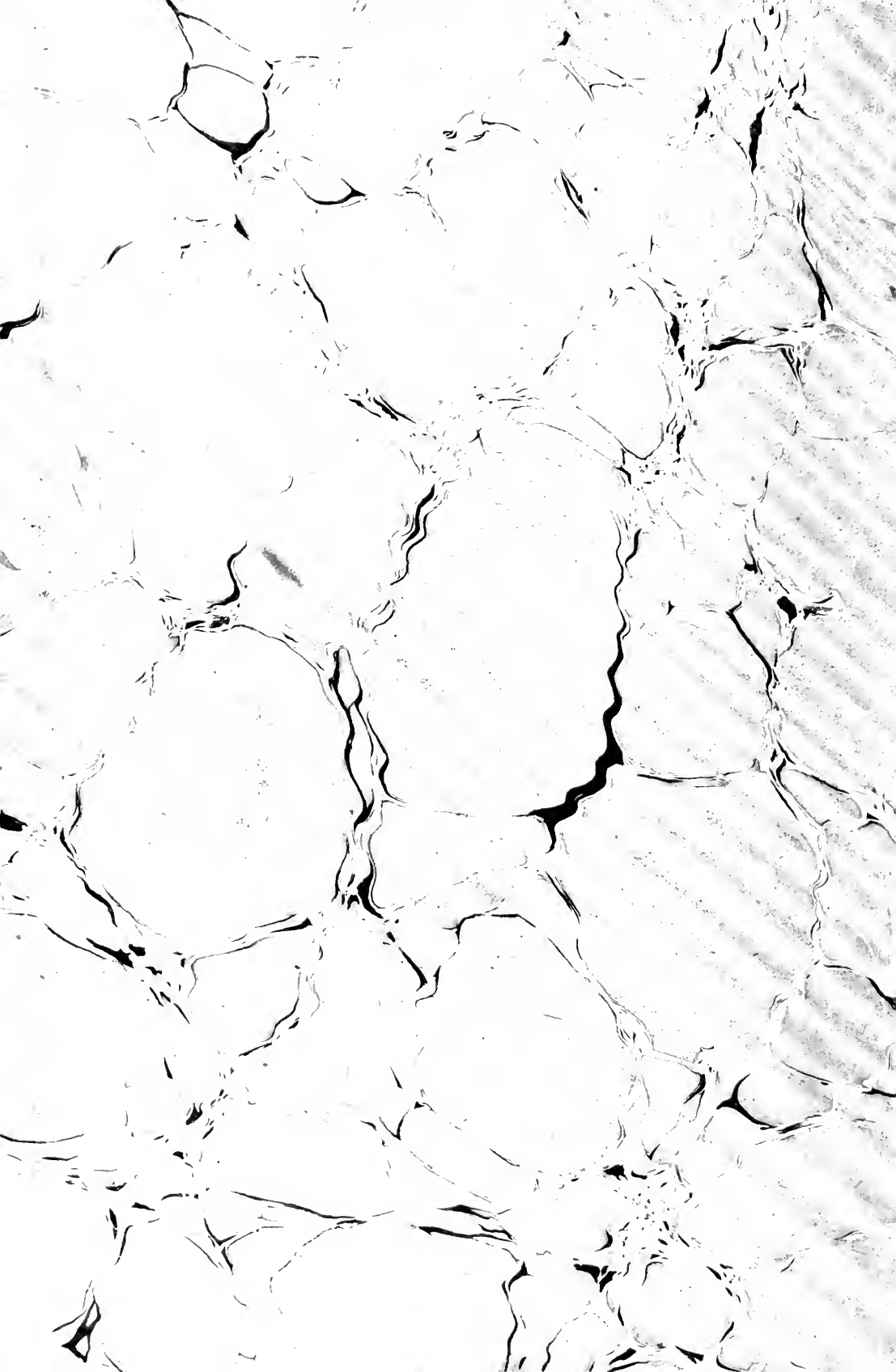
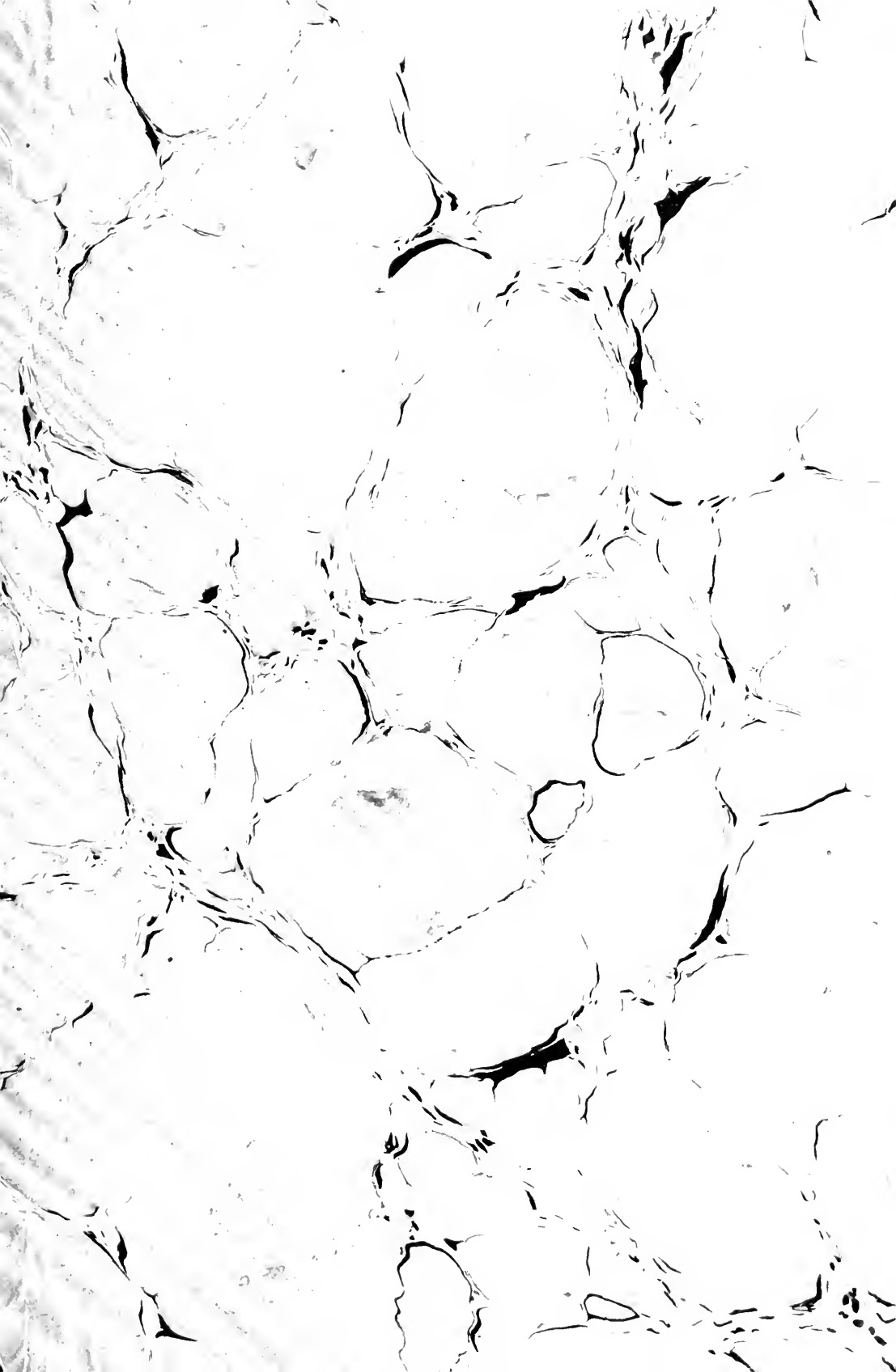


**A**

0  
0  
0  
1  
0  
8  
3  
4  
7  
6



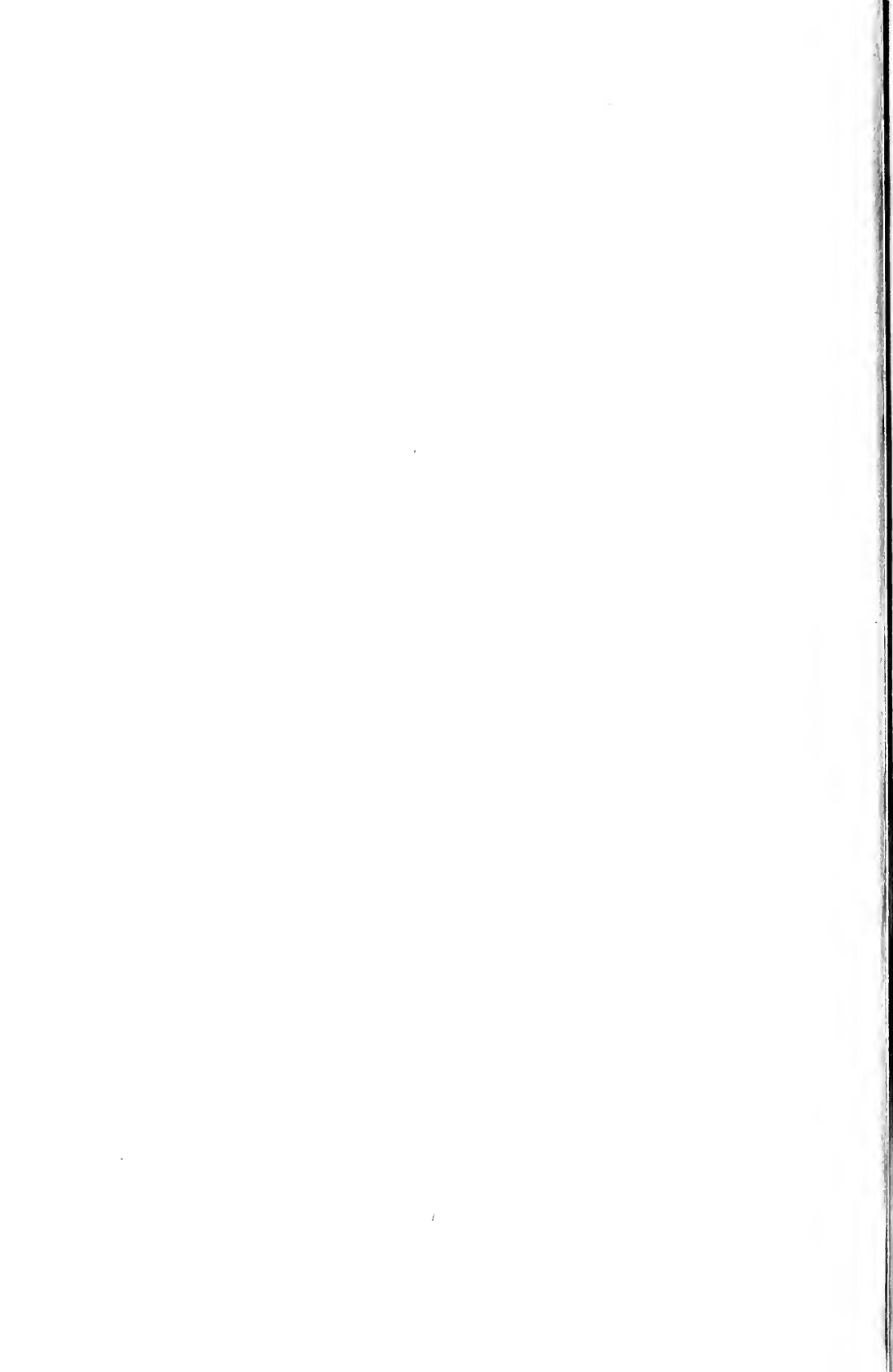




31

1511





**DICTIONNAIRE**

**UNIVERSEL**

**D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE**

AVIS DE LA 20<sup>e</sup> ÉDITION. *Bien que l'édition entièrement refondue aujourd'hui de notre Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie puisse donner lieu à un nouvel examen de la part des autorités qui avaient honoré de leur suffrage l'ouvrage primitif, nous croyons pouvoir reproduire ici, ne fût-ce qu'à titre de souvenir honorable, les Approbations que cet ouvrage avait précédemment obtenues.*

M.-N. BOUILLET.

## APPROBATION UNIVERSITAIRE.

**Délibération du Conseil de l'Instruction publique du 22 juillet 1842.**

« Le Conseil de l'Instruction publique est d'avis :

1<sup>o</sup> « Qu'il y a lieu d'autoriser l'usage du *Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie* de M. Bouillet dans les Collèges, les Écoles normales primaires et les Écoles supérieures ;

2<sup>o</sup> « Que cet ouvrage pourrait en outre être recommandé à MM. les Proviseurs, et pris en petit nombre par les collèges pour être consulté par les élèves : dans chaque salle d'étude, par exemple, un exemplaire pourrait être déposé et mis à la disposition des pensionnaires. »

**Circulaire adressée par M. le Ministre de l'Instruction publique à MM. les Proviseurs le 9 août 1842.**

« Monsieur le Proviseur, j'ai décidé en Conseil de l'Université, le 22 juillet dernier, que l'usage du *Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie* de M. Bouillet est autorisé pour les Collèges. Le Conseil, qui a jugé cet ouvrage digne d'une recommandation particulière, a exprimé le désir qu'il puisse en être pris par chaque Collège un certain nombre d'exemplaires pour être consultés par les élèves. Dans chaque salle d'étude, par exemple, un exemplaire pourrait être mis à la disposition des pensionnaires. »

Signé : « Le Pair de France, Ministre de l'Instruction publique, VILLEMAIN. »

**Extrait de la Circulaire adressée par M. le Ministre de l'Instruction publique à MM. les Recteurs le 1<sup>er</sup> octobre 1844, en leur notifiant la liste des livres classiques.**

« Monsieur le Recteur, indépendamment des ouvrages prescrits, et dont l'acquisition est obligatoire, il en est d'autres, approuvés par le Conseil de l'Université, qu'il serait utile de mettre entre les mains des élèves. Le 9 août 1843, j'ai déjà appelé votre attention sur le *Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie* de M. Bouillet. Les élèves des classes supérieures des lettres peuvent y trouver de précieuses ressources pour l'intelligence des sujets qu'ils ont à traiter. Je vous prie de recommander à MM. les Proviseurs d'en mettre quelques exemplaires à la disposition des pensionnaires. »

Signé : « Le Pair de France, Ministre de l'Instruction publique, VILLEMAIN. »

## APPROBATION DE M<sup>GR</sup> L'ARCHEVEQUE DE PARIS.

« Nous, Marie-Dominique-Auguste Sibour, par la Miséricorde divine et la Grâce du Saint-Siège apostolique, archevêque de Paris ;

« Vu le rapport qui nous a été fait, après un examen attentif, sur l'ouvrage intitulé : *Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie*, par M. Bouillet ;

« Déclarons que cet ouvrage ne renferme rien de contraire aux principes de la Morale et de la Religion.

« Nous croyons en outre que, par la multitude, la variété et l'exactitude des notions et renseignements qu'il renferme, ainsi que par l'heureuse précision avec laquelle il est rédigé, il offre un secours utile à toutes les classes de lecteurs et doit en particulier contribuer efficacement au succès des études classiques.

« Paris, le 28 décembre 1849.

« † M. D. Auguste, Archevêque de Paris. »

## APPROBATION DU SAINT-SIÈGE.

**Décret de la S. Congrégation de l'Index, approuvé par le saint-Père.**

« DECRETUM FERIA V, DIE 14 DECEMBRIS 1854 :

« *Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie...*, par M.-N. Bouillet, corrigé d'après les Observations de la S. Congrégation de l'Index ;

« PERMITTITUR sola editio vulganda Parisiis proximo mense januarii 1855... ;

« Quibus sanctissimo Domino nostro Pio papæ IX relatis, SANCTITAS SUA decretum probavit et promulgari præcepit. Datum Romæ, die 22 decembris 1854. »

## AVIS

*Tout exemplaire de cet ouvrage non revêtu des griffes de l'Auteur et des Éditeurs sera réputé contrefait.*

L. HACHETTE ET C<sup>ie</sup>



# DICTIONNAIRE UNIVERSEL D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE

CONTENANT

## 1° L'HISTOIRE PROPREMENT DITE :

Résumé de l'histoire de tous les peuples, anciens et modernes,  
avec la série chronologique des souverains de chaque État;  
Notices sur les institutions publiques, les ordres monastiques, les ordres de chevalerie, civils et militaires,  
sur les sectes religieuses, politiques, philosophiques,  
sur les grands événements : guerres, batailles, traités de paix, conciles, etc. (avec leur date);  
Explication des titres de dignités, de fonctions, et de tous les termes historiques;

## 2° LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE :

Vie des personnages historiques de tous les pays et de tous les temps,  
avec la généalogie des maisons souveraines et des grandes familles;  
Saints et martyrs, avec le jour de leur fête;  
Savants, artistes, écrivains, avec l'indication de leurs découvertes, de leurs opinions, de leurs écrits,  
ainsi que des meilleures éditions et traductions qui ont été faites de leurs ouvrages;

## 3° LA MYTHOLOGIE :

Notices sur les divinités, les héros et les personnages fabuleux de tous les peuples,  
avec les diverses interprétations données aux principaux mythes et traditions mythologiques;  
Notices sur les religions et les cultes divers,  
sur les fêtes, jeux, cérémonies publiques, mystères, ainsi que sur les livres sacrés de chaque nation;

## 4° LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE :

Géographie comparée, faisant connaître l'état et les noms divers de chaque pays aux différentes époques,  
Géographie physique et politique, avec la population telle qu'elle résulte des relevés les plus récents;  
Géographie industrielle et commerciale, indiquant les produits de chaque contrée;  
Géographie historique, mentionnant les événements principaux  
qui se rattachent à chaque localité;

**PAR M.-N. BOUILLET,**

CONSEILLER HONORAIRE DE L'UNIVERSITÉ, INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE  
AUTEUR DE L'Atlas universel d'histoire et de géographie  
ET DU Dictionnaire universel des Sciences, des Lettres et des Arts.

---

NOUVELLE ÉDITION (VINGTIÈME)

ENTIÈREMENT REFOUDUE

(TROISIÈME TIRAGE)

---

Première Partie

PARIS

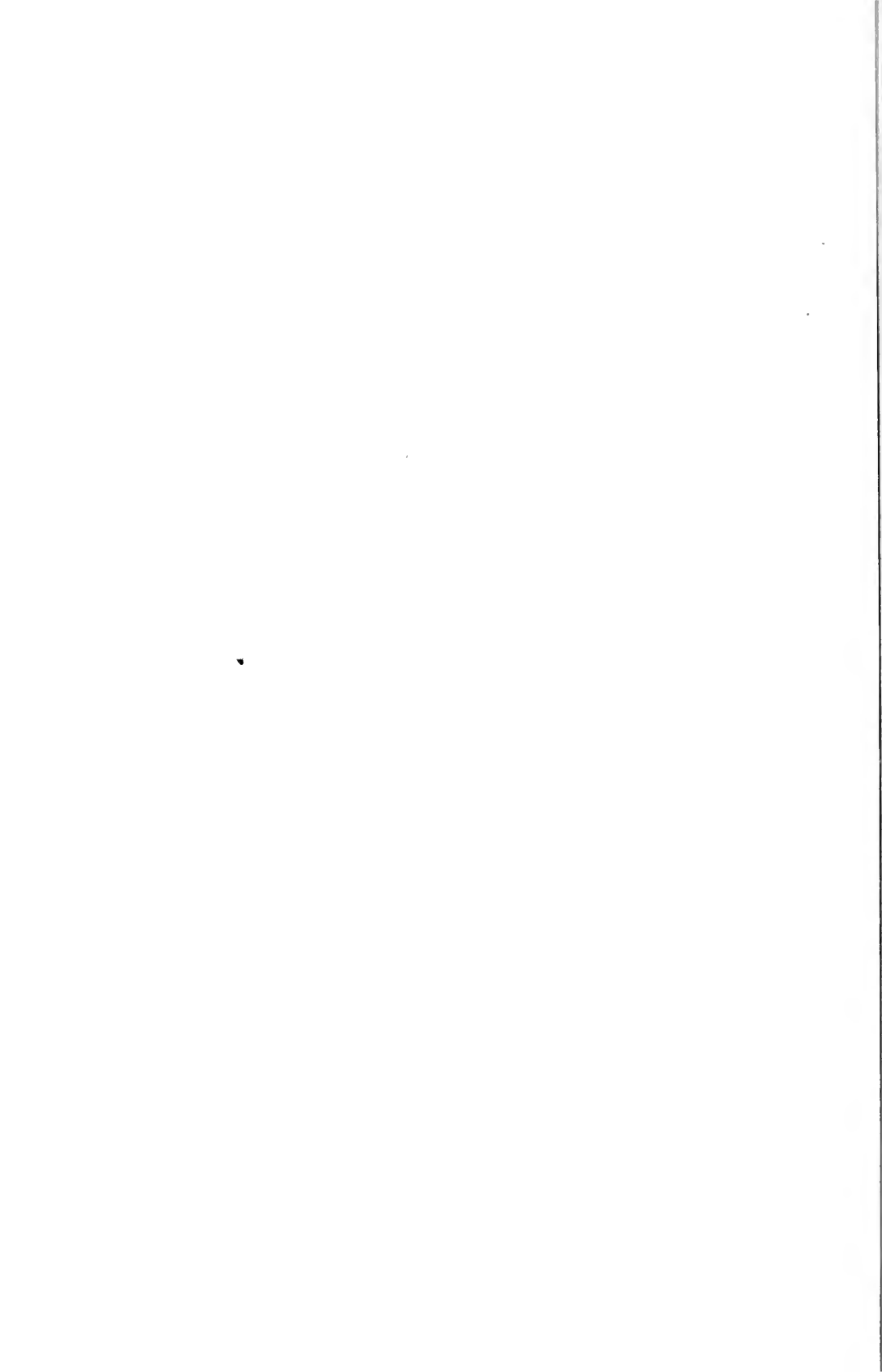
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C<sup>ie</sup>

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

---

1867

Droit de traduction réservé



# AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

SUR LE TROISIÈME TIRAGE  
DE LA VINGTIÈME ÉDITION

---

La refonte du *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie* en a renouvelé le succès. Il y a deux ans à peine que la vingtième édition a paru, et déjà deux nouveaux tirages sont devenus nécessaires. Dans cet intervalle, M. Bouillet nous a été enlevé, mais son œuvre lui survit : elle n'a besoin que d'être révisée et mise au courant des faits qui se produisent chaque jour. Ce soin a été confié à un neveu de l'auteur, M. Chassang, docteur ès lettres, maître de conférences à l'École normale, lauréat de l'Institut. Sa parenté avec M. Bouillet est un gage de réserve pieuse dans le travail de la révision, ses titres une garantie d'aptitude à remplir la tâche difficile de continuateur du *Dictionnaire*. Après s'être entouré de tous les secours nécessaires, journaux, annuaires et revues, biographies ou notices sur les hommes célèbres du jour, il a mis le *Dictionnaire d'histoire et de géographie* au courant des faits accomplis jusqu'à ces derniers temps, et il a rédigé sur les personnages morts depuis l'apparition de la vingtième édition plusieurs articles nouveaux, dont les principaux sont : *Billault, Biot, Cavour, Cobden, Eug. Delacroix, Halévy, Lamoricière, Lincoln, le duc de Morny, Palmerston, le maréchal Pélissier, Proudhon, Swetchine, Thouvenel, Troyon, etc.* — Un *Supplément* donne ceux qui n'ont pu entrer dans le corps de l'ouvrage, comme *de Barante, Barth, V. Cousin, Dupin, Ingres, Léopold I<sup>er</sup>, Marie-Amélie, Meyerbeer, etc.*

En même temps que ce nouveau tirage de l'édition refondue, nous offrons au public un ouvrage que M. Bouillet considérait comme le complément indispensable de son *Dictionnaire*, et qu'il avait achevé en même temps que la refonte de ce livre : *l'Atlas universel d'histoire et de géographie*.

L. HACHETTE ET C<sup>ie</sup>.

---

# AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

SUR LA VINGTIÈME ÉDITION

(ENTIÈREMENT REFONDUE)

---

Il y a près de vingt-cinq ans que ce livre a paru pour la première fois. Dans ce quart de siècle, la face du monde a été pour ainsi dire renouvelée. Des parties du globe qui avaient été regardées jusque-là comme inaccessibles ont été abordées et explorées ; des contrées désertes ont été tout à coup, grâce à la découverte des métaux précieux, envahies par des flots de population, et ont vu s'élever comme par enchantement des villes florissantes ; partout ailleurs, la population s'est accrue, et, en plusieurs endroits, elle a

plus que doublé; les guerres ou les traités ont modifié les circonscriptions d'un grand nombre de pays, donnant aux uns, retirant aux autres; les voies de communication ont été en grande partie transformées par l'invention des chemins de fer et par leur substitution aux routes ordinaires; par suite, les distances entre les divers lieux, bien qu'invariables dans la nature, ont subi de notables changements dans nos supputations; les personnages qui avaient joué le rôle le plus important dans la première moitié de ce siècle, si fécond en événements, ont presque tous disparu de la scène du monde; plusieurs trônes ont été renversés par des révolutions intérieures, et d'anciennes dynasties ont été remplacées par des dynasties nouvelles. Dans le même laps de temps, d'importants travaux d'histoire et d'archéologie étaient exécutés; des monuments énigmatiques, muets pendant des siècles, prenaient enfin la parole pour nous révéler leur secret; des trésors d'érudition, exhumés des archives où ils dormaient depuis le moyen âge, venaient changer sur plusieurs points la face de l'histoire. La philologie, cultivée avec une ardeur non moins grande, éditait en les commentant de précieux écrits, restés inconnus jusque-là, remettait en honneur des auteurs injustement négligés, ou éclairait d'une lumière nouvelle et inattendue des ouvrages sur lesquels on croyait que le dernier mot avait été dit.

Ce renouvellement presque intégral des choses exigeait un renouvellement analogue dans un livre qui doit être le miroir fidèle de la réalité. Longtemps nous nous sommes efforcé de suivre le mouvement universel de transformation à l'aide de suppléments et de corrections introduites dans le texte; mais un moment est venu où tous ces expédients ont été reconnus insuffisants, et où il est devenu nécessaire de refondre entièrement l'ouvrage afin de le mettre au niveau des événements et de le rendre plus digne de la faveur dont un public empressé l'a constamment entouré.

Nous ne nous sommes pas dissimulé les difficultés d'une pareille entreprise : il s'agissait en effet, non pas seulement d'insérer dans le texte les articles du *Supplément*, mais de remanier le tout de manière à conserver à chacune des parties une juste proportion; de conduire l'histoire de chaque pays jusqu'au moment actuel; de changer partout, d'après les documents les plus exacts et les plus authentiques, les divisions territoriales, les populations, les distances; de combler les lacunes qu'une expérience de vingt-cinq années nous avait fait découvrir dans le texte primitif; d'indiquer, pour chaque auteur et pour chaque personnage historique, les travaux nouveaux dont il avait pu être l'objet, éditions, traductions, mémoires; enfin de rectifier les erreurs de détail que nos recherches personnelles ou de

bienveillantes communications avaient pu nous révéler<sup>1</sup>. C'était, on le voit, un travail immense, presque égal à celui de la première rédaction.

Dans notre ardent désir de répondre à la confiance toujours croissante du public, nous n'avons pas hésité, bien qu'achevant notre douzième lustre, à entreprendre une œuvre qui eût exigé toutes les forces d'un jeune homme, et, après un travail assidu de six années, il nous a été donné, par une faveur de la Providence, de pouvoir la mener à bonne fin. Nous n'avons rien négligé pour que, dans cette nouvelle édition, entièrement refondue, notre livre atteignît une exactitude qui lui permît de faire autorité, pour qu'il fût au courant des événements et au niveau de la science, pour qu'il devînt, dans les limites où il devait se renfermer, aussi complet qu'il pouvait l'être; en un mot, pour qu'il fût en état de satisfaire aux besoins de ceux qui veulent bien le consulter. C'est maintenant au lecteur à juger si nous avons réussi.

M. N. BOUILLET.

Paris, le 1<sup>er</sup> juillet 1864.

## EXTRAIT DE LA PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

(1842)

Le *Dictionnaire d'histoire et de géographie* offre une réponse succincte aux diverses questions que l'on peut s'adresser sur les personnages historiques ou fabuleux, sur les lieux, les événements, les institutions, les cultes, les sectes qui ont attiré l'attention des hommes à quelque titre que ce soit. Réunissant une foule de notions utiles qui sont disséminées dans des collections volumineuses ou dans des ouvrages dispendieux, il met à la portée de tous ce qui autrement fût resté le partage d'un petit nombre; résumant tous les dictionnaires d'histoire, de mythologie, de biographie, de géographie ancienne et moderne, il peut remplacer à lui seul un grand nombre de livres divers, dont la multiplicité devient bientôt un embarras : *onerat discentem turba, non instruit*<sup>2</sup>.

Les matériaux s'offraient en abondance pour remplir le vaste cadre que nous nous étions tracé. Sans entreprendre ici la longue et fastidieuse énumération des ouvrages de toute espèce qu'il nous a fallu consulter, nous indiquerons sommairement ceux qui ont servi de base à notre travail. La réputation dont la plupart de ces ouvrages jouissent à si juste titre nous dispensera de tout éloge. Ce sont :

Pour l'histoire et la chronologie, *l'Art de vérifier les dates*, dont les supputations sont généralement admises dans l'enseignement; les *Précis* et *Cours d'histoire* revêtus de l'approbation de l'Université; — pour les événements contemporains qui ne sont pas encore entrés dans le domaine de l'histoire, les *Annuaire historiques* de Lesur et leurs continuations<sup>3</sup>; — pour l'histoire sainte, le *Dictionnaire historique et géographique* de dom Calmet; — pour l'histoire de

1. Parmi les personnes auxquelles nous devons le plus, nous nous faisons un plaisir de citer notre savant collègue et excellent ami M. A. Danton, qui nous a signalé plusieurs lacunes et qui plus d'une fois a pris la peine de les combler lui-même; M. Fleutelot, de regrettable mémoire, qui unissait à un goût exquis l'érudition la plus étendue et la plus sûre; M. Tamizey de Larroque, jeune savant déjà connu honorablement par des recherches originales dans lesquelles il s'est attaché à combler plusieurs lacunes de l'histoire ou à rectifier des erreurs consacrées; M. O'Keenan, jeune écrivain irlandais, qui a bien voulu nous aider à rectifier l'histoire si mal connue de son pays.

2. Sénèque, *De Tranquillitate animæ*, chap. ix.

3. Il faut y joindre un ouvrage, qui a paru depuis, le *Dictionnaire des Contemporains* de M. Vapereau.

ia philosophie, le *Manuel de l'histoire de la philosophie* de Tennemann, traduit de l'allemand par M. V. Cousin, et les *Cours d'histoire de la philosophie* de ce savant professeur;

Pour la partie biographique, la grande *Biographie universelle* de MM. Michaud, dans laquelle nous avons fondu les suppléments publiés jusqu'ici, et que nous avons complétée, pour les articles étrangers à la France, en recourant directement aux dictionnaires biographiques rédigés en Angleterre ou en Allemagne; — pour la bibliographie, annexe indispensable de la biographie littéraire, le *Manuel du libraire* de Brunet et la *France littéraire* de Quérard;

Pour la mythologie, le *Dictionnaire de la Fable* de Fr. Noël, et la *Biographie mythologique* annexée à la *Biographie universelle*, dont le savant auteur, M. Val. Parisot, a mis à profit les travaux récents des orientalistes et des plus ingénieux interprètes des fables anciennes, notamment ceux de Fréd. Creuzer et de M. Guigniaut;

Pour la géographie ancienne (outre les ouvrages que nous avons déjà pu consulter pour notre *Dictionnaire de l'Antiquité*), le *Dictionnaire de Géographie comparée, ancienne, du moyen âge, et moderne*, de MM. Fr.-H.-Th. Bischoff et J.-H. Møller (*Vergleichen des Wæterbuch der alten, mittleren und neuen geographie*), et la *Géographie ancienne et comparée des Gaules*, de M. Walckenaër, ouvrages capitaux, qui nous ont permis de faire à notre premier travail d'importantes rectifications; — pour la géographie moderne, le *Dictionnaire géographique universel*, rédigé par une société de géographes et publié par A.-J. Kilian et Ch. Picquet, que nous avons complété, pour les changements survenus depuis, soit avec le secours d'ouvrages plus récemment publiés, notamment de l'*Abrégé de géographie* d'Adrien Balbi, soit au moyen des atlas de MM. Brué, Lapie, Meissas et Michelot, etc., et des meilleures cartes spéciales; — pour la géographie comparée des différents âges, le savant *Précis de Géographie historique universelle* de MM. Barberet et Magin, et l'*Atlas historique des Etats européens* de Chr. et Fr. Kruse, traduit et amélioré par MM. Le Bas et Ansart.

En outre, nous avons eu sans cesse sous les yeux plusieurs ouvrages généraux dont le plan était plus ou moins analogue au nôtre, notamment la dernière édition du grand *Dictionnaire historique* connu sous le nom de *Moréri* (10 vol. in-fol., Paris, 1759 et ann. suiv.), corrigée et augmentée par le savant abbé Goujet et par Fr. Drouet, d'après les critiques et les travaux de Bayle, de Chauffepié, de Prosper Marchand, mine inépuisable, d'où nous avons tiré d'abondants matériaux; le *Dictionnaire géographique historique et critique* de Bruzen de La Martinière (la Haye et Amsterdam, 1726, 10 vol. in-fol.), ouvrage précieux surtout pour la géographie des temps modernes; enfin les diverses *Encyclopédies* publiées soit au XVIII<sup>e</sup> siècle, soit dans celui-ci. Parmi les ouvrages de ce dernier genre, ceux qui nous ont été le plus utiles sont le *Conversations Lexicon*, qui a obtenu en Allemagne une vogue si bien méritée; la partie historique et géographique de la publication anglaise intitulée *The British Cyclopædia*, par Ch.-F. Partington, et l'*Encyclopédie des Gens du monde*, publiée par la librairie Treuttel et Würtz, ouvrage consciencieusement fait et rempli de renseignements exacts.

En puisant à tant de sources diverses, nous avons eu soin de soumettre à un contrôle sévère les documents qu'elles nous fournissaient; nous avons minutieusement vérifié les faits, les dates, les positions, les distances; nous avons rapproché et discuté les autorités diverses; nous avons enfin, dans les cas douteux, recouru aux auteurs originaux autant que cela nous était possible.

Quoique nous ayons consacré bien des années à l'exécution de cet ouvrage, nos seules forces n'eussent pas suffi pour mettre fin à une si vaste et si longue entreprise. De zélés collaborateurs ont bien voulu nous prêter leur concours, et nous sommes heureux de pouvoir leur offrir ici le témoignage public de notre reconnaissance. M. Val. Parisot, professeur d'histoire, l'un des plus actifs et des plus savants rédacteurs de la *Biographie universelle* de M. Michaud, auteur d'un *Dictionnaire de Mythologie* que nous avons déjà eu occasion d'apprécier, et de plusieurs ouvrages d'histoire et de géographie, a rédigé la plus grande partie des articles de Géographie ancienne et moderne et des articles historiques qui accompagnent le nom de chaque pays. M. Legouéz, professeur au lycée Bonaparte, nous a, pendant plusieurs années, secondé avec un véritable dévouement dans la pénible tâche de tout reviser, de tout vérifier.

M. N. BOUILLET.

# DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

## D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE.

### AARH

**A.**, dans les abréviations de noms propres, signifiait *Aulus*, et quelquefois *Augustus*; A. U. C. est pour *anno Urbis conditæ*, et veut dire : l'an de Rome; A. D., *anno Domini*, l'année du Seigneur; A. K., *ante kalendas*, avant les calendes.

**AA.** Ce nom, qui en celtique veut dire *eau*, *eau courante*, est porté par un grand nombre de petites rivières, dont une en France, qui passe à Saint-Omer et se jette dans la Manche à Gravelines, après un cours de 84 kil.; et plusieurs en Suisse, en Hollande, en Prusse (où une rivière d'Aa passe à Munster), en Livonie : cette dernière arrose Venden, et se jette dans dans le golfe de Riga après un cours de 230 kil. — Parfois le nom d'Aa est joint à un autre nom, comme Boulderaa, Treideraa, Gouldenaa.

**AACHEN**, nom allemand d'Aix la-Chapelle.

**AALBORG**, v. de Danemark, ch.-l. du diocèse d'Aalborg, sur le Limfjord, à 71 kil. N. E. de Viborg; 8000 hab. Bon port, mais dont l'entrée est difficile. Evêché, école de navigation, collège, biblioth. Grande pêche de harengs, commerce de grains. Prise par les Suédois en 1643 et 1658, mais rendue en 1660. — Le diocèse se compose de la partie sept. du Jutland et de l'île de Lessøé, et compte 142 991 h.

**AALÉN**, v. du Wurtemberg (cercle d'Iaxt), sur le le Kocher, à 11 k. S. d'Elwangen; 2400 hab. Jadis v. impériale. Filatures; exploitation du fer.

**AAR, Arola**, riv. de Suisse, sort par deux sources des monts Schreckhorn et Finster (canton de Berne), traverse les lacs de Brienz et de Thun, et tombe dans le Rhin, vis-à-vis de Waldshut, après avoir baigné les villes de Thun, Berne, Soleure, Aarau. Elle reçoit, à droite, l'Emme, la Reuss, la Limmat, à gauche, la Saane et la Thiele, et a 270 kil. de cours. Le 17 août 1799, le prince Charles, voulant tenter le passage de cette rivière, fut repoussé avec perte par les généraux Ney et Heudelet.

**AARAU**, v. de Suisse, ch.-l. du cant. d'Argovie, sur l'Aar, qu'on y passe sur un pont couvert; à 40 kil. S. E. de Bâle; 4600 hab. Fonderie de canons. Biblioth. riche en manuscrits. Patrie adoptive du romancier Zschokke. Il y fut signé en 1712 un traité de paix qui termina la guerre du Tockembourg.

**AARBOURG**, v. de Suisse (cant. d'Argovie), au confl. de l'Aar et de la Wigger, à 15 kil. S. O. d'Aarau; 1700 hab. Citadelle qui sert de dépôt d'armes et de munitions, construite en 1660.

**AARGAU**, V. ARGOVIE.

**AARHUS**, v. et port de Danemark, ch.-l. du diocèse d'Aarhus, sur la côte E. du Jutland, à 38 kil. S. E. de Viborg; 8000 hab. Evêché fondé par Othon; belle cathédrale du xiii<sup>e</sup> siècle, la plus haute du Danemark, biblioth., musée d'antiquités.

### ABAD

Bière, eau-de-vie de grains, gants. — Le diocèse se compose de la partie E. de la presqu'île du Jutland et des îles d'Auholt, Knobon, Nordvest-Rev, Hielm et Endelave; 100 628 hab.

**AARON**, frère aîné de Moïse, de la tribu de Lévi, né en Égypte en 1574 av. J.-C., selon Ussérius, en 1728 selon l'*Art de vérifier les dates*, eut part à tout ce que fit son frère pour délivrer les Hébreux du joug des Pharaons, et fut désigné de Dieu pour exercer le sacerdoce, lui et toute sa postérité. En l'absence de Moïse, qui était alors sur le mont Sinaï pour recevoir les tables de la loi, les Hébreux pressèrent Aaron de leur construire une idole, et il eut la faiblesse de faire ériger un veau d'or, qu'ils adorèrent à l'imitation du bœuf qui était adoré en Égypte. Il obtint cependant son pardon; il fut même élevé par son frère à la dignité de grand prêtre, charge qu'il exerça le premier. Aaron parlait avec éloquence; il portait ordinairement la parole à la place de Moïse. Il mourut dans sa 123<sup>e</sup> année, et ne put entrer dans la terre promise parce qu'il avait douté de la puissance de Dieu.

**AASI**, *Oronte* ou *Arius*, riv. de Syrie, sort de l'Antiliban à 80 kil. N. de Damas, arrose Hammah, Famiéh, Antakieh (Antioche), et se jette dans la Méditerranée après un cours de 400 kil.

**ABA** ou **ABE**, v. de Phocide, au N. E., sur le Céphise, fondée, dit-on, par Abas, roi d'Argos, était célèbre par un oracle d'Apollon. Ses habitants la quittèrent lors de l'invasion de Xerxès et allèrent s'établir dans l'Eubée, qui reçut d'eux le nom d'*Abant*.

**ABA** (Samuel, dit), roi de Hongrie, monta sur le trône en 1041, après avoir défait le roi Pierre, contre lequel les Hongrois s'étaient révoltés à cause de ses exactions. Il abusa lui-même de l'autorité, et ses sujets, soutenus par l'empereur Henri III, le chassèrent après trois ans de règne, pour replacer Pierre sur le trône : celui-ci le mit à mort, 1044.

**ABABDEHS**, peuple nomade arabe qui parcourt le désert entre la vallée du Nil et la mer Rouge, depuis le parallèle de Derr (22° 30' N.) jusqu'à Cosséir, se trouvant ainsi à la fois en Nubie et en Égypte. C'est à tort qu'on les confond avec les Arabes Bédouins, leurs ennemis : loin de piller les caravanes, ils escortent celles de Sennaar et d'Edfon. La résidence de leur cheikh est Reden. C'est dans leur territoire que sont les fameuses mines d'émeraudes de Djebel-Zabarah et les ruines de Bérénice. Ils peuvent mettre sur pied de 1500 à 2000 hommes.

**ABAD I**, premier roi maure de Séville, chef de la dynastie des Abadites, fut élevé au trône à cause de ses richesses et de ses qualités, en 1015, et régna 26 ans; il ajouta à ses États le roy. de Cordoue, dont il avait

fait périr le souverain. — **ABAD II**, fils du précédent, régna de 1041 à 1068, et recula les bornes des États que lui avait légués son père. — **ABAD III**, fils d'Abad II, succéda à son père en 1068, et eut d'abord un règne fort heureux; mais s'étant allié avec un prince chrétien, Alphonse VI, roi de Castille, auquel il donna sa fille en mariage, les princes maures se ligèrent contre lui et le détrônèrent, vers 1091. Il fut emmené prisonnier en Afrique, où il mourut dans la misère, quatre ans après. Dans sa captivité il avait composé sur ses malheurs des poésies touchantes.

**ABADITES**, dynastie de rois maures. V. **ABAD**.  
**ABAFFI I** (Michel), prince de Transylvanie, fut élu en 1661 par l'influence de la Porte, qui Poppoza à J. Kémény que l'Autriche avait fait élire; son compétiteur étant mort l'année suivante, il fut reconnu sans contestation dans toute la Transylvanie. Allié des Hongrois révoltés, il fit quelque temps la guerre à l'empereur Léopold; mais après le siège de Vienne, il conclut en 1687 un traité avec lui. Il mourut en 1690 à Stuhlweissenbourg. — Son fils, **ABAFFI II**, n'avait que 13 ans à sa mort, et eut pour compétiteur Tékéli, que soutenait la Turquie. Léopold le reconnut d'abord pour prince de la Transylvanie et lui nomma un tuteur; mais, mécontent d'un mariage qu'il avait contracté, il l'attira à Vienne sous un prétexte, et le força à lui céder ses États contre une pension (1699). Il mourut à Vienne en 1713, à 36 ans.

**ABAILLARD**. V. **ABÉLARD**.

**ABAINVILLE**, commune du dép. de la Meuse, sur l'Ornain, cant. de Gondrecourt; 525 hab. Aux environs, grandes usines pour le travail du fer.

**ABAKA**, 2<sup>e</sup> khan mongol de Perse, de la race de Gengis-Khan, succéda en 1265 à Houlagou son père, et mourut en 1282. Il régna sur les provinces occidentales de l'empire de Gengis-Khan, principalement sur la Perse, et repoussa les invasions des Tartares septentrionaux. Bibars lui enleva la Syrie.

**ABAKAN**, riv. de la Russie d'Asie (Tomsk), sort des monts Altaï, coule vers le N. E., et tombe dans l'Iénisséï à Oulianova, après un cours de 350 kil.  
**ABAKANSK**, fort de la Russie d'Asie (Tomsk), sur l'Iénisséï et près de l'Abakan, à 210 kil. S. O. de Krasnoïarsk; environ 1000 hab. Climat tempéré. Le fort a été bâti par Pierre le Grand en 1707.

**ABALLO**, v. de Gaule, auj. **AVALLON**.

**ABANÇAY**, v. du Pérou, sur une riv. du même nom, à 140 kil. N. O. de Cuzco; 5000 hab. Sucrées importantes.

**ABANCOURT**. V. **WILLEMEN D'ABANCOURT**.

**ABANO**, *Aponus*, *Aqua Aponi*, v. de Vénétie, à 8 kil. S. O. de Padoue; 2900 h. Eaux thermales chantées par Claudien. Patrie de Pierre d'Abano. Cette ville dispute à Padoue la gloire d'avoir donné naissance à Tite-Live.

**ABANTES**, peuple originaire de Thrace. Ils se répandirent dans le Péloponèse, — dans la Phocide, où ils fondèrent *Abas*; — dans l'Eubée, qui leur dut le nom d'*Abantis*; — enfin dans la Thesprotie.

**ABANTIDAS**, tyran de Siccyone, s'empara du pouvoir en 267 av. J.-C., en faisant périr le premier magistrat de la république, Clinias, père d'Aratus; il se signala par ses cruautés et fut bientôt assassiné lui-même.

**ABANTIDES**, nom patronymique des descendants d'Abas, roi d'Argos, notamment de Persée.

**ABANTIS**, nom de l'Eubée. V. **ABA** et **ABANTES**.

**ABARES**. V. **AVARES**.

**ABARIM**, montagnes de la Palestine, au N. E. de la mer Morte, dans la tribu de Ruben. Le mont Nébo, d'où Moïse vit la terre promise et sur lequel il mourut, en faisait partie.

**ABARIS**, personnage fabuleux, sorti de la Scythie ou des régions hyperboréennes, était prêtre d'Apollon. Il parcourut, disait-on, toute la terre sans rien manger, portant avec lui une flèche mystérieuse, symbole d'Apollon, le tireur d'arc, ou, selon d'autres, porté sur cette flèche, qui traversait rapidement

les airs. Il savait prédire l'avenir et était très-habile dans la médecine: il délivra plusieurs peuples de la Grèce des fléaux qui les désolaient. On ne sait quand il vivait: les uns le font contemporain d'Orphée, les autres de Pythagore.

**ABAS**, roi d'Argos, fils de Lyncée et d'Hypermnestre, monta sur le trône vers 1510 av. J.-C. et régna 11 ans. Il eut pour fils Prætus et Acrisius, et pour descendants Danaë, Persée, Sthénéus, etc.

**ABASCAL** (don Jose Fernando), marquis de la Concordia, général espagnol, né en 1743 à Oviédo, m. en 1821, fut successivement gouverneur de Cuba, 1796, commandant général de la Nouvelle-Grenade et enfin vice-roi du Pérou, 1804. Il signala son administration par des mesures utiles, grâce auxquelles le Pérou resta le dernier sous l'autorité de l'Espagne.

**ABASIE**, GRANDE-ABASIE, *Abasci* et *Achari* chez les anciens, région de la Russie d'Asie, au S. du Caucase et le long de la mer Noire, entre 42° 30'—44° 45' lat. N. et 34° 50'—38° 21' long. E. Environ 100 000 hab. Villes princip.: Anapa, Soukoumkaleh, Pitzounda. Ce pays est tout en montagnes et en vallées, sauf le long de la mer Noire. Le sol en est très-ferme. Les Abases sont nomades et adonnés au brigandage. Ils ont une langue à eux, très-différente des autres langues caucasiennes. Chrétiens au IV<sup>e</sup> siècle, ils embrassèrent l'islamisme lorsqu'ils échappèrent au joug des Romains; ils passèrent depuis sous la domination des Persans, des Géorgiens, des Turcs, et enfin (1812) des Russes, qui longtemps n'en furent maîtres que de nom. Sous les Turcs, ils vendaient des esclaves; les Russes ont mis fin à ce trafic. — Au N. E. de cette contrée, sur le revers septentrional du Caucase, s'étend la *Petite Abasie*.

**ABA-UJJAR**, comitat de la Hongrie (cercle en deça de la Theiss), entre ceux de Saros, Zemplin, Berchod, Torna et Zips; tire son nom d'un vieux chateau fort dont il n'existe plus que des ruines. Il a 2900 kil. carrés et 200 000 hab.; ch.-l. Kachau. Il est tout couvert de montagnes, qui récoltent du fer, du cuivre, de l'opale; il produit des vins exquis, entre autres ceux de Tokay.

**ABAUZIT** (Firmin), né à Uzès, en 1679, de parents protestants, mort en 1767, descendant d'un noble arabe. Il vécut à Genève, où sa famille s'était réfugiée après la révocation de l'édit de Nantes, cultiva toutes les sciences, parcourut les principaux pays de l'Europe, se lia avec les savants les plus illustres, Bayle, Jurieu, Newton, etc., se fit estimer par ses vertus non moins que par ses connaissances et passa pour un sage. La ville de Genève le nomma son bibliothécaire et lui conféra spontanément le droit de bourgeoisie. On a publié à Genève, en 1770, 1 vol. in-8, et à Londres, en 1773, 2 vol. in-8, ses *Oeuvres diverses*, qui se composent de morceaux d'histoire, de critique et de théologie. On y remarque deux écrits, l'un *Sur la connaissance du Christ*, l'autre *Sur l'honneur qui lui est dû*, qui paraissent avoir inspiré à l'auteur de l'*Émile* la profession de foi du vicaire savoyard. Ses *Réflexions sur les Évangiles* sont à l'Index à Rome.

**ABAYTE**, riv. du Brésil (Minas Geraes), prend sa source dans la serra da Marcella, coule du S. O. au N. E. et se jette dans la San-Francisco après un cours d'environ 700 kil. On a trouvé dans l'Abayte un des plus gros diamants connus.

**ABBACH**, village de Bavière (Regen), à 19 kil. S. O. de Ratisbonne; 600 hab. Eaux thermales sulfureuses. C'est là que naquit l'empereur Henri II.

**ABBADIE** (Jacques), ministre et théologien protestant, né à Nay, dans le Béarn, en 1654, mort à Londres en 1727; se fixa d'abord à Berlin, où il devint ministre de l'église réformée française; puis en Angleterre, où il fut fort bien traité par le roi Guillaume III. Il a fait plusieurs ouvrages théologiques, dont les plus connus sont le *Traité de la Religion chrétienne*, 2 vol in-8, Rotterdam, 1684, fort estimé des protestants, mais mis à l'Index à Rome: *De la*



*divinité de J.-C.*, 3 v. in-12, 1689, et *l'Art de se connaître soi-même*, 1 vol. in-8, 1692, également appréciés des Catholiques et des Protestants.

**ABBAS**, oncle de Mahomet, s'opposa d'abord, les armes à la main, aux entreprises de son neveu; mais ayant été vaincu, il se soumit, reconnut Mahomet pour prophète et lui rendit les plus grands services. Il mourut en 652, très-vénéral des Musulmans. Un de ses descendants, Aboul-Abbas, commença la dynastie des Abbassides.

**ABBAS I**, dit le *Grand*, chah de Perse. Il régna dès 1587 sur le Khorasan, et usurpa le trône de Perse en 1590, après avoir renversé son père et tué ses deux frères. Il agrandit son empire, dont il transporta la capitale à Ispahan, et mourut en 1628, couvert de gloire, mais souillé d'horribles cruautés: il avait mis à mort son propre fils.

**ABBAS II**, issu du précédent, succéda en 1642 à son père Séfy, n'étant encore âgé que de 13 ans, et mourut en 1666, à 36 ans. Il conquit le Candahar et eut un règne heureux. Ce prince aimait les arts et accueillait les étrangers: Chardin et Tavernier se louent de son affabilité; mais il se livrait à l'ivrognerie, ce qui abrégéa ses jours.

**ABBAS III**, fils du malheureux Thamas, n'avait que 8 mois quand Thamas Kouli-Kan déposa son père et le mit lui-même sur le trône pour régner en son nom, 1732. Il ne vécut que 4 ans.

**ABBASSIDES**, dynastie de califes musulmans qui remplaça la dynastie des Ommiades, descendait de la famille du prophète par Abbas, oncle de Mahomet, et eut pour chef un arrière-petit-fils de cet Abbas, Aboul-Abbas Al-Saffah, qui monta sur le trône en 750 (l'an 128 de l'hégire). On compte 37 califes de cette famille, qui régnèrent depuis l'an 750 jusqu'à l'an 1258, époque à laquelle Houlagou, petit-fils de Gengis-Khan, s'empara de Bagdad (V. CALIFES). Longtemps, sous cette dynastie, les Arabes joignirent à la gloire des armes l'éclat des lettres et des sciences. Leur déclin date de l'introduction de troupes étrangères: les Abbassides ne furent plus califes que de nom depuis qu'un d'eux, Al-Rhadi Billah, eut créé, en 935, la dignité d'*émir-al-omrah* (chef des chefs). Cependant ils conservèrent, même après la prise de Bagdad, le titre de califes et le pouvoir spirituel. Réfugiés en Égypte, ils ne s'y éteignirent qu'en 1538. *L'Histoire des Abbassides* a été écrite par Dozy, Leyde, 1846, en latin.

**ABBATUCCI** (Jacques-Pierre), général corse, né en 1726, mort en 1812, fut le perpétuel antagoniste de Paoli; néanmoins il se réunit à lui pour s'opposer aux armées Françaises. Après la conquête, il se soumit, fut nommé maréchal de camp par Louis XVI, et chargé, en 1793, de défendre la Corse contre Paoli et les Anglais. N'ayant pu sauver l'île, il se retira en France. — **ABBATUCCI** (Charles), fils du précédent, officier d'artillerie, né à Zivaco en 1770, fut, en 1794, aide de camp de Pichegru, se signala en Hollande, fut nommé dès 1796 général de division, défendit vaillamment Huningue et fut tué pendant le siège, n'étant âgé que de 27 ans. Un monument lui a été érigé à Ajaccio en 1854. — Un neveu du général, J. Pierre-Charles, né en 1791, mort en 1857, fut ministre de la justice sous Napoléon III.

**ABBAYE**, monastère où des religieux ou des religieuses vivent soumis à une même règle et sous l'autorité d'un supérieur nommé *abbé* ou *abbesse*.

**ABBAYE** (prison de l'), anc. prison d'Etat, située près de l'abbaye de St-Germain-des-Prés, à Paris, avait été construite en 1522. Pendant la Révolution, on y renferma une foule de personnes de toute condition, accusées d'opposition au régime républicain. Le 2 et le 3 septembre 1792, des forcenés, conduits par Maillard dit *Tappe-dur*, y massacrèrent 164 prisonniers, dont 18 prêtres. Parmi les prisonniers se trouvaient le comte Montmorin de St-Hérem, l'abbé Lenfant, Cazotte et Sombreuil. L'abbaye fut depuis une prison militaire. Elle a été démolie en 1854.

**ABBÉ**, du syrien *aobas*, qui vient lui-même de l'hébreu *ab*, père, nom que porte le supérieur d'un monastère ou d'un ordre monastique. On distinguait des *abbés réguliers* et des *abbés commendataires*: les premiers exerçaient à la fois le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel; les autres étaient souvent des laïques qui jouissaient d'une partie des revenus et qui abandonnaient la puissance spirituelle aux mains d'un délégué appelé *prieur claustral*. Ces abbés commendataires apparaissent dès la seconde race, où ils sont désignés sous le nom latin d'*abbacomites*: les moines, en donnant ce titre d'abbé à un seigneur puissant, se mettaient par là sous sa protection; c'est ainsi que plusieurs rois de France et des princes du sang, Hugues Capet, Philippe I, Louis VI, les ducs d'Anjou, etc., portèrent le titre d'abbé. Ces sortes d'abbés ont donné naissance aux *abbés de cour* du dernier siècle: c'étaient des cadets de familles nobles qui prenaient le titre d'abbés en expectative d'une abbaye qu'ils ne possédaient pas encore; ils portaient le petit collet. Le titre d'abbé a fini par s'appliquer indifféremment à tout homme revêtu d'un caractère ecclésiastique.

**ABBESSE**, supérieure d'un monastère de filles: ayant titre d'abbaye. On rapporte au iv<sup>e</sup> siècle les premières abbayes de femmes. Les abbesses étaient électives. Les Bénédictines, les Bernardines, les religieuses de Cîteaux, de la Trappe, des Feuillants, des Prémontrés, avaient à leur tête des abbesses; celle de Fontevault était supérieure de tous les couvents de Bernardines.

**ABBEVILLE**, *Abbatis villa*, ch.-l. d'arr. du dép. de la Somme, jadis capit. du comté de Ponthieu, en Picardie, sur la Somme, à 46 kil O. N. O. d'Amiens, à 157 kil. de Paris (192 par le chemin de fer); 20 058 hab. Place forte; port où peuvent entrer les navires de 100 à 150 tonneaux; promenade sur les remparts. Trib. de 1<sup>re</sup> inst. et de commerce. collège. Belle église gothique de St-Wulfran; hospice d'enfants trouvés; casernes; haras royal. Filatures, fabriques de tapis, bonneteries, etc. Abbeville eut jadis des manufactures royales de velours d'Utrecht (fondées en 1661), et de draps fins (1665). — Cette ville était constituée en commune dès 1130. S. Louis y signa en 1259 un traité qui rendait aux Anglais le Périgord, le Limousin et partie de la Saintonge, moyennant quoi le roi d'Angleterre renonçait à toute prétention sur la Normandie, l'Anjou, le Maine et le Poitou. Patrie des géographes Briet, Duval, N. Sanson; du médecin Hequet, du graveur Allamet, du compositeur J. F. Lesueur (qui y a une statue), du poète Millevoje.

**ABBATE GRASSO**. V. ELGRASSO.

**ABBON**, *Abbo Cernuus*, moine de l'abbaye de St-Germain-des-Prés, né vers 850, mort en 923, a laissé plusieurs écrits dont le principal est un poème latin en 3 livres, sur le *Siège de Paris par les Normands*, en 886, siège auquel il avait assisté. Ce poème a été publié pour la 1<sup>re</sup> fois en 1588, par P. Pithou, dans son recueil des *Chroniqueurs*. Il a été traduit dans la collection des *Mémoires sur l'histoire de France* de M. Guizot, et plus récemment par M. Taranne, 1835. — Un autre **ABBON**, abbé de Fleury, *Abbo Floriacensis*, natif d'Orléans, mort en 1004, joua un rôle sous le roi Robert, qui en 996 l'envoya près du pape. Il a laissé un *Abrégé de la vie de 91 papes* (Mayence, 1602, in-4), et une *Lettre sur les cycles diocésains*, publiée par Varin, Paris, 1849.

**ABBOT** (George), archevêque de Cantorbéry, né en 1562 à Guildford, mort en 1633. Il était fils d'un tisserand et s'éleva graduellement aux premières dignités de l'Église. Jacques I avait en lui la plus grande confiance; il l'employa à traduire en anglais le Nouveau Testament et à unir les églises d'Angleterre et d'Écosse. Il fut disgracié à la fin de sa vie pour avoir courageusement résisté à des ordres injustes. C'était un zélé puritain: il eut de vifs démêlés avec

Laud. Il a laissé plusieurs écrits, parmi lesquels on remarque une *Histoire des massacres de la Valteline*.

**ABBOTSFORD**, château d'Écosse (Roxburgh), résidence favorite de Walter Scott, sur la rive dr. de la Tweed, à 1 kil. de son confluent avec l'Ettrick, à 45 kil. d'Edimbourg. Site pittoresque; l'architecture du château est remarquable par sa bizarrerie.

**ABBOTS-L'ANGLEY**, village d'Angleterre (Hertford), à 30 kil. N. de Londres; 1700 hab. Il dépendait de l'ancienne abbaye de St-Alban, et fut la patrie du pape Adrien IV (Nicolas Brakespear).

**ABBT** (Thomas), écrivain allemand, né à Ulm en 1738, mort en 1766, à 28 ans, occupa d'abord une chaire de philosophie à Francfort-sur-l'Oder, puis une chaire de mathématiques à Rinteln en Westphalie. Il composa plusieurs ouvrages estimés : *De la mort pour la patrie*; *Du Mérite* (souvent réimprimé), et fit quelques traductions. Ses œuvres, recueillies par Nicolai, ont paru à Berlin, en 1790, 6 vol. in-8°. Le traité *Du Mérite* a été traduit par J. B. Dubois, Berlin, 1780, in-8.

**ABDALLAH**, c'est-à-dire *serviteur de Dieu*, père de Mahomet, né à la Mecque, mort en 570, était fils d'Abdoul Motaleb, gardien de la Kaaba. Conducteur, puis marchand de chameaux, il acquit de grandes richesses, qui préparèrent la puissance de son fils.

**ABDALLAH**, oncle d'Aboul-Abbas, premier calife abbasside, contribua puissamment par sa valeur à renverser la dynastie des Ommiades, mais se déshonora par une odieuse trahison : il assassina plusieurs princes de cette famille qu'il avait invités à un festin. Il fut tué en combattant, en 755, après avoir vainement tenté de régner.

**ABDALLAH**, général arabe, fils d'Abdel-Mélek-ben-Omar, réduisit les habitants de l'Andalousie révoltée contre Abdérame, roi de Cordoue, 785; prit Girone, Narbonne, et pénétra jusqu'à Carcassonne.

**ABDALLAH-BEN-YAZIM**, fondateur de la puissance des Almoravides, vers 1050, était d'abord un simple fakir ou docteur de Fez. Il s'attacha par la persuasion plusieurs peuplades berbères, étendit sa domination par les armes et régna sur toute la Mauritanie. Il mourut vers 1058.

**ABDALLAH**, le dernier chef des Wahabites, et l'aîné des fils de Sehoud, fut choisi par lui, en 1805, pour commander ses armées, et le remplaça, en 1814, dans le gouvernement des Wahabites; mais attaqué par Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, il se vit obligé de se rendre à discrétion, 1818; conduit à Constantinople, il fut mis à mort par ordre du sultan.

**ABDALLATIF**, médecin et historien arabe, né à Bagdad en 1161, mort en 1231, fut protégé et pensionné par le sultan Saladin. Il est auteur d'une *Relation de l'Égypte*, fort estimée pour son exactitude, qui a été traduite par S. de Sacy en 1810, 1 vol. in-4.

**ABDEL-AZYZ**, fils de Mouga, lieutenant du calife Walid I, s'empara en 713 des provinces méridionales de l'Espagne (Murcie, Jaën, Grenade), vainquit en 714 le prince royal des Goths, pénétra jusqu'en France et, au retour, se fit proclamer roi, 717; mais il périt aussitôt, assassiné par les partisans du calife.

**ABDEL-HAMID**. V. ABDOUL-HAMED.

**ABDEL-MELEK** ou **ABDEL-MALEK**, 5<sup>e</sup> calife ommiade, régna à Damas (685-705), étendit ses conquêtes dans l'Afrique, l'Arabie et l'Inde, et reprit la Mecque qui s'était déclarée indépendante. Il fit le premier frapper de la monnaie arabe.

**ABDEL-MELEK-BEN-OMAR**, le *Marsile* des chroniques, général et vizir d'Abdérame I, calife de Cordoue, contribua puissamment à établir ce prince sur le trône en battant ses ennemis; fut gouverneur de Séville, 759, puis de Saragosse et de toute l'Espagne orientale, 772. Voyant un de ses fils faiblir au moment d'une bataille, il lui perça le cœur de sa lance.

**ABDEL-MOUMEN**, un des auteurs de la puissance des Almoravides, avait été le disciple et le compagnon du Mahdi ou Messie Ben-Roumert, fondateur de la secte, auquel il succéda en 1130. Il enleva aux Al-

moravides leurs Etats d'Afrique et s'empara du Maroc, puis pénétra en Espagne et combattit avec succès Alphonse de Léon. Il mourut en 1163. C'est lui qui le premier prit le titre de calife des Almoravides.

**ABDEL-RAHMAN**. V. ABDÉRAMÉ.

**ABDÉRAMÉ**, ou plutôt **ABD-EL-RAHMAN**, viceroy d'Espagne en 728, pénétra en France à la tête d'une puissante armée, s'empara de toute l'Aquitaine, poussa jusqu'à la Loire et ne fut arrêté dans ses conquêtes que par Charles-Martel, qui tailla son armée en pièces, entre Tours et Poitiers, en 732. On croit qu'il périt dans le combat.

**ABDÉRAMÉ I**, fils de Moavia, prince de Damas, né en 731, fut le premier calife ommiade en Espagne (756-787). Echappé comme par miracle au massacre de sa famille, qui fut exterminée presque tout entière par les Abbassides, il se réfugia en Espagne, où l'appelaient les Maures établis dans ce pays, réduisit sous son pouvoir presque toute cette contrée, fixa sa résidence à Cordoue, et régna paisiblement pendant 31 ans, faisant fleurir les lettres et les arts et cultivant lui-même la poésie. On lui donna le surnom de *Juste*.

**ABDÉRAMÉ II**, 4<sup>e</sup> calife ommiade d'Espagne (822-852), fils d'Al-Hakem, défit en plusieurs rencontres les princes chrétiens, s'empara de Barcelone, et chassa les pirates normands qui venaient insulter les côtes de ses Etats. Sa cour fut la plus brillante de toutes celles de l'Europe : il y attira les savants et les poètes de l'Orient. On le surnomma le *Victorieux*.

**ABDÉRAMÉ III**, 8<sup>e</sup> calife ommiade d'Espagne (912-961), eut à soutenir des guerres sanglantes contre les princes chrétiens de Castille et de Léon et fut vaincu à Simancas, par Ramire II, roi de Léon, en 938. Malgré les troubles qui agitèrent son règne, il fit briller à sa cour le luxe et l'élégance. Il fonda à Cordoue une école de médecine, la seule qui existât alors en Europe et créa une marine. Il prit le titre d'*émir-al-moumenin* (prince des croyants), et fut surnommé le *Protecteur du culte*.

**ABDÈRE**, *Abdera*,auj. *Polistilo*, anc. v. de Thrace, à l'embouchure du Nestus, en face de l'île de Thasos. C'est là que la Fable place l'aventure de Diomède mangé par ses chevaux. Les Abdéritains passaient pour stupides; cependant ils aimaient la musique et la poésie, et l'on compte parmi eux des philosophes célèbres : Démocrite, Protogoras, Anaxarque.—Ville d'Hispanie. V. ADRA.

**ABDÉR-RAHMAN**. V. ABDÉRAMÉ et MULEY.

**ABDIAS**, le 4<sup>e</sup> des douze petits prophètes, vivait, à ce qu'on croit, comme Jérémie, au temps de la captivité de Babilone, vers 600 av. J.-C. Il a laissé un seul chapitre où il prédit la ruine des Iduméens. — On a sous le nom d'un autre Abdias, de Babilone, une compilation apocryphe sur l'*Histoire des apôtres*, qui paraît être du 7<sup>e</sup> siècle.

**ABDICATON**. Les plus célèbres abdications sont celles de Sylla (79 av. J.-C.); de Dioclétien et de Maximien, en 305; de Charles-Quint, en 1556; de Christine de Suède, en 1654; de Gustave IV, en 1809; de Napoléon, 1814 et 1815; de Charles X, 1830; de Guillaume I, roi de Hollande, 1836; de Louis-Philippe, 1848.

**ABDOLONYME**, fut, selon Quinte-Curce et Justin, placé par Alexandre sur le trône de Sidon, en considération de ses vertus (332 av. J.-C.). Il descendait des rois du pays, mais il vivait dans la plus grande pauvreté et était réduit à cultiver son jardin de ses propres mains lorsqu'il fut élevé sur le trône.

**ABDON**, 10<sup>e</sup> juge d'Israël, de la tribu d'Ephraïm, gouverna 8 ans (de 1165 à 1157, selon Ussérius, ou de 1220 à 1212 av. J.-C., selon l'*Art de vérifier les dates*), et eut Samson pour successeur.

**ABDOUL-HAMED**, sultan, régna à Constantinople de 1774 à 1789, après Mustapha III, son frère aîné. Prince faible, il ne put lutter contre la Russie qui, par le traité de Kainardgi (1774), lui enleva plusieurs provinces; en 1783, il perdit en outre la Crimée; en 1788, Potemkin lui prit Otchakov. Ce prince n'en était pas moins aimé du peuple.

**ABDOUMEDJID**, sultan, né en 1823, m. en 1861 ; succéda à 16 ans à Mahmoud, son père, au moment où Ibrahim Pacha marchait sur Constantinople, et ne dut qu'à l'intervention européenne le maintien de l'intégrité de son empire (traités du 15 juillet 1840 et du 13 juillet 1841) ; poursuivit, mais sans violences, les réformes commencées par son père ; accorda à tous ses sujets, sans distinction de religion, par le *hatti-chérief de Gulhané* (3 nov. 1839) et le *hatti-houmaïoum* du 18 fév. 1836, des garanties pour leur vie, leur fortune et leur liberté, et créa le conseil du *tanzimat*, chargé d'appliquer et d'étendre ces réformes ; eut à réprimer de nombreuses insurrections ; refusa en 1835 de céder au prince Menzikoff au sujet de la protection par la Russie des lieux saints et des sujets grecs de l'emp. ottoman, et soutint, avec l'appui de la France et de l'Angleterre, la *guerre d'Orient*, qui se termina par le traité de Paris (1856).

**ABEL**, nom commun à plusieurs villes de Palestine et de Syrie : **ABEL DE LYSANIAS**, *Abila Lysanias*, en Cœlésyrie, au N. O. de Damas, qui tirait son nom d'un de ses tétarques ; **ABEL-MEGHOLA**, dans la demi-tribu de Manassé en deçà du Jourdain, etc.

**ABEL**, 2<sup>e</sup> fils d'Adam, était pasteur. Il fut tué par son frère Caïn, jaloux de ce que ses offrandes étaient mieux accueillies de Dieu que les siennes. Il y a sur la *Mort d'Abel* un poème de Gessner et une tragédie de Legouvé.

**ABEL**, roi de Danemark, monta en 1250 sur le trône après avoir assassiné dans un repas Eric VI, son frère aîné. Les Frisons se révoltèrent contre lui, et, l'ayant vaincu, le mirent à mort en 1252.

**ABEL** (Nic.-H.), géomètre suédois, 1802-1829, coopéra au journal mathématique que Crelle publiait à Berlin, et rédigea, sur les plus hautes questions de mathématiques transcendentes, des mémoires encore admirés des juges compétents ; mais il fut méconnu dans son propre pays et mourut misérable, à l'âge de 27 ans. Ses écrits français ont été publiés à Christiania, en 1830.

**ABÉLARD** (Pierre), *Abelardus*, né au bourg de Palais, près de Nantes, en 1079, d'une famille noble, reçut les leçons du célèbre Guillaume de Champeaux, et devint bientôt le rival de son maître. Dès l'âge de 22 ans il ouvrit une école. Il enseigna avec le plus grand succès la rhétorique et la philosophie scolastique, à Melun, à Corbeil et enfin à Paris, où il attira plus de 3000 auditeurs ; il attaqua dans ses leçons avec une grande force de logique la doctrine du *réalisme* qu'enseignait Guillaume de Champeaux, ainsi que le *nominalisme* qu'avait professé Roscelin, et y substitua un système de *conceptualisme* qui gardait le milieu entre les deux doctrines opposées. Il commença assez tard à étudier la théologie ; mais il obtint bientôt dans l'enseignement de cette science le même succès que dans ses leçons sur la philosophie. Le chanoine Fulbert l'ayant choisi pour donner des leçons à sa nièce Héloïse, il conçut pour son élève une vive passion, l'enleva et la conduisit en Bretagne, où elle lui donna un fils, qu'il nomma Astrolabius. Pour réparer ses torts, il l'épousa secrètement ; mais Fulbert, peu satisfait de cette épuration, le fit surprendre dans son lit au milieu de la nuit et le fit mutiler. Abélard alla cacher sa honte dans l'abbaye de Saint-Denis et y prit l'habit de religieux, pendant qu'Héloïse prenait le voile au couvent d'Argenteuil. Néanmoins, au bout de quelque temps il sortit de sa retraite à la sollicitation de ses disciples et rouvrit une école. Il attira de nouveau une foule d'auditeurs ; mais sa présomption et la hardiesse avec laquelle il appliquait la philosophie à la théologie le firent bientôt tomber dans de graves erreurs : un traité de la *Trinité* qu'il venait de composer fut dénoncé comme entaché d'hérésie et condamné par le concile de Soissons en 1122. Il se retira à Nogent-sur-Seine et fit bâtir près de cette ville, sous le nom de *Paraclet*, un oratoire où plus tard il établit Héloïse ainsi que les religieuses qui étaient sous sa conduite.

Ayant été nommé peu après abbé de St.-Gildas de Ruys, près de Vannes, il chercha à réformer les moines de son abbaye, mais il ne réussit qu'à s'attirer de nouvelles difficultés. Accusé une seconde fois d'hérésie, il fut condamné en 1140 par le concile de Sens : il eut à ce concile pour adversaire le célèbre S. Bernard. Abélard voulait aller se justifier à Rome ; mais, en passant par Cluny, il se lia étroitement avec l'abbé de ce monastère, Pierre le Vénéral, qui le détermina à prendre l'habit de son ordre et le réconcilia avec le St.-Siège et avec S. Bernard. Il consacra le reste de sa vie à des exercices de piété, et mourut en 1142. Abélard avait cultivé tous les genres de littérature et de science qui étaient en honneur de son temps. Des nombreux écrits qu'il avait composés, plusieurs se sont perdus, et ceux qui subsistent n'ont été publiés que fort tard. Le conseiller Franc, d'Amboise a fait imprimer en 1616, sous le titre de *P. Abelardi et Heloisæ Opera*, en 1 vol. in-4, l'*Introduction ad Theologiam* et plusieurs lettres d'Héloïse et d'Abélard. On trouve sa *Theologia christiana* dans le *Thesaurus* de Martenne, et un traité de morale intitulé *Scito te ipsum* dans le *Thesaurus* de B. Pez. M. Cousin a publié en 1836, dans les *Documents inédits sur l'histoire de France*, un vol. in-4 d'ouvrages inédits d'Abélard : on y trouve sa *Dialectica* et le *Sic et Non*, où est exposé le pour et le contre sur les principaux points de théologie (ce dernier ouvrage a été donné plus complètement par Henke, à Leipsick, en 1851). M. Cousin a en outre publié à ses propres frais, avec le concours de M. Ch. Jourdain, une édition complète de ses autres *Oeuvres*, (pares jusque-là (2 vol. in-4, 1849 et 1859). On a souvent imprimé séparément les lettres d'Abélard et d'Héloïse (en latin) ; la meilleure édition est celle de Rawlinson, Londres, 1718. On en a plusieurs traductions françaises, entre autres celle de dom Gervaise, avec le texte latin, Paris, 1723, et celle de M. E. Oddoul, faite sur les manuscrits, 1837. Ces lettres ont aussi été souvent imitées et paraphrasées : on connaît la belle imitation de Pope, mise en vers français par Colardeau. La *Vie d'Abélard* a été écrite par dom Gervaise, 1722. M. Ch. de Rémusat a donné en 1845 *Abélard, sa vie et ses doctrines*, 2 vol. in-8. Abélard a laissé lui-même d'intéressants détails sur sa vie dans ses *Lettres* et dans son *Historia calamitatum*.

**ABELIN** (J. Ph.), historien, né à Strasbourg, mort en 1646, est auteur du *Théâtre européen*, en allemand, vaste compilation en 12 vol., qui contient l'histoire de l'Europe de 1617 à 1628 (il n'en a donné lui-même que les premiers volumes) ; d'une *Description de la Suède* (1632), d'une *Chronique historique* et d'une *Histoire des Antipod-s*, description des Indes occidentales. Il a coopéré au *Mercurius Gallo-Belgicus*, à l'*Histoire des Indes orientales*, etc. Il a publié la plupart de ses écrits sous le pseudonyme de J. I. Gottfried ou Gothofridus.

**ABELLA**, v. de Campanie,auj. *Arcella-Vecchia*.

**ABELLINUM**, v. du Samnium, auj. *Arcinno*.

**ABELLINUM MARSICUM**, v. de Lucanie, auj. *Marsico Vetere*.

**ABELLY** (L.), théologien français, né en 1603, mort en 1691, fut curé de St-Josse à Paris, puis évêque de Rhodéz. Il avait été le confesseur de Mazarin. Il est auteur d'une *Vie de S. Vincent de Paul*, estimée, de la *Couronne de la Vie chrétienne*, d'un *Enchiridion* ou *Manuel de piété* et d'un traité intitulé *Medulla theologica*, la *Moelle Théologique*. Il n'est guère connu auj. que par un vers de Boileau qui, par allusion à ce dernier écrit, le nomme dans le *Lutrin* (chant IV), le *moellur Abelly*.

**ABEN**, mot qui dans les langues sémitiques (hébreu, syriaque, arabe, etc.) veut dire  *fils*. fait partie d'un grand nombre de noms propres, comme Aben-Esra, Aben-Zoar, etc. *Aren*, *Ben*, *Ebn*, *Ben* n'en sont que des corruptions. Cherchez par *Aren* ou par *Ben* les personnages qui ne seraient pas ici.

**ABENAQUIS**, peuple indigène de l'Amérique du Nord, de la famille Ienappe, est, avec les Mohicans, la principale branche d'une nation jadis nombreuse et répandue sur divers points de la Nouv.-Angleterre et de l'Etat de New-York, mais dont presque tous les individus se sont réunis à la confédération Mohawk. On en trouve des débris dans le Canada et le Maine.

**ABENCÉRAGES**, puissante tribu maure du roy. de Grenade, était opposée à celle des Zégriss ou Zéirites; les querelles de ces deux factions ensanglantèrent Grenade de 1480 à 1492 et hâtèrent la chute du royaume. Selon Perez de Hita, dont le témoignage est contesté, les Abencérages furent exterminés par Boabdil, dernier roi de Grenade (V. ZEIRITES). Chateaubriand a écrit les *Aventures du dernier Abencérage* : ce n'est qu'un roman.

**ABEN-ESRA**, savant rabbin espagnol, né à Tolède vers 1119, mort en 1174, fut à la fois astronome, philosophe, médecin, poète, grammairien et voyageur; il fut surnommé *le Sage, l'Admirable*. Il passa auprès des Juifs pour un des coryphées de la *Cabale*. Il a laissé des commentaires sur différents livres de la Bible, des traités de la *Sphère* et des *Étres aimés*.

**ABENSBERG**, *Aventinum* ou *Abusina*, v. de Bavière (cercle de la Regen), sur l'Abens, à 23 kil. S. O. de Ratisbonne; 1300 hab. Château fort, résidence d'anciens comtes. Patrie de l'historien Aventin. Napoléon y défait le prince Charles le 20 avril 1809.

**ABER**, mot celtique qui entre dans la composition de beaucoup de noms géographiques, veut dire *havre, port*.

**ABERBROTHWICK**. V. ARBROATH.

**ABERCONWAY** ou **CONWAY**, v. maritime du pays de Galles, à 35 kil. N. E. de Caernarvon, à l'embouchure du Conway; 1100 hab. Ville très-forte jadis, avec un château bâti par Édouard I en 1284; prise par Cromwell en 1645.

**ABERCROMBY** (sir Ralph), général anglais, originaire d'Écosse, né vers 1738, fit les campagnes de Flandre et de Hollande contre les Français en 1793-1794, combattit dans les Antilles et la Guyane en 1795, commanda en Irlande en 1798, puis fut mis à la tête de l'armée envoyée en Égypte. Il y remporta un avantage sur les Français à Canope, mais il fut blessé mortellement (21 mars 1801).

**ABERDALGIE**, village d'Écosse (Perth), à 4 kil. S. O. de Perth, sur l'Earn. Pêche du saumon.

**ABERDEEN**, *Devana* ou *Donana*, v. et port d'Écosse, à l'embouchure de la Dee, à 190 kil. N. E. d'Edimbourg, ch.-l. du comté d'Aberdeen, se divise en Vieil-Aberdeen, au N., à l'embouchure du Don, et Nouv.-Aberdeen, au S., sur la Dee; 72 000 hab. On remarque une digue formée de blocs de granit énormes; le nouveau palais de justice; le nouv. collège de médecine; un superbe pont en pierres sur le Don (cinq arches, chacune de 23<sup>m</sup> d'ouverture); un port grand et sûr; une université qui possède les deux collèges, celui du Roi dans Vieil-Aberdeen, fondé en 1494, et celui de Marischal ou Maréchal, dans Nouv.-Aberdeen, fondé en 1508; un observatoire; deux bibliothèques; beaucoup de fabriques, surtout pour ce qui concerne la construction des navires. — Le comté d'Aberdeen est entre ceux de Kincardine, Forfar, Perth, Inverness, Banff et la mer, et compte 214 448 hab.

**ABERDEEN** (G. HAMILTON GORDON, comte d'), h. d'État, né en 1784 à Edimbourg, mort en 1813; fut, après la chute de Napoléon I, un des signataires du traité avec Louis XVIII; fit partie du cabinet du duc de Wellington (1828) et de R. Peel (1834 et 1841), et présida un cabinet mixte composé de whigs, de peelistes et de radicaux, qui fit conclure une alliance offensive et défensive avec la France (1852-55).

**ABERGAVENTNY**, *Gobannium*, v. d'Angleterre (Monmouth), à 23 kil. O. de Monmouth, sur la Gavenny et l'Usk, 4200 hab. Beau pont de 15 arches. Église antique. Belles ruines. Houille, mines, forges.

**ABERNETHY**, v. d'Écosse (Inverness), à 40 kil. S. O. d'Inverness, sur le Tay et le golfe de Forth, près du mont Cairngorm; 1200 hab. — Un autre Abernethy, à 7 kil. S. E. de Perth, avec 1500 hab., fut autrefois le siège d'un évêché transféré à St-Andrews dès le 1<sup>er</sup> siècle, et fut, à ce qu'on croit, la résidence d'anciens rois pitcs.

**ABERYSTWITH**, v. et port du pays de Galles (Cardigan), au confluent du Rheidol et de l'Yswith, 4128 hab. Commerce, pêche, chantiers; bains de mer. Ruines d'un château fort bâti par Édouard I.

**ABEZAN**, 8<sup>e</sup> juge d'Israël, gouverna sept ans, de 1182 à 1175 av. J. C. selon Ussérius, ou, selon l'*Art de vérifier les Dates*, de 1237 à 1230.

**ABGAR** ou **ABGARE**, nom de plusieurs princes qui régnerent à Edesse en Mésopotamie, depuis le 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. jusqu'au 11<sup>e</sup> siècle après. Eusèbe cite une correspondance que l'un deux aurait eue avec J.-C. pour le prier de venir le guérir; mais on la regarde comme apocryphe.

**ABIA** ou **ABIAM**, roi impie de Juda, remporta une grande victoire sur Jéroboam, roi d'Israël. Il régna 3 ans, de 958 à 955 selon Ussérius, de 946 à 944, selon l'*Art de vérifier les Dates*.

**ABIATHAR**, grand prêtre des Juifs, fils et successeur d'Achimélech, s'attacha à David, fut persécuté par Saül, et privé du sacerdoce par Salomon, parce qu'il favorisait le parti d'Adonias.

**ABIGAIL**, femme juive d'une grande beauté, épouse de Nabal, inspira une vive passion à David, qui l'épousa après la mort de son mari.

**ABILÈNE**, petite contrée de la Syrie, qui avait pour ch.-l. *Abel* ou *Abila Lisanæ*. V. ABEL.

**ABIMÉLECH**, prince contemporain d'Abraham, régnaît, à ce qu'on croit, à Gêrre, v. des Philistins. Il enleva Sara, la croyant sœur de ce patriarche, mais il la lui rendit avec de grands présents dès qu'il connut son erreur. — Son fils, nommé aussi Abimélech, se trouva dans le même cas à l'égard de Rébecca, femme d'Isaac.

**ABIMÉLECH**, juge d'Israël, fils naturel de Gédéon, massacra 70 de ses frères et se fit nommer chef ou juge des Hébreux. Il résidait à Sichem; mais, chassé par les Sichémistes à cause de ses cruautés, il reprit leur ville et la détruisit. Il fut blessé mortellement au siège de Thèbes (en Palestine). Il avait gouverné pendant 3 ans, de 1236 à 1233, ou, selon l'*Art de vérifier les Dates*, de 1309 à 1306.

**ABINGDON**, v. d'Angleterre (Berks), sur la Tamise, à 85 kil. N. O. de Londres; 5300 hab. Marché de grains. Ancien monastère de Bénédictins.

**ABIPONS**, peuplade indienne de l'Amérique du Sud, habitait la prov. de Chaco et les bords du Rio de la Plata, entre 28<sup>e</sup> et 30<sup>e</sup> de latitude méridionale. Leurs guerres atroces les ont réduits à 5000.

**ABIRON**, lévite séditieux, se révolta avec Coré et Dathan, contre Moïse et Aaron, et fut, ainsi que ses complices, englouti par la terre qui s'ouvrit sous leurs pas.

**ABISAG**, jeune Sunamite d'une grande beauté, épousa David dans sa vieillesse, mais ne fut jamais que sa compagne. Après la mort de David, Adonias voulut l'épouser, mais Salomon s'y opposa.

**ABJURATION**. V. ce mot au *Dictionnaire universel des Sciences, des Lettres et des Arts*.

**ABLANCOURT** (PERRON D'), traducteur infatigable, né en 1606 à Châlons-sur-Marne, d'une famille de robe, mort en 1664, embrassa le protestantisme, visita la Hollande, l'Angleterre, se fixa enfin à Paris, où il se fit connaître par de nombreuses traductions, et fut reçu à l'Académie française en 1636. Il a traduit Minutius Félix, 1637; les *Annales* et l'*Histoire* de Tacite, 1640 et 1651; les *Guerres d'Alexandre* d'Arrien, 1646; la *Retraite des Dix-Mille* de Xénophon, 1648; les œuvres de Lucien, 1654; l'*Histoire* de Thucydide, 1662, etc. Ces traductions eurent dans le temps un très-grand succès : on en estimait surtout le style; mais elles étaient peu

exactes, si bien que les contemporains les appelaient *les Belles infidèles*. — V. FREMONT D'ABLANCOURT.

**ABLON**, village de Seine-et-Oise, sur la rive g. de la Seine, à 15 kil. S. de Paris, à 16 kil. N. de Corbeil; 360 hab. Grandes caves pour les vins de Bourgogne qui viennent à Paris. Station du chemin de fer d'Orléans. Les Protestants eurent un préche dans Ablon; Agnès Sorel et Sully y résidèrent.

**ABNER**, général et cousin de Saül. Après la mort de ce prince, il fit donner la couronne à Isboseth, fils de Saül; mais ensuite il se rangea au parti de David, et contribua puissamment à soumettre à ce prince tout Israël. Il fut assassiné par Joab, jaloux de son crédit.

**ABNOBA**, mont. de Germanie, dans la Souabe actuelle, où quelques-uns placent la source du Danube. On y adorait *Diane-Abnoba*.

**ABO**, v. et port de Russie, dans l'ancienne Finlande, ch.-l. du gov. d'Abo, près de l'embouchure de l'Auraioiki, à 460 kil. O. N. O. de St-Petersbourg; 18 000 hab. Archevêché luthérien; université, fondée en 1640, transférée en 1827 à Helsingfors. Riche bibliothèque; feuille périodique, la seule de toute la Finlande. Fabriques de draps, savon, verrerie; chantiers de construction; commerce très-actif. — Fondée vers 1157 par les Suédois. Abo fut la capit. de la Finlande jusqu'en 1812. Elle a beaucoup souffert des incendies, surtout en 1775 et 1827. Il y fut signé en 1743 la paix dite d'Abo, entre la Suède et la Russie; elle céda à cette dernière Kymmengard, Friedrichshamn, Vilmanstrand et Nyslott. Abo passa en 1809, avec le reste de la Finlande, sous la domination de la Russie. — Le gov. d'Abo, entre les golfes de Bothnie et de Finlande, a 26 000 kil. carrés et environ 500 000 hab. Fers, marbres, plâtre, ardoise. — L'archipel d'Abo, situé devant la v. d'Abo et le long de la côte S. O. de la Finlande, est un labyrinthe de rochers à pic, très-redoutables aux navigateurs.

**ABOMEY**, v. de l'Afrique occidentale, capit. du Dahomey, par 7° 12' lat. N., est une des résidences du roi; environ 40 000 hab. Foires considérables.

**ABONDANCE**, divinité allégorique. On la représentait sous la figure d'une belle femme couverte de fleurs, tenant dans sa main droite une corne remplie de fleurs et de fruits, qu'on nommait la *Corne d'abondance*. C'était une des cornes de la chèvre Amalthée, nourrice de Jupiter, que ce dieu donna aux nymphes qui avaient pris soin de son enfance.

**ABONDANCE**, ch.-l. de c. (Hte-Savoie), sur la Dranse, à 16 k. S. E. de Thonon; 1512 h. Pétrole.

**ABORIGÈNES**, nom latin par lequel on désigne les habitants originaires (*ab origine*) ou primitifs d'une région. On les nomme en grec *autochthones*. — Les Romains donnaient ce nom aux anciens habitants du centre de l'Italie, établis dans l'Apennin.

**ABOU**, c'est-à-dire *père*, forme le commencement d'un grand nombre de noms propres chez les Arabes.

**ABOU-ARYCH**, v. et place forte d'Arabie (Yémen), près de la mer Rouge, à 89 kil. N. de Loheia, a donné son nom à une petite principauté située entre le grand chérif de la Mecque et l'imamat de Sanaa; environ 5000 hab.

**ABOU-BEKK** (*le père de la vierge*), le 1<sup>er</sup> des califes, successeur immédiat de Mahomet, était père de la belle Aïcha qu'épousa le prophète. Il fut un des premiers à embrasser l'islamisme, fut élu calife à la mort de Mahomet (632), de préférence à Ali et à Omar, réunit en un corps d'ouvrage les feuilles du Coran éparées jusque-là, et hâta les progrès de la nouvelle religion par sa conduite habile et ferme et par les victoires de ses généraux, surtout de Khaled et d'Omar. Il mourut en 634. C'est sous son règne que la Syrie fut soumise.

**ABOU-CHEHR** ou BENDER-BOUCHIR, v. de Perse (Fars), sur le golfe Persique, par 48° 20' long. E., 28° 58' lat. N.; 15 000 hab. Bon port, mais d'entrée difficile. Ville commerçante. Les Anglais y ont une factorerie. Ils l'ont momentanément occupée en 1856.

**ABOU-GIAFAR-AL-MANZOR**, V. ALMANZOR.

**ABOU-HANIFIH** ou HANIFAH, chef des Hanéfites, l'une des 4 sectes orthodoxes musulmanes, né à Koufa en 699, se distingua par sa piété et ses efforts pour assurer la pureté de la foi. S'étant opposé à la colère d'Almanzor, qui voulait détruire Mossoul, celui-ci le fit empoisonner en 767; ses partisans le regardent comme un martyr. Abou-Hanifah est auteur d'un commentaire célèbre sur le Coran, intitulé *Sned* ou *Pappi*, qui fait loi pour les Musulmans. Les Turcs suivent sa doctrine.

**ABOUKIR**, bourgade de la Basse-Égypte, à 17 kil. N. E. d'Alexandrie. C'est adelle. Rade peu abritée, à la pointe de l'embouchure la plus occidentale du Nil. Nombreuses antiquités; belles ruines; salles taillées dans le roc. — On est incertain sur son nom ancien; les uns veulent que ce soit *Canope*, les autres, *Caposiris*. Il s'y livra en 1798 une bataille navale où Nelson détruisit la flotte française; et en 1799, un combat sur terre où 5000 Français, commandés par Bonaparte, battirent 15 000 Turcs. En 1801 Abercromby enleva la place aux Français.

**ABOU-ABBAS**, surnommé *Al-Saffah* (le Sanguinaire), 1<sup>er</sup> calife de la race des Abbassides, fut placé sur le trône par les efforts d'Abdallah, son oncle, et d'Abou-Moslem, gouverneur du Khorassan. Il régna 4 ans (750-754) et établit à Koufa le siège du califat. Il se montra fort intraitable envers ceux auxquels il devait son élévation et ne signala son règne que par des cruautés contre les Ommiades.

**ABOU-CACEM**, en latin *Abucasis*, *Abucasa*, médecin arabe, natif de Zaharah, en Espagne (Séville), florissait à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, et mourut à Cordoue en 1107. Il a laissé, sous le titre d'*Al-Tacrif* ou *Méthode pratique*, une compilation médicale qui a joui longtemps d'une très-grande autorité. Cet ouvrage se compose de 32 traités roulant principalement sur la chirurgie. Il a été plusieurs fois publié et a été traduit en latin. La meilleure édition est due à Channing, Oxford, 1778, 2 vol. in-4, arabe-latin.

**ABOU-FARADJ**, *Abulfaragius*, dit aussi *Bar-Hebraeus*, historien arabe, né en 1226, à Malatia, dans l'Asie-Mineure, mort en 1286, était chrétien, de la secte des Jacobites, et devint évêque d'Alep. Il a composé en syriaque et traduit lui-même en arabe une *Histoire universelle*, qui a été traduite en latin et publiée par Edm. Poockoeke, sous le titre de *Historia compendiosa dynastiarum, historiam universalis complectens*, 2 vol. in-4, Oxford, 1665, et par Bernstern, avec trad. allemande, Breslau, 1817. — Un autre ABOU-FARADJ, issu des Ommiades, né à Ispahan en 897, mort en 967, fut médecin, jurisconsulte, historien et poète. On a de lui un recueil de *Chansons arabes* (*Kitab Ahghany*).

**ABOU-FAZEL**, écrivain persan du XVI<sup>e</sup> siècle, fut grand vizir de l'empereur mogol Akbar, et fut assassiné en 1604 par l'héritier du trône, jaloux de son crédit. Il a écrit, en persan, une *Histoire du règne et des institutions d'Akbar*, qui a été publiée et traduite en anglais par Gladwin, Calcutta.

**ABOU-FÉDA**, né à Damas en 1273, mort en 1331, était issu des Ayoubites. Il se distingua à la fois comme écrivain et comme guerrier pendant les croisades. Aimé du sultan Nasser, il fut nommé par lui gouverneur, puis prince d'Hamah en Syrie. On a d'Abou-Féda une *Histoire abrégée du genre humain* en arabe, traduite partiellement en latin par J. J. Reiske, sous le titre d'*Annales moslemicæ* (*Hafnir*), 1789, 5 vol. in-4, et une géographie intitulée *Frañ situation des pays*, trad. en latin (en partie) par Reiske, Leipsick, 1766; et en français par MM. Renaud et de Slane, 1848, 3 vol. in-4.

**ABOULIOUN** ou ABOULLONIA, v. de Turquie d'Asie (Anatolie), sur un îlot du lac qui porte son nom, à 44 kil. S. O. de Brousse; 2000 hab. On croit que c'est l'ancienne *Apollonia ad Rhyndacum*.

**ABOUSYR**, *Basiris*, v. de la Basse-Égypte (Mehallet-el-Kébir), sur l'anc. branche attributive du Nil.

à 88 kil. N. du Caire, près de la grande pyramide. Ruines d'un temple d'Isis.

**ABOUSYR** ou **TOUR DES ARABES**, endroit fortifié sur la côte de la Basse-Egypte (Alexandrie), à 40 kil. O. d'Alexandrie. C'est le premier point de la côte qu'on aperçoit en venant de la haute mer.

**ABOUTIG**, *Abotis*, v. de la H.-Egypte (Syout), sur le Nil, à 350 kil S. du Caire, à 20 kil. de Syout. Evêché copte. Excellent opium.

**ABOUZABEL**, bourg de la Basse-Egypte, à 22 kil. N. du Caire. Méhémét-Ali y avait formé un grand hôpital avec une école de médecine, qui ont été transférés depuis au Caire.

**ABRABANEL**, célèbre rabbin, né à Lisbonne en 1437, mort en 1508, fut ministre des finances sous Alphonse V, roi de Portugal, et sous Ferdinand V, roi de Castille. Les Juifs ayant été bannis de l'Espagne en 1492, il se réfugia à Naples, puis à Venise, où il mourut. On a de lui des *Commentaires sur l'Ancien Testament et sur la Michna*, un *Traité des prophéties qui regardent le Messie* et un *Traité des œuvres de Dieu*.

**ABRACADABRA**. V. ABRAXAS.

**ABRAHAM**, le plus célèbre des patriarches, le père de la nation juive, était fils de Tharé et naquit à Ur en Chaldée, vers l'an 2366 av. J.-C. Il renonça à l'idolâtrie et quitta Ur pour s'établir, avec Sara, son épouse, à Haran, 2296. Là, Dieu lui ordonna d'aller dans la terre de Chanaan, lui promettant de lui donner tout ce pays et de le rendre père d'une grande nation. Il sortit de Haran avec toute sa famille, et vint, à l'âge de 75 ans, s'établir à Sichem. La famine le força d'aller en Egypte. A son retour, il se fixa à Béthel avec Loth, son neveu, puis il fut obligé de se séparer de lui et se retira dans la vallée de Mambré. Loth ayant été attaqué et pris par quatre rois voisins, Abraham vainquit ces rois et le délivra. Au retour de cette expédition, il fut béni au nom de Dieu par le pontife Melchisédech. Peu après, Dieu lui apparut de nouveau, fit alliance avec lui et tous ses descendants, et lui ordonna de se circoncire avec toute sa famille en signe de cette alliance. Abraham arriva à l'âge de 85 ans, et craignant de n'avoir point d'enfants de Sara, qui jusque-là était restée stérile, prit pour deuxième femme Agar, une des esclaves de Sara, et en eut un fils nommé Ismaël. Cependant, treize ans après, des anges envoyés de Dieu lui promirent que Sara lui donnerait un fils dans l'année même : et en effet, malgré son grand âge, elle mit bientôt au monde Isaac. Lorsque ce fils eut atteint l'âge de 25 ans, Dieu, pour éprouver la foi d'Abraham, lui ordonna de le lui sacrifier. Abraham allait obéir, quand un ange substitua un bélier à la victime. Après la mort de Sara, il épousa Céthura, dont il eut 6 enfants. Il mourut à l'âge de 175 ans, 2191 av. J.-C. selon les Bénédictins. Selon la chronologie d'Ussérius, Abraham serait né en 1996 av. J.-C. et mort en 1821. Ce patriarche est vénéré des Musulmans comme des Juifs et des Chrétiens : les Arabes se glorifient de descendre de lui par Ismaël. V. ISMAËL.

**ABRAHAM ECHELLENSIS**, savant maronite, natif de Syrie, professa les langues syriaque et arabe, d'abord à Rome, puis à Paris, au collège de France, où Le Jay l'avait appelé (vers 1630) pour coopérer à l'impression de sa Bible polyglotte. Il retourna ensuite à Rome, et y mourut en 1664. Il a traduit de l'arabe en latin les V<sup>e</sup>, VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> livres des *Coniques* d'Apollonius, avec un traité d'Archimède, Florence, 1661. On lui doit en outre : *Institutio linguæ Syriacæ*, Rome, 1628, in-12; *Synopsis philosophicæ Orientalium*, Paris, 1641, in-4; *Chronicon Orientale*, Paris, typis reg., 1651, in-fol.

**ABRANTÈS**, v. de Portugal, dans l'Estramadure, sur la rive g. du Tage, à 110 kil. N. E. de Lisbonne; 5000 hab. Vue délicieuse; superbe église de St-Vincent. Grand commerce en blés, huiles, fruits. Cette ville est un des boulevards de Lisbonne. Ju-

not s'en empara en 1807, et reçut en récompense le titre de *duc d'Abrantès*. V. JUNOT.

**ABRANTÈS** (Laure de ST-MARTIN-PERMON, duchesse d'), née à Montpellier en 1784, morte en 1838, descendait par sa mère de la famille impériale des Comnène. Elle épousa en 1799 le général Junot, le suivit dans ses campagnes, et, après sa mort, en 1813, elle se voua à l'éducation de ses enfants. La duchesse d'Abrantès a composé plusieurs romans, dont le plus connu est *l'Amirante de Castille* (1827), et a écrit des *Mémoires* volumineux (18 vol. in-8, 1831-34), où l'on trouve de curieux détails sur la cour impériale.

**ABRAXAS**, dieu suprême des Gnostiques basilidiens, dont on inscrivait le nom sur des pierres gravées qui servaient d'amulettes, et qui prenaient elles-mêmes le nom d'Abraxas. On remplaçait aussi ce nom par celui d'*Abracadabra*, que l'on répétait comme il suit sur 11 lignes dont chacune avait un signe de moins que les précédentes :

A B R A C A D A B R A  
A B R A C A D A B R  
A B R A C A D A B  
A B R A C A D A  
A B R A C A D  
A B R A C A  
A B R A C  
A B R A  
A B R  
A B  
A

Les sept lettres dont se compose le mot *Abraxas*, prises numériquement, formaient, chez les Grecs, le nombre 365, nombre des jours de l'année.

**ABRETTÈNE**, contrée de la Mysie, sur les confins de la Bithynie, était arrosée par le *Rhyndacus*.

**ABRIAL** (de comte), né en 1750 à Annonay, mort en 1828, d'abord avocat, fut sous la République commissaire près le tribunal de cassation; alla en 1800 organiser le gouvernement républicain à Naples, fut ministre de la justice après le 18 brumaire, concourut à la rédaction des codes, et fut envoyé en Piémont et à Milan pour les y promulguer. Il devint aveugle 10 ans avant sa mort.

**ABRINCATUI**, peuple de Gaule, vers l'extrémité N. O., occupait le territoire d'*Avranches* (Manche), et avait pour ch.-l. *Ingena*, dite aussi ABRINCATUI.

**ABRUZZES**, contrée d'Italie, dans le roy. de Naples, bornée à l'E. par la mer Adriatique, au N. et à l'O. par les Etats de l'Eglise, au S. par le Sannio et la Terre de Labour. Elle se divise en deux parties, séparées par la rivière de Pescara : l'Abruzze cétérieure et l'Abruzze ultérieure, et celle-ci se subdivise en 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup>; ce qui forme en tout 3 provinces. L'Abruzze ultérieure 1<sup>re</sup> a pour ch.-l. Téramo; l'Abruzze ultérieure 2<sup>e</sup>, Aquila; l'Abruzze cétérieure, Chieti. Environ 18300 kil. carrés et 800 000 hab. Montagnes, forêts, où l'on trouve beaucoup de loups et d'ours. Pierres aurifères dans le mont Mujella; huile, riz, vins, soie, safran. Climat âpre; industrie nulle.—C'est l'ancien pays des Samnites et des Marses. Les habitants en sont encore belliqueux : ils résistèrent longtemps aux Français en 1798.

**ABSALON**, fils de David et de Maacha, était d'une grande beauté. Il assassina dans un festin son frère aîné Amnon, qui avait fait une insulte à leur sœur, et se révolta contre son père, quoiqu'il lui eût pardonné ce crime. Défait dans la forêt d'Ephraïm, il fut arrêté dans sa fuite par les branches d'un arbre dans lequel s'embarrassèrent ses longs cheveux. Joab, général de David, l'ayant rencontré dans cet état, le perça d'un coup mortel (1030 av. J.-C.), quoiqu'il eût reçu l'ordre de l'épargner. David pleura sa mort. Duché a fait une tragédie d'*Absalon*.

**ABSALON** ou **Axel**, homme d'Etat danois, né en 1128 en Séeland, m. en 1201, fut évêque de Roskild, archevêque de Lund, primat du Danemark, ministre de Waldemar I et Canut IV, restaura Dantzick

et agrandit Copenhague. Prêlat guerrier, il délivra le Danemark des incursions des pirates et vainquit en 1184 le duc de Poméranie.

**ABSIMARE-TIBÈRE**, empereur. **V. TIBÈRE.**

**ABSTÉMIUS** (Laurentius), en italien *Astemio*, fabuliste, né à Macerata (Ancône), à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, fut professeur de belles-lettres à Urbini et bibliothécaire du duc de cette ville. On a de lui, sous le titre d'*Hecatomythium*, un recueil de 100 fables, en partie traduites du grec, en partie de son invention, qui parut pour la première fois avec une traduction des fables d'Esopé, à Venise, en 1495; il y ajouta plus tard 100 autres fables, sous le titre d'*Hecatomythium secundum*, Venise, 1499. Ces deux recueils ont été réunis dans l'édition de Francfort, 1520, in-16. La Fontaine a emprunté quelques sujets à ce fabuliste. Pillot l'a traduit en français, Douai, 1814.

**ABSYRTE**, fils d'Éétés, roi de Colchide, et frère de Médée. Sa sœur, fuyant avec Jason la maison paternelle, le mit en pièces et dispersa ses membres sur la route pour retarder ceux qui la poursuivaient. Ce meurtre eut lieu sur les bords d'un fleuve de Colchide qui prit de là le nom d'Absyrte.

**ABSYRTIDES** ISULES, îles de la mer Adriatique, près de la côte d'Illyrie, où quelques mythographes placent le meurtre d'Absyrte. Les principales sont : *Crepisa* (Cherso), *Apsorus* (Ossero), *Asla* (Arbé), *Curicta* (Veglia), *Cissa* (Pago).

**ABUS**, nom latin de l'*Uumber*, riv. d'Angleterre, et d'une haute mont. d'Arménie, d'où sortent l'Euphrate et l'Araxe : c'est aujourd'hui le *Keban-Dagh*.

**ABYDOS**, adj. *Nagara-Bouroun*, v. d'Asie Mineure, sur l'Helléspont, à l'endroit où le détroit n'a guère que 2 kil., vis-à-vis de Sestos en Europe, est fameuse par l'aventure de Héro et de Léandre et par le pont de bateaux que Xerxès y fit jeter sur la mer.

**ABYDOS**, *Madfouneh* (c'est-à-dire *la ville enterrée*), v. de la Haute-Egypte, sur la rive gauche du Nil, au N. O. de Thèbes et au S. de Ptolémaïs, était la plus ancienne de l'Égypte après Thèbes. Elle fut de bonne heure enfouie sous les sables, et n'était déjà plus qu'un village dès le temps de Strabon. On y admire des hiéroglyphes et des peintures remarquables. C'est là que fut trouvée en 1818 la table des anciens Pharaons, dite *Table des prénoms d'Abidos*; elle est adj. au musée de Londres.

**ABYLA**, adj. *Ceuta*, v. et cap de l'Afrique septentrionale, en face du mont Calpé en Espagne, avec lequel le cap formait les *Colones d'Hercule*.

**ABYSSINIE**, *Æthiopia supra Ægyptum*, grande contrée de l'Afrique orientale, bornée au N. par la Nubie, à l'E. par la mer Rouge, à l'O. par le Sennaar et au S. par une haute chaîne de montagnes, est arrosée par plusieurs affluents du Nil, dont les principaux sont le Bahr-el-Azrek ou fleuve Bleu, le Maleg, le Tacaazé. On évalue approximativement l'étendue du pays à 788 000 kil. carrés et la population à 3 ou 4 millions. Autrefois toute cette contrée formait un vaste empire soumis à un seul prince, qui portait le nom de Grand Négus; il a été depuis deux siècles divisé en plusieurs États indépendants, dont les principaux sont les royaumes de Tigré, de Choa, de Dankali, d'Ambara, d'Angot, de Nara, de Samara. Gondar était autrefois la capit. de l'Abyssinie; adj. Ankober joue le principal rôle. Les Gallas font de fréquentes incursions dans ce pays et en ont conquis une partie. Les Abyssins professent le Christianisme; néanmoins ils pratiquent la polygamie. Ils appartiennent à la secte monophysite ou eutychéenne; leur métropolitain, nommé *Abouna*, est choisi par le patriarche copte d'Alexandrie. On trouve aussi chez eux beaucoup de Juifs. Les principales langues qu'ils parlent sont l'ambara, le galami et le tigrin, qui toutes trois dérivent de l'arabe. On trouve en Abyssinie les végétaux et les animaux des zones tropicales, et aussi, à cause des nombreuses montagnes, ceux des zones tempérées; le zèbre, la girafe, l'hippopotame y sont

communs; les arbres propres au pays sont le colqual, le girgir, le ouansé, le cédera, le ginous, le gaguédi, le kouso, dont le fruit fournit un excellent aliment; on en tire aussi de la myrrhe. Le principal commerce consiste dans l'exportation de l'ivoire et de la poudre d'or et dans la vente des esclaves. — L'Abyssinie, dont on fait descendre les premiers habitants de Chus, fils de Cham, est connue dès la plus haute antiquité sous le nom d'Éthiopie. Les Éthiopiens, civilisés de bonne heure, paraissent avoir fort anciennement dominé en Égypte. Selon une tradition du pays, ils auraient été longtemps gouvernés par une dynastie juive, qui serait issue de Salomon par la reine de Saba. Cambyse, les Ptolémées, les Romains (*V. GALIUS*) tentèrent vainement de les soumettre. S. Frumence porta le Christianisme chez eux vers 330; deux siècles plus tard, ils adoptèrent l'hérésie monophysite d'Eutychés, dans laquelle ils persistent encore. Au vi<sup>e</sup> siècle, les Mahométans envahirent la partie orientale de l'Abyssinie et y fondèrent Zeïnah. Au xv<sup>e</sup> siècle, les Portugais entrèrent en rapport avec les Abyssins : Jean, roi de Portugal, envoya, en 1490, un ambassadeur à leur roi (*V. COVILHAM*). Les Jésuites travaillèrent dès lors à ramener les Abyssins à la foi catholique; ils y réussirent un moment; mais, en 1632, le roi, qui s'était converti, fut détrôné et les missionnaires chassés ou mis à mort. Depuis, l'Abyssinie est devenue d'un très difficile accès. Louis XIV envoya au grand Négus une ambassade, mais elle ne produisit rien. Au xvii<sup>e</sup> siècle, l'empire abyssin, déchiré par les dissensions intestines, se divisa en plusieurs États indépendants (*V. ci-dessus*); depuis, il n'a fait que décroître. On conserve dans l'église d'Axoum une *Chronique* des anciens rois du pays. — Dans le dernier siècle et dans celui-ci, l'Abyssinie a été visitée par de nombreux voyageurs : Bruce, Salt, Pearce, Ruppel, Combes et Tamisier, Feret, Galinier, Rochet d'Héricourt, les frères d'Abbadie, Th. Lefebvre.

**ACACIUS**, surnommé *le Borgne*, chef de la secte des *Acaciens*, branche des Ariens, remplaça Eusèbe comme évêque de Césarée, en 340, et mourut en 365. Abusant de la protection de l'empereur Constante, il fit déposer S. Cyrille et exiler le pape Libère.

**ACACIUS**, patriarche de Constantinople de 471 à 489, porta l'empereur Zénon à favoriser les Eutychéens, et fut condamné par le pape Félix comme hérétique.

**ACADÉMIE**, école philosophique, fondée dans Athènes par Platon vers 388 av. J.-C., tirait son nom d'un jardin qui avait appartenu primitivement à un certain Académus, et dans lequel Platon donnait ses leçons. On compte trois *Académies* : la 1<sup>re</sup>, ou ancienne, *Academia vetus*, se composait des disciples purs de Platon, savoir : Speusippe, Xénocrate, Polémon, Crantor; la 2<sup>e</sup>, ou moyenne, *media*, fondée vers 244 av. J.-C. par Arcésilas, prétendait que l'on ne peut rien savoir; la 3<sup>e</sup>, ou nouvelle, *nova*, fondée vers 160 av. J.-C. par Carnéade, sans tomber dans un scepticisme absolu, enseignait que l'on ne peut attendre que le probable. Quelques-uns admettent une 4<sup>e</sup> et même une 5<sup>e</sup> Académie, dont les chefs seraient Philon et Antiochus; ceux-ci se rapprochèrent de la véritable doctrine de Platon, et tâchèrent de la concilier avec le stoïcisme.

**ACADÉMIES**, sociétés de gens de lettres, de savants ou d'artistes. Ces sociétés, dont Charlemagne avait donné l'exemple en créant dès 785 l'Académie appelée *palatine* parce qu'elle se réunissait dans son propre palais, fleurirent à la renaissance des lettres, et surtout en Italie, où chaque ville avait son Académie; elles se répandirent ensuite en France et dans les autres pays de l'Europe. Les principales sont :

1. En Italie l'*Académie della Crusca* (c'est-à-dire du *crible*), fondée à Florence en 1582, qui s'occupe de critique, de littérature, et à laquelle on doit un dictionnaire italien qui fait loi (la 1<sup>re</sup> éd. parut en 1612); — l'*Académie del Cimento*, fondée à Florence, en 1657, par le cardinal Léopold de Mé-

dicis : on s'y occupait de sciences, surtout d'expériences de physique; — l'Académie des Arcades, ou plutôt des Arcadiens, société littéraire fondée à Rome en 1690, et dans laquelle chaque membre prenait le nom d'un berger d'Arcadie; — l'Institut de Bologne, fondé en 1690 sous le titre d'*Institutum scientiarum et artium*; — l'Académie des sciences de Turin, fondée en 1759; — l'Académie royale de Naples, fondée en 1779.

ii. En France, l'Académie Française, fondée en 1635, par Richelieu, pour fixer et polir la langue : elle se compose de quarante membres et publie un dictionnaire dont la 1<sup>re</sup> édition a paru en 1694 et la dernière en 1835; — l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, fondée en 1663 par Colbert : elle publie depuis 1717 de précieux mémoires; — l'Académie des Sciences, fondée en 1666 par Colbert : elle publie depuis 1699 des mémoires de la plus grande importance; — l'Académie de Peinture et Sculpture, fondée par Mazarin en 1648; celle de Musique, fondée en 1666; celle d'Architecture, fondée en 1671; — l'Académie des Sciences morales et politiques, fondée en 1795 comme une des classes de l'Institut, supprimée en 1803, rétablie en 1832. Supprimées en 1793, les anciennes Académies furent réorganisées en l'an iv (1795), et réunies, sous le nom d'*Institut de France*, en un seul corps qui fut subdivisé en 5 classes. L'Institut comprend aujourd'hui l'Académie Française, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, l'Académie des Sciences, l'Académie des Beaux-Arts, l'Académie des Sciences morales et politiques.

iii. Dans la Grande-Bretagne, la Société royale de Londres, fondée à Oxford en 1645, transférée à Londres en 1660 : elle publie de savants mémoires sous le titre de *Philosophical Transactions*; — la Société royale d'Édimbourg, fondée 1731 : elle publie aussi des mémoires.

iv. En Allemagne, l'Académie des Curieux de la Nature, *Natura Curiosorum*, qui fut fondée en 1652, à Leipsick, par le médecin Bausch, et qui se réunissait successivement à Breslau, à Nuremberg et à Bonn; en 1677 l'empereur Léopold l'a prit sous sa protection, et l'établit à Vienne : elle a depuis porté le nom d'*Académie Léopoldine*; — l'Académie royale des Sciences de Berlin, fondée en 1700 par Frédéric I, et dont Leibnitz fut le premier directeur : elle publie des mémoires qui, après avoir été rédigés en latin et en français, le sont aujourd'hui en allemand; — la Société de Göttingue, fondée en 1750; — celle de Munich, fondée en 1759.

v. En Suède, l'Académie d'Upsal, fondée en 1710 pour l'étude des langues du Nord; — l'Académie des Sciences de Stockholm, qui publie des mémoires depuis 1739.

vi. En Espagne, l'Académie royale, fondée en 1713 par le duc d'Escalona, pour la culture de la langue; elle siège à Madrid.

vii. En Russie, l'Académie impériale des Sciences de St-Petersbourg, dont les bases furent posées par Pierre le Grand, en 1724, mais qui ne fut réalisée que sous Catherine I, en 1725 : elle publie depuis 1738 des mémoires, qui sont rédigés pour la plupart en français ou en latin.

ACADÉMIES UNIVERSITAIRES. V. FRANCE.

ACADIE. V. ÉCOSSE (NOUVELLE-).

ACANTHE, *Acanthus*, v. de Chalcidique, au N. du mont Athos, sur l'isthme de la presqu'île Acté. — V. d'Égypte, sur la rive gauche du Nil, à 4 kil. S. de Memphis. — V. de Carie, dans la presqu'île de Chide.

ACAPULCO, v. du Mexique, prov. de Mexico, sur la mer Pacifique, à 200 kil. S. O. de Mexico; 4000 hab. Port superbe où tiennent 500 vaisseaux. Commerce actif, surtout avec Manille. C'est d'Acapulco que partaient les galions qui apportaient en Espagne et à Manille les produits du Mexique.

ACARNANIE, *Acarnania*, contrée de la Grèce ancienne, sur la mer, à l'extrémité occidentale de la Grèce propre, à l'O. de l'Étolie, au S. de l'Épire, dont la séparait le golfe Ambracique, est baignée

par l'Achéloüs (*Aspropotamo*). Habitants farouches, guerriers, et dont le caractère grossier donna lieu au proverbe *porcus Acarnas*. Sous les Romains, on y comptait 200000 h. Villes princip., Stratos, Limnée, Actium, Argos-Amphilochium. Les Acarnaniens étaient souvent en guerre avec les Étoliens; sous Antigone-Doson, ils devinrent sujets de la Macédoine (vers 225 av. J.-C.); ils reçurent la liberté des Romains après la bataille de Cynocéphales (197), puis furent compris dans la prov. romaine d'Achaïe (146). Après la prise de Constantinople par les Turcs, l'Acarnanie fut annexée au gouvernement de Roumélie. Elle forme aujourd'hui un des 24 gouvernements du royaume de Grèce et a pour ch.-l. Amphilochion.

ACASTE, roi d'Iolcos. V. ASTYDAMIE et PÉLÉE.

ACCARON, v. des Philistins, près de la mer, entre Azoth et Jamnia, fut réunie avec son territoire au royaume de Juda. On y adorait Bézélzébuth.

ACCIAJUOLI, célèbre famille florentine, qui tirait son nom du commerce de l'acier (*acciaio*), dans lequel elle s'était enrichie, était originaire de Brescia. On connaît surtout Nicolas et Renier :

Nicolas Acciajuoli, né en 1310, mort en 1366, fut grand sénéchal de Jeanne I, reine de Naples. Jeanne ayant été chassée de ses États, il parvint à l'y rétablir. Il laissa de grandes richesses, qui préparèrent la fortune extraordinaire de son neveu Renier.

Renier Acciajuoli, duc d'Athènes, neveu du précédent, fut appelé de Florence à Naples par son oncle, qui l'adopta et lui laissa de grandes richesses. En 1364, il acquit de Marie de Bourbon, impératrice latine de Constantinople, une grande partie de la Grèce, les seigneuries de Vostitza, de Corinthe, Thèbes, Athènes, etc., et prit le titre de duc d'Athènes. Il maria sa fille au prince Théodore, fils de l'empereur Jean Paléologue, auquel il laissa une partie de ses vastes possessions. Après sa mort, sa famille conserva le duché d'Athènes près de 100 ans : en 1456 Mahomet II s'en empara et légua le dernier duc, François Acciajuoli, à Thèbes, où il le fit étrangler au bout de deux ans.

ACCIUS ou ATTIVS (LUCIUS), un des plus anciens poètes tragiques de Rome, né vers 180 av. J.-C. : mort dans un âge avancé, était fils d'un affranchi. Il florissait vers l'an 130. Son talent et ses succès lui valurent de hauts protecteurs, entre autres Décimus Brutus. Ce poète avait tant d'orgueil qu'il se fit lui-même ériger une statue dans un temple. On a perdu ses tragédies, qui étaient presque toutes empruntées aux Grecs. Il n'en reste que quelques fragments, cités par Ciceron. On les trouve dans les *Poeta scenici* de Bothe, Leipsick, 1823, et dans les *Tragicorum reliquiae* de Ribbeck, Leipsick, 1854.

ACCIUS NEVIUS, augure qui, pour convaincre Tarquin l'Ancien de la puissance de son art, coupa devant lui un caillou avec un rasoir. Tarquin lui fit élever une statue, en mémoire de ce prodige.

ACCOLTI, famille de Toscane qui a produit plusieurs hommes célèbres. Les principaux sont :

ACCOLTI (Benoit), jurisconsulte et historien, né à Arezzo en 1415, mort en 1466. Il enseigna d'abord le droit à Florence, remplaça le Pogge comme secrétaire de la république vénitienne, puis se livra exclusivement à l'histoire. Il publia avec son frère Léonard : *De bello a Christianis contra barbaros gesto pro Christi sepulchro*, histoire de la 1<sup>re</sup> croisade, qui fut trad. en fr. en 1520, et dans laquelle on dit que le Tasse puisa l'idée de son poème.

ACCOLTI (Bernard), poète et improvisateur, fils de Benoit, né à Arezzo en 1465, m. vers 1535, vécut à la cour des papes Urbain et Léon X, et jouit de son vivant d'une telle réputation que ses contemporains le nommèrent l'*Unico Aretino*. La postérité n'a pas confirmé ce jugement, et ses poésies sont peu lues aujourd'hui. Ses œuvres ont été publiées partie à Florence en 1513, partie à Venise en 1519.

ACCOLTI (François), frère de Benoit, né à Arezzo en 1418, mort en 1483, fut le premier jurisconsulte



le son siècle. Il a laissé, outre plusieurs recueils de jurisprudence, une trad. latine de S. Jean Chrysostome, Rome, 1470, et une édit. *princeps*, avec trad. latine des *Lettres de Phalaris*, Rome, 1469.

**ACCORDS** (TABOUROT des). V. TABOUROT.

**ACCOUS**, ch.-l. de c. (Basses-Pyrénées), à 26 kil. S. d'Oloron; 1505 hab. Eaux minérales.

**ACCUM**, chimiste allemand, né en 1769 à Bückebourg, en Westphalie, mort en 1838, vint en 1793 à Londres, où il enseigna la physique et la chimie, puis se rendit à Berlin, où il professa depuis 1822. Il est le premier qui ait eu l'idée d'appliquer en grand le gaz hydrogène à l'éclairage.

**ACCURSE** ou **ACCORSO** (François), surnommé par ses contemporains *l'Idole des juriconsultes*, né à Florence en 1151, mort en 1229, enseigna le droit à Bologne et fut un des rénovateurs de la science. Il composa, sous le titre de la *Grande Glose* ou *Glose continue*, une vaste compilation dans laquelle il réunit les meilleures décisions des juriconsultes ses prédécesseurs sur le droit romain. La meilleure éd. est celle de D. Godefroy, Lyon, 1589, 6 vol. in-fol.

**ACCURSE** (Marie-Angé), un des plus savants critiques du xvi<sup>e</sup> siècle, né à Aquila, vécut à la cour de Charles-Quint, qui lui confia plusieurs missions importantes. Dans ses *Diatribæ in Ausonium*, Rome, 1524, in-fol., il a corrigé une foule de passages corrompus d'auteurs anciens. On lui doit aussi de bonnes éd. d'Ammien-Marcellin, ainsi que des *Lettres* et du *Traité de l'âme* de Cassiodore.

**ACÉPHALÉS** (c'est-à-dire sans tête), hérétiques qui ne reconnaissent pas de chef ni d'autorité. Ce nom a été appliqué surtout à des hérétiques du v<sup>e</sup> siècle qui suivaient la doctrine d'Eutychès contre la distinction des deux natures en J.-C., et qui rejetèrent le concile de Chalcédoine.

**ACERENZA**, *Acherontia*, v. du royaume de Naples (Basilicate), à 20 kil. N. E. de Potenza; 3600 hab. Archevêché (uni à celui de Matera).

**ACERNO**, *Acernum*, v. du roy. de Naples (Principauté citée.), à 26 kil. N. E. de Salerne. Evêché.

**ACERRA**, *Acerræ*, v. du roy. de Naples (Terre de Labour), à 15 kil. N. E. de Naples, sur l'Agno; 6300 hab. Evêché. Fondée, à ce que l'on croit, par les Etrusques. Saccagée par Annibal, elle fut rebâtie aux frais de la république romaine.

**ACESINES**, *Chennab*, riv. de l'Inde anc., se jetait dans l'Indus après avoir reçu l'Hydraote et l'Hydaspe.

**ACESTA**, v. de Sicile. V. SEGESTA et ACESTE.

**ACESTE**, roi d'Acésta, en Sicile, secourut Priam pendant la guerre de Troie, donna l'hospitalité à Énée, et fit ensevelir Anchise sur le mont Eryx. Virgile l'a célébré dans le 5<sup>e</sup> chant de l'*Énéide*.

**ACEYR-GHOR**, v. de l'Hindoustan, ch.-l. de la prov. de Kandyeh, à 18 kil. N. de Bourhampour. Jadis très-forte. Prise par Akbar; enlevée par les Anglais aux Mahrattes en 1803.

**ACHAB**, roi d'Israël, fils d'Amri, est fameux par son impiété. Il monta sur le trône l'an 918 av. J.-C. (ou 907, selon l'*Art de vérifier les Dates*), et régna 20 ans. A l'instigation de sa femme Jézabel, il éleva un temple à Baal, persécuta cruellement les prophètes, notamment Élie, et fit périr Naboth (V. ce nom) pour s'emparer de sa vigne. Il n'eut recours au vrai Dieu que lorsqu'il se vit assiégé dans Samarie par Ben-Adad, roi de Syrie: avec le secours divin, il tailla plusieurs fois en pièces les armées de ce prince, et le fit prisonnier lui-même; mais il le rétablit dans ses États. Peu de temps après, la guerre s'étant rallumée entre les deux rois, Achab périt dans un combat, percé d'une flèche. Les chiens léchèrent le sang de ses blessures, comme cela avait été prédit.

**ACHÆUS**, fils de Xuthus et petit-fils d'Hellen, ayant commis un meurtre, se retira de la Phthiotide en Argolide, avec une peuplade d'Hellènes, qui prit de lui le nom d'*Achéens*.

**ACHÆUS**, parent et lieutenant d'Antiochus le Grand, contribua puissamment à placer ce prince

sur le trône. Il se révolta ensuite contre lui et se fit proclamer roi dans l'Asie-Mineure, 219 av. J.-C. Il fut la même année pris et mis à mort.

**ACHAÏE**, *Achaia*, région septentr. du Péloponnèse, avait pour bornes l'Élide, l'Arcadie, la Sicyonie, le golfe de Corinthe et la mer Ionienne. On l'appelait d'abord *Egialée* (c'est-à-dire *maritime*), à cause de sa position sur les bords de la mer; conquise par les Ioniens vers 1430 av. J.-C., elle prit le nom d'Ionie; elle recut enfin celui d'Achaïe vers 1181, après que les Achéens Phthiotiens en eurent expulsé les Ioniens pour s'y établir. L'Achaïe avait 12 v. princip. qui étaient, selon Hérodote: Dymes, Olenos, Egire, Hélice, Bura, Agium, Rhypes, Egés, Patras, Phares, Tritée, Pellène (aux villes d'Egés et de Rhypes, Polybe substitue Céramie et Léontium); ces 12 villes formaient une fédération qui fut le noyau de la célèbre Ligue achéenne. V. ce nom.

On a encore nommé Achaïe :

1<sup>o</sup> Une portion de la Phthiotide en Thessalie (ch.-l. Alos), où régna d'abord Achæus, petit-fils d'Hellen, et d'où sortirent les Achéens conquérants de l'Egialée;

2<sup>o</sup> La prov. romaine formée après la destruction de la Ligue Achéenne et la prise de Corinthe (146 av. J.-C.), par la réunion du Péloponnèse, de la Grèce propre, de la Thessalie et de l'Épire; elle fut ensuite comprise dans le diocèse de Macédoine;

3<sup>o</sup> Une principauté formée en 1205 par Guill. de Champlitte au milieu de la dissolution de l'empire grec, conquis par les armes des Croisés latins. Elle embrassait le Péloponnèse entier avec la suzeraineté d'Athènes et de Thèbes. Elle fut bientôt usurpée par Geoffroi de Villehardoin. Isabelle de Villehardoin porta la suzeraineté d'Achaïe à diverses maisons, tandis que Baudouin II, empereur déchu de Constantinople, cédaït ses droits sur ce domaine à Charles I d'Anjou, roi de Naples. Marie de Bourbon, veuve de Philippe de Tarente, la légua en 1387 à son neveu Louis, duc de Bourbon, qui ne put s'en mettre en possession. La principauté se scinda depuis en État de Corinthe, duché de Sparte, Messénie, Élide, etc. Enfin l'Élide, possédée par les Génois, conserva seule le nom de principauté d'Achaïe;

4<sup>o</sup> Une nomarchie ou prov. de la Grèce actuelle, qui occupe à peu près la place de l'anc. Achaïe; elle a pour ch.-l. Patras et compte env. 126 000 hab.;

5<sup>o</sup> Un petit État de l'Asie anc., au N. de la Colchide, sur la côte N. E. du Pont-Euxin: c'est à peu près l'Abasie actuelle.

**ACHANTI**, peuple et État de la Guinée, entre les riv. de St-André et de Volta, par 3<sup>o</sup>-5<sup>o</sup> long. O., et 6<sup>o</sup>-9<sup>o</sup> lat. N., à env. 444 kil. du N. au S., et 311 de l'E. à l'O. Il se compose de l'Achanti propre, situé à l'intérieur des terres, en arrière de la Côte d'Or, et de plusieurs États tributaires qui entourent l'Achanti propre, tels que ceux de Moisan, Takima, Coranza, au N.; Tufel, au S.; Dankara et Saoui, à l'O.; Amiana, Akim, Assim, à l'E. La population des Achantis a été évaluée à 3 millions d'âmes. Ils peuvent mettre 100 000 hommes sous les armes. Koumassie est la capitale de tout l'empire; mais elle est moins importante que Dagoumba. Le pays est très-fertile; on y trouve aussi des mines très-riches, mais les naturels n'en tirent qu'un faible parti. Cependant les Achantis sont assez industrieux; ils tissent et teignent le coton et construisent leurs maisons avec beaucoup d'art. La religion dominante est le Pétichisme. Les Achantis sont braves, mais féroces; ils obéissent à un roi absolu. — Ce pays, inconnu des Européens jusqu'au dernier siècle, a été visité en 1704 par le voyageur hollandais Bosman. Les Anglais l'envahirent et tentèrent de s'y établir au commencement de ce siècle; mais ils y subirent un échec en 1824. Néanmoins, il y existe quelques établissements anglais et hollandais.

**ACHARD** (Frédéric-Charles), chimiste, né à Berlin en 1754, d'origine française, mort en 1821, appliqua le premier, en 1796, la découverte du sucre

de betterave (faite par Margraff dès 1747). et reçut du roi de Prusse le domaine de Kunern en Silésie pour y exploiter en grand la nouvelle industrie. Admis à l'Académie de Berlin, il y devint directeur de la classe de physique.

**ACHAZ**, roi de Juda (737-723), fils et successeur de Joathan, est fameux par son impiété. Il avait d'abord vaincu Razin, roi de Syrie; mais, ayant élevé des autels aux faux dieux, et leur ayant même consacré son fils, Dieu permit qu'il fût vaincu à son tour par Razin et par Phacée, roi d'Israël. Il eut alors recours à Téglath-Phalasar, roi d'Assyrie, auquel il donna tout l'orduthemple de Jérusalem pour obtenir son secours. Il mourut détesté et fut privé de la sépulture des rois. C'est sous son règne qu'est mentionné pour la première fois le cadran solaire.

**ACHÉENNE** (Ligue). Après avoir été, comme tout le reste de la Grèce, subjugués par les rois de Macédoine, les Achéens secoururent le joug en 280 av. J.-C. et reconstituèrent la confédération qu'ils avaient formée dès les temps les plus anciens (V. **ACHAÏE**). Cette nouvelle confédération, connue sous le nom de *Ligue achéenne*, avait à sa tête un *stratège* (général), élu par tous les habitants. Elle admit dans son sein les principales villes du Péloponèse, fonda Mégapolis, dont elle fit sa capitale, et conserva son indépendance pendant 138 ans. Elle dut principalement ses succès aux talents d'Aratus et de Philopémen. Elle combattit longtemps contre les Macédoniens et les Romains pour la liberté de la Grèce; mais battue à Scarpée par Métellus, et à Leucopétra par Mummius, elle fut anéantie peu après la prise de Corinthe, 146 av. J.-C.

**ACHÉENS**, *Achæi*. V. **ACHAÏE** et **ACHÉENNE** (Ligue).

**ACHÉLOUS**, *Aspropotamo*, riv. de l'anc. Grèce, séparait l'Acarnanie de l'Étolie et se jetait dans la mer Ionienne. C'est sur ses bords que la Fable place la mort du centaure Nessus.

**ACHÉLOUS**, dieu du fleuve de ce nom et père des Sirènes. Épris des charmes de Déjaïre, il osa la disputer à Hercule : vaincu dans une première lutte, il revint au combat sous la forme d'un serpent, et ensuite sous celle d'un taureau : mais il ne fut pas plus heureux cette fois, et il céda le champ à son redoutable adversaire. Selon quelques mythologues, c'est d'une des cornes qu'Hercule lui arracha que fut formée la Corne d'abondance.

**ACHEM**, État formé dans la partie N. O. de Sumatra, occupait au *xvii*<sup>e</sup> siècle la moitié de l'île, mais est à peu près réduit auj. à la capitale, qui porte le même nom, et à ses environs immédiats. Les Achémois sont mahométans. — La v. d'**ACHEM**, située à la pointe N. O. de Sumatra, a 8000 maisons, bâties sur pilotis. Fonderie de canons. Grand commerce. Aux environs, mines d'or et d'argent.

**ACHÉMÈNES**, est considéré comme le chef d'une famille puissante de la tribu des Pasargades qui régna en Perse, et dont descendaient Darius et Cyrus. Ses descendants furent appelés de lui *Achémévides*. On le croit le même que le Dchemchid ou Djemchid du Zend-Avesta, dont le nom aurait été défiguré par les Grecs. Chez les poètes *Achémenie* et *Perse* sont souvent synonymes.

**ACHÉMÉNIDES**, descendants d'Achémenès.

**ACHEN**, petite riv. d'Allemagne, passe du Tyrol en Bavière et se jette dans le lac de Chiem, après un cours de 55 kil. — Riv. d'Autriche qui, jointe au ruisseau d'Ober-Salz, donne naissance à la Salza. Elle se précipite dans le gouffre de Tauern de plus de 660<sup>m</sup> de haut.

**ACHENWALL** (Gottlieb), créateur de la statistique, né en 1719 à Ellbing, en Prusse, mort à Göttingue en 1772, professa, d'abord à Marbourg, puis à Göttingue, l'histoire et le droit de la nature et des gens. Il a publié la *Constitution des royaumes et États de l'Europe* (1748). C'est lui qui créa le nom de *statistique* aussi bien que la chose.

**ACHERON**, nom commun à deux riv. l'une, en

Épire, passe à Pandosie, reçoit le Cocyte et tombe dans la mer Ionienne au *Glykys Limen*; l'autre, dans l'Italie méridionale, baigne une autre Pandosie et tombe dans le golfe Térinéen (auj. de *Ste-Euphémie*); c'est le *Crisaora* actuel. — Les poètes ont fait de l'Achéron un fleuve des enfers; quelquefois ils désignent par ce nom l'enfer même. V. **ACHERUSIA**.

**ACHERUSIA PALUS**, c'est-à-dire *marais achéronique*, nom donné : 1<sup>o</sup> à des marais formés sur le bord de l'Achéron d'Épire, vers son embouchure; 2<sup>o</sup> à un lac d'Égypte au S. de Memphis. Dans une île de ce lac était une nécropole où les morts n'étaient admis qu'après des formalités qui simulaient une épreuve judiciaire. De là les fables sur le jugement rendu aux enfers, sur les fleuves infernaux, sur le nautonnier Charon, qui n'est que l'Achéron personnifié, fables qui toutes sont d'origine égyptienne. — On donnait aussi le nom d'*Acherusia palus* au lac *Fusaro* actuel, situé dans la Campanie.

**ACHÉRY** (dom Luc d'), savant Bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à St-Quentin en 1609, mort à Paris en 1685, rechercha avec le plus grand soin les pièces inédites qui pouvaient intéresser l'histoire ecclésiastique, et en publia un grand nombre. La plus importante de ses publications est *Veterum aliquot scriptorum qui in Galliæ bibliothecis, maxime Benedictinorum, latuerant, Spicilegium*, 13 vol. in-4, Paris, 1653-1677; réimprimés en 1723, 3 vol. in-fol., précieux recueil qui contient une foule de diplômes, de chartes, d'actes de conciles, etc.

**ACHEUX**, ch.-l. de c. (Somme), à 19 kil. S. E. de Doullens; 803 hab.

**ACHILLAS**, ministre et général de Ptolémée-Dénys, roi d'Égypte, conseilla à ce prince de faire périr Pompée, et fit lui-même exécuter ce meurtre par l'eunuque Pothin. Il n'en fut pas moins mis à mort par César (48 av. J.-C.), qui l'avait battu et pris dans la guerre d'Alexandrie.

**ACHILLE**, fils de Thétis et de Pélée, roi de la Phthiotide, le plus brave des héros qui se signalèrent au siège de Troie. A sa naissance, Thétis le plongea dans le Styx, ce qui le rendit invulnérable dans toutes les parties du corps, excepté au talon par où elle le tenait. Il fut élevé par le centaure Chiron, qui lui donna l'éducation la plus mâle, et l'instruisit dans les sciences de son temps, et par Phœnix, qui le forma à l'éloquence et à la guerre. Lorsque les Grecs se préparèrent au siège de Troie, Thétis, sachant qu'il y devait périr, l'envoya, déguisé en femme, sous le nom de Pyrrha, à la cour de Lycomède, dans l'île de Scyros; mais Ulysse découvrit le lieu de sa retraite, et l'ayant amené par une ruse habile à révéler son sexe et à trahir son ardeur martiale, il le conduisit au siège de Troie. Achille ne tarda pas à s'y distinguer par les plus grands exploits; mais Agamemnon lui ayant ravi Briséis, jeune captive qu'il chérissait, le héros, irrité de cet affront, se retira dans sa tente et ne voulut plus combattre, laissant les Grecs exposés aux coups des Troyens. Cependant, à la nouvelle de la mort de Patrocle, son ami, tué par Hector, il reprit les armes pour le venger. Il tua Hector, et, dans sa fureur, traîna trois fois son corps autour des murs de Troie, attaché par les pieds à son char. Dans la 10<sup>e</sup> année de la guerre, Achille allait, pendant une trêve, épouser Polyxène, fille de Priam, quand Paris le blessa mortellement d'un coup de flèche au talon. Homère le fait expirer sur le champ de bataille (*Odyssée*, ch. xxiv, v. 36). Pendant son séjour à la cour de Lycomède, Achille avait épousé secrètement Déidamie, fille du roi, et en avait eu un fils, Pyrrhus ou Neoptolème. On racontait des merveilles des armes d'Achille : on disait que sa lance avait le pouvoir de guérir les blessures qu'elle avait faites (V. **TÉLÉPHÈ**); ce qui pourrait signifier que le héros savait guérir les blessures aussi bien qu'il savait les faire : il avait en effet appris du centaure Chiron l'art de guérir. La colère d'Achille après l'enlèvement de

Brisés et ses funestes effets sont le sujet de l'*Illiade*. En outre Achille est le héros de l'*Achilléide* de Stace, imitée dans l'*Achille* de *Seyros* de Luce de Lancival. Il est le principal personnage de l'*Iphigénie* de Racine.

**ACHILLE** (île d'), *Achillis insula*. V. LEUCÉ.

**ACHILLÉE**, gouverneur d'Égypte, se révolta sous Dioclétien, en 291, usurpa la pourpre dans Alexandrie, fut pris et mis à mort dans cette ville même, en 296. — Un autre Achillée, parent de Zénobie, se fit proclamer empereur en Syrie, sous Aurélien, mais fut bientôt obligé à se soumettre.

**ACHILLES TATIUS**, écrivain grec d'Alexandrie, au III<sup>e</sup> siècle, embrassa le christianisme sur la fin de sa vie et devint évêque. Outre divers traités scientifiques (sur la sphère, la tactique, etc.), il a composé, les *Amours de Clitophon et de Leucippe*, un des meilleurs romans que nous ait laissés l'antiquité. Cet ouvrage a été publié avec trad. latine par Fr. Jacobs, Leipsick, 1821, réimprimé en 1856 dans les *Erotici scriptores* de la coll. gr. lat. Didot, et trad. plusieurs fois en français, notamment par Clément, de Dijon, 1800, et par M. Zévort, Paris, 1857.

**ACHILLES STATIUS**, savant portugais. V. ESTAÇO.

**ACHILLINI** (Alexandre), philosophe et anatomiste, né à Bologne en 1463, mort en 1512, enseigna à Bologne et à Padoue avec tant d'éclat qu'on le surnomma le *second Aristote*. Il suivait les opinions d'Averrhoës. On a de lui un traité *De universalibus*, Bologne, 1501, in-fol., et des ouvrages estimés de médecine et d'anatomie, entre autres *Anatomicæ annotationes*, Bologne, 1520. Il est un des premiers qui aient disséqué des corps humains. — Son frère, Jean-Philothée Achillini (1466-1538), et un de ses descendants, Claude Achillini (1574-1640), se distinguèrent comme poètes. Ce dernier, imitateur de Marini, était fort goûté en France.

**ACHIMET I**, sultan ottoman, fils de Mahomet III, monta sur le trône en 1603, à 15 ans, et mourut en 1617, à 29. Il soumit l'Anatolie et obtint quelques avantages sur l'empereur Rodolphe II, auquel il accorda la paix; mais il combattit sans succès Abbas, sôphi de Perse.

**ACHMET II**, fils du sultan Ibrahim et frère de Soliman III, fut tiré du sérail à 46 ans, par le vizir Kiuperli, pour être placé sur le trône, et régna 4 ans (1691-1695). Son règne fut très-malheureux; il perdit la bataille de Salankémen contre les Impériaux (1691), et se laissa enlever par les Vénitiens la capitale de l'île de Chio.

**ACHMET III**, fils de Mahomet IV, succéda en 1703 à Mustapha II, son frère, qui venait d'être déposé par les janissaires. Il donna un asile à Charles XII, après la défaite de Pultawa, battit Pierre le Grand sur le Pruth (1711), et conquit la Morée sur les Vénitiens; mais il fut vaincu par les Impériaux à Péterwaradin, 1716, perdit Belgrade, et fut forcé de signer en 1718 avec l'Empire la paix de Passarowitz. Il fut déposé par les janissaires en 1730, et mourut, six ans après, dans sa prison, à 74 ans.

**ACHMET-GHIÉDICK** ou **ACOMAT**. V. ce nom.

**ACHMOUNEIN**, *Hermopolis magna*, v. de Haute-Égypte, à 23 kil. de Minyeh; 5000 hab. Ruines magnifiques.

**ACHNAGAR**, v. de l'Afghanistan, à 72 kil. N. O. d'Attock. Autrefois florissante, mais bien déchue.

**ACHOUR**, vge de Nubie, sur le Nil, rive dr., au-dessous de Chandy. C'est près de là qu'était la fameuse Méroé. Belles ruines, découvertes en 1821.

**ACHIRAF**, v. de Perse (Mazenderan), à 2 kil. de la mer Caspienne et à 200 kil. N. E. de Téhéran; 12 ou 15 000 hab. Ville très-déchue. Restes d'un magnifique palais d'Abbas le Grand, qui voulut y établir sa résidence et les chantiers de sa marine.

**ACIDALIE**, fontaine de Béotie, près d'Orcho-mène, était consacrée à Vénus et aux Grâces.

**ACIDALIUS** (Valens), commentateur, né en 1567, à Witstock (Brandebourg), mort en 1595, à 28 ans, donna une édit. de *Vell. Patereulus*, 1590; des *Com-*

*mentaires sur Quinte-Curce*, 1594, et préparait d'autres travaux lorsqu'il fut enlevé aux lettres. On imprima après sa mort ses *Notes sur Plaute*, 1595, sur les *Panégryriques anciens*, 1607. Il a aussi laissé des poésies latines, mais elles sont fort médiocres.

**ACILIUS**, famille plébéienne de Rome, dont les membres les plus connus sont : A. GLABRIO, consul en 191 av. J.-C., avec P. Scipion Nasica : il remporta sur Antiochus, roi de Syrie, la bataille des Thermopyles, et soumit l'Étolie; et M. A. GLABRIO, consul en 70 av. J.-C., qui porta une loi de *repetundis pecuniis* contre les concussionnaires.

**ACIMINCUM**, v. de Basse-Pannonie, située près de la v. actuelle de *Salankémen*.

**ACINCUM**, v. de Basse-Pannonie, est auj. *Bude*.  
**ACI-REALE**, *Acis*, v. de Sicile, à 17 kil. N. E. de Catane, à l'embouchure de l'Acis, est bâtie sur des masses de basalte; 15 000 hab. Evêché. Port, prison d'Etat. Air malsain. Source minérale. C'est près d'Acis que la Fable place l'autre de Polyphème et la grotte de Galatée.

**ACIRIS**, auj. l'*Agri*, petite riv. de l'Italie ancienne, coule sur les limites de l'Apulie et du Brutium et tombe dans le golfe de Tarente.

**ACIS**, berger de Sicile, fils de Faune, fut aimé de la nymphe Galatée. F. ce nom.

**ACIS**, v. et riv. de Sicile. V. ACI REALE.

**ACKERMANN**. V. AKKERMANN.

**ACOLHUACANS**, peuple qui domina au Mexique avant les Aztèques, notamment à Tezucuo.

**ACOMAT** (corruption d'*Achmet*), surnommé *Ghiédick*, c'est-à-dire *Brèche-dent*, grand-vizir de Mahomet II, et l'un des plus grands guerriers de l'empire ottoman, enleva la Crimée aux Génois, fit une descente dans la Pouille, et repoussa les Persans. Il rendit également les plus grands services à Bajazet, fils de Mahomet; mais, ayant blâmé un traité honteux conclu avec les chevaliers de Rhodes, il excita la colère de ce prince, qui le fit lâchement étrangler (1482). — Un autre Acomat était d'abord chrétien sous le nom d'*Étienne* et avait pour père un prince d'Esclavonie. Désespéré de se voir enlever sa fiancée par son propre père, il se retira en Turquie, s'y fit musulman, quitta son nom, devint genre et grand-vizir de Bajazet II. Il accompagna ce prince en Morée contre les Vénitiens, mais il fit obtenir la paix à ceux-ci et se montra toujours favorable aux Chrétiens. C'est lui qui fit permettre par le sultan à Jean Lascaris de fouiller les bibliothèques de la Grèce. Il mourut vers 1515.

**ACONCAGUA**, prov. du Chili, entre les Andes à l'E., les prov. de Coquimbo au N. et à l'O., de Santiago au S., eut longtemps pour capit. Aconcagua, v. située à 145 kil. N. E. de Santiago, qui a été depuis remplacée par San-Felipe el-Réal. On trouve dans cette prov. un pic volcanique qui a 7300<sup>m</sup> de haut, et des mines de cuivre et d'argent. — Riv. de cette prov., sort des Andes et tombe dans le Grand Océan à 30 kil. O. de Quillota.

**ACORES**, *Accipitrum insula*, lies de l'Atlantique, à 1300 kil. des côtes du Portugal, par 38° 38' lat. N. 29° 32' long. O., appartiennent au Portugal et forment un gouv. qui a pour capit. Angra. Elles sont au nombre de 9 : Santa-Maria, San Miguel, Terceira, Graciosa, San-Jorge, Pico, Fayal, Flores, Corvo; 250 000 hab. Très-fertiles en céréales, fruits; vins fameux. Phénomènes volcaniques fréquents, notamment un terrible tremblement de terre en 1591; volcan sous-marin de San-Miguel; fontaines bouillantes. — Inconnues aux anciens, ces lies furent découvertes par les Portugais à la première en 1432, la dernière vers 1446. Leur nom vient du portugais *açor*, milan, à cause du grand nombre de milans qu'on y trouva en abondant.

**ACOSTA** (Joseph), Jésuite espagnol, né vers 1539, à Medina del Campo, devint provincial de son ordre au Pérou, et mourut en Espagne l'an 1600, recteur de Salamanque. On a de lui une *Histoire natu-*

*relle et morale des Indes*, en espagnol, Séville, 1590, trad. en français, par Rigault Cauxois, dès 1598; *De la nature du Nouveau-Monde*, 1589, en lat., et divers ouvrages théologiques.

ACOSTA (Uriel), Portugais, né à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, à Oporto, d'une famille juive, convertie au Catholicisme, fut d'abord catholique zélé, puis embrassa le Judaïsme, se réfugia en Hollande pour échapper aux poursuites, tomba enfin dans l'incredulité, eut par suite de violents démêlés avec les Juifs et les Catholiques d'Amsterdam, et mit fin à ses jours, dans un violent accès de désespoir, en 1640, ou, selon d'autres, en 1647. Peu avant de mourir, il avait composé une histoire de sa propre vie sous le titre d'*Exemplar vitæ humanæ*, publiée par Limborch, Amsterdam, 1687.

ACQUAPENDENTE, *Acula*, v. de l'État romain, à 22 kil. O. d'Orviété; 8000 hab. Evêché. La ville est bâtie en lave. Patrie de Jérôme Fabrice.

ACQUAVIVA, famille illustre du roy. de Naples, dont les membres les plus connus sont André-Mathieu d'Acquaviva, duc d'Atri, prince de Téramo, né vers 1456, mort à Naples en 1528, qui protégea les savants et cultiva lui-même les lettres avec succès; — Bélisaire d'Acquaviva, son frère, auteur d'un traité *De Venatione et Aucupio*, Bâle, 1518; — Claude d'Acquaviva, général des Jésuites, né en 1542, mort en 1615, qui fit dresser l'ordonnance dite *Ratio studiorum*, Rome, 1586, par laquelle il régla les études dans son ordre. Il défendit aux Jésuites toute discussion sur la question du tyrannicide.

ACQUI, *Aqua Stahella*, v. des États sardes, ch.-l. de l'intendance d'Acqui, sur la Bormida, à 25 kil. S. O. d'Alexandrie. Evêché, eaux thermales, 8000 hab. Les Français y battirent les Autrichiens et les Piémontais en 1794.

ACRAGAS, nom grec d'Agrigente.

ACRE ou SAINT-JEAN D'ACRE, *Acco*, puis *Ptolémaïs*, v. de Syrie, ch.-l. du pachalik d'Acce, sur la mer, au pied du m. Carmel, à 120 kil. N. O. de Jérusalem; environ 20 000 hab. Port célèbre jadis, auj. comblé (les navires mouillent à Caïfa). Fortifications anciennes, auxquelles l'on a ajouté des ouvrages modernes qui rendent la place très-forte. Ruines de monuments antiques; quelques beaux édifices modernes, surtout le bain public. — Cette ville soutint plusieurs sièges mémorables pendant les Croisades: les Chrétiens la prirent en 1014, la perdirent peu après, mais la reprirent en 1191 et lui donnèrent le nom de St-Jean d'Acce; les Sarrasins la leur enlevèrent en 1291. Elle appartient aux Turcs depuis le XV<sup>e</sup> siècle. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, D'haber, puis Djezzar, s'y rendirent quelque temps indépendants. Elle fut inutilement assiégée par Bonaparte en 1799. Enlevée en 1832 au sultan par le pacha d'Égypte, elle fut bombardée en 1840 par les Anglais, qui la rendirent au sultan. — Le pachalik est entre ceux de Tripoli au N., de Damas à l'E. et au S. Épaisses forêts; pays fertile.

ACRISIUS, roi d'Argos, arrière-petit fils de Danaüs, devint père de Danaë et fut tué par son petit-fils Persée, qui ne le connaissait pas. V. PERSÉE.

ACROCÉRAUNIENS (MONTS), auj. monts *Della Chimera* ou *Khimarioti*, chaîne de montagnes de l'Épire, au N. O., près des côtes, ainsi nommée parce que ses sommets fort élevés étaient souvent frappés de la foudre (leur nom est formé des mots grecs *acron*, cime, et *ceranios*, exposé à la foudre).

ACROCORINTHE (du grec *acros*, haut), citadelle de Corinthe, bâtie sur un pic qui domine la ville.

ACRON, roi des Céniniens, fit la guerre à Rome naissante (748 av. J.-C.). Romulus le battit, le tua de sa propre main et remporta ainsi sur lui les premières dépouilles opimes.

ACRON (Héliénus), scolaste latin de la fin du IV<sup>e</sup> siècle, a laissé un *Commentaire sur Horace*, publié à Milan en 1474, et à Leipsick, 1859, par Hauthol, et reproduit dans plusieurs éd. d'Horace.

On lui attribue aussi un *Commentaire sur les Adelphe de Térence*, dont des fragments ont été conservés par Charisius, et un *Commentaire sur la Perse*, publié sous le nom de Cornutus.

ACROPOLE (du grec *acros*, haut, et *polis*, ville), se disait chez les Grecs des citadelles placées ordinairement au sommet d'une ville, notamment de la citadelle d'Athènes: c'est dans celle-ci que se trouvaient les Propylées et le Parthénon.

ACROPOLITE (George), né à Constantinople en 1220, mort en 1282, fut grand logothète sous les empereurs Théodore Lascaris et Michel Paléologue. Il tenta de réunir les Églises grecque et latine et même abjura le schisme au concile de Lyon en 1264, mais il fut désapprouvé par son maître. Il est auteur d'une *Chronique de l'empire grce*, qui va depuis la prise de Constantinople par les Latins jusqu'à la reprise de cette ville par Michel Paléologue (1204-1261), et qui fait partie de la Byzantine.

ACTA DIURNA. On appelait ainsi à Rome un recueil officiel qui contenait le sommaire des événements quotidiens: actes et délibérations du Sénat et du peuple, exécutions capitales, naissances, mariages, divorces, funérailles des personnes illustres, annonce des jeux publics. Ce recueil fut établi vers l'an 131 av. J.-C. J. César en assura la publication.

ACTÉ DE NAVIGATION, DU TEST, D'UNION, etc. V. NAVIGATION, etc.

ACTÉON, de Thèbes, grand chasseur, fils d'Aristée et d'Antonoë, ayant jeté des yeux indiscrets sur Diane au moment où elle se baignait, fut changé par la déesse en cerf et périt déchiré par ses chiens.

ACTES DES APÔTRES, livre du Nouveau Testament, écrit en grec par S. Luc, contient l'histoire du Christianisme depuis l'ascension de J.-C., l'an 33, jusqu'à l'arrivée de S. Paul à Rome, 63. — Titre d'un journal royaliste. V. PELTIER, CHAMPENETZ.

ACTIUM, *Asio*, *Punta della Civola*, v. et cap d'Acarnanie, à l'O. d'Anactorium et à l'entrée du golfe d'Ambracie, est célèbre par la victoire navale qu'Octave y remporta sur Antoine, le 2 septembre de l'an 31 av. J.-C. (723 de Rome), et qui mit fin à la république romaine. En mémoire de cette bataille, Octave bâtit la ville de Nicopolis en face d'Actium, releva le temple d'Apollon actiaque et renouela les *Jeux actiaques*, en les transférant à Rome: ces jeux, composés d'exercices gymnastiques, de combats équestres et de concerts, se célébraient tous les 5 ans. La victoire d'Actium devint le point de départ d'une ère particulière, dite *Ère actiaque*.

ACTIUS. V. ACCIUS.

ACTON (Joseph), premier ministre du roi de Naples, était né en 1737, à Besançon, où son père, médecin irlandais, était venu s'établir. Après avoir servi quelque temps dans la marine française, il prit successivement du service en Toscane et à Naples. Dans ce dernier roy., il sut par ses intrigues se concilier la faveur de la reine Caroline qui le fit ministre de la marine, des finances et enfin premier ministre (1785). Il chercha en toute occasion à nuire aux Français. Après plusieurs vicissitudes, il fut renvoyé du ministère en 1803, sur la demande de la France, et se retira en Sicile, où il mourut en 1808, méprisé et détesté de tous les partis.

ACTUARIUS (Jean), médecin grec, qui vivait vers le XII<sup>e</sup> ou le XIV<sup>e</sup> siècle après J.-C., a laissé d'utiles compilations: *De actionibus et affectibus spiritus animalis*, où il traite de l'hygiène; *Methodus medendi*; *De urinis*, etc. Ses *Oeuvres* ont été publ. en 1556, à Paris, grec.-lat. Actuarius est le premier qui ait fait usage de la manne, de la casse et du séné comme purgatifs. — Le nom d'*actuarius* désignait originellement l'office du *secrétaire* chargé à Rome, puis à Constantinople, de recueillir les discours des orateurs; il n'était souvent qu'honorifique.

ACUNIA, noble famille portugaise, dont une branche s'établit en Castille en 1397, a fourni aux deux pays plusieurs hommes célèbres:

Tristan d'Acunha, capitaine portugais, fut envoyé, en 1506, par le roi Emmanuel dans l'Inde, au secours de François d'Almeida; visita Madagascar, découvrit les îles qui ont gardé son nom; transporta dans l'Inde en 1508 le vice-roi Albuquerque, et se signala dans cette contrée par son courage. Il fut, en 1514, ambassadeur à Rome.

Don Ant. Osorio d'Acunha, évêque de Zamora sous Ferdinand le Catholique, entra dans la Sainte-Ligue qui disputait le trône à Charles-Quint et soutenait les droits de Jeanne la Folle, forma un régiment de prêtres et combattit à leur tête avec acharnement. Après la défaite du chef de la ligue, Jean de Padilla (1522), il fut pris et mis à mort par ordre de Charles-Quint.

Fernand d'Acunha, né à Madrid, mort en 1580, se distingua à la cour de Charles-Quint comme militaire et comme poète. Il traduisit avec succès le *Chevalier délibéré*, d'Olivier de La Marche.

Christophe d'Acunha, missionnaire espagnol de la Société de Jésus, parcourut le Pérou et le Chili, et publia, à son retour, en 1641, une *Relation de la découverte de la rivière des Amazones*.

Don Rodrigue d'Acunha, archevêque de Lisbonne, fut un des chefs de la conspiration qui arracha le Portugal à l'Espagne et plaça le duc de Bragance sur le trône (1640). Il prêta au nouveau roi serment de fidélité au nom du clergé et fut provisoirement chargé du gouvernement.

Don Alph. Carillo d'Acunha, archevêque de Tolède, ministre de Henri IV de Castille. Désgracié pour s'être vendu au roi d'Aragon, il s'arma contre son souverain, lui suscita plusieurs conjurés, et lui livra, sous les murs de Medina del Campo, une bataille dont le succès resta incertain (1467). Il contribua puissamment à faire placer sur le trône Isabelle, sœur de Henri, et devint tout-puissant à l'avènement de cette princesse. Mais bientôt, jaloux du crédit du cardinal Mendoza, il se révolta de nouveau. Il fut enfin forcé de se soumettre en 1478. Isabelle lui fit grâce; mais il fut rendre ses forteresses. Il se retira dans un monastère, où il mourut en 1482.

ACUNHA (îles de TRISTAN-D'), groupe de l'océan Atlantique, par 13° 4' long. O., 37° 5' lat. S. La principale, Tristan-d'Acunha proprement dite, a 40 kil. de tour, dont env. 100 hectares en culture, offre de bonne eau, et est remarquable par son pic élevé (environ 2400<sup>m</sup>). Elle est habitée depuis 1816 par quelques Anglais. Ces îles furent découvertes, en 1506, par le Portugais Tristan d'Acunha.

ACUSILAUS, historien grec antérieur à la guerre médique, a écrit une chronologie des rois d'Argos dont il ne reste que quelques fragments, recueillis par Guill. Sturz, Géra, 1798, in-8, et compris dans les *Fragmenta histor. grec.* de Didot, 1841.

AD, suivi d'autres mots comme *ad vicissimum*, *ad horrea*, pour dire *auprès de*. V. le mot qui suit.

ADAD, nom de plusieurs rois d'Hamée et de Syrie, qui furent en guerre avec les Juifs: l'un d'eux fut tué par David; un autre assiégea Achab dans Samarie, puis défit ce prince (V. ACHAB); un troisième, plus connu sous le nom de Ben-Adad, combattit Joram. V. BEN-ADAD.

ADAD-REMMON, v. de Judée, dans la tribu de Manassé, au N. O. de Samarie. Néchao, roi d'Égypte, y vainquit Josias, roi de Judée, vers 608 av. J.-C. Sous l'Empire, cette ville prit le nom de *Marimianopolis*, en l'honneur de l'empereur Maximien.

ADALBÉRON, archevêque de Reims et grand chancelier de France sous Lothaire, Louis V, Hugues Capet, sacra ce dernier. Il fut l'un des plus savants prélats de son siècle et fit fleurir les écoles de Reims. On trouve plusieurs de ses lettres parmi celles de Gerbert, son successeur.

ADALBERON (Ascelin), évêque de Laon en 977, né en Lorraine, mort en 1030, remit entre les mains de Hugues Capet le duc de Lorraine, Charles, son con-

pétiteur au trône, et l'archevêque de Reims, Arnould. On a de lui un poème satirique sur l'état du royaume, dédié au roi Robert (dans le X<sup>e</sup> vol. des *Historiens de France*).

ADALBERT, nom de 3 princes qui régnèrent en Toscane sous le titre de ducs, le 1<sup>er</sup> de 845 à 890, le 2<sup>e</sup> de 890 à 917, le 3<sup>e</sup> de 1001 à 1014.

ADALBERT, fils de Bérenger II, fut associé au trône d'Italie par son père en 950, et fut chassé de ses États par l'empereur Othon I, en 961.

ADALBERT (S.), évêque de Prague, l'apôtre des Prussiens, prêcha la religion en Bohême, en Hongrie et en Prusse, et périt martyr en 997, à 58 ans. On le fête le 29 avril.

ADALBERT, archevêque de Brême et de Hambourg au XI<sup>e</sup> siècle, exerça une grande influence sur les souverains de son temps, et fut un instant régent de l'empire pendant la minorité de Henri IV. Il mourut à Goslar en 1072.

ADALGISE. V. ADELGISE.

ADAM, le premier homme, père du genre humain. Dieu le créa le dernier jour de la création, le forma à sa ressemblance, lui donna Eve pour épouse, et les plaça tous deux dans le jardin d'Éden, mais leur désobéissance les en fit chasser. Adam vécut 930 ans et fut père d'Abel, Cain, Seth.

ADAM DE BRÈME, chanoine à Brême du temps de l'archevêque Adalbert, a écrit, vers 1067, en latin, une *Histoire des églises de Hambourg, de Brême*, etc., de 788 à 1072, ouvrage précieux pour l'histoire de la propagation du christianisme, publ. à Helmstaedt, 1678, et une *Géographie de la Scandinavie (De situ Danica)*, Leyde, 1629.

ADAM DE LA HALLE, le Bossu d'Arras, trouvère du XIII<sup>e</sup> siècle, né vers 1240 à Arras, suivit à Naples Robert II, comte d'Artois, en 1282, et y mourut en 1286. Il composa pour les divertissements de la cour de Naples le *Jeu de Robinet de Mari n.*, comédie pastorale avec ariettes, qui eut un grand succès. On a de lui le *Roi de Sicile*, poème composé à la gloire de Charles d'Anjou, et publié par Buchon (*Chroniques nationales*), et quelques *Jour*, ébauches de comédies, publiés par M. de Monmerqué dans son *Théâtre franç. du moyen âge*; on y remarque surtout le *Jeu du mariage*. On compte Adam de La Halle parmi les créateurs du théâtre en France.

ADAM BILLAUT, connu sous le nom de maître Adam, menuisier de Nevers, mort dans cette ville en 1662, est célèbre par des poésies qui valent peu par l'élégance, mais qui sont pleines de verve et d'originalité. Il excellait surtout dans la chanson bachique. Il fut pensionné par le cardinal de Richelieu et par le duc d'Orléans. Adam partagea ses poésies en trois recueils qu'il appela, par allusion à son métier, les *Cherilles*, le *Vilbrequin* et le *Rabat*. Il jouit d'une grande vogue de son vivant, et fut surnommé le *Virgile au rabat*. M. Tissot a donné ses œuvres choisies, 1800, M. F. Denisse ses œuvres compl. 1842, gr. 8<sup>e</sup>.

ADAM (Lambert-Sigisbert), sculpteur, né à Nancy, en 1706, mort en 1759, exécuta avec son frère, Nicolas-Sébastien (1705-1778), plusieurs des plus beaux sujets qui ornent nos parcs publics, entre autres, le *Séne et la Marne*, à St-Cloud, *Neptune et Amphitrite*, à Versailles. Lambert Adam publia, en 1754, un *Recueil de sculptures antiques*.

ADAM (Alexandre), savant écossais, né dans le comté de Murray, en 1741, mort en 1809, fut longtemps recteur de la principale école d'Édimbourg. Il est auteur des *Principes de grammaire anglaise et latine*, souvent réimprimés; des *Antiquités romaines*, 1791, in-8, ouvrage estimé, trad. en français par Laubépin, Paris, 1818, 2 vol. in-8; d'une petite *Biographie classique*, 1802, in-8, etc.

ADAM (Adolphe), compositeur, né à Paris en 1803, mort en 1856, avait pour père un habile pianiste alsacien, Louis Adam (1760-1838), qui devint professeur au Conservatoire de Paris, et à qui l'on doit une excellente méthode de piano. Ad. Adam roçat, avec

les leçons de son père, celles de Boieldieu, se fit de bonne heure remarquer par la facilité de ses improvisations et obtint en 1825 le 2<sup>e</sup> grand prix de l'Institut. Doué d'une merveilleuse fécondité, il composa, le plus souvent pour l'Opéra-Comique et en collaboration avec Saint-Georges ou Scribe, un grand nombre de pièces charmantes, entre autres : *le Châlet* (1834), *le Postillon de Lonjumeau* (1836), *le Fidèle Berger* (1837), *Gisèle*, ballet délicieux (1841), *le roi d'Yvetot* (1842), *le Toréador* (1849), *Giralda* (1850), *le Corsaire* (1856), ballet, le dernier de ses ouvrages et l'un des meilleurs. Élu en 1844 membre de l'Académie des Beaux-Arts, il fut nommé en 1848 professeur de composition au Conservatoire. Adam avait créé en 1846 le *Théâtre lyrique*, pour lequel il composa plusieurs jolies pièces (*le Bijou perdu*, *Si j'étais roi*, etc.) ; mais les événements de 1848 étant venus interrompre le succès de cette entreprise, il éprouva des pertes ruineuses, et dut, pour les réparer, s'imposer de pénibles sacrifices et des travaux excessifs qui abrégèrent sa vie. Comme compositeur, Adam se distingue par une musique fraîche, gracieuse, correcte et facile. Il possédait au plus haut degré l'entente de la scène lyrique, et excellait dans la disposition des voix.

ADAM (pic d'). V. HAMAZEL.

ADAMA, une des v. de la Pentapole de Palestine, fut détruite avec Sodome par le feu du ciel.

ADAMS (John), 2<sup>e</sup> président des États-Unis, né en 1735 dans les Massachussets, mort en 1826, exerçait la profession de juriconsulte quand éclata la révolution américaine. Envoyé au congrès par l'État de Massachussets en 1774, il prit une grande part à la résolution de 1776 qui déclarait l'indépendance. Il vint à Paris avec Franklin pour demander des secours, mais il s'accorda peu avec lui. De retour en Amérique, il contribua puissamment à faire adopter la constitution fédéraliste de 1787, remplit les fonctions de vice-président pendant la présidence de Washington, et fut lui-même nommé président en 1797. A l'expiration de ses fonctions, il se retira des affaires et alla habiter son domaine de Quincy, près de Boston. Professant des opinions fort modérées, il eut pour adversaires les démocrates ardents. — Son fils, John Quincy Adams, né en 1767, mort en 1848, fut président de 1825 à 1829 ; il soutint comme lui le parti fédéraliste et se montra chaud partisan de l'abolition de la traite des nègres.

ADAMS. Beaucoeur. Ev. et de comtés des États-Unis ont reçu ce nom en l'honneur des deux présidents John et Quincy Adams, entre autres une v. du Massachussets, à 200 kil. O. N. O. de Boston, remarquable par un pont naturel en marbre blanc ; 6172 hab.

ADANA, *Adana*, *Batna*, v. de la Turquie d'Asie, ch.-l. de l'éyalet de ce nom, sur la riv. d'Adana (*Saros*), à 25 kil. de la mer ; environ 20 000 hab. Aqueduc, ruines (pont construit sous Justinien), commerce actif. Climat malsain en été : aussi les riches vont-ils dans cette saison habiter la campagne montagneuse et boisée des environs. — L'éyalet d'Adana est borné au S. par la Méditerranée, au N. par l'éyalet de Konieh, à l'O. par celui de Selefkéh. La possession de ce district a donné lieu, en 1833, à de violents démêlés entre la Porte et le pacha d'Égypte.

ADANSON (Michel), naturaliste, né en 1727, à Aix en Provence, d'une famille d'origine écossaise, mort en 1806, montra de bonne heure une vive passion pour l'histoire naturelle, entreprit dès l'âge de 21 ans de visiter le Sénégal, pays qui n'avait pas encore été exploré, resta 5 ans sous ce climat brûlant et malsain, et en rapporta des richesses immenses en observations de toute espèce. Il se proposait de publier une description complète du pays, mais il n'a pu exécuter qu'une partie de ce grand travail ; elle a paru en 1757, sous ce titre : *Histoire naturelle du Sénégal (Coquillages)*, avec la relation abrégée d'un voyage fait en ce pays pendant les ann. 1749-1753. 1 vol. in-4. Il entra en 1759 à l'Académie

des Sciences et fut dans la même année nommé censeur royal. Il publia en 1763 ses *Familles des Plantes*, 2 vol. in-8, ouvrage où il proposait une nouvelle classification et une nouvelle nomenclature, mais qui n'eut pas tout le succès qu'il méritait. En 1775 il soumit à l'Académie le plan d'une vaste encyclopédie, dans laquelle tous les êtres et tous les faits devaient être classés d'après des principes nouveaux ; il voulait exécuter à lui seul cet immense travail, et déjà il en avait fait une bonne partie, mais, son projet n'ayant pas reçu de grands encouragements, il n'acheva pas l'ouvrage. Ruiné par la Révolution, Adanson obtint à la fin de sa vie une pension du Directoire. Outre les ouvrages que nous venons de citer, il a fourni à l'Académie un grand nombre de savants *Mémoires*, et a fait pour le *Supplément de l'Encyclopédie* des articles sur les plantes exotiques. Ce savant combattit les idées de Linnée : il voulait que l'on fondât les classifications, non sur un seul caractère ou sur un petit nombre, mais sur l'ensemble des parties et de leurs rapports, méthode qui depuis a prévalu. Cuvier a prononcé son *Éloge* à l'Institut en 1807.

ADDA, *Addua*, riv. de Lombardie, sort du mont Umbral, dans les Alpes rhétiques, coule dans la Valteline, traverse les lacs de Côme et de Lecco, reçoit le Serio, arrose Bormio, Sondrio, Lecco, Lodi, et se joint au Pô, par la rive g., près de Crémone, après un cours de 240 kil. Flaminus défait les Gaulois sur les bords de l'Adda, 223 av. J.-C. ; Théodoric y défait Odoacre en 490. — Sous Napoléon, il y eut, dans le roy. d'Italie, un dép. de l'Adda (ch.-l. Sondrio), au N. de celui du Serio.

ADDISON (Joseph), écrivain anglais, né à Milton dans le Wiltshire en 1672, m. en 1719, étudia à Oxford, commença sa réputation, étant encore sur les bancs, par des poésies latines, et composa à 22 ans un poème sur la paix de Ryswick, qui lui fit obtenir du roi Guillaume une pension de 300 livres sterling, puis voyagea en France et en Italie, et publia à son retour, 1702, la relation de son voyage, ainsi que des *Dialogues sur les Médailles*. En 1704, il célébra la bataille de Blerheim, dans un poème (*The Campaign*) qui eut beaucoup de succès. Il fut nommé en récompense commissaire des appels ; l'année suivante, il fut fait sous-secrétaire d'État, et bientôt après accompagna en Irlande, comme premier secrétaire, le marquis de Wharton, qui venait d'en être créé vice-roi. En 1709, et dans les années suivantes, il travailla, avec Steele, à la rédaction du *Babillard (Tattler)*, du *Spectateur*, du *Tuteur (Guardian)*, publications périodiques, où la littérature, la morale et la politique étaient traitées d'une manière supérieure. En 1713, il fit représenter *Caton*, tragédie dans le genre classique, qui eut un grand succès ; il la fit suivre en 1715 d'une comédie moins connue, le *Tambour*, œuvre spirituelle, mais de peu d'effet. Il rédigeait en même temps des journaux et des pamphlets politiques, tels que le *Whig Examiner*, le *Free-Holder* (le Franc-Tenancier). Après la mort de la reine Anne, il revint aux affaires et fut élevé en 1717 au poste de secrétaire d'État ; mais il était peu propre à de telles fonctions, et il ne tarda pas à les résigner ; on lui donna en dédommagement une pension de 1500 liv. sterling. Dans sa retraite, il entreprit une *Défense de la religion chrétienne*, mais il ne put l'achever. Addison s'est surtout fait un nom par son élégance et par son goût : c'est lui qui contribua le plus à faire apprécier le génie de Milton, méconnu jusque-là. En politique, il était attaché au parti whig et eut de puissants protecteurs dans Montague et Halifax. Il était lié avec les plus grands écrivains de son temps, particulièrement avec Steele et Congreve. En 1716, il épousa la comtesse de Warwick, mais cette femme orgueilleuse ne le rendit pas heureux. Ses œuvres ont été publiées en 1761, Birmingham, 4 vol. in-4, et en 1836, Londres, 6 vol. in-8.

Presque tous ses écrits ont été traduits en français, savoir : le *Babillard*, par A. de La Chapelle, 1734; le *Spectateur*, par J.-B. Moët, 1754; le *Guardian*, sous le titre de *Mentor moderne*, par Van-Effen, 1725; le *Free-Holder*, sous le titre de *l'Anglais jaloux de sa liberté*, 1727; le *Caton*, par Dubos, Guillemaud, Deschamps et Dampmartin. On a imprimé à Yverdon, 1777, en 3 vol., *l'Esprit d'Addison ou les Beautés du Spectateur*, du Babillard et du Gardien. Johnson a écrit la *Vie d'Addison*.

ADUVA, riv. de la Gaule cisalpine, auj. l'ADDA.

ADEL, Etat de la côte orient. d'Afrique, au S. E. de l'Abyssinie, s'étend depuis le détroit de Bab-el-Mandeb jusqu'au cap Guardafui. Il était puissant aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, et avait pour capit. Zeilah; il est auj. bien déchu. Commerce d'esclaves, d'ivoire, de poudre d'or. Cet état a eu beaucoup de démêlés avec les Portugais.

ADELAÏDE, reine et impératrice, était fille de Rodolphe II, roi de Bourgogne, qui disputait le trône d'Italie à Hugues, comte de Provence. Elle épousa Lothaire, fils de Hugues (947), qui fut dès lors reconnu roi, et elle devint ainsi le gage de la paix. Après la mort de Lothaire, Bérenger II, qui avait usurpé le trône d'Italie, voulut lui faire épouser son fils Adalbert, et, pour l'y contraindre, il l'enferma dans une tour. Elle fut délivrée par Alberto Azzo, prince de Canossa, puis en 951 offrit sa main à Othon de Saxe, à qui elle apporta des droits sur la couronne d'Italie. Régente pendant la minorité d'Othon III, son petit-fils, elle gouverna avec une grande sagesse (983-93). Elle mourut en 999, en odeur de sainteté. On l'honore le 16 déc. Epouse ou aïeule de trois souverains, cette princesse avait été surnommée la *Mère des royaumes*. — Une autre Ste Adélaïde, fille de Mengendose, comte de Gueldre, abbesse de Notre-Dame, à Cologne, morte en 1015, est hon. le 5 février.

Le nom d'Adélaïde a encore été porté par plusieurs princesses françaises, dont une épousa Louis le Bègue, et fut mère de Charles le Simple; — une 2<sup>e</sup> épousa Hugues Capet, et fut mère du roi Robert; — une 3<sup>e</sup>, qu'on nomme aussi *Alix de Savoie*, épousa Louis le Gros, et se remarqua après la mort de ce prince au connétable Matthieu de Montmorency.

Sous le nom de *Mme Adélaïde*, on connaît :

1<sup>o</sup> La fille aînée de Louis XV, tante de Louis XVI, née en 1732 : elle quitta la France en 1791, pour se soustraire aux événements de la Révolution, se retourna d'abord à Rome, puis à Naples, et mourut à Trieste en 1800;

2<sup>o</sup> La fille de Philippe d'Orléans, sœur cadette du roi Louis-Philippe, dont elle fut constamment l'amie dévouée, née en 1777, morte en 1847. Elle fut élevée avec son frère par Mme de Genlis dans des idées philosophiques, n'émigra que quand elle y fut forcée, contribua, sous la Restauration, à rallier autour de son frère les hommes les plus distingués du parti libéral, et, en 1830, à la décider à accepter la couronne. Femme de tête, elle exerçait un grand ascendant sur *l'Esprit de Louis-Philippe* : on la surnommait son *Épée*. Elle laissa une grande fortune, qu'elle légua à ses neveux.

ADELAÏDE. v. d'Australie, capit. de l'Australie méridionale, sur le Torrens, près de son emb. dans le golfe St-Vincent. Evêché anglican. Cette ville, fondée en 1836, a déjà près de 30 000 hab. Riches mines de cuivre aux environs.

ADELARD, petit-fils de Charles Martel par le comte Bernard, et cousin de Charlemagne, né en 753, m. en 827, fut abbé de Corbie, devint le principal ministre de Pépin, roi d'Italie (796), ainsi que de Bernard son fils, administra sagement, n'en fut pas moins disgracié et exilé par Louis le Débonnaire, et ne reentra en grâce qu'au bout de 7 ans. Il faisait partie de l'Académie palatine fondée par Charlemagne, et a laissé quelques écrits.

ADELARD DE BATHI, savant anglais, de l'ordre de

St-Benoît, qui vivait au commencement du XII<sup>e</sup> siècle, voyagea pour s'instruire en France, en Espagne, en Égypte, en Arabie, en Grèce, et traduisit de l'arabe plusieurs ouvrages importants de mathématiques et d'astronomie, entre autres les *Éléments* d'Euclide, dont on ne connaissait pas encore l'original grec. Il est aussi l'auteur de *Questions naturelles*, publ. en 1472, in-4.

ADELE ou ADELAÏDE. V. DE LAÏDE.

ADELGISE fut associé au trône en 759 par Didier son père, roi des Lombards, et épousa une sœur de Charlemagne; ce qui n'empêcha pas ce prince de l'assiéger dans Vérone, parce qu'il avait pris parti contre lui pour Carloman, et de le dépouiller de ses États, 775. Il mourut à Constantinople vers 788, après avoir vainement tenté de le recouvrer.

ADELIE, terre découverte en 1840 par Dumont d'Urville, dans l'océan Antarctique, par 66° 30' lat. S., 140° long. E., est couverte de glaces. Diverses observations placent près de là le pôle magnétique austral.

ADELSBERG, vge de la Carniole, à 42 kil. S. O. de Laybach; 1400 hab. Aux env., magnifique grotte à stalactites de 2 kil. de long, offrant 3 voûtes l'une sur l'autre.

ADELUNG (Jean-Christophe), savant allemand, né en 1732, en Poméranie, mort en 1806, fut d'abord professeur au gymnase d'Erfurt (1759), se fixa ensuite à Leipzig (1761), et devint en 1787 bibliothécaire de l'électeur de Dresde, fonctions qu'il remplit jusqu'à sa mort. Ses principaux ouvrages sont : 1<sup>o</sup> *Dictionnaire grammatical et critique de la langue allemande* (5 vol. in-4, Leips., 1774-86, réimprimé avec corrections et additions en 4 vol., Leips., 1793-1801), ouvrage qui fut pour la langue allemande ce que sont les dictionnaires de l'Académie, de la Crusca et de Johnson pour le français, l'italien et l'anglais; 2<sup>o</sup> *Glossarium manuale ad scriptores mediæ et infimæ latinæ* (6 vol. in-8, Halle, 1772), abrégé de l'ouvrage de DuCange; 3<sup>o</sup> *Histoire des folies humaines*, Leips., 1785; 4<sup>o</sup> *Tableau de toutes les sciences, des arts et métiers, etc.* (4 part., Leips., 1778-88), encyclopédie très-substantielle; 5<sup>o</sup> *Histoire de la civilisation*, Leips., 1782-88; 6<sup>o</sup> *Histoire de la philosophie*, 3 vol. in-8, Leips., 1786; 7<sup>o</sup> *La plus ancienne histoire des Teutons*, in-8, Leips., 1806; 8<sup>o</sup> *Mithridates, ou Tableau universel des langues*, avec le Pater in 500 langues, Berlin, 1806, in-8. Il ne put achever ce dernier ouvrage, celui de tous ses travaux qui a le plus contribué à le faire connaître hors de son pays : il n'en a publié que le 1<sup>er</sup> vol.; deux autres ont paru depuis par les soins de J.-S. Vater, 1809 et 1817.

Son neveu, Fréd. Adélung, 1768-1843, connu aussi comme philologue et érudit, se fixa à St-Petersbourg, où il devint conseiller d'Etat et président de l'Académie asiatique. On lui doit la découverte de vieux poèmes allemands et d'intéressantes recherches sur la langue et la littérature sanscrites.

ADEMAR. V. ADHEMAR.

ADEN, *Adenium* ou *Adena*, v. et port d'Arabie (Yemen), sur la côte mérid., près de l'entrée du détroit de Bab-el-Mandeb, à 225 kil. E. S. E. de Moka, dans une petite presqu'île. Jadis importante, elle a été ruinée par la découverte de la route du cap de Bonne-Espérance. Occupée en 1839 par les Anglais, qui y ont formé un établissement et en ont fait un port libre, elle a vu sa population, qui était tombée à 2000 hab., s'élever à 30 000 env. Station des vapeurs allant de Calcutta et de Bombay à Suez.

ADENEZ, ménestrel du XII<sup>e</sup> siècle, fut attaché à la cour des ducs de Flandre et de Brabant, puis à celle de Philippe le Hardi, roi de France. Il est auteur d'un grand nombre de romans : *Guillaume d'Orange au court nez*; *l'Enfance d'Ogier le Danois*; *Pépin et Berthe au grand pied*; *Clémoadès*; tous écrits en vers. Ce dernier, mis en prose par Ph. Camus, a été plusieurs fois imprimé.

ADEODAT, c.-à-d. *Donné par Dieu*. V. DIEUDONNÉ.

**ADERBAIDJAN**, à peu près l'*Atropatène* des anciens, prov. de Perse, entre le Ghilan, l'Irak-Adjémi, le Kourdistan et la mer Caspienne, a pour ch.-l. Tauris, et compte env. un million d'hab. Mont. très-élevées, grand lac d'Ourmiah; fer, cuivre, sel en abondance; eaux thermales et naphlité (d'où son nom, qui veut dire *terre de feu*).

**ADERNO**, *Adrianum*, v. de Sicile (Catane), au pied de l'Etna, à 26 kil. N. O. de Catane, sur le Simeto, qui y forme de belles cascades; 10 000 hab.

**ADHEMAR**, moine chroniqueur, né en 988, m. dans un voyage à la Terre-Sainte en 1030, a écrit une *Chronique de France* depuis l'origine de la monarchie jusqu'en 1029, publiée par le P. Labbe dans la *Nouvelle Bibliothèque des manuscrits*.

**ADHEMAR DE MONTEIL**, évêque du Puy-en-Velay, prélat guerrier et orateur cloquent, d'une famille illustre de Provence, fut le premier qui se présenta au concile de Clermont, en 1095, pour demander la croix au pape Urbain II. et partit pour la Terre-Sainte avec Raymond, comte de Toulouse. Le pontife le nomma son légat auprès des Croisés; il contribua puissamment par son courage et ses pieuses exhortations aux victoires des Chrétiens. Le Tasse le fait figurer dans la *Jérusalem délivrée*.

**ADHERBAL**, général carthaginois, remporta sur le consul Claudius Pulcher une victoire navale, à Drépane, près des côtes de Sicile, 249 av. J.-C.

**ADHERBAL**, fils de Micipsa et petit-fils de Massinissa, roi de Numidie, fut assiégé dans Cirta, pris et tué par Jugurtha, après avoir vainement imploré le secours des Romains, l'an 112 av. J.-C.

**ADIABÈNE**,auj. partie du *Kourdistan*, anc. contrée de l'Asie, en Assyrie, à l'E. du Tigre, était arrosée par l'Adiab (auj. *Zab*). Après avoir fait partie des empires perse, séleucide, parthe, elle fut soumise par Trajan.

**ADIGE**, *Athesis*, riv. de la haute Italie, sort des Alpes rhétiques, traverse le Tyrol et la Vénétie, arrose Trente, Roveredo, Rivoli, Vérone, Legnago; reçoit l'Éisach, le Lavis, l'Alpon, et se jette dans la mer Adriatique à Porto-Fossone, après un cours d'env. 350 kil. Bien qu'il ne soit pas un affluent du Pô, il s'unit à ce fleuve par diverses branches. — Le roy. d'Italie, après 1805, eut un dép. de l'Adige, ch.-l. Vérone, et un dép. du H.-Adige, ch.-l. Trente.

**ADIGETTO**, un des bras principaux de l'Adige, arrose la mer, passe à Badia, Lendinara, Rovigo, et fait communiquer l'Adige avec le Pô.

**ADIS**, *Rhades*, petite v. d'Afrique, dans le territoire de Carthage, non loin du Bagradas, où Régulus battit les Carthaginois, 256 av. J.-C.

**ADJEMIR**. V. IRAK-ADJEMIR.

**ADJEMIR**, *Radjepoutanah*, contrée de l'Inde anglaise (Calcutta), comprend neuf principautés, savoir : Djéypour, Kotah, Odeypour ou Mewar, Djoudpour ou Marwar, Tonk, Bounidi, Djessalmire, Bikanir et le pays des Bhatties, et a pour capit. Adjemir. — Bien qu'incorporé nominativement aux empires gauride et mogol de Delhi, l'Adjemir n'était que tributaire. Il se rendit indépendant en 1748; il s'est placé en 1818 sous le protectorat anglais. — La v. d'Adjemir est à 350 kil. S. O. de Delhi, au pied de collines; elle a près de 12 kil. de tour et ne compte guère auj. que 25 000 hab. C'est une *ville sainte*, où l'on se rend en pèlerinage pour vénérer le tombeau d'un saint musulman. Anc. résidence d'Akbar.

**ADLERSPARRE** (George, comte d'), général suédois, né en 1760, m. en 1835, jouit de la confiance de Gustave III, entra dans la conspiration contre Gustave IV, et fut un des principaux auteurs de la révolution qui le renversa ce prince du trône (1809). Il eut d'abord un grand crédit à la cour de Charles XIII, mais il fut ensuite disgracié et vécut depuis dans la retraite.

**ADMÈTE**, roi de Phères, en Thessalie, fut un des Argonautes et un des chasseurs du sanglier de

Calydon. Apollon, chassé du ciel, se mit au service de ce prince et garda ses troupeaux. Reconnaisant de ses bons procédés, le dieu voulut être la divinité tutélaire de sa maison. Admète étant attaqué d'une maladie mortelle, Apollon trompa les Parques, et le déroba à leurs coups; mais ce fut à la condition qu'une autre victime prendrait sa place. Alceste, son épouse, eut la générosité de se dévouer pour lui.

**ADOLPHE** (S.), vivait en Espagne au viii<sup>e</sup> siècle et y souffrit le martyre au commencement du règne d'Abdérème. On l'honore le 27 sept. — Un autre S. Adolphe, évêque d'Osnabruck de 1202 à 1222, est honoré le 11 févr.

**ADOLPHE DE NASSAU**, né en 1250, fils du comte Walram de Nassau, n'était guère connu que par sa valeur lorsqu'il fut élu, en 1292, empereur d'Allemagne, à l'exclusion d'Albert d'Autriche; il se fit aussitôt couronner à Aix-la-Chapelle. N'ayant pas accompli les promesses qu'il avait faites aux électeurs, il fut déposé en 1298 : Albert, élu à sa place, le battit à Gœlheim, près de Worms, et le tua.

**ADOLPHE-FRÉDÉRIC**, roi de Suède, de la maison de Holstein-Gottorp, né en 1710, m. en 1771, était évêque de Lubeck et administrateur du duché de Holstein-Gottorp, lorsque les états de Suède, sous la pression de la Russie, le désignèrent pour le trône (1743). Il reçut la couronne en 1751, rétablit la paix avec la Russie, et fit fleurir les sciences, les arts et le commerce. Malheureusement, il ne sut pas toujours maintenir l'autorité royale. C'est sous son règne que se formèrent les factions des *Chapeaux* et des *Bonnets*. V. ces noms.

**ADOM**, v. de Judée, sur le Jourdain, près du lac Asphaltite. C'est là que le fleuve s'ouvrit pour laisser passer à pied sec les Israélites, conduits par Josué.

**ADONAI**, c.-à-d. *Seigneur, souverain maître*, un des noms de Dieu chez les Juifs, était substitué au nom sacré de *Jéhovah*, qu'ils n'osaient prononcer.

**ADONIAS**, 4<sup>e</sup> fils de David. Soutenu par Joab, il aspira à la royauté après la mort de son père et voulut dans ce but épouser Abisag, veuve du roi. Salomon le fit mettre à mort (1001 av. J.-C.).

**ADONIS**, jeune homme d'une beauté remarquable, était, suivant les Grecs, le fruit du commerce incestueux de Cinyras avec sa fille Myrrha. Il fut aimé de Vénus. Un jour qu'il chassait dans les forêts du Liban, consacrées à la déesse, il fut mortellement blessé par un sanglier, qui n'était autre que le dieu Mars, jaloux de voir en lui un rival préféré. Mais Jupiter, cédant aux larmes de Vénus, permit qu'Adonis revît la lumière pendant une moitié de l'année, à condition qu'il passerait l'autre moitié auprès de Proserpine. Selon une tradition, il fut changé en anémone. Adonis paraît n'être qu'une figure du soleil, et le temps qu'il passe successivement sur la terre ou dans les enfers représente les six mois d'été et les six mois d'hiver. On célébrait ses fêtes avec grande pompe à Byblos, à Alexandrie, etc. Elles duraient deux jours : le 1<sup>er</sup> jour était consacré au dieu, le 2<sup>e</sup> à la joie. Les femmes seules prenaient part à ces fêtes. Adonis était appelé *Thammouz* en Syrie et en Phénicie.

**ADONIS**, *Ibrahim Nahr*, petite riv. de Phénicie, prend sa source au mont Liban et se jette dans la Méditerranée entre Byblos et Béryte. Ses eaux prenaient à certaines époques une teinte rougeâtre produite par les sables qu'elles entraînaient : on croyait que c'était le sang d'Adonis qui les colorait.

**ADONISEDEC**, roi de Syrie, fut vaincu par Josué avec 4 autres rois dans cette journée mémorable où Dieu arrêta le soleil : le vainqueur les fit murer vivants dans la caverne où ils s'étaient réfugiés.

**ADORNO**, nom d'une famille plébéienne de Gènes, du parti gibelin, qui fournit plusieurs doges et lutta pendant près de 200 ans avec la famille Fregoso, toutes deux plongeant la république dans l'anarchie et appelant quelquefois l'étranger à leur aide. Les doges de ce nom sont : 1<sup>o</sup> Gabriel, qui fut élu



par le peuple en 1363, et qui succéda à Simon Bocca-negra, 1<sup>er</sup> doge; il fut exilé en 1371, et remplacé par Dominique Fregoso; 2<sup>e</sup> Antoine, qui fut élu en 1384 et qui fut quatre fois déposé et rétabli; 3<sup>e</sup> Georges, élu en 1413, qui abdiqua deux ans après; 4<sup>e</sup> Thomas, qui gouverna de 1415 à 1421; 5<sup>e</sup> Raphaël, élu en 1443, qui se démit en 1447; 6<sup>e</sup> Barnabé, qui s'empara du pouvoir à la retraite de Raphaël en 1447, et qui eut à combattre Jean Fregoso; 7<sup>e</sup> Prosper, élu en 1461, qui classa les Français de Gênes et fut deux fois forcé par la faction Fregoso de quitter sa patrie; 8<sup>e</sup> Antoine II, élu en 1513, qui fut dépossédé la même année par Octavien Fregoso, puis rétabli en 1522 par le secours de Charles-Quint, et définitivement expulsé en 1528, par André Doria, à la tête d'une flotte française. André Doria mit fin aux querelles des Adorno et des Fregoso. en leur enlevant tout pouvoir et les forçant même à quitter leur nom.

**ADOUR**, *Aturus*, riv. de France, au S. O., sort du mont Tourmalet (H.-Pyrrénées), traverse la vallée de Campan, arrose Bagnères-de-Bigorre, Tarbes, Aire, St-Sever, Dax, Bayonne, et tombe dans le golfe de Gascogne, à 4 kil. N. O. de Bayonne, après un cours d'env. 220 kil. Elle reçoit les eaux de la Midouze, du Luy, du Gave de Pau et de la Nive.

**ADOVA**, v. du Tigré, jadis capit. de ce royaume, est la plus commerçante de l'Abyssinie; env. 10 000 hab. La toile de coton qu'on y fabrique circule comme monnaie dans toute l'Abyssinie.

**ADRA**, *Abdera*, v. et port d'Espagne (Grenade), sur la Méditerranée, à 60 kil. O. S. O. d'Almeria; 8000 hab. Cabotage, vin, sucre, amandes. Riches mines de plomb aux env.

**ADRAMELECH**, divinité des Assyriens et des Sarmatiens. On brûlait des enfants sur ses autels.

**ADRAMITI**, *Adramyttium*, v. d'Anatolie, près de la côte orient. du golfe de même nom, à 1:0 kil. N. de Smyrne, presque vis-à-vis de l'île Mételin (Lesbos). Commerce de laine et de duvet de chèvre.

**ADRAN**, nom d'un évêché *in partibus*, tiré probablement d'une anc. v. d'Arabie, voisine de Bos-tra, a été illustré au dernier siècle par Pigneau de Benaine (V. ce nom), titulaire de l'évêché.

**ADRANA**, auj. l'*Eder*, riv. de Germanie, affluent de la Fulda. Germanicus défit les Germains sur les bords de cette riv., l'an 15 de J.-C.

**ADRASTE**, roi d'Argos, reçut à sa cour Poly-nice, fils d'Œdipe, banni de Thèbes par Étéocle, son frère; lui fit épouser Argie, sa fille, et marcha contre Thèbes, avec Tydée, Capanée, Amphiaraius, Hippomédon, Parthénope, dans le but de le rétablir sur le trône. Cette guerre, dite des *Sept chefs*, n'ayant pas réussi, Adraste arma plus tard les fils des guerriers morts devant Thèbes: ceux-ci prirent le nom d'*Épigonés* (V. ce nom). Adraste perdit dans cette 2<sup>e</sup> guerre son fils Égiale et mourut de la douleur que lui causa cette perte.

**ADRASTE D'APHRODISIE**, péripatéticien du 1<sup>er</sup> siècle de J.-C., a laissé des commentaires estimés sur Aristote, dont il reste peu de fragments, et a écrit sur l'astronomie des ouvrages dont on trouve des extraits dans Théon de Smyrne.

**ADRASTÉE**, la même que Némésis. V. NÉMÉSIS.

**ADRETS** (François de Beaumont, baron des), fameux chef de Huguenots, né en 1513, aux Adrets, bourg du Dauphiné (à 22 kil. N. E. de Grenoble), embrassa le parti de la Réforme à la suite d'une querelle avec le duc de Guise, devint le lieutenant de Condé dans le midi, se signala par sa bravoure, et enleva aux catholiques Valence, Lyon, Grenoble, Vienne, Orange, Montélimart, etc.; mais il déshonora ses succès par sa cruauté envers les vaincus. Arrêté par trahison pendant qu'il négociait, il fut délivré par la paix d'Amboise (1563). Il abandonna plus tard le parti des Protestants, et passa du côté des Catholiques, par dépit de ce qu'on lui avait refusé le gou-

vernement du Lyonnais. Il mourut en 1586, également en horreur aux deux partis.

**ADRIA**, *Hadria* ou *Adria* chez les anciens, v. de la Vénétie, à 44 kil. S. O. de Venise, à 18 E. de Rovigo, sur le canal Bianco, et près de l'embouchure du Pô; 10 000 hab. Ch.-l. d'un diocèse dont l'évêque réside à Rovigo. — Cette v. fut fondée vers 1376 av. J.-C., par une colonie d'Etrusques; elle était, dans l'origine, sur la côte même de la mer qui en a pris le nom de *mer Adriatique*; par l'effet des atterrissements du Pô et de l'Adige, elle en est auj. à 18 kil. env. Les Gaulois s'en emparèrent au vi<sup>e</sup> s. av. J.-C.; les Romains la prirent et la détruisirent en partie vers 213 av. J.-C. En 1382, Clément VII, pape d'Avignon, imagina de créer en faveur de Louis d'Anjou un roy. d'Adria, formé aux dépens de l'État ecclésiastique, et composé de la Romagne, de la Marche et du duché de Spolète; mais ce projet n'eut point d'exécution.

**ADRIANOPOLIS**, v. de Thrace, auj. ANDRINOPLE.

**ADRIATIQUE** (MER) ou GOLFE DE VENISE, *Adriaticum* ou *Adrianum mare*, grand golfe de la Méditerranée, entre l'Italie, la Dalmatie et la Grèce, doit son nom à la v. d'Adria, située jadis sur ses bords. Ce nom ne s'entendait primitivement que d'un petit golfe situé devant cette ville, et auj. comblé par les atterrissements du Pô. La mer Adriatique reçoit le Pô, l'Adige et une foule de petites riv., qui l'ensablent perpétuellement. Ses eaux sont plus salées que celles des autres parties de la Méditerranée.

**ADRIEN**, P. *Ælius Adrianus*, empereur romain, né l'an 76 de J.-C., d'une famille espagnole, était cousin et fils adoptif de Trajan. Il était gouverneur de Syrie lorsque la mort de Trajan l'appela au trône, l'an 117. Limitant ses domaines à ce qu'il pouvait conserver, il fit la paix avec les Parthes, repoussa les Alains, les Sarmates et les Daces, et employa la plus grande partie de son règne à visiter les provinces de l'empire. Il fit bâtir un mur de 80 milles entre la Calédonie et la Bretagne, pour prévenir les incursions des barbares. Sur les remontrances de Quadratus et d'Aristide, philosophes chrétiens, il fit cesser les persécutions dont les partisans de la nouvelle religion étaient l'objet. Les Juifs s'étant deux fois révoltés sous son règne, il les soumit: la 1<sup>re</sup> fois, il ruina leur ville, et la 2<sup>e</sup>, il les chassa pour jamais de leur pays (136) et rebâtit Jérusalem sous le nom d'*Ælia Capitolina*. C'est lui qui fit construire les *Arènes* de Nîmes, le pont du Gard, ainsi que son propre mausolée à Rome (auj. château St-ANGE), et le pont qui y conduit. Il mourut à Baies (138), à l'âge de 62 ans, laissant l'empire à T. Antonin. Adrien fit des lois sages, et donna le code connu sous le titre d'*Édit perpétuel*. Il aimait et protégeait les arts et les sciences; il savait sculpter et cultivait la poésie avec succès; mais il se déshonora par son attachement aux superstitions du paganisme et par son infâme passion pour le bel Antinوس.

**ADRIEN**, rhéteur grec du 1<sup>er</sup> siècle, né à Tyr, étudia l'éloquence à Athènes, sous Hérode Atticus, fut amené à Rome par Marc-Aurèle pour y professer cet art, et y mourut sous Commodus. On trouve quelques extraits de ses *Déclamations* dans les *Excerpta varia Græcorum Sophistarum ac Rhetorum*, publ. par Leo Alalium, grec-latin, Rome, 1641.

**ADRIEN** (S.). On trouve dans le martyrologe quatre saints de ce nom: le 1<sup>er</sup>, qui était officier dans l'armée de Galère et qui combattait les Chrétiens, se convertit à la vue de l'héroïsme de ses ennemis, et souffrit le martyre à Nicomédie vers 306 (on l'honore le 8 sept.); — le 2<sup>e</sup> subit la mort à Césarée en Palestine, en 309 (on l'hon. le 5 mars); — le 3<sup>e</sup> fut envoyé par le pape Vitalien prêcher la foi dans la Grande-Bretagne, et y mourut en 720 (on l'hon. le 4 janv.); — le 4<sup>e</sup>, évêque de St-André en Écosse, subit le martyre en 874 (on l'hon. le 4 mars).

**ADRIEN I**, pape, né à Rome, élu en 772, mort en 795, se vit inquiété par Didier, roi des Lombards,

et fut vengé par Charlemagne, qui lui fit don d'une partie des états de Didier, notamment du Pérugin et du duché de Spolète (774). C'est sous son pontificat que se tint le 2<sup>e</sup> concile de Nicée, 787.

**ADRIEN II**, pape, né à Rome, fut élu en 867, après avoir refusé deux fois le pontificat. Il leva l'excommunication lancée contre Lothaire, roi de Lorraine, qui avait répudié sa femme; tint en 869 un concile à Rome contre Photius, patriarche de Constantinople, qu'il fit déposer; eut des démêlés avec l'empereur d'Orient Basile et avec le nouveau patriarche grec au sujet du schisme provoqué par Photius, et quelque différends avec Charles le Chauve, au sujet d'un évêque qui avait été condamné en France. Il mourut en 872.

**ADRIEN III**, pape, natif de Rome, élu en 884, mort des 885, maintint avec fermeté ce qui avait été fait contre Photius, patriarche de Constantinople.

**ADRIEN IV**, *Nic. Brakespear*, le seul pape anglais, né à Abbots-Langley, dans le Hertfordshire, était fils d'un mendiant et fut pendant quelque temps réduit lui-même à mendier. Étant venu en France, il entra comme domestique chez les chanoines de St-Ruf, près d'Avignon, se fit ensuite religieux dans ce couvent et en devint bientôt supérieur. Eugène III le fit cardinal d'Albano, et l'envoya comme légat en Danemark et en Norwège, où il réforma les mœurs du clergé. Élu en 1154, il eut à lutter contre ceux des Romains qui soutenaient Arnaud de Brescia, ainsi que contre Guillaume le Mauvais, qu'il fut forcé de reconnaître pour roi de Sicile, et contre l'empereur Frédéric qui avait envahi des biens de l'Église. Il mourut en 1159.

**ADRIEN V**, pape, né à Gênes, neveu d'Innocent IV, fut élu en 1276, mais mourut un mois après.

**ADRIEN VI**, *Adrien Boyers*, pape, fils d'un tisserand, né à Utrecht, en 1459, enseigna d'abord la théologie à Louvain, devint vice-chancelier de l'université de cette ville, fut précepteur de Charles-Quint, puis évêque de Tortose, remplit en Espagne les fonctions de vice-roi en l'absence de Charles-Quint, et fut enfin élevé à la papauté en 1522, par la protection de cet empereur. Il réforma quelques abus dans sa cour, ramena l'économie dans l'administration et tenta de rapprocher Charles-Quint et François I. Malheureusement, il mourut dès 1523.

**ADRUMÈTE**, *Sousa* ou *Hamamet*, v. maritime de l'Afrique anc., auj. ruinée, à 130 kil. S. de Carthage, dans la Byzacène, dont elle fut la capit. sous les Romains. avait été fondée par les Phéniciens. César y débarqua lorsqu'il porta la guerre en Afrique (47 av. J.-C.).

**ADUATICA** ou **ATUATUCA**. V. TONGRES.

**ADULE**, *mons Adula*, haute mont. des Alpes où Strabon place les sources du Rhin et de l'Adda. On croit que c'est le *St-Gothard* ou le groupe qui domine les passages du Splügen et du Bernardino.

**ADULIS**, *Arkiko* ou *Zulla*, v. d'Éthiopie, sur le golfe Arabe (mer Rouge), à 228 kil. N. E. d'Axum, et il est le port le plus fréquenté et le plus commerçant de cette côte. Ptolémée-Evergète y fit élever un célèbre monument, avec une inscription en son honneur qui nous est conservée par Cosmas Indicopleuste. Ce monument est connu sous le nom de *Monument Adulitain*. Ruines importantes.

**Æ**. Cherchez par E les art. qui ne seraient pas ici.

**ÆA**, île et v. de Colchide, à l'embouchure du Phasé. C'est là que la Fable place la résidence du roi Ætès et de Circé, sa sœur, ainsi que l'histoire de la Toison d'Or.—Anc. île de la mer de Toscane, réunie depuis à la terre ferme, forma le *Circeium promontorium*. On y place aussi la résidence de Circé.

**ÆDES**, c.-à-d. en grec *chانتres*, nom sous lequel on désigne les premiers poètes de la Grèce, surtout avant Homère. La plupart venaient de Thrace et étaient prêtres. Les plus célèbres sont Orphée, Linus, Musée, Eumolpe, et plus tard Thamyris, Phé-

mius, Démocodocus, qui sont nommés avec honneur par Homère dans l'*Odyssée*. A la différence des rhapsodes, qui récitaient les poésies des autres, les Ædes chantaient leurs propres poésies, en s'accompagnant de la cithare ou de la lyre.

**ÆDESIUS**, philosophe néoplatonicien du iv<sup>e</sup> siècle de notre ère, né en Cappadoce, étudia sous Jamblique et forma à Pergame une école célèbre, d'où sortirent Chrysanthe, Maxime d'Éphèse et Julien. Il prétendait avoir commerce avec les dieux. Il mourut dans un âge avancé. On trouve dans Eupnape de curieux détails sur ce philosophe.

**ÆETÈS**, roi de Colchide, fils du Soleil et de Persa, frère de Circé, fut père de Médée et d'Absyrte. Il régna à Æa du temps de l'expédition de Jason, et fut tué dans un combat livré sur le Pont-Euxin à la flotte des Argonautes.

**ÆGADES INSULE**. V. EGAEDES.

**ÆGE** ou **ÈGES**, nom de plusieurs v. grecques. Les plus connues sont : une v. de Macédoine, sur l'Erigon, à 35 kil. N. O. de Pella, — et une v. d'Achaïe, sur le golfe de Corinthe, à l'embouchure du Crathis, l'une des 12 qui formèrent dès l'origine la Confédération achéenne. Elle fut détruite de bonne heure par une inondation. V. ÆGIRA.

**ÆGIDIUS**, dit aussi le *comte Gilles*, était grand maître de la milice romaine dans les Gaules vers le milieu du v<sup>e</sup> siècle, et s'y était formé un petit État indépendant qui comprenait Beauvais, Soissons, Amiens, Troyes, Reims et leurs territoires. Childéric ayant été chassé du trône en 457, Ægidius fut choisi pour chef par les Francs, et sut maintenir son autorité pendant sept années; mais les guerres continuelles qu'il avait à soutenir et la dureté de son gouvernement lui ayant aliéné les esprits, les Francs l'abandonnèrent pour se rallier à Chilpéric. Ægidius se retira à Soissons, qui lui était resté fidèle. Il y mourut en 464, laissant à son fils Syagrius les débris de ses États. Pour les autres Ægidius. V. GILLES et COLONNE.

**ÆGIRA**, *Paleocastro*, v. et port d'Achaïe, une des 12 villes confédérées, reçut les habitants d'*Ægæ*, quand cette ville eut été ruinée par l'inondation.

**ÆGIRCIUM**, riv. d'Aquitaine, auj. le GERS.

**ÆGIUM**, *Vostitza*, v. d'Achaïe, sur le golfe de Corinthe, une des 12 de la confédération et celle où se tenaient les assemblées générales de la Ligue. C'est là que mourut Aratus. Ruines.

**ÆGOS-POTAMOS** (c'est-à-dire *fleuve de la chèvre*), auj. *Indjé-limen* ou *Galata*, petite riv. de la Chersonèse de Thrace, tombait dans l'Hellespont à quelques kil. au N. de Sestos. C'est à l'embouchure de cette riv. que Lysandre gagna sur les Athéniens, l'an 405 av. J.-C., la victoire navale qui mit fin à la guerre du Péloponèse.

**ÆLANA** ou **AILATH**, auj. *Akaba-el-Mesrim*, anc. v. de l'Arabie-Pétrée, sur la mer Rouge, au fond d'un petit golfe que cette mer forme au N. E. et qui recevait de là le nom d'*Ælanites sinus*. C'est un des ports d'où partaient les navires de Salomon.

**ÆLIA CAPITOLINA**, nom donné à Jérusalem par Adrien (*Ælius Adrianus*), après qu'il l'eut rebâtie en y élevant un temple à Jupiter *Capitolin*.

**ÆLIUS SEXTUS CATUS**, jurisconsulte romain, fut successivement édile, consul et censeur. Étant édile, 200 ans av. J.-C., il divulgua les formules du droit, dont les patriciens s'étaient jusque-là réservé la connaissance; la partie du droit qu'il fit connaître prit de lui le nom de *Droit Ælien*.

**ÆMILIA**, **ÆMILIUS**. V. EMILIE, EMILE.

**ÆMODÆ INSULE**, auj. les îles SHETLAND.

**ÆMONA**, v. de l'anc. Germanie, auj. LATBACH.

**ÆNARIA**, auj. *Ischia*, île volcanique de la Méditerranée, dite aussi *Pithécuse* et *Inarime*. Sources chaudes. C'est sous cette île, selon la Fable, que Typhée fut enseveli après avoir été foudroyé.

**ÆNEAS**. V. ÈNÉE. — **ÆNEAS SYLVIUS**. V. PIE II.

**ÆNÉSIDÈME**, philosophe sceptique de Cnossos en

Crète, vivait à Alexandrie à la fin du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Il renouela le pyrrhonisme, reproduisit sous des formes plus rigoureuses les *tropes* ou motifs de doute des sceptiques, et attaqua l'idée de cause. Il avait écrit 8 livres de *Discours sceptiques*, dont il ne reste que des extraits, conservés par Sextus Empiricus et Photius.—Gottl.-Ern. Schulze, philosophe sceptique allemand, a pris le nom d'Ænésidème dans plusieurs de ses écrits, par allusion à la doctrine que professait le philosophe grec.

ÆNOS, v. de Thrace, à l'emb. de l'Hèbre. V. ENOS.  
ÆPINUS (Fr.-Marie-Ulrich-Théod.), célèbre physicien, né en 1724, à Rostock, mort en 1802 à Dorpat en Livonie, enseigna la physique à St-Petersbourg. Il s'est surtout occupé d'électricité, et a beaucoup avancé cette partie de la science en y appliquant le calcul avec un grand succès. On a de lui *Tentamen theoriæ electricitatis et magnetismi*, 1759 (Petersbourg, 1 vol. in-4), dont Haüy a donné un *Abrégé* en 1787; *Réflexions sur la distribution de la chaleur sur la surface de la terre*, en latin, trad. en français, par Raoult, de Rouen; *Recherches sur la tourmaline*, 1762, et d'intéressants *Mémoires* fournis à l'Académie de St-Petersbourg.

AERSCHOOT, v. de Belgique (Brabant mérid.), à 15 kil. N. E. de Louvain, sur la Demer; 4232 hab. Titre de comté dès le XI<sup>e</sup> siècle, elle fut érigée en duché en 1533, après avoir passé par mariage dans la maison de Croi.

AERSCHOOT (Phil. de croi, duc d'). Il refusa d'entrer dans la confédération des nobles du Brabant contre Philippe II, roi d'Espagne, et même s'arma contre eux. Il fut nommé en 1577 burgrave d'Anvers, et bientôt après stathouder de Flandre. Ayant échoué dans ses efforts contre la maison d'Orange, il se retira à Venise, où il mourut en 1595.

ÆSIS, adj. l'*Esi* ou *Esino*, petite riv. d'Italie, séparait le Picenum de l'Ombrie, arrosait une ville d'Æsis, et tombait dans l'Adriatique.

ÆTHALIA ou ILVA, adj. l'île d'ELBE.

ÆTIUS, hérésiarque du IV<sup>e</sup> siècle, chef des *Æticiens*, né à Antioche, enseignait que le fils de Dieu n'est pas semblable à son père, renouvelant en cela les erreurs d'Arius. Condamné dans plusieurs conciles, il fut exilé par Constance. Julien le rappela. Il mourut à Constantinople en 366.

ÆTIUS, l'un des plus grands généraux des derniers temps de l'empire romain, vivait sous Valentinien III, empereur d'Occident. Il défendit longtemps les Gaules contre les invasions des Francs, des Bourguignons et autres barbares, puis il réunit ces peuples contre Attila, qu'il tailla en pièces dans les *champs Catalauniques* (près de Châlons), 451. Il eut avec le comte Boniface des démêlés sanglants, qui eurent pour résultat d'attirer les Vandales en Afrique (V. BONIFACE); il tua ce général de sa propre main dans un combat qu'il lui livra en Italie. Ætius fut lui-même assassiné par Valentinien, jaloux de sa gloire et de sa popularité, 454.

ÆTIUS, médecin grec, d'Amida, sur le Tigre, exerçait dans Alexandrie vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Il est auteur du *Tetrabiblos*, vaste compilation en 4 parties qui ont été subdivisées en 16 livres, et où il avait mis à contribution les plus grands médecins des âges antérieurs. On n'en a imprimé que les 8 premiers livres, Venise, 1534; il a été trad. en entier en latin par Cornaro et Montano, Ven., 1542.

AFFER (DOMITIUS), orateur latin, né à Nîmes l'an 16 av. J.-C., mort l'an 59 de notre ère, brilla au barreau de Rome, tint école, et eut la gloire de former Quintilien. Il se déshonora par ses flatteries et ses délations, et obtint ainsi la faveur des empereurs Tibère, Caligula et Claude, qui l'élevèrent aux honneurs. Il a été justement flétri par Tacite.

AFFRANCHI, *libertus*, esclave rendu par son maître à la liberté. Pour la condition des *Affranchis* et les divers modes d'*Affranchissement*, V. notre *Dictionnaire univ. des Sciences, des Lettres et des Arts*.

AFFRE (Denis-Aug.), archevêque de Paris, né en 1793 à St-Rome-de-Tarn, neveu de l'abbé Boyer, étudia au séminaire St-Sulpice, exerça les fonctions de grand vicaire à Luçon, Amiens et Paris, devint en 1839 coadjuteur de Strasbourg, avec le titre d'évêque *in partibus* de Pompéiopolis, et fut, en 1840, sacré archevêque de Paris. Il s'efforça de faire fleurir les études et fonda dans ce but la maison des Carmes. Le 25 juin 1848, ému du spectacle des discordes civiles, il voulut s'interposer entre les combattants au faubourg St-Antoine; mais la lutte, suspendue un instant par sa présence, s'étant tout à coup ranimée, il fut atteint d'une balle, partie d'une main inconnue; il mourut deux jours après. Animé jusqu'au dernier soupir des plus nobles sentiments, il répétait ces belles paroles : « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. » Un monument lui a été érigé dans la cathédrale. Outre des *Mandements* remarquables, on doit à Mgr Affre plusieurs ouvrages qui se distinguent par la solidité de l'instruction et la force de la logique : *Traité de l'administration temporelle des paroisses*, 1827, ouvrage qui fait autorité; *Essai sur la suprématie temporelle des papes*, 1829, où il combat les exagérations de Lamennais; *Traité de l'appel comme d'abus*, 1843, où il réfute des excès contraires; *Introduction philosophique à l'étude du christianisme*, 1844, dirigée contre le rationalisme moderne. Ce prélat était resté attaché aux maximes de l'Eglise gallicane. L'abbé Cruice a publié sa *Vie*, 1849.

AFGHANISTAN, *Drangione*, *Arachosie*, etc., région de l'Asie intérieure qui, jointe au Sistan, forme actuellement le roy. de Kaboul, est située entre l'Inde et la Perse, et limitée au N. par l'Etat de Hérat et l'Hindou-Kouch, à l'O. par la Perse, au S. par le Béloutchistan, à l'E. par le Pendjab. Elle se compose de 7 parties : Kaboul, Loghman, Djelalabad, Gaznah, Sivi, Kandahar, Farrâh, et pour capit. Kaboul. Les habitants, hommes très-belleux, se nomment eux-mêmes Afghans, c'est-à-dire *destructeurs* : ils formaient la majeure partie des armées des Gaznévides. Ils professent l'islamisme. — L'Afghan Mahmoud Gaury supplanta en 1155 les Gaznévides et commença la dynastie des Gaurides, qui subsista jusqu'à l'invasion de Gengis Khan (1225). Des chefs indigènes gouvernèrent le pays depuis la mort de Timour-Leng jusqu'en 1506, qu'il tomba au pouvoir des sophis de Perse. Au XVIII<sup>e</sup> s., les Afghans conquérèrent la Perse et prirent Ispahan (1722), mais bientôt ils furent assujettis eux-mêmes par Nadir (1737). En 1747, Ahmed-chah, l'un d'eux, fonda l'empire des Afghans qui comprend, outre l'Afghanistan propre, le Sistan, le Kachemir, le Pechaver, l'Hazareh, le Chikarpour, le Leïa, etc. Cet empire dans le temps de sa prospérité a pu avoir une population de dix millions d'âmes. D'horribles discordes intestines l'ont ensanglanté depuis 1793 et en ont préparé la ruine, ruine qui a été consommée en 1818 par les conquêtes de Runjet-Sing, roi de Lahore. Ce pays a été envahi par les Anglais en 1839, sous prétexte de s'opposer aux empiétements de la Perse; mais ils l'ont évacué dès 1841 après de grandes pertes.

AFIOUM-KARAHISSAR (c'est-à-dire le *Château noir de l'Opium*), *Apamea Cibotos*, v. d'Anatolie. ch.-l. d'un livah de même nom, à 280 kil. E. de Smyrne, sur une montagne isolée, et près de l'Akhar-sou; environ 40 000 hab. Jolie mosquée. Très-grand commerce d'opium; tapis et feutres, yataqans et armes à feu. Fondée par le roi de Syrie Antiochus Soter (V. APAMÉE), ou, suivant les Turcs, par le Seldjoudide Aladin. Elle fut le patrimoine d'Othman, le 1<sup>er</sup> des sultans ottomans.

AFRANCESADOS ou JOSEPHINOS, nom donné en Espagne à ceux qui en 1808 prêtèrent serment de fidélité à la constitution établie par les Français et au roi Joseph Napoléon. Exilés en 1814 par Ferdinand, ils ne purent rentrer qu'en 1820.

AFRANCIUS, poète comique latin, vivait env. 100

ans av. J.-C. Au lieu de s'en tenir, comme Plaute et Térence, à la simple imitation de la comédie grecque, il s'attacha à la peinture des mœurs de son pays et des ridicules de son siècle, et mit sur la scène des personnages romains, ce qui fit appeler ses pièces *togatz*. Il n'en reste que quelques fragments dans le *Corpus poetarum latinorum* de Maïtaire et dans les *Poete scenici* de Bothe.

AFRANCIUS (L.), lieutenant de Pompée, consul l'an 60 av. J.-C., combattit à Pharsale et à Thapse, fut pris après cette dernière bataille et mis à mort par ordre de César. 46, ou, selon une autre version, fut massacré par ses propres soldats.

AFRICANUS (Julius), historien grec du III<sup>e</sup> siècle, vivait à Emmaüs, en Judée. D'abord païen, il se convertit vers 231, et rédigea une *Chronographie*, qui embrassait toute l'histoire depuis Adam jusqu'au règne d'Héliogabale, et où il discutait plusieurs points de chronologie. Il n'en reste que des fragments cités par Eusèbe et par quelques Pères. On lui attribue les *Cestes*, espèce d'encyclopédie, que l'on trouve dans les *Mathematici veteres*, Paris, 1693, in-fol.

AFRIQUE, *Africa*, *Libya*, une des 5 parties du monde, est une grande presque île triangulaire d'env. 7550 kil. de long sur 7000 de large, liée à l'Asie par l'isthme de Suez. Elle a pour limites la Méditerranée au N., l'Océan Atlantique à l'O., la mer des Indes, la mer d'Oman et la mer Rouge à l'E. On lui donne 60 millions d'hab. Elle se divise en 5 grandes régions naturelles : 1<sup>o</sup> le Maghreb ou Barbarie au N. et N. O.; 2<sup>o</sup> la région du Nil au N. E.; 3<sup>o</sup> la Nigritie entre le Maghreb et l'Afrique australe; 4<sup>o</sup> l'Afrique australe au S. et au S. O.; 5<sup>o</sup> l'Afrique orientale à l'E. et au S. E. Chaque région comprend beaucoup d'États ou de régions secondaires, parmi lesquels 20 principaux, savoir : 1<sup>o</sup> dans le Maghreb, Maroc, l'Algérie, Tunis, Tripoli; 2<sup>o</sup> dans la région du Nil, l'Égypte, la Nubie, l'Abysinie, le Kordofan et le Darfour; 3<sup>o</sup> dans la Nigritie, le Soudan ou Nigritie proprement dite, le Sénégal, la Guinée, le Congo; 4<sup>o</sup> dans l'Afrique australe, la colonie du Cap, le pays des Hottentots, la Cimbébarie; 5<sup>o</sup> dans l'Afrique orientale, la Cafrerie, Zangébar, le Monomotapa, Mozambique, la côte d'Ajan (pour les possessions européennes, V. ci-après les art. AFRIQUE ANGLAISE, etc.)

Les principales îles sont les Canaries, les îles du Cap-Vert, Ste-Hélène, les îles Maurice et de la Réunion, Madagascar, les Seychelles, Socotora, Kerguelen. Les principaux détroits sont ceux de Gibraltar, au N. O.; de Bab-el-Mandeb, au N. E.; le canal de Mozambique, à l'E. Les caps sont : le cap Bon, au N. de l'État de Tunis; Bojador et le cap Blanc, à l'O. du Sahara; ceux des Palmes, des Trois-Pointes, dans la Guinée; de Bonne-Espérance et des Aiguilles, au S.; de Gardafui, sur la côte d'Ajan. Les grandes chaînes de montagnes sont : l'Atlas, qui traverse la Barbarie parallèlement à la Méditerranée, les montagnes de Kong entre la Guinée et la Nigritie, les monts Alkumr ou El-Kamar, ou de la Lune, au S. de l'Abysinie. Les principaux fleuves sont : le Nil, le Sénégal et la Gambie, le Niger ou Djoliba, le Zaïre, l'Orange, le Coanza et le Zambèze. On y remarque les lacs Tchad, Dembea, Ngami, Ukérévè. L'Afrique est presque tout entière sous la zone torride : aussi la chaleur y est-elle dévorante. Une grande partie de ce continent se compose de plaines brillantes, remplies d'un sable fin et mouvant, et parsemées de loin en loin de quelques vertes oasis. Une foule d'animaux féroces (lions, tigres, panthères, rhinocéros) habitent cette contrée, avec les éléphants, les girafes, les antilopes et les gazelles. Elle abonde également en crocodiles, en serpents et produit d'innombrables insectes. Une végétation puissante se développe sous l'influence du soleil des tropiques : on y trouve d'immenses végétaux, tels que le baobab, le bambou, le palmier, etc. La race nègre prédomine et occupe tout le centre et une grande

partie du S.; viennent ensuite au N. les familles égyptienne, abyssinienne, nubienne, kabyle et maghrébine. L'Afrique possède une très-grande variété d'idiomes, mais l'arabe est généralement entendu dans tout le N. Le fétichisme règne chez la plupart des Africains de race nègre; le mahométisme est professé dans tout le N.; on y trouve aussi des peuples chrétiens (en Égypte et en Abysinie), ainsi que des Juifs. La civilisation est peu avancée; le commerce intérieur, qui est peu actif, se fait par caravanes; les Européens seuls font le commerce extérieur, qui a surtout pour objet la poudre d'or, le cuivre, le natron, le sel, l'ivoire, le corail, la gomme, le maroquin, les plumes d'autruche, le riz, le froment, le poivre, l'indigo, les dattes, le séné, l'aloès, les arachides, etc. Longtemps le principal commerce fut celui des esclaves. — L'Afrique est encore aujourd'hui moins connue des 5 parties du monde. Les Romains et les Grecs n'avaient pénétré que dans le N.; on prétend que les Phéniciens firent le tour de l'Afrique, mais rien n'est moins prouvé. Les conquêtes des Arabes, à partir du VI<sup>e</sup> siècle, étendirent la connaissance des régions du N. et de l'E. Au XV<sup>e</sup> siècle, les Portugais firent connaître toutes les côtes de l'Afrique et ouvrirent le chemin des Indes par le cap de Bonne-Espérance. Enfin, au XVII<sup>e</sup> siècle on essaya d'explorer l'intérieur de ce continent. Les voyages de Houghton, Mungo Park, Burkhardt, Caillaud, Caillié et Barth, dans la Nigritie, de Combes, Tamisier et Speke en Nubie et en Abysinie, de M. Livingstone dans la Cafrerie, ont jeté quelque lumière sur ces contrées.

AFRIQUE ANCIENNE, *Africa*, *Libya* des Grecs. Ce mot avait trois sens et désignait :

1<sup>o</sup> Le continent même ou plutôt ce que les anciens en connaissaient;

2<sup>o</sup> Le diocèse d'Afrique, formé au IV<sup>e</sup> siècle, qui comprenait les Mauritanies, la Numidie, l'Afrique propre et la Tripolitaine;

3<sup>o</sup> La prov. romaine d'Afrique, dite aussi Afrique propre, Afrique proconsulaire et Zeugitane; prov. du diocèse d'Afrique, entre la Méditerranée au N. et à l'E. et la Numidie à l'O. (auj. État de Tunis et partie de celui de Tripoli); elle eut pour ch.-l. Utique, et plus tard Carthage.

AFRIQUE ANGLAISE. Les possessions de la Grande-Bretagne en Afrique comprennent : 1<sup>o</sup> l'importante colonie du cap de Bonne-Espérance, 2<sup>o</sup> des établissements en Sénégambie, à Sierra-Leone, en Guinée, sur la côte d'Or et la côte des Esclaves; 3<sup>o</sup> les îles de l'Ascension, de Ste-Hélène, de Tristan-d'Acunha, dans l'océan Atlantique; 4<sup>o</sup> les Seychelles, les Amirantes, l'île Maurice, dans la mer des Indes.

AFRIQUE ANGLO-AMÉRICAINE, petit établissement formé par la société américaine de colonisation, à l'E. du cap Mesurado en Guinée, comprend les 2 petites v. de Libéria et de Caldwell.

AFRIQUE ESPAGNOLE. Elle consiste en 3 parties : 1<sup>o</sup> les présides des côtes du Maroc, savoir Ceuta, Mellilla, Alhucemas, Penon de Velez; 2<sup>o</sup> l'archipel des Canaries, 3<sup>o</sup> Fernando-Po et Annobon.

AFRIQUE FRANÇAISE. Elle se compose de 3 parties : 1<sup>o</sup> l'Algérie; 2<sup>o</sup> divers établissements au Sénégal (St-Louis, Gorée, le roy. d'Oualo); 3<sup>o</sup> l'île de la Réunion, celles de Ste-Marie, Mayotte, Nossi-Bé et quelques points de Madagascar. Maurice ou l'île de France et les Seychelles étaient jadis à la France.

AFRIQUE HOLLANDAISE. Elle comprenait avant 1815 la colonie du Cap, mais ne se compose plus aujourd'hui que de quelques forts en Guinée (chez les Achantis), et de la ville d'Elmina, sur la côte de Guinée.

AFRIQUE PORTUGAISE. Elle forme 5 gouvernements : 1<sup>o</sup> gouv. de Madère (l'île de ce nom); 2<sup>o</sup> gouv. du cap Vert (l'archipel du cap Vert, plus quelques districts du continent vis-à-vis); 3<sup>o</sup> gouv. de Santomé et do Principe (les 2 îles ainsi nommées); 4<sup>o</sup> gouv. d'Angola (une grande partie du Congo); 5<sup>o</sup> gouv. de Mozambique.

**AFRIQUE TURQUE.** Elle embrassait jadis l'Égypte, Tripoli, Tunis, Alger. Auj. l'Égypte est presque indépendante; l'Algérie appartient à la France; depuis longtemps Tunis, Tripoli, ne reconnaissent que nominalelement la suzeraineté du sultan.

**AFROUN (P'),** mont de l'Algérie, à l'extrémité E. de la prov. d'Alger, à quelques kil. au S. O. de Bougie; elle a 1900<sup>m</sup> de haut.

**AFZÉLIUS (Adam),** botaniste suédois, né en 1750, m. en 1837, était professeur de botanique à l'université d'Upsal. Il a publié l'*Autobiographie de Linné* (Berlin, 1826, en allemand), et décrit la Flore de Sierra-Leone, pays qu'il explora de 1792 à 1793.

**AGA, AGHA,** nom donné par les Turcs au commandant d'une troupe, s'appliquait spécialement jadis au chef des janissaires.

**AGADIR, V.** et port du Maroc, sur l'Atlantique, à 244 kil. S. O. de Maroc; c'est le meilleur port de de l'empire. Cette v. appartient longtemps aux Portugais, qui l'appelaient *Ste-Croix*; elle leur fut enlevée par les Maures en 1536. S'étant révoltée contre Sidi-Mahomet, elle fut prise, ruinée, et ses habitants transférés à Mozador (1773).

**AGAG,** roi des Amalécites, fut battu par Saül, qui lui fit grâce contre l'ordre de Dieu. Samuel, après avoir reproché à Saül cette désobéissance, mit lui-même Agag à mort devant l'autel du Seigneur.

**AGAMÉE,** architecte du temple de Delphes, frère de Trophonius. V. TROPHONIUS.

**AGAMEMNON,** roi d'Argos et de Mycènes, fils de Plisthène et petit-fils d'Atrée, avait épousé Clytemnestre, sœur d'Hélène. Il fut élu généralissimo des Grecs dans la guerre de Troie; ce qui le fait appeler le *roi des rois*. Retenu à Aulis par les vents contraires, il sacrifia sa fille Iphigénie pour obtenir des dieux un vent favorable. Ses dévotés avec Achille furent longtemps funestes à la cause des Grecs et retardèrent la prise de Troie; ils ne cessèrent que quand Agamemnon eut rendu au héros l'esclave Briséis, qu'il lui avait enlevée. A son retour dans Argos, il fut assassiné par Clytemnestre, qu'Égisthe avait séduite. Oreste, son fils, vengea sa mort. On place le règne d'Agamemnon de 1280 à 1270 av. J.-C. On doit à Eschyle, Nép. Lemercier et Alfieri de belles tragédies d'*Agamemnon*.

**AGANIPPE,** source consacrée aux Muses, coulait au pied de l'Hélicon et allait grossir le Permesse.

**AGAPES (du grec agapé, amitié),** repas que les premiers chrétiens célébraient en commun dans l'église en mémoire du dernier festin que Jésus fit avec les apôtres, lorsqu'il institua l'Eucharistie. Ces repas furent abolis au 1<sup>er</sup> siècle, à cause des abus qui commençaient à s'y glisser.

**AGAPETI (S.),** pape de 535 à 536, alla à Constantinople pour réconcilier Théodat, roi goth, avec Justinien, et refusa d'y nommer un patriarche eutychéen. On l'honore le 20 septembre.

**AGAPET II,** pape de 946 à 956, appela à Rome l'empereur Othon pour le défendre contre Bérenger II, qui voulait se faire roi d'Italie, et apaisa par sa modération les discordes de plusieurs princes.

**AGAPET,** diacre de Constantinople, adressa à Justinien, lorsqu'il monta sur le trône, un ouvrage intitulé *Scheda regia, sive de officio regis*, qui contenait des conseils sur les devoirs d'un prince chrétien. Cet ouvrage, imprimé en 1509 à Venise, grec-latin, in-8, a été traduit plusieurs fois, entre autres par Louis XIII dans sa jeunesse, Paris, 1612, in-8.

**AGAR,** femme égyptienne, était servante de Sara, qui la donna pour femme du second ordre à Abraham. Elle devint mère d'Ismaël et s'enorgueillit; Sara, mécontente et jalouse, la chassa avec son fils.

**AGATHA, Agde,** v. de la Gaule Narbonnaise, chez les *Atacini*, près de Pemb. de l'*Arauris* (Hérault), fut fondée par les Massiliens, qui lui donnèrent le nom grec d'*Agathé Tyché*, c.-à-d. bonne fortune.

**AGATHARCHIDE,** géographe de Chide, né vers l'an 150 av. J.-C., fut secrétaire et lecteur du roi

Ptolémée Alexandre. Il avait écrit un *Périple de la mer Rouge*, des *Traités de l'Asie, de l'Europe*, etc. Il ne reste de lui que des fragments du *Périple*, recueillis par Hudson dans ses *Geographi minores*, et commentés par Gosselin dans ses *Recherches sur la Géographie*. On le croit aussi auteur d'une *Histoire de Perse*, dont on trouve quelques fragments dans les *Excerpta historica*, Francfort, 1559, et dans les *Fragments historiques* de la collection de Didot, publiés par Miller, 1848.

**AGATHIE (Ste),** vierge et martyre de Palerme, mourut des suites des tortures que lui fit souffrir Quintianus, gouverneur de Sicile, en 251. Les Siciliens l'ont en grande vénération. On l'hon. le 5 fév.

**AGATHIÈMÈRE,** écrivain grec du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C., est auteur d'un abrégé de la *Géographie* de Ptolémée intitulé *Hypotyposes geographicæ* (grec-latin, Amsterdam, 1671).

**AGATHIAS,** dit le *Scolastique*, historien grec du 6<sup>e</sup> siècle après J.-C., a écrit une *Histoire du règne de Justinien* (de 527 à 565) en 5 livres, qui fait suite à celle de Procope. Elle fait partie de la *Collection byzantine* et a été trad. en franc. par le président Cousin. Agathias composa aussi une *Anthologie* en 7 livres, publiée à Paris, grec-latin, 1060, in-fol., et plus. fois réimprimée. V. ANTHOLOGIE.

**AGATHIOCLE,** tyran de Sicile, né vers 361 av. J.-C. à Thiermes, près d'Himère, était fils d'un potier. Il s'éleva du rang de simple soldat à celui de général, se rendit maître de Syracuse par l'intrigue et la violence (317), y abolit les dettes et partagea les terres. Il fit avec succès la guerre aux Carthaginois, les expulsa de la Sicile, qu'il rangea tout entière sous son pouvoir, alla les attaquer jusqu'en Afrique (310), et brûla ses vaisseaux en débarquant, pour mettre ses soldats dans la nécessité de vaincre. Peu d'années après, il rappela lui-même les Carthaginois en Sicile pour l'aider à triompher d'une insurrection redoutable, et leur rendit la plupart de leurs anciennes possessions. Il venait de conquérir le Bruttium, lorsqu'il périt, empoisonné par son petit-fils Archagathe, à 72 ans, 289 av. J.-C. Voltaire a fait une tragédie d'*Agathocle*; c'est sa dernière.

**AGATHON,** poète dramatique d'Athènes, contemporain et rival d'Euripide, remporta le prix en 416 av. J.-C. et mourut vers 400, dans la force de l'âge. Il composa des tragédies d'*Erope*, de *Thyeste*, de *Téléphe*, etc., qui ne nous sont pas parvenues; il y donnait l'exemple de prendre ses sujets en dehors des traditions mythologiques ou historiques, et de mettre sur la scène des personnages allégoriques. Il composa aussi des comédies, entre autres la *Fleur*, citée par Aristote. On reprochait à ce poète l'abus de l'antithèse. Agathon est un des principaux interlocuteurs du *Banquet* de Platon. Il ne reste de lui que quelques vers, recueillis par Grotius et par Ritschl, Leips., 1828.

**AGATHON (S.),** pape, natif de Palerme, élu en 678, mort en 682, condamna les Monothélites dans un concile et cessa le premier d'acquiescer le tribut que chaque pape payait aux empereurs au moment de son élection. L'Église latine le fête le 10 janvier.

**AGATHYRSES,** anc. peuple sarmate, placé par Hérodote dans les monts Karpathes, par Pline dans la Scythie d'Europe, existait encore du temps d'Ammien, qui le place près du Volga. Attila les soumit et leur donna un de ses fils pour roi.

**AGAUNUM,** v. des *Nantuates*, auj. ST-MAURICE.

**AGAVÉ,** fille de Cadmus et mère de Penthée. V. PENTHÉE.

**AGDE, Agatha,** ch.-l. de cant. (Hérault), sur l'Hérault, à 51 kil. S. O. de Montpellier, à 21 k. E. de Béziers; 9747 hab. Tribunal, collège, port marchand. École de navigation, cabotage très-actif, station. Il s'y tint un concile en 506. V. AGATHA.

**AGE D'OR, D'ARGENT,** etc. V. AGES.

**AGEDINCUM,** v. de Gaule, est auj. SENS, ou, selon quelques-uns, mais moins probable, PROVINS.

**AGEN**, *Aginum*, ch.-l. du dép. du Lot-et-Garonne, sur la r. dr. de la Garonne, à 610 kil. S. O. de Paris, à 714 kil. par chemin de fer; 17263 h. Evêché, cour impér., lycée. Belle cathédrale, beau pont-canal, promenade du *Gravier*. Grand commerce, serges renommées, teinturerie pour écarlate; excellentes prunes.—Ancienne capitale des *Nitiobriges*; ville prétorienne sous l'empire; prise et reprise par les Goths, les Huns, les Burgundes, les Sarrasins; appartient successivement aux rois de France, aux ducs d'Aquitaine, aux rois d'Angleterre, aux comtes de Toulouse; fut la capit. de l'Agénois et souffrit beaucoup au xvi<sup>e</sup> siècle pendant les guerres de religion. Patrie de B. Palissy, J. J. Scaliger, de Lacépède et du poète contemporain Jasmin.

**AGENICUM**, la même v. qu'*Agedincum*.

**AGÉNOIS**, anc. prov. de Guyenne, entre le Périgord, le Quercy, le Condomois, la Lomagne et le Bazadais; 80 kil. de long sur 40 de large. Pâturages, grâins, beaucoup de vin. On y trouvait, outre Agen, qui en était le ch.-l., Villeneuve-d'Agny, Marmande, Aiguillon, Conchens, Clérac, Duras, Lauzun.—Comté dès le ix<sup>e</sup> siècle, l'Agénois fut donné en apanage par Charles IX à sa sœur Marguerite et réuni à la couronne en 1592. Il fait auj. partie du dép. de Lot-et-Garonne.

**AGÉNOR**, roi de Phénicie vers 1560 av. J.-C., fut père de Cadmus et d'Europe.

**AGES**. Les poètes de l'antiquité distinguaient 4 âges, dans lesquels les hommes allèrent sans cesse en empirant : 1<sup>o</sup> l'*Age d'or*, qui s'écoula immédiatement après la création de l'homme et lorsque Saturne régna dans le ciel : c'est un temps d'innocence, de justice, d'abondance et de bonheur; la terre jouit d'un printemps perpétuel, et les champs produisaient sans culture; 2<sup>o</sup> l'*Age d'argent*, qui commença lorsque Saturne, chassé du ciel, vint chercher un refuge sur la terre, et que Jupiter lui eut succédé : on éprouva les premières vicissitudes des saisons; il devint nécessaire de cultiver la terre et de pratiquer les arts pour satisfaire aux besoins naissants; les hommes commencèrent à déchoir de leur première innocence et à perdre une partie de leur bonheur; 3<sup>o</sup> l'*Age d'airain*, qui commença lorsque Saturne eut quitté la terre : cet âge est encore un mélange de bien et de mal, mais le mal commence à dominer, la propriété s'établit et avec elle naissent la rapine et la guerre; 4<sup>o</sup> l'*Age de fer*, signalé par le débordement de tous les excès et de tous les crimes : la terre ferme son sein; la déesse de la justice, Astrée, fuit épouvantée et retourne dans les cieux. On connaît les belles descriptions qu'Hésiode et Ovide ont données des quatre âges.

Les historiens divisent l'histoire en 3 grands âges : les *Temps anciens*, jusqu'à la chute de l'empire d'Occident, en 476; le *Moyen âge*, de 476 à la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453; et les *Temps modernes*, depuis 1453 jusqu'à nos jours.

**AGÉSANDRE**, habile sculpteur de Rhodes, auteur du beau groupe de *Laocoon* qui fut retrouvé sous Jules II, et que l'on admire comme un des chefs-d'œuvre de la statuaire antique. On n'est pas d'accord sur le temps où vécut cet artiste : les uns le rapportent à l'époque la plus brillante de la Grèce (iv<sup>e</sup> siècle av. J.-C.); les autres le placent sous les premiers empereurs romains. Pline l'Ancien cite et décrit le *Laocoon* (*Hist. naturelle*, liv. XXXVI, ch. v).

**AGÉSILAS**, roi de Sparte, de la race des Proclides, fils d'Archidamus, monta sur le trône l'an 400 av. J.-C., à l'exclusion de son neveu Léotycheide, qu'il fit déclarer bâtard. Il vainquit successivement les Perses, qu'il alla attaquer en Asie (395), et sur lesquels il conquit une partie de l'Asie-Mineure; les Bœtiens, les Argiens et les Athéniens, ligés contre lui, à Coronée (394), où il fut blessé. Il défendit la Laconie contre Epaminondas (369), mais fut battu par ce général à Mantinée (363). A l'âge de 80 ans, il alla au secours de Tachos, roi d'Égypte, qui était en

guerre contre Artaxerce : il mourut en revenant de cette expédition, l'an 361. Agésilas était petit, boiteux et laid; mais son courage et sa grandeur d'âme effaçaient ses imperfections physiques. Cornélius Népos et Plutarque ont écrit sa *Vie*; Xénophon a composé son *Éloge*.

**AGÉSIPOLIS**. Sparte eut 3 rois de ce nom, de la race des Agides. Le 1<sup>er</sup> fils de Pausanias, lui succéda l'an 397 av. J.-C. Il remporta une grande victoire sur les Mantiniens, et mourut l'an 380.—Le 2<sup>e</sup>, fils de Cléombrote, ne régna qu'un an, 371.—Le 3<sup>e</sup>, étant encore très-jeune au moment de son avènement, l'an 219, fut mis sous la tutelle de Cléomène et de Lycourgue; ce dernier lui ravit la couronne.

**AGGÉE**, un des 12 petits prophètes, revint de Babilone avec Zorobabel et prophétisa à Jérusalem vers 530 av. J.-C. Il encouragea les Juifs à rebâtir le temple, en prédisant que le second serait plus illustre que le premier.

**AGGERSHUUS**, grand gouv. de la Norvège, le plus étendu de tous, a pour bornes la Suède, le Drontheim et le Cattegat; il est arrosé par la Drammen, et compte environ 500 000 hab.; ch.-l. Christiania, capit. de toute la Norvège. Il tire son nom d'un château-fort, dit *Aggershuus*, situé au fond de la baie de Christiania, à 20 kil. N. de cette v., et qui a longtemps été le ch.-l. de la prov. Ce gouv. renferme de riches mines d'argent, de cuivre et de fer.

**AGHABLY**, v. du Sahara, capit. de l'oasis de Toutat, par 27° 40' lat. N. et 1° 30' long. O., sur la route de Tripoli à Tombouctou.

**AGHADES**, v. du Sahara, par 18° 40' lat. N. et 11° 2' long. E., capit. d'une oasis du même nom et de tout le roy. d'Asben, au S. de l'État de Tripoli, est plus grande que Tripoli même. Elle sert d'entrepôt pour le commerce de la partie orient. du désert. Elle compta jadis jusqu'à 50 000 hab.; elle n'en a plus guère que 8000. Elle appartient aux Touariks.

**AGHMAT**, v. du Maroc, à 50 kil. S. E. de Maroc, était la capit. des Almoravides, et fut prise en 1128 par les Almohades. Auj. fort déchu.

**AGHRIM**, vge d'Irlande (Connaught), à 40 kil. E. de Galway. Les troupes de Jacques II y furent battues le 22 juillet 1691 par celles de Guillaume III. On nomme aussi cette bataille *bataille de Kilkonnel*, du nom d'un village voisin.

**AGIDES** ou **EURYSTHÉNIDES**, une des deux branches royales qui régnaient conjointement à Sparte, tire son nom d'Agis, roi en 1060 av. J.-C. Elle était opposée à celle des Proclides ou Eurypontides. V. SPARTE.

**AGILA**, roi des Visigoths d'Espagne, 540-554, fut, après 5 ans de règne, massacré par ses sujets, qu'il avait révoltés par sa tyrannie. V. ATHANAGILDE.

**AGILOLFINGES**, 1<sup>re</sup> dynastie des ducs de Bavière, ainsi nommée d'un guerrier bavarois nommé Agilolf ou Agilulph, qui se couva vers 530 le joug des Ostrogoths, et rendit la Bavière indépendante. Tassillon III fut le dernier des successeurs d'Agilolf. Charlemagne l'enferma dans un couvent et réunit la Bavière à son empire, 788.

**AGILULPHE**, duc de Turin, devint roi de Lombardie en 591, par son mariage avec Théodelinde, veuve du dernier roi, Autharis. Il fit la guerre avec succès contre plusieurs princes révoltés, contre le pape et l'emp. d'Orient Phocas, et prit Crémone, Mantoue et Padoue. Il m. en 615, après s'être fait catholique.—Héros bavarois. V. AGILOLFINGES.

**AGINCOURT** (SEROUX D'), antiquaire, archéologue et numismate, né en 1730, à Beauvais, mort en 1814, à Rome, fut fermier général sous Louis XV, et amassa une brillante fortune qu'il consacra tout entière à l'étude et à la culture des beaux-arts. Après avoir visité l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, il se fixa à Rome en 1779, et s'y lia avec le cardinal Bernis et le chevalier d'Azara. Il y rédigea l'*Histoire de l'Art par les Monuments depuis le iv<sup>e</sup> siècle jusqu'au xvi<sup>e</sup>* (Paris, 6 vol. in-fol., avec

325 planches, 1809-1823) : c'est le plus riche répertoire que l'on ait en ce genre.

**AGINNUM**, adj. *Agen*, v. capit. des *Nitiobriges*, peuple de l'Aquitaine, au S. des *Petrocorii*.

**AGIS**, nom de 4 rois de Sparte, dont un seul de la race des Agides, et 3 de celle des Proclides : Agis, fils d'Eurysthènes, succéda à son père vers l'an 1060 av. J.-C. On ne sait rien de son règne. C'est de lui que vient le nom d'*Agides*, donné à l'une des deux races qui régnaient conjointement à Sparte.

**AGIS I.** de la race des Proclides, fils d'Archidamus, régna de 427 à 400 av. J.-C., battit les Argiens à Mantinée, et obtint plusieurs avantages sur les Athéniens pendant la guerre du Péloponèse.

**AGIS II**, fils d'Archidamus II, roi de 338 à 330 av. J.-C., tenta de délivrer la Grèce du joug des Macédoniens, et périt dans une bataille contre Antipater, lieutenant d'Alexandre, après avoir fait des prodiges de valeur.

**AGIS III**, le plus célèbre des rois qui ont porté ce nom, monta sur le trône l'an 244 av. J.-C. Il tenta de remettre en vigueur les lois de Lycurgue, proposa d'abolir les dettes et de faire un nouveau partage des terres; mais il échoua dans ses desseins par l'opposition de son collègue, le roi Léonidas, et par la perfidie de ceux mêmes à qui il avait donné sa confiance. Arraché d'un temple où il s'était réfugié, il fut étranglé dans sa prison par l'ordre des époures, l'an 239 av. J.-C. Plutarque a écrit sa *Vie*.

**AGLABITES**, dynastie musulmane, qui s'éleva sur les ruines des califes de Bagdad et régna environ 109 ans sur le pays qui s'étend de l'Égypte jusqu'à Tunis, eut pour chef Ibrahim-Ben-Aglab, qui fut nommé, vers l'an 800 de J.-C., gouverneur de l'Afrique par Haroun-al-Raschid. Ils siégeaient à Kairouan, près de Tunis. Ils envahirent la Sicile dès 827, et prirent successivement Agrigente, Palerme, Syracuse (878), qu'ils détruisirent. Leur dernier chef, Ziadat-Allah, fut dépouillé de ses États en 909 par les califes fatimites, qui gouvernaient l'Égypte. M. Noël Desvergers a écrit *l'Histoire des Aglabites*, Paris, 1843.

**AGLAE**, l'une des trois Grâces. V. GRACES.

**AGLIE**, v. du Picmont (Ivrée), à 15 kil. S. O. d'Ivrée; 3300 h. Château royal, musée d'antiquités.

**AGNADEL**, bourg de Lombardie (Lodi), à 15 kil. N. E. de Lodi, est célèbre par les victoires qu'y remportèrent Louis XII sur les Vénitiens (1509), et le duc de Vendôme sur le prince Eugène (1705).

**AGNAN** ou **AGNAN (S.)**, *Anianus*, évêque d'Orléans de 391 à 453, sauva la v. d'Orléans assiégée par Attila, 450. On attribue à ses prières le secours inespéré que la ville reçut d'Aétius et des Visigoths. L'Église l'honore le 17 novembre.

**AGNANO** (lac d'), *Anianus lacus*, à 7 kil. O. S. O. de Naples, occupe le bassin d'un ancien cratère; ses eaux sont sans cesse en ébullition. Près de là se trouve la fameuse *grotte du Chien*. V. ce nom.

**AGNÈS** (Ste), jeune vierge de Palerme, subit le martyre à Rome en 304, à 13 ans, lors de la persécution de Dioclétien. Prudence a chanté son martyre; le Tintoret et le Dominiquin l'ont représenté sur la toile. On la fête le 21 janvier.

**AGNÈS D'AQUITAINE**, fille de Guillaume V, duc d'Aquitaine, épousa en 1013 Henri III, empereur d'Allemagne, et fut mère de l'emp. Henri IV. A la mort de son mari, elle gouverna au nom de son fils, âgé de 6 ans; dépouillée du pouvoir en 1062, elle se retira à Rome, où elle mourut en 1077.

**AGNÈS DE FRANCE**, fille du roi de France Louis le Jeune, fut mariée en 1180, dès l'âge de 9 ans, à Alexis Comnène le Jeune, empereur de Constantinople; deux ans après, elle se vit forcée d'accepter la main d'Andronic Comnène, qui avait fait mourir Alexis et avait usurpé le trône.

**AGNÈS DE MÉRANIE**, reine de France, fille de Berthold, duc de Méranie, fut épousée en 1196 par Philippe-Auguste qui venait de répudier Ingelburge;

mais les censures de l'église obligèrent ce prince à l'éloigner pour reprendre sa première femme. Agnès, retirée à Poissy, y mourut de douleur en 1201. Elle avait eu du roi un fils, Philippe Hurepel. M. Ponsard a fait une tragédie d'*Agnès de Méranie*.

**AGNÈS D'AUTRICHE**, fille de l'empereur Albert I, née en 1280, vengea la mort de son père qui avait été assassiné (1308), en immolant près de 1000 victimes. Elle avait épousé en 1296, André III, roi de Hongrie; mais elle devint veuve après un an de mariage. En 1310, elle fonda en Suisse un monastère où elle s'enferma; elle y mourut en 1364.

**AGNÈS SOREL** ou **SURELLE**, dame célèbre par sa beauté et les qualités de son esprit, fille de Sorel de St-Gérard, gentilhomme attaché à la maison du comte de Clermont, naquit vers 1410 au village de Fromenteau en Touraine. Elle était fille d'honneur d'Isabeau de Lorraine, duchesse d'Anjou, lorsque cette dame eut occasion de venir à la cour de Charles VII pour solliciter une grâce (1431). Charles devint bientôt éperdument amoureux d'Agnès, la fixa à sa cour en la nommant dame d'honneur de la reine, et en fit bientôt sa maîtresse. Agnès n'usa, dit-on, de l'ascendant qu'elle avait sur le roi que pour le déterminer à sortir du honteux repos dans lequel il languissait pendant que les Anglais s'emparaient de ses États (V. CHARLES VII), et elle contribua ainsi puissamment au salut de la France. Le roi la combla de faveurs et lui donna entre autres présents le château de Beauté, sur les bords de la Marne (près de St-Maur), d'où elle prit le nom de *dame de Beauté*. La reine elle-même lui montra toujours un sincère attachement. En 1445, Agnès, insultée par le dauphin (depuis Louis XI), quitta la cour et alla vivre à Loches, où Charles VII lui avait fait bâtir un château. Elle mourut en 1450, à Jumièges, où elle était venue trouver le roi; on la crut empoisonnée par le dauphin. Par allusion à son nom, elle portait dans ses armes un *sureau* d'or.

**AGNÈS** (la Mère). V. ARNAULD (AGNÈS).

**AGNESI** (Maria-Gaetana), née à Milan en 1718, morte en 1799, était fille d'un professeur de mathématiques à Bologne, qui l'initia de bonne heure à l'étude des hautes sciences. Elle y réussit si bien qu'en 1750 le pape Benoît XIV l'autorisa à remplacer son père dans son cours public. Elle a publié en latin des *Institutions analytiques*, qui ont été trad. par d'Anthelmy, avec notes de Bossut, sous ce titre : *Traité élémentaire du calcul différentiel et du calcul intégral*, Paris, 1775, in-8.

**AGNOLO** (BACCIO d'), sculpteur et architecte florentin, né en 1460, mort en 1543, fut le contemporain et l'ami des Raphaël et des Michel-Ange. Il commença par sculpter et ciseler en bois, et s'adonna ensuite à l'architecture. Florence lui doit le palais Bartolini et quelques autres édifices remarquables par leur élégance et leur solidité. Plusieurs sont ornés de ses sculptures en bois. Il laissa trois fils, auxquels il transmit une partie de ses talents.

**AGNONE**, v. du roy. d'Italie (Molise), à 27 kil. d'Isernia; 8000 hab. Elle a 7 églises et 5 monts de piété. Fabriques d'articles en cuivre.

**AGOBARD**, archevêque de Lyon en 813, mort en 840, prit part à la révolte de Lothaire contre Louis le Débonnaire, et fut en conséquence déposé par le concile de Thionville en 835; mais, ayant reconnu ses torts, il fut rétabli peu après. C'était un homme éclairé pour ces temps : il fit abroger la loi Gombette, qui autorisait les duels juridiques; il écrivit contre les épreuves de l'eau et du feu et contre la croyance aux sorciers. Il a laissé plusieurs écrits qui ont été publiés par Baluze, 1666, 2 vol. in-8.

**AGOENA**, riv. des États sardes, se jette dans le Pô entre la Sesia et le Terdoppio, après avoir baigné Borgomanero, Novare, Mortara. Sous Napoléon 1<sup>er</sup>, l'Agogna donna son nom à un dépt. du roy. d'Italie, qui avait pour ch.-l. Novare.

**AGON**, petit port de France (Manche), à 10 kil.

S. O. de Coutances; 1500 hab. Armements pour la pêche de Terre-Neuve. Foire jadis importante.

**AGOSTA**, *Megara Hyblæa* ? v. de Sicile, sur la côte E., à 15 kil. N. de Syracuse, a été séparée du continent par un tremblement de terre et y a été rejointe par des ponts-levis; 10 000 hab. Place forte de 2<sup>e</sup> classe; port très-sûr, situation délicieuse. Aux environs, vallée remarquable par ses grottes.— Fondée au XIII<sup>e</sup> siècle par l'empereur Frédéric II; prise par les Français en 1675; bouleversée en 1693 et 1848 par un tremblement de terre.

**AGOSTINI** (Nicolo degli), poète vénitien du XVI<sup>e</sup> siècle, continua le *Roland amoureux*, que Boiardo avait laissé inachevé; mais les trois livres par lui ajoutés à ce poème sont loin d'égalier l'original. Il a aussi composé quelques poésies oubliées aujourd'hui.

**AGOSTINI** (Leonardo), antiquaire du XVII<sup>e</sup> siècle, né à Sienne, inspecteur des monuments antiques sous Alexandre VII, a donné une édition de la *Sicile* de Philippe Paruta, Rome, 1649, et un recueil estimé: *Gemma antiche figurate*, Rome, 1636-57.

**AGRAH**, v. de l'Indoustan, ch.-l. du district et du gouvt du même nom, à 1520 kil. N. O. de Calcutta, par 75° 33' long. E., 27° 11' lat. N.; 70000 hab. C'était autrefois une des plus belles et des plus riches villes de l'univers; ce n'est plus maintenant qu'un amas de ruines; cependant le fort d'Agrah ou Akbar-Abad et le Tadjé, magnifique monument de marbre blanc érigé par Géangir en l'honneur de la belle Nour-Djihan, existent encore. A 8 kil. au N. est le mausolée d'Akbar. Patrie d'Aboul-Fazl, 1<sup>er</sup> ministre d'Akbar.—Agrah fut la capit. de l'empire mogol de 1504 à 1647. Prise par les Mahrattes en 1784, elle leur fut enlevée par les Anglais en 1803. Elle est depuis 1833 le ch.-l. d'un gouvt détaché de la présidence de Bengale; elle commence à reflourir depuis qu'elle appartient aux Anglais.

**AGRAH**, anc. prov. de l'Indoustan, entre celles de Delhi, d'Aoude, d'Allah-Abad, de Malwah, d'Adjmir, s'étend de 73° 24' à 77° 40' de long. E., et de 25° 35' à 28° 18' lat. N.; de 5 à 6 millions d'h.; les Brahmanes y sont en grand nombre. Contrée plate, inondée au temps des pluies, très-productive : sucre, indigo, coton, céréales, dont on fait deux récoltes par an.—L'Agrah a presque toujours suivi le sort du Delhi depuis l'invasion musulmane, et a été sous Akbar la 2<sup>e</sup> vice-royauté de l'empire. En proie, après la mort d'Aureng-Zeyb (1707), aux Djats, aux Mahrattes, etc., elle fut depuis 1777 régie souverainement par Nedjed-Khan; enfin elle a été démembrée : le roy de Sindhia en posséda une partie, capit. Gouâlior; 4 autres parties, Karoli, Bhertpour, Dolpour, Matcherri ou Mewat (capit. Alvar), formèrent des principautés vassales de la Compagnie anglaise des Indes; une 6<sup>e</sup> devint la propriété des Anglais et fut englobée dans la présidence de Calcutta.

**AGRAIRES** (lois), lois romaines proposées à diverses époques, et qui toutes avaient pour objet un partage de terres entre les citoyens pauvres. Il s'agissait, non comme on l'a cru quelquefois, et comme l'ont voulu les niveleurs modernes, de diviser également entre les citoyens le territoire entier, mais de distribuer les terres conquises, qui faisaient partie du *domaine public*, ou de reprendre ces terres à ceux qui les avaient usurpées ou accaparées, pour en faire une distribution plus équitable. Néanmoins, ces lois, proposées le plus souvent par des ambitieux qui capturaient la faveur du peuple, excitèrent les plus grands troubles, et elles furent presque toutes repoussées. Il y eut 7 lois agraires proposées : on les nomme du nom de leurs auteurs : *Cassia*, 485 ans av. J.-C.; *Licinia*, 374, *Flaminia*, 232; *Sempronia*, 133 (c'est celle de Tib. Sempronius Gracchus); *Servilia*, 63 (proposée par Servilius Rullus et combattue par Cicéron); *Flavia*, 60; *Julia*, 59 (proposée par J. César). Tib. Gracchus (133 av. J.-C.) et J. César (59) sont les seuls qui aient réussi à faire adopter des lois agraires. V. **CASSIUS**, **GRACCHUS**, **RULLUS**, etc.

**AGRAM**, v. forte de Hongrie, ch.-l. du comitat d'Agram et de toute la Croatie autrichienne, près de la Save, à 280 kil. S. O. de Bude, à 240 S. de Vienne; 17 000 hab. (avec sa banlieue). On y distingue deux parties, la v. royale et libre, la v. épiscopale ou *Bischofsstadt*. Résidence du ban de Croatie; archevêché; petite université; haut tribunal pour la Croatie et la Slavonie. Entrepôt des sels, vins et tabacs de Hongrie; commerce avec Fiume et la Dalmatie.—Le comitat, un des trois comitats de la Croatie, est situé entre ceux de Warasdin au N. et de Kreutz à l'E. et est traversé par la Save; 340 000 hab.

**AGRAPHIA**, nom d'une mont. de Grèce, qui fait partie de l'anc. Pinde (V. ce nom), et d'un district de Thessalie, qui forme un évêché grec.

**AGREDA**, *Ilurci*, puis *Gracchuris*, v. d'Espagne (Soria), à 42 kil. N. E. de Soria, au pied du mont Cayo; 4000 h. Patrie de Marie d'Agreda. Antiquités.

**AGRI**, nom moderne de l'Aciris, V. **ACIRIS**.

**AGRIA**, nom latin de la v. d'Eger ou Erlau.

**AGRIANES**,auj. l'ERGENE, un des affluents de l'Hèbre (Maritsa), se jette dans ce fleuve à Didymotichos, après s'être vu reçu le Contadesdus.

**AGRICOLA** (Cn. Jul.), général romain, beau-père de l'historien Tacite, né à Fréjus vers l'an 40 de J.-C., fut envoyé par Vespasien dans la Grande-Bretagne pour achever de la soumettre (77), pénétra en Calédonie et réduisit tout le pays, malgré l'énergique opposition des habitants, de Galgauc surtout, il reconnut le premier que la Grande-Bretagne était une Ile. Chargé de gouverner les peuples qu'il avait conquis, il tenta de les civiliser et s'en fit chérir par sa douceur et sa justice. A la mort de Titus, le nouvel empereur, Domitien, jaloux de ses succès, le rappela de son gouvernement (85); Agricola passa le reste de ses jours dans la retraite et l'obscurité. Il mourut à 56 ans; on crut qu'il avait été empoisonné par Domitien. Tacite a écrit sa *Vie*.

**AGRICOLA** (Rodolphe), professeur de philosophie à Heidelberg, né près de Groningue, en 1443, mort en 1485, fut un des restaurateurs des sciences et des lettres en Europe, et combattit la scolastique. Il s'était formé en France et en Italie. Parmi ses écrits, qui ont été réunis sous le titre *Lucubrationes*, Cologne, 1539, les plus importants sont les discours *In laudem philosophiæ* et le traité *De inventione dialecticæ*, Cologne, 1527, où il a le premier exprimé la possibilité d'instruire les sourds-muets.

**AGRICOLA** (George LANDMANN, dit), le plus ancien minéralogiste, né vers 1494, à Glaucha, en Misnie, mort en 1555, exerça d'abord la médecine, mais abandonna cette profession et vint se fixer à Chemnitz pour s'y livrer tout entier à l'étude des minéraux. Il étudia surtout les mines d'argent de la Misnie. On a de lui *De re metallica*, Bâle, 1546, in-fol.; *De mensuris et ponderibus Romanorum et Græcorum*, Bâle, 1550, in-fol. Quoique fort savant, il n'était pas exempt des préjugés du temps : il croyait aux esprits et à la pierre philosophale; on a de lui un traité *De lapide philo ophico*, Cologne, 1531.

**AGRICOLA** (Jean), surnommé *Magister Islebicus*, parce qu'il était d'Eisleben en Saxe, né en 1492, mort en 1566, fut un des principaux coopérateurs de Luther. Il soutenait que la foi évangélique est inutile pour être sauvé, et par là il donna naissance à la secte des *Antinomies* (c'est-à-dire adversaires de la loi). A la suite de démêlés qu'il eut avec Mélancthon au sujet de cette doctrine, il se retira à Berlin, où il devint prédicateur de la cour. Il prit part à l'Intérim d'Augsbourg, au colloque de Leipsick (1519), et signa les articles de Smalkalde (1537). Il a laissé, outre des ouvrages de controverse, un *Recueil de proverbes allemands*, accompagné d'un *Commentaire* estimé, Haguenau, 1529.

**AGRIGENTE**, *Acragas* en grec, *Agrigentum* en latin,auj. CIRGENTI VECCHIO, grande et riche ville de la Sicile ancienne, sur la côte méridionale, près de la riv. d'Acragas (*fiume di Girgenti*), était une



colonie de Gêla et fut fondée vers 582 av. J.-C. On y élevait des chevaux qui disputaient les prix aux jeux olympiques. Ses ruines attestent encore sa grandeur et sa magnificence : on y voit des temples de la Concorde, de Castor et Pollux, d'Hercule, d'Apollon, de Diane, de Junon, de Cérés, de Proserpine et de Jupiter Olympien. ce dernier est le plus grand temple connu. Patrie d'Empédocle. — Longtemps libre, Agrigente eut ensuite des tyrans (Phalaris, 566, Théron, 488), puis elle tomba au pouvoir des Syracusains. Elle fut prise et détruite en 406 par les Carthaginois, se releva bientôt, subit en 210 la domination romaine et passa depuis, comme la Sicile, aux Romains, aux Arabes, aux Normands, aux Français, aux Aragonais, et enfin aux rois de Naples.

**AGRIPPA** (M. Vipsanius), général romain, favori d'Auguste, né l'an 64 av. J.-C., était d'une origine peu relevée, et parvint par son seul mérite aux plus hautes dignités. C'est à lui qu'Octave dut le succès des batailles de Nauoque et d'Actium. Consulté par Auguste, il lui conseilla d'addiquer et de rétablir la république; mais son avis ne fut pas suivi. Il épousa Julie, fille d'Auguste, et fut désigné pour succéder à l'empire; mais il mourut avant l'empereur, l'an 12 av. J.-C., en revenant d'une expédition contre les Pannoniens. C'est Agrippa qui fit construire à Rome le célèbre Panthéon, auj. Notre-Dame de la Rotonde; Rome lui doit aussi plusieurs aqueducs. Il laissa trois fils qui furent adoptés par Auguste; mais tous périrent de mort tragique. Il eut pour fille Agrippine, qui épousa Germanicus.

**AGRIPPA DE NETTESHEIM** (Henri-Corneille), philosophe et médecin, né à Cologne en 1486, cultiva avec succès toutes les sciences connues de son temps. Il mena une vie fort agitée, et fut sans cesse, à cause de sa présomption et de son caractère difficile, forcé de changer de résidence. Après avoir enseigné à Dôle, à Londres, à Cologne, à Paris, à Turin, à Metz, à Fribourg, il vint, en 1524, se fixer à Lyon pour y exercer la médecine, et fut nommé peu après médecin de Louise de Savoie, mère de François I. Chassé de France par cette princesse qu'il avait insultée, il fut accueilli par Marguerite, gouvernante des Pays-Bas. Etant ensuite rentré en France, il fut mis en prison, et mourut, peu de temps après avoir recouvré sa liberté, dans un hôpital de Grenoble, en 1535. Agrippa combattit la philosophie de son temps, mais ce fut pour y substituer des erreurs plus dangereuses : il donna dans le scepticisme, puis dans le mysticisme, l'alchimie et la magie, et s'attacha surtout aux doctrines de Reuchlin et de Raymond Lulle. Ses principaux écrits sont : *De incertitudine et vanitate scientiarum*, Anvers, 1530, in-4, trad. par L. Turquet, 1682, et par Gueudeville, 1726; *De occulta philosophia*, 1531, trad. par A. Levasseur, 1727 (cet ouvrage le fit accuser de magie et lui valut un long emprisonnement à Bruxelles); *De nobilitate et præcellentia feminei sexus*, 1529, ouvrage écrit pour flatter Marguerite, traduit aussi par Gueudeville. Ses œuvres complètes ont été réunies à Leyde, 1560 et 1600.

**AGRIPPINE**, fille de Vipsanius Agrippa et de Julie, la fille d'Auguste, était célèbre par sa beauté et ses vertus. Elle épousa Germanicus, qu'elle accompagna en Syrie. Après la mort prématurée de son époux, elle rapporta ses cendres en Italie et demanda justice à l'empereur, accusant de sa mort Pison, qui se vit forcé de se tuer pour prévenir sa vengeance. Tibère, jaloux de sa popularité, l'exila dans l'île de Pandatarie, où, dit-on, il la laissa mourir de faim, l'an 33 de J.-C. Elle avait donné le jour à Caligula et à l'autre Agrippine, la mère de Néron.

**AGRIPPINE**, fille de Germanicus et de la précédente, épousa Domitius Enobarbus, dont elle eut Néron. Devenue veuve, elle épousa l'empereur Claude, son oncle, s'empara du pouvoir sous ce faible prince, maria son fils à Octavie, fille de l'empereur, fit écarter du trône le fils de Claude, Britannicus, pour y appeler son propre fils Néron, et avança par le poi-

son la mort de son époux, afin de prévenir un changement de résolution. Peu d'années après, Néron, parvenu à l'empire, voulut se défaire de sa mère, qui l'importunait de ses reproches : il la fit, à cet effet, monter sur un vaisseau que l'on devait submerger en pleine mer : elle échappa à ce danger; mais ce ne fut que pour être aussitôt assassinée par un centurion, l'an 59 de J.-C. Cette princesse joignait à une grande beauté l'esprit le plus artificieux, les mœurs les plus dissolues et une froide cruauté.

**AGUADO** (Alex.), riche banquier espagnol, 1784-1842, de famille israélite, prit parti pour les Français et fut aide de camp du maréchal Soult, quitta en 1815 le service pour la banque, négocia avec succès pour l'Espagne plusieurs emprunts à l'étranger, et reçut en récompense de Ferdinand VII le marquisat de Las Marismas, avec des concessions de mines, qui lui procurèrent une immense fortune. Naturalisé Français, il se fixa à Paris et y forma une magnifique galerie de tableaux (gravée par Gavarde). On lui doit le beau pont de Ris, qu'il fit construire près de sa propriété de Petit-Bourg.

**AGUAQUENTE** (*eau chaude*), v. du Brésil (Goyaz), à 280 kil. N. E. de Goyaz. Fondée en 1732. Mines d'or : on y trouva un morceau de 22 kilog. d'or natif, longtemps conservé au musée de Lisbonne.

**AGUARICO** ou RIO DEL ORO, riv. de l'équateur, tributaire du Napo, où elle se perd après un cours d'environ 500 kil. Elle charrie beaucoup d'or.

**AGUAS CALIENTES**, v. du Mexique (Zacatecas), à 227 kil. N. E. de Guadalupe, tire son nom de deux sources d'eaux thermales; environ 40 000 hab. Climat délicieux.

**AGUESSEAU** (Henri-François d'), célèbre magistrat et orateur, fils de Henri d'Aguesseau, intendant du Limousin, né en 1668, mort en 1751. Il fut nommé avocat général au parlement de Paris dès l'âge de 22 ans, devint six ans après procureur général, et s'acquitta dans ces fonctions une grande réputation, tant par les sages réformes qu'il fit adopter que par les plaidoyers et les discours éloquentes qu'il prononça. Toutefois, il encourut un moment la disgrâce de Louis XIV pour s'être opposé à la bulle *Unigenitus*. En 1717, il fut nommé chancelier par le Régent; mais, l'année suivante, il fut destitué et exilé de Paris pour avoir combattu le système de Law. Il se retira dans sa terre de Fresnes, qui devint célèbre par son séjour. On le rappela en 1720, quand on eut reconnu tout ce qu'avait de désastreux le système qu'il avait combattu. En 1722, le cardinal Dubois le fit exiler de nouveau et les sceaux ne lui furent rendus qu'en 1737, sous le ministère du cardinal Fleury. Il les conserva jusqu'en 1750 et les résigna de lui-même à l'âge de 82 ans. Magistrat intègre, orateur éloquent, d'Aguesseau n'était pas moins remarquable par ses qualités sociales, par sa piété et son immense instruction. Il s'était beaucoup occupé de philosophie : il a laissé des *Méditations métaphysiques*, où il suit les pas de Descartes. Ses œuvres ont été imprimées en 13 vol in-4, 1759-1789, et en 16 vol. in-8, 1819. M. Rives a publié en 1821 ses *Lettres inéd.*, 1 vol. in-4 et 2 in-8. Thomas a écrit son *Éloge*. M. Boullée, en 1835, et M. F. Monnier, en 1859, ont donné l'*Histoire de la vie et des ouvrages de d'Aguesseau*.

**AGUILAR DELA FRONTERA**, v. d'Espagne (Cordoue), ch.-l. de district, à 50 kil. S. E. de Cordoue; 12 000 h.; était jadis sur la frontière des États maures.

**AGYLÉE** (Henri), juriconsulte, né à Bois-le-Duc, en 1533, mort en 1595, a publié, entre autres ouvrages, *Justiniani edicta, Justiniani, Tiberii, Leonii. Philosophi constitutiones*, Paris, 1560, in-8, et une trad. latine du *Nomocanon* de Photius, 1561, in-f.

**AGYLLA**, v. de l'Étrurie ancienne. V. CERE.

**AHASVERUS**. V. JUIF-ERRANT.

**AHAUS**, petite v. de Prusse (Westphalie), à 40 kil. O. de Munster, ch.-l. de cercle; 1650 hab. Appartient au prince de Salm-Kyrbourg.

**AHENOBARBUS**, c'est-à-dire *barbe rousse*, surnom d'une branche de la famille Domitia.

**AHMED**, est le même nom qu'Achemet. V. ce nom.

**AHMED-ABAD**, v. de l'Inde anglaise (Bombay), à 422 kil. N. de Bombay, par 70° 22' long. E., 23° 1' lat. N., sur le Sabermaty. Jadis très-grande et commerçante, auj. bien déchue; cependant on lui donne encore 100 000 hab.—Fondée en 1426 par le tartare Ahmed-Nizam, elle fut prise au xviii<sup>e</sup> siècle par les Mahrattes, puis tomba au pouvoir des Anglais. Anc. capit. du Guzerate, elle est auj. ch.-l. d'un district.

**AHMED-CHAH-ABDALLY**, général afghan, servit longtemps sous Nadir-chah, qui lui avait sauvé la vie. se fit reconnaître, à la mort du conquérant, souverain du Kandahar, 1747, et bientôt après de tout l'Afghanistan, 1756; envahit les États du Grand-Mogol, mais fit alliance avec lui en obtenant pour son fils la main d'une des nièces de ce prince, et le défendit même contre les Mahrattes, sur lesquels il remporta une grande victoire à Panipot, 1761; puis il alla châtier les Sykes, qui avaient envahi le Lahore, et conquit le Kachemir. Il mourut en 1773, laissant à son fils Timour-chah le trône qu'il avait fondé.

**AHMED-NAGOR**, v. de l'Inde anglaise (Bombay), ch.-l. d'un district de même nom, à 260 kil. E. de Bombay, et 60 N. E. de Pounah, au pied des monts Balahat; env. 30 000 hab. Remarquable par sa citadelle.— C'est dans cette v. que mourut Aureng-Zeb (1707). Prise en 1803 par Wellington.

**AHR**, *Obringa*, petite riv. d'Allemagne, arrose Aremberg, Ahrweiler et se jette dans le Rhin près d'Andernach, après un cours de 50 kil.

**AHRIMAN**. V. ARIMANE.

**ARRIMANS**, c'est-à-dire *hommes de guerre*. On nommait ainsi chez les Germains et les Francs les guerriers libres qui après la conquête avaient droit au partage. V. ALLEU et LEUDES.

**AHRWEILER**, v. de Prusse (prov. Rhénane), sur l'Ahr, à 40 kil. N. E. de Coblentz; à 2600 hab. Ch.-l. d'un cercle de même nom. Vins estimés.

**AIIUN**, *Agedunum*, *Actodunum*, ch.-l. de c. (Creuse), à 18. k. S. E. de Guéret; 885 h. Houille. Commerce de chevaux. Anc. abbaye de l'ordre de Cluny, bâtie au x<sup>e</sup> siècle par Boson, comte de la Marche.

**AI**. V. AY.

**AIA SOLOUK**, *Éphèse*, v. de la Turquie asiatique, à 118 kil. S. E. de Smyrne, importante au moyen âge, dépeuplée auj. Antiquités.

**AIAS**, *Aiazso*, *Issus*, *Atjacium*, *Nicopolis*, v. et port d'Anatolie, au coude N. E. de la Méditerranée; très-commerçante au moyen âge. V. ISSUS.

**AIBAR**. V. AYBAR.

**AICHAH**, 2<sup>e</sup> femme de Mahomet, et fille d'Abou-Bekr, morte à la Mecque en 677, était d'une grande beauté. Elle combattit avec violence le parti d'Ali. Les Musulmans lui donnent le titre de prophétesse.

**AIDES**, COUR DES AIDES. V. ces mots au *Dictionnaire universel des Sciences, des Lettres et des Arts*.

**AIDIN**, v. de Turquie (Anatolie), ch.-l. du livah de Guzel-Hissar, à 60 kil. S. de Smyrne. Grand commerce avec Smyrne, à laquelle l'unit un chemin de fer; fruits secs très-estimés.

**AIGLE**. Cet oiseau, emblème de la force et de la majesté, a figuré de tout temps comme symbole des peuples, des rois et des armées. Il se voyait sur les étendards des rois de Perse et des Ptolémées d'Égypte. Sous la république romaine (depuis Marius) et sous l'empire, l'aigle surmontait les enseignes des légions. Charlemagne adopta le même signe, et après lui les empereurs d'Allemagne. Napoléon I<sup>er</sup> reprit en 1804; il fut rétabli sur nos drapeaux en 1852. Il avait été aussi adopté par l'ordre teutonique et la Pologne; il figure encore, sous différentes formes, dans les armes d'Autriche, de Russie, de Prusse, de Pologne, de Sicile, d'Espagne, de Sardaigne, etc.; l'Autriche, la Russie et la Prusse portent l'aigle à deux têtes.

Il y a en Prusse deux ordres de ce nom, l'un de

*l'Aigle-Noir*, l'autre de *l'Aigle-Rouge*. Le 1<sup>er</sup>, fondé en 1701, est porté par les membres de la famille royale et les grands du royaume: on ne peut l'obtenir qu'après avoir été en possession du second. Celui-ci, fondé en 1705 par le prince de Bayreuth pour les sujets de son margraviat, ne devint ordre prussien qu'après la cession du margraviat à la Prusse, en 1790.—L'ordre de *l'Aigle-Blanc*, en Pologne, fut institué en 1705 par Auguste II. Il a été récemment réuni aux ordres impériaux de Russie.—Le Wurtemberg possède depuis 1702 un ordre de *l'Aigle-d'Or*, et le duché de Modène eut, depuis 1856, un ordre de *l'Aigle-d'Éste*.

**AIGLE** (L'), *Aquila* en latin moderne, jolie petite v. du dép. de l'Orne, ch.-l. de c., à 35 kil. N. E. de Mortagne; 5454 hab. Ville industrielle, célèbre par ses fabriques d'épingles et d'aiguilles.

**AIGNAN**, ch.-l. de c. (Gers), à 36 kil. N. O. de Mirande; 657 hab. Eglise gothique.

**AIGNAN** (S.). V. AGNAN.

**AIGNAN** (Étienne), homme de lettres, né en 1773, à Beaugency, mort en 1824, fut, sous Napoléon I<sup>er</sup>, aide des cérémonies et secrétaire de l'introduitcur des ambassadeurs, et fut reçu à l'Académie française en 1814. Il a traduit en vers *l'Iliade*, 1809, et *l'Essai sur la critique* de Pope; en prose, le *Vicaire de Wakefield*, et quelques autres romans anglais. Il a aussi composé plusieurs tragédies, mais elles ont eu peu de succès. Il fut sous la Restauration un des collaborateurs de *la Minerve*, journal libéral.

**AIGNAY-LE-DUC**, ch.-l. de c. (Côte-d'Or), à 40 kil. N. O. de Dijon, à 31 kil. S. E. de Châtillon, sur une mont. au pied de laquelle coule l'Aignay; 836 hab. Quelques antiquités (médaillons, tombeaux).

**AIGRE**, ch.-l. de c. (Charente), à 23 kil. S. O. de Ruffec; 1423 hab.

**AIGREFEUILLE**, ch.-l. de c. (Charente-Inf.), à 20 kil. N. de Rochefort; 997 hab. Station. Bonne eau-de-vie. — Ch.-l. de c. (Loire-inf.), à 20 kil. S. E. de Nantes; 563 hab.

**AIGREBELLE**, *Carbonaria*, *Aquabella* en lat. moderne. lg de France (Savoie), ch.-l. de c., sur l'Arc et sur la route d'Italie par le Mont-Cenis; à 27 kil. N. O. de St-Jean-de-Maurienne; 1117 hab. Station. Cuivre et fer aux environs.—Détruite par les Burgundes au v<sup>e</sup> s. et par les Sarrasins en 855, elle fut rebâtie par Bérold de Saxe en 998. Anc. résidence des comtes de Savoie. Charles Emmanuel III, duc de Savoie, y fut vaincu par les Franco-Espagnols en 1742.

**AIGREBELLE**, bourg de la Drôme, à 8 kil. N. O. de Grignan. Anc. abbaye, fondée par S. Bernard, occupée auj. par des Trappistes.

**AIGUEPERSE**, *Aque sparsa*, ch.-l. de c. (Puy-de-Dôme), à 16 kil. N. E. de Riom; 2745 hab. Station. Près de là naquirent l'Hôpital et Delille.

**AIGUES-MORTES**, *Aque mortuae*, ch.-l. de c. (Gard), à 31 kil. S. de Nîmes, à l'embranchement de plusieurs canaux; 3865 hab. Aux environs sont les immenses salines du Peccais, ainsi que des marais qui ont valu à la ville son nom et qui y rendent l'air malsain. Aigues-Mortes était jadis sur la mer; elle en est auj. éloignée de près de 5 kil. S. Louis l'acheta en 1248, et s'y embarqua deux fois pour la croisade (1248, 1270); une statue équestre lui a été érigée dans cette ville en 1849. Une entrevue y eut lieu en 1538 entre François I<sup>er</sup> et Charles-Quint.

**AIGUES-VIVES**, village du dép. du Gard, à 18 kil. S. O. de Nîmes; 1600 hab. Station. Eaux-de-vie.

**AIGUILLE** (l'), mont. inaccessible du dép. de l'Isère, à 5 kil. de Corps, s'élève à pic à une hauteur de 2000<sup>m</sup>: c'est une des 7 merveilles du Dauphiné.

**AIGUILLES**, ch.-l. de c. (Hautes-Alpes), à 22 kil. S. E. de Briançon; 717 hab.

**AIGUILLES** (cap des), le cap le plus mérid. de l'Afrique, à 130 kil. E. S. E. du cap de Bonne-Espérance.

**AIGUILLON**, bourg du dép. de Lot-et-Garonne, à 28 kil. N. O. d'Agen, au confluent du Lot et de la Garonne; 2313 hab. Station. Vins, eaux-de-vie, ta-

bac, chanvre. — Assiégé en 1346 par Jean le Bon, duc de Normandie (depuis roi de France); érigé en duché-pairie en 1600 pour la maison de Lorraine-Mayenne. Ce duché passa en 1638 à Marie de Vignerot, nièce du cardinal de Richelieu. Supprimé à sa mort, il fut rétabli en 1731 pour son petit-neveu.

**AIGUILLON** (Marie-Madeleine de VIGNEROT, duchesse d'), nièce du cardinal de Richelieu, était fille de René de Vignerot, seigneur de Pont-Courlay, et de Françoise Duplessis, sœur de Richelieu. Elle entra de bonne heure comme dame d'honneur à la cour de Louis XIII et jouit d'une grande faveur. Elle épousa en 1620 Antoine du Roure de Combalet, qui la laissa veuve au bout de peu d'années. Elle devint duchesse d'Aiguillon en 1638, son oncle ayant acheté pour elle la terre qui porte ce nom. Elle employa des sommes immenses en actes de charité et en œuvres pies. Elle mourut en 1675, léguant son duché à son neveu, le duc de Richelieu. Fléchier a fait son oraison funèbre.

**AIGUILLON** (Armand-Louis de VIGNEROT, duc d'), petit-neveu de la précédente, né en 1683, mort en 1750, fut d'abord connu sous le titre de marquis de Richelieu, et prit le titre de duc d'Aiguillon en 1731, époque à laquelle le duché d'Aiguillon fut rétabli en sa faveur. Il n'est connu que par quelques livres obscurs, composés en société avec l'abbé Grécourt, le P. Vinot et la princesse de Conti.

**AIGUILLON** (Armand de VIGNEROT, duc d'), fils du précédent et ministre de Louis XV, né en 1720, mort en 1782, servit sans gloire en Italie et n'en obtint pas moins, vers 1756, le gouvernement de la Bretagne. Il s'y fit universellement détester, eut de vifs démêlés avec La Chalotais et fut accusé devant le parlement; mais il échappa à la condamnation par la protection de Mme du Barry, et fut même, en 1771, appelé au ministère, avec le chancelier Maupeou et l'abbé Terray: il eut le portefeuille des affaires étrangères, auquel il réunit celui de la guerre. Il laissa consommer le partage de la Pologne et s'appliqua en tout à contrecarrer les projets de Choiseul, qu'il avait supplanté. A l'avènement de Louis XVI, il fut destitué et exilé.—Son fils, Armand d'Aiguillon, officier distingué et député à l'Assemblée nationale, fut un des premiers à consentir à l'abolition des privilèges et commanda après Custine (1792); il n'en fut pas moins forcé d'émigrer. Il mourut à Hambourg en 1800.

**AIGURANDE**, ch.-l. de c. (Indre), à 19 kil. S. O. la Châtre; 1477 hab. Commerce de bestiaux.

**AIKIN** (John), littérateur anglais, 1747-1822, frère de mistress Barbauld, se mit à écrire, après avoir exercé la médecine à Yarmouth avec peu de succès. On a de lui des *Mémoires sur les médecins de la Grande-Bretagne*, 1780; une *Description de l'Angleterre*; une *Biographie générale*, 10 vol. in-4, 1799-1815, et les *Annales du règne de Georges III*. Il dirigea de 1796 à 1815 le *Monthly magazine*.

**AIIA**, **AIIAH** ou **AIIATH**. V. **ELANA** et **AKABA**.  
**AIIHAUD**, médecin charlatan, né en Provence en 1674, mort en 1756, est connu par une poudre qui porte son nom et à laquelle il attribuait la vertu de guérir toutes les maladies; ce n'était qu'un mélange de résine, de scammonée et de suie. La vente de cette poudre lui procura une fortune immense.

**AIIANT-SUR-THOLON**, ch.-l. de c. (Yonne), à 17 kil. N. O. d'Auxerre; 903 hab. Draps communs.

**AIILY** (phare de l'), à l'PO. de Dieppe (Seine-Inf.), sur le cap d'Ailly, entre Varengeville et Pourville.

**AIIY-LE-HAUT-CLOCHER**, ch.-l. de c. (Somme), à 11 kil. E. d'Abbeville; 1161 hab.—**AIIY-SUR-NOYE**, ch.-l. de c. (Somme), à 22 kil. N. O. de Montdidier; 1071 hab. Station.—**AIIY-SUR-SOMME**, hameau du dép. de la Somme, à 18 kil. N. O. d'Amiens, à 5 kil. S. E. de Picquigny; 500 hab. Station.

**AIIY** (d'), famille noble de la Picardie, issue de Robert d'Ailly, qui vivait au XI<sup>e</sup> siècle, tirait son nom d'Ailly-sur-Somme. Plusieurs de ses mem-

bres adoptèrent la réforme. Charles d'Ailly, vidame d'Amiens, périt, ainsi que son fils, à la bataille de Saint-Denis, en 1567, en combattant dans les rangs des Protestants. C'est par une fiction toute poétique que Voltaire, dans un épisode de *la Henriade*, arme le fils contre le père et les fait périr tous deux à la bataille d'Ivry, bataille qui ne fut livrée qu'en 1590, 23 ans après la mort de Charles d'Ailly.

**AIIY** (Pierre d'), *Petrus de Alaco*, célèbre docteur, surnommé *l'Aigle de la France* et *le Marteau des Hérétiques*, né à Compiègne en 1350, d'une famille obscure, mort en 1420, parvint par son mérite à être successivement grand maître du collège de Navarre (1384), où il forma Gerson, chancelier de l'université de Paris, aumônier et confesseur du roi Charles VI, évêque de Cambrai, et enfin cardinal (1411). Il se distingua au concile de Pise et à celui de Constance, où il présida la 3<sup>e</sup> session, et démontra la nécessité d'une réforme dans l'Eglise. Il fut légat du pape, d'abord en Allemagne, puis à Avignon. Il fit instituer par Benoît XIII la fête de la Trinité et établir des théologaux dans toutes les cathédrales. Dans les disputes philosophiques de son temps, il fut un des plus ardents champions du nominalisme. Ses traités philosophiques et théologiques ont été imprimés à Strasbourg, 1490, in-fol. Le *De Anima* a paru séparément à Cologne, 1505.

**AIILSFORD** (Kent), sur la Medway, à 40 kil. S. E. de Londres. Le saxon Hengist y battit les Bretons en 455.

**AIIMAR**. V. **AYMAR**.

**AII ME**, *Arima*, hg de France (Savoie), ch.-l. de c., à 18 kil. N. E. de Montiers, près de l'Isère, sur 3 torrents, est bâti à près de 760<sup>m</sup> de hauteur; 1100 hab. Antiquités.

**AII M É** ou **AII M É**. V. **AMÉ**.

**AII M E-MARTIN**. V. **MARTIN**.

**AII MOIN**, chroniqueur français, né à Villefranche en Périgord, vers 950, mort en 1008, entra chez les Bénédictins de Fleury-sur-Loire, et y fut disciple de l'abbé Abbon, dont il a écrit la *Vie*. On a aussi de lui une *Histoire des Français*, en 5 livres, dont les trois premiers vont jusqu'à la 16<sup>e</sup> année du règne de Clovis II; les 2 derniers paraissent être d'une main étrangère. Cette chronique a été publiée par Nicot, par Duchesne et dom Bouquet.

**AII MON**. V. **AYMON**.

**AII N**, *Danus*, *Idanus*, petite riv. de France, a sa source dans le Jura, près de Nozeroy, passe à Nozeroy, Pont-d'Ain, reçoit la Bienne, qui vient des environs de Saint-Claude, traverse le dép. auquel elle donne son nom, et se jette dans le Rhône, à 35 kil. au-dessus de Lyon, après un cours de 168 kil., dirigé du N. E. au S. O.

**AII N** (dép. de l'), dép. frontière. entre les États sardes et la Suisse à l'E., les dép. du Jura au N., de Saône-et-Loire et du Rhône à l'O., de l'Isère au S.; ch.-l. Bourg. Il est formé de la Bresse, du Bugey, de la principauté de Dombes et du pays de Gex, a 5392 kil carrés et 370 919 h., dont une grande partie se compose de montagnes qui émigrent chaque année. Le Rhône et la Saône bornent ce dép. de 3 côtés; l'Ain le traverse. Il contient le plateau de Dombes, semé d'étangs et malsain; on y pêche beaucoup de poisson, que l'on envoie à Lyon.—Ce dép. a 5 arr. (Belley, Bourg, Gex, Nantua, Trévoux); 35 cant., 447 comm.; il fait partie de la 8<sup>e</sup> div. milit., dépend de la cour impériale de Lyon et a un évêché à Belley.

**AII N**, mot arabe qui signifie *source*, commence un grand nombre de noms géographiques. Cherchez au mot suivant ceux qui ne se trouveront pas ici.

**AII N-MAHDI**, v. du Sahara algérien, au S. de l'Atlas, à 270 kil. S. d'Alger et à 60 kil. O. de Laghouat, était le siège d'un chef arabe longtemps indépendant, qui ne fut soumis qu'en 1825. Passage des caravanes qui vont dans l'intérieur de l'Afrique.

**AII N S A**, village d'Espagne (Saragosse), sur la Cinca, à 35 kil. N. de Barastro; 600 hab. Anc. capit. du roy. de Ribagorce, puis résidence des rois d'Aragon.

**AINSWORTH** (Robert), grammairien, né à Wood-yale, près de Manchester, en 1660, mort en 1743, dirigea avec succès plusieurs écoles de Londres, et composa des ouvrages classiques qui eurent une grande vogue. Le plus connu est son *Dictionnaire latin-anglais*, 1736, in-4. souvent réimprimé. Il se livra avec ardeur à l'étude des antiquités.

**AINTAB**, *Antiochia ad Taurum* ou *Deba*, v. de la Turquie d'Asie (Marach), ch.-l. de sandjak, à 77 kil. N. d'Alep; env. 20 000 hab. Quelques fortifications. Air sain, mais fréquents tremblements de terre. Teintureries, étoffes de coton et maroquins. *Antiochia ad Taurum* était la capit. d'un petit roy. établi par les Romains lors de la réduction de la Syrie en prov. romaine. Prise par Timour-Leng en 1400.

**AIN-TAGUIN**. V. TAGUIN.

**AIRDRIE**, v. d'Ecosse (Lanark), à 18 kil. E. de Glasgow; 15 160 h. Houille, fer, source minérale. Filatures de coton, forges, distilleries.

**AIRE**, *Eria Atrabatum*, ch.-l. de c. (Pas-de-Calais), à 18 kil. S. E. de St-Omer, sur la Lys; 4864 h. Place forte de 4<sup>e</sup> classe; église et beffroi remarquables. — Fondée en 630, par Lideric, grand forestier de Flandre; prise par les Normands (881), par le maréchal de La Meilleraie (1641), par les Espagnols, puis par le maréchal d'Humières (1676), et enfin cédée à la France (1713). — Cette v. donne son nom au *Canal d'Aire à La Bassée*, qui a 41 kil. de long.

**AIRE**, *Aures*, *Vicus Julii*, ch.-l. de c. (Landes), à 32 kil. S. E. de St-Sever; 1960 hab. Evêché (avec Dax). Collège, station. Jadis résidence d'Alaric.

**AIRE**, riv. de France, se jette dans l'Aisne au-dessous de Soissons, après avoir baigné Clermont-en-Artois et Grand-Pré; env. 80 k. de cours.

**AIROLO**, bourg de Suisse (Tessin), au pied du St-Gothard, près du Tessin, à 54 kil. N. O. de Bellinzone, à 1200 mètres de hauteur. Gros grenats aux environs. Victoire des Russes sur les Français, 1799.

**AIRVAULT**, *Aura Vallis*, ch.-l. de c. (Deux-Sèvres), sur le Thouet, à 23 kil. N. de Parthenay; 1735 hab. Anc. abbaye de l'ordre de St-Augustin.

**AISNE**, *Arona*, riv. de France, naît dans le dép. de la Meuse, près de Beaulieu en Artois, baigne Ste-Menehould, Vouziers, Attigny, Réthel, Château-Porcien, Neufchâtel, Vailly, Soissons; reçoit l'Aire, la Retourne, la Suippe, la Vesle, et se jette dans l'Oise à Compiègne, après un cours d'env. 250 kil.

**AISNE** (dép. de l'), entre ceux du Nord, de la Somme, de l'Oise, de Seine-et-Marne, de la Marne, des Ardennes; ch.-l. Laon. Il est formé de parties de la Picardie et de l'Île de France. Superficie, 7285 kil. carrés; popul., 564 597 hab. On rencontre des collines et des vallons au N. E. et au S.; partout ailleurs ce sont des plaines ondulées. L'Ourcq, la Somme, la Sambre, l'Escaut, ont leur source dans ce dép.; l'Oise, l'Aisne, la Marne le traversent, ainsi que les canaux de Crozat et de St-Quentin. Beaucoup de blés et de bestiaux; culture du houblon et du lin, etc.; de grands bois, entre autres la forêt de Villers-Cotterets. Commerce étendu, industrie active: fabriques de tissus en coton, de batistes, de dentelles; d'alun et de couperose; manufactures de glaces de St-Gobain, verrerie de Folembroy. — Ce dép. a 5 arr. (Château-Thierry, Laon, Saint-Quentin, Soissons, Ver vins); 37 cant., et 837 comm.; il fait partie de la 2<sup>e</sup> division milit., est dans le ressort de la cour d'Amiens, et a un évêché à Soissons.

**AISSÉ** (Mlle), née en 1693 en Circassie, morte à Paris en 1733, fut achetée à l'âge de quatre ans et demi d'un marchand d'esclaves par le comte de Ferréol, ambassadeur de France à Constantinople, homme corrompu, qui l'éleva avec soin, la destinant à ses plaisirs, et qui l'amena en France. Sa position dans la société, des aventures bizarres et romanesques et de vives passions qui abrégèrent sa vie, lui ont donné de la célébrité dans le dernier siècle. Les *Lettres de Mlle Aissé*, bien propres à faire connaître son temps, ont été publiées en 1787, 1 vol. in-18,

avec des notes de Voltaire, et en 1846, in-12, par MM. Ste-Beuve et Ravenel.

**AIX**, *Aqua Sextia*, v. de France, anc. capit. de la Provence, auj. ch.-l. d'un des arr. du dép. des Bouches-du-Rhône, sur la riv. d'Arc, à 29 kil. N. de Marseille, à 773 kil. S. E. de Paris (861 par chemin de fer); 27 659 hab. Archevêché, cour impériale, académie universitaire, facultés de théologie, de droit et de lettres, collège, écoles d'arts et métiers, éc. de dessin, sociétés savantes, musée de tableaux et d'antiquités, cabinet d'histoire naturelle, riche bibliothèque. Belles rues, plusieurs monuments (entre autres hôtel de ville, cathédrale, grenier d'abondance, tour de l'Horloge); plusieurs promenades. Industrie assez active; grand commerce d'huile (la meilleure de France, etc.). Aux environs sont des eaux thermales, autrefois fort célèbres. — Aix fut fondée auprès de ces eaux en 122 av. J.-C. par *Sextius Calvinus*, dont elle prit le nom. Marius y remporta en 102 av. J.-C. une grande victoire sur les Teutons. Florissante sous l'empire, ruinée par les Arabes au temps de Charles Martel, cette ville fut restaurée par les comtes de Provence, qui en firent leur capitale. C'est là surtout que se développèrent la langue d'Oc et la littérature provençale. Une université y fut fondée en 1413, un parlement en 1501. Ville natale de Tournefort, Adanson, Vanloo, Vauvenargues, Entrecasteaux, Siméon, etc.

**AIX**, AIX-LES-BAINS, *Aqua Allobrogum*, *Aqua Gratiana*, v. de France (Savoie), près du lac du Bourget, à 13 kil. N. de Chambéry; 4253 h. Eaux thermales sulfureuses, en renom dès les temps les plus anciens. Antiquités. C'est là qu'eut lieu la cession de la Savoie et de la Maurienne à Bérold de Saxe, par Rodolphe, roi de Bourgogne, l'an 1000. V. SAVOIE.

**AIX** (l'le d'), dans l'Océan, à 7 kil. de l'embouchure de la Charente (Charente-Inf.), avec un village du nom d'*Aix*, situé au N. O.; 430 hab. Place forte; phare sur la pointe méridionale. Pêcheries.

**AIX-D'ANGILLON** (les), ch.-l. de c. (Cher), à 20 kil. N. E. de Bourges; 1200 h. Antiquités, vieux château.

**AIX-EN-OTHE**, ch.-l. de c. (Aube), à 30 kil. O. de Troyes; 1196 hab. Filature de coton, bonneterie.

**AIX-LA-CHAPELLE**, *Aachen* en allemand, *Aquis Granum* ou *Aqua Grani* en latin, v. importante des États prussiens, dans la prov. Rhénane, ch.-l. du gouv. d'Aix-la-Chapelle, jadis v. impériale, à 503 k. N. E. de Paris par chemin de fer, à 60 kil. S. O. de Cologne; env. 50 000 h. Anc. évêché, cour d'appel. Hôtel de ville magnifique, cathédrale célèbre bâtie par Charlemagne, plusieurs monuments modernes; gymnase, école de métiers; belle galerie de tableaux; tombeau de Charlemagne et de l'empereur Othon III. On y conserve les reliques de Charlemagne, dites les *Grandes Reliques*, qu'on ne montre au peuple que tous les sept ans. Fabriques de draps et d'étoffes légères, produits chimiques, quincaillerie, aiguilles, épingles, etc. Station de chemin de fer. Auers près de la v. sont des eaux thermales sulfureuses et ferrugineuses fort en vogue. — Cette v. fut fondée, selon la tradition, par le Romain Granus, sous Adrien, vers 124 de J.-C., et agrandie par Charlemagne, qui, vers 773, en découvrit les eaux dans une partie de chasse et y fit construire une *chapelle*: d'où son nom. Cet empereur en fit sa résidence habituelle et la capit. de tout son empire; les empereurs s'y firent couronner de 813 à 1531. Elle resta v. libre et impériale jusqu'en 1792, que Dumouriez s'en empara; prise et reprise depuis, elle resta aux Français de 1794 à 1814 et devint sous l'Empire le ch.-l. du dép. de la Roër. En 1814, elle fut donnée à la Prusse. — Deux traités célèbres y furent signés: la paix de 1668, entre l'Espagne et Louis XIV, qui assura à la France la possession de la Flandre; la paix de 1748, qui termina la guerre de la succession d'Autriche: la France restituait ses conquêtes dans les Pays-Bas et la Savoie et obtenait pour l'infant don Philippe, gendre de Louis XV, les duchés de-

Parme et de Plaisance. C'est aussi là qu'eut lieu en 1818 le congrès où la Ste-Alliance abrégea le temps de l'occupation de la France. Il s'y tint également plusieurs conciles. — Le gouv't d'Aix-la-Chapelle a pour ch.-l. la v. de son nom et pour autres v. principales Boreette, Stolberg, Juliers, Duren, Eupen, Montjé, Malmédy.

**AIXE**, ch.-l. de c. (Haute-Vienne), à 12 kil. S. O. de Limoges; 1787 hab. Ancien château fort.

**AJACCIO**, ch.-l. du dép. de la Corse, sur la côte O., à 1170 kil. S. E. de Paris et à 260 de Toulon; 14 098 h. Évêché, résidence du général commandant le dép.; place forte; trib. de 1<sup>re</sup> inst. et de comm., collège dit *Collège Fesch*. Port commode, mais trop large d'entrée et mal abrité des vents d'ouest. Cathédrale, ancien couvent des Jésuites, casernes. Patrie de Napoléon. Commerce en vin, huile, corail. — Cette ville était jadis à 2 kil. plus au N., et se nommait *Adjacium*; elle est au lieu actuel depuis 1495. Ce n'est pas, comme on l'a cru, l'antique *Urcinium*.

**AJAN** (Côte d'), *Azania*, contrée de l'Afrique orientale, s'étend le long de la mer des Indes, du fleuve Magadoxo au cap Gardafui, entre 2<sup>e</sup> et 30<sup>e</sup> de lat. N., et se prolonge indéfiniment dans les terres. Ce pays est encore fort peu connu. La côte est en général stérile; on y trouve un peu de myrrhe et d'aromates. On en tire de l'or, de l'ambre et de l'ivoire.

**AJAX**, fils de Télamon et roi de Salamine, était, après Achille, le plus vaillant des princes grecs. Il combattit contre Hector pendant un jour entier, sans pouvoir décider la victoire. Il disputa à Ulysse les armes d'Achille : furieux de n'avoir pu l'emporter, il tomba dans un délire violent pendant lequel il égorga un troupeau de moutons, croyant immoler les Grecs à sa vengeance. Ayant bienôt reconnu son erreur, il en fut si honteux qu'il se perça de son épée. Sa démente est le sujet d'une des plus belles tragédies de Sophocle, *Ajax furieux*, imitée par Poinsinet de Sivry, 1762.

**AJAX**, fils d'Oïlée et roi des Locriens, est fameux par son impiété. Il alla au siège de Troie avec 40 vaisseaux. Après le sac de la ville, il fit violence à Cassandre dans le temple même de Minerve. La déesse irritée fit périr sa flotte par une tempête pendant qu'il retournait en Grèce : il échappa cependant à la mort et se sauva sur un rocher. De là, il insultait encore les dieux, quand Neptune fendit le roc et l'engloutit dans les flots.

**AK**, mot tartare qui entre dans la composition de beaucoup de noms géographiques, veut dire blanc.

**AKABA** (kalaat-el), *Aila* ou *Elath* des Orientaux, v. d'Arabie (Hedjaz), au fond d'un petit golfe que la mer Rouge forme au N. E. (*sinus Aelaniticus*), dépend de l'Égypte. Petit port, rendez-vous des Musulmans de l'Afrique orientale qui entreprennent le pèlerinage de la Mecque.

**AKAKIA** (Martin), professeur de médecine à l'université de Paris, médecin de François I, né à Châlons, mort en 1551, a traduit Galien et a laissé quelques ouvrages de médecine. Il se nommait *Sans-Malice* et il changea son nom en celui d'*Akakia* qui en est la traduction grecque. Cette famille se distingua longtemps dans la médecine et l'enseignement et donna des médecins aux rois Charles IX, Henri III, Louis XIII, etc. — Voltaire, dans un de ses pamphlets les plus comiques (*Diatribes du docteur Akakia*), a désigné sous ce nom burlesque le président de l'Académie de Berlin, Maupeou.

**AKAROA**, port de la Nouvelle-Zélande, dans l'île méridionale, par 17<sup>e</sup> 0, 50' long. E., 44<sup>e</sup> lat. S., au centre de la presqu'île de Banks. Aux Anglais.

**AKBAR** (Mohammed), empereur mogol de l'Inde, né à Amerkot en 1542, descendant de Babour, issu lui-même de Tamerlan. Il monta sur le trône en 1556, à 14 ans, réduisit les provinces de Caboul, Lahore, Cachemire, qui s'étaient révoltées au commencement de son règne et conquit une partie du Décan. Les sons de la guerre ne l'empêchèrent

point de protéger les sciences et les arts; en outre, il ordonna des recherches sur la population, sur les productions naturelles et industrielles de chaque province, établit un cadastre, un système uniforme de poids et mesures, et fit rédiger sous ses yeux, par son grand vizir, Aboul-Fazel, un ouvrage qui renferme la description de l'Inde et l'histoire de son règne. Akbar mourut en 1605, à 63 ans; on le crut empoisonné. Son empire était compris entre l'Indus, le mont Himalaya et le golfe de Bengale; il eut successivement pour capitale Agra et Lahore. De l'année de son avènement date la grande ère orientale dite aussi ère d'*Akbar*.

**AKCHEHER**, *Antiochia ad Pisidium*, v. de Turquie d'Asie (Caramanie), ch.-l. de sandjak, à 83 kil. S. E. d'Afoum-Kara-Hissar; jadis florissante, mais très-déclue; env. 1500 maisons. Superbe mosquée. Fabrique de tapis. Bajazet y mourut, dit-on, après y avoir été relégué par Tamerlan.

**A-KEMPIS** (Thomas), religieux augustin, né vers 1380 au bourg de Kempen (diocèse de Cologne), d'où il tire son nom, mort en 1471, entra en 1399 au monastère du mont Sainte-Agnès, près de Zwoll (Pays-Bas), devint sous-prieur de son ordre et donna l'exemple de la piété. Il s'occupait surtout de l'instruction des novices, et il composa pour eux plusieurs ouvrages. On a de lui divers écrits ascétiques : *So'i-loquum anima*, *Vallis litorum*, *Gemitus et suspiria anima penitens*, etc. On lui attribue communément le célèbre traité *De Imitatione Christi*, que d'autres donnent à J. Gerson. A-Kempis avait un talent calligraphique remarquable : on cite de sa main une Bible en 4 vol. in-fol. qui lui demanda 15 ans de travail : quelques-uns prétendent qu'il n'avait fait que transcrire le livre de *l'Imitation*, et qu'on a pris pour le nom de l'auteur ce qui n'était que la signature du copiste. Quoi qu'il en soit, les ouvrages authentiques qu'on a de lui sont fort inférieurs à *l'Imitation*. Ses *Oeuvres* furent réunies pour la première fois vers 1475 (on ne trouve pas *l'Imitation* dans cette première édit.), et depuis, en 1600, 1607, etc., à Anvers (avec *l'Imitation*). *l'Imitation* de J.-C. a eu plus de mille éditions diverses; elle a été traduite dans toutes les langues, notamment en français, par Marillac, Sac, Gonnelleu, Lamennais, Genoude, Darbois, P. Corneille l'a mise en vers.

**AKENSIDE** (Mark), célèbre poète anglais, né en 1721, à Newcastle, sur la Tyne, m. en 1770. était fils d'un boucher. Envoyé à l'université d'Édimbourg, il étudia d'abord la théologie, mais il l'abandonna bientôt pour la médecine. Il exerça successivement à Northampton, à Hampstead et à Londres, et devint membre de la Société royale et du Collège des médecins. Tout en pratiquant son art, il cultiva la poésie avec succès. L'ouvrage qui a fait sa réputation est le poème didactique intitulé les *Plaisirs de l'Imagination*, écrit en vers blancs; il l'avait composé dès l'âge de 23 ans; le style en est noble, brillant, plein de finesse, mais quelquefois obscur; l'auteur le retoucha plusieurs fois. On remarque aussi son *Hymne aux Naiades*. Akenside a laissé en outre quelques dissertations estimées sur la médecine. Ses œuvres poétiques ont été réunies à Londres (1772). Les *Plaisirs de l'Imagination* ont été trad. en français par d'Holbach, 1759.

**AKERBLAD**, archéologue suédois, fut attaché à l'ambassade suédoise à Constantinople, visita Jérusalem et la Troade (1792-97), fut chargé d'affaires à Paris (1800), et se retira à Rome, où il mourut en 1819. Il s'est surtout occupé d'antiquités égyptiennes, et a frayé la voie à Champollion : on remarque parmi ses écrits deux lettres à M. de Sacy, *Sur l'écriture cursive copte* (1801), et *Sur l'inscription de Rosette* (1802).

**AKHALTSIKH**, v. de Russie asiatique (Géorgie), sur un affluent du Kour, à 183 kil. N. E. d'Erzeroum, est un des principaux entrepôts du commerce avec la Turquie; 2000 h. Célèbre mosquée d'Achmet

Cette ville était jadis ch.-l. d'un pachalik turc de même nom. Elle a été cédée aux Russes en 1829. — Le pachalik d'Akhalsikh ou de Tcheldir comprenait une partie de l'Arménie et de la Géorgie turque. Pays montueux, salubre; habité par des races diverses (Lazes, Kourdes, Géorgiens, Turcs).

**AK-HISSAR**, c.-à-d. *Château-Blanc*, la *Thyatira* des anciens, v. de Turquie d'Asie (Anatolie), sandjak de Saroukan, à 102 kil. N. E. de Smyrne; 8000 hab. Bons vins, coton. Importante chez les anciens, mais déchuë. *Thyatira* eut une des premières églises chrétiennes.

**AKIBA**, savant rabbin, né en Palestine, dans le 1<sup>er</sup> siècle de J.-C., se jeta dans le parti de Barcochébas, qui avait fait révolter les Juifs contre les Romains, fut pris et écorché vif, l'an 135 de J.-C. On prétend qu'il avait alors 120 ans. On lui attribue un livre sur la *Création*, ainsi qu'une grande partie de la *Mischna*, recueil de traditions antiques. On le regarde comme le père de la Cabale.

**AKKAR**, *Demetrias*, v. de Syrie, à 32 kil. E. de Tripoli. Evêché maronite.

**AKKERMAN**, en slave BIELGORODOK (ville blanche), *Alba Julia*, v. de Russie d'Europe (Bessarabie), ch.-l. d'un district de même nom, à 48 kil. S. O. d'Odessa, et à 17 de la mer Noire, dans une baie formée par le Dniester; 15 000 hab. Port peu profond, fortifications; immenses salines; commerce. — Il y fut signé en 1826 entre la Russie et la Turquie un traité qui confirmait la paix de Bucharest, et assurait aux Russes la navigation de la mer Noire.

**AKMOUNEIN**. V. ACHMOUNEIN.

**AKMYN**, *Chemnis* ou *Panopolis*, v. de Haute-Egypte, sur la r. dr. du Nil, à 26 kil. N. O. de Djiridjeh. Grande manuf. de coton. Aux environs, catacombes et ruines qui couvrent un espace immense; restes d'un beau temple d'Osiris.

**AK-SERAI**, *Garsaura*, v. de la Turquie d'Asie (Caramanie), ch.-l. de livah, sur l'Eusdent, à 133 kil. O. de Kaisarieh. Château fort, jardins. — Le livah est dominé au S. par les monts Foudhal Baba, et baigné par l'Eusdent. Il renferme un grand lac salé qui approvisionne de sel tout le pays.

**AK-SOU**, c.-à d. *Eau blanche*, v. principale de la petite Boukharie, par 41° 9' lat. N., 76° 52' long. E.; 50 000 hab. Résidence du commandant des troupes et d'un chef indigène, vassal de la Chine. Fabriques de couvertures de cuir et de vases de jaspe.

**AKTAMAR**, île et fort de la Turquie asiatique (Van), sur la côte E. du lac de Van. Près de là est un monastère bâti en 653, résidence d'un des patriarches d'Arménie (le patriarcat date de 1113).

**AKTIAR**. V. SÉBASTOPOL.

**AL**, le en arabe. Pour les noms commençant ainsi qui ne seraient pas ici, V. le mot qui suit *al*.

**ALABAMA**, riv. des États-Unis, sort des monts Alleghany, court du N. au S., parcourt l'État auquel elle donne son nom, se réunit au Tombeckbee pour former la riv. Mobile, et se jette dans le golfe du Mexique par la baie de Mobile.

**ALABAMA**, un des États de l'Union, ainsi nommé de la rivière qui l'arrose, entre ceux de Tennessé au N., de Géorgie à l'E., de Mississipi à l'O., et le golfe du Mexique au S., a pour capitale Tuscaloosa, et pour v. principales Mobile, Cahawba, Montgomery, St-Etienne; 980 000 hab., dont 435 000 esclaves. Plusieurs chemins de fer. Le climat très-varié permet d'y cultiver à la fois la canne à sucre et les céréales, ainsi que les autres plantes de nos contrées. On y trouvait plusieurs peuplades indigènes, qui en ont été expulsées. — L'*AL* a été admis en 1819 au nombre des États. C'est un de ceux qui se sont séparés de l'Union en 1861.

**ALARANDA**, v. de Carie, au N. E. de Milet, près du Méandre. Autrefois riche et commerçante, mais dissolue. Belles ruines.

**ALACHÉHR**, *Philadelphie*, v. de Turquie d'Asie (Anatolie), à 124 kil. E. de Smyrne; 6000 hab. Résidence d'un évêque grec. Belle cathédrale grecque,

mosquées. Quelque industrie, étoffes en coton, teintures; eau minérale aux environs. — Fondée par Attale II, roi de Pergame, dit *Philadelphie*.

**ALAGOUE** (Marie), née en 1647 à Lauthecour, près d'Autun, se voua de très-bonne heure à la vie religieuse, et devint célèbre par ses vertus et par des grâces extraordinaires. Ayant été guérie d'une paralysie, elle attribua sa guérison à la Ste Vierge, et substitua désormais le nom de Marie à celui de Marguerite, qu'elle portait d'abord. Elle a composé un petit ouvrage mystique, *La dévotion au Cœur de Jésus* (publ. par le P. Croiset en 1698), qui contribua à répandre la fête du Cœur de Jésus. Elle mourut en 1690; elle avait prédit avec précision le jour de sa mort. Languet a publié sa *Vie*, avec quelques opuscules d'elle, Paris, 1729, in-4.

**ALA-DAGH**, chaîne de mont. d'Anatolie, forme la ramification méridionale du Taurus et répond à l'*Olympe* de Galatie des anciens.

**ALADIN**, dont le vrai nom est Ala-Eddyn, l'un des princes connus sous le nom de *Vieux de la Montagne*, régnait sur une secte d'ismaéliens appelés *Assassins*, et monta sur le trône vers 1221. Les assassins qu'il faisait commettre, dit-on, par ses adeptes rendirent son nom si terrible, que les rois ses voisins et plusieurs princes chrétiens lui envoyèrent de grands présents pour se soustraire à ses poignards. S. Louis, loin de s'effrayer de ses menaces, l'obligea, lorsqu'il se rendit en Palestine, à lui envoyer des ambassadeurs avec des présents.

ALADIN OU ALA-EDDYN-KAIKOBAD, sultan seldjucide de Konieh, 1219-1237, eut à combattre le sultan d'Égypte, conquit l'Anatolie, mais fut vaincu par les Tartares vers la fin de son règne.

**ALAGOAS**, v. du Brésil, ch.-l. de la prov. d'Alagoas, sur le lac Manguba; 16 000 hab. Sucre, tabac, bois de construction. — La prov. d'Alagoas, entre celles de Pernambuco, de Sergipe et la mer, a 160 000 hab. Tabac estimé.

**ALAGON**, riv. d'Espagne et de Portugal, baigne Placencia, Coria, et se jette dans le Tage, à 6 kil. N. E. d'Alcantara, après 140 kil. de cours.

**ALAIGNE**, ch.-l. de cant. (Aude), à 15 kil. N. O. de Limoux; 360 hab.

**ALAIN**, nom de plusieurs ducs et comtes de Bretagne. V. l'art. BRETAGNE.

ALAIN DE L'ISLE, *Alanus de Insulis*, surnommé le *Docteur universel*, né vers 1114, m. en 1203, enseigna la théologie à l'Université de Paris avec un grand succès, et essaya de prêter à la philosophie le langage et les agréments de la poésie. Il se retira à la fin de sa vie dans l'abbaye de Cîteaux. Alain a laissé un assez grand nombre d'écrits en prose et en vers, tous en latin, qui ont été recueillis par le P. Ch. de Visch, Anvers, 1654, in-<sup>o</sup>. Les plus connus sont l'*Anti-Claudien*, poème philosophique; le *Livre des Paraboles*, trad. en franç. par Antoine Vêrad, Paris, 1492; *De lapide philosophico*, où il se montre partisan de la science hermétique. — Un autre Alain de l'Isle, son contemporain, fut évêque d'Auxerre (1151) et ami de S. Bernard, dont il écrivit la *Vie*.

ALAIN CHARTIER. V. CHARTIER.

**ALAINS**, *Alani*, peuple scythe, que l'on croit sorti de l'Altaï, errait avec ses troupeaux dans les vastes steppes qui s'étendent entre le Volga et le Tanais, lorsque les Huns fondirent sur lui, le soumièrent en partie et l'entraînèrent à leur suite dans leurs expéditions, vers 375; le reste s'enfuit dans les gorges du Caucase (où il vit encore sous le nom d'Ossètes), ou bien alla se joindre aux Vandales. Unis ensuite aux Suèves, les Alains opérèrent la grande invasion des Gaules (406-410); puis ils passèrent en Espagne, où bientôt ils disparurent après avoir été battus par Vallia, roi des Visigoths (418).

**ALAIS**, *Alesia*, ch.-l. d'arr. (Gard), sur le Gardon, à 45 k. N. O. de Nîmes; 15 462 h. Trib., collège, école de mineurs, fondée en 1843 Industrie active;

commerce de rubans. Aux env., source minérale, houille, fer; grandes usines. — Ville ancienne. Protestante au xvi<sup>e</sup> siècle; elle fut soumise par Louis XIII, qui y donna un célèbre édit de pacification en 1629; Louis XIV en fit un évêché et y bâtit un fort après la révocation de l'édit de Nantes.

**ALALCOMÈNE**, bourg de Bœotie, sur le lac Copais. On y plaçait la naissance de Minerve et on y rendait à cette déesse un culte célèbre.

**ALAMANNI**, peuple german. V. **ALEMANNI**.

**ALAMANNI** (Luigi), célèbre poète italien, né à Florence en 1495, mort en 1556, fut obligé de quitter sa patrie pour être entré dans une conspiration contre le cardinal Jules de Médicis (depuis pape sous le nom de Clément VII), qui gouvernait alors Florence, et se retira en France auprès de François I, qui l'accueillit fort bien et le chargea même d'une mission auprès de Charles-Quint. Il a composé plusieurs grands poèmes : *la Coltivazione*, en 6 chants, Paris, 1546, imité des *Géorgiques*; c'est le meilleur de ses ouvrages; *Girone il Cortese* (Giron le Courtois), en 24 chants, Paris, 1548; *L'Arachide* ou *le Siège de Bourges* (*Araricum*), en 24 chants, Florence, 1570; quelques pièces de théâtre, et un grand nombre d'épigrammes et de poésies diverses, réunies à Lyon, 1532, 2 vol. in-8.

**ALAMOUT**, fort de Perse, entre Kazbin et Roudbar, dans une position inexpugnable, fut fondé vers 868, et devint le ch.-l. des Assassins. Il fut pris et détruit par Houlagou.

**ALAND** (archipel d'), dans la mer Baltique, à l'entrée du golfe de Botnie, se compose de 60 îles, et compte env. 15 000 hab. Jadis à la Suède, il appartient à la Russie depuis 1809. Il a une haute importance militaire. — L'île d'Aland proprement dite a 39 kil. sur 31. Elle commande l'entrée du golfe de Botnie. On y remarque un port des plus vastes et la forteresse de Bomarsund. V. ce nom.

**ALARCON** (J. Ruiz d'), poète espagnol, né à Plasco (Mexique), à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, m. en 1639, vint en Espagne vers 1522 et fut nommé en 1628 rapporteur au Conseil des Indes. On a de lui plusieurs comédies, entre autres la *Vérité suspecte*, imitée dans le *Menteur* de Corneille, et le *Tisserand de Ségovie*, mise avec succès sur notre scène par H. Lucas (1844). C'est un écrivain pur et correct, qui ne manque ni de vigueur ni d'originalité. Son *Théâtre* a été traduit par M. Alph. Royer, in-18, 1864.

**ALARCOS**, lieu d'Espagne, dans la Nouv.-Castille, près de Calatrava, est célèbre par une bataille où Alphonse IX, roi de Castille, fut défait, en 1195, par Yacoub l'Almohade, dit *Al-Manzor*.

**ALARIC I**, roi des Visigoths (382-412), s'unit d'abord aux Romains pour repousser une invasion des Huns (394); puis vint, à l'instigation de Rufin, fonder sur l'empire d'Orient après la mort de Théodose le Grand (395), dévasta les provinces situées au S. du Danube, et menaça Constantinople. Repoussé par Stilicon, il se jeta sur l'empire d'Occident, et se fit céder par le faible Honorius l'Espagne avec une partie des Gaules, ce qui ne l'empêcha pas d'envahir l'Italie. Battu d'abord à Pollentia (403), il s'en pénétra pas moins jusqu'à Rome. Il assiégea trois fois cette ville (408, 409 et 410); les deux premières fois il se contenta de lever d'énormes contributions; la 3<sup>e</sup>, il prit la place d'assaut et la mit au pillage. Il se disposait à faire la conquête de la Sicile, lorsque la mort le surprit à Cosenza, en 412. Scudéri a fait un poème d'*Alaric ou Rome vaincue*, célèbre par son emphase.

**ALARIC II**, roi des Visigoths d'Espagne (484-507), fils d'Euric, joignait à l'Espagne la partie de la Gaule comprise entre le Rhône et les Pyrénées, et avait Toulouse pour capitale. Clovis lui déclara la guerre, le battit à Vouillé et le tua de sa propre main (507). Alaric avait donné à ses sujets romains le code dit *Code d'Alaric*, ou grande partie extrait du *Code Théodosien*.

**ALASKA**, longue presqu'île de l'Amérique russe, au N. O. du continent, et à 1000 kil. S. du détroit de Behring, se lie vers le S. aux îles Aléoutes.

**ALATRI**, *Alatrium*, v. de l'État ecclésiastique, à 23 kil. N. O. de Frosinone, sur une colline; 10 000 hab. Evêché. Restes de murs cyclopiens.

**ALATYR**, riv. de Russie, sort du gouvt de Nijnei-Novgorod, et se jette après 220 kil. de cours dans la Soura, près de la v. d'Alatyr. — Cette v., ch.-l. de district, est à 180 kil. N. O. de Simbirsk, et n'a guère que 4000 hab. Elle est bâtie en bois.

**ALAVA**, prov. d'Espagne, une des trois prov. basques, entre la Biscaye, la Navarre et la Vieille-Castille, compte env. 70 000 hab. et a pour ch.-l. Vittoria. Longtemps indépendante, l'Alava se réunit en 1200 à la couronne de Castille, mais à la condition de conserver ses privilèges (*fueros*).

**ALAYAH**, *Coracesium*, v., port et capit. de la Turquie d'Asie, ch.-l. de livah, au S. E. de Satalieh; env. 2000 hab. Cette v., jadis importante, et comprise dans la *Cilicia Aspera*, fut le dernier refuge des pirates dans leur guerre contre Pompée.

**ALBA**, v. du Latium. V. **ALBE-LA-LONGUE**.

**ALBA**, v. de Lusitanie. V. **ELVAS**.

**ALBA**, riv. de Gaule, auj. l'Aube. V. **AUBE**.

**ALBA**, *Alba Pompeia*, v. des États sardes (Coni), à 40 kil. S. E. de Turin; 7500 hab. Evêché. — Cette v., qui appartenait à l'anc. Ligurie, fut colonisée par Pompée. Patrie de Pertinax.

**ALBA AUGUSTA** ou **ALBA HELVIORUM**. V. **APS**.

**ALBA FUCENTIA**, v. de l'Italie anc., chez les Marses, au pied du mont Velinus et un peu au N. du lac Fucin. Les Romains y avaient une prison d'État où furent enfermés Persée, Syphax, etc. C'est auj. **ALBA**, v. du roy. de Naples (Abruzzes Ult. 2<sup>e</sup>).

**ALBA GRECA**, v. de la Dacie. V. **BELGRADE**.

**ALBA INGAUNORUM**, V. **ALBENGA**.

**ALBA JULIA**. V. **AKERMAN** et **CARLSBOURG**.

**ALBA DE TORMÈS**, v. d'Espagne (Salamanque), à 20 kil. S. E. de Salamanque, sur le Tormès; 1550 hab. C'est là qu'était le château des ducs d'Albe. Les Français y battirent les Espagnols en 1809.

**ALBACÈTE**, v. d'Espagne, ch.-l. de la prov. du même nom, dans l'anc. roy. de Murcie, à 135 kil. N. O. de Murcie; 15 000 hab. Vin, safran, armes blanches. Victoire d'Alphonse VIII de Castille sur les Maures (1156).

**ALBAGH**, v. d'Arménie (Van), à 92 kil. S. E. de Van, sur un affluent du Zab. C'est là, selon les Arméniens, que S. Barthélemy souffrit le martyre.

**ALBAIN** (mont), *Albanus mons*, anj. *Monte-Cavo*, petite mont. du Latium, à 20 kil. S. E. de Rome, à 960<sup>m</sup> de hauteur. Albe était bâtie le long de cette montagne. Les consuls allaient chaque année y offrir un sacrifice à Jupiter Latiaris au nom des 30 villes de la confédération latine. Les généraux qui n'avaient pu obtenir le triomphe à Rome venaient quelquefois triompher sur le mont Albain.

**ALBAN**, ch.-l. de canton (Tarn), 12 kil. S. E. d'Alby; 468 hab. Place forte au xv<sup>e</sup> siècle. Mines de fer non exploitées.

**ALBAN** (S.), le plus anc. martyr de l'Angleterre, né à Verulamium. Il avait servi dans les armées de Dioclétien; ayant embrassé le Christianisme à son retour dans son pays, il fut mis à mort, en 286, ou, selon d'autres, en 303. On éleva en son honneur un monastère d'où la ville moderne de St-Alban a tiré son nom. On l'hon. le 22 juin.

**ALBANE** (l'), François *Albani*, célèbre peintre italien, surnommé *le Peintre des Grâces*, *l'Anacréon de la peinture*, né à Bologne en 1578, d'un marchand de soieries, mort en 1660, à 82 ans, débuta dans sa ville natale, puis alla à Rome se former à l'école de Carrache, et devint le rival du Dominiquin et du Guide. Il excellait surtout dans les peintures gracieuses, comme celles de femmes, d'anges ou d'enfants. On dit que, marié à une fort belle femme, qui lui donna douze enfants également re-

marquables par leur beauté, il trouva dans sa propre famille ses plus beaux modèles. Son talent déclina dans la seconde moitié de sa vie, et il eut le chagrin de se voir surpasser par ses rivaux, surtout par Annibal Carrache. On lui reproche un peu de mollesse et de monotonie. Ses chefs-d'œuvre sont les *Amours de Vénus et d'Adonis*, gravés par Audran; la *Toilette et la triomphe de Vénus*; les *Quatre Éléments*; *Europe sur le taureau*, etc. Il a traité aussi un grand nombre de sujets de piété et a écrit sur son art.

**ALBANI**, illustre famille italienne, originaire de l'Albanie, d'où elle fut chassée par les Turcs, vint s'établir à Bergame et à Urbino. Elle a fourni à l'Église un grand nombre de prélats distingués, dont le plus célèbre est Jean-François Albani, devenu pape en 1700 sous le nom de Clément XI (V. ce nom). Clément XI laissa plusieurs neveux qui devinrent cardinaux et qui jouèrent un rôle assez important : — Annibal A., né à Urbino en 1682, m. en 1751, évêque d'Urbino; — Alexandre A., frère d'Annibal, né à Urbino en 1692, mort en 1779, connu par son goût pour les arts et par sa villa, dite *villa Albani*, où il avait rassemblé des chefs-d'œuvre de toute espèce; — Jean-François A., né en 1720, mort en 1809, évêque d'Ostie; il prit parti contre les Français à leur entrée en Italie, fut en conséquence forcé de quitter Rome, et n'y rentra qu'après l'élévation de Pie VII, à laquelle il eut la plus grande part. — Joseph A., neveu de Jean-François, né en 1750, m. en 1834, fut partie du sacré collège depuis 1801, fut chargé d'affaires à Vienne (1796), puis secrétaire des brefs et légat du pape à Bologne (1814), et enfin commissaire apostolique des quatre Légations. Il eut à réprimer des troubles à Bologne : on l'accusa, à cette occasion, de quelques actes de rigueur.

**ALBANIE**, *Albania*, auj. *CHIRVAN* et *DAGHESTAN*, nom donné par les anciens à une contrée de l'Asie supérieure, entre la mer Caspienne à l'E. et l'Éthiopie à l'O., était bornée au S. par le fleuve Cyrus. Région montagneuse et presque sauvage. Ce pays fut nominativement partie de l'empire perse, de celui des Parthes, puis du roy. d'Arménie.

**ALBANIE**, l'ancienne *Épire* et partie mérid. de l'*Illyrie*, région de la Turquie d'Europe, bornée au N. par la Bosnie et le Montenegro, à l'O. par la mer Adriatique, à l'E. par la Roumélie, au S. par la Grèce, forme les pachaliks de Janina et de Scutari, a pour v. princip. Scutari, Janina, Tricala, Avlone, Ochrida, Croïa, et compte env. 1 900 000 hab., la plupart Grecs ou Slaves. C'est un pays montagneux (d'où son nom, dérivé d'*Alb* ou *Alp*, montagne, en celtique). Les Albanais sont nommés par les Turcs *Arnaouts*, et se donnent à eux-mêmes le nom de *Skipeutas* (montagnards). C'est un peuple belliqueux, mais indocile. Ils forment le noyau des armées ottomanes. — L'Albanie obéit successivement aux rois d'Épire, de Macédoine, aux Romains, aux empereurs d'Orient. A partir du XI<sup>e</sup> siècle, les Normands de Naples, les Vénitiens, les Hongrois envahirent ce pays et y formèrent de petits États; les Turcs y entrèrent en 1435; ils en furent chassés par Scanderbeg en 1444, mais ils ne tardèrent pas à s'en rendre maîtres de nouveau; toutefois, les Albanais n'ont jamais été complètement soumis. Plusieurs des beys chargés de les gouverner ont profité de leur disposition à l'indépendance pour se révolter contre la Porte : le plus célèbre est Ali, pacha de Janina.

**ALBANIE VÉNITIENNE**, c.-à-d. possessions vénitienes en Albanie. C'étaient vers 1448 les villes et territoires de Duras, de Scutari et d'Arta. En outre, à la mort de Scanderbeg, presque toute la principauté de Croïa échut aux Vénitiens. Ils cédèrent aux Turcs Scutari et Croïa en 1479; Duras en 1502; mais ils gardèrent Arta, conquit Prevesa en 1684, et, par la paix de Passarowitz (1718), ils acquirent Vonitza et Butrinto.

Le nom d'**ALBANIE** a aussi été donné à toute l'Écosse, et est resté à une prov. de ce pays. V. **ALBANY**.

**ALBANIENNES** (portes), *Albanica portæ* ou *pylæ*, passage qui conduisait du Caucase dans l'Albanie. C'est auj. le défilé de Derbend.

**ALBANO**, *Albanum*, v. de l'État ecclésiastique, à 22 kil. S. E. de Rome, près d'un lac de même nom; 6000 hab. Evêché. Bons vins; tombeaux prétendus d'Ascagne, des Horaces. Cette v. s'est formée autour d'une maison de campagne du grand Pompée, dite *Albanum*. L'air y est pur, ce qui y attire les habitants de Rome en été.

**ALBANO** (lac d'), *Albanus lacus*, petit lac situé à 20 kil. environ au S. E. de Rome, à 12 kil. de tour et 330 m. de profondeur. Il paraît n'être qu'un cratère de volcan éteint. Sur ses bords, on remarque plusieurs monuments, le *Castel Gandolfo*, palais de plaisance du pape, et un magnifique canal souterrain creusé pour l'écoulement des eaux du lac. L'antique *Albe-la-Longue* était située sur ses bords.

**ALBANY**, nom donné primitivement à toute l'Écosse, puis à un duché formé dans la partie septentrionale et comprenant les districts de Bread-Albane, Athol, Glenurchy, avec partie de ceux de Perth et d'Inverness. Le 2<sup>e</sup> fils des rois d'Écosse portait le titre de duc d'Albany. (V. ci-après l'art. historique).

**ALBANY**, v. et port des États-Unis, ch.-l. de l'État de New-York, sur la rive dr. de l'Hudson, à 230 kil. N. de New-York, donne son nom à un comté; 50 000 hab. Ville bien bâtie, beaux monuments : capitole ou palais de l'État, banque, musée, hôpital, nouvelle prison, quais, théâtre, arsenal. Quelques établissements littéraires et scientifiques : société des arts, société d'agriculture, *Albany institute* (école normale) fondé en 1844, observatoire. Albany est, pour le commerce, la première ville de l'État, après New-York. Les goélettes remontent l'Hudson jusqu'à cette ville. — C'était d'abord un simple fort, bâti par les Hollandais en 1623; il fut pris par les Anglais en 1664.

**ALBANY**, district de la colonie anglaise du Cap, au S. E., et sur la mer, a pour v. principales Graham et Bathurst; 12 000 hab.

**ALBANY** (ducs d'). Sous ce nom, qui était porté par le 2<sup>e</sup> fils des rois d'Écosse, on connaît surtout Robert Stuart le Jeune, premier duc d'Albany (1402), fils de Robert II, roi d'Écosse, qui fut régent du roy. après la mort de Robert III, 1406, et mourut en 1420. Cette ligne des ducs d'Albany s'éteignit en la personne de Henri Stuart, m. vers 1460. — Une 2<sup>e</sup> ligne eut pour chef Alexandre Stuart, duc d'Albany, 2<sup>e</sup> fils de Jacques II, roi d'Écosse. Il fut exilé par son frère Jacques III, et mourut en France, 1485. — Jean Stuart, fils du précédent et dernier duc d'Albany, s'attacha à Louis XII, qu'il accompagna à Gènes. Rappelé en Écosse, il devint gouverneur du royaume en 1516; mais il le quitta pour suivre François I en Italie. Après la bataille de Pavie, il revint se fixer en France, où il mourut en 1536.

**ALBANY** (le comte d'), nom que prit le prétendant au trône d'Angleterre. V. **STUART** (Charles-Édouard).

**ALBANY** (Caroline, comtesse d'), née à Mons en 1753, de la famille noble des Stolberg, épousa en 1772 le prétendant Charles-Édouard, qui avait pris le titre de comte d'Albany; mais cette union fut malheureuse, et elle quitta le prince en 1780. Elle vécut depuis avec Alfieri, à qui sa beauté et son esprit avaient inspiré la plus vive passion, et qu'elle épousa, dit-on, secrètement après la mort du comte d'Albany. Alfieri étant mort en 1803, la comtesse se retira à Florence, où elle se lia avec le peintre Fabre et où elle mourut en 1824. V. **ALFIERI** et **FABRE** (Fr.).

**ALBARRACIN**, v. d'Aragon (Téruel), à 28 kil. N. O. de Téruel; 2500 hab. Ch.-l. de district, évêché. — Cette v. donne son nom à une chaîne de mont. située dans la partie S. O. de l'Aragon.

**ALBATEGNI**, *Albatennius*, astronome arabe du 1<sup>er</sup> siècle, né à Batan en Mésopotamie, mort vers 929, fit de nombreuses observations, remarquables



par leur exactitude, reconnut le déplacement de l'apogée du soleil, calcula les résultats de la précession des équinoxes, et fixa la durée de l'année à 365 j. 5 h. 46' 24". Il a laissé un traité de la *Science des étoiles*, trad. en latin à Nuremberg, 1537.

**ALBAY**, v. de l'île de Luçon, dans la partie espagnole, env. 20 000 hab. Détruite en 1814 par une éruption d'un volcan, et rebâtie peu après.

**ALBÈ**, ALBÈ-LA-LONGUE, *Alba Longa*, v. fort anc. du Latium, à 20 kil. au S. E. de Rome, s'étendait du flanc septentr. du mont Albain jusque sur la rive orient. de l'*Albanus lacus*. On en rapporte la fondation à Ascagne, fils d'Enée, qui y régna 8 ans (vers 1144-1136 av. J.-C.). On donne à ce prince 13 successeurs, qui auraient régné 296 ans. On ajoute que la population surabondante d'Albè donna naissance à des colonies qui fondèrent plusieurs villes latines, et qu'Albè est ainsi la mère de Rome. L'an 89 de Rome (665 av. J.-C.), Albè fut prise et détruite par les Romains (F. TULLUS HOSTILIUS).—Le vin d'Albè était fort estimé à Rome. On recherchait aussi les pierres des environs : c'est en pierres d'Albè que sont construits les fondements du Capitole. — Pour le lac d'Albè, F. ALBANO.

ALBÈ, v. d'Espagne. F. ALBA DE TORNÈS.

ALBÈ JULIE. F. AKERMAN, CARLSBOURG et WEISSEMBOURG. — ALBÈ ROYALE. F. STUHLWEISSEMBOURG.

**ALBÈ** (Fern. Alvarez de TOLEDE, duc d'), général et homme d'État sous Charles-Quint et Philippe II, né en 1508, d'une des plus illustres familles d'Espagne. Parvenu après de longs services au commandement en chef des armées impériales, il déploya des talents supérieurs, qu'on n'avait pas soupçonnés jusque-là, gagna en 1547 sur l'électeur de Saxe la bataille de Mühlberg, et remporta plusieurs avantages en Lorraine sur les Français, et en Italie sur le pape. Il fut nommé en 1566 gouverneur des Pays-Bas pour Philippe II, avec le titre de vice-roi, et investi d'un pouvoir absolu afin de réprimer les troubles qu'y avaient excités les dissensions religieuses : il établit, à cet effet, sous le titre de *Conseil des troubles*, un tribunal qui déploya tant de rigueur qu'on ne l'appela que le *Conseil de sang*, et que tout le pays se souleva bientôt. Il remporta de grands avantages sur les insurgés, à la tête desquels s'était mis le prince d'Orange, mais il ne put les réduire entièrement; et, dégoûté d'une lutte perpétuelle, il finit par demander lui-même son rappel (1573). Il quitta ce malheureux pays au bout de sept ans, après l'avoir hérisné de forteresses et inondé de sang, laissant la réputation d'un grand capitaine, mais d'un homme impitoyable. A son retour en Espagne, il resta pendant quelque temps en disgrâce; il fut même exilé par suite d'une intrigue de cour; mais en 1581, Philippe le rappela pour le mettre à la tête d'une armée qu'il envoyait en Portugal. Le duc d'Albè réussit à soumettre le pays, chassa don Antonio, prince de Crato, qui avait été proclamé roi, et s'empara de Lisbonne; mais il y laissa commettre des cruautés qui souillèrent sa victoire. Il mourut peu après en 1582, à 74 ans. Sa vie a été publiée à Paris, 2 vol. in-12, 1698. Le nom sous lequel il est connu lui vient de son château d'Alba-de-Tornès.

**ALBECK**, village de Wurtemberg, à 10 kil. N. E. d'Ul'm. Mack et 25 000 Autrichiens y furent défaits par 6000 Français en 1805.

**ALBEMARLE**, v. de Normandie,auj. AUMALE (F. ce nom), donnait son nom à un duché. Le titre de duc d'Albemarle s'est conservé en Angleterre; mais il n'y est plus que nominal. Ce titre fut donné à Monk et à Van Keppel.

**ALBENGA**, *Alba Ingaunorum* ou *Albingaunum*, v. des États sardes, à 64 kil. S. O. de Gènes, sur la Centa; 4000 hab. Evêché. — S. A. capit. des *Ingauni*.

**ALBENS**, ch.-l. de c. (Savoie), arr. de Chambéry, à 10 k. N. N. E. d'Aix; 1543 h. Antiquités; grains, bétail.

**ALBÈRES**, montagnes du Roussillon, se situa-

chant aux Pyrénées. Les Espagnols y furent vaincus par Dugommier les 27 et 30 avril 1794.

**ALBERGATI CAPACELLI** (François, marquis), littérateur italien, né à Bologne vers 1740, mort en 1804, fut sénateur dans sa patrie. D'une imagination fougueuse, il se laissa entraîner aux plus blâmables excès, et fit le malheur de sa famille. Passionné pour la comédie, il avait établi un théâtre dans son palais. On a de lui des *Comédies*, correctement écrites, et qui prouvent une grande connaissance des mœurs du temps, et des *Nouvelles*, où l'on trouve trop de licence. La plus estimée de ses comédies est le *Préjugé du faux honneur*.

**ALBÉRIC I**, gentilhomme lombard, fut fait marquis de Camerino, puis duc de Spolète, par Bénédict I, devenu roi d'Italie. Il épousa vers 906 Marosie, qui s'était emparée du château St-Ange et dominait à Rome, et devint ainsi maître d'une grande partie de l'Italie centrale. Il repoussa les Sarrasins, mais il appela les Hongrois pour le soutenir contre le pape Jean X, et fut massacré par les Romains, en 925, après la retraite des barbares.

**ALBÉRIC II**, de Camerino, fils d'Albéric I et de Marosie, porta le titre de premier baron de Rome, fut reconnu en 932 seigneur de cette ville, après en avoir chassé Hugues de Provence, roi d'Italie, 3<sup>e</sup> époux de sa mère, et y exerça pendant 23 ans un pouvoir dictatorial, avec les titres de patrice et de consul. Il était frère du pape Jean XI — Son fils Octavien Albéric lui succéda, et devint pape sous le nom de Jean XII. F. ce nom.

**ALBERIC**, religieux de l'ordre de Cîteaux, qu'on croit avoir été moine de l'abbaye des Trois-Fontaines, vivait au XIII<sup>e</sup> siècle. Il a laissé une *Chronique* qui va depuis la création jusqu'en 1241, imprimée dans les *Historiens des Gaules et de la France*.

**ALBERONI** (Jules), cardinal, ministre du roi d'Espagne Philippe V, né en 1664, m. en 1752, à 88 ans, était fils d'un jardinier de Firenzuela près de Plaisance. Il dut sa fortune au duc de Vendôme, qu'il avait connu pendant les guerres d'Italie, et auquel il sut plaire par son esprit vif et enjoué. Il suivit ce seigneur en France, puis l'accompagna en Espagne, et s'y fit connaître avantageusement de Philippe V. Le duc de Parme l'ayant nommé son agent politique à Madrid, il réussit à marier une princesse de la famille du duc, Elisabeth Farnèse, au roi d'Espagne, et à faire éloigner la princesse des Ursins, qui avait été jusque-là toute puissante et à laquelle il avait lui-même les plus grandes obligations. La jeune reine le fit nommer cardinal, grand d'Espagne, et premier ministre, 1715. Albéroni forma dès lors de vastes desseins en faveur de l'Espagne, voulut placer Philippe V sur le trône de France, et mit toute l'Europe en mouvement. Mais le duc d'Orléans, alors régent, s'étant ligué contre lui avec le roi d'Angleterre, déjoua tous ses projets, porta la guerre en Espagne, obtint plusieurs avantages sur terre et sur mer, et n'accorda la paix à Philippe V qu'à la condition qu'Albéroni serait renvoyé. Le premier ministre recut en conséquence l'ordre de quitter l'Espagne (5 déc. 1719). Après avoir quelque temps erré de ville en ville, réduit à se cacher, il se rendit à Rome, où le pape Innocent XIII fit examiner sa conduite : il fut enfermé pour 4 ans dans un couvent; mais dès 1723, il fut rétabli dans tous ses droits de cardinal; il jouit même d'une assez grande faveur à la cour de Rome jusqu'à sa mort.

**ALBERT**, ch.-l. de cant. (Somme), à 23 kil. N. O. de Péronne; 3433 hab. Anc. seigneurie, qui porta d'abord le nom d'*Ancre* (F. ce mot), et dont le nom fut changé en celui d'Albert après la chute du maréchal d'Ancre et la transmission de la seigneurie à la maison d'Albert. Cette maison, issue des Albert de Florence, s'étant établie dans le Comtat Venaissin au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle. Ses principales branches sont celles des seigneurs de *Luyens* et de *Chaulnes*. F. ces noms.

**ALBERT (S.)**, évêque de Liège à la fin du x<sup>e</sup> siècle, fut élu pour ses vertus, mais se vit persécuté par l'empereur Henri VI, qui avait soutenu un autre candidat. Il se réfugia près de l'archevêque de Reims et fut assassiné près de cette ville par des émissaires de l'empereur (vers 1195). On l'hon. le 21 nov. — Religieux carme, né en 1212 à Trapani, m. en 1292, fut provincial de son ordre pour la Sicile et convertit un grand nombre de Juifs. On l'hon. le 8 août.

**ALBERT I**, duc d'Autriche et empereur d'Allemagne, né en 1248, était fils de Rodolphe de Habsbourg. Il eut pour concurrent à l'empire Adolphe de Nassau, qu'il vainquit et tua à la bataille de Gœlheim en 1298. Il eut de violents démêlés avec le pape Boniface VIII, au sujet de son élection à l'empire; mais ce pontife finit par le reconnaître. Il se fit détester par son orgueil et sa tyrannie; ce fut sous son règne que la Suisse, opprimée par Gessler, son lieutenant, se rendit indépendante (V. RELL). Il périt en 1308, au passage de la Reuss, assassiné par des conjurés, à la tête desquels était Jean de Souabe, son neveu, qu'il avait dépouillé de son patrimoine.

**ALBERT II**, duc d'Autriche, surnommé *le Sage*, 4<sup>e</sup> fils du préc., succéda en 1330 à son frère Frédéric le Beau dans ses États héréditaires, mais sans aspirer à l'empire. Il tenta inutilement de réduire les Suisses et de reprendre Zurich. Il m. en 1358.

**ALBERT III**, duc d'Autriche, fils du préc., cultiva les sciences et les arts, protégea les lettres, et fonda des chaires de mathématiques et de théologie dans l'Université de Vienne. Mort en 1395.

**ALBERT IV**, dit *le Pieux*, duc d'Autriche, fils du préc., fit le pèlerinage de la Terre-Sainte, et mena, à son retour, la vie d'un anachorète. Retiré dans un couvent de Chartreux, il s'y faisait appeler *frère Albert*, et remplissait rigoureusement tous les devoirs monastiques. Il m. en 1406, à 27 ans.

**ALBERT V**, duc d'Autriche, empereur d'Allemagne sous le nom d'Albert II, surnommé *le Magnanime*, était fils d'Albert IV. Il succéda d'abord à son père dans ses États héréditaires d'Autriche, épousa en 1422 Elisabeth, fille de l'emp. Sigismond, et par là devint successivement roi de Bohême, de Hongrie, enfin empereur en 1438. Il fit adopter par la diète de Mayence les résolutions du concile de Bâle, qui tendaient à réduire l'étendue de l'autorité pontificale, et fit régner l'ordre et la paix dans ses États. Il mourut en 1439, à la suite d'une expédition malheureuse contre Amurat II, qui avait envahi la Hongrie.

**ALBERT VI**, archiduc d'Autriche, 6<sup>e</sup> fils de l'emp. Maximilien II, avait d'abord embrassé l'état ecclésiastique et avait été élevé au cardinalat; mais il renonça à la pourpre et épousa la fille de Philippe II. Nommé par ce prince, en 1598, gov. des Pays-Bas, il tenta vainement de reconquérir la Hollande, qui avait secoué le joug de l'Espagne; il répara, autant qu'il le put, les maux que le Brabant et la Flandre avaient eus à souffrir sous le duc d'Albe. Il mourut en 1621, peu avant la reprise de la guerre.

**ALBERT**, dit *l'Ours*, margrave et électeur de Brandebourg, né en 1106, m. en 1170, s'arma pour l'emp. Conrad contre les Guelfes, reçut en récompense le duché de Saxe, enlevé à Henri le Superbe (1138), se vit peu après obligé de le restituer, mais obtint en dédommagement que son margraviat, qui relevait de la Saxe, devint fief immédiat de l'empire, 1142: il fut ainsi la tige des électeurs de Brandebourg. En 1140 il s'était emparé de la principauté d'Anhalt, qu'il transmit à son fils Bernhard. Il fit défricher une grande partie de ses États, en augmenta la population, et y bâtit plusieurs villes, entre autres Berlin et Francfort-sur-l'Oder. Il mourut au retour d'un pèlerinage à Jérusalem.

**ALBERT**, dit *l'Achille* (pour sa bravoure) et *l'Ulysse* (pour sa prudence), électeur de Brandebourg de 1471 à 1484, de la maison de Hohenzollern, continua la guerre commencée par son frère Frédéric II

contre la Poméranie, se fit reconnaître suzerain de ce pays, et contribua beaucoup à l'agrandissement de sa maison.

**ALBERT**, margrave de Brandebourg, puis duc de Prusse et grand maître de l'ordre Teutonique, né en 1490, m. en 1568, renonça, en 1525, à son titre de grand maître et embrassa le Luthéranisme. En échange de la dignité qu'il abandonnait, il reçut de Sigismond, roi de Pologne, avec lequel il avait été longtemps en contestation, et dont il consentit à reconnaître la suzeraineté, la Prusse inférieure et le titre de duc, qu'il porta le premier, au lieu de celui de margrave, qu'il avait porté jusque-là ainsi que ses prédécesseurs. C'est de ce moment que date la sécularisation de la Prusse. Il fonda en 1543 l'Université de Königsberg.

**ALBERT le Bellicieux**, dit aussi *l'Alcibiade*, margrave de Brandebourg, né en 1522, mort en 1558, servit d'abord avec ardeur Charles-Quint contre la France, puis prit parti pour la France et entra dans la ligue formée contre l'empereur par Maurice, électeur de Saxe, mais ne tarda pas à se brouiller avec ses nouveaux alliés et revint à Charles-Quint. Il se rendit tellement odieux par ses dépredations qu'il se forma une ligue contre lui: vaincu par Maurice en 1553, il fut mis au ban de l'empire et exilé.

**ALBERT DE BRANDEBOURG**, cardinal, fils de Jean, électeur de Brandebourg, fut nommé en 1513 archev. de Magdebourg, et en 1514 archev. et électeur de Mayence, se montra tout dévoué à la cour de Rome et fut un des premiers à admettre les Jésuites. Léon X l'avait autorisé à distribuer des indulgences, ce qui l'engagea dans des luttes très-vives avec Luther, qui vint prêcher la réforme dans ses États. Après une résistance inutile, Albert se vit obligé en 1541 d'accorder aux habitants de Magdebourg le libre exercice de leur culte. Il mourut en 1545. Il avait fondé en 1506 l'Université de Francfort-sur-l'Oder.

**ALBERT DE MECKLEMBOURG**, roi de Suède, élu en 1363, fut détrôné en 1389 par Marguerite de Waldemar, reine de Danemark, soutenue par la noblesse suédoise, qu'il avait exaspérée par sa conduite. Après 5 ans de captivité, il fut renvoyé à Mecklembourg, où il mourut en 1412.

**ALBERT DE SAXE**. V. SAXE ET ALBERTINE (ligne).

**ALBERT D'AIX**, chanoine et gardien de l'église d'Aix, soit d'Aix en Provence, soit plus probablement d'Aix-la-Chapelle, mort vers 1120. Il a écrit une relation de la 1<sup>re</sup> croisade (1095-1120), d'après les récits de témoins oculaires, publiée en 1584, à Helmstaedt, par Reiner-Reineck, sous le titre de *Chronicon Hierosolymitanum*. Elle se trouve, traduite en français, dans la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France* de M. Guizot (t. XX et XXI), 1824.

**ALBERT LE GRAND**, philosophe et théologien scolastique, surnommé *le Grand* à cause de l'étendue de ses connaissances, était issu de la famille des comtes de Bollstatt. Il naquit à Lavingen en Souabe, en 1193 ou 1205, à Studia à Padoue, entra en 1221 dans l'ordre de St-Dominique, dont il devint par la suite provincial (1254), et enseigna la philosophie avec un grand succès d'abord à Paris, dont une place a retenu son nom (la place *Maulert*, pour *maître Albert*), puis se fixa à Cologne. Il fut nommé en 1256 par le pape *maître du palais*, après avoir gagné la cause des Dominicains contre l'Université, et fut fait en 1260 évêque de Ratisbonne; mais il se démit au bout de trois ans de son évêché pour se retirer à Cologne, et s'y livra tout entier à l'étude. Il mourut dans cette ville en 1280. Albert le Grand posséda toutes les sciences cultivées de son temps; sa réputation de savoir était si grande qu'il passait pour magicien, quoique cette opinion n'eût aucun fondement. Son principal mérite est d'avoir fait connaître et d'avoir commenté les ouvrages d'Aristote, dont la plupart étaient restés inconnus depuis des siècles; il les étudia dans des traductions latines faites sur l'arabe. Ses œuvres ont été recueillies par Jammy,

Lyon, 1651. 21 vol. in-fol. L'Église l'honore le 15 novembre. M. Pouchet a écrit son *Histoire*, Paris, 1852.

ALBERT, antipape. V. PASCAL II.

ALBERT (d') DE LUYNES. V. LUYNES.

ALBERT DURER, peintre, V. DURER.

ALBERT (le prince), né en 1819, mort en 1861; étant fils d'Ernest, duc de Saxe-Cobourg; reçu en Allemagne une éducation distinguée; devint en 1840 l'époux de la reine d'Angleterre Victoria, dont il eut huit enfants; fut naturalisé Anglais, puis nommé feld-maréchal et conseiller privé; se tint éloigné des affaires publiques, et se rendit populaire par son caractère aimable et élevé, et par la protection éclairée qu'il accordait aux lettres et aux beaux-arts.

ALBERTI, une des plus anciennes familles de Florence, sortie comme les Médicis de la classe des négociants, disputa longtemps le pouvoir aux Médicis et aux Albizzi, et se fit remarquer par son zèle pour l'égalité républicaine. Benedetto Alberti en 1378 renversa la faction des Albizzi. Renversé à son tour (1381) par les Albizzi, il mourut en exil. Les Alberti furent rappelés (1435) par les Médicis.

ALBERTI (Léon-Baptiste), architecte de Florence, de la famille des Alberti, 1398-1484, se distingua à la fois dans la peinture, la sculpture, la littérature et les sciences. Il orna de ses monuments Florence, Rome, Mantoue, Rimini, et rédigea sur l'architecture des ouvrages qui lui ont mérité le titre de *Vitruve moderne*. Il a composé des traités de morale, des poèmes et des fables. Son principal ouvrage, *De re aedificatoria*, 1485, in-fol., a été traduit en français par Jean Martin, 1553, in-fol.

ALBERTI (Léandre), provincial des Dominicains, né à Bologne en 1479, mort en 1552, a laissé une histoire de son ordre, *De viris illustribus ordinis Prædicatorum*, 1517; une *Histoire de Bologne*, en italien, et une *Description de l'Italie*, 1550.

ALBERTI DE VILLANOVA (François), né à Nice en 1737, mort à Luques en 1801, est auteur d'un *Dictionnaire Italien-Français et Français-Italien*, très-estimé, dont il a donné lui-même 4 éditions; la dernière est de 1796, Marseille, 2 vol. in-4. Il a publié en outre *Dizionario universale critico enciclopedico della lingua italiana*, Luques, 1797.

ALBERTINE (Ligne), branche cadette de la maison de Wettin, qui règne depuis trois siècles sur la Saxe, tire son nom d'Albert, 2<sup>e</sup> fils de l'électeur de Saxe Frédéric II, dont il partagea les États avec son frère aîné Ernest. V. ERNESTINE (Ligne).

ALBERTVILLE, v. de France (Savoie), ch.-l. d'arr., à 60 k. E. N. E. de Chambéry, se compose de deux bourgs, séparés par l'Arly : *Vl'ôpital et Confans*, 4018 hab. Les deux bourgs ont été réunis en 1845 par Charles-Albert, sous leur nom actuel. Fonderie.

ALBESTROFF, ch.-l. de c. (Meurthe), à 36 kil. N. E. de Château-Salins; 755 hab.

ALBI et ALBIGA. V. ALBY.

ALBIGEOIS (l'), partie du grand gouvt de Languedoc, à P. O. des Cévennes, entre cette chaîne, le Rouergue, le Quercy, l'Armagnac et le Haut-Languedoc. Alby en était le chef-lieu. Il forme auj. l'arr. d'Alby et partie de celui de Gaillac (Tarn).

ALBIGEOIS (les). On réunit sous ce nom aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles tous les hérétiques du midi de la France, qui étaient la plupart imbus des erreurs des Manichéens; ils étaient répandus en Languedoc et en Provence, et occupaient principalement les v. d'Alby (d'où ils prirent leur nom), de Béziers, Carcassonne, Toulouse, Montauban, Avignon. Ils étaient soutenus par Raymond, comte de Toulouse, par Roger, vicomte de Béziers, ainsi que par les comtes de Foix et de Béarn. Le pape Alexandre III les excommunia au 3<sup>e</sup> concile de Latran, 1179; Innocent III prêcha contre eux une croisade, à la tête de laquelle il plaça Pierre de Castelnau, 1204, qui fut massacré en 1208, puis les légats Milon et Arnaud Amalric, enfin Simon de Montfort. Les Croisés s'emparèrent de Béziers en 1209 et y massacrèrent, dit-on, 60 000 h., n'épargnant

même par les catholiques qui se trouvaient dans la ville; Carcassonne ne tarda pas à tomber aussi entre leurs mains; Albi fut également prise en 1215, et, la même année, le comte de Toulouse fut dépouillé de ses États, qui furent donnés à Simon de Montfort. A la même époque Innocent III créait l'Inquisition pour extirper l'hérésie. En 1219, commença une nouvelle croisade, qui fut commandée par Louis, fils de Philippe-Auguste (Louis VIII); ce prince s'empara d'Avignon en 1220. La même année fut signé à Meaux un traité qui mit fin à la guerre. Les Albigeois avaient été presque entièrement exterminés; ce qu'il en resta se confondit avec les Vaudois. — Les Albigeois se donnaient à eux-mêmes le nom de *Cathares* (purs). Leur hérésie paraît être originaire de l'Orient; introduite d'abord dans les pays slaves (Hongrie et Bohême), elle pénétra vers 1030 en Lombardie; elle y fut promptement étouffée par l'archevêque de Milan, mais déjà elle avait envahi la France méridionale. Le P. Benoît de St-Dominique a donné une *Histoire des Albigeois et des Vaudois*, Paris, 1691. M. Schmidt a publ. en 1859 : *Hist. et Doctrine de la secte des Cathares*.

ALBINGAUNUM, v. de Ligurie. V. ALBENGA.

ALBINOVANUS (C. Podo), poète latin du siècle d'Auguste, ami d'Ovide. Il reste de lui deux *Élégies*, la 1<sup>re</sup> sur la mort de Drusus, la 2<sup>e</sup> sur celle de Mécène, et quelques fragments d'un *Voyage de Germanicus* dans l'Océan septentrional. On les trouve dans les *Poetae latini minores* de Wernsdorf.

ALBITEMELIUM, v. de Ligurie, auj. VINTIMILLE.

ALBINUS (Dec. Clodius Septimius), général romain sous Marc-Aurèle et Commode, commandait en Bretagne lors du meurtre de Pertinax, en 193. Il se fit proclamer empereur en même temps que Septime-Sévère. Les deux rivaux parurent d'abord se concilier et partagèrent l'empire; mais ils se firent bientôt la guerre. Albinus, après quelques avantages, fut défait et pris auprès de Lyon, 197; Sévère, devant lequel il fut amené, lui fit trancher la tête.

ALBINUS, famille allemande qui a fourni plusieurs médecins distingués. Son vrai nom était *Wess*, qui veut dire *blanc*, et qu'on latinisa par celui d'*Albinus*. Bernard Albinus, né en 1653, à Dessau, mort en 1721, enseigna la médecine avec distinction à Francfort-sur-l'Oder et à Leyde. On a de lui, entre autres mémoires, *De corpusculis in sanguine contentis*; *De tarentulæ mira vi*, etc.—Son fils, Bernard-Sigefroy Albinus, né à Francfort-sur-l'Oder en 1697, mort en 1770, étudia sous Boerhaave et Rau, enseigna pendant 50 ans à Leyde l'anatomie et la chirurgie avec le plus grand succès, fit faire de grands progrès à ces sciences et publia plusieurs traités d'anatomie, remarquables par leur exactitude : *De ossibus corporis humani*, Lugduni Batav., 1726; *Historia muscularum*, 1734; *De arteriis*; *De causa coloris Ethiopum*, 1737.—Son frère, Christ. Beruard Albinus, 1696-1752, professa à Utrecht, et publia *De anatome erronee detecte in medicina*, Utrecht, 1722; *Spreimen anatomicum intestinum*, etc., Lugd. Bat., 1722.

ALBIOECI, peuple de la Gaule transalpine, faisait partie des Ligures et habitait les environs de Digne. Au temps de César, on les appelait *Reii*, et ils devaient avoir pour capitale Albiose, lieu voisin de Riez.

ALBION (du celt. *alb* ou *alp*, mont.), nom indigène de la Grande-Bretagne, ou plutôt de la côte S. et S. E. de la Grande Bretagne, s'est conservé longtemps, même après la domination romaine, et est encore d'usage en poésie.

ALBION (NOUVELLE-), nom donné par Drake à la Californie et à toute la côte N. O. de l'Amérique septentr. ou Nouvelle-Californie, etc. Ce nom est auj. restreint à la côte qui s'étend entre les 43 et 48<sup>e</sup> lat. N.

ALBIS, fleuve, auj. F. ELBE. V. ELBE.

ALBIUS MONS, chaîne qui unissait les Alpes Carniques à l'Hémos; auj. monts DINARIQUES.

ALBIZZI, famille puissante de Florence qui pen-

dant les **xiv<sup>e</sup>** et **xv<sup>e</sup>** siècles dirigea le parti aristocratique et lutta contre celles des Médicis et des Alberti. Pierre Albizzi, chef de cette famille, eut la principale part à l'administration de 1372 à 1378, et périt victime de la faction opposée, au moment où il se croyait sûr de la renverser. — Son neveu, Thomas Maso Albizzi, ramena sa famille au pouvoir et vengea sa mort. Il gouverna avec gloire de 1382 à 1417. — Renaud Albizzi, fils de Maso, parvint au gouvernement en 1429, entraîna Florence dans de folles entreprises, et fut exilé en 1434, au retour des Médicis. Avec lui finit l'importance de cette famille.

**ALBIZZI** (Barthélemy), Franciscain, né à Rivano en Toscane, mort en 1401, publica en 1399 les *Conformités de S. François avec Jésus-Christ*, livre singulier, dans lequel il égale le chef de son ordre au Fils de Dieu, et qui excita de grands scandales. Il fut réfuté par Erasme Alber, ami de Luther, dans l'*Alcoran des Cordeliers*.

**ALBOIN**, roi des Lombards de 561 à 573, régna d'abord dans le Norique et la Pannonie (Autriche et Hongrie). En 568, appelé par Narsès et attiré par le beau climat de l'Italie, il franchit les Alpes, s'empara sans coup férir du nord de l'Italie, et y fonda le royaume lombard, dont il établit la capitale à Pavie. Rosemonde, sa femme, fille de Cunimund, roi des Gépiques, qu'Alboin avait vaincu et mis à mort, le fit poigarder parce que, dans une orgie, il voulut la forcer à boire dans le crâne de son père.

**ALBON**, *Castrum Albonis*, bourg de France (Drôme), à 8 kil. N. E. de Saint-Vallier; 1366 hab. Jadis ch.-l. d'une vicomté dont les titulaires devinrent par la suite les seigneurs du Dauphiné.

**ALBON**, maréchal de St-André. V. SAINT-ANDRÉ.

**ALBORDJ** ou **ELBOURZ**, chaîne de mont. de la Perse, est parallèle à la côte S. de la mer Caspienne; à 26 kil. S. E. de Badajoz. Le maréchal Soult y livra le 16 mai 1811 au général Beresford, commandant les Anglo-Espagnols, une bataille très-meurtrière.

**ALBULEA**, nom primitif du Tibre, est commun à beaucoup de riv. des Alpes et des Apennins.

**ALBULA** (mont), en Suisse (Grisons), fait partie des Alpes rhétiques, et donne naissance à une riv. d'Albula, qui se jette dans le Rhin à Thusis.

**ALBULÈ** ou **ALBUNÈE** AQUÈ, eaux sulfureuses, à 4 kil. de Tibur (Tivoli), sortent d'un lac appelé *Lago di Solfatara*. Ruines de thermes attribués à Agrippa, où sont auj. les *Bains de Tivoli*.

**ALBUQUERQUE** (Alph. d'), surnommé *le Mars portugais*, vice-roi des Indes orient., né en 1453, près de Lisbonne, d'une famille qui tirait son origine des rois de Portugal. C'est lui qui créa la domination des Portugais dans l'Inde. Il s'était déjà fait connaître par la découverte de l'île de Zanzibar (1503) et par la prise de Mascate (1507) et d'Ormuz (1508), lorsqu'il fut nommé vice-roi en 1509. Il fit dès 1510 la conquête de Goa, place très-importante, qui devint le centre de la puissance et du commerce des Portugais en Orient. Bientôt après il soumit le reste du Malabar, l'île Ceylan, les îles de la Sonde et la presqu'île de Malacca; en 1514, il reprit Ormuz, à l'entrée du golfe Persique. Il devint si puissant que les peuples et les monarques de l'Orient lui faisaient demander l'alliance et la protection du Portugal. Néanmoins, sa fin fut malheureuse : Lopès-Soarez, son ennemi personnel, ayant été nommé capitaine général de Cochin, il se crut disgracié et mourut peu à près, à Goa, en 1515, au moment où il allait revenir en Europe. Albuquerque était actif, prévoyant, sage, humain, juste et désintéressé; ses contemporains lui ont donné le glorieux surnom de *Grand*. Son fils Blaise-Alphonse d'Albuquerque a écrit son histoire d'après des documents originaux sous le titre de *Commentaires du grand Alph. d'Albuquerque*. — Il y a eu quelques autres personnages moins célèbres de la même famille, notamment don Juan-Alph. d'Albuquerque, qui fut d'abord le ministre et le favori de Pierre le Cruel, roi de

mois et du Bazadois (partie des dép. de Lot-et-Garonne et des Landes). Ch.-l., Nérac; autres places Casteljaloux, Castelmoron, Albret, Tartas.

**ALBRET** (maison d'), une des plus nobles maisons du midi de la France, a pour chef Amanjeu, sire d'Albret, qui vivait dans le **xiv<sup>e</sup>** siècle, et dont les membres les plus connus sont : Arnaud Amanjeu, sire d'Albret, et vicomte de Tartas, qui épousa Marguerite de Bourbon, belle-sœur du roi Charles V; — Charles, fils du précédent, sire d'Albret, comte de Dreux et vicomte de Tartas, cousin de Charles VI par sa mère: il fut fait connétable de France en 1402, et destitué en 1411 par la faction des Bourguignons; rétabli dans sa charge trois ans après, il commanda l'armée française à la fatale journée d'Azincourt (1415) et y perdit la vie; — Jean d'Albret, qui devint roi de Navarre en 1494, par son mariage avec l'héritière de ce royaume (V. JEAN); — Jeanne d'Albret, fille de Henri II, roi de Navarre, petite-fille de Jean et mère de Henri le Grand (V. JEANNE); — César-Phébus d'Albret, comte de Miossens, qui fit ses premières armes en Hollande sous Maurice d'Orange, et devint maréchal de France en 1653. Il mourut en 1676, ne laissant qu'une fille; avec lui s'éteignit le nom d'Albret.

**ALBUCASIS**. V. ABOUL-CACEM.

**ALBUFEIRA**, v. de Portugal (Algarve), à 35 kil. O. de Faro; 3000 hab. Port profond où entrent les plus grands navires; citadelle, Fatteries.

**ALBUFÈRA**, lagune d'Espagne, au S. de Valence, et tout près de la Méditerranée, avec laquelle elle communique. Très-poissonneuse. Suchet battit près de ce lac et sous les murs de Valence le général Blake, qui capitula le 9 janvier 1812; cette victoire lui valut le titre de duc d'Albuféra.

**ALBUHÈRA**, vge d'Espagne (Estramadure), à 26 kil. S. E. de Badajoz. Le maréchal Soult y livra le 16 mai 1811 au général Beresford, commandant les Anglo-Espagnols, une bataille très-meurtrière.

**ALBULA**, nom primitif du Tibre, est commun à beaucoup de riv. des Alpes et des Apennins.

**ALBULA** (mont), en Suisse (Grisons), fait partie des Alpes rhétiques, et donne naissance à une riv. d'Albula, qui se jette dans le Rhin à Thusis.

**ALBULÈ** ou **ALBUNÈE** AQUÈ, eaux sulfureuses, à 4 kil. de Tibur (Tivoli), sortent d'un lac appelé *Lago di Solfatara*. Ruines de thermes attribués à Agrippa, où sont auj. les *Bains de Tivoli*.

**ALBUQUERQUE** (Alph. d'), surnommé *le Mars portugais*, vice-roi des Indes orient., né en 1453, près de Lisbonne, d'une famille qui tirait son origine des rois de Portugal. C'est lui qui créa la domination des Portugais dans l'Inde. Il s'était déjà fait connaître par la découverte de l'île de Zanzibar (1503) et par la prise de Mascate (1507) et d'Ormuz (1508), lorsqu'il fut nommé vice-roi en 1509. Il fit dès 1510 la conquête de Goa, place très-importante, qui devint le centre de la puissance et du commerce des Portugais en Orient. Bientôt après il soumit le reste du Malabar, l'île Ceylan, les îles de la Sonde et la presqu'île de Malacca; en 1514, il reprit Ormuz, à l'entrée du golfe Persique. Il devint si puissant que les peuples et les monarques de l'Orient lui faisaient demander l'alliance et la protection du Portugal. Néanmoins, sa fin fut malheureuse : Lopès-Soarez, son ennemi personnel, ayant été nommé capitaine général de Cochin, il se crut disgracié et mourut peu à près, à Goa, en 1515, au moment où il allait revenir en Europe. Albuquerque était actif, prévoyant, sage, humain, juste et désintéressé; ses contemporains lui ont donné le glorieux surnom de *Grand*. Son fils Blaise-Alphonse d'Albuquerque a écrit son histoire d'après des documents originaux sous le titre de *Commentaires du grand Alph. d'Albuquerque*. — Il y a eu quelques autres personnages moins célèbres de la même famille, notamment don Juan-Alph. d'Albuquerque, qui fut d'abord le ministre et le favori de Pierre le Cruel, roi de

**ALBRET** ou **LABRET**, *Leporetum*, ch.-l. de zant. (Landes), à 24 kil. N. de Mont-de-Marsan; 1018 hab. Jadis ch.-l. de la vicomté d'Albret, érigée depuis en duché (V. ci-après), et située en Gascogne, entre le Gabaret et le Marsan. Pays sablonneux; forêts remplies de lièvres, d'où les noms de *Leporetum*, *Lebret*, et par corruption *Albret*.

**ALBRET** (duché d'), créé par le roi de France Henri II, en 1558, pour Antoine de Bourbon; réuni à la couronne par Henri IV, et donné en 1651 par Louis XIV au duc de Bouillon, en échange de Sedan et Raucourt. Il comprenait les anciennes vicomtés d'Albret et de Tartas, et quelques terres du Condo-

Castille (1350), et qui fut ensuite disgracié et prit les armes contre son souverain;—Mathias d'Albuquerque, général portugais qui fut envoyé au Brésil en 1628 pour défendre cette colonie contre les Hollandais; à son retour en Portugal, il prit une grande part à la révolution qui plaça sur le trône la maison de Bragançe. V. JEAN IV.

**ALBURNUS MONS**, *Monte di Postiglione*, mont. de Lucanie, voisine de *Paestum*.

**ALBY**, *Albiga*, ch.-l. du dép. du Tarn, sur le Tarn, à 684 kil. de Paris; 15 493 hab. Archevêché, tribunal de 1<sup>re</sup> inst., lycée, bibliothèque, musée. Promenade du Vigan, avec une statue de Lapeyrouse. Industrie et commerce (surtout en blé et en vin). Aux environs, papeteries, laminerie, fonderie de boulets, etc.—Jadis ch. l. des *Ruies provinciales* (dans l'Aquitaine 1<sup>re</sup>), puis du comté d'Alby et enfin de l'Albigeois. Détruite deux fois, par les Sarrazins, en 730, et lors de la croisade contre les Albigeois, en 1215. Il s'y tint en 1255 un concile pour l'extirpation de l'hérésie albigeoise. V. ALBIGEOIS.

**ALCAZAR**. V. ALCAZAR.

**ALCADE**, de l'arabe *al cadi*, le juge, nom que portent en Espagne certains magistrats chargés de rendre la justice dans chaque ville, et dont les attributions tiennent à la fois de la police civile et de la police militaire. Ils portent comme marque de leurs fonctions une longue baguette blanche.

**ALCALA**, nom d'une douzaine de villes d'Espagne, parmi lesquelles il faut remarquer :

**ALCALA DE HENARES**, *Complutum*, sur le Hénarès, à 23 kil. N. E. de Madrid; 5700 hab. Patrie de Cervantès et de Solis. Université, fondée en 1498 par Ximénès, aujourd'hui supprimée; archevêché, cathédrale.

**ALCALA LA REAL**, à 32 kil. S. O. de Jaen; 7000 hab. Riche abbaye, fondée en 1340. Sébastiani y défit un corps de cavalerie espagnole en 1810.

**ALCAMO**, v. de Sicile, à 37 kil. E. de Trapani; 16 000 hab. Aux env. ruines de Ségeste.

**ALCANIZ**, v. d'Espagne, dans l'Aragon (Téruel), à 88 kil. S. E. de Saragosse; 5000 hab. Alun. Prise en 1809 par les Français, mais reprise bientôt après.

**ALCANTARA** (c.-à-d. en arabe *le pont*), la *Norba Carsarea* ou *Interamnum* des anciens, v. d'Espagne, sur la r. g. du Tage, à 80 kil. N. O. de Cacérés; 3000 hab. Beau pont en pierres (construit sous Trajan). Laines, draps communs. — Alphonse IX, roi de Castille, prit cette ville sur les Maures en 1214 et en fit le ch.-l. de l'ordre d'Alcantara.

**ALCANTARA** (ordre d'), ordre religieux et militaire institué en 1214 par Alphonse IX, roi de Castille, en mémoire de la prise d'Alcantara sur les Maures. Les membres de cet ordre sont soumis à la règle de St-Benoît, et portent une croix d'or verte fleurdelysée, avec un *poirier* sur leur écusson, parce que les premiers chevaliers choisis par Alphonse IX faisaient partie de l'ordre de *St-Julien-du-Poirier*, institué en 1176 par Fernand Gomez. La grande maîtrise de cet ordre a été réunie à la couronne en 1509, sous Ferdinand et Isabelle. Il avait pour ch.-l. Alcantara.

**ALCARAZ**, v. d'Espagne (Nanche), à 60 kil. S. O. d'Albacète, sur le Guadalimar; 14 000 hab. Pierre I d'Aragon y battit les Maures en 1096. Alphonse VIII, de Castille, leur prit cette ville en 1213.

**ALCAZAR**, mot arabe qui veut dire *Palais*. On admire surtout les palais construits par les Maures à Ségovie, à Tolède, à Grenade et à Séville.

**ALCAZAR DE SAN-JUAN**, v. d'Espagne, prov. de Ciudad-Real, à 70 kil. N. E. de cette v.; 6000 hab. Détruite par les Maures; acquise et relevée au xiii<sup>e</sup> siècle par l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem.

**ALCAZAR DO SAL**, *Sa'acia*, v. de Portugal (Estramadure), à 48 kil. S. E. de Stubal; 2600 hab. Immenses salines aux env. Alphonse II, roi de Portugal, y vainquit les Maures en 1217.

**ALCAZAR-QUIVIR**, c.-à-d. *Grand-Palais*, v. de l'empire de Maroc (Fez), à 25 kil. E. de Larache. On y voyait un beau palais construit par Almanzor, roi

de Maroc. Bataille livrée en 1578 aux Maures par le roi de Portugal Sébastien, qui y périt.

**ALCEE**, *Alceus*, père d'Amphitryon, l'époux d'Alcmène, était fils de Persée et régna à Tirynthe vers le xiv<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Il fut grand-père d'Hercule, qui prit de lui le nom d'*Alcide*.—Fils d'Hercule, que ce héros eut en Lydie de la reine Omphale, ou, selon d'autres, d'une suivante de la reine, fut la tige de la 2<sup>e</sup> race des rois de Lydie (des Hétacides), et commença à régner vers 1292 av. J.-C.

**ALCEE**, poète lyrique grec, né à Mitylène, dans l'île de Lesbos, florissant vers l'an 604 av. J.-C., et était contemporain de Sapho, pour laquelle il éprouva, dit-on, un amour malheureux. Il se rendit redoutable par ses vers satiriques et s'attira le courroux du tyran de Mitylène, Pittacus, qui l'exila. Il se rangea dès lors parmi les ennemis de sa patrie, et s'arma contre elle; mais il abandonna lâchement ses armes dans le combat et prit la fuite. Après un long exil, pendant lequel il voyagea et visita l'Égypte, il fut compris dans une amnistie, et revint mourir à Mitylène. Alcée composa, outre ses invectives contre les tyrans, des hymnes, des odes, des chansons, des épigrammes. Les meilleurs juges, Horace, Quintilien, font l'éloge de ses poésies, qui se distinguaient par la vigueur et l'originalité de la poésie, ainsi que par un ton vif et passionné. Il inventa le mètre qui fut appelé de son nom vers *alcaïque*. Il ne nous reste de lui que quelques fragments épars dans Athénée et dans Suidas, recueillis par H. Etienne à la suite de son *Pindare*, et publiés à part, en 1810, à Halle, par Th. Fr. Stange, et, en 1827, à Leipsick, par A. Matthiæ. Ils ont été trad. en fr. par Coupé, dans ses *Soixantes littéraires*, et par Falconnet, dans les *Petits poètes grecs du Panthéon littéraire*.

**ALCESTE**, fille de Pélidas, et femme d'Admète, roi de Thessalie. Ce prince étant tombé malade, Alceste consulta l'oracle, et le dieu répondit qu'il mourrait si quelqu'un ne se dévouait à la mort à sa place. Alceste se dévoua; mais Hercule, pour reconnaître l'hospitalité qu'il avait reçue d'Admète, entreprit de la sauver: il descendit aux enfers, d'où il l'arracha malgré Pluton, et la rendit à son époux. Le dévouement d'Alceste fait le sujet d'une des plus belles tragédies d'Euripide. Quinault et Lagrange-Chancel ont aussi traité ce sujet.

**ALCIAT** (André), célèbre juriconsulte italien, né près de Milan en 1492, mort en 1550, fut nommé professeur de droit à Avignon en 1521, et retourna après quelques années à Milan. Son talent et ses innovations l'exposèrent à la jalousie et aux persécutions des autres professeurs. Pour se soustraire à leurs attaques, il se réfugia en France, où François I lui confia la chaire de Bourges; mais, sur les instances du duc de Milan, François Sforce, il retourna se fixer en Italie. Il y professa successivement à Pavie, à Bologne et à Ferrare. Alciat fut un des premiers juriconsultes qui unirent l'étude de l'histoire à celle des lois, afin d'éclairer l'une par l'autre. Ses ouvrages ont été imprimés à Lyon, 1560, 3 vol. in-fol.; à Bâle, 1571, 6 vol. in-fol.; à Strasbourg, 1616, 4 vol. in-fol., etc. Ils se composent principalement de traités de jurisprudence; mais on y trouve aussi des travaux de critique et de philosophie estimés, et des ouvrages purement littéraires: on y remarque surtout ses *Emblèmes*, *Emblematum libellus*, recueil de petites pièces de vers latins sur des sujets moraux, souvent imprimé à part, et trad. en vers français par J. Lefebvre (1536); par Aneau (Lyon, 1549), et par Claude Mignaut (1584).

**ALCIBIADE**, célèbre général et homme d'Etat athénien, né l'an 450 av. J.-C., étant fils de clinias et neveu de Périclès. Il conçut de bonne heure le projet de succéder à son oncle dans le gouvernement de la république, et, pour satisfaire son ambition, entraîna ses concitoyens dans des entreprises téméraires. Pendant la guerre du Péloponèse, il conseilla aux Athéniens de conquérir la Sicile, et fut chargé,

avec Nicias et Lamachus, de cette expédition, qui devint si funeste à sa patrie (415). Les statues d'Hermès ayant été mutilées dans les rues d'Athènes la veille de son départ, on l'accusa de ce sacrilège : il fut condamné en son absence; ses biens furent confisqués, et il fut contraint de s'éloigner de sa patrie. Il se retira d'abord à Sparte, puis en Perse, auprès de Tissapherne, suscitant partout des ennemis aux Athéniens. Rappelé par eux néanmoins, en 407, à la suite de quelques revers, il leur fit reprendre l'avantage, vainquit la flotte spartiate près d'Abdoyes et de Cyzique, et rentra triomphant; mais il encourut de nouveau la disgrâce de ses concitoyens à cause d'une défaite éprouvée près d'Ephèse par un de ses lieutenants. Il se réfugia d'abord en Thrace, puis en Phrygie, près du satrape Pharnabaze; mais celui-ci, poussé par Lysandre, général lacédémonien, envoya contre lui des assassins, qui mirent le feu à sa maison et le firent périr, l'an 404 av. J.-C. Alcibiade montra alternativement toutes les vertus et tous les vices; il suivit d'abord les préceptes de Socrate, puis il se livra à tous les excès. La souplesse de son caractère ne le rendit pas moins célèbre que sa beauté et son éloquence : à Sparte, il vivait en Spartiate; en Perse, il était tout le luxe d'un satrape. Sa vie a été écrite par Plutarque et par Cornélius Népos. Deux dialogues de Platon sont intitulés *Alcibiade*.

**ALCIDAMAS**, sophiste et rhéteur grec, natif d'Elée en Eolie, disciple de Gorgias, vivait vers 424 av. J.-C. Il reste de lui deux harangues : l'une d'Ulysse contre Palamède, l'autre contre les rhéteurs du temps. On les trouve dans les recueils de Reiske (t. VIII, p. 64) et dans la *Biblioth. græca* de Didot. L'abbé Auger en a donné une traduction franç. à la suite de celle d'Isocrate.

**ALCIDAMIDAS**, général des Messéniens, qui, après la prise d'Ithome par les Spartiates, conduisit une colonie à Rhégium vers 723 av. J.-C.

**ALCIDE**, nom fréquemment donné à Hercule, parce qu'il était petit-fils d'Alcée, roi de Tirynthe. Ce nom pourrait aussi dériver du grec *alkê*, force.

**ALCIME**, grand prêtre des Juifs, 163 av. J.-C., usurpa cette dignité avec l'aide d'Antiochus Eupator, roi de Syrie, malgré l'opposition de Judas Machabée. Il attira les plus grands maux sur la Judée, et mourut d'une paralysie, après 3 ans de pontificat.

**ALCINOÛS**, roi des Phéaciens, dans l'île de Corcyre, accueillit Ulysse à son retour de Troie. Il avait pour fille la belle Nausicaa et possédait des jardins magnifiques qu'Homère a célébrés dans l'*Odyssée*.

**ALCINOÛS**, philosophe platonicien du II<sup>e</sup> siècle après J.-C., a laissé une *Introduction à la doctrine de Platon*, qui a été traduite en latin par Marsile Ficin, Venise, 1497, et par D. Lambin, Paris, 1567, et mise en franç. par Combes-Dounous, 1800.

**ALCIPHIRON**, écrivain grec du III<sup>e</sup> ou du IV<sup>e</sup> siècle après J.-C., a laissé des lettres supposées de pêcheurs, de parasites, de courtisanes, etc., écrites dans un style élégant et fleuri, mais souvent déclamatoire, où l'on trouve des détails curieux sur les mœurs et les usages de la Grèce. Elles ont été publiées par Bergler, grec-latin, avec notes, Leips., 1709; par J.-A. Wagner, Leips., 1798; par A. Meinecke et par Seiler, Leips., 1853; et trad. en fr. par l'abbé Richard, 1785.

**ALCIRA**, *Sucro* sous les Carthaginois, *Sætabicula* des Romains, *Algésirah* des Arabes, v. d'Espagne (Valence), à 35 kil. S. O. de Valence, dans une île du Xucar; 9000 hab. Territoire fertile, mûriers.

**ALCMAN**, poète grec, né à Sardes en Lydie, florissait vers 670 av. J.-C. et obtint le titre de citoyen à Sparte. Il mourut, dit-on, de la maladie pédiculaire, par suite des excès auxquels il s'était abandonné. Il avait composé dans le dialecte dorique six livres de chants lyriques, que les anciens admiraient et qu'Horace a quelquefois imités; il ne nous en reste qu'un petit nombre de fragments, cités par Plutarque et Athénée. Ils ont été recueillis par H. Étienne, dans son

*Recueil des lyriques grecs*, réimprimés dans les *Poètes grecs* de la collection de Didot et publiés à part par Fr.-Th. Welcker, Giessen, 1815. Ils ont été traduits en franç. par Coupé, dans ses *Soirées littéraires*, t. VII, et par Falconnet, dans les *Petits poètes grecs du Panthéon littéraire*, 1840.

**ALCMÈNE**, femme d'Amphitryon, roi de Tirynthe, était fille d'Electryon, prince d'Argos, et se faisait remarquer par sa beauté. Selon la Fable, Jupiter prit pour la séduire les traits de son époux, et la rendit mère d'Hercule. V. AMPHITRYON.

**ALCMÉON**, fils du devin Amphiaras et d'Ériphyle, vengea son père, tué au siège de Thèbes, en faisant périr sa propre mère, qui avait été cause de cette mort (V. AMPHIARAUS). Agité par les Furies après ce meurtre, il se fit purifier par Phégée, roi d'Arcadie, dont il épousa la fille Alphésibée; mais, ayant abandonné cette princesse pour Callirhoë, fille d'Achéloüs, il fut tué par les frères de la première.

**ALCMÉON**, tige des Alcméonides. V. ce nom.

**ALCMÉON**, 13<sup>e</sup> et dernier archonte perpétuel d'Athènes, de l'illustre famille des Alcméonides, gouverna pendant les années 756 et 755 av. J.-C. Après lui les archontes ne furent nommés que pour 10 ans.

**ALCMÉON**, philosophe pythagoricien, disciple d'Archytas, né à Croton vers 500 av. J.-C., écrivit sur la nature de l'âme et sur la médecine. Il est le premier qui ait disséqué des animaux. On lui doit une décade pythagoricienne : elle se compose de dix attributs fondamentaux dont chacun a son contraire, comme pair et impair, fini et infini, un et multiple, bien et mal, repos et mouvement, etc.

**ALCMÉONIDES**, famille noble et puissante d'Athènes, descendait d'un Alcméon, petit-fils de Nestor, qui, chassé de Pylos avec toute sa famille par les Héraclides, lors de la conquête qu'ils firent du Péloponèse, vint se réfugier à Athènes. Les Alcméonides furent longtemps en possession des plus hautes charges, mais ils furent chassés d'Athènes après le meurtre de Cylon commis par Mégadès, l'un d'eux (612 av. J.-C.). Ils rentrèrent bientôt et s'opposèrent d'abord à l'usurpation de Pisistrate, mais ils finirent par s'allier à lui. Clisthènes, Périclès, Clinias et Alcibiade appartenaient à cette famille.

**ALCOBACA**, v. de Portugal (Estramadure), à 85 k. N. de Lisbonne, sur l'Alcoa et la Baça. Abbaye de Bénédictins, fondée en 1170. Tombeau d'Inès de Castro et de Pierre le Justicier.

**ALCORAN**. V. CORAN.

**ALCOY**, v. d'Espagne (Valence), sur l'Alcoy, non loin de sa source, à 35 kil. N. d'Alicante; 28 000 hab. Environs fertiles; grande industrie, draps fins, savonnerie, papeteries. Commerce en blé, soie, huile.

**ALCUDIA**, v. et port de l'île Majorque, à 53 kil. N. E. de Palma; 1150 hab. Deux forts, phare. Pêche de corail. Moutons à laine superfine.—Plusieurs autres v. d'Espagne portent le nom d'Alcudia, entre autres Alcudia de Carlet, dans la prov. de Valence, à 27 kil. S. O. de Valence; elle fut érigée en duché pour Manuel Godoy. V. ce nom.

**ALCUIN**, savant du VIII<sup>e</sup> siècle, né dans le Yorkshire en 735, mort en 804, fut élevé par Bède le Vénéralable. Il était simple diacre de l'église d'York, lorsque Charlemagne, sur la réputation de son immense instruction, l'appela en France (780), pour l'aider à faire renaitre les sciences et les arts dans son vaste empire, et voulut même recevoir ses leçons. Alcuin fonda, sous les auspices de ce monarque, plusieurs écoles à Paris, à Tours, à Aix-la-Chapelle, et dirigea l'école dite *Palatine*, qui se tenait dans le palais du prince et à laquelle étaient jointes une bibliothèque et une sorte d'académie, dont l'empereur faisait partie lui-même. Charlemagne l'employa dans diverses négociations et lui donna plusieurs bénéfices, entre autres la riche abbaye de St-Martin de Tours, où il mourut. Alcuin savait le latin, le grec, l'hébreu, et réunissait toutes les connaissances de son temps : philosophie, théologie, his-

toire, mathématiques, etc. : aussi l'appelaient-on le sanctuaire des arts libéraux, *liberalium artium sacrarium*. Ses ouvrages ont été réunis par A. Duchesne, avec une vie de l'auteur, Paris, 1617, in-fol., et réimprimés par l'abbé Migne dans sa *Patrologie*, 1851. On remarque son *Dialogue sur la rhétorique* et son *Livre des sept arts*. Comme tous ses confrères de l'académie palatine, Alcuin avait pris un nom emprunté à l'antiquité, celui de *Flaccus Albinus*.

**ALCYONE**, fille d'Éole et d'Égialée, et femme de Célyx. Célyx ayant fait naufrage en se rendant à Claros, Alcyone se jeta à la mer de désespoir. Tous deux furent changés en *Alcyons*, oiseaux qui, selon la Fable, couvent leurs œufs sur la mer même.

**ALCYONIUS** (Pierre), philologue du xv<sup>e</sup> siècle, né à Venise vers l'an 1487, mort en 1527, fut d'abord correcteur d'imprimerie chez Alde Manuce, et obtint en 1521, par la faveur du cardinal Jules de Médicis, la chaire de langue grecque à Florence. Il a traduit plusieurs harangues de Démosthène et d'Isocrate, ainsi que quelques ouvrages d'Aristote, et a composé un célèbre dialogue intitulé : *Medices legatus, sive de Exilio* (Venise, 1522, in-4, à Lipsick, 1707, in-12), ouvrage si purement écrit en latin que l'on prétendit qu'ayant entre les mains le seul manuscrit qui existât du traité de Cicéron *De Gloria*, il en avait tiré ce qui lui convenait, puis l'avait jeté au feu pour qu'il ne restât aucune trace de son plagiat ; mais cette accusation n'est pas prouvée.

**ALDE MANUCE**. V. MANUCE.

**ALDÉE**, nom donné par les Hindous à leurs villages sur la côte de Coromandel et dans plusieurs autres contrées de l'Inde.

**ALDEGONDE** (Ste), vierge, née en 630 dans le Hainaut, d'une maison issue des rois francs, morte vers 680, prit le voile et fonda sur les bords de la Sambre le chapitre des chanoinesses de Maubeuge. On la fête le 30 janvier. — V. STE-ALDEGONDE.

**ALDENHOVEN**, village des États prussiens (prov. Rhénane), entre Juliers et Aix-la-Chapelle, à 4 kil. S. O. de Juliers ; 1300 hab. Le 1<sup>er</sup> mars 1793, les Français y furent vaincus par les Autrichiens commandés par l'archiduc Charles ; mais dès le 18 du même mois, les Autrichiens y furent vaincus à leur tour. Jourdan les y battit de nouveau le 2 octobre 1794.

**ALDERETE** (Diégo Gracian de), écrivain espagnol, né à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, mort à 90 ans, avait étudié à Louvain sous Louis Vivès et devint secrétaire particulier de Charles-Quint et de Philippe II. Il a donné des trad. estimées d'un grand nombre d'ouvrages anciens, entre autres de *Xénophon*, Salamanque, 1552, de *Thucydide*, 1554, de *Plutarque*, *Isocrate*, *Dion Chrysostome*, etc.

**ALDERMAN**, c'est-à-dire *senior*, vieillard, nom que donnaient les Anglo-Saxons aux gouverneurs des *shires* ou comtés, désigne auj. en Angleterre des magistrats municipaux, chefs des corps de métiers. Il y en a 26 à Londres. Le maire, *mayor*, est élu par eux et choisi parmi eux.

**ALDERNEY**, nom anglais de l'île d'*Aurigny*.

**ALDOBRANDINI** (Sylvestre), juriconsulte, né à Florence en 1500, mort en 1558, fut obligé de s'exiler pour avoir pris parti contre les Médicis et alla enseigner le droit à Pise. Il fut père d'Hippolyte Aldobrandini, pape sous le nom de Clément VIII, et de Thomas Aldobrandini, auquel on doit une trad. estimée de *Drogène* Laërce, Rome, 1594, in-fol. — A la même famille appartient J. George A., mort au xvii<sup>e</sup> s. possesseur d'une *rilla* située à Rome sur le mont Quirinal, où l'on conservait les célèbres fresques antiques connues sous le nom de *Noce Aldobrandines*.

**ALDROVANDE** (Ulysse), célèbre naturaliste, de Bologne, né en 1527, mort en 1605, voyagea par toute l'Europe pour s'instruire, se lia avec le Français Rondelet, qui fit naître en lui le goût des sciences naturelles, se fit recevoir docteur en médecine à Bologne en 1553, et professa successivement la philosophie et la botanique dans l'Univer-

sité de cette ville. Il consuma presque toute sa vie et sa fortune à recueillir les matériaux de son *Histoire naturelle*, ouvrage immense (publié à Bologne en 13 vol. in-fol., de 1599 à 1668), dont il n'a pu donner lui-même que 4 vol. Il y traite successivement des cristaux, des insectes, des poissons, des quadrupèdes, des serpents, des monstres, des métaux et des arbres. Il est à regretter qu'Aldrovande n'ait pas mis autant de discernement que de patience dans ce travail, qui n'est trop souvent qu'une compilation indigeste. Le sénat de Bologne consacra des sommes considérables pour terminer cette publication, dont le soin fut confié aux professeurs qui avaient remplacé Aldrovande dans sa chaire. Le recueil de peintures qui ont servi d'originaux aux gravures de l'ouvrage a été transporté pendant la Révolution au Muséum d'histoire naturelle de Paris.

**ALDUDES**, montagnes d'Espagne, se détachent des Pyrénées à 4 kil. S. O. de St-Jean-Pied-de-Port. — Village de France (arr. de Mauléon), situé au pied de ces montagnes, sur la frontière. Passage difficile, forcé par les Français en 1794.

**ALEA**, v. d'Arcadie, au S. O. de Stymphale et à l'E. d'Orchomène. Temples fameux de Minerve, de Bacchus et de la Diane d'Ephèse.

**ALÉANDRE** (Jérôme), cardinal, né dans la Marche Trévésane, en 1480, enseignait les humanités à 17 ans. Sur le bruit de sa vaste érudition, Louis XII l'appela en France en 1508, pour y enseigner les belles-lettres, et peu après il le fit recteur de l'Université de Paris. Léon X le prit pour secrétaire (1513), le nomma bibliothécaire du Vatican et l'envoya en 1520 comme nonce en Allemagne, où il déploya son éloquence contre Luther. Il devint ensuite archevêque de Brindes, nonce en France, suivit François I en Italie, fut fait prisonnier à Pavie avec ce prince, et ne recouvra sa liberté qu'en payant une somme de 500 ducats. Il mourut à Rome, en 1542. Il a laissé un *Lexicon græco-latinum*, Paris, 1512, in-fol., et quelques autres écrits. — Jérôme Aléandre, son petit-neveu, né en 1574, mort à Rome en 1629, fut à la fois antiquaire, poète, littérateur et juriconsulte. Il a publié entre autres ouvrages un *Commentaire sur les fragments de Caius*, Venise, 1600.

**ALECTON**, c.-à-d. *qui ne laisse aucun repos*, une des Furies, était représentée armée de vipères, de torches et de fouets, et la tête ceinte de serpents.

**ALEGAMBE** (Phil.), jésuite, né à Bruxelles en 1592, mort à Rome en 1651, enseigna la philosophie à Gratz, puis fut nommé préfet de la maison professe des Jésuites à Rome. Il refondit et compléta la *Bibliothèque des écrivains jésuites* de Ribadeneira, Anvers, 1643, in-fol., et donna un Catalogue des martyrs de la Société, Rome, 1657-58.

**ALEMAN** (Matth.), écrivain espagnol, né à Séville au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, mort vers 1620, fut surintendant et contrôleur des finances sous Philippe II, voyagea au Mexique, puis se retira des affaires pour se livrer aux lettres. Il est l'auteur du célèbre roman de *Guzman d'Alfarache*, qui parut pour la 1<sup>re</sup> fois à Madrid (1599), et qui obtint un très-grand succès. Ce roman a été trad. en français par G. Chappuis (Paris, 1600), par Chapelain (1632), par Gabr. Brémond (1696), et imité par Lesage (1732).

**ALEMANNI**, Allemands (d'*all*, tout ; *mann*, homme), confédération de nations germaniques qui parait avoir été formée vers le temps de Marc-Aurèle, se composait des peuples qui habitaient les deux rives du Rhin, principalement depuis sa source jusqu'au Mein. Ils eurent à soutenir plusieurs guerres contre les Romains. Caracalla les combattit sans les vaincre, et n'en prit pas moins le titre d'*Alemanicus* ; ils furent battus par Claude le Gothique (269), par Probus (276), et par Julien (355 et 360). Ils tentèrent à plusieurs reprises de s'établir dans la Gaule et furent définitivement repoussés par Clovis, qui gagna sur eux, en 496, la bataille de Tolbiac. Après avoir plusieurs fois changé de demeure, les *Alemanni* unis aux *Suetri*,

avec lesquels on les confond le plus souvent, se fixèrent enfin dans les pays nommés depuis Souabe, Suisse et Alsace, et formèrent le noyau de l'empire qui prit d'eux le nom d'*Allemagne*.

**ALEMBERT** (Jean LEROND'), né à Paris en 1717, fut abandonné à sa naissance et recueilli par un commissaire de police qui le confia à la femme d'un pauvre vitrier nommé Rousseau. Il conserva toujours pour cette femme les sentiments d'un fils, et quoique plus tard il eût appris le secret de sa naissance (il avait pour mère Mme de Tencin, et pour père Destouches-Canon, commissaire d'artillerie), il ne voulut pas la quitter pour la grande dame qui avait attendu avant de le reconnaître qu'il se fût fait un nom illustre. On le nomma d'abord Jean Lerond, parce qu'il avait été trouvé sur les marches de l'église St-Jean-Lerond (auj. détruite); il y ajouta plus tard le nom de D'Alembert. Il ressentit de très-bonne heure une vive passion pour les mathématiques et se fit connaître dès l'âge de 22 ans par de savants mémoires qui le firent bientôt admettre à l'Académie des Sciences (1741). Dans les années suivantes, il publia des traités de mécanique, qui l'ont placé au premier rang des géomètres; en 1746, il remporta le prix proposé par l'Académie de Berlin sur la question de la *Cause générale des vents*, et cette société fut si frappée de la supériorité de son mémoire, qu'elle l'adopta par acclamation au nombre de ses membres. S'étant associé à Diderot pour la publication de l'*Encyclopédie* (1750), il donna à cet ouvrage, outre de savants articles de mathématiques, d'excellents morceaux de littérature, et il en rédigea le *Discours préliminaire*, qui commença sa réputation littéraire. Il publiait vers le même temps un *Essai sur les gens de lettres*, qui eut un grand succès. En 1754, il fut reçu à l'Académie Française; il devint en 1772 secrétaire perpétuel de cette compagnie, il mourut de la pierre en 1783, âgé de 66 ans. Au plus vif amour pour la science, d'Alembert joignait la bienfaisance et le désintéressement. Il refusa les propositions du grand Frédéric, qui, lors des mesures prises en France contre les Encyclopédistes, lui offrit la présidence de l'Académie de Berlin; il résista également aux instances de Catherine II, impératrice de Russie, qui voulait lui confier l'éducation de son fils. Il eut pour Voltaire un attachement constant et entretint avec ce philosophe une correspondance suivie, qui a été publiée après leur mort: il est à regretter qu'on y trouve trop souvent l'expression de leur haine commune contre la religion chrétienne. Il vécut longtemps dans l'intimité de Mlle de l'Espérance. Les principaux ouvrages de D'Alembert sont, pour la partie mathématique: *Traité de dynamique*, 1743; *Traité des fluides*, 1744; *Réflexions sur les vents*, 1747; *Recherches sur différents points du système du monde*, 1754; pour la partie littéraire: *Mélanges de littérature et de philosophie*, 1752 (on y remarque surtout des *Éléments de philosophie*); *Éléments de musique*, 1779; enfin des *Éloges* qui l'ont placé à côté de Fontenelle. Toutes ses œuvres ont été réunies en 18 vol in-8, Paris, an XIII (1805), et en 5 vol. in-8 (éd. compacte), Paris, 1821-22. Condorcet a écrit son *Eloge*.

**ALENÇON**, *Alentio* ou *Alenconium* au moyen âge, ch.-l. du dép. de l'Orne, sur la Sarthe et la Briante, à 193 kil. O. de Paris (267 par chemin de fer); 16 110 hab. Belle église gothique de Notre-Dame; halle au blé; ruines de l'ancien château des ducs, dont deux tours sont parfaitement conservées; lycée (depuis 1847), bibliothèque, cabinet de physique et d'histoire naturelle, observatoire, etc. Aux env., fer, granit, pierres à meules. Industrie variée, basins piqués, calcicots, cotonnades, mousselines, point d'Alençon; pierres taillées dites diamants d'Alençon. Patrie de Valazé, d'Ilébert (le *Père Duchesne*), de Desgenettes.—Au x<sup>e</sup> siècle, Alençon n'était encore qu'un château entouré de quelques maisons; au xi<sup>e</sup> siècle,

c'était déjà une place importante. Le comté d'Alençon, connu dès 942, fut réuni à la couronne en 1219 par Philippe-Auguste, mais bientôt reconstitué par S. Louis, qui, le donna à son 5<sup>e</sup> fils Pierre, après la mort duquel il fut donné par Philippe le Hardi à son 3<sup>e</sup> fils Charles de Valois (V. l'art. suiv.). Réuni à la couronne en 1525, à la mort de Charles de Valois, séparé de nouveau pour être donné au 4<sup>e</sup> fils de Henri II, il fut enfin, après la mort de ce prince, 1584, réuni définitivement à la couronne.

**ALENÇON** (comtes et ducs d'), branche de la maison de Valois, dont le chef fut Charles de Valois, 3<sup>e</sup> fils du roi Philippe III, dit le Hardi. Les princes de cette branche sont: Charles I, qui fut créé comte d'Alençon en 1285 et qui mourut en 1325;—Charles II, 1325-1346: il était frère de Philippe de Valois et fut tué à la bataille de Crécy;—Pierre, 1346-1404, Jean I, 1404-1415, en faveur duquel le comté d'Alençon fut érigé en duché-pairie en 1414;—Jean II, 1415-1474, qui, ayant trahi Charles VII et ayant traité avec les Anglais, fut condamné par la cour des pairs, 1458, et obtint grâce de la vie; il fut de nouveau condamné sous Louis XI, en 1474, comme agent de Charles le Téméraire, obtint encore sa grâce, et mourut en 1476, après 17 mois de captivité;—René, 1474-1492, qui fut dépourvu de ses biens, et enfermé dans une cage de fer par Louis XI;—Charles III, 1492-1525, qui, par sa lâche conduite, fut une des principales causes de la perte de la bataille de Pavie, et en qui s'éteignit la race des ducs d'Alençon.

Le titre de duc d'Alençon fut également porté par un fils de Henri II et de Catherine de Médicis, qui prit plus tard le titre de duc d'Anjou; puis par Gaston d'Orléans et par Monsieur (Louis XVII).

**ALENTEJO**, c'est-à-dire, en portugais, *au delà du Tage*, la plus grande des 6 prov. du Portugal, est située entre les Estramadure espagnole et portugaise, l'Algarve, le Beira, et est fleurée au N. par le Tage; env. 400 000 hab.; capit., Evora. On y trouve quelques lacs et des lagunes qui seules servent de ports. Air en général malsain. Riz, fruits exquis, excellents oliviers, vin médiocre.—L'Alentejo est divisé en 8 comarques: Beja, Evora, Elvas, Portalegre, Ourique, Villavieiosa, Crato, Avis.

**ALEOUTES** (iles), archipel du grand océan Boréal, s'étend de 160° 49' long. O., à 169° 10' long. E., de 51° 40' à 55° lat. N. Ces îles font partie de l'Amérique du N., et appartiennent à l'empire russe. Placées au bout de la presqu'île d'Alaska, dont elles sont comme une prolongation, elles forment une courbe, et ferment presque la mer de Behring. On les distingue en 3 groupes: Alécutes propres, Andréanov, Lisli ou des *Renards*. Ces terres dangereuses par les bas-fonds et les rochers; sol hérissé de mont. volcaniques. Les hab. sont au nombre de 5 à 6000; ils vivent sous terre, chassent et pêchent, et font quelque commerce de pelleteries.—Cet archipel a été découvert en 1741 par Behring.

**ALEP**, *Aleppum*, *Berea*, v. de Syrie, ch.-l. du pachalik d'Alep, sur le Koik, à 200 kil. N. E. de Damas, était avant le tremblement de terre de 1822 la 3<sup>e</sup> ville de l'empire ottoman pour la grandeur et l'importance. Elle avait près de 200 000 hab., qui sont réduits de plus de moitié. On y comptait 100 mosquées, 200 fontaines, 2 caravansérails, des bazars, des cafés nombreux, une foule de fabriques et de manufactures. Un château fort, une vieille muraille flanquée de tours la mettaient à l'abri d'un coup de main; 4 grandes caravanes en partaient à 4 époques de l'année, et la mettaient en rapport avec la Perse et l'Inde, avec Constantinople, avec le Diarbékir et l'Arménie: aussi l'avait-on nommée la *Palmyre moderne*. Toutes les puissances ont encore des consuls à Alep. Cette ville est la résidence d'un mollah de 1<sup>re</sup> classe, d'un patriarche grec, d'évêques arméniens, maronites, jacobites. Brocarts d'or et d'argent; châles, mousselines.—Ville forte ancienne, mentionnée dans la Bible sous le nom de *Béréé*. Elle



fut florissante sous les rois de Syrie et sous les Romains; son bel aqueduc est l'ouvrage de ces derniers. Sous Héraclius, elle fut conquise par les Sarrasins, 636; les Mongols la prirent d'assaut en 1260; Tamerlan la ravagea en 1402; les Turcs en devinrent maîtres en 1517; Ibrahim pacha l'enleva en 1832 au sultan, à qui elle fut restituée l'année suiv. Longtemps la peste décima cruellement les habitants d'Alep; ils sont aussi sujets au *Bouton d'Alep*. Cette v. a été presque entièrement détruite par les deux tremblements de terre de 1822 et 1823. La crainte de nouvelles secousses empêcha longtemps les Alepois de songer sérieusement à relever leur ville; cependant, elle reprend depuis quelques années son ancienne importance.

**ALEP** (pachalik d'), un des 4 de la Syrie, entre ceux d'Adana, de Marach, de Racca, de Damas, de Tripoli et la mer; env. 500 000 hab. On y trouve de hautes mont., l'Alma-Dagh, le Liban, etc.; il est arrosé par l'Euphrate, l'Oronte, le Chalus, auj. Koik. Fertilité remarquable en nombre d'endroits. Les sauterelles y causent des dégâts inouïs.

**ALERIA**, et par corruption *A'alia*, village de Corse, sur la côte E., à 40 kil. S. E. de Corte. Fondé en 564 av. J.-C. par les Phocéens, et jadis important. Ruines d'un vaste cirque.

**ALESIA**, v. forte de l'ancienne Gaule, capit. des *Mandubiens*, était jadis si importante qu'on la surnommait *Urbium mater*. Vercingétorix y soutint un siège célèbre contre César (52 av. J.-C.). On croit généralement que c. ite ville est *Alise* ou *Ste-Reine* (Côte-d'Or). Cependant, quelques-uns ont voulu tout récemment la placer à *Alaise* (Doubs), entre Ornans et Salins. Des fouilles exécutées en 1861 ont décelé la question en faveur de *Alise* de Bourgogne.

**ALESSANO**, *Leuca, Alexanum*, v. de l'anc. roy. de Naples, à 36 kil. S. O. d'Otrante; 7000 hab. Evêché.

**ALESSIO**, *Lissus*, v. de la Turquie d'Europe (Albanie), à 36 kil. S. de Scutari, sur le Driu, près de son embouchure; 3000 hab. C'est là que mourut Scanderbeg et que se trouve son tombeau.

**ALET** ou **ALETH**, *Elveta* ou *Alecta*, v. de France (Aude), à 10 kil. S. O. de Limoux, sur l'Aude, 1000 hab. Anc. évêché, érigé en 1318, aujourd'hui supprimé. Quatre sources minérales, dont une chaude. Fer, cuivre, forges et clouteries.

**ALETUM**, *Gaiich-Alet*, v. de Gaule, chez les *Rodones*, sur la mer. Ses ruines se voient entre St-Malo et St-Servan. Evêché, transf. en 1152 à St-Malo.

**ALEXANDER** AB **ALEXANDRO**, savant Italien, dont le véritable nom est *Alessandro Alessandri*, né à Naples en 1461, mort vers 1525, s'est rendu célèbre par un livre intitulé : *Genitium dierum libri VI* (Rome, 1522, in-fol., et Leyde, 1673, 2 vol. in-8, avec des commentaires), ouvrage d'érudition fait sur le modèle des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle et où il traite des antiquités romaines. Il était ecclésiastique et s'était rendu profond dans la science du droit : il exerça même quelque temps la profession d'avocat.

**ALEXANDRA**, fille de Priam, plus connue sous le nom de *Cassandra*. V. ce nom et LYCOPHRON.

**ALEXANDRA**, reine des Juifs, femme d'Alexandre Jannée, régna seule après la mort de son mari (97-70 av. J.-C.), pendant la minorité d'Hyrcan II, son fils. Les Pharisiens commirent de grandes cruautés sous son règne.—Une autre Alexandra, fille d'Hyrcan II, épouse d'Alexandre, fils d'Aristobule II, et mère d'Aristobule et de Mariamme, fut mise à mort par Hérode, 29 av. J.-C.—Voy. aussi SALOME.

**ALEXANDRE**. Ce nom, qui en grec veut dire *protecteur des hommes*, a été porté par un grand nombre de personnages célèbres anciens et modernes qu'on trouvera dans l'ordre suivant : 1° rois et princes; 2° papes et saints; 3° savants et écrivains.

#### I. Rois et Princes

Il y eut en Macédoine cinq princes de ce nom :

ALEXANDRE I, fils d'Amyntas I, 496-454 av. J.-C.

ALEXANDRE, II, fils d'Amyntas III, 370-369.

ALEXANDRE III dit le *Grand*, fils de Philippe et d'O-

lympias. Il naquit à Pella l'an 356 av. J.-C., fut élevé par le philosophe Aristote, et montra dès sa jeunesse ce qu'il devait être un jour : il s'éprit d'une vive passion pour Homère et prit Achille pour modèle; supérieur dans les exercices du corps comme dans ceux de l'esprit, il put seul dompter Bucéphale. A peine âgé de 16 ans, il gouverna l'Etat pendant l'absence de Philippe, qui assiégeait Byzance, et soumit quelques peuples voisins. Il sauva la vie à son père dans un combat contre les Triballes, et décida la victoire à Chéronée en taillant en pièces le bataillon sacré des Thébains (338). Il monta sur le trône à 20 ans (336), conquit la Thrace et l'Illyrie et fit rentrer sous sa domination la Grèce, qui, se fiant sur sa jeunesse, avait cru pouvoir secouer le joug que Philippe lui avait imposé; Athènes et Thèbes étaient à la tête du mouvement; il détruisit Thèbes, où il ne respecta que la maison de Pindare, mais il épargna Athènes, qui s'était soumise (335). Il déclara aussitôt après la guerre aux Perses, et, s'étant fait nommer généralissime de toute la Grèce, il partit de Pella, en 334, pour marcher contre eux avec 30 000 hommes d'infanterie et 5000 chevaux. Après avoir passé l'Hellespont, il défit; sur les bords du Granique, l'armée de Darius, roi des Perses (334), et soumit avec rapidité toute l'Asie-Mineure, malgré les efforts héroïques de Memnon le Rhodien. A Gordium, en Phrygie, il trancha de son épée le célèbre *neud gordien*, ce qui lui présageait l'empire de l'Asie. Une maladie dangereuse, qu'il avait contractée en se baignant tout couvert de sueur dans les eaux du Cydnus, l'arrêta quelque temps à Tarse, mais s'étant bientôt rétabli par les soins de son médecin Philippe, il vainquit de nouveau Darius à Issus, en Cilicie (333). Dans cette bataille, il fit prisonnière toute la famille du grand roi, mais il lui rendit aussitôt la liberté et la traita avec la plus grande générosité. Cette victoire fut suivie de la réduction de Sidon, où il plaça Abdolonyme sur le trône, de celle de Tyr, qu'il ne prit qu'après 7 mois de siège, de Gaza, défendue par le brave Bétis, de la Judée, et enfin de l'Égypte, où il fit bâtir Alexandrie; il pénétra jusque dans la Libye, où il se fit déclarer fils de Jupiter par l'oracle d'Ammon. A son retour d'Égypte, il remporta sur Darius, près d'Arbèles en Assyrie (331), une dernière victoire, qui fut bientôt suivie de la mort de Darius, et qui le rendit maître de toute la Perse. Il fit une entrée triomphale à Babylone, s'empara de Suse et de Persépolis, dont il incendia le palais dans une orgie, poursuivit l'assassin de Darius, le satrape Bessus, et conquit la Parthie, la Sogdiane, la Drangiane, la Bactriane; mais à la même époque il se souilla du meurtre de Clitus, et se rendit odieux par le supplice de Dymnus, de Philotas, de Callisthène et par l'assassinat de Parménion (329-328). Non content d'avoir soumis l'empire des Perses, il attaqua les Scythes qu'il battit près de l'Iaxarte, puis entreprit la conquête de l'Inde (327) : il reçut la soumission de Taxile, défit, sur les bords de l'Hydaspe, le roi Porus, qu'il traita avec magnanimité, et s'avance jusqu'à l'Hyphase. Mais ses soldats ayant refusé de le suivre plus loin, il revint à Babylone, où il déploya tout le faste et toute la mollesse des rois d'Asie. Les débauches et les excès auxquels il se livra abrégèrent sa vie, et il mourut à la fleur de l'âge, en 323. On le crut empoisonné par Antipater. Il laissait Roxane enceinte d'un fils, qui fut nommé Alexandre Aigus, et que Cassandra fit périr en bas âge. Alexandre n'avait pas désigné son successeur : il s'était contenté de léguer sa couronne au plus digne. Son empire fut partagé entre ses généraux, et ce partage devint la source de guerres longues et sanglantes. A la différence de la plupart des conquérants, Alexandre s'occupa plus de fonder ou de conserver que de détruire : il s'efforça d'unir et de civiliser les peuples conquis et jeta les fondements de près de 70 villes. Sa vie a été écrite par Quinte-Curce, Plutarque et Arrien : ce dernier historien est le plus estimé.

Ste-Croix a savamment discuté les témoignages des historiens de ce grand homme dans son *Examen critique des historiens d'Alexandre*. Ce conquérant est le héros du roman *d'Alexandre*, de Lambert-li-Cors, et d'une tragédie de Racine.

ALEXANDRE IV, dit *Aigus*, fils posthume d'Alexandre le Grand, avait pour mère Roxane, princesse persane. Il porta un instant le titre de roi sous la tutelle de Philippe Arrhidée : Cassandre le fit tuer en 311.

ALEXANDRE V, fils de Cassandre, régna d'abord avec son frère Antipater (298-294), mais ne tarda pas à se brouiller avec lui et périt de mort violente.

ALEXANDRE, tyran de Phères en Thessalie, l'an 369 av. J.-C., fameux par ses cruautés, prit par trahison Pélopidas, général thébain, fut forcé par Epaminondas de lui rendre la liberté, et fut battu par Pélopidas même à Cynocéphales, où périt ce héros (365). Odieux à tous, il fut tué par Thébé, sa propre femme, 357 av. J.-C.

ALEXANDRE BALA, Rhodien, usurpateur du trône de Syrie, se fit passer pour fils d'Antiochus-Epiphane, et réussit, avec le secours de Ptolémée-Philométor, roi d'Égypte, à détrôner Démétrius-Soter, l'an 149 av. J.-C. Il fut peu après abandonné par ce prince qu'il avait trahi, et fut lui-même détrôné par Démétrius-Nicator, 144 ans av. J.-C.

ALEXANDRE ZÉBINA, fils d'un fripier d'Alexandrie, se fit passer pour le fils d'Alexandre Bala, et, soutenu par Ptolémée-Physcon, roi d'Égypte, usurpa le trône sur Démétrius-Nicator, l'an 125 av. J.-C. Quatre ans après, il fut mis à mort par Antiochus Grypus, fils de Nicator.

ALEXANDRE JANNEE, roi de Judée, succéda à son frère Aristobule, l'an 106 av. J.-C., et fit avec quelque succès la guerre aux rois de Syrie; mais il se fit détester par ses crimes, et fut chassé de son royaume. Rentré dans Jérusalem après six ans d'une guerre opiniâtre, il se vengea par les plus atroces exécutions. Il mourut l'an 79 av. J.-C., laissant le gouvernement à sa veuve Alexandra.

ALEXANDRE SÈVÈRE, *M. Aurelius Alexander Severus*, empereur romain, né à Acco, en Phénicie, vers l'an 209, avait pour mère Julie Mammée, et était cousin d'Héliogabale. Il fut adopté par ce prince et fut proclamé empereur en 222, quoiqu'il eût à peine 14 ans. Il choisit pour préfet du prétoire le juriconsulte Ulpien, réforma les abus, rétablit la discipline, encouragea les lettres et se montra favorable aux Chrétiens : dans sa tolérance universelle, il plaçait les images d'Abraham et de Jésus à côté de celles des dieux du paganisme. Il fit, mais sans grands résultats, une expédition contre Artaxerce, roi des Perses (232); il s'occupa ensuite de soumettre les Germains; mais ayant voulu d'abord rétablir la discipline, il fut assassiné par ses soldats, à l'instigation de Maximin, qui s'empara du trône, 235. Ce prince était d'une sévérité extrême : c'est de là que vient son surnom.

ALEXANDRE, empereur d'Orient en 911, était fils de l'empereur Basile le Macédonien et frère de Léon le Philosophe, qui le précéda sur le trône. Il termina, au bout d'un an de règne, une vie qui avait été funeste à l'État, et dégradée par des vices honteux.

ALEXANDRE I, roi d'Écosse de 1107 à 1124, fut sévère jusqu'à la cruauté, ce qui le fit surnommer le *Farouche*. Le nord du royaume s'étant insurgé, il vainquit les rebelles, fit périr les chefs, et régna ensuite paisiblement.

ALEXANDRE II, roi d'Écosse de 1214 à 1249, fils de Guillaume le Lion, s'allia pour faire la guerre aux Anglais, avec Louis de France, qui disputait le trône à Jean-Sans-Terre, ce qui fit mettre son royaume en interdit par le pape. Mais il épousa ensuite Jeanne, fille du roi Jean et sœur du roi d'Angleterre Henri III, et la paix fut rétablie.

ALEXANDRE III, fils du précédent, roi d'Écosse de 1249 à 1286, fut placé sur le trône dès l'âge de 8 ans. Il défait les Norwégiens, qui avaient envahi ses États. Il n'en donna pas moins dans la suite sa fille

en mariage au prince Eric, depuis roi de Norwège. Il périt à la chasse et fut regretté.

ALEXANDRE JAGELLON, grand-duc de Lithuanie, élu roi de Pologne en 1501, mort en 1506, réunit les deux États en un seul. Indolent et faible, il abandonna l'autorité à un favori nommé Gliniski.

ALEXANDRE NEWSKY (S.), grand-duc de Russie, fils du grand-duc Jaroslav II, né en 1218, fut d'abord gouverneur de Novogorod et régna ensuite avec le titre de grand-duc sur Kiev et Vladimir (1252-63). Il gagna en 1240 sur les Suédois, les Danois et les Chevaliers Teutoniques réunis la bataille de la Néva (ce qui lui valut son surnom de *Newsky*), vainquit aussi les Tartares, affranchit la Moscovie du tribut que lui avaient imposé les successeurs de Gengis-Khan et gouverna avec une sagesse qui le fit universellement regretter. La reconnaissance nationale l'aplaça au rang des saints de l'Église russe.—Pierre le Grand institua sous son nom, en 1714, un ordre de chevalerie, dont l'insigne est une croix rouge émailée, avec des aigles d'or, suspendue à un ruban ponceau : au milieu de la croix est S. Alexandre à cheval, foulant aux pieds un dragon.

ALEXANDRE I PAULOWITZ, empereur de Russie, fils de Paul I et petit-fils de Catherine II, né en 1777, eut pour précepteur le colonel Laharpe, qui l'éleva dans des idées fort libérales, et monta sur le trône en 1801, après la sanglante catastrophe qui enleva à son père le trône et la vie, catastrophe qu'il ne put empêcher. Dès les premiers jours de son règne, il rappela une foule de bannis, abolit la censure, la confiscation, la torture, et réduisit les impôts; il s'occupa ensuite de faire fleurir les lettres et les arts, fonda plusieurs Universités, réforma le code criminel, et donna une nouvelle organisation au sénat, qu'il constitua en haute cour de justice. Il forma, en 1805, avec la Grande-Bretagne, une coalition contre la France, dans laquelle entrèrent ensuite l'Autriche, la Prusse et la Suède. Après avoir perdu les batailles d'Austerlitz (2 décembre 1805), d'Eylau (8 février 1807), et de Friedland (14 juin 1807), il se vit contraint à demander la paix, et à la suite d'une entrevue célèbre avec Napoléon sur le Niémen, il signa le traité de Tilsit (7 juillet 1807), par lequel il reconnaissait toutes les conquêtes de l'Empereur et adhérait au blocus continental. En paix avec la France, Alexandre s'occupa d'étendre ses États : il enleva la Finlande à la Suède, 1808, et conquit plusieurs provinces sur la Perse et sur la Turquie, 1809, 1810. Ayant refusé de remplir certaines conditions de son traité avec la France, qui lui semblaient trop onéreuses, il s'attira de nouveau la guerre avec Napoléon, 1812. Il éprouva d'abord plusieurs revers, perdit les batailles de Smolensk et de la Moskowa; mais bientôt, la disette de vivres et surtout la rigueur du climat ayant forcé les Français à opérer une retraite désastreuse, Alexandre adressa de Varsovie à tous les souverains de l'Europe une proclamation par laquelle il les appela aux armes (février 1813), et forma une nouvelle coalition, dans laquelle entrèrent successivement l'Angleterre, la Suède, la Prusse et l'Autriche. Après avoir été battus à Bautzen, à Lutten, à Wurtschen et à Dresde, les alliés gagnèrent la bataille décisive de Leipsick (octobre 1813), qui leur ouvrit les portes de la France; et, malgré les prodiges de valeur de Napoléon et de ses généraux, ils purent pénétrer jusqu'à Paris. Alexandre, qui jouait le principal rôle, entra dans cette capitale avec les troupes confédérées, le 31 mars 1814 : il s'y conduisit en pacificateur plutôt qu'en conquérant, remplaça sur le trône la famille des Bourbons, et signa avec Louis XVIII un traité qui assurait la paix générale (30 mai), et garantissait à la France l'intégrité de son territoire primitif. Il se rendit, en novembre 1814, au congrès de Vienne, et s'y fit adjuger la Pologne. A la nouvelle du retour de Napoléon en France, il reprit les armes et marcha de nouveau sur Paris, mais il ne put

arriver qu'après la bataille de Waterloo, en juillet 1815. Moins bien disposé cette fois, il prit part aux mesures rigoureuses qui imposèrent à la France d'immenses sacrifices; toutefois il s'opposa au démembrement du pays et préserva plusieurs monuments qu'on voulait détruire. Trois ans après, au congrès d'Aix-la-Chapelle, 1818, il fit réduire l'énorme contribution qui avait été imposée à la France, et hâta la libération de son territoire. Avant de quitter Paris, Alexandre avait signé avec les souverains de l'Autriche et de la Prusse la *Ste-Alliance*, sorte de coalition des souverains contre l'indépendance des peuples. De retour dans ses États, il s'occupa de réparer les maux de la guerre; il donna une constitution à la Pologne, affranchit un grand nombre de serfs, établit de nombreuses colonies militaires; en 1817, il bannit les Jésuites qu'avait recueillis son aïeule Catherine II. Devenu à la fin de sa vie l'adversaire des idées libérales, qu'il avait d'abord professées, il restreignit les privilèges qu'il avait accordés à la Pologne, et prit des mesures sévères contre la liberté de la presse et contre les associations secrètes. Aux congrès de Laybach, 1820, et de Vérone, 1822, il travailla, de concert avec les autres princes signataires du traité de la Ste-Alliance, à réprimer les mouvements qui se manifestèrent en Piémont, à Naples et en Espagne. Alexandre était occupé à visiter les diverses parties de son vaste empire, lorsqu'il mourut, en décembre 1825, à Taganrog, après une courte maladie, que les uns attribuèrent à l'insalubrité du climat, et les autres, mais sans aucune preuve, à un empoisonnement. Il avait été marié, dès l'âge de 16 ans, à une princesse de Baden-Baden, dont il n'eut pas d'enfant mâle. Ce prince, l'un des plus distingués de son temps, joignait à un caractère ferme des sentiments généreux et une grâce qui séduisait; il avait une disposition aux idées mystiques, que développa sa liaison avec la célèbre Mme Krudner (V. ce nom). La *Vie d'Alexandre* a été écrite par A. E. (Adrien Egron), Paris, 1826, par Alphonse Rabbe 1826, et plus récemment par J. Golowine.

ALEXANDRE FARNÈSE. V. FARNÈSE.

## II. Papes et saints.

ALEXANDRE I, pape, natif de Rome, élu en 109, mort martyr en 119. On lui attribue des *Épîtres* qui sont supposées. L'Église l'honore le 3 mai.

ALEXANDRE II, *Anselme de Bagio*, né à Milan, mort en 1073, fut tiré du siège de Lucques pour être placé sur celui de Rome en 1061. Il eut à lutter contre Cadalous, antipape sous le nom d'Honoré II. Il se fit rendre les terres que les Normands avaient enlevées au St-Siège, et s'opposa aux persécutions que les Chrétiens exerçaient contre les Juifs.

ALEXANDRE III, *Roland Rainuce Bandinelli*, né à Sienne, élu en 1159, se mit en Italie à la tête du parti guelfe contre les Gibelins, que soutenait Frédéric Barberousse, et mérita le titre de *propugnateur de la liberté italienne*. L'empereur lui suscita trois compétiteurs, Victor IV, Pascal III, Calixte III, mais il finit, en 1177, après bien des troubles, par se réconcilier avec lui dans une entrevue à Venise. Ce pape tint le 3<sup>e</sup> concile de Latran, 1179, qui attribua aux seuls cardinaux l'élection du souverain pontife, gouverna saintement l'Église, et mourut à Rome en 1181, chéri des Romains et respecté de l'Europe. Il abolit la servitude, réserva aux papes la canonisation des saints, et introduisit l'usage des monitoires. C'est ce pape qui a donné son nom à la ville italienne d'*Alexandrie*. Reuter a écrit sa *Vie*, Berlin, 1846.

ALEXANDRE IV, *Rinaldi*, d'abord évêque d'Ostie, élu en 1254, mort en 1261, était neveu de Grégoire IX. Il travailla à ruiner le parti gibelin et se vit contraint par une faction de quitter Rome pour quelque temps. Il se laissa gouverner par des flatteurs et prodigua les dispenses, les bulles et les privilèges. Il établit, en 1255, des inquisiteurs en France, à la prière du roi S. Louis.

ALEXANDRE V, *Philarge*, pape de 1409 à 1410, était

né à Candie. De pauvre mendiant il devint cordelier, docteur de Sorbonne, évêque de Novare, archevêque de Milan, et fut élu pape au concile de Pise pour terminer un schisme que sa nomination ne fit que prolonger en ajoutant un 3<sup>e</sup> prétendant.

ALEXANDRE VI, *Roderic Borgia*, né en 1431, à Xativa près de Valence en Espagne, était neveu du pape Calixte III, qui le fit cardinal dès 1456. Il fut élu en 1492. Cet homme, qui souilla le trône pontifical, n'avait réussi à se faire nommer que par l'intrigue. Avant d'être élevé à la papauté, il avait eu plusieurs fils, dont le plus connu est César Borgia, depuis cardinal et duc de Valentinois, et une fille, la trop célèbre Lucrèce Borgia. Alexandre VI joue un rôle important dans l'histoire du temps. Après avoir fait une guerre malheureuse à Charles VIII, roi de France, il s'allia étroitement avec Louis XII; il réussit, à la faveur de cette alliance, non-seulement à restituer au St-Siège plusieurs de ses anciens domaines, mais aussi à dépouiller plusieurs des princes voisins. Pour satisfaire son ambition et sa cupidité et pour élever les princes de sa famille, il foula trop souvent aux pieds les lois de la justice; on lui impute toutes sortes de crimes: simonie, trahison, meurtre, empoisonnement; mais on ne peut lui refuser beaucoup d'habileté et d'énergie. Il mourut en 1503: on prétendit qu'il s'était empoisonné en buvant un breuvage préparé pour une de ses victimes, mais ce fait est contesté. La *Vie d'Alexandre VI* a été écrite par J. Burchard en latin, Hanovre, 1697, et par M. Gordon en anglais, Londres, 1729; trad. en français en 1599.

ALEXANDRE VII, *Fabio Chigi*, né à Sienne en 1599, élu en 1655, mort en 1667, avait toujours été regardé comme un homme savant et vertueux. Il réforma beaucoup d'abus, embellit Rome, approuva la bulle d'Innocent X, son prédécesseur, contre Jansénius, et prescrivit la signature du fameux formulaire de 1665. Le duc de Créquy, ambassadeur de France, ayant été insulté à Rome par la garde corse, le pape fut contraint par Louis XIV de casser cette garde et d'élever dans Rome une pyramide avec une inscription qui relatait l'outrage et la satisfaction (1662). Ami des arts, Alexandre VII fit construire la belle colonnade de la place St-Pierre, à Rome.

ALEXANDRE VIII, *Pierre Ottoboni*, né à Venise en 1610, élu en 1689, mort en 1691, publia une bulle contre les 4 articles de l'assemblée du clergé de France de 1682, relatifs aux libertés de l'église gallicane, et disgracia les prélats qui avaient fait partie de cette assemblée; il n'en obtint pas moins de Louis XIV la restitution d'Avignon et du Comtat-Venaissin. Il donna de grands secours d'argent à Léopold I et aux Vénitiens pour faire la guerre aux Turcs.

ALEXANDRE (S.), évêque de Jérusalem, protégé Origène et l'ordonna prêtre. Persécuté sous Alexandre Sévère et Dièce, il mourut en prison à Césarée, en 249 ou 251. On le fête le 18 mars.

ALEXANDRE (S.), patriarche d'Alexandrie en 313, mort en 326, combattit l'hérésie d'Arius, assista au concile d'Alexandrie et provoqua la convocation de celui de Nicée. On l'honore le 26 février.

ALEXANDRE NEWSKY (S.), grand-duc de Russie. V. ci-dessus à la série des *Rois et princes*.

ALEXANDRE SAULI (S.). V. SAULI.

## III. Savants et écrivains.

ALEXANDRE POLYHISTOR (c. à-d. qui sait beaucoup, érudit), écrivain grec, ainsi surnommé à cause de sa vaste érudition, né à Milet, ou en Phrygie, fut pris par les Romains dans la guerre contre Mithridate vers 85 av. J. C.), devint esclave de Cornelius Lentulus, qui l'affranchit et lui confia l'éducation de ses enfants, et mourut vers 75 av. J. C. Il avait écrit sur la philosophie, l'histoire et la géographie des traités fort précieux. On n'a plus que quelques fragments d'une *Histoire des peuples de l'Orient* et d'un *Traité sur les Juifs*, conservés par P'utarque, Athénée, Plin. Ensiène et Suidas, et publiés par C. Müller dans les *Historic. græc. fragm.* de la collection

Didot, 1848. J. Rauch a écrit sur sa *Vie et ses écrits*, Heidelb., 1845, lat.

ALEXANDRE d'Aphrodisie, philosophe péripatéticien, né à Aphrodisie en Carie vers la fin du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C., enseigna à Alexandrie vers le temps de Septime-Sévère et rétablit dans sa pureté la doctrine d'Aristote. Il a laissé sur presque toutes les parties des écrits de ce philosophe d'excellents commentaires, dont plusieurs ont été trad. en latin et publiés à Venise, 1489, et à Munich, 1842, et dont quelques-uns sont restés manuscrits. Il a en outre écrit en son propre nom des *Traité de l'âme*, sur la *Fatalité* et sur la *Liberté*. Ses doctrines furent plus tard combattues par Averroës, ce qui partagea l'école en deux sectes, les *Alexandristes* et les *Averroïstes*.

ALEXANDRE de Tralles, médecin grec, né à Tralles en Lydie, florissait dans le 10<sup>e</sup> siècle, sous Justinien, et recommandait la *médecine expectante*. Il a laissé un excellent ouvrage qui a été traduit et imprimé sous ce titre : *De arte medica libri XI, gr. et lat., ex interpret. Jo. Gwintarii Andernaci, necnon Jac. Goupylli castigationibus*, Basileæ, 1566, in-8, et édité par Haller, Lausanne, 1772.

ALEXANDRE de Bernay, natif de Bernay en Normandie, dit aussi Alexandre de Paris, parce qu'il vécut à Paris, florissait dans la seconde moitié du 13<sup>e</sup> siècle. Il continua le roman d'*Alexandre* commencé par Lambert-li-Cors, où fut employé pour la première fois le grand vers qui fut de là nommé *alexandrin* (imprimé à Stuttgart, par Michelant, 1845). Alexandre a composé lui-même quelques autres romans, restés manuscrits : *Athis, Hélène, Brisson*.

ALEXANDRE de Villedieu, *Al. de villa Dei*, grammairien du 13<sup>e</sup> s., natif de Villedieu en Normandie, tint école à Paris et composa en 1209, sous le titre de *Doctrinale puerorum*, une grammaire en vers hexamètres qui fut longtemps classique. Il avait également mis en vers techniques la *Sphère*, l'*Arithmétique*, le *Caendrier* et l'*Écriture sainte*.

ALEXANDRE de Hales ou Ales (ainsi appelé d'un monastère du comté de Gloucester où il fut élevé), philosophe et théologien anglais, surnommé le *Docteur irréfragable*, étudia à Paris, entra chez les frères Mineurs en 1222 et mourut en 1245. Il enseigna avec succès la philosophie scolastique à Paris et fut un des premiers à mettre à profit les traductions d'Aristote faites par les Arabes. Il est auteur d'une *Summa theologiae*, Nuremb., 1484, et d'un *Commentaire sur les sentences de Pierre Lombard*, Venise, 1475.

ALEXANDRE (Noël), savant dominicain, né à Rouen en 1639, mort à Paris en 1724, était janséniste et écrivit contre la bulle *Unigenitus*. Son principal ouvrage est une grande *Histoire ecclésiastique* en lat., publiée d'abord à Paris en 24 vol. in-8, de 1676 à 1686, réimprimée à Venise en 1749 en 8 vol in-fol. Cette histoire fut condamnée à Rome.

ALEXANDRESCHATA, *Alexandria ultima*, c. à d. l'*Alexandrie la plus reculée*, v. fondée par Alexandre chez les Scythes, sur l'Iaxarte, au N. E. de l'Asie connue des anciens, est auj. KHODJEND.

ALEXANDRETTE, l'*Alexandria minor* ou *Alexandria ad Issum* des anciens, l'*Iskanderoun* des Turcs, v. de la Turquie d'Asie (Syrie), à 124 kil. O. d'Alep, à laquelle elle sert de port, est située à l'angle N. E. de la Méditerranée, à l'embouchure d'une petite riv.

ALEXANDRIE, *Alexandria* sous les Grecs, *Iskanderieh* chez les Arabes, v. et port d'Égypte, dans la Basse-Égypte, sur une langue de terre qui s'étend entre la Méditerranée et l'ancien lac Maréotis, à 182 kil N. O. du Caire. Elle a 2 ports : le port vieux et le port neuf; elle communique avec le Caire par un canal qui débouche dans la branche la plus occidentale du Nil, et depuis 1853 par un chemin de fer. La v., jadis très-peuplée, ne comptait guère au commencement de ce siècle que 30 000 hab.; on en porte auj. le nombre à 400 000. Elle est l'entrepôt du commerce de l'Europe avec l'Égypte; toutes les puis-

sances européennes y ont des consuls. Outre une foule de restes curieux de l'antiquité, on y remarque de belles constructions modernes : le palais du vice-roi, la mosquée des mille colonnes, les fortifications et l'arsenal de la marine. — Alexandrie, qui sous les Pharaons n'était qu'un village nommé *Iacoudah* ou *Rakotis*, fut fondée en 332 av. J.-C. par Alexandre le Grand, qui voulait en faire l'entrepôt du commerce entre l'Orient et l'Occident; elle fut la capit. de l'Égypte sous les Ptolémées et les Romains. Elle se composait de 2 quartiers : *Rakotis* ou quartier du peuple, et le *Bruchium* ou quartier des palais. On y remarquait un phare magnifique, placé dans une petite île, jointe à la v. par un môle de près de 1300<sup>m</sup>, des palais somptueux, le temple de Sérapis, tout en marbre, une bibliothèque immense, la plus riche qu'il y eût au monde (on y comptait 700 000 rouleaux ou volumes), le Musée, sorte d'académie où les savants de toute espèce étaient entretenus aux dépens de l'État; un vaste hippodrome, plusieurs odéons et colonnes, parmi lesquelles la *colonne de Pompée*, les deux *aiguilles de Cléopâtre*, etc. C'était la première ville du monde après Rome : on comptait au temps de sa splendeur, 900 000 hab., parmi lesquels un grand nombre de Juifs. Elle fut un des berceaux du Christianisme : elle avait un archevêque qui prenait le titre de patriarche. Plusieurs hérésies y prirent naissance, et elle devint le théâtre de querelles théologiques qui l'ensanglantèrent souvent. Les Alexandrins étaient turbulents; ils se révoltèrent plusieurs fois sous les Ptolémées et sous les Romains : César eut à y réprimer, l'an 47 av. J.-C., une insurrection terrible; la bibliothèque fut entièrement consumée dans cette circonstance. Alexandrie tomba, avec toute l'Égypte, au pouvoir des Romains l'an 30 av. J.-C. Cette ville eut à subir sous les empereurs plusieurs massacres qui la dépeuplèrent peu à peu. En 611, Chosroës II, roi de Perse, s'en empara, mais son fils la rendit aux empereurs. En 640, les Arabes conduits par Amrou, lieutenant d'Omar, la prirent et achevèrent la destruction des monuments et de la célèbre bibliothèque. Les Turcs la prirent en 868 et 1517 et ils l'ont gardée depuis. Sous la domination des Musulmans elle n'a fait que déperir; la découverte du passage aux Indes par le Cap acheva sa ruine; son enceinte a diminué graduellement avec sa population. Les Français la prirent sans peine en 1798 et la gardèrent jusqu'en 1801; les Anglais l'occupèrent de 1801 à 1803. Alexandrie s'est relevée sous Méhémet-Ali et ses successeurs.

ALEXANDRIE DE LA PAILLE, v. de l'Italie sept., ch.-l. de la prov. du même nom, sur le Tanaro, à 70 kil. S. E. de Turin; 45 000 hab. Evêché, académie belle dite des *Immobilié*. Fortifications puissantes; cathédrale, églises de St-Laurent et St-Alexandre; casernes, théâtre, bibliothèque; chem. de fer pour Turin et Gènes. Fabriques de toiles, draps, soieries, bougies — Cette v. fut construite à la hâte en bois et en chaume, en 1168, par la ligue lombarde pour s'opposer à Frédéric Barberousse, et reçut le nom d'*Alexandrie* en l'honneur du pape Alexandre III, qui régnait alors : Frédéric l'appela par dérision *Al. de la Paille*, nom qui lui est resté. Elle fut cédée en 1707 par Joseph I à la Savoie; elle appartient aux Français de 1796 à 1814, et fut ch.-l. du dép. de Marengo. — La prov. d'Alexandrie, entre celles de Tortona, de Novi et d'Asti, compte 102 000 hab.

On connaît beaucoup d'autres v. de ce nom : Chez les anciens, on en comptait plus de 70, ainsi nommées en l'honneur d'Alexandre le Grand, qui les avait fondées, colonisées ou agrandies; entre autres, en Arachosie, sur l'Arachote, auj. KANDAHAR? — en Arie, auj. HÉRAT? — en Asie-Mineure, auj. ALEXANDRETTE; — en Bactriane, sur l'Oxus, auj. SALI-SORAI; — en Chaldée, auj. MESCHED-ALI — en Chypre, sur la côte N.; — dans l'Inde, auprès du Paropamisus, sur le Choës : les ruines de

cette ville, retrouvées en 1833 par M. Mason, portent le nom de *Chehr-iouan*; et une autre au confluent de l'Indus et de l'Acesinès, auj. VEH ou MITTAN; — en Sogdiane, appelée *Alexandreschata* (V. ce nom); — en Susiane, à l'emb. du Tigre (V. CHARAX); — en Troade, auj. ESKI-STAMBOUL.

Chez les modernes, on en trouve plusieurs en Russie, où elles ont reçu ce nom en l'honneur d'Alexandre I, ainsi qu'aux États-Unis: la principale de celles-ci est un ch.-l. de comté dans l'État de Virginie, sur la r. dr. du Potomac, de 9 kil. au-dessous de Washington; 9000 hab. Port. Rues alignées et se coupant à angle droit; canal, chemin de fer.

ALEXANDRIE (École philosophique d'). On désigne sous ce nom l'école des nouveaux Platoniciens, fondée à Alexandrie, en Égypte, à la fin du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, par Ammonius Saccas, et dont les philosophes les plus éminents sont Plotin, Porphyre, Jamblique et Proclus (V. ces noms). Le caractère de cette école est un éclectisme dans lequel domine la philosophie platonicienne et le mysticisme. Plusieurs des philosophes que l'on nomme Alexandrins à cause de l'unité de leur doctrine ont enseigné à Rome et à Athènes, et non à Alexandrie. Cette école philosophique, qu'il ne faut pas confondre avec l'école littéraire d'Alexandrie connue sous le nom de *Musée* (V. ce nom), fut fermée, comme toutes les écoles païennes, en 529, par Justinien. Son histoire a été écrite par M. J. Simon et M. Vacherot.

ALEXANDRINS. V. ALEXANDRIE (École d').

ALEXIS, poète grec, natif de Thurium, oncle de Ménandre, florissait à Athènes vers 360 av. J.-C. Il avait composé 245 comédies dans le genre de la comédie moyenne; il n'en reste que peu de fragments (dans les *Excerpta* de Grotius). On lui doit le caractère du *Parasite*.

ALEXIS (S.), né à Rome vers l'an 350 de J.-C., était, selon Métaphraste, fils d'un sénateur romain. Il quitta sa femme et sa famille le jour même de ses noces pour se vouer à la vie monastique. On le fête le 17 juillet. On prétend que son nom, qui veut dire *guérisseur*, vient de nombreuses guérisons dues à son intercession. — L'Église hon. le 15 janv. un autre S. Alexis, Confesseur de la foi au v<sup>e</sup> siècle, qu'on croit le même que S. Jean Chalybète.

ALEXIS I, COMMÈNE, empereur d'Orient, né à Constantinople en 1048, était fils de Jean Commène, frère de l'empereur Isaac Commène. Il usurpa l'empire sur Nicéphore Botoliate en 1081. Il battit les Turcs, mais fut battu par les Normands, qui commandait Robert Guiscard. Lorsque les Croisés, qu'il avait appelés lui-même, traversèrent son empire, il observa mal le traité fait avec eux, et ramena ses troupes qui les avaient accompagnés pour assiéger Antioche. Cependant il racheta des mains des Musulmans les prisonniers faits sur les Croisés et reçut les Français avec magnificence lorsqu'ils revinrent à Constantinople. Il profita de leurs succès pour reprendre aux Turcs Nicée et toute la partie occid. de l'Asie-Mineure. Il mourut en 1118. Sa fille Anne a écrit son *Histoire*.

ALEXIS II, COMMÈNE, fils de Manuel Commène, succéda à cet empereur à l'âge de 12 ans, en 1180, et fut mis sous la tutelle de Marie, sa mère, dont les déportements provoquèrent une révolte. Andronic Commène, nommé régent, fit couronner le jeune prince, et se fit associer par lui, mais il ne tarda pas à le faire étrangler, 1183. Alexis avait épousé une princesse française, Agnès, fille de Louis VII.

ALEXIS III, L'ANGE, frère d'Isaac l'Ange, empereur de Constantinople, se révolta contre ce prince, le détrôna en 1195, et lui fit crever les yeux. Il fut obligé de faire une paix honteuse avec les Turcs et les Bulgares, et fut bientôt classé lui-même du trône par Alexis le Jeune, son neveu, qui appela les Croisés à son secours. Ceux-ci s'étant emparés de Constantinople, 1203, Alexis l'Ange prit la fuite; il erra pendant plusieurs années de ville en ville,

et fut enfin arrêté en Asie en 1210 par Théodore Lascaris, son propre grand-père, qui l'enferma dans un monastère, où il termina ses jours.

ALEXIS IV, dit le Jeune, fils d'Isaac l'Ange, fut placé sur le trône par les Croisés en 1203 (V. Partie précédente), tira son père de la prison où l'avait jeté Alexis l'Ange, et le prit pour collègue. La nécessité de donner de grosses sommes aux Croisés, pour reconnaître leurs services, fit révolter ses peuples: Alexis IV fut, au bout de 6 mois de règne, détrôné et étranglé par Ducas Murzuphle (Alexis V).

ALEXIS V, DUCAS, surnommé *Murzuphle* (sourcils épais), s'empara du trône en 1204, après en avoir précipité Alexis IV. Il ne régna que quelques mois et fut détrôné à son tour par les Croisés, auxquels il avait témérairement déclaré la guerre, et qui prirent une 2<sup>e</sup> fois Constantinople. Baudouin, comte de Flandres, qui commandait les Croisés, se fit élire à sa place, et, s'étant emparé de sa personne, le fit précipiter d'une haute colonne à Constantinople, comme coupable de la mort de son souverain.

ALEXIS MICHAELOWITZ, czar de Moscovie, succéda en 1645 à son père Michel, et fit d'utiles réformes. Son règne, assez glorieux du reste, fut troublé par des guerres intestines et étrangères. Il dompta des partis de Cosaques révoltés, battit les Polonais et fit avec eux une paix qui lui assura Smolensk, Kiev et l'Ukraine, mais fut battu par les Suédois. Il secourut Jean Sobieski à la journée de Chockzim en 1673 et m. en 1676. Il s'était mis inutilement sur les rangs pour être élu roi de Pologne à la mort de Michel Koribut. Il est le père du célèbre Pierre I.

ALEXIS PÉTROWITZ, fils du czar Pierre le Grand, né à Moscou en 1690. Son père, irrité de ce qu'il se montrait contraire à ses projets de civilisation, l'éloigna de sa cour; puis, ayant appris qu'il conspirait, il le fit condamner à mort, 1718. Alexis fut gracié, mais il mourut peu après dans sa prison; on crut qu'il avait été empoisonné: son fils régna sous le nom de Pierre II.

ALEXIS (Guillaume), surnommé le *Bon Moine*, Bénédictin du xv<sup>e</sup> siècle, abbé de Lire près d'Évreux, a publié, entre autres ouvrages curieux, le *Blason des fins es amours*, Paris, 1493, recueil de contes en vers, dont la Fontaine faisait grand cas.

ALFARABI (IBN TARIK, dit), philosophe arabe du x<sup>e</sup> siècle, né à Farab, v. de la Transoxiane, d'où il prit son nom, mort vers 950, avait approfondi toutes les sciences et tous les arts de son temps, et fut appelé le *Second instituteur de l'intelligence*. Son éloquence, ses talents dans la musique et la poésie lui concilièrent l'estime du sultan de Syrie, Seif-ed-Daulah, qui voulait l'attacher à sa cour; mais Alfarabi s'en excusa et partit: il fut tué par des voleurs en route. Selon une autre version, il passa la plus grande partie de sa vie à la cour de Syrie, pensionné par le prince. Alfarabi fut un des premiers à étudier, à commenter et à répandre parmi les Arabes la connaissance d'Aristote. Ses deux principaux ouvrages sont une *Encyclopédie*, qui se trouve manuscrite à l'Escurial, et un *Traité de musique*. On a publié à Paris, en 1638, ses *Opuscula varia*, dans lesquels on trouve un *Traité sur les sciences* et un *Traité sur l'entendement* où il développe la doctrine d'Aristote sur ce point. Les originaux de plusieurs de ses ouvrages sont perdus, mais il en subsiste des versions hébraïques. Il fut le maître d'Avicenne.

ALFARO (Jean de), peintre espagnol, né à Cordoue en 1640, m. à Madrid en 1680, étudia sous Velasquez. Il a fait des tableaux d'histoire, des portraits et de petites effigies à l'huile qui sont très-estimées: c'est lui qui exécuta l'image de Calderon de la Barca, que l'on mit sur le tombeau du poète, à Cordoue. Le plus souvent il se bornait, par paresse, à copier des gravures.

ALFERGANI (Ahmet Kotsair), astronome arabe, natif de Ferganah dans la Sogliane, vivait au ix<sup>e</sup> siècle, sous Al-Mamoun, et m. en 830. Il prit part à la

révision des *Tables astronomiques* de Ptolémée et composa, outre une *Introduction à l'astronomie*, qui a été trad. en latin par Golius, 1669, deux autres ouvrages, sur les cadrans solaires et l'astrolabe.

**ALFIERI** (le comte Victor), célèbre poète tragique italien né à Asti en Piémont, en 1749, d'une famille noble et ancienne. Ayant perdu son père de très-bonne heure, son éducation fut négligée, et il eut une jeunesse fort dérangée. Il passa plusieurs années à courir le monde et à chercher des aventures; mais à l'âge de 25 ans, il se fit en lui une suite métamorphose : le désir de plaire à une femme aussi distinguée par son esprit que par son rang, la comtesse d'Albany, épouse du dernier des Stuarts, pour laquelle il avait conçu la plus vive passion, lui inspira du goût pour les lettres et pour la poésie, qu'il avait dédaignées jusque-là. Ils'exerça dans la tragédie, et créa un système de composition tout nouveau pour l'Italie, substituant un dialogue serré, un style mâle et concis, à la manière lâche et efféminée de ses devanciers, et retranchant impitoyablement de ses pièces les personnages inutiles d'amoureux ou de confidents. Travaillant avec une ardeur incroyable, il composa en moins de 7 ans (1775-1782) quatorze tragédies, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre. En même temps il écrivait en prose des ouvrages qui devaient le placer à côté de Machiavel, un *Traité de la tyrannie*, et celui qui a pour titre le *Prince et les Lettres*, dans lesquels il se montre ardent républicain; il composait aussi à la même époque son poème de *l'Etrurie vengée*. La comtesse d'Albany étant devenue veuve en 1788, il s'unit à elle par un mariage secret, puis il vint en France dans le désir d'y faire imprimer plusieurs de ses ouvrages, et même de se fixer dans ce pays, qu'il appelait alors *la patrie de la liberté*; mais effrayé par les excès du 10 août 1792, il s'empressa de fuir et se retira à Florence. Le gouvernement révolutionnaire le traita en émigré et le dépouilla de la plus grande partie de sa fortune, qu'il avait placée sur les fonds français. Toutes ces causes réunies finirent par lui inspirer pour la France et pour la révolution une haine implacable, qu'il n'a cessé depuis d'exhaler dans tous ses écrits. Dans ses dernières années, Alfieri apprit le grec, afin d'étudier dans l'original les grands tragiques qu'il avait pris pour modèles. Il traduisit et imita plusieurs des plus belles tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Épuisé par ses travaux, il mourut à l'âge de 54 ans, en 1803, laissant un grand nombre d'œuvres posthumes, parmi lesquelles on remarque une *Traduction de Saluste* et une *Histoire de sa propre vie*. Après sa mort, la comtesse d'Albany fit faire une édition complète de ses œuvres : elle n'a pas moins de 3 vol. in-4, Pise, 1805-15, dont 22 renferment les ouvrages publiés de son vivant, et 13 les œuvres posthumes. Le théâtre d'Alfieri se compose des tragédies suivantes : *Philippe II*, *Polynice*, *Antigone*, *Agamemnon*, *Virginie*, *Oreste*, *la Conjuration des Pazzi*, *Don Garcia*, *Rosemonde*, *Marie Stuart*, *Timoléon*, *Octavie*, *Méropé*, *Saül*, *Agis*, *Sophonisbe*, *Myrrha*, *Brutus I et Brutus II*. Il a été traduit par M. Petitot, 4 vol. in-8, Paris, 1802 (réimp. en 1 vol. compacte, 1840). Son *Traité de la tyrannie* et sa *Vie* ont été trad. par des anonymes, le 1<sup>er</sup> en 1802, la 2<sup>e</sup> en 1809. Ses *Traités de la tyrannie et du Prince*, ainsi que sa *Vie*, sont à l'Index à Rome.

**ALFORT**, hameau du dépt de la Seine, à 9 kil. S. E. de Paris et près de Charenton, sur la r. g. de la Marne. Station. Célèbre école vétérinaire, fondée en 1766. Bergerie de mérinos pour le croisement des races et l'amélioration des laines.

**ALFRED**, surnommé le *Grand*, 6<sup>e</sup> roi des Anglo-Saxons, né en 849, m. en 900, était le 2<sup>e</sup> fils du roi Ethelred et reçut une éducation supérieure à celle de son temps. Il monta sur le trône en 871, à 23 ans. Il vainquit d'abord les Danois; mais ayant ensuite été défait par eux, il fut forcé de fuir

Après s'être tenu quelque temps caché, il s'introduisit dans le camp des Danois, déguisé en barde, pour les examiner à loisir et apprendre à les combattre. A la faveur des renseignements qu'il obtint ainsi, il parvint en effet à vaincre complètement ces redoutables ennemis, et reprit la ville de Londres qui était encore en leur pouvoir, 894. Après avoir recouvré son royaume il s'occupa de le policer, lui donna des lois, établit le jury, divisa le pays en comtés, ressuscita les arts, les sciences et les lettres, composa lui-même plusieurs ouvrages, fit fleurir le commerce et la navigation, jeta les fondements de la puissance maritime de l'Angleterre, et se montra ainsi vraiment digne du nom de *grand*. On a de lui, outre un *Code* (imprimé à Londres en 1658, in-4), des traductions de *l'Histoire ecclésiastique* de Bède, de *l'Histoire d'Orose*, de *la Consolation* de Boèce. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Londres en 1860. On lit dans son *Testament* que *les Anglais doivent être aussi libres que leurs pensées*. Sa vie a été écrite par Asser, son contemporain, par l'Anglais J. Giles (1848) et par l'Allemand R. Pauli (1851).

**ALGAJOLA**, ch.-l. de cant. (Corse), sur la mer, à 9 kil. de Calvi; 300 hab. Huîle, granit rose.

**ALGARDE** (Alexandre), sculpteur et architecte, né à Bologne en 1583, mort en 1654, vécut dans une grande intimité avec l'Albane, et réussit, ainsi que son ami, dans le genre gracieux. On voit de lui, à St-Pierre du Vatican, un bas-relief très-estimé, représentant *S. Léon allant au-devant d'Attila*. On estime beaucoup aussi son groupe de la *Décollation de S. Paul*, à Bologne, et ses statues de *S. Philippe Néri* et d'*Innocent X*, à Rome.

**ALGAROTTI** (le comte François), écrivain italien, né à Venise en 1712, mort à Pise en 1764, cultiva avec un égal succès les sciences et les lettres, et fut un des plus grands connaisseurs de son temps en peinture, en sculpture et en architecture. Il fut en relation avec les personnages les plus célèbres de son temps : le roi de Prusse l'attira à sa cour, lui donna le titre de comte et en fit son chambellan; l'électeur de Saxe, roi de Pologne sous le nom d'Auguste III, l'accueillit avec faveur et le nomma conseiller; Voltaire le célébra en plusieurs occasions. Ses œuvres se composent des écrits suivants : *Poésies*; *Newtonianisme des dames*; *Écrits sur l'architecture, la peinture et la musique*; *Essais sur les langues*; *Écrits sur l'art militaire*; *Voyages en Russie*; *le Congrès de Cythère*; *Vie de Pallavicini*; *Pensées diverses*; *Poésies*; *Correspondance*. Elles ont été réunies en 17 vol. in-8, Venise, 1791-1794. Le *Newtonianisme des dames* a été trad. par Duperron de Castéra, 1752; *le Congrès de Cythère*, par Duport-Dutertre, 1749; *l'Essai sur l'Opéra*, par Chastellux, 1773; *l'Essai sur la peinture*, par Pingeron, 1769.

**ALGARVE** ou **ALGARVES**, *Cuneus*, prov. du Portugal, la plus mérid., bornée au S. et à l'O. par l'Océan Atlantique, au N. par l'Alentejo, à l'E. par l'Espagne; env. 130 000 hab.; capit., Faro; autres villes princip., Lagos et Tavira. Vins, soude, kermès, citrons, oranges, figues, grenades, dattes. — Du VIII<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle, ce pays, qui s'étendait alors sur les deux rives de la Guadiana, appartenait aux Arabes (en leur langue le mot *Garb* ou *Gerb*, d'où vient *Al Garre*, veut dire couchant). Alphonse III de Portugal le prit en 1250, et céda en 1254 au roi Alphonse X de Castille la portion orient., à l'E. de la Guadiana, d'où les noms d'Algarve espagnole (depuis absorbée dans l'Andalousie) et d'Algarve portugaise.

**ALGAU** (ALPES d'), partie de la chaîne du Vorarlberg, entre les Alpes tyroliennes, le Lech et le lac de Constance, donne son nom au pays environnant qui jadis faisait partie de la Souabe : Memmingen, Kempen, Kaufbeuern en étaient les villes principales.

**AL-GAZEL**, AL-GAZALI, philosophe arabe, né vers 1058 à Thous dans le Khorassan, mort en 1111 ou en 1127 à Bagdad, dirigea le collège de cette ville et y

enseigna longtemps avec éclat, puis se retira du monde et vécut en ermite. Il avait étudié profondément les écrits d'Aristote et des philosophes arabes qui l'avaient précédé, mais c'était pour les combattre, et il s'annonça comme le *Destructeur des philosophes*. Le scepticisme apparent qu'il professa n'avait d'autre but que d'établir une sorte de mysticisme et une croyance aveugle au merveilleux. Il a laissé un *Traité des principes de la religion*, dont les Orientaux font grand cas, et un *Abrégé de morale*; mais il est plus connu par son traité intitulé : *Destruction de la philosophie*, où il attaque surtout la doctrine de l'émanation, et qu'Averroès réfuta dans sa *Destruction de la Destruction de la philosophie d'Al-Gazel*. On a publié de lui quelques opuscules sous ce titre : *Algazelis philosophia et logica*, Cologne, 1506, in-4. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en hébreu.

**ALGER**, en arabe *Al-Gézaïr* (c'est-à-dire *les Îles*), capit. de la prov. d'Alger et de toute l'Algérie, sur la Méditerranée, par 0° 44' de long. E., 36° 47' de lat. N., à 1644 kil. S. de Paris, 800 de Marseille. 750 de Toulon. Sa population, qui avant la conquête était l'env. 50 000 hab., et qui s'était depuis réduite de moitié, s'élève auj. à près de 80 000. Evêché, créé en 1848, cour impériale, tribunal de 1<sup>re</sup> instance et de commerce; académie universitaire, lycée, collège arabe-français, musée, théâtres. Alger tire son nom d'une île placée en face de la côte et jointe au continent par un môle. Elle est de forme à peu près carrée et bâtie en amphithéâtre; les rues arabes sont étroites et sales; les maisons ont de belles terrasses. On remarque l'ancien palais du dey, un grand nombre de mosquées, dont une fut construite par les esclaves chrétiens (1790; le fort l'Empereur, la Kasbah, citadelle située à l'extrémité S. de la ville. Alger a un port artificiel, formé d'un côté par l'île jointe au continent et de l'autre par une jetée. La v. s'est beaucoup embellie et assainie depuis qu'elle appartient aux Français; on y a ouvert plusieurs rues et de belles places, entre autres les rues de Balazoun et Bab-el-Oued, la rue de la Marine, et la place du Gouvernement. Il en part plusieurs chemins de fer. On y fabrique divers objets, tels que : armes à feu, soieries, orfèvrerie, calottes tunisiennes, cuirs, etc. — Alger paraît être situé sur l'emplacement de l'*Icosium* des anciens, entre *Julia Cæsarea* (Cherchell) à l'O. et *Rusucurium* (Dellys) à l'E. Elle ne commence à figurer sous son nom arabe qu'assez tard : elle était en 935 la capit. d'une petite principauté formée par Zeïri, qui avait secoué le joug des califes fatimides; depuis elle subit toutes les révolutions qui bouleversèrent cette partie de l'Afrique. Les Espagnols en furent un instant maîtres (1510-16), mais ils en furent chassés par le célèbre Barberousse. Alger n'a cessé depuis les temps les plus anciens de se livrer à la piraterie; elle était devenue le fléau de l'Europe. Plusieurs tentatives avaient été faites pour faire cesser les brigandages des Algériens (par Charles-Quint, qui y perdit une flotte et une armée en 1541; par Louis XIV, qui bombardà la v. en 1682, 1683 et 1688; par les Anglais qui la bombardèrent en 1816), mais tous ces châtimens étaient restés sans résultat, lorsqu'à la suite d'une insulte faite au consul de France, Charles X arma contre Alger une expédition qui, commandée par le maréchal Bourmont, s'empara de la ville au commencement de juillet 1830. On trouva dans la Kasbah le trésor du dey qui montait à 47 639 010 fr. — La prov. d'Alger, entre celles d'Oran à l'O. et de Constantine à l'E., a 113 000 kil. carr. et compte env. 800 000 hab., dont le 10<sup>e</sup> se compose d'Européens. V. ALGÈNE.

**ALGÈRIE**, naguère un des grands États des côtes barbaresques sous le nom de *Régence d'Alger*. auj. la plus importante des colonies françaises, entre l'État de Tunis à l'E. et le Maroc à l'O., bornée au N. par la Méditerranée et au S. par le désert de Sahara, offre une étendue d'environ 850 kil. sur les côtes

(de 4° 30' long. O. à 6° 30' long. E.), et s'avance jusqu'à 5 au 600 kil. dans l'intérieur des terres. Elle est divisée en trois grandes prov., celle d'Alger au centre, d'Oran à l'O., de Constantine à l'E., dont le territoire civil forme 3 départements, ayant à leur tête un préfet et subdivisés en s.-préfet., savoir : dans le dép. d'Alger, Blidah, Médéah, Milianah; dans le dép. de Constantine, Bone, Philippeville, Guelma, Sétif; dans celui d'Oran, Mostaganem, Mascara et Tlemcen. Le reste du territoire est, dans chaque province, administré par l'autorité militaire. Le pays est peuplé de Maures, de Berbers ou Kabyles, d'Arabes, de Juifs, de Nègres et d'Européens de diverses nations; le tout peut monter à 3 000 000 d'hab., parmi lesquels env. 300 000 Européens. Sous la domination ottomane, ce pays était régi par un dey et se divisait en 4 prov. : les prov. d'Alger et de Titterie au centre, celle de Tlemcen à l'O., de Constantine à l'E.; ces trois dernières étaient gouvernées par des beys soumis au dey; le reste se partageait entre des tribus presque indépendantes. Les princip. v., après Alger, sont Oran, Tlemcen, Bone, Constantine, Bougie, Philippeville. La température y est élevée, mais elle est rafraîchie par les vents de la mer; l'hiver y est fort doux et ne se fait guère sentir que par des pluies abondantes qui durent jusqu'en avril. Le pays est sillonné par les mont. de l'Atlas qui s'élevaient en étages successifs parallèlement aux côtes. On y trouve de nombreuses vallées et plusieurs cours d'eau, dont le principal est le Chélif, dans la partie occidentale. viennent ensuite le Mazafran, la Tafna, l'Aratch, l'Hamise, l'Isser, l'Oued-Kébir, la Seibouse. Le territoire est d'une fertilité extrême : c'était sous les Romains le grenier de l'Italie; mais il a été mal cultivé jusqu'à l'occupation française : il produit le blé dur, l'olivier, le chêne vert, le chêne liège, le palmier nain, et au S. de l'Atlas le dattier; on y récolte en abondance les graines oléagineuses, l'opium, la soie, la cochenille, d'excellents tabacs, de très-beaux cotons, etc. On y élève les plus belles races de chevaux et de moutons; mais les forêts renferment beaucoup d'animaux féroces, surtout des lions. On pêche le long des côtes, principalement vers l'extrémité orientale, de très-beau corail : les Français possédaient depuis 1450 des établissemens sur la côte pour cette pêche (Bone, le bastion de France, la Calle, etc.). — L'Algérie est formée, à l'E., de la *Numidie*, et à l'O., des *Mauritanies Césarionne* et *Sitifine* des anciens. Après avoir obéi longtemps à des rois indigènes (Micipsa, Jugurtha, Bocelus, Masinissa, Juba, Syphax, etc.), ce pays fut conquis par les Romains, sous lesquels il devint très-florissant, puis par les Vandales, 429, par les Grecs, 534, et enfin par les Arabes, 690. Depuis cette conquête, les Omniades, les Abbassides, les Aglabites, les Zéirites, les Almoravides, les Almohades, les Mérinites, les chérifs de Haschem, y dominèrent successivement. A la faveur de ces révolutions perpétuelles, il s'y forma plusieurs petits États indépendants dont les principaux étaient : Alger, Tenez, Tlemcen et Constantine. Au xvi<sup>e</sup> siècle, les Espagnols en occupèrent quelques points (Oran et Bougie, en 1506, Alger, en 1509, Tlemcen en 1518); mais les deux frères Barberousse, appelés contre eux par les habitants, enlevèrent Alger à l'Espagne en 1516, conquérèrent la plus grande partie du territoire qui l'environne, et, pour se mieux maintenir contre leurs ennemis, se reconquirent vaisaux de la Porte (1520). Le sultan Sclim y envoya aussitôt un pacha avec un corps de janissaires; mais dans la suite les janissaires, sous le prétexte de se mettre à l'abri des vexations du pacha, obtinrent de la Porte (1600) l'autorisation de choisir dans leur sein un chef chargé de défendre leurs intérêts : on le nomma *dey*, ce qui veut dire *tuteur*. L'État fut ainsi pendant quelque temps régi concurremment par un pacha et par un dey; mais ces deux chefs étaient sans cesse en que-

relle, et en 1710 le dey Baba-Aly expulsa le pacha, et réunit en sa personne tous les pouvoirs. A dater de ce moment l'autorité de la Porte ne fut plus que nominale. La milice turque devint maîtresse absolue; elle fit et défît les deys selon son caprice (V. DEY). Néanmoins, ce gouvernement put longtemps braver l'Europe et inquiéter toutes les marines par ses pirateries, et il subsista jusqu'à l'invasion des Français et la prise d'Alger en 1830.

Depuis cette époque, l'Algérie est sous l'autorité de la France, qui l'a fait régir d'abord par des généraux en chef (Bourmont, Clauzel, Berthezène, Savary, Voirol, 1830-34); puis par des gouverneurs (d'Erion, Clauzel, Damrémont, Valée, Bugeaud, Cavaignac, Changarnier, Charon, d'Hautpoul, le maréchal Randon; ensuite par un ministre de l'Algérie et des colonies, le pr. Napoléon (1858), M. de Chasseloup-Laubat (1859); enfin par un gouv. général, le maréchal Pélissier (1861), le maréchal Mac-Mahon (1864).

Les principaux faits accomplis depuis la prise d'Alger, sont: l'occupation de Bone, de Médéah et d'Oran (1830), d'Arzew, de Mostaganem et de Bougie (1833); la malheureuse expédition de la Naacta, compensée bientôt par la prise de Mascara et de Tlemcen (1835); la victoire de la Sikkah (1836); l'imprudent traité de la Tafna, qui, pour obtenir la paix dans l'ouest, abandonnait à l'émir Abd-el-Kader une grande partie de la régence (30 mai); la prise de Constantine, après une première tentative inutile (13 oct. 1837); la reprise des hostilités avec Abd-el-Kader et le passage des Portes-de-Fer (1839); héroïque défense de Mazagan, l'occupation de Cherchell, de Médéah, de Milianah (1840); la 2<sup>e</sup> prise de Mascara (1841); la soumission de la prov. de Titterie (1842); le combat d'Aïn-Taguin, où le duc d'Annam surprit Abd-el-Kader, qui se vit réduit à chercher un refuge dans le Maroc (1843); l'occupation de Tenez, Batna, Biskara, Dellys; la guerre contre le Maroc, qui donnait appui à l'émir; le bombardement de Tanger et de Mogador; la victoire de l'Isly, remportée par le maréchal Bugeaud (1844); la réduction du Dahra et de l'Aurès, suivie d'une 1<sup>re</sup> expédition contre la grande Kabylie (1845-46); la reddition d'Abd-el-Kader, qui est transporté en France (1847); la création de colonies agricoles et pénitentiaires, après la révolution de 1848; la prise de Zaatcha et de Narah par le colonel Canrobert (1849-50); l'heureuse expédition du général St-Arnaud contre la petite Kabylie (1851); celle du général Mac-Mahon contre la Kabylie orientale (1852); et celles des généraux Pélissier et Camou contre le Djurjura; la prise de Laghouat, d'Ouargla, de Tuggurt (1853-54); enfin la réduction définitive par le maréchal Randon des parties non encore soumises de la Grande Kabylie (1858). Depuis, l'Algérie a vu se développer rapidement sa prospérité: elle s'est couverte de villages et de routes; plusieurs chemins de fer y ont été exécutés. On a, de M. Behaghel, une Monographie de l'Algérie, in-12, 1864.

**ALGÉIRAS**, *Carteia* ? v. et port d'Espagne (Cádiz), à 11 k. O. de Gibraltar, sur le détroit; 6000 h. Enlevée aux Maures par Alphonse XI de Castille, après un siège de deux ans, où les Maures firent usage du canon, encore inconnu en Europe, 1344. L'amiral linés y battit une division anglaise, 1801.

**ALGÉZIREH** (c.-à-d. en arabe *P'île*), *Mesopotamia*, région de l'Asie ottomane, entre l'Euphrate et le Tigre, forme les pachaliks de Rakka, de Mossoul, de Diarbékir et de Bagdad, qui ont pour capit. les villes de même nom. Ce pays est si beau qu'on y a placé le paradis terrestre, mais l'imperfection du gouvernement turc et les dévastations des Kourdes et autres hordes en ont fait un des plus misérables. — C'est dans cette contrée que fleurirent les deux royaumes d'Assyrie. Elle fit ensuite partie des empires d'Alexandre, des Séleucides, des Arsacides. Trajan en joignit la plus grande partie à l'empire romain, mais presque toute la contrée revint bientôt aux Parthes; les Sassanides la gardèrent jusqu'à la conquête arabe.

Les califes s'étant fixés à Bagdad, l'Algézireh fut la principale prov. de leur empire; elle est aussi la dernière qu'ils aient conservée. Elle leur fut enlevée en 1258 par les Mongols, sur qui les Ottomans la conquièrent au xv<sup>e</sup> siècle. Depuis, ceux-ci l'ont conservée, malgré de fréquentes rébellions.

**ALGHERO**, v. forte de la Sardaigne, à 27 kil. S. O. du cap Sassari; 8000 hab. Evêché. Belle cathédrale, port étroit. Pêche du corail; culture de l'indigo; belles stalactites.

**ALGIDE**, en lat. *Algidum*,auj. *Rocca del Papa*, petite chaîne de mont. du Latium, à 31 kil. S. E. de Rome, dans le pays des Eques, s'étend de Tusculum à Préneste. Anc. sanctuaire du culte de Diane.

**ALGONQUINS**, peuple de la famille Ienape, dans l'Amérique du N., se trouve dans le Michigan, le Canada et les districts des Hurons et des Mandanes. Il est souvent en guerre avec les Sioux.

**ALGUAZIL** (de l'arabe *al ghasil*, l'archer), nom que portent en Espagne des agents de la police, qui remplissent à la fois les fonctions de nos huissiers, de nos sergents de ville et de nos gendarmes.

**AL-HAKEM I**, calife de Cordoue, 796-822, ne se signala que par sa cruauté. Il eut à combattre Louis, fils de Charlemagne, mais il ne put l'expulser de la Catalogne. Il remplit de sang les villes qui tombèrent en son pouvoir, n'épargna pas davantage Tolède, où deux de ses oncles s'étaient révoltés, et Cordoue, où avait éclaté une conspiration. Il hâta sa fin par ses excès et eut pour successeur son fils Abdéram II. — **AL-HAKEM II**, 961-976, succéda à son père Abdéram III, régna à Grenade, enleva Zamora au roi de Léon Sanche le Gros, favorisa les lettres et rassembla à Cordoue une immense bibliothèque.

**AL-HAKEM-IBN-RELLAH**, calife fatimite d'Égypte, succéda à son père en 996, se livra à toutes sortes de cruautés et d'extravagances, persécuta les Juifs et les Chrétiens, fit arracher la vigne, et périt assassiné par un jeune Musulman, en 1021. Se disait descendant d'Ali, il prit le titre de prince des croyants, de lieutenant de Dieu, ébranla l'autorité de Mahomet et eut la prétention de fonder une nouvelle religion: c'est celle des Druses, que l'on retrouve encore en Syrie et en Égypte. Après son assassinat, ses partisans crurent qu'il avait été enlevé au ciel.

**ALHAMBRA**, vaste édifice de Grenade, servait de palais et de forteresse aux rois maures. C'est un des monuments les plus remarquables et les plus élégants de l'architecture mauresque. Il fut construit au xin<sup>e</sup> s. Près de l'Alhambra était le *Generalife*, maison de campagne des rois maures.

**ALHUCEMAS**, un des présides espagnols dans le Maroc (Fez), sur la Méditerranée, à 80 kil. S. O. du cap des Tres-Forcas, sur un îlot, est bien fortifié.

**ALI**, c'est-à-dire *Sublime*, fils d'Abou-Taleb et cousin de Mahomet, fut un des disciples les plus zélés du prophète, et obtint la main de Fatime, sa fille chérie. Il fut un de ceux qui contribuèrent le plus puissamment à établir l'islamisme et à étendre au loin les conquêtes des Musulmans. A la mort de Mahomet, il tenta de lui succéder, mais sans y réussir et ne fut proclamé calife qu'en l'an 656 de J.-C. Il eut à combattre dès son avènement la faction de Mohaviah, chef des Ommiades, qui soutenait Amrou. Pendant que les prétendants se disputaient la couronne, Ali périt, assassiné à Koufa par un fanatique (661). Ses partisans le regardent comme un martyr et vont en pèlerinage à son tombeau. Les descendants d'Ali, les Alides, après avoir été longtemps exclus du pouvoir, régnèrent sur l'Égypte (sous le nom de Fatimites), et sur plusieurs autres contrées. Ali était un prince doux et vertueux; il aimait et cultivait les lettres. On a encore de lui un *Recueil de Sentences et de Poésies*, dont une partie a été trad. en français par Vattier, Paris, 1660. Il se rêcha dans sa doctrine religieuse de la rigueur des premiers califes, et fut le chef d'une secte connue sous le nom de *Chyites*, opposée à celle des *Sunnites*.



**ALI-BEN-TACHFIN**, prince Almoravide, 1106-1143, possédait en Afrique tout l'empire de Maroc, et en Europe presque toute la Péninsule. A la fin de son règne, sa puissance fut ébranlée par les Almohades, qui lui enlevèrent plusieurs provinces d'Afrique.

**ALI-MOEZZIN**, capitaine-pacha sous Selim II, commandait la flotte des Ottomans à la bataille de Lépante, en 1571. Il y fut battu et périt dans l'action.

**ALI-COUMOURGI** (c.-à-d. le *charbonnier*), favori et grand vizir d'Ahmet III, commandait à la bataille de Peterwaradin où les Ottomans furent complètement battus, 1716, et fut blessé mortellement dans l'action. Fort hostile à Charles XII, il avait fait échouer ses projets d'alliance avec le sultan.

**ALI-BEY**, chef des Mamelouks, né en 1728, chez les Abazes, fut d'abord esclave, s'éleva par son courage, parvint en 1766 à s'emparer de tout le pouvoir en Égypte, se rendit indépendant de la Porte, fit de grandes conquêtes en Arabie et en Syrie, et conçut les plus vastes desseins pour l'agrandissement de l'Égypte; mais il périt au milieu de ses projets, assassiné par Mohammed-Bey, son fils adoptif, 1773.

**ALI-BEY** (Badia, dit), voyageur espagnol. V. BADIA.

**ALI-PACHA**, pacha de Janina, né en 1741, à Tébelen en Albanie, d'une famille de Klephtes qui depuis plusieurs générations était en possession de la ville et du territoire de Tébelen, gagna les bonnes grâces de la Porte en se chargeant lui-même de mettre à mort le pacha de Delvino, son propre beau-père, accusé de rébellion, fut en récompense nommé lieutenant du pacha de la Roumélie, puis pacha de Tricala, en enfin de Janina, 1788, s'empara de toute l'Albanie, puis de presque toute la Grèce. Confinant alors aux Français, par suite des conquêtes qu'ils avaient faites en Illyrie au commencement de ce siècle, il fut d'abord leur allié; mais il les trahit bientôt, et, s'étant fait un mérite de sa trahison auprès de la Porte, il fut nommé vice-roi de toute la Roumélie. Il songea alors à se rendre indépendant, étendit et affermit ses conquêtes, amassa des trésors immenses, et fit trembler la Porte. Ce n'est guère qu'en 1819 que l'on songea à mettre un terme à ses projets ambitieux. Ali voulut prévenir le coup en tentant de faire assassiner dans Constantinople Pachó-Bey, son ennemi mortel, qui avait tramé sa perte; mais ayant échoué dans cet attentat, il fut condamné à mort par le sultan. Alors il appela les Grecs aux armes, leur promettant l'indépendance; il fallut plusieurs années pour le réduire. Enfermé dans la forteresse de Janina, il aurait pu prolonger encore sa défense, lorsqu'il fut assassiné dans une conférence que lui avait proposée Kourschid-Pacha, qui l'assiégeait, 5 février 1822. On peut consulter sur cet homme extraordinaire la *Vie d'Ali-Pacha* de M. de Beauchamp, 1822, et l'*Histoire de la Régénération de la Grèce* de Pouqueville, 1825.

**ALIAMET** (Jacques), né en 1728 à Abbeville, mort en 1788, a perfectionné l'art de graver à la pointe sèche; on a de lui plusieurs gravures assez estimées, d'après Berghem, Wouvermans, Jos. Vernet, etc. — François-Germain, son frère, s'établit à Londres, où il travailla d'après le Carrache, le Guide, etc. Il avait moins de talent.

**ALIBERT** (Jean-Louis), médecin, né en 1766, à Villefranche (Aveyron), mort en 1837, se plaça de bonne heure au rang des premiers médecins par ses travaux sur la matière médicale et les maladies de la peau, fut nommé médecin en chef de l'hôpital St-Louis à Paris, et reçut le titre de baron de l'empire. Après la Restauration, il fut premier médecin ordinaire du roi. Ses princip. ouvrages sont : *Traité des maladies de la peau*, 1810; *Physiologie des passions*, ouvrage plus littéraire que scientifique, 1818; *Monographie des Dermatoses*, 1832-1835.

**ALICANTE**, *Lucentum*, v. et port d'Espagne (Valence), ch.-l. de la prov. de son nom. à 106 kil. S. O. de Valence, sur la Méditerranée, à l'entrée de la baie d'Alicante; 23 000 hab. Rade vaste et sûre

Château fort sur une mont. à plus de 325<sup>m</sup> de hauteur. Après Cadix et Barcelone, Alicante est la place la plus commerçante de l'Espagne; on en exporte les célèbres vins du pays. Aux environs sont 2 lagunes qui fournissent beaucoup de sel. — Les Arabes s'emparèrent de cette v. en 715; Ferdinand II, roi de Castille, la reprit en 1258. Il y éclata une insurrection carliste en 1844. — La prov. d'A., formée de la partie mérid. de l'anc. roy. de Valence et d'une portion de celui de Murcie, est baignée au S. E. par la Méditerranée; 370 000 hab.

**ALICATA**, *Phintias*, v. forte de Sicile, sur la mer, à 40 kil. S. E. de Girgenti; 14 000 hab.

**ALICURI**, *Ericusa*, une des îles Lipari.

**ALIDES**, nom donné aux descendants d'Ali, et plus spécialement aux Imams. V. ALI et IMAM.

**ALIEN-BILL**, c.-à-d. loi des étrangers, nom donné en Angleterre à toute loi relative à la police des étrangers. La 1<sup>re</sup> date de 1782. En 1793, lord Granville fit rendre une loi qui mettait les réfugiés étrangers sous la surveillance de la police et permettait au besoin de les expulser. Renouvelée en 1802, 1816 et 1818, cette loi a été rarement appliquée.

**ALIFE**, *Allifa*, v. du roy. de Naples, à 20 kil. N. de Capoue; 1800 hab. Evêché. Air pestilentiel, ce qui l'a presque fait désert; l'évêque habite Piedimonte. Bâtie par les Osques; prise sur les Samnites par Fabius, puis érigée en colonie romaine.

**ALIGHIERI** (Dante), V. DANTE.

**ALIGRE** (Étienne D'), chancelier de France, né à Chartres en 1560, mort en 1635. Son mérite lui ouvrit l'entrée du conseil d'État sous Louis XIII, qui lui confia les sceaux en 1624 et le nomma chancelier bientôt après; mais, au bout de deux ans, Richelieu le sacrifia à Gaston, frère de Louis XIII. Exilé dans sa terre de la Rivière, en Perche, il y finit ses jours, laissant la réputation d'un des magistrats les plus intègres de son siècle. — Son fils, Étienne d'A., 1592-1677, fut successivement sous Louis XIV conseiller, intendant en Languedoc et en Normandie, ambassadeur à Venise, directeur des finances, doyen du conseil d'État, garde des sceaux (1672) et chancelier (1674). — Étienne-François d'A., de la même famille, fut, sous Louis XVI, premier président du parlement de Paris, s'opposa de tout son pouvoir, en 1788, à la convocation des états généraux, donna sa démission, émigra, et mourut à Brunswick en 1798, laissant des sommes immenses. Il avait été fait marquis. — Son fils, Étienne-Jean-François, marquis d'A., 1770-1847, était membre du conseil général de la Seine en 1814 et fut un des commissaires chargés de recevoir Louis XVIII à son entrée à Paris. Nommé pair dès 1815, il refusa de prononcer aucune peine contre le maréchal Ney. On lui doit l'*Asile d'Aligre*, à Chartres, l'*Hôpital d'Aligre*, à Bonneval (Eure-et-Loir), et l'*Hôpital de Bourbon-Lancy*.

**ALINGSOES**, v. de Suède, sur le lac Mjærn, à 50 kil. S. O. de Venersborg; 2800 hab. Patrie d'Allstrømmer, le père de l'industrie suédoise.

**ALIPHÈRES**, *Alipheræ*, v. d'Arcadie, au S. O., près de la Triphylie. Célèbre temple de Minerve.

**ALINE** ou STE-REINE, *Alesia*, bourg de la Côte-d'Or, à 12 kil. N. E. de Semur. Ste Reine y subit, dit-on, le martyre en 251. Mines de fer, eaux minérales. Cette ville passe pour être l'*Alesia* prise par César; on lui a récemment contesté cette origine, mais sans motif suffisant. V. ALESIA.

**ALIX DE CHAMPAGNE**, reine de France, fille de Thibaut IV, dit le Grand, comte de Champagne, épousa en 1160 Louis VII, dit le Jeune, et fut mère de Philippe-Auguste. Lorsque ce prince partit pour la Terre-Sainte en 1190, il remit à sa mère les rênes du gouvernement; elle sut les manier avec sagesse et fermeté. Elle mourut en 1206.

**ALIX DE SAVOIE**, V. ADELAÏDE.

**ALJUBARROTA**, bourg de Portugal (Estramadure), à 22 kil. S. O. de Leiria. Jean I de Castille y fut battu par Jean I de Portugal, en 1385.

**ALKENDI**, *Alchindus*, dit le *Philosophe* par excellence, médecin et philosophe arabe du ix<sup>e</sup> siècle, mort vers 860, vécut à la cour d'Al-Mamoun et de Motassem. Il fut un des premiers à étudier et à commenter Aristote, mais il prétendit allier la magie à la philosophie. Il traduisit en arabe une foule d'ouvrages grecs. Il écrivit en outre une *Ehortation à l'étude de la philosophie*; un traité de la *Philosophie intérieure*; des *Questions logiques et métaphysiques*; un traité sur la *Composition des médicaments*, et une *Théorie des arts magiques*: c'est le plus curieux de ses ouvrages. Flugel a écrit sa *Vie*, Leips., 1857.

**ALKMAAR** ou **ALKMAER**, v. forte de Hollande (Hollande sept.), ch.-l. d'arr., à 38 k. N. O. d'Amsterdam, sur un canal qui joint le Zuiderzee à la mer du Nord et qui y forme un port; 9000 hab. Hôtel de ville, arsenal, chantier; bibliothèque, jardin botanique et autres établissements scientifiques. Draps, brasseries, salines; fromages estimés. Patrie de Drebhel. Brune y battit les Anglo-Russes, commandés par le duc d'York, le 18 oct. 1799.

**ALKMAAR** (H. d'), poète hollandais du xv<sup>e</sup> siècle, fut conseiller du prince-évêque d'Utrecht (1477), puis entra au service de René, duc de Lorraine (1485). Il a mis en vers la *Fable du Renard* (*Reineke de voss* ou Raimier le Renard), espèce de satire qui paraît avoir été composée originairement en vieux français au xiii<sup>e</sup> siècle, par Pierre de St-Cloud, et qui eut une grande vogue. Son poème parut à Lubeck en 1498.

**ALLAHABAD**, v. de l'Inde anglaise (présidence du Bengale), ch.-l. de la province d'Allahabad, au confluent du Gange et de la Djomna, par 79° 30' long. E., 25° 27' lat. N.; 20 000 hab. Les Hindous voient dans Allahabad la reine des cités saintes et y vont en pèlerinage. A 3 kil. de la v. est une citadelle fondée par Akbar en 1583, et prise en 1765 par les Anglais. Ils y signèrent la même année un traité qui assurait à la compagnie des Indes la souveraineté de tout le Bengale. Ils ont fait de cette ville la première place d'armes de l'Inde. — La prov. d'A., entre celles d'Aoude, d'Agrah, de Gandouana, de Maloua, a env. 7 000 000 d'hab. On y trouve les célèbres mines de diamant de Pannah. Tout l'Allahabad est tombé au pouvoir des Anglais de 1765 à 1803.

**ALLAINVAL** (l'abbé SOULAS d'), né à Chartres vers 1700, m. à l'Phôtel-Dieu de Paris en 1753, a donné différentes pièces de théâtre, dont les princip. sont : *la Fausse Comtesse*, *l'Embaras des richesses* (1726), et *l'École des Bourgeois* (1728), où l'on trouve du naturel et du comique. On a aussi de lui *Anecdotes de Russie sous Pierre I*; *Eloge de Car*, et des *Ana.*

**ALLAIRE**, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 48 kil. E. de Vannes; 228 hab. Excellentes châtaignes.

**ALLANCHE**, ch.-l. de cant. (Cantal), à 17 kil. N. E. de Murat; 1085 h. Station de chemin de fer. Vieux château. Dentelles, cuirs.

**ALLARD** (Jean-François), général français, né à St-Tropez (Var), en 1785, mort en 1839. D'abord aide de camp du maréchal Brune, il alla chercher fortune en Egypte après la chute de l'Empire, puis passa en Perse, et se fixa enfin dans le Caboul, où il devint le général en chef et le conseiller intime de Runjet-Sing, roi de Lahore. Il établit une discipline sévère dans les troupes de ce prince, et l'aïda à fonder un empire vaste et puissant. En 1838, il visita la France, mais il retourna l'année suivante à Lahore. Il y mourut peu après son retour.

**ALLATIUS** (Leo), un italien *Allaci*, savant du xvii<sup>e</sup> siècle, né à Scio en 1586, d'une famille grecque, m. en 1669, vint de bonne heure à Rome, où il embrassa le Catholicisme, enseigna dans cette ville au collège des Grecs, et devint en 1661 bibliothécaire du Vatican. Il a composé de nombreux ouvrages de théologie et de philologie, tous pleins d'érudition. Les plus importants sont *De Ecclesia occidentalis et orientalis perpetua consensione*, Col., 1648; *De patria Homeri*, Lugd., 1640; *De antiquitatibus etruscis*, Par., 1640. Il a édité plusieurs ouvrages grecs. en-

tre autres une dissertation d'Eustache d'Antioche sur l'*Engastrimythe*, à laquelle il a ajouté des recherches curieuses.

**ALLECTUS**, aventurier breton au iii<sup>e</sup> siècle, devint lieutenant de Carausius, général romain, qui avait usurpé la pourpre dans la Grande-Bretagne, tua l'usurpateur pour prendre la pourpre à son tour, 294, mais fut vaincu lui-même et tué 3 ans après par Asclépiodote, général de Constance-Chlore.

**ALLEGANY** (monts) ou **APALACHES**, grande chaîne de mont. de l'Amérique du N., dans les États-Unis, s'étend parallèlement à l'Atlantique des confins de l'Alabama et de la Géorgie à l'embouchure du St-Laurent. Elle se ramifie en un grand nombre de chaînes parallèles, et se divise en 2 groupes : l'oriental, qui comprend les mont. Bleus, les mont. Vertes, les mont. Blanches, et l'occidental, qui porte les noms de monts de Cumberland au S., et d'Allegany proprement dits au N. — Le nom d'Allegany désigne aussi une riv. des États-Unis, qui sort du N. de la Pensylvanie, coule au N. O., puis au S. O., et se joint à la Monongahela, pour former l'Ohio.

**ALLEGANCE** (Serment d'), serment de fidélité que les Anglais prêtent à leur souverain, diffère du serment de suprématie prêté au même souverain en tant que chef de l'Eglise anglicane. Ce serment fut introduit en Angleterre en 1606, par Jacques I, après la conspiration des Poudres.

**ALLEGRAIN** (Christophe-Gabriel), sculpteur, né à Paris en 1710, m. en 1795, était fils d'Et. Allegrain, paysagiste, et devint sculpteur du roi et membre de l'Académie. On admire ses statues de *Vénus au bain*, de *Diane* et de *Narcisse*, au musée du Louvre.

**ALLEGRE**, ch.-l. de cant. (H.-Loire), à 22 kil. N. O. du Puy, près d'une mont. volcanique; 1072 h.

**ALLEGRI** (Alessandro), poète burlesque du xvii<sup>e</sup> siècle, né à Florence, m. en 1597, a laissé des *Rime piacevoli*, qui sont citées comme un modèle du pur langage florentin.

**ALLEGRI** (Gregorio), compositeur de musique sacrée, né à Rome, mort en 1640, est auteur d'un *Miserere* qu'on ne chantait qu'à Rome, dans la chapelle Sixtine, le vendredi saint, et dont il était défendu de donner copie; la défense fut éludée par Mozart, qui, après l'avoir entendu deux fois, le nota sans rien omettre. Ce morceau se trouve dans la Collection de *Musique classique* de Choron.

**ALLEGRI**, dit le Corrége, peintre. V. **CORRÈGE**.

**ALLEMAGNE**, *Germania* chez les anc., *Deutschland* en allemand, vaste contrée située au centre de l'Europe et bornée au N. par la mer Baltique, le Danemark et la mer du Nord; à l'O. par la Hollande, la Belgique, la France, et la Suisse; au S. par l'Italie et la Méditerranée; à l'E. par la Turquie, la Hongrie et la Pologne, comprend à peu près tous les peuples qui parlent allemand et qui faisaient partie du cédant empire germanique. Dans un sens plus précis, le nom d'Allemagne ne s'applique qu'aux pays qui entrent dans la Confédération germanique actuelle. Ainsi déterminée, l'Allemagne se compose de 35 États de fort inégale grandeur, qui comptent env. 44 000 000 d'hab. Voici le tableau de ces États :

Autriche,	Saxe-Meiningen,
Prusse,	Saxe-Altenbourg,
Bavière,	Saxe-Cobourg-Gotha,
Saxe-Royale,	Oldenbourg,
Hanovre,	Anhalt-Dessau-Cœthen,
Wurtemberg,	Anhalt-Bernbourg.
Bade,	Schwartzbourg-Sonders-
Hesse-Electorale,	hausen,
Hesse-Grand-Ducale,	Schwartzb.-Rudolstadt,
Holstein et Lauenbourg,	Lichtenstein,
Luxembourg et Limbourg,	Waldeck,
Brunswick,	Reuss, br. aînée;
Mecklembourg-Schwerin,	Reuss, br. cadette,
Mecklembourg-Strelitz,	Schaumbourg-Lippe,
Nassau,	Lippe,
Saxe-Weimar,	Hesse-Hombourg,

Lubeck, Brême,  
Francfort, Hambourg.

Ces États sont disposés géographiquement de la manière suivante :

Au N., en allant de l'O. à l'E. : Oldenbourg, Hanovre, Brunswick, Brême, Hambourg, Lubeck, Holstein, Mecklembourg, Prusse;

Au milieu : Luxembourg, Prusse rhénane, Nassau, Francfort, Lippe, Waldeck, Hesse, Schwartzbourg, Reuss, Anhalt, duchés et royaume de Saxe;

Au S. : Bade, Wurtemberg, Bavière, Lichtenstein, États autrichiens.

Outre la population allemande, qui s'élève env. à 37 millions, on compte en Allemagne 6 millions de Slaves, répandus en Bohême, en Lusace, H.-Silésie et Autriche; 500 000 Wallons et Français, sur la r. g. du Rhin; 250 000 Italiens, en Tyrol et en Illyrie; 6000 Arméniens et Grecs, en Autriche et en Illyrie.

L'empire d'Allemagne se divisait autrefois en 10 cercles : H.-Saxe, B.-Saxe, Westphalie, Souabe, Bavière, Autriche, H.-Rhin, B.-Rhin, Franconie, Bourgogne. Cette division, instituée en 1512, se maintint jusqu'à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle.

L'Allemagne offre un grand nombre de montagnes. Les principales sont les ramifications des Alpes, connues sous les noms d'Alpes Rhétiennes et Alpes Noriques; viennent ensuite les monts Erzgebirge et Krapacks. Tout le pays se trouve partagé en deux grandes régions naturelles : la H. et la B.-Allemagne, la 1<sup>re</sup> au S. et à l'O., la 2<sup>e</sup> au N. et à l'E.; ces deux régions sont séparées par les mont. de l'Erzgebirge et du Thuringerwald. Les princ. cours d'eau sont le Rhin, l'Em, le Weser, l'Elbe, l'Oder, le Danube. L'Allemagne renferme un grand nombre de mines, où se trouvent de grandes richesses métalliques : fer, cuivre, étain, plomb, bismuth, cobalt, argent, mercure, etc. Le pays est fertile et bien cultivé; on en tire des chevaux estimés pour leur force, surtout dans le Mecklembourg, le Holstein, la Frise. Tous les genres d'industrie et de commerce y sont très-florissants, principalement l'ébénisterie, l'orfèvrerie, l'horlogerie, la fabrication des jouets, la librairie, dont le principal commerce se fait à la foire de Leipsick, etc. La littérature, qui pendant longtemps n'avait été qu'imitative, a pris un grand essor au xviii<sup>e</sup> siècle : Klopstock, Lessing, Wieland, Kotzebue, Schlegel, Schiller, Goethe, sont les grands écrivains dont se glorifie l'Allemagne; elle compte également d'éminents philosophes, tels que Leibnitz, Kant, Shelling; enfin, pour la philologie, la critique, les langues, les antiquités, les Allemands sont au premier rang. Le *Catholicisme*, le *Luthéranisme* et le *Calvinisme* se partagent les diverses contrées de l'Allemagne. L'Autriche, le roy. de Bavière, le grand-duc de Bade, les principautés de Hohenzollern et de Lichtenstein professent la religion *catholique* (env. 22 millions); les Eglises *luthérienne* et *calviniste* dominant dans le reste (env. 21 millions); depuis quelque temps, ces deux Eglises se sont réunies sous la dénomination commune d'*Eglise évangélique*. Le nombre de ceux qui professent le *Judaïsme* peut s'élever à 500 000; il faut y ajouter les *Mennonites*, les *frères Moraves* et plusieurs autres sectes.

*Histoire.* Longtemps connue sous le nom de Germanie, cette vaste contrée fut, après l'invasion des Barbares, partagée entre une foule de peuples indépendants (Alemanni, Francs, Saxons, Slaves, Avars, etc.), jusqu'au moment où Charlemagne les soumit et les incorpora à son empire. Mais après la mort du conquérant (814), tous ces éléments divers, forcément réunis, tendirent bientôt à se séparer, et le traité de Verdun, signé en 843 par les fils de Louis le Débonnaire, donna naissance au roy. de Germanie (qui reconnut pour roi Louis, dit le *Germanique*, 3<sup>e</sup> fils de Louis le Débonnaire), ainsi qu'à ceux d'Alémanie et de Bavière, qui peu après se fondirent avec le précédent sous le nom d'Allemagne. Définitivement séparée de la France et de l'Italie après la dé-

position de Charles le Gros, en 887, l'Allemagne fut encore quelque temps gouvernée par des princes carlovingiens, Arnoul de Carinthie et Louis IV, dit *l'Enfant*, 887-911. Mais à l'extinction de cette famille, la monarchie devint élective (*V. ELECTEURS*). La couronne fut alors conférée à Conrad I, duc de Franconie. Henri l'Oiseleur succéda à celui-ci en 919, et fut le chef de la maison de Saxe, qui donna cinq souverains à l'Allemagne, et renouvela presque, en la personne d'Otton le Grand, l'empire de Charlemagne, 962-973. A partir de ce règne, la couronne impériale, qui avait été alternativement portée par des rois de France, d'Allemagne et d'Italie, appartint exclusivement à l'Allemagne, qui prit dès lors le titre de *Saint-Empire romain de la nation allemande*. La maison de Saxe réunit à l'empire la Lotharingie, la Bohême et l'Italie. A la maison de Saxe succéda celle de Franconie, 1024-1125, qui ajouta le roy. d'Arles aux possessions de l'empire, et se signala surtout par ses démêlés avec le Saint-Siège. La maison de Souabe ou de Hohenstaufen monta ensuite sur le trône : deux souverains de cette maison, Conrad III et Frédéric Barberousse, portèrent la puissance impériale à son plus haut degré, 1138-1190; mais les successeurs de ces princes, attaqués à la fois par leurs vassaux et par les papes, et fréquemment déposés, tombèrent dans l'affaiblissement le plus honteux. Leur règne fut troublé par les guerres continuelles des Guelles et des Gibelins. A la mort de Conrad IV, commence un grand interrègne, 1254-1273, qui livra l'Allemagne à l'anarchie. Rodolphe de Habsbourg, 1273-1291, rétablit un peu par sa vaillance l'autorité de la couronne impériale; mais sous ses successeurs immédiats et sous les princes de Bavière et de Luxembourg, on vit s'accroître de jour en jour le pouvoir des grands feudataires et des électeurs de l'empire. Leurs droits furent publiquement sanctionnés par la fameuse bulle d'Or (*V. BULLE*), donnée par Charles IV en 1356. En 1438, Albert de Habsbourg fut élu empereur et devint le chef de la célèbre maison d'Autriche. Charles-Quint, 4<sup>e</sup> souverain de cette maison, élu en 1519, releva glorieusement la puissance des empereurs; il combattit avec succès François I, et donna pendant quelque temps la prépondérance à l'Allemagne; mais il ne put étouffer la Réforme. Ferdinand I, son frère, régna avec sagesse, et après lui il ne survint aucun changement important en Allemagne, jusqu'au règne de Ferdinand II, sous lequel commença la guerre de Trente ans (1618-1648), qui fut terminée par la paix de Westphalie et qui eut pour résultat l'abaissement de l'Allemagne, la suprématie de la France et la confirmation de la religion luthérienne. Les règnes de Léopold I, de Joseph I et de Charles VI furent remplis par de longues guerres contre Louis XIV et Louis XV. La mort de Charles VI, 1740, donna lieu à la guerre de la succession d'Autriche, qui assura la couronne à l'époux de Marie-Thérèse, fille de Charles VI, et plaça ainsi sur le trône la maison de Lorraine dans la personne de François I. Enfin, en 1806, l'empire d'Allemagne cessa d'exister par l'abdication de l'empereur François II, qui ne conserva que ses États héréditaires et prit le titre d'empereur d'Autriche. La plus grande partie des petits États qui composaient auparavant l'empire d'Allemagne se réunirent alors, avec le titre de *Confédération du Rhin*, sous le protectorat de Napoléon. C'étaient

Les royaumes de :	Saxe-Weimar,
Bavière,	Les duchés de :
Wurtemberg	Saxe-Gotha,
Saxe,	Saxe-Meiningen,
Westphalie;	Saxe-Hildburghausen,
Les grands-duchés de :	Saxe-Cobourg-Saalfeld.
Franfort,	Mecklembourg-Schwé-
Bade,	rin,
Berg et Clèves,	Mecklembourg-Strélitz;
Hesse-Darmstadt,	Les principautés de :
Wurtzbourg,	Nassau-Usingen,

Nassau-Weilburg, Lippe-Schauenbourg,  
 Hohenzollern - Hechin - Reuss-Ebersdorf,  
 gen, Reuss-Greiz,  
 Hohenzollern - Sigmarn- Reus-Lobenstein,  
 gen, Reuss-Schleitz,  
 Isenbourg-Birstein Schwartzbourg - Rudol-  
 Lichtenstein, stad,  
 La Layen, Schwartzbourg-Sonders-  
 Anhalt-Bernbourg, hausen,  
 Anhalt-Cœthen, Waldeck,  
 Anhalt-Dessau, Lubeck, avec le duché de  
 Lippe-Detmold, Holstein-Oldenbourg.

Les événements de 1815 modifièrent encore cet état de choses : à la Confédération du Rhin on substitua la *Confédération germanique*, modelée sur la première. Le protectorat en fut rendu à l'empereur d'Autriche, qui ne reprit pas néanmoins le titre d'empereur d'Allemagne. En 1848 et 1849, il fut fait des tentatives pour révolutionner les pays allemands et constituer une *Allemagne unitaire*; à cet effet, une *Assemblée nationale* fut convoquée à Erfurt pour remplacer l'ancienne *diète*; mais dès 1850 l'ancien ordre de choses était rétabli.

*Constitution de l'empire.* L'empire d'Allemagne avait été, sous les Carolingiens, une monarchie héréditaire. Lorsque après eux le pouvoir devint électif, l'élection se fit d'abord par l'universalité des 6 nations composant le corps germanique (Francs, Souabes, Bavares, Saxons, Lotharingiens, Frisons). Plus tard elle appartint aux princes ou grands feudataires seulement (1156); ensuite elle se concentra, d'abord par un simple usage, puis par une loi formelle, la *Bulle d'Or*, 1356, entre les mains de sept électeurs (V. ÉLECTEURS et BULLE D'OR). Dans l'origine le pape sacrait et couronnait l'empereur; mais Louis de Bavière déclara, en 1338, que cette cérémonie n'était point nécessaire et que l'empereur élu à la majorité des voix était empereur légitime en vertu même de cette élection. Pour assurer l'hérédité de la couronne dans leur maison, les empereurs firent couronner leurs successeurs de leur vivant; l'héritier présomptif prenait alors le titre de *roi des Romains*. Le premier roi des Romains fut Henri, fils de l'empereur Frédéric II, qui reçut ce titre en 1298. Le couronnement des empereurs eut presque toujours lieu à Francfort-sur-le-Mein; l'empereur élu y signait une capitulation qui fixait et limitait ses droits. Il devait convoquer les états généraux ou la diète, non seulement pour faire des lois, mais pour toutes les affaires générales de l'empire, pour déclarer la guerre ou faire la paix, pour envoyer ou recevoir des ambassadeurs; il devait même demander son consentement lorsqu'il s'agissait de la collation de bénéfices ou de fiefs importants, et spécialement pour lever des impôts. Les états se composaient : 1° de membres ecclésiastiques, savoir : les princes ecclésiastiques électeurs, les archevêques et évêques, les prieurs, les abbés, le grand maître de l'ordre Teutonique et celui de l'ordre de St-Jean; 2° de membres séculiers, savoir : les princes électeurs séculiers, les ducs, les princes, les landgraves, les margraves, les burgraves, les comtes et les villes impériales. Les affaires se traitaient dans trois collèges : le collège des princes électeurs, celui des princes, celui des villes impériales. Chacun d'eux délibérait à part, et l'unanimité de leurs votes était nécessaire pour donner force légale à leurs décisions, qui prenaient alors le nom de *récess de l'empire*. — L'établissement de la Confédération du Rhin (1806), en mettant fin à l'ancien empire, détruisit en même temps sa constitution. Chacune des principautés dont il se composait devint entièrement indépendante pour son gouvernement intérieur, et l'unité de l'Allemagne n'exista plus que dans ses rapports avec l'étranger. Le même esprit présida à la formation de la Confédération germanique (1815), dans laquelle les fonctions de la diète sont réduites à ces trois points capitaux : 1° maintien de l'indépendance des États fédéraux, ou sécurité extérieure :

2° maintien de la paix entre les États fédéraux, ou sécurité intérieure; 3° intervention pour rétablir la tranquillité et la paix quand des troubles graves s'élevaient dans l'un des États fédéraux entre les sujets et le souverain. Les affaires sont traitées par une *diète* qui siège à Francfort. Les puissances qui y sont représentées ont un nombre de voix proportionné à leur importance (V. à ce sujet le nom de chaque puissance). Une armée fédérale, qui en 1860 s'élevait à 525 000 hommes, assure l'exécution des décisions de la diète; 5 places fédérales, Mayence, Luxembourg, Ulm, Rastadt, Landau, sont entretenues aux frais de la Confédération.

## SOUVERAINS D'ALLEMAGNE.

*Carlovingiens.*

Charlemagne, empereur,	800-814
Louis le Débonnaire, emp.,	814-840
Lothaire I, associé à l'empire, 817; emp.,	840-855
Louis II, roi de Germanie, 843; emp.,	855-876
Charles le Chauve, emp.,	876-877
Carloman, roi de Bavière,	876-880
Louis III, le Saxon, roi de Germanie,	876-881
Charles le Gros, roi d'Alémanie ou Alle- magne, 876; emp. et roi de Germanie,	881-887
Arnold, bâtard de Carloman, roi d'Al- lemagne, 887; emp.,	896-899
Louis IV, l'Enfant, roi d'Allemagne,	899-911

*Maison de Franconie.*

Conrad I, de Franconie, roi,	912-918
<i>Maison de Saxe.</i>	
Henri I, l'Oiseleur, roi,	919-936
Othon I, le Grand, roi, 936; emp.,	962-919
Othon II, roi, 962; emp.,	973-983
Othon III, roi, 983; emp.,	996-1002
Henri II, le Saint, emp.,	1002-1024

*Maison de Franconie.*

Conrad II, le Salique, emp.,	1024-1039
Henri III, emp.,	1039-1056
Henri IV, emp.,	1056-1106
Rodolphe de Rheinfelden, anti-emp.,	1077-1080
Hermann de Luxembourg, anti-emp.,	1081-1088
Conrad, roi de Germanie,	1087-1099
Henri V, roi de Germanie, 1099; emp.,	1106-1125

*Maison de Saxe.*

Lothaire II, de Supplinbourg, roi, 1125; emp.,	1133-1137
<i>Maison de Souabe ou de Hohenstaufen.</i>	
Conrad III, emp.,	1138-1152
Frédéric I, Barberousse, emp.,	1152-1190
Henri VI, emp.,	1190-1197
Philippe, emp.,	1198-1208
Othon IV, de Brunswick, anti-emp.,	1198-1208; emp.,
Frédéric II, emp.,	1218-1250
Henri le Raspon, de Thuringe, anti-emp.,	1246
Conrad IV, emp.,	1250-1254

*Grand interrègne.*

Guillaume de Hollande,	1247-1256
Richard de Cornouailles,	1257-1272
Alphonse de Castille,	1257-1273

*Maison de Habsbourg ou d'Autriche.*

Rodolphe I, emp.,	1273-1291
Adolphe de Nassau, emp.,	1292-1298
Albert I, d'Autriche, emp.,	1298-1308
<i>Maison de Luxembourg et de Bavière.</i>	
Henri VII de Luxembourg, emp.,	1308-1313
Louis V, de Bavière, emp.,	1314-1347
Frédéric III, le Bel, anti-emp.,	1314-1330
Charles IV, de Luxembourg, emp.,	1347-1378
Wenceslas de Luxembourg, emp.,	1378-1400
Robert de Bavière, emp.,	1400-1410
Josse de Moravie, emp.,	1410-1411
Sigismond de Luxembourg, emp.,	1411-1437

*Maison d'Autriche.*

Albert II, emp.,	1438-1439
Frédéric III, emp.,	1440-1493
Maximilien I, emp.,	1493-1519
Charles V, dit Ch.-Quint, emp.,	1519-1556
Ferdinand I, emp.,	1556-1564

Maximilien II, emp., 1564-1576  
 Rodolphe II, emp., 1576-1612  
 Mathias, emp., 1612-1619  
 Ferdinand II, emp., 1619-1637  
 Ferdinand III, emp., 1637-1657  
 Léopold I, emp., 1658-1705  
 Joseph I, emp., 1705-1711  
 Charles VI, emp., 1711-1740

*Maison de Bavière.*

Charles VII, après un interrègne, emp. 1742-1745  
*Maison d'Autriche-Lorraine.*

François I, époux de Marie-Thérèse, emp., 1745-1765  
 Joseph II, emp., 1765-1790  
 Léopold II, emp., 1790-1792  
 François II, emp., 1792-1806

ALLEMAGNE (mer d'). V. NORD (mer du).

ALLEMOND-EN-OYSANS, bourg de France (Isère); 1546 h. Mines d'argent et de plomb, fonderie.

ALLEN (W), dit le *Cardinal d'Angleterre*, prêtre catholique anglais, né en 1532, mort à Rome en 1594. Ayant refusé de reconnaître la reine Elisabeth pour chef de l'Église, il fut forcé de quitter l'Angleterre et se retira d'abord à Louvain, puis à Rome. Le pape Sixte-Quint le nomma archevêque de Malines, puis cardinal, et le chargea de réviser la trad. de la Bible, avec Bellarmin et le cardinal Colonne. Il fut toute sa vie occupé à combattre la religion anglicane et à susciter des ennemis à Elisabeth : on lui attribue un traité où l'on soutient que tuer un tyran n'est pas un crime (trad. en franç., Lyon, 1658).

ALLER, riv. d'Allemagne, nait à 31 kil. O. de Magdebourg, devient navigable à Celle, et s'unit au Weser au-dessous de Verden, après un cours de 220 k.

ALLETZ (Pons-Augustin), avocat, compilateur laborieux, né à Montpellier en 1703, mort à Paris en 1785, a laissé, entre autres ouvrages : *Dictionnaire portatif des conciles*; *Victoires mémorables des Français*; *Histoire des Papes*; *les Ornaments de la mémoire* (ouvrage longtemps classique); *Connaissance des poètes français*; *l'Esprit des Journalistes de Trévoux*; *l'Esprit des Journalistes de Hollande*; ainsi que des extraits d'auteurs latins : *Selecta ex Cicerone præcepta*; *Excerpta et Tacito*; *Selecta fabula ex libris Metamorphos. Ovidii*; *Nouvelles vies des Saints*; *l'Esprit des femmes célèbres du siècle de Louis XIV.*

— Édouard Alletz, son petit-fils, né à Paris en 1798, m. en 1850, fut consul à Gênes, puis à Barcelone. Il s'est fait connaître par d'estimables écrits dans lesquels il s'efforça de faire concourir à un même but moral la philosophie et la religion : *Essai sur l'homme*, 1826; *Esquisse de la souffrance morale*, 1828; *Maladies du siècle*, 1835; *de la Démocratie nouvelle*, 1837, ouvrage couronné par l'Académie. Alletz s'est aussi exercé dans la poésie et a donné *Walpole*, en 3 chants, 1825; *la nouvelle Messide*, en 16 chants, 1830; mais ces deux poèmes furent peu remarqués.

ALLEU, *alodium* (du saxon *alod*, c'est-à-dire *sort, lot, ou d'all, tout, et od, propriété*). Ce mot désignait, dans les premiers temps du moyen âge, après l'établissement des Barbares, les terres, fruit de la conquête, que les vainqueurs s'étaient partagées par la voie du sort. Les alleux étaient libres de toute obligation ou redevance, excepté le service militaire; aussi leurs propriétaires étaient-ils appelés *hommes libres*, par opposition aux *vassaux*, possesseurs de *fiefs* ou de *benefices* (V. ces mots). Dès le x<sup>e</sup> siècle on ne trouve plus d'alleux, ni en France, ni en Allemagne : d'un côté l'usurpation et de l'autre le besoin de protection avaient, de gré ou de force, transformé la plupart des alleux en fiefs et en bénéfices. — On appelait *franc-alleu*, une terre, une seigneurie, un héritage indépendant de tout seigneur, affranchi de tous droits ou devoirs seigneuriaux, et sujet seulement à juridiction.

ALLEVARD, ch.-l. de cant. (Isère), à 35 kil. N. E. de Grenoble; 1547 hab. (parmi lesquels beaucoup de gottreux). Eaux minérales sulfureuses, enivre, fer, plomb, houille, etc. Près de là naquit Bayard.

ALLIA, petite riv. du Latium, passait à Crustumérium et se jetait dans le Tibre à 15 kil. N. E. de Rome. Les Gaulois y défirent les Romains, 390 av. J.-C.

ALLIANCE. Les alliances les plus célèbres dans l'histoire sont connues sous le nom de *Triple-Alliance*, *Quadruple-Alliance*, *Sainte-Alliance*.

TRIPLE-ALLIANCE, nom donné spécialement : 1<sup>o</sup> à l'alliance formée en 1668 pour la défense des Pays-Bas contre Louis XIV, entre la Grande-Bretagne, les États-Généraux de Hollande et la Suède; — 2<sup>o</sup> à la grande alliance du Nord, entre Frédéric IV de Danemark, Pierre le Grand de Russie, Auguste II de Pologne, contre le roi de Suède Charles XII; alliance signée à Copenhague en 1697, rompue par les victoires de Charles XII sur le Danemark, 1700, et sur la Pologne, 1706; mais renouvelée en 1709, après la défaite du roi de Suède à Pultawa; — 3<sup>o</sup> à l'alliance signée à la Haye en 1717, entre les États-Généraux, Georges I, roi d'Angleterre, et le régent Philippe d'Orléans, contre les projets ambitieux du ministre d'Espagne Alberoni, qui voulait revenir sur les traités d'Utrecht, de Bade et de Rastadt et rendre à l'Espagne la totalité de ses anciennes possessions.

QUADRUPLE-ALLIANCE, traité signé à Londres en 1718 entre l'Angleterre, la France et l'empire pour le maintien des traités d'Utrecht et de Bade et pour la pacification de l'Italie. Par ce traité l'empereur consentit à reconnaître le roi d'Espagne, à condition qu'on lui remettrait la Sicile, et que la Sardaigne serait donnée au duc de Savoie. On y convint aussi d'assurer à don Carlos la succession des duchés de Parme et de Plaisance et du grand-duché de Toscane. — On connaît encore sous ce nom l'alliance offensive et défensive formée en 1834 entre l'Angleterre, la France, la Belgique et l'Espagne, dans le but d'assurer l'indépendance de la Belgique et de maintenir les droits de la reine Isabelle au trône d'Espagne.

SAINTE-ALLIANCE, alliance formée entre la Russie, l'Autriche et la Prusse, signée à Paris le 26 septembre 1815, après la 2<sup>e</sup> abdication de Napoléon, avait pour but de maintenir le pouvoir des souverains et le respect de la religion. Elle tire son nom soit de ce dernier but, soit des sentiments de piété dont étaient animés les princes qui la contractèrent, surtout l'empereur Alexandre.

Dans l'histoire de la Religion, on appelle *Ancienne-Alliance* celle que Dieu contracta avec Abraham et ses descendants, et *Nouvelle-Alliance* celle que Dieu a contractée, par la médiation de Jésus-Christ, avec l'Église ou assemblée des Chrétiens.

ALLIER, *Flaver*, riv. de France, prend sa source dans les Côvennes, à Chaballier (Lozère), passe à Langogne, Langeau, Brioude, Issoire, Vichy, Moulins; reçoit la Sioule, l'Alagnon et le Lachau, et tombe, après un cours de 360 kil., dans la Loire, par la rive gauche, au Bec-d'Allier, à 5 kil. O. de Nevers. Elle donne son nom à un département.

ALLIER (département de l'), entre ceux de la Creuse, du Cher, de la Nièvre, de Saône-et-Loire, de la Loire, du Puy-de-Dôme, formé à peu près de l'ancien Bourbonnais; ch.-l. Moulins; 356 432 hab. Beau coup de riv. et de sources, dont quelques-unes minérales et thermales (Vichy, Nérès, Bourbon-l'Archambault). Montagnes et forêts au N., à l'E. et au S.; étangs au S. et au centre. Vins, grains, fourrages. Houille, fer, granit, marbre. Usines à fer, verreries à bouteille, faïenceries, coutellerie, bonneterie, etc. — Le département renferme 4 arrond. (Moulins, Montluçon, Gannat, La Palisse), 16 cant. et 322 comm. Il appartient à la 19<sup>e</sup> division militaire, dépend de la cour impériale de Riom, et a un évêché à Moulins.

ALLIÉS (les). On désignait spécialement sous ce nom les princes confédérés (Russes, Autrichiens, Prussiens, Anglais, etc.) qui pénétrèrent en France en 1814 et 1815 et replacèrent les Bourbons sur le trône.

ALLOA, v. d'Écosse (Clackmannan), à 9 kil. E. de Stirling, à l'embouchure du Forth; 6000 hab. Port

passable. Bière renommée; riches mines de houille; fonderies et manufactures. Château du XIII<sup>e</sup> siècle.

**ALLOBROGES**, peuple de la Gaule Transalpine, habitait au temps de César dans la Province romaine, entre le Rhône et l'Isère, ayant les *Segalauni* et les *Focontii* au S., les Alpes grecques et les Alpes Cottiennes à l'E., les *Ambarri* au N., les *Segusiaci* et les *Vellari* à l'O. Ce territoire, qui fut ensuite la prov. Viennoise, correspondait d'abord aux diocèses de Vienne et de Grenoble (moins les districts de Die, de Valence et le val d'Oysans), puis au diocèse de Genève, augmenté des districts de Châtillon, de Michaille et de Belley, et comprenait, en outre, la plus grande partie de la Savoie. Villes princip. : *Cularo* (Grenoble), *Vienna* (Vienne), *Geneva* (Genève).—Les Allobroges furent soumis par les Romains de 125 à 121 av. J.-C. Ecraasés de dettes publiques, ils députèrent à Rome en 63 av. J.-C. pour demander un allègement; leurs députés fournirent à Cicéron le moyen de prouver le complot de Catilina. Vers l'an 360 de J.-C., le pays qu'habitaient les Allobroges reçut le nom de *Sapaudia* (Savoie). En 1792, lorsque l'armée française eut conquis la Savoie, les Savoisiens reprirent le nom d'Allobroges, et leur pays, réuni à la France, forma les départements du Mont-Blanc et du Léman. Le contingent fourni à la France par les Savoisiens prit le nom de *Légion des Allobroges*.

**ALLORI** (Alexandre), dit le *Bronzino*, peintre florentin, 1535-1607, eut pour maîtres son oncle Angelo Allori, connu le premier sous le surnom de *Bronzino*, puis Michel-Ange. On estime de lui un *Sacrifice d'Abraham*, qui se trouve dans le musée de Florence, et la *Femme adultère*, dans l'église du St-Esprit de la même ville. Il avait étudié l'anatomie : aussi se distingua-t-il par la fidélité du dessin, plus que par la couleur.—Christophe Allori, son fils, surnommé aussi *Bronzino*, 1577-1621, le surpassa, surtout comme coloriste. On admire ses tableaux de *Judith*, de *S. Julien* et de *S. François*.

**ALLOS**, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), sur le Verdon, à 17 kil. S. de Barcelonnette; 450 hab. Lac abondant en truites renommées.

**ALLSTAEDT**, v. du grand-duché de Saxe-Weimar, à 45 kil. N. de Weimar; 2000 hab. Othon II y tint une diète en 974.

**ALLUTIUS**, prince des Celtibériens, était d'abord attaché au parti des Carthaginois; mais touché de la générosité de Scipion, qui lui rendit sans rançon une jeune captive d'une rare beauté à laquelle il était fiancé, il prit le parti des Romains (211 av. J.-C.) ainsi que les peuples qui dépendaient de lui.

**ALMA**, petite riv. de Crimée, coule de l'E. à l'O. et se jette dans la mer Noire entre Eupatoria et Sébastopol. L'armée anglo-française, commandée par le maréchal St-Arnaud et lord Raglan, franchit cette riv. le 20 sept. 1854, et y battit l'armée russe, commandée par le prince Mentschikoff.

**ALMA**, *Calamita*, vge de Crimée, sur la riv. d'Alma, qui en tire son nom, à 45 kil. S. O. de Simféropol. Comptoir génois du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle. Le prince Napoléon s'empara de ce vge le 20 septembre 1854.

**ALMADA**, *Alsena*, v. de Portugal (Estramadure), vis-à-vis de Lisbonne, sur la r. g. du Tage; 5000 h. Tour St-Sébastien, qui défend l'entrée du Tage.

**ALMA-DAGH**, *Amanus mons*, chaîne qui se détache du Taurus, sépare le pachalik d'Alep de ceux d'Ichil et de Marach (la Syrie de la Cilicie), et ne laisse que 2 passages étroits, l'un vers l'Euphrate (*portes Amaniques*), l'autre vers la mer (*portes Syriennes*).

**ALMADEN**, c'est-à-dire la *mine*, *Siapa*, ville d'Espagne (Manche), prov. et à 80 kil. S. O. de Ciudad-Réal; 18000 h. Riches mines de mercure, exploitées par l'Etat, et connues dès le temps des Romains.

**ALMAGESTE**, c'est-à-dire la *grande* (composition). V. PROLEMÉE (Claude).

**ALMAGRO**, v. d'Espagne, ch.-l. d'arr., à 17 kil. E. S. E. de Ciudad-Réal; 15 800 hab. Manufacture de blondes; foire aux mulets. Patrie d'Almagro.

**ALMAGRO** (Diégo d'), l'un des conquérants de l'Amérique, né vers 1463 dans la v. d'Almagro, dont il prit le nom, était un enfant trouvé. Il alla chercher fortune dans le Nouveau-Monde et seconda puissamment Pizarre dans la conquête du Pérou (1520); on l'accuse du meurtre de l'Inca Atahualpa. Il pénétra le premier dans le Chili, et fut nommé par Charles-Quint gouverneur de ce pays, quoiqu'il ne l'eût point encore conquis (1534). La discorde s'étant mise entre Pizarre et Almagro, ils en vinrent aux mains sous les murs de Cuzco. Almagro fut vaincu et condamné : étranglé dans sa prison, il n'en fut pas moins décapité en public (1538). C'était un homme brave, mais fourbe et cruel.—Son fils, nommé aussi Diégo d'Almagro, fut proclamé par ses partisans gouv. du Chili, et vengea sa mort par le meurtre de Pizarre (1541); mais, ayant été défait par Vaca de Castro, il fut mis à mort au même lieu que son père.

**ALMAGUER**, v. de l'Équateur, à 60 kil. de Poyayan, à 2450<sup>m</sup> au-dessus de la mer. Mines d'or.

**AL-MAHDI**, V. MAHDI et MOHAMMED-AL-MAHDI.

**ALMAHDYA** ou AFRICAH, v. et port de la Régence de Tunis, à 125 k. S. E. de Tunis, fut fondée sur les ruines d'*Aphroditum* en 915 par Obéid-Allah-el-Mahdy, et fut la capit. des premiers Fatimites. Prise en 1550 par Charles-Quint.

**AL-MAMOUN** (Aboul-Abbas-Abdallah), 7<sup>e</sup> calife abbasside, fils d'Haroun-al-Raschid, succéda, en 813, à son frère Aryn sur le trône de Bagdad. Formé par le sage Giafar-ben-Yahia, il s'illustra par sa clémence et son goût pour les lettres et les sciences. Établit des académies, fit traduire en arabe un grand nombre d'ouvrages grecs, fit reviser les *Tables* de Ptolémée et mesurer de nouveau l'obliquité de l'écliptique. Heureux à la guerre, il défit plusieurs fois les Grecs et leur enleva une grande partie de l'île de Candie. Il mourut en 833.

**ALMANZA**, v. d'Espagne, prov. et à 93 kil. au N. de Murcie; 5000 hab. Berwick y remporta en 1707 sur les troupes de l'archiduc Charles une grande victoire, qui rendit le trône à Philippe V.

**AL-MANZOR**, en arabe *Al-Mansour*, c'est-à-dire l'*invincible*. Ce nom a été porté par plusieurs personnages musulmans dont les plus célèbres sont :

ABOU-GIAFAR-ABDALLAH-AL-MANSOUR, 2<sup>e</sup> calife abbasside. Il succéda à son frère Aboul-Abbas en 754, se défit de son oncle Abdallah qui lui disputait le trône, et du général Abou-Moslem qui lui faisait ombrage, entreprit plusieurs expéditions contre les Grecs, eut à se défendre contre la faction des Ommiades et contre celle des Alides, fonda Bagdad (762), qui devint le siège de l'empire musulman, fit quelques conquêtes au N. de la Perse et dans l'Asie-Mineure; mais perdit l'Espagne, qui fut enlevée pour jamais aux Abbassides par les Ommiades. Il persécuta les Chrétiens de Syrie et de Mésopotamie. Il mourut près de la Mecque en 775. Il est le premier calife qui ait protégé les sciences et les lettres; il prépara ainsi les règnes glorieux d'Haroun-al-Raschid et d'Al-Mamoun.

MOHAMMED-AL-MANSOUR, un des plus fameux capitaines des Maures établis en Espagne, né près d'Algésiras en Andalousie en 939, parvint par son courage aux premiers grades de l'armée, fut pendant 21 ans, 976-997, le premier ministre d'Hescham II, calife de Cordoue, gouverna avec autant de fermeté que de sagesse, et porta la terreur des armes musulmanes dans les parties de l'Espagne occupées par des princes chrétiens; il prit et rasa Léon, occupa Barcelone, chassa les Chrétiens du Portugal, pénétra en Galice, et emporta St-Jacques de Compostelle; mais il fut vaincu à Calatanazor par les forces réunies des rois de Navarre et de Léon et du comte de Castille, 997. Dans sa douleur, il se laissa, dit-on, mourir de faim, à Médina-Céli.

YACOUB-AL-MODJAHED-AL-MANSOUR, de la dynastie des Almohades, régna sur l'Afrique septentrionale et l'Espagne mahométane de 1184 à 1199, repoussa

les Almoravides, et se rendit redoutable aux princes chrétiens d'Espagne : il remporta en 1195, sur le roi de Castille Alphonse IX, à Alarcos, une victoire dans laquelle périrent plus de 30 000 Chrétiens.

**ALMAZAN**, v. d'Espagne, à 27 kil. S. O. de Soria, sur le Duero; 2000 hab. Pont magnifique. Traité de paix entre Pierre IV, roi d'Aragon, et Henri de Transtamare, roi de Castille, 1375.

**ALMÉES**, c'est-à-dire *savantes*, femmes indiennes qui font profession d'improviser des vers, de chanter et de danser dans les fêtes, en s'accompagnant de la flûte, des castagnettes ou des cymbales. Elles sont choisies parmi les filles les plus belles, et reçoivent une éducation soignée. Elles sont souvent appelées chez les grands pour égayer les festins.

**ALMEIDA**, v. de Portugal (Beira), à 15 kil. S. E. de Pinhel, près du Coa; 6000 hab. Place forte, prise par les Espagnols, 1762; par les Français, 1810. Source sulfureuse aux environs.

**ALMEIDA** (don François d'), amiral portugais, fut nommé en 1505 vice-roi des Indes orientales par le roi Emmanuel, fit de grandes conquêtes et battit près de Diu la flotte de Kansou, sultan d'Égypte, qui voulait disputer au Portugal le commerce de l'Inde (1508). Malgré ses services, il fut rappelé et remplacé par Albuquerque, avec lequel il eut de vifs démêlés. Il périt en revenant en Europe, dans un combat contre les Cafres du Cap, avec lesquels ses gens s'étaient pris de querelle (1510). — Son fils, don Laurent d'Almeida, eut une grande part à ses succès; il reconnut et soumit les îles Maldives et Ceylan. Il périt en 1509, peu avant son père, dans un combat naval contre les Égyptiens, après avoir fait des prodiges de valeur.

**ALMELOVEEN** (Théod. Janssen Van), savant hollandais, né en 1657 près d'Utrecht, mort en 1712, professa successivement l'histoire, le grec et la médecine à Hardewick. Il a donné des éditions estimées d'Hippocrate, de Celse, d'Apicius (Cœlius), de Strabon, de Juvénal, des *Fastes consulaires*, de Quintilien, de Rutilius, une *Vie des Étienne*, et plusieurs autres ouvrages remplis d'érudition, entre autres *Inventa nova antiqua*, Amstel., 1684.

**ALMENARA**, bourg d'Espagne, en Catalogne, à 14 kil. N. O. de Lérida, où les troupes de Philippe V furent vaincues par l'archiduc Charles en 1710.

**ALMERIA**, *Portus magnus* ou *Murgis*, v. et port d'Espagne (Grenade), ch.-l. de prov., à 100 kil. S. E. de Grenade et à 380 de Madrid, sur la Méditerranée, au fond d'une vaste baie; 19 000 hab. Bon port, château fort. Evêché. Soude, salpêtre, plomb, sparterie. — Capit. d'un petit roy. maure formé après la chute du califat de Cordoue (xi<sup>e</sup> siècle), elle fut enlevée aux Almoravides par les Almohades en 1137 et reprise sur les Maures par les Chrétiens dès 1143. — Almeria a donné son nom à une prov. formée de la partie orientale du roy. de Grenade, qui compte 240 000 hab.

**ALMOGAVARES**, nom donné en Espagne pendant le moyen âge à une milice d'aventuriers ou de *guerillas* qui vivaient de la guerre contre les Maures, alors maîtres du pays. Ils avaient pour armes une longue lance et une épée : avec la lance, ils attendaient le choc de la cavalerie arabe et abattaient les chevaux; avec l'épée, ils tuaient le cavalier.

**ALMOGAVER**, poète espagnol. V. BOSCAN.

**ALMOHADES**, c'est-à-dire en arabe *unitaires*, secte et dynastie de princes maures, ainsi appelés parce qu'ils prétendaient être les seuls qui reconnussent l'unité de Dieu. Ils régnerent sur l'Afrique occidentale et l'Espagne aux xi<sup>e</sup> et xiii<sup>e</sup> siècles. Ils eurent pour chef Abou-Abdallah-Mohammed-al-Mahdi, qui en 1120 souleva les Kabyles contre les Almoravides, et s'empara d'Aghmat, leur capitale (à 50 kil. S. E. de Maroc). Abd-el-Moumen, disciple et successeur de Mohammed, enleva aux Almoravides le roy. de Fez, de Maroc, toute la régence d'Alger et les côtes méridionales de l'Espagne

(1130-1163). Sous ses successeurs Yousof et Yacoub (1163-1194), le pouvoir des Almoravides fut entièrement détruit en Afrique et en Espagne. La puissance des Almohades ne tarda point non plus à s'affaiblir. Ils furent chassés de l'Espagne par les victoires de Ferdinand III et d'Alphonse X (1228-1269); en Afrique, les tribus des Hafsytes, des Zéirites, et des Mérinites leur enlevèrent la plus grande partie de leur territoire; enfin en 1270 tout l'empire des Almohades devint la proie des Mérinites. Les Almohades avaient régné 150 ans (1120-1270) et avaient eu 14 rois.

**ALMON** (Jean), libraire et écrivain politique anglais du parti whig, né en 1738 à Liverpool, mort en 1805, publia quelques pamphlets qui le rendirent populaire : *Examen du règne de Georges II*; *Examen de l'Administration de Pitt*; un *Journal du Parlement*; *Anecdotes des hommes célèbres de son siècle*; *Sur les jurés et les libelles*; fonda le *Parliamentary Register*, et donna une édit. complète des *Lettres de Junius*, pour laquelle il fut emprisonné; on lui attribue avec quelque vraisemblance ce célèbre ouvrage. Il fut lié avec J. Wilkes et publia ses écrits.

**ALMONACID**, bourg d'Espagne, à 15 kil. S. E. de Tolède. Sébastiani y défait les Espagnols le 11 août 1809.

**ALMONDBURY**, v. d'Angleterre (York), à 6k. S. E. de Huddersfield; 5800 h. Anc. résidence de rois saxons.

**ALMORAVIDES**, des mots arabes *al morabeth* (et par corruption *marabout*), qui veulent dire *religieux, ermite*; nom donné à une tribu de l'Atlas originaire de l'Yémen, qui vers 1050, sous la conduite d'un certain Abdallah-ben-Yasym, soumit les roy. de Fez et de Maroc et établit à Aghmat le siège de son empire. Yousef-ben-Tachlyn, 2<sup>e</sup> successeur d'Abdallah, poursuivit ses conquêtes; appelé en Espagne par les Arabes, il s'empara de la partie méridionale de la Péninsule (1086-1108), et prit le nom d'*Emir-al-M-slemyn*, chef des fidèles, auquel il ajouta celui de *Nasser-el-Dyn*, défenseur de la foi. L'empire des Almoravides fut renversé par les Almohades qui les chassèrent d'abord d'Aghmat et de Maroc (1120-29), puis de l'Espagne, 1147-70). Ils se réfugièrent dans l'île de Majorque, où les accueillit le prince musulman qui régnait à Cordoue. On attribue aux Almoravides l'origine de la monnaie espagnole appelée de leur nom *maravédi*.

**ALNETENSIS** TRACTUS, en Gaule,auj. l'Aunis.

**ALNETUM**, nom latin d'Aulnay (Calvados), et de Lannoy (Nord).

**ALNEY**, île d'Angleterre, dans la Saverne, à l'O. de Gloucester. Edmond-Côte-de-Fer et Canut II s'y battirent en duel pour le trône d'Angleterre en 1015.

**ALŒUS**, géant fabuleux, fils de Titan et de la Terre. Sa femme Iphimédie eut de Neptune Otus et Ephialte, qu'on appelait les *Atôides*, parce qu'AlŒus les éleva comme ses fils; ils périrent dans la guerre des géants contre les dieux.

**ALŒUSIA** SIGÆA. V. SIGÆE.

**ALOMPRA**, Birman, né dans le roy. d'Ava, d'une famille obscure, mais doué d'un esprit pénétrant et audacieux, affranchit son pays du joug des Péguans, trahit avec les Anglais, dont il obtint des secours, remporta une victoire décisive en 1755, se fit proclamer roi et devint le fondateur d'une dynastie nouvelle qui règne encore. Il fit de vastes conquêtes et bâtit la ville de Rangoun.

**ALOST**, *Aalst* en flamand, v. de Belgique (Flandre orientale), sur la Dendre, à 25 kil. S. E. de Gand et 26 de Bruxelles; 15 000 hab. Petit port, place forte. Hôtel de ville, collège, église remarquable. Imprimeries sur toile et coton, etc. Grand commerce de houblon, huile de colza. — Anc. ch.-l. de la Flandre autrichienne. Prise par Turenne en 1667, elle nous fut enlevée après la bataille de Ramillies (1706).

**ALP-ARSLAN** (c'est-à-dire le *brave lion*), sultan de la dynastie des Turcs Seldjoucides, succéda en 1064 à son oncle Togroul-beg, régna sur toute la Perse, conquit l'Arménie et la Géorgie, battit et fit prisonnier, en Arménie, l'empereur grec Romain Dio-

gène qui tentait de s'opposer à ses progrès (1071), soumit le Kharizm et passa l'Oxus à la tête de 200 000 combattants; mais il périt peu après, assassiné par le gouverneur d'une forteresse qu'il venait de prendre d'assaut, 1072. Il est le premier de sa race qui ait embrassé l'Islamisme. Il eut pour successeur son fils Malek-chah, qui étendit encore ses conquêtes. — Un autre Alp-Arslan fut sultan d'Alep de 1114 à 1115. — ALP-TEKIN. V. TEKIN.

**ALPES** (du celtique *Alp*, montagne), grand système de mont. de l'Europe, situé entre la France, l'Italie et l'Allemagne, prend successivement les noms suivants : 1° *Alpes Maritimes*, qui s'étendent du S. au N., depuis les côtes du golfe de Gènes jusqu'au Mont-Viso; 2° *Alpes Cottianæ*, depuis le Mont-Viso jusqu'au Mont-Cenis; 3° *Alpes grecques*, depuis le Mont-Cenis jusqu'au Mont-Blanc et au col du Bonhomme (elles renferment le Petit St-Bernard); 4° *Alpes Pennines*, qui vont de l'O. à l'E. depuis le col du Bonhomme jusqu'au Mont-Rosa (c'est là que se trouve le Grand St-Bernard); 5° *Alpes Lépointiennes* ou *Helvétiques*, entre les monts Rosa et Bernardin (à se trouve le St-Gothard); 6° *Alpes Rhétiques*, du Mont-Bernardin au Drey-Herren-Spitz; 7° *Alpes Noriques*, qui traversent le Saltzbourg, la Styrie, la Haute et Basse-Autriche. A droite et à gauche de cette ligne principale s'étendent plusieurs chaînes secondaires, dont les plus importantes sont : 1° les *Alpes Bernoises*, qui se détachent du St-Gothard et forment, avec le Jorat, une longue arête, séparant les affluents de l'Aar de ceux du Rhône; 2° les *Alpes du Forarberg*, qui ont leur nord aux env. du Monte dell' Oro, et qui isolent les affluents du Rhin de ceux du Danube (on les nomme souvent *Alpes de Souabe*); 3° les *Alpes Carniques*, qui se détachent au S. du Drey-Herren-Spitz, séparant les bassins de l'Adige et de la Drave; 4° les *Alpes Juliennes*, qui se lient aux Alpes Carniques et forment une vallée dans laquelle coule la Save; 5° les *Alpes Dinariques*, qui unissent les Alpes proprement dites avec le Balkan; 6° l'*Apennin*, qui se détache des *Alpes Maritimes* et sépare en deux la presqu'île italique. Les plus hauts sommets des Alpes se trouvent dans les Alpes Pennines : ce sont le Mont Blanc, 4810<sup>m</sup>; le Mont-Rosa, 4636; le Mont-Cervin, 4500; le Mont-Combin, 4308; le Mont-Géant, 4210. Viennent ensuite : le Mont-Olan, 4200; le Mont-Pelvoux de Valouise, 4093; le Mont-Iseran, 4053; l'Ortelier Spitz, 3908; le Gross Glockner, 3890; le Grand St-Bernard, 3470; le St-Gothard, 3300; le Mont-Cenis, 3193; le Mont-Viso, 3840. Ces hauteurs, qui dépassent toutes celles de l'Europe, restent encore loin de celles de l'Asie et de l'Amérique (V. MALAYA, ANDES). Les Alpes sont couvertes de neiges éternelles; elles offrent d'immenses glaciers, surtout en Suisse et sur la lisière N. de l'Italie : la fameuse *Mer de glace* est au pied du Mont-Blanc. Un grand nombre de fleuves et de riv. descendent des flancs des Alpes; les princip. sont : le Rhin, le Rhône, le Pô, l'Adige, le Danube. Les Alpes forment comme un mur infranchissable; on y rencontre très-peu de passages : les passes les plus célèbres sont celles du Mont-Genèvre, entre la France et le Piémont; des Echelles entre la France et la Savoie; du Mont-Cenis et du Petit St-Bernard, entre la Savoie et le Piémont; du St-Gothard, entre la Suisse et l'Italie; du Sömmering, entre l'Autriche et la Styrie. Annibal, en 217 av. J.-C., et Bonaparte, en 1800, ont franchi les Alpes avec de grandes armées : ce qui était généralement regardé comme impossible. Napoléon I y fit ouvrir les magnifiques routes du Simplon (1801-6) et du Mont-Cenis (1805). Plus récemment, l'archiduc Régnier y ajouta la route par le Splugel (1820). Aujourd'hui, on les traverse en chemin de fer.

Les anciens donnaient aux différentes parties de l'immense chaîne des Alpes les noms de : *Alpes Maritimæ*, depuis le *Ligusticus sinus* jusqu'au *Mons Vesulus* (Viso) et aux sources du *Padus* (Pô); — *Alpes Cottianæ*, depuis le *Vesulus mons* jusqu'à l'*Alpis Cot-*

*tia* (Mont-Cenis) : elles reçurent ce nom sous Auguste, en souvenir de la route que le roi Cottius avait ouverte aux Romains dans la vallée de Suse; on les nommait auparavant *Alpes Julæ*; — *Alpes Graïæ*, appelées aussi *Cremonis juga* (Mont-Craimon, au N. E. de la vallée de la Thuille), depuis le Mont-Cenis jusqu'aux sources de la *Duria major* (Doire); — *Alpes Penninæ*, depuis la *Duria* jusqu'au *Mons-Adulus* (St-Gothard) : elles étaient ainsi nommées d'un mot du pays qui signifiait *haute montagne*; on y distinguait le *Penninus-Mons* (Grand St-Bernard); — *Alpes Helveticæ* ou *Leptinæ*, au midi de la Suisse; — *Alpes Rheticæ* ou *Tridentinæ*, qui traversaient les deux Rhètes, — et enfin *Alpes Carnicæ* ou *Noricæ*, qui séparaient le *Noricum* du pays des *Carni*.

**ALPES GRECQUES**, *Alpes Graïæ*, une des 17 prov. de la Gaule au I<sup>er</sup> siècle, entre les prov. nommées *Alpes Maritimæ*, *Viennensis*, *Maxima Sequanorum* et l'Italie, avait pour capit. *Civ. Helvetiorum* ou *Aventicum* (Avenches), et pour v. principales *Darantasia* ou *Civitas Centronum* (Moustiers en Tarentaise), *Octodurus* ou *Civitas Vallensium* (Martinach). Ce territoire représente à peu près le bassin du Haut-Rhône jusqu'au lac Léman, la vallée de Suse, le Briançonnais et le val de Prégals.

**ALPES MARITIMES**, *Alpes Maritimæ*, une des 17 prov. de la Gaule au I<sup>er</sup> siècle, au S. des *Alpes Graïæ*, entre le *Ligusticus sinus*, l'Italie et la *Narbonensis* 2<sup>e</sup>, avait pour capit. *Civitas Ebrodunensium* (Embrun). Elle réjond à parties du Dauphiné et de la Provence.

**ALPES-MARITIMES** (dép. des), entre ceux des B.-Alpes et du Var à l'O., le Piémont au N., la prov. de Gènes à l'E. et la Méditerranée au S.; 194 578 h.; ch.-l., Nice. Formé du comté de Nice et de partie de l'anc. dép. du Var. Il a 3 arr. (Nice, Grasse, Puget-Théniers), dépend de la cour imp. d'Aix et a un évêché à Nice. — Ce dép., qui avait déjà existé sous le 1<sup>er</sup> empire, est revenu à la France en 1860.

**ALPES** (dép. des BASSES-), dép. frontière, entre ceux des H.-Alpes, du Var, de Vaucluse et les États sardes; ch.-l. Digne. Il est formé d'une partie de l'anc. Provence. Surface, 7450 kil. carrés; popul., 146 368 hab. Mont., mines : fer mêlé d'or, argent, plomb, houille, jayet, albâtre, ardoise, marbres. Oranges, châtaignes, truffes, plantes aromatiques; vers à soie; délicieuses prairies naturelles. Industrie presque nulle. — Ce dép. a 5 arr. (Digne, Castellane, Barcelonnette, Forcalquier, Sisteron), 30 cant. et 257 communes. Il fait partie de la 9<sup>e</sup> div. milit. et dépend de la cour impér. d'Aix. Il a un évêché à Digne.

**ALPES** (dép. des HAUTES-), dép. frontière, entre ceux des B.-Alpes, de l'Isère, de la Drôme et les États sardes; ch.-l. Gap. Il est formé d'une partie du Haut-Dauphiné. Surface, 5453 kil. carrés; popul., 125 100 h. Mont. très-hautes : dans quelques vallées, la neige séjourne 7 mois; vastes forêts, remplies de bêtes fauves; riches pâturages. Marbres, albâtre, porphyre, syénite, etc. Céréales, châtaignes, vin, chanvre, etc. Mulets, belles bêtes à laine. Commerce peu actif, grains, fruits, gros draps, craie, mine de plomb noir, térébenthine, albâtre, etc. — Ce dép. a 3 arr. (Gap, Embrun, Briançon), 24 cant. et 189 communes. Il fait partie de la 8<sup>e</sup> div. milit. et dépend de la cour impériale de Grenoble. Il a un évêché à Gap.

**ALPES SCANDINAVES**. V. DOBRINES.

**ALPHÉE**, riv. de l'ancienne Élide, prenait sa source en Arcadie, aux env. de Mégapolis, passait près d'Héréc, arrosait la plaine d'Olympie et de Pise, et tombait dans la mer Ionienne. On croyait que ce fleuve, qui disparaît plusieurs fois sous terre, allait s'unir aux eaux de l'Aréthuse, fontaine de Syracuse en Sicile. — Selon la Fable, Alphée était un jeune chasseur épris de la nymphe Aréthuse. Celle-ci s'étant métamorphosée en fontaine pour échapper à ses poursuites, il fut lui-même changé en fleuve afin de pouvoir unir ses eaux aux siennes.

**ALPHÉE** (S.), lecteur et exorciste dans l'église de Césarée en Palestine, subit le martyre dans la pre-



mière année de la persécution de Dioclétien. On l'honore le 18 novembre.

**ALPHONSE**, nom de princes de divers pays.

I. *Rois des Asturies, de Léon et de Castille.*

**ALPHONSE I**, le *Catholique*, né en 693, devint roi des Asturies en 739, deux ans après la mort de Pélage, dont il avait épousé la fille, et succéda à Favilla. Il vainquit en plusieurs occasions les Maures et leur enleva plus de 30 villes. Il mourut en 757.

**ALPHONSE II**, le *Chaste*, roi des Asturies en 783, fut renversé la même année par un compétiteur et ne remonta sur le trône qu'en 791. Il remporta plusieurs victoires sur les Musulmans, établit sa cour à Oviédo, s'empara de Lisbonne, et mourut en 842. Dès 835, il avait abdiqué en faveur de Ramire, fils aîné de Bernaude.

**ALPHONSE III**, le *Grand*, roi des Asturies, succéda à Ordugno, son père, en 866, remporta un grand nombre de victoires sur les Maures, ajouta à ses États le roy. de Léon et quelques autres provinces, et eut à combattre plusieurs révoltes. Vaincu par son propre fils Garcia, il se vit obligé d'abdiquer en faveur de ce prince, en 910. Il mourut deux ans après. C'est sous lui que fut consacrée la célèbre église de St-Jacques de Compostelle. On lui attribue une *Chronique des rois d'Espagne, depuis Wamba jusqu'à Ordugno*.

**ALPHONSE IV**, le *Moine*, roi de Léon et des Asturies, petit-fils du précédent, ne régna que trois ans (924-927), et se vit forcé d'abdiquer en faveur de son frère Ramire, qui, après l'avoir privé de la vue, le renferma dans un monastère près de Léon, où il mourut en 933.

**ALPHONSE V**, roi de Léon et de Castille (999-1027), profita des dissensions qui régnaient parmi les Maures pour les attaquer. Mais il fut tué au siège de Viseu, en 1027, d'une flèche tirée des remparts.

**ALPHONSE VI**, roi de Galice, de Léon et de Castille (1065-1109), fils de Ferdinand I. Celui-ci ayant, à sa mort, partagé ses États entre ses trois fils, Alphonse eut en partage le royaume de Léon. Il en fut dépossédé en 1068 par son frère Sanche, roi de Castille; mais, à la mort de celui-ci, qui périt assassiné en 1072, il entra dans ses États, et fut même proclamé roi de Castille, après avoir juré qu'il était innocent de ce meurtre. Il remporta de grands avantages sur les Maures d'Espagne, et leur prit Tolède, dont il fit sa capitale (1085); mais, s'étant ensuite allié avec eux contre les Almoravides, il s'attira de grands malheurs, perdit la bataille de Zélaka (1086), puis celle d'Uclés (1108), où périt son fils unique, le jeune Sanche, et mourut peu après de chagrin. C'est sous son règne que vécut le Cid et Henri de Bourgogne, à qui il donna le Portugal. Sa fille Urraque lui succéda.

**ALPHONSE VII** devint roi de Castille par son mariage avec Urraque (1109). Il régnaît déjà en Aragon sous le titre d'Alphonse I. V. ci-après **ALPHONSE I**, roi d'Aragon.

**ALPHONSE VIII**, roi de Castille, de Léon et de Galice (1126-1157), était fils d'Urraque et de Raymond de Bourgogne. Il partagea quelque temps la couronne avec sa mère. Lorsqu'il régna seul, il répara les maux qu'avait causés la mauvaise administration d'Urraque. Il reprit sur le roi d'Aragon, Alphonse I, son beau-père, plusieurs places dont ce prince s'était emparé, vainquit les Maures, leur enleva Calatrava et Almeria, et prit le titre fastueux d'empereur des Espagnes. Son dernier exploit fut une victoire remportée à Jaën, en 1157, sur les Maures venus d'Afrique. Ce prince avait marié sa fille Constance au roi de France Louis VII.

**ALPHONSE IX**, le *Noble*, roi de Castille de 1158 à 1214, n'avait que trois ans à la mort de son père Sanche III, fils d'Alphonse VIII. Sa minorité fut troublée par la rivalité des deux maisons de Castro et de Lara, qui se disputèrent la régence; mais il reconquit, à sa majorité, tout ce que ses voisins avaient usurpé

pendant ces troubles, et ajouta même à ses États les prov. d'Alava, de Biscaye et Guipuzcoa. Défait par les Maures en 1195, près d'Alarcos, il remporta sur eux, avec le concours des rois de Navarre et d'Aragon, la célèbre bataille de las Navas de Tolosa, dans la Sierra-Morena, en 1212. — Un autre Alphonse IX, cousin du précédent, fut roi de Léon seulement, de 1187 à 1230, et se signala aussi contre les Maures.

**ALPHONSE X**, le *Astronome* et le *Sage* (c'est-à-dire savant), roi de Léon et de Castille, succéda à Ferdinand III, son père, en 1252. Cinq ans après, une faction de princes allemands l'appela à l'empire et l'opposa à Rodolphe de Habsbourg. Tandis qu'il disputait la couronne impériale, les Maures envahissaient ses États, et son fils don Sanche se révoltait contre lui et le renversait du trône (1282). Après avoir appelé les Maures d'Afrique à son secours, Alphonse fit de vains efforts pour reprendre son sceptre, et mourut de chagrin à Séville, en 1284. C'était le prince le plus instruit de son siècle; mais il ne connut pas l'art de régner. Il introduisit en Europe les sciences des Arabes, releva l'université de Salamanque, donna à ses sujets le recueil de lois connu sous le nom de *las siete* (7) *Partidas* (1260), et fit dresser des tables astronomiques appelées de son nom *Alphonshines*. Ce prince disait, assure-t-on, que, si Dieu l'avait appelé à son conseil au moment de la création, le monde eût été bien mieux ordonné: il ne voulait sans doute par là que critiquer les systèmes d'astronomie adoptés de son temps. On a de lui des poésies, et on lui attribue une *Chronique d'Espagne* (publiée par Ocampo, Zamora, 1542).

**ALPHONSE XI**, le *Vengeur*, fils de Ferdinand IV, roi de Léon et de Castille, succéda à son père en 1312. Ligué avec le roi de Portugal Alphonse IV, il défit les Maures en 1340, à la célèbre bataille de Tarifa, en Andalousie. Il mourut de la peste, en 1350, au siège de Gibraltar, ville qui lui avait été enlevée par les Maures en 1333.

II. *Rois d'Aragon.*

**ALPHONSE I**, le *Batailleur*, roi d'Aragon et de Navarre (1104-1134), épousa Urraque, fille et héritière d'Alphonse VI, roi de Castille, vint, à la mort de ce prince (1109), joindre la Castille à ses États, et fut même reconnu roi de ce pays par un parti puissant au détriment d'Urraque qu'il avait épousée; mais cette princesse s'opposa, le força, après sept ans de combats, à renoncer à ses prétentions, et divorça. Alphonse fit la guerre aux Maures d'Espagne et d'Afrique, remporta plusieurs victoires signalées, et s'empara, en 1118, de Saragosse, où il établit sa résidence. Mais il fut vaincu devant Fraga en Catalogne, et mourut du chagrin que lui causa cette défaite, en 1134. Il avait assisté à 29 batailles. Ce prince est connu en Castille sous le nom d'Alphonse VII.

**ALPHONSE II**, roi d'Aragon (1162-1196), porta la guerre en France, eut de longs démêlés avec les comtes de Toulouse, et réunit à ses États le Roussillon, le Béarn et la Provence, qui lui étaient échus par héritage. Ce prince cultiva les lettres ou ce qu'on appelle alors la *gaie science*; on le compte parmi les troubadours.

**ALPHONSE III**, roi d'Aragon (1285-1291), fils aîné de Pierre II, eut à combattre une ligue formée par les rois de France, de Naples et de Castille, et fut contraint de signer un traité désavantageux. En 1288, il enleva Minorque aux Musulmans. Son règne est remarquable par les barrières que les Aragonnais élevèrent, en 1287, contre les empiétements du pouvoir royal.

**ALPHONSE IV**, roi d'Aragon (1327-1336), surnommé le *Débonnaire* à cause de sa faiblesse, vit son propre fils, Pierre IV, se révolter contre lui. Néanmoins, il enleva aux Génois la Sardaigne, et le pape lui avait adjugée.

**ALPHONSE V**, le *Magnanime*, roi d'Aragon et de Sicile, succéda en 1416 à son père, Ferdinand le Juste. Déjà roi de la Sicile, que son père lui avait transmise,

il fut en outre désigné par Jeanne II, reine de Naples, pour son héritier; mais, forcé de faire la conquête de cet héritage, il se trouva par là engagé dans des guerres perpétuelles. Après avoir plusieurs fois perdu et repris Naples, il réussit à s'y établir, et y tint une cour brillante jusqu'à sa mort, arrivée en 1458. Doué de toutes les qualités qui constituent un grand roi, Alphonse fit la guerre sans cruauté, aima les lettres, et accueillit dans ses États les savants bannis de Constantinople. On lui reproche cependant d'avoir aimé le plaisir excès.

### III. Rois de Naples.

ALPHONSE I, roi de Naples, le même qu'Alph. V, roi d'Aragon. V. l'article précédent.

ALPHONSE II, roi de Naples, fils de Ferdinand I, et petit-fils d'Alphonse V, monta sur le trône en 1494; mais, cette même année, le roi de France Charles VIII, appelé par le vœu de la plupart des Napolitains, envahit le royaume de Naples. Alphonse, abandonné de ses alliés, et mal secondé par ses sujets, dont il s'était aliéné le cœur par ses vices, abdiqua la couronne en faveur de son fils Ferdinand II, quitta Naples avant les Français, et se retira en Sicile, où il mourut la même année.

### IV. Rois de Portugal.

ALPHONSE I HENRIQUEZ, le Conquérant, 1<sup>er</sup> roi de Portugal, fils de Henri de Bourgogne, comte de Portugal, né en 1109, n'avait que trois ans à la mort de son père, et ne porta d'abord lui-même que le titre de comte. Il étendit les États paternels, et fut proclamé roi par son armée après la bataille d'Ourique où il défait cinq rois maures, en 1139. Il enleva aux Maures Lisbonne en 1147, et Evora en 1166; il voulut aussi s'agrandir du côté du roy. de Léon et de l'Estremadure; mais, après avoir pris Elvas et mis le siège devant Badajoz, il fut cerné, fait prisonnier et conduit à Ferdinand, roi de Léon, qui ne lui rendit la liberté que moyennant le sacrifice de tout ce qu'il avait conquis. Il mourut en 1185. On le regarde comme le fondateur et le législateur de la monarchie portugaise. V. CORTES et LAMEGO.

ALPHONSE II, le Gros, roi de 1211 à 1223, vainquit les Maures d'Espagne en plusieurs rencontres, notamment à las Navas de Tolosa (1212) et à Alcar-do-Sal, où il eut des Croisés pour auxiliaires (1217). Il fit rédiger un code de lois, et ordonna que les sentences de mort ne fussent exécutées que 20 jours après le jugement.

ALPHONSE III, roi de 1248 à 1279, 2<sup>e</sup> fils d'Alphonse II, succéda à son frère Sanche II en 1248. Il enleva le roy. des Algarves aux Maures (1249-1253), et protégea l'industrie et le commerce. La fin de son règne fut troublée par des différends avec la cour de Rome, qui lui attirèrent l'excommunication.

ALPHONSE IV, le Brave, roi de 1325 à 1357, était fils de Denis, petit-fils du précédent. Il fit longtemps la guerre à son gendre Alphonse XI, roi de Castille, et ne se réconcilia avec lui que pour marcher contre les Maures d'Afrique. Il eut une grande part à la défaite qu'ils subirent à Tarifa en 1340. Alphonse avait, par ses révoltes, abrégé la vie du roi Denis, son père; il persécuta l'enfant Alphonse Sanche, son frère; enfin il fit le malheur de son fils don Pèdre, en mettant à mort la célèbre Inès de Castro, que ce prince avait épousée en secret: il fut ainsi à la fois fils ingrat, frère injuste et père cruel.

ALPHONSE V, l'Africain, roi de 1438 à 1481, monta sur le trône à l'âge de 6 ans. Parvenu à sa majorité, il tua dans une rencontre don Pèdre, son oncle et son tuteur. Il porta la guerre en Afrique et enleva aux Maures Arsille et Tanger (1471). Il eut de grands démêlés avec Ferdinand et Isabelle de Castille. Ce fut sous son règne que les Portugais découvrirent la côte de Guinée et y firent leurs premiers établissements. Il mourut de la peste.

ALPHONSE VI, fils et successeur de Jean IV, de la maison de Bragance, monta sur le trône en 1656, à 13 ans, sous la tutelle de sa mère. Ses dé-

bauches et le dérangement de son esprit le firent déposer en 1667, et son frère, don Pèdre, fut déclaré régent. Enfermé le reste de ses jours, Alphonse mourut en 1683.

### ALPHONSE D'ESTE. V. ESTE.

ALPHONSE (S.). V. ILDEPHONSE et LIGUORI.

ALPHONSINES (tables), tables astronomiques composées par ordre d'Alphonse X, roi de Castille, furent rédigées par de savants astronomes chrétiens, juifs et arabes, qu'il avait réunis à Tolède, et furent corrigées par le roi lui-même. Elles parurent en 1252, et furent imprimées à Venise en 1483.

ALPIN (Prosper), médecin et botaniste, né en 1553, à Marostica, dans l'État de Venise, mort en 1617, était fils d'un médecin. Passionné pour la botanique, il passa plusieurs années en Egypte, où il recueillit une foule d'observations précieuses; à son retour, il fut nommé médecin de la flotte d'André Doria (1584), puis professeur de botanique à l'Université de Padoue, et mourut dans cette ville. On a de lui plusieurs traités estimés: sur les *Plantes* et l'*Histoire naturelle de l'Égypte*, sur les *Plantes exotiques*, sur la *Médecine méthodique* (il professait la doctrine de Thémsion), et sur les *Pronostics (De præsagienda vita et morte agrotantium)*: ce dernier, publié d'abord en 1601, a été réimprimé par Boerhaave (Leyde, 1710) et par J. B. Friedrich (Leips, 1828). Prosper Alpin est, dit-on, le premier qui ait décrit la plante du café.

ALPUXARRAS, chaîne de montagnes d'Espagne, au S., dans le roy. de Grenade, est un rameau de la Sierra-Neveda, qui s'étend entre cette chaîne et la Méditerranée. Hauteur: 1630<sup>m</sup>. Les Maures bannis d'Espagne y trouvèrent quelque temps un refuge. S'étant insurgés sous Philippe II, ces réfugiés furent réduits à grand-peine.

ALSACE, en allemand *Ellsatz*, ainsi nommée de l'ill ou Ell qui la baigne; anc. prov. de France, à l'angle N. E., entre la Lorraine, la Franche-Comté et les frontières de Suisse et d'Allemagne, était bornée à l'O. par les Vosges et à l'E. par le Rhin et avait pour ch.-l. Strasbourg. Elle forme aujourd'hui les dép. du Haut et du Bas-Rhin. L'Alsace, dont la partie septentrionale formait sous les Romains la *Germanie I<sup>re</sup>*, et dont la partie méridionale appartenait à la *Séquanais*, fut, à la dissolution de l'empire, comprise dans l'Allemagne, puis fit partie du roy d'Austrasie et appartint aux rois francs jusqu'au x<sup>e</sup> siècle; l'empereur Othon I s'en empara en 955; Othon III l'érigea en landgraviat. La maison d'Autriche s'appropriait la Haute-Alsace et la fit gouverner depuis 1268 par des officiers de l'empire; elle fut réunie à la France sous Louis XIV, en 1648. Strasbourg, Ferrette et d'autres villes ne furent réunies que plus tard et après la paix de Nimègue.

AL-SAMAH ou SAMAH, gén. arabe. V. SAMAH.

ALSEN, île de l'archipel danois, dans le petit Belt, séparée du Sleswig par un canal étroit, a 33 kil. de long et 9 de large; environ 18 100 hab. Elle forme deux bailliages qui ont pour ch.-l. Nordborg et Sœnderborg.

ALSO-KUBIN, bourg de Hongrie (cercle en deçà du Danube), ch.-l. du comitat d'Arva, sur l'Arva; 1200 hab.

ALSTEDIUS (J.-H.), savant allemand, né en 1588 à Herbora, dans le comté de Nassau, mort en 1638, professa la philosophie et la théologie à Herbora, puis à Weissembourg en Transylvanie. Parmi ses ouvrages on distingue: *Methodus scientiarum*, Strasbourg, 1610, une *Encyclopédie*, en latin, Herbora, 1610, et l'*Encyclopédie de la Bible*, ouvrage où il prétend prouver qu'il faut chercher dans l'Écriture sainte les principes et les matériaux de toutes les sciences et de tous les arts.

ALSTEN, île de Norvège, sur la côte du Norland, On y remarque une montagne à sept sommets, haute d'environ 1330<sup>m</sup>, et dite les *Sept-Sœurs*.

ALSTROEMER (Jonas), industriel suédois, né

en 1685 à Alingsöës, mort en 1761, créa en Suède des filatures de laine et plusieurs autres fabriques, étendit au loin le commerce de sa patrie et mérita d'être anobli par le roi Frédéric-Adolphe. Il laissa quatre fils qui suivirent ses traces.

**ALT**, c'est-à-dire, en allemand, *vieux*. Pour les mots composés commençant par **ALT** qui ne se trouveraient pas ici, cherchez le mot qui suit.

**ALT**, rivière. V. **ALUTA**.

**ALTA**, petite riv. de Russie (Poltava), se jette dans la Roubéï à Péreiaslav après un cours de 60 kil. C'est sur ses bords qu'Iaroslav remporta en 1019, sur son frère Sviatopolk, la victoire qui lui assura le trône de Russie.

**ALTAI**, grande chaîne de montagnes de l'Asie centrale, sépare la Sibérie de la Kalmoukie, et forme l'extrémité septentrionale du grand plateau central de l'Asie. On la divise en *Petit Altaï*, entre les sources de l'Irtych, de l'Obi et de l'Émisséï, par 43-50° lat. N. et 80-90° long. E., et *Grand Altaï*, au S. du Petit Altaï et au N. de la Mongolie, par 45° lat. N. Ce sont des massifs arides dont les principaux sommets ont de 3000<sup>m</sup> à 4000<sup>m</sup>. — Le mot *altaï* veut dire d'or : effectivement, les monts Altaï possèdent des mines de ce métal, dont quelques-unes sont exploitées depuis 1747.

**ALTAMURA**, v. du royaume d'Italie (Terre de Bari), à 19 kil. N. O. de Matera; 16 000 hab. Magnifique cathédrale. Ancienne université, fondée par Charles de Bourbon. La ville fut bâtie par l'empereur Frédéric II, sur les ruines de l'anc. *Lupatia*.

**ALTAN-NOR**, c.-à-d. *lac salin*, grand lac de la Russie asiatique (Kalmoukie), à 222 kil. S. de Saratov. On y exploite le sel.

**ALTAVILLA**, c.-à-d. *Hautville*, bourg du roy. d'Italie (Pié citérieure), à 12 kil. de Salerne; 3700 hab. Bâti par les Normands, détruit par l'empereur Frédéric II à la suite d'une révolte.

**ALTDORF**, c.-à-d. *vieux village*, v. de Bavière (Rezat), à 18 kil. S. E. de Nuremberg; 2700 hab. — Elle dépendit successivement de la ville de Nuremberg, puis des comtes palatins jusqu'en 1504, de la maison de Brandebourg jusqu'en 1815, et fut à cette époque cédée à la Bavière. Elle est célèbre par son Université, fondée en 1575, transférée en 1809 à Erlangen. — Ville de Suisse. V. **ALTORF**.

**ALTENA**, v. des États prussiens (Westphalie), sur la Leine, à 28 kil. S. O. d'Arrensberg; 4500 hab. Forges, manufactures de fil de fer, etc.

**ALTENBOURG**, capit. du duché de Saxe-Altenbourg, à 60 kil. N. E. d'Iéna, à 120 k. E. de Gotha, compte environ 16 000 hab. Gymnase, bibliothèque, palais du duc. Jadis ville libre, puis aux margraves de Misnie (1308), et enfin aux ducs de Saxe-Gotha. — Le duché est situé entre la Prusse, le roy. de Saxe, le grand-duché de Weimar et les principautés de Reuss, Schwartzbourg et Cobourg; 131 000 hab. Depuis l'extinction de la branche de Saxe-Gotha (1825) à laquelle ce domaine appartenait, avec titre de principauté, il forme un des États de la Confédération germanique avec titre de duché.

**ALTENBOURG**, v. de l'archiduché d'Autriche, sur le Danube, à quelques kil. à l'E. de Vienne et près d'Haimbourg. Quelques-uns croient que c'est le *Car-nantium* des anciens.

**ALTENDORF**, bourg de la Bavière, sur la Reznitz, à 15 kil. S. E. de Bamberg. Kléber y battit les Autrichiens le 9 août 1796.

**ALTENGAARD**, bourg de Norwège, à l'embouchure de l'Alten, par 69° 45' lat. N.; 2000 hab. C'est le point le plus septentrional qui soit cultivé.

**ALTENKIRCHEN**, bourg de la Prusse rhénane, à 33 kil. N. de Coblenz. Plusieurs combats y furent livrés entre les Autrichiens et les Français pendant les guerres de la Révolution, entre autres celui où fut tué le général Marceau (19 sept. 1796).

**ALTENSTEIN**, château du duché de Saxe-Meiningen, à 30 kil. N. de Meiningen. S. Boniface y

prêcha le Christianisme vers 716. C'est là que Luther fut pris pour être conduit à Wartbourg.

**ALTERSWEILEN**, village de Suisse (Thurgovie), à 7 kil. S. O. de Constance; 2000 hab. Les Suisses y battirent l'empereur Maximilien I en 1499.

**ALTHÉE**, fille de Thestius, femme d'Enée, roi de Calydon, et mère de Méléagre, jeta au feu, dans un accès de colère, un tison auquel était attachée la vie de Méléagre, et devint ainsi la cause de la mort de son fils. Elle en conçut bientôt tant de chagrin qu'elle se donna la mort. V. **MÉLAGRE**.

**ALTHIEN** (Jean), Persan, né vers 1710, mort en 1774, était fils d'un gouverneur de province. Sa famille ayant été proscrite par l'empereur Thamasp Koulkan, il fut vendu comme esclave. Il réussit à s'évader, se réfugia en France et introduisit dans le comtat Venaissin la culture de la garance qui a enrichi ce pays, ainsi que des perfectionnements dans la fabrication de la soie (1756-1763); toutefois, l'utilité de son importation ne fut pas appréciée de son vivant et il mourut dans la misère ainsi que sa fille. Avignon lui a érigé une statue en 1846.

**ALTKIRCH**, ch.-l. de c. du Haut-Rhin, sur l'Ill, à 50 kil. S. de Colmar et à 16 de Mulhouse; 3027 hab. Tribunal, collège. Cette ville était avant 1858 ch.-l. d'arrondissement; elle a été remplacée à cette époque par Mulhouse. — Altkirch, fondée au XII<sup>e</sup> siècle, dépendait des comtes de Ferrette.

**ALTMUELL**, riv. de Bavière, nait près de Windelsbach, court à l'E. et grossit le Danube non loin de Ratisbonne. Depuis peu d'années, un canal l'unit à la Rednitz, affluent du Rhin, et forme ainsi une communication entre le Rhin et le Danube : projeté par Charlemagne, ce canal n'a pu être exécuté que de nos jours.

**ALTONA**, v. et port du Holstein, sur la r. dr. de l'Elbe, à 4 kil. N. O. de Hambourg, avec laquelle elle communique par une chaussée; environ 32 000 h. Établissements littéraires, gymnase académique, fondé par Christian VI (1739); école de commerce; amphithéâtre d'anatomie; bibliothèque; hôtel des monnaies. Construction de vaisseaux marchands. Grand mouvement industriel et commercial. Un chemin de fer unit depuis 1843 Altona à Kiel, Rendsbourg et Gluckstadt. Cette ville fut incendiée, en 1313, par les Suédois.

**ALTORF**, v. de Suisse, ch.-l. du canton d'Uri, près de la Reuss, à 31 kil. S. E. de Lucerne, au pied d'un mont escarpé; 2200 hab. Entrepôt des marchandises qui vont en Italie par le St-Gothard. Altorf est connu depuis 744. Cette ville passe pour être le berceau de la liberté suisse; elle est remplie des souvenirs de Guillaume Tell.

**ALTRANSTADT**, village de la Saxe prussienne, près de Lutzen, à 15 kil. E. de Mersebourg, célèbre par la paix signée le 24 sept. 1706 entre Charles XII, roi de Suède, et Auguste II, roi de Pologne, qui se vit contraint de renoncer à la couronne.

**ALTSTÄETEN**, petite v. de Suisse (St-Gall), à 15 kil. S. E. de St-Gall; 6000 hab. Sources sulfureuses. — Cette ville fut ruinée par le siège qu'elle eut à soutenir contre les Autrichiens en 1419.

**ALUTA** ou **ALT**, riv. de Transylvanie, sort des monts Nagy-Hagyrynas, court au S., puis au N. O., traverse la Valachie et tombe dans le Danube à Nikopol, après un cours de 400 kil.

**ALVARADO** (Pierre d'), un des plus braves lieutenants de Cortez, l'accompagna dans la conquête du Mexique, en 1518, fit des prodiges de valeur, et devint gouverneur de la province de Guatimala. Il périt en 1541, tué par les Indiens, après plusieurs expéditions aventureuses.

**ALVARADO** (Alph. d'), accompagna Pizarre dans la conquête du Pérou, devint capitaine général de cette province, prit parti pour Pizarre contre Almagro et poursuivit les meurtriers de son général. Il mourut en 1553, du chagrin d'avoir été battu par les rebelles contre lesquels il était envoyé.

**ALVAREZ** (Franç.), aumônier d'Emmanuel, roi de Portugal, devint secrétaire de l'ambassade que ce prince envoya en 1515 à David, roi d'Éthiopie, et publia à son retour une relation de son voyage sous le titre de *Vraie information des États du prince Jean*, Lisbonne, 1540, in-fol., traduite en français en 1558 : c'est le premier ouvrage qui ait donné des détails exacts sur cette contrée.

**ALVAREZ** OU **ALVARO DE LUNA**. V. LUNA.

**ALVIANO** (Barthélemi), général vénitien, né en 1455, s'est distingué à la fois dans les armes, la littérature et la poésie. Il obtint plusieurs avantages sur les troupes impériales, enleva à Maximilien en 1507 Goritz, Trieste, Fiume, mais fut battu et pris par Louis XII à Agnadel, 1509. Entré depuis au service de la France, il commanda un corps d'auxiliaires vénitiens à Marignan et contribua au gain de la bataille qu'y remporta François I (1515). Il mourut peu de jours après. Alviano avait fondé une académie à Pordenone.

**ALVINCZY** (Joseph, baron d'), feld maréchal autrichien, né en 1726 au château d'Alvincz en Transylvanie, mort en 1810, s'était fait connaître par plusieurs victoires contre les Bavaurois, les Turcs et les Flamands, lorsqu'il fut chargé en 1796 de remplacer en Italie le général Beaulieu, battu par Bonaparte. Après avoir obtenu quelques avantages partiels, il perdit les batailles décisives d'Arcole et de Rivoli et fut rappelé comme incapable (1797).

**ALXINGER** (J. B. de), poète allemand, né à Vienne en 1755, mort en 1797, est surtout connu par deux poèmes chevaleresques, imités de Wieland, qui eurent un grand succès, *Doolin de Mayence*, en 10 chants (1787), et *Blombéris*, en 12 chants (1791). Il a fait aussi plusieurs traductions, entre autres celle du *Nama* de Florian, et a coopéré à divers journaux littéraires. On a publié ses *Œuvres* à Vienne, 10 vol. 1810.

**ALY. V. ALI.**

**ALYATTE I**, roi de Lydie, fils d'Ardysus, de la race des Héraclides, régna de 761 à 747 av. J.-C. — **Al. II**, roi de Lydie, de la race des Mermnades, succéda à Sadyatte, et régna de 610 à 559 av. J.-C. Il était sur le point de livrer bataille à Cyaxare lorsqu'une éclipse de soleil, prédite par Thalès de Milet, effraya les deux armées et les détermina à faire la paix. On n'est pas d'accord sur l'époque de cette éclipse, que les uns placent en 601, les autres en 597 et même en 585. Alyatte fut père de Crésus.

**ALZON**, ch.-l. de cant. (Gard), à 13 kil. S. O. du Vigan; 503 hab. Bestiaux, châtaignes.

**ALZONNE**, ch.-l. de cant. (Aude), à 15 kil. N. O. de Carcassonne, près du canal du Midi; 1307 hab. Station. Draps fins, bonnets tunisiens, etc.

**AMABLE** (S.), curé de Riom et patron de cette ville, mort vers 446, est fêté le 11 juin.

**AMADIAMI**, v. forte de la Turquie asiatique (Kourdistan). ch.-l. de sandjak, à 100 kil. N. O. de Mossoul, sur une haute montagne; 4000 hab. Anc. capit. d'une principauté de même nom, possédée par un prince kourde, descendant d'Abbas (premier Abbasside). On voit aux environs le tombeau de Mohammed-Bekir, où se font des pèlerinages.

**AMADIS DE GAULE**, dit le *Chevalier du Lion*, le *Beau Brun*, le *Beau ténébreux*, héros de chevalerie, était fils de Péron, roi fabuleux de France. Amadis jeune en Espagne un rôle analogue à celui du roi Arthur en Angleterre et de Charlemagne en France. Les aventures de ce prince n'ont rien d'historique; on ne sait même précisément à quelle époque les rapporter. Le roman d'*Amadis* fut composé vers le xiv<sup>e</sup> siècle par divers auteurs (V. Vasco LOVEIRA); il est en prose et comprend 24 livres, dont les 13 premiers en espagnol et les autres en français. Les 4 premiers traitent seuls de l'Amadis de Gaule; les suivants racontent les exploits de son fils *Florisando* et de plusieurs autres Amadis, Amadis de Grèce, Amadis de l'Étoile, Amadis de Trébizonde, etc.,

tous issus du premier. Les 4 premiers livres du roman d'Amadis sont regardés comme un chef-d'œuvre par Cervantès; ils ont été publiés à Séville en 1496, trad. en français par Nic. d'Herberay, Paris, 1500, et par Tressan, 1779, et mis en vers par Creuzé de Lesser en 1813. On doit à M. Baret de savantes recherches sur l'*Amadis de Gaule*, Paris, 1853.

**AMADUZZI** (J. C.), *Amaduzzi*, savant abbé romain, né vers 1740, mort en 1792, était inspecteur de l'imprimerie de la Propagande à Rome. On a de lui : *Leges novellæ quinque anecdote imperatorum Theodosii junioris et Valentiniani III*, Rome, 1767; *Anecdota litteraria ex manuscriptorum codicibus eruta*, 1773; *Alphabetum Birmanorum seu regni Avenis*; *Alphabetum brammanicum*; *Alphabetum veterum Etruscorum*, etc., 1773; *Theophrasti Eresii characterum capta duo hactenus anecdota*, 1786.

**AMAGETOBRIA** OU **MAGETOBRIA**, v. de Gaule, chez les *Seguni*, célèbre par la victoire d'Arioviste sur les Éduens. 63 ans av. J.-C., paraît être *Moigtebroye* ou *Amage* à 10 kilom. E. N. E. de Luxembourg.

**AMALARIC**, roi des Visigoths en Espagne (511-531), fils d'Alaric II, fut d'abord placé sous la tutelle de son aïeul Théodoric, roi des Ostrogoths, qui régna sur l'Italie et qui lui conserva la Septimanie. Il s'efforça d'établir l'arianisme dans ses États, maltraita son épouse Clotilde, fille de Clovis, parce qu'elle voulait rester catholique, s'attira ainsi la guerre avec Childébert, frère de Clotilde, et fut poignardé par ses propres sujets pendant cette guerre.

**AMALASONTE**, c'est-à-dire la *Vierge des Amales*, fille de Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths, épousa Euthéric qui devait succéder à Théodoric. Ce prince mourut bientôt laissant un fils, Athalaric, que Théodoric fit son héritier. Amalasonte gouverna pendant la minorité d'Athalaric (526); mais ce jeune prince étant mort en 534, elle partagea l'autorité avec Théodat, qui l'année suivante la fit étrangler : c'est pour venger ce crime que Bélisaire vint en Italie. Amalasonte voulait civiliser son peuple; elle avait pris pour ministre le savant Cassiodore.

**AMALÉCITES**, peuplade arabe, habitait au S. de la Judée, entre l'Idumée, l'Égypte et le désert de Sinai. Ils descendaient d'Esau, par Amalec son petit-fils, et furent toujours acharnés contre les Israélites, qui à leur tour les regardaient comme une race maudite. Dieu ordonna à Saül de les exterminer. Ce roi leur déclara la guerre et les défit; mais, contre la défense de Dieu, il pardonna à Agag, leur roi. Cette désobéissance lui fit perdre sa couronne, qui fut transportée à David.

**AMALES**, c'est-à-dire *Célestes*, race de héros célèbre parmi les Goths, régnaient sur les Ostrogoths aux v<sup>e</sup> et vi<sup>e</sup> siècles. C'est à cette race qu'appartenaient Théodoric le Grand, Amalasonte et Amalaric.

**AMALFI**, *Melfa*, v. du roy. de Naples (Pté Citér.), à 13 kil. O. S. O. de Salerne, sur la mer tyrrhénienne; 3500 h. Archevêché. Port, ville industrielle : fabriques de papier, de macaroni, etc. — Amalfi s'érigea en république en 839, resta dans cet état jusqu'à l'invasion normande, 1038, et conserva depuis des privilèges et une grande puissance maritime. Les Pisans la saccagèrent en 1135; ils y trouvèrent un manuscrit des *Pandectes* devenu célèbre et qui donna une nouvelle impulsion à l'étude du droit romain. Le code maritime d'Amalfi (*Table Amalfitaine*) fut adopté au moyen âge par un grand nombre de nations maritimes : il a été publié à Naples en 1844. Flavio Gioja et Masaniello étaient d'Amalfi. Un hôpital que fondèrent à Jérusalem des Amalfitains fut l'origine des Hospitaliers de St-Jean de Jérusalem.

**AMALRIC** (Arnaud), abbé de Clieaux, fut un de ceux qui furent choisis en 1204 par Innocent III pour prêcher une croisade contre les Albigeois. Il réussit à rassembler 200 000 Croisés sous les ordres de Simon de Montfort, et fut l'âme de cette expédition, dont le succès fut acheté par les plus sanglants sacrifices. Il mit en interdit les États de Raymond VI,

comte de Toulouse, et eut la part la plus déplorable au sac de la malheureuse ville de Béziers (1209); Innocent III se vit obligé de blâmer ses excès. Toutefois il rentra en grâce peu après et fut même nommé archevêque de Narbonne en 1212. Quelques années plus tard, il alla en Espagne faire la guerre aux Maures, et à son retour il rédigea une relation de cette expédition. Il mourut en 1225.

**AMALTHÉE**, fille de Mélissus, roi de Crète, nourrit Jupiter avec du lait de chèvre, ce qui fit dire que ce dieu avait été nourri par une chèvre. Une des cornes de cette chèvre fut placée dans le ciel, sous le nom de *Corne d'abondance*.

**AMALTHÉE**, sibylle de Cumes. V. **SIBYLLE**.

**AMALTHÉE** (les), nom d'une famille du Frioul qui, dans les xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, a fourni aux sciences et aux lettres plusieurs hommes distingués, entre autres trois frères, Jérôme, Corneille et Jean-Baptiste, qui tous trois cultivèrent avec succès la poésie latine. Le plus connu, Jérôme Amalthee, né en 1506, mort en 1574, professa la philosophie et la médecine à Padoue. Leurs poésies ont été publiées sous ce titre : *Amaltheorum fratrum carmina*, Venetie, 1627. Elles se trouvent aussi dans les *Delicia poetarum latinorum italorum*.

**AMAN**, Amalécite, ministre et favori du roi de Perse Assuérus pendant la captivité de Babylone. Irrité contre les Juifs, parce que Mardochee, l'un d'eux, refusait de se prosterner devant lui, il résolut de les faire périr tous et en fit donner l'ordre par le roi. Esther, Juive d'origine et nièce de Mardochee, apaisa la colère d'Assuérus dont elle était devenue l'épouse. fit révoquer cet ordre sanguinaire et condamner Aman au gibet. On place cet événement sous Artaxerxe Longue-main, vers 462 av. J.-C.

**AMANAHEA**, v. et petit état d'Afrique (Guinée), sur la Côte d'Or, est tributaire de l'Achanti. Or, ivoire, poivre, huile de palmier; bois de construction. Station anglaise, fort *Apollonia*.

**AMANCE**, ch.-l. de c. (Haute-Saône), à 24 kil. N. O. de Vesoul, sur une mont. au pied de laquelle coule la Superbe; 926 hab. — C'est aussi le nom l'un bourg de l'anc. Lorraine (Meurthe), à 20 kil. N. E. de Nancy, sur une haute montagne. C'était jadis une des résidences des ducs de Lorraine.

**AMANCEY**, ch.-l. de c. (Doubs), à 30 kil. S. E. de Besançon; 716 hab.

**AMAND** (S.), *Amandus*, évêque de Bordeaux, sa patrie, fut sacré en 403. Il était vénéralisé comme l'un des plus saints prélats de son temps. On le fête le 18 juin. — Evêque de Maestricht, né en 589, près de Nantes, sacré en 627, mort en 679, à 90 ans, fut l'apôtre du Brabant. Il encourut la disgrâce de Dagobert pour avoir blâmé sa conduite irrégulière. Il fonda, entre autres monastères, celui d'Elnon, où il finit ses jours et où a pris de lui le nom de *St-Amand* (V. ce nom). Il eut pour disciple S. Hubert. On l'honore le 6 février.

**AMANTEA**, *Amentia*, v. et port du roy. d'Italie (Calabre citer.), à 25 kil. S. O. de Cosenza, sur la mer; 2700 hab. Place forte, prise par les Français en 1806, après un siège opiniâtre.

**AMANUS** MONTS, chaîne de l'Asie-Mineure qui reliant le Taurus au Liban, est auj. *Alma-Dagh*.

**AMAR**, l'un des conventionnels les plus sanguinaires, né vers 1750, mort en 1816, était d'abord avocat à Grenoble. Membre du Comité de salut public, il fit assaut de cruauté avec Robespierre, accusa et fit mettre à mort un grand nombre des membres les plus distingués de la Convention. Il parvint cependant à sauver sa vie au 10 thermidor. Il vécut depuis dans la retraite.

**AMAR DURIVIER** (J. Aug.), littérateur, né à Paris en 1765, mort en 1837, professa les belles-lettres dans plusieurs collèges, notamment au lycée Napoléon, et fut nommé en 1803 conservateur de la bibliothèque Mazarine. On a de lui un *Cours complet de rhétorique*, 1804-1811; une édit. de la *Bi-*

*ibliotheca rhetorum* du P. Lejay, 1809; une traduction des chefs-d'œuvre de *Goldoni*; plusieurs recueils faits pour les classes : *Narrationes poeticae latinae*, *Conciones poeticae graecae*, etc., et une jolie collection in-32 des auteurs classiques latins.

**AMARAPOURA**, c'est-à-dire *Ville des Immortels*, v. de l'empire Birman, sur la r. g. de Piraouaddy, à 25 kil. N. E. d'Av. Remparts, vaste citadelle. Ville sainte, temple remarquable par une statue colossale et par une série de 260 inscriptions anciennes et modernes. Bâtie en 1783, Amarapura fut capt. jusqu'en 1824. Un incendie en brûla 20 000 maisons en 1810 (toutes les maisons sont en bois). Cette ville comptait 175 000 hab. en 1800; elle n'en a plus guère que 30 000.

**AMASEA** ou *AMASIA*, auj. *Amasieh*, v. du Pont, au confluent de l'Iris et du Scylax, au S. d'Amisus. Patrie de Mithridate et de Strabon. Titre d'évêché *in partibus*. V. **AMASIEH**.

**AMASENUS**, *Amaseno*, petite riv. du Latium, prenait sa source près de Préneste, passait à Privernum, se joignait à l'Ufens et se perdait avec lui dans les Marais Pontins.

**AMASIAS**, 8<sup>e</sup> roi de Juda de 839 à 810 av. J.-C., ou, selon l'art de vérifier les Dates, de 831 à 803, était fils de Joas. Il remporta sur les Iduméens une grande victoire; mais, n'étant pas resté fidèle au culte du vrai Dieu, il fut battu et fait prisonnier par le roi d'Israël, et ne recouvra sa liberté qu'en livrant les trésors du temple, qui furent emportés à Samarie. Il périt assassiné par ses sujets.

**AMASIEH**, *Amasea*, v. de la Turquie d'Asie (Sivas), ch.-l. du district qui porte son nom, à 130 kil. au S. de Samsoun, au pied des monts Djanik, sur l'él.-kil-Irmak (jadis l'Iris), par 40° 50' lat. N., 33° 4' long. E.; env. 40 000 hab. Résidence d'un métropolitain grec et d'un archevêque arménien. Très-belle mosquée, dite de Bajazet, avec un collège dit *Coll. céleste*, bâti par ce prince; restes d'une citadelle, d'un beau temple, etc.; nombreuses antiquités, à peine explorées. Aux env. sont des cavernes taillées dans le roc et qui furent probablement les sépultures des rois de Pont. Vins exquis; soies superbes. Les femmes d'Amasieh sont renommées pour leur beauté.

**AMASIS**, roi d'Égypte de 570 à 526 av. J.-C., n'était d'abord qu'un simple soldat; il s'éleva au poste de premier ministre d'Apriès et devint bientôt assez puissant pour détrôner son mattre. Il fit oublier son usurpation et la bassesse de sa naissance par sa justice et ses talents : il enleva Chypre aux Phéniciens, ouvrit aux Grecs les ports de l'Égypte et fit fleurir le commerce. Il se soumit à Cyrus; mais, ayant refusé de payer le tribut à Cambyse, son fils, il fut attaqué et battu par ce prince; toutefois, il mourut avant la conquête de son royaume.

**AMASISUS**, fleuve de Germanie, auj. l'Em.

**AMASTREH**, *Amastris*, v. de la Turquie asiatique, en Anatolie, à 270 kil. E. N. E. de Constantinople, sur la côte de la mer Noire; environ 2500 hab. Port presque ensablé. L'anc. Amastris, d'abord *Sésame*, était en Paphlagonie. Embellie par Amastris, nièce de Darius et femme de Denys, tyran d'Héraclée (Pont), elle prit le nom de cette princesse. Au moyen âge, elle appartient successivement à l'empire grec, à Théodore de Lascaris (1210), et aux Génois. Mahomet II la prit en 1459.

**AMATE**, femme du roi Latinus, avait fiancé sa fille Lavinie à Turnus avant l'arrivée des Troyens. Elle s'opposa de tout son pouvoir à son mariage avec Enée. Elle se perdit de désespoir quand sa fille eut épousé le prince troyen.

**AMATHA**, v. de Syrie, sur l'Oronte, auj. *Hama*.

**AMATHONTE**, *Amathus*, v. de l'île de Chypre, sur la côte S.; très-célèbre par le culte qu'on y rendait à Vénus. Elle avait été bâtie par les Phéniciens. On en voit les ruines près de *Limisso*.

**AMATI** famille de luthiers de Crémone, s'est rendue célèbre aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles par les per-

fectionnements qu'elle apporta dans la fabrication des instruments à cordes. On remarque surtout les trois frères Nicolas, Antoine et André; le premier fut maître de Stradivarius.

**AMAURY I**, roi de Jérusalem de 1162 à 1173, succéda à son frère Baudouin III. Il rompit de la manière la plus injuste une trêve qu'il avait conclue avec le calife d'Égypte et porta la guerre dans ses États; mais, après avoir obtenu quelques succès, il fut battu par Nour-Eddin et par Saladin, et fut forcé de se retirer honteusement. Il avait inutilement sollicité les secours de la Chrétienté.

**AMAURY II**, de la maison de Lusignan, roi de Chypre dès 1194, devint en 1197 roi de Jérusalem par son mariage avec Isabelle, veuve du roi Henri; mais il ne fut roi de Jérusalem que de nom; et quoiqu'il eût appelé les Croisés à son secours, il ne put pénétrer dans ses États. Il mourut en 1205 à Ptolémaïs.

**AMAURY DE CHARTRES**, philosophe et théologien du XII<sup>e</sup> siècle, né près de Chartres, mort en 1209, professa une sorte de panthéisme mystique qu'il avait puisé dans les écrits de Jean Scot, et qui le fit condamner en 1204 par le pape Innocent III. Il eut un grand nombre de disciples, parmi lesquels on remarque David de Dinant.

**AMAURY**, archevêque de Narbonne. V. AMALRIC.

**AMAXICHI**, v. et port des îles Ioniennes, ch.-l. de l'île Ste-Maure, sur une baie; 6000 h. Evêché grec.

**AMAZONES**, peuplade fabuleuse de femmes guerrières. Elles habitaient les rives du Thermodon dans le Pont, et avaient pour capit. Thémiscyre; elles étendirent, disait-on, leurs conquêtes jusqu'aux frontières de l'Assyrie et du Tanais, et bâturent Ephèse, Smyrne, Magnésie. Bellérophon, Hécule, Thésée, firent des expéditions contre elles. Elles eurent plusieurs rois célèbres: Antiope, qui attaqua Thésée; Penthésilée, qui secourut les Troyens et fut tuée par Achille; Thalestris, qui visita Alexandre. On a prétendu qu'elles se perpétuaient par un commerce passer avec les habitants des pays voisins, et qu'elles exposaient leurs enfants mâles. Elles se brûlaient, dit-on, la mamelle droite pour tirer de l'arc avec plus de facilité. — Outre les Amazones d'Asie, les anciens parlent aussi d'Amazones d'Afrique, qui auraient subjugué les Maures, les Numides, les Éthiopiens, auraient pénétré en Asie jusqu'au Taurus, et auraient été détruites par Hercule. En même temps que les Gorgones, leurs rivales. Nagel (Stuttgart, 1838), Uckert (Leipsick, 1847), et Bergmann (Colmar, 1853), ont publié de savantes recherches sur les Amazones.

Il a existé en Bohême au VIII<sup>e</sup> siècle de notre ère de véritables Amazones qui avaient à leur tête Libussa et Vlasta; pendant plusieurs années elles répandirent la terreur sur les terres du roi Przemislas qui eut grand-peine à les exterminer. V. VLASTA.

**AMAZONES** (fleuve des), ou **MARAGNON**, fleuve de l'Amérique méridionale, le plus grand du monde avec le Nil et le Mississipi, sort du lac Lauricocha dans les Andes, sous le nom de Tunguragua, vers 11° lat. S., 73° long. O., monte au N. jusque vers 5° lat., puis court à l'E. de 81° à 53° de long. O., traverse la Colombie, sépare la Guyane portugaise du Brésil, reçoit un grand nombre d'affluents et finit par se jeter dans l'Océan Atlantique sous l'équateur, après un cours de 5000 kil. env. Ce fleuve a de 3 à 5 kil. de large dans sa partie supérieure, s'agrandit progressivement, et a 288 kil. à son embouchure. La marée y remonte jusqu'à 600 kil. dans les terres et forme près de son embouchure une barre immense connue sous le nom imitatif de *porroca*. Arrivé à l'Océan, il en refoule les eaux et coule encore 135 kil. sans mélange dans la mer. L'Amazone communique avec l'Orénoque par un canal naturel. Ses affluents les plus remarquables sont : à droite, l'Ucayale (à tort donné pour bras principal), le Cassiquiare, le Javari, l'Uturna, le Purus, le Madeira qui a plus de 2000 kil. de cours,

le Topayos, le Jingu; à gauche le Pinchès, le Napo, le Putu-Mayo, l'Yupura, le Negro (qui le fait communiquer avec l'Orénoque). Poissons nombreux et variés, caïmans de 7 mètres et plus, jaguars et serpents sur les bords. — Vincent Pinzon découvrit ce fleuve en 1500; Franc. Orellana le descendit en 1539 et eut à combattre sur ses bords des femmes armées, ce qui fit donner au fleuve le nom de *Fleuve des Amazones*. Le nom de *Maragon* est indigène, mais seulement pour la partie supérieure du fleuve. Les Portugais le nomment *Rio dos Solimoens* dans son cours moyen, depuis son entrée dans le Brésil jusqu'à son confluent avec le Negro.

**AMBACIA**, v. de Gaule, est auj. *Amboise*.

**AMBARRI**, peuple de la Gaule (Lyonnaise 1<sup>re</sup>), habitait sur les rives de la Saône, dans sa partie inférieure. Leur territoire répond à la Bresse et au Beaujolais; leur nom se retrouve dans *Ambérieux*.

**AMBARVALIES**. V. ARVALES (FRÈRES).

**AMBAZAC**, ch.-l. de c. (Haute-Vienne), à 22 kil. N. E. de Limoges; 279 hab. Châsse de S. Étienne.

**AMBERG**, v. forte de Bavière (H.-Palatinat), sur la Vils, à 64 kil. N. O. de Ratisbonne; 10 000 h. Château royal, arsenal, hôtel de ville, église de St-Martin, etc. Fabrique d'armes, draps, faïence, etc. Aux env., l'archiduc Charles repoussa Jourdan, qui battit en retraite, 21 août 1796.

**AMBERIEUX**, ch.-l. de c. (Ain), sur l'Albarine, à 35 kil. N. O. de Belley; 886 hab.

**AMBERT**, ch.-l. d'arr. (Puy-de-Dôme), sur la Dore, à 85 kil. S. E. de Clermont; 3394 hab. Collège. Papier à impression. Excellents fromages. Ancienne capitale du Livradais.

**AMBEZ**, vge du dép. de la Gironde, à 22 kil. N. de Bordeaux. — On nomme *Bec d'Ambez* le lieu où se trouve le confluent des deux fleuves.

**AMBIALITI**, peuple de Gaule (Lyonnaise 3<sup>e</sup>), voisin des *Redones*, possédait la v. actuelle de *Lamballe*, qui rappelle son nom.

**AMBIANI**, peuple de la Belgique 2<sup>e</sup>, à l'O. des *Veromandi* et des *Atrebat* et au S. des *Morini*, réponi à la partie occidentale de la Picardie; leur ch.-l. porta d'abord le nom de *Samarobrica*; à partir de 382, il fut appelé *Ambiani*; c'est auj. *Amiens*.

**AMBIATINUM**, *Kœnigstuhl*, bourg et place des Trévières, sur le Rhin, à 8 kil. au-dessus de *Confluentes* (Coblentz). C'est là que naquit Caligula.

**AMBIGAT**, roi des Gaules, envoya vers 587 av. J.-C. ses neveux Bellovèse et Sigovèse chercher de nouvelles habitations. Le 1<sup>er</sup>, à la tête des Sénonais vint s'établir en Italie; le 2<sup>e</sup> passa en Germanie.

**AMBORIX**, roi des Eburons (pays de Liège), lors de l'invasion de la Gaule par les Romains, battu plusieurs des lieutenants de César, mais fut lui-même défait par ce général dans un combat où il perdit 60 000 h. (57 av. J.-C.); à la suite de cette bataille, il s'enfonça dans les Ardennes et disparut.

**AMBIZA**, général arabe, gouverna l'Espagne pour le calife Yézid depuis 721, soumit tout le pays occupé par les Visigoths dans le N. de la Péninsule, pénétra même en France et s'avança jusqu'à Autun, mais se vit bientôt forcé de reculer jusqu'à l'Aude, fut battu et tué en 725 par Eudes, duc d'Aquitaine.

**AMBLETEUSE**, v. et port du Pas-de-Calais, à 8 kil. N. de Boulogne, sur la Manche, près de l'embouchure de la Sélague; 900 hab. Le port, jadis excellent, est auj. ensablé. C'est là que débarqua Jacques II, chassé d'Angleterre, 1688.

**AMBOINE**, une des Moluques, au S. O. de Céram, par 3° 47' lat. S. et 125° 33' long. E., à 71 kil. de long sur 22 de large, et est coupée par une baie en deux presqu'îles. Env. 60 000 hab., dont 20 000 Chrétiens; ch.-l., Amboine. Climat très-chaud, mais sain. Moussons en sens inverse de celles des îles de la Sonde; pluies énormes lors de la mousson du sud. Sol fertile : girofliers, sagou, superbes ananas. Amboine est le centre de la culture du giroflier;

la récolte moyenne est de 150 kilog. de clous de girofle. — Cette île fut découverte en 1515 par les Portugais qui ne l'occupèrent qu'en 1564; les Hollandais s'en emparèrent en 1605; les Anglais la leur enlevèrent en 1796; mais en 1814 elle fut rendue aux Hollandais qui la possèdent encore. — Le groupe d'Île d'Amboine se compose de 11 îles, dont les principales sont : Amboine, Céram, Bourou, Goram; la 1<sup>re</sup> seule est soumise entièrement aux Hollandais. — La v. d'AMBOINE, ch.-l. de l'île de ce nom et de toutes les possessions hollandaises dans les Moluques, située au fond d'une baie, compte environ 10 000 hab. Quelques beaux édifices : bazars, marchés, campong chinois, hôtel de ville. Elle est défendue par le fort Vitoria.

**AMBOISE**, *Ambacia*, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), sur la r. g. de la Loire, à 20 kil. E. de Tours; 4263 hab. Ville étroite et tortueuse. Aciers cimentés, limes, râpes; draps, tapis. Ancien château fort, avec de très-larges remparts : on monte en carrosse jusque sur sa terrasse; ce château sert aujourd'hui de prison d'État : Abul-Kader y fut enfermé de 1848 à 1852. Patrie du poète latin Commire; Charles VIII y naquit et y mourut. Il fut rendu à Amboise plusieurs édits célèbres, entre autres celui de 1563, qui accordait aux Calvinistes la liberté de conscience.

**AMBOISE** (Conjuration d'), formée en 1560 par les Huguenots contre François II, Catherine de Médicis et les Guise, avait pour but de soustraire le jeune roi à l'influence de la maison de Lorraine. Le chef ostensible des conjurés était Georges Burré de La Renaudie; mais le véritable chef était le prince de Condé. Elle fut découverte par la trahison d'Avenelle, avocat de Paris, au moment où les conjurés marchaient sur Amboise, où se trouvait la cour. Surpris à l'improviste, La Renaudie fut tué; son cadavre fut pendu sur le poit. Un grand nombre de conjurés, parmi lesquels se trouvait le comte de Castelneau, subirent le même sort. Le prince de Condé, gardé à vue, n'échappa au supplice qu'affirmant par serment qu'il était étranger à cette conspiration.

**AMBOISE** (Georges d'), dit le *Cardinal d'Amboise*, ministre de Louis XII, né en 1460, au château de Chaumont, près d'Amboise, d'une famille anc., mort en 1510, fut dès l'âge de 14 ans fait évêque de Montauban, et devint un des aumôniers de Louis XI. Il s'attacha à la fortune du duc d'Orléans (roi depuis sous le nom de Louis XII), et fut fait par le crédit de ce prince archevêque de Narbonne, puis de Rouen, et lieutenant général de la Normandie sous Charles VIII. Lorsque Louis XII monta sur le trône (1498), il le choisit pour son premier ministre. Georges d'Amboise remplit avec le plus grand succès ces hautes et difficiles fonctions, et les conserva jusqu'à sa mort. Dès le début de son administration il se concilia l'amour du peuple en supprimant la taxe extraordinaire qu'on avait coutume de lever à l'avènement du roi; il n'augmenta jamais les impôts, malgré les guerres désastreuses qui remplirent le règne de Louis XII. Il fit des réglemens utiles, abrégés la durée des procès et chercha à mettre un terme à la corruption des juges, qui vendaient la justice au plus offrant. Alexandre VI le créa cardinal et le nomma son légat en France. George d'Amboise aspira à se faire nommer pape, mais sans pouvoir y réussir. — Aimery d'AMBOISE, son frère aîné, devint grand maître de l'ordre de St-Jean-de-Jérusalem en 1503, et remporta en 1510 une victoire navale sur le soudan d'Égypte près de Monténégro.

**AMBOISE** (François d'), né à Paris en 1550, mort à Rennes en 1620, fut d'abord professeur au collège de Navarre, puis maître des requêtes et conseiller d'État. Il a donné la plaisante comédie intitulée *les Néapolitaines*, en vers, et quelques autres pièces de poésie. On lui doit une édition des *Œuvres d'Abélard*. 1616, in-4<sup>o</sup>.

**AMBRACIE**,auj. *Arta*, v. d'Épire, sur la côte

septentrionale d'un petit golfe auquel elle donne son nom (auj. *golfe de l'Arta*), était une colonie de Corinthe. Elle fut agrandie par Auguste après la bataille d'Actium; mais la fondation de Nicopolis la fit désertier. Elle fait aujourd'hui partie du royaume de Grèce et est le ch.-l. d'une éparchie de l'Acarnanie.

**AMBRÏÈRES**, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 12 k. N. de Mayenne; 1348 hab. Jadis v. forte.

**AMBRÏZ**, riv. du Congo, nait au N. E. de Pamba, coule 400 kil. à l'O., et se jette dans l'Atlantique, où elle forme le port d'Ambriz, occupé par les Portugais.

**AMBROISE** (S.), *Ambrosius*, un des Pères de l'Église latine, né vers l'an 340, était fils du préfet des Gaules. Il gouvernait lui-même la Ligurie quand le peuple de Milan, charmé de ses vertus, l'élut évêque d'une voix unanime, quoiqu'il ne fût encore que catéchumène. Il fut en quelques jours ordonné prêtre et sacré évêque (374). Il signala son épiscopat par un zèle ferme et soutenu, fit condamner les Ariens au concile d'Aquilée, et refusa l'entrée de l'église à l'empereur Théodose jusqu'à ce qu'il eût fait pénitence du massacre de Thessalonique (V. *THÉODOSE*). Il mourut en 397. On l'honore le 7 décembre. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue ses traités des *Devoirs des Prêtres* et de la *Virginité*, et sa *Lettre à Valentinien* contre Symmaque, qui demandait le rétablissement de l'autel de la Victoire. On lui a attribué le *Te Deum*. Ses écrits, pleins d'onction, sont aussi agréables que solides : ils édifient, instruisent et plaisent à la fois. Cependant il y sacrifie trop souvent au goût de son temps. Sa *Vie* a été écrite par Paulin, prêtre de Milan, son contemporain, et par G. Hermant, 1678. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Paris, 1686, 2 vol. in-fol. Le traité des *Devoirs des Prêtres* (*De officii ministrorum*) a été traduit, sous le titre de *Morale des Ecclésiastiques*, par l'abbé Morvan de Bellegarde, 1691. S. Ambroise donna au diocèse de Milan une liturgie et un rit particulier, connu sous le nom de *rit ambrosien*, encore en usage dans le Milanais.

**AMBROISIE**, nourriture des Dieux, d'un goût et d'un parfum exquis, donnait l'immortalité à quiconque la goûtait. On croit que c'était un aliment solide, la boisson des Dieux étant le *nectar*.

**AMBRONS**, *Ambrones*, peuple de la Gaule Transalpine, faisait partie des *Helvetii* au temps de César. Il avait pour limites au S. les Alpes, qui les séparaient du Valais; au N. les lacs de Wallenstadt et de Zurich, et une ligne passant par les villes modernes de Zurich, Lucerne et Thun. Ils s'allièrent aux Cimbres et aux Teutons, envahirent avec eux l'Italie vers 105 av. J.-C., et battirent les généraux Manlius et Cépion; mais ils furent exterminés par Marius à la bataille d'*Aquer Sextis* (Aix), 102 av. J.-C.

**AMBROSIOENNE** (Bibliothèque), riche bibliothèque fondée à Milan au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle par le cardinal Frédéric Borromée, et ainsi nommée en l'honneur de S. Ambroise, patron de Milan.

**AMBROSIIUS AURELIANUS**, général breton, issu d'une famille romaine, délivra en 457 ses compatriotes de la tyrannie de Vortigern et des Saxons, et fut élu souverain de toute l'Angleterre. Il eut à soutenir plusieurs guerres contre les Saxons, commandés par Hengist, et resta vainqueur. On croit qu'il fut tué en 508, dans une bataille qu'il livrait à Cerdic, autre chef saxon. C'est sous Ambrosius que se serait formé le fameux Arthur.

**AMÉ** (S.), évêque de Sion en Valais vers 669, mort en 690, fut injustement persécuté par Thierry III. On l'honore le 13 septembre, ainsi qu'un autre *Amé* ou *Amat*, abbé de Remiremont, mort en 627.

**AMÉ** ou **AMÈNEE**, nom de plusieurs princes de la maison de Savoie. V. SAVOIE.

**AMELHON** (Hubert-Pascal), membre de l'Académie des inscriptions, né à Paris en 1730, mort en 1811, fut administrateur de la bibliothèque de la Ville de Paris, puis de celle de l' Arsenal. Il donna en 1766 une *Histoire du commerce des Egyptiens* sous

les *Ptolémées*, qui fut couronnée par l'Académie et le fit recevoir dans cette compagnie. Il continua l'*Histoire du Bas-Empire* de Lebeau : ce travail, commencé en 1757, ne fut fini qu'en 1811. On lui doit aussi un grand nombre de recherches intéressantes sur l'histoire et l'archéologie, insérées dans les *Mémoires* de l'Académie, entre autres une *Analyse de l'Inscription de Rosette*, Dresde, 1804. Chargé pendant la Révolution de la garde de plusieurs grands dépôts littéraires, il s'efforça d'en prévenir la dilapidation; il sauva aussi plusieurs bibliothèques.

**AMELIA**, *Ameria*, ville du royaume d'Italie, à 31 kil. S. O. de Spolète; 5200 hab. Evêché érigé en 344. On y récolte le meilleur raisin d'Italie.

**AMÉLIE**, duchesse de Saxe-Weimar. V. WEIMAR.

**AMÉLIE**, reine de Prusse. V. LOUISE-AMÉLIE.

**AMÉLIE-LES-BAINS**. V. BAINS (Pyrénées-Orient.).

**AMELIUS**, philosophe néo-platonicien, né en Toscane, devint en 246 disciple de Plotin, qu'il ne quitta pas pendant 24 ans. Il alla dans la suite s'établir à Apamée, en Syrie. Il avait composé plusieurs écrits qui ne nous sont pas parvenus.

**AMELOT** DE LA HOUSSEY (Nic.), né à Orléans en 1634, mort à Paris en 1706, fut nommé en 1669 secrétaire d'ambassade à Venise. Il a traduit l'*Histoire de Venise* de Velserus; le *Prince* de Machiavel; l'*Histoire du concile de Trente*, de Sarpi, et les *Annales* de Tacite. Il a en outre composé une *Histoire de Guillaume de Nassau*, publiée longtemps après sa mort (1754), et a laissé des *Mémoires historiques* (La Haye, 1722), piquants, mais peu exacts.

**AMÉNOPHIS**, nom de plusieurs Pharaons de la 18<sup>e</sup> dynastie, qui régnaient à Thèbes. On en connaît surtout 2, sur lesquels s'accordent Manéthon et les monuments récemment explorés. Aménophis I, chef de la 18<sup>e</sup> dynastie (1822 av. J.-C.), fils de Thoutmosis qui avait secoué le joug des *Hyksos* : il compléta l'expulsion des Barbares. — Aménophis III, 1692-1661, le *Mémon* des Grecs : il étendit au loin son empire, et éleva de magnifiques monuments (dont on voit les restes à Louqsor), entre autres la fameuse statue qui, frappée par les rayons de l'aurore, rendait, dit-on, un son harmonieux. — On donne aussi le nom d'*Aménophis* au père de Sésostris, à *Menephtah*.

**AMERBACH** (Jean), imprimeur du xv<sup>e</sup> siècle, mort à Bâle en 1515, donna en 1506 une édit. des *Œuvres* de S. Augustin pour laquelle il employa un caractère qui porte encore aujourd'hui le nom de *St-Augustin*.

**AMERBACH** (Vitus), professeur de philosophie à Ingolstadt, né en 1487, mort en 1557, a traduit en latin les *Discours* d'Isocrate et de Démosthène et le traité de S. Chrysostome sur la *Providence*, et a laissé des commentaires sur Cicéron et sur Ovide.

**AMERIA**, v. d'Ombrie, patrie de Sextus Roscius, pour qui plaïda Cicéron, est aujourd'hui *Amelia*.

**AMÉRIC VESPUCE**, *Amerigo Vesputici*, navigateur florentin, né en 1441 environ, comme Christophe Colomb, fut envoyé en 1490 en Espagne pour y faire le commerce, et fut pendant plusieurs années chargé d'approvisionner les vaisseaux destinés aux expéditions de découvertes. Témoin des succès de Colomb, il brûla de partager sa gloire. Habile pilote et savant cosmographe, il s'embarqua en 1497 ou plus probablement en 1499, sur un des vaisseaux d'une petite flotte espagnole commandée par un des anciens compagnons de Colomb. Alonso d'Ojéda; il eut une grande part au succès de cette expédition, dans laquelle furent explorées les côtes sept. de l'Amérique du Sud. Il se mit ensuite au service du Portugal, et, dans un voyage qu'il fit par les ordres du roi Emmanuel en 1501, il parcourut toutes les côtes du Brésil, qu'Alvarez Cabral venait de découvrir. Rappelé en Espagne après la mort de Colomb, il fit de nouveaux voyages de découvertes (1507), et mourut en 1512, à Séville, ou, selon une version moins probable, quoique plus répandue, dans l'île de Terceira, en 1516. Il avait rédigé en italien un journal de ses premiers voyages, qui fut publié à Vicence, en 1507,

et traduit en français en 1516, puis en latin, en 1532 : cette relation lui donna dans toute l'Europe une si grande célébrité que son nom resta attaché au nouveau continent. On a aussi de lui des *Lettres*, qui ont été rassemblées et publiées avec sa *Vie* par l'abbé Bandini, Florence, 1745. Le P. Canovai a publié en 1817, à Florence, ses voyages et ses lettres, avec un *Éloge*, couronné par l'Académie de Florence. Améric Vespuce a disputé à Colomb l'honneur d'avoir découvert le continent; selon ses mémoires, il aurait fait son 1<sup>er</sup> voyage en 1497, avant celui dans lequel Colomb découvrit la Terre-Ferme, et qui eut lieu en 1498; selon les historiens espagnols, il ne fit ce voyage qu'en 1499, et il n'en fit jamais d'autre. Quoi qu'il en soit, son mérite ne peut être que bien secondaire. Le vicomte de Santarem a publié en 1842 des *Recherches historiques sur la découverte du Nouveau-Monde*, et notamment sur les prétendues découvertes d'*Americ Vespuce*, où il démontre la fraude.

**AMÉRIQUE**, une des 5 parties du monde, la plus grande après l'Asie, et souvent nommée Nouveau-Monde, à cause de sa récente découverte, a pour bornes à l'E. l'Atlantique, à l'O. la mer Pacifique, au N. l'Océan Glacial arctique, et s'étend de 36° à 170° O. pour la longitude, de 82° N. à 54° S. pour la latitude. On ignore sa forme et ses vraies limites au N.; au S. elle se termine en pointe. On la divise en 2 grandes régions : 1<sup>o</sup> l'Amérique septentrionale (qui a 6700 kil. de long sur 5200 de large); 2<sup>o</sup> l'Amérique méridionale (5200 sur 4000). Elles sont jointes par l'isthme de Panama. On leur donne env. 60 millions d'hab. L'Amérique septentrionale se divise en 6 parties : Amérique russe, Amérique anglaise, Amérique danoise, États-Unis, Mexique, Guatemala; il faut y joindre les Antilles, où se trouvent un Etat indépendant (Haïti) et des possessions françaises, anglaises, danoises, espagnoles, hollandaises. Les principaux Etats de l'Amérique méridionale sont au nombre de 12 : Équateur, Vénézuëla, Nouvelle-Grenade, Guyane, partagée en possessions anglaises, françaises et hollandaises, Pérou, Bolivie (bas Pérou), Chili, Rio-de-la-Plata, Paraguay, Uruguay, Brésil, Patagonie. — Les principales mers qui la baignent, après les 3 grands Océans Atlantique, Pacifique et Glacial arctique, sont : 1<sup>o</sup> dans l'Océan Atlantique, les mers ou golfes d'Hudson et de Baffin; le golfe du Mexique, la mer des Antilles; 2<sup>o</sup> dans l'Océan Pacifique, la mer Vermeille ou golfe de Californie, et la mer de Behring, commune à l'Amérique et à l'Asie; 3<sup>o</sup> dans l'Océan Glacial arctique, les golfes de Mackensie, de Kotzebue, de Georges IV, à peine connus. On doit encore citer les golfes St-Laurent, Campêche, Honduras, Darien. Maracaibo, Paria, Panama; les baies Repulse, de James, Fundy, Delaware, Chesapeake, l'entrée de Cook. Parmi les détroits on remarque ceux de Lancaster-et-Barrow, de la Furie et de l'Hécla, de Davis, de Dease et Simpson, du Dauphin, du Prince-de-Galles, de Banks, de Behring; ceux de Bahama, de la Floride, de l'Yucatan, de Maellan, de Lemaire; parmi les caps, les caps Farewell, San-Roque, Froward, qui sont dans l'Océan Atlantique; Pilar, Blanco, Corrientes, du Prince-de-Galles, dans l'Océan Pacifique; des Glaces, Barrow, Bathurst, dans l'Océan Glacial arctique; enfin le cap Horn, à la pointe S. de la Terre de Feu. L'Amérique, qui forme elle-même 2 grandes presqu'îles, offre 9 péninsules secondaires : Melville, Labrador, Nouvelle-Ecosse, Floride, Yucatan, Californie, des Tchougatches, d'Alaska, des Tchouktschis. On y compte une foule d'îles : Terre-Neuve ou St-Laurent, les Antilles (divisées en Grandes et Petites Antilles), les îles Lucayes ou Bahama, les Malouines, les îles Madre-de-Dios, Chiléo, Gallapagos, de Quadra-et-Vancouver, les Aleutiennes, les Terres arctiques orientales et danoises, comme l'Islande, le Groënland, la terre de Jean-de-Mayen; les Terres arctiques occidentales ou anglaises, où se trouve l'archipel de Baffin-Parry; les archipels de Magel-



lan et de Sandwich, la Géorgie australe, les Orcades australes, le Shetland austral. L'Amérique du N. contient un grand nombre de lacs, dont quelques-uns ressemblent à des mers : les lacs Supérieur, Michigan, Huron, St-Clair, Érié, Ontario, Ouinnipeg, de l'Esclave. On cite en outre, dans le Guatemala, le lac de Nicaragua; dans l'Amérique du S., ceux de Maracaibo et de Titicaca. Les principaux fleuves sont : le St-Laurent, le Mississipi, le Missouri, le Rio del Norte, le Magdalena, l'Orénoque, l'Amazone, l'Uruguay, le San-Francisco, le Rio de la Plata, qui tous se jettent dans l'Océan Atlantique; le Colombia et le Colorado, tributaires de l'Océan Pacifique; le Mackenzie, que reçoit l'Océan Glacial arctique. Plusieurs chaînes de mont. traversent l'Amérique du N. au S.; ce sont : 1° dans l'Amérique septentrionale, à P.O., les mont. Rocheuses, qui commencent vers le détroit de Behring et s'étendent jusqu'à l'isthme de Panama, en prenant successivement les noms de Sierra Verde, Sierra de los Mimbres, Sierra de la Madre, etc.; à l'E., les Alleghans, qui traversent les États-Unis du N. E. au S. O.; 2° dans l'Amérique méridionale, les Andes ou Cordillères, qui s'étendent sans interruption sur toute la côte baignée par l'Océan Pacifique, depuis l'isthme de Panama jusqu'au cap Froward; et les mont. du Brésil, dont les principales chaînes sont parallèles à la côte orientale. Les volcans abondent en Amérique, surtout dans le Guatemala et dans les Andes. Le climat est fort varié : très-froid au N. et sur les hauts plateaux, brûlant aux Antilles et sur les côtes du Mexique et du Brésil; cependant on trouve des neiges éternelles sur les hautes mont. situées sous l'équateur même. De vastes *savanes*, d'immenses *pampas* occupent une grande partie du territoire; des forêts énormes y entretiennent la fraîcheur. L'air est malsain en quelques endroits et cause des maladies endémiques; la fièvre jaune est fréquente dans certains ports. L'or, l'argent existent en très-grande quantité dans le continent, surtout au Pérou, au Mexique et en Californie; on y trouve aussi l'étain, le mercure, le plomb, le cuivre, le fer, ainsi que des diamants et des pierres précieuses, surtout au Brésil, au Chili et au Pérou. Le sol est presque partout d'une admirable fertilité et offre d'immenses forêts vierges; les principales plantes indigènes sont le cactus, le nopal à cochenille, le papayer, le campêche, l'acajou, le quinquina, le caoutchouc, le tabac, le maïs, le topinambour et la pomme de terre; l'agave, le cacaoyer, la vanille, l'ipéacacanha, la salsepareille, le manioc. L'on y a importé l'ananas, le bananier, la canne à sucre, le caféier, etc., et toutes les plantes utiles d'Europe, d'Asie et d'Afrique. Quelques animaux sont particuliers au Nouveau-Continent : le bison, le jaguar et le cougar, le lama et la vigogne, la sarigue, le tapir, le condor, le serpent à sonnettes, le caïman, le gymnote. Les indigènes, dont le nombre diminue de jour en jour, paraissent appartenir tous à la même race : ils ont pour la plupart la peau couleur de cuivre et sont à peu près sans barbe; ils sont divisés en peuplades nombreuses, nommées Esquimaux, Iroquois, Algonquins, Hurons, Tchéroki, Chactas, Criks et Natchez, Osages, Sioux, Aztèques, Caraïbes, Araucans, Guaranis, Péruviens, Puelches, Patagons, etc. La plupart de ces peuplades sont restées indépendantes et quelques tribus se font encore redouter; d'autres (comme les Aztèques, les Péruviens, les Caraïbes) ont à peu près disparu. En général, ce qui reste des indigènes repousse la civilisation; cependant, plusieurs des peuples antérieurs à la découverte de l'Amérique, notamment les Mexicains et les Péruviens, avaient des connaissances en astronomie, des lois, une espèce d'écriture, une architecture remarquable.

Christophe Colomb fit le premier connaître à l'Europe l'existence de ce vaste continent. En 1492, il aborda aux Lucayes, et en 1498 il découvrit la

Terre-Ferme. Cependant la gloire d'attacher son nom à l'Amérique fut réservée à Améric Vespuce, qui eut tout au plus le mérite d'explorer, en 1499, la côte N. E. de l'Amérique du S. et qui publia une relation de son voyage. Il est auj. constant que les pirates scandinaves visitaient déjà le Groënland au vi<sup>e</sup> siècle, et qu'ils y ont laissé des colonies. Au x<sup>e</sup> siècle deux Islandais, Bioern Hersuefson et Leif Erikson, abordèrent, dit-on, dans la contrée connue depuis sous le nom de Nouvelle-Ecosse et Nouvelle-Angleterre, et reconnurent les caps Cod et Ste-Marthe. Quoi qu'il en soit, ce ne fut qu'au xv<sup>e</sup> s. que ces vastes contrées furent réellement connues de l'Europe. Les plus célèbres explorateurs de l'Amérique après Colomb furent Fernand Cortez, Pizarre, Almagro, Pincon, Cabral, Magellan, etc. Dès la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, ils avaient déjà reconnu et conquis presque toutes les côtes des deux continents : en 1500, la Guyane et le Brésil; en 1512, la Floride; en 1519, le Mexique; en 1520, la Patagonie; en 1526, le Pérou, etc. Au xvii<sup>e</sup> siècle, les Protestants anglais, persécutés par les Stuarts, vinrent s'établir dans l'Amérique du N., et y fondèrent des colonies qui, affranchies en 1783, prirent le nom d'États-Unis. On sait quels immenses développements a pris cette confédération; on sait aussi dans quelle anarchie sont tombés la plupart des États qui étaient autrefois sous la domination espagnole.—La partie septentrionale de l'Amérique est encore mal connue. Lewis et Clarke, Freeman, Pike, de 1797 à 1809, traversèrent les premiers les immenses déserts qui s'étendent au N. O. des États-Unis; de 1817 à 1830, Franklin et Parry ont beaucoup avancé la reconnaissance de la région arctique qui termine l'Amérique au N. Enfin le passage dit du Nord-Ouest, entre l'Atlantique et l'Océan Pacifique, dont la recherche avait coûté la vie au capitaine Franklin, a été trouvé en 1851 par le capitaine Mac-Lure.

AMÉRIQUE ANGLAISE. Elle comprend : 1° la Nouvelle-Bretagne; 2° les Terres arctiques anglaises; 3° les Antilles anglaises; 4° la Guyane anglaise; 5° l'archipel de Magellan. L'Angleterre possédait jadis les 13 provinces primitives des États-Unis (V. ce nom). Elle les perdit de 1773 à 1783.

AMÉRIQUE DANOISE. Elle se compose : 1° des Terres arctiques danoises, Islande, Jean-de-Mayen, établissement du Groënland; 2° des Antilles danoises : Ste-Croix, St-Jean et St-Thomas.

AMÉRIQUE ESPAGNOLE. Elle ne consiste plus auj. que dans la possession de Cuba et de Porto-Rico. Jadis le Mexique, la Floride, le Guatemala, la Colombie, le Pérou, la Bolivie, le Chili, le Paraguay, l'Uruguay, le Buénos-Ayres appartenaient aux Espagnols. Ces États ont été tous perdus de 1808 à 1825.

AMÉRIQUE FRANÇAISE. Elle comprend : 1° la Guyane française; 2° les Antilles françaises, savoir : la Guadeloupe, la Martinique, le groupe des Saintes, Marie-Galande, la Désirade, Petite-Terre, St-Martin et le groupe de St-Pierre et Miquelon. Jadis la France possédait la Louisiane, le Canada, Terre-Neuve et une partie de St-Domingue. Elle perdit le Canada et Terre-Neuve de 1760 à 1763, la Louisiane par vente aux États-Unis en 1803, et sa part de St-Domingue dans la Révolution.

AMÉRIQUE HOLLANDAISE. Elle consiste : 1° dans la Guyane hollandaise; 2° dans plusieurs îles divisées en groupe de Curaçao et groupe de St-Eustache.

AMÉRIQUE RUSSE. Elle occupe toute la partie N. O. du continent. On y distingue : 1° l'Amérique continentale (pays des Esquimaux, Kitégnes, Tchouktchis, Konaïgues, Kénaïzes, Tchougatches, Ougatchmiouts, Kolouches); 2° l'Amérique insulaire (archipels des Aléoutes, des Kolouches; Sitka, groupe de Tchalkha, de Kodiak).

AMÉRIQUE SUÉDOISE : l'île de St-Barthélémy.

AMERKOTE, v. forte de l'Hindoustan, dans le Sindh, à 120 kil. E. d'Ilayderabad, par 25° 20' lat. N., 67° 29' long. E. Patrie d'Akbar.

**AMERSFOORT**, v. de Hollande (Utrecht), ch.-l. d'arr., sur l'Eem, à 20 kil. N. E. d'Utrecht; 9000 hab. Grand commerce de transit. Patrie de Barneveldt.

**AMFREVILLE-LA-CAMPAGNE**, ch.-l. de c. (Eure), à 20 kil. O. de Louviers; 516 hab. Céréales.—**AMFREVILLE-SOUS-LES-MONTS**, petite comm. du même dép., dans le cant. de Fleury-sur-Andelle, près de la côte des Deux-Amants; 415 hab.

**AMHARA**, partie de l' Abyssinie située vers les sources du fleuve Bleu, à l'O. du Tacazzé, a pour capit. Gondar. On y parle une langue particulière connue sous le nom d'*amhara*.

**AMHERST** (JEFFERY, lord), général anglais, d'une ancienne famille, né à Kent en 1727, mort en 1798, fut gouverneur de la Virginie, puis commanda en chef les forces anglaises en Amérique, et se rendit maître de tout le Canada. Il fut en récompense créé chevalier du Bain et baron d'Amherst, et enfin élevé en 1791 à la dignité de feld-maréchal.—Son neveu, W. Pitt, comte d'Amherst, 1773-1857, fut chargé en 1816 d'une mission en Chine, mais ne put obtenir audience de l'empereur, parce qu'il ne voulait pas se soumettre à des conditions humiliantes. Il fut nommé en 1823 gouverneur général des Indes orientales, et fit la première expédition contre l'empire d'Annam.

**AMHERST-TOWN**, v. de l'Inde anglaise transgangaïque, sur le golfe de Martaban, près de l'embouchure du Salouen. Bâtie en 1826 par les Anglais, elle compte déjà 20 000 hab.

**AMIDA**, v. de Mésopotamie, et auj. *Diarbek*.

**AMIÉNOIS**, partie de la Haute-Picardie qui occupe auj. le milieu du dép. de la Somme, formait sous les Carolingiens un comté qui contenait Amiens, Conti, Poix, Doullens, Picquigny, Rubempré. Les comtes d'Amiens furent vassaux de l'évêque jusqu'en 1185; Philippe-Auguste unit alors le comté à la couronne; Charles VII le céda par traité à Philippe le Bon, duc de Bourgogne, 1435; la mort de Charles le Téméraire le rendit à Louis XI, 1477, et il lui fut assuré par le traité d'Arras, 1482.

**AMIENS**, *Samarobriua*, puis *Amiani*, ch.-l. du dép. de la Somme, jadis capit. de la Picardie, sur la Somme, à 128 kil. N. de Paris (131 par Beauvais; 147 par le chemin de fer); 58 780 hab. Evêché, suffragant de Reims; cour impériale et tribunaux; lycée, académie, musée de peinture, jardin botanique, bibliothèque. Magnifique cathédrale, construite au xii<sup>e</sup> siècle; citadelle en ruines. Belle promenade de la *Hotoie*. Nombreuses manufactures, tissus de toutes espèces, filatures, huiles de graines, tanneries, brasseries; grand commerce. Patrie de Pierre-l'Ermite, Rohault, dom Bouquet, Voiture, Ducange, Gresset, Wailly, Gribeauval, Delambre. — Résidence de Clodion, qui y mourut en 448; ravagée par les Normands au ix<sup>e</sup> siècle. Amiens fut au moyen âge la capit. d'un comté particulier (V. AMIÉNOIS). Cette ville entra dans la Ligue dès 1588, et ne se soumit qu'en 1592. Prise par les Espagnols en 1597, elle fut reprise la même année par Henri IV. Il y fut signé le 27 mars 1802 un célèbre traité de paix entre la France, l'Angleterre, l'Espagne et la Hollande : la France gardait ses conquêtes, sauf Rome, Naples et l'île d'Elbe; l'Angleterre restituait ses conquêtes coloniales, à l'exception de Ceylan et de la Trinité; Malte était rendue aux chevaliers de Malte; l'Espagne et la Hollande recouvraient leurs colonies.

**AMILCAR**, nom commun à plusieurs généraux carthaginois qui se distinguèrent dans les guerres puniques. Le plus célèbre est Amilcar Barca, qui fut père du grand Annibal, et qui joua un grand rôle dans la première guerre punique; il désola pendant cinq ans la Sicile, que les Romains disputaient à Carthage; mais enfin il fut vaincu par le consul Lutatius, près des îles Egades, dans un combat naval qui mit fin à cette guerre (242). De retour dans sa patrie, il étouffa la révolte des mercenaires qui avaient pris plusieurs villes et assiégé Carthage. Il passa

ensuite en Espagne, subjuga les peuples les plus belliqueux de cette contrée, et y bâtit, dit-on, une ville qu'il appela, d'après le nom de sa famille, *Barcino* (Barcelone). Comme il se disposait à porter la guerre en Italie, il fut tué dans une bataille par les *Vettones*, l'an 228 av. J.-C. Ce général avait fait jurer à son fils Annibal, dès l'âge de 9 ans, une haine implacable aux Romains.

**AMIOT** (le P.), jésuite, missionnaire en Chine, né à Toulon en 1718, arriva à Macao en 1750, et alla l'année suivante à Pékin, où il resta jusqu'à sa mort, en 1794. Il était très-versé dans les langues chinoise et tatare, dans les mathématiques, l'histoire et les arts de la Chine. Nous avons de lui : *Eloge de la ville de Moukden*, trad. du chinois, 1770; *Art militaire des Chinois*, 1772; plusieurs ouvrages sur la *Typographie* et la *Musique des Chinois*; *Vie de Confucius* (formant le tome XII des *Mémoires sur les Chinois*); *Dictionnaire tatar-mandchou et français*, 1789; *Grammaire de la langue tatare-mandchoue*, etc. — Célèbre traducteur. V. AMYOT.

**AMIRAL**, de l'arabe *emir al bahr*, commandant de la mer, est le nom que porte le commandant d'une flotte ou d'une escadre. Il a sous ses ordres un vice-amiral qui commande l'avant-garde, et un contre-amiral qui commande l'arrière-garde. V. pour plus de détails notre *Dictionnaire des Sciences*.

**AMIRANTE**, *Almirante*, titre d'un grand officier d'Espagne, équivalant à celui de grand amiral. Il y eut d'abord deux amirantes, celui de Castille et celui de Séville; auj. il n'y en a plus qu'un. Ce titre se donnait ordinairement à l'infant d'Espagne.

**AMIRANTES** (les), groupe de 12 petites îles dans la mer des Indes, situé par 51° 21'-52' 00" long. E.; 5°-6° 13' lat. S. Il fait partie des Seychelles et appartient aux Anglais.

**AMIRAUTE**. On nommait ainsi en France et on nomme encore ainsi en Angleterre l'Administration spéciale de la marine, ayant juridiction sur toutes les personnes attachées au service de la mer.

**AMIRAUTE** (île de l'), grande île de l'Amérique du N., sur la côte O., entre le continent et l'archipel du Roi-Georges, par 137° 10'-137° 48' long. O., 57° 2'-58° 24' lat. N. Elle a 320 kil. de tour et appartient aux Anglais. Découverte par Vancouver en 1794.

**AMIRAUTE** (îles de l'), groupe d'îles de la Polynésie, au N. de la Nouvelle-Bretagne, par 144° 30' long. E., 2° 12' lat. S., se compose de 25 ou 30 îles, la plupart désertes. Habitants noirs, presque nus, assez adroits navigateurs. — Découvertes par les Hollandais en 1616; visitées par Carteret en 1767; par Morello, 1781; par d'Entrecasteaux, 1793. La plus grande, dite *île de la Grande Amiraute*, a 100 kil. de long.

**AMIS** (île des), dans l'Océanie. V. TONGA.

**AMIS** (Société des). V. QUAKERS.

**AMISIA**, v. de Germanie, est auj. *Emden*.

**AMISIUS**, riv. de Germanie, auj. l'*Ems*.

**AMISUS**, *Samsoun*, v. du roy. de Pont, sur un golfe du Pont-Euxin, à l'O., fut fortifiée et agrandie par Mithridate. Lucullus s'en empara en 71 av. J.-C.

**AMITERNUM**, auj. *San-Vittorino*, v. de l'Italie anc., au N. N. E. de Rome, dans le pays des Sabins, au pied de l'Apennin. Patrie de Salluste.

**AMMAN**, *Rabbath-Ammon* dans la Bible, *Philadelphia* chez les Grecs, v. de Turquie d'Asie (Damascus), à 90 kil. N. E. de Jérusalem, jadis capit. des Ammonites. Prise par David en 1035 av. J.-C.; c'est là qu'Urie fut tué. Ptoémée-Philadelphie l'embellit et lui donna son nom. Belles ruines.

**AMMAN** (J. Conrad), médecin, né à Schaffhouse en 1669, mort vers 1730, exerça la médecine à Amsterdam, s'occupa avec succès de l'éducation des sourds-muets, et publia *Surdus loquens*, Amst., 1692. *De Loquela*, 1700 (trad. en français en 1779).

**AMMIEN-MARCELLIN**, historien latin, né à Antioche vers 320, mort en 390 à Rome, fit longtemps la guerre en Germanie et dans les Gaules, et accompagna l'empereur Julien dans son expédition en Perse.

Il quitta ensuite le métier des armes, vint s'établir à Rome, et y composa, sous le titre de *Rerum gestarum libri xxxi*, une *Histoire* qui va depuis Nerva jusqu'à Valens, 96-378. Les 13 premiers livres sont perdus, mais il reste les plus importants, ceux où l'auteur parle de son temps (352-378). Le style de cette histoire se ressent de la barbarie de l'époque; mais l'ouvrage jouit d'une grande autorité, parce que l'auteur rapporte, surtout dans ses derniers livres, ce qu'il avait vu lui-même. Il parle avec une telle modération du Christianisme et du Paganisme que l'on ne peut deviner par ses écrits quelle religion il professait. Ammien avait aussi publié en grec un ouvrage sur les historiens et les orateurs de la Grèce; il n'en reste qu'un fragment, découvert au xv<sup>e</sup> siècle par le Pogge. L'ouvrage d'Ammien-Marcellin fut imprimé pour la première fois à Rome en 1474, par A. Sabinus. On estime l'édition *Variorum*, avec notes de Wagner, Leips., 1808, 3 vol. in-8. Il a été trad. en français par de Moulins, Berlin, 1775, par Savallette, Paris, 1848, et se trouve dans la collection Panckouke et dans celle de M. Nlsard (où il a été traduit par M. Fleutelot).

**AMMIRATO** (Scipion), historien italien, né en 1531 à Lecce, dans le roy. de Naples, mort à Florence en 1601. Après avoir quelque temps mené une vie fort aventureuse, il s'attacha au grand-duc Côme I, qui le chargea d'écrire l'histoire de Florence. Afin qu'il ne fût distrait par aucun soin, le cardinal Ferdinand de Médicis le logea dans son palais et le pourvut d'un bon canonicat. Son *Histoire de Florence*, en 35 livres, va jusqu'en 1574; elle fut publiée en deux parties, Florence, 1600 et 1641, in-fol. Cet auteur laissa quelques autres écrits qui furent publiés après sa mort par son neveu, Bianchi Ammirato, connu sous le nom d'Ammirato le Jeune.

**AMMON**, c'est-à-dire *Soleil*, en phénicien, dieu adoré chez les peuples de la Libye, surtout dans la grande oasis qui prit depuis le nom d'*Oasis de Jupiter-Ammon* (auj. de *Syouah*), où il avait un temple dont les oracles étaient célèbres. On le représentait avec des cornes de bélier. Alexandre visita son temple et se fit proclamer par l'oracle fils de Jupiter-Ammon. **V. SYOUAH**. — **V. de Syrie**. **V. AMMAN**.

**AMMONITES**, peuple infidèle, issu d'Ammon, fils de Loth, habitait à l'E. de la demi-tribu orient. de Manassé, et avait pour capit. Rabbath-Ammon. Ils furent presque toujours en guerre avec les Israélites. Jephthé, Saül et David les battirent à plusieurs reprises; enfin Job les extermina.

**AMMONIUS SACCAS**, philosophe d'Alexandrie, du III<sup>e</sup> siècle après J.-C., mort vers 241. Quoiqu'il fût né dans la pauvreté et qu'il eût été d'abord forcé de faire le métier de portefaix pour vivre (d'où le nom de *Saccas* ou *Saccophore*), il se livra avec ardeur à l'étude de la philosophie; il chercha à concilier les doctrines de Platon et d'Aristote, en y mêlant les doctrines orientales, et fut ainsi le fondateur de l'éclectisme néoplatinien. Il n'a laissé aucun écrit, mais il eut pour disciple Longin, Origène et Plotin. Ce dernier a en partie reproduit sa doctrine. Il paraît qu'Ammonius, après s'être fait chrétien, retourna au paganisme. On a de M. Dehaut : *Vie et doctrine d'Amm. Saccas*, Bruxelles, 1836.

**AMMONIUS**, fils d'Hermias, philosophe ecclésiastique, disciple de Proclus, vécut vers le milieu du IV<sup>e</sup> siècle, et laissa des commentaires estimés sur les livres de l'*Interprétation* d'Aristote (Venise, 1563, 1546), et sur le traité *Des cinq universaux* de Porphyre (Venise, 1500 et 1546), ainsi qu'un livre *De Fato*, publié avec plusieurs autres traités sur le même sujet par J. C. Orelli, Zurich, 1824. On a aussi sous le nom d'Ammonius une *Vie d'Aristote*.

**AMMONIUS**, grammairien grec qu'on place au IV<sup>e</sup> siècle de J.-C., est auteur d'un traité des *Synonymes grecs*, publié par Walkenaer, à Leyde, 1739, et trad. en français par A. Pillon, 1824 et 1847. C'était un

prêtre païen d'Égypte, qui, après la destruction des temples, se réfugia à Constantinople, en 389.

**AMNON**, fils aîné de David, conçut un amour incestueux pour sa sœur Thamar et lui fit violence. Absalon le tua pour venger cet affront (1026).

**AMOL**, v. de Perse (Mazanderan), à 40 kil. O. de Balfrouch, sur l'Herrouz; 35 000 hab. Restes d'un palais de Schah-Abbas; 3 tours consacrées au culte du feu par les Guèbres. — Ville du Khoracan, sur la rive g. du Djihoun, à 110 kil. S. O. de Bokhara. Peuplée et commerçante. Prise par Tamerlan en 1392.

**AMON**, roi de Juda (640-639), fils de Manassé, imita les impiétés de son père, et fut assassiné par ses propres serviteurs, à l'âge de 24 ans.

**AMONTONS** (Guillaume), physicien, né à Paris en 1663, mort en 1705. Étant devenu sourd dans sa jeunesse, il chercha une consolation dans l'étude et s'appliqua avec succès aux mathématiques, à la physique et à la mécanique. Il publia en 1695 des *Expériences sur une nouvelle clepsydre, sur les baromètres, les thermomètres et les hygromètres*, perfectionna ces divers instruments, construisit un thermomètre à air, eut l'idée des machines à vapeur et imagina le télégraphe aérien, invention qui ne fut utilisée que beaucoup plus tard (**V. CHAPPE**). Il fut reçu en 1699 à l'Académie des sciences.

**AMORBACH**, v. de Bavière, à 34 kil. S. d'Aschaffenburg; 3500 hab. Grande abbaye de Bénédictins,auj. résidence du prince de Leiningen.

**AMORETTI** (l'abbé), savant génois, 1741-1816, professa d'abord le droit canonique à Parme, mais quitta bientôt cet enseignement pour les sciences naturelles et s'appliqua surtout à la minéralogie. On a de lui des *Recherches sur la tourbe, le lignite et le charbon fossile, un Voyage aux trois lacs* (lac Maggiore, de Lugano, de Côme), et une *Histoire de Léonard de Vinci*, 1794.

**AMORGO**, *Amorgos*, île de l'Archipel, une des Cyclades mérid., entre Naxie et Stampalie, avec une v. du même nom; 2600 hab. Patrie de Simonide.

**AMORICUM**, v. de Galatie, chez les *Tolistoboi*, à l'O. du Sangarius. On y fait naitre Esope.

**AMOROS** (don Franc.), colonel espagnol, né en 1770 à Valence, mort en 1848, avait servi honorablement dans les armées espagnoles. Il fut chargé en 1807 de l'éducation de l'infant don François de Paule, se déclara en 1808 pour le roi Joseph, qui le fit intendant général de la police, puis ministre de l'intérieur, vint se fixer en France au retour de Ferdinand VII, et introduisit dans notre armée et dans nos écoles les exercices gymnastiques, dont il avait déjà fait d'heureux essais en Espagne. On a de lui un bon *Manuel de Gymnastique*, 1836.

**AMORRIÉENS**, peuple de Palestine, descendant d'Amor, fils de Chanaan, habitaient au S. E. du pays de Chanaan. Ils furent soumis par Moïse.

**AMOS**, le 3<sup>e</sup> des 12 petits prophètes, était un pasteur de Thécué, près de Jérusalem. Il prophétisa sous le règne d'Ozias, roi de Juda, et fut mis à mort par un prêtre de Béthel, vers 785 av. J.-C.

**AMOU**, ch.-l. de cant. (Landes), à 23 kil. S. O. de St-Sever, sur le Luy; 1036 hab. Vin estimé.

AMOU-DARIA ou DJHOUN, *Oxus*. **V. DJHOUN**.

**AMOUN**, dieu égyptien, le même qu'Ammon.

**AMOUR**, divinité païenne. **V. CEPIDON**.

**AMOUR** (*Saghalien* en mandchou, *Helong-Kiang* en chinois, *Argoun* en russe), grand fleuve d'Asie, dans la Mongolie et la Russie d'Asie, prend sa source aux monts Kinhan, par 40° 30' lat. N.; court au S. E., puis au N., traverse le lac Koulon, arrose la Mantchourie, reçoit le Gan, la Chilka, le Songari, et, après 4000 kilom. de cours, tombe dans la mer d'Okhotsk, vis-à-vis de l'île de Tchoka. En 1854, les Russes se sont fait céder par les Chinois toute la rive septentr. de l'Amour et ont fortifié l'embouchure du fleuve. On a de M. de Sabir, *Le fleuve Amour*, en 4<sup>e</sup>, 1861.

**AMOUREUX** (Guerre des), guerre religieuse qui

eut lieu en France dans le courant de 1580 : les Protestants, ayant à leur tête Henri de Navarre, y obtinrent quelques succès, qui furent compensés par des revers; elle fut terminée par le traité de Fleix (26 novembre). Elle tire son nom des intrigues de galanterie qui y donnèrent lieu.

**AMOY**, v. et port de Chine. V. ÉMOÛ.

**AMPAZA**, État portugais du Zanguebar, entre l'équateur et Mélinde, a pour capit. une v. de même nom.

**AMPÉLIUS** (Lucius), écrivain latin du v<sup>e</sup> siècle, auteur du *Liber Memorialis*, qui contient des notions abrégées sur le monde, les éléments et l'histoire, et qui a été publié par Saumaise, Leyde, 1638, par Wolfin, Leips., 1854; a été traduit par Verger, 1843.

**AMPÈRE** (André-Marie), savant, né en 1775, à Polémieux, près de Lyon, mort en 1836, était fils d'un honorable négociant, qui fut exécuté en 1793 comme aristocrate. Il montra un goût précoce pour les sciences, enseigna d'abord les mathématiques et la physique à Bourg et à Lyon, devint en 1805 répétiteur d'analyse à l'École polytechnique, fut admis à l'Institut en 1814, fut nommé vers 1820 professeur de physique au collège de France, et enfin inspecteur général de l'Université. Il avait commencé à se faire connaître dès 1802 par des *Considérations sur la théorie mathématique du jeu*, avait publié en 1816 un excellent *Essai sur la classification des corps simples*, et avait présenté à l'Institut de beaux travaux d'analyse; mais il se rendit surtout célèbre par les développements qu'il donna à la découverte d'Ørsted sur l'électro-magnétisme; généralisant aussitôt cette découverte, il reconnut dès 1820 que, sans aucune intervention de l'aimant, deux fils parcourus par l'électricité agissent l'un sur l'autre, et il indiqua en 1822 l'emploi de la pile pour la transmission des dépêches, découvrant ainsi le principe de la télégraphie électrique. Il publia en 1826 la *Théorie des phénomènes électro-dynamiques déduite de l'expérience*. Ampère embrassait dans ses études toutes les branches de la science, aussi bien les sciences psychologiques et morales que les sciences mathématiques et naturelles : il essaya d'en présenter la classification, et publia dans ce but un *Essai sur la philosophie des sciences*, 1834, dont une 2<sup>e</sup> partie a été publiée après sa mort par son fils. Ce savant se faisait remarquer par une certaine bizarrerie et par des distractions singulières. Son *Éloge* a été prononcé à l'Institut par Arago, 1839.

**AMPÈRE** (Jean-Jacques), littérateur, fils du précédent, né à Lyon en 1800, mort en 1864; fut professeur au Collège de France, membre de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres et de l'Acad. française. On a de lui des *Poésies*, des récits de *Voyages*, et des ouvrages estimés de critique littéraire et d'histoire (*Hist. littér. de la France avant le xiv<sup>e</sup> siècle*, 1839, 3 vol. in-8°; *Hist. de la format. de la langue fr.*, 1841, 8°; *la Grèce, Rome et Dante*, 1848, in-18; *l'Histoire romaine à Rome*, 4 vol. 8°, 1858 et suiv.).

**AMPFING**, v. de Bavière, de 8 kil. O. de Muhl-dorf. Louis V de Bavière y battit Frédéric d'Autriche (1322). Le général Moreau y eut en 1800 un engagement avec les Autrichiens.

**AMPHIARAÛS**, fameux devin, fils d'Oïclée et d'Hypermanstre, disputa le trône d'Argos à Adraste. Il partagea avec lui et épousa sa sœur Eriphyle. Lorsque Adraste, à la prière de Polynice, son gendre, eut déclaré la guerre à Thèbes, Amphiaräus, instruit par les dieux qu'il périrait s'il allait à cette expédition, se cacha pour se soustraire au sort qui le menaçait; mais Eriphyle, séduite par le don d'un collier précieux, découvrit à Polynice le lieu de sa retraite. Amphiaräus, forcé de marcher contre Thèbes, fit, en partant, promettre à son fils Alcmoné de le venger en faisant périr Eriphyle. Il fut englouti dans la terre en voulant sortir de la mêlée. Après sa mort, il reçut les honneurs divins : un temple lui fut élevé à Oropé, en Béotie, à la place

même où il avait été englouti; il y rendit des oracles.

**AMPHICTYON**, un des fils de Deucalion et de Pyrrha, partagea avec Hellen, son frère, les États de Deucalion, obtint l'orient, et régna aux Thermopyles vers le xv<sup>e</sup> siècle av. J.-C. On le regarde comme le fondateur de l'amphictyonie des Thermopyles. On a cru que c'était le même que l'Amphictyon, gendre de Cranaüs, qui régna sur l'Attique après ce prince; cependant on place le règne de celui-ci un peu plus tôt, de 1585 à 1573 av. J.-C.

**AMPHICTYONIE**, nom donné à plusieurs associations politiques et religieuses qui, dans l'origine, étaient établies auprès des temples de la Grèce fréquentés par plusieurs peuplades, afin de veiller à la célébration des fêtes et d'empêcher toute hostilité. Chacun des États voisins du temple y envoyait ses députés. Les amphictyonies les plus célèbres étaient celles d'Argos, près du temple de Junon; des Thermopyles, près du temple de Cérés, et de Delphes, près du célèbre oracle d'Apollon. Dans la suite, ces deux dernières se confondirent et formèrent le Conseil des Amphictyons. V. l'article suivant.

**AMPHICTYONS** (Conseil des), assemblée générale de la Grèce propre, composée de députés représentant les peuples confédérés de cette contrée. Les peuples qui y prirent part originairement étaient : les Thessaliens, les Perrhèbes, les Magnètes, les Achéens de la Phthiotide, les Dolopes, les Maliens, les Éniens du mont Eta, les Locriens, les Phocidiens, les Béotiens, les Doriens et les Ioniens. Les Amphictyons se réunissaient deux fois par an : au printemps à Delphes, en automne au bourg d'Anthéla près des Thermopyles (d'où le nom de *Pythagores*, qu'on leur donne quelquefois). On fait remonter la fondation de ce conseil à Amphictyon, qui régnait aux Thermopyles vers le xv<sup>e</sup> siècle. Le but de cette réunion était d'examiner les affaires de la Grèce, de prévenir les guerres, de juger toutes sortes de causes, principalement les attentats contre le droit des gens et la sainteté du temple de Delphes. Si les nations condamnées par un arrêt des Amphictyons n'obéissaient pas, l'assemblée était en droit d'armer contre le peuple rebelle toute la confédération et de l'exclure de la Ligue amphictyonique. Le Conseil des Amphictyons fit entreprendre plusieurs guerres sacrées (V. ce mot) : l'une d'elles fournit à Philippe l'occasion d'entrer dans le Conseil et d'intervenir dans les affaires de la Grèce.

**AMPHILOCHIUM ARGOS**. V. ARGOS.

**AMPHILOQUE**, fils d'Amphicrats, fut comme son père devin à Argos, prit part à la guerre de Troie et à celle des Érigones et londa en Acarnanie la ville d'*Argos-Amphilocheum*.

**AMPHION**, fils d'Antiope, femme de Lycus, roi de Thèbes, naquit de son commerce adultère avec Jupiter ou plutôt avec Epopée, roi de Sicyle. Il fut, ainsi que son frère Zéthus, abandonné dans son enfance sur le mont Cithéron et élevé par des bergers. Devenus grands, tous deux vengèrent sur Lycus les tourments qu'il avait fait souffrir à leur mère; puis ils s'emparèrent de Thèbes et y régnèrent conjointement. Sous eux, ce royaume acquit une nouvelle splendeur et les arts y fleurirent. Amphion excellait dans la musique; il avait, disent les poètes, reçu d'Apollon, une lyre d'or, au son de laquelle il bâtit la ville de Thèbes : les pierres, sensibles à la douceur de ses accents, venaient d'elles-mêmes se placer les unes sur les autres. Amphion avait épousé Niobé, fille de Tantale; il en eut 14 enfants qui furent tous tués par Apollon et Diane, en punition de l'orgueil de leur mère. Désespéré de cette perte, il se donna la mort; selon d'autres, il fut tué dans une sédition.

**AMPHIPOLIS**, *Iamboli*, v. de la Macédoine sept., près de l'embouchure du Strymon, qui l'entourait presque entièrement, était un des boulevards de l'empire macédonien. Elle avait appartenu aux Athéniens depuis Cimon; Philippe la leur enleva en 358 av. J.-C. Patrie de Zoile et de Pamphyle.

**AMPHISSA**, *Salona*, capit. des Locriens Ozoles, au N. O. de Delphes. Les Amphissiens ayant violé le territoire du temple de Delphes, les Amphictyons leur déclarèrent la guerre : Philippe, qui s'était fait décerner le commandement, prit et rasa leur ville, 339. Auguste la releva. C'est auj. une v. du roy. de Grèce (Phocide), avec évêché; 8000 hab.

**AMPHITRITE**, déesse de la mer, fille de Nérée ou de l'Océan et de Doris, était l'épouse de Neptune. On la dépeint se promenant sur les eaux, dans un char en forme de coquille, traîné par des dauphins; elle est accompagnée par les Tritons et les Néréides.

**AMPHITRYON**, roi de Tirynthe, en Argolide, était fils d'Alcée et petit-fils de Persée. Il obtint d'Électryon, roi de Mycènes, la main de sa fille Alcémène, après l'avoir méritée en combattant les Téléboens qui avaient massacré les fils du roi. Ayant tué involontairement son beau-père dans une querelle, il se retira à Thèbes. Il commanda les Thébains dans plusieurs expéditions. Pendant une de ses absences, Jupiter trompa Alcémène, sa femme, en prenant la figure du mari; peu après, la princesse mit au monde deux jumeaux, Hercule, fils de Jupiter, et Iphicléès, fils d'Amphitryon. L'aventure d'Amphitryon a été mise sur la scène par Plaute et par Molière.

**AMPHIRYSUS**, petite riv. de Thessalie, en Magnésie, se jetait dans le golfe Pagasétique. C'est sur ses bords qu'Apollon fit paître les troupeaux d'Admète, d'où lui vient le surnom d'*Amphyrusius*.

**AMPLEPUIS**, petite v. de France (Rhône), à 11 kil. N. O. de Tarare; 2126 hab. Toiles.

**AMPOULE** (SAINTE), d'*ampla olla*, grand vase; ou plutôt de l'ancien mot saxon *ampel*, coupe, fiole contenant une huile sacrée que l'on conservait dans la cathédrale de Reims et qui servit au sacre de nos rois jusqu'à la Révolution. Au rapport d'Hincmar, qui vivait trois siècles après Clovis, un ange, sous la forme d'une colombe, aurait apporté cette fiole à S. Remy pour oindre le front de Clovis lors de son sacre. Ni les contemporains, ni Grégoire de Tours, ne parlent de ce miracle. En 1793 le représentant Ruhl s'empara de la sainte Ampoule et la brisa.

**AMPSAGAS**, auj. *Oued-el-Kébir* et *Oued-Rummel*, riv. de la Numidie, passait à *Cirta* (Constantine) et se jetait dans la Méditerranée, au S. O. du *promontorium Tretum* (cap Bugaroni).

**AMPSANCTI VALLES**, vallée du *Samnium*, chez les *Irripini*, avait un lac d'où s'échappaient des exhalaisons méphitiques; on regardait ce lac comme un des soupiraux des Enfers; c'est auj. le *Lago d'Asante*.

**AMPURIAS**, *Emporiae*, c.-à-d. entrepôt, bourg de Catalogne, sur le Llobregat, à 40 kil. N. E. de Gérone; 2000 hab. Place très-commerçante sous les Romains.

**AMRETSIR**, jadis *Tchak*, puis *Amndaspour*, ancienne capit. des Seikhs, à 70 kil. E. de Lahore, sur la route du Caboul au Delhi, à 13 k. de tout et env. 124 000 hab. Grand entrepôt du commerce des châles de cachemire; safran, sel gemme et autres denrées de l'Hindoustan. Amretsir est le principal siège de la religion de Nânek et la *ville sainte* des Seikhs; Gourou-Govind y a un temple célèbre, où l'on conserve le livre des lois de Nânek.

**AMRI**, roi d'Israël, était d'abord général du roi Éla. Ayant appris, pendant le siège de Gébéthon, que Zamri venait d'assassiner ce prince et de s'emparer du roy. d'Israël, il se fit proclamer roi lui-même, marcha contre l'usurpateur et l'obligea de se brûler dans son palais. Il eut encore un autre compétiteur, Thebni, qui lui disputa quatre ans la couronne; mais, celui-ci ayant aussi été tué, Amri resta seul possesseur de la souveraineté. Il régna 12 ans, depuis 930 jusqu'à 918 av. J.-C. (ou, selon l'*Art de vérifier les Dates*, de 918 à 907). Il résida 6 ans à Thirsa, puis il bâtit Samarie et y transporta le siège de son empire. Amri fut père d'Achab.

**AMROU**, un des plus grands généraux des premiers temps de l'Islamisme, avait d'abord été l'ennemi acharné de Mahomet. Il conquiert l'Égypte, la

Nubie, et une partie de la Libye (636-40), et fut nommé gouverneur de l'Égypte par Mohavia, qu'il avait placé sur le trône des califes. Il fonda le Vieux-Caire et fit exécuter un canal qui réunissait la mer Rouge à la Méditerranée, canal que les Turcs ont laissé détruire. C'est lui qui, sur l'ordre d'Omar, brûla, dit-on, la bibliothèque d'Alexandrie. Il mourut en 663.

**AMSCHASPANDS**, bons génies de la religion de Zoroastre, ministres d'Ormuzd, étaient opposés aux Darvands ou Devs. On en comptait sept.

**AMSTEL**, petite riv. de Hollande, formée du Dreicht et du Mydreicht, baigne Amsterdam, qui lui doit son nom, et se jette dans le golfe de l'Y.

**AMSTELODAMUM**, nom latinisé d'AMSTERDAM.

**AMSTERDAM**, *Amstelodamum* en latin moderne, la v. la plus importante de la Hollande, ch.-l. de la prov. de Hollande septentr., sur l'Amstel qui lui donne son nom, et sur le golfe de l'Y; environ 250 000 hab. La ville est tout entière bâtie sur pilotis; elle est sillonnée par un grand nombre de canaux qui la partagent en 90 îles qu'unissent 280 ponts; elle a un vaste port, l'un des plus sûrs de l'Europe, et de grands chantiers de construction. On y admire un grand nombre de monuments (la Vieille église, l'église Neuve, l'église de l'Ouest, l'ancienne Maison de Ville, la bourse, l'arsenal, le Lombard, etc.); le Heeren-Gracht, le Keisers-Gracht, le Kalverstraat, le Nieuvedek, la porte d'Harlem, les quais le long de l'Y). On y trouve beaucoup d'établissements scientifiques, littéraires, philanthropiques: l'instruction primaire surtout y est très-florissante. Son commerce est très-vaste, quoique ayant perdu de son étendue. Son industrie consiste surtout en fabriques de cordages, savons, bijouterie, taille de pierres précieuses; fonderies de fer, brasseries, raffineries de sucre, manufactures de tabac. Chemin de fer pour Harlem, Leyde, La Haye, Utrecht, Arnheim, etc. Patrie de Spinosa. — Amsterdam n'était encore au xii<sup>e</sup> siècle qu'un village de pêcheurs; elle ne fut entourée de murs qu'en 1482. Soumise à l'Espagne jusqu'en 1578, elle entra alors dans le parti des indépendants; à partir de cette époque, elle s'éleva à la plus haute prospérité. Elle fonda en 1609 une célèbre banque, ainsi que les fameuses compagnies des Indes occident. et orientales. Prise par les Prussiens en 1787, par les Français en 1795, elle devint en 1808 la capit. du nouveau roy. de Hollande. Elle fut sous l'empire français le ch.-l. du dép. du Zuiderzée, et fut proclamée officiellement 3<sup>e</sup> ville de l'Empire (1810-1814). Elle fut en 1814 rendue au roi des Pays-Bas. Quoiqu'elle soit toujours la ville principale de la Hollande, le gouvernement réside à La Haye.

**AMSTERDAM** (NOUVELLE-), v. forte et port de la Guyane anglaise, ch.-l. de gouv. à l'embouchure du fleuve Berbice; environ 3000 hab. Fondée par les Hollandais, elle est aux Anglais depuis 1814.

**AMULIUS**, fils de Procas, roi d'Albe, frère puiné de Numitor, détrôna son frère (vers 796 av. J.-C.), et força Rhéa Sylvia, sa nièce, à se faire vestale. Celle-ci cependant eut commerce avec le dieu Mars, et en eut deux fils, Romulus et Rémus, qui, devenus grands, mirent à mort Amulius, et rétablirent Numitor sur le trône, 754 av. J.-C.

**AMURAT I** ou MOURAD, l'un des plus grands princes des Ottomans, né en 1319, succéda à son père Orkhan en 1360, enleva aux Grecs toute la Thrace, s'empara d'Andrinople, où il établit le siège de son empire en 1362, battit en plusieurs rencontres les Serriens, les Bulgares et les Hongrois, et remporta sur ces peuples confédérés une grande victoire à Cassovie, 1389; mais il fut tué après le combat par un soldat serbe. Il avait gagné 37 batailles. On lui attribue la création du corps des janissaires et de la charge de grand vizir.

**AMURAT II**, dit *le Juste*, fils et successeur de Mahomet I, monta sur le trône en 1421, battit et mit

à mort Mustapha, imposteur qui se disait fils de Bajazet et qui lui disputait la couronne; assiégea Constantinople, mais sans succès; s'empara de Smyrne, ravagea la Morée, prit d'assaut Thessalonique en 1429, rendit tributaires les princes de Bosnie et d'Albanie, et battit en 1444, à Varna, Ladislas, roi de Hongrie, et, en 1448, Jean Hunyade, dans les plaines de Cassovie; mais il se vit arrêté dans le cours de ses succès par Scanderbeg, prince d'Epire. Il mourut à Andrinople en 1451. Il avait plusieurs fois abdicqué l'empire, mais chaque fois les revers qu'éprouvaient les Ottomans en son absence le forcèrent à se remettre à la tête des affaires.

AMURAT III, succéda à son père Sélim II, et régna de 1574 à 1595. Son premier acte fut de faire étrangler ses cinq frères, tous en bas âge. Il fit avec succès la guerre aux Persans, et leur enleva Tauris et trois provinces. Son grand vizir, Sinan-Pacha, s'empara, en Hongrie, de la place importante de Raab, après avoir battu l'archiduc Mathias (1594).

AMURAT IV, succéda à Mustapha, son oncle, en 1623 et porta au plus haut point la puissance ottomane. Il réduisit les Druzes, fit la guerre aux Polonais, puis aux Persans, et enleva Bagdad à ces derniers, en 1638. Il permit ouvertement l'usage du vin, et en fit lui-même abus. Ses débauches avancèrent le terme de ses jours : il mourut en 1640, à 31 ans.

AMYCLÆ, *Scelaro Chori*, v. de Laconie, à 4 kil. S. E. de Sparte, était célèbre par le culte d'Apollon, qui reçut de là le surnom d'*Amyclæus*. Elle avait été la résidence de Tyndare.

AMYCLÆ, *Sperlonga*, v. d'Italie, entre Caiète et Terracine, était une colonie de l'*Amyclæ* de Laconie. Imbue des doctrines pythagoriciennes, qui prescrivaient le silence, elle mérita d'être appelée la muette (*tacitis regnavit Amyclis*), Virgile, *Énéide*, X, v. 564).

AMYN, 6<sup>e</sup> calife abbasside, fils d'Haroun-al-Raschid, succéda à ce prince en 809, mais ne se fit remarquer que par ses excès et son incapacité, et fut détrôné par son frère Al-Mamoun en 813.

AMYNTAS, nom de 8 rois de Macédoine, dont le plus connu est Amyntas III, père du grand Philippe. Ce prince régna 26 ans (396-370 av. J.-C.), et commença la puissance des Macédoniens.

AMYOT (Jacques), célèbre écrivain du xvii<sup>e</sup> siècle, né à Melun d'une famille pauvre, en 1513, mort en 1593, à 80 ans. Il étudia à Paris, au collège de Navarre, où il était réduit à servir les étudiants riches. Il reçut les ordres, devint professeur de grec à l'Université de Bourges et y enseigna pendant 10 ans. Il commença à se faire connaître par une traduction des *Amours de Théagène et Chariclée* d'Héliodore (1546), qu'il dédia à François I et qui lui valut l'abbaye de Bellocanne; il publia quelques années après les *Amours de Daphnis et Chloé*; mais son titre principal est la traduction de Plutarque, à laquelle il travailla toute sa vie. Le cardinal de Tournon, résident de France à Rome, qui avait pu apprécier Amyot dans un voyage que ce savant avait fait en Italie pour collationner des manuscrits de Plutarque, le fit nommer précepteur des enfants du roi Henri II (1554). Lorsque Charles IX et Henri III, qui avaient été ses élèves, furent montés sur le trône, ils le comblèrent de faveurs : il fut nommé grand aumônier du roi, puis évêque d'Auxerre (1570), et fut pourvu de riches bénéfices. On doit à Amyot une traduction complète des *Oeuvres de Plutarque* : la partie que l'on estime le plus dans ce vaste travail, ce sont les *Vies des grands hommes*; on en admire le style simple et naïf; c'est le plus intéressant monument de la langue française au xvi<sup>e</sup> siècle. Les *Vies* parurent en 1559, 2 vol. in-fol., et les *Oeuvres morales* en 1572, 6 vol. in-8. On a depuis réuni et fréquemment réimprimé ces deux ouvrages. On recherche les éditions de Vascosan (1567-75), 13 vol. in-8; de Brottier et Vaurilliers, 1787, 22 vol. in-8; de Clavier, 1801-1806, 25 vol. in-8. Amyot avait aussi traduit quelques livres de Diodore de Sicile, 1554.

On doit à M. A. de Blignières un excellent *Essai sur Amyot*, 1851. Melun lui a élevé une statue, 1860.

ANABAPTISTES, c.-à-d. *rebaptisants*, hérétiques qui improuvent le baptême donné aux enfants, ne confèrent ce sacrement qu'à ceux qui sont parvenus à l'âge de raison, ou rebaptisent ceux qui ont été baptisés trop jeunes. Leur chef est Nic. Storck, qui, de disciple de Luther, devint son adversaire, et attira à son opinion Carlstadt, Munzer et une foule d'autres. Les Anabaptistes ne commencèrent à se faire remarquer que vers 1523. A cette époque, Munzer se mit à leur tête, en Franconie, et livra des batailles sanglantes. Ils devinrent assez puissants pour s'emparer de plusieurs villes, notamment de Munster; mais ils furent combattus à outrance et presque entièrement exterminés vers 1535 (V. JEAN DE LEYDE). Néanmoins, cette secte conserva encore quelques partisans en Hollande, où ils sont connus sous le nom de Mennonites, et dans la Grande-Bretagne, où ils se sont confondus avec les Presbytériens.

ANABARA, riv. de la Russie d'Asie, naît vers 68° lat. N., coule au N., sépare les gouvs de Tomsk et d'Irkoutsk, et se jette dans l'Océan Glacial par 105° long. E., après un cours de 600 kil.

ANABASE, c.-à-d. *expédition dans l'intérieur des terres*. On connaît sous ce nom l'expédition du jeune Cyrus contre son frère Artaxerce (401), à laquelle Xénophon prit part, et dont il a laissé le récit, en y joignant l'histoire de la *Retraite des Dix mille*.

ANACHARSIS, philosophe scythe, de race royale, vint à Athènes vers l'an 592 av. J.-C., s'y distingua par son mérite et son savoir, et se lia avec les plus grands hommes de cette ville, notamment avec Solon. Étant retourné, après plusieurs années, dans sa patrie, et ayant voulu y introduire les lois de Solon, il fut mis à mort par son propre frère, l'an 548 av. J.-C. Il est mis quelquefois au nombre des sept sages. On lui attribue un grand nombre de bons mots : il comparait les lois aux toiles d'araignée, qui ne prennent que les mouches et laissent passer les oiseaux. — Quant à l'Anacharsis dont l'abbé Barthélémy a raconté les voyages, c'est un personnage purement fictif, que l'auteur fait vivre deux siècles plus tard, et qu'il suppose descendre du premier.

ANACLEF (S.), le 3<sup>e</sup> pape, qu'on croit le même que S. Clet, régna de 78 à 91, et souffrit, dit-on, le martyre. Il avait été disciple de S. Pierre, et succéda à S. Lin. On le fête le 26 avril.

ANACLET, *Pierre de Léon*, antipape, se fit élire en 1130 par une partie des cardinaux, tandis qu'Innocent II était élu par les autres. Soutenu par Roger, roi de Sicile, il força Innocent à quitter Rome et l'Italie. Il fut excommunié par le concile de Pise en 1134 et mourut en 1138.

ANACREON, poète lyrique grec, né à Téos, en Ionie, vers 560 av. J.-C. Polycrate, tyran de Samos, l'appela à sa cour et l'associa à ses affaires ainsi qu'à ses plaisirs. Anacréon partagea son temps entre l'amour et le vin, et chanta l'un et l'autre dans des vers remarquables par l'enjouement, la grâce et la délicatesse. On croit qu'il mourut à 85 ans, étranglé, dit-on, par un pepin de raisin qu'il ne put avaler. Les *Odes* qui nous restent sous le nom de cet aimable poète ont été recueillies par Henri Etienne en 1554, in-4, avec une excellente traduction en vers latins. Les meilleures éditions de ces *Odes* ont été données par Fischer, Leipsick, 1776, par Brunck, Strassb., 1786, et par Boissonnade, Paris, 1823, in-32. Les principaux traducteurs français d'Anacréon sont : Remy Belleau, Lafosse, Mme Dacier, Gacon, Moutonnet de Clairfons, Poinset, A. Firmin Didot. St-Victor et Veissier-Descombes l'ont traduit en vers.

ANACTORIUM, *Vonitza*, v. d'Acarnanie, sur le golfe d'Ambracie, était une colonie corinthienne. Auguste, après la bataille d'Actium, en transféra les habitants à Nicopolis.

ANADYOMÈNE, c.-à-d. en grec qui s'élève des vots un des surnoms de Vénus. V. VÉNUS

**ANADYR**, riv. de la Russie d'Asie, sort du lac Ivachno, et tombe, après un cours d'env. 900 kil., dans la mer de Behring.

**ANAFESTO** (Paul-Luc), 1<sup>er</sup> doge de Venise (697-717), fit reconnaître l'indépendance de la république par Luitprand, roi des Lombards.

**ANAGNI**, *Anagnina*, v. des Etats ecclésiastiques, à 26 kil. N. O. de Frosinone; 5500 hab. Evêché. Jadis capit. des Henriques. Patrie de Boniface VIII, qui y fut arrêté et maltraité par Nogaret en 1303.

**ANAGOUNDI**, v. de l'Inde anglaise. F. BICHNAGAR.

**ANAHUAC**, nom indigène du Mexique.

**ANAITIS** ou ANAHID, déesse orientale adorée par les Lydiens, les Arméniens et les Perses, et que les Grecs ont assimilée tantôt à Diane, tantôt à Vénus, réunissait les attributions de ces deux divinités. Les fêtes de cette déesse, qui paraissait être une personification de la planète Vénus, se célébraient tous les six mois en Arménie. Les prêtres conduisaient en pompe la statue de la déesse, exécutaient autour d'elle des danses armées, avec des contorsions de furieux, et, dans leurs transports, leurs assistants se livraient sans pudeur aux excès les plus honteux.

**ANANIAS**, l'un des trois jeunes Hébreux qui furent jetés dans la fournaise ardente, à Baby'one, pour n'avoir pas voulu adorer la statue de Nabuchodonosor.

**ANANIAS** et **SAPHIRE**. Ces deux époux, dont il est fait mention dans les *Actes des Apôtres* (ch. v, 1-10), avaient embrassé le Christianisme, mais ils retinrent secrètement une partie de l'argent qu'ils s'étaient engagés à apporter à la masse commune des fidèles. Réprimandés sévèrement par l'apôtre S. Pierre pour cet acte de mauvaise foi, ils tombèrent soudain frappés de mort.

**ANAPA**, v. et port de Circassie, sur la côte N. de la mer Noire, à 60 kil. de Taman et du détroit d'Ié-nikaleh; 3000 hab. Fort construit par les Turcs en 1784; pris en 1791 et 1828 par les Russes, qui possèdent encore auj. cette place.

**ANAPIE**, auj. *Anephi*, une des Cyclades, au N. de la Crète et à l'E. de l'île de Théra.

**ANAPUS**, *Anapo*, riv. de Sicile, qui se jette dans la mer un peu au S. de Syracuse. Les Athéniens furent battus sur ses bords, 413 av. J.-C.

**ANAS**, riv. d'Hispanie, est auj. la *Guadiana*.

**ANASTASE I**, le *Siléntiaire*, empereur d'Orient, né à Dyrrachium vers 430, d'une famille obscure, monta sur le trône en 491. Il occupait dans le palais l'emploi de *Siléntiaire* lorsqu'il fut distingué par Ariane, veuve de l'empereur Zénon, qui l'épousa et lui fit donner la pourpre. Estimé au commencement de son règne pour sa piété et sa justice, il se fit ensuite détester par sa violence, son avarice et sa partialité pour la faction des *Bleus*. Il persécuta les Catholiques pour favoriser les Eutychéens. Pendant qu'il s'occupait tout entier de querelles religieuses, les Perses et les Bulgares ravagèrent ses provinces; il n'obtint la paix qu'à prix d'argent. Il mourut en 518, à 88 ans, de mort subite: on le dit frappé de la foudre. Anastase avait aboli les spectacles où l'on voyait des hommes combattre contre des bêtes féroces, et avait entouré Constantinople d'un mur de 3<sup>m</sup> de haut.

**ANASTASE II**, empereur d'Orient en 713, était d'abord secrétaire de l'empereur Philippe-Bardane. Porté au trône par sa piété et ses qualités civiles et militaires, il rétablit la milice et s'opposa aux Musulmans. En 715 il fut forcé par Théodose III d'abdiquer et de prendre l'habit religieux. Ayant dans la suite voulu remonter sur le trône, où siégeait Léon l'Isaurien, il fut livré à ce prince par des traîtres, et eut la tête tranchée en 719.

**ANASTASE I**, pape de 398 à 401, réconcilia les Orientaux avec l'Eglise romaine, et condamna les Origénistes. On l'honore le 27 déc. — **ANASTASE II**, pape de 496 à 498, écrivit à l'empereur Anastase I en faveur des Catholiques persécutés par les Ariens, et à Clovis pour le féliciter de sa conversion. — **ANASTASE III**, pape de 911 à 913. n'a rien fait de re-

marquable. — **ANASTASE IV**, pape de 1153 à 1154, se distingua par sa charité dans une grande famine.

**ANASTASE**, anti-pape en 855. V. BENOÎT III.

**ANASTASE** (S.), natif de Perse, s'appela *Magundat* avant son baptême, et servait dans les troupes de Chosroës. S'étant converti au Christianisme, il alla prêcher l'Evangile en Assyrie, où il souffrit le martyre en 628. On le fête le 22 janvier. — Patriarche d'Antioche en 563, mort en 599, est honoré le 21 avril.

**ANASTASE**, le *Bibliothécaire*, abbé et bibliothécaire du Vatican, assista en 869 au concile général tenu à Constantinople, et en traduisit les *actes* en latin. Il est auteur du *Liber pontificalis*, qui contient la vie des papes depuis S. Pierre, et d'une *Histoire ecclésiastique*, qui se trouve dans la Byzantine.

**ANASTASIE** (Ste), Romaine, fille d'un sénateur païen et d'une mère chrétienne, ayant refusé de sacrifier aux idoles, fut exilée, sous Dioclétien, dans l'île de Palmaria, puis ramenée à Rome où elle fut brûlée vive (304). On la fête le 25 décembre.

**ANATILH**, peuplade de Gaule (Carbonnaise 1<sup>re</sup>), habitait le Delta du Rhône, auj. *Narbonne*.

**ANATOLE** (S.), évêque de Laodicée, en Syrie, au 1<sup>er</sup> siècle, cultiva avec succès les mathématiques, l'astronomie, la grammaire et la rhétorique, professa d'abord la philosophie dans Alexandre, où il était né, parvint aux plus hauts emplois, s'y fit remarquer par sa justice et sa fermeté, fut élu évêque en 269 et mourut en 276. Il a laissé un *Traité de la Pâque* (dans le recueil de Bucherius, Anvers, 1634), et dix livres d'*Institutions arithméticæ*, dont il ne reste que des fragments. On l'hon. le 3 juillet.

**ANATOLIE** (d'un mot grec qui veut dire *Levant*), contrée de la Turquie d'Asie, est formée de la portion occid. de l'anc. *Asie-Mineure*. Trois de ses côtés sont maritimes; sa frontière E. seule est continentale. L'Anatolie, après avoir longtemps formé un seul pachalik, dont Koutayeh était la capit., est auj. divisée en 11 *eyolets*: Trébizonde, Kastamouni, Kodavankiri, Biga, Angora, Faroukhan, Aidin, Karaman (Caramanie), Adana, Marach, Sivas.

**ANAXAGORE**, *Anaxagoras*, philosophe de l'école ionienne, né à Clazomène, vers l'an 500 av. J.-C., étudia sous Anaximène ou sous Hermotime, voyagea en Egypte pour s'instruire, se fixa vers l'an 475 à Athènes, où il ouvrit une école célèbre et compta au nombre de ses disciples Périclès, Euripide et peut-être Socrate. Il fut accusé d'impiété pour avoir combattu les superstitions de son temps, et fut condamné à mort: Périclès put à peine faire commander cette condamnation en un exil. Il se retira à Lampsaque, où il mourut à 72 ans, l'an 428 av. J.-C. Anaxagore enseignait que dans l'origine il existait une foule d'éléments divers en aussi grand nombre qu'il y a de substances de nature différente, mais que ces éléments étaient tous mêlés et confondus dans le chaos, et qu'il fallait une intelligence suprême pour séparer les éléments hétérogènes et rassembler les éléments homogènes, qu'il nomme *homœoméries*. Il fut ainsi le premier qui s'éleva d'une manière philosophique à l'idée d'un esprit pur, d'un Dieu distinct du monde. En physique, il ne fit, comme tous ses prédécesseurs, que des hypothèses sans fondement. Il cultiva l'astronomie avec quelque succès, connut la cause des éclipses et put les prédire. Schaubach a publié les *Fragments d'Anaxagore*, Leips., 1827, et M. Zévort a écrit une dissertation *Sur sa Vie et sa Doctrine*, 1843.

**ANAXARQUE**, philosophe grec, natif d'Abdère, et de l'école de Démocrite, était disciple de Métrodore. Il accompagna Alexandre en Asie, et parla toujours à ce prince avec une grande liberté. Après la mort d'Alexandre, il fut mis à mort par Nicocréon, tyran de Chypre, dont il avait encouru l'inimitié par ses censures, et qui, pour se venger, le fit broyer dans un mortier. Le philosophe supporta ce supplice avec courage. Anaxarque était fort sceptique: on croit qu'il fut le maître de Pyrrhon.

**ANAXILASI**, roi de Rhégium, était originaire de Messénie. Il attira dans ses États, vers 625 av. J.-C., les Messéniens qui n'avaient pas voulu se soumettre aux Lacédémoniens. — II, roi de Rhégium vers 494 av. J.-C., chassa de Zancle les Samiens qui s'en étaient emparés, y conduisit une colonie, et donna à cette ville le nom de Messine, en mémoire de ses ancêtres, qui étaient Messéniens. Il mourut vers 476.

**ANAXIMANDRE**, philosophe ionien, né à Milet vers 610 av. J.-C., mort vers 547. Il établit pour premier principe de tout l'*infini* (c.-à-d. une substance universellement répandue), enseigna que la lune reçoit sa lumière du soleil et que la terre est ronde; il construisit une sphère et inventa les cartes géographiques. On lui attribue aussi le cadran solaire.

**ANAXIMÈNE**, de Milet, philosophe ionien, disciple et successeur d'Anaximandre, florissait vers l'an 550 av. J.-C. et mourut vers 500. Il regardait l'air comme le principe de toutes choses, principe divin, éternel, infini, toujours en mouvement. Selon lui, le soleil est un disque plat, la terre aussi est plate et soutenue par l'air; c'est de ce dernier élément que sont nés tous les corps.

**ANAXIMÈNE**, de Lampsaque, fut l'un des précepteurs d'Alexandre, et suivit ce prince dans ses conquêtes. Il empêcha, par un trait ingénieux, la destruction de sa patrie: Alexandre, irrité contre Lampsaque qui avait pris parti pour Darius, voulait ruiner cette ville; voyant Anaximène qui venait lui demander la grâce de sa patrie, il jura de ne pas lui accorder ce qu'il allait lui demander; alors le philosophe le pria de détruire Lampsaque: désarmé par cette ruse, Alexandre pardonna. Anaximène avait écrit une *Histoire d'Alexandre*, dont il reste des fragments (à la suite de l'*Arrien* de la collect. Didot).

**ANAZARBE**, auj. *Anzarba*, v. de l'anc. Cilicie, sur le fleuve Pyrame. Auguste lui donna le nom de *Cæsarea*, l'an 19 av. J.-C. Florissante sous les empereurs, elle devint au v<sup>e</sup> siècle capit. de la Cilicie 2<sup>e</sup>. Elle fut, au xi<sup>e</sup> siècle, la capit. d'un roy. chrétien d'Arménie (1095-1182). Elle souffrit beaucoup de plusieurs tremblements de terre. On en voit les ruines à 50 kil. N. E. d'Adana. Patrie de Dioscoride.

**ANBAR**, *Perisaboras*, puis *Perisabor*, v. de la Turquie d'Asie (Bagdad), à 65 kil. O. de Bagdad, sur l'Euphrate, fut enlevée aux Perses par Khaled, 632. Rebâtie par Aboul-Abbas-Saffah, elle fut quelque temps la résidence des califes.

**ANCELOT** (J. Arsène François), littérateur, né au Havre en 1794, mort en 1854, était fils d'un greffier et occupa d'abord un modeste emploi dans la marine. Il fit représenter en 1819 la tragédie de *Louis IX*, qui obtint un brillant succès et lui valut une pension de Louis XVIII, avec le titre de bibliothécaire à Meudon. Moins heureux dans une 2<sup>e</sup> tragédie, *le Maire du palais* (1823), il prit sa revanche dans *Fiesque*, où il imitait Schiller avec bonheur (1824). Vers la même époque, il publiait *Marie de Brabant* (1825), poème ou le drame se mêle au récit, et des romans, dont le meilleur est *l'Homme du monde* (1827). Privé de sa place et de sa pension par la révolution le Juillet, et découragé par la chute d'une nouvelle tragédie, *le Roi fainéant* (1830), Ancelot consacra son talent à des compositions d'un genre moins élevé, mais plus lucratives. De 1830 à 1840, il donna, soit seul, soit avec divers collaborateurs, un grand nombre de vaudevilles et de comédies historiques, dont plusieurs obtinrent la vogue: *le Régent*, *la Jeunesse de Richelieu*, *Mme Du Châtelet*, *Mme Du Barry*, etc.; il acquit ainsi une assez belle fortune. Il n'avait pas néanmoins renoncé entièrement à la tragédie, et il fit jouer en 1838 *Maria Padilla*, dont l'intérêt est faible, mais dont les beaux vers rappellent l'auteur de *Louis IX*. Il fut admis à l'Académie française en 1841. Outre les ouvrages déjà cités, on a d'Ancelot des épitres familières, des poésies morales et de piquantes satires. Dès 1837, ses *OEuvres* avaient été rassemblées, avec une notice par X. B.

Saintine. Dans a tragédie, Ancelot resta fidèle aux traditions classiques; ses pièces sont écrites d'un style élégant, harmonieux, et menées avec art, mais elles manquent parfois de mouvement. — Mme Ancelot (née Marguerite Chardon), femme d'un esprit remarquable, cultive aussi les lettres avec succès. On lui attribua quelque part dans plusieurs ouvrages de son mari.

**ANCENSIS**, ch.-l. d'arr. (Loire-Inf.) sur la Loire, 38 kil. N. E. de Nantes; 3344 hab. Collège. Houille, forges, vins. On y voit une célèbre pierre druidique, dite la *Soubrette*. Un traité y fut signé en 1468 entre le roi de France et le duc de Bretagne.

**ANCERVILLE**, ch.-l. de cant. (Meuse), à 5 kil. de St-Dizier; 2006 hab. Vins rouges; kirchwasser. Patrie d'Em. Debraux, chansonnier populaire.

**ANCHISE**, prince troyen, fils de Capys et arrière-petit-fils de Tros, fut aimé de Vénus et en eut Enée. Anchise échappa au sac de Troie par la piété d'Enée qui l'emporta sur ses épaules: il accompagna son fils dans l'exil, mourut près de Drépane en Sicile et fut enseveli sur le mont Fryx.

**ANCIENS** (les), nom donné par les Hébreux aux chefs des tribus d'Israël, qui avaient une espèce d'autorité sur les familles et le peuple. Après la mort de Josué (1580 av. J.-C.), les *Anciens* formèrent un conseil qui gouverna pendant 18 ans.

**ANCIENS (CONSEIL DES)**, en France. V. CONSEIL.

**ANCILE**, bouclier sacré qu'on disait tombé du ciel et auquel les oracles avaient attaché les destinées de Rome. Dans la crainte qu'il ne fût enlevé, Numa fit faire 11 boucliers semblables, et institua, pour les garder, 12 prêtres qu'on appelait Saliens.

**ANCILLON** (Charles), historien, né à Metz en 1659, mort à Berlin en 1715, était fils d'un ministre protestant. Obligé de quitter la France avec son père lors de la révocation de l'édit de Nantes, il fut accueilli à Berlin: il y devint surintendant du collège français, historiographe et conseiller du roi, et juge supérieur des tribunaux de réfugiés. On a de lui une *Histoire de l'établissement des Français réfugiés dans le Brandebourg*, Berlin, 1690; des *Mélanges de littérature*, 1698; une *Vie de Soliman*, 1706.

**ANCILLON** (Frédéric), écrivain et homme d'État, petit-fils du précédent, né à Berlin en 1766, mort en 1837, avait pour père un ministre de l'église française réformée de Berlin et fut lui-même destiné à l'Église. Ayant attiré par un de ses sermons l'attention du prince Henri de Prusse, il fut nommé, par la protection de ce prince, professeur d'histoire à l'Académie militaire de Berlin (1791); il devint peu après pasteur de l'église française. Il publia en 1803 un *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe*, qui lui fit prendre rang parmi les meilleurs historiens de l'époque, et le fit entrer à l'Académie de Berlin. Il fut en 1806 chargé par Frédéric-Guillaume III de l'éducation du prince royal; vint à Paris en 1814, avec son élève; fut nommé à son retour conseiller de l'instruction publique, devint en 1831 ministre des affaires étrangères, et ne tarda pas à exercer une grande influence, dont il ne se servit que pour assurer la paix et faire régner la modération. Non moins profond en philosophie qu'en histoire et en politique, Ancillon a écrit plusieurs morceaux excellents, dans lesquels il juge les écoles philosophiques de l'Allemagne, sachant également se garantir de la prévention et de l'enthousiasme, et pratiquant partout un éclectisme éclairé. Ses *Mélanges de littérature et de philosophie*, publiés à différentes époques, ont été réunis sous le titre d'*Essais de philosophie, de politique et de littérature*, en 4 vol. in-8, Paris, 1832. Ancillon était associé de l'Académie des sciences morales: en 1847 M. Mignet y a prononcé son *Éloge*.

**ANCLAM**, v. et port de Prusse, ch.-l. de cercle, en Poméranie, sur la Peene, à 8 kil. O. du Frische-Haff; 9000 hab. Drap, toiles, savon.

**ANCONE**, *Ancona*, ville du royaume d'Italie,



ch.-l. de délégation, sur la mer Adriatique, à 200 kil. N. E. de Rome; 45 000 hab. Evêché. Bon port, mais qui ne peut recevoir de grands vaisseaux; môle, citadelle, belle cathédrale gothique; 2 arcs de triomphe, l'un en l'honneur de Trajan, et l'autre de Benoît XIV. Port franc, grand commerce. — Ancône est une colonie de Syracuse; elle fut prise par les Romains en 268 av. J.-C. Trajan fit construire son môle. République libre au moyen âge, elle se mit en 1532 sous la protection du pape. Prise par les Français en 1797, par les Russes en 1799, elle fut restituée au pape en 1814. Elle a été occupée par les Français de 1832 à 1838. — La délégation d'Ancône répond à l'anc. Marche d'Ancône et compte 165 000 hab. Elle a formé sous Napoléon I les dépts du Tronto, du Musone, et une partie de celui du Metauro.

ANCOËNE (Marche d'), anc. prov. de l'État ecclésiastique, le long de l'Adriatique, au S. de la légation d'Urbain, a pour places princ. : Ancône, Loreto, Camerino, Fermo, Macerata, Osimo, San-Severino, Tolentino. — C'était jadis le *Picenum*. Les Goths, puis les Lombards s'en emparèrent, et ceux-ci en firent une *Marche*. Pendant les guerres du sacerdoce et de l'Empire, les marquis d'Ancône jouirent de l'indépendance; mais la Marche changea souvent de maître jusqu'à ce que Louis de Gonzague l'annexât à l'État romain (1532).

ANCRE, 1<sup>er</sup> nom du bourg et de la seigneurie d'Albert (V. ce nom). C'est de ce lieu que Concini prit le titre de maréchal d'Ancre. V. CONCINI.

ANCUS MARTIUS, 4<sup>e</sup> roi de Rome (639-614 av. J.-C.), petit-fils de Numa, monta sur le trône après Tullius Hostilius. Belliqueux et conquérant, il fit la guerre avec succès aux Latins, aux Vétins, aux Fidénates, aux Volques et aux Sabins, et recula jusqu'à la mer les bornes de ses États. Il agrandit Rome en enfermant dans ses murs l'Aventin et le Janicule, fit construire le pont *Sublicius* et le grand aqueduc appelé de lui *Aqua Marcia* et creusa le port d'Ostie.

ANCY-LE-FRANC, ch.-l. de cant. (Yonne), sur l'Armançon, à 18 kil. S. E. de Tonnerre; 1508 hab. Forges. Beau château des ducs de Clermont-Tonnerre, élevé sur les dessins du Primatice.

ANCYRE, aug. *Angora* ou *Angourieh*, v. de l'Asie-Mineure, dans la Galatie, sur le Sangarius, fut d'abord la capit. des Tectosages, et devint, sous Néron, capit. de toute la Galatie. Il s'y tint en 315 un concile appelé le *Saint-Synode*. Près de cette ville, Bajazet fut vaincu et pris, en 1402, par Tamerlan, qui l'enferma, dit-on, dans une cage de fer, et le traita ainsi à sa suite. On voit encore à Ancyre les ruines d'un temple d'Auguste, où se lit le testament de ce prince : cette inscription, gravée sur 6 colonnes et connue sous le nom de *Monument d'Ancyre*, a été plusieurs fois publiée, et en dernier lieu par M. G Perrot, 1863 et M. Th. Mommsen, 1865.

ANDALOUSIE, partie de la *Bétique* et de la  *Lusitanie* des anciens, anc. division de l'Espagne, dont elle occupe toute la région méridionale, entre le Portugal, l'Estramadure, les provinces de la Manche, de Murcie et la Méditerranée : 440 kil. sur 260; 2 000 000 hab.; capit., Séville. La Guadiana la limite à l'O.; le Guadalquivir (ancien *Bætis*) la traverse. L'Andalousie forme auj. 2 capitaineries générales, celles de Séville et de Grenade, et 8 intendances civiles : Séville, Huelva, Cadix, Cordoue, Jaën, Grenade, Malaga et Almeria. Climat très-chaud, fertilité extrême : orangers, palmiers, cannes à sucre, etc.; très-belles races de chevaux et de moutons. On y trouve le caméléon. — Ce pays fut la première possession des Carthaginois en Espagne : ils s'y établirent au iv<sup>e</sup> s. av. J.-C.; les Romains la conquièrent en 205 av. J.-C.; elle leur fut enlevée au v<sup>e</sup> siècle de notre ère par les Vandales, qui y séjournerent avant de passer en Afrique; le pays prit d'eux le nom de *Vandalitia*, d'où par corruption celui d'*Andalousie*. Les Arabes commencèrent par cette province la conquête de la Péninsule et y fixèrent le

foyer de leur domination (califat de Cordoue); les Maures ensuite la possédèrent jusqu'à ce que Ferdinand III de Castille leur enleva au xiii<sup>e</sup> siècle le roy. de Séville; toutefois ce ne fut que 200 ans plus tard qu'ils en furent entièrement chassés.

ANDALOUSIE (NOUVELLE-). V. CUMANA.

ANDAMAN (iles), dans le golfe de Bengale, par 90-92° long. E. et 10° 30' lat. N., se composent de 6 îles, dont Andaman est la plus grande. Explorées en 1607 par Peyraud, voyageur français. Elles appartiennent aux Anglais depuis 1791.

ANDANIE, v. de Messénie, près de Messène, fut la résidence des rois Lélèges de Messénie. On y célébra pendant un temps les mystères des grandes déesses (Cérès et Proserpine). Ruines près de *Philia*.

ANDAYE, vge des B.-Pyénées, à 10 kil. O. de St-Jean-de-Luz; 500 hab. Eau-de-vie renommée.

ANDECAVI, peuple de la Gaule, dans la Lyonnaise 3<sup>e</sup>, à l'E. des *Nannetes* et à l'O. des *Turonnes*. Leur pays a formé depuis l'Anjou. — On donne aussi ce nom à la capitale de ce peuple, nommée d'abord *Juliomagus*, auj. *Angers*.

ANDELLE, petite riv. de France (Seine-Infér.), naît à Sergueux, près de Forges, arrose Fleury-sur-Andelle, passe près de la côte des Deux-Amants, et se perd dans la Seine, à Pitres, à 4 kil. E. de Pont-de-l'Arche, après un cours de 60 kil.

ANDELOT, ch.-l. de cant. (H.-Marne), sur le Rognon, à 19 kil. N. E. de Chaumont; 969 hab. Ancien palais où fut signé en 587 un célèbre traité entre les rois Francs Gontran, Childébert II et leurs leudes : les deux rois se partagèrent la succession de Caribert et garantirent aux leudes la possession viagère de leurs fiefs. — V. DANDELOT.

ANDELYS (les), *Andeliacum*, ch.-l. d'arr. (Eure), à 44 kil. S. de Rouen, est coupé par la route en deux villes, le Grand Andely, sur le Gambon, et le Petit Andely, sur la Seine; 3528 hab. Patrie de Turnèbe et du Poussin, qui y a une statue (1851). Près de là était le célèbre Château-Gaillard et un couvent fondé par Ste Clotilde, qui attirait les pèlerins. — Appartenant jadis aux archevêques de Rouen, cette v. fut cédée en 1197 au duc de Normandie, à qui Philippe-Auguste l'enleva en 1204. Henri IV la reprit aux Ligueurs en 1591.

ANDENNE, bourg de Belgique, sur la r. dr. de la Meuse, à 14 kil. N. de Namur; 2600 hab. Couvent de Béguines. Fabriques de pipes et faïences. — Brûlé en 1467 lors de la révolte des Liégeois contre Charles le Téméraire.

ANDERITUM, v. des *Arverni*, ch.-l. des *Gabali*, est auj., selon M. Walckenaër, *Antérieux* près de Claudes-Aigues, dans le diocèse de St-Flour.

ANDERLECHT, bourg de Belgique, contigu à Bruxelles, dont on le regarde comme un faubourg. Dumouriez y battit les Autrichiens, le 13 nov. 1792.

ANDERMATT, vge de Suisse (Uri), à 6 kil. N. du St-Gothard. Près de là est le Trou-d'Uri, ainsi que le pont du Diable, jeté sur un précipice effrayant, au fond duquel coule la Reuss.

ANDERNACH, *Antunnacum*, v. de Prusse (Province Rhénane), à 13 kil. N. O. de Coblenz, sur la r. g. du Rhin; 2400 hab. Charles le Chauve y fut défait par les fils de Louis le Germanique (876). Patrie du médecin Gonthier d'Andernach. Volcans éteints.

ANDERSON (Laurent), magistrat suédois, né en 1480, avait d'abord été prêtre. Il devint chancelier de Gustave-Wasa, usa de son influence pour introduire la Réforme en Suède et fit déclarer le roi chef de l'Eglise, à la diète de Westeras, 1527; néanmoins, ayant négligé de révéler une conspiration dont il était instruit, il fut condamné à mort. Il échappa au supplice en payant une forte somme et mourut dans la retraite, en 1552. On a de lui une trad. suédoise du *Nouveau Testament*.

ANDERSON, agronome anglais, membre de la Société royale, né en 1739, mort en 1808, appliqua avec succès la chimie à l'agriculture. On lui doit,

entre autres ouvrages utiles, un *Essai sur les plantations*, 1771; des *Essais sur l'agriculture*, 1777, des *Recherches sur les troupeaux*, etc. Il a coopéré à l'*Encyclopédie britannique* et à plusieurs recueils.

**ANDES** (les) ou **CORDILLÈRES**, *Cordillera de los Andes* des Espagnols, immense chaîne de mont. de l'Amérique mérid., s'étendant dans toute la longueur de ce continent du S. au N., en longeant la côte occid. On y distingue 4 parties : *Andes patagoniques* (de 54° à 44° lat. S.); *Andes du Chili et du Potose* (de 44° à 20°); *Andes du Pérou* (de 20° à 1° 50'); *Andes de la Nouvelle-Grenade*, au N. des précédentes. C'est dans la portion péruvienne qu'elles atteignent la plus forte élévation. De la chaîne principale sortent plusieurs ramifications importantes, parmi lesquelles il faut nommer la *Cordillère orientale*, qui se détache de la chaîne du Pérou, court à l'E. et au S. E. (c'est dans celle-ci que se trouvent le pic Sorata et le pic Illimani, les cimes les plus élevées de toute l'Amérique); la *Cordillère centrale* ou de *Quindi*, et la *Cordillère occidentale* ou de *Choco*, qui partent des Andes de la Nouv.-Grenade. Une foule de cimes dans les Andes s'élèvent à 4000<sup>m</sup> et davantage; quelques-unes dépassent 6000 (Chimborazo, 6530; Illimani, 7450; Sorata, 7696). Des neiges éternelles couvrent ces mont. énormes, celles mêmes qui sont sous l'équateur. De là une variété admirable d'aspects et de cultures : au sommet la roche nue, les glaçons, pas même un lichen; à mesure qu'on s'abaisse, on rencontre les végétations de tous les climats, et au pied du mont la canne à sucre, l'ananas, les magnoliers et les cactus. Les Andes renferment beaucoup de volcans (le Pichincha, le Cotopaxi, l'Antisana, l'Arequipa), et des mines de métaux précieux.

**ANDES**, adj. *Piet-la*, petit vge à 3 kil. S. E. de Mantoue, sur le Mincius, fut la patrie de Virgile.

**ANDES**, peuple de Gaule, le même que les ANDECAVI.

**ANDILLY**, joli vge du dép. de Seine-et-Oise, à 4 kil. N. O. de Montmorency. Vue magnifique sur la vallée. Patrie de Robert Arnauld, dit d'Andilly.

**ANDLAU**, bourg de France (Bas-Rhin), sur l'Andlau, affluent de l'Ill, à 15 kil. N. O. de Schelestadt, à l'entrée d'une jolie vallée; 1475 hab. Anc. château fort; anc. abbaye, fondée par Ricarde, femme de Charles le Gros.

**ANDOCIDE**, général et orateur grec, né à Athènes vers 441 av. J.-C., eut part à tous les événements de son temps, fut exilé par les Quatre-Cents et par les Trente tyrans. Il nous reste sous son nom quatre discours publiés par Canterus, Bâle 1566, par H. Étienne dans ses *Oratores graeci*, 1575, par Bekker, dans ses *Oratores attici*, 1823, et compris dans la Biblioth. grecque de Didot. L'abbé Auger les a trad. en français. dans ses *Oratores Athéniens*, 1792.

**ANDOLSHEIM**, ch.-l. de cant. (H.-Rhin), à 6 kil. E. de Colmar; 1064 hab. Église consistoriale.

**ANDOMATUNUM**, puis *Lingones*, est auj. *Langres*.

**ANDORRE**, petit État sur les confins de l'Espagne et de la France, n'est qu'une vallée située sur le versant méridional des Pyrénées entre Foix et Urgel. Il a env. 900 kil. car., et 18 000 hab.; le ch.-l. est Andorre, sur l'Embalire. C'est une petite république sous la protection de la France et de l'évêque d'Urgel. L'Andorre fit jadis partie de la vicomté de Castellbon; il appartient ensuite par indivis aux comtes de Foix et aux évêques d'Urgel; Henri IV, comme comte de Foix, réunit à la France sa part de souveraineté sur l'Andorre. Reconnue indépendante en 1790, la république d'Andorre se remit d'elle-même sous la protection de la France. Elle est gouvernée par 24 consuls et un syndic général, élu à vie. La richesse des habitants consiste dans leurs troupeaux.

**ANDOVER**, v. d'Angleterre (Southampton), au N. O. de Winchester; 5000 hab. Canal se rendant à la mer.—Plusieurs v. des États-Unis portent ce nom : la principale est dans le Massachusetts, à 37 kil. N. de Boston. Séminaire théologique, *Phillips Academy*.

**ANDRADA** (Ant.), jésuite portugais, né vers l'an

1580, mort en 1634, parcourut l'Asie, et pénétra un des premiers dans le Thibet (1624). Son *Voyage au Thibet* parut à Lisbonne en 1626, et fut trad. en français dès 1628.—Hyacinthe Freire d'Andrada, né à Béja en 1597, mort en 1657, abbé de Ste-Marie-des-Champs. Il est auteur d'une *Vie de don Juan de Castro*, vice-roi des Indes, l'un des livres les mieux écrits en portugais, et de quelques poésies élégantes.

**ANDRADA E. STYVA** (José de), naturaliste brésilien, 1765-1838, vint de bonne heure en Portugal, occupa une chaire de métallurgie à Lisbonne, puis dirigea comme inspecteur général des mines la canalisation du Mondego, et fut élu en 1812 secrétaire de l'Académie de Lisbonne. Il retourna en 1819 au Brésil, se joignit à ceux qui proclamèrent l'indépendance de ce pays, et fut en 1829 chargé de l'éducation du fils de don Pédro, depuis empereur.

**ANDRAGATHIUS**, général de Gratien, trahit cet empereur pour l'usurpateur Maxime, et l'assassina dans sa fuite, en 383. Après la défaite de Maxime par Théodose, il se donna la mort, 388.

**ANDRÉ** (S.), l'un des 12 apôtres, de Betsaïde en Galilée, était frère de S. Pierre et pêcheur comme lui. Il se trouva aux noces de Cana et fut témoin du premier miracle de J.-C. Du reste on ne sait rien de positif sur cet apôtre. On croit qu'il souffrit le martyre à Patras. On le fête le 30 nov. Il est le patron de l'Écosse.— On a donné le nom de *Croix de St-André* à une croix en forme d'X, parce que, selon une tradition, S. André fut crucifié sur une croix de cette forme.

**ANDRÉ** I, roi de Hongrie, 1046-1061, disputa la couronne à Pierre-l'Allemand, et monta sur le trône lorsque ce prince fut renversé. Bien qu'élevé dans la religion païenne, il embrassa le Christianisme. Ayant voulu exclure du trône son frère Béla, qui devait lui succéder, il fut battu et détrôné par ce prince, 1061, et mourut peu de temps après.—**ANDRÉ** II, 1205-1235, partit pour la Terre-Sainte en 1217, et s'y distingua par sa valeur, ce qui le fit surnommer le *Hiérosolymitain*. A son retour dans ses États (1222), il trouva tout en confusion, mais il sut bientôt rétablir l'ordre par de sages règlements. C'est à lui que la noblesse hongroise doit la charte de ses privilèges.—**ANDRÉ** III, petit-fils du préc., 1290-1301, eut un concurrent redoutable dans Charles-Martel, fils de Charles II, roi de Naples, qui lui disputa l'empire jusqu'à sa mort. Il fit avec succès la guerre à l'Autriche.—**ANDRÉ** de Hongrie, fils du roi de Hongrie Charobert, épousa en 1343 Jeanne I, reine de Naples, sa cousine. Cette princesse le fit assassiner deux ans après par Louis de Tarente, son amant. Louis, roi de Hongrie, son frère, vengea sa mort.

**ANDRÉ DEL SARTO**, peintre italien, dont le vrai nom est André Vannucci, était fils d'un tailleur (*Sarto*), d'où son surnom. Il naquit à Florence en 1478, fut d'abord placé chez un orfèvre, entra ensuite chez Jean Barille, peintre médiocre, mais bon sculpteur d'ornements, qui exécuta sous la direction de Raphaël tous les ouvrages de menuiserie du Vatican, et se forma presque seul en étudiant les œuvres de ses devanciers. Sa réputation s'étant répandue à l'étranger, il fut appelé en France, en 1517, par François I, qui le chargea de plusieurs ouvrages importants; mais ayant dissipé une somme considérable qui lui avait été confiée pour faire l'acquisition de statues antiques et de tableaux des meilleurs maîtres, il incurra le juste ressentiment de François I. Il fit d'inutiles efforts pour rentrer en grâce. Après avoir traîné une pénible existence, il mourut de la peste à Florence en 1530. Ce peintre avait une nature sensible et affectueuse qui se reflète dans l'expression douce et modeste de ses figures. Sa manière est gracieuse, son coloris frais et harmonieux. On remarque sa belle *Charité*, au musée du Louvre; ses peintures à fresque du cloître della Nunziata, à Rome; *César recevant les tributs des provinces romaines*, fresque qui se voit dans la grande salle de Poggio à Caiano; la *Cène de Jésus-Christ*, autre

fréquent dans le monastère de San-Salvi, près Florence; le *Sacrifice d'Abraham*; un *Christ mort*, etc. Il forma d'habiles élèves. Fr. Salvini, G. Yasari, etc.

ANDRÉ DEL CASTAGNO, peintre, F. CASTAGNO.

ANDRÉ (Yves-Marie), dit le *Père André*, écrivain estimé, né en 1675 à Châteaulin en Basse-Bretagne, mort en 1754, entra chez les Jésuites en 1693, et enseigna d'abord la philosophie; mais, ayant manifesté trop d'attachement aux doctrines de Descartes et de Malebranche, il fut retiré de cet enseignement et chargé d'une chaire de mathématiques à Caen. Il est surtout connu par un *Essai sur le Beau*, qui parut en 1741, in-12, et qui a été depuis souvent réimprimé. On lui doit aussi un *Traité sur l'homme*, où il cherche à expliquer l'action de l'âme sur le corps. Ses œuvres ont été rassemblées par l'abbé Guyot, Paris, 1766, 5 vol. in-12. Le P. André a laissé de précieux manuscrits conservés à la bibliothèque de Caen. M. Cousin a donné ses *Œuvres philosophiques*, 1843, in-12. MM. Charma et Mancel ont publié 2 vol. de *Documents inédits* sur le P. André, Caen, 1843 et 1857.— Il ne faut pas le confondre avec le *Petit P. André*, prédicateur du xvii<sup>e</sup> siècle, dont le vrai nom est Boullanger.

ANDRÉ (ordre de St.), ordre russe fondé en 1698 par Pierre le Grand, n'est accordé qu'au plus haut mérite et aux actions les plus éclatantes. L'insigne est une croix émaillée en bleu, surmontée d'une couronne impériale; elle porte sur la face l'image du martyr de S. André et sur le revers un aigle aux ailes éployées, avec cette devise : *Pour la foi et la fidélité*. Le cordon est bleu.

ANDRÉE (J. Valentin), théologien protestant et mystique célèbre, né à Herrenberg (Wurtemberg) en 1586, mort en 1654, fut chapelain d'Eberhard III, duc de Wurtemberg, et abbé d'Adelberg. Il a publié un très-grand nombre d'ouvrages, et a été soupçonné d'être le vrai fondateur des Rose-Croix, dont il se donnait seulement pour le restaurateur. On distingue parmi ses écrits : *Menippus seu Dialogorum satiricorum centuria*, 1617; *Civis christianus*, 1619; *Mythologia christiana*, 1619; *De Fraternitate Rosaceæ Crucis*, 1619. Il cultiva aussi la poésie avec succès et fit un heureux emploi du dialecte de la Souabe.

ANDRÉE OU ANDERSON (Laurent). V. ANDERSON.

ANDRÉASBERG, c.-à-d. *montagne St-André*, v. du Hanovre, à 2 kil. S. O. d'Elbingerode; 4500 h. Fer, cobalt, argent, cuivre; dentelles.

ANDREËVA, v. de Russie (Caucase), à 58 kil. S. O. de Kizliar, sur l'Aktach; 3000 maisons. Asile de tous les malfaiteurs du Caucase : il s'y fait un grand trafic d'esclaves et d'objets volés.

ANDRELINI (Publio Fausto), poète latin moderne, né à Forlì vers 1450, mort en 1518, obtint dès l'âge de 22 ans la couronne poétique à Rome, vint à Paris en 1488, avec le cardinal de Gonzague, et y enseigna les belles-lettres jusqu'à sa mort. Il jouissait de la protection de Charles VIII, de Louis XII et de François I, et célébra ces princes dans un grand nombre de poésies. On a de lui des *Élégies*, Paris, 1492, des *Poésies érotiques*, Venise, 1501; des *Distiques moraux*, Paris, 1519.

ANDREOSI (Franç.), habile ingénieur, né en 1633 à Paris, mais d'origine italienne, mort en 1688, partage avec Riquet l'honneur d'avoir conçu, ou tout au moins exécuté, le canal de Languedoc. On lui doit une *Carte du canal*, 1669, 3 feuilles in-f.— Son arrière-petit-fils, Ant. Fr. Andréossi (1761-1828), l'un des meilleurs généraux d'artillerie de l'Empire et habile diplomate, a publié l'*Histoire du canal du Midi*, 1800 et 1805. Il y met en lumière les titres de son aïeul, trop longtemps méconnus. Membre de l'Institut d'Égypte dès sa fondation, il fut admis en 1826 à l'Académie des sciences.

ANDRÉS (Jean), savant jésuite espagnol, né en 1740 à Planès (Valence), mort à Rome en 1817. Expulsé d'Espagne avec son ordre en 1766, il alla se fixer en Italie, devint conservateur et bibliothécaire

à Naples, et y publia, en italien, un grand ouvrage, *Dell' origine, progresso e stato attuale d'ogni letteratura*, écrit dans un style élégant et pur, et qui nécessita d'immenses recherches.

ANDRÉZIEUX, bourg du dép. de la Loire, sur la Loire, entre Montbrison au N. O. et St-Étienne au S. : 673 h. Chemin de fer de 68 k. conduisant à Roanne.

ANDRIA, ville du roy. d'Italie (Terre de Bari). à 12 kil. S. de Barletta; 15 000 hab. Evêché suffrag. de Trani. Fondée en 1046 par les comtes de Trani.

ANDRIEUX, homme de lettres, né à Strasbourg en 1759, mort à Paris en 1833, fut d'abord destiné à la profession d'avocat. Détourné de cette carrière par les événements de la Révolution, il entra dans les affaires et devint successivement chef du bureau de la liquidation, juge au tribunal de cassation (1796), membre du Conseil des Cinq-Cents (1798), puis du Tribunal (1800); il porta dans toutes ces fonctions une indépendance qui ne se démentit jamais; aussi fut-il éliminé du tribunal par le premier consul (1802). Il fut nommé en 1804 professeur de grammaire et de belles-lettres à l'École polytechnique, et en 1814 professeur de littérature au collège de France. Il exerça ces dernières fonctions jusqu'à la fin de sa vie avec autant de succès que de zèle, malgré la faiblesse de sa voix, il se faisait entendre, a-t-on dit ingénieusement, à force de se faire écouter. Admis à l'Institut lors de la création de ce corps (1797), comme membre de la classe de littérature, il devint en 1829 secrétaire perpétuel de l'Académie française. Andrieux s'était fait connaître dès 23 ans par la jolie comédie d'*Anaximandre* (1782); il donna depuis les *Étourdis* (1788), *Helvétius* (1802), la *Suite du Menteur* (1803), le *Trésor* (1803), la *Soirée d'Auteuil* (1804), le *Vieux Fat* (1810), la *Comédienne* (1816), le *Manteau* (1826), et une tragédie, *Junius Brutus* (1828). Il a aussi composé de charmants contes en vers, dont il parut un premier recueil en 1800, in-8, des contes en prose et des fables. On a rassemblé ses œuvres en 4 vol. in-8 et 6 v. in-18, 1817-23. Andrieux fut uni d'une étroite amitié avec Collin-d'Harleville et Picard, ses rivaux en talent.

ANDRINOPLE, *Orestias*, puis *Adrianopolis* chez les anciens, *Ederneh* chez les Turcs, v. de Turquie d'Europe (Roumélie), au confluent de la Maritza, de la Tondja et de l'Arde, à 230 kil. N. O. de Constantinople, est comme la 2<sup>e</sup> capit. de tout l'empire; 100 000 hab. Résidence d'un archevêque grec et d'un grand mollah turc. Plusieurs beaux monuments : mosquées de Sélim II, de Bajazet II, de Mourad II; superbe bazar d'Ali-Pacha; Eski-Séraï ou vieux palais; bel aqueduc, pont sur la Tondja, etc.; antiquités nombreuses. Industrie assez active (étoffes de soie, laine, coton; tapis, tanneries, maroquins; distilleries d'eaux odoriférantes). — Cette ville, qui appartenait originairement à la Thrace, fut embellie par Adrien, dont elle prit le nom, et devint la métropole de la prov. d'*Uarmi Mons* ou l'Empire. Il se livra aux environs 2 batailles décisives : dans l'une, Constantin défit Licinius, en 323; dans l'autre, les Goths vainquirent Valens, en 378. Prise par Amurat I en 1360, elle fut la résidence des sultans ottomans de 1362 à 1453. Elle fut occupée temporairement par les Russes en 1829. Les Russes et les Turcs y signèrent en 1829 un traité par lequel les Turcs cédaient à la Russie les bouches du Danube, lui accordaient la libre navigation dans la mer Noire, reconnaissaient l'indépendance des Grecs, et fixaient le sort de la Valachie, de la Moldavie et de la Serbie.

ANDRISCUS, aventurier, natif d'Adramytte, se fit passer pour Philippe, fils de Persée, dernier roi de Macédoine, 152 ans av. J.-C. Ayant, à la faveur de cette imposture, rassemblé une armée, il disputa quelque temps la Macédoine aux Romains, mais il fut battu à Pydna par Cæcilien Metellus, 148, puis fut livré au vainqueur et emmené en triomphe à Rome.

ANDROCLÈS, esclave. On raconte qu'ayant été livré aux bêtes dans le cirque de Rome pour s'être

enfui de chez son maître, proconsul d'Afrique, il fut reconnu et épargné par un lion dont il avait guéri une blessure dans les déserts de l'Afrique. Cet événement est placé vers le 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Il n'a d'autre garant que le récit d'Aulu-Gelle (V, ch. XIV).

**ANDROGÉE**, *Androgeus*, fils de Minos, roi de Crète, et de Pasiphaë, fut tué par des jeunes gens d'Athènes et de Mégare, jaloux de ce qu'il leur avait enlevé tous les prix aux Panathénées. Minos, pour venger ce meurtre, s'empara de ces deux villes, et obligea les habitants à lui envoyer tous les ans sept jeunes garçons et sept jeunes filles qui étaient livrés au Minotaure. Thésée délivra ses compatriotes le cet odieux tribut.

**ANDROMAQUE**, *Andromache*, princesse troienne, femme d'Hector, et fille d'Étion, roi de Cilicie, est célèbre par son amour conjugal : elle fit à son époux les plus tendres adieux au moment où il allait combattre Achille, et resta inconsolable de sa mort. Après la prise de Troie, elle se vit arracher Astyanax, son fils unique, que les Grecs précipitèrent du haut d'une tour. Elle devint elle-même l'esclave de Pyrrhus, qui l'emmena en Épire où il l'épousa. L'ayant ensuite répudiée, ce prince la donna pour épouse à Hélénius, un des fils de Priam, et leur laissa son royaume. Homère, dans l'*Iliade* (chant VI), Virgile, dans l'*Énéide* (ch. III), ont célébré les vertus et les malheurs d'Andromaque. Elle est l'héroïne de deux belles tragédies, l'une d'Euripide et l'autre de Racine.

**ANDROMAQUE**, *Andromachus*, médecin crétois, vint exercer son art à Rome sous le règne de Néron, y obtint un grand succès et devint le médecin de l'empereur. Il inventa la *Thériaque* qui porte son nom (V. *Thériaque* au *Dict. univ. des Sciences*), et fit sur ce médicament un petit poème, qui a été conservé (on le trouve dans les *Fragments des poètes grecs* de la collection Didot).

**ANDROMÈDE**, fille de Céphée, roi d'Éthiopie, et de Cassiopée. Sa mère ayant eu l'imprudence de disputer le prix de la beauté à Junon et aux Néréides, filles de Neptune, ce dieu suscita pour les venger un monstre marin qui ravagea l'Éthiopie. Il fallut, pour délivrer la contrée de ce fléau, qu'Andromède fût exposée à la fureur du monstre. Elle allait être dévorée, lorsque Persée la délivra. Le héros obtint sa main en récompense; il en eut plusieurs enfants, entre autres Sthéléus et Electryon. Andromède fut, après sa mort, placée au nombre des astres.

**ANDRONIC I**, *COMMÈNE*, empereur grec, petit-fils d'Alexis, né en 1110, se fit, à la mort de Manuel Commène, nommer tuteur du fils de ce prince, Alexis II (1180) et partagea quelque temps la couronne avec lui; mais bientôt, voulant régner seul, il fit étrangler son pupille et s'empara du trône, en 1183. Après un règne souillé par des cruautés inouïes, Isaac l'Ange le détrôna; le peuple le pendit, en 1185. Andronic est le dernier des Commènes qui ait régné à Constantinople.

**ANDRONIC II**, *PALEOLOGUE*, l'*Ancien*, né en 1258, monta sur le trône en 1282. Son règne n'est remarquable que par les invasions des Turcs et autres barbares. Il chargea le peuple d'impôts pour acheter la paix, altéra les monnaies, laissa languir le commerce et la marine, et s'opposa constamment à l'union des églises grecque et latine. Détrôné par son petit-fils, Andronic III, en 1328, il finit ses jours dans un monastère, en 1332.

**ANDRONIC III**, *PALEOLOGUE*, le *Jeune*, né l'an 1295, était petit-fils du précéd. et fils du prince Michel Paléologue (qui mourut jeune). Il régna d'abord conjointement avec son grand-père (1325); mais, à partir de 1328, il le réleva le vieil empereur dans son palais et gouverna seul. Il réunifia à ses États le despotat d'Épire, 1336, et fit des efforts pour refouler les Turcs, mais sans y réussir. Il diminua les impôts, et mourut en 1341, adoré de ses sujets.

**ANDRONIC IV**, *PALEOLOGUE*, fils aîné de l'emp. Jean V, fut associé au trône vers 1355, mais ayant voulu dé-

troner son père, il fut condamné à perdre la vue et forcé de céder ses droits à son frère Manuel (1373); néanmoins, il put un instant ressaisir le pouvoir avec le secours des Génois et se fit proclamer empereur en 1377; mais, renversé presque aussitôt, il alla finir ses jours dans l'exil.

**ANDRONICUS** (Livius), poète comique latin qui florissait vers 220 av. J.-C., était un grec de Tarrente et avait été amené à Rome comme esclave par Livius Salinator, qui l'affranchit. Il composa les premières pièces régulières qu'aient eues les Romains; il jouait lui-même dans ses pièces. Il avait aussi composé une traduction de l'*Odyssee*. Il ne reste de lui que quelques vers que l'on trouve dans le *Corpus poetarum* et dans les *Poetae scenici* de Bothe.

**ANDRONICUS** de Rhodes, philosophe péripatéticien du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., natif de Rhodes, revit et publia, par ordre de Sylla, les ouvrages d'Aristote et de Théophraste, dont les originaux venaient d'être retrouvés par Apellicon. On lui a longtemps attribué une *Paraphrase de l'Éthique de Nicomaque* (publiée en 1607 à Leyde par Daniel Heinsius), qui paraît être d'un certain Héliodore de Pruse.—V. *ANDRONIC*.

**ANDROS**, *Andro*, île de l'Archipel, au S. E. de l'Eubée (Négrepont); 150 kil. de tour; 12 000 hab.; capit., Andros, port situé sur la côte S. O. Commerce de soie, huile, vin, oranges, etc.—Colonisée par les Ioniens, elle se soumit à Xercès, fut, après les guerres médiques, prise par les Athéniens, puis obéit aux Macédoniens et aux Romains, qui la cédèrent aux rois de Pergame, mais qui la reprit après l'extinction de cette dynastie. Enlevée à l'empire grec par les Turcs, elle a été de nos jours reprise aux Turcs par les Grecs, et elle fait auj. partie du roy. de Grèce.

**ANDROUET DU CERCEAU** (Jacques), architecte, né à Orléans vers 1530, m. à Turin vers 1600, enrichit Paris d'un grand nombre de beaux édifices (hôtels de Sully, de Mayenne, des Fermes, de Carnavalet, de Bretonvilliers, etc.), fut chargé par Henri III de construire le Pont-Neuf (1578), et par Henri IV de continuer le Louvre (1596); mais il ne put achever ces travaux, ayant quitté la France à cause de son attachement au calvinisme. On a de lui : *Livre d'architecture*, 1539 et 1561, in-fol., et *Leçons de perspective*, 1576, in-fol.

**ANDRUSSOF**, bourg de Russie (Smolensk), à 32 k. S. E. de Krasnoë. Il y fut signé en 1667 un traité par lequel la Pologne céda à la Russie Smolensk, et la Sévérie, avec l'Ukraine occidentale, et s'unissait à elle contre les Turcs.

**ANDUJAR**, v. d'Espagne, sur le Guadalquivir, dans la prov. et à 35 kil. N. O. de Jaën; 9000 hab. On y fabrique des alcarazas. A 4 kil. d'Andujar, on voit les ruines de l'anc. *Illiturgis*.—Le duc d'Angoulême, commandant l'armée française envoyée en Espagne pour délivrer Ferdinand VII, y rendit, le 8 août 1823, une célèbre ordonnance dans le but de concilier les partis, mais elle resta sans effet par l'opposition de la régence de Madrid.

**ANDUZE**, *Andusia*, ch.-l. de cant. (Gard), à 11 k. S. O. d'Alais, sur le Gardon d'Anduze, au pied des Cévennes; 4491 hab. Soie, bonneterie. Église calviniste. Aux environs, curieuses stalactites.

**ANEAU** ou **ANNEAU** (Barthélemy), *Annulus*, poète, né à Bourges, fut professeur de rhétorique, puis principal au collège de la Trinité, à Lyon (1542). Il cultivait également la poésie latine et la poésie française. On a de lui une trad. en vers français des *Emblèmes* d'Alciat, Lyon, 1549; un poème latin, *Picta poesis*, 1552, in-8, qu'il traduisit lui-même en vers français, sous le titre d'*Imagination poétique*; *Alector* ou le *Coq*, histoire fabuleuse (en prose française), prétendue traduite du grec, Lyon, 1560. Il fut massacré par le peuple dans son collège en 1565, le jour de la Fête-Dieu, parce qu'on le soupçonnait d'être protestant, et qu'on l'accusait d'avoir jeté une pierre sur le prêtre qui portait le Saint-Sacrement à la procession.

**ANEDA**, nom d'édifice en latin.

**ANET**, ch.-l. de c. (Eure-et-Loir), à 16 kil. N. E. de Dreux; 1324 hab. C'est là qu'était le charmant château construit en 1548 par Henri II pour Diane de Poitiers. Ce château, chef-d'œuvre de Philippe Deslorme et Jean Goujon, a été détruit en 1792. Cependant l'ancien portail a été conservé et transporté à Paris: on le voit dans la cour de l'École des beaux-arts.

**ANFOSSI** (Pascal), compositeur napolitain, 1736-97, élève de Piccini, composa un grand nombre d'opéras qui eurent la vogue: la *Clémence de Titus*, *Cléopâtre*, *Armide*, etc., fut appelé en France, en Angleterre et en Allemagne, finit par se fixer à Rome, abandonna le théâtre pour la musique religieuse et devint maître de chapelle de St-Jean-de-Latran.

**ANGAD**, désert d'Afrique situé au S. O. de l'Algérie (prov. d'Oran), sépare cet Etat de l'empire du Maroc. On l'appelle aussi *Désert des Chotts* à cause des nombreux lacs salés (*chotts*) qu'il renferme.

**ANGARA**, nom de 2 riv. de la Russie d'Asie: la *Haute-Angara*, qui naît dans les monts de Nerchinsk, se perd dans le lac Baikal après un cours d'env. 500 k.; la *Basse-Angara*, qui vient du S., traverse le lac Baikal, entoure Irkoutsk, et va grossir l'Iénisséï, après un cours d'environ 1500 kil.

**ANGE**, famille qui a fourni plusieurs empereurs à Constantinople. V. ISAAC et ALEXIS.

**ANGE DE SAINTE-ROSALIE** (Franc. RAFFARD, dit le P.), savant généalogiste, né à Blois en 1655, mort à Paris en 1726. était de l'ordre des Augustins déchaussés. Il a rédigé *l'Etat de la France*, 5 vol. in-12, réimprimé et augmenté en 1749, 6 vol. in-12: c'est un exposé de tous les offices ecclésiastiques, civils et militaires, avec leurs prérogatives et leur origine. Il revit et augmenta considérablement *l'histoire généalogique de la maison de France* du P. Anselme, ouvrage précieux où tous nos historiens ont puisé; il allait publier son travail lorsqu'il mourut subitement. Le P. Simplicien, qu'il s'était associé pour la rédaction, le publia en 1726, 9 vol. in-fol.

**ANGELI** (Pietro degli), *P. Angelus Bargasus*, poète latin moderne, né en 1517, à Barga, en Toscane, mort en 1596, devint, après plusieurs aventures, professeur à Reggio en 1546, et trois ans après professeur à l'Université de Pise. Il défendit vaillamment cette ville avec ses écoliers contre Pierre Strozzi qui l'assiégeait, en 1554. Il est auteur d'un poème de *la Chasse (Cynageticon)*, en 6 livres, fort estimé, et de la *Syriade*, poème en 12 livres, où il traite le même sujet que le Tasse dans sa *Jérusalem délivrée*. Il a publié le recueil de ses poésies, à Rome, 1585.

**ANGELICO** (Fra), peintre. V. GIOVANNI.

**ANGÉLIQUE** (la Mère). V. ARNAULD.

**ANGÉLIQUES** (les), religieuses. V. BARNABITES.

**ANGÉLY** (l'), fou de Louis XIII, était d'abord valet d'écurie du prince de Condé; il se fit remarquer du prince par ses saillies, et le roi désira l'avoir à son service. Il n'épargnait personne dans ses bouffonneries; la crainte que ses railleries inspiraient aux courtisans était telle qu'ils achetaient son silence: il amassa ainsi des sommes considérables. Boileau le nomme dans ses satires I et VIII.

**ANGENNES**, noble maison de France, ainsi nommée de la terre d'Angennes en Thimerais (Perche), est connue depuis le xiv<sup>e</sup> siècle. Les membres de cette famille ont porté le titre de seigneurs, puis de marquis de Rambouillet, de marquis de Maintenon, etc. V. RAMBOUILLET.

ANGENNES (Julie d'). V. MONTAUSIER.

**ANGERMANNIE**, *Angermanland*, anc. prov. de Suède, entre celles de Laponie, Botnie, lantie, Medelpad, forme auj. avec cette dernière le dép. du Wester-Nordland; ch. l. Hernösand. Elle tire son nom de la riv. d'Angermann, affluent du golfe de Botnie, qui la traverse.

**ANGERS**, *Juliomagus*, puis *Andes* ou *Andecavi*, ch.-l. du dép. de Maine-et-Loire, sur la Maine, à 323 kil. S. O. de Paris. 339 par le chemin de fer; 51 797 hab. Evê-

ché, cour imp.; lycée; école secondaire de méd.; cours de sciences appliquées, école d'arts et métiers. Belle cathédrale, 3 ponts, vieux château, commencé sous Philippe-Auguste, hôtel de ville, musée, jardin botanique, bibliothèque, etc. Industrie active, toiles et tissus de tout genre, filatures. Commerce en vins, dits d'Anjou, grains, bestiaux, et surtout en ardoises: l'abondance de ce dernier produit est telle, que presque toutes les maisons sont couvertes en ardoises; ce qui a fait nommer Angers la *Ville Noire*; toutefois ce nom ne convient plus auj. qu'à l'anc. ville, sur la r. g. de la Maine.—Angers fut importante dès le temps des Romains; elle possédait alors un amphithéâtre, dont on voyait encore les ruines tout récemment. Elle fut plusieurs fois assiégée: par Childéric (464), par les Normands (vers 873), par les Bretons, les Anglais les Français, à diverses époques; elle fut vainement attaquée en 1793 par les Vendéens, qui éprouvèrent sous ses murs une grande défaite. Il s'y tint plusieurs conciles provinciaux et des *Conférences* mémorables (1713-1714). Patrie de Ménage, Bodin, Bernier, du statuaire David, dit David d'Angers, etc.

**ANGHIARI**, bourg de Toscane, à 23 kil. N. E. d'Arezzo; 1600 hab. Il s'y livra deux batailles: Pune en 1425 (les Florentins y furent défaits par les Milanais), l'autre en 1440 (Jean Paul Orsini, général des Florentins y vainquit le général milanais Piccinino).—Bourg de Vénétie, sur l'Adige, r. dr., à 5 k. N. O. de Legnano; 1800 hab. Les Français y battirent les Autrichiens en 1797.

**ANGHIERA**, v. de Lombardie, à 50 k. N. O. de Milan, sur le bord S. E. du lac Majeur. Comté fort ancien, renouvelé en 1397 par l'emp. Venceslas en faveur de Jean Galéas Visconti, 1<sup>er</sup> duc de Milan, qui en investit son fils aîné.

**ANGILBERT** (S.), disciple d'Alcuin et membre de l'école du Palais, d'une famille noble de la Neustrie, obtint la faveur de Charlemagne qui lui fit épouser secrètement sa fille Berthe et le prit pour secrétaire. Il embrassa ensuite la vie monastique, pour accomplir un vœu qu'il avait fait dans une grande maladie, et devint abbé de Centule en Ponthéu. Il accompagna Charlemagne à Rome, devint ministre de Pepin, roi d'Italie, et mourut en 814. Il cultivait la poésie avec succès: Charlemagne l'appelait son Homère. Il reste de lui quelques courts écrits, recueillis par Duchesne; on a mis sous son nom une *Histoire des premières expéditions de Charlemagne* qui n'est qu'un roman de Dufréne de Francheville ou l'honneur comme saint le 18 février.

**ANGIVILLER** (Cl. LA BILLARDERIE, comte d'), directeur général des bâtiments et jardins du roi sous Louis XVI, protégea les artistes, les savants et les gens de lettres, continua les embellissements commencés par Buffon au Jardin des plantes, et réunit au Louvre les collections de peinture et de sculpture. Il émigra en 1791 et mourut à Altona en 1810. Il était membre de l'Académie des sciences et de l'Acad. de peinture et de sculpture.

**ANGLES**, *Angli*, peuple de la Germanie, au N. de l'Elbe-Inférieur, habitait la partie orient. du Holstein actuel, et peut-être aussi le Sleswig. Ils passèrent au vi<sup>e</sup> siècle dans la Bretagne, où ils établirent trois royaumes: Bernicie et Deirie ou Northumberland (540-547); Estanglie (571); Mercie ou Westanglie (584). Tout le pays prit d'eux les noms d'*Engl'and* ou Angleterre, terre des Angles. V. HEPTARCHIE.

**ANGLES**, ch.-l. de c. (Tarn), à 32 kil. S. E. de Castres; 526 hab. Draperies, cotonnades.

**ANGLESEY**, *Anglesea* en anglais. *Mona* chez les anciens, île d'Angleterre, près de l'angle N. O. du pays de Galles, dont elle forme un des 12 comtés; 45 kil. sur 25; 50 000 hab.; ch.-l., Beaumaris. Elle est jointe depuis peu par un pont tubulaire à l'île de Menay. Sol fertile, mines de cuivre, plomb, houille; marbres. Plusieurs ports. — Les Druides avaient à Mona une école célèbre. Les Anglais s'emparèrent de cette île sous Edouard I, et lui donnèrent leur nom

ANGLET, bourg des Basses-Pyrénées, arr., et à 4 kil. de Bayonne, au bord de l'Océan; 3079 h. Petit port de pêcheurs; bons vins blancs.

ANGLETERRE, *Britannia* chez les Romains, *England* en anglais, l'un des 3 roy. unis qui forment l'Empire britannique, est bornée au N. par l'Écosse, au S. par la Manche, à l'O. par la mer d'Irlande, à l'E. par la mer du Nord; elle a 570 kil. du N. au S., env. 420 de l'E. à l'O.; sa population est de 20 000 000 h.; capit., Londres. On étend souvent, mais improprement, le nom d'Angleterre à toute la Grande-Bretagne. L'Angleterre proprement dite est divisée en 52 comtés ou *shires*. Ce sont :

	<i>Comtés.</i>	<i>Capitales.</i>
Au N	Northumberland, Cumberland, Durham, Westmoreland York, Lancaster,	Newcastle. Carlisle. Durham. Appleby. Lancaster, Lincoln.
À l'E.	Lincoln, Norfolk, Suffolk, Huntingdon, Cambridge, Hertford, Essex, Middlesex,	Norwich. Ipswich. Huntingdon. Cambridge. Hertford. Chelmsford. Londres.
Au S.	Kent, Sussex, Surrey, Berks, Hampshire, Wilts, Dorset, Somerset Devon, Cornwall, Glocester, Monmouth, Hereford, Worcester, Shrop ou Salop, Chester, Anglesey, Flint, Denbigh, Caernarvon, Merioneth, Montgomery, Cardigan, Radnor, Brecknok, Pembroke, Caermarthen,	Canterbury. Chichester. Guilford. Reading. Winchester. Salisbury. Dorchester. Bath et Wells. Exeter. Launceston. Glocester. Monmouth. Hereford. Worcester. Shrewsbury. Chester. Beaumaris. Flint. Denbigh. Caernarvon. Bala et Dolgelly. Montgomery. Cardigan. Radnor. Brecknok. Pembroke. Caermarthen. Cardiff.
À l'O.		
Au centre.	Glamorgan, Derby, Nottingham, Stafford, Leicester, Rutland, Warwick, Northampton, Bedford, Oxford, Buckingham,	Buckingham. Derby. Nottingham. Stafford. Leicester. Oakham. Warwick. Northampton. Bedford. Oxford. Buckingham.

Ces 12 comtés forment la principauté de Galles

Après Londres, les villes les plus importantes sont : Douvres, Norwich, Hull, Newcastle, Liverpool, Bristol, Falmouth, Plymouth, Portsmouth, Oxford, Birmingham, Manchester, Sheffield, Nottingham, Cambridge, York, Southampton, etc. — Les mont. sont peu nombreuses en Angleterre, sauf dans la principauté de Galles et dans le nord; elles sont peu hautes : la cime la plus élevée, le Snowdon, n'atteint pas 1200<sup>m</sup>. Le centre offre de vastes prairies. Les riv. sont en grand nombre, mais presque toutes petites, formant de larges estuaires à leur embouchure; les principales sont : la Tamise, la Saverne, l'Humber,

la Medway, la Mersey, les deux Avon, la Dee, la Tees, la Tyne, la Derwent. Il y a peu de lacs et seulement au N. Les communications sont facilitées par une foule de canaux qui forment les 4 grands systèmes hydrauliques de *Liverpool*, de *Manchester*, de *Londres* et de *Birmingham*, par de belles routes et par un grand nombre de chemins de fer, dont les principaux partent de Londres. Le climat est humide, froid, brumeux; la végétation analogue à celle de la Normandie et de la Flandre. Ce pays fournit en abondance des grains, des fruits, des légumes, du houblon, des plantes farineuses et oléagineuses mais pas de vin. Les pâturages sont magnifiques; le bétail, les chevaux excellents; le gibier abonde sur beaucoup de points; les loups ont disparu depuis 9 siècles. Il y a encore de vastes forêts dans l'O. Généralement, la culture est bien entendue. Les mines de houille et de fer sont très-riches; ensuite viennent l'étain, le plomb, le cuivre. L'industrie est très-développée, surtout pour la fabrication des draps, lainages, étoffes, pour les tissus de soie, de lin, de chanvre, et plus encore de coton; pour les filatures, l'impression sur coton, la métallurgie en tout genre l'armurerie, la coutellerie, la quincaillerie, l'orfèvrerie, l'horlogerie; pour les tanneries, les blanchisseries, les brasseries. Le commerce, très-actif à l'intérieur, embrasse au dehors toutes les parties du monde. Le gouvernement est constitutionnel (un roi et deux chambres); les femmes peuvent régner. La religion dominante est la religion anglicane; toutefois, il existe un grand nombre de sectes dissidentes. Le Catholicisme, longtemps persécuté, a repris ses droits et a auj. plusieurs évêchés; l'évêque de Westminster est métropolitain. En littérature, les Anglais citent avec orgueil Shakespeare, Milton, Dryden, Pope, Addison, Byron, W. Scott, Robertson, Hume, Lingard; dans les sciences et la philosophie, Bacon, Locke, Newton, H. Davy, Priestley, Dalton, etc.

*Histoire.* On ne sait rien d'authentique sur l'histoire de l'Angleterre avant César. Ce conquérant fit deux descentes dans l'île, alors nommée Bretagne (55 et 54 av. J.-C.). Claude reprit ses projets de conquête l'an 43 de J.-C.; ses successeurs les continuèrent, et de 78 à 85 les armées romaines, commandées par Agricola, pénétrèrent jusqu'aux monts Grampians; mais jamais l'île ne fut entièrement soumise. En 411 Honorius abandonna la Bretagne; mais incapables de se défendre contre les Pictes, les Bretons appelèrent à leur secours les Saxons (448); ceux-ci accoururent (449), et fondèrent les 4 roy. d'Essex, de Sussex, de Wessex et de Kent (455-527). Les Angles, qui les suivirent (540-584), en élurent 3 autres : Estanglie, Mercie, et Deirie avec Bernicie (540-584). Tous ces roy. finirent par se réduire à un seul, sous le Saxon Egbert, roi de Wessex (827). Dès 835, les Danois désolèrent l'Angleterre par leurs ravages; Alfred le Grand (871-900) les força pour quelque temps à la paix. De retour en 981, les Danois mirent leur roi Suénon sur le trône d'Angleterre (1013) : la dynastie saxonne ne put y remonter qu'en 1041. En 1066, Guillaume I, duc de Normandie, conquît le roy. et fonda une nouvelle race, qui en 1154 fut remplacée par les Plantagenets, comtes d'Anjou, issus de la race Normande par les femmes, et dont Henri II fut la tige en Angleterre. Ceux-ci régnèrent jusqu'en 1485. Les plus grands événements pendant cet espace de temps furent l'union de 5 grandes prov. françaises à l'Angleterre, par l'avènement de Henri II; la lutte de ce prince contre Thomas Becket (1162-1170); la conquête de l'Irlande (1171); les guerres de Richard Cœur de Lion contre la France (1194-1199); la perte de la Normandie par Jean sans Terre (1204); l'institution de la *Grande Charte*, base de la constitution anglaise (1215); l'insurrection de Simon de Monfort, comte de Leicester, contre Henri III (1258-1265); la domination momentanée sur l'Écosse pendant l'anarchie de ce pays (1286-1314); la guerre de 100 ans contre la France (1337-1453); enfin la guerre

civile entre les maisons d'York et de Lancastre, dite guerre des Deux-Roses, qui finit par la chute de la maison royale (1450-1485). Alors, monta sur le trône la dynastie des Tudor, issue d'une branche collatérale et sous laquelle le pouvoir royal fut à son apogée. Elle substitua la religion protestante au Catholicisme : Henri VIII, Edouard VI, Elisabeth contribuèrent à accomplir cette révolution (1533-1603). A Elisabeth succéda Jacques I (VI en Ecosse), qui commença en Angleterre la dynastie des Stuarts, et qui le premier réunit sous un seul sceptre l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, sous le nom de Grande-Bretagne. Charles I, son fils, trop favorable au Catholicisme et au pouvoir absolu, périt sur l'échafaud en 1649; la république fut alors proclamée, et Cromwell resta maître de l'Etat jusqu'à sa mort (1658). Les Stuarts furent rétablis en 1660; mais les fautes de Jacques II amenèrent la révolution de 1688, qui renversa cette dynastie et donna pour souverain aux Anglais Guillaume III, prince d'Orange, qui avait épousé Marie, fille de Jacques II. La reine Anne, qui lui succéda, consumma l'union de l'Angleterre et de l'Ecosse; son règne fut illustré par les victoires de Marlborough. Après la mort de la reine Anne, 1714, la maison de Hanovre fut appelée au trône comme la plus proche héritière de la maison royale; c'est elle qui règne encore aujourd'hui. Sous cette dernière dynastie eurent lieu la guerre de *Sept ans* (1756-63), la conquête du Canada (1763), la perte des colonies anglo-américaines (1774-1783), la soumission de l'Inde (1757-1816), la lutte contre la Révolution française et contre l'Empire (1793-1815); la réunion définitive de l'Irlande (1800), le rappel des lois contre les *Non-conformistes* et même contre les Catholiques (1820-29), la réforme électorale (1832); l'abolition des lois sur les céréales et la proclamation de la liberté commerciale (1846); les guerres contre les Afghans, contre le Pendjab (1846); la guerre de Crimée, faite contre la Russie de concert avec la France (1854-55); l'insurrection et la prompte répression de l'Inde (1857-58) et diverses expéditions contre la Chine (1842-1860). — Les histoires d'Angleterre les plus estimées sont celles de Hume, de Lingard et de Macaulay.

ROIS D'ANGLETERRE.

<b>1<sup>o</sup> Race saxonne.</b>		Henri I, Beauclerc, 1100
Egbert,	827	Etienne de Blois, 1135
Ethelwolf,	836	4 <sup>o</sup> <i>Maison d'Anjou (Plantagnets).</i>
Ethelbald,	858	
Ethelbert,	860	Henri II, 1154
Ethelred I,	866	Richard Cœur de Lion, 1189
Alfred le Grand,	871	
Edouard I, l'Ancien,	900	Jean sans Terre, 1199
Athelstan,	925	Henri III, 1216
Edmond I,	941	Edouard I, 1272
Edred,	946	Edouard II, 1307
Edwy,	955	Edouard III, 1327
Edgard le Pacifique,	957	Richard II, 1377
Saint Edouard le Martyr,	975	Henri IV, 1399
Ethelred II,	978	Henri V, 1413
		Henri VI, 1422
<b>2<sup>o</sup> Saxons et Danois.</b>		Edouard IV, 1461
Suënon, <i>Danois</i> ,	1013	Edouard V, 1483
Ethelred, rétabli,	1014	Richard III, 1483
Edmond II, <i>Saxon</i> ,	1016	5 <sup>o</sup> <i>Maison de Tudor.</i>
Canut ou Knut le Grand, <i>Danois</i> ,	1017	Henri VII, 1485
Harold I, <i>Danois</i> ,	1036	Henri VIII, 1509
Hardi-Canut ou Hardeknut, <i>Danois</i> ,	1039	Edouard VI, 1547
Edouard le Conf.,		Jeanne Grey, 1553
		Marie, 1553
		Elisabeth, 1558
<b>Saxon.</b>		6 <sup>o</sup> <i>Maison des Stuarts.</i>
Harold II, <i>Saxon</i> ,	1066	Jacques I, 1603
<b>3<sup>o</sup> Race normande.</b>		Charles I, 1625
Guillaume le Conquérant,	1066	<i>Interrègne</i> (1649-1652).
Guillaume II, le Roux,	1087	O. Cromwell, prot., 1652
		R. Cromwell, prot., 1658
		<i>Restaurat. des Stuarts.</i>

Charles II,	1660	8 <sup>o</sup> <i>Maison de Hanovre.</i>
Jacques II,	1685	Georges I, 1714
7 <sup>o</sup> <i>Maisons d'Orange et Stuarts.</i>		Georges II, 1727
Guillaume III (d'Orange) et Marie,	1689	Georges III, 1760
Anne,	1702	Georges IV, 1820
		Guillaume IV, 1830
		Victoria, 1837

Pour l'ensemble des possessions de l'Angleterre, F. BRETAGNE (Grande). — Pour la géographie ancienne de l'Angleterre, F. BRETAGNE ANCIENNE.

ANGLETERRE (NOUVELLE-). On désignait autrefois sous ce nom six États anglais formant la partie N. E. des États-Unis actuels : ce sont les États de Maine, New-Hampshire, Massachusetts, Vermont, Rhode-Island et Connecticut.

ANGLICANE (Eglise), nom que porte l'Eglise dominante d'Angleterre. L'Eglise anglicane adopte presque tous les dogmes de Calvin, mais elle conserve l'épiscopat et une certaine hiérarchie. Le roi est le chef de l'Eglise; il institue les évêques et veille avec leur concours sur le maintien du dogme et sur l'observation de la discipline. — Quoique la Réforme ait été introduite en Angleterre par Henri VIII, l'Eglise anglicane, qui s'appelle aussi *Eglise épiscopale*, ne date que de l'acte d'*uniformité*, rendu en 1562, sous le règne d'Elisabeth.

ANGLO-AMÉRICAINS. On nommait ainsi les habitants des États-Unis et des colonies formées dans l'Amérique septentrionale par les Anglais.

ANGLO-SAXONS. On nomme ainsi les peuples germaniques qui envahirent la Grande-Bretagne vers 449, savoir : les Jutes, les Angles et les Saxons. Ils fondèrent l'Heptarchie, et, mêlés aux Danois, restèrent maîtres du pays jusqu'à la conquête de Guillaume I, 1066.

ANGLURE, ch.-l. de cant. (Marne), sur l'Aube, à 60 kil. S. O. d'Épernay; 856 hab. Anc. baronnie.

ANGO, célèbre armateur de Dieppe, né à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, acquit une immense fortune et put rivaliser avec les rois. Des Portugais ayant enlevé un de ses vaisseaux en pleine paix (1530), il arma contre eux pour son propre compte, bloqua le port de Lisbonne, alla attaquer les Portugais jusque dans les Indes, et ne cessa ses hostilités que lorsqu'ils eurent envoyé un ambassadeur en France pour demander la paix. Il éprouva à la fin de sa vie des pertes considérables et fut presque ruiné; il en mourut de chagrin, en 1551. François I, sous le règne duquel il vivait et qu'il avait reçu splendidement dans son hôtel, l'avait nommé gouverneur de Dieppe.

ANGOLA, État de l'Afrique occid., entre le Congo au N. et le Benguela au S., s'étend env. de 8° à 15° lat. S. et de 11° à 16° long. E.; env. 400 000 hab., dont 12 000 blancs; ch.-l. Loanda. Il appartient aux Portugais depuis 1485, et forme avec le Benguela et quelques forts du Congo une capitainerie générale. On y faisait jadis un grand commerce d'esclaves. On en exporte encore de l'or, de l'ivoire, de la gomme, des drogues médicinales, du fer, du cuivre, de la cire, du miel, du piment, de l'huile de palmier, etc.

ANGORA, l'anc. *Ancyra*, *Inkhire* chez les Turcs, v. de la Turquie d'Asie (Anatolie), ch.-l. de district, près de la Tabana, à 330 kil. S. E. de Constantinople; 40 000 h. Siège d'un métropolitain grec. On y trouve des espèces particulières de chèvres, de chats et de lapins à poils longs et soyeux, connues sous le nom d'*Angoras*. V. ANCYRE.

ANGOSTURA, v. du Venezuela, ch.-l. de prov., sur l'Orénoque, à 250 k. O. de Vieja-Guyana; 8000 h. Evêché. Magnifique palais du congrès. Il se tint dans cette ville, en 1819, sous la présidence de Bolivar, un congrès qui réunit la Nouv.-Grenade et le Venezuela en un seul État sous le nom de Colombie : ce qui valut à la ville le nom de *Ciudad-Bolivar*.

ANGOULEME, *Inculisma*, ch.-l. du dép. de la Charente, sur une colline au pied de laquelle coule la Charente, à 443 k. S. O. de Paris, à 445 k. par chemin de fer; 24 961 hab. Evêché, trib. de 1<sup>er</sup> inst., lycée impérial,

cabinet de physique et de chimie, bibliothèque. On y avait établi sous la Restauration une école royale de marine qui a été transportée depuis 1827 à Brest. Port sur la Charente (au faubourg de l'Hommeau). Enceinte murée, ancien château des ducs; belle cathédrale; nouveau quartier très-beau. Papeteries renommées, poudrière, fonderie de canons. Commerce actif; entrepôt du commerce de Bordeaux et des dép. du Sud. — V. très-ancienne, célèbre par Ausone dès le IV<sup>e</sup> siècle; ruinée par les Normands au IX<sup>e</sup> siècle. Calvin y porta la Réforme en 1527; par suite, la ville eut beaucoup à souffrir dans les guerres de religion. Patrie de St-Gelais, Balzac, Poltro, Ravaillac, du physicien Coulomb, du général Montalembert, etc.

ANGOULÈME (comté, puis duché d'), à peu près équivalant à l'Angoumois. Il fut joint, lors de l'origine du système féodal, au comté de Périgord. Le premier comte de Périgord et d'Angoulême est Vulgrin I (866); le plus illustre est Guillaume-Taillefer, sous qui le comté devint arrière-fief de la couronne et fief du duché d'Aquitaine; le dernier est Vulgrin III, mort en 1181, dont la fille Mathilde porta le comté à Hugues IX, sire de Lusignan et comte de la Marche. Le comté d'Angoulême fut réuni à la couronne en 1308, donné à Philippe d'Évreux en 1328, confisqué sur Charles le Mauvais en 1351, et donné en même temps au connétable Charles d'Espagne; puis cédé aux Anglais en souveraineté en 1360, mais repris en partie en 1372 et années suivantes. Il devint ensuite l'apanage de Louis, duc d'Orléans, fils de Charles V et frère de Charles VI, et passa au fils puîné de ce prince, qui fut la tige des Valois-Angoulême. François I, issu de cette branche, porta d'abord le titre de comte d'Angoulême; devenu roi, il fit de ce comté un duché qu'il donna à sa mère, à la mort de laquelle il le réunit à la couronne. Ce duché fut encore un apanage de 1574 à 1650, en faveur de Diane et de Charles de Valois, enfants naturels, l'une de Henri II, l'autre de Charles IX. Après eux, le titre de duc d'Angoulême n'a plus été que nominal.

ANGOULÈME (Charles de Valois, duc d'), fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet, né en 1573, mort en 1650, porta d'abord le titre de comte d'Auvergne, qu'il échangea en 1619 contre celui sous lequel il est connu. Il fut un des premiers à reconnaître Henri IV et combattit vaillamment dans les rangs de son armée; mais ensuite il entra dans une conspiration contre ce prince et fut condamné à une détention perpétuelle (1606). Ayant obtenu de Louis XIII sa liberté, il servit l'État avec dévouement et se distingua dans les guerres de Languedoc, d'Allemagne et de Flandre. On a de lui, entre autres écrits, d'intéressants *Mémoires sur les règnes de Henri III et Henri IV*, Paris, 1662.

ANGOULÈME (L. Ant. de Bourbon, duc d'), fils aîné du comte d'Artois (Charles X), né à Versailles en 1775, mort à Goritz en 1844, fut emmené par son père en émigration, épousa en 1799, à Mittau, la fille de Louis XVI, Marie-Thérèse, sa cousine, accompagna Louis XVIII à Varsovie et à Hartwell, entra en France en 1814, fut accueilli avec enthousiasme à Bordeaux, tenta vainement de s'opposer à la marche de Napoléon en 1815, se vit abandonné de ses troupes, fut pris par le général Grouchy, détenu quelques jours au Pont-St-Esprit, et ne dut la liberté qu'à la générosité de l'Empereur. En 1823, il conduisit une armée au secours de Ferdinand VII, roi d'Espagne, dont le trône était menacé, délivra le roi, poursuivit les insurgés jusqu'à l'extrémité de la Péninsule, couronna l'expédition par la prise du Trocadéro, réussit, presque sans effusion de sang, à rétablir l'autorité royale, et signa l'ordonnance conciliatrice d'Andujar, mais il eut le regret d'en voir neutraliser l'effet par le mauvais vouloir de la cour de Madrid. Après les événements de 1830, il céda ses droits au duc de Bordeaux, son neveu, et vécut en simple particulier sous le nom de comte de Marne (terre voisine de Ville-d'Avray). Sans être doué

de facultés éminentes, ce prince était un homme sage, animé d'intentions conciliantes. — Marie Thérèse Charlotte, duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, née à Versailles en 1778, morte en 1851, avait à peine 14 ans quand elle fut emprisonnée au Temple avec sa famille. Elle eut à subir les plus indignes traitements et à pleurer successivement la mort tragique de son père, de sa mère, de sa tante Elisabeth, et ne recouvra la liberté qu'en 1795: elle fut alors échangée contre les commissaires de la Convention livrés par Dumouriez aux Autrichiens. Elle rejoignit dans l'exil son oncle, Louis XVIII, épousa en 1799, à Mittau, le duc d'Angoulême, son cousin, entra en France avec lui en 1814, proclamant partout *union et oubli*; déploya à Bordeaux, en 1815, pour la défense de la cause royale, une énergie qui fit dire à l'Empereur qu'elle était *le seul homme de la famille*; accompagna sa famille dans un nouvel exil en 1830, et se fixa à Frohsdorf, en Styrie, où elle se livra tout entière à l'éducation de son neveu, le duc de Bordeaux, et à la pratique des bonnes œuvres. Son attachement à Louis XVIII, dont elle fut la compagne fidèle, l'a fait surnommer *l'Antigone moderne*. Soutenue dans ses malheurs par une piété vive, cette princesse fut un modèle de résignation. Elle a laissé des *Mémoires*.

ANGOLEVENT (Nic. JOUBERT, sieur d'), ou célèbre sous le règne d'Henri IV. On lui donnait le nom de *Prince des sots* ou de *la sottise*. Il eut un procès curieux avec les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, en 1604, au sujet des droits attachés à sa principauté. En 1615, on publia sous son nom un recueil intitulé *les Satires bastardes, et autres œuvres fastolres du cadet Angoulevant*, dont le véritable auteur est inconnu.

ANGOUMOIS, *Agesinates*, anc. prov. de France, partie du grand gouvernement de Saintonge, Angoumois et Aunis, était située entre le Poitou au N. et le Périgord au S. et avait pour capit. Angoulême. Elle forme aujourd'hui le dép. de la Charente, moins quelques cant. de l'arr. de Barbezieux, et partie du dép. de la Dordogne. V. COMTE D'ANGOULÈME.

ANGRA, ch.-l. de l'île Terceira et de toutes les Açores, sur la côte S.; 12 000 hab. Evêché, port, fortifications. Miel, vins, lin, froment.

ANGRAN D'ALLERAY (Denis-François), lieutenant civil au Châtelet de Paris, né en 1715, remplit ses fonctions avec autant de lumières que de désintéressement, mais n'en fut pas moins condamné, en 1794, à périr sur l'échafaud révolutionnaire: son crime était d'avoir envoyé de l'argent à ses enfants émigrés. Un de ses juges lui ayant demandé s'il ignorait la loi qui le défendait: « Non, répondit-il, mais j'en connais une plus sacrée: c'est celle qui ordonne aux pères de nourrir leurs enfants. »

ANGRIE, contrée de la Germanie. V. l'art suivant.

ANGRIVARII, peuple de la Germanie, habitait sur le Weser, au N. des Chérusques, dans le pays qui fut nommé depuis *Angrie* et qui contenait les pays de Brême, Verden, Oldenbourg, Ostfrise, Groningue, Osabrück, Hoya, Calenberg, Lippe, Munster, Minden, Pyrmont, Corvey, Paderborn, Waldeck. L'Angrie était le domaine de Witkind.

ANGUIER (Franc.), sculpteur, né à Eu en 1604, mort en 1699, a fait les mausolées du cardinal de Bérulle, de J. de Thou, celui de Henri, duc de Montmorency, à Moulins, et un crucifix en marbre pour le maître autel de la Sorbonne. Il travailla un peu lourdement. — Michel, son frère, 1612-1686, lui est supérieur: il a sculpté une *Amphitrite* pour Versailles, les bas-reliefs de la porte St-Denis, à Paris, ceux du portail du Val-de-Grâce, ainsi que la *Nativité* qui décore le maître autel de ce monument. Une salle du musée porte le nom des frères Anguier.

ANGUILLARA, bourg de l'État ecclésiastique, dans la comarque et à 30 kil. N. O. de Rome, érigé en duché par Benott XIV en 1758; 3 000 hab.

ANGUILLARA (Andrea dell'), poète italien, né en



1517 à Sutri (Toscane), mort vers 1570, était correcteur d'imprimerie. On a de lui une traduct. estimée des *Métamorphoses* d'Ovide, en octaves (Paris, 1554), et Venise, 1584), et diverses autres poésies. — Louis d'Anguillara, botaniste du XVI<sup>e</sup> siècle, m. vers 1570. a laissé un ouvr. estimé sur les *Simples*, Venise, 1561.

**ANGUILLE** (île de l'), une des Antilles anglaises, ainsi nommée à cause de sa forme tortueuse, est la plus septentrionale des îles du Vent; 40 kil. sur 12; 5 000 hab. Port fort commode.

**ANGUS** ou **FORFAR**, comté d'Ecosse **F. FORFAR.**

**ANHALT**, un des États de la Confédération germanique, doit son nom au vieux château d'Anhalt, situé dans la forêt de Harzgerode et dont il ne reste que des ruines. Il est enclavé dans la Prusse et borné au N. par le Brandebourg, à l'O. par la Saxe prussienne et le Brunswick, au S. par le royaume de Saxe, et forme aujourd'hui 2 duchés : 1<sup>o</sup> *Anhalt-Dessau*, qui a la suprématie : il renferme 15 bailliages, compte 52 947 hab. et a pour ch.-l. Dessau; — 2<sup>o</sup> *Anhalt-Bernbourg*, coupé en plusieurs portions par le territoire prussien, et partagé en haute et basse principauté : il renferme 9 bailliages et 37 050 h.; ch.-l. Bernbourg. — Un 3<sup>e</sup> duché, *Anhalt-Cöthen*, situé à l'E. du duché de Dessau, qui renfermait 7 bailliages, avec 32 475 h., et avait pour ch.-l. Cöthen, a été réuni en 1847 à celui d'Anhalt-Dessau, faute d'héritier. — Un 4<sup>e</sup> duché, celui d'*Anhalt-Zerbst*, qui était situé au N. de celui de Dessau, avait déjà cessé d'exister en 1793, par l'extinction de la branche régnante : son territoire fut alors partagé entre les trois autres branches.

**ANHALT** (Maison d'), une des plus anciennes familles princières de l'Allemagne, est une branche de la célèbre maison d'Ascanie (V. ce nom). Les princes d'Anhalt, d'abord comtes, puis ducs au XIII<sup>e</sup> siècle, et enfin princes *immédiats* de l'Empire, relevaient primitivement du duché de Saxe. Leur principauté, qui en 1211 se trouvait tout entière entre les mains de Henri, petit fils d'Albert l'Ours, électeur de Brandebourg, se démembra après Joachim II (1536 86), et forma les 4 duchés de Bernbourg, de Cöthen, de Zerbst et de Dessau (V. l'art. précéd.). Cette maison, à laquelle appartient l'impératrice Catherine II, a donné naissance à un grand nombre de guerriers et de personnages distingués.

**ANHALT-BERNBOURG** (Christian, prince d'), 1568-1630, vint en 1591 au secours d'Henri IV une armée considérable, battu en 1619 les comtes de Dampierre et de Bucquoi, mais fut défait lui-même à la bataille de Prague, en 1620, et fut mis au ban de l'empire par Ferdinand II, avec lequel il ne tarda cepen-tant pas à se réconcilier. — La branche de Bernbourg a eu pour dernier représentant Alexandre-Charles, mort sans héritier en 1863, et a été réunie à celle d'Anhalt-Dessau.

**ANHALT-DESSAU** (Léopold-Fréd., prince d'), feld-maréchal au service de la Prusse, né en 1676, mort en 1747, fit la guerre de Succession, prit une part glorieuse à la victoire d'Hochstedt, combattit vaillamment à Turin, et accompagna le roi de Prusse, Guillaume I, en Poméranie contre Charles XII. Sous Frédéric II, il remporta en 1745 la victoire de Kesseldorf sur les Saxons et les Autrichiens. Il fut le créateur de cette infanterie prussienne, si célèbre au XVIII<sup>e</sup> siècle, et la conduisit 40 ans.

**ANHALT-DESSAU** (Léopold-Fréd., prince d'), petit-fils du préc., né à Dessau en 1740, mort en 1817, fut forcé par l'état de sa santé à renoncer à la carrière des armes et s'appliqua tout entier à l'administration de son duché. Il forma à Dessau plusieurs établissements utiles, entre autres le collège appelé *Philanthropinum*, fit un grand nombre de routes, un pont sur l'Elbe, des palais magnifiques, etc. Plein d'estime pour ce prince, Napoléon respecta toujours son indépendance. Le duc d'Anhalt fit partie de la Confédération du Rhin et fournit de nombreux contingents à l'empereur; mais en 1813 il se rattacha à la Confédération germanique.

**ANHALT-DESSAU** (la princesse d'), nièce du roi de Prusse, Frédéric II, femme d'un esprit cultivé, reçut d'Euler, dans les années 1760-62, des leçons de physique et de philosophie qui ont été publiées sous le titre de *Lettres à une princesse d'Allemagne*.

**ANHOLT**, petite v. des États prussiens (Westphalie), à 29 kil. O. de Borcken, sur le Vieil-Yssel. Résidence du prince de Salm-Salva.

**ANI** ou **ANISI**, *Abnicum*, v. de la Turquie d'Asie (Erzeroum), à 24 kil. de Kars. Anc. capit. de l'Arménie. Elle fut prise par les Grecs en 1045, par Alp-Arslan en 1064, puis appartint aux princes de Géorgie, de Perse, d'Arménie, et aux Mongols, et fut à peu près ruinée par un tremblement de terre en 1319.

**ANIAN** (Détroit d'), nom donné par quelques géographes et navigateurs des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles à un détroit qui devait faire communiquer l'Atlantique et le Pacifique par le Nord. Ce détroit, qu'il ne faut pas confondre avec celui que l'on a si longtemps cherché au N. O. de l'Europe, était entre l'Asie et l'Amérique et paraît n'être autre chose que le détroit de Behring. V. ce mot et Maldonado.

**ANIANE** ou **SAINT-BENOÎT-D'ANIANE**, ch.-l. de c. (Hérault), à 26 kil. N. O. de Montpellier; 2385 hab. Anc. couvent bâti sous Charlemagne par S. Benoît d'Aniane; c'est auj. une maison de détention.

**ANIANUS**, référendaire ou chancelier du roi visigoth Alaric, était chargé de certifier en y apposant sa signature les exemplaires du recueil de lois publié par ce prince en 506, à Aire en Gascogne : ce qui a fait supposer à tort qu'il en était l'auteur.

**ANIANUS**, astronome et poète du X<sup>e</sup> siècle, a fait un poème latin en vers hexamètres léonins, intitulé : *Computus manualis magistri Aniani*, Strasb., 1488. Il est l'auteur de ce distique sur le zodiaque :

Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo,  
Libraque, Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora, Pisces.

**ANICET**, affranchi, dirigea d'abord l'éducation de Néron, et devint dans la suite l'instrument de ses crimes. C'est lui qui inventa le vaisseau qui devait submerger Agrippine, et qui conduisit les soldats chargés de donner la mort à cette princesse. Il aida ensuite Néron à faire condamner Octavie comme adultère, en se déclarant complice du prétendu crime de la princesse. Il fut plus tard exilé en Sardaigne, où il mourut.

**ANICET** (S.), pape de 157 à 168, était Syrien. Il souffrit le martyre sous Marc-Aurèle. On le fête le 17 avril.

**ANICHE**, vge du dép. du Nord, à 13 kil. S. E. de Douai, près d'Anzin, 3392 h. Exploitation de houille.

**ANICIUM** ou **PODIUM**, auj. le *Puy-en-Velay*.

**ANIEU**. V. **ANIANUS**.

**ANIO** ou **ANIENUS**, auj. le *Tererone*, pet. riv. du Latium, se jette dans le Tibre, à 6 kil. env. au N. E. de Rome. Camille battit là les Gaulois sur ses bords, 367.

**ANISSON** (Laurent), imprimeur à Lyon en 1670, publia d'importantes collections, entre autres : *Bibliotheca Patrum*, 27 vol. in-f., 1677, etc. — Jean, son fils, fut aussi imprimeur à Lyon et publia le *Glossaire grec* de Ducange, 1688. Il fut appelé en 1691 à la direction de l'Imprimerie royale à Paris, et porta au plus haut point la prospérité de cet établissement qui est resté longtemps dans sa famille. Il mourut en 1721. — Et.-Alex.-Jacques, petit-fils du préc., connu sous le nom d'Anisson-Duperron, devint directeur de l'Imprimerie royale en 1783; il fut privé de cet emploi à la Révolution, et guillotiné en 1794. — Son fils, Alex.-Jacq.-Laurent, 1776-1852, préfet sous l'Empire, fut remis en 1814 à la tête de l'Imprimerie royale, et sauva les beaux types orientaux que l'ennemi voulait enlever à cet établissement. Les privilèges concédés à son imprimerie ayant provoqué de vives réclamations, il donna sa démission en 1827. Il fut depuis élu député et élevé à la pairie en 1844.

**ANISUS**, nom de l'*Enas* en latin moderne.

**ANIZY-LE-CHATEAU**, ch.-l. de cant. (Aisne), à 15 kil. S. O. de Laon, sur la Lette; 937 hab.

**ANJOU**, *Andecavi*, anc. prov. de France, entre la Normandie, le Poitou, le Maine, la Bretagne et la Touraine, avait pour capitale Angers, et pour villes principales Château-Gontier, Baugé, Brissac, Craon, Chollet, Beaupréau. Elle forme auj. le dép. de Maine-et-Loire, et une portion des dép. de la Mayenne, de la Sarthe et d'Indre-et-Loire. Climat doux, très favorable aux fleurs et aux arbres fruitiers. — Habité d'abord par les *Andecavi*, peuple celtique, ce pays fit partie, sous les Romains, de la 3<sup>e</sup> Lyonnaise. Après la chute de l'empire romain, l'Anjou entra dans la confédération armoricaine. Conquis par le roi franc Childéric, il passa ensuite sous diverses dominations féodales. Il fut érigé en comté par Charles le Chauve en 864 pour Robert le Fort; puis donné, après la mort de Robert, à un gentilhomme breton nommé Tertule, qui avait rendu de grands services à ce prince. Louis le Bègue confirma dans cette possession le fils de Tertule, Ingelger, en augmentant ses domaines. C'est de cette maison que sont issus les Plantagenets qui régnerent sur l'Angleterre de 1154 à 1485 : Geoffroy V, dit Plantagenet, comte d'Anjou, ayant épousé la reine Mathilde (1127), donna naissance à Henri, qui régna sous le nom de Henri II. Les rois d'Angleterre possédèrent jusqu'en 1203 le comté d'Anjou, qui n'en continuait pas moins de relever de la couronne de France. A cette époque, l'Anjou fut confisqué sur Jean sans Terre qui avait fait périr son neveu Arthur, dernier héritier du comté (F. ARTHUR et JEAN), et Philippe-Auguste le réunit à la couronne. En 1226, Louis VIII laissa par testament l'Anjou ainsi que le Maine à Charles, son plus jeune fils, qui devint par là chef d'une nouvelle maison d'Anjou, et qui régna, ainsi que sa postérité, sur Naples et la Sicile. En 1290, une petite-fille de ce prince, Marguerite, apporta l'Anjou et le Maine en dot à Charles de France, comte de Valois, dont le fils, devenu roi de France sous le nom de Philippe VI, réunit ces deux provinces à la couronne. En 1360, le roi Jean II érigea l'Anjou en duché, et le donna pour apanage à son 2<sup>e</sup> fils, Louis, qui devint le chef d'une 2<sup>e</sup> branche de rois de Naples de la maison d'Anjou : c'est à cette branche qu'appartient le bon roi René. Le dernier rejeton de cette famille, Charles IV, institua Louis XI son héritier, et l'Anjou fut irrévocablement réuni à la couronne en 1482. Le titre de duc d'Anjou fut encore porté depuis par plusieurs princes du sang, par François, 4<sup>e</sup> fils de Henri II, par Henri III, avant qu'il fût roi; par deux fils de Louis XIV, qui moururent jeunes; par un des petits-fils de ce prince, qui devint plus tard roi d'Espagne sous le nom de Philippe V.

**ANJOU** (François, duc d'), 4<sup>e</sup> fils de Henri II et de Catherine de Médicis, et frère de Henri III, né en 1554, et mort en 1584, porta d'abord le titre de duc d'Alençon. Il se montra favorable aux Protestants et fut compromis dans une conspiration qui coûta la vie à son favori La Mole (1574). Il se mit à la tête des Flamands révoltés contre Philippe II, fut un instant reconnu souverain des Pays-Bas, et reçut le titre de duc de Brabant (1582); mais ayant voulu violer les libertés du peuple qui l'avait élu, il fut chassé. Il avait été sur le point d'épouser Elisabeth, reine d'Angleterre; au moment de se conclure, ce mariage échoua par le refus de la reine.

**ANJOUAN**, une des îles Comores, entre la côte orient. de l'Afrique et Madagascar, à 49 kil. sur 33; env. 20 000 hab. (mahométans); ch.-l. Makhadou. Jadis florissante, auj. très-pauvre, et dépeuplée par les invasions des pirates madécasses.

**ANKARSTROEM (J.)**, gentilhomme suédois, né en 1761, avait été enseigne dans les gardes du corps et était retiré du service depuis quelques années lorsqu'il entra, avec plusieurs nobles mécontents, dans une conspiration formée contre Gustave III : il se chargea de porter le coup mortel, et s'étant introduit dans un bal masqué auquel assistait

le roi, il tira sur lui un coup de pistolet à vent au moment où le comte de Horn, son complice, lui désignait la victime, en lui adressant ces mots : « Bonsoir, beau masque. » Cet attentat eut lieu le 15 mars 1792. Arrêté et mis en jugement, Ankarström fut décapité après avoir eu le poing coupé.

**ANKOBER**, État abyssinien, au S., entre 9<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> lat. N., se compose des 2 prov. de Choa et d'Efaf, et a pour capit. Ankober, à 450 kil. S. E. de Gondar. C'est l'État le plus civilisé de l'Abyssinie.

**ANNA. V. ANNE.**

**ANNABERG**, v. du roy. de Saxe, à 37 kil. S. O. de Freyberg, tire son nom d'une anc. église de Ste-Anne; 5500 h. Mines d'étain, fer, argent, cobalt.

**ANNAM** ou VIETNAM, dit aussi EMPIRE ANNAMITIQUE, grand État de l'Inde transangétique, baigné à l'E. et au S. par la mer, a pour bornes au N. la Chine, à l'O. l'Inde anglaise, l'Empire birman, l'Empire siamois, et se divise en 6 régions : Tonquin ou Drang-Ngai, Cochinchine ou Drang-Trong, Tsiampa, Cambodje annamite, Laos annamite, royaume de Bao, 1450 kil. sur 600; capit. Hué; env. 23 000 000 d'habitants. Une chaîne de mont. partage l'empire en 2 moitiés longitudinales; 2 autres chaînes le séparent, l'une de l'empire siamois, l'autre de la Chine. Quelques bons ports. Grande fertilité, sauf vers les mont. et au S. : végétation des tropiques, riz, sucre, ananas, thé, poivre, bétel, cocotiers, etc. Bancs de corail énormes; beaucoup de fer; sel, marbre, albâtre; un peu d'or dans les rivières. Les Annamites sont en général semblables aux Chinois, mais plus robustes : leur langue, leur écriture, sont dérivés du chinois; la plupart des institutions sont celles de la Chine : on y trouve des classes de lettrés et de mandarins. Leur gov. est despotique; leur armée est d'environ 150 000 hommes; ils ont de l'artillerie sur le modèle des Européens.—Ce pays, civilisé par les Chinois au 11<sup>e</sup> siècle av. J.-C., fut tantôt soumis à la Chine, tantôt indépendant. Lê-Loa assura sa liberté en 1363; à cette époque commence la dynastie des Lê, qui règne aussi sur la Cochinchine. En 1774 eut lieu dans le Tonquin la révolte des 3 frères Tai-tsong, qui furent pendant 20 ans maîtres de tout l'empire. Ils furent expulsés en 1795 par Gia-Long, prince issu de la dynastie cochinchinoise; un Français, Pigneau, évêque d'Adran, concourut puissamment à cette révolution : il obtint en conséquence toute la confiance du roi, et put répandre le Christianisme dans ses États. Les successeurs de ce prince se montrèrent au contraire fort hostiles aux missionnaires, et les persécutions qu'ils exerçaient nécessitèrent en 1858 une expédition hispano-française, à la suite de laquelle le roi régnant se vit obligé de signer en 1860 un traité désavantageux et de céder à la France la Basse-Cochinchine.

**ANNAPOLIS** v. des États-Unis, ch.-l. du Maryland, sur la baie de Chesapeake, à 60 kil. N. E. de Washington; 4000 hab. Théâtre et banque; hôtel du gov. — V. de la Nouv.-Écosse, par 67<sup>o</sup> 42' lat. N., sur une riv. de même nom, a son emb. dans la baie de Fundy; 1200 hab. Port magnifique. Fondée par des Français en 1604, elle se nommait jadis *Port-Royal*.

**ANNAT** (Fr.). Jésuite, né à Rhodéz en 1607, mort à Paris en 1670, devint provincial de son ordre et confesseur de Louis XIV (1654-1670). Adversaire ardent des Jansénistes, il fit condamner par la Sorbonne plusieurs de leurs propositions et écrivit contre eux, entre autres ouvrages, le *Rabat-joie des Jansénistes* (1666). Son nom serait ignoré si Pascal ne lui eût adressé ses deux dernières *Provinciales*.

**ANNATES**, redevance que payaient à la chambre apostolique, en recevant leur bulle, ceux qui étaient pourvus d'un bénéfice, consistait dans le revenu d'une année. Ce droit, longtemps perçu par les papes dans toute la chrétienté, et introduit en France en 1320, fut la source de querelles sans cesse renaissantes entre la cour de Rome et la plupart des souverains de l'Europe. Henri VIII supprima les annates

en Angleterre; en France, elles furent tantôt suspendues, tantôt réduites; enfin elles ont été définitivement supprimées en 1789.

ANNE, *Anna* (c.-à-d. *gracieuse*, en hébreu et en phénicien), sœur de Pygmalion, roi de Tyr, abandonna sa patrie en même temps que Didon, sa sœur, et vint avec elle fonder Carthage. Après la mort de Didon, elle se retira en Italie pour se soustraire aux poursuites d'Arbas, roi gétule, et y recut l'hospitalité d'Enée; mais, ayant excité la jalousie de Lavinie, elle se noya de désespoir dans le Numicus.

ANNE (Ste), femme de S. Joachim, et mère de la Ste Vierge. On la fête le 28 juillet.

ANNE COMÈNE, fille de l'empereur Alexis Comène, née en 1083, morte en 1148, conspira, après la mort de son père, pour détrôner Jean Comène, son frère, et mettre en sa place son époux Nicéphore Bryenne. Ayant échoué par la faiblesse de Nicéphore, elle alla vivre dans la retraite et se consacra aux lettres. Elle composa la *Vie d'Aleris*, son père. Cet ouvrage se trouve dans la Byzantine et a été trad. par le président Cousin, Paris, 1651, in-fol.

ANNE de France, connue sous le nom de *Dame de Beaujeu*, fille de Louis XI, roi de France, et sœur aînée de Charles VIII, née en 1462, morte en 1522, fut mariée à Pierre II, sire de Beaujeu, duc de Bourbon. Pendant la minorité de Charles VIII, elle gouverna l'État avec autant de prudence que de fermeté. Elle assembla les États généraux en 1484, et eut à combattre les prétentions des grands, qui se révoltèrent ayant à leur tête le duc d'Orléans (roi depuis sous le nom de Louis XII); mais elle livra bataille à ce prince, le fit prisonnier à St-Aubin-du-Cormier, 1488, et le garda 2 ans prisonnier à Bourges.

ANNE de Bretagne, fille et héritière du duc de Bretagne François II, née en 1476, morte en 1514, fut d'abord mariée par procuration à Maximilien d'Autriche; mais cette union ne s'étant pas effectuée, elle épousa Charles VIII, roi de France (1491), et assura ainsi à la France la possession de la Bretagne. Cette princesse, qui joignait les qualités de l'esprit à la beauté, gouverna le royaume pendant l'expédition de Charles VIII en Italie. Après la mort de ce prince, elle épousa Louis XII (1499).

ANNE de Hongrie, fille de Ladislas VI, porta la couronne de Hongrie et de Bohême à son époux, Ferdinand d'Autriche, en 1527. Zapolski, voïvode de Transylvanie, étant venu assiéger Vienne, Anne, qui s'y trouvait enfermée, montra beaucoup de courage et de fermeté. Elle mourut à Prague en 1547.

ANNE d'Autriche, reine de France, fille aînée de Philippe III, roi d'Espagne, naquit en 1602, épousa Louis XIII en 1615, et devint mère de Louis XIV en 1638, après 23 ans de mariage. Du vivant de son époux, cette princesse n'eut aucun crédit et fut entièrement sacrifiée à l'ambition jalouse de Richelieu, qui l'impliqua même dans une conspiration et la fit reléguer comme prisonnière au Val-de-Grâce. Devenue régente à la mort de Louis XIII (1643), elle donna toute sa confiance à un étranger, au cardinal Mazarin, et excita par là des mécontentements qui donnèrent naissance aux troubles de la Fronde (1648-53); néanmoins, elle résista et maintint le pouvoir intact. Elle mourut en 1666.

ANNE, reine d'Angleterre, fille de Jacques II et d'Anne Hyde, sa première femme, née en 1664, morte en 1714, fut élevée dans la religion anglicane, et mariée au prince Georges, frère du roi de Danemark. Après la mort de Guillaume III, époux de Marie, sa sœur aînée, les Anglais l'appelèrent au trône en 1702. Les victoires de Marlborough, son général et son favori, firent rejaillir sur son règne une gloire immortelle; néanmoins, elle n'hésita pas à sacrifier ce général au désir de la paix. Elle eut une grande part au traité d'Utrecht (1713), et y fut l'arbitre de l'Europe. Elle essaya en vain d'ouvrir à son frère, Jacques III, le chemin du trône. L'un de ses actes les plus mémorables, c'est d'avoir con-

sommé définitivement l'union de l'Écosse et de l'Angleterre en formant un seul parlement (1707). Sous son règne, la littérature anglaise brilla du plus vif éclat.

ANNE IVANOVNA, impératrice de Russie, fille d'Iaroslav I, grand-duc de Russie, née en 1693, morte en 1740, épousa le duc de Courlande, et fut proclamée impératrice en 1730 à la mort de Pierre II, à l'exclusion d'Anna Petrovna, fille aînée de Pierre le Grand. Cette princesse fut subjuguée par Jean de Biren, son favori, et quoiqu'elle fût naturellement humaine, elle laissa commettre par ce ministre de grandes cruautés.

ANNE (ordre de Ste-), ordre russe, institué d'abord dans le Holstein dès 1735, par le duc Frédéric, en l'honneur de sa femme Anne, fille de Pierre le Grand, ne fut régulièrement établi en Russie qu'à l'avènement de Paul I, en 1756. La croix a 4 branches, est rouge, émaillée, et porte au centre l'image de Ste Anne; le ruban est rouge liseré de jaune.

ANNEBAUT (Claude d'), baron de Retz, d'une ancienne famille de Normandie, qui tirait son nom du château d'Annebaut (Euro), fut fait prisonnier avec François I, en 1525, à la bataille de Pavie, reçut le bâton de maréchal en 1538, fut nommé amiral en 1543, puis chargé de l'administration des finances avec le cardinal de Tournon; il mourut en 1552. — Son fils unique, Jacques d'Annebaut, fut tué à la bataille de Dreux, en 1562.

ANNECY, v. de France, ch.-l. du dép. de Hte-Savoie, à 646 k. S. E. de Paris et à 35 k. N. de Chambéry, sur le lac d'Annecy (16 kil. sur 4); 10 500 h. Evêché depuis 1535 (transféré de Genève), réuni à celui de Chambéry en 1801, puis rétabli (1823); collège dit *Chappuisien*. Anc. résidence des comtes de Savoie. S. François de Sales fut évêque d'Annecy, et ses reliques sont conservées dans la cathédrale. Berthollet, né près de là, y a une statue. — Cette ville, qui suivit le sort de la Savoie, appartint jusqu'en 1860 aux États sardes; elle était le ch.-l. d'une prov. qui comptait 270 500 h. Cédée à la France avec le reste de la Savoie.

ANNESE (Gennaro), ancien fourbiss-ur à Naples, remplaça Masaniello dans le commandement des Napolitains révoltés (1647). Trahissant la confiance de ses compatriotes, il traita avec don Juan d'Autriche, et lui remit les clefs de la ville (1648); il n'en fut pas moins une des premières victimes de la réaction.

ANNIBAL, général carthaginois, fils d'Amilcar, né l'an 247 av. J.-C. Son père lui avait fait jurer dès son enfance une haine implacable aux Romains. Il servit 3 ans en Espagne sous les ordres de son beau-frère Asdrubal, et à la mort de ce général il fut unanimement proclamé général en chef par l'armée carthaginoise, quoiqu'il eût à peine 25 ans. Il ralluma la guerre avec les Romains en prenant et saccageant, au milieu de la paix et contre la foi des traités, la ville de Sagonte, alliée de Rome (219 av. J.-C.). Pensant qu'on ne pouvait vaincre les Romains que dans Rome, il quitta l'Espagne à la tête de 100 000 soldats, traversa les Gaules, franchit le Rhône et les Alpes (218), et envahit l'Italie: il marcha d'abord de succès en succès, et remporta sur 3 consuls les 3 grandes victoires du Tésin, de la Trébie (218), du Trasimène (217). Retardé quelque temps par la sage temporisation de Fabius, il n'en pénétra pas moins jusqu'au fond de la Péninsule, et battit complètement les Romains à la bat. de Cannes (216), où il leur tua près de 50 000 h. S'il avait marché droit à Rome après cette victoire, peut-être, a-t-on dit, s'en fût-il rendu maître; mais ses délais laissèrent aux Romains le temps de reprendre courage, et ses troupes cantonnées en Campanie s'affaiblirent dans les délices de Capoue. Marc-Ilus le vainquit deux fois devant Nole. Asdrubal, son frère, qui lui amenait d'Espagne des troupes fraîches, fut battu et tué près du Métaure avant d'avoir effectué sa jonction (207). D'ailleurs, Annibal n'obtenait de Carthage qu'avant peine, et en petite quantité, l'argent et les renforts dont il avait besoin. Cependant il se maintint encore plu-

sieurs années par ses propres forces en Italie, et ne quitta cette contrée que lorsque Scipion eut transporté la guerre en Afrique; il se vit alors forcé de repasser la mer pour aller défendre sa patrie. A peine arrivé, il livra bataille aux Romains dans la plaine de Zama (202) : mais il fut vaincu et forcé de s'exiler. Il se réfugia chez Antiochus, roi de Syrie, à qui il persuada de déclarer la guerre aux Romains, et enfin chez Prusias, roi de Bithynie. Celui-ci ayant promis de le livrer à ses ennemis, Annibal s'empoisonna pour ne pas tomber vivant entre leurs mains (183). Il avait alors 64 ans. Sa *Vie* a été écrite par Cornélius Népos et par Plutarque.

**ANNIBALIEN** (Flavius Claudius), neveu de Constantin le Grand, qui le fit roi de Pont, de Cappadoce et d'Arménie, et lui donna sa fille en mariage. A la mort de Constantin, ses soldats, excités par l'empereur Constance, son cousin, le massacrèrent (338).

**ANNICÉRIUS**, philosophe de l'école cyrénaïque, disciple d'Aristippe, florissait dans Alexandrie au iv<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Il plaçait le souverain bien dans le plaisir, mais en recommandant la recherche des jouissances intellectuelles et morales. — Un autre Annicéris, ami de Platon, racheta ce philosophe vendu comme esclave par Denys le tyran.

**ANNIUS** de Viterbe, dont le vrai nom est *Jean Nanni*, dominicain et maître du sacré-palais, né en 1432, mort en 1532, publia à Rome, en 1498, un recueil intitulé : *Antiquitatum variarum volumina XVII*, dans lequel se trouvent des écrits attribués à des auteurs de la plus haute antiquité, tels que Béroë, Manéthon, Mégasthène, Archiloque, Myrsile, Fabius Pictor, Sempronius, Caton, etc. On a beaucoup disputé sur l'authenticité de ces écrits; on convient auj. qu'ils sont fabriqués, mais il paraît qu'Annius en les publiant était de bonne foi, et qu'il fut le premier dupe d'un faussaire.

**ANNO BON**, île du golfe de Guinée, a env. 30 kil. de tour et renferme une petite ville de même nom sur la côte E.; 1000 hab., nègres. Découverte en 1471 par les Portugais, le jour de l'an, d'où son nom; cédée en 1778 à l'Espagne.

**ANNONAY**, ch.-l. de c. (Ardèche), entre la Diable et la Cance, à 28 k. N. G. de Tournon : 16 271 h. Papeteries et mégiseries renommées. Patrie de M. ngolier.

**ANNONCIADE**, nom donné à plusieurs ordres religieux et militaires institués en l'honneur de l'Annonciation. Tels sont : 1<sup>o</sup> l'ordre de l'Annonciade de Savoie, ordre honorifique, créé en 1362 par Amélie VI, comte de Savoie, sous le nom d'Ordre du Collier, renouvelé en 1518 par le duc Charles III, sous le nom de l'Annonciade et consacré à la Ste Vierge; — 2<sup>o</sup> les Annonciades, instituées à Bourges (1500) en l'honneur des dix vertus de la Vierge, par Jeanne de Valois, fille de Louis XI; — 3<sup>o</sup> les Annonciades célestes ou Filles Bleues, instituées en 1604 à Gênes, par Marie-Victoire Fornaro; elles portaient un manteau bleu : d'où leur surnom.

**ANNONCIATION**. On appelle ainsi 1<sup>o</sup> le message que remplit l'ange Gabriel près de la Vierge pour lui annoncer qu'elle enfanterait un fils; 2<sup>o</sup> la fête instituée en mémoire de ce message. Cette fête remonte aux premiers siècles; on la célèbre le 25 mars.

**ANNOT**, ch.-l. de cant. (B.-Alpes), à 34 kil. N. E. de Castellane; 905 hab. Curieuse grotte aux environs.

**ANNULUS**, poète latin moderne. V. ANEAD.

**ANONYME** (l') de Ravenne. V. RAVENNE.

**ANQUETIL** (L. Pierre), historien, né à Paris en 1723, mort en 1808; entra de bonne heure chez les Génovévains, devint directeur du séminaire de Reims, du collège de Sens, et enfin curé de la Villette près de Paris. Emprisonné pendant la Terreur, il recouvra bientôt la liberté. Il fut nommé membre de l'Institut dès la fondation et attaché au ministère des affaires extérieures. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de Reims*, 1756; *Esprit de la Ligue*, 1767; *Précis de l'histoire universelle* (abrégé de l'*Histoire universelle des Anglais*), 1797 et 1807; *Motifs des guerres et des traités de paix sous Louis XIV, XV*

et XVI, 1798; *Histoire de France*, 1805, 14 vol. in-12, ouvrage écrit avec clarté, mais froid et ennuyeux et qui se ressent de la vieillesse de l'auteur; c'est cependant celui de ses ouvrages qui est le plus répandu.

**ANQUETIL-DUPERRON** (Abraham-Hyacinthe), savant orientaliste, frère de l'historien, né à Paris en 1731, mort en 1805, étudia de bonne heure l'hébreu, l'arabe et le persan. Voulant perfectionner ses connaissances sur les lieux mêmes, il s'engagea comme soldat dans un régiment qui partait pour l'Inde (1754). Il ne tarda pas à se faire libérer; mais il resta en Asie, et parvint, en courant les plus grands dangers, à apprendre plusieurs idiomes de cette contrée. De retour en France en 1762, il consacra le reste de sa vie à la publication des précieux matériaux qu'il avait amassés. Il fut nommé en 1763 interprète pour les langues orientales et membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, mais il donna bientôt sa démission, pour s'affranchir de toute obligation. Anquetil vivait très-retiré et de la manière la plus sobre; c'était en outre un homme d'un caractère ferme et indépendant : quoique réduit à la pauvreté, il refusa toute pension. Ses principaux ouvrages sont une *Traduction du Zend-Avesta* (livre sacré des Parsis), précédée d'un *Voyage aux Grandes-Indes*, Paris, 1771; *Législation orientale*, 1778; *Recherches historiques et géographiques sur l'Inde*, 1786; *l'Inde en rapport avec l'Europe*, 1798; *Oupnek'kat*, id est, *secretum tendum*, traduction lat. d'une version persane abrégée des *Védas*, avec des notes et explications, 1804. Anquetil l'historien a rédigé une *Notice sur sa Vie*.

**ANSARIEHS**, peuple de Syrie, habite dans l'Anti-Liban, entre Antakieh et Nahr-el-Kebir, et paye tribut au pacha de Tripoli. Ils professent un Islamisme mêlé aux anciennes croyances de la Perse et de l'Assyrie.

**ANSCHAIRE** (S.), *l'Apôtre du Nord*, né en Picardie en 801, mort à Brème en 864, quitta en 826 l'abbaye de Corbie pour aller prêcher la foi dans le Slesvig, la Suède, le Danemark, le Holstein, et fut nommé évêque de Brème, puis archevêque de Hambourg. On l'honore le 3 février.

**ANSE**, ch.-l. de c. (Rhône), à 6 k. S. de Villefranche, sur l'Azergue, près de la Saône; 1427 h. Site délicieux. Anc. résidence royale.

**ANSE (LA GRANDE)**, bourg de la Martinique, sur la côte N. de l'île; 4000 h. Sucrieries importantes.

**ANSÉATIQUES** (Villes). V. HANSE, HANSEATIQUES.

**ANSEAUME**, auteur comique, né vers 1720, mort en 1784, d'abord souffleur, puis directeur de l'Opéra-Comique, donna, de 1753 à 1772, au théâtre de la Foire, à l'Opéra-Comique et à la Comédie-Italienne un assez grand nombre de pièces qui eurent du succès, et dont quelques-unes se jouent encore : *les Deux chasseurs* et *la Laitière*, 1763, musique de Duni; *le Tableau parlant*, 1769, musique de Grétry; *la Clochette*, *le Peintre amoureux de son modèle*, etc.

**ANSÉGISE**, fils de S. Arnoul, et gendre de Pepin de Landen, fut père de Pepin d'Héristal et jouit d'une grande autorité au vii<sup>e</sup> siècle, sous Sigebert et Childéric II. On lui donne quelquefois le titre de duc d'Austrasie. — Abbé de Fontenelle ou St-Vandrille, intendant des bâtiments sous Charlemagne et Louis le Débonnaire, mort en 834, a recueilli en 4 livres les *Capitulaires* de ces deux princes (souvent imprimés, notamment en 1780, par Chiniac). — Archevêque de Sens en 871, mort en 883, fut chargé par Charles le Chauve de diverses missions auprès du pape, devint prinat des Gaules et de la Germanie et sacra roi de France Louis III et Carloman.

**ANSELME** (S.), célèbre théologien et philosophe du xi<sup>e</sup> siècle, né en 1033 à Aoste, mort en 1109, fut d'abord abbé du Bec en Normandie, puis archevêque de Cantorbéry en Angleterre. Austère dans ses mœurs, il fit observer rigoureusement le célibat ecclésiastique en Angleterre. Zélé défenseur des prérogatives du clergé et du pape, il lutta constamment contre Guil-

laume le Roux qui voulait les restreindre. Ce prince le fit sortir d'Angleterre; mais Henri I, son successeur, l'y rappela. S. Anselme joue un rôle important dans la théologie aussi bien que dans la politique de son temps : on l'a considéré comme un second S. Augustin. Il essaya d'appuyer la religion sur la philosophie, et donna même de nouvelles démonstrations de l'existence de Dieu, qu'il prouvait, comme le fit plus tard Descartes, par l'idée de l'être parfait. Ses œuvres ont été publiées par dom Gerberon, Paris, 1675, 1721; Venise, 1744, 2 vol. in-fol. On y remarque surtout le *Monologium, sive Exemplum meditandi de ratione fidei*, et le *Proslodium seu Fides quærens intellectum*, dont M. H. Bouchitté a donné une exposition dans le livre intitulé : *Rationalisme chrétien*, Paris, 1842, in-8. M. G. Seigneur a traduit ses *Prières* (1860). On honore ce saint le 21 avril. Sa *Vie*, écrite par Eadmer, son secrétaire, se trouve dans l'éd. de Gerberon; elle a été écrite de nos jours par Mœlher et par M. Ch. de Rémusat (1852).

ANSELME dit l'Écolâtre, mort en 1117, fut disciple du préc., tint à Laon une école célèbre et compta parmi ses auditeurs Guillaume de Champeaux et Abélard.

ANSELME (Pierre de GIBOURS, dit le P.), Augustin Déchaussé, né à Paris en 1625, mort en 1694, est connu par une *Histoire généalogique de la maison de France et des grands officiers de la couronne*, 1674, 2 vol. in-fol.; ouvrage continué par du Fourni et le P. Ange de Ste-Rosalie, qui en donnèrent de 1726 à 1739 l'édition la plus estimée (9 vol. in-fol.). On lui doit encore la *Science héraldique*, 1674, et le *Palais de l'honneur*, contenant la généalogie des maisons de France, de Lorraine et de Savoie.

ANSELME (Ant.), prédicateur, né en 1652 à l'île-Jourdaix, mort en 1737, prêcha de bonne heure avec tant de succès dans le Languedoc qu'on l'y surnomma le *petit prophète*, vint à Paris, où il ne réussit pas moins en prêchant devant la cour, et fut admis en 1710 à l'Académie des inscriptions. Ses *Sermons*, publiés en 1721, forment 4 vol. in-8.

ANSES-D'ARLET (les), bourg de la Martinique (Antilles), à 15 kil. S. de Fort-Royal; 1600 h. On y récolte le meilleur café de l'île.

ANSON (George), amiral anglais, né en 1697, mort en 1762. Chargé d'une expédition contre les établissements espagnols dans l'Amérique méridionale (1740-1745), il réussit complètement, et fut comblé à son retour des faveurs de Georges II. Une victoire qu'il remporta en 1747 sur le chef d'escadre français La Jonquière lui valut la pairie et le grade de contre-amiral; enfin, il fut nommé amiral en 1711. La relation de son *Voyage autour du monde* dans les années 1740-1745 a été publiée à Londres en 1748, et trad. en français dès 1749.

ANSPACH, *Onoldinum*, v. de Bavière, ch.-l. de la Franconie centr., sur la Rezat, à 40 k. S. O. de Nuremberg; 18000 h. Joli château, anc. résid. des margraves; gymnase, galerie de tableaux. Fabriques de draps, de cartes, de faïence, etc. Patrie de Stahl et d'Uz. — Elle était autrefois le ch.-l. du margraviat d'Anspach-Bayreuth, principauté qui comptait 300 000 h., et qui avait d'abord appartenu aux bourgeois de Nuremberg. Le dernier margrave, Charles-Frédéric, vendit son fief à la Prusse en 1791; Napoléon s'en empara et le donna à la Bavière en 1806.

ANSPACH-BAYREUTH (Charles-Frédéric-Alex., margrave d'), né en 1736, mort en 1806, était neveu du grand Frédéric, ayant pour mère Wilhelmine, duchesse de Bayreuth, sœur de ce prince. Marié malgré lui à une princesse de Saxe-Cobourg, il quitta bientôt son épouse et voyagea en Italie, en France et en Hollande; de retour à Anspach, il y vécut avec la célèbre comédienne Clairon, qui passa 17 années à sa cour. Il la remplaça dans la suite par lady Craven (V. l'article suivant), qu'il épousa après la mort de sa femme (1790), et avec laquelle

il se retira en Angleterre, lorsqu'il eut vendu son margraviat au roi de Prusse Frédéric-Guillaume (1791).

ANSPACH (Élisabeth CRAVEN, margravine d'), née à Spring-Garden en 1750, morte en 1828, était fille du comte de Berkeley. Elle épousa d'abord lord Craven dont elle eut sept enfants. Abandonnée par son époux, elle sollicita le divorce, et quitta l'Angleterre pour voyager. Accueillie avec distinction dans toutes les cours de l'Europe, elle finit par se fixer auprès du margrave d'Anspach; à qui elle avait inspiré la plus vive passion, et qui l'épousa dès qu'elle fut devenue veuve (1790). Elle se retira alors avec son époux en Angleterre dans la terre de Brandebourg-House. Après la mort de ce prince (1806), elle recommença ses voyages : elle mourut à Naples à l'âge de 78 ans. Lady Craven avait fait un poème dès l'âge de 17 ans; plus tard, elle composa quelques pièces de théâtre (recueillies par Asimond, 1789, 2 vol. in-8). On a encore d'elle un *Voyage à Constantinople en passant par la Crimée*, Londres, 1789, traduit trois fois en français; et des *Mémoires* fort curieux, qui parurent à Londres en 1825, et furent trad. par J. T. Parisot, 1826, 2 vol. in-8.

ANSRAND, roi des Lombards en 712, était Bavaurois. Après trois mois de règne il fut vaincu par le duc de Turin, Ragimbert, et obligé de fuir en Bavière; mais il remonta bientôt sur son trône. Il eut pour successeur Luitprand, son fils.

ANTEOPOLIS,auj. *Kau-ïl-Xubara*, v. de la H.-Égypte, sur le Nil, r. dr., ainsi nommée en mémoire de la victoire qu'Hercule y remporta sur Antée.

ANTAKIEH, nom d'Antioche chez les Turcs.

ANTALCIDAS, général spartiate, conclut avec Artaxerce-Mnémon, roi de Perse, l'an 387 av. J.-C., une paix ignominieuse : par ce traité, Sparte, dans le but d'asservir la Grèce, acheta l'appui du grand roi en lui soumettant toutes les villes grecques de l'Asie-Mineure. Poursuivi par le mépris général, Antalcidas se réfugia en Perse. Chassé par Artaxerce lui-même, il revint en Grèce et s'y laissa, dit-on, mourir de faim.

ANTANDROS, v. de Mysie, au pied de l'Ida et au fond du golfe d'Adramytte. C'est près de là, dit-on, que Paris prononça son jugement entre les trois déesses. C'est, selon Virgile, du port d'Antandros que partit Enée après le sac de Troie (*En.*, III, 6).

ANTAR, poète et guerrier arabe du vi<sup>e</sup> siècle, fils d'un chef de tribu et d'une esclave abyssinienne, eut à exécuter les entreprises les plus périlleuses pour obtenir la main de sa cousine Abia, y réussit par son courage, mais périt en 615, assassiné par un ennemi. Ses aventures font le sujet du *Roman d'Antar*, espèce d'Iliade arabe, dont l'auteur, Aboul-Moyed-ibn-Essaigh, vivait au xi<sup>e</sup> siècle, et dont plusieurs morceaux ont été trad. par MM. Perceval, Cardonne, Dugat et Lamartine.

ANTARADUS, v. de Phénicie, en face Aradus, à qui elle servait de port, est auj. *Tortose*.

ANTARCTIQUE (Océan). V. GLACIALE (Mer).

ANTECHRIST, c.-à-d. *ennemi du Christ*, personnage mystérieux que l'Ancien et le Nouveau Testament annoncent comme devant s'opposer au Messie et comme devant couvrir la terre de crimes et d'impités. Son apparition sur la terre doit précéder le 2<sup>e</sup> avènement du Christ (Daniel, ch. vii et suiv.; S. Jean, *Apocalypse*, chap. xiii et xiv). On a cru voir l'Antechrist dans les chefs des principales hérésies.

ANTÉE, *Antaus*, géant, fils de Neptune et de la Terre, habitait l'Asie, dans les sables de la Libye; il arrêtait et massacrait tous les passants, parce qu'il avait fait vœu d'élever un temple à Neptune avec des crânes humains. Hercule le terrassa trois fois, mais en vain : car la Terre, sa mère, ranimait ses forces chaque fois qu'il le touchait. Hercule s'en aperçut, le souleva en l'air, et l'étouffa dans ses bras.

ANTEMNE, petite v. du Latium, à 4 k. N. E. de Rome, au confluent de l'Anio et du Tibre. Vaincu

dans la guerre qu'ils firent à Romulus, les Antemnates furent transférés à Rome (748 av. J.-C.).

**ANTÉNOR**, prince troyen, parent de Priam, fut accusé de trahir sa patrie, parce qu'ayant reconnu dans Troie Ulysse déguisé, il ne le dénonça pas, et parce qu'il conseilla d'introduire le cheval de bois. Après la prise de la ville, il s'embarqua avec les siens, vint aborder en Italie sur les côtes des Vénètes, et fonda une ville qui porta d'abord son nom, et qui depuis fut appelée *Patarium* (Padoue).

**ANTEQUERA**, *Anticaria*, v. d'Espagne, à 28 kil. N. O. de Malaga; 20 000 h. Vieux château moresque. Étoffes de soie, tapis, maroquins. Prise sur les Maures en 1410, par Ferdinand, roi de Castille.

**ANTÉROS** (du grec *anti*, en retour, et *éros*, amour), dieu de l'amour réciproque, était frère de Cupidon.

**ANTES**, peuple slave qui, selon Jornandès, habitait, au vi<sup>e</sup> siècle, le pays compris entre le Dniester et le Dnieper jusqu'à la mer Noire. Leur nom paraît être synonyme de Wendes ou Vénètes. Soumis tour à tour aux Goths et aux Huns, ils prirent souvent, après Justinien, du service dans les troupes byzantines. Exterminés par les Avars, les Bulgares et les Hongrois, ils disparaissent au x<sup>e</sup> siècle.

**ANTHÉDON**, pet. v. de Béotie, avec un port sur l'Europe, était habitée par des pêcheurs : la Fable y place Glaucus, qui fut transformé en dieu marin.

**ANTHÉLA**, bourg de Thessalie, près du golfe Maliaque et des Thermopyles, est célèbre par un temple de Cérès et par l'assemblée des Amphictyons, qui s'y tenait tous les ans.

**ANTHÉMIUS** (Procopius), empereur d'Occident, de 467 à 472, petit-fils d'un Anthémius, qui avait été ministre d'Arcadius, s'était lui-même distingué, avant de régner, par ses victoires sur les Huns et les Goths. Il fut détrôné par Ricimer, son gendre, et eut pour successeur Olybrius.

**ANTHÉMIUS**, architecte, sculpteur et mathématicien, de Tralles, vivait sous Justinien. Il traça le plan de Ste-Sophie à Constantinople, mais mourut dès 534, avant d'avoir achevé l'édifice. On croit qu'il connut l'usage de la poudre et la force de la vapeur. Il reste de lui quelques fragments.

**ANTHÉSTÉRIES** (du grec *anthos*, fleur), fêtes célébrées à Athènes en l'honneur de Bacchus, avaient lieu dans le mois d'*Anthestérion*, mois qui correspondait dans l'origine aux mois de mars et d'avril, saison des premières fleurs. Elles duraient trois jours; on y vidait les coupes à l'envi; les maîtres y servaient leurs esclaves.

**ANTHOLOGIE**, c.-à-d. *choix de fleurs*, nom donné à divers recueils de poésies détachées, et spécialement à un recueil d'épigrammes grecques qui a subi diverses transformations (V. AGATHIAS, CONSTANTIN-CÉPHALAS, et PLANUDE). La 1<sup>re</sup> éd. a été donnée à Florence en 1494, in-4, par J. Lascaris; Brunck en a donné une édition estimée, 1772-1776, Strasbourg, 3 vol. in-8; la plus récente et la plus complète est celle de Fr. Jacobs, Leipzig, 1813-17, 3 vol. in-8. Hugo-Grotius en avait fait une traduction en vers latins, publiée avec le texte grec, par Jér. de Bosch, Utrecht, 1795-1822, 5 vol. in-4. M. J. D. Chopin a mis en vers français un choix de l'*Anthologie*, 1856. M. Dehèque en a donné une traduction complète, en prose, 1863. — Il existe aussi une *Anthologie* latine, recueillie par J. Scaliger et publiée par P. Burmann jeune, 1759-73, 2 vol. in-4.

**ANTHONY'S NOSE**, c.-à-d. *nez d'Antoine*, cap des États-Unis, 78 kil. N. de New-York, sur la r. g. de l'Hudson. Une chaîne en fer était tendue de ce cap au fort de Montgomery sur l'autre rive; elle fut rompue par le général anglais Clinton, 1777.

**ANTIBES**, *Antipolis*, ch.-l. de c. (Alpes-Marit.), à 23 k. E. S. E. de Grasse; 6829 h. Port sur la Méditerranée, place de guerre, phare du 1<sup>er</sup> ordre. Fruits exquis: oranges, citrons, olives; très-bonne huile. — Colonie marseillaise, fondée vers 340 av. J.-C. en face (*anti*) de Nice: d'où son nom. Place d'armes romaine après

la prise de Marseille par César. Ruinée par les Arabes. Fortifiée par François I et Henri IV. Assiégée en vain par les Impériaux en 1746. Anc. évêché, réuni (1250) à celui de Grasse. Coll. communal.

**ANTICOSTI** (île) ou DE L'ASSOMPTION, île de l'Océan Atlantique, à l'emb. du St-Laurent; 180 k. sur 60. On y fait la pêche de la morue. Elle est entièrement stérile: on n'y trouve que deux établissements pour le secours des naufragés. Découverte par Cartier en 1534; auj. aux Anglais.

**ANTICYRA**, primitivement *Cyparissie*, auj. *Aspra-Spita*, v. de Phocide, sur le golfe de Crissa, fameuse par l'ellébore qu'on recueillait aux environs, et auquel on attribuait la vertu de guérir la folie. Détruite par Philippe dans la guerre sacrée. — Une v. de Thessalie, près de l'emb. du Sperchius, et une île de la mer Égée portaient le même nom d'Anticyret et produisaient aussi de l'ellébore.

**ANTIFER** (cap), ou CAP DE CAUX, cap de France, sur la Manche, à 15 k. O. S. O. de Fécamp (Seine-Inf.).

**ANTIGOA**, une des Antilles anglaises, à 64 kil. N. de la Guadeloupe; 80 kil. de tour; 40 000 hab. (dont 34 000 nègres); ch.-l., St-Jean. On y trouve peu d'eau; cependant une portion est très-fertile. Découverte par Christophe Colomb en 1493, colonisée par les Anglais en 1632.

**ANTIGONE**, *Antigona*, fille d'Œdipe et de Jocaste, célèbre par sa piété filiale, servit de guide à son père aveugle et banni, et l'accompagna dans son exil. Après la mort d'Étéocle et de Polynice, frères de cette princesse, Créon défendit expressément d'entermer le corps de Polynice; malgré cette défense, Antigone revint à Thèbes pour lui rendre les derniers devoirs. Créon la condamna à être enterrée vive, mais elle prévint le supplice en s'étranglant. Sa mort est le sujet de l'*Antigone* de Sophocle.

**ANTIGONE**, *Antigonus*, surnommé le *Cyclope*, un des capitaines d'Alexandre qui se partagèrent l'empire de ce conquérant après sa mort. Il obtint la Pamphylie, la Lycie et la Haute-Phrygie; mais peu satisfait de ce lot, il entra, avec son fils Démétrius Poliorète, dans la coalition contre Perdicas, attaqua et fit périr Eumène, à qui étaient échues la Paphlagonie et la Cappadoce, s'empara de toute l'Asie-Mineure et de la Syrie, battit Ptolémée, Séleucus, Lysimaque et Cassandre qui voulaient s'opposer à son ambition, et prit le titre de roi d'Asie (307 av. J.-C.). Il triompha plusieurs fois des ligues formées contre lui et se préparait à envahir l'Égypte quand il fut vaincu et tué à la bataille d'Ip-sus, que lui livrèrent Cassandre, Séleucus, Ptolémée et Lysimaque, l'an 301. Il avait alors 84 ans.

**ANTIGONE-GONATAS**, fils de Démétrius Poliorète, et petit-fils du préc., natif de Gonnî en Thessalie, s'empara de la Macédoine en 278 av. J.-C., et s'en fit proclamer roi. La même année, il défait, dans une bataille sanglante, les Gaulois qui étaient venus faire une irruption en Macédoine. Ayant refusé à Pyrrhus, roi d'Ép, des secours contre les Carthaginois, il fut attaqué et chassé de ses États par ce prince, 274, et n'y entra qu'après la mort du conquérant, 272. Il s'empara d'Athènes, mais il laissa à cette ville son gouvernement. Il mourut en 242, après un règne de 36 ans.

**ANTIGONE DOSON**, roi de Macédoine, petit-fils de Démétrius Poliorète, usurpa le trône en 232 sur Philippe, son neveu, dont il était le tuteur. Il fit la guerre à Cléomène, roi de Sparte, le battit à Sellasie, 222, le força à fuir en Égypte, prit Sparte et y abolit les lois de Lycurgue. Il mourut en 221.

**ANTIGONE**, roi des Juifs, fils d'Aristobule II, fut pris et emmené à Rome lors de la prise de Jérusalem par Pompée. N'ayant pu obtenir des Romains la couronne de son père, il se fit placer sur le trône par Pacorus, roi des Parthes, l'an 40 av. J.-C. Il en fut chassé trois ans après par Hérode, que soutenait Marc-Antoine. Étant tombé entre les mains de son ennemi, il fut battu de verges et mis à mort

**ANTIGONE** de CARYSTE, naturaliste et polygraphe grec du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., avait écrit des *Vies d'écrivains célèbres* et une *Histoire des animaux*, qui sont perdues; le reste de lui un *Recueil d'histoires merveilleuses*, que Beckmann a publié à Leipzig, 1791, in-4.

**ANTIGONIA**. Plusieurs v. anciennes ont porté ce nom : la plus célèbre était en Syrie sur l'Oronte. Antigone I la fonda; Séleucus la détruisit et en transporta les habitants à Séleucie.

**ANTILIBAN** (c.-à-d. *vis-d-vis du Liban*), chaîne orientale du Liban, entre les pachaliks d'Acre et de Damas. La vallée qui la sépare du Liban, longue d'env. 160 k., s'appelait autrefois *Cœlé-Syrie*, c.-à-d. *Syrie creuse*; elle est auj. habitée par les Druses.

**ANTILLES**, archipel de l'Amérique, entre 61° 30' et 87° 20' de long. O., s'étend en ligne courbe entre les deux Amériques, de l'entrée du golfe du Mexique au golfe de Maracaibo, et se divise en *Grandes Antilles* et *Petites Antilles*; celles-ci se subdivisent à leur tour en *Antilles du Vent* (*Insule ad ventum*, c.-à-d. exposées à l'action directe des vents alisés), et *Antilles sous le Vent* (*Insulæ infra ventum*, qui ne reçoivent le vent qu'après les premières); on y joint quelquefois les Lucayes. Les *Grandes Antilles* sont Cuba, Haiti, la Jamaïque et Porto-Rico. Les *Petites Antilles du Vent* sont St-Thomas, St-Jean, les Vierges, Ste-Croix, St-Martin, l'Anguille, St-Barthélemy, St-Eustache, St-Christophe, Nevis, la Barboude, Antigua, Monserrat, la Guadeloupe, les Saintes, Marie-Galante, la Désirade, la Dominique, la Martinique, Ste-Lucie, St-Vincent, la Barbade, Grenade et les Grenadilles. Les *Petites Antilles sous le Vent* sont Tabago, la Trinité, Blanquille, Ste-Marguerite, la Tortue, les Rocs, Bonair, Curaçao, Aruba. Climat brûlant et d'une fertilité extrême; deux saisons, la sèche et la pluvieuse (celle-ci dure trois mois); ouragans épouvantables, fièvre jaune. Les habitants sont des Européens et des créoles, des nègres (esclaves ou libres), des métis ou gens de couleur (mulâtres, quarterons, etc.); c'est aux Antilles que la distinction des classes d'après la peau est dans toute sa force. — Ces lies furent vues immédiatement après les Lucayes par Christophe Colomb en 1492. Le nom qui leur fut donné vient d'une île imaginaire d'*Antilia* que l'on disait exister à l'O. des Açores : on crut que c'était cette île que Colomb avait retrouvée.

**ANTILLES ANGLAISES** : la Jamaïque, Antigua, St-Christophe, Monserrat, Nevis, la Barboude, l'Anguille, la Dominique, Ste-Lucie, St-Vincent, Grenade et les Grenadilles, la Barbade, Tabago, la Trinité.

**ANT. DANOISES** : Ste-Croix, St-Thomas, St-Jean.

**ANTILLES ESPAGNOLES** : Cuba, Porto-Rico, Pinos; et jadis la partie E. de Haiti (environ les deux tiers).

**ANTILLES FRANÇAISES** : la Guadeloupe, la Martinique, Marie-Galante, la Désirade, la Petite-Terre, les Saintes, partie de St-Martin (et jadis la partie O. de Haiti).

**ANTILLES HOLLANDAISES** : Curaçao, St-Eustache et partie de St-Martin.

**ANTILLES SUÉDOISES** : une seule, St-Barthélemy.

**ANTILLES** (mer des) ou **MER DES CARAÏBES**, partie de l'Océan Atlantique comprise entre les Antilles et le continent américain, s'étend du canal de Cordova (entre le Honduras et la pointe O. de Cuba) jusqu'au golfe de Paria, et baigne au N. et à l'E. les Antilles, au S. le Vénézuéla et le Caracas.

**ANTIMAQUE**, poète épique grec du temps des guerres médiques, naquit à Claros et séjourna à Colophon. Ses œuvres, qui eurent beaucoup de réputation, et parmi lesquelles on remarquait un poème de la *Thébaïde*, sont auj. perdues. On en possède seulement quelques fragments, publiés dans la collection Didot, à la fin d'Hésiode, et séparément par Schellenberg, Hall, 1786, et Stoll, Dillenbourg, 1845.

**ANTIN**, seigneurie du Bigorre (H.-Pyrénées), appartenant à la famille de Gondrin, fut érigée en marquisat en 1612, puis en duché, 1711.

**ANTIN** (L. DE PARDAILLAN DE GONDRIEN, duc d'), seul

frère de M. et Mme de Montespan, né à Paris en 1665, mort en 1736, fut d'abord *menin* de monseigneur et devint lieutenant général et gouverneur de l'Alsace. Il se fit remarquer à la cour de Louis XIV par son adresse à flatter et à prévenir tous ses désirs. Le roi, qu'il recevait à Petit Bourg, ayant critiqué une allée d'arbres qui masquait la vue de la rivière, le duc la fit abattre en une nuit. Un massif du bois de Fontainebleau ayant déplu à Louis XIV, il en fit scier tous les arbres pendant la nuit, et le lendemain, à un signal donné, tous les pieds d'arbres tombèrent comme par enchantement sous les yeux du roi. Il a laissé des *Mémoires*, encore inédits.

**ANTINOË** ou **ANTINOOPOLIS**, primitivement *Besal*, auj. *Enseneh*, v. d'Égypte, entre l'Heptanomie et la Thébaïde, sur le Nil, vis-à-vis d'Hermopolis-la-Grande, fut ainsi nommée en mémoire d'Antinoüs qui y périt, et auquel Adrien y fit élever un temple.

**ANTINOMIENS**, sectaires. V. AGRICOLA (Jean).

**ANTINOÛS**, habitant d'Ithaque, un des amants de Pénélope, excita ses compagnons à se défaire de Télémaque, et maltraita Ulysse quand ce prince se présenta, sous l'habit d'un mendiant, à la porte de son palais. Celui-ci le tua à coups de flèches.

**ANTINOUS**, jeune Bithynien d'une grande beauté, fut l'esclave et le favori de l'empereur Adrien, qu'il accompagna dans ses voyages. Étant en Égypte avec ce prince, il se noya dans le Nil (132 de J.-C.); son maître, inconsolable de cette perte, fit élever un temple en son honneur, donna son nom à plusieurs villes, et multiplia son image par des statues et des médailles, dont quelques-unes subsistent encore.

**ANTIOCHIE**, *Antiochia ad Daphnen*, *Pantakieh* des Turcs, v. de la Turquie d'Asie (Syrie), sur l'Oronte, à 100 kil. O. d'Alep, à 30 kil. de la Méditerranée; 10 000 hab., dont 3000 Chrétiens. Elle occupe à peine la 6<sup>e</sup> partie de l'anc. enceinte et offre de nombreuses ruines. Antioche comprenait l'antique village de Daphné, ainsi nommé par les Grecs à cause de ses bosquets de lauriers (*daphné* en grec), et possédait un temple célèbre d'Apollon. — Fondée en 300 av. J.-C. par Antigone, achevée par Séleucus, qui l'appela Antioche en l'honneur de son père Antiochus, elle fut longtemps la capitale des Séleucides, et devint la 3<sup>e</sup> v. de l'empire romain; elle compta jusqu'à 700 000 h. On la surnommait la *Reine de l'Orient*. Conquise par les Romains en 64 av. J.-C., elle tomba successivement au pouvoir des Perses, qui pourtant la rendirent à l'empire byzantin; des Arabes, après la victoire d'Antioche remportée par Omar (638); des Croisés, qui l'érigèrent en principauté au XI<sup>e</sup> siècle; des Mamelouks au XIII<sup>e</sup>, et fut prise par les Turcs, en 1516. Sa ruine fut hâtée par des tremblements de terre dont le plus terrible eut lieu en 526. Antioche est une des premières villes où ait été prêché le Christianisme : il y fut porté par les Apôtres mêmes. Elle avait un patriarcat, dont l'autorité s'étendait sur toute la Syrie et la Mésopotamie. Il s'y tint plusieurs conciles. Patrie d'Archias, S. Luc, S. Jean Chrysostôme.

**ANTIOCHIE** (Principauté d'), un des quatre États chrétiens fondés pendant la 1<sup>re</sup> croisade (1098), eut pour 1<sup>er</sup> souverain Boëmond de Tarente (1098-1108), puis fut réunie 8 ans au roy. de Jérusalem par Baudouin II, qui la remit en 1126 à Boëmond II; après la mort de celui-ci, en 1131, elle passa par les femmes dans diverses maisons. Bihars, sultan d'Égypte, s'en empara en 1269, Kélaoun en 1288. Les Turcs la prirent en 1516 et ils la possèdent encore aujourd'hui.

**ANTIOCHIA**, nom commun à plusieurs v. anciennes, dont les plus célèbres sont : 1<sup>o</sup> l'*Antioche* ou *Antakieh* actuelle; 2<sup>o</sup> *Antiochia ad Cragum*, auj. *Antiochette*, à 140 k. S. de Konieh; 3<sup>o</sup> *Antiochia ad Taurum*, auj. *Ain-Tab*; 4<sup>o</sup> *Antiochia ad Pisidiam*, dite aussi *Cæsarea*, auj. *Ak Che'er*, sur la frontière de la Pisidie et de la Phrygie; 5<sup>o</sup> *Antiochia Mygdonia* ou *Nisibis*, en Mésopotamie, auj. *Nisibin*; 6<sup>o</sup> *A. Margiana*, capit. de la Margiane, sur le Margus.

**ANTIOCHUS I**, surnommé *Soter*, c.-à-d. *Sauveur*, roi de Syrie, fils de Séleucus Nicanor, succéda à ce prince 279 ans av. J.-C., et n'eut pas honte de s'allier avec Ptolémée Céraunus, l'assassin de son père. Il gagna plusieurs batailles sur les Bithyniens, les Macédoniens et les Galates, mais attaqua sans succès Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, et Philétère, roi de Pergame, et fut vaincu près de Sardes par Eumène, successeur de ce dernier prince. Il fut peu après tué dans un combat livré près d'Éphèse, 260 av. J.-C. On le nomma *Sauveur* parce qu'il avait sauvé ses États d'une irruption des Gaulois.

**ANTIOCHUS II**, surnommé *Théos*, c.-à-d. *Dieu*, fils du préc., lui succéda en 260 av. J.-C. Les Milésiens lui donnèrent le surnom de *Dieu* parce qu'il les avait délivrés de la tyrannie. Il renouvela la guerre que son père avait faite avec peu de succès contre Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte; mais il fut forcé de demander la paix et consentit à répudier sa femme, Laodice, pour épouser Bérénice, fille du roi d'Égypte. Laodice en conçut un tel ressentiment qu'elle l'empoisonna, 247 av. J.-C.

**ANTIOCHUS III**, dit le *Grand*, succéda à son frère Séleucus Céraunus, l'an 222 av. J.-C. Il s'occupa d'abord de faire rentrer dans le devoir plusieurs de ses généraux qui s'étaient déclarés indépendants; puis il ne songea qu'à reconquérir la partie de la Syrie qui avait été enlevée à Séleucus Calinicus par le roi d'Égypte; mais il fut battu par Ptolémée Philopator, près de Raphia (217 av. J.-C.), et obligé de rendre ses conquêtes. Ayant bientôt réparé ses pertes, il recommença la guerre, reprit les provinces de Syrie que conservait le roi d'Égypte, soumit l'Asie-Mineure et la Haute-Asie, et s'avança jusque dans l'Inde. Maître de l'Asie, il passa en Grèce, sous le prétexte de secourir les Étoliens contre les Romains; mais ceux-ci le battirent aux Thermopyles (191), puis à Magnésie (190). Il n'obtint la paix qu'aux conditions les plus onéreuses. Il fut tué peu après dans l'Élymaïde, où il était allé pour piller un temple de Bélus, afin de s'acquitter envers les Romains (186). Il avait reçu à sa cour Annibal, qui contribua de tout son pouvoir à l'armar contre Rome.

**ANTIOCHUS IV**, surnommé *Épiphané* ou l'*Illustre*, et par ironie *Épiphané* ou l'*Insensé*, fils d'Antiochus le Grand, succéda, en 174, à son frère Séleucus IV, s'empara de la Basse-Égypte, et retint prisonnier Ptolémée Épiphané, roi de ce pays; mais les Romains le forcèrent de renoncer à sa conquête. Les Juifs s'étant révoltés contre lui, parce qu'il voulait les forcer de sacrifier aux idoles, il les traita avec la plus excessive sévérité: il en fit mourir un nombre prodigieux, et entre autres les sept frères Machabées, ainsi que le sage vieillard Eléazar. Mathias et Judas Machabée, s'étant mis à la tête de leurs compatriotes, battirent ses troupes en plusieurs rencontres. Antiochus irrité était en route pour aller les combattre en personne, lorsqu'il mourut en Perse, d'une chute de cheval, 164 av. J.-C.

**ANTIOCHUS V**, *Eupator*, fils du préc., lui succéda en 164, à peine âgé de 9 ans. Démétrius Soter, son cousin germain, s'empara de ses États et le fit mourir après 18 mois d'un règne purement nominal.

**ANTIOCHUS VI**, *Dionysius* ou *Bacchus*, fils de l'usurpateur Alexandre Bala, se disait issu d'Antiochus Théos. Il fut placé sur le trône par Tryphon, qui l'opposa à Démétrius Nicator (143), pour régner à sa place, et le fit mourir un an après.

**ANTIOCHUS VII**, surnommé *Sidétès*, c.-à-d. *Chasseur*, fils de Démétrius Soter, monta sur le trône l'an 139 av. J.-C., chassa l'usurpateur Tryphon, réduisit les Juifs et battit les Parthes; mais fut battu lui-même par Démétrius Nicator, qui s'empara de ses États, 130.

**ANTIOCHUS VIII**, dit *Crypus*, c.-à-d. *nez aquilin*, fils de Démétrius Nicator et de Cléopâtre, monta sur le trône l'an 123 av. J.-C., après avoir chassé l'usurpateur Zéhinia; il s'allia avec le roi d'Égypte en épousant sa fille, eut à soutenir une guerre contre son

frère Antiochus de Cyzique, fut forcé de lui céder une partie de ses États, en 114, et mourut en 97 av. J.-C.

**ANTIOCHUS IX**, surnommé *Philopator*, c.-à-d. *qui aime son père*, dit aussi de *Cyzique*, parce qu'il avait été élevé à Cyzique, frère utérin d'Antiochus Grypus, était fils d'Antiochus Sidétès et de Cléopâtre. Il contraignit son frère à lui céder la Coésélyrie, 114. A la mort de celui-ci, 97, il régna sur toute la Syrie; mais, 3 ans après, un fils d'Antiochus Grypus, Séleucus VI, lui livra bataille et le réduisit à se tuer.

**ANTIOCHUS X**, dit *Eusèbe*, c.-à-d. *Pieux*, fils d'Antiochus de Cyzique, reprit, l'an 94 av. J.-C., le trône sur Séleucus, fils d'Antiochus Grypus, qui avait détrôné son père; mais deux ans après il fut lui-même détrôné par deux autres fils de Grypus. On croit qu'il mourut chez les Parthes, vers l'an 75 av. J.-C.

**ANTIOCHUS XI**, dit *Philadelphe*, c.-à-d. *ami de son frère*, fils d'Antiochus Grypus, prit le titre de roi, ainsi que son frère Philippe, après la mort de Séleucus VI, leur aîné (93); ils vengèrent la mort de ce prince en passant au fil de l'épée les habitants de la ville de Mopsueste, où il avait été brûlé vif. Ils furent peu après vaincus et détrônés par Antiochus X. Antiochus Philadelphe se noya dans sa fuite, 90 av. J.-C.

**ANTIOCHUS XII**, surnommé *Dionysius* ou *Bacchus*, cinquième fils d'Antiochus Grypus, prit la couronne lorsqu'il sut que Démétrius III, son frère, était prisonnier des Parthes, 83, et périt la même année dans une expédition contre les Arabes.

**ANTIOCHUS XIII**, l'*Asiatique*, fils d'Antiochus X, avait été élevé au fond de l'Asie, d'où lui vient son surnom, et avait longtemps vécu en simple particulier. Il fut, en 69 av. J.-C., rétabli par Lucullus sur le trône; d'où son père avait été renversé par Tigrane. Pompée le dépouilla de ses États et réduisit la Syrie en province romaine (64).

**ANTIOCHUS D'ASCALON**, philosophe académicien, disciple de Philon, eut pour auditeurs et pour amis Cicéron, Lucullus, Brutus. Il chercha à concilier les doctrines des Académiciens, des Péripatéticiens et des Stoïciens, n'admettant entre eux de dissidence que dans les mots, et fut considéré comme le chef d'une nouvelle Académie. Il mourut en 69 av. J.-C.

**ANTIOPE**, fille de Nyctée, roi de Thèbes, se laissa séduire par Jupiter métamorphosé en satyre, et en eut deux fils, Zéthus et Amphion. Pour la punir de sa faute, Lycus, frère de Nyctée, la livra à sa femme Dirce, qui l'enferma dans une étroite prison, et lui fit souffrir de cruels tourments; mais elle parvint à s'échapper et se réfugia auprès de ses fils, qui la vengèrent par la mort de Lycus et Dirce.

**ANTIOPE**, reine des Amazones, fut vaincue par Hercule, épousa Thésée et donna le jour à Hippolyte.

**ANTIOQUIA**, prov. de la Nouv.-Grenade, entre celles de Carthagène et de Popayan, a pour ch.-l. Santa-Fé d'Antioquia, à 400 kil. N. O. de Bogota.

**ANTIPAPES**, personnages qui disputèrent le saint-siège à des papes élus canoniquement. V. les noms de chacun d'eux et la liste des papes.

**ANTIPAROS** ou **OLIAROS**, îlot de l'Archipel, vis-à-vis de Paros; 26 kil. de tour. Vin, coton. Célèbre grotte à stalactites.

**ANTIPATER**, général macédonien, avait été premier ministre de Philippe et fut chargé par Alexandre du gouvernement de la Macédoine et de la Grèce pendant que ce prince faisait ses conquêtes en Asie. Quoiqu'il se fût acquitté de ses fonctions avec le plus grand succès, Olympias, mère d'Alexandre, le fit par ses intrigues dépouiller de son gouvernement; mais il en reprit possession à la mort du conquérant. Il eut à soutenir une guerre fort vive contre les Grecs qui, à l'instigation de Démosthène, réclamaient la liberté; vaincu d'abord et assiégé dans Lamia (323), il vainquit les Athéniens à Cranon (322). Il venait d'être chargé de la régence pendant la minorité des enfants d'Alexandre, lorsqu'il mourut (320). On l'a accusé, mais sans fondement, d'avoir fait empoisonner Alexandre pour se



venger de ce qu'il l'avait révoqué de ses fonctions. Il était père de Cassandre, qui gouverna la Macédoine après lui. — Un autre Antipater, fils de Cassandre, et gendre de Lysimaque, régna sur la Macédoine de 298 à 295, conjointement avec son frère Alexandre, et eut de continuel démêlé avec lui.

**ANTIPATER** ou **ANTIPAS**, Iduméen de nation, fut le principal ministre d'Hyrcan II, exerça sous ce prince toute l'autorité et prépara l'élévation de son fils Hérode. Il fournit à César des secours dans sa guerre contre Alexandrie et reçut en récompense le titre de procurateur de la Judée. Il mourut empoisonné en 43 av. J.-C. — Fils d'Hérode. V. **HERODE ANTI-PAS**.

**ANTIPATRIS**, primitivement *Capbar Seba*, v. de Palestine, au N. O. de Samarie, sur la route de Jérusalem à Césarée, fut ainsi nommée par Hérode en l'honneur d'Antipater, son père.

**ANTIPHANE**, nom de 4 poètes comiques grecs dont le plus célèbre écrivait à Athènes vers le commencement du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Il avait composé 250 comédies ; il n'en reste que peu de fragments.

**ANTIPHON**, sophiste, né en 479 av. J.-C. à Rhamnonte en Attique, s'établit à Athènes vers 430, et fut le maître de Thucydide, qui le mentionne avec honneur (VIII, 68). Il contribua à l'établissement des *Quatre cents*, et fut condamné à mort après la chute de ce gouvernement, 411. Il reste de lui 15 discours (on les trouve dans les collections de Reiske, de Bekker et de Didot) ; quelques-uns ont été trad. par l'abbé Auger, à la suite d'Isocrate.

**ANTIPOLIS**,auj. *Antibes*, v. de Gaule, ch.-l. des *Deciates*, faisait partie de la Province Romaine.

**ANTISANA**, montagne et volcan des Andes péruviennes, dans la république de l'Équateur, au S. E. de Quito, a 5833<sup>m</sup> de hauteur.

**ANTISTHÈNE**, philosophe grec, fondateur de l'école des Cyniques, né à Athènes vers l'an 424 av. J.-C., mort à 72 ans, avait d'abord étudié sous le sophiste Gorgias, et avait enseigné la rhétorique avec succès ; mais ayant un jour entendu Socrate, il ferma son école et se livra tout entier à l'étude de la philosophie. Antisthène professait la morale la plus austère ; il pensait qu'il n'y a de beau que la vertu, de laid que le vice, et s'élevait au-dessus des bien-séances sociales, qu'il regardait comme de vains préjugés. On l'a accusé d'être vertueux avec ostentation : Socrate disait de lui qu'on voyait son orgueil percer à travers les trous de son manteau. Il composa plusieurs traités de philosophie, mais il ne reste de lui que des fragments et quelques lettres, peut-être apocryphes publiés par Winckelmann, Zariich, 1841. Richter a composé une dissertation *De vita, moribus ac placitis Antisthenis*, Léna, 1724 ; M. Chappuis a écrit en 1854 une thèse sur ce philosophe.

**ANTI-TAURUS**, c.-à-d. *en face du Taurus*, chaîne de mont. de l'Asie-Mineure qui joint le Taurus au Caucase, court au N., puis à l'E. en traversant les eyalés de Sivas et de Trébizonde, et porte les noms d'Eutch-Kapoulu, Tchicheghi-dagh, Aghi-dagh.

**ANTIUM**,auj. *Anzio*, v. et port du Latium, capitale des Volsques, sur la mer Tyrrhénienne, à 40 kil. S. O. de Rome. Elle fut l'asile de Coriolan exilé. Antium fut prise en 467 av. J.-C. par Quintus-Capitolinus : les proues (*rostra*) de ses navires furent enlevées et portées à Rome pour orner la tribune aux harangues. On voyait à Antium deux temples célèbres, l'un d'Esculape, l'autre de la Fortune, un peu à l'E. était un temple de Neptune (auj. *Nettuno*). Caligula et Néron étaient nés à Antium. C'est dans les ruines de cette ville qu'on a trouvé en 1503 l'Apollon du Belvédère.

**ANTIVARI**, *Bar* en turc, v. de Turquie (Albanie), à 37 kil. O. de Scutari, avec un port sur l'Adriatique. Château sur un roc très-escarpé. Archevêché grec. Entrepôt de la vallée du Drin.

**ANTOINE** (Marc-), *M. Antonius*, orateur romain, grand-père du triumvir, fut consul l'an 99 av. J.-C. et se distingua dans la guerre contre les alliés. S'é-

tant, pendant la guerre civile, déclaré pour Sylla contre Marius, celui-ci donna ordre de le tuer, et fit exposer sa tête sur la tribune aux harangues (87).

D'après Cicéron, c'était un des plus grands orateurs de son temps : son éloquence était surtout remarquable par la soudaineté, la souplesse, la verve, l'action ; jamais il n'écrivit ses discours. Il est, avec Crassus, le principal personnage du dialogue *De Oratore*.

**ANTOINE** (Marc-), triumvir, petit-fils du précédent, né l'an 86 av. J.-C., se distingua dès sa jeunesse dans les guerres contre les Juifs et fut nommé tribun du peuple en 50. Il se lia d'abord avec les tribuns Curion et Clodius, puis s'attacha à César, et lui donna le conseil de marcher droit à Rome après le passage du Rubicon. Il commanda l'aile droite de l'armée à Pharsale. César, devenu dictateur (47), le choisit pour maître de la cavalerie. Antoine osa un jour de fête présenter un diadème à César, mais il ne fit, par cette démarche imprudente, que hâter la mort du dictateur. Après le meurtre de César (44), il prononça son oraison funèbre, amena le peuple contre ses assassins, les poursuivit vigoureusement, et alla assiéger Décimus Brutus dans Mutina (Modène), l'an 43 av. J.-C. Mais le sénat l'ayant déclaré ennemi de l'État, les consuls Hirtius et Pansa marchèrent contre lui et le défirent. Trop faible pour résister seul, Antoine s'unit avec Lépide et le jeune Octave. Cette association, nommée 2<sup>e</sup> triumvirat, débuta par d'horribles proscriptions, et remplit l'Italie d'exécutions sanglantes : Antoine exigea la mort de Cicéron, qui l'avait violemment attaqué dans ses *Philippiques*. L'année suivante, 42, Antoine, suivi d'Octave, défit Brutus et Cassius dans les plaines de Philippi, et anéantit ainsi le parti républicain. Les triumvirs se partagèrent ensuite l'empire romain : dans ce partage Antoine obtint la Grèce et l'Asie. Pour cimenter son union avec Octave, il épousa la sœur de celui-ci, Octavie, aussitôt après la mort de sa première femme, la célèbre Fulvie (V. ce nom) ; mais bientôt, épris des charmes de Cléopâtre, reine d'Égypte, il déclassa Octavie pour elle et livra même à la princesse égyptienne une partie des conquêtes romaines (Phénicie, Céléésie, Judée, Chypre). Octave saisit cette occasion pour rompre avec Antoine ; les deux rivaux se livrèrent près d'Actium une bataille navale qui décida du sort du monde (31). Antoine fut vaincu et forcé de fuir avec Cléopâtre. Il se réfugia à Alexandrie ; mais, se voyant près de tomber entre les mains du vainqueur, il se donna la mort (30). Cet homme célèbre possédait les qualités d'un grand guerrier, mais il se livra à tous les excès de l'intempérance et de la débauche. Plutarque a écrit la *Vie d'Antoine*.

**ANTOINE** (Lucius), frère du triumvir, s'unit à Fulvie pour attaquer Octave, sans l'aide de son frère, fut assiégé dans Pérouse, mais fut obligé de se rendre après un long siège et n'obtint son pardon (41-40 av. J.-C.) qu'en abandonnant les habitants de Pérouse à la vengeance du vainqueur.

**ANTOINE** (S.), instituteur de la vie monastique, né en 251, dans un village de la Haute-Égypte nommée Coma, d'une famille riche, vendit ses biens, se retira à 20 ans dans la solitude et s'y livra à la vie la plus austère et aux plus dures mortifications. Il s'était d'abord fixé au lieu appelé auj. *Fayoum* (entre Memphis et Arsinoé) ; il se transporta plus tard dans un endroit plus désert encore, au mont Colza (près de l'anc. Heroopolis). Une foule de disciples vint se ranger sous sa discipline, et il fonda plusieurs monastères pour les réunir. Deux fois il sortit de sa retraite pour aller à Alexandrie : la 1<sup>re</sup>, en 311, pour soutenir les Chrétiens persécutés par Maximin, et la 2<sup>e</sup>, en 355, pour défendre la foi contre les Ariens. Respecté des Païens mêmes, honoré des empereurs, il mourut en 356, à l'âge de 105 ans. On rapporte que dans sa solitude il fut pendant vingt ans poursuivi par le démon, qui chercha par tous les moyens à le séduire ; mais il résista à toutes les tentations. La

légende, on ne sait pour quel motif, lui donne un porc pour compagnon dans sa solitude. Il reste de lui *sept Lettres*, une *Règle* et des *Sermons*, qu'on trouve dans la Bibliothèque des Pères. S. Athanase a écrit sa *Vie* (trad. en français par l'abbé Maunoury, 1858). On le fête le 17 janvier.

ANTOINE (S.), dit de *Padoue*, né à Lisbonne en 1195, mort à Padoue en 1231, se fit religieux de St-François et s'embarqua pour aller en Afrique convertir les infidèles à un coup de vent l'ayant jeté en Italie, il s'y livra à la prédication et à l'enseignement de la théologie. Il brilla surtout par la sainteté de sa vie et fit des miracles. Il a laissé des *Sermons* et la *Concorde morale de la Bible*, publiés à Venise, 1575, in-fol. On l'honore le 13 juin. L'abbé Guyard a écrit son *Histoire*, Montauban, 1860.

ANTOINE de Lebrixa, *Antonius Nebrisenensis*, littérateur espagnol, né en 1444 à Lebrixa, mort en 1522, obtint des succès brillants dans l'enseignement aux universités de Salamanque et d'Alcala, et fut un des plus utiles collaborateurs de la Bible polyglotte entreprise sous les auspices du cardinal Ximénès. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, tous fort rares, dont les principaux sont : *Institutio grammaticæ latinæ* (Salamanque, 1481, réimpr. à Paris, 1859), où il développe des vues nouvelles sur l'enseignement de la langue latine; *Grammatica sobre la lengua castellana*, 1492, la première grammaire qui ait paru en espagnol; *Lexicon latino-hispanicum et hispanico-latinum*, 1492; *Juris civilis Lexicon*, 1506, ouvrage qui restaura l'étude du droit en Espagne. On a aussi de lui *Rerum in Hispania gestarum decades* (Grenade, 1545) : ce n'est que la traduction d'une vieille chronique espagnole.

ANTOINE DE BOURBON, roi de Navarre, fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, né en 1518, devint en 1548 roi de Navarre par son mariage avec Jeanne d'Albret, héritière de Navarre, et donna le jour à Henri IV. A la mort du roi François II, il fut nommé lieutenant général du royaume. A la tête de l'armée catholique, il eut à combattre son propre frère, Condé, qui était à la tête des Protestants, soumit Blois, Tours et Rouen, mais fut blessé à mort au siège de cette ville, en 1562. Ce prince avait du courage dans le cœur, mais de la faiblesse dans le caractère : né au sein de la Réforme, il s'attira la haine des Protestants en abandonnant leur culte; il fut peu regretté des Catholiques eux-mêmes.

ANTOINE, prieur de Crato (ordre de Malte), était fils naturel de l'infant de Portugal don Louis, duc de Béja, et d'Yolande de Gomez. Fait prisonnier par les Maures à la bataille d'Alcazar-Quivir, en 1578, il trouva le moyen de s'échapper, revint à Lisbonne, se donna pour le légitime héritier du trône portugais, prétendant que don Louis son père avait épousé secrètement Yolande sa mère, et se fit proclamer roi (1580), en même temps que le roi d'Espagne Philippe II envoyait une armée pour soumettre le pays. Il fut complètement battu à Alcantara par le duc d'Albe, général de Philippe II, et se vit forcé de quitter le Portugal. Il erra dans les pays étrangers, faisant de vains efforts pour relever son parti et finit ses jours à Paris en 1595, à 64 ans.

ANTOINE (Clément-Théodore), roi de Saxe, né en 1755, mort en 1836, monta sur le trône en 1827, à la mort de son frère Frédéric-Auguste. Son règne, peu fertile en événements politiques, a été consacré tout entier à l'amélioration de l'administration intérieure et au bonheur des Saxons.

ANTOINE (Jacques-Denis), architecte, né à Paris en 1733, mort en 1801. On lui doit, entre autres monuments, l'*Hôtel des Monnaies* de Paris. Il termina le *Palais de Justice*, commencé par Desmaisons, en fit l'escalier et la Salle des Pas-Perdus. Il fut admis à l'Institut deux ans seulement avant sa mort.

ANTOINE (Marc)-V. RAIMONDI.

ANTOINE (Religieux de St-). En 1070. Gaston, gentilhomme d'auvergnais, ayant fait un pèlerinage

à St-Didier, près de la Tour-du-Pin (Isère), où l'on conservait des reliques de S. Antoine, y institua, sous le nom de ce saint, un ordre de religieux pour soigner les malheureux atteints de la maladie appelée alors *feu sacré* ou *feu de S. Antoine*. Cet ordre prit un accroissement assez considérable. Incorporé en 1777 dans l'ordre de Malte, il fut aboli en France, ainsi que tous les autres, en 1790.

ANTOMARCHI (C.-F.), médecin, né en Corse, en 1780, mort en 1838, professa l'anatomie à Florence, fut attaché en 1820 au service de Napoléon, prisonnier à Ste-Hélène, l'assista dans ses derniers moments, refusa de signer le procès-verbal d'autopsie dressé par les chirurgiens anglais, et publia après son retour en Europe *Les derniers moments de Napoléon*, Paris, 1825.

ANTON-GIL, baie de Madagascar, sur la côte E. Climat malsain. Les Français y ont eu un établissement.

ANTONELLI (P., marquis d'), démagogue, né à Arles en 1747, mort en 1817, adopta avec ardeur les principes de la Révolution, fut chargé de préparer la réunion du Comtat à la France, et provoqua en 1794, comme chef du jury révolutionnaire, la condamnation de Marie-Antoinette et des Girondins. Il fut impliqué dans le procès de Babeuf, mais se fit absoudre. Exilé à l'occasion de l'attentat du 3 nivôse (machine infernale), il alla voyager en Italie.

ANTONIN LE PIEUX, *Tit. Aurel. Fulvius Antoninus Pius*, un des meilleurs empereurs romains, né à Lanuvium l'an 86 de J.-C., fut adopté par Adrien et lui succéda l'an 138. Monté sur le trône, il ne s'occupa que du bien de ses sujets : il rebâtit les villes détruites pendant les dernières guerres, mit un frein à la rapacité des gouverneurs des provinces, et fit cesser les persécutions contre les Chrétiens. Quoiqu'il n'aimât pas la guerre, il combattit avec succès les Maures, les Daces et les Germains (140); en Bretagne, il fit élever un mur nouveau au N. de celui d'Adrien. Il mourut, universellement regretté, en 161, après avoir nommé Marc-Aurèle pour son successeur : le sénat fit ériger en son honneur à Rome une colonne qui existe encore (*colonne Antonine*). Il avait pour femme Faustine, qui le déshonora. On a sous le nom d'Antonin un *Itinerarium provinciarum* (publ. par G. Torin, chez H. Etienne, 1512; par Wesseling, Amst., 1735; par Parthey, Berl., 1848), précieux pour la géographie ancienne; il est probable que cet ouvrage fut seulement rédigé par les ordres de l'empereur.

ANTONIN (Marc-Aurèle)-V. AURÈLE (MARC).

ANTONIN (S.), archevêque de Florence, né à Florence en 1389, mort en 1459, était dominicain. Il signala son épiscopat par sa charité, et créa la confrérie de St-Martin, destinée à soulager les pauvres honteux. On l'honore le 10 mai.

ANTONINE, femme de Bélisaire, n'est fameuse que par ses débordements. V. BÉLISAIRE.

ANTONINUS LIBERALIS, écrivain grec, que l'on dit avoir vécu vers l'an 150 de J.-C., sous les Antonins, est auteur d'un recueil de métamorphoses (*Transformationum congeries*), publié, avec une trad. latine de Xylander, par Th. Muncker, Amsterdam, 1674, par Verheyk, Leyde, 1774, et par G. A. Koch, Leips., 1832.

ANTONIO (Nicolas), bibliographe espagnol, né à Séville en 1617, mort à Madrid en 1684, était chanoine à Séville, et fut envoyé à Rome comme agent de Philippe IV. On a de lui : *Bibliotheca hispana vetus*, Rome, 1696, 2 vol. in-fol., réimprimée à Madrid en 1788, 2 vol. in-fol., et *Bibliotheca hispanica nova*, Rome, 1692, 2 vol. in-f.; Madrid, 1788, 2 vol. in-f. Ces deux ouvrages sont estimés et rares.

ANTONIUS (Marcus et Lucius)-V. ANTOINE.

ANTONIUS MUSA, médecin d'Auguste, Grec de nation, avait d'abord été affranchi. Ayant guéri l'empereur d'une maladie dangereuse, il fut comblé

d'honneurs. Il reste de lui : *De Herba botanica, De tuenda valetudine*, Venise, 1547.

**ANTONIUS PRIMUS**, général romain, natif de Toulouse, était lieutenant de Vespasien. Il assura l'empire à ce prince par son activité, et remporta sur les partisans de Vitellius la victoire de Bédriac, 69. Au génie d'un grand général, il joignait les talents de l'orateur et du poète. Supplanté par Mucien dans la faveur de Vespasien, il se retira dans sa ville natale et y mourut en 99, à 75 ans, loin des affaires et cultivant les lettres.

**ANTONNE**, bourg de la Dordogne, à 13 kil. E. de Périgueux; 470 hab. Patrie de Lagrange-Chancel.

**ANTONY**, bourg du dép. de la Seine, à 11 kil. S. de Paris, sur la Bièvre et près de Sceaux; 1200 hab. Plâtre.

**ANTRAIGUES**, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 26 kil. O. de Privas, sur un massif de lave; 551 hab.

**ANTRAIN**, ch.-l. de cant. (Ile-et-Vilaine), sur le Couesnon, à 26 kil. N. O. de Fougères; 1179 hab.

**ANTREMONT**, V. ENTREMONT.

**ANTRIM**, comté de l'Irlande (Ulster), sur la côte orient., entre ceux de Down et de Londonderry, compte 315 000 hab., et a pour villes principales Antrim (2665 hab.), sur le lac Neagh, Belfast, Lisburn, Carrick-fergus, Ballymoney. Sur la côte N., on admire une série de colonnes basaltiques gigantesques, connue sous le nom de *Chaussée des Géants*.

**ANTRUSTIONS** (de *tru* t, confiance), nom donné particulièrement à ceux des *leudes* qui vivaient dans l'intimité du roi. V. LEUDES.

**ANTUERPIA**, nom latinisé d'ANVERS.

**ANUBIS** ou ANÉBO, dieu égyptien, était représenté avec le corps d'un homme et la tête d'un chien. Les uns le font frère, les autres fils d'Osiris, et lui donnent Néphé pour mère. Anubis était un dieu des enfers; il présidait au crépuscule, au passage du jour à la nuit, ainsi qu'au moment qui sépare la vie de la mort. Comme l'Hermès des Grecs, il conduisait les âmes jusqu'à la porte des Enfers.

**ANVERS**, *Antwerpen* en flamand, *Antuerpia* en lat. moderne, v. et port de Belgique, ch.-l. de la prov. d'Anvers, sur la r. dr. de l'Escaut, à 44 kil. N. de Bruxelles; 96 000 hab. Place forte, vaste port, bel arsenal, magnifiques chantiers de construction. On y remarque l'église Notre-Dame, dont la tour est le plus haut édifice de Belgique, et où se trouve la *Descente de croix* de Rubens, la bourse, l'hôtel de ville. Athénée, académie de peinture, académie des sciences; écoles de navigation, de chirurgie, etc. Fabriques de draps, chapeaux, étoffes de soie, de coton; futaines, siamoises, tapis, ouvrages d'or et d'argent; savonneries, raffineries, etc. Très-grand commerce (d'entrepôt, de commission); armements. Chemins de fer conduisant à Bruxelles et à Gand. Anvers a été le siège principal de l'école flamande de peinture; patrie des peintres Van-Dyck, Jordaens, Téniers, du graveur Edelinck, du géographe Ortelius et du philologue Gruter; séjour de Rubens. — Saccagée par les Normands, 836, puis désolée par les pestes, les incendies, les orages, cette v. n'en devint pas moins aux <sup>xii<sup>e</sup></sup>, <sup>xiii<sup>e</sup></sup> et <sup>xiv<sup>e</sup></sup> siècles une des principales places marchandes du globe. Elle fit partie de la Hanse, et eut jusqu'à 209 000 hab. La prospérité croissante d'Amsterdam la fit déchoir; le traité de Westphalie la ruina en fermant les bouches de l'Escaut, 1648. Elle fut assié-gée par le duc de Parme en 1576 et en 1584, prise par les Français en 1746, 1792, 1794; défendue contre les alliés par Carnot, 1814; prise par les Français pour les Belges en 1832, après un long siège. Il y fut signé en 1609 un traité entre l'Espagne et les Provinces-Unies. Elle fut, sous l'Empire, le ch.-l. du dép. des Deux-Nèthes. Napoléon voulait en faire la rivale de Londres. — La prov. d'Anvers, bornée au N. par le Brabant sept., au S. par le Brabant mérid., compte 296 000 hab. et forme 3 arrond. : Anvers, Malines et Turnhout.

**ANVILLE** (J.-B. BOURGOIGNON d'), célèbre géo-

graphe, né à Paris en 1697, mort en 1782, conçu de bonne heure un goût très-vif pour les recherches géographiques, obtint avant l'âge de 22 ans le brevet de premier géographe du roi, entra de bonne heure à l'Académie des inscriptions, et fut nommé adjoint géographe de l'Académie des sciences. Il a fait faire à la géographie de grands pas, par le soin avec lequel il a déterminé la véritable étendue des mesures de longueur dans les différents pays, et par l'exactitude de ses cartes : il vit plus d'une fois confirmer par des observations directes les conjectures qu'il avait faites, principalement sur la géographie de la Grèce, de l'Italie et de l'Égypte. Il a dressé un très-grand nombre de cartes nouvelles, en les accompagnant de mémoires justificatifs. On estime surtout sa *Géographie ancienne abrégée*, 3 vol. in-12, 1768; ses cartes pour *l'Histoire ancienne* et *l'Histoire romaine* de Rollin; son *Traité des mesures anciennes et modernes*; son *Traité des états formés en Europe après la chute de l'empire d'Occident*, 1771; son *Atlas de la Chine, de la Tartarie et du Thibet*, 1737; ses *Mémoires sur l'Égypte ancienne et moderne*, 1766. M. Demanne se proposait de donner ses *Ouvrages complétés* en 6 vol. in-4; deux seulement ont paru chez Levrault, 1820.

**ANWEILER**, v. de Bavière (Palatinat), sur la Queich, à 10 kil. O. de Landau; 2600 hab. On voit aux env. les ruines du château de Triefels, où, dit-on, fut enfermé Richard Cœur de Lion (1192).

**ANXUR**, nom primitif de TERRACINE.

**ANYSIS**, roi d'Égypte, régnait vers le commencement du viii<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Quoiqu'il fût aveugle, les prêtres égyptiens l'avaient élevé sur le trône; il en fut chassé par Sabacus, roi d'Éthiopie.

**ANYTUS**, rhéteur d'Athènes, ennemi de Socrate, s'unit à Thrasybule pour renverser les Trente tyrans et se joignit à Mélitus pour accuser le philosophe, qu'il fit condamner à boire la ciguë, 400 ans av. J.-C. L'innocence de Socrate ayant été reconnue, Anytus fut forcé de fuir d'Athènes et se retira à Héraclée dans le Pont, où il fut, dit-on, lapidé.

**ANZIN**, bourg du dép. du Nord, à 2 k. de Valenciennes; 4884 hab. Mines de houille, connues dès le xi<sup>e</sup> siècle, et qui sont les plus riches de la France.

**ANZIO** ou ANZO, *Antium*, v. et port de l'État ecclésiastique, à 30 k. S. de Velletri, près du cap Anzio, devant lequel les Vénitiens battirent la flotte génoise en 378. Belles ruines. V. ANTIUM.

**AOD** ou **AODJ**, juge d'Israël de 1385 à 1305 av. J.-C., ou, selon l'*Art de vérifier les Dates*, de 1496 à 1416, délivra les Hébreux de la servitude des Moabites et tua Eglon, leur roi.

**AONES**, anciens habitants de la Béotie, furent dépoussés par les Phéniciens de Cadmus. De leur nom vient le nom d'*Aonie* donné anciennement à la Béotie, et celui d'*Aonides*, donné aux Muses, qui étaient adorées sur les monts *Aoniens*.

**AORNE**, c.-à-d. *sans oiseau*, marais infecté d'Épire (Thesprotie), près des monts Cérauniens : on présume que c'est de ce nom que les Latins on fait Averno. — Fort d'Asie, sur un roc escarpé, situé au S. de la Bactriane et sur les bords de l'Indus, passait pour inexpugnable, et cependant fut pris par Alexandre.

**AOSTE**, *Augusta pratoria* ou *Augusta Salassiorum*, v. du roy. d'Italie (Piémont), ch.-l. de la prov. du même nom, dans le val d'Aoste, sur la Doire, rive gauche, au pied des Alpes (600<sup>m</sup> au-dessus du niveau de la mer), à 79 kil. N. O. de Turin et à l'entrée des deux vallées du Grand et du Petit Saint-Bernard : 7000 h., la plupart goitreux. Evêché. Pat. de S. Anselme. Cette ville fut fondée sous *Auguste*, par une colonie de *Prétoriens*. Restes d'amphithéâtres, arc de triomphe, etc. — La prov. d'Aoste, qui a titre de duché, compte 70 000 h.

**AOUDE**, l'*Oude* des Anglais, v. de l'Inde, dans le roy. d'Aoude, sur la Gograhi, par 26° 48' lat. N. et 79° 44' long. E., est célèbre dans les vieilles annales

et la mythologie des Hindous, sous le nom d'Ayodhya, comme capitale de Rama.

AOUDE, royaume de l'Inde septentrionale, entre le Népal, le Bahar, l'Allahabad, l'Agrah, le Delhi; 3 700 000 h.; capit., Luknow ou Lacknaou. Climat chaud, mais tempéré par les vents; sol fertile en beaucoup d'endroits, mais mal cultivé. Forêts pleines de tigres, d'éléphants et de rhinocéros. On y trouve le lapis-lazuli. — L'Aoude fut longtemps l'Etat indigène le plus riche et le plus puissant de l'Inde. Il devint un des provinces de l'empire Mogol. D'abord vassal des Anglais, il a été annexé à leur empire en 1856. Cette annexion a été l'occasion de l'insurrection redoutable qu'ils eurent à réprimer en 1857 et 1858.

AOÛS, adj. *Voïoussa*, riv. d'Épire, coule du S. au N., et tombe dans l'Adriatique, au S. d'Apollonie, Philippe V, roi de Macédoine, fut défait, par les Romains, sur les bords de l'Aoûs, 214 et 198 av. J.-C.

AOUST-EN-DIOIS, *Augusta Tricastinorum*, bourg du dép. de la Drôme, à 28 kil. E. S. E. de Die et près de Crest; 1100 hab. Papeterie, etc. Source minérale. Colonisé par Auguste.

AOÛT (dix) 1792, journée funeste, dans laquelle le peuple de Paris s'empara des Tuileries et massacra les Suisses, qui en défendaient l'entrée. Louis XVI fut obligé de chercher un asile auprès de l'Assemblée législative, qui le suspendit de ses fonctions et convoqua une Convention nationale.

APACHES, nation indigène du Mexique, habite entre 30° et 34° lat. N., depuis le Rio Colorado de la Californie jusqu'au Rio Colorado du Texas. Elle est sans cesse en guerre avec les Espagnols.

APALACHES (monts). V. ALLEGANY.

APAMÉE, *Apamea*, nom donné à beaucoup de v. anc. en l'honneur de princesses du nom d'Apamé. On remarque entre autres : 1° une v. d'Assyrie, nommée primitivement *Digba*, adj. *Corna*, au confluent du Tigre et de l'Euphrate; — 2° une v. de Mésopotamie, sur la r. g. de l'Euphrate, vis-à-vis de Zeugma, dont *Rom-Kala* occupe la place; — 3° une autre v. de Mésopotamie, dans l'île de Mésène (île du Tigre); — 4° une v. de Syrie, sur l'Oronte, au S. d'Antioche, bâtie par Séleucus Nicator, et nommée adj. *Famieh*; — 5° *Apamea Cibotos*, v. de Phrygie, adj. *Afium Karahissar*, au confluent du Marsyas et du Méandre : peuplée aux dépens de Célènes par Antiochus Soter, qui lui donna le nom d'Apamé, sa mère, elle devint une des villes les plus commerçantes de l'Asie-Mineure; — 6° une v. de Bithynie, adj. *Moudania*, non loin de Pruse, prise et colonisée par les Romains en 75 av. J.-C.

APANAGE, d'un mot de la basse latinité, *apanare*, donner le pain. Dans l'origine, on désignait sous ce nom les possessions territoriales que les hauts seigneurs donnaient à leurs vassaux pour les dédommager de ce que leurs atûs seuls devaient succéder au fief principal. Plus tard, ce mot a spécialement désigné les fiefs affectés aux princes du sang. Les apanages royaux ne datent que de la 3<sup>e</sup> race. Sous les deux premières, les fils du roi mort partageaient entre eux l'héritage de leur père par portions égales. Les apanages étaient presque toujours concédés à charge de retour à la couronne à défaut d'hoirs (héritiers). Jusqu'à Philippe-Auguste, les filles de France reçurent des apanages; depuis ce règne, elles ne reçurent plus que des dots en argent. En 1790, l'Assemblée constituante abolit les apanages réels et les remplaça par des rentes *apanagères*. Un sénatus-consulte de 1810 les rétablit, mais ils ne représentent plus qu'un revenu assis sur des propriétés territoriales.

APCHÉRON, presque-île de la Géorgie russe, s'avance dans la mer Caspienne : ch.-l., Bakou. Sol imprégné de gaz sulfureux et inflammable.

APELLE, peintre célèbre de Cos, d'Éphèse ou de Colophon, disciple de Pamphile, florissant vers 332 av. J.-C. Il vécut à la cour d'Alexandre, puis à celle de Ptolémée. Il ne passait pas un seul jour sans travailler : d'où l'adage *nulla dies sine linea*. Il exposait

ses ouvrages en public, et recueillait, caché derrière un rideau, les jugements des curieux. On connaît le trait de ce savetier qui, après avoir critiqué une sandale, voulut juger du reste du tableau; Apelle l'arrêta en lui disant : « Que le savetier ne s'élève pas au-dessus de la chaussure, *ne sutor ultra crepidam*. » Alexandre, admirateur des talents d'Apelle, ne permit de faire son portrait qu'à ce peintre seul, et il eut pour lui une telle amitié qu'il lui céda Campaspe, une de ses maîtresses, dont le peintre était devenu éperdument amoureux en faisant son portrait. Les meilleurs tableaux d'Apelle étaient *Alexandre tonnant*, *Vénus endormie* et *Vénus Anadyomène*, œuvre qu'il laissa inachevée, et qu'aucun artiste n'osa terminer. On croit que l'œuvre connue sous le nom de la *Noce aldobrandine*, dont une copie est au Louvre, a été faite d'après un de ses tableaux.

APELLICON, de Téos, péripatéticien, mort vers 85 av. J.-C., retrouva et restaura les ouvrages d'Aristote et de Théophraste, qui étaient restés longtemps enfouis et oubliés. Il forma à Athènes une riche bibliothèque, que Sylla fit transporter à Rome.

APENNINS (monts), *Apenninus* (du celtique *pen*, sommet), longue chaîne de mont. qui traverse l'Italie dans toute sa longueur, se détache des Alpes à Cassino, au N. de Gênes, trace un demi-cercle autour du golfe de Gênes, court à l'E. jusqu'à la Bocchetta, puis se dirige vers le S. E. et va se terminer en Sicile, formant ainsi trois régions principales : 1° *l'Apennin septentrional*, dans les États sardes, qui finit à la Bocchetta et au mont Cornaro; 2° *l'Apennin central*, qui va jusqu'au mont Velino et duquel partent le Sub-Apennin romain et le Sub-Apennin toscan; 3° *l'Apennin méridional*, qui se bifurque près d'Acerenza, pour courir d'une part dans les terres de Bari et d'Ôtrante et finir vers le cap Santa-Maria di Leuca, de l'autre dans les Calabres, jusqu'au détroit de Messine. Le Vésuve et tout le terrain volcanique environnant font partie de la région méridionale. Les principaux sommets sont le Monte Cavallo ou Monte Corno, entre les deux Abruzzes ultérieures, 2960m; le Monte Amaro, dans l'Apennin méridional, 2840; le Monte Vittoire, dans les États romains, 2480. L'Apennin a longtemps servi de refuge aux vaincus, aux bannis, aux brigands : ceux-ci ont encore leur repaire.

APEGRADE, v. du Slesvig, à 32 k. N. de Flensborg; 4000 h. Port peu profond et râde peu sûre.

APER (M.), orateur latin du 1<sup>er</sup> siècle, Gaulois de naissance, mort vers l'an 85 de J.-C., se fixa à Rome, y fit admirer son éloquence et devint successivement questeur, tribun, préteur et sénateur. Il est un des principaux interlocuteurs du *Dialogue des orateurs*, attribué à Quintilien ou à Tacite. Quelques savants croient qu'il en est lui-même l'auteur.

APER (Arrius), préfet du prétoire sous l'empereur Carus, fit périr ce prince ainsi que Numérien, son successeur, et chercha à se faire proclamer empereur; mais il fut mis à mort par Dioclétien, en 284.

APIHRODISIA, APHRODISIAS ou APHRODISIUM, nom de plusieurs v. anciennes consacrées à VÉNUS (Aphrodite). Les principales étaient : 1° en Carie, au N. E., près des frontières de la Lydie, patrie du commentateur Alexandre, dit d'Aphrodisie; — 2° dans la Cilicie Trachéotie, en face de Chypre; — 3° en Phrygie, non loin d'*Apamea Cibotos*.

APHRODITE, nom grec de Vénus.

APHRODITOPOLIS, c.-à-d. *Ville de Vénus*, nom commun à trois villes d'Égypte : 1° dans l'Heptanomide, sur la r. dr. du Nil, au S. de Memphis : c'est adj. *Afieh*; — 2° dans la Thébaine, sur le Nil, près de *Latopolis*, au N. O. de cette ville : c'est adj. *Itou*; — 3° dans la Thébaine, à quelques kil. au S. O. d'*Antæopolis*, sur un canal latéral au Nil.

APHTHONIUS, rhéteur grec du III<sup>e</sup> siècle après J.-C., natif d'Antioche, est auteur d'une rhétorique intitulée *Progymnasmata*, composée d'après Hermogène, et qui a été longtemps en usage dans les écoles (publiée avec trad. latine, Amst., 1665, in-12).

On a aussi d'Aphthonius des *Fables*, publiées avec celles d'Esopo et d'Abstemius, Francfort, 1610, in-8.

**APLA** TELLUS, c.-à-d. *terre d'Apis*, nom du Péloponèse, dérivé d'Apis, un de ses plus anciens rois.

**APICIUS** (M. Gabius), gourmand et gastronome célèbre, vivait à Rome du temps d'Auguste et de Tibère. On dit qu'après avoir dépensé plus de 100 millions de sesterces (env. 20 millions de francs) pour satisfaire sa passion gloutonne, il se donna la mort parce qu'il ne lui restait plus que 10 millions de sesterces (env. 2 millions), somme qui ne lui suffisait plus pour vivre. — On a sous le nom d'un certain Cœlius Apicius un traité *De re culinaria* ou *De obsoniis*, Londres, 1705, et Anspach, 1800, ouvrage fort ancien, mais qui n'est pas du célèbre Apicius.

**APION**, grammairien d'Alexandrie, né en Égypte, fut député par les Alexandrins à Caligula pour se plaindre des Juifs. Apion avait composé une *Histoire d'Égypte* et un livre *Sur les Juifs*, satire violente que Josèphe a réfutée; il n'en reste que peu de fragments (dans les *Fragm.* de la collect. Didot).

**APIS**, divinité que les Égyptiens adoraient sous la forme d'un bœuf. On reconnaissait le bœuf Apis à divers signes particuliers : il devait être noir par tout le corps et avoir sur le côté droit une marque blanche semblable au croissant de la lune. La durée de son existence était limitée à 25 ans. Au bout de ce temps, les prêtres le noyaient solennellement dans le Nil, puis ils l'embaumaient, lui faisaient des funérailles magnifiques et l'enterraient dans le Serapeum. Ils le pleuraient ensuite, et en cherchaient un autre pour le remplacer. Lorsqu'ils avaient trouvé le nouveau dieu, ils se livraient à la joie et lui rendaient leurs hommages. On pense que c'est Osiris, dieu de l'agriculture, que l'on adorait sous cet emblème : les Égyptiens croyaient qu'Osiris avait pris la forme d'un bœuf et avait traîné la charrue lorsque les dieux, battus par Jupiter, se réfugièrent en Égypte, où ils se cachèrent sous diverses formes.

**APOCALYPSE**, c.-à-d. *révélation*, du mot grec *apokaluptô*, *découvrir*, livre du Nouveau Testament, écrit par S. Jean l'évangéliste vers l'an 95, contient les révélations que Dieu lui fit pendant son exil à Patmos. Cet ouvrage mystérieux, dont l'obscurité est devenue proverbiale, a donné lieu à une foule de commentaires, dont quelques-uns extravagants : on y a vu soit la description des persécutions que l'Église devait souffrir de la part des Juifs et des Gentils; soit l'annonce de la destruction de Rome (désignée sous le nom de Babylone), et le triomphe de l'Église, régnant sur le monde entier, etc.

**APOCRISIAIRE**, dignitaire du Bas-Empire. V. ce mot au *Dict. des Sciences, des Lettres et des Arts*.

**APOLLINAIRE**, l'*Ancien* et le *Jeune*, père et fils, grammairiens et rhéteurs grecs du iv<sup>e</sup> siècle après J.-C., enseignèrent à Bérée et à Laodicée, et embrassèrent le Christianisme. Quand la lecture des livres païens eut été interdite aux Chrétiens par l'empereur Julien (362), ils composèrent pour le remplacer divers livres élémentaires, en prose et en vers; il ne nous reste de ces ouvrages que l'*Interprétation des Psaumes*, en vers grecs, et une tragédie, le *Christ souffrant*, attribuée à tort à S. Grégoire de Nazianze, Paris, 1552 et 1580, avec trad. latine. Apollinaire le Jeune fut évêque de Laodicée, mais il tomba dans l'hérésie, et fut le chef d'une secte qui soutenait que J.-C., en se faisant homme, n'avait pris que l'âme sensitive de l'homme (*psyché*) et non l'âme intellectuelle (*noûs*); il fut condamné par les conciles d'Alexandrie, 362, et de Constantinople, 381. Il mourut cette dernière année.

**APOLLINE** (Ste), vierge et martyre, vivait à Alexandrie et y fut arrêtée en 248, sous le règne de Philippe l'Arabe, dans une sédition excitée contre les Chrétiens. Elle se jeta d'elle-même dans le bûcher préparé pour son supplice. On la fête le 9 février.

**APOLLINOPOLIS MAGNA**,auj. *Edfou*, v. de l'Égypte anc. (Thébaïde), sur le Nil, r. g., à 110 kil.

au N. de Syène. Plusieurs beaux temples, dont un surtout, que l'on voit encore presque en entier, le disputait aux plus grands de l'Égypte, mais dont les bas-reliefs, exécutés du temps des Ptolémées, sont de mauvais style.

**APOLLINOPOLIS PARVA**,auj. *Kous* ou *Syffah*, v. d'Égypte (Thébaïde), près du Nil, au N. de la précédente et à quelques k. au S. O. de Coptos.

**APOLLO**, Juif originaire d'Alexandrie, embrassa le Christianisme vers l'an 54, prêcha à Ephèse et à Corinthe, et s'acquit une telle réputation qu'on opposait son autorité à celle de S. Paul et de S. Pierre.

**APOLLODORÉ**, grammairien d'Athènes, qui vivait 150 ans av. J.-C., s'acquit une grande renommée pour l'explication des poètes. De ses nombreux ouvrages il ne reste que sa *Bibliothèque mythologique*, en 3 livres, contenant l'*Histoire des dieux et des héros jusqu'au retour des Héralcules dans le Péloponèse*, publiée par Éginus Spoletinus, grec-latin, Rome, 1550, par E. Bekker, Leips., 1854, et réimpr., avec trad. lat., dans la collection Didot (*Hist. græc. fragm.*); elle a été trad. en français par M. Clavier, Paris, 1805. On croit que cette histoire, qui n'est qu'un abrégé fort sec, n'est pas l'ouvrage même d'Apollodore, et qu'elle n'est que l'extrait d'un traité plus considérable composé par ce savant.

**APOLLODORÉ**, architecte de Damas, né vers l'an 61 de J.-C., florissait sous Trajan. Il construisit, par les ordres de ce prince, un pont colossal sur le Danube, et éleva à Rome la colonne *Trajane*, la basilique *Ulpiâ*, ainsi nommée d'un des noms de l'empereur, et plusieurs autres monuments regardés comme des chefs-d'œuvre. Après la mort de Trajan, Adrien, qu'il avait offensé par des paroles imprudentes, l'exila, puis le fit mettre à mort, 130, et détruisit plusieurs de ses ouvrages.

**APOLLON** ou **PHŒBUS**, dieu du soleil et de la lumière, des arts, des lettres et de la médecine, était fils de Jupiter et de Latone, et frère jumeau de Diane ou la Lune. Il naquit dans l'île de Délos (V. LATONE). A peine sorti du berceau, il tua de ses flèches le serpent Python, qui, à l'instigation de Junon, avait persécuté sa mère. Dans la suite, irrité de la mort de son fils Esculape, que Jupiter avait foudroyé, il tua les Cyclopes qui forgeaient la foudre. Le maître des dieux, pour le punir, l'exila de la terre. Il y garda quelque temps les troupeaux d'Admète, roi de Phères en Thessalie; puis se mit au service de Laomédon, pour lequel il bâtit, avec Neptune, exilé comme lui, les murs de Troie. Après avoir encore quelque temps erré sur la terre, où Marsyas et Midas (V. ce nom) éprouvèrent les effets de sa colère, il fut rappelé au ciel, et chargé par Jupiter de conduire le char du soleil. Apollon fut épris d'un grand nombre de nymphes et de mortelles. Les plus connues sont Daphné, qui fut insensible à ses vœux et qu'il transforma en laurier; Cassandre, à laquelle il donna le don de prophétie; Coronis, dont il eut Esculape; Clymène, qu'il rendit mère du téméraire Phaéthon. On le représentait sous les traits d'un beau jeune homme, tenant à la main tantôt un arc, tantôt une lyre, la tête ornée d'une chevelure longue et flottante, et ceinte d'une auréole lumineuse. Il dirigeait le chœur des Muses et habitait avec elles sur le sommet du Parnasse, du Pinde ou de l'Hélicon. On en fait aussi un dieu vengeur : ses traits inévitables répandaient la peste et la mort; allusion aux terribles effets produits par l'excessive ardeur du soleil. Apollon avait un grand nombre de temples et d'oracles, dont le plus célèbre est celui de Delphes. On célébrait en son honneur les jeux Pythiques.

**APOLLONIE**, *Apollonia*, nom de plusieurs villes grecques où se trouvaient des temples et des oracles d'Apollon. Les principales sont : 1<sup>o</sup> en Illyrie, près de l'embouch. de l'Aoûs (Philippe V y fut battu par le préteur Lævinus, 214 av. J.-C.) : c'est auj. *Polimî*; — 2<sup>o</sup> en Macédoine, au S. O. de Thessalonique : c'est auj. *Paléo-Chori*; — 3<sup>o</sup> en Thrace à l'entrée du

golfe formé par le Pont-Euxin; on la nomma plus tard *Sozopolis*, d'où son nom moderne de *Sizéboli*; — 4° dans la Cyrénaïque, auj. *Marza-Souza*, sur la mer, à quelques kil. au N. de Cyrène, à laquelle elle servait de port; — 5° dans l'île de Crète, nommée aussi *Eleuthera*, patrie du philosophe Diogène d'Apollonie; — 6° en Bithynie, auj. *Aboulionn*, à l'P.O., sur le lac *Apolloniotes*; — 7° en Palestine, pres de Césarée, sur la mer; on croit que c'est auj. *Arzouf*; — 8° en Pisidie, à l'P.O. d'Antioche de Pisidie. J. Arundel y trouva en 1833 une trad. grecque du *Testament d'Auguste*.

**APOLLONIE (Ste).** V. **APOLLINE (Ste).**

**APOLLONIUS** de Perge, géomètre grec, né vers 244 av. J.-C., à Perse en Pamphylie, florissait à Alexandrie sous Ptolémée Philopator, 205, et fut, avec Euclide, Archimède et Diophante, un des créateurs des sciences mathématiques. On a de lui un traité en 8 livres des *Sections coniques*, dont la meilleure édition est celle de Halley, Oxford, 1710. Apollonius fut commenté chez les anciens par Pappus.

**APOLLONIUS** de Rhodes, poète grec, né à Alexandrie ou à Naucratis, vers 276, mort vers 186. Élève de Callimaque, il ne tarda pas à devenir le rival de son maître. Forcé de s'éloigner par la jalousie de Callimaque, il alla se fixer à Rhodes (d'où son surnom), enseigna dans cette ville avec distinction la rhétorique, fut rappelé dans Alexandrie après la mort de Callimaque et fut chargé de la direction de la fameuse bibliothèque. Il avait composé de nombreux ouvrages; il ne nous en reste qu'un poème sur l'*Expédition des Argonautes*, en 4 chants, ouvrage qui offre d'assez grandes beautés pour que Virgile n'ait pas dédaigné de lui faire quelques emprunts. Valérius Flaccus en fait une imitation suivie. Les *Argonautiques* ont été publiés par H. Etienne, Genève, 1574; Shaw, Oxford, 1777; Brunck, Strasbourg, 1780; Beck, Leips., 1797, avec trad. latine; par A. Wellauer, Leips., 1828, en grec seulement; et par Merkel, Leips., 1854. Ce poème a été trad. en français par Causin de Perceval, 1797, in-8. — On connaît aussi sous le nom d'Apollonius de Rhodes un artiste grec, vivant 200 ans av. J.-C., à qui l'on doit le beau groupe connu sous le nom de *Taureau Farnèse*, représentant Amphon et Zéthus qui attachent Dirce aux cornes d'un taureau sauvage : ce groupe est au musée de Naples.

**APOLLONIUS** de Tyane, philosophe et thaumaturge, né à Tyane en Cappadoce peu d'années après J.-C., embrassa de bonne heure la doctrine de Pythagore, se soumit à toutes les austérités de cette secte, voyagea beaucoup, visita la Cilicie, la Pamphylie, Antioche, Ephèse, Babylone; pénétra jusque dans l'Inde, accompagné de Damis, son disciple, puis se rendit à travers la Grèce en Italie, excitant partout l'admiration sur son passage et faisant des guérisons merveilleuses. Chassé de Rome par Néron, il se lia en Orient avec Vespasien, dont il favorisa l'avènement, puis il établit à Ephèse une école pythagoricienne qui attira de nombreux disciples. On croit qu'il mourut dans cette ville, vers l'an 97, dans un âge très-avancé. Ses contemporains le regardaient comme un homme extraordinaire et lui accordaient le don de prédire l'avenir et de faire des miracles. Quelques païens ne craignirent même pas de le mettre en parallèle avec le Christ. On raconte qu'au moment où Domitien périt à Rome, Apollonius, qui était alors à Ephèse ou il faisait une leçon publique, s'arrêta tout à coup, et que, s'adressant au meurtrier, il s'écria: « Courage, Stéphane, tue le tyran. » Damis avait écrit sur son maître des mémoires qui furent remis longtemps après à Philostrate: celui-ci a rédigé, d'après ces matériaux, une *Vie d'Apollonius*, remplie de fables incroyables. Cette *Vie* a été trad. en français par Castillon, Berlin, 1774, avec une préface de Frédéric II, et par M. Chassanz, 1862. Ch. Blount en a donné une trad. angl. avec notes anti-chrétiennes. Legrand d'Aussy a publié une biogr. critique d'Apollonius, 1808. Apollonius avait composé plusieurs écrits : il ne reste de lui qu'une *Apologie* d'

*Domitien*, conservée par Philostrate, et 84 *Lettres*, publiées par Commelin, 1601.

**APOLLONIUS DYSCOLE**, c.-à-d. *Chagrin*, grammairien d'Alexandrie, ainsi surnommé à cause de son humeur morose, florissait sous Adrien et Antonin, et fut père du grammairien Hérodien. Il est, dit-on, le 1<sup>er</sup> qui ait réduit la grammaire en système. Il nous reste de lui 4 livres *De syntaxi seu constructione*, publiés avec la trad. latine d'Æmilius Portus par F. Sylburge, Francfort, 1590, et par Bekker, Leips., 1817; c'est un des meilleurs ouvrages de ce genre que les anciens nous aient transmis. On lui attribue aussi un recueil d'*Historiæ commentitix*, Leyde, 1620; Leips., 1792. M. Egger a publié ce qui reste de lui, avec un *Essai sur les théories grammaticales dans l'antiquité*, Paris, 1854. — Un autre grammairien du nom d'Apollonius, natif aussi d'Alexandrie, rédigea au 1<sup>er</sup> siècle un *Lexicon homericum*, publ. par Villoison, 1773; et par Bekker, Berlin, 1833.

**APOLOGISTES**, écrivains chrétiens des premiers siècles qui présentèrent aux païens des *Apologies* de la religion. V. **APOLOGÉTIQUE** au *Dict. des Sciences*.

**APONUS**, *AQUÆ APONI*, v. d'Italie, est auj. *Abano*.

**APÔTRES**, *Apostoli*, c.-à-d. *envoyés*, premiers disciples de Jésus, furent chargés de répandre la religion nouvelle sur toute la terre. Ils étaient au nombre de 12, savoir : Pierre, André, frère de Pierre, Jean l'évangéliste, Philippe, Jacques le Majeur, Barthélemy, Thomas, Mathieu, Simon, Thadée ou Jude, Jacques le Mineur, Judas l'Isariote, qui, après sa trahison, fut remplacé par Mathias. On compte également S. Paul parmi les apôtres : c'est l'*apôtre des Gentils*. On y joint quelquefois Barnabé.

**APELANTS**. On nomme ainsi ceux qui, mécontents de la condamnation prononcée contre un livre du janséniste Quesnel par la bulle *Unigenitus* (1713), en appelèrent au futur concile.

**APPENRODE**, vge du Hanovre, à 4 kil. O. d'Ilfeld. Fameuse grotte, dite *Kelle* (la Cave).

**APPENZEL**, cant. suisse, inclus dans celui de St-Gall, à 45 k. sur 26 et compte 55 000 h., dont env. 40 000 Réformés. Il est divisé en deux parties indépendantes l'une de l'autre, les Rhodes intérieures, qui ont pour ch.-l. Appenzel, *Abbatis cella*, 2500 h.; et les Rhodes extérieures, qui ont alternativement pour ch.-l. Trogen et Hérisau. Pays fort montagneux : les cimes principales sont le Sentis, le Geyrenspitz, le Kamor. — Ce canton ne fut admis dans la Confédération suisse qu'en 1513. Il dépendait précédemment de l'abbé de St-Gall.

**APPERT** (Ch.-Nicolas), inventeur d'un procédé pour la conservation des substances alimentaires, mort en 1840, à Massy (Seine-et-Oise), avait été longtemps confiseur et distillateur à Paris. Il commença ses recherches dès 1796, en fit constater le résultat en 1804 par l'administration de la marine à Brest, et fonda la même année un établissement de *conserves*, qui fut bientôt connu dans le monde entier, et où il fit une rapide fortune. Son procédé, au moyen duquel on réussit à conserver pendant plusieurs années les substances alimentaires, consiste à faire bouillir ces substances au point juste de leur cuisson, puis à les caser bien privées d'air dans un vaisseau de fer-blanc qu'on scelle hermétiquement. On a d'Appert l'*Art de conserver les substances animales et végétales*, 1810.

**APPIEN**, *Appianus*, historien grec, né à Alexandrie au commencement du 1<sup>er</sup> s. de J.-C., vint de bonne heure à Rome, vécut sous Trajan, Adrien, Antonin, exerça avec distinction la profession d'avocat, fut surintendant des affaires domestiques des empereurs et peut-être gouverneur de l'Égypte. Il avait composé, sous le titre d'*Histoire romaine*, un grand ouvrage en 34 livres, qui s'étendait depuis la ruine de Troie jusqu'au règne de Trajan; il y racontait séparément l'histoire de chacun des peuples qui ont été en relation avec Rome. Il ne nous en reste qu'un petit nombre de livres entiers (savoir : 3 livres sur les guerres d'Espagne, d'Annibal et de Car-

thage; un sur celle de Mithridate, un sur celle d'Illyrie, 5 livres sur les guerres civiles de Rome), et des extraits de la plupart des autres. Le tout a été publié par Schweighäuser, Leipsick, 1785, 3 vol. in-8. gr.-lat., et par Dubner, Didot, 1840, gr. in-8; et trad. en fr. par Seyssel, Lyon, 1544, par Odet-Desmares, Paris, 1659. Les cinq livres des guerres civiles (livres XIII-XVII) ont été trad. à part par Combes-Donnoux, Paris, 1808, 3 vol. in-8. L'histoire d'Appien jouit d'une grande autorité; elle contient d'ailleurs sur plusieurs époques de l'histoire romaine les seuls renseignements que nous possédions. On peut consulter sur cet auteur les *Exercitationes in Appiani historias* de Schweighäuser, Strasb., 1781.

**APPIENNE** (Voie), *Via Appia, Via censorina*, une des plus belles routes romaines. partait de Rome, passait par Capoue et se terminait à Brindes. Commencée par le censeur Appius Claudius Cæcus vers 311 av. J.-C., continuée par César, elle fut terminée par Auguste. On la surnommait *Regina viarum*.

**APPII FORUM**, *Borgo-Longo* ou *San-Donato*, v. des Volques, à 55 k. S. de Rome, sur la voie Appienne.

**APPLEBY**, bourg d'Angleterre, capit. du Westmoreland, sur l'Eden, à 370 k. N. N. O. de Londres; 1000 h. Anc. château des comtes de Thanet. Grand marché aux grains. École fondée par Elisabeth.

**APPROUAGE**, rivière de la Guyane française, se jette dans l'Atlantique près d'un bourg de même nom, situé à 75 k. S. E. de Cayenne. Cette rivière roule des paillettes d'or.

**APRAXINE** (Fœdor-Matveïévitch), amiral russe, né en 1671, mort en 1728, fut un des créateurs de la marine russe. Il remporta plusieurs victoires sur les Suédois en Ingrie et en Esthonie, s'empara des îles d'Åland et fut un des principaux instruments de la gloire de Pierre le Grand; un instant disgracié pour des déprédations, il rentra bientôt en grâce, et fut élevé aux dignités de sénateur, d'amiral général de Russie et de conseiller privé.

**APRAXINE** (Étienne-Fœdorovitch, comte), feld-maréchal, petit-fils du préc., combattit d'abord contre les Turcs sous les ordres du maréchal Munich, puis le vice-chancelier Bestouchef à supplanter le comte l'Estocq, favori de l'impératrice Elisabeth, et engagea cette princesse dans la guerre de Sept ans. Nommé commandant en chef, il s'empara de Memel et battit les Prussiens à Gross-Jägerndorf (1757), mais il ne sut point mettre à profit sa victoire. Accusé de trahison pour ce fait, il fut rappelé et mourut pendant qu'on lui faisait son procès, 1760.

**APRÈS DE MANNEVILLETTE** (J. B.), hydrographe, né au Havre en 1707, mort en 1780, devint capitaine de vaisseau, explora les côtes de l'Inde et de la Chine, et publia, sous le titre de *Neptune oriental* (1745-1775), d'excellentes cartes de ces parages.

**APRIÈS**, roi d'Égypte, 595-570 av. J.-C., prit Sidon et Chypre. Après un règne de 26 ans, il fut détrôné et mis à mort par Amasis, un de ses sujets. On le nomme aussi Éphrée ou Hophra.

**APS**, *Alba Helviorum*, puis *Alba Augusta*, vge de l'Ardeche, dans l'anc. Vivarais, à 11 k. N. O. de Viviers; 1438 h. Jadis capit. des Helviens, et siège d'un évêché, transporté à Viviers en 411.

**APT**, *Apta Julia*, ch.-l. d'arr. (Vaucluse), sur le Calavon, à 55 k. E. d'Avignon; 4314 hab. Trib. de 1<sup>er</sup> inst., collège. Faïences, bougies, truffes, confitures. Jadis capit. des *Vulgientes*.

**APULÉE**, *Lucius Apuleius*, écrivain latin et philosophe platonicien, né à Madaure vers 114 de J.-C., mort en 190, étudia la philosophie à Athènes, puis vint à Rome, où il exerça avec succès la profession d'avocat. De retour dans sa patrie, il rétablit sa fortune, fort réduite par de fréquents voyages, en épousant une riche veuve. Accusé par les parents de cette femme d'avoir employé la magie pour s'en faire aimer, il se justifia en prononçant une éloquente apologie, qui nous a été conservée. On a d'Apulée: la *Métamorphose*, vulgairement appelée l'*Âne d'or*, en

11 livres, roman ingénieux, dans lequel se trouve le fameux épisode de Psyché, mis en vers par La Fontaine; son *Apologie*; les *Florides*, fragments de ses discours; 3 livres *Sur la doctrine et la vie de Platon*, un livre *Sur le Dieu de Socrate*, un *Sur le monde*; on lui attribue en outre un grand nombre d'autres ouvrages. Possédant également le grec et le latin, il avait traduit plusieurs écrits des philosophes grecs. Son style, souvent enflé, se ressent du pays où il écrivait: il est plein de mots barbares. Ses œuvres ont été publiées *ad usum Delphini*, Paris, 1688; les éditions les plus estimées sont celles d'Oudendorp, Rulhken et Bosscha, 3 vol. in-4. Leyde, 1786-1823, et de Hildebrand, Leips., 1842, 2 v. in-8. On a donné un grand nombre d'éditions et de traductions spéciales de l'*Âne d'or*; les traductions françaises les plus récentes sont celles de Bastien, Paris, 1787, et ce Maury, 1812. M. Bétolaud a donné une trad. complète d'Apulée, dans la collect. Panckoucke, 1835-38. Il a aussi été trad. dans la coll. Nisard.

**APULEIUS SATURNINUS** (L.). V. SATURNINUS.

**APULIE**, vulgairement la *Pouille*, région de l'Italie, au S. E., le long de l'Adriatique, s'étend au S. et à l'E. du fleuve Frento et au N. du Bradanus, et se divise en 2 parties: l'une italique, au N., comprenant l'Apulie propre, la Daurie, la péninsule du mont Gargane; l'autre grecque, dite aussi Iapygie, au S., et comprenant le pays des Salentins, la Messapie avec les Calabres et la Peucétie. Villes princip.: Apulum-Asculum, Arpi, Herdonia, Salapia, Venusia, Aquilonia, Canusium.—Les Apuliens étaient de race osque. Leur pays fut colonisé par les Arcadiens (Enotrus et Peucétius, puis par Diomède). Il forme auj. la *Capitanate* et partie des *Terres de Bari*, d'*Otrante* et de la *Basilicate*.

**APULUM ASCULUM**. V. ASCULUM.

**APURE**, riv. de Colombie, naît à 80 k. N. O. de Varinas, reçoit le Canaguan, le Sto-Domingo, le Manporro, et se jette dans l'Orénoque. Elle donne son nom à une province de la république de Vénézuëla, qui a pour ch.-l. Achagua. Beaucoup de crocodiles.

**APURIMAC**, riv. du Pérou, prend sa source dans les Andes du Pérou, près d'Arequipa, court au N. E., reçoit le Pachachaca, le Pampas, le Mantaro, le Vilcomayo, le Paucar-Tambo, puis s'unit au Beni avec lequel il forme l'Ucayal, et se joint enfin au Tunguragua pour former l'Amazone; env. 900 k. de cours.

**AQUÈ**, c.-à-d. *Eaur*, nom donné par les Latins à un grand nombre de villes où se trouvaient des sources d'eaux minérales. Les principales sont:

- AQUÈ, auj. *Aqcs* ou *Az* (Ariège).
- A. ALLOBROGUM, auj. *Aix-les-Bains* (Savoie).
- A. AUGUSTÆ OU TARBELLICÆ, auj. *Dax* (Landes).
- A. AURELLÆ, auj. *Baden-Baden*.
- A. BORBONICÆ, auj. *Bourbon-l'Archambault*.
- A. BORBONIS, auj. *Bourbonne-les-Bains*.
- A. CALENTIS, auj. *Chaudes-Aigues*.
- A. CALIDÆ, auj. *Vichy*, et *Bath* en Angleterre.
- A. CONVENARUM, auj. *Bagnères de Bigorre*.
- A. FLAVIÆ, auj. *Châves* (Galice).
- A. HELVETICÆ OU VERBIGENÆ, auj. *Bade* (Suisse).
- A. MORTUÆ, auj. *Aigues-Mortes*.
- A. NERÆ, auj. *Néris*.
- A. NISINÆ, auj. *Bourbon-Lancy*.
- A. PANNONICÆ, auj. *Bade* (Autriche).
- A. SEXTIÆ, auj. *Aix* (Bouches-du-Rhône).
- A. SICCÆ, auj. *Sèches* (près de Toulouse).
- A. SOLIS, auj. *Bath*.
- A. SPARSÆ, auj. *Aigueperse*.
- A. STATIELLÆ, auj. *Aqui*.
- A. TACAPINÆ, auj. *El-Hamma de Cabès* (Tunis).
- A. TARBELLICÆ, la même que AQUÈ AUGUSTÆ.

Pour les noms qui ne se trouvent pas ici, V. le nom qui suit le mot *Aquæ*.

**AQUAPENDENTE**, AQUAVIVA, etc. V. ACO....

**AQUENSIS VICUS**, AQUÈ CONVENARUM, v. d'Aquitaine, auj. *Bagnères de Bigorre*.

**AQUILA**, v. du roy. d'Italie, ch.-l. de l'Abbruzze ultérieure, à 170 k. N. N. O. de Naples, sur l'Aterno;

19600 h. **Évêché.** Place forte. Commerce de safran. — Fondée par l'empereur Frédéric II; endommagée par les tremblements de terre de 1703 et 1706; prise par les Français en 1798 et par les Autrichiens en 1815.

**AQUILA**, natif de Sinope dans le Pont, était architecte et fut chargé par Adrien de rebâtir Jérusalem. Ayant ainsi eu occasion de connaître la religion des Juifs, il l'approfondit sous la direction du rabbin Akiba et ne tarda pas à l'embrasser. Il se fit ensuite chrétien, mais il revint définitivement à la religion juive. Il donna, vers 138, une version grecque de la Bible, qui eut longtemps une grande autorité et qu'on préférait même à celle des Septante. On en trouve des fragments dans les *Heracles* d'Origène. — Un autre Aquila, Juif grec de Corinthe, fut converti par S. Paul, qu'il accompagna à Ephèse. Les Grecs l'honorèrent comme saint le 8 juillet.

**AQUILÉE**, *Aquileia*, v. des États autrichiens (roy. d'Illyrie), à 25 k. S. O. de Goritz, à 6 k. S. O. des lagunes de Marano, au fond de l'Adriatique. Petit port. — C'était primitivement la capit. des *Carni*, peuple de Vénétie. Elle reçut une colonie romaine l'an 180 av. J.-C. et prit son nom d'un vol d'aigle de bon augure. Grande et forte sous l'empire romain, elle compta jusqu'à 130 000 h. et devint la capitale de la Vénétie; c'était la clef de l'Italie au nord. Maximin fut tué par les siens pendant qu'il assiégeait cette place. Théodose y battit en 388 l'usurpateur Maxime. Attila la détruisit en 452. Elle ne s'est pas relevée depuis et n'a guère auj. que 1600 h. Elle était jadis le siège d'un patriarcat, qui en 1751 a été divisé en 2 archevêchés : Udine et Goritz.

**AQUILIUS** (Manius), consul en 129 av. J.-C., fut chargé, après la mort de Perpenna, d'achever la guerre contre Aristic, qui prétendait au trône de Pergame, et amena à Rome ce prince prisonnier.

**AQUILIUS NEPOS** (Manius), général romain, consul avec Marius, l'an 101 av. J.-C., étouffa la révolte des esclaves en Sicile. Dans la suite, il fut envoyé en Asie pour rétablir les rois de Bithynie et de Cappadoce, que Mithridate avait détrônés. Mais, après quelques succès, il fut pris par ce prince qui le fit promener sur un âne, puis le fit mourir en lui versant dans la bouche de l'or fondu. Aquilius avait été accusé de concussion; il fut défendu par Antoine l'orateur, qui le sauva en découvrant au milieu de sa plaidoirie les cicatrices des blessures que son client avait reçues au service de la patrie.

**AQUILONIA**, auj. la *Cedogno* ou *Carbonara*, v. d'Apulie, au S. E. de Lucérie. Papius Cursor y battit les Samnites, 293 av. J.-C.

**AQUIN**, *Aquinum* en latin, *Aquino* en italien, vge du roy. de Naples (Terre de Labour), à 4 kil. N. E. de Ponte-Corvo; 800 h. Evêché. — Jadis ville des Herniques, détruite par les Lombards au v<sup>e</sup> siècle. Patrie de Juvénal; S. Thomas d'Aquin naquit auprès. Aquin (île d'), près d'Haiti (Antilles), par 75° 4' long. O., et 18° 14' lat. N. — Dans Haiti, vis-à-vis de l'île, est un bourg d'Aquin, à 115 k. O. des Cayes.

**AQUIN** (Louis-Claude d'), célèbre organiste, né à Paris en 1698, mort en 1772, eut un talent tellement précoce que, dès l'âge de 6 ans, Louis XIV voulut le faire jouer devant lui, et qu'à 8 ans il composait d'excellents morceaux. On venait tout exprès des pays étrangers pour l'entendre.

**AQUINCUM**, v. de Dacie, auj. *Bude*.

**AQUIS GRANUM**, nom latin d'AIX-LA-CHAPELLE.

**AQUITAINE**, *Aquitania*, c.-à-d. *pays des eaux*, une des quatre grandes régions de la Gaule, comprenait avant César tout le pays situé entre les Pyrénées au S., le golfe de Gascogne à l'O., la Garonne au N. et à l'E. Peuples principaux : *Tarbelli* (Béarn), *Avsci* (Armagnac), *Arverni* (Auvergne), *Bituriges Vivisci* (Bordeleais), *Prictones* (Poitou), *Lemovices* (Limousin), *Cadurci* (Quercy), *Convenæ* et *Bigerrones* (Comminges et Bigorre). Villes : *Burdigala*. Bordeaux, *Aqua Tarbellica* (Dax), *Cadurci* (Cahors), *Tolosa* (Toulouse), *Gergobia*, détruite par César. — Crassus, lieutenant

de César, soumit la plus grande partie de l'Aquitaine en 57 av. J.-C. César s'en rendit tout à fait maître par la prise de Gergovie (52), et, dans le partage qu'il fit de la Gaule, il étendit les bornes de cette province jusqu'à la Loire au N. et à l'E. Auguste y ajouta le territoire des *Bituriges Cubi* (Berry et Bourbonnais). Enfin vers 369 ou 381, l'Aquitaine fut partagée en 3 prov. : Aquitaine 1<sup>re</sup>, ch.-l. *Avaricum* (Bourges); Aq. 2<sup>e</sup>, ch.-l. *Burdigala*; Aq. 3<sup>e</sup> ou Novempopulanie, ch.-l. *Lugdunum Convenarum* (St-Bertrand-Comminges), puis *Ausci* (Auch). Les Visigoths devinrent maîtres de l'Aquitaine en 419, sous le règne de Wallia, et firent de Tolosa la capit. de leur empire. En 507, Clovis, vainqueur à Vouillé, enleva l'Aquitaine à Alaric II, roi des Visigoths, et la réunit au roy. des Francs. Dagobert l'en démembra en 628 et l'érigea en royaume en faveur de son frère Caribert. Après la mort de Hildéric, fils de Caribert (631), le roy. d'Aquitaine fut changé en duché et donné par Dagobert à Boggis, 2<sup>e</sup> fils de Caribert. Eudes, Hunald et Waïfre possédèrent successivement l'Aquitaine à titre de ducs jusqu'en 768, époque où Charlemagne s'empara de cette province. Il en fit un roy. dépendant de la couronne, et le donna en 781 à Louis le Débonnaire, son fils. Celui-ci la céda en 814 à son fils Pepin, qui mourut en 838. Pepin II fut proclamé roi après lui, mais Charles le Chauve lui enleva ses États et se fit couronner roi d'Aquitaine en 848. En 855, il en investit son fils Charles, qui mourut en 867, et fut remplacé par Louis le Bègue. Lorsque celui-ci monta sur le trône de France (877), l'Aquitaine fut de nouveau érigée en duché héréditaire en faveur de Ranulle I, fils de Bernard, comte de Poitiers; elle perdit bientôt après son nom d'Aquitaine pour prendre celui de *Guyenne*, qui paraît n'en être qu'une corruption. Elle se composait alors des fiefs de Gascogne, d'Armagnac, de Fezensac, du Périgord, du Poitou, du comté d'Angoulême et de la Marche. En 1137, le mariage d'Éléonore, fille de Guillaume X, dernier duc de Guyenne et comte de Poitiers, avec Louis VII réunit pour un instant cette prov. à la couronne de France. Mais après le divorce impolitique de ce prince (1152), Éléonore épousa Henri Plantagenet, depuis roi d'Angleterre, et par là la Guyenne passa entre les mains des rois d'Angleterre. Philippe-Auguste la reprit en partie en 1204, par confiscation, sur Jean sans Terre; mais S. Louis crut devoir la restituer aux Anglais (1259). Conquis par Édouard III par arrêt du parlement en 1370, elle fut définitivement réunie à la France sous Charles VII, en 1453. V. GUYENNE.

**ARA BACCHI**, *autel de Bacchus*, nom latin moderne de BACHARACH. — ARA UBORUM, auj. *Gottsborg*, v. de la 2<sup>e</sup> Germanie, où les Ubiens élevèrent un autel à Auguste, était au N. de la v. actuelle de Bonn. D'autres disent que c'est Bonn elle-même.

**ARABAT**, fort situé sur la côte N. E. de la Crimée, donne son nom à la *Flèche d'Arabat*, presqu'île longue et étroite qui se relie à la Crimée, en séparant la mer Putridie de la mer d'Azov.

**ARABIE**, *Arabia*, contrée de l'Asie occid., bornée au N. par la Syrie et l'Algezireh, à l'E. par le golfe Persique, au S. par la mer d'Oman, à l'O. par la mer Rouge. Son étendue est de 2500 k. environ du N. au S. sur 2000 de l'O. à l'E. On la divise vulgairement en trois parties : A. Pétrée, au N. O., A. Déserte, au centre et à l'E., A. Heureuse, au S. O.; mais la division réelle, la seule qui soit connue des indigènes, est celle qui partage l'Arabie en 5 régions, savoir : l'*Hedjaz*, le long de la côte N. O., qui renferme le grand chérifat de la Mecque; l'*Yémen*, au S. O., dont les principaux États sont, en allant de l'O. à l'E., l'imamat de Sana, le pays d'Aden, l'Hadamaut et le désert du Marah; l'*Oman*, au S. E., qui renferme l'imamat de Maskate; le *Lahsa* (Bahraïn ou Hadjar), à l'E.; et le *Barria* ou *Bahr-Abad*, qui comprend le Nedjed, et se compose des vastes déserts situés au centre de l'Arabie. Villes princi-



**pales** : la Mecque, *ville sainte*, qui est comme la métropole de l'islamisme, Médine, Sana, Djeddah, Aden, Moka, Maskate. On estime la population de toute la péninsule à 12 millions d'individus. L'Arabie n'a que très-peu de mont., excepté au N. O., où l'on trouve le mont Sinaï et le mont Horeb, et au S. O., dans l'Yémen. Dans cette dernière région, coulent le Meïdam et le Chabb, les seuls fleuves de l'Arabie qui aient un cours permanent. Le reste de cette contrée n'offre que d'immenses plaines sablonneuses et désertes, où règne continuellement le souffle ardent du *simoun* ou vent du désert. Dans les parages maritimes la fertilité est très-grande : on y cultive beaucoup de plantes aromatiques et d'épices, le café Moka, l'aolès, le baume, le coton, le cocotier, le grenadier, le maïs, etc. On trouve en Arabie la plus belle race de chevaux qui existe, des chameaux, des buffles, des moutons à grosse queue, etc.; mais les déserts sont infestés par des d'animaux féroces et des insectes malfaisants. Les Arabes appartiennent à la famille sémitique; ils sont petits, maigres, basanés. Ils sont d'un caractère grave, intelligents, souvent hospitaliers, mais toujours prêts à piller les caravanes. Ils mènent presque tous, surtout les Arabes Bédouïns, une vie nomade, réunis en tribus et obéissant au gouvernement patriarcal de leurs *cheïks* ou vieillards. Les Arabes, au temps de leur puissance, ont cultivé avec le plus grand succès la poésie, la philosophie et les sciences mathématiques et naturelles. Leurs savants les plus célèbres sont Al-Kendi, Al-Farabi, Avicenne, Averrhoès, Algazel. On leur attribue l'invention des chiffres et de l'algèbre; ils avancèrent l'alchimie. Presque seuls au moyen âge ils avaient conservé les connaissances de l'antiquité, et c'est en grande partie par eux qu'elles ont été transmises à l'Occident; mais ils ne tardèrent pas à retomber dans leur ignorance première. Dans ce siècle, Méhémet-Ali, en Égypte, et les Français, en Algérie, se sont efforcés d'en tirer les Arabes soumis à leur domination. — Les Arabes, l'un des plus anciens peuples du monde, sont issus d'Abraham, par son fils Ismaël; ils ont presque toujours été indépendants. Sous Trajan, les Romains conquièrent une très-faible partie de l'Arabie, celle qui fut depuis appelée Arabie-Pétrée, du nom de *Petra*, son ch.-l. Au vii<sup>e</sup> siècle, Mahomet, fondateur de l'islamisme, créa l'empire arabe (622), qui grandit rapidement et s'accrut en suivant les progrès de la religion musulmane. Cet empire embrassa successivement l'Arabie entière (624-632), la Syrie (632-638), l'Égypte (638-640), la Perse (636-652), l'Afrique septentrionale (692-708), l'Espagne (710-714). La France même fut un instant menacée par l'invasion arabe (721-739). Mais dès 750 ce vaste empire perdit son unité. Bagdad vit s'élever sur les ruines du califat des Ommiades celui des Abbassides. Peu après, les Aglabites, à Kairwan (800), les Thoulounides (883), puis les Fatimites en Égypte (909), se rendirent indépendants, tandis que les califes de Cordoue, derniers restes des Ommiades, se séparèrent entièrement des califes d'Orient. Ce morcellement continua jusqu'au xii<sup>e</sup> siècle environ. A cette époque, les Maures en Espagne et en Afrique, les Turcs et les Mongols en Orient, avaient enlevé aux Arabes toutes leurs conquêtes. L'Arabie elle-même avait déjà cessé depuis longtemps d'appartenir aux califes; elle redevenit alors indépendante. Les Arabes, par la nature de leur vie nomade, résistèrent aux invasions mongoles et tartares, et aux attaques des Turcomans. Au xvii<sup>e</sup> et au xviii<sup>e</sup> siècle une grande partie de l'Arabie fut soumise à la domination des Wahabites, tribu arabe, qui avait son berceau dans le Nedjed; mais ce nouvel empire eut peu de durée: il fut détruit, au commencement de ce siècle, par Méhémet-Ali et son fils Ibrahim (1818), et les Wahabites furent refoulés dans leurs premières limites. Auj. l'Hedjaz et la Mecque reconnaissent l'autorité du sultan. Quant au reste de l'Arabie, il est tout à fait indépendant. Quoique la domination des Arabes

ait depuis longtemps cessé, leur langue se parle encore dans une grande partie de l'Asie et de l'Afrique, et ils forment dans ces pays une portion notable de la population.

**ARABIQUE** (golfe). F. ROUGE (mer).

**ARACAN**, v. de l'Inde transgangaétique, jadis capit. du roy d'Aracan, auj. ch.-l. de la prov. anglaise de ce nom, par 90° 45' long. E., 20° 40' lat. N.; env. 20 000 hab. Grande et jadis fort peuplée, mais réduite à l'état le plus triste pendant la domination birmane (1783). Nombreuses pagodes: c'est dans Aracan que fut prise la fameuse statue colossale de Goutama.

**ARACAN**, contrée de l'Inde transgangaétique, au N. O. de cette presqu'île et de l'empire Birman, s'étend le long de la côte E. du golfe de Bengale, des bords du Nauf jusqu'au cap Négrais, et a pour ch.-l. Aracan. — Jadis royaume indépendant, souvent ravagé par les Mongols et les Pégouans; il fut conquis par les Birmans en 1783, et par les Anglais en 1824. La popul. s'élevait dans le dernier siècle à près de 2 000 000 hab. Mais la guerre contre les Birmans et les émigrations ont réduit ce chiffre à 500 000 env. Une longue chaîne de mont. sépare l'Aracan de l'empire Birman; le pays est arrosé par le fleuve Aracan, qui se jette dans le golfe de Bengale, au S. de la ville de même nom. Climat brûlant, insalubre. Riz, bois de construction. On y rencontre de l'or et de l'argent.

**ARACAN** (archipel d'), dans le golfe de Bengale, à l'E., sur les côtes de la prov. d'Aracan. Ses 2 îles les plus remarquables sont Ramri et Tchodoba; on y trouve des volcans qui vomissent de la vase.

**ARACATI**, v. et port du Brésil (prov. de Céara), à l'emb. du Jaguaribe; 9000 h. C'est la ville la plus commerçante de la province. Fondée en 1723.

**ARACHNÉ** (c.-à-d. *Araignée*), jeune femme de Colophon, qui, selon la Fable, travaillait avec tant de perfection à la broderie qu'elle ne craignit point de proposer un défi à Minerve: elle l'emporta; mais la déesse, irritée de cette défaite, frappa de sa navette Arachné à la tête; celle-ci se pendit de désespoir, et fut changée en araignée.

**ARACHOSIE**, prov. de l'empire perse, au N. E. de la Gérosie et à l'O. de l'Inde, était arrosée par l'*Arachotus*, et avait pour ch.-l. *Arachosia*, appelée primitivement *Copie*, dont on attribuit la fondation à Sémiramis. Cette prov. fut auj. partie du roy. de Caboul sous le nom de *Seistan*.

**ARAD**, nom commun à 2 villes de Hongrie qu'on distingue en Vieil-Arad et Nouv.-Arad, et qui donnent leur nom à un comitat situé à l'O. de la Transylvanie; elles sont sur le Maros, presque en face l'une de l'autre, la 1<sup>re</sup> sur la r. dr., la 2<sup>e</sup> sur la r. g., à 40 kil. N. de Temeswar. Le comitat compte 230 000 h.

**ARADUS**, *Arék*, île de la côte de Phénicie, à 150 k. N. N. E. de Sidon, était jointe au continent par un pont et avait une ville de même nom (auj. *Ruad*). — Vis-à-vis de l'île d'Aradus était la ville d'Antaradus, bâtie sur le continent.

**ARAFAT**, mont. d'Arabie, à 24 k. S. E. de la Mecque. But de pèlerinage chez les Mahométans.

**ARAGO** (François), illustre savant français, né en 1786 à Estagel (Pyrénées-Or.), mort à Paris en 1853, était fils d'un employé de la Monnaie de Perpignan, originaire d'Espagne. Il entra dès l'âge de 17 ans à l'École polytechnique, devint, en sortant, secrétaire du Bureau des Longitudes, fut adjoint à M. Biot pour vérifier la mesure du globe (1806), se vit, pendant qu'il exécutait ce travail, arrêté comme espion par les Espagnols, et ne put rentrer en France qu'après avoir couru de grands dangers; fut, à son retour, admis à l'Académie des sciences et nommé professeur à l'École polytechnique, quoiqu'il n'eût encore que 23 ans (1809); devint successivement directeur de l'Observatoire et du Bureau des Longitudes, membre du conseil supérieur de l'École polytechnique, enfin secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences (1830). Élu en 1831 député des Pyrénées-Orientales, il se signala par une opposition

aussi vive que constante, attaquant surtout le système des études classiques, le régime électoral, et demandant instamment la réforme; il acquit ainsi une telle popularité qu'en 1848 il fut porté par acclamation au gouvernement provisoire. Il s'honora en luttant contre la faction qui voulait arborer le drapeau rouge, en se prononçant contre les prédications subversives des utopistes, et se mit, pendant les funestes journées de juin, à la tête des troupes pour marcher contre les barricades; mais il ne tarda pas à se retirer avec découragement de la scène politique. Arago a rendu de grands services à la science, surtout à la physique et à l'astronomie. Il adopta et fit triompher la théorie de l'ondulation de la lumière, en détruisant par des faits celle de l'émission; découvrit la polarisation colorée, inventa un ingénieux *polariscope* et divers instruments qui donnèrent plus de précision aux observations astronomiques; compléta les travaux d'Ersted et d'Ampère sur les rapports du magnétisme et de l'électricité, et découvrit, en 1824, le magnétisme par rotation, découverte pour laquelle la Société royale de Londres lui décerna la médaille de Copley. Arago possédait à un rare degré le talent d'exposer la science avec clarté et de la mettre à la portée du plus grand nombre; la foule se pressait pour l'écouter à l'Observatoire où il faisait un cours populaire d'astronomie. Ce savant n'a point laissé de grand monument; mais on lui doit une foule d'écrits précieux, disséminés pour la plupart dans les *Mémoires de l'Institut*, dans l'*Annuaire du Bureau des Longitudes*, qu'il enrichit d'excellentes notices, ou dans les *Annales de physique et de chimie*, qu'il avait fondées avec Gay-Lussac. M. J. A. Barral a réuni ses *Oeuvres complètes* en 17 vol. in-8 (1856-60); elles se composent d'un traité d'*Astronomie populaire*, de *Notices et Mémoires scientifiques*, de *Notices biographiques*, de *Rapports et de Mélanges*. M. Ch. Combes a prononcé son *Éloge* à l'Institut en 1854. M. Audiganne a publié: *Fr. Arago, son génie et ses influences*, 1857.

Deux frères de Fr. Arago, Jacques Arago (né en 1790, mort en 1855) et Étienne Arago (né en 1803), se sont fait connaître comme écrivains. Le premier a publié, quoique devenu aveugle, des récits de voyages, des nouvelles, des romans, pleins d'intérêt; le deuxième a donné de spirituels vaudevilles.

**ARAGON**, grande prov. d'Espagne, une des 12 capitaineries générales du roy., est située entre celles de Vieille-Castille et de Navarre à l'O., de Catalogne à l'E., de Nouvelle-Castille au S., et touche à la France par sa frontière sept.; Saragosse en est la capitale. On la divise en 3 prov.: celles de Saragosse, de Huesca et de Térauel. Étendue, 320 k. sur 200; 850 000 h. On y trouve des mont. au N. et à l'E., des plaines sablonneuses et arides au centre, et de nombreuses rivières: l'Èbre, le Gallego, le Xalon, le Guadalaviar et l'Aragon, qui donne son nom au pays. — L'Aragon n'est qu'une partie de la Tarraconnaise des Romains, et répond en partie à la Celtibérie des anciens. Il passa en 470 de la domination des Romains sous celle des Goths, fut conquis par les Maures en 714, leur fut repris par les rois de Navarre, et forma un comté qui resta sous leur dépendance jusqu'en 1035. A cette époque, la mort du roi de Navarre Sanche III occasionna un partage entre ses 4 fils: le comté d'Aragon échoût à Ramire, l'un d'eux, et fut érigé en royaume. Le roy. d'Aragon était alors fort resserré; il s'agrandit par des conquêtes successives de 1096 à 1137, s'augmenta du comté de Barcelone par l'avènement de la dynastie barcelonaise, 1137, acquit Montpellier, 1804, les îles Baléares, 1229-1233, les trois quarts du roy. de Valence, 1238, fit en 1282 l'acquisition de la Sicile, qu'il perdit en 1294; acquit la Sardaigne en 1326, mais céda Montpellier à la France, 1349; réunit définitivement la Sicile, 1409; y joignit la couronne de Naples, 1435, et finit par s'unir à la Castille pour

former la monarchie d'Espagne. Cette union, préparée par le mariage de Ferdinand, héritier d'Aragon, avec Isabelle, héritière de Castille, 1469, avancée par l'avènement de Ferdinand au trône d'Aragon, 1479, remise en question par la mort d'Isabelle, 1504, fut consommée par l'avènement de Charles-Quint, 1516, petit-fils et héritier de Ferdinand et d'Isabelle. Depuis ce temps, les couronnes d'Aragon et de Castille sont restées unies. En 1516, la couronne d'Aragon comprenait: 1° en Espagne et en France, l'Aragon, la Catalogne, la Haute-Navarre, le Roussillon, le roy. de Valence, celui de Murcie; 2° hors de la Péninsule, les Baléares, la Sardaigne et les Deux-Siciles. L'Aragon, célèbre par son esprit d'indépendance, conserva, sous les diverses dominations, ses privilèges ou *fueros*. Le pays se gouvernait lui-même par ses *cortes*.

Les rois d'Aragon se sont succédé comme suit:

<b>1° Dynastie de Navarre.</b>		Alphonse III,	1285
Ramire I,	1035	Jayme II,	1291
Sanche-Ramire I,	1063	Alphonse IV,	1327
Pèdre I,	1094	Pèdre IV,	1336
Alphonse I,	1104	Juan I,	1387
Ramire II,	1134	Martin,	1395
<b>2° Dynastie de Barcelone.</b>		<b>3° Dynastie de Castille.</b>	
Raymond,	1137	Ferdinand I,	1412
Alphonse II,	1162	Alphonse V,	1416
Pèdre II,	1196	Juan II,	1458
Jayme I,	1213	Ferdinand II,	1479
Pèdre III,	1276	Charles-Quint, roi de	
		toute l'Espagne,	1516

ARAGON, riv. d'Espagne, naît sur le versant S. des Pyrénées, coule à l'O., puis au S., arrose Jaca, Sangüesa, et tombe dans l'Èbre en face d'Alfaro, après avoir traversé l'Aragon, auquel elle donne son nom, et une partie de la Navarre. Cours, 150 kil.

**ARAGUAY**, riv. du Brésil, cours de la Serra Seida, reçoit par la droite le Claro Diamantino, le Vermelho de Goyaz, le Crixas; par la gauche, le Río das Mortes, le Farto, l'Aquiqui, et se jette dans le Tocantins, vers le milieu du cours de ce fleuve, après avoir formé la grande île Ste-Anne. Cours total, 1500 kil.

**ARAL** (mer d'), grand lac de l'Asie centrale, dans le Turkestan, entre 54°-59° long. E., 42°-46° lat. N., a 450 kil. de long, 240 de large, et reçoit le Syr-Daria (Iaxarte), l'Oudjani et l'Amou-Daria (Oxus). Ses bords méridionaux sont habités par les *Arales*. Eau peu salée; côtes basses. — Les anciens ignoraient probablement l'existence de la mer d'Aral, et comme ils faisaient de l'Amou-Daria un tributaire de la mer Caspienne, on a prétendu que de leur temps les deux mers n'en faisaient qu'une. Suivant plusieurs modernes, la mer d'Aral serait ce que les anc. nommaient le lac *Chorasmiyas* (lac de Khovaresm).

**ARAM**, nom donné dans la Genèse à la Syrie. s'étendait aussi à la Mésopotamie, à la Chaldée, à l'Assyrie et à l'Élam; il dérivait d'Aram, cinquième fils de Sem, dont les descendants peuplèrent la Syrie et la Mésopotamie. On appelait *Araméens* les habitants de ce pays. On nomme encore auj. *langues araméennes* le syriaque et le chaldéen, langues parlées dans l'ancien pays d'Aram.

**ARAM** (Eugène), savant anglais, né à Ramsgill, au comté d'York, était fils d'un jardinier et vint s'établir à Londres en 1734. Il travaillait à la composition d'un dictionnaire comparé des langues celtique, anglaise, latine, grecque et hébraïque, et jouissait de l'estime générale, lorsqu'il fut arrêté en 1758, et convaincu d'avoir, quatorze ans auparavant, assassiné Daniel Clark,ordonnier: il fut condamné et exécuté à York en 1759. La jalousie lui avait fait commettre ce crime. *E. Aram* est le sujet et le titre d'un des romans de Bulwer.

**ARAMÉENS**. V. ARAM.

**ARAMITZ**, ch.-l. de canton (B.-Pyrénées), à 15 k. S. O. d'Oloron; 516 h. Froment, mais.

**ARAMON**, ch.-l. de canton (Gard), sur le Rhône, à 27 kil. N. E. de Nîmes; 2393 hab. Oliviers.

**ARAN** (Val d'), une des plus hautes vallées d'Espagne, dans les Pyrénées, versant N., sur la frontière des dép. de la Garonne et de l'Ariège, forme un district de la prov. de Lérida, qui a pour ch.-l. Viella. La Noguera et la Garonne y prennent naissance à 50 pas l'une de l'autre. Les habitants sont presque tous pâtres, bûcherons ou contrebandiers. — Le val d'Arat appartenait jadis aux *Convenæ* ou *Garumni*, peuple de la Gaule. Il fit ensuite partie du comté de Comminges, et passa à l'Espagne en 1192.

**ARANDA** (don ABARCA DE BOLEA, comte d'), homme d'Etat espagnol, né en 1719, mort en 1798, fut ambassadeur de Charles III près d'Auguste III, roi de Pologne, devint en 1766 président du conseil de Castille, puis ambassadeur en France, et fut nommé en 1792 premier ministre, mais il fut bientôt remplacé par Godoi. Ministre libéral, il avait fait bannir les Jésuites (1767) et limité le pouvoir de l'inquisition.

**ARANJUEZ**, v. d'Espagne (Tolède), sur le Tage, r. g., à 44 kil. S. de Madrid; 9000 hab. Superbe maison royale, séjour de la cour depuis Pâques jusqu'à la fin de juin; beaux palais des Infants et de Médina-Céli. Chemin de fer conduisant à Madrid. — Un traité d'alliance y fut conclu en 1772 entre la France et l'Espagne contre l'Angleterre. Il y éclata en 1808 une insurrection contre le prince de la Paix, Manuel Godoi, par suite de laquelle Charles IV se vit forcé d'abdiquer en faveur de son fils Ferdinand.

**ARANYOS**, riv. de Transylvanie, sort du mont Kalymanos, passe à Thorda, Aranyos-Cyères, et se jette à St-Martin dans le Maros; cours 140 kil. Elle roule des paillettes d'or (*arany* en hongrois).

**ARAPILES**, bourg et mont. d'Espagne près de Salamanque, a donné son nom à une bataille plus connue sous le nom de *bataille de Salamanque*.

**ARAR**, ARARIS, riv. de Gaule, est auj. la *Saône*.

**ARARAT**, auj. *Macis* ou *Agri Dagh*, célèbre mont. d'Arménie, à 65 kil. S. O. d'Érivan, par 42° 15' long. E., 39° 30' lat. N., est la plus haute mont. de cette contrée; on lui donne 5248"; son sommet est couvert de neiges éternelles. C'est sur cette mont., selon la Genèse (ch. viii, v. 4), que s'arrêta l'arche de Noé.

**ARAS**, *Araxes*, riv. d'Asie, sort du mont Teckdagh, en Arménie, à 35 kil. S. E. d'Erzeroum, court au N. E., fertilise l'Érivan et le Chirvan, et tombe dans le Kour, r. dr., près de Djabat, après un cours de 680 kil. L'Aras était surtout remarquable par son impétuosité, ce qui a fait dire à Virgile : *Pontem indignatus Araxes* (*En.*, VIII, 728). Néanmoins, on le traverse aujourd'hui sur trois ponts de pierre.

**ARATOR**, poète latin chrétien, né en Ligurie vers l'an 490, mort en 556, était sous-diacre à Rome, et devint secrétaire et intendant des finances d'Atalaric, roi des Goths. Il a mis les *Actes des Apôtres* en vers. Ses poésies se trouvent dans la *Biblioth. des Pères*, Paris, 1575; elles ont été publiées à part par Arntzenius, Zutphen, 1769, et Hubner, Leips., 1850.

**ARATUS**, général de la ligue Achéenne, né à Sicyone vers l'an 272 av. J.-C., fut élevé à Argos, rentra dans sa patrie en chassant le tyran Nicoclès, fit entrer Sicyone dans la Ligue Achéenne et en fut nommé chef, quoique fort jeune encore. Il rendit l'indépendance à Corinthe (243), en chassa Antigone, roi de Macédoine, fit entrer dans la Ligue presque toute la Grèce centrale, mais ne put surmonter l'opposition des Étoliens et des Lacédémoniens, et fut même battu par Cléomène, roi de Sparte. Il fit alors une alliance imprudente avec Antigone, puis avec le successeur de ce prince, Philippe V; ce dernier, après s'être servi de lui pour écraser les Étoliens, le fit empoisonner (213). Aratus avait composé une *Histoire de la Ligue Achéenne* qui ne nous est pas parvenue. Plutarque a écrit sa *Vie*.

**ARATUS**, poète et astronome grec, né à Soles en Cilicie, vers 270 av. J.-C., contemporain de Théocrite, vécut à la cour d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine. Il a composé sur l'astronomie un poème intitulé les *Phénomènes* et les *Pronostics*, que Cicéron,

Germanicus et Avienus ont traduit en vers latins, et qui a été commenté par Hipparque, Eratosthène et Théon. Les meilleures éditions de ce poème sont celles de Th. Buhle, Leipsick, 1793-1801, et d'A. Kœchly, dans les *Bucolici didactici* de la collect. Didot, 1846. Hugo Grotius a réuni, sous le titre de *Syntagma Aratorum* (Leyde, 1600), les traductions latines d'Aratus faites par les anciens. Pingré a donné une trad. française de ce poète à la suite des *Astronomiques* de Manilius, 1786, 2 vol. in-8.

**ARAUCAÑIE**, contrée de l'Amérique méridionale, entre les Andes et l'Océan, au S. du Chili, s'étend de 36° 44' à 39° 50' lat. S. Les Araucans, la principale nation indigène de la famille chilienne, se distinguent par leur civilisation assez avancée et leur haine impicacable pour les Espagnols. De 1555 à 1773, ils ont fait à plusieurs reprises une rude guerre à ce peuple, et souvent ils ont été les agresseurs. Les Jésuites avaient tenté leur conversion, mais en 1720 une révolte générale mit ces tentatives à néant. Par un traité avec l'Espagne en 1773, ils obtinrent d'avoir un résident à Santiago. Les Araucans forment encore auj. une confédération composée de quatre États, qui ont des chefs héréditaires : ils ont une constitution analogue au gouvernement féodal. Ils élèvent des troupeaux de bœufs et de vigognes. La guerre des Espagnols contre les Araucans, au xvii<sup>e</sup> siècle, est le sujet du poème épique de l'*Araucana*, d'Alonso de Ercilla.

**ARACURIS**, riv. de Gaule, est auj. l'*Hérault*.

**ARAUÉSIO**, ville de Gaule, est auj. *Orange*.

**ARAXE**, nom anc. de deux riv., dont l'une, dans l'Arménie, est auj. *Aras* (F. ce nom); et dont l'autre est dans la Perse : celle-ci passait à Persépolis et se jetait dans le Médis, affluent du golfe Persique.

**ARBACE**, gouverneur des Mèdes sous Sardanapale, roi d'Assyrie, conspira contre ce prince éliminé avec le Chaldéen Béléstis, gouverneur de Babylone, partagea ses États avec les principaux conjurés, et obtint le roy. des Mèdes, vers l'an 759 av. J.-C. 1. établit sa résidence à Ecbatane et régna 28 ans.

**ARBE**, *Arba*, lle des États autrichiens, sur la côte de Dalmatie, par 12° 31' long. E., 46° 47' lat. N. (80 kil. carr.); env. 5000 h.; ch.-l. Arbe. Evêché.

**ARBELES**, *Arbela*, auj. *Erbil*, v. d'Assyrie, à l'E. de Ninive, près du Lycus, a donné son nom à la victoire qu'Alexandre remporta aux environs sur Darius, dans la plaine de Gaugamèle (331 av. J.-C.) : Darius, obligé de fuir, fut bientôt tué par Bessus.

**ARBOGASTE**, comte gaulois, général des armées de Valentinien II, défit et tua Victor, fils de l'usurpateur Maxime (388). Nommé préfet du prétoire, il voulut exercer seul toute l'autorité, mais alors Valentinien le dépouilla de ses charges. Il se vengea en faisant périr ce prince, proclama empereur un certain Eugène et chercha à mettre les Païens dans son parti, en relevant les autels des faux dieux; mais il fut poursuivi par Théodose, vaincu près d'Aquilée, et réduit à se donner la mort (394). M. Viennet en a fait le héros de sa tragédie d'*Arbogaste*, 1841.

**ARBOIS**, ch.-l. de cant. (Jura), sur la Cuisance, arr. et à 10 k. de Poligny, à 40 k. N. E. de Lons-le-Saulnier; 5541 h. Tribunal, collège. Vins estimés, notamment le vin dit de *gelée*. Patrie de Pichégren.

**ARBORÉE**, anc. prov. de Sardaigne, la même que celle qu'on nomme auj. *Oriстано*.

**ARBRESLE** (P), ch.-l. de canton (Rhône), au confl. de la Brevanne et de la Tardine, à 17 kil. N. O. de Lyon; 2221 hab. Anc. château.

**ARBRISSEL**, plus exactement ALBRESSEC, village de l'anc. Bretagne, près de Rennes, célèbre par la naissance de Robert d'Arbrissel, fondateur de Fontevault.

**ARBROATH**, jadis ABERBROTHWICK, ville d'Écosse (Forfar), à 84 k. N. N. E. d'Edimbourg, près de l'emb. du Brothwick; 12 000 h. Port petit, mais bon; magnifique phare de Bell-Rock, sur un rocher au milieu de la mer. Ruines d'une abbaye fondée en 1170 et où se tint le parlement de 1320, célèbre par les remontrances qu'adressèrent les barons d'Écosse au pape.

**ARBUTHNOT** (Jean), savant médecin et homme de lettres, né en 1670 à Arbutnot, près de Montrose en Écosse, mort en 1735, vint de bonne heure à Londres, fut nommé médecin de la reine Anne, se lia avec les beaux-esprits de son temps, particulièrement avec Swift et Pope, et brilla parmi eux au premier rang. Il a laissé beaucoup d'ouvrages, soit scientifiques, soit d'agrément, qui lui ont fait une grande réputation. On distingue, parmi les premiers, son *Essai sur l'utilité des mathématiques*, 1700; ses *Tables des monnaies, poids et mesures des anciens*, 1705 et 1727 (trad. en latin par Kœnig, Utrecht, 1756), et son *Essai sur les aliments*, 1732 (traduit en français, 1811); parmi les seconds, les *Mémoires de Martinus Scriblerus*, espèce de satire faite en commun avec Pope contre le mauvais goût de l'époque; le *Procès sans fin*, ou *Histoire de John Bull* (c.-à-d. du peuple anglais), plaisante satire qui parut sous le nom de Swift, et qui fut traduite en français par l'abbé Velly, 1753; *l'Art de mentir en politique*, etc. On a publié à Glasgow, en 1751, ses *Miscellaneous works*.

**ARC**, nom commun à deux petites rivières de France : l'une prend sa source en Savoie et se jette dans l'Isère à 8 kil. N. O. d'Aiguebelle, après un cours de 115 k.; l'autre naît aux environs de Trets (B.-du-Rhône), passe à un kil. d'Aix et se jette dans l'étang de Berre, après un cours de 50 kil.

**ARC-EN-BARROIS**, ch.-l. de cant. (H.-Marne), sur l'Aoujon, à 20 kil. S. O. de Chaumont; 1101 hab.

**ARCACHON**, vge du dép. de la Gironde, sur le bord S. du bassin qui prend son nom, à 56 k. O. S. O. de Bordeaux et à 4 k. N. de la Teste. Chemin de fer; bains de mer; villas d'hiver recommandées aux poitrines faibles à cause de la douceur du climat et des exhalaisons résineuses qui répandent les forêts de pins. — Le bassin d'A., formé par le golfe de Gascogne, a env. 70 k. de tour. Séparé de la mer par une seule passe fort étroite, il offre un bon port de refuge. Pêche, parcs d'huîtres.

**ARCADIES** (Acad. des). V. ACADEMIE et CRESCIMBENI.

**ARCADIA**, *Cyparissa*, petit port de Morée, à 70 k. S. O. de Tripolizza, sur un golfe de même nom; env. 4000 h. Siège d'un évêque métropolitain.

**ARCADIE**, *Arcadia*, une des anc. divisions du Péloponèse, au centre de la presqu'île. Elle comprenait une quinzaine de petites communes ou républiques : Phénée, Cynèthe, Psophis, Telphusse, Hérée, Alipères, Phigalie, Orchomène, Mantinée, Tégée, Clitor, Caphyses. Pendant longtemps l'Arcadie n'eut pas de gouvernement central; plus tard, on comprit l'utilité d'un centre, et c'est alors que fut bâtie Mégalopolis, capit. de toute l'Arcadie (370 av. J.-C.). On trouve en Arcadie beaucoup de montagnes, notamment le Lycée et Ménale; c'est là qu'est la source de presque tous les cours d'eau du Péloponèse. Climat froid, gras pâturages; mœurs antiques et simples; race pélasgique, presque sans mélange de Doriens. L'Arcadie est célèbre dans les temps mythologiques par ses traditions sur Arcas et Lycaon, par le culte de Pan et de Mercure, et par la vie pastorale; elle n'est pas moins renommée par la bravoure et les dispositions musicales de ses habitants.

— Ce pays fut d'abord gouverné par des rois : l'un d'eux, Aristocrate II, ayant trahi les Messéniens, dont il était l'allié, la royauté fut abolie, 671 av. J.-C. L'Arcadie entra dans la Ligue Achéenne, à laquelle elle donna l'un de ses plus grands généraux, Philopémen; elle suivit, après la prise de Corinthe (146), le sort du reste de la Grèce, et, lors de la division de l'empire romain, fit partie de l'empire d'Orient. Elle fut détachée de l'empire grec, avec la Morée, par les Vénitiens en 1204, et fut conquise en 1470 par les Turcs, qui l'ont conservée jusqu'à l'insurrection de 1822. Elle est aujourd'hui une des monarchies du nouvel Etat de Grèce, et a pour chef-lieu Tripolizza; env. 130 000 h.

Le nom d'*Arcadie* fut donné sous les derniers empereurs à l'Heptanomie, en l'honneur d'Arcadius, alors régnant. V. ÉGYPTÉ.

**ARCADIUS**, le 1<sup>er</sup> empereur d'Orient, fils aîné de Théodose le Grand, lui succéda en Orient en 395, à peine âgé de 18 ans, tandis que son frère Honorius montait sur le trône d'Occident. Prince faible, il se laissa gouverner par Rufin, préfet du prétoire, par Eutrope, son grand chambellan, et par Eudoxie, son épouse. Il ne put arrêter les progrès des Barbares, protégea les Ariens, persécuta et fit exiler S. Jean Chrysostôme, et mourut détesté, en 408, à 31 ans.

**ARCAS**, fils de Jupiter et de Callisto, régna sur la Pélasgie, qui prit de lui le nom d'*Arcadie*. Selon la Fable, étant à la chasse, il rencontra sa mère qui avait été changée en ourse; il allait la percer de ses traits lorsque Jupiter, pour éviter ce parricide, le changea lui-même en ours, et les transporta tous deux dans le ciel, où ils forment les constellations de la Grande et de la Petite Ourse.

**ARCATE**, l'*Arcot* des Anglais, v. de l'Inde anglaise (Madras), ch.-l. d'un district, à 110 kil. S. O. de Madras, sur le Salar; 40 000 hab., presque tous Musulmans. Ville grande et belle; anc. citadelle, auj. démolie. — Fondée par Aureng-Zeyb, cette ville fut d'abord le ch.-l. du Karnatic. Prise par les Français en 1750; par les Anglais en 1760; Haider-Ali la leur enleva en 1780; elle est depuis 1801 retombée entre les mains des Anglais.

**ARCÉSILAS**, *Arcesilaus*, philosophe grec, né à Pitane en Éolie, vers 316 av. J.-C., mort en 241, fut disciple de Polémon. Après de longs voyages en Grèce et en Perse, il vint se fixer à Athènes et y fonda la 2<sup>e</sup> Académie, école qui combattait les Stoïciens, et dont le dogme distinctif est l'*acatalepsis*, espèce de scepticisme qui consiste à nier que l'on puisse rien percevoir de certain par les sens.

**ARCHANGEL**. V. ARKHANGEL.

**ARCHE D'ALLIANCE**, coffre qui renfermait les tables de la loi que Dieu donna à Moïse; on le gardait précieusement dans le temple de Jérusalem.

**ARCHE DE NOÉ**. V. NOÉ.

**ARCHELAIS**, *Erekli*, v. de Cappadoce, près de l'Halys, au S. O. de Tyane. Macrin y fut tué en 218 par ordre d'Héliogabale.

**ARCHELAUS**, philosophe grec, natif de Milet, disciple d'Anaxagore et l'un des maîtres de Socrate, florissait vers 460 av. J.-C. Il vint se fixer à Athènes et y enseigna la philosophie des Ioniens : on le surnomma le *Physicien*, parce qu'il s'occupait surtout de la nature (*physis*). En physique, il soupçonna la rondeur de la terre; en morale, il niait la différence essentielle du bien et du mal, et disait que rien n'est juste ou injuste que par l'effet de la coutume.

**ARCHELAUS**, roi de Macédoine, usurpa le trône vers 429 av. J.-C., après avoir fait périr les enfants légitimes de Perdicas, son prédécesseur, dont il n'était que le fils naturel. Malgré ces crimes, Archélaus fut un grand roi. Il fit fleurir son royaume, protégea les lettres et les arts, et appela les savants à sa cour encore sauvage et barbare : Euripide y passa une partie de sa vie. Ce prince fut assassiné à la chasse, 405 av. J.-C.

**ARCHELAUS**, général de Mithridate, disputa la Grèce aux Romains, et fut battu à Chéronée et à Orchomène par Sylla, 87 ans av. J.-C. Devenu suspect à Mithridate après ces défaites, il se retira à Rome, où il mourut. — Son fils servit dans les troupes romaines et reçut de Pompée la souveraineté de Comane dans le Pont. Ayant ensuite obtenu la main de Bérénice, fille de Ptolémée-Aulète et reine d'Égypte, il se fit, à la faveur de cette alliance, reconnaître roi d'Égypte, et se révolta contre les Romains, 57 ans av. J.-C.; mais 6 mois après il fut tué dans un combat contre Gabinus. — Néanmoins, son fils, nommé aussi Archélaus, fut fait roi de Cappadoce par Antoine et se fit maintenir par Auguste; mais ayant déplu à Tibère, il fut jeté dans les prisons de Rome où il mourut l'an 17 de J.-C.

**ARCHELAUS**, roi de Judée, fils d'Hérode le Grand, lui succéda dans une partie de ses États, l'an 3 de

**J.-C. Ayant, à son avènement au trône, fait périr 3000 de ses sujets, Auguste irrité le relégué à Vienne en Gaule, où il mourut l'an 6 de J.-C.**

**ARCHÉMORE**, fils de Lycurge, roi de Némée, et d'Eurydice, était à la mamelle lorsque les princes de l'armée d'Adraste, qui traversaient la forêt de Némée, prièrent sa nourrice Hypsypile de leur indiquer une source. Celle-ci déposa l'enfant sur une touffe d'acha, et les conduisit à une fontaine voisine; mais, en son absence, un serpent piqua l'enfant, qui mourut aussitôt. En mémoire de cet accident, on institua les jeux Néméens, qui se célébraient tous les trois ans. Les vainqueurs prenaient le deuil, et se couronnaient d'ache.

**ARCHENHOLZ** (J. Guill. d'), capitaine prussien et historien estimé, né à Dantzick en 1742, mort en 1812, servit sous Frédéric II pendant la guerre de Sept ans, rentra dans la vie privée après la paix de Hubertsbourg, et publia successivement : *l'Angleterre et l'Italie*, Leipsick, 1787, trad. dans presque toutes les langues; les *Annales de l'Angleterre depuis 1788*, en 20 vol., qui parurent de 1789 à 1798; *l'Histoire de la guerre de Sept ans*, 1793; *l'Histoire de la reine Elisabeth*, 1798, celle de *Gustave Wasa*, 1801; la *Minerve*, journal politique, 1792-1812; cette feuille a servi de modèle à la *Minerve française*.

**ARCHIAC**, ch.-l. de cant. (Charente-Infér.), à 14 kil. N. E. de Jonzac; 1573 hab. Eau-de-vie.

**ARCHIAS**, commandant de Thèbes pour les Spartiates. Ayant reçu au milieu d'un festin une lettre qui l'instruisait du complot de Pélopidas, il en différa la lecture, en disant : « A demain les affaires sérieuses. » Mais il fut égorgé la nuit même par les conjurés, 278 av. J.-C.

**ARCHIAS**, poète grec, né vers 120 av. J.-C. à Antioche, se lia en Asie avec Lucullus qui lui fit conférer le titre de citoyen romain, et vint se fixer à Rome. Son titre de citoyen lui ayant été contesté, Cicéron plaida pour lui et obtint gain de cause : c'est à cette occasion que fut prononcé le beau discours *Pro Archia*. Ce poète avait chanté la *Guerre des Cimbres* et le *Consulat de Cicéron*. Il ne reste sous son nom que quelques épigrammes (dans les *Analecta* de Brunck).

**ARCHIDAMUS I**, roi de Sparte, 469-427 av. J.-C., de la famille des Proclides, soumit les Ilotes qui s'étaient révoltés; ravagea l'Attique, pendant la guerre du Péloponèse, assiégea Athènes et s'empara de Platée. — **ARCHIDAMUS II**, roi de Sparte, 361-338 av. J.-C., fils d'Agésilas, soutint les Phocidiens contre les Thébains dans la Guerre sacrée, passa en Italie pour secourir les Tarentins contre leurs voisins, et y périt en combattant. — **ARCHIDAMUS III**, roi de Sparte, 296-261, fut défait en vue de Sparte par Démétrius, fils d'Antigone, l'an 293 av. J.-C.

**ARCHIDUC**, titre particulier à la maison d'Autriche, et qui auj. est porté par tous les princes et princesses qui lui appartiennent. Anciennement il n'était porté que par le chef de cette maison, qui ne possédait point encore les couronnes royales de Hongrie et de Bohême et la couronne impériale d'Allemagne. Ce titre date de 1156, mais ne fut héréditaire qu'après la promulgation de la bulle d'Or (1336); il ne fut reconnu par les électeurs qu'en 1453. Il y eut aussi des *archiducs* en Austrasie (sous Dagobert), en Lorraine et dans le Brabant.

**ARCHILOQUE**, *Archilochus*, poète ionien, né à Paros vers l'an 700 av. J.-C., mort vers 635, suivit d'abord la carrière des armes, mais la quitta après avoir fui dans un combat. Il composa des satires, des odes, des épigrammes, des élégies, des fables, perfectionna le vers iambique et inventa le mètre qui fut appelé de lui *Archilochien* (V. le *Dictionnaire des Sciences, des Lettres et des Arts*). Il fit l'usage le plus terrible de son talent satirique : Lycambe (père de Néobulé), qui lui avait promis sa fille en mariage, ayant retiré sa promesse, il déchira tellement le père et la fille dans ses satires, que tous deux se

pendirent de désespoir. Archiloque périt assassiné par ses ennemis, ou, selon une autre version, dans un combat contre les Naxiens. Aussi licencieux dans ses poésies que méchant, il fut banni de plusieurs villes de la Grèce; à Sparte on défendit de lire ses écrits. Cependant il était tellement estimé pour son talent poétique qu'on le regardait presque comme l'égal d'Homère. Il obtint le prix aux jeux Olympiques pour son *Hymne à Hercule*. Il ne reste de lui que quelques fragments, qui se trouvent dans les *Analecta* de Brunck, et qui ont été publiés à part par M. Huschke, Altenbourg, 1803, et par J. G. Liebel, Vienne, 1812.

**ARCHIMANDRITE**, du grec *archè*, chef, et *mandra*, cloître. C'est chez les Grecs le supérieur d'un monastère de premier ordre; il remplit les fonctions de nos abbés. Ce nom a été aussi donné dans l'Eglise latine au supérieur de plusieurs couvents : on dit encore auj. *l'archimandrite* de Messine.

**ARCHIMÈDE**, célèbre géomètre grec, né à Syracuse vers 287 av. J.-C., mort en 212, sortait d'une famille alliée à celle du roi Hiéron. Jeune encore, il se rendit à Alexandrie pour y entendre Euclide, et commença dès lors à se signaler par ses découvertes. Il trouva le moyen de dessécher les marais de l'Égypte et raffermir les terres voisines du Nil par des digues inébranlables. De retour à Syracuse, il consacra ses talents à la défense de sa patrie, assiégée par Marcellus, et prolongea trois ans sa résistance (215-212) : tantôt il élevait les vaisseaux ennemis dans les airs à l'aide de ses constructions mécaniques, et les laissait ensuite retomber sur les rochers où ils se brisaient; tantôt il les incendiait, dit-on, avec des miroirs ardents. Enfin pourtant, les Romains pénétrèrent par surprise dans la ville. Archimède, tout occupé de la solution d'un problème, tarda trop à suivre un soldat qui venait pour le prendre; celui-ci, sans vouloir attendre, le tua aussitôt (212). Marcellus, qui aurait voulu l'épargner, lui éleva un tombeau. Archimède a fait avancer également la partie spéculative et la partie pratique de la science. Dans la théorie, on lui doit d'excellents traités : *De la sphère et du cylindre*, *Des sphéroïdes et des conoïdes*, *De la mesure du cercle*, *Des spirales*, *Sur les centres de gravité des lignes et des plans*, *Sur l'équilibre des corps plongés dans un fluide* (hydrostatique); dans la pratique, on lui attribue l'invention des *mouffes* et de la *poulie mobile*, de la *vis sans fin* et de la *vis creuse* qui porte encore le nom de *vis d'Archimède*, et qu'il employa à dessécher les marais du Nil; il avait aussi fabriqué une sphère qui représentait les mouvements célestes. Archimède avait une telle foi dans la puissance du levier qu'il disait : « Donnez-moi un point d'appui, et je soulèverai le monde. » Il était enthousiaste de la science : on raconte qu'ayant trouvé, pendant qu'il était au bain, la solution d'un problème d'aréométrie, il sortit du bain tout nu et courut par la ville en criant : « Je l'ai trouvé! » L'édition la plus complète des *Oeuvres* d'Archimède est celle que J. Torelli a donnée à Oxford, 1793, in-fol., avec les commentaires d'Eutocius, et une trad. latine. Elles ont été trad. en français par Peyrard, 1807, in-4, et 1808, 2 vol. in 8, revues par Delambre.

**ARCHINTO** (le comte Charles), seigneur milanais, 1669-1732, fonda en 1702 à Milan une académie qui embrassait dans ses travaux les sciences et les beaux-arts, et forma quelques années après la *Société palatine*, association de riches seigneurs amis des lettres, qui se réunissaient dans son palais et qui firent imprimer à leurs frais plusieurs ouvrages importants (V. ARGELLATI). Il fut fait grand d'Espagne et chevalier de la Toison d'Or.

**ARCHIPEL** (du grec *archipelagos*, mer principale), *mare Egeum* des anciens, partie orientale de la Méditerranée, entre la Grèce à l'O. et l'Asie à l'E., communique avec la mer de Marmara par le détroit des Dardanelles : l'île de Candie forme comme

sa limite au S. Cette mer est remarquable par le grand nombre d'îles et de presqu'îles qui la remplissent. Parmi les îles il faut distinguer : 1° deux grands groupes, les Cyclades à l'O. et les Sporades à l'E.; 2° les îles isolées, qui sont, les unes européennes : Salamine, Eubée (Nécrepont), Samothrace (Semendrakî); les autres asiatiques : Lemnos (Stalimène), Samos, Lesbos (Mételin), Chios (Scio), Rhodes, etc. La plupart des îles de l'Archipel furent enlevées à l'empire grec au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle par Marc Sanudo, général vénitien, qui fut fait *duc de l'Archipel* (V. SANUDO); puis elles passèrent sous la domination ottomane. Les Cyclades, les Sporades et les îles isolées situées sur les côtes de la Grèce, sont actuellement à l'État de la Grèce. — Par analogie, on a donné le nom d'*Archipel* à toute mer parsemée d'îles et même à tout ensemble d'îles groupées ensemble.

ARCHIPEL DANGEREUX. V. MER MALVAISE.

ARCHONTES (du grec *arkhôn*, qui commande). Premiers magistrats de la république d'Athènes, étaient au nombre de 9. Le 1<sup>er</sup>, nommé *archonte éponyme*, parce qu'il donnait son nom à l'année, était surtout chargé de l'administration civile. Le 2<sup>e</sup>, *archonte-roi*, présidait aux affaires de la religion. Le 3<sup>e</sup>, le *polémarque*, commandait les armées. Les 6 autres, appelés *thesmothètes* ou législateurs, étaient chargés de la promulgation et de l'exécution des lois. Les archontes étaient nommés par l'assemblée du peuple et entraient dans l'Aréopage à l'expiration de leur charge. — L'archontat fut institué vers l'an 1132 av. J.-C., après la mort de Codrus, dernier roi d'Athènes. Il n'y eut d'abord qu'un seul archonte; il était perpétuel et tiré de la famille de Codrus. L'an 754 av. J.-C., on borna la durée de ces fonctions à 10 ans; l'an 684, l'archontat devint annuel et le nombre des archontes fut porté à neuf. Cette dignité fut abolie en 308 av. J.-C., lorsque Athènes tomba au pouvoir de Démétrius Poliorcète, ou du moins elle ne se conserva plus que de nom.

ARCHYTAS, philosophe pythagoricien, né à Tarente vers l'an 440 av. J.-C., mort vers 360, fut à la fois mathématicien, astronome, homme d'État, général; il fut élu six fois chef de la république par les Tarentins, et battit en plusieurs rencontres les ennemis de sa patrie. Platon le connut pendant son voyage en Italie et entretint un commerce de lettres avec lui. Il mourut dans un naufrage sur les côtes de l'Apulie : Horace rappelle cette mort dans une de ses *Odes* (I, 28). Archytas avait écrit sur les mathématiques, la musique, l'astronomie, la cosmogonie, la morale, la politique; il ne reste de ses ouvrages que de très-courts fragments (recueillis par Meiners, *Histoire des sciences chez les Grecs*, III, ch. v; par Orelli, dans les *Opusc. Græcorum*, et publ. séparément par Hartenstein, Leips. 1833). On a sous son nom un traité de la *Nature des universaux*, publié par J. Camerarius, Leips., 1564, et dont l'authenticité est fort douteuse. On lui attribue plusieurs inventions, entre autres celles de la vis, de la poulie; il avait, dit-on, construit une colombe volante. On doit à M. Egger une savante thèse latine : *De Archyta*, Paris, 1833.

ARÇIS-SUR-AUBE, ch.-l. d'arr. du dép. de l'Aube, sur la r. g. de l'Aube, à 28 k. N. de Troyes; 2719 h. Vieux château. Bonneterie, filature de coton, etc. Patrie de Danton. Arçis a été le théâtre d'un sanglant combat livré par Napoléon le 1<sup>er</sup> mars 1814 aux Austro-Russes : une partie de la ville fut brûlée.

ARCOLE, v. de Vénétie, sur l'Alpone, affluent de l'Adige, à 28 kil. S. E. de Vérone. Les 15 et 17 nov. 1796, Bonaparte et Augereau, après avoir traversé le pont d'Arcole à travers la mitraille, y battirent les Autrichiens. — Le nom d'Arcole a aussi été donné à un village d'Algérie (Oran), sur la route d'Oran à Mostaganem.

ARÇON (LEMICHAUD d'), ingénieur, né en 1733 à Pontarlier, mort en 1800, perfectionna les méthodes de levé, fut attaché à l'armée du maréchal de Bro-

ghe, 1780, et chercha les moyens d'enlever Gibraltar aux Anglais. Il inventa à cet effet des batteries flottantes, insubmersibles et incombustibles, dont on fit l'essai en 1782; mais n'ayant pas été bien secondé, il n'obtint pas le succès espéré. On a de lui plusieurs ouvrages fort estimés sur l'art militaire : *Réflexions d'un ingénieur*, 1773; *Conseil de guerre privé sur l'événement de Gibraltar en 1782*, 1785; *Considérations sur les fortifications*, 1795.

ARCONVILLE (Mme THIROUX d'). V. THIROUX.

ARCOS, *Arco*, nom commun à plusieurs villes de Portugal et d'Espagne. La seule importante est *Arcos de la Frontera*, à 59 k. S. de Séville, sur le Guadalquivir; 12000 h. Anc. duché.

ARCOS (R. Ponce de LEON, duc d'), vice-roi de Naples pour l'Espagne, provoqua, en 1647, par ses exactions et son insolence, l'insurrection de Masaniello. Il réussit à la réprimer, mais il n'en tomba pas moins en disgrâce et fut remplacé.

ARCOU, v. de l'Inde. V. ARCAË.

ARCTIQUE (Océan). V. GLACIALE (mer).

ARCEUIL, bourg du dép. de la Seine, canton de Villejuif, près de la Bièvre, à 6 k. S. de Paris; 2122 h. Bel aqueduc construit de 1613 à 1624 sous Marie de Médicis, pour amener à Paris les eaux de Rungis; restes d'un aqueduc romain, qui remonte à Julien. Station de chemin de fer. Carrières de plâtre et de moellons. Au commencement de ce siècle, Berthollet réunissait à Arcueil une société de savants qui publièrent les *Mémoires de la Société d'Arcueil*.

ARCY-SUR-CURE, vge du dép. de l'Yonne, à 6 k. de Vermenton, sur la Cure; 1500 h. Belles grottes à stalactites et à stalagmites.

ARDACHÈS ou ARTAXERCE, roi de Perse, le dernier des Arsacides. V. ARSACIDES. — Ce nom a aussi été porté par plusieurs rois d'Arménie.

ARDAGH, v. d'Irlande (Leinster), à 11 k. S. E. de Longford, ch.-l. de baronnie, eut un évêché jusqu'en 1741. S. Patrick y avait fondé une abbaye.

ARDEBIL, v. de Perse (Aderbaïdjan), sur le Balouch-Tchai, à 164 k. E. de Tauris; 3500 h. Citadelle construite par des officiers français. Mausolée du cheik Séfy, tige des Sofis de Perse. Prise en 1827 par les Turcs.

ARDECI, v. d'Arménie, est l'anc. *Artaxate*.

ARDECHE, riv. de France, naît dans les Cévennes, à 15 k. de Langogne, traverse le dép. qui porte son nom, et tombe dans le Rhône par la r. dr. à 2 k. au N. du Pont-St-Esprit; cours, 110 k.

ARDECHE (dép. de l'), situé le long du Rhône, qui le limite à l'E., entre ceux de la Loire au N. et du Gard au S.; 5500 k. carr.; 388 529 h.; ch.-l. Privas. Il est formé du Vivarais et d'une partie du Bas-Languedoc. Ce dép. contient d'assez hautes mont. (Mézenç, Gerbier de Joncs, etc.), plusieurs volcans éteints, des rivières, affluents du Rhône, entre autres l'Ardeche, qui lui donne son nom. Houille, marbre, grès, etc.; olives, figes, truffes, bons vins, vers à soie, bestiaux; papeteries renommées, chamoiseries, bougies, soie, etc. — Ce dép. a 3 arr. (L'Argentière, Privas, Tournon), 31 cant. et 339 comm.; il fait partie de la 8<sup>e</sup> division militaire, dépend du diocèse de Viviers et de la cour impér. de Nîmes.

ARDECHYR-BALEGAN, roi de Perse, fondateur de la dynastie des Sassanides, est plus connu sous le nom d'Artaxerce. V. ARTAXERCE.

ARDEE, *Ardea*, v. du Latium, capit. des Rutules, à 8 k. de la mer, et à 30 k. S. E. de Rome. Résidence de Turnus. C'est pendant le siège d'Ardee par Tarquin le Superbe qu'arriva l'aventure de Lucrèce. Cette ville reçut une colonie romaine l'an 442 av. J.-C.

ARDENNES (c.-à-d. forêt en celtique), *Arduenna sylva*, vaste forêt qui couvre en partie le Hainaut, le Luxembourg, le grand-duché du Bas-Rhin et le N. de la Champagne, et qui se lie au S. avec l'Argonne. La Semoy, la Lesse, l'Ourthe et la Sure y ont leur source. — Beaucoup plus vaste sous les Romains, elle couvrait une partie de la 2<sup>e</sup> Germa-

nie, limitant le territoire des *Condruſi*. Auj. elle n'occupe plus en France qu'environ 156000 hectares. On y trouve des tourbières et de riches ardoisières.

**ARDENNES** (dép. des), dép.-frontière, situé au N. E. entre ceux de l'Aisne, de la Marne, de la Meuse et la Belgique; 5069 k. carr. : 329 111 h.; ch.-l. Mézières. Il est formé du nord de la Champagne et des principautés de Sedan, Carignan et Mouzon. La partie sept. est couverte par la forêt des Ardennes, qui lui donne son nom. Fer, marbre, ardoise, terre à four, argile blanche, sable pour verre blanc. Moutons vantés pour la laine et la chair, chèvres cachemires, bons chevaux, gibier abondant; usines pour fer, quincaillerie, clouterie; draps, châles, lainages divers; verreries, faïenceries, marbreries, tanneries, etc.—Ce dép. a 5 arrond. (Mézières, Réthel, Rocroy, Sedan, Vouziers), 31 cant., 478 comm.; il dépend de la 4<sup>e</sup> div. militaire, du diocèse de Reims et de la cour imp. de Metz.

**ARDES**, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), sur la Couze, à 20 k. S. O. d'Issoire; 1266 h. Laves et balsaite. Moutons, laine.

**ARDJICH**, *Ardisicus*, riv. de Valachie, sort du mont Vistaman, coule du N. O. au S. E., arrose la ville d'Ardjich, et se jette dans le Danube après un cours de 270 k. — La v. d'Ardjich, à 133 k. N. O. de Bucharest, sur l'Ardjich, était autrefois la résidence des princes valaques.

**ARDJICH**, *Arſiſſa*, v. de Turquie d'Asie, pachalik du Van, sur le bord sept. du lac Van, dit aussi *lac d'Ardjich*, et au pied de l'Ararat.

**ARDJICH-DAGH**, *Argarus mons*, mont. de la Turquie d'Asie, dans la Caramanie, à 12 k. S. de Kaisarieh, est une portion de l'Anti-Taurus; environ 4600 m.

**ARDOIN**, marquis d'Yvrée, fut élu en 1002 roi d'Italie, après la mort d'Othon III; mais il fut vaincu et dépouillé de ses États par Henri II, roi de Germanie, qui se fit couronner à Pavie en 1004. Il essaya de remonter sur son trône après le départ des Allemands; mais Henri ayant fait une seconde invasion, il déposa la couronne, et se fit religieux dans une abbaye du Piémont, où il mourut en 1015.

**ARDRES**, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 16 k. S. E. de Calais, à l'extrémité du canal d'Ardrès; 2000 h. Place de guerre, démantelée en 1850. Canal de 5 k. de long qui communique avec celui de St-Omer. Il y fut signé en 1546 un traité entre Charles-Quint et Henri VIII. Ardres fut prise par les Espagnols en 1596, et rendue en 1598. à la paix de Vervins. C'est entre Ardres et Guines que se tint en 1520 le *Camp du Drap d'Or*. V. ce mot.

**ARDUENNA SYLVA**, auj. les *Ardennes*.

**ARDWICK**, faubourg de Manchester.

**ARDYES**, peuple de la Gaule, dans les *Alpes Penninae*, habitait vers les sources du Rhône. Son nom se retrouve dans Ardon, village du Valais, à 10 k. de Martinach.

**ARDYS** ou *ARDYSUS*, roi de Lydie. V. *LYDIE*.

**AREBO** ou *ARBON*, v. de la Nigritie maritime (Benin), sur le Rio-Formoso, à 50 k. de son emb. Jadis centre d'un grand commerce d'esclaves.

**ARÉCOMIQUES** (Volces), *Volcae Arecomici*, peuple de la Gaule (Narbonnaise 1<sup>re</sup>), entre les *Tectosages* au S. O. et les *Helvi* au N., occupait les dép. du Gard, de l'Hérault et de l'Aude; ch.-l., *Nemausus* (auj. *Nîmes*).

**AREGENUS**, nom primitif de *Baiocæses*. C'est auj. *Bayeux*, ou plutôt, selon Walckenaer, *Argentan*.

**ARÉGISE I**, fondateur du duché de Bénévènt, 591-641, reçut l'investiture d'Agilulphe, roi des Lombards et conquit Crotone sur les Grecs en 596.

**ARÉGISE II**, duc de Bénévènt de 758 à 781, refusa de se soumettre à Charlemagne, et prit le titre de prince indépendant; après 13 ans de lutte, il fut obligé de se reconnaître feudataire du roi d'Italie.

**ARELATE**, *ARELAS*, noms latins d'ARLES.

**AREMBERG**, bourg et château des États prussiens, dans la prov. du Bas-Rhin, sur l'Ahr, à 50 k.

N. O. de Coblenz, entre Cologne et Juliers, était jadis la résidence des comtes et ducs d'Artemberg; il n'y a guère auj. que 300 h. — La terre d'Artemberg était d'abord un comté ou burgraviat. Elle passa en 1298 dans la maison des comtes de La Mark. En 1547, ce comté échut par mariage à Jean de Barbançon, de la maison de Ligne; élevé au rang de principauté en 1576, il prit place parmi les États germaniques. En 1644, il fut érigé en duché, en faveur d'Albert, prince de Ligne et duc d'Aerschoot, et continua jusqu'en 1801 à être fief immédiat de l'Empire; à cette époque, il fut médiatisé. En 1815, la plus grande partie du duché passa sous la souveraineté du roi de Hanovre, et le reste fut, avec le bourg d'Artemberg, donné à la Prusse. Le duché d'Artemberg compte env. 90000 h.

**AREMBERG** (Léopold-Paul, DE LIGNE, duc d'), général au service de l'Autriche, né à Mons en 1690, mort en 1754, obtint fort jeune le gouvernement du Hainaut, fit les campagnes de Hongrie sous le prince Eugène, et combattit à Belgrade en 1717. Nommé feld-maréchal en 1737, il fit la guerre en Flandre et se trouva en 1743 à Dettingen, où il fut blessé. Protecteur éclairé des sciences et des lettres, il accueillit J. B. Rousseau pendant son exil, et entretenit une correspondance avec Voltaire.

**AREMBERG** (Aug.-Marie-Raymond, prince d'), connu sous le nom de *comte de La Mark*, né à Bruxelles en 1753, mort en 1833, prit du service en France et fit, en qualité de colonel, la campagne d'Amérique (1780-82). Député par la Flandre française en 1789 aux États généraux, il se lia étroitement avec Mirabeau et se montra favorable aux idées nouvelles, puis il se réconcilia avec la cour et servit d'intermédiaire pour attirer le grand orateur dans la parti de la reine. Mirabeau le fit son exécuteur testamentaire et mourut entre ses bras. En 1793, il se retira en Autriche, et y devint général. Il a laissé d'intéressants *Mémoires sur Mirabeau* (publiés en 1854).

**ARÉNA** (Joseph), né en Corse, vers 1770, d'une famille ennemie de celle des Bonaparte, avait servi avec distinction dans la gendarmerie, lorsqu'il fut élu en 1797 député de la Corse au Corps législatif. Après le 18 brumaire il entra dans une conspiration contre le premier consul Bonaparte. Arrêté à l'Opéra au moment où le complot allait être exécuté, il fut mis à mort le 31 janvier 1801. — Son frère, Barthélemy Aréna, député de la Corse à l'Assemblée législative, puis au conseil des Cinq-Cents, tenta, dit-on, de poignarder Bonaparte au 18 brumaire, au moment où ce général chassait les représentants de la salle des séances. Compris sur une liste de déportés, il échappa par la fuite et m. à Livourne en 1829. Il a constamment nié le fait qu'on lui impute.

**ARENSBERG**, v. des États prussiens (Westphalie), à 68 k. S. E. de Munster; 4000 h. Ch.-l. d'un govvt de même nom. — Ce govvt se compose du duché de Westphalie, du comté de la Mark avec Dortmund, de la ville de Lppstadt, de la principauté de Siegen et des baronnies de Wittgenstein et Hohenlimbourg. Popul., 400000 h.

**ARENSBOURG**, ch.-l. de l'île d'Ésel (Livonie), sur la côte S.; 1600 hab. Port peu profond.

**ARÉPAGE**, tribunal d'Athènes, chargé du jugement des affaires criminelles, et ainsi nommé parce que, primitivement, il tenait ses séances dans un lieu appelé *colline de Mars* (en grec *Areos pagos*). Il fut institué, disait-on, pour vider le différend entre Minerve et Neptune ou pour juger Oreste, meurtrier de sa mère. Il fut reconstitué en 594 av. J.-C. par Solon. Les archontes sortant de charge en faisaient partie. L'Arépage siégeait la nuit; on n'y permettait aucun artifice oratoire pour émuouvoir ou attendrir les juges. Aussi l'Arépage jouit-il longtemps d'une grande réputation d'impartialité; mais il la perdit au temps de Périclès, époque de la corruption générale d'Athènes.

**AREQUIPA**, v. du Pérou, ch.-l. de dép., à 310 k.

S. O. de Cuzco et à 2500<sup>m</sup> au-dessus de la mer; 35 000 h. Evêché, séminaire, collège. Ville grande et belle, commerçante, industrielle. Fondée par Pizarre en 1536. Manuf. d'étoffes de laine et de coton, de tissus d'or et d'argent; taille de pierres précieuses. Aux environs, se trouvent le Guagua Putina et l'Uvinas, volcans qui font partie de la chaîne des Andes, et dont les éruptions au XVI<sup>e</sup> siècle ont presque enseveli Arequipa. Riches mines d'argent. — Le dép. d'A., dans la partie O. du Pérou, est baigné à l'O. par le Grand Océan, et a pour villes principales, outre Arequipa, Chuquibamba, Camana, Tacna Moquehua, Arica.

ARÈS, nom grec du dieu MARS.

ARÉTÉE, célèbre médecin grec, né à Cappadoce, vivait, selon les uns, du temps de Néron, ou un peu plus tard, selon d'autres. On a de lui un ouvrage en 8 livres, intitulé : *De morborum diuturnorum et acutorum causis, signis et curatione*, dans lequel on trouve un talent d'observation digne d'Hippocrate. Ce médecin est le premier qui ait fait usage des cantharides comme vésicants. Les meilleures éditions d'Arétée sont celles de Vigan, Oxford, 1723; de Boërhaave, Leyde, 1731, de Kühn, Leips., 1828; d'Ermerins, gr.-lat., Utrecht, 1847; et de Daremberg, avec trad. franç., Par., 1851.

ARÉTHUSE, nymphe d'Elide, se baignant un jour dans l'Alphée, inspira de l'amour au dieu de ce fleuve. Pour échapper à sa poursuite, elle implora le secours de Diane, qui la changea en fontaine. L'Alphée mêla aussitôt ses eaux à celles d'Aréthuse, qui disparurent et vinrent jaillir à Ortygie, île voisine de Syracuse, où elles formèrent une fontaine d'eau douce, bien qu'entourée des eaux salées de la mer.

ARETIN (Pierre l'), fameux par ses poésies mordantes et licencieuses, né en 1492, à Arezzo, était fils naturel d'un gentilhomme de cette ville. Chassé de son pays pour un sonnet contre les indulgences, il se réfugia à Pérouse, où il exerça le métier de relieur, puis il vint à Rome, où il fut employé par les papes Léon X et Clément VII; mais il se fit encore chasser de cette ville pour des sonnets obscènes; il trouva un asile à Milan auprès de Jean de Médicis. A la mort de ce seigneur (1537), il alla se fixer à Venise, où il vécut du produit de sa plume. Il n'épargnait point dans ses écrits saïriques les princes et les grands, ce qui le fit surnommer le *Fleau des Princes*; la plupart, pour éviter les traits de sa satire, lui faisaient des présents considérables; quelques-uns, cependant, ne le payèrent qu'avec le bâton. Impudent et vénal, il se mettoit aux gages du plus offrant : c'est ainsi qu'après avoir chanté François I, il négligea ce prince pour Charles-Quint qui le paya plus largement. Indifférent sur les moyens de s'enrichir, il écrivait à la fois des livres obscènes et des ouvrages de piété. On dit que, trompé par sa feinte dévotion, Jules III fut sur le point de le faire cardinal. Plein de vanité, il s'appelaït lui-même le *divin Arétin*. Il mourut à Venise, d'un fou rire, en 1557. Il avait été lié avec les hommes les plus distingués de son siècle, avec Michel-Ange, le Titien, et Jules Romain, qui fit des figures pour quelques-unes de ses poésies. Il a laissé un grand nombre d'écrits en vers et en prose, les uns badins, les autres sérieux; ils consistent dans des *Dialogues*, des *Sonnets*, des *Stances*, des *Capitoli*, des *Comédies*, et dans des ouvrages de piété; parmi ces derniers, on remarque sa *Paraphrase des sept psaumes de la Pénitence* (Venise, 1534), et le traité de *l'Humanité du Fils de Dieu* (Venise, 1535) : ces deux ouvrages ont été traduits en français par Jean de Vauzelles.

Le nom d'Arétin a été porté en Italie par plusieurs autres personnages célèbres, également natis d'Arezzo, Guy, inventeur de la gamme; Bernard Accolti, poète célèbre; François Accolti, jurisconsulte; Léonard Bruni, historien (V. ces noms); et, en Allemagne, par une famille noble d'Ingolstadt en Bavière, dont deux membres surtout sont connus : Jo-

seph, baron d'Arétin, 1769-1822, diplomate et amateur éclairé des arts, qui forma un des plus riches cabinets d'estampes et rédigea un *Magasin des arts du dessin*, Munich, 1791; et son frère, le baron Grégoire d'A., 1773-1824, historien et publiciste, auteur d'une *Mnémonique*, qu'il publia en 1810.

AREVALO (Sancius d'), évêché d'Oviédo, né en 1404 près de Ségovie, mort à Rome en 1470, gouverneur du château St-Ange, rempli diverses missions sous Jean II, roi de Castille. Il est moins connu par son *Historia hispanica* que par son *Speculum vitæ humanæ*, Rome, 1468, traduit en franç. par Forget, 1482.

AREZZO. *Arretium*, v. de Toscane, à 80 k. S. E. de Florence, dans la riche plaine de la Chiana; 10 000 h. Evêché. Citadelle. Collège *Leopoldo*, fondé en 1820. Magnifique portique sur la place du Marché. Cathédrale gothique. Ruines d'un amphithéâtre. Patrie de Mécène, Pétrarque, Vasari, Guy d'Arezzo, Pierre l'Arétin, Léonard Bruni, des Accolti, etc.; Michel-Ange naquit dans le voisinage.

ARGAND (Aimé), physicien et chimiste, né à Genève en 1755, mort en 1803, inventa en 1782 les lampes à double courant d'air, auxquelles Quinquet, pharmacien de Paris, a laissé son nom. C'est lui qui substitua aux mèches pleines, qui donnaient beaucoup de fumée et peu de lumière, des mèches en forme de cylindre creux : Quinquet eut seulement l'idée de les entourer de cheminées en verre.

ARGÉE (MONT), *Argæus mons*,auj. l'*Ardjich-Dagh*, un des points culminants de l'Asie-Mineure, à 13 k. S. de Césarée de Cappadoce; env. 4000<sup>m</sup>.

ARGELES, ch.-l. d'arr. (H. Pyrénées), sur le Gave d'Azun, à 2 kil. de sa jonction avec le Gave de Lourdes, et à 33 k. S. O. de Tarbes, dans un vallon qui porte aussi le nom d'Argèles; 1664 h.

ARGELES-SUR-MER, ch.-l. de c. (Pyr.-Or.), à 19 k. S. E. de Perpignan; 1924 h. Corderies, liège.

ARGELLATI (Philippe), savant italien, né à Bologne en 1685, mort en 1755, travailla avec Muratori à la publication des *Scriptores rerum italicarum*, qu'il fit imprimer, ainsi que plusieurs autres grands ouvrages, à Milan, aux frais de la Société Palatine (V. ARCHINTO). On lui doit encore *Bibliotheca scriptorum mediolanensium*, Milan, 1745; *Biblioteca dei Volgarizzatori italiani*, ouvrage posthume, Milan, 1767, etc.—Son fils, François A., a publié des traités de philosophie, de jurisprudence, d'histoire, et un *Décameron*, Bologne, 1751, imité de Boccace, mais d'un genre plus sérieux.

ARGENS (l'), *Argentæus*, petite riv. de France (Var), prend sa source au pied de la mont. de Seillon, à 6 kil. de St-Maximin, arrose Vidauban, le Muy, Roquebrune, et tombe dans le golfe de Fréjus après un cours de 100 kil.—Domaine voisin de Castellane (B.-Alpes), érigé en Marquisat en 1722 pour le père du célèbre écrivain de ce nom.

ARGENS (J. B. BOYER, marquis d'), né en 1704 à Aix en Provence, fils d'un procureur général, suivit la carrière des armes et eut une jeunesse fort licencieuse, ce qui le fit déshériter par son père. Blessé devant Philipsbourg (1734), il quitta le service et se retira en Hollande, où il vécut du produit de sa plume. Il attira l'attention du roi de Prusse par ses attaques contre la religion révélée : ce prince l'appela à sa cour, en fit son chambellan avec 6000 fr. de traitement, et le nomma directeur général de l'Académie. Après avoir vécu 25 ans dans l'intimité de Frédéric II, d'Argens vint passer ses dernières années dans sa famille, à Aix, et y mourut en 1711. Il avait une instruction vaste et variée, mais il fut un des ennemis les plus acharnés du Christianisme. Ses principaux écrits sont : *Mémoires secrets de la République des Lettres*, Berlin, 1744 et 1765; *Lettres Juives*, La Haye, 1754; *Lettres Chinoises*, 1755; *Lettres cabalistiques*, 1769; *Philosophie du bon sens*, 1768; des traductions d'*Ocellus Lucanus*, du *Timée*, et du *Discours de Julien contre les Chrétiens*. Il a donné aussi des romans et laissé des *Mémoires*, publ. en



1807 avec une *Notice*, 1 vol. in-8. Sa *Correspondance avec Frédéric II* a paru en 1799.

**ARGENSOLA**, nom de deux frères qui se sont distingués en Espagne dans les lettres. Leonardo, né en 1565, à Barlastro (Aragon), mort en 1613, venait d'être nommé historiographe d'Aragon, lorsqu'il fut emmené à Naples par le comte de Lemos, vice-roi, avec le titre de secrétaire d'Etat. Il n'en trouva pas moins le loisir de composer des poésies lyriques et des tragédies dont Cervantes faisait grand cas. — Son frère Barthélemy, 1566-1631, lui succéda dans le titre d'historiographe, continua les *Annales d'Aragon* de G. Zurita, et publia lui-même en 1609 une *Histoire de la conquête des Moluques*. Il cultiva aussi la poésie avec succès.

**ARGENSON** (VOYER d'). Cette famille qui a produit plusieurs hommes d'Etat, tire son nom d'une terre voisine de Chiron en Touraine. Elle possédait plus anciennement encore la seigneurie de Paulmy (arr. de Loches), dont les aînés prenaient le nom.

**ARGENSON** (René VOYER, seigneur d'), 1596-1651, d'abord conseiller au parlement de Paris, ensuite intendant d'armée pendant le siège de La Rochelle, intendant de justice à l'armée du Dauphiné, surintendant du Poitou, ambassadeur, etc., fut chargé par Richelieu et Mazarin de diverses missions diplomatiques, notamment de la réunion de la Catalogne (1641). Il avait reçu la prêtrise peu de jours avant sa mort. Il mourut à Venise, où il dirigeait son fils aîné, ambassadeur près de cette république.

**ARGENSON** (René, comte d'), fils du préc., 1624-1700, seconda son père dans tous ses travaux; fut ambassadeur à Venise de 1651 à 1656, remplit avec succès diverses autres missions, mais déplut au roi par la sévérité de ses principes, et se retira dès 1670.

**ARGENSON** (Marc-René d'), fils du préc., 1652-1721, né à Venise et filleul de la République, fut nommé en 1697 lieutenant général de police, en 1715 président du conseil de l'intérieur, en 1718 garde des sceaux et président du conseil des finances. Il s'opposa fortement au système de Law, prévoyant les désastres qu'il devait amener; mais ayant reconnu l'inutilité de ses efforts, il donna sa démission, 1720. Ce ministre créa la police politique, comme La Reynie avait créé la police civile : c'est lui qui introduisit l'usage des lettres de cachet. Marc-René d'Argenson était membre titulaire de l'Académie française et membre honoraire de l'Académie des sciences.

**ARGENSON** (René Louis, marquis d'), fils aîné du préc., 1694-1757, fut conseiller d'Etat, 1720, intendant du Hainaut et du Cambrésis, puis ministre des affaires étrangères, 1744-1747. C'est le dernier ministre qui ait persévéré dans le système anti-autrichien. Il avait beaucoup de savoir, de noblesse d'âme, de fermeté et de philanthropie. On l'accusait d'être trop favorable aux philosophes : il avait été élevé au collège Louis-le-Grand avec Voltaire, dont il resta l'ami. On a de lui des *Essais sur le gouvernement de la France*, 1764 et 1784, et des *Essais*, dans le goût de Montaigne, Amsterdam, 1785, réimprimés sous le titre de *Loisirs d'un ministre d'Etat*, Liège, 1787, 2 vol. in-8. Il a laissé des *Mémoires* qui n'ont été publiés qu'en 1825, et de nouveau, d'après les mss. autographes, en 1857-1860, avec son *Journal inédit*, par le marquis Ch. d'Argenson, un de ses descendants. Il eut pour fils le marquis de Paulmy, ambassadeur. V. ci-après ANT-RENE D'ARGENSON

**ARGENSON** (Marc-Pierre, comte d'), 1656-1764, frère du préc., remplaça, en 1720, comme lieutenant général de police, Marc-René d'Argenson, son père; mais il perdit bientôt cette place à cause de son opposition au système de Law. Cependant le Régent lui donna un poste élevé dans sa maison privée. Il fut le collaborateur du chancelier d'Aguesseau pour ses célèbres ordonnances. Il entra aux affaires en 1737 comme directeur de la librairie, et reçut en 1743 le portefeuille de la guerre, pendant que son

frère tenait celui des affaires étrangères : les succès de 1744 et 1745 furent regardés comme étant en partie son ouvrage; c'est lui qui fit créer l'École militaire (1751). En 1757, Mme de Pompadour réussit à le faire disgracier; il se retira dans sa terre des Ormes. Il était membre de l'Académie française et de celle des inscriptions. Il s'était toujours montré favorable aux gens de lettres et même aux philosophes. Les premiers volumes de l'*Encyclopédie* lui furent dédiés, 1751. — Son fils Marc-René, marquis d'Argenson, 1722-82, lieutenant général, commandant en Saintonge, assainit les marais de Rochefort. Il avait épousé une fille du maréchal de Mailly.

**ARGENSON** (Antoine-René d'), dit le marquis de Paulmy, fils de René-Louis, ministre des affaires étrangères, né en 1722, mort en 1787, fut conseiller au parlement dès l'âge de 20 ans, puis commissaire général des guerres; jouit d'une grande influence pendant le ministère de son oncle et de son père (V. René-Louis et Marc-Pierre d'Argenson); fut ambassadeur en Suisse, puis secrétaire général au département de la guerre, et obtint ce dernier portefeuille en 1757; il le perdit au bout d'un an, mais remplit encore deux ambassades, l'une en Pologne (1762), l'autre à Venise (1766-70). Il était de l'Académie française, et membre honoraire de celles des sciences et des inscriptions. C'est lui qui donna le plan de la *Bibliothèque universelle des romans*, 40 vol., 1775-78; il publia lui-même les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, 65 vol. in-8. Sa superbe bibliothèque, achetée en 1781 par le comte d'Artois, forme auj. la *Bibliothèque de l'Arsenal*.

**ARGENSON** (Marc-René-Marie d'), petit-fils du comte Marc-Pierre, 1771-1842, avait été dans sa jeunesse aide de camp de La Fayette, et fut toute sa vie son ami politique. Préfet des Deux-Nèthes sous l'Empire, il donna sa démission en 1813 pour ne pas s'associer à des actes arbitraires. Député sous la Restauration, il combattit la réaction royaliste, et dénonça le massacre des Protestants dans le Midi. Administrateur, manufacturier, orateur, il se fit partout remarquer par ses sentiments philanthropiques et par ses maximes populaires; il reclama constamment les mesures les plus favorables aux classes pauvres et laborieuses. Retiré, à la fin de sa vie, dans sa terre des Ormes, près de Tours, il s'y occupa surtout d'agriculture. Le recueil de ses *Discours* a paru en 1846, 2 vol. in-8, avec une *Notice sur sa vie*.

**ARGENT**, ch.-l. de cant. (Cher), sur la Sauldre, à 40 kil. N. O. de Sancerre; 765 hab.

**ARGENTAL** (Ch. Augustin FERRIOL, comte d'), conseiller au parlement de Paris, né en 1700, mort en 1788, fut l'un des plus fervents admirateurs de Voltaire, et entretenit avec lui une correspondance suivie. Il était neveu de Mme de Tencin, et est, selon quelques-uns, le véritable auteur du *Comte de Comminges*, qui parut sous le nom de cette dame.

**ARGENTAL**, ch.-l. d'arr. (Orne), sur l'Orne, à 44 kil. N. O. d'Alençon; 5006 hab. Fabrique de dentelles dites *point d'Argentan* et *point d'Alençon*. Trib., collège. Mézery naquit près d'Argentan (à Ry). — Aux environs est le haras du Pin.

**ARGENTARO** (mont), *Orbelus*, haute mont. qui fait partie du Balkan, entre la Serbie et l'anc. Macédoine, tire son nom du talc transparent dont elle est composée et qui a l'apparence de l'argent.

**ARGENTAT**, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 28 kil. S. E. de Tulle, sur la Dordogne; 2220 hab. Pont suspendu. Vins liquoreux.

**ARGENTEUIL**, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), sur la r. dr. de la Seine, à 20 kil. N. E. de Versailles et à 12 kil. N. de Paris; 5465 hab. Beau pont. Station de chemin de fer. Petit vin, figures. — C'est au prieuré d'Argenteuil qu'avait été élevée Héloïse : c'est là qu'elle se retira en 1120, avant d'aller au Paraclet; on voit encore des ruines de ce couvent.

**ARGENTIÈRE** (l'), ch.-l. d'arr. (Ardèche), à 33 k. S. O. de Privas; 2755 hab. Plomb argentifère.

ARGENTIÈRE (l'), jadis Urgon, ch.-l. de c. (H.-Alpes), dans une vallée des Alpes, à 15 kil. S. O. de Briançon; 1268 hab. Plomb argentifère.

ARGENTIÈRE (col de l'), passage des Alpes maritimes, aux confins du dép. des H.-Alpes, et sur la route de Mont-Dauphin et de Barcelonnette à Coni, à 2031<sup>m</sup> de hauteur.

ARGENTIÈRE (île de l') ou KIMOLO, *Cimolos*, île de l'Archipel, près de Milo. Jadis volcanique; stérile, presque inhabitée (200 familles); eaux thermales, anc. mines d'argent non exploitées, et terre dite *cimolée*, célèbre chez les anc. pour blanchir le linge.

ARGENTINE (République). V. PLATA (RIO DE LA-).

ARGENTOMAGUS, v. de Gaule (Aquitaine 1<sup>re</sup>), chez les *Bituriges Cubi*,auj. *Argenton-sur-Creuse*.

ARGENTON, *Argentomagus*, ch.-l. de cant. (Indre), sur la Creuse, à 29 kil. S. O. de Châteauroux; 4672 hab. Antiquités, restes d'un château fort, où mourut Commes. Terre à poterie fine.

ARGENTON, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 18 kil. N. E. de Bressuire, près de la Bressuire; 909 hab. Presque détruit pendant les guerres de la Vendée.

ARGENTORATUM, v. de Gaule, capit. des *Tribocci*,auj. *Strasbourg*. Julien y battit les Germains en 357.

ARGENTRÉ, ch. l. de cant. (Mayenne), à 10 kil. E. de Laval; 651 hab.—Ch.-l. de c. (Ille-et-Vilaine), à 8 kil. S. E. de Vitré; 450 hab. Marbre noir.

ARGENTRÉ (Bertrand d'), historien, né à Vitré en 1519, mort en 1590, fut sénéchal de Rennes et cultiva la jurisprudence et l'histoire. On a de lui des *Commentaires sur la coutume de Bretagne*, écrits en latin et fort estimés, et une *Histoire de Bretagne*, qui fait autorité.

ARGENTUARIA, v. de Gaule, chez les *Rauraci*, est auj. *Colmar* ou selon d'autres *Artzheim* ou *Horbourg* sur l'III, près de *Colmar*. Gratien y battit les Germains en 378.

ARGHOUN, un des noms du fleuve AMOUR.

ARGHOUN, fils d'Houlagou, fut proclamé empereur par les Mongols à la mort d'Ahmed, en 1281, et résida à Tauris. Il se laissa toujours gouverner par ses favoris, surtout par Bouça et par Saad-ed-Daula, médecin juif; celui-ci ayant été assassiné par les grands, Arghoun en mourut de douleur (1290).

ARGIE, fille d'Adraste et femme de Polynice, est célèbre par la tendresse qu'elle portait à son époux. Après la défaite des Sept chefs qui périrent devant Thèbes, elle alla avec Antigone, sa belle-sœur, rendre à Polynice les derniers devoirs, et fut, comme elle, mise à mort par ordre de Créon.

ARGINUSES, îles de la mer Egée, entre Lesbos et la côte de l'Asie-Mineure, près d'Éphèse. Les Athéniens, commandés par Conon, y défirent la flotte des Spartiates en 406 av. J.-C.

ARGOLIDE, *Argolis*, région du Péloponèse, au S. de la Corinthie et de la Sicyonie, à l'E. de l'Arcadie, au N. de la Laconie, s'étendait le long de la mer Egée, et comprenait, outre l'État d'Argos, la Trézénie, l'Épidaure, l'Hermionie. Ville princip. : Argos, Mycènes, Tyrinthe, Nauplie, Trézène, Hermione, Épidaure.—Peuplée par les Pélasges, l'Argolide appartient dès le xx<sup>e</sup> siècle av. J.-C. aux Inachides (1986-1572). Danaus, fils de Bélus, Égyptien, les en chassa, et leur substitua la dynastie des Bélides. Après la mort d'Abas (1498), l'Argolide fut partagée entre ses fils : Acrisius, l'un d'eux, régna à Argos; il eut pour successeurs Persée, Sténéélus et Eurysthée, l'oncle d'Hercule. Les Pélépides y régnèrent ensuite au détriment d'Hercule et de ses descendants; Agamemnon, petit-fils de Pélops et fils d'Atreïde, possédait Argos au temps de la guerre de Troie (1280). Quand les Héraclides furent rentrés dans le Péloponèse (1190), Argos échut à Téménus. En 820, après la mort d'Eratus, la royauté fut abolie et remplacée par l'oligarchie. Depuis le vi<sup>e</sup> siècle av. J.-C., cette contrée fut longtemps soumise aux Spartiates. L'an 233 av. J.-C., l'Argolide se réunit à la Ligue Achéenne; elle succomba avec elle en 146 av. J.-C.

Elle a depuis obéi successivement aux Romains, aux empereurs grecs, aux princes croisés, aux Vénitiens, aux Turcs, et n'a recouvré son indépendance qu'en 1825. Elle forme auj., avec la Corinthie, une prov. du roy. de Grèce, qui compte 110 000 hab. et a pour capit. Nauplie et pour villes principales, Argos, Corinthie, Castri, Poros.

ARGONAUTES, héros grecs qui, sous la conduite de Jason, allèrent en Colchide conquérir la Toison d'or. Ils étaient montés sur le navire *Argo*, ainsi appelé parce qu'il fut construit à *Argos* ou par *Argus*, prince argien. On n'est pas d'accord sur leur nombre; Popinien la plus commune le porte à cinquante. Les plus célèbres après Jason furent Hercule, qui se sépara de ses compagnons en route, Orphée, Tiphys, pilote du vaisseau, Esculape, Lyncée, Castor et Pollux, Calais et Zéthés, Tydée, Nestor. Partis d'Iolcos en Thessalie, ils arrivèrent à travers mille dangers et après mille retards en Colchide, s'emparèrent de la toison avec le secours de Médée, fille du roi de ce pays, et revinrent en Grèce, selon les uns, par la Danube et la Méditerranée, ou, selon d'autres, après avoir navigué sur le Volga, la mer Baltique, l'Océan, le détroit de Gades et la Méditerranée. On a sur cette expédition deux poèmes célèbres, l'un d'Apollonius de Rhodes, en grec, l'autre de Valérius Flaccus, en latin. Plusieurs mythologues n'ont voulu voir dans le voyage des Argonautes qu'une pure fiction ou bien un emblème de la marche des corps célestes; cependant il est à présumer que ce voyage a eu réellement lieu, et qu'il avait pour but l'exploitation des mines d'or que renferme le Caucase, ou la colonisation des riches contrées situées au N. E. de l'Asie-Mineure. On place l'expédition au xiv<sup>e</sup> siècle av. J.-C., vers 1330.

ARGONNE, partie de la Champagne et de la Lorraine, occupait 75 k. de long, depuis Sedan (Ardennes) jusqu'à Ste-Menehould (Marne), sur les deux rives de l'Aisne. On y trouve beaucoup de forêts et des montagnes qui offrent plusieurs passages fort difficiles; ce qui a fait surnommer l'Argonne les *Thermopyles de la France*. On a donné le nom de campagne de l'Argonne à celle de 1792 : elle fut signalée par la victoire de Valmy, que remporta Dumouriez et qui sauva la France de l'invasion étrangère.

ARGONNE (dom Bonaventure d'), né à Paris en 1634, fut d'abord avocat, puis se fit Chartreux à Gaillon, et mourut en 1704. On a de lui plusieurs ouvrages estimés : *De la lecture des PP. de l'Église; Éducation, maximes et réflexions de Moncade*, et de curieux *Mélanges d'histoire et de littérature*, publ. par Vigneul de Marville, avec un *Discours sur le sel dans les ouvrages d'esprit*.

ARGOS, *Argos* et *Argi* chez les anciens, v. de l'anc. Grèce et du roy. actuel de Grèce, capit. de l'Argolide, sur l'Inachus (Planitza), à 9 k. N. O. de Nauplie, était célèbre autrefois par ses chevaux et par un beau temple de Junon. C'est auj. une ville de 6000 âmes. Ruines nombreuses; citadelle dont les assises sont de construction cyclopéenne, amphithéâtre, long passage souterrain taillé dans le roc et communiquant avec la citadelle, vestiges de temple, etc.—Argos, la plus anc. ville de la Grèce avec Sicyone, eut pour fondateur Inachus; elle fut la capit. du roy. d'Argos de 1986 à 820 av. J.-C., et ensuite d'une république qui se joua qu'un rôle secondaire dans l'histoire (V. ARGOLIDE). Les Romains s'en emparèrent l'an 146 av. J.-C. Lors du partage de l'empire grec par les Latins au xiii<sup>e</sup> siècle, Argos reconnut pour maître Geoffroy II de Villehardoin, qui la donna en fief au duc d'Athènes, vers 1230. Elle fut prise d'assaut en 1397, par Bajazet, qui réduisit en esclavage 30 000 de ses habitants, et les remplaça par des Tartares. Reprise par les Vénitiens en 1686, elle leur fut enlevée en 1715 par les Turcs, et resta au pouvoir de ces derniers jusqu'en 1825, époque où la Grèce recouvra son indépendance.

ARGOS AMPHLOCHIUM, *Filokli*, v. de l'Acarnanie

sept., sur le golfe d'Ambracie, fut fondée par Amphiloque, fils d'Amphiaraius.

ARGOS HIPPIUM, v. d'Apulie. V. ARPI.

ARGOSTOLI, ch.-l. de l'île Céphalonie, avec un port; 5000 h. Evêché. Bon vin muscat.

ARGOVIE, *Argau*, un des cantons de la Suisse, entre ceux de Zurich, Zug, Lucerne, Soleure, Berne et Bâle; 53 k. sur 35; 199 850 h., tous Allemands, dont 107 000 Protestants et 1600 Juifs; ch.-l. Aarau. Des chaînes du Jura en occupent la partie N. O. Il est arrosé par l'Aar, la Reuss, la Limmat. Vins, céréales; soieries et étoffes de coton. — L'Argovie n'a le titre de canton que depuis 1798 : jusque-là, ce pays était en partie sujet de Berne, en partie des 8 anc. cantons. La Basse-Argovie, avec le comté de Baden, le Kelleramt et le Frickthal, a formé le canton actuel. La constitution qui le régit date de 1831.

ARGUEIL, ch.-l. de cant. (Seine-Inf.), à 25 kil. S. de Neuchatel, près de la r. g. de l'Andelle; 408 h.

ARGUELLES (Augustin), orateur espagnol, né en 1776 à Ribadesella (Asturies), d'une famille noble, mais pauvre, mort en 1844, avait rempli avec succès diverses missions en Portugal et en Angleterre lorsque commença le soulèvement de l'Espagne contre les Français. Réfugié à Cadix avec les autorités supérieures, il contribua à y organiser une représentation nationale, fut élu député des Asturies et membre du comité chargé de rédiger une constitution, fit, à ce sujet, en 1810, le rapport d'où sortit la célèbre constitution de 1812; fut proscrit comme libéral en 1814 et condamné par le roi Ferdinand à 10 ans de galères au prés. de Ceuta; ne recouvra la liberté qu'à la révolution de 1820, et fut alors nommé ministre de l'intérieur, puis président des Cortès. Il déploya au pouvoir autant de modération que de désintéressement, mais n'en fut pas moins forcé de s'exiler lors de la réaction de 1823, et ne put revoir sa patrie qu'en 1834. Nommé en 1840 tuteur de la reine, il conserva ces hautes fonctions jusqu'à la majorité de la princesse : il se montra constamment l'adversaire de la reine mère Christine. Tout le monde rendait hommage à sa probité et à sa capacité. Son éloquence l'avait fait surnommer, avec quelque exagération, *le divin*.

ARGUIN (île d'), dans l'Océan Atlantique, par 18° 67' long. O., 20° 37' lat. N., au S. E. du cap Blanc; 6 k. de tour. Abord dangereux : récifs sur lesquels périt la *Méduse* en 1816. L'île est habitée par des Musulmans. — On y a placé l'anc. *Cerné*. Elle fut découverte par les Portugais en 1452.

ARGUS, descendant d'Inachus et 4<sup>e</sup> roi d'Argos, 1866-1846 av. J.-C., succéda au roi Apis, massacré par les Telchines de Sicione, et vengea sa mort. Il eut pour femme Evadne, et fut père de Crisus et de Phorbas qui régnèrent après lui.

ARGUS, surnommé *Panopès* (c.-à-d. *qui voit tout*), prince argien, petit-fils du préc., avait, suivant la fable, cent yeux, dont cinquante étaient ouverts, pendant que le sommeil fermait les cinquante autres. Junon lui confia la garde d'Io, qu'elle venait de changer en vache; mais Mercure endormit le gardien au son de sa flûte, et lui coupa la tête. Junon transporta les yeux d'Argus sur la queue du paon, ou le métamorphosa en cet oiseau. La fable d'Argus peut être un symbole de la vigilance.

ARGYLE, comté d'Écosse, entre ceux d'Inverness, Perth, Dumbarton, la baie de la Clyde, la mer d'Irlande et l'Atlantique; 101 400 h.; ch.-l. Inverary. Ce comté est en grande partie composé d'îles (Islay, Mull, Coll, Jura, Colonsay, Icolmkill, etc.) Plomb, cuivre, fer, beau marbre, houille, ardoises.

ARGYLE (Archibald, comte d'), seigneur écossais, de la famille des Campbell, (était ami de Cromwell et, comme lui, de la secte des Indépendants. Il prit part à la condamnation de Charles I, et fut décapité après la Restauration, en 1661. — Son fils, Archibald II, conspira, avec les *Covenantaires*, contre Jacques II, dans la 1<sup>re</sup> année de son règne,

se réfugia dans la Frise, d'où il tenta sans succès une invasion en Écosse, fut pris à Dumbarton et exécuté en 1685. — Le fils de celui-ci fut fait duc après la révolution de 1688, combattit les Jacobites, se distingua en Flandre sous Marlborough, et fut gouverneur de Minorque et de Gibraltar.

ARGYRASPIDES, c.-à-d. *boucliers d'argent*, corps de fantassins d'élite, chargés de la garde d'Alexandre le Grand. Après la mort du conquérant, il s'attachèrent à sa famille et à Eumène qui la défendait; cependant ils abandonnèrent ce général en 315 av. J.-C. et le livrèrent à Anugone. Celui-ci les dispersa dans la Haute-Asie.

ARGYRIPEE, v. d'Apulie. V. ARPI.

ARGYROPULO (Jean), savant grec, né à Constantinople, vint dès 1434 à Padoue, et y professa la philosophie, fut appelé en 1456 à Florence par Côme de Médicis, enseigna le grec au fils et au neveu de ce seigneur, ainsi qu'au célèbre Politien, se rendit à Rome en 1480, et y professa la philosophie d'Aristote. Il a laissé des traductions latines de la *Physique*, de la *Morale* et de plusieurs autres ouvrages de ce philosophe. . publ. à Rome, 1652, in-fol.

ARIANE, *Ariadne*, fille de Minos et de Pasiphaé, conçut de l'amour pour Thésée qui était venu en Crète pour combattre le Minotaure, et le tira du labyrinthe, en lui donnant un peloton de fil qui lui permit de retrouver son chemin. Thésée, en sortant de Crète, l'emmena avec lui; mais il l'abandonna bientôt dans l'île de Naxos. Bacchus eut pitié d'elle, l'épousa, et lui fit don d'une couronne de diamants qui, à sa mort, fut changée en constellation. L'aventure d'Ariane a été chantée par Ovide et par Catulle (*Noce de Thésée et Pélée*) et mise sur la scène par Th. Corneille.

ARIANE, princesse grecque, fille de Léon I, épouse Zénon, qui monta sur le trône en 474. Dégoûtée des excès et des cruautés de son époux, elle le fit, dit-on, enterrer pendant qu'il était ivre, et épousa Anastase qu'elle plaça sur le trône. Elle mourut en 515.

ARIANE, contrée de l'Asie. V. ARIE.

ARIANISME, hérésie d'Arius. V. ARIUS.

ARIANO, *Equoticus*? v. du roy. de Naples (Principauté ultérieure), ch.-l. de district, à 32 k. N. E. d'Avellino; 12 000 h. Evêché.

ARIARATHIE. Ce nom fut porté par 10 princes qui régnèrent en Cappadoce de l'an 370 à l'an 92 av. J.-C., et dont les règnes n'offrent guère qu'une suite de crimes et d'assassinats. Les derniers s'allièrent avec les Romains, qui finirent par réduire leurs États en province romaine. V. CAPPADOCE.

ARIAS (le P.), écrivain ascétique, né à Séville en 1533, mort en 1605, enseigna la théologie, puis se consacra au service des prisonniers. On a de lui des *Oeuvres spirituelles*, estimées de S. François de Sales et trad. par le P. Belon, Lyon, 1740.

ARIAS MONTANUS, né en 1527 près de Séville, mort en 1598, possédait les langues grecque, latine et orientales. Il parut avec distinction au concile de Trente, puis alla s'enfermer dans le cloître d'Aracena en Andalousie. Philippe II l'en tra, et le chargea d'une édition de la Bible polyglotte, qui fut imprimée à Anvers, 1569-72, 8 vol. in-fol., augmentée de *Paraphrases chaldaïques*, et de 9 livres d'*Antiquités juives*. Il refusa un évêché, et se contenta du titre de chapelain du roi.

ARIBERT, fils de Clotaire II, roi de France, et frère de Dagobert I, eut le roy. d'Aquitaine, et se fit couronner à Toulouse en 628, mais mourut en 630, ne laissant qu'un fils, qui le suivit bientôt.

ARIBERT I, roi des Lombards, succéda en 653 à Rodoald, abolit l'arianisme, 660, et mourut en 661, après avoir partagé son roy. entre ses deux fils Peitharite et Gondobert. — ARIBERT II, roi des Lombards en 701, était fils de Raginbert, duc de Turin, qui avait usurpé la couronne. Il mit à mort Luitpelt, que son père avait épousé, et Rotharis, son allié, et fut détrôné par Ansprand en 712.

**ARICA**, v. et port du Pérou (Arequipa), ch.-l. d'une prov. de même nom, à 280 k. S. S. E. d'Arequipa; 30000 h. Port très-commerçant.—La prov. est entre l'Océan et la Bolivie. Territoire fertile.

**ARICH** (EL), *Rhinocolura* des anciens, fort de la B.-Égypte, à 260 k. N. E. du Caire. Pris par les Français en 1799; en 1800 ils y signèrent la capitulation par laquelle l'Égypte dut être évacuée.

**ARICIE**, princesse athénienne, de la famille des Pallantides, qui avaient été détrônés par Thésée, était aimée d'Hippolyte, qui l'épousa lorsque Esculape l'eut ressuscité. Elle laissa son nom, selon la Fable, à une petite ville et à une forêt du Latium où elle s'était cachée avec Hippolyte. V. l'art. suiv.

**ARICIE**, *Aricia*, auj. la *Riccìa*, v. du Latium, à 15 k. au S. de Rome, la 1<sup>re</sup> qu'on trouvait sur la voie Appienne. Aux environs étaient un bois célèbre et un temple de Diane Aricie; le prêtre de ce temple, dit *roi d'Aricie*, était toujours un esclave fugitif; tout esclave fugitif qui le tuait le remplaçait jusqu'à ce qu'il subit à son tour le même sort. La tradition donnait Hippolyte comme fondateur du temple et du culte d'Aricie. C'est dans la forêt d'Aricie qu'Égérie apparaissait à Numa.

**ARIE**, *Aria*, prov. de l'ancien empire perse, bornée au N. par la Bactriane, au S. par la Drangiane, à l'E. par la Paropamisie, à l'O. par la Parthie. Ch.-l. *Aria*, auj. *Hérat*. Elle correspond au Séistan actuel et à la partie orientale du Khorasân.—On étend quelquefois le nom d'*Aricie* ou d'*Ariane* à toute la contrée comprise entre la Perse et l'Inde, et alors elle comprend, outre l'Arie propre, les 2 Carmanies, la Gédrosie, l'Arachosie, la Drangiane, la Paropamisie, etc. Les *Ariens* ou *Aryas*, un des peuples les plus anciens de l'Asie, paraissent être la souche des habitants actuels de l'Inde et de la Perse : ils parlaient une langue d'où sont dérivés le *sanscrit* et le *zend*.

**ARIÈGE** (l'), *Aurigera*, riv. de France, prend sa source au pic de Framiquet dans les Pyrénées, coule du S. au N., traverse le dép. de son nom, arrose Ax, Foix, Pamiers, Cintegabelle, où elle devient navigable, et tombe dans la Garonne, r. dr., à Piasaguel, à 8 k. S. de Toulouse, après un cours de 140 k. Elle roule un peu d'or, d'où son nom d'*Aurigera*, et par corruption celui d'Ariège.

**ARIÈGE** (dép. de l'), sur la frontière d'Espagne, entre la Hte-Garonne à l'O., les Pyrénées-Orient. à l'E. et les Pyrénées au S.; 5690 k. carr.; 251850 h.; ch.-l. Foix. Il est formé du comté de Foix, du Couserans, d'un fragment du Languedoc. Montagnes stériles et grandes forêts au S.; lacs poissonneux; un peu d'or dans l'Ariège et le Salat. Fer, marbres, ardoises, albâtre, plâtre, grès à paver, etc. Forges à la catalane, martinets; gros draps, bonneterie, étoffes de coton, de laine; tanneries, laïenceries, verreries; liège, résine, jayet curvé, ouvrages de corne, de bois, vins communs.—Ce dép. forme 3 arr. (Foix, Pamiers, St-Girons), 20 cant. et 336 comm. Il appartient à la 11<sup>e</sup> division militaire, est dans le diocèse de Pamiers et dans le ressort de la cour imp. de Toulouse.

**ARIEL**, idole des Moabites, tire son nom de la v. d'*Ar*, capit. des Moabites, la même que Rabbath-Moab. On en a fait le nom d'un mauvais ange.

**ARIENS**, hérétiques. V. **ARIUS**.

**ARIENS**, habitants de l'Arie. V. **ARIE**.

**ARIGISE**, duc de Bénévent. V. **ARÉGISE**.

**ARIMANE**, *Ahriman*. principe du mal chez les anciens Perses, était opposé à Oromaze (Ormuzd), principe du bien, et était représenté par les ténébreux.

**ARIMASPES**, peuple imaginaire de l'Asie, qu'on place sur les côtes S. E. de la mer Caspienne. Les Grecs en faisaient des Cyclopes disputant aux griffons l'or du fleuve *Arimaspus*.

**ARIMATHIÈ**, auj. *Rama*, v. de Palestine (Dan), à 40 k. O. N. O. de Jérusalem. Patrie du disciple Joseph, qui ensevelit le corps de J.-C.

**ARIMINUM**, v. d'Italie (Ombrie); auj. *Rimini*.

**ARINTHOD**, ch.-l. de cant. (Jura), à 33 k. S. de

Lons-le-Saulnier; 1029 h. Bâti sur les ruines d'un temple gaulois dédié à Mars (Arès). Mulets.

**ARIOBARZANE**, rois de Cappadoce. V. ce mot.

**ARION**, poète et musicien grec, né à *éthymne*, dans l'île de Lesbos, florissant vers l'an 620 av. J.-C. Il vécut longtemps à la cour de Périandre, tyran de Corinthe, et fit avec ce prince un voyage en Italie, où il amassa de grandes richesses. A son retour, ses compagnons de voyage résolurent de le tuer, afin de se partager ses dépouilles; mais Arion, connaissant leurs desseins, leur demanda la permission de toucher une dernière fois de la lyre, puis il s'élança dans les flots : un dauphin, qui sa mélodie avait attiré près du vaisseau, le reçut aussitôt et le porta au cap Ténare en Laconie. Le dauphin qui avait sauvé le poète fut rangé parmi les constellations. On regarde Arion comme l'inventeur du dithyrambe. On a sous son nom un *Hymne à Neptune*, conservé par Elien (il se trouve dans les *Analecta* de Brunek).

**ARIOSTE** (Ludovico **ARIOSTO**, dit l'), célèbre poète italien, né en 1474, à Reggio (Modène), était fils de Nicolo Ariosto, gouverneur de Reggio. Il annonça dès sa première enfance des talents poétiques, et fut de bonne heure apprécié par les ducs de Ferrare, qui le fixèrent à leur cour et l'admirent dans leur intimité; il passa sa vie auprès d'eux, partageant son temps entre la poésie et les affaires. En 1512, il fut député par le duc Alphonse auprès du pape Jules II; en 1521, il fut chargé d'étouffer des troubles qui s'étaient élevés dans une province infestée de brigands. On raconte qu'il tomba entre leurs mains, mais qu'en apprenant le nom du poète, ces brigands le laissèrent partir en le comblant de marques d'honneur. Arioste employa dix années à composer l'ouvrage qui l'a immortalisé, le *Roland furieux* (*Orlando furioso*), poème qui forme le pendant du *Roland amoureux* de Boiardo. Il y raconte les exploits des paladins, la folie de Roland pendant la guerre de Charlemagne contre les Sarrasins, les amours et le mariage de Roger et Bradamante; mêlant avec un art inimitable le plaisant et le sérieux, le gracieux et le terrible, et faisant marcher de front une foule d'actions diverses auxquelles il sait également intéresser. Sa versification est riche, harmonieuse, élégante et cependant pleine d'abandon. Ses compatriotes, dans leur admiration, l'ont surnommé *le divin*. Il publia son poème pour la 1<sup>re</sup> fois en 1516, en 40 chants; il ne cessa depuis de le retoucher, et il en donna en 1532 une édition fort perfectionnée et augmentée de six chants, ce qui en fit comme un nouvel ouvrage. Il mourut peu après, en 1533, d'une maladie de vessie. Ce poète joignait aux talents de l'esprit les avantages de la figure et de la taille, un caractère doux et affectueux; il eut toujours pour sa mère le plus tendre attachement. L'Arioste a laissé, outre son grand poème, des satires, des *rimas* ou poésies diverses, quelques comédies et des vers latins. Ses *Oeuvres complètes* ont été publiées à Venise, 1766, par J. A. Barotti, en 6 vol. in-12. On a retrouvé depuis et publié à Florence, en 1846, un poème inédit de l'Arioste, intitulé *Rinaldo ardito*. Il a été fait un grand nombre d'éditions du *Roland furieux*; les plus estimées, après les éditions données par l'auteur même à Ferrare en 1516 et 1532, sont celles de Franceschi, Venise, 1584 et 1603, accompagnées d'arguments et de notes; de Baskerville, Birmingham, 1772; de Molini, Paris, 1788; de Bodoni à Parme et de Mussi à Milan, 1812. Le *Roland* a été traduit en français par J. B. Mirabaud, 1741; d'Ussieux, 1775; Tressan, 1780; Panckoucke et Framery, 1787, avec le texte en regard (traduction fidèle, mais servile), et plus récemment par A. Mazuy, avec une *Vie* de l'Arioste et des éclaircissements, 1839; par A. Delatour, 1842; par V. Philpon de la Madeleine, 1844; Créuzé de Lesser, Duvau de Chavagne et Desserteaux l'ont mis en vers. La *Vie* de l'Arioste a été écrite par J. B. Pigna et par Garofalo.

**ARIOVISTE**, roi des Suèves, appelé en Gaule par

les Séquanes contre les Eduens, battit ceux-ci à *Amagetobria*, 63 ans av. J.-C., mais bientôt il opprima ses propres alliés. Il voulut s'opposer aux conquêtes de César, mais il fut complètement défait par ce général près de *Vesontio*, en 58 av. J.-C. Selon une tradition, il se retira sur le mont *Tanais*.

**ARIPERT**, roi des Lombards. V. **ARIBERT**.

**ARISTAGORAS**, un des auteurs du soulèvement de l'Ionie contre les Perses, était, en 504 av. J.-C., gouverneur de Milet en l'absence d'Histiée, son parent. Il se révolta contre Darius, alla chercher des secours en Grèce et fut accueilli à Athènes, mais il succomba en Ionie devant des forces supérieures, et s'enfuit vers la Thrace, où il fut tué, en 498.

**ARISTARQUE**, astronome et mathématicien grec, natif de Samos, était disciple du péripatéticien Straton et florissait vers 280 av. J.-C. Il est un des premiers qui ait soupçonné que la terre tourne sur son axe et autour du soleil; il fut accusé, pour cette opinion, de troubler le repos des dieux. On a de lui un *Traité de la grandeur et de l'éloignement du soleil et de la lune*, publié par Wallis, Oxford, 1688, grec-latin, et par Fortia d'Urban, Paris, 1810, puis traduit en français par le même, 1823.

**ARISTARQUE**, critique et grammairien célèbre, né dans la Samothrace, vers 180 av. J.-C., disciple d'Aristophane de Byzance, vint de bonne heure à Alexandrie, fut chargé de l'éducation des fils de Ptolémée Philométor, et mourut dans l'île de Chypre à 72 ans. Aristarque s'est rendu célèbre par ses travaux sur Homère : il soumit l'*Illiade* et l'*Odyssée* à la critique la plus rigoureuse, et en donna une édition nouvelle qui jouit d'un grand crédit chez les anciens; cependant on l'accuse d'avoir arbitrairement changé ou rejeté un bon nombre de vers. Il avait également travaillé sur Archiloque, Pindare, Aratus et plusieurs autres poètes. Aristarque était un censeur sévère, mais d'un goût sûr : son nom est resté comme le type du critique. Villoison a donné dans son édition de l'*Illiade* ce qui nous reste des corrections d'Aristarque sur Homère.

**ARISTÉE**, *Aristaeus*, berger célèbre, fils d'Apollon et de la nymphe Cyrène, fille du fleuve Pénée, apprit aux hommes l'art de soigner les troupeaux, de faire cailler le lait et d'élever les abeilles. Il épousa Autonoe, princesse de Thèbes, de laquelle il eut Actéon. Désespéré de la mort de son fils, qui périt à la chasse, déchiré par ses chiens, il quitta la Grèce, passa à Cos, de là en Sardaigne, puis en Thrace, où Bacchus l'initia aux mystères des orgies, et fixa enfin son séjour sur le mont Hémus; mais il en fut enlevé et disparut tout à coup. Virgile fait de lui, dans ses *Georgiques* (IV<sup>e</sup> livre), l'amant d'Eurydice, dont il causa involontairement la mort en la poursuivant, et il le montre faisant sortir des flancs d'un taureau immolé d'innombrables essaims d'abeilles. On l'honorait comme un dieu, surtout en Sicile.

**ARISTÉE**, *Aristeas*, officier de Ptolémée Philadelphé. Selon une tradition douteuse, il fut chargé d'aller en Judée pour y chercher les livres saints, ramena avec lui 70 savants pour les traduire, et fit faire à son retour la version dite des *Septante*. On a sous le nom d'Aristée une *Histoire de la traduction des Septante*, qui paraît apocryphe, mais qui n'en est pas moins fort ancienne. Elle a été imprimée à Bâle, 1561, et à Oxford, 1692, grec-latin.

**ARISTÉNÈTE**, écrivain grec, né à Nicée vers l'an 300 après J.-C., est auteur d'un roman en forme de lettres, dans lequel on trouve des détails curieux sur les mœurs de son temps. Il périt, dit-on, dans le tremblement de terre qui renversa Nicomédie en 358. Il était contemporain et ami de Libanios. Les *Lettres d'Aristénète* ont été publiées à Anvers, 1565, par Sambucius; à Utrecht, grec-latin, avec notes de Pauw, 1737; et à Paris, 1823, par M. Boissonade, édit. préférable à toutes les autres. Elles ont été traduites ou imitées en français, par Cyre-Foucault, 1597; Lesage, 1695; Moreau, 1752; F. Nogaret, 1797.

**ARISTIDE**, *Aristides*, Athénien célèbre par ses vertus civiles et militaires, eut une grande part à l'administration de la république, et reçut du peuple le surnom de *Juste*. Il est un de ceux qui commandaient à la bataille de Marathon, 490 av. J.-C. Thémistocle, son rival, jaloux de son crédit, le fit bannir par l'ostracisme, 483 : ses légers concitoyens étaient las de l'entendre nommer le *juste*. Rappelé lors de l'invasion de Xerxès, il seconda généreusement Thémistocle et contribua aux succès de Salamine et de Platée. Estimé de tous pour sa douceur, sa modération et son désintéressement, il réussit à faire déferer aux Athéniens la suprématie, et fut chargé d'administrer le trésor commun de toute la Grèce. Il mourut dans un âge avancé (469), et si pauvre que l'État fut obligé de pourvoir à ses funérailles et de doter ses filles. Plutarque et Cornélius ont écrit sa *Vie*.

**ARISTIDE** (S.), philosophe athénien, se convertit au Christianisme, et présenta à Adrien, l'an 125, une *Apologie* pour les Chrétiens, que nous n'avons plus. On le fête le 31 août.

**ARISTIDE** (Aélius), orateur grec, né à Bithynie vers l'an 129 de J.-C., reçut à Athènes les leçons d'Hérode Atticus, et alla se fixer à Smyrne où il enseigna la rhétorique avec un grand éclat. Smyrne ayant été renversée par un tremblement de terre l'an 178, il détermina par son éloquence l'empereur Marc-Aurèle à la rebâtir. Il reste de lui 54 *Discours* et quelques autres écrits, qui font bien connaître l'état moral de la société au temps des Antonins. Samuel Jebb en a donné une édit. gr.-lat., Oxford, 1722, 2 vol. in-4, avec notes; G. Dindorff en a publié en 1829, à Leipsick, une nouv. édition qui renferme quelques morceaux récemment découverts. On le trouve aussi dans la Collection Didot.

**ARISTIDE** (Quintilien), auteur grec qui paraît avoir vécu au 1<sup>er</sup> siècle de J.-C., a laissé un traité sur la *Musique*, inséré par Meibomius dans sa collection des *Auctores septem antiquæ musicæ*, Amst., 1652, in-4.

**ARISTION**, sophiste d'Athènes, fit déclarer cette ville en faveur de Mithridate contre les Romains, et y exerça un instant le souverain pouvoir. Sylla, s'étant rendu maître d'Athènes, le mit à mort, 87 av. J.-C.

**ARISTIPPE**, philosophe grec de la secte cyrénaïque, né à Cyrène vers 435 av. J.-C., d'une famille riche, vint à Athènes étudier sous Socrate, et fonda lui-même une école dans laquelle il dénatura la morale de son maître. Il proposait pour but unique de la vie la recherche du plaisir, *ἡδονή*, d'où le nom d'*hédonisme* donné à son système; toutefois il proscrivait les excès et voulait que l'homme possédât la volupté sans se laisser posséder par elle. Il mit cette doctrine en pratique, et passa ses plus belles années à la cour de Denys le Tyran dans la mollesse et les délices. Aristippe avait la répartie fine et l'esprit brillant; l'on cite de lui beaucoup d'heureuses saillies. On lui reprochait un jour de s'être jeté aux pieds de Denys pour obtenir une faveur : « Est-ce ma faute, répondit-il, s'il a les oreilles aux pieds ? » Il eut une fille nommée Arété, et un petit-fils nommé aussi Aristippe, qui enseignèrent sa philosophie. On a sous son nom 4 *Lettres* (dans les *Epistolæ Socraticorum* d'Allatius), qui sont apocryphes. Wieland a mis ce philosophe en scène dans un roman historique intitulé : *Aristippe et ses contemporains*.

**ARISTOBULE** I, surnommé *Philhellène*, c.-à-d. *Ami des Grecs*, prince juif, succéda à son père Jean Hyrcan comme grand prêtre l'an 107 av. J.-C., prit le titre de roi, soumit une partie de l'Iudée, et mit à mort sur de faux soupçons son frère Antigone, à qui il devait cette conquête. Son règne ne dura qu'un an.

— **ARISTOBULE** II, fils d'Alexandre Jannée, détrôna son frère Hyrcan II, et devint roi de Judée l'an 70 av. J.-C. Assiégé par Arétas, prince arabe, il fut délivré par les Romains qu'il avait appelés à son secours, mais il ne tarda pas à se brouiller avec eux. Assiégé dans Jérusalem par Pompée, il fut pris après

une longue résistance (63), et envoyé captif à Rome. Il parvint à s'enfuir en 57, essaya de soulever de nouveau la Judée, mais fut vaincu, pris une seconde fois et mourut en prison (45).

ARISTOBULE, Juif grec, qui vivait à Alexandrie sous Ptolémée Philométor (vers 150 av. J.-C.), composa une *Exégèse* des livres de Moïse, où il soutenait que les philosophes grecs avaient connu ces livres et y avaient souvent puisé.

ARISTOCLES, péripatéticien du II<sup>e</sup> siècle de J.-C., né à Messine, fut le précepteur de Septime-Sévère et forma Alexandre d'Aphrodisie. Il composa une *Histoire des philosophes et de leurs opinions*, dans laquelle il combattait le scepticisme d'Énésidème. Eusèbe en a conservé quelques fragments dans sa *Préparation évangélique*.

ARISTOCRATE, nom de deux rois d'Arcadie : le 1<sup>er</sup> régna l'an 720 av. J.-C. ; le 2<sup>e</sup> vers 680. Celui-ci trahit les Messéniens, ses alliés, dans une guerre contre les Lacédémoniens : le peuple indigné le lapida et abolit la royauté, vers 671 av. J.-C.

ARISTOCRATES (du mot grec *aristocrateia*, gouvernement des meilleurs ou des plus puissants). Par cette dénomination, qui au propre ne veut dire que partisan d'un gouvernement aristocratique, on désigna dans la Révolution française, non-seulement les anciens nobles investis de privilèges exorbitants, mais tous ceux qui se montraient opposés aux doctrines révolutionnaires. Ce seul nom était un titre de proscription : un décret du 27 mars 1793 mettait les *Aristocrates* hors la loi.

ARISTOCRATIE, forme particulière de gouvernement. V. ce mot au *Dictionnaire des Sciences*.

ARISTODÈME, un des Héraclides qui, à la tête des Doriens, vinrent conquérir le Péloponèse, régna à Sparte de 1190 à 1186, et fut père de deux jumeaux, Proclès et Eurysthène, chefs de deux branches qui après lui régnerent conjointement à Sparte.

ARISTODÈME, roi de Messénie, soutint de 744 à 724 la guerre la plus opiniâtre contre les Spartiates, les battit à Ithome (724) et prit leur roi Théopompe. On raconte que, sur la foi d'un oracle, il sacrifia sa propre fille pour obtenir des dieux le succès de la guerre, et qu'ensuite, pour obéir à un nouvel oracle ou cédant à son désespoir, il se perça de son épée.

ARISTOGITON, Athénien qui, avec son ami Harmodius, projeta de délivrer Athènes de la tyrannie d'Hippias et d'Hipparque. Harmodius fut tué après s'être défilé d'Hipparque. On se saisit d'Aristogiton, et on le mit à la question pour lui faire déclarer ses complices : il nomma tous les amis du tyran, qui furent aussitôt mis à mort. Interrogé s'il n'en restait pas d'autres, il répondit à Hippias : « Il n'y a plus que toi qui mérites la mort. » Le tyran le fit aussitôt conduire au supplice. Après l'expulsion d'Hippias (509), une statue et des fêtes publiques consacrèrent la mémoire de ces deux citoyens.

ARISTOMÈNE, roi et général des Messéniens vers 684 av. J.-C., souleva ses compatriotes contre les Lacédémoniens, et excita la 2<sup>e</sup> guerre de Messénie. Deux fois il fut fait prisonnier, et chaque fois il s'échappa de la manière la plus merveilleuse. Il remporta de grands avantages et soutint dans Ira un siège de 11 ans (682-671 av. J.-C.), mais ne put empêcher l'asservissement de sa patrie. Vaincu, il se retira en Arcadie avec une partie des Messéniens, tandis que les autres allaient en Sicile.

ARISTONIC, fils naturel d'Euclide II, roi de Pergame, voulut enlever aux Romains le roi de Pergame qu'Attale III leur avait légué, 132 av. J.-C. Accueilli avec transport par la nation, il remporta d'abord d'assez grands avantages ; mais enfin il fut vaincu par Perpenna et amené à Rome par le consul Aquilius ; on le fit étrangler en prison (129).

ARISTOPHANE, célèbre poète comique, né vers l'an 450 av. J.-C., à Athènes, selon les uns, dans l'île de Rhodes ou d'Égine, selon d'autres, mort vers 380, commença à se faire connaître l'an 427,

et fit représenter sur le théâtre d'Athènes un grand nombre de comédies dans lesquelles il attaquait sans ménagement les hommes d'État, les philosophes, les poètes, le peuple d'Athènes et les dieux eux-mêmes. Il porta si loin la licence que l'on fut obligé, vers l'an 388, de rendre une loi qui défendait de représenter et de nommer sur la scène aucun personnage vivant ; ce qui mit fin à l'*ancienne comédie*. Ceux qu'Aristophane poursuivit avec le plus de violence furent Socrate, contre lequel il fit la comédie des *Nuées* (vers l'an 424) ; Cléon, qu'il attaqua dans les *Chevaliers* ; Euripide, qu'il fit figurer dans les *Acharniens*, les *Femmes à la fête de Cérès* et les *Grenouilles*. De 54 pièces qu'avait composées Aristophane, il n'en reste que 11 : ce sont, dans l'ordre de leur date : les *Acharniens*, les *Chevaliers*, les *Nuées*, les *Guêpes* (imitées par Racine dans les *Plauteurs*), la *Paix*, les *Oiseaux*, les *Femmes à la fête de Cérès*, *Lysistrata*, les *Grenouilles*, les *Harangueuses*, *Plutus*. Les allusions, les personnalités, les jeux de mots dont elles sont remplies, les rendent fort difficiles à entendre ; en outre, on est souvent choqué de la grossièreté des plaisanteries et de la bizarrerie des idées ; mais on ne trouve nulle part plus de sel et de causticité ; le style en est d'ailleurs d'une élégance toute attique. Les meilleures éditions d'Aristophane sont celles de Kuster, grec-latin, Amst., 1710, in-fol. ; de Brunck, Strasbourg, 1781, 3 vol. in-8 ; d'Invernitz, avec commentaires de Beck, Leips., 1794-1826, 13 vol. ; de G. Dindorf, avec les *Scholies*, dans la collect. Didot, Paris, 1839 et 1840. Les comédies d'Aristophane ont été trad. en français, dans le *Théâtre des Grecs*, par Brotier (vol. X à XIII), et séparément par Poinset de Sivry, 1784, par M. Artaud, 1830, et par M. Poyard, 1860. M. Fallex et M. Bernot ont mis en vers le *Plutus* et quelques morceaux des autres pièces. M. Arnould a donné une savante thèse *Sur la Comédie d'Aristophane*, Paris, 1842.

ARISTOPHANE de Byzance, grammairien grec, vint à Alexandrie vers 198 av. J.-C., et y fut nommé chef de la grande bibliothèque. Il eut pour disciple le célèbre critique Aristarque. On lui attribue l'invention des accents, la ponctuation et le *Canon* (catalogue raisonné) des *Auteurs classiques grecs*. Ce qui reste de lui a été publié par Nanck, Halle, 1848, in-8.

ARISTOTE, *Aristoteles*, surnommé le *Prince des philosophes*, fondateur de la secte des Péripatéticiens, né à Stagyre en Macédoine, l'an 384 av. J.-C., eut pour père Nicomaque, médecin distingué, ami d'Amintas III, roi de Macédoine. Il vint vers l'an 368 à Athènes, y suivit pendant 20 ans les leçons de Platon, et commença dès lors à se faire connaître par ses écrits. Après la mort de son maître (348), il quitta Athènes, blessé, dit-on, de n'avoir pas été désigné pour lui succéder, et se retira d'abord en Mysie, auprès d'Hermias, souverain d'Atarné, dont il épousa la sœur Pythias, puis à Mitylène dans l'île de Lesbos. Là, il reçut de Philippe (343) une lettre par laquelle ce prince le pria de se charger de l'éducation de son fils Alexandre, lui disant qu'il se félicitait moins de ce qu'il lui était né un fils que de ce que ce fils était né du temps d'Aristote. Après avoir passé plusieurs années à la cour de Macédoine, il suivit, à ce que l'on croit, son élève dans ses premières expéditions en Asie, mettant à profit, pour les progrès de l'histoire naturelle, les trésors et les conquêtes du roi ; puis il vint se fixer à Athènes vers l'an 331, et y fonda, dans une promenade voisine de la ville et nommée *Lycée*, une école nouvelle, qui prit le nom de *Lycée* ; on la nomma aussi école *peripatéticienne* (du mot grec *peripatos*, promenade). A la mort d'Alexandre (323), Aristote, resté en butte à la calomnie de ses envieux et aux attaques des ennemis du roi de Macédoine, se vit accusé d'impiété : il sortit d'Athènes sans attendre le jugement, voulant, disait-il, épargner un nouveau crime aux Athéniens, déjà coupables de la condamnation de Socrate. Il

alla s'établir à Chalcis en Eubée, où il mourut peu après, en 322, âgé de 62 ans. — Aristote est le génie le plus vaste de l'antiquité; il a embrassé toutes les sciences connues de son temps et en a même créé plusieurs. Ses écrits, qui forment une sorte d'encyclopédie, postèrent pendant un grand nombre de siècles la borne du savoir humain, et jouirent d'une autorité absolue. La plupart nous sont arrivés, mais quelques-uns mutilés ou altérés. Les principaux sont : l'*Organon*, composé de différents traités de logique, et ainsi nommé parce que la logique est l'organe ou instrument de toute science; la *Rhétorique*, la *Poétique*, deux traités d'*Éthique* ou de *Morale*, la *Politique*, l'*Économique*, l'*Histoire des Animaux*, les *Parties des Animaux*, la *Physique*, les traités du *Ciel*, de la *Génération* et de la *Corruption*, des *Météores*, du *Monde* (regardé comme apocryphe), les *Problèmes*, le traité de l'*Âme*, la *Métaphysique* ou *Philosophie première*, en 12 livres. Il a aussi laissé quelques poésies. Le mérite d'Aristote en philosophie fut de donner à la science une base plus solide que n'avait fait ses prédécesseurs, et d'accorder davantage à l'expérience, mais sans méconnaître le rôle de la raison. Il rejeta la doctrine de l'idéal, qu'avait professée Platon, et concentra toute réalité dans les objets individuels. La philosophie est pour lui la science des choses par leurs causes. Selon lui, les points de vue sous lesquels les objets doivent être envisagés, quand on veut les connaître et les expliquer, se réduisent aux suivants : ce dont une chose est composée, sa nature intime ou son essence, sa cause, et le but ou la fin vers laquelle elle tend; d'où la distinction de quatre principes, la *matière*, la *forme*, la *cause efficiente* et la *cause finale*. En Psychologie, il essaya de classer les facultés de l'âme, et considère l'âme elle-même comme la puissance cachée qui donne la vie et produit l'organisation (il la nomme *entéléchie*). En Logique, il passe en revue les différents formes du raisonnement déductif ou syllogisme et en donne un code complet. En Théodicée, il fonde la démonstration de l'existence divine sur la continuité du mouvement, et présente Dieu comme la fin ou le but du monde, comme le centre vers lequel tout tend, auquel tout aspire. Dans l'Art, il ramène le beau à l'imitation de la nature; en Morale, la vertu à l'équilibre entre les passions et au milieu entre les excès; en politique, il assigne pour fin à la société l'utilité. Ses travaux sur l'*Histoire naturelle* et ses recherches sur l'anatomie comparée sont remarquables par l'exactitude des faits et la profondeur des vues : de l'aveu de Cuvier, ils n'ont pas été surpassés. Les autres parties de sa doctrine sont loin d'être à l'abri de la critique : souvent il eut la prétention mal fondée de tout déduire par le raisonnement d'un petit nombre de principes hasardés et négligea ou méconnut la véritable induction; une partie de sa Logique et de sa Métaphysique roule sur de vaines subtilités; dans sa Théodicée, il ne laisse pas de place à la Providence; dans sa Psychologie, il n'attribue l'immortalité qu'à l'*Intellect*, faculté supérieure et propre à l'homme; dans sa Politique, il approuve l'esclavage; dans sa Physique, où il ramène tout à quatre qualités primordiales, le *sec* et l'*humide*, le *chaud* et le *froid*, il se borne trop souvent à des explications purement verbales, et par là il a longtemps nuï aux progrès de la science. — Les œuvres d'Aristote ne furent rassemblées et publiées dans l'antiquité même que fort tard. Enfouies, dit-on, ou cachées pendant près de deux siècles (V. NELLE DE SCEPSES), ce n'est que vers le temps de Sylla qu'elles furent réunies par Apellicon de Téos et revistées par Andronicus de Rhodes. Dans les temps modernes, on ne connut pendant longtemps en Occident que l'*Organon*; c'est aux Arabes et aux Grecs émigrés de Constantinople qu'on dut la connaissance et la propagation en Europe de ses autres ouvrages. La 1<sup>re</sup> édition complète des écrits

d'Aristote fut publiée à Venise par Alde Manuce (1495-98, in-fol.); parmi les éditions postérieures, les plus estimées sont celles : de Sylburg, Francfort, 1585-86, toute grecque; de Guillaume Duval, Paris, 1619 et 1634, in-fol., grec-latin; de Bekker et Brandis, grec-latin, avec un choix de commentaires, publiée au nom de l'Académie de Berlin, Berlin, 1830-1836, 4 vol. in-4, et celle de la Collection Didot, 1848-60. On a en outre donné une foule d'éditions spéciales des ouvrages détachés. La plupart ont été traduits en français; les principales de ces traductions sont : celle de la *Morale* et de la *Politique*, par Thurot, Paris, 1823, 2 vol. in-8; de la *Rhétorique*, par Cassandre, Paris, 1675, par Ch. E. Gros, 1822, et par Bonafous, 1856; de la *Poétique*, par Dacier, Paris, 1692, par Le Batteux (dans les *Quatre Poétiques*), 1771, et par M. Egger, 1849; de l'*Histoire des animaux*, par Camus, 1783; du *Traité du monde*, par Le Batteux (dans son *Traité des causes premières*); de la *Logique*, par Ph. Canaye, sieur de Fresnes, 1589, in-fol. (c'est une paraphrase plutôt qu'une trad.); de la *Métaphysique*, par MM. Pierson et Zévert, 1841, 2 vol. in-8. M. Barthélémy St-Hilaire a de nos jours entrepris une trad. complète d'Aristote, dont la plus grande partie a déjà paru (*Politique*, 1837 et 1848, *Logique*, 1839-44, *Traité de l'âme*, 1846, *Opuscules*, 1847, *Morale*, 1856, *Poétique*, 1858, *Physique* et *Météorologie*, 1863, etc.). Parmi les commentateurs d'A., nous nommerons, chez les anciens, Ammonius, Alexandre d'Aphrodisie, Themistius, Simplicius, Olympiodore, Jean Philopon, Boèce; au moyen âge, Alkendi, Averroës, Avicenne, Avenpace, Albert le Grand, S. Thomas. La vie d'Aristote a été écrite chez les anciens par Diogène Laërce et par Ammonius. On a publié sur, pour et contre sa doctrine une foule d'écrits : Launoy a fait l'histoire des vicissitudes qu'a éprouvées sa philosophie, dans son livre *De varia Aristotelis fortuna*. M. A. Jourdain a donné de savantes *Recherches sur les trad. latines d'Aristote*, 1819, et M. Ravaisson un excellent *Essai sur sa Métaphysique*, 1837 et 1846, 2 vol. in-8. ARISTOXÈNE, philosophe et musicien grec, né à Tarente vers 350 av. J.-C., était disciple d'Aristote. Il avait, selon Suidas, composé 433 ouvrages. Il ne reste de lui que des *Éléments harmoniques*, en 3 livres, publiés par Meibomius, Amst., 1652, et un *Fragment sur le Rhythme*, trouvé et publié à Venise par Morelli, 1785. Aristoxène n'admettait pour juge en musique que Poreille et rejetait les calculs mathématiques des Pythagoriciens. G. L. Mahue a écrit : *De Aristoxeno*, Amst., 1793, et M. Ch. Ruelle : *Étude sur Aristoxène*, 1857. ARIUS, fameux hérésiarque, né vers l'an 270 dans la Cyrénaïque, ou, selon d'autres, à Alexandrie, fut ordonné prêtre dans un âge avancé, s'établit à Alexandrie et commença en 312 à y enseigner une doctrine nouvelle, qui se répandit rapidement : il combattait la Trinité, niait la consubstantialité du Verbe avec le Père et par suite sa divinité même, et soutenait que J.-C. est une simple créature tirée du néant, très-inférieure au Père. Il fut successivement combattu par S. Alexandre et par S. Athanase, évêques d'Alexandrie, condamné par plusieurs conciles, notamment par le concile de Nicée en 325, anathématisé et exilé pendant plusieurs années. Mais soutenu par Eusèbe, évêque de Nicomédie, homme de son parti, il se fit absoudre par quelques concilia-bules et parvint même à égaler Constantin qui le rappela d'exil. Son retour à Alexandrie ayant excité des troubles, il se retira à Constantinople; il allait, malgré l'opposition de S. Alexandre, devenu patriarche de cette ville, entrer en triomphe dans l'église, lorsqu'il mourut subitement d'une violente colique, l'an 336. Ses partisans prétendirent qu'il avait été empoisonné; ses adversaires virent dans cette mort extraordinaire une punition de Dieu. — Après la mort d'Arius, son hérésie fit de grands progrès : elle fut ouvertement protégée par l'empereur Cons-

tance et par plusieurs de ses successeurs; elle fut même approuvée par plusieurs conciliabulas, et pendant longtemps elle compta de très-nombreux partisans. L'empereur Théodose parvint à l'étouffer presque entièrement dans ses États, mais elle fut embrassée par la plupart des peuples barbares qui avaient envahi l'empire romain, à l'exception des Francs, et elle subsista pendant plusieurs siècles chez les Goths, les Vandales, les Bourguignons et les Lombards. Elle s'éteignit vers l'an 660, par l'abjuration d'Aribert I, dernier roi arien des Lombards; cependant on en retrouve des traces chez les Vaudois et les Albigeois. Depuis la Réformation, l'Arianisme s'est reproduit, mais sous de nouvelles formes, principalement sous celle du Socinianisme, et a eu pour principaux défenseurs Servet, Socin, Capiton, Cellarius, etc. L'Hist. de l'Arianisme a été écrite par le P. Maimbourg.

**ARIZONA**, district des États-Unis, cédé en 1853 par le Mexique et réuni au territoire du Nouv.-Mexique, est borné à l'O. par le Colorado, qui le sépare de la Californie, au S. par les États mexicains, à l'E. par le Texas.

**ARJUZANX**, ch.-l. de c. (Landes), à 35 k. N. O. de Mont-de-Marsan; 758 h. Vins estimés. Station.

**ARKANSAS**, fleuve des États-Unis, sort des monts Rocheux, coule au S. O., arrose l'État d'Arkansas, sépare les États-Unis du Mexique, et tombe dans le Mississippi, après un cours de 3500 kil. environ. Il a pour affluents le Canadien à droite, le Vert-de-Gris, le Neocho, le Petit Illinois à gauche.

**ARKANSAS**, un des États-Unis de l'Amérique du Nord, borné au N. par l'État de Missouri, à l'E. par le Mississippi, au S. par la Louisiane et le Texas, à l'O. par le Mexique; 940 k. sur 390; 435 450 h., dont 111 000 esclaves; ch.-l. Little-Rock. Plusieurs riv.: Mississippi, Arkansas, Riv. Rouge, Riv. Blanche, St-François; plusieurs chemins de fer. Tabac, coton, maïs, riz, vin.—L'Arkansas, primitivement habité par une peuplade indigène de ce nom, forma un territoire dès 1819, mais ne devint État qu'en 1836. Il se sépara de l'Union en 1861.

**ARKHANGEL**, v. de Russie, ch.-l. du gouv't de même nom, sur la mer Blanche, près de l'emb. de la Dwina, et à 800 k. N. E. de St-Petersbourg, 20 000 hab. Elle doit son nom à S. Michel *Parchange*, son patron. Beau port, mais qui n'est libre de glaces que quatre mois de l'année. Bâtie en bois, sauf quelques monuments. Archevêché russe, séminaire; chantiers de marine; école de navigation; pêche de la baleine; commerce considérable. Fondée en 1582, Arkhangel était la seule place maritime commerçante de la Russie avant la fondation de St-Petersbourg. — Le gouv't d'Arkhangel est situé entre la mer Glaciale et la mer Blanche au N., le gouv't de Tobolsk à l'E., ceux de Vologda et d'Olonez au S., et la Laponie à l'O.; 1550 k. sur 780. Pop. 270 000 hab., Russes, Samoïèdes et Lapons. Il est en partie situé sous le cercle polaire et comprend la Nouvelle-Zemble et plusieurs autres îles de la mer Glaciale. L'été y est court et pluvieux. Pelleteries.

**ARKHANGEL (NOUVEL-)**, fort établi par les Russes sur la côte N. O. de l'Amérique sept., dans l'île et sur le détroit de Sitka, par 137° 36' long. O., 57° 3' lat. N., est le ch.-l. de leurs possessions et leur principal comptoir dans ces parages.

**ARKONA**, extrémité N. E. de l'île de Rugen; pays célèbre par le culte du dieu Svantovit. Phare.

**ARKOPOLIS**, ch.-l. de l'Arkansas. V. **LITTLE-ROCK**.

**ARKWRIGHT** (Richard), mécanicien anglais, né en 1732 à Preston (Lancaster), d'une famille pauvre, mort en 1792, fut jusqu'à l'âge de 36 ans simple barbier. Doué d'un génie naturel pour la mécanique, il réussit, après des difficultés sans nombre, à exécuter une machine à filer le coton d'une perfection admirable, prit en 1771 un brevet d'invention, établit une fabrique à Cromford (Derby) et fit bientôt une immense fortune. Honoré de tous, il devint en 1786 grand shérif du comté de Derby et fut fait chevalier. L'invention d'Arkwright a opéré une révolution dans la fa-

brication du coton; en réduisant presque à rien la main-d'œuvre, elle a permis à l'Angleterre de baisser prodigieusement le prix de ses marchandises.

**ARLANC**, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 17 k. S. d'Amberg; 2077 h. Eau ferrugineuse froide.

**ARLBERG**, chaîne secondaire des Alpes, part du Monte d'Oro, sépare les bassins du Rhin et du Danube, et traverse le Tyrol.

**ARLEQUIN**, personnage comique de la comédie italienne, dont on croit retrouver le type dans les Atellanès. Ce nom fut d'abord donné à un comédien italien du temps de Henri III, qui était l'un des familiers de la maison du Harlay, ce qui le fit surnommer *Harlequin*. On connaît spécialement sous le nom d'*Arlequin* quelques acteurs qui excellaient dans ce rôle, entre autres Dominique et Carlin.

**ARLES**, *Arelas* et *Arelate*, appelée par les Massiliens *Thelime*, v. de France (Bouches-du-Rhône), ch.-l. d'arr., sur le Rhône, à 691 k. de Paris; 25 543 hab. Petit port, pont de bateaux, canal; beaucoup de monuments antiques (théâtre, amphithéâtre, obélisque, aqueduc, temples, arc de triomphe); c'est dans cette ville que fut trouvée, en 1651, la *Vénus d'Arles*, auj. au Louvre. Collège, bibliothèque; école de navig. Anc. archevêché, auj. réuni à celui d'Aix. Chapellerie, filature de soie, huiles, saucissons renommés; entrepôt de sel. Les Arlésiennes sont célèbres pour leur beauté et la richesse de leur costume.—Arles fut fondée au moins 2000 ans avant notre ère; son nom, en langue celtique, *Ar-lait*, veut dire *près des eaux*. Colonisée au temps de Marius, Arles rivalisa bientôt avec Marseille : on la surnommait la *Rome gauloise*. Elle servit pendant un temps de résidence à Constantin et prit de là le nom de *Constantina*. En 412, après la prise de Trèves par les Francs, Arles devint la métropole de toutes les Gaules. Sous les Mérovingiens elle était capitale du comté de Provence ou comté d'Arles. En 879, elle devint sous Boson capit. du roy. de Bourgogne cisjurane; en 933, Rodolphe Well, déjà roi de la Bourgogne transjurane, ayant réuni les deux Bourgognes, fit d'Arles la capitale de ses États, qui prient alors le nom de *Royaume d'Arles*. Ce roy., qui dura peu, fut légué en 1032 par Rodolphe III, à l'empereur Conrad II. Érigée en république au XII<sup>e</sup> siècle, Arles se soumit en 1251 à Charles d'Anjou, comte de Provence; elle a suivi depuis les destinées de la Provence. Plusieurs conciles ont été tenus à Arles; le 1<sup>er</sup> et le plus célèbre, convoqué en 314 par Constantin, condamna les Donatistes.

**ARLES-SUR-TECH**, *Arulex*, ch.-l. de cant. (Pyr.-Orientales), au pied du Canigou et à 10 kil. S. O. de Ceret; 1734 hab. Plomb, eaux minérales.

**ARLEUX**, ch.-l. de cant. (Nord), à 10 kil. S. de Douay; 1490 h. Château fort, pris par les Français en 1645. Patrie de Merlun (dit de Douay).

**ARLINCOURT** (Victor, vicomte d'), romancier, né en 1789, au château de Mérantris, près de Versailles, mort en 1856, était fils d'un fermier général qui fut une des victimes de la Révolution. Auditeur au Conseil d'État sous l'Empire, il se rallia en 1814 aux Bourbons, et fut nommé aussitôt par Louis XVIII maître des requêtes. Jouissant d'une belle fortune, il quitta les affaires après les *Cent-Jours* pour se livrer aux lettres. Il publia en 1818 un poème épique, *Charlemagne* ou la *Carolide*, où l'on blâma un plan étrange et une versification bizarre; ce poème ayant eu peu de succès, il se réduisit au roman. Il donna en 1821 le *Solitaire*, dont le sujet était emprunté au moyen âge et qui, malgré l'exagération du sentiment, malgré un style ampoulé et des inversions forcées, eut une vogue prodigieuse parce qu'on y trouvait de l'imagination et de l'intérêt. Cette œuvre fut suivie de quelques autres romans où l'on rencontre les mêmes qualités et les mêmes défauts : *l'Étrangère*, le *Renégat*, *Ipsibod*. Après 1830, le vicomte d'Arlincourt attaqua le nouveau gouvernement dans des romans allégoriques qui furent peu lus. Cet écrivain, qui avait joui d'une si grande vogue, eut



la douleur de se voir, avant de mourir, presque entièrement oublié.

**ARLINGTON** (Henri BENNET, comte d'), ministre d'État et pair d'Angleterre, né en 1618, mort en 1685, se distingua d'abord par son dévouement à la cause de Charles I. combattit dans l'armée royale et émigra sous le Protectorat. Revenu en Angleterre avec Charles II, il fit en 1670 partie du ministère célèbre connu sous le nom de *Cabal* (V. ce mot). Il fut ensuite élevé à la dignité de lord chambellan.

**ARLON**, *Oralaunum*, ch.-l. du Luxembourg belge, à 20 k. O. de Luxembourg; 5600 h. Aux env., forêts; forges; grand commerce de fer. On y a souvent trouvé des médailles, des statues, etc. — Érigé en marquisat en 1103, et réuni au comté de Luxembourg en 1214; possédé par la France de 1684 à 1697. Victoires des Français sur les Impériaux en 1793 et 1794.

**ARMADA**. Ce nom, qui veut dire en espagnol *flotte de vaisseaux de guerre*, a été spécialement appliqué à la flotte redoutable que Philippe II équipa en 1588 contre Elisabeth, reine d'Angleterre, et qu'il nomma orgueilleusement *l'invincible armada*. Cette flotte, composée de 135 vaisseaux, fut détruite en peu de jours : d'abord dispersée par la tempête, elle fut ensuite battue par la flotte anglaise, que commandait l'amiral Drake.

**ARMAGH**, *Regia*, v. d'Irlande (Ulster), ch.-l. du comté d'Armagh, à 110 k. N. O. de Dublin; 13 000 hab. Archevêché qui a la primatie de toute l'Irlande; riche bibliothèque, observatoire. — Armagh, fondée, dit-on, par S. Patrick en 450, a été capit. de l'Irlande au moyen âge; elle avait alors une université très-fréquentée. Souvent pillée dans les guerres avec les Danois et les Anglais, elle fut incendiée par sir Phelim O'Neil en 1642. Sa décadence date de la Réforme. — Le comté, situé entre ceux de Tyrone, Monaghan, Louth, Down, a 53 kil. sur 31 et 250 000 hab. Sol fertile.

**ARMAGNAC**, anc. pays de France, compris dans la prov. de Gascogne, était borné au N. par le Condomois, l'Agénois, le Quercy; au S. par le Bigorre, le Comminges, le Conserans; à l'E. par le Languedoc, à l'O. par le Béarn, le Marsan, le Gabaret, et avait pour v. princ'p. Lectoure, Nogaro et Auch. La Save, la Gimone, le Gers, la Baize arrosent ce pays. Il forme auj. le dép. du Gers et une partie de ceux de Lot-et-Garonne, Tarn-et-Garonne, H.-Garonne. — Compris jadis dans l'Aquitaine, puis dans le duché de Gascogne qui appartenait à une maison mérovingienne issue de Caribert, enfin, dans le comté de Fezensac, l'Armagnac devint un comté particulier en 960 et eut pour premiers comtes Bernard le Louche, Géraud Trancaléon, Bernard II. Ce dernier posséda un instant tout le duché de Gascogne (1040-1052). Géraud III, son petit-fils, réunit à l'Armagnac le comté de Fezensac (vers 1140). En 1163 on détacha pour un cadet un apanage dit comté de Fezensaguet. La branche aînée s'étant éteinte dans les mâles (1245), Géraud V, fils du premier comte de Fezensaguet, devint comte d'Armagnac (1256); mais à sa mort (1285), les deux comtés furent de nouveau séparés. Jean I (1319-1373) et ses successeurs joignirent à l'Armagnac les comtés de Rhodéz et de Carlat, les vicomtes de Lomagne et d'Auvillars, le Comminges, le Charolais (qu'aliéna Jean III en 1390). Jean III eut pour successeur son frère Bernard VII, chef de la faction des Armagnacs (V. ci-après). En 1473 périt le célèbre Jean V, adversaire acharné de Louis XI. Ce prince déclara, en 1481, l'Armagnac réuni à la couronne. Cependant le roi Charles VIII le rendit à Charles I, frère de Jean V. A ce Charles I succédèrent le duc Charles d'Alençon, puis Henri d'Albret (tous deux époux de Marguerite, sœur de François I), ensuite Jeanne d'Albret, et enfin Henri IV, qui réunit définitivement ce comté à la couronne de France par son avènement (1589). En 1645, Louis XIV donna le titre de comte d'Armagnac à H. de Lor-

raine, comte d'Harcourt, dont la postérité le porta jusqu'à la Révolution.

**ARMAGNAC** (Bernard VII, comte d'), chef de la faction dite des *Armagnacs*, fut mis en possession de son comté en 1391 par la mort de son frère Jean III (V. ci-dessus). Dans les querelles des maisons de Bourgogne et d'Orléans, qui désolèrent la France pendant la démente de Charles VI, il embrassa le parti du duc d'Orléans, dont le fils, Charles d'Orléans, était son gendre, et devint bientôt l'âme de cette faction. Après l'assassinat du duc d'Orléans par le duc de Bourgogne, 1407, il se mit à la tête des partisans de la victime, combattit la faction de Bourgogne, finit, après des succès divers, par entrer dans Paris à la tête d'une armée, 1413. se fit nommer par la reine Isabeau connétable, puis premier ministre, et s'empara de toute l'autorité, 1415. Mais il ne tarda pas à se rendre odieux par ses exactions et sa tyrannie, et rompit avec la reine, qui alla chercher un asile à la cour de Bourgogne, 1418. Les mécontents ayant réussi à introduire les Bourguignons dans Paris, toute la ville se souleva contre le comte d'A. et il se vit contraint de se cacher; mais il fut découvert dans sa retraite, et massacré avec un grand nombre des siens par la populace furieuse.

**ARMAGNAC** (Jean V, comte d'), petit-fils du préc., fut accusé sous Charles VII d'avoir entretenu des intelligences avec les Anglais, et condamné par le parlement au bannissement et à la perte de ses biens, 1455. Louis XI, à son avènement, le rappela et lui rendit ses biens, 1461; mais il ne paya ce prince que d'ingratitude : il entra dans la *Ligue du Bien public*, embrassa le parti du duc de Guyenne, frère du roi et son ennemi acharné, et livra les côtes de France aux Anglais et aux Aragonais. Condamné de nouveau, il résista les armes à la main et s'enferma dans Lectoure, où il soutint un long siège contre le cardinal Joffrédy. Celui-ci lui proposa de traiter; mais pendant qu'on négociait, les troupes royales entrèrent dans la place par trahison, et le comte d'Armagnac fut assassiné, 1473. Ce seigneur avait conçu un amour incestueux pour sa sœur Isabelle : il l'épousa publiquement malgré les foudres du Vatican, et en eut plusieurs enfants. — Son frère, Charles d'Armagnac, condamné avec lui, resta 14 ans à la Bastille et n'en sortit que sous Charles VIII, qui lui rendit l'Armagnac.

**ARMAGNAC** (Jacques d'), duc de Nemours, petit-fils du connétable Bernard d'Armagnac, mais issu d'un fils cadet, fut dans sa jeunesse comblé de bienfaits par Louis XI, qui lui fit épouser une de ses cousines, l'investit du duché de Nemours et lui confia des commandements importants. Loin de se montrer reconnaissant, Jacques d'Armagnac se rangea parmi les ennemis du roi, et accéda à la *Ligue du Bien public*. Il obtint deux fois son pardon; mais ayant pris part à de nouvelles intrigues, il fut assiégé et pris dans Carlat, et amené à la Bastille, où le roi irrité le fit enfermer dans une cage de fer. Condamné par le parlement, il fut mis à mort en 1477, à peine âgé de 40 ans. Ses fils, encore en bas âge, furent, dit-on, forcés d'assister à son supplice, et placés sous l'échafaud pour recevoir sur leur tête le sang de leur père; mais cet acte odieux est fortement contesté.

**ARMAGNAC** (Louis d'), duc de Nemours, troisième fils du précédent, n'avait que 5 ans lors du supplice de son père. Il fut détenu à la Bastille jusqu'à la mort de Louis XI. Charles VIII le mit en liberté et lui rendit une partie de ses biens; il accompagna ce prince dans son expédition en Italie et s'y distingua. Louis XII le nomma vice-roi de Naples; mais il éprouva plusieurs échecs, et périt à Cérignole en combattant les Espagnols, 1503. Avec lui s'éteignit cette branche de la maison d'Armagnac.

**ARMAGNACS** (faction des), opposée à celle des Bourguignons. V. ARMAGNAC (Bernard VII, comte d').

**ARMANÇON**, riv. de France, naît au S. de Pouilly (Côte-d'Or), baigne Semur, Nuyts, Ancy-le-Franc, Tonnerre, St-Florentin, Brinon-l'Archevêque, et se

perd dans l'Yonne, à La Roche, à 18 k. N. d'Auxerre, après un cours de 200 kil., dont 120 flottables.

**ARMAND.** Les poètes du xvii<sup>e</sup> siècle désignent souvent par ce prénom le cardinal de Richelieu.

**ARMATOLES,** milice grecque de la Thessalie, instituée au commencement du xv<sup>e</sup> siècle par Sélim I, dans le but de s'opposer aux incursions des montagnards connus sous le nom de *Klephes* (brigands). Lors de l'insurrection grecque, en 1821, les Armatoles s'unirent aux Klephes contre les Turcs, et servirent puissamment la cause de l'indépendance : Botzaris est un de leurs chefs les plus illustres.

**ARMÉNIE, Armenia,** contrée de l'Asie occidentale, située entre l'Imérétie et la Géorgie au N., le Kurdistan et l'Aderbidjan à l'E., l'Algézireh au S., l'Anatolie à l'O. Ses limites ont du reste très-souvent changé.

— Elle peut se partager en Arménie turque et en Arménie russe : la 1<sup>re</sup> comprend les pachaliks d'Erzeroum, de Kars et de Van, à l'O. et au S.; la 2<sup>e</sup> se compose de l'Erivan à l'E., qui formait autrefois l'Arménie persane, et du pachalik d'Akhalsiké au N., qui naguère était aux Turcs. V. princ. : Erzeroum, Kars, Van, Ani, Erivan, Nakhchivan, etc. L'Arménie est traversée par des chaînes de montagnes qui unissent le Caucase et le Taurus; la plus connue est le mont Ararat. L'Euphrate, le Tigre, l'Aras (Araxe) et le Kour (Cyrus) prennent leur source dans cette contrée; on y trouve un grand lac, le lac de Van. Le climat de l'Arménie est très-varié; les montagnes sont couvertes de neiges éternelles, mais les vallées sont de la plus grande fertilité (on a même voulu y placer le paradis terrestre). Les montagnes renferment de riches mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer et de plomb; des carrières de marbre et de jaspe. Les Arméniens sont d'un caractère souple, poli, insinuant, mais peu sûr; ils sont très-adonnés au commerce. On les trouve répandus dans toute l'Asie, surtout dans l'Arabie et la Turquie; et en Europe, dans la Grèce et à Venise. Ils ont une langue à part, l'une des plus anciennes du monde, qui appartient à la famille des langues ariennes. Ils possèdent une littérature assez riche, dont Moïse de Khorène est la principale gloire. Les Arméniens sont Chrétiens depuis le iv<sup>e</sup> siècle : ils furent convertis par S. Grégoire l'Illuminateur, évêque de Césarée. Le plus grand nombre forme une église particulière, l'église arménienne, qui, suivant l'hérésie d'Eutychès, n'admet en J.-C. qu'une seule nature, et qui ne reconnaît point la suprématie du pape; ils ont un patriarcat qui réside à Etchmiazine, près du mont Ararat.

*Arménie ancienne.* Elle se divisait en Grande Arménie (*Armenia Major*), et Petite Arménie (*Armenia Minor*). La Grande Arménie était située entre l'Euphrate à l'O., le Tigre au S., l'Assyrie et l'Atropatène à l'E., et l'Ibérie au N. Elle comprenait un grand nombre de provinces, dont les principales sont nommées : 1<sup>o</sup> Acilissène, Sacasène, Basilissène, Catarzène, Phasiène, Colthène (entre l'Euphrate et l'Aras); 2<sup>o</sup> Sophène, Arzanène, Chorzène, Bagraydanène, Cordyène, Cotée, Moxoène, Caranitie (entre l'Euphrate et le Tigre); 3<sup>o</sup> Orbalissène, Otène, et le pays des *Obareni, Taochi, Scythini, Sunni* (entre l'Araxe et l'Ibérie). *Artaxata*,auj. *Ardech*, était la capit. de tout le pays. — La Petite Arménie était située à l'O. du Haut-Euphrate, entre la Colchide, la Cappadoce et la Comagène. Lorsqu'elle eut été réduite en province romaine, elle fut divisée en 5 préfectures : Mélitène, Cataonie, Muriane, Laviane et Rharvène. Plus tard on la partagea en Arménie 1<sup>re</sup>, ch.-l. *Satala* et Arménie 2<sup>e</sup>, ch.-l. *Simbra*. Le nom de Petite Arménie fut aussi donné au roy. d'Arménie fondé par les Grecs en 179.

*Histoire.* L'histoire de l'Arménie remonte jusqu'à Noé. Ce fut d'abord un État indépendant, gouverné par des rois, dont le 1<sup>er</sup> fut Haïg, issu de Noé, qui régnait vers 2107 av. J.-C. Aram, un des successeurs d'Haïg, s'illustra par ses conquêtes : c'est de lui que les Arméniens tirent leur nom. Soumis

par Sémiramis, les rois d'Arménie reconnurent la suprématie de l'Assyrie, puis celle de la Perse. En 328 av. J.-C., sous le règne de Vahé, le dernier des Haïganiens, l'Arménie fut conquise par les Macédoniens; elle passa depuis sous la domination des Séleucides. Elle secoua le joug l'an 189 av. J.-C., et forma dès lors deux royaumes distincts : la Grande et la Petite Arménie. Cette dernière, après avoir eu longtemps des rois particuliers, fut réduite en province romaine vers l'an 75 de J.-C. Quant à la Grande Arménie, elle jouit de quelque éclat sous les règnes d'Artaxias, fondateur d'Artaxate (189-159), et de Tirgrane, l'allié de Mithridate (95), qui résista énergiquement aux Romains, mais qui fut forcé en 64 av. J.-C. de reconnaître leur autorité. Pendant les deux premiers siècles de l'empire romain, l'Arménie fut régie par une branche de la dynastie des Arsacides, qui régnaient déjà sur les Parthes, et fut un éternel sujet de guerres entre les Parthes et les Romains. De 232 à 386 après J.-C., les Sassanides, rois perses, régnèrent sur l'Arménie privée de ses rois. En 387, Théodose le Grand la partagea avec les Perses; mais Bahram III, roi sassanide, réunit toute l'Arménie à son empire (398). Néanmoins la dynastie des Arsacides subsistait encore; elle ne s'éteignit qu'en 428, en la personne d'Ardachès, qui fut déposé. L'Arménie retomba alors entièrement sous le joug des Perses. Après la chute des Sassanides (652), l'Arménie fut longtemps en proie à d'horribles convulsions; elle retrouva un peu de repos sous la dynastie de Pagratides (855-1079). Les Grecs s'emparèrent en 1079 de la Petite Arménie; puis, y ajoutant la Cilicie, ils en firent un roy. dont Anazarbe fut la capitale. Ils en furent expulsés en 1182 par Rupen, prince de la famille des Pagratides. Ce prince fit, ainsi que ses successeurs, de nombreuses alliances avec les Croisés établis en Syrie. En 1320, la dynastie des Rupéniens fut remplacée par des princes issus de Lusignan, roi de Chypre. Cette dernière dynastie fut renversée en 1373 par les Mongols, et dès lors l'Arménie cessa d'avoir une existence indépendante. Elle passa successivement sous le joug des Turcs seldjoucides et sous celui des Turcs ottomans. Les Persans enlevèrent ensuite aux Turcs une partie de leurs conquêtes et furent eux-mêmes dans ces derniers temps remplacés par les Russes, qui partagent auj. avec la Turquie la possession de l'Arménie.

**ARMENTIÈRES,** ch.-l. de cant. (Nord), sur la Lys, à 18 kil. N. O. de Lille, sur la frontière; 8795 hab. Fortifications détruites. Collège, hospice d'aliénés, haras. Genièvre, linge de table; construction de bateaux, etc. Commerce de grains, vin, eau-de-vie, tabac, fer, etc.

**ARMIDE,** personnage tout imaginaire de la *Jérusalem délivrée* du Tasse. C'était une enchantresse, type de la beauté jointe à la séduction. Longtemps elle retint dans ses jardins enchantés Renaud, le plus brave des Croisés; elle se livra au plus violent désespoir quand, pour obéir à la voix de l'honneur, le héros s'arracha de ses bras. Gluck et Rossini ont traité ce sujet dans deux opéras célèbres.

**ARMINIENS** ou REMONTRANTS, secte de la religion réformée. V. ARMINIUS (Jacques).

**ARMINIUS** ou HERMANN, fameux général des Chérusques, tailla en pièces les légions de Varus dans les défilés de Teutbourg (*Teutoburgiensis saltus*), l'an 9 de J.-C., se soutint longtemps avec avantage contre les forces romaines, commandées par Germanicus, et les contraignit enfin à abandonner la Germanie. Dans la suite, ayant aspiré au titre de roi, il fut empoisonné par un de ses compatriotes (19). Il n'avait que 37 ans. Arminius avait été élevé à Rome et avait longtemps joui de la confiance d'Auguste et de Varus lui-même. Après sa mort, les Germains en firent, dit-on, un dieu sous le nom d'Irmisul.

**ARMINIUS** (Jacques) ou HARMENSEN, théologien protestant, né à Oude-Water en 1560, mort en 1600, fut ministre à Amsterdam (1588), et professa la théo-

logie à Leyde (1603). Il combattit la doctrine des *Supralapsaires*, nia la prédestination, enseignée par Calvin, admit la doctrine du pardon pour tous les repentants, et s'efforça de réunir toutes les communions chrétiennes. Ses sectateurs, qui sont encore très-nombreux en Hollande, sont nommés *Arminiens*; on les appelle aussi *Remontrants*, parce qu'ils exposèrent leur doctrine dans un mémoire intitulé *Remontrances*, qu'ils adressèrent en 1610 aux États de Hollande. Arminius eut à soutenir à Leyde des contestations fort vives, surtout avec Gomarus, zélé Calviniste, dont les partisans sont appelés *Gomaristes*. Exclut en 1618 par le synode de Dordrecht de la communauté synodale, les Arminiens jouissent depuis 1630 d'une complète tolérance. Les écrits d'Arminius ont été publiés à Francfort, 1631, in-4. Ses *Epistolæ* ont paru en 1684, Amst., in-4. G. Brandt a donné sa *Vie*, Leyde, 1724.

**ARMORIQUE**, *Armorica* (des mots celtiques *ar mor*, la mer), nom donné aux côtes de la Gaule le long de la Manche et de l'Océan, de l'embouchure de la Seine à celle de la Loire, comprenant toute la Bretagne actuelle. Le nom d'Armorique paraît même avoir été quelquefois étendu à toute la partie occidentale des côtes de la Gaule, le long de l'Océan Atlantique. — Les cités armoricaines se soulevèrent contre les Romains en 408 et formèrent dès lors une puissante confédération.

**ARMSTRONG** (Jean), médecin et poète écossais, né en 1709 à Castleton, près d'Édimbourg, mort en 1779, fut nommé en 1746 médecin de l'hôpital militaire de Buckingham, et en 1760 médecin de l'armée d'Allemagne. Il a laissé quelques écrits sur la médecine, mais il est surtout connu comme littérateur. On lui doit un *Essai pour abrégé l'étude de la Médecine* (1735), satire ingénieuse dirigée contre les empiriques; *L'Économie de l'amour* (1737), poème auquel on reproche quelques peintures licencieuses; *l'Art de conserver la santé* (1744), poème didactique estimé, trad. en 1817 par M. Monne; *le Jour* (1760), poème descriptif, et des *Essais divers*, publiés sous le nom de Lancelot Temple.

**ARNAC-POMPADOUR**, vge du dép. de la Corrèze, à 30 kil. N. O. de Brives; 1386 hab. Haras. Ancien marquisat. Aux env. ancien château bâti en 1026; donné par Louis XV à Mme d'Étoiles, qui prit de là le nom de marquise de Pompadour.

**ARNAUD**, nom de plusieurs troubadours des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> s. Le plus connu est Daniel Arnaud de Ribérac, dit le *Ménestrel*, mort vers 1189, loué par Dante et Pétrarque comme *grand maître d'amour* et comme le premier poète de la langue romane. Il a laissé des poèmes érotiques (manuscrits à la Bibliothèque impériale); il créa la *sestine*, strophe de 6 vers.

**ARNAUD de Brescia**, célèbre hérétique du XII<sup>e</sup> s., né en 1100, vint jeune en France où il suivit les leçons d'Abélard, puis retourna en Italie et prit l'habit monastique. Il prétendit réformer le clergé et faire revivre la primitive Église; il soutenait que les ecclésiastiques ne peuvent posséder de biens temporels sans être damnés. Il se fit un grand nombre de partisans et excita des troubles dans plusieurs villes, où le peuple, à son instigation, prit les armes contre les ecclésiastiques. Condamné par le pape Innocent II et par le concile de Latran en 1139, il se retira quelque temps en Suisse; mais en 1144, voyant croître son parti, il vint à Rome, d'où il chassa successivement les papes Lucius II et Eugène III. Alliant la réforme politique à la réforme religieuse, il rétablit la république et forma un sénat. Il resta maître de Rome pendant 10 ans; mais au bout de ce temps le pape Adrien IV réussit à y rentrer. Arnaud se réfugia en Toscane; mais ayant été pris par l'empereur Frédéric Barberousse qu'Adrien avait appelé à son secours, il fut livré au préfet de Rome qui le fit décapiter ou selon d'autres brûler vif au château St-Ange. 1155.

**ARNAUD de Villeneuve**, savant du XIII<sup>e</sup> siècle, né

en 1238 à Villeneuve en Languedoc ou en Catalogne, se distingua à la fois par ses profondes connaissances en médecine, en chimie, en astronomie et en théologie. Il voyagea en France, en Italie et en Espagne pour s'instruire, et séjourna longtemps à Paris et à Montpellier, exerçant la médecine. Se piquant aussi d'être théologien, il se fit condamner par l'Université de Paris pour avoir soutenu plusieurs propositions hérétiques. Il se réfugia en Sicile auprès de Frédéric d'Aragon. Le pape Clément V, étant tombé malade, l'appela auprès de lui pour le soigner; mais il périt dans la traversée de Naples à Avignon, en 1314. Arnaud de Villeneuve a surtout fait avancer la chimie; il découvrit les acides nommés depuis sulfurique, muriatique et nitrique, et sut, dit-on, le premier extraire l'alcool et l'essence de térébenthine. Malgré ses lumières, il s'adonna à l'astrologie et voulut prédire la fin du monde. Ses œuvres ont été publiées à Lyon, en 1504 et en 1520, avec une *Vie* de l'auteur.

**ARNAUD AMALRIC**, inquisiteur. V. ARNAUD.

**ARNAUD-BACULARD** (Fr. Thomas-Marie de BACULARD, connu sous le nom d'), littérateur médiocre, né à Paris en 1718, d'une famille noble du comtat Venaissin, mort en 1805, fit des vers dès l'âge de 9 ans: il avait déjà composé trois tragédies à 17 ans. Voltaire remarqua ses essais, le soutint de ses conseils et même de sa bourse; le roi de Prusse Frédéric le choisit pour son correspondant, puis l'appela à Berlin, mais Arnaud n'y resta qu'un an. Il fut nommé vers 1751 conseiller de la légation française à Dresde, puis il revint se fixer à Paris où il se livra tout entier à la composition de ses écrits. Il adopta un genre lugubre et sombre qui eut faveur pendant quelque temps. Malgré le succès de ses œuvres, il ne s'enrichit pas et finit même dans sa vieillesse par tomber dans une profonde misère. Ses principales productions sont: les *Épreuves du sentiment*, 1772-81; les *Délabements de l'homme sensible*, 1783-93; les *Loisirs utiles*, 1793; *l'Histoire de M. et Mme Labédoyère*. Parmi ses pièces de théâtre, la plus connue est *le comte de Comminges*, drame fort noir, représenté en 1790. Il a aussi composé des poésies, oubliées aujourd'hui. Presque tous ses écrits sont d'une prolixité fatigante.

**ARNAULD** (Antoine), avocat du XVII<sup>e</sup> siècle, issu d'une noble et ancienne famille d'Auvergne, né à Paris en 1560, mort en 1619, se fit recevoir avocat au parlement de Paris, et honora sa profession par son éloquence et sa probité. Henri IV voulut l'entendre, et le nomma avocat général et conseiller d'État. Il prononça en 1594 un plaidoyer, devenu fameux, en faveur de l'Université contre les Jésuites (imprimé à Paris et à Lyon, 1594-95), et rédigea, en 1602, un *Mémoire au roi* pour empêcher le rappel de cette compagnie (imprimé en 1602 et 1610, in-8). Il a composé aussi un assez grand nombre de pamphlets politiques. Ant. Arnauld eut 22 enfants, dont plusieurs se sont illustrés. Il restaura le monastère de Port-Royal-des-Champs, dont sa fille, la mère Angélique, fut supérieure.

**ARNAULD d'Andilly** (Robert), fils aîné du précédent, né à Paris en 1589, mort en 1674, parut de bonne heure à la cour et n'y fit usage de son crédit que pour rendre service. À l'âge de 55 ans, il quitta le monde pour se retirer à Port-Royal, où il se livra aux lettres et au jardinage. Il a composé un grand nombre d'ouvrages de piété et a donné des traductions estimées des *Confessions de S. Augustin*, 1649; des *Vies des PP. du désert*, 1653; de *l'Histoire des Juifs* de Josephé, 1667-68; des *Oeuvres de Ste Thérèse*, 1670. Il a laissé des *Mémoires sur sa vie*, publiés en 1734 (et dans la collection de *Mémoires de Petitot*, 1824), ainsi qu'un *Journal*, qui n'a paru qu'en 1857. Il fut père de Simon Arnauld, marquis de Pomponne, ministres sous Louis XIV.

**ARNAULD** (Antoine), célèbre théologien, frère du précéd. et le 20<sup>e</sup> des enfants d'Ant. Arnauld, né à

Paris en 1612, se fit recevoir docteur en théologie en 1641, et fut attiré au Jansénisme par St-Cyran. Il commença à se faire connaître par le traité *De la fréquente communion*, 1643, ouvrage dicté sans doute par une piété ardente, mais rempli d'exagération; il s'engagea bientôt dans les querelles sur la grâce, prit parti pour Jansénius, publia deux *Apologies* de cet évêque, 1644 et 1645, et écrivit à ce sujet plusieurs pamphlets qui le firent censurer par la Sorbonne et exclure de la faculté de théologie, 1656. Alors il alla s'enfermer à Port-Royal: il y resta douze ans; c'est dans cette retraite qu'il composa, soit seul, soit avec Nicole, Lancelot, Pascal, ses amis, ces ouvrages de théologie, de logique, de métaphysique, de grammaire, de géométrie, qui firent la réputation de la société dont il était l'âme. De retour à Paris en 1668, lors de la paix de Clément IX, il résolut, afin d'éviter de nouvelles disgrâces, de tourner ses armes contre les Calvinistes, et publia, avec Nicole, le célèbre traité de la *Perpétuité de la foi*; mais l'attachement qu'il gardait au Jansénisme le rendant suspect, Louis XIV donna l'ordre de l'arrêter. Il fut quelque temps obligé de se cacher à Paris; puis il se réfugia à Bruxelles, où il continua à combattre les Protestants, et où il eut de vifs démêlés avec le ministre Jurieu. En 1683, il s'engagea dans une nouvelle lutte, et attaqua la doctrine du P. Malebranche sur la grâce et sur la vision en Dieu. Il mourut en 1694, dans les bras du P. Quesnel. Les Jansénistes, dont il était le plus ferme appui, l'ont surnommé *le grand Arnauld*. Il est à regretter qu'une ardeur trop vive pour la dispute ait consumé les efforts d'un homme qui aurait pu si bien servir la religion et la science. A la fin de sa vie et pendant son exil, Nicole lui exprimait le désir de se reposer de leurs luttes perpétuelles: « Vous reposer! lui dit-il, eh! n'avez-vous pas pour vous reposer l'éternité entière? » Arnauld a prodigieusement écrit; les divers ouvrages qu'il a publiés ne forment pas moins de 135 vol. On les a réunis en 48 tomes in-8, Lausanne, 1775-83, avec une *Vie* de l'auteur. Les principaux de ses ouvrages, outre ceux que nous avons déjà cités, sont: la *Grammaire générale et raisonnée*, faite avec Lancelot, 1660; *l'Art de penser*, fait avec Nicole, 1662, ouvrages destinés aux écoles de Port-Royal; plusieurs volumes de la *Morale pratique des Jésuites*, 1669-1694, 8 vol. in 12; *Réflexions sur l'éloquence des prédicateurs*, 1695; *Objections sur les Méditations de Descartes; Des vraies et des fausses idées* (contre le système de Malebranche), 1683. On a aussi de lui une *Instruction sur la Grâce*, ouvrage posthume (1700), qui fut mis à l'Index.

ARNAULD (Angélique), dite la *Mère Angélique de Ste-Madeleine*, fille de l'avocat et sœur du théologien, 1591-1661, fut abbesse de Port-Royal à 14 ans, se fit de bonne heure remarquer par la force de son caractère, rétablit l'esprit sévère de l'institut de S. Bernard, et dirigea à la fois le monastère des Champs et celui de Paris. Elle laissa une grande réputation de savoir et de piété; mais, dirigée par St-Cyran, elle épousa avec chaleur la cause du Jansénisme. Ses *Lettres* ont été publiées à Utrecht, 1712. — Elle eut pour coadjutrice la *Mère Agnès*, sa sœur, 1593-1671, qui eut à subir de dures persécutions pour son attachement au Jansénisme, et à qui l'on doit: *l'Image de la religieuse parfaite*, 1665, et les *Constitutions de Port-Royal*. M. P. Faugère a publié un recueil fort intéressant de ses *Lettres*, 1858. — Leur nièce, la *Mère Angélique de St-Jean* (1624-1684), a laissé quelques écrits, publiés par D. Clémencet en 1760, et a eu part à la rédaction du *Nécrologe de Port-Royal*.

ARNAULD DE POMPONNE. V. POMPONNE.

ARNAULT (Ant. Vincent), né à Paris en 1766, mort en 1834, se fit connaître au commencement de la Révolution par des tragédies républicaines, *Marius* d'Anturmes, 1791, *Lucrèce*, 1792, qui eurent un grand succès, mais il n'en fut pas moins forcé

d'émigrer pendant la Terreur. Il s'attacha de bonne heure à Bonaparte, l'accompagna en Egypte, fut chargé par lui du gouvernement des îles Ioniennes, puis travailla à la réorganisation de l'instruction publique en France, et fut conseiller de l'Université. Élu pendant les Cent-Jours membre de la chambre des représentants, il fut exilé par les Bourbons (1816), et ne put rentrer en France qu'en 1819. Arnauld avait été admis à l'Institut dès 1799; il en fut exclu à la Restauration à cause de son attachement à l'Empereur. Il y reentra en 1829 à la faveur d'une nouvelle élection et devint, en 1833, secrétaire perpétuel de l'Académie française. Ses *Oeuvres* ont été publiées en 8 vol. in-8, Paris, 1824-1827. Outre *Marius* et *Lucrèce*, on y remarque *Cinnatus*, 1795; *les Vénitiens*, 1799; *le Roi et le laboureur*, 1802, enfin *Germanicus*, tragédie jouée en 1817 pendant son exil et qui donna lieu à quelques troubles; des poésies diverses, et des fables fort estimées, où l'on trouve, avec un peu de satire, beaucoup de bonne philosophie. On a encore de lui une *Vie de Napoléon*, 1822, et les *Souvenirs d'un sexagénaire*, 1833.

ARNAUTES, d'un mot qui signifie *vaillant* dans la langue du pays, peuple belliqueux qui habite dans les montagnes de l'Albanie et dans la partie de l'Illyrie située au S. de Drino et de Scutari. Ils se donnent à eux-mêmes le nom de *Skypétars*. Ils servent à recruter la milice des Turcs.

ARNAY-LE-DUC, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), sur l'Arroux, à 33 kil. N. O. de Beaune; 2274 h. Collège. Coligny y battit en 1570 les Catholiques commandés par le maréchal de Cossé.

ARNOLD (J.), théologien, né à Ballenstadt (Anhalt) en 1555, mort en 1621, ministre de la religion réformée à Quedlinbourg, à Brunswick, à Celle, a composé des écrits pleins d'une piété douce et mystique, qui lui ont valu le surnom de *Fenelon de la Réforme*. Le plus célèbre est le *Vrai Christianisme* (en allemand), 1609, trad. en franç. par Beauval.

ARNOLDT (Ern. Maurice), poète allemand, né en 1769 à Schoritz (île de Rugen), mort en 1860, fut professeur d'histoire à l'Université de Greifswald (1806), puis à celle de Bonn (1818), et composa plusieurs ouvrages d'histoire estimés; mais il s'est surtout fait connaître par des poésies nationales qui contribuèrent en 1812 à soulever l'Allemagne contre l'influence française et qui furent accueillies avec enthousiasme. Ces poésies, parmi lesquelles on remarque le *Chant funèbre de Seckendorf*, les *Chants guerriers de Blucher*, la *Patrie de l'Allemand*, ont été rassemblés, de 1813 à 1815, sous le titre de *Chants de guerre*. Persécuté après 1814 comme libéral, il fut destitué et exilé. En 1848 il fut élu député des prov. rhénanes à l'Assemblée nationale de Francfort, mais il y joua un rôle peu important. Il fit paraître en 1855 à Berlin un dernier recueil sous le titre de *Poésies spiritualistes*.

ARNE (Thomas-Aug.), compositeur anglais, né à Londres en 1708, mort en 1778, fit, pour le théâtre de Drury-Lane, la musique de plusieurs opéras célèbres: la *Rosamonde* d'Addison, *l'Alfred* de Thompson et Mallet, etc. Il est l'auteur de plusieurs *oratorios* et du fameux chant national *Rule, Britannia* (Règne, Angleterre). Son genre est un mélange des styles anglais, écossais et italien.

ARNE MAGNUSSEN, savant islandais, 1663-1730, devint, après avoir fait de nombreux voyages, professeur et bibliothécaire de l'Université de Copenhague. Il a laissé une *Chronique des Danois*, Leips., 1695. Il avait amassé d'immenses matériaux pour l'histoire de l'Islande, lorsqu'ils furent détruits par un incendie (1728). Il légua 1800 mss. à l'Université de Copenhague.

ARNHEIM, *Arnoldi villa*, v. des Pays-Bas, capit. de la Gueldre, sur le Rhin, r. dr., à 75 k. S. E. d'Amsterdam; 10000 hab. Place forte, dont les fortifications sont dues à Cohorn; pont de bateaux,

belle cathédrale, ancien palais des ducs de Gueldre. Fabriques de papier; commerce de transit entre l'Allemagne et la Hollande. Ville autrefois anséatique; prise par Louis XIV en 1672.

ARNHEIM (Terre d'). V. AUSTRALIE.

**ARNHEIM** ou **ARNIM**, famille allemande, originaire de Hollande, remonte en Allemagne au x<sup>e</sup> siècle. Elle a fourni plusieurs hommes remarquables, entre autres le général J. G. d'Arnhem, né en 1581 dans l'Uckermark (Brandebourg), mort en 1641. Il joua un rôle importante dans la guerre de Trente ans : il servit d'abord la Suède, puis la Pologne, passa en 1626 sous les ordres de Wallenstein, puis, en 1631, prit le commandement des troupes de l'électeur de Saxe et battit les Impériaux en plusieurs rencontres. Il s'était retiré dans ses terres après la paix de Prague, lorsque les Suédois l'enlevèrent en 1637, et le conduisirent à Stockholm comme coupable de trahison envers Gustave-Adolphe; mais il réussit à s'évader. Il venait de reprendre un commandement dans les troupes impériales lorsqu'il mourut. Quoique protestant zélé en apparence, Arnhem passa toujours pour un jésuite déguisé. Les Catholiques l'avaient surnommé, à cause de sa tempérance, le *Capucin luthérien*.

**ARNIM** (L. ACHIM d'), romancier de Berlin, 1781-1831, s'exerça comme Hoffmann dans le genre fantastique et se plut dans les peintures sombres et effrayantes. On a de lui le *Cor merveilleux* (Heidelberg, 1806), recueil de chants populaires, le *Jardin d'hiver*, 1819, recueil de nouvelles, la *Comtesse Dolores*, 1800, *Isabelle d'Égypte*, 1811, tableau de la vie des Bohémiens, et quelques drames. Ses *Œuvres*, publiées à Berlin de 1839 à 1844, forment 12 vol.

**ARNO**, Arno, riv. de Toscane, sort du mont Falterona, passe à Florence et à Pise, reçoit l'Elsa, et se jette dans la Méditerranée après un cours de 250 k. Cette riv., faible en été, devient en hiver un torrent dont les débordements font souvent de grands ravages. Navigation difficile vers l'embouchure. — Sous l'Empire, l'Arno donna son nom à un dép. qui avait pour ch.-l. Florence.

**ARNOBE**, *Arnobius*, apologiste latin de la religion chrétienne, né vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle, à Sicca en Numidie, enseignait d'abord les lettres et la philosophie païenne. Il se convertit vers l'an 300, et écrivit comme gage de sa nouvelle foi un *Traité contre les Gentils* (*Disputationum adversus gentes libri VII*), publié à Rome, 1542, à Leyde, 1651, avec un comment. de Saumaise, et à Leipzig avec notes, par J. C. Orellius, 1816-1817, 2 vol. in-8. Il eut pour disciple Lactance. — Un autre Arnobe, qui vivait au v<sup>e</sup> siècle, à Marseille ou au monastère de Lérins, a laissé un *Commentaire sur les Psaumes*.

**ARNOLD** (Ben.), général américain, né vers 1745, dans le Connecticut, mort en 1801, servit d'abord avec distinction la cause de l'indépendance, et fut nommé commandant de Philadelphie en 1778, puis chargé de la défense de West-Point, poste important, près de New-York. Humilié d'une condamnation qu'il avait cependant méritée, il trahit son parti, et tenta de livrer la place au général anglais Clinton (1780); mais il fut découvert à temps. Il se sauva auprès des Anglais, et porta les armes contre sa patrie.

**ARNOLD** Melchthal, Winkelrield. V. MELCHTHAL, etc.

**ARNOLFO** DI LAPO, nom de deux architectes italiens du XIII<sup>e</sup> siècle, père et fils, dont les ouvrages marquent le passage du style gothique au retour vers le goût de l'antique. Le fils, à la fois architecte et sculpteur, 1232-1300, est bien supérieur au père. C'est lui qui fit construire la cathédrale de Florence (*Sta-Maria-dei-Fiore*), qui fut achevée par Brunelleschi.

**ARNON**, torrent de Palestine, sort des monts Galaad et se perd dans la mer Morte; 80 k. de course.

**ARNON**, riv. de France, prend sa source dans le dép. de la Creuse, arrose ceux de l'Allier et du Cher, passe à Cullan, Lignéres, Charost et tombe dans

le Cher, au-dessous de Vierzon, après un cours d'env. 130 k.

**ARNOUL** (S.), père d'Ansgéise et aïeul de Pép'n d'Héristal, né vers 580, mort en 640, occupa plusieurs emplois à la cour de Théodebert II, roi d'Austrasie, embrassa l'état ecclésiastique après la mort de sa femme, fut élevé à l'évêché de Metz en 614, et se retira au monastère de St-Mort dans les Vosges. On le fête le 16 août.

**ARNOUL** de Carinthie, empereur d'Allemagne, de la race de Charlemagne, était fils naturel de Charolman, roi de Bavière, et petit-fils de Louis le Germanique, et fut d'abord duc de Carinthie. Après la déposition de Charles le Gros, il fut élu roi de Germanie à la diète de Tribur (888); il se fit ensuite reconnaître à Pavie comme roi d'Italie, puis se rendit à Rome, où le pape Formose le couronna empereur (896). Il combattit les Normands et les Moraves et mourut en 899; on le crut empoisonné. Il eut pour successeur son fils Louis IV, dit l'Enfant, le dernier des Carolingiens en Germanie.

**ARNOUL**, le *Mauvais*, fils de Luitpold, fut élu duc de Bavière à la mort de l'emp. Louis IV, et régna en Bavière de 912 à 937. A la mort de Louis l'Enfant, il disputa, mais sans succès, à Conrad le trône de Germanie. Son fils aîné ne put conserver son héritage. — Son 2<sup>e</sup> fils, nommé aussi Arnoul, fut comte palatin du Rhin, et devint le tige de la maison de Wittelsbach, qui entra en possession du duché de Bavière en 1180.

**ARNOULD** (Sophie), actrice de l'Opéra, née à Paris vers 1740, morte en 1803, débuta en 1757, et se retira en 1778. Elle se distinguait par une expression vraie et une voix touchante. Elle acquit une grande célébrité par ses bons mots, dont A. Deville a fait un recueil intitulé *Arnobiana*, 1813.

**ARNTZENIUS** (Jean), né à Wesel en 1702, mort en 1759, fut professeur d'histoire et d'éloquence à l'athénée de Nimègue (1728), et occupa en 1742 la chaire de Burmann à Franeker. On a de lui des éditions d'*Aurelius Victor* (Amsterdam, 1733), du *Panegyrique de Trajan*, par Plin (1758), de celui de *Pacatus* (1753), et quelques ouvrages originaux, entre autres un curieux traité *De Luna habitabi*, 1726. — Son frère Othon A., professeur de belles-lettres à Utrecht, à Gouda, à Amsterdam, a publié les *Distiques de Caton* (1735 et 1754), et de savantes dissertations *De Milliario auro*, *De Mercurio*, etc. — J. Henri A., fils du 1<sup>er</sup> Jean, a donné *Sedulius*, 1761; *Arator*, 1769, et les *Panegyrici veteres*, Utrecht, 1790.

**ARNULF** ou **ARNULPHE**. V. ARNOUL.

**ARNULF**, riv. d'Italie, est suj. l'Arno.

**AROLSEN**, v. de la Principauté de Waldeck, sur l'Aar, à 17 k. N. de Waldeck; 2400 h. Résidence du prince. Musée riche en médailles et manuscrits.

**ARONA**, ville et port des états sardes, sur le lac Majeur, à 18 k. S. de Palanza; 4000 h. Chantier de construction. Patrie de S. Charles Borromée : on voit, sur une éminence auprès de la ville, la statue colossale du saint, en bronze, érigée en 1697.

**AROUJ**, dit *Barberousse*. V. BARBEROUSSE.

**AROUN-AL-RASCHID**. V. HAROUN.

**ARPAD**, khan ou chef des Hongrois à la fin du IX<sup>e</sup> siècle, vint avec sa nation, chassée des bords du Volga, s'établir sur les bords de la Theiss, et combattit les Moraves comme allié de l'empereur Arnoul (vers 895). Sous le faible fils de ce prince, Louis l'Enfant, il s'empara, en 911, de la Paannonie, que les Hongrois ont depuis gardée. — Arpad a donné son nom à la dynastie des *Arpades*, qui conserva le trône de Hongrie jusqu'à la mort d'André III (1301).

**ARPAJON**, nommé jadis *Châtres*, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), à 24 k. O. de Corbeil, et 32 k. S. de Paris; 1829 h. Cette v. est située dans une belle vallée, au confluent de l'Orge et de la Remarde.

**ARPHAXAD**, fils de Sem, vint au monde deux ans après le déluge et fut père de Salé, qui lui-même fut père d'Héber. — Roi de Médie cité dans

le livre de *Judith*. On le croit le même que Phraorte, fils et successeur de Déjocès.

**ARPI**, en grec *Argos Hippium* ou *Argyrippe*, v. d'Apulie, près de la Daunie, avait été bâtie, dit-on, par Daunus ou par Diomède. Elle était près de la v. actuelle de *Foggia*.

**ARPINO**, *Arpinum*, v. du roy. d'Italie (Terre de Labour), à 13 k. S. de Sora; 10 800 h. Arpinum appartient aux Volsques, puis aux Samnites, enfin aux Romains (302 av. J.-C.). Patrie de Marius, de Cicéron, et du peintre Josephin.

**ARQUES**, *Archix*, bourg de France (Seine-Inf.), au confl. de l'Arques et de la Béthune, à 6 k. S. E. de Dieppe; 950 h. Jadis fortifié. Célèbre par la victoire qu'Henri IV y remporta sur le duc de Mayenne le 13 septembre 1589. — La riv. d'Arques coule du S. au N. O., arrose Grand-Torcy, Arques, et se jette dans la mer à Dieppe; cours : 50 k.

**ARRABO**, riv. de Pannonie, est auj. le *Raab*.

**ARRAN**, *Brandinos*, île d'Écosse, à l'embouch. de la Clyde, forme avec l'île de Bute le comté de Bute, qui compte à peine 7 000 h., et a pour ch.-l. Brodick. Jaspe, agates, cristal de roch connu sous le nom de *diamant d'Arran*. Ossian passa, dit-on, dans ce lieu les dernières années de sa vie. — On trouve sur les côtes occid. de l'Irlande deux groupes d'îles nommées aussi *Arran*, l'un au N., en face du comté de Donegal, l'autre au S., vis-à-vis de Galway.

**ARRAN** (J. HAMILTON, comte d'), régent d'Écosse, était en 1543, à la mort du roi Jacques V, le plus proche héritier de la couronne après Marie Stuart, encore mineure, et reçut la régence du royaume. Il refusa de livrer la jeune reine aux Anglais; du reste, il administra avec faiblesse et pusillanimité, se laissant dominer par tous les partis, favorisant chacun d'eux tour à tour : il abjura la Réforme, fit une guerre impolitique à l'Angleterre, et commit plusieurs fautes qui le forcèrent à se démettre en 1551. Il céda le pouvoir à la reine douairière, Marie de Lorraine, sœur des Guise; ceux-ci, en récompense, lui firent conférer par le roi de France le titre de duc de Châtellerauld, avec une pension de 12 000 livres. Il mourut en France, en 1576. Ce prince est l'aïeul maternel du spirituel Hamilton.

**ARRAN** (Jacques STUART, comte d'), capitaine des gardes et favori de Jacques VI, fut chargé de la tutelle du jeune Hamilton, comte d'Arran (fils du précédent), dont il reçut les titres dans la suite. Il se fit l'instrument du comte de Lennox, favori du roi, accusa le comte de Morton, ci-devant régent d'Écosse, de complicité dans le meurtre de H. Darnley, et le fit livrer au bourreau (1581), devint lieutenant du royaume, et jouit quelque temps d'un pouvoir sans bornes; mais il se rendit tellement odieux que les nobles s'armèrent pour forcer le roi à l'écarter (1585). Il alla vivre dans la retraite, et fut tué peu après par un parent de Morton.

**ARRAS**, *Atrebatas*, *Nemetacum* et *Nemetocenna*, ch.-l. du dép. du Pas-de-Calais, sur la Scarpe; capit. de l'anc. Artois, à 174 k. N. de Paris (191 k. par la route d'Amiens); 25 905 hab. Evêché (dont S. Waast fut le 1<sup>er</sup> titulaire), place forte. Trib. de 1<sup>re</sup> inst. et de commerce, collège. Cathédrale grande, hardie; bel hôtel de ville, place magnifique; citadelle construite par Vauban en 1670; biblioth. de 34 000 volum. Industrie : dentelles, bonneterie; construction de machines; sucre de betterave; distilleries; grand commerce de graines grasses et d'huiles de colza. Patrie de Lécluse, de Damiens, des deux frères Robespierre, de Joseph Lebon. — Cette v. était la capitale des *Atrebatas*. Elle fut ruinée par les Vandales, 407; par les Normands, 880; assiégée en 1414 par Charles VI et occupée par Louis XI en 1477; elle retourna volontairement à la domination de Maximilien d'Autriche en 1492. Prise de nouveau par les Français en 1640, elle fut définitivement cédée à la France en 1659. V. ARTOIS et l'art. suivant.

**ARRAS** (traité d'), conclu le 21 sept. 1435, entre

Charles VII et Philippe le Bon, fils de Jean sans Peur. Il mit fin à la guerre des Armagnacs et des Bourguignons, et les réunit contre les Anglais : le roi céda au duc de Bourgogne les comtés d'Auxerre et de Mâcon, ainsi que les villes de la Somme. — Deux traités moins connus furent aussi signés à Arras, l'un en 1414, sous Charles VI, pour réconcilier les Armagnacs et les Bourguignons; l'autre en 1482, entre Louis XI et Maximilien : l'archiduc devait donner sa fille au Dauphin.

**ARREAU**, ch.-l. de cant. (H.-Pyrénées). Au confluent de la Neste et du Louron, à 32 k. S. E. de Bagnères; 1230 h.

**ARREE** (monts), petite chaîne de montagnes de la Bretagne (Finistère), se dirige de l'E. à l'O., partageant le dép. en 2 parties, et se termine près de Brest. Ces monts n'ont guère plus de 340 m de haut.

**ARRETIUM**, v. d'Etrurie, auj. *Arezzo*.

**ARRHIDÉE** (Philippe), fils naturel de Philippe, et frère d'Alexandre, était dans un état d'imbécillité causé, dit-on, par un poison que lui aurait donné la reine Olympias, dans la crainte qu'il ne fût préféré à son fils Alexandre. Il fut néanmoins proclamé roi de Macédoine à la mort du conquérant, conjointement avec un fils de ce prince, l'an 323 av. J.-C.; mais il n'eut que l'ombre de la royauté : Perdicas avait seul la puissance. Il fut mis à mort par Olympias au bout de 7 ans. Ce prince avait épousé Eurydice.

**ARRIE**, dame romaine célèbre par son courage. Son mari, Cæcina Pætus, ayant conspiré contre l'empereur Claude, fut condamné à la peine capitale. Arrie, pour le décider à se donner la mort, s'enfonça un poignard dans le sein; puis elle le lui présenta en lui disant : « Tiens, cela ne fait point de mal. » Pætus l'imita aussitôt. — Sa fille, nommée aussi Arrie, ne voulant point survivre à Thraséas Pætus, son mari, condamné à mort par Néron, se fit ouvrir les veines; mais Thraséas la pria instamment de lui survivre pour ses enfants.

**ARRIEN**, *Flavius Arrianus*, historien grec, né vers l'an 105 de J.-C., à Nicomédie en Bithynie, fut, comme Xénophon qu'il avait pris pour modèle, philosophe, homme d'État et guerrier. Il étudia la philosophie sous Épictète, puis porta les armes avec distinction sous Adrien, qui lui donna le titre de citoyen romain et lui confia le gouvernement de la Cappadoce, 134. Il repoussa les Alains, et fut, en récompense de ses services, nommé consul. Nous avons de lui l'*Expédition d'Alexandre*, ouvrage remarquable par l'impartialité, l'exactitude et le discernement de l'auteur; les *Indiques*, un *Périple du Pont-Euxin*, une *Instruction sur l'ordre de bataille contre les Alains*, un *Traité de tactique*, un *Traité de chasse*; le *Manuel d'Épictète*, avec des *Dissertations*, où il reproduit fidèlement les doctrines de son maître. Il avait composé plusieurs autres écrits, non moins précieux, qui sont perdus. Ses *Oeuvres* ont été réunies par Borheck, Lemgow, 1792-1811, 3 vol. in-8. L'*Expédition d'Alexandre* a été publiée à part par Bonav. Vulcanius, Paris, 1575; par Schmieder, Leipsick, 1798, par Ellendt, Königsb., 1832, et reproduite dans la collection Didot, 1846; elle a été trad. en français par Perrot-d'Ablancourt, 1646, et par Chaussard, 1802, 3 vol. in-8, avec commentaire et cartes. (Pour le *Manuel*, V. ÉPICTÈTE.)

**ARRIGHI DE CASANOVA** (Jean-Toussaint), duc de Padoue, né en Corse en 1778, mort en 1853, d'une famille alliée à celle des Bonaparte, s'engagea fort jeune, fut nommé capitaine à 20 ans sur le champ de bataille de Salahieh en Égypte (1798), et chef d'escadron à 22 ans, après la bataille de Marengo, se distingua également aux batailles d'Austerlitz, de Friedland; fut fait colonel à 24 ans, général de brigade à 29, général de division à 31, après la bataille d'Essling (1809), et fut en même temps créé duc de Padoue. Chargé, en 1812, de la défense des côtes depuis l'Elbe jusqu'à la Somme, il organisa 67 co-

hortes de garde nationale, avec lesquelles il repoussa les attaques des Anglais. Il joua un rôle important à la bataille de Leipsick (1813), défendit pied à pied, pendant la campagne de France, le sol de la patrie, depuis Châlons jusqu'à Paris; fut proscrit en 1815, ne put rentrer en France qu'en 1820, et fut depuis laissé en disponibilité. Élu en 1849 représentant de la Corse à l'Assemblée nationale, il fut nommé en 1852 sénateur et gouverneur des Invalides.

**ARROUX**, riv. de France, naît dans la Côte-d'Or, à 6 kil. N. E. d'Arnay-le-Duc, arrose Gueugnon, Autun, et se perd dans la Loire à Digoin, après un cours de 100 kil.

**ARROWSMITH** (Aaron), géographe, né à Londres en 1750, mort en 1823, se fit un nom par son habileté à dresser les cartes et fut nommé hydrographe du roi. On estime surtout le *Nouvel Atlas général* qu'il publia en 1817, et ses *Mappemondes* d'après la projection de Mercator. Ses cartes se distinguent plutôt par la beauté de l'exécution que par l'exactitude.

**ARS-EN-RÉ**, ch.-l. de c. (Charente-Inf.), dans l'île de Ré, à 33 kil. N. O. de La Rochelle; 2348 h. Salines. Petit port, cabotage.

**ARS-SUR-MOSELLE**, v. gdu dép. de la Moselle, à 5 k. S. O. de Metz; 1400 h. Station. Papeterie, drap commun.

**ARSACE**, fondateur de l'empire des Parthes, et chef des Arsacides, était d'abord simple soldat dans l'armée d'Antiochus II, roi de Syrie. Il profita de l'affaiblissement de ce prince pour affranchir sa patrie, 255 av. J.-C., s'empara de la Parthie et de l'Hyrcanie, prit le titre de roi, et fit d'Hécatompylos sa capitale. Il périt en 234. — Son frère, Arsace II (234-216), continua ses conquêtes, battit et prit Séleucus Callinicus. — Arsace VI conquit une partie de la Bactriane, fit la guerre à Démétrius Nicator, le prit en 138 av. J.-C., mais le traita généreusement et lui donna même la main de sa fille. Il mourut en 135.

**ARSACE**, frère d'Artaban IV, roi des Parthes, régna en Arménie à partir de l'an 218 de J.-C., et fut la tige des Arsacides d'Arménie. V. ci-après.

**ARSACIDES**, dynastie des rois Parthes, fondée en 255 av. J.-C. par Arsace I. conserva le trône jusqu'à l'an 226 de notre ère, et fut remplacée par celle des Sassanides. Le dernier Arsacide qui ait régné sur les Parthes est Artaban IV, qui fut vaincu par Artaxerce, fils de Sassan. Cette dynastie se conserva longtemps encore sur le trône d'Arménie, où elle était montée en 218; Ardachès, dernier Arsacide d'Arménie, fut déposé en 428 par les Sassanides. St-Martin a laissé une *Histoire des Arsacides*.

**ARSAMOSATE**,auj. *Sirmat*, v. forte de l'anc. Arménie, ch.-l. de la Sophène, sur l'Arsanias, près de son embouchure dans l'Euphrate.

**ARSENARIA**, v. de Mauritanie, est auj. *Arzew*.

**ARSENARIUM** PROMONTORIUM, auj. le *cap Vert*.

**ARSENE** (S.), diacre de l'Église romaine, fut choisi par Théodose pour être précepteur de son fils Arcadius. Ne pouvant vaincre le caractère opiniâtre de son élève, et dégoûté de la cour, il se retira dans le désert de Scété, en Égypte; il y donna l'exemple des vertus monastiques. Il mourut en 445, à 95 ans. On le fête le 19 juillet.

**ARSÈS**, le plus jeune des fils d'Artaxerce Ochus, roi de Perse, fut, après la mort de ce prince (338 av. J.-C.), placé sur le trône par les intrigues de l'eunuche Bagoas, qui espérait régner en son nom. Bagoas, frustré dans son espoir, le fit périr, et mit sur le trône Darius (336).

**ARSILLE**, *Julia Zilis*, v. et port du Maroc, sur l'Atlantique, à 44 kil. S. O. de Tanger; 1000 h. Château fort. Ville importante sous les Romains. Prise en 1471 par Alphonse V; bombardée en 1860 par les Espagnols.

**ARSINOË**, princesse égyptienne, fille de Ptolémée I, épousa vers l'an 300 av. J.-C. Lysimaque, roi de Thrace, fut, après la mort de ce prince, assiégée dans Cassandria par Ptolémée Céraunus, qui

la contraignit à l'épouser, mais qui bientôt égorga les enfants qu'elle avait eus de son premier mari et la relégua en Samothrace (290). Ptolémée Philadelphie, son frère, qui l'aimait, la recueillit et l'épousa.

— **ARSINOË**, fille de Ptolémée Evergète et sœur de Ptolémée Philopator, épousa ce prince, l'accompagna à la bataille de Raphia (217 av. J.-C.), et contribua même à la victoire; mais elle n'en fut pas moins mise à mort par ce roi cruel, en 207. — **ARSINOË**, fille de Ptolémée Aulète et sœur de la célèbre Cléopâtre. César, nommé tuteur des enfants de Ptolémée, donna l'Égypte à Cléopâtre et l'île de Chypre à Arsinoë; mais celle-ci ayant essayé de ravir le trône à sa sœur, les Romains prirent la défense de Cléopâtre, et Arsinoë, faite prisonnière, orna à Rome le triomphe de César. Plus tard Antoine la fit mourir pour complaire à Cléopâtre.

**ARSINOË**, nom commun à plusieurs v. anciennes, ainsi appelées en l'honneur de quelqu'une des princesses d'Égypte de ce nom. Les plus importantes sont : 1° Arsinoë ou *Cleopatra*, auj. *Suez*, sur l'isthme de ce nom, près de la mer Rouge; 2° Arsinoë ou *Crocodyopolis*, v. de l'Heptanomide, près du lac Mœris; 3° Arsinoë ou *Teuchira*, dans la Cyrénaïque, au N. O., sur la côte; 4° une v. de Cilicie, auj. *Softa-Kalissi*, entre Anemurium et Celenderis. — Trois v. de l'île de Chypre, dont une est à 30 kil. N. de Paphos, ont aussi porté ce nom.

**ARSISSA PALUS**, auj. *lac de Van*, lac d'Arménie, avec une ville de même nom, auj. *Ardjich*, sur la rive N. du lac.

**ARSLAN**. Ce mot, qui signifie *lion*, a été porté par plusieurs princes turcs, dont le plus célèbre est le sultan de Perse Alp-Arslan. V. ce nom.

**ART**, bourg de Suisse (Schwitz), entre le Righi et le Rossberg, sur le lac de Zug, à 13 kil. S. de Zug, 2000 hab. (Catholiques). Vallée pittoresque. Bassin immense creusé dans un bloc de granit.

**ARTA**, *Ambracia*, v. de Turquie d'Europe (Albanie), à 55 kil. S. de Janina, sur une riv. du même nom (l'ancien *Arëthon*) qui se jette dans le golfe de l'Arta (golfe d'*Ambracia*); 8000 h. Evêché grec; consulat français. — Le golfe d'A. sépare la Turquie de la Grèce.

**ARTABAN**, fils d'Hystaspe et frère de Darius I, s'opposa, mais inutilement, à l'expédition de ce prince contre les Scythes, et à celle de Xerxès contre la Grèce. Après la mort de Darius, les deux fils du roi, Xerxès et Artabazane, s'en remirent à lui pour savoir qui des deux occuperait le trône : il décida en faveur du premier.

**ARTABAN**, Hyrcanien, capitaine des gardes de Xerxès, assassina ce prince, et imputa ce crime au fils aîné du roi, qu'il fit condamner comme meurtrier. Artaxerce, frère de ce dernier, allait aussi devenir sa victime; mais ayant découvert le piège il tua lui-même Artaban. Ce scélérat avait occupé le trône quelques mois (472 av. J.-C.).

**ARTABAN I**, roides Parthes de 216 à 196 av. J.-C., repoussa Antiochus III, le força à faire alliance avec lui, et l'aïda dans une expédition contre la Bactriane. — **ARTABAN II**, roi de 127 à 124, périt dans une bataille contre les Scythes. — **ARTABAN III**, monta sur le trône vers l'an 18 de J.-C., en détrônant Vononès avec l'appui de Germanicus, mais indisposa les Romains et fut remplacé par Tiridate (36), qu'il sut bientôt renverser du trône. Il mourut l'an 44. — **ARTABAN IV**, monta sur le trône l'an 216 de J.-C., soutint la guerre contre Caracalla et Macrin, et força ce dernier à acheter la paix. Il fut lui-même battu et détrôné par Artaxerce, l'an 226 de J.-C. Avec lui finit l'empire des Parthes. — Quant à l'Artaban qui a donné lieu au dicton : *fer comme Artaban*, c'est un héros purement imaginaire du roman de *Cléopâtre de La Calprenède*.

**ARTABAZE**, général perse, satrape d'Ionie, se révolta contre Artaxerce Ochus, 356 av. J.-C., puis entra en grâce, et fut un des principaux généraux de Darius Codoman. Il resta fidèle à ce malheureux

prince jusqu'à la mort : Alexandre le nomma satrape de la Bactriane. Ce seigneur maria ses trois filles à trois généraux d'Alexandre.

**ARTABAZE**, roi d'Arménie, fils et successeur de Tigrahe le Grand, causa par ses perfides conseils le désastre de Crassus à Carrhes (53 av. J.-C.); trahit également Antoine, mais fut fait prisonnier et mis à mort, 30 av. J.-C.

**ARTABRUM PROMONTORIUM**,auj. cap *Finistère*, cap situé au N. O. de l'Hispanie, chez les *Callaici*.

**ARTAGNAN**, seigneurie du Bigorre (H.-Pyrénées), à 4 kil N. de Tarbes, était possédée par la maison de Montesquiou et donnait son nom à une branche de cette maison. V. *MONTESQUIOU* et *MONTLUC*.

**ARTAPIERNE**, frère de Darius I, était gouverneur de Sardes en 506 av. J.-C. et dénonça la conspiration d'Histiee de Millet. — Son fils, du même nom, dirigea avec Datis le Mède la 2<sup>e</sup> expédition contre les Grecs, et fut battu à Marathon, 490.

**ARTAUD** (Antoine), archéologue, 1767-1838, auteur d'une *Notice des antiquités et des tableaux du musée de Lyon*, et de recherches sur les *Mosaïques*.

**ARTAUD DE MONTOR** (le chevalier), érudit français, né à Paris en 1772, mort en 1849, émigra et combattit dans l'armée de Condé, entra en 1798, suivit la carrière diplomatique et fut longtemps chargé d'affaires à Rome et à Florence. On lui doit plusieurs ouvrages estimés sur l'histoire, l'art et la littérature en Italie : *Considérations sur la peinture en Italie avant Raphaël*, 1808; *Voyage dans les catacombes de Rome*, 1810; *Machiavel, son génie et ses erreurs*, 1833; *l'Italie*, 1834 (dans *l'Univers* de F. Didot); *Histoire du pape Pie VII*, 1836; — *de Léon XII*, — *de Pie VIII*, une *Histoire des souverains pontifes romains* (8 vol. in-8, 1848-49), une trad. de *Dante*, 1811 et 1828, et une *Histoire de ce poète*, 1841.

**ARTAUD** (Nic.-L.-Marie), membre de l'Université, né à Paris en 1794, m. en 1861; élève de l'École normale, professeur dans divers collèges royaux; fut suspendu en 1824 pour avoir écrit dans des journaux d'opposition; devint en 1830 inspecteur d'Acad., puis inspect. général, et mourut vice-recteur de l'Acad. de Paris. On lui doit des traductions estimées de *Sophocle*, d'*Euripide*, d'*Aristophane*, et des *Fragments pour servir à l'hist. de la com. ant.* (posth. 1863, in-8).

**ARTAXATE**, *Artaxata*,auj. *Ardech*, anc. capit. de l'Arménie, dans l'Otène, sur l'Araxe, fut bâtie par le roi d'Arménie Artaxias, d'après le conseil d'Annibal, l'an 187 av. J.-C., ce qui lui a fait donner le surnom de *Carthage d'Arménie*. Détruite par Corbulon, elle fut rebâtie par Tiridate qui lui donna le nom de *Neronia* en l'honneur de Néron; abandonnée au III<sup>e</sup> siècle, relevée à diverses reprises, elle n'est, depuis 798, qu'un bourg peu considérable.

**ARTAXERCE I**, dit *Longue-Main*, roi de Perse, 471-424 avant J.-C., était fils de Xerxès, et commença son règne par l'exécution d'Artaban, l'assassin de ce prince. Il fit la guerre aux Bactriens, gouverna avec justice et modération, accueillit Thémistocle exilé, et reconquit l'Égypte que les Athéniens avaient excitée à la révolte. On le surnomma *Longue-Main* parce qu'il avait une main plus longue que l'autre. On croit qu'il est l'Asuérus de la Bible.

**ARTAXERCE II**, dit *Mnémon*, à cause de sa mémoire extraordinaire, fils de Darius II, et petit-fils du précédent, régna de 404 à 362 av. J.-C. Son règne est célèbre par la révolte du jeune Cyrus, son frère, qu'il battit dans les plaines de Cunaxa (401), par la retraite des 10 000 Grecs qui suivaient Cyrus et que ramena Xénophon, et par le traité qu'il imposa aux Spartiates en 387 et qui est connu sous le nom de *Traité d'Antalcidas*. Plutarque a écrit sa *Vie*.

**ARTAXERCE III**, surnommé *Ochus*, c.-à-d. *bd tard*, fils du préc., se fraya le chemin du trône en faisant assassiner ses frères aînés (362 ans av. J.-C.), et signala son règne par la mort de 80 de ses proches. Il réprima la révolte d'Artabaze (356), soumit l'Égypte qui s'était déclarée indépendante (349), dé-

truisit Sidon et ravagea la Syrie. Détesté pour sa cruauté, il fut empoisonné par l'eunuque Bagoas, 338.

**ARTAXERCE** OU **ARDECHYR-BABEGAN**, fils de Sassan, fut le fondateur du 2<sup>e</sup> empire des Perses et de la dynastie des Sassanides. Il avait d'abord servi comme simple soldat dans les troupes d'Artaban IV, dernier roi des Parthes. A la tête de quelques hommes déterminés, il souleva la Perside, marcha contre Artaban, mit son armée en déroute, et le tua lui-même, 226 après J.-C. Il éleva, sur les débris de l'empire des Parthes, ce 2<sup>e</sup> empire perse qui fut si fatal aux Romains. Maître de la Médie, de la Perse et de la Parthiène, il envahit l'empire; mais il fut battu par Alexandre-Sévère; il allait recommencer la guerre quand il mourut, l'an 238.

**ARTAXIAS**, général d'Antiochus le Grand, se rendit maître de l'Arménie, dont il était gouverneur, et en forma un État indépendant, 189 av. J.-C. Il donna asile à Annibal, et bâtit par ses conseils Artaxate, dont il fit sa capitale. Il régna jusqu'en 159.

**ARTEDI** (Pierre), médecin et naturaliste suédois, ami de Linné, né en 1705, a laissé une *Ichthyologie* estimée, imprimée en latin à Leyde, 1738, par les soins de Linné, et à Greiswalde, 1788-1792. Il mourut à 30 ans, en se noyant dans un des canaux d'Amsterdam.

**ARTEMIDORE**, géographe grec, auteur d'un *Périple* estimé des anciens, mais dont il ne reste que des fragments (dans les *Geographi* d'Hudson, Oxford, 1698), vivait 100 av. J.-C.—**ARTEMIDORE**, natif d'Éphèse et contemporain d'Antonin, est auteur d'un *Traité des Songes* (*Oneirocriticon*), publié avec trad. latine, Paris, 1603, et Leipsick, 1805, et trad. en français par A. Dumoulin, Rouen, 1664, sous le titre de *Jugements astronomiques des Songes*.

**ARTEMIS**, nom grec de Diane.

**ARTEMISE I**, reine d'Halicarnasse, accompagna Xerxès dans son expédition contre les Grecs, 480 av. J.-C., et se signala à Salamine par sa valeur; ce qui fit dire que dans cette affaire les hommes s'étaient conduits comme des femmes et les femmes comme des hommes. On raconte que par suite d'un amour méprisé elle fit le saut de Leucade.—**ARTEMISE II**, reine d'Halicarnasse, épousa Mausole, son frère, et se rendit célèbre par son amour pour ce prince : ayant perdu de bonne heure, elle lui fit élever, l'an 355 av. J.-C., un magnifique tombeau; d'où cette espèce de monument a pris le nom de *mausolée*. V. *MAUSOLE*.

**ARTEMISIUM PROMONTORIUM**, cap de l'île d'Eubée, vers le N. était consacré à Diane. La flotte de Xerxès y fut en partie détruite l'an 480 av. J.-C. par la tempête et par les coups des Grecs.

**ARTENAY**, ch.-l. de cant. (Loiret), à 20 kil. N. d'Orléans; 870 hab. Station. Coutellerie.

**ARTENICE**. V. *MONTAUSIER* (Mme de).

**ARTEPHIUS**, philosophe hermétique, vivait vers 1130, et prétendait avoir vécu plus de 1000 ans. Il est auteur de plusieurs ouvrages sur l'alchimie, entre autres, d'un *Traité sur la pierre philosophale*, trad. en français par P. Arnould, et imprimé avec ceux de Synésius et de Flamel, 1612. On y trouve des contes absurdes.

**ARTEVELD** (Jacques), capitaine de la corporation des brasseurs de Gand, né de famille noble. Il fit révolter ses concitoyens contre le comte de Flandre, Louis de Nevers (1336), força ce seigneur à quitter ses États, fut pendant quelque temps maître absolu en Flandre, et s'unifia à l'Angleterre contre la France, qui soutenait le comte. Se voyant près d'être révoqué, il voulut donner la souveraineté de la Flandre au prince de Galles, fils d'Édouard III, au préjudice du comte de Flandre; mais il échoua dans ce projet et fut massacré à Gand par le peuple même, en 1345.—Philippe Arteveld, son fils, choisi pour chef par les Gantois révoltés en 1382, chassa de Bruges Louis de Mâle, comte de Flandre, et vengea la mort de son père. Mais le comte appela les Français à son



secours, et Philippe fut taillé en pièces avec les siens par Charles VI, à Rosebecque (1382).

**ARTHEZ**, ch.-l. de cant. (B.-Pyénées), à 11 kil. S. d'Orthez; 530 hab. Forges.

**ARTHUR** ou **ARTUS**, roi de la Grande-Bretagne au v<sup>e</sup> siècle, fameux dans les romans de la Table-Ronde. La vie de ce personnage est tellement mêlée de fables que son existence même est problématique. Selon les traditions, il était fils naturel d'Uther, pendragon ou chef des Bretons; il réussit avec l'aide de l'enchantement Merlin, qui lui donna une épée magique, à se faire reconnaître pour chef vers 516, vainquit les Anglo-Saxons, les Pictes, les Écossais, soumit l'Irlande, se signala par mille exploits sur le continent même, épousa la belle Genevra ou Geneviève sa parente; rétablit le Christianisme; institua l'ordre si célèbre des Chevaliers de la Table-Ronde, où brillaient Perceval, Lancelot, Gauriel, Tristan, ses compagnons d'armes, et périt sur un champ de bataille vers 542, après un règne glorieux. L'histoire d'Arthur est racontée dans le roman de Brut, de R. Wace, ouvrage imprimé dès 1485, réimprimé à Londres en 1858, par Wright, 3 v. in-8. Ce roi a en outre fourni le sujet de plusieurs romans fort anciens, dont les principaux sont : *Les vertueux faits et gestes de plusieurs nobles et vaillants chevaliers qui furent au temps du roi Artus*, Rouen, 1488; *Le petit Artus ou le preux et vaillant chevalier Artus de Bretagne*, Paris, 1493. Voy. sur ce personnage l'*Hist. des Anglo-Saxons* de Turner et l'*Hist. des Fictions* de Dunlop.

**ARTHUR**, duc de Bretagne, fils posthume de Geoffroy, 3<sup>e</sup> fils du roi d'Angleterre Henri II, et de Constance, héritière de Bretagne, naquit en 1187, et fut reconnu en naissant duc de Bretagne. Il devait monter sur le trône d'Angleterre à la mort de Richard I, son oncle (1199); mais Jean sans Terre, frère de Richard, le dépouilla de ses États, l'enferma dans une tour à Rouen et l'y fit tuer ou noyer, ou même, selon quelques-uns, le tua de sa propre main, en 1203. V. JEAN SANS TERRE.

**ARTIBONITE**, riv. d'Haïti, sort du mont Cibao, passe à Banica, Mirebalais, et tombe dans la mer par la côte O. Elle donne son nom à un dép. qui a pour ch.-l. les Gonaïves.

**ARTILLERIE** (grand maître de l'). V. ce mot au *Dictionnaire des Sciences, des Lettres et des Arts*.

**ARTOIS**, à peu près le pays des *Atrebates*, anc. prov. et grand gov't de France, borné au N. par la Flandre Française, à l'E. par le Hainaut et le Cambrésis, à l'O. par le Boulonnais, au S. par la Picardie, avait pour capit. Arras, et pour v. princ. Bapaume, Avesnes, Hesdin, St-Pol, Aubigny, Lens, Béthune, Lillers, Aire, St-Omer. L'Artois forme auj. la plus grande partie du dép. du Pas-de-Calais.

— Compris par les Romains dans la 2<sup>e</sup> Belgique, ce pays fut conquis au v<sup>e</sup> siècle par les Francs et donné en 863 par Charles le Chauve à Judith, sa fille, qui épousa Baudouin Bras de Fer, comte de Flandre. Après avoir été longtemps possédé par les comtes de Flandre, sous la suzeraineté de la France, il fut réuni à la couronne par Philippe-Auguste en 1180, et donné en 1237, avec titre de comté, par S. Louis à Robert, son frère puîné. A Robert I, succéda Robert II (1250-1302), après lequel trois femmes, Mahaud, Jeanne I et Jeanne II, portèrent le comté dans trois maisons différentes, dont la dernière était celle des ducs Capétiens de Bourgogne. A l'extinction de ceux-ci, Marguerite I, sœur de Jeanne II et fille de Jeanne I, le transmit à Louis de Mâle (1382), et la fille de Louis de Mâle le fit entrer, en même temps que les comtés de Flandre et de Nevers, dans la maison des ducs Capétiens-Valois de Bourgogne (1384); enfin, après la mort de Charles le Téméraire (1477), Marie de Bourgogne le fit passer à la maison d'Autriche par son mariage avec Maximilien. Conquis par la France dès 1640, il lui fut assuré par les traités des Pyrénées (1659) et de Nimègue (1678). Le titre de comte d'Artois fut donné par Louis XV à un de

ses petits-fils, Charles-Philippe, depuis roi sous le nom de Charles X.

**ARTUS**, **ARTUR**. V. **ARTHUR**.

**ARUDY**, ch.-l. de cant. (B.-Pyénées), à 18 k. S. E. d'Oloron, près du gave d'Ossau; 1605 h. Marbre.

**ARULA**, riv. d'Helvétie, auj. l'*Aar*.

**ARUNDEL**, *Aruntina*, v. d'Angleterre (Sussex), à 13 kil. E. de Chichester, sur l'Arun; 2600 hab. Beau château, appartenant auj. aux ducs de Norfolk. Commerce de bois et de tan. Ville jadis forte; prise par le roi Henri I sur Montgomery, comte d'Arundel.

**ARUNDEL** (Th. HOWARD, comte d'), maréchal d'Angleterre sous Jacques I et Charles I, né vers 1580, fut forcé par la guerre civile de s'exiler en 1642, et alla se fixer à Padoue, où il mourut en 1646. Ami zélé et éclairé des beaux-arts, il dirigea, avec Inigo Jones, les embellissements de Westminster, et s'appliqua un des premiers à former des collections de monuments antiques; il envoya à cet effet dans le Levant Guillaume Pelty, qui découvrit dans l'île de Paros les célèbres marbres connus sous le nom de *Chronique de Paros* ou *Marbres d'Arundel*, et les apporta en Angleterre en 1627. Ces monuments précieux renfermaient les principaux événements de l'histoire de la Grèce depuis 1582 (fondation d'Athènes) jusqu'en 264 av. J.-C.; malheureusement la fin y manque, depuis l'année 364. Jean Selden les a publiés en 1629, in-4, avec trad. latine et commentaire; Prideaux, en 1676, in-fol.; Maittaire, en 1732, in-fol.; Chandler, en 1763, in-fol.; et Ch. Muller, en 1841, dans les *Fragm. hist.* de la collection Didot. On appelle encore ces précieux débris *Marbres d'Oxford*, parce que le petit-fils du comte d'Arundel en fit don à l'Université d'Oxford. La *Chronique de Paros* a été trad. en français par Lenglet-Dufresnoy dans ses *Tablettes chronologiques*.

**ARUNS**, frère de Tarquin le Superbe, épousa Tullie, fille du roi Servius Tullius. Sa femme, impatiente de régner, le fit mourir (536 av. J.-C.), parce qu'il ne voulait pas s'associer à ses coupables projets, et épousa Tarquin. V. **TARQUIN LE SUPERBE**.

**ARUNS**, fils de Tarquin le Superbe, fut chassé de Rome avec toute sa famille. S'étant rencontré dans un combat avec Brutus, ils se précipitèrent l'un sur l'autre avec tant de fureur qu'ils se tuèrent mutuellement (509 av. J.-C.).

**ARUSPICES** (de *ara*, autel, et *inspicio*, j'examine). C'étaient, chez les Romains, des ministres de la religion chargés de chercher des présages dans les mouvements de la victime avant le sacrifice, et dans l'inspection de ses entrailles après qu'elle avait été immolée. Ce genre de divination avait été enseigné aux Romains par les Étrusques. Les aruspices formaient un collège qui avait été institué par Romulus. Dès le temps de Cicéron, la science des Aruspices était tombée dans le plus grand discrédit, ainsi que celle des augures.

**ARVA**, comitat de Hongrie, entre ceux de Lip-tau, de Thurocz et de Trentsin, à 50 kil. sur 44, et env. 100 000 hab. Il tire son nom du bourg et de la riv. d'Arva, qui l'arrose, et a pour ch.-l. Also-Kubin.

**ARVALES** (FRÈRES), collège de Flamines de Cérés, institué par Romulus pour offrir des sacrifices en faveur des biens de la terre, se composait de 12 membres, dont les premiers furent les fils d'Acca Laurentia, nourrice de Romulus; d'où leur nom de *Frères*. Ils célébraient la fête de Cérés tous les ans, à la pleine lune de mai, en faisant le tour des champs, *arra*, d'où le nom d'*Ambarvalies* donné à la fête. Ils avaient rang de pontifes majeurs, revêtaient la toge prétexte, et portaient sur la tête une couronne d'épis nouée de bandelettes blanches. On a trouvé à Rome en 1778, dans une fouille, des tables de marbre sur lesquelles était gravé un chant que l'on attribue aux Frères arvaux. On en peut lire le texte dans les *Reliquiae vet. latini sermonis* d'Égger.

**ARVE**, riv. de Savoie, naît au col de Balme, tra-

verse le val de Chamouni et tombe dans le Rhône près de Genève, après un cours très-rapide de 100 kil.

**ARVERNI**, un des peuples les plus puissants de la Gaule, occupait à peu près l'Auvergne moderne. Ils faisaient partie de l'Aquitaine, et eurent pour capit. d'abord *Cergovie*, qui fut détruite par César, puis *Nemosus* (Clermont-Ferrand). Ils étaient gouvernés par des rois, parmi lesquels on connaît Bituit, qui secourut les Allobroges contre les Romains, et Vercingétorix, le dernier défenseur de l'indépendance gauloise.

**ARVIEUX** (Laurent, chevalier d'), né à Marseille en 1635, mort en 1702, voyagea en Syrie, en Palestine, en Arabie, étudia les langues et l'histoire des peuples du Levant, fut nommé envoyé extraordinaire à Constantinople, puis à Tunis, où il délivra 380 esclaves français, fut consul à Alger, à Alep, fit partout respecter la France et s'efforça de propager la religion catholique. Le P. Labat a publié en 1735 ses *Mémoires*, 6 vol. in-12. Laroque a donné la *Relation d'un voyage* (fait par d'Arvieux) vers le grand émir, chef des Arabes du désert, avec son *Traité des mœurs et coutumes des Arabes*, 1717, in-12.

**ARVII**, peuple de la Gaule (Lyonnaise 3<sup>e</sup>), voisin des *Auleres*, occupait la partie E. du Maine (départ. de la Sarthe), et avait pour ch.-l. *Vagoritum* (*Argentan*).

**ARYAS**, ou **ARIENS**. V. **ARIE**.

**ARZAC**, ch.-l. de cant. (B.-Pyrenées), à 28 kil. N. E. d'Orthez; 738 hab. Bétail.

**ARZANO**, ch.-l. de cant. (Finistère), à 4 kil. N. E. de Quimperlé; 185 hab.

**ARZEW**, *Arsenaria* ou plutôt *Portus Magnus*, v. et port d'Algérie, à 37 kil. N. E. d'Oran; env. 1000 h. Grand commerce de grains; salines. Ruines de monuments anciens.

**ARZOUF**, jadis *Asor*, puis *Apollonia*. V. **ASOR**.

**ASA**, roi de Juda de 944 à 904 av. J.-C., fils et successeur d'Abiam, proscrivit le culte des idoles, repoussa les Madianites et les Ethiopiens qui avaient envahi la Judée, et battit Baasa, roi d'Israël, avec le secours de Ben-Adab, roi de Syrie.

**ASAN**, Bulgare, se mit, avec son frère Pierre, à la tête de ses compatriotes et secoua le joug des empereurs grecs, vers 1186; il régna conjointement avec Pierre, et s'établit à Widdin. Il périt assassiné vers 1195.—Son fils, Jean Asan, régna de 1215 à 1242.—Un autre Asan, son arrière-petit-fils, fit avec succès la guerre à Baudouin II, empereur latin de Constantinople; mais, dégoûté du trône, il abdiqua et se retira, vers 1280, à Constantinople, où il vécut en simple particulier. Cette famille est connue dans l'histoire sous le nom de dynastie des *Asanides*.

**ASAPII**, Lévite et chantre inspiré, du temps de David, est regardé comme l'auteur de plusieurs des psaumes communément attribués au saint roi (50, 73-83), mais plusieurs critiques pensent qu'il ne fit que les mettre en musique. On attribue aussi ces psaumes à quelqu'un de ses descendants, parce qu'ils mentionnent des faits postérieurs à David.

**ASAPH** (S.), moine breton, vivait vers l'an 500, dans le pays de Galles. Il fut abbé du couvent de Llan-Elvy, qui prit de lui le nom de St-Asaph (V. SAINT-ASAPH). On l'honore le 1<sup>er</sup> mai.

**ASBEN**, région du Sahara, entre le royaume de Fezzan et celui de Cachaena, est habitée par des Touariks et a pour ch.-l. Aghadès. Pays peu connu.

**ASBERG**, bourg de Wurtemberg (Neckar), près de Ludwigsburg, dominé par une montagne où s'élève la forteresse d'Hohen-Asberg, prison d'État.

**ASCAGNE**, *Ascanius*, nommé aussi *Tulus*, fils d'Enée et de Créuse, fut emmené par son père en Italie, lui succéda sur le trône de Lavinium et bâtit Albe la Longue. Il régna 38 ans. V. **ALBE**.

**ASCALON**,auj. *Askoulan*, v. de Syrie (Damas), à 60 k. S. O. de Jaffa. C'était une colonie de Tyr et une des princip. v. des Philistins; elle appartenait ensuite aux Juifs. Embellie par Hérode, elle devint la 2<sup>e</sup> ville du pays pour la grandeur; on y remarquait

le temple de Dercéto. Les Croisés battirent les musulmans sous ses murs en 1099 et en 1176. Saladin la reprit en 1187 et la rasa. C'est d'Ascalon que vient le nom de l'échalotte (*caepe ascalonicum*).

**ASCANIA**, petite contrée de la Bithynie, vers l'O., près de la pointe du *Cianus sinus* (golfe de Moudania), contient l'*Ascanius lacus*, voisin de Nicée.

**ASCANIENNE** (maison), une des plus anc. familles allemandes, souche de la famille d'Anhalt, tire son nom du château d'Ascanie, dans le comté d'Aschersleben. Elle régna dans la principauté d'Anhalt au XI<sup>e</sup> siècle, et donna ensuite des souverains au Brandebourg (1143-1320) et à la Saxe. Les ducs ascaniens de Saxe formèrent deux branches, celle de Saxe-Witteberg qui s'éteignit en 1422, et celle de Saxe-Lauenbourg qui finit en 1689.

**ASCENSION** (l'), fête mobile, instituée en mémoire du jour où J.-C. s'éleva au ciel en présence de ses disciples, sur le mont des Oliviers, près de Béthanie. On la célèbre le jeudi, 40 jours après Pâques et 10 jours avant la Pentecôte.

**ASCENSION** (île de l'), petite île de l'Océan Atlantique, à 1550 kil. S. O. du cap des Palmes en Afrique, et à 1200 kil. N. O. de Ste-Hélène, par 16° 19' long. O., 7° 57' lat. S. : elle a 8 kil. sur 13. Aspect affreux, sol stérile et volcanique. Elle est inhabitée; néanmoins les Anglais y ont un poste. Découverte par l'Espagnol Jean de Nova en 1501, puis vue en 1508 par Tristan d'Acunha, le jour de l'*Ascension*.

**ASCHAFFENBOURG**, v. de Bavière (B.-Franconie), sur la r. dr. du Mein, à 20 k. N. O. de Wurtzbourg; 7500 hab. Château royal, gymnase, école forestière.

**ASCHAM** (Roger), savant anglais, né en 1515, dans le Yorkshire, mort en 1568, d'abord élève, puis professeur de grec à l'Université de Cambridge, fut instituteur d'Elisabeth, fille de Henri VIII, et secrétaire latin d'Édouard, de la reine Marie et d'Élisabeth. Il était renommé pour l'élégance de son style latin. On a de lui des *Épîtres* et des *Poésies latines* remarquables. Son principal ouvrage est le *Maître d'école* (*the Schoolmaster*). Ses œuvres ont été recueillies en 1769, in-4, avec des notes de J. Bennet et une *Vie de l'Auteur* par Johnson; ses écrits anglais ont été réimprimés à Londres en 1815.

**ASCHERSLEBEN**, v. murée des États prussiens (Saxe), à 22 kil. S. E. de Quedlinbourg; 8850 hab. Jadis ch.-l. de comté. V. **ASCANIENNE** (famille) et **BALLENSTADT**.

**ASCIBURGIUS MONS**, mont. de Germanie, répond à ce qu'on nomme auj. *Riesenebirge*.

**ASCLEPIADE**, poète lyrique grec fort ancien, que l'on croit contemporain d'Alcée et de Sapho (VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), est l'inventeur d'un vers qui porte encore son nom, et qui se compose d'un spondee, de deux choriambes et d'un iambe.

Ex. : *Crescentem sequitur cura pecuniam*.

**ASCLÉPIADE**, médecin grec, natif de Pruse en Bithynie, s'établit à Rome au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, y obtint de très-grands succès, et y mourut vers 90 ans av. J.-C. Il simplifia la médecine, recommanda l'eau fraîche et la diète et se proposa de guérir sûrement, promptement et agréablement. Il eut pour disciple Thémison, chef des Méthodistes. Il reste de lui quelques fragments cités dans Aëtius; ils ont été publiés à part à Weimar, 1798, par Grumpert, et à Leipzig, par Wetzl, 1841.

**ASCLÉPIADES**, nom donné en Grèce à diverses familles vouées à l'exercice de la médecine et qui prétendaient descendre du dieu Esculape (*Asclepius*), par son fils Podalire. Il y avait des Alcépiades à Epidaurie, à Rhodes, à Nide, à Cos. Hippocrate appartenait à une de ces familles. Le médecin de Pruse connu sous le nom d'*Asclépiade* n'avait sans doute pris ce nom qu'en souvenir de cette famille.

**ASCLEPIUS**, **ASCLEPIOS**, nom grec d'**ESCULAPE**.

**ASCLEPIUS** de Tralles, philosophe éclectique du VI<sup>e</sup> siècle après J.-C., disciple d'Ammonius, fils d'Hermias, chercha à concilier la doctrine de Pla-

ton avec celle d'Aristote. Il a composé des *Commentaires sur la Métaphysique d'Aristote* qui sont restés longtemps manuscrits, mais dont Brandis a publié une partie dans ses *Scolies d'Aristote*.

**ASCOLI PICENO**, *Asculum Picenum*, v. forte du roy. d'Italie, ch.-l. de province, à 135 kil. N. E. de Rome, sur le Tronto, avec un petit port; 12 500 h. Evêché. — La prov., située entre celles de Camerino, de Fermo et l'Adriatique, a 196 000 hab.

**ASCOLI DI SATRIANO**, *Asculum Apulum*, v. du roy. d'Italie (Capitanate), au centre de la prov.; 5300 h. Renversée par un tremblement de terre en 1400.

**ASCONIUS PEDIANUS** (Q.), grammairien latin, né à Padoue, vivait dans le 1<sup>er</sup> siècle. Il enseigna l'éloquence à Rome, fut ami de Virgile et maître de Tite-Live et de Quintilien, et mourut sous Néron, à 85 ans. Il reste de lui des commentaires sur les Verrines et sur quelques autres discours de Cicéron, dont le manuscrit fut découvert en 1416 à St-Gall; ils se trouvent dans les princip. éd. de Cicéron, et ont été imprimés à part, Venise, 1477; Leyde, 1644.

**ASCRA**, vge de la Béotie, au S., au pied de l'Hélicon et près de Thespias. Patrie d'Hésiode.

**ASCULUM**, v. du *Picenum*. V. ASCOLI.

**ASCULUM APULUM**,auj. *Ascoli di Satriano*, v. d'Apulie, où les Romains livrèrent à Pyrrhus une bataille indécise, l'an 279 av. J.-C.

**ASDRUBAL**, général cartaginois, gendre d'Amilcar, commanda en Espagne après la mort de ce général, 228 av. J.-C., étendit ses conquêtes jusqu'à l'Ebre et bâtit *Carthago nova* (Cartagène). Il fut tué par un esclave gaulois dont il avait fait mourir le maître (220).

**ASDRUBAL**, dit *Barca*, fils d'Amilcar et frère d'Annibal, commanda en Espagne (218), y éprouva d'abord des revers, puis, aidé par Massinissa, roi des Numides, vainquit les deux Scipions (212), et vint rejoindre son frère en Italie avec de puissants renforts; mais il fut arrêté dans sa marche, battu et tué près du Métaure par les consuls Claudius Nero et Livius Salinator (207). Les vainqueurs coupèrent sa tête et la jetèrent dans le camp d'Annibal.

**ASDRUBAL**, fils de Gison, remplaça Asdrubal Barca en Espagne, puis se retira en Afrique, où il s'allia avec Syphax, roi de Numidie, en lui faisant épouser sa fille, Sphonisbe. Il fut battu par Scipion en 203, ainsi que son allié.

**ASDRUBAL**, soutint un long siège dans Carthage contre Scipion Émilien; s'étant retranché dans un temple d'Esculape, il s'y défendit longtemps; mais quand il se vit sans espoir, il s'évada et alla se rendre à Scipion. Sa femme, indignée de sa trahison, égorga ses enfants à ses yeux, puis se précipita dans les flammes (146 av. J.-C.).

**ASELLI** (Gaspard), anatomiste, né à Crémone vers 1580, fut professeur d'anatomie à l'Université de Pavie, et mourut en 1626. On lui doit l'importante découverte des vaisseaux lactés et chylifères: il la fit en 1622, en disséquant un chien pendant le travail de la digestion; les vaisseaux lactés, remplis de chyle en ce moment, appelèrent son attention par leur blancheur. On a imprimé après sa mort: *Dissertatio de venis lacteis*, Milan, 1627, in-4.

**ASER**. L'un des 12 fils de Jacob, donna son nom à une tribu dont le territoire était borné à l'O. par la Méditerranée, au N. par la Phénicie, à l'E. par la tribu de Nephtali, et au S. par celle de Zabulon.

**ASER**, v. de Palestine, entre Scythopolis et Sichem, était située non dans la tribu d'Aser, mais dans celle de Manassé.

**ASES**, race divine dans la mythologie scandinave, formait la cour d'Odin et habitait Asgard, v. bâtie au centre du monde. Les plus connus des Ases sont: Thor, Balder, Freir, Braga, Heimdall, Loke, et les déesses Frigga, Gefion, Freia. Les Ases paraissent n'être qu'une nation conquérante qui, sortie d'Asie, se serait répandue dans le N. de l'Europe.

**ASFELD**, ch. de cant. (Ardenne), sur l'Aisne, à

20 kil. S. O. de Rethel; 1150 hab. On l'appelait jadis Ecry. Les Normands y furent battus en 883.

**ASFELD** (Franc., baron d'), général suédois au service de France, né en 1667, mort en 1743, était fils d'un ambassadeur de Suède. Il contribua à la vict. d'Almanza, à la prise de Tortose et d'Alicante, soumit Majorque à Philippe V, 1715, remplaça en Allemagne Berwick, emporté par un boulet devant Philipsbourg, reçut en même temps le bâton de maréchal (1734), et justifia ce choix en enlevant la place assiégée. Emule et successeur de Vauban, il excellait dans l'attaque et la défense des places.

**ASHAVERUS**. V. JUIF-ERRANT.

**ASHBURTON**, v. d'Angleterre (Deyon), à 32 kil. S. O. d'Exeter; 4500 hab. Étain, cuivre, ardoises.

**ASHBY-DE-LA-ZOUCH**, v. d'Angleterre (Leicesters), à 21 k. N. O. de Leicester; 4000 h. Elle est traversée par un canal qui unit les canaux de Coventry et de Leicester. Château où fut enfermée Marie-Stuart.

**ASHLEY COOPER**. V. SHAFESBURY.

**ASHMOLE** (Elie), antiquaire anglais, né à Lichfield en 1617, m. en 1692, servit quelque temps dans l'armée de Charles I. quitta le service pour se livrer à l'étude, s'occupa d'abord d'alchimie, et publia en 1650 et 1652 quelques traités sur cette science chimérique, puis se livra à des recherches historiques, et publia en 1672 les *Instructions, lois et cérémonies de l'ordre de la Jarretière*, ouvrage estimé, qui lui fit donner par Charles II la place de héraut d'armes à Windsor. Il avait réuni un grand nombre de curiosités et d'antiquités qu'il légua à l'Université d'Oxford; on les déposa dans le cabinet qui prit de lui le nom de *Muséum Ashmoëen*.

**ASHTON-UNDER-LYNE**, v. d'Angleterre (Lancastre), à 10 kil. E. de Manchester, sur un canal qui conduit à cette v.; env. 50 000 hab. Houille, grandes manufactures de coton.

**ASIAGO**, ville de Vénétie (Vicence), à 28 kil. N. de Vicence, sur une mont; 12 750 hab. Chapeaux de paille d'Italie. Jadis ch.-l. de la république des Sept-Communes, d'origine teutonique.

**ASIE**, *Asia*, la plus grande des cinq parties du monde, à l'E. de l'Europe, s'étend de 5° à 75° lat. N., et de 25° long. E. à 175° long. O. Elle a env. 9700 kil. du N. au S., 12 800 de l'E. à l'O., et compte plus de 600 000 000 d'hab. On la divise en neuf régions naturelles: au N., Russie d'Asie ou Sibérie; à l'O., Turquie d'Asie, Arabie; au S., région persique (Perse, Caboul, Hérat, Belouchistan); Inde en deçà et au delà du Gange; à l'E., Empire chinois, empire birman, royaumes de Siam et d'Annam, Japon; au centre, Turkestan et Tartarie. Mers principales: au N., l'Océan Glacial arctique; à l'E., l'Océan Pacifique; au S., la mer des Indes; à l'O., la mer Rouge; la Méditerranée, la mer Noire. On y trouve aussi deux mers intérieures, les mers Caspienne et d'Aral, et plusieurs grands lacs, le Baïkal, le Palkati, le Dzsaing, etc. Les principaux détroits sont, du N. E. au S. O., ceux de Behring, de Corée, de Malacca, d'Ormuz et de Bab-el-Mandeb. Caps: ceux de Sévérovostochnoi, le plus au N.; de Tamljong-Bourou, à la pointe sud de la presqu'île de Malacca; de Comorin, au S. de l'Inde; de Rasalgate, au S. E. de l'Arabie, etc. Iles princ.: la Nouvelle-Zemble au N.; les Aléoutiennes au N. E., les Kouriles, les îles du Japon, Formose, Hainan, à l'E.; îles de la Sonde, Philippines; Nicobar, Ceylan, les Maldives et les Laquedives, au S., Chypre, Rhodes, Samos, Chio, Mételin, dans la Méditerranée, etc. Presqu'îles: Asie-Mineure ou Anatolie, à l'O.; Arabie, Inde à l'O. du Gange et Inde à l'E. du Gange, et Malacca, au S.; Kamtchatka et Corée, à l'E. On distingue en Asie neuf grandes chaînes de mont.: les Altaï, le Kouen-Lun, le Thian-Chan, les mont. du Japon, l'Himalaya, les Ghattes, le Taurus, les monts d'Arménie, le Caucase, l'Oural. C'est dans l'Himalaya que sont les plus hautes cimes connues (près de 9000<sup>m</sup>). L'Asie est arrosée par un grand nombre de grands

fleuves dont quelques-uns ont jusqu'à 3500 kil. de cours; les princip. sont : au S. O., l'Euphrate, le Tigre, qui se jettent dans le golfe persique; au S., le Sindh ou Indus, le Gange, le Brahmapoutra, l'Iraouaddy, qui se jettent dans la mer des Indes : à l'E., le Kiang, l'Hoang-ho, l'Amour, dans le Grand Océan; au N., la Léna, le Iénisseï, l'Obi, dans la mer Glaciale; au centre, l'Oural, le Kour, dans la mer Caspienne; le Sirdaria, dans la mer d'Aral. L'Asie centrale renferme beaucoup de steppes et de déserts : tels sont les steppes des Kirghiz, d'Ichim, de Barabra, le désert de Kobi, le désert central, ceux de Kharism, de Mékran, d'Admir et d'Arabie. Le climat et le sol varient comme les latitudes et les hauteurs. La partie méridionale est d'une richesse extraordinaire. L'Asie fournit les plus beaux diamants connus, des pierres précieuses, de l'or et de l'argent; les autres métaux s'y trouvent également en abondance. Les plantes indigènes les plus remarquables sont : l'arbre à thé, le cotonnier, le caféier, l'indigotier, le manguiier, le camphrier, le cannellier, le mûrier, le poivrier, le muscadier, le giroflier, le sandal, la canne à sucre, le cerisier, originaire du Pont, le pêcher et l'orange qui nous viennent l'un de la Perse, l'autre de l'Inde ou de la Chine. Presque toutes les plantes aromatiques et les épices sont asiatiques. C'est aussi à l'Asie (à l'Arabie), que semblent avoir appartenu primitivement le cheval, le chameau, le dromadaire; on y trouve le chevreuil à musc, la chèvre du Thibet, l'hermine, le rhinocéros unicomme, le tigre, etc. On compte en Asie trois races humaines princip. : la caucasienne, la mongole et la malaise, auxquelles il faut joindre la sibérienne. On y parle une infinité de langues : l'arabe moderne, le turc, l'hindoustan, le chinois, le mandchou, le japonais, etc.; on y cultive aussi plusieurs langues mortes, le zend, le sanscrit et l'arabe ancien. Six religions différentes y dominent : le Christianisme, le Mahométisme, le Sabéisme, le Chamanisme, le Brahmanisme et le Bouddhisme.—On reconnaît l'Asie pour le berceau du genre humain : la Chine, l'Inde, la Chaldée, se disputent l'honneur d'avoir été la première contrée civilisée. On trouve en effet la plupart des arts en Asie de temps immémorial : l'acier, la porcelaine, la porcelaine, l'art de faire des tapis, l'imprimerie, la boussole, y sont connus depuis des siècles; mais ces arts y sont restés stationnaires. C'est là aussi que se sont formés les plus grands empires connus, ceux d'Assyrie, de Babylone, de Perse, l'empire d'Alexandre, ceux des Arabes, des Tartares Mongols; mais la plupart de ces puissances colossales se sont écroulées aussi vite qu'elles s'étaient élevées.—Longtemps les Grecs ne connurent de cette grande contrée que l'Asie-Mineure, la Colchide, la Syrie; les relations des Grecs avec les Perses et les conquêtes d'Alexandre étendirent ces connaissances. Au ix<sup>e</sup> siècle se multiplièrent les pèlerinages au tombeau du Christ; à la fin du xi<sup>e</sup> commencèrent les croisades; aux xiii<sup>e</sup> et xiv<sup>e</sup> siècles eurent lieu les voyages de Marco Paolo, Rubruquis, Duplan de Carpin, etc. Aux xv<sup>e</sup> siècle, Vasco de Gama arriva dans l'Inde en doublant le cap de Bonne-Espérance (1497), et bientôt après on connut la Chine, le Japon, ainsi que les îles qui les avoisinent. Mais ce n'est que dans ces derniers temps que toutes ces contrées, surtout l'Asie centrale, ont été vraiment explorées.

**ASIE ANCIENNE.** Les bornes de l'Asie connue des anciens étaient à l'O. le *Tanaïs* (Don), le *Palus Mæotis* (mer d'Azof), le *Pont-Euxin* (mer Noire), la mer *Égée* (Archipel); au S. le golfe Arabique et la mer *Erythrée* (mer d'Oman). Ils connaissaient la mer Caspienne et le lac *Chorasmias* (mer d'Aral); à l'E. et au N., ils n'avaient guère pénétré plus loin que l'Inde et la Scythie (Tartarie). Le pays des Sères ou *Sinæ* (Chine) n'était connu que de nom. Les princip. montagnes connues étaient le Caucase, le Taurus, les chaînes du Liban, l'Ararat, le Paropamisus, le Zagros et l'Imaüs; les principaux fleuves :

l'Euphrate, le Tigre, le Jourdain, l'Hydaspe, l'Indus, le Gange, l'Oxus et l'Araxe. On distinguait généralement dans l'Asie 12 grandes régions : l'Asie-Mineure, l'Arménie, la Parthie, la Mésopotamie, la Babylonie ou Chaldée, l'Assyrie, la Syrie, la Colchide, l'Arabie, la Perse, l'Inde, la Scythie ou Sarmatie.—L'Asie romaine ne s'étendait guère au delà de l'Asie-Mineure; elle forma d'abord 11 prov. et porta le nom d'Asie proconsulaire. Plus tard elle s'accrut de la Syrie et de quelques portions de l'Arménie et de l'Arabie; sous Constantin et ses successeurs, elle forma trois diocèses : diocèse d'Asie, subdivisé en Hellespont (Mysie), Lydie, Carie, 2 Phrygies, Lycæonie, Pisidie, Pamphylie; diocèse de Pont, subdivisé en Bithynie, Honorie, Paphlagonie, 2 Ponts, 2 Cappadoce, 2 Arménies, 2 Galaties; et diocèse d'Orient, subdivisé en 2 Cilicies, Osroène, 3 Syries, 2 Phénicies, 3 Palestines, 2 Arabies.

**ASIE-MINEURE, Asia Minor**, auj. *Anatolie*, nom donné par les Romains à la presque île la plus occidentale de l'Asie, pour la distinguer du continent, qui s'appelait Asie-Majeure, *Asia Major*. Elle était bornée à l'E. par l'Arménie et la Syrie; au N. par la mer Noire; à l'O. par la mer Égée, et au S. par la Méditerranée. L'Asie-Mineure est traversée par plusieurs chaînes de mont. détachées du Taurus et du Caucase; elle est arrosée par le Méandre, l'Hermus, le Sangarius, l'Halys, et l'Iris. On y distinguait 11 contrées princip. : à l'O., la Mysie, la Lydie, la Carie, la Lycie; au N., la Bithynie, la Paphlagonie, le Pont; au S., la Pamphylie, la Pisidie et la Cilicie; au centre, la Phrygie et la Cappadoce. Tout le rivage occidental était occupé par les colonies grecques : les Éoliens au N., les Ioniens au centre, en Lydie, les Doriens au S., y avaient fondé des villes qui le disputaient, pour la richesse, la civilisation et la puissance, à celles de la Grèce : telles étaient Ephèse, Phocée, Milet, Smyrne, Halicarnasse, Lampsaque et Cnide. Les autres v. importantes étaient : dans la Mysie et la Bithynie, Troie, Pergame, Pruse, Cyzique, Amasie, Sinope, Nicée, Nicomédie, Chalcedoine; dans la Phrygie, Ancyre, Apamée et Laodicée; dans la Cappadoce, Césarée, Sébaste; dans les prov. du S., Stratonice, Telmesse, Tarse et Séleucie. Les îles principales qui en dépendaient sont celles de Lesbos, Chios, Cos, Samos, Rhodes, sur la côte occidentale, Cypré au S.; toutes ces îles furent occupées et colonisées par les Grecs.—L'Asie-Mineure a été connue de toute antiquité. Elle a vu fleurir les empires de Troie (du xv<sup>e</sup> au xii<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) et de Lydie (du x<sup>e</sup> au vi<sup>e</sup>), les colonies grecques d'Ionie, d'Eolie et de Doride, puis les roy. de Bithynie, de Paphlagonie, de Pont et de Cappadoce, qui, après avoir été longtemps indépendants, furent tous réunis à l'empire du roi de Perse (548 av. J.-C.). Sous la domination persane, l'Asie-Mineure forma quelquefois une seule satrapie et comme une espèce d'apanage, notamment sous Artaxerce-Mnémon (404-401), qui la donna à son frère Cyrus le Jeune. Conquise par Alexandre, elle échut après sa mort à Antigone; et après la mort de ce dernier, elle passa sous le joug des Séleucides; néanmoins, il s'y forma bientôt plusieurs roy. indépendants : Pont, Cappadoce, Bithynie, Pergame, Galatie, Paphlagonie, etc. Ces roy. subsistèrent jusqu'à la conquête de l'Asie-Mineure par les Romains, qui y pénétrèrent pour la première fois l'an 189 av. J.-C., et ne la soumettent tout entière qu'au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère. Au 1<sup>er</sup> siècle, lors du partage de l'empire, l'Asie-Mineure, comprise dans l'empire d'Orient, forma le diocèse d'Asie et la plus grande partie des diocèses de Pont et d'Orient (*V. ASIE ANCIENNE*). Les califes en conquièrent une partie au vi<sup>e</sup> siècle; les Turcs Seldjoudes s'y établirent au xi<sup>e</sup> et y fondèrent l'empire de Roum ou d'Iconium (Koniah), ne laissant aux empereurs grecs qu'un tiers du pays. Après 1204, l'Asie grecque forma les deux empires de Nicée et de Trébizonde. A la chute des Seldjou-

cides, 10 petites principautés s'établirent sur leurs débris. Enfin de 1381 à 1387, Amurat I, fils d'Othman, soumit toute l'Asie-Mineure, qui depuis ce temps appartient aux Turcs. V. ANATOLIE, etc.

**ASILE**, lieu de refuge. V. ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*. — SALLES D'ASILE. V. *ibid.*

**ASINARA**, *Herculis insula*, petite île près de la côte N. O. de la Sardaigne, a 28 kil. de long sur 3 de large. Déserte auj., mais peuplée au temps des Romains et jusqu'aux guerres de Pise et de Gènes.

**ASINARUS**, auj. le *Noto*, petite riv. de Sicile, au S. E., tombait dans la mer Ionienne près d'Hélöre. Les Athéniens y perdirent, l'an 413 av. J.-C., une bataille qui fit échouer leur expédition de Sicile : Nicias, leur général, y fut pris par Gylippe, général des Syracusains.

**ASINUS POLLIO** (C.). V. **POLLIO**.

**ASIONGABER**, *Bérénice*, anc. v. d'Arabie (Hedjaz), dans l'Idumée, sur le golfe d'Elana. C'est un des points d'où partaient les flottes de Salomon qui se rendaient à Ophir.

**ASMODÉE**, nom donné par les rabbins au démon dont parle l'Écriture dans l'histoire de Tobie (ch. vi), démon qui obsédait Sara, fille de Raquel, et fit périr ses sept premiers maris. Les rabbins le nomment le prince des démons et en racontent des choses merveilleuses. Ils le regardent comme le feu de l'amour impur.

**ASMONÉENS**, nom donné à la famille des Machabées, à cause du bourg d'Asmon (tribu de Siméon), d'où l'on suppose qu'ils étaient originaires.

**ASTIÈRES**, joli vge du dép. de la Seine, arr. de St-Denis, à 6 kil. N. O. de Paris, sur la r. g. de la Seine; 3213 h. Il est traversé par le chemin de fer de Paris à St-Germain. On y élevait jadis des ânes, d'où son nom. Les rois de France y eurent au XIII<sup>e</sup> siècle une résidence. Auj., rendez-vous de plaisir.

**ASOPUS**, *Asopo*, riv. de Béotie, sortait du Cithéron, traversait le territoire de Platée, et tombait dans la mer d'Eubée, vis-à-vis d'Érétrie.

**ASOR**, nom de plusieurs lieux de l'anc. Palestine, dont le plus connu est un bourg voisin de Damas, nommé auj. *Arzouf*, sur la Méditerranée, à 13 kil. N. de Jaffa. Pris par Baudouin I en 1105, et par les Turcs en 1265. Richard y battit Saladin en 1191.

**ASPA** ou **ASPADANA**, auj. *Ispahan*, v. de Perse, (Parétacène), était fort petite au temps d'Alexandre.

**ASPAR**, général et patrice de l'empire d'Orient, Alain ou Goth de naissance, fut envoyé en Italie par Valentinien contre le rebelle Jean, qu'il rédaist (435). Six ans après il fut battu par Genséric, roi des Vandales. Après la mort de l'empereur Marcien (457), Aspar mit la couronne sur la tête de Léon le Thrace, et obligea ce prince à donner le titre de César à son fils Ardaburius; n'étant pas encore satisfait, il conspira contre la vie de l'empereur; mais celui-ci en fut instruit, et le fit mettre à mort avec son fils (471).

**ASPASIE**, femme célèbre par sa beauté et son esprit, naquit à Milet et vint se fixer à Athènes où elle enseigna l'éloquence. Sa maison fut bientôt le rendez-vous des hommes les plus distingués de la Grèce : il s'y tenait des conférences où se traitaient les plus hautes questions de philosophie, de politique et de littérature. Socrate, Périclès, Alcibiade, y étaient des plus assidus. Périclès conçut pour elle une si vive passion qu'il répudia sa femme pour l'épouser. Aspasia prit sur cet homme d'État la plus grande influence, et eut ainsi beaucoup de part aux affaires de la Grèce : on prétend que c'est elle qui suscita les guerres de Samos, de Mégare et du Péloponnèse. Les ennemis de Périclès accusèrent Aspasia d'impiété; son époux la défendit avec chaleur devant l'Aréopage, et fut réduit pour la sauver à répandre des larmes devant ses juges. Après la mort de Périclès, elle s'attacha à un jeune homme inconnu, Lyciès, et eut encore assez de crédit pour le faire élever aux premières dignités. Amie de tout ce qui était noble et beau, Aspasia contribua de tout son

pouvoir à inspirer aux Athéniens le goût des arts; on lui attribue en grande partie l'éloquence de Périclès. C'est à tort qu'on a quelquefois rangé au nombre des courtisanes cette femme vraiment supérieure. — Cyrus le Jeune donna le nom d'Aspasie à sa maîtresse Myrto, femme d'une grande beauté, qui, après Cyrus, fut encore aimée d'Artaxerxe.

**ASPE**, vallée de France, dép. des B.-Pyréénées, s'étend du mont Aspe, sur la frontière d'Espagne, jusque près d'Oloron, dans une longueur de 40 kil. du S. au N. Elle est traversée par le Gave d'Aspe.

**ASPENDUS**, v. de Carie, près de l'Eurymédon, à quelques kil. de la mer. C'est auj. *Minougat*.

**ASPERN**, bourg d'Autriche. V. **GROSS-ASPERN**.

**ASPET**, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 15 kil. S. E. de St-Gaudens; 715 hab. Fabriques de clous, de peignes en bois. Émigration annuelle de chaudronniers et rémouleurs pour l'Espagne.

**ASPHALTE** (cac). V. **MORTE** (mer).

**ASPINWALL**, v. et port de l'Amérique centrale (Nouv.-Grenade), au fond du golfe de Mexique, à 60 kil. à l'E. de Panama, avec laquelle elle communique depuis 1855 par un chemin de fer qui traverse l'isthme; env. 5000 hab. Fondée en 1850 par un négociant américain qui lui donna son nom.

**ASPIS** ou **CLYPEA**, auj. *Akliv*, v. de l'Afrique anc. (Byzacène), au S. E. de Carthage, sur une colline, avait été fondée par Agathocle et était ainsi nommée des mots *apis* et *clypeus*, l'un grec, l'autre latin, qui signifient tous deux bouclier, parce que la colline sur laquelle elle était située avait la forme d'un bouclier.

**ASPRES-LES-VEYNES**, ch.-l. de cant. (H.-Alpes), à 30 kil. S. O. de Gap; 710 hab.

**ASPRIÈRES**, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 26 kil. N. E. de Villefranche; 852 hab. Zinc sulfuré.

**ASPROTAMOS**, *Achéloüs*, riv. de la Turquie d'Europe et de la Grèce, sort du mont Kodjaka, à l'E. de Janina, coule au S., et tombe dans la mer Ionienne au-dessous de Trigardon; cours, 220 kil.

**ASSAM**, *Asange*, contrée de l'Inde transgangaïque, dans l'intérieur des terres, entre le Boutan au N., le Bengale à l'O., l'empire Birman au S. et la Chine à l'E., s'étend de 88° 20' à 93° 27' long. E., et de 27° à 29° lat. N.; elle a 750 kil. sur 160, et env. 1 000 000 d'hab. Capit., Djorhât. Autres v. importantes : Rangpour, la plus peuplée du roy.; Ghergong, anc. capit., auj. en ruines. L'Assam est une grande vallée entourée de hautes mont. boisées, et traversée de l'E. à l'O. par le Brahmapoutra. Climat peu salubre, grandes pluies, inondations. Sol fertile, poivre, gingembre, riz, noix d'arec. Soie, coton, musc, argent, cuivre, plomb, or en paillettes dans les riv.; éléphants. Les habitants, d'origine hindoue, professent le Brahmeisme. — Longtemps indépendant, ce pays fut envahi, mais sans résultat, par Aureng-Zeb; plus tard il devint tributaire des Birmans, qui, en 1826 le cédèrent aux Anglais.

**ASSARACUS**, 2<sup>e</sup> fils de Tros, roi de Troie, fut aïeul d'Anchise, père d'Enée.

**ASSAR-HADDON**, roi de Ninive (707-667 av. J.-C.), succéda à son père Sennachérib. Il s'empara de Babylone, où il établit le siège de son empire, en 680, puis envahit la Syrie, fit prisonnier, en 673, Manassés, roi de Juda, et envoya une colonie assyrienne à Samarie : c'est là l'origine des Samaritains.

**ASSAS** (Nicolas, chevalier d'), capitaine au régiment d'Auvergne, né au Vigan, périt victime d'un dévouement sublime, dans la nuit du 15 octobre 1760, à Klostercamp, en Westphalie. En faisant une reconnaissance, il rencontra une colonne ennemie qui s'avavançait en silence pour surprendre les Français. On le menaça de l'égorger s'il dit un mot; d'Assas n'hésita pas, il s'écria : « A moi, Auvergne! ce sont les ennemis; » et il meurt percé de coups. Une statue lui a été érigée au Vigan en 1830.

**ASSASSINS**, sectaires ismaéliens, fameux au temps des croisades, s'établirent en 1090, sous la conduite d'Ilaçan-ben-Sabath-Homairi, dans les mont.

de la Perse septentr., où ils formèrent une espèce d'ordre religieux et militaire. Leur nom, dont la forme véritable est *Haschischins*, vient de *haschieh*, nom arabe d'une boisson enivrante, à l'aide de laquelle leur chef, qu'on appelait le *Vieux de la Montagne* (Y. HAGAÏN), les jetait dans un délire, pendant lequel ils s'imaginaient trouver un avant-goût des félicités éternelles. Ce chef élevait des jeunes gens dans un dévouement si absolu à ses volontés, qu'ils allaient sans crainte exécuter ses arrêts de mort contre les rois et les princes ses ennemis. Les Assassins prirent un accroissement rapide; ils s'emparèrent d'un grand nombre de forteresses et formèrent plusieurs établissements, dont deux principaux : l'un au N. de la Perse, où leur ch.-l. était la forteresse d'Alamout; l'autre en Syrie, dans les mont. de l'Anti-Liban, où ils possédaient la forteresse de Masyat, entre Antioché et Damas. Les meurtres que commirent ces fanatiques rendirent quelque temps redoutable la puissance de leur chef; mais en 1256, la grande invasion mongole, conduite par Houlagou, mit fin à leur existence en Perse. Ceux de Syrie furent exterminés quelques années après, par Bibars, soudan d'Égypte. La puissance des Assassins avait duré env. 180 ans. Leurs chefs les plus célèbres, après Hagaïn, sont Kia-Buzurgomid, Ala-Eddyn ou Aladin, et Rockneddin. C'est d'eux qu'est venu le nom d'*assassin* donné depuis à de lâches meurtriers. Parmi leurs victimes les plus remarquables on cite un calife de Bagdad, un calife du Caire, et Conrad, marquis de Monferrat. M. J. de Hammer a donné l'*Histoire des Assassins*, 1818 (trad. en franç. en 1833).

ASSELYN (J.), peintre flamand, né à Anvers en 1610, mort en 1660, vint se fixer à Amsterdam après avoir visité Rome, et peignit des batailles, des marines et des paysages, prenant Claude Lorrain pour modèle dans le paysage, et imitant le Bamboche dans les batailles ou les morceaux d'histoire. Sa couleur est claire et transparente, sa touche libre et ferme, sa lumière chaude. Le musée du Louvre possède quatre de ses meilleures toiles.

ASSEMANI (Joseph-Simon), savant orientaliste, né en 1687, mort en 1768, était un Syrien maronite. Il fut préfet de la bibliothèque du Vatican, et publia entre, autres ouvrages précieux : *Bibliotheca orientalis Clementino-Vaticana*, Rome, 1719-1728, 4 vol. in-fol., et les *Oeuvres de S. Ephrem*, grec, syriaque et latin, R., 6 v. in-fol., 1732-46. — Son neveu et successeur à la bibl. du Vatican, Evode Assemani, a donné le *Catalogue des manuscrits orientaux de la Bibliothèque Médicéo-Laurentine*, Florence, 1742, 2 vol. in-fol. — Simon Assemani, de la même famille, né en Syrie en 1752, mort à Padoue en 1821, a donné un *Catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque du comte de Nani*, Padoue, 1787-92, et un *Essai sur les Arabes avant Mahomet*, 1787.

ASSEMBLÉE DES NOTABLES, nom jadis donné en France à des réunions que les rois convoquaient dans des circonstances difficiles et où figuraient, avec les princes du sang, les principaux de la noblesse, de la magistrature et du clergé. Les membres en étaient nommés par le roi lui-même. Elles n'étaient que consultatives, et donnaient moins d'ombrage à la royauté que les États généraux. Les notables furent assemblés pour la première fois par Charles V en 1369. Ils furent depuis convoqués à Tours en 1470, à Cognac en 1526, à Fontainebleau en 1560, à St-Germain en 1561, à Moulins en 1566, à Rouen en 1596, à Paris en 1626, à Versailles en 1787 et 1788. Ces deux dernières assemblées sont les plus connues; elles eurent lieu, la 1<sup>re</sup>, du 22 février 1787 au 25 mai de la même année; l'autre, du 6 novembre 1788 au 12 décembre suivant. Louis XVI convoqua la 1<sup>re</sup> pour combler le déficit en obtenant des subsides de la partie de la nation qui avait été jusque-là exemptée de tout impôt : les notables consentirent l'impôt territorial, l'impôt du timbre et la suppression des corvées; mais le parlement refusa

d'enregistrer ces mesures, prétextant qu'aux États généraux seuls appartenait le droit de les établir. La cour, après avoir tenté quelques actes de violence contre le parlement, et en avoir reconnu l'inefficacité, se résolut à convoquer des États généraux. — Ce fut pour traiter quelques questions préliminaires sur l'organisation de ces États que le roi convoqua la 2<sup>e</sup> Assemblée des notables. Il s'agissait de savoir quel y serait le rôle du tiers état, s'il obtiendrait une représentation égale en nombre à celle des deux premiers ordres, la noblesse et le clergé; si on délibérerait par tête ou par ordre, et si le tiers état n'aurait qu'une seule voix contre les deux voix de la noblesse et du clergé. L'Assemblée des notables se déclara contre le doublement du tiers; mais la cour, cédant à l'opinion publique, décida le contraire.

ASSEMBLÉE NATIONALE OU CONSTITUANTE, assemblée célèbre, ouverte à Versailles le 5 mai 1789, sous le nom d'États généraux, devait se composer de 291 députés du clergé, 270 de la noblesse et 584 du tiers état. La noblesse et le clergé ayant refusé de siéger avec le tiers état, les députés de cet ordre se constituèrent d'eux-mêmes en assemblée délibérante, et prirent le nom d'*Assemblée nationale* (17 juin). Louis XVI tenta d'abord de la dissoudre et fit fermer la salle où elle se réunissait à Versailles; mais les députés, s'étant rendus le 20 juin au *Jeu de paume* (V. ce mot), jurèrent de ne se séparer qu'après avoir donné une *constitution à la France*, d'où le nom d'*Assemblée constituante*; et le roi, désespérant de vaincre leur résistance, invita les deux autres ordres à se joindre à eux (27 juin). Voici les principaux actes de cette célèbre assemblée : 4 août 1789, abolition de tous les privilèges féodaux; 23 et 24, décret proclamant la liberté des opinions religieuses et la liberté de la presse; 12 octobre, translation de l'Assemblée nationale à Paris; 2 novembre, déclaration que les biens du clergé sont mis à la disposition de l'État comme biens nationaux; 17 décembre, création d'un papier-monnaie sous le nom d'*assignats*; 15 janvier 1790, division du royaume en 83 départements; 17 mars, décret pour la vente des biens nationaux jusqu'à concurrence de 400 millions; 19 juin, suppression de tous les titres de noblesse; 27 novembre, décret relatif à la prestation de serment de tout ecclésiastique fonctionnaire public; 5 juin 1791, décret qui ôte au roi le droit de faire grâce; 15 juillet, déclaration que le roi, qui avait tenté de fuir, sera suspendu de ses fonctions jusqu'à ce qu'on lui ait présenté l'acte constitutionnel; 30 juillet, abolition des ordres de chevalerie. Le 3 septembre 1791, la constitution est terminée, et, le 13, le roi l'accepte. Cette constitution, élaborée et discutée pendant les années 1789, 1790 et 1791, déterminait le pouvoir du roi et le pouvoir de la nation. Elle créait une assemblée législative, qui seule faisait les lois, et elle accordait seulement au roi, sous le nom de *veto*, le droit d'en suspendre temporairement l'exécution. L'Assemblée constituante se sépara le 30 septembre 1791, et fut immédiatement remplacée par l'Assemblée législative. Les personnages qui eurent le plus d'influence dans cette assemblée sont Mirabeau, Barnave, Cazalès, Maury, Duport, Lafayette, les Lameth, etc. — On a aussi donné le nom d'*Assemblée constituante* à l'Assemblée de 1848 : ouverte le 4 mai, elle termina ses travaux le 4 novembre, et proclama le 12 du même mois la nouvelle constitution; elle établissait une république démocratique, avec un président élu pour 4 ans, et une assemblée unique de 750 membres, élus, ainsi que le président, par le suffrage universel.

ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE. D'après la constitution donnée par l'Assemblée nationale, le pouvoir législatif était délégué à une assemblée élue par le peuple, composée de 745 membres; aucun des membres de la précédente législature ne pouvait en faire partie. Cette assemblée prit le nom d'*Assemblée législative*. Elle se réunit le 1<sup>er</sup> octobre 1791, lendemain du jour où se sépara l'Assemblée nationale, et siégea

jusqu'au 21 septembre 1792. Cette assemblée décida, entre autres mesures : 8 novembre 1791, que les émigrés seraient déclarés coupables de conspiration, poursuivis comme tels, et punis de mort s'ils ne rentraient avant le 1<sup>er</sup> janvier 1792; 20 avril 1792, que la guerre était déclarée à l'empereur François II; 26 mai, que les ecclésiastiques qui refuseraient de se soumettre à la constitution civile du clergé seraient déportés; 11 juillet, que la patrie était en danger, et que dès lors les séances seraient permanentes, que toutes les municipalités et tous les conseils de district et de département siègeraient sans interruption, que toutes les gardes nationales seraient mises en mouvement; 10 août, que le roi était suspendu de ses fonctions, et qu'une nouvelle assemblée serait convoquée, sous le nom de Convention nationale. Les partis de la Montagne et de la Gironde (V. ces mots) se formèrent dans l'Assemblée législative.

**ASSEN**, v. du roy. de Hollande, ch.-l. de la prov. de Drenthe, sur le Horn-Biep, qu'un canal met en communication avec le Zuyderzée, à 120 kil. N. E. d'Amsterdam : 3000 hab.

**ASSENS**, v. et port du Danemark, dans l'île de Fionie, à 33 kil. S. O. d'Odense, sur le Belt; 2600 h. Christian III y battit ses sujets insurgés, 1545.

**ASSER**, célèbre rabbin, né à Babylone l'an 353 de J.-C., mort en 427, fut dès l'âge de 14 ans président de l'Académie de Sora sur l'Euphrate et compta un grand nombre de disciples. Il est l'auteur du *Talmud de Babylone*, qu'on doit distinguer du *Talmud de Jérusalem*. C'est une compilation qui contient, avec l'histoire, les traditions sur la loi et la religion juive. Le *Talmud d'Asser* a été imprimé à Amsterdam en 1744, avec commentaires, en 12 vol. in-fol.

**ASSER**, moine de St-David (P<sup>te</sup> de Galles), né vers 850, mort en 910, devint évêque de St-David, fut invité par Alfred le Grand à se rendre à sa cour, et vécut dans l'intimité de ce prince, qui le combla de présents. Il a laissé d'intéressants mémoires, publiés en 1574 par Parker sous le titre de *Vie d'Alfred*, à la suite de l'histoire de Walsingham, et à part en 1722 par F. Wise. On lui attribue les *Annales britanniques*, publiées par le docteur Gale.

**ASSIDÉENS**, secte juive. V. CHASIDIM.

**ASSIÈTE**, ASSIGNATS. V. ces mots dans notre *Dictionnaire universel des Sciences*.

**ASSINIBOINE**, riv. de l'Amérique du N. (Nouv.-Bretagne), à sa source par 105° long. O., 52° 15' lat. N.; court au S. E., reçoit le Callin, le Mouse, la Rivière-Rouge, et tombe dans le lac Ouinipé, après un cours très-sinueux de 700 kil. — Ses bords sont habités par les *Assiniboins*, peuplade guerrière de la famille des Sioux-Osages, ennemis acharnés des Dakotas. Ils font le commerce de fourrures.

**ASSINIE**, riv. et contrée de Guinée, entre la côte d'Or et la côte des Dents, au S. O. des Achantis et à l'E. du cap des Trois-Pointes. Comptoir français.

**ASSISE**, *Assisi* en italien, *Asisium* chez les Latins, v. des États de l'Église, à 19 kil. S. E. de Pérouse, sur une mont.; 5000 hab. Evêché. Patrie de S. François d'Assise, dont on conserve le corps dans la cathédrale, et du poète Métastase.

**ASSISES** (*d'assidere*, s'asseoir). On appelait ainsi au moyen âge des assemblées périodiques de justice, ainsi que les ordonnances faites dans ces assemblées (V. notre *Dictionnaire univ. des Sciences*).

On connaît sous le nom d'*Assises de Jérusalem* un recueil de règlements généraux rédigés en 1099 par Godefroi de Bouillon, roi de Jérusalem, de concert avec les principaux seigneurs croisés, réunis en *assises*. Ces ordonnances, destinées à régir l'État chrétien de Palestine, furent édictées en même temps que la domination des Croisés. Cependant, plusieurs de leurs dispositions furent introduites dans le roy. de Chypre par Guy de Lusignan (1192), puis dans l'empire latin de Constantinople (1204), et dans plusieurs autres parties de la Grèce. La bibliothèque de Venise en possède un exemplaire manuscrit. M. Beugnot a

publié de 1841 à 1844 (dans le recueil des *Historiens des Croisades*) ce qui nous reste de ces *Assises*.

**ASSOMPTION** (fête de l'), fête instituée en l'honneur de l'élevation de la Ste Vierge au ciel. On la célèbre le 15 août. Cette fête était établie dès le v<sup>e</sup> siècle; mais le *vœu de Louis XIII* ajouta beaucoup en France à sa solennité.

**ASSOMPTION**, capit. du Paraguay, sur la r. g. du Paraguay, par 25° 17' lat. S., et 60° long. O., à 1000 kil. N. E. de Buénos-Ayres; env. 15 000 hab. Résidence du dictateur; évêché. Peaux, tabac, maté. Fondée en 1535.

**ASSOMPTION** (île de l'), une des îles Mariannes, par 143° 34' long. E., 19° 45' lat. N.; à 17 kil. de tour. Volcan au centre. Arbres à pain, cocotiers, etc. — Île de l'Océan Atlantique. V. ANTICOSTI.

**ASSOMPTION** (Notre-Dame de l'). V. CEARA.

**ASSOS**, v. d'Éolie, dans l'anc. Mysie, sur le golfe d'Adramyttium, près du vge actuel de *Beïam-Kallessi*. Colonie grecque, patrie de Cléanthe le stoïcien. Ruines très-remarquables : restes de temples; théâtre conservé presque entier.

**ASSOUAN**, *Syène*, île et v. de la H.-Égypte, sur la r. dr. du Nil, à 97 kil. S. d'Edfou, par 30° 35' long. E., 24° 6' lat. N. Elle est très-voisine du tropique : aussi, le jour du solstice, l'ombre y est-elle presque nulle; autrefois même, l'image du soleil s'y peignait tout entière au fond d'un puits. C'est là que se trouve la 1<sup>re</sup> cataracte du Nil. Belles ruines. — Les Français y défirent les Mamelouks le 16 mai 1799.

**ASSOUCY** (Ch. COYFEU d'), poète burlesque, surnommé *le Singe de Scarron*, né à Paris en 1604, mort en 1679, mena une vie désordonnée, s'échappa dès son enfance de la maison paternelle, se fit empirique, puis joueur de luth, fut, en cette qualité, attaché quelque temps à la cour de Savoie et à celle de Louis XIII, et amusa par ses facéties l'enfance de Louis XIV; puis se remit à voyager et se fit jeter, en Italie, dans les cachots de l'inquisition, pour une satire contre un prélat romain. De retour en France, il fut encore mis en prison, pour mauvais mœurs. D'Assoucy a traduit en vers burlesques les *Métamorphoses* d'Ovide, sous le titre d'*Ovide en belle humeur*, ainsi que le *Ravissement de Proserpine* de Claudien, et a composé un grand nombre d'autres poésies, entre autres le récit de ses propres *Aventures* (réimprimé en 1858, à Paris, par C. Dombey). Ce poète, et tout quelque vogue en son temps, comme le prouve ce vers de Boileau :

Et, jusqu'à d'Assoucy, tout trouva des lecteurs.

**ASSOUR**, V. ACROUR.

**ASSUAY**, dép. de la rép. de l'Équateur, au S. E. de l'État, et à l'E. des Andes, se div. en 3 prov. : Cuença, Loja, Jaen, et a pour ch.-l. Cuença. Arbre à quinquina. Magnifiques ruines de constructions péruviennes.

**ASSURÉS**, roi de Perse, qui, selon la Bible, épousa la Juive Esther et rendit, à sa prière, un édit favorable aux Juifs. On croit que c'est Artaxerce-Longuemain, ou, selon d'autres, Darius I.

**ASSUR**, 2<sup>es</sup> fils de Sem, contemporain de Nemrod. Chassé par celui-ci des plaines de Sennaar, il s'établit à l'E. du Tigre, y fonda le roy. d'Assyrie, et bâtit Ninive. On place son règne vers 2640 av. J.-C.

**ASSYÉ**, ou **ASSAYÉ**, vge de l'Indoustan (Bélar), à 40 kil. N. de Djalnah. Arthur Wellesley (depuis lord Wellington) y battit, en 1803, avec 8000 hommes, 60 000 Mahrattes.

**ASSYRIÉ**, *Assyria*, le *Kourdistan* actuel, vaste contrée de l'Asie anc., à l'E. du Tigre, bornée au N. par l'Arménie, à l'O. par la Mésopotamie, à l'E. par la Médie, au S. par la Babylonie, était arrosée par le Tigre, l'Arbis, le Gorgus et le Zabus, et avait pour capit. Ninive, et pour villes principales Gaugamèle, Arbèles, Artémite. On étend quelquefois le nom d'Assyrie à la réunion de l'Assyrie proprement dite, de la Babylonie et de la Mésopotamie. — Assur, fils de Sem, fonda Ninive vers 2640 av. J.-C.,

dans le même temps que Nemrod jetait les fondements de Babylone, et donna son nom à l'Assyrie. On ne sait rien de certain sur l'histoire de cette contrée jusqu'à Bélus, qui, en 1993 av. J.-C., chassa les Arabes, alors maîtres du pays, et créa le 1<sup>er</sup> empire d'Assyrie, en réunissant le roy. de Babylone à celui de Ninive. Ninus, fils de Bélus (1968-1916), vainqueur de l'Arménie et de la Médie, soumit tous les peuples de l'Asie septentr. jusqu'à la Bactriane et au pays des Saces. Sémiramis, sa veuve, étendit l'empire des Assyriens jusqu'à l'Indus, et remplit Babylone des monuments les plus magnifiques (1916-1874). Elle eut pour fils et pour successeur Ninyas, après lequel on ne trouve sur l'histoire d'Assyrie que des traditions incertaines, d'immenses lacunes et de longues séries de rois inconnus. Le dernier, Sardanapale, n'est fameux que par sa mollesse : il fut détrôné par ses sujets en 759 av. J.-C.—Des débris du premier empire d'Assyrie se formèrent les royaumes particuliers de Médie, de Babylone et de Ninive. Ce dernier, fondé par Phul, appelé aussi Sardanapale II, est connu sous le nom de 2<sup>e</sup> empire d'Assyrie. Téglat-Phalasar, fils de Phul (742), et Salmanasar (724) soumirent les rois de Juda et d'Israël; Sennachérib (712) ravagea l'Égypte, assiégea Jérusalem et triompha des Babyloniens, mais il mourut assassiné (707). Assarhaddon, fils de Sennachérib, s'empara de Babylone (680); mais sous ses successeurs Saosduchéus (Nabuchodonosor) et Chinaladan (Sarac), l'empire d'Assyrie s'affaiblit considérablement. Enfin, en 625, Nabopolassar, roi de Babylone, renversa Sarac et détruisit le 2<sup>e</sup> empire d'Assyrie, en le réunissant à celui de Babylone. Depuis lors, l'Assyrie passa, avec la Babylonie, sous la domination de Cyrus (538); devenue dès lors province de la Perse, elle subit toutes les vicissitudes de cet empire.—Les principales divinités des Assyriens, qui ne sont guère connues que de nom, étaient Adramélech, Anamélech, Dagon, Dercéto. Les arts, surtout l'architecture et la sculpture, avaient atteint chez eux un haut degré de perfection, comme le prouvent les découvertes récentes faites par MM. Botta, Layard et Place à Khorsabad et autres lieux. Ces découvertes, jointes à la lecture et à l'interprétation des inscriptions en caractères cunéiformes, ont aussi jeté un nouveau jour sur l'histoire de l'Assyrie (V. *l'Hist. des Assyriens d'après les monuments*, de G. Kruger, Leips., 1855, et *les Écritures cunéiformes*, de J. Méant, 1864).

**ASSYZ-RAS**, pointe de terre qui de la côte de Nubie s'avance dans la mer Rouge, par 36° long. E., 18° 24' lat. N. On croit que c'est là qu'était la *Ptolémaïs Thérôn* de Ptolémée.

**AST** (G. Ant. Fréd.), érudit, né en 1778 à Gotha, mort en 1841, professa la littérature classique à Munich. Élève de Schelling, il publia quelques écrits estimés sur l'esthétique, la philosophie et l'histoire de la philosophie. On lui doit une édition de Platon, avec trad. latine et commentaire, 11 vol. in-8, 1819-32, et un *Lexicon platonicum*, 1834-39, en allemand, la *Vie et les écrits de Platon* (1816). Ast est souvent téméraire dans sa critique : il rejette, comme apocryphes, le 1<sup>er</sup> Alcibiade, le *Ménon* et les *Lois*.

**ASTA** ou **ASTA POMPEIA**, v. de la Gaule Cisalpine (Ligurie), est auj. *Asti*.

**ASTA REGIA**, *Xéris de la Frontera* ? v. d'Hispanie, dans l'île Tartesse, sur un bras (auj. desséché) du *Bætis*, était une colonie romaine.

**ASTABÈNE**, portion de l'empire perse (Hyrcaïnie), au S. E. de la mer Caspienne, correspond à peu près au Daghestan, et avait pour habitants les *Dahx*.

**ASTABORAS**, fleuve d'Éthiopie, affluent du Nil, est auj. *Atbarah* ou *Tacazzé*. V. **ATBARAH**.

**ASTACUS**, auj. *Korfa*, v. de Bithynie, sur la Propontide (mer de Marmara), près et à l'O. de Nicomédie, donnait son nom à l'*Astacenus sinus* (golfe d'*Isnikmid*). Détruite par Lysimaque.

**ASTAFFORT**, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), sur la r. dr. du Gers, à 20 kil. S. d'Agen; 1312 h.

**ASTAPA**, *Estepa la Vieja*, v. de la Bétique, sur les confins des *Bastuli Paeni*. Ses habitants, assésés par les Romains dans la 2<sup>e</sup> guerre punique, se brûlèrent eux-mêmes plutôt que de se rendre.

**ASTAPUS**, fleuve d'Éthiopie, auj. le *Bahr-el-Azrek*, bras oriental du Nil.

**ASTARAC** (comté d'), partie de Panc. Armagnac, auj. dans le dép. du Gers, comprenait Mirande, Rocquelaure et Pavie.

**ASTAROTH**. On connaît sous ce nom deux v. de Palestine, toutes deux dans la demi-tribu de Manassé à l'E. du Jourdain : l'une était la capit. d'Og, roi de Basan, et l'autre la patrie de Job.

**ASTAROTH**, divinité phénicienne. V. **ASTARTE**

**ASTARTE**, divinité des Phéniciens et des Syriens, paraît être la personnification du ciel et de l'armée des étoiles. Les Grecs l'ont identifiée avec leur Vénus céleste ou Uranie. Elle est nommée dans la Bible *Astaroth*.

**ASTER**, habile archer d'Amphipolis. Pour se venger de Philippe, roi de Macédoine, qui avait refusé ses services, il lui perça l'œil droit, au siège de Méthone, avec une flèche sur laquelle étaient, dit-on, ces mots : « A l'œil droit de Philippe. » En réponse, le roi fit jeter dans la place une flèche avec ces mots : « Si la ville est prise, Aster sera pendu. » Et il le fut en effet.

**ASTERABAD** (c.-à-d. *ville de l'Étoile*), v. de Perse (Mazanderan), sur le Gourgan, près de son embouchure dans la mer Caspienne; 12 000 hab. On croit que c'est Panc. *Tambrax* ou *Thambraces*, capit. de l'Hyrcanie. Ravagée par Tamerlan, elle n'est plus qu'un grand village, qui sert de résidence au Khan des Kadjars. Garantie excellente, qui donne aux étoffes de Perse leur belle couleur rouge. Manufactures de soie et de coton.

**ASTÈRE** (S.), *Asterius*, évêque métropolitain d'Assasie, dans le Pont, fut élevé à ce siège à la fin du iv<sup>e</sup> siècle. Il se montra fort zélé pour la pureté de la foi, et fut vénéré dans tout l'Orient. On a de lui des *Sermons*, publiés par Combefis, grec-latin, 1648, et trad. en français par Bellegarde, 1691. — Evêque de Pétra en 360, est honoré le 10 juin.

**ASTI**, *Asta Colonia* et *Asta Pompeia*, v forte des États sardes, ch.-l. d'une prov. de même nom, au confluent du Tanaro et du Belbo, à 40 kil. S. E. de Turin; 21 000 hab. Evêché. Vins muscats renommés, étoffes de soie. Patrie d'Alfieri. — Ville très-forte sous les Romains; république au moyen âge, elle tomba au pouvoir des ducs de Milan, et forma un duché qui fut donné en dot à Valentine Visconti, quand elle épousa le duc d'Orléans, frère de Charles VI; ce duché resta entre les mains de princes français jusqu'en 1529, et fut alors cédé à Charles-Quint, qui le donna à la Savoie.

**ASTIGIS**, v. de Bétique, auj. *Ecija*. V. ce nom.

**ASTOLPIHE**, roi des Lombards (749-756), conquit en 752 l'exarchat de Ravenne; il allait s'emparer des terres de l'Église, lorsque le pape Étienne II implora le secours de Pepin, roi de France, qui passa en Italie, défit Astolphe, reprit Ravenne et en fit don au pape. Il eut pour successeur Didier.

**ASTOR** (J. J.), négociant américain, Allemand de naissance, né en 1763, mort en 1848, était sans fortune lorsqu'il se rendit aux États-Unis en 1784, s'enrichit promptement par le trafic des fourrures, forma en 1809 la *Compagnie américaine des pelleteries*, et établit en 1811, sur la r. g. de la Colombia, le comptoir d'*Astoria*. Il fonda par testament la bibliothèque publique de New-York (*Astor library*).

**ASTORGA**, *Asturica Augusta*, v. d'Espagne (Léon), à 40 kil. S. O. de Léon; 4000 hab. Evêché. Près de là est le lac de Sanabria, au milieu duquel s'élevait le vieux château des comtes de Benavente. Prise par les Français en 1810; reprise en 1812.

**ASTORIA**, v. et port de l'Orégon, sur la riv. de



Columbia, près de son embouchure, eut pour origine le comptoir fondé par Astor. V. ce nom.

**ASTRAKHAN**, v. et port de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvt d'Astrakhan, dans une île du Volga, à 50 kil. de l'embouchure de ce fleuve dans la mer Caspienne, et à 1880 kil. S. E. de Pétersbourg; 50 000 hab. Archevêché grec et arménien; nombreuses églises. C'est le port le plus fréquenté de la mer Caspienne; il sert d'entrepôt au commerce de la Russie avec la Boukharie, la Perse et l'Inde: il a 3 bazars, destinés à 3 classes de marchands, les Russes, les Hindous, les Asiatiques non Hindous; mais la v. est irrégulière et mal bâtie. — Jadis capit. du khanat d'Astrakhan, elle fut prise par les Russes en 1554; elle fut en vain assiégée par les Turcs en 1569.

— Le gouvt est situé entre ceux de Saratov, d'Orenbourg, du Caucase, la mer Caspienne et le steppe des Kirghiz: 313 000 hab., en grande partie nomades. Plusieurs grandes riv. (Volga, Oural, Gachoumi, les deux Ouzens). Tabac, maïs, riz, vin, cuirs, fourrures, fines dites *Astrakhan*. On y élève beaucoup de bétail.

**ASTRÉE**, *Astræa*, déesse de la justice, habitait la terre dans l'âge d'or; mais les crimes des hommes dans les âges d'airain et de fer la forcèrent à fuir, et elle remonta au ciel, où elle forme le signe de la Vierge. Quelques mythologues lui donnent pour mère Thémis, avec laquelle la confondent.

**ASTRONOME** (L.), nom sous lequel on désigne un écrivain inconnu, du ix<sup>e</sup> siècle, auteur d'une *Vie de Louis le Débonnaire*, en latin, qui jouit d'une grande autorité et qui a été trad. par le président Cousin (*Histoire de l'empire d'Occident*). Son nom lui vient de connaissances qu'il possédait en astronomie.

**ASTRUC** (J.), médecin français, né en 1684 à Sauves, près d'Alais, mort à Paris en 1766, étudia à Montpellier, et devint successivement professeur de médecine à Toulouse (1710), à Montpellier, au collège de France, et à la faculté de Paris. Le roi de Pologne l'attira près de lui en le nommant son premier médecin (1729); mais il ne resta qu'un an à cette cour, et revint dès 1730 à Paris, où Louis XV le choisit pour médecin consultant. Astruc avait adopté le système mécanique de Boerhaave. Ses princip. œuvres sont: *Mémoires sur la peste de Provence*, 1722-25; *De morbis veneris*, 1736 et 1740; *Traité des Tumeurs*, 1759; *des Maladies des femmes*, 1761-1765. Il s'occupait aussi avec goût de métaphysique: il a publié en ce genre des dissertations *De Sensatione*, 1720; *De Imaginatione*, 1723; *Sur l'immortalité, l'immatérialité et la liberté de l'âme*, 1755. On a aussi de lui des *Conjectures sur la Genèse*.

**ASTURA**, *Astura*, v. de l'état ecclésiastique, à 60 kil. S. de Rome, à l'embouchure de l'Astura. Cicéron y avait une villa: c'est près de là qu'il fut tué. Le jeune Conradin, battu à Tagliacozzo, fut pris à Astura (1268).

**ASTURES**, peuple de l'Hispanie, entre les *Callaici* et les *Cantabri*, habitait les Asturies et la partie N. du roy. de Léon et avait pour ch.-l. *Asturica Augusta*. Il fut soumis le dernier par les Romains.

**ASTURICA AUGUSTA**, v. d'Hispanie,auj. *Astorga*.

**ASTURIÉS**, contrée d'Espagne, dont on a formé l'intendance d'Oviédo, avait pour bornes au N. la mer, au S. le roy. de Léon, à l'E. la Vieille Castille, à l'O. la Galice; 560 000 hab. Ch.-l. Oviédo. Beaucoup de mont. et de vallées; climat frais et sain. Céréales, maïs, grande quantité de cidre; fer, cuivre, houille, etc.; sur les côtes, ambre et corail. On y élève beaucoup de mulets. On distinguait jadis l'Asturie d'Oviédo et l'Asturie de Santillane, ainsi nommées de leurs chefs-lieux.—Les Asturies sont le berceau de la monarchie espagnole: c'est dans les mont. des Asturies que se réfugièrent les Goths en 712 et 713, et que Pélage, proclamé roi à Cavalonga (718), remporta la victoire de la Déva en 719. Froila, 3<sup>e</sup> successeur de Pélage, fonda en 761 Oviédo, où fut établi dès lors le siège de la monarchie des Asturies, connue depuis sous le nom de roy. d'Oviédo.

V. ce nom.— Le fils aîné des rois d'Espagne porta depuis 1388 le titre de prince des Asturies.

**ASTYAGE**, dernier roi des Mèdes, fils de Cyaxare, régna de 595 à 560 av. J.-C., eut pour fille Mandane, qui épousa Cambyse, roi des Perses, et fut, selon Hérodote, détrôné par Cyrus, son petit-fils. Selon Xénophon, ce n'est qu'après la mort de Cyaxare II, fils et successeur d'Astyage, que Cyrus monta sur le trône de Médie.

**ASTYANAX**, fils d'Hector et d'Andromaque, fut, après la prise de Troie, précipité par Ulysse du haut des murs de la ville, parce que Calchas avait prêté aux Grecs qu'il leur serait plus funeste que son père. Selon une autre tradition, il fut sauvé et suivit sa mère en Épire.

**ASTYDAMIE**, épouse d'Acaste, roi d'Iolcos, conçut un amour coupable pour Pélée; dédaignée par lui, elle l'accusa d'avoir voulu lui faire violence, afin de le faire périr. Mais Pélée échappa à la mort, et se vengea par le supplice d'Acaste et d'Astydamie.

**ASTYPALÉE**,auj. *Stampalia*, île de l'Archipel, une des Cyclades, au S. E. du groupe.

**ATABALIBA** ou **ATAHUALPA**, dernier roi du Pérou de la famille des Incas, régna à Quito et venait d'enlever à son frère Huascar le roy. de Cuzco, quand arrivèrent les Espagnols. Attiré à une conférence par Pizarre, il fut chargé de chaînes par ce général, contre la foi du serment, puis étranglé par ses ordres, l'an 1533.

**ATABEK**, c.-à-d. *père du prince*, nom que prirent chez les Turcs, dans les xi<sup>e</sup> et xii<sup>e</sup> siècles, plusieurs émirs qui, chargés du gouvt des prov. de l'Iran par les sultans seldjoucides, avaient usurpé le pouvoir suprême, mais n'osaient prendre le titre de sultan. Ils formèrent 4 dynasties princip.: 1<sup>o</sup> les *atabeks de l'Irak*, qui eurent pour fondateur Omad Eddin-Zenghi, que les Croisés appelaient *Sanguin*; ses successeurs régnèrent de 1127 à 1218; 2<sup>o</sup> les *atabeks du Farsistan*, qui possédèrent le Persé de 1148 à 1264 et furent chassés par Houlagou; 3<sup>o</sup> les *atabeks de l'Iderbaüljan*, de 1169 à 1225; 4<sup>o</sup> les *atabeks de Laristan*, dont le dernier, Bokneddin, mourut en 1339.

**ATACINI**, peuple de la Gaule (Narbonnaise 1<sup>re</sup>), entre les *Sardones* et les *Volci Arcomici*, ainsi nommés de *Atar* (Aude), qui baignait leur pays, occupaient une portion du dép. de l'Aude, aux env. d'Alth, et avaient pour capit. *Atacinus ricus* (Aussière), vge situé près du ruisseau d'Ausson, à 12 kil. de Narbonne. Patrie de Térentius Varron.

**ATAHI ALPA**, le dernier Inca. V. **ATABALIBA**.

**ATAÏDE** (don Louis d'), vice-roi des Indes pour le Portugal de 1568 à 1612, est le dernier héros portugais confédérés, et assiégé dans Goa même, il repoussa toutes les attaques et remporta sur des armées formidables plusieurs victoires signalées. Non moins habile administrateur, il rétablit l'ordre partout. Il n'en fut pas moins disgracié; mais tout déclina aussitôt. Sébastien fut obligé de recourir à lui de nouveau: mais il mourut à Goa, peu après son retour, en 1580.

**ATALANTE**, fille de Schœnee, roi de Scyros, est célèbre dans la Fable par son agilité. Pour éluder les instances des princes qui demandaient sa main, elle leur promit d'épouser celui qui vaincrait à la course, mais à condition que ceux qu'elle dépasserait recevraient la mort. Plusieurs avaient déjà péri lorsqu'Hippomène entra dans la lice, et obtint par la ruse le prix proposé, en jetant devant Atalante des pommes d'or qu'elle ramassa dans sa course, ce qui la retardait.— Une autre Atalante, célèbre chasseresse, prit part à la chasse du sanglier Calydon, porta le premier coup au terrible animal, et reçut la hure du sanglier des mains de Mélagre, son amant.

**ATALANTI**, ville de Grèce. V. **TALANTI**.

**ATABÉCHIS** ou **APHRODITOPOLIS**, v. de Basse-Egypte, à 9 kil. S. de Byblos, sur un bras du Nil qui tombait dans le *lacus Boticus*, et qui recevait le nom de *branche Atabéchinne*.

**ATAULPHE**, beau-frère d'Alaric, roi des Visigoths, lui succéda en 412. Il avait sous le règne précédent puissamment contribué à la prise de Rome, et avait emmené captive Placidie, fille de l'empereur Théodose, et sœur de l'empereur Honorius. Il épousa cette princesse et se fit céder par Honorius la Gaule et l'Espagne. Il fut assassiné en 415 à Barcelone par un de ses officiers, à l'instant où il allait achever la conquête de l'Espagne.

**ATAX**, riv. de la Gaule narbonnaise, auj. l'*Aude*.

**ATBARAH** ou **TACAZZE**, l'*Astaboras* des anciens, fleuve d'Abyssinie, un des princip. affluents du Nil, traverse le Tigré, le pays des Changallas, la Haute-Nubie; reçoit à droite l'*Aregua* et le *Mareb*, et tombe dans le Nil par la droite. Il forme, avec ce fleuve, ce que les anciens appelaient *l'île de Méroé*.

**ATÉ** (mot grec qui signifie *malheur*), divinité malfaisante, fille de Jupiter. Chassée du ciel par son père, elle parcourut sans cesse la terre, se plaisant à semer la discorde et à faire naître toute sorte de maux. Elle est suivie des *Prières*, filles boiteuses de Jupiter, qui s'efforcent de préparer les maux qu'elle a faits (Homère, *Iliade*, XIX, 91).

**ATELLA**, auj. *Averse* ou *San-Armino*, v. de Campanie, à 15 kil. E. de Capoue, a donné son nom aux drames osques, dits *Atellanes*. Ces pièces avaient quelque rapport avec les pièces satyriques des Grecs, mais on n'y voyait point figurer de satyres. Importées à Rome en 391 av. J.-C., les *Atellanes* disparurent, dit-on, lors de l'introduction des pièces régulières. Cependant, on les revit encore longtemps comme intermèdes; on croit même qu'elles ont donné naissance aux types si connus de la comédie italienne. On doit à M. Munk une savante dissertation *De Atellanis*, Leips., 1840.

**ATENOLPHE**, duc de Bénévent, était d'abord prince de Capoue; il conquit en 900 le duché de Bénévent sur Radelgise II, qu'il chassa de ses États. A sa mort (910), ses deux fils, Landolphe et Aténolphe II, régnèrent conjointement et reconquirent la suzeraineté des empereurs d'Orient.

**ATERGATA** ou **ATERGASIS**, déesse syrienne, adorée surtout par les Ascalonites, avait le visage et la tête d'une femme et le reste du corps d'un poisson.

**ATERNUM**, auj. *Pescara*, v. de l'Italie anc., chez les *Pratutii*, sur l'Adriatique, à l'emb. de l'*Aternus*.

**ATHI**, v. de Belgique (Hainaut), sur la Dender, à 24 kil. N. O. de Mons; 8000 hab. Nombreuses manufactures. — Ath faisait partie du Hainaut autrichien. Elle fut prise en 1667 et en 1697 par les armées de Louis XIV; elle fut rendue aux Impériaux par le traité de Ryswick. Les Hollandais s'en emparèrent en 1716, et Louis XV en 1745. La France la perdit en 1814.

**ATHALARIC**, roi des Ostrogoths, petit-fils de Théodoric, fut, quoique mineur, reconnu pour roi à la mort de ce prince, et porta la couronne lui-même (526-534); sa mère Amalasonte régna sous son nom.

**ATHALIE**, reine fameuse par ses crimes, fille d'Achab, roi d'Israël, et de Jézabel, épousa Joram, roi de Juda, et en eut Ochosias. Après avoir perdu son époux et son fils, qui périt assassiné par Jéhu, elle ordonna de massacrer tout ce qui restait de la race de David, afin de s'assurer le trône, 876 av. J.-C.; mais Joas, le plus jeune des fils d'Ochosias, ayant échappé au massacre, le grand prêtre Joad le conserva dans le temple et il le proclama roi six ans après, devant les Prêtres et les Lévites; Athalie, que le tumulte avait attiré, fut massacrée par le peuple, 870. Cette reine impie avait établi à Jérusalem le culte de Baal. Tout le monde connaît le chef-d'œuvre qu'a inspiré à Racine sa mort tragique.

**ATHAMANIE**, contrée de l'Épire mérid., sur le versant N. du Pinde, aux confins de l'Acarnanie.

**ATHAMAS**, roi d'Orchomène en Béotie, épousa en premières noces Néphélé ou Thémisto, qui le rendit père de Phryxus et de Hélé; puis en secondes noces Ino, fille de Cadmus, dont il eut Léarque et Méléerte. La seconde épouse, jalouse des enfants du

premier lit, décida Athamas à les immoler aux dieux pour faire cesser une famine qui désolait la Béotie. Ce père barbare allait en effet les massacrer, quand Jupiter leur envoya un bélier à toison d'or, sur lequel ils s'échappèrent. Athamas fut puni de sa cruauté par la perte de la raison; dans sa démence, il prit les enfants d'Ino pour des lionceaux, et les écrasa contre une muraille. Revenu de son égarement, et honteux de ce nouveau crime, il s'exila dans un canton de l'Épire, qui prit de lui le nom d'Athamanie.

**ATHANAGILDE**, roi des Visigoths d'Espagne, 554-567, fit de Tolède sa capitale, maria sa 1<sup>re</sup> fille, Galsuite, à Chilpéric, roi de Soissons; et la 2<sup>e</sup>, Brunehaut, à Sigebert roi d'Austrasie.

**ATHANASE** (S.), l'un des Pères de l'église grecque, né à Alexandrie vers l'an 296, brilla dès 325 au concile de Nicée et devint patriarche d'Alexandrie en 326. Il s'opposa constamment et avec force aux innovations d'Arius : ce qui l'exposa aux persécutions des sectateurs de l'hérésie. Déposé par le conciliabule de Tyr (335), il fut rétabli par les conciles de Rome et de Sardique (347). Alternativement exilé et rappelé par Constantin, Constance, Julien, Jovien, il finit par triompher, et termina glorieusement ses jours à Alexandrie en 373. Il reste de lui des *Commentaires sur la Bible*, et un grand nombre d'autres ouvrages, écrits la plupart contre les Ariens : on remarque surtout son *Apologie à l'empereur Constance*. Ses *Œuvres* ont été publiées par Montfaucou, grec-latin, Paris, 1698, 3 vol. in-fol. On l'honore le 2 mai.

**ATHELSTAN**, roi des Anglo-Saxons de 925 à 941, se distingua par son courage et ses vertus. Il vainquit en 938, à Brunanbur (Chester), les Danois, Constantin, roi d'Écosse, les princes de Galles et de Cornouailles, qui s'étaient ligués contre lui. Délivré de ses ennemis, il fit régner la justice et ne s'occupait que du bonheur de ses peuples. Ses trois sœurs furent mariées, l'une à l'empereur Othon I, l'autre à Charles le Simple, roi de France, et la 3<sup>e</sup> à Hugues le Grand.

**ATHÉNAGORAS**, philosophe platonicien du 2<sup>e</sup> siècle, natif d'Athènes, se fit chrétien, s'établit à Alexandrie et adressa une *Apologie pour les Chrétiens* à Marc-Aurèle et à son fils Commode. On a aussi de lui un *Traité sur la Résurrection*. Les meilleures édit. de ses ouvrages sont celles d'Oxford, 1706, de Leipsick, 1774, de Th. Otto, Iéna, 1857. Ils se trouvent aussi dans la *Bibliothèque des Pères*. Ils ont été trad. par Arnould Duferrier, 1577; le *Traité de la Résurrection* a été tr. d. séparément par P. L. Renier, 1753. — On a faussement mis sous son nom un roman grec *Du vrai et parfait amour*, trad. par Fumée de Genille en 1599.

**ATHÉNAIS** ou **EUDOXIE**, V. **EUDOXIE**.

**ATHÉNÉE**, *Athenæus*, écrivain grec, de Naucratis en Égypte, vécut sous Marc-Aurèle et ses successeurs jusqu'à Alexandre-Sévère, et enseigna avec succès la rhétorique et la grammaire. On a de lui un ouvrage rempli de renseignements curieux, intitulé *Deipnosophiste*, ou le *Banquet des Sophistes* (c.-à-d. des *Savants*), en 15 livres. Malheureusement il nous manque les deux premiers, une partie du 3<sup>e</sup> et la plus grande partie du dernier. Les édit. les plus estimées sont celles de Casaubon, avec trad. lat. de Dalechamp et notes, Lyon, 1597-1600, in-fol; celle de Schweighæuser, Strasbourg, 1801-1807, 14 vol. in-8, et celle de Dindorf, Leipsick, 1827, 3 vol. in-8 (contenant le grec seul). Athénée a été trad. en français par l'abbé de Marolles, Paris, 1680, et par Lefebvre de Villebrune, 1789-1791, 5 vol in-8. M. Ad. Hubert a donné des *Morceaux choisis du Banquet des Savants*, Paris, 1828, 1 vol. in-8, gr.-franç.

**ATHÉNÉE**, édifice dédié à Minerve (*Athéné*) et consacré à des réunions littéraires ou à des lectures publiques. Voyez ce nom au *Dictionnaire des Sciences, des Lettres et des Arts*.

**ATHÈNES**, *Athenæ*, v. de l'Attique, la plus célèbre de l'anc. Grèce, auj. capit. du roy. de Grèce, par 21° 25' long. E., 37° 58' lat. N., à 8 k. de la mer; 30 000 h. Athènes était beaucoup plus grande autrefois : elle a

pu compter jusqu'à 80 000 hab. Elle avait 3 ports : Phalère, Munychie, le Pirée, dit depuis *Porto-Leone*, 13 portes, 7 quartiers principaux : l'Acropole ou quartier de la citadelle, l'Aréopage, l'Académie, le Céramique, le Prytanée, le Lycée, le Théâtre. On y admirait une foule de monuments, parmi lesquels il faut remarquer l'Aréopage, le Prytanée, l'Oléon, le Pécile, l'Académie, le Lycée, tous détruits, et le Parthénon, la tour octogone ou temple des Vents, le temple de Jupiter (Olympien), le temple de Thésée, le temple de la Victoire, la porte d'Adrien, le théâtre de Bacchus, celui d'Hérode Atticus, l'Erechthéon, dont les ruines sont encore debout. Des fouilles récentes ont fait découvrir le Pnyx, ou place des assemblées populaires. Tous ces monuments étaient ornés, les uns des chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture, les autres d'inscriptions; aussi les ruines dont le sol est couvert ont-elles fourni une riche mine d'antiquités. Dans l'enceinte de l'Acropole était la fontaine de Pan, récemment retrouvée. Deux longs murs joignaient le Pirée à la ville. L'amour des Athéniens pour les beaux-arts et la littérature est assez connu : il suffit de rappeler les noms de Platon, Phidias, Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Thucydide, Xénophon, Démosthène, Eschine. — Athènes fut fondée, dit-on, vers 1643 av. J.-C. par une colonie égyptienne que conduisait Cécrops; elle devint bientôt le centre de l'Attique, qui jusque-là était divisée en bourgades indépendantes : son nom vint de celui d'*Athéné*, Minerve, à laquelle elle était consacrée. On lui donne pour rois, après Cécrops I, Cranaüs, Amphictyon, Erichthonius, Pandion I, Erechthée, Cécrops II, Pandion II, Egée, Thésée, Ménéstée, Démophon, Oxythès, Aphidas, Thymée, Mélanthe, Codrus, qui se dévoua l'an 1132 av. J.-C. A cette période monarchique succède la période aristocratique qui se subdivise en 3 époques : 1<sup>o</sup> les archontes perpétuels, de 1132 à 754; 2<sup>o</sup> les archontes décennaux, jusqu'en 684; 3<sup>o</sup> enfin les archontes annuels et le gouv *Tyrannique* ou des Pisistratides (560-510). Après la chute d'Hippias et avec les lois de Clisthène commence la période de la démocratie pure, qui va jusqu'à la réduction de la Grèce en prov. romaine, 146 av. J.-C. La puissance exécutive était partagée entre les 9 archontes : la nomination de ces magistrats et de tous les fonctionnaires importants, le droit de paix et de guerre, le pouvoir de faire les lois, appartenaient aux assemblées populaires; le droit de suffrage était universel; tout citoyen pouvait siéger à son tour comme juge. Les habitants étaient divisés en trois classes : citoyens, habitants non citoyens, mais libres; esclaves. — Les faits principaux de l'histoire d'Athènes et de l'Attique, après la fondation de la ville, l'abolition de la royauté et l'établissement de l'archontat en 1132, sont : la législation de Dracon, 624; celle de Solon, 594; la tyrannie de Pisistrate, 560; l'expulsion d'Hippias, 510; les trois guerres médiques, 492-449; à la suite desquelles Athènes devient la première puissance de la Grèce; l'administration de Périclès, 461-429; la guerre du Péloponèse, 431-404. A la fin de cette guerre, Athènes est prise par les Lacédémoniens et la suprématie passe à Sparte. Le retour triomphal de Thrasibule, 403, fait cesser la domination lacédémonienne et Athènes se relève pendant la lutte de Sparte avec Thèbes (378-362). Néanmoins, elle fait de vains efforts pour reconquérir le premier rang; après avoir résisté quelque temps à Philippe, elle finit par succomber et être assujétie à la Macédoine malgré l'éloquence de Démosthène, 338. Son histoire offre encore quelques alternatives d'indépendance et d'asservissement pendant le partage de l'empire d'Alexandre et sous les rois de Macédoine, 323-168 : un moment libre à la mort d'Alexandre, elle tombe en 296 sous le joug de Démétrius Poliorète et est prise en 287 par Antigone Gonatas; délivrée par Aratus (229), elle est assiégée en 200 par Philippe III, puis se soumet aux Romains, avec le reste de la Grèce, en 146. Ayant voulu secouer le joug lors de la guerre

de Mithridate, elle fut assiégée, prise et ruinée par Sylla, 87 avant J.-C. Anéantie dès lors comme puissance, Athènes demeura longtemps encore l'asile des sciences et des lettres. La philosophie et l'éloquence surtout y eurent de dignes représentants et de célèbres écoles : Alexandrie seule lui disputa cette gloire. L'histoire d'Athènes disparaît dans celle des empires romain et grec jusqu'en 1205. A cette époque, par suite de la conquête de Constantinople par les Latins, elle forma avec Thèbes, une seigneurie, puis un duché vassal de la principauté d'Achaïe qui appartint successivement aux seigneurs de La Roche et aux Brienne. En 1312, peu après le meurtre de Roger de Flor, leur chef, les Catalans l'enlevèrent à Gautier de Brienne; en 1326, ils se soumettent au roi de Sicile, Frédéric II. Vers 1370, Renier Acciajuoli, de Florence, conquiert le duché à l'aide des Vénitiens et d'Amurat I, mais en 1456 Mahomet II le dépouilla de ses possessions. Depuis ce temps Athènes resta aux Turcs jusqu'à l'insurrection de 1821. Horriblement dévastée pendant la guerre de l'indépendance (1821-27), elle s'est peu à peu relevée de ses ruines. Elle est depuis 1834 la capitale du royaume. Une université y a été créée en 1837, et un musée d'antiquités en 1860. La France y entretient une école destinée à former de jeunes érudits. — Martin Leake (Londres, 1841) et Forchhammer (Kiel, 1841) ont donné la *Topographie d'Athènes*.

Plusieurs villes et plusieurs comtés des États-Unis, dans les États de Géorgie, Ohio, Alabama, New-York, Maine, Pensylvanie, ont reçu le nom d'Athènes. La v. la plus importante de ce nom est celle de Géorgie, à 135 k. N. O. d'Augusta; env. 3000 h. Chemin de fer. *Collège Franklin*, fondé en 1784; c'est l'université de la Géorgie.

Édimbourg et Weimar, villes éminemment littéraires, ont été surnommées l'une l'*Athènes du Nord*, l'autre l'*Athènes de l'Allemagne*.

ATHÉNION, esclave de Cilicie, se mit à la tête des esclaves révoltés en Sicile, l'an 105 av. J.-C., soutint 4 ans la guerre contre les Romains, et fut battu et tré par le consul Aquilius, 101 av. J.-C.

ATHÉNODON, stoïcien, né près de Tarse, fut le précepteur d'Octave, resta près de lui comme son conseiller et son ami, et se retira après sa mort dans sa ville natale, où il mourut à 82 ans. Il avait composé de nombreux écrits sur la philosophie et l'histoire : il n'en reste que quelques fragments (dans le t. III des *Historicorum graec. Fragmenta* de Didot).

ATHÉSIS, fleuve de Gaule Cisalpine,auj. l'*Adige*.

ATHIS, ch.-l. de cant. (Orne), à 29 k. N. de Domfront; 776 hab. Fabriques de draps.

ATMS monts, joli vge du dép. de Seine-et-Oise, à 14 k. N. O. de Corbeil; station du chemin d'Orléans.

ATHLETES. V. ce mot au *Dict. univ. des Sciences*.

ATHLONE, v. et port d'Irlande (comté de Westmeath), à 40 k. S. O. de Mullingar; 15 000 h. Eaux minérales. — Prise par les Orangistes en 1691.

ATHOR, déesse égyptienne, femme ou sœur de Fta (dieu du feu et de la lumière), fait partie de la trinité de l'Égypte et préside à la mer. — On la confond quelquefois avec la Vénus des Grecs.

ATHOS,auj. *Hagion oros* (*montagne sainte*), mont. de la Roumélie, à l'extrémité S. E. de la presqu'île de Salonique, entre les golfes de Contessa et de Monte-Santo; elle a 115 k. de circonférence à la base; 2 060 m d'élevation. On y trouve de nombreux couvents (dits *laures*) qui possèdent des bibliothèques riches en manuscrits. Les anciens croyaient l'Athos une des montagnes les plus élevées de la terre. Xerxès y fit percer un canal. L'architecte Démocrate proposa, par flatterie, de tailler cette montagne de manière à lui donner la figure d'Alexandre.

ATHIRIBIS, auj. *Atrih*, v. d'Égypte, dans le petit Delta, sur la r. dr. du bras du Nil nommé Athiribitique. Ce bras séparait le grand Delta d'avec le petit, et tombait dans la Méditerranée sous Tamiathis par la bouche Phatmitique.

**ATINA**, v. du roy. de Naples (Terre de Labour), à 17 k. S. E. de Sora; 6200 h. Autrefois siège d'un évêché, supprimé par Eugène III. Cette ville est très-ancienne; elle appartenait aux Volques.

**ATLANTES**, peuple que les anciens plaçaient dans la partie sept. de l'Afrique, dans les mont. de l'Atlas, s'étendant indéfiniment vers le S. et l'O. Selon Diodore, ils étaient arrivés à un assez haut degré de puissance et de civilisation, mais ils furent vaincus et exterminés par les Troglodytes.

**ATLANTIDE**, île ou vaste continent qui, selon des traditions antiques conservées par Platon (dans le *Timée* et le *Critias*), était situé dans l'Océan Atlantique, en face des Colonnes-d'Hercule. Ses habitants avaient conquis une grande partie de l'Afrique et de l'Europe occid., lorsque leur pays fut anéanti par des tremblements de terre suivis d'un déluge. On a cru voir dans les îles Canaries les débris de l'Atlantide. Quelques-uns ont voulu la retrouver dans le continent américain (V. BAILLY, *Lectures sur l'Atlantide*, 1779). Au reste l'Atlantide n'est très-probablement qu'une île imaginaire.

**ATLANTIDES**, filles d'Atlas. V. ATLAS.

**ATLANTIQUE** (Océan), portion de l'Océan qui s'étend entre l'Europe et l'Afrique à l'E., l'Amérique à l'O. Ce nom ne fut d'abord donné par les anciens qu'à la partie de l'Océan qui baigne l'extrémité occidentale des monts Atlas. Dans sa longueur, cette mer va d'un pôle à l'autre; sa largeur varie de 3500 à 6700 k. On peut la diviser en 3 régions : 1° Océan Atlantique boréal, 2° Océan Atlantique austral, 3° Océan Atlantique équinoxial (ce dernier entre les tropiques). On y distingue deux grands courants : le courant équinoxial, qui se dirige de l'E. à l'O., depuis le Sénégal jusqu'à l'Yucatan; et le Gulf-Stream, qui se dirige vers le N. O. (V. GULF-STREAM). Elle forme à l'E. les golfes de Guinée, de Gascogne, la Manche, la mer du Nord, la mer d'Irlande; à l'O., la mer du Mexique, la mer des Antilles et la mer d'Hudson.

**ATLAS**, roi de Mauritanie, fils de Japet et de Clymène, fut, selon la fable, transformé en montagne pour avoir pris parti pour les Titans contre Jupiter, ou pour avoir refusé l'hospitalité à Persée, et fut obligé de porter le ciel sur ses épaules. Cette fable vient, selon les uns, de ce que le roi Atlas était savant en astronomie; selon d'autres, de ce que les anciens regardaient le mont Atlas, situé dans les Etats de ce prince, comme la plus haute montagne du globe, et croyaient qu'il touchait au ciel. On lui donne pour filles les *Hespérides*, les *Hyades*, les *Pléiades*, dites toutes *Atlantides*.

**ATLAS**, célèbre chaîne de montagnes d'Afrique, au N. O., comprend toutes les hauteurs des Etats barbaresques. La ligne principale court du cap Noun, sur l'Atlantique, jusqu'à la grande Syrie, dans la Méditerranée, traversant ainsi le Maroc, l'Algérie, les Etats de Tunis et de Tripoli. On divise l'Atlas en deux grandes branches : le grand Atlas, le plus méridional et le plus voisin du désert (il s'étend du cap Noun à la grande Syrie); le petit Atlas, plus au N. et plus rapproché de la Méditerranée. Ces deux chaînes sont presque parallèles, et sont unies entre elles par plusieurs chaînons transversaux, dont les plus connus sont le Jurjura à l'E. d'Alger, et les monts Errifs entre Fez et Maroc. L'Atlas offre plusieurs passages ou portes, dont les plus célèbres sont, à l'O., le Bebaouan qui conduit à Taroudant dans l'Etat de Maroc; à l'E., le Biban ou Porte de-Fer, défilé étroit et dangereux, qui conduit d'Alger à Constantine à travers le Jurjura. Les sommets les plus élevés de l'Atlas se trouvent dans l'empire de Maroc; ils ne dépassent pas 4000 m. Viennent ensuite les montagnes de l'Algérie, savoir : l'Ouarsenis, 2800 m.; le Jurjura et le Felizia, env. 2400. — L'Atlas était fort connu des anciens; ils le regardaient comme la montagne la plus élevée de la terre, ce qui leur fit imaginer qu'Atlas portait le ciel sur ses épaules. C'est

sous Vespasien seulement que les Romains franchirent l'Atlas.

**ATLAS MAJOR**, nom latin du cap *Bojador*.

**ATLAS MINOR**, nom anc. du cap *Cantîn*.

**ATOMISTES**. V. LEUCIPPE, DÉMOCRITE, ÉPICURE.

**ATOSSA**, fille de Cyrus, épousa successivement son frère Cambyse, le mage Smerdis, et enfin Darius, fils d'Hystaspe, dont elle eut Xerxès et Artabazane, et qu'elle excita à envahir la Grèce. On la croit la même que la Washthi de la Bible.

**ATRATO**, riv. de Nouv.-Grenade, sort des mont. de Choco, coule au N. et tombe dans la mer des Antilles, au golfe de Darien, après un cours de 360 k. Elle roule un sable arifère. On a proposé d'établir au moyen de ce fleuve une communication entre l'Atlantique et l'Océan Pacifique en l'unissant par un canal au Rio-San-Juan, affluent du Pacifique.

**ATREBATES**, peuple de la Belgique 2<sup>e</sup>, entre les *Morini*, les *Nervi*, les *Ambari*, les *Veromandui*, occupait une partie du dép. actuel du Pas-de-Calais, et avait pour ch.-l. *Nemetacum*,auj. *Arras*.

**ATRÉE**, fils de Pélopes et aïeul d'Agamemnon et de Ménélas, régna sur Argos et Mycènes (de 1307 à 1280 av. J.-C.). Thyeste, son frère, ayant séduit Érope, son épouse, Atrée le chassa de sa cour, et pour se venger de lui, il tua les deux enfants qui étaient nés de ce commerce criminel et les lui fit servir dans un festin. Dans la suite, Atrée succomba lui-même sous les coups d'Égisthe, fils de Thyeste. Ces événements tragiques ont été plusieurs fois mis sur la scène, notamment par Sophocle (dont la tragédie est perdue), par Sénèque et Crébillon.

**ATRI**, *Adria*, v. du roy. de Naples (Abruzzi ultérieure 1<sup>re</sup>), à 28 k. S. E. de Téramo, sur un mont escarpé; 500 h. Evêché, duché. — Fondée ou agrandie au 1<sup>er</sup> siècle par Adrien, qu'on y fait naître; possédée successivement par les Goths, les Normands et les rois de Naples.

**ATRIDES**, nom donné aux descendants d'Atrée, spécialement à ses deux petits-fils, Agamemnon et Ménélas.

**ATROPATÈNE**,auj. *Aderbaïdjan*, prov. de l'ancien empire perse, dans la Médie sept., reçut son nom d'*Atropatus*, lieutenant d'Alexandre le Grand, qui s'y rendit indépendant; ville princip., *Gazaca* (Tauris).

**ATROPOS**, une des Parques. V. PARQUES.

**ATTALE I**, roi de Pergame, 241-198 av. J.-C., succéda à Eumène et agrandit son royaume aux dépens des rois de Syrie. Lors de la guerre de Philippe III, roi de Macédoine, contre les Romains, il embrassa le parti de ceux-ci, et resta toujours leur fidèle allié. Attale aimait les lettres; il fonda la célèbre bibliothèque de Pergame. — II, *Philadelphie*, fils du préc., monta sur le trône après Eumène son frère aîné, régna de 157 à 137 av. J.-C., repoussa Prusias, qui menaçait ses Etats, rétablit Ariarathe sur le trône de Cappadoce, et bâtit Attalie, Philadelphie, et quelques autres villes. Dans sa vieillesse, il se livra entièrement aux plaisirs de la table, et abandonna les affaires à Philopœmen, un de ses favoris. Il mourut à 82 ans, empoisonné par Attale Philométor, son neveu. — III, *Philométor*, monta sur le trône par un crime, 137 av. J.-C., et se souilla de meurtres et de cruautés. Il eut cependant des succès, et repoussa Nicomède, roi de Bithynie. Mais il renonça bientôt aux affaires pour se livrer à son goût pour l'agriculture et le jardinage. Poursuivi au milieu de ses occupations frivoles par le remords de ses crimes, il perdit la raison, s'enferma dans son palais, ne revêtit plus que des habits de deuil, et mourut misérablement après cinq ans de règne. N'ayant pas d'enfants, il légua son royaume au peuple romain. — Les richesses *attaliques* étaient devenues proverbiales.

**ATTALE (FLAVIUS)**, sénateur romain, préfet de Rome sous Honorius. Alaric, maître de Rome, le fit élire empereur pour l'opposer à Honorius, 409; mais le roi barbare ne tarda pas à le dépouiller de

la pourpre. Attale tomba en 414 entre les mains d'Honorius, qui lui fit couper les doigts et l'envoya mourir à Lipari.

**ATTALIE**, adj. *Satalieh*, v. d'Asie-Mineure, bâtie par Attale II, sur la côte de Pamphylie.

**ATTANCOURT**, vge de France (H.-Marne), sur la Blaise, à 4 k. de Vassy; 400 h. Eaux ferrugineuses. Usines importantes.

**ATTAR**, poète persan. V. FÉRYD.

**ATTERBOM** (Daniel), littérateur suédois, né en 1790 à Asko (Gothie orientale), mort en 1855 à Stockholm, fonda en 1807 la *Société de l'Aurore*, qui se proposait d'affranchir la littérature suédoise de l'influence française; publia dans ce but de 1810 à 1813 une revue littéraire, le *Phosphoros*, et devint le chef d'une école qu'on appela de là *Pécéole phosphorite*. Professeur à l'Université d'Upsal, il y enseigna successivement l'histoire, la philosophie, l'esthétique. Il est surtout connu par un recueil de romances, *les Fleurs*, et par ses poèmes de *Ulle du bonheur*, des *Bardes* et *Seakles suédois*: ce dernier est son chef-d'œuvre.

**ATTERBURY** (Francis), évêque de Rochester, né à Middleton en 1662. En 1687, il écrivit une violente *Apologie pour Martin Luther*, contre les Catholiques romains. Il fut chapelain du roi Guillaume, puis de la reine Anne, et devint évêque de Rochester en 1713; mais, s'étant déclaré pour le prétendant, il fut enfermé dans la tour de Londres en 1722, et condamné par la cour des pairs à l'exil. Il se retira en France, et mourut à Paris en 1732. Il a laissé des *Sermens* et d'autres ouvrages estimés. Il était lié avec les hommes les plus distingués de l'Angleterre, particulièrement avec Pope.

**ATTICHY**, ch.-l. de cant. (Oise), à 20 kil. N. E. de Compiègne; 700 hab. Sources minérales.

**ATTICUS** (T. ROMPONIUS), chevalier romain, célèbre par sa liaison avec Cicéron, né en 110, mort 33 av. J.-C., fut élevé avec Cicéron et resta son ami pendant toute sa vie. Témoin, dès sa jeunesse, des guerres civiles de Marius et de Sylla, il s'éloigna de Rome afin de ne prendre aucune part aux troubles publics, et alla se fixer à Athènes, où il se livra tout entier à l'étude. Il parvint à parler si purement le grec qu'il mérita le surnom d'*Atticus*, sous lequel il est principalement connu. Il ne revint à Rome que quand le calme y fut rétabli. Il refusa toujours les emplois publics et resta constamment lié avec les hommes les plus éminents, quoiqu'ils fussent divisés entre eux, tels que Sylla et Cinna, Pompée et César, Antoine et Cicéron, Brutus et Octave. Il eut pour gendre Agrippa, et donna sa sœur à Quintus, frère de Cicéron. Il jouissait d'une grande fortune et d'un grand crédit, et il n'en usa que pour faire réparer les injustices et pour secourir les victimes des guerres civiles. Il se laissa mourir de faim pour se soustraire aux douleurs d'une maladie aiguë. Atticus avait composé des *Annales* qui ne nous sont pas parvenues; on trouve dans la correspondance de Cicéron de nombreuses lettres qui lui sont adressées, mais aucune de lui. Cornélius Népos a écrit sa *Vie*.

**ATTICUS** (HÉRODE), célèbre rhéteur grec, né à Marathon vers l'an 104 de J.-C., mort en 180, était fils de Jules Atticus, Athénien qui s'était enrichi tout d'un coup par la découverte d'un immense trésor. Il enseigna avec éclat dans Athènes, et obtint une telle réputation qu'Antonin le choisit pour être précepteur de Marc-Aurèle et de L. Vérus, ses deux fils adoptifs. Il fut fait consul l'an 143, et chargé du gouvernement d'une partie de l'Asie et de la Grèce. Il embellit Athènes de monuments magnifiques, notamment d'un *Odéon*, dont il reste de belles ruines, adossées à l'Acropole. Hérode Atticus excellait surtout dans l'improvisation. Il avait composé un grand nombre de discours, qui ne nous sont pas parvenus; on trouve une déclamation sous son nom dans les recueils d'*Orateurs grecs*. Fio-

nillo a donné à part : *II. Attici quæ supersunt*, Leips., 1801.

**ATTIGNY**, *Attiniacum*, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 19 k. N. O. de Vouziers, sur la r. g. de l'Aisne; 1440 h. Fabrique de biscuits dits de *Reims*. Une des résidences des Mérovingiens de Neustrie. Witkind y reçut le baptême en 786. Il s'y tint plusieurs conciles, entre autres celui dans lequel Louis le Débonnaire fit pénitence publique (822).

**ATTILA**, chef ou roi des Huns, surnommé le *Fléau de Dieu*, commença à régner en 432, conjointement avec son frère Bléda, dont il se défit au bout de dix ans; se mit en 441 à la tête des Huns qui étaient venus s'établir dans la Pannonie, commença par ravager l'empire d'Orient, rendit Théodose le Jeune tributaire, puis traversa la Germanie, entra dans les Gaules en 451, à la tête d'une armée de 500000 hommes, pénétra jusqu'à Orléans et jusqu'à Paris, que sauva sainte Geneviève, mais fut repoussé par les troupes réunies d'Aétius, général romain, de Mérovée, roi des Francs, et de Théodoric, roi des Goths; peu de temps après, ces mêmes chefs lui livrèrent, dans les *champs catalauniens* (à 16 k. N. E. de Châlons en Champagne), une bataille sanglante, où il perdit plus du quart de son armée. Il passa avec le reste en Italie, 452, ruina Aquilée et plusieurs villes, et marcha sur Rome. Mais le pape saint Léon, étant allé au-devant de lui, l'arrêta tout à coup par son éloquence et sa majesté. Après avoir exigé un tribut de l'empereur Valentinien III, Attila consentit à ne pas pousser plus loin ses conquêtes, et retourna en Pannonie. Il méditait de nouvelles conquêtes lorsqu'il mourut en 453, à la suite d'une orgie. Ce barbare se complaisait dans la destruction et disait que l'herbe ne pouvait croître où son cheval avait passé. Sa *Vie* a été écrite par Olaus, archevêque d'Upsal, et par Am. Thierry, 1855. Sous le nom d'*Etzel*, il est le héros de *Nibelungen*. Corneille a fait une tragédie d'*Attila*, peu digne de lui.

**ATTIQUE**, *Attica* (du grec *acté*, rivage), contrée orientale de la Grèce, entre la mer Egée, la Mégaride et la Béotie, est terminée au S. E. par une pointe qu'on nomme cap Sunium. Athènes en était la capitale. L'Attique avait beaucoup de montagnes : l'Hymette, renommé pour son miel, le Pentelique, pour ses marbres; on y trouvait des mines d'ur (au mont Laurium). La côte S. O. offrait de beaux ports (V. *ATHÈNES*). Climat chaud, sec; peu de grains, mais beaucoup d'oliviers; figures excellentes. — L'Attique, ainsi nommée d'*Acté*, rivage, fut d'abord peuplée de Pélasges; elle prit le nom d'Ionie quand les Ioniens s'y furent établis. Avant Cécrops, on ne la distinguait guère de la Béotie, et ces deux pays ensemble constituaient l'Égypte. Aujourd'hui elle forme avec la Béotie une nomarchie ou province du roy. de Grèce et a, comme dans l'antiquité, Athènes pour capitale; et y compte environ 100000 h.

**ATTIUS**, poète dramatique. V. *ATTIUS*.

**ATTOK**, *Taxila*, v. de la confédération des Sikhs (Afghanistan), sur le Sindh, qui a dans cet endroit 260<sup>m</sup> de large, à 310 k. E. de Kaboul. Château fort bâti par Akbar, 1581. C'est sur ce point qu'Alexandre, Timour et Nadir passèrent l'*Indus*.

**ATTUARI**, V. *CHASSARI*.

**ATURES**, v. d'Aquitaine, adj. *Aire*.

**ATURUS**, riv. de Gaule, adj. *P. Idour*.

**ATWOOD** (Georges), physicien anglais, né vers 1745, mort en 1807, professa la physique à l'Université de Cambridge. Il a laissé un *Traité sur le mouvement rectiligne et la rotation des corps*, 1784, et des *Cours sur les principes de la physique*, 1784, et des *Recherches sur la théorie du mouvement des balanciers des horloges*, etc., dans les *Transactions philosophiques*. Il est l'auteur de l'ingénieuse machine qui porte son nom, et dont on se sert pour rendre sensibles aux yeux les lois de la chute des corps.

**ATYADES**, rois de Lydie. V. *ATYS*

**ATYS**, jeune et beau Phrygien, fut aimé de Cybèle, qui lui confia le soin de son culte, mais en lui faisant jurer de garder la chasteté. Atys ayant violé son vœu, la déesse, pour le punir, lui inspira une telle fureur qu'il se mutila lui-même. Il en mourut, mais Cybèle, affligée de sa perte, lui rendit la vie. Qui-nault a composé un opéra d'Atys.

**ATYS**, roi de Lydie, au <sup>xvi</sup> siècle av. J.-C., fut le chef de la dynastie des Atyades, qui régna de 1579 à 1292, et fut remplacé par celle des Héraclides.

**ATYS**, fils de Crésus, roi de Lydie, était muet, mais recouvra la parole par un suprême effort en voyant, dans une bataille, un soldat prêt à percer son père, et s'écria : « Soldat, ne frappe point Crésus ; » ce qui sauva le roi.

**AUBAGNE**, *Albania*, ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), à 35 k. E. de Marseille; 4008 h. Excellents vins de liqueur. L'abbé Barthélemy naquit près de là.

**AUBAINE** (droit d'), droit en vertu duquel le souverain recueillait la succession de tout étranger (*aubain* *alibi natus*) qui venait à mourir dans ses États sans avoir été naturalisé. Ce droit barbare, qui a régné sur presque tout l'Europe, a été aboli en France en 1790 par l'Assemblée nationale.

**AUBE**, *Alba*, riv. de France, naît près de Praslay (H.-Marne), arrose Auberville, La Ferté-sur-Aube, Clairvaux, Bar-sur-Aube, Brienne, Lesmont, Arcis, et grossit la Seine à Conflans-sur-Aube, après un cours de 200 k.

Petite riv. du dép. des Ardennes, s'unit au Ton à Aubenton et tombe avec lui dans l'Oise.

**AUBE** (dép. de l'), entre ceux de la Marne au N., de la Côte-d'Or et de l'Yonne au S., de Seine-et-Marne à l'O., de la Haute-Marne à l'E. : 6050 k. carrés; 262 785 h.; ch.-l., Troyes. Il est formé de la Champagne propre et d'une petite partie de la Bourgogne. Sol plat, sauf au N. et à l'O.; presque stérile dans la partie N., qui ne se compose guère que de craie et qui forme ce qu'on appelle vulgairement la *Champagne Pouilleuse*; très-fertile au S. Forêts assez vastes. Vins ordinaires et vins de Champagne, chanvre, navette. Bétail, moutons, volailles. Pierres de taille, grès à paver, marbre lumachelle, etc. Industrie : bonneterie, tricots, draps communs, cordes de boyau, papeteries, chamoiseries. Commerce en vins, bois de chauffage. — Ce dép. a 5 arr. (Arcis-sur-Aube, Bar-sur-Aube, Bar-sur-Seine, Nogent-sur-Seine, Troyes), 26 cantons et 446 comm.; il appartient à la 1<sup>re</sup> division militaire, dépend de la cour impér. de Paris et a un évêché à Troyes.

**AUBENAS**, *Albinatum*, ch.-l. de cant. (Ardèche), sur l'Arèche, à 31 k. S. O. de Privas; 4921 h. Collège. Vers à soie, truffes, marrons et vins.

**AUBENTON**, ch.-l. de c. (Aisne), à 25 kil. E. de Ver- vins, près du confluent de l'Aube et du Ton; 1200 h.

**AUBERIVE**, ch.-l. de cant. (H.-Marne), sur l'Aube, près de sa source, à 30 kil. S. O. de Langres; 323 h. Forges. Anc. abbaye.

**AUBERT** (l'abbé), fabuliste et critique, né à Paris en 1731, mort en 1814, se fit connaître dès 1756 par un recueil de fables qui eut un grand succès. Voltaire disait des Fables intitulées, *le Merle*, *le Patriarche* et *les Fourmis* : « C'est du sublime écrit avec naïveté. » Il rédigea, depuis 1752 jusqu'en 1772, la partie critique et littéraire des *Petites-Affiches*, et fit longtemps la fortune de ce journal; il travailla ensuite au *Journal des Beaux-Arts* et dirigea depuis 1774 la *Gazette de France*. En 1773, on créa pour lui, au collège de France, une chaire de littérature française, qu'il occupa jusqu'en 1784. L'abbé Aubert publia en 1774, en 2 vol. in-8, une édition de ses *Fables*, fort augmentée, et accompagnée d'*Œuvres diverses*; on y remarque des *Contes moraux* en vers.

**AUBERVILLIERS**, vge du dép. de la Seine, à 7 kil. N. de Paris; 8096 hab. On voyait dans l'église une image de la Vierge à laquelle on attribuait la vertu de faire des miracles, ce qui lui valut le nom de *Notre-Dame des Vertus*. Fort, construit en 1842

**AUBERY** (Antoine), écrivain savant et laborieux, né en 1616 à Paris, mort en 1695, a composé : *Histoire des Cardinaux*, 1642; *Histoire de Richelieu*, 1660, qu'il fit suivre de *Mémoires* sur le cardinal; *Histoire de Mazarin*, 1695. Il avait publié en 1667 un traité *Des justes prétentions du roi de France sur l'Empire*, qui excita des réclamations de la part des princes d'Allemagne; pour les apaiser, on mit un instant l'auteur à la Bastille.

**AUBERY DE MAURIER** (Benjamin), ambassadeur de France en Hollande, puis en Angleterre sous Elisabeth, mort en 1626, a laissé une *Instruction sur l'art de négocier*. — Son fils, Louis A., mort en 1687, l'accompagna dans les ambassades et fut en faveur près d'Anne d'Autriche. On a de lui : *Relation de l'exécution de Cabrières*, Paris, 1645, et des *Mémoires sur l'histoire de Hollande*, 1680, et sur *Hambourg*, le *Holstein*, la *Suède*, la *Pologne*, 1748 (posthumes).

**AUBESPINE** (Claude de l'), baron de Châteauneuf, d'une famille noble de Bourgogne, habile diplomate, fut chargé de plusieurs négociations sous Henri II et ses successeurs, fut un des plénipotentiaires de France au traité de Cateau-Cambrésis, et attacha son nom à l'assemblée de Fontainebleau où fut rendu un édit de tolérance pour les Réformés (1560), ainsi qu'à la reddition de Bourges (1562). Il mourut en 1567. — Charles de L'AUBESPINE, marquis de Châteauneuf, remplit diverses ambassades, fut fait garde des sceaux par Richelieu en 1630, et servit la vengeance du cardinal en votant la mort des maréchaux de Marillac et de Montmorency. Néanmoins, Richelieu lui ôta les sceaux en 1633, et le fit tenir dans une prison où il resta jusqu'à la mort de Louis XIII. Anne d'Autriche lui rendit les sceaux; mais deux ans après elle l'exila, ce qui le fit entrer dans le parti de la Fronde. Il se réconcilia ensuite avec la cour. Il mourut en 1653.

**AUBETERRE**, ch.-l. de cant. (Charente), non loin de la Dronne, à 52 kil. S. E. de Barbezieux; 634 h.

**AUBETTE**, petite riv. du dép. de la Seine-Inf., se jette dans la Seine à Rouen, après un cours de 13 kil. Ses eaux sont excellentes pour la teinture.

**AUBIGNAC** (François HÉDELIN, abbé d'), né à Paris en 1604, mort à Nemours en 1672, fut choisi par le cardinal de Richelieu pour être précepteur du duc de Fronsac, son neveu, et fut peu après pourvu de l'abbaye d'Aubignac, dont il conserva le nom. Il se livra à la littérature, et fut en relation avec les plus beaux esprits de son temps. On a de lui la *Pratique du Théâtre*, 1657, souvent réimprimée, sorte de commentaire de la *Poétique* d'Aristote, où il maintient les trois unités; des romans et quelques pièces de théâtre, entre autres une tragédie en prose, *Zénobie*, qui fut représentée sans succès. Il est surtout connu par ses querelles avec Corneille, dont il attaqua les tragédies, et avec Ménage, contre lequel il publia *Térence justifié*. Il soutint un des premiers qu'Homère est un personnage chimérique, et que les poèmes qu'on lui attribue ne sont qu'un recueil de morceaux détachés. Ses *Conjectures académiques sur l'Iliade* n'ont paru qu'en 1715.

**AUBIGNÉ** (Théodore Agrippa d'), un des favoris de Henri IV, né en 1552 au château de St-Maury, près de Pons en Saintonge, mort en 1630, était zélé calviniste. Il étudia à Genève sous Théodore de Bèze et se lia d'une bonne heure avec le jeune roi de Navarre, qui le prit d'abord pour écuyer et le nomma dans la suite maréchal de camp, gouverneur d'Oléron et de Maillezaïs, et vice-amiral de Guyenne et de Bretagne. Il est un de ceux qui contribuèrent le plus par leur valeur à placer Henri IV sur le trône; mais il n'en fut pas fort généreusement récompensé. Il avait une franchise et une causticité qui convenaient peu à un courtisan, et il conserva pour le Calvinisme un attachement qui semblait condamner la conversion de son maître. Écarté de la cour après la mort de Henri IV, il composa dans sa retraite plusieurs écrits, dont le principal est une *Histoire universelle depuis 1550 jusqu'en 1601* (Maillé, 1616-20 et 1626, 3 vol.

in-fol), ouvrage où il parle avec beaucoup de hardiesse. Cette histoire ayant été condamnée par le parlement, d'Aubigné se retira à Genève (1620) : c'est là qu'il mourut. On a de lui, outre l'*Histoire universelle*, des mémoires sur sa propre vie sous le titre d'*Histoire secrète de Théodore-Agrippa d'Aubigné*, par lui-même, les *Aventures du baron de Farneste*, 1617, et la *Confession catholique du sieur de Sancy* (dans le journal de l'Étoile), satires mordantes contre plusieurs personnages de son temps. Il avait aussi fait des vers dans sa jeunesse et avait composé les *Tragiques*, poème satirique en 7 chants, sur les malheurs de la France, dans lequel on trouve une singulière vigueur. On cite de d'Aubigné un trait semblable à celui de Régulus : fait prisonnier par St-Luc pendant la guerre civile (1585), il obtint sur parole d'aller passer quelques jours à La Rochelle; dans l'intervalle, il apprit que Catherine de Médicis avait donné l'ordre de sa mort; il n'en revint pas moins au jour dit. M. Sayous et M. Postanque ont écrit la *Vie de d'Aubigné*, 1838. M. L. Lalanne a publié en 1854 ses *Mémoires* d'après les manuscrits. Cet écrivain a été récemment l'objet d'études critiques de la part de MM. Ste-Beuve, Gêruez, Feugère, etc. — Constant d'Aubigné, son second fils, encourut sa disgrâce en abjurant le Calvinisme et en révélant les secrets du parti : il fut le père de la célèbre Mme de Maintenon.

**AUBIGNY**, ch.-l. de cant. (Cher), à 55 kil. N. de Bourges, sur la Nère; 2515 hab. Truites renommées. Toile, fils, cuir, laine, dite de Sologne, draps communs. — Cette v. était le ch.-l. d'un comté, qui, en 1684, fut érigé en duché-pairie par Louis XIV en faveur d'un fils naturel de Charles II d'Angleterre et de la comtesse de Portsmouth.

**AUBIGNY**, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 15 kil. E. de St-Pol; 605 hab. Fabriques de calicots.

**AUBIGNY** (Rob. Stewart d'), maréchal de France, d'origine écossaise, servit sous Charles VIII et Louis XII, par qui il fut fait connétable du roy. des Deux-Siciles, eut la plus grande part à la victoire de Seminara, 1495, au siège de Gênes, 1507, aux batailles de Marignan et de Pavie. Il mourut en 1544.

**AUBIN**, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 33 kil. N. E. de Villefranche; 3011 hab. Chemin de fer. Riches mines de houille, usines métallurgiques; près de là, belle usine de Decazeville. — V. ST-AUBIN.

**AUBLET** (J. B.), né en 1720 à Salon, mort en 1778, fut envoyé en 1752 à l'Île-de-France pour y établir une pharmacie et un jardin botanique, séjourna plusieurs années dans la Guyane et publia à son retour les *Plantes de la Guyane*, Paris, 1775, où il décrit env. 800 plantes, dont la moitié sont nouvelles.

**AUBONNE**, jolie petite v. de Suisse (Vaud), sur une riv. de même nom, à 17 kil. S. O. de Lausanne; 1700 hab. Vins blancs estimés. Tombeau de Duquesne.

**AUBRIET**, peintre d'histoire naturelle, né en 1651 à Châlons, mort à Paris en 1743, accompagna Tournefort dans le Levant, fit les dessins de ses *Éléments de botanique* et les figures de son *Voyage*. A son retour, il succéda à J. Joubert comme peintre au Jardin du Roi, et continua la collection de dessins de plantes sur vélin commencée par Nic. Robert.

**AUBRIOT** (Hugues), intendant des finances et prévôt de Paris sous Charles V, né à Dijon, décora Paris de plusieurs monuments, fit construire le pont au Change, le pont St-Michel, et fit bâtir, entre autres édifices, la Bastille (1369). Il fut lui-même enfermé un des premiers dans cette prison comme suspect d'hérésie. Il en fut tiré en 1381 par les Maillots, qui voulurent le mettre à leur tête; mais il refusa ce dangereux honneur. Il mourut en 1382. Sa statue orne la façade de l'hôtel de ville de Paris.

**AUBRY** (François), conventionnel, né à Paris en 1750, servit d'abord dans l'artillerie, fut député à la Convention par le dép. du Gard, en 1792; devint, après la chute de Robespierre, membre du Comité de salut public, à la place de Carnot, et dirigea en cette qualité les opérations militaires, mais il les

compromit par son impéritie : il destitua le général Bonaparte. Le 18 fructidor an V (4 septembre 1797), il fut déporté à Cayenne par le Directoire; il parvint à s'échapper et mourut en Angleterre en 1802.

**AUBRY DE MONTDIDIER**, chevalier français, fut assassiné près de Montargis, par un de ses compagnons d'armes, Richard de Macaire. Ce crime, resté quelque temps inconnu, ne fut découvert que par suite des poursuites opiniâtres du chien de la victime, qui s'était attaché aux pas du meurtrier. Le roi ordonna le combat en champ clos entre Macaire et le chien (le combat eut lieu à Paris, dans l'île Louviers) l'assassin succomba. On place ce fait merveilleux en 1371, sous Charles V; mais, s'il n'est pas de pure invention, il est bien antérieur : car il est mentionné dès le siècle précédent par Albéric des Trois-Fontaines.

**AUBURN**, v. de l'État de New-York, à 500 kil. N. O. de New-York; 10 000 h. Pénitencier fondé en 1816, où l'on applique le travail en commun et en silence. — Joli village d'Irlande (Westmeath), à 16 kil. d'Athlone. Chanté par Goldsmith.

**AUBUSSON**, *Albutio*, ch.-l. d'arr. (Creuse), sur la Creuse, à 35 k. S. E. de Guéret; 5493 hab. Collège. Ancien château, où fut enfermé Zizim. Manufacture de tapis, fabrique de gros draps, etc.

**AUBUSSON** (Pierre d'), grand maître de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, surnommé le *Bouclier de l'Église*, né dans la Marche en 1423, mort en 1503, se mit d'abord au service de l'empereur Sigismond et se signala en Hongrie contre les Turcs; il accompagna ensuite Charles VII au siège de Montreaur. Reçu chevalier à Rhodes, il fut élu grand maître en 1476; il fit aussitôt bâtir plusieurs forts pour la sûreté de l'île, menacée par les Turcs, et soutint dans Rhodes, en 1480 ce fameux siège auquel Mahomet II employa 100 000 hommes, et que les Ottomans furent obligés de lever après une perte considérable. En récompense de ses services, il fut fait cardinal par Innocent VIII, quoiqu'il ne fût pas prêtre. A la fin de sa vie, il devait commander une nouvelle croisade contre les Turcs; mais l'entreprise ne s'exécuta pas.

**AUBUSSON** (FR.) de La Feuillade. V. LA FEUILLADE.

**AUCH**, *Elimberis*, *Ausci* ou *Ausci*, *Augusta Auscorum*, ch.-l. du dép. du Gers, près du Gers, à 60 kil. O. de Toulouse, à 683 k. S. O. de Paris (679 par Toulouse); 11 899 h. Archevêché, trib. de commerce; lycée. Cathédrale à beaux vitraux. Vins, eaux-de-vie dites d'Armagnac, etc. — Jadis ch.-l. des *Ausci* et de toute la Novempopulanie ou Aquitaine 3<sup>e</sup>, puis de l'Armagnac. Patrie du duc de Roquelaure et de l'amiral Villaret-Joyeuse.

**AUCHY-EN-BRAIE**, vge du dép. de l'Oise, à 9 k. S. O. de Songeons. Bataille entre Guillaume le Conquérant et Robert son fils, en 1077.

**AUCKLAND** (W.-Eden, lord.), homme d'État anglais (1744-1814), s'attacha à la politique de Pitt, devint dès l'âge de 28 ans sous-secrétaire d'État, accompagna en 1780 lord Carlisle en Irlande comme premier secrétaire d'État, se montra favorable aux libertés de ce pays, remplit en France, en Espagne, en Hollande, d'importantes missions, signa en 1786 un traité de commerce avec la France, contribua avec Blackstone à la réforme des lois pénales et à l'amélioration du régime des prisons, et publia à ce sujet un ouvrage estimé, sous le titre de *Principes des lois pénales*. Lord Auckland se montra un des plus violents antagonistes de la Révolution française.

— Un membre de la même famille, Georges Auckland, mort en 1849, avait été premier lord de l'amirauté. C'est en son honneur que les Anglais ont donné le nom d'*Auckland* à un groupe d'îles situé au S. O. de la Nouv.-Zélande, par 164° long. E. et 51° lat. S.; et à une v. de la Nouv.-Zélande, située dans l'île septentrionale, au fond du golfe de Chouraki et sur le port de Waitemata; ch.-l. des établissements anglais dans la contrée, et siège d'un évêque anglican; fondée depuis peu et déjà florissante

**AUCUN**, ch.-l. de cant. (H.-Pyrénées), à 8 kil. S. O. d'Argelès; 436 hab. Plomb, cuivre, zinc.

**AUDE**, *Atar*, riv. de France, naît près de Mont-Louis (Pyrénées-Orient.), court au N., puis à l'E., baigne Quillan, Aleth, Limoux, Carcassonne, forme la limite des dép. de l'Hérault et de l'Aude, et se jette dans la Méditerranée, après un cours de 215 k., par les étangs de Sijan et de Vendres.

**AUDE** (dép. de l'), borné au N. par celui de l'Hérault, au S. par celui des Pyrénées orient., à l'O. par celui de l'Artois, à l'E. par la Méditerranée; 283 606 hab.; 6317 kil. carr.; ch.-l. Carcassonne. Il est formé du diocèse de Narbonne, du Rasès, du Carcassez, du Lauraguais, toutes portions de l'anc. grand-gouvt de Languedoc. Montagnes au S.; fer, houille, marbre, plâtre, manganesè, jayet, cobalt, ardoises; grains; fruits, miel, moutons à laine fine; forges à la catalane; vins excellents; eaux-de-vie, esprits, etc. Le canal du Midi traverse ce dép. — Il a 4 arr. (Carcassonne, Castelnaudary, Limoux, Narbonne), 31 cant., 434 communes, dépend de la 11<sup>e</sup> div. militaire, de la cour imp. de Montpellier, et du diocèse de Carcassonne.

**AUDEBERT** (J. B.), naturaliste, né à Rochefort en 1759, mort à Paris en 1800, a donné : *l'Histoire naturelle des singes, des makis*, etc., Paris, 1800, in-fol.; *l'Histoire des colibris, des oiseaux-mouches*, etc., 1802, in-fol. Il est à la fois l'auteur du texte, des dessins et des gravures. Il porta une perfection inconnue jusqu'à lui dans la gravure des figures coloriées et réussit le premier à imprimer l'or.

**AUDENARDE**. V. OUDENARDE.

**AUDENGE**, ch.-l. de cant. (Gironde), à 39 kil. S. O. de Bordeaux, près du bassin d'Arcachon et au milieu de marais salants; 747 hab.

**AUDEUX**, ch.-l. de cant. (Doubs), à 10 kil. O. de Besançon; 145 hab. Source minérale d'eau salée.

**AUDGELAH**, *Augila*, oasis située sur la route de l'oasis de Syouah au Fezzan, et gouvernée par un bey qui dépend de celui de Tripoli, à pour ch.-l. Audgelah, par 20° 10' long. E., 29° 28' lat. N.

**AUDIERNE**, bourg du dép. du Finistère, à 33 kil. O. de Quimper, sur la baie d'Audierne; 1500 hab. Petit port, école de navigation.

**AUDIGIER** (Vital d'), né vers 1565, assassiné à la suite d'une querelle de jeu en 1624, suivit successivement les carrières de la magistrature, des armes et des lettres. Il a trad. de l'espagnol les *Nouvelles de Cervantès*, les *Travaux de Persiles et de Sigismonde*, du même; et a composé les *Amours de Ly-sandre et de Caliste*, les *Amours d'Aristandre et de Cléonice*, et *Le vrai et ancien usage des duels*, 1617, ouvr. cité avec éloge par Bayle.

**AUDIN** (J. V. M.), écrivain, né à Lyon en 1790, mort en 1851, avait été longtemps libraire à Paris. Après s'être essayé dans la critique et la politique, il se consacra à l'histoire religieuse et écrivit du point de vue catholique plusieurs monographies qui lui ont fait un nom : *Histoire de la St-Borthéolmy*, 1826; *Histoire de la vie, des écrits et de la doctrine de Luther*, 1839; *Histoire de Calvin*, 1841; — de *Léon X*, 1844; — de *Henri VIII*, 1850 (réunies sous le titre d'*Études sur la Réforme*, 9 vol. in-8). Tous ses ouvrages sont rédigés sur des pièces originales, mais déparés quelquefois par l'affectation d'un style romantique. C'est à Audin qu'on doit la plupart des *Guides* connus sous le pseudonyme de Richard.

**AUDIN-ROUVIÈRE** (Joseph-Marie), médecin, né en 1764 à Carpentras, mort à Paris en 1832, publia en 1794 la *Médecine sans médecin*, ouvrage qui devint populaire et obtint un grand nombre d'éditions. Il amassa en outre une grande fortune en vendant, sous le nom de *grains de vie* ou *grains de santé*, un remède secret qu'il donnait comme un remède universel et qui n'est que le toni-purgatif de Frank.

**AUDINCOURT**, ch.-l. de c. (Doubs), sur le Doubs, à 5 kil. S. E. de Montbéliard; 2513 hab. Église protestante. Haut fourneau, forges, fonderie de canons.

**AUDINOT** (Nic. Médard), acteur et auteur drama-

tique, né à Nancy en 1741, mort à Paris, en 1801, joua d'abord au Théâtre-Italien. Il éleva en 1769, à la foire St-Germain, un petit théâtre de marionnettes, dont chaque figure imitait un acteur de la Comédie-Italienne. Ses comédiens de bois attirèrent la foule, et bientôt Audinot put fonder la salle de l'*Ambigu-Comique*, où il substitua des enfants à ses marionnettes. En 1772, il fit représenter de grandes pantomimes, qui firent sa fortune. Il a composé le *Tonnellier*, opéra-comique représenté avec succès.

**AUDITEUR DE LA ROTTE**. V. ROTTE.

**AUDOENUS**, nom latin de s. OUEN.

**AUDOUIN** (Pierre), habile graveur de Paris; 1768-1822, grava d'après le Corrège, Raphaël, Lesueur, etc. Il s'était déjà fait connaître par de beaux morceaux, parmi lesquels on remarque le *Christ au tombeau*, la *Vierge dite la Belle Jardinière*, la *Charité*, lorsqu'il fut choisi, au retour des Bourbons, pour graver les portraits des princes de la *Famille royale*, ainsi que ceux des principaux personnages de l'époque (*Alexandre, Wellington, Marmont*, etc.), ce qui lui valut le titre de graveur du roi.

**AUDOUIN** (Victor), naturaliste, né en 1797, à Paris, mort en 1841, se fit recevoir médecin, fut nommé en 1823 sous-bibliothécaire de l'Institut, créa en 1824 les *Annales des Sciences naturelles*, suppléa, dès 1825, au *Muséum*, Lamark et Latreille, obtint, à la mort de ce dernier, la chaire d'entomologie; parcourut, de 1826 à 1829, avec M. Milne Edwards, les côtes de Normandie et de Bretagne, et publia en 1832 le fruit de ses observations sous le titre d'*Histoire naturelle du littoral de la France*. Il avait été admis en 1838 à l'Académie des sciences (section d'économie rurale). On remarque ses mémoires sur les *Crustacés* (1828), sur la *Musccardine*, maladie du ver à soie (1836), et sur la *Pyrale de la vigne* (1837). Il rédigeait au moment de sa mort l'*Histoire des insectes nuisibles à la vigne*, qui a été terminée par Milne Edwards. V. Audouin est un des fondateurs de la Société entomologique.

**AUDRAN**, nom d'une famille de Lyon qui, dans le xviii<sup>e</sup> siècle, a produit plusieurs artistes très-estimés. Le plus célèbre est Girard Audran, né à Lyon en 1640, mort à Paris en 1703, un des meilleurs graveurs d'histoire. Il employa plusieurs années à se former dans l'art du dessin, étudia d'abord sous son père, A. Claude, professeur de gravure à l'Académie de Lyon, puis sous Lebrun dont il resta l'ami, et alla se perfectionner à Rome. Colbert le fixa à Paris en lui donnant une pension, et utilisa ses talents. Il grava, entre autres tableaux : les *Batailles d'Alexandre de Lebrun*, l'*Enlèvement de la Vérité* et plusieurs autres œuvres de Poussin, le *Martyre de S. Laurent* de Lesueur. On a aussi de lui un *Recueil des proportions du corps humain*.

**AUDRUICK**, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 27 k. N. O. de St-Omer; 1067 hab. Pris successivement par les Anglais, les Français et les Impériaux, ce bourg fut cédé définitivement à la France en 1678.

**AUDUBON** (J. J.), le premier ornithologiste du Nouveau-Monde, né en 1780 à la Nouv.-Orléans, de parents aisés, d'origine bretonne et protestante, mort en 1851, concut, dès l'âge le plus tendre, une vive passion pour l'histoire naturelle, vint à Paris à 15 ans, et y apprit le dessin sous le peintre David, parcourant l'Amérique, à partir de 1810, menant la vie errante du chasseur, observant la nature avec amour et la reproduisant dans ses dessins et ses descriptions avec un talent supérieur, alla passer plusieurs années en Angleterre pour y publier le résultat de ses travaux, et y fit paraître, de 1830 à 1839, les *Oiseaux d'Amérique* (*the Birds of America*, Londres, 4 vol. in-fol. atl.), ouvrage également remarquable par l'exactitude des détails et par la beauté de l'exécution, puis la *Biographie ornithologique* (Edimbourg, 1831-39, 5 vol. in-8). De retour dans sa patrie, il entreprit, avec le concours du docteur Bachman, la description des *Quadrupèdes d'Amérique*, qui parut



en 1850, à New-York, peu de mois avant sa mort. M. E. Bazin a traduit une partie de l'œuvre d'Audubon sous le titre de *Scènes de la nature aux États-Unis*, Paris, 1857.

**AUDUN-LE-ROMAN**, ch.-l. de cant. (Moselle), à 19 kil. N. O. de Thionville; 300 hab. Manuf. d'armes.

**AUERSTEDT**, v. des États prussiens (Saxe), à 22 kil. N. d'Iéna; 500 hab. Victoire de Davoust sur les Prussiens, 14 octobre 1806 (le même jour que celle d'Iéna) : elle lui valut le titre de duc d'*Auerstadt*.

**ACFIDUS**, adj. *l'Ofanto*, riv. de Daunie, tribulaire de l'Adriatique. A l'embouchure de cette riv. était la v. d'*Aufidenum*,auj. *Torre d'Ofanto*.

**AUGE** ou VALLÉE D'AUGE, petit pays de l'ancienne B.-Normandie, arrosé par la Touque, renfermait Pont-l'Évêque, Touques, Dives, Beaumont-en-Auge. Il fait partie des dép. actuels du Calvados et de l'Orne. Jadis ce n'était qu'une forêt dite *Saltus Algir*, d'où le nom de Saut-d'Auge que porte encore un village de ce pays. La vallée d'Auge est célèbre par sa fertilité et ses riches herbages.

**AUGER** (Edmond), Jésuite, né en 1515 à Alleman, près de Troyes, mort en 1591. Fils d'un pauvre laboureur, il alla à Rome, n'ayant d'autre ressource que de mendier, entra chez les Jésuites de cette ville comme garçon de cuisine, et fut admis dans l'ordre par S. Ignace lui-même. De retour en France, il se distingua par son zèle pour la prédication et convertit un grand nombre de Protestants du midi. Tombé entre les mains du baron des Adrets, chef des Protestants, il allait être mis à mort quand son éloquence le sauva. Henri III le choisit pour son confesseur; il est le premier Jésuite qui ait rempli cette fonction délicate. Les Ligueurs l'éloignèrent de la personne du roi; il se retira en Italie et mourut à Côme. Il a laissé quelques ouvrages de piété.

**AUGER** (Athanase), dit l'abbé *Auger*, savant helléniste, né à Paris en 1734, mort en 1792, fut professeur d'éloquence au collège de Rouen, grand vicaire de l'évêque de Lescar et membre de l'Académie des inscriptions. Il a trad. *Démosthène* et *Eschine*, 1777-78, 5 vol. in-8; *Isocrate*, 1781, 3 vol. in-8; *Lysias*, 1783, 1 vol. in-8; *S. Jean Chrysostôme*, 1785, 4 vol. in-8; *S. Basile*, 1788, in-8. On a publié en 1794 ses œuvres posthumes; elles contiennent une trad. des *Discours* de Cicéron, et la *Constitution des Romains*, ouvrage qui l'avaient occupé 30 ans.

**AUGER** (L. Simon), littérateur, né à Paris en 1772, se fit connaître par des *Éloges* qui furent couronnés, travailla successivement à la rédaction de la *Décade philosophique*, du *Journal de l'Empire*, du *Journal général de France* et du *Mercur*, donna un grand nombre d'éditions de nos classiques, avec notices et commentaires; fut nommé censeur sous la Restauration; entra en 1816 à l'Académie française, et en devint secrétaire perpétuel. Il termina sa vie de la manière la plus imprévue, par un déplorable suicide, en 1829. Son travail le plus estimé est son *Commentaire sur Molière*, 1819-27, 9 vol. in-8. Il a laissé des *Mélanges*, où l'on remarque ses *Éloges de Corneille* et de *Boileau*.

**AUGEREAU** (P. F. Ch.), duc de Castiglione, maréchal de France, né à Paris en 1757, mort en 1816, était fils d'un maçon et d'une fruitière. Il s'engagea de bonne heure, se distingua en Vendée et aux Pyrénées, et fut dès 1794 nommé général de division. Envoyé en Italie (1796), il fit des prodiges de valeur au pont de Lodi, à Castiglione, où, avec un faible corps de troupes, il arrêta pendant deux jours une armée nombreuse; à Arcole, où il s'élança sur le pont, à la suite de Bonaparte, un drapeau à la main, et rappela ainsi la victoire. Investi du commandement de Paris, il fut au 18 fructidor (4 septembre 1797) chargé par le Directoire d'envahir le Corps législatif et d'arrêter les députés proscrits. En 1799, il fut député au conseil des Cinq-Cents et devint secrétaire de cette assemblée. Néanmoins, il ne s'opposa pas au coup d'État du 18 brumaire; il fut en

récompense chargé par le premier consul du commandement de l'armée de Hollande. En 1804, il accepta de l'empereur le titre de maréchal, et fut duc de Castiglione, en souvenir d'un de ses principaux exploits. Il commanda encore avec distinction sur le Rhin et en Prusse, et eut une grande part aux victoires d'Iéna (1806) et d'Eylau (1807). Il fut moins heureux en Catalogne, et ne fut chargé que d'un rôle secondaire pendant l'expédition de Russie; cependant il se signala par son courage à la bataille de Leipsick. Mis en 1814 à la tête de l'armée de l'Est, réunie à Lyon, il ne put s'opposer à l'entrée des alliés : Napoléon l'accusa d'avoir trahi sa confiance. Il fut en effet un des premiers à se détacher de l'empereur et à reconnaître les Bourbons; au retour de l'île d'Elbe, il se prononça d'abord contre Napoléon, puis il lui offrit ses services, qui furent repoussés. Il alla mourir dans sa terre de La Houssaye. Augereau était un soldat intrépide, mais il n'avait pas les qualités du général en chef, ni le caractère d'un homme d'État. En outre, on l'accusa d'avoir souillé ses victoires par ses déprédations.

**AUGIAS**, roi d'Elide, possédait de vastes étalles qui contenaient 3000 bœufs, et qui n'avaient point été nettoyées depuis 30 ans. Il proposa à Hercule de les nettoyer, sous promesse de lui donner le dixième de son troupeau. Le héros y réussit en détournant le fleuve qui arrosait Elis et le faisant passer à travers les étalles; mais le perfide roi lui refusa le prix convenu. Hercule indigné pilla Elis, tua Augias, et donna ses États à Phylèe, fils de ce prince.

**AUGILA** (oasis d'). V. **AUGILAH**.

**AUGSBOURG**, *Augusta Vindelicorum*, v. de Bavière, ch.-l. du cercle de Souabe-et-Neubourg, au confluent du Lech et de la Werach, à 60 kil. N. O. de Munich; 40000 hab., dont 16000 Protestants. Elle est divisée en 3 parties: haute, moyenne et basse ville. Evêché, cathédrale, hôtel de ville, Ludwigsplatz; marché aux vins, etc. Orfèvrerie célèbre, nombreuses filatures de coton (qui occupent près de 7000 ouvriers); futaines, toiles, glaces, papiers, etc. Grand commerce de librairie, d'expédition et de transit avec l'Italie, la Suisse, Vienne, Lyon, Francfort. C'est aussi une des premières places de l'Europe pour la banque. Station importante de chemin de fer. Patrie de Peutingger, de Brucker, etc. — Nommée d'abord *Damata*, elle reçut, l'an 13 av. J.-C., une colonie romaine sous Auguste, d'où son nom d'*Augusta*. Elle appartenait successivement aux princes francs et aux ducs de Souabe (XI<sup>e</sup> siècle). Reconvenue ville libre de l'Empire en 1276, elle conserva ce titre jusqu'en 1806, époque à laquelle elle fut médiatisée et donnée à la Bavière. L'évêché était aussi État d'Empire. Augsbourg est célèbre dans l'histoire par la diète qui s'y tint en 1530, et où fut présentée la *Confession d'Augsbourg* (formule de foi luthérienne rédigée par Mélancthon); par l'alliance d'Augsbourg, entre François I et les princes luthériens contre Charles-Quint, en 1534; par l'intérim d'Augsbourg (espèce de compromis entre les deux partis, présenté par Charles-Quint à la diète de 1548); par la paix d'Augsbourg, paix de religion, entre les Catholiques et les Luthériens, signée par Charles-Quint en 1555; elle accordait la liberté de conscience, mais imposait aux prélats qui embrasseraient le Luthéranisme l'obligation de résigner leurs bénéfices; par la ligue d'Augsbourg, qui fut formée en 1686, entre les deux lignes de la maison d'Autriche, la Suède, la Saxe, la Bavière, les cercles de Souabe et de Franconie, etc., dans le but d'arrêter les empiétements de Louis XIV; ce fut le début de la guerre que termina la paix de Ryswick. — L'évêché d'Augsbourg, État d'Empire, faisait partie du cercle de Souabe et comprenait, outre Augsbourg, Dillingen et Fussen. L'évêque résidait depuis le XVI<sup>e</sup> siècle à Dillingen.

**AUGST**, nom de 2 vges de Suisse, situés en face l'un de l'autre, sur l'Ergez, à son confluent avec le Rhin, à 11 kil. S. E. de Bâle: l'un *Kaiser-Augst*, sur

la r. dr., dans le cant. d'Argovie, l'autre, *Basel-Augst*, sur la r. g., cant. de Bâle. Ils occupent l'emplacement d'*Augusta Rauracorum*, ville des Helvètes, fondée vers l'an 30 av. J.-C. par Munatius Plancus, et détruite en 450 par Attila.

**AUGURES**, ministres de la religion chez les Romains, chargés de prendre les *auspices*, prédisaient l'avenir d'après le vol, le chant et l'appétit des oiseaux. Ils formaient un collège sacerdotal qui jouit longtemps d'une grande autorité. Aucune entreprise ne se faisait sans qu'on les eût consultés. Les patriciens s'étaient longtemps réservé l'*Augural*; mais en l'an 300 av. J.-C. ils furent contraints d'y admettre par moitié les plébéiens consulaires ou triomphateurs.

**AUGUSTA**, nom donné à beaucoup de villes anc. en l'honneur de l'empereur Auguste ou de quelqu'un de ses successeurs. Les principales sont :

**AUGUSTA**, v. de Sicile,auj. *Agosta*. — **A.**, ville de la Gaule Transalpine,auj. *Nyons* (Drôme). — **A. ASTURICA**, v. d'Hispanie,auj. *Astorga*. — **A. AUSCORUM**, v. d'Aquitaine,auj. *Auch*. — **A. CESAREA**, v. d'Hispanie,auj. *Saragosse*. — **A. EMERITA**, v. de Lusitanie,auj. *Merida*. — **A. FIRMA** ou **ASTIGIS**, v. d'Hispanie,auj. *Ecija*. — **A. NEMETUM**, v. de la Germanie 1<sup>re</sup>,auj. *Spire*. — **A. PRÆTORIA**, v. de la Gaule Cisalpine,auj. *Aoste*. — **A. RAURACORUM**, v. des Helvètes,auj. *Augst*. — **A. SUESSIONUM**, v. de l'anc. Belgique,auj. *Soissons*. — **A. TAURINORUM**, v. de la Gaule Cisalpine,auj. *Turin*. — **A. TREVIRORUM**, v. de Germanie,auj. *Trèves*. — **A. TRICASTINORUM**, v. de la Viennoise,auj. *Aoust-en-Diois* (Drôme). — **A. TRINOBANTUM**, v. de la Bretagne anc.,auj. *Londres*. — **A. VAGIENORUM**, v. de la Gaule Cisalpine,auj. *Cittadi Bene* ou *Salucis*. — **A. VANGIONUM**, v. de Germanie,auj. *Worms*. — **A. VEROMANDUORUM**, v. de la Belgique 2<sup>e</sup>,auj. *St-Quentin* ou *Fernand*. — **A. VINDELICORUM**, v. de Germanie,auj. *Augsbourg*.

**AUGUSTA**. Ce nom est aussi porté par plusieurs villes des États-Unis. Les principales sont : 1<sup>o</sup> la capit. de l'État du Maine, sur le Kennebec; 10000 hab.; chemin de fer; — 2<sup>o</sup> une v. de la Géorgie, capit. du comté de Richmond, à 155 kil. N. O. de Savannah, sur la Savannah, qui a en cet endroit 500<sup>m</sup> de large; elle compte 12 000 hab. Grand commerce de coton et tabac.

**AUGUSTAMNICA**, partie orientale de la Basse-Égypte, entre le petit Delta à l'O. et l'Arabie proprement dite à l'E., ainsi nommée au iv<sup>e</sup> siècle en l'honneur des empereurs romains.

**AUGUSTE**, en grec *Sébastè*, titre honorifique qui fut décerné pour la 1<sup>re</sup> fois à Octave par le sénat l'an 28 av. J.-C., et que prirent depuis tous les empereurs romains. Sous Dioclétien, on établit une distinction entre le titre d'*Auguste* et celui de *César*: le 1<sup>er</sup> désignait l'empereur régnant, le 2<sup>e</sup> l'héritier présomptif de la couronne. Le titre d'*Auguste* a été repris par les empereurs d'Allemagne depuis Othon II; ils l'amplicifèrent même en prenant le titre de *semper Augustus, perpetuus Augustus*.

**AUGUSTE**, *C. Julius Cæsar Octavianus Augustus*, connu d'abord sous le nom d'Octave, premier empereur romain, était fils du sénateur C. Octavius et petit-neveu de César, par sa mère. Il naquit à Rome l'an 63 av. J.-C., perdit son père de bonne heure, et fut adopté par son oncle. Il n'avait que 18 ans quand César fut assassiné; il étudiait alors en Grèce. Il accourut aussitôt à Rome pour recueillir l'héritage de son père adoptif (44); força, malgré sa jeunesse, Antoine à lui restituer une partie de ses biens qu'il avait détournée, et marcha contre lui à Modène avec les consuls Hirtius et Pansa. Bientôt, cependant, s'apercevant qu'on voulait les perdre l'un par l'autre, il se réconcilia avec Antoine, et, s'unissant à Lépidus, ils formèrent un célèbre triumvirat (43 av. J.-C.). Ils commencèrent par proscrire impitoyablement tous leurs ennemis (Octave abandonna même Cicéron à la vengeance d'Antoine); puis ils marchèrent contre les restes du parti républicain, et défirent à Philippe Brutus et Cassius qui étaient à la tête de ce parti (42). Maîtres de l'empire après cette victoire, Octave et

Antoine éloignèrent le faible Lépidus, et se partagèrent les provinces. Octave se réserva tout l'Occident. Après plusieurs ruptures et après plusieurs accommodements passagers, dont le dernier fut pour le mariage d'Octavie, sœur d'Octave, avec Antoine, les deux rivaux se firent enfin la guerre ouvertement, et Octave remporta sur Antoine une victoire décisive près d'Actium (31). Il fit ensuite voile vers l'Égypte, où le général vaincu s'était réfugié avec Cléopâtre, prit Alexandrie, força son ennemi à se donner la mort, et réduisit le pays en province romaine. De retour à Rome (29 av. J.-C.), il reçut les titres de *prince du sénat*, d'*empereur* (*imperator*), enfin d'*auguste*, se fit donner successivement le pouvoir proconsulaire, l'autorité tribunitienne, le consulat à vie, et rétablit ainsi sous un autre nom le gouvernement monarchique. Du reste, il ne se servit de son pouvoir que pour faire des lois sages et pacifier tout l'empire : après s'être fait rendre par les Parthes les aigles enlevées à Crassus, avoir soumis une partie de l'Arabie et avoir reculé jusqu'à l'Elbe la frontière romaine, il ferma le temple de Janus (1 av. J.-C.). On dit que, dégouté de la puissance, il eut un instant le projet d'abdiquer, et qu'il consulta sur ce point Agrippa et Mécène, mais qu'il en fut détourné par les conseils de ce dernier. Il mourut à Nole l'an 14 de J.-C., âgé de 76 ans. Ce prince fut cruel tant qu'il eut besoin de l'être, mais il donna l'exemple de la douceur et de la clémence dès qu'il fut sur le trône. On connaît sa générosité envers Cinna, qui conspirait contre lui (c'est le sujet d'une des plus belles tragédies de Corneille). Il favorisa les lettres, attira à sa cour Virgile, Horace, Pollion, Tite-Live, et admit dans son intimité le poète Ovide (qui cependant finit par encourir sa disgrâce). On lui reproche d'avoir été peu brave de sa personne; il ne dut le plus souvent ses succès qu'aux talents de ses généraux, surtout à ceux d'Agrippa, dont, en reconnaissance, il adopta les enfants. Malheureux en famille, il perdit ses enfants d'adoption et fut déshonoré par sa fille Julie. Il laissa, quoiqu'à regret, le trône à Tibère, fils de Livie, sa seconde femme. Auguste avait composé quelques écrits et des mémoires, dont il ne reste que peu de fragments. Le *Monument d'Ancyre* (V. ce mot) renferme son testament. On peut consulter sur ce règne Suétone, Dion Cassius et l'*Examen critique des historiens d'Auguste* de M. Egger.

**AUGUSTE I**, le *Peux*, électeur de Saxe, frère de Maurice, régna de 1553 à 1586, fit dresser en 1580 la *formule de concorde* pour réunir les Luthériens qui commençaient à se diviser, et s'opposa, dans la diète d'Augsbourg, à la réception du calendrier grégorien. — **AUGUSTE II** (Frédéric), électeur de Saxe et ensuite roi de Pologne, né à Dresde en 1670, mort en 1733, devint électeur en 1695 par la mort de son frère aîné, se distingua dans les guerres de l'Empire contre les Français et contre les Turcs, se fit élire roi de Pologne à la mort de J. Sobieski (1697), s'allia avec Pierre le Grand contre Charles XII, fut battu par ce prince, et déposé en 1704 par la diète de Varsovie, qui élit en sa place Stanislas Leczinski. Il réussit au bout de peu de temps à chasser son rival, mais de nouveaux succès du roi de Suède le forcèrent à résigner la couronne (1706). Après la défaite de Charles XII à Pultawa (1709), il fut rappelé en Pologne, et cette fois il resta définitivement en possession du trône. — **AUGUSTE III** (Frédéric), électeur de Saxe et roi de Pologne, fils du préc., né en 1696, mort en 1763, fut, à la mort de son père, en 1733, élu roi de Pologne par une partie de la nation, et ne fut universellement reconnu qu'en 1736. Il s'allia avec l'Autriche contre Frédéric II, roi de Prusse, qui deux fois lui enleva la Saxe (1746 et 1756); son duché ne lui fut rendu qu'à la paix d'Hubertsbourg (1763). Il résidait plus à Dresde qu'à Varsovie et s'occupait peu des affaires; il mourut également méprisé des Polonais et des Saxons.

**AUGUSTE III** (Frédéric), comme roi, d'abord élec-

teur, puis roi de Saxe, succéda en 1763 à son père, Frédéric-Christian, refusa en 1791 le trône de Pologne qui lui était offert et resta neutre autant qu'il le put pendant les guerres de la Révolution. Napoléon érigea son duché en royaume (1806), et augmenta ses Etats du grand-duché de Varsovie (1807). Il fut un des plus fidèles alliés de l'Empereur dans ses guerres contre la Prusse et la Russie. Pour le punir de sa fidélité, les alliés le traitèrent en 1813 comme prisonnier de guerre et lui enlevèrent en 1815 le duché de Varsovie, ainsi qu'une partie de ses Etats héréditaires; ce fut à grand-peine qu'il put conserver son trône. Il mourut en 1827, regretté de ses sujets.

AUGUSTE IV (Frédéric-), il comme roi, neveu du préc., né en 1797, mort en 1854, succéda en 1836 à son oncle Antoine. Associé depuis plusieurs années au gouvernement, il eut la plus grande part à la constitution libérale de 1831. Il eut un règne paisible, conjura l'orage en 1848 par quelques concessions nouvelles et put se livrer à loisir à ses goûts studieux : il aimait surtout la botanique. Il eut pour successeur son frère le prince Jean, auj. régnant.

AUGUSTE DE BRUNSWICK. V. BRUNSWICK.

AUGUSTE (HISTOIRE), recueil des vies des empereurs romains qui régnerent depuis Adrien jusqu'à Dioclétien (117-284). Ce recueil est attribué aux six auteurs suivants : *Elianus Spartianus, Julius Capitolinus, Vulcatius Gallicanus, Elius Lampridius, Trebellius Pollio et Flavius Vopiscus*. Les meilleures éditions de l'*Histoire Auguste* sont celle de Saumaise avec notes de Casaubon, Paris, 1620, in-fol., et l'édit. *Variorum*, Leyde, 1671, 2 vol. in-8. L'*Histoire Auguste* a été traduite par Moulins, Paris, 1806, et par plusieurs auteurs dans la *Bibliothèque latine-française* de l'Anckoucke et dans la collect. Nisard.

AUGUSTENBOURG, bourg de Danemark (Sleswig), dans l'île d'Als, à 31 kil. S. E. d'Apenrade : 500 hab. Château construit vers 1651, et qui a donné son nom aux ducs d'Augustenbourg, branche de la maison de Holstein. C'est à cette maison qu'appartenait le prince Christian d'Augustenbourg, né en 1768, qui fut nommé en 1809 prince royal de Suède par Charles XIII et par les Etats; mais à peine ce prince venait-il d'arriver en Suède, qu'il mourut presque subitement. On le prétend empoisonné.

AUGUSTIN (S.), *Aurelius Augustinus*, le plus grand des Pères de l'église latine, né en 354 à Tagaste en Numidie, avait un père païen et une mère chrétienne, Ste Monique. Il eut une jeunesse fort dissipée, et partagea longtemps les erreurs des Manichéens. Il professa la rhétorique à Tagaste, à Carthage et enfin à Milan. Dans cette dernière ville il eut occasion de connaître S. Ambroise qui, réunissant ses efforts à ceux de la mère d'Augustin, réussit à le convertir. Il se fit baptiser à l'âge de 32 ans, quitta son école, et retourna à Tagaste, où il distribua ses biens aux pauvres, et se consacra au jeûne et à la prière. Quelque temps après, en 391, il fut ordonné prêtre, malgré sa résistance, par Valère, évêque d'Hippone (Bone), et il devint lui-même, en 395, évêque de cette ville. Il vécut en commun avec les clercs de son église, qu'il préparait au saint ministère, et forma ainsi les premiers séminaires. Il combattit, soit par ses discours, soit par ses écrits, les Donatistes, les Manichéens et les Pélagiens, instruisit son peuple par ses prédications, soulagea les pauvres et maintint la discipline dans plusieurs conciles. Il mourut à Hippone durant le siège de cette ville par les Vandales, en 430. On le fête le 28 août. Ses principaux ouvrages sont : *la Cité de Dieu*, son chef-d'œuvre; les *Traité sur la grâce et le libre arbitre*, qui l'ont fait surnommer le *Docteur de la grâce*; les *Soliloques*, où il traite de Dieu et de l'âme, ses *Rétractations*, où il juge les écrits et les opinions de sa jeunesse; ses *Confessions*, où il fait l'histoire de ses erreurs et de sa conversion miraculeuse. On a en outre de lui un grand nombre d'écrits contre les hérétiques de son temps, divers *Traité sur l'Écri-*

*ture; un Commentaire sur les Psaumes*. 363 *Sermons*, 270 *Lettres*, etc. Quelques sermons inédits, trouvés à Florence et au mont Cassin, ont été publiés en 1842 par M. l'abbé Caillau. A. Mai a en outre retrouvé quelques autres écrits (publiés dans la *Nova Bibl. Patr.*, 1852-53). S. Augustin se fit remarquer par sa vaste science et par son éloquence autant que par sa piété : comme écrivain, il brille surtout par l'imagination et la verve, mais on lui reproche de l'affectation, l'abus des antithèses, de la subtilité et une certaine barbarie de style, défauts qui sont ceux de sa nation et de son siècle. En philosophie, il met le Platonisme au-dessus de toutes les autres doctrines et lui fait de fréquents emprunts. La meilleure édition de ses œuvres est celle des Bénédictins, 10 vol. in-fol., Paris, 1679 et ann. suiv.; réimprimée à Anvers, 1700-1703, avec *Appendix*, et à Paris, 11 vol. grand in-8, par les frères Gaume, 1835-40. La plupart de ses ouvrages ont été traduits; nous citerons : *la Cité de Dieu*, par Lambert, 1675 et 1736 (avec notes de l'abbé Goujet), et par M. E. Saisset, 1856; les *Confessions*, par Arnaud d'Andilly, 1649; Ph. Dubois, 1686; dom Martin, 1741; St-Victor et Moreau, 1840, et par M. Janet, 1859. Ses *Lettres*, ses *Sermons* et plusieurs de ses traités moraux ont été trad. par Ph. Dubois, et plus récemment par M. Poujoulat, 1858. Sa *Vie* a été écrite dans les temps anciens par Posidius, évêque de Calame; au xvii<sup>e</sup> siècle par l'ilemont, et de nos jours par M. Poujoulat, Paris, 1846, et par M. Bindemann, Leips., 1855. On trouve une analyse de ses écrits dans la *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* d'E. Dupin, ainsi que dans l'*Histoire générale des écrivains sacrés* de dom Ceillier, et une juste appréciation de son mérite littéraire dans l'*Éloquence chrétienne au iv<sup>e</sup> siècle* de M. Villemain. Les restes de S. Augustin sont conservés à Bone et à Pavie.

AUGUSTIN (S.), l'apôtre de l'Angleterre et le premier archevêque de Cantorbéry, était un moine bénédictin. Il fut en 596 envoyé de Rome en Angleterre par le pape Grégoire le Grand pour y prêcher le Christianisme; convertit le roi Ethelbert, ainsi qu'une partie de ses sujets, fonda 12 évêchés, qui furent placés sous son autorité, fixa son siège à Cantorbéry, et mourut vers 610. On l'honore le 26 mai.

AUGUSTIN (Ant.), érudit et jurisconsulte espagnol, né à Saragosse en 1516, mort en 1586, fut évêque de Lérida, puis archevêque de Tarragone (1574), et fut nommé auditeur de la Rote par Paul III. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages sur le droit romain et le droit ecclésiastique, dont le principal est *Dialogi de emendatione Gratiani*, 1581, réimprimé par Baluze, 1672; des *Dialogues sur les médailles*, et divers autres ouvrages sur l'histoire et les antiquités. Ses seuls ouvrages de droit forment 10 vol. in-fol., Lueques, 1765-74.

AUGUSTINES, religieuses qui suivent la règle que donna S. Augustin à un monastère fondé par sa sœur à Hippone. Elles se vouent à la garde des malades et au service des hôpitaux et portent une robe noire serrée par une ceinture de cuir. L'Hôtel-Dieu de Paris est desservi par des Augustines. Leurs principaux couvents sont : les sœurs de la Vierge, à Venise; de Ste-Marthe à Rome; les Augustines déchaussées d'Espagne et de Portugal; les sœurs de la Récollection et de St-Thomas de Villeneuve, etc.

AUGUSTINS, ordre de religieux mendiants qui font remonter leur origine à une société d'ermites ou de clercs réguliers fondée par S. Augustin, mais qui, dans la réalité, parurent pour la 1<sup>re</sup> fois au xii<sup>e</sup> s. Ils furent réunis en un seul corps en 1256, par le pape Alexandre IV, qui leur donna Lanfranc pour général. C'est de cet ordre que sortit Martin Luther. Les Augustins se vouaient surtout à la prédication, rivalisant avec les Dominicains. Ils portaient dans l'origine un vêtement gris comme les Franciscains; ils virent dans la suite un vêtement noir ou blanc,

à larges manches, attaché autour du corps par une ceinture de cuir. En 1574, la réforme de Thomas de Jésus, Portugais, donna naissance aux *Augustins déchaussés*, qui marchaient  *pieds nus*, et qui se répandirent bientôt en France et en Italie. Avant 1789, il y avait à Paris trois célèbres couvents d'Augustins : les *Grands-Augustins*, établis dès 1259, et qui ne relevaient que de Rome (leur couvent, situé sur l'emplacement de la rue Dauphine actuelle) et du marché de la Vallée, servit souvent aux assemblées du clergé et du parlement) ; les *Petits-Augustins*, dont le couvent, bâti en 1606 par Marguerite de Valois, est devenu l'hôpital de la Charité ; les *Augustins déchaussés*, appelés aussi *Petits-Pères*, à cause de la petite taille des PP. Fr. Hamet et Matthieu de St-François, qui bâtirent ce couvent, en 1629, près de la place des Victoires (rue des Vieux-Augustins).

**AUGUSTOBONA**, dite aussi *Tricasses*, v. de Gaule, dans la Lyonnaise 4<sup>e</sup>, aj. *Troyes* (Aube).

**AUGUSTODUNUM**, dite aussi *Bibracte*, v. de Gaule, dans la Lyonnaise 1<sup>re</sup>, est auj. *Autun*.

**AUGUSTOMAGUS**, autrement dit *Silvanectes*, v. de Gaule, dans la Belgique 2<sup>e</sup>, aj. *Senlis* (Oise).

**AUGUSTONEMETUM**, v. de l'Aquitaine 1<sup>re</sup>, aj. (*Lermont-Ferrand* (Puy-de-Dôme)).

**AUGUSTORITUM**, dite aussi *Lemorices*, v. de l'Aquitaine 1<sup>re</sup>, aj. *Limoges* (Haute-Vienne).

**AUGUSTOWO**, v. de Pologne, à 217 kil. N. E. de Varsovie, sur la Netta ; 11 000 hab. Fondée par le roi de Pologne Sigismond-Auguste, en 1560. Elle est située dans le gouv. qui prend son nom, mais qui a pour ch.-l. Suwalki et qui compte 560 000 hab.

**AUGUSTULE**, *Romulus Momyllus Augustus*, surnommé par dérision *Augustulus*, dernier empereur romain d'Occident, était fils d'Oreste, général des armées romaines dans les Gaules. Il fut placé sur le trône par son père en 475 et proclamé à Ravenne ; mais il fut renversé dès l'année suivante par Odoacre, roi des Hérules, qui l'exila en Campanie en lui laissant un revenu de 6000 livres d'or.

**AHAUSEN**, vge de Bavière (moyenne Franconie), sur la Wörnitz, à 6 kil. d'œttingen ; 4900 hab. Anc. couvent d. Bénédictins. Les Protestants y conclurent en 1608 l'*Union évangélique*.

**AULÉROQUES**, *Aulerci*, peuple de la Gaule, entre la Loire et la r. g. de la Seine, se subdivisait en 4 peuplades : *Aulerci Brannovices*, dans la Lyonnaise 1<sup>re</sup>, le long de la Loire (l'ancien Briennais) ; *Aulerci Cenomani*, dans la Lyonnaise 3<sup>e</sup>, à l'E. (à peu près le Maine orient.) ; *Aulerci Diablintes*, entre les *Redones* à l'O. et les *Aulerci Cenomani* à l'E. (à peu près le Maine occid.) ; *Aulerci Eburvices*, dans la Lyonnaise 2<sup>e</sup>, entre les *Veliocassis* à l'E. et les *Lexovii* à l'O. (le ci-devant dioc. d'Évreux). Ils avaient pour chefs-lieux : *Ariolica* (Aurilly), *Suindinum* ou *Cenomani* (le Mans), *Næodunum* ou *Diablintes* (Jubléins), *Mediolanum* ou *Eburvices* (Évreux).

**AULIDE**, pays qui environne Aulis. V. **AULIS**.

**AULIS**, aj. *Microrathé*. v. de l'anc. Bœotie, sur la côte orient., vis-à-vis de Chalcis en Eubée, fut le rendez-vous général de la flotte des Grecs lors de l'expédition de Troie. C'est là que la Fable place le sacrifice d'Iphigénie, immolée par son père pour obtenir des dieux un vent favorable.

**AULNAY, AULNE, AULNOY, V. AUNAY, AUNE, etc.**

**AULPS**, *Alpes*, *Alpium urbs*, ch.-l. de c. (Var) sur la Braque, à 26 k. N. O. de Draguignan ; 2647 h.

**AULT**, ch.-l. de c. (Somme), à 35 kil. O. d'Abbeville ; 1372 hab. Petit port sur la Manche. Pêche.

**AULU-GELLE**, *Aulus Gellius*, ou selon quelques-uns *Agellius*, grammairien latin, florissait à Rome vers l'an 130, sous le règne d'Adrien et de ses deux successeurs. Il voyagea en Grèce et à son retour obtint un emploi de *centumvir*. On a de lui un ouvrage en 20 livres, qu'il a intitulé *Nuits attiques*, parce qu'il l'avait composé à Athènes pendant les soirées d'hiver. C'est un recueil où l'on trouve, avec de précieux renseignements sur l'antiquité, beaucoup de

fragments d'auteurs anciens perdus, des discussions critiques et grammaticales, remarquables par la justesse ; le style, quelquefois obscur, offre à la fois des néologismes et des archaïsmes. Malheureusement, cet ouvrage ne nous est pas parvenu dans son intégrité : le VIII<sup>e</sup> livre manque tout entier ; il n'en reste que les titres de chapitres. Parmi les nombreuses éditions d'Aulu-Gelle, il faut distinguer celles publiées à Leyde par J. de Vogel, 1644 ; à Paris, en 1681, *ad usum Delphini* ; celle de Deux-Ponts, 1784, et celle donnée à Göttingue, 1824, par A. Lion. Il a été trad. par l'abbé de Verteuil, Paris, 1776, par Verger, 1820, et par M. Jacquinet, 1843, dans la collection Nisard.

**AUMALE**, auparavant *Albemarle*, v. de France (Seine-Inf.), ch.-l. de c., à 22 kil. E. de Neufchâtel ; 1927 hab. Collège. Henri IV y fut blessé dans un combat livré aux Espagnols en 1592. — Albemarle fut érigée en comté en 1070 par Guillaume le Conquérant en faveur d'Éudes de Champagne ; mais en 1194, Philippe-Auguste s'empara de ce comté sur les Anglais et le donna à Simon de Dammartin. Le titre de comte d'Albemarle ne fut plus dès lors que nominal en Angleterre ; en France, le comté subsista, et son nom d'Albemarle se changea par corruption en celui d'Aumale. Jeanne, fille de Simon de Dammartin, porta ce comté dans la maison de Castille, qui le conserva jusqu'en 1342. Il passa par mariage dans celle d'Harcourt, d'où il fut transmis, en 1471, à René II de Lorraine, par son mariage avec Jeanne d'Harcourt. Sous Claude II, petit fils de René II, ce comté fut érigé en duché-pairie, 1547. Anne de Lorraine, petite-fille de Claude II, épousa, en 1618, Henri de Savoie, duc de Nemours, et porta le duché d'Aumale dans la maison de Savoie, où il resta jusqu'en 1675. Il fut alors acheté par Louis XIV pour le duc du Maine, prince légitimé. Enfin, par le mariage d'une petite-fille de ce prince avec le duc d'Orléans (1769), il entra dans la maison d'Orléans. Aj. Le titre de duc d'Aumale est encore porté par le 4<sup>e</sup> fils du roi Louis-Philippe.

**AUMALE**, v. de l'Algérie (prov. d'Alger) sur le versant N. du Djebel-Dira, à 128 kil. S. E. d'Alger, à 85 S. de Dellys ; 2000 hab. Poste militaire établi en 1845, au lieu appelé précédemment Sour-Ghozlan, et ainsi nommé en l'honneur du duc d'Aumale, fils de Louis-Philippe. Il est protégé par le fort de Hamza.

**AUMALE** (Claude I de Lorraine, comte d'), 5<sup>e</sup> fils de René II, duc de Lorraine, qui avait acquis en 1471 le comté d'Aumale par son mariage avec l'héritière de cette maison, Marie d'Harcourt, fut fait duc de Guise par François I, et devint ainsi le chef de la célèbre maison de Guise. — **AUMALE** (Claude II, duc d'), 3<sup>e</sup> fils du préc., jouit de la faveur de Henri II, qui, à son avènement (1547), érigea en duché son comté d'Aumale et le nomma gouverneur de la Bourgogne. Il s'illustra à la défense de Metz, assiégée par Charles-Quint, et aux batailles de Dreux, de St-Denis et de Moncontour ; il fut l'un des ardens promoteurs de la St-Barthélemy. Il périt au siège de La Rochelle (1573). — **AUMALE** (Charles, duc d'), fils du préc., un des héros de la Ligue, né en 1556, fut nommé par les Seize gouverneur de Paris (1589), fut défait près de Senlis, et perdit, avec le duc de Mayenne, les batailles d'Arques et d'Ivry contre Henri IV. Cependant, il força le roi de lever le siège de Paris. Ayant, après l'avènement de ce prince, livré quelques places de la Picardie aux Espagnols, il fut condamné à mort par le parlement et exécuté en effigie (1595) ; il se réfugia en pays étranger, et mourut à Bruxelles en 1631. — Son frère Claude, dit le *chevalier d'Aumale*, périt à 28 ans, en combattant contre Henri IV, à St-Denis, en 1591. C'est par une fiction toute poétique que Voltaire, dans le X<sup>e</sup> chant de la *Henriade*, le fait périr au siège de Paris.

**AUMONT**, ch.-l. de cant. (Lozère), à 26 kil. N. de Marvejols ; 655 hab. Sol granitique et basaltique.

**AUMONT** (sires, puis ducs d'), famille noble et

ancienne qui, pendant un grand nombre d'années, a été en possession de la charge de premier gentilhomme de la chambre du roi. Les personnages les plus connus de cette famille sont : Jean d'Aumont, dit le *Franc Gaulois*, maréchal de France, né en 1522, qui se distingua sous Henri III et Henri IV, et périt d'un coup de mousqueton (1595), à Camper près de Rennes, en combattant le duc de Mercœur, l'un des chefs des Ligueurs; — Antoine, petit-fils du préc., maréchal de France, né en 1601, mort en 1669, qui se distingua à Rethel; — Louis-Marie de Rochebaron, duc d'Aumont, né en 1632, mort en 1704, un des plus zélés serviteurs de Louis XIV; il se distingua dans la campagne de Flandre; il contribua beaucoup aux progrès de la science des médailles et fut membre de l'Académie des inscriptions; — Alexandre, connu par son dévouement à Louis XVI; ce dernier favorisa l'évasion du roi; — L. Céléste, gentilhomme de la chambre sous Louis XVIII, qui fit en 1815, pendant les *Cent-Jours*, une d'escorte en Normandie et s'empara de Bayeux et de Caen.

**AUNAY**, ch.-l. de cant. (Char.-Inf.), à 18 kil. E. N. E. de St-Jean-d'Angely; 1350 h. Église fort ancienne.

**AUNAY-SUR-ODON**, ch.-l. de cant. (Calvados), à 30 kil. N. E. de Vire; 1055 hab. On y nourrit beaucoup de moutons. Nombreuses filatures.

**AUNAY** (Philippe et Pierre GAUTIER d'), noms de deux frères, gentilshommes normands, qui furent tous deux au nombre des amants de Marguerite de Bourgogne et que Philippe le Bel fit mettre à mort (1314).

**AUNE** ou **AULNE**, riv. de France, naît dans le dép. des Côtes-du-Nord, coule d'abord au N., puis à l'O., passe à Châteauneuf et à Châteaulin, et tombe dans la rade de Brest à Lan-leveuc. Cours, 135 kil.

**ACNEAU**, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), à 22 kil. E. de Chartres, sur l'Aunay; 1239 hab. Guise le Balairé y battit les Allemands en 1587.

**ACNEUIL**, ch.-l. de cant. (Oise), à 12 kil. S. O. de Beauvais; 533 hab. Patrie du peintre Lebrun.

**AUNIS**. *Aunitium* en latin moderne, petite prov. de l'anc. France, au S. du Poitou, sur l'Atlantique, forme auj. les arr. de Rochefort et de La Rochelle et une partie de celui de Mareignes, dans le dép. de la Charente-Inf.; capit., La Rochelle. Réuni à la Saintonge et à l'Angoumois, l'Aunis formait autrefois un des grands gouvernements de France. — Ce pays, habité, ainsi que la Saintonge, par les *Sarènes*, fut compris par les Romains dans l'Aquitaine 2<sup>e</sup>, appartenant successivement aux Visigoths, aux Francs (507), dépendit longtemps du Poitou, fut occupé en 1130 par le duc d'Aquitaine, porté en dot par Éléonore de Guyenne à Louis VII, puis, après divorce de cette princesse, à Henri II, roi d'Angleterre; fut enlevé aux Anglais par Louis VIII en 1224, leur fut restitué en 1360 par Jean II, mais secoua leur joug en 1371 pour se donner au roi de France Charles V. La Réforme s'y introduisit dès le temps de François I et y devint très-puissante; l'Aunis fut le dernier rempart de la résistance du parti, qui ne succomba qu'avec La Rochelle. V. ce nom.

**AUNOY** (M. Cath. Jumelle de BERNEVILLE, comtesse d'), femme de lettres, née vers 1650, morte en 1705, a écrit dans un style facile et léger des *Mémoires historiques* (de 1672 à 1679), des *Romans* et des *Contes*. On lit encore aujourd'hui ses *Contes des fées*, Paris, 1782, et ses *Aventures d'Hippolyte, comte de Douglas*. Dans ses grands ouvrages, Mme d'Aunoy a imité Mlle Lafayette, mais sans l'égaliser.

**AURANTIDE**, auj. le *Hauran*, partie de la Palestine, à l'E. de la demi-tribu orient. de Manassé, tirait nom du mont ou de la ville d'Auran, et avait pour ch.-l. *Bostra*. V. IDUMÉENS.

**AURAS**, ACRASIS, chaîne de l'Atlas. V. ACRES.

**AURAT** (d'), savant du xvi<sup>e</sup> siècle. V. LORAT.

**AURAY**, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 28 kil. S. E. de Lorient, sur la riv. d'Auray, au fond d'une baie; 3795 h. Aux env., est la célèbre chapelle de *Ste-Anne d'Auray*, but de pèlerinage pour les Bretons.

— Cette v. est connue dès le xi<sup>e</sup> s. En 1364 il y fut livré, entre Jean de Monfort et Charles de Blois, une bataille qui mit fin à la guerre de la succession de Bretagne; Duguesclin y fut fait prisonnier, et Charles de Blois y perdit la vie.

**AURE**, petite riv. qui limite le dép. de l'Eure et d'Eure-et-Loir, passe à Verneuil et à Nonancourt et se jette dans l'Eure. — On appelle *Pays d'Aure* une vallée de l'anc. Armagnac, dans l'arr. actuel de Bagnoères, qui avait jadis titre de vicomté.

**AURÈLE** (MARC., *M. Aelius Aurelius Verus Antoninus*, dit le *Philosophe*, empereur, né à Rome l'an 121 de J.-C., d'une famille illustre, fut élevé sous les yeux de son aïeul Annius Verus, personnage consulaire. Adrien l'avait nommé préfet de Rome, quoique fort jeune, en imposant à son successeur désigné, Antonin, la condition de l'adopter; Marc-Aurèle succéda en effet à Antonin (161). Les commencements de son règne firent marqués par de grands malheurs : un débordement du Tibre et du Pô, une famine, une peste, une révolte en Bretagne, une invasion des Cattes et des Quades en Germanie, des Parthes en Asie. Il fit soumettre les Bretons par ses lieutenants, envoya son frère adoptif, Lucius Verus, contre les Parthes, prévint le retour des disettes par l'établissement de greniers publics, et, après le retour de Verus, marcha avec lui contre les Quades et les Marcomans (169). Verus mourut pendant l'expédition; mais Marc-Aurèle remporta sur les Barbares une suite de victoires qui ne furent interrompues que par la nouvelle de la révolte d'Avidius Cassius, gouverneur de Syrie. Marc-Aurèle était en marche pour combattre les rebelles, lorsqu'on lui apporta la tête de leur chef. Il visita les prov. d'Orient et les pacifia par sa clémence. De retour à Rome, il y reçut les honneurs du triomphe (177), et ses exploits furent consacrés par une magnifique colonne de bronze qui existe encore (*colonne Antonine*). L'année suivante, il repartit pour la Germanie, qui s'était révoltée de nouveau, et remporta une victoire signalée sur les Barbares; mais affaibli par l'âge, les fatigues de la guerre et la maladie, il mourut peu après, à Sirmium (180), laissant l'empire à son fils Commode. On reproche à Marc-Aurèle d'avoir toléré les désordres de l'impératrice Faustine et d'avoir laissé persécuter les Chrétiens. Du reste, par sa modération, son équité, sa valeur, il a représenté en quelque sorte la philosophie assise sur le trône, et a justifié ce mot de Platon, que les peuples ne seraient heureux que quand les philosophes seraient rois. Il avait montré de bonne heure une vive prédilection pour le Stoïcisme, et on possède de lui 12 livres de *Pensées* ou réflexions morales, sous ce titre : *A moi-même*, où il résume pour son propre usage les nobles doctrines de cette école. Les *Pensées de Marc-Aurèle*, écrites en grec, ont été imprimées pour la 1<sup>re</sup> fois par Xylander, avec trad. lat. (Zurich, 1558); et depuis, avec les notes de Gataker et de Stanhope, à Londres, 1707; elles ont été trad. en franç. par Bacier, 1691, par J. P. Joly, 1770, et par Pirron, 1843. En 1819, Angelo Mai a publié une partie considérable de la correspondance de Marc-Aurèle et de Fronton, découverte dans la bibliothèque du Vatican. Thomas a écrit un bel *Éloge* de cet empereur. On doit à Noël Desvergers un *Essai* et à E. de Suckau une *Etude biographique et philosophique sur Marc-Aurèle*, 1856.

**AURÈLE** (S.), archevêque de Carthage de 388 à 423, ami de S. Augustin, combattit comme lui les Donatistes et les Pélagiens. On l'honore le 20 juillet.

**AURELIA CIVITAS AQUENSIS**, auj. *Bade-Baden*.

**AURELIAN**, peuple de la Gaule (Lyonnaise 4<sup>e</sup>), entre les *Carnutes* et les *Senones*, avaient pour capit. *Genabum*, nommée depuis *Aurelian* (Orléans). Leur territoire répond à peu près au ci devant *Orléanais*.

**AURÉLIEN**, *Lucius Domitius Aurelianus*, empereur romain, né en 212, dans le territoire de Sirmium en Pannonie, était fils d'un paysan. Après avoir passé par tous les grades de la milice.

il fut élevé au consulat par Valérien (258), et parvint à l'empire en 270, après la mort de Claude II, qui l'avait désigné. Il défit les Goths, les Sarmates, les Marcomans et les Vandales, vainquit la célèbre Zénobie, reine de Palmyre (273), ainsi que l'usurpateur Tetricus, qui depuis plusieurs années était maître des Gaules (274), et recut à son retour un triomphe magnifique. Resté tranquille possesseur de l'empire, il embellit Rome, réduisit les impôts, fit d'utiles réformes et de sages lois somptuaires. Il marchait contre les Perses lorsque Mnesthée, l'un de ses affranchis, le fit assassiner en 275, pour échapper à une peine qu'il avait encourue. On a reproché à ce prince trop de sévérité : sur la fin de son règne, il persécuta cruellement les Chrétiens. Vopiscus a écrit sa *Vie*.

**AURÉLIUS VICTOR** (Sextus), historien latin du IV<sup>e</sup> siècle, né en Afrique, vivait sous Julien et ses successeurs. Il fut gouverneur de la Pannonie, général de Rome et consul en 369. On a sous son nom : *Origo gentis romanæ*, attribué par quelques-uns à Asconius Pedianus; *De viris illustribus urbis Romæ*, attribuée aussi à Pline le Jeune, à Cornélius Népos, à Émilien Probus; *De Casaribus* (d'Auguste à Julien) : c'est le plus authentique de ses écrits; *De vita et moribus imperatorum*, abrégé du précédent. Ces ouvrages ont été publiés à Paris, 1681, *cum notis variorum*; à Amsterdam, 1733, par Arzenienus. Ils ont été trad. par M. Dubois dans la collection Panckoucke; le *De viris* avait été traduit séparément par Savin dès 1776.

**AURENG-ABAD**, c.-à-d. *Ville du Trône*, v. de l'Inde, ch.-l. de la prov. de son nom et jadis de tout le Decan, à 290 kil. E. N. E. de Bombay, par 13° 13' long. E., 19° 54' lat. N.; env. 60 000 h. Grande, mais à moitié ruinée et déserte. Grand bazar de plus de 2 kil. de long. — C'était jadis un simple village, dit Gourkah; la ville fut créée en quelque sorte par Aureng-Zeyt, qui l'orna de plusieurs monuments, lui donna son nom et y mourut (1707) — La province d'Aureng-Abad, est bornée par les prov. de Kandeych, Goudjerate, Berar, Bedjapour, Beyder, Haider-Abad : et compte env. 6 000 000 d'hab., presque tous Mahrattes. Elle est traversée par la chaîne des Ghattes et par la riv. Godavéry. Longtemps partagée entre les États du Nizam et la présidence de Bombay, cette prov. appartient tout entière auj. aux Anglais.

**AURENG-ZEYB**, un des plus grands empereurs du Mogol, né en 1619, mort en 1707, descendait d'Akbar. Il usurpa le trône en emprisonnant son père et faisant périr ses deux frères, et se fit couronner à Delhi en 1659. Il gouverna avec une grande sagesse, et agrandit beaucoup ses États par les conquêtes qu'il fit du Thibet, du Decan et des riches roy. de Golconde et de Visapour. Il eut de longues guerres avec les Mahrattes, dont il triompha. Ce prince unissait à de grands talents politiques et militaires une profonde hypocrisie et un caractère sanguinaire : il mit à mort plusieurs de ses enfants qui s'étaient révoltés contre lui. Néanmoins, il établit dans son vaste empire une sage administration, assura à ses sujets une exacte justice, sévit contre la corruption, et fit fleurir le commerce et l'agriculture. Il fonda la ville d'Aureng-Abad.

**AUREOLUS** (Manius Acilius), général romain, né en Dacie, servit d'abord sous les empereurs Valérien et Gallien, prit la pourpre en 267, fut battu par Gallien, ensuite par Claude II, et périt dans une bataille sous les murs de Milan (268).

**AURES** (mont), *Aurasius mons*, chaîne de mont. de l'Algérie (Constantine), se détache du grand Atlas à 150 kil. S. de Constantine, dans le pays de Zab, et se prolonge à l'E. dans l'État de Tunis.

**AURICH**, v. du Hanovre, ch.-l. de la prov. de son nom (l'anc. Ostfrise), à 200 kil. N. O. de Hanovre; 4510 hab. Siège de l'assemblée des États. Cour d'appel, gymnase. — La prov., qui s'étend sur la mer du Nord, compte 168 000 hab.

**AURIGERA**, riv. de la Gaule, auj. l'*Ariège*.

**AURIGNAC**, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 20 kil. N. E. de St-Gaudens; 1197 hab. Cuir, laines.

**AURIGNY**, *Riduna* en latin, l'*Alderney* des Anglais, îlot de la Manche, vis-à-vis du cap de la Hague, à 10 kil. O. des côtes de la France (Manche), a 16 kil de tour; il appartient aux Anglais, et relève de Jersey; 3000 hab. Ch.-l. Ste-Anne-d'Aurigny, petite place de guerre très-fortifiée qui a 200 maisons.

**AURILLAC**, *Aureliacum*, ch.-l. du dép. du Cantal, sur la Jordanne, à 555 kil. S. S. E. de Paris, 574 par chemin de fer; 8667 hab. Trib. de 1<sup>re</sup> instance et de commerce. Rues mal percées, mais propres, et nettoyées par des eaux courantes. Chaudronnerie, orfèvrerie, tanneries, dentelles. Patrie du pape Sylvestre II (Gerbert), à qui une statue a été élevée en 1851; de Piganiol de La Force, de Carrier. — La ville se ferma aux vi<sup>e</sup> et ix<sup>e</sup> siècles autour d'un monastère fondé par S. Gérard.

**AURIOL**, *Auritolum*, bourg des Bouch-du-Rhône, à 27 kil. E. N. E. de Marseille, cant. de Roquevaire; 2700 hab. Exploit. de houille et d'albâtre; fabriq. de carreaux à paver. Ruines d'un château du xi<sup>e</sup> siècle.

**AURON**, nom de 2 petites riv. du dép. du Cher, qui se jettent toutes deux dans le Cher, l'une par la r. g., l'autre par la r. dr., à Bourges.

**AURORE**, divinité chargée d'ouvrir au char du Soleil les portes du ciel, était fille du Titan Hypérion et de la Terre. Eprise d'un jeune mortel, le beau Tithon, elle l'enleva au ciel et l'épousa. Elle aima aussi Céphale et Orion. On la représente couverte d'un voile et assise dans un char de vermeil que traînent quatre chevaux blancs. Les poètes lui donnent des doigts de rose; ses larmes forment la rosée.

**AUROS**, ch.-l. de cant. (Gironde), à 8 kil. N. E. de Bazas; 233 hab. Ancien château seigneurial qui appartenait à la maison de Foix.

**AURUNCI**, peuple d'Italie, le même que les *Ausones*.

**AUSCI**, peuple de l'Aquitaine (Novempopulanie), habitait au S. des *Élusates* (dans le dép. du Gers), et avait pour ch.-l. *Ausci* ou *Elimberis*, auj. *Auch*.

**AUSETANI**, peuple de la Tarraconaise, à l'E. des Ibergètes, avait pour capit. *Ausa*, auj. *Vic d'Osona*.

**AUSONE**, *Decimus Magnus Ausonius*, poète latin, né en 309 à *Burdigala* (Bordeaux), mort vers 394, était fils d'un sénateur. Il professa la rhétorique dans sa ville natale, fut chargé de l'éducation du jeune Gratien, depuis empereur, et fut élevé aux plus hautes dignités : après avoir été questeur, gouverneur de l'Italie, de l'Afrique et des Gaules, consul (379), et enfin proconsul d'Asie, il se retira dans une terre près de sa ville natale : c'est là qu'il composa la plupart de ses ouvrages. On a de lui des épiques, des idylles, des éloges et des épîtres. Ses morceaux les plus estimés sont les *Parentales*, les *Roses*, la *Moselle* et le *Crucifiement de l'Amour*. On trouve dans ses poésies assez d'élégance et d'esprit, mais de l'affectation, de la monotonie et bien des puérilités. Ses œuvres ont été publiées à Bordeaux, 1580, avec les notes de Vinet; à Paris, *cum notis variorum*, 1730, par l'abbé Souchay; et dans les *Poète latini minores* de Wernsdorff. Elles ont été traduites en français par Jaubert, 1769, et par Corpet, 1843 (dans la collection Panckoucke). On doit à M. Demogéot des *Études sur Ausone*, 1837.

**AUSONES**, peuple d'Italie, de la famille opique ou osque, habitait le long de la mer Tyrrhénienne, de la côte à l'Apennin, entre le Liris et le Vulturne, depuis le pays des Volques jusqu'à Nole. Leur pays se nommait *Ausonie*; souvent cette dénomination est étendue à toute l'Italie. Leur principale place était *Suessa*, auj. *Sezza*.

**AUSONIE**, pays des Ausones. V. ci-dessus.

**AUSPICE**, présage tiré de l'observation des oiseaux. Les auspices se prenaient, à Rome, par un membre du collège augural (V. AUGURES), à l'armée, par le général, assisté d'un simple serviteur ou d'un soldat. Les oiseaux consultés étaient l'aigle, le vautour, la buse,

l'orfraie, le corbeau, la corneille, le hibou. Ils donnaient d'heureux présages lorsqu'ils volaient haut, droit devant eux, en déployant largement leurs ailes, et de mauvais s'ils volaient près de terre. — On donnait aussi le nom d'*Auspiciens* aux augures mêmes.

**AUSTERLITZ**, v. des États autrichiens (Moravie), sur la Littawa, à 16 kil. S. E. de Brünn; 2000 hab. Château et jardins superbes. Cette ville est devenue célèbre par l'éclatante victoire qu'y remporta Napoléon, le 2 décembre 1805, sur les armées réunies de l'Autriche et de la Russie, commandées par les empereurs François et Alexandre en personne; ce qui fit appeler cette bataille *Bataille des Trois-Empereurs*. Le résultat de la victoire fut la paix de Presbourg, signée le 26 décembre suivant.

**AUSTIN**, v. des États-Unis, capit. du Texas, sur la r. g. du Rio Colorado, à 250 kil. de son embouch. et au centre de l'État; env. 5000 hab. Le siège du gouvernement y a été établi en 1844. Elle porte le nom du colonel Austin, qui la fonda en 1823.

**AUSTRALIE**, dite aussi *Nouv.-Hollande* et *Continent austral*, grande terre de l'Océanie, s'étend au S. E. de l'Asie, de 11° à 39° lat. S. et de 111° à 152° long. E. Elle est séparée de la Papouasie au N. par le détroit de Torrès, de la Diémenie au S. par le détroit de Bass. Elle a env. 4500 kil. de l'O. à l'E. et 2500 du N. au S. : son étendue peut être évaluée aux quatre cinquièmes de l'Europe. L'intérieur est presque totalement inconnu : les côtes seules en ont été explorées; elles sont découpées d'un grand nombre de baies et de havres, bordées de récifs formés de coraux et d'îlots arides pour la plupart. La côte orientale, désignée sous le nom de Nouv.-Galles méridionale, est la plus fréquentée; on y trouve le port Jackson ou Sydney, Botany-Bay, la baie Jervis, le port Macquarie, etc.; la côte méridionale a été divisée en Terres de Nuyts, de Flinders, de Freycinet, de Grant; on y voit la prov. de Victoria, ch.-l. Melbourne, le port Philipp, celui de Western dans l'île des Kangourous; sur la côte occidentale, l'on remarque les Terres de Leeuwin, Edeles, Endracht et la colonie de *Swan-River* (riv. du *Cygne*). Au N. s'étend l'immense golfe de Carpentarie, qui baigne les terres de Witte d'Arnhem. Plusieurs grandes rivières : au S. et à l'E., le Murray, le Darling, l'Hawkesbury, le Macquarie, le Lachlan; au N. O., la Victoria, etc. Le climat est extrêmement varié : dans le nord les chaleurs sont brillantes et continuelles; dans la partie moyenne le climat est plus tempéré; au sud la température offre les mêmes alternatives de chaud et de froid que dans les contrées européennes. Les montagnes de la Nouv.-Galles du Sud ont pour base un granit à gros grains et le feldspath; on y trouve peu de pierres calcaires, mais de l'alun, de la houille, beaucoup de fer, et de très riches gisements d'or. L'Australie a une flore à part : cette contrée a enrichi le règne végétal d'un nombre infini d'espèces nouvelles. Il en est de même du règne animal; on y remarque surtout le kangourou, l'ornithorhynque, le lézard à manteau, les pélicans, les cygnes noirs, les cacatouës, les pies-grèches, les épimanes, les traquets, etc. Les indigènes appartiennent à la race mélanoésienne; ils se distinguent par leur laideur, et vivent dans un abrutissement presque complet; la teinte de leur peau est jaunâtre plutôt que noire; ils ont les cheveux floconneux, les bras longs, les jambes grêles, le nez large et épaté, la bouche d'une grandeur démesurée; ils n'ont pour ainsi dire aucune notion de la Divinité, bien que soumis à des croyances superstitieuses; ils n'obéissent à aucune loi, et vivent dans l'état le plus misérable; les efforts des missionnaires et des colons pour les civiliser n'ont jusqu'à présent obtenu aucun résultat. — Les Hollandais découvrirent les premiers en 1605 les côtes de ce vaste pays; ils lui donnèrent d'abord le nom de *Terre Australe*. En 1616, Dick Hartighs, Hollandais, découvrit les côtes occidentales, et en 1627 Pieter Nuyts explora presque toute la côte mérid. Abel Tas-

man, envoyé par la Compagnie hollandaise des Indes orientales, visita la côte sept. en 1642, et explora plusieurs parties inconnues de la côte occid. en 1644. Il donna à cette contrée le nom de Nouv.-Hollande. Le capitaine Dampier, en 1688 et 1639, Cook en 1770, achevèrent de visiter les diverses côtes de cette île immense; mais ce dernier ne put déterminer si la Nouv.-Galles du Sud touchait à la Tasmanie, ce fut un chirurgien de marine, Bass, qui résolut ce problème; il donna son nom au détroit. Depuis, le capitaine Furneaux en 1773, Vancouver en 1791, Entrecasteaux, Baudin et Flinders, firent de nouvelles reconnaissances. De 1818 à 1822 le capitaine King reconnut la partie septentrionale avec une rare précision. Freycinet en 1818, et Dumont d'Urville en 1827 ont ajouté de nouveaux documents à ceux qu'avaient fournis leurs prédécesseurs. Les Anglais formèrent en 1788 les premiers établissements dans l'Australie; ils y déportèrent d'abord leurs criminels (F. BOTANY-BAY). En 1840, on cessa d'y envoyer les convicts; en même temps, la colonie reçut une administration représentative. En 1851, de riches mines d'or y furent découvertes, ce qui accrut subitement la population. — La partie colonisée est auj. divisée en 4 prov. : Nouv.-Galles du Sud, ch.-l. Sydney; Victoria ou Australie heureuse, ch.-l. Melbourne; Australie du S., ch.-l. Adelaide; Australie occid., ch.-l. Perth.

**AUSTRASIE** (roy. d'), *Osterrich*, c.-à-d. *Roy. de l'Est*, roy. des Francs orientaux qui subsista du vi<sup>e</sup> au viii<sup>e</sup> s. On l'oppose à la Neustrie, qui formait la partie occid. des États francs. Il se composait de l'anc. roy. de Metz (Lorraine) et de petites parties de la Champagne, de l'anc. roy. de Thuringe (Franconie) du duché d'Alémanie (Bade, Alsace, Wurtemberg), du duché de Bavière et de la Frise, mais ses limites varièrent avec l'étendue des conquêtes des Francs orientaux. — Le roy. d'Austrasie naquit du partage des possessions de Clovis entre ses quatre fils (511), et échut à Thierry; Metz fut la capit. et la résidence de ce prince (511-534), ainsi que de huit rois, ses successeurs : Théodebert I (534-548), Théodebald (548-555), Sigebert I (561-575), Childébert II (575-596), Théodebert II (596-612), Thierry II (612-638), Sigebert II (638-656), et Childéric II (656-673). Pendant cet espace de temps l'Australie fut deux fois réunie à la couronne de France : sous Clotaire I, de 555 à 561, et sous Clotaire II et Dagobert, de 612 à 638. Après la mort de Dagobert II (679), l'Austrasie, un instant réunie à la couronne de Thierry III par le maire du palais Ebroin, se révolta et prit pour gouverneur Pepin d'Héristal. Charles Martel, qui lui succéda (714), défendit l'Austrasie contre Rainfroi, maire de Dagobert III, roi de Neustrie, et devint même en 721, sous Thierry IV, qui n'était roi que de nom, maître de tout l'empire des Francs. A la mort de Charles Martel, l'Austrasie fut le partage de Carloman, frère de Pepin le Bref. Mais ce prince, s'étant fait moine, céda son domaine à son frère, qui fut élu roi des Francs en 752 et réunit sur sa tête les deux couronnes. A dater de ce moment le nom d'Austrasie disparaît de l'histoire.

**AUSTREGES**, arbitres institués en Allemagne pour régler certains différends politiques. V. ce mot dans notre *Dictionnaire univ. des Sciences*.

**AUSTREMOINE** (S.), apôtre de l'Auvergne, fut, à ce qu'on croit, envoyé de Rome dans ce pays vers 250, en devint le 1<sup>er</sup> évêque et fut, dit-on, enterré à Issoire. On l'honore le 1<sup>er</sup> novembre.

**AUTARIATES**, peuple de la Dalmatie, vers le N., avait pour place principale Salone.

**AUTERIVE**, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), sur l'Arriège, à 20 kil. S. E. de Muret; 2305 hab. Draps.

**AUTEUIL**, joli vge du dép. de la Seine, à l'O. de Paris, est depuis 1860 englobé dans la capitale. Chemin de fer, nombreuses villas. Molière, Boileau, La Fontaine, d'Aguesseau, Helvétius, Condorcet, Cabanis, Rumford habiterent Auteuil.

**AUTHARIS**, roi des Lombards, 584-591, soumit

l'Istrie, fit des courses jusqu'aux portes de Ravonne et de Rome, et défit Childbert II, roi d'Autrasie, qui était venu en Italie au secours de l'empereur Maurice. On lui reproche quelques actes de cruauté. Autharis était un arien zélé.

**AUTHIE**, riv. de France, sépare les dép. de la Somme et du Pas-de-Calais, baigne Doullens, Auxy, Broye, Nampont, où elle devient navigable, et tombe dans la Manche après un cours de 88 kil.

**AUTHON**, riv. qui sort de l'étang de Rillé (Indre-et-Loire), arrose Bourgueil, puis coule parallèlement à la Loire en suivant l'ancien lit de cette rivière, et s'y unit à St-Aubin (Maine-et-Loire), après 97 kil. de cours.

**AUTHON**, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), à 18 kil. S. E. de Nogent le Rotrou; 928 hab. Étamines.

**AUTHON** (Jehan d'), vieil historien, né vers 1466, mort en 1527, appartenait à l'ordre des Augustins. Louis XII le nomma son *chroniqueur*, le pourvut de bons bénéfices et l'emmena avec lui dans tous ses voyages. On a de lui les *Annales du roi Louis XIII* de 1499 à 1508, publiées partiellement en 1620, et en entier par le Bibliophile Jacob, Paris, 1834.

**AUTISSIODURUM**, nom latin d'*Auxerre*.

**AUTOCHTHONES**. V. **ABORIGÈNES**.

**AUTO-DA-FÉ**, c.-à-d. *acte de foi*. C'est ainsi que les Espagnols appelaient l'exécution solennelle des sentences de l'inquisition contre les hérétiques condamnés au bûcher ou à la torture. La cour assistait à ces affreux spectacles, que le peuple recherchait avec avidité. Ils ne cessèrent qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle.

**AUTOLYCUS**, aïeul maternel d'Ulysse, était un habile voleur; ce qui fit dire qu'il était fils de Mercure. Sa fille Anticlée eut, disait-on, commerce avec Sisyphus, qui la rendit mère d'Ulysse.

**AUTOLYCUS**, savant grec, né à Pitane en Éolie, vers 360 av. J.-C., a laissé deux traités : *De Sphæra quæ movetur*; *De ortu et occasu siderum*, publiés en grec par Conrad Dasypodius, Strasbourg, 1572; traduits en latin par J. Auria, Rome, 1587, et en français par Forcadel, Paris, 1572.

**AUTOMÉDON**, habile écuyer, conduisait le char d'Achille et de Pyrrhus (*Iliade*, IX). Son nom a depuis désigné tout habile conducteur de char.

**AUTREY**, ch.-l. de c. (H.-Saône), à 10 kil. N. O. de Gray; 1108 hab. Forges, hauts fourneaux.

**AUTRICHE (Oestreich)**. Ce nom désigne : 1<sup>o</sup> l'empire d'Autriche; 2<sup>o</sup> l'Autriche propre.

1<sup>o</sup> **EMPIRE D'AUTRICHE** ou **ÉTATS AUTRICHIENS**, un des grands États de l'Europe, est borné au N. par la Prusse et le roy. de Saxe, à l'E. par la Russie et la Moldavie, au S. par la mer Adriatique et la Turquie, à l'O. par la Bavière, la Suisse et les États sardes, dont il est séparé par le Mincio et le lac de Garda. Il a env. 1250 kil. de l'E. à l'O. et 540 du N. au S., et compte env. 35 000 000 d'hab. Capit., Vienne. L'empire d'Autriche comprend un grand nombre de pays de nature très-diverse qu'on peut partager en 4 groupes, savoir : 1<sup>o</sup> *Pays allemands*, l'Autriche propre, les duchés de Salzbourg, de Styrie, de Carinthie, de Carniole, le Frioul, le littoral allemand dans le territoire de Trieste, le comté du Tyrol avec le Vorarlberg, le roy. de Bohême, le margraviat de Moravie, la Silésie autrichienne; 2<sup>o</sup> *Pays hongrois* : le roy. de Hongrie, la Transylvanie, la Slavonie, la Croatie; 3<sup>o</sup> *Pays italiens* : c'étaient jusqu'en 1859 la Lombardie et la Vénétie, réunis sous le nom de roy. *Lombardo-Vénitien*; ils sont auj. réduits à la Vénétie; 4<sup>o</sup> *Pays polonais*, qui se composent de la Gallicie, avec Cracovie, de la Lodomerie et de la Bukovine. Les pays allemands font seuls partie de la Confédération germanique. Ces divers pays sont administrativement distribués en 17 provinces :

- 1<sup>o</sup> Autriche au-dessous de l'Ens, cap. Vienne.
- 2<sup>o</sup> Autriche au-dessus de l'Ens..... Linz.
- 3<sup>o</sup> Salzbourg..... Salzbourg.
- 4<sup>o</sup> Styrie..... Grätz.
- 5<sup>o</sup> Illyrie..... Trieste.

6 <sup>o</sup> Tyrol et Vorarlberg .....	Innsbrück.
7 <sup>o</sup> Bohême .....	Prague.
8 <sup>o</sup> Moravie .....	Brünn.
9 <sup>o</sup> Silésie.....	Troppau.
10 <sup>o</sup> Royaume Croato-Eslavon .....	Agram.
11 <sup>o</sup> Voïvodie de Servie et banat de Temes.....	Carlowitz.
12 <sup>o</sup> Transylvanie .....	Klausenbourg.
13 <sup>o</sup> Gallicie.....	Lemberg.
14 <sup>o</sup> Dalmatie.....	Zara.
15 <sup>o</sup> Hongrie.....	Bude ( <i>Ofen</i> ).
16 <sup>o</sup> Confins militaires .....	Carlstadt.
17 <sup>o</sup> Vénétie.....	Venise.

Presque toute l'Autriche est hérissée de montagnes : les princ. chaînes sont, au N., les monts Erz et Sudètes, à l'E. les monts Krapacks, au S. O. plusieurs branches des Alpes, au centre les monts de Bohême et de Moravie. L'Elbe, l'Oder, la Vistule, le Dnieper, naissent dans les États autrichiens; le Danube y a la plus grande partie de son cours; le Pô et l'Adige baignent les possessions autrichiennes en Italie. L'Autriche est presque tout entière continentale; elle n'a de côtes que celles de l'Adriatique. Le long du rivage oriental de cette mer s'offrent une multitude d'îles, Veglia, Cherso, Oserso, etc. On trouve dans les États autrichiens plusieurs lacs : dans l'archiduché d'Autriche, l'Atter; en Hongrie, ceux de Balaton et de Neusiedel. L'industrie est très-développée; elle consiste surtout en draps, tissus de coton, soieries, fer, acier, ébénisterie; on estime les glaces de Venise et de Neuhaus, les verreries de Bohême, les violons de Crémone, les pianos, les pendules et les porcelaines de Vienne, le rosolio de Zara et de Trieste, etc. Venise, Trieste, Fiume, Raguse, Zara, Spalatro, sont les princ. places maritimes. Dans l'intérieur, les princ. places sont : Vienne, Prague, Perth, Grätz, Lemberg, Carlstadt, Eidenbourg, etc. L'Autriche a beaucoup de belles routes, plusieurs chemins de fer et plus de 300 canaux. Son armée en temps de paix est de 500 000 hommes; en temps de guerre, elle peut s'élever à 700 000 hommes. Elle est le premier État de la Confédération germanique : elle a quatre voix dans les *assemblées générales*. — L'Autriche est gouv. par un empereur; longtemps monarchie absolue, elle a reçu en 1861 une constitution. Plusieurs États, tels que la Hongrie et la Transylvanie, ont une dite particulière. Le pouvoir impérial est héréditaire; il se transmet de mâle en mâle; en cas d'extinction des mâles, les femmes peuvent succéder au trône : témoin Marie-Thérèse, qui a fondé la maison auj. régnante. — La religion dominante est la *R. catholique* : elle compte 25 millions d'adhérents. Après elle vient la religion *grecque* (6 millions), dont les nombreux prosélytes habitent la Transylvanie, la Slavonie, la Croatie et la Hongrie mérid. On trouve beaucoup de *Calvinistes* en Hongrie, et de *Luthériens* dans les prov. allemandes et la Gallicie; on trouve encore en divers endroits des *Sociniens* ou *Unitaires* et des *Mennonites*; ces différentes Confessions donnent un chiffre de près de 4 millions. Enfin, on peut compter 750 000 Juifs, répandus surtout en Hongrie et en Moravie. L'Autriche possède plusieurs universités (à Vienne, Prague, Pesth, Lemberg, Ollmütz, Grätz, Innsbruck, Padoue), ainsi qu'un grand nombre d'académies, de lycées et d'établissements pour les hautes sciences : Académie noble de Marie-Thérèse, Institut polytechnique, Académie Joséphine médico-chirurgicale, Académie orientale de Vienne, Académie des mineurs, à Schemnitz, collège *Johannicum*, à Grätz, etc.

2<sup>o</sup> **AUTRICHE PROPRE**, ou **ARCHIDUCHÉ D'AUTRICHE**, portion des États autrichiens, bornée au N. par la Moravie et la Bohême, à l'O. par le Tyrol et la Bavière, au S. par la Styrie et la Carinthie, à l'E. par la Hongrie; 3900 kil. car.; 2 280 000 hab. Ch.-l., Vienne. Le Danube la traverse. Elle est coupée par l'Ens en 2 parties, dites *Pays au-dessous de l'Ens* ou *Basse-Autriche*, ch.-l., Vienne; et *Pays au-des-*



*sus de l'Ens ou Haute-Autriche*, ch.-l., Linz. L'une et l'autre est subdivisée en capitaineries de cercles, dont le nombre a varié.

L'archiduché d'Autriche se composait avant 1801 de 4 portions : 1° *B.-Autriche* (divisée en pays au-dessus de l'Ens et pays au-dessous de l'Ens); 2° *Itte-Autriche* (Styrie, Carinthie, Carniole, Frioul autrichien, littoral allemand); 3° *Autriche intérieure* (comté de Tyrol); 4° *Autriche antérieure* (Brigau autrichien, Souabe autrichienne et divers petits pays). On y substitua depuis une division en 9 cercles

**Gouv. de Hte-Autriche. Chefs-lieux.**

1° Muhl,	Linz.
2° Inn,	Ried
3° Haussruck,	Wels.
4° Traun,	Steyer.
5° Saltzbourg,	Saltzbourg

**Gouv. de Basse-Autriche.**

6° Manhartsberg supérieur,	Krems.
7° Manhart-berg inf.,	Korneuburg
8° Wienerwald sup.,	St-Polten.
9° Wienerwald inf.,	Trai-kirchen.

Il faut y joindre le capitanaat de Vienne, ch.-l., Vienne.

**Histoire.** L'Autriche propre faisait originellement partie des prov. romaines appelées Norique et Pannonie supérieure. Elle fut réunie à l'empire romain sous Tibère, vers l'an 33 de J.-C. A partir du v<sup>e</sup> siècle, elle fut tour à tour envahie par les Huns, les Ostrogoths, les Boiens, les Vandales, les Longobards, et enfin partagée entre les Bavarois et les Avars, jusqu'à l'époque où Charlemagne en chassa les Avars, 799, et la joignit à ses États sous le nom d'*Austria* ou de Marche orientale. En 928, Henri l'Oiseleur, voulant opposer une barrière aux incursions des Hongrois, érigea l'Autriche en margraviat. En 982, Othon II en investit Léopold de Babenberg (ou Bamberg), dont les descendants possédèrent cette prov., d'abord sous le titre de *marquises*, puis sous celui de *marquis* (980), et prirent enfin le titre de *ducs* à partir de l'an 1156. Après l'extinction de cette famille (1246), l'Autriche passa entre les mains de l'emp. Frédéric II, puis dans celles d'Ottocar, roi de Bohême (1251), et après lui dans celles de Rodolphe de Habsbourg, emp. d'Allemagne. Ce dernier donna l'Autriche à son fils Albert (1282), dont les descendants l'ont conservée d'abord sous le titre de ducs, et, à partir de 1553, sous celui d'archiducs. La maison de Habsbourg ou d'Autriche qui, depuis Rodolphe, avait déjà fourni plusieurs empereurs à l'Allemagne, vit cette dignité devenir héréditaire chez elle à partir de l'avènement d'Albert II, en 1438. A cette époque, l'Autriche s'était déjà agrandie de la Styrie (1186), de la Car. iole et des domaines héréditaires de Rodolphe de Habsbourg, savoir : l'Alsace, la Souabe et la Suisse (1282); mais, en 1307, la Suisse s'était rendue indépendante. Le mariage de Maximilien avec Marie de Bourgogne (1477) donna à la maison d'Autriche les Pays-Bas et une grande partie de la Bourgogne; l'avènement de Charles-Quint y joignit l'Espagne avec ses immenses possessions dans les deux mondes. Par le partage de 1521 entre Charles-Quint et l'archiduc Ferdinand, son frère, les Pays-Bas et le cercle de Bourgogne échurent à la branche espagnole d'Autriche; Ferdinand conserva l'archiduché d'Autriche et toutes ses dépendances, auxquelles il joignit la Bohême et la Hongrie, puis la Moravie, la Silésie et la Lusace. Le traité de Westphalie (1648) enleva cette dernière prov., ainsi que l'Alsace, à l'Autriche, qui répara cette perte par l'acquisition de la Transylvanie et de la Croatie. Par les traités d'Utrecht (1713) et de Rastadt (1714), l'Autriche reçut, comme héritage de Charles II, roi d'Espagne, le cercle de Bourgogne, le duché de Mantoue, le royaume de Naples et la Sardaigne; en 1714, elle échangea ce dernier royaume contre la Sicile. Après 1735, elle rendit les Deux-Siciles à l'infant don Carlos et reçut en échange Parme, Plaisance et Guastalla. Ces fa-

ciles acquisitions, dues pour la plupart à des alliances, ont donné lieu au distique suivant :

Bella gerant alii; tu, felix Austria, nube :  
Nam quæ Mars alii, dat tibi regna Venus.

En 1740, la branche masculine de la maison d'Autriche s'étant éteinte, ses États héréditaires échurent à Marie-Thérèse, fille du dernier empereur, dont le mari, François de Lorraine, fut, après de longs démêlés, reconnu empereur en 1745, sous le nom de François I, et devint le chef de la nouvelle maison d'Autriche-Lorraine. L'Autriche eut depuis à soutenir contre la Prusse la guerre de *Sept ans*, qui lui fit perdre la Silésie (1756-63); elle se dédommagea, lors du partage de la Pologne (1772 et 1795), en se faisant adjuger la Galicie et la Lodomerie, aux quelles elle a joint depuis le territoire de Cracovie. En 1791, elle entra, par le traité de Pilnitz, dans la coalition contre la France, ce qui attira sur elle les plus grandes calamités : après avoir vu sa capitale occupée par les Français, l'empereur François II fut contraint de renoncer au titre d'empereur d'Allemagne, et de se borner à ses États héréditaires, avec le titre d'*empereur d'Autriche*. Les guerres de la Révolution et de l'Empire avaient enlevé à l'Autriche une grande partie de ses possessions en Allemagne et toute l'Italie; mais les événements de 1815 les lui rendirent, à l'exception du cercle de Bourgogne, dont la perte fut compensée par les provinces de Lombardie et de Vénétie en Italie. En 1848, éclata à Vienne une violente insurrection; en même temps la Hongrie et les provinces italiennes s'insurgèrent, mais l'Italie fut promptement soumise, malgré l'appui du roi de Piémont, qui perdit la bataille décisive de Novare (mai 1849), et la Hongrie fut, après une longue résistance, réduite avec l'aide des armées russes. Pendant la crise, une constitution avait été octroyée à Oimütz (mars 1849), mais elle fut révoquée dès 1851; cependant une nouvelle constitution a été donnée en 1861. — En 1859, l'empereur envahit brusquement les États sardes, bravant la France, leur alliée. Repoussé aussitôt, battu cinq fois, notamment à Magenta et à Solferino, il fut contraint d'accepter la paix de Villafranca, qui lui enlevait la Lombardie. Les duchés de Toscane, de Parme, de Modène et de Massa, qui appartenaient à des lignes issues de la maison d'Autriche, et étaient reversibles à l'Empire, ne tardèrent pas non plus à lui échapper et s'annexèrent spontanément aux États sardes (1860).

**Empereurs d'Autriche :**

François I,	1806-1835
Ferdinand I,	1835, abdiq. en 1848
François-Joseph I,	1848

**AUTRICUM**, *Chartres*, v. de Gaule, capit. des *Carantes*, tirait son nom de l'*Autura* (Eure) qui l'arrosait.

**AUTUN**, *Bibracte*, puis *Augustodunum*, ch.-l. d'arr. (Saône-et-Loire), près de l'Arroux, à 106 k. N. O. de Mâcon; 11 897 h. Evêché, trib. de 1<sup>re</sup> inst. et de comm., collège, Belle cathédrale, dédiée à S. Celse, église St-Martin, où est le tombeau de Brunchaut; champ de Mars. Ruines romaines, arc de triomphe, etc. — Fondée par les Phocéens, cette ville devint, sous le nom de *Bibracte*, la capitale des Eduens, et l'une des villes les plus importantes de la Gaule (avec un chef électif, dit *vergobret*, un sénat des Druides et une école druidique où l'on venait de très loin). Elle fut également très-importante sous les Romains, qui la nommèrent *Augustodunum* en l'honneur d'Auguste : elle contenait une fameuse école de rhétorique. Prise par Sacrovir en l'an 21, elle fut le foyer de la révolte de ce Gaulois (qui se tua aux environs). Au III<sup>e</sup> siècle, elle fut assiégée pendant sept mois, prise et détruite par Tétricus; rebâtie dans le siècle suivant par Constantin; elle fut saccagée par les Sarrasins en 731; par les Normands en 883. Elle fut depuis le x<sup>e</sup> siècle le ch.-l. d'un comté dépendant du duché de Bourgogne. Patrie du président Jeannin.

**AUTUN** (Jehan d'). V. **AUTHON**

**AUFURA**, riv. de Gaule, auj. l'*Eure*.

**AUVERGNE**, *Arverni*, anc. prov. de France, entre le Bourbonnais, le Forez, le Velay, le Limousin, le Quercy et la Marche, avait pour capit. Clermont-Ferrand. L'Auvergne forme auj. les dép. du Puy-de-Dôme et du Cantal et l'arr. de Brioude dans celui de la H.-Loire. Elle se divisait en *B.-Auvergne*, au N., ch.-l. Clermont; v. princ. : Riom, Aigueperse, Volvic, Brioude, Evaux, Chambon, Billom, Cusset, Issoire, La Chaise-Dieu, Langeac; et *H.-Auvergne*, au S., ch.-l. St-Flour; autres villes : Chaudes-Aigues, Murat, Mauriac, Aurillac, Montsalvy. La B.-Auvergne, qu'on appelait aussi *Limagne*, est célèbre par sa fertilité. L'Auvergne est arrosée par l'Allier et la Dordogne. Son sol offre partout des traces volcaniques; les nombreuses mont. qui la couvrent sont presque toutes des volcans éteints. Les monts d'Auvergne se rattachent aux Cévennes par le mont Margeride; ils peuvent se partager en quatre groupes : le Plomb du Cantal, le Cézallier, le mont Dore, et le Puy-de-Dôme. L'Auvergne a produit un assez grand nombre d'hommes remarquables : Grégoire de Tours, Gerbert, L'Hôpital, le chancelier Duprat, Anne Dubourg, Pascal, Domat, Turenne, Desaix, Delille, Thomas, etc.—Les *Arverni*, qui ont donné leur nom à l'Auvergne, furent un des peuples les plus puissants de la Gaule Transalpine et les rivaux redoutables des Eduens avant la conquête des Romains. C'est de l'Arvernie que sortit Vercingétorix, le plus opiniâtre adversaire de César, et dont la soumission entraîna celle de la Gaule entière; la capitale du pays était la célèbre Gergovie. Sous les Romains, l'Arvernie fut longtemps florissante, et les lettres y furent cultivées avec succès. En 475, les Visigoths s'en emparèrent; Clovis l'enleva à ces derniers en 507. Sous les rois de la 1<sup>re</sup> race, l'Auvergne devint un comté dépendant de l'Aquitaine. Au viii<sup>e</sup> siècle, l'histoire fait mention d'un comte d'Auvergne, nommé Blandin, qui soutint le duc Waïfre contre Pepin le Bref. Après lui diverses maisons occupèrent successivement ce comté. En 979, il devint héréditaire dans celle des vicomtes d'Auvergne, vassaux des ducs d'Aquitaine, et passa, avec l'Aquitaine, sous la domination des Anglais. En 1155 il fut divisé en deux parties : comté d'Auvergne (appartenant à la branche cadette de la maison), et Dauphiné d'Auvergne (à la branche aînée). Le comté fut confisqué par Philippe-Auguste sur le comte Guy II, qui s'était révolté; mais peu d'années après il fut rendu à son fils Guillaume XI. Le Dauphiné (qui comprenait une partie de la Limagne et la moitié de la ville de Clermont) passa par mariage, en 1428, à la maison de Montpensier, branche de la maison de Bourbon. A la fin du xiii<sup>e</sup> s., le comté d'Auvergne échut par mariage à l'anc. famille de La Tour, dite dès lors de La Tour-d'Auvergne. En 1524, la comtesse Anne légua ce comté à Catherine de Médicis, et celle-ci le transporta en 1589 à Charles d'Angoulême, fils naturel de Charles IX, qui se le vit enlever en 1606 par Marguerite de Valois, fille de Catherine; il fut enfin cédé par cette dernière à Louis XIII encore dauphin, qui le réunit à la couronne en montant sur le trône (1610). Il forma dès lors un des 32 grands gouvernements de France.

**AUVIGNY** (J. DU CASTRE d'), militaire et écrivain, né dans le Hainaut en 1712, servit avec distinction dans les chevre-légers et fut tué au combat de Dettingen en 1743. On a de lui : *Mémoires de Mme de Barnevelt*; *Amusements historiques*; *Histoire de Paris* (jusqu'en 1730); *Vies des hommes illustres de la France* (continué par l'abbé Pérau et par Turpin), 1739-57, 27 vol. in-12. Il travaillait en commun avec l'abbé Desfontaines.

**AUVILLAR**, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), sur la r. g. de la Garonne, à 16 kil. S. O. de Moissac; 1597 hab. Faïence.

**AUXERRE**, *Altisiodurum*, *Autisiodurum*, ch.-l. du dép. de l'Yonne, sur l'Yonne, à 169 kil. S. E. de

Paris, 175 par chemin de fer; 15 081 hab. Cathédrale gothique (St-Etienne), église St-Germain; collège, bibliothèque, hospice, pénitencier; belles promenades. Grand commerce de vins. — Cette ville formait jadis, chez les *Senones*, un district indépendant. Elle fut ravagée par Attila au iv<sup>e</sup> siècle, et prise par Clovis au v<sup>e</sup>. Sous les rois de la 1<sup>re</sup> race, elle fut gouvernée par des comtes, qui se rendirent héréditaires au x<sup>e</sup> siècle (V. ci-après). Auxerre avait avant 1789 un évêché dont Amyot fut titulaire. S. Germain l'*Auxerrois*, l'historien Lèbeuf, Ste-Palaye, J. B. Fournier, naquirent dans cette ville.

**AUXERRE** (comté d'). Ce comté, dont l'origine remonte au x<sup>e</sup> siècle, appartenait en 1036 à Renaud, comte de Nevers. A la mort de ce dernier (1040), Robert, duc de Bourgogne, s'empara des comtés d'Auxerre et de Nevers; mais il en fut dépossédé par Guillaume, fils de Renaud, qui les transmit à ses descendants. Au xii<sup>e</sup> siècle Gui, frère de Guillaume IV, devint le chef d'une branche collatérale; il acquit le comté de Tonnerre, et eut de fréquents démêlés avec l'évêque et la commune d'Auxerre. Il mourut en 1176, laissant un jeune fils, dont la mort prématurée (1181) mit fin à la ligne masculine des comtes d'Auxerre. Après avoir été portés par divers mariages dans quatre maisons différentes, les trois comtés d'Auxerre, Tonnerre et Nevers furent de nouveau réunis en 1338 par Guillaume le Grand; mais en 1370, Jean IV de Chalon, son arrière-petit-fils, vendit le comté d'Auxerre au roi de France Charles V, qui le réunit à la couronne. Il en fut encore détaché en 1435 par le traité d'Arras, qui en assura la possession au duc de Bourgogne; mais en 1477, après la mort de Charles le Téméraire, Louis XI le réunit définitivement au domaine royal.

**AUXERROIS**, un des 4 comtés annexés au grand duché de Bourgogne, comprenait, outre Auxerre et son territoire, Seignelay, Coulange, Vermanton.

**AUXOIS**, *Alestiensis pagus*, anc. pays de France, faisant partie du duché de Bourgogne, était divisé en bailliage principal de Semur et bailliages particuliers d'Avallon, d'Arnay-le-Duc et de Saulieu. Il doit son nom à l'anc. *Alesia*, qui s'y trouvait comprise. Il formait un comté qui fut réuni au duché de Bourgogne en 1082. Il forme auj. les arr. d'Avallon (Yonne) et de Semur (Côte-d'Or).

**AUXONNE**, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), sur la Saône (r. g.), à 31 kil. S. E. de Dijon; 3048 hab. Place forte de 4<sup>e</sup> classe : direction d'artillerie, arsenal de construction, fonderie et magasins à poudre. Collège. Pont-levis remarquable; château construit par Louis XII. — Capit. d'un anc. comté, réuni en 1237 au duché de Bourgogne. Cédée à Charles-Quint par le traité de Madrid (1526), Auxonne refusa de passer sous la domination étrangère et par sa belle résistance obligea les Espagnols à se retirer.

**AUXUMUM**, v. de l'Éthiopie, est auj. *Arum*.

**AUXY-LE-CHATEAU**, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), sur l'Authie, à 30 kil. S. O. de St-Pol; 2461 h.

**AUZANCE**, ch.-l. de cant. (Creuse), à 26 kil. N. E. d'Aubusson, près du Cher; 1006 hab.

**AUZON**, ch.-l. de cant. (H.-Loire), à 13 kil. N. de Brioude, sur l'Allier; 881 hab. Houille; source minérale froide.

**AUZOUT** (Adrien), mathématicien, né à Rouen vers 1630, mort en 1691, était membre de l'Académie des sciences. Il inventa en 1667 le *micromètre à fil mobile*, qui sert aux astronomes pour mesurer le diamètre apparent des petits objets, et publia un traité sur cet instrument, Paris, 1667, in-4. On a encore de lui des *Lettres sur les grandes lunettes*.

**AVA**, contrée de l'Indo-Chine, sur la côte E. du golfe de Bengale, formait jadis un roy. indépendant, et est auj. une des prov. de l'emp. Birman. V. **BIRMAN**.

**AVA** OU **RATNA-POURA**, capit. de la prov. d'Avà et jadis de tout l'empire Birman, sur l'Iraouaddy, qu'on nomme aussi Avà, à 26 kil. S. O. d'Amarapura, par 93° 32' long. E., 21° 51' lat. N. Sa population,

qui s'élevait jadis à 30000 hab., est bien diminuée depuis que cette ville n'est plus capitale. La v. est mal bâtie; cependant elle offre de loin un aspect imposant. On y voit plusieurs beaux édifices, entre autres le palais du monarque, achevé en 1824.

**AVAILLES**, ch.-l. de c. (Vienne), sur la Vienne, r. g., à 36 kil. E. de Civray; 867 hab. Eaux minérales.

**AVALITES**, peuple éthiopien, au N. O. de l'Azanie, habitait la côte orient. d'Afrique, près du détroit de Bab-el-Mandeb, et avait un port célèbre, *Avalites emporium*, auj. *Zeilah*.

**AVALLON**, *Aballo*, ch.-l. d'arr. (Yonne), sur le Cousin, à 53 kil. S. E. d'Auxerre; 4692 hab. Jolie ville, s'élevant sur un rocher de granit, à l'entrée d'une riante vallée. Tribunal de 1<sup>re</sup> inst., collège. Grand commerce de bois de chauffage, merrains, cuirs, vins estimés. — Ancien comté, enlevé en 1433 par Charles VII au duc de Bourgogne.

**AVALOS** (Ferdinand-François d'), marquis de Pescaire, l'un des plus grands capitaines de Charles-Quint, né en 1490, d'une illustre maison du roy. de Naples et d'origine castillane, avait épousé fort jeune Vittoria Colonna, célèbre par sa beauté, sa vertu et son esprit. Fait prisonnier à la bataille de Ravenne (1512), il composa dans sa prison un *Dialogue de l'amour*, qu'il dédia à son épouse. Dès qu'il eut recouvré sa liberté, le marquis d'Avalos reprit les armes contre la France, et eut beaucoup de part au recouvrement du Milanais par l'Espagne : il défit Bayard à Rebec et contribua puissamment à la victoire de Pavie (1522), après laquelle il fut nommé généralissime. Il mourut à Milan la même année.

**AVALOS** (Alph. d'), marquis du Guast, neveu du préc., lui succéda dans le commandement des armées de Charles-Quint; secourut l'Autriche, en 1532, contre Soliman et suivit l'empereur dans toutes ses expéditions, notamment à Tunis. Nommé gouverneur du Milanais, il fit lever, en 1543, le siège de Nice à Barberousse et au comte d'Enghien, qui le défit à son tour à Cérsole (1544). Il mourut en 1546.

**AVARAY** (Ant. BÉSIADÉ, comte, puis duc d'), né en 1759, issu d'une anc. famille du Béarn, connue dès le xiii<sup>e</sup> siècle, s'attacha au comte de Provence (Louis XVIII), lui procura les moyens de sortir de France en 1791, fut son compagnon fidèle dans l'exil et son principal agent. Il mourut en 1811, dans l'île de Madère, où il était allé pour rétablir sa santé.

**AVARES** ou **ABARES**, peuple barbare, originaire de la Tartarie, de la famille des Huns, était établi dans les environs de l'Altaï, lorsqu'il fut attaqué et chassé de son territoire par une invasion des Chinois en 552. Ceux qui échappèrent se dirigèrent vers l'Europe, franchirent le Volga et le Don en 557, et vinrent bientôt après s'établir sur les bords du Danube. Ils firent la guerre aux empereurs grecs, et leur enlevèrent la Dacie et la Pannonie (582), d'où ils se répandirent dans la Germanie au N. du Danube, et jusque dans l'Italie. Leur puissance reçut un premier échec en 626, sous les murs de Constantinople : leur chef Baïan, allié de Chosroës, y fut vaincu par l'empereur Héraclius. Ils furent entièrement subjugués par Charlemagne de 791 à 799, et se convertirent alors au Christianisme. Les Avars étaient de haute taille; ils étaient belliqueux en même temps que rusés et perfides. Ils campaient sous des tentes mobiles, et n'eurent jamais d'autres villes que leurs camps immenses qui, disposés en forme de cercles concentriques, prenaient de là le nom de *rings* ou anneaux. Leur chef s'appelait *khan* ou *khagan*. — Les limites de l'empire des Avars ont beaucoup varié. Au temps de sa plus grande extension (590-630), il embrassait les immenses solitudes au N. du Danube depuis la Lusace jusqu'au delà du Don; à la fin du vi<sup>e</sup> siècle, il est resserré au N. et à l'O. par les Lékhes, les Vendes et les Tchèques (auj. Pologne, Silésie, Brandebourg, Bohême); à l'E. par les *Khazars* qui habitaient entre le Boug et le Dnieper. Après sa destruction, en 799, Charlemagne n'en

conserva que la partie occidentale, située entre la Theiss et l'Inn, et en fit sous le nom d'Avarie une marche de l'empire des Francs. Le reste fut occupé par les Madgyars ou Hongrois. Des Avars occupent encore auj. une partie de la Circassie, sur le versant septentrional du Caucase, entre l'Aksai et le mont Cherdagh. Ils forment environ 12000 familles, obéissant à un kan particulier; ils vivent de chasse et de rapine. Ils sont vassaux de la Russie, dont ils ont formellement reconnu l'autorité en 1859.

**AVARICUM**, v. de Gaule, est auj. *Bourges*.

**AVARIS**, v. de l'anc. Egypte, la même que *Tanis*.

**AVATAR**, nom donné aux incarnations de Vishnou.

**AVATCHA** ou **PETROPAVLOVSK**, bourg fortifié et port de la Russie d'Asie (Irkoutsk), sur la côte E. du Kamtchatka, dont elle est le lieu principal, près de l'emb. de la riv. d'Avatcha et sur la baie du même nom, par 156° 28' long. E., 53° 11' lat. N. Cette baie est le seul endroit de Kamtchatka où puissent aborder les vaisseaux. Le fort fut bombardé par une escadre anglo-française en 1855.

**AVAUX** (Claude DE MESMES, comte d'). F. MESMES.

**AVEIN** ou **AVENNE**, vge de Belgique (prov. de Luxembourg), à 2 kil. N. O. de St-Hubert. Les maréchaux de Châtillon et de Brézé y battirent les Espagnols en 1635. — Il ne faut pas confondre ce lieu avec *Avennes*, prov. de Liège, à 12 kil. N. O. de Huy.

**AVEIRO**, v. de Portugal (Beira), à l'emb. de la Vouga dans l'Atlantique, à 53 kil. N. O. de Coimbra; 4500 hab. Evêché.

**AVEIRO** (D. JOS. MASCARENHAS, duc d'), seigneur portugais, fut tout-puissant sous Jean V. Ayant perdu faveur à l'avènement de Joseph I, il ourdit une conspiration contre ce prince et le nouveau ministre, le marquis de Pombal (1758); mais le complot fut découvert, et il fut brûlé vif (1759).

**AVEIS I**, sultan de Bagdad, fils de Hassan Bourzouk, de la dynastie des Ilkhanides, branche des Gengiskanides, régna de 1356 à 1375, conquit l'Arderbaidjan, prit Mossoul, Mardin, etc. — AVEIS II, fils du préc., se fit proclamer sultan en 1381, après avoir fait périr son frère Hussein, et se rendit tellement odieux par ses cruautés que le peuple appela à son secours Tamerlan, qui le détrôna vers 1390. Cependant, AVEIS parvint à remonter sur le trône en 1402 et s'y maintint jus'qu'en 1410. En lui finit la race des Ilkhanides.

**AVELLA VECCHIA**, *Abella*, v. du roy. de Naples (Terre de Labour), à 8 kil. N. E. de Nola; 5000 h. C'est de cette v. que les *avelines* ont pris leur nom.

**AVELLANEDA** (Alp. Fern. de), écrivain espagnol, donna en 1614 une suite au célèbre roman de Cervantès, sous le titre de la *Segunda parte del ingenioso hidalgo D. Quixote de la Mancha*. Cette suite, bien inférieure à l'original, détermina Cervantès à terminer lui-même son roman.

**AVELLINO**, *Avellinum*, v. du roy. de Naples, ch.-l. de la Principauté ultérieure, au pied du mont Vergine, à 40 kil. E. de Naples; 15000 hab. Evêché, collège. Belle place avec un obélisque.

**AVENAY**, bourg du dép. de la Marne, à 23 kil. S. de Reims; 1100 hab. Station. Vins de Champagne. Anc. abbaye de femmes de l'ordre de St-Benoît.

**AVENCHES**, *Aventicum*, v. de Suisse (Vaud), à 13 kil. N. O. de Fribourg; 1600 hab. Anc. capit. des *Tigurini*, ravagée par Attila, rebâtie par les Bourguignons. Ruines antiques.

**AVENIO**, v. de Gaule (Cavares), est auj. *Avignon*.

**AVENPACE**, dont le vrai nom est *IBN-BADJUH*, philosophe arabe, né à Cordoue vers 1100, eut pour maître Avenzoar, et mourut vers 1138, à Fez. Il composa des ouvrages de mathématiques, de métaphysique et de morale fort estimés des Arabes et souvent cités avec éloge par Averroës et Tophail. Il professait une philosophie mystique qui le fit accuser d'hérésie par ses coreligionnaires.

**AVENT**, du latin *adventus*, arrivée. On appela d'abord ainsi la naissance même de J.-C. Auj. on

donne ce nom aux 4 semaines qui précèdent la fête de Noël ou la *venue* de J.-C. L'Avent commence aujourd'hui le 1<sup>er</sup> dimanche qui suit le 26 novembre. Autrefois il commençait à la St-Martin d'hiver (qui a lieu le 11 novembre).

**AVENTICUM**, adj. *Aenches*. *V.* ce nom.

**AVENTIN** (mont), adj. *Monte di Santa-Sabina*, une des sept collines sur lesquelles Rome était bâtie, et de toutes la plus méridionale, était située entre le Tibre, le mont Coelius et le mont Palatin. Elle fut réunie à la ville par Ancus Martius. Sur l'Aventin se voyaient, entre autres monuments, le temple de la Liberté et un temple de Diane. Le peuple mécontent des patriciens s'y retira plusieurs fois, notamment en 493 et 449. *V.* MONT SACRÉ.

**AVENTIN** (Jean THURMAIER, plus connu sous le nom d'), écrivain bavarois, né à Abensberg (*Acentinum*) vers 1476, mort en 1534, fut chargé en 1512 d'élever les fils du duc de Bavière, et composa par ordre de ce prince, sous le titre d'*Annales Boiorum* (Munich, 1554, et Leipsick, 1710, in-fol.), une histoire de la Bavière, classique pour ce pays. On a aussi de lui une *Grammaire latine* (en latin).

**AVENTURIERS**, nom donné à ces milices qui, au moyen âge, vendaient leurs services au plus offrant, et se composaient d'un ramas de gens sans aveu, dont le plus grand nombre sortait d'Italie. Suivant les temps et les lieux, ils servaient à pied, en cavalerie légère, en lances garnies ou en troupes régulières. On les voit figurer en France depuis Louis le Jeune jusqu'à Charles V, vers 1370, époque de la création des premiers régiments français. *V.* CONDOTTIERI et COMPAGNIES (Grandes).

**AVENZOAR**, médecin arabe, juif de religion, né à Pénator vers 1070, mort en 1161, eût de grands succès par son habileté en médecine, fut néanmoins chassé de son pays par les intrigues des envieux, trouva un protecteur dans Yousef-ben-Tachfin, prince de Maroc, et eut pour disciple le célèbre Averroès. Il a laissé un traité de médecine, qui a été trad. en latin sous ce titre : *Rectificatio medicationis et regiminis*, Venise, 1490; Lyon, 1531; et deux traités des *Fièvres*, trad. en lat. à Venise, 1578, ouvrages dans lesquels on trouve encore à profiter aujourd'hui.

**AVERNE**, *Averno* ou *Tripergola*, lac de la Campanie, à 16 kil. O. de Naples, au fond du golfe de Baïa. Il a la forme d'un puits fort profond. Il s'en exhale des vapeurs méphitiques, ce qui le fit regarder chez les anciens comme l'entrée des Enfers. Les marais insalubres qui l'environnaient ont été depuis convertis en vignobles. Le lac d'Averne, récemment assaini et uni à la mer par un canal, forme auj. un magnifique port de guerre (1860).

**AVERROËS**, dont le vrai nom est *Ibn-Rochd*, philosophe arabe, né à Cordoue vers 1120, mort à Maroc en 1198, ou selon d'autres en 1206, commenta en entier les œuvres d'Aristote : aussi le nommait-on le *Commentateur*. Il cultiva la médecine, qu'il avait étudiée sous Avenzoar, et fut médecin de la cour de Maroc; mais il s'attacha plutôt à la théorie qu'à la pratique. Il eut en religion des sentiments très-hardis, et fut quelque temps inquiété pour ce motif. Dans sa philosophie, il allia aux doctrines d'Aristote celles des Alexandrins sur l'émanation, et enseigna qu'il existe une intelligence universelle à laquelle tous les hommes participent, que cette intelligence est immortelle, mais que les âmes particulières sont périssables. On a d'Averroès des *Commentaires sur Aristote*, publiés en latin, Venise, 1595, in-fol.; un recueil d'écrits sur la médecine, connu sous le titre de *Colliget*, corruption du mot arabe *kullyyat* (c.-à-d. le *livre de tous*), Venise, 1482; des *Commentaires sur les canons d'Avicenne*, Venise, 1484; la *Destruction de la Destruction des philosophes d'Algazel*, etc. Longtemps on ne connut Aristote en Europe que par des trad. latines faites sur la trad. arabe d'Averroès; ses commentaires jouissaient d'une autorité presque égale à celle du maître. Sa

doctrine, combattue par S. Thomas, fut condamnée en 1240 par l'Université de Paris, et en 1512 par le concile de Latran. Averroès ne s'accordait pas toujours dans ses commentaires avec Alexandre d'Aphrodisie, ce qui divisa toute l'école en deux sectes, celle des *Averroïstes* et celle des *Alexandristes*. On doit à M. Renan de savantes recherches sur Averroès et l'*Averroïsme*, 1852 et 1860.

**AVERSA**, *Atella* ? v. du roy de Naples (Terre de de Labcur), à 15 kil. N. de Naples; 16 000 hab. Evêché, hospice d'enfants trouvés et d'aliénés. Ce fut la première possession des Aventuriers normands en Italie : Rainolf fut comte d'Aversa dès 1030. Le comté d'Averse (fief d'empire) devint en 1061 principauté de Capoue et fief du St-Siège. C'est dans Aversa que fut étranglé André de Hongrie, époux de Jeanne, reine de Naples (1345).

**AVES** (îles), ainsi nommées de la multitude d'oiseaux, *aves*, qu'on y trouve, îles de la mer des Antilles, par 69° 15' long. O., 11° 50' lat. S., sont fort petites (la principale a 6 kil. de long) et ne sont habitées que par quelques pêcheurs hollandais. Guano.

**AVESNES**, *Avena*, ch.-l. d'arrond. (Nord), sur l'Helpe-Majeure, à 100 kil. S. E. de Lille; 2825 hab. Place forte, trib. de 1<sup>er</sup> inst., collège. Cathédrale dont la tour a 100<sup>m</sup> de haut et renferme un beau carillon.— Cette ville, bâtie au XI<sup>e</sup> s., appartint successivement aux comtes de Hainaut, de Hollande, de Zélande. Prise par Louis XI, puis par les Espagnols, 1559; cédée à la France, 1659, et fortifiée par Vauban; prise par les Russes, en 1814; presque détruite en 1815 par l'explosion d'une poudrière, rebâtie en moins d'un an.

**AVESNES LE COMTE**, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), sur l'Helpe, à 22 kil. S. E. de St-Pol; 1427 hab.

**AVEYRON**, *Veronius*, riv. de France, naît près de Séverac, baigne Rodez, Villefranche, Najac, St-Antonin, Bruniquel, et se perd dans le Tarn, près de Neauzac, après un cours de 225 kil., dirigé généralement vers le S. O.

**AVEYRON** (dép. de l'), borné au N. par le dép. du Cantal, au S. par ceux du Gard, de l'Hérault, du Tarn, à l'E. par ceux du Gard et de la Lozère, à l'O. par ceux du Tarn, de Tarn-et-Garonne et du Lot; 8821 k. carr.; 395 025 hab.; ch.-l. Rodez. Il est formé de l'anc. Rouergue. Hautes montagnes. Fer, plomb, soufre, alun, antimoine, houille, marbre, grès, plâtre. Grains, truffes, pâturages, fromages (de Roquefort et autres), moutons, vers à soie. Commerce de laine, bestiaux, sulfate de fer, alumine, etc. Eaux minérales (à Cransac).—Le dép. contient 5 arr. (Espalion, Rodez, Ste-Affrique, Villefranche, Millau), 42 c., 282 communes; il dépend de la 3<sup>e</sup> div. milit., de la cour impér. de Montpellier et du diocèse de Rodez.

**AVIANUS**, poète latin. *V.* AVIENUS.

**AVICEBRON**, auteur de deux traités mystiques, intitulés : *Source de la vie* et *Source de la sagesse*, souvent cités par les scolastiques. On l'a longtemps pris pour un philosophe arabe, mais M. Munk a récemment démontré qu'il n'était autre qu'Ibn-Gebir, savant juif espagnol du XI<sup>e</sup> siècle, mort à Malaga en 1070. M. Munk a traduit en français la *Source de la vie*, 1857, in-8.

**AVICENNE**, dont le vrai nom est *Abou-Ibn-Sina*, célèbre philosophe et médecin arabe, né près de Chiraz en Perse vers l'an 980, études à Bokhara, embrassa toutes les sciences, et s'adonna surtout à la médecine. Il jouit d'une telle réputation, que plusieurs princes de l'Asie l'appelèrent à leur cour : le roi de Perse l'employa à la fois comme vizir et comme médecin. Il cultiva aussi avec succès la philosophie, et fut un des premiers à étudier et à faire connaître Aristote. Il composa d'après ce philosophe des traités de logique et de métaphysique, où il se montre souvent penseur original. Après avoir mené une vie fort agitée et pleine de vicissitudes, il mourut à Hamadan, en 1037, épuisé à la fois par l'excès du travail et de la débauche. Avicenne est à la fois l'Hippocrate et l'Aristote des Arabes : pendant plu-

sieurs siècles, ses *Canons* ont été la base de l'enseignement en Europe aussi bien qu'en Asie. On lui doit l'usage de la *casse*, de la *rhubarbe*, du *tamarin*, du *myrobalan*, etc. Les œuvres d'Avicenne ont été publiées en arabe, à Rome, en 1593, in-fol. On a trad. en latin et publié ses *Canons* ou *Précépts de médecine*, tirés en grande partie de Galien, Venise, 1483, 1564 et 1608; ses *Œuvres philosophiques*, Venise, 1495; sa *Métaphysique* ou *philosophie première*, Venise, 1495. Vattier avait trad. tous ses ouvrages en français; il n'en a paru que la *Logique*, Paris, 1658, in-8.

**AVIDIUS CASSIUS**, F. CASSIUS.

**AVIENUS** (Rufus Festus), versificateur latin, qui vivait à la fin du 1<sup>er</sup> siècle, sous Théodose, a trad. en vers les *Phénomènes* d'Aratus, le *Periegesis* de Derys, et a composé un poème géographique, *Ora maritima*, dont il reste un fragment. Ses *Œuvres* ont été publiées à Madrid, par Mellian, 1634, in-4, et insérées dans les *Poëtr. minores*, de Wernsdorf; elles ont été trad. en franç. par MM. Despois et Saviot, 1843 (dans la collection Panckoucke). — On le confond à tort avec AVIANUS (Flav.), qui a mis en distiques latins 42 des fables d'Ésope. Ce dernier a été trad. par M. J. Chenu, 1843 (dans la collect. Panckoucke). Les uns le placent au 1<sup>er</sup> siècle de J.-C., les autres au v<sup>e</sup>.

**AVIGLIANA**, vulg. *Veillane* en français, v. des États sardes, à 24 kil. O. de Turin; 2280 hab. Les Français y vainquirent les Piémontais en 1630.

**AVIGNON**, *Arenio*, ch.-l. du dép. de Vaucluse, sur la r. g. du Rhône, à 687 kil. S. E. de Paris, 742 par chemin de fer; 36 081 hab. Archevêché, trib. de 1<sup>re</sup> inst. et de commerce, lycée, athénée, bibliothèque, musée. On remarque les quais, les remparts, la cathédrale (N.-D.-des-Doms), l'anc. château des papes, l'anc. succursale des Invalides, l'hôtel et la statue de Crillon, le tombeau de Laure, le chemin de fer, le pont en pierre de Bénézet, construit en 1178, auj. ruiné, le nouveau pont, en fer. Grand commerce de soie, vins, eaux-de-vie, huiles, etc. Centre de la fabrication de la garance, qui y fut introduite par Althen (V. ce nom). — *Arenio*, fondée par les Phocéens de Marseille vers 539 av. J.-C., fut longtemps la capit. des Cavares. Sous les Romains, elle fit partie de la Gaule Narbonnaise, puis de la 2<sup>e</sup> Viennoise. Gondelaud, roi des Bourguignons, s'en empara au v<sup>e</sup> siècle, et s'y défendit contre Clovis. Depuis, elle devint la proie des Goths, et enfin des Francs sous Thierry, roi d'Austrasie, 612. En 730 et 737, les Sarrasins s'en emparèrent, mais ils en furent chassés par Charles Martel. Après le partage de l'empire de Charlemagne, Avignon fut comprise dans le roy d'Arles ou de Bourgogne et possédée en commun par les comtes de Provence et de Forcalquier, puis par ceux de Toulouse et de Provence. Sous la suzeraineté de ces comtes, elle s'érigea en une espèce de république; mais, lors de la guerre des Albigeois, la ville ayant pris parti pour Raymond, comte de Toulouse, elle fut assiégée et prise par le roi Louis VIII (1226). En 1231, elle fut forcée de se soumettre aux deux frères de S. Louis, Alphonse de Poitiers et Charles d'Anjou, héritiers par les femmes des comtes de Toulouse et de Provence, qui la possédèrent par moitié. Après la mort d'Alphonse, 1271, Philippe le Hardi hérita de sa part d'Avignon, et il la transmit en 1285 à son fils Philippe le Bel. Celui-ci la céda en 1290 à Charles d'Anjou, qui dès lors resta seul propriétaire de toute la ville. En 1309, sous le pape Clément V, Avignon devint la résidence des papes, déjà possesseurs du comtat Venaissin; elle fut vendue en 1348 à Clément VI par Jeanne, reine de Naples et comtesse de Provence. Lorsque Grégoire XI reporta le siège de la papauté à Rome, en 1377, la v. d'Avignon fut administrée par un légat; les papes revinrent l'habiter pendant le grand schisme (1379-1411). Elle resta soumise au St-Siège jusqu'à l'an 1791, où elle

fut réunie à la France en même temps que le comtat Venaissin. Cette réunion fut confirmée en 1797 par le traité de Tolentino. Pendant la Révolution et en 1815, Avignon fut le théâtre de déplorables excès: le maréchal Brune y fut assassiné. Résidence de la belle Laure; patrie de Crillon, Folard, J. Vernet.

AVIGNON (comtat d'). V. VENAISSIN (comtat).

**AVIGNONET**, bourg de la H.-Garonne, à 7 kil. S. E. de Villefranche; 1087 hab. Station. Plusieurs inquisiteurs y furent massacrés en 1242, ce qui faillit renouveler la croisade contre les Albigeois.

**AVILA**, *Abula*, v. d'Espagne, ch.-l. d'une intendance de même nom, sur l'Adaja, à 88 kil. N. O. de Madrid; 4000 hab. Evêché, anc. université, supprimée en 1811. Patrie de Ste Thérèse. Henri IV, roi de Castille, fut déposé par les nobles à Avila en 1465. Il s'y forma en 1520 une ligue contre Charles-Quint (V. PADILLA). — L'intendance est entre celles de Ségovie, Valladolid, Salamanque, Tolède; 132 000 h.

**AVILA** (don Louis d'), né à Piacentia vers 1500, fut ambassadeur de Charles V près des papes Paul IV et Pie IV, fut chargé de presser les opérations du concile de Trente, accompagna l'empereur en Allemagne dans la guerre de 1546 contre les Protestants, et écrivit la relation de cette guerre pendant les années 1546 et 1547. Cette histoire, qui est fort estimée, a été trad. en latin et a paru en français, Paris, 1672 — Gil. Gonzalès d'AVILA, historiographe, né en 1559 à Avila, mort en 1638 à 99 ans, a publié: *Théâtre des choses grandes de Madrid*; *Théâtre des églises d'Espagne*; *Théâtre des Indes*; *Histoire des antiquités de Salamanque*, etc. — Jean d'AVILA, né près de Tolède, vers 1502, mort en 1569, se livra à la prédication, et professa la théologie avec tant de succès qu'il fut surnommé *l'Apôtre de l'Andalousie* et *le Professeur par excellence*. Ses *Œuvres morales et spirituelles* ont été publiées, avec sa *Vie*, à Madrid en 1557, 9 vol. in-4.

**AVIS** ou **AVIZ**, ville du Portugal (Alentéjo), sur l'Aviz, à 53 kil. S. O. de Portalgre; 1650 hab. Jadis ch.-l. des Chevaliers de l'ordre militaire d'Aviz. — Cet ordre fut fondé en 1146 à Coimbra par de simples particuliers, puis organisé en 1162 par Alphonse I, qui, après la prise d'Évora (1166), chargea les chevaliers de la défense de cette place, et leur céda en 1181 la ville d'Aviz. De là les noms de *Nouvelle-Milice*, *d'ordre d'Évora*, *d'ordre d'Aviz*, successivement portés par ces chevaliers. Dans les cérémonies, les chevaliers portaient un grand manteau blanc; sur le côté gauche ils avaient une croix verte fleurdelisée, au bas de laquelle étaient deux oiseaux (allusion à leur nom d'Aviz). — Cet ordre obtint de grands avantages sur les Maures d'Espagne, et contribua puissamment à leur expulsion. Il eut de longs démêlés avec l'ordre d'Alcantara et fut réuni en 1213 à celui de Calatrava. — La 2<sup>e</sup> dynastie des rois de Portugal (1385-1580) porte le nom de dynastie ou race d'Aviz, à cause de Jean I, chef de cette dynastie, qui était grand maître de l'ordre d'Aviz avant son avènement. Jean rendit à l'ordre son indépendance.

AVIT (S.). V. AVITUS (Sextus Alcimius).

**AVITUS** (Flavius), empereur romain, était né chez les Arverni, au commencement du v<sup>e</sup> siècle. Il jouissait d'une grande réputation pour avoir aidé à repousser les Huns et fut nommé par Théodoric préfet des Gaules. A la mort de Maxime, il se fit proclamer empereur à Toulouse (457); mais il fut au bout de quatre mois déposé par le patrice Ricimer: battu près de Plaisance, il ne conserva la vie qu'en embrassant l'état ecclésiastique. On le fit évêque de Plaisance. Ne se croyant pas encore en sûreté, il voulut retourner dans l'Auvergne, mais il mourut dans le voyage (456). Sidoine Apollinaire était son genre; il a raconté son histoire.

**AVITUS** (Sextus Alcimius Eoditius), dit *S. Avit*, archevêque de Vienne en Dauphiné, neveu du préc., fut sacré en 490, eut part à la conversion de Clovis et à celle de Sigismond, roi des Bourguignons, et

rendit de grands services à la religion et aux lettres. Il était lui-même poète : on a de lui cinq petits poèmes sur des sujets sacrés : *la Création, la Chute et la Punition d'Adam, le Déluge universel, le Passage de la mer Rouge, et une Épître sur la chasteté*. Il mourut en 525. On l'honore le 4 fév. Ses *Œuvres* ont été publiées par le P. Sirmont, Paris, 1643, in-4. — Un autre S. Avit, abbé de Micy, près Orléans, qui vivait aussi sous Clovis, est fêté le 17 juin.

**AVIZÉ**, ch.-l. de cant. (Marne), à 10 kil. S. E. d'Épernay, près du chemin de fer de l'Est; 1673 h. Commerce de vins de Champagne; caves magnifiques.

**AVLONE**, *Aulon* chez les Grecs, v. de Turquie (Albanie), sur le golfe d'Avlone (dans la mer Adriatique), à 142 kil. N. O. de Janina; 6000 hab. Evêché grec. Marécages, air malsain.

**AVOGADORS**, magistrature vénitienne, consistait en une sorte de tribunal composé de trois membres, nommés par le grand conseil sur la présentation du Sénat, et chargés de maintenir l'observation des lois. Ils pouvaient opposer leur veto pendant un mois et un jour aux résolutions du grand conseil et du Sénat quand elles leur paraissaient illégales. On fait remonter leur institution au XII<sup>e</sup> ou même au IX<sup>e</sup> siècle. Après l'établissement du Conseil des Dix, créé au XV<sup>e</sup> siècle, leur autorité diminua beaucoup.

**AVOGRADO** (le comte Louis), gentilhomme de Brescia, souleva en 1512 ses compatriotes contre les Français qui s'étaient rendus maîtres de la place, et conspira pour la livrer aux Vénitiens. Gaston de Foix, averti à temps, réduisit les insurgés; Avogrado fut pris et écartelé. Cet événement a fourni à De Belloy le sujet de sa tragédie de *Gaston et Bayard*.

**AVOLA**, *Aula*, v. de Sicile, à 6 kil. N. E. de Noto, sur la Méditerranée; 7000 hab. Culture de la canne à sucre, vins et fruits excellents. Route souterraine d'env. 200<sup>m</sup>, formée par les eaux du Cassibili.

**AVON**, bourg de Seine-et-Marne, à 2 kil. N. E. de Fontainebleau; 1331 hab. Église très-anc., où est le tombeau de Monaldeschi; petit séminaire.

**AVON**, riv. d'Angleterre, au S., passe à Salisbury, et tombe dans la Manche à Christ-Church. — Deux autres riv. de ce nom, le B-Avon et le Ht-Avon, coulent, l'une entre les comtés de Gloucester et de Wilts, passant par Chippenham, Bradford, Bath, Bristol, pour se jeter à 10 kil. N. O. de là dans la Saverne; l'autre à Warwick, Stratford, Evesham, Tewksbury, où elle grossit aussi la Saverne.

**AVOUÉ**, du latin *advocatus*, appelé au secours. On nommait ainsi dans l'origine ceux qui défendaient en justice les droits des églises. Ils ne furent d'abord que de simples officiers de justice; mais dans la suite les seigneurs les plus puissants se glorifièrent de ce titre : Robert, duc de Béthune, était *avoué de l'évêché d'Arras*; Pepin et Charlemagne portèrent le nom d'*avoués de l'église de Rome*. Ces avoués étaient dépositaires et défenseurs du *Gonfalon* de l'église. — Pour les officiers ministériels qui portent auj. ce nom, V. notre *Dictionnaire univ. des Sciences*.

**AVOYE** (Ste). V. HEDWICE.

**AVOYER**, *vogt* en allem., nom que portait originairement tout magistrat impérial qui exerçait dans une ville les droits du souverain, désigne auj. le premier magistrat de quelques cantons ou de quelques villes en Suisse. Lorsque la Suisse devint prov. de l'Empire, les empereurs y envoyèrent des *avoyers*, qui exerçaient en leur nom le droit de glaive. Les vexations de ces officiers ayant causé le soulèvement de la Suisse, les avoyers impériaux furent chassés, mais le nom resta, et les avoyers devinrent des chefs élus. Ce mot paraît dérivé d'*advocatus*.

**AVRANCHES**, *Ingena*, puis *Abrincatu*, ch.-l. d'arr. (Manche), sur la r. g. de la Sée et non loin de la mer, à 56 kil. S. O. de St-Lô; 8026 hab. Ancien évêché, qui eut Huet pour titulaire. Trib. de 1<sup>re</sup> inst., collège, bibliothèque. Restes de l'anc. cathédrale. Dentelles, blondes, fil blanc; bougies, cidre, grains. Place forte au moyen âge : prise sur Jean sans Terre

et rasée en 1203, elle fut fortifiée de nouveau par S. Louis; reprise par les Anglais et gardée par eux jusqu'en 1450.

**AVRIGNY** (Hyacinthe ROBILLARD d'), jésuite et historien, né à Caen en 1675, mort en 1719, a rédigé des *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire ecclésiastique depuis 1600 jusqu'en 1716*, Paris, 1720, 4 vol. in-12, et des *Mémoires sur l'histoire universelle de l'Europe au XVII<sup>e</sup> siècle*, 1757, 5 vol. in-12, ouvrages précieux par l'abondance des faits, mais où la critique est quelquefois outrée. Le premier fut mis à l'*Index* à Rome.

**AVRILLON** (J. B. Elie), prédicateur, né à Paris en 1652, mort en 1729, était minime. Il se distingua par ses sermons et par un grand nombre d'ouvrages de piété d'un style attachant et plein d'onction. On estime son *Traité de l'amour de Dieu, ses Méditations sur la communion et ses Pensées de morale*.

**AX**, *Aquæ Consorranorum*, ch.-l. de c. (Ariège), sur la riv. dr. de l'Ariège, à 40 kil. S. E. de Foix; 1269 hab. Eaux minérales : 32 sources thermales sulfureuses, réparties sur trois points, Teix, l'Hôpital, Couloubret. Patrie du médecin P. Roussel.

**AXAT**, ch.-l. de cant. (Aude), arrond. et à 38 k. S. de Limoux; 564 hab. Forges, acièrs.

**AXEL**, homme d'Etat danois. V. AESALON.

**AXIACES**, auj. le *Bog* ou le *Téligol*, riv. de Sarmatie, tributaire du Pont-Euxin.

**AXIÉROS**, **AXIOCERSE**. V. CABIRES.

**AXIM**, comptoir hollandais (précédemment aux Portugais), dans la Guinée, sur la côte d'Or, dans le pays des Achantis, à 44 kil. E. d'Apollonia.

**AXIUS**, riv. de Macédoine, auj. le *Vardari*.

**AXONA**, riv. de Gaule, auj. l'*Aisne*.

**AXOUM**, *Aurumum* et *Azum*, v. d'Abyssinie, anc. capit. du roy. de Tigré, à 187 kil. de la mer Rouge et 620 kil. E. de Sennaar, n'a plus auj. que 600 maisons. Belle église, bâtie en 1657, et où se conserve l'histoire authentique de l'Abyssinie, dite *Chronique d'Azoum*, dont Bruce a rapporté un exemplaire en Europe. — Cette ville, très-ancienne, eut des rois grecs dès le IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Elle était le centre du commerce de l'ivoire au temps de Strabon. Très-florissante encore aux IV<sup>e</sup>, V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, elle fut la capit. d'un royaume chrétien qui étendit sa domination sur une partie de l'Arabie et même reçut un tribut des empereurs byzantins. Superbes ruines, parmi lesquelles Salt découvrit en 1810 la célèbre *Inscription d'Azum*, en grec.

**AY**, bourg du dép. de la Marne, ch.-l. de cant., à 27 kil. S. de Reims; 3194 hab. Vins de Champagne moussux très-renommés.

**AYACUCHO** (la PAZ d'), v. du Pérou, ch.-l. du dép. d'Ayacucho, est plus connue sous le nom d'*Huamanga* (V. HUAMANGA). En 1824, le général Sucre remporta sur les troupes espagnoles, au bourg d'Ayacucho, voisin de cette ville, une victoire qui assura l'indépendance du Pérou. Les généraux vaincus s'engagèrent à ne plus porter les armes : cette capitulation peu honorable leur valut le sobriquet d'*Ayacuchos*. — Le dép. d'A., sur le revers oriental des Andes, borné par ceux de Junin au N., de Cuzco au S., compte env. 132 000 h. Il renferme le lac Titicaca et les pics d'*Illimani* et de *Sorata*.

**AYALA** (P. LOPEZ d'), ministre et général espagnol, né en 1332, dans le roy. de Murcie, mort en 1407, servit sous 4 rois de Castille, Pierre le Cruel, Henri de Transtamare, Jean I et Henri III, se distingua dans les conseils comme à l'armée, fut ambassadeur d'Henri de Transtamare près de Charles V, roi de France, puis grand chambellan et chancelier sous Jean I. Il cultiva les lettres, traduisit en espagnol plusieurs auteurs latins, entre autres *Tite Live* (Salamanque, 1497), et rédigea une *Chronique des rois de Castille* (Madrid, 1719), où il ne cache pas la vérité. On a encore de lui un recueil de vers intitulé : *El Rimado de Palacio*, et un *Hymne national*, devenu populaire.

**AYALA** (Perez de), historien espagnol, était secré-

taire de Philippe II, qui le nomma conservateur des archives de Simancas. Ses descendants ont depuis gardé ce poste jusqu'à ce jour.

**AYAT**, vge du Puy-de-Dôme, à 30 kil. N. O. de Riom; 600 hab. Patrie de Desaix.

**AYBAR**, v. d'Espagne (Navarre), à 30 kil. S. E. de Pampelune, sur l'Aragon. Garcia, roi de Navarre, y fut vaincu par les Maures en 835. Jean, roi de Castille, y vainquit don Carlos, son fils, en 1452.

**AYEN**, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 18 kil. N. O. de Brives; 508 hab. Cuivre, argent mêlé d'antimoine et de plomb. Ancien comté, érigé en duché en 1737 pour Louis de Noailles.

**AYLESBURY**, v. d'Angl. terre (Buckingham), à 16 kil. S. de Buckingham et 45 kil. N. O. de Londres, dans une vallée fertile; 5000 hab. Titre d'un comté appartenant à la famille Bruce.

**AYLESFORD** (comté de Kent). V. AILSFORD.

**AYMAR** de MONTEIL. V. ADHÉNAR.

**AYMAR-VERNAY** (Jacques), paysan de St-Véran en Dauphiné, qui vivait à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, prétendait posséder la faculté de découvrir, à l'aide d'une baguette de coudrier, dite *baguette divinatoire*, qui tournait entre ses doigts, non-seulement les eaux souterraines et les métaux, mais même les malfaiteurs; il eut quelques succès, et déjà les savants se disputaient sur les vertus de sa baguette, quand le prince H. de Bourbon-Condé, l'ayant soumis à des épreuves régulières, découvrit qu'il n'était qu'un imposteur.

**AYMON** (le duc), prince des Ardennes, Saxon d'origine, obtint de Charlemagne le gouv. du pays dont Alby était la capit., avec le titre de duc de Bordogne, et fut père des quatre preux que nos romanciers ont célébrés sous le nom des *quatre fils Aymon*. Ils avaient pour nom Renaud, Guichard, Alard et Richardet; ils possédaient en commun, selon la légende, un seul cheval, devenu célèbre sous le nom de Bayard. La forêt des Ardennes et le château de Montauban furent les théâtres de leurs exploits. On dit que Painé, Renaud de Montauban, qui a été immortalisé par l'arioste dans le *Roland furieux*, après s'être illustré par ses exploits guerriers, se fit moine. Froissard raconte leur histoire dans sa *Chronique* (tom. III, ch. xviii). Il existe sous le nom d'*Histoire des quatre fils Aymon* un roman qu'on attribue à Huon de Villeneuve, trouvère du XIII<sup>e</sup> s., et dont M. Brès a publ. une édit., Paris, 1823, in-32.

**AYMON** (Jean), curé du Dauphiné, embrassa le Calvinisme, se réfugia en Suisse, puis en Hollande, où il se maria, et fit paraître à La Haye plusieurs écrits hostiles au St-Siège: *Metamorphoses de l'Église romaine*, 1700; *Tableau de la cour de Rome*, 1707; *Des synodes des Églises réformées de France*, 1710. Il a aussi publié à La Haye, en 1708, sous le titre de *Monuments authentiques de la religion grecque, les actes d'un concile tenu à Jérusalem en 1672*, dont il avait soustrait les originaux à la Bibliothèque du roi.

**AYOUBITES**, c.-à-d. *descendants d'ayoub*, dynastie turque qui régna sur l'Égypte et la Syrie, fut fondée en 1171 par Saladin, fils d'ayoub, qui renversa les califes fatimites; elle fut renversée à son tour par les Mamelouks-Baharites en 1254. Plusieurs princes de cette dynastie fondèrent des États indépendants à Alep, Hama, Damas et dans l'Yémen.

**AYR**, *Erigea*, v. et port d'Écosse, ch.-l. d'un comté de même nom, à 108 kil. S. O. d'Édimbourg; 8500 hab.—Le comté d'AYR, entre ceux de Renfrew, Lanark, Dumfries, Galloway, la mer d'Irlande et le golfe de la Clyde, a 90 kil. sur 42, et 164 000 hab. Agriculture florissante; beaucoup de bestiaux. Industrie métallurgique et autres.

**AYRAUT** (Pierre), *Petrus Arodus*, juriconsulte, né à Angers en 1536, mort en 1601, fut d'abord avocat au parlement de Paris, puis lieutenant criminel d'Angers. Il a laissé des *Plaidoyers*, Paris, 1598, et des ouvrages de jurisprudence, dont le plus estimé est: *De l'Ordre et instruction judiciaire chez les Grecs et les Romains*, 1591. Un de ses fils s'étant fait

jésuite sans son consentement, il composa à cette occasion un célèbre *Traité de la puissance paternelle*. Ménage était le petit-fils d'ayraut.

**AYRER**, anc. poète dramatique allemand, vivait à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle à Nuremberg, où il était notaire et procureur. On a réuni ses ouvrages à Nuremberg, 1618, in-fol. Ses pièces offrent une gaieté vive, mais souvent grossière.

**AZARÉL**, ange révolté, que Dieu, selon les rabbins, fit chasser du ciel par l'archange Raphaël.

**AZÆL**, roi de Syrie. V. HAZÆL.

**AZAIS** (P. Hyac.), né en 1766 à Sorreze, mort en 1845, à Paris, était fils d'un maître de musique. Il fut successivement organiste, professeur d'histoire au Prytanée de St-Cyr, puis inspecteur de la librairie à Nancy, mais il perdit cet emploi en 1815. Il avait publié en 1808: *Des Compensations dans les destinées humaines*, ouvrage qui fit grand bruit: il y prétendait que le bien et le mal se balancent partout dans cette vie. Bientôt, il voulut expliquer la nature entière par un système analogue, et ramena tous les phénomènes à l'action de deux forces qui *s'équilibrent en se compensant*, l'*expansion* et la *compression*. Il écrivit dans ce but: *Système universel*, 1810-1812, Avignon, 8 vol. in-8; *Cours de philosophie générale*, Paris, 1823-1828, 8 vol. in-8. Il exposait en même temps ses idées dans des cours publics fort suivis. Son système, fruit d'une imagination dupe d'elle-même, offre une confusion perpétuelle du physique et du moral, du sens propre et du sens métaphorique.

**AZANIA**, contrée de l'Afrique anc., est auj. la Côte d'Ajan.

**AZARA** (don Jos. Nicolas, chevalier d'), diplomate espagnol, né en 1731, mort en 1804, dans l'Aragon, fut longtemps ambassadeur à Rome, où il exerça une grande influence, et où il protégea de tout son pouvoir les savants et les artistes; il était particulièrement lié avec le cardinal de Bernis et le peintre Mengs. Chargé de l'ambassade de France en 1798, il fut disgracié en 1803. Il a traduit en espagnol la *Vie de Cicéron* de Middleton, Madrid, 1790, et a publié les écrits de Mengs avec une *Vie* de ce peintre.—On doit à un de ses frères, don Félix d'Azara, d'intéressants *Voyages dans l'Amérique méridionale*, publiés par Walckenaër, Paris, 1809, 4 vol. in-8.

**AZARIAS** ou **OSIAS**, roi de Juda (803-752 av. J.-C.), défît les Philistins, vainquit les Arabes et les Ammonites, fit abattre les murs de Geth, de Jammie et d'Azoth. Ayant voulu s'attribuer les fonctions du sacerdoce, il fut subitement frappé de la lèpre.

**AZAY**, bourg du dép. d'Indre-et-Loire, sur le Cher, à 15 kil. S. E. de Tours; 1000 h. Vins. Philippe-Auguste y signa en 1189 un traité avec Henri II d'Angleterre.—**AZAY-LE-MIDEAU**, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), sur l'Indre, à 22 kil. S. O. de Tours, à 24 k. N. E. de Chinon; 1127 habitants. Beau château.

**AZILLAH**, v. du Maroc, la même qu'*Arsille*.

**AZINCOURT**, vge du Pas-de-Calais, à 13 kil. N. O. de St-Pol; env. 500 hab. Les Français y furent tués en pièces, sous Charles VI, par Henri V, roi d'Angleterre, le 25 octobre 1415.

**AZNAR**, comte de Vasconie (Gascogne), descendant d'Hunald, d'Aquitaine, fut chargé en 824 par Pepin, roi d'Aquitaine, de réduire la Navarre, réussit dans cette entreprise, mais garda pour lui sa conquête et prit en 831 le titre de comte de Navarre, que ses descendants changèrent en celui de roi: il fut ainsi la tige des rois de Navarre. Mort en 837.

**AZON**, savant juriconsulte du XII<sup>e</sup> siècle, mort vers 1200, enseigna le droit à Montpellier, puis à Bologne, peu après Irnérius; composa plusieurs savants ouvrages réunis sous le titre de *Summa Azonis*, et une *Glose sur le Digeste et le Code* (Spire, 1482), qui jouit longtemps d'une grande autorité.

**AZOTH**, v. des Philistins, sur la Méditerranée, à l'O. de Jérusalem, au N. d'Ascalon. C'est là qu'on adorait l'idole de Vagon.

**AZOV** ou **AZOF**, v. de Russie (Iékaterinoslav), sur

le Don, à 32 kil. de son embouchure, et à 1750 kil. S. E. de Pétersbourg. Mauvaises fortifications; port ensablé. A peine 60 maisons et 1200 hab. Fondée au <sup>xiii</sup> siècle, par les Génois, à l'O. de l'ancienne ville de Tanais, sous le nom de *Tana*, prise par Tamerlan en 1392, par les Turcs en 1471, par les Russes en 1696, rendue aux Turcs en 1711, démantelée à la paix de Belgrade, 1739; cédée à la Russie en 1774.

AZOV (Mer d'), en latin *Palus Maotis*, golfe de la mer Noire, à laquelle elle est unie par le détroit d'Iénikaleh, et dont elle forme l'extrémité septentrionale, prend son nom de la ville d'Azov, située près de la côte. Elle a 340 kil. de long sur 240 de large et reçoit les eaux du Don et du Kouban. La partie la plus orientale est marécageuse, ce qui lui a valu le nom de *Mer putride*.

AZTÉQUES, peuple indigène du Mexique. Ils fondèrent en 1325 Tenochtitlan (Mexico), s'allièrent aux Tolteques et avec leur secours étendirent leurs con-

quêtes jusqu'au golfe de Mexique et à l'Atlantique. Ils atteignirent leur plus grande puissance au <sup>xv</sup> et <sup>xvi</sup> siècles, et ils étaient dans toute leur prospérité lors de l'arrivée des Espagnols, sous le règne des deux Montezuma. Ils adoraient Taotil, dieu suprême, invisible, et Huitzilopochtli, protecteur spécial de leur nation; ils sacrifiaient à ce dernier des victimes humaines.

AZUN (val d'), jolie vallée des Htes-Pyrénées, débouche à l'O. du val d'Argelès, à 4 kil. S. O. d'Argelès. On l'a surnommée l'Éden des Pyrénées.

AZYMES (c.-à-d. *sans levain*), pains que les Israélites font cuire la veille de Pâques, en mémoire de ce que leurs ancêtres, au moment de quitter l'Égypte, firent un repas avec du pain sans levain. On appelle ce jour la *fête des Azymes*. — On donne aussi le nom de *pains azymes* aux pains dont on se sert dans l'Église catholique pour la consécration de l'Eucharistie; l'Église grecque emploie du *pain levé*.

## B

**B**, dans les abréviations de noms propres, signifie : *Balbus*, *Brutus*; devant les noms de saints, *Beatus*, *Beata*; devant les noms modernes, *Baptiste*, etc.

BAADER (François-Xavier de), mystique, né à Munich, en 1765, mort en 1841, fut professeur de philosophie à Munich et conseiller supérieur des mines. Il avait d'abord cultivé avec soin les sciences naturelles; il se livra ensuite tout entier à la philosophie et chercha à la concilier avec les dogmes du Catholicisme, au moyen de doctrines mystiques analogues à celles de Böhme, de Swedenborg et Saint-Martin. Parmi ses ouvrages, qui ne forment pas moins de 15 vol., Leips., 1851-58, on remarque un traité de l'*Extase*, 1817, ses *Leçons sur la philosophie religieuse*, 1827, sa *Dogmatique spéculative*, ainsi que l'*Iddée chrétienne de l'immortalité*, 1836.

BAAL, c.-à-d. *seigneur*, divinité mâle des Chaldéens, des Babyloniens, des Phéniciens et des Chanéens, paraît n'être autre chose que le soleil. Cependant l'historien Josèphe la confond avec Mars, d'autres avec Jupiter et avec l'Hercule Phénicien. Les Israélites abandonnèrent souvent le culte du vrai Dieu pour adorer cette idole. On associait à Baal Astarté comme divinité femelle. On sacrifiait à ce dieu des victimes humaines. — Il y avait plusieurs idoles d'un rang secondaire qui portaient aussi le nom de Baal : *Baal-Berith*, le seigneur de l'alliance; *Baal-Gad*, le dieu du bonheur ou de la fortune; *Baal-Péor* ou *Belphégor*, le dieu Priape des Moabites; *Baal-Samen*, le seigneur du ciel; *Baal-Zébut* ou *Belzébuth*, le dieu chasse-mouche, etc. — Le nom de Baal, transformé en *Bal* ou *Bel*, a fini par être un nom commun que les Chaldéens donnaient, non-seulement aux dieux et aux astres, mais aussi à leurs rois. V. BÉLUS.

BAASA, roi d'Israël, fut d'abord général du roi Nadab, fils de Jéroboam. Il conspira contre ce prince, le tua au siège de Gebbethon, usurpa le trône, qu'il occupa de 942 à 919 av. J.-C., et extermina toute la famille de Jéroboam. Il se souilla de crimes, se livra à l'idolâtrie et fit périr le prophète Jéhu. Il fut battu par Asa, roi de Juda.

BABA, sectaire turc, tenta, vers l'an 1240, de renverser la doctrine de Mahomet, et prétendit être lui-même l'envoyé de Dieu. Il commença à prêcher sa doctrine à Amasie, la répandit dans toute l'Anatolie, et se fit un grand nombre de partisans qu'il arma, et à la tête desquels il se rendit redoutable. Les princes mahométans furent obligés, pour le réduire, de s'aider du secours des Francs.

BABA-DAGH, v. de Turquie (Bulgarie), à 130 k. N. E. de Silistrie; 10 000 hab. Ville importante et

assez forte; elle commerce par le port de Kara-Kerman qui en est voisin. — Chaîne de mont. de la Turquie d'Asie, qui traverse l'Anatolie de l'E. à l'O., est une ramification du Taurus.

BABA-KHAN. V. FETH-ALI-GHAH.

BABEK, *le Libertin* et *l'Impie*, imposteur persan du ix<sup>e</sup> siècle, enseigna une doctrine abominable qui permettait le meurtre et le libertinage, la répandit les armes à la main, résista pendant vingt ans aux généraux des califes et fit trembler leur empire. Il fut enfin vaincu en 837 par le calife Motassem, qui lui fit couper les bras et les jambes, et fit traîner son corps dans Bagdad.

BABEL, c.-à-d. *confusion*, nom donné dans l'Écriture à une tour immense que les fils de Noé construisirent dans la vallée de Sennar et qu'ils voulaient élever jusqu'au ciel. Dieu, pour punir leur audace, mit la confusion dans leur langage (2907). C'est, d'après le récit de Moïse (*Gen.*, c. II), à dater de ce moment qu'aurait commencé la diversité des langues. Hérodote raconte qu'il existait de son temps à Babyone, dans le temple consacré à Bélus, une tour très-haute, et dont la plate-forme servait d'observatoire aux Chaldéens. Il est à supposer que cette tour fut construite sur les ruines de l'antique tour de Babel, si ce n'est cette tour elle-même. — Le mot Babel, dans les livres saints, désigne la v. de Babyloane.

BAB-EL-MANDEB, c.-à-d. *porte des larmes*, détroit situé entre l'Arabie et l'Abyssinie, par lequel la mer Rouge communique avec la mer d'Oman. Il a 52 kil. de longueur, sa largeur varie de 25 à 50 kil. Il est fort dangereux, d'où son nom. Au milieu est l'îlot de Périm, occupé par les Anglais en 1858.

BABENBERG (comtes de), famille allemande très-ancienne, qui faisait remonter son origine aux anciens rois francs, tiraient son nom du château de Babenberg près de Bamberg. Vers 866, Henri, comte de Babenberg, avait le titre de duc des Francs orientaux. Il défendit les frontières de l'Empire contre les Bohèmes et les Serbes. En 982, Léopold, comte de Babenberg, devint margrave d'Autriche; sa maison conserva cette dignité jusqu'en 1266, qu'elle s'éteignit.

BABEUF (Fr. Noël), fameux démagogue, connu sous le nom de *Cracchus* qu'il se donnait lui-même, né à St-Quentin en 1762, fut l'abord arpenteur et commissaire à terrier. Ayant été poursuivi pour crime de faux, il réussit à se soustraire à cette accusation. Lorsqu'éclata la Révolution, il professa les principes les plus démagogiques, et obtint à la faveur de son exagération plusieurs places éminentes dans l'administration nouvelle. Après la chute de Ro-



bespierre il publia un écrit politique qu'il intitula : *le Tribun du peuple, par Gracchus Babeuf*; il y proposait une nouvelle loi agraire, c.-à-d. l'abolition de la propriété, le partage de toutes les terres et de toutes les richesses entre les citoyens pauvres, et attaquait avec violence le Directoire et les conseils; il dirigeait en même temps le club des Égaux, dits *Babouvistes*, et formait un plan d'insurrection pour détruire la constitution de l'an III. Traduit pour ces faits devant une haute cour de justice à Vendôme, il fut condamné à mort. Il subit le supplice le 5 prairial an V (24 mai 1797); il avait cherché à se frapper d'un poignard, mais n'avait pu y réussir. Buonarroti, un de ses sectateurs, a publié à Bruxelles, en 1828, le récit de la *Conspiration de Babeuf*. M. Ed. Fleury a combattu ses dangereuses théories dans un livre intitulé *Babeuf et le socialisme* en 1796, Paris, 1851.

**BABIN** (François), professeur de théologie à Angers, né dans cette ville en 1651, mort en 1734, est auteur des 18 premiers vol. des *Conférences du diocèse d'Angers*, ainsi que du *Journal de tout ce qui s'est passé dans l'Université d'Angers au sujet de la philosophie de Descartes*, 1679.

**BABINGTON** (Ant.), seigneur anglais dévoué au Catholicisme, trama un complot dans le but d'assassiner la reine Elisabeth et de délivrer Marie-Stuart. Il écrivit à cette princesse afin d'obtenir son assentiment, mais la correspondance fut saisie par Walsingham, et l'auteur envoyé au supplice, 20 sept. 1586.

**BABOLEIN** (S.), premier abbé de l'abbaye de St-Maur-des-Fossés, près de Paris, avait été disciple de S. Colomban et moine de l'abbaye de Luxeuil; il mourut vers 660 ou 670. On le fête le 26 juin.

**BABOUR** (Mohammed), descendant de Tamerlan, né vers 1480, fut proclamé en 1494 souverain des Mongols dans la Tartarie occid., réduisit Samarcande qui s'était révoltée, entreprit la conquête de l'Indostan, 1505, soumit le Candahar, le Caboul, Delhy, Agrah, et fonda ainsi l'*Empire mogol de l'Inde*, qui s'étendit de l'Indus au Gange. Il mourut en 1530. Sa dynastie a régné sur l'Inde jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Babour a rédigé lui-même en langue mogole la *Relation de ses conquêtes et l'Histoire de sa vie* (trad. en anglais par J. Leydin et W. Erskine, Lond., 1826).

**BABOUVISTES**. F. BABEUF.

**BARRIUS** ou **BARRIAS**, poète qui mit en vers choïliques grecs les fables d'Ésope. On ne sait rien de sa vie ni de sa patrie : l'élégance de sa diction a fait croire qu'il vivait du temps de Bion et de Moschus; mais il est plus probable qu'il a vécu au II<sup>e</sup> ou au III<sup>e</sup> siècle de notre ère. On ne connaissait de lui que quelques fragments conservés par Suidas (publ. par Coray et par Berger, Munich, 1816), lorsque M. Minojde Mynas, chargé d'une mission par le ministre de l'instruction publique, trouva en 1843, au mont Athos, un manuscrit qui renfermait 123 fables, disposées dans l'ordre alphabétique. Ces fables, mises en prose sous le Bas-Empire, ont le même fond que celles que nous avons sous le nom d'Ésope. M. Boissonade en a donné l'édition *priniceps* à Paris, 1844, in-8. Orelli, Lachmann et Fix en ont publié depuis des éditions critiques; M. Boyer en a donné une traduction en vers français. M. Cornw. Lewis a publié à Londres, en 1859, un second recueil de *Babrius*, contenant 95 fables nouvelles; mais ces fables n'ont aucune authenticité; le manuscrit paraît en avoir été forgé par M. Mynas.

**BABYLAS** (S.), évêque d'Antioche vers 237, fut persécuté sous l'empire de Dèce, et m. dans les fers en 251. On le fête le 24 janvier.

**BABYLONE**, *Babylon*, v. célèbre de l'Asie anc., capit. de la Babylonie, sur l'Euphrate, par 42° long. E., 30° 19' lat. N., à 93 kil. S. de la ville actuelle de Bagdad et dans le voisinage d'Hilleh. Elle avait plus de 40 kil. de tour; on y admirait de superbes quais, 100 portes de bronze, des murailles très-hautes, d'une largeur extraordinaire, et flanquées de 250 tours; des jardins suspendus, que l'on comptait parmi

les merveilles du monde; un temple de Bélus avec une haute tour (F. BABEL); beaucoup de palais, etc. Il ne reste de cette ville immense que des ruines, parmi lesquelles on remarque le *Kasr* ou palais et le *Birs Nemrod* ou tour de Nemrod. — Bâtie par Nemrod, puis agrandie par Bélus, Babylone devint sous ce prince la capitale du vaste empire d'Assyrie; elle s'éleva rapidement à la plus grande prospérité et se maintint à un très-haut rang, non-seulement après la chute de Sardanapale (759), mais après celle de Balthazar, lorsqu'elle eut été prise par Cyrus, en 538. Au temps d'Hérodote elle était encore la première ville du monde. Elle déclina ensuite jusqu'au temps d'Alexandre (330). Ce conquérant l'avait choisie pour en faire la capitale de son empire on Asie, et il l'aurait rendue plus magnifique qu'elle n'avait jamais été; mais sa prompte mort et la fondation de Séleucie en précipitèrent la décadence. Babylone existait encore, mais petite et presque vide, lors de la conquête du 2<sup>e</sup> empire perse par les Arabes. — Les Juifs furent 70 ans captifs à Babylone (605-536). Cette v. est, dans l'Écriture, le type d'une ville riche et puissante, mais corrompue.

L'Égypte avait aussi une Babylone, colonie de la 1<sup>re</sup> bâtie sur la r. dr. du Nil, au point où ce fleuve reçoit le canal de Trajan. On croit que c'est auj. le *Fieux Caïre* ou *Baboul*.

**BABYLONE** (Empire de), fondé par Nemrod vers 2640 av. J.-C. Il eut 8 rois de la dynastie de Nemrod, puis il tomba aux mains des Arabes pasteurs (2218), fut alors démembré et forma, entre autres petits royaumes, ceux de Babylone, d'Élam, de Sennaar. Six rois arabes régnèrent dans le premier de ces États (de Mardocentès à Nabonad). Vers 1993 parut Bélus qui régnait déjà sur Ninive, mais qui fit de Babylone la capitale de son empire, dit *première empire d'Assyrie*. Il eut pour successeurs Ninus, Sémiramis, Ninqas, et une foule d'autres rois inconnus jusqu'à Sardanapale, qui périt en 759 (F. ASSYRIE). A la chute de ce dernier prince, le royaume de Babylone, sans être complètement indépendant, fut comme détaché de celui de Ninive, et reprit son nom : il eut pour rois Béliésis, 759; Nabonassar, 747; Nadius, Chinzir, Porus, Iuléc, de 733 à 721; Mardokempad et 5 princes encore plus obscurs, jusqu'en 688; puis vint une anarchie complète, suivie bientôt d'une entière soumission au royaume de Ninive (680). Mais en 625 Ninive lui fut soumise à son tour, et l'Assyrie devint province du royaume de Babylone sous les rois Nabopolassar, 625; Nabuchodonosor II, 605; Evilmérôdac, 562; Nérighissur, 560; Laborsoarehod, 555; Nabonid ou Labynit (le Balthazar de l'Écriture), qui régna de 554 à 538, jusqu'au moment où le royaume de Babylone fut conquis par Cyrus. Depuis, la Babylonie a passé successivement du joug des Perses sous celui des Macédoniens (331), des Parthes (140 av. J.-C.), des Sassanides (226 de J.-C.), des Arabes (632), des Persans, enfin des Turcs, qui la possèdent encore.

**BABYLONIE**, contrée d'Asie, au S. de la Mésopotamie et au N. du golfe Persique, se divisait en Babylonie propre, entre l'Euphrate et le Tigre; Chaldée, au S. O., depuis le confluent des deux fleuves jusqu'au golfe Persique; et Sitacène, à l'E. Villes principales: Babylone, Is ou Éiopolis, Orchoé, Sitace, Ctésiphon, Séleucie. Elle fait auj. partie de l'Irak-Araby et forme les pachaliks de Bagdad et de Bassora. Pour l'histoire, V. ci-dessus.

**BACCARAT**, ch.-l. de c. (Meurthe) sur la Meurthe, à 24 kil. S. E. de Lunéville; 3072 hab. Grande fabrique de verres et cristaux.

**BACCHANALES**, *Bacchanalia*, fêtes de Bacchus, prirent naissance en Égypte, d'où elles s'introduisirent successivement en Phénicie, en Grèce et en Italie. On les célébrait la nuit, au bruit des tambours et des cymbales phrygiennes. Les femmes seules y furent d'abord admises; mais vers 198 av. J.-C. les hommes y parurent à Rome, et leur pré-

seance occasionna de tels désordres que le Sénat fut obligé d'en défendre la célébration (186 av. J.-C.); mais la loi ne fut que peu de temps en vigueur, et, sous l'empire, les Bacchanales furent célébrées de nouveau avec plus de licence que jamais.

**BACCHANTES**, femmes qui célébraient les mystères de Bacchus. Les premières qui portèrent ce nom furent les nymphes nourrices de Bacchus, qui le suivirent à la conquête des Indes. Les Bacchantes couraient çà et là, échevelées, à demi nues ou couvertes de peaux de tigres, la tête couronnée de lierre ou de pampres et le thyrsé à la main. Elles répétaient fréquemment le cri *évoé* (courage, mon fils), comme pour rappeler les triomphes de Bacchus sur les Géants. Euripide a donné le titre de *Bacchantes* à une tragédie qui a pour sujet le supplice de Penthée, déchiré par les prêtresses de Bacchus pour s'être opposé à l'introduction de leur culte.

**BACCHIADES**, famille puissante de Corinthe, descendant d'Hercule par Bacchis, fils de Prumnis, qui régna sur Corinthe vers 986 av. J.-C. Cette famille gouverna la ville pendant 9 générations. Elle fut dépouillée de l'autorité par Cypselus, 657 av. J.-C.

**BACCHIDÈS**, général de Démétrius Soter, roi de Syrie, et gouverneur de la Mésopotamie, vint en Judée pour y rétablir le grand pontife, eut à combattre Judas Machabée, qui ne craignit pas de l'attaquer avec des forces très-inférieures (il n'avait que 800 hommes), et qui périt dans le combat, mais fut bientôt après contraint lui-même par Jonathas Machabée d'abandonner la Judée.

**BACCHIGLIONE**, *Medoacus minor*, riv. de la Vénétie, passe à Vicence, à Padoue, et là se divise en deux bras, dont l'un se jette dans la Brenta, et l'autre dans le golfe Adriatique. De 1806 à 1814, cette riv. donna son nom à un dép. du roy. d'Italie qui avait pour ch.-l. Vicence.

**BACCHUS**, dieu du vin, fils de Jupiter et de Sémélé, princesse thébaine. Sa mère ayant péri pendant qu'elle le portait dans son sein, Jupiter fit retirer de son corps Bacchus par Vulcain, le plaça dans sa cuisse, et l'y garda le reste des neuf mois. Dès qu'il fut né, il fut mis entre les mains d'Ino, sa tante, qui l'éleva sur le mont Nysa (dans l'Inde), avec le secours des Nymphes, jusqu'à ce qu'il fut en âge d'être instruit par les Muses et par Silène. Dans son enfance, il triompha de tous les dangers auxquels Junon, jalouse de sa mère, l'exposait continuellement. Devenu grand, il fit la conquête des Indes avec une armée d'hommes et de femmes portant, au lieu d'armes, des thyrses chargés de raisins et des tambours; puis il alla en Égypte, où il enseigna l'agriculture et planta la vigne. D'Égypte il vint en Phrygie, où il fut initié aux mystères de la mère des dieux. Dans la guerre des dieux contre les Titans, il se transforma en lion, et fit des merveilles, animé par Jupiter, qui lui criait sans cesse : *Évoé*, c.-à-d. courage, mon fils! Bacchus punit sévèrement tous ceux qui voulurent s'opposer à l'établissement de son culte (V. PENTHÉE, MINÉIDES et LYCORGE de Thrace). Ce dieu se livra peu aux plaisirs de l'amour; cependant il épousa Ariane, que Thésée avait abandonnée dans l'île de Naxos. — On le représente avec deux cornes, symbole de force et de puissance, couronné de pampres, de lierre ou de figuier, sous les traits d'un jeune homme riant et sans barbe, tenant d'une main des grappes de raisin, ou une corne dont il se sert comme de coupe, et de l'autre un thyrsé avec lequel il fait jaillir des sources de vin. Il est assis tantôt sur un tonneau, tantôt sur un char traîné par des tigres, des lions et des panthères, et est suivi des Bacchantes. Les anciens donnaient à ce dieu un grand nombre de noms divers : *Dionysus*, *Iacchus*, *Iber*, *Lyæus*, etc. Son culte, venu de l'Orient, descendit en Grèce par la Thrace, et ne pénétra qu'assez tard à Rome, où le Sénat tenta vainement de combattre les désordres auxquels il donnait lieu (V. BACCHANALES). — On attribue à Bacchus des

aventures si nombreuses et si contradictoires qu'il est probable qu'il y eut plusieurs personnages de ce nom : Cicéron en compte cinq. — Quelques-uns ont pensé que Bacchus est le même que le Brahma des Indiens.

**BACCHYLIDES**, poète lyrique grec, de l'île de Céos, florissait vers 470 av. J.-C., sous Hiéron, roi de Syracuse. Il était neveu de Simonide et oncle d'Eschyle. Il avait composé, dans le dialecte dorien, de nombreuses poésies, odes, hymnes, épigrammes, fort goûtées des anciens. Il n'en subsiste que quelques fragments, recueillis par Brunck, dans ses *Analecta græca*. Ils ont été publiés à part, avec traduction latine, à Berlin par E. F. Neue, 1823, et trad. en français par Ernest Falconet, dans les *Poètes grecs du Pantheon littéraire*, 1838.

**BACCIO DELLA PORTA**, connu aussi sous le nom de *Fra Bartolomeo di San Marco*, peintre toscan, né en 1469 à Savignano, mort en 1517. Il avait déjà obtenu de grands succès dans son art, lorsqu'entraîné par les prédications de Savonarole, il quitta le pinceau pour se faire religieux. Il prit en 1500 l'habit de S. Dominique dans le couvent de St-Marc à Florence, et il ne consacra plus son talent qu'à des sujets religieux. On estime surtout son *S. Marc* et son *S. Sébastien*. Précurseur de Raphaël, il excella dans le coloris et le relief et dans l'art de draper. Il est le premier qui ait fait usage du mannequin à ressort.

**BACCIO DA MONTE LUPO**, sculpteur distingué, né à Florence vers 1445, mort vers l'an 1533. Il fit à Lucques et à Florence un grand nombre d'ouvrages de sculpture et d'architecture, surtout des crucifix en bois et en marbre. — Raphaël Baccio, son fils, travailla la cire, la terre, le marbre et le bronze. Il fut occupé pour la Santa Casa de Lorette, pour St-Pierre de Rome, et pour la bibliothèque de St-Laurent à Florence. Il a élevé le tombeau de Léon X dans l'église Ste-Marie de la Minerve à Rome. — V. AGNOLO.

**BACCIOCCHI**. V. BACIOCCHI.

**BACH**, famille de musiciens, connue dès le XVI<sup>e</sup> s., et qui, dans le cours de 200 ans, a donné à l'Allemagne plus de 50 artistes. Le plus célèbre est Jean-Sébastien Bach, organiste et compositeur, né en 1685 à Eisenach, mort en 1750 à Leipsick, qui fut successivement musicien de la cour de Weimar, 1703, organiste à Mulhausen, 1707, maître de chapelle du prince d'Anhalt-Cöthen, 1731, compositeur de l'électeur de Saxe, roi de Pologne, 1737, et passa la majeure partie de sa vie à Leipsick. Doué d'un prodigieux talent d'exécution sur l'orgue, il surpassa tous ses rivaux. Il a laissé un très-grand nombre de compositions, qui se distinguent par l'élevation du style, par l'originalité, et par une surprenante richesse de mélodies et d'effets. Sébastien eut 11 fils, tous distingués dans leur art : l'un d'eux, Jean Christian, 1735-1782, organiste à Milan, puis maître de chapelle de la reine d'Angleterre, a laissé, outre une foule de compositions instrumentales, plusieurs opéras, entre autres *Anadis de Gaule*. L'histoire de cette famille semble prouver l'hérédité de certains talents.

**BACH (Aug.)**, professeur de jurisprudence à l'Université de Leipsick, né en 1721 à Hohendorf en Misnie, mort en 1759, est auteur d'une *Histoire de la jurisprudence romaine* en latin, 1756, et a donné de bonnes édit. de divers ouvrages de Xénophon.

**BACHARACH**, v. des États prussiens (Prov. rhénane), sur la r. g. du Rhin, à 40 kil. S. E. de Coblenz; 1600 hab. Anc. château des comtes palatins. Carrières d'ardoise, bon vin. La v. doit son nom à une roche chargée d'inscriptions qu'on voit aux environs et qui est connue sous le nom de *Bacchi Ara*.

**BACHAUMONT (Fr. LE COIGNEUX de)**, poète français, né à Paris en 1624, mort en 1702, était fils d'un président à mortier, et fut lui-même conseiller-clerc au parlement de Paris. Il figura dans le parti de la Fronde et fut même, dit-on, l'auteur du nom par lequel on désigne ce parti. Après les troubles, il se retira des affaires, et se livra tout entier au plaisir et aux lettres. Ami de Chapelain, il fit avec lui ce gai

voyage dont la relation les a immortalisés tous deux. Bachaumont avait composé un assez grand nombre de chansons et de poésies, mais il ne prit pas le soin de les recueillir. Son *Voyage* et celles de ses poésies qu'on a conservées ont été publiées, avec les œuvres de Chapelain, par Lefebvre de St-Marc, Paris, 1755, par Ch. Nodier, 1825, et par Tenant de La Tour, 1854.

BACHAUMONT (L. PETIT DE), un des principaux membres de la société de Mme Doublet, né vers 1700, mort en 1771, avait rédigé pour cette société une espèce de journal historique et littéraire assez intéressant qui allait de 1762 à 1771. Après sa mort, ses notes furent publiées sous le titre de *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres*, 1777, 6 vol. in-12. On a continué ce journal après lui, et il a été porté à 36 vol. On y trouve beaucoup d'anecdotes curieuses, mais qu'il ne faut admettre qu'avec réserve. Paul Lacroix en a donné un abrégé en 1858.

BACHELIER, titre de chevalerie et titre universitaire. V. ce mot au *Dictionnaire univ. des Sciences*.

BACHELIER, (J. J.), peintre et directeur de la manufacture de porcelaine de Sévres, né en 1724, mort en 1805, fut admis en 1752 à l'Académie des beaux-arts. Il réforma le mauvais goût des peintures de la manufacture de Sévres, et retrouva la peinture encaustique des anciens. Il fonda à ses frais à Paris, en 1763, une école de dessin pour les artisans dans l'ancien collège d'Autun (rue de l'École-de-Médecine), école qui, dès 1767, fut convertie en école royale et qui subsiste encore aujourd'hui.

BACHET DE MEZIRIAC, né à Bourg en Bresse en 1581, mort en 1638, écrivit dans presque toutes les langues et se recommanda aussi par ses connaissances scientifiques. L'Académie française l'élut en 1635, quoique absent. On a de lui *Problèmes plaisants et délectables qui se font par les nombres*, Lyon, 1613, une trad. lat. de *Diophante*, avec commentaires, Paris, 1621, ouvrage dont Fermat et Descartes faisaient grand cas; les *épitres d'Ovide*, trad. en vers français, Bourg, 1626, in-8; *Chansons dévotés et saintes sur les principales fêtes de l'année*, etc.

BACIOCCHI (Elisa BONAPARTE, princesse), sœur de Napoléon, née à Ajaccio en 1777, épousa en 1797 Félix Baciocchi, d'une famille de Corse, noble, mais pauvre, et qui était alors simple capitaine. Elle vint à Paris deux ans après et s'y entoura de l'élite des hommes de lettres, dont elle faisait sa société habituelle. En 1805, son mari fut couronné prince de Piombino et de Lucques, mais le pouvoir souverain fut exercé réellement par la princesse Elisa. En 1809, elle fut nommée par Napoléon grande-duchesse de Toscane. Renversée du trône en 1814, elle se retira d'abord à Bologne, puis en Allemagne, et mourut à Trieste en 1820.—Le prince Baciocchi, qui depuis 1805 était séparé de sa femme, est mort en 1841 à Rome où il vivait en simple particulier. — Son neveu, M. Félix Baciocchi, est auj. premier chambellan de Napoléon III, et surintendant des spectacles de la cour.

BACKHUYSEN (Ludolph), peintre de l'école flamande, né à Embden en 1631, mort en 1709, excella dans les marines. D'abord employé dans les bureaux de son père, qui était secrétaire des États généraux de Hollande, il quitta cette position pour se livrer à son goût et se forma sans maître. Il rend bien l'agitation des eaux et les attitudes des navires en péril. Le Louvre possède 5 de ses marines.

BACLER D'ALBE (Albert-Louis), ingénieur géographe et peintre, né en 1761 à St-Pol (Pas-de-Calais), mort en 1824, cultivait la peinture quand la Révolution éclata. Il s'enrôla, fit partie de l'état-major de Bonaparte au siège de Toulon, le suivit dans toutes ses campagnes, devint général de brigade et baron, fut attaché, en 1813, au département de la guerre comme chef des géographes, puis comme directeur du cabinet topographique. Il a publié la *Carte du théâtre des campagnes de Bonaparte en Italie* (54 feuilles), 1802, ouvrage capital; des *Vues, des Souvenirs pittoresques des Alpes*. Il est auteur

des tableaux des *Batilles d'Arcole* et d'*Austerlitz* et d'un grand nombre de paysages estimés.

BACON (Roger), célèbre moine anglais, surnommé *le Docteur admirable*, à cause de sa science prodigieuse, né en 1214 à Ilchester (Somerset), mort en 1292 ou 1294, entra en 1240 dans l'ordre des Franciscains, après avoir étudié à Oxford et à Paris; se fixa à Oxford, se livra avec ardeur à l'étude de toutes les sciences connues de son temps, surtout de la physique, et acquit bientôt une instruction fort supérieure à son siècle. Quelques-uns de ses confrères, jaloux de son mérite et irrités de ce qu'il avait censuré leurs mœurs dissolues, l'accusèrent de sorcellerie : quoiqu'il eût écrit lui-même contre la magie, il fut condamné et passa dans les cachots la plus grande partie de sa longue vie. A l'avènement du pape Clément IV, qui l'avait en grande estime, il recouvra la liberté (1265), mais après la mort de ce pape éclairé, il resta en butte à de nouvelles persécutions, et fut enfermé à Paris, pendant dix ans, dans le couvent des Franciscains. Il ne sortit de prison que peu d'années avant sa mort. On lui doit d'ingénieuses observations sur l'optique et la réfraction de la lumière; une explication de l'arc-en-ciel, une description de la chambre noire. On lui attribue l'invention de la poudre à canon, celle des verres grossissants, du télescope, de la pompe à air, et d'une substance combustible analogue au phosphore; on trouve du moins dans ses écrits des passages où ces diverses inventions sont assez exactement décrites. Il proposa dès 1267 la réforme du calendrier. Son plus grand mérite est d'avoir renoncé à la méthode purement spéculative et d'avoir conseillé et pratiqué lui-même l'expérience. Cependant, il ne fut pas exempt des erreurs de son temps, et crut à l'alchimie et à l'astrologie. Roger Bacon a laissé des écrits sur presque toutes les parties de la science. Ses principaux ouvrages sont : l'*Opus majus* (publié par Samuel Jebb, Londres, 1733, in-fol.), qu'il adressa au pape Clément IV, et où il s'était proposé de rassembler toute sa doctrine; il en fit deux recontres successives sous les noms d'*Opus minus* et *Opus tertium* (ces deux ouvrages n'ont été publiés qu'en 1860, à Londres, par J. S. Brewer); *Epistola de secretis operibus naturæ et artis et de nullitate magiæ*, Paris, 1542; *De retardandis seneectutis accidentibus*, Oxford, 1590, et plusieurs traités d'alchimie, dont le principal est le *Speculum alchemicum*. Girard de Tournus a traduit en français, en 1557, l'*Epistola de secretis* sous ce titre : *De l'admirable pouvoir de l'art et de la nature, et le Miroir d'alchimie*. On doit à M. Em. Charles : *R. Bacon, sa vie, ses ouvrages et ses doctrines*, 1862.

BACON (François), illustre philosophe anglais, né à Londres en 1561, était fils de Nicolas Bacon, garde des sceaux sous Elisabeth. Il se fit remarquer dès son enfance par la précocité de son génie, et conçut de bonne heure le dessein de réformer les sciences; mais il fut longtemps détourné de ce projet par le soin de sa fortune. Dans sa jeunesse, il accompagna l'ambassadeur d'Angleterre en France à la cour de Henri III. Rappelé dans son pays par la mort de son père, il se fit recevoir avocat, et se livra avec succès à l'étude de la jurisprudence. Préférant néanmoins la carrière des affaires publiques, il fit tous ses efforts pour obtenir quelque emploi important, et s'attacha dans ce but au comte d'Essex; il se fit aussi nommer membre de la Chambre des communes (1592). Cependant, il ne put réussir à s'avancer sous Elisabeth, quoiqu'il eût consenti, pour se concilier la faveur de cette princesse, à justifier la condamnation du malheureux Essex, qui avait été son protecteur; il ne reçut d'elle que le titre honorifique de conseil ou avocat extraordinaire de la reine. Il se consola de cet oubli par la culture des sciences et commença dès lors les travaux qui l'ont immortalisé. Après la mort d'Elisabeth, Jacques I, qui aimait les savants, éleva rapidement Bacon aux honneurs; il fut successivement nommé solliciteur général (1607),

puis *attorney général* (1613), membre du conseil privé (1616), garde des sceaux (1617), et enfin grand chancelier (1618); il fut en outre fait baron de Vérum et vicomte de St-Alban. Il seconda puissamment les efforts du roi pour unir les royaumes d'Angleterre et d'Écosse, et fit d'utiles réformes. Mais il avait à peine exercé pendant deux ans les fonctions de grand chancelier qu'il fut accusé par les Communes de s'être laissé corrompre, en acceptant de l'argent pour des concessions de places et de privilèges; il fut en conséquence condamné par la cour des pairs à être emprisonné dans la tour de Londres et à payer une amende de 40 000 livres sterling; il fut en outre privé de toutes ses dignités, et exclu des fonctions publiques (1621). Par cette sentence sévère, le parlement ne voulait pas tant frapper Bacon, dont le crime était loin d'être aussi grand qu'on l'a fait, qu'atteindre le favori de Jacques, Buckingham, dont le faible chancelier était la créature, et dont il avait trop facilement toléré les malversations (F. BUCKINGHAM). Au bout de peu de jours, le roi lui rendit la liberté, et lui fit remise de l'amende; quelques années après, il le releva de toutes les incapacités prononcées contre lui (1624). Cependant, Bacon resta depuis sa disgrâce éloigné des affaires, et il consacra les dernières années de sa vie à ses travaux philosophiques. Il mourut en 1626, à la suite d'expériences de physique qu'il avait faites avec trop d'ardeur. — Bacon a laissé des écrits sur la jurisprudence, la politique, l'histoire, la morale, et sur la philosophie. Ce sont surtout ces derniers qui l'ont rendu célèbre. Ils sont tous compris dans un vaste ouvrage que l'auteur nomme *Instauratio magna*, et qui devait se composer de six parties, la revue des sciences, la méthode nouvelle, le recueil des faits et des observations, l'art d'appliquer la méthode aux faits recueillis, les résultats provisoires de la méthode, les résultats définitifs ou philosophie seconde. De ces six parties, trois seulement ont été exécutées : la 1<sup>re</sup>, dans le traité *De dignitate et augmentis scientiarum* (qui parut d'abord en anglais, 1605, puis en latin, 1623); la 2<sup>e</sup>, dans le *Novum Organum* (1620, lat.), où l'auteur expose une logique nouvelle qu'il oppose à l'antique méthode d'Aristote; la 3<sup>e</sup>, dans divers traités qui portent le titre d'*Histoire naturelle*, tels que le *Sylva Sylvarum* (1627, en anglais, posthume), l'*Historia vitæ et mortis* (1622), l'*Historia ventorum* (1622), l'*Historia densi et rari* (1658, posthume). Il ne reste sur les autres parties que des ébauches incomplètes. Bacon est considéré comme le père de la philosophie expérimentale : l'idée fondamentale de tous ses travaux est de faire, comme il le dit, une restauration des sciences, et de substituer aux vaines hypothèses et aux subtiles argumentations qui étaient alors en usage dans l'école, l'observation et les expériences qui font connaître les faits, puis une induction légitime, qui découvre les lois de la nature et les causes des phénomènes, en se fondant sur le plus grand nombre possible de comparaisons et d'exclusions. Outre *l'Instauratio*, Bacon a écrit des *Essais de morale et de politique* qui jouissent d'une grande réputation (publiés d'abord en anglais, 1597, puis en latin, sous le titre de *Sermones fideles*, 1638); un petit traité *De sapientia veterum* (1609); l'*Atlantida nova*, ingénieuse utopie philosophique; l'*Histoire de Henri VIII* (1622, en angl.; 1638, en latin). Il a aussi laissé quelques opuscules philosophiques, qui ont été publiés en 1653 par Isidore Gruter à Amsterdam, sous le titre de *Scripta in naturali et universali philosophia*, 1 vol. in-18; des *Discours*, qu'il avait prononcés, soit comme solliciteur et *attorney général*, soit comme membre du parlement, et enfin un grand nombre de *Lettres* qui jettent beaucoup de jour sur sa vie et son caractère. Dans les écrits de Bacon on admire autant le style que les pensées : ils sont remplis d'images neuves, sublimes, et de comparaisons heureuses. Les meilleures éditions de ses *Œuvres complètes* sont celles de Londres, 1740, 4 vol. in-

fol.; celle de Basil Montaignu, 1825-1835, 17 vol. in-8, et celle de MM. Spedding, L. Ellis et Heath, 1857-62, 12 vol. in-8. M. Bouillet a publié les *Œuvres philosophiques*, en les accompagnant d'introductions et de notes en français, Paris, 1834-1835, 3 vol. in-8. Les œuvres de Bacon ont été traduites en français par A. Lasalle, 15 vol. in-8, Paris, 1800-1803; malheureusement cette trad. n'est ni complète, ni fidèle. M. Lorquet a donné une trad. nouvelle du *Novum Organum*, Paris, 1840, in-12. La vie de Bacon a été écrite en latin par W. Rawley, son secrétaire (1638), en anglais par Mallet (1740), par J. Campbell (*Vies des lords chanceliers*) et par Hepworth Dixon, 1860, et en français par P. de Vauzelles (1833). On doit à Deleyre une *Analyse de la philosophie de Bacon*; à Deluc un *Précis de la philosophie de Bacon*. M. J. de Maistre a laissé un *Examen de la philosophie de Bacon*, ouvrage posthume (1837), plein de partialité et peu digne de l'auteur. Le philosophe anglais a été mieux apprécié par M. Ch. de Rémusat dans le livre intitulé : *Bacon, sa vie, son temps et sa philosophie*, 1856.

BACQUEVILLE, ch.-l. de cant. (Seine-Inf.), arr. et à 17 kil. S. O. de Dieppe, sur la Vienne; 1341 hab. Serge, coutil, toile à matelas.

BACS, comitat de Hongrie, dans le cercle en deçà du Danube, entre ceux de Pesth, Csongrad, Torontal, Syrmie, Baranya, à 113 kil. sur 97, avec 297 000 h., et a pour ch.-l. Sombor, quoiqu'il tire son nom de la v. de Bacs, située à 44 kil. S. de Sombor. Cette v., de 7000 h., a eu un évêché grec, transféré à Neusatz.

BACTRES, *Bactra*, primitivement *Zariaspa*,auj. *Balk*, capit. de la Bactriane, sur le *Bactrus*, petite riv. qui se jetait dans l'Oxus, est une des plus anc. v. de l'Asie et a été surnommée la *Mère des Villes*. Elle fut prise par Ninus, qui, dit-on, dut cette conquête à l'habileté de Sémiramis.

BACTRIANE, contrée de l'anc. Asie, qui répond auj. au khanat de *Balk*, dans le Turkestan indépendant, était beaucoup plus grande autrefois. Elle avait pour bornes au S. les monts Paropamisus et l'Inde; au N. la Sogdiane; à l'E., la Scythie *extra Imaum*; à l'O., l'Hyrcanie, et contenait, entre autres contrées, la Margiane, la Guriane, la Bubacène, le pays des Tochares et des Marucéens. Montagnes très-hautes; climat froid en général; habitants belliqueux. — La Bactriane fut à une époque très-reculée le centre d'un empire puissant et fort civilisé : quelques-uns la regardent comme le berceau de l'empire des Perses et de la religion de Zoroastre. Elle fut conquise par Ninus. Lors de la conquête d'Alexandre (330), elle formait une des grandes satrapies de la monarchie persane. Bessus, satrape de Bactriane, assassina Darius son maître, afin de se rendre indépendant dans sa satrapie; mais il n'y réussit pas : Alexandre joignit ce pays à ses conquêtes. Les Séleucides le gardèrent jusqu'au règne d'Antiochus Théos, en 256 av. J.-C. A cette époque, la Bactriane reprit son indépendance et eut successivement six rois grecs : Théodote I (256); Théodote II (243); Euthydème (221); Ménandre (195); Eucrattide I (181); Eucrattide II (147-141) : c'est ce qu'on nomme l'*Empire grec de la Bactriane*. Pendant ce laps de temps de plus d'un siècle, les rois gréco-bactriens avaient beaucoup étendu les limites de leur empire aux dépens de l'Inde d'une part, de la Sogdiane et des Scythes de l'autre, mais surtout aux dépens des Séleucides. A leur chute, les Arsacides de la Parthie s'emparèrent de toutes leurs conquêtes à l'O.; les Scythes, 90 av. J.-C., prirent possession du reste, et fondèrent un nouveau royaume de Bactres dont les dimensions varièrent souvent.

BACULARD (Arnaud). V. ARNAUD.

BADAJOZ, *Pax Augusta*, v. d'Espagne, ch.-l. de l'intendance de Badajoz, sur la Guadiana, à 293 kil. S. O. de Madrid; 14 500 hab. Evêché. C'est un des boulevards de l'Espagne du côté du Portugal : citadelle, 2 forts, arsenal; pont de 620<sup>m</sup>, construit, dit-on, par les Romains. Commerce assez actif avec

le Portugal. Patrie du peintre Moralès. — Badajoz, après la conquête des Arabes, forma aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> s. un petit État musulman; elle fut enlevée aux Maures au XIII<sup>e</sup> siècle. Le roi d'Espagne et le régent de Portugal y signèrent en 1801 un traité par lequel l'Espagne et le Portugal abandonnaient l'alliance de l'Angleterre pour celle de la France. En 1811-12, Badajoz soutint trois sièges successifs : prise sur les Espagnols par le maréchal Soult (8 mars 1811), elle ne fut reprise par les Anglais (6 avril 1812) qu'après deux sièges meurtriers. — L'intendance de Badajoz, sur la limite O. de l'Espagne, compte 326 000 h. Avec celle de Cacerès, elle forme la capitainerie générale de l'Estremadure, dont Badajoz est la capit.

**BADAKCHAN**, contrée de la Grande Boukharie, séparée du Turkestan chinois par le mont Belour, et arrosée par le Djihoun, formé un khanat qui a pour capit. une v. de même nom : c'est une ville forte, située sur le Djihoun, par 66° 23' long. E., 37° 18' lat. N., au N. E. de Balk. Station de caravanes qui vont en Chine. Mines contenant des rubis.

**BADE** (grand-duché de). *Baden* en allemand, un des États de la Confédération germanique, est borné à l'O. par la France, dont le Rhin la sépare, au N. par la Hesse, à l'E. par le Wurtemberg, au S. par la Suisse et le lac de Constance; il a 280 kil. de long sur une largeur qui varie de 20 à 130 kil., et compte env. 1 360 000 hab., dont plus de la moitié Catholiques; capit., Carlsruhe. Le grand-duché avait été divisé en 1819 en 6 cercles : Murg-et-Pfingz, Lac, Treysan, Kinzig, Necker, Mein-et-Tauber. Depuis 1832 le nombre des cercles est réduit à 4 : cercle du Lac, ch.-l. Constance; du Haut-Rhin, ch.-l. Freyburg (Fribourg en Brisgau); du Rhin-Moyen, ch.-l. Carlsruhe; du Bas-Rhin, ch.-l. Mannheim. Les villes principales après les précédentes sont Bade, Durlach, Kehl, Rastadt, Reichnau, Zähringen et surtout Heidelberg, célèbre par son université. Le grand-duché de Bade est un des pays les plus riches et les plus pittoresques de l'Allemagne : au N. sont des plaines vastes et fertiles; au S. de hautes montagnes; une grande partie du pays est couverte par la forêt Noire. Climat tempéré; vignobles estimés; mines assez riches en argent, cuivre, plomb, fer, cobalt, houille; plusieurs sources thermales, dont la principale est celle de Bade même. Le culte catholique et les cultes réformés se partagent la population. Le gouvernement est constitutionnel et représentatif. — Il ne faut pas confondre le grand-duché actuel avec le margraviat de Bade, dont les limites étaient assez différentes. Le margraviat, qui faisait partie du cercle de Souabe, était renfermé entre les rivières de Pfingz et de Schwarzbach. Il avait en outre beaucoup de possessions en Alsace. Il eut longtemps pour ch. l. Bade, qui lui donna son nom.

**Histoire.** La maison de Bade est une ligne cadette de l'antique maison de Zähringen. Le premier margrave de Bade est Hermann, petit-fils de Berthold I, duc de Zähringen et de Carinthie; il commença à régner en 1074, et prit le titre de margrave à la diète de Bâle, en 1130. Ses États furent plusieurs fois partagés entre ses descendants, ce qui donna naissance à diverses branches. Hermann IV et Henri, fils de Hermann III, par suite d'un partage qui eut lieu en 1190, devinrent la tige de deux lignes nouvelles, celles de Bade-Baden et Bade-Hochberg. Christophe I, qui régna de 1503 à 1527, réunit la plus grande partie des possessions de la maison de Bade; mais après lui se formèrent encore deux nouvelles lignes : celle de Bade-Baden, dont le chef fut Bernard, fils aîné de Christophe; et celle de Bade-Durlach, qui eut pour chef Ernest, son 2<sup>e</sup> fils. Enfin la ligne de Bade-Baden s'éteignit en 1770, et tous les États de Bade furent réunis de nouveau sous un seul chef (V. ci-après CHARLES-FRÉDÉRIC de Bade). En 1803, le margrave (Charles-Frédéric) reçut le titre de prince-électeur. En 1806 il adhéra à la Confédération du Rhin et reçut de Napoléon le titre de grand-duc avec augmentation de territoire. Après la

bataille de Leipsick (1813), le grand-duché de Bade rentra dans la Confédération germanique. En 1818, le grand-duc se vit obligé de donner une Constitution. Néanmoins, le pays fut en 1848 et 1849 le théâtre d'insurrections redoutables : la 2<sup>e</sup> ne put être réprimée que par l'intervention de la Prusse.

**BADE**, *Civitas Aurelia aquensis* ou *Therma inferioris*, en all. *Baden-Baden*, jolie ville du grand-duché de Bade, sur l'Oosbach, dans le cercle du Rhin-Moyen, à 30 kil. S. O. de Carlsruhe, à 32 kil. N. E. de Strasbourg, est célèbre par ses eaux thermales qui ont valu à la ville son nom (*baden* veut dire *bains*), et qui y attirent un grand nombre d'étrangers. C'est le rendez-vous de la haute société de France, d'Allemagne et d'Angleterre : on y joue beaucoup. La population fixe est d'environ 5000 hab.; mais elle s'élève à plus de 15 000 dans la saison des eaux. Chât.-au ducal fort curieux, beau parc, salon de conversation, anc. collège des Jésuites, vieux château fort d'*Hohen-Baden*, cabinet d'antiquités. Environs pittoresques, belles promenades, avenue de Lichtental, etc. Chemin de fer. — Bade était déjà connue au III<sup>e</sup> siècle; elle reçut le nom d'*Aurelia* en l'honneur de l'empereur Aurelius Alexander (Alexandre Sévère). Elle fut longtemps la résidence des margraves de Bade et la capit. de toute le margraviat.

**BADE**, *Aque Helvetica* ou *Vrbingenæ*, v. de Suisse (Argovie), sur la Limmat, à 21 kil. N. O. de Zurich; 2500 hab. (Catholiques). Eaux thermales renommées. Bade fut de 1426 à 1711 le siège de la diète fédérale. Eugène de Savoie y signa, en 1714, la paix dite *paix de Bade*, entre l'Empire et la France.

**BADE**, *Aque Pannonica*, v. d'Autriche, à 24 kil. S. O. de Vienne; 2800 hab. Établissements d'eaux thermales; château de plaisance de l'empereur.

**BADE** (princes de). Les plus célèbres sont : Louis-Guillaume, margrave de Bade-Baden, connu sous le nom de *Prince de Bade*, général de l'Empire, né en 1655, mort en 1707. Il servit d'abord sous Montécuculli, contre la France; puis il fit la guerre aux Turcs, 1683, aida Sobieski à leur faire lever le siège de Vienne, et, après leur avoir fait éprouver plusieurs échecs, gagna sur eux la victoire décisive de Salankemen, en 1691. Il fut moins heureux contre la France; après avoir pris Landau, il fut battu par Villars à Friedlingen et à Hochkstaedt (1703). Il a laissé des *Mémoires* sur la guerre contre les Turcs et sur la guerre de la succession d'Espagne (1702). — Charles-Guillaume, margrave de Bade-Durlach, né en 1679, mort en 1746. Il servit d'abord sous le prince de Bade, son parent, se retira dans ses États après la paix de Rastadt, jeta les fondements de la ville de Carlsruhe (1715), et créa à cette occasion l'ordre de la *Fidélité*. — Charles-Frédéric, margrave, puis grand-duc de Bade-Durlach, né en 1728, hérita en 1746, des États de Charles-Guillaume, son grand-père, y joignit les domaines de Baden-Baden, qui lui échurent par succession en 1771, et fut élevé en 1801 au rang d'électeur de l'Empire. Mêlé aux événements de la Révolution française, il perdit ses possessions sur la rive gauche du Rhin; mais il en fut amplement dédommagé par Napoléon, qui agrandit ses États, et qui, en 1806, lui donna le titre de grand-duc et accorda à son petit-fils, le prince Charles-Louis-Frédéric, la main de sa fille adoptive, Stéphanie, fille de Claude Beauharnais. Il mourut en 1811, après un long règne. Il eut pour successeurs : 1<sup>o</sup> Charles-Louis-Frédéric, son petit-fils, qui donna une Constitution à ses États, et qui mourut en 1818, sans enfants mâles; 2<sup>o</sup> Louis-Guill.-Auguste, son 2<sup>e</sup> fils, et oncle de Charles-Louis-Frédéric, qui monta sur le trône en 1818 et mourut en 1830, sans enfants; 3<sup>o</sup> Léopold de Hochberg, un autre de ses enfants, mais né d'un mariage de la main gauche; il devint duc en 1830, et mourut en 1852; 4<sup>o</sup> Frédéric, 2<sup>e</sup> fils du préc., appelé en 1852 au trône ducal au lieu de son frère Louis, à cause de l'état mental de celui-ci.

**BAENWEILER**, vge du grand-duché de Bade, (Rhin sup.), à 25 kil. S. O. de Freyburg; 350 hab. Sources thermales et bains fréquentés. Ruines de thermes romains.

**BADIA Y LEBLICH** (Domingo), connu aussi sous le nom d'Ali-Bey, officier espagnol, né en 1766, mort en 1818, voyagea en Afrique et en Arabie, se faisant passer partout pour musulman, et publia, à son retour, ses *Voyages en Afrique et en Asie pendant les années 1803-1807*, Paris, 1814, 3 vol. in-8. On y trouve d'intéressants détails qu'aucun chroniqueur n'aurait pu connaître jusque-là. A son retour, il fut employé par le roi d'Espagne, Joseph Napoléon. Il mourut à Damas en 1818, pendant un second voyage.

**BADIUS** (Josse et Conrad), imprimeurs du xvi<sup>e</sup> siècle. Josse Badius, né en 1462, au vge d'Assche près de Bruxelles, d'où il prit le nom d'*Ascensius*, mort en 1535, professa les belles-lettres à Lyon, puis à Paris, et fonda à Paris, vers l'an 1500, une imprimerie d'où sont sorties un grand nombre d'édit. estimées; il publia lui-même quelques écrits, entre autres *Narticula stultarum mulierum*, vers 1500 (trad. en français dès 1501 par J. Droyn). Il eut pour gendres Robert Etienne et Michel Vascosan. — Conrad Badius, fils du préc., né à Paris vers 1510, mort vers 1560, s'associa à Robert Etienne, son beau-frère, et fit avec lui un grand nombre de publications importantes. Il a trad. en français l'*Alcoran des Cordeliers* d'Erasmus Alber, Genève, 1556, et a composé lui-même les *Satires chrétiennes*, en vers français, 1560 (réimprimées à Genève en 1858).

**BADONVILLER**, v. du dép. de la Meurthe, à 12 k. S. E. de Blamont, sur la Blette; 1883 hab. Tissus de coton, faïenceries, fabriques de poinçons et d'alènes.

**BADUENNE**, *Baduhenna Sylva*, grande forêt qui couvrait le pays des Frisons (presque tout le roy. de Hollande actuel), était ainsi nommée d'une divinité du pays appelée *Bada* ou *Padà*, qui n'est peut-être que la forêt personnifiée. 900 Romains y furent tués en pièces par les Germains l'an 28 av. J.-C. Cette forêt n'existe plus.

**BÆCULA**, **BÆTICA**, etc. V. BÉCULE, BÉTIQUE.

**BAEZA**, *Beatia*, v. d'Espagne (Andalousie), à 40 k. N. E. de Jaen; 12 000 h. Cathédrale gothique, collèges des Jésuites et de l'Oratoire; belle fontaine. Très-importante jadis, résidence de plusieurs rois maures; anc. évêché, transporté depuis à Jaen; université supprimée. Baeza, après avoir été la capit. d'un petit roy. arabe, fut enlevée aux Maures en 1227.

**BAFA**, *Paphos, Augusta*, v. de l'île de Chypre, sur la côte S. O., fut longtemps le ch.-l. de l'île. Port ensablé, fort, élevé sur un rocher. Elle possédait jadis un évêché, qui a été transféré à Nicosie. Aux env., cristal de roche connu sous le nom de *diamants de Bafa*; amiante; grottes artificielles.

**BAFFIN** (William), habile pilote anglais, né en 1584, accompagna de 1612 à 1616 Hudson et les autres navigateurs anglais qui explorèrent le nord de l'Amérique, dans le but de pénétrer, par cette voie, dans le Grand Océan, et parvint, en 1616, jusque dans la baie à laquelle les géographes ont donné son nom. Il mourut en 1622 au siège d'Ormus, entrepris par les Anglais. Il avait dressé des cartes qui se sont perdues, et rédigé un journal dont quelques fragments se trouvent dans le recueil de Purchas.

**BAFFIN** (Baie, ou plutôt Mer de), vaste golfe ouvert de l'Atlantique, ainsi nommé de Baffin qui le visita le premier, sur la côte de l'Amérique du Nord, par 55°-82' long. O., 67°-78' lat. N., à env. 1500 k. de long sur 550 de large, et est presque toujours couvert de glaces. Il communique à l'Atlantique par le détroit de Davis, à la mer d'Hudson par ceux de Cumberland et d'Hudson, et à l'Océan Glacial arctique par celui de Lancaster-et-Barrow.

**BAFFIN-PARRY** (archipel de), îles qui s'étendent entre la mer de Baffin et celle d'Hudson, au S. du détroit de Lancaster-et-Barrow, furent découvertes par Parry de 1822 à 1829. Les principales sont celles

de Cockburn, Southampton, Winter, Mansfield, James, N.-Galloway, Somerset septentrional.

**BAFFO** (la sultane), jeune chrétienne d'une rare beauté, d'une famille distinguée de Venise, fille du gouverneur de Corfou, fut prise en mer par les Turcs en 1575 et emmenée à Constantinople. Elle plut à Amurat III, qui fit d'elle sa sultane favorite et en eut Mahomet III. Elle exerça un long empire sur ce prince, qui l'aima jusqu'à sa mort; elle conserva sous Mahomet III la même autorité; mais Achmet la régua dans le vieux sérail.

**BAGACUM**, v. de la Gaule Belgique, auj. *Batay*. **BAGATELLE**, petit château de plaisance, situé aux portes de Paris, sur la limite du bois de Boulogne, et près de la Seine, avait été bâti en 1773 par le comte d'Artois. Pendant la Révolution, il servit à des fêtes champêtres.

**BAGAUEDES**. Ce nom, qu'on dérive du celtique *bagad*, troupe, attroupelement, fut donné à des paysans gaulois qui, vers 270 de J.-C., se révoltèrent contre la domination romaine. Ils prirent Autun et la saccagèrent. Contenus quelque temps par Aurélien et Probus, ils se révoltèrent de nouveau sous Dioclétien, ayant à leur tête un certain Amandus. Ils furent réduits en 285 par le collègue de l'empereur, Maximien. Ils s'étaient retranchés aux portes de Paris, dans le lieu qu'on appela depuis *Bagouadarum castrum*, auj. *St-Maur-des-Fossés*. Une porte de Paris du côté de St-Maur reçut, en mémoire des Bagaudes, le nom de *porta Bagouadarum*, et, par abréviation, *porta Bauda*; elle était située sur le terrain appelé depuis place *Baudoyer* (derrière l'hôtel de ville actuel).

**BAGDAD**, v. de la Turquie d'Asie, dans l'Algézireh, capit. du pachalik de Bagdad, sur le Tigre, par 42° 4' long. E., 33° 20' lat. N., à 1650 kil. S. E. de Constantinople; 80 000 hab. Hautes murailles en briques, fossés, et divers ouvrages de fortification. Très-beaux bazars, quelques belles maisons, pont de bateaux sur le Tigre. On y remarque plusieurs monuments, les tombeaux de Zobéide, du cheik Abdoul-Kadir-Ghilani, le palais du pacha, la douane. En été, chaleur extrême et vent brûlant dit *samiel*. Il y règne une maladie cutanée analogue au bouton d'Alep. Industrie active (coutellerie, maroquins, sellerie, harnacherie, teintureries, étoffes de soie, coton, laine). Fonderie de canons. Grand commerce avec la Perse, le Turkestan, l'Arabie et l'Inde. — Bagdad fut fondée en 762, aux env. de l'anc. Séleucie, par le calife Abou-Giafar-Almansour. Elle fut pendant 5 siècles la capit. du califat, et fleurit par les arts et les lettres. Elle fut prise par Houlagou en 1258, par Tamerlan en 1416, par les Turcs ottomans en 1534; se révolta contre eux en 1623, soutint un long siège, et ne fut prise qu'en 1638, par Amurat IV. — Le pachalik, entre ceux d'Erzeroum, de Diarbékir, la Perse et le golfe Persique, répond à l'anc. Babylonie et à une partie de l'Assyrie et de la Mésopotamie; 890 kil. de long, sur 550; 1 000 000 d'hab. Climat très-chaud en été. Au N., sont les monts du Kourdistan et diverses ramifications du Taurus. Le pays est arrosé par plusieurs rivières fort célèbres : le Tigre, l'Euphrate, le Khabour (*Chaboras*), etc. Sol fertile le long des rivières, stérile en d'autres endroits. A l'O., se trouvent des déserts d'où sortent des nuées de Bédouins pillards. On le divise en 8 livahs : Mesched-Ali, Hilleh, Mesched-Hosseïn, Ana, Nisibin, Mardyn, Bassora, Corna; plus, la partie directement régie par le pacha même. — C'est dans ce pachalik que se trouvaient Babylone, Ninive, Séleucie, Ctésiphon, si célèbres dans l'antiquité.

**BAGE-LE-CHATEL**, ch.-l. de cant. (Ain), à 30 k. N. O. de Bourg; 900 hab. Toiles, poteries, chanvre, volailles. Anc. seigneurie, qui, en 1272, fut portée par l'héritière au comte Amédée IV de Savoie, mais qui plus tard fut donnée à la maison d'Urfé, puis érigée en marquisat (1576).

**BAGGESEN** (Emm.), poète danois, né en 1764 à Korsøer, dans l'île de Seeland, parcourut la France.

l'Italie, l'Allemagne, la Suisse, où il épousa la petite-fille du célèbre Haller, fut professeur à l'Université de Kiel, et mourut à Hambourg en 1826. Il a écrit en danois et en allemand. Il excellait surtout dans la poésie fugitive. On a de lui un recueil de poésies, en allemand, *Haidenblumen* (les Fleurs de bruyère), Amsterdam, 1808; *Parthenais ou Voyage dans les Alpes*, trad. en français par M. Fauriel, 1810; *Adam et Ève*, Leipsick, 1826. Il a écrit en prose et en langue danoise le *Labyrinthe* ou *Courses poétiques en Europe*, etc. Ses écrits ont été recueillis par ses fils en 16 vol. in-8 (dont 11 en danois et 5 en allemand).

**BAGHERMÉ**, v. d'Afrique, capit. d'un État de même nom, situé dans la Nigritie centrale, entre le Darfour, le Darkoulla, le Bournou, l'Ouadi et le Bergou.

**BAGLIONI** (J. Paul), d'une famille illustre de Pérouse, s'empara de la souveraine autorité dans sa patrie vers 1500 et se rendit indépendant du Saint-Siège. Il eut à combattre les papes Alexandre VI, Jules II et Léon X, fut plusieurs fois chassé et autant de fois rétabli. Il exerça toutes sortes de cruautés : pour mettre un terme à sa tyrannie, Léon X, qui avait réussi à l'amener à Rome, lui fit trancher la tête, après l'avoir forcé d'avouer ses crimes (1520). Baglioni avait d'abord fait partie de ces bandes d'aventuriers que les Italiens nomment *condottieri*. — Quelques années après sa mort, son cousin, Rodolphe Baglioni, recouvra la souveraine autorité dans Pérouse (1534 et 1540).

**BAGLIVI** (George), célèbre médecin italien, né en 1668 à Raguse, mort à Rome en 1707, reçut les leçons de Valsalva et de Malpighi, et fut nommé, par Clément XI, professeur de chirurgie et d'anatomie dans le collège de la Sapience à Rome. Il contribua puissamment à ramener les médecins à l'observation de la nature et à l'étude des écrits d'Hippocrate, combattit les doctrines chimiques par lesquelles on expliquait tout depuis Paracelse et Van-Helmont, et dans lesquelles on attachait une importance exclusive aux liquides du corps humain, et leur substitua une doctrine qui attribuait le principal rôle aux parties solides, ayant reconnu les propriétés contractiles et les forces vitales dont elles sont animées : aussi le regarde-t-on comme le chef des *Solidistes*. Ses ouvrages ont été recueillis sous le titre d'*Opera medico-practica*, Lyon, 1704, et réimpr. à Paris en 1788 par Pinel, 2 vol. in-8. On y remarque son *Essai sur la fibre motrice* et sa *Médecine pratique*, trad. en français par le Dr J. Boucher, 1851.

**BAGNALOUKA**, v. de Bosnie, ch.-l. d'un livah de même nom, à 44 kil. S. E. de Gradiska; 7000 h. 40 mosquées; bazars; eaux thermales.

**BAGNÈRES-DE-BIGORRE**, *Vicus Aquensis, Aqur Convenarum*, ch.-l. d'arr. (H.-Pyrénées), sur l'Adour, à 21 kil. S. E. de Tarbes, à 774 kil. S. de Paris; 6659 h. Trib. de 1<sup>re</sup> inst., collège. Sources thermales renommées. Jolies promenades : le jardin de Théas, Vignaux, les Bains de Salut, les Allées de Maintenon et de Campan, le Tourmalet, Barèges, la Penne de Lhéris, l'Élysée Cottin. On y fabrique les tis-sus dits de *Barèges*.

**BAGNÈRES-DE-LUCHON**, *Balnearia Lixiones*, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), dans la belle vallée de Luchon, à 48 kil. S. S. O. de St-Gaudens, à 6 kil. de la frontière d'Espagne; 2690 hab. Eaux thermales très-fréquentées. Belles promenades : le Cours, l'Allée de la Pique, et aux environs les Cascades, la Fontaine d'amour, l'Allée des Soupirs, les Quinze lacs, l'Écho de Néré, la Vallée du Lis, le val d'Arnan.

**BAGNEUX**, vge du dép. de la Seine, à 8 kil. S. de Paris, cant. et à 2 kil. N. de Sceaux; 700 hab. Jolies maisons de campagne. Eglise du xiii<sup>e</sup> siècle.

**BAGNOLET**, vge du dép. de la Seine, cant. de Pantin, à 7 kil. N. E. de Paris; 1800 hab. Jolies maisons de campagne; carrières de plâtre; culture de pêchers. La terre de Bagnolet fut achetée par le duc d'Orléans, frère de Louis XIV.

**BAGNOLLES**, vge du dép. de l'Orne, commune de

Couterne, au S. E. et près de Domfront. Eaux sulfureuses et ferrugineuses; bains civils et militaires.

**BAGNOLS**, *Balneaola*, ch.-l. de cant. (Gard), sur la Cèze, à 49 kil. N. E. de Nîmes, à 23 kil. N. E. d'Uzès; 3901 hab. Collège. Bons vins rouges. Patrie de Livoval. — **BAGNOLS-LES-BAINS**, vge de la Lozère, à 20 kil. E. de Mende, sur le Lot. Eaux sulfureuses.

**BAGOAS**, eunuque égyptien, devint général et favori du roi de Perse Artaxerce Ochus. Il aida ce prince à conquérir l'Égypte, mais ensuite, pour se venger du meurtre du bœuf Apis, ordonné par le roi, il l'empoisonna et plaça sur le trône son fils Arsès. Ne trouvant pas en celui-ci une créature assez docile, il le fit encore périr et donna la couronne à Darius Codoman, dont il voulut aussi, peu après, se défaire; mais ce prince le prévint, et le força à boire le poison qu'il lui destinait, 336 ans av. J.-C. — On connaît encore sous ce nom de *Bagoas*, mot qui veut dire *eunuque*, plusieurs autres personnages, notamment un favori d'Alexandre, Perse de naissance.

**BAGOLET**, petite riv. d'Anatolie, dans laquelle on a cru à tort retrouver la *Pactole* des anciens.

**BAGRADAS**, auj. la *Medjerda*, riv. d'Afrique, sortait de l'Atlas, traversait la Zeugitane, et se jetait dans la Méditerranée entre Utique et Carthage. C'est sur les bords de ce fleuve que l'armée de Régulus tua un énorme serpent (255 av. J.-C.).

**BAGRATION** (le prince Pierre de), l'un des généraux les plus distingués de la Russie, né en 1765 dans la Géorgie, sortait de la famille des Pagratides qui régna longtemps sur ce pays. Entré au service de la Russie, il servit sous les ordres de Souwarow en Pologne (1794) et en Italie (1799), et fut disgracié avec ce général par Paul I à la suite de quelques revers. Rappelé en 1805 par Alexandre, il commanda un corps de l'armée envoyée au secours de l'Autriche sous les ordres de Koutousof, fit une belle retraite sur la Moravie, se distingua aux batailles d'Austerlitz, d'Eylau, de Friedland; commanda en chef la 2<sup>e</sup> armée de l'Ouest en 1812, prit une part honorable aux batailles de Smolensk et de Moskova, et fut blessé mortellement dans cette dernière affaire.

**BAHAMA** ou GRANDE-BAHAMA, île de la mer des Antilles, une des Lucayes, par 82° 30' 82" 44' long. O., et 26° 40' 27' 5' lat. N., appartient aux Anglais. Fertile, bien arrosée, mais peu habitée. — On donne le nom d'*archipel de Bahama* à tout le groupe des Lucayes (V. LUCAYES). — Le vaste banc de sable situé en avant du golfe de Mexique, au N. de Cuba et au S. des Florides, se divise en *Grand banc de Bahama* (de 77° à 81° 51' O. pour la long., de 21° 40' à 26° N. pour la lat.), et *Petit banc de Bahama* (de 79° 55' à 81° 40' O. pour la long., de 25° 55' à 27° 50' N. pour la lat.); ils sont séparés par le canal de la Providence. Le 1<sup>er</sup> a 640 kil. de long sur 220 de large; le 2<sup>e</sup> en a 265 sur 90. Le 1<sup>er</sup> embrasse l'île de la Providence, l'île Longue, l'île Verte, les Roquillos, les Mimbres, etc.; sur le 2<sup>e</sup> sont la Grande Bahama, Abacou, Guana, les Galapagos. — Entre Cuba et le Grand banc s'étend un vaste canal dit *Vieux canal de Bahama*; entre les Grand et Petit bancs et la côte E. de la Floride, est le *Nouveau canal de Bahama*, nommé aussi golfe de Floride; tous deux communiquent par le canal de Santarem.

**BAHAMAN**, divinité favorable des Perses, le premier des Amshaspands après Ormuzd, inspire la bonté, apaise la colère, répand l'abondance sur la terre, protège les animaux domestiques, et reçoit les âmes des justes à leur entrée dans le séjour céleste.

**BAHAOUALPOUR**, État de l'Indoustan, au S. du Pendjab, entre 28°-30° lat. N. et 68°-72° long. E., est arrosé par le Sutledge et a pour ch.-l. Bahaoualpour, v. commerçante de 20 000 âmes, sur le Gharra, à 98 kil. S. E. de Moultan. Cet État, fondé par Bahaoual-Khan en 1769, dépend auj. du radjah du Pendjab.

**BAHAR**, v. de l'Inde anglaise (Calcutta), dans la prov. de Bahar, à 56 kil. S. de Patna; env. 30 000 h. Jadis plus importante et ch.-l. de tout le Bahar. — La

prov. de Bahar, entre le Néjal au N., le Bérar au S., le Bengale à l'E. et l'Aoude à l'O., à 8 000 000 d'h.; capit. Patna (c'était précédemment Bahar). Sol plat, fertile, arrosé par le Gange. Le Bahar a été jadis indépendant; il était connu sous le nom de roy. de Magada. Il appartient aux Anglais depuis 1765 et est compris dans la présidence de Calcutta.

**BAHARITES**, la 1<sup>re</sup> dynastie des Mamelouks qui régnèrent en Égypte. Ces Mamelouks étaient dans le principe de jeunes Turcs qui avaient été vendus comme esclaves à des marchands égyptiens. Le sultan Malek-Saleh, de la dynastie des Ayoubites, les racheta de ces marchands au nombre de mille, et les fit instruire au métier des armes dans une forteresse bâtie au bord de la mer (en arabe *bahar*) : de là leur nom. Ils finirent par s'emparer de l'autorité souveraine et nommèrent pour chef un d'entre eux, Noureddin-Ali, qui prit le titre de sultan d'Égypte (1254). Les Mamelouks Baharites ont conservé le pouvoir jusqu'en 1382, qu'ils furent remplacés par les Mamelouks-Bordjites. V. MAMELOUKS.

**BAHIA** (c.-à-d. *baie*), ou SAN-SALVADOR, v. du Brésil, ch.-l. de la prov. de Bahia, à 1350 kil. N. E. de Rio-Janeiro, sur la baie de Tous-les-Saints; 180 000 h. Port superbe. Archevêché, duquel relèvent tous les évêchés du Brésil. Place forte, la 1<sup>re</sup> de l'empire. Divers établissements littéraires, école de chirurgie, gymnase, séminaire, bibliothèque publique; très-grand commerce, beaucoup de négociants étrangers. On remarque à Bahia plusieurs beaux édifices : église des Jésuites, palais du gouverneur, hôtel de ville, tribunal d'appel, palais archiepiscopal, hôpital militaire, école de chirurgie, couvents et églises des Franciscains, des Bénédictins, des Carmes; église de la Conception, bourse, chantiers, arsenal maritime. — Bahia, fondée au xvi<sup>e</sup> siècle, fut la capitale du Brésil jusqu'en 1763; elle en est encore la 1<sup>re</sup> v. après Rio-Janeiro. — La prov. de BAHIA s'étend le long de l'Atlantique, entre celles de Sergipe do Rey, Pernambuco et Minas-Geraes, par 39° 55'-46' 10" long. O., et 10°-15° 30' lat. N., et a 670 kil. sur 400; env. 1 000 000 hab. Elle est divisée en quatre comarcas, Bahia, os Ilheos, la Jacobina, Porto-Seguro. Climat très-chaud, mais rafraîchi par les brises de mer. Sol excellent pour la canne à sucre, le tabac, le coton.

**BAHR-ABAD**, contrée de l'Arabie. V. BARRIA.

**BAHR-EL-ABIAD**, c.-à-d. *Rivière blanche*, nom que porte le Nil dans la partie supérieure de son cours, jusqu'à sa jonction avec le Bahr-el-Azrek.

**BAHR-EL-AZREK**, c.-à-d. *Rivière bleue*, *Astapus*, naît en Abyssinie par 10° 59' lat. N., 34° 35' long. E., traverse le lac Denbea, baigne les prov. de Gogjam, Damot et autres contrées abyssiniennes, puis entre dans le Sennaar, et se joint au Nil à 8 kil. S. d'Halfay, après un cours d'env. 1600 kil. Cours très-rapide; cascades dont une a 93<sup>m</sup> de hauteur. On a pris longtemps le Bahr-el-Azrek pour le vrai Nil.

**BAIRD** (Ch. Frédéric), théologien protestant, né en 1741, dans une petite ville de Misnie, mort en 1792, professait des opinions religieuses qui paraissent se confondre avec le socinianisme ou même avec le pur déisme. Il enseigna successivement la théologie et la philosophie à Leipsick, à Erfurd et à Giessen; forcé de quitter chacune de ces villes comme hérétique, il alla s'établir en Suisse, où il dirigea une maison d'éducation; puis à Halle en Prusse, où il s'attira de nouvelles poursuites par ses pamphlets politiques, et il finit par tenir taverne dans une campagne près de Halle. Ceux de ses nombreux ouvrages qui ont le plus attiré l'attention sont : *Essai d'un système de dogmatique biblique*, 1769; *Nouvelles révélation de Dieu*, 1773, condamnées par la cour impériale; *Profession de foi*, 1779; *l'Almanach des Héretiques*, 1781; *l'Édit de religion*, 1788, pamphlet où il raille un édit rendu par le roi de Prusse; et une *Histoire de sa vie et de ses opinions*, 1791.

**BAHREÏN** ou HADJAR, contrée d'Arabie, dans le Lahsa, le long du golfe Persique, s'étend du 25° au

29° degré de lat. N. Les habitants vivent de pêche et plus encore de piraterie. On étend quelquefois le nom de Bahreïn à tout le Lahsa. — Sur la côte de ce pays est un groupe d'îles, dites aussi de Bahreïn ou d'Aoual, sous 48° 20' long. E. et 26° 20' lat. N., renommé pour la pêche de perles. Ces îles ont jadis appartenu aux Portugais; elles sont aujourd'hui sous la dépendance d'un cheik tributaire de l'iman de Mascate. Les principales sont : Arad, Tarout et Bahreïn, dans laquelle se trouve la capit., Manama, sur la côte N. E.

**BAIAN**, chef des Avares. V. AVARES.

**BAIE** (Iles de), *Bay-Islands*, îles de la baie de Honduras, dont les principales sont : Roatan, Bonaca, Utilla, Barbareta, Helena et Morat. Elles formaient une colonie anglaise qui a été abandonnée en 1860.

**BAIER** (J. J.), naturaliste allemand, membre de l'Académie des curieux de la nature, né en 1677 à Iéna, mort en 1735, exerça la médecine à Halle, Nuremberg, Ratisbonne, Iéna, et fut professeur de cette science à Altorf. On estime son *Oryctographia norica*, publiée en 1708 à Nuremberg, in-4, et réimprimée en 1758 : il y donne une description exacte et détaillée des fossiles et des minéraux de toute espèce observés dans le territoire de Nuremberg.

**BAIES**. *Baie* des anciens, *Baja* des Italiens, v. d'Italie (prov. de Naples), à 17 k. S. O. de Naples. Port passable et plus sûr que celui de Naples; fort bâti par Charles-Quint. La ville ne se compose que de chaumières, éparées parmi des ruines magnifiques. Bains fort célèbres chez les anciens. — Baies, sous l'empire romain, fut une ville superbe : elle s'élevait en amphithéâtre sur la colline demi-circulaire qui domine la mer. La mode voulait que tout riche Romain y eût sa maison de campagne, et y vint passer l'arrière-saison. Il y reste des ruines de toute beauté, mais dont la majeure partie est sous la mer. On voit pourtant encore les débris des bains de Néron, d'un palais de Jules-César, des villas de Cicéron et d'Agrippine, des temples de Vénus, de Diane, de Mercure, etc.

**BAÏF** (Jean-Antoine de), poète français du xvi<sup>e</sup> s., né à Venise en 1532, mort en 1589, était fils de Lazare de Baïf, ambassadeur à Venise et en Allemagne sous François I, qui fut poète aussi. Jean Baïf renonça aux avantages que lui offrait sa naissance pour se livrer à la poésie, il se lia avec Ronsard et donna, comme lui, dans le bizarre. Il eut la prétention d'écrire des vers mesurés comme ceux des Grecs et des Romains, et de créer un alphabet nouveau afin de réformer l'orthographe. fonda en 1570, dans sa maison du faubourg St-Marceau, une académie de poésie et de musique; mais cette académie, la première qui ait été établie à Paris, ne put durer. Baïf est un des poètes de la *Pléiade*. On a sous le titre d'*Oeuvres de J. A. de Baïf*, Paris, 1572, 9 livres de poèmes, 7 d'amours, 5 de jeux, 5 de passe-temps; il a aussi publié *Étrennes de poésies françaises en vers mesurés*, 1574, et quelques pièces de théâtre, sous le titre de *Mimes* et *Proterbes*, 1576 et 1597.

**BAIGNES**, ch.-l. de cant. (Charente), à 13 kil. S. O. de Barbezieux; 717 hab. Anc. abbaye, fondée, dit-on, par Charlemagne. Bains antiques.

**BAIGNEUX-LES-JUIFS**, ch.-l. de c. (Côte-d'Or), à 36 kil. S. de Châtillon-sur-Seine; 420 hab. C'est le dernier endroit de France que quittèrent les Juifs bannis du royaume en 1431 : d'où son nom.

**BAIGORRY**, vallée des B.-Pyrénées, arrosée par la Nive, doit son nom au mont Baïgorra, situé à 31 kil. O. de Mauléon. Elle a 17 kil. sur 13; place principale, St-Etienne de Baïgorry. Mines de cuivre qui ne sont plus exploitées.

**BAIKAL** (Iac), grand lac de Sibirie (Irkoutsk), par 101° 16'-107° 18' long. E., et 51° 21'-55° 48' lat. N., à 660 kil. de long sur une largeur qui varie de 40 à 100 kil., et est traversé par l'Angara inférieur, qui porte ses eaux à l'Iénisseï. Malgré son immense étendue, ses eaux sont douces. Ce lac est très-profond et offre une navigation fort dangereuse; ses bords



sont hauts, escarpés en général; il renferme une île assez grande, nommée Olkhon. On y pêche des poissons, des sterlets et diverses espèces de poissons particulières à ce lac. — Il est bordé par les monts Baikal, chaînon secondaire du grand système des Altaï.

**BAILLET** (Adrien), laborieux écrivain, né en 1619, près de Beauvais, mort en 1706, fut d'abord curé de campagne, puis bibliothécaire de Lamoignon. Ses principaux ouvrages sont : *Jugement des savants sur les principaux ouvrages*, 1685-86, 9 vol. in-12; *Les enfants célèbres par leurs études et leurs écrits*, 1688, in-12; *Histoire de Hollande*, sous le nom de *La Neuville*, 4 vol. 1690, in-12; *Vie de Descartes*, 1691, 2 vol. in-4, ouvrage dont il publia lui-même un abrégé, 1693, 1 vol. in-12; *Vies des Saints*, 1701, 3 vol. in-fol., souvent réimprimées (ouvrage où il élève des doutes qui lui valurent le surnom de *dénuicheur de saints* et qui fut mis à l'Index à Rome); *Histoire des démêlés de Boniface VIII avec Philippe le Bel*, 1717, in-12 (posthume).

**BAILLEUL**, ch.-l. de cant. (Nord), à 29 kil. N. O. de Lille et à 14 kil. E. d'Hazebronn; 10 000 hab. Collège. Fils, coutils, dentelles; fromages, houblon.

**BAILLEUL** (le), bourg du dép. de l'Orne, à 8 kil. N. d'Argentan. C'est de là qu'était sortie la dynastie des Baliol (ou Bailleul) qui régna en Écosse.

**BAILLEUL**, roi d'Écosse. V. BALIOL.

**BAILLI**, titre porté dans l'origine par des commissaires royaux qui rendaient la justice, percevaient les impôts et recevaient, au nom de la couronne, les plaintes du peuple contre les seigneurs. Leur juridiction, régularisée au commencement de la 3<sup>e</sup> race, fut d'abord très étendue; mais l'abus qu'ils firent de leur puissance obligea les rois à la réduire, et vers le xvi<sup>e</sup> siècle, ils n'étaient plus que des officiers de justice. Néanmoins, leur office était noble et d'épée; Charles IX, en 1560, les déclara officiers de robe courte. — On appelait aussi *baillis*, *baillis seigneuriaux*, de simples officiers de justice seigneuriale, dits de robe longue ou *petits baillis*, pour les distinguer des *baillis royaux*. — Certains gardiens de châteaux servant de prison portaient aussi ce titre. — Dans l'ordre de Malte, on donnait le nom de baillis à des dignitaires supérieurs aux *commandants* et inférieurs aux *grands prieurs*: tel fut le bailli de Suffren.

**BAILLIE** (Mathieu), anatomiste écossais, né en 1761, mort en 1828, neveu de Hunter, fut médecin de la princesse de Galles et de George III, établit avec Cruikshank un cours d'anatomie à Londres, y fonda le cabinet d'anatomie pathologique et donna un excellent *Manuel d'anatomie pathologique* (1795), trad. en français par Ferral (1803) et par Guérbois (1815). — Sa sœur, Johanna Baillie, 1762-1851, a composé des poésies (ballades, poèmes, drames), qu'admirait W. Scott.

**BAILLON** (Emmanuel), naturaliste, mort à Abbeville en 1803, eut une correspondance active avec Buffon. et lui fournit de précieux matériaux: la plupart des oiseaux de mer et de rivière qu'on voit au muséum de Paris ont été préparés par lui.

**BAILLOT** (Pierre), violoniste, né en 1771 à Passy, mort à Paris en 1842, était fils d'un magistrat mort à Bastia. Orphelin à 12 ans, il intéressa M. de Boucheporn, intendant de la Corse, qui l'envoya étudier à Rome, puis à Paris, où il reçut les leçons de Viotti, et devint son élève favori. Admis dès 1791 à l'Opéra de la musique de Monsieur (Opéra-Comique), il y obtint un tel succès qu'il fut, en 1795, appelé comme professeur au Conservatoire. Il fut attaché à la musique de l'empereur, puis à la chapelle du roi. Aussi habile compositeur que bon exécutant, il a publié une grande quantité de morceaux de tout genre qui se distinguent par une composition hardie et originale, et qui ont quelque chose de grave et de mélancolique. On lui doit aussi l'*Art du violon*, 1835, ouvrage qui a puissamment contribué aux progrès de l'art. Dans l'exécution, Baillot se fai-

sait remarquer par un goût pur et sévère plutôt que par l'habileté à vaincre les difficultés.

**BAILLOU** (Guill. de), médecin français, né à Paris en 1538, mort en 1616, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à ramener la médecine à l'étude des faits. On retrouve dans ses ouvrages, qui se distinguent par d'exactes descriptions, des notions intéressantes sur les maladies épidémiques. Il paraît avoir bien connu le *croup*. En 1580, il fut élu doyen de la Faculté de Paris; en 1601, Henri IV le nomma premier médecin du dauphin. Ses œuvres, réunies par les soins de J. Thévert, ont été imprimées sous le titre de : *Opera medica omnia*, Paris, 1635, 4 vol. in-4, et Genève, 1762.

**BAILLY** (J. Sylvain), né à Paris en 1736. Son père, qui était peintre et garde des tableaux de Versailles, le destinait à la peinture: Bailly préféra les lettres et les sciences. Il travailla d'abord pour le théâtre, mais, s'étant lié avec Lacaille, il se livra avec ardeur à l'étude de l'astronomie, et mérita bientôt d'être admis à l'Académie des sciences (1763). Il cultivait cependant avec succès la littérature, composait des *Éloges*, parmi lesquels on remarqua ceux de Leibnitz et de Lacaille (1770), et rédigeait le grand ouvrage auquel il doit surtout sa réputation, l'*Histoire de l'Astronomie*, qui forme trois ouvrages distincts : *Histoire de l'Astronomie ancienne*, 1775; *Histoire de l'Astronomie moderne*, 1778-83; *Histoire de l'Astronomie indienne et orientale*, 1787. Il avait supposé, dans cet ouvrage, l'existence d'un peuple primitif qui aurait disparu du globe, et auquel il faudrait rapporter la plupart des grandes découvertes; cette assertion l'engagea dans de vives disputes et donna naissance aux *Lettres sur l'origine des sciences* et sur l'*Atlantide* de Platon, qu'il publia en 1777. Son *Histoire de l'Astronomie*, qui était une œuvre littéraire autant que scientifique, lui ouvrit les portes de l'Académie française (1784) et de celle des inscriptions (1785). A la même époque, il fut chargé par l'Académie des sciences de rédiger deux *Rapports* importants, l'un sur le *Magnétisme animal* (F. MESMER), l'autre sur le *Projet d'un nouvel Hôtel-Dieu*. Lorsque la Révolution éclata, Bailly fut arraché aux lettres, et jeté dans la carrière politique qui devait lui être si funeste. Il jouit pendant quelque temps d'une immense faveur: en 1789, il fut nommé député aux États généraux par les électeurs de Paris; puis il fut élevé à la présidence de cette assemblée; c'est lui qui présida la fameuse séance du Jeu-de-Paume (V. ce nom); il fut nommé maire de Paris le 16 juillet 1789. Mais s'étant vu obligé, après l'arrestation de Louis XVI, de dissiper par la force les rassemblements qui se formaient au champ de Mars pour demander la déchéance du roi (17 juillet 1791), il perdit tout d'un coup sa popularité. Il se démit alors des fonctions de maire, et quitta la capitale; mais, reconquis à Melun, il fut amené à Paris et traduit devant le tribunal révolutionnaire qui le condamna à mort. Il fut exécuté le 11 nov. 1793. Comme ses membres glacés par la pluie et le froid étaient agités d'un tremblement involontaire, un de ses bourreaux lui dit: « Tu trembles, Bailly? — Oui, répondit le vieillard avec calme, mais c'est de froid. » Outre les ouvrages de Bailly que nous avons cités, on a publié de lui après sa mort un *Essai sur les fables*, 1798; des *Mémoires d'un témoin de la Révolution*, 1804, et un *Recueil de pièces intéressantes sur les sciences*, 1810. M. Arago a prononcé son *Eloge* à l'Académie des sciences en 1844.

**BAIN**, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 31 kil. S. de Rennes; 1396 hab.

**BAIN** (ordre du), institué en 1399 par Henri IV, roi d'Angleterre, fut d'abord conféré à 36 écuycrs qui avaient pris le *bain* de compagnie avec lui, après avoir veillé toute la nuit qui précéda son sacre. Renouvelé par Georges I en 1725, cet ordre fut, en 1815, converti en un ordre pour le mérite militaire. Il comprend 72 grand-croix, 130 commandeurs et un

nombre illimité de chevaliers. Les grand'croix portent un ruban rouge avec une médaille en or émailée où l'on voit un sceptre entre une rose et un chardon au milieu de trois couronnes impériales; la devise est *Tria juncta in uno*. On y admet depuis 1847 des personnages civils.

**BAINS**, ch.-l. de cant. (Vosges), à 28 kil. S. O. d'Épinal, 2000 hab. Eaux minérales et thermales. Broderie, clouterie, kirschwasser.

**BAINS**, ch.-l. de cant. (Ile-et-Vilaine), à 7 kil. N. de Redon; 257 hab. Sources thermales.

**BAINS**, dit aussi *Fort-les-Bains*, *Amélie-les-Bains*, vge des Pyrénées-Orient., à 31 kil. S. O. de Perpignan; 467 hab. Fort bâti en 1670 par Louis XIV et au pied duquel se trouvent deux sources thermales sulfureuses. Hôpital militaire.

**BAÏRAM**, **BAÏRAKTAR**. V. **BEIRAM**, **BEIRAKTAR**.  
**BAIS**, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 20 kil. E. S. E. de Mayenne, sur l'Aron; 780 hab.

**BAÏSE** ou **BAYSE** (la), riv. de France, naît dans les Landes de Lannemezan (H.-Pyrénées), passe à Tric, Mirande, Valence, Condom, Nérac; reçoit la Baisolle, la Baise-Devant, la Gelize, et se perd dans la Garonne, près de St-Léger, après un cours de 160 kil.

**BAÏUS** ou **DE BAY** (Michel), né à Melin, dans le Hainaut, en 1513, mort en 1589, professa l'écriture sainte à Louvain, y devint chancelier de l'Université, et remplit en outre l'office d'inquisiteur général des Pays-Bas. Précurseur de Jansénius, il se montra peu favorable à la liberté de l'homme, et se rencontra sur plusieurs points avec Calvin. L'Université de Louvain lui défendit d'enseigner; la Sorbonne le censura en 1560, et Pie V, en 1567, condamna comme hérétiques 76 propositions tirées de ses ouvrages. Baïus conserva cependant de nombreux partisans. Ses œuvres ont été imprimées à Cologne, 1696. Duchesne a écrit *l'Hist. du Baïanisme*. 1731.

**BAJA**, v. de Hongrie (Bacs), près du Danube, à 45 kil. N. de Zombor; 14 000 hab. Siège des autorités du comitat; gymnase, beau château.

**BAJAZET I**, surnommé *Ilderim*, c.-à-d. *l'Éclair* ou la *Foudre*, sultan turc, fils et successeur d'Amurat, se fit proclamer à la mort de son père en 1389, et fit aussitôt étrangler son frère aîné, qui voulait lui disputer le trône. Il fit de grandes conquêtes, enleva aux empereurs chrétiens la Bulgarie, la Macédoine et la Thessalie (1391-93), subjuguait la plupart des princes de l'Asie-Mineure; puis, de retour en Europe, tailla en pièces, près de Nicopolis sur le Danube, une armée de croisés hongrois, polonais et français (1396). Enhardi par ces succès, il assiégea Constantinople, et força l'empereur Manuel à lui payer un tribut. Mais il fut arrêté dans ses succès par Tamerlan, qui envahit ses États, le défait à la bataille d'Ancyre (1402), et le fit prisonnier. On dit que Tamerlan lui fit subir toutes sortes d'humiliations; il se servait de son corps comme de marche-pied pour monter à cheval, le forçait à se tenir sous sa table pendant les repas et à ne se nourrir que des morceaux qui tombaient à terre; enfin il l'aurait enfermé dans une cage de fer, où le malheureux prince se serait tué en se frappant contre les barreaux. Suivant des récits plus vraisemblables, le conquérant tartare le traita au contraire avec égards, et Bajazet mourut dans son camp, frappé d'apoplexie, après huit mois de captivité.

**BAJAZET II**, sultan, fils de Mahomet II, succéda à son père en 1481, chassa de ses États son frère Zizim qui lui disputait la couronne, et le poursuivit jusque dans les cours des princes européens (V. ZIZIM). Il attaqua les Mamelouks d'Égypte, mais sans pouvoir les détruire. Plus heureux en Europe, il battit les Moldaves et soumit la Bosnie et la Croatie. Après 30 ans de règne, il fut forcé d'abdiquer. Il voulait placer sur le trône Achmet, son fils aîné; mais Sélim, son 2<sup>e</sup> fils, s'empara de la couronne et l'empoisonna (1512).

**BAJAZET**, fils de Soliman I et de Roxelane. Jaloux

de son frère Sélim (Sélim II), que Soliman avait désigné pour lui succéder, il arma contre ce prince du vivant même de leur père. Vaincu près d'Iconium, il se réfugia chez le roi de Perse; mais celui-ci le fit jeter en prison, et le livra aux bourreaux envoyés par Soliman pour le mettre à mort: il fut aussitôt étranglé (1559).

**BAJAZET**, fils d'Achmet I, et frère d'Amurat IV. Amurat, jaloux de ce prince, qui annonçait de belles qualités, le fit mettre à mort (1635), malgré les supplications de la sultane Kiossem, leur mère commune. Bajazet vendit chèrement sa vie et tua quatre de ses assassins. La mort de ce prince a fourni à Racine l'idée d'une de ses plus belles tragédies.

**BAJOCASSES**, peuple de la Gaule (Lyonnaise 2<sup>e</sup>), habitait le long de la Manche à l'O. des *Lexovii*, à l'E. des *Unelli*, et avait pour ch.-l. *Bajocasses*, dite aussi *Aregeus*, ou plutôt *Augustodurus*, auj. *Bayeux*.

**BAKEL**, poste de notre colonie du Sénégal (arr. de St-Louis), sur la r. g. du Sénégal, à 500 kil. de son emb., et à 700 kil. de St-Louis. Gomme, cuir, or.

**BAKER** (Richard), historien anglais, né en 1568 dans le comté de Kent, mort en 1645, fut, sous Jacques I, grand shérif du comté d'Oxford. S'étant ruiné pour aider la famille de sa femme, il fut enfermé pendant ses dernières années en prison comme débiteur insolvable. Il rédigea dans sa prison une *Chronique des rois d'Angleterre, depuis le gouvernement des Romains jusqu'à la mort du roi Jacques*, qui parut en 1641, et qui eut un grand succès.

**BAKER** (Henri), naturaliste anglais, membre de la Société royale et de celle des antiquaires, né au commencement du xviii<sup>e</sup> siècle, mort en 1774, s'est occupé avec succès de recherches microscopiques, et a publié le *Microscope mis à la portée de tout le monde*, trad. en français par P. Pezenas, 1754.

**BAKHTCHÉ-SÉRAI**, c.-à-d. le *Palais des Jardins*, v. de Crimée, à 26 kil. S. O. de Simféropol, à 30 kil. N. de Sébastopol; 14 000 hab. Bains, mosquées. Capitale des anciens khans de Crimée.

**BAKOU**, v. de la Russie d'Asie (Chirvan), sur la côte O. de la mer Caspienne, dans la province d'Apchéron; env. 5000 hab. Place forte de première classe; port, le meilleur de la mer Caspienne. Quelques monuments; palais du chah, bâti par Abbas II; grand bazar, caravansérai, église arménienne. Commerce considérable avec Astrakhan; huile de naphte, etc. Aux environs de Bakou se trouvent des marais d'où s'exhalent des gaz qui s'enflamment au contact de l'air, ce qui a fait de cette ville un lieu saint pour les Guèbres. — Bakou fut jadis le ch.-l. d'un petit khanat indépendant, qui devint ensuite vassal de la Perse. Celle-ci le céda aux Russes en 1723, se le fit rendre en 1735, et se le vit de nouveau ravir en 1801: la possession en fut confirmée à la Russie en 1813 avec le reste du Chirvan.

**BAKOWA**, v. de Moldavie, sur la Bistritz, à 80 k. S. O. d'Jassy. Evêché catholique. Ville très-déchue.

**BALA**, v. de la pté de Galles, ch.-l. du comté de Merioneth, à 288 kil. N. O. de Londres; 2000 hab.

**BALA** (Alexandre). V. **ALEXANDRE**.

**BALAAM**, faux prophète de Péthor en Mésopotamie, fut mandé par Balac, roi des Moabites, pour maudire les Israélites, qui, après avoir traversé le désert, venaient envahir ses États. Pendant qu'il se rendait près de ce prince, un ange armé d'une épée nue s'offrit aux yeux de l'ânesse qui le portait; celle-ci s'arrêta tout à coup, et, comme Balaam la frappait, l'animal, miraculeusement doué de la parole, lui reprocha sa cruauté; en même temps, le devin aperçut un ange qui lui défendit, au nom du Seigneur, de maudire les Israélites. Balaam, en effet, n'osa proférer des imprécations; tout au contraire, il bénit le peuple de Dieu, malgré les instances et la colère de Balac (*Nombres*, c. xxii-xxiv). On place cet événement vers l'an 1489 av. J.-C.

**BALACLAVA** (c.-à-d. *Belle-cléf*), la *Symbolon* des Grecs, v. et port de Crimée, sur la côte méridionale,

à 15 kil. S. de Sébastopol, près de l'ancien cap Parthénion, où l'on place l'autel de la Diane taurique; env. 2000 hab., presque tous Grecs. Port excellent, mais sans commerce. Ancienne colonie grecque, occupée au moyen âge par les Génois et alors florissante. Les Anglais s'y établirent en 1854 et y repoussèrent, le 25 octobre, une attaque des Russes.

**BALADE**, nom indigène de la Nouvelle-Calédonie, a été conservé par nous pour le principal port de l'île, situé à l'extrémité N. E. Cook séjourna dans ce port en 1774. F. CALÉDONIE (Nouv.).

**BALAGHAT** (c.-à-d. *au delà des Ghattes*), prov. de l'Inde anglaise, presque au centre de la presqu'île, entre les prov. d'Haiderabad, des Circars septentrionaux, de Salem, de Maïssour, de Kanara, de Beljapour, fait partie du haut plateau du Décan; env. 2 200 000 hab; capit., Bellary. Rivières: la Kistnah, la Toubedra, le Pennar, le Tchiouravati. Sol très-fertile, vastes forêts; diamants, cuivre, salpêtre. — Après la chute de l'empire de Delhi, le Balaghat fut conquis vers 1780 par Haider. Acquis en 1792 par le Nizam, il fut cédé par lui en 1800 aux Anglais. Il fait partie de la présidence de Madras.

**BALAGUER**, *Bergusium*, v. forte d'Espagne (Barcelone), sur la Sègre, à 22 kil. N. E. de Lérida; 6000 hab. Prise en 1709 par les Impériaux, reprise en 1710 par le duc de Vendôme.

**BALAMBANGAN**, petite île au N. de Bornéo, à 24 k. de long sur 5 de large; inhabitée. Port sûr. Les Anglais ont vainement tenté de s'y établir en 1774 et 1803.

**BALARUC**, vge de France (Hérault), sur l'étang de Thau, à 26 kil. S. O. de Montpellier; 600 hab. Eaux thermales sulfureuses renommées pour les maladies chroniques et les obstructions.

**BALASORE**, v. maritime de l'Inde (Orissa), ch.-l. du district de même nom, sur le Bourri-Bellane, à 200 kil. S. O. de Calcutta; 12000 hab. Elle appartient aux Anglais depuis 1803.

**BALATON**, en all. *Platten-see*, lac de la Hongrie, par 46° et 47° lat. N., s'étend dans les comitats de Schumeg, Szalad et Veszprim, et a 75 kil. de long sur 8 de large. Il reçoit les eaux de 9 rivières et communique avec le Danube par le Sio.

**BALBATRE** (Claude-Louis), organiste, né à Dijon en 1729, mort à Paris en 1799, était élève de Rameau. Il tint tour à tour l'orgue à St-Roch et à Notre-Dame de Paris, attirant constamment la foule. C'est lui qui substitua le forte-piano au clavecin.

**BALBEK**, *Heliopolis* (c.-à-d. *Cité du soleil*), ville de Syrie (Acre), près de l'Anti-Liban, à 65 kil. N. O. de Damas, par 34° 2' long. E., 33° 58' lat. N. Sa population, qui était encore de 5000 hab. en 1751, n'est plus guère aujourd'hui que de 200. On y voit de superbes ruines, les plus belles de cette contrée après celles de Palmyre, notamment les restes du temple du Soleil auquel la ville devait son nom. Ce temple immense avait été construit sous Antonin le Pieux; Constantin en fit une église. — Balbek fut prise par Abou-Obéidah, lieutenant d'Omar, puis par Tamerlan (1401); elle fut presque détruite par un tremblement de terre en 1759. Elle est aujourd'hui habitée par des Moutoualis, montagnards farouches et pillards.

**BALBES**, famille puissante de Chieri. V. **CHIERI**.

**BALBI** (Jérôme), littérateur vénitien, né vers 1450, mort en 1535, enseigna les lettres et le droit à Paris (1485), puis à Vienne et à Prague, prit l'habit ecclésiastique en Hongrie, fut chargé par le roi Ladislas de l'éducation de ses enfants, et devint évêque de Carinthie. On a de lui : *De rebus Turcicis*, Rome, 1526, et des opuscules poétiques et oratoires.

**BALBI** (Adrien), géographe, né à Venise en 1782, mort à Vienne en 1848, était fils du gouverneur de l'île de Veglia. Sa famille ayant été ruinée par la révolution de 1797, il se livra à l'enseignement, et fut successivement professeur de géographie à San-Michele de Murano près de Venise, et de physique au lycée de Fermo. Il vint en 1821 à Paris pour y publier d'importants travaux préparés dès longtemps,

et y fit paraître en 1826 un *Atlas ethnographique du globe*, in-fol., ouvrage original, où les peuples étaient classés d'après leurs langues, et en 1832 un *Abrégé de Géographie*, gr. in-8, qui se fit remarquer par la nouveauté du plan, l'abondance et l'exactitude des renseignements, et qui devint bientôt classique : il y fonde l'étude de la géographie sur la distinction des bassins. Le gouvernement autrichien l'appela alors à Vienne avec le titre de conseiller pour la géographie et la statistique. Balbi a donné en outre sous forme de tableaux synoptiques : *Tableau politico-statistique de l'Europe en 1820*; *Balance politique du globe*, 1828; *la Monarchie française*, 1828; *l'Empire russe*, 1829; *l'Empire britannique*, 1830.

**BALBIN**, *Decimus Claudius Balbinus*, empereur romain. Il était d'abord sénateur, et fut choisi en 237 par ses collègues, conjointement avec Maxime Pupien, pour combattre le féroce Maximin. Ils gouvernèrent avec assez de sagesse, mais ils furent massacrés après un règne de quelques mois par les prétoriens, qui ne voulaient pas reconnaître des empereurs qu'ils n'avaient pas faits eux-mêmes. Ils furent remplacés par le jeune Gordien.

**BALBOA** (Vasco NUNEZ de), vaillant officier espagnol, né en 1475, d'une famille noble, mais pauvre, fit quelques conquêtes en Amérique, sur les côtes du golfe de Darien, traversa le premier l'isthme de Panama, découvrit en 1513 l'Océan Pacifique (golfe St-Michel), et eut le premier connaissance du Pérou. Il allait partir sur quelques vaisseaux équipés par lui, pour reconnaître cette riche contrée, lorsqu'il fut accusé d'insubordination par le gouverneur Pedrarias, jaloux de ses succès, et eut la tête tranchée (1517).

**BALBUS** (L. Cornelius), natif de Gadès en Espagne, mérita par ses services le titre de citoyen romain, devint consul en 40 av. J.-C., et fit en 21 une expédition contre les Garamantes. Le titre de citoyen romain lui ayant été contesté, Cicéron prononça en sa faveur un discours que nous possédons encore.

**BALCLUTHA**, nom gaélique d'une ville antique qu'on croit être Dumbarton et qui fut autrefois florissante. Ossian pleure la ruine de cette ville.

**BALDE** ou **BALDI** (Bernardin), abbé de Guastalla, savant italien, né à Urbino en 1553, mort en 1617, cultiva avec succès les sciences et les lettres. On a de lui un poème italien sur la *Navigation* (1590), des trad. de *Quintus Calaber* et de *Héron*, des *Commentaires sur Vitruve* (1612), et sur les *Problèmes de mécanique* d'Aristote (1621). — **BALDE** (Jacques), jésuite et poète latin, né en 1603 à Ensisheim (Alsace), mort en 1668, vécut à la cour de Bavière. Il s'exerça avec tant de succès dans le genre lyrique qu'on l'appela l'*Horace de l'Allemagne*. Un de ses poèmes, en vers élégiaques, intitulé *Urania victrix*, plut tellement à Alexandre VII que ce pape lui fit présent d'une médaille d'or. Ses *Oeuvres* ont été imprimées à Munich, 1729, en 8 vol. in-8. Orelli en a donné un choix en un vol., Zurich, 1805.

**BALDE DE UBALDIS** (Pierre), jurisconsulte, né à Pérouse en 1324, mort en 1400, professa le droit à Pérouse, puis à Padoue et à Pavie, et devint le rival de Barthole, dont il avait été l'élève. Ses *Oeuvres* forment 3 vol. in-fol. Elles ne répondent pas à sa réputation.

**BALDER**, héros scandinave, fils d'Odin et de Frigga, est l'Apollon du Nord. Il préside à l'éloquence, et est en même temps le génie de la paix, de la pitié et de la modération. Il mourut percé d'un javelot lancé dans un tournoi par Hoder, dieu du hasard.

**BALDERIC**, chroniqueur, né à Meung-sur-Loire vers 1060, mort en 1130, fut abbé de Bourgueil, puis évêque de Dol, en 1107. Il a donné, sous le titre de *Historia Hierosolymitana*, l'histoire de la première croisade (1095-99), publiée dans le recueil de Bongars, et la *Vie de Robert d'Arbrissel* (dans le recueil de Bolland). — Un autre Balderic, mort vers 1100, a composé une *Chronique de Cambrai* depuis

Clovis jusqu'à l'an 1090, publié à Douai en 1834, et trad. en franç. par Faveroi et Petit, Valenciennes, 1836.

**BALDI**, V. BALDE.

**BALDINUCCI** (Philippe), écrivain italien, né à Florence en 1624, mort en 1696, a composé *Notizie de professori del disegno*, de 1260 à 1670, Florence, 1681-1728, et une *Histoire de la gravure*, 1686, ouvrage fort utile pour l'histoire de l'art.

**BALDO** (mont), montagne de la Vénétie, au N. E. du lac de Garda, s'étend sur une longueur de 35 kil. entre le lac et l'Adige. Il a 220<sup>m</sup> de hauteur.

**BALE**, *Basel* en allemand, *Basilea* en latin moderne, v. de Suisse, ch.-l. du cant. de Bâle-Ville, sur le Rhin (qui la coupe en Grand et Petit Bâle); 27 300 hab. Belle église du *Munster*, hôtel de ville, remparts. Evêché, université, fondée en 1459 (la seule de la Suisse jusqu'en 1833), bibliothèque; collection de médailles, etc. Soieries, imprimeries d'indiennes. Tête de plusieurs chemins de fer. Cette ville est le grand entrepôt du commerce entre l'Allemagne, la Suisse et la France. Sont nés à Bâle : les Bernoulli, Euler, Holbein, etc. Erasme y mourut. — Bâle a pour origine une forteresse bâtie par l'emp. Valentinien; elle fut dès le v<sup>e</sup> s. le siège d'un évêché qui devint fort puissant et qui auj. n'existe plus que nominale, l'évêque résidant à Soleure. Elle était ville impériale quand elle se réunit à ligue helvétique en 1501. Il s'y tint de 1431 à 1443 un célèbre concile pour la réforme du clergé et la réunion des Grecs; en 1438, il s'éleva un conflit entre ce concile et le pape Eugène IV, qui transféra l'assemblée à Ferrare; plusieurs prélats, restés à Bâle, élurent un antipape, Félix V. Ce concile n'est reçu de l'Eglise que jusqu'à la 26<sup>e</sup> session, où commença le schisme. — Plusieurs traités célèbres furent signés à Bâle : le 1<sup>er</sup>, en 1499, entre Maximilien I et les Suisses, mit fin à la guerre des Suisses avec la Confédération souabe; le 2<sup>e</sup>, le 5 avril 1795, entre la République française et la Prusse, détacha ce pays de la coalition contre la France; le 3<sup>e</sup>, le 22 juillet 1795, entre la France et l'Espagne, rendait à l'Espagne la frontière des Pyrénées et nous assurait sa part de St-Domingue.

**BÂLE** (Canton de), 11<sup>e</sup> cant. suisse, entre les cant. de Berne à l'O., d'Argovie à l'E., de Soleure au S., et le grand-duché de Bade au N.; 77 600 hab. (dont 4000 Catholiques); capit., Bâle. On y parle surtout allemand. — Ce canton fut admis dans la Confédération en 1501. A la suite d'une guerre civile qui éclata en 1831 entre les habitants de la ville et ceux de la campagne, le canton fut divisé, en 1833, en deux Etats indépendants, *Bâle intérieur* ou *Bâle-Ville*, et *Bâle extérieure* ou *Bâle-Campagne*, ayant chacun une demi-voix à la Diète; Bâle-Campagne eut pour ch.-l. Liestal. Gouv't représentatif : le grand conseil de Bâle-Ville se compose de 119 membres et le petit de 15; le *landrath* de Bâle-Campagne compte 50 membres et le pouvoir exécutif 5.

**BÂLE** (évêché de), Etat d'Europe avant 1801, comprenait des pays vassaux de l'emp. germanique et une portion indépendante, alliée des 7 cant. catholiques suisses. Celle-ci se composait des villes de Bienne et Neuveville, des seigneuries d'Ergeul et d'Illingen et du Tessenberg; l'autre partie, incorporée au cercle du Haut-Rhin, avait pour places principales Porentruy, Delemont, Lauffen. Les évêques de Bâle, créés princes par Charlemagne, furent reconnus princes de l'Empire par la *Bulle d'or* (1356). Cet évêché a été sécularisé par la paix de Lunéville (1801), et presque tout son territoire cédé au cant. de Berne en 1815.

**BALE** (J.), *Baleus*, théologien anglais, né en 1495, mort en 1563, quitta la religion catholique pour embrasser la Réforme, ce qui l'exposa à être inquérité sous le règne de Marie, et le força à s'exiler. Il revint en Angleterre à l'avènement d'Elisabeth et fut pourvu d'un canonicat. On a de lui un *Sommaire des écrivains de la Grande-Bretagne*, en latin, 1549, et des pièces de théâtre tirées de sujets sacrés, en anglais, 1538.

**BALÉARES** (Iles), dans la Méditerranée, près des côtes orientales d'Espagne, à 100 kil. E. de Valence, par 39°-40° lat. N., et 0°-2° long. E., appartiennent à l'Espagne; elles forment la capitainerie générale des Baléares et l'intendance de Palma. On en compte deux grandes, Majorque et Minorque (appelées par les anciens *Gymnesia insulæ*, îles des hommes nus); et trois petites, Ivica, Formentera, Cabrera (*Pityusæ insulæ*, îles des Pins); 264 000 h. La capit. du groupe est Palma. Sol très-fertile : blé, huile, fruits et vins exquis, lin, chanvre, etc.; climat sain et tempéré. Pêche et navigation actives. Les habitants passaient dans l'antiquité pour les meilleurs archers qui fussent connus : de là, dit-on, leur nom de Baléares (du mot grec *ballô*, lancer). Colonisées par les Rhodiens, ces îles furent soumises par les Carthaginois dès le viii<sup>e</sup> siècle av. J.-C., puis par les Romains (123 av. J.-C.). Vers 425 de notre ère, elles devinrent la proie des Vandales; depuis, elles passèrent successivement sous la domination des Goths, des Arabes, de Charlemagne (790), des Zéirites, des Almoravides, et enfin sous celle de Jayme I, roi d'Aragon (1229). Sous les successeurs de ce dernier, elles appartenirent tantôt aux monarques aragonais, tantôt à des princes de leur sang. Charles-Quint les réunit définitivement à la couronne d'Espagne V. MAJORQUE, MINORQUE, etc.

**BALECHOU** (J. J.), graveur français, né à Arles en 1715, mort à Avignon en 1765, avait été reçu à l'Académie de peinture; mais ayant soustrait et vendu à son profit plusieurs épreuves de la gravure du portrait d'Auguste de Saxe, roi de Pologne, il se vit rayer de la liste des membres de l'Académie. Ses principales gravures sont, outre le portrait du roi Auguste, *les Baigneuses*, *le Calme*, *la Tempête*, d'après Vernet, et une *Ste Geneviève*, d'après Carle Vanloo. Sa manière est brillante et a de la vigueur.

**BALFROUGH**, v. de Perse (Mazanderan), sur le Balbol, près de son emb. dans la mer Caspienne, à 137 kil. N. E. de Téhéran, par 52° 40' long. E., 35° 36' lat. N.; environ 200 000 hab. C'est une des villes les plus florissantes de tout l'empire (aussi grande qu'Isphahan). Bazar, collège. Grand commerce. Mauvaise rade sur la mer Caspienne.

**BALGUY** (Jean), théologien anglais, né à Sheffield, en 1686, mort en 1748, a publié : *Lettres à un dèiste sur les vertus morales*, 1726; *Fondement de la bonté morale* ou *Recherche de l'origine de nos idées sur la vertu*, 1728; *Des perfectionnements morales de Dieu, particulièrement en ce qui est relatif à la création et à la Providence*, 1730; et des *Sermons estimés*.

**BALI**, langue orientale. V. PÂLI.

**BALI**, dite aussi *Petite Java*, une des îles de la Sonde, à 7 kil. E. de Java, dont elle est séparée par le détroit de Bali; 120 kil. sur 70 env.; 860 000 h. Les Hollandais y dominent.

**BALI-KISSER**, v. d'Anatolie, à 100 kil. N. N. E. de Smyrne; env. 4000 maisons. Foire importante, qui fait de cette ville le Beaucaire du Levant.

**BALIOU** ou **BAILLEUL** (Jean de), roi d'Ecosse. Après la mort d'Alexandre III, un grand nombre de compétiteurs, au nombre desquels étaient J. Baliol et R. Bruce, se disputant la couronne, on s'en remit au choix d'Édouard I, roi d'Angleterre, qui décida en faveur de Baliol, comme étant le plus proche parent par les femmes du dernier roi d'Ecosse (1291). Celui-ci fut d'abord l'instrument docile des volontés d'Édouard; mais, s'étant ensuite brouillé avec ce prince et s'étant allié avec la France, il vit envahir ses États, fut battu, pris à Dunbar, et forcé d'abdiquer (1296). Édouard, ne craignant rien d'un prince si faible, lui rendit la liberté et l'envoya passer le reste de ses jours en Normandie. Il y mourut en 1305. — Son fils, Édouard Baliol, revint en Ecosse 35 ans plus tard, à l'instigation et avec les secours d'Édouard III, battit David Bruce, qui s'était emparé du pouvoir, et livra son malheureux pays au monarque anglais

(1332). Après un règne ignominieux, il abdiqua en 1356. Il mourut en 1363, à Doncaster.

**BALIZE** ou **BELIZE**, v. et port de l'Yucatan, anc. ch.-l. de la colonie anglaise de Honduras, à l'emb. de la Balize, dans la baie de Honduras; env. 3000 h. Centre du commerce anglais avec le Guatemala. Occupée par les Anglais depuis 1783; abandonnée par eux en 1860.

**BALKAN** (monts) ou **EMMEN-DAGH**, *Hæmus*, chaîne de montagnes de la Turquie d'Europe, se lie vers l'O. aux Alpes par les monts Dinariques, s'étend jusqu'à la mer Noire et sépare la Bulgarie, la Serbie et la Bosnie, de l'ancienne Thrace. c.-à-d. de l'Albanie et de la Roumélie actuelles. Ces montagnes sont le boulevard de Constantinople du côté de la Russie. Cependant les Russes les ont plusieurs fois franchies, notamment en 1828. sous la conduite du général Diebitsch, qui reçut de là le titre de *Zabalkansky*.

**BALKH**, *Bactra* ou *Zariaspa*, v. du Turkestan indépendant, capit. du khanat de même nom, par 63° 42' long. E., 36° 28' lat. N., sur le Hask; 10 000 h. Il s'y fait assez de commerce, surtout en soieries. Les Orientaux la croient la première ville qui ait existé. Prise en 1221 par Gengis-Khan, en 1369 par Tamerlan. — Le khanat, entre ceux de Boukhara au N., de Hérat à l'O., était jadis puissant : il compte encore 300 000 hab. environ. Les villes principales, après Balkh, sont : Khoundouz, Khouloum, Goré, Tahkan.

**BALL** (Jean), prêtre anglais, disciple de Wiclif, s'associa à Wat-Tyler, attira un grand nombre de sectateurs en prêchant contre les riches et les grands, et marcha sur Londres à leur tête. Arrêté et mis en prison, il fut délivré par ses partisans, vint avec eux assiéger le roi Richard II dans la tour de Londres et le força à livrer à la multitude l'archevêque de Cantorbéry et plusieurs grands officiers, qui furent aussitôt massacrés. Il fut repris et exécuté en 1381.

**BALLANCHÉ** (Pierre-Simon), écrivain, né à Lyon en 1776, mort en 1847, était d'une famille d'imprimeurs, et dirigea quelque temps lui-même une imprimerie. Il renouça dès 1813 aux affaires, afin de se livrer aux lettres, visita l'Italie, et vint vers 1824 se fixer à Paris, où ses écrits, d'un genre tout nouveau, ne furent d'abord appréciés que de quelques esprits d'élite. Il n'en fut pas moins reçu à l'Académie française (1844). Tous ses travaux se rattachent à une seule et même pensée, l'histoire des destinées du genre humain et la rénovation sociale. Vouées, selon lui, à des périodes alternatives de destruction et de régénération, les sociétés accomplissent une sorte d'épopée cyclique, qu'il entreprit de raconter; il espérait concilier le dogme religieux de la chute et de la réhabilitation de l'homme avec le dogme philosophique de la perfectibilité humaine. Le grand ouvrage qu'il méritait devait s'intituler *la Palingénésie sociale*. *Antigone*, *Orphée*, *la Vision d'Hébal*, *la Fille des expiations*, *l'Homme sans nom*, *le Vieillard* et *le Jeune homme*, sortes de poèmes philosophiques qu'il composa successivement, en sont des épisodes; les *Essais de Palingénésie sociale*, qui parurent en 1827 (en tête d'*Orphée*), en sont l'introduction. Il exposa des opinions moins chimériques dans ses *Institutions sociales* (1828). Ses idées, exprimées dans un style noble, mais présentées sous une forme symbolique et poétique qui ne permet pas toujours de les bien saisir, sont empreintes d'un mysticisme qui leur ôte toute valeur scientifique. Ses *Œuvres* ont été réunies par lui-même en 1830, 4 vol. in-8, et en 1832, 6 vol. in-8. M. Alexis de St-Priest, son successeur à l'Académie, l'a fort bien apprécié dans son discours de réception.

**BALLARAT**, lieu de l'Australie, prov. de Victoria, où l'on a découvert, en 1851, la plus riche mine d'or de la contrée.

**BALLENSTADT**, v. du duché d'Anhalt-Bernbourg, sur le Getel, à 25 kil. S. O. d'Halberstadt; 4000 hab. Les comtes d'Aschersleben se nommaient plus communément comtes de Ballenstadt. Un d'eux,

Albert l'Ours, est le 1<sup>er</sup> margrave de Brandebourg qui ait été vassal immédiat de l'Empire (1134-1142); ce prince fit faire les plus grands pas à la puissance de la maison ascanienne, qui règne encore aujourd'hui en Saxe et dans l'Anhalt.

**BALLEROY**, ch.-l. de cant. (Calvados), à 33 kil. O. de Caen; 1089 hab. Dentelles, blondes de soie.

**BALLESTEROS** (Francisco), général espagnol, né à Saragosse en 1770, se distingua pendant l'invasion française et défendit l'Andalousie contre Soult et Mortier; mais quand le commandement général des armées espagnoles fut confié en 1812 au duc de Wellington, il refusa d'obéir à un étranger, et fut exilé. Lorsque Ferdinand reentra en Espagne (1815), Ballesteros fut chargé du ministère de la guerre, mais il ne le conserva qu'un an. En 1823, après l'entrée des Français en Espagne, Ballesteros commanda les troupes de l'armée constitutionnelle destinées à défendre la Navarre et l'Aragon; mais il capitula bientôt avec le duc d'Angoulême. Accusé par tous les partis, il se retira en France, où il mourut en 1832, obscur et oublié.

**BALLISTE**, l'un des trente tyrans qui prirent la pourpre sous Gallien, avait rendu de grands services sous Valérien et avait battu le roi des Perses, Sapor. A la mort de l'usurpateur Macrien, il se fit proclamer empereur en Orient à Emèse; mais il périt bientôt assassiné par un soldat, l'an 264.

**BALLON**, ch.-l. de cant. (Sarthe), sur l'Orne, à 25 kil. N. du Mans; 884 hab.

**BALLON** (le), montagne des Vosges, ainsi nommée à cause de sa forme arrondie V. vosges.

**BALME** ou **BAUME**, mot qui, en vieux français, veut dire *grotte*, a désigné plusieurs localités remarquables par leurs grottes, notamment un vge de l'Isère, à 17 kil. N. E. de Grémieu, près du Rhône, où se trouve une vaste grotte jadis comptée parmi les sept merveilles du Dauphiné. V. BAUME.

**BALME** (col de), passage de la branche des Alpes qui forme la limite de la Savoie et du B.-Valais. L'Arve y prend sa source. Superbe vue, qui embrasse la vallée de Chamouny, une partie de la Valorsine et les Alpes Bernoises.

**BALMÈS** (Jacques), écrivain religieux espagnol, né en 1810 à Vich en Catalogne, m. en 1848, était prêtre. Il enseigna quelque temps au collège de Vich, fut exilé pour opinions politiques sous la régence d'Espartero, vint à Madrid en 1844, et y fonda le *Pensamiento de la Nación*, journal monarchique et religieux. On a de lui, outre plusieurs ouvrages de circonstance, la *Philosophie fondamentale*, 1846, le *Protestantisme comparé au Catholicisme*, 1848, *l'Art d'arriver au vrai*, traduit par M. Manec en 1852. M. A. de Blanchemain a publié *J. Balmès, sa vie et ses ouvrages*, Paris, 1850.

**BALTADJI**, c.-à-d. *porteur de hache à fendre le bois*, nom des employés inférieurs du scierie : portiers, jardiniers, portefaix, cuisiniers, bouchers, etc.

**BALTA-LIMAN**, anse et port de la Turquie d'Europe, sur le Bosphore, et près de Constantinople. Il y fut signé le 30 avril 1849, entre la Russie et la Turquie, une convention relative aux principautés danubiennes qui autorisait la Russie à y laisser une armée d'occupation de 10 000 hommes.

**BALTARD** (L. Pierre), architecte et graveur, né en 1764 à Paris, mort en 1846, manifesta de bonne heure d'heureuses dispositions pour le dessin, fut remarqué par le baron de Breteuil, ministre de la maison du roi, qui lui procura les moyens de visiter l'Italie, fut rappelé en France par la Révolution, s'enrôla, fut adjoint au génie militaire, et devint successivement professeur d'architecture à l'École polytechnique à l'École des beaux-arts, architecte du Panthéon et des prisons, membre des conseils des bâtiments et des travaux publics. On lui doit plusieurs constructions monumentales (*Palais de justice* à Lyon, *Chapelles de St-Lazare* et de *St-Pélagie* à Paris, etc.). En outre il a gravé, avec un talent qui l'égale à Pi-

ranesi, une foule de planches soit au burin, soit à l'eau-forte ou à l'aqua-tinta, notamment des *Vues des monuments de Rome* (1801); les planches du *Voyage en Égypte* de Denon (1802); *Paris et ses monuments* (1803); la *Colonne de la Grande armée* (1810), les planches du *Voyage en Espagne* d'Al. de La Borde, du *Voyage à Thèbes* de Caillaud, des *Antiquités de la Nubie* de Gau, et les *Grands prix d'architecture*, collection continuée par son fils. — Celui-ci, M. Victor B., né en 1805, est lui-même un de nos architectes les plus distingués.

**BALCHIK**, petite v. de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 24 kil. N. E. de Varna. Près de là était Tomi, célèbre par l'exil d'Ovide.

**BALTES**, c.-à-d. *Hardis*, famille illustre chez les Visigoths, était en possession de leur fournir des rois, comme les Amales en fournissaient aux Ostrogoths. Selon quelques auteurs, les Baltes se sont perpétués en Septimanie, puis en Languedoc sous le nom corrompu de *Baur*. Les seigneurs de Baux, près d'Arles, étaient indépendants des comtes de Provence et prétendaient descendre des anc. *Baltes*.

**BALTHAZAR**, dernier roi de Babylone (554-538 avant J.-C.), se livra à la mollesse et laissa le gouvernement à sa mère Nitocris. Ayant profané dans un festin les vases sacrés enlevés au temple de Jérusalem, il vit aussitôt tracer sur la muraille muraille, par une main inconnue, ces trois mots mystérieux : *Mané, Thécel, Pharès*. Daniel, appelé pour les expliquer, lui apprit qu'ils annonçaient sa punition prochaine et sa mort (*V. Daniel*, chap. v). En effet, dans la nuit même du festin, Cyrus, contre lequel Balthazar avait excité Crésus, s'introduisit dans Babylone, et Balthazar fut massacré. Hérodote donne à ce prince le nom de Lalynetus, et Bérosee celui de Nabonid ou Nabonadius.

**BALTIA**, nom ancien de la Scandinavie, lui fut donné, soit à cause des *Baltes*, la plus noble des tribus gothiques, soit plutôt à cause des *Belts* ou détroits qui sont fort nombreux entre la péninsule scandinave et le Danemark. Ce monosyllabe *balt* se retrouve encore auj. dans le nom même de la mer Baltique.

**BALTIMORE**, petit port d'Irlande (Cork), à 73 kil. S. O. de Cork; 1000 hab. C'est un seigneur originaire de cette ville, lord Calvert, comte de Baltimore, qui colonisa le Maryland. On a par reconnaissance donné son nom à la Baltimorie des États-Unis.

**BALTIMORE**, v. des États-Unis, dans le Maryland, sur le Patapsco, près de son emb. dans la baie de Chesapeake, à 58 kil. N. O. de Washington, avec un port vaste et commode; sa pop., qui en 1792 était à peine de 13 000 hab., dépasse auj. 200 000. C'est la 3<sup>e</sup> ville des États-Unis et l'un des ports les plus commerçants du monde. On y fait surtout un grand commerce de farine et de tabac. Archevêché catholique duquel relèvent tous les évêchés des États-Unis, évêché anglican, université (depuis 1812); collège de Ste-Marie; riche bibliothèque, nombreux établissements d'instruction; chemins de fer. — Baltimore fut fondée en 1729; elle joua un grand rôle dans la guerre de l'indépendance : elle fut attaquée en 1814 par les Anglais, qui furent repoussés : un monument, dit *Battle monument*, fut érigé en mémoire de ce succès. Un concile catholique fut tenu en 1831 à Baltimore.

**BALTIMORE** (le comte de). *V. CALVERT*.

**BALTIQUE** (mer), *Codanus sinus*, vaste golfe de la mer du Nord, auquel l'unissent le Cattégat et les 3 détroits dits le Sund, le Grand Belt et le Petit Belt, à pour limites au N. la Botnie, au S. le Mecklembourg et les États prussiens, à l'O. la Suède, à l'E. la Russie. On la distingue en Baltique proprement dite au S., golfe de Botnie au N., golfe de Finlande à l'E.; dans la Baltique propre est le golfe de Livonie. L'Order, la Vistule, le Niémen, la Dwina méridionale se jettent dans la mer Baltique proprement dite. Grande pêche du hareng; ambre sur les côtes de Prusse et de Courlande. — La partie de cette

mer comprise entre la Suède et le Danemark gela tout entière en 1333, 1423 et 1670.

**BALTUS** (J. François), savant jésuite, né à Metz en 1667, professa les belles-lettres à Dijon et la théologie à Strasbourg, dirigea plusieurs collèges, et m. à Reims en 1743, bibliothécaire du collège de cette ville. Il est principalement connu par une *Réponse à l'Histoire des oracles* de Fontenelle, Strasb., 1708, 2 vol. in-8; il soutient dans cet ouvrage que les oracles sont l'œuvre du démon et non de la fraude des prêtres païens. On a aussi de lui : *Défense des saints Pères accusés de platonisme*, Paris, 1711, in-4; *La religion prouvée par l'accomplissement des prophéties*, 1728, in-4.

**BALUZÉ** (Jean La). *V. LA BALUZÉ*.

**BALUZÉ** (Étienne), savant historiographe, né à Tulle en 1630, mort à Paris en 1718, fut bibliothécaire de Colbert, professeur de droit-canon au Collège de France (1670), puis inspecteur de cet établissement. Ayant inséré dans son *Histoire de la maison d'Auvergne* quelques passages qui favorisaient les prétentions du duc de Bouillon sur ce comté, Louis XIV le priva de sa chaire et l'exila de Paris (1710); il ne put y revenir qu'en 1713. Ses principaux ouvrages sont : *Regum francorum capitularia*, 1677, 2 vol. in-fol., réimprimés en 1780 avec des additions par Chiniac; *Conciliatorum nova collectio*, 1683, 1 vol. in-fol.; *Vies des papes d'Avignon*, 1693, 2 vol. in-4 (mises à l'Index à Rome); *Hist. généalogique de la maison d'Auvergne*, 1708, 2 vol. in-fol.; *Miscellanea*, 1674-1715, 7 vol. in-8, réimprimés avec additions à Lucques, 1761, 4 vol. in-fol., par J. D. Mansi. Il a fait en outre une foule d'éditions d'ouvrages rares et précieux pour l'histoire ecclésiastique.

**BALZAC**, bourg de la Charente, à 6 k. N. d'Angoulême, sur la r. g. de la Charente; 1000 hab. Château d'où le célèbre Guez de Balzac a pris son nom.

**BALZAC** (J. L. GUEZ de), un des écrivains qui ont le plus contribué à former la langue française, né à Angoulême en 1594, mort en 1655. Après avoir passé à Rome 2 années (1621-23) comme agent du cardinal Lavalette, il vint à Paris, s'y fit bientôt connaître par ses écrits, obtint les bonnes grâces de Richelieu, qui lui fit donner les titres d'historiographe et de conseiller d'État avec une pension de 2000 livres, et fut un des premiers membres de l'Académie française. Dégouté du séjour de Paris à cause des attaques dirigées contre ses ouvrages (*V. D. GOULU*), il se retira dans sa terre de Balzac et se livra presque entièrement à des exercices de piété. Il avait légué à l'Académie française 2000 livres pour fonder un prix d'éloquence, et à l'hospice d'Angoulême une somme de 12 000 livres. Ses œuvres se composent de *Lettres*, adressées à Conrart, à Chapelain et autres; de *Discours*, d'*Entretiens* ou *Dissertations littéraires*, de petits traités, dont les principaux sont *Aristippe ou la Cour*, le *Prince* (apologie de Louis XIII et de Richelieu), le *Socrate chrétien*; de quelques poésies françaises et de vers latins. Ces œuvres, qui pour la plupart avaient été publiées séparément par les Elsevir, ont été réunies par l'abbé Cassaigne en 2 vol. in-fol., Paris, 1664, et réimprimées en 1854 par L. Moreau, 2 vol. in-12. Le principal fondement de la réputation de Balzac, ce sont ses *Lettres*, dont il parut un 1<sup>er</sup> recueil en 1624, et un 2<sup>e</sup> en 1636 : il y donna à la langue française une élégance et une harmonie qu'on n'avait rencontrées jusque-là dans aucun ouvrage en prose. Voltaire et La Harpe reprochent à cet auteur de s'être plus occupé des mots que des pensées. M. Campenon a publié en 1806 un choix de *Lettres* de Balzac, Voiture et Boursault, 2 vol. in-12; M. Mersan a donné les *Pensées* de Balzac, 1 vol. in-12. Paris, 1807, et M. Malitourne ses *Œuvres choisies* (moins les *Lettres*), 1822, 2 v. in-8.

**BALZAC** (Honoré de), fécond romancier, né à Tours en 1799, mort à Paris en 1850, était fils d'un ancien

secrétaire du conseil du roi. Il étudia au collège de Vendôme, débuta fort jeune par des romans médiocres, publiés sous le voile du pseudonyme; fut imprimeur à Paris de 1826 à 1829, quitta, après de graves pertes, une profession qui convenait peu à ses goûts, et se remit à écrire, mais en adoptant une manière toute nouvelle, qui le conduisit rapidement au succès. Il donna en 1830, et sous son vrai nom cette fois, la *Physiologie du mariage*, vive satire de l'état conjugal, qui assura sa réputation; il ne cessa depuis de produire des romans et des nouvelles qui furent lus avec avidité. Après une vie laborieuse et précaire, il était enfin arrivé à la renommée et à l'aisance, et venait de contracter une alliance honorable, lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée, dans la force de l'âge et de son talent. Balzac avait entrepris de décrire sous toutes ses faces la société contemporaine, et il a, dans ce but, mais après coup, distribué toutes ses œuvres sous un certain nombre de chefs qui devaient tout embrasser : *Scènes de la vie privée*, — *de la vie parisienne*, — *de la vie de province*, — *de la vie politique*, — *de la vie militaire*, — *de la vie de campagne*; — *Études philosophiques*, — *Études analytiques*; le tout devait former la *Comédie humaine*; mais il n'a pu remplir un si vaste cadre. Parmi ses œuvres, dont le nombre ne s'élève pas à moins de 90, on remarque, outre la *Physiologie du mariage*, la *Femme de trente ans*, la *Femme abandonnée*, le *Père Goriot*, les *Parents pauvres*, le *Lis dans la vallée*, *Eugénie Grandet*, *l'Illustre Gaudissart*, *César Birotteau*, un *Prince de la Bohême*, le *Médecin de campagne*, le *Curé de village*, la *Peau de chagrin*, la *Recherche de l'absolu*. Balzac s'essaya aussi sur la scène, mais avec moins de bonheur : son drame de *Vautrin*, joué en 1840, fut défendu comme dangereux; cependant, *Mercadet le Faiseur*, comédie jouée après sa mort, obtint un succès de vogue : il y dévoile les roueries des spéculateurs. On trouve dans la plupart de ses romans, avec un intérêt vif et soutenu, un style pittoresque et original, quoique peu correct et quelquefois de mauvais goût, une profonde observation de mœurs, une vérité de description frappante, ainsi qu'une grande subtilité d'analyse; il a créé des types qui resteront : il a surtout excélé à peindre la femme et à saisir les ridicules de la bourgeoisie; mais il s'est plu à représenter le côté le plus défectueux de la société; en outre, il affecte le ton d'un homme sans principes fixes, se montrant alternativement, et comme indifféremment, moraliste sévère, critique rêveur, ou cynique effronté. Une édition illustrée de ses *Œuvres* a été publiée par Furne (20 vol. in-8, 1842-1852). On doit à M. Ste-Beuve des *Études littéraires* sur Balzac, et à M. E. Werdet un *Essai sur la Vie et le caractère* de cet écrivain.

**BAMBA**, État de la Nigritie méridionale, dans la partie S. O. du Congo, tributaire du roi de Congo, à pour ch.-l. Bamba, par 7° 16' long E. et 7° 2' lat. S.

**BAMBARA**, État de la Nigritie centrale, entre ceux de Birou, Massina, Baédou, Garou, Douara, Kong, par 6° 10' long. O. et 12° 16' lat. N.; v. princip., Ségo, Djenné et Bammakou. Il est traversé par le Djoliba. Le Bambara fournissait les esclaves les plus estimés.

**BAMBERG**, v. de Bavière (Haute-Franconie), sur la Regnitz, à 40 kil. O. de Bayr-uth, ch.-l. du cercle de Haute-Franconie; 21 000 hab. Archevêché, lycée, gymnase, musée d'histoire naturelle, etc. Anc. université, supprimée en 1803. Château et cathédrale remarquables. Industrie variée, fonderies de canons et de cloches, pépinières renommées. — Bamberg était jadis le ch.-l. d'un évêché souverain, qui comptait 200 000 hab. Ce petit État a été depuis incorporé à la Bavière, et l'évêché a été en même temps érigé en archevêché.

**BAMBOCHE** (P. VAN-LAAR, dit le), peintre hollandais, ainsi surnommé parce qu'il était contrefait, né en 1613 à Laaren, près de Naarden, passa 16 ans à Rome dans la société des meilleurs maîtres, et vint

en 1639 se fixer à Harlem, où il mourut en 1673. Ce maître excella surtout à représenter des chasses, des pêches, des *kermesses* ou fêtes de village; d'où ce dernier genre de composition a conservé le nom de *bambochades*. Le musée du Louvre possédait deux de ses tableaux : le *Départ de l'hôtelier*; une *Femme qui trait une chèvre à côté d'un père jouant du chalumeau*.

**BAMBOUK**, État de la Nigritie occidentale, entre le Haut Sénégal et la Palémé, par 11° et 12° long. E., 14° et 15° lat. N., à 160 kil. sur l'É., et env. 100 000 hab. (Mandings). Places princip., Farbana, Natakou. On y trouve beaucoup d'or. Ce pays fut exploré au xv<sup>e</sup> siècle par les Portugais, qui l'abandonnèrent à cause de son insalubrité.

**BAMBYCE**, v. de la Syrie anc. (Cyrresthique), à l'E. d'Antioche et au S.O. de Zeugma et d'Apamée, avait un temple célèbre de la *Grande Déesse* de Syrie, ce qui en faisait une ville sainte; d'où le nom d'*Hiérapolis* sous lequel elle est désignée par les Grecs.

**BAN**. Ce mot signifia d'abord, dans son acception la plus générale, la proclamation d'un édit, d'un statut, d'un jugement, toute espèce de *cri public*; dans la suite il s'étendit à la chose même qui était proclamée, et c'est dans ce sens qu'on appelait *ban de l'Empire* toute prescription sanctionnée par un édit de l'empereur, notamment la déchéance prononcée contre un prince, et, en France, *ban du roi*, les règlements ou les ordonnances de la couronne et même l'amende prononcée contre celui qui les violait. — Le mot *ban* se disait aussi de l'appel fait par le seigneur à ses vassaux pour les convoquer sous son étendard. Du mot *ban* pris dans cette acception sont dérivés les mots *bannière* et seigneur *banneté*. Dans les appels faits pour service militaire, on distinguait le *ban* proprement dit, composé des vassaux immédiats, qui étaient convoqués par le roi lui-même, et l'*arrière-ban*, composé des vassaux qui étaient convoqués par leurs suzerains.

**BAN** (du slave *pan*, seigneur?). On appelait ainsi en Hongrie et dans les Marches orientales de l'empire germanique un commandant militaire, gouverneur d'un *banat* ou *marche*, qui peut être assimilé aux margraves. Il prenait rang immédiatement après le roi, et était l'égal du comte palatin. Il y avait des bans de Dalmatie, de Slavonie, de Valachie, de Bulgarie, de Bosnie et de Servie. Il n'y a plus aujourd'hui de véritable ban qu'en Croatie. Le banat de Temeswar doit son nom à sa position limitrophe, mais nulle part il n'est fait mention d'un ban effectif de Temeswar. Le ban de Croatie est le 3<sup>e</sup> des barons hongrois; il commande en outre dans les districts militaires de Gradiska et de Brod. F. BANAT.

**BAN DE LA ROCHE**, en allem. *Steinthal*, vallée des Vosges, sur les confins de la Lorraine et de l'Alsace, bornée au S. par le Val de Villé, à l'E. par les pays d'Obernai et de Barr, à l'O. et au N. par la Bruche, comprend plusieurs villages dont le plus central est Waldbach. C'était une principauté féodale qui fut réunie à la France en 1648 par le traité de Westphalie. Le pasteur Oberlin tira les habitants de cette vallée d'un état presque sauvage et fut leur bienfaiteur.

**BANAT**, prov. administrée par un *ban*. V. ce mot. **BANAT DE CROATIE**. V. BAN et CARLSTADT-VARASDIN. **BANAT DE TEMESWAR**, contrée de la Hongrie, entre le Maros, la Theiss, le Danube, la Transylvanie et la Valachie. Capit., Temeswar. Auj. comprise dans les comitats de Temeswar, Torontal, Krassova et le Généralat du Banat. — Le Généralat du BANAT, en all. *Banal-Grauz*, une des 4 divisions des Confins militaires, a pour places princ. Temeswar (ch.-l.), Pancsova, Karansebes, Weiskirchen, Mehadia.

**BANBURY**, v. d'Angleterre (Oxford), à 33 kil. N. d'Oxford; 6000 hab. Bataille sanglante entre les partisans des maisons d'York et de Lancastre, en 1469.

**BANC DE BAHAMA, DE TERRE-NEUVE**, etc. F. BAHAMA, TERRE-NEUVE, etc.

**BANC DE ROI OU DE LA REINE**, une des grandes cours

de justice en Angleterre, siège à Westminster. Sa juridiction s'étend sur tous les tribunaux inférieurs, ainsi que sur toutes les corporations.

**BANCA**, île de l'archipel de la Sonde, à l'E. et près de Sumatra; 230 kil. sur 40; 25 000 hab. (Malais, Chinois et indigènes dits Orang Gounongs). Riches mines d'étain. — Cette île était jadis au sultan de Palembang, qui la céda aux Anglais en 1812. Ceux-ci l'ont cédée aux Hollandais en 1816.

**BANCAL DES ISSARTS** (J. Henri), conventionnel, né en Auvergne en 1750, mort en 1826, était notaire à Paris, lorsqu'éclata la Révolution. Il en embrassa les doctrines, fut nommé en 1792 député à la Convention par le Puy-de-Dôme et s'y montra fort modéré. Il fut un des commissaires envoyés à l'armée du Nord pour arrêter Dumouriez (V. ce nom). Arrêté lui-même par ce général et livré aux Autrichiens, il resta captif près de 3 ans. A son retour il fut élu membre du Conseil des Cinq-cents. Il renonça aux affaires dès 1797 et se retira à Clermont.

**BANCHI** (le P. Séraphin), dominicain de Florence. Chargé par Ferdinand I, grand-duc de Toscane, d'observer en France les troubles du temps de la Ligue, il eut l'occasion de se trouver à Lyon avec Barrière, qui lui fit part de son projet d'assassiner Henri IV. Il se hâta d'en instruire ce prince, et prévint ainsi le crime (V. BARRIÈRE). On lui offrit en reconnaissance un évêché; mais il se contenta d'une modique pension avec laquelle il se retira dans un couvent de son ordre à Paris, où il mourut en 1622.

**BANDA** (îles), groupe d'îles dans l'archipel des Molouques, par 126°-127° long. E., 3°-4° lat. S. Les principales sont Banda, Banda-Neira et Key. La v. de Nassau, située dans l'île Banda, est le ch.-l. de tout le groupe. On y cultive spécialement la muscade. — Découvertes en 1512 par les Portugais, qui les occupèrent en 1524. Ils en furent chassés en 1599 par les Hollandais qui les possèdent encore aujourd'hui, bien que les Anglais les aient occupés de 1810 à 1814.

**BANDA-ORIENTAL**. V. URUGUAY.

**BANDE NOIRE**, association de spéculateurs qui après la Révolution française se réunirent pour acheter les châteaux, les antiques abbayes, les monuments d'art les plus précieux, dans le but de les démolir et d'en vendre les matériaux.

**BANDELLO** (Mathieu), romancier italien, né en 1480 à Castel-Nuovo dans le Milanais, mort en 1561, était Dominicain. Il enseigna les belles-lettres à Milan, et donna des leçons à la célèbre Lucrèce Gonzague. Les Espagnols s'étant rendus maîtres de Milan en 1525, il se réfugia en France avec le général César Frégoso, et fut nommé par Henri II, en 1550, évêque d'Agén; il se démit de ses fonctions au bout de 5 ans. On a de lui un recueil estimé de *Nouvelles*, en 4 livres (1564 et 73), dans le genre de Boccace, où il règne une fort grande liberté. Ces nouvelles ont été trad. en français par P. Boastreau et Belleforêt, Paris, 1580. On a encore de Bandello 11 *Chants à la louange de Lucrèce de Gonzague* (Agén, 1545), les *Trois Parques*, et des poésies diverses (réimprimées à Turin, 1816).

**BANDERALI** (David), célèbre chanteur, né en 1789 à Palazzo, en Lombardie, mort à Paris en 1849, fut choisi pour maître de chapelle par la princesse Amélie, femme du prince Eugène, vice-roi d'Italie, devint professeur au Conservatoire de Milan, et compta parmi ses élèves Rubini, Pellegrini, Mmes Pasta, Camporosi; fut appelé en 1828 au Conservatoire de Paris, et y forma de nombreux élèves, dont plusieurs ont brillé sur nos scènes lyriques. Cet artiste avait une méthode large et expressive, et un goût exquis. Il a laissé des vocalises et des compositions qui sont entre les mains de tous les amateurs.

**BANDES MILITAIRES**. V. AVENTURIERS, BRABANÇONS, COMPAGNIES (GRANDES), ROUTIERS.

**BANDINELLI** (BACCIO), sculpteur et peintre italien, né à Florence en 1487, mort en 1559, voulut rivaliser avec Michel-Ange. Bien que fort inférieur,

il a exécuté des œuvres remarquables par la vigueur, entre autres, le *S. Pierre* de la cathédrale de Florence; *Hercule vainqueur de Cacus*, groupe colossal, les tombeaux des papes *Léon X* et *Clément VII*, une copie très-estimée du fameux *Laocoon*, qui a été endommagée en 1762 dans l'incendie de la galerie de Florence, mais a été bien restaurée. On lui doit aussi quelques tableaux d'un style pur, mais qui manquent de grâce et de coloris. Vasari a écrit sa *Vie*.

**BANDINI** (Ange-Marie), savant italien, né à Florence en 1726, mort en 1800, fut chanoine dans sa patrie et conservateur de la bibliothèque Laurentine. On lui doit une *Vie d'Améric Vesputce*, Florence, 1745; un *Spécimen de la littérature florentine au xv<sup>e</sup> siècle*, 1747; une *Description de l'obélisque d'Auguste retrouvé au champ de Mars*, Rome, 1750; un *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Laurentine*, 1764-1768; des notices sur les personnages importants de l'Italie, et des éditions savantes.

**BANDOL**, petit port et fort du dépt. du Var, sur la Méditerranée, à 16 kil. O. de Toulon; 1895 hab. Vins renommés. Le port a été réparé en 1845.

**BANDURI** (D. Anselme), bénédictin, né à Raguse en 1670, mort à Paris en 1743, professa l'histoire ecclésiastique à Pise, et fut envoyé à Paris par le grand-duc de Toscane pour s'y former à l'étude des antiquités. L'Académie des inscriptions l'admit dans son sein en 1715, et le duc d'Orléans le choisit en 1724 pour son bibliothécaire. On a de lui : *Imperium orientale*, Paris, 1711, -12, 2 vol. in-fol.; *Numismata imperatorum Romæ a Trajano Decio ad Pauleologos Augustos*, 1718, 2 vol. in-fol.

**BANER** (Jean Gustavson), vulgairement appelé *Banier*, feld-maréchal suédois, né en 1595, se forma sous Gustave-Adolphe à l'art de la guerre, accompagna ce monarque en Pologne et en Allemagne, se signala dans plusieurs campagnes, notamment à la bataille de Leipsick (1631), prit Magdebourg, Donawert, Munich, et fut blessé dangereusement à Nuremberg. Après la mort de Gustave-Adolphe, Baner commanda l'armée suédoise, défit les Impériaux à Wittstock (1636) et à Chemnitz (1639), et les repoussa jusqu'en Bohême. Il mourut au milieu de ses succès en 1641. C'est un des plus grands généraux de la Suède; on le surnommait le *Second Gustave*.

**BANFF**, v. et port d'Écosse, ch.-l. du comté de Banff, à 200 kil. N. d'Édimbourg; 4000 hab. — Le comté, entre ceux d'Aberdeen, d'Elgin, d'Inverness, et du détroit de Forth, a 102 kil. sur 48. Quelque industrie, pêche, pierres calcaires; sources minérales.

**BANGALORE**, v. de l'Inde anglaise, dans l'État de Maïssour, la plus grande ville du pays, à 96 k. N. E. de Seringapatnam; 60 000 hab. Étoffes de coton et soie. Fondée au dernier siècle par Haïder Ali; prise en 1791 par les Anglais.

**BANGOR**, v. et port d'Angleterre (Galles), à 47 kil. N. E. de Caernarvon, au fond d'une baie, à 3 kil. du pont tubulaire de Menay; 7000 hab. Évêché. Ville jadis importante; brûlée par le roi Jean en 1210. — Bourg du pays de Galles (Flint), à 12 kil. N. d'Ellesmere; 1260 hab. Célèbre monastère, où 1200 moines furent massacrés par les Saxons en 613. — V. d'Irlande (Ulster), à 40 kil. N. E. de Belfast; 3116 hab. Très-anc. monastère, détruit en 820 par les Danois. — V. des États-Unis (Maine), à 90 kil. N. E. d'Augusta; 14 432 h. Chemin de fer.

**BANIANS**, dits aussi *Waïshyas*. On nomme ainsi en Orient la caste commerçante des Hindous. Ils sont répandus dans toute l'Asie, surtout dans le N. de l'Inde et dans les ports de Bombay, Surat et Cambaye. Ils croient à la métépsychose et ne mangent jamais la chair des animaux; ils regardent comme impurs tous les hommes d'une religion différente et évitent toute communication avec eux.

**BANIAS**, *Panæas*, *Cæsarea Philippi*, v. de Syrie (Damas), à 60 kil. S. O. de Damas. Ruines d'un temple érigé par Hérode en l'honneur d'Auguste.

**BANIER** (l'abbé Antoine), savant mythologue, né



en 1673 à Dallet en Auvergne, mort en 1741, vint de bonne heure à Paris, où il fut précepteur des enfants du président Dumetz, consacra tous ses loisirs à l'étude et à l'interprétation de la mythologie, et fut reçu en 1713 à l'Académie des inscriptions. Il publia en 1711 *l'Explication historique des Fables*; il retoucha tout ce vie et cet ouvrage important, et en donna en 1738 une 3<sup>e</sup> édition entièrement refondue sous le titre de *la Mythologie et les Fables expliquées par l'histoire*, 3 vol. in-4. On a encore de lui une trad. des *Métamorphoses* d'Ovide, 1732-1738, et quelques éditions, entre autres celle qu'il donna, avec Lemascrier, des *Cérémonies et coutumes religieuses des différents peuples*, de J. F. Bernard, 1741, 7 vol. in-fol. C'est lui qui rédigea le 3<sup>e</sup> *Voyage de P. Lucas*.

BANIER ou BANNIER, général suédois. V. BANER.

**BANJERMASING**, v. de l'île Bornéo, près de l'emb. d'une riv. de même nom, sur la côte S. E. Fort hollandais. Commerce actif avec la Chine; export. de diamants, or, camphre, poivre, nids d'hirondelles.

**BANKOK**, capit. du roy. de Siam (depuis 1766), à 80 kil. S. de Siam, à l'emb. du Ménam dans le golfe de Siam. On lui donne de 400 à 500 000 hab., en grande partie Chinois, et vivant sur l'eau. Les maisons sont en bois, à l'exception de la résidence royale et d'un temple fort curieux, consacré à Bouldha; beau palais du roi. Très-grand commerce maritime, surtout avec Singapour et Bombay.

**BANKS** (sir Joseph), savant naturaliste, né à Londres en 1740, mort en 1820, se livra dès sa jeunesse à l'étude de l'histoire naturelle, dont il avait puisé le goût dans les ouvrages de Linné et de Buffon, et employa une grande fortune à hâter les progrès de cette science. Il visita en 1763 le Labrador et Terre-Neuve, accompagna Cook dans son voyage autour du monde (1768-1771), et rapporta de cette expédition d'abondants matériaux. Il fit ensuite à ses frais un voyage aux îles Hébrides et en Islande (1772). Il fut nommé en 1778 président de la Société royale de Londres, en 1797, conseiller du roi, et obtint auprès de Georges III une influence dont il ne se servit que pour protéger les savants. Banks a peu écrit, mais il forma de précieuses collections qu'il ouvrait à tous ceux qui voulaient les consulter, et une bibliothèque, la plus riche qui existât alors en ouvrages sur les sciences naturelles. Il légna cette bibliothèque au Musée Britannique. Dryander en a publié un catalogue en 5 vol. in-8, 1796-1800.

**BANKS** (presqu'île de), dans la Nouvelle-Zélande, île méridionale, à l'E. On y remarque le port d'Akaroa.

**BANKS** (détroit de), au N. de l'Amérique, entre la Terre de Banks et l'île Melville, par 73°-75° lat. N., forme le *Passage-Nord-Ouest*, découvert en 1853 par le capitaine Mac-Lure.

**BANNALEC**, ch.-l. de cant. (Finistère), à 13 kil. N. O. de Quimperlé; 594 hab.

**BANNER**. V. BANER.

**BANNERET**, chevalier ayant droit de porter *ban-nière*. V. ce mot au *Dictionnaire des Sciences*.

**BANNOCKBURN**, v. d'Écosse (Stirling), à 7 kil. S. de Stirling. Robert Bruce y défait Édouard I<sup>er</sup> en 1314; Jacques III fut battu et tué près de là par son fils révolté (1488).

**BANON**, ch.-l. de cant. (B.-Alpes.), à 20 kil. N. O. de Forcalquier; 561 hab.

**BANQUES**, institutions financières. V. ce mot au *Dictionnaire des Sciences, des Lettres et des Arts*.

**BANQUO**, thane ou chef royal d'une province d'Écosse, sous le roi Duncan, au XI<sup>e</sup> s. Il rendit d'abord de grands services à son pays et détruisit une armée de Danois qui l'avaient envahi; mais ensuite il servit l'ambition de Macbeth, qui assassina son roi et s'empara du trône. Il périt lui-même au bout de peu d'années, victime des infidélités de Macbeth.

**BANTAM**, v. de l'île de Java, capit. de l'anc. roy. de Bantam, à 88 kil. O. de Batavia. Port et rade ensablés et envahis par les bancs de corail. Poivre, camphre, etc. — Le roy. de BANTAM, situé à l'extré-

mité O. de l'île, a 155 kil. de long; 230 000 hab. Occupé d'abord par les Anglais, il appartient aux Hollandais depuis 1693.

**BANTRY**, v. d'Irlande (Cork), à 24 kil. N. de Baltimore, sur une baie de même nom; 4000 h. Deux fois (1689 et 1796) une flotte française essaya, mais sans succès, d'y opérer un débarquement.

**BANYA**, v. de Hongrie. V. NEUSTADT.

**BAOUR-LORMIAN** (Louis), poète français, né en 1770 à Toulouse, mort à Paris en 1834, était fils d'un imprimeur. Après avoir débuté, dans sa ville natale, par des satires, il vint à Paris, y publia, dès 1795, une traduction en vers de la *Jérusalem délivrée*, œuvre imparfaite, qui fut vivement critiquée, surtout par Lebrun; donna en 1801 une traduction, également en vers, des *Poésies d'Ossian*, qui partagea la vogue dont jouissaient alors les poésies attribuées au barde écossais; fit représenter en 1809 *Omissis ou Joseph en Égypte*, trag. en 5 actes qui réussit, grâce à l'élegance de la versification, et la fit suivre en 1811 de *Mahomet II*, où il fut moins heureux. Il publiait en même temps des *Veillées poétiques et morales* (1811), imitées d'Young et d'Hervey, enfantant une épopée, l'*Atlantide ou le Géant de la Montagne* (1812), complètement oubliée, écrivait des *Satires*, où il se montrait piquant sans être amer; chantait dans des *Odes* les divers gouvernements qui se succédaient; donnait des opéras (*Jérusalem délivrée*, *Aminte*, *l'Oriflamme*, *Alexandre à Babylone*), et composait des contes et des romans. En 1819, il refondit entièrement sa traduction du Tasse, qui cette fois obtint un grand succès. Dans ses dernières années, devenu aveugle, il mit en vers le poème de *Job*, vers lequel ses propres infirmités avaient tourné son attention. Baour-Lormian a la réputation d'un versificateur pur, élégant et harmonieux, mais poli-peux et monotone. Il était de l'Académie française depuis 1815. Il a laissé des *Mémoires*. M. Ponsard, son successeur à l'Académie, a fait son éloge dans son *Discours de réception*.

**BAPAUME**, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 22 kil. S. S. E. d'Arras; 2900 h. Ville jadis forte: ses fortifications ont été détruites en 1847. Batistes, lions. — Cette v. fit longtemps partie de la Flandre espagnole: plusieurs fois prise par les Français, notamment en 1641, elle leur fut assurée par la paix des Pyrénées (1659).

**BAPAUME**, bourg de la Seine-Inf., à 4 k. O. de Rouen, commune de Canteleu. Filatures, indiennes.

**BAPHOMET**, idole des Gnostiques, attribuée aussi aux Templiers. V. notre *Diction. des Sciences*.

**BAPTES**, prêtres de la déesse Cotytto, ainsi nommés de *baptô*, baigner, parce qu'ils se baignaient et se parfumaient avant la célébration de leurs mystères. Ils célébraient leurs fêtes la nuit par des danses lascives et par toutes sortes de débauches.

**BAPTISTE** (S. JEAN-). V. JEAN (S.).

**BAPTISTE** de Mantoue, poète. V. BATTISTA.

**BAPTISTE LULLI**, compositeur. V. LULLI.

**BAPTISTES**, hérétiques. V. ANABAPTISTES.

**BAR**, v. de la Russie d'Europe (Podolie), sur la Rov, à 68 kil. N. de Mohilev; 2400 hab. Citadelle bâtie sur un roc. C'est dans cette ville que Pulawski, Krasinski et plusieurs autres patriotes polonais, protestant contre l'immixtion moscovite dans le gouvernement de la Pologne, proclamèrent, le 29 février 1768, la fameuse *confédération de Bar*, qui fut le signal des guerres de la Pologne pour l'indépendance.

**BAR**, v. de la Turquie d'Europe. V. ANTIVARI.

**BAR** (E.), ch.-l. de cant. (Alpes-Maritimes), à 8 kil. N. E. de Grasse; 1629 hab. Anc. comté.

**BAR-LE-DUC** ou **BAR-SUR-ORNOIS**, v. de France, jadis capit. du duché de Bar ou Barrois,auj. ch.-l. du dép. de la Meuse, sur l'Ornain, à 234 kil. E. de Paris (254 par chem. de fer); 14 922 h. Trib. de 1<sup>re</sup> inst. et de commerce, lycée, bibliothèque Cotonnades, teinturerie en rouge d'Andrinople, vins et confitures de groseilles renommées. Patrie des maréchaux On-

linot et Exelmans. La ville s'est formée autour d'un fort construit au x<sup>e</sup> siècle.

BAR-SUR-AUBE, ch.-l. d'arr. (Aube), sur l'Aube, à 53 kil. E. de Troyes; 4473 hab. Station. Trib., collège. Eaux-de-vie et liqueurs; toiles de coton, tanneries, mégisseries, etc. Aux env., bons vins blancs. Anc. ch.-l. d'un comté, réuni à la Champagne en 1095, et qui se donna au roi de France en 1328.

BAR-SUR-SEINE, ch.-l. d'arr. (Aube), sur la Seine, à 33 kil. S. E. de Troyes; 2542 hab. Beau pont, jolies promenades. Vins communs. eaux-de-vie, papier.

BARABBAS, Juif qui avait été condamné à mort pour sédition et meurtre, se trouvant en prison au moment de la Passion de J.-C. Comme la coutume était, à la fête de Pâques, de donner la liberté à un criminel, Pilate demanda aux Juifs qui de Barabbas ou de Jésus ils voulaient délivrer : dans leur aveugle haine, ils choisirent Barabbas.

BARAC, général des Hébreux. V. DÉBORA.

BARAÏKTAR. V. BEIRAKTAR.

BARANYA, comitat de Hongrie, entre ceux de Tolna et de Bacs, entre la Drave et le Danube; 88 k. sur 66; 200 000 hab. Ch.-l., Cinq-Eglises.

BARATIER (J. P.), enfant célèbre par sa précocité, né en 1721 à Schwabach dans le margraviat d'Anspach, fils d'un pasteur français réfugié, parlait à 4 ans le français et l'allemand, savait le latin à 5 ans, le grec et l'hébreu à 7; il étudia les livres rabbiniques et l'histoire ecclésiastique, et composa dès l'âge de dix ans plusieurs savants ouvrages sur ces matières. Il se livra ensuite à l'étude des mathématiques et de l'astronomie, inventa de nouveaux calculs, ou du moins trouva par lui seul plusieurs de ceux qui étaient déjà connus; créa une méthode pour déterminer la longitude en mer, et fut à quatorze ans membre de l'Académie de Berlin. Il embrassait en même temps l'étude du droit public, de la littérature et des antiquités de toute espèce. Il avait déjà publié des ouvrages pleins d'érudition (entre autres une édition de *l'itinéraire de Benjamin de Tudèle*, 1735, *Disquisitio chronologica de successione antiquissima Romanorum pontificum*, 1740), lorsqu'une mort prématurée l'enleva à l'âge de 19 ans, en 1740. Il n'avait eu d'autre maître que son père. Formey a écrit sa Vie.

BARBADE (la), une des Antilles anglaises, par 62° long. O., 13° lat. N.; 32 kil. sur 18; 123 000 hab. Ch.-l., Bridgetown. Fertile, surtout en cannes à sucre. Elle fut découverte par les Portugais; elle appartient aux Anglais depuis 1625.

BARBANÇON, bourg de Belgique (Hainaut), à 35 k. S. de Charleroi; 740 hab. Marbre, forges, dentelles. Cette v. faisait précédemment partie du Hainaut français; elle a été cédée aux Pays-Bas en 1815.

BARBANÈGRE (Joseph), général de brigade, né à Pontacq (Basses-Pyrénées) en 1772, mort à Paris en 1830, entra au service en 1793, se distingua aux batailles d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, d'Eckmühl, de Ratisbonne, de Wagram, à Krasnoï et au passage du Niémen, s'enferma en 1813 dans Stettin, et ne rendit cette ville qu'après l'abdication de Napoléon. Il se couvrit de gloire en 1815 par sa défense d'Huningue : il arrêta 25 000 Autrichiens avec 500 recrues ou invalides, ne capitula qu'après 12 jours de tranchée ouverte, et obtint tous les honneurs de la guerre.

BARBARELLI, peintre. V. GIORGIONE.

BARBARES, dénomination sous laquelle on a désigné plus spécialement dans l'histoire les différents peuples qui, sortis de Germanie au commencement du v<sup>e</sup> siècle, firent invasion dans l'empire romain, et y exercèrent d'horribles ravages. Les principaux sont : les Alains, les Suèves, les Gépides, les Goths, les Vandales, les Huns, les Francs, les Bourguignons. En 405, Radagaise pénétra en Italie à la tête des Germains; en 409, Alaric, roi des Visigoths, prend Rome, tandis que les Francs commencent leurs établissements en Gaule; en 449, les Anglo-Saxons envahissent la Grande-Bretagne; de 451 à 453, les

Huns, sous la conduite d'Attila, ravagent les Gaules, puis l'Italie; en 476, Odoacre, roi des Hérules, envahit l'Italie et met fin à l'empire romain. A partir de cette époque, les peuples barbares forment des établissements fixes, les Ostrogoths et les Lombards en Italie, les Francs en Gaule, les Vandales en Afrique, les Visigoths en Espagne, et jettent les fondements des puissances qui deviendront les empires modernes.

BARBARIE, ÉTATS BARBARESQUES, région de l'Afrique septentrionale qui comprend les États de Tripoli, de Tunis, d'Alger, de Maroc et l'État de Sidy-Hescham, et forme par conséquent la partie la plus importante du Maghreb. Elle est ainsi nommée des Berbers, ses habitants indigènes. Cette contrée comprend la Mauritanie, la Numidie, l'Afrique propre, la Byzacène, la Gétulie et la Zeugitane des anciens, ainsi qu'une portion de la Cyrénaïque.

BARBARO, noble famille vénitienne qui a produit plusieurs hommes remarquables, entre autres : Nicolo Barbaro, ambassadeur de Venise à Constantinople en 1453, à qui l'on doit une relation italienne de la prise de Constantinople par les Turcs (publ. par Ellissen dans ses *Analecten*, Leips., 1857); — Joseph Barbaro, qui de 1436 à 1475 fit plusieurs voyages dans la Perse, l'Inde et la Turquie, dont la relation a été publiée en 1543 à Venise; — Hermolao Barbaro, né en 1454, mort en 1493 : il fut chargé par le sénat de Venise de plusieurs négociations importantes auprès des empereurs Frédéric III et Maximilien, et fut nommé par le pape Innocent VIII patriarche d'Aquilée; il cultiva les lettres avec succès : on lui doit des traductions de *Dioscoride*, de *Thémistius*, et des travaux importants sur Aristote et sur Pline (Rome, 1492); — Daniel Barbaro, 1513-1570 : il fut ambassadeur en Angleterre et cultiva aussi les lettres. On estime sa traduction italienne de *Vitruve* avec commentaires, Venise, 1556, in-fol.

BARBAROUX (Charles), né en 1767 à Marseille, était en 1789 avocat dans cette ville. D'un caractère exalté et impétueux, il embrassa avec feu les idées révolutionnaires, rédigea à Marseille un journal démocratique qui exerça une grande influence, et fut nommé en 1789 secrétaire de la commune. Envoyé à Paris en 1791 comme mandataire particulier de sa ville natale, il y devint l'âme des Marseillais et se lia avec Roland. Il eut avec ses compatriotes une grande part au 10 août, fut nommé député à la Convention, se fit remarquer à la tribune par la beauté de sa personne non moins que par son éloquence, entra dans le parti des Girondins, se prononça ouvertement contre Marat et Robespierre, demanda l'appel au peuple dans le procès de Louis XVI, et fut proscrit au 31 mai comme royaliste et ennemi de la république une et indivisible. Il chercha un asile dans le Calvados, et s'embarqua à Quimper pour Bordeaux; mais à peine arrivé dans cette ville, il fut arrêté et bientôt décapité, le 25 juin 1794. Il n'avait que 27 ans. Barbaroux a laissé des mémoires qui ont été publiés par son fils dans la collection des *Mémoires relatifs à la Révolution* de Baudouin, 1822.

BARBASTRO, v. d'Espagne (Catalogne), sur le Cinca, à 48 kil. S. E. de Huesca; 6000 hab. Evêché. Prise en 1064 par Sanche-Ramirez.

BARBAULD (Anna Lætitia AIKIN, mistress), née en 1743, à Kilworth dans le comté de Leicester, morte en 1825, était fille d'un pasteur protestant. Elle se fit connaître de bonne heure par des poésies religieuses, dirigea ensuite une institution, et rédigea pour l'enfance, sous les titres de : *Premières Leçons*, *Simplex Contes*, *Historiettes du premier âge*, *Soirées au logis*, divers ouvrages qui eurent un grand succès et qui ont été pour la plupart traduits en français. Elle a aussi publié des lettres inédites de Richardson, avec une notice fort estimée sur l'auteur, une *Collection des Romanciers anglais*, 50 vol. in-12, avec notices biographiques et critiques, et plusieurs pamphlets politiques. Son mari, M. Barbauld, était un pasteur, issu d'une famille de réfugiés français.

**BARBAZAN**, vge de l'anc. pays de Bigorre (H.-Garonne), à 4 k. S. O. de St-Bertrand; 425 h. C'est de là qu'étaient originaires les sires de Barbazan.

**BARBAZAN** (Arnauld-Guillaume, baron de), général français sous Charles VI et Charles VII, surnommé le *Chevalier sans reproche*, d'une famille distinguée du pays de Bigorre, se signala jeune encore dans un combat où six chevaliers français combattaient contre six chevaliers anglais (1404). Dans les guerres civiles que fit naître la démesure de Charles VI, il resta fidèle à la cause royaliste, et obtint plusieurs avantages sur le duc de Bourgogne. En 1420, il défendit Melun contre les Anglais, et fut retenu prisonnier malgré une capitulation qui lui laissait la liberté. Délivré par Lahire, il remporta en 1430 une victoire signalée sur les Anglais et les Bourguignons à La Croisette en Champagne. Il périt l'année suivante, des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Bulgnéville (près Nancy), que René d'Anjou avait livrée malgré lui.

**BARBAZAN** (Étienne), écrivain, né à St-Fargeau, près d'Auxerre, en 1696, mort en 1770, vint de bonne heure à Paris où il se livra à l'étude des anciens auteurs français qui ont écrit du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> s. et continua, en société avec l'abbé de la Porte et Gravelle, le *Recueil alphabétique de pièces historiques*, commencé par l'abbé Pérou, 24 vol. in-12, Paris, 1745 et années suivantes. Il a donné : *Fables et Contes français des XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> s.*, Paris, 1756, 3 vol. in-12; *l'Ordre de chevalerie*, 1759; le *Costolement ou Instruction d'un pèlerin à son fils*, 1760. Il s'est surtout attaché à rechercher les origines de la langue française, et a laissé sur ce sujet de précieux manuscrits, qui sont à l'arsenal.

**BARBE** (Ste), vierge et martyre, était, selon la légende, fille d'un riche païen de Nicomédie nommé Dioscore, et subit le martyre, soit à Nicomédie, soit à Héliopolis, vers 306, sous le règne de Galère, ou, d'après Baronius, en 235, sous Maximin. On assure que son père, n'ayant pu lui faire renier sa foi, lui trancha lui-même la tête. Ste-Barbe est la patronne des canoniers, sans doute parce qu'on la représente dans une tour. On l'hon. le 4 déc.

BARBE DE CILLEY. V. SIGISMOND et PODEBRAD.

**BARBÉ-MARBOIS** (Franc., marquis de), né à Metz en 1745, mort en 1837, fut successivement secrétaire de légation et chargé d'affaires en Allemagne, consul aux États-Unis, intendant de St-Domingue (1785), ministre de France auprès de la diète de l'Empire; quitta les affaires pendant la Terreur, devint maire de la ville de Metz en 1795, puis membre et président du conseil des Anciens. Après le 18 fructidor an v, il fut déporté à Sinnamary. Rappelé en 1800, il entra au conseil d'Etat, fut nommé en 1801 directeur (puis ministre) du Trésor, se vit révoqué en 1806 pour une faute de gestion, mais n'en devint pas moins en 1808 président de la cour des Comptes et en 1813 sénateur. Sous Louis XVIII, les sceaux lui furent confiés; mais, ennemi de toute réaction, il ne put les conserver longtemps, et il reprit les fonctions de président de la cour des comptes. Il se retira des affaires en 1834, laissant la plus honorable réputation. Barbé-Marbois était membre de l'Académie des inscriptions. Il a laissé plusieurs écrits, entre autres une *Histoire de la Louisiane*, Paris, 1829, in-8.

**BARBEAU** DE LA BRUYÈRE (J. L.), né à Paris en 1710, mort en 1781, publia en 1750 une *Mappemonde historique* qui permet d'embrasser d'un seul coup d'œil le tableau des révolutions des peuples. On lui doit aussi des éditions perfectionnées des *Tablettes chronologiques* de Lenglet-Dufresnoy, 1763; de la *Géographie* de La Croix, 1773, etc.

**BARBEAUX**, anc. abbaye de l'ordre de Cîteaux, à 8 kil. S. E. de Melun, avait été fondée par Louis VII.

**BARBETANNE**, bourg de France (Bouches-du-Rhône), au confluent du Rhône et de la Durançe, à 25 k. N. d'Arles; 1999 h. Vins muscats, fruits, melons.

**BARBERINI**, famille florentine, originaire du bourg de Barberino en Toscane, et dont plusieurs

membres ont joué un rôle important au XVII<sup>e</sup> siècle. L'un d'eux, Maffeo Barberini, devint cardinal, et fut élu pape en 1623 sous le nom d'Urbain VIII. Il combla ses neveux de faveurs et de richesses. Trois d'entre eux (François et deux Antoine) furent faits cardinaux, et un quatrième, Taddeo, fut nommé général des troupes papales. Abusant de leur crédit, les Barberini voulurent enlever au duc de Parme, Édouard Farnèse, les duchés de Castro et Ronciglione, et firent déclarer la guerre à ce prince par le pape; mais, après d'inutiles efforts, ils furent obligés de renoncer à leur injuste projet. Ils se rendirent si odieux par leurs exactions qu'à la mort d'Urbain VIII, en 1644, ils furent forcés de quitter l'Italie. Ils vinrent se réfugier en France; toutefois ils conservèrent la propriété de Palestrine.

**BARBEROUSSE**, nom sous lequel on désigne vulgairement deux frères qui régnèrent sur Alger dans le XVI<sup>e</sup> siècle; ce nom vient de la couleur de leur barbe. Ils étaient fils, dit-on, d'un renégat sicilien. Le 1<sup>er</sup>, Aroudj, né à Mételin en 1474, après avoir longtemps exercé le métier de corsaire, et s'y être faite une grande réputation d'audace et d'habileté, s'empara d'Alger en 1516, en détrônant le cheik arabe qui l'avait appelé à son secours contre les Espagnols. Il avait déjà fait de grandes conquêtes lorsque Charles-Quint, voyant ses possessions d'Afrique menacées, envoya contre lui une armée considérable : Barberousse fut battu et tué à Tlemcen par les Espagnols, en 1518. — Le 2<sup>e</sup>, Khair-Eddyn, dit Hariadan ou Chérédin, né en 1476, fut, avec Doria, le plus grand marin de son époque. Il succéda à son frère dans le gouvernement d'Alger; mais, craignant pour sa puissance, il se mit sous la protection du sultan Sélim, et le reconnut pour souverain d'Alger, tout en se réservant le gouvernement de la ville. Soliman II le nomma amiral de toutes ses flottes. Il fortifia Alger, soumit à la Porte Tunis, Bizerte, et ne fut arrêté dans ses conquêtes que par les armes de Charles-Quint (1535). Il vint alors par représailles ravager l'Italie, remporta un avantage sur Doria à Ambracie, prit d'assaut Castel-Nuovo (1539), battit les Chrétiens devant Candie, prêta le secours de sa flotte à François I contre Charles-Quint, et aida les Français à prendre Nice (1543). Il mourut en 1546, des excès auxquels il se livrait. Il a paru à Paris en 1839 une vieille traduction française d'une chronique arabe du XVI<sup>e</sup> siècle renfermant une histoire des Barberousse, publiée d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale, par MM. Sander Rang et Ferd. Denis.

BARBEROUSSE (Fréd.), empereur. V. FRÉDÉRIC I.

**BARBETS**, nom injurieux donné dans les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles aux religieux de Cénoves et aux Yauchois du Dauphiné, leur venait de celui de *Barbes*, qu'ils donnaient eux-mêmes à leurs ministres parce qu'ils portaient la barbe longue.

**BARBEU-DUBOURG** (Jacques), médecin et botaniste, né à Mayenne en 1709, mort à Paris en 1779, exerça la médecine à Paris et publia plusieurs ouvrages, dont les plus estimés sont : *le Botaniste français*, 1767, 2 vol. in-12, où il expose, en la modifiant, la classification de Linné, et un traité *Des usages des plantes*, 2 vol. in-12. Lié avec Boilingbroke, il traduisit ses *Lettres sur l'histoire*.

**BARBEYRAC** (Jean), moraliste et publiciste, né en 1674 à Béziers, de parents calvinistes, mort en 1744, quitta la France lors de la révocation de l'édit de Nantes, professa successivement les belles-lettres à Berlin, le droit et l'histoire à Lausanne, et le droit public à Groningue, et fut nommé membre de l'Académie de Berlin. Il a traduit en français : *Le Droit de la nature et des gens*, de Puffendorf, Amsterdam, 1712; *Les Devoirs de l'homme et du citoyen*, du même; le *Traité du droit de la guerre et de la paix*, de Grotius; *Les Loix de la nature expliquées*, de Cumberland; *Du pouvoir des souverains et De la liberté de conscience*, de Noodt, en accompagnant ces ouvrages de notes qui sont très-que aussi estimés

que le texte. Il est auteur d'une *Histoire des anciens traités, d'un Traité du jeu, et d'un Traité de la morale des Pères* (mis à l'Index à Rome).

**BARBEZIEUX**, ch.-l. d'arr. (Charente), à 34 kil. S. O. d'Angoulême; 2557 hab. Trib. de 1<sup>re</sup> inst. Vieux château fort, qui sert auj. de prison. Toiles, tanneries, truffes, chapons truffés, etc. Source minérale. — C'était jadis une seigneurie de la Saintonge, avec titre de marquisat. Elle fut longtemps possédée par la maison de La Rochefoucauld, d'où elle passa dans celle de Louvois, qui donna à un de ses fils le titre de marquis de Barbezieux.

**BARBEZIEUX** (Louis-François-Marie LETELLIER, marquis de), fils de Louvois, né en 1668. Après la mort de son père, Louis XIV lui confia le ministère de la guerre, quoiqu'il n'eût encore que 23 ans; il se montra d'abord digne de ce choix, mais il négligea bientôt les affaires pour les plaisirs, et mourut à 33 ans, épuisé par les excès, l'an 1701.

**BARBIÉ DU BOCAGE**, savant géographe, né à Paris en 1760, mort en 1825, fut l'élève de d'Anville et l'ami de Barthélemy. Il fut d'abord attaché au cabinet des médailles de la Bibliothèque du roi (1785), puis nommé géographe du ministère des relations extérieures (1803), membre de l'Institut (1806), et enfin professeur de géographie à la faculté des lettres de Paris (1809). Il a coopéré à presque toutes les entreprises géographiques de quelque importance faites de son temps; il est surtout connu par son bel *Atlas du Voyage d'Anacharsis*, Paris, 1789 et 1799, et par ses cartes du *Voyage pittoresque en Grèce* de Choiseul-Gouffier. Il fut un des fondateurs de la *Société de Géographie* de Paris.

**BARBIER D'ACCOUR** (Jean), avocat au parlement de Paris, né à Langres en 1641, mort en 1694, est surtout connu comme critique. Il a composé, entre autres écrits, les *Sentiments de Cléanthe*, Paris, 1671, où il réfute avec beaucoup d'esprit les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* du P. Bouhours. Il fut reçu en en 1683 à l'Académie française et eut une grande part à la rédaction du *Dictionnaire*. Ardent janséniste, quoique élève des Jésuites, il écrivit plusieurs pamphlets en prose et en vers contre les Jésuites.

**BARBIER** (Edm. Jean-François), avocat consultant au parlement de Paris, né à Paris en 1689, mort en 1771, a laissé un *Journal historique et anecdotique du règne de Louis XV*, qui va de 1718 à 1762, et qui a été publié par A. de La Villegille, Paris, 1851-1857. Ce journal comble une lacune entre les *Mémoires* de St-Simon, qui s'arrêtent en 1723, et ceux de Bachaumont, qui commencent en 1762, et offre d'utiles renseignements sur l'histoire du parlement, de la justice et des mœurs de l'époque.

**BARBIER** (Antoine-Alexandre), savant bibliographe, né à Coulommiers en 1765, mort en 1825, exerça d'abord des fonctions ecclésiastiques, mais y renonça pour se livrer à ses goûts littéraires et devint bibliothécaire du Directoire, puis de Napoléon et de Louis XVIII. Il est surtout connu par un *Dictionnaire des anonymes et des pseudonymes*, Paris, 1806-1808, 4 vol. in-8, réimprimé en 1822-27 avec de nombreuses additions. Il a aussi publié la *Nouvelle Bibliothèque de l'homme de goût*, 1808, 5 vol. in-8, et des *Catalogues* très-estimés.

**BARBO**, famille puissante de Venise qui a fourni à la république vénitienne et à l'Église plusieurs hommes distingués, entre autres Pierre Barbo, pape sous le nom de Paul II.

**BARBOSA**. Ce nom a été porté par plusieurs savants portugais qui se sont distingués dans la jurisprudence ou dans les lettres. Le plus connu est Diégo Barbosa Machado, abbé de Sever, né à Lisbonne en 1682, mort en 1770, auquel on doit une *Bibliothèque portugaise* avec des notices sur les auteurs, Lisbonne, 1741-59, 4 vol. in-fol.

**BARBOU**, célèbre famille de libraires et imprimeurs, originaire de Lyon. Joseph Gérard Barbou, le plus connu, libraire et imprimeur à Paris depuis

1746, publiés, de 1755 à 1775, un grand nombre de classiques latins, qui forment la jolie collection dite des *Barbou*, à laquelle coopèrent Lallemand, Brottier, Capperonnier, Beauzée, etc. Cette collection, qui avait été commencée dès 1743, d'après les conseils de Lenglet-Dufresnoy, par le libraire Coustallier, se compose de 76 vol. in-12.

**BARBOUDE** (la), une des Antilles anglaises, à 30 k. N. d'Antigua, par 64° 10' long. O., 17° 40' lat. N.; 20 k. sur 16; 1600 h. Très-basse et sans ports; côtes très-dangereuses. Coton, indigo, tabac, gingembre, canne à sucre. Elle appartient aux Anglais depuis 1628.

**BARBY**, v. des États prussiens (Saxe), à 25 kil. S. E. de Magdebourg, sur l'Elbe, près de l'emb. de la Saale; 3600 hab. Comté depuis 1497. Les Frères Moraves y formèrent en 1749 un établissement.

**BARCA** ou **BARQUAH**, la *Cyrenaïque* ou *Libye Pentapole* des anciens, vaste contrée des États barbaresques, s'étend le long de la Méditerranée et dans l'État de Tripoli, du golfe de la Sidre à l'O. jusqu'à l'Égypte à l'E., et est bornée au S. par les monts Gerbodah; 800 kil. de l'E. à l'O., 200 du N. au S.; capit., Benghazi. Autres villes : Barca (*Barce* ou *Ptolemais*), Grennah (*Cyrrène*), Lehdah (*Leptis Magna*), Derne, Massakhit, etc. Le bey de Barca réside à Benghazi et dépend du bey de Tripoli. Les côtes et la partie occidentale de cette contrée sont assez fertiles : on y cultive du millet et du maïs. L'intérieur est un vaste désert, habité par des Bédouins nomades et qui n'a point de villes. Le désert de Barca se confond vers le S. avec le grand désert de Sahara. On trouve cependant dans la partie méridionale les oasis d'Audgélah et de Syouah. — Conquise en 643 par les Arabes, cette contrée obéit depuis aux Thoulounides d'Égypte, aux Aglabites, aux Fatimides, aux Ayoubites, aux souverains de Tunis, et enfin, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, aux beys de Tripoli.

**BARCA**, famille de Carthage. V. **BARCINE**.

**BARCELONA-LA-NEUVA**, v. de l'État de Vénézuéla, à 70 kil. S. O. de Cumana, sur le Neveri, 5000 hab. Jadis ch.-l. de la prov., auj. déchue, à cause de l'insalubrité du climat.

**BARCELONE**, *Barcino*, v. d'Espagne, capit. de la capitainerie générale de Catalogne et de l'intendance de Barcelone, sur la mer, à l'emb. du Llobregat, à 500 kil. N. E. de Madrid, par 0° 12' long. O., 41° 23' lat. N.; 200 000 hab. (y compris ceux de Barcelonnette, son faubourg principal). Place très-forte, défendue par une citadelle à l'E. et par le fort de Juich ou Montjou au S. Port grand, mais barré. Evêché; université; nombreuses écoles; académies, musées et bibliothèques. Monuments remarquables : palais de l'*Audiencia*, bourse, hôtel de ville, hôtel de la douane, cathédrale, théâtre. Antiquités nombreuses. Industrie active; grand commerce en vins, eaux-de-vie, rubans, soieries, chapeaux, etc. — Fondée vers 230 av. J.-C. par Amilcar Barca, Barcelone appartenant successivement aux Carthaginois, aux Romains, aux Goths, aux Français sous Charlemagne (801); puis elle fut le ch.-l. d'un comté vassal de la France jusqu'en 1258. Prise par les Arabes en 986, par les Français en 1640, 1697, 1714, 1808; désolée par la fièvre jaune en 1821, insurgée en 1842, 1843 et 1856. Il y fut signé en 1493 un traité par lequel Charles VIII cédait à Ferdinand le Roussillon et la Cerdagne.

**BARCELONE** (comté de) ou Catalogne. Il fut créé par Charlemagne en 801, après la conquête de l'Espagne sept., et fut joint au roy. d'Aquitaine. En 843, le traité de Verdun le laissa à la France. En 888, il devint héréditaire en faveur de la famille du comte Geoffroi le Velu. Les descendants de Geoffroi conquièrent le reste de la Catalogne et acquirent la Provence; enfin ils montèrent sur le trône d'Aragon en 1137, en la personne de Raymond-Bérenger (époux de Pétronille, héritière de la couronne d'Aragon), mais tout en continuant à relever, pour le comté de Barcelone, de la couronne de France. Alphonse II, fils de Raymond, se rendit, en 1182, indépendant de la

France; mais cette usurpation ne fut sanctionnée qu'en 1258, par la paix de Corbeil. L'histoire du comté de Barcelone se confond désormais avec celle de l'Aragon, sur lequel la dynastie de Barcelone régna jusqu'en 1412. — L'étendue du comté de Barcelone varia beaucoup : il allait d'abord des Pyrénées à l'Èbre et de la Noguera à la mer; il se grossit sensiblement par la réunion de divers fiefs et par quelques conquêtes sur les Arabes. On donne le nom de comté de Barcelone, tantôt au comté seul, tantôt à toutes les possessions de la maison de Barcelone au S. des Pyrénées; quelquefois même on y comprend le comté de Roussillon.

BARCELONE (intendance de). V. CATALOGNE.

BARCELONNETTE, ch.-l. d'arr. (B.-Alpes), à 75 k. N. E. de Digne; sur la r. dr. de l'Ubaye; 1810 hab. Trib. de 1<sup>re</sup> inst., collège. Fabriques de cadis; métiers à soie; commerce de blé et de moutons. Patrie de Porateur J. A. Manuel. — Fondée vers 1225 par Raymond-Bérenger, comte de Provence, qui lui donna ce nom parce qu'il était issu des comtes de Barcelone. Elle fut plusieurs fois prise et reprise par les Français et les ducs de Savoie, et resta définitivement à la France en 1713.

BARCELONNETTE, ch.-l. de cant. (H.-Alpes), sur la Déoule, à 27 kil. S. O. de Gap; 345 hab.

BARCINE, famille puissante de Carthage, dont le chef était Amilcar Barca, fut surtout illustrée par Annibal et Asdrubal. Elle formait une faction opposée à celle de la famille Hannon, et fut toujours ennemie jurée du nom romain.

BARCINO, v. d'Hispanie,auj. *Barcelona*.

BARCLAY (Alex.), traducteur anglais du xvii<sup>e</sup> s., né vers 1470, mort en 1552 à Croydon, fut d'abord bénédictin, puis franciscain, et voyagea beaucoup. Il contribua par ses écrits à former la langue anglaise. Il trad. du lat. *la Nef des fous (Navis stultifera)* de Brandt, ainsi que les *Eglogues* d'Æneas Sylvius.

BARCLAY (Jean), écrivain anglais du xviii<sup>e</sup> siècle, naquit en 1582 à Pont-à-Mousson en Lorraine, où son père, savant juriconsulte écossais, s'était retiré pour se soustraire aux persécutions dont les Catholiques étaient alors l'objet dans sa patrie. Après la mort de son père (1605), il passa en Angleterre, y fut bien accueilli de Jacques I, qui lui donna une place lucrative, et y publia un ouvrage de son père *De potestate papa* (1607) : il eut à cette occasion une vive controverse avec Bellarmin, puis avec le jésuite Jean Eudémon, qui l'accusait d'hérésie. A la suite de ces querelles, il se retira à Rome, où il publia de nouveaux écrits dans le but d'établir son orthodoxie. Il y mourut en 1621. J. Barclay est surtout connu par *l'Argénis*, roman allégorique écrit en latin et mêlé de prose et de vers, où il trace le tableau des vices et des révolutions des cours. Ce livre, qui faisait les délices de Richelieu, est remarquable par l'élégance et l'originalité. Publié d'abord à Paris en 1621, il a été fréquemment réimprimé, notamment à Leyde, Elzevir, 1630 et 1664, avec une clef des personnages. *L'Argénis* a été traduite en français par l'abbé Josse, 1732, et mieux par Savin, 1776. On a encore de Barclay : 1<sup>o</sup> *Euphormio*, autre satire allégorique, dirigée surtout contre les Jésuites, Londres, 1603, et Leyde, 1637, avec clefs, trad. par Drouet de Maupertuis, Anvers, 1711; 2<sup>o</sup> *Icon animorum ou Portrait des âmes*, Londres, 1614, traduit en français, 1625; 3<sup>o</sup> *Histoire de la conspiration des poudres*, Oxford, 1634, et deux livres de poésies latines, 1615.

BARCLAY (Robert), célèbre quaker, né en 1648 en Écosse, d'une famille riche et ancienne, mort en 1690, embrassa en 1666, ainsi que son père, la doctrine des Quakers; se lia étroitement avec Guillaume Penn; voyagea en Angleterre, en Hollande et en Allemagne pour faire des conversions, et écrivit plusieurs ouvrages pour exposer les dogmes de sa secte. Le plus connu est *l'Apologie de la véritable théologie chrétienne, telle que la professent ceux que par désignation on appelle Quakers*; il la publia à Amsterdam,

en latin, 1676, et la dédia au roi Charles II. Elle a été traduite en français en 1702.

BARCLAY DE TOLLY (Michel), général russe, né en 1750, en Livonie, d'une famille originaire d'Écosse, mort en 1818, commença sa réputation par une entreprise des plus hardies : en 1809 il pénétra en Suède en traversant sur la glace le golfe de Botnie. Ministre de la guerre en 1810, il dirigea en 1812 la campagne contre Napoléon, et adopta ce fameux plan de défense qui consistait à attirer les Français au cœur de la Russie pour les y faire périr par le froid et la disette. Il commença lui-même l'exécution de ce plan comme général en chef; mais, poursuivi par l'envie, il fut au bout de peu de mois supplanté par Koutousof, et se vit forcé de servir sous les ordres de ceux auxquels il avait d'abord commandé; il n'en rendit pas moins de grands services pendant la campagne, surtout à la bataille de la Moskowa. Replacé à la tête des troupes russes en 1813, après la bataille de Bautzen, il battit Vandamme à Kulm (en Bohême), contribua puissamment au gain de la bataille de Leipsick, pénétra en France, où il livra plusieurs combats meurtriers, et fit capituler Paris (30 mars 1814). En récompense de ses services il fut nommé feld-maréchal et fait prince.

BARCOCHERAS, imposteur juif qui parut sous le règne d'Adrien. De concert avec le rabbin Akiba, il se fit passer pour le Messie et excita parmi les Juifs une révolte contre les Romains. Il fut vaincu et tué après une longue résistance, avec un nombre immense de Juifs, l'an 135; ceux qui survécurent furent à jamais chassés de Jérusalem.

BARD, vge des États sardes, sur la Doire, à l'entrée de la vallée d'Aoste, à 36 kil. S. E. d'Aoste. On y avait élevé un fort regardé comme imprenable; il fut pris et rasé par les Français en 1800, mais rétabli en 1815.

BARDANE, roi des Parthes. V. VARDANE.

BARDANE, empereur d'Orient. V. PHILIPPICUS.

BARDAS, patrice de l'empire d'Orient, était frère de l'impératrice Théodora, femme de Théophile. Nommé par Théophile tuteur de son fils, le jeune empereur Michel (842), il s'empara de l'autorité, chassa du palais Théodora elle-même, à laquelle il devait tout, et garda le pouvoir pendant 24 ans. Michel, fatigué de son joug, s'en délivra en le faisant assassiner par Basile le Macédonien (866). Bardas favorisait les sciences et les lettres. Il avait, en 857, nommé patriarche de Constantinople le célèbre Photius, qui était son neveu.

BARDAS PHOCAS et BARDAS SCLÉRUS, deux généraux de l'empire grec qui se disputèrent le pouvoir sous le règne de Basile II et de Constantin IX. Tous deux prirent et déposèrent plusieurs fois la pourpre. Après de nombreuses vicissitudes, ils se réunirent contre Constantin IX; mais Bardas Phocas mourut empoisonné au moment où il allait livrer bataille; Sclérus fit la paix avec l'empereur et obtint de hautes dignités. Il mourut à la cour en 990.

BARDES, poètes nationaux chez les Celtes. Ils composaient des hymnes en l'honneur des dieux, chantaient sur la harpe les exploits des héros, accompagnaient les guerriers pendant qu'ils marchaient au combat, pour animer leur courage ou pour recueillir leurs hauts faits et les transmettre à la postérité. C'est en Irlande, en Écosse, en Bretagne, et dans la principauté de Galles que les chants des bardes se sont le plus longtemps conservés; les noms des bardes Fingal et d'Ossian sont devenus à jamais célèbres. — Owen Jones a fait un recueil des poèmes des bardes gallois. On peut encore consulter les *Recherches sur les Bardes* de David Williams, Dolgelly, 1828, et les *Chants populaires de la Bretagne (Barzoz Breiz)*, de La Villemarqué, Paris, 1845.

BARDESANE, hérésiarque du i<sup>er</sup> siècle, né en Syrie, avait été longtemps une des gloires du Christianisme, quand il se laissa entraîner dans les erreurs des Valentiéniens. Ayant abandonné cette hérésie, il se fit une doctrine particulière qui se rapproche de celle

des Manichéens : il voulait comme ces derniers expliquer l'origine du mal. On trouve dans Eusèbe (*Prép.*, VI, x) un beau fragment de Bardesane sur le destin.

**BARDILI** (Christ. Godefroy), professeur de philosophie à Stuttgart, né en 1761, mort en 1808, a publié plusieurs écrits dans lesquels il a prétendu réformer la logique et déterminer la nature de l'absolu, que Kant avait posé comme condition de toute science, mais qu'il avait déclaré introuvable. Son système, exposé dans sa *Logique première* (Stuttgart, 1800), fut renversé par Fichte et Schelling.

**BARDIN** (le général), né à Paris en 1774, mort en 1840, était fils de Jean Bardin, peintre distingué. Il fit avec distinction, depuis 1792, les campagnes de la République et de l'Empire, devint général de brigade en 1813, se signala à la bataille de Dresde et à la défense d'Anvers, et quitta le service en 1814, avec le titre de baron. On lui doit un *Manuel d'infanterie* et un *Dictionnaire de l'armée*, vaste encyclopédie des sciences militaires, à laquelle il consacra 30 ans de travail. Cet ouvrage, qui forme 4 forts vol. in-8 à deux colonnes, ne fut publié qu'après sa mort (1841-50).

**BAREGES**, vge du dép. des Hautes-Pyrénées, à 57 kil. S. E. de Tarbes, entre deux chaînes de mont., et sur le gage de Bastan, n'a qu'une seule rue et ne compte que 400 hab. permanents. Eaux thermales sulfureuses, célèbres surtout pour la guérison des plaies d'armes à feu; hôpital militaire. Près de là est la belle cascade de Gavarnie. — Barèges donne son nom à des tissus légers en crêpe, qu'on y porte beaucoup, mais qu'on fabrique plutôt à Bagnères-de-Bigorre.

**BAREILY**, v. forte de l'Inde anglaise (Calcutta), ch.-l. d'un district de même nom, à 220 kil. N. E. d'Agrah, près du confluent de la Dhara et de la Goula; 67 000 hab. Industrie active, collége.

**BARENTIN**, joli bourg de la Seine-Inf., à 17 kil. N. O. de Rouen, sur le chemin de fer de Paris au Havre; 2184 hab. Étoffes de coton, siamoises, papiers. Station.

**BARENTIN** (Ch. L. Franç. de), magistrat, né en 1739, mort en 1819, fut nommé garde des sceaux en 1788, ouvrit les États généraux en 1789, s'efforça vainement de rapprocher les partis, fut chargé de signifier à l'Assemblée le refus fait par Louis XVI d'éloigner les troupes de la capitale, se vit pour ce motif dénoncé par Mirabeau comme ennemi du peuple, émigra, mais revint après le 18 brumaire et vécut depuis dans la retraite.

**BARENTON**, ch.-l. de cant. (Manche), à 11 kil. S. E. de Mortain; 533 hab. Toiles, grains.

**BARÈRE** (Bertrand) de VIEUZAC, conventionnel, né à Tarbes en 1755, mort en 1841, avait été d'abord avocat à Toulouse. Élu député du tiers aux États généraux, il ne se fit guère remarquer dans l'Assemblée Nationale que par d'estimables travaux sur le droit public, sur les finances et l'administration, et fut chargé de prononcer l'oraison funèbre de Mirabeau. A la même époque, il rédigeait un journal politique, le *Point du Jour*, assez modéré. Député à la Convention, il joua dans cette nouvelle assemblée un des principaux rôles, se rallia au parti le plus violent, fut nommé membre du comité de constitution et peu après président de la Convention; il dirigea en cette qualité le procès de Louis XVI et vota pour la mort. Membre du Comité de salut public de 1793 à 1795, il remplit les fonctions de rapporteur de cette commission sanguinaire et fit décréter que « la Terreur était à l'ordre du jour. » Il finit pourtant par se séparer de ses principaux collègues, Robespierre, Couthon et St-Just, et eut une grande part à l'événement du 9 thermidor. Il n'en fut pas moins proscrit et condamné à la déportation comme membre de l'ancien Comité de salut public (12 germinal an III), mais il s'évada. Amnistié après le 18 brumaire, il vécut oublié sous le Consulat et sous l'Empire. Pendant les Cent-Jours, il fut membre de la Chambre des Représentants. Exilé par les Bourbons comme régicide,

il alla vivre à Bruxelles et ne revint en France qu'après la Révolution de 1830. On a de Barère, outre plusieurs écrits politiques et de nombreux *Discours* et *Rapports* aux diverses assemblées législatives, quelques écrits littéraires (*Éloges de Louis XII, de l'Hôpital, de Montesquieu, de J. J. Rousseau, Beautés poétiques des Nuits d'Young, les Veillées du Tasse*, etc.). Barère était un orateur facile et disert, mais il avait peu de force; il chercha souvent à colorer d'un brillant vernis d'éloquence les motions les plus sanguinaires, ce qui le fit surnommer l'*Anacréon de la guillotine*. Son nom se trouve associé aux actes les plus violents; cependant il n'était pas cruel: il était plutôt faible et lâche. Ses *Mémoires* ont été publiés par M. Carnot fils, avec une *Notice*, Paris, 1834, 2 v. in-8.

**BARETOUN** (AL-), *Parætônium*, v. d'Égypte, sur la Méditerranée, à 244 kil. O. d'Alexandrie, et sur la frontière de Barca. Ruines antiques.

**BARETTI** (Jos.), littérateur italien, né à Turin en 1716, mort à Londres en 1789, écrivit avec succès en prose et en vers, et vint en 1751 se fixer à Londres, où il enseigna la langue et la littérature italienne. Il a donné, entre autres ouvrages, une traduction en vers des tragédies de Corneille, Venise, 1748; un *Dictionnaire anglais et italien*, Londres, 1760, et une *Grammaire italienne et anglaise*, ouvrages fort répandus en Angleterre.

**BARFLEUR**, *Barafletum*, petit port de France (Manche), dans l'arr. et à 25 k. N. E. de Valognes; 1200 hab. Vastes huiltrières. Beau phare dit de Gatteville. C'était jadis une ville importante. C'est là, dit-on, que Guillaume le Conquérant prépara son expédition contre l'Angleterre. C'est aussi là que s'embarqua Henri I en 1120 pour la traversée dans laquelle périrent ses deux fils. Cette ville fut ruinée par Édouard III en 1346.

**BARGE-MONT**, vge de France (Var), à 11 kil. N. E. de Draguignan; 1900 hab. Patrie de Moréri.

**BARHEBRÆUS**, V. ABOL-FARADJ.

**BARI**, *Barium*, v. de l'Italie méridionale, ch.-l. de la Terre de Bari, à 230 kil. N. E. de Naples, sur l'Adriatique; 22 000 hab. Archevêché, citadelle, grand arsenal, collége pour les nobles, lycée. Port ensablé. Quelque industrie, un peu de commerce; liqueur renommée dite *Sto-Scalastica*. Patrie de Piccini. — Quoique soumise aux Romains, Barium conserva ses magistrats. Après la chute de l'empire, elle tomba entre les mains des Sarrasins, leur fut enlevée en 841 par les empereurs grecs; fut prise au XI<sup>e</sup> siècle par les Normands, qui en firent la capitale de leur principauté, et passa ensuite aux rois de Naples.

**BARI** (Terre de), partie de l'anc. *Apulie*, entre la Basilicate, la Capitanate, la Terre d'Otrante et l'Adriatique, à 155 kil. sur 48, et 450 000 hab., dont beaucoup d'Arnautes. Elle est traversée par une chaîne des Apennins et arrosée par l'Ofanto. Le sol est très-fertile; le climat très-chaud. Buffles, moutons à laine très-fine; côtes très-poissonneuses; salines.

**BARILLON** (N. de), ambassadeur de France près du roi d'Angleterre Charles II, était un homme de plaisir fort propre à traiter avec un tel roi. Ch. Fox a publié sa *Correspondance avec Louis XIV* de 1684 à 1685 (à la suite de son *Histoire de Jacques II*).

**BARJUM**, v. d'Apulie, *auj. Bari*.

**BARJAC**, ch.-l. de cant. (Gard), à 36 kil. N. E. d'Alais; 1715 hab. Houille.

**BARJESU**, faux prophète juif, que S. Paul priva de la vue à Paphos, parce qu'il s'opposait à la prédication de l'Évangile. On le nommait aussi *Elymas*.

**BARJOLS**, ch.-l. de cant. (Var), à 36 kil. E. d'Alais; 3004 hab. Chapelle souterraine à stalactites. Huile estimée, distillerie, vermicelle, nougat.

**BARJONE** (Simon), c.-à-d. Simon, fils de Jone ou de Jonas, vrai nom de S. Pierre. V. PIERRE (S.).

**BARKER** (H.), philologue anglais, 1788-1839, donna des éditions estimées des classiques grecs et latins et publia à Londres, de 1816 à 1828, une nouvelle édit. du *Thesaurus lingvæ græcæ* de H. Etienne.

**BARKIAROC**, chah de Perse de la dynastie des Seldjoucides, fils de Malekchah, monta sur le trône en 1093, et fut contraint de partager ses États avec ses deux frères Mohammed et Sandjar. Lors de la 1<sup>re</sup> Croisade, il l'envoya contre les chrétiens à Antioche, sous la conduite de Kerboga, une armée qui fut défaite en 1098. Il mourut en 1105.

**BARKOK**, chef d'une dynastie des Mamelouks circassiens en Égypte, était d'abord esclave. Il s'éleva aux premières dignités de la milice des Mamelouks, et chassa du trône le sultan Hadji (1382), de la dynastie des Baharites. Il eut à combattre plusieurs insurrections, mais il en triompha. Il rétablit l'ordre dans l'État, fonda un collège au Caire, fit défricher le Fayoum, et laissa 400 000 pièces d'or dans son épargne. Il mourut en 1399.

**BARLAAM**, savant moine de l'ordre de St-Basile, né dans la Calabre ultérieure vers l'an 1300, mort vers 1348. Étant allé en Grèce pour y étudier la langue de ce pays, alors entièrement inconnue en Italie, il y embrassa le schisme grec et jouit d'une grande faveur auprès de l'empereur Andronic le Jeune, qui l'envoya vers 1339 en Occident pour demander des secours contre les Turcs et les Bulgares, et pour travailler à la réunion des deux églises. Il s'attira dans la suite une disgrâce pour avoir contredit les moines du mont Athos, qui soutenaient que la lumière du mont Thabor était la gloire incremée de Dieu, et il se vit forcé de quitter Constantinople. Il revint alors en Italie et entra dans le sein de l'Église catholique. Clément VI le nomma évêque de Gerace. Barlaam a laissé un grand nombre d'écrits, parmi lesquels on distingue : *Contra primum Papæ*, en grec, Hanovre, 1608; six livres d'*Arithmétique algébrique*, Paris, 1606; deux livres d'une *Éthique selon les Stoiciens*, dans la *Bibliothèque des Pères*. Il est des premiers qui aient fait renaitre en Italie l'étude de la langue et de la philosophie grecques.

**BARLEUS** (Gaspard VAN BAERLE, en latin), né en 1584 à Anvers, mort en 1648, fut ministre d'une Église réformée, puis professeur de logique à Leyde, 1617; perdit cet emploi pour s'être déclaré en faveur de la secte des Arméniens, et fut nommé en 1631 professeur de philosophie à Amsterdam. On a de lui des poésies latines estimées, recueillies sous le titre de *Poemata*, Amsterdam, 1645; des discours latins, *Orationes*, 1632 et quelques écrits historiques.

**BARLETTA**, *Barolium*, v. du roy. d'Italie (Terre de Bari), ch.-l. de district, à 40 kil. N. O. de Bari, sur l'Adriatique; 20 000 hab. Port; grande citadelle, mais presque ruinée; belle cathédrale; collège fondé par Ferdinand IV; statue colossale qu'on suppose représenter l'empereur Héraclius. La ville est belle et bien bâtie. Riche saline, pêche active. — Fondée au 11<sup>e</sup> siècle; agrandie, embellie par Frédéric II en 1250; elle était considérée au 15<sup>e</sup> siècle comme un des boulevards de l'Italie. Néanmoins, elle fut prise par Gonsalve de Cordoue (1583).

**BARLETTA** (Fra Gabriele de), prédicateur dominicain du 15<sup>e</sup> siècle, jouit à Naples d'une grande réputation; il attirait la foule en mêlant dans ses prédications le burlesque au sérieux. Ses sermons ont eu plus de 30 éditions tant en France qu'en Italie.

**BARLOW** Joël, poète et diplomate américain, né en 1755 dans le Connecticut, prit part dans sa première jeunesse à la guerre de l'indépendance, fut à la fois ministre presbytérien et avocat, fut consul à Alger, à Tripoli, ministre plénipotentiaire à Paris (1811), et mourut en 1812 en Pologne, où il s'était rendu pour négocier avec Napoléon. Il s'est fait un nom par un poème en 10 chants, *la Vision de Colomb* ou *la Colombiade*, qu'il publia en 1781 (réimprimé avec luxe en 1807 à Philadelphie).

**BARMÉCIDES**, c.-à-dire *filz de Barmek*, famille célèbre en Orient par son élévation et par ses malheurs, joua un rôle important sous les premiers califes abbassides. Le premier qui soit connu dans l'histoire est Khaled, fils de Barmek, noble du Khorasan :

il fut promu vers 750 à la dignité de grand vizir par Aboul-Abbas, qu'il avait contribué à placer sur le trône, et conserva quelque temps cette charge sous Almanzor, dont le règne glorieux fut en grande partie son ouvrage. Il devint ensuite gouverneur de Mossoul (765), et fut chargé d'élever l'héritier du trône. Haroun-al-Raschid (778); il mourut peu après, avec une grande réputation de sagesse. — Son fils, Yahia, porta au plus haut point la fortune et la gloire des Barmécides. Il contribua beaucoup à assurer la couronne à Haroun, qui en reconnaissance lui donna la charge de vizir dès qu'il fut sur le trône (786) : c'est à lui qu'est dû l'éclat du règne d'Haroun-al-Raschid. — Yahia eut plusieurs fils, dont les plus connus sont : Fadhl et Djafar (le *Giafar des Mille et une Nuits*), qui tous deux partagèrent la fortune et la faveur de leur père; on les nommait les *Petits Vizirs*. Fadhl eut l'administration de la justice, et Djafar, la surintendance du palais du calife : il était le compagnon et le confident du prince. Haroun lui confia en outre l'éducation de son fils Al-Mamoun. Au bout de 17 ans d'une prospérité sans égale, cette famille se vit tout d'un coup renversée du faite des grandeurs et frappée de la manière la plus cruelle, par ce même Haroun-al-Raschid qui lui devait tant (803). Djafar fut décapité à Anbar, à peine âgé de 37 ans; Yahia fut ainsi que son fils Fadhl, envoyé dans une prison lointaine; tous les parents ou amis des Barmécides, enveloppés de la même disgrâce, furent massacrés ou emprisonnés, et dépouillés de leurs biens. On ne connaît pas bien la cause de cette étrange révolution : selon les uns, Haroun était jaloux des Barmécides qui avaient usurpé tout le pouvoir et ne lui laissaient que le vain nom de calife; selon d'autres, Djafar avait désobéi au calife en mettant en liberté un descendant d'Ali qu'il lui avait ordonné de mettre à mort; selon d'autres enfin, Djafar avait séduit une sœur du prince, la belle Abbassa, pour laquelle Haroun avait lui-même une vive passion. Les malheurs des Barmécides ont été chantés par les poètes orientaux; ils ont aussi fourni le sujet de plusieurs tragédies, de celle entre autres que La Harpe fit représenter en 1778.

**BARMEN**, v. de la province rhénane (régence de Dusseldorf), sur la Wupper, est contiguë à Elberfeld; 43 000 hab. Industrie florissante. Tissage du coton, métiers à toile, rubans, velours, quincaillerie. Cette ville a été formée tout récemment par la réunion de 8 villages compris dans la vallée de la Wupper.

**BARNABÉ** (S.), un des premiers disciples des apôtres, cousin de S. Marc, était Juif et établi en Chypre. Il se convertit peu après S. Paul, qui avait été son condisciple, alla avec lui prêcher la foi aux Gentils, parcourut l'Asie-Mineure, la Syrie, la Grèce, et souffrit, à ce qu'on croit, le martyre à Salamine en Chypre, vers l'an 63. On a sous son nom un *Évangile* et des *Actes*, qui sont apocryphes, et une *Épître* dont l'authenticité est plus vraisemblable (dans les collections des Pères). On le fête le 11 juin. L'Église de Milan le reconnaît pour son apôtre.

**BARNABITES**, ordre religieux de cleres réguliers, institué à Milan, en 1530, par Antoine-Marie Zaccaria, tire son nom d'une Église dédiée à S. Barnabé, dans laquelle cet ordre s'établit d'abord. Ces religieux se vouent aux missions, aux prédications et à l'instruction de la jeunesse, et font vœu de ne pas rechercher les dignités de l'Église. Ils fondèrent en Italie, en Espagne, en Autriche, en Bohême et en France, où ils furent appelés en 1608, des collèges qui ont fourni un grand nombre d'hommes célèbres, tels que J. Morigia, A. Torniel, Côme d'Ossène, le P. Nicéron. Les Barnabites n'existent plus qu'en Italie et en Espagne.

**BARNAOUL**, v. de la Russie d'Asie (Tomsk), sur le Barnaoul, à 380 kil. S. de Tomsk, 10 000 h. Siège de la direction des mines de l'Altai. Fonderie; manufacture de glaces; fours à chaux. Lav. doit son origine à des usines fondées en 1730 par Nikita Demidoff.

**BARNAVE** (Pierre-Joseph-Marie), né en 1761 à Grenoble, était déjà célèbre dans cette ville comme avocat lorsqu'éclata la Révolution. Partisan des idées nouvelles, il fut nommé député du tiers état aux États généraux par le Dauphiné, et bientôt il s'acquitt, par son éloquence et son ardent amour pour la liberté, une très-haute influence et une grande popularité. Il parla dans toutes les discussions importantes, et souvent il osa lutter contre Mirabeau. Barnave, qui avait combattu avec énergie la royauté tant qu'il s'agissait de faire reconnaître les droits du peuple, voulut combattre pour la royauté lorsqu'il fut question de lui enlever à elle-même ses droits légitimes. Dès ce moment, sa popularité chancela, et il la perdit bientôt entièrement. Ayant été envoyé comme commissaire à Varennes, après l'arrestation de Louis XVI dans cette ville, il revint dans la voiture même du roi pour mieux assurer son retour, mais il lui témoigna les plus grands égards, ainsi qu'à la reine. Cette noble conduite le fit regarder comme un déserteur de la cause du peuple. Après la session, il se retira à Grenoble : il y exerçait les fonctions de maire, lorsque l'ouverture de l'armoire de fer vint, après la journée du 10 août, découvrir une correspondance qu'il avait entretenue avec la cour dans les derniers temps; il fut arrêté le 19 août 1792, resta 15 mois dans les prisons de Grenoble, et fut ensuite conduit à Paris, où il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire. Il n'avait que 32 ans. Un de ses plus éloquents discours est celui qu'il prononça devant ses juges. Il laissait de nombreux manuscrits, qui ont été publiés en 1843 par les soins de M. Béranger, sous le titre d'*Oeuvres de Barnave*.

**BARNES** (Josué), savant helléniste, né à Londres en 1654, mort en 1712, fut professeur de grec à Cambridge. Il a laissé, outre plusieurs ouvrages originaux, des éditions estimées d'*Euripide*, Cambridge, 1694; d'*Anacréon*, 1705; et d'*Homère*, 1710. Il avait beaucoup d'érudition, mais peu de jugement et de goût, ce qui fit dire au spirituel Bentley que Barnes savait le grec aussi bien qu'un savetier d'Athènes.

**BARNET**, b. d'Angleterre (Hertford), à 16 k. N. O. de Londres; 2400 hab. Warwick, alors général de Henri VI, y fut battu et tué par Édouard d'York, 1471.

**BARNEVELDT** (Jean OLDEN-), grand pensionnaire de Hollande, magistrat intègre, négociateur habile, et ardent ami de la liberté de son pays, naquit en 1549 à Amersfoort, remplit diverses missions près d'Elisabeth, de Jacques I et de Henri IV, et eut la gloire de conclure avec l'Espagne en 1609 le traité qui assurait l'indépendance des Provinces-Unies. A la tête du parti républicain, il s'opposa de tout son pouvoir à l'ambition du stathouder Maurice de Nassau, qui menaçait la liberté de la Hollande; il se vit par là exposé aux attaques les plus violentes. Deux fois il voulut se retirer des affaires; il ne fut retenu que par les instances des députés des États. Maurice, ayant enfin pris le dessus, le fit condamner comme hérétique en 1618 par le synode calviniste de Dordrecht, parce qu'il avait embrassé la doctrine des Arminiens, et l'année suivante il le fit juger par une commission et condamner à mourir sur l'échafaud, l'accusant d'avoir livré son pays aux Espagnols. Il subit le supplice avec la plus grande fermeté. Barneveldt était âgé de 70 ans. Sa mort a fourni à Lermière le sujet d'une tragédie. — Il laissa deux fils, René et Guillaume. Le deuxième avait conçu le projet d'assassiner Maurice pour venger son père, et avait communiqué son dessein à René qui, sans l'approuver, n'avait cependant pas voulu le dénoncer. Le complot ayant été découvert, Guillaume échappa par la fuite; René fut pris, et, quoiqu'innocent, il fut mis à mort (1623).

**BARNEVILLE**, ch.-l. de c. (Manche), à 25 kil. S. O. de Valognes; 604 hab. Église romane.

**BAROCHE** (Frederico BAROCCI, dit le), célèbre peintre italien, né à Urbini en 1528, d'une famille qui avait déjà produit plusieurs artistes distingués, se

forma d'abord par l'étude des tableaux de Raphaël et du Titien; puis, quittant le sublime pour le gracieux, prit le Corrège pour modèle. Appelé à Rome par Pie IV, il exécuta pour ce pape plusieurs grands ouvrages de peinture au palais du Belvédère. Pendant son séjour à Rome, quelques peintres, jaloux de ses succès, tentèrent de l'empoisonner; il n'avait alors que 32 ans; les soins qu'il reçut aussitôt l'arrachèrent à la mort, mais sa santé en fut profondément altérée pour le reste de ses jours. Il vécut cependant encore longtemps et put produire de nouveaux chefs-d'œuvre. Il mourut à Urbini en 1612, à 84 ans. Ceux de ses tableaux qu'on estime le plus sont une *Déposition de croix*, le *Pardon*, l'*Annunciation*, le *Martyre de S. Vital*. Le Louvre possède de ce maître un *S. Antoine*, une *Ste Lucie* et une *Madone*. Il se distingue par la noblesse du style et la pureté du goût.

**BARODE**, v. de l'Inde anglaise (Bombay), ch. l. de district, dans le Guzerat, à 130 kil. N. de Surate; 100 000 hab. Beau port, vastes citernes, pagodes, hôpitaux, quelques beaux monuments, restes de la puissance des Mogols. La v. a beaucoup souffert d'un tremblement de terre en 1819.

**BAROEUL**, petit pays de l'anc. Flandre, donne son nom à Marc-en-Baroeul et à Mons-en-Baroeul (Nord).

**BARON**, *faron* ou *aron* (dérivé du vieil all. *bar*, libre, ou selon d'autres du lat. *vir*, homme). Ce titre n'était guère employé avant le vi<sup>e</sup> siècle. A cette époque on nommait communément *hauts barons* tous les grands du royaume, tous ceux qui exerçaient dans leur plénitude les droits féodaux, qu'ils fussent ducs, comtes ou évêques. Le titre de baron eut beaucoup d'éclat aux xi<sup>e</sup>, xii<sup>e</sup> et xiii<sup>e</sup> siècles. Les princes du sang et les fils du roi le préférèrent souvent à celui de comte ou de duc. Les Montmorency se qualifiaient de *premiers barons de France*, de *premiers barons chrétiens*. — De nos jours, le titre de baron n'est plus qu'un titre de noblesse conféré par le roi ou l'empereur et inférieur à celui de comte.

**BARON** (Michel BORRON, dit), célèbre acteur, né à Paris en 1653, fut l'élève et l'ami de Molière. Doué par la nature des plus heureux dons, il sut encore les perfectionner par l'art, et mérita d'être appelé le *Roscius* de son siècle. Après avoir parcouru quelque temps la province, il vint à Paris et s'engagea dans la troupe de Molière. A la mort de son ami, il passa à l'hôtel de Bourgogne. Il quitta le théâtre dans la force de l'âge et du talent, à 39 ans (1691). Cependant il reparut sur la scène après une absence de près de trente ans, à l'âge de 67 ans (1720); il semblait n'avoir rien perdu. Il mourut en 1729. A la fois grand comique et grand tragédien, il créa plusieurs des plus beaux rôles des pièces de Molière et de Racine. Baron a composé lui-même quelques comédies : la plus connue est *l'Homme à bonnes fortunes*. On a dit qu'il était non seulement l'auteur et l'acteur principal, mais aussi le héros de cette pièce. Il a aussi traduit *l'Andrienne* de Térence. Son théâtre a été imprimé à Paris, 1759, 3 v. in-12.

**BARONIUS** (César), cardinal, né en 1538 à Sora, dans le roy. de Naples, mort en 1607, devint, en 1593, général de la congrégation de l'Oratoire en Italie. Clément VIII le choisit pour confesseur et le nomma en 1596 cardinal et bibliothécaire du Vatican. Il fut deux fois sur le point d'être lui-même nommé pape. Il a composé des *Annales ecclésiastiques*, 12 vol. in-fol., Rome, 1588-1593 : elles embrassent toute l'histoire de l'Église depuis les premiers temps jusqu'en 1198. Malgré quelques erreurs de détail, surtout dans la partie chronologique, ce grand ouvrage, entrepris pour rectifier ce qu'il y avait d'inexact dans les *Centuries* de Magdebourg, est resté classique en son genre. Il a été continué par Rainaldi, Ladercher et Theiner. L'ouvrage entier a été réimprimé à Lucques, en 38 vol. in-fol., 1738-57.

**BARONNET**, titre de noblesse créé en Angleterre en 1611, par Jacques I, vient après celui de baron et est héréditaire. Ce titre, qui donne droit de pla-



cer le mot *Sir* devant son nom, se vendit d'abord ; depuis, il a été conféré gratuitement et réservé aux illustrations de tout genre.

**BARONNIES** (les), petit pays du H.-Dauphiné, au S., répod auj. à une partie du dép. de la Drôme. On y distinguait les deux baronnies de Mévoillon et de Montauban, d'où le pays tira son nom. Toutes deux furent réunies au Dauphiné par Humbert I et ses fils vers la fin du xiii<sup>e</sup> siècle. — On donnait aussi ce nom à une partie du B.-Armagnac, qui avait pour ch.-l. Castelmayran (Hte-Garonne).

**BARONS** (conjunction des), formée, après la mort d'Alphonse le Magnanime, roi de Naples et d'Aragon, contre Ferdinand, son fils, par les barons napolitains, qui lui opposaient Jean I, duc de Calabre, fils de René d'Anjou (1461). Celui-ci, d'abord vainqueur, fut bientôt abandonné de ses alliés, et Ferdinand reçut, en 1464, la soumission de tous les barons napolitains. Vingt ans après, impatientés du joug, les barons se soulevèrent de nouveau ; mais la conjuration fut découverte, et Ferdinand, les ayant attirés dans son palais, les y fit mettre à mort. San-Severino, prince de Salerne, échappa seul au piège : il s'enfuit en France à la cour de Charles VIII, et fut un des plus ardents promoteurs de la guerre qui, quelques années plus tard, détrôna Ferdinand.

**BAROUCHE** ou **BROUCH**, *Barygaza*, v. de l'Inde anglaise (Bombay), ch.-l. de district, sur la Nerbudda, à 100 kil. N. de Surat ; 33 000 h. Citadelle. Mouselines ; grand commerce en riz, huile, grains, coton. — Cédée en 1782 par les Maharrates aux Anglais.

**BAROZIO**, architecte. V. VIGNOLE.

**BARQUISIMETO**, v. du Vénézuéla, à 145 kil. O. S. O. de Valencia, ch. l. (depuis 1830) d'une prov. qui prend son nom ; 10 000 hab. — Fondée en 1552, ruinée en 1812 par un tremblement de terre.

**BARR**, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), à 14 kil. N. de Schelestadt ; 3976 h. Industrielle et commerçante. Aux environs, grande forêt, dite *Forêt de Barr* ; source minérale tiède, dite de *St-Ulrich*, et chapelle de *Ste-Odile*, lieu de pèlerinage.

**BARRA**, État de la Nigritie occid., au N. de la Gambie ; 200 000 hab. ; capit. Barra-Inding.

**BARRABAS**. V. BARABBAS.

**BARRAL** (l'abbé), littérateur, né à Grenoble vers 1700, mort en 1772, vint à Paris, où il se voua à l'éducation de la jeunesse, et où il se fit estimer par ses qualités. Il était zélé janséniste. Il est surtout connu par un *Dictionnaire historique, littéraire et critique des hommes célèbres*, 6 vol. in-8, Paris, 1758, où il donne une grande place aux hommes de son parti : on a dit que c'était le martyrologe des Jansénistes fait par un convulsionnaire. On a aussi de lui : *Dictionnaire portatif, historique, géographique et moral de la Bible*, 1756 ; *Dictionnaire des antiquités romaines*, extrait de Pitiscus, 1766.

**BARRAS** (Paul Fr. J. Nic., comte de), l'un des directeurs de la république française, né en 1755 à Fos-Emphoux (Var), d'une famille ancienne, entra de bonne heure au service, fut envoyé à l'île de France, puis dans l'Inde, où il concourut à la défense de Pondichéry ; se retira avec le grade de capitaine ; vint à Paris, où il mena quelque temps une vie fort dissipée, se jeta dans le parti de la Révolution et prit part, en 1789, à l'attaque de la Bastille. Élu député à la Convention par le département du Var en 1792, il siégea avec les Montagnards ; l'année suivante il fut envoyé dans le Midi, en qualité de commissaire de la Convention, pour réprimer les mouvements des fédéralistes et des royalistes, pressa le siège de Toulon et distingua pendant ce siège le jeune Bonaparte, qui n'était encore que capitaine. Nommé au 9 thermidor (27 juillet 1794) commandant de la force armée de Paris, il s'empara de la personne de Robespierre et délivra la France du règne de la Terreur. Chargé quelque temps après de défendre la Convention contre les insurgés, il dirigea la journée du 13 vendémiaire (5 octobre 1795), et,

secondé par le général Bonaparte, dispersa le peuple par la mitraille. Lors de la création du Directoire, il en fut nommé membre ; il fut longtemps un des directeurs les plus influents, et forma avec Rewbell et La Réveillère une espèce de triumvirat. Pour assurer leur puissance, ces trois directeurs firent le fameux coup d'État du 18 fructidor (4 septembre 1797), et proscrivirent un grand nombre de membres des deux Conseils, accusés de tendances royalistes. Mais bientôt après, le gouvernement du Directoire tomba dans le discrédit ; il fut renversé au 18 brumaire (9 nov. 1799) par le général Bonaparte. On assure qu'au moment où éclata cette révolution, Barras négociait pour replacer les Bourbons sur le trône. Il se retira dans son château de Gros-Bois, puis à Bruxelles, rentra en France sous la Restauration, et mourut oublié à Chaillot en 1829, accablé d'infirmités. Barras était un homme de mœurs dissolues ; il était en outre avide d'argent. On l'accuse d'avoir dilapidé les finances et introduit dans l'administration la corruption et la vénalité.

**BARRAUX**, vge du dép. de l'Isère, à 34 kil. N. E. de Grenoble, et à 2 kil. des frontières de Savoie ; 1800 hab. Fort construit en 1596 par Charles-Emmanuel, duc de Savoie, pris en 1597 par les Français, qui l'ont gardé par le traité de Vervins (1598).

**BARRE**, ch.-l. de cant. (Lozère), à 10 kil. S. E. de Florac ; 421 hab. Eglise calviniste.

**BARRÉ** (Yves), vaudevilliste, né à Paris en 1750, mort en 1832, fut d'abord avocat au parlement, puis greffier à Pau. De concert avec Piis, Radet et Desfontaines, il fonda en 1792 le théâtre du Vaudeville, alors rue de Chartres. Il en fut la direction jusqu'en 1815, et enrichit d'un grand nombre de charmants vaudevilles le répertoire de ce théâtre. Il a aussi composé de joyeuses et spirituelles chansons.

**BARRÈME**, ch.-l. de c. (B.-Alpes), dans une vallée de même nom, à 36 kil. S. E. de Digne ; 760 h.

**BARRÈME** (Fr.), calculateur dont le nom est devenu proverbial, né à Lyon vers 1640, mort à Paris en 1703, donna longtemps à Paris des leçons de tenue de livres et jouit de la protection de Colbert. Il a publié le *Livre des Comptes faits*, plus communément appelé de son nom le *Barrême*, 1670, et soixante réimprimé ; le *Livre nécessaire*, contenant le calcul des intérêts, 1674 ; le *Livre du grand commerce*, contenant les changes, 1691.

**BARRÈRE**. V. BARÈRE.

**BARRETT** (J. J. de), laborieux traducteur, né à Condom en 1717, mort à Paris en 1792, était fils d'un Anglais qui avait suivi le roi Jacques II en France. Il fut nommé en 1762 professeur de langue latine à l'École militaire, et trois ans après inspecteur des études dans cet établissement. Il a traduit les *Offices* de Cicéron, 1759, les *traités de l'Amitié, de la Vieillesse et le Songe de Scipion*, 1760, les *Métamorphoses* d'Ovide, 1778, les *Oeuvres de Virgile*, 1782 (d'après la traduction de Catrou), l'*Histoire* de Tacite, ouvrage posthume publié en 1811 par Delalain ; l'*Histoire de Florence*, de Machiavel, 1784 ; l'*Éloge de la Folie*, d'Erasmus, 1789 ; le *Selecta et profanis scriptoribus* sous le titre d'*Histoires et Maximes morales*, etc., 1781.

**BARRIA** ou **BAHR-ABAD**, partie centrale de l'Arabie, comprend le Nedjed et les vastes déserts qui s'étendent entre l'Euphrate à l'E. et la Syrie au N. O. Ces déserts sont parcourus en tous sens par un grand nombre de tribus nomades.

**BARRICADES** (Journée des). Le 12 mai 1588, le duc Henri de Guise, chef des Ligueurs, étant venu à Paris malgré la défense du roi Henri III, ce prince fit entrer des Suisses dans la ville, afin de l'expulser ; mais le peuple, animé par ses Seize, barricada les rues avec des *barriques* ou tonneaux et avec des chaînes afin de s'opposer à la marche des troupes, et les força par ses attaques à reculer. Henri III effrayé quitta sa capitale le lendemain. — Le 5 août 1648, le peuple de Paris, irrité de l'arrestation de

Blancmesnil, Charton et Broussel, conseillers au parlement, éleva aussi des *Barricades* : ce fut le commencement de la Fronde. — On connaît encore les *Barricades de juillet* 1830 et de *février* 1848. V. JUILLET et FÉVRIER.

**BARRIÈRE (P.)**, régicide, né à Orléans, avait été d'abord batelier, puis soldat. Ayant conçu le projet d'assassiner Henri IV, il s'en ouvrit au P. Banchi, dominicain, qui révéla son coupable projet : il fut arrêté à Melun au moment où il allait exécuter l'attentat. Il fut rompu vif (1593). Le parlement accusa le P. Varade, recteur des Jésuites, de l'avoir poussé au crime, mais Henri IV prit lui-même la défense de ce père.

**BARRIÈRE (J. de La)**, instituteur de la congrégation des Feuillants, né en 1544 à St-Céré en Quercy, mort à Rome en 1600, fut nommé en 1562 abbé de Feuillant, au diocèse de Rieux. Il réforma cette abbaye et imposa à ses moines des austérités excessives; la nouvelle règle fut approuvée par Sixte-Quint en 1586. Pendant la guerre de la Ligue, il resta fidèle à Henri III, ce qui lui attira des persécutions. Sixte-Quint, trompé par les ennemis de ce saint homme, le dépourvill de son abbaye et le manda à Rome; mais il fut rétabli peu après par le pape Clément VIII, et mourut à Rome en odeur de sainteté.

**BARRIÈRES** (traité des) ou DE LA BARRIÈRE, traité particulier signé entre la France et la Hollande, le 29 janvier 1713, quelques mois avant le traité d'Utrecht, et par lequel Louis XIV accordait aux Hollandais, comme *barrières*, les villes de Tournai, Ypres, Menin, Furnes, Warneton, Comines et le fort de Knock. — On connaît aussi sous le même nom un traité conclu le 15 novembre 1715 entre les Hollandais et l'Empereur, devenu possesseur des Pays-Bas espagnols : ce traité, confirmatif du précédent, accordait aux Hollandais le droit de tenir garnison dans un certain nombre de places des Pays-Bas (les mêmes que celles qui sont nommées ci-dessus).

**BARROIS**, anc. prov. de France, faisait partie du grand gouvernement de Lorraine, et s'étendait sur les deux rives de la Meuse, ayant pour bornes au N. la Lorraine proprement dite et une partie de l'évêché de Verdun, au S. la Champagne et les Vosges. Il forme auj. à peu près tout le dép. de la Meuse et une partie de celui des Vosges; capit., Bar-le-Duc. Il dépendait pour le spirituel en partie de l'évêché de Verdun, en partie de l'évêché de Toul. On le divisait en *Barrois royal* ou *mouvant* et *Barrois ducal* ou *non mouvant*. Le 1<sup>er</sup>, situé sur la riv. g. de la Meuse, dépendait du parlement de Paris; le 2<sup>e</sup>, situé sur la riv. dr., dépendait du parlement de Nancy. — Ce pays, connu dès le v<sup>e</sup> siècle sous le nom de *pagus Barrensis*, fut enclavé dans le roy. d'Austrasie, puis, au ix<sup>e</sup> siècle, compris dans le duché de Haute-Lorraine ou de Mosellane. Il eut une suite de comtes peu connus. L'affaiblissement des Carlovingiens permit aux comtes de Bar de se rendre indépendants; ils le furent en effet depuis 958 jusqu'en 1302. A cette époque, Henri III, comte de Bar, s'étant allié aux Anglais contre la France, fut battu et fait prisonnier par Philippe le Bel. Pour obtenir sa liberté, il fut obligé de faire hommage au roi de France de tout ce qu'il possédait sur la rive de la Meuse. C'est de ce moment que date la distinction du *Barrois mouvant* (c.-à-d. relevant de la couronne) et du *Barrois non mouvant*. En 1354, le comté de Bar fut érigé en duché en faveur de Robert, qui épousa Marie de France, fille du roi Jean. Le cardinal de Bar, resté seul des 4 enfants de ce prince, hérita du duché; mais il en céda la propriété, en 1419, à son petit-neveu René, duc de Guise, qui, devenu en 1431, duc de Lorraine, réunit les deux États. Depuis, le Barrois, tout en conservant ses droits, ses coutumes et sa juridiction particulière, suivit les destinées de la Lorraine.

**BARROS (J. de)**, célèbre historien portugais, né à Viseu en 1496, mort en 1571, fut, sous le règne de Jean III, gouverneur général des établissements por-

tugais sur la côte de Guinée, puis trésorier et enfin agent général des colonies. Profitant des lumières que lui fournissait sa position, il rédigea, sous le titre d'*Asie portugaise*, Lisbonne, 1552 et années suivantes, une histoire des Portugais dans l'Inde (de 1412 à 1526) en 4 décades ou 40 livres, ouvrage classique pour le style autant que pour l'exactitude des faits, et qui a beaucoup contribué à fixer la langue. Cette histoire lui a valu le titre de *Tite-Live portugais*. Elle a été augmentée de 8 décades nouvelles par D. de Couto. Les deux ouvrages ont été réunis à Lisbonne, 1778-88, 24 vol. in-8.

**BARROW** (Isaac), savant anglais, né à Londres en 1630, mort en 1677, était philologue, mathématicien et théologien. Il obtint en 1660 une chaire de grec à Cambridge; en 1662, il fut chargé d'une chaire de mathématiques et eut la gloire de compter Newton au nombre de ses élèves; il fut reçu en 1662 à la Société royale. En 1669, il résigna sa chaire de mathématiques en faveur de Newton. Depuis, il se livra tout entier à la théologie et devint chapelain de Charles II. Il fut nommé, en 1675, chancelier de l'Université de Cambridge. Barrow a traduit et éclairci les traités des géomètres grecs, a fait lui-même un assez grand nombre de découvertes en géométrie et a mis sur la voie de la découverte du calcul différentiel. Ses ouvrages mathématiques sont : des *Leçons d'Optique et de Géométrie*, Londres, 1674, en latin, où il expose les découvertes qui lui sont propres; une traduction latine d'*Archimède*, d'*Apollonius*, Londres, 1675; une *Exposition des éléments d'Euclide*, 1659 et 1698. On a aussi de lui des *Ouvrages théologiques, morales et poétiques*, que Tillotson a recueillies à Londres en 1682, en 3 vol. in-fol., et qui ont été réimprimées en 1859, en 9 vol. in-8.

**BARROW (J.)**, voyageur et administrateur anglais, 1764-1849, accompagna lord Macartney en Chine et au Cap, fut après son retour secrétaire général de l'Amirauté, seconda les expéditions scientifiques de Ross et de Franklin, et devint président de la Société géographique de Londres. On a de lui : *Voyages dans le Sud de l'Afrique et à la Cochinchine, la Vie d'Anson, celle de Drake*, etc.

**BARROW** (détroit de), au N. de l'Amérique, entre le détroit de Lancaster à l'E. et celui du Prince-régent à l'O., par 74° lat. N.

**BARRUEL** (l'abbé Augustin), jésuite, né en 1741, à Villeneuve de Berg, mort en 1820, avait été membre de la Société de Jésus. Il rédigea le *Journal ecclésiastique* depuis 1787, émigra en 1792, entra en France après le 18 brumaire, et publia l'apologie du Concordat de 1801 dans le livre *Du Pape et de ses droits*. Ses ouvrages principaux sont : *les Helvétiques*, 1781, lettres où il combat la philosophie du xviii<sup>e</sup> s.; *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*, 1797, écrits avec diffusion et qu'on accuse de partialité.

**BARRUEL-BEAUVERT** (Ant. Jos., comte de), écrivain royaliste, né en 1756, au château de Beauvert près Bagnols, mort en 1817, servit jusqu'à la Révolution dans les troupes roy., s'offrit pour otage de Louis XVI après le voyage de Varennes, rédigea en 1795 les *Actes des Apôtres*, feuille monarchique, fut condamné à la déportation, mais échappa à la peine en se cachant, et finit par se rallier à l'Empire. On a de lui quelques écrits de circonstance, justement oubliés.

**BARRY** (Gérald), *Giraldu Cambrensis*, vieil écrivain anglais, né vers 1146 à Mainarpir près de Pembroke, dans le pays de Galles, obtint de riches bénéfices sous Henri II et Richard I; administra l'évêché de St-David, qu'il tenta vainement d'obtenir pour lui-même; fut chargé par Richard I (Cœur de Lion), qui partait pour la croisade, de gouverner le royaume en son absence, et mourut vers 1220. On a de lui *Topographia Hiberniæ*, *Itinerarium Cambriæ*, *De rebus a se gestis* (journal de sa vie, remarquable surtout par la vanité de l'auteur); *Ecclesiæ speculum*, où il censure sévèrement les mœurs des moines. Ses

ouvrages ont été publiés par Camden, dans sa *Collection d'anciens historiens*, Francfort, 1602, in-fol.

**BARS** ou **BREMSEBURG**, v. de Hongrie, dans le comitat de même nom et dans le cercle en deçà du Danube, sur le Gran, à 6 kil. N. O. de Lewenz. Jadis forteresse importante. — Le comitat compte 142 000 hab. (Hongrois, Slaves, Allemands), et a pour ch.-l. Kremnitz.

**BARSAC**, bourg de France (Gironde), sur la riv. g. de la Garonne, à 35 kil. S. E. de Bordeaux, à 13 kil. N. O. de Langon; 1364 hab. Vins blancs. Station.

**BARSINE**, veuve de Memnon, général perse, était fille d'Artabaze, et fut prise à Damas, avec les autres femmes de la suite du roi de Perse. Alexandre en fit sa concubine, et en eut un fils nommé Hercule. Cassandre les fit mourir tous deux.

**BART** (Jean), intrépide marin français, né à Dunkerque en 1650, mort en 1702, était fils d'un pêcheur. Après avoir servi quelque temps sous Ruyter, dans la marine hollandaise, il revint en France quand la guerre éclata avec la Hollande, et équipa un corsaire avec lequel il fit beaucoup de mal à l'ennemi. Instruit de ses exploits, Louis XIV l'appela dans la marine militaire, quoiqu'on n'y admit d'ordinaire que des nobles. Nommé en 1691 chef d'escadre, Jean Bart rendit les plus grands services : étant parvenu à sortir avec sept frégates du port de Dunkerque que bloquaient étroitement les Anglais, il brûla plus de 80 bâtiments ennemis, fit une descente à Newcastle, et revint avec un immense butin. En 1694, il préserva son pays de la disette en faisant entrer à Dunkerque, malgré le blocus, une flotte considérable chargée de grains, et en reprenant un convoi important dont les Anglais s'étaient emparés : dans ce dernier combat, il attaqua à l'abordage une flotte beaucoup plus considérable que la sienne, et tua de sa propre main le contre-amiral. Il ne se reposa qu'à la paix de Ryswick (1697). Louis XIV lui donna des titres de noblesse et voulut le voir : comme sa brusque franchise et ses manières gauches prêtaient à rire aux courtisans, le roi prit plus d'une fois la peine de le défendre lui-même contre leurs sarcasmes. Sa *Vie* a été publiée en 1780. Statue à Dunkerque.

**BARTENSTEIN**, v. de Wurtemberg, à 12 kil. N. O. de Gerabronn; 1100 habitants.

**BARTHE** (Nic. Thomas), auteur dramatique, né à Marseille en 1734, m. en 1785. La meilleure de ses pièces est la comédie des *Fausse infidélités* (1768).

**BARTHE** (Félix), jurisconsulte et homme d'État, né à Narbonne en 1795, m. en 1863; se fit remarquer de bonne heure par son talent comme avocat et par l'ardeur de son opposition contre la Restauration; défendit les quatre sergents de la Rochelle; prit part aux protestations provoquées par les ordonnances du 26 juillet 1830; fut nommé député de Paris; devint ministre de l'Instruction publique (1830), de la justice (1831-34), puis premier président de la Cour des comptes (1834); fut de nouveau ministre de la justice (1837-39), reprit alors son poste à la Cour des comptes, fut révoqué en 1848 et rétabli en 1849; fut nommé sénateur en 1852.

**BARTHELEMITES**, clercs séculiers vivant en commun, ainsi nommés de Barthélemy Holzhauser qui fonda cet ordre à Saltzbourg en 1640 pour l'éducation des jeunes gens et des ecclésiastiques. Malgré la protection de l'empereur Léopold et du pape Innocent XI, cet ordre avait cessé d'exister dès 1795.

**BARTHELEMY** (S.), l'un des douze apôtres. On croit qu'il prêcha l'Évangile dans les Indes et en Éthiopie. Il souffrit le martyre en Arménie vers 71. On le fête le 24 août. Quelques-uns l'identifient avec Nathanaël, un des 72 disciples. On lui a attribué un *Évangile* qui est rangé parmi les livres apocryphes.

**BARTHELEMY** (Pierre), prêtre de Marseille, se croisa en 1096, anima l'ardeur des Croisés, au siège d'Antioche, en leur persuadant qu'il avait trouvé miraculeusement la lance qui avait percé le flanc du Sauveur et que cette arme divine allait mettre en fuite

les infidèles. Sa prétendue découverte ayant rencontré des incrédules, il subit l'épreuve du feu pour la confirmer, mais il succomba peu après, 1099.

**BARTHELEMY DES MARTYRS**, évêque portugais, né en 1514 à Lisbonne, fut baptisé dans l'église de Notre-Dame des Martyrs, d'où lui vient son nom, et entra chez les Dominicains. Il fut précepteur de don Antonio, neveu du roi Jean III, fut nommé en 1559 archevêque de Braga, se démit de son évêché pour s'enfermer dans un couvent, et mourut en 1590, en odeur de sainteté. Il a laissé des écrits parmi lesquels on remarque un *Compendium spiritualis doctrinae*, trad. en 1699 par Godeau sous le titre de *Maximes de la vie spirituelle*; et le *Stimulus pastorum* ou *Devoirs et Vertus des évêques*, trad. en français par Mello, 1672. Lemaistre de Sacy a écrit sa *Vie*.

**BARTHELEMY** (l'abbé J. J.), savant archéologue, né en 1716 à Cassis près d'Aubagne en Provence, mort en 1795, vint à Paris en 1744, après avoir étudié, outre les langues classiques, l'hébreu, le syriaque, le chaldéen et l'arabe. Attaché au cabinet des médailles par Gros de Boze, garde de ce cabinet, il le remplaça à sa mort, en 1753. Il enrichit le cabinet de nombreuses acquisitions : dans ce but il parcourut l'Italie et visita les ruines de Pompéïes, de Pæstum et d'Herculanum. Pendant son séjour à Rome il connut le duc de Choiseul. L'abbé Barthélemy, qui ne s'était d'abord fait connaître que par des travaux d'érudition, publia en 1788 un ouvrage qui lui fit prendre rang dans les lettres, le *Voyage du jeune Anacharsis*. Au moyen d'un cadre simple et ingénieux, il y présentait, dans un style élégant, le tableau fidèle de la Grèce au siècle de Périclès et de Philippe; il avait employé 30 années à élever ce monument; on estime surtout l'introduction de l'ouvrage. La Révolution dépouilla Barthélemy de la plupart de ses places; il fut même un instant emprisonné, en 93; cependant on lui rendit bientôt la liberté et sa place de garde du cabinet des médailles. Il la conserva jusqu'à sa mort. Il avait été reçu en 1747 à l'Académie des inscriptions, et en 1789 à l'Académie française. Outre le *Voyage d'Anacharsis* (souvent réimprimé), Barthélemy a donné un grand nombre de dissertations savantes, insérées dans les Mémoires de l'Acad. des inscriptions ou publiées à part. On remarque surtout les *Réflexions sur l'Alphabet et la langue de Palmyre*, 1754; les *Réflexions sur quelques monuments phéniciens*, 1758; l'*Explication de la mosaïque de Palestre*, 1760. Sainte-Croix a donné en 1798 ses *Oeuvres diverses*. Villeneuve a publié en 1821 la meilleure édition de ses *Oeuvres complètes*, 4 vol. in-8. Barthélemy avait rédigé en 1792 et 93 des *Mémoires sur sa vie* qui se trouvent en tête de plusieurs éditions du *Voyage d'Anacharsis*.

**BARTHELEMY** (le marquis François), l'un des directeurs de la république française, né en 1750, à Aubagne en Provence, mort à Paris en 1830, était neveu du précédent. Protégé par le duc de Choiseul, ami de son oncle, il suivit avec succès la carrière de la diplomatie. Nommé ministre de France en Suisse pendant la Révolution, il conclut à Bâle, en 1795, deux traités, l'un avec la Prusse, l'autre avec l'Espagne, qui commencèrent à mettre un terme à la guerre européenne. Sa réputation de modération le fit porter au Directoire (20 mai 1797); mais cette modération même, et les dispositions royalistes qu'on lui supposait, l'en firent exclure au 18 fructidor. Déporté à Cayenne, il fut bientôt après transféré avec ses compagnons d'infortune dans les déserts pestilentiels de Sinnamari; mais il parvint à s'échapper et fut accueilli dans la Guyane hollandaise, où on lui fournit les moyens de se rendre en Angleterre. Il rentra en France après le 18 brumaire, et devint membre du sénat conservateur. S'étant rallié à la Restauration, il fut un des commissaires chargés par Louis XVIII de rédiger la Charte, puis nommé pair et marquis. Il fit en 1819 une proposition célèbre, qui avait pour but de restreindre les droits électo-

raux. — Son nom et son titre de marquis passèrent, après sa mort, à son petit-neveu, M. Sauvaire-Barthélemy, qui siégea en 1848 à l'Assemblée constituante.

**BARTHÉLEMY** (la SAINT-). On nomme ainsi le massacre des Protestants ordonné dans toute la France par Catherine de Médicis et Charles IX, et qui eut lieu le 24 août 1572, jour de la St-Barthélemy. On a émis les opinions les plus contradictoires sur le nombre des victimes, les uns l'évaluant jusqu'à 60 000, les autres l'évaluant à 3000 à peine. Coligny, le jeune La Rochefoucauld, Caumont de La Force, de Guerry, Antoine de Clermont, le marquis de Renel, Pardaillan, le capitaine de Piles, furent les principales victimes de cette horrible boucherie. Beaucoup de Catholiques périrent eux-mêmes assassinés par leurs ennemis personnels. Dans plusieurs provinces ordant, les gouverneurs refusèrent d'obéir aux ordres sanguinaires de Charles IX. On connaît la réponse attribuée au comte d'Orthes, gouverneur de Bayonne : « Sire, je n'ai trouvé parmi les gens de guerre de la garnison que bons citoyens et braves soldats, mais pas un bourreau. » Loin de mettre un terme aux luttes intestines, comme le prétendaient les instigateurs, la St-Barthélemy ne fit que les rendre plus violentes et devint le signal d'une nouvelle guerre de religion.

**BARTHEZ** (Paul Jos.), célèbre médecin français, né à Montpellier en 1734, mort en 1806, était fils d'un ingénieur des ponts et chaussées. Il étudia à Montpellier, fut reçu docteur à 20 ans, puis vint à Paris, fut deux fois couronné par l'Académie des inscriptions, et se lia avec les savants les plus distingués, entre autres d'Alembert, qui le fit travailler à l'*Encyclopédie*. Il fut en 1756 nommé médecin d'un hôpital militaire, puis envoyé comme officier de santé à l'armée de Westphalie. Il obtint en 1759, à la suite d'un brillant concours, une chaire de médecine à Montpellier, se voua désormais tout entier à l'enseignement, et y eut pendant plus de 20 ans les plus éclatants succès. Appelé à Paris en 1780, il fut nommé médecin consultant du roi, médecin du duc d'Orléans et conseiller d'État. En 1801 il devint médecin du premier consul et fut élu correspondant de l'Institut. Ses principaux ouvrages sont : *Oratio de principio vitali hominis*, Montpellier, 1773; *Nova Doctrina de functionibus corporis humani*, 1774; *Nouveaux Éléments de la science de l'homme*, 1778, le plus important de tous ses écrits; *Nouvelle Mécanique des mouvements de l'homme et des animaux*, 1802; *Histoire des maladies gouteuses*, 1802; *Traité du Beau*, posthume, 1807. À une étude profonde du corps humain, au talent de généraliser, Barthez joignait une érudition prodigieuse : il possédait presque toutes les langues de l'Europe. En médecine, il renouça aux explications purement chimiques ou mécaniques, et reconnut la nécessité d'admettre, pour expliquer les phénomènes physiologiques, une force spéciale, distincte des propriétés générales de la matière, et qui même peut quelquefois les combattre : c'est ce qu'il appelle *principe vital*.

**BARTHIUS** (Gaspard de BARTH, en latin), savant critique allemand, né en 1587 à Custring, mort en 1658, était fils d'un professeur de droit et se fit remarquer par sa précocité. Il a laissé des commentaires estimés sur Claudien, Francfort, 1650, sur Stace, 1664, sur Juvénal (publ. seulement en 1827), un poème latin, en 12 chants, *Zodiacus vite christianæ*, 1623, et des mélanges sous le titre d'*Adversaria*, 1624. — Fréd. Gottlieb Barth, de Wittemberg, 1738-94, est auteur d'une édition de Propercé, Leipsick, 1777.

**BARTHOLE**, célèbre juriconsulte, né en 1313 à Sasso-Ferrato en Ombrie, enseigna le droit à Pise et à Pérouse, et fut député par cette dernière ville auprès de l'empereur Charles IV, dont il se concilia la bienveillance, et qui le nomma conseiller. Il abrégé sa vie par sa trop grande assiduité à l'étude, et mourut en 1356, à 44 ans. Jusqu'à lui, on s'était contenté de faire, sous le titre de *Glossæ*, des notes

fort courtes sur les passages obscurs du *Corpus juris*; Barthole est le premier qui ait fait des commentaires suivis sur toutes les parties du texte : il y réussit si bien, que les juriconsultes qui l'ont suivi l'ont, d'un commun accord, regardé comme leur maître. Dumoulin l'appelle le *coryphée des interprètes du droit*. Le principal ouvrage de Barthole est intitulé : *Lectura in tres libros Codicis*, Naples, 1471, in-fol. Toutes ses œuvres ont été imprimées en 10 vol. in-fol., Venise, 1590. On y remarque un écrit bizarre : *Processus Satanae contra Virginem coram judice Jesu*. On lui attribue la rédaction de la fameuse bulle d'Or. Il a paru à Munich une nouvelle édition complète de ses *Œuvres*, 1845-46, 8 vol. in-4. On doit à M. Vidalin une *Étude sur Barthole*, 1856.

**BARTHOLIN**, savante famille danoise, qui a produit plusieurs médecins distingués. Le plus connu, Thomas Bartholin, né à Copenhague en 1616, mort en 1680, fut professeur de médecine à Copenhague. Ses principaux ouvrages sont : *Anatomia*, 1641; *De luce Animalium*, 1647; *De monstris in natura et medicina*; *Acta medica et philosophica Hafniensia*, année 1672; *De veterum puerperio*, 1676. Bartholin a fait plusieurs découvertes anatomiques, particulièrement sur les vaisseaux lactés, thoraciques, et lymphatiques.

**BARTOLE**. V. BARTHOLE.

**BARTOLI** (Daniel), jésuite, né à Ferrare en 1608, mort à Rome en 1685, remplit d'abord avec succès le ministère de la prédication dans les principales villes d'Italie, et se livra ensuite au travail de cabinet. On lui doit une *Histoire de la Compagnie de Jésus*, Rome, 1653-73, en italien, en partie trad. en latin, par M. L. Jannin, Lyon, 1666-71; *l'Uomo di lettere*, traduit en latin et en français; *l'Ortografia italiana*, 1672. Ses ouvrages ont été plusieurs fois imprimés, notamment à Turin, 1825, 12 vol. in-8.

**BARTOLI** (Pietro Santi), peintre et graveur à l'Éau-forte, élève du Poussin, né à Pérouse en 1635, mort en 1700, a gravé un grand nombre de monuments antiques d'après ses propres dessins. Ses principaux ouvrages sont : *Admiranda Romanarum antiquitatum vestigia*, Rome, 1693, in-fol.; *Colonna Trajana*, en italien; *Colonna Antonina*, *Gli antichi sepolcra*, 1697, in-fol.; *Museum Odescalcum*, 1747 et 1751, in-fol. On a publié à Paris, de 1757 à 1783, un *Recueil de peintures antiques* d'après P. S. Bartoli, avec la description par Mariette et Caylus. Comme graveur, sa manière manque de correction.

**BARTOLINI** (Lorenzo), sculpteur florentin, 1776-1850, vint étudier à Paris sous Lemot, fut, sur la recommandation de Denon, chargé par Napoléon de fonder une école de sculpture à Carrare, devint professeur à l'Académie des beaux-arts de Florence et correspondant de l'Institut de France. Parmi ses ouvrages, on remarque des bustes de *Napoléon* (au Louvre), de *Mébul*, *Denon*, *Cherubini*, *Mme de Staël*, *Byron*, *C. Delavigne*, *Rossini*, le monument de lady Stratford Canning, à Lausanne, et un des bas-reliefs de la place Vendôme, à Paris. Il est un des artistes modernes qui ont le plus approché de la simplicité et de la pureté de l'antique.

**BARTOLOMEO** (Fra). V. BACCIO.

**BARTON** (Elisabeth), dite *la sainte de Kent*, femme fanatique, née vers 1500, dans le comté de Kent en Angleterre, entra comme religieuse au couvent du St-Sépulcre à Cantorbéry et se donna pour prophétesse. Des hommes graves, entre autres l'évêque Fisher, crurent à sa bonne foi. S'étant avisée de prédire à Henri VIII que s'il divorçait pour épouser Anne de Boulen, il perdrait sa couronne et périrait un mois après, le roi la fit juger comme criminelle d'État, et lui fit trancher la tête, ainsi qu'à quelques fanatiques dont elle était l'instrument (1534).

**BARUCH**, un des douze petits prophètes, de la tribu de Juda, prophétisait vers l'an 606 av. J.-C. Il fut disciple et compagnon de Jérémie, qu'il suivit en Égypte lors de la prise de Jérusalem par Nabucho-

donosor. Après la mort du prophète, il rejoignit les Juifs captifs à Babylone. C'est là qu'il publia ses prophéties, dans lesquelles on trouve une éloquence qui enthousiasma La Fontaine. Les Juifs et les Protestants ne reconnaissent point comme canonique le livre de Baruch, qui n'existe plus qu'en grec.

**BARUFFALDI** (Jérôme), littérateur ferrarais, né en 1675, mort en 1755, fut professeur de belles-lettres et grand vicaire à Ferrare, et forma chez lui-même une petite académie, sous le titre de la *Vigna*. Il a composé un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers. Les principaux sont : *Les Poètes de Ferrare*, en latin; *l'Histoire de Ferrare*, de 1555 à 1700; *Il Grillo*, poème en 10 chants, 1738; *Il Canapaio* (le Chanvre), en 8 chants.

**BARYGAZA**, auj. *Baroutch* ? gr. v. de l'Inde anc., sur le Lamné, *Nerbudda*, près de son embouchure.

**BAS**, petite île de la Manche, sur la côte sept. du dépt. du Finistère, dont elle dépend, au N. de St-Pol-de-Léon, 5100 hab. Rade de refuge.

**BAS-EN-BASSET**, ch.-l. de cant. (Haute-Loire) à 18 kil. N. d'Yssengeaux; 4500 hab. Dentelles et rubans.

**BAS-EMPIRE**. On désigne sous ce nom significatif l'empire romain à son temps de décadence, époque que les uns font commencer, pour l'empire entier, au règne de Constantin, et pour l'empire d'Orient, après Théodose. *L'Histoire du Bas-Empire* a été écrite par Le Beau et Ameilhon, Paris, 1757, 29 vol. in-12. V. ORIENT (empire d').

**BASAN**, contrée de la Judée. V. BATANÉE.

**BASAN** (Fr.), graveur et marchand d'estampes, né à Paris en 1723, mort en 1797, a fait plusieurs collections de gravures très-estimées. Son *Oeuvre* se compose de 650 estampes et forme 6 vol. in-fol., Paris, 1762-79. On a aussi de lui un *Dictionnaire des graveurs*, 1767, 3 vol. in-12, réimprimé en 1809.

**BASEDOW** (J. Bernard), né à Hambourg en 1723, mort à Magdebourg en 1790, enseigna la morale et les belles-lettres à Sorø et à Altona en Danemark, et se livra en même temps avec ardeur à la théologie; mais, s'étant attiré des persécutions à cause de la hardiesse de ses opinions, il renonça à l'enseignement et à la théologie pour s'occuper de pédagogie. Il tenta de réformer l'éducation et proposa dans divers écrits un système nouveau dont il avait puisé l'idée dans l'*Émile* de Rousseau, et par lequel il voulait exercer les forces physiques autant que les facultés de l'âme. Il trouva de nombreux approbateurs, et, aidé par le prince d'Anhalt-Dessau, il fonda, en 1774, à Dessau, sous le titre de *Philanthropinon*, une école-modèle où il devait appliquer ses principes. Cet établissement eut peu de succès, sans doute parce que Basedow, quoique plein de zèle pour le bien, était grossier dans ses manières et même enclin à l'intempérance. Ses principaux ouvrages sont : *Philosophie pratique pour toutes les conditions*, 1758; *De l'éducation des princes*, trad. par Bourgoing, 1777; *Philalèthie ou Considérations sur les vérités de la religion et de la raison*, 1764, où il prêchait une religion purement naturelle, ce qui fut la source des difficultés qu'il éprouva; *Recueil des connaissances nécessaires à l'instruction de la jeunesse* (avec 100 gravures), 1774, où il résume tout ce qu'il avait écrit sur l'éducation.

**BASELHAC**. V. COSME (Frère).

**BASILENTO**, *Casuentus*, pet. riv. du roy. de Naples (Basilicate), naît près de Potenza et tombe dans le golfe de Tarente après un cours de 80 kil. Méta-ponte (auj. détruite) était à son embouchure.

**BASILAN**, île de l'archipel Soulou, au S. O. de Mindanao, a env. 90 kil. de tour. Repaire de pirates, qui furent châtiés en 1845 par les Français. L'île a été occupée en 1853 par les Espagnols.

**BASILE** (S.), surnommé le *Grand*, Père de l'Église grecque, né en 329 à Césarée en Cappadoce, de parents chrétiens, mort en 379, étudia les lettres à Constantinople et à Athènes, où il se lia avec S. Grégoire de Nazianze et avec le prince Julien (alors

catholique, et depuis apostat); professa la rhétorique à Césarée, et y exerça quelque temps avec distinction la profession d'avocat. En 357, il renonça au monde, se retira dans une solitude du Pont, et y fonda, sur les bords de l'Iris, un monastère qui fut le modèle de presque tous ceux qui s'établirent depuis en Orient (V. ci-après Ordre de St-Basile.) En 370, il fut nommé, malgré sa résistance, évêque de Césarée; il s'occupa avec zèle d'instruire son peuple par la prédication, chercha à rétablir la paix dans l'Église, et combattit plusieurs hérésies, entre autres celles d'Arius, d'Apollinaire et d'Eustathe. Il résista à l'empereur Valens, qui voulait le forcer à embrasser l'Arianisme; ce prince ne put cependant se décider à signer l'arrêt de son exil. On le fêta le 14 juin. S. Basile a laissé des *Homélies*, des *Discours*, des traités de *Morale* et d'*Ascétisme*, des *Commentaires sur diverses parties de l'Écriture*, et un grand nombre de *Lettres*. Partout on y admire, avec l'onction du pieux évêque, une éloquence gracieuse et fleurie, unie à une dialectique rigoureuse et à des connaissances profondes : il possédait les lettres profanes aussi bien que la science sacrée. Le plus estimé de ses ouvrages est l'*Hexaméron* ou *Les six jours de la création*. On remarque aussi son traité de la *Lecture des auteurs profanes*. Toutes ses œuvres ont été réunies en 3 vol. in-fol., grec-latin, par les soins de dom Garnier et dom Prud. Maran, Paris, 1721-1730, et réimprimées par les frères Gaume, 1835-1840, et depuis dans la collection de l'abbé Migne. Les *Homélies* et les *Lettres* ont été trad. en français par l'abbé de Bellegarde, 1691; l'*Hexaméron*, par l'abbé Auger, 1788; les *Ascétiques*, par Hermant, 1661; un des traités de *Morale*, par l'abbé Leroy, 1663; M. Frémion a édité et traduit le *Discours sur l'utilité des livres profanes*, 1819. M. Rouston a publié une traduction complète de S. Basile, 12 vol. in-8, 1846 et années suivantes. Hermant a donné sa *Vie*, 1674.

**BASILE I**, le *Macédonien*, empereur grec de 867 à 886, né en Macédoine de parents pauvres, était d'abord simple écuyer et obtint la faveur de l'empereur Michel III, par son adresse à dresser les chevaux. Michel se l'associa en 866, en reconnaissance de ce qu'il l'avait délivré du patrice Bardas (V. ce nom); peu de mois après, Basile, sachant que Michel méditait sa perte, se plaça seul sur le trône en lui donnant la mort. Il se montra digne de la couronne, fit avec succès la guerre en Orient, repoussa les Sarrasins de la Sicile, fit fleurir la justice et réforma les abus. Il chassa Photius du siège de Constantinople pour y replacer Ignace, mais il l'y rappela après la mort de ce patriarche. On a de lui un traité de *l'Art de régner*, adressé à son fils Léon (publié à Palerme, 1584, grec-latin, et trad. en français par dom Porcheron, 1590). Il avait commencé en 877 un recueil de lois en 60 liv., que son fils termina et qui est connu sous le titre de *Basiliques*; c'est une traduction grecque des *Institutes*, du *Digeste* et du *Code Justinien*, avec des compléments. Ce recueil a été publié en 1647 à Paris par Fabrot, 7 vol. in-fol., et à Leipsick, par Heimbach, 1831-49, 5 vol. in-4.

**BASILE II**, le *Jeune*, empereur grec, fils de Romain II, né en 955, devait régner dès 963, à la mort de son père, mais ne fut reconnu qu'en 976, après la mort de Zimisès, et régna conjointement avec son frère Constantin. Il étouffa les révoltes de Bardas Sclérus et de Bardas Phocas, battit les Bulgares, 1013, et les Khazars, 1016, et réunit la Bulgarie à l'empire d'Orient. Ayant fait 15 000 prisonniers bulgares, il eut la cruauté de leur faire crever les yeux, n'en épargnant qu'un par centaine, pour reconduire les autres dans leur pays. Il mourut en 1025, au moment où il allait attaquer les Sarrasins.

**BASILE**, grand-duc de Russie. V. VASSILI.

**BASILE** (Ordre de St-), le plus ancien des ordres religieux, a tiré son nom de S. Basile, évêque de Césarée, qui l'institua vers l'an 357, en fondant un monastère dans une solitude du Pont, sur les bords de

l'Iris, et qui lui donna une règle. Cet ordre, auquel appartenait presque tous les monastères de l'Orient, se voue surtout à la prière et à la contemplation. Il ne passa en Occident que vers l'an 1057, et eut en Italie plusieurs établissements importants, dans lesquels se conserva la culture des lettres grecques. Barlaam et Bessarion appartenaient à cet ordre. Le pape Grégoire XIII le reforma en 1579.

**BASILIA**, v. de la Grande Séquanais, chez les *Rauraci*, est auj. *Bale*.

**BASILICATE** (partie de l'anc. *Lucanie*), prov. du roy. d'Italie, entre la Capitanate, la Calabre Citérienne, la Terre de Bari, les Principautés Ulérienne et Citérienne, est baignée par le golfe de Tarente et la Méditerranée. Elle compte 420 000 h. et a pour ch.-l. Potenza. Elle est arrosée par l'Agri, le Basiento, le Bradano. Climat tempéré; fréquents tremblements de terre; sol fertile, mais l'agriculture est arriérée.

**BASILIDE**, hérésiarque gnostique, né à Alexandrie dans le 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, mort vers l'an 130. Pour expliquer le mal, il imaginait 365 dieux habités par des intelligences de différents degrés, et prétendait que notre monde avait été créé par des intelligences du dernier ordre. Il admettait deux âmes dans le même homme pour expliquer les combats de la raison et des passions, et croyait à la métempsychose. Il créa le fameux *Abraxas*, symbole ou talisman formé des lettres qui exprimaient le nombre 365, le nombre le plus agréable à la Divinité. Il avait rédigé un Évangile qui s'est perdu. Il eut un grand nombre de disciples qu'on nomma *Basilidiens*. Le plus célèbre est Marcion.

**BASILIQUES** (les), code grec. V. **BASILE** I.

**BASILISQUE**, *Basiliscus*, frère de Véronne, femme de l'emp. Léon I. Après la mort de Léon II (474), il disputa le trône à Zénon l'Isaurien qui avait été reconnu empereur, et resta quelque temps maître de Constantinople; mais il se rendit si odieux que ses partisans l'abandonnèrent, et que Zénon put se replacer sur le trône sans coup férir (477). Pris et enfermé dans une tour en Cappadoce, il y mourut de faim.

**BASIN** (Ch.), évêque de Lisieux, né en 1412 à Caudébec, mort en 1491, était membre du Conseil privé de Charles VII et fit partie de la commission chargée de reviser le procès de Jeanne d'Arc. Il encourut la disgrâce de Louis XI, pour avoir accédé à la *Ligue du Bien public*, et fut contraint de résigner son évêché, mais fut nommé par le pape archevêque de Césarée (*in partibus*). On a de lui un précieux mémoire en faveur de Jeanne d'Arc, publié par J. Quicherat sous le titre de *Procès de la Pucelle* (1841-49), et une chronique des règnes de Charles VII et Louis XI, longtemps attribuée par erreur à un certain Amelgard, et publ. également par J. Quicherat, 1856-57. — V. **BAZIN**.

**BASINE**, femme de Childéric, roi des Francs, et mère de Clovis, avait d'abord été mariée à Basin, roi de Thuringe, qui avait donné asile à Childéric; mais elle quitta ce prince pour suivre Childéric quand celui-ci revint dans ses États.

**BASKERVILLE** (John), imprimeur anglais, né en 1706, à Wolverley (Worcester), mort en 1775, avait d'abord été maître d'écriture. Il consuma beaucoup de temps et de dépenses pour améliorer les caractères d'imprimerie, et il fut lui-même le dessinateur, le graveur et le fondeur de ceux qu'il employait. Il perfectionna aussi le papier et inventa, dit-on, le *vétin*. Il donna de 1756 à 1775 un grand nombre d'éditions, parmi lesquelles on remarque celles de Virgile et de plusieurs autres classiques latins, ainsi que celles de la *Bible*, de l'*Arioste*, du *Paradis perdu*. Après sa mort, Beaumarchais fit l'acquisition de ses caractères, et les employa à sa belle édition de Voltaire (1785), connue sous le nom d'édition de Kehl, du lieu où elle fut imprimée. Baskerville avait une haine profonde pour le Christianisme: il ne voulut pas être inhumé en terre consacrée.

**BASKIRS**, peuplade de race mêlée, turque et mongole, habite auj. en Russie, entre les fleuves Kama.

Belaïa, Oural et Volga, dans les gouvernements de Perm et d'Orenbourg, au nombre de 25 000 familles environ. Les Baskirs vivent sous des tentes et s'occupent de l'élevage des chevaux, des bestiaux et des abeilles. Ils sont braves, agiles, et fournissent de bons cavaliers aux armées russes.

**BASNAGE DE BEAUVAL** (Jacques), ministre protestant, né à Rouen en 1653, mort en 1723, était pasteur à Rouen lors de la révocation de l'édit de Nantes. Il se réfugia en Hollande, exerça son ministère à Rotterdam, puis à La Haye, obtint la faveur du grand pensionnaire Heinsius, et en profita pour rendre des services à son pays: il contribua puissamment à faire conclure le traité d'alliance avec la Hollande, que signa en 1717 l'abbé Dubois. On lui doit, entre autres ouvrages: *Hist. des Églises réformées*, 1690; *Hist. de l'Église*, 1699; *Hist. des Juifs depuis J.-C.*, 1706 et 1716; *Dissertations sur les Duels et les Ordres de Chevalerie*, 1720, tous ouvrages qui attestent un savoir étendu.

**BASNAGE DE BEAUVAL** (H.), frère du préc., né en 1656, m. en 1710, se réfugia aussi en Hollande, et y rédigea, de 1687 à 1709, *l'Histoire des ouvrages des Savants*, recueil périodique qui fait suite aux *Nouvelles de la République des lettres* de Bayle. On lui doit une édit. augmentée du *Dictionnaire* de Furetière.

**BASOCHÉ**, du mot latin *basilica*, palais royal. Lorsque les rois de France habitaient le Palais de justice, les juges, les avocats, les procureurs et tous les gens de justice furent désignés sous le nom de *clercs de la basoche* (c.-à-d. *clercs du Palais*). Il se forma plus tard entre les *clercs du Palais* et les *clercs du Châtelet* une association qui fut reconnue en 1303 par Philippe le Bel et qui obtint des privilèges particuliers. Associés pour le plaisir, les *basochiens* élisaient un chef qui prenait le titre pompeux de *roi de la basoche*, avait une cour, des grands officiers, une monnaie, des armoiries (trois écritures d'or sur champ d'azur); ce roi faisait la revue de ses sujets tous les ans au *pré au Clercs*, et il leur rendait la justice deux fois par semaine. Les *basochiens* jouèrent longtemps des soties, des farces et des moralités; mais leur licence obligea François I à défendre ces représentations (1546). Henri III supprima le titre de roi de la basoche, et transmit au chancelier tous les droits et privilèges qui avaient été concédés à ce roi pour rire. On doit à M. Ad. Fabre d'intéressantes *Études historiques sur les Clercs de la Basoche*, 1856.

**BASQUES**, en leur propre langue *Eskualdunac*, peuple de la famille ibérienne, habite en France et en Espagne sur les deux versants des Pyrénées, et forme presque toute la population des provinces basques en Espagne (V. ci-après), une grande partie de celle de la Navarre tant espagnole que française, du Béarn, ainsi que du Labourd et de la Soule: on en compte env. 650 000. Les Vascones ou Gascons, qui vinrent se fixer en France au 6<sup>e</sup> siècle, étaient des Basques. Les Basques parlent une langue particulière, dont on ne connaît pas bien l'origine, mais qui paraît être l'ancien ibérien, et qui a sa littérature à part. Pour l'histoire, V. **BISCAYE** et **BEARN**.

**BASQUES** (les provinces), contrée d'Espagne qui comprend les trois provinces de Guipuscoa, Biscaye et Alava. Elles jouissent de privilèges particuliers.

**BASS**, îlot fortifié d'Écosse (Haddington), à l'entrée du détroit de Forth. Château fort qui tint jusqu'en 1745 pour le Prétendant.

**BASS** (détroit de), entre la Nouv.-Hollande et la Diémenie. Découvert en 1798 par un chirurgien anglais du nom de Bass.

**BASSAM** (Grand), v. de Guinée, sur la côte d'Ivoire, à l'emb. de l'Assinie, est la capit. d'un État dépendant des Achantis. Comptoir français depuis 1843; exportation de poudre d'or.

**BASSAN** (Jacq. DA PONTE, dit le), célèbre peintre italien, né en 1510 à Bassano (d'où son nom), mort en 1592, eut pour maître son père, François da Ponte, dit aussi le *Bassan*, peintre distingué. Il peignit suc-

cessivement dans le style du Titien et du Corrège, et excella surtout à faire les intérieurs ou à représenter les fêtes champêtres, avec des troupeaux. Il imitait la réalité avec une telle perfection qu'un jour Annibal Carrache, étant allé le voir, s'avança pour prendre un livre qui était peint chez lui sur une toile. Il fut choisi, concurrence avec le Tintoret et Paul Véronèse, pour peindre le palais de St-Marc à Venise. Parmi ceux de ses tableaux qu'on estime le plus on cite : *Moïse frappant le rocher*, *l'Adoration des Bergers*, *Joseph d'Arimathie*, tous au Louvre. On lui reproche peu de vigueur et peu de variété dans ses sujets. — On le surnomma le *Vieux*, pour le distinguer de ses fils qui se distinguèrent aussi dans la peinture, surtout François, auteur de *Jésus chez Marthe et Marie*, et Léandre, auteur d'une *Résurrection de Lazare*, qu'on voit au Louvre.

**BASSANO**, v. de Vénétie, sur la Brenta, à 28 k. N. E. de Vicence; 11 760 hab. Bien bâtie, trottoirs en marbre; beau pont. Draps, soieries, etc. Aux environs, vins estimés. Patrie du Bassan, peintre célèbre. Bonaparte y battit les Autrichiens le 7 septembre 1796.

**BASSANO** (marquis de). V. SANTA-CRUZ.

**BASSANO** (duc de). V. MARET.

**BASSARABA**. V. BESSARABA.

**BASSEIN**, ville de l'Hindoustan anglais, sur la mer des Indes, à 35 kil. N. de Bombay; environ 13 000 hab. Prise en 1750 par les Mahrattes, et en 1802 par les Anglais; ceux-ci y conclurent un traité qui anéantissait la confédération des Mahrattes.

**BASSELLIN** (Olivier), poète populaire, était propriétaire d'un moulin à foulon dans le Val-de-Vivre en Normandie. On place sa mort vers 1418. Il composait pour ses amis et ses voisins des chansons bachiques et des rondes, que l'on nomma des *vaux-de-vivre*, du lieu de sa résidence, nom d'où quelques-uns ont voulu faire dériver celui de *vaudeville*. Ces poésies ont été publiées longtemps après sa mort, en 1610, par Lehoux, un de ses compatriotes, et réimprimées d'une manière plus complète à Avranches, par J. Travers, en 1833, et par Lacroix, Paris, 1859.

**BASSE-TERRE** (la), ch.-l. de l'île de la Guadeloupe, sur la côte S. O. de l'île; 13 000 hab. Rade peu sûre. Evêché (créé en 1850), cour impériale. Arsenal, fort Richepance qui le défend du côté de la campagne, palais de justice, vaste hôpital. — La ville fut fondée en 1635.

**BASSE-TERRE**, ch.-l. de l'île St-Christophe, une des Antilles anglaises, sur la côte S. O.; 9000 hab.

**BASSEVILLE** (N. J. HUGON de), secrétaire de la légation française à Naples, sous la Convention. Se trouvant à Rome, le 13 janvier 1793, chargé d'une mission particulière, il y fut assailli à coups de pierres par un attroupement populaire pour avoir fait porter à ses gens la cocarde tricolore, et fut frappé dans sa maison même d'un coup de rasoir, dont il mourut peu d'heures après. La Convention ordonna qu'on tirât une vengeance éclatante de cet attentat et adopta son fils au nom de la République. Basseville avait écrit une *Vie de François Lefort*, 1786, ainsi que des *Mémoires* sur la Révolution, 1790, et avait coopéré à divers journaux politiques.

**BASSIEN**. V. CARACALLA et HELIOGABALE.

**BASSIGNY**, petit pays de France, compris aujourd'hui dans le dép. de la H.-Marne, appartenait, partie à la Champagne, partie à la Lorraine. Il a environ 80 k. du N. au S. et 70 de l'E. à l'O. Chaumont était le ch.-l. du Bassigny champenois; Vaucouleurs et Bourmont étaient les lieux principaux du Bassigny lorrain.

**BASSOMPIERRE** (François de), maréchal de France, né au château d'Haroué, en Lorraine, en 1579. Après avoir voyagé en Italie et dans le roy. de Naples, il se fixa à la cour de Henri IV, où les avantages de sa personne et de son esprit, ainsi que son goût pour le faste, le jeu et la galanterie, le firent rechercher, et où il obtint des succès de tout genre. Il figura avec distinction dans la plupart des guerres que Henri IV et Louis XIII eurent à soutenir, fut

nommé en 1614 colonel général des Suisses et en 1622 maréchal de France. Louis XIII l'employa dans diverses ambassades. Malgré ses services, le cardinal de Richelieu, irrité de ce qu'il avait pris part à quelques intrigues contre lui, le fit arrêter et conduire à la Bastille (1631) : il y resta 12 ans, et n'en sortit qu'à la mort du cardinal, en 1643; il mourut en 1646. Il a laissé des *Mémoires*, Cologne, 1665, et le récit de ses *Ambassades en Espagne*, en Suisse et en Angleterre, 1668, 4 vol. in-12. De *Nouveaux Mémoires* ont été publiés sous son nom par Serieys, Paris, 1802, mais l'authenticité en est douteuse.

**BASSORA**, v. de la Turquie d'Asie (Bagdad), sur le Chat-el-Arab (Euphrate), à 88 kil. N. du golfe Persique, à 420 kil. S. E. de Bagdad; 60 000 hab. Bazars immenses; rues irrégulières, étroites et sales; les inondations du Chat-el-Arab rendent la ville très-malsaine. Grande culture de roses, d'où l'on tire une essence estimée; excellentes dattes. Bassora est une des villes les plus commerçantes de l'Asie; toutes les nations de l'Europe y ont des comptoirs. Elle était encore plus grande et plus florissante autrefois; elle est en partie inhabitée aujourd'hui. — Fondée en 636 par Omar, qui en fit la capitale d'un pachalik particulier. Les Perses, puis les Turcs (1638) s'en emparèrent successivement. Reprise en 1773 par les Perses, qui l'occupèrent jusqu'en 1779, elle est retombée aujourd'hui entre les mains de la Turquie.

**BASSUS** (Cassianus). V. CASSIANUS.

**BAST** (Fréd. Jacques), savant helléniste, né en 1771, mort à Paris en 1811, était secrétaire de la légation de Hesse-Darmstadt au congrès de Rastadt. Unissant les lettres à la diplomatie, il a donné un *Commentaire sur le Banquet de Platon*, et une *Lettre critique sur Antoninus Liberalis, Parthenius et Aristéte*, 1805, adressée à Boissonade, dont il était l'ami. — Un autre Bast, de Gand, 1753-1825, a laissé un recueil d'*Antiquités romaines et gauloises*, 1804, et des *Recherches sur les Langues celtique, gauloise et tudesque*, 1815.

**BASTAN**, *Bithynium* chez les anc., puis *Claudio-polis*, v. d'Anatolie (Boli), à 44 k. S. O. d'Amasieh.

**BASTAN**, vallée d'Espagne, dans la Navarre (Pamplune), sur le versant mérid. des Pyrénées, au S. du dép. des B.-Pyrénées; 40 kil. sur 20; 8000 hab.; ch.-l., Elizondo. Elle est traversée par le Gave de Bastan. Cette vallée est régie par un alcade élu pour 3 ans. Tous les habitants se disent nobles. Monecy battit les Espagnols en 1794 dans la vallée de Bastan.

**BASTARNES**, anc. peuple de l'Europe barbare, occupaient la Podolie et une partie de la Transylvanie et de la Moldavie. Ils vivaient de pillage et servaient comme mercenaires. Persée, roi de Macédoine, les appela pour combattre les Romains (168 av. J.-C.). A la fin du 1<sup>er</sup> siècle de J.-C., chassés de leur pays par les Goths, ils se jetèrent sur la Dacie. — On appelle *Alpes bastarniques* la moitié orient. des monts Krappacks, qui traverse le pays des anc. Bastarnes.

**BASTELICA**, ch.-l. de cant. (Corse), à 23 kil. N. E. d'Ajaccio; 3003 hab.

**BASTIA**, ch.-l. d'arr. (Corse), sur la côte E., à 151 kil. N. E. d'Ajaccio; 19 304 hab. Place de guerre de 1<sup>re</sup> classe, ch.-l. de la 17<sup>e</sup> division militaire; port créé en 1845. La ville est bâtie en amphithéâtre. Cour impériale, lycée Napoléon; statue de Napoléon. Distilleries: vins, huiles, cuirs, corail. — Bastia, l'ancienne *Mantium*, était jadis la capitale de l'île. Quand la Corse formait deux départements, elle était le chef-lieu de celui du Golo. Prise par les Anglais en 1745 et 1794; les Autrichiens et les Piémontais l'assiégèrent vainement en 1748.

**BASTIAT** (Frédéric), économiste, né en 1801 à Bayonne, mort en 1850, était fils d'un négociant aisé. Après avoir médité les écrits de Smith, de Say, de Tracy, de Ch. Comte, il débuta par des articles remarquables dans le *Journal des Économistes*, devint en 1846 rédacteur en chef d'un journal libre échangiste publié à Paris, et fit paraître plusieurs

ouvrages dans lesquels il combattait à la fois le système prohibitif et le socialisme. Il fut élu en 1848 à l'Assemblée constituante, et en 1849 à l'Assemblée législative. Ses principaux écrits sont : *Cobden et la Ligue*, 1845; *Sophismes économiques*, 1846; *Harmonies économiques*, 1850 et 1851.

**BASTIDE**, nom qui en provençal veut dire *maison de campagne*, est donné dans le Midi à un grand nombre de lieux. V. LA BASTIDE.

**BASTIEN** (J. Fr.), libraire-éditeur, né à Paris en 1747, mort en 1824, cultivait les lettres. On a de lui une traduction nouvelle des *Lettres d'Heloise et d'Abélard*, 1782; *la Nouvelle Maison rustique*, 1798; *le Nouveau Manuel du Jardinier*, 1827, et un assez grand nombre d'éditions, dont les plus estimées sont celles d'*Apulée*, *Montaigne*, *Charron*, *Scarron*, *Rabelais*, *Boileau*, *La Bruyère*, *Buffon*, *d'Alembert*, *Plutarque* (traduction d'Amyot), *Lucien* (traduction de Belin de Ballu).

**BASTILLE**, nom que portaient autrefois tous les châteaux fortifiés, mais que dans la suite on donna spécialement à un château fort construit à Paris sous Charles VI et Charles VII, et situé sur la place qui sépare la rue St-Antoine du faubourg; il servait à la fois de forteresse pour défendre ou pour commander la ville et de prison d'État. Commencée en 1369 par Aubriot, prévôt de Paris, elle ne fut achevée qu'en 1383. Elle fut prise et détruite par le peuple de Paris les 14 et 15 juillet 1789. *L'Histoire de la Bastille* a été écrite par Delort (1827), et par Arnold, Pujol et Maquet (1844). Parmi ceux qui y furent enfermés, on cite J. Aubriot, son fondateur, J. d'Armagnac, Anne Dubourg, Biron, Bassompierre, Bussy-Rabutin, Fouquet, Péllisson, Voltaire, La Bourdonnais, Latude, Linguet.

**BASTION-DE-FRANCE** (LE), un des forts que la France avait dans l'État d'Alger avant le XIX<sup>e</sup> siècle, était situé sur la côte, au N. E. de Bone et près de La Calle. Il est auj. détruit.

**BASTITANI**, peuple de l'Hispanie (Bétique), vers l'E., entre le Tuder et le mont Orosépada, avait pour ch.-l. *Basti*, auj. *Baza* (Grenade).

**BASTOGNE**, v. du Luxembourg belge, à 60 kil. N. O. de Luxembourg et à 30 k. N. E. de Neufchâteau; 2 300 hab. Commerce de grains et bestiaux. La v. appartient aux Français de 1684 à 1697.

**BASTULI POENI**, peuple d'Hispanie (Bétique), au S., le long de la Méditerranée, avait pour capit. *Malaca*.

**BASVILLE**, seigneurie du pays Chartrain, à 26 k. S. O. de Paris, appartenait aux Lamoignon.

**BATALIA**, bourg de l'Estramadure portugaise, à 26 k. de Santarem, est remarquable par un magnifique couvent de Dominicains, fondé en 1385 par Jean I, roi de Portugal, en mémoire de la bataille d'Aljubarrota, qu'il gagna sur le roi de Castille.

**BATANÉE**, auparavant *Basan*, petite région de la Palestine, à l'E. du Jourdain, entre ce fleuve et les mont. Galaad. Josué tua le géant Og, roi de Basan, et comprit ce pays dans la tribu orient. de Manassé.

**BATARDS** (Guerre des). V. CHARLES IV (France).

**BATAVA CASTRA**, v. de Vindélicie, auj. *Passau*.

**BATAVES**, *Batavi*, peuple d'origine germanique, habitait, entre le Rhin et le Wahal, le pays qu'on nomma l'île des Bataves (*Batavorum insula*). Leur nom s'étend vulgairement à toute la Hollande actuelle. Ils furent d'abord mêlés aux Cattes; mais, chassés par ce peuple, ils vinrent dans le pays qui a conservé leur nom. Ils furent tantôt alliés, auxiliaires ou même tributaires des Romains, tantôt en guerre avec eux. Ils étaient très-braves. La révolte de Civilis, qui éclata en 69 et se prolongea sous Vitellius et Vespasien, est le fait le plus remarquable de l'histoire des Bataves. Les Francs Saliens envahirent leur pays à la fin du III<sup>e</sup> siècle. Aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles, le nom de Bataves s'efface et fait place à celui de Frisons; cependant il en reste une trace dans celui de *Betuwe* que garde un district de l'anc. île des Bataves.

**BATAVES** (île des), auj. *Bommelers-Waard*. V. ce nom.

**BATAVIA**, capit. de l'île de Java et de tous les

établissements hollandais dans l'Inde, sur la côte N. O., à l'emb. du Jacatra; env. 60 000 h. Port grand et commode, mais peu profond; superbe rade; beaux canaux, monuments nombreux: hôtel de ville, magasins de la marine, hôtel du gouverneur général, palais, hôpital militaire, théâtre, etc. Société des arts et des sciences, écoles diverses, commerce immense. — Fondée par les Hollandais en 1619, sur l'emplacement de l'anc. ville de Jacatra; prise en 1811 par les Anglais, qui l'occupèrent jusqu'en 1816. Batavia a longtemps été un séjour fort malsain. Au commencement de ce siècle, le général Dandels voulut l'abandonner pour Sourabaya, et sa destruction fut commencée; mais Van Capellen a fait renaitre cette ville en prenant des mesures efficaces pour l'assainir et y diminuer la mortalité.

**BATH** (c.-à-d. *Bains*), *Aque Solis*, *Aque Calidæ*, v. d'Angleterre, un des ch.-l. du comté de Somerset, sur l'Avon, à 17 kil. E. de Bristol, à 160 kil. S. O. de Londres; 50 800 hab. Elle donne son nom à l'évêché de *Bath-et-Wells*, dont le siège est à Wells. Cathédrale gothique, belle salle de spectacle. C'est une des plus jolies villes de l'Europe. Gymnase, société d'agriculture, société des lettres et des sciences, société philosophique, société musicale de Bath. Bains chauds très-fréquentés : le beau monde s'y rend de toutes les parties de l'Angleterre. Vestiges d'antiquités, ruines d'un temple de Minerve élevé par Agricola. — On compte aux États-Unis plusieurs villes et comtés du nom de Bath. La principale est dans le Maine, sur le Kennebeck, à 40 kil. N. E. de Portland; 12 000 hab. Châtiars de construction, chemin de fer.

**BATHILDE** (Ste), épouse de Clovis II, née en Angleterre, avait été enlevée et réduite en esclavage par des pirates. Après la mort de son mari, qui mourut à 23 ans (656), elle gouverna sagement pendant la minorité de son fils Clotaire III. En 665, elle se retira dans le monastère de Chelles, qu'elle avait fondé, et y vécut saintement jusqu'à sa mort, en 680. On la fête le 30 janvier.

**BATHNA**, poste militaire établi par les Français en 1844 dans la prov. de Constantine, entre Constantine et Biskara, à 120 k. S. de Constantine et à 11 k. de Lambessa; ch.-l. de subdivision militaire; 2500 h.

**BATHORI**, vge de Hongrie, dans le comitat de Szabolcs, est le berceau de la famille des Bathori qui a donné à la Transylvanie cinq princes, et à la Pologne un de ses plus grands rois, Etienne Bathori.

**BATHORI** (Étienne), roi de Pologne, né en 1532, d'une des familles les plus nobles et les plus anciennes de la Hongrie, fut élu prince de Transylvanie en 1571, et succéda en 1575 à Henri de Valois sur le trône de Pologne, par l'influence d'Amurat III, qui le soutint contre son compétiteur Maximilien d'Autriche. Il reprit Dantzick sur ce dernier, força les Russes à lui céder la Courlande et une partie de la Livonie, apporta de sages réformes dans le gouvernement civil et fonda l'Université de Vilna. Il pensa à faire de la Pologne un royaume héréditaire, lorsqu'il mourut en 1586, d'un accès de colère. — Il fut remplacé en Transylvanie par son frère aîné, Christophe Bathori, qui régna de 1576 à 1581 et s'allia avec les Turcs. — Sigismond Bathori, fils de Christophe, lui succéda en Transylvanie en 1581. Ce prince belliqueux, mais bizarre et capricieux, s'allia successivement avec les Turcs et avec l'Autriche. Il quitta et reprit trois fois la couronne; il la céda définitivement à l'empereur Rodolphe en 1602, et se retira à Prague, où il mourut dans l'obscurité en 1603. — Gabriel Bathori, frère de Sigismond, fut élu prince de Transylvanie en 1608. Il se rendit tellement odieux que ses sujets le déposèrent (1613); il mourut peu après, assassiné. Après Gabriel, la principauté sortit de cette famille.

**BATHURST** (comtes de). Cette famille anglaise rattache son origine à la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant. Un de ses membres, Ralph



Dathurst, né en 1620, mort en 1704, se distingua à la fois comme médecin, poète, théologien et physicien, et fut vice-chancelier de l'Université d'Oxford. — Allen, comte de Bathurst, né en 1684, mort en 1775, fut, sous la reine Anne, un des membres les plus distingués du parti tory et l'adversaire du ministre Horace Walpole. Il fut nommé pair et baron en 1711, et fait comte en 1772. Il était lié avec Pope et Swift. — Lord Henri Bathurst, son petit-fils, 1762-1834, fut ministre sous Georges IV, et l'un des toriers les plus exaltés. Nommé en 1809 secrétaire d'Etat pour les colonies, il fonda plusieurs établissements, qui portent encore son nom. Président du conseil en 1828, il fut renversé en 1830 par le contre-coup de la révolution française de Juillet.

**BATHURST.** Ce nom a été donné à plusieurs établissements anglais en l'honneur de la noble famille des Bathurst. Le principal est une v. de la Sénégarie, située dans l'île Sainte-Marie, à l'embouch. de la Gambie; c'est le ch.-l. des établissements anglais sur la Gambie. Fondé en 1816.

**BATHYLLE.** jeune homme de Samos, remarquable par sa beauté, fut aimé de Polycrate, qui lui éleva une statue, et d'Anacréon, qui le chanta dans ses vers. — Célèbre pantomime. natif d'Alexandrie, vint à Rome sous le règne d'Auguste et fut le rival de Pylade. Il excellait surtout dans le genre comique et dans les sujets voluptueux. Il avait été l'esclave de Mécène, qui l'affranchit. — Mauvais poète latin, contemporain de Virgile, s'attribuait les vers du cygne de Mantoue; c'est pour le confondre que Virgile composa cet hémistiche célèbre en le défiant de l'achever :

Sic vos non vobis, etc.

**BATIGNOLLES-MONCEAUX** (les), anc. commune du dép. de la Seine, au N. des murs de Paris, près de la barrière Clichy. Sa population, insignifiante il y a peu d'années, s'élevait en 1856 à 43 302 âmes. Cette commune est depuis 1860 presque tout entière englobée dans le nouveau Paris. Le chemin de fer de Paris à St-Germain passe sous les Batignolles.

**BATNES**, *Batna*, v. de l'anc. Syrie (Cyrhestique), au S. O. d'Hiéropolis, était un des plus grands entrepôts de l'Orient. — Ville de Mésopotamie (Osroène), à l'E. de l'Euphrate, et au S. d'Édesse; entrepôt entre l'Inde et la Syrie. Fondée par les Macédoniens. C'est un *Saroudj* ou *Sérug*.

**BÂTON-ROUGE**, nouv. capitale de la Louisiane, sur la r. g. du Mississipi; à 130 k. N. O. de la Nouvelle-Orléans; env. 5000 h. Remarquable par sa salubrité, ce qui y a fait transporter en 1847 le siège du gouvernement. On prétend que son nom vient de ce que les premiers colons remarquèrent sur son emplacement un énorme cyprès, arbre de couleur rouge, qui était droit et dépouillé comme un bâton; selon d'autres, on y trouva des bâtons rougis de sang.

**BATOUM**, v. de la Turquie d'Asie, ch.-l. de la Gourie, à l'emb. du Batoumi dans la mer Noire, et à 150 kil. O. d'Akhalsiké. Port fréquenté.

**BATOURINE**, v. de la Russie d'Europe (Tchernigov), à l'E. de Tchernigov; 9250 hab. Anc. résidence de l'hétman des Cosaques. Prise et saccagée par les Russes en 1708. Donnée par l'impératrice Élisabeth à l'hétman Razoumovski, qui la rebâtit.

**BATTERSEA**, v. d'Angleterre (Surrey), à 4 kil. S. O. de Londres, en face de Chelsea. Asperges renommées. Mausolée de lord Bolingbroke.

**BATTEUX**, littérateur. V. LE BATTEUX.

**BATTHYANI**, anc. maison de Hongrie, dont les membres furent faits barons de l'Empire en 1585, et princes en 1764, a produit : Franc. de Batthyani, qui commandait en chef à la bataille de Mohacz, 1526; — Charles de Batthyani, qui battit les Français et les Bavaurois à Pfaffenhofen, 1745; — Louis de Batthyani, qui figura en 1848 dans l'insurrection hongroise contre l'Autriche, et qui, malgré ses efforts pour rapprocher les deux partis, fut condamné à mort et fusillé en 1849 par le général autrichien.

**BATTISTA SPAGNUOLI**, dit le *Mantouan*, poète latin du xv<sup>e</sup> siècle, né à Mantoue vers 1436, mort en 1516, entra chez les Carmes, devint général de son ordre et entreprit de le réformer; n'ayant pu y réussir, il abdiqua et consacra aux lettres le reste de sa vie. Ses poésies, qui se composent d'épigrammes, d'éloges, de sylves ou mélanges, et d'un poème sur tous les saints du calendrier, ont été réunies en 3 vol. in-fol., Paris, 1513. Ce poète, trop fécond, jouit de son temps d'une telle réputation que quelques-uns l'égalèrent à son compatriote Virgile. — Un autre Battista (Jos.), Napolitain, né vers 1620, mort en 1675, a laissé des épigrammes latines (Venise, 1653), des poésies lyriques en italien, et une poétique (1676).

**BATTLE** (c.-à-d. *Batville*), bourg d'Angleterre (Sussex), à 9 kil. N. O. d'Hastings et à 69 kil. de Londres; 3000 hab. Poudrière. C'est là qu'eut lieu la bataille dite d'Hastings (1066). On y voit les ruines de l'abbaye de St-Martin, bâtie par Guillaume en mémoire de sa victoire.

**BATTUS**, berger de Pylos, fut changé par Mercure en pierre de touche, pour avoir révélé l'endroit où ce dieu avait caché les troupeaux dérobés à Apollon.

**BATTUS**, de Théra, l'une des Cyclades, conduisit une colonie en Afrique par l'ordre de l'oracle de Delphes, bâtit Cyrène vers 630 av. J.-C., et y régna 40 ans.

**BATUECAN** (LAS), vallée d'Espagne (Estramadure), à 62 kil. S. O. de Salamanque. Petite et entourée de mont. si hautes et si escarpées que le soleil y pénètre à peine. On a prétendu à tort que cette vallée était restée inconnue jusqu'au siècle dernier; elle était connue dès le temps des Romains.

**BATU-KHAN**, fils de Touchi et l'un des petits-fils de Gengis-Khan, reçut en partage, après la mort de ce dernier (1227), le Kaptchak, la Russie mérid. et la Bulgarie. Il envahit la Pologne et la Silésie (1241), conquit la Moldavie et la Hongrie sur Béla IV (1242), ravagea la Dalmatie et répandit la terreur par toute l'Europe. Cependant, à la suite de quelques échecs, il regagna son palais de Serai, près du Volga (1243). Il aida ensuite son parent Mangou à s'emparer de la Perse et à faire la conquête de la Chine. Il mourut en 1256.

**BATZ**, petit port du dép. de la Loire-Inf., arrond. de Savenay, à 8 kil. S. de Guérande; 1164 hab. Exploitation de marais salants.

**BAUCIS**, femme pauvre de Phrygie, épouse de Philémon. Jupiter et Mercure, pour récompenser ces époux du bon accueil qu'ils en avaient reçu, quoiqu'ils n'eussent pas fait connaître leur divinité, les préservèrent d'un déluge qui inonda la contrée, et changèrent leur cabane en un temple dont ils les firent ministres. Philémon et Baucis vécurent jusqu'à la dernière vieillesse et moururent en même temps. Ils furent changés en arbres, Philémon en chêne et Baucis en tilleul. Ovide (*Mét.*, liv. VIII) et La Fontaine ont raconté cette métamorphose.

**BAUD**, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 23 kil. S. de Napoléonville; 1326 hab. Antiquités romaines.

**BAUDELOQUE** (Jean-Louis), célèbre accoucheur, né à Heilly en Picardie en 1746, mort en 1810, vint de bonne heure à Paris, où il s'appliqua surtout à l'art des accouchements, fut nommé chirurgien en chef de l'hospice de la Maternité, et professeur d'accouchements à l'école de médecine. Ses écrits principaux sont : *Principes des accouchements*, 1775, et *l'Art des accouchements*, 1781, souvent réimprimés.

**BAUDELLOT** de DAIKVAL (Ch. César), antiquaire, né à Paris en 1648, mort en 1722, quitta le barreau, où il avait du succès, pour se livrer à l'étude de l'antiquité, fit de précieuses découvertes, et devint membre de l'Académie des inscriptions et garde du cabinet des médailles de Madame. On a de lui : *De l'Utilité des voyages*, 1686; *Hist. de Ptolémée-Aulète*, 1698; et de savantes dissertations : *Sur des pierres gravées*; *Sur la guerre des Athéniens contre les peuples de l'île Atlantide*, etc. Il légua à l'Académie les *Marbres de Nointe!* (auj. au musée du Louvre).

**BAUDIER** (Michel), historiographe de France sous Louis XIII, né en Languedoc vers 1589, mort en 1645, a écrit : *Hist. de la guerre de Flandre*, 1618; *Hist. générale de la religion des Turcs, avec la vie de Mahomet et des quatre premiers califes*, 1626; *Hist. du cardinal d'Amboise*, 1634; — *du maréchal de Thoiras*, 1644; — *de Suger*, — *de Ximènes*, 1645, etc.

**BAUDIN** (Charles), amiral, né en 1784, à Sedan, mort en 1854, était fils du conventionnel Baudin, dit *des Ardennes*. Il se distingua en 1808 dans la mer des Indes, eut le bras droit emporté en combattant les Anglais, mais n'en continua pas moins à servir; gagna, en 1812, le grade de capitaine de frégate, en luttant dans la Méditerranée contre un brick anglais de force supérieure; quitta le service à la rentrée des Bourbons et fonda au Havre une maison de commerce que ruina la révolution de 1830, reentra alors dans la marine et fut bientôt nommé contre-amiral. Chargé en 1838 de tirer vengeance d'actes de violence commis au Mexique contre des négociants français, il attaqua et détruisit, avec quatre vaisseaux seulement, le fort de St-Jean d'Ulloa, réputé imprenable, et, par ce coup hardi, termina glorieusement la guerre. Il venait d'être élevé par Napoléon III à la dignité d'amiral lorsqu'il mourut. Baudin était protestant : il fut élu par ses coreligionnaires président du conseil central des églises réformées.

**BAUDIUS** (Dominique), poète latin moderne, et professeur d'éloquence, né en 1561 à Lille, mort en 1613, exerça quelque temps la profession d'avocat à La Haye; fut chargé par les États généraux de Hollande de plusieurs missions diplomatiques à Londres et à Paris (où il resta 10 ans); fut nommé en 1606 professeur d'éloquence à Leyde, puis enseigna l'histoire et le droit. Il était lié avec Sully, Mornay, de Thou, Achille de Harlay, Phil. Sidney, et leur adressa des *Lettres* et des *Discours* qu'on a recueillis, Amsterdam, 1654 et 1662, ainsi que des *Poésies* estimées, publ. à Leyde sous le titre de *Baudii Amores*.

**BAUDOT DE JULY** (Nicolas), né à Paris en 1678, mort en 1759, était fils d'un receveur des tailles de Vendôme, et fut lui-même délégué de l'intendant à Sarlat. Il a publié, étant encore fort jeune, plusieurs ouvrages, écrits pour la plupart avec assez d'art, mais d'un style négligé : *Hist. de Catherine de France, reine d'Angleterre*, 1696; *Hist. secrète du comte de Bourbon*, 1696; *Rélation historique et galante de l'invasion d'Espagne par les Maures*, 1699; *Hist. de la conquête d'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie*, 1701; *Hist. de Philippe-Auguste*, 1702, etc. Il fit aussi paraître quelques autres écrits sous le pseudonyme de Mlle de Lussan.

**BAUDOIN**. Ce nom a été porté par plusieurs comtes de Flandre, dont voici les plus connus : Baudoin I, Bras de fer, fils d'un gouverneur de la Flandre : il épousa en 863 Judith, fille de Charles le Chauve, qu'il avait enlevée, obtint la Flandre avec le titre de comte, et mourut en 879. — Baudoin V, qui épousa une fille de Robert, roi de France. Il ajouta le Hainaut à ses États. Après la mort du roi de France Henri I, il fut chargé de la régence pendant la minorité de Philippe I (1060). et se montra digne de la confiance qu'avait eue en lui la nation. Il mourut en 1067. Sa fille Mathilde avait épousé, en 1050, Guillaume le Conquérant. — Baudoin IX, qui devint empereur de Constantinople sous le nom de Baudoin I. V. l'art. suivant.

**BAUDOIN I**, 1<sup>er</sup> empereur latin de Constantinople, né en 1171, était d'abord comte de Hainaut et de Flandre sous le nom de Baudouin IX et se croisa en 1200. Il établit sur le trône de Constantinople Alexis IV, fils d'Isaac l'Ange; ces deux princes étant morts, il se fit proclamer lui-même empereur, en 1204. Il indisposa les Grecs par ses mépris; les mécontents appelèrent à leur secours Joannice, roi des Bulgares, qui vint l'attaquer pendant qu'il assiégeait Andrinople révoltée, le battit, le prit et le fit mourir dans les tortures, 1206. Cependant on douta de sa

mort, et 20 ans plus tard, un faux Baudouin parut en Flandre. V. HAINAUT (Jeanne de).

**BAUDOIN II**, dernier empereur latin de Constantinople (1228-1261), était fils de Pierre de Courtenay, et n'avait que 11 ans quand il monta sur le trône. Le gouvernement fut confié pendant sa minorité à Jean de Brienne. Pressé par deux puissants ennemis, Asan, roi des Bulgares, et J. Ducas Vatace, empereur grec de Nicée, ce prince faible, au lieu de résister par lui-même, vint plusieurs fois en Europe pour mendier des secours, mais sans succès. En 1261, Michel Paléologue s'empara de Constantinople, et Baudouin se retira en Italie, où il mourut en 1273. âgé de 56 ans. C'est ce prince qui fit don à S. Louis de la couronne d'épines pour laquelle fut construit la Ste-Chapelle.

**BAUDOIN I**, roi de Jérusalem (1100-1118), frère et successeur de Godefroy de Bouillon, était fils d'Eustache, comte de Boulogne. Il avait pris la croix en 1095, et s'était emparé pour son propre compte de la principauté d'Édesse (1097). Devenu roi, il fit perpétuellement la guerre aux Sarrasins, fut battu par eux à Rama, mais les vainquit à Jaffa et leur enleva Tripoli, Ptolémaïs, Béryte et Sidon.

**BAUDOIN II**, cousin du préc., lui succéda d'abord dans sa principauté d'Édesse (1100), puis sur le trône de Jérusalem (1118-1131). Après avoir obtenu quelques succès et avoir battu les Musulmans devant Antioche, il fut fait prisonnier par eux en 1124, et ne fut délivré que plusieurs années après, par Josselin de Courtenay, comte d'Édesse. Il eut pour successeur Foulques, comte d'Anjou, son gendre.

**BAUDOIN III**, fils de Foulques, régna de 1144 à 1162, perdit Édesse, et sollicita une nouvelle croisade, qui fut dirigée par Louis VII et Conrad III, mais qui eut peu de résultats : cependant, il prit Ascalon, 1153. Il eut Amaury pour successeur.

**BAUDOIN IV**, fils et successeur d'Amaury (1174-1185), était mineur à la mort de son père. Accablé d'infirmités et affligé de la lèpre, ce jeune prince fut battu par Saladin, près de Sidon, en 1178; incapable de gouverner par lui-même, il confia le gouvernement de ses États à Guy de Lusignan, puis à Raymond III, comte de Tripoli.

**BAUDOIN V**, fils de Guillaume de Montferrat et de Sibylle, et neveu de Baudouin IV, fut désigné par ce prince pour lui succéder, quoiqu'en bas âge. Il ne régna que de nom (1185), et mourut au bout de 7 mois. Un an après, Jérusalem tomba au pouvoir de Saladin.

**BAUDOIN (J.)**, fécond traducteur, membre de l'Académie française, né en 1590 dans le Vivarais, mort en 1650, était lecteur de la reine Marguerite. Il a traduit Tacite, Suétone, Xiphilin, le Tasse et les œuvres morales de Bacon, et a publié une *Icologie*, 1636, et des *Emblèmes*, 1638.

**BAUDRAND** (Mich. Ant.), géographe, né à Paris en 1633, mort en 1700, fut secrétaire du cardinal Barberini, qu'il accompagna aux conclaves de 1655 et 1667, et fit plusieurs voyages qui étendirent ses connaissances. On lui doit *Geographia ordine litterarum disposita*, 2 vol. in-fol., 1681-82 (c'est un des plus anciens recueils de ce genre); *Dictionnaire géographique et historique*, en partie traduit du précédent, et achevé par dom Gelé, 2 vol. in-fol., 1705.

**BAUDRAND** (Henri, comte), général, 1774-1848, fit avec distinction les campagnes de la République et de l'Empire, figura comme chef d'état-major à la bat. de Mont-St-Jean (1815), comme aide de camp du duc d'Orléans au siège d'Anvers (1832), et fut nommé en 1837 gouverneur du comte de Paris.

**BAUDRICOURT** (Robert, sire de), gouverneur de Vaucouleurs, accueillit Jeanne d'Arc et l'envoya à Charles VII. V. JEANNE D'ARC.

**BAUDRILART** (Jos.) savant forestier, né en 1774 à Givron (Ardennes), mort en 1832, fut dans sa jeunesse employé aux hôpitaux ambulants, profita de ses voyages pour étudier l'aménagement des forêts en Allemagne, acquit sur cette partie de pré-

cieuses connaissances qui lui donnèrent entrée dans l'administration forestière, et y devint, en 1819, chef de division. Outre des traductions de l'allemand, on lui doit plusieurs ouvrages qui font autorité, notamment un *Traité général des eaux et forêts, chasses et pêches* (10 vol. in-4, 1821-34), qui renferme, avec un recuei chronologique des *Règlements forestiers* depuis 1219, des *Dictionnaires des eaux et forêts, des chasses et pêches*. Il publia le *Code forestier* (1827), le *Code de la pêche* (1829), le *Mémorial forestier, l'Annuaire forestier*, tous ouvrages d'une utilité pratique.

**BAUDRY**, chroniqueur. F. BALDERIC.

**BAUER** (Ad. Félix), général au service de la Russie, né vers 1667 dans le Holstein, mort vers 1718, contribua en 1702 à la prise de Marienbourg, où il prit sous sa protection une pauvre orpheline du nom de Catherine (V. CATHERINE 1), battit les Suédois à Kalisch, 1706, et eut une grande part à la victoire de Pultava, où il commandait l'aile gauche. La Russie lui doit le perfectionnement de sa cavalerie.

**BAUFFREMONT**, vge de France (Vosges), à 11 k. de Neufchâteau, a donné son nom aux barons de Bauffremont, famille française très-ancienne, qui longtemps releva de l'empire d'Allemagne et des ducs de Bourgogne, auxquels elle s'allia par mariages. Au XIII<sup>e</sup> siècle, cette maison se divisa en deux branches. L'aînée ne tarda pas à s'éteindre; la branche cadette acquit successivement la principauté de Listenais, le duché de Pont-de-Vaux, le marquisat de Marnay-la-Ville, et hérita des possessions des Gorrevod et des Courtenay. — Nic. de BAUFFREMONT, grand prévôt sous Charles IX, prit part aux massacres de la St-Barthélemy, aux batailles de Jarnac et de Moncontour, et fut orateur de la noblesse aux États de Blois, 1576. — Henri de BAUFFREMONT, son petit-fils, fut gouverneur d'Auxonne et président de la noblesse aux États généraux de 1614 : on a conservé de lui quelques harangues — Roger de BAUFFREMONT, frère de Henri, fut évêque de Troyes, ce qui ne l'empêcha pas d'embrasser publiquement la religion protestante. — En 1757, l'empereur François I conféra le titre de prince du St-Empire à Louis, fils de L. Bénigne de Bauffremont et d'Hélène de Courtenay, ainsi qu'à tous les membres de sa famille. — Alexandre Emmanuel, petit-fils de ce dernier, 1773-1833, émigra à Coblenz, mais depuis il se rallia à Napoléon et accepta le titre de comte de l'Empire français; il fut nommé pair en 1815 par Louis XVIII.

**BAUGÉ**, *Ba'gium*, ch.-l. d'arr. (Maine-et-Loire), sur le Couesnon, à 39 kil. N. E. d'Angers : 3189 hab. Tribunal, collège. Étoffes de laine, toiles communes, ouvrages en corne, bestiaux, bois de charpente, etc. Les Français, commandés par le maréchal de La Fayette, y battirent les Anglais en 1421. — Près de Baugé se voit Baugé le Vieil, village où sont les restes d'un château bâti par le comte d'Anjou, Foulques Nerra, et autour duquel se forma la ville.

**BAUGY**, ch.-l. de cant. (Cher), à 25 kil. E. de Bourges; 799 hab. Ancien château fort, pris par Charles VI en 1412.

**BAUHIN** (Jean), célèbre botaniste français, né à Bâle en 1541, mort en 1613, était fils d'un médecin, qui fut obligé de quitter la France pour avoir embrassé la religion réformée. Il enseigna d'abord la rhétorique à Bâle, puis fut nommé médecin d'Ulrich, duc de Wurtemberg-Montbéliard (1570), et vint séjourner auprès de ce prince à Montbéliard. Son principal ouvrage est l'*Historia universalis plantarum*, publiée après sa mort, à Yverlun, en 1650, 3 vol. in-fol., et qui fit longtemps autorité. On a encore de lui un *Traité des animaux ayant ailes qui n'usent par leurs piqûres*, etc., 1593, et plusieurs opuscules de botanique. Il était lié avec les principaux botanistes de son temps, Conrad Gesner, Fuchs, Dalechamp, etc. — Gaspard, son frère, né à Bâle en 1550, mort en 1624, fut professeur de langue grecque, puis de botanique et d'anatomie à Bâle. Son principal ouvrage est le *Pinax theatri botanici*, Bâle, 1611,

in-4 : c'est un index des ouvrages de Théophraste, Dioscoride, Pline, etc., avec la synonymie des plantes, rangées dans un ordre méthodique; il mit 40 ans à le composer. On lui doit encore *Theatrum anatomicum*, Francfort, 1605, réimprimé avec de grandes additions en 1621. L'anatomie lui doit quelques découvertes, entre autres celle de la valvule placée entre l'iléon et le colon (*valvule de Bauhin*).

**BAUMANN** (grotte de), dans le duché de Brunswick, à 8 kil. S. O. de Blankenbourg, se compose de 6 ou 7 voûtes qui communiquent par de petites ouvertures et où l'on trouve de belles stalactites et des ossements fossiles.

**BAUME**, du mot provençal *baumo*, caverne, est dans le Midi le nom de plusieurs lieux, dont le plus connu est la montagne de Ste-Baume. V. STE-BAUME. **BAUME-LES-DAMES**, ch.-l. d'arr. (Doubs), sur le Doubs, à 28 kil. N. E. de Besançon; 2519 h. Trib. . collège. Forges, tanneries, papeteries. Aux environs, fer, houille, marbre, ardoise, gypse en abondance. Baume-les-Dames a dû son nom à une célèbre abbaye de chanoinesses ou *dames* nobles.

**BAUMÉ** (Antoine), pharmacien et chimist, né à Senlis en 1728, mort en 1804, s'établit à Paris, où il consacra au progrès de la science une fortune acquise par son travail, et devint membre de l'Académie des sciences. Il a fait en commun avec Macquer plusieurs ouvrages de chimie qui ne sont plus en courant de la science, des *Éléments de pharmacie*, 1773, un grand nombre d'articles dans le *Dictionnaire des Arts et Métiers* et de *Mémoires* sur divers points importants de chimie. On lui doit plusieurs inventions utiles aux arts, plusieurs procédés de teinture et de dorure; il parvint à rendre les thermomètres comparables, et inventa l'aréomètre qui porte son nom. Il était grand partisan des doctrines chimiques de Stahl et se montra opposé à la révolution opérée dans la science par Lavoisier.

**BAUMEISTER** (Fréd. Christ.), recteur du gymnase de Goerlitz, né en 1708, dans la Saxe-Gotha, mort en 1785, a publié des ouvrages empreints de l'esprit de de Wolf : *Philosophia definitiva*, 1735; *Institutiones philosophicæ methodo wolffiana conscriptæ*, 1738; *Historia doctrinæ de optimo mundo*, 1741.

**BAUMGARTEN** (Alex. Gottlieb), philosophe allemand, né à Berlin en 1714, mort en 1762, enseigna la philosophie et les belles-lettres, mais s'occupa surtout des beaux-arts; il est un des premiers qui en aient présenté une théorie générale. Son principal ouvrage est intitulé : *Æsthetica* (Francfort-sur-l'Odér, 1750, 1758); sous ce nom, dont il fut le créateur, il exposa sa théorie du beau. — Son frère, Jacques Sigismond, 1706-1757, théologien luthérien, publia un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, Halle, 1742, et commença l'*Histoire universelle*, dite de Halle, que continuèrent Semler, Schæzler, etc.

**BAUMHOLDER**, principauté. V. LICHTENBERG.

**BAUR** (Ferd.-Chrétien), théologien protestant allemand, né en 1792, m. en 1860, a publié un grand nombre d'ouvrages de critique religieuse presque aussi harlis que ceux du Dr Strauss, son disciple : *la Gnose chrétienne* (1835); *S. Paul, sa vie et ses doctrines* (1845); *Recherches critiques sur les Évangiles canoniques* (1847); *le Christianisme aux trois premiers siècles* (1853), ouvrage complet depuis par un *Hist. du Christianisme jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle*.

**BAUSCH** (J. Laurent), *Bauschius*, médecin allemand, 1605-1665, fonda en 1652, à Leipsick, l'Académie des curieux de la nature (*Naturæ curiosorum*), qui a publié des mémoires importants.

**BAUSSET** (L. F. de), cardinal, né à Pondichéry en 1748, mort en 1824; fut d'abord grand vicaire de M. de Boisjolin, archevêque d'Aix; il devint évêque d'Alais en 1784, et fut député à l'Assemblée des notables en 1787. L'Assemblée constituante supprima son évêché en 1790, et il réclama inutilement. Incarcéré pendant la Terreur, il fut rendu à la liberté après le 9 thermidor. Il publia en 1808 une *Histoire*

de Fénelon, qui eut beaucoup de succès (3 vol. in-8, portés à 4 dans l'édition de 1817). Il la fit suivre bientôt après d'une *Histoire de Bossuet* (4 vol. in-8, 1814), qui ne fut pas aussi bien accueillie. Lors de la formation de l'Université, Napoléon le créa conseiller titulaire (1810). En février 1815, il fut nommé par Louis XVIII président du conseil de l'instruction publique; mais les événements des Cent-Jours l'empêchèrent d'exercer ses fonctions. Au retour des Bourbons, il fut fait pair et reçut le chapeau de cardinal (1817). Il avait été admis à l'Académie française en 1816. M. Tabaraud a publié en 1822 un *Supplément aux deux histoires de M. de Bausset*, ouvrage rédigé dans un esprit tout autre que celui de l'auteur.

**BAUTRU** (Guill.), bel esprit, né à Angers en 1588, mort en 1665, se fit une grande réputation par ses bons mots, se concilia la faveur de Richelieu et de Mazarin, et fut nommé comte de Séran et ambassadeur en Flandre, puis en Espagne et en Angleterre. Il fut un des premiers membres de l'Académie française, quoiqu'il n'eût guères écrit que des épigrammes.

**BAUTZEN** ou **BRUNNEN**, v. du roy. de Saxe (Hte-Lusace), sur la Sprée, à 52 kil. N. E. de Dresde; 12 000 hab. Cour d'appel, consistoire, Église St-Pierre, hôtel de ville, salle de spectacle, château d'Ortenburg, gymnase, 2 bibliothèques publiques. Draps, toiles, linge de table, futaines, etc. Jadis ville impériale. Patrie du poète Meissner. Napoléon y vainquit les Russes et les Prussiens, 21 mai 1813.

**BAUX** (LES), bourg des Bouches-du-Rhône, à 15 k. N. E. d'Arles, à 7 kil. S. de St-Remy; 1600 hab. — Il a donné son nom à la maison de Baux, une des plus anc. de la Provence, et qui prétendait descendre des *Baltes*, famille royale chez les Visigoths. Les barons de Baux ont été seigneurs de Marseille et princes d'Orange. Ils ont prétendu aux titres de rois d'Arles et de comtes de Provence, et ont soutenu leurs prétentions à main armée. Le plus ancien baron de Baux dont l'histoire fasse mention est Guillaume-Hugues, qui vivait au milieu du xi<sup>e</sup> siècle. En 1393, Marie de Baux porta dans la maison de Châlon la principauté d'Orange, qui passa plus tard dans celle de Nassau. Depuis la fin du xiv<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1641, la baronnie de Baux fut réunie au comté de Provence. Louis XIII en fit don au prince de Monaco, Honoré de Grimaldi, qui avait secoué le joug de l'Espagne et s'était mis sous la protection de la France. On voit encore les ruines du château des comtes de Baux.

**BAVAY**, *Baqacum*, ch.-l. de cant. (Nord), à 25 k. N. O. d'Avesnes; 1519 h. Fonderie de fer et de cuivre, fabrication d'instruments aratoires, etc. Anc. capit. des Nerviens, jadis florissante. Ruines d'un cirque, d'un aqueduc; pyramide à 7 faces d'où partaient 7 routes dites chaussées de Brunehaut, parce qu'on les attribuait à cette reine d'Austrasie.

**BAVIÈRE**, *Noricum*, puis *Boiaria* ou *Bajuwaria* en latin, *Baïern* en allemand; roy. de la Confédération germanique, est composé de deux parties séparées par le roy. de Wurtemberg et le grand-duché de Bade, et situées, l'une à l'E., sur le Danube, l'autre à l'O., sur la rive gauche du Rhin. La 1<sup>re</sup>, qui forme la presque totalité du roy., a pour bornes, au N. les principautés de Reuss, les duchés et le roy. de Saxe; à l'O. la Hesse électorale, les grands-duchés de Hesse-Darmstadt et de Bade et le roy. de Wurtemberg; au S. et à l'E. le Vorarlberg, la Bohême et l'Inn. La 2<sup>e</sup>, beaucoup plus petite, est comprise entre le grand-duché de Bade à l'E., le grand-duché de Darmstadt au N. E., celui du Bas-Rhin à l'O., et la France au S.; 79 800 kil. carrés; population, 6 600 000 h., dont les deux tiers catholiques; capit., Munich. Le royaume actuel de Bavière est formé de l'ancien cercle de Bavière (moins l'archevêché de Salzbourg et le pays de Berchtesgaden, cédés à l'Autriche en 1802), de presque tout le cercle de Franconie, de la partie orientale du cercle de Souabe; des évêchés de Fulde, Spire, Worms; du duché de Deux-Ponts; d'une partie de l'électorat de Mayence. et du Bas-Palatinat,

avec Aschaffembourg; enfin d'une fraction de l'Alsace, et de la forteresse de Landau. Elle se divise en 8 cercles qui, depuis 1837, portent les noms suivants :

Noms actuels.	Noms précéd.	Chefs-lieus.
Haute-Bavière. . . .	Iser,	Munich.
Basse-Bavière. . . .	Bas-Danube,	Passau.
Palatinat. . . . .	Rhin,	Spire.
Haut-Palatinat. . . .	Regen,	Ratisbonne.
Haute-Franconie. . .	Haut-Mein,	Bayreuth.
Franconie-Moyenne.	Rezat,	Anspach.
Basse-Franconie. . .	Bas-Mein,	Wurtzbourg.
Souabe. . . . .	Haut-Danube,	Augsbourg.

La Bavière danubienne est très-montagneuse; sa partie méridionale est hérissée des ramifications de l'Arberg et des Alpes Noriques; à l'E. le Bœhmervald, au N. E. l'Erzgebirge et le Fichtelberg dessinent ses frontières; enfin elle est traversée du S. O. jusqu'à la riv. de l'Altmühl par une branche des Alpes de Souabe. La Bavière rhénane est coupée en deux parties égales par la chaîne des Vosges; au centre est le mont Tonnerre. Les fleuves de la Bavière sont : le Danube, qui la traverse de l'O. à l'E. et qui y reçoit l'Isar, le Lech, l'Iser, l'Inn, l'Altmühl, la Naab et la Regen; le Mein, qui reçoit la Regnitz et la Saale de Franconie. Les princip. affluents qu'y reçoit le Rhin sont la Lauter, la Queich, l'Issenach et la Nahe. On trouve aussi en Bavière plusieurs lacs : l'Ammer, le Wurm et le Chiem. Le climat est doux et tempéré; le sol renferme beaucoup de mines et de carrières; il produit en abondance des grains, des légumes, des fruits, du vin, du lin, du chanvre. On trouve au N. de vastes plaines et de belles forêts, beaucoup de bêtes fauves et de gibier, une grande quantité de bestiaux, d'abeilles et de volailles. Industrie active et grand commerce. L'instruction est très-avancée : on compte trois universités, celles de Munich, d'Erlangen et de Wurtzbourg; il y en avait une précédemment à Landshut, elle a été transportée à Munich. La Bavière est une monarchie constitutionnelle : le gouvernement est représentatif : il se compose d'un roi et de deux chambres, le sénat et les députés, qui partagent le pouvoir législatif; la couronne se transmet de mâle en mâle par droit de primogéniture. La Bavière occupe le 3<sup>e</sup> rang dans la Confédération germanique; elle a quatre voix à l'assemblée générale, et une dans les assemblées ordinaires.

*Histoire.* Au temps de César, cette contrée paraît avoir été encore déserte; mais sous Auguste on la voit déjà figurer au nombre des provinces romaines : elle était comprise dans la Vindélicie et le Norique. Au v<sup>e</sup> s., les *Boii* ou *Boïarii*, venus de Bohême, étendent leurs possessions dans le Norique occidental; ces nouveaux conquérants furent eux-mêmes soumis du temps de Dagobert par les Francs Austrasiens (630-660). A cette époque la Bavière était gouvernée par des ducs de la race des Agilolfinges, dont le fondateur, Agilulf, régna vers 530. Les ducs agilolfinges continuèrent à régir la Bavière au nom des rois francs jusqu'à Odilon, qui en 743 prit le titre de roi. Il essaya, mais en vain, de se soustraire à la suzeraineté de Charles Martel. Tassillon, son successeur (748-788), imitant son exemple, viola le serment de fidélité qu'il avait prêté à Pepin et se liga contre Charlemagne, d'abord avec Didier, roi des Lombards, et avec le duc d'Aquitaine, puis avec les Avars; mais vaincu et pris par le roi des Francs, il alla finir ses jours dans un couvent (788). Charlemagne confia le gouvernement du duché à Gérold, comte de Souabe. Louis le Débonnaire l'érigea en royaume, 814, et le donna à son fils aîné, Lothaire, qui en 817 le céda à Louis le Germanique. Le roy. de Bavière comprenait alors, outre la Bavière propre, la Carinthie, la Carniole, l'Istrie, le Frioul, l'ancienne Pannonie, la Moravie et la Bohême. En 912, la race des Carolingiens s'étant éteinte en la personne de Louis l'Enfant, les Bavaurois se choisirent pour chef le margrave Arnoul, fils de Luitpold, qui prit le titre de duc. A sa mort (937), le duché passa succes-

sivement dans diverses maisons : il fut possédé par des ducs de la maison de Saxe (947-1004), de celle de Franconie (1004-1070), par les Guelfes ou Welfs de la maison d'Este (1070-1139), puis par des ducs autrichiens; en 1180, il tomba entre les mains d'Othon, comte palatin de Bavière, descendant d'Arnoul de Wittelsbach, fils de Luitpold, et chef de la maison qui régna jusqu'à la fin du dernier siècle. Sous les successeurs de ce prince, le duché de Bavière, qui avait été considérablement réduit, reprit de nouveaux accroissements. Après la mort d'Othon l'Illustre (1253), ses deux fils, Louis II et Henri XIII, se partagèrent ses Etats : Louis régna sur la Haute-Bavière, et Henri sur la Basse. Louis III, dit le *Barrois*, fils de Louis II, réunit en 1312 la Haute et Basse-Bavière, et fut couronné empereur en 1313. Louis III agrandit considérablement ses domaines : lorsqu'il mourut (1347), il possédait, outre la Bavière, le Brandebourg, la Hollande, la Zélande, le Tyrol, etc. Les fils de Louis se partagèrent ces diverses provinces, et formèrent un grand nombre de branches qui s'éteignirent rapidement, de sorte qu'en 1507, Albert II, de la branche de Munich, réunit de nouveau toute la Bavière. Les successeurs d'Albert s'opposèrent de toutes leurs forces à la réforme et prirent parti pour l'Empereur dans la guerre de Trente ans. En récompense, l'empereur Ferdinand II éleva le duc Maximilien à la dignité d'électeur (1623), et rendit ce titre héréditaire dans sa famille. Cette dignité lui fut confirmée en 1648 par le traité de Westphalie. Son petit-fils, Maximilien-Emmanuel (1679-1726), s'étant déclaré pour la France dans la guerre de la succession d'Espagne, fut, après la bataille d'Hochstœdt (1704), mis au ban de l'Empire et il ne rentra dans ses droits qu'après la paix de Bade (1714). Charles-Albert, qui lui succéda, prétendit à la succession de l'empereur Charles VI, conquit la Bohême et l'Autriche, et se fit même couronner à Francfort en 1742, sous le nom de Charles VII; mais vaincu par François de Lorraine, à la tête des troupes autrichiennes, il se vit forcé non-seulement de renoncer à l'empire, mais d'abandonner la Bavière elle-même à François de Lorraine; il mourut avant la fin de la guerre. Maximilien-Joseph, son fils, fit la paix avec François et recouvra ses Etats par la paix de Fussen (1745). La Bavière jouissait d'un peu de repos lorsque la mort de Maxim.-Joseph, dernier rejeton des Wittelsbach, souleva de nouvelles discordes (1777). Charles-Théodore, électeur palatin, allié à cette famille, parvint cependant à régner en Bavière, malgré l'Autriche; et après sa mort (1799), son neveu, Maximilien-Joseph, lui succéda. La Bavière eut beaucoup à souffrir pendant les guerres de la Révolution. Par la paix de Lunéville, elle dut céder ses possessions sur la r. g. du Rhin, mais elle recut d'amples compensations. Longtemps fidèle alliée de la France, elle fut obligée de lui fournir de nombreux contingents. Elle signa l'acte de la confédération du Rhin, et sous la protection de Napoléon, qui avait considérablement agrandi son territoire, elle fut érigée en royaume dès 1806; néanmoins, après les désastres de 1813, Maximilien tourna ses armes contre la France. Pour prix de cette conduite, il recut au congrès de Vienne la confirmation de sa royauté et de ses possessions. Il donna en 1818 à ses Etats une charte constitutionnelle. Son fils, Louis I, signala son règne par son goût pour les beaux-arts. Il abdiqua en 1848 en faveur de son fils Maximilien II qui, pour maintenir l'importance de la Bavière, s'est constamment opposé à toute tentative de centralisation de l'Allemagne.

*Souverains de la Bavière.*  
(D'abord avec titre de ducs.)

1 <sup>o</sup> Ducs agilolfinges.	Théodore I,	680
Agilulf,	vers 530	Théodobert et Gri-
Caribald I,	554	moald,
Tassillon I,	593	Hubert ou Hugibert,
Caribald II,	610	Odilon,
Théodore I,	640	Tassillon II,

2 <sup>o</sup> Rois francs.	Léopold,	1139
Charlemagne,	788	Henri XI,
Louis I et Lothaire,	814	Henri XII,
Louis II, le <i>Germanique</i> ,	817	Othon I,
Carloman,	876	Louis I,
Louis III,	880	Othon II, l'Illustre,
Charles le Gros,	882	Henri XIII et Louis
Arnoul de Carinthie,	888	II,
Louis IV, l'Enfant,	900	Louis III,
3 <sup>o</sup> Ducs bararois.		Etienne I,
Arnoul, le <i>Mauvais</i> ,	911	Jean de Munich,
Eberhard,	937	Ernest et Guillaume,
Berthold,	938	Albert,
4 <sup>o</sup> Ducs de Saxe et de Franconie.		Jean et Sigismond,
Henri I,	948	Albert II,
Henri II, le <i>Querclleur</i> ,	955-967 et 985-995	Guillaume et Louis,
Othon I, de Souabe,		Albert III,
		Guillaume III,
		( <i>Electeurs.</i> )
	974-978	Maximilien I,
Henri III,	983	duc,
Henri IV,	985	électeur,
Henri V,	1004	Ferdinand-Marie,
Henri VI,	1026	Maximilien II (Em-
Henri VII,	1039	manuel),
Conrad I, de Zut-		Charles-Albert,
phen,	1049	Maximilien III (Jo-
Henri VIII,	1053	seph),
Conrad II,	1056	
Agnès,	1057	8 <sup>o</sup> Maison palatine.
Othon II,	1061	Ch.-Théodore,
5 <sup>o</sup> Ducs guelfes ou welfs.		( <i>Rois.</i> )
Welf I,	1070	Maximilien-Joseph,
Welf II,	1101	IV comme électeur,
Henri IX,	1120	I comme roi,
Henri X,	1126	Louis I,
		Maximilien II,
		Louis II,

BAVIÈRE (Cercle de). Il comprenait tout le territoire qui forme auj. la partie orientale de la Bavière.

BAVILLE ou BASVILLE. V. BASVILLE et LAMOIGNON.

BAVIUS, mauvais poète de Rome, ennemi d'Horace et de Virgile.

BAWR (Sophie COURY DE CHAMPGRAND, baronne de), femme auteur, née à Stuttgart en 1776, d'une famille française. m. en 1680; a publié des comédies, dont la plus estimée est *la Suite d'un bal masqué* (1813), restée au répertoire du Théâtre-Français, des livres d'éducation, des nouvelles, des contes et romans moraux; enfin ses *Souvenirs*.

BAXAS (cap das), *Noti Cornu*, promont. d'Afrique, sur la côte d'Ajan, par 5<sup>o</sup> lat. N. et 46<sup>o</sup> long. E.

BAXTER (Richard), 1615-1691, théologien anglais non-conformiste, prit parti pour Charles I dans la guerre civile, fut chapelain de l'armée du Parlement, et contribua par ses prédications au retour de Charles II, mais n'en fut pas moins en butte aux persécutions pour avoir refusé d'accepter le b. li d'uniformité. Il a écrit de nombreux ouvrages dans le but d'unir toutes les églises chrétiennes.

BAXTER (Will.), philologue anglais, 1650-1723. On a de lui une *Grammaire latine*, 1679; des édit. d'*Anacréon*, 1695; et d'*Horace*, 1701; et un *Glossaire des Antiquités britanniques*, en latin, 1719 et 1733.

BAXTER (André), écrivain écossais, 1687-1750, est surtout connu par ses *Recherches sur la nature de l'Âme*, 1737.

BAYADERES (corruption du portugais *bailadra*, danseuse), femmes indiennes qui s'adonnent au chant, à la danse et à la pantomime. Elles se partagent en quatre classes : les *déradachis*, qui habitent les temples et animent les fêtes religieuses de leurs chants et de leurs danses; les *natchés*, qui remplissent les mêmes fonctions, mais sans être attachées à un temple particulier; enfin les *restiatris* et les *cancenis*, qui se consacrent aux divertissements des grands seigneurs de l'Orient. Elles sont choisies parmi les

plus jolies filles; leur costume est riche et voluptueux; leur danse, souple et gracieuse, peint le plus souvent la passion de l'amour. Dans l'opinion du pays, leur état n'a rien de déshonorant. Cependant la plupart mènent une vie licencieuse.

**BAYAN-KARA**, chaîne de mont. de l'empire chinois, fait partie du grand massif du Kouen-Lun; elle commence sous 94° 30' long. E., 35° lat. N., court au S. E., sépare les sources du Hoang-ho de celles du Mourouï-Oussou, se joint vers l'E. au mont. Neigueses, et se lie aux monts du Thibet oriental.

**BAYARD** (Pierre du TERRAIL, seigneur de), surnommé *le Chevalier sans peur et sans reproche*, né en 1476 au château de Bayard (près d'Allevard, Isère), réunit en lui les vertus qu'on admire séparément dans les héros de l'antiquité. Il commença à se signaler sous Charles VIII, à la bataille de Fornoue (1495). Sous Louis XII, il contribua puissamment à la conquête du Milanais (1499), et tua en combat singulier le capitaine espagnol Alonzo de Sotomayor. Il se signala également dans le royaume de Naples pendant la guerre contre les Espagnols (1503) : comme Horatius Coclès, il défendit seul contre les ennemis le pont du Garigliano, ce qui lui fit donner cette devise : *Vires agminis unus habet*. Il comprima en 1507 la révolte de Gênes, prit la part la plus glorieuse à la victoire d'Agnadel (1509), puis concourut avec succès à la guerre contre le pape Jules II; mais, non moins loyal que Fabricius, il repoussa avec indignation les propositions d'un traître qui lui offrait d'empoisonner son ennemi. Blessé à la prise de Brescia, il n'en sauva pas moins l'honneur d'une famille qui allait être livrée à la brutalité du soldat, et n'accepta un don de 2500 ducats que pour les partager entre deux jeunes filles dont il venait de protéger la vertu. Sous François I, il fit de nouveau la guerre en Italie et prit à Villafranca, en 1515, un des généraux ennemis, Prosper Colonna. Quelques jours après, à Marignan, placé à côté du roi, il fit des prodiges de valeur et décida la victoire (1515) : pour lui témoigner sa haute estime, François I voulut être armé par lui chevalier. En 1521, il sauva Mézières, assiégée par une armée de Charles-Quint. Chargé, quelques années après, de ramener une armée qu'avait compromise l'impérialité de Bonnyvet, il éprouva un échec à Rebec, mais il sauva l'armée en lui faisant passer la Sésia à Romagnano, en présence des Espagnols, quoique ceux-ci fussent bien supérieurs en force; étant resté le dernier pour couvrir la retraite, il reçut une blessure dont il mourut peu d'instants après (1524). Quoique expirant, il exigea qu'on le plaçât en face de l'ennemi, ne voulant pas, disait-il, lui tourner le dos pour la première fois. Le connétable de Bourbon, qui servait dans les rangs des Espagnols, voyant Bayard à ses derniers moments, déplorait son sort : « Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, lui dit le héros, mais vous, qui combattez contre votre roi et votre patrie. » La *Vie* de Bayard a été écrite par S. Champier, 1525; par son secrétaire, dit le *Loyal Serviteur*, 1527; par Guyard de Berville, 1760; P. Cohen, 1821, et autres.

**BAYARD** (J. Franç.), auteur dramatique, né en 1796, à Charolles (Saône-et-Loire), mort en 1853, fit de brillantes études à Ste-Barbe, et vécut dans une étroite intimité avec Scribe, dont il fut souvent le collaborateur et dont il épousa la nièce. Composant avec une extrême facilité, il donna aux divers théâtres, soit seul, soit en collaboration, une foule de pièces dont la plupart eurent la vogue. C'étaient le plus souvent des vaudevilles; cependant il aborda aussi avec succès le drame et même la haute comédie. Le nombre de ses pièces s'élève à plus de 200. On remarque dans le nombre : *la Belle-Mère*, *Christine ou la Reine de seize ans*, *les Fées de Paris*, *Marie Mignot*, *les Enfants de troupe*, *les Premières armes de Richelieu*, *la Manie des places*, *la Fille de l'avare*, *Mathilde ou la jalousie*, *le Gamin de Paris*, et, dans un genre plus élevé : *Roman à*

*vendre*, un *Ménage parisien*, un *Château de cartes*, comédies en vers, enîn, *le Mariage à la campagne*, son chef-d'œuvre. Il venait d'achever le *Fils de famille*, lorsqu'il fut enlevé subitement à la fin d'une fête qu'il donnait. Bayard était de l'école de Dancourt et de Picard, un peu grivois, mais plein d'esprit, de gaieté, de verve, d'entrain; bien peu d'auteurs ont possédé à un aussi haut degré le talent de l'invention, l'entente du théâtre et toutes les ressources de l'art dramatique. MM. Hachette ont publié son *Théâtre choisi*, 12 vol. in-12. 1855-1858.

**BAYARD**, cheval fameux. V. **AYMON**.

**BAYAZID**, v. de la Turquie d'Asie (Arménie), à 240 kil. E. d'Erzeroum et 50 kil. S. O. du mont Ararat; 4000 hab. Jadis beaucoup plus peuplée. Citadelle, beau monastère. Commerce assez actif avec la Géorgie et la Perse. La ville fut fondée par Bajazet I, dont elle reçut le nom. Prise par les Russes en 1828.

**BAYEN** (Pierre), pharmacien et chimiste, né à Châlons-sur-Marne en 1725, mort en 1798, suivit en 1755, comme pharmacien en chef, l'expédition de Minorque, puis passa à l'armée d'Allemagne pendant la guerre de Sept ans, et y rendit les plus grands services en créant pour ainsi dire la pharmacie militaire. Il analysa les eaux minérales de la France, découvrit la propriété fulminante du mercure, reconnu avant Lavoisier que, dans la combustion, les minéraux enlèvent à l'air un de ses principes, et fit plusieurs autres observations importantes, consignées dans ses *Opuscules chimiques*, Paris, 1798.

**BAYER** (J.), astronome, né à Augsbourg au xv<sup>e</sup> s., publia en 1603 à Augsbourg, sous le titre d'*Uranometria*, un recueil de 51 cartes sidérales, longtemps estimé, qui a été réproduit en 1627 sous le titre de *Cælum stellarum christianum*.

**BAYER** (Théoph. Sigefroy), antiquaire et orientaliste, né à Kœnigsberg en 1694, mort en 1738, occupa une chaire d'antiquités grecques et romaines à Pétersbourg. On a dit de lui : *Museum sinicum*, Pétersbourg, 1730; *Historia osrhoena et edessana nummis illustrata*, 1734; *Hist. regni Bactriani*, 1738, et un grand nombre de savants mémoires, dans les actes de l'Académie de Pétersbourg.

**BAYEUX**, *Aregenus* ou plutôt *Augustodurus*, *Civ. Baiocassium*, ch.-l. d'arr. (Calvados), sur l'Aure, à 28 k. O. N. O. de Caen, à 269 k. de Paris; 8562 h. Evêché, tribunal, collège. Belle cathédrale gothique, place St-Patrice, hôtel de ville, bibliothèque. Industrie active : dentelles, tulles, blondes, toiles, etc.; grand commerce de bétail, de volailles, de beurre. — Les Druides avaient à Bayeux une école célèbre au mont *Phaunus*. Cette ville fut au moyen âge la capit. du *Pays Bessin*; les ducs de Normandie y résidaient quelquefois. On y conserve la célèbre tapisserie attribuée à la reine Mathilde, qui y aurait retracé la conquête de l'Angleterre par Guillaume, son mari. Bayeux a vu naître les deux Chartier, l'abbé Pluquet, le maréchal de Coigny, etc.

**BAYLE** (Pierre), célèbre écrivain français, né en 1647, au Carlat, dans le comté de Foix, m. en 1706, fut élevé dans le Protestantisme, que des jésuites lui firent abjurer dans sa jeunesse, mais auquel il retourna bientôt. Après avoir été quelques années précepteur, il obtint au concours une chaire de philosophie à Sedan, et l'occupa avec distinction jusqu'à la suppression des universités protestantes, en 1681; il fut alors appelé à Rotterdam pour y remplir une chaire semblable. Il publia cette même année ses *Pensées sur la comète*, 1681, dans lesquelles, à l'occasion d'un de ces météores qui venait de paraître, il attaqua le préjugé vulgaire qui y voyait un présage effrayant. Il fit paraître peu après une *Critique de l'histoire du Calvinisme* du P. Maimbourg, qui éclipsa le livre donné sur le même sujet par Jurieu. Il fonda en 1684 les *Nouvelles de la république des lettres*, qui obtinrent dans toute l'Europe un rapide succès. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, il combattit dans ses écrits l'intolérance de Louis XIV;

mais en même temps il compromit par ses attaques toutes les communions chrétiennes : ses ennemis, à la tête desquels était le ministre Jurieu, le firent, pour ce motif, priver de sa chaire (1693). Il se mit alors à rédiger l'ouvrage qui a fait sa réputation, le *Dictionnaire historique et critique*, dont la 1<sup>re</sup> édition parut en 1697, en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage lui suscita de nouvelles attaques : Jurieu le dénonça au consistoire comme impie, et au prince d'Orange, devenu roi d'Angleterre, comme ennemi de l'État et partisan secret de la France; mais, grâce à la protection de lord Shaftesbury, il échappa cette fois aux coups de ses persécuteurs. Il employa le reste de sa vie à étendre son *Dictionnaire*, dont il donna une nouvelle édition en 1702, 3 vol. in-folio, et à composer plusieurs ouvrages le critique ou de controverse, parmi les quels on remarque les *Réponses aux questions d'un provincial*, 6 vol. in-8, Rotterdam, 1704-6. Bayle est surtout connu comme sceptique. Dans son *Dictionnaire*, il se plaît à exlumer les opinions les plus paradoxales et à les fortifier d'arguments nouveaux, sans toutefois les avouer pour son propre compte; par l'incrédulité qui règne dans ses écrits, il a frayé la voie à Voltaire. Ses *Œuvres diverses* ont été publiées à La Haye, 4 vol. in-fol. 1727. L'édition la plus récente et la plus complète de son *Dictionnaire* est celle de Beuchot, 16 vol. in-8, 1820-1824. Sa *Vie* a été écrite par Desmaizeaux, 1732. On doit à M. Lénient une savante *Étude sur Bayle*, 1856.

**BAYLE** (Gasp. Laur.), médecin, né en 1774 au Vernet en Provence, m. à Paris en 1816, était médecin de l'hospice de la Charité. Il a puissamment contribué aux progrès de l'anatomie pathologique. On estime surtout ses *Recherches sur la phthisie pulmonaire*, Paris, 1810. — Son neveu, Ant. Laurent B., né en 1799, mort 1859, professeur agrégé et sous-bibliothécaire de la Faculté de médecine de Paris, fonda en 1824 la *Revue médicale* et publia lui-même quelques ouvrages estimés, entre autres la *Bibliothèque de thérapeutique*, 1828-37, 4 v. in-8.

**BAYLEN**, v. d'Espagne (Jaen), à 23 kil. N. de Jaen, au pied de la Sierra Morena; 4000 hab. Célèbre par la capitulation que le général Dupont, surpris entre ce bourg et Andujar, y signa le 22 juillet 1808 : le vainqueur, Castanos, fut fait duc de Baylen.

**BAYON**, ch.-l. de cant. (Meurthe), sur la r. dr. de la Moselle, à 38 k. S. de Nancy, à 25 k. S. O. de Lunéville; 800 hab. Station.

**BAYONNE** (du basque *baïa ona*, bonne baie). *Lapurdum* ? v. et port du dép. des Basses-Pyrénées, ch.-l. d'arr., sur la Nive et l'Adour, à 79 k. O. N. O. de Pau, à 788 k. S. O. de Paris par la route, 776 par chemin de fer, à 4 kil. de l'Océan Atlantique; 25 611 hab. Bayonne est comme divisée en trois villes : le Grand Bayonne, le Petit Bayonne et le faubourg de St-Espirit, de l'autre côté de l'Adour, dans le dép. des Landes. Evêché, place forte de 1<sup>re</sup> classe, tribunal, collège, bibliothèque, bourse. Ville généralement bien bâtie; charmantes promenades le long de l'Adour; place Grammont, place d'Armes, belle cathédrale, citadelle, arsenal, théâtre, port, école de navigation; station. Distilleries, chocolats et jambons renommés, etc. Chantiers de construction pour la marine impér. et le commerce. Assez grand commerce avec l'Espagne; armements pour la pêche de la morue et pour l'Amérique. C'est, dit-on, à Bayonne qu'a été inventée la *baïonnette*. Patrie de l'abbé de St-Cyran, de J. Laffite, etc. — Bayonne dépend longtemps du duché d'Aquitaine; elle passa avec ce duché sous la domination des Anglais, auxquels Charles VII l'enleva en 1451. Depuis, elle a été 14 fois assiégée, mais toujours inutilement. Aussi se glorifie-t-elle d'être une *ville vierge*. C'est à Bayonne que Napoléon fit renoncer Charles IV à la couronne d'Espagne.

**BAYREUTH**, v. de Bavière, jadis ch.-l. de margraviat, auj. ch.-l. du cercle du H.-Mein ou Hte-Franconie, sur le Mein-Rouge, à 42 k. E. de Bamberg; 15 000 h. Belle rue de Frédéric, marché, deux châteaux, opéra,

hôtel de ville, statue de Jean-Paul Richter, qui y résida, etc. Etoffes de coton draps, chapeaux, etc.

**BAYREUTH** (margraviat de), anc. Etat de l'Allemagne dans le cercle de Franconie, avait pour places principales : Bayreuth (capit.), Culmbach, Pegnitz, Erlang. Neustadt-sur-Aisch, Bayersdorf, Neuhausen. — La principauté de Bayreuth s'est formée lentement à partir de 1248, époque à laquelle Bayreuth, qui dépendait d'abord des bourgeois de Nuremberg, entra dans la maison de Hohenzollern. Elle fut réunie en 1769 au margraviat d'Anspach et vendue en 1791 par le dernier titulaire au roi de Prusse. Elle fut supprimée en 1806 et réunie à la Bavière. V. ANSPACH.

**BAYREUTH** (Soph. Wilhelmine, margravine de), fille du roi de Prusse Fréd. Guillaume I, et sœur du grand Frédéric, née en 1709, m. en 1758, eut beaucoup à souffrir dans sa jeunesse, ainsi que son frère, des violences du roi. Elle épousa en 1731 l'héritier du margraviat de Bayreuth et fut mère du trop fameux margrave d'Anspach (V. ce nom). C'était une princesse distinguée par les qualités de l'esprit et du cœur. Frédéric II la chérissait. Voltaire a écrit une *Ode sur sa mort*. Elle a laissé de curieux *Mémoires*, qui vont de 1706 à 1742, et qui n'ont paru qu'en 1810; ils ont été réimprimés à Paris en 1845. Ces *Mémoires* offrent les plus intéressants détails sur l'intérieur de la cour de Prusse. La *Correspondance* de cette princesse avec Frédéric II a été imprimée dans les *Œuvres* du roi (t. XXVII).

**BAZA**, *Basti*, v. d'Espagne (Grenade), à 33 kil. N. E. de Guadix; 6900 h. Les Français y battirent les Espagnols et les Anglais en 1810.

**BAZADAIS**, *Vasates*, anc. pays de France, dans la Guyenne, entre le Bordelais à l'E., le Périgord et l'Agénois à l'E., la Gascogne au S. et la Saintonge au N., avait pour v. principales Bazas (ch.-l.), Langon, La Réole, Sauveterre, Captieux, Casteljaloux et Castelmoron. Il fait auj. partie des dép. de la Gironde et de Lot-et-Garonne.

**BAZARD** (Aman), disciple de St-Simon, né en 1791, mort en 1832, s'était d'abord voué à la politique d'opposition, et avait fondé, dans les premières années de la Restauration, la *Charbonnerie française*. Converti au St-Simonisme en 1825, il prêcha avec ardeur la nouvelle doctrine, rédigea le *Producteur* et l'*Organisateur*, journaux où elle était exposée, et fut un instant reconnu pour chef par les St-Simoniens; mais il se sépara d'eux en 1831, lorsqu'abandonnant la direction purement philosophique et sociale, ils prétendirent créer une religion nouvelle.

**BAZAS**, *Cossio*, *Oppidum Vasatum*, ch.-l. d'arr. (Gironde), à 60 kil. S. E. de Bordeaux, sur un rocher escarpé, au pied duquel coule la Beuve; 2411 hab. Tribunal. Salpêtrière, verrerie, cuirs, ciré, etc. Commerce de grains, bétail, bois de chauffage. — Autrefois capitale des *Vasates*. Elle fut prise par Crassus, ravagée au v<sup>e</sup> siècle par les Vandales et les Goths; elle devint au vi<sup>e</sup> siècle le siège d'un évêché. S. Bernard y prêcha la croisade en 1153. Patrie de Jules Ausone, préfet d'Illyrie, père du poète Ausone.

**BAZIN** de BAUCOU, né à Paris en 1797, mort en 1850, était fils d'un riche avoué. Garde du corps, puis avocat, il quitta de bonne heure le barreau pour se consacrer aux lettres. Il fut couronné par l'Académie en 1831 pour un *Eloge de Malherbes*, publié en 1838 une *Histoire de France sous Louis XIII*, qui obtint en 1840 le 2<sup>e</sup> prix Gobert, et compléta ce bel ouvrage par une *Hist. de France sous le ministère du cardinal Mazarin*, 1842. Il a laissé des études de mœurs contemporaines sous le titre de *L'Époque sans nom*, et des *Études d'histoire et de biographie*.

**BAZIN**, évêque de Lisieux. V. BASIN.

**BAZOCHE** (Clercs de la). V. BASOCHE.

**BAZOCHE-SUR-HOESNE**, ch.-l. de cant. (Orne), à 6 kil. N. O. de Mortagne; 1300 hab.

**BAZOUGES-LA-PÉROUSE**, bourg du dép. d'Ille-et-Vilaine, à 30 kil. E. de Fougères; 4243 h. Verrerie.

**BEACHY**, cap d'Angleterre (Sussex), sur la Man-

che, entre Brighton et Pevensy. Tourville y battit en 1690 une flotte anglaise.

**BÉARN**, prov. de l'anc. France, sur les confins de l'Espagne, avait pour bornes à l'O. la Navarre française et la Soule, à l'E. le Bigorre, au N. la Chalosse; 60 kil. sur 65. Elle faisait partie du gouv. de Béarn-et-Navarre, se divisait en 5 sénéchaussées, et avait pour capit. Pau.— Cette contrée était jadis habitée par les *Benearnis*; sous les Romains elle fut comprise dans la Novempopulanie; elle appartint ensuite aux Goths, aux Francs, aux Vascones ou Gascons (600, etc.), qui reconnaissent toutefois la suprématie des ducs ou rois mérovingiens. Le Béarn fit partie de l'empire des Carolingiens comme tout l'Aquitaine; il devint, au ix<sup>e</sup> siècle, une vicomté héréditaire, et eut dès lors pour vicomte Centule I, 2<sup>e</sup> fils de Loup, duc de Gascogne. Après l'extinction de cette 1<sup>re</sup> maison, en 1134, il passa aux vicomtes de Gabaret, puis aux Montcade (1170), et dans la maison de Foix (1290). Les vicomtes de Béarn et de Gabaret, suivant alors les destins du comté de Foix, finirent par entrer avec lui dans la maison d'Albret (1465), puis dans celle de Bourbon (1550). Ils furent réunis à la couronne de France par Henri IV, 1594; l'édit de réunion ne fut publié néanmoins qu'en 1620, sous Louis XIII. En 1790, le Béarn fut enclavé dans les dép. des Basses-Pyrénées et des Landes, où il forme les arr. d'Oloron, d'Orthez et de Pau. Les Basques, habitants du Béarn, ont conservé le costume, les mœurs du moyen âge, ainsi qu'une langue particulière. V. BASQUES.

**BÉATES**, institutrices de village répandues dans plusieurs départements du Midi, surtout dans la Haute-Loire, forment une congrégation dont l'origine remonte au xvii<sup>e</sup> siècle; mais qui n'a été autorisée comme établissement d'utilité publique qu'en 1843. Leurs écoles sont en même temps des ouvroirs, où les jeunes paysannes se forment aux travaux d'aiguille, surtout à l'industrie de la dentelle.

**BEATON** (David), archevêque de St-Andrews en Ecosse, né en 1494, de la famille des comtes de Fife, était neveu de James Beaton, qui avait été lui-même archevêque de St-Andrews, et qui fut chancelier d'Ecosse, pendant la minorité de Jacques V. David Beaton fut un des plus zélés antagonistes de la Réforme en Ecosse. Jacques V lui confia les sceaux et le chargea de missions importantes : c'est lui qui négocia le mariage de ce prince, d'abord avec Marguerite de France (1533), puis avec Marie de Lorraine (1538). Il fut nommé cardinal la même année. Après la mort du roi (1542), il devint chancelier de la jeune reine Marie Stuart. Il exerça sous son nom l'autorité avec beaucoup de rigueur, chassa J. Knox de l'Université de St-Andrews, fit brûler plusieurs hérétiques et s'attira tant de haine qu'il périt assassiné (1547).

**BÉATRIX** (Ste), fut condamnée à mort sous Dioclétien (303) pour avoir donné la sépulture à ses frères, S. Sulpice et S. Faustin, qui avaient subi le martyre. On l'hon., avec ses frères, le 29 juillet.

**BÉATRIX**, nom de plusieurs princesses du moyen âge, dont les plus connues sont : Béatrix de Bourgogne, fille de Renaud, comte de Bourgogne, qui épousa en 1156 l'empereur Frédéric I et lui apporta en dot la Bourgogne Cisjurane et la Provence; — Béatrix de Savoie, qui épousa en 1220 Raymond Bérenger, comte de Provence, et qui favorisa les poètes; — Béatrix de Provence, fille de la préc. et de Raymond Bérenger IV, dernier comte de Provence; elle épousa en 1245 Charles d'Anjou, frère de Louis IX, depuis roi de Naples, union qui prépara l'annexion de la Provence à la France.

**BÉATRIX**, femme illustrée par le Dante, qui s'éprit d'elle dès son enfance, et lui consacra une place dans tous ses ouvrages, était de Florence et issue de la famille des Portinari : née en 1266, elle mourut en 1290 à peine âgée de 24 ans, dans la fleur de sa beauté.

**BEATTIE** (James), écrivain écossais, docteur en théologie, né en 1735 à Laurencekirk (Kincardine), mort en 1803, était fils d'un fermier. D'abord maître

d'école, il devint en 1760 professeur de philosophie au collège Maréchal à Aberdeen. Cultivant à la fois la poésie et la philosophie, il publia le *Jugement de Paris* (1765), le *Ménéstrel* (1774-77), l'*Ermite*, ainsi que plusieurs autres poésies qui eurent beaucoup de succès, et composa des essais estimés sur la *Poésie et la Musique* (1762), sur le *Rire et les ouvrages de plaisanterie* (1764), sur la *Nature et l'immutabilité de la Vérité* (1770 et 1776); dans ce dernier ouvrage, le plus connu de tous, il combat, comme l'avait déjà fait son compatriote Reid, les sophismes de Berkeley et de Hume. On lui doit encore des essais sur les *Songes*, sur le *Langage*, sur l'*Utilité des études classiques*, et des *Éléments de morale* (1790-93), trad. par M. C. Mallet, 1840. W. Forbes a donné à Londres en 1806 une notice sur sa vie et ses écrits.

**BEAUCAIRE**, *Ugernum, Bellum Quadrum* en lat. moderne, ch.-l. de cant. (Gard), près de la r. dr. du Rhône, à 25 kil. E. de Nîmes par la route, 28 par chemin de fer, vis à vis de Tarascon, auquel l'unit un beau pont; 9694 hab. permanents. Station. Commerce en grains, farine, vins. Il s'y tient tous les ans une foire célèbre, établie en 1217 par Raymond VII, comte de Toulouse. Jadis il y venait des marchands, d'Espagne, d'Italie, et même de la Grèce, du Levant, de l'Égypte. La foire se tient dans la ville et dans une longue prairie au bord du Rhône; elle commence le 1<sup>er</sup> juillet et dure jusqu'au 28.— Le *Canal de Beaucaire*, ouvert en 1773, part du Rhône près de Beaucaire et se termine à Aigues-Mortes.

**BEAUCE** (la), anc. pays de France, compris jadis dans le gouv. de l'Orléanais, embrassait le pays Chartrain, le Dunois, le Vendomois, le Hurepoix. Souvent on restreignait le nom de Beauce au pays Chartrain. Villes principales : Chartres, ch.-l., puis Breigny, Nogent-le-Roi, Gallardon, Epéron, Maintenon, Bonneval. La Beauce propre est toute en plaines; elle produit surtout des blés, et est renommée par sa fertilité. Elle forme env. la moitié du dép. d'Eure-et-Loir et partie de celui de Loir-et-Cher.

**BEAUCHAMP** (Alphonse de), homme de lettres, né à Monaco en 1767, d'un père français, mort en 1832; servit d'abord dans les troupes sardes, revint en France à l'époque de la Révolution, occupa un emploi dans les bureaux de la sûreté générale, puis de la police, où il recueillit de précieux matériaux pour ses ouvrages, et se livra presque tout entier aux lettres. On lui doit une *Histoire de la Vendée*, qui parut d'abord en 1806, 3 vol. in-8, et qui eut plusieurs édit. On a aussi de lui une *Hist. de la captivité de Pie VII*, 1814; une *Vie du général Moreau*, 1814; et de nombreux articles dans la *Biographie universelle*.

**BEAUCHAMPS** (P. GODARD de), littérateur, né à Paris en 1689, mort en 1761, a traduit du grec les *Amours d'Ismène et d'Isménias*, d'Eustathe, 1742; les *Amours de Rhodanthe et de Dosiclès*, de Prodrome, 1746, et a publié, outre des romans et des pièces de théâtre, auj. oubliées, d'intéressantes *Recherches sur les théâtres de France*, 1735.

**BEAUCHÈNE**, petit pays du Dauphiné, au env. de Gap (Hautes-Alpes), dont les lieux principaux étaient St-Julien-en-Beauchène et St-André-en-Beauchène, dans les cantons d'Aspres et de La Faurie.

**BEAUFORT**, ch.-l. de c. (Maine-et-Loire), sur le Couesnon, à 16 k. S. O. de Baugé; 2629 h. Toile à voile, etc. Érigé en comté en 1340, acheté en 1469 par le roi René, qui le laissa à sa femme Jeanne de Laval.— Ch.-l. de c. (Jura), à 16 k. S. O. de Lons-le-Saulnier; 787 hab.— Ch.-l. de c. du dép. de Savoie, à 16 k. d'Albertville; 3150 h. Fromages.

**BEAUFORT-MONTMORENCY**, anc. seigneurie, située en Champagne, à 38 kil. S. de Châlons, fut érigée en duché par Henri IV pour Gabrielle d'Estrées, 1597.

**BEAUFORT** (Henri), prélat anglais, frère de Henri IV, roi d'Angleterre, fut évêque de Lincoln, puis de Winchester, chancelier d'Angleterre, cardinal et ambassadeur en France, et couronna roi de France en 1430, à Notre-Dame de Paris, le jeune Henri VI, amené



en France par le duc de Bedford. Ce prélat fut membre du tribunal qui condamna au feu Jeanne d'Arc. On l'accuse d'avoir fait assassiner son neveu, le duc de Gloucester. Il mourut en 1447.

**BEAUFORT** (la duch. de). *V. ESTRÉES* (Gabrielle d').

**BEAUFORT** (François de Vendôme, duc de), né à Paris en 1616, états fils de César, duc de Vendôme, fils naturel de Henri IV et de Gabrielle d'Éstrées. Il se distingua de bonne heure aux sièges de Corbie, de Hesdin et d'Arras. Après avoir joui de la faveur de la régente Anne d'Autriche, il fut disgracié et se jeta dans la cabale des *Importants*, ennemie de la cour. Pris et jeté en prison, il réussit à s'échapper. Il joua un rôle dans la guerre de la Fronde et acquit sur la populace une si grande influence qu'on le surnommait le *Roi des halles*. S'étant soumis, il fut chargé de plusieurs expéditions importantes : en 1665, il battit deux fois sur mer les Algériens ; en 1669, il conduisit des secours aux Vénitiens contre les Turcs, et se distingua au siège de Candie ; mais il fut tué dans une sortie (1669).

**BEAUFORT** (Louis de), historien judicieux du XVIII<sup>e</sup> siècle, mort à Maëstricht en 1795, avait été gouverneur du prince de Hesse-Hombourg. Il a composé une *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de Rome*, Utrecht, 1738, qui contient le germe des doutes exprimés depuis par Niebuhr, et une *Histoire très-estimée de la République romaine*, 1766.

**BEAUFREMONT**. *V. BAUFFREMONT*.

**BEAUGENCY**, ch.-l. de cant. (Loiret), sur la r. dr. de la Loire, à 26 kil. S. O. d'Orléans ; 4002 hab. Beau pont. Station du chemin de fer d'Orléans à Tours. Anc. tour dite *Tour de César*. Vins estimés. Château des seigneurs de Beaugency, dont la seigneurie fut réunie à la couronne vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Plusieurs fois prise par les Anglais ; reprise par Jeanne d'Arc et le duc d'Alençon en 1423.

**BEAUHARNAIS**, famille noble de l'Orléanais, honorablement connue dès le XIII<sup>e</sup> siècle, tirait son nom de La Ferté-Beauharnais (Loir-et-Cher). Elle porta d'abord le titre de comte et reçut celui de marquis en 1764, en récompense de ses services.

**BEAUHARNAIS** (Franç., marquis de), né à La Rochelle en 1756, mort en 1823, représenta la noblesse aux États généraux de 1789, émigra, servit comme major général dans l'armée de Condé, écrivit à Bonaparte pour l'engager à replacer les Bourbons sur le trône, se rallia néanmoins à l'Empire et fut chargé de plusieurs ambassades. Sa fille, Emilie-Louise de Beauharnais, épousa le comte de Lavalette, qu'elle sauva par son noble dévouement (*V. LAVALETTE*). — Son frère, Alexandre, vicomte de Beauharnais, né en 1760, à la Martinique, fut également député de la noblesse aux États généraux, mais adopta les principes de la Révolution, fut nommé en 1792 général de division et commanda un corps à l'armée du Rhin, mais se vit accusé de trahison pour avoir tardé à secourir Mayence, fut arrêté en 1794 comme suspect dans sa terre de La Ferté-Beauharnais, et périt sur l'échafaud. Il avait épousé Joséphine Tascher de La Pagerie, qui fut depuis l'épouse de Napoléon, et il en avait eu un fils, le célèbre Eugène de Beauharnais, et une fille, Hortense, qui devint reine de Hollande, par son mariage avec Louis Bonaparte.

**BEAUHARNAIS** (Eugène de), fils du préc. et de Joséphine Tascher de La Pagerie, né à Paris en 1781, se fit remarquer fort jeune de Bonaparte en allant lui réclamer l'épée de son père qui avait été enlevée lors du désarmement de Paris, et fut appelé à jouer un rôle fort important lorsque ce général eut épousé sa mère (1796). Il l'accompagna en qualité d'aide de camp dans les campagnes d'Italie et d'Égypte, se distingua à Marengo, et devint en peu de temps colonel, puis général de brigade (1804). Lors de la création de l'Empire, il fut élevé à la dignité de prince (1804), et bientôt après nommé vice-roi d'Italie (1805). En peu d'années, il rétablit l'ordre et ramena la prospérité dans ce pays. En 1806, Napoléon lui fit épouser

la princesse Amélie, fille du roi de Bavière Maximilien-Joseph, l'adopta solennellement et le désigna comme héritier présomptif de la couronne d'Italie. Chargé en 1809 du commandement de l'armée d'Italie contre l'Autriche, il éprouva d'abord un revers à Sacile, mais bientôt il réussit à repousser l'ennemi, opéra sa jonction avec la grande armée aux environs de Vienne, gagna la bataille de Raab, et fut une des principales causes du succès de celle de Wagram. Dans la guerre de Russie il commanda un corps de la grande armée ; se signala aux combats d'Ostewno, de Mohilow, à la Moskowa, à Viazma et à Krasnoï, et, après le départ de Napoléon, ramena l'armée jusqu'à Magdebourg ; on admire universellement cette retraite. Pendant nos revers, on lui offrit de lui garantir la couronne d'Italie s'il consentait à séparer sa cause de celle de Napoléon : il repoussa avec une généreuse indignation cette honteuse proposition. Après la chute de l'Empire, il se retira avec le titre de duc de Leuchtenberg, auprès du roi de Bavière, son beau-père. Il mourut à Munich en 1824, d'une attaque d'apoplexie. On doit au général Vaudoncourt l'*Histoire politique et militaire du prince Eugène*, Paris, 1828, 2 vol. in-8. M. A. du Casse a publié ses *Mémoires* et sa *Correspondance*, 10 v. in-8, 1858-60. Le prince Eugène a laissé 6 enfants : le duc de Leuchtenberg, qui épousa en 1835 la reine de Portugal dona Maria, et mourut la même année ; Joséphine, mariée à Oscar Bernadotte, prince héréditaire de Suède ; Eugénie, mariée au prince de Hohenzollern-Hechingen ; Amélie, mariée à don Pédro, empereur du Brésil ; Théodolinda, mariée à Guillaume, comte de Wurtemberg ; et le prince Maximilien, qui prit le titre de duc de Leuchtenberg après la mort de son frère aîné, et qui épousa en 1839 une fille de l'emp. Nicolas.

**BEAUHARNAIS** (Fanny, comtesse de), née à Paris en 1738, morte en 1813, avait épousé, fort jeune, le comte de Beauharnais, oncle de François et d'Alexandre, dont elle fut obligée de se séparer. Elle cultiva la littérature avec passion et admit dans sa familiarité plusieurs gens de lettres, entre autres Dorat et Cubières. Elle a composé des poésies (Paris, 1772) et un assez grand nombre de romans : on trouve dans ses écrits de la sensibilité et de la philosophie, mais ils ne s'élèvent pas au-dessus du médiocre. — Son fils, Claude, comte de Beauharnais, mort en 1819, fut sous l'Empire chevalier d'honneur de Marie-Louise et sénateur, et devint pair de France sous la Restauration. Il est le père de Stéphanie, fille adoptive de Napoléon I<sup>er</sup>, qui épousa Charles-Louis-Frédéric, grand-duc de Bade, et qui mourut en 1859, grande-duchesse douairière.

**BEAUJEU**, ch.-l. de cant. (Rhône), sur l'Ardière, à 28 kil. N. O. de Villefranche ; 2690 hab. Grand com. de vin du *Beaujolais*. — Jadis capit. du Beaujolais (*V. ce mot*). Restes du château des *sires de Beaujeu*.

**BEAUJEU** (la dame de). *V. ANNE* de France.

**BEAUJOLAIS**, ancienne contrée de France, faisait jadis partie du gouv. du Lyonnais, et était située au N. du Lyonnais proprement dit et du Forez ; ch.-l. Beaujeu, puis Villefranche. Elle forme auj. une partie des dép. du Rhône et de la Loire. Excellents vignobles. — Le Beaujolais fut d'abord une baronnie, qui était possédée au IX<sup>e</sup> siècle par Guillaume, comte du Lyonnais et du Forez, mort en 900. A sa mort la baronnie échut à son fils, Bérard, qui le 1<sup>er</sup> porta le titre de *Sire de Beaujeu*. Cette 1<sup>re</sup> maison s'éteignit en 1265, en la personne de Guichard V. Isabeau, son héritière, épousa Renaud, comte du Forez, qui devint chef d'une nouvelle maison de sires de Beaujeu, parmi lesquels on remarque Edouard I, maréchal de France sous Philippe de Valois, qui vainquit les Anglais à Ardes, mais périt dans la bataille. La baronnie de Beaujeu passa, vers 1400, dans la maison de Bourbon, par la cession qu'en fit Edouard II à Louis de Bourbon, son oncle. Un des descendants de celui-ci, Pierre II de Bourbon, sire de Beaujeu, épousa

Anne de France, fille de Louis XI, connue sous le nom de *Dame de Beaujeu*. En 1522, le Beaujolais, confisqué sur le connétable de Bourbon, fut donné à Louise de Savoie, mère de François I. Réuni à la couronne en 1531, il fut rendu en 1560, par François II, à Louis de Bourbon, duc de Montpensier. Marie de Montpensier le porta en dot, en 1626, à Gaston d'Orléans, dont la fille, la célèbre *Mademoiselle*, le légua à Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV. Le Beaujolais, érigé dès lors en comté, resta depuis dans la maison d'Orléans. Le dernier prince qui ait porté le titre de comte de Beaujolais fut le 3<sup>e</sup> frère du roi Louis-Philippe I, né à Paris en 1779 et mort à Malte en 1808.

**BEAUJON** (Nicolas), banquier de la cour et fermier général sous Louis XV, né à Bordeaux en 1718, mort à Paris en 1786, fit beaucoup de bien. Il fonda et dota en 1784, dans le faubourg du Roule, à Paris, un hôpital qui porte encore son nom.

**BEAUJOUR** (Félix), publiciste, né en Provence en 1765, m. en 1836, remplit diverses missions diplomatiques et politiques sous l'Empire et la Restauration, fut élu député par Marseille et élevé à la pairie par Louis-Philippe en 1835. On a de lui, entre autres écrits : *le Traité de Lunéville*; *le Traité d'Amiens*; *Aperçu des États-Unis*; *Théorie des Gouvernements*, *Voyage dans l'empire ottoman*. Il fonda en 1832 un prix de 5000 fr. pour le meilleur ouvrage sur le commerce de Marseille, prix qui est décerné chaque année par l'Académie des sciences morales.

**BEAULIEU**, ch.-l. de cant. (Corrèze) sur la Dordogne, à 30 kil. S. de Brives; 2042 h. Célèbre abbaye de Bénédictins, fondée en 855, supprimée en 1789. — Bourg du Calvados, près de Caen. Maison centrale de détention. — Village d'Indre-et-Loire, à 30 kil. S. O. de Tours et près de Loches; anc. seigneurie appartenant à Agnès de Sorel, dite la dame de Beaulieu. Il y fut signé en 1575 un traité favorable aux Protestants, ce qui fut le prétexte de la Ligue.

**BEAULIEU** (Séb. PONTAUT de), ingénieur et maréchal de camp sous Louis XIV, mort en 1674, fut un des créateurs de la topographie militaire. Il a publié *Les Glorieuses conquêtes de Louis le Grand*, recueil de cartes et de plans des sièges, batailles et expéditions depuis 1643, continué après sa mort, jusqu'en 1694.

**BEAULIEU** (J. P., baron de), général des armées autrichiennes, né dans le Brabant en 1725, m. en 1819, commença sa carrière militaire dans la guerre de Sept Ans (1756-63), réduisit en 1789 le Brabant insurgé, obtint en 1792 et 1794 quelques avantages dans les Pays-Bas sur les Français eux-mêmes et battit Jourdan à Arlon; mais ayant été nommé en 1796 général en chef en Italie, il fut perpétuellement battu par Bonaparte, surtout à Montenotte et à Lodi, et fut obligé de renoncer à son commandement.

**BEAUMANOIR** (Philippe de), juriconsulte, né vers 1226 dans le Beauvoisis. m. vers 1295, fut successivement bailli à Senlis, à Clermont (en Beauvoisis), à Tours et dans le Vermandois, et jouit de la confiance de S. Louis et de son fils Robert, comte de Clermont. Il recueillit en 1283, en les accompagnant d'un précieux commentaire, les *Contumes du Beauvoisis*, le monument le plus précieux de notre ancien droit. Montesquieu regarda Beaumanoir comme la lumière de son temps. *La Coutume de Beauvoisis*, publiée pour la 1<sup>re</sup> fois en 1690 par La Chausse, mais d'une manière fort imparfaite, a été éditée de nouveau et avec beaucoup plus de soin, par M. Beugnot en 1842. On doit à M. Morel une *Étude historique* sur l'œuvre de Beaumanoir. 1851.

**BEAUMANOIR** (Jean de), d'une famille noble de Bretagne, embrassa avec chaleur la cause du duc Charles de Blois contre Jean de Montfort, qui lui disputait la possession de la Bretagne, et fut un des héros qui se distinguèrent le plus au *Combat des Trente*, livré en 1351 par trente Bretons contre trente Anglais près de Ploërmel. Il était dévoré de soif et demandait à boire : *Bois ton sang*, lui répondit un de ses

chevaliers. A la bataille d'Auray, il fit en vain des prodiges de valeur et fut fait prisonnier avec Du Guesclin. Il fut un des négociateurs du traité de Guérande, et, la paix faite, il reçut du vainqueur le titre de maréchal de Bretagne.

**BEAUMANOIR** (J. de). V. LAVARDIN (le maréchal de).

**BEAUMARCHAIS** (P. Aug. CARON de), né à Paris en 1732, mort en 1799, était fils d'un habile horloger, et se distingua d'abord dans l'état de son père en inventant une nouvelle espèce d'échappement. Il avait beaucoup de goût pour la musique, et excellait sur la harpe et la guitare; ce qui le fit admettre à la cour, où il donna des leçons à *Mesdames*, filles de Louis XV. Profitant de la faveur que lui procurait son talent, il se lia avec le financier de la cour, Paris Duverney, se lança dans les spéculations commerciales et déploya un tel génie en ce genre qu'en peu d'années il eut acquis une grande fortune : ce fut surtout lors de la guerre de l'indépendance des États-Unis qu'il s'enrichit, en approvisionnant les Américains d'armes et de munitions. Il se fit en même temps une grande réputation dans le monde par ses *factums*, mémoires judiciaires pleins de malice et d'intérêt, qui eurent un succès prodigieux, et par des pièces de théâtre pleines de verve et d'originalité, mais d'une hardiesse inouïe, qui obtinrent une vogue extraordinaire. Il donna la 1<sup>re</sup> édition des œuvres de Voltaire, édition de Kehl, et dépensa dans cette entreprise des sommes considérables. A l'époque de la Révolution, il fut nommé membre provisoire de la commune de Paris, mais il quitta bientôt les affaires publiques pour se livrer à de nouvelles spéculations; moins heureux cette fois, il se ruina presque en voulant fournir d'armes les troupes de la République. Emprisonné à l'abbaye sous la Terreur, il échappa cependant à l'échafaud et se tint quelque temps caché. Il vécut encore plusieurs années. On a de Beaumarchais : *Mémoires contre les sieurs de Goëzman, La Blache, Marin d'Arnaud*, 1774 et 1775; *Mémoire en réponse à celui de Guill. Körnmann*, 1787; *Eugénie*, drame représenté en 1767, avec peu de succès; *les Deux Amis*, drame en 5 actes, 1770; *le Barbier de Séville*, comédie en 4 actes, 1775, *la Folle Journée, ou le Mariage de Figaro*, comédie en 5 actes, 1784, qui ne fut représentée qu'avec de grands obstacles (ce sont principalement ces deux pièces qui firent sa réputation); *Tarare*, opéra en 5 actes, 1787; *la Mère coupable*, drame en 5 actes, 1792; *Mes six Époques*, mémoires autobiographiques, 1795. On a publié ses *Œuvres complètes*, Paris, 1809, 7 vol. in-8, avec grav., et 1821-1826, 6 vol. in-8. M. L. de Loménie a donné, d'après des documents inédits, *Beaumarchais et son temps*, 1856, 2 vol. in-8. Le nom de Beaumarchais est resté à un boulevard de Paris, percé à travers des jardins qui lui avaient appartenu.

**BEAUMARIS**, v. de l'île d'Anglesey, ch.-l. du comté d'Anglesey, sur le détroit de Menai; 2500 h. Jolie église paroissiale. Bains de mer.

**BEAUMES** (les), ch.-l. de c. (Vaucluse), à 17 kil. E. d'Orange; 1100 hab. Vin muscat.

**BEAUMESNIL**, ch.-l. de cant. (Eure), à 12 kil. S. E. de Bernay; 450 hab.

**BEAUMETZ-LES-LOGES**, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 10 kil. S. O. d'Arras; 130 hab. Fabriques de sucre de betterave.

**BEAUMONT**, petit pays de l'anc. Dauphiné, avait pour lieux principaux St-Laurent-en-Beaumont et St-Michel-en-Beaumont, dans le cant. de Corps (Isère).

**BEAUMONT**, ch.-l. de c. (Dordogne), sur la Couze, à 24 kil. E. de Bergerac; 908 hab. Vins rouges.

**BEAUMONT-EN-AUGE**, bourg du Calvados, à 6 kil. O. de Pont-l'Évêque. Belle terrasse. Patrie du mathématicien Laplace.

**BEAUMONT-DE-LOMAGNE**, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), sur la Gimone, à 28 kil. S. O. de Castel-Sarrasin; 3304 hab. Grains. Patrie de Fermat.

**BEAUMONT-LE-ROGER**, ch.-l. de cant. (Eure), sur la

Rille, à 16 k. E. de Bernay; 1300 hab. Draps, molletons, toiles, verrerie.

**BEAUMONT-LE-VICOMTE**, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 26 k. S. O. de Mamers, et à 29 kil. du Mans; 1827 h. Anc. seigneurie, érigée en 1543 en duché-pairie.

**BEAUMONT-SUR-OISE**, petite v. du dép. de Seine-et-Oise, sur l'Oise, à 34 kil. N. de Paris par la route, 47 par chemin de fer, à 18 kil. N. E. de Pontoise; 2070 h. Station. Eglise du xiii<sup>e</sup> siècle. Salpêtrerie, verrerie. Commerce de grains, de volailles, de chevaux.

**BEAUMONT** (Francis), auteur dramatique anglais, né en 1585 à Grâce-Dieu, dans le comté de Leicester, mort en 1615, travailla toujours en commun avec Fletcher. Voy. ce nom.

**BEAUMONT** (Christophe de), archevêque de Paris, né en 1703 au château de La Roque, en Périgord, m. en 1781, fut d'abord évêque de Bayonne, puis archevêque de Vienne, et fut élevé en 1746, malgré sa résistance, sur le siège de Paris, qu'il occupa jusqu'à sa mort, en 1781. Il fit bénir son épiscopat par son inépuisable charité, soutint avec fermeté l'autorité de la bulle *Unigenitus*, combattit les Jansénistes ainsi que les philosophes, et publia contre ces derniers plusieurs mandements, dont un provoqua de la part de J. J. Rousseau la célèbre *Lettre de M. de Beaumont*. Son courage à résister aux volontés de la cour et aux prétentions du parlement le fit plusieurs fois exiler. Il a laissé 4 vol. d'*Instructions*.

**BEAUMONT** (Mad. LEPRINCE de). V. LEPRINCE.

**BEAUMONT** (J. B. ELIE de). V. ELIE.

**BEAUNE**, ch.-l. d'arr. (Côte-d'Or), sur la Bourgogne, à 38 k. S. S. O. de Dijon, à 318 kil. S. E. de Paris par route, 352 par chemin de fer; 9700 hab. Ville bien percée et bien bâtie. Collège, tribunal, bibliothèque, célèbre hôpital fondé par Nicolas Rolin en 1443. Gros draps, coutellerie, etc. Beaune fut érigé en commune dès 1203. Patrie de Monge. — Les environs produisent des vins excellents, dits vins de Beaune : on en exporte annuellement plus de 100 000 pièces. Presque tous les grands crus de Bourgogne (Beaune, Volnay, Pomard, Corton, Meursault, Montrachet), sont dans cet arrondissement.

**BEAUNE-LA-ROLANDE**, *Vellandunum*, ch.-l. de c. (Loiret), à 17 kil. N. E. de Pithiviers; 1034 hab.

**BEAUNE** (Jacq. de). V. SAMBLANCAY.

**BEAUNOIR** (Alex. ROBINEAU, dit de), auteur dramatique, né à Paris en 1746, mort en 1823, était fils d'un riche notaire. Il fit pour les petits théâtres de Paris une foule de pièces, remarquables par un esprit vif et léger, et qui eurent une très-grande vogue. A la Révolution, il quitta la France et se retira d'abord en Belgique, puis en Russie, où il dirigea les théâtres de la cour. Il revint à Paris sous l'Empire et obtint une sinécure sous la Restauration. Ses principales pièces sont : *L'Amour quêtéur*, 1771; *Vénus pèlerine*, 1771; *Jeannot*, 1780; *Jérôme Pointu*, 1781; *Fanfan et Colas*, 1784.

**BEAUPRÉAU**, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), sur l'Èvre, à 47 kil. S. O. d'Angers; 2377 hab. Etoffes de laine, toiles, etc. Les Vendéens y obtinrent un avantage sur les Républicains le 29 mars 1793. — Cette ville fut chef-lieu d'arrondissement jusqu'en 1858 : elle fut alors remplacée par Chollet.

**BEAURAIN** (Jean de), géographe du roi, né en 1696 à Aix-en-Issart (ancien Artois), mort en 1771, se forma sous P. Moulart Sanson. On a de lui : *Description topographique militaire de la Flandre, ou Campagnes du maréchal de Luxembourg* (1690-94), Paris, 1756, 3 vol. in-fol., et un *Atlas de géographie ancienne et moderne* en 14 vol. in-fol. — Son fils, nommé aussi Jean, a donné des cartes pour *l'Histoire des campagnes de Condé* en 1674, et pour celles de *Turenne* en 1672-75, Paris, 1782, 2 vol. in-fol.

**BEAUREGARD**, vge du dép. de l'Ain, sur la r. g. de la Saône, à 4 kil. E. de Villefranche; 350 hab. Jadis capit. de la principauté de Dombes et résidence de son parlement. — Il y a beaucoup d'autres lieux appelés de ce nom à cause de la *belle rue* dont on y

jouit, notamment un village à 6 kil. N. E. de Clermont-Ferrand, d'où l'on découvre plus de 100 villages ou villages. Anc. résidence des évêques de Clermont.

**BEAUREGARD** (J. Nic.), prédicateur jésuite, né en 1731 à Pont-à-Mousson, mort en 1804, en Souabe, se fit une grande réputation à Paris par son éloquence impétueuse. Dans plusieurs de ses discours, notamment dans un sermon prêché à Notre-Dame, en 1789, il prédit tous les excès de la Terreur.

**BEAUREPAIRE**, ch.-l. de cant. (Isère), à 23 kil. S. E. de Vienne; 2245 hab. — Autre ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 12 kil. N. E. de Louhans; 880 h.

**BEAUREPAIRE**, chef du 1<sup>er</sup> bataillon de Maine-et-Loire, né à Coulommiers en 1740, fut chargé en 1792 du commandement de la place de Verdun. Sommé par le conseil municipal de livrer cette ville aux Prussiens qui l'assiégeaient, il se fit sauter la cervelle plutôt que de se rendre à l'ennemi, comme le voulait son conseil de guerre. La Convention lui décerna les honneurs du Panthéon, et donna son nom à une rue de Paris (quartier Montorgueil).

**BEAUSOBRE** (Isaac de), savant ministre protestant, né à Niort en 1659, mort à Berlin en 1738, exerça d'abord son ministère à Châtillon-sur-Indre. Forcé de quitter la France lorsque Louis XIV eut prescrit la religion réformée, il se réfugia en Hollande, puis à Berlin (1694), où il devint pasteur et fut comblé de faveurs par le roi. On a de lui, outre des *Sermons* et une trad. du *Nouveau-Testament*, une *Hist. du Manichéisme* (Amst., 1734-39), très-estimée; une *Hist. de la Réforme depuis 1517 jusqu'à 1530*, ouvrage posthume, publié à Berlin en 1785, 4 v. in-8 : ce n'est qu'un fragment d'une grande histoire du Protestantisme à laquelle il travailla la plus grande partie de sa vie sans pouvoir l'achever. *L'Hist. du Manichéisme* a été vivement attaquée par le jésuite Alticozzi. — Louis de Beausobre, son fils, a donné *Le Pyrrhonisme du Sage*, Berlin, 1754.

**BEAUSSET** (le), ch.-l. de cant. (Var), à 17 kil. N. O. de Toulon; 1886 hab. Huile d'olives, savon, draps, verreries. Patrie des Portalis. — V. BAUSSET.

**BEAUTEMPS-BEAUPRÉ** (Ch. Franç.), hydrographe, né en 1766 à Neuville-au-Pont (Aisne), mort en 1854, fit ses premières études d'hydrographie sous la direction de Buache, accompagna le contre-amiral d'Entrecasteaux, envoyé à la recherche de La Pérouse (1791); imagina dès lors une nouvelle méthode hydrographique qu'il exposa dans un appendice au *Voyage d'Entrecasteaux*; fut nommé en 1798 sous-conservateur du dépôt des cartes et plans de marine; procéda à partir de 1799 à la reconnaissance du littoral de l'Empire français; fut nommé en 1814 ingénieur hydrographe en chef, et dirigea de 1815 à 1838 la rédaction des nouvelles cartes des côtes de la France, dont se compose le *Pilote français*, imprimé en 1844 (6 atlas grand in-fol.). Par la sûreté de sa méthode et l'étendue de ses travaux, Beaupré doit être considéré comme l'un des créateurs de l'hydrographie. Il avait été admis en 1810 à l'Académie des sciences. M. Elie de Beaumont a lu son *Éloge* devant cette compagnie en 1859.

**BEAUTÉ** (château de), anc. résidence royale et forteresse, située sur la r. dr. de la Marne, entre Nogent et Vincennes, avait été construite par Charles V et donnée par Charles VII à Agnès Sorel, qui prit de là le nom de *Dame de Beauté*. Le château avait disparu dès le xviii<sup>e</sup> siècle. Son emplacement porte encore le nom de *Rond de Beauté*; près de là est un moulin dit aussi *Moulin de Beauté*.

**BEAUVAIS**, *Belloraci*, *Carsromagus*, ch.-l. du dép. de l'Oise, sur le Thérain, à 72 kil. N. de Paris par la route, 104 par chemin de fer; 15 394 h. Evêché, tribunal, collège, bibliothèque. Magnifique cathédrale; hôtel de ville; boulevards, promenade sur les remparts; station. Industrie active : manuf. impériale de tapis et tapisseries (fondée en 1644); draps, toiles peintes, etc. Pat. de Vincent de Beauvais, Villiers de l'Île-Adam, Lenglet-Dufresnoy, Dubos,

Restaut, Vaillant, d'Agincourt, etc. — Anc. capitaine des *Bellovac*, dans la Belgique 1<sup>re</sup>. Elle se rendit à César sans coup férir (57 ans av. J.-C.), fut ravagée par les Normands en 850 et à d'autres époques et se constitua en commune en 1099. Assiégée par les Anglais en 1443, et par Charles le Téméraire en 1472, elle fut sauvée la 1<sup>re</sup> fois par l'héroïque dévouement de Jean Lignière, et la 2<sup>e</sup> par le courage de Jeanne Hachette, à qui une statue a été érigée sur la principale place en 1851. La ville fut presque détruite par un incendie en 1810.

**BEAUVAIS** (J. B. Ch. Marie de), prédicateur, né en 1731 à Cherbourg, mort en 1790, prêcha avec un grand succès à la ville et devant la cour; fut nommé évêque de Senes, se démit de son siège en 1783, et revint vivre à Paris, où il fut député aux États généraux de 1789. On a de lui des sermons, ainsi que des oraisons funèbres, qui occupent un rang honorable après les chefs-d'œuvre des grands maîtres : on remarque surtout celle de *Louis XIV*. Ses sermons ont été imprimés à Paris en 1806, 4 vol. in-12, par l'abbé Galard. Par la figure comme par le genre de talent, ce prédicateur rappelait Fénelon.

**BEAUVAIS** (Vincent de). V. VINCENT.

**BEAUVARLET** (Jacques-Firmin), graveur, né à Abbeville en 1731, mort en 1797, grava d'après Luc Jordaens, Carle Vanloo et de Troy, eut une grande vogue de son vivant et fut admis à l'Académie dès 1765. Il avait un talent aimable et visait surtout au gracieux. On recherche encore ses gravures.

**BEAUVAU**, vge du dép. de Maine-et-Loire, à 26 k. S. E. d'Angers, dans une *belle vallée*, a donné son nom à une seigneurie qui devint marquisat en 1664.

**BEAUVAU** (maison de). anc. et noble famille de l'Anjou, naturalisée depuis en Lorraine, et dont l'illustration remonte au x<sup>e</sup> siècle. Elle compte parmi ses membres des maréchaux, des dignitaires de l'ordre de Malte, des ambassadeurs, des ministres, des prélats, des écrivains, etc. Nous citerons : René de Beauvau, qui accompagna Charles d'Anjou en 1226 à la conquête du roy. de Naples et devint son connétable. — Henri, baron de B., qui, à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, combattit en Allemagne pour l'électeur de Bavière, puis contre les Turcs, et fut ambassadeur du duc de Lorraine à la cour de Rome : il a écrit une relation de ses campagnes, Nancy, 1619. — Marc de B., prince de Craon et du Saint-Empire, grand d'Espagne, né en 1679, mort en 1754. Il fut gouverneur du duc François de Lorraine, depuis empereur, et administra pour ce prince, avec titre de vice-roi, le grand duché de Toscane. — Charles-Juste, duc de B., maréchal de France, né à Lunéville en 1720, mort en 1793. Entré comme volontaire au service de la France, il se distingua sous le maréchal de Belle-Isle au siège de Prague en 1741, commanda en chef les troupes envoyées en Espagne en 1762, fut en 1783 gouverneur du Languedoc, puis de la Provence, où il fit bénir son administration, reçut en 1783 le bâton de maréchal, et entra en 1789 au ministère, où il ne resta que cinq mois. Il était de l'Académie française et de celle della Crusca. — Marc-Etienne-Gabriel de B., prince du St-Empire, 1773-1849, se rallia à Napoléon, fut un de ses chambellans, et fut élevé à la pairie par Louis-Philippe en 1831. — Son fils, Charles-Juste-Victor, né en 1793, fit avec honneur les campagnes de l'Empire et fut appelé au sénat en 1852. — René-François de B., d'une branche cadette, né en 1664, m. en 1739, archevêque de Toulouse et de Narbonne, présida vingt ans les États de Languedoc. On doit à ses encouragements la *Description du Languedoc* par les Bénédictins de St-Maur, 5 vol. in-fol.

**BEAUVILLE**, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 22 kil. N. E. d'Agen; 462 hab.

**BEAUVILLIERS** (François-Honorat de), duc de St-Aignan, 1607-1687, suivit la carrière militaire, se signala aux sièges de Dôle et de Landrecies (1637), combattit la Fronde (1653) et devint gouverneur de la Touraine. Il jouit d'une grande faveur auprès de

Louis XIV et s'en servit pour protéger les gens de lettres. Il était de l'Académie française.

**BEAUVILLIERS** (Paul, duc de), fils du préc., né en 1648, mort en 1714, servit quelque temps dans les armées et se concilia l'estime de Louis XIV par ses vertus austères. Le roi le nomma en 1685 président du conseil des finances, et lui confia l'éducation du jeune dauphin, duc de Bourgogne, puis celle du duc d'Anjou (Philippe V), et du duc de Berri. Beauvilliers s'adjoignit Fénelon, dont il devint l'ami; et lorsque l'archevêque de Cambrai eut été disgracié, il ne craignit point de lui rester fidèle. Nommé en 1691 ministre d'Etat, il donna au roi de sages conseils et fut d'avis de ne point accepter pour son élève le trône d'Espagne. Il eut la douleur de voir expirer le duc de Bourgogne à la fleur de l'âge (1712), et survécut peu à un coup si cruel.

**BEAUVOIR**, ch.-l. de cant. (Vendée), à 50 kil. N. O. des Sables-d'Olonne, à 4 kil. de la mer; 459 hab. Petit port, joint à la mer par un canal de 4 k. Jadis la ville était sur la côte même.

**BEAUVOIR-SUR-NIORT**, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 15 k. S. de Niort; 1074 hab.

**BEAUVOISIS**, *Bellovac*, petit pays de l'ancienne France, au S. de la Picardie et au N. du Vexin français, avait pour ch.-l. Beauvais, et pour villes principales Clermont, Liancourt, Fitzjames, Gerberoy, Boufflers, Beaumont. Il appartient d'abord au gouv. de Picardie, pris à celui de l'Île-de-France; il fait auj. partie du dép. de l'Oise.

**BEAUZÉE** (Nic.), grammairien, né à Verdun en 1717, mort à Paris en 1789, fut professeur de grammaire à l'École militaire, et devint membre de l'Académie française. Il fut chargé, après la mort de Dumarsais, de rédiger les articles de grammaire dans l'*Encyclopédie*. Ses principaux ouvrages sont : une *Grammaire générale*, 1767, ouvrage profond, mais dans lequel on trouve une métaphysique quelquefois obscure et trop subtile; une édition augmentée des *Synonymes* de l'abbé Girard, enfin des traductions de *Salluste*, 1770, et de *Quinte-Curce*, 1789, estimées pour l'exactitude.

**BÉBÉ**, célèbre nain, dont le vrai nom était *Nicolas Ferry*, naquit dans les Vosges en 1739, et fut élevé à la cour du roi de Lorraine Stanislas, dont il faisait l'amusement. Quand il naquit, il n'avait que 24 centimètres; et lorsqu'il eut atteint toute sa croissance, à 15 ans, il n'en dépassa pas 70. Il mourut à 25 ans, avec tous les signes de la vieillesse. Son intelligence était fort peu développée.

**BEBEL** ou **BEBELUS** (H.), poète latin et érudit, professeur de belles-lettres à Tubingue, né en Souabe vers 1475, mort en 1516, cultiva dans sa jeunesse la poésie latine avec un tel succès que l'empereur Maximilien I lui décerna la couronne de poète lauréat; il s'occupa ensuite de recherches sur les antiquités et l'histoire de l'Allemagne. On a de lui : *Triumphus Veneris*, petit poème souvent réimprimé, 1503; *Ars conendi carmina*, 1506; un recueil de *Facéties* (en lat.) et un grand nombre de dissertations savantes, réunies sous le titre d'*Opuscula*, 1516.

**BEBRYCES**, peuple très-ancien de la Bithynie, à l'E. du cap Posidium, ainsi nommé, dit-on, de *Bébryx*, un de ses premiers rois. — D'autres *Bébryces* habitaient fort anciennement les côtes méridionales de la Gaule, à l'P. O. du Rhône. Ils sont les mêmes que les *Helysies*. V. ce nom.

**BEC**, qu'on dérive du scandinave *bekk*, ruisseau, termine un grand nombre de noms géographiques, surtout en Normandie : *Bolbec*, *Caudebec*, etc.

**BEC** (LE), bourg du dép. de l'Eure, sur la Rille, à 17 kil. N. N. E. de Bernay, à 43 kil. N. O. d'Évreux; 700 hab. Il y exista jadis une cêl. abbaye de Bénédictins, fondée en 1077 par Herluin, qui en fut le premier abbé et y eut pour disciples Lanfranc et Anselme de Cantorbéry. Le cloître sert auj. de haras. L'histoire de l'abbaye a été écrite par dom Bourget.

**BEC-D'AMBEZ**. V. AMBEZ.

**BECCARIA**, famille de Pavie, était à la tête du parti gibelin dans cette ville aux XIII<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, et avait pour antagonistes les comtes de Langusco, chefs du parti guelfe. Après de longues luttes, les Beccaria furent exterminés par le duc de Milan (1418).

**BECCARIA** (César BONESANA, marquis de), célèbre publiciste, né à Milan en 1738, mort en 1794, étudia avec passion les philosophes français du XVIII<sup>e</sup> siècle et se modèla sur eux. Il publia, en 1764, un petit ouvrage qui a changé la face du droit criminel en Europe, le *Traité des délits et des peines* : il y établissait les bases et les limites du droit de punir, et recommandait de proportionner la peine au délit, de supprimer les supplices barbares et de prévenir le crime plutôt que de le réprimer. En 1768, on créa pour lui à Milan une chaire d'économie politique où il professa avec distinction jusqu'à la fin de sa vie. Il s'était proposé de rédiger un grand ouvrage sur la législation en général; mais, découragé par les attaques violentes dont son premier écrit avait été l'objet, il renonça à rien publier désormais. Ses leçons n'ont été imprimées qu'après sa mort, en 1804. Beccaria avait participé en 1764 et 1765 à une publication périodique analogue au *Spectateur*, le *Caffè* (1764-65), où étaient traités divers sujets de littérature et de philosophie. Ses œuvres ont été publiées en 1821 à Milan, 2 vol. in-8. Le *Traité des délits et des peines* a obtenu un grand nombre d'éditions; il a été traduit par Morellet, 1766; Chaillou de Lisy, 1773; Dufey, 1810; Faustin Hélie, 1856. Il a été commenté par Voltaire, Diderot, Brissot, Servan, dont les commentaires se trouvent dans l'édition donnée par Ed. Gauthier, Paris, 1823.

**BECHER** (J. Joseph), médecin et chimiste allemand, né à Spire en 1628, mort à Londres en 1685, est le premier qui ait tenté de créer une théorie scientifique en chimie : il chercha un acide primitif dont tous les autres ne fussent que des modifications, s'occupa beaucoup d'expliquer les transformations que subissent les métaux quand on les chauffe, et préluda ainsi à la doctrine du phlogistique de Stahl. Il résuma la science des temps dans le *Tripus hermeticus, pandens oracula chemica*, Francf., 1689. On estime surtout sa *Physica subterranea*, Francfort, 1669, réimprimée, avec un supplément de Stahl, à Leipsick, 1735. Becher s'était aussi occupé des langues, et avait publié en 1661 *Character pro notitia linguarum universalis*, espèce de pasigraphie.

**BECHEREL**, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 30 kil. N. O. de Rennes; 706 h. Anc. place forte. Près de là commence la lande d'Évran.

**BECHIN**, v. de Bohême, à 16 kil. S. O. de Tabor, 1966 hab. Elle était autrefois le ch.-l. du cercle de Tabor.

**BECHSTEIN** (J. Math.), naturaliste, né en 1757 dans le comté de Saxe-Gotha, mort en 1822, s'occupait surtout des forêts et des chasses, fonda une école forestière à ses frais, et publia plusieurs ouvrages utiles, entre autres l'*Histoire naturelle de l'Allemagne*, 1801-9 (all.), et une grande collection de *Figures d'objets d'histoire naturelle*.

**BECH-TAMAK** (c.-à-d. les cinq embouchures), contrée de la Grande-Kabardah, est arrosée par 5 rivières, la Malkha, le Bakzan, le Tchégghem, le Tchérék, qui s'y unissent au Térék.

**BECH-TAU** (c.-à-d. les cinq montagnes), les monts *Hippiques* de Ptolémée, portion N. du Caucase, se rattache par une chaîne de collines à la base de l'Elbourz, qui est à 110 k. au S. On en tire d'excellents chevaux (d'où le nom de monts Hippiques, du grec *hippos*, cheval). Eaux thermales sulfurées.

**BECK** (Chrét. Daniel), philologue, né à Leipsick, en 1757, mort en 1832, professa les langues grecque et latine, puis l'histoire, à l'université de Leipsick, et devint doyen et recteur de cet établissement. On a de lui des éditions estimées de *Pindare*, d'*Apollonius*, d'*Aristophane*, d'*Euripide*, une *Histoire générale du monde*, 1787-1810, et un *Répertoire*

*général de bibliographie*, 1819-1832, un des plus étendus qui existent.

**BECKER**, nom de plusieurs savants et écrivains allemands, dont le plus connu est l'historien Charles Fréd. B., né à Berlin en 1777, mort en 1806, auteur d'une *Histoire universelle pour les enfants et pour leurs maîtres* (9 vol. in-8, Berlin, 1801-1805), qui eut un succès populaire et obtint rapidement plusieurs éditions. Cet ouvrage a servi de base au cours d'histoire moderne de Schœll. — Il ne faut pas confondre ce nom avec celui de **BEKKER**, illustré par un professeur de l'Université de Berlin, à qui l'on doit une savante édition d'*Aristote*.

**BECKET** (S. Thomas), archevêque de Cantorbéry, né à Londres en 1117 d'une famille normande, jouit longtemps des bonnes grâces du roi Henri II, qui le nomma d'abord grand chancelier et précepteur de son fils, et qui l'éleva ensuite (1162) au siège de Cantorbéry, auquel était joint le titre de primat d'Angleterre. Mais Becket eut bientôt de violents démêlés avec Henri II, et résista énergiquement à ce prince, qui, par les statuts de Clarendon, voulait violer les prérogatives de l'Église. Condamné à la prison sous un faux prétexte par le Parlement (1164), il se réfugia en France auprès de Louis VII. Rappelé en 1170, il eut bientôt de nouveaux démêlés avec Henri, et, peu de mois après son retour, il fut tué dans son église même, au pied de l'autel, par quatre gentilshommes qui croyaient en cela se rendre agréables au roi, mais qui furent désavoués. Le pape Alexandre III le canonisa comme martyr : on l'honore le 29 décembre sous le nom de *S. Thomas de Cantorbéry*. Lorsque Henri VIII se fut séparé de l'Église, il raya son nom du calendrier. Sa *Vie* a été écrite plusieurs fois, notamment par l'abbé Mignot, Paris, 1756, par Bataille, 1843, par J. A. Giles, Londres, 1846, avec ses *Lettres*, et par l'abbé Darbois, Paris, 1858. M. Hippéau a édité en 1860 une *Vie* de Th. Becket, en vers, composée au XIII<sup>e</sup> siècle par Garnier de Pont-Ste-Maxence. J. A. Giles a publié ses *Opera omnia*, 8 vol. in-8, Oxford, 1844-1846.

**BECKMANN** (J.), professeur à l'université de Gœttingue, né dans le Hanovre en 1739, mort en 1811, a donné des manuels estimés sur l'*Économie rurale*, 1769; sur la *Technologie*, 1777; et des *Notices pour une Histoire des découvertes dans les arts et métiers*, 5 vol., 1786-1805, ouvrage fort estimé.

**BÉCLARD** (P.-Aug.), professeur d'anatomie à la faculté de Paris et chirurgien en chef de la Charité, né à Angers en 1785, mort en 1825, appliqua avec succès l'anatomie à la chirurgie, et se distingua par l'éclat de son enseignement. Il donna en 1821 une édition de l'*Anatomie générale* de Bichat, avec notes et additions, 1821, et publia lui-même, en 1823, des *Éléments d'Anatomie*, longtempes classiques.

**BECULE** ou **BETULE**, v. d'Hispanie. V. **BÉTULE**.  
**BÉDARIEUX**, ch.-l. de c. (Hérault), sur l'Orbe, à 31 kil. N. de Béziers; 9170 hab. Collège. Draps, étoffes de filouelle et laine, etc. Troublé en 1851 par une violente insurrection.

**BÉDARRIDES**, *Biturix*, ch.-l. de c. (Vaucluse), sur l'Ouvèze, à 13 kil. N. E. d'Avignon; 2131 hab.

**BÈDE** (S.), dit le *Vénéral*, né en 672 à Wearmouth, dans le comté de Durham, mort en 735, embrassa toutes les sciences de son temps, et fut l'homme le plus distingué de son siècle. Il passa sa vie dans le monastère de Jarrow, près de Durham, et refusa les propositions du pape Sergius qui l'appela à Rome. Il a laissé une foule d'écrits sur l'histoire, la rhétorique, la théologie et la philosophie. Les principaux sont une *Histoire ecclésiastique de l'Angleterre* (jusqu'en 731), et un *Manuel de Diaclectique*, qui fut une des bases de la scolastique. Ses œuvres ont été publiées, à Paris, 1544, 3 vol. in-fol., et à Londres, 1844, 6 vol. in-8. Son surnom lui fut donné à cause de la vénération due à sa science et à ses vertus. On l'honore le 27 mai.

**BEDFORD**, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de

Bedford, sur l'Ouse, à 80 k. N. O. de Londres, à 100 k. par chemin de fer; 12 000 hab. Belle église gothique, beau pont; hôpital d'aliénés, pénitencier. Manufactures de flanelle, dentelles. Commerce de blé, houille, fer. — Le comté, presque au centre de l'Angleterre, est entre ceux d'Huntingdon, Cambridge, Hertford, Buckingham, Northampton; 57 k. sur 35; 125 000 h. — Les premiers ducs de Bedford ont appartenu à la famille royale des Plantagenets : l'un d'eux, Jean, duc de Bedford, fut régent de France pour Henri VI. Dans la suite, le titre de duc de Bedford passa dans la maison de Russell. V. RUSSELL.

**BEDFORD** (J. PLANTAGENET, duc de), frère puîné du roi Henri V, né en 1389, mort en 1435, aida puissamment son frère à conquérir la France, fut nommé régent de ce royaume à la mort de ce prince, dont il proclama le fils (Henri VI) roi de France et d'Angleterre à la fois (1422), vainquit à Cravant (1423), à Verneuil (1424), et fut un moment maître de presque tout le royaume; mais la délivrance d'Orléans par Jeanne d'Arc (1429), puis la défection du duc de Bourgogne (1434), mirent un terme à ses succès, et il se vit bientôt enlever la plus grande partie de ses conquêtes. C'était un des princes les plus accomplis de son temps; mais il termina sa gloire par le supplice de Jeanne d'Arc.

**BEDJAPOUR**, vulgairement VISAPOUR, v. de l'Inde anglaise (Bombay), dans le Decan, ch.-l. du district de Bedjapour et jadis du roy. de ce nom, à 370 k. S. O. de Bombay. Autrefois très-grande et très-riche, elle comptait près d'un million de maisons; auj. ce n'est plus qu'un immense amas de ruines, parmi lesquelles on remarque quelques beaux monuments : les mausolées des sultans Mohammed-chaï et Ibrahim, la Djema mesjid, superbe mosquée. Par l'étendue et la beauté de ses ruines elle a mérité d'être surnommée la *Palmyre de l'Inde*. — Le Bedjapour est borné au N. par l'Aurengabad, au S. par le Balaghat, le Maïssour, le Kanara; à l'E. par le Bider et l'Haïderabad, et baigné à l'O. par l'Océan Indien; 570 k. sur 360; 7 000 000 hab. Ce pays formait jadis un roy. mahométan important. Il fut soumis au xvii<sup>e</sup> siècle par Aureng-Zeyb qui s'empara de la capitale en 1689, puis fut envahi par les Mahrattes; il a été au dernier s. conquis par les Européens. Il se divise aujourd'hui en Bedjapour anglais, Bedjapour tributaire des Anglais, et Bedjapour portugais. Le Bedjapour anglais, acquis en 1818, forme 5 districts, dits Konkan septentrional, Konkan méridional, Bedjapour, Anagoundi, Darouar. Le Bedjapour portugais ne consiste que dans Goa et le territoire environnant.

**BEDLAM** (corruption de *Bethlém*), hospice d'aliénés, situé hors des murs de Londres, au S. de la ville. Comme notre *Bicêtre*, il sert aussi de prison. Créé sous Henri VIII, rebâti en 1812.

**BEDMAR** (Alph. DE LA CUEVA, marquis de), prélat espagnol, né en 1572. Étant ambassadeur de Philippe III à Venise en 1618, il conspira contre cette république avec le gouverneur de Milan et le vice-roi de Naples, et forma le projet d'y anéantir le gouvernement républicain et de s'emparer de la ville au profit de l'Espagne. La conspiration ayant été déjouée, il s'éloigna précipitamment. Il fut depuis gouverneur de Flandre, évêque de Malaga et d'Oviédo; le pape le nomma cardinal en 1722. Il mourut en 1655. *L'Histoire de la conspiration de Venise* a été écrite par St-Réal. Le fait de la conspiration, longtemps contesté, a été mis hors de doute par les documents publiés par L. Ranke à Berlin, en 1831.

**BEDNOR**, v. de l'Inde anglaise (présid. de Madras), dans le Kanara, sur le Cheravotty, à 230 k. N. O. de Seringapatnam; 15 000 h. Jadis ch.-l. de tout le Kanara. Prise et reprise plusieurs fois; ravagé en 1763 par Haider-Ali.

**BÉDOÛN**, bourg de France (Vaucluse), à 13 kil. E. de Carpentras; 2548 hab. Brûlé en 1794 par le représentant Maignet, comme *repaire d'aristocrates*.

**BÉDOUNS**, Arabes répandus dans les déserts de

l'Arabie, de la Syrie, de l'Égypte, du Maghreb, même une vie nomade. Comme les autres Arabes, les Bédouins se divisent en tribus, qui obéissent à des *cheïks*, lesquels eux-mêmes reconnaissent un chef suprême ou *émir*. Ils sont, dans certains cas, aussi hospitaliers que voleurs.

**BÉDRAC**, v. de la Gaule Cisalpine, chez les Cénomans, entre Mantoue et Crémone. Les troupes d'Othon y furent vaincues en 69 par celles de Vitellius; la même année, Vitellius y fut vaincu à son tour par Antonius Primus, lieutenant de Vespasien. On a cru en retrouvant l'emplacement à *San-Lorenzo à Beverara* ou à *Cividale*.

**BÉELPÉGOR**. V. BELPÉGOR.

**BÉELZÉBUTH**. V. BELZÉBUTH.

**BEER** (Guill.), astronome, né à Berlin en 1797, mort en 1850, était fils d'un riche banquier israélite. Tout en vaquant aux affaires, il cultivait les sciences : il construisit près de Berlin un observatoire où il travailla en commun avec Mædler. Il paraît en 1830 de savantes *Observations sur Mars*, et donna en 1836 une excellente *Mappe selenographica*, qu'il fit suivre en 1837 de la *Sélénographie générale*. — Son frère, Michel Beer, né en 1800, enlevé dès 1833, s'était déjà distingué comme poète. On a de lui, outre des poésies lyriques, plusieurs tragédies qui ont été représentées avec succès à Munich : *Clytemnestre*, les *Fiancées d'Aragon* (1823), le *Paria* (1826), *Struensee*, son chef-d'œuvre (1827), *l'Épée et la Main* (1832). Ses *Oeuvres* ont été réunies à Leipsick en 1835. — Le compositeur Meyer Beer, né en 1794, le célèbre auteur de *Robert le Diable*, des *Huguenots*, du *Prophète*, est le frère aîné des deux précédents.

**BEEHOVEN** (Louis), célèbre compositeur, né en 1770 à Bonn, mort en 1827, était fils d'un ténor de la chapelle de l'électeur de Cologne. Il alla à Vienne se former sous Mozart et Haydn, et devint l'égal de ses maîtres. Invité par le roi de Westphalie (Jérôme Bonaparte) à venir prendre la direction de sa chapelle, il fut retenu à Vienne par les libéralités de trois princes qui s'unirent pour lui assurer une pension de 4000 florins. Cet artiste fut de bonne heure affligé d'une surdité qui le rendit morose. On lui doit la musique de *Fidelio*, de *Coriolan*, d'*Egmont*, de *Prométhée*; il excella surtout dans la musique instrumentale, et composa un grand nombre de symphonies, de sonates, de concertos, etc. On y admire un génie hardi et original, et une instrumentation des plus riches. Il a laissé un *Traité d'harmonie et de composition*, qui a été traduit par Fétis, 1833. M. Schindler a donné la *Vie de Beethoven*, Leipsick, 1860.

**BEFFROY DE REIGNY** (Louis Abel), dit le *Cousin Jacques*, né à Laon en 1757, mort à Paris en 1811, se fit d'abord connaître par des compositions bizarres et originales, qui eurent une grande vogue, entre autres les *Lunes du Cousin Jacques*, 1785-1791; le *Testament du Cousin Jacques*, 1795; et commença en 1800 la publication d'un *Dictionnaire des hommes et des choses*, dont la police empêcha la continuation. Il n'eut pas moins de succès comme écrivain dramatique : il fit représenter *Nicodème dans la Lune*, *Nicodème aux Enfers*, *la Révolution pacifique*, 1790; le *Club des bons gens*, 1791, *la petite Nanette*, 1797, pièces pleines d'allusions aux événements du temps. Il composait lui-même la musique de ses pièces.

**BÉFORT**, v. d'Alsace. V. BELFORT.

**BEG** ou **BEY**, mot turc qui signifie *prince* ou *seigneur*. Ce titre avait jadis la plus haute importance; c'était le seul titre d'un grand nombre de souverains turcomans et de khans tartares, et entre autres de Tamerlan; il n'est guère usité auj. qu'après les noms propres comme titre honorifique et se donne aux chefs de distinction, aux fils de pachas, et même à des étrangers; dans l'armée, il répond à notre grade de colonel. Il n'y a plus de beys souverains que dans les États barbaresques : tels sont les beys de Tunis, de Tripoli. Dans la régence d'Alger, il y avait

avant l'occupation française un bey de Titterie, un bey d'Oran et un bey de Constantine, qui étaient soumis au dey.

**BEGARD**, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 13 k. N. O. de Guingamp; 482 hab. Anc. abbaye.

**BEGARDS** (de *beg*, prier, mendier ?), hérétiques qui se répandirent au XI<sup>e</sup> siècle en France et en Allemagne, surtout sur les bords du Rhin. Ils enseignaient que Dieu est tout, qu'il n'y a aucune différence entre Dieu et la créature, que la destinée de l'homme est de s'unir à Dieu, que par cette union l'homme devient Dieu lui-même; que dès lors il est au-dessus des prescriptions de la loi humaine ou de la loi divine. Ces erreurs, qu'on retrouve chez les *Turlupins* et chez les mystiques allemands du XIV<sup>e</sup> s., Eckart, Tauler, Suso, Ruysbrock, paraissent se rattacher aux doctrines orientales, accueillies et propagées par Jean Scott Erigène. Elles furent condamnées en 1311 par le concile de Vienne.

**BEG-CHEHER**, ch.-l. d'un livah de même nom (Turquie d'Asie), à 93 kil. S. O. de Konieh, sur le bord O. du lac *Beg-Cheher*, qui a 48 kil. de tour.

**BEGER** (Laurent), archéologue, né en 1653 à Heidelberg, mort à Berlin en 1705, bibliothécaire de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, a publié, entre autres savants ouvrages : *Bellum trojanum*, 1679 (d'après la *Table iliaque*); *Spicilegium antiquitatis*, Heidelberg, 1692; *Thesaurus ex thesauro Palatino selectus, seu Gemmar. Heidelberg*, 1685; *Thesaurus Brandenburgicus*, 1696 et 1701; *Numismata pontificum romanorum*, 1703; *Regum et imperatorum romanorum Numismata*, 1710, etc.

**BEGLERBEK**, c.-à-d. *Beg des begs*, titre sous lequel on désigne en Turquie les gouverneurs généraux des provinces. Ce sont des pachas à trois queues; ils ont sous leur dépendance les gouverneurs des livahs ou *sandjakats*, qui ne sont que pachas à deux queues ou à une seule queue.

**BÉGUELIN** (Nicolas de), physicien, né en 1714 à Courtelary près de Bienne en Suisse, mort à Berlin en 1789, étudia sous Bernouilli, fut professeur au collège de Joachimstahl, puis sous-précepteur de Frédéric-Guillaume, qui fut roi de Prusse, et devint membre, puis directeur de l'Académie de Berlin. Outre de savants mémoires sur des questions de physique et de philosophie, lus à l'Académie de Berlin, on a de lui un poème de *Wilhelmine ou la Révolution de Hollande*, Berlin, 1787. — V. WEGELIN.

**BEGUILLET** (Edme), avocat et notaire à Dijon, mort en 1786, s'est surtout occupé d'agriculture. On a de lui : *Principes de la végétation et de l'agriculture*, 1769; *Oenologie ou Traité de la vigne et des vins*, 1770; *De la connaissance des grains*, 1775; et une *Hist. des guerres des deux Bourgognes*, 1772.

**BÉGUINES**. On donnait ce nom à des filles ou veuves qui, sans faire de vœux, se réunissaient pour vivre dans la dévotion. Ces communautés, qui remontent au XI<sup>e</sup> siècle, ont été ainsi nommées, suivant Moréri, de Lambert Begg ou Le Bègue, prêtre liégeois, qui les aurait fondées en 1170; suivant d'autres, de Ste Bègue ou Begga, sœur de Ste Gertrude, qui aurait fondé la communauté dès 692. On a fait en fin dériver ce nom du vieil allemand *beggen*, demander, prier. Il y a encore en Allemagne, et surtout en Belgique, des maisons appelées *béguinages*, où vivent ces religieuses. Les Béguines furent supprimées en France par Louis XI, et remplacées, pour les soins à donner aux malades, par des sœurs du tiers ordre de St-François, auxquelles le vulgaire appliqua aussi le nom de *Béguines*.

**BÉGUM**, titre donné dans l'Indoustan à l'épouse favorite du sultan, équivalant à celui de *reine*. On a vu des *Bégums* commander des armées.

**BEHADER** ou BEHADOUR-KHAN, sultan de la dynastie mogole, descendant de Gengis-Khan, né en 1292, mort en 1335, monta sur le trône de Perse en 1317. Il se laissa gouverner par ses femmes et ses favoris; cependant, il combattit les Usbeks. En lui finit la

dynastie mogole en Perse. — BEHADER-CHAH, fils d'Aureng-Zeyb, régna sur les Mogols de 1707 à 1712. Il eut continuellement à se défendre contre ses frères; à la faveur de ces dissensions, les Mahrattes, les Radjepoutes, les Sikes, etc., envahirent l'empire et commencèrent à l'ébranler. — HUSSEIN. V. HUSSEIN.

**BEHAIM** (Marin), cosmographe et navigateur, né à Nuremberg en 1436, mort en 1506, était d'abord négociant. Il se mit au service du Portugal, et accompagna en 1484 et 1485 Diego Cam, qui faisait un voyage de découvertes autour de l'Afrique. De retour à Nuremberg (1492), il fit un globe terrestre qui représentait l'état des connaissances à cette époque. De Murr a donné la description du globe de Behaim (trad. en franç. par Jansen, à la suite du voyage de Pigafetta, Paris, 1802). Ghillany, de Nuremberg, a donné sa *Vie*, Leips., 1853. On a prétendu, mais à tort, que Behaim avait eu connaissance du Nouveau-Monde avant Colomb.

**BEHAR**, prov. de l'Inde. V. BAHAR.

**BEHÉMOTH**, animal mystérieux dont parle Job (xl, 10), est, selon les Pères, le symbole du démon et du mal : les uns en font un taureau énorme, les autres un hippopotame ou un rhinocéros. Les rabbins prétendent que le Béhémoth est réservé pour le festin des élus, qui aura lieu à la fin du monde.

**BEHN** (Aphara), femme poète, née à Cantorbéry vers 1640, morte en 1689, suivit son père à Surinam, où il se rendait en qualité de gouverneur, et inspira une vive passion à un prince indigène nommé Oronoko, dont elle raconta depuis les aventures dans un roman qui porte ce nom. De retour en Angleterre, elle épousa un négociant hollandais nommé Behn; dans un séjour qu'elle fit à Anvers, elle découvrit le projet formé par les Hollandais de brûler la flotte anglaise dans la Tamise et elle le révéla, mais sans être écoutée. Elle finit par se fixer à Londres, où elle cultiva la poésie et travailla pour le théâtre. Elle prenait le nom d'*Astrée* dans ses compositions poétiques. On lui reproche une grande licence dans ses écrits comme dans sa conduite. Son *Théâtre*, publié à Londres, obtint plusieurs éditions.

**BÉHOBIÉ**, village frontière de France (B.-Pyrénées), commune d'Urrugne, près de la Bidassoa; 200 hab. C'est un des *ports* (passages) de France en Espagne.

**BEHRING** (Vital), navigateur danois, au service de la Russie, né dans le Jutland en 1680. Chargé par Pierre le Grand en 1725 d'un voyage de découvertes sur les côtes de Kamtchatka (1728), il découvrit le détroit qui porte son nom, et s'assura ainsi que l'Asie et l'Amérique forment deux continents séparés. Il entreprit en 1741 une nouvelle expédition, et mourut près des côtes de Kamtchatka, dans une petite île qui a reçu son nom.

**BEHRING** (détroit de), à l'extrémité N. E. de l'Asie, sépare ce continent de l'Amérique, et joint l'Océan Glacial arctique à l'Océan Pacifique; il a 88 k. de large. Découvert en 1728 par Behring. — On appelle mer de BEHRING la partie de l'Océan Pacifique qui s'étend entre le Kamtchatka à l'O., l'Amérique à l'E. et les îles Aléoutes au S.; 2600 kil. de long. — L'île de BEHRING est dans l'Océan Glacial arctique, par 162° 30' - 164° long. O., 54° 4' - 55° 38' lat. N. Env. 120 kil. de long. et 40 de large; stérile et déserte.

**BEINE**, ch.-l. de cant. (Marne), à 12 kil. E. de Reims; 1089 hab. Filatures de laine, draps.

**BEIRA**, prov. du Portugal, bornée à l'O. par l'Atlantique, à l'E. par l'Espagne, au N. par les prov. portugaises de Tra-Douro-le-Minho, Tras-os-Montes, au S. par l'Alentejo et l'Estramadure portugaise; 240 kil. sur 135; 1 200 000 hab.; capit., Coïmbre. Riv. le Tage, le Douro, la Vouga, le Mondego. Salines importantes. Sol fertile; bons fruits.

**BEIRAKTAR** (Mustapha), grand vizir de Turquie en 1808, voulut introduire dans l'armée turque l'organisation et la discipline européenne, ce qui donna lieu à une insurrection terrible. Se voyant au mé-

ment de tomber entre les mains des insurgés, il se fit sauter avec la partie du palais qu'il habitait.

**BEIRAM.** On nomme ainsi deux fêtes des Musulmans : le *Grand Beïram*, qui se célèbre le 10<sup>e</sup> jour du dernier mois de l'année, en commémoration du pèlerinage de la Mèque que tout Musulman doit faire dans ce mois, et le *Petit Beïram*, qui tombe le 1<sup>er</sup> de la lune de Chaval et met fin au jeûne du Ramazan. La 1<sup>re</sup> de ces fêtes dure quatre jours et la 2<sup>e</sup> trois. Pendant le *Beïram*, on cesse tout travail et l'on se fait des visites et des cadeaux. L'année mahométane étant lunaire et beaucoup plus courte que la nôtre, il est impossible d'assigner d'une manière fixe l'époque correspondante de ces deux fêtes.

**BEIT-EL-FAKIH**, v. forte de l'Arabie (Yémen), dans l'état de Sana, à 30 k. S. O. de Sana, à 150 k. N. de Moka; 7000 hab. Entrepôt du café des environs. Plusieurs puissances y ont des résidents.

**BÉJA**, *Pax Julia*, puis *Pax Augusta*, v. de Portugal (Alentejo), à 130 k. S. E. de Lisbonne; 5500 h. Evêché. Fort, bâti par le roi Denis; cathédrale, antiquités. Environs délicieux; plantations d'oliviers.

**BÉJAR**, v. d'Espagne (Salamanque), à 70 kil. S. de Salamanque, sur le versant E. des montagnes du même nom. Eaux minérales. Ancien duché.

**BÉJART**, famille de comédiens qui faisait partie de la troupe de Molière, a fourni Jacq. Béjart, qui joua avec succès dans les *Précieuses ridicules*; Louis Béjart, qui créa le rôle de *La Flèche* dans *l'Avare* et y obtint un succès prodigieux; Madeleine et Armande Béjart, qui réussirent surtout dans les rôles de soubrettes. Armande épousa Molière en 1662, et empoisonna ses dernières années par sa coquetterie.

**BEKES**, v. de Hongrie, dans le comitat de même nom, à 16 k. N. O. de Gyula; 17 000 h. Ville grande, commerçante, et jadis forte. — Le comitat, situé entre ceux de Bihar, Arad, Csanad, Csongrad, Hevesch et la Grande Cumanie, a 155 000 h. Il a pour ch.-l. Gyula, et non la ville qui lui donne son nom.

**BEKKER** (Balthazar), né dans la Westfrise, en 1634, mort à Amsterdam en 1698, fut pasteur dans différentes églises de Hollande. Partisan de Descartes et suspect de Socinianisme, il fut inquiet pour ses opinions philosophiques et religieuses. Ses principaux ouvrages sont : *le Monde ensorcelé*, 1691, traduit en français dès 1694, dans lequel il réfute l'opinion vulgaire sur l'influence du démon; *Recherches sur les comètes*, 1683, où il combat le préjugé relatif à l'influence maligne de ces astres.

**BEKKER** (Elisabeth), femme auteur, née à Flessingue en 1738, morte en 1804, a donné en hollandais plusieurs romans qui se distinguent par l'intérêt et par la vérité des mœurs et des caractères : *Cornélie Wildschut* et *Abraham Blankaart* sont devenus populaires. — **V. BECKER.**

**BEL.** V. BAAL et BÉLUS.

**BELA I**, roi de Hongrie de 1061 à 1063, affermit la religion chrétienne récemment introduite en Hongrie (V. ÉTIENNE I). — II, dit *l'Aveugle*, parce que le roi Coloman, son oncle, lui avait fait crever les yeux dans sa jeunesse, fut appelé à la couronne en 1131, à la mort d'Étienne II, son cousin germain. Il s'abandonna aux excès du vin, et mourut en 1141.

— III, succéda à son père Étienne III en 1173, et mourut en 1196. Il se signala par sa justice. Il avait épousé une sœur de Philippe-Auguste, roi de France. — IV, fils d'André II, lui succéda en 1235, et mourut en 1270. Les Tartares ayant ravagé ses États, il se réfugia en Dalmatie; il fut rétabli sur le trône en 1244, par les chevaliers de Rhodes. Il employa le reste de son règne à rebâtir les villes et les églises.

**BELABRE**, ch.-l. de canton (Indre), à 11 k. S. E. du Blanc. Grandes forges aux environs; 1238 hab.

**BELAD-EL-DJERID.** V. BILEDULGERID.

**BELASPOUR**, v. de l'Inde anglaise (Bengale), à 290 k. N. de Delhi; 15 000 h. Autrefois capit. d'un État indépendant; appartient aux Anglais depuis 1822.

**BELBEYS**, *Ramsès*, v. de Basse-Egypte, à 48 k. N. E.

du Caire, sur la r. dr. de l'ancienne branche pélu-siaque du Nil; 5000 hab. Jadis fortifiée. Bonaparte en fit réparer les fortifications.

**BELCAIRE**, ch.-l. de cant. (Aude), à 33 k. S. O. de Limoux; 830 hab. Bâti en amphithéâtre.

**BELÉM**, v. de Portugal, sur la dr. du Tage, à 8 k. O. de Lisbonne, dont elle est comme un faubourg; 6000 hab. Beau palais des rois de Portugal; tour célèbre; anc. couvent d'Hiéronymites, dont l'Église possède les tombeaux de plusieurs rois du pays.

**BELÉM**, v. du Brésil. V. PARÁ.

**BELÉNUS**, divinité principale de quelques pays germains, surtout de l'Illyrie, de la Pannonie et du *Noricum*; on croit que c'est le Soleil ou Apollon.

**BÉLÉSIS**, prêtre chaldéen, se révolta en Babylonie contre Sardanapale, roi d'Assyrie, vers 759 av. J.-C. et détrôna ce prince, de concert avec Arbace, gouverneur de la Médie. Il se fit nommer roi de Babylonie et régna jusqu'en 747.

**BELÉSTA**, bourg de l'Ariège, sur le Lers, à 28 k. S. E. de Foix; 1248 hab. Forges, marbreries. Près de là, source intermittente de Fontestorbe.

**BELFAST**, v. et port d'Irlande (Antrim), capit. de la province d'Ulster, à Pemb. du Lagan, à 22 kil. S. E. d'Antrim et à 135 k. N. de Dublin; 120 000 h. Evêché catholique. Ville belle et bien bâtie; deux belles églises; biblioth. publique; établissements d'instruction et de bienfaisance. Canal conduisant du Lagan au lac Neagh. Grandes manuf. de toiles de lin et de coton, verreries, vitriol, etc. Chantiers de construction. — Ville et port des États-Unis (Maine, à l'entrée de la baie de Penobscot; 6000 h.

**BELFORT** ou **BÉFORT**, v. forte de France (H.-Rhén.), ch.-l. d'arr., sur la r. g. de la Savoureuse, à 78 k. S. O. de Colmar, à 424 kil. E. de Paris par la route, 503 par chemin de fer; 5234 hab. Belfort (c.-à-d. *beau fort*) est à la base d'un roc fortifié par Vauban et que couronne un château, plus ancien que la ville. A quelque distance est la tour de la Miotte. Tribunal, collège. Industrie active; papeterie, chapellerie, brasseries, tanneries, horlogerie, forges, etc. Commerce de grains, vins, eaux de vie, métaux, etc. En 1821, le colonel Caron ourdit à Belfort un complot qui lui coûta la vie (V. CARON). — La v. de Belfort fit longtemps partie du comté de Ferrette, qui appartenait à l'Autriche; plusieurs fois prise et reprise, elle fut cédée à la France par l'Autriche en 1648.

**BELGES**, *Belgæ*, peuple ancien, qui a donné son nom à la Gaule Belgique, paraît avoir la même origine que les Celtes, mais être arrivé en Gaule après eux. Cependant ils différaient des Celtes par le caractère et par la langue. On a remarqué que *Belgæ* ou *Bolgæ* est le même mot que l'allemand *Volk*. Ce nom se retrouve dans celui des *Volces Arécomites* et *Tectosages*, de la Gaule, ainsi que dans *Venta Belgarum* (Winchester), v. de la Bretagne ancienne.

**BELGIOJOSO**, bg de Lombardie, à 16 kil. E. de Pavie; 2700 h.; a donné son nom à une famille célèbre.

**BELGIQUE**, roy. d'Europe, situé entre 49° et 52° lat. N., entre 0° 15' et 3° 46' long. E., est borné au N. et au N. O. par la mer du Nord et la Manche, au N. E. par la Hollande, à l'E. par le grand-duché de Luxembourg et la prov. Rhénane de Prusse, au S. par la France; env. 270 k. sur 200; 4 548 507 h. Capit., Bruxelles. La Belgique est divisée en 9 prov., savoir :

*Provinces.*

Anvers,  
Brabant,  
Flandre occidentale,  
Flandre orientale,  
Hainaut,  
Liège,  
Namur,  
Limbourg belge,  
Luxembourg belge,

*Chefs-lieux.*

Anvers.  
Bruxelles.  
Bruges.  
Gand.  
Mons.  
Liège.  
Namur.  
Hasselt.  
Arlon.

Le pays est généralement plat, excepté dans le Hainaut et la prov. de Namur, où les Ardennes étendent leurs ramifications; on y trouve beaucoup de



marais; une partie des côtes est même au-dessous du niveau de la mer, ce qui exige d'immenses digues. Un grand nombre de rivières arrosent la Belgique: l'Escaut, dont les principaux affluents sont la Scarpe et la Lys; la Meuse, qui reçoit la Sambre et l'Ourthe; la Dylé, la Senne, la Dendre, etc. Nombreux canaux, parmi lesquels on distingue ceux de Bruges, d'Anvers, de Louvain, de Malines, de Bruxelles, de Charleroi. Nombreux chemins de fer : lignes du Nord, conduisant à Anvers; de l'O., à Ostende par Gand et Bruges; du S., continuant notre chemin du N. et conduisant à Bruxelles et Mons; de l'E., conduisant en Prusse par Louvain, Liège et Verviers. Le sol, maigre dans les prov. de Liège et de Limbourg, est très-fertile dans les Flandres et le Hainaut et bien cultivé; l'industrie bien développée : très-belles toiles, sucre, eau-de-vie, genièvre, tabac, bière, colle forte, produits chimiques, teintureries, impressions sur tissus, fonderies, machines à vapeur, nombreuses imprimeries et librairies (d'où sortirent, jusqu'au traité de 1854, d'innombrables contrefaçons), immense exploitation de houilles à Mons, Charleroi, Huy, Liège, Namur; fabriques d'armes (surtout à Liège), nombreuses forges et usines de toute espèce. — Le gouvernement est une monarchie héréditaire et constitutionnelle, avec deux assemblées électives (sénat et chambre des représentants). L'enseignement est libre; cependant l'Etat entretient des universités à Gand et à Liège; à côté d'elles s'élèvent les universités libres de Louvain et de Bruxelles. Les habitants vivent en général dans l'aisance, malgré la forte population. Le Belge ressemble beaucoup au Français du Nord. Le flamand est parlé par le peuple; mais la seule langue de la bonne société est le français. La religion est le Catholicisme.

**Histoire.** Les Belges, qui paraissent être originaires de la Germanie, vinrent à une époque inconnue occuper la partie N. E. des Gaules, précédemment habitée par les Celtes. Lors de la conquête des Gaules, ce furent les Belges, et parmi eux les Nerviens, qui opposèrent à César la plus vive résistance (57-54 av. J.-C.). Drusus, Germanicus, Caligula furent plusieurs fois obligés de conduire leurs armées en Belgique pour maintenir dans la soumission ce peuple indocile et remuant. Ce fut par la Belgique que les Francs, sous Clodion, commencèrent la conquête des Gaules; leur première capitale fut Tournay. Au vi<sup>e</sup> siècle, la Belgique faisait partie du royaume d'Austrasie; au viii<sup>e</sup>, la famille des Héristal, sortie des pays belges de Liège et de Namur, y fonda la puissance des Carolingiens. Vers le même temps, du vii<sup>e</sup> au viii<sup>e</sup> siècle, le Christianisme y fut établi par les efforts de S. Amand, S. Remacle, S. Bayon, etc. Après la mort de Louis le Débonnaire, la Belgique fut comprise dans le royaume de Lotharingie; et quand celui-ci, devenu duché de l'empire germanique, eut été partagé en Haute et Basse-Lorraine, la Belgique entra presque tout entière dans cette dernière, dont elle forma la partie principale (la Flandre seule jusqu'à l'Escaut était au royaume de France). Le duché de Basse-Lorraine se morcela ensuite en Brabant, Hainaut, Luxembourg, Limbourg, Artois, Flandre, Malines, Anvers, évêché de Liège, etc., tous fiefs de l'Empire. Au xv<sup>e</sup> siècle, la plus grande partie de ces fiefs fut réunie dans les mains des ducs de Bourgogne, Philippe le Bon et Charles le Téméraire. Le mariage de Marie de Bourgogne, fille de ce dernier, avec Maximilien d'Autriche, les fit passer dans la maison d'Autriche. Charles-Quint, en y joignant de nouvelles acquisitions, en composa les dix-sept provinces qui furent nommées *Cercle de Bourgogne*, et qui relevèrent de l'Empire, tout en appartenant, depuis 1556, à la ligne espagnole de la maison d'Autriche. Lors de l'insurrection qui enleva sept de ces provinces à l'Espagne et à l'Empire ainsi qu'au Catholicisme (V. PAYS-BAS et HOLLANDE), et qui donna naissance à la *République des Provinces-Unies* (1566-1609), les provinces qui répondaient

à la Belgique actuelle restèrent fidèles à la maison espagnole. Elles furent gouvernées successivement au nom de l'Espagne par le duc d'Albe, par Requesens, don Juan d'Autriche, Alexandre Farnèse, le comte de Mansfeld, les archiducs Ernest et Albert. Elles passèrent à la maison d'Autriche en 1714 par les traités de Rastadt et de Bade. Elles se soulevèrent en 1789 contre l'Autriche, qui avait violé leurs privilèges, mais furent aussitôt comprimées. En 1792 la France, ayant déclaré la guerre à l'empereur François II, envahit la Belgique : dès 1795, cette contrée était totalement conquise. Déclarée possession française en 1801, elle forma alors 9 départements (Dyle, Escaut, Forêts, Jemmapes, Lys, Meuse-Inférieure, Deux-Nèthes, Ourthe et Sambre-et-Meuse). Après la chute de Napoléon, en 1814, la Belgique, conjointement avec les provinces hollandaises, fut érigée en royaume particulier sous le nom de *Royaume des Pays-Bas*, et donnée à Guillaume, prince d'Orange-Nassau, fils du dernier stathouder, qui prit le nom de Guillaume I. Enfin, en 1830, les provinces hollandaises et belges se séparèrent d'une manière violente, et les deux peuples se battirent avec acharnement. Après de longues conférences tenues à Londres, et grâce à l'intervention de la France (juillet 1831), la Belgique fut reconnue indépendante. La même année, les deux chambres, par un vote libre, décernèrent à Léopold I, prince de Saxe-Cobourg, la couronne, qu'elles avaient d'abord offerte au duc de Nemours, 2<sup>e</sup> fils de Louis-Philippe. Ce n'est néanmoins qu'en 1839, après le traité de paix conclu entre la Hollande et la Belgique et le partage du Luxembourg et du Limbourg, que ce royaume a été définitivement reconnu par toutes les puissances de l'Europe. Il a été en même temps déclaré *état neutre*.

**BELGIQUE ANCIENNE, Belgica.** Les limites de la Belgique sous les Romains ne coïncidaient point avec celles de la Belgique actuelle. Cette contrée, la plus septentrionale des quatre grandes divisions de la Gaule Transalpine, comprenait au temps de César tous les pays qui se trouvent entre le Rhin, la mer du Nord, la Seine et la Marne. Sous Adrien, on y adjoignit même les *Sequani*, les *Helvetii* et les *Lingones*. On la divisa alors en 4 provinces : *Belgique 1<sup>re</sup>* au N. O. et *Belgique 2<sup>e</sup>* au centre, *Germanie 1<sup>re</sup>* au N. et *Germanie 2<sup>e</sup>* à l'E. — La Belgique 1<sup>re</sup>, entre la Germanie 2<sup>e</sup> au N., la Germanie 1<sup>re</sup> à l'E., la Belgique 2<sup>e</sup> à l'O., la Lyonnaise et la Séquanaise au S., était divisée en 4 territoires : *Leuci*, *Veroduni*, *Mediomatrics*, *Treviri*, lesquels répondent aux départements des Vosges, de la Meurthe, de la Moselle, de la Meuse, et une partie de la Prusse rhénane; ch.-l., *Civitas Trevirorum* (Trèves). — La Belgique 2<sup>e</sup>, entre la mer (Manche et mer du Nord) et la Belgique 1<sup>re</sup>, comprenait onze peuples principaux : *Nervii*, *Morini*, *Atrebates*, *Ambiani*, *Belloraci*, *Veromandui*, *Silvanectes*, *Viducasses*, *Suessiones*, *Remi*, *Catalauni*; ce sont aujourd'hui : la Flandre orientale et occidentale, le Hainaut et les départements du Nord, du Pas-de-Calais, de la Somme, de l'Oise, de l'Aisne, de la Marne et de l'Aube; ch.-l., *Civitas Remorum* (Reims). — Pour les 2 Germanies, V. ces noms.

**BELGIUM.** César nomme ainsi un district particulier de la Belgique, composé du territoire des *Ambiani*, des *Atrebates*, et des *Belloraci*. C'est là que s'établit primitivement le peuple belge, qui étendit ensuite son nom à une grande partie de la Gaule.

**BELGIUS**, général gaulois, fit une expédition en Macédoine vers l'an 279 av. J.-C., battit les troupes de Ptolémée Céraunus, fit ce prince prisonnier et le mit à mort. On croit qu'il retourna dans la Gaule après cette victoire. Brennus était un de ses lieutenants.

**BELGODÈRE**, ch.-l. de cant. (Corse), à 19 kil. E. de Calvi; 1001 hab.

**BELGOROD**, v. de Russie (Koursk), à 110 kil. S. de Koursk; 11 000 hab. Foirs très-fréquentées.

**BELGRADE** (e.-à-d., dans la langue du pays, *Ville blanche*), *Singidunum* ou *Taurunum* des Lat. ? *Alba*

*Græca* en latin moderne; v. de la Serbie, capit. de cette principauté, à 800 kil. N. O. de Constantinople, sur la riv. droite du Danube, près de son confluent avec la Save; 30 000 hab. Port; deux citadelles, et autres ouvrages qui pourraient en faire une des places les plus fortes de l'Europe. Archevêché grec et évêché catholique; cour d'appel et de cassation. Quelques monuments, mais qui sont en ruines (palais du prince, plusieurs églises et mosquées, arsenal, etc.). Tapis, armes, étoffes de soie, de coton, tanneries; grand commerce. — B. a été plusieurs fois prise et reprise : en 1521, par Soliman II, sous Charles-Quint; en 1688, par le duc de Bavière pour l'Autriche; en 1690, par les Turcs; en 1717, par le prince Eugène (l'année suiv. le traité de Passarowitz la donna à l'Autriche, qui la perdit en 1739); en 1789, par Laudon (elle fut rendue à la Turquie en 1791); en 1806, par Czerni George, qui commandait les Serbiens insurgés; elle fut reprise en 1813 par les Turcs, qui la possèdent encore. Ses fortifications étaient alors peu de chose; mais en 1820 elles devinrent plus formidables que jamais. — Il fut signé à Belgrade en 1739 un traité par lequel la Turquie victorieuse se fit rendre les conquêtes faites par l'Autriche et la Russie (Valachie, Moldavie, Serbie, etc.) et obligea la Russie à renoncer à la navigation de la mer Noire.

**BELIAL**, idole des Phéniciens, adorée surtout à Sidon (et mentionnée dans la Bible [*Juges*, xix, 22; *Rois*, 1, 2, 12]), est sans doute le même dieu que Baal. On donne souvent ce nom au démon.

**BÉLIDES**, c.-à-d. fils de *Bélus*, nom patronymique des Danaïdes, de Lyncée, de Palamède, et de plusieurs rois d'Argos, descendants de princes grecs du nom de *Bélus*.

**BÉLIDOR** (Bernard FOREST de), ingénieur français, né en 1697 en Catalogne, mort en 1761, était fils d'un officier français mort en Espagne. Il servit avec distinction, et fut, après plusieurs campagnes, nommé professeur à l'école d'artillerie de La Fère, puis inspecteur général des mineurs de France. On a de lui, outre un *Cours de mathématiques à l'usage de l'artillerie, la Science des ingénieurs*, 1729; le *Bombardier français*, 1731; un *Traité des fortifications*, 1735; l'*Architcture hydraulique*, 1737 (son meilleur ouvrage, réimprimé avec additions, par Navier, 1819), et un *Dictionn. de l'ingénieur*, 1758. Ses ouvrages firent longtemps classiques. Bélidor était membre des Académies des sciences de Paris et de Berlin.

**BELIN**, ch.-l. de cant. (Gironde), à 42 kil. S. O. de Bordeaux; 261 hab. — C'est aussi le nom d'un petit pays de l'anc. Maine où se trouvaient Ecomoy, Laigné-en-Belin, Moncé-en-Belin, St-Ouen-en-Belin.

**BELIN DE BALLU** (Jacq. Nic.), savant helléniste, né à Paris en 1753, occupa une charge de conseiller à la Cour des Monnaies. Il fut après la Révolution professeur de langues anciennes à Bordeaux, puis directeur du prytanée de St-Cyr (1800), mais il quitta ces fonctions pour aller occuper une chaire de littérature grecque à Charkov en Russie. Il mourut à Pétersbourg en 1815. Il avait été admis en 1787 à l'Académie des inscriptions. Ses principaux ouvrages sont : *Oppiani poemata de Venatione et Piscacione, cum interpretatione latina et scholiis*, Strasbourg, 1785 (il n'a paru que le *De Venatione*); *la Chasse*, poème d'Oppien, trad. en français, 1788; *OEuvres de Lucien*, en français, avec notes historiques, littéraires et critiques, 1788, 6 vol in-8 (traduction exacte, mais qui laisse à désirer pour le style); *Histoire critique de l'Éloquence chez les Grecs et les Romains* 1803, 2 vol. in-8 (ouvrage estimé).

**BÉLISAIRE**, général de Justinien, né vers 490, dans la Dardanie, fit d'abord partie de la garde de l'empereur, se signala dans la guerre contre les Perses, qu'il força à faire la paix (532), passa en 533 en Afrique pour combattre les Vandales, vainquit à Tricaméron Gélimer leur roi, leur enleva Carthage et les chassa pour jamais de l'Afrique; se rendit ensuite en Sicile, reprit sur les Goths Catane, Pa-

lerme, Syracuse; pénétra en Italie, enleva aux Goths Naples et Rome après un long siège; poursuivit Vigtigés leur roi jusqu'à Ravenne où il s'était réfugié, le fit prisonnier et l'emmena à Constantinople (540); puis, retournant en Perse, arrêta les progrès de Chosroës en Asie-Mineure (543). Rappelé de nouveau en Italie par les succès de Totila, il reprit Rome, dont ce conquérant s'était emparé (547); mais le manque de troupes le força bientôt à abandonner ses conquêtes. Il reprit les armes après douze ans pour repousser les Bulgares, qui menaçaient Constantinople (559). Malgré ses services, Bélisaire fut, à la fin de sa vie, accusé de conspiration et disgracié; toutefois l'empereur reconnu son innocence et lui rendit sa faveur. Il mourut en 565. Selon une tradition fort répandue, et que Marmontel a suivie dans son *Bélisaire*, ce grand général aurait eu les yeux crevés et aurait été réduit à mendier sa vie; mais il paraît que ses infortunes sont une fable inventée au XII<sup>e</sup> s. par le conteur Tzetzes. Bélisaire eut le malheur d'avoir pour femme Antonine, amie de l'impératrice Théodora et aussi dissolue qu'elle, dont il fut obligé de châtier les débordements et qui, par ses intrigues, amena sa disgrâce. Procope, qui a écrit l'histoire de ses campagnes, avait servi sous lui.

**BÉLISE** ou BALISE. V. BALISE.

**BELL** (André), fondateur de l'enseignement mutuel en Europe, né à St-André en Écosse en 1753, mort en 1832, était ministre de l'église anglicane et chapelain à Madras. Ayant trouvé dans l'Inde la pratique de l'enseignement mutuel, il en fit l'application avec succès dans une école de Madras, de 1790 à 1795. De retour à Londres, il y fit connaître les résultats qu'il avait obtenus, dans un ouvrage intitulé : *Expériences sur l'éducation faite à l'école des garçons à Madras*, 1798. J. Lancaster, maître d'école à Londres, se hâta d'adopter le nouvel enseignement, et disputa à Bell la priorité de sa découverte.

**BELL** (John), chirurgien écossais, né à Édimbourg en 1762, mort à Rome en 1820, enseigna avec éclat l'anatomie à Édimbourg. C'était un des plus habiles praticiens de son temps. Il a donné, avec son frère Charles Bell, plusieurs traités d'anatomie qui ont fait avancer la science; les principaux sont : *Anatomie du corps humain*, Édimbourg, 1793-1802, et *Principes de chirurgie*, 1801-1803; *Anatomie expressive*, 1806-1844, à l'usage des artistes.

**BELL** (Charles), frère du précéd., 1774-1842, se distingua d'abord comme chirurgien militaire, professa la physiologie à l'Université de Londres dès sa fondation, et alla en 1836 à Édimbourg pour occuper la chaire d'anatomie qu'avait illustrée son frère. Il coopéra à plusieurs ouvrages de John Bell, et publia lui-même un *Système de chirurgie opératoire*, 1807. C'est lui qui découvrit que les racines antérieures de la moelle épinière servent au mouvement et les racines postérieures à la sensibilité, découverte capitale, qu'il consigna dans son *Exposition of the natural system of the nerves*, publ. à Londres en 1824, et traduit par J. Genest dès 1825.

**BELL** (H.), habile mécanicien, né en Écosse en 1767, mort en 1830, est le premier qui ait appliqué avec succès en Angleterre la vapeur à la navigation. Il fit ses premiers essais en 1812 à Helyensburgh (près de Dumbarton), où il demeura. Jouffroy, en France, et Fulton, en Amérique, avaient déjà fait en 1807 des expériences du même genre.

**BELLAC**, ch.-l. d'arrond. (Hte-Vienne), à 37 kil. N. O. de Limoges; 2930 hab. Chapeaux, tanneries.

**BELLAMY** (miss Anna), tragédienne anglaise, née à Londres en 1731, morte vers 1788, était fille naturelle de lord Fitzroy. Elle obtint les plus grands succès sur la scène, en même temps que Garrick et Kean. Forcée par un accident funeste de quitter le théâtre, elle publia ses *Mémoires*, qui eurent une grande vogue et furent traduits par Benoist, 1799.

**BELLARMIN** (Robert), savant théologien, de l'Ordre des Jésuites, né en 1542 à Montepulciano en

Toscane, mort en 1621, était neveu du pape Marcel II. Il enseigna la théologie avec un grand succès à Louvain et à Rome; accompagna Caïetan, envoyé en France comme légat par Sixte-Quint, fut fait cardinal par Clément VIII en 1598, archevêque de Capoue en 1601, et se démit de son archevêché en 1605 pour remplir les fonctions de bibliothécaire du Vatican. Il fut plusieurs fois sur le point d'être nommé pape. Bellarmin employa toute sa vie à défendre la doctrine catholique contre les hérétiques; il rédigea dans ce but un célèbre corps de controverse (*Disputationes de controversiis fidei, adversus hæreticos*, Rome, 1587; Paris, 1688; Prague, 1721). Il écrivit aussi avec force en faveur du pouvoir temporel du pape (*De potestate summi Pontificis in rebus temporalibus*, 1610), mais il n'alla pas aussi loin que d'autres théologiens de son temps; de sorte qu'il se vit à la fois regardé à Rome par quelques-uns comme trop modéré, et condamné en France par le parlement comme ultramontain (1610). On a de lui en outre : *De scriptoribus ecclesiasticis* (allant jusqu'à 1612), un *Catéchisme*, qui est très-estimé et très-répandu, et 3 vol. in-fol. d'*Œuvres diverses* (Cologne, 1619). Ses *Œuvres complètes* ont paru à Naples en 1857-60, 7 vol. in-4. Il a laissé lui-même l'*Histoire de sa vie*, adressée au jésuite Eudémon-Jean.

**BELLART** (Nicolas Fr.), procureur général à la Cour royale de Paris, né à Paris en 1761, mort en 1826, se distingua d'abord comme avocat et défendit pendant la Révolution un grand nombre de victimes : les généraux Menou et Moreau lui confièrent également leur défense. Membre du conseil général du département de la Seine, il fut un des premiers en 1814 à provoquer la déchéance de Napoléon. Nommé procureur général, à la Restauration, il débuta par poursuivre le maréchal Ney, et se fit remarquer par ses rigueurs contre la presse. Outre ses plaidoyers, on a de lui un *Essai sur la légitimité*. Ses œuvres ont été publiées en 1828, 6 vol. in-8.

**BELLE-ALLIANCE**. V. WATERLOO.

**BELLEAU** (Remi), un des poètes de la *Pléiade française*, né à Nogent-le-Rotrou en 1528, mort en 1577, était précepteur de Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf. Il a traduit en vers les *Odes* d'Anacréon, les *Phénomènes* d'Aratus, l'*Éclésiaste*, le *Cantique des cantiques*, a composé des *Bergeries*, et un poème sur les *Amours et échanges des pierres précieuses*, où il décrit ces brillants minéraux avec les plus vives couleurs. Il jouait dans les pièces de son ami Jodelle, et il a fait lui-même une comédie, intitulée : *la Reconnaiss.* En outre, on a de lui un poème macaronique : *De bello huguenotico*. Ses œuvres ont été réunies à Rouen, 1604, 2 vol. in-12. Ronsard faisait grand cas de Remi Belleau, et l'appelait le peintre de la nature. Son talent élégant et facile le fit surnommer par ses contemporains *le gentil Belleau*.

**BELLEFOREST** (François de), écrivain fécond, mais peu exact, né en 1530 à Sarzan (Gers), mort en 1583, écrivit sur les matières les plus diverses. Il avait été nommé historiographe de France sous Henri III; mais l'infidélité de ses récits lui fit perdre cette place. Il se mit alors aux gages des libraires et inonda Paris de ses écrits. Les moins mauvais sont : *Hist. des neuf rois qui ont eu le nom de Charles*; *Annales ou Hist. générale de France*; *Histoires tragiques* (extraites de Banello); *Histoires prodigieuses* : dans ces deux derniers ouvrages, il ne lit que continuer l'œuvre de Boistuau (V. ce nom).

**BELLEGARDE**, ch.-l. de cant. (Creuse), à 11 kil. N. E. d'Aubusson; 1000 hab. Chevaux, cuirs.—Ch.-l. de cant. (Loiret), à 20 kil. O. de Montargis; 1027 h. Safran, miel. —Hameau du dép. de l'Ain, à 20 kil. E. de Nantua, au confluent du Rhône et de la Valsérine; 522 h. C'est tout près de là qu'est la fameuse perte du Rhône. Station.—Place forte des Pyrénées orient., à 10 kil. S. E. de Céret, près de la frontière et sur la route de Perpignan à Figueras. Prise par les Espagnols en 1674 et 1793; reprise en 1675 et 1794.

**BELLEGARDE** (Roger de ST-LARY de), un des favoris de Henri III, était petit-neveu du maréchal de Thermes. Colonel sous Charles IX, il accompagna en Pologne Henri, alors duc d'Anjou, et fut nommé par lui, à son avènement, maréchal de France (1574). Ayant perdu la faveur du roi, il se lia avec le duc de Savoie et agit contre les intérêts de son pays. Il mourut en 1579, empoisonné, à ce qu'on crut, par Catherine de Médicis.—Roger de Bellegarde, de la même famille, duc et pair, grand écuyer de France sous Henri III, seconda vaillamment Henri IV pendant la guerre civile et fut comblé par lui de faveurs. Louis XIII le fit duc et pair en 1620. Il mourut en 1646, à 83 ans, sans postérité. Il avait aimé la belle Gabrielle avant Henri IV, qui la lui enleva.

**BELLEGARDE** (H., comte de), général des armées autrichiennes, d'une famille ancienne de Savoie, né à Chambéry en 1755, mort à Vérone en 1831, servit sous l'archiduc Charles dans la guerre d'Italie, signa en 1797, avec Bonaparte, les préliminaires de Léoben, et commanda en chef après Mélas (1800). Malgré quelques beaux faits d'armes, il ne fut pas plus heureux que son prédécesseur : il se vit enlever Mantoue, Ferrare, etc., et fut forcé de conclure à Trévise un armistice (16 juin 1801), qui fut bientôt suivi de la paix de Lunéville. Président du Conseil aulique en 1805, il fut nommé en 1806 feld-maréchal, et administra de 1814 à 1815 les provinces autrichiennes d'Italie, où il sut se faire aimer.

**BELLEGARDE** (J. B. MORVAN, abbé de), né en 1648, mort en 1734, a trad. plusieurs ouvrages des Pères de l'Église, les œuvres de Thomas A-Kempis, le *Manuel* d'Épictète, la *Destruction des Indes*, de Las-Casas, et a composé une *Histoire d'Espagne*, 1716, et une *Histoire universelle des voyages*, 1707.

**BELLE-ISLE** ou BELLE-ISLE-EN-MER, *Vindilis*, île de la France, sur la côte du Morbihan, à 12 k. S. O. de la presqu'île de Quiberon; 16 k. sur 8; 8553 h. Place principale, le Palais. Prison politique. Pêche de la sardine.—L'île appartient longtemps aux abbés de Quimperlé, qui, au XVI<sup>e</sup> s., la cédèrent au maréchal de Rétz, amiral de Bretagne. Fouquet l'acheta en 1638; le maréchal de Belle-Isle, son héritier, la céda en 1718 au duc d'Orléans. Elle fut prise par les Hollandais en 1674 et par les Anglais en 1761.

**BELLE-ISLE-EN-TERRE**, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 19 k. O. de Guingamp; 691 hab. Forges.

**BELLE-ISLE** (Ch. L. Aug. FOUQUET de), maréchal de France, né en 1684, à Villefranche en Rouergue, mort en 1761, était petit-fils du surintendant Fouquet. Après s'être distingué sous Louis XIV et sous la régence dans les guerres de Flandre et d'Espagne, il fut nommé en 1732 lieutenant général, et servit en 1734 sous le maréchal de Berwick. Habile négociateur, il contribua puissamment à assurer la Lorraine à la France (1736), et à faire élire empereur l'électeur de Bavière sous le nom de Charles VII. Maréchal depuis 1740, il prit une grande part à la guerre de la succession d'Autriche, commanda en Bohême et s'empara de Prague; mais, entouré par des forces supérieures, il fut forcé de quitter cette place, et fit alors une retraite qui fut universellement admirée (1742). Il alla ensuite défendre le Dauphiné et la Provence que menaçaient les Autrichiens et les Piémontais (1746). Appelé en 1757 au ministère de la guerre, il fit d'utiles réformes.—Son frère, connu sous le nom de chevalier de Belle-Isle, se fit tuer en 1746, en essayant de forcer le col de l'Assiette pour pénétrer en Piémont.

**BELLEME**, ch.-l. de cant. (Orne), à 18 k. S. de Mortagne, 3018 h. Toiles jaunes, étoffes de coton; graines de trèfle, etc. Aux environs, belle forêt et sources minérales de la Herse.—Bellême était jadis une ville forte. Prise en 1114 par Henri I<sup>er</sup> d'Angleterre, elle fut reprise en 1228 par S. Louis. Elle était autrefois la capit. de tout le Perche et en particulier de la vicomté de Bellême, qui appartenait à des seigneurs de la maison de Montgomery.

**BELLENCOMBRE**, ch.-l. de cant. (Seine-Inf.), à 26 kil. S. E. de Dieppe; 698 hab.

**BELLENGER** (Fr.), docteur de Sorbonne, né en 1688, mort en 1749, a donné une assez bonne traduction des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, 1723, et a publié des *Essais de critique*, 1740, sous le pseudonyme de Van der Meulen.

**BELLÉROPHON**, héros grec, fils de Glaucus, roi d'Éphyre (Corinthe), ayant tué involontairement son frère à la chasse, se retira à la cour de Proctus, roi d'Argos. Sthénobée, femme de ce prince, conçut pour le jeune héros une violente passion, et, n'ayant pu le faire condescendre à ses vœux, l'accusa près de son mari d'avoir voulu attenter à son honneur. Proctus, pour se venger, envoya Bellérophon chez Iobate, roi de Lycie, son beau-père, en priant secrètement celui-ci de le faire périr. Iobate, ne voulant pas souiller ses mains du sang de son hôte, le chargea des entreprises les plus périlleuses, espérant qu'il y périrait : il l'envoya successivement combattre la Chimère, les Solymes, les Amazones; mais Bellérophon, avec le secours du cheval Pégase que lui avait donné Minerve, triompha toujours, et même à son retour il tua des soldats apostés pour l'assassiner. Iobate, persuadé de son innocence par un bonheur qui prouvait la protection des dieux, lui donna une de ses filles et le nomma son successeur.

**BELLESMÉ**. V. BELLEME.

**BELLEVAL** (P. RICHER de), médecin et botaniste, né en 1558 à Châlons-sur-Marne, mort en 1623, fut chargé par Henri IV, en 1596, de créer un jardin botanique à Montpellier, et se montra tout dévoué à la science, à laquelle il fit faire d'importants progrès. Il publia en 1598, sous le titre d'*Onomatologia*, la nomenclature des plantes du jardin de Montpellier, et en 1603, *Recherches des plantes du Languedoc*.

**BELLEVILLE**, anc. comm. du dép. de la Seine, c. de Pantin, à 2 k. N. E. de Paris, sur une éminence. La population, qui n'était guère que de 8000 h. en 1831, s'élevait en 1856 à 56 833 h. Nombreuses fabriques : châles, cuirs vernis, savons, produits chimiques. Sources abondantes, dont les eaux sont portées à Paris par un aqueduc construit au xiii<sup>e</sup> siècle. Des hauteurs de Belleville, l'armée et la garde nationale opposèrent une vigoureuse résistance aux alliés en mars 1814. Cette commune est depuis 1860 comprise dans la nouvelle Paris (xvii<sup>e</sup> arr.).

**BELLEVILLE-SUR-SAÔNE**, ch.-l. de c. (Rhône), sur la Saône, à 13 k. N. E. de Villefranche; 1898 h. Station du chemin de fer de Paris à Lyon. Mousselines, toiles de coton. Anc. abbaye d'Augustins, auj. détruite.

**BELLEVEUE**, vge de Seine-et-Oise, entre Sèvres et Meudon, à 9 k. N. O. de Paris; 1000 hab. Un beau château, auj. détruit, y avait été construit par Mme de Pompadour en 1748; vue magnifique. Station.— Plusieurs autres châteaux ont aussi reçu le nom de *Bellevue*, même à l'étranger, à cause de la beauté de leur site, notamment près de Berlin, sur la r. g. de la Sprée; — dans la Hesse, près de Cassel; — en Wurtemberg, près de Stuttgart.

**BELLEY**, ch.-l. d'arr. (Ain), à 70 kil. S. E. de Bourg, entre deux coteaux, sur le Furant; 3802 h. Evêché, tribunal, école ecclésiastique. Biblioth., musée d'antiquités. Vers à soie; mousselines; pierres lithographiques, les meilleures de France. Jadis ch.-l. du Bugey. Patrie de Brillat-Savarin.

**BELLIARD** (Aug. Daniel, comte), général de cavalerie, né en 1769 à Fontenay-le-Comte en Vendée, occupait un grade supérieur dans l'armée de Dumouriez lors de la défection de ce général. Devenu suspect par suite de cet événement, il fut destitué; mais il s'enrôla aussitôt comme simple volontaire et mérita bientôt d'être replacé à son rang. Il suivit le général Hoche en Vendée, combattit héroïquement en Italie, sous Bonaparte, à Castiglione, à Vérone, à Caldiero, et fut après l'affaire d'Arcole fait général sur le champ de bataille. Il prit une grande part aux exploits d'Égypte; fit comme chef d'état-

major général les guerres d'Allemagne, d'Espagne, de Russie, ainsi que la campagne de France, où il se distingua surtout à Craonne, et fut couvert de blessures. Nommé en 1831 ambassadeur en Belgique, il organisa l'armée belge et signa le traité qui séparait la Belgique de la Hollande. Il mourut peu après à Bruxelles en 1832. Il a laissé des *Mémoires*, Paris, 1834.

**BELLIÈVRE** (Pomponne de), négociateur, d'une famille illustre originaire de Lyon, né en 1529, mort en 1607, fut envoyé en 1586 par Henri III près d'Elisabeth pour demander la liberté de Marie Stuart, mais sans y réussir, fut chargé en 1588 de porter au duc de Guise la défense d'entrer dans Paris, et ne fut pas plus heureux en cette occasion, négocia avec Sillery la paix de Vervins, 1598, et devint chancelier de France en 1599.

**BELLIN** (J. Nic.), ingénieur hydrographe, né à Paris en 1703, mort en 1772, rédigea pour le service de la marine le *Neptune français*, 1753, et l'*Hydrographie française*, 1756, ouvrages qui résument les connaissances géographiques de son temps.

**BELLINNI**, nom de deux frères qui sont regardés comme les chefs de l'école des peintres vénitiens. L'aîné, Gentile Bellini, naquit en 1421 et mourut en 1501; le 2<sup>e</sup>, Jean Gentile B., né en 1426, mourut en 1516; tous deux eurent pour maîtres leur père Jacq. Bellini, déjà fort habile. Les deux frères furent chargés de la décoration de la grande salle du conseil à Venise. Jean fut un des premiers à adopter la peinture à l'huile et à mettre en usage tous les procédés de la science moderne. On cite de lui un *S. Zacharie*, la *Vierge sur son trône* et une *Bacchante*. C'est lui qui forma le Titien et Giorgione.

**BELLINI** (Laurent), célèbre anatomiste, né à Florence en 1643, mort en 1704, professa pendant 30 ans la médecine et l'anatomie à Pise. Ainsi que Borelli, son maître, il appliqua la mécanique et le calcul à la physiologie. On lui doit un mémoire sur la structure et l'usage des reins et la découverte des canaux urinaires dits *tubes de Bellini*. Ses ouvrages ont été recueillis en 1708 à Venise, 2 vol. in-4.

**BELLINI** (Vincent), compositeur italien, né à Catane en 1802, mort à Puteaux près Paris en 1835, a fait pour les théâtres de Naples, de Milan et de Paris, plusieurs opéras qui eurent un grand succès : *Il Pirata*, *la Straniera*, *la Sonnambula*, *Norma*, *i Puritani*; il promettait de nouveaux chefs-d'œuvre quand il fut enlevé par une mort prématurée. Cet artiste laissait à désirer pour l'harmonie et l'orchestration; mais il excellait dans l'expression des sentiments tendres et mélancoliques; ses accents vont au cœur. *Norma* est regardée comme son triomphe.

**BELLINZONA**, *Baltiona*, *Bilitio* en latin, *Bellenz* en allemand, v. de Suisse, dans le cant. du Tessin, sur la r. g. du Tessin, à 88 kil. S. O. de Coire et à 271 kil. S. E. de Berne, est un des trois ch.-l. du canton; 2000 hab. Trois châteaux forts, cathédrale riche en marbres; digue de 804 mètres qui préserve la ville des inondations du Tessin. Entrepôt des marchandises qui passent par le St-Gothard et vont soit en Italie, soit en Suisse. — Cette ville faisait jadis partie du duché de Milan; elle fut plusieurs fois prise et reprise par les Allemands, les Suisses et les Français. En 1499, elle se soumit volontairement au canton d'Uri, et depuis les Suisses l'ont gardée. Elle fut réunie en 1798 au canton du Tessin.

**BELLMANN** (Ch. Michel), poète suédois, né en 1740 à Stockholm, mort en 1795, se fit un nom populaire par ses chansons bachiques et érotiques, et gagna la faveur de Gustave III. On l'a surnommé *l'Anacréon de la Suède*, et on lui a élevé une statue dans le parc de Stockholm.

**BELLONE**, l'*Éryx* des Grecs, déesse de la guerre, sœur ou femme de Mars, était fille de Phorcys. Elle attelait les chevaux du dieu Mars lorsqu'il partait pour la guerre et conduisait son char. Les poètes la dépeignent courant parmi les combattants, les chevaux épars, le feu dans les yeux, et faisant reten-

tir dans les airs son fouet ensanglanté; on lui met dans la main une lance, un fléau, ou une verge teinte de sang. Bellone avait des temples célèbres à Comana et à Rome : c'est dans ce dernier que le Sénat donnait audience aux ambassadeurs.

**BELLORI** (J. P.), antiquaire, né à Rome en 1615, mort en 1696, fut inspecteur de la bibliothèque et du cabinet d'antiquités de la reine Christine à Rome. Ses principaux ouvrages sont : *Vitte di Pittori, Scultori e Architetti moderni*, 1672; *Imagines veterum philosophorum*, 1685; *Veteres arcus Augustorum*, 1690, in-fol.; *Admiranda Roma antiquæ vestigia*, 1693; *Gli antichi sepolcri*, 1699; *la Colonna Antoniniana*, 1704; *Pittura antiche delle grotti di Roma e del sepolcro de Nasoni*, 1706.

**BELLOVACI**, peuple de la Gaule (Belgique 2<sup>e</sup>), entre les *Ambiani*, les *Silvanectes* et les *Viducasses*, occupaient à peu près les Beauvoisis et avaient pour ch.-l. *Belloraci* ou *Casaromagus*,auj. *Beauvais*.

**BELLOVÈSE**, chef gaulois, neveu d'Ambigat, roi des *Bituriges*, franchit les Alpes vers 587 av. J.-C., s'empara de la contrée qui prit depuis le nom de Gaule Cisalpine, et jeta les fondements de Milan.

**BELLOY** (P. Laurent BURETTE de), auteur tragique, né à St-Flour en 1727, mort à Paris en 1775. Destiné par sa famille au barreau, il le quitta pour se livrer à sa passion pour le théâtre, se fit acteur, et joua avec succès dans les cours du Nord, surtout à Pétersbourg. Il travaillait en même temps pour la scène, et fit représenter, à son retour en France, plusieurs tragédies, dont la principale, *le Siège de Calais*, 1765, eut un succès prodigieux. Ses autres pièces sont : *Titus, Zelmire*, imitées de Métastase, *Gaston et Bayard, Gabrielle de Vergy, Pierre le Cruel*. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris en 1779, 6 v. in-8. De Belloy est loin d'égalier nos grands maîtres, mais ses pièces offrent du mouvement, de l'intérêt et de nobles sentiments; en outre, il a le mérite d'avoir un des premiers traité des sujets nationaux. On lui reproche l'abus des coups de théâtre, des scènes d'horreur (surtout dans *Gabrielle de Vergy*), ainsi que de la déclamation.

**BELLOY** (J. B. de), cardinal, né à Senlis, en 1709, mort en 1808, fut évêque de Marseille après Belzunce, 1756, et ne se montra pas moins charitable. Il devint en 1801 archevêque de Paris, et fut nommé cardinal l'année suivante. D'un esprit modéré, il fut un des évêques qui, par leur désintéressement, facilitèrent la conclusion du Concordat.

**BELLOZANNE**, anc. abbaye de Prémontrés en Normandie (Seine-Inf.), près de Gournay, a compté Vatable, Ronsard et Amyot au nombre de ses abbés.

**BELLUNE**, *Belunum*, v. forte Vénétie, ch.-l. de délégation, sur la Piave, à 70 kil. N. de Venise; 11 000 hab. Aqueduc, bibliothèque. Soieries, ouvrages en paille, etc. Commerce de bois, vins, fruits.

**BELLUNE** (duc de) V. victor (le maréchal).

**BELMONT**, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 28 kil. S. O. de Ste-Affrique; 660 hab.—Ch.-l. de cant. (Loire), à 25 kil. N. E. de Roanne; 2400 hab.

**BELOEIL**, vge de Belgique (Hainaut), arr. et à 25 k. E. de Tournay; 300 hab. Superbe château des princes de Ligne, bâti en 1146, et chanté par Delille.

**BELON** (P.), naturaliste français du xvi<sup>e</sup> siècle, né dans le Maine vers 1518, obtint la protection du cardinal de Tournon qui lui fournit les moyens de voyager; visita, outre les principaux États européens, la Grèce, la Palestine, l'Égypte et l'Arabie, et donna à son retour une relation de ses *Observations en Grèce, en Asie*, etc., Paris, 1553. Il a aussi laissé (en latin) des ouvrages fort estimés sur l'*Histoire naturelle des Poissons*, 1551; sur les *Arbres verts*, 1553; et sur les *Oiseaux*, 1555, avec des gravures fidèles. Il périt en 1564, assassiné par des voleurs dans le bois de Boulogne, près de Paris. Belon est un des fondateurs de l'histoire naturelle, et le créateur de l'anatomie comparée. Buffon en faisait grand cas.

**BELOT** (Octavie GUICHARD, dame), née en 1719,

morte en 1805, a traduit de l'anglais plusieurs romans et l'*Histoire des Plantagenets et des Tudors*, de Hume. En outre elle a publié des *Réflexions d'une Provinciale*, au sujet du discours de J. J. Rousseau *Sur l'inégalité des conditions*, 1756, et des *Observations sur la noblesse et le tiers état*, 1758.

**BELOUR** ou *Bolor*, chaîne de montagnes de l'Asie centrale, part de l'Hindou-Kouch vers 35° lat. N. 67° long. E., et joint vers 48° lat. N. l'Ouloug-tag, après avoir séparé le Turkestan indépendant de l'empire chinois. De son versant occidental sort le Djihoun.

**BÉLOUTCHISTAN**, *Gédrosie* et *Drangiane*, contrée de l'Asie mérid., s'étend de 56° à 66° long. E. et de 25° à 30° lat. N., et est bornée à l'O. par la Perse, à l'E. par la principauté de Sindh et le roy. de Lahore, au N. par le roy. de Kaboul, au S. par la mer d'Oman; env. 2 700 000 hab.; capit. Kélat. On le divise en six parties, qui forment une sorte de confédération, Saraouan, Djalaouan, Katch-Gandava, Lous, Mekran et Kouhistan; on peut y joindre la désert de Béloutchistan, qui s'étend au N. et au N. E. Sol varié; fruits, garance, coton, indigo. Les habitants, nommés Béloutchis, sont à demi barbares. Ils professent l'islamisme et sont Sunites. Ils parlent une langue dérivée du sanscrit. — Le Béloutchistan, après avoir fait partie de l'empire de Perse, de l'Inde, puis enfin du roy. de Kaboul, se rendit indépendant en 1758, et forma un Etat fédéral divisé en une foule de khanats, gouverné par des chefs (*Serdars*), qui reconnaissaient la souveraineté de celui de Kélat. Ce lien de vassalité s'est fort relâché depuis 1795.

**BELPECH**, ch.-l. de cant. (Aude), à 22 kil. S. O. de Castelnaudary; 1139 hab.

**BELPHEGOR** (de *Bel* pour Baal, et *Phégor*, mont où ce dieu avait un temple), divinité des Moabites et des Madianites, présidait aux plaisirs licencieux et était représenté sous une figure obscène.

**BELSUNCE** DE CASTEL MORON (H. Fr. Xavier de), célèbre évêque, né en 1671 dans le Périgord, mort en 1755, appartenait à l'ordre des Jésuites. Il fut promu en 1709 au siège de Marseille, qu'il ne voulut jamais quitter, même pour un poste plus élevé. Pendant la peste qui désolait Marseille en 1720 et 1721, il se signala par son zèle à secourir les malades et par son courage héroïque. Dans les querelles que suscita le Jansénisme, il se prononça avec force contre la nouvelle secte et s'attira par là de vifs démêlés avec le parlement d'Aix. On a de lui des *Instructions pastorales* et quelques autres écrits, publiés à Metz en 1822, sous le titre d'*Œuvres choisies*. — Millevoye a chanté son dévouement dans le poème de *Belsunce*. M. de Pontchevron a écrit sa *Vie*, 1854. Marseille lui a érigé une statue (1853).

**BELT**, nom commun à deux détroits de l'archipel Danois : le *Grand Belt*, qui sépare les îles de Fionie et de Seeland; le *Petit Belt*, entre l'île de Fionie et la côte du Jutland; tous deux unissent le Cattéagat et la mer Baltique. Ils gèlent quelquefois : en 1658, le roi de Suède Charles-Gustave traversa le Grand Belt sur la glace pour aller assiéger Copenhague.

**BELUS**, roi d'Assyrie, délivra la Babylonie du joug des Arabes, et régna 27 ans, de 1993 à 1966 avant J.-C. Il eut pour fils Ninus, qui le fit mettre au rang des dieux. — Un autre Bélus, père d'Égyptus, de Danaüs et de Céphée, régnait en Phénicie vers l'an 1500 av. J.-C. — Bélus est aussi le nom d'une riv. de Phénicie, qui sortait du mont Carmel et se jetait dans la Méditerranée près d'Acco (St-Jean d'Acree).

**BELVÈDÈRE**, c.-à-d. *belle rue*, v. du roy. de Naples (Calabre), à 32 kil. N. O. de Paola; 4600 hab. Mines de scl. Vins, raisins secs. — Pavillon du Vatican, élevé par Bramante, et enrichi par Pie VI des chefs-d'œuvre de l'art. On y admire, entre autres statues antiques, l'*Apollon* dit du *Belvédère*.

**BELVES**, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 21 kil. S. O. de Sarlat, sur la Dordogne; 1830 h. Huile de noix.

**BELZ**, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 16 kil. E. de Lorient; 204 hab.

**BELZÉBUTH**, idole des Accaronites, peuple philitin, est qualifié dans la Bible de prince des démons. Son nom veut dire *Dieu chasse-mouche*, mais on ne connaît pas ses vraies attributions.

**BELZONI** (J. B.), voyageur italien, né à Padoue en 1778, avait d'abord été destiné à l'état religieux. Il vint en Angleterre en 1803, s'engagea comme acteur au théâtre d'Astley, quitta Londres après un séjour de 9 ans pour se rendre en Égypte, où il exerça d'abord la profession de danseur, gagna la bienveillance du pacha, et parvint à faire ouvrir les pyramides de *Gizeh*, celle du roi *Chéphrem* et plusieurs tombeaux à Thèbes. Il fit transporter de cette dernière ville à Alexandrie le fameux buste de Jupiter Ammon, auj. au Musée britannique. Il parcourut ensuite les côtes de la mer Rouge, visita Bérénice, découvrit les mines d'émeraude de Zabarah et pénétra jusqu'à l'oasis d'Ammon. Il écrivit en anglais la *Relation* de ce voyage, qui parut à Londres en 1821. En 1823, il entreprit un 2<sup>e</sup> voyage pour visiter le royaume de Benin et pénétrer jusqu'à Tombouctou; mais la mort le surprit à Gata, sur la route de Benin.

**BEMBO** (Pierre), cardinal et écrivain, d'une famille patricienne de Venise, né en 1470, mort en 1547, se distingua dès sa jeunesse par son esprit, et jouit de la faveur des princes de Ferrare et d'Urbain, ainsi que de celle du pape Léon X et de ses successeurs. Léon X en fit son secrétaire pour les lettres latines et lui donna de riches bénéfices. A la mort de ce pape, il se retira à Venise où il devint conservateur de la bibliothèque de St-Marc. Paul III le nomma cardinal (1539). Bembo n'est pas moins célèbre par sa galanterie que par son esprit; il savait unir les plaisirs aux affaires : avant d'être ordonné il avait eu plusieurs enfants d'une femme nommée Morosina, qu'il a célébrée dans ses vers. Ses œuvres ont été publiées à Bâle, 1567, 3 vol. in-8, et plus complètement à Venise en 1729, 4 vol. in-fol. Elles comprennent des poésies diverses en italien et en latin (sonnets, canzoni, etc.), dans lesquelles il a imité Pétrarque; des *Dialogues sur l'amour* (*Gli Asolani*), écrits au château d'Azola; une *Histoire de Venise*, en latin, et un grand nombre de lettres. Dans ses écrits latins, Bembo s'est surtout attaché à reproduire le style de Cicéron. Les *Asolani* ont été traduits en français par J. Martin. Paris, 1545.

**BEN**, mot arabe qui veut dire *fils*, précède beaucoup de noms propres. Pour les noms qui ne seraient pas ci-après, cherchez le mot qui suit *Ben*.

**BENACUS LACUS**, lac d'Italie, auj. lac de *Garda*.

**BENADAD**, roi de Syrie au x<sup>e</sup> siècle av. J.-C., fit la guerre aux rois d'Israël Achab et Joram. Achab le battit et le força à une paix avantageuse pour les Israélites. Quant à Joram, il fut d'abord vaincu, et Benadad, campé devant Samarie, se croyait déjà sûr de s'emparer de cette ville, quand son armée fut dispersée par une terreur panique. Il mourut l'année suivante à Damas, assassiné par Hazaël, un de ses officiers, vers l'an 900 av. J.-C. — Il y eut deux autres princes du même nom, l'un contemporain d'Asa, roi de Juda, qu'il secourut contre Baasa, roi d'Israël; l'autre, contemporain de Joas, qui le vainquit.

**BENALCAZAR** (Sébast.), capitaine espagnol, seconda Pizarre dans la conquête de la Nouv.-Grenade et du Pérou, s'empara de Quito vers 1533, en fut nommé gouverneur, et passa ensuite au gouv't du Popayan, dans lequel il eut à soutenir une longue guerre contre Almagro, et où il fonda Guayaquil. Il mourut vers 1550.

**BÉNARÈS**, grande v. de l'Inde anglaise (Calcutta), ch.-l. du district de Bénarès, sur le Gange, à 640 k. N. O. de Calcutta; 600000 h. Les Hindous la regardent comme une ville sainte et y font de fréquents pèlerinages. Elle a une université brahmanique dont les Anglais payent les professeurs, et un observatoire hindou très-ancien. Monuments divers, entre autres superbe mosquée, bâtie par Aureng-Zeyb; temples fort nombreux, quais et débarcadères le long du

Gange. Industrie variée : étoffes de soie, coton, laine. Commerce étendu : marché pour les châles du N., les diamants du S., les mousselines anglaises. Pour le commerce des diamants et pierreries, Bénarès est sans rivale dans toute l'Asie. — Le district de Bénarès était indépendant au xi<sup>e</sup> siècle. Les rois d'Aoude le possédèrent ensuite. Les Anglais se le sont fait céder en 1775.

**BÉNAUGES** (comté de), partie du Bordelais, avait pour villes principales Cadillac, Cantois, Castelvieux. Il est auj. compris dans le dép. de la Gironde.

**BENAVENTE**, v. d'Espagne (Zamora), à 31 kil N. de Zamora; 3000 hab. Titre de duché, porté auj. par la famille d'Ossuna. Monastère d'Hiéronymites.

**BENCOULEN**, v. de l'île de Sumatra, sur la côte O., dans le gouv't de Padang; 10000 h. C'est le principal établissement des Hollandais dans l'île. Séjour malsain. Opium, muscade, girofle, houille. — Occupée par les Anglais en 1685, cette ville fut la capit. de leurs possessions dans Sumatra jusqu'en 1824, époque où elle fut cédée au roi des Pays-Bas.

**BENDER**, en moldave *Tigino*, v. de Russie (Bessarabie), sur le Dniestr, à 57 kil. S. E. de Kischnaou; 12 000 h. Mosquée, église arménienne; citadelle. Salpêtrères, forges, tanneries, papeteries. — Bender est fameuse par le séjour qu'y fit Charles XII après la bataille de Pultawa (1709-13), et par l'espèce de siège qu'il soutint près de là (à Varnitza). Attaqué par les Turcs dans une maison où il s'était retranché avec quelques domestiques, il ne se rendit que lorsque la maison fut réduite en cendres. Les Russes prirent trois fois Bender, en 1770, en 1789 et 1811; elle leur fut définitivement assurée avec toute la Bessarabie en 1812, par la paix de Bucharest.

**BENDER-ABASSI** ou **COMRON**, v. de Perse (Laristan), à 40 k. N. d'Ormuz, sur le golfe Persique; 20000 h. Grand commerce. — **BENDER-BOUCHEHR**. V. **ABOUCHEHR**.

**BENE**, *Augusta Vagiennorum*, puis par corruption *Baienna*, v. des États sardes, à 20 k. N. de Mondovi; 5000 hab. Prise par les Français en 1796.

**BÉNÉDETTE** (J. Bénédette CASTIGLIONE, dit le), peintre italien, né à Gènes en 1616, m. à Mantoue en 1670, avait pris les leçons de Van Dyck, Titien, Paul Véronèse. Il peignit d'une manière distinguée l'histoire, le paysage, les marchés, mais surtout les vendanges, les campagnes remplies d'ouvriers, de troupeaux, etc.; il excellait également dans la gravure à l'eau-forte. — Son frère Salvatore et son fils François marchèrent sur ses traces.

**BÉNÉDICTINS**, ordre religieux fondé par S. Benoît, au vi<sup>e</sup> siècle, mêlait aux exercices de piété la culture des terres, les travaux littéraires et l'enseignement, ce qui l'a rendu à la fois le plus riche et le plus savant de tous. Ils étaient vêtus de noir, ce qui les faisait quelquefois nommer *Moines Noirs*; cependant, ceux de Cîteaux et de Clairvaux avaient adopté la robe blanche, ce qui les fit appeler *Bénédictins blancs*. Tous se rasiaient la tête. — Le 1<sup>er</sup> couvent de Bénédictins fut établi au mont Cassin par S. Benoît lui-même vers 529. Il se répandit bientôt dans toute l'Europe et donnèrent naissance à plusieurs congrégations devenues célèbres. Les principales sont celles de Cluny, formée vers 910; de Cîteaux, fondée en 1098; du Mont-Cassin, 1408; de St-Vanne, formée à Verdun en Lorraine en 1600, et celle de St-Maur, constituée en 1621, et à laquelle furent subordonnées toutes les autres congrégations de Bénédictins en France (Feuillants, Camaldules, Célestins, etc.). Les Bénédictins de St-Maur avaient pour maison mère l'abbaye de St-Germain des Prés à Paris, et possédaient une fort belle résidence à St-Maur, près de Vincennes. Cette congrégation, qui compta parmi ses membres Mabillon, Montfaucon, Ste-Marthe, d'Achéry et une foule d'autres savants laborieux et modestes, a exécuté les travaux les plus précieux pour l'histoire ecclésiastique et civile, entre autres, la *Gallia Christiana*, les *Acta Sanctorum*, la *Collection des Historiens de France*, le *Spicilegium*,

*l'Art de vérifier les dates, la Diplomatie, l'Histoire littéraire de la France, les Annales de l'ordre des Bénédictins*, et de magnifiques éditions des Pères de l'Eglise. Elle a été supprimée comme toutes les autres, en 1790, par l'Assemblée constituante. Les Bénédictins portaient le titre de *dom (dominus)* devant leur nom, en signe de la noblesse de leur ordre. — Les plus célèbres abbayes de Bénédictins hors de France sont celles de Prüm, Ratisbonne, Fulde, Ellwang, Saltzbourg, Reichnau, en Allemagne; de Cantorbéry, d'York, de Westminster, de St-Alban, en Angleterre. — Quelques religieux réunis depuis peu à Solesmes (Sarthe), sous la direction de dom Guéranger, ont relevé en France l'ordre des Bénédictins et continuent avec succès leurs travaux.

**BÉNÉDICTINES**, religieuses qui suivaient la règle de St-Benoît, avaient été instituées au VI<sup>e</sup> siècle par Ste Scholastique, sœur de S. Benoît. Elles portaient la robe noire avec un scapulaire de même couleur. C'est à cet ordre qu'appartenaient les *Oblates*, instituées par Ste Françoise.

**BÉNÉFICE**, du latin *beneficium*, bienfait. Ce mot, mis en usage, après l'établissement des Barbares dans l'empire romain, par les rois goths et lombards, s'appliquait aux terres que ces princes donnaient en récompense à ceux de leurs *leudes* qui s'étaient distingués, qui avaient *bien fait* à la guerre. Les possesseurs des bénéfices devaient en échange le service militaire et une redevance en argent ou en nature. Les bénéfices, d'abord amovibles, devinrent ensuite pour la plupart viagers, et enfin héréditaires, à partir de 877 (F. KIERSY). Au IX<sup>e</sup> siècle, le nom de *bénéfice* avait fait place à celui de *fief*. — Quand les bénéfices militaires eurent cessé d'exister, le nom de *bénéfice* s'appliqua encore aux fonds de terre ou aux revenus affectés à certaines charges ou dignités ecclésiastiques, et ces sortes de bénéfices se sont conservés en France jusqu'à la révolution de 1789.

**BENEHARNUM**, v. de la Novempopulanie, chez les *Tarbelli*, devait être située près de Castelnon, sur la riv. de Lageu, sans doute au lieu où se trouve le village actuel de *Benejacq*. Son nom s'est aussi conservé dans celui de *Béarn*.

**BÈNÈVENT**, *Benaventum*, ville forte du roy. d'Italie, ch.-l. de province, à 220 kil. S. E. de Rome, sur le Calore: env. 16 000 hab. Archevêché (érigé en 929). Belle cathédrale, hôtel de ville; antiquités, parmi lesquelles on remarque un arc de triomphe de Trajan en marbre de Paros. — La ville de Bènévent, dont on attribuait la fondation à Diomède, appartient d'abord aux Samnites. Elle portait alors le nom de *Maloeis* ou *Maleventum*; mais les Romains, s'en étant emparés après y avoir battu Pyrrhus (275), changèrent ce nom, qui semblait de mauvais augure, en celui de *Benaventum*, nom qui a un sens opposé. Annibal l'assiégea en vain. Elle appartenait encore à l'empire d'Orient, lorsqu'en 545 le Goth Totila la prit et la ruina; bientôt après, elle fut relevée par le roy lombard Autharis (589), qui l'érigea en duché. Après la chute de l'empire lombard, ce duché fut longtemps gouverné par des ducs et des princes particuliers. En 1047, les Normands s'en emparèrent; mais ils en furent chassés par l'empereur Henri III, qui en 1053 céda le duché au pape Léon IX, son parent. Depuis ce temps, il est considéré comme domaine de l'Eglise. Le roi de Naples Ferdinand I posséda cette ville de 1769 à 1774; en 1806, Napoléon l'érigea en principauté en faveur de Talleyrand; elle fut renéguée au pape en 1814 et devint le ch.-l. d'une délégation romaine, qui était enclavée dans la Principauté ultérieure du roy. de Naples et ne comptait guère que 25 000 h. Elle a été annexée en 1860 au nouveau roy. d'Italie. — Il se livra près de Bènévent, en 1266, une bataille dans laquelle Mainfroi perdit la couronne et la vie, et par suite de laquelle Charles d'Anjou resta maître de Naples et de la Sicile.

**BÈNÈVENT**, ch.-l. de cant. (Creuze), à 24 k. N. O. de Bourgneuf; 1321 hab. Anc. abbaye, où l'on con-

servait les reliques de S. Barthélemy, apportées en France de Bènévent en Italie.

**BÈNÈZET** (Ant.), philanthrope américain, né en 1713, mort en 1784, était issu d'une famille française de St-Quentin, chassée de France par la révocation de l'édit de Nantes. Il se fixa à Philadelphie, adopta la doctrine des Quakers et fut un des premiers défenseurs de la cause des noirs. Il publia en leur faveur: *Relation historique de la Guinée*, 1762, où il fait connaître l'origine et les déplorables effets de la traite: *Tableau abrégé de l'état misérable des nègres esclaves*, 1767. Il créa à Philadelphie une école pour l'instruction des noirs, et la dirigea lui-même jusqu'à la fin de sa vie. Il a aussi écrit sur *l'Origine et l'établissement en Amérique de la Société des Amis (Quakers)*, et a laissé des *Mémoires*, dont une 2<sup>e</sup> édition a paru en 1859.

**BENFELD**, ch.-l. de cant. (B.-Rhin), sur l'ill. à 17 kil. N. E. de Schelestadt; 2911 hab. Station de chemin de fer de Strasbourg à Bâle. Filature de coton, fabrique de tôle; grains, chanvre, tabac.

**BENGALE**, anc. prov. de l'Hindoustan, bornée au N. par le Népal et le Boutan, à l'O. par l'Orissa, la Gandouana, le Bahar, est située par 84-90° long. E., 21°-27° lat. N.; 580 kil. sur 530; env. 25 000 000 h. Capit., Calcutta. Le Bengale est arrosé par plusieurs rivières: le Gange, le Brahmapoutra et leurs affluents. Le sol est très-fertile, mais fort humide et malsain; il produit surtout du riz, du tabac, de l'opium. On y trouve en grand nombre des buffles, des tigres, des éléphants. — Le Bengale forma longtemps un roy. indépendant; il fut conquis par les Afghans en 1203, puis devint tributaire des Mongols jusqu'en 1340, époque à laquelle Fakher-Addin s'en empara et en fit un Etat particulier. Conquis en 1338 par Cher-chah, il fut bientôt réuni au Delhi; Akbar le soumit et en fit une prov. de l'empire du Grand-Mogol; enfin les Anglais s'en rendirent maîtres de 1757 à 1765; néanmoins ils laissèrent son titre à l'ancien souverain et lui firent une forte pension. La prov. du Bengale est auj. comprise dans la *Présidence*.

**BENGALE** (Présid. du), la plus grande et la plus orient. des 3 div. de l'Inde anglaise, s'étend à l'O. et à l'E. du Gange, depuis l'Himalaya jusqu'au golfe de Bengale, et est bornée au N. par le Thibet, à l'E. par l'empire Birman, à l'O. et au S. O. par la présidence de Madras. Elle se subdivise administrativement en 3 parties, dont la 1<sup>re</sup>, sous l'autorité directe du gouverneur général, comprend le Pendjab (Lahore, Djelam, Moulta, Laja, Pechawar, Djallandar), l'Etat du Cis-Sutledge, l'Aoude, le Nagpour, le Bérar, le Ténassérim; la 2<sup>e</sup>, sous l'autorité d'un vice-gouverneur, comprend les Etats de Patna, Bhagalpour, Murchidabad, Djacca, Djessore, Sunderbound, Tchittagong, Kattack; et la 3<sup>e</sup>, formant la vice-présidence d'Agrah ou du Nord-Ouest, comprend les prov. d'Agra, Delhi, Mirout, Rohilcand, Allahabad, Bénarès. Elle compte env. 97 000 000 d'hab.

**BENGALE** (golfe du), *Gangeticus Sinus*, grand golfe de l'Océan Indien, sépare les deux presqu'îles de l'Inde. Il est borné au N. par le Bengale, à l'O. par les côtes d'Orissa et de Coromandel, à l'E. par l'empire Birman, où il forme le golfe de Martaban. Il reçoit au N. le Gange, à l'E. le Salouen et l'Irouaddy; à l'O. le Godavery et la Kriehna. On y trouve l'île Ceylan, ainsi que les îles Andaman et Nicobar.

**BENGAZI**, autrefois *Berénice*, v. de l'Etat de Tripoli (Barca), sur la côte E. du golfe de la Sidre, à 255 kil. S. O. de Derne; 5000 hab. Port encombré. Antiquités. Cette v. a été plusieurs fois désolée par la peste, notamment en 1858.

**BENGUELA** ou SAN-FELIPE, v. d'Afrique, capit. de roy. de Benguela, par 11° 10' long. E., 12° 28' lat. S., sur l'Atlantique, dans la baie de Las Vacas. Mouillages commode. Air très-malsain. Lieu d'exil pour les criminels portugais. A 20 kil. de là, riche mine de saipêtre. — Le roy. de Benguela, sur la côte occidentale d'Afrique, s'étend au S. de l'Angola, de 10° 30' à

16° 15' lat. S. Manioc, maïs, coton, indigo, palmiers, piment, ébéniers, etc. Or, ambre, ivoire, jadis fer, cuivre. — Ce pays appartient aux Portugais, mais ne leur est guère soumis que de nom.

**BENI**, **BENY**, pluriel de *Ben*, fils, mot par lequel commence le nom de beaucoup de tribus arabes, comme *Beni-Ali*, *Beni-Amer*, tribu d'Ali, d'Amer.

**BÉNIGNE** (S.), apôtre de la Bourgogne, était, à ce qu'on croit, disciple de S. Polycarpe. Il subit le martyre à Dijon, vers l'an 179. Sur l'emplacement de son tombeau fut élevée, au vi<sup>e</sup> siècle, la célèbre abbaye de St-Bénigne. On l'honore le 1<sup>er</sup> novembre.

**BENIN**, v. d'Afrique, capit. du roy. de Benin, par 3° 25' long. E., 6° 10' lat. N.; 15 000 hab. Possé d'enceinte; palais du roi, qui ne consiste qu'en une longue suite de huttes en planches. — Le roy de Benin, un des plus puissants États de la Nigritie maritime, s'étend sur la côte N. du golfe de Guinée, depuis Lagos jusqu'à Bonny, et a de nombreux tributaires. Farouches, belliqueux, les habitants immolent des victimes humaines et vendent comme esclaves ce qu'ils ne tuent pas. Ils regardent leur roi comme un dieu, qui subsiste sans se nourrir. Un puits profond sert de sépulture à ce chef; on précipite sur son corps tous ses favoris. Le Benin a été découvert en 1484 par le Portugais J. d'Aveiro. — On appelle *Golfe de Benin* la partie du golfe de Guinée qui baigne la côte de cet État.

**BENIOWSKI** (Maur. Aug., comte de), intrépide aventurier, né en 1741 en Hongrie, d'une famille noble et riche, devint un des chefs de la confédération de Bar formée en 1768 en Pologne pour résister à la Russie, obtint quelques avantages sur les Russes; mais fut fait prisonnier et enfermé dans une forteresse du Kamchatka. Il réussit à s'évader, gagna les établissements français dans l'Inde, vint de là en France, puis s'embarqua pour Madagascar, et y forma un établissement. Il méditait de conquérir l'île quand il y fut tué dans un engagement, en 1786. Ses *Voyages* et ses *Mémoires*, écrits par lui-même en français, ont été publiés à Paris en 1791.

**BENISOUEYF**, *Hermopolis* ou *Cane*, v. de la Moyenne-Egypte, ch.-l. d'une prov. du même nom, à 98 kil. S. du Caire, sur la r. g. du Nil. Elle est en ruines et fort triste: aussi sert-elle de lieu d'exil. Entrepôt des produits du Fayoum.

**BENJAMIN**, le dernier et le plus aimé des fils de Jacob, né en 2096 av. J.-C., avait pour mère Rachel, qui mourut en le mettant au monde. Lorsque les fils de Jacob allèrent chercher du blé en Egypte, il resta près de son père; mais Joseph, s'apercevant de son absence, exigea qu'on le lui amenât; à son arrivée il le reçut avec de grandes démonstrations de joie. — Benjamin a donné son nom à une tribu située entre celles d'Ephraïm au N., de Juda au S., de Dan à l'O., et le Jourdain à l'E. Les v. principales étaient Jérusalem, Jéricho, Béthel et Gabaa.

**BENJAMIN** (S.), prêcha la foi en Perse sous Varam V, et fut mis à mort en 424 pour n'avoir pas voulu renoncer à la prédication. On l'honore le 31 mars.

**BENJAMIN** de Tudèle, rabbin, né à Tudèle en Navarre, au commencement du xii<sup>e</sup> siècle, mort en 1173, parcourut toutes les synagogues du monde pour connaître les mœurs et les cérémonies de chacune. On a de lui une *Relation de ses voyages*, rédigée en hébreu en 1160, imprimée à Constantinople en 1543; trad. en latin, Leyde, 1633, et en français par J. B. Barattier, Amsterdam, 1734, et Paris, 1830.

**BEN-JONSON**. V. **JONSON**.

**BENKENDORF** (Ernest de), général de cavalerie, né à Anspach en 1711, d'une famille russe, mort en 1801, servit avec distinction dans l'armée de l'électeur de Saxe, allié de Marie-Thérèse, pendant la guerre de Septans; décida le gain de la bataille de Kolin contre Frédéric II (1757) et eut une part glorieuse à la prise de Schweidnitz et à l'affaire de Breslau. — Alexandre de Benkendorf, 1784-1844, servit en Russie. Lors de la rébellion militaire de 1825, il se

montra dévoué à l'empereur Nicolas, qui le combla d'honneurs: il le prit pour aide de camp, le fit comte, sénateur, chef de la gendarmerie et directeur de la police. Alexandre de B. avait pour sœur la célèbre princesse de Lieven.

**BENNE**, petit pays de l'anc. Gascogne, où se trouvaient Castets (arrond. de Dax) et Magesc (canton de Soustons), dans le dép. des Landes.

**BENNET** (Agnès-Marie), romancière anglaise, née vers 1760, morte en 1808, à Brighton, est auteur de romans qui ont eu un grand succès, et qui ont été pour la plupart traduits en français. Les principaux sont: *Rosa ou la jeune Mendiante*, *Anna ou l'Héritière galloise*, *Agnès de Courcy*, *Henri Bennet* et *Julie Johnson*, etc. Elle excellait à tracer les caractères et à peindre les passions.

**BENNET** (Henri), comte d'Arlington. V. **ARLINGTON**.

**BEN-NEVIS**, la plus haute mont. d'Écosse (comté d'Inverness), dans la chaîne des Grampians, a 1331<sup>m</sup>. **BENNINGSEN** (le comte Théophile de), général, né en 1745 à Brunswick, mort à Banteln en 1826, se mit en 1773 au service de la Russie, obtint de grands avantages sur les Polonais et les Perses (1788-96), et fut comblé de faveurs par Catherine. Disgracié par Paul I, il entra dans la conspiration formée contre lui et dirigea les coups, s'il ne les porta lui-même. Rentré en faveur sous Alexandre, il obtint en 1805 le commandement de l'armée du Nord dans la guerre contre la France. Il perdit la bataille d'Eylau (1807), et n'en prétendit pas moins l'avoir gagnée; cependant il donna sa démission après cet échec. Dans la campagne de 1812, il battit Murat à Voronova; il prit une grande part à la bataille de Leipsick (1813).

**BENNINGTON**, v. des États-Unis (Vermont), à 160 kil. S. O. de Montpellier; 4000 hab. Victoire du général américain Stark sur les Anglais (16 août 1777).

**BENOÎT** (S.), *Benedictus*, fondateur de l'ordre qui porte son nom et l'un des premiers instituteurs de la vie monastique en Occident, né en 480 près de Nursie (Noricia) en Ombrie, mort en 543, se retira jeune encore dans les déserts de *Sublaqueum* (Subiaco), à 40 milles de Rome, et y mena une vie si sainte qu'un grand nombre de personnes, attirées par sa réputation, voulurent vivre près de lui. Persécuté dans cette retraite, il se transporta avec ses disciples au mont Cassin et y fonda, en 529, un monastère devenu célèbre. Il donna à ses moines une règle qui est regardée comme un modèle de sagesse (V. **BÉNÉDICTINS**); cette règle a été imprimée à Paris, 1734, 2 v. in-4, avec un commentaire de Calmet. Sa *Vie* a été écrite par D. Mège, Paris, 1690. On l'élève le 21 mars.

**BENOÎT** d'Aniane (S.), réformateur de la discipline monastique en France, né en Languedoc vers 750, mort en 821, était fils d'Aigulphe, comte de Maguelone, et occupait un rang distingué à la cour de Peppin et de Charlemagne. Il entra dans l'ordre de St-Benoît, et fonda en 780, sur les bords de l'Aniane, en Languedoc, un monastère où il appliqua une nouvelle règle, dans laquelle étaient combinées celles de S. Benoît, de S. Pacôme et de S. Basile. Louis le Débonnaire l'établit chef de tous les monastères de son empire. Il y reforma un grand nombre d'abus. On a de lui: *Codex regularum*, Paris, 1663, et *Concordantia regularum*, 1638. On le fête le 12 février.

**BENOÎT** I, pape, surnommé *Bonose*, élu en 574, mort en 578, soulagea de tout son pouvoir Rome désolée par la peste et la famine. — **BENOÎT** II, Romain, pape de 684 à 685, répara plusieurs églises, et fut mis au nombre des saints. — **BENOÎT** III, Romain, pape de 855 à 858, fut élu malgré l'opposition des empereurs Lothaire et Louis, et eut à repousser les agressions de l'antipape Anastase. Il établit en Angleterre le *denier* de S. Pierre. C'est entre son règne et celui de son prédécesseur Léon IV, que l'on place l'histoire fabuleuse de la papesse Jeanne (V. ce nom). — **BENOÎT** IV, Romain, pape de 900 à 903, gouverna avec beaucoup de sagesse, mais ne put, malgré ses efforts, corriger la dépravation des mœurs. — **BE-**



noir v, Romain, fut élu en 964, après la mort de Jean XII, par le parti opposé à Léon VIII, qu'avait fait nommer Othon le Grand. L'empereur, irrité de son élection, le fit détenir à Hambourg, où il mourut en 965. — BENOÏT VI, Romain, élu en 972, fut enfermé au château St-Ange par l'antipape Boniface VII; il mourut en 974, empoisonné ou étranglé dans sa prison. — BENOÏT VII, parent d'Albéric, seigneur de Rome, régna de 975 à 983. Il eut, comme Benoît VI, à lutter contre l'antipape Boniface VII. — BENOÏT VIII, pape de 1012 à 1024, eut pour concurrent un certain Grégoire, qui le força à sortir de Rome; mais il fut réintégré par l'empereur Henri II. Les Sarrasins étant venus en 1016 envahir ses États, il se mit lui-même à la tête des troupes et extermina l'ennemi. Il rendit des ordonnances contre le mariage des prêtres. — BENOÏT IX, neveu du pape Jean XIX et fils d'Albéric, comte de Tusculum, fut placé sur le Saint-Siège par l'intrigue à l'âge de 12 ans, en 1033, et se livra à toutes sortes d'infamies. On le déposa en 1045, mais il parvint deux fois à se faire réintégré. Touché enfin de repentir, il résigna lui-même ses fonctions en 1048. Il mourut en 1054. Il avait eu plusieurs compétiteurs. V. GRÉGOIRE VI. — BENOÏT X, antipape, fut placé en 1058 sur le siège de Rome par une troupe de factieux, et se fit classer quelques mois après par les Romains, qui éluèrent Nicolas II; il mourut en 1059. Son nom a été conservé par l'usage, quoique indûment, sur la liste des papes. — BENOÏT XI (S.), pape de 1303 à 1304, était fils d'un berger de Trévise et avait été maître d'école. Il devint général des Frères Prêcheurs et fut élu pape à la mort de Boniface VIII. Par amour de la paix, il annula les bulles lancées par son prédécesseur contre Philippe le Bel, rappela les Colonna et leur rendit leurs possessions. On a prétendu, mais sans fondement, qu'il avait été empoisonné dans des figures. Il fut canonisé; on l'honore le 7 juillet. — BENOÏT XII, J. de Novelles, dit *Fournier*, pape de 1334 à 1342, était fils d'un bouterolle de Saverdun. Il s'attacha à réformer les mœurs des religieux, à récompenser le mérite, et se porta comme arbitre pour terminer les contestations de plusieurs princes. Il siégeait à Avignon. — BENOÏT XIII, *Pierre de Lune*, antipape, né en Aragon d'une famille distinguée. Il s'adonna d'abord à la jurisprudence civile et canonique, quitta cette étude pour porter les armes, la reprit ensuite, enseigna le droit dans l'Université de Montpellier, et fut fait cardinal en 1375. A la mort de l'antipape Clément VII (1394), qui siégeait à Avignon, les cardinaux arizonnais l'éluèrent en même temps que les cardinaux de Rome (disaient Boniface IX; il prit le nom de Benoît XIII). Avant son élection, il avait promis de se démettre, pour mettre fin au schisme; mais devenu pape, il oublia sa promesse. Il amusa pendant quelque temps par des paroles trompeuses Charles VI, roi de France, ainsi que divers princes de l'Europe, et finit par déclarer qu'il gardait la tiare. Il ne fut plus regardé partout que comme un schismatique; on résolut de s'emparer de sa personne et de le déposer, et Charles VI le fit assiéger dans Avignon; mais il trouva le moyen de s'échapper, et se retira d'abord à Château-Renard, près d'Avignon, puis à Perpignan et enfin dans une petite ville du royaume de Valence, nommée *Peniscola*, où il conserva son titre jusqu'à la fin de sa vie, et d'où il lançait des foudres sur toute la terre. Il mourut en 1424. On ne le compte pas dans la suite des papes. — BENOÏT XIII, pape de 1724 à 1730, né à Rome en 1649, était de la famille des Ursins, appartenait à l'ordre de St-Dominique, et avait occupé successivement les sièges de Manfredonia, de Césène, de Bénévent. Il assembla en 1725 un concile à Rome pour confirmer la bulle *Unigenitus*. Ce pape, éminemment charitable, se fit bénir par les Romains.

BENOÏT XIV, *Lambertini*, pape de 1740 à 1758, né à Pologne en 1675, avait été évêque d'Ancone, puis archevêque de Bologne. Eclairé, conciliant, il tâcha

de calmer les querelles religieuses, de ramener l'église grecque dans le giron de l'Église, et, tout en confirmant la bulle *Unigenitus*, adoucit les rigueurs que l'on exerçait à l'occasion de cette bulle. Il réforma les Jésuites de Portugal. Ce pape protégea les arts et l'industrie, ainsi que les lettres, qu'il cultiva lui-même. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, qui ont été publiés à Bassano en 1788, 15 vol. in-folio. Les principaux sont les traités de la *Bénéficeation*, du *Sacrifice de la Messe*, des *Synodes*.

BENOÏT OU BENOIST, trouvère anglo-normand, rival de Wace, composa au XII<sup>e</sup> siècle, vers 1180, une *Chronique des ducs de Normandie*, en 46 000 vers. Elle a été publiée pour la 1<sup>re</sup> fois à Paris, de 1836 à 1840, par Francisque Michel, d'après un manuscrit britannique.

BENOÏT, dit de *Ste-More*, a composé au XII<sup>e</sup> ou au XIII<sup>e</sup> siècle, la *Romance de Troie*, poème célèbre au moyen âge, où il s'écarte des traditions homériques, et suit les inventions de Darès et de Dictys.

BENOÏT (René), curé de St-Eustache à Paris, né à Savenières, près d'Angers, en 1521, mort en 1609, était appelé le *pape des Halles*, à cause de l'influence qu'il exerçait sur les marchands des halles, au milieu desquelles était située son église. En 1588 il fit imprimer une traduction française de la Bible qui fut accusée de Calvinisme. Il fut, en conséquence, exclu de la Faculté de théologie; la censure fut ratifiée par Grégoire XIII. Lorsque les Seize furent maîtres de Paris, il se retira dans le camp de Henri IV. Choisi par ce prince pour confesseur, il travailla à sa conversion. Henri IV lui réservait l'évêché de Troyes, mais les Ligueurs lui firent refuser ses bulles.

BENSERADE (Isaac de), poète et bel esprit du siècle de Louis XIV, né en 1612 à Lyons-la-Forêt (Eure), mort en 1691, fut en faveur à la cour, à cause des agréments de sa personne et de sa conversation, et pour la finesse de ses réparties. Il fit avec succès des vers pour les ballets de la cour, composa des rondeaux, des sonnets et des chansons. Son sonnet de *Job* partagea l'admiration publique avec celui de Voiture sur *Uromie*. On a aussi de lui des pièces de théâtre, médiocres en général (*Cicopâtre*, la *Mort d'Achille*, *Iphis* et *Iante*, *Gustave*, *Méléagre*). Il fut nommé membre de l'Académie française en 1674, et obtint de Richelieu, de Mazarin et de plusieurs princes de fortes pensions. Vers la fin de sa vie, il eut la malheureuse idée de mettre en rondeaux les *Métamorphoses* d'Ovide (1676, in-4). Ses œuvres choisies ont été publiées à Paris, 1697, en 2 v. in-12,

BENTHAM (Jérém.), publiciste anglais, né à Londres en 1747, m. en 1832. Il étudia pour être avocat; mais révolté des vices des lois anglaises et des abus de toute espèce qui régnaient dans les tribunaux, il aima mieux consacrer sa vie à les réformer, et s'efforça de constituer sur de nouvelles bases la législation et la politique. Imbu des doctrines d'Helvétius, il pose comme principe fondamental qu'en législation et en morale on ne doit admettre d'autre règle que l'utilité: ce qui a fait donner à son école le nom d'*utilitaire*. Il fut fort lié avec le conventionnel Brissot et visita plusieurs fois la France; la Convention lui conféra le titre de citoyen français. Il ordonna par testament que son corps fût porté aux amphithéâtres d'anatomie pour être disséqué, afin de combattre le préjugé qui règne en Angleterre à cet égard. Les principaux ouvrages de Bentham sont: *Introduction aux principes de morale et de jurisprudence*; *Traité de législation civile et pénale*; *Théorie des peines et des récompenses*; *Tactique des assemblées délibérantes*; *Des sophismes politiques*; *Panoptique ou Maison d'inspection*, où fut proposé pour la première fois, en 1791, le système pénitentiaire; *Défense de l'usure*, en forme de lettres; *Code constitutionnel*; *Déontologie* ou *Théorie des devoirs*, posthume; *Essai sur la nomenclature et la classification d'art et science*, publié par son neveu George Bentham. La plupart des ouvrages de Bentham ont été traduits en français; quelques-uns même n'ont

paru qu'en français, rédigés de concert avec lui par Étienne Dumont, ministre calviniste à Genève. Ses *OEuvres complètes* ont été publi. à Bruxelles en 1840.

**BENTHEIM**, bourg du Hanovre, à 60 kil. N. O. d'Osnabrück; 1800 hab. Château fort. Cour d'appel. — Jadis ch.-l. d'un comté situé entre l'Over-Yssel et l'évêché de Münster, le long de la Vecht. Les comtes de Bentheim étaient feudataires immédiats de l'Empire. En 1421, cette maison se divisa en trois branches, Bentheim, Tecklembourg et Steinfurt. Les domaines de cette dernière branche, qui est éteinte aujourd'hui, appartiennent aux comtes de Bentheim; le comté de Tecklembourg a été acquis par la Prusse en 1706. En 1753, le comte de Bentheim fut obligé d'engager ses domaines au Hanovre. Napoléon comprit le comté dans le grand-duché de Berg (1807), puis le réunit à la France (1810). En 1815, le comté reentra dans le territoire de Hanovre, mais le Steinfurt fut donné à la Prusse. Les comtes de Bentheim ont été faits princes en 1817.

**BENTINCK** (William), premier comte de Portland, né en Hollande en 1648, mort en 1709, fut d'abord page de Guillaume, stathouder de Hollande, devint son ami dévoué, l'accompagna dans son expédition en Angleterre, et contribua à le mettre sur le trône. Devenu roi, Guillaume le créa comte de Portland (1689), pair d'Angleterre, l'envoya en ambassade en France (1698), et l'employa dans plusieurs négociations importantes. — **BENTINCK** (Will. H. CAVENDISH), duc de Portland, arrière petit-fils du précédent, né en 1738 à Oxford, mort en 1809, avait pour mère l'héritière des Cavendish. Nommé pair en 1762, il fut d'abord dans l'opposition, puis il accepta diverses charges importantes, fut gouverneur de l'Irlande, et devint en 1783 premier lord de la trésorerie et chef du ministère dit de la *coalition*; mais il fut renversé la même année et reentra dans l'opposition. Il se rapprocha du ministère en 1792, reçut alors les titres de chancelier de l'Université d'Oxford, de secrétaire d'État de l'intérieur, et devint en 1801 président du conseil, après la retraite de Pitt. Il donna sa démission en 1805. Il est un de ceux auxquels on a fait l'honneur des *Lettres de Junius*. — **BENTINCK** (Will. Charles CAVENDISH, lord), 2<sup>e</sup> fils du précédent, né en 1774, mort en 1839, était dès l'âge de 20 ans gouverneur de Madras. Il commanda en Sicile les troupes anglaises qui protégeaient cette île contre les armes de Napoléon, et y introduisit, malgré la reine Caroline, une constitution libérale (1810). En 1814, ayant reçu la mission de soulever l'Italie contre l'empereur, il adressa plusieurs proclamations aux Italiens, et entraîna Gènes par la promesse du rétablissement de la république; mais lord Castlereagh le désavoua, et le congrès de Vienne livra les Génois au roi de Sardaigne. Nommé en 1827 gouverneur général de l'Inde, il montra dans ces hautes fonctions, qu'il remplit jusqu'en 1833, beaucoup de talent et de désintéressement. Il combattit l'usage qui obligeait les veuves à se brûler sur le corps de leur mari. — Son fils, G. Fréd. B., 1802-1848, membre de la Chambre des communes, zélé *protectionniste*, combattit avec ardeur en 1845, mais sans succès, la proposition faite par Robert Peel d'autoriser la libre importation des grains. Ce lord avait la passion des courses et possédait un magnifique haras.

**BENTIVOGLIO**, illustre famille de Bologne, qui occupa le pouvoir souverain dans cette ville au x<sup>e</sup> siècle, prétendait descendre d'un fils naturel de l'empereur Frédéric II. Les Bentivoglio disputèrent longtemps dans Bologne le pouvoir aux papes; ils finirent par être dépouillés en 1512. Expulsés de Bologne, ils se réfugièrent à Mantoue et à Ferrare. Plusieurs de leurs descendants se sont distingués dans les lettres et la diplomatie. Les plus connus sont :

**BENTIVOGLIO** (Hercule), né vers 1506 à Bologne, mort en 1573, fils d'Annibal Bentivoglio, qui régna le dernier sur Bologne. Il vécut à la cour de Ferrare et fut plusieurs fois employé dans des négocia-

tiations délicates; mais il est surtout estimé comme poète. On a de lui des comédies, des sonnets, des élogues et des satires; dans ce dernier genre, il se plaça près de l'Arioste. Ses œuvres ont été publiées à Venise, 1633, et à Paris, 1719. — **BENTIVOGLIO** (Gui), cardinal, historien et politique habile, né à Ferrare en 1579, mort en 1644. Il jouit de la faveur des papes Clément VIII, Paul V et Urbain VIII; fut envoyé comme nonce en Flandre (1607) et en France (1617) et plut tellement à Louis XIII que ce prince le choisit pour défendre les intérêts de la France à Rome. Il mourut au moment où il allait être nommé pape. On a de lui une *Histoire de la guerre de Flandre*, en italien, Cologne, 1632-1639, trad. par l'abbé Loiseau, 1769; un *Recueil de lettres*, Cologne, 1631, trad. par Biagioli, Paris, 1807; des *Mémoires sur sa vie*, publiés en 1648, et trad. en français par Vayrac, 1713. Ses œuvres ont été réunies à Milan, 1806-1807, 5 vol. in-8.

**BENTLEY** (Richard), savant critique anglais, né en 1661 dans le comté d'York, mort en 1742, était fils d'un artisan et fut d'abord maître d'école. Il devint ensuite chapelain de l'évêque de Worcester, bibliothécaire de St-James, maître du collège de la Trinité à Cambridge, et archidiacre d'Ely. Il était d'un caractère difficile et eut partout de vifs démêlés; sa querelle avec Ch. Boyle, qui avait contesté sa science, occupa tout le public lettré. On a de lui des *Sermons*, prononcés en 1692 pour la fondation de Robert Boyle (V. BOYLE); une *Dissertation sur les Épîtres de Thémistocle, Socrate, Euripide, Phalaris, et sur les Fables d'Esopé*, en anglais (1797); il y prouve que ces ouvrages sont apocryphes; des *Observations sur Aristophane, Ménandre et Philémon* (1710); des éditions estimées d'Horace (1711 et 1728), de Tércence et de Phèdre (1726), ainsi que de Manilius (1739); une édition de Milton (1732); des *Remarques sur le Discours de la liberté de penser* de Collins (1713), qu'il publia sous le nom de *Phileleutherus lipsiensis* (trad. sous le titre de *Friponnerie des esprits forts*, par Armand La Chapelle, 1738); enfin des *Lettres* fort instructives, plusieurs fois réimprimées, notamment à Londres en 1842, 2 v. in-8. On reproche à ce savant une trop grande hardiesse dans ses corrections.

**BENUÉ** ou **BINUÉ**, riv. d'Afrique centrale, la même que la Tchadda, un des affluents du Niger. V. TCHAD.

**BENVENUTO CELLINI**. V. CELLINI.

**BENY-BOCAGÉ**, ch.-l. de cant. (Calvados), à 3 k. de Vire; 303 hab.

**BÉOTIE**, *Bœotia*, contrée de l'anc. Grèce, avait pour bornes au N. la Phocide et la Locride, à l'O. l'Étolie, au S. E. l'Attique, et n'était séparée de l'Eubée, au N. E., que par un canal étroit. Thèbes en était la ville principale. La partie septent. de la Béotie est froide, âpre, montueuse et peu fertile; la partie mérid., au contraire, est riche en fruits et en vins, mais l'atmosphère y est plus lourde et plus malsaine. C'est en Béotie qu'on trouvait l'Hélicon, le Cithéron, montagnes si célèbres dans la Fable. Elle était arrosée par l'Asopé, le Permesse et le Céphise, et contenait les deux lacs Copais et Hylice, dont le débordement, qui eut lieu vers 1862 av. J.-C., est connu sous le nom de déluge d'Ogygès. Les Béotiens furent d'abord presque tous pasteurs (de là sans doute leur nom : *Boôtai*, bouviers). Ils avaient dans la Grèce une réputation de stupidité que démentent les grands hommes qui sont nés parmi eux, tels qu'Hésiode, Corinne, Pindare, Epaminondas, Pélolidas, Plutarque, etc. — La Béotie eut pour premiers habitants les Aones et les Hyantes, de race pélasgique, et forma d'abord avec l'Attique une seule et même contrée; toutes deux étaient réunies sous le nom commun d'Ogygie ou domaine d'Ogygès. Plus tard, elle eut une existence à part, lorsque vinrent s'y établir d'abord Cadmus (1580) avec des Phéniciens, puis des Minyens : il y eut alors deux villes principales en Béotie : Thèbes et Orchomène,

chefs-lieux de deux Etats différents. Orchomène déchet de bonne heure; Thèbes, au contraire, fut longtemps florissante. Elle fut régie par des rois; mais la monarchie y fut abolie au xiv<sup>e</sup> s., et les villes de la contrée formèrent une ligue dite *Pambéotique*, à la tête de laquelle étaient des chefs annuels nommés *Béotarques*. Platée, Haliarte, Orchomène, Thespies, Tanagre, Anthédon, Coronée, Chéronée, sont les villes les plus importantes de cette confédération. Dans les guerres médiques, deux villes de Béotie, Thespies et Platée, se signalèrent par leur dévouement à la cause nationale. Pendant la lutte de Sparte et d'Athènes, les Béotiens secondèrent les projets ambitieux de Sparte. Néanmoins, peu après la prise d'Athènes, les Lacédémoniens vainqueurs soumièrent aussi la Béotie, à la suite de la bataille de Coronée (394). Thèbes, la capitale, secoua cependant leur joug (378), et devint un instant la puissance prépondérante; mais son despotisme envers ses alliés souleva une haine générale et amena sa ruine (V. THÈBES). Depuis, la Béotie ne joue plus aucun rôle dans l'histoire. — La *Béotie*, qui sous les Turcs faisait partie de la *Livadie*, forme auj. avec l'Attique une des 10 *Nomarchies* du roy. de Grèce et comprend les deux *Éparchies* de Thèbes et Livadie.

**BÉRANGER** (Pierre Jean de), chansonnier national, né à Paris en 1780, mort en 1857. avait pour père un agent d'affaires, ardent royaliste, qui se compromit dans la Révolution et qui fut obligé de se cacher. Recueilli par une tante, aubergiste à Péronne, il suivit quelque temps dans cette ville l'*Institut patriotique* organisé d'après les idées de J. J. Rousseau, et y eut aussi quelque instruction, mais sans s'initier aux lettres anciennes, entra à 14 ans comme apprenti chez un imprimeur de Péronne, qui faisait des vers et lui en donna le goût, revint à 16 ans à Paris pour être commis chez son père, qui faisait alors la banque, se livra en même temps à la poésie, s'essayant successivement dans l'épopée, l'idylle, le dithyrambe, la comédie, et ne s'attacha qu'assez tard au genre qui devait l'immortaliser. Il lutta contre la gêne lorsqu'en 1803 Lucien Bonaparte, à qui il avait adressé ses poésies manuscrites, apprécia son talent naissant et assura son existence en lui abandonnant son traitement de l'Institut. En 1809, sur la recommandation d'Arnault, il fut attaché comme expéditionnaire aux bureaux de l'Université. Tout en s'acquittant de sa besogne de copiste, il faisait de joyeuses et piquantes chansons, qui le firent admettre en 1813 au *Caveau moderne*, où il devint le rival de Désaugiers. Sous la Restauration, qui blessait tous ses sentiments, il composa des chansons d'un genre nouveau, où il combattait les tendances antinationales du gouvernement, ironisait les ridicules du jour et célébrait les gloires de la République et de l'Empire. Il fut en 1821 privé de son modeste emploi, poursuivi et condamné à 3 mois de prison et 500 fr. d'amende; en 1828, il se vit condamné de nouveau, mais cette fois à 9 mois de prison et 10 000 fr. d'amende. Ces condamnations ne firent que rendre son nom plus populaire : l'amende fut acquittée par souscription. La révolution de 1830 ayant en grande partie donné satisfaction à ses vœux, il renonça à la chanson politique, et ne traita plus guère que des sujets philosophiques ou humanitaires. Ses amis, arrivés au pouvoir, le pressaient d'accepter un emploi avantageux : il refusa constamment, ne voulant pas aliéner son indépendance. Elu en 1848 à l'Assemblée nationale, il refusa également de siéger; jamais non plus il ne voulut se mettre sur les rangs pour l'Académie française. Aussi bienfaisant que désintéressé, il n'usa de son crédit que pour rendre service. Il mourut pauvre; le gouvernement impérial fit les frais de ses funérailles. Après avoir débuté par des chansons bachiques, licencieuses et même impies, qui l'auraient laissé confondre dans la foule, Béranger sut se créer un genre à part : il éleva la chanson à la hauteur de l'ode. Dans les

pièces où il traite des sujets patriotiques ou philosophiques, il sait le plus souvent unir à la noblesse des sentiments l'harmonie du rythme, la hardiesse des figures, la vivacité et l'intérêt du drame. On remarque surtout la *Sainte Alliance des peuples*, le *Vieux Drapeau*, le *Vieux Sergent*, les *Enfants de la France*, *L'Orage*, le *Cinq mai*, les *Souvenirs du Peuple*, le *Champ d'Asile*, les *Adieux à la Gloire*, le *Dieu des Bonnes gens*, le *Bon Vieillard*, les *Hirondelles*, les *Quatre âges*, le *Déluge*. — Béranger avait publié son premier recueil en 1815 sous le titre malicieux de *Chansons morales et autres*; il en publia trois nouveaux en 1821, 1825 et 1833. Ce dernier, qui parut sous le titre de *Chansons nouvelles et dernières*, est dédié à Lucien Bonaparte, pour lequel il avait conservé une vive reconnaissance. Il a laissé une centaine de chansons inédites, qui forment une sorte de *romancero* napoléonien; sa propre *Biographie*, et une *Correspondance* : le tout a été publié par M. Perrotin, son éditeur et son ami. Lamartine a donné dans son *Cours familier de littérature* une remarquable appréciation de Béranger. — V. BÉRANGER.

**BÉRAR**, prov. de l'Inde anglaise, dans le roy. du Decan, au centre de la presqu'île; bornée par le Kandeich et le Malouah au N.; l'Aurengabad et le Bider au S., le désert de Gandouana à l'E.; 420 kil. sur 220; 3 000 000 hab. Villes princ., Nagpou et Ellitchpou. Sol très fertile; moutons d'espèce particulière; beau bois de tek. — Le Bérar fut longtemps un Etat indépendant; les Anglais s'en emparèrent en 1817, en s'engageant à faire une riche pension au *radjah* titulaire; à la mort du dernier héritier de ce prince, ils ont annexé le pays à leurs possessions.

**BÉRARD** (Fréd.), médecin, né en 1789 à Montpellier, y fut reçu docteur à 20 ans, y publia en 1821 la *Doctrine médicale de l'école de Montpellier*, puis vint à Paris, y donna en 1823 sa *Doctrine du physique et du moral*, où il combattait Cabanis, fit paraître en même temps une *Lettre sur les causes premières*, écrit inédit de Cabanis où ce philosophe lui-même se rétractait en partie, fut nommé en 1825 professeur d'hygiène à Montpellier, et mourut dans cette ville en 1828, à peine âgé de 39 ans.

**BÉRARD** (Aug.), habile chirurgien, fils d'un médecin militaire, était né en 1802, et mourut en 1846. Il se fit remarquer de bonne heure par de savants mémoires autant que par la dextérité de sa main, et fut nommé en 1842, à la suite d'un brillant concours, professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de Paris. Il entreprit (avec M. Denonvilliers) un *Compendium de chirurgie pratique*, qui est resté classique. — Son frère aîné, Pierre-Honoré B., 1797-1858, fut nommé en 1831 professeur de physiologie à la Faculté de Paris, devint doyen en 1848 et inspecteur général en 1854. Il avait commencé la publication d'un *Cours de physiologie*, vaste et important ouvrage que la mort l'empêcha d'achever.

**BÉRARDIER** (l'abbé), né à Quimper vers 1730, mort en 1794, fut professeur d'éloquence, puis grand maître du Collège Louis-le-Grand, et se fit chérir de ses élèves. Nommé en 1789 député du clergé aux États généraux, il siégea au côté droit. Incarcéré en 1792, il échappa au massacre de septembre par la protection de Camille Desmoulins, qui avait été son élève. On a de lui un *Essai sur le Récit*, 1776; un *Précis d'Histoire universelle*, 1776; une trad. en vers français de *L'Anti-Lucreté*, 1786; et les *Principes de la foi sur le gouvernement de l'Eglise*, 1791, écrit où il combat la constitution civile du clergé.

**BÉRAT**, v. de Turquie (Albanie), à 46 k. N. E. d'Avlone; 8000 h. Citadelle. Archevêché grec.

**BÉRAUD** (Laurent), jésuite, né à Lyon en 1703, mort en 1777, fut nommé en 1740 directeur de l'observatoire de sa ville natale, fit quelques observations astronomiques, et forma Montcucla, Lalande et Bossut. Il a donné la *Physique des corps animés*, 1755, et de savants *Mémoires* sur la cause de l'augmentation de poids que certaines matières acquiè-

rent dans la calcination; sur la cause et les effets de l'aimant, du tonnerre et de l'électricité, etc.

**BÉRAULT-BERCASTEL** (Ant. Henri), jésuite, né en 1722 à Briey (Moselle), mort vers 1795, fut curé d'Omerville, au diocèse de Rouen, et chanoine de Noyon. Il a composé des poèmes, oubliés auj. (*le Serin des Canaries*, 1754, *la Terre promise*, 1766), et a trad. de l'espagnol les *Voyages récréatifs du chevalier de Quévodo*; mais il est surtout connu par son *Histoire de l'Église* (24 vol. in-12, 1778 et années suiv.). Cet ouvrage, écrit avec méthode et précision, eut un légitime succès; cependant les derniers volumes sont moins soignés. Il a été réimprimé et complété en 1844 par Henrion.

**BERAUN**, v. de Bohême, à 26 k. S. O. de Prague; 12 200 h.; ch.-l. d'un cercle de même nom, situé entre ceux de Pilsen, Rakonitz, Kaurzim, et qui compte 140 000 h.

**BERBERS**, peuple qui occupe les hautes vallées de l'Atlas et une partie des plaines voisines, dans l'empire de Maroc, l'Algérie et l'État de Tunis, est partagé en une foule de tribus dont beaucoup vivent indépendantes. Ce sont les vrais indigènes de la région atlantique. Le nom de Barbarie semble n'être qu'une altération du leur. On distingue plusieurs rameaux dans la famille berbère: les *Kabyles*, dans l'Algérie et l'État de Tunis; les *Amazigs*, dans le Maroc; les *Tibbous* et les *Touaregs*, dans le Sahara. Les Berbères ont en général des habitations fixes, surtout ceux de l'Atlas. Ils sont très-belligueux.

**BERBICE**, riv. de la Guyane anglaise, naît dans les monts de Guacanayas et tombe dans l'Océan Atlantique par 59° 50' long. O., 6° 35' lat. N., après un cours de 186 k. Elle donne son nom à l'un des deux courvts de la Guyane anglaise; 25 000 h. (dont 800 blancs seulement); ch.-l., Nouvel-Amsterdam. — Ce pays faisait jadis partie de la Guyane hollandaise; il a été pris par les Anglais en 1796.

**BERCHEM**, peintre hollandais. V. BERGHEIM.

**BERCHOUX** (Joseph), poète français, né en 1765 à St-Symphorien près de Lyon, mort en 1839, était juge de paix quand éclata la Révolution. Il s'enrôla pour échapper à la proscription, et quitta le service après les orages de la Révolution pour se livrer aux lettres. Il débuta par une *Épître* qui est une boutade contre les anciens et commence par ce vers célèbre :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ?

Il publia en 1800 la *Gastronomie*, poème badin, qui obtint un grand succès. Il donna en 1806 la *Danse ou les Dieux de l'Opéra*; en 1814, *Voltaire ou le Triomphe de la philosophie moderne*, espèce d'invective contre le xviii<sup>e</sup> s.; ces deux derniers poèmes eurent peu de succès. D'un caractère doux et aimable, Berchoux eut partout des amis.

**BERCHTESGADEN**, v. de la Hte-Bavière, ch.-l. d'une anc. principauté, sur l'Achen, à 100 k. E. de Munich, à 20 k. S. O. de Salzbourg; 1450 h. Chât. royal. Grandes salines, plomb, zinc. Anc. prieuré, fondé en 1106, supprimé en 1803. — Cette v. appartient à l'Autriche de 1805 à 1810.

**BERCY**, anc. bourg important du dép. de la Seine, sur la r. dr. de la Seine, à l'E. de Paris, auquel il tenait immédiatement et auquel il a été réuni en 1860 (ix<sup>e</sup> arr<sup>t</sup>), comptait 14 239 h. en 1856. Immense entrepôt de vins, vinaigres, huiles, eaux-de-vie, destinés à la consommation de Paris. A l'extrémité E., beau château avec parc, démoli en 1860.

**BERDITCHEV**, v. de la Russie d'Europe (Volhynie), à 44 kil. S. de Jitomir, 20 000 hab. On y révère une image de la Vierge, à laquelle le peuple attribue le don de faire des miracles.

**BERDOUAN**, v. de l'Inde anglaise (Calcutta), ch.-l. de district, à 95 kil. N. O. de Calcutta; 54 000 hab. Citadelle; quelques monuments, entre autres le tombeau de Sukka, saint mahométan. Chemin de fer.

**BÉRÉCYNTHIE**, montagne de Phrygie, sur la frontière de la Carie et de la Lydie, où Cybèle était née

et avait un temple: d'où la déesse prit le surnom de *Bérécynthie*. — La Crète avait aussi un mont Bérécynthe, séjour des Dactyles idéens.

**BÉRÉE** ou **BÉNOÉ**, *Beræa* chez les anciens, *Verre* ou *Veria* au moyen âge, *Karaferja* en turc, v. de Macédoine (Emathie), au S. O. de Pella et au pied du mont Bermius. Prise par les Athéniens dans la guerre du Péloponèse; elle se rendit aux Romains après la bat. de Pydna. S. Paul y prêcha l'Évangile. Ruinée en 904 par un tremblement de terre; occupée par les Turcs en 1397. — V. de Syrie, dans la Cyrénétique, était aussi appelée *Chalybon*: c'est auj. *Alep*.

**BÉRÉGH**, comitat de Hongrie, dans le cercle en deçà de la Theiss, entre ceux de Marmarosch, Ugotsch, Szathmar, Zemplin, Onghvar; env. 135 000 hab.; ch.-l. Bérègh-Szasz, v. de 4000 h., sur la Borsova.

**BÉRÉNGER I**, roi d'Italie, fils d'Eberhard, duc de Frioul, et de Gisèle, fille de Louis le Débonnaire, se fit déclarer roi par les États du roy. en 888, après la déposition de Charles le Gros. Il eut pour compétiteurs Guy, duc de Spolète, Arnoul, roi de Germanie, Louis, fils de Boson, roi d'Arles; mais il se défit de tous ses rivaux, et fut couronné empereur en 915. Après 36 ans de règne, les grands, jaloux de son autorité croissante, lui suscitèrent un nouveau compétiteur, Rodolphe II, roi de la Bourgogne Transjurane. Celui-ci le vainquit en 923 avec le secours du comte Boniface, et l'enferma dans Véronne, où il fut assassiné. l'an 924.

**BÉRÉNGER II**, roi d'Italie, fils d'Adalbert, marquis d'Ivrée, et petit-fils du préc. par sa mère. Forcé par la tyrannie de Hugues, roi d'Italie, de se réfugier en Allemagne, il implora la protection d'Othon le Grand, s'empara avec son secours d'une partie de l'Italie, et s'en fit déclarer roi en 950. Othon ayant voulu faire de ses États un fief relevant de l'Allemagne, Bérènger se révolta, mais il ne put résister longtemps à l'empereur, et fut obligé, dès 952, de se reconnaître son vassal. S'étant révolté de nouveau, il tomba, en 961, entre les mains d'Othon, qui l'envoya dans les prisons de Bamberg, où il mourut en 966.

**BÉRÉNGER** de Tours, théologien, né à Tours en 998, mort en 1088, fut nommé en 1030 *scolastique* ou maître d'une école dans sa ville natale, et devint, en 1039, archidiacre d'Angers. Il eut pendant quelque temps beaucoup de succès dans son enseignement; mais ensuite, voyant son école abandonnée pour celle de Lanfranc, il imagina, pour rappeler la foule, de se distinguer par des opinions singulières, et attaqua les mystères de l'eucharistie et de la transsubstantiation. Il fut réfuté par Abbon et Lanfranc, dénoncé en 1050 au concile de Tours, et condamné par plusieurs conciles. Il se vit forcé d'abjurer ses erreurs et de brûler ses livres; mais il ne tarda pas à dogmatiser de nouveau. Enfin il reconnut de bonne foi ses torts dans le concile de Rome (1079), et se retira dans l'île de St-Côme près de Tours, où il mourut à 90 ans. La plupart de ses ouvrages sont perdus; ce qui en reste se trouve, avec les écrits de Lanfranc, dans les *Collections* des PP. d'Achéry et Martenne. Lessing a retrouvé à Wolfenbützel sa *Défense contre Lanfranc*, ainsi que quelques autres écrits, qui ont été publiés par Fr. Vischer, Berlin, 1834. Suidendorf a publié à Hambourg, en 1850, un recueil de ses *Lettres*.

**BÉRÉNGER** (Laur. Pierre), oratorien, né à Riez en Provence en 1749, mort en 1822, professa la rhétorique au collège d'Orléans avant la Révolution; fut nommé professeur à l'École centrale et au lycée de Lyon, puis inspecteur d'académie, en 1816. Il est auteur d'ouvrages moraux très-répandus: *le Mentor vertueux*, *la Morale en action*, *la Morale en exemples*, *le Fablier de la jeunesse*, etc.

**BÉRÉNGER**, chansonnier. V. BÉRANGER.

**BÉRÉNGÈRE**, reine de Léon et de Castille, était fille de Raymond IV et femme d'Alphonse VIII, roi de Castille. S'étant renfermée dans Tolède en 1139, pour défendre cette ville contre les Maures, elle

parut sur les remparts pendant le siège et traita de lâches des hommes qui venaient ainsi attaquer une femme, tandis que la gloire les appelait sous les murs d'Oréja, ville dont le roi de Castille, son époux, faisait alors le siège en personne. Les chevaliers maures, par un esprit de galanterie qui donne une idée des mœurs de ce temps-là, ordonnèrent la retraite, et l'armée défila devant la reine en célébrant sa vertu et sa beauté. Elle mourut en 1149.

**BÉRENGÈRE**, fille aînée d'Alphonse IV, roi de Castille, épousa Alphonse IX, roi de Léon, qui la répudia en 1209 sous prétexte de parenté. Les États de Castille l'ayant déclarée régente pendant la minorité de son frère Henri I, elle abdiqua en faveur du comte de Lara, qui néanmoins la bannit du royaume dans la suite. Elle y retourna après la mort de son frère, auquel elle succéda en 1217, remit la couronne à son fils aîné Ferdinand, et mourut en 1244.

**BÉRÉNICE**, fille de Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, épousa son frère Ptolémée Evergète, et occupa le trône avec lui (247-222 av. J.-C.). Après la mort de son époux, elle fut mise à mort par son propre fils, Ptolémée Philopator. Cette princesse avait, en exécution d'un vœu, consacré sa chevelure à Vénus : cette chevelure ayant disparu du temple où elle était placée, l'astronome Conon publia par flatterie qu'elle avait été changée en astre, et donna le nom de *Chevelure de Bérénice* à une constellation récemment découverte. Callimaque chanta cette métamorphose dans un poème, que Catulle a imité. — Une autre Bérénice, fille aussi de Ptolémée Philadelphe, épousa Antiochus Théos, roi de Syrie, et fut assassinée avec son époux par Laodice, sa rivale, en 216 av. J.-C.

**BÉRÉNICE**, princesse juive, fille d'Agrippa, née l'an 28 de J.-C., épousa d'abord un Hérode, roi de Chalcis; puis Polémon, roi de Cilicie, et quitta ce prince pour aller vivre auprès d'Agrippa II, son frère. Titus, l'ayant vue lors de la guerre de Judée, conçut pour elle une vive passion, l'emmena à Rome, et voulut même l'épouser; mais l'opposition des Romains l'obligea de renoncer à ce projet et il se décida à cloigner Bérénice. Cette situation est, comme on le sait, le sujet d'une tragédie de Racine, qui fut composée par ce poète pour une situation semblable, à la demande d'Henriette d'Orléans.

**BÉRÉNICE**, nom commun à diverses villes d'Égypte, ainsi appelées du nom de princesses de la dynastie des Lagides. Les principales étaient : 1° Bérénice de Cyrénaïque,auj. *Bernik* ou *Bouzya*, une des 5 villes de la Pentapole d'Afrique; — 2° Bérénice de Thébaine, sur la mer Rouge, à 36 kil. N. du Ras-el-Enf, sous le parallèle de Syène; elle servait d'entrepôt aux marchandises de l'Inde; elle est aujourd'hui détruite; — 3° Bérénice d'Éthiopie, auj. *Ollaki*, chez les Troglodytes et sur la mer Rouge, fameuse par ses mines d'or (d'où son surnom *Panchrysos*, c.-à-d. *toute d'or*). — 4° Bérénice *Épidirès*, c.-à-d. sur le col, en Éthiopie, sur le détroit de Bab-el-Mandeb : on l'appelait quelquefois *Arsinod*.

**BÉRESFORD** (W. CARR, vicomte), général anglais, d'une anc. famille du Straffordshire, né en 1770, s'est distingué au commencement de ce siècle dans la guerre de la Péninsule. Nommé en 1809 généralissime de l'armée portugaise, avec le titre de maréchal du Portugal, il la réorganisa promptement, obtint plusieurs avantages sur les Français, battit Soutel en 1811, à Albuhera, et eut une grande part aux victoires de Vittoria, de Bayonne et de Toulouse. Il reçut pour récompense en Portugal les titres de duc d'Elvas et de marquis de Campo-Mayor, et dans son pays ceux de pair d'Angleterre et de vicomte.

**BÉRÉSINA** ou **BÉREZINA**, riv. de Russie, prend sa source aux env. de Vilédia (gouv. de Minsk), passe à Stoudianka, Borisov, Bobrouisk, Gorval, Reehitza, et tombe dans le Dnieper, après un cours de 350 kil. Charles XII passa la Bérésina en 1708 au gué de Stoudianka. Mais cette rivière est surtout célèbre

par le passage désastreux des Français qui eut lieu près du même gué le 26 novembre 1812.

**BERESOV** ou **BÉREZOV**, v. de la Russie d'Asie (Tobolsk), sur la Sosva et la Vogoulka, à 570 kil. N. de Tobolsk. Grand commerce de pelleteries; riche mine d'or. Lieu d'exil.

**BERETTINI**, peintre. V. CORTONE.

**BERG**, c.-à-d. *mont* en allemand, entre dans beaucoup de noms géographiques, soit comme initiale (*Berg-op-zoom*), soit comme finale (*Koenigsberg*).

**BERG** (comté, puis duché de), État de l'anc. Allemagne, avait pour bornes, avant la Révolution française, à l'O. le Rhin; à l'E. Nassau-Siegen, le duché de Westphalie, le comté de la Mark; au N. le duché de Clèves; capitale Dusseldorf. Il appartenait d'abord, avec titre de comté, à la maison des comtes d'Altena; porté en 1348 à la maison de Juliers par Marguerite, fille du 11<sup>e</sup> comte, Adolphe VII, il fut érigé en duché en 1389 par l'empereur Wenceslas. En 1423, Adolphe, duc de Berg, devint duc de Juliers, et depuis, Berg suivit les destinées de Juliers; il passa en 1624 à la maison de Neubourg, qui le garda lors du traité de Lunéville (1801). En 1806, Napoléon se le fit céder, y ajouta diverses parties du duché de Clèves et d'autres pays, et l'érigea en grand-duché pour Murat : il fut ensuite incorporé à l'Empire français et partagé entre les dép. du Rhin, de la Sieg, de la Roer et de l'Em. En 1815, le duché de Berg fut attribué à la Prusse. Il fait auj. partie de la prov. Rhénane; outre Dusseldorf, on y remarque Elberfeld et Barmen, villes très-industrielles.

**BERGA**, petite v. d'Espagne (Barcelone), à 80 k. N. O. de Barcelone; 6500 h. Prise et reprise pendant la guerre civile d'Espagne; définitivement enlevée aux carlistes par les troupes de la reine en 1840.

**BERGAMASC**, territoire de Bergame. Outre Bergame, on y remarque Romano, Martinengo, Somasca.

**BÉRGAME**, le *Bergomum* des anciens, *Bergamo* un italien, v. de Lombardie, ch.-l. de la délégation de Bergame, à 44 kil. N. E. de Milan, sur une colline, entre le Brembo et le Serio; 38 000 hab. Evêché; place forte. Cathédrale, bibliothèque, théâtre, palais-neuf, statue du Tasse. Sociétés savantes. Draps estimés. Commerce de soie, laine, toile, vin, huile, fruits, ustensiles de fer, etc. Grande foire de 14 jours. Patrie de Barnardo Tasso (père de l'auteur de la *Jérusalem délivrée*), du jésuite P. Mafféi, de Tiraboschi et de Donizetti. Après avoir eu des seigneurs particuliers, Bergame se donna aux Vénitiens en 1447. Prise par les Français en 1509 et 1796; ch.-l. du dép. du Serio sous Napoléon.—La délégation de Bergame, dans le gouv. de Milan, sur les frontières de la Suisse et du Tyrol, a 120 k. sur 70, et 350 000 h.

**BÉRGARA**, v. d'Espagne. V. VERGARA.

**BÉRGASSE** (Nic.), avocat de Paris, né à Lyon en 1750, mort en 1832, commença à se faire connaître en 1787 en plaidant contre Beaumarchais pour Kormann, qui poursuivait sa femme en adultère, fut nommé en 1789 député de Lyon aux États généraux, et se montra très-favorable à la royauté; mais ne pouvant faire prévaloir ses plans, il donna sa démission dès 1789. Emprisonné pendant la Terreur, il échappa à la mort par le dévouement de quelques amis et vécut depuis dans la retraite. On a de lui des *Discours* et *Rapports* prononcés à l'Assemblée constituante, un *Essai sur la loi, la souveraineté et la liberté de la presse* (1817), un *Essai sur la propriété* (1821), où il attaque la vente des biens nationaux, et un grand nombre de brochures de circonstance. Au commencement de la Révolution on fit paraître plusieurs fois sous son nom des pamphlets odieux auxquels il n'avait eu aucune part. Chaud partisan du Mesmérisme, il publia en 1784 des *Considérations sur le Magnétisme animal*, et une *Théorie du Monde suivant les principes de Mesmer*.

**BÉRGEDORF**, v. d'Allemagne, à 14 kil. S. E. de Hambourg, sur la Bille; 2400 hab.; appartient en commun, ainsi que son territoire, aux villes libres de

Hambourg et de Lubeck. C'était un repaire de pirates au xiv<sup>e</sup> siècle. Enlevée par Hambourg et Lubeck au duc de Saxe-Lauenbourg Eric II en 1376; perdue en 1412; reprise en 1420 par les 2 villes; comprise dans le dép. des Bouches de l'Elbe par Napoléon, et rendue depuis 1814 aux deux Républiques.

**BERGEN**, v. de Norvège, ch.-l. de la prov. de Nordenfjelds, à 290 k. N. O. de Christiania, au milieu d'une longue baie nommée Waag; 26 000 hab. Evêché luthérien, cour d'appel. Place forte; port sûr, mais d'un accès dangereux. Chantiers de construction; école de navigation. Bergen est l'entrepôt de tout ce qui se pêche dans les mers environnantes. C'était jadis une ville anséatique. Patrie de Holberg. Fondée vers 1070, et longtemps la capitale de la Norvège. — La prov. de Bergen compte 180 000 h.

**BERGEN**, ville de La Hesse électorale, à 4 kil. N. E. de Francfort; 5600 hab. Les Français, commandés par le duc de Broglie, y battirent les Prussiens commandés par Fréd. de Brunswick, 1759.

**BERGERAC**, ch.-l. d'arr. (Dordogne), sur la Dordogne, à 49 kil. S. O. de Périgueux; 7605 hab. Trib., collège, église calviniste. Vins, eaux-de-vie, truffes, pierres meulières, etc. Patrie de Cyrano et du maréchal de Biron, décapité par ordre de Henri IV. — Après avoir longtemps appartenu aux Anglais, Bergerac fut définitivement reprise en 1450. C'était, au xv<sup>e</sup> siècle, une des places fortes des Calvinistes: elle fut démantelée par Louis XIII en 1621. Il y avait été signé en 1577 une célèbre paix de religion.

**BERGERAC** (Savinien CYRANO de), auteur comique, né vers 1620, au château de Bergerac en Périgord, mort en 1655, mena une jeunesse fort dissipée, entra comme cadet dans le régiment des gardes, s'y distingua par sa bravoure, et eut de nombreux duels. Ayant reçu deux blessures graves à la guerre, il quitta le service et se livra aux lettres. On a de lui : *Agrippine*, tragédie; *le Pédant joué*, comédie en prose; *Voyage dans la lune*, et *Histoire comique des États et empires du soleil*. Molière, dans plusieurs de ses comédies, Fontenelle, dans les *Mondes*, Voltaire, dans *Micromégas*, et Swift, dans *Gulliver*, n'ont pas dédaigné de faire des emprunts à cet auteur. Ses œuvres ont été plusieurs fois réimprimées, notamment à Paris, en 1741, en 1851 par M. Leblanc Duvernet, et en 1858 par le bibliophile Jacob.

**BERGÈRE DE CREST** (Isabeau VINCENT, dite la), fanatique du Dauphiné, née vers 1670 de parents pauvres, de la religion réformée, gardait les troupeaux au bourg de Crest, lorsqu'elle se sentit, disait-elle, inspirée, et se mit à faire la prophétesse. Elle eut du succès auprès des gens superstitieux de son parti, jusqu'au moment où l'intendant du Dauphiné la fit arrêter (1686); elle avoua, dit-on, sa supercherie et tomba promptement dans l'oubli.

**BERGERON** (Pierre), géographe, était fils de Nicolas Bergeron, juriconsulte et historien du xv<sup>e</sup> s., auteur du *Valois royal* (histoire de la maison royale de Valois, 1583). Pierre Bergeron, né vers 1580, abandonna le barreau pour voyager, et mourut en 1637. Il a donné un traité estimé *De la Navigation et des voyages modernes*, 1629, une *Hist. de la découverte des Canaries*, 1630; un *Traité des Tartares* et un *Abrégé de l'histoire des Sarrasins*, joints à sa trad. des *Voyages en Tartarie* de Rubruquis et autres, Paris, 1634. On retrouve ces ouvrages dans la collection de Van der Aa, intitulée : *Recueil de voyages curieux en Tartarie*, Leyde, 1729.

**BERGHEM** ou **BERCHEM** (Nic.), peintre hollandais, né à Harlem en 1624, mort en 1683, fut d'abord élève de son père, artiste médiocre, et ensuite de J. Van Goyen. Il réussissait également dans l'histoire, le portrait et le paysage : reproduisant avec une exactitude frappante la feuillée, les animaux et les figures, il en formait un ensemble parfait. Le Musée possède 9 tableaux de lui, parmi lesquels une *Vue des côtes de Nice* et une *Vente d'animaux dans les ruines du Colysée*. — Ville. V. BERGEN.

**BERGIER** (Nic.), antiquaire, né à Reims en 1567, mort en 1623, a publié, en 1622, une *Histoire des grands chemins de l'empire romain*, ouvrage estimé qui se joint à la *Carte itinéraire* de Peutinger, et dont l'édition la plus complète a paru à Bruxelles, 1736.

**BERGIER** (Nic. Silv.), théologien, né en 1718 à Darney en Lorraine, mort à Paris en 1790, professa la théologie à Besançon, puis devint principal du collège de cette ville, et enfin chanoine de Notre-Dame de Paris. Il fut un des adversaires les plus redoutables des philosophes du xviii<sup>e</sup> siècle, et écrivit contre eux de nombreux ouvrages, entre autres : *le Déisme réfuté par lui-même*, 1768 (contre J. J. Rousseau); *Certitude des preuves du Christianisme* (contre l'*Examen des apologistes de la religion chrétienne*, attribué à Burigny), 1768; *Apologie de la religion chrétienne* (contre le *Christianisme dévoilé*, de d'Holbach), 1769; *Réfutation du Système de la nature* (de d'Holbach), ou *Examen du matérialisme*, 1771; *Traité historique et dogmatique de la vraie religion*, 1780. On a aussi de lui un *Dictionnaire théologique*, faisant partie de l'*Encyclopédie méthodique*, et plusieurs fois réimpr., notamment en 1854 par les frères Gausse, en 7 vol. in-8, avec additions du cardinal Goumet, et en 1838, avec des augmentations par Mgr Doney. Bergier était associé de l'Académie des inscriptions.

**BERGMANN** (Torbern), chimiste suédois, né en 1735, dans la Westrogothie, mort en 1784, cultiva avec une égale ardeur toutes les branches des sciences, et devint, en 1766, professeur de chimie à Upsal. On lui doit une foule de découvertes importantes, entre autres celle de l'*air fixe* (acide carbonique), de l'acide oxalique, du gaz hépatique (hydrogène sulfuré); il réforma la minéralogie en la fondant sur la composition chimique des corps, et observa le premier le rapport constant des formes géométriques des cristaux avec la nature de chaque substance. Il recommandait l'usage du chalumeau, dont il avait lui-même usé pour ses découvertes. Exempt de jalousie, il s'empressa de proclamer le mérite de Scheele. On a de lui : *Description physique de la terre*, 1770; *Analyse du fer*, trad. en franc. par Grignon, 1783; *Manuel du minéralogiste*, trad. par Mongez, 1784; *Traité des affinités*, 1788; *Opuscula physica et chimica*, 1779-1790, trad. en partie par Guyton-Morveau, 1780. Condorcet et Victor d'Azry ont prononcé son *Éloge*.

**BERGMUM** (de *berg*, montagne, et *home*, demeure), v. de la Gaule Cisalpine, capit. des *Orobii*, peuple ligure ou montagnard, est auj. *Bergame*.

**BERG-OP-ZOOM** (c.-à-d. *mont-sur-le-Zoom*), v. du roy. de Hollande (Brabant septentr.), sur le Zoom, à 31 kil. N. d'Anvers; 10 000 hab. Place forte. Pêche et salaison des anchois. — Fondée en 1287; assiégée par les Espagnols en 1588 et 1622; fortifiée depuis par Cohorn; prise par les Français sous les ordres du maréchal de Lowendhal en 1747, après un siège célèbre. Assiégée vainement en 1814 par les Anglais; rendue par la France à la paix.

**BERGOU** ou **BORGOU**, Etat peu connu de la Nigritie centrale, dit aussi *Owadaï*, à l'O. du Nil et à l'E. du lac Tchad, entre le Baghermé à l'O. et le Darfour à l'E., a pour v. principales Ouarra et Konkâ. Comm. d'esclaves et de cuirs. Contrée inhospitalière.

**BERGUES**, ch.-l. de cant. (Nord), à 10 kil. S. E. de Dunkerque, au pied d'une montagne (*Berg*), d'où l'on a une vue magnifique; 5455 h. Place forte. Petit port; station du chemin de fer; canal. Anc. abbaye de St-Winoc. Construction de bateaux; raffineries, distilleries; dentelles; entrepôt de fromages estimés. — Fondée au x<sup>e</sup> siècle. Prise et reprise plusieurs fois; assurée à la France par la paix des Pyrénées (1659). Assiégée en vain par les Anglais en 1793.

**BERGARD** ou **BEAUREGARD** (Cl. GUILLERMET de), philosophe du xv<sup>e</sup> siècle, né à Moulins vers 1578, m. vers 1663, professa la philosophie à Pise et à Padoue, combattit à la fois l'enseignement scolastique

et le système de Galilée, et adopta une doctrine empruntée aux Ioniens et aux Épicuriens. Son principal ouvrage a pour titre *Circuli Pisani, seu de veterum et peripatetica philosophia dialogi*, Udine, 1643.

**BERING**. V. BEHRING.

**BERINGTON** (Joseph), historien anglais, né vers 1760, mort en 1827, était catholique et fut longtemps curé en France. Il est auteur d'une *Histoire littéraire du moyen âge*, Londres, 1814-1816, ouvrage estimé, trad. par Boulard; d'une *Histoire de Henri II*, et d'une *Vie d'Héloïse et d'Abélard*.

**BERKELEY**, bourg d'Angleterre (Glocester), à 22 kil. S. E. de Glocester, près de la Severn. Anc. château fort. Patrie de Jenner.

**BERKELEY**, célèbre métaphysicien irlandais, né à Kilkrin en 1684, mort en 1753, fit ses études au collège de la Trinité à Dublin, et devint associé de ce collège. Le comte de Peterborough l'emmena en qualité de secrétaire dans son ambassade en Sicile et en Italie. Il obtint à son retour le doyenné de Derry, et résigna bientôt ce riche bénéfice pour se rendre aux îles Bermudes, où il voulait établir un collège pour l'instruction et la conversion des sauvages; mais, le gouvernement ne lui envoyant point les fonds nécessaires, il revint en Irlande et fut nommé à l'évêché de Cloyne, qu'il garda jusqu'à sa mort. On a de lui: *Théorie de la vision*, 1709; *Principes de la connaissance humaine*, 1710; *Dialogues d'Hylas et de Philonous*, 1713, trad. par l'abbé du Gua de Malves, 1750; *Alciphron, ou Apologie de la religion chrétienne*, trad. par Joncourt, La Haye, 1734; *Siris ou Reflexions sur l'eau de goudron*, 1744; quelques écrits politiques ou théologiques, et des poésies estimées. Ses *Oeuvres* ont été réunies en 2 vol. in-4, avec une *Vie* de l'auteur, par Arbuthnot, Londres, 1784. Berkeley soutenait que nous ne connaissons que nos propres idées, que les corps extérieurs n'existent pas, et que c'est par une illusion mensongère que nous leur accordons de la réalité; c'est dans les *Principes de la connaissance* et dans les *Dialogues d'Hylas* (le matérialiste) et *Philonous* (le spiritualiste) qu'il a exposé ce système d'idéalisme.

**BERKEN** (Louis de), né à Bruges au xv<sup>e</sup> s., découvrit en 1476 l'art de tailler et de polir le diamant, au moyen d'une roue et de la poudre de diamant.

**BERKS**, comté d'Angleterre, vers le centre, entre ceux de Buckingham, Oxford, Surrey, Hamp, Wilt; 75 k. sur 44; 162 000 h.; ch.-l., Reading. Climat très-sain. La forêt de Windsor occupe la partie E. de ce comté; beaucoup de grains dans l'O.

**BERLAIMONT**, ch.-l. de cant. (Nord), sur la Sambre, à 13 kil. N. O. d'Avesnes; 1505 hab. Poterie.

**BERLICHINGEN** (Gœtz ou Godefroi de), surnommé *Main de fer*, brave chevalier allemand, né à Iaxhausen, dans le Wurtemberg, vers 1480, mort en 1562, prit une part glorieuse aux guerres que se livrèrent les électeurs de Brandebourg et de Bavière au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle. Ayant perdu une main, il s'en fit faire une en fer, d'où le surnom sous lequel il est connu. Il a écrit lui-même l'histoire de ses aventures (publiée en 1731 et 1858). Gœthe l'a pris pour héros d'un de ses drames.

**BERLIN**, *Berolinum*, capit. des États prussiens, dans la province de Brandebourg (gouv. de Potsdam), sur la Sprée, à 890 kil. E. N. E. de Paris; 470 000 hab. (on n'en comptait que 10 000 en 1651 et 103 000 en 1803). La v. se divise en 5 quartiers: Berlin proprement dit, Cologne (Kœln), Friedrichswerder, Neustadt ou Dorotheenstadt, Friederichsstadt. On y compte 34 ponts, 19 hôpitaux, 21 églises, dont une seule catholique; chemins de fer pour Stettin, Hambourg, Cologne, Leipsick, etc. On remarque les rues Frédéric-Guillaume et des Tilleuls, les places Guillaume, de Leipsick et de la Belle-Alliance; le parc ou Thiergarten, la cathédrale, la porte de Brandebourg, le château royal, celui de Bellevue, le palais de Monbijou, la statue de Frédéric II, celles de Schiller et de Gœthe. Université célèbre,

qui compta parmi ses professeurs Fichte, Schelling; Hegel, Wolf, Ritter, Schleiermacher, Gans, Savigny; école militaire, institut de sourds-muets. Académie royale des sciences (fondée en 1700 par Leibnitz), Académie des beaux-arts; Académie des sciences mécaniques et d'architecture; sociétés savantes et littéraires; cabinets d'histoire naturelle, de médailles, galerie de tableaux, statues, musée égyptien; observatoire, bibliothèque royale. Industrie active: draps, porcelaines, dentelles, galons d'or et d'argent, étoffes de soie, velours de coton, laine, toile, tapisserie, horlogerie, ouvrages d'acier et bronze, bougies, cartes à jouer, produits chimiques (notamment bleu de Prusse), berlines et autres voitures, etc. Patrie du grand Frédéric, de Baumgarten, de Fr. Ancillon, des poètes Canitz et Tieck, de Humboldt, de Meyer-Beer, etc. — On croit que cette ville fut fondée vers 1142 par Albert l'Ours, margrave de Brandebourg, ou seulement en 1200 par Albert II. Elle fut la résidence des margraves depuis 1495; mais elle ne prit d'importance que sous Frédéric-Guillaume, le grand-électeur (1650). Berlin fut occupé par les Autrichiens en 1757, par les Russes en 1760, et par les Français en 1806, après la bataille d'Iéna.

**BERLINGUES**, petit groupe d'îles de l'Océan Atlantique, sur la côte de Portugal (Estramadure), à 80 kil. N. de Lisbonne, à 9 kil. du cap Carvoeiro.

**BERMUDE I**, roi de Léon et des Asturies (788-791), fut élevé sur le trône au préjudice d'Alphonse II, fils de Froila; mais restitua la couronne à ce jeune prince au bout de 3 ans. — II, régna de 982 à 999. Il ne put d'abord résister aux Arabes, qui étaient venus envahir ses États sous la conduite d'Almanzor; mais ayant ensuite réuni ses armes à celles des rois de Navarre et de Castille, il repoussa le conquérant et contribua puissamment à la victoire de Calatanazor. 998. — III, régna de 1027 à 1037, eut à combattre Sanche le Grand, roi de Navarre, qui le dépouilla d'une partie de ses États, voulut les reprendre à la mort de ce prince (1035), mais périt dans une bataille. En lui finit la dynastie des rois de Léon.

**BERMUDES**, groupe d'îles de l'Océan Atlantique, au N. E. des Antilles, par 64° 19' - 64° 43' long. O., 31° 53' - 32° 18' lat. N., forme un gouv. des possessions anglaises. Elles sont au nombre d'environ 300, dont les principales sont: Bermude, St-George, avec une v. de ce nom, St-David, Cooper, Somerset, Long-Island, etc.; environ 10 000 hab., dont 5000 nègres. Hamilton, dans l'île Bermude, est le ch.-l. de l'archipel. Ce ne sont généralement que des rocs ou des bancs de sable, mais quelques-unes offrent la plus brillante végétation: arrow-root, café, coton, sucre. Climat sain et agréable, mais d'une chaleur accablante. Fréquents et violents ouragans. — Découvertes par l'Espagnol don Juan Bermudez en 1522; l'Anglais George Somers, qui y fit naufrage en 1609, s'y établit, les colonisa et en assura la possession à son pays. Elles forment un gouvernement de l'Amérique anglaise et sont une station maritime et commerciale très-importante pour la Grande-Bretagne. Une division des pontons avec un grand nombre de condamnés y est établie.

**BERMUDEZ** (Jean), médecin portugais, suivit en 1520 l'ambassadeur du roi Emmanuel en Abyssinie, et s'insinua tellement dans l'esprit du roi de ce pays, alors catholique, que ce prince lui donna le titre de patriarche d'Abyssinie. Il résida dans cette contrée pendant trente ans, et revint mourir à Lisbonne vers 1575. Il a laissé une relation de son voyage, dédiée au roi Sébastien, et conservée manuscrite aux archives de Lisbonne.

**BERMUDEZ** (Jérôme), poète espagnol du xvi<sup>e</sup> siècle, était dominicain et professa la théologie à Salamanque. On a de lui deux tragédies: *Nise* (Inès) *malheureuse*, et *Nise couronnée*, qu'il publia sous le nom d'Antonio Silva (1577), et un poème intitulé *l'Hesperodia* (1589), dont le duc d'Albe est le héros.

**BERNADOTTE**. V. CHARLES XIV, roi de Suède.

**BERNARD** (S.) de Menthon, fondateur de l'hospice du mont St-Bernard, né en 923, au château de Menthon, près d'Annecy, en Savoie, mort en 1008, fut archidiacre d'Aoste. Témoin des dangers qu'offrait le passage des Alpes, il fit construire, en 962, sur le sommet des deux montagnes qui ont depuis conservé les noms de Grand et de Petit St-Bernard, deux hospices consacrés à recueillir les voyageurs et à rechercher les malheureux qui auraient perdu leur route ou qui seraient engoutés par les neiges, et il en confia le soin à des religieux de l'ordre de St-Augustin. Ces généreux hospitaliers se font aider dans leurs recherches par des chiens intelligents dressés à ce service. On le fête le 15 juin.

**BERNARD** (S.), fondateur de l'ordre des Bernardins, né en 1091, à Fontaine-lès-Dijon, d'une famille noble, mort en 1153, entra dans l'ordre de Cîteaux, reforma cette communauté dont les religieux prirent de lui le nom de *Bernardins*, et fut le premier abbé de Clairvaux (1115). Il se fit une telle réputation par sa piété et son éloquence, qu'il attira autour de lui une foule de novices, dont plusieurs devinrent par la suite des hommes éminents, et que les évêques, les rois et les papes le prenaient pour arbitre de leurs différends. Lorsque Innocent II et Anaclet se disputèrent la tiare (1130), on s'en remit à sa décision. Il prêcha en 1146 la 2<sup>e</sup> croisade à Vézelay; il le fit avec un tel succès que le roi Louis le Jeune et l'empereur Conrad III prirent eux-mêmes la croix. Plein de zèle pour l'orthodoxie, il combattit les erreurs d'Abélard, de Pierre de Bruys, d'Arnaut de Brescia, de Gilbert de la Porée, mais il s'opposa aux excès du moine Raoul, qui voulait qu'on massacrat tous les Juifs. S. Bernard fonda jusqu'à 72 monastères, répandus dans toutes les parties de l'Europe. Ses œuvres, écrites en latin, ont été plusieurs fois imprimées : l'édition la plus estimée est celle de Mabilon, 1690, 2 vol. in-fol., réimprimée à Paris par les frères Gaume, 1835-40, 4 vol. in-8, et à Milan, 1852, 3 vol. in-4. Elles renferment des traités théologiques, des lettres et des sermons, dont quelques-uns, notamment les harangues pour la croisade, ont été prononcés en langue romane. La plupart de ses ouvrages ont été traduits en français. On le fête le 20 août. M. de Montalembert a donné l'*Histoire de S. Bernard*.

**BERNARD**, roi d'Italie, fils de Pepin et petit-fils de Charlemagne, fut placé en 812 sur le trône d'Aquitaine qu'avait occupé son père. Après la mort de Charlemagne, il eut des démêlés avec Louis le Débonnaire, son oncle, qui voulait le dépouiller au profit de son fils Lothaire, associé à l'empire, et il prit les armes contre eux; mais il fut battu et fait prisonnier, en 818. Louis eut la barbarie de lui faire arracher les yeux; Bernard mourut de ce supplice.

**BERNARD**, duc de Septimanie, fut investi de ce duché en 820 par Louis le Débonnaire, et jouit d'une telle faveur à la cour de ce prince qu'on l'accusa d'adultère avec l'impératrice Judith. Louis le dépouilla de son duché en 832, mais il le lui rendit l'année suivante, parce qu'il l'avait secouru contre ses fils révoltés. Ayant plus tard favorisé la rébellion de Pepin II d'Aquitaine, il fut mis à mort par Charles le Chauve (844).

**BERNARD del CARPIO**, héros castillan du ix<sup>e</sup> siècle, vainqueur de Roland. V. CARPIO.

**BERNARD**, duc de Saxe-Weimar, général célèbre, né à Weimar en 1604, fut un des principaux soutiens du parti protestant pendant la guerre de Trente ans. Il fit ses premières armes sous le roi de Bohême et se signala au combat de Wimpfen, 1622; puis servit sous Christian de Brunswick, et enfin sous Gustave-Adolphe; il chassa les Impériaux du Landgraviat de Hesse-Cassel, aida à la prise de Wurtzbourg, 1631, passa le Rhin à Oppenheim, surprit Manheim, et remporta plusieurs avantages sur Wallenstein. Il prit le commandement de l'armée après la mort de Gustave à la bataille de Lutzen, et acheva la victoire, 1632. Privé par Oxen-

stiern d'une moitié de l'armée et mis sous les ordres de Horn, il n'en fit pas moins capituler Ratisbonne; mais il perdit la bataille décisive de Nordlingen contre les Impériaux, 1634. Écarté par les Suédois à la suite de ce revers, il se mit au service de la France, qui était entrée dans la ligue protestante, délivra ou prit diverses villes, entre autres Mayence, opéra une admirable retraite en Lorraine, 1635, seconda les manœuvres de Condé en Bourgogne, 1636, conquit l'Alsace sur les Impériaux, les battit en 1637 à Rheinfeld, et prit Fribourg et Brisach, 1638. Il mourut au milieu de ses succès, près d'Huningue, en 1639, enlevé par la fièvre, ou, selon d'autres, par le poison.

**BERNARD** (Claude), dit le *Pauvre Prêtre*, et le *Père Bernard*, fils d'Étienne Bernard, avocat et magistrat distingué du temps de Henri IV, naquit à Dijon en 1588, et mourut à Paris en 1641. Après une jeunesse dissipée, il se convertit, reçut les ordres et se consacra tout entier au service des pauvres, des malades et des condamnés. Il exerça ces fonctions pénibles pendant 20 ans à l'Hôtel-Dieu de Paris, puis à la Charité, et employa en aumônes un héritage de 400 000 fr. Il fut l'émule et l'ami de S. Vincent de Paul.

**BERNARD** (Catherine), née à Rouen en 1662, morte à Paris en 1722, était parente de Corneille. Elle se distingua par son talent pour la poésie dramatique, obtint plusieurs couronnes à l'Académie française et à celle des Jeux-Floraux, et fut membre de l'Académie des Ricovrati de Padoue. Elle a donné au Théâtre *Laodamie*, 1689, *Brutus*, 1690, *Inès de Cordoue*, 1696, et a fait quelques romans.

**BERNARD** (Samuel), riche financier, né en 1651 à Paris, mort en 1739, âgé de 88 ans, était fils d'un artiste distingué, nommé aussi Samuel, qui fut nommé en 1655 professeur à l'Académie de peinture. Il s'enrichit dans le métier de traitant sous le ministère Chamillard, et amassa une fortune d'environ 60 millions, dont il fit, du reste, un noble usage. Deux fois il vint au secours de l'Etat et prêta des sommes considérables à Louis XIV et à Louis XV, qui ne dédaignèrent point de venir les lui demander en personne. Il fut fait chevalier, et il alla ses enfants aux plus nobles familles du royaume.

**BERNARD** (Jacq.), laborieux écrivain, né en 1658 à Nyons en Dauphiné, mort en 1708, était calviniste. Chassé de France par la révocation de l'édit de Nantes, il alla s'établir à La Haye, y fonda une école pour les lettres et la philosophie, y continua la *Bibliothèque universelle* de Leclerc et les *Nouvelles de la République des Lettres* de Bayle, travailla au *Supplément* de Moréri, et donna un *Recueil des Traités de paix*. La Haye, 1700, 4 vol. in-fol.

**BERNARD** (J. Fréd.), libraire et compilateur d'Amsterdam, s'établit dans cette ville en 1711 et y mourut en 1752. On a de lui un grand nombre de publications, dont les plus importantes sont : *Recueil de Voyages au Nord*, 1715-38, 10 vol. in-12, *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples, représentées par des figures dessinées par Bernard Picart*, 1723-43, 9 vol. in-fol., suivies des *Superstitions anciennes et modernes*, 1733-36. Ce grand ouvrage a été reproduit avec quelques modifications par Banier, Paris, 1741, et réimpr. avec additions, par Prudhomme, en 13 v. in-f., 1807-1810.

**BERNARD** (P. Jos.), poète connu sous le nom de *Genil Bernard*, que lui donna Voltaire, né à Grenoble en 1710, mort en 1775, montra de bonne heure pour la poésie un goût que les circonstances ne lui permirent pas toujours de satisfaire. Il fut d'abord clerc de procureur, puis s'enrôla et devint secrétaire du maréchal de Coigny, qui commandait l'armée d'Italie. Il obtint après la mort du maréchal une place lucrative, et put alors suivre son goût pour la poésie et pour les plaisirs; mais ayant commis un excès dans un âge déjà avancé, il perdit tout d'un coup la mémoire (1771), et resta jusqu'à la fin de sa vie dans un état d'enfance. On



a de lui *Castor et Pollux*, opéra qui eut un grand succès; *l'Art d'aimer*, poème galant, ou plutôt licencieux, qui ne fut publié qu'au bout de 30 ans, et qui jouit d'une grande réputation tant qu'il ne fut pas publié; *Phrosine et Mélidore*, poème; des épitres, des odes et des chansons. Ses œuvres ont été recueillies en 1776, 1 v. in-8, et réimprimées avec additions en 1803, 2 vol. in-8.

**BERNARD** (Charles de), écrivain dont le vrai nom est *Ch. Bernard Dugraï de La Villette*, d'une famille noble et légitimiste, né en 1804 à Besançon, mort en 1850, débuta par des poésies (*Plus deuil que joie*, 1832), puis composa des nouvelles et des romans qui, pour la plupart, parurent dans les revues du temps, et qui se font remarquer par la grâce et l'élégance, mais dont le style n'est pas exempt d'afféterie. Parmi ses nouvelles on remarque *la Femme de quarante ans*, qui fait le pendant de *la Femme de trente ans* de Balzac; *l'Anneau d'argent*, le *Persécuteur*, *l'Arbre de science*, le *Pied d'argile*; parmi ses romans, *Gerfaut*, 1838; *les Ailes d'Icare*, 1840; *la Peau de Lion* et *la Chasse aux amants*, 1841; *le Beau-Père*, 1845; le *Gentilhomme campagnard*, 1846; *le Eau d'or*, 1847. Ses *Oeuvres complètes* ont été publiées par Michel Lévy, 1854, 12 vol. in-18, avec une *Notice* de Pontmartin.

**BERNARD** (GRAND ET PETIT ST.). V. ST-BERNARD.

**BERNARDÈS** (Diego), poète portugais, né vers 1540, mort en 1596, fut secrétaire d'ambassade à Madrid, suivit le roi Sébastien en Afrique et fut pris à la bataille d'Alcazar. Il a surtout réussi dans l'épique, et est regardé comme le Théocrite du Portugal. Il a intitulé le recueil de ses élogues *le Lyra*, du nom d'un ruisseau qu'il a chanté.

**BERNARDI** (Jos. Dominique), écrivain, né en 1751, mort en 1824, avait été membre du conseil des Cinq-Cents, puis chef de division au ministère de la justice. Il a composé plusieurs ouvrages de jurisprudence, mais est surtout connu pour avoir publié, avant la découverte des nouveaux fragments de la *République* de Cicéron, un ouvrage composé des fragments conservés de cet ouvrage et de centons pris dans les autres écrits de l'auteur, 1800.

**BERNARDIN** (S.), d'une famille illustre de Sienna, né en 1380, mort en 1444, se consacra au service des malades et montra un dévouement admirable pendant la peste qui désola Sienna en 1400. Il entra chez les Franciscains de l'Étroite-Observance, devint vicaire général de cet ordre et y porta la réforme. Plein d'humilité, il refusa plusieurs évêchés. Il a laissé des œuvres spirituelles, imprimées à Venise, en 1591, et à Paris en 1636, 5 vol. in-fol. On l'honore le 20 mai.

**BERNARDIN DE ST-PIERRE**. V. ST-PIERRE.

**BERNARDIN** (le), ou le **BERNARDINO**, montagne des Alpes, dans le canton des Grisons, offre un passage situé à 2191<sup>m</sup> au-dessus du niveau de la mer, qui unit Coire à Bellinzona, par une route carrossable, construite de 1819 à 1823, et fait communiquer Turin avec la Suisse et l'Allemagne occid. Le général Lecourbe traversa ce passage en 1799 pour aller attaquer les Autrichiens.

**BERNARDINS**, nom que prirent les religieux de Cîteaux lorsque S. Bernard, qui était entré dans leur ordre, l'eut réformé et étendu. Ils avaient en France un grand nombre de couvents, notamment celui de Paris, où se tinrent souvent les assemblées de l'Université et qui sert aujourd'hui d'entrepôt pour les huiles (rue des Bernardins). V. CITEAUX (ordre de).

On connaissait sous le nom de *Bernardines* une congrégation de femmes qui suivait la règle de S. Bernard, et qui se consacrait surtout à l'éducation des jeunes filles. Leurs principales maisons étaient celles de Port-Royal et du faubourg St-Antoine.

**BERNAVILLE**, ch.-l. de cant. (Somme), à 13 kil. S. O. de Doullens; 1109 hab.

**BERNAY**, *Bernacum*, ch.-l. d'arr. (Eure), à 48 kil. N. O. d'Évreux, à 153 k. de Paris, sur la Cha-

rentonne; 7237 h. Trib., collège. Toiles, drap, papier, cuirs, bougies, etc. Grande foire aux chevaux dite *la Foire fleurie* parce qu'elle se tient à Pâques fleuries (Rameaux). Anc. abbaye de femmes fondée au XI<sup>e</sup> s., et dont il ne reste que l'église.

**BERNBOURG**, ch.-l. du duché d'Anhalt-Bernbourg, sur la Saale, à 32 k. O. de Dessau; 10000 h. Château fort, bâti sur un rocher élevé; station d'chemin de fer. Faïence, poterie de grès, verrerie, haut fourneau, etc. V. ANHALT.

**BERNE**, dite en lat. mod. *Arctopolis*, c.-à-d. *ville de l'Ours*, parce que l'étendard des Bernois portait un ours (en all. *bar*), v. de Suisse, ch.-l. du cant. de Berne, sur l'Aar, à 425 k. S. E. de Paris; 27 560 h. Siège des autorités fédérales et des représentants des puissances étrangères. Université, fondée en 1834. Belle cathédrale, hôtel de ville, monnaie, arsenal, porte de Morat, beau pont de la Nydeck (1814), belle promenade de la *Plate-forme* d'où Pon a une vue magnifique, chemin de fer. Riche biblioth., cabinet de médailles, musée. Industries : beaux chapeaux de paille, soieries, ouvrages en or et en argent. Patrie de Haller, de Bonstetten, etc. — Fondée ou rebâtie par le duc Berthold V de Zähringen en 1191; ville impériale en 1218; inutilement assiégée par l'empereur Rodolphe de Habsbourg, 1288.

**BERNE** (Canton de), le plus grand de tous les cantons helvétiques, entre ceux de Bâle, Soleure, Argovie, Lucerne, Underwald, Uri, Valais, Vaud, Fribourg, Neuchâtel; 120 k. sur 84; 459000 h., dont 40000 cathol. Mont. au S. (Alpes bernoises); riv. principale, l'Aar; plusieurs lacs, Bienna, Thunn, Brienz; sol varié, fertile en beaucoup d'endroits; fruits, grains, prairies. Le gouv. est représentatif et se compose d'un Grand Conseil et d'un Conseil exécutif. Berne alterna jusqu'en 1848 avec Zurich et Lucerne pour la présidence de la Confédération suisse. — Le cant. de Berne entra en 1353 dans la ligue helvétique, qui jusqu'alors n'avait été que de 7 cant.; il adopta en 1528 la religion réformée. Avant 1798, ce canton n'avait pas les mêmes limites qu'aujourd'hui : il possédait en plus les cantons actuels d'Argovie et de Vaud presque en entier; en moins, tout ce qu'il a auj. de l'ancien évêché de Bâle. C'est en 1415 qu'avait eu lieu la conquête de l'Argovie; c'est en 1536 que fut soumis le pays de Vaud. La constitution actuelle du canton date de 1846.

**BERNI** (François), poète burlesque italien, né en 1490 à Lamporecchio en Toscane, mort en 1536, prit l'habit ecclésiastique, fut longtemps secrétaire de Ghiberti, évêque de Vérone, et devint chanoine de la cathédrale de Florence. On dit qu'il fut empoisonné par Alexandre de Médicis, duc de Florence, pour avoir refusé d'empoisonner lui-même le jeune cardinal Hippolyte de Médicis. Berni excella dans le genre burlesque, ou plutôt dans ce genre plaisant et badin dont Pulci était le créateur, mais que, depuis lui, on a nommé en Italie genre *bernesque*. Il est à regretter qu'il régnât dans ses vers une licence extrême. On a de lui : *Rime Burlesche*, poésies badines recueillies après sa mort avec celles de quelques autres poètes, Venise, 1538; *Orlando innamorato*, Venise, 1541, poème héroï-comique, dans lequel il a refait avec succès le *Roland amoureux* de Boiardo; et des *Poésies latines*, Florence, 1562.

**BERNICIE**, anc. division de la Grande-Bretagne, au N. du mur de Septime Sévère, dans la partie appelée depuis Northumberland, s'étendait jusqu'à l'embouchure de la Tweed. Elle forma, avec la Déirie, un des 7 royaumes de l'Heptarchie saxonne.

**BERNIER** (François), célèbre voyageur et philosophie épicurien, né à Angers vers 1625, vint de bonne heure à Paris, où il embrassa la philosophie de Gassendi, puis alla se faire recevoir docteur en médecine à Montpellier. Il partit en 1654 pour voyager en Orient, visita la Syrie, l'Égypte, l'Inde, et séjourna 12 ans dans les États du Grand Mogol Aureng-Zeyb, dont il devint le médecin. A son re-

tour en France (1668), il publia ses écrits; puis il alla visiter l'Angleterre (1685), et mourut à Paris en 1688. Ses *Voyages* parurent pour la 1<sup>re</sup> fois en 1670-1671 : ils sont regardés comme un modèle d'exactitude. On a de lui un *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, 1678, auquel il joignit en 1682 des *Doutes sur quelques chapitres de l'Abrégé*. Bernier était d'un caractère enjoué et aimable; il fut lié avec Gassendi, Molière, Chapelain, Ninon de Lenclos. St-Evremond l'appela le *Joli Philosophe*.

**BERNIER** (l'abbé), né en 1764 à Daon (Mayenne), mort en 1806, était curé de St-Laud à Angers quand éclata la Révolution. Il refusa en 1790 de prêter serment à la constitution civile du clergé, se rendit en 1793 à l'armée vendéenne, et fut quelque temps, avec Stofflet, l'âme de l'insurrection. Quand tout espoir raisonnable fut perdu, il négocia avec Hoche et travailla à pacifier le pays; il seconda également les efforts faits dans ce sens par Bonaparte, auprès de qui il était comme l'*ambassadeur de la Vendée*. Il fut un des plénipotentiaires qui négocièrent le Concordat, et fut, en récompense, promu à l'évêché d'Orléans (1802).

**BERNIK**, pour BÉRENICE. V. BENGAZY.

**BERNINA**, montagne de Suisse (Grisons), à 44 k. S. E. de Coire, dans les Alpes Rhétiques; 4052<sup>m</sup>. Passage très-fréquent entre la Haute-Engadine et la Valtelline. Glacier magnifique.

**BERNINI** (J. Laurent), dit le *Cavalier Bernin*, artiste célèbre, né à Naples en 1598, mort en 1680, se distingua à la fois comme peintre, comme statuaire et comme architecte, et mérita d'être surnommé le *second Michel-Ange*. Amené de bonne heure à Rome, il se concilia par son talent précoce la faveur du pape Paul V, et fut employé sans interruption par les pontifes qui suivirent. Grégoire XV le créa chevalier; Urbain VIII le combla de richesses. Charles I, roi d'Angleterre, fit faire sa statue par lui; Louis XIV l'appela en France (1665) pour prendre ses conseils sur la restauration du Louvre, lui fit faire sa statue équestre, et le garda cinq mois près de lui, le comblant d'honneurs. A Rome, Bernini avait été chargé des embellissements de la basilique de St-Pierre : il exécuta le baldaquin et la chaire que l'on admire dans ce monument, ainsi que la place circulaire qui précède le temple. Parmi ses ouvrages de sculpture on remarque la statue de *Constantin*, à St-Pierre de Rome, les groupes d'*Apollon et Daphné*, d'*Enée et Anchise*, et la statue équestre de *Louis XIV*, à Versailles. On reproche à cet artiste peu d'élevation et un style maniéré, que ses contemporains exagérèrent encore, et qui influa d'une manière fâcheuse sur l'art.

**BERNIS**, vge du dép. du Gard, à 9 kil. S. O. de Nîmes; 1200 hab. Station du chemin de fer de Cette.

**BERNIS** (Franc. Joachim DE PIERRES DE), cardinal et poète, né en 1715, à St-Marcel (Ardèche), d'une famille noble, mais pauvre, mort à Rome en 1794, reçut les ordres, et vint de bonne heure à Paris, où il se fit avantageusement connaître par des vers galants, ainsi que par les grâces de son esprit et de sa personne. Il plut à Mme de Pompadour, qui lui fit obtenir une pension du roi, et il fut reçu à l'Académie française dès l'âge de 29 ans. Après la mort du cardinal de Fleury, qui n'avait pas voulu l'employer, Bernis fit une fortune rapide : il fut nommé ambassadeur à Venise et devint cardinal. Chargé en 1756 du ministère des affaires étrangères, il signa en cette qualité le traité d'alliance avec l'Autriche; mais pendant la guerre de Sept ans, il fut disgracié pour avoir conseillé la paix contre l'avis de Mme de Pompadour (1758). Cependant il fut nommé en 1764 archevêque d'Alby, et cinq ans après ambassadeur à Rome. Révoqué à l'époque de la Révolution, et dépourvu de toute sa fortune, il resta néanmoins à Rome, subsistant des libéralités que lui fit obtenir de la cour d'Espagne le chevalier Azara, son ami. Les poésies qui avaient fait la répu-

tation de Bernis consistent en épîtres, madrigaux, odes anacréontiques, etc.; on y trouve de l'afféterie et une grande profusion de figures et de fleurs de rhétorique; aussi Voltaire avait-il surnommé l'auteur *Babet la Bouquetière*. On a en outre de Bernis un poème sérieux, la *Religion vengée*, publié après sa mort; une correspondance avec Voltaire, et une autre avec Paris-Duverney. On a réuni ses poésies en 1 vol. in-8, Paris 1797 et 1825.

**BERNON**, noble bourguignon, mort en 927, fut le premier abbé de Cluny et reforma plusieurs autres monastères. Il prit l'habit religieux dans l'abbaye de La Baume, dont il devint prieur, donna sa démission en 926, et partagea ses abbayes entre Vidon, son parent, et Odon, son disciple.

**BERNOULLI** et mieux **BERNOULLI**, famille suisse, originaire d'Arvres, a produit dans les xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles une suite de savants, dont les plus connus sont Jacques, Jean, son frère, et Daniel, fils de Jean.

**BERNOULLI** (Jacques), savant mathématicien, né à Bâle en 1654, mort en 1705, professa les mathématiques à l'Université de Bâle, et mérita par ses travaux et ses découvertes d'être nommé associé de l'Académie des sciences de Paris (1699) et de celle de Berlin (1701). Il fut un des premiers à comprendre et à appliquer le calcul différentiel et intégral, proposé par Leibnitz, découvrit les propriétés des nombres dits depuis *nombres de Bernoulli*, et donna la solution de problèmes regardés jusque-là comme insolubles. On a de lui *Ars conjectandi*, publié après sa mort par son neveu Nic. Bernoulli, Bâle, 1713, trad. par Vastel, Paris, 1801, ouvrages où sont posées les bases du calcul des probabilités, et une foule de mémoires, recueillis sous le titre de *Jacobi Bernoulli Opera*, Genève, 1744, 2 vol. in-4.

**BERNOULLI** (Jean), frère du préc., et comme lui profond géomètre, né à Bâle en 1667, mort en 1748, professa les mathématiques à Groningue (1695), puis à Bâle, après la mort de Jacques (1705), et devint associé des Académies de Paris et de Londres, de Berlin et de St-Petersbourg. Formé par son frère, il avait longtemps travaillé de concert avec lui à développer les conséquences du nouveau calcul inventé par Leibnitz; mais il s'établit ensuite entre eux, à l'occasion de la solution de quelques problèmes, une rivalité qui dégénéra en inimitié. Jean B. eut aussi des démêlés assez vifs avec Hartzoeker sur la physique, et avec quelques savants anglais au sujet de l'accusation de plagiat intentée à Leibnitz. Il vint à Paris en 1690, et se lia avec les savants les plus distingués de l'époque, particulièrement avec L'Hôpital. Il découvrit le calcul exponentiel et fournit un grand nombre de mémoires aux Académies dont il était membre; on les a réunis sous le titre d'*Opera omnia*, Lausanne, 1742, 4 vol. in-4. Il faut y joindre son *Commercium philosophicum et mathematicum* avec Leibnitz, 2 v. in-4, Lausanne, 1745. Il eut la gloire de former Euler.

**BERNOULLI** (Daniel), 2<sup>e</sup> fils de Jean, né à Groningue en 1700, mort à Bâle en 1782, cultiva à la fois les sciences mathématiques et les sciences naturelles; se fit recevoir médecin, puis alla enseigner les mathématiques à Pétersbourg, et revint en 1733 dans sa patrie, où il remplit une chaire d'anatomie et de botanique, puis une chaire de physique. Il fut le rival d'Euler, et remporta un si grand nombre de prix à l'Académie des sciences de Paris qu'il s'en fit une sorte de revenu. Il fut comme son père membre des Académies de Paris, de Berlin, de Londres et de St-Petersbourg. *L'Hydrodynamica* (Strasbourg, 1738, in-4) est le plus important de ses ouvrages. — Un 2<sup>e</sup> Jean Bernoulli, son neveu (1744-1807), s'est distingué comme mathématicien et astronome.

**BERNSTORF** (Jean Ernest HARTWIG, comte de), l'un des plus grands hommes d'Etat du xviii<sup>e</sup> siècle, né à Hanovre en 1712, se fixa de bonne heure en Danemark. Après avoir été employé dans diverses ambassades, il fut placé par Frédéric V à la tête des affaires étrangères. Il assura la paix au Dane-

mark, négocia le traité de commerce de 1756 avec la Porte, attira dans le pays des artistes étrangers, favorisa le commerce maritime, créa presque la marine marchande, et protégea les arts et les sciences. A la mort du roi, Struensée ayant été mis à la tête du conseil, Bernstorff se retira à Hambourg. Après la chute de Struensée, il fut rappelé : il allait se rendre à Copenhague, lorsqu'il mourut, en 1772.

**BÉROALDE** de VERVILLE (Frang.), écrivain, né à Paris en 1558, mort en 1612, était fils de Mathieu Béroalde, qui, après avoir été évêque, avait embrassé le calvinisme et était devenu ministre de l'Évangile à Genève. Élevé dans la religion calviniste, François se convertit, reçut les ordres et obtint en 1593 un bon canonicat à Tours. Savant presque universel, il a laissé un grand nombre d'ouvrages dans les genres les plus divers; mais il est surtout connu par le *Moyen de parvenir*, satire piquante de la vie humaine, écrite dans le style de Rabelais. Publié pour la première fois en 1610, ce livre a été plusieurs fois réimprimé, notamment en 1844 par le bibliophile Jacob (P. Lacroix), avec commentaires.

**BEROALDO** (Phil.), littérateur italien, né à Bologne en 1453, mort en 1505, professa les belles lettres à Bologne, et vint enseigner à l'Université de Paris, où il fit goûter la littérature ancienne. Il a donné des éditions annotées de plusieurs auteurs latins, de Pline, Apulée, Aulu-Gelle, Suétone, Catulle, Propertius; mais il est surtout connu par un ouvrage curieux, intitulé : *Declamatio ebriosi, scortatoris et aleatoris*, Bologne, 1499, fiction spirituelle dans laquelle trois mauvais sujets débattent lequel sera privé de la succession de leur père. — Cet auteur est quelquefois nommé l'*Ancien*, pour le distinguer d'un autre Philippe Beroaldo, dit le *Jeune*, son neveu, né en 1472, mort en 1518, auteur d'*Odes* et *Épigrammes* latines qui eurent un grand succès, et d'une édition des *Annales* de Tacite.

**BÉROÉ**, nom de plusieurs villes anc. F. BÉRÉE.

**BEROLINUM**, nom de Berlin en latin moderne.

**BÉROSE**, historien chaldéen, né à Babylone, était prêtre de Bélus et vivait au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., vers le temps d'Alexandre et de Ptolémée Philadelphe. Il avait écrit une *Histoire de la Chaldée*, dont Joséphe a cité quelques fragments, et dans laquelle il remontait jusqu'à la naissance du monde, et parlait d'un déluge universel. Il se distingua aussi dans l'astronomie et fit connaître une nouvelle espèce de cadran solaire. Il quitta sa patrie pour visiter la Grèce, et se fit tellement admirer des Athéniens qu'ils lui élevèrent une statue. Quelques savants font de l'astronome et de l'historien deux personnages différents. Fabricius a réuni dans le XIV<sup>e</sup> vol. de sa *Bibliothèque grecque* les fragments de Bérose; on les trouve également dans les *Fragmenta historica, graecorum* de Didot, 1848. Richter les a publiés à part à Leipzig, en 1825, avec une *Notice* sur la vie de l'auteur. Annius de Viterbe avait en 1498 publié une histoire en 5 livres sous le nom de Bérose; mais on ne tarda point à reconnaître la fausseté de cet écrit.

**BERQUIN** (Arnaud), l'ami de l'enfance, né en 1749 à Langoiran près de Bordeaux, mort en 1791 à Paris, commença à se faire connaître par des idylles et des romances, puis consacra tous ses travaux à instruire et à distraire les enfants. Il publia successivement l'*Ami des enfants*, ouvrage imité de Weisse et qui fut couronné par l'Académie en 1784; *Lecture pour les enfants*; l'*Ami de l'adolescence*; *Sandfort* et *Merton*; le *Petit Grandisson*; *Bibliothèque des villages*, le *Livre de famille*. Il travailla en outre au *Moniteur* et à la *Feuille villageoise*. Tous ses ouvrages respirent une saine morale et sont écrits dans un style simple et facile, à la portée de l'enfance. Ses ouvrages complétés ont été publiés par Renouard, 1803, 20 vol. in-18, et fréquemment réimprimés.

**BERRIAT-SAINT-PRIX** (Jacq.), juriconsulte, né en 1769 à Grenoble, mort en 1845, devint en 1805 professeur de procédure à l'Académie de Grenoble,

publia de 1808 à 1810 un *Cours de procédure*, qui attira sur lui l'attention, et fut appelé en 1819 à la Faculté de Paris, où il enseigna jusqu'à sa mort. Outre le *Cours de procédure*, on lui doit un *Cours de droit criminel*, 1817, une *Histoire de droit romain*, suivie d'une *Hist. de Cujas*, 1821. Non moins habile philologue, il a donné une bonne édition critique des *Oeuvres de Boileau*, 1830, 4 vol. in-8. Membre de l'Académie de Grenoble depuis 1796, de la Société des Antiquaires de France depuis 1820, il fut admis en 1840 à l'Académie des sciences morales.

**BÉRRE**, autrefois *Cadarose*, ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), sur l'étang de Berre, à 24 kil. S. O. d'Aix, à 23 kil. N. O. de Marseille; 1454 hab. Marais, air malsain. Amandes, figues, huile excellente. — L'étang de Berre, à l'E. du Rhône, est une grande lagune de la Méditerranée; il forme plusieurs baies : les étangs de St-Chamas au N.; de Vains et de Mari-gnanne à l'E. L'Arc et le canal de Craponne se rendent dans cet étang. Pêche abondante, salines.

**BERRUGUÈTE** (Alph.), artiste espagnol, né près de Valladolid vers 1480, mort en 1561, fut à la fois, comme son maître Michel-Ange, peintre, sculpteur et architecte distingué. Charles-Quint le chargea de nombreux travaux pour l'Alcazar de Madrid, le palais de Grenade et la cathédrale de Tolède, où il exécuta toutes les sculptures du chœur. Il excellait surtout dans la statuaire, réunissant la correction du dessin, la noblesse des poses, avec un habile emploi des draperies et des détails anatomiques.

**BERRUYER** (Jos. Isaac), jésuite, né à Rouen en 1681, mort en 1758, publia en 1728 et années suiv. une *Histoire du peuple de Dieu* (en 3 parties formant ensemble 14 vol. in-4), qui causa de grands scandales dans l'Église à cause de la manière légère et profane dont les événements sacrés y étaient racontés. Cet ouvrage, condamné par plusieurs évêques et même par le pape, n'en obtint pas moins un succès populaire. — Les passages incriminés ont été retranchés dans l'édition des frères Gauthier (Besançon, 1840).

**BERRUYER** (Jean Franç.), général (1737-1804), commanda en 1793 les troupes rassemblées par la Convention près de Paris, puis fut envoyé dans la Vendée, y éprouva quelques échecs, et fut suspendu après sa défaite à Saumur. Il servit depuis en Suisse et en Italie, il fut nommé en 1796 gouverneur des Invalides.

**BERRY**, une des anciennes provinces de France, presque au centre, répondait à la plus grande partie du pays des *Bituriges Cubi*, et avait pour bornes au N. l'Orléanais, au S. la Marche, à l'O. la Touraine, à l'E. le Nivernais; ch.-l., Bourges. Il se divisait en H. et B.-Berry. On remarquait dans le H.-Berry, outre Bourges : Dun-le-Roi, Châteauneuf, Vierzon, Sancerre; dans le B.-Berry : Issoudun, Charost, La Châtre, Chateauroux, Argenton, Aigurande, Valençay, St-Aignan. Le petit État de Bois-Belle ou Henrichemont était une enclave du H.-Berry. Aj. le Berry forme le dép. de l'Indre et du Cher, et quelques fractions de ceux de Loir-et-Cher, et de la Creuse. Fertilité assez grande : vins, céréales, lin, chanvre. Moutons renommés. Fer, ocre, etc. — Les *Bituriges*, qui avaient pour capitale *Araricum*, opposèrent une vive résistance à César. Après la conquête, leur pays fut paisiblement possédé par les Romains jusque vers 475, époque où il fut envahi par Euric, roi des Visigoths. Clovis s'en empara en 507. Le Berry fut alors gouverné par des chefs militaires ou comtes, qui finirent par se rendre indépendants, et qui sous Charles le Chauve érigèrent cette province en comté héréditaire. Vers 1100, Arpin, vicomte de Bourges, vendit son fief à Philippe I, roi de France, pour prendre la croix, et depuis ce moment ce fief ne fut détaché de la couronne que pour servir d'apanage aux princes du sang. Érigé en duché-pairie par le roi Jean (1360), il fut d'abord possédé par son 3<sup>e</sup> fils, Jean de France (dont Part. suit), et ensuite par Charles (Charles VII). 2<sup>e</sup> fils de Charles VI; par Charles, frère de Louis XI (1461); par Jeanne de France, qui épousa Louis XII

(1499); par Marguerite de Navarre, sœur de François I; par Marguerite de Savoie, sœur de Henri II; par le duc d'Anjou (Henri III) en 1570, et par la veuve de ce prince, la reine Louise. Après la mort de cette princesse (1601), le Berry fut définitivement réuni à la couronne. Depuis ce temps, le titre de duc de Berry, devenu purement nominal, a été porté par un petit-fils de Louis XIV, puis par Louis de France (Louis XVI) et enfin par Ferdinand, fils de Charles X. — L. Raynal a donné une *Histoire du Berry*, 1844-47.

BERRY (Canal du), fait communiquer le canal latéral à la Loire avec le Cher en traversant l'ancien Berry; il commence un peu au-dessous de Nevers et passe à Bourges et à Vierzon.

BERRY (Jean de France, duc de), 3<sup>e</sup> fils de Jean le Bon, né en 1340 à Vincennes, mort en 1416, assista à la désastreuse bataille de Poitiers, où son père fut fait prisonnier (1356), et fut donné en otage aux Anglais lorsque le roi revint en France (1360). A la mort de son frère Charles V (1380), il fut nommé un des tuteurs du jeune roi Charles VI, conjointement avec les ducs d'Anjou et de Bourgogne; mais il ne se signala que par son avarice et sa rapacité. Les dissensions de ces princes firent le malheur de la France pendant la démence de Charles VI. Toutefois le duc de Berry fut celui qui eut le moins de part au pouvoir; il se contenta du gouvernement du Languedoc, où il exerça toutes sortes de vexations et d'exactions. Charles VI, dès qu'il put gouverner, lui retira son gouvernement et fit périr sur le bûcher Béthisac, le principal agent de sa tyrannie (1389). Le duc de Berry se vengea plus tard en promettant aux Anglais de leur livrer la Guyenne (1412).

BERRY (Charles, duc de), petit fils de Louis XIV, et 3<sup>e</sup> fils du grand Dauphin, né en 1686, m. en 1714, à 28 ans, ne joua aucun rôle politique et n'est guère connu que pour avoir épousé la fille du duc d'Orléans, si célèbre pour ses déportements (V. ART. suiv.).

BERRY (Marie Louise Elisabeth d'Orléans, duchesse de), fille de Philippe d'Orléans, depuis régent, née en 1695, morte en 1719, épousa en 1710 le duc de Berry, petit-fils de Louis XIV, et devint veuve dès 1714. Cette jeune princesse, qui avait reçu une très-mauvaise éducation et pour laquelle son père avait une faiblesse extrême, se livra avec une telle fureur à son goût pour le plaisir qu'elle succomba à l'âge de 24 ans. La malveillance l'a accusée de crimes qui ne sont nullement prouvés.

BERRY (Ch. Ferd., duc de), 2<sup>e</sup> fils du comte d'Artois (Charles X), né à Versailles en 1778, suivit sa famille dans l'émigration, fit partie de l'armée de Condé, revint en France en 1814 avec son père, et épousa, en 1816, la princesse Caroline, de la maison de Naples. Ce prince fut assassiné le 13 février 1820, en sortant de l'Opéra, par le fanatique Louvel, qui voulait éteindre en lui la race des Bourbons. Il eut en mourant la générosité de demander la grâce de son assassin. Il laissa une fille, Louise Marie Thérèse, née en 1819, mariée en 1845 au duc de Parme, et un fils posthume, le duc de Bordeaux, né le 29 septembre 1820, marié en 1840 à une princesse de Modène, et resté sans enfants.

BERRYER (P. N.), avocat distingué de Paris, né à Ste-Menehould en 1757, m. en 1841, se fit remarquer dès le début par des qualités éminentes et fut chargé de causes politiques de la plus haute importance: il défendit le général Moreau, le maire d'Anvers, accusé de péculat, le maréchal Ney (1815). Il brillait par la beauté de son organe, non moins que par l'éclat et l'abondance de sa parole; mais il tombait quelquefois dans la prolixité. Ce doyen des avocats de Paris a laissé des *Souvenirs* (2 vol. in-8, 1839), où il trace une intéressante histoire du barreau de 1774 à 1838. Il avait entrepris un *Traité de droit commercial* que la révolution de 1830 l'empêcha de publier. — P. Ant. BERRYER, son fils, non moins célèbre comme avocat, né en 1790, a joué un rôle important dans les Chambres qui se sont suc-

cédé depuis 1830, et s'est fait un grand nom comme soutien de la cause légitimiste.

BERSABÉE, v. de Palestine, à l'extrémité S., fut attribuée d'abord à la tribu de Juda, puis à celle de Siméon. Abraham y fit alliance avec Abimélech.

BERTAUT (Jean), poète, né à Caen en 1552, m. en 1611, était prêtre. Il fut successivement précepteur du duc d'Angoulême, lecteur du roi, évêque de Sézac, aumônier de Marie de Médicis, et dut à son talent poétique ces postes éminents. Il imita Ronsard, mais fut moins ampoulé et plus élégant, ce qui a fait dire à Boileau, dans l'*Art poétique*.

Ce poète orgueilleux (Ronsard), trébuché de si haut, Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.

Il a écrit des vers purs, pleins de sentiment et a contribué à perfectionner la langue. On a recueilli ses *Oeuvres poétiques* en 1 vol. in-8, 1620 et 1623. Il a aussi laissé des *Sermons pour toutes les fêtes de l'année*.

BERTAUX (dupLESSIS), dessinateur et graveur au burin, mort en 1815, a donné les *Scènes de la Révolution* (auxquelles il avait pris lui-même quelque part), les *Métiers de Paris* et les *Cris de Paris*, et les *Campagnes de Napoléon* en Italie, d'après Carle Verdet, estampes qui eurent la vogue.

BERTHAULD (Pierre), oratorien, né à Reims vers 1600, mort en 1681, professeur au collège de Marseille, est auteur du *Florus Gallicus* et du *Florus Francicus*, abrégés de notre histoire fort estimés, et d'un traité *De Ara*, plein d'érudition. — Un autre Berthauld, abbé, est auteur du *Quadrille des Enfants* ou *Système nouveau de lecture*, publié en 1743, in-8, souvent réimprimé. Dans ce système, on apprend à l'enfant à énoncer le son des lettres et des syllabes en lui mettant sous les yeux la figure d'objets dont le nom finit par ces lettres ou ces syllabes.

BERTHE (Ste), abbesse de Blangy en Artois, fille d'un seigneur de la cour de Clovis II, épousa un prince du nom de Sigefroy, se retira après la mort de son époux au couvent de Blangy, qu'il avait fondé, et y mourut en 725. On l'honore le 4 juillet.

— BERTHE, dite au *grand pied* (elle avait un pied plus grand que l'autre), fille d'un comte de Laon, épousa Pepin le Bref, roi de France, et fut mère de Charlemagne. Elle mourut à Choisy en 783, et fut enterrée à St-Denis. Elle est l'héroïne d'un poème composé par Adenez au XII<sup>e</sup> siècle. — BERTHE, fille de Lothaire et de Waldrade, épousa d'abord Thibaut, comte d'Arles, puis Adalbert, marquis de Toscane, et mourut en 925. A la beauté elle unissait l'esprit et le courage; mais par son ambition et ses intrigues, elle entraîna son mari dans un grand nombre de guerres. — BERTHE, fille de Conrad, roi de Bourgogne, fut la 1<sup>re</sup> femme de Robert, roi de France (996), qui l'aima tendrement. Son mariage fut cassé par le pape pour cause de parenté (V. ROBERT). — BERTHE est aussi le nom de la 1<sup>re</sup> femme de Philippe I, qui fut répudiée pour Bertrade.

BERTHELIER (Philibert), brave Genevois, né en 1470. Lorsque Charles III, duc de Savoie, entreprit de soumettre Genève à son pouvoir (1517), Berthelier, membre du conseil de cette ville, lui résista courageusement, et fit conclure à ses concitoyens un traité d'alliance avec Fribourg. Le duc s'étant emparé de Genève, il fut pris et décapité (1519).

BERTHEREAU (George François), savant bénédictin, né à Bellème en 1732, fut professeur de grec et d'hébreu à l'abbaye de St-Lucien de Beauvais, quitta l'enseignement pour s'associer aux travaux des religieux de sa congrégation sur l'histoire de France et fit d'amples extraits des manuscrits arabes se rattachant à l'histoire des croisades: ces extraits n'avaient plus besoin que d'être revus lorsqu'il mourut, en 1794. Ce savant a laissé en manuscrit: *Histoire générale des Croisades*, trad. de l'arabe; *Hist. de la 1<sup>re</sup> Croisade*; *Bibliographie des Croisades*. Ses travaux ont été repris et continués de nos jours par l'Académie des inscriptions.

**BERTHEZÈNE** (Pierre), général, né en 1775 à Vendargues (Hérault), mort en 1847, s'enrôla en 1793, fut nommé général de brigade en récompense de sa belle conduite à Wagram (1809), prit une grande part aux victoires de Lutzen et de Bautzen (1813), après lesquelles il devint général de division, seconda Napoléon pendant les Cent-Jours, et se distingua à Fleurus; fut exilé au retour des Bourbons, mais rappelé au bout de peu d'années, eut un des commandements les plus importants dans l'expédition d'Alger, et gagna la bataille de Staouéli (1830); fut nommé gouverneur général de l'Algérie en 1831 et élevé à la pairie en 1832. Il a laissé des *Souvenirs militaires*, publiés par son fils, Paris, 1855.

**BERTHIER** (Guill. François), jésuite, né à Issoudun en 1704, mort en 1782, professa les humanités à Blois, la philosophie à Rennes et à Rouen, puis la théologie à Paris, et rédigea de 1745 à 1763 le *Journal de Trévoux*. Il eut de vifs démêlés avec Voltaire et avec les encyclopédistes, dont il avait hardiment censuré les écrits. A la fin de 1762, le Dauphin le fit nommer garde de la Bibliothèque royale, et adjoint à l'éducation du duc de Berry (Louis XVI) et de Monsieur. Après la dissolution de la Société des Jésuites, il alla se fixer à Offenbourg, reentra en France au bout de 10 ans et se fixa à Bourges. Il a continué l'*Histoire de l'Église gallicane* commencée par le P. Longueval, et a composé une *Réfutation du Contrat social*, ainsi que des œuvres théologiques estimées, notamment un *Commentaire sur les Psaumes*.

**BERTHIER** (L. Bénigne François), intendant de Paris en 1789, fut une des premières victimes de la Révolution. Après la prise de la Bastille, il tomba entre les mains de forcenés qui le pendirent à une lanterne, après lui avoir fait baisser la tête de Foulon, son beau-père, qui venait d'éprouver le même sort.

**BERTHIER** (Alexandre), maréchal de l'Empire, né à Versailles en 1753, était fils d'un officier distingué du génie, et fit ses premières armes dans la guerre d'Amérique, d'où il revint colonel (1778). En 1789 il commandait la garde nationale de Versailles, et protégea la cour. Après avoir servi dans divers corps d'armée, il fut fait en 1796 général de division et envoyé en Italie: il y rendit les plus grands services au général en chef Bonaparte, et se lia avec lui d'une étroite amitié. Chargé lui-même du commandement à la fin de 1797, il s'empara de Rome (10 fév. 1798), où il renversa le gouvernement papal et fit proclamer la république. Il accompagna Bonaparte en Égypte. Celui-ci, devenu premier consul, le choisit pour ministre de la guerre. Pendant les campagnes de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna, Berthier remplit avec le plus grand zèle les importantes fonctions de chef d'état-major. En 1809, il contribua puissamment à la victoire de Wagram. Napoléon, satisfait de ses services, le combla de faveurs: il le nomma maréchal (1804), lui donna la principauté de Neuchâtel (1806), le créa vice-connétable, enfin prince de Wagram (1809), et lui fit épouser une nièce du roi de Bavière. Berthier prit part à l'expédition de Russie; mais il désapprouvait cette entreprise et soupirait après le repos. Aussi fut-il des premiers à se soumettre aux Bourbons. Lors du retour de l'empereur, il voulut rester neutre et se retira à Bamberg auprès de son beau-père: il y périt peu après son arrivée (1<sup>er</sup> juin 1815): selon les uns, il tomba du haut d'un balcon pendant un accès de fièvre chaude; selon d'autres, il en fut précipité par des hommes masqués qui restèrent inconnus. Berthier était plus propre à exécuter les ordres d'un autre qu'à commander en chef. Il a donné des relations de la *Campagne d'Égypte*, 1800, de la *Bataille de Marengo*, 1804, et a laissé des *Mémoires*, publiés en 1826. — Son fils, Napoléon Alexandre, né en 1810, pair de France par hérédité dès 1815, a été nommé en 1852 sénateur.

**BERTHOLD**, duc de Zaehringen. V. ZAEBRINGEN.

**BERTHOLLET** (Claude Louis), célèbre chimiste, né en 1748, à Talloire en Savoie, d'une famille

originaire de France, mort en 1822, étudia d'abord en médecine et vint de bonne heure à Paris où il fut nommé médecin du duc d'Orléans. Il abandonna sa profession pour se livrer tout entier à l'étude de la chimie, se fit connaître par d'excellents mémoires, et fut successivement nommé membre de l'Académie des sciences (1780), commissaire pour la direction des teintures (1784), membre de la commission des monnaies (1792), professeur aux écoles normales et à l'École polytechnique (1794); il entra à l'Institut dès sa fondation (1795). Il accompagna Bonaparte en Égypte, et fit dans ce pays d'importantes recherches sur le natron. Il fut nommé membre du sénat dès 1805, et devint pair sous la Restauration. Il passa ses dernières années dans sa maison d'Arcueil, où il avait formé une *Société chimique* devenue célèbre. Cuvier et Pariset ont prononcé son *Éloge*. Outre une foule de mémoires lus à l'Institut, à la société d'Arcueil ou dans d'autres sociétés savantes, il a donné: *Éléments de l'art de la teinture*, 1791 et 1804; *Recherches sur les lois de l'affinité*, 1801, *Statique chimique*, 1803, son œuvre capitale: il y pose les lois des doubles décompositions connues depuis sous le nom de *lois de Berthollet*. On lui doit la découverte des propriétés décolorantes du chlore et l'application de ces propriétés au blanchiment des toiles. L'emploi du charbon pour purifier l'eau, la fabrication de plusieurs poudres fulminantes. Il fut, avec Lavoisier et Guyton, un de ceux qui contribuèrent le plus à opérer en chimie une révolution salutaire. Il fut aussi, avec Monge, un de ceux qui furent chargés pendant les guerres de la Révolution de diriger la fabrication de la poudre et de multiplier les moyens de défense.

**BERTHOUD**, ville de Suisse. V. BURGDORF.

**BERTHOUD** (Ferdinand), habile horloger, né en 1725 dans le comté de Neuchâtel, en Suisse, mort en 1807, vint se fixer à Paris en 1745, y fit les premières horloges marines destinées à faire connaître la longitude en mer et mérita d'être choisi pour horloger-mécanicien de la marine. Il fut nommé dès la création membre de l'Institut (1795). Ses horloges marines ont beaucoup servi au perfectionnement de la géographie. On a de lui: *l'Art de conduire et de régler les pendules*, 1759; *Essai sur l'horlogerie*, 1763 et 1786; *Traité des horloges marines*, 1787; *Traité des montres à longitude*, 1792; *Histoire de la Mesure du temps*, 1802. — Son neveu, Louis Berthoud, mort en 1813, s'est aussi distingué comme horloger. On lui doit le chassis de compensation.

**BERTIER**. V. BERTHIER.

**BERTIN** (S.), moine de St-Colomban, né vers 610 à Constance en Suisse, mort en 709, dirigea longtemps comme abbé le monastère de Sithieu, qui avait été fondé par S. Omer, mais qui reçut depuis son honneur le nom de St-Bertin. On l'hon. le 5 sept.

**BERTIN** (Nic.), peintre, né à Paris en 1667, mort en 1736, élève de Jouvenet et de Boullongne, fut admis à l'Académie de peinture en 1703. Il avait un dessin ferme, expressif et correct. On estime de lui un *Hercule délivrant Prométhée* et *S. Philippe baptisant Venunque de Candace*. — Un autre peintre de ce nom, Jean Victor, natif aussi de Paris, 1775-1842, s'est livré au paysage historique. Il se distingua par la correction du dessin et l'harmonie du coloris, mais on lui reproche quelque monotonie. On cite de lui: une *Fête de Bacchus*, une *Fête du dieu Pan*, une *Offrande à Vénus*, *Cicéron à son retour d'exil*. Il forma d'excellents élèves, entre autres Michallon et Coignet.

**BERTIN** (Antoine), poète, né à Pile Bourbon en 1752, vint étudier à Paris, embrassa la carrière des armes et devint capitaine de cavalerie. Il avait publié en 1773, dès l'âge de 21 ans, un recueil de poésies diverses; il donna en 1782 un volume d'épigrammes, *les Amours*, qui eut un grand succès. Ses vers sont pleins de grâce et de sentiment; il imite souvent Tibulle, Propertius ou Ovide. Il mourut en 1790 à St-Domingue,

au moment où il se rendait à l'autel pour épouser une jeune créole. Bertin était l'ami de Parny, son compatriote. Ses *Oeuvres complètes* ont été réunies à Paris en 1802 et en 1824, 1 vol. in-8.

BERTIN (Théod. Pierre), traducteur, né à Donnemarie, en 1751, mort à Paris en 1819, introduisit en France, en 1792, l'art de la sténographie, inventé par Taylor en Angleterre, et le perfectionna. Il a traduit de l'anglais : la *Vie de Bacon* de Mallet, 1788; les *Satires d'Young*, 1798, et le *Système de Sténographie* de Taylor, 1792 et 1803.

BERTIN (L. Franç.), dit *Bertin l'Aîné*, écrivain politique, né à Paris en 1766, mort en 1841, était fils d'un secrétaire du duc de Choiseul. Il fonda en 1799, dans le but de défendre les idées conservatrices, le *Journal des Débats*, qui, sous son habile direction, et grâce au concours d'hommes tels que Fiévée, Geoffroy, Dussault, Châteaubriand, Fétet, Boissonade, Malte-Brun, Hoffmann, Ch. Nodier, obtint bientôt un immense succès et jouit d'une grande autorité, surtout en littérature. Suspect de royalisme, il fut emprisonné au Temple en 1800, puis exilé, et ne put rentrer en France qu'en 1805. En 1811 il se vit dépouillé, par décret impérial, de sa propriété. En 1814 il en reprit la direction et y soutint chaudement la cause de la Restauration. En 1815, il accompagna Louis XVIII en Belgique, et fut un des rédacteurs du *Moniteur* dit de *Gand*. En 1824, il se sépara, avec Châteaubriand, d'une politique devenue impopulaire, et dès lors le *Journal des Débats* prit la défense des doctrines constitutionnelles. Après 1830, Bertin l'Aîné se rallia promptement à Louis-Philippe, et fut, ainsi que son frère, un des plus fermes appuis de la nouvelle monarchie. — Son frère, Pierre Louis Bertin de Vaux, 1771-1842, le seconda dans la rédaction du *Journal des Débats*, tout en dirigeant une maison de banque, qu'il avait fondée en 1801. Député dès 1815, secrétaire général du ministère de la police sous M. Decazes, conseiller d'État en 1827, il donna sa démission à l'avènement du ministère Polignac (1829). Le roi Louis-Philippe le rappela au conseil d'État, le nomma ambassadeur près du roi des Pays-Bas, et l'éleva en 1832 à la pairie. — Armand Bertin, fils de Bertin l'Aîné, né en 1801, mort en 1854, prit, à la mort de son père, la direction du *Journal des Débats* : il sut conserver à cette feuille le haut rang où l'avaient placée les deux frères. — Mlle Bertin, sœur d'Armand Bertin, s'est distinguée à la fois dans la poésie et la composition musicale; on lui doit la musique de quelques opéras (le *Loup-Garou*, opéra-comique, 1827; *Fausto*, opéra italien, 1831; *Esmeralda*, donné au grand Opéra, 1836), et un recueil de poésies, les *Glanes*, œuvre remarquable par la délicatesse du sentiment et la pureté de la forme, qui fut couronnée par l'Académie en 1842.

BERTINAZZI (Charles), acteur célèbre, connu au théâtre sous le nom de Carlin, né à Turin en 1713, mort à Paris en 1783, a rempli au Théâtre-Italien de Paris depuis 1742 jusqu'à sa retraite le rôle d'Arlequin avec un succès continu. Il fit les délices des spectateurs par son jeu vrai, naturel, comique, et par la gaieté de ses *lazzi*. On a de lui les *Métamorphoses d'Arlequin*, comédie en 5 actes, 1763. Sa *Correspondance avec Ganganelli* est une pure invention.

BERTINCOURT, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 10 k. E. de Bapaume; 1535 h.

BERTINORO, v. de l'État ecclésiastique, à 11 k. S. E. de Forli; 3000 hab. Evêché. Bons vins.

BERTON (Pierre MONTAN), habile musicien et compositeur, surintendant de la musique du roi et directeur de l'Opéra, né à Paris en 1727, mort en 1780. Sous son administration il s'opéra une véritable révolution musicale, due aux chefs-d'œuvre de Gluck et de Piccini. On lui doit à lui-même *Erosine*, opéra représenté en 1764, et le divertissement de *Cythère assiégee*, 1775. — Son fils, Henri Berton, né à Paris en 1766, mort en 1844, le surpassa comme compositeur. Il reçut les leçons de Sacchini, fit re-

présenter à 20 ans, en 1787, son premier opéra-comique, la *Promesse de mariage*, donna successivement plus de 40 autres ouvrages, dont plusieurs de circonstance (le *Nouveau d'Assas*, 1791; *Viala*, 93; *Tyrteé*, 97), fut professeur d'harmonie au Conservatoire dès la création (1796), devint en 1806 directeur de l'Opéra italien, en 1811 chef de chant à l'Académie de musique, et entra en 1815 à l'Institut. Il en fut arbitrairement exclu pour opinion politique en 1816, mais fut réélu en 1817. Parmi ses nombreuses productions, on remarque *Ponce de Léon*, opéra bouffon, dont il fit les paroles aussi bien que la musique (1798); *Montano et Stéphanie* (1798); *Le Délire* (1801); *Aline, reine de Golconde* (1803); la *Romance* (1804); les *Maris garçons* (1806). Ses compositions se distinguent par l'originalité, l'élégance, la pureté du style et la vérité dramatique. Berton a laissé un *Traité de l'harmonie*, suivi d'un *Dictionnaire des accords*, 1815, 4 vol. in-4, et des *Mémoires* posthumes. — Son fils, nommé aussi Henri Berton, compositeur distingué, auteur de *Ninette à la cour*, fut enlevé prématurément en 1832 par le choléra.

BERTON (J. B.), général, né en 1769 près de Sedan, fit avec distinction les campagnes de la République et de l'Empire, prit Malaga, dont il fut nommé gouverneur, fut promu général en 1813 et eut un commandement à la bataille de Toulouse ainsi qu'à Waterloo. Rayé des contrôles sous la Restauration à cause de son attachement à l'Empire, il entra dans un complot contre les Bourbons, et marcha sur Saumur à la tête de quelques insurgés; mais il fut pris, condamné à mort et aussitôt exécuté, 1822. On a de lui un *Précis historique de la bataille de Waterloo*, Paris, 1818.

BERTRADE, femme d'une grande beauté, fille d'un comte de Montfort et épouse de Fouques le Réchin, comte d'Anjou, inspira une passion violente à Philippe I, roi de France, qui la fit divorcer pour l'épouser (1092), malgré l'opposition d'Yves, évêque de Chartres, et l'excommunication prononcée contre lui par le pape. Il promit bien de se séparer, mais il ne put jamais s'y résoudre.

BERTRAND (S.), archevêque de Paris et évêque du Mans, né en 553, mort en 623, était issu des comtes d'Aquitaine et vivait sous le règne de Clotaire. On l'honore le 3 juillet. — Evêque et patron de Comminges, 1073-1126, est honoré le 15 octob.

BERTRAND-MOLLEVILLE (Ant. Franç., marquis de), ministre d'État, né à Toulouse en 1744, mort à Paris en 1818, fut nommé par le chancelier Maupeou intendant de Bretagne, reçut la mission de dissoudre le parlement de Rennes, fut appelé en 1791 par Louis XVI au ministère de la marine, eut de vifs démêlés avec l'Assemblée constituante, surtout à l'occasion des désastres de St-Domingue, et se vit bientôt obligé de se retirer. Décrété d'accusation en 1792, il se réfugia en Angleterre, où il rédigea plusieurs écrits politiques et historiques. Les principaux sont une *Histoire de la révolution de France*, en 14 vol. in-8, Paris, 1800-3, qui passe pour fort partielle, et des *Mémoires particuliers sur le règne de Louis XVI*, 2 vol. in-8, 1816.

BERTRAND (H. Gration, comte), le fidèle ami de Napoléon, né en 1773 à Châteauroux, où son père était maître des eaux et forêts, mort en 1844, servit dans le génie, fit la campagne d'Égypte, contribua au gain de la bataille d'Aboukir (1799), après laquelle Bonaparte le choisit pour aide de camp, et revint en Europe avec le grade de général de brigade. Il eut une part glorieuse aux victoires d'Austerlitz, de Friedland, de Wagram, fut en récompense nommé général de division, comte de l'Empire, et devint grand maréchal du palais à la mort de Duroc (1813). Il protégea la retraite de nos troupes en Allemagne, sauva les débris de l'armée après le désastre de Leipsick, défendit intrépidement le territoire français en 1814, surtout à Montmirail, suivit l'Empereur à l'île d'Elbe, puis à Sto-

Hélène, où il fut son plus intime confident et son secrétaire, et ne le quitta qu'après lui avoir fermé les yeux. Il avait été condamné à mort par contumace en 1816 : à son retour de Ste-Hélène (1821), Louis XVIII annula la peine et lui rendit ses grades. Élu en 1830 député de Châteauroux, il se montra le zélé défenseur de l'ancienne armée et en même temps de la liberté illimitée de la presse. Il accompagna en 1840 le prince de Joinville à Ste-Hélène et rapporta en France avec lui les restes de l'Empereur. Ses propres restes ont été déposés aux Invalides, auprès de ceux de Napoléon ; Châteauroux lui a élevé une statue (1854). Ses fils ont publié en 1847 les *Campagnes d'Égypte et de Syrie* (2 v. in-8 et atlas), qu'il avait écrites à Ste-Hélène, sous la dictée de Napoléon.

**BERTRAND** (le Dr Alexandre), né à Rennes en 1795, mort en 1831, étudia la médecine à Paris après avoir passé par l'École polytechnique. Observant en philosophe les curieux phénomènes du magnétisme et du somnambulisme, il les rapporta à un état particulier qu'il nommait *extase*, et tenta d'expliquer avec leur secours des faits extraordinaires attribués jusque-là soit à une intervention surnaturelle, divine ou diabolique, soit à la jonglerie. Il écrivit dans ce but plusieurs ouvrages : *Traité du somnambulisme*, 1823 ; *du Magnétisme en France*, 1826 ; *de l'Extase*, 1829. On a aussi de lui des *Lettres sur les révolutions du globe*, 1824, et des *Lettres sur la physique*, 1825, où il s'attache à mettre les résultats de la science à la portée des gens du monde. Bertrand avait été un des fondateurs du *Globe*.

**BERTUCH** (Fréd. Justin), compilateur allemand, né à Weimar en 1748, mort en 1822, fut d'abord précepteur chez le baron d'Echt, puis secrétaire, et enfin conseiller de légation du duc de Saxe-Weimar. On lui doit de bonnes traductions d'ouvrages français et espagnols, notamment du *Don Quichotte* ; la publication de la *Bibliothèque bleue* (1790-1800), recueil de contes de fées, qui obtint une immense popularité ; le *Bilderbuch* ou *livre d'images*, (1790-1815), vaste collection d'estampes avec un texte instructif à l'usage des enfants (ce livre a été mis en latin sous le titre de *Norus orbis pictus*). Bertuch fonda avec Wieland le *Journal général de littérature*, 1784 ; avec Kraus, le *Journal du luxe et des modes*, 1786 ; et avec le baron de Zach, l'*Institut géographique de Weimar*.

**BERULLE** (Pierre de), cardinal, né en 1574 au château de Sérilly près de Troyes, mort en 1629, établit en France, en 1611, l'ordre des Carmélites et la congrégation de l'Oratoire, malgré les obstacles de toute espèce qui lui furent opposés. Jouissant de toute la confiance de Louis XIII et de la reine mère, il fut chargé de plusieurs négociations importantes, notamment de solliciter à Rome une dispense pour le mariage d'Henriette de France avec le prince de Galles, qui était anglican. Il mourut subitement en célébrant la messe. Il avait été nommé cardinal 2 ans auparavant. Protecteur des lettres, il encouragea Descartes et favorisa la publication de la *Bible polyglotte* de Lejay ; il a lui-même laissé d'excellents écrits (publ. par le P. Bourgoing, 1644, 2 vol. in-fol. et à Montrouge, 1856). M. Nourrisson a donné le *Cardinal de Bérulle, sa Vie et ses Écrits*, 1856.

**BERVIC** (Charles Clément BALVAY, dit), graveur en taille-douce, né à Paris en 1756, mort en 1822, a relevé, par la pureté de son goût et la sévérité de son dessin, l'art de la gravure, qui depuis un siècle était tombée en décadence. On estime surtout de lui *S. Jean dans le désert*, d'après Raphaël ; *l'Éducation d'Achille*, de Regnault ; *l'Enlèvement de Déjanire*, du Guide, qui obtint en 1810 le prix décennal. Il fut admis à l'Institut en 1803.

**BERWICK**, comté d'Écosse, entre ceux d'Had-dington, Roxburgh, Edimbourg, Selkirk ; 53 kil. sur 31 ; 34 780 hab. ; ch.-l. Greenlaw. Ce comté répond en partie à l'anc. prov. romaine de *Valentia*.

**BERWICK**, autrefois *Tuesis*, v. et port d'Angleterre

(Northumberland), à 90 kil. S. E. d'Edimbourg, à l'emb. de la Tweed, ce qui l'a fait nommer *Berwick-sur-Tweed*, 15 000 hab. Grande et bien bâtie. Beau pont de six arches, hôtel de ville, casernes, chemin de fer. Grande pêcherie de saumons, importation de bois de construction de la Norvège. Après avoir longtemps appartenu à l'Écosse et avoir subi plusieurs sièges, cette v. fut cédée à l'Angleterre en 1502.

**BERWICK** (NORD-), v. d'Écosse (Haddington), à 12 kil. N. E. d'Haddington, à 50 kil. N. O. de Berwick-sur-Tweed ; 1 800 hab. Station de chemin de fer.

**BERWICK** (Jacques FITZ-JAMES, duc de), maréchal de France, né en 1670, mort en 1734, était fils naturel du duc d'York (depuis Jacques II). Il fit ses premières armes en Hongrie, et assista au siège de Bude en 1686. Il prit après la révolution de 1688 une part très-active à toutes les tentatives qui furent faites pour replacer son père sur le trône, se fit naturaliser Français quand sa cause fut désespérée, servit sous Luxembourg et Villeroy, et déploya de grands talents militaires. Louis XIV lui confia en 1704 le commandement des troupes françaises en Espagne ; l'année suivante il l'envoya contre les *Camisards* du Languedoc. Créé maréchal en 1706 et envoyé de nouveau en Espagne, il gagna en 1707 la bataille d'Almanza, qui rendit à Philippe V le royaume de Valence ; en 1714, il prit Barcelone. La guerre s'étant rallumée en 1719, il enleva aux Espagnols Fontarabie, Urgel et St-Sébastien. En 1733, il reçut le commandement de l'armée du Rhin, et fit le siège de Philipsbourg ; il y fut tué d'un boulet de canon. Berwick est placé comme général à côté de Villars et de Catinat. Margon avait publié en 1737, sous le titre de *Mémoires du maréchal de Berwick*, un ouvrage informe ; mais le duc de Fitz-James, petit-fils du maréchal, a donné ses véritables *Mémoires*, revus par l'abbé Hook, 1778.

**BÉRYTE**, *Berytus*,auj. *Bairout* ou *Beyrouth*, v. de Phénicie, sur la côte, au N. de Sidon. Colonisée sous Auguste, elle reçut le nom de *Julia Augusta Felix*. A partir du 1<sup>er</sup> siècle elle eut une école de droit fameuse qui subsista jusqu'au 7<sup>ème</sup> siècle. Dévastée en 384 et 554 par des tremblements de terre. Patrie de l'historien Sanchoniathon.—Pour la v. actuelle, V. BEYROUTH.

**BERZÉLIUS** (Jacq.), célèbre chimiste suédois, né en 1779 près de Linköping (Ostrogothie), mort en 1848, était fils d'un maître d'école. Il étudia d'abord la médecine, fréquenta en même temps le laboratoire de chimie d'Azelius et y prit un goût décidé pour la chimie ; se fit connaître dès 1800 par des observations sur les eaux minérales de Medevi (1800), publia bientôt après des *Recherches sur les effets du galvanisme* (1802), fut en 1804 nommé professeur à l'École de médecine de Stockholm, commença en 1806, avec Hisinger, la publication de *Mémoires relatifs à la physique, à la chimie et à la minéralogie* ; fut en 1808 admis à l'Académie de Stockholm, devint en 1818 le secrétaire perpétuel de cette compagnie, et reçut du roi Charles-Jean (Bernadotte) des titres de noblesse en récompense des services qu'il avait rendus à la science. Désirant se livrer tout entier à ses recherches expérimentales, il renonça en 1832 aux fonctions de l'enseignement. Berzélius fut le premier analyste du siècle : outre un nombre immense d'analyses faites avec la plus grande précision, on lui doit la découverte de plusieurs corps simples (*cerium, selenium, zirconium, thorinium*), la connaissance des combinaisons du soufre avec le phosphore, l'étude du fluor et des fluorures, la détermination d'un grand nombre d'équivalents chimiques. Il fut presque le créateur de la chimie organique. Philosophe aussi bien qu'expérimentateur, il consolida la théorie atomistique ainsi que celle des proportions chimiques ; il inventa et fit admettre universellement, pour exprimer la composition des corps, des formules chimiques analogues aux formules algébri-

ques; enfin il adopta, pour expliquer les phénomènes, la célèbre théorie du dualisme électro-chimique, et fit au moyen de cette théorie de nombreuses réformes dans la nomenclature et la classification. Il fut aussi un des premiers à fonder la minéralogie sur la connaissance des éléments chimiques des corps : ses vues sur ce sujet sont exposées dans son *Nouveau système de minéralogie* (Paris, 1819, in-8). Outre un nombre infini de mémoires, Berzélius a rédigé un grand *Traité de chimie*, qui est un des ouvrages les plus complets sur la matière : la 1<sup>re</sup> édition en fut publiée à Stockholm de 1808 à 1818 en 3 v. in-8. Ce traité a été traduit et refondu, avec le concours de l'auteur, en 1840 et années suivantes, par MM. Esslinger et Hæfer, 8 vol. in-8 (chez Didot). On doit encore à Berzélius un *Traité des proportions chimiques*, ainsi qu'un *Traité du chalumeau* : ces deux ouvrages ont aussi été traduits en français (le 1<sup>er</sup> en 1812 et 1835, le 2<sup>e</sup> en 1821). Enfin, il publia, à partir de 1822, un *Compte rendu annuel des progrès de la chimie et de la minéralogie*, recueil précieux qui contient l'exposition et l'appréciation, souvent sévère, des travaux faits dans tous les pays; il le continua jusqu'à sa mort. Berzélius était depuis 1832 associé de l'Institut de France.

**BESANÇON**, *Vesontio*, ch.-l. du dép. du Doubs, sur le Doubs, à 350 kil. S. E. de Paris (399 par Dijon); 46 756 hab. Archevêché. église consistoriale calviniste; cour impériale; tribunal de 1<sup>re</sup> instance et de commerce; académie universitaire, facultés des lettres et des sciences, lycée. Ch.-l. de la 7<sup>e</sup> division militaire; place forte, citadelle (ouvrage de Vauban); école d'artillerie. Beau pont, belle cathédrale gothique, églises diverses; anc. palais de Granvelle; riche bibliothèque, musée *Paris* et musée d'antiquités, sociétés savantes. Restes d'antiquités. Fabriques de bas, tapis de pied, bleu de Prusse et bleu céleste; horlogerie, chapellerie, distillerie; raffinerie impériale de poudre et salpêtres, etc. Commerce actif, surtout avec la Suisse, l'Alsace et le midi de la France. Patrie de Dunod, J. B. Bullet, Maître, Paris, Chifflet, Nonotte, Suard, Ch. Nodier, Y. Hugo. — *Vesontio*, l'une des plus importantes cités des Séquanais, se soumit à César l'an 58 av. J. C. Métropole de la Grande Séquanaise sous l'empire romain; dévastée en 456 par les Burgundes, en 937 par les Hongrois; ville impériale de 1184 à 1648; réunie à l'Espagne en 1648 et depuis lors, capit. de la Franche-Comté. Prise par Louis XIV en 1668, elle appartient à la France depuis 1674, ainsi que toute la province. Un parlement y avait été établi en 1668 et une université en 1676. Besançon fut vainement assiégée par les Autrichiens en 1814.

**BESENSTADT**, v. des Etats prussiens (Saxe), sur l'Elster, entre Halle et Wettin. Les fils de Henri l'illustre y vainquirent Albert de Brunswick en 1263, et assurèrent ainsi à leur maison le margraviat de Misnie, qui lui avait été conféré en 1247.

**BESNEVAL** (Pierre Victor, baron de), officier suisse au service de la France, né à Soleure en 1722, mort en 1791, étaient 1789 lieutenant général et inspecteur général des Suisses et Grisons. Chargé de commander des troupes réunies autour de Paris, il ne prit que des mesures timides, et finit par s'éloigner avec des passe-ports qu'il s'était ménagés. Arrêté dans sa fuite et traduit au tribunal du Châtelet, il fut déclaré innocent et resta depuis oublié. On a publié des *Mémoires de Besneval*, 1805-1807, 4 vol. in-8; mais cette publication, pleine d'anecdotes scandaleuses, a été désavouée par sa famille.

**BESIKA** (baie de), à l'entrée des Dardanelles, côte orientale, à 48 heures de Constantinople, et en vue de l'ancienne Troie, offre un bon mouillage.

**BESME** ou **BÈME** (Ch. DANOWITZ, dit), ainsi appelé parce qu'il était natif de Bohême, fut élevé par les Guise, et eut la principale part au meurtre de Coligny : c'est lui qui jeta le corps de la victime par les fenêtres. Il tomba dans la suite entre les mains des

protestants de la Saintonge : il était parvenu à s'échapper de leurs mains; mais Bertautou, gouverneur de la place où il avait été détenu, l'atteignit, et le perca de son épée, 1575.

**BESSAPARA**, adj. *Bazardjik*, v. de Thrace, chez les Besses, dont elle était la principale place.

**BESSARABA**, famille qui a joué un rôle historique dans les contrées situées entre le Dniester et le Pruth, prétendait descendre de la famille impériale des Cantacuzène. Elle a fourni à la Valachie plusieurs voïvodes et a laissé son nom à la *Bessarabie*, qui longtemps fut sous sa dépendance. On connaît surtout : Rodolphe Bessaraba, dit *le Noir*, mort en 1265 ; il fonda la principauté de Valachie aux dépens des Hongrois, pendant l'invasion de Batou-Khan et bâtit Bucharest; — Mirce Bessaraba, voïvode de 1382 à 1418 : il prit part à la bataille de Cassova, et fut contraint de signer, en 1393, un traité qui le constituait vassal de Bajazet I; — Michel Bessaraba, dit *le Brave*, voïvode de 1592 à 1601 : il s'allia, afin d'affranchir son pays de la domination ottomane, avec Sigismond Bathori, voïvode de Transylvanie, et avec l'emp. Rodolphe II; il voulut ensuite s'emparer de la Transylvanie, mais il succomba devant une coalition de l'Autriche et de la Pologne; — Mathieu Bessaraba, de 1633 à 1654 : il s'efforça de rendre son pays indépendant de la Turquie, mais sans y réussir complètement; — Constantin Brancovan Bessaraba, voïvode de 1688 à 1714 : recherchant et trahissant tour à tour les Russes, les Autrichiens et les Turcs, il se perdit par cette conduite équivoque : il fut étranglé à Constantinople comme traître, avec ses quatre fils. Avec lui finit le rôle historique de cette famille.

**BESSARABIE**, gouv. frontière de la Russie d'Europe, borné au N. par celui de la Podolie, à l'E. par celui de Kherson, au S. par la mer, à l'O. par la Moldavie, dont le Pruth la sépare; 400 k. sur 164; 600 000 h.; ch.-l., Kichenev; autres villes, Bender, Ismail, Chotim ou Choczim, Kilia, Akkermann. Rivières : Danube, Pruth, Dniester, Kagalnik. Pays de plaines, fertile en grains, fruits, raisins; excellents pâturages. — La Bessarabie faisait jadis partie de la Dacie Trajane; elle fut successivement comprise dans les empires des Goths, des Huns, des Avars, des Petchenègues, fut affranchie au XIII<sup>e</sup> s. par Rodolphe *Bessaraba*, dont elle prit le nom, fit dès lors partie de la Valachie, fut réunie à la Moldavie au XIV<sup>e</sup> s., fut conquise par les Ottomans en 1484, et cédée à la Russie en 1812. Par le traité de Paris de 1856, la partie mérid., qui cotoie le Danube, a été restituée à la Moldavie.

**BESSARION** (Jean), cardinal, né à Trébizonde en 1395, mort à Ravenne en 1472, était un simple religieux de l'ordre de St-Basile, dans un monastère du Péloponèse. En 1438, lorsque l'empereur Jean Paléologue eut formé le projet de réunir l'église grecque à l'église latine, il tira Bessarion de sa retraite, le fit évêque de Nicée, et l'amena en Italie avec plusieurs autres savants. L'union ayant été prononcée au concile de Ferrare, le pape Eugène IV, pour récompenser le zèle de Bessarion, le fit cardinal (1439). Dès lors, les Grecs schismatiques concurent une telle aversion pour lui qu'il ne voulut plus retourner au milieu d'eux. Il fixa son séjour à Rome, où sa maison devint le rendez-vous de tous ceux qui cultivaient les lettres. Pie II lui conféra le titre de patriarche de Constantinople (1463). A la mort de Nicolas V et de Paul II, il eut un grand nombre de voix pour obtenir la tiare. La cour de Rome lui confia plusieurs missions importantes. Les écrits de ce cardinal tiennent un rang distingué parmi ceux qui marquèrent surtout à faire revivre en Italie le goût de la philosophie platonicienne. On a imprimé de lui 4 livres, en latin, *Contre les calomnieux de Platon*, Rome, 1469 (circa), in-fol.; *Orations de bellé Turcis inferendo*, Paris, 1471; une trad. latine des 4 livres de Xénophon sur *Socrate*, Louvain, 1533;



unetrad. latine de la *Métaphysique* d'Aristote, Paris, 1516. Il avait aussi composé beaucoup d'ouvrages de théologie, qui sont restés manuscrits.

**BESSE**, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 24 k. O. d'Issoire; 927 h. Aux environs, eau minérale, lac Pavin, qui occupe le cratère d'un volcan. — Ch.-l. de cant. (Var), à 11 k. S. E. de Brignolles; 1560 h.

**BESSEGE**, vge du dép. du Gard, arr. d'Alais, cant. de St-Ambroix; 4500 h. Mines de houille, hauts fourneaux. Chemin de fer conduisant à la Grand'Combe.

**BESSEL** (Fréd. Guill.), astronome, né à Minden en 1784, mort en 1846, fut l'élève d'Olbers qui le fit attacher à l'université de Gœttingue, fut appelé en 1810 à une chaire d'astronomie à Königsberg, dirigea la construction de l'observatoire de cette ville, et y fit une foule d'observations et de découvertes, dont il publia le recuei. Comme Arago, il chercha, dans ses *lectures populaires*, à rendre la science accessible à tous. Dès 1840, il avait conjecturé qu'il devait exister une grande planète au delà d'Uranus, préjudant ainsi à la découverte de Neptune, que M. Le Verrier accomplit en 1846.

**BESSES**, *Bessi*, peuple de la Thrace, au S. O., habitait les monts Rhodopes, à l'O. du Strymon. Ils étaient féroces, sauvages et voleurs. On nommait leur pays *Bessique*; il avait pour ch.-l. Bessapara.

**BESSIÈRES** (J. B.), duc d'Istrie, maréchal de l'Empire, né à Preissac en Quercy, en 1768, d'une famille pauvre, mort en 1813, servit d'abord comme simple soldat dans la garde constitutionnelle de Louis XVI. Dans les guerres de la République, il se distingua surtout à Roveredo et à Rivoli; Bonaparte, témoin de sa bravoure, l'attacha à sa personne en le nommant commandant de ses guides et l'emmena en Egypte avec le titre de général de brigade; il lui confia un commandement important dans sa 2<sup>e</sup> campagne d'Italie: à Marengo, c'est Bessièrès qui décida la victoire par une dernière charge de cavalerie. Il fut créé maréchal lors de l'établissement de l'Empire. Après avoir pris une part glorieuse aux batailles d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, il passa en Espagne en 1808, et y gagna les bat. de Medina-del-Rio-Seco, de Burgos, de Somo-Sierra; il fut en récompense fait duc d'Istrie. Il commandait la cavalerie de la garde impériale dans la campagne de 1813, en Saxe: il y fut tué, le 1<sup>er</sup> mai, au combat qui précéda la bataille de Lutzen. La ville de Preissac lui a élevé une statue en 1846.

**BESSIN** (le), *Bajocasses*, petit pays de la B.-Normandie, entre la mer, la campagne de Caen, le Bocage, le Cotentin, et pour villes principales: Bayeux, St-Lô, Isigny, Port-en-Bessin. Il est auj. réparti entre les dép. du Calvados et de la Manche.

**BESSINES**, ch.-l. de cant. (H.-Vienne), à 24 kil. E. de Bellac; 2000 hab.

**BESSUS**, satrape de la Bactriane sous Darius III, trahit ce prince, l'assassina après la bat. d'Arbèles, et prit le titre de roi de la Bactriane. Alexandre le poursuivait, le prit, et le livra à un frère de Darius, qui le fit périr dans les plus cruels tourments.

**BESTUCHEFF-RUMIN** (Alexis, comte de), chancelier de Russie et sénateur, né à Moscou en 1693, mort en 1766, fut chargé de plusieurs ambassades en Angleterre, en Suède, etc., par Pierre I et Anne, s'attacha à Biren, devint chancelier sous Elisabeth (1741), négocia la paix d'Abo, renversa le favori Lestock, fut exilé en 1758 sous l'impulsion de trahison, supporta noblement cette injuste disgrâce et entra en faveur sous Catherine II en 1762. — Michel Bestucheff, lieutenant d'artillerie, entra en 1825 dans une conspiration contre l'Empereur Nicolas, et fut mis à mort, en 1826, à l'âge de 30 ans. — Alexandre Bestucheff, né en 1795, également impliqué dans la conspiration contre l'empereur Nicolas, fut exilé en Sibérie, puis enrôlé dans l'armée du Caucase, où il fut tué en 1837. Il s'est fait connaître comme romancier: il excelle surtout à décrire la vie du soldat.

**BÉTAU** ou *BÉTWE*, pays de la Hollande (Gueldre),

dans le S. O. de l'île que forment le Wahal et le Rhin. On retrouve dans son nom celui des *Bataves*.

**BÉTHANIE**, bourg de la tribu de Benjamin, près de Jérusalem, au pied du mont des Oliviers. C'est là qu'habitaient Lazare et ses sœurs Marthe et Marie, et qu'eut lieu le miracle de la résurrection de Lazare.

**BÉTHIEL**, v. de la tribu de Benjamin, sur les confins de celle d'Ephraïm. Dieu y apparut à Jacob et lui promit la terre de Chanaan: c'est en mémoire de cet événement que Jacob donna à ce lieu le nom de *Béthel*, qui veut dire *maison de Dieu*.

**BÉTHENCOURT** (Jean de), gentilhomme normand, chambellan de Charles VI, se fit céder les droits du roi de Castille sur les Canaries, partit de La Rochelle en 1402 pour aller former un établissement dans une de ces îles, puis réussit, avec le secours qu'il obtint du roi d'Aragon et du roi de France, à les soumettre toutes. En 1406, il laissa le gouvernement des Canaries à son neveu Maciot de Béthencourt, et revint dans son pays pour y passer le reste de ses jours. Il mourut à Granville en 1425.

**BÉTHISAC** (J.), conseiller et favori du duc de Berry, frère de Charles V, opprimait cruellement les habitants du Languedoc, dont le duc était gouverneur. Charles VI le fit arrêter et juger: il fut condamné à être brûlé vif, 1389.

**BÉTHISY** (Eug. de), marquis de Mézières, général de cavalerie, 1656-1721, servit avec distinction sous Luxembourg et Catinat, se signala surtout à Steinkerque, à la Marsaille et couvrit la retraite à la malheureuse affaire de Ramillies. — Eustache-comte de B., de la même famille, 1737-1823, servit vaillamment sous le duc de Richelieu à Minorque, contribua au gain de la bataille de Johannisberg en 1762, émigra en 1791, eut un commandement dans l'armée de Condé et devint, à la Restauration, gouverneur des Tuileries.

**BETHLÉEM**, d'abord *Ephrata*, auj. *Beit-el-Lahm*, vge de Judée, dans la tribu de Juda, auj. en Syrie (Damas), à 10 kil. S. de Jérusalem; 3000 familles. Ce lieu est célèbre par la naissance du Sauveur. Il fut pris par les Croisés en 1099. On y voit un vaste couvent enclos de hautes murailles, et une église élevée sur le lieu même où naquit Jésus. On y vend des croix de bois incrustées de nacre. — Il y avait en Judée un autre Bethléem, à 40 kil. N. O. de Gènesareth. — Plusieurs villes des États-Unis ont reçu le même nom, une entre autres dans la Pensylvanie, à 80 kil. N. O. de Philadelphie; 3000 hab. Fondée en 1741 par les frères Moraves.

**BETHLEM-GABOR**, fils d'un gentilhomme pauvre de Transylvanie, chassa avec l'aide des Turcs le prince Gabriel Bathori, qui avait été son bienfaiteur, et se fit proclamer à sa place prince de Transylvanie, en 1613. Ayant fait ensuite plusieurs conquêtes en Hongrie, il prit le titre de roi de ce pays en 1618. Dans la guerre de Trente ans, il soutint la Bohême, révolta contre l'Autriche, et menaça Vienne. L'emp. Ferdinand II envoya contre lui Tilly et Wallstein, ce qui le força à demander la paix et à renoncer au titre de roi de Hongrie. Il mourut en 1629, au moment où il allait reprendre les armes.

**BÉTHORON**, ville lévitique de la Palestine (Ephraïm), au N. E. de Jérusalem. Josué y battit les rois chanaanéens; le général Nicanor, envoyé contre Judas Machabée, y périt.

**BETHISABÉE**, femme d'Urie, lui fut enlevée par David, qui la rendit mère de Salomon. V. URIE.

**BÉTHULIE**, v. de la tribu de Zabulon, à l'O. du lac Gènesareth, est célèbre par le siège qu'elle soutint contre Holoferne, et que fit lever Judith, l'an 659 av. J.-C. C'est auj. *Safet*.

**BÉTHUNE**, ch.-l. d'arrond. (Pas-de-Calais), sur la Brette et sur les canaux de Law et d'Aire, à 30 k. N. O. d'Arras; 1273 hab. Ville forte. Trib., collége. Jolie église; chemin de fer. Hude, savon, genièvre, raffineries de sel et de sucre, draps, toiles, sa-

laisons, etc. Patrie de Buridan. C'est à Béthune qu'ont été percés les premiers puits artésiens. — Cette v., qui eut des seigneurs particuliers des le XI<sup>e</sup> s., a suivi le sort de l'Artois. Enlevée aux Espagnols par Gaston d'Orléans en 1645, reprise en 1710 par le prince Eugène, elle fut réunie définitivement à la France par le traité d'Utrecht (1713).

**BÉTHUNE** (maison de), noble maison de l'Artois, qui remonte au XI<sup>e</sup> siècle, se divisait en plusieurs branches, dont les principales sont celles d'*Orval*, de *Sully*, de *Charost* et de *Selles*. Elle s'est éteinte au commencement de notre siècle. Les membres les plus célèbres de cette famille sont :

**BÉTHUNE** (Maximilien de), ministre de Henri IV, plus connu sous le nom de *Sully*. V. *SULLY*.

**BÉTHUNE** (Phil. de), comte de Selles et de Charost, frère puîné du célèbre *Sully*. Il fut ambassadeur en Écosse, à Rome, en Savoie et en Allemagne sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, et gouverneur de Gaston, duc d'Orléans. Il mourut en 1649, à 88 ans. On a de lui *Observations et Maximes politiques pouvant servir au maniement des affaires publiques*, à la suite de *l'Ambassade de Mgr le duc d'Angoulême*, publiée par Henri, comte de Béthune, en 1677. — Son fils, Hipp. de Béthune, né en 1603, m. en 1665, servit avec distinction sous Louis XIII. Il légua à Louis XIV 2500 manuscrits, dont 1200 regardent l'histoire de France. Ils furent tous déposés à la Bibliothèque royale, où ils forment le *Fonds de Béthune*. — Armand Joseph de Béthune, duc de Charost, né à Versailles en 1728, mort en 1800, s'est fait un nom par sa philanthropie et par son zèle pour les progrès de l'agriculture et de l'industrie. A l'Assemblée des notables en 1788, il se prononça pour l'égalité répartition des impôts sur toutes les classes. Maire du 12<sup>e</sup> arrondissement de Paris en 1793, il périt victime de son dévouement en soignant des malades atteints de la petite vérole. Il créa plusieurs institutions charitables.

**BÉTIQUE**, *Bætica*, à peu près l'*Andalousie* et le *roy. de Grenade* des modernes, prov. de l'Hispanie, la plus méridionale de toutes, bornée au S. par la Méditerranée, au N. et à l'O. par *l'Anas* (Guadiana), qui la sépare de la Tarraconaise, était ainsi nommée du *Bætis* (Guadalquivir) qui la traversait. On y remarquait : au N. les *Turduli*, au S. les *Bastuli Pœni*, à l'E. les *Bastitani*, au N. O. les *Bæturianni*, au S. O. les *Turdetani*. Places principales : *Corduba*, *Italica*, *Hispalis*, *Gades*, *Astigi*, *Barbesula*, *Carteia*, *Malaca*, *Munda*, etc. Plusieurs villes de la Bétique étaient des colonies phéniciennes et carthaginoises. C'était un des pays les plus beaux, les plus fertiles et les plus commerçants de l'Hispanie. — Pour l'histoire de cette contrée, V. *ANDALOUSIE*.

**BÉTIS**, gouverneur de Gaza pour Darius III, défendit avec courage pendant deux mois cette ville contre Alexandre, mais finit par être vaincu et pris. Le conquérant, irrité de sa résistance, le fit attacher à un char et traîner autour de la ville, à l'imitation de la conduite d'Achille envers Hector.

**BETJOUANAS**, peuple de la famille cafre, habite les déserts de l'Afrique méridionale, entre 19° et 27° lat. S., dans la Cafreterie intérieure; ils élèvent des bêtes à cornes, préparent les peaux et l'ivoire. Leur pays a été vu pour la première fois en 1801 par les Anglais Trutter et Somerville.

**BETLIS**, v. d'Arménie. V. *BIDLIS*.

**BETTINELLI** (Xavier), littérateur italien, né à Mantoue en 1718, mort en 1808, entra chez les Jésuites, et enseigna les belles-lettres à Brescia, puis à Venise, où il se lia avec les hommes les plus illustres. Il dirigea quelque temps le collège des nobles à Parme, puis voyagea en Italie, en Allemagne, en France, alla en Lorraine à la cour du roi Stanislas, et visita Voltaire aux Délices. A la fin de sa vie il donna une édit. complète de ses propres *Oeuvres*. Venise, 1801, 24 vol. in-12; elles contiennent des *Discours philosophiques*, formant un cours de morale religieuse,

un *Discours sur l'enthousiasme pour les beaux-arts*, des *Dialogues sur l'Amour*, des morceaux d'histoire littéraire, des *Lettres de Virgile aux Arcades*, où il parle du Dante avec une grande liberté; des *Poésies diverses*, des tragédies qui ne manquent pas d'intérêt, surtout *Jonathas* (1771). Les *Lettres de Virgile* ont été trad. par M. de Pommereul. Comme Voltaire, qu'il avait pris pour modèle, Bettinelli se montra fort libéral et grand partisan de la tolérance.

**BÉTULE** ou *BECULE*, *Betula* ou *Bacula*, v. de l'Hispanie Tarragonaise, au N., chez les *Ausetani*. Scipion y battit en 209 Asdrubal et en 206 Magon et Masinissa. Ces victoires lui soumièrent l'Espagne.

**BÉTURIE**, partie N. O. de la Bétique. V. *BÉTIQUE*.

**BÉTUWE**. V. *BÉTAU*.

**BÉTYLES**, pierres révérees des anciens païens. V. ce mot au *Dict. univ. des Sciences*.

**BETZ**, ch.-l. de cant. (Oise), à 33 kil. S. E. de Senlis, 452 hab.

**BEUCHOT** (Adr. J. Quentin), bibliographe, né en 1773 à Paris, mort en 1851, était fils d'un avocat. Il quitta le notariat pour se livrer à ses goûts littéraires, prit part à la rédaction du *Nouvel Almanach des Muses* et de la *Décade philosophique*, fut l'un des principaux collaborateurs de la *Biographie universelle*, et rédigea, de 1811 à 1847, la *Biographie de la France*, journal général de l'imprimerie et de la librairie : il sut donner de l'intérêt à cette publication par les précieuses informations qu'il y insérait. Il fut élu en 1834 bibliothécaire de la Chambre des Députés. On lui doit plusieurs grandes éditions, qui se recommandent par la bonne distribution des matières et par des recherches qui prouvent autant de goût que d'érudition : on estime surtout ses éditions de *Boyle* (16 vol. in-8. 1820-24) et de *Voltaire* (72 vol. in-8, dont 2 de tables, 1831-41).

**BEUDANT** (Franc. Sulpice), minéralogiste, né à Paris en 1787, m. en 1850, entra à l'École normale dès sa fondation, professa aux lycées d'Avignon et de Marseille, fut en 1814 chargé par Louis XVIII de ramener d'Angleterre son cabinet de minéralogie. fit en 1818 un voyage d'exploration scientifique en Hongrie, obtint en 1822, à la mort d'Haty, son ancien maître, la chaire de minéralogie de la Faculté de Paris, fut en 1824 admis à l'Institut et devint en 1840 inspecteur général de l'Université. On lui doit de savantes recherches sur les rapports de la composition chimique des minéraux avec la cristallisation, d'après lesquelles il réforma la classification et la nomenclature minéralogiques. Outre un grand nombre de mémoires (dans le *Recueil de l'Académie des Sciences*, les *Annales de chimie*, etc.), il a publié un *Cours des sciences physiques*, 1821-1824, où se trouve exposé son système de classification, et a rédigé la partie minéralogique dans le *Cours élémentaire d'histoire naturelle*, publié en société avec A. de Jussieu et Milne Edwards. Il avait dès 1822 fait paraître son *Voyage minéralogique et géologique en Hongrie*, 4 vol. in-4.

**BEUGNOT** (J. Claude, comte), ancien ministre, né en 1761 à Bar-sur-Aube, mort en 1835, fut élu en 1790 procureur général syndic de l'Aube, puis député à la Législative (1791), soutint dans cette assemblée la monarchie constitutionnelle, fit décréter d'accusation Marat pour ses provocations incendiaires, fut emprisonné sous la Terreur, devint après le 18 brumaire préfet de la Seine-Inférieure, puis conseiller d'État, organisa en 1807 le nouveau roy. de Westphalie et en 1808 le grand-duché de Berg et obtint en récompense le titre de comte; se rallia de bonne heure aux Bourbons, reçut en 1814 du gouvernement provisoire le portefeuille de l'intérieur, et de Louis XVIII celui de la marine, accompagna le roi à Gand, mais fut écarté par le parti extrême après la 2<sup>e</sup> restauration, et ne reçut que le vain titre de ministre d'État. Député de la Hte-Marne dès 1815, il siégea au centre gauche. Il fut élevé à la pairie en 1830.

**BEUGNOT** (Arthur), érudit et h. politique, fils du précédent, 1797-1865, a écrit une *Histoire de la destruction du paganisme en Occident* (1835, 2 vol. 8°), et publié les *Olim*, ou registre des anciens armés royaux (1840-48, 3 vol. 8°), les *Coutumes du Beauvoisis* (1842, 2 vol. 8°), et les *Assises de Jérusalem* (1848, 2 vol. 1°); était membre de l'Académie des inscriptions; fut un des plus ardents défenseurs de la cause catholique à la Chambre des Pairs, où il entra en 1841, et à l'Assemblée législative (1849), où il fut le rapporteur de la loi sur l'instruction publique.

**BEUKELS** (Guill.), pêcheur hollandais, né à Biervliet (Zélande) vers 1340, mort en 1397, inventa, ou plutôt importa l'art de saler et d'encaquer les harengs, art qui enrichit la Hollande.

**BEURNONVILLE** (Pierre RIZL de), maréchal de France, né en 1752 à Champignolle (Bourgogne), m. en 1821, fit ses premières armes dans l'Inde, adopta les idées de la Révolution, servit avec distinction sous Luckner et Dumouriez, devint général en 1792; prit une part glorieuse aux batailles de Valmy et de Jemmapes; devint ministre de la guerre (1792); fut envoyé en 93 avec 4 commissaires à l'armée du Nord pour arrêter Dumouriez, qui le fit arrêter lui-même avec ses collègues et les livra aux Autrichiens; passa près de trois ans dans les cachots d'Olmütz; fut à son retour (1795) mis à la tête de l'armée de Sambre-et-Meuse; fut, sous le Consulat et l'Empire, ambassadeur à Berlin et à Madrid, comte et sénateur; fut un des 5 membres du gouvernement provisoire (1814), et s'opposa à la proclamation de Napoléon II; devint sous Louis XVIII pair, ministre d'Etat, et maréchal de France.

**BEUVRON**, riv. de France, naît dans le dép. du Loiret, et s'unit à la Loire dans celui de Loir-et-Cher; 50 kil. de cours. — Autre riv., qui se jette dans l'Yonne à Clamecy, a 40 kil. de cours.

**BEUZEVILLE**, ch.-l. de canton (Eure), à 14 kil. O. de Pont-Audemer; 765 hab.

**BEVELAND** (NORD-), île du roy. de Hollande (Zélande), à l'emb. de l'Escaut, est bornée à l'O. par l'île de Walcheren, au N. par celle de Schouwen, au S. par celle de Wolfertsdyk; 13 kil. sur 6. En 1532, elle fut entièrement submergée. — ZUYD-BEVELAND, île de la prov. de Zélande, au S. de la préc.; 40 kil. sur 13.

**BEVEREN**, bourg de Belgique (Flandre orient.), ch.-l. de cant., à 22 kil. N. N. E. de Termonde; 6000 hab. Dentelles, tabac, brasseries, tanneries. — Bourg du duché de Brunswick, à 60 kil. S. O. de Hanovre; 1050 hab. Une branche de la maison de Brunswick, éteinte en 1809, en tirait son nom.

**BÉVERLEY**, v. d'Angleterre (York), à 44 kil. S. E. d'York, sur l'Hull; 8000 hab. Ancien monastère fondé au vi<sup>e</sup> siècle par Jean de Béverley, archev. d'York; magnifique église gothique.

**BEVERINCK** (Jérôme VAN), le *Pacificateur*, né à Gouda en 1614, mort en 1690, négociateur habile, représenta les Etats généraux aux traités de Bréda, 1667, d'Aix-la-Chapelle, 1668, et de Nimègue, 1678. Il se retira près de Leyde, et s'appliqua avec ardeur à l'étude de la botanique, dont il aida puissamment les progrès : on lui doit l'introduction en Europe de la capucine à grandes feuilles, et un livre estimé sur les *Plantes rares*, Dantzick, 1678.

**BEX**, *Baccium*, bourg de Suisse (Vaud), sur l'Avonçon, à 40 kil. S. de Lausanne; 3700 hab. Sites pittoresques; aux environs plusieurs glaciers, riches mines de sel gemme, découvertes en 1554; neuf sources sulfureuses; marbre et soufre.

**BEXON** (Gabriel), naturaliste, né en 1748 à Remiremont, mort en 1784, était prêtre et fut, après un long séjour à Nancy, nommé chanoine de la Ste-Chapelle à Paris. D'un caractère doux et modeste, il eut beaucoup d'amis, entre autres François de Neuchâteau, Lebrun, Daubenton, Buffon, dont il fut un des plus utiles collaborateurs. Il coopéra à l'histoire des minéraux et surtout à celle des oiseaux : son style offre tant de ressemblance avec celui de Buffon

que souvent les meilleurs connaisseurs les confondaient. Bexon a publié sous son propre nom un *Catéchisme d'Agriculture et le Système de la fertilisation*. — Son frère, Scipion Jérôme Bexon, 1753-1822, est un de nos meilleurs criminalistes.

**BEY**, V. BEG.

**BEYAH** ou **BIAS**, *Ilyphasis*, riv. de l'Hindoustan, descend des monts Himalaya, par 34° 4' lat. N., se dirige au S. O., passe à Nadone, à Rayghat, et tombe dans le Setledje après un cours de 220 kil.

**BEYLE** (Henri), V. STENDHAL.

**BEYNAT**, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 14 kil. E. S. E. de Brives; 2000 hab.

**BEYROUTH**, l'anc. *Béryte*, v. et port de Syrie (pachalik de Saïda), sur la Méditerranée, à l'emb. d'une petite riv. de même nom, à 50 kil. N. de Saïda; env. 15 000 h., Druses, Maronites, Turcs, Arabes et Grecs. Evêchés maronite et grec, consuls étrangers. C'est le principal port de commerce de la Syrie : soieries, mousselines et étoffes de coton, noix de galle, huile, garance, etc. — Ville très-ancienne (V. BÉRYTE), détruite plusieurs fois par des tremblements de terre; bombardée en 1840 par une escadre anglo-autrichienne qui la reprit sur Méhémet-Ali.

**BÈZE**, commune de la Côte-d'Or, à 25 kil. N. E. de Dijon; 1260 hab. Source d'une riv. de même nom. Forges importantes.

**BÈZE** (Théodore de), l'un des principaux chefs des Réformés, né à Vézelay en 1519, mort en 1605, se fit d'abord connaître par des poésies laïnes élégantes, mais licencieuses, et eut une jeunesse assez dissipée. En 1548, il renonça à ce genre de vie et se rendit à Genève, où il se lia étroitement avec Calvin, et embrassa sa doctrine. Il professa avec succès pendant dix ans les lettres grecques à Lausanne, puis revint se fixer à Genève, où il reçut le titre de citoyen et fut nommé recteur de l'Académie que l'on venait d'y fonder (1559). Il prêcha avec succès les nouvelles doctrines en France, y attira le roi de Navarre, assista au colloque de Poissy (1561) et à la bataille de Dreux, et fut, à la mort de Calvin (1564), regardé universellement comme le chef de la Réforme. Il présida le synode de La Rochelle, auquel assistaient les délégués de toutes les églises réformées de France, et ne cessa jusqu'à sa mort de travailler à la propagation de ses doctrines. Th. de Bèze porta dans la controverse une violence excessive; on l'a accusé d'avoir excité la guerre civile en France et même d'avoir été l'instigateur du meurtre du duc de Guise. Intéressé tout en réclamant la tolérance, il écrivit pour justifier le supplice de Servet. Ses principaux écrits, outre ses *Poemata juvenilia*, sont une traduction en vers français des *Psauxes de David*, qui complète celle de Marot, 1563; une *Histoire des églises réformées de France* de 1521 à 1563, Anvers (Genève), 1580, 3 vol. in-8, et une traduction du *Nouveau Testament*, 1556.

**BEZIERS**, *Biterra* et *Biterra*, ch.-l. d'arr. (Hérault), à 56 kil. S. O. de Montpellier, à 756 S. de Paris, sur l'Orbe, à l'endroit où elle reçoit le canal de Languedoc; 24 270 hab. Trib., collège, biblioth.; station. Anc. évêché (supprimé en 1789). Murailles, tours antiques. Aqueduc, casernes, restes d'un amphithéâtre romain; statue de Riquet. Vin estimé, eau-de-vie et esprit de vin, confitures. Patrie de Pellisson, Riquet, Varière, Mairan, J. Bouillet. — Conquis par les Romains vers 120 av. J. C.; colonisée en 52 par Jules César, d'où elle reçut le nom de *Julia Biterra*. Prise et saccagée : 1° par les Visigoths en 450; 2° par Charles Martel qui l'enleva aux Arabes d'Espagne, 736; 3° dans la guerre des Albigeois, par Simon de Montfort, qui y passa près de 60 000 hommes au fil de l'épée, 1209. Plusieurs conciles se sont tenus à Béziers.

**BEZOUT** (Étienne), mathématicien, né à Nemours en 1730, m. en 1783, fut placé par N. de Choiseul en 1763 à la tête de l'instruction de la marine royale, fut chargé en 1768 de l'enseignement des élèves du corps de l'artillerie, et rédigea pour ses

élèves des cours qui eurent un grand succès. Les principaux sont : *Cours de mathématiques à l'usage de l'artillerie*; *Cours de Mathématiques à l'usage de la marine*, 1764; *Théorie des équations algébriques*, 1779. Bezout est simple, clair, et sait se mettre à la portée des jeunes esprits : aussi, ses ouvrages sont-ils restés classiques.

**BHAGAVAD** ou **BAHGA VAT**, c.-à-d. *Bienheureux*, titre sous lequel Çakayamouni est souvent désigné dans les livres sacrés. V. **BOUNDA-GOUTAMA**.

**BHAGAVAD-GITA**, épisode du *Mahabarat*. V. ce mot.

**BHAVANI**, c.-à-d. *qui donne l'existence*, ou **PARVATI**, *déesse des monts*, épouse de Siva ou Mahadeva, dans la mythologie indienne. Elle est la déesse de la vengeance, qui punit le mal et détruit les méchants. On la représente avec huit ou seize bras armés. Dans les fêtes de la déesse, les dévots se font écraser sous les roues du char sur lequel est porté le colosse qui la représente. La vache, animal qui lui est consacré, est souvent aussi son image symbolique.

**BHERTPOUR** ou **BHURPOUR**, v. de l'Inde, capit. de l'État de Bhertpour, à 51 kil. O. d'Agrah. En vain assiégée par les Anglais dans la guerre contre les Mahrattes. — L'État de Bhertpour est situé dans l'Inde sept. (anc. province d'Agrah). Sol plat, qu'inonde souvent le Ramanga; grande fertilité. Le rajah, longtemps indépendant, est sous la protection de l'Angleterre depuis 1826.

**BIAFRA**, roy. de l'Afrique occid., sur le golfe de Guinée, limitrophe de la côte de Gabon et de l'État d'Ouari. — Le golfe de Biafra occupe le fond du grand golfe de Guinée, entre les caps Formose et Lopez.

**BIAGIOLI** (Nic. Jos.), grammairien, né en 1768 à Vezzano près de Gènes, mort à Paris en 1830, avait pris parti pour les Français lors de la conquête de l'Italie et fut forcé par les événements de chercher un asile en France. Il enseigna avec succès la langue et la littérature italiennes à Paris. On a de lui une *Grammaire italienne*, 1805, souvent réimprimée; un *Traité de la poésie italienne*, 1808, et des éditions estimées d'ouvrages italiens avec notes.

**BIAGRASSO**, pour *Abbiatragrosso*, v. de Lombardie, sur la Ticinella, à 16 kil. S. O. de Milan, et à 30 kil. N. O. de Pavie. Les Français y furent vaincus par les Impériaux en 1524, malgré les efforts du chevalier Bayard.

**BIALA**, v. des États autrichiens (Galicie), sur la Biala, affluent de la Vistule, et à 30 k. S. O. de Wadowice; 6000 hab. Fab. de toiles et de draps. Ville libre depuis 1789. — Biala, qui veut dire *blanche*, est un nom commun à beaucoup de villes et de rivières, en Pologne, en Hongrie et en Russie.

**BIALYSTOK**, v. de Russie, ch.-l. de prov., sur le Bialy, à 70 kil. S. O. de Grodno, et à 800 kil. S. O. de St-Petersbourg; 6000 hab. Château des comtes Potocki. — La prov. est bornée au N., à l'O. et au S. par la Pologne, à l'E. par le govvt de Grodno; 155 kil. sur 88; 230 000 hab. Réunie à la Russie en 1807 par le traité de Tilsitt; avant cette époque, elle appartenait à la Pologne.

**BIANCHI** (J. B.), anatomiste, né à Turin en 1681, mort en 1761, fut reçu docteur à 17 ans, et devint professeur d'anatomie dans sa ville natale. Il avança l'anatomie pathologique. Ses ouvrages sont : *Ductus lacrymales novi*; *De Lacteorum vasorum positionibus et fabrica*; *Storia del monstro di due corpi*; *Lettera sull' insensibilità*; *De naturali in humano corpore, vitiosa, morbosaque generatione historica*; *Historia hepatica*. — Jean Bianchi, naturaliste, né à Rimini en 1693, mort en 1775, plus connu par le nom latin de *Janus Plancus*, sous lequel il a publié plusieurs ouvrages, se fit recevoir docteur en médecine, se dévoua au service des pauvres, et publia d'utiles écrits de médecine et d'anatomie, un notamment sur *les Monstruosités* (1749). Il fit revivre l'Académie des *Lincei* à Rimini.

**BIANCHINI** (François), astronome et antiquaire de Vérone, 1662-1729, vint de bonne heure à Rome,

et jouit de la faveur d'Alexandre VIII et de ses successeurs, qui lui confièrent plusieurs missions scientifiques importantes. Il fut bibliothécaire d'Alexandre VIII, secrétaire d'une commission chargée de la réforme du calendrier, dressa un gnomon sur une grande échelle dans l'église de Ste-Marie-des-Anges, tira une ligne méridienne à travers l'Italie, perfectionna plusieurs instruments d'astronomie, et découvrit les taches de Vénus. On a de lui : *Astronomica observationes*, Vérone, 1737; *Palazzo dei Cesari*, 1738; *Iscrizioni sepolcrali della casa d'Augusto*, Rome, 1737; *Istoria universale provata con monumenti*, Rome, 1697, etc.

**BIARMIE**. V. **PERMIE**.

**BIARRITZ**, bourg du dép. des B.-Pyrénées, sur la côte, à 6 k. S. O. de Bayonne; 1928 h. Bains de mer fréquentés. Grottes curieuses.

**BIAS**, philosophe grec, l'un des sept sages, naquit à Priène vers l'an 570 av. J. C. Il avait fait une étude particulière des lois de sa patrie, et consacrait ses connaissances en ce genre à plaider pour ses amis, mais sans vouloir jamais défendre une cause injuste. Il mourut en plaidant. Priène, sa patrie, ayant été prise par Cyrus, tous les habitants emportèrent dans leur fuite ce qu'ils avaient de plus précieux; Bias seul n'emporta rien. On lui en demanda la raison : « C'est, dit-il, que je porte tout avec moi. *Omnia mea mecum porto.* »

**BIBANS** ou **PORTES DE FER**, défilé dangereux de l'Atlas, dans le Djurjura, entre Alger et Constantine, par 2° 10' long. E. et 36° lat. N. Il est traversé par plusieurs torrents, et entre autres par l'Oued-Mailah, tributaire de l'Adouse. Les Français, conduits par le duc d'Orléans et le maréchal Valée, le franchirent en 1839.

**BIBARS**, sultan de la dynastie des Mamelouks-Baharites en Égypte, fut proclamé par la milice en 1260, après avoir assassiné son prédécesseur. Il donna une forme stable à l'empire des Mamelouks, enleva aux califes toute autorité politique, repoussa les Tartares, rétablit la puissance des Musulmans, combattit avec un grand succès les Francs établis en Syrie, leur enleva un grand nombre de places et de postes importants, et détruisit leurs églises; mais il échoua à deux reprises devant St-Jean d'Acre. Il mourut de poison en 1277. — Un autre Bibars s'insurgea contre le sultan Nasser-Mohammed en 1309 et régna quelques mois; mais il fut dès l'année suivante renversé et mis à mort.

**BIBBIENA** (Bernard novizi de), cardinal et littérateur, né en 1470, de parents obscurs, à Bibbiena en Toscane, fut secrétaire de Jean de Médicis, qui, devenu pape sous le nom de Léon X, le fit cardinal (1513), et le chargea de plusieurs missions importantes. Au retour d'une ambassade en France, il fut enlevé par une mort imprévue, en 1520 : on prétendit qu'il avait été empoisonné et on accusa, mais sans aucun fondement, le pape même qui avait été son protecteur, mais qui le soupçonnait d'aspirer à la tiare. Bibbiena avait composé plusieurs poésies, auxquelles on reproche trop de licence, et une comédie écrite en prose, la *Calandria*, qui contribua à restaurer le théâtre en Italie.

**BIBERACH**, v. du roy. de Wurtemberg (prov. du Danube), sur le Riess, à 37 k. S. O. d'Ulm, sur le chemin de fer de Stuttgart à Constance; 5000 h. Murailles flanquées de tours. Aux env. bains très-frequentés. Moreau battit les Autrichiens près de Biberach en 1796. — Cette v. faisait jadis partie de l'Argovie. En 1803, elle passa au Wurtemberg. Patrie de Wieland.

**BIBERICH**, v. du duché de Nassau, à 3 k. S. de Wiesbaden; 2500 h. Résidence des ducs de Nassau.

**BIBIANE** (Ste) ou **STE VIVIENNE**, vierge qui subit le martyre à Rome sous Julien, 363, est hon. le 2 déc. On érigea sur son tombeau une chapelle qui est devenue la belle église de Ste-Marie-Majeure.

**BIBLE** (*biblos*, *biblion*, livre). nom donné par

excellence au livre qui contient les saintes Écritures. On le divise en deux parties, l'Ancien et le Nouveau Testament. La 1<sup>re</sup> partie comprend l'histoire des plus anciens temps du monde et du peuple de Dieu jusqu'à la naissance de J.-C., et se compose d'écrits historiques, de prophéties, d'ouvrages lyriques ou moraux. Voici, d'après le concile de Trente, l'ordre et la division des livres de l'Ancien Testament : les 5 livres de la *Loi* ou le *Pentateuque*, écrits par Moïse, et comprenant la *Genèse*, l'*Exode*, le *Lévitique*, les *Nombres* et le *Deutéronome*; *Josué*; les *Juges*, avec *Ruth*; les quatre livres des *Rois*; les *Paralipomènes*; *Esdras* et *Néhémie*; *Tobie*; *Judith*; *Esther*; *Job*; les *Psaumes*; les *Proverbes*; l'*Ecclésiaste*; le *Cantique des Cantiques*; la *Sagesse*; l'*Ecclésiastique*; les *Prophéties d'Isaïe*, de *Jérémie*, et de *Baruch*, d'*Ezéchiel*, de *Daniel*; le livre des 12 *petits Prophètes*, et les 2 premiers livres des *Machabées*. Les Juifs et les Protestants rejettent comme apocryphes les livres de *Tobie* et de *Judith*, la *Sagesse*, l'*Ecclésiastique*, plusieurs parties du livre d'*Esther*, le livre de *Baruch*, le *cantique* des trois jeunes Hébreux, l'histoire de *Suzanne*, celles des idoles de *Bel* et du *Dragon*, les 2 premiers livres des *Machabées*. Les livres de l'Anc. Testament que les Catholiques et les Protestants s'accordent à rejeter comme apocryphes sont : le livre d'*Hénoch*, les III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> livres d'*Esdras*, les III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> liv. des *Machabées*, l'oraison ou prière de *Manassé*. — Le Nouveau Testament se compose : des 4 *Évangiles* de *S. Matthieu*, de *S. Marc*, de *S. Luc* et de *S. Jean*; des *Actes des Apôtres*; des 14 *Épîtres de S. Paul*, et de 7 autres *Épîtres*; enfin de l'*Apocalypse*. On y a joint quelquefois les *Épîtres* de *S. Barnabé*, les *Épîtres* de *S. Paul* aux *Laodicéens* et à *Sénéque*, plusieurs faux *Évangiles*, le *Pasteur*, la lettre de *J.-C.* à *Abgar*, etc.; mais aucun de ces livres n'est admis comme canonique. — L'Ancien Testament a été écrit en hébreu, et le Nouveau presque tout entier en grec. Les Septante (V. ce mot) traduisirent en grec tout l'Ancien Testament, sous le règne de *Ptolémée Philadelphe*. *S. Jérôme*, au IV<sup>e</sup> s., traduisit en latin la Bible tout entière; sa traduction, connue sous le nom de *Vulgate*, est la seule qui soit reconnue par l'Église. Après les Septante, le Juif *Aquila* donna de la Bible une nouvelle traduction grecque, littéralement calquée sur l'hébreu. Les modernes ont traduit la Bible dans toutes les langues. V. LUTHER, SACY, ULPHILAS, VENICE.

**BIBLIANDER** (Théod.), dont le vrai nom est *RICHMANN*, théologien suisse, de *St-Gall*, né en 1500, mort en 1564, embrassa la Réforme, succéda à *Zwingli* dans la chaire de théologie de *Zurich*, mais fut suspendu parce qu'il différait de la doctrine reçue sur la grâce. Il laissa un grand nombre de savants écrits sur l'histoire ecclésiastique, donna une édition de trad. latine de l'*Alcoran* de *J. Fabricius*, qu'il fit suivre de la *Vie de Mahomet* (*Bâle*, 1543), et composa un traité fort curieux *De ratione communi omnium linguarum et litterarum*, *Zurich*, 1548. On lui doit le recueil des *Epistolæ doctorum vivorum*, *Bâle*, 1548.

**BIBRACTE** ou *AUGUSTODUNUM*, v. de la Gaule, capitale des *Eduens*, est auj. *Aulun*.

**BIBRAX**, nom donné par *César* à un oppidum des *Remi* que l'on croit être *Bébrieux* près de *Laon*.

**BIBULUS** (*M. Calpurnius*), consul l'an 59 av. J.-C., en même temps que *César*. Il s'opposa d'abord de tout son pouvoir aux mesures démocratiques proposées par son collègue; mais, voyant toute résistance inutile, il s'enferma dans sa maison et y passa les huit derniers mois de son consulat sans prendre aucune part aux affaires; ainsi son consulat fut de fait entièrement nul. Les plaisants de Rome désignèrent cette année sous le nom des consuls *Caius* et *Julius César*, faisant allusion aux 2 prénoms de *César*.

**BICÈTRE**, vge du dép. de la Seine, arr. de *Seceaux*, sur la route de *Fontainebleau*, à 2 k. S. de *Paris*; 6500 h. Vaste hospice qui compte env. 4000 indivi-

dus. *Bicêtre* est ainsi nommé d'un château situé autrefois sur le même emplacement et qui fut construit en 1290 par *Jean*, évêque de *Winchester*, dont le nom corrompu a fait *Bicêtre*. Sous *Charles V*, *Jean*, duc de *Berry*, y fit construire un hôpital qui fut détruit pendant les guerres qui désolèrent le règne de *Charles VI*. Rétabli sous *Louis XIII*, il servit d'asile aux soldats infirmes jusqu'à l'établissement de l'hôtel des Invalides; aujourd'hui il contient des vieillards, des infirmes et des aliénés. Pendant longtemps il servit aussi de prison pour les vagabonds et les condamnés. On voit à *Bicêtre* un très-beau puits, construit en 1733, et un grand réservoir. Un fort y a été construit en 1842.

**BICHAT** (*Marie Franc. Xav.*), célèbre physiologiste, né en 1771 à *Thoirette* près de *Bourg*, commença ses études médicales à *Lyon*, sous *Ant. Petit*, et vint, lors du siège de cette ville (1793), les terminer à *Paris*. Desault, dont il suivait assidûment les leçons, ne tarda pas à le distinguer; *Bichat* devint son ami, l'aïda dans ses travaux et après sa mort (1795), publia et acheva ses œuvres. Il entra en 1797 dans la carrière du professorat et fut bientôt entouré d'auditeurs. En 1800, il fut nommé médecin de l'Hôtel-Dieu, quoiqu'à peine âgé de 29 ans. En même temps qu'il remplissait ces doubles fonctions, il faisait d'immenses recherches anatomiques et publiait de grands ouvrages. Tous ces travaux avaient déjà fortement altéré sa santé lorsqu'il fit, sur l'escalier de l'Hôtel-Dieu, une chute violente qui détermina sa mort (1802). Il n'avait que 31 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, 1800; *Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine*, 4 vol. in-8, 1801; *Anatomie descriptive*, 1801-1803, 5 vol. in-8, dont les trois derniers furent publiés après sa mort par *Buisson* et *Roux*. Il a en outre laissé des manuscrits dont l'Académie de médecine a fait l'acquisition en 1833. *Bichat* adopta les idées de *Bordeu* et de *Barthéz* sur la force vitale, mais en distinguant la vie animale et la vie organique : il plaça spécialement cette dernière dans les tissus qui enveloppent les viscères, et rechercha le mode de vitalité propre à chaque tissu. On lui a érigé une statue à *Bourg* et à l'École de méd. de *Paris*. Magendie a recueilli ses *Opuscules*, 1827.

**BICHNAGAR** (*ville de la science*), v. de l'Inde anglaise (*Madras*), sur la *Toumbdréh*, à 190 k. S. E. de *Bedjapour*, par 74° 14' long. E., 15° 14' lat. N. Fondée en 1336. Elle était jadis grande et riche et était la capit. d'une souveraineté importante; elle fut détruite en 1564 par les princes mahométans voisins; il n'en reste plus qu'un quartier qui forme la ville aujourd'hui nommée *Anagoundi*.

**BICOQUE** (LA), *Biccoca*, vge de *Lombardie*, à 7 k. N. E. de *Milan*. *Lautrec* y fut battu par les Impériaux le 29 avril 1522; cette défaite entraîna la perte du *Milanais*.

**BIDACHE**, ch.-l. de cant. (*B.-Pyrén.*), à 33 k. E. de *Bayonne*, sur la *Bidouze*; 2250 h. Pierre de taille.

**BIDASSOA**, *Vidasous* ou *Magrada*, pet. riv. qui sépare la France de l'Espagne, prend sa source dans la *Navarre espagnole*, puis coule entre les deux pays et se jette, après un cours de 60 kil., dans la baie de *Biscaye* près de *Fontarabie*. Près de son emb. elle forme l'île des *Faisans*, où fut conclu le traité des *Pyrénées* en 1659. Les Français effectuèrent en 1823 le passage de la *Bidassoa*.

**BIDEFORT**, v. et port d'Angleterre (*Devon*), à 57 kil. N. O. d'*Exeter*, sur le *Torridge* et le *Taw*. près de la mer; 6000 h. Pont de 24 arches sur le *Taw*. Chantier de construction.

**BIDER** ou *BAYDER*, v. forte de l'Inde en deçà du *Gange*, par 17° 49' lat. à 115 k. N. O. d'*Hayder-Abad*. Grande ville, renommée pour les armes et le plaçage en argent. — Elle était jadis la cap. d'un État indépendant du même nom, borné au N. par le *Bélar*, au S. par le *Bedjapour* et l'*Hayder-Abad*, à l'E. par

la Gandoouana, et arrosé par le Godaveri. Villes principales : Bider, Kalberga et Nandere.

**BIDLIS** ou **BETLIS**, v. de la Turquie d'Asie (Arménie), à 130 kil. O. de Van; 12 000 hab., moitié Kourdes, moitié Arméniens. Place très-forte. Grand commerce de tabac. — Suivant les Arméniens, cette ville aurait été fondée par Alexandre le Grand; elle a été longtemps le siège d'un khan indépendant : aujourd'hui elle est régie par un bey. Les Turcs y furent battus par les Perses en 1554.

**BIDOUBE**, riv. de France, sort des Pyrénées à 20 kil. S. O. de Mauléon, passe à Ostabat, St-Palais, Bidache, et se perd dans l'Adour (r. g.).

**BIDPAY**, fabuliste indien. V. **FILPAY**.

**BIDSCHOW**, v. de Bohême, dans le cercle de Bidschow dont elle fut le ch.-l. jusqu'en 1784, à 70 k. E. N. E. de Prague; 3 900 hab. — Le cercle de B., entre ceux de Koenigsgratz et de Bunzlau, compte 255 000 h. et a pour ch.-l. Gitschin.

**BIEL**. Ce mot, qui entre dans la composition d'un grand nombre de noms géographiques, veut dire *blanc* dans les langues slaves.

**BIÉLALA**, c.-à-d. *blanche*, riv. de la Russie d'Europe (Orenbourg), naît dans les monts Ourals, coule au S., puis au N.; reçoit l'Oufa, puis tombe dans la Kama après un cours de 930 k.

**BIELFELD**, v. de Prusse (Westphalie), régence de Minden, sur le Lutterbach, à 62 k. E. de Munster; 10 000 hab. Chemin de fer. Fabriques de toiles, Blanchisseries. Jadis ville hanséatique.

**BIELGOROD**. V. **BELGOROD** et **AKKERMAN**.

**BIELLA**. *Bugella*, v. des États sardes (Piémont), sur le Cervo, à 64 k. N. E. de Turin par chemin de fer; 9 000 h. Evêché, collèges. Vin estimé.

**BIELO-OSERO**, c.-à-d. *lac blanc*, lac de Russie (Novorod), par 60° lat. N. et 35° long. E., reçoit la Kovja et la Kéma et donne naissance à la Cheksna.

**BIELSK**, v. de Russie (Bialystok), à 13 k. N. E. de Plock; 2 500 h. Là se tint le congrès qui amena l'union de la Lithuanie et de la Pologne, 1564.

**BIEN PUBLIC** (Ligue du). V. **LIGUE**.

**BIENNE**, en allem. *Biel*, en lat. *Petinesca*? v. de Suisse (Berne), à 27 k. N. O. de Berne, au pied du Jura et près du lac de Biemme; 1360 h. Cette ville, mentionnée dès 814 dans les actes, appartient successivement au prieur de Moutiers, aux comtes de Neuchâtel, aux évêques de Bâle. Elle s'allia en 1279 avec Berne, fut incendiée par l'évêque de Bâle en 1367, embrassa la réforme en 1528, devint alors alliée des Suisses tout en restant sous la suzeraineté de l'évêque de Bâle; forma de 1797 à 1814 un canton du dép. français du H.-Rhin, et fut réunie au canton de Berne en 1815. — Au S. O. de la ville est le lac de Biemme, qui reçoit les eaux du lac de Neuchâtel par la Thiele, et au milieu duquel est la jolie île St-Pierre, séjour de J. J. Rousseau en 1765.

**BIERLING** (Fréd. Guill.). théologien, né en 1676 à Magdebourg, mort en 1728, professa la théologie à Rinteln, se distingua par son talent pour la prédication, ainsi que par l'étendue de ses connaissances et fut en correspondance avec Leibnitz. Il est auteur de beaucoup de dissertations savantes, entre autres : *De Pyrrhonismo historico*, Leipsick, 1724.

**BIERNÉ**, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 12 k. E. de Château-Gontier; 950 h.

**BIERVLIET**, vge de Hollande (Zélande), sur la r. g. de l'Escaut, à 18 k. E. de Sluis. Patrie de Beukels, inventeur du moyen d'encaquer le hareng.

**BIÈVRE**, riv. de France, naît à 4 kil. S. O. de Versailles, passe au village de Bièvre et à la manufacture de tapisseries des Gobelins (d'où elle prend aussi le nom de *rivière des Gobelins*), et tombe dans la Seine à Paris même, près du pont d'Austerlitz, après un cours de 31 k. Jadis elle se jetait beaucoup plus bas dans la Seine; mais on a détourné son cours toutes les fois qu'on a reculé l'enceinte de Paris. Eau excellente pour la teinturerie; il y a sur ses rives beaucoup d'établissements de teinturiers et de tan-

neurs. Assainie et canalisée de 1846 à 1848. — Le village de Bièvre (Seine-et-Oise) est à 8 k. S. de Versailles, à 24 k. S. O. de Paris; 1 200 h.

**BIÈVRE** (N. MARÉCHAL, marquis de), né en 1747, mort en 1789, était petit-fils de G. Maréchal, 4<sup>e</sup> chirurgien de Louis XIV et servit d'abord dans les mousquetaires. Il acquit bientôt de la célébrité par ses reparties et ses calembours, qui devinrent à la mode. Outre plusieurs facéties, qui ne sont en quelque sorte que des recueils de calembours, telles que *Lettre à la comtesse Tation* (contestation) par le sieur (scieur) de Bois (*Rotté*), *étudiant en droit* (fil), 1770; l'*Almanach des calembours*, 1771; les *Amours de l'ange Lure* (engelure), 1772, on a de lui une comédie en 5 actes et en vers qui eut du succès, le *Séducteur*, 1783. Le marq. de Bièvre avait inutilement tenté de se faire admettre à l'Académie; l'abbé Maury l'ayant emporté sur lui, il se consola de cet échec par un calembour, en parodiant ce vers connu :

*Omnia vincit amor, et nos cedamus amori* (à Maury).

On a publié en 1800, sous le titre de *Bievriana*, un recueil de ses calembours.

**BIGA**, v. de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 99 kil. E. S. E. de Gallipoli; 2 000 h.; ch.-l. d'un livah de même nom, situé entre ceux de Kodavienkar et de Karassi, sur la mer de Marmara et l'Archipel, et qui répond à une portion de l'anc. *Mysie*. On y trouve les ruines de Troie, d'Abydos, de Lampsaque.

**BIGERRONES**, peuple de la Novempopulanie, entre les *Osquidates* à l'O. et les *Contenax* à l'E. Ch.-l., *Turba* (Tarbes). Leur pays a formé le Bigorre.

**BIGLAND** (John), historien anglais, 1750-1832, fut d'abord maître d'école, puis se voua aux lettres. Ses principaux ouvrages sont une *Histoire d'Espagne* (jusqu'en 1809), trad. par le gén. Mathieu Dumas, et un *Précis de l'histoire de l'Europe depuis 1783*, trad. et continué par Maccarty, 1819.

**BIGNON** (Jérôme), célèbre magistrat, né à Paris en 1589, mort 1656, se fit remarquer par une érudition aussi précoce que vaste, et publia dès l'âge de 10 ans une *Chorographie de la terre sainte*. D'abord précepteur du Dauphin, il entra ensuite au barreau, fut nommé en 1620 avocat général au grand conseil, puis conseiller d'Etat et avocat général au parlement de Paris (1626). Ayant résigné sa charge en 1641, il devint l'année suivante bibliothécaire du roi. Ses principaux ouvrages sont des traités *De l'élection des papes*, 1604; *De l'excellence des rois de France*, 1610; et une édition des *Marculph monachi formulae*, 1613. Il mérita d'être surnommé le *Varron français*. — Son petit-fils, J. P. Bignon, oratorien, 1661-1743, fut aussi bibliothécaire du roi, et se distingua également par une grande instruction. On lui doit l'*Explication historique des médailles du règne de Louis XIV*. Il était de l'Académie française. Il légua à la bibliothèque royale 50 000 volumes.

**BIGNON** (L. Pierre Edouard, diplomate, né en 1771 à La Meilleraye (Seine-Inf.), mort en 1841, était fils d'un teinturier de Rouen. Engagé volontaire en 1792, il fut remarqué de son général, qui le prit pour secrétaire, devint en 1798 secrétaire de légation, remplit avec succès de nombreuses missions sous l'empire (en Suisse, en Piémont, à Berlin, à Cassel, à Carlsruhe, à Vienne, enfin à Varsovie, où il dirigea les affaires pendant 4 ans), administra avec autant de modération que d'intégrité plusieurs des pays conquis, reçut en récompense le titre de baron, et fut un des plénipotentiaires à Dresde (1813). Sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères pendant les Cent-Jours, il se vit en cette qualité forcé de signer la capitulation de Paris (3 juillet 1815). Député depuis 1817, il fut un des plus constants et des plus redoutables adversaires du gouvernement de la Restauration. Après la révolution de 1830, il tint quelques instants le portefeuille des affaires étrangères; il fut élevé à la pairie en 1837. Napoléon lui avait légué 100 000 fr., en l'invitant à écrire une

*Histoire de la diplomatie française depuis le 18<sup>e</sup> brumaire (1799) jusqu'en 1815* (14 vol. in-8°). On a de lui, outre de nombreux écrits de circonstance, des *Discours* et *opinions* politiques, aussi remarquables par la lucidité que par la force de l'argumentation. Bignon entra à l'Académie des sciences morales dès son rétablissement (1832). M. Mignet a lu à cette académie une *Notice historique* sur ce diplomate.

**BIGNAN** (Anne), littérateur, né à Lyon en 1795, m. en 1861, obtint plusieurs prix dans les concours de poésie de l'Acad. française, et a donné d'estimables traductions en vers de *l'Illiade* (1830), de *l'Odyssée* (1840), des *Beautés de la Pharsale* (1859).

**BIGORRE**, *Bigerrones*, province de la Gascogne, au S. O., entre le Béarn et le Néouzan; ch.-l. Tarbes. Il se divisait en 3 parties : 1° la plaine; 2° les montagnes, comprenant les 3 vallées de Lavedan, de Campan, de Barèges; 3° le Rustan. Villes principales : Tarbes, Vic-Bigorre, Ibos, Antin, Lourdes, Luz, Campan, Bagnères, Barèges, Saint-Sever. Il forme auj. la majeure partie du dép. des Htes Pyrénées.— Le Bigorre, érigé en comté en 819, dépendait du duché d'Aquitaine; il fut réuni à la couronne en 1284, par le mariage de Philippe le Bel avec Jeanne, héritière du comté de Bigorre; le Prince Noir s'en empara en 1369, mais il fut reconquis par Charles V. Cédé en 1425 par Charles VII au comte de Foix, il passa ensuite à la maison d'Albret. Henri IV, héritier de cette maison, le réunit définitivement à la couronne en 1589.

**BIGOT** de PRÉAMENUE (Félix), ministre des cultes sous l'Empire, né à Rennes en 1747, mort en 1825, était avocat au parlement de Paris avant la Révolution, et fut député en 1791 à l'Assemblée législative. Il y professa des opinions très-moderées et s'éloigna des affaires après le 10 août pour ne reparaitre que sous le consulat. Nommé en 1802 président de la section de législation au conseil d'État, il concourut de la manière la plus active, avec Portalis et Tronchet, à la rédaction du nouveau code. En 1804 il fut fait comte; en 1807 il remplaça Portalis comme ministre des cultes; il conserva ces fonctions jusqu'à la Restauration. Il était membre de l'Académie française.

**BIGOT** de MOROGUES (P. M. Sébastien), minéralogiste et agronome, né à Orléans en 1776, mort en 1840, a publié un grand nombre d'ouvrages utiles sur les sciences naturelles et agricoles, entre autres : *Mémoire sur les aërolithes*, 1812; *Essai sur le moyen d'améliorer l'agriculture*, 1822; et a dirigé la publication du *Cours complet d'agriculture*. Il a aussi écrit sur la politique des livres empreints d'un sage libéralisme : *Politique religieuse et philosophique*, 1827; *Politique basée sur la morale*, 1834. Il fut nommé pair en 1835.

**BIHAR**, comitat de Hongrie, à l'O. de la Transylvanie, a pour ch.-l. Gros-Varadin et Debreczin, et compte 445 000 h. Il tire son nom d'un anc. bourg de Bihar, à 20 k. N. O. de Gros-Varadin. Ce comitat renferme des montagnes à l'E. et des marais à l'O. Métaux précieux, beaux marbres.

**BIKANIR**, v. de l'Inde anglaise, à 23 kil. N. O. d'Admir, dans le désert; capit. d'un État de même nom, jadis indépendant, soumis aux Anglais depuis 1818. Murs flanqués de tours, citadelle.

**BIKEND**, bourg de la Grande-Boukharie, à 44 k. S. O. de Boukhara, fut capitale avant Boukhara.

**BILBAO**, *Amanes portus* ou *Flaviobriga*, v. d'Espagne, capit. de la prov. de Biscaye, sur l'Ansa, près de la mer, à 290 k. N. E. de Madrid; 15 000 h. Portugalète en est le port. Air très-sain; rues très-propres, belles maisons, quelques fresques au dehors. Belle place, superbe quai, hôtel de ville, pont en bois d'une seule arche. Commerce considérable, entrepôt de toutes les laines d'Espagne qui s'expédient à l'étranger, etc.—Agrandie et presque créée en 1300 par Diégo Lopez de Haro. Prise et reprise dans les guerres de la France et de l'Espagne, notam-

ment en 1795, 1808 et 1809; vainement assiégée par les carlistes en 1835 et 1836.

**BILBILIS**, auj. *Calatayud* ou *Baubola*, v. de l'Hispanie (Tarraconaise), sur le Salo (Xalon). Patrie de Martial. — Le fleuve Xalon, qui arrose cette ville, portait aussi le nom de *Bibilis*.

**BILDERDYCK** (Guill.), poète hollandais, que ses compatriotes placent à côté de Goethe et de Byron, né à Amsterdam en 1756, mort à Harlem en 1831. On a de lui une traduction d'Ossian, 1802 et 1806; une imitation de *l'Homme des champs* de Delille, 1804; des tragédies, imitées de Corneille et de Racine, un poème didactique, *l'Astronomie*, un poème épique, *la Destruction du premier monde*, et une *Grammaire hollandaise* estimée, 1824.

**BILEDULGÉRID** ou mieux BELAD-EL-DJÉRID, c.-à-d. *pays des dattes*, contrée de l'Afrique sept., au S. de l'Atlas et au N. du Sahara, se compose de plusieurs portions appartenant à des États divers, savoir : 1° à l'O. les 3 pays de Sous, Tafilet, Sedjelmesse, dans le Maroc; 2° au N. ceux de Tegorarin et de Zab, situés au S. de l'Algérie; 3° le Biledulgérid proprement dit, dans l'État de Tunis; 4° le Fezzan, l'Audjélah et le Siouah, à l'E. des précédents. Vastes déserts coupés par quelques oasis, et arrosés par des ruisseaux d'eau saumâtre; on y récolte surtout des dattes et autres fruits tropicaux. Les habitants sont Maures, Kabails, Touaregs et Tibbous.

**BILFINGER** (G. Bernard), savant allemand, né en 1693, dans le Wurtemberg, mort en 1750; enseigna à Tubingue, où il jouit d'un grand crédit; devint conseiller privé, président du consistoire, et contribua à la prospérité du Wurtemberg. Ses principaux ouvrages sont : *De harmonia prastabilita*, Tab. 1721 et 1735; *De origine et permissione mali*, 1724; *De Deo, anima et mundo*, 1725. On lui doit aussi un nouveau genre de fortifications, qui porte son nom. Il remporta le prix proposé par l'Académie des sciences de Paris sur *la Cause de la pesanteur*.

**BILLAUD-VARENNES** (J. Nic.), conventionnel, né à La Rochelle en 1762, fut d'abord oratorien, puis avocat; embrassa avec ardeur les idées révolutionnaires, et se lia avec Danton, Marat et Robespierre; fut après le 10 août substitut du procureur de la Commune, et dirigea de concert avec Danton les sanglantes journées de septembre (1792). Député de Paris à la Convention, il poursuivit avec acharnement Louis XVI, puis les Girondins. Membre du comité de salut public, il organisa avec Robespierre le système de la Terreur et pressa le supplice de Marie-Antoinette; puis se sépara de son collègue, et contribua puissamment à la journée du 9 thermidor. Il n'en fut pas moins, peu après, déporté à Cayenne avec Collet-d'Herbois (1795). Il refusa sa grâce après le 18 brumaire, et mourut à St-Domingue en 1819. Ses ouvrages, tous de circonstance, sont oubliés aujourd'hui. On a publié sous son nom en 1821 des *Mémoires* qui sont apocryphes.

**BILLAUT** (Adam), poète. V. ADAM (Maitre).

**BILLAUT** (Aug.-Ad.-Marie), avocat et homme d'État, né à Vannes en 1805, mort en 1863, se fit un nom comme avocat à Nantes; fut nommé député (1837) par trois collèges électoraux, et siégea dans l'opposition jusqu'en 1840, où il devint sous-secrétaire d'État sous le ministère de M. Thiers; rentra dans l'opposition et y demeura jusqu'en 1848; fut représentant à la Constituante, où il vota avec le parti démocratique modéré; ne fut pas réélu à la Législative; devint, après le 2 décembre 1851, député, puis président du Corps législatif; contribua au rétablissement de l'Empire; fut à deux reprises (1854 et 1859) ministre de l'intérieur; puis (1860-63), comme ministre sans portefeuille, défendit avec un grand éclat de parole la politique impériale.

**BILLITON**, une des îles de la Sonde, au S. O. de Bornéo; 100 kil. sur 80. Possession hollandaise depuis 1822.

**BILLOM**, ch. l. de c. (Puy-de-Dôme), à 20 kil. S. E. de Clermont; 3519 hab. Collège. Anc. université, fondée en 1455; anc. maison de Jésuites, fondée en 1555. Basalte, poterie en terre rouge, dite *terre de Billom*. — Billom était considérée comme la capit. de la Limagne; elle joua un rôle dans la Réforme. Il s'y tint en 1589 des États provinciaux.

**BILLUAT** (Ch. René), théologien, né en 1685 à Revin (Ardennes), mort en 1757, était dominicain et devint provincial de son ordre. Il enseigna longtemps la théologie à Douai, et rédigea pour l'usage des écoles un *Cours de théologie* d'après S. Thomas (*Summa S. Thomæ hodiernis academiæ moribus accommodata*), 19 vol. in-8, Liège, 1746-51, ouvrage immense, qui fit longtemps autorité.

**BILLY**, petit pays de l'anc. Bourbonnais (Allier), où se trouvait un bourg de même nom, à 16 kil. O. de La Palisse. Ancienne seigneurie. — Bourg de la Marne, au S. E. de Reims; grand souterrain traversé par le canal de l'Aisne à la Marne.

**BILSTON**, v. d'Angleterre (Stafford), à 17 k. N. O. de Birmingham; 20 000 h. Houille, fer aux env. Hauts fourneaux, fonderies. La ville communique avec Londres par un canal.

**BINASCO**, v. de Lombardie (Milan), sur un canal qui joint l'Adda au Tésin; 4300 hab. Brûlée en 1796 par les Français.

**BINCHE**, v. de Belgique (Hainaut), sur la Haine, à 14 kil. S. E. de Mons; 5000 hab. Broderie sur tulle.

**BINET** (René), né en 1732, près de Beauvais, mort à Paris en 1812, fut professeur de rhétorique au Plessis, puis recteur de l'Université de Paris (1792), et enfin proviseur du lycée Bonaparte, poste qu'il conserva jusqu'à sa mort. On a de lui des traductions en prose d'*Horace*, 1833; de *Valère-Maxime*, 1796; de *Virgile*, 1805, et de quelques *Discours* de Cicéron, ainsi qu'une *Histoire de la décadence des mœurs chez les Romains*, 1795.

**BINGEN**, *Bingium*, v. du grand-duché de Hesse-Darmstadt, au confluent du Rhin et de la Nahe, à 25 kil. O. de Mayence; 6000 h. Sur une hauteur voisine, on voit les ruines d'un ancien château. Cataracte du Rhin, dite *Bingenloch* (trou de Bingen), qui longtemps entrava la navigation du fleuve; des travaux achevés en 1833 y ont obvié. — La v. fut fondée par Drusus et embellie par Julien.

**BINGLEY**, v. d'Angleterre (York), sur l'Aire, et près du canal de Liverpool, Leeds et Bradford, à 19 kil. N. O. de Leeds; 12 000 hab.

**BINIC**, bourg des Côtes-du-Nord, à 12 kil. N. O. de St-Brieuc; 2800 hab. Port sur la Manche; pêche de la morue et de la baleine.

**BINTANG**, île de l'archipel de la Sonde, au S. de la presqu'île de Malacca, à 28 kil. sur 15, et compte env. 20 000 hab. Elle appartient aux Hollandais. Poivre, terre japonique, poudre d'or.

**BINUÉ**, fleuve d'Afrique. V. **BENUÉ**.

**BION**, poète bucolique grec, natif de Smyrne. contemporain de Théocrite, florissait en Sicile vers 290 av. J.-C., et mourut, dit-on, empoisonné. Il nous reste de lui plusieurs idylles d'un goût exquis, en dialecte dorien, parmi lesquelles on distingue *l'Amour fugitif* et *le Chant funèbre d'Adonis*. Il eut pour disciple Moschus. Ses poésies sont réunies à celles de Théocrite et de Moschus. Elles ont été trad. en français par Gail, 1795. — **BION** le *Borysthénit.*, philosophe scythe, d'Olbias sur le *Borysthène*, était de la secte des Cyniques. Il se distingua aussi comme poète et comme musicien, excella surtout dans la satire, et n'épargna point les superstitions de son temps; ce qui fut cause qu'on l'accusa d'être athée. Il mourut très-vieux, 241 ans av. J.-C. Stobée a conservé de lui quelques fragments.

**BIONDO** (FLAVIO), savant italien, né à Forlì en 1388, mort en 1463, découvrit à Milan l'exemplaire unique du dialogue de Cicéron *De claris oratoribus*. Dont toute l'Italie posséda bientôt des copies, devint secrétaire des papes Eugène IV, Nicolas V, Calixte III

et Pie II. Il s'occupa un des premiers de recherches sur l'ancienne Rome. (*Roma instaurata*, 1842; *Roma triumphans*, 1482; *Italia illustrata*, 1531.)

**BIORN I.** l'un des 4 fils de Ragnar Lodbrok, régna à Upsal de 860 à 880, fit de fréquentes expéditions contre la France et l'Angleterre et laissa prêcher le Christianisme dans ses États. — **BIORN II**, 873-885, périt dans une invasion en France.

**BIOT** (J.-B.), savant célèbre, né à Paris en 1774, m. en 1862; entra à l'École polytechnique dès sa fondation; fut appelé en 1800 à la chaire de physique au Collège de France; fit en 1804 une périlleuse ascension aérostatique avec Gay-Lussac; accompagna en 1806 Arago en Espagne, pour y terminer la triangulation de la méridienne; était membre de l'Académie des sciences, de l'Académie des inscriptions et de l'Académie française. Il consacra la plus grande partie de ses travaux à l'optique et à l'astronomie. Outre de nombreux mémoires insérés dans le recueil de l'Académie des sciences ou dans le *Journal des Savants*, on a de lui un *Essai sur l'Hist. des sciences pendant la Révolution* (1803), des *Traité d'Astronomie* (1805), de *Physique expérimentale et mathématique* (1816), et des *Recherches sur l'Astronomie égyptienne* (1823), qui ont servi à fixer plusieurs points de chronologie; des *Mélanges scientifiques et littéraires* (1858).

**BIOT** (le), ch.-l. de c. (Hte-Savoie), à 10 kil. S. E. de Thonon; 1000 hab. Fabr. de poteries et creusets.

**BIPONTIUM**, nom latin de la v. de *Deux-Ponts*.

**BIR**, *Birtha*, v. de la Turquie d'Asie (Syrie), à 100 kil. N. E. d'Alep et à 55 kil. S. O. d'Orfa, sur l'Euphrate; env. 3000 hab. Jadis très-commerçante; ruinée par Tamerlan. Résidence d'un primat jacobite.

**BIRAGUE** (René de), né à Milan en 1507, m. en 1583, sortait d'une maison noble et ancienne, attachée à la France, et se retira en France pour échapper à la vengeance de Louis Sforce, duc de Milan; devint conseiller au parlement de Paris, surintendant de la justice, puis garde des sceaux; prit une part active au complot de la St-Barthélemy, et en fut récompensé par la dignité de chancelier; embrassa sur la fin de sa vie l'état ecclésiastique et devint év. de Lavaur, puis cardinal, 1578. On l'accusa de plusieurs empoisonnements; il est du moins un de ceux qui introduisirent en France la politique machiavélique.

**BIRAN** (MAINE de). V. MAINE DE BIRAN.

**BIRCH** (Thomas), théologien et historien anglais, né en 1705, m. en 1766, publia entre autres ouvrages un *Dictionnaire général, historique et critique*, traduit de Bayle et considérablement augmenté, 10 vol. in-fol., 1734-1745.

**BIREN** (J. Ernest), duc de Courlande, né en 1687, mort en 1772, était fils d'un paysan courlandais. Chambellan et favori d'Anne, duchesse de Courlande, il devint tout-puissant lorsque cette princesse monta sur le trône de Russie (1730), exila ou fit périr tous ceux qui lui faisaient ombrage, et se fit élire duc de Courlande, malgré l'opposition de la noblesse de cette province. A la mort de l'impératrice, il s'empara de la régence (1740), mais fut bientôt renversé et envoyé en Sibérie. Elisabeth le rappela dès l'année suivante, et Catherine II lui rendit son duché de Courlande, qu'il résigna à son fils en 1766. Biren était cruel, mais habile. Il avait la vanité de se faire appeler Biron, pour faire croire qu'il appartenait à l'illustre famille française de ce nom.

**BIRGER** de BIELEBO, comte du palais et régent de Suède, de la famille des Folkungars, né vers 1210, mort en 1266, épousa Ingeborg, sœur du roi Eric le Bègue, sauva la ville de Lubeck, assiégée par les Danois (1236), obtint en 1248 la dignité de comte du palais, soumit la Finlande, dont les pirateries désolaient la Suède, et y introduisit le Christianisme. Nommé régent à la mort d'Eric (1250), il gouverna glorieusement jusqu'à sa mort. C'est lui qui fonda Stockholm et la cathédrale d'Upsal. — **BIRGER II**, son petit-fils, fut reconnu roi en 1284, fut sans cesse en



guerre avec ses frères, finit par être détrôné et se réfugia en Danemark, où il mourut en 1321.

**BIRKADEM**, vge d'Algérie, sur la route d'Alger à Blidah, à 10 kil. E. d'Alger, dans un site charmant; 2000 hab. Créé en 1835 et organisé en 1842.

**BIRKENFELD**, v. du grand-duché d'Oldenbourg, sur la Nahe, à 35 kil. E. de Trêves; 1800 h. Ch.-l. d'une principauté qui, avant la Révolution française, appartenait à la maison de Wittelsbach et qui comptait 18 000 hab. Elle fut incorporée au dép. français de la Sarre de 1796 à 1814, donnée à la Prusse en 1814, puis cédée au grand-duc d'Oldenbourg en 1815.

**BIRKENHEAD**, v. manufacturière d'Angleterre (Lancastre), à l'emb. et sur la riv. g. de la Mersey, en face de Liverpool, dont elle est comme un faubourg, n'avait guère en 1821 que 200 h.; elle en compte aujourd'hui plus de 40 000, presque tous occupés à fabriquer les articles de Liverpool. La compagnie des Docks y a construit des habitations modèles pour les ouvriers.

**BIRKET-EL-HADGI**, c.-à-d. *lac des Pékris*, lac de la B. — Égypte, à 15 kil. N. O. du Caïre; 45 kil. sur 10. Rendez-vous des pèlerins qui d'Afrique vont en Arabie. — **BIRKET-EL-KEROUN**, lac de la Moyenne-Égypte, communique par un canal avec le Nil. C'était jadis le *lac Morris*. V. **MORIS**.

**BIRMAN** (empire). État de l'Inde transgénétrique, dans la partie occid., entre 91°-99° long. E. et 19° 30'-27° 7' lat. N., à pour bornes au N. le Thibet; à l'E. la Chine et la riv. Salouen; à l'O. l'Aracan et le Kassai; au S. les golfes de Martaban et de Bengale; 2000 kil. sur 500; env. 8 000 000 hab. (bouddhistes). Capit. jadis Ava, dite aussi Ratna-Poura (*la ville des joyaux*), puis Amarapura et Montschcho. L'empire Birman se compose aujourd'hui de 4 parties: le Birman propre ou Ava, le Laos, le Martaban et divers pays tributaires. Sol montagneux, traversé par les ramifications des monts du Thibet, longues vallées. Riv. principales: l'Iraouaddy, le Zittang, le Salouen. Chaleur excessive; fertilité extraordinaire: canne à sucre, riz, indigo, thé, etc. Bois de tek et autres bois de construction. Or, étain, fer, plomb, antimoine, soufre, jaspe, marbres admirables, pierres précieuses. Éléphants superbes et autres animaux de l'Inde Transgénétrique. — Les Birmans furent longtemps assujettis au Pégou; ils se révoltèrent à l'instigation des Portugais, mais les Pégouans les vainquirent en 1752. Dès l'année suivante, Alompra, sorti d'un rang obscur, expulsa l'étranger; puis, il soumit les contrées voisines et même le Pégou, et fonda ainsi l'empire Birman, dont il fut le premier monarque. En 1826, à la suite d'une guerre heureuse, les Anglais se sont fait céder par les Birmans l'Assam, le Ténasserim, l'Aracan, et quelques autres territoires; dans une 2<sup>e</sup> guerre, qui eut lieu en 1852 et 1853, ils leur enlevèrent en outre le Pégou. Le gouvt est une monarchie héréditaire et absolue.

**BIRMINGHAM**, v. d'Angleterre (Warwick), sur la Rea, à 176 k. N. O. de Londres; 220 000 h. (4000 en 1690). On distingue la *ville haute*, qui offre de beaux monuments, la *ville basse*, qui est laide et vieille, et le faubourg de Soho, où sont les vastes fabriques de Bolton et de Watt. Collège, bibliothèques, hôtel des monnaies, etc. Chemins de fer pour Londres, Liverpool, etc. Immense industrie: fonderies, machines à vapeur, armes blanches et à feu, ouvrages de toute espèce en fer et en acier, coutellerie, harnacherie, instruments de physique et autres, peinture sur verre. Commerce très-actif, favorisé par plusieurs canaux, dont les principaux sont le canal de Fazeley et le Vieux-Canal. — Birmingham existait, à ce qu'on croit, dès le temps des Romains sous le nom de *Bremenium*; elle figure dans le *Domesday book* sous le nom de *Bermengham*; mais sa prospérité ne date guère que de ce siècle: elle est due surtout à son immense bassin houiller et à ses riches mines de fer.

**BIRNBAUM**, v. de Prusse (Posen), sur la Warta, à 70 kil. N. O. de Posen; 3000 h. Ch.-l. de cercle.

**BIRON**, bourg de l'anc. Périgord (Dordogne), à 40 k. S. E. de Bergerac; 12 000 hab. Il a donné son nom à l'illustre famille des Biron: c'était d'abord une simple baronnie; elle fut érigée en duché-pairie en 1598, par Henri IV, pour Ch. de Biron.

**BIRON** (Armand de GONTAUT, baron de), maréchal de France, né en 1524, d'une famille ancienne du Périgord, servit d'abord en Piémont sous le maréchal de Brissac; prit part, dans l'armée catholique, aux batailles de Dreux, de St-Denis et de Moncontour, quoiqu'il fut secrètement porté pour les Huguenots; fut nommé en 1569 grand maître de l'artillerie, et fut chargé, ainsi que de Mesmes, seigneur de Malassise, de conclure avec les Huguenots la paix dite de St-Germain; reçut en 1577 le bâton de maréchal, et commanda successivement en Guyenne, dans les Pays-Bas et en Saintonge; fut, à la mort de Henri III, l'un des premiers à reconnaître Henri IV, rendit les plus grands services à ce prince à la bataille d'Arques et à l'attaque de Paris, et fut tué au siège d'Épernay en 1592. C'était un des plus grands capitaines de son temps.

**BIRON** (Charles de GONTAUT, duc de), fils du préc., célèbre par l'amitié de Henri IV et par sa trahison, né en 1561, fit ses premières armes sous le maréchal, son père, servit pendant longtemps Henri IV avec autant de dévouement que d'intrepidité, et se couvrit de gloire aux batailles d'Arques et d'Ivry, aux sièges de Paris, de Rouen, et au combat d'Aumale. En récompense, le roi le combla d'honneurs: il le nomma amiral de France (1592), maréchal (1594), gouverneur de la Bourgogne, le fit duc et pair (1598), et l'envoya en ambassade auprès de la reine Elisabeth: en outre, Henri lui avait sauvé la vie au combat de Fontaine-Française (1595). Malgré tant de bienfaits, Biron, égaré par l'orgueil, l'ambition et la cupidité, conspira contre son roi, traita avec l'Espagne et la Savoie, et s'engagea à prendre les armes contre son pays. Le complot fut révélé par Lafin, qui en avait été l'instigateur. Biron voulut tout nier, mais il fut convaincu par ses écrits. Henri IV, qui déjà lui avait pardonné une première fois, essaya à plusieurs reprises, mais inutilement, d'obtenir l'aveu de son nouveau crime et de son repentir, afin de lui pardonner. Il eut la tête tranchée en 1602: il n'avait que 40 ans.

Ch.-Armand, duc de Biron, petit-fils d'Armand, 1663-1756, servit avec distinction sous Louis XIV et Louis XV, et fut fait maréchal par ce dernier. — L. Ant., duc de B., 4<sup>e</sup> fils du précé., 1700-1788, fut aussi fait maréchal, après avoir fait la guerre en Italie, en Bohême et en Flandre. — Armand-Louis, duc de B., neveu du précé., né en 1747, fut longtemps connu sous le nom de *Lauzun*. Après une jeunesse orageuse, il entra au service, et alla combattre en Amérique en faveur de l'indépendance (1780). Député aux États généraux en 1789 par la noblesse du Quercy, il entra dans le parti du duc d'Orléans; il fut nommé en 1792 général en chef de l'armée du Rhin, commanda en 1793 l'armée des côtes de La Rochelle, prit Saumur sur les Vendéens et les battit à Parthenay. Il n'en fut pas moins accusé de trahison par le Comité de salut public pour avoir offert sa démission; traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort et exécuté le 31 décembre 1793. On a publié en 1822, sous le nom du duc de Lauzun des *Mémoires* scandaleux, dont l'authenticité a été contestée.

**BISACCIA**, v. du roy. d'Italie (Princip. Ulérieure), à 36 kil. N. E. de Naples; 6000 h. Evêché.

**BISCAYE**, en espagnol *Vizcaya*, prov. d'Espagne, bornée au N. par la baie de Bi-caye, à l'E. par le Guipuscoa, au S. par l'Alava, à l'O. par l'entendance de Burgos, 60 kil. sur 200; 200 000 hab., Basques pour la plupart; ch.-l., Bilbao. Montagnes, forêts; riv. nombreuses, mais sans importance; climat humide, mais salubre. Peu de céréales, vin médiocre, bons fruits, châtaignes. Côtes poissonneuses. Assez d'industrie et de commerce. — Du temps des Romains

les *Cantabri*, les *Austrigones*, les *Caristi* occupaient cette contrée ; elle ne fut appelée Biscaye que depuis Alphonse le Grand (866). Vers le XI<sup>e</sup> s., Inigo Lopez, gouverneur de cette province, s'y rendit presque indépendant ; 19 de ses successeurs la gouvernèrent après lui jusqu'à la réunion de la Biscaye à la couronne de Castille, qui eut lieu en 1379. Malgré cette réunion, les Biscayens conservèrent leurs coutumes et privilèges dits *fueros*. Ce n'est que dans ces derniers temps que des modifications y furent apportées après une longue guerre civile (1833-39).

BISCAYE (golfe de). F. GASCONE (golfe de).

**BISCEGLIA**, ville du roy. d'Italie (Terre de Bari), à 22 k. E. de Barletta : 15 000 hab. Evêché. Beau palais épiscopal. Un célèbre combat y fut soutenu en 1503 par Bayard et 12 Français contre 13 Espagnols.

**BISCHWILLER**. *Episcopi villa*, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), sur la Moder, à 23 kil. N. de Strasbourg ; 6946 h. Fabriques de gants, de draps, filature de laine.

**BISERTE**. V. BIZERTE.

**BISIGNANO**. *Besidix*, v. du roy. d'Italie (Calabre Citér.), à 24 k. N. de Cosenza ; 8000 h. Evêché.

**BISKARA** ou **BISKRA**, v. et oasis d'Algérie (Constantine), dans les Ziban, à 236 kil. S. O. de Constantine et à l'entrée du grand désert ; 1000 h. Occupée en 1844. C'est un de nos postes les plus avancés. Très-haute température ; palmiers, oliviers, grenadiers, figuiers. Beaucoup d'habitants émigrent dans les villes où ils font le métier de portefaix.

**BISSAGOS** ou **BISSAOS** (archipel des), sur la côte occidentale de l'Afrique, entre la Gambie et la Sierra Leone, près de l'emb. du Rio Grande, par 16° 50' - 19° 30' long. O., 10° - 12' lat. N. Iles d'un abord dangereux. Les Français fondèrent en 1685 dans la principale de ces îles un établissement, qui a été abandonné. L'archipel appartient auj. aux Portugais. Il fut longtemps un grand entrepôt d'esclaves.

**BISSON** (H.), lieutenant de vaisseau, né en 1795, à Guéméné. Chargé, dans l'expédition de Grèce, de commander un brick qui avait été pris sur les Turcs par la flotte de l'amiral de Rigny et qui allait être repris, il se fit sauter avec l'équipage plutôt que de se rendre (6 nov. 1827). Une pension fut décernée à sa sœur, à titre de récompense nationale.

**BISTONES**, peuple de Thrace, habitait au S. du mont Rhodope et sur les côtes de la mer Egée. Dans leur territoire et près d'Abdère se trouvait le *Bistoniacus lacus*, auj. *Lagos Bourou*.

**BISTRICA**, riv. de Galicie, sort des Carpathes au mont Biszt, passe à Stanislavov, et tombe dans le Dniester entre Mariopol et Sespal ; 70 k.

**BISTRITZ**, v. de Transylvanie (Pays des Saxons), ch.-l. de district, sur le Bistritz, affluent du Szamos, au N. E. de Karlsbourg ; 7000 h.

**BISTRITZA**, v. de Moldavie, ch.-l. de district, sur la Bistritz, affluent du Sereth, à 80 k. S. O. d'Iassy. — La Bistritz charrie de l'or.

**BITAUBÉ** (P. Jérémie), écrivain, né à Königsberg en 1732, d'une famille de réfugiés français, mort en 1808, exerça le ministère évangélique et cultiva la littérature. Il vint vers 1770 se fixer à Paris, où il passa le reste de ses jours, et y fut nommé membre associé de l'Académie des inscriptions. On a de lui deux poèmes en prose, *Joseph* (1767) et *les Bataves* (1796), ainsi que des traductions libres de *l'Iliade* (1780) et de *l'Odyssée* (1785), qui obtinrent du succès, grâce à un certain parfum d'antiquité. Ses œuvres ont été publiées en 9 vol. in-8, Paris, 1804.

**BITCHE**, *Bidiscum* ou *Bicina*, ch.-l. de cant. (Mosselle), à 24 k. S. E. de Sarreguemines, 3077 h. Place forte, réputée inexpugnable ; vainement assiégée par les Autrichiens en 1793 et par les Prussiens en 1797. Forges, faïences, verreries.

**BITERRA**, v. des *Volcæ Tectosages*, auj. *Béziers*.

**BITETTO**, v. épiscopale du roy. d'Italie (Terre de Bari), à 16 k. S. O. de Bari ; 4350 h. Marquisat.

**BITHYNIE**, partie N. O. de l'*Anatolie*, contrée de l'Asie-Mineure, bornée au N. par le Pont-Fuxin,

au S. par la Galatie et la Phrygie, à l'O. par la Propontide, à l'E. par la Paphlagonie. Villes principales : Pruse, Nicée, Nicomédie, Héraclée, Chalcedoine. — On suppose que la Bithynie fut peuplée originairement par des Thraces : elle était habitée par les *Bebryces*, les *Thyni*, les *Mariandyni*, les *Mygdones*, les *Caucanones*. Soumise par Crésus, puis par Cyrus, elle forma, lors de l'invasion d'Alexandre, un petit roy. indépendant de la Perse, dont le roi était Zypètes (328). Ce dernier reconnut la suprématie macédonienne. Après sa mort (281), Nicomède I secoua le joug, et la Bithynie redeint libre. Mais, dans le siècle suivant (vers l'an 183), elle subit l'influence romaine. Elle eut pour rois, depuis Nicomède, Zélas (250), Prusias I (237), Prusias II (192), qui livra Annibal aux Romains, Nicomède II (148), Nicomède III (90). Ce dernier mourut 75 av. J.-C., léguant son roy. aux Romains. Au III<sup>e</sup> siècle de l'empire, la Bithynie fut une prov. du diocèse de Pont. Au V<sup>e</sup>, on en fit deux provinces, qui étaient séparées par le Sangarius : la Bithynie propre, à l'O. (B. occident.), et l'Honorie, à l'E. (B. orient.). Au XI<sup>e</sup> siècle, les Seldjoucides s'emparèrent de cette contrée ; les Grecs la reprirent dans le siècle suivant et établirent le siège de leur empire à Nicée ; mais en 1298 les Ottomans l'envahirent de nouveau : ils firent de Brousse (*Prusa*) la capitale de leur empire de 1325 à 1453.

**BITHYNIUM**, puis *Claudiopolis*, v. de Bithynie, auj. *Bastan*, était la patrie d'Antinoüs. Elle devint sous Théodose II la capitale de l'Honorie.

**BITON**. V. CLÉOBIS.

**BITONTO**, *Butuntum* ou *Bidruntum*, v. du roy. de Naples (Terre de Bari), à 15 k. S. O. de Bari : 16500 h. Evêché. Aux environs, vin de Zagarello, fort renommé. Les Espagnols y battirent les Impériaux en 1734 (V. CHARLES III d'Espagne).

**BITTERFELD**, v. des États prussiens (Saxe), sur la Mulde, à 37 k. N. E. de Merseburg ; 4000 hab. Draps, bonneterie, etc. Fondée au XI<sup>e</sup> siècle par une colonie flamande dont les membres font valoir leurs terres en commun.

**BITUIT**, roi des Arvernes, se fit battre, près de l'Isère, ainsi que les Allobroges, ses alliés, par le consul romain Q. Fabius Maximus, 121 av. J.-C.

**BITURIGES**, peuple de la Gaule, se divisait en deux grandes branches : les *Bituriges Cubi* et les *B. Vivisci*. Les 1<sup>ers</sup> étaient au N. des *Lemovices*, au S. des *Aureliani*, et avaient pour ch.-l. *Ataricum* (Bourges), qu'on nomme aussi *Bituriges*. Leur territoire forma depuis le Berry et une partie du Bourbonnais. — Les *B. Vivisci*, colonie des *B. Cubi*, étaient à l'O. des *Petrocorii*, et au S. des *Santones* ; ch.-l. *Burdigala* (Bordeaux). Leur territoire représente auj. les arrond. de Bordeaux, Blaye, Libourne (Gironde).

**BITURTE**, auj. *Bédarrides*, v. des Allobroges, aux environs de laquelle ce peuple fut complètement défait par Domitius Enobarbus (122 av. J.-C.).

**BIVAR** (Rodrigue de). V. CID (le).

**BIZERTE**, *Hippo Zarytos*, v. et port de la régence de Tunis, à 55 k. N. O. de Tunis ; 10000 hab. Ce port fut jadis un des meilleurs et des plus commerçants de l'Afrique. Bizerte fut longtemps fameuse par ses pirateries.

**BIZY**, vge et parc. V. VERNON.

**BLACAS D'AULPS**, maison française très-ancienne, ainsi nommée du château d'Aulps en Provence. Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, un Blacas, dit le *Grand Guerrier*, mort en 1235, se distingua parmi les plus vaillants chevaliers de la cour de Raymond Bérenger, comte de Provence. — A cette famille appartient Casimir, duc de Blacas d'Aulps, pair de France, né en 1770 à Aulps (Var), mort en 1839. Il émigra en 1790, s'attacha dans l'exil à la personne du comte de Provence (Louis XVIII), qui le chargea de diverses missions et qui, devenu roi, le nomma en 1814 secrétaire d'État et ministre de sa maison. Il l'accompagna à Gand, fut nommé pair à son retour, puis ambassadeur à Naples, où il négocia le mariage

du duc de Berry avec la fille du prince royal; et à Rome, où il fit signer le concordat de 1817. En 1830, il suivit les Bourbons dans l'exil. Pendant son administration, il avait favorisé Champollion et créé le *Musée égyptien* du Louvre. M. de Blacas avait formé un riche cabinet d'antiquités que M. Reinaud a décrit en partie sous le titre de *Description des monuments musulmans du cabinet du duc de Blacas*, 7828. Il était associé à l'Académie des inscriptions.

**BLACK** (Joseph), chimiste, né en 1728 à Bordeaux, de parents écossais, mort en 1799, enseigna avec distinction la médecine et la chimie à Glasgow, puis à Edimbourg, et enrichit la science d'importantes découvertes. Il soupçonna le premier l'existence de l'acide carbonique, qu'il appelait *air fixe*, et montra sa présence dans les alcalis, dans la chaux et la magnésie. On lui doit aussi la connaissance de la chaleur latente. Ses *Leçons de chimie* ont été publiées en 1803, 2 vol. in-8. Il était associé de l'Institut.

**BLACKBURN**, v. d'Angleterre (Lancastre), sur le Derwent, à 37 k. S. E. de Lancastre; 72 000 h. On n'en comptait que 11 000 en 1800. Grandes fabriques de calicot et autres tissus de coton. C'est à Blackburn que fut inventée en 1697 la *Spinning-Jenny*, métier à filer.

**BLACKMORE** (sir Richard), médecin et poète, né vers 1658, mort en 1729, fut médecin de Guillaume III et de la reine Anne. Il composa plusieurs grands poèmes : le *Prince Arthur*, en 10 chants; le *Roi Arthur*, en 12 chants; la *Création*, en 7 chants; ces poèmes sont fort médiocres. On le compare à notre Chapelain. Whig ardent, il encourut les sarcasmes des Tories Swift, Pope et Arbuthnot.

**BLACK-RIVER**, c.-à-d. *rivière-noire*, nom commun à plusieurs riv. de l'Amérique septentrionale. La principale, la *Big-Black-River*, sort des monts Ozark, au S. de Jefferson (Missouri), et tombe dans la White-River (riv. blanche), au N. E. de Little-Rock, après 380 k. de cours.

**BLACKSTONE** (Will.), jurisconsulte, né à Londres en 1723, mort en 1780, exerça d'abord avec peu de succès la profession d'avocat à Londres; puis ouvrit à Oxford, en 1753, un cours de droit civil et politique; ce cours, qui manquait à l'université, fut très-suivi. Blackstone fut quelques années après nommé juge au tribunal des *plaid-communs* et élu député à la Chambre des communes (1761). Il a publié, sous le titre de *Commentaires sur les lois d'Angleterre* (4 vol., 1765 et ann. suiv.), les leçons qu'il avait faites à Oxford : cet ouvrage, dans lequel il avait pris Montesquieu pour modèle, l'a placé auprès de ce grand homme. Ses *Commentaires* ont été trad. par Gomicourt, Bruxelles, 1774, et par Chompré, Paris, 1823. Sam. Warrens en a donné en 1855 une nouv. édit., en indiquant les changements survenus depuis 1765 dans la constitution.

**BLACKWELL** (Thomas), écrivain écossais, né à Aberdeen en 1701, mort en 1757, était professeur de langue grecque. On a de lui : *Lettres sur la Mythologie*, 1748, trad. en 1779; *Mémoires de la cour d'Auguste*, 1752-1757, trad. par Feutry, 1781, 3 vol. in-12; *Recherches sur Homère*, 1757, trad. par Quatremère de Roissy, Paris, 1799. On trouve dans ses écrits de l'érudition et de l'esprit, mais du désordre.

**BLEESUS** (Junius), général romain, parent de Séjan, commandait les trois légions qui se révoltèrent dans la Pannonie au commencement du règne de Tibère (14 de J.-C.), et fit d'inutiles efforts pour arrêter le désordre. Nommé gouverneur d'Afrique, il battit Tacfarinas (22), reçut de ses soldats le titre d'*Imperator*, et obtint à Rome les honneurs du triomphe, honneurs qui, depuis, ne furent accordés à aucun particulier. Enveloppé dans la disgrâce de Séjan, il se donna la mort.

**BLAEUW** (Guill.), savant géographe, disciple et ami de Tycho-Brahé, né en 1571, à Alkmaar, mort en 1638, a publié des atlas et des globes d'une exactitude remarquable pour l'époque. On a de lui :

*Theatrum urbium*, Amsterd., 1619; et *Usage des globes et sphères célestes et terrestres*, 1642. Il était à la fois auteur, imprimeur et éditeur de ses cartes. — Son fils, J. Blaeuw, fut son collaborateur et termina un grand atlas commencé par lui sous le titre de *Theatrum mundi*, 1663-67, 14 vol. in-f°. On a de Jean les *Théâtres de Belgique, d'Italie, et du Piémont*.

**BLAIN**, ch.-l. de cant. (Loire-Inf.), à 17 k. N. E. de Savenay, sur l'Isac et le canal de Redon à Nantes; 1177 h. V. jadis forte, assiégée par le duc de Mercœur en 1589 et 1591, et prise au second siège.

**BLAINVILLE** (H. M. DUCROTAY de), zoologiste, né en 1777 à Arques, près de Dieppe, d'une famille noble, mort en 1850, étudiait la peinture quand il sentit naître subitement en lui, à 27 ans, le goût de l'histoire naturelle en assistant par hasard à une leçon de Cuvier : il s'attacha à ce grand naturaliste, qui bientôt le choisit pour son suppléant; obtint en 1812 la chaire de zoologie à la Faculté des sciences de Paris, fut admis à l'Académie des sciences en 1825, et succéda en 1832 à Cuvier dans sa chaire d'anatomie comparée au Muséum. Comme professeur, il brilla moins par le talent de l'élocution que par la verve, l'abondance et l'originalité des idées. Blainville s'attacha surtout à introduire dans la zoologie une classification : il publia dès 1816 le *Prodrome d'une nouvelle distribution du règne animal*, distribution qu'il fonda principalement sur la structure comparée du squelette. Outre une foule de *Mémoires* et d'articles (dans les recueils de l'Académie et autres sociétés savantes et dans le *Dictionnaire d'histoire naturelle*), on a de lui plusieurs traités capitaux : de *l'Organisation des animaux*, 1822, resté incomplet; *Cours de physiologie générale et comparée*, recueilli par le Dr Hollard, 1829; *Manuel de Malacologie et de Conchyliologie*, 1825; *Manuel d'Actinologie et de Zoologie*, 1834; *Ostéographie ou Description comparée du squelette des 5 classes d'animaux vertébrés*, ouvrage destiné à guider les anatomistes et paléontologistes, et dont la publication, commencée en 1839, a été terminée en 1864, après la mort de l'auteur. MM. Hollard et Maupied ont rédigé ses leçons sur les *Principes fondamentaux de la Physiologie et de la Zoologie*. Auteur d'idées neuves, mais contestées, Blainville eut à soutenir pour les défendre les luttes les plus vives; il ne tarda pas à se séparer de Cuvier. Dans l'exposition de ses doctrines, il affectionnait la méthode *a priori*. M. Flourens a prononcé son *Éloge* à l'Académie des sciences (1854).

**BLAIR** (John), savant chronologiste, né en Écosse vers 1720, mort vers 1783, était simple maître d'étude dans une école de Londres, lorsqu'il publia en 1754 ses *Tables chronologiques*. Cet ouvrage, qui obtint un grand succès, le fit admettre à la Société royale de Londres et à la Société des antiquaires; il fut en outre nommé chapelain de la princesse de Galles, et maître de mathématiques du duc d'York. Ses *Tables chronologiques* ont été trad. par Chautreaux, Paris, 1795, in-4, et refondues par H. Ellis, Londres, 1852. J. Blair a laissé une *Histoire de la géographie*, qui a été publiée après sa mort.

**BLAIR** (Hugh), prédicateur et critique écossais, né en 1718 à Edimbourg, mort en 1800. Après avoir exercé pendant plusieurs années le ministère évangélique et s'être distingué par ses prédications, il fut nommé professeur de belles-lettres à l'Université de St-André, puis à celle d'Edimbourg, chaire qui fut créée pour lui en 1762, et il exerça ses fonctions jusqu'en 1783. On a de lui un recueil de *Sermons* et un ouvrage intitulé *Leçons de littérature ou Cours de belles-lettres*. Ses sermons, dirigés vers l'instruction morale plutôt que vers les discussions métaphysiques ou théologiques, opérèrent une révolution dans l'élocution de la chaire. Dans son *Cours de littérature*, qui fait encore autorité, il traita en philosophe des principes du beau et des règles de la composition, et se distingua par la justesse et la pureté de son goût. Ses sermons ont été traduits par Frossard,

1784, et par l'abbé de Tressan, 1807; son *Cours de littérature* par Cantwell, 1797; par Prévost, Genève, 1808, et par Quénou, 1830. H. Blair fut le fondateur de la *Revue d'Édimbourg*.

**BLAISE** (S.), évêque de Sébaste, en Arménie, fut martyrisé sous Licinius, en 316, par l'ordre d'Agri-cola, gouverneur de Cappadoce. Les bourreaux lui déchirèrent les côtes avec des peignes de fer; en mémoire de ce fait les cardeurs l'ont pris pour patron. On l'honore le 3 février. Ce saint était très-vénéral dans l'église grecque: on lui attribuait le pouvoir de guérir les maladies des enfants et celles des bestiaux. Il est d'usage dans beaucoup de pays de bénir le pain et le sel le jour de la fête de ce saint: c'est ce qu'on appelle la *bénédiction de S. Blaise*.

**BLAISOS** ou **BLÉSOIS**, petit pays qui avait Blois pour capitale, faisait partie de l'ancien Orléanais, et était situé entre le Vendomois, la Beauce, l'Orléanais propre, la Sologne, le Berry et la Touraine. Auj. compris dans le dép. de Loir-et-Cher.

**BLAKE** (Robert), amiral anglais, né à Bridgewater en 1599, mort en 1658. Dans la guerre civile, il prit parti contre Charles I. Néanmoins il désapprouvait la condamnation du roi: Cromwell, pour l'éloigner, le chargea du commandement d'une escadre, quoiqu'il ne connût pas la mer; il n'en obtint pas moins d'éclatants succès: il poursuivit jusque sur les côtes du Portugal la flotte royale, qui commandaient les princes Rupert et Maurice; fit des prises importantes; brûla presque tous les vaisseaux du prince Rupert à Carthagène et à Malaga; réduisit les îles de Scilly et de Guernesey; résista en 1652 aux forces supérieures de Tromp et de Ruyter, dans la rade de Douvres et près des sables de Godwin, et les chassa de Portland en 1653. Envoyé par Cromwell, en 1654, dans la Méditerranée pour protéger le commerce anglais, il força les États de Tripoli, de Tunis, d'Alger à demander la paix. Dans une guerre avec l'Espagne (1656), il bloqua Cadix, s'empara, avec l'amiral Montague, de deux flottes espagnoles chargées de trésors, et les conduisit triomphant en Angleterre; mais il mourut en arrivant à Plymouth.

**BLAMONT**, ch.-l. de cant. (Doubs), sur le Glou, à 14 k. S. E. de Montbéliard; 601 h. Château fort. Église consistoriale protestante. — Ch.-l. de cant. (Meurthe), sur la Vézouse, à 30 k. E. de Lunéville, 2381 h. Patrie de Régnier, duc de Massa. Blamont appartenait jadis aux princes de Salm-Salm.

**BLANC** (Cap-) On nomme ainsi trois caps d'Afrique: le 1<sup>er</sup> sur la côte N., dans l'État de Tunis, par 7° 28' long. E., 37° 20' lat. N.; les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> sur la côte O., l'un par 11° long. O., 33° 10' lat. N., dans l'empire de Maroc; l'autre par 19° 21' long. O., 20° 54' lat. N., sur la côte du Sahara. Le 1<sup>er</sup> était connu des Romains sous le nom de *Candidum promontorium*. Le 3<sup>e</sup> fut découvert par les Portugais en 1441.

**BLANC** (Le), *Oblincum*, ch.-l. d'arr. (Indre), sur la Creuse, à 59 k. S. O. de Châteauroux; 4455 h. Beaucoup de forges aux environs. La route du Blanc à St-Savin s'appelle *levée de César*.

**BLANCHARD** (Jacques), peintre, né à Paris en 1600, mort dès 1638, prit pour modèles le Titien, le Tintoret et Paul Véronèse, dont il avait étudié les ouvrages en Italie, et devint ainsi excellent coloriste. Il exécuta un plafond à Versailles et une galerie à l'hôtel Bullion. Ses chefs-d'œuvre sont: *la Descente du St-Esprit et S. André à genoux devant sa croix* (pour Notre-Dame de Paris). On l'a surnommé *le Titien français*.

**BLANCHARD** (l'abbé), né en 1731 à Vouziers (Ardennes), mort en 1797, était entré dans l'ordre des Jésuites. Après la suppression de l'ordre, il se retira en Belgique et y publia des livres destinés à l'éducation, qui eurent longtemps une grande vogue. Le plus connu est *l'École des mœurs*, qui parut d'abord sous le titre de *Le Poète des mœurs*, Namur, 1772.

**BLANCHARD** (François), aéronaute, né en 1753 aux Andelys, mort en 1809, essaya de diriger les bal-

lons et réussit à traverser la Manche de Douvres à Calais (1785). On lui doit l'invention des parachutes.

— Sa femme suivit la même carrière: après 67 ascensions heureuses, elle périt en 1819, au jardin de Tivoli, son ballon, d'où elle lançait des artifices, ayant pris feu dans les airs.

**BLANCHE** (Mer), vaste golfe de l'Océan Glacial arctique, sur la côte septentrionale de la Russie d'Europe, s'étend de 32° à 40° long. E. Elle reçoit la Dwina et l'Oneg au S., la Kandela à l'O., la Mezen à l'E. Elle est gelée 8 mois de l'année, d'octobre à juin. Son principal port est Arkhangel. Elle communique avec la mer Noire par des canaux qui l'unissent au Dnieper, et avec la mer Caspienne par le Volga.

**BLANCHE** (Rivière), *White-River*, nom de 2 riv. de l'Amérique sept. L'une tombe dans le Missouri, par 43° lat. N., entre la Chayenne et la Rapide. L'autre, beaucoup plus au S., forme 2 bras: le bras orient. se joint au Mississipi, le bras occid. à l'Arkansas.

**BLANCHE**. Ce nom a été porté par plusieurs princesses des maisons de Castille et de Navarre.

**BLANCHE DE CASTILLE**, reine de France, fille d'Alphonse IX, roi de Castille. Elle épousa Louis VIII, fut mère de S. Louis, et l'éleva dans les sentiments de piété qui en ont fait un saint. Elle fut régente du royaume de 1226 à 1236, pendant la minorité de son fils, et, plus tard, pendant les expéditions de ce monarque en Terre-Sainte et en Égypte. Elle sut triompher des ligueurs formés contre elle et contre l'État par les grands vassaux, gouverna avec la plus grande sagesse, et mit fin à la guerre des Albigeois. Retirée à Melun vers la fin de sa carrière, elle y mourut en 1252, à 65 ans. Blanche était aussi célèbre par sa beauté que par sa sagesse. Elle inspira, dit-on, une vive passion à Thibaut, comte de Champagne, qui la seconda dans sa politique et la chanta dans ses vers.

On connaît encore Blanche de Bourgogne, fille d'Othon IV, comte de Bourgogne, qui épousa en 1308 Charles, alors comte de La Marche, roi depuis sous le nom de Charles le Bel: cette princesse partagea les désordres de Marguerite de Bourgogne, sa belle-sœur (V. ce nom), fut enfermée en 1314 au Château-Gaillard d'Andely, pour adultère, puis transférée à l'abbaye de Maubuisson, où elle mourut en 1326; — et Blanche de Navarre, qui était fille de Charles III, roi de Navarre, et qui régna après lui (1425-1441): devenue reine, elle épousa Jean d'Aragon, fils de Ferdinand I, et l'associa au trône; mais elle nomma pour héritier de la couronne de Navarre son fils don Carlos, de préférence à son époux: ce qui amena de vifs démêlés entre le père et le fils.

**BLANCHET** (Pierre), vieux poète satirique, né à Poitiers en 1459, mort en 1519, fut d'abord avocat et embrassa l'état ecclésiastique à 40 ans. On lui attribue, mais à tort, la farce de *l'Avocat Patelin*, qui est plus ancienne que lui.

**BLANCHET** (l'abbé Franç.), né en 1707 à Angerville près de Chartres, mort en 1784, se livra d'abord avec succès à l'éducation et à la prédication, puis fut attaché à la Bibliothèque du Roi à Versailles. On a de lui: *Variétés morales et amusantes*, 1784; *Apologues et Contes*, 1785 (publiés de nouveau en 1840, avec ceux de Caylus). Blanchet excellait dans l'art de narrer: on trouve dans ses contes, avec un style agréable, de l'instruction et de l'esprit.

**BLANCMESNIL**, magistrat. V. POTIER.

**BLANCS** (les), épithète sous laquelle on désignait pendant la Révolution française les partisans de la royauté, qui avaient pour emblème le *drapeau blanc*. On opposait les *Blancs* aux *Bleus*.

**BLANCS** et **NOIRS**, factions rivales qui se formèrent en Italie au sein du parti guelfe à la fin du XIII<sup>e</sup> s. et qui ensanglantèrent Florence pendant les cinq premières années du XIV<sup>e</sup>. Les *noirs* étaient le parti de la noblesse et les *blancs* celui des riches bourgeois. Persécutés par les *noirs*, les *blancs* se rapprochèrent des Gibelins et ils finirent par se confondre avec eux. Dante fut exilé comme *blanc* en 1302.

**BLANCS-MANTEAUX**, nom qu'on donna aux Servites, puis aux Guillemites, à cause du manteau blanc qu'ils portaient. Une rue de Paris a retenu leur nom.

**BLANDRATA** (George), né dans le marquisat de Saluces vers 1520, fut poursuivi par l'inquisition de Pavie pour avoir embrassé les doctrines d'Arius et de Socin, chercha un asile à Genève, mais y fut persécuté par Calvin; se sauva en Pologne, où il devint médecin du roi Étienne Bathori, 1558, puis en Transylvanie, où il réussit à établir les doctrines unitaires. Il fut étouffé dans son lit par un neveu qui convoitait son héritage, vers 1590.

**BLANDUSIE**, *Blandusia*, source du pays des Sabins, au N. de Tibur, et près de la maison de campagne d'Horace, qui la chante dans ses *Odes* (III, 13).

**BLANGY**, ch.-l. de cant. (Calvados), à 8 k. S. E. de Pont-l'Évêque; 272 h. — Ch.-l. de cant. (Seine-Inf.), sur la Bresle, à 28 k. N. E. de Neufchâtel; 1328 n. Papeteries, filatures, toiles à voiles, savon.

**BLANKENBOURG**, v. du duché de Brunswick, au pied du mont Blankenstein, à 55 kil. S. E. de Brunswick; 4000 h. Ch.-l. d'une principauté qui dépend du duc de Brunswick et qui compte 11 000 hab.

**BLANQUEFORT**, ch.-l. de cant. (Gironde), à 9 k. N. O. de Bordeaux; 2037 h. Vins rouges et blancs. Anc. seigneurie, qui comprenait une partie du Médoc.

**BLANQUET DU CHAYLA** (Armand), vice-amiral, né en 1759 à Marvéjols (Lozère), mort en 1826; se distingua dans la guerre d'Amérique, commanda une division de la flotte française, dans l'expédition d'Égypte, et montra un courage héroïque à la bataille d'Aboukir; mais, ayant vu sa conduite en cette journée mal appréciée, il se retira du service (1803); il reçut de Louis XVIII le titre de comte.

**BLANQUI** (J. Adolphe), économiste, né en 1798 à Nice, mort en 1854, était fils d'un conventionnel. Il s'attacha de bonne heure à J. B. Say, auquel il succéda dans sa chaire d'économ. polit. (1830), et fut un des rédacteurs du *Journal du Commerce*, du *Courrier français*, du *Siècle*, etc., directeur de l'École du Commerce (1830), membre de l'Académie des sciences morales (1838), député de la Gironde (1848). Ses principaux ouvrages sont : *Résumé de l'histoire du commerce et de l'industrie* (1826), *Précis élémentaire d'économie politique* (1826), *Histoire de l'économie politique en Europe* (1838), *Les classes ouvrières en France* (1848), *Rapport sur l'exposition de Londres* (1851). Il admettait les principes de Say sur la liberté du commerce, mais il se séparait de son maître sur d'autres points et professait un sage électricisme. — Son frère, Auguste Blanqui, né en 1805, s'est fait un nom fâcheux par ses doctrines démagogiques en 1830 et en 1848.

**BLANZAC**, ch.-l. de cant. (Charente), sur le Nay, à 19 k. S. O. d'Angoulême; 671 h. Vins rouges.

**BLANZY**, bourg de Saône-et-Loire, à 30 k. S. S. E. d'Autun; 4558 h. Riche mine de houille exploitée. — Hameau du dép. de l'Aisne, à 5 k. de Soissons. Antiquités : une belle mosaïque y fut trouvée en 1858.

**BLAQUE ET BOUGRIE**, nom que donne Geoffroi de Villehardouin au roy. valaque-bulgare.

**BLAUBEUREN**, *Arx Flavia*, v. du Wurtemberg, sur le Blau, à 15 k. O. d'Ulm; 2000 h. Jadis château fort (rasé en 1806). Victoire des Français sur les Autrichiens en 1800.

**BLAVET**, *Blabia*, riv. de France, nait dans le dép. des Côtes-du-Nord, à l'O. S. O. de Bourbriac, passe à Hennebon, où elle est navigable, et tombe dans la rade de Lorient, à Port-Louis, après un cours de 120 k. Canalisée entre Hennebon et Pontivy.

**BLAYE**, *Blavia*, ch.-l. d'arr. (Gironde), sur la riv. dr. de la Gironde, à 50 kil. N. de Bordeaux; 3389 hab. Tribunal, collège, école d'hydrographie. Place de guerre, citadelle très-forte, construite par Vauban (1652-8). De l'autre côté de la Gironde est le fort Médoc, et entre les deux, au milieu du fleuve, le *Pâté* de Blaye. Petit port, chantier de construction. Vins, esprits, huiles, etc. — Blaye était une

station militaire dès le temps des Romains. La duchesse de Berry y fut détenue en 1832.

**BLAYMARD** (le), ch.-l. de cant. (Lozère), à 18 k. E. de Mende; 500 hab. Fabriques de serge.

**BLEKINGE**, prov. mérid. de la Suède, bornée par la Scanie à l'O. et la mer Baltique au S., a pour chef-lieu Carlscrona et compte 99 000 hab. Ce pays a jusqu'en 1658 appartenu au Danemark.

**BLEMMEYES**, peuplade qui au III<sup>e</sup> siècle de J.-C. habitait au S. O. de l'Égypte, soutint le tyran Firmus, puis s'empara de Ptolémaïs et de Coptos au temps de Probus. On finit par les réduire. Suivant les récits populaires, ils étaient sans tête, sans cou, et avaient les yeux et la bouche sur la poitrine.

**BLÉNEAU**, ch.-l. de cant. (Yonne), sur le Loing, arrond. et à 60 kil. S. O. de Joigny, à 47 kil. O. d'Auxerre; 1168 hab. En 1652, Condé, à la tête des Espagnols, y battit l'armée royale; il y fut défait lui-même peu après par Turenne.

**BLenheim**, vge de Bavière (H.-Danube), sur le Danube, à 40 kil. N. O. d'Augsbourg; 2200 hab. Les Français et les Bavaois y furent défaits en 1704 par les Impériaux et les Anglais; cette bataille est plus connue en France sous le nom d'Hochstædt, nom d'un bourg voisin. Le général anglais Marlborough, qui la gagna, reçut en récompense, par un vote du parlement anglais, un superbe château qu'on nomma Blenheim (aux environs de Woodstock).

**BLÉRANCOURT**, bourg du dép. de l'Aisne, à 42 kil. O. de Laon; 900 hab. Patrie de Le Cat.

**BLÉRÉ**, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), sur la r. g. du Cher, à 27 kil. E. S. E. de Tours; 1875 h. Vin rouge.

**BLESLE**, ch.-l. de cant. (Hte-Loire), à 17 kil. O. de Brioude; 1108 hab.

**BLESME**, vge du dép. de la Marne, à 13 kil. E. de Vitry, sur le chemin de fer de l'Est; 300 hab. Tête de ligne d'un chemin se dirigeant sur Langres.

**BLÉSUS** J. BLAISIS.

**BLESSINGTON** (lady), célèbre Irlandaise, née en 1789, morte à Paris en 1849, tint longtemps à Londres le sceptre de la mode. Elle publia en 1822 des *Esquisses de voyage en Belgique*; en 1833, les *Conversations de Byron*, livre où l'on trouve d'intéressantes révélations sur ce poète, et donna ensuite plusieurs romans de mœurs où elle attaquait ouvertement la pruderie anglaise : *Confessions d'une dame sur le retour*, les *Victimes de la société*, la *Loterie de la vie*, *Pensées déçues*. Sa résidence de Gorehouse, à Kensington, était le rendez-vous des étrangers de distinction, mais elle était peu fréquentée par les dames anglaises. Comme écrivain, lady Blessington brillait par la finesse, la grâce et le bon goût.

**BLÉSUS** J. BLESUS.

**BLETTERANS**, ch.-l. de c. (Jura), sur la Seille, à 13 kil. N. O. de Lons-le-Saulnier; 1039 hab.

**BLEU** (ll.). F. BAHR-EL-AZIEK et YANG-TSE-KIANG.

**BLEUES** (mont.), chaîne orient. des monts Alleghans, s'étend de la Géorgie à la pointe S. E. de l'État de New-York, puis forme au N. le petit groupe dit Catts-Hill, et les montagnes Vertes.

**BLEUS** (les) et les **VERTS**, en latin *Veneti* et *Præsini*. A Byzance, les compagnies de cochers qui se disputaient le prix dans le cirque, et qui se distinguaient par leurs couleurs, avaient partagé la ville en deux factions : les *Bleus* et les *Verts*. Justinien s'étant déclaré pour les Bleus, ces divisions prirent bientôt un caractère politique. En 532, les *Verts*, profitant du mécontentement du peuple, qu'avaient irrité les exactions de Jean, préfet du prétoire, et du questeur Tribonius, se révoltèrent, proclamèrent empereur dans le cirque le prince Hypathus, et assiégèrent Justinien dans son palais. L'empereur eût péri sans le courage de Bélisaire et de Mundus, gouverneur d'Illyrie, qui repoussèrent les rebelles. Plus de 30 000 personnes trouvèrent la mort dans cette sédition; Hypathus fut pris et décapité, et son corps jeté dans le Bosphore. Cette sédition est connue

sous le nom de *Nika* (triomphe!), du cri de ralliement qu'avaient adopté les insurgés.

**BLEUS** (les). Dans les guerres de la Vendée, pendant la Révolution française, le nom de Bleus fut donné aux soldats de l'armée républicaine par les royalistes, à cause de la couleur de leur uniforme.

**BLIDAH**, v. d'Algérie, au pied du petit Atlas, à 50 kil. S. O. d'Alger et à l'entrée de la plaine de la Métidjah; en. 15 000 hab. Excellentes oranges. Prise en 1830 et occupée en 1838.

**BLIGNY**, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), sur l'Ouche, à 15 kil. N. O. de Beaune; 1181 hab. Toiles.

**BLITILDE**, reine de France, femme de Childéric II, fut massacrée, ainsi que son époux et l'aîné de ses fils, par un parti de mécontents, en 673.

**BLOCH** (Marc Eliézer), naturaliste, né à Anspach en 1723, mort en 1799 à Carlsbad, était israélite. Il exerça la médecine à Berlin et fut membre de la société des *Curieux de la Nature*. On a de lui une *Histoire naturelle des poissons*, avec 432 planches, en allemand, Berlin, 1781-85, trad. par M. Lavaux, en 12 vol. in-fol., avec 216 planches: c'est un des ouvrages fondamentaux pour cette partie de la science.

**BLOCUS** CONTINENTAL. V. l'article BLOCUS au *Dict. universel des Sciences, des Lettres et des Arts*.

**BLOEMAERT**, famille de peintres et de graveurs flamands qui produisit dans le xvi<sup>e</sup> et le xvii<sup>e</sup> siècle plusieurs artistes distingués. Les plus connus sont Abraham Bloemaert, 1565-1647, qui réussissait dans le paysage et brillait par le coloris; et son fils, Corneille Bloemaert, né à Utrecht en 1603, mort à Rome en 1680. Ce dernier vint à Paris en 1630, y fit les gravures du *Temple des Muses*, de Marolles, puis alla à Rome. Son burin se distingue par la diversité des tons et la douceur des transitions. Il est le chef de l'école qui a produit les Natalis et les Rousselet. Ses meilleurs morceaux sont une *Sainte Famille*, d'après A. Carrache; une *Adoration des bergers*, d'après le Cortone; *Méléagre*, d'après Rubens, etc.

**BLOIS**, *Blesse*, ch.-l. du dép. de Loir-et-Cher, sur la r. dr. de la Loire, à 176 kil. S. S. O. de Paris: 20 331 hab. Evêché, trib. de 1<sup>re</sup> inst. et de commerce, cour d'assises; collège, séminaire; sociétés savantes, bibliothèque publique; dépôt d'étalons. Station de chemin de fer. Anc. château royal, récemment restauré, et dont une partie sert de caserne; palais épiscopal, hôtel de préfecture, église gothique de St-Nicolas, beau pont, aqueduc romain. Gants, faïence; vins; eaux-de-vie, vinaigre; céréales. Patrie de D. Papin. — Avant Grégoire de Tours, Blois était déjà un lieu considérable. Ses comtes étaient issus de la famille de Hugues Capet, Thibaut, comte de Chartres, s'en empara sous le règne de Charles le Simple; ses successeurs conservèrent ce comté jusqu'à Guy II, qui, en 1391, vendit ses domaines au duc d'Orléans (Louis XII); ce dernier, en montant sur le trône, le réunit à la couronne. Blois devint alors le séjour favori des Valois: François I, Charles IX, Henri III, y résidèrent. Louis XII y publia, en 1499, une ordonnance sur la manière de rendre la justice. Durant les guerres religieuses, Blois fut deux fois le siège des États généraux, en 1576 et en 1588 (V. ÉTATS GÉNÉRAUX). Le duc H. de Guise y fut assassiné en 1588. Marie de Médicis y fut détenue en 1619. En 1814, l'Impératrice Marie-Louise se retira à Blois; c'est de là que sont datés ses derniers actes.

Y. CHARLES DE BLOIS, CHAMPAGNE, CHATILLON.

**BLONDEL**, célèbre trouvère du xii<sup>e</sup> siècle, natif de Nesle en Picardie, s'attacha à Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, devint son confident et le suivit dans toutes ses expéditions. On cite Blondel comme un modèle de fidélité: on raconte qu'après de longues recherches, il découvrit la prison où Léopold I, duc d'Autriche, avait renfermé le roi anglais, et que ce fut en chantant une romance qu'il avait composée avec ce prince qu'il s'en fit reconnaître. Cette anecdote a fourni à Sedaine le sujet de son charmant opéra de *Richard*. Malheureusement, rien n'est moins

authentique. Prosper Tarbé a publié en 1862, d'après les manuscrits, 34 chansons de Blondel.

**BLONDEL** (François), architecte, né en 1617 à Ribemont en Picardie, mort en 1686, a élevé la porte St-Denis, à Paris, ainsi que les portes St-Antoine et St-Bernard, aux J. détruites, et a rédigé un *Cours d'architecture* fort estimé, 1698, 2 vol. in-fol. Louis XIV encouragea ses talents, lui confia plusieurs missions importantes et le nomma professeur, puis directeur de l'École d'architecture, et professeur de mathématiques du Dauphin. — Son neveu, Jacq. Fr. Blondel (1705-1774), a aussi écrit sur l'architecture. On estime encore son *Architecture française*, 1772, et son *Architecture civile*, 1773.

**BLONDEL** (Marie Joseph), peintre d'histoire, élève de Regnault, né à Paris en 1781, mort en 1853, obtint en 1803 le grand prix de Rome, fut admis en 1832 à l'Institut et nommé peu après professeur à l'École des beaux-arts. Ce maître, éminemment classique par le choix des sujets comme par sa manière, a donné, entre autres œuvres estimées: *la Chute d'Icare*, *Enée sauvant son père*, *Zénobie mourant sur les bords de l'Araxe*, *l'Évanouissement d'Hécube après l'enlèvement de sa fille Polyxène*, *Sapho rappelée à la vie par le charme de la mélodie*, *Elisabeth de Hongrie déposant la couronne aux pieds de l'image du Christ*, *la Reddition de Ptolémaïs* (au musée de Versailles), *Philippe-Auguste à Bouvines* (au Palais-Royal), *Philippe le Long recevant la couronne*, *Louis XII proclamé père du Peuple*, *les Derniers moments de Louis XII*. Il a en outre décoré de peintures la salle des séances du Sénat, plusieurs plafonds du Louvre, la Bourse de Paris, le musée de Versailles, ainsi que la grande galerie de Fontainebleau.

**BLOOMFIELD** (Robert), poète anglais, né dans le comté de Suffolk en 1766, mort en 1823, était fils d'un tailleur, et exerça longtemps lui-même à Londres le métier de cordonnier. Au milieu des travaux de son état, il trouvait le temps de se livrer à la poésie, et il composa vers 1798 un poème qui eut beaucoup de succès, *le Garçon de ferme*, dans lequel il décrit les travaux de la campagne (il a été trad. par Allard, 1800). On a en outre de lui un recueil de contes, ballades et chansons champêtres, 1802.

**BLOUET** (G. Abel), architecte, membre de l'Institut, né en 1795 à Passy, mort en 1853, remporta en 1851 le grand prix de Rome, fut adjoint à l'expédition scientifique de Morée, découvrit l'emplacement du temple de Jupiter olympien (1829), termina l'Arc de Triomphe de l'Étoile (1836), donna les plans d'un grand nombre de pénitenciers, devint en 1846 professeur à l'École des beaux-arts, et en 1848 architecte du palais de Fontainebleau. On lui doit une édition revue et complétée de *l'Art de bâtir* de Rondelet (1847). Il fonda un prix de 1000 fr. pour l'élève qui aurait obtenu la grande médaille.

**BLOUNT** (Charles), déiste anglais, né en 1654, mort en 1693, excita de grands scandales par l'impunité de ses écrits. Les principaux sont: *Anima mundi ou Exposé des opinions des anciens sur l'âme humaine après la mort*, 1679; *Vie d'Apollonius de Tyane*, trad. de Philostrat, avec des notes, 1680 (trad. par J. de Castillon); *Origine de l'idolâtrie*, 1680; *Religio laïci*, 1683; les *Oracles de la Raison*, 1693, posthume; *Manuel des Déistes*, 1705. Devenu veuf, il rechercha la sœur de sa femme, et se tua de désespoir parce qu'il ne pouvait obtenir sa main.

**BLUCHER** (Gebhard LEBRECHT de), prince de Wahlstadt, général des armées prussiennes, né en 1742 à Rostock dans le Mecklenbourg, mort en 1819, entra en 1760 au service de la Prusse, prit part aux guerres de la Révolution et des premiers temps de l'Empire, éprouva plusieurs échecs, fut même fait prisonnier à Lubeck (1806), n'en fut pas moins chargé en 1813 du commandement des armées prussiennes, se battit courageusement à Lutzen et à Bautzen, remporta sur Macdonald et Sébastiani une victoire à la Katzbach (26 août 1813), contribua à

celle de Leipsick, entra un des premiers en France, gagna à La Rothière et à Laon deux batailles qui influèrent puissamment sur le sort de la campagne, et fut en récompense fait prince de Wahlstadt et maréchal. En 1815, il se fit battre à Ligny, mais il décida le gain de la bataille de Waterloo par son arrivée inopinée. Ennemi implacable des Français, Blucher leur fit tout le mal qu'il put : pendant son séjour à Paris, il avait donné l'ordre de faire sauter le pont d'Iéna. Excellent officier de cavalerie, ce général brillait surtout par la rapidité de ses mouvements. Des statues lui ont été élevées à Berlin et à Rostock.

**BLUMENBACH** (Jean Frédéric), célèbre naturaliste, né à Gotha en 1752, mort en 1840, fut reçu médecin à 21 ans, enseigna de bonne heure les sciences naturelles à Gœttingue et devint bientôt un des savants les plus distingués de l'Allemagne. Il s'est spécialement occupé de l'histoire physique de l'homme, et a publié sur ce sujet : *De generis humani varietate nativa*, Gœttingue, 1775 et 1794; *Decades VIII craniorum diversarum gentium*, 1790-1808. Il partage le genre humain, d'après la conformation du crâne, en cinq races distinctes : la caucasienne, la mongole, la nègre, l'américaine et la malaise. On a de lui un *Manuel d'histoire naturelle*, très-estimé (trad. en français par S. Artaud, Metz, 1803). Il a laissé aussi de nombreux travaux sur l'anatomie comparée : *Spectrum physiologicum comparatè inter animantia calidi ac frigidi sanguinis, vivipara et ovipara*. 1787 et 1789, *Manuel d'anatomie comparée*, 1805 et 1815; et sur la médecine : *Introductio ad historiam medicinæ litterariam*, 1786; *Institutiones physiologicæ et pathologicae*, 1787 et 1798; *Bibliothèque médicale*, 1793-1795. La gloire de Blumenbach est d'avoir, avec Cuvier, assis l'histoire naturelle sur une base scientifique, l'anatomie comparée. Ce savant était associé de l'Institut : M. Flourens y a prononcé son *Éloge* en 1847.

**BOABDIL** ou **ABOU-ABDALLAH**, dernier roi maure de Grenade, fils de Mulei-Hassem, se révolta contre son père en 1481, et chassa de sa capitale ce malheureux prince, qui en mourut de douleur. Peu après il fut vaincu par les troupes réunies de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, et fait prisonnier; il n'obtint la liberté qu'en se reconnaissant vassal du vainqueur. La division s'étant mise entre ses sujets par suite de ce traité honteux, Ferdinand profita de cet état de troubles pour assiéger Grenade, et s'en empara bientôt (1492). Boabdil pleura comme une femme en perdant un trône qu'il n'avait pas su défendre. Il passa en Afrique et fut tué en combattant pour le roi de Fez contre celui de Maroc.

**BOADICÉE**, reine des Icènes, peuple puissant de la Grande-Bretagne, se révolta contre les Romains qui avaient envahi ses États, leur tua près de 80 000 hommes, et s'empara de Camodunum (Colchester), une de leurs colonies. Vaincue à son tour par le gouverneur Suetonius, elle s'empoisonna, l'an 61 de J.-C.

**BOAISTUAU** (Pierre), dit **LAUNY**, compilateur, né à Nantes vers 1500, mort à Paris en 1566, a publié plusieurs ouvrages qui eurent de son temps une grande vogue : *Le Théâtre du monde*, discours sur les misères et l'excellence de l'homme, écrit d'abord en latin; les *Amants fortunés*; *Histoires prodigieuses*, extraites de divers auteurs; *Histoires tragiques*, traduites de Bandello. Ces deux derniers ouvrages ont été continués et augmentés par Belleforest. La Fontaine a emprunté aux *Hi toires prodigieuses* le sujet du paysan du Danube; Shakspeare a tiré des *Histoires tragiques* plusieurs des sujets de ses tragédies, entre autres *Roméo* et *Hamlet*.

**BOA-VISTA** (île), c.-à-dire *Bonne Vue*, la plus orientale des îles du Cap-Vert. Elle a 80 kil. de tour et compte 8000 hab. Coton, indigo. Elle fut *rue la première* lors de la découverte de l'Archipel, en 1480.

**BOBBIO**, *Bobium*. v. du roy. d'Italie, sur la Trebbia, à 50 kil. N. O. de Gènes; 4000 hab. Ch.-l. d'un évêché. — Bobbio doit son origine à un célèbre monastère qui y fut fondé en 612 par S. Co-

lomban. Cette v. fut cédée par l'Autriche au roi de Sardaigne en 1743.

**BOCAGE** (le), nom donné vulgairement à deux petits pays de l'anc. France, à cause des bois et taillis qui les couvrent : 1° Pays de l'anc. Poitou, qui avait pour v. principales Clisson, Maulévrier, Les Herbiers, Tiffauges. Ce pays, qui est sur les limites des dép. de la Vendée, de la Loire-Inf., de Maine-et-Loire, est célèbre par la part que ses habitants prirent aux guerres de la Vendée. Les taillis qui protégeaient les Chouans ont disparu et tout le pays est aujourd'hui sillonné de routes stratégiques.—2° Pays de l'anc. Normandie, qui fait aujourd'hui partie des dép. de la Manche, de l'Orne, du Calvados, avait pour v. principales Vire, Tinchebray, Thorigny, Condé-sur-Noireau. On y fait du linge ouvré dit *bocage*, du nom du pays.

F. BOCCAGE et BARBIE DU BOCCAGE.

**BOCCACE** (Jean). *Giovanni Boccaccio*, célèbre auteur italien, fils d'un marchand de Florence, né en 1313, à Paris ou, selon d'autres, à Certaldo, près de Florence, d'une union illégitime, mort en 1375. Son père le destinait au commerce et le plaça pour l'y former dans différentes maisons de Florence, de Paris et de Naples; mais il n'avait de goût que pour les lettres, et dès qu'il fut libre, il s'y livra exclusivement. Pendant son séjour à Naples, il devint l'amant d'une fille naturelle du roi Robert, nommée Marie, qu'il désigne dans ses écrits sous le nom de *Fiammetta*, et fut admis auprès de la reine Jeanne; c'est, dit-on, pour complaire à ces deux princesses qu'il composa le *Décameron* (les *Dix jours*), recueil de cent nouvelles, ouvrage qui l'a placé à la tête des prosateurs italiens et qui a contribué à fixer la langue. Ces nouvelles offrent un vif intérêt et sont pleines de gaieté; malheureusement, la décence y est trop souvent offensée. Après la mort de son père, Boccace se fixa à Florence, où il se lia étroitement avec Pétrarque, et il obtint auprès de ses concitoyens une telle considération qu'il fut chargé de plusieurs missions importantes. Boccace, qui n'est aujourd'hui connu que comme un conteur admirable, était en même temps un érudit. On lui doit de savants traités : *De genealogia Deorum*; *De montium, sylvarum, etc., nominibus*; *De casibus virorum et mulierum illustrium*; *De claris mulieribus, etc.* Il s'exerça aussi dans la poésie; mais quand il eut lu Pétrarque, il jeta au feu la plus grande partie de ce qu'il avait fait; cependant il reste de lui quelques poèmes (*la Thésée*, *il Filostrato*, *la Vision amoureuse*). Boccace avait une grande admiration pour Homère; il fut, dit-on, le premier qui fit venir de Grèce en Italie des copies de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*; en outre, il fit copier à grands frais nombre de manuscrits grecs et latins. Il était aussi très-passionné pour le Dante : il écrivit la *Vie* de ce poète, et il avait entrepris un commentaire de la *Divine Comédie*, que la mort l'empêcha d'achever. On a donné des principaux ouvrages de Boccace et surtout du *Décameron* une foule d'éditions; la plus complète est celle de Florence, 18 vol. in-8, 1827 et années suivantes. Le *Décameron* a été fréquemment traduit en français; une des traductions les plus estimées est celle d'Antoine Le Meun, dédiée à la reine de Navarre, Marguerite de Valois, Paris, 1545. On doit des traductions plus récentes à Sabatier de Castres, 1779, et au célèbre Mirabeau, 1802 (posthume). La Fontaine a imité quelques contes de Boccace; il est à regretter qu'il ait choisi les plus licencieux et qu'il ait encore ajouté à la licence de l'original.

**BOCCAGE** (Mme du), femme poète, née à Rouen en 1710, morte à Paris en 1802, avait épousé un receveur de Dieppe qui la laissa veuve encore jeune; elle vint alors se fixer à Paris, où elle se fit remarquer à la fois par ses talents et par les agréments de sa personne. Elle a composé plusieurs poèmes : *le Paradis perdu*, en 6 chants, faible imitation de Milton; *la Mort d'Abel*, imitée de Gessner; *la Coombiade*, en 10 chants, le meilleur de ses ouvrages. On a aussi

d'elle une tragédie, *les Amazones*, quelques romans et des *Lettres* intéressantes. Mme du Boccaige excita de son temps un grand enthousiasme; Fontenelle et Voltaire furent au nombre de ses prôneurs.

BOCCAIGE (Manoel-Barbosa du), poète portugais, originaire de France, né en 1771 à Sétuvail, mort à Lisbonne en 1806, eut un talent extraordinaire pour l'improvisation. Il s'exerça dans des genres divers : odes, sonnets, cantates, idylles, élégies, épigrammes, tragédies, et traduisit plusieurs poèmes français en vogue de son temps, ceux de Belille, Rosset, Castel, Mme du Boccaige. Il avait aussi un grand penchant pour la satire et s'attira par là plusieurs mésaventures. On a recueilli une partie de ses ouvrages à Lisbonne, en 6 vol. in-12, 1798-1805.

BOCCALINI (Trajan), auteur satirique italien, né en 1556 à Lorette, mort en 1613, fut pendant quelque temps chargé d'un gouvernement dans les États de l'Église : mais se fit tant d'ennemis qu'il fut obligé de se démettre de ses fonctions; il se retira à Rome, puis à Venise, où il mourut. Son principal ouvrage est *Ragguagli di Parnasso ou Nouvelles du Parnasse*, 1612 (trad. par Fougasse, Paris, 1615) : il y attaque les princes, les guerriers et les auteurs contemporains. On a encore de lui *la Pierre de touche politique*, 1615, où il attaque l'Espagne, et des *Commentaires* sur Tacite.

BOCCANERA (Guillaume), d'une famille illustre de Gènes. Bien que patricien il se fit le chef du parti démocratique, aida le peuple à secouer le joug de la noblesse, en 1257, et fut mis à la tête du gouvernement. Son orgueil l'ayant ensuite rendu odieux aux Gênois, il fut déposé, en 1262. — Son petit-fils, Simon Boccanera, fut le 1<sup>er</sup> doge de Gènes. Il fut élu en 1339, en remplacement des tribuns du peuple (*Abbati*). Il eut à combattre les Doria, les Spinola, les Grimaldi et les Fieschi, chefs du parti guelfe, fut assiégé par eux dans Gènes et forcé de se démettre du pouvoir, 1347; il se retira à Pise, d'où il revint bientôt pour armer son parti, et réussit en 1356 à rétablir sa puissance. Il mourut empoisonné, en 1362. Sous son administration, les Gênois firent la conquête de l'île de Chio, et défirent les Tartares qui avaient mis le siège devant Caffa. — Gilles Boccanera, frère du préc., fut envoyé par lui, en 1340, au secours d'Alphonse XI, roi de Castille, contre les Maures. Il l'aïda à gagner plusieurs batailles, contribua à la prise d'Algésiras et rendit de si grands services qu'Alphonse le fit amiral de Castille et lui donna le comté de Palma. En 1372, il vainquit, pour la France, les Anglais près de La Rochelle. — Baptiste Boccanera, fils de Simon, chercha à soulever les Gênois, ses compatriotes, contre les Français, et fut décapité par ordre de Boucaut, 1401.

BOCCHERINI (Louis), célèbre compositeur, né à Lucques en 1740, mort à Paris en 1806, excella dans les symphonies et fut le précurseur de Haydn. Le roi d'Espagne l'attira auprès de lui et le fixa à Madrid. Ses compositions ont un caractère tellement religieux que l'on a dit que si Dieu voulait entendre de la musique, il choisirait celle de Boccherini. On admire surtout son *Stabat à 3 voix*.

BOCCHETTA (la), défilé de l'Apennin septentrional, est la clef de la route qui conduit de Novi à Gènes : il est à 22 kil. de chacune. Vue magnifique. Redoutes élevées par les Impériaux en 1746. Les Français franchirent ce défilé en 1796.

BOCCHORIS, roi d'Égypte, fut le législateur de son pays, favorisa le commerce, et laissa une grande réputation de justice. Cependant, le peuple superstitieux l'accusa d'avoir insulté le taureau sacré, et engagea Sabacon, roi d'Éthiopie, à venger cette impiété; celui-ci vint combattre Bocchoris, qui fut fait prisonnier et aussitôt livré aux flammes (771-765). Quelques-uns voient dans Bocchoris le Pharaon qui permit aux Israélites de quitter l'Égypte sous la conduite de Moïse; il aurait vécu par conséquent vers le xvii<sup>e</sup> siècle av. J.-C. D'autres prétendent que ce

roi est le même qu'Anysis, et le font régner dans le viii<sup>e</sup> siècle, tandis qu'ils placent sous Aménophis, père de Sésostris, le départ des Hébreux.

BOCCHIUS, roi de Mauritanie, prit les armes avec Jugurtha, son genre, contre les Romains. Vaincu deux fois par Marius, il se rapprocha des Romains traita avec Sylla, alors questeur sous Marius, et consentit à lui livrer son genre (106 av. J.-C.); il reçut en récompense le pays des Massésyliens.

BOCHART (Samuel), orientaliste, né à Rouen en 1599, mort en 1667, était fils d'un ministre protestant et fut lui-même ministre à Caen. Il possédait la plupart des langues orientales, l'hébreu, le syriaque, le chaldéen, l'arabe, l'éthiopien, etc. Christine, reine de Suède, l'engagea, en 1652, à faire le voyage de Stockholm, et le reçut avec les plus grands honneurs. De retour à Caen, il y mourut subitement en disputant contre Huet dans l'académie de cette ville. Ses principaux ouvrages sont : une *Géographie sacrée* en latin, qu'il publia sous le titre de *Phaleg et Chanaan; Hierozoicon, ou Histoire des animaux de l'Écriture; Traité des minéraux, des plantes, des pierreries, dont la Bible fait mention; Traité du Paradis terrestre*. Ses ouvrages ont été réimprimés à Leyde en 1712, 3 vol. in-fol. Ce savant, comme tous les érudits qui s'enthousiasment pour l'objet de leurs études, ne voyait qu'hébreu partout et donnait à la plupart des mots des autres langues les étymologies hébraïques les plus chimériques.

BOCHART DE SARON. V. SARON.

BOCHONIA, v. des États autrichiens (Galicie occid.), à 38 kil. S. E. de Cracovie, à 28 k. E. de Wilicza; 5000 hab. Ch.-l. de cercle. Immenses mines de sel.

BOCK (Jérôme), qu'on nomme aussi *Le Bouc* et *Tragos*, en traduisant son nom en français et en grec; l'un des pères de la botanique, né en 1498 à Heidelberg, près de Deux-Ponts, mort à Hornbach en 1554, fut à la fois médecin et ministre protestant. Il tenta le premier une classification naturelle des végétaux et chercha à retrouver sous leurs noms modernes les plantes mentionnées par les anciens. Il publia en allemand un *Novel Herbar des plantes qui croissent en Allemagne*, Strasb., 1539, in-fol., trad. en latin par David Kyber, Strasb., 1552.

BOCOGNANO, ch.-l. de cant. (Corse), à 28 k. N.E. d'Ajaccio; 2351 h.

BOCTHOR (Elious), orientaliste, de race copte, né à Syout dans la H.-Égypte, en 1784, mort à Paris en 1821, fut attaché fort jeune à l'armée d'Égypte, vint en France après l'expédition, et fut nommé en 1819 professeur d'arabe vulgaire à l'école des langues orientales. Il a laissé un excellent *Dictionnaire arabe et français*, qui a été imprimé en 1828, par les soins d'A. Caussin de Perceval, 2 v. in-4.

BODE (J. Elert), astronome, né à Hambourg en 1747, mort à Berlin en 1826, était fils du directeur d'une école commerciale. Entraîné par un goût naturel vers l'astronomie, il fut de bonne heure remarqué du savant Bûsch, qui lui procura les moyens d'étudier, publia quelques écrits qui attirèrent l'attention, fut nommé en 1772 *astronome pratique* à Berlin, et dirigea pendant 50 ans l'observatoire de cette ville. Il avait été admis en 1782 à l'Académie de Berlin. Outre un excellent *Manuel d'Astronomie*, publié dès 1768, et plusieurs autres ouvrages populaires, on lui doit une *Uranographie* (Berlin, 1801, in-fol.), où sont marquées les positions de 17 240 étoiles. En outre, il a publié chaque année, depuis 1774 jusqu'à sa mort, les *Ephémérides astronomiques*. Bode a découvert plusieurs comètes et un grand nombre d'étoiles. Son nom est resté attaché à une loi selon laquelle les intervalles des orbites des planètes iraient à peu près en doublant à mesure que l'on s'éloigne du soleil, loi déjà soupçonnée par Képler et par J. Daniel Titius.

BODENSÉE, nom allemand du lac de Constance.

BODILLON. V. CHILDERIC II.

BODIN (J.), publiciste, né à Angers vers 1530,



mort en 1596, exerça d'abord la profession d'avocat à Paris; n'ayant point réussi, il quitta le barreau et se mit à écrire. Il obtint bientôt une réputation qui lui valut la faveur de Henri III et qui le fit choisir pour député aux États de Blois (1576) par le tiers-état du Vermandois. Il ne craignit point de s'opposer aux projets du roi qui voulait révoquer les édits de pacification, et fut disgracié. Il s'attacha alors au duc d'Alençon, depuis duc d'Anjou, qui le combla de ses faveurs. A la mort de ce prince (1584), il se retira à Laon, et y exerça les fonctions de procureur du roi. En 1589, il fit déclarer cette ville pour les Ligueurs; mais bientôt après, il en détermina les habitants à reconnaître Henri IV. Il y mourut de la peste. Bodin est surtout connu par un traité de politique intitulé : *De la République*, (c.-à-d. de la *Chose publique*, du Gouvernement), en 6 livres, Paris, 1577, qu'il traduisit lui-même en latin : il y traite son sujet assez complètement, mais d'une manière confuse et peu originale; il se prononce pour une monarchie tempérée. On a voulu à tort égarer cet ouvrage à *l'Esprit des lois* de Montesquieu. On a encore de Bodin une *Méthode pour étudier l'histoire* (1566, en lat.); la *Démonomanie* (1581, en franç.), où il soutient l'existence des sorciers; *Universæ naturæ theatrum* (1596), et un ouvrage longtemps resté manuscrit, *Colloquium heptaplomeron*, dialogue où il discute les diverses religions et paraît donner la préférence au Déisme; cet ouvrage n'a été publié qu'en 1858, à Leipsick, par Noack. Ses *Oeuvres* sont à l'Index à Rome. M. H. Baudrillard a donné : *Bodin et son temps*, 1853.

BODIN (Félix), écrivain politique, né à Saumur en 1795, mort en 1837, était fils de Franç. Bodin (1776-1829), antiquaire distingué, et ancien conventionnel. F. Bodin écrivit de bonne heure dans les journaux de l'opposition, publia en 1821 un *Résumé de l'histoire de France*, conçu dans un esprit libéral, et qui eut beaucoup de succès, le fit suivre en 1823 d'un *Résumé de l'histoire d'Angleterre*, fut élu député après la révolution de 1830 et soutint la nouvelle royauté. Ami de M. Thiers, il lui fit confier la rédaction de *l'histoire de la Révolution*.

BODINCOMAGUS,auj. *Casal*, v. importante de la Gaule Cisalpine, en Ligurie, sur le Pô. On l'a confondue à tort avec *Industria*.

BODINCUS, nom primitif du Pô. V. pô.

BODLEY (Thomas), gentilhomme anglais, né en 1544 à Exeter, mort à Oxford en 1612, fut chargé par la reine Elisabeth de plusieurs négociations diplomatiques; mais ayant éprouvé une disgrâce en 1597, il quitta la cour et se retira à Oxford où il s'occupa du rétablissement de la bibliothèque publique; il légua à cet établissement, qui prit le nom de *Bibliothèque Bodléienne*, une immense quantité de livres, ainsi que tous ses biens. Hearne a recueilli quelques écrits de Bodley sous le titre de *Reliquiæ Bodleianæ*, Londres, 1703, in-8.

BODMER (J. J.), écrivain suisse, né à Greifensee près de Zurich en 1698, mort en 1783, était fils d'un pasteur. Il fut nommé en 1725 professeur d'histoire suisse au collège de Zurich, et devint membre du grand conseil de cette ville. Il contribua puissamment, avec Gottsched et Breitinger, à réformer le goût littéraire de l'Allemagne par ses critiques et par ses exemples : combattant l'imitation servile de la France, il recommanda les traditions nationales. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque *Bibliothèque helvétique*, 1735; *Lettres critiques*, 1746; la *Noachide*, poème en 12 chants, Zurich, 1752. On lui doit aussi le recueil des *Minnesinger*, 1758-1759, et des traductions d'Homère et de Milton.

BODMIN, v. d'Angleterre (Cornouailles), à 16 k. S. de Camelford; 3300 h. Grand commerce de laines. Florissante sous les Saxons, elle eut jadis un évêché, qui fut transféré en 905 à Exeter.

BODONI (J. B.), typographe, né en 1740 à Saluces, mort à Padoue en 1813, fut chargé par le

duc de Parme de créer et de diriger l'imprimerie ducale de Parme et obtint en même temps l'autorisation de former pour son compte un établissement particulier. Il porta l'art au plus haut degré de perfection, et publia des éditions des classiques latins, grecs, italiens et français, que l'on regarde comme des chefs-d'œuvre de typographie. On estime surtout son *Anacron*, son *Horace*, son *Homère*, son *Aminite* et son *Télémaque*. On lui doit aussi un excellent *Manuel typographique*, 1788, réimprimé en 1818 avec améliorations.

BODONITSA, bourg de l'État de Grèce (Béotie), à 40 k. N. de Livadie, et à 8 k. S. O. de l'anc. *Thronium* ou *Oponte*, dans un défilé. C'était un marquisat lorsque la Morée appartenait aux Français.

BODOTRIA. V. FORTH et MUR D'ADRIEN.

BODROG, riv. de Hongrie, passe à Templin et à Bodrog-Keresztur, puis se perd dans la Theiss à Pokay. Elle donnait son nom à un comitat qui aujourd'hui est compris dans celui de Bacs. — Bodrog-Keresztur est à 5 k. N. O. de Tokay; 4500 h. Vins exquis, vendus sous le nom de Tokay.

BODROU ou BODROUM, *Halicarnasse*, v. de la Turquie d'Asie, sur la côte, à 150 k. S. de Smyrne; 11 000 h. Petit port, château ayant appartenu aux chevaliers de Rhodes. Antiquités. — Autre v. de Turq. d'A., à 25 k. S. O. de Smyrne, est l'anc. *Téos*.

BOEBEIS LACUS, lac de Thessalie, dans la Pélasgiotide, tirait son nom d'une v. de *Bœbe*, située sur sa rive occid., au S. E. de Larisse.

BOËCE, *Ancius Manlius Torquatus Severinus Boetius*, homme d'État et philosophe, né à Rome vers 470, issu d'une des plus illustres familles de l'empire; alla, à ce qu'on croit, étudier à Athènes, sous Proclus, et cultiva avec le plus grand succès les lettres et la philosophie grecques. Pendant longtemps il jouit de toute la confiance de Théodoric, qui régna sur Rome; il fut nommé par lui maître du palais et des offices, et fut plusieurs fois élevé au consulat (510, 511). Il ne se servit jamais de son pouvoir que pour faire le bien. Néanmoins, ses ennemis ayant réussi à le rendre suspect au roi goth en l'accusant d'intelligences avec l'empereur grec Justin, il fut, sur la fin de sa vie, jeté dans une prison à Pavie, et bientôt après mis à mort au milieu des plus cruels supplices, 524. Dans sa prison, Boëce composa un petit livre qui l'a immortalisé, le traité *De Consolatione philosophica*, dialogue mêlé de prose et de vers, où il traite de la Providence. Il avait déjà beaucoup écrit sur la philosophie : on a de lui des traductions de plusieurs des *Traité de dialectique* d'Aristote avec des commentaires. Ces ouvrages ont longtemps servi de base à l'enseignement du moyen âge. Les œuvres de Boëce ont été réunies à Venise, 1491; à Bâle, 1570; à Glasgow, 1751, et à Léna, 1843. La *Consolation* a été souvent publiée à part; elle a eu l'honneur d'être commentée par S. Thomas et trad. par Alfred le Grand, et a plusieurs fois été trad. en français : par Jean de Meung, Paris, 1483; Colesse, 1770; Judicis, 1861. D. Gervaise a écrit sa *Vie*, 1715. — On a cru que Boëce était chrétien, parce qu'on a sous son nom des écrits théologiques; en en a même fait un martyre : c'est qu'on l'a confondu avec un autre Boëce, évêque en Afrique au VI<sup>e</sup> s.

BOËDROMION, 3<sup>e</sup> mois des Athéniens, correspondait à la fin d'août et au commencement de sept. Le 6<sup>e</sup> jour de ce mois, on célébrait les *Boëdromies* en l'honneur de la vict. de Thésée sur les Amazones.

BOEHM ou BOËHME (Jacob), théosophe ou illuminé, né en 1575 près de Gœrlitz (Haute-Lusace), mort en 1624, était fils d'un paysan, et exerçait le métier de cordonnier. Il eut dès son enfance des visions, et écrivit sous la dictée d'une prétendue inspiration un grand nombre d'ouvrages mystiques, le plus souvent inintelligibles; les opinions hétérodoxes qu'il y professait lui attirèrent plusieurs démentis avec les théologiens du temps. Ses principaux ouvrages, tous rédigés en allemand, sont : *Au-*

*rora, les Principes de l'essence divine, la Triple Vie*, tous trois trad. par St-Martin; le *Miroir de l'éternité*, qui fut trad. dès 1669. Tous ses écrits ont été réunis en 10 vol. par Abraham de Frankenberg, avec une notice sur sa vie, Amsterdam, 1682, et réimp. en 1847 à Leipsick, par W. Schiebler.

**BOEHMER** (George Rodolphe), professeur de botanique et d'anatomie à Wittenberg, né en 1723, mort en 1803, fut disciple de Ludwig. On lui doit : *Bibliotheca scriptorum historicæ naturalis, œconomiae aliarumque artium ac scientiarum*, Leipsick, 1785 et ann. suiv., 9 vol. in-8; *Histoire technique des plantes qui sont employées dans les métiers, les arts et les manufactures* (en allemand), 1794. — La famille des Boehmer a fourni en outre un grand nombre de médecins et de jurisconsultes distingués, entre autres J. Boehmer, 1664-1749, auteur d'ouv. estimés sur le droit public et le droit canonique.

**BOEHMERWALD**, c.-à-d. *forêt de Bohême*, chaîne de montagnes qui s'étend entre la Bavière et la Bohême, et sépare le bassin de l'Elbe de celui du Danube : sa direction générale est du N. O. au S. E. De ce dernier côté elle se réunit aux monts Moraves par 45° lat. N., 12° 55' long. E.; de l'autre elle se rattache à l'extrémité de l'Erzgebirge, près des sources de l'Eger, par 50° lat. N., 9° 35' long. E. Elle est couverte de vastes forêts, d'où elle tire son nom. On y trouve des ours et des lynx. L'Eger, la Moldau, la Nab, la Regen, l'Ilz en descendent. Ses principales cimes sont : l'*Haydelberg*, 1407 m., l'*Arber*, 1403 m.; le *Rachel*, 1390 m., etc. Cette chaîne est auj. traversée par un chemin de fer.

**BOÉMOND**, V. BOHÉMOND.

**BOEN**, ch.-l. de cant. (Loire), sur le Lignon, à 17 k. N. O. de Montbrison; 1703 h. Patrie de Terray. Papeteries. Bons vins rouges.

**BOEO**, *Lilybæum*, cap de Sicile, à la pointe O.

**BOERHAAVE** (Hermann), célèbre médecin, né en 1668 à Woorhout près de Leyde, mort de la goutte en 1738, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique par son père, qui était ministre; mais, se sentant plus de goût pour les sciences naturelles, il se fit recevoir médecin (1693). L'Université de Leyde lui confia successivement quatre chaires différentes, celles de médecine théorique, de médecine pratique, de botanique et de chimie, et pendant longtemps il les remplit toutes à la fois avec une même supériorité. Il fut en outre nommé recteur en 1714 et en 1730. Boerhaave a exercé par son enseignement et ses écrits une influence toute-puissante sur son siècle. Après avoir préconisé à son début la méthode d'Hippocrate, il s'en écarta peu à peu et joignit à la philosophie toute vitaliste du médecin grec des explications chimiques et mécaniques qui furent contestées; cependant, il a fait, en chimie, une foule d'observations exactes, et a réussi à décomposer le sang, le lait et tous les fluides animaux. Il a aussi puissamment contribué à l'avancement de la botanique, soit par ses propres travaux, soit par les encouragements qu'il donna au célèbre Linné. Ses principaux ouvrages sont : *Institutiones medicæ*, Leyde, 1708; *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis*, 1709 (ces deux traités, qui embrassent la médecine toute entière, ont été trad. par Lamettrie); *Elementa chimiæ*, Leyde, 1732, trad. par Lamettrie, 1741. Ses élèves ont en outre publié sous son nom : *Methodus discendi medicinam*, revu par Haller, 1751. Enfin on lui doit un grand nombre d'éditions d'ouvrages anciens ou nouveaux, entre autres les éd. d'*Arétée*, Leyde, 1731, et de l'*Historia insectorum* de Swammerdam, 1737. Toutes ses œuvres ont été réunies à Venise, 1766, in-4. Boerhaave avait acquis une réputation universelle; on raconte qu'un savant de la Chine lui ayant écrit : *A M. Boerhaave, en Europe*, la lettre lui parvint exactement. Il fut comblé d'honneurs par la ville de Leyde, et fut agrégé à l'Académie des sciences de Paris, à la Société royale de Londres.

**BOËRS**, c.-à-d. *bourriers, paysans*, nom donné

dans l'Afrique australe aux habitants d'origine hollandaise. Fuyant la domination anglaise après la cession de la colonie du Cap faite aux Anglais par les Hollandais en 1814, ils s'établirent d'abord à Port-Natal, mais ils en furent chassés en 1840 et ils allèrent occuper le pays situé entre le fleuve Orange et le Vaal, où ils vivent auj. en république, sous une constitution qui date de 1854. Ils sont sans cesse en guerre, soit avec les naturels, soit avec les Anglais.

**BOETTCHER** (J. Fréd.), chimiste, né vers 1681 à Schleiz dans le Voigtland, mort en 1719, chercha d'abord la pierre philosophale et fit de nombreuses dupes, entre autres l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste. Ayant ensuite tourné ses vues vers des recherches plus utiles, il découvrit en 1709, dans les environs de Meissen en Saxe, une terre propre à faire des poteries analogues à la porcelaine de Chine (le kaolin), et réussit le 1<sup>er</sup> en Europe à fabriquer la porcelaine. Il fut mis à la tête de la manufacture de porcelaine créée à Meissen par l'Électeur; malheureusement, étourdi par une fortune trop rapide, il se livra à des excès qui abrégèrent sa vie.

**BOETTIGER** (H. Aug.), littérateur saxon, 1760-1835, dirigea le gymnase de Weimar de 1791 à 1804, puis fut nommé inspecteur des musées d'antiques. Lié avec Wieland, Schiller, Goëthe, Bertuch, il rédigea avec eux plusieurs feuilles littéraires qui eurent beaucoup d'influence, et publia divers ouvrages qui attestent une grande érudition : l'*Archéologie de la peinture*, la *Mythologie de l'art*, la *Galerie des Antiques de Dresde*, les *Noces aldobrandines*, *Sabine ou la matinée d'une dame romaine à sa toilette*, etc. Il était associé de l'Institut.

**BOFFRAND** (Germ.), architecte, né à Nantes en 1667, mort en 1754, était ingénieur des ponts et chaussées, et devint inspecteur général de ce corps et membre de l'Académie d'architecture (1719). Outre une foule de travaux d'art (ponts, canaux, écluses, etc.), qu'il eut à diriger, il construisit à Paris plusieurs grands hôtels, ceux de Guercy, des Vosges, de Duras, restaura le Petit-Bourbon (auj. Petit-Luxembourg), décora l'hôtel Soubise (auj. les Archives), creusa le puits de Bicêtre, et éleva les palais de Nancy et de Lunéville, ainsi que la Favorite près de Mayence. En outre, il publia plusieurs ouvrages sur son art, entre autres le *Livre d'Architecture*, 1745, in-fol. Bien qu'élève de Mansard, Boffrand se laissa entraîner au mauvais goût du XVIII<sup>e</sup> siècle.

**BOG** ou **BOCG**, fleuve. V. **BOUG**.

**BOGDAN**, princes moldaves. V. **MOLDAVIE**.

**BOGHAR**, lieu d'Algérie (prov. d'Alger), à 150 k. S. d'Alger; env. 1000 hab. Fortifié par Abd-el-Kader en 1839, pris et incendié en 1841 par les Français et relevé depuis. C'est auj. un ch.-l. de cercle militaire.

**BOGOMILES**, hérétiques de Bulgarie, sortis de l'église grecque schismatique, et ainsi nommés de deux mots esclavons : *Bog*, Dieu, et *milotii*, ayez pitié de nous. Ils niaient la Trinité, la résurrection, l'Institution des sacrements et celle des prêtres, et ne voulaient d'autre prière que le *Pater*. Ils parurent pour la 1<sup>re</sup> fois dans le XII<sup>e</sup> siècle à Constantinople, où l'empereur Alexis Comnène fit brûler leur chef, le médecin Basile (1118). On trouve encore de ces hérétiques en Russie où ils ont été introduits, vers 1150, par le moine Martin. Ils se dispensent de tout travail et se livrent à toutes sortes d'excès. L. Cœder a donné leur *Histoire* (en latin), Groningue, 1743.

**BOGORIS**, roi des Bulgares, voulut faire la guerre à l'impératrice Théodora, régente à Constantinople pour son fils Michel; mais cette princesse réussit à le détourner de ce projet par la persuasion, et lui envoya un évêque qui le convertit au Christianisme. Il fut baptisé en 861 sous le nom de Michel, mais il adopta le schisme de Photius. Ce prince mourut en 896.

**BOGOTA** OU SANTA-FÉ DE BOGOTA, capitale de la Nouvelle-Grenade et du dép. de Cundimarca, sur le Bogota, à 2700 m au-dessus de la mer; 50 000 hab. Archevêché, université. Beaucoup de belles rues et

quelques monuments, entre autres la cathédrale. Bibliothèque, musée, observatoire. — Fondée en 1538 par les Espagnols, elle fut en 1811 le siège du Congrès et la même année proclama la république. Prise par les Espagnols en 1816, elle fut délivrée par Bolivar en 1819 et fut jusqu'en 1831 la capitale de toute la Colombie. Un tremblement de terre l'a presque détruite en 1827.

**BOHAIN**, ch.-l. de cant. (Aisne), à 20 kil. N. E. de St-Quentin; 4212 hab. Châles façon cachemire. Prise par les Impériaux en 1537; mais bientôt reprise.

**BOHÈME** (Roy. de), *Boiohemum* en latin, *Bœhm* en allem., grande contrée de l'Europe, située par 9° 59' 14" 26' long. E. et 48° 34' 51" 2' lat. N., a pour bornes au N. O. la Saxe, au N. E. les États prussiens, à l'E. la Moravie, au S. l'Autriche propre et compte 4 500 000 d'hab.; capitale, Prague. Longtemps indépendante, elle forme auj. un des grands gouvernements des États autrichiens. Elle se divise en 13 cercles, qui prennent les noms de leurs chefs-lieux : Prague, Budweiss, Pisek, Pilsen, Eger, Saaz, Leitmeritz, Jungbunzlau, Gitschin, Kœnigsgratz, Chrudim, Czeslaw, Tabor. Elle comprend en outre le capitannat de Prague; ch.-l., Prague. L'ancien roy. de Bohême formait 4 prov. : Bohême propre, Moravie, Lusace et Silésie. — De hautes montagnes entourent la Bohême : l'Erzgebirge au N., le Böhmerwald à l'O., les monts de la Moravie au S. E. et au S., les Sudètes et le Riesengebirge à l'E. Elle est arrosée par l'Elbe et la Moldau, qui y reçoivent l'Isar, l'Eger, la Billa; elle a des sources minérales renommées à Calsbad, Marienbad, Tœplitz, Seddlitz, et est sillonnée par plusieurs chemins de fer, conduisant à Prague à Vienne, à Dresde, à Pilsen, etc. Climat froid et âpre dans les montagnes, mais plus doux ailleurs. Mines nombreuses; argent, étain, mercure, fer, cobalt, antimoine, pierres précieuses, marbres, albâtre, porphyre, terre à porcelaine, sable à verre, etc. Sol fertile, agriculture arriérée. Industrie active : lainages, cuirs, glaces, verreries très-estimées, grenats, alun, poudre à tirer. Commerce important. Beaucoup de gibier, surtout de faisans; beaucoup de poissons. Les Bohèmes sont de race slave : ils se nomment en leur langue *Czech* (prononcez *Tchéque*), et ont un idiome particulier. Le Christianisme ne s'introduisit chez eux qu'au viii<sup>e</sup> siècle. Le Catholicisme est le culte dominant; cependant on y compte un grand nombre de Frères moraves, que l'on connaît même sous le nom de *Frères bohèmes*.

La Bohême doit son nom aux *Boii*, nation gauloise qui, à ce qu'on croit, vint s'y fixer sous Sigovèse, en 587 av. J.-C., mais qui en fut chassée, sous Auguste, par les Marcomans, lesquels eux-mêmes furent expulsés ou subjugués au vi<sup>e</sup> siècle par les Tchèques, peuple slave, conduits par Samo. Ceux-ci y fondèrent divers États, dont le principal fut celui de Prague. Tous ces États furent réunis au commencement du viii<sup>e</sup> siècle, sous un chef nommé Croc ou Crac. Przemysl, qui avait épousé Libussa, fille de ce prince, régna après lui et commença en 722 une dynastie qui ne s'éteignit qu'en 1306, et qui, après avoir porté la couronne ducal jusqu'à Wratislas II, devint royale sous ce prince (1086), par un décret de l'empereur d'Allemagne Henri IV. Spitzniew I avait, dès le x<sup>e</sup> siècle, reconnu la suzeraineté de l'empire germanique. A la mort de Wenceslas II en 1306, le royaume passa d'abord à Rodolphe d'Autriche, puis à Henri de Carinthie, et enfin à la maison de Luxembourg, qui lui donna quatre rois, de 1309 à 1437. Ce fut sous le règne de Wenceslas IV, un des princes de cette maison, que Jean Huss et ses disciples répandirent en Bohême ces nouvelles doctrines religieuses qui embrasèrent l'Allemagne et suscitèrent, même après le supplice de J. Huss et Jér. de Prague, condamnés en 1415 par le concile de Constance, une guerre civile qui désola ce pays plus de 16 ans. La Bohême fut ensuite dévolue par mariage à Albert d'Autriche (1437-1439), dont le fils, Ladislav I, mourut

en 1457, sans postérité. Georges Podiebrad, simple gentilhomme bohémien, fut alors élu : il se maintint jusqu'en 1471, malgré les foudres du Vatican, la trahison de son gendre Mathias, roi de Hongrie, et la rébellion des plus puissants vassaux. Ladislav II et Louis, de la race des Jagellons de Pologne, occupèrent le trône après lui. En 1526, Ferdinand I, frère de Charles-Quint, fut élu roi, et avec lui commença définitivement la maison autrichienne de Bohême, élective jusqu'en 1547, héréditaire depuis ce temps. La Bohême ne cessa plus dès lors d'appartenir à l'Autriche que pendant quelques instants, en 1619 et 1629. Toutefois, ce pays porte encore le titre de royaume et conserve quelques privilèges. L'empereur d'Autriche porte le titre de roi de Bohême; en cas d'extinction de la dynastie autrichienne, les États ont le droit de se choisir un souverain. Le roi de Bohême était un des sept électeurs.

#### Souverains de la Bohême.

<i>Premiers ducs</i>	Wenceslas II,	1191
Samo,	vers 650	Henri (évêque), 1193
Croc,	vers 700	Wladislav III, 1196
<i>Maison de Przemysl.</i>		ablique en 1197
(Ducs.)	(Rois héréditaires)	
Przemysl, mari de Libussa, fille de Croc, 722	Ottokar I,	1197
.....	Wenceslas I ou III,	1230
.....	Ottokar II,	1253
Borsiwog I,	894	Wenceslas II, 1278
Spitzniew I,	902	<i>Interrègne (1278-1283)</i>
Wratislas I,	936	Wenceslas III, 1305
Wenceslas I,	907	Rodolphe d'Autriche, 1306
Boleslas I,	916	Henri de Carinthie, 1307
Boleslas II,	967	<i>Maison de Luxembourg.</i>
Boleslas III,	999	Jean, 1310
Jaromir,	1002	Charles IV, emp., 1346
Udalrich,	1012	Wenceslas IV, emp., 1378
Brzétislas I,	1037	Sigismond, 1419
Spitzniew II,	1055	
(Rois électifs.)	Albert d'Autriche,	1437
Wratislas II, duc,	1061	Ladislav I, fils d'Albert,
	1092	1440
Conrad I,	1092	Georges Podiebrad, 1458
Brzétislas II,	1093	Ladislav II, de Pologne,
Borsiwog II,	1100	1471
Swatopulck,	1107	Louis, fils Ladislav, 1516
Wladislav I,	1109	Ferdinand I, d'Autriche, 1526
Sobieslas I,	1125	
Wladislav II,	1140	Les empereurs d'Allemagne, de la maison d'Autriche, sont en même temps rois de Bohême depuis 1550
Frédéric (1 <sup>re</sup> fois),	1173	
Sobieslas II,	1174	
Frédéric (2 <sup>e</sup> fois),	1178	
Conrad II,	1190	

BOHÈME (monts. de). V. BEHMERWALD.

BOHÈMES (les Frères). V. MORAVES (Frères).

**BOHEMIENS**, nom que l'on donne vulgairement en France à des bandes nomades d'aventuriers qui parcourent les villes et les villages, en faisant des tours d'adresse, ou en disant la bonne aventure. Les Anglais les appellent *Egyptiens* (*Gypsies*), les Suédois et les Danois *Tartares*, les Espagnols *Gitanos*, les Allemands *Zigeunes*, les Italiens et les Turcs *Zingari*, etc. Eux-mêmes ils se nomment *Pharaons*. Les premières bandes qui parurent en France étaient sorties de la Bohême : de là, le nom qu'on leur a donné parmi nous. On ne connaît point d'une manière certaine l'origine de cette population exceptionnelle qui se trouve dans tous les pays, et n'a point de patrie, et l'on a fait à leur sujet les contes les plus absurdes. Les Bohémiens se prétendent sortis de l'Égypte; mais, selon l'opinion la plus probable, ils sont originaires de l'Inde; on voit en eux les descendants de s anciens Tchinganes ou Zingaris, peuple maharatte, qui habitaient sur les bords de l'Indus et qui furent expulsés au xvi<sup>e</sup> siècle par l'invasion de Tamerlan. Ils parurent vers l'an 1417 en Moldavie et en Valachie; se répandirent en 1418 en Allemagne et en Suisse et pénétrèrent en France en 1427. On évalue le nombre des Bohémiens répandus sur le globe à 3 ou 4

millions. La France en est presque tout à fait dépourvue; c'est en Norvège, en Hongrie, en Turquie et dans les contrées méridionales de la Russie qu'ils se trouvent en plus grand nombre. Les Bohémiens sont de haute taille et basanés; ils se font remarquer par la blancheur de leurs dents; du reste ils sont en général d'une laideur repoussante. Ils ont une sorte d'argot qu'ils parlent entre eux. On ne sait pas trop quelle religion ils professent; leur morale est fort relâchée et le vol très-commun parmi ces vagabonds. En France, les États généraux de 1569 ont prononcé contre eux un bannissement perpétuel. *L'Histoire des Bohémiens* a été écrite en allemand par Grellmann, (trad. par J. Paris, 1810), et par A. F. Pott, Hall, 1845.

**BOHÉMOND** (Marc), prince d'Antioche, était fils du célèbre Robert Guiscard. Après la mort de son père (1085), il obtint en partage la principauté de Tarente; mais, voulant augmenter ses domaines, il se joignit aux Croisés (1096), et alla mettre le siège devant Antioche. Il s'empara de cette ville par ruse, s'en fit reconnaître prince (1098), et y établit un petit empire, qui subsista environ 190 ans. Étant tombé dans un combat au pouvoir des Turcs, il se racheta en payant une forte rançon. A peine fut-il libre, qu'il tenta de nouvelles aventures : il réussit à agrandir ses États, et alla faire la guerre à l'empereur Alexis. Voulant traverser la flotte des Grecs pour venir en Europe chercher de nouvelles troupes, il se fit passer pour mort, et revint bientôt à la tête d'une armée formidable. Mais la peste et la famine le forcèrent à faire la paix. Il mourut dans la Pouille en 1111, pendant qu'il préparait une nouvelle expédition contre Alexis. — Plusieurs autres princes du nom de Bohémond possédèrent après lui la principauté d'Antioche; le dernier, Bohémond VII, fut dépossédé en 1288.

**BOIANO, BOLADOR.** V. BOJANO, BOJADOR.

**BOIARD**, titre que portent les grands ou nobles de Russie, de Valachie, etc., vient de *boï*, bataille, parce que ce titre fut donné dans l'origine aux chefs qui entouraient le prince dans les combats. Il fut ensuite étendu à tous les premiers dignitaires de l'État. Jadis le corps de boiards était toujours consulté par le czar dans les affaires importantes. Pierre le Grand a fort réduit leur influence.

**BOIARDO** (Matteo Maria), comte de Scandiano, célèbre poète italien, d'une famille noble de Ferrare, né à Scandiano, près de Reggio, dans le duché de Modène en 1430, mort en 1494, s'attacha aux ducs de Ferrare qui lui confièrent le gouvernement de Reggio. Il composa pour le duc Hercule plusieurs poèmes dont le plus célèbre est *le Roland amoureux*, *Orlando innamorato*, épopée romanesque en 3 parties et 79 chants, tirée de la chronique de Turpin, et où l'on voit figurer les Agramant, les Astolphe, les Gradasse, les Rodomont, qui sont devenus des types immortels. Ce poème n'était pas achevé quand l'auteur mourut; il fut imprimé en 1495 dans l'état où Boiardo l'avait laissé; en 1526, un poète médiocre, Agostini, y ajouta trois livres; quelques années après, Domenichi le retoucha et en reforma le style; enfin Berni le refondit entièrement (1541), et depuis on n'a plus guère lu que l'ouvrage ainsi refondu. On sait que le *Roland furieux* de l'Arioste n'est que la contre-partie de ce poème héroï-comique. *L'Orlando innamorato* a été plusieurs fois traduit en français; la traduction la plus répandue est celle de Lesage, 1717, 2 vol. in-12. On a en outre de Boiardo des *Sonetti e Canzoni*, des poésies latines, des trad. de *l'Ane d'or* de Lucien et de celui d'Apulée.

**BOIELDIEU** (Fr. Adrien), un de nos grands compositeurs, né à Rouen en 1775, mort en 1834, commença par des romances délicieuses que Garat chantait dans les salons, fut nommé vers 1799 professeur de piano au Conservatoire, quitta Paris en 1803 par suite de chagrins domestiques, et alla en Russie où l'empereur Alexandre le nomma son maître de chapelle. Il revint en France en 1812, fut élu membre de l'Académie des beaux-arts en 1817, et passa ses

dernières années à Jarcy en Brie. Ses principaux opéras sont : *le Calife de Bagdad*, 1799; *Ma Tante Aurore*, 1802; *Jean de Paris*, 1812; *le Nouveau Seigneur du village*, 1813; *le Chaperon Rouge*, 1818; *la Dame Blanche*, son chef-d'œuvre, 1825. Sa musique, ornée et gracieuse, est pleine de mélodie; son instrumentation est savante, mais sans vacarme. Boieldieu forma, entre autres élèves, Zimmermann, Fétis et Adolphe Adam.

**BOIENS**, *Boii*, nation gauloise disséminée en Gaule, en Italie et en Germanie. 1° En Gaule, il faut distinguer les *Boii* de la Lyonnaise 1°, entre l'*Elaver* (Allier) et le *Liger* (Loire), dont le territoire répond à une partie du Bourbonnais, et les *Boii* de la Novempopulanie, dont le territoire est le ci-devant pays de Buch en Guyenne. Les *Boii* de la Lyonnaise 1° y furent placés par César. Ils descendaient d'une fraction des soldats de Sigovèse qui s'étaient établis sur le Danube et qui étaient revenus en Gaule avec les *Helvetii*. 2° En Italie, les *Boii* avaient au N. les *Lingones*, au S. l'Apennin qui les séparait de l'Étrurie : *Bononia* était leur capitale. Ils furent soumis par les Romains en 193 av. J.-C. 3° En Germanie, les *Boii* habitèrent la Bohême (*Boiohemum*), d'où ils furent chassés par les *Marcomans*; puis ils vinrent occuper la Bavière (*Boioaria*). Ces deux faits pourtant ont été contestés. — Les *Tolistoboi* de Galatie étaient sans doute aussi des *Boii*.

**BOIGNE** (LEBORGNE, comte de), né à Chambéry en 1751, mort en 1830, était fils d'un marchand de pelleteries. Après avoir servi en France, il passa dans l'Inde, se mit, à partir de 1786, au service du prince maharatta Sindhyah, obtint toute la confiance de ce prince, fut nommé par lui général en chef, disciplina son armée, lui assura par là de faciles victoires, et l'aida à fonder un vaste empire; il reçut en récompense les plus grands honneurs et d'immenses richesses. Il quitta l'Inde après la mort de Sindhyah et vint se fixer dans sa ville natale, où il consacra plus de 4 millions à des actes de bienfaisance et à la fondation d'établissements utiles. La Société académique de Savoie a publié à Chambéry des *Mémoires sur la carrière politique et militaire du général Boigne*, 1828.

**BOILEAU** (Nic.), surnommé *Despréaux*, célèbre poète français, né en 1636 à Paris, mort en 1711, était fils de Gilles Boileau, greffier de la grand-chambre du parlement de Paris, et fut destiné au barreau. Il étudia d'abord en droit, puis en théologie; mais ces sortes d'études ne lui plaisant pas, il résolut enfin de suivre son goût et se consacra à la poésie. Il débuta par des *Satires*, 1660, et obtint un succès prodigieux qu'il dut à la perfection de ses vers, tout autant qu'à la malignité de ses critiques; il fit suivre les *satires d'Épîtres*, dans lesquelles il s'élevait encore au-dessus de ses premiers écrits; il publia enfin *l'Art poétique* et *le Lutrin* (1672-1683), qui mirent le sceau à sa réputation et le placèrent au premier rang des poètes modernes. Il s'essaya également, mais avec moins de bonheur, dans l'ode et l'épigramme. On a aussi de lui quelques écrits en prose, (la traduction du *Traité du Sublime* de Longin, *les Héros de roman*, *Réflexions critiques*), mais ils sont peu importants. Louis XIV, appréciant son mérite, l'admettait souvent auprès de lui; il le nomma son historiographe avec Racine et lui assura une pension. L'Académie française le reçut dans son sein en 1684. Dans ses dernières années, il quitta la cour et se retira à sa campagne d'Auteuil; il mourut d'une hydropisie de poitrine. Quoique mordant dans ses écrits, Boileau était indulgent dans sa conversation et avait le cœur excellent : on cite de lui plusieurs traits de générosité. Il fut l'ami des plus grands hommes de son siècle, particulièrement de Molière et de Racine. On lui reproche d'avoir gardé le silence à l'égard de La Fontaine, dans la crainte de déplaire à Louis XIV, et d'avoir été injuste envers Quinault. Boileau a été à juste titre appelé le *Légis-*

**lateur du Parnasse.** On l'a aussi surnommé le *Poète de la raison*, ce qui a fait croire bien à tort qu'il manquait de sentiment et d'imagination. Quoique riche de son propre fonds, ce poète a fréquemment imité Horace et Juvénal. Il a rendu d'immenses services à notre littérature, en dégoûtant son siècle des mauvais ouvrages qui étaient en vogue, en lui apprenant à goûter Corneille, Molière et Racine, et en offrant lui-même les plus beaux modèles de la poésie pure et parfaite. On a donné une foule d'éditions de ses œuvres. Les principales sont celles de Brossette, Amsterdam, 1718; de St-Marc, Paris, 1741; du Dauphin, 1789; de Daunou, 1809 et 1825; d'Auger, 1815; de St-Surin, 1821; de Berriat-St-Prix, 1830, 4 vol. in-8, avec notes et variantes. Sa *Correspondance avec Brossette* n'a été publiée complètement qu'en 1858, par A. Laverdet.

**BOILEAU** (Gilles), frère aîné du précéd., né à Paris en 1631, mort en 1669, occupait l'emploi lucratif de contrôleur de l'argenterie. Il traduisit du grec le *Tableau de Cébès*, 1653; le *Manuel d'Épictète*, 1655; la *Dingène Laërce*, 1668, et fit quelques poésies qui eurent peu de succès. Il fut cependant de l'Académie française. Gilles était jaloux de son frère et ne vécut jamais en bonne intelligence avec lui.

**BOILEAU** (Jacques), frère des préc., 1635-1716, docteur en Sorbonne, composa plusieurs écrits fort curieux sur la discipline de l'Église. Les plus connus sont : *Historia confessionis auricularis*, 1683, où il prouve la nécessité de la confession; *Historia flagellantium*, 1700, où il démontre l'abus de la flagellation; et les *Panegyriques des Saints*, 1719. Plusieurs de ses écrits parurent sous le voile du pseudonyme.

**BOILEAU** (Él.), prévôt des marchands. V. **BOYLEAUX**.  
**BOINDIN** (Nic.), né à Paris en 1675, mort en 1751, était fils d'un procureur du roi au bureau des finances. Il entra d'abord dans les mousquetaires; mais il en sortit bientôt pour se livrer tout entier à la littérature. Il se lia étroitement avec Saurin et Lamotte et composa plusieurs comédies en société avec ce dernier. Il fut admis à l'Académie des inscriptions en 1706, mais l'athéisme dont il faisait profession lui ferma les portes de l'Académie française. Maltraité dans les fameux couplets de 1710, attribués à J. B. Rousseau, il accusa Saurin et Lamotte, ses anciens amis, et rompit dès lors avec eux. Boindin avait la manie de disputer et de contredire : le café Procope était son champ de bataille habituel. Ses œuvres, publiées à Paris en 1753, 2 vol. in-12, contiennent des pièces de théâtre (*les Trois Garçons*; *le Bal d'Auteuil*; *le Port de mer*, etc.), des *Dissertations académiques*, parmi lesquelles on remarque la dissertation *Sur les sons de la langue française*, et un *Mémoire* sur sa propre vie et sur ses ouvrages.

**BOINEBOURG** (J. Christ. de), conseiller intime de l'électeur de Mayence, né à Eisenach en 1622, m. en 1672, tirait son nom d'un château de la Hesse appartenant à sa famille. Il acquit par sa haute capacité diplomatique une grande influence en Allemagne. Il fut le premier protecteur de Leibnitz, qu'il prit pour secrétaire. On a de lui un grand nombre de lettres, dans le *Commercium epistolicum Leibnitianum* de Gruber, 1745, qui prouvent sa vaste instruction. — Son fils, Phil. Guill., gouverneur d'Erfurd, fonda dans cette ville une chaire d'histoire et de politique.

**BOINVILLIERS** (J. Étien.), grammairien, né à Versailles en 1764, mort en 1830, fut professeur à Beauvais, censeur aux lycées de Rouen et d'Orléans, inspecteur de l'Académie de Douai et correspondant de l'Institut. Il a publié un grand nombre de livres classiques, tels que *Dictionnaires*, *Grammaires françaises*, *Grammaire latine*, *Cacographie*, et des trad. estimées d'auteurs latins. — Son fils, Ernest Boinvilliers, né en 1799, a été un de nos avocats les plus distingués et est aujourd'hui conseiller d'État.

**BOIOARI**, nom latin des Bavares, qu'on prétend avoir été originairement les *Boii* du *Boiohemum*, forcés de fuir ce pays devant les Marcomans.

**BOIODURUM**, v. de Norique, est auj. *Innsbruck*.  
**BOIOHEMUM**, nom latin de la Bohême.

**BOISARD** (J. F. M.), fécond fabuliste, né à Caen en 1743, m. dans la même ville en 1831, était avant 1789 secrétaire de Monsieur (Louis XVIII); il perdit tout à la Révolution. Il a fait plus de 1000 fables (publiées en divers recueils de 1773 à 1805), qui lui assurent un rang honorable parmi les fabulistes du second ordre : la plupart des sujets sont de son invention; la narration est simple, facile et naïve. Souvent l'auteur n'exprime pas la moralité de ses fables, ce qui les rend quelquefois obscures. — Son neveu, J. F. Boisard, peintre et poète, né à Caen vers 1762, a publié aussi des *Fables* (1817 et 1822), mais il est resté fort au-dessous de lui.

**BOIS-BELLE**. V. **HENRICHEMONT**.

**BOIS D'OINGT**, ch.-l. de canton (Rhône), à 14 k S. O. de Villefranche; 758 hab.

**BOISGELIN** de cécé (Jean de Dieu Raimond de), archevêque, né à Rennes en 1732, mort en 1804, fut d'abord évêque de Lavaur, puis archevêque d'Aix (1770), se signala par sa charité lors d'une disette (dont Aix eut à souffrir, et créa dans son diocèse plusieurs institutions utiles; fut élu en 1787 membre de l'Assemblée des notables, en 1789 député du clergé aux États généraux, vota l'abolition des privilèges et l'égalité répartition de l'impôt, présida l'assemblée en 1790, et proposa de la part du clergé un sacrifice de 400 millions, mais combattit de tout son pouvoir, par ses écrits comme par ses discours, la constitution civile du clergé, et émigra quand elle eut été promulguée. Il fut, après le Concordat, nommé archevêque de Tours et enfin cardinal. Il cultivait les lettres avec succès. Outre quelques écrits de circonstance, on lui doit une trad. en vers des *Héroïdes d'Orvide* (1786), le *Psalmist*, traduction des psaumes (1799), et des *Oraisons funèbres* de Stanislas, du Dauphin, fils de Louis XV, etc., qui se distinguent par une éloquence simple et touchante. Il avait été admis dès 1776 à l'Académie française. — Son frère, Louis de Boisgelin, 1758-1816, émigra, séjourna quelques temps à Malte et publia à Londres, en 1804, sous le titre d'*Ancient and modern Malta*, 3 vol. in-8, une histoire estimée de l'île, trad. par Fortia de Piles, Paris, 1809. On lui doit aussi la continuation des *Révolutions de Portugal*, de Vertot.

**BOIS-GUILLEBERT** (P. LE PESANT, sieur de), magistrat et écrivain français du xviii<sup>e</sup> m. en 1714, était cousin de Vauban et remplit les fonctions de lieutenant général au bailliage de Rouen. C'est un de nos plus anciens économistes : il publia en 1695 le *Détail de la France sous Louis XIV* (réimprimé en 1712 sous le titre de *Testament politique de Vauban*), et en 1707 le *Factum de la France*. Ces deux ouvrages, où il proposait d'utiles réformes, n'aboutirent qu'à le faire exiler (on les trouve dans les *Économistes français* de Dain, 1843). On lui doit en outre des trad. françaises de *Dion Cassius*, 1674, et d'*Héroïdes*, 1675.

**BOIS-LE-DUC**, *Sylva ducis*, *S' Hertogen Bosch* en hollandais, v. forte de Hollande, ch.-l. du Brabant septentr., à 80 kil. S. E. d'Amsterdam, sur le Demmel et l'Aa; 22 000 hab. Anc. évêché catholique, rétabli en 1853. Ville bien bâtie, entrecoupée de canaux que l'on peut passer sur 20 ponts. Belle église de St-Jean, hôtel de ville, hôtel du gouverneur, etc. Plusieurs établissements philanthropiques. Industrie (instruments de musique, épingles, toiles de Hollande) : commerce de transit très-actif. Patrie du philosophe S. Gravesande. — Fondée en 1184, occupée par les Français de 1794 à 1814.

**BOISMONT** (Nicolas THYREL de), prédicateur du roi, né près de Rouen en 1715, m. en 1786, se fit connaître par des sermons et des panegyriques où l'on trouve des passages éloquentes, et fut admis à l'Académie française en 1755. Le sermon qui lui fit le plus d'honneur est celui qu'il prononça en 1782, dans une assemblée de charité, dans le but de favoriser l'établissement d'un hospice pour les militaires et les

ecclésiastiques délaissés : la quête rapporta 150 000 l., et l'hospice fut immédiatement fondé (à Montrouge). Il a prononcé les *Oraisons funèbres du Dauphin, de la reine Marie Leczinska, de Louis XV, de Marie-Thérèse*. On a publié ses *Œuvres*, Paris, 1805, in-8.

**BOISMORAND** (l'abbé CHÉRON de), fils d'un avocat de Quimper, né en 1680, mort en 1740 à Paris, a rédigé des *factums* pour les Jésuites dans l'affaire de La Cadière et du P. Girard, etc.; et a publié : *Histoire amoureuse et tragique des princesses de Bourgogne*, 1720; *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*, 1733; *Vie de Crillon*, 1757, qu'on attribue à Mlle de Lussan. Cet abbé avait des habitudes très-peu convenables pour son état.

**BOISROBERT** (FRANÇ. LE MÉTEL, sieur de), abbé et poète, né à Caen en 1592, mort en 1662, est célèbre par ses bons mots et par le talent avec lequel il savait conter. Il gagna les bonnes grâces du cardinal de Richelieu, qui l'employa à composer les pièces qu'il se laissait attribuer à lui-même, et obtint de lui plusieurs bénéfices, mais il les perdit presque tous au jeu. Il fut un des fondateurs de l'Académie française, dont les séances se tinrent longtemps chez lui. Il a travaillé au *Dictionnaire de l'Académie*.

**BOISSARD** (J. J.), antiquaire et poète, né à Besançon en 1528, mort en 1602, fit plusieurs voyages en Italie, en Grèce, en Allemagne, dans le but de faire des recherches sur les anciens monuments, puis se fixa à Metz. Il avait déposé à Montbéliard beaucoup d'antiquités; mais le fruit de ses travaux fut perdu lors de l'invasion des Lorrains en Franche-Comté. On a de lui : *Habitus variarum gentium*, Metz; 1581, avec fig.; *Emblemata latina*, Francfort, 1593, avec fig.; *Theatrum vitæ humanæ*, Metz, 1596; *Topographia urbis Romæ*, Francfort, 1597-1602; *De Divinatione et magicis praxtigiis*, Oppenheim, 1615, ouvrage posthume, et des *Poésies latines*.

**BOISSERÉE** (Melchior), artiste, né en 1786 à Cologne, mort en 1851, forma, avec son frère Sulpice, une belle collection des anciens mattres allemands (auj. à la *Pinacothèque* de Munich), puis lithographia ces tableaux et en publia le recueil en 1838. Il réussit à peindre sur verre avec le pinceau seul. — Sulpice, né 1783, a donné les *Monuments du Bas-Rhin*, Munich, 1830-33, et la description de la cathédrale de Cologne, Paris et Munich, 1823-32.

**BOISSONADE** (Jean François), savant helléniste, né en 1774, à Paris, d'une famille originaire de Gascogne, mort à Passy en 1857, étudia au collège d'Harcourt, s'adonna d'abord à la critique littéraire, et fournit au *Magasin encyclopédique* de Millin, au *Journal des Débats*, au *Mercur*, des articles qui furent remarqués. Il débuta comme helléniste en 1806, par une excellente édition des *Héroïques* de Philostrate, fut nommé en 1809 professeur de littérature grecque à la Faculté de Paris, et joignit à cette chaire en 1828 celle du Collège de France. Il avait été reçu dès 1813 à l'Académie des inscriptions. Travailler infatigable, Boissonade a donné jusqu'à la fin de sa vie, et souvent à ses propres frais, une foule d'éditions d'ouvrages rares, curieux, et pour la plupart inédits. Outre les *Héroïques*, on lui doit des éditions de la *Vie de Proclus*, par Marinus, 1814; des *Partitions* d'Herodienus et du roman de *Nicetas Eugenianus*, 1819; des *Lettres d'Aristodote*, des *Vies d'Eunape*, 1822; six volumes d'*Anecdota græca*, 1829-1844, riche mine de morceaux inédits; plusieurs écrits, inconnus jusque-là, de *Théophylacte Simocatta* (1835), de *Michel Psellus* (1838); les *Lettres de Philostrate* (1842); la 1<sup>re</sup> édition de *Babrius* (1844); les *Allégoriques de l'Iliade de Tzetzes*, ainsi qu'une jolie collection de poètes grecs en 24 vol. in-32 (1823-26). Boissonade a fourni au recueil des *Notices des manuscrits de la Bibliothèque impériale* plusieurs morceaux précieuses, et à la *Biographie universelle* un grand nombre de ses meilleurs articles. La littérature française lui doit un recueil inédit de *Lettres de Voltaire à Frédéric* (1802), des éditions des *Œuvres*

*choisies de Bertin* (1824), de *Parny* (1627), une éd. du *Télémaque* (1844), où sont indiqués les emprunts faits par Fénelon à l'antiquité, et d'excellents articles littéraires, recueillis en 1862 par Colincamp. A une érudition profonde, ce savant joignait l'esprit, le goût et l'élégance du style. Ph. Lebas et Naudet ont donné des *Notices historiques sur Boissonade*.

**BOISSY** (Louis de), auteur fécond, mais médiocre, né en 1694 au Vic en Auvergne, mort en 1758, a composé des satires et plusieurs comédies, entre autres : *le Babillard, le Français à Londres, le Sage étourdi, l'Homme du jour ou les Dehors trompeurs*, en 5 actes et en vers : c'est la meilleure. Il fut reçu à l'Académie en 1754. Après avoir longtemps lutté contre la misère, il obtint le privilège du *Mercur de France*, ce qui le mit dans l'aisance, mais il abrégea sa vie par des excès. Ses œuvres forment 9 vol. in-8, Paris, 1766. — Son fils, Louis-Michel de B., né vers 1725, mort en 1788, a donné un *Supplément à l'Histoire des Juifs*, de Basnage, 1784, 2 vol. in-12.

**BOISSY D'ANGLAS** (François Antoine, comte de), homme d'Etat, né en 1756 à St-Jean-la-Chambre (Ardèche), d'une famille protestante, mort en 1826, se fit recevoir avocat, fut élu député du tiers état pour la sénéchaussée d'Annonay (1789); devint, après l'Assemblée constituante, procureur-syndic de l'Ardèche, et fut en 1792 envoyé par ce département à la Convention. Il se signala dans cette assemblée par la modération de ses opinions, par la multiplicité de ses travaux, et surtout par une fermeté héroïque. Dans la fameuse journée du 1<sup>er</sup> prairial an II (20 mai 1795), il avait la présidence; le peuple des faubourgs insurgés, ayant envahi la salle des séances, voulait forcer la Convention à rétablir le régime de la Terreur; on insulte, on menace le président, et, pour l'effrayer, on place devant lui la tête du représentant Féraud, qui venait d'être assassiné sous ses yeux. A la vue de cette tête, Boissy d'Anglas se décourage respectueusement et salue son infortuné collègue; puis il se rassied, reste impassible au milieu de cette scène de désordre et d'horreur, et force par son courage la populace à s'éloigner sans avoir pu accomplir ses criminels projets. Il fut un des principaux auteurs de la constitution de l'an III, et fut élu par 72 départements député au conseil des Cinq-Cents; il devint bientôt secrétaire, puis président de l'Assemblée. Il n'en fut pas moins proscrit par le Directoire au 18 fructidor, et n'échappa à la déportation que par la fuite. Après le 18 brumaire, il fut élu membre du tribunal; sous l'Empire, il devint sénateur, comte, et, à la Restauration, pair de France. Il défendit jusqu'au dernier moment les doctrines libérales. On a de lui, outre une foule d'*Opinions* et de *Rapports*, un *Essai sur la vie de Malesherbes*, 1819, et des *Études littéraires et poétiques d'un vieillard*, 1825, qui renferment plusieurs notices intéressantes.

**BOISSY-SAINT-LÉGER**, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), à 21 kil. N. de Corbeil, 17 kil. S. E. de Paris; 570 hab. Aux environs est le château de Grosbois.

**BOISTE** (Pierre Claude Victor), lexicographe, ancien avocat, né à Paris en 1765, mort en 1824, est surtout connu par un *Dictionnaire universel de la langue française*, qui fut publié en 1800 avec Bastien, son beau-père, et qui eut un grand nombre d'éditions : c'est une espèce d'encyclopédie grammaticale, qui contient, outre l'orthographe des mots, la grammaire, les synonymes, les tropes, les règles de la versification. On a aussi de lui un *Dictionnaire de géographie universelle*, 1806, ouvrage médiocre, et un *Dictionnaire de belles-lettres*, 1821-24.

**BOISTUAU**. V. BOAISTUAU.

**BOIVIN** (Jean), dit de *Villeneuve*, né en 1663, m. en 1726, fut membre de l'Académie française, de celle des inscriptions, professeur de grec au Collège royal (Coll. de France) et garde de la bibliothèque du Roi. Il y découvrit, sous les homélies de S. Ephrem, un manuscrit palimpseste de la Bible ayant douze ou treize siècles d'antiquité. Il a publié : *Mathema-*

*tici veteres*, 1693, *Histoire byzantine* de Nicéphore Grégoras, 1702; *Vie de Pierre Pithou* (en latin); des traductions du grec (*OEdipe roi* de Sophocle, *les Oiseaux* d'Aristophane), et quelques poésies médicales. — Son frère aîné, Louis Boivin (1649-1724), membre aussi de l'Académie des inscriptions, a laissé des *Mémoires sur la Chronologie*, qui prouvent une érudition rare, mais où il se livre trop facilement à des suppositions gratuites.

**BOIZOT** (L.), sculpteur, né à Paris en 1748, m. en 1809, professeur à l'École des beaux-arts, membre de l'Institut, a exécuté, entre autres ouvrages : une statue à pied de Louis XV, à Brest, le *Baptême de Jésus*, à St-Sulpice, *Racine*, à l'Institut, la *Victoire* qui surmonte la colonne du Châtelet à Paris, et plusieurs des bas-reliefs de la colonne de la place Vendôme. On lui reproche quelque inexactitude.

**BOJADOR** (cap), *Atlas major*, sur la côte occid. de l'Afrique (Sahara), sur l'Atlantique, par 16° 49' long. O., 26° 48' lat. N. Les anciens le regardaient comme l'extrémité du monde. Il fut doublé pour la 1<sup>re</sup> fois en 1433 par le Portugais Gillianez.

**BOJANO**, *Botianum*, v. du roy. d'Italie (Molise), à 27 kil. E. S. E. d'Isernia; 3000 hab. Evêché suffragant de Bénévent. Tremblements de terre.

**BOKHARA**, **BOKHARIE**. V. **BOUKHARA**, etc.

**BOLBEC**, ch.-l. de cant. (Seine-Infér.), près de la riv. de Bolbec, à 30 kil. N. E. du Havre; 2664 h. Calicotins, indiennes, mouchoirs, teintureriers.

**BOLBITINE**, petite v. de la Basse-Egypte, sur la branche occid. du Nil, qui prenait de là le nom de *Bolbitinum ostium*, occupait l'emplacement de la v. actuelle de Rosette.

**BOLERIUM** PROM.,auj. cap *Land's-энд*.

**BOLESLAS I**, dit le *Grand* et l'*Intrépide*, roi de Pologne, fils de Miecislav, monta sur le trône en 992 et mourut en 1025. Jusqu'à lui les souverains de ce pays n'avaient porté que le titre de duc; l'empereur Othon III lui donna celui de roi (1001), en affranchissant la Pologne de la dépendance de l'Empire. Boleslas vainquit les Moscovites, conquit la Moravie et autres pays, protégea les sciences et les arts, et répandit l'instruction. — **BOLESLAS II**, le *Hardi*, monta sur le trône en 1058, à l'âge de 16 ans, se rendit odieux par ses vices et ses cruautés; fut excommunié par le pape Grégoire VII pour avoir fait périr un évêque en 1081, puis fut déposé. Il s'enfuit en Hongrie, et de là en Carinthie, et se cacha dans le couvent de Villach, où il fut, dit-on, réduit à se faire cuisinier. Il y mourut en 1090. Ce ne fut qu'à sa mort qu'il révéla le secret de sa naissance et de ses malheurs. Quelques historiens disent qu'il se tua. — **BOLESLAS III**, fils de Vladislas I, régna avec son frère Zbignev de 1102 en 1107, puis seul, et mourut en 1138. Il ne prit que le titre de duc pour ne pas déplaire au pape, qui, depuis l'excommunication de Boleslas II, avait interdit le titre de roi en Pologne. Il remporta en 1109 une victoire sur l'empereur Henri V à Glogau. Après avoir battu les Russes en plusieurs rencontres, il vit son armée complètement défaite par eux et fut forcé de prendre la fuite. — **BOLESLAS IV**, duc de Pologne, 2<sup>e</sup> fils du précéd., parvint au trône en 1146, après la déposition de son frère Vladislas, et mourut en 1173 à Cracovie. — **BOLESLAS V**, le *Chaste*, fils de Lech ou Lesko V, fut reconnu en 1227, n'ayant encore que 7 ans, mais ne monta sur le trône qu'en 1237, à 17 ans. Il mourut en 1289, méprisé de la noblesse, et détesté du peuple pour n'avoir pas su repousser l'invasion des Tartares.

**BOLESLAS**, rois de Bohême. V. **BOHÈME**.

**BOLEYN** (Anne), femme de Henri VIII. Elle passa sa première jeunesse en France, où elle avait accompagné Marie d'Angleterre, qui épousa Louis XII, et mena à la cour de ce prince et à celle de François I une vie assez licencieuse. Elle retourna vers 1525 en Angleterre, se fit attacher à la personne de Catherine d'Aragon, femme de Henri VIII, parvint à faire révoquer cette princesse, et se fit

épouser par le roi (1533) : c'est afin d'accomplir ce mariage, que le pape ne voulait pas sanctionner, que Henri VIII abandonna la religion catholique. Anne Boleyn devint bientôt mère et donna le jour à la célèbre Elisabeth. Son règne fut de courte durée : supplantée bientôt elle-même par une de ses dames d'honneur, Jane Seymour, elle fut accusée d'adultère et même d'inceste avec son frère, et fut décapitée en 1536. — Son frère, George Boleyn, qui avait été fait lord Rochefort, partagea son supplice.

**BOLGARY**, vge de Russie (Kazan), à 145 k. S. de Kasan et près du Volga; 100 maisons. C'était l'anc. capitale des Bulgares.

**BOLGRAD**, bourg de Bessarabie, près du Pruthi, au fond du lac Yalpuck, et à 25 k. d'Ismail; env. 500 h. Disputé en 1856 entre la Russie et la Turquie; adjugé à la Turquie et compris dans la Moldavie.

**BOLI**, v. de la Turquie d'Asie (Anatolie), ch.-l. de sandjak, à 135 k. N. O. d'Angora; 6000 h. Eaux thermales. Près de là, ruines d'*Hadrianopolis*.

**BOLINGBROKE** (Henri SAINT-JEAN, vicomte de), politique et philosophe, né en 1678 à Battersea (Surrey), mort en 1750. Après avoir mené une jeunesse dissipée, il entra aux affaires, et y montra bientôt une supériorité qu'on n'avait pas soupçonnée. Nommé en 1700 membre de la Chambre des Communes, il se déclara pour les *tories*, quoique toute sa famille fût *whig*. Il attira l'attention du roi Guillaume, puis de la reine Anne, et fut nommé secrétaire d'État en 1704. Renversé en 1708, il revint au pouvoir 2 ans après, fut chargé du ministère des affaires étrangères et conclut la paix d'Utrecht (1713). Pendant sa faveur, il fut créé pair avec le titre de comte de Bolingbroke. A la mort de la reine Anne (1714), il perdit tout son crédit et fut même proscrit par le Parlement et dépouillé de tous ses biens. Il se réfugia en France, et offrit ses services au prétendant Jacques III; mais bientôt, mécontent de ce prince, il s'en détacha et sollicita auprès du nouveau roi, Georges I, son retour en Angleterre; il ne put l'obtenir qu'en 1723. Il vécut d'abord à la campagne, étranger aux affaires; mais en 1725 il reparut sur la scène, et pendant dix ans il fut par ses écrits le plus redoutable antagoniste du ministère Walpole. Désespérant enfin du succès de ses efforts, il se retira de nouveau en France (1735), pour y passer le reste de ses jours; mais, incapable de se fixer, il retourna dès 1738 en Angleterre, où il mourut sans avoir pu ressaisir le pouvoir. Il avait épousé en 2<sup>e</sup> noces une Française, la marquise de Villette, nièce de Mme de Maintenon. Bolingbroke a écrit pendant sa retraite un grand nombre d'ouvrages : les uns politiques, tels que *Lettre au chevalier Wyndham sur le patriotisme*, *Idée d'un roi patriote*, *Des partis*; les autres littéraires ou philosophiques, tels que *Réflexions sur l'exil*, *Lettres sur l'étude de l'histoire*, *Lettres à M. de Pouilly* (en français). Dans ces derniers écrits, il se montre déiste et attaque ouvertement la révélation; il fut en cela le précurseur de Voltaire, qui plus d'une fois emprunta son nom. Tous les écrits de Bolingbroke ont été réunis à Londres par Mallet, 1754, 5 v. in-4; ils ont été réimprimés en 1809, 8 vol. in-8. Plusieurs ont été traduits en français, notamment les *Lettres sur l'histoire*, par Barbeau Dubourg, 1752. Bolingbroke fut lié avec les plus grands écrivains de son temps, Prior, Swift et Pope : c'est lui qui donna à ce dernier le sujet et le fond de l'*Essai sur l'homme*, qui est son chef-d'œuvre. Il fut lui-même un bon écrivain : son style est vif, orné et brillant.

**BOLIVAR** (Simon), le libérateur de l'Amérique espagnole, né en 1783, à Caracas, mort en 1830. Après avoir étudié en Espagne et avoir visité la France, l'Italie, les États-Unis, il retourna dans son pays pour prendre part à la guerre de l'indépendance; servit d'abord sous Miranda (1811), battit les généraux espagnols Monteverde et Morillo, rem-

porta une victoire décisive à Boyaca (1819) et affranchit le Vénézuéla et la Nouvelle-Grenade qu'il réunit en une seule république sous le nom de Colombie (1819); proclama peu après l'indépendance du Pérou (1822), fonda au sud de ce pays un nouvel État qui prit le nom de Bolivie, assura son existence par les victoires de Junin et d'Ayacucho (1824), et lui donna une constitution en 1826. Nommé à différentes reprises président des États qu'il avait affranchis, Bolívar fut soupçonné d'aspirer à la tyrannie; pour détruire ces soupçons injustes, il abdiqua plusieurs fois le pouvoir. Il mourut peu de mois après une dernière abdication, et lorsqu'il se disposait à se retirer en Europe pour échapper aux injustes défiances dont il était l'objet. On a une *Histoire de Bolívar* par le général Ducoudray-Holstein, continuée par Viollet. — Son nom a été donné à la ville d'*Angostura*, dans le Vénézuéla (*V. ANGOSTURA*), ainsi qu'à un des États de la Nouvelle-Grenade, situé entre ceux de Magdalena au N. et de Cundimarca au S., et ayant 4 millions d'hectares et 200 000 h. C'est aussi en son honneur que le Ht-Pérou a reçu le nom de *Bolivie*.

**BOLIVIE**, État de l'Amérique du S., entre le Pérou à l'O. et au N., le Brésil à l'E., les Prov.-Unies de Rio-de-la-Plata et le Paraguay au S., et l'Océan Pacifique au S. O., se confond avec ce qu'on appelait précédemment Haut-Pérou; 1500 kil. sur 1600; env. 1 500 000 h., dont beaucoup d'Indiens (les autres, créoles, nègres ou de sang mixte); capitale, Chuquisaca. Il se divise en 6 départements : Chuquisaca, La Paz, Oruro, Potosi, Cochabamba, Santa-Cruz; et comprend en outre les prov. d'Oréquis, de Tarija et de Lamar. Montagnes très-hautes (5000<sup>m</sup> et plus), vallées, pampas immenses, vastes déserts. Climat varié, tempéré en général. Métaux précieux en abondance; plantes et animaux des parties froides du Pérou. Le gouvernement est républicain. — Ce pays, sous le nom de Haut-Pérou, fit partie d'abord de la vice-royauté espagnole de Lima, puis de celle de Rio-de-la-Plata. Il s'insurgea contre l'Espagne dès 1808, mais ne fut constitué comme État particulier qu'en 1825, après la victoire d'Ayacucho (*V. ce nom*), par le congrès de Chuquisaca. Il a reçu son nom actuel en l'honneur de Bolívar. En 1836, la Bolivie forma avec le Bas-Pérou une confédération, dont le général Santa-Cruz fut le président, mais qui ne dura que 3 ans. Depuis, la Bolivie a été longtemps déchirée par des dissensions intestines et par les luttes des prétendants à la présidence.

**BOLLAND** (Jean), *Bollandus*, Jésuite d'Anvers, né en 1596 à Tirlemont, mort en 1665, commença le recueil des vies des saints distribuées selon les jours de l'année, connu sous le nom d'*Acta sanctorum*. Il fit paraître en 1643 les saints de janvier, en 1658 ceux de février, et mourut avant d'avoir terminé ceux de mars. Ce travail a été depuis continué par les PP. G. Henschen, D. Papebroch et par plusieurs autres jésuites, que l'on désigne collectivement sous le nom de *Bollandistes*. En 1794, lors de l'invasion des Français en Belgique, on interrompit le travail, qui n'allait encore que jusqu'au 14 octobre. Depuis, le gouvernement belge l'a fait reprendre et s'est chargé de l'achever. Les *Acta sanctorum*, publiés à Anvers jusqu'en 1794, formaient dès cette époque 53 vol. in-fol.; 4 nouveaux volumes ont paru à Bruxelles depuis la reprise des travaux (1845 et ann. suiv.). On en a réimprimé une partie à Venise, 42 vol. 1734 et années suivantes, mais cette collection ne va que jusqu'au 15 septembre.

**BOLLANDISTES**. *V. BOLLAND.*

**BOLLENE**, ch.-l. de cant. (Vaucluse), à 8 kil. E. de Pont-Saint-Esprit, à 20 k. N. d'Orange; 2812 h.

**BOLLWILLER**, vge du Haut-Rhin, entre Soultz et Ensisheim, à 7 kil. de celle-ci; 900 hab. Belle pépinière d'arbres, d'arbustes et de fleurs. Station.

**BOLOGNE**, *Bononia* des anciens, *Bologna* en italien, v forte d'Italie, la plus importante de la Romagne, à 300 k. N. de Rome, à 175 k. E. de Milan, sur

un canal, entre le Reno et la Savena; 110 000 h. Architecture, université célèbre. Chemin de fer. Monuments nombreux, cathédrale, église de St Pétrone, théâtre, riches palais, tours des Asinelli, de Garisendi, fontaine de Neptune, etc. Plusieurs académies, musée, riche bibliothèque, beau jardin botanique, lycée philharmonique. Manufactures de soieries, gazes, fleurs artificielles, liqueurs, etc. Patrie de Benoît XIV, de Manfredi, du Guida, du Dominiquin, de l'Albane, des trois Carraches, d'Aldrovandi, Marsigli, J. B. Beccari, J. Monti, Galvani, etc. — Fondée par les Étrusques sous le nom de *Felsina*, puis occupée par les *Boii* (d'où son 2<sup>e</sup> nom), colonisée par les Romains en 189 av. J. C., elle s'éleva en République au moyen âge. Elle se soumit en 1278 à l'autorité du pape Nicolas II; mais elle ne fut annexée aux États romains que par Jules II, en 1513. Il y éclata en 1831 un mouvement libéral mais il fut aussitôt comprimé par les Autrichiens, qui depuis y ont tenu garnison, et qui bombardèrent la ville lors des troubles de 1848. En 1859, la ville et la prov. de Bologne se sont soustraites à l'autorité du pape et ont reconnu le roi de Sardaigne. — La prov. (anc. légation) de Bologne est située au S. de celle de Ferrare, au N. de la Toscane, à l'E. du duché de Modène et compte env. 410 000 hab. Elle a formé sous Napoléon le dép. du Reno et une partie de celui du Panaro.

**BOLOGNESE** (le), peintre. *V. GRIMALDI* (J. Fr.).

**BOLONAIS**, territoire de Bologne, réuni à l'État ecclésiastique par Jules II, en 1513, a formé depuis la légation de Bologne. *V. BOLOGNE.*

**BOLOR**, monts d'Asie. *V. BELOUR.*

**BOLSENA**, *Vulsinii*, v. de l'État ecclésiastique, sur le bord du lac de même nom, à 26 k. N. O. de Viterbe; 2000 h. Ruines du temple de la déesse Nursia, etc. Prise par les Romains en 266 av. J. C. Patrie de Séjan. — Le lac de Bolsena (*Vulsiniensis lacus*) a 15 k. de long. sur 10 de large. Il se décharge dans la Méditerranée par la Marta.

**BOLTON-LE-MOOR**, v. d'Angleterre (Lancastre), à 64 k. S. E. de Lancastre et à 15 k. N. O. de Manchester, près d'un canal qui conduit à Manchester et à Bury; 55 000 h. Industrie active : futaines, mouselines, velours; usines pour machines à vapeur.

**BOLZANO**. *V. BOTZEN.*

**BOMARE** (VALMONT DE). *V. VALMONT.*

**BOMARSUND**, forteresse russe, située dans l'île d'Åland, au milieu de la côte orientale. Cette forteresse, dont la construction avait demandé plus de 20 ans, venait à peine d'être achevée, lorsqu'elle fut bombardée et détruite en 1854 par la flotte anglo-française.

**BOMBAY** (corruption du portugais *Boa bahia*, bonne baie), v. de l'Inde anglaise, ch.-l. de la présid. de Bombay, sur la mer d'Oman, dans une petite île de même nom, par 69° 47' long. E., 18° 56' lat. N.; env. 700 000 hab. Les marais qui l'environnent en rendent le séjour très-malsain, surtout pour les Européens. Port, le meilleur de toute la côte occid. de l'Inde; chemin de fer; vaste citadelle; grands établissements de marine militaire; beaux monuments; superbe temple guèbre, tout récent; église anglicane, palais du gouverneur, bazar, casernes, bassins, docks, arsenal. Immense commerce avec la Chine, la mer Rouge, le golfe Persique, etc. — L'île de Bombay fut donnée aux Portugais par le rajah de Sourah en 1530; ceux-ci la cédèrent en 1661 au roi d'Angleterre Charles II, comme partie de la dot que l'infante Catherine apportait à ce prince. La compagnie des Indes l'acheta en 1666, et y plaça en 1686 le siège de son gouvernement. — La présidence de Bombay, une des trois grandes divisions de l'Inde anglaise, en forme la partie S. O. et compte env. 9 000 000 d'h. Elle comprend le Kandeich et de fortes portions de l'Aurangabad, du Bedjapour, du Guzzerat et de l'Adjmyr.

**BOMILCAR**, général carthaginois, s'empara de la souveraineté dans sa patrie lors de l'invasion d'Ag-



thoële (308 av. J.-C.); mais fut bientôt renversé, condamné et périt sur la croix. — Favori de Jugurtha, assassina par ses ordres Massiva dans Rome même, 110 av. J.-C. puis trahit son maître pour les Romains, et fut mis à mort sur lui, 107.

**BOMMEL**, v. de Hollande (Gueldre), dans le Bom-meler-Waard, à 13 kil. N. de Bois-le-Duc; 2000 h. Grande église protestante. V. jadis importante par le commerce, auj. déchue. Prise par les Fr. en 1672.

**BOMMELER-WAARD**, *Insula Batavorum*, île que forment le Wahal et la Meuse, près de leur embouchure, à 22 kil. sur 9, et renferme beaucoup de beaux villages et la ville de Bommel. On croit que ce fut la demeure primitive des Bataves.

**BON** (cap), ou *Hernaxum prom.*, *Ras Addar* en arabe, cap d'Afrique sept., forme la pointe N. E. de la régence de Tunis, par 8° 44' long. E. et 37° 4' lat. N.

**BONA** (J.), écrivain ascétique, né à Mondovì en 1609, mort en 1674, entra chez les Feuillants, et devint général de l'ordre en 1651. Clément IX le fit cardinal en 1669. Ses ouvrages ont été recueillis à Turin, 1747, 4 vol. in-fol. Les principaux sont : *Manuductio ad cœlum*, trad. par Lambert et Leduc; *Horologium asceticum*; *De principis ritæ christianæ*, trad. par le président Cousin et l'abbé Goujet; le *Phénix ou la Rénovation de l'âme par la retraite*, ouvrage posthume, trad. en 1858, par J. Travers. Les *Principes de la vie chrétienne* et le *Chemin du ciel* ont été reproduits dans le *Pantheon littéraire*, Paris, 1835. On a surnommé Bona le *Fénelon de l'Italie*.

**BONACOSSI** (Pinamonte), d'une famille puissante de Mantoue, parvint à la souveraineté en 1272, quitta les Guelphes pour les Gibelins, s'allia avec les maisons de Vérone et della Scala, vainquit les Padouans, les Vicentins, et se maintint au pouvoir jusqu'en 1293, malgré plusieurs séditions. — Son fils, Bardellone Bonacossi, se déclara pour les Guelphes, s'empara du palais, emprisonna son père ainsi que Taino, son frère, et se fit proclamer par le peuple en 1293; il fut renversé en 1299 par Bottesilla, son neveu. — Passerino Bonacossi, frère de Bottesilla, le remplaça au pouvoir en 1310, et fut vicaire impérial. Après avoir joui paisiblement de l'autorité pendant 18 ans, il fut tué dans une sédition.

**BONAFOUS** (Mathieu), agronome, correspondant de l'Institut, né à Lyon en 1793, mort en 1852, appartenait à une famille de riches négociants piémontais, originaire de France. Il étudia surtout les cultures répandues dans le midi de la France, le maïs, le riz, la vigne, la soie, et écrivit sur ces divers sujets, soit en français, soit en italien, des ouvrages estimés : *De l'éducation des vers de soie*, 1821; *l'Art de cultiver le mûrier*, 1822; *Traité du maïs*, 1833; *Hist. naturelle du maïs*, 1836; *Ampélographie subalpine*, etc. Il a aussi trad. les *Principes d'économie politique appliqués à l'agriculture* de Beccaria, et mis en vers français le poème de Vida sur le *Ver à soie*. Il consacra sa fortune à des fondations philanthropiques : il concourut à la création de la colonie de Mettray et des instituts agronomiques de Grignon et de Roville. Son *Eloge*, par M. Cap, a été couronné par l'Académie de Lyon en 1854.

**BONAÏR**, une des Antilles hollandaises, sur la côte de la Colombie, au S. E. de Curaçao, à 30 kil. sur 6, et a pour ch.-l. une ville de même nom; 1500 hab.

**BONALD** (le vicomte de), célèbre écrivain, né en 1753 près de Milhau (Aveyron), mort en 1840, émigra en 1791, et ne revint que sous le Directoire. Il concourut à partir de 1806 à la rédaction du *Mer-cure*, accepta en 1810 la place de conseiller de l'Université, accueillit la Restauration avec joie, fut élu député en 1815, et nommé pair en 1823. Après 1830, il vécut dans la retraite. Il était depuis 1816 membre de l'Académie française. On a de lui : *Théorie du pouvoir politique et religieux*, 1796; *Législation primitive*, 1802; *Recherches philosophiques*, 1818. Ses *Ouvrages complètes* ont été publiés en 15 vol. in-8, 1840-43, et réimp. en 1859, 7 vol. in-8.

Attaché aux doctrines religieuses et monarchiques, Bonald attribua à une révélation primitive l'origine de nos connaissances, du langage, des arts; en politique, il assimila le pouvoir social à l'autorité du père de famille. Malgré l'exagération de ses doctrines, cet écrivain a contribué avec Châteaubriand à la restauration des idées religieuses et des doctrines spiritualistes : c'est lui qui définît l'homme une *intelligence servie par des organes*. — Le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, né en 1787, est son fils.

**BONAMY** (P. Nic.), érudit, né en 1694, mort en 1770, était bibliothécaire de St-Victor, historiographe de la ville de Paris, et fut élu dès 1727 membre de l'Académie des inscriptions. Il a publié des dissertations estimées, notamment sur l'introduction de la langue latine dans les Gaules, sur la langue tudesque, sur les antiquités et la topographie de Paris, etc. Il rédigea le *Journal de Verdun* depuis 1743 jusqu'à sa mort. D'Aguesseau l'honora de son amitié.

**BONAPARTE** (les), famille noble, originaire d'Italie, et dont l'illustration remonte au XII<sup>e</sup> siècle. A cette époque, on en distingue 3 branches. La 1<sup>re</sup>, résidant à Trévise, fournit des podestats à Vérone et à Padoue, et s'éteignit en 1397 dans la personne de Servadius Bonaparte, prieur des chevaliers *Gaudens*; la 2<sup>e</sup>, qui donna naissance à un rameau moins connu, les Bonaparte de San-Miniato, eut, vers 1570, pour dernier représentant Jean Bonaparte, gentilhomme attaché aux Orsini. La 3<sup>e</sup>, la seule existant aujourd'hui et la plus illustre, résidait primitivement à Sarzana, dans le territoire de Gênes, et était inscrite à Venise sur le *Livre d'Or*. Un membre de cette 3<sup>e</sup> branche, L. Marie Fortuné Bonaparte, vint se fixer à Ajaccio en Corse en 1612. Charles Marie Bonaparte, son petit-fils, né en 1746, à Ajaccio, mort à Montpellier en 1785, assesseur (juge) à la juridiction d'Ajaccio, épousa en 1767 Letizia Ramolino, née en 1750, morte en 1836, et en eut 5 fils et 3 filles, dont le tableau suit :

- |   |  |
|---|--|
| <p>1. JOSEPH, 1768-1814, roi de Naples, puis d'Espagne, dit comte de Survilliers depuis 1814; père de :</p>                                 | <p>Zénaïde Julie, née en 1801, mariée en 1822 à son cousin Charles Lucien, fils de Lucien, morte en 1854; Charlotte, née en 1802, mariée à son cousin Charles Louis Napoléon, fils aîné du roi Louis; morte en 1839. Napoléon François Charles Joseph, né en 1811 de Marie-Louise d'Autriche, proclamé roi de Rome en naissant, mort à Schenbrunn en 1832, duc de Reichstadt.</p>  |
| <p>2. NAPOLEON, 1769-1821, empereur des Français, marié à Joséphine, puis à Marie-Louise, père de :</p>                                     | <p>Napoléon Elisa Baciocchi, née en 1806, mariée en 1824 au comte Camerata; Jérôme Charles Baciocchi, né en 1810, mort en 1830; Napoléon Frédéric Baciocchi, né en 1815, mort en 1833. Charles Lucien, prince de Canino et Musignano, 1803-1857, marié en 1822 à Zénaïde, fille de Joseph, dont il a eu 10 enfants; Louis Lucien, né en 1813; Pierre Napoléon, né en 1815; Antoine, né en 1816. Napoléon Charles, 1802-1807; Charles Napoléon Louis, né en 1804, marié à Charlotte, fille de Joseph, mort sans postérité à Forlì en 1831; Louis Napoléon, né en 1808, élu président de la République le 10 déc. 1848, proclamé empereur en 1852.</p> |
| <p>3. ELISA, 1773-1820, princesse de Lucques et Piombino, puis grande-duchesse de Toscane, mariée en 1797 au Corse Baciocchi; mère de :</p> |  |
| <p>4. LUCIEN, 1775-1840, prince de Canino, marié deux fois : père de 11 enfants, dont les plus connus sont :</p>                            |  |
| <p>5. LOUIS, 1778-1846, roi de Hollande, dit comte de St-Leu depuis 1814, marié en 1802 à Hortense de Beauharnais, père de :</p>            |  |

6. PAULINE, 1780-1825, mariée au général Leclerc, puis au prince Borghèse; duchesse de Guastalla en 1806, mère de :

Napoléon Leclerc, mort à Rome en 1804; N'a pas laissé d'enfants de son second mariage.

7. CAROLINE, 1782-1839, reine de Naples, mariée en 1800 à Murat; mère de :

Napoléon Achille Murat, né en 1801, mort en 1847 aux États-Unis; Lucien Napoléon Murat, né en 1803.

8. JÉRÔME, 1784-1860, roi de Westphalie de 1807 à 1813, marié en 1807 à une princesse de Wurtemberg, morte en 1835; père de :

Jérôme Napoléon, né en 1814, mort en 1847, capitaine au service du Wurtemberg; Mathilde, née en 1820, mariée en 1841 au prince Anatole Demidoff; Napoléon Joseph, né en 1822, marié en 1859 à la princesse Clotilde de Sardaigne.

Aux termes des sénatus-consultes des 28 floréal an XII et 5 frimaire an XIII, l'hérédité de la dignité impériale, à défaut de descendance mâle de Napoléon, devait être dans la famille de son frère Joseph, et subsidiairement dans celle de Louis. C'est en vertu de ces dispositions que le prince Louis Napoléon est le légitime héritier de Napoléon I.

L'*Histoire de la famille Bonaparte* a été écrite par M. Wouthers, Paris, 1850, et par MM. Ambrosini et Huart, 1860.

BONAPARTE (Joseph), frère aîné de Napoléon, né en 1768 à Ajaccio, mort en 1844 à Florence, était destiné au barreau quand l'élévation de son frère l'appela aux affaires publiques. Il fut, en 1796, nommé par la Corse député au conseil des Cinq-Cents, puis envoyé en ambassade à Rome (1797); mais il quitta cette ville après le meurtre du général Duphot, son aide de camp. Il signa la paix de Lunéville (1801) et celle d'Amiens (1802), reçut le titre de prince impérial quand son frère eut été couronné, fut placé par lui en 1806 sur le trône de Naples, où il se fit aimer du peuple, mais sans pouvoir rallier les nobles; échangea en 1808, quoique à regret, la couronne de Naples contre celle d'Espagne, eut sans cesse à lutter contre ses nouveaux sujets, se vit deux fois forcé de quitter sa capitale, et fut réduit à rentrer en France en 1813, après la défaite de Vittoria. Lieutenant général de l'Empire en 1814 et aux Cent-Jours, il ne put maîtriser les événements, quitta Paris à l'approche des alliés, et accompagna l'Impératrice à Blois. Après Waterloo, il se réfugia aux États-Unis, où il vécut 11 ans sous le nom de comte de *Surrilliers*, s'occupant d'agronomie, puis il revint en Europe, où il habita successivement l'Angleterre et l'Italie. Homme sage, bon, simple dans ses manières, Joseph n'avait pas les qualités propres au rôle élevé que son frère lui fit jouer. Il aimait et cultivait les lettres; cependant c'est à tort qu'on lui a attribué un poème en 10 chants intitulé *Napoléon*, et consacré au héros de sa famille (ce poème est de M. H. L. Lorquet, professeur à l'île de France, qui le publia dans cette île en 1822). Le roi Joseph a laissé des *Mémoires* et une *Correspondance*, qui ont été publiés par M. du Casse de 1852 à 1854 (Paris, 10 vol. in-8), et qui jettent un grand jour sur l'histoire de l'Empire. Il avait épousé Julie Clary, fille d'un négociant de Marseille. Il laissa deux filles (V. le tableau ci-dessus).

BONAPARTE (Napoléon). V. NAPOLÉON.

BONAPARTE (Elisa). V. BACIOCCHI (princesse).

BONAPARTE (Lucien), prince de Canino, né en 1775 à Ajaccio, mort en 1840, vint en 1793 habiter la Provence avec sa famille, exilée de Corse, et remplit d'abord des fonctions subalternes dans l'intendance militaire. Nommé en 1797 membre du conseil des Cinq-Cents, il se fit remarquer par son éloquence, et devint président de l'Assemblée. Il prépara avec son frère le renversement du Directoire, et assura le succès du

18 brumaire. Napoléon, devenu premier consul, l'appela au ministère de l'intérieur (1799); mais, d'un caractère trop entier, Lucien ne tarda pas à tomber en disgrâce. Il fut néanmoins envoyé comme ambassadeur en Espagne : il y fit revéaloir l'influence française contre le parti anglais, et regagna par là les bonnes grâces du premier consul; mais, s'étant marié contre la volonté de son frère (il avait épousé Mme Joubert, veuve d'un agent de change), il fut de nouveau disgracié (1804). Il se retira à Rome auprès du pape Pie VII, dont il s'était concilié l'amitié dès 1801 en soutenant le Concordat; puis se fixa près de Viterbe, dans la terre de Canino, que le pape érigea pour lui en principauté; plus tard (1810), voulant éviter tout contact avec Napoléon, il s'embarqua pour les États-Unis, mais il fut pris en mer par les Anglais, qui le détinrent jusqu'en 1814. Dans les Cent-Jours, il revint en France pour solliciter l'évacuation des États du Pape, que Murat avait envahis, et fut retenu par son frère. Il fut un des premiers à proposer l'abdication de l'Empereur en faveur du roi de Rome. Après le départ de Napoléon pour Ste-Hélène, il retourna en Italie, où il vécut en simple particulier. Il cultivait les lettres et composa deux poèmes épiques : *Charlemagne* et *la Cyrréide ou la Corse sauvée*. Il avait été admis à l'Institut dès 1803. Il fut un des premiers protecteurs de Béranger. — Son fils aîné, Ch. Lucien Bonaparte, prince de Canino et Musignano, né en 1803, mort en 1857, fut élevé à Rome, épousa en 1822 une fille de Joseph, se rendit avec elle aux États-Unis, où résidait son beau-père, publia dans ce pays plusieurs ouvrages d'ornithologie estimés (*American Ornithology*, Philadelphia, 1825; *Ornithology of the North America*, 1826), fit paraître, après son retour en Italie, l'*Ornithologie comparée de Rome et de Philadelphie*, Rome, 1828; *Classification des animaux vertébrés*, 1831; la *Faune italienne*, 1833-41, tous écrits en italien; organisa en Italie les congrès scientifiques et mérita par son zèle pour la science d'être admis dans la plupart des sociétés savantes de l'Europe et d'être nommé correspondant de l'Institut. Elu en 1848 membre de l'Assemblée constituante de Rome, il en était président en 1849 et il ne put s'opposer aux excès qui amenèrent la chute de la nouvelle république. Rendu à la vie privée, il vint résider à Paris et reprit les travaux qui l'ont placé dans les premiers rangs des zoologistes.

BONAPARTE (Louis), né en 1778 à Ajaccio, mort en 1846 à Florence, fut dès l'âge de 16 ans aide de camp de son frère à l'armée d'Italie, le suivit en Egypte, fut marié en 1802, presque malgré lui, à la fille de Joséphine, Hortense de Beauharnais, avec laquelle il ne sympathisait pas et dont il finit par se séparer (V. HORTENSE); reçut, à la création de l'Empire, le titre de grand comte notable; occupa en 1805, à la tête de l'armée du Nord, le territoire de la République batave; quitta loyalement le pays aux premières nouvelles de la paix, ce qui lui concilia l'estime des habitants; fut élevé en 1806 sur le trône de Hollande, et sut s'y faire aimer, mais abdiqua en 1810, quand il connut les projets de Napoléon qui, en effet, ne tarda pas à réunir la Hollande à l'Empire. Ce prince philosophe vécut depuis dans la retraite sous le nom de comte de *Saint-Leu*, et resta étranger au retour de Napoléon en 1815. Il a publié des *Documents historiques sur le gouvernement de la Hollande* (3 vol. in-8, Paris, 1820), ouvrage précieux pour l'histoire, mais où Napoléon n'est pas épargné. Comme Lucien et Joseph, il cultiva les lettres. Il avait en 1814, dans un *Essai sur la versification*, proposé de substituer le rythme à la rime en scandant les vers français suivant l'accent prosodique; il voulut même appliquer ce système et composa quelques poésies en vers *rhythmiques* (*Lucrèce*, tragédie, *Ruth et Noémi*, opéra-comique); mais cette tentative n'eut aucun succès. On a encore de lui des *Odes* (Vienne, 1813) et des *Poésies diverses* (Florence,

1828), où l'on trouve, avec une philosophie douce, de nobles sentiments exprimés en beaux vers; un roman, *Marie ou les Peines de l'amour* (publié dès 1800, réimprimé en 1814 sous le titre de *Marie ou les Hollandaises*), roman qui paraît être sa propre histoire. — De trois enfants qu'il avait eus d'Hortense (V. le tableau ci-dessus), un seul a survécu. C'est le prince Louis-Napoléon, aujourd'hui empereur.

BONAPARTE (Pauline), princesse Borghèse, 2<sup>e</sup> sœur de Napoléon, née en 1780 à Ajaccio, morte en 1825, fut mariée en 1797 au général Leclerc, qu'elle accompagna dans l'expédition de St-Domingue, et qui la laissa veuve au bout de peu de temps. Faite duchesse de Guastalla, elle épousa en 2<sup>e</sup> nocces le prince Camille Borghèse (1803), dont elle se sépara bientôt, et vint habiter le château de Neuilly, où elle tint une espèce de cour. En 1814 elle se montra dévouée à son frère, avec lequel elle avait eu jusque-là quelques brouilleries; elle le suivit à l'île d'Elbe, et mit à sa disposition ses diamants (qui furent pris à Waterloo dans la voiture de l'Empereur). Dans ses dernières années elle se rapprocha du prince Borghèse, et vécut avec lui à Florence. Pauline était une des plus belles femmes de son temps. Canova reproduisit sous ses traits la Vénus de Praxitèle.

BONAPARTE (Caroline), 3<sup>e</sup> sœur de Napoléon, née en 1782, morte en 1839, fut mariée en 1800 à Murat. Devenue grande-duchess de Berg, puis reine de Naples, elle se montra digne de ce haut rang; elle favorisa les arts et les artistes, encouragea les fouilles de Pompéïes, et créa à Naples des établissements utiles, dont plusieurs subsistent encore. Déclarée régente quand Murat eut quitté Naples, elle assura la tranquillité publique, ne s'éloigna qu'après avoir stipulé avec le commodore anglais pour les intérêts de ses anciens sujets, puis se retira au château de Baimbourg près de Vienne, où elle s'occupa exclusivement de l'éducation de ses enfants. Après 1830, elle se réunit à sa famille en Italie; elle mourut à Florence. Elle avait pris le titre de comtesse de Lipona anagramme de Napoli, nom italien de Naples).

BONAPARTE (Jérôme), le plus jeune des frères de Napoléon, né en 1784 à Ajaccio, mort en 1860, servit d'abord dans la marine, prit part à l'expédition de St-Domingue et remplit avec succès plusieurs missions, notamment celle de réclamer au dey d'Alger 250 Génois retenus en esclavage; quitta en 1806 le service de mer avec le grade de contre-amiral, et fut aussitôt mis à la tête d'un corps d'armée de Wurtembergois et de Bavaurois, avec lequel il enleva la Silésie au roi de Prusse (1807). La même année, il épousa la fille du roi de Wurtemberg et fut placé sur le trône de Westphalie, créé pour lui. Il établit sa résidence à Cassel, introduisit dans son royaume les institutions françaises et abolit de nombreux abus. Placé en 1812 à la tête d'un corps de troupes allemandes, il prit part à la campagne de Russie et se distingua aux combats d'Ostrowno et de Mohilev, mais, à la suite d'un fâcheux conflit avec le maréchal Davoust, il retourna à Cassel. Il refusa de conserver le trône après les événements de 1814, s'empressa de revenir en France pendant les Cent-Jours, commanda un corps d'armée en Belgique, fut blessé au combat de Hougomont, et n'en prit pas moins une part fort active à la bataille de Waterloo, où il fit des prodiges de valeur. Après la chute de Napoléon, il se retira près de son beau-père, qui lui conféra en 1816 le titre de comte de Montfort, sous lequel il a été longtemps connu. Revenu en France en 1848, il contribua à préparer l'élection à la présidence de son neveu, le prince Napoléon, et fut nommé successivement gouverneur des Invalides (1848), maréchal de France (1850), président du sénat (1851), et fut réintégré, après le rétablissement de l'Empire, dans le titre et les honneurs de prince impérial (1852). Son corps a été déposé aux Invalides auprès de celui de Napoléon. Ses *Mémoires* et sa *Correspondance* ont été publ. en 1863. —

Le prince Jérôme avait conservé deux enfants de son mariage avec la princesse Frédérique de Wurtemberg: le prince Napoléon et la princesse Mathilde. Il avait eu un autre fils d'un 1<sup>er</sup> mariage, contracté en 1803 à New-York avec miss Paterson, mais sans l'aveu de Napoléon.

BONAVENTURE (Jean FIDANZA, connu sous le nom de S.), célèbre docteur de l'Eglise, né en 1221 à Bagnarea en Toscane, mort en 1274, fut reçu dans l'ordre de St-François en 1243, enseigna la théologie à Paris, 1253, devint général de son ordre en 1256, et se concilia tellement la confiance générale qu'après la mort de Clément IV, les cardinaux s'engagèrent à élire pape celui qu'il désignerait: il prononça pour Thibaut, depuis Grégoire X, qui, en reconnaissance, le nomma cardinal en 1272. On a de S. Bonaventure des Commentaires sur l'*Imitation de J.-C.* et sur le *Maître des sentences* de Pierre Lombard, des *Méditations sur la vie de J.-C.*, plusieurs fois trad. en franç., des livres d'exégèse (*Breviloquium*, *Centiloquium*), des livres populaires (*Biblia pauperum*), et des cantiques célèbres. La piété mystique qui règne dans ses écrits lui a valu le surnom de *Docteur séraphique*. Ses *OEuvres* ont été publiées Rome, 1586-96, 8 vol. in-f., et à Venise, 1751, 14 v. in-4. Ses *OEuvres spirituelles* ont été trad. par l'abbé Berthouier, 1855. On le fête le 14 juillet. — V. GIRAudeau.

BONGUAMP (Artus, marquis de), général vendéen, né en 1759 dans l'Anjou, servit en Amérique, fut choisi en 1793 avec d'Elbée pour commander les Vendéens insurgés, obtint d'abord quelques succès dans l'Anjou et contribua à la prise de Bressuire et de Thouars; mais fut mortellement blessé en combattant devant Cholet, le 17 oct. 1793. Avant d'expirer, il fit rendre la vie à 5000 prisonniers républicains qu'on allait massacrer. Sa veuve, morte en 1845, a laissé des *Mémoires*.

BONCONICA, v. de la Belgique ancienne (Germanie 1<sup>re</sup>), sur la r. g. du Rhin, est auj. *Oppenheim*.

BOND (Jean), philologue anglais, né en 1550, dans le Somerset, mort en 1612, fut 20 ans recteur d'une école à Taunton, puis exerça la médecine. Il donna en 1614, à Londres, une édition des *OEuvres d'Horace*, accompagnée de notes marginales fort brèves, qui a obtenu une multitude de réimpressions. Il a fait sur *Persé* le même travail, mais avec moins de succès.

BONDO (Clément), poète italien, né en 1742 à Mezzano (Parme), mort à Vienne en 1821, avait été jésuite. Il devint vers 1795 bibliothécaire de l'archiduc Ferdinand à Brunn, et fit l'éducation du fils de ce prince (duc de Modène depuis). On lui doit des traductions estimées de *Virgile* et d'*Ovide* en vers italiens, ce qui l'a fait surnommer le *Delille de l'Italie*. Il a aussi composé quelques poésies originales (la *Journée champêtre*, la *Conversation*, des poèmes badins, épithalames, *canzone*, etc.). Ses *OEuvres* ont été publiées en 1808 à Vienne, 3 v. in-8.

BONDou (roy. de). Etat de la Nigritie occid., dans la Sénégambie, au N. O. du Bambouk; 160 k. sur 110; villes principales, Fattéconda et Boulébané. La France y a un comptoir, à Sénou-Debou. Ce pays fut vu pour la 1<sup>re</sup> fois par Mungo-Park.

BONDY, vge du dép. de la Seine, à 12 k. E. de Paris, sur le canal de l'Ouereq et la route d'Allemagne; 800 hab. Château. — Près de là est la forêt de Bondy, qui fut longtemps un repaire de voleurs.

BONE, l'anc. *Hippo*, *Hippo regius*, en arabe *Beled-el-Aneb* (la ville des jujubes), v. forte de l'Algérie (prov. de Constantine), à 156 k. N. E. de Constantine, sur la côte; 8000 hab. Ch.-l. d'arr. et de subdivision militaire, tribunal. Deux ports, fréquentés pour la pêche du corail; belles jetées (construites en 1858), étoffes de laine dites *constantines*, bournoux, tapis, selles, peaux, cire, grains, etc. Bone fut occupée par Charles-Quint en 1535. La compagnie française d'Afrique y eut un établissement depuis Louis XIV jusqu'à la Révolution. Bone est oc-

cupee depuis 1832 par les Français, qui ont assaini cette ville et en ont changé la face. V. HIPPONE.

**BONFINIUS** (Antoine), historien, né à Ascoli en 1427, mort en 1502, fut quelque temps professeur de belles-lettres à Ricanati. Matthias Corvin, roi de Hongrie, l'appela à sa cour pour écrire l'*Histoire de la Hongrie* jusqu'à son règne. Il rédigea cet ouvrage en latin et conduisit son récit jusqu'en 1445. Sambuc en donna en 1568 une nouvelle édition, avec continuation; elle a été reproduite à Leipsick, 1771.

**BONGARS** (Jacq.), savant critique, né en 1546, à Orléans, mort en 1612, était calviniste. Il fut conseiller et maître d'hôtel de Henri IV, et fut très-utile à ce prince par ses négociations avec les cours d'Allemagne. On lui doit le recueil des historiens des croisades intitulé : *Gesta Dei per Francos*, Hanau, 1611; une édition de *Justin*, 1581, et des *Epistolæ*, que MM. de Port-Royal ne dédaignèrent pas de traduire (1668), sous le pseudonyme de Brianville.

**BONHOMME** (col du), défilé des Alpes Grecques, au S. O. du Mont-Blanc, à 4510<sup>m</sup> au-dessus du niveau de la mer, met la vallée de l'Arve en communication avec celle de l'Isère. — V. JACQUERIE.

**BONIFACE** (le comte), général de l'empire d'Occident, né en Thrace, gouverna l'Afrique sous Honorius et sous Placidie, et jouit longtemps de toute la faveur de cette princesse; mais ayant été injustement disgracié, par l'effet des intrigues d'Aétius, il se vengea en appelant en Afrique Genserik et les Vandales (429); il voulut ensuite s'opposer à leur établissement, mais ce fut sans succès. Rappelé à la cour, il fut envoyé par l'impératrice contre l'ambitieux Aétius: il le vainquit, mais il périt de sa main dans un combat acharné (432).

**BONIFACE** (S.), nommé d'abord *Winfrid*, né vers 680 dans le Devonshire en Angleterre, alla prêcher l'Évangile aux nations barbares; parcourut, vers 716, la Thuringe, la Hesse, la Frise, la Saxe; y fit un grand nombre de conversions; vint à Rome, où il fut sacré évêque par Grégoire II. en 723: retourna en Allemagne vers 751 avec le titre d'archevêque de Mayence, organisa les évêchés de Passau, Freisingen, Ratisbonne, Salzbourg, Erfurt, Wurzburg et sacra Pepin le Bref. Victime de son zèle, il fut massacré par les barbares en 755, près d'Utrecht. Ses os furent portés à Fulde, dans une abbaye qu'il avait fondée. On a de ce saint des *Sermons* et des *Lettres*, recueillis par Serrarius, 1605, in-4, et réimp. par Giles, Lond., 1844. Sa fête se célèbre le 5 juin. Son disciple Willibald a écrit sa *Vie* en latin.

**BONIFACE I** (S.), pape, élu en 418, mort en 422, succéda à Zozime et eut pour compétiteur Eulalius. S. Augustin lui dédia ses quatre livres contre les erreurs des Pélagiens. On l'hon. le 25 oct.

**BONIFACE II**, Romain, élu en 530, mort en 532, succéda à Félix IV. On a de lui une *Lettre à S. Césaire d'Arles*, dans les *Epistolæ rom. pontificum*.

**BONIFACE III**, Romain, élu en 607, mort peu de temps après, obtint de l'empereur grec Phocas que le patriarche de Constantinople n'aurait plus le titre d'*évêque universel*, qu'il avait usurpé, et que ce titre serait porté seulement par l'évêque de Rome.

**BONIFACE IV**, succéda au précédent en 608 et mourut en 614. L'empereur Phocas lui ayant fait don de l'ancien Panthéon de Rome, il le consacra à la Vierge, sous le nom de Ste-Marie-de-la-Ronde.

**BONIFACE V**, Napolitain, 617-625, défendit aux juges de poursuivre ceux qui se mettraient sous la protection des églises.

**BONIFACE VI**, élu en 896, mourut au bout de 15 j.

**BONIFACE VII**, nommé d'abord *Francon*, antipape, se fit élire irrégulièrement en 974, du vivant de Benoît VI, et fut accusé de la mort de Benoît VI et de Jean XIV, ses compétiteurs. A sa mort, son corps fut traîné par les pieds et abandonné sur une place, 985.

**BONIFACE VIII**, *Benoît Caietan*, né à Anagni, fut d'abord avocat et notaire du pape à Rome. Il obtint le chapeau de cardinal en 1281, et fut élu pape

en 1294, à la suite de l'abdication de Célestin V. De même que Grégoire VII, ce pontife voulait élever la puissance spirituelle au-dessus de la puissance temporelle, et prétendait disposer des trônes; il eut de vifs démêlés avec les Colonna, qui soutenaient les droits de la maison d'Aragon, avec l'empereur d'Allemagne, mais surtout avec Philippe le Bel. Il délia les sujets de ce prince de leur serment de fidélité et fulmina contre lui les fameuses bulles *Clericis laicos* et *Ausculta, fili*, que Philippe le Bel fit brûler. Il fut, en 1303, arrêté dans Anagni par Nogaret, d'après les ordres de Philippe, qui voulait l'amener en France et le faire juger par un concile, et il se vit lâchement maltraiter par Sciarra Colonna. Il fut, quatre jours après, délivré par le peuple, mais il tomba malade par suite des mauvais traitements qu'il avait subis, et mourut au bout d'un mois. C'est sous son pontificat que S. Louis fut canonisé. Le P. L. Tosti a donné en 1846 une *Histoire de Boniface VIII*, trad. par l'abbé M. Duclos.

**BONIFACE IX**, P. *Tomacelli*, noble napolitain, élu pape en 1389, mort en 1404, établit des annates perpétuelles. On lui reproche son avarice et sa complaisance pour les dérèglements de sa famille.

**BONIFACE I**, le premier duc de Toscane connu, était, à ce qu'on croit, d'origine bavaroise. Il régna de 813 à 823. — **BONIFACE II**, son fils, lui succéda, défendit la Corse contre les Sarrasins, et fit une descente sur les côtes d'Afrique. Ayant irrité Lothaire, en faisant rendre la liberté à Judith, femme de Louis le Débonnaire, il fut obligé de se retirer en France auprès de ce prince. — **BONIFACE III**, fils du marquis Théodebald, soumit la Toscane en 1027, et y régna jusqu'en 1052. La comtesse Mathilde, sa fille, recueillit son héritage.

**BONIFACE**, marquis de Monterrat. F. MONTERRAT.

**BONIFACIO**, *Marianum*? v. de Corse, ch.-l. de cant., au S. de l'île et en face de la Sardaigne, sur le détroit dit *Bocca di Bonifacio*, à 78 kil. S. E. d'Ajaccio; 2823 hab. Forte citadelle. Port bon et commode. Pêche du corail. Cette v. fut fondée en 820 par un seigneur de Pise nommé *Boniface*; elle fut prise en 1195 par les Génois. — Le détroit de *Bonifacio* sépare la Corse de la Sardaigne. Dans sa partie la plus étroite, il n'a que 12 kil.

**BONJOUR** (Casimir), homme de lettres, né en 1795 à Clermont en Argonne, fut admis à l'École normale, professa quelque temps, puis entra dans les bureaux des finances; mais fut au bout de quelques années destitué par M. de Villele comme libéral. Il se livra dès lors tout entier à ses goûts littéraires et donna au Théâtre-Français plusieurs comédies de mœurs qui réussirent. En 1830, il refusa une préfecture; il fut nommé depuis bibliothécaire à Ste-Genèveville. On a de lui : la *Mère rivale* (1821), les *Deux Cousines* (1823), le *Mari à bonnes fortunes* (1824), l'*Argent* (1826), le *Protecteur et le Mari* (1829), le *Presbytère* (1833), le *Bachelier de Ségorie* (1844), toutes comédies en vers : les trois premières sont les meilleures. C. Bonjour est un de ceux qui luttèrent contre l'invasion du mauvais goût : si ses œuvres n'ont pas une grande force comique, elles sont pleines d'esprit et de finesse et ont toujours un but louable; en outre, le style en est pur et châtié.

**BONN**, *Bonna ad Rhenum*, v. des États prussiens (prov. Rhénane), dans la régence de Cologne, sur la r. g. du Rhin, à 25 kil. S. E. de Cologne; 18 000 h. Evêché catholique, université florissante, fondée en 1785, changée en lycée sous l'Empire, rétablie en 1818; académie *Léopoldine*. Ancien palais de l'électeur de Cologne; cathédrale, hôtel de ville; bibliothèque. Soieries, faïences, huile de vitriol. Anc. piace forte. Patrie de Beethoven. — Bonn doit son origine à un château fort, élevé par les Romains; détruite au 14<sup>e</sup> siècle, elle fut relevée par Julien. Elle appartient longtemps aux électeurs de Cologne, qui y résidèrent à partir de 1273; elle fut

prise par les Français dans les guerres de la Révolution et cédée en 1814 à la Prusse.

**BONNARD** (Bernard, chevalier de), poète, né à Semur en 1744, mort à Paris en 1784, fut d'abord officier d'artillerie, puis colonel de dragons, et enfin sous-gouverneur des enfants du duc d'Orléans. On a de lui des *Poésies diverses*, publiées en 1791, et remarquables par la grâce et la pureté. On y remarque l'*Épître à Boufflers*.

**BONNAT**, ch.-l. de cant. (Creuse), à 17 kil. N. de Guéret, 387 hab.

**BONNE**, maison noble du Dauphiné, originaire de Bonne en Savoie, bourg de la prov. de Faucigny, à 20 kil. N. E. de St-Julien. Cette maison se fonda dans celle de Lesdiguières. V. ce nom.

**BONNECORSE** (Balthazar de), poète médiocre du temps de Boileau, fut consul de France en Asie. On a de lui la *Montre d'amour*, Paris, 1666, et le *Lutrigot*, mauvaise parodie du *Lutrin*, Marseille, 1686.

**BONNE DÈSSE**, déesse adorée à Rome et que l'on croit la même que Cybèle, était représentée avec une couronne murale. On appliquait aussi ce nom à Ops, à Vesta et à Rhéa. On célébrait en son honneur, pendant la nuit, des fêtes secrètes, dont les hommes étaient exclus; cependant Clodius osa s'y introduire. Dans les derniers siècles du paganisme, il s'y commit des désordres affreux.

**BONNE-ESPÉRANCE** (Cap de). V. CAP (le).

**BONNET** (Théophile), médecin de Genève, 1620-1689, fut un des créateurs de l'anatomie pathologique. Dans son traité intitulé : *Sepulchretum seu anatomia practica* (Genève, 1679, 2 vol. in-fol.), il rend compte de beaucoup d'ouvertures de cadavres; cet ouvrage traça la route à Morgagni. On lui doit aussi le *Phare des Médecins*, où il indique les écueils, et un des premiers dictionnaires de médecine, sous le titre de *Mercurius compilatus*, 1682.

**BONNET** (Charles), philosophe et naturaliste, né à Genève en 1720, d'une famille riche et distinguée, mort en 1793. Dès sa première jeunesse, la lecture du *Spectacle de la nature* de Pluche lui inspira un goût très-vif pour l'histoire naturelle et décida de sa carrière. A vingt ans il avait fait l'importante découverte du mode de reproduction des pucerons; il fit aussi de bonne heure un grand nombre d'observations neuves sur les insectes, sur les plantes, sur l'usage des feuilles; mais sa vue s'étant affaiblie par l'usage du microscope, il renonça à ce genre de recherches pour se livrer aux travaux de pure méditation, et composa plusieurs écrits philosophiques, qui ont immortalisé son nom. Ses œuvres sont : *Traité d'insectologie*, 1745; *Recherches sur l'usage des feuilles*, 1754; *Essai de psychologie*, 1754; *Essai analytique sur les facultés de l'âme*, 1760; *Considérations sur les corps organisés*, 1762; *Contemplation de la nature*, 1764; *Palingénésie philosophique*, 1769; *Recherches philosophiques sur les preuves du Christianisme*, 1770. Dans ses traités sur la nature, il s'attache à montrer que tous les êtres forment une échelle non interrompue; que tous proviennent de germes préexistants, etc. Dans ses traités de métaphysique, il accorde une grande part au cerveau et à l'organisation, mais sans tomber, comme on l'en a accusé, dans le matérialisme et le fatalisme. Tout au contraire, Bonnet était profondément religieux : il a tâché d'établir dans sa *Palingénésie* la nécessité d'une autre vie, non-seulement pour l'homme, mais aussi pour les animaux mêmes. Il a cherché, dans son *Essai analytique*, à tracer l'histoire de nos premières idées, et s'est rencontré avec Condillac pour faire l'hypothèse d'une statue qui recevrait successivement les différents sens. Ses œuvres ont été réunies à Neuchâtel, 1779, 8 vol. in-4, ou 18 vol. in-8. On doit à M. A. Lemoine une *Étude sur Bonnet* (1850), et au duc de Caraman : *Ch. Bonnet, sa vie et ses œuvres* (1859).

**BONNET ROUGE**, sorte de bonnet dont on coiffait pendant la Révolution l'image de la Liberté, et que

prirent comme insigne les partisans les plus exaltés de la République. Selon les uns, c'est un souvenir du bonnet phrygien, que portaient en Grèce et à Rome les esclaves affranchis, ou un emprunt fait aux montagnards catalans des Pyrénées orientales par les premières bandes marseillaises qui vinrent à Paris. Voici, selon d'autres, quelle en serait l'origine : des soldats suisses s'étant révoltés contre leurs officiers avaient été envoyés aux galères; mais, leur grâce leur ayant été accordée par l'Assemblée nationale, ils revinrent à Paris coiffés du *bonnet rouge* des galériens et furent reçus en triomphe par la populace qui adopta ce bonnet pour insigne. Le 20 juin 1792, le peuple de Paris, qui s'éta t emparé des Tuileries, força Louis XVI à se couvrir du bonnet rouge.

**BONNETABLE**, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 23 kil. S. de Mamers; 3343 hab. Château gothique.

**BONNETS** (les), faction populaire en Suède sous Frédéric I et Adolphe-Frédéric (1720-1771), était opposée à la faction aristocratique des *Chapraux*. La France favorisait la 2<sup>e</sup>, tandis que l'Angleterre et la Russie protégeaient la 1<sup>re</sup>. Pendant les dissensions des deux partis, qui étaient oppresseurs et opprimés tour à tour, on vit les rois de Suède, réduits à une dépendance absolue, essayer de la part des uns et des autres les affronts les plus humiliants.

**BONNEUIL**, nom de plusieurs lieux de France; le plus connu est Bonneuil-sur-Marne (Seine), à 4 kil. de St-Maur; env. 250 h. Anc. résidence royale sous les rois de la 1<sup>re</sup> et de la 2<sup>e</sup> race. Beau parc.

**BONNEVAL**, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), à 14 k. N. E. de Châteauneuf; 1768 hab. Hôpital d'*Aligre*.

**BONNEVAL** (Cl. Alex., comte de), célèbre général, né en 1675 d'une famille noble du Limousin, m. en 1745 à Constantinople, servit d'abord avec distinction dans la marine française sous Tourville, et dans l'armée de terre sous Catinat et Vendôme; mais, ayant été disgracié par le ministre Chamillard pour avoir offensé Mme de Maintenon, il passa au service de l'Autriche et combattit contre sa patrie en Provence, en Dauphiné, à Turin, à Malplaquet. Il eut une grande part à la victoire de Peterwaradin, gagnée par les Autrichiens sur les Turcs (1716). S'étant encore fait disgracier en Autriche pour avoir insulté le prince Eugène, il se réfugia en Turquie, prit le turban (1730), fut fait pacha sous le nom d'Achmet et combattit les Autrichiens. On a publié sous son nom des *Mémoires* qui ne sont pas authentiques. Le prince de Ligne a donné une notice sur ce personnage.

**BONNEVILLE**, petite v. de France (Haute Savoie), ch.-l. d'arr., sur l'Arve, à 40 k. N. d'Anney, à 30 k. S. E. de Genève, et à 654 k. E. S. E. de Paris; 1500 h. Collège. — Capit. de l'ancien Faucigny.

**BONNIER** (Ant.), conventionnel, né en 1750 à Montpellier, avait été président de la Chambre des Aides dans sa ville natale. Envoyé à Rastadt comme plénipotentiaire, il y fut assassiné, avec son collègue Roberjot, par des hussards autrichiens, au moment où il sortait de la ville, 28 avril 1799.

**BONNIERES**, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), sur la r. g. de la Seine, à 12 kil. N. O. de Mantes; 560 h. Station. Près de là est le tunnel de Rolleboise.

**BONNIEUX**, ch.-l. de cant. (Vaucluse), sur un versant du mont Léberon, à 13 kil. S. O. d'Apt; 1149 h.

**BONNIVARD** (Franç. de), patriote genevois, né en 1496, mort en 1571, a été illustré par Byron dans le *Prisonnier de Chillon*. S'étant opposé de tout son pouvoir aux entreprises du duc de Savoie Charles III contre l'indépendance de Genève, il fut arrêté par ordre de ce prince, dépouillé de ses biens et jeté en 1530 dans la prison de Chillon, d'où il ne fut tiré qu'au bout de 6 ans par les Bernois. Il rédigea la *Chronique de Genève jusqu'en 1530* (imprimée de 1825 à 1831) et quelques écrits de polémique assez piquants, où il attaque à la fois l'Eglise romaine et les Réformateurs. Cependant il avait embrassé le Protestantisme. Il institua Genève son hé-

ritière et lui laissa une collection de livres, qui fut la base de la bibliothèque actuelle de cette ville.

**BONNIVET** (Guill. GOUFFIER de), général français, favori de François I, se concilia la faveur de ce prince par le courage qu'il déploya au siège de Gênes (1507) et à la journée des Éperons (1513). Il fut envoyé en ambassade en Angleterre, puis en Allemagne, où il travailla sans succès à faire élire François I empereur; il n'en fut pas moins créé amiral de France, puis placé à la tête de l'armée de Guyenne qui envahit l'Espagne (1521). Il prit Fontarabie, et, enflé de ce succès, refusa une paix avantageuse. Chargé en 1523 du commandement de l'armée dans le Milanais, il ne fit que des fautes, se vit contraint de fuir précipitamment, et confia le soin de la retraite à Bayard, qui y périt. L'année suivante il conseilla la désastreuse bataille de Pavie; voyant tout perdu, il se jeta au milieu de la mêlée et se fit tuer, 1525. Bonnivet était l'esclave de la reine mère et l'ennemi du connétable de Bourbon; cette inimitié contribua beaucoup à la défection du prince.

**BONONIA**, non latin de *Bologne* dans l'État ecclésiastique, et de *Boulogne-sur-Mer* (Pas-de-Calais).

**BONOSUS** (Q.), fils d'un rhéteur, né en Espagne, devint lieutenant de l'empereur Probus dans les Gaules. Il se fit proclamer César en 280, mais il fut défait et se pendit de désespoir, 281.

**BONPLAND** (Aimé), médecin naturaliste, né à La Rochelle en 1773, mort en 1858, accompagna en 1799 Alex. de Humboldt dans son voyage en Amérique et en publia avec lui la relation; rapporta une riche collection de plantes inconnues dont il fit don au Muséum d'histoire naturelle, fut chargé par Joséphine de la direction de son jardin botanique de Malmaison, reparut en 1816 pour le Nouveau-Monde, occupa une chaire d'histoire naturelle à Buénos-Ayres, parcourut à pied une grande partie de l'Amérique du Sud, créa à Santa-Anna près de San-Borja (Corrientes) une plantation où il naturalisa, entre autres plantes, le *maté*, dont le Paraguay avait jusque-là le monopole, fut enlevé pour ce fait en 1821, parcourut une de ses explorations scientifiques, par le dictateur du Paraguay, le Dr Francia, qui feignit de le prendre pour un espion; ne recouvra sa liberté qu'au bout de 10 ans; retourna après sa libération à sa plantation, où il reprit ses expériences agricoles, et se fit chérir de tous, Indiens comme Européens. Outre le *Voyage en Amérique*, dont il rédigea la partie botanique, on lui doit: *Description des plantes rares de la Malmaison* (1813) et *Vue des Cordillères et monuments indigènes de l'Amérique* (1819). Il a laissé de précieux manuscrits, qui ont été acquis par la France.

**BONS-FILS** ou **BONS-FRÈRES**, congrégation de religieux, fondée en 1615 à Armentières, se vouait au service des malades et des aliénés. Ils se rattachèrent en 1626 au tiers ordre de St-François. Ils ne portaient pas de linge et couchaient tout habillés sur la paille.

**BONS-HOMMES**. Ce nom a été donné, en France à des *Minimes* établis à Chailloit sur une colline qui a conservé d'eux le nom de *montagne des Bons-Hommes*, et en Angleterre à des religieux Augustins qui s'y établirent en 1259.

**BONSTETTEN** (Ch. Victor de), littérateur, né à Berne en 1745, mort à Genève en 1832, fut le disciple et l'ami de Bonnet. Chargé de quelques fonctions politiques dans sa patrie, il fut obligé de s'exiler lors des troubles qui agitent Berne (1798) et voyagea en Italie. Parmi ses écrits, on remarque *l'Hermite*, *histoire alpine*, 1792; *Voyage sur la scène des derniers livres de l'Énéide*, 1804; *Recherches sur l'Imagination*, 1807; *Études de l'Homme*, 1821. Il a aussi écrit en allemand. Ses ouvrages philosophiques sont en général médiocres.

**BONTEMPS** (Pierre), habile sculpteur français, qui florissait au commencement du xvi<sup>e</sup> s. C'est à lui qu'on doit la plus grande partie des admirables

bas-reliefs qui ornent le tombeau de François I à St-Denis, et qui sont auj. au musée du Louvre: ils représentent les victoires de Marignan et de Cérisoles. On lui doit aussi les statues du roi, de la reine Claude et du Dauphin, ainsi que celles de Louis XII et d'Anne de Bretagne, au tombeau de Louis XII.

**BONZES**, nom que donnent les Européens aux prêtres de la Chine et du Japon. Ils sont divisés en plusieurs sectes. Ceux de Foë recommandent les libéralités, surtout envers leurs monastères, et pratiquent, dit-on, de rudes austérités. Les bonzes de Lao observent le célibat. Il y en a qui vivent en communauté. Les bonzes de Foë président aux cérémonies funèbres; ceux de Lao président l'avenir et exorcisent les démons. Tous ont la tête rasée.

**BOOM**, v. de Belgique, sur le Ruppel, à 20 k. S. d'Anvers; 6223 h. Magnifique pont. Briqueteries, tuileries, constructions maritimes.

**BOOS**, ch.-l. de cant. (Seine-Inférieure), à 10 kil. S. E. de Rouen; 742 h.

**BOOTHIA**, presqu'île à l'extrémité N. de l'Amérique, dans l'Océan Glacial, est toujours couverte de glaces et de neiges. Habitée par les Esquimaux.

**BOOZ**, riche habitant de Bethlém, épousa Ruth sa parente; il fut le bisaïeul de David. Son histoire est racontée dans le livre biblique de *Ruth* et *Booz*.

**BORBETOMAGUS**, v. de Germanie, auj. *Worms*.

**BORBONLE AQUAË**, auj. *Bourbon l'Archambault*.

**BORCETTE**, en allemand *Burtscheid*, ville des États prussiens (prov. Rhénane), est un faubourg d'Aix-la-Chapelle; 4650 h. Ancienne abbaye de Cisterciens, supprimée en 1802. Manuf. d'aiguilles; draps; teintureries. Eaux thermales.

**BORDA** (J. Ch.), savant français, membre de l'Académie des sciences, né à Dax en 1733, mort à Paris en 1799, fut employé d'abord dans l'administration de la marine, fit un grand nombre de recherches relatives à l'art nautique, et fut chargé de diverses missions scientifiques; commanda ensuite plusieurs bâtiments comme capitaine, et se distingua autant par sa bravoure que par sa science. Borda sut appliquer avec le plus grand succès les mathématiques à la physique, à l'astronomie et à la géodésie. On lui doit de savants mémoires sur la résistance des fluides; il inventa le *Cercle de réflexion* qui a conservé son nom, la méthode des *doubles péscées*, et dressa une *Carte des Canaries*, remarquable par son exactitude. On a de lui: *Voyage fait en 1771; Description du cercle de réflexion*, 1787, etc.

**BORDEAUX**, *Burdigala*, ch.-l. du dép. de la Gironde, sur la Garonne (r. g.), à 560 k. S. O. de Paris par la route et 578 par ch. de fer; 162 750 h. Archevêché, cour impériale, trib. de 1<sup>re</sup> instance et de commerce; académie univ.; facultés de théologie, des sciences et des lettres, école secondaire de médecine; lycée impérial; division militaire. Beau port, superbe pont de *Bordeaux*, pont du chemin de fer; magnifiques quartiers du Chapeau-Rouge, des Chartrons; cathédrale, palais archépiscopal, trois théâtres (le *Grand théâtre* est un des plus beaux de l'Europe); bourse; places Dauphine, Impériale, d'Armes et autres; on y remarquait aussi jadis le château Trompette, auj. détruit, et le fort du Hâ, qui n'existe plus qu'en partie. Promenades remarquables, plusieurs chemins de fer. Écoles d'architecture, d'hydrographie, et de navigation, de botanique, de dessin et de peinture, de sourds-muets, etc.; académies et sociétés savantes; observatoire, bibliothèque, galerie de tableaux, etc. Banque; industrie active: tabac, savon, raffinerie de sucre, chocolat, chapeaux, eaux-de-vie, anisette et autres liqueurs; vins renommés (tous les vins du dép. de la Gironde et des départements voisins sont dits vins de Bordeaux). Commerce immense avec l'étranger, les Iles, les Indes; ligne de bateaux à vapeur communiquant avec l'Amérique; entrepôt de denrées coloniales et d'articles du Nord; armements pour la baléine. — *Burdigala* était sous les Romains la capit.

de la 2<sup>e</sup> Aquitaine, et au moyen âge, celle du duché de Guyenne. Elle fut la capitale des possessions des Anglais en France depuis 1204, et ne fut réunie qu'en 1453. Elle devint depuis la capit. du grand gouvernement de Guyenne et Gascogne. Insurgée en 1543 et 1650, elle fut bientôt réduite. Elle se déclara la 1<sup>re</sup> pour les Bourbons en 1814. Bordeaux eut dès le temps des Romains des écoles florissantes. Cette ville est la patrie de S. Paulin, Ausone, Montesquieu, Berquin, Gensonné, Boyer-Fonfrède, Desèze, Martignac, etc.

**BORDELAIS**, subdivision de la prov. de Guyenne, avait à l'O. l'Océan Atlantique, et à l'E. le Bazadais, au S. la Gascogne, au N. la Saintonge, et se divisait en 13 parties : le Bordelais propre (qui avait pour places principales Bordeaux, St-Nacaire, Rions, Ambarez), le Médoc, le Captal de Buch, les Landes de Bordeaux, le pays de Born, le comté de Benaugne; le pays d'Entre-deux-Mers, le pays de Libourne, le Fronsadais, le Bourgeois, le Blayès, le Cubzaguès, le Vitrezay, Ch.-I. Bordeaux.

**BORDÈRES**, ch.-l. de cant. (H.-Pyrénées), sur la Neste, à 36 k. S. E. de Bagnères; 476 hab.

**BORDES** (Ch.), poète et philosophe, né à Lyon vers 1720, mort en 1781, publia une réfutation du discours de J. J. Rousseau contre les sciences, composa de petites *Épîtres* en vers et plusieurs écrits philosophiques, dont quelques-uns purent être attribués à Voltaire. On a encore de lui une *Tragédie (Blanche de Bourbon)*, des *Comédies*, des *Proverbes*, etc. Ses œuvres ont été recueillies en 4 v. in-8, Lyon, 1783.

**BORDESOLLE** (Et. TARDIF de), général de division, né en 1771 à Luzeret (Indre), mort en 1837, fit toutes les campagnes de la Révolution et de l'Empire, contribua puissamment à la vict. de Médellin en 1809, prit Mohilev en 1812, fit des prodiges de valeur à Lutzen, Bautzen, Leipsick, et dans la campagne de France, se rallia aux Bourbons en 1814, commanda la garde royale dans la guerre d'Espagne, et fut élevé à la pairie en 1823. Il s'opposa vainement en 1830 aux fatales ordonnances de Charles X.

**BORDEU** (Théophile), célèbre médecin, né en 1722 à Iseste (Béarn), mort à Paris en 1776, exerça d'abord à Montpellier, où il se signala dès le début par son opposition aux doctrines de Boerhaave qui dominaient alors; puis vint se faire recevoir docteur à Paris, et se fixa dans cette ville. Propagateur zélé d'idées nouvelles, il eut de vifs démêlés avec plusieurs de ses confrères, et fut quelque temps interdit. Bordeu s'est surtout attaché à prouver que tout ne s'explique pas dans les fonctions vitales par les simples lois de la mécanique ou de la chimie, et qu'il faut admettre une force spéciale pour en rendre compte; il la nomme *sensibilité*, et l'attribue à chaque organe une sensibilité qui lui est propre. On lui doit en anatomie d'importantes découvertes sur l'usage des glandes, sur la structure des tissus, découvertes qui ont ouvert la voie à Bichat. Dans la médecine pratique, il insista sur l'utilité des eaux minérales pour la guérison des écrouelles, sur la nécessité de consulter le pouls et d'en distinguer les espèces, sur les avantages de l'inoculation. Outre de savants mémoires sur ces diverses questions, et d'excellents articles dans l'*Encyclopédie*, on a de lui : *Recherches sur les glandes*, 1752; *Sur le tissu muqueux et Organes cellulaire*, 1767. Il avait commencé à publier des *Recherches sur les maladies chroniques*, qu'il n'a pu achever. Ses *Oeuvres* ont été réunies par Richerand, 2 vol. in-8, Paris, 1818.

**BORDONE** (Paris), peintre de l'école vénitienne, né en 1500 à Trévise, mort en 1570, fut l'élève de Titien, dont il excita, dit-on, la jalousie par son talent, et se fixa à Venise. Il fut appelé en France en 1528 par François I, fit le portrait de ce prince et de plusieurs dames de sa cour, et revint comblé de richesses. Son chef-d'œuvre est l'*Annuaire de St-Marc*, qui figura au Louvre sous l'Empire, et fut rendu à Venise en 1815. Son coloris est riant et varié, son dessin délicat, sa manière de composer judicieuse.

**BORÉ** (Catherine de), femme de Luther, née en Saxe en 1499, morte en 1552, était religieuse dans un couvent près de Wittemberg; mais, dès qu'elle eut lu les écrits du réformateur, elle embrassa sa doctrine, avec plusieurs de ses compagnes. Luther l'enleva de son couvent en 1522 et l'épousa en 1525.

**BORÉAL** (Océan). V. ARCTIQUE (Océan).

**BORÉE**, *Boréas*, dieu du vent du Nord, était fils d'Astréus, l'un des Titans, et de l'Aurore, et habitait le Thrace. Il enleva Chloris, fille d'Arcture, et Orithyie, fille d'Erèchthée, roi d'Athènes. On le représentait sous les traits d'un vieillard dont la chevelure et la barbe sont pleines de flocons de neige.

**BOREL** (Pierre), savant médecin français, né à Castres en 1620, mort en 1689, exerça d'abord dans sa ville natale, vint en 1653 s'établir à Paris, fut nommé médecin du roi et entra en 1674 à l'Académie des sciences. On a de lui : *Les Antiquités de Castres*, 1649; *Bibliotheca chemica*, 1654; *Trésor de recherches et d'antiquités gauloises et françaises*, 1655 (c'est son principal titre); *Historiarum et observationum medico-physicarum centuriae II*; *De vero Telescopii inventore*; *Discours prouvant la pluralité des mondes*; *Auctarium ad Vitam Peirescii*; *Vita Renati Cartesii*, etc.

**BORELLI** (J. Alphonse), médecin et physiologiste, né à Naples en 1608, mort en 1679, enseigna la médecine à Pise et à Florence, et essaya d'appliquer aux phénomènes de la vie les mathématiques et la mécanique; il y réussit fort bien pour le système musculaire et le mouvement des os, mais il échoua pour tout le reste. Son principal ouvrage est *De motu animalium*, publié après sa mort en 1680, et trad. en français par Giraud-Teulon en 1857. Il a aussi écrit sur la mécanique, l'astronomie et la physique, et a donné des éditions d'*Euclide* et d'*Apollonius de Perge*, 1661, avec trad. latine. Il avait exprimé dès 1666 l'idée de la gravitation universelle, démontrée depuis par Newton.

**BORGHESE**, riche et puissante famille romaine, originaire de Sienne, s'est surtout signalée par son goût pour les arts, et a rassemblé dans le palais qu'elle habitait à Rome, la *villa Borghese* (près de la *Porta del Popolo*), une des plus belles collections qui existent. — Cette famille a fourni à l'Église un pape, Paul V, et plusieurs cardinaux. — Son dernier héritier, Camille Borghèse, prince de Sulmone, né à Rome en 1775, mort à Florence en 1832, avait épousé une sœur de Napoléon, Pauline Bonaparte; sous l'Empire, il fut chargé du gouvernement du Piémont. Après la chute de Napoléon, il se retira à Florence. Il avait cédé à la France une grande partie de sa précieuse collection de sculpture antique, entre autres le *Gladiateur*, qu'on voit encore au Louvre.

**BORGHESI** (Bartolomeo, comte), épigraphiste et numismate, né en 1781 à Savignano près de Rimini, mort en 1860, reçut de son père un riche cabinet de médailles, qu'il augmenta considérablement, se retira pendant les troubles de l'Italie à St-Marin pour s'y livrer en paix à l'étude, publia sur la numismatique et l'épigraphie de nombreux travaux qui attirèrent sur lui l'attention de l'Europe savante et fut agrégé à l'Institut de France et à l'Académie de Berlin. Son principal titre est la publication de *Nouveaux fragments des Fastes capitolins*, Milan, 1818-1820. Il a laissé de nombreux manuscrits que Napoléon III fit publier à ses frais (1860 et ann. suiv.).

**BORGHETTO**, v. de Venétie, sur le Mincio, à 25 kil. S. O. de Vérone; 2500 hab. Les Français y battirent les Autrichiens en 1796.

**BORGHUOLM**, v. de Suède, sur la côte occid. de l'île d'Éland, dont elle est le ch.-l. Bon port.

**BORGIA**, et mieux **BORJA**, *Belsinum*, v. d'Espagne (Saragosse), à 68 kil. O. N. O. de Saragosse; 5000 hab. Berceau de la célèbre famille des Borgia.

**BORGIA**, célèbre famille romaine, originaire de Borja en Espagne, a fourni deux papes, Calixte III (Alphonse Borgia), et Alexandre VI (Roderic Len-

zuoli Borgia), neveu de Calixte, ainsi que plusieurs autres personnages, dont quelques-uns se sont fait une fâcheuse renommée.

**BORGIA** (César), fils naturel de Roderic Borgia (depuis pape sous le nom d'Alexandre VI) et de Vanozza, s'est rendu fameux par ses crimes et ses perfidies. Son père le créa cardinal en 1492, puis lui fit déposer la pourpre pour prendre l'épée. Envoyé en France auprès de Louis XII, César Borgia gagna la faveur de ce prince, auquel il apportait une bulle de divorce, fut nommé par lui duc de Valentinois (1498), et obtint la main d'une fille de Jean d'Albret, roi de Navarre. A son retour en Italie, il entreprit, de concert avec son père, de reprendre la Romagne aux feudataires du St-Siège qui s'y étaient rendus indépendants, fit périr par le fer, la corde ou le poison, la plupart des petits princes qui régnaient dans ce pays, et se fit investir en 1501 du titre de duc de la Romagne. Alexandre VI étant mort peu après (1503), César Borgia vit aussitôt renverser toute sa puissance : le pape Jules II le fit arrêter, et le força à livrer toutes ses forteresses; à peine sorti de prison, il fut arrêté de nouveau par Gonsalve de Cordoue, et envoyé au roi d'Espagne, qui avait des griefs contre lui. Etant parvenu à s'échapper, il se réfugia auprès du roi de Navarre, son beau-frère, et l'accompagna dans une expédition contre l'Espagne; il fut tué au siège de Viana, en 1507. Machiavel présente Borgia comme le modèle du tyran. Outre les crimes politiques, dont il se faisait un jeu, on l'accuse d'avoir fait assassiner son frère aîné, le duc de Gandie, dont il était jaloux, et d'avoir entretenu un commerce incestueux avec Lucrèce Borgia, sa sœur.

**BORGIA** (Lucrèce), sœur du précéd., femme célèbre par sa beauté et par son esprit, l'est encore plus par ses désordres. Elle fut mariée trois fois : à J. Sforze, seigneur de Pesaro; à Alphonse, fils d'un roi d'Aragon, et enfin à Alphonse d'Este, fils du duc de Ferrare. Les désordres qu'on lui attribue ont été contestés : Arioste et Bembo ne parlent d'elle qu'avec honneur. Victor Hugo a fait de *Lucrèce Borgia* le sujet d'un de ses plus beaux drames.

**BORGIA** (S. François), duc de Gandie, grand d'Espagne, et 3<sup>e</sup> général des Jésuites, né à Gandie (Valence) en 1510, mort en 1572, était issu d'une branche de la famille Borgia qui était restée en Espagne. Il vécut d'abord dans le monde, et jouit de toute la faveur de Charles-Quint, qui le nomma vice-roi de la Catalogne. Ayant perdu sa femme, dont il avait eu 8 enfants, il renonça au monde et entra dans l'Ordre des Jésuites; il en fut nommé général, malgré sa résistance, en 1565, et donna l'exemple des vertus religieuses. Il fut canonisé par Clément IX : on l'honore le 10 octobre. Le célèbre duc de Lerme, ministre de Philippe III, était son petit-fils.

**BORGIA** (François), prince de Squillace, écrivain espagnol, descendant du pape Alexandre VI. Établi en Espagne, il devint un des plus puissants seigneurs de ce pays, et fut nommé en 1614 vice-roi du Pérou. Il mourut en 1658. On a de lui des *Poésies*, trop vantées par ses contemporains, et un poème de *Naples reconquise*, assez médiocre.

**BORGO**, bourg de Corse, ch.-l. de cant., à 25 k. S. de Bastia; 684 hab.

**BORGO** ou **BORGA**, v. et port de Russie (Finlande), ch.-l. de district, sur le golfe de Finlande, à 44 k. N. E. de Helsingfors; env. 4000 h. Evêché luthérien; collége.

**BORGO-SAN-DONNINO**, *Julia Chysopolis* ou *Fidentia*, v. forte de l'anc. duché de Parme, à 33 kil. S. E. de Plaisance; 5000 hab. Evêché, cathédrale, ancien collège des Jésuites. Etoffes de soie et lin.

**BORGO-SAN-SEPOLCRO**, v. de Toscane, près du Tibre, à 19 kil. N. E. d'Arezzo; 3300 hab. Evêché.

**BORIES**, sergent-major au 45<sup>e</sup> de ligne, entra, avec trois autres sergents du même régiment, Pommier, Raoux et Goubin, dans un complot dirigé contre les Bourbons, et connu sous le nom de conspiration de La Rochelle. Arrêtés à La Rochelle, où

le régiment était en garnison, les quatre sergents furent amenés à Paris, condamnés à mort et immédiatement exécutés, quoiqu'il n'y eût eu aucun commencement d'exécution (1822).

**BORISMO**, petit pays de Belgique (Hainaut), où se trouvent Mons, Jemmapes, Quarégnon, Wasmes, Frameries; 32 000 h. Riche bassin houiller.

**BORISSOV**, petite v. de Russie (Minsk), à 55 kil. N. E. de Minsk; 2700 hab. C'est aux env. qu'eut lieu en 1812 le désastreux passage de la Bérésina.

**BORKUM**, *Byrckanis* ou *Fabarria*, îlot de la mer du Nord, sur la côte du Hanovre, auquel elle appartient, et à l'emb. de l'Emis; 500 hab. Il a 17 kil. de tour. Phare fort élevé.

**BORMIDA**, riv. des États sardes, se forme à Bistagno de la réunion de 2 branches (la Bormida orient. et la Bormida occid.), baigne Acqui, reçoit l'Orba et tombe dans le Tanaro, par la r. dr., après 50 kil. de cours. Il se livra plusieurs combats sur ses bords à la fin du xviii<sup>e</sup> s., pendant les guerres d'Italie.

**BORMIO**, v. de la Lombardie (Valtelline), à 46 kil. N. E. de Sondrio, sur l'Adda; 3000 hab. Eaux thermales. Dessoles y vainquit les Autrichiens en 1799.

**BORMONIS AQUÉ**,auj. *Bourbonne-les-Bains*.  
**BORN** (pays de), anc. subdivision du Bordelais; ch.-l. St-Pol-en-Born. Beaucoup de pins.

**BORN** (Bertrand de), comte de Hautefort en Périgord, troubadour et guerrier du xii<sup>e</sup> siècle, fut sans cesse en guerre avec ses voisins. Ayant voulu lutter même avec le roi d'Angleterre Henri II, qui possédait alors la Guyenne, il fut pris dans son château, avec toute sa garnison; mais Henri eut la générosité de lui rendre la liberté. Il vécut depuis en repos et mourut dans un cloître. On a de Bertrand de Born et de son fils quelques *sirventes* qui peignent leur caractère et les mœurs du temps.

**BORN** (Ignace, baron de), minéralogiste, né en 1742 à Carlsbourg en Transylvanie, mort en 1791, parcourut l'Allemagne, la France, la Hollande et la Hongrie, acquit de grandes connaissances en histoire naturelle, fut nommé en 1770 assesseur à la direction des mines et des monnaies à Prague, et fut appelé en 1776 à Vienne par Marie-Thérèse pour classer et décrire le cabinet impérial d'histoire naturelle. Il publia cette description sous le titre de *Lithophylacium bornianum, index fossilium*, etc., Prague, 1772. On a encore de lui : *Sur les amalgames des minéraux qui contiennent de l'or et de l'argent*, Vienne, 1786; *Voyage minéralogique de Hongrie et de Transylvanie*, Leipsick, 1774. Il introduisit en Europe la méthode d'extraire les métaux précieux, qui était déjà appliquée en Amérique.

**BORNEO**, grande île de la mer des Indes, entre 106° 25' et 116° 5' long. E., 7° 7' lat. N. et 4° 12' lat. S.; 1280 kil. sur 1200; c'est la plus grande île du globe après la Nouvelle-Hollande; 3 000 000 d'hab. Ville principale, Bornéo. On y trouve plusieurs riv. assez fortes : le Bornéo, le Banjermassing, la Lara ou Pontiana, etc. Climat varié, grandes pluies dans l'Ouest, brises de mer sur les côtes, beaucoup d'endroits malsains. Riches mines d'or, de cuivre, de fer, d'étain et de plomb; diamants, perles. Bois immenses, épices, sandal, plantes tropicales, etc. Bornéo est habitée par des Javanais, des Malais (féroces et presque tous pirates), des Biadjous, des Chinois, des Hollandais, des Anglais. L'intérieur est peu connu; les côtes seules sont bien peuplées et offrent des villes. L'île Bornéo se divise en partie dépendante des Européens et partie indépendante. La partie dépendante est aux Hollandais et forme 2 provinces, dites *Résidence de la côte occident.* (ch.-l. Pontianak), et *Résidence de la côte orient.* (ch.-l. Banjermassing). La partie indépendante contient plusieurs roy. particuliers, dont les principaux sont ceux de Bornéo, Cotti, Soulou, et le territoire des Biadjous. — Les Portugais découvrirent Bornéo en 1521, et tentèrent en vain d'y fonder des établissements. Les Hollandais y ont pris pied depuis 1604; ils ont conclu en 1643



un traité de commerce avec les indigènes et se sont fait céder en 1787 la souveraineté de la côte S.

**BORNEO**, capit. du roy. indépendant de Bornéo, sur la côte N. O. de l'île, à l'embouch. du fleuve Bornéo dans la mer; env. 30 000 hab. Beaucoup de maisons bâties sur pilotis, petits canaux au lieu de rues; commerce actif, surtout avec Singapour. Bombardée en 1846 par les Anglais, en punition des pirateries commises par les habitants.

**BORNHOLM**, *Boringia*, île du Danemark, dans la mer Baltique, à la pointe S. O. de la Suède, sur la côte O.; 36 kil. sur 17; 20 000 hab. Ch.-l., Rønne. Houille, marbre, chaux, terre à porcelaine etc. Pêche de saumons et autres poissons.

**BORNOU** (roy. de), dans la Nigritie centrale, à l'O. du lac Tchad, s'étend de 12° à 15° lat. N., et de 7° à 13° long. E.; 2 000 000 d'hab., tous mahométans; capit., Kouka. Cet état a été longtemps la puissance prépondérante du Soudan. Climat brûlant; sol fertile, mais imparfaitement cultivé; buffles, chameaux, volaille exquise, abeilles innombrables, etc. — On y trouve 2 v. du nom de Bornou ou Birni : l'une le *Vieux-Bornou*, sur le Yeou, jadis capit., a eu, dit-on, 200 000 h.; ses ruines couvrent un vaste espace; l'autre, le *Nouveau-Bornou*, auj. capit. titulaire, est près du lac Tchad, et a 10 000 hab. Elle sert de résidence au roi et est murée.

**BORODINO**, vge de Russie (Moscou), à 115 kil. S. O. de Moscou, sur la Kologa et près de la Moskowa. Les Russes donnent le nom de Borodino à la bataille que nous désignons sous celui de la Moskowa.

**BORRI** (Christophe), jésuite milanais, fut un des premiers missionnaires qui pénétrèrent en Cochinchine. Revenu en Europe, il publia en italien une *Relation* de son voyage, Rome, 1631, in-8, qui fut traduite en plusieurs langues. Il alla ensuite enseigner les mathématiques à Lisbonne et fut bien accueilli à la cour d'Espagne. Les Jésuites, le soupçonnant de les trahir ou de s'occuper de matières étrangères à sa profession, le rappelèrent à Rome, puis l'exclurent de l'ordre. Il mourut peu après et presque subitement (1632).

**BORRI** (Joseph François), autrement dit *Burrhus*, chimiste et sectaire, né à Milan en 1627, mort en 1685, voulut se faire passer pour inspiré, dogmatisa sur la religion, et réunit quelques disciples. Pour-suivi comme hérétique, et condamné au feu par l'inquisition de Milan, il s'enfuit en Suède, où la reine Christine l'employa à chercher la pierre philosophale, puis en Danemark et en Hongrie. Le nonce du pape ayant obtenu de l'empereur son extradition, il fut enfermé au château St-Ang, où il mourut. Son ouvrage le plus important est : *La Chiave del gabinetto del cavaliere G. F. Borri (la Clef du cabinet de Borri)*, Cologne, 1681, in-12.

**BORRICHUS** (Olaus), savant danois, né en 1626 à *Borchen* (d'où le nom sous lequel il est connu), mort en 1690, voyagea par toute l'Europe pour s'instruire, enseigna la médecine et la chimie à Copenhague, et fut nommé dans ses dernières années conseiller de chancellerie. Parmi ses nombreux écrits, on remarque : *De ortu et progressu Chemicæ*, 1668; *Hermæticæ, Ægyptiorum et Chemicorum sapientia*, 1674; *Conspectus chemicorum scriptorum* 1696 (posthume). Il suivait les principes de Paracelse.

**BORROMÉE**, illustre famille de Lombardie, dont un membre a été canonisé. V. s. CHARLES BORROMÉE.

**BORROMÉES** (îles), îlots situés dans le lac Maggiore (Etats sardes), sont au nombre de trois : Isola Bella, Isola de Piscatori, Isola Madre. Ce n'étaient que des rochers arides, lorsqu'en 1671 le prince Vitaliano Borromée entreprit de les embellir. Ces îles offrent auj. des points de vue délicieux.

**BORROMINI** (François), architecte italien, né en 1599 à Bissonne dans le Milanais, mort en 1667, fut élève de Maderno et lui succéda dans la place d'architecte de St-Pierre de Rome. Il renchérit sur le mauvais goût introduit par ce maître, donna dans

les formes bizarres et entortillées, et créa un genre vicieux, qui de son nom a été appelé *borrominesco*. Cependant on estime encore sa façade de l'église de Ste-Agnès, sur la place Navone, à Rome, et le collège de la Propagande. Jaloux du Bernin et des autres architectes en réputation, il se livra, pour les surpasser, à des travaux excessifs, ce qui le fit tomber dans des accès d'hypocondrie au milieu desquels il se tua, 1667. Son *OEuvre* a été publiée à Rome en 1727.

**BORSCHOD**, un des comitats de Hongrie en deçà de la Theiss, entre ceux de Gomor, Torna, Zemplin, Alajjvar, Szabolcs, Hevesch; 230 000 hab. Ch.-l. Miskolc. Il est arrosé par le Sajo. Mines de cuivre.

**BORSIPPA**, anc. v. de Babylonie, au S. de Babylone, est auj. *Koufa*.

**BORT**, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 29 kil. S. E. d'Ussel; 1758 h. Patrie de Marmontel. Plomb argentifère aux environs.

**BORCSSI**, peuple de la Sarmatie, habitait la Prusse actuelle, qui a retenu son nom.

**BORVONIS AQUÆ**, nom latin de *Bourbon-l'Archaubault* et de *Bourbonne-les-Bains*.

**BORY DE SAINT-VINCENT** (le colonel), membre libre de l'Académie des sciences, né en 1780 à Agen, mort en 1846, fut attaché en 1800 comme naturaliste à l'expédition du capitaine Baudin, publia à son retour un *Voyage dans les îles d'Afrique*, puis servit comme officier d'état-major. Il se signala par son patriotisme dans la Chambre des Cent-Jours, fut exilé de 1815 à 1820, dirigea en 1829 l'expédition scientifique de Morée, présida en 1838 la commission explorative de l'Algérie, et fut 16 ans chef du bureau historique au Dépôt de la guerre. Travailleur infatigable, il a écrit sur plusieurs branches de l'histoire naturelle, notamment sur les reptiles, les animaux microscopiques, les cryptogames, etc.; il a été le principal rédacteur de la *Bibliothèque physico-économique*, du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, de la partie scientifique de l'*Expédition de Morée* (1832 et années suiv.), a rédigé de bons résumés géographiques, notamment celui d'Espagne, et a donné à l'*Encyclopédie moderne* de nombreux articles, remarquables par l'originalité des idées.

**BORYSTHÈNE**, fleuve de Sarmatie, auj. le *Dnièpr*.  
**BOS** (Lambert), savant critique, né à Workum en 1670, mort en 1717, fut professeur de grec à l'Université de Franeker. On lui doit : *Ellipses græcæ*, Franeker, 1702, ouvrage devenu classique et dont la meilleure édit. est celle de Leipsick, 1808; une édit. de la *Version grecque des Septante*, Franeker, 1709, avec variantes et prolegomènes; une édit. de la *Grammaire grecque* de Veller; les *Antiquités de la Grèce* (en latin), Franeker, 1714, trad. en français avec les commentaires de Leisner, par La Grange, 1769; *Regulæ præcipuæ accentuum*, 1715, et de savantes remarques sur plusieurs auteurs grecs.

**BOSA**, v. de Sardaigne, sur la côte O., à 7 kil. S. de Cagliari, près de l'embouch. du Terno; 6000 hab. Evêché. Lieu malsain. Pêche de corail.

**BOSC** d'Antic (Paul), né en 1726 en Languedoc, m. en 1784, exerça d'abord la médecine avec succès, quitta cette profession en 1755 pour se livrer à l'industrie, perfectionna la fabrication des glaces et du verre, releva la manufacture de St-Gobain, et fonda lui-même plusieurs établissements nouveaux. Il a laissé de précieux écrits sur l'art de la verrerie, Paris, 1780, 2 vol. in-12. — Son fils, Louis Auguste Guillaume Bosc, né en 1759 à Paris, mort en 1828, s'est distingué comme naturaliste, tout en occupant des places importantes dans l'administration. Lié avec le ministre Roland et avec sa femme, il fut, après leur condamnation, obligé de se cachier. Sous le Directoire, il fut nommé consul aux Etats-Unis : à son retour, il devint inspecteur des pépinières (1803), puis professeur de culture au Jardin des Plantes (1825). Il avait été admis en 1806 à l'Académie des sciences. On lui doit, outre une foule de mémoires, l'*Histoire naturelle des Coquilles*, 1801; — *des Vers*, 1801; —

des *Crustacés*, 1802, faisant partie des suites à Buffon, et un *Cours d'agriculture*, 1809. Il a été un des principaux collaborateurs du *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*, de Détéville, et du *Dictionnaire d'agriculture de l'Encyclopédie méthodique*.

**BOSCAN-ALMOGAVER** (Juan), écrivain espagnol, né à Barcelone vers 1485, mort en 1543, servit en Italie, jouit de la faveur de Charles-Quint et eut part à l'éducation du duc d'Albe. Il prit pour modèle les poètes italiens, surtout Pétrarque, introduisit dans la poésie espagnole une douceur, une harmonie inconnues avant lui, et employa le premier le vers endécasyllabique. Il était étroitement lié avec Garcilasso. Ses poésies, réunies à celles de ce dernier, ont été publiées à Venise, 1553.

**BOSCHMANS**, peuple hottentot. V. BOSJEMANS. **BOSCO**, v. des États sardes, à 13 k. S. E. d'Alexandrie; 2600 h. Patrie de Pie V.

**BOSCOVICH** (Roger Jos.), savant jésuite, né à Raguse en 1711, mort en 1787, fut élevé à Rome, enseigna la philosophie et les mathématiques au Collège romain, et fut chargé par le pape de plusieurs missions scientifiques et diplomatiques. Il voyagea en Angleterre et en France, se mit en relation avec les savants de ces deux pays, fut admis dans leurs académies, et propagea en Italie la philosophie de Newton. Après la suppression de l'ordre des Jésuites, il alla professer à Pavie, puis fut appelé à Paris comme directeur des travaux d'optique pour la marine; il mourut à Milan, pendant qu'il y dirigeait la mesure d'un degré du méridien. On lui doit plusieurs découvertes en astronomie et en optique, consignées dans ses *Opera ad opticam et astronomiam pertinentia*, Bassano, 5 vol. in-4, 1785. Il est en outre auteur d'une théorie de la nature, *Philosophiæ naturalis theoria ad unicam legem redacta*, Vienne, 1759, dans laquelle il explique tous les phénomènes par des points simples doués de forces attractives et répulsives, essayant de concilier ainsi Leibnitz et Newton. Boscovich fut aussi bon poète latin; on a de lui un poème estimé : *De solis ac lunæ defectibus*, Rome, 1767.

**BOSIO** (Ant.), antiquaire, né vers 1570, mort en 1629, était agent de l'ordre de Malte à Rome. Il employa 35 ans à étudier et à décrire les catacombes de Rome et mourut avant d'avoir terminé ce grand travail. L'ouvrage a été publié en 1637, par le chevalier Aldobrandino, sous le titre de *Roma sotterranea*, in-fol., et a été complété depuis par Aringhi (1651) et Bottari (1747-53).

**BOSIO** (Jos.), sculpteur, membre de l'Institut, né en 1767 à Monaco, mort en 1845 à Paris, fut élève de Pajou, attira par ses premiers essais l'attention de Denon, fit plusieurs des bas-reliefs de la colonne de la place Vendôme, les bustes de l'Empereur et de plusieurs membres de la famille impériale, et fut chargé, sous la Restauration, de la statue équestre de Louis XIV pour la place des Victoires, ainsi que des ouvrages de sculpture du monument expiatoire de Louis XVI. Parmi ses autres ouvrages on remarque la *Jeune Indienne*, l'*Hercule au serpent* (aux Tuileries), la statue colossale de *Napoléon* (pour la colonne de Boulogne), *Henri IV enfant*, le buste de *Montyon*. C'est lui qui forma Marochetti, Raggi, Dantan, Durey.

**BOSJEMANS** (*homme des bois*, en hollandais), peuple de la famille hottentote, est le plus sauvage et le plus abruti que l'on connaisse. Il erre sur les frontières septentrionales de la colonie du Cap, sur les bords du haut Orange.

**BOSNA**, riv. qui donne son nom à la Bosnie, naît au S. O. de Bosna-Sérai et tombe dans la Save, à 35 k. E. de Brod, après un cours d'env. 170 k.

**BOSNA-SÉRAÏ**, v. de Bosnie, sur la Migliaska, à 900 kil. O. N. O. de Constantinople, est la plus importante de la Bosnie, quoique le pacha n'y réside pas; 70000 h. (dont les deux tiers Turcs), Palais ou sérai bâti par Mahomet II; 80 mosquées, médresées ou collèges, bains publics, etc. Fabrique d'armes à feu

et autres; tanneries. Cette ville fut brûlée en 1697 par les Impériaux.

**BOSNIE**, gouv. ou eyalet de la Turquie d'Europe, a pour bornes au N. l'Esclavonie, à l'E. la Serbie, à l'O. la Croatie, au S. l'Albanie; 333 k. sur 200; 1 100 000 h., dont 400 000 seulement sont mahométans; v. princip. Bosna-Sérai; le pacha réside à Travnik. Division : 5 livahs, Kiliss-Bosna, Viddin, Zvornik, Ada-ikébir, Trébigne; ce dernier livah comprend l'Herzégovine ou Hte-Bosnie. Riv. : Danube, Save, Bosna, Drina. Pays montagneux au S.; sol fertile, bétail, chevaux, buffles, porcs, abeilles; argent et fer. — Après avoir fait partie de la Pannonie sous les Romains, et du roy. d'Esclavonie au moyen âge, la Bosnie devint province hongroise en 1127, puis forma un État indépendant sous le ban Twardko, 1370. Elle fut en 1401 soumise au tribut par les Turcs. Les Hongrois la leur reprirent pour quelques années; mais en 1528, elle fut définitivement conquise par les Turcs, à qui la paix de Carlowitz l'assura (1699).

**BOSON**, comte d'Autun, puis roi de Provence, était beau-frère de Charles le Chauve, qui le créa duc de Milan lorsqu'il eut été reconnu lui-même roi d'Italie. Peu satisfait de ce titre, l'ambitieux Boson enleva Hermengarde, fille de l'empereur Louis II, la plus riche héritière de l'Europe, et se fit proclamer roi de Provence en 879, dans une assemblée tenue à Mantaille. Par son habileté et son courage, il se maintint indépendant jusqu'à sa mort, en 888 ou 889. Le roy. qu'il avait formé est quelquefois appelé *Bourgoigne cis-jurane*. — Deux autres princes du nom de Boson portèrent le titre de comtes de Provence, savoir : Boson I, neveu du précédent, de 926 à 948, et Boson II, de 948 à 968. Gingis a donné l'*Histoire de la dynastie Bosonide*, Lausanne, 1851.

**BOSPHORE**, d'un mot grec qui signifie *passage* ou *traverse d'un bœuf*, et par suite *détroit*. Ce nom se donne surtout à deux détroits : le Bosphore Cimmérien, auj. *détroit de Zabache* ou *d'Iénikaleh*, entre le Palus Méotide et le Pont-Euxin, et le Bosphore de Thrace, auj. *détroit de Constantinople*, entre le Pont-Euxin et la Propontide.

**BOSPHORE** (Roy. du), petit État qui s'étendait sur l'une et l'autre rive du Bosphore Cimmérien, répond en partie aux gouvernements russes actuels de Tauride (Crimée), de Kherson, d'Élékaterinoslav, des Cosaques du Don et des Cosaques de la mer Noire. Il avait pour ch.-l. Panticapée, nommée aussi Bosphore, et pour autres villes principales Tanaïs, Olbia, Phanagorie, Cherson, Théodosie, colonies de Millet. Il eut après le v<sup>e</sup> s. av. J.-C. des rois particuliers. Au III<sup>e</sup> s., les Goths le saccagèrent et l'occupèrent, et son nom disparut pour jamais.

**BOSQUET** (le maréchal), né en 1810 à Mont de Marsan, mort en 1861; entra à l'École polytechnique, servit pendant vingt ans en Afrique, et y conquist ses grades; devint en 1853 général de division; fut, lors de l'expédition de Crimée (1854), mis à la tête de la 2<sup>e</sup> division d'infanterie, se fit remarquer par d'habiles manœuvres à la bataille de l'Alma, décida la victoire d'Inkermans, et prit une part glorieuse à la prise de Sébastopol; fut, à son retour, nommé sénateur, puis maréchal de France (1856).

**BOSRA** ou **BOSTRA**, v. de l'Idumée. V. **BOSTRA**.

**BOSUET** (Jacq. Bénigne), né à Dijon en 1627, d'une famille de magistrats, mort en 1704, fut d'abord placé chez les Jésuites de Dijon et vint achever ses études à Paris, au collège de Navarre, où il eut pour maître Cornet, qui devina son génie. Il reçut les ordres sacrés en 1652, après avoir subi des épreuves publiques qui attirèrent sur lui l'attention générale et lui concilièrent l'amitié du grand Condé. Il quitta néanmoins la capitale pour aller se fixer à Metz, où son père était conseiller au parlement, et où il avait obtenu un canonicat. Appelé souvent à Paris pour les affaires de son diocèse, il commença à s'y faire une grande réputation par ses

sermons et ses panégyriques des saints, prêcha devant le roi et la reine mère, et opéra parmi les Protestants un grand nombre de conversions, entre lesquelles on cite celles de Turenne, de Dangeau, de Mlle de Duras : c'est pour aider à ces conversions qu'il rédigea son *Exposition de la doctrine de l'Eglise*. En 1669, il fut fait évêque de Condom. Cette même année et les suivantes il prononça ces *Oraisons funèbres* dans lesquelles il fait sentir avec tant d'éloquence le néant des grandeurs humaines. En 1670, il fut nommé précepteur du Dauphin; il composa pour son royal élève, entre autres ouvrages, le *Discours sur l'histoire universelle*, dans lequel, après avoir présenté un résumé rapide des événements, il en cherche la raison dans les desseins de Dieu sur son Eglise; et le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, dans lequel il suit en général la doctrine de Descartes, et se montre aussi profond philosophe que grand écrivain. L'Académie s'empressa de l'admettre dans son sein (1671), et quand l'éducation du Dauphin fut terminée (1681), le roi le nomma à l'évêché de Meaux. Il se livra dès lors tout entier aux soins de l'épiscopat, fit de fréquentes prédications, rédigea le célèbre catéchisme connu sous le nom de *Catéchisme de Meaux* (1687), et composa pour des religieux de son diocèse deux de ses plus beaux ouvrages, les *Méditations sur l'Evangile* et les *Élévations sur les Mystères*. Dans l'Assemblée du clergé qui eut lieu en 1682 à l'occasion des démêlés entre le roi et le pape, Bossuet se montra un des plus zélés défenseurs des libertés gallicanes, et rédigea les quatre fameuses propositions qui ont donné lieu à de si vives discussions (V. EGLISE GALLICANE). Il s'occupait en même temps avec ardeur du soin de combattre et de convertir les Protestants, et rédigeait, pour les éclairer, l'*Histoire des variations des églises protestantes* (1688). En 1690, il travailla de concert avec Leibnitz à la réunion des églises catholique et luthérienne, et entre tint à ce sujet, avec le philosophe allemand, une correspondance suivie; mais leurs efforts n'eurent aucun succès. Dans les dernières années de sa vie, Bossuet eut à combattre le quétisme et les doctrines mystiques de Mme Guyon; il se trouva par là engagé dans une lutte fâcheuse avec Fénelon, qui penchait vers ces doctrines: il poursuivait son adversaire à la fois auprès du roi, qui disgracia et exila l'évêque de Cambrai, et auprès du pape, qui condamna les *Maximes des saints* de ce prélat. On lui reproche d'avoir porté trop d'aigreur dans cette affaire. Bossuet conserva jusqu'à la fin toute la vigueur de son esprit, et mourut, à 77 ans, de la pierre. Outre les ouvrages que nous avons cités, il a composé une foule d'autres écrits soit dogmatiques, soit polémiques, dont quelques-uns, tels que la *Logique*, n'ont été publiés que depuis peu. Bossuet, qu'on a justement surnommé *l'Aigle de Meaux*, est à la fois le plus grand orateur et le plus grand écrivain de son temps. Ses *Sermons*, qui étaient restés longtemps inédits (ils n'ont paru qu'en 1772) et qui n'ont pas d'abord été appréciés à toute leur valeur, ne le cèdent pas à ses *Oraisons funèbres*. Cependant celles-ci sont encore aux yeux du plus grand nombre son principal titre de gloire: les plus admirées sont celles de la *Reine d'Angleterre*, du *Grand Condé*, de la *duchesse d'Orléans*. On a donné plusieurs éditions complètes de ses œuvres: la 1<sup>re</sup> est de 1743-53, Paris, 20 vol. in-4. Les plus récentes sont de 1815-19, Versailles, 43 vol. in-8; de 1825, Paris, 60 v. in-12; de 1828-30, 62 v. in-8, et de F. Lachat, 1862, etc. On en a fait plusieurs choix, Nîmes, 1785, 10 vol. in-8; Paris, 1821, 21 vol. in-8. Il a en outre paru une foule d'éditions de ses ouvrages détachés. La *Vie* de Bossuet a été écrite par M. de Bausset, 4 v. in-8, Paris, 1814. Cette vie est complétée par les *Études* de M. Floquet (1856) et les *Mémoires* et le *Journal* de l'abbé Le Dieu (1856-57, 4 volumes in-8). On a aussi plusieurs *Eloges* de ce grand homme, parmi lesquels on remarque ceux de MM. Saint-Mar-

Girardin et Patin. On doit à l'abbé Vaillant des *Études sur les Sermons de Bossuet*, 1851, à M. Nourrisson (1851) et à M. Delondre (1855) de savantes thèses sur sa philosophie.—Bossuet avait un neveu, nommé aussi J. Bénigne Bossuet, qui fut évêque de Troyes, et auquel on doit la publication de plusieurs de ses manuscrits.

**BOSSUT** (l'abbé Charles), savant géomètre, membre de l'Académie des sciences, né en 1730, à Tartaras près de St-Étienne, mort en 1814, obtint de bonne heure par ses travaux la protection de Clairaut, de d'Alembert et de Camus, fut, par l'influence de ce dernier, nommé professeur à l'école du génie de Mézières, puis examinateur des élèves du génie (1786), ce qui le fixa à Paris; perdit cette place à la Révolution, mais fut remplacé sous l'Empire. Outre un grand nombre de mémoires qui furent couronnés, on lui doit un *Cours de mathématiques*, rédigé d'une manière simple et populaire, qui eut beaucoup de vogue (1781), une édition de Pascal, et une *Histoire générale des mathématiques*, 1810, 2 vol. in-8, qui est son principal titre.

**BOSTAN** (EL-), *Comana de Cappadoce*, v. de la Turquie d'Asie (Marach), à 88 kil. N. E. de Marach; 9000 hab.; 4 mosquées, dont l'une passe pour être l'ancien temple de Bellone.

**BOSTANDJI**, c.-à-d. *jardinier*, ou motteur *bostan*, potager; gardes du sérail qui ont pour fonctions particulières de surveiller les jardins et qui en outre servent de rameurs au Grand Seigneur quand il se promène sur le détroit. Leur chef, appelé *bostandjibachi*, tient le gouvernement.

**BOSTON**, v. et port d'Angleterre (Lincoln), à 44 kil. S. E. de Lincoln, près de l'emb. du Witham; 15 000 hab. Canaux. Belle église gothique de St-Botolph, qui a donné son nom à la ville (*Botolphstoun*): la tour a 95<sup>m</sup> et sert de phare. Établissements d'instruction et de bienfaisance. Goudron, chanvre, bois de construction.

**BOSTON**, v. et port des États-Unis. ch.-l. de l'État de Massachusetts, sur la baie de Massachusetts, à l'emb. du Charles-River; 180 000 hab. Evêché catholique, port excellent, qui peut contenir 500 navires; 80 quais, 2 ponts en bois, l'un de 500<sup>m</sup>, l'autre de 1125, qui font communiquer Boston avec Cambridge et Charlestown. Chemins de fer, service de paquebots pour l'Angleterre. Place Franklin, palais, théâtre, hôtel de ville, salle de concerts, douane, nouveau marché, athénée, etc. Académie des sciences et arts, société historique de Massachusetts, société de médecine, société linnéenne: bibliothèques, musées et riches collections; écoles élémentaires et supérieures. Industrie et commerce considérables: c'est la seconde place commerciale des États-Unis. Grande exportation de coton, de café, de sucre, de blé, de bois, de glace. Patrie de Franklin. — Boston fut fondée en 1630 par une colonie anglaise, composée principalement d'habitants de la Boston d'Angleterre. C'est à Boston qu'eurent lieu, en 1768, les premières luttes qui amenèrent l'indépendance des États-Unis: Washington s'empara de cette ville en 1776.

**BOSTRA** ou BOSRA, v. de Turquie d'Asie (Syrie), à 90 kil. S. de Damas, à 130 N. E. de Jérusalem. Jadis capitale de l'Idumée, elle devint sous Trajan la capitale de la province romaine d'Arabie. Depuis le règne de l'empereur Philippe, qui y était né, elle porta le titre de métropole. Elle fut ensuite siège d'un évêché, puis d'un archevêché. Ruinée en 1180 pendant les croisades, elle offre encore de magnifiques restes. Cette v. compta, à partir de l'an 105 de J.-C., les années d'après une ère particulière.

**BOSWORTH**, v. d'Angleterre (Leicester), à 20 k. O. de Leicester; 1200 hab. En 1485, Richard III, meurtrier des enfants d'Édouard IV, y fut battu et tué par Henri Tudor de Richmond, ce qui mit fin à la guerre des Deux-Roses et à la dynastie des Plantagenets, qui fut remplacée par les Tudors.

**BOTAL** ou BOTALLI (Léonard), médecin de Char-

les IX et de Henri III, natif d'Asti en Piémont, mit la saignée à la mode en France, et écrivit sur les avantages de cette pratique. On a appelé de son nom *trou de Botal* l'ouverture qui fait communiquer les deux oreillettes du cœur dans le fœtus, non qu'il l'ait découverte (car elle était connue de Galien), mais parce qu'il rappela l'attention sur ce point d'anatomie.

**BOTANY-BAY**, baie de la Nouvelle-Hollande, sur la côte S. E., dans la Nouvelle-Galles du Sud, a été ainsi nommée à cause de sa puissante végétation observée sur ses bords. Elle fut découverte par Cook en 1770. Les Anglais y fondèrent en 1787 une colonie pour la déportation des malfaiteurs, colonie que bientôt ils transportèrent au port Jackson (à 26 kil. au N.). V. GALLES DU SUD (NOUVELLE-).

**BOTHNIE**. V. BOTNIE.

**BOTHWELL**, vge d'Écosse (Glasgow), sur la Clyde, à 14 kil. S. E. de Glasgow; 4000 hab.; est célèbre par la bataille qu'y gagna Monmouth, général du roi Charles II, sur les Covenantaires écossais, en 1679, au passage du pont de la Clyde.

**BOTHWELL** (J. HEPHURN, comte de), seigneur écossais, est accusé d'être l'auteur du meurtre de Henri Darnley, époux de Marie Stuart. Après le meurtre, il enleva la reine et la força à l'épouser (1567). Ce mariage coupable ayant excité un soulèvement, Bothwell fut obligé de prendre la fuite. Il se réfugia dans les Orcades, puis en Norvège, et y mourut misérablement en 1577.

**BOTNIE**, région de la péninsule scandinave, à droite et à gauche d'un golfe de la Baltique dit golfe de Botnie, au N. de la Suède propre et de la Finlande, et au S. de la Laponie suédoise, appartenait tout entière à la Suède avant 1809. Depuis cette époque elle est divisée en *Botnie russe*, située à l'E. de la riv. de Tornéa et du golfe de Botnie, et comprise dans le grand-duché de Finlande; et *Botnie suédoise*, à l'O. de la Tornéa et du golfe de Botnie : celle-ci, réunie à l'ancienne Laponie suédoise, forme deux gouuts du Norrland, la *Botnie occidentale* ou *Westerbotten*, et la *Botnie orientale* ou *Norrbotten*. — Le golfe de Botnie, formé de la partie sept. de la Baltique, s'étend entre la Finlande et la Suède, du 60° au 66° lat. N.; il a env. 600 kil. sur 200.

**BOTTA** (Ch.), historien, né en 1766 à St-Georges en Piémont, mort à Paris en 1837, étudia d'abord la médecine et fut employé comme médecin à l'armée d'Italie. Envoyé à Paris en 1806 à la tête d'une députation piémontaise, il se fixa en France et fut élu membre du Corps législatif par le département de la Doire. Pendant les Cent-jours, Botta fut nommé recteur de l'Académie de Nancy. Il remplit les mêmes fonctions à Rouen jusqu'en 1822. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de la guerre de l'indépendance des États-Unis*; *Histoire de l'Italie depuis 1789 jusqu'en 1814*; *Histoire de l'Italie continuée depuis la fin de l'Histoire de Guichardin jusqu'en 1789*, 10 vol. in-8 : ce dernier est son principal titre. Ses ouvrages, écrits en italien, ont été trad. en français. Comme historien, Botta est l'émule de Guichardin, dont il a complété l'œuvre. — Son fils, Paul Emile Botta, consul à Mossoul et archéologue distingué, s'est fait un nom en découvrant à Khorsabad les ruines de Ninive.

**BOTTARI** (J. Gaëtan), savant florentin, 1689-1775, garde de la bibliothèque du Vatican, a complété le grand ouvrage de Bosio sur la *Rome souterraine*.

**BOTTIÉE**, partie de l'anc. Macédoine, sur la r. d. de l'Axius. C'est là que se trouvait Pella.

**BOTZARIS** (Marcos), l'un des héros de la Grèce moderne, né en 1789 dans les montagnes de Souli (Albanie). Il fut un des principaux acteurs de l'insurrection de 1820, et fut nommé *stratargeu* ou général de la Grèce occidentale. Après s'être signalé dans un grand nombre de combats, il s'enferma dans les murs de Missolonghi; voyant cette place près de succomber, il tenta de la sauver par un acte de dévouement semblable à celui de Léonidas : il pénétra de nuit, avec 240 hommes seulement, dans le

camp des Turcs et en fit un grand carnage; mais il fut atteint d'une balle à la tête et mourut le lendemain (1823), à Carpenitza.

**BOTZEN** ou **BOLZANO**, *Pons Drusi*, v. des États autrichiens (Tyrol), sur l'Adige, à 83 kil. S. d'Innsbruck; 9000 hab. Château fort; maisons très-hautes avec balcons et arcades; cathédrale gothique; théâtre, etc. Soieries, bas, filatures; commerce de transit. Prise d'assaut par les Français en 1809.

**BOUAYE**, ch.-l. de canton (Loire-inf.), à 13 kil. S. O. de Nantes; 364 hab.

**BOUC**, ville située dans le dép. des Bouches-du-Rhône, au point où l'étang de Caronte communique avec la Méditerranée. Petit port communiquant par deux canaux avec l'étang de Berre et avec Arles.

**BOUCADA**, v. et poste militaire d'Algérie, à l'extrémité mérid. de la prov. de Constantine, à 326 kil. S. E. de cette ville. Palmiers. Prise le 15 nov. 1849.

**BOUCANIERS**, aventuriers français, normands pour la plupart, qui, vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, allèrent s'établir dans l'île de St-Domingue, alors aux Espagnols, et y vécurent pendant longtemps en chassant des bœufs sauvages dont ils préparaient la peau pour la vendre en Europe. On les nommait ainsi du mot *boucan*, grill ou claie de bois, dont ils se servaient pour sécher et fumer leurs viandes. Les Espagnols ayant exterminé les animaux qui faisaient le principal objet de leur commerce, ils n'en restèrent pas moins dans l'île, y formèrent des établissements et se livrèrent à la piraterie. La France les reconnut et leur envoya un gouverneur en 1665. V. FLIBUSTIERS.

**BOUCHAIN**, ch.-l. de cant. (Nord), sur l'Escaut, à 17 kil. S. O. de Valenciennes; 1009 h. Ville forte et qui peut inonder ses approches. Elle fut bâtie dans le viii<sup>e</sup> siècle par Pepin, et devint capitale du comté d'Ostrevand, qui appartenait aux comtes de Hainaut. Prise par les Français en 1676, elle leur fut assurée par le traité de Nimègue (1678). Marlborough la prit en 1711, mais elle fut reprise dès 1712.

**BOUCHARDON** (Edme), sculpteur, né en 1698, à Chaumont en Bassigny, mort en 1762, travailla à Paris sous Coustou le jeune, remporta le grand prix, fut envoyé comme pensionnaire à Rome, et, après son retour à Paris, fut nommé sculpteur du roi, 1732, membre de l'Académie, 1744, et professeur, 1745. Ses principaux ouvrages sont les bustes de *Clément XII*, des cardinaux de *Rohan* et de *Polignac*, à Rome; les figures du *Christ*, de la *Vierge*, et des six *Apôtres*, à St-Sulpice; la fontaine de la rue de Grenelle, à Paris. Il avait commencé la statue équestre de Louis XV, mais il mourut avant d'avoir terminé cette œuvre, qui fut détruite par le peuple en 1792. Il a aussi exécuté plusieurs sujets pour les bassins de Versailles. Ses œuvres sont éminemment correctes, mais sévères et froides.

**BOUCHER** (Jean), un des plus fougueux ligueurs, né à Paris vers 1558, mort en 1646, était curé de St-Benoît, et fut successivement recteur de l'Université de Paris et prieur de Sorbonne. Il fut un des premiers à faire sonner le tocsin de son église en septembre 1587, répandit des libelles séditieux pour exciter le peuple à la révolte, applaudit publiquement à l'assassinat de Henri III, et redoubla de fanatisme à l'avènement de Henri IV. Ses sermons furent brûlés par la main du bourreau après la reddition de Paris. Il obtint cependant sa liberté de la clémence de Henri IV et se retira à Tournay en Flandre, où il continua à se signaler par de violentes attaques. Son *Apologie de Jean Châtel* (qui avait tenté d'assassiner Henri IV) a été imprimée en 1595 et 1620, avec quelques autres de ses libelles.

**BOUCHER** (François), peintre français, né en 1703 à Paris, mort en 1770, était élève de Lemoine. Il fut envoyé à Rome, obtint, à son retour, des succès de société, ainsi que la faveur de Mme de Pompadour, et devint le peintre à la mode. Admis à l'Académie en 1734 il succéda à Carle Vanloo dans la place de peintre du roi. Il travaillait avec une extrême facilité et se vantait

d'avoir gagné jusqu'à 50000 fr. par an. Boucher peint avec grâce, mais on l'accuse justement d'avoir corrompu l'art et d'avoir introduit un genre fade et maniéré. Ses tableaux, qui ne représentent que des amours et des bergers ou des scènes de plaisirs, trahissent le mauvais goût et les mœurs relâchées de l'époque. Cependant on estime son *Bain de Diane* (au Louvre).

**BOUCHER D'ARGIS** (Antoine Gaspard), avocat, né en 1708, mort en 1780, fut conseiller au conseil souverain de Dombes en 1753, puis au Châtelet de Paris. Il a laissé un grand nombre de traités de jurisprudence et a publié les *Règles pour former un avocat*, de Biarnoy de Merville, en les retouchant et y joignant une *Histoire abrégée de l'ordre des avocats*. — Son fils, A. J. Boucher d'Argis, né à Paris en 1750, fut aussi conseiller au Châtelet et mourut sur l'échafaud révolutionnaire. Il a laissé des *Observations sur les lois criminelles*, 1781, ouvrage plein de vues philanthropiques, et un *Recueil d'ordonnances* en 18 vol. in-32.

**BOUCHERAT** (Louis), magistrat, né à Paris en 1616, mort en 1699, fut, sous Louis XIV, intendant de Guyenne, de Languedoc, de Picardie, de Champagne, commissaire du roi aux États de Bretagne, membre du conseil des finances, et fut nommé chancelier de France à la mort de Letellier, 1685. Il eut à mettre à exécution l'édit sur la révocation de l'édit de Nantes, que son prédécesseur venait de signer. Il laissa du reste une grande réputation d'intégrité. Une rue de Paris (au Marais) porte son nom.

**BOUCHES**. Sous le 1<sup>er</sup> Empire, on appela : *Bouches-de-l'Elbe* un dép. formé de la ville et du territoire de Hambourg, et de petites parties du Hanovre, du Brunswick et du Lauenbourg; ch.-l., Hambourg; — *Bouches-de-l'Escaut* un dép. formé de la Zélande; ch.-l., Middelbourg; — *Bouches-de-la-Meuse* un dép. comprenant à peu près le N. de la Zélande et le S. de la Hollande; ch.-l., La Haye; — *Bouches-du-Rhin* un dép. formé du Brabant oriental; ch.-l., Bois-le-Duc; — *Bouches-du-Weser* un dép. formé de la ville de Brème et de parties du duché de Brème, de l'Oldenbourg et du Hanovre; ch.-l., Brème; — *Bouches-de-l'Yssel* un dép. formé de l'Oyer-Yssel; ch.-l., Zwoll.

**BOUCHES-DU-RHÔNE** (dép. des), dép. maritime de la France, entre ceux du Gard à l'O. et du Var à l'Est, celui de Vaucluse au N., et la Méditerranée au S.; 6020 kil. carrés; 507 112 hab.; ch.-l., Marseille. Il est formé d'une partie de l'anc. Provence; il comprend le Delta du Rhône ou île de la Camargue, et renferme les étangs de Berre, Galéjon, Ligagnau, Landré, Baux, Mévrane, Valcarès. Sol varié, stérile dans certaines portions (plaine de la Crau), mais en général fertile : forêts, pâturages, beau riz, tabac, garance, fruits en abondance, vins exquis. Houille, albâtre, marbre, plâtre, grès, terre à creusets, à poterie. Mérinos, chèvres, abeilles. Industrie active : huiles fines renommées, soude, soie, eaux-de-vie, parfums, essences, préparation de comestibles, saucissons recherchés, etc. Forges, martinets, usines diverses. Grand commerce. — Le dép. comprend 3 arr. (Marseille, Aix, Arles), 27 cantons, 106 communes; il dépend de la 9<sup>e</sup> division militaire, de la cour impériale et de l'archevêché d'Aix.

**BOUCHET** (Jean), écrivain du xv<sup>e</sup> siècle, né à Poitiers en 1476, mort vers 1550, exerçait la profession de procureur. Il composa un grand nombre d'ouvrages singuliers en vers et en prose, qui sont encore recherchés des bibliographes. Tels sont : *les Regnards traversant les voies périlleuses de ce monde*; *l'Amoureux transy, sans espoir*; *le Labyrinthe de fortunes*. On a aussi de lui des ouvrages historiques : *Annales d'Aquitaine, Antiquités du Poitou, Généalogie des rois de France, Panégyrique du Chevalier sans reproche* (L. de La Trémoille). Il est le 1<sup>er</sup> qui ait fait alterner les rimes masculines et féminines.

**BOUCHIR**, v. de Perse. V. ABOUCHER.

**BOUCHOTTE** (J. B. Noël), né à Metz en 1754, mort en 1840, était simple colonel lorsque la Conven-

tion l'éleva au poste de ministre de la guerre (1793). Il signala son administration par son activité et sa probité; il ne s'en vit pas moins accusé et fut même arrêté en 1794, peu avant le 9 thermidor; mais il fut relâché faute de charges suffisantes. Il se retira à Metz, où il vécut depuis étranger aux affaires.

**BOUCHOUX (LES)**, ch.-l. de c. (Jura), à 11 kil. S. O. de St-Claude; 131 hab. de pop. agglomérée.

**BOUCHCAUT** (JEAN LE MAINGRE, sire de), maréchal de France, né à Tours en 1364, mort en 1421, fit ses premières armes sous Duguesclin, combattit à côté de Charles VI à Rosbecque (1382), où il fit des prodiges de valeur, et fut fait maréchal à l'âge de 25 ans. Il suivit Jean sans Peur, duc de Nevers, dans sa croisade contre Bajazet, et fut pris par les Turcs à la bataille de Nicopolis (1396), après une résistance héroïque. Délivré de sa captivité, il fut choisi pour gouverneur de Gênes, qui s'était donnée aux Français (1401); il s'y conduisit avec une rare fermeté; mais en son absence la garnison fut surprise et massacrée. Revenu en France, il s'opposa vivement au projet qu'avait le roi Jean de livrer la bataille d'Azincourt. Il y fut fait prisonnier et conduit en Angleterre, où il mourut. On a les *Mémoires du sire de Bouchcaut*, écrits par lui-même ou sous ses yeux.

**BOUDDHA**, nom que l'on donne dans la religion bouddhique à la raison parfaite, à l'intelligence absolue. Ce nom s'applique aussi aux diverses incarnations de la raison suprême, dont la principale est Chakyamouni, le Dieu actuel des Bouddhistes (V. l'art. suiv.). Enfin on étend le nom de *Bouddha* à tous ceux qui professent la science parfaite, aux âmes parvenues à l'état de béatitude, se dégageant des liens de la matière, et habitant le monde immatériel.

**BOUDDHA-GAOUTAMA** ou **CHAKYAMOUNI**, sage de l'Inde, né vers l'an 622 av. J.-C., mort vers 542, était fils d'un prince du Bahar, de la race royale des *Chakjyas*, et se nommait d'abord Siddharta. Les Bouddhistes le regardent comme la 4<sup>e</sup> incarnation de Bouddha ou de la raison suprême. A 29 ans il se retira dans la solitude, ce qui le fit surnommer *Chakyamouni* (c.-à-d. le Chakya solitaire), et il parvint bientôt à la perfection de la science, ce qui lui valut le nom de *Bouddha*. Il prêcha sa doctrine dans le Cachemire, et après avoir fait un grand nombre de disciples, il monta sur un arbre, et mourut après y être resté deux mois et demi en méditation. Ses préceptes ont été recueillis par ses disciples. M. Barth. St-Hilaire a donné en 1839 *le Bouddha et sa religion* (V. BOUDDHISME). — Les Chinois placent Bouddha au xi<sup>e</sup> s. av. J.-C.

**BOUDDHISME**, une des religions les plus répandues dans le monde, issue du brahmanisme, paraît s'être formée dans l'Inde septentrionale, peut-être dans le Cachemire, à une époque fort ancienne, mais encore incertaine. A la différence du Brahmanisme, elle s'adressait à tous, sans distinction de castes, et admettait les étrangers comme les indigènes. Introduite en Chine dans le 1<sup>er</sup> s. de J.-C., elle envahit successivement la Corée, le Japon, le Tibet; les Mogols enfin l'embrassèrent sous les premiers successeurs de Gengis-Khan, et auj. elle couvre la plus grande partie de l'Asie; elle y compte environ 200 millions de sectateurs. Le Bouddhisme prétend que notre existence actuelle est imparfaite et sans réalité; que le monde matériel (*sansara*) est une illusion de nos sens, et il enseigne la nécessité de dégager notre âme de ce monde périssable, pour la mener au salut (*Nirvana*), c.-à-d. pour lui donner entrée dans le monde immatériel et vrai, où elle se confond avec le Bouddha suprême, raison parfaite, qui est située au-dessus de l'espace lumineux, dans une région éternelle et indestructible. Les âmes plus parfaites, les Bouddhas accomplis (*Tathâgatas*), peuvent s'incarner et descendre sur la terre afin de dégager les âmes enchaînées dans le monde matériel: Chakyamouni, auteur de la forme actuelle du Bouddhisme, est le 4<sup>e</sup> des Bouddhas déjà parus; en

le fait vivre au vi<sup>e</sup> s. av. J.-C. (V. BOUDDHA). Il est visible dans la personne du Dalai-Lama du Thibet, le grand pontife des Bouddhistes. Après la mort d'un Bouddha incarné, sa représentation reste sur la terre jusqu'à la venue d'un autre Bouddha, et elle est animée par les incarnations successives de Bouddhas moins parfaits. — Cette religion, toute spiritualiste, eut à souffrir des persécutions cruelles de la part des Brahmines et des sectateurs de Shiva, dieu sensuel et sanguinaire. Elle eut le dessus au vii<sup>e</sup> s. de notre ère; mais au xiv<sup>e</sup> s. le Bouddhisme, après des luttes sanglantes, était entièrement expulsé de l'Inde. La collection des livres sacrés de cette religion, dite *K'hagiour* (Commandements), se compose principalement de deux grands recueils : le *Gandjour* (108 vol. in-fol.) et le *Dandjour* (240 vol. in-fol.), que possède la Bibliothèque impériale. On doit à Eugène Burnouf une savante *Introduction à l'Histoire du Bouddhisme*, 1844, et la trad. de quelques-uns des livres sacrés de cette secte. — V. r<sup>o</sup>.

**BOUDET** (J. P.), pharmacien, né à Reims en 1748, mort en 1829, servit comme pharmacien des armées en Egypte, en Allemagne, devint à son retour pharmacien en chef de la Charité et membre de l'Académie de médecine. Il est un des fondateurs de la Société de pharmacie et un des rédacteurs du *Code pharmaceutique*. On a de lui, entre autres travaux, des *Mémoires sur le phosphore, sur la fabrication du bleu de Prusse et sur l'extraction du pastel*.

**BOUDOT** (Jean), imprimeur du roi, est connu par un *Dictionnaire latin-français* qu'il publia en 1704, in-8, et qui eut une grande vogue dans les classes : c'est l'abrégé d'un grand dictionnaire en 14 vol. laissé ms. par Nic. Blondeau, inspecteur de l'imprimerie de Trévoux. — Il eut deux fils : J. Boudot, libraire, qui se distingua par ses connaissances bibliographiques; et l'abbé P. J. Boudot, censeur royal, auteur d'ouvrages estimés, notamment de la *Bibliothèque du Théâtre français* (attribuée au duc de La Vallière), et collaborateur du président Hénault.

**BOUDROUN**, l'anc. *Halicarnasse*. V. **BOUDROUN**.

**BOUFARIK**, vge d'Algérie (prov. d'Alger), fondé en 1832, dans la plaine de la Métidja, à 34 k. S. d'Alger; 2360 h. Pépinière, tabacs excellents.

**BOUFLERS** (Louis François, marquis de), maréchal de France, issu d'une des plus anciennes et des plus nobles familles de Picardie, dont l'origine remonte au xii<sup>e</sup> s., naquit en 1644, et mourut en 1711. Formé à l'école des Condé et des Turenne, il contribua en 1690 à la victoire de Fleurus, prit Furnes en 1693, ce qui lui valut le bâton de maréchal, défendit Namur (1695), commanda l'armée de Flandre en 1702, et se couvrit de gloire par sa belle défense de Lille (1708), à la suite de laquelle il fut fait duc et pair. Après la défaite de Malplaquet, il fut chargé de la retraite, et sauva l'armée. Il sut se faire aimer du soldat.

**BOUFLERS** (Stanislas, chevalier de), célèbre par son esprit, né à Lunéville en 1737, mort en 1815, avait pour mère la marquise de Boufflers (née Beauvais-Craon), femme belle et spirituelle, qui faisait les honneurs de la cour du roi Stanislas. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il y renonça bientôt afin de se livrer à son goût pour le plaisir, et obtint dans le monde les plus grands succès, qu'il dut aux agréments de son esprit et de sa personne. Il entra au service, fut nommé colonel de hussards en 1772, et maréchal de camp en 1784. Ayant épuisé son patrimoine, il se fit nommer gouverneur du Sénégal (1785) et déploya dans l'administration des talents qu'on ne lui soupçonnait pas. Il fut à son retour reçu à l'Académie française (1788). Élu en 1789 député aux États généraux, il y brilla peu. Il émigra, et ne revint en France qu'en 1800. Il écrivit depuis quelques ouvrages sérieux, mais ils eurent peu de succès. Boufflers est surtout connu par ses poésies légères et par ses contes; on regrette d'y trouver quelquefois trop de licence. Ses principaux ouvrages

sont : *Aline, reine de Golconde*, conte, 1761; divers poèmes érotiques, 1763; *Lettre à sa mère sur son voyage en Suisse*, 1770; *Poésies fugitives*, 1782; *Traité du Libre Arbitre*, 1808. Il a donné lui-même ses *Oeuvres complètes*, 1813, 2 vol. in-8. On les a imprimées de nouveau en 1828, 4 vol. in-18.

**BOUG** ou **BOG**, *Hypanis*, riv. de la Russie d'Europe, prend sa source dans la Volhynie, arrose les gouvernements de Podolie et de Kherson, passe à Nicolaiem, et tombe dans le Dniepr vis-à-vis de Fédorovka, après avoir regu la Siniouka, la Kolima, l'ingoul, etc., dans un cours de 560 kil. — Affluent de la Vistule, prend sa source dans la partie orient. de la Galicie, coule au N. O. jusqu'à Christianpol, et de là au N.; sépare la Pologne de la Russie, et se joint à la Vistule par la r. dr., à 26 k. N. O. de Varsovie, après un cours de 500 kil.

**BOUGAINVILLE** (L. Ant., de), navigateur célèbre, né à Paris en 1729, mort en 1814, quitta l'étude du droit, à laquelle sa famille le destinait, pour la carrière militaire; devint aide de camp de Chevert, puis accompagna le marquis de Montcalm au Canada, se signala dans cette expédition, et obtint le grade de colonel (1759). A la paix, il se tourna vers la marine, alla en 1763 occuper les îles Malouines, puis exécuta un voyage autour du monde, le premier de ce genre qu'eût entrepris un Français (1766-69). Il commanda plusieurs vaisseaux dans la guerre d'Amérique, devint chef d'escadre en 1779, fut chargé en 1790 de commander l'armée navale de Brest; mais, n'ayant pu rétablir l'ordre dans cette troupe indisciplinée, il se retira du service. Il fut appelé en 1796 à l'Institut et devint sous l'Empire comte et sénateur. Bougainville a publié la *Relation de son voyage autour du monde* (Paris, 1771 et 1772), qui a eu un succès prodigieux. Il a fait un grand nombre de découvertes géographiques dans l'Océan Pacifique, et a laissé son nom à plusieurs des lieux qu'il avait découverts. — Son frère aîné, J. P. de Bougainville, né à Paris en 1722, mort en 1763, fut secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et membre de l'Académie française. On a de lui une traduction en prose de l'*Anti-Lucrece* du cardinal de Polignac, 1749, un *Parallèle de l'expédition d'Alexandre le Grand dans les Indes avec celle de Thamas Kouli-Khan*, 1752, et de savants mémoires sur l'antiquité, notamment une dissertation sur les *Droits des métropoles grecques sur leurs colonies*, 1745.

**BOUGAINVILLE** (île), île de l'archipel Salomon, dans la Polynésie, par 152° 30' long. E., 5° 32' lat. S. Elle fut découverte en 1768 par J. P. Bougainville.

**BOUGEANT** (le P.), jésuite, né à Quimper en 1690, mort à Paris en 1743, professa les humanités à Caen, à Nevers, puis à Paris, au collège Louis le Grand. Il se fit d'abord connaître par un élégant badinage, *Amusement philosophique sur le langage des bêtes*, 1739, qui lui attira des censures de la part de ses supérieurs; puis, se livrant à des travaux plus sérieux, il rédigea une *Histoire du traité de Westphalie*, 1744 et 1751, ouvrage estimé. Il s'exerça aussi dans la comédie et fit quelques pièces assez spirituelles dirigées contre les adversaires de la bulle *Unigenitus*.

**BOUGIE**, en arabe *Boudjeiah*, en latin *Saldæ*, v. d'Algérie (prov. de Constantine), ch.-l. de cercle, sur la Méditerranée, à l'emb. d'une riv. du même nom, à 220 k. N. O. de Constantine, à 177 k. E. d'Alger; 2000 h. Baie, port spacieux et sûr; 3 châteaux forts. Fabrique d'instruments aratoires; commerce en huile et surtout en cire : c'est du nom de cette ville que vient notre mot *bougie*. — Bougie fut prise en 439 par Genséric, roi des Vandales, qui en fit sa capitale; puis, par les Arabes en 708, par les Espagnols en 1509, par les Turcs en 1555, et enfin par les Français, en 1833.

**BOUGIVAL**, joli vge du dép. de Seine-et-Oise, sur la r. g. de la Seine, à 7 k. N. de Versailles et à 18 de Paris; 2000 h. Belles maisons de campagne.

**BOUGLON**, ch.-. de cant. (Lot-et-Garonne), à 15 k. S. O. de Marmande; 182 h.

**BOUGUER** (Pierre), professeur d'hydrographie, membre de l'Académie des sciences de Paris, de la Société royale de Londres; né au Croisic en 1698, mort à Paris en 1758. Après avoir remporté plusieurs prix sur des questions scientifiques, il fut choisi avec Godin et La Condamine pour aller au Pérou déterminer la figure de la terre (1736). On a de lui : *De la Mûture des vaisseaux*, 1727; *De la Gradation de la lumière*, 1729; *Méthode d'observer sur mer la hauteur des astres*, 1729; *Manière d'observer en mer la déclinaison de la boussole*, 1731; *La construction du navire*, 1746; *Traité de la navigation*, 1753. L'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur est son *Traité de la figure de la terre*, qu'il publia en commun avec La Condamine, Paris, 1749, in-4. On lui doit l'héliomètre, ainsi que la connaissance des déviations que l'attraction des montagnes fait subir au pendule; il fut le créateur de la photométrie.

**BOUCHER** (Jean), président à mortier au parlement de Dijon, membre de l'Académie française, né à Dijon en 1673, mort en 1746, s'est exercé avec succès dans la philologie, la jurisprudence, l'histoire et la poésie. On a de lui une traduction en vers du poème de Pétrone *Sur la guerre civile* entre César et Pompée; les *Amours d'Enée et de Didon*; des *Remarques sur les Catilinaires* et sur le *De natura Deorum* de Cicéron; la traduction du 3<sup>e</sup> et du 5<sup>e</sup> livre des *Tusculanes*; des *Lettres sur les Thérapeutes*; de savantes *Dissertations sur Hérodote* et *Sur le grand pontificat des empereurs romains*; la *Coutume de Bourgogne*, avec des commentaires estimés; de profonds traités sur la *Dissolution du mariage*, sur les *Successions*, etc. Ses œuvres de jurisprudence ont été recueillies à Dijon, 2 vol. in-fol., 1787.

**BOUHOURS** (le P.), jésuite, habile critique, né à Paris en 1628, mort en 1702, professa les humanités à Paris, puis fut chargé de l'éducation des princes de Longueville, et ensuite de celle du marquis de Seignelay, fils de Colbert. Ses principaux ouvrages sont : *Entretiens d'Ariste et Eugène*, 1671, traité de critique littéraire qui eut un grand succès, mais qui fut attaqué vivement par Barbier-d'Aucourt dans ses *Sentimens de Cléanthe*; *Doctes sur la langue française*, 1674; que l'on regarde comme supérieur aux *Entretiens*; *Pensées ingénieuses des anciens et des modernes*, 1689. On lui doit aussi une version du *Nouveau Testament* d'après la Vulgate, une *Histoire de P. d'Abusson, grand maître de Rhodes*, des *Vies de S. Ignace et de S. François Xavier*. On reproche au P. Bouhours de courir après le bel esprit et de s'attacher, dans ses ouvrages de critique, à des observations trop minutieuses.

**BOUIDES**, dynastie musulmane qui régna en Perse et dans l'Irak-Adjémi aux 9<sup>e</sup> et au 11<sup>e</sup> siècles, était issue de Bouyah, pêcheur de la prov. de Dilem qui vivait vers l'an 900. Bouyah eut trois fils, Imad-Eddaula, Rockn-Eddaula, Moez-Eddaula, qui du rang de simples soldats s'élevèrent au souverain pouvoir et qui régnèrent à Bagdad, ainsi que sur la Perse, depuis l'an 932 jusque vers 1055. Ils formèrent deux branches, dont l'une domina sur l'Irak de 932 à 1029, époque à laquelle elle fut remplacée par les Gaznévides, et l'autre sur le Pars (Perse propre) de 933 à 1055, et fut remplacée par les Seldjoucides.

**BOUILLE** (Fr. Claude Amour, marquis de), général, connu par son attachement à Louis XVI, né au château de Cluzel, en Auvergne, en 1739, mort à Londres en 1800. Gouverneur des îles du Vent lors de la guerre d'Amérique, il protégea efficacement nos possessions aux Antilles et enleva plusieurs îles aux Anglais (1778). Nommé en 1790 général en chef de l'armée de Meuse, Sarre-et-Moselle, il fit respecter la discipline à Metz et à Nancy par des actes de vigueur. Louis XVI le choisit en 1791 pour seconder son départ secret de Paris. Ce projet ayant échoué, Bouillé se réfugia à Coblenz, puis fit des

démarches auprès de différentes cours pour obtenir la délivrance du roi. Voyant ses efforts inutiles, il se retira en Angleterre. Il publia des *Mémoires sur la Révolution*, qui eurent un grand succès (Londres, 1797, et Paris, 1801). — Son fils, L. J. de Bouillé, né à la Martinique en 1769, mort à Paris en 1830, était son aide de camp, et le seconda lorsqu'il réprima l'émeute de Nancy et tenta de sauver le roi. Il émigra avec lui, mais reentra en France dès 1802, s'enrôla dans l'armée républicaine, se distingua en Italie et en Espagne, surtout aux batailles de Ciudad-Real et d'Almonacid, et défit avec 1200 hommes 5000 Espagnols à Baza (1810). Déjà il était général de brigade et avait mérité d'être fait comte de l'Empire lorsqu'une cécité complète le força de quitter le service en 1812. Il trouva un refuge dans les lettres, et put, grâce au concours d'un secrétaire dévoué, rédiger plusieurs ouvrages importants. On a de lui : *Vie politique, militaire et privée du Prince Henri de Prusse*, 1809; *Mémoire sur l'évasion de Louis XVI*, 1823; *Commentaires sur le prince de Machiavel et sur l'Anti-Machiavel de Frédéric II*, 1827; *Pensées et Réflexions*, 1836 et 1851. — Le fils de ce dernier, René de Bouillé, pair de France, mort en 1853, s'est lui-même fait connaître honorablement par une *Histoire des ducs de Guise*, ainsi que par un *Essai sur la vie du marquis de Bouillé*, 1853.

**BOUILLET** (Jean), médecin, né en 1690 à Servian près de Béziers, mort en 1777, vint s'établir à Béziers en 1715, et consacra sa longue carrière au bien-être de ses concitoyens. Outre de nombreux mémoires sur des points particuliers de la science, notamment sur la *Cause de la multiplication des ferments*, on remarque ses *Mémoires sur les maladies qui régnent à Béziers*, et sur le *Moyen d'en préserver cette ville*. On a aussi de lui des *Eléments de médecine pratique* (Béziers, 1744-46), où il se montre excellent praticien. J. Bouillet était correspondant de l'Académie des sciences de Paris. Il fonda, avec Mairan, l'Académie de Béziers.

On connaît sous le même nom une famille d'armuriers de St-Etienne-en-Forez qui, aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, apporta de grands perfectionnements dans la fabrication des armes à feu. On leur doit la première idée du mécanisme tournant adapté depuis aux *revolvers*. Jean et Nicolas Bouillet appliquaient ce mécanisme aux fusils et aux pistolets à vent, et fabriquaient des armes avec lesquelles on pouvait tirer cinquante coups de suite. L'un de ces fusils, dit *fusil de Louis XV*, est encore aujourd'hui un des plus beaux ornemens du Musée d'artillerie de Paris.

**BOUILLON**, *Bullio*, v. du Luxembourg belge. anc. capit. du duché de Bouillon, sur la Semois, à 80 k. N. O. de Luxembourg, à 30 k. S. O. de Neuchâteau; 3000 hab. Château fort, dominé par des hauteurs et autrefois habité par les ducs.

**BOUILLON** (seigneurie, ensuite duché de), petit État, entre le Luxembourg, la Champagne et le gouvernement de Metz, était formé de la ville de Bouillon et de son territoire : c'était un démembrement du comté de Boulogne. Godefroy de Bouillon, fils d'Eustache de Boulogne, et héritier de Godefroy le Bossu, duc de Bouillon, son oncle, vendit son domaine en 1095 à l'évêque de Liège, afin de se procurer les moyens de partir pour la croisade. Les évêques de Liège le gardèrent jusqu'en 1582. A cette époque, Guillaume de La Marek, prince de Sedan, s'en empara; mais en 1521, Charles-Quint le rendit à l'évêque de Liège. Cependant, en 1548, Robert de La Marek reprit le château de Bouillon, et ses descendants s'intitulèrent ducs de Bouillon; les seigneurs de la Tour-d'Auvergne, vicomtes de Turenne, subrogés par mariage à leurs droits, portèrent ce titre après eux. Bouillon fut occupé par les Français de 1552 à 1559; ils reprirent cette place en 1676 et la gardèrent jusqu'en 1814. A cette époque, le duché fut joint au roy. des Pays-Bas. — Louis XIV, en 1678, l'avait donné comme fief au vicomte de Turenne, qui

déjà portait le titre de duc de Bouillon. Il est aujourd'hui compris dans le Luxembourg belge.

**BOUILLON** (GODEFROY, duc de), premier roi chrétien de Jérusalem, né vers 1058 à Bézy, près de Nivelle en Brabant, était fils d'Eustache de Boulogne et neveu de Godefroy le Bossu, duc de Bouillon, qui lui laissa ses États. Il combattit dans sa jeunesse pour l'empereur Henri IV contre le pape Grégoire VII, et entra dans Rome les armes à la main; mais ayant été gravement malade peu après cette expédition, il fit vœu, pour réparer ses torts, d'aller défendre les Chrétiens en Orient. En effet, il fut un des premiers à prendre la croix lors de la prédication de Pierre l'Ermite. Il vendit son duché de Bouillon, parti pour la Terre-Sainte en 1096, et fut bientôt reconnu pour chef de la croisade. Après avoir triomphé des obstacles qu'opposait aux Croisés l'empereur de Constantinople, Alexis, il pénétra en Asie, s'empara de Nicée, vainquit les Turcs à Dorylée, prit d'assaut Antioche et enfin Jérusalem (1099). Il fut proclamé roi de la ville sainte; mais il se contenta du titre de baron. Il donna à ses nouveaux États un code de lois sages, connu sous le nom d'*Assises de Jérusalem*. Il mourut en 1100, en revenant d'une expédition contre le sultan de Damas, qu'il avait battu devant Ascalon; on soupçonna qu'il avait été empoisonné par des fruits que lui avait offerts l'émir de Césarée. On raconte de lui des exploits extraordinaires, et probablement fabuleux; il joignait au courage la prudence, la modération et la piété la plus vive. Le Tasse l'a choisi pour le héros de son poème. Sa statue équestre orne la place Royale de Bruxelles.

**BOUILLON** (HENRI DE LA TOUR-D'AUVERGNE, vicomte de Turenne, duc de), né en 1555, mort en 1623, embrassa le Calvinisme, s'attacha au roi de Navarre, contribua au gain de la bataille de Coutras (1592), fut créé maréchal par Henri IV (1592), et chargé de missions importantes en Angleterre. Il fut compromis dans la conspiration de Biron, mais il obtint son pardon. Il avait acquis le duché de Bouillon et la principauté de Sedan par son mariage avec Charlotte de La Marck, héritière de ce duché (1591) Il épousa en secondes noces une fille de Guillaume, prince d'Orange, et en eut Frédéric Maurice, duc de Bouillon (V. Part. suivant) et le fameux Turenne (V. TURENNE). Il fonda à Sedan une université protestante qui devint célèbre. Il a laissé des *Mémoires*, Paris, 1666. — Son fils aîné, Frédéric Maurice de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, né à Sedan en 1605, mort en 1652, entra en 1635 au service de la France, prit une grande part aux guerres civiles, et livra, avec le comte de Soissons, le combat de la Marfée contre les troupes de Richelieu (1641). Il fut compromis dans la conspiration de Cinq-Mars (1642), et fut longtemps l'âme de la Fronde. Il ne fit sa paix avec la cour qu'en cédant sa principauté de Sedan. Il a laissé des *Mémoires*, Amsterdam, 1731.

**BOUILLON** (ROBERT DE LA MARCK, duc de), maréchal de France. V. MARCK (La).

**BOUILLON** (La duchesse de). V. MANCINI.

**BOUILLON** (Pierre), peintre d'histoire et graveur habile, né en 1775 à Thiviers (Dordogne), mort en 1831, remporta le grand prix de peinture pour un vaste ouvrage de chalcographie, qui lui coûta 17 ans de travail, le *Musée des Antiques*, Paris, 1810-27, 3 v. in-f., dont le texte est dû à M. de St-Victor.

**BOUILLON-LAGRANGE** (J. B.), chimiste et pharmacien, né à Paris en 1764, mort en 1844, organisa en 1793 les hôpitaux de l'armée en qualité de pharmacien-major, professa la chimie à l'École polytechnique, puis à l'École de pharmacie, et devint directeur de cette École. On lui doit l'analyse d'une foule de substances médicales, un *Manuel du pharmacien* et un *Manuel de chimie*, devenus classiques.

**BOUILLY**. ch.-l. de cant. (Aube), à 14 kil. S. O. de Troyes; 798 hab. Église gothique. Belle vue.

**BOUILLY** (Jean Nicolas), littérateur, né à Tours en 1763, mort en 1842, était d'abord avocat à Paris,

En 1790, il fit représenter l'opéra de *Pierre le Grand*, qui dut son succès à quelques allusions aux événements récents. Il rempli à la même époque plusieurs fonctions administratives, et fit partie, après le 9 thermidor, de la commission de l'instruction publique, qui organisa les écoles primaires. A partir de 1800, il se livra tout entier à la littérature; on lui doit un grand nombre de pièces de théâtre dont le succès a été constant et mérité. Telles sont le drame de *l'Abbé de l'Épée*, les opéras-comiques des *Deux Journées* et de *Fanchon la Vieilleuse*. Il a aussi beaucoup écrit pour l'enfance: tout le monde a lu ses *Contes à ma fille*, 1809; ses *Conseils à ma fille*, 1811; les *Contes offerts aux enfants de France*, etc. On trouve dans tous ses écrits une morale pure, des tableaux gracieux ou touchants, et une sensibilité exquise. Il publia en 1836 *Mes récapitulations*, qui sont les mémoires de sa vie.

**BOUIN** (île), sur la côte du dép. de la Vendée, au fond de la baie de Bourgneuf, à 54 k. N. O. de Bourgneuf-Vendée; 1392 h., avec un bourg de même nom; 3000 h. Elle n'a que 26 kil. de circuit. Les Normands y firent la 1<sup>re</sup> de leurs descentes en France (820).

**BOUKHARA** ou **BOKHARA**, c.-à-d. *Trésor de Science*, une des v. les plus importantes de l'Asie, capit. du khanat de Boukhara, par 60° 25' long. E., 39° 30' lat. N.; env. 100 000 h. Bel aspect; mur d'enceinte élevé, flanqué de tours; quelques monuments; palais du khan; jolî minaret de Mirgharab; 360 mosquées; tombeaux de plusieurs saints musulmans, 60 medrèses ou collèges; célèbres écoles de théologie, de droit et de médecine. Nombreuses fabriques: étoffes de coton, bonneterie, papier de soie, armes, imprimerie sur toiles, etc. Grand commerce avec la Russie, l'Irau, le Kaboul, etc. — La ville, qui est très-anc., fut prise par les Musulmans en 705 et devint la résidence de la dynastie des Samanides; brûlée par Gengis-Khan, elle rede-vint capitale à l'avènement des Usbeks.

**BOUKHARA** (khanat de) V. BOUKHARIE (GRANDE).

**BOUKHARIST**. V. BUCHAREST.

**BOUKHARIE** (GRANDE), autrement dite *khanat de Boukhara*, l'ancienne *Sogdiane*, État de l'Asie centrale, le plus riche, le plus peuplé, le plus puissant du Turkestan indépendant, entre le steppe des Kirghiz au N., les khanats de Khokhan et d'Hissar à l'E., de Khiva à l'O., de Balk au S., s'étend de 37° à 41° lat. N. et de 61° à 67° long. E.; environ 2 500 000 h., en partie nomades (Tadjiks, Usbeks, Turkomans, etc.). Capit., jadis Samarcand, puis Bikhend;auj. Boukhara. La Boukharie est sur le grand plateau central de l'Asie et est traversée par plusieurs chaînes de montagnes; elle est arrosée par l'Amou et le Zer-Afchan. Climat tempéré, fort chaud l'été. Sol varié: grains en abondance, surtout du millet, raisins, fruits, chanvre, safran, tabac, etc.; excellents chevaux. Religion mahométane; gouvernement despotique; milice de 30 000 hommes de cavalerie. — Ce pays fit successivement partie de l'empire perse, de celui d'Alexandre et de celui de la Bactriane; fut conquis par les Turcs au vi<sup>e</sup> siècle, par les Chinois au vii<sup>e</sup>, par les Arabes en 705, fut dès lors régi par des princes vassaux des califes, tomba ensuite aux mains des Samanides (ix<sup>e</sup> s.), des Turcs Hoïkes (1000), des Seldjoucides (1037), de Mohammed, sultan de Kharism (1207), des Mongols (1219), de Tamerlan (1383), passa sous la domination des Usbeks en 1505, des Astrakanides (descendants de Batou-Khan) en 1600, et d'une nouvelle dynastie d'Usbeks en 1786.

**BOUKHARIE** (PETITE), prov. de l'Empire chinois. V. THIAN-CHAN-NAN-LOU.

**BOULAINVILLIERS** (Henri, comte de), historien, né à St-Saire en Normandie en 1658, mort en 1722, s'occupa principalement d'histoire de France, et porta dans cette étude un esprit systématique et paradoxal: il voyait dans la féodalité le chef-d'œuvre de l'esprit humain et le gouvernement le plus



libre. On a publié un grand nombre d'ouvrages de lui, mais il n'en a lui-même fait imprimer aucun. Les principaux sont : *Histoire de l'ancien gouvernement de France*, La Haye, 1727; *État de la France*, 1727; *Histoire de la pairie et du parlement de Paris*, 1733. On a encore de lui une *Histoire des Arabes*, une *Vie de Mahomet*, un *Traité des trois imposteurs*, une *Analyse de Spinosa*, qui devait être suivie d'une réfutation, qui n'a jamais paru. Il a laissé beaucoup de manuscrits qui sont restés inédits. On lui a attribué sans fondement des ouvrages irréguliers.

**BOULAK**, v. de la B.-Egypte, sur la r. dr. du Nil, à 2 k. N. O. du Caire dont elle est regardée comme le faubourg et le port; 18 000 h. École polytechnique, écoles de dessin, d'arts et métiers, de langues vivantes, établies par Méhémet-Ali. Boulak fut brûlé en 1799 par les Français lors du siège du Caire; elle a été relevée depuis.

**BOULANGER** (Nic. Ant.), écrivain du xviii<sup>e</sup> siècle, né à Paris en 1722, mort en 1759, était fils d'un marchand de papier. Il s'appliqua d'abord aux mathématiques et devint ingénieur des ponts et chaussées; puis il étudia les langues anciennes et orientales, et composa plusieurs écrits philosophiques dans lesquels il chercha à expliquer par des symboles astronomiques, mais surtout par la terreur que le déluge inspira aux hommes, les superstitions et les pratiques religieuses établies sur toute la terre. Il n'a publié lui-même aucun de ses écrits; on les a imprimés après sa mort, en leur donnant peut-être le caractère antireligieux qu'ils portent aujourd'hui. Les principaux sont : *Recherches sur l'origine du despotisme oriental*, 1761; *l'Antiquité dévoilée par ses usages*, ouvrage publié et refondu par d'Holbach, 1766. On lui a attribué *le Christianisme dévoilé*, écrit impie, qui est de d'Holbach ou de Damienville. Toutes ses Œuvres ont été réunies en 1792, 8 vol. in-8 et 10 vol in-12. — V. BOULLANGER.

**BOULARD** (Ant. Marc Henri), bibliophile, né à Paris en 1754, m. en 1825. Après avoir obtenu le prix d'honneur à l'Université de Paris (1770), il exerça la profession de notaire; il quitta son étude en 1808 pour se livrer tout entier à son goût pour les lettres et pour les livres. Il avait formé une bibliothèque qui s'élevait à près de 500 000 vol. On lui doit un grand nombre de traductions, entre autres celle de *l'Histoire littéraire du moyen âge*, de Harris, 1786, et de *l'Histoire littéraire des 11 premiers siècles de l'ère chrétienne*, de Berington, 1815-1826. Il fut l'ami de La Harpe et publia sa *Philosophie du xviii<sup>e</sup> siècle*. — Un autre Boulard, imprimeur-libraire, 1750-1809, a publié un *Traité de Bibliographie* estimé, Paris, 1804.

**BOULAY**, ch.-l. de cant. (Moselle), à 24 kil. N. E. de Metz; 2770 hab. Quincaillerie.

**BOULAY** (le comte), dit *B. de la Meurthe*, homme d'État, né en 1761 à Chaumouzey (Vosges), d'une famille de riches cultivateurs, mort en 1840, était avocat à Paris en 1789. Il adopta les idées nouvelles, s'enrôla en 1792, fut, en l'an V, envoyé par le dép. de la Meurthe au conseil des Cinq-Cents, où il devint l'âme du parti modéré; eut part à la révolution du 18 brumaire, et se voua dès lors à la fortune de Bonaparte; fut nommé président de la section de législation au conseil d'État, après avoir refusé le ministère de la police, et prit une part active à la rédaction du Code Napoléon; fut appelé en 1810 au conseil privé, et plus tard au conseil de régence; reçut aux Cent-Jours (1815) le titre de ministre d'État, fut un des rédacteurs de l'Acte additionnel aux constitutions de l'Empire, tenta vainement d'établir sur le trône Napoléon II, fut exilé au retour des Bourbons, reentra en 1819, mais resta depuis dans la vie privée. Il avait publié en l'an VII (1799) un *Essai sur les causes qui amenèrent en Angleterre l'établissement de la république*, et en 1818, le *Tableau politique des règnes de Charles II et Jacques II*, ouvrages qui étaient autant des écrits de circonstance que des œuvres historiques, et qui influèrent puissamment sur l'opinion.

Il a laissé des *Mémoires*, qui n'ont pas encore vu le jour. — Son fils aîné, le comte Henri Boulay, né en 1797, mort en 1858, longtemps député et membre du conseil général de la Seine, fut élu en 1849 vice-président de la République et devint sénateur en 1852. — Son 2<sup>e</sup> fils, le baron, puis comte Joseph Boulay, sénateur depuis 1857, membre du Conseil de l'instruction publique, était précédemment président de section au conseil d'État. Tous deux se sont signalés par leur attachement à la famille de Napoléon et par leur zèle pour les progrès de l'instruction publique.

**BOULDER-AA**, riv. de la Russie, naît à 80 k. S. de Dorpat, coule au S. O., baigne Volmar et Venden, et tombe dans le golfe de Livonie. Cours, 200 kil.

**BOULE** (André Charles), ébéniste-sculpteur, né à Paris en 1642, mort en 1732, a attaché son nom à un genre de meubles de luxe fort recherchés aujourd'hui, dont les ornements consistent en incrustations de divers genres. Possédant la science du dessin et doué d'un goût exquis, il dessinait lui-même les ornements de ses meubles. Il obtint de Louis XIV le titre de graveur du sceau et un logement au Louvre.

**BOULÉBANE**, capit. du Bondou. V. BONDOU.

**BOULEN** (Anne). V. BOLEYN (A.).

**BOULLANGER** (André), dit *le Petit père André*, à cause de sa petite taille, prédicateur, né à Paris en 1578, mort en 1657, était moine augustin. Il avait un ton naïf et plaisant qui le mit à la mode, mais il se livra trop souvent dans la chaire à des trivialités analogues à celles de Ménot et de Maillard. Il ne reste de lui que *l'Oraison funèbre de Marie de Lorraine*, abbesse de Chelles.

**BOULLIER** (David Renaud), ministre à Amsterdam, ensuite à Londres, né à Utrecht en 1699, mort en 1759, signala son zèle contre les doctrines philosophiques du xviii<sup>e</sup> siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Essai philosophique sur l'âme des bêtes*, 1728; *Doctrine orthodoxe de la Trinité*, 1734; *Lettres sur les vrais principes de la religion*, 1741; *Lettres critiques sur les Lettres philosophiques de Voltaire*, 1754.

**BOULLONGNE**, famille de peintres français. — Louis Boullongne, né en 1609, mort à Paris en 1674, excellait particulièrement à copier les tableaux des anciens peintres. Il laissa deux fils, Louis et Bon, qui cultivèrent avec succès la peinture et le surpassèrent. — Bon Boullongne, né à Paris en 1649, mort en 1717, d'abord élève de son père, étudia à Rome en qualité de pensionnaire du roi, et se forma par l'étude des grands maîtres. De retour en France, il fut admis à l'Académie de peinture en 1677, puis nommé professeur à l'Académie et peintre du roi (Louis XIV). Il travailla pour ce prince dans l'église des Invalides, au palais et à la chapelle de Versailles, à Trianon, etc. Il excellait dans le coloris. Parmi ses tableaux, on distingue *le Combat d'Hercule contre les Centaures*, *l'Enfant ressuscité* (au Louvre), *Vénus, Pan et Syrinx*. — Louis Boullongne, son frère cadet, né en 1657, m. en 1733, fut aussi pensionnaire du roi à Rome et devint directeur de l'Académie de peinture. Louis XIV le nomma son premier peintre, lui donna des lettres de noblesse, et le fit chevalier de St-Michel. Ses chefs-d'œuvre sont : *la Présentation au Temple* (à Notre-Dame de Paris), *l'Annonciation* et *l'Assomption* (à Versailles). On lui reproche un peu de sécheresse.

**BOULOGNE**, BOULOGNE-SUR-MER, *Gessoriacum* et *Bononia* (réunies), peut-être *Itius portus*; port de mer et ch.-l. d'arr. (Pas-de-Calais), à 108 k. N. O. d'Arras, à l'emb. de la Liane dans la Manche, à 301 k. de Paris par la route, 254 par chemin de fer; 36 265 hab. Port très-fréquenté, mais d'accès difficile; 2 bassins; muraille flanquée de tours rondes et renfermant un château fort. Jolie ville, divisée en haute et basse. Trib. de 1<sup>re</sup> inst. et de commerce, collège, sociétés d'agriculture, commerce, sciences et arts; école de navigation; bibliothèque publique. Commerce actif; armements pour voyages au long cours, cabotages, pêcheries. Bel établissement de bains de mer. Passage très-fréquenté de France en Angleterre par Douvres

et Folkstone. Fondée par les Romains 50 ans av. J.-C., Boulogne était pour eux une station navale; elle fut saccagée par les Normands, 888, prise en 1430 par le duc de Bourgogne, Philippe le Bon; reprise en 1477 par Louis XI, prise de nouveau par Henri VIII en 1544, mais rendue à la France moyennant 2 millions en 1550. En 1803, Bonaparte y forma un camp célèbre, et y équipa une flottille destinée à opérer une descente en Angleterre. Une colonne a été érigée sur les lieux en mémoire de cet événement. Patrie de Daunou, Cuvelier, Ste-Beuve.

BOULOGNE (comté de), à peu près le Boulonnais, appartint d'abord à une branche de la maison de Flandre, qui possédait en même temps Bouillon et Sedan, et de laquelle sortit, entre autres personnages célèbres, Godefroy de Bouillon. A la mort d'Eustache III, frère aîné de Godefroy de Bouillon (1125), il passa à Étienne de Blois, depuis roi d'Angleterre, et à sa descendance; puis, après avoir été porté par quatre héritières successives dans autant de maisons différentes, il devint la propriété du comte d'Auvergne, Robert V (1267), dont l'arrière-petite-fille, Jeanne, mariée en secondes nocces à Jean le Bon, roi de France, le laissa à Philippe de Rouvres, fils de Philippe de Bourgogne, comte d'Artois, son premier mari (1360). Jeanne, petite-fille de ce dernier, légua les 2 comtés (Auvergne et Boulogne) à Marie de Mongascon; mais à sa mort (1422), Philippe le Bon, duc de Bourgogne, s'empara du comté de Boulogne; il le garda par le traité d'Arras (1435). Louis XI le réunit à la couronne vers 1477.

BOULOGNE, bourg du dép. de la Seine, arr. de St-Denis, à 8 k. O. de Paris, sur la riv. dr. de la Seine, en face de St-Cloud; 12 000 hab. Nombreuses blanchisseries. — Entre Boulogne et Paris est le bois de Boulogne, célèbre comme promenade du monde élégant de la capitale. C'était jadis un lieu de chasse royale. Il renfermait le château de Madrid, bâti en 1528, et démoli sous Louis XVIII. En 1260, le monastère de Longchamp y fut fondé par Ste Isabelle, sœur de S. Louis (V. LONGCHAMP). Distraint en 1852 du régime forestier et cédé à la ville de Paris, ce bois a été converti en un délicieux parc à l'anglaise.

BOULOGNE, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 25 kil. N. O. de St-Gaudens; 1258 hab.

BOULOGNE (Eustache, comte de). V. EUSTACHE.

BOULOGNE (l'abbé), prêtre français, né à Avignon en 1747, mort en 1825, remporta en 1772 le prix d'éloquence à l'Académie de Montauban, vint à Paris en 1779, se fit connaître par un éloge du dauphin, père de Louis XVI, et fut nommé vicaire général et prédicateur du roi. Il combattit les décrets de l'Assemblée constituante sur le clergé, et fut arrêté 3 fois. En 1801, il adhéra au Concordat. Nommé en 1806 chapelain de Napoléon, en 1808 évêque de Troyes, il donna sa démission lors de la captivité de Pie VII, et adressa à l'empereur des remontrances qui le firent arrêter de nouveau. Détenu à Vincennes jusqu'en 1814, il recouvra la liberté sous la Restauration, fut nommé archevêque de Vienne et élevé à la pairie. Il prononça en 1821 l'*Oraison funèbre du duc de Berry*. L'abbé de Boulogne fut pour l'éloquence l'émule de l'abbé Maury. Ses écrits, publiés en 1827, en 8 vol. in-8, se composent de *Sermons*, *Maudements*, *Panegyriques*, *Oraisons funèbres*, et de *Mélanges*.

BOULOIRE, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 16 kil. N. O. de St-Calais; 1801 hab. Toiles.

BOULONNAIS, petite prov. de France, habitée du temps des Romains par les *Morini*, et comprise sous les Mérovingiens dans la Neustrie, faisait partie du gouv. de Picardie, et avait pour capit. Boulogne. Elle forme auj. l'arr. de Boulogne.

BOULTON, industriel anglais, né en 1728 à Birmingham, mort en 1809, seconda Watt, l'inventeur de la machine à vapeur, fabriqua pour lui la première machine, et créa les magnifiques usines de Soho, près de Birmingham.

BOUNAR-BACHI, vge de l'Anatolie, dans le livah de Biga, à 40 kil. O. N. O. d'Adramiti, sur le Scamandre et presque sur l'emplacement de l'antique Troie. Eaux thermales.

BOUQUET (dom), bénédictin de St-Maur, né en 1685 à Amiens, mort en 1754 à Paris, avait été bibliothécaire de St-Germain-des-Prés. Il fit paraître les 8 premiers volumes de la grande collection intitulée *Rerum gallicarum et francicarum Scriptores*, 1738 et années suiv., dont la suite fut publiée par d'Antoine, Haudiquier, Brial, et qui est auj. continuée par l'Académie des inscriptions. Il avait eu part aux travaux de Montfaucon, et s'était formé sous ce grand maître aux savantes recherches.

BOURBON (île). V. RÉUNION (île de la).

BOURBON-L'ARCHAMBAULT, *Castrum Borboniense* et *Aquæ Borboniæ*, ch.-l. de c. (Allier), dans l'anc. Bourbonnais, qui en prenait son nom, à 26 kil. O. de Moulins, à 308 kil. S. E. de Paris; 1638 hab. Sources minérales et thermales, puissantes contre les rhumatismes, les paralysies et les scrofules. Grand hospice. — Cette ville est le berceau et la résidence primitive des sires de Bourbon. On y voit encore 3 tours, vestiges de leur ancien château.

BOURBON-LANCY, *Aquæ Nisinei*, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 52 kil. N. O. de Charolles; à 324 de Paris; 1461 h. Sources thermales, efficaces contre les rhumatismes. Bel hôpital fondé par le marquis d'Aligre. Aux env., monuments antiques. — Anc. baronnie appartenant aux sires de Bourbon, et confisquée par François I sur le comtable de Bourbon. Le nom de cette ville, qui s'écrivait autrefois *Bourbon l'Ansi*, vient, dit-on, d'Anselme, fils d'un comte de Bourbon, frère d'Archambault.

BOURBON-VENDEE. V. NAPOLÉON-VENDEE.

BOURBON (maison de). On distingue trois maisons de Bourbon, qui tirent leur nom de Bourbon-l'Archambault, leur résidence, et du Bourbonnais qui formait leur domaine; elles sont unies entre elles par les femmes. La 1<sup>re</sup> maison est issue d'Aimar ou Adhémar, sire de Bourbon, qui vivait vers 913, et dont les généalogistes font remonter l'origine jusqu'à Childebrand, frère puîné de Charles-Martel. Cette maison s'éteignit en 1218, dans la personne d'Archambault VIII, qui ne laissa qu'une fille, Mahaut de Bourbon. — La 2<sup>e</sup> maison a pour chef Guy, sire de Dampierre, qui épousa en 1197 Mahaut, héritière de Bourbon, et fut père d'Archambault IX. — La 3<sup>e</sup> a pour chef un prince capétien, Robert de Clermont, 6<sup>e</sup> fils de S. Louis, qui épousa en 1272 Béatrix de Bourbon, héritière par sa mère de la 2<sup>e</sup> maison; c'est de cette dernière maison que descend la famille qui depuis Henri IV a régné sur la France. Ces seigneurs ne portèrent d'abord que le titre de *sires de Bourbon*; Louis I, fils de Robert, l'échangea en 1327 contre celui de duc et pair. Voici la généalogie de cette famille: Robert de Clermont, 6<sup>e</sup> fils de S. Louis et frère de Philippe le Hardi, né vers 1256, marié en 1272 à Béatrix, héritière de Bourbon, reconnu sire de Bourbon en 1283, mort en 1318; — Louis I, fils de Robert et de Béatrix, né en 1279, sire de Bourbon en 1310, fait duc et pair en 1327, mort en 1341. Celui-ci eut deux fils: Pierre, sire de Bourbon, et Jacques, comte de la Marche, qui furent la tige de 2 branches dont voici la suite:

*Branche aînée.* Pierre I, fils aîné de Louis I, né en 1311, tué en 1356 à la bataille de Poitiers; Jeanne, sa fille, épousa Charles V; — Louis II, né en 1337, mort en 1410: il joua un rôle important sous Charles VI (V. son art. ci-après); — Jean I, né en 1381, fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, mort à Londres en 1434, après 18 ans de captivité; — Charles I, né en 1401, mort en 1456: il conspira contre Charles VII; — Jean II, né en 1426, mort en 1488, sans postérité: il fut l'âme de la ligue du Bien-Public sous Louis XI, et prétendit à la régence après la mort du roi; — Pierre II, frère du précédent, né vers 1439, mort en 1503, connu sous le nom de sire de

Beaujeu; il épousa Anne, fille de Louis XI, et fut chargé de la régence avec sa femme après la mort du roi. Il ne laissa qu'une fille, Susanne de Bourbon, qui épousa son cousin Charles, c. de Montpensier, plus connu sous le nom de *connétable de Bourbon*, né en 1489, m. en 1527, en qui finit la branche aînée.

**Branche cadette.** Jacques, comte de La Marche, 3<sup>e</sup> fils de Louis I, connétable, né vers 1314, pris à la bataille de Poitiers, tué en 1361 en combattant les *Grandes Compagnies* qui infestaient le royaume; — Jean I, né vers 1337, mort en 1393: il devint comte de Vendôme par mariage; — Louis II, né vers 1376, pris à la bataille d'Azincourt, en 1415, mort en 1446; — Jean II, né en 1429, mort en 1478: il devint par mariage seigneur de la Roche-sur-Yon (appelée depuis Bourbon-Vendée), et eut deux fils dont l'aîné, François (1470-95), porta le nom de Bourbon, et dont le 2<sup>e</sup> prit le titre de La Roche-Aymon; — Charles, né en 1489, mort en 1537: le comté de Vendôme fut érigé pour lui en duché par François I, en récompense de ses services; il devint chef de toute la maison de Bourbon par la mort du connétable de Bourbon, en 1527, qui ne laissait pas d'héritier; — Antoine de Bourbon, né en 1518, mort en 1562: il devint roi de Navarre par son mariage avec Jeanne d'Albret, et fut père de Henri; il avait pour frères Louis, prince de Condé, et Charles, cardinal de Bourbon; — Henri de Bourbon, connu sous le nom de Henri IV, tige des Bourbons qui ont régné en France, en Espagne, à Naples, et à Parme.

**Bourbons de France.** Henri IV eut pour fils Louis XIII. Celui-ci laissa deux enfants: Louis XIV, chef de la branche aînée qui régna en France jusqu'en 1830 (sauf le temps de la République et de l'Empire), et Philippe d'Orléans, chef de la branche cadette. — La branche aînée se continua: 1<sup>o</sup> par Louis XV, arrière-petit-fils de Louis XIV; 2<sup>o</sup> par Louis XVI, petit fils de Louis XV, et par ses frères Louis XVIII et Charles X; ce dernier fut père du duc de Berry, qui a laissé un fils posthume, le duc de Bordeaux. — Pour la branche cadette, V. ORLÉANS.

**Bourbons d'Espagne.** Cette branche est issue de Philippe duc d'Anjou, 2<sup>e</sup> fils du grand Condé, et petit-fils de Louis XIV, qui fut placé en 1701 sur le trône d'Espagne, sous le nom de Philippe V; elle se continue par Ferdinand VI, Charles III, Charles IV, Ferdinand VII, et Isabelle, fille de ce dernier et de Marie-Cristine.

**Bourbons des Deux-Siciles.** Cette branche commença en 1738, avec Charles, fils de Philippe V, roi d'Espagne, qui prit à Naples le nom de Charles VII, et qui, appelé par la mort de son frère Ferdinand, au trône d'Espagne où il régna sous le nom de Charles III, plaça en 1759 sur le trône de Naples son fils Ferdinand, dont les descendants règnent encore aujourd'hui. Ce sont Ferdinand I, 1759-1825, François I, 1825-30, Ferdinand II, 1830-1859, François II, 1859.

**Bourbons de Parme,** maison ducal formée en 1748 par l'infant Philippe, un des fils de Philippe V, roi d'Espagne, se compose de Philippe, Ferdinand, Louis, déposé en 1802, Charles-Louis, d'abord duc de Luques, appelé à Parme en 1847, Ferdinand-Joseph, assassiné en 1854, Robert I, mineur, expulsé en 1859. V. PARME et LUQUES.

A la famille des Bourbons se rattachent en outre les branches de Condé et de Conti, aujourd'hui éteintes.

**BOURBON** (Louis I, duc de), dit le *Grand* et le *Boiteux*, fils de Robert de Clermont et petit-fils de S. Louis, né en 1279, mort en 1341, se signala aux affaires de Furnes, 1297, de Courtrai, 1302, de Mons-en-Puelle, 1304, et de Cassel, 1328. Philippe le Bel l'investit de la charge de grand chambrier, le fit duc et pair et lui donna en 1327 le comté de La Marche. Il possédait le Bourbonnais depuis 1310, et y avait joint en 1318 le comté de Clermont. Ce prince passait pour l'homme le plus honnête de son temps.

**BOURBON** (Louis II, comte, puis duc de), dit le *Bon*, né vers 1337, mort en 1410, succéda en 1356 à son

père Pierre I dans son duché. Ami et émule de Du-guesclin, il combattit vaillamment les Anglais qui avaient envahi la France. Charles V en mourant lui confia la régence ainsi qu'aux ducs de Berry et de Bourgogne. Il essaya, mais en vain, de prévenir les maux qui accablèrent le royaume pendant la minorité et la démenée de Charles VI. Il délivra les Génois qui étaient menacés par les Sarrasins, et fit avec succès une expédition en Afrique (1391).

**BOURBON** (Charles, duc de), connu sous le nom de *connétable de Bourbon*, né en 1489, était fils de Gilbert, comte de Montpensier, et de Claire de Gonzague. Il porta d'abord le titre de comte de Montpensier et devint chef de la maison de Bourbon par la mort de son oncle Pierre, sire de Beaujeu, dont il épousa la fille, Susanne. Après s'être signalé en plusieurs occasions par un courage indomptable, surtout aux batailles d'Agnadel et de Marignan, il reçut de François I l'épée de connétable, n'ayant encore que 26 ans, et fut nommé vice-roi du Milanais. Mais ayant été injustement dépourvu de ses biens par la reine mère, Louise de Savoie, dont il avait, dit-on, méprisé l'amour, il quitta la France, alla offrir ses services à Charles-Quint (1523), et contribua beaucoup au gain de la funeste bataille de Pavie (1525). Mal récompensé par Charles-Quint, qui lui avait fait les plus brillantes promesses, il se fit chef de partisans et conduisit ses troupes au siège de Rome en leur promettant le pillage de cette capitale; il fut tué en montant à l'assaut, l'an 1527: il n'avait que 38 ans, et ne laissa pas d'enfants. Ses domaines furent réunis à la couronne.

**BOURBON** (Antoine de), roi de Béarn. V. ANTOINE.

**BOURBON** (Charles de), cardinal, 4<sup>e</sup> fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, était frère puîné d'Antoine de Bourbon, père de Henri IV, et reçut des Ligueurs le titre de roi du vivant même de Henri III. Mais ce dernier, après avoir fait assassiner le duc de Guise, s'assura de la personne du cardinal et le fit retenir en prison. A la mort de Henri III, les Ligueurs le proclamèrent roi sous le nom de Charles X; mais il finit par renoncer lui-même à cette ridicule royauté, et reconnut la légitimité d'Henri IV, son neveu. Il mourut peu après, en 1590, à 67 ans. On ne le compte pas au nombre de nos rois. — Un autre cardinal de Bourbon, 2<sup>e</sup> fils de Louis, prince de Condé, et neveu du précédent, fut aussi décoré après lui du vain titre de roi.

**BOURBON** (L. H., duc de), prince de Condé, né en 1692, mort en 1740, fut nommé chef du conseil de régence pendant la minorité de Louis XV et devint premier ministre à la mort du duc d'Orléans (1723). Trop ami des plaisirs, il prit peu de soin des affaires, abandonna le gouvernement à sa maîtresse, la marquise de Prie, et au financier Paris-Duverney, et se rendit odieux par la création d'impôts vexatoires. Le cardinal Fleury, précepteur de Louis XV, profitant du mécontentement général, lui fit retirer le ministère et le fit exiler par le jeune roi à Chantilly, en 1726. On le connaissait sous le nom de *Monsieur le Duc*. Il fut père de Louis Joseph de Bourbon, plus connu sous le nom de *Prince de Condé*. V. CONDÉ.

**BOURBON** (Louis Henri Joseph, duc de), prince de Condé, né en 1756, était petit fils du précédent, et fils du prince de Condé qui se mit à la tête de l'armée des émigrés dite *Armée de Condé*, et fut père du malheureux duc d'Enghien (V. ce nom). Il émigra, et commanda en plusieurs occasions l'armée royaliste, mais sans obtenir aucun succès. Il revint en France en 1814, et essaya en 1815, mais sans plus de succès, de soulever la Vendée. Il n'accompagna pas Charles X dans son exil après la révolution de 1830. Peu de temps après cet événement, on le trouva pendu dans son appartement; on prétendit alors, mais sans preuve, qu'il avait été étranglé par sa maîtresse, Mme de Feuchères; il est beaucoup plus probable qu'il avait mis fin à ses jours. Il laissa la plus grande partie de sa fortune au duc d'Aumale, 4<sup>e</sup> fils de Louis-

Philippe. Il est le dernier prince qui ait porté le titre de *duc de Bourbon*.

**BOURBON** (Nicolas), nom de deux poètes latins modernes. Le 1<sup>er</sup>, surnommé *l'Ancien*, né en 1503, mort en 1550, était fils d'un forgeron de Vendeuvre en Champagne, et devint précepteur de Jeanne d'Albret. On a de lui *Pædologia*, recueil de distiques moraux, et des poésies diverses sous le titre de *Nugæ*, Paris, 1533. — Le 2<sup>e</sup>, surnommé *le Jeune*, neveu du préc., né en 1574, à Bar-sur-Aube, m. en 1644, était oratorien et professeur de rhétorique. Il est surtout connu par ses imprécations contre l'assassin de Henri IV, *Dira in parricidam*. Ses poésies ont été publiées en 1630, sous le titre de *Pœmatia*. Il est fort supérieur à son oncle.

**BOURBONNAIS** (pays des *Edui* et partie de celui des *Bituriges Cubi*), anc. prov. de France, bornée au N. par le Nivernais, au S. par l'Auvergne et La Marche, à l'E. par la Bourgogne, à l'O. par le Berry, est située à peu près au centre de la France. Capit., Moulins; autres villes remarquables : Bourbon-l'Archambault, St-Amand, Néris, Vichy, Gannat, La Palisse, Effiat. Cette province qui formait autrefois le domaine des sires de Bourbon (V. **BOURBON**), fut réunie à la couronne après la défection du connétable de Bourbon (1523). Elle faisait partie du gouv't du Lyonnais; elle répond auj. au dép. de l'Allier. Elle est surtout remarquable par ses eaux minérales.

**BOURBONNE-LES-BAINS**, *Aquæ Borvoniæ*, ch.-l. dec. (Hte-Marne), à 53 k. S. E. de Chaumont et à 304 de Paris; 3458 h. Sources thermales exploitées par l'Etat. On les emploie contre les maladies de la peau, les asthmes et les rhumatismes, les scrofules et les tumeurs blanches. Hôpital militaire. Antiquités.

**BOURBOURG**, ch.-l. de cant. (Nord), à 15 k. S. O. de Dunkerque, sur le canal de Bourbourg; 2430 h.

**BOURBRIAC**, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 71 k. S. O. de Guingamp, près de la source du Blavat; 637 hab.

**BOURDALOUE (L.)**, célèbre prédicateur, né à Bourges en 1632, mort en 1704, entra de bonne heure dans la société des Jésuites, et en devint un des plus beaux ornements. Après avoir prêché pendant quelque temps en province, il fut appelé par ses supérieurs à Paris en 1669 et eut un succès prodigieux. Il fut dix fois chargé de prêcher l'Avent ou le Carême devant Louis XIV et toute sa cour. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, il fut envoyé dans le Languedoc pour éclairer les Protestants (1686), et obtint de nouveaux succès dans cette mission délicate. On a recueillis ses sermons et ses œuvres diverses, en 14 vol. in-8, Paris, 1707, 17 vol. in-8, 1822-26, et 3 vol. grand-in-8, 1834. On a publié en 1810 et 1823 des *Sermons* inédits de Bourdaloue qui sont apocryphes. Bourdaloue est regardé comme le fondateur de l'éloquence chrétienne parmi nous; ce qui le distingue surtout, c'est moins l'éclat du style que la force du raisonnement et la solidité des preuves. Si Massillon est plus brillant, Bourdaloue offre une instruction plus réelle. On estime surtout son *Sermon sur la Passion*. Austère dans sa conduite et son caractère, il était cependant, comme prêtre, aussi indulgent que le permettaient ses devoirs.

**BOURDEAUX**, ch.-l. de cant. (Drôme), à 17 kil. de Crest, sur le Roublon, 827 hab.

**BOURDEILLES**, vge de France (Dordogne), sur la Dronne, à 20 kil. N. E. de Périgueux; 1500 hab. Ancienne seigneurie de la famille de Brantôme.

**BOURDIN** (Maurice), antipape, né dans le Limousin, passa vers 1095 en Portugal, devint archevêque de Braga, et sacra l'empereur Henri V, malgré la défense du pape Henri, mécontent du pape Gélase, lui opposa Bourdin et le fit élire en 1118 sous le nom de Grégoire VIII; mais ce prince l'ayant bientôt abandonné, Bourdin se vit assiégé dans Sutri par Calixte II, successeur de Gélase : il fut pris et enfermé dans un monastère, où il mourut en 1122.

**BOURDON** (Sébastien), né à Montpellier, en 1616, mort en 1671, était fils d'un peintre sur verre. Il

lutta longtemps contre la misère, visita néanmoins l'Italie où il étudia surtout les œuvres de Claude Lorrain, de Caravage et de Bamboche, fit à son retour le *Crucifiement de S. Pierre*, pour Notre-Dame (auj. au Louvre), tableau qui le plaça au rang le plus élevé parmi ses contemporains, alla en Suède où Christine le nomma son 1<sup>er</sup> peintre (1652), et termina sa carrière à Paris où il fut fort recherché. C'était un peintre inégal et peu correct, mais original et animé du feu du génie. Il fut de l'Académie de peinture dès sa fondation.

**BOURDON** (François Louis), connu sous le nom de Bourdon de l'Oïse, procureur au parlement de Paris, embrassa d'abord la Révolution avec ardeur et fut député de l'Oïse à la Convention; mais les excès dont il fut témoin dans la Vendée, où il avait été en mission, diminuèrent son exaltation. De retour à l'Assemblée, il contribua à renverser successivement les partis de Danton et de Robespierre. Élu membre du conseil des Cinq-Cents, il se déclara contre le Directoire, et fit rapporter la loi qui bannissait les nobles. Il fut déporté au 18 fructidor, et mourut à Sinnamary peu après son arrivée. — Un autre conventionnel, Léonard Bourdon, dit de la *Crosnière*, après avoir été un des séides de Robespierre, devint son ennemi le plus acharné, et contribua beaucoup à le renverser. Il avait été longtemps instituteur à Paris. Il mourut en 1815. — Le frère de ce dernier, Bourdon de Vatry, 1761-1828, se signala dans l'administration de la marine, fut préfet maritime, puis directeur du personnel et intendant des armées navales. Gênes lui éleva une statue en mémoire des travaux qu'il avait fait exécuter dans ce port.

**BOURG**, ou **BOURG-EN-BRESSE**, ch.-l. du dép. de l'Ain, sur la Reyssouze, à 418 kil. S. E. de Paris, 479 par chemin de fer; 14 052 h. Trib. civil, lycée (1856); bel hôtel de ville, hôpital; pyramide de Joubert, belle église de Brou, hors des murs. Soc. d'émulation; bibliothèque. Patrie d'A. Favre, Lalande, Bichat, qui y a une statue, etc. Joubert naquit aux env. — Anc. capit. de la Bresse. Jadis aux rois de Bourgogne, puis aux empereurs, aux ducs de Savoie; prise en 1601 par Henri IV, et depuis restée à la France.

**BOURG** ou **BOURG-SUR-GIRONDE**, ch.-l. de cant. (Gironde), sur la Dordogne, à 13 kil. S. E. de Blaye; 1389 hab. Petit port. Capit. de l'anc. Bourgs.

**BOURG-ARGENTAL**, ch.-l. de cant. (Loire), 28 kil. S. E. de St-Étienne; 2153 hab. On y travaille la soie.

**BOURG-DE-VISA**, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), à 15 kil. O. de Lauzerte; 426 hab.

**BOURG-DIEU**. V. **DÉOLS**.

**BOURG-D'OISANS**, ch.-l. de cant. (Isère), à 44 kil. S. E. de Grenoble; 1496 hab. Cristal de roche, plomb argentifère.

**BOURG-DU-PÉAGE**, ch.-l. de cant. (Drôme), à 16 kil. N. E. de Valence, sur l'Isère, en face de Romans; 3887 hab. Joli pont sur l'Isère où l'on payait jadis un droit de passage. Murières, soie, filoselle, etc.

**BOURG-L'ABBÉ**, nommé depuis *St-Lô*. V. **ST-LÔ**.

**BOURG-LA-REINE**, bourg du dép. de la Seine, à 3 kil. S. de Paris, arr. et à l'E. de Sceaux; 800 hab. Grand marché de bestiaux. Station.

**BOURG-LASTIC**, ch. de canton (Puy-de-Dôme), à 54 kil. S. O. de Clermont; 2150 hab.

**BOURG-LÉS-VALENCE** (Drôme), à 1 kil. N. de Valence, dont il est comme un faubourg; 1840 hab.

**BOURG-ST-ANDÉOL**, ch.-l. de cant. (Ardèche), sur le Rhône, à 51 kil. S. de Privas; 3670 hab. Soie et organins. Ruines d'un temple gaulois; eaux minérales aux environs.

**BOURG-ST-MAURICE**, ch.-l. de c. (Savoie), arr. de Moutiers; 2764 h. Fromages dits de *Gruyère*.

**BOURG-THÉROUDE**, ch.-l. de cant. (Eure), à 35 kil. S. E. de Pont-Audemer; 900 hab.

**BOURGACHARD**, bourg de l'Eure, cant. de Routot, à 25 kil. de Pont-Audemer. Anc. banrannie.

**BOURGANEUR**, ch.-l. d'arr. (Creuse), à 33 kil. S. O. de Guéret, près du Thonion; 2568 h. Tribunal.

Porcelaine, papeterie. — On y voit une grosse tour, où Pierre d'Aubusson détint Zizim, fils de Mahomet II, par suite d'un traité conclu avec Bajazet II.

**BOURGAZ**, *Apollonia*, v. de Turquie (Roumélie), sur la mer Noire, au fond du golfe de Bourgaz, par 42° 29' lat. N. Grains, poteries, pipes.

**BOURGELAT** (Claude), habile vétérinaire, né à Lyon en 1712, mort en 1779, fonda à Lyon en 1762 la 1<sup>re</sup> école vétérinaire que nous ayons eue en France. Il en établit peu après une autre à Alfort près Paris. On peut le regarder comme le fondateur de l'hippiatrique en France. Il a écrit un *Traité de cavalerie*, des *Éléments de l'art vétérinaire*, et plusieurs autres ouvrages estimés.

**BOURGES**, *Avaticum*, puis *Bituriges*, anc. capit. du Berry, ch.-l. du dép. du Cher, sur l'Auron, à 221 k. S. de Paris par la route, 233 par le chemin de fer; 28 064 hab. Archevêché; cour impériale, lycée, grand séminaire. Belle cathédrale gothique, hôtel de ville (anc. maison de Jacq. Cœur), salle du Palais de Justice, salpêtrerie, fonderie, arsenal, etc. Sociétés savantes; bibliothèque, cabinet de physique. Commerce de moutons du Berry, laine, draps, chapellerie, coutellerie, vins; confiserie, prâlines. Lieu natal de Louis XI, Jacques Cœur, Bourdaloue. — Anc. capit. des *Bituriges Cubi*, florissante dès le temps des Gaulois; prise et brûlée par César en 52 av. J.-C., et par Chléric I en 583; relevée par Charlemagne et agrandie par Philippe-Auguste. Son archevêché fut fondé au 11<sup>e</sup> siècle. Louis XI la dota en 1465 d'une Université, qui fut longtemps célèbre. Il se tint à Bourges plusieurs conciles; c'est là que fut rédigée la Pragmatique Sanction, en 1438. Charles VII y tint sa cour pendant l'invasion des Anglais, d'où lui vint le surnom de *roi de Bourges*. Le prétendant don Carlos y séjourna de 1839 à 1845.

**BOURGES**, petit pays de l'anc. Bordelais, avait pour villes Bourg et Ambez.

**BOURGET** (LE), v. de France (Savoie), à 9 k. N. de Chambéry, sur le lac du Bourget; 2000 h. Anc. abbaye de Cisterciens, renfermant des tombeaux de souverains de la Savoie. — Le lac a 16 kil. sur 5 et communique avec le Rhône.

**BOURGMESTRE** (de deux mots allemands, *burger*, bourgeois, et *meister*, maître), nom que porte le premier magistrat civil dans un grand nombre de villes en Allemagne et dans les Pays-Bas. Ses attributions de ces magistrats n'ont rien de précis: le plus souvent ils réunissent les fonctions de nos maires et celles de nos commissaires de police.

**BOURGNEUF**, ch.-l. de cant. (Loire-Inférieure), à 28 k. S. E. de Paimbœuf et à 35 k. S. O. de Nantes, au fond d'une baie dite *Baie de Bourgneuf*; 818 h. Petit port; marais salins. Bourgneuf était jadis sur l'Océan, mais la mer s'en retire tous les jours.

**BOURGOGNE**, anc. prov. de France, était bornée au N. par la Champagne, à l'E. par la Franche-Comté, à l'O. par le Bourbonnais et le Nivernais, au Sud par le Lyonnais et au S. E. par la Savoie. Elle se divisait en duché de Bourgogne, comprenant 5 parties: le Dijonnais, le Châlonnais, l'Autunois, l'Auxois et le pays de la Montagne; et en 4 comtés: Charolais, Mâcon, Auxerre et Bar-sur-Seine; elle avait pour capit. générale Dijon. Sol fertile; grains, fruits et surtout vins renommés (Beaune, Chambertin, Pomard, Volnay, Nuits, Mâcon, Tonnerre). Elle correspond à la plus grande partie des dép. de la Côte-d'Or, de l'Yonne, de Saône-et-Loire, de l'Ain, et à de petites fractions de ceux de l'Aube et de la Nièvre. — La Bourgogne, habitée jadis par les *Éduens* et les *Mandubiens*, et conquise par César après une glorieuse résistance (*V. ALISE*), avait été comprise par les Romains dans la Lyonnaise 1<sup>re</sup>. Elle doit son nom aux Burgunds ou Bourguignons, peuple teutonique qui envahit la Gaule en 406, et y fonda, sous la conduite de Gondicaire (411), le *Premier royaume de Bourgogne*. Ce roy. eut pour noyau la partie S. de la Germanie 1<sup>re</sup> et la Grande Séquanais, c.-à-d. une

partie de l'Alsace et de la Suisse; puis il descendit au S., atteignant la Loire à PO., et s'étendit dans tout le bassin du Rhône, moins la portion comprise entre la Durance et la mer. Il eut 8 rois: Gondicaire, 411-436; Gondioce, 463; Gondemar I, 476; Chléric, 491; Godégisile, 500; Gondebaudo, 516; Sigismond, 524; Gondemar II, 534. Déjà Clovis avait soumis les Bourguignons à un tribut: ses fils expulsèrent Gondemar et réunirent la Bourgogne à l'empire des Francs. Sous les Mérovingiens, elle fut, tour à tour soumise aux rois de Neustrie ou d'Austrasie, ou au roi unique des Francs; ou bien elle fut presque indépendante sous un maire particulier. Charlemagne l'érigea en duché et en donna le gouvernement d'abord à un seigneur nommé Sanson, qui fut tué à la bataille de Roncevaux, puis à Hugues, son fils naturel. Lors du partage de l'empire de Charlemagne, en 843, la Bourgogne entra dans le lot de Charles le Chauve; mais elle ne tarda pas à se scinder en diverses parties; elle forma: 1<sup>o</sup> au N. un *duché de Bourgogne*, composé de presque toute la Bourgogne propre, et compris entre le Rhône, le Jura et le Rhin; 2<sup>o</sup> au S. un *Second royaume de Bourgogne*, qui d'abord se partagea en deux roy. distincts, nommés *Bourgogne cisjurane* et *Bourgogne transjurane*, parce qu'ils étaient séparés par la chaîne du Jura. — Boson, comte d'Autun, se fit élire roi de la *Bourgogne cisjurane* en 879: son roy. comprenait la Provence, le Comtat, le Dauphiné, le Bugey et la Bresse, la partie du Languedoc entre la Loire et le Rhône, et de petites portions de la Bourgogne propre. Boson eut pour successeurs Louis *l'Aeugle* (889-923), et Hugues de Provence (923-33). — Rodolphe, comte d'Auxerre, s'empara de la *Bourgogne transjurane* en 888; ce roy. répondait au Bugey, à la Suisse jusqu'à la Reuss et à la Savoie. Rodolphe II, son fils, après avoir hérité de la Bourgogne transjurane, se fit céder par Hugues (933) la Bourgogne cisjurane, et des deux roy. n'en fit plus qu'un seul, appelé *royaume d'Arles*. Après la mort de Rodolphe III (1032), Conrad le Sâlique réunit le roy. d'Arles à l'empire germanique. Toutefois un grand nombre de fiefs puissants s'en détachèrent et se déclarèrent indépendants. Tels furent les comtés et le marquisat de Provence, le Dauphiné, la Savoie, le comté palatin de Bourgogne ou Franche-Comté, le Comtat Venaisin, etc. — Quant au *duché de Bourgogne*, il ne releva jamais de l'empire germanique, bien que le comté palatin de Bourgogne, possédé par les ducs, fit partie du roy. d'Arles. De 884 à 1002, le duché de Bourgogne, appartenant à des princes issus de Robert le Fort, savoir: Thierry, Richard le Justicier, Raoul, roi de France, Hugues le Blanc, Henri, frère de Hugues-Capet. Après ce dernier, le duché de Bourgogne fut pendant 30 ans réuni à la couronne (1002-1032). — Robert le Vieux, fils du roi de France Robert, commença, en 1032, une nouvelle maison de ducs de Bourgogne, qui est la 1<sup>re</sup> comme maison capétienne. Elle finit en 1361 à Philippe de Rouvres, fils de Jeanne de Boulogne, qui avait épousé en secondes noces le roi de France Jean II. — Philippe le Hardi, 4<sup>e</sup> fils du roi Jean, fut alors investi du duché de Bourgogne (1363). Cette 2<sup>e</sup> maison capétienne, dite *maison de Valois*, ne compta que 4 ducs: Philippe le Hardi, 1363; Jean sans Peur, 1404; Philippe le Bon, 1419, et Charles le Téméraire, 1467-77; mais elle fut la plus brillante: elle réunit un nombre immense de fiefs, et balança longtemps le pouvoir des rois de France. Charles le Téméraire ne laissa qu'une fille, Marie. Le duché de Bourgogne proprement dit revint alors à la couronne de France comme fief mâle; mais Marie, en épousant Maximilien d'Autriche, lui apporta tous les autres États de son père, les duchés de Brabant, Limbourg et Luxembourg, la Franche-Comté, le comté palatin, les comtés de Flandre, Hainaut, Namur, Artois, Hollande, Zélande, le marquisat d'Anvers et la seigneurie de Malines. Toutes ces provinces, avec quelques autres qu'y joignit Charles-Quint, composèrent

le *cercle de Bourgogne*, qui fut incorporé à l'Empire en 1548. L'union d'Utrecht diminua le cercle de sept provinces, qui formèrent les sept Provinces-Unies, reconnues par la paix de Westphalie (1648); la paix de Nimègue (1678) donna la Franche-Comté à la France, qui l'avait déjà conquise, et qui l'avait rendue ensuite par le traité d'Aix-la-Chapelle. Le cercle de Bourgogne appartenait d'abord à la ligne espagnole de la maison d'Autriche : après la guerre de la succession d'Espagne il passa à la ligne autrichienne, qui ne l'a perdu que par les traités de paix de Campo-Formio et de Lunéville (1801). La Bourgogne avait un parlement célèbre, institué en 1476 par Louis XI, et siégeant à Dijon. — Courtépée a donné une *Description de la Bourgogne* (Dijon, 1774-88), ainsi qu'une *Histoire abrégée du duché* (1777), qui sont fort estimées. On doit à M. de Barante l'*Histoire des ducs de Bourgogne* de la maison de Valois, Paris, 1824, 13 vol. in-8. (Pour les princes de cette maison, V. CHARLES, PHILIPPE, JEAN, etc.)

BOURGOGNE (Canal de), unissant l'Yonne à la Saône et par là les deux mers, suit en partie le cours de l'Armançon, passe à La Roche, St-Florentin, Tonnerre, Montbard, Pouilly, Dijon et St-Jean-de-Losne; 242 kil. Commencé en 1775, achevé en 1834.

BOURGOGNE, ch.-l. de cant. (Marne), à 12 kil. N. il a de Reims; 650 hab.

BOURGOGNE (Louis, duc de), fils aîné du Grand Dauphin et petit-fils de Louis XIV, né à Versailles en 1682, devint Dauphin à la mort de son père (1711). Élève de Fénelon, qui composa pour lui ses *Fables* et son *Télémaque*, il répondit fort bien par ses vertus aux soins d'un tel maître; mais il montra peu d'habileté à la guerre et n'éprouva que des revers dans la campagne de 1708, qu'il fit en Flandre avec l'assistance du duc de Vendôme, et dans laquelle il eut à combattre Eugène et Marlborough. Il mourut en 1712, d'une rougeole épidémique, peu après son père. On soupçonna injustement qu'il avait été empoisonné. Ce prince, ami du peuple, promettait à la France un règne heureux. Il fut père de Louis XV.

— Sa femme, Adélaïde de Savoie, remarquable par ses grâces et son esprit, était morte de la même maladie que lui, 6 jours auparavant. M. de Noailles a publié en 1850 des *Lettres inédites* de cette princesse.

BOURGOIN, ch.-l. de cant. (Isère), à 67 kil. N. O. de Grenoble; 3310 hab. Trib. de 1<sup>re</sup> instance.

BOURGOING (Franc.), général des Oratoriens, né à Paris en 1585, mort en 1662, fut un des premiers disciples et des plus zélés coopérateurs du cardinal de Bérulle (V. ce nom). Il composa des ouvrages de piété qui eurent un grand succès, entre autres : *Vérités et excellences de Jésus-Christ disposées par méditations*, 1636, et des *Homélies chrétiennes*. Il publia les *Oeuvres de Bérulle*, 1644. Bossuet a prononcé son oraison funèbre.

BOURGOING (J. Fr., baron de), diplomate, né à Nevers en 1748, m. en 1811, remplit sous Louis XVI et sous Napoléon de nombreuses missions auprès de divers États de l'Europe. Après un séjour d'une dizaine d'années à Madrid, il publia en 1789 un *Tableau de l'Espagne moderne*. On a en outre de lui des *Mémoires sur Pie VI* et des traductions de l'allemand. — Un de ses fils, M. Charles Paul Amable Bourgoing, né en 1791, adj. sénateur, a aussi suivi avec succès la carrière diplomatique.

BOURGS POURRIS, en anglais *rotten-boroughs*, nom sous lequel on a flétri en Angleterre certains bourgs où l'on faisait trafic du droit d'élection. Ces localités, jadis importantes, mais qui s'étaient dépeuplées avec le temps, étaient devenues la propriété d'un très-petit nombre de propriétaires électeurs, tout en conservant leurs privilèges électoraux, et leurs propriétaires vendaient leur voix au plus offrant. La réforme de 1832 mit un terme à cet abus.

BOURG-THEROUDE. V. BOURG.

BOURGUEBUS, ch.-l. de cant. (Calvados), à 9 kil. S. E. de Caen; 170 hab.

BOURGUEIL, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), sur le Doit, à 15 kil. N. O. de Chinon; 1576 hab. Bon vin. Anc. abbaye de Bénédictins.

BOURGUIGNON (LE), peintre. V. COURTOIS.

BOURGUIGNONS. V. BOURGOGNE et BURGUNDES.

BOURGUIGNONS (les), faction qui avait pour chef Jean sans Peur, duc de Bourgogne, était opposée à celle des Armagnacs. La guerre que se livraient les deux partis et qui désola la France pendant la démente de Charles VI eut pour cause l'ambition des princes du sang qui se disputaient le pouvoir. Jean sans Peur ayant fait assassiner le duc d'Orléans, frère du roi, en 1407, Bernard d'Armagnac, qui avait marié sa fille au fils aîné du duc, s'arma pour le venger, et entraîna dans son parti le Dauphin, depuis Charles VII. Les Armagnacs devinrent bientôt maîtres de Paris, mais ils s'y firent détester par leurs exactions et leurs violences; aussi, en 1418, les Bourguignons, aidés des Cabochiens et des Chaperons-Blancs, parent-ils se saisir de la capitale; ils se vengèrent des Armagnacs par d'affreuses représailles. L'année suivante, le Dauphin ayant favorisé l'assassinat de Jean sans Peur, duc de Bourgogne, Philippe le Bon, fils du duc, appela pour se venger les Anglais dans le royaume et rendit bientôt le parti bourguignon aussi odieux que l'avait été celui des Armagnacs. Enfin, en 1435, Philippe, s'étant détaché des Anglais, fit la paix avec la cour à Arras, ce qui mit un terme à la faction des Bourguignons comme à celle des Armagnacs.

BOURHANPOUR, v. de l'Inde, prov. de Kandeich, sur le Tapti, était jadis le ch.-l. de tout le Kandeich. Elle est le siège principal d'une secte mahométane dite *Bohrabs*, qui sont très-adonnés au commerce. Prise et ruinée en 1803 par les Anglais.

BOURIATES, peuple nomade de la Sibirie (Irkoutsk), habite sur les rives sept. du lac Baikal et sur les bords de l'Iénisséi et de l'Angara. On évalue leur nombre à 200 000. Les Bouriates professent le Chamanisme. Soumis aux Russes depuis 1644.

BOURIGNON (Antoinette), visionnaire, née à Lille en 1616, morte en 1680, se crut appelée par une révélation spéciale à rétablir le véritable esprit évangélique, et renonça au mariage afin de se consacrer tout entière à sa mission divine. Poursuivie pour ses opinions extravagantes, elle quitta sa famille et sa patrie, et parcourut la Flandre, le Brabant, la Hollande, l'Alsace. Elle se fit chasser de tous ces pays, mais n'en fit pas moins de nombreux prosélytes; elle inspira même plusieurs passions quoique fort laide. Elle écrivit un grand nombre de traités mystiques qui ne forment pas moins de 22 vol. (Amsterdam, 1679-84). Les principaux sont : *Traité de l'aveuglement des hommes; Du nouveau Ciel et du règne de l'Antechrist*. Poiret résuma et ordonna ses idées dans son *Économie de la nature*, 1686.

BOURLLOS, *Buticus lacus*, lagune que forme la Méditerranée sur la côte de la Basse-Egypte, reçoit plusieurs bras du Nil et communique avec la mer par l'anc. branche Sébennytique. Le lac de Bourlos a 66 k. sur 35. Son nom ancien venait de la ville de *Buto*, située sur la côte mérid.

BOURMONT, ch.-l. de cant. (H.-Marne), à 53 kil. N. E. de Chaumont. 903 hab. Coutellerie vendue comme étant de Langres.

BOURMONT (Victor, comte de GHAINES de), né en 1773 au château de Bourmont, en Anjou, mort en 1846, était en 1789 officier aux gardes françaises. Il émigra avec son père, aide de camp du prince de Condé, mais reentra en France dès 1794 pour se joindre aux Vendéens; fut nommé par le comte d'Artois (Charles X) commandant du Maine et de l'Anjou, se mit à la tête des *Chouans*, et s'empara du Mans, où furent commis les plus grands excès (1795), capitula en 1800, et offrit même ses services au premier Consul. Incarcéré après l'explosion de la *machine infernale*, ils s'évada (1805), et trouva un refuge en Portugal. Reçu en grâce en 1808 pour s'être réuni aux Français à Lisbonne pendant leurs revers,

il revint en France avec eux, reprit du service, se fit remarquer à Naples, en Russie, en Allemagne, enfin dans la campagne de France, défendit héroïquement Nogent contre des forces beaucoup supérieures (1814), et reçut en récompense le grade de général de division. Après le retour de l'île d'Elbe, il accepta de Napoléon un commandement; mais, trahissant la confiance de l'Empereur, il abandonna son corps d'armée trois jours avant la bataille de Waterloo, et se rendit à Gand auprès de Louis XVIII. Rentré en France avec ce prince, il fut comblé de faveurs; en 1823, il commanda un des corps d'armée envoyés en Espagne; en 1829, il fit partie du ministère Polignac, et fut chargé du portefeuille de la guerre. Nommé en 1830 commandant en chef de l'armée dirigée contre Alger, il accomplit cette importante mission avec autant de célérité que de succès, et entra dans Alger le 5 juillet; il venait de recevoir le bâton de maréchal, lorsque, par suite de la révolution de Juillet, il se vit forcé de céder son commandement et de quitter la France. Il tenta inutilement, de concert avec la duchesse de Berry, de relever la cause royale en armant la Vendée (1832), puis il alla se mettre au service de don Miguel, en Portugal, mais sans plus de succès. Ayant enfin renoncé à toute menéepolitique, il put rentrer en France et finit ses jours dans son château de Bourmont.

**BOURO** ou **BOUROU**, la plus grande des Moluques après Céram, par 3° 34' lat. S., 124° 9' long. E.; 120 k. sur 80; env. 50 000 h.; ch.-l., Bourou. Climat sain, mais humide. Grand lac, d'où sortent plusieurs rivières. Cette île appartient aux Hollandais, qui en tirent des bois aromatiques et d'ébenisterie.

**BOURRIENNE** (FAUVELET de), secrétaire de Napoléon et ministre d'État sous Louis XVIII, né à Sens (Yonne) en 1769, mort à Caen en 1834, fut élevé à l'école de Brienne avec Bonaparte et s'y lia avec lui d'une étroite amitié (1785). Lorsque celui-ci fut nommé général en chef de l'armée d'Italie, il appela Bourrienne près de lui et en fit son secrétaire intime; mais au bout de quelques années il le disgracia. Cependant, en 1804, Napoléon le nomma ministre à Hambourg. En 1814, Bourrienne se rallia aux Bourbons; il fut nommé directeur des postes par le gouvernement provisoire, puis préfet de police par Louis XVIII. Aux Cent-Jours, il suivit Louis XVIII à Gand, et fut à son retour nommé ministre d'État. Élu député la même année, il siégea au côté droit. La révolution de Juillet 1830 et la perte de sa fortune qui en fut la suite égarèrent sa raison. Les *Mémoires de Bourrienne* (10 vol. in-8, 1829-31) offrent une foule de détails intéressants, mais ils ne sont pas exempts de partialité. On a publié en 1830 *Bourrienne et ses erreurs*, 2 vol. in-12 (par le comte d'Aure).

**BOURSAULT** (Edme), poète et financier, né à Mucy-l'Évêque en Bourgogne en 1638, mort en 1701, se forma lui-même. Il composa en 1671 un livre intitulé *la Véritable Étude du souverain*, qui plut tellement à Louis XIV, qu'il le nomma sous-précepteur de son fils; mais Boursault refusa parce qu'il ne savait pas le latin. La même raison l'empêcha de se présenter à l'Académie. Il rédigea pendant quelque temps une gazette en vers qui eut beaucoup de succès et qui lui valut une pension de 2000 francs; mais sa gazette fut supprimée parce qu'il avait plaisanté un capucin. Il travailla surtout pour le théâtre, et composa plusieurs comédies qui sont restées au répertoire; les meilleures sont : *le Mercure galant*, *Ésope à la ville*, *Ésope à la cour*. Il a aussi composé des tragédies, des romans, des lettres, des fables, des épigrammes et bons mots. On a publié son théâtre en 3 vol. in-12, 1725. Tout en cultivant les lettres, Boursault occupait une place de receveur des tailles qui lui assurait une existence aisée.

**BOURSE**, v. de Turquie, jadis *Prusa*. V. BROUSSE.  
**BOURSIER** (Laur. Fr.), docteur de Sorbonne, né en 1679 à Ecotou, mort en 1749, publia vers 1713 *l'Action de Dieu sur ses créatures*, où il traite de la

grâce et défend la doctrine des Thomistes sur la prémotion physique. Cet ouvrage fit grand bruit et fut réfuté par le jésuite Dutertre et par le P. Malebranche. Boursier prit une grande part à l'opposition contre la bulle *Unigenitus*, se mit à la tête des appelants, et fut exilé en 1735.

**BOUSSA**, v. de la Nigritie centrale, capit. du roy. de ce nom et de tout le Borgou, sur une île du Kouarra ou Niger, au S. E. de Tombouctou, par 10° 14' lat. N., 4° long. E. C'est près de là que périt le voyageur anglais Mungo Park.

**BOUSSAC**, ch.-l. d'arrond. (Creuse), à 33 kil. N. E. de Guéret. Château, vieilles murailles; 976 hab.

**BOUSSAC** (Jean de Brosse de), chambellan et maréchal de France sous Charles VII, se chargea de tuer Lecamus de Beaulieu, favori du roi, qui déplaît aux nobles de la cour; le roi laissa ce crime impuni. Boussac rendit de grands services dans la guerre contre les Anglais, se signala aux sièges d'Orléans, de Compiègne, de Lagny, et assista au couronnement de Charles VII. Mort en 1433.

**BOUSSIÈRES**, ch.-l. de cant. (Doubs), à 14 kil. S. O. de Besançon; 260 hab.

**BOUTAN**, région de l'Asie centrale, tributaire de l'empire chinois, est située entre le Thibet au N. et à l'E., le Bengale au S., le pays des Kirâts à l'O., compte env. 1 820 000 hab., et a pour capitale Tassisudon. Montagnes et plateaux très-élevés, appartenant à l'Himalaya, et couverts de neiges éternelles; climat, sol et végétation très-variés, superbes pâturages et forêts. Singes, dont une espèce est réputée sacrée, très-bons chevaux. La religion est le Bouddhisme. Les habitants ont le teint blanc, les traits tartares, souvent des goîtres. Le souverain se nomme Deb-radjah; il exerce un pouvoir absolu.

**BOUTERWECK** (Frédéric), né à Oker près de Goslar en 1766, mort en 1828, était professeur de philosophie à Gœttingue. D'abord partisan zélé des doctrines de Kant, il se rangea ensuite à celles de Jacobi. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Histoire de la poésie et de l'éloquence depuis le XIII<sup>e</sup> siècle*, 12 vol. in-8, Gœtt., 1801-19, son œuvre capitale (trad. par Loève-Weimars pour la partie française et par Mme de Steck pour la partie espagnole); *Philosophie du Droit*, 1798; *Éléments de philosophie spéculative; Esthétique ou théorie du beau*, 1806; *Idées sur la métaphysique; la Religion de la raison*, 1824. On lui doit aussi un *Manuel des sciences philosophiques* (1813), ouvrage classique. Sans créer de système, Bouterweck exposa avec ordre et netteté les doctrines des maîtres.

**BOUTEVILLE** (François, comte de MONTMORENCY-), né en 1600, s'est acquis une triste célébrité comme duelliste. Forcé de se réfugier à Bruxelles par suite d'un duel où il avait tué son adversaire, il osa, malgré les défenses les plus sévères du roi (Louis XIII), revenir à Paris et se battre en plein jour au milieu de la place Royale (avec le marquis de Beuvron). Il fut arrêté par ordre de Richelieu, condamné à mort et exécuté aussitôt, 1627. Bouteville eut pour fils le célèbre maréchal de Luxembourg.

**BOUTILLIER** (Jean), juriconsulte, né à Tournay vers 1340, fut bailli du Vermandois, puis grand bailli, et enfin lieutenant dans sa ville natale. Sous le titre de *Somme rurale*, il a laissé un livre de jurisprudence, qui fut longtemps le manuel du juge.

**BOUTO**, une des divinités suprêmes de l'Égypte, existait avant les trois Khaméfis, Kné, Fta, Fré; elle est le signe du principe générateur féminin et passif. Elle habite les eaux stagnantes et bourbeuses du *Buticus lacus*. La musaraigne et le pichennon lui sont consacrés. Elle est coiffée de la partie inférieure du *pchent*, emblème des puissances infernales. Les Grecs voyaient dans Bouto la Nuit et les Ténèbres, ainsi que le Chaos, principe du monde. On célébrait en son honneur des fêtes annuelles.

**BOUTO**, auj. *Koum-Zalat* v. de la Basse-Égypte, près d'un lac qui prenait de là le nom de *Buticus*

*Jacus* (lac de Bourlos), au N. de Naucratis. Temples et oracles célèbres de la déesse Bouto.

**BOUTON** (archipel de), groupe d'îles de la Malaisie, près de la côte S. E. de Célèbes. Coton, sagou, épices; étoffes de coton recherchées. Tributaire des Hollandais depuis 1667. — L'île principale, ainsi que le ch.-l. de cette île, s'appellent aussi *Bouton*.

**BOUTTON** (Ch. Marie), peintre, né à Paris en 1781, mort en 1853, s'attacha surtout à la perspective et à l'art de distribuer la lumière, et fut ainsi conduit à l'invention du *Diorama*, dont il partage l'honneur avec Daguerre. Parmi ses chefs-d'œuvre en ce genre, on admirait l'*Église St-Pierre de Rome*, qui a été détruite par l'incendie du Diorama. Comme peintre, il a reproduit avec bonheur les *Souverains de St-Denis*, la *Cathédrale de Chartres*, une *Vue intérieure de l'église de St-Étienne-du-Mont*, etc.

**BOUTTONNE**, riv. de France, nait à Chef-Boutonne (Deux-Sèvres), passe à Chizé, St-Jean-d'Angély, Tonnay-Boutonne, et tombe dans la Charente à Candé, après un cours de 85 kil.

**BOUVET** (Joachim), jésuite français, né au Mans vers 1660, mort à Pékin en 1732, fut l'un des six premiers missionnaires mathématiciens que Louis XIV fit partir pour la Chine en 1685. Il obtint l'estime et la confiance de l'empereur Kang-hi, auquel il enseigna les mathématiques, travailla à la carte de l'empire chinois, fut autorisé à bâtir une église et une résidence dans l'enceinte du palais, et fut ainsi un des fondateurs de la mission française à Pékin. On a de lui quatre *Relations* de divers voyages qu'il fit dans le cours de ses missions; *L'état présent de la Chine*, avec des figures gravées, 1697, et divers morceaux intéressants, dans les *Lettres édifiantes* et dans les recueils du temps.

**BOUVINES**, *Boviniacum*, bourg du dep. du Nord, sur la Marque, à 12 kil. S. E. de Lille; 500 hab. Célèbre victoire de Philippe-Auguste sur l'empereur Othon IV, le comte de Flandre et leurs alliés, en 1214.

**BOUXWILLER**, ch.-l. de canton (B.-Rhén.), à 13 kil. N. E. de Saverne; 3416 hab. Collège communal. Toiles, calcicots, draps; alun, vitriol, etc.

**BOUYOKDEREH**, v. de Turquie. V. *BUUKDEREH*.

**BOUZONVILLE**, ch.-l. de cant. (Moselle), sur la Nied, à 30 k. S. E. de Thionville; 1537 h. Brasseries; ébénisterie, clouteries.

**BOUZY**, vge du département de la Marne, à 22 k. S. E. de Reims; 500 h. Un des meilleurs crus de vins de Champagne mousseux.

**BOVA**, v. du roy. d'Italie (Calabre Ultér. 1<sup>re</sup>), près de la mer, à 28 k. S. E. de Reggio; 2500 hab. Evêché. — Fondée vers 1477 par des Albanais après la mort de Scanderbeg; ruinée par un tremblement de terre en 1783 et rebâtie par Ferdinand IV.

**BOVADILLA** (don François de), fut envoyé à St-Domingue en 1500 par Ferdinand et Isabelle pour examiner la conduite de Christophe Colomb et le remplacer dans son gouvernement. Sans égard pour les services de ce grand homme, il lui fit mettre les fers aux pieds, ainsi qu'à son frère, et les renvoya tous deux dans cet état en Espagne; il prit ensuite à tâche de détruire tout ce qu'avait fait son prédécesseur. Le roi, indigné de sa conduite, le rappela aussitôt. Bovadilla fit naufrage en quittant l'île et périt avec toute la flotte (1502).

**BOVES**, vge du dép. de la Somme, à 10 k. S. E. d'Amiens; 1700 h. Bifurcation du chemin de fer du Nord. Anc. château fort, dont les seigneurs exerçaient leurs déprédations sur toute la contrée, et qui fut détruit en 1433. Henri IV et Gabrielle se rencontraient dans les ruines de ce château.

**BOVILLE**,auj. *Marino*, petite v. du Latium, sur la voie Appienne, à 20 k. S. E. de Rome. C'est là que Clodius fut tué par les gens de Milon.

**BOVINO**, *Vibinum*, v. du roy. d'Italie (Capitanate), à 28 k. S. O. de Foggia; 4000 h. Evêché. Les Impériaux y battirent les Espagnols en 1734.

**BOYACA**, bourg de la Nouv. Grenade, à 70 k. N.

E. de Bogota et à 2 k. S. E. de Tunja, a donné son nom au dép. de Boyaca, qui a pour ch.-l. Tunja, et qui compte 455 000 hab. Bolivar remporta en 1819 à Boyaca, sur le parti royaliste, une victoire décisive, qui assura l'indépendance de la Nouvelle-Grenade.

**BOYER** (l'abbé), prédicateur et poète, né en 1618 à Alby, mort en 1698, écrivit des tragédies, des pastorales, des opéras auj. oubliés; ne réussit pas mieux dans la chaire qu'au théâtre, et mérita les raileries de Boileau, qu'a dit de lui :

Boyer est à Pinchène égal pour le lecteur.

Sa tragédie de *Judith*, qui eut un moment de vogue, a inspiré à Racine une piquante épigramme. Néanmoins, il fut admis à l'Académie française en 1666.

**BOYER** (Abel), lexicographe français, né à Castres en 1664, mort en 1729, quitta la France à la révocation de l'édit de Nantes, et alla à Genève, puis en Angleterre, où il resta jusqu'à sa mort. On a de lui un *Dictionnaire anglais-français et français-anglais*, 2 vol. in-4, La Haye, 1702, très-souvent réimprimé; une *Grammaire anglaise et française*, et quelques traductions de l'anglais.

**BOYER** (Alexis, le baron), chirurgien, né à Uzès en 1760, mort à Paris en 1833, était fils d'un pauvre tailleur. Il eut longtemps à lutter contre la misère, et devint par son seul mérite chirurgien en chef de la Charité, professeur de clinique à la Faculté de Paris, membre de l'Académie des sciences. Napoléon le nomma son premier chirurgien et le fit baron, avec une dotation de 25 000 fr. de rente. On a de lui un *Traité d'anatomie*, 1797-99, 4 vol. in-8, et un *Traité des maladies chirurgicales*, 1814-1822, 11 vol. in-8, ouvrages fort estimés et qui sont encore classiques. Le D<sup>r</sup> Roux, son gendre, a lu son *Éloge* à l'Académie de médecine, 1851.

**BOYER** (Pierre Denis), théologien, né en 1766 à Sévérac près de Rodez, mort en 1842, s'unit à l'abbé Emery pour relever le séminaire de St-Sulpice, dont il devint directeur après lui. Il se livra avec succès à la prédication des stations et des retraites ecclésiastiques. L'abbé Boyer était gallican; il combattit avec force toutes les exagérations; c'est dans ce but qu'il publia les ouvrages suivants: *De la liberté des cultes selon la Charte*, 1819; *Examen de la doctrine de M. de Lamennais*, 1834; *Défense de l'ordre social contre le carbonarisme moderne*, 1835. On estime surtout ses *Discours pour les retraites ecclésiastiques*, 1842. L'abbé Boyer était oncle de Mgr Affre.

**BOYER** (J. Pierre), président de la République d'Haïti, né en 1776 au Port-au-Prince, mort à Paris en 1850, était homme de couleur, né d'un colon provençal et d'une négresse de Guinée. Il accueillit avec reconnaissance les décrets par lesquels la République française avait aboli l'esclavage, seconda d'abord de tout son pouvoir les généraux français qui tentèrent de rétablir à St-Domingue l'autorité de la métropole et combattit avec eux contre les Anglais et contre Toussaint-Louverture; mais, après les mauvais succès de l'expédition du général Leclerc et la proclamation de l'indépendance d'Haïti, il s'unit à Pétion, qui le prit d'abord pour secrétaire, et qui l'éleva rapidement aux grades de colonel et de général. Il aida Pétion à renverser Dessalines, puis à combattre Christophe, et mérita d'être désigné par lui-même pour lui succéder dans la présidence. Il fut reconnu avec acclamation en 1818, réunit sous sa domination l'île entière par l'effet de la mort du roi Christophe (1820), et en obtenant la soumission de la partie espagnole (1822); fit reconnaître l'indépendance de la République par la France en 1825, moyennant une indemnité de 150 millions, gouverna pendant 25 ans avec un rare talent et porta la république à un haut degré de prospérité. Il n'en fut pas moins attaqué par une opposition violente: voyant l'insurrection près de triompher, il se démit de la présidence en 1843 et se retira à la Jamaïque, puis en France, où il termina ses jours.



BOYER-FONFRÈRE. V. FONFRÈRE.

**BOYLE** (Robert), savant anglais, né à Lismore en Irlande en 1626, mort en 1691. était le 7<sup>e</sup> fils de Richard Boyle, comte de Cork. Maître d'une fortune considérable, il la consacra à l'avancement des sciences naturelles; il fut, en 1645, l'un des fondateurs du *Collège philosophique* qui devint depuis la *Société royale de Londres*. Comme Bacon, qu'il avait choisi pour guide, il s'éleva contre la philosophie scolastique, préconisa la méthode expérimentale et en donna lui-même les plus beaux exemples. On lui doit le perfectionnement de la machine pneumatique, la connaissance de l'absorption de l'air dans la combustion, et de l'augmentation de poids des chaux métalliques dans la calcination; il a en outre rassemblé une foule d'observations qui ont contribué plus tard à établir des théories solides. Aussi ardent ami de la religion que de la science, il a écrit un grand nombre d'ouvrages pour la défendre, et a fondé par son testament (1691) une lecture annuelle sur les principales vérités de la religion naturelle et révélée: c'est à cette fondation que l'on doit les traités de Clarke, de Bentley, de Derham, etc. Ses principaux ouvrages sont, dans la philosophie naturelle: *Expériences physico-mécaniques sur le ressort de l'air*; *Considérations sur l'utilité de la physique expérimentale*; *Traité des causes finales*; *le Chimiste sceptique*, et un grand nombre de petits traités sur le froid, les couleurs, les cristaux, etc.; et, pour la religion: *le Chrétien naturaliste*, *le Virgineux chrétien*, *Conciliation de la raison et de la religion*, etc. Ses œuvres forment 5 vol. in-f., Londres, 1744. Boyle a laissé son nom à une célèbre *liqueur fumante* de son invention (sulfure hydrogéné d'ammoniaque). — Son fils, Ch. Boyle, comte d'Orréry, né en 1676, mort en 1731, se distingua dans les armes et dans les lettres, et donna une savante édition des *Lettres de Phalaris*, Oxford, 1718. C'est de son nom qu'on a nommé *Orréry* une machine astronomique représentant le système planétaire, qui lui avait été dédiée par l'inventeur, l'horloger Graham.

**BOYLEAUX** (Étienne), prévôt de Paris sous Louis IX, né à Angers, mort vers 1269. On lui doit l'établissement d'une bonne police dans Paris. Il modéra et fixa les impôts qui, sous les prévôts-fermiers, se levaient arbitrairement sur le commerce et les marchandises; rangea les marchands et les artisans en différents corps et communautés, sous le titre de *confréries*, et leur donna des statuts et des règlements. Le recueil de ces règlements, connu sous le nom de *Livre des métiers*, a été imprimé pour la 1<sup>re</sup> fois par Depping, 1 vol. in-4, Paris, 1837, parmi les *Documents inédits de l'histoire de France*. Sa statue décore la façade de l'hôtel de ville de Paris.

**BOYNE**, *Boandus*, riv. d'Irlande, naît dans le comté de la Reine, et tombe dans la mer d'Irlande à 7 k. de Drogheda, après un cours de 90 k. Les Jacobites furent défaits sur ses bords, à 4 k. de Drogheda, par les troupes de Guillaume III, en 1690: cette défaite enleva définitivement la couronne d'Angleterre à Jacques II. Un monument a été récemment élevé (1836) sur l'emplacement de la bataille.

**BOZE** (Claude Gros de), savant antiquaire, né à Lyon en 1680, mort à Paris en 1753, fut reçu fort jeune à l'Académie des inscriptions, et en devint secrétaire perpétuel en 1706, n'ayant que 26 ans; il fut également de l'Académie française. Nommé en 1719 garde des médailles, il introduisit dans cette collection un classement méthodique. Il publia les 15 premiers vol. des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, 1717-1740, et y inséra lui-même un grand nombre de savants mémoires. Il fut le protecteur et l'ami de l'abbé Barthélémy.

**BOZOLS**, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 17 kil. N. E. de Rodez; 2000 h. Mines de fer.

**BRA**, v. des États Sardes, à 20 k. O. d'Alba; 12 000 h. Soie. On croit que c'est l'anc. *Bardz-etc.*

**BRABANÇONS**, habitants du Brabant. — Cf. nom

a été appliqué dans le moyen âge à des bandes de troupes mercenaires et de brigands qui parcouraient la France en y commettant les plus affreux désordres. et dont le plus grand nombre provenait du Brabant. On les appelait encore *Routiers*, *Écorcheurs* et *Cotte-reaux*. Les premiers parurent au XII<sup>e</sup> siècle. Jean sans Terre et Philippe-Auguste prirent des Brabançons à leur service et les disciplinèrent.

**BRABANT**, anc. duché de l'empire germanique, dans le cercle de Bourgogne, avait au N. la Hollande, à l'E. Liège et la Gueldre, au S. le Hainaut et Namur, à l'O. la Flandre. Après la trêve de 1609, le Brabant se trouva partagé en 2 parties: 1<sup>o</sup> au S., *Brabant espagnol* (dit *Brabant autrichien* depuis 1714), subdivisé en quatre régions: la ville et le quartier de Louvain, la ville et le quartier de Bruxelles, la ville et presque tout le quartier d'Anvers, la seigneurie de Malines; ch.-l., Louvain; 2<sup>o</sup> au N., *Brabant non espagnol ou non autrichien*, subdivisé en trois régions, le quartier de Bois-le-Duc, la baronnie de Kuick avec la ville de Grave, la seigneurie de Ravenstein; ch.-l. Bois-le-Duc. — Le Brabant, pays des anc. *Ménapiens*, fut conquis par les Francs au V<sup>e</sup> s. Il fit successivement partie du roy. d'Austrasie, du roy. d'Italie de Lothaire I, du roy. (ensuite duché) de Lotharingie, du duché de Lothier ou B.-Lorraine, dont Godefroy le Barbu, comte de Louvain et de Bruxelles, fut investi en 1106. Henri I le Guerroyeur changea ces titres en celui de duc de Lothier et de Brabant en 1190. Jean I le Victorieux, en 1288, conquit le duché de Limbourg, qui fut toujours depuis ce temps uni au Brabant. Après Jean III, dernier mâle de cette dynastie (1355), Anvers et une partie de Malines passèrent à sa fille cadette, Marguerite, duchesse de Bourgogne; l'aînée, Jeanne, eut le reste du Brabant et du Limbourg; elle l'abandonna en 1404 à son neveu, Antoine, 2<sup>e</sup> fils de Marguerite et de Philippe le Hardi, tige des ducs de Bourgogne de la maison de Valois; mais cette branche cadette s'éteignit en 1430, et Philippe le Bon, héritant des deux duchés, réunit ainsi le Brabant propre, le Limbourg, Anvers, Malines. Le tout passa avec la main de Marie de Bourgogne à Maximilien d'Autriche (1477), puis à la branche austro-espagnole (1553). Les 7 Provinces-Unies, en s'insurgeant, conquirent presque tout le Brabant (1581-85). La trêve de 1609 leur en laissa la partie N., qu'elles gardèrent jusqu'à l'incorporation de la Hollande à la France (1810). En 1815, les 2 parties du Brabant se trouvèrent réunies dans le roy. des Pays-Bas; mais la dissolution de ce nouvel État en 1830 les sépara de nouveau. Auj. les 2 Brabants existent à part, avec les noms de Brabant sept. et Brabant mérid., et chacun forme une province. Le Brabant sept. appartient à la Hollande, le Brabant mérid. à la Belgique. Anvers et Malines forment une 3<sup>e</sup> prov. distincte de l'un et l'autre Brabant et appartenant au roy. de Belgique. — Les Français conquirent en 1746 le Brabant autrichien, mais le rendirent à la paix d'Aix-la-Chapelle (1748). Ils le reprirent en 1794, et en formèrent le dép. de la Dyle (Brabant mérid.) et des Deux-Nèthes (Brab. sept.).

**BRABANT-MÉRIDIONAL**, prov. du roy. de Belgique, entre celles d'Anvers au N., de Namur, de Hainaut au S.; 93 k. sur 53; 680 000 hab. Ch.-l., Bruxelles, qui est aussi la capit. de toute la monarchie belge. Sol fertile, bétail, chevaux. Industrie renommée: toiles, dentelles, cotons, papiers, etc.

**BRABANT-SEPTENTRIONAL**, prov. de Hollande, entre celles de Gueldre au N., d'Anvers et de Limbourg au S.; 129 k. sur 66; 380 000 h. Ch.-l. Bois-le-Duc. Sol maigre, landes et marais, sauf au N. et à l'E. Élevé d'abeilles et de bétail; laines, toiles, etc.

**BRACCATA** (GALLIA), nom donné par les Romains à la Gaule narbonnaise à cause des *braies* (*braccæ*), espèce de pantalon large que portaient ses habitants.

**BRACCIANO**, *Arcenum*, v. de l'État ecclésiastique, sur le bord mérid. du lac de même nom. à

35 k. N. O. de Rome; 1800 h. Eaux thermales, beau château des Torlonia, ducs de Bracciano. — Le lac de Bracciano, *Sabatinus lacus*, a 8 k. de long. Il se décharge dans la Méditerranée par l'Arone.

**BRACCIO DE MONTONE** (André), condottière italien, né à Pérouse en 1368, servit successivement différents princes d'Italie, et eut pour rivaux Charles Malatesta et Sforze, qu'il vainquit en plusieurs occasions. Il s'empara en 1416 de Pérouse, dont il se fit déclarer seigneur, et fut un instant maître de Rome (1417). Il périt en 1424, devant Aquila, qu'il assiégeait pour Ladislas, roi de Naples.

**BRACHMANES.** V. BRAHMANES.

**BRACIEUX**, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), sur le Beuvron, à 15 kil. S. E. de Blois; 962 hab.

**BRACONNOT** (Henri), chimiste, membre de l'Académie de Nancy et correspondant de l'Institut, né à Commercy en 1780, mort en 1854, servit pendant 6 ans comme pharmacien militaire, puis se fixa à Nancy, où il devint directeur du jardin botanique. Il se livra surtout à la chimie végétale; on lui doit la connaissance des acides *bolétique*, *aconitique*, *nanécique*, *ellagique*, *pectique*, *pyrogallique*, la découverte de la *légumine*, de la *stéarine*, de la *bougie stéarique* (1818), et du *sucré de bois* (1819). Il légua 280 000 fr. à la ville de Nancy. M. J. Nicklès a donné une *Notice sur Bracconot, sa vie et ses travaux*, 1856.

**BRADFORD**, v. d'Angleterre (York), à 48 kil. S. O. d'York, à 313 kil. N. O. de Londres; 45 000 hab. Houille, forges et fonderies; filage et tissage des laines. — V. du comté de Wilts, sur l'Avon, à 11 kil. S. E. de Bath; 10 250 hab. Draps fins.

**BRADLEY** (Jacq.), savant astronome anglais, né en 1692 à Shereborn (Glocester), mort en 1762, fut nommé en 1730 professeur d'astronomie à Oxford, et en 1741 astronome royal et directeur de l'observatoire de Greenwich. On lui doit, outre d'innombrables observations d'une admirable précision, les deux grandes découvertes de l'aberration de la lumière (1727) et de la nutation de la terre (1747), et la connaissance de la formule empirique de la réfraction. Il fut membre de la Société royale de Londres et des Académies de Paris, Berlin, Bologne, etc. On a publié en 1798 à Oxford ses *Observations faites à Greenwich*, et en 1832 ses œuvres posthumes et sa correspondance.

**BRADSHAW** (J.), né dans le comté de Derby en 1586, était président de la haute cour de justice qui fit le procès à Charles I. Nommé après la proclamation de la République président du Parlement, il obtint une garde pour la sûreté de sa personne, un logement à Westminster, une somme de 5000 livres sterling, avec des domaines considérables. Il ne jouit pas longtemps de ces récompenses : mécontent des empiétements de Cromwell, il se retira du Parlement et mourut dans l'obscurité, en 1659. Son corps fut exhumé en 1661, lors de la réaction royaliste.

**BRADWARDIN** (Thom.), surnommé *le docteur profond*, né en 1290 à Hartfield (Sussex), mort en 1348, se distingua à la fois dans la théologie, la philosophie et les mathématiques. Il fut nommé confesseur d'Édouard III, qu'il accompagna en France, et devint archevêque de Cantorbéry; mais il mourut peu de semaines après sa promotion. Le plus célèbre de ses écrits est *De causa Dei, adversus Pelagium*, Londres, 1618, in-fol.; il s'y montre thomiste rigide; on l'accuse même d'être retombé dans l'hérésie de Gotescalc en soutenant la prédestination.

**BRAGA**, *Bracara Augusta*, v. de Portugal, ch.-l. de la prov. d'Entre-Douro-e-Minho, à 322 kil. N. E. de Lisbonne, à 45 kil. N. N. E. de Porto; 16 000 hab. Archevêché, qu'on fait remonter à l'an 92. Ruines romaines, amphithéâtre, aqueduc, etc.; cathédrale, palais archiepiscopal, séminaire. Toiles, armurerie, chapellerie, clouterie. Commerce avec l'intérieur. — Cette ville a été, dit-on, fondée par Himilcon; elle fut de 445 à 585 la capit. des Suèves, qui en furent chassés par les Visigoths.

**BRAGANCE**, *Brigantia*, v. de Portugal (Tras-os-Montes), à 55 kil. N. O. de Miranda; 3672 hab. Evêché. Duché créé en 1442. V. ci-après.

**BRAGANCE** (maison de). Le chef de cette maison est Alphonse, fils naturel de Jean I, roi de Portugal, qui fut fait duc de Bragance en 1442. Elle monta sur le trône de Portugal en la personne de Jean IV, 8<sup>e</sup> duc de Bragance, qui en 1640 secoua le joug des Espagnols. Elle a donné au Portugal : Jean IV, 1640-1656; Alphonse VI, 1656-1683; Pierre II, 1683-1706; Jean V, 1706-1750; Joseph I, 1750-1777; Marie I (et Pierre III), 1777-1792; Jean VI, 1792-1826; Pierre IV (don Pedro), 1826-1833; Marie II (dona Maria), 1833-1853; Pierre V, 1853. La maison de Bragance a régné également au Brésil depuis la séparation de cette colonie. — La famille de Cadaval est une branche cadette de la maison de Bragance.

**BRAHÉ**, noble famille du Danemark et de la Suède. La branche danoise a produit le célèbre astronome Tycho-Brahé (V. ce nom). De la branche suédoise sortirent deux rois, Waldemar et Magnus Ladulos, ainsi qu'un grand nombre d'hommes d'État, entre autres Pierre, comte de Brahé, mort en 1680, qui fut tuteur de Christine et de Charles XI, et qui fonda l'Université d'Abo. Elle comte aussi Ste Brigitte parmi ses membres.

**BRAHLOV** ou **BRAÏLA**, *Peristhlaba*? v. et port de Valachie, ch.-l. de district, au N. E., sur la r. g. du Danube, à 150 kil. de son emb. et à 65 k. S. de Galatz; env. 25 000 hab. Bon port; entrepôt de tout le commerce de la Valachie. Grains, suifs, pelletteries. — Elle fit longtemps partie de la Bulgarie. Prise par les Russes en 1770, et occupée par eux en 1828.

**BRAHMA**, dieu des Indiens. Ce nom désigne à la fois le Dieu suprême et unique, Brahm, et le 1<sup>er</sup> membre de la Trimourti ou Trinité indienne. Dans le 1<sup>er</sup> sens, ce dieu qu'on appelle plutôt alors *Brahm* ou *Para-Brahma* (c.-à-d. Brahma supérieur) est l'être parfait, tout-puissant, principe de tout, mais irrévélé. Il se manifeste sous trois formes ou par trois actes, la création, la conservation et la destruction. et prend selon chacun de ces rôles les noms de *Brahma*, de *Vichnou* et de *Siva*. On le représente par un cercle dans un triangle. — Dans le 2<sup>e</sup> sens, c'est la 1<sup>re</sup> personne de la Trimourti, la 1<sup>re</sup> émanation de Brahma; c'est aussi le Dieu créateur. On le fait sortir d'un œuf d'or. — Les monuments représentent Brahma avec 4 têtes, tenant dans ses 4 mains la chaîne qui soutient les mondes, le livre de la loi, le poinçon à écrire, le feu du sacrifice : ses têtes sont ornées de lotus; il est couché dans des feuilles de lotus.

**BRAHMANES**, dits aussi *Brachmanes*, *Brahmes*, *Bramins*, *Brahmines*, prêtres et docteurs de la religion de Brahma. Ils composent la première caste parmi les Hindous; leur origine remonte à la plus haute antiquité; ils se prétendent issus de la tête de Brahma. Il paraît que les Brahmanes formaient autrefois un peuple agriculteur et pasteur; aujourd'hui, loin de cultiver la terre, ils regardent ces occupations comme serviles et les abandonnent aux castes inférieures, ne s'occupant que de l'étude des *védas* ou livres sacrés, et de l'exercice du culte. Ils sont seuls dépositaires et interprètes des *védas*. Ils se distinguent par un costume spécial, s'abstiennent de tout ce qui a eu vie, et ne se nourrissent que de légumes, de riz et de lait. Pour mériter les récompenses de la vie future, ou plutôt pour s'attirer des aumônes, la plupart d'entre eux se livrent aux plus dures austérités : ils se condamnent, par exemple, à rester toute leur vie immobiles dans la position la plus gênante. Quelques-uns vont nus au milieu de l'hiver : c'est de là que les Grecs leur avaient donné le nom de *Gymnosophistes* (de *gymnos*, nu).

**BRAHMANISME**, religion d'une très-haute antiquité, qui règne dans tout l'Hindoustan. Elle reconnaît un Être souverain, *Brahm* ou *Para-Brahma*, qui reste éternellement immobile, n'agissant que par l'intermédiaire de Brahma, Vichnou et Siva, triple man-

festation de son Être, espèce de trinité (*trimourti*), qui ne forme elle-même qu'un seul Dieu. Brahma est la puissance, le créateur, la matière; il représente le passé, l'œuvre accomplie une 1<sup>re</sup> fois, et a pour emblème le soleil. Vishnou est la sagesse, le conservateur, l'espace; c'est le présent: l'eau est son emblème. Siva est le principe destructeur; il représente aussi le temps ou l'avenir, et la justice vengeresse: il a pour emblème le feu. Ces trois dieux exercent leur pouvoir par le secours d'une infinité de dieux subalternes. Les sectateurs de Brahma croient à l'immortalité de l'âme, à la métempsycose; ils doivent se purifier par des ablutions, des abstinences et une foule d'autres pratiques. Ils sont partagés en 4 castes: 1<sup>o</sup> les *Brahmanes* qui sont les savants et les prêtres et d'où sont tirés tous les fonctionnaires publics; 2<sup>o</sup> les *Chattryas* ou guerriers, d'où sont issus les *radjahs*; 3<sup>o</sup> les *Waishias*, commerçants, agriculteurs, qui sont aussi connus sous le nom de *Banians*; 4<sup>o</sup> enfin les *Soudras*, qui sont les artisans ou ouvriers. Les traditions indiennes expliquent ainsi l'origine de ces castes: Para-Brahma, disent-elles, eut 4 fils: *Brahma*, qui fut créé de sa bouche; *Chattrya*, *Waishia* et *Soudra*, qui sortirent de ses bras, de ses cuisses et de ses pieds; chacun de ces fils donna naissance à l'une des castes indiennes. Au-dessous d'elles sont les *Parias*, infortunés dont les Hindous fuient le contact comme celui d'un animal immonde; cette dernière classe se compose de tous ceux qui par un motif quelconque ont mérité d'être exclus de leur caste; ils habitent les lieux solitaires et sont forcés de se livrer aux fonctions les plus viles et les plus dégoûtantes. Le culte brahmanique est rempli de superstitions, les unes ridicules, les autres révoltantes. A la fête de Djaggernâth, le char du dieu écrase sous ses roues pesantes une foule de victimes qui se précipitent au-devant de cette mort, dont ils attendent une éternelle félicité; d'autres fanatiques se réunissent dans les pagodes pour se soumettre à des tortures volontaires; les veuves se brûlent sur le corps de leur époux, etc. Les ablutions dans les fleuves sacrés, tels que le Gange, les pèlerinages aux lieux saints font une partie principale du culte: Bénarès est un des lieux où se font le plus de pèlerinages. Le Brahmanisme compte env. 100 millions de sectateurs; le Bouddhisme en est sorti.

**BRAHMAPOUTRA**, c.-à-d.  *fils de Brahma*, grand fleuve d'Asie, naît dans l'Himalaya, au pied des monts Langsan, traverse le roy. d'Assam, le Bengale oriental, reçoit le Goddada à droite et le Goumti à gauche, baigne Lakipour, joint ses eaux à celles du bras oriental du Gange, et se jette avec lui dans le golfe du Bengale, après un cours d'env. 2500 kil.

**BRAILA, BRAILOV**, v. de Valachie. V. **BRANILOV**.  
**BRAINE-LA-LEUD**, v. de Belgique (Brabant mérid.), à 10 k. de Nivelles; 2770 h. Lainages, cuirs, etc.  
**BRAINE-LE-COMTE**, v. de Belgique (Hainaut), à 28 kil. N. E. de Mons; 3060 hab. Station. Très-beau lin et beau fil pour les dentelles de Bruxelles.

**BRAISNE**, ch.-l. de cant. (Aisne), sur la Vesle, à 18 k. S. E. de Soissons; 1484 hab. Étalons. Anc. résidence royale sous la 1<sup>re</sup> race.

**BRAMAH** (Jos.), mécanicien anglais, né à Stainborough en 1749, m. en 1814, a inventé la serrure de sûreté qui porte son nom, la presse hydraulique, et a perfectionné les pompes à feu, les machines à vapeur, les presses d'imprimerie, etc.

**BRAMANTE** (Donato Lazzari, dit le), célèbre architecte italien, né en 1444 dans l'Etat d'Urbino. m. en 1514, étudia avec beaucoup de soin tous les restes de l'architecture antique, et vint ensuite se fixer à Rome, où le pape Jules II lui confia un grand nombre d'ouvrages importants. Celui de ses travaux qui l'a immortalisé est la basilique de St-Pierre de Rome; il en traça le plan, en jeta les fondements (1513) et l'éleva jusqu'à l'entablement, mais il n'eut pas le temps de l'achever. L'édifice fut, après sa mort, continué et perfectionné par Michel-Ange. Ce grand maître

réunit à la grandeur de l'ensemble la pureté des détails, à la hardiesse de l'invention la finesse de l'exécution, à la force l'élégance, à la simplicité une riche variété. Le Bramante fut le maître et le protecteur de Raphaël.

**BRAMES**, V. **BRAMANES**.

**BRAMHALL** (Jean), théologien anglican, évêque de Derry, né à Pontefract (York) vers 1593, mort en 1662, fut obligé, sous la domination de Cromwell, de s'expatrier à cause de son attachement pour les Stuarts, revint en Angleterre après la Restauration, et fut nommé par Charles II, en 1661, archevêque d'Armagh, primat et métropolitain d'Irlande. Ses ouvrages, destinés presque tous à défendre la Réformation contre le Catholicisme, ont été rassemblés, avec sa Vie, à Dublin, en 1677, in-fol. Le plus important est une controverse avec Hobbes sur la liberté, qui fut publiée à Londres en 1656.

**BRAMINES**, V. **BRAMANES**.

**BRANCAS** (famille des), famille française issue de l'illustre maison des *Braccaccio* de Naples, s'est établie en France au xiv<sup>e</sup> siècle, sous Charles VII. Les Brancas de France ont formé deux lignes, dont l'aînée, éteinte en 1802, portait les noms de Forcalquier-Brancas et de Céréste, avec les titres de duc et de grand d'Espagne; la cadette portait ceux de Forcalquier et Villars. Les membres les plus distingués de cette famille furent: André, connu sous le nom d'*Amiral de Villars*, qui se jeta dans le parti de la Ligue et des Espagnols, voulut se faire de la Normandie une seigneurie indépendante, se maintint dans Rouen, même après l'abjuration de Henri IV, et ne se soumit qu'en 1594. L'année suivante, il fut pris et massacré par les Espagnols au siège de Doullens. — Georges, son frère puîné, obtint en 1626 l'érection du marquisat de Villars en duché-pairie. — Louis de Brancas, marquis de Céréste, né en 1711, servit Louis XV sur terre et sur mer, et fut nommé maréchal de France en 1740; il mourut 10 ans après. Louis Léon, duc de Brancas-Lauraguais, pair de France sous la Restauration, mort en 1824, a laissé plusieurs ouvrages en prose et en vers. — La 2<sup>e</sup> branche s'est éteinte dans les mâles en la personne de Bufile de Brancas, neveu du préc. et pair de France. Son nom et ses titres ont été déferés par arrêt de la Cour impériale (1859) au prince napolitain Ruffano Braccaccio.

**BRANCHIDES**, peuplade de l'Asie-Mineure, dans la Carie, au S. de Milet. On voyait chez eux un temple dédié à Apollon Didyméen, et qui avait un oracle célèbre. Les Branchides étaient comme une tribu ou une peuplade de prêtres, et prétendaient descendre de Branchus, fils d'Apollon et d'une Milésienne, à qui Apollon accorda le don de prophétie. Xerxès saccagea le temple et déporta les Branchides en Sogdiane, où ils élevèrent une ville dite *Branchide*.

**BRANCOVAN**, hospodar de Valachie. V. **BESSARABA**.

**BRANDEBOURG** (Marche de), ancien Etat de l'empire germanique, dans le cercle de Hte-Saxe, entre la Poméranie et le Mecklembourg au N., la Saxe et la Lusace au S., la Silésie à l'E., tire son nom de la v. de Brandebourg (V. ci-après). Ses limites varièrent, mais elles sont restées à peu près les mêmes depuis 1455. On divisa dès lors le pays en deux grandes parties: *Marche électorale de Brandebourg* et *Nouvelle-Marche de Brandebourg*.

La *Marche électorale* à son tour se subdivisait en Vieille-Marche, Marche de Priegnitz, Moyenne-Marche, Marche de Pucker. Leurs villes principales étaient, pour la 1<sup>re</sup>, Stendal, Tangermünde; pour la 2<sup>e</sup>, Perleberg, Pritzwald, Kyritz, Wilsnack; pour la 3<sup>e</sup>, Brandebourg, Potsdam, Ruppin, Brietzen, Berlin, Charlottenbourg, Francfort-sur-l'Oder; pour la 4<sup>e</sup>, Prenzlau, Templin, Nouv.-Angermünde.

La *Nouvelle-Marche*, entre la Réga et la Warta, était divisée en 3 masses: 1<sup>o</sup> Custrin; 2<sup>o</sup> cercles primitifs, Soldin, Königsberg, Landsberg, etc.; 3<sup>o</sup> cercles incorporés à Stensberg, Züllichau, Cottbus.

Ce pays, occupé d'abord par les Suèves et les *Varni*, et depuis le v<sup>e</sup> siècle par les *Wiltzes* ou *Wela-tabs* (peuple slave-venède), fut soumis par Charlemagne en 789, mais il ne le fut que temporairement. Henri l'Oiseleur le soumit de nouveau en 928, fonda la *Marche du Nord* ou *Marche de Saxe septentrionale*, dite aussi *Marche de Soltwedel*, de la ville où résidaient les premiers margraves, et qui prit le nom de *Marche de Stade* (1056-1130), lorsque Udon, 1<sup>er</sup> comte de Stade, eut commencé la 2<sup>e</sup> dynastie margraviale. Celle-ci fut remplacée par la maison ascanienne, dont Albert l'Ours fut le 1<sup>er</sup> margrave, 1143, et qui finit en 1320 dans la personne de Henri le Jeune. Dès le temps d'Albert l'Ours, le margraviat était devenu indépendant du duché de Saxe et fief immédiat de l'Empire. En 1247, le margrave se trouvait du nombre des princes restés électeurs. En 1259 la maison se divisa en 2 lignes, et le pays en 2 parts; mais la réunion eut lieu en 1304. De 1320 à 1415, le Brandebourg passa dans deux nouvelles maisons, celle de Bavière et celle de Luxembourg. Cette dernière le vendit en 1415 au burgrave de Nuremberg, Frédéric, de la ligne cadette de la maison de Hohenzollern (né en 1372, mort en 1440), dont les descendants l'ont conservée jusqu'à ce jour. L'électorat ne contenait alors que la Vieille-Marche, La Moyenne-Marche, Priegnitz et une partie de la Marché de l'Ucker. Frédéric II, dit Dent de Fer, acquit la Nouvelle-Marche en 1445. Ensuite vinrent Albert l'Achille, 1471; Jean le Céciron, 1486; Joachim I, 1499; Joachim II, 1534, Jean-Georges, 1571; Joachim-Frédéric, 1598; Jean-Sigismond, 1608 (celui-ci réunit en 1618 la Prusse orientale par son mariage avec la fille d'Albert, duc de Prusse, et prit lui-même ce dernier titre); Georges-Guillaume, 1619; Frédéric-Guillaume, dit le grand-électeur, 1640; Frédéric III, 1688. En 1701, l'électorat fut érigé en royaume et Frédéric III prit le titre de roi de Prusse, sous le nom de Frédéric I. Depuis, l'histoire du Brandebourg se confond avec celle de la Prusse.

BRANDEBOURG (prov. de), une des 8 grandes div. actuelles des Etats prussiens, répond à l'anc. Marche de Brandebourg (moins la Vieille-Marche qui forme une partie de la prov. de Saxe), et se partage en 2 gouvernements : Potsdam à l'O., Francfort à l'E. Le gouvernement de Potsdam répond aux Marches dites de Priegnitz, de l'Ucker et Moyenne-Marche; Francfort, à la Nouvelle-Marche. Les places principales sont : dans le 1<sup>er</sup> gouv't, Berlin, Potsdam, Spandau, Brandebourg, Charlottenbourg, Prenzlau, Nouveau-Ruppin; dans le 2<sup>e</sup>, Francfort, Guben, Kustrin, Landsberg, Cottbus, Zulichau, Lubben. Le Brandebourg a 333 kil. sur 160, et compte 2 000 000 d'hab. Sol plat, sablonneux, mais amélioré par la culture. Beaucoup de fabriques, pour la plupart créées par des Français expulsés par la révocation de l'édit de Nantes. Belles routes, chemins de fer, canaux; grand commerce.

BRANDEBOURG, v. de Prusse, prov. de Brandebourg, sur le Havel, à 33 kil. O. de Potsdam; 13 800 hab. Établissements de bienfaisance, d'instruction; collège dit des *Chevaliers*, lainages, toiles, cuirs, gants, chapeaux, bonneterie. — L'Assemblée nationale de Prusse y siégea en 1848.

BRANDEIS, v. des Etats autrichiens (Bohême), à 15 kil. N. E. de Prague, sur la r. g. de l'Elbe; 2800 hab. Anc. château fort; succursale des Invalides de Prague. Les Suédois y battirent les Impériaux, 1639.

BRANDO, ch.-l. de cant. (Corse), à 11 kil. N. de Bastia; 1423 hab. Aux env., grotte et cascade.

BRANDT (Sébastien), jurisconsulte et poète satirique, né à Strasbourg vers 1458, mort en 1520, fut professeur de droit à Bâle, secrétaire de la ville de Strasbourg, et jouit de la faveur de l'empereur Maximilien, qui lui conféra le titre de comte Palatin. On lui doit un grand nombre d'ouvrages, dont le plus célèbre est *la Nef des Fous* (Narrenschiff), poème burlesque, écrit en allemand (1491), où il se rit des travers de son temps. Cet ouvrage, qui eut un grand

succès, fut traduit en latin en 1496, par Badius Ascensius, et mis en rimes françaises par P. Rivière, 1497. Brandt a aussi laissé des poésies latines.

BRANDT, alchimiste de Hambourg, trouva par hasard le phosphore, vers 1669, en faisant des expériences sur l'urine, pour en extraire de l'or. Il communiqua son secret à Kraft sous la condition de ne le découvrir à personne; mais Kunckel finit par découvrir de son côté le moyen d'obtenir le phosphore (1674). Brandt reçut une pension de Jean-Frédéric, électeur de Hanovre. Il mourut vers 1692.

BRANDT (le comte de). V. STRUENSÉE.

BRANDYWINE, petite riv. qui traverse la Pensylvanie, le Delaware et se jette dans la Christiana à 4 kil. au-dessous de Wilmington. Les Américains furent battus sur ses bords par les Anglais en 1777.

BRANIBOR, une des formes de BRANDEBOURG.

BRANICKI (Jean Clément), général polonais, castellan de Cracovie, ne en 1688, mort en 1771, est célèbre par son patriotisme. Il se mit à la tête d'une confédération formée contre Auguste II pour obtenir le renvoi des troupes saxonnes, fut grand-général de la Pologne sous Auguste II et fut porté au trône par le parti national qu'appuyait la France après la mort de ce prince; mais le parti russe ayant eu le dessus, il fut banni et dépouillé de ses biens (1764). Il entra lors de l'avènement de Poniatowski, son beau-frère, et combattit encore, mais sans succès, l'influence étrangère. Il avait fait de sa résidence de Bialystock un *petit Versailles*.

BRANICKI (François Xavier), général polonais, d'une famille obscure, se nommait d'abord Branecki et changea une lettre de son nom pour laisser croire qu'il était issu de la noble famille des castellans de Cracovie. Il se vendit à la Russie, poursuivit les confédérés de Bar, s'opposa à la constitution de 1791, forma, pour la combattre, la confédération de Targowitz et prépara par sa trahison le démembrement de la Pologne. Cité devant l'Assemblée nationale en 1794, il refusa de comparaître, fut déclaré traître, et se réfugia en Russie où il fut comblé de faveurs et mourut en 1819.

BRANNE, ch.-l. de cant. (Gironde), à 13 kil. S. E. de Libourne; 378 hab. Port, pont suspendu.

BRANNOVICES AULERCI. V. AULERCI.

BRANTÔME, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 27 kil. N. de Périgueux et à 8 kil. N. E. de Bourdeilles; 1260 hab. Lainages, filature de laine. Anc. abbaye de Bénédictins, possédée en commende par P. de Bourdeilles, qui prit de là le nom de Brantôme. Vins, truffes.

BRANTÔME (Pierre de Bourdeilles, seigneur de), écrivain français du xv<sup>e</sup> siècle, né à Bourdeilles en Périgord vers 1540, mort en 1614, suivit d'abord la carrière des armes et guerroya contre les huguenots, les Turcs et les Maures, puis s'attacha à la cour et devint gentilhomme de la chambre sous Charles IX, auprès duquel il jouit de quelque faveur. Peu après la mort de ce prince, mécontent de son successeur, il se retira dans ses terres et écrivit comme en se jouant les mémoires qui l'ont immortalisé. Ces mémoires, trop souvent scandaleux, plaisent surtout par la naïveté avec laquelle ils sont écrits, et par la vanité gasconne qu'y laisse percer l'auteur. On a de lui : *Vie des hommes illustres et grands capitaines français*; *Vie des grands capitaines étrangers*; *Vie des dames illustres*; *Vie des dames galantes*; *Anecdotes touchant les duels*; *Rodomontades et jurements des Espagnols*. Tous ces écrits n'ont été publiés que longtemps après sa mort, Leyde, 1666, 10 vol. in-12. M. Monmerqué, en 1822, M. M. Mérimée et Lacour, en 1858, en ont donné des éditions plus complètes. M. Lalanne publia ses *Oeuvres complètes*, in-8°, 1865.

BRASIDAS, général spartiate, se distingua dans la guerre du Péloponèse, empêcha les Athéniens de prendre Mitylène, et s'empara d'Amphipolis en 426 avant J.-C. Il mourut en 422, des suites d'une blessure reçue au siège d'Amphipolis.

BRASSAC, bourg, du dép. du Puy-de-Dôme, au

confluent de l'Allier et de l'Alagnon, à 16 kil. S. E. d'Issore; 1800 hab. Houille, schistes, ardoise.

**BRASSAC-DE-BELFOURTE**, ch.-l. de cant. (Tarn), sur l'Agout, à 24 kil. E. de Castres, 1285 hab. Tissus de coton.

**BRATUSPANTIUM**, anc. v. de Gaule, chez les *Bellovac*. On croit retrouver son nom dans *Gratepanche*, ruines près de Breteuil. D'autres la placent au *Val St-Denis*, près de Vendeuil-Caply (Oise).

**BRAULE** ou **BRALION** (S.), évêque de Saragosse au VII<sup>e</sup> siècle, fut l'ami d'Isidore de Séville, et acheva le *Traité des Étymologies ou Origines* de ce savant évêque. On lui doit en outre un *Éloge de S. Isidore* et plusieurs *Vies de saints*. On l'honore le 26 mars.

**BRAUNAU**, v. des États autrichiens (Bohême), sur l'Inn, à 51 kil. N. E. de Kœniggrätz; 6000 hab. Ancienne abbaye de Bénédictins. Toiles, draps fins et draps écarlates (pour la Turquie).

**BRAUNSBURG**, v. des États prussiens (Prusse), sur la Passarge, à 55 kil. S. O. de Kœnigsberg; 8200 hab. Vieux château, anc. résidence de l'évêque d'Ermland; gymnase catholique. Rubans.

**BRAUWER** (Adrien), peintre flamand, né en 1608 à Harlem, était doué d'un heureux talent, et excita par ses débuts l'admiration de Rubens lui-même : il excellait dans les scènes de cabaret et de corps de garde. Malheureusement, il se livra à la vie la plus désordonnée, et mourut dans la misère, à l'hôpital d'Anvers, à peine âgé de 32 ans.

**BRAVO** (rio), fleuve d'Amérique. V. *NORTE* (R. del).

**BRAY** (le), petit pays de la Hte-Normandie, avait pour places principales Neufchâtel et Gournay, et fait auj. partie de l'arr. de Neufchâtel (Seine-Inf.).

**BRAY**, ch.-l. de cant. (Somme), à 16 kil. O. de Péronne; 1542 h. Tanneries.

**BRAY-SUR-SEINE**, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), à 16 k. S. O. de Provins; 1550 h.

**BRAZIER** (Nicolas), vaudevilliste, fils d'un instituteur, né à Paris en 1783, mort en 1835, était un des membres les plus joyeux du *Carreau moderne*. Il a composé, le plus souvent en société avec Dumersan, Carmouche, Théaulon, Mélesville, Dartois, Merle, Vanderburch, Ourry, un nombre prodigieux de petites pièces, pleines de gaieté et d'à propos, dont plusieurs obtinrent la vogue, entre autres le *Ci-devant jeune homme*, le *Savetier et le Financier*, le *Coin de rue*, le *Soldat laboureur*, les *Ouvriers*, *Prévêlé et Tacounet*, les *Cuisinières*, la *Liètière de Montfermeil*. Il a aussi donné plusieurs recueils de chansons et a écrit l'*Histoire des petits théâtres*.

**BRAZOS**, grande rivière du Texas, naît par 102° 12' long. O., 32° 30' lat. N., arrose Washington, Richemond, Columbia, et se jette dans le Golfe de Mexique par 29° 22' lat. N., après un cours de 1000 k. Il donne son nom à un comté du Texas.

**BRAZZA**, île des États autrichiens (Dalmatie), dans la mer Adriatique, vis-à-vis de Spalatro, est séparée du continent par un canal large de 10 k.; 48 k. sur 70; 15 000 h. Vin excellent.

**BRÉA** (J. B. Fidéle), général français, né en 1790 à Menton (principauté de Monaco), se distingua en 1813 à la bataille de Leipsick, où il fut laissé pour mort; en 1815, à celle des Quatre-Bras, où il enfonça un régiment écossais; prit part aux campagnes d'Espagne (1823) et de Belgique (1831), et parvint en 1845 au grade de maréchal de camp. Chargé en 1848 d'opérer contre les insurgés de la rive gauche de la Seine, il avait déjà réussi à les rejeter hors des murs : dans l'espoir de les ramener par des moyens pacifiques, il s'avança pour parlementer en dehors de la barrière Fontainebleau; mais il fut traîtreusement saisi, et, après mille outrages, lâchement assassiné (25 juin). Menton, sa patrie, et la ville de Nantes, où il avait longtemps commandé, lui ont élevé des monuments.

**BRÉBEUF** (Guillaume de), poète français, né en 1618, à Thorigny dans la B.-Normandie, mort en 1661, traduisit la *Pharsale* en vers (1654). On a

aussi de lui une parodie du VII<sup>e</sup> livre de l'*Enéide* (1650), *Lucain traestri* (1656), et des poésies diverses (1658). Ce poète, qui préférait Lucain à Virgile, exagéra encore les défauts de son auteur favori; cependant, au milieu de son enflure, on trouve des vers heureux, de l'énergie, de l'élevation. Il vécut toujours dans la gêne malgré les belles promesses que lui faisait Mazarin. Brébeuf était zélé catholique et écrivit un traité intitulé : *Defense de l'Eglise romaine*. **BRECEY**, ch.-l. de cant. (Manche), à 15 k. N. E. d'Avranches; 622 hab.

**BRECHE DE ROLAND** (la), gorge des Pyrénées (Htes-Pyrénées), au sommet des rochers qui forment le cirque de Gavarnie, tire son nom de ce que, selon la légende, c'est le paladin Roland qui l'ouvrit d'un coup de son épée. Difficile et dangereuse, elle n'est guère traversée que par des contrebandiers.

**BRECHIN**, v. d'Écosse (Forfar), à 20 k. N. E. de Forfar; 6500 h. Tour crénelée, que surmonte un clocher hexagone, château fort. Ancien évêché, créé en 1150. Manufactures de toiles.

**BRECKNOCK**, ville de la principauté de Galles, ch.-l. de comté, à 50 k. S. O. d'Hereford; 6000 h. — Le comté est entre ceux de Radnor, Cardigan, Caermarthen, Monmouth et Hereford, à 53 k. sur 48, et compte 55 000 h. Productions : fer, cuivre, plomb, houille, bois de charpente, détail, etc.

**BREDCOURT** (Guillaume MARCOUREAU de), acteur et poète dramatique, joua dans la troupe de Molière et composa des comédies en vers qui eurent du succès, grâce à son talent comique. Il fit de si grands efforts en jouant sa pièce de *Timon*, qu'il se rompit une veine et en mourut (1685). On a imprimé de lui 6 pièces détachées, Paris, 1660-1674.

**BRÉDA**, v. forte de Hollande (Brabant sept.), à 50 k. S. O. de Bois-le-Duc; 15 000 hab. Evêché catholique, supprimé par les Protestants et rétabli en 1853. Cathédrale avec une tour de 120<sup>m</sup>; arsenal, hôtel de ville, etc. Athénée, école militaire, école de dessin. Draps, tapis, etc. Commerce de transit. — Bréda fut assiégée et prise par les Espagnols en 1581, par Maurice d'Orange en 1590, par Dumouriez en 1793. C'est à Bréda que fut signé l'acte d'association des provinces insurgées contre les Espagnols, dit *Compromis de Bréda* (1566). Il s'y tint plusieurs congrès, en 1575, 1667, 1746 : celui de 1667 amena la paix dite de Bréda, entre l'Angleterre et la Hollande. Par l'acte appelé *Ut possidetis* on convint que des deux côtés on rendrait toutes les conquêtes. Mais les Provinces-Unies, en cédant la Nouvelle-Belgique (New-York et New-Jersey), obtinrent de pouvoir importer en Angleterre toutes les marchandises qui descendraient le Rhin; la France, leur alliée, reçut l'Acadie, mais en cédant à l'Angleterre les îles Antigoa et Monserrat.

**BREDENBOURG** (J.), de Rotterdam, publia en 1675 une réfutation de Spinoza qu'on trouve ordinairement jointe aux œuvres de ce philosophe. On prétend que, mécontent de sa réfutation, il la réfuta lui-même, et qu'il finit par adopter les idées du philosophe qu'il combattait.

**BREDERODE** (François de), seigneur hollandais, né en 1466, mort en 1490, se mit à la tête du parti des Hoekson (V. ce mot) et s'empara de Rotterdam par surprise. Assiégé peu après par le comte d'Egmont et obligé de se rendre, il s'échappa; mais bientôt il fut blessé et pris dans un combat; conduit à Dordrecht, il y mourut en prison.

**BREDERODE** (Henri, comte de), patriote hollandais, de la même famille, se joignit aux comtes d'Egmont et de Hornes pour s'opposer à la tyrannie du cardinal Granvelle. Il présenta en 1566 à la gouvernante Marguerite de Parme la fameuse requête qui donna naissance à l'insurrection des *Gueux* (V. ce mot), et fut le premier à signer le compromis de Bréda. Banni par le duc d'Albe en 1567, il se retira en Allemagne, où il mourut en 1568.

**BREDOW** (Gabriel Godofroy), écrivain allemand,

né en 1773, mort en 1814, fut professeur d'histoire au collège d'Eutin, à l'université d'Helmstedt, à Francfort-sur-l'Oder, et enfin à Breslau. On a de lui plusieurs ouvrages importants sur l'histoire ancienne : *Manuel d'histoire et de géographie anciennes*, 1799 ; *Recherches sur divers points de l'histoire, de la géographie et de la chronologie anciennes*, et quelques livres devenus classiques : *Faits mémorables de l'histoire*, *Récit détaillé des faits mémorables*. On lui doit aussi une bonne édition d'Eginhard, 1806, et une *Biographie de Charlemagne*, Altona, 1814. Enfin il a publié la *Chronique du XIX<sup>e</sup> s.*, écrit périodique, continué après lui par Venturini.

**BREGENZ**, *Brigantia*, v. des États autrichiens (Tyrol), ch.-l. du cercle de Vorarlberg, sur le lac de Constance, avec un port sur le lac; 3000 hab. Filatures de coton, commerce de bois de charpente. Ville très-forte et très-importante au moyen âge; elle appartenait à la maison de Montfort, qui en 1451 la vendit à l'Autriche.

**BREGETIO**, adj. *Gran* ou *Szony*, v. de la Pannonie inférieure, sur la r. dr. du Danube. C'est là que mourut Valentinien I.

**BREGUET** (Abraham Louis), célèbre horloger mécanicien, né en 1747 à Neuchâtel en Suisse, d'une famille de protestants français réfugiés, mort en 1823, vint se fixer en France vers 1762. Il perfectionna les montres perpétuelles qui se remontent toutes seules par le mouvement qu'on leur imprime en marchant, inventa des *ressorts-timbres*, des *cadraturs* de répétition, des *échappements* de toutes sortes, d'une délicatesse et d'une précision inouïes jusqu'alors, et employa le premier les rubis en horlogerie pour les parties frottantes. Cet habile mécanicien a enrichi la science d'un grand nombre de chronomètres, de pendules astronomiques, d'horloges marines et de thermomètres métalliques. Il était membre de l'Institut, du bureau des longitudes, et horloger de la marine.

**BRÉHAL**, ch.-l. de cant. (Manche), à 19 k. S. O. de Coutances; 646 h.

**BRÉHAT**, îlot de la Manche (Côtes-du-Nord), à l'embouchure du Trieux, près de Paimpol, a 4 k. de long sur 1 de large, et contient un vge de même nom avec 2 petits ports, un fort et un phare; 1572 h.

**BRELL**, *Breglio* en ital., bourg de France (Alpes marit.), ch.-l. de c. de l'arr. de Nice, entre les cols de Jou et de Brouis; 2458 h. Pont sur la Roia.

**BREITENFELD**, vge de Saxe, à 7 k. N. de Leipsick. Deux batailles y furent gagnées par les Suédois sur les Impériaux, 1631, 1642; elles sont aussi connues sous le nom de batailles de Leipsick.

**BREITKOPF** (Jean Gottlob Emmanuel), imprimeur de Leipsick, né en 1719, mort en 1794, fit d'utiles recherches sur les moyens d'imprimer en caractères mobiles la musique, les figures de mathématiques, les cartes géographiques et les portraits même, et réussit à imprimer avec des caractères de ce genre les livres chinois, qu'auparavant on était obligé de graver sur des tables de bois. Il a donné un *Traité de l'origine de l'imprimerie*; une *Histoire des cartes à jouer* et des *Traités de l'invention du papier* et de *l'invention de la gravure sur bois*. La maison qu'il dirigeait à Leipsick subsiste encore.

**BRÈME**, une des 4 villes libres de la Confédération germanique, sur le Weser, au S. de Hambourg; 55 000 h. Cathédrale, bourse, hôtel de ville, musée, arsenal, etc. Société de physique, société biblique. Lainages, cotonnades, tabac, cuirs maroquinés, chapeaux, etc. Commerce de vins du Rhin et autres, denrées coloniales, etc. — Brème a été successivement capitale de l'archevêché de Brème, puis ville libre et ville impériale, ensuite ch.-l. du dép. français des Bouches-du-Weser, et enfin de la petite république de Brème. C'était une des principales villes hanséatiques. Patrie de W. Olbers et de Heeren. — La république de Brème est enclavée dans le roy. de Hanovre; elle a 90 000 h. Villes principales : Brème, capitale; Bremerwehr, Wegesack. La ma-

jeurité des habitants appartient à la confession d'Augsbourg. Le gouvernement est démocratique; le pouvoir législatif est exercé par l'assemblée des bourgeois, et le pouvoir exécutif par le sénat.

**BRÈME** (duché de), situé dans le cercle de Basse-Saxe, était d'abord un évêché, et devint ensuite un archevêché avec supériorité territoriale. Pris par les Suédois en 1644, il leur fut cédé par la paix de Westphalie, qui le sécularisa en 1648; il fut repris en 1675, rendu après la paix de Nimègue en 1679, repris de nouveau en 1712 (par les Danois) et cédé aux ducs de Brunswick contre 1 000 000 de rixdalles en 1719. Ce duché comprenait le territoire, mais non pas la ville de Brème (qui, dès le temps d'Othon I, était ville impériale), plus Verden, Stade, Buxtehude. Tous ces pays appartiennent auj. au roy. de Hanovre.

**BREMERHAVEN** (c.-à-d. port de Brème), port situé à l'emb. du Weser (r. dr.), à 40 kil. N. O. de Brème, a été construit en 1830, sur un territoire cédé par le Hanovre.

**BREMONTIER** (Th.), inspecteur général des ponts et chaussées, 1738-1809, trouva le moyen de fixer les dunes ou montagnes de sable mobiles qui envahissaient le pays situé sur le golfe de Gascogne, entre la Gironde et l'Adour (1786) : il y réussit au moyen de plantations, surtout en plantant le pin maritime. On a de lui un *Mémoire sur les dunes*, 1796. Un monument lui a été élevé à La Teste.

**BRENETS (LES)**, vallée et vge de la Suisse (Neuchâtel), à 20 k. N. O. de Neuchâtel, sur les bords du Doubs, qui y fait une belle cascade, dite *Saut-du-Doubs*. Horlogerie, dentelle, instruments d'optique.

**BRENNE**, petit pays du dép. de l'Indre, entre Chateauroux et Leblanc, a pour lieu principal Châtillon-sur-Indre. Ce pays, jadis bien boisé, est devenu malsain depuis qu'on a abattu les bois. Nombreux étangs où l'on élève des sangues; vins. On a récemment tenté d'assainir ce pays en desséchant les marais et on l'a vivifié en y perçant des routes.

**BRENNER (LE)**, *Brennius*, mont, du Tyrol, entre l'Inn, l'Aicha et l'Adige, a 2022<sup>m</sup> de haut. Elle est traversée par une route qui fait communiquer Vienne avec Inspruck et Venise.

**BRENNEVILLE** et mieux **BRENNULE**, lieu de l'anc. Vexin (Eure), à 10 kil. des Andelys. Louis VI y fut battu en 1119 par Henri I, roi d'Angleterre.

**BRENNUS** ou **BRENN**, nom celtique qui s'appliquait à tout chef gaulois. On connaît surtout sous ce nom un général des Gaulois Sénonais qui vainquit les Romains près de l'Allia et se rendit maître de Rome, 390 ans av. J.-C. Il livra la ville au pillage et aux flammes, et assiégea le Capitole. N'ayant pu se rendre maître de cette forteresse, il consentit à s'éloigner si on lui payait mille livres d'or; mais quand on eut apporté l'or pour le peser, Brennus, au dire de Tite-Live, se servit de faux poids; et comme les Romains s'en plaignaient, il jeta son épée dans le bassin de la balance où se trouvaient les poids, en s'écriant : « Malheur aux vaincus ! » Camille, survenu dans l'instant, annula le traité, livra bataille et contraignit les Gaulois de fuir en abandonnant leur butin. Quelques historiens rapportent l'événement d'une manière moins favorable aux Romains : Polybe assure que les Gaulois emportèrent paisiblement la rançon. — Un autre Brennus pénétra en 280 dans la Macédoine avec une armée considérable, tua Sosthène, général de cette nation, et saccagea la Thessalie et la Grèce; il s'avancait vers le temple de Delphes pour en enlever les trésors, lorsqu'il fut repoussé; ses soldats, saisis d'une terreur panique, prirent la fuite, dit-on, et s'entre-tuèrent. Désespéré de ce désastre, Brennus se donna la mort.

**BRENOD**, ch.-l. de cant. (Ain), à 10 kil. S. de Nantua, sur l'Albarine; 1000 hab.

**BRENTA**, *Medoacus Major*, riv. d'Italie, naît à 13 k. S. E. de Trente, passe à Cismone et à Bassano, s'unit au Bacchiglione et se jette dans le golfe de Venise au port de Brondolo, après 176 k. de cours. Ses

eaux alimentent 2 canaux, la *Brenta-Morta* et la *Brentella*. — Sous Napoléon I, la Brenta donnait son nom, dans le roy. d'Italie, à un dép. formé du Padouan et de la Polésine de Rovigo, qui avait pour ch.-l. Padoue.

**BRENTANO** (Clément de), littérateur allemand, né en 1777 à Francfort-sur-le-Mein, mort en 1844, était frère de la célèbre Bettina d'Arnim, l'amie de Goethe. Il a composé des romans, des nouvelles, des satires, des comédies, des drames et des poésies diverses, où l'on trouve, avec une imagination vive, une bizarrerie systématique, qui l'a fait classer, ainsi que Novalis et L. d'Arnim, ses amis, parmi les chefs de l'école romantique. Entre ses œuvres dramatiques, on cite *Ponce de Léon*, 1804; *la Fondation de Prague*, 1817; parmi ses nouvelles, *le brave Gaspard et la belle Nanette*. Il rédigea avec d'Arnim le *Cor merveilleux de l'Enfant*, recueil de légendes et de chansons qui exerça une salutaire influence. Né protestant, Brentano se convertit au Catholicisme et passa ses dernières années dans une abbaye de Munster. Ses écrits sont empreints d'un certain mysticisme.

**BRENTFORD**, v. d'Angleterre (Middlesex), à 12 k. S. O. de Londres, au confluent de la Brent et de la Tamise; 8000 h. Château, qu'habita Jeanne Grey, vaste parc. Edmond II y battit les Danois en 1016; Charles I y obtint un avantage sur les Parlementaires.

**BRENTZ** (Jean), en latin *Brentius*, un des coopérateurs de Luther, né en 1499 à Weil en Souabe, m. en 1570, fut le chef des *Ubiquistes* ou *Ubiquitaires*, ainsi nommés parce qu'ils soutenaient que le corps de J.-C. est partout depuis son ascension. Il fut un des principaux acteurs dans les affaires de religion et rédigea la *Confessio Wurtembergica* (1532). Il a écrit 8 vol. in-fol. sur la théologie.

**BREUIGNY** (L. OUDARD-FEUDRIX de), membre de l'Académie des inscriptions, né à Granville en 1716, mort en 1795, fut envoyé en Angleterre pour rechercher les titres relatifs à l'histoire de France, et réussit, quoiqu'il n'eût pas trouvé toutes les facilités désirables, à en rapporter un grand nombre de pièces précieuses. Il a donné : *Diplomata chartæ, ad res francicas spectantia* (tirés d'archives anglaises), 3 v. in-fol.; *Tableau des diplômes concernant l'histoire de France* (jusqu'à 1179), 1769-83, 3 vol. in-fol. Il a continué les *Ordonnances de la 3<sup>e</sup> race* de Secousse, collection terminée depuis par l'Académie des inscriptions, et a recueilli les *Lettres de rois de France*, publiées en 1839 par Champollion.

**BRESCELLO**, *Brixellum*, v. du duché de Modène, à 25 kil. N. O. de Reggio, sur la r. dr. du Pô; 2000 h.

**BRESCIA**, *Brixia*, v. de Lombardie, ch.-l. de la prov. de ce nom, à 80 kil. N. E. de Milan, entre la Mella et le Naviglio; 35 000 hab. Station. Citadelle, hôtel de ville, cathédrale, église Notre-Dame-des-Miracles, couvent, théâtre, palais épiscopal, bibliothèque *Quiriniana*, riche en manuscrits. Armée à feu; draps, toiles de lin, dentelles communes. Commerce très-actif. Patrie d'Arnaud de Brescia, de Gambara, etc. — Fondée vers 587 av. J.-C. par les Gaulois de Bellovèse, elle passa en 197 av. J.-C. sous la domination romaine et fut en 774 enlevée aux Lombards par Charlemagne. Elle s'éleva en république au temps de la ligue lombarde. Elle fut ensuite possédée par les Brusciati, les della Scala, les Visconti; ceux-ci la cédèrent aux Vénitiens en 1426. Brescia eut à soutenir plusieurs sièges remarquables (1238, 1311, 1426). Sforce et les Milanais y remportèrent, en 1439, une victoire sur Piccinino et les Vénitiens. Gaston de Foix la prit d'assaut en 1512; Bayard s'y défendit héroïquement en 1520. Les Français s'en emparèrent en 1796 et en firent le ch.-l. du dép. de la Mella. En 1815 elle fut donnée à l'Autriche avec le reste de la Lombardie; insurgée en 1848 contre les Autrichiens, elle fut bombardée par eux et reprise l'année suivante. Elle fait aujourd'hui partie des États sardes.

**BRÉSIL**, immense contrée de l'Amérique du S., entre la république de Vénézuëla et les Guyanes au

N., les Provinces-Unies du Rio-de-la-Plata, l'Uruguay, le Paraguay au S., le Pérou et la Nouvelle-Grenade à l'O., l'Océan Atlantique à l'E.; s'étend de 37° 45' à 73° 4' long. O. et de 4° 33' lat. N. à 33° 54' lat. S.; env. 8 000 000 d'hab., dont beaucoup sont Indiens, nègres et métis. Capit., Rio-de-Janeiro. Sous la domination espagnole, le Brésil formait 11 capitaineries générales. En 1829 il a été divisé en 18 provinces :

Provinces.	Chefs-lieux.
Rio-de-Janeiro,	Rio-de-Janeiro.
San-Paulo,	San-Paulo.
Santa-Catarina,	Nossa-Senhora-do-Desterro.
San-Pedro,	Portalgre.
Matto-Grosso,	Matto-Grosso (ou <i>Villa-Bella</i> )
Goyaz,	Goyaz (ou <i>Villa-Boa</i> ).
Minas-Geraes,	Ouro-Preto (ou <i>Villa-Rica</i> ).
Espirito-santo,	Vittoria.
Bahia,	Bahia (ou <i>San-Salvador</i> ).
Sergipe,	Sergipe.
Alagoas,	Alagoas.
Pernambuco,	Pernambuco.
Parahiba,	Parahiba.
Rio-Grande,	Natal.
Ceara,	Ceara (ou <i>Fortaleza</i> ).
Piauhv,	Oeyras.
Maranhao,	Maranhao (ou <i>San-Luiz</i> ).
Para,	Para (ou <i>Belem</i> ).

Postérieurement, 2 nouvelles prov. ont été formées, Parana et Amazonas. Sous le rapport ecclésiastique, l'empire est divisé en 9 diocèses, relevant tous de l'archevêque de Bahia, métropolitain du Brésil.

On trouve dans l'intérieur plusieurs chaînes de mont. : la Serra-do-Mar, dont les plus hauts sommets ne dépassent pas 1200", la Serra-de-Mantiqueira chaîne centrale, dont quelques sommets atteignent 3400", la Serra da-Espinaça, qui prolonge la précédente vers le N. Ce pays est arrosé par un nombre infini de fleuves, l'Amazone et presque tous ses affluents de gauche, le Tocantins, le Parahiba, le San-Francisco. le Parana, etc. Le climat varie suivant les latitudes, les hauteurs et le voisinage de l'Océan; dans les plaines, brûlantes chaleurs et pluies abondantes; sur le sommet des montagnes, froid glacial, neiges presque continuelles. Le sol est éminemment fertile, les richesses minérales y sont immenses : on y trouve des diamants, de l'or, de l'argent. La végétation est magnifique et originale; d'énormes forêts vierges couvrent encore une grande partie du pays : on en tire le bois de Brésil. Le pays nourrit beaucoup de chevaux et de bêtes à cornes, qu'on y laisse vivre en liberté; des singes, des perroquets, des aras et autres oiseaux en grand nombre; les insectes y fourmillent. Les Guaranis et Brésiliens sont les principales familles indigènes du Brésil. — Découvert en 1500 par l'Espagnol Vincent Pinzon et par le Portugais Cabral, exploré l'année suiv. par Améric Vespuce au nom du roi de Portugal, le Brésil ne fut d'abord pour le Portugal qu'un lieu de déportation. La colonisation commença en 1531. Les Hollandais s'y introduisirent dans le siècle suivant, et peu à peu ils conquirent presque tout le pays (1624-40); mais les indigènes, unis aux anciens colons, les en chassèrent en 1654, et les Portugais reprurent leur place. Les rois de la maison de Bragança s'intitulaient rois de Portugal et de Brésil. Chassés d'Europe en 1807 par Napoléon, ils vinrent se fixer à Rio, mais ils n'y restèrent que jusqu'en 1821. Leur retour à Lisbonne fit perdre le Brésil au Portugal. Ce pays se déclara indépendant en 1822, se donna une constitution, et élit pour Empereur don Pedro I, fils de Jean VI, roi de Portugal. Quand la mort de ce dernier (1826) eut laissé les deux trônes à don Pedro, ce prince céda le Portugal à sa fille dona Maria pour se fixer au Brésil. Néanmoins, des troubles s'étant élevés dans ce pays, il se vit forcé d'abdiquer en 1831 pour revenir en Europe. Il céda alors la couronne du Brésil à son fils, don Pedro II, né en 1825, qui règne par lui-même depuis 1840. Le gouv

est une monarchie représentative avec une chambre de députés et un sénat.

**BRESLAU**, *Fratislavia*, v. importante des États prussiens (Silésie), à 311 k. S. E. de Berlin, sur l'Oder et l'Ohlau; 90 000 hab. Ch.-l. de gouv't et capit. de toute la Silésie. Université, évêché (le seul de la Silésie). Breslau est divisé en ville vieille et ville neuve: 5 faubourgs, hôtel de ville, hôtel de la régence, arsenal, bourse, caserne, théâtre, église cathédrale de St-Jean, palais de l'Université, riche bibliothèque de 300 000 vol.; musée d'antiquités nationales, etc. Soieries, lainages, draps, toiles, etc. Commerce considérable en toiles, draps, vins de Hongrie; foire aux laines, une des plus considérables de toute l'Europe. Patrie du philosophe J. Chr. Wolff. — Fondée au x<sup>e</sup> s., Breslau devint en 1163 la capitale du duché de Silésie, alors indépendant; en 1335, le dernier duc étant mort sans enfants, le roi de Bohême en prit possession. Cédée en 1527 à l'Autriche, elle eut beaucoup à souffrir pendant la guerre de Trente ans. Elle fut prise d'assaut en 1741 par Frédéric II, roi de Prusse. En 1742 y fut conclu le traité de paix qui termina la guerre de Silésie. Dans la guerre de Sept ans Breslau fut prise et reprise par les Autrichiens et les Prussiens (1757-1760); en 1763, elle passa définitivement sous la domination prussienne. En 1807, elle fut prise par les Français, qui l'occupèrent jusqu'en 1811.

**BRESLE** (la), riv. de France, prend sa source à Formery et se perd dans la Manche à Tréport, après avoir séparé les dép. de la Seine-Inf. et de la Somme.

**BRESSE**, anc. prov. de France, faisait partie du grand gouv't de Bourgogne et avait pour ch.-l. Bourg. La Bresse fut quelque temps un gouv't particulier, dit Bresse-et-Bugey; elle comprenait alors, outre les 3 parties du Bugey, le pays de Gex, le pays de Chezery et la principauté de Dombes. La Bresse proprement dite ou Bresse savoyarde avait pour bornes, à l'O. la Saône, à l'E. l'Ain; la fraction comprise dans le Châlonnais portait le nom de Bresse Châlonnaise; elle répond à peu près au dép. de l'Ain. — Sous les Romains, ce pays était partagé entre la Viennoise et la Lyonnaise 1<sup>re</sup> et répondait en grande partie au pays des *Ambarri*. Elle fut ensuite comprise dans le roy. des Burgundes, dans le roy. d'Italie de Lothaire, dans le roy. de Provence de Charles, son fils, dans le roy. de Bourgogne Cisjurane et dans le roy. d'Arles; puis se divisa en petites seigneuries, dont la principale fut celle de Bauge, portée en 1292 dans la maison de Savoie. Elle fut cédée par Charles-Emmanuel I à Henri IV par le traité de Lyon en 1601.

**BRESSUIRE**, ch.-l. d'arr. du dép. des Deux-Sèvres, à 61 k. N. de Niort; 2470 hab. Église en granit. Lainages, toiles, mouchoirs, etc. — Cette v., jadis plus importante, était ch.-l. de seigneurie. Placée au centre du Bocage, elle a beaucoup souffert pendant les guerres de la Vendée.

**BREST**, *Gesocribate* (selon Walckenaer), et non *Britates*; port de France, ch.-l. d'arr. (Finistère), à 507 kil. O. de Paris (578 par Alençon); 67 833 hab.: préfecture maritime. Son port est un des plus sûrs de l'Europe; sa rade est vaste (35 kil. de circuit), mais elle est dangereuse en dehors de la passe qui l'unit à la mer, et qu'on nomme le *Goulet*; de fortes batteries défendent la passe. Brest se compose de deux parties séparées par un bras de mer, Brest proprement dit et le quartier de Recouvrance. On remarque le cours d'Ajot (belle promenade), la place d'Armes dite le *Champ de bataille*, les superbes établissements relatifs à la marine. Quais, bassins, dont un taillé dans le roc, phare à feu tournant, baigne, évacué depuis peu, magasin, arsenal, chantiers de construction, corderie, etc. Ecole spéciale de marine; lycée (1848); bibliothèque; jardin botanique, etc. Commerce en eaux-de-vie, sardines, etc. Armements pour la pêche de la morue. Patrie de l'amiral Lincoln, du constructeur Sané, etc. — Brest, où les anciens souverains de la Bretagne avaient bâti un fort dès le 1<sup>er</sup> siècle, était encore sans importance, lorsque

Richelieu fit creuser le port (1631), et commença de grands travaux qu'achevèrent Louis XIV et ses successeurs. Les fortifications, dues à Vauban, ont été considérablement augmentées depuis 1773. Villaret fut battu devant Brest en 1794.

**BRESTS**, ou *Brzesk-Litevski*, v. de Russie (Grodno), sur le Bog, à 180 k. S. de Grodno; 8000 hab., presque tous Juifs. Château bâti sur un rocher; synagogue fameuse. Sanglante bataille entre les Russes et les Polonais (1794). Les Russes l'ont occupé en 1795.

**BRET** (Antoine), écrivain fécond, né à Dijon en 1717, mort à Paris en 1792, a composé des poésies légères, des comédies, des romans, des mémoires, etc. Ses comédies sont écrites avec pureté; le dialogue en est facile, la meilleure est la *Double extravagance* (1750); mais elles manquent de verve. On ne les joue plus. On a aussi de lui une bonne édition des *Oeuvres de Molière*, avec un *Commentaire* (Paris, 1773, 6 vol. in-8): c'est le meilleur de ses ouvrages.

**BRETAGNE**, *Britannia minor*, *Armorica*, prov. de l'anc. France, avait pour bornes à l'O. l'Océan, au N. la Manche et la Normandie, au S. le Poitou, à l'E. l'Anjou et la Touraine. Capit., Rennes. Elle se divisait en Haute et Basse-Bretagne. La Hte-Bretagne formait 5 diocèses, Dol, Rennes, Nantes, St-Malo, St-Brieuc; dans la Basse étaient ceux de Tréguier, Vannes, Quimper, St-Pol-de-Léon. Aj. la Bretagne forme 5 dép., Loire-Inf., Ile-et-Vilaine, Morbihan, Côtes-du-Nord, Finistère. Montagnes peu hautes (monts d'Arrée, au N. O.). Rivières côtières nombreuses; au S. est l'emb. de la Loire; beaucoup de baies, anses et ports excellents. Sol inégal, climat humide; céréales en grande quantité, cidre, lin, chanvre; forêts, marais, jachères, landes et bruyères en quelques endroits. Plomb, houille, fer, antimoine, argent, etc. Eaux minérales. Les voies de communication, longtemps imparfaites, surtout dans l'extrémité O., ont été beaucoup améliorées depuis 1830. Mœurs, usages, caractère, marqués d'un cachet particulier en général, le Breton est laborieux, patient; on l'accuse d'être entêté. Dans l'O. on parle encore auj. une langue celtique, dite brezad. On y trouve de nombreux monuments antiques qui consistent en pierres brutes nommées communément *pierres druidiques*, *pierres levées*, *table du diable*, et appelées dans le pays, selon leur forme ou leur destination, *menhir* (pierre longue), *dolmen* (table de pierre), *cromlech* (enceinte circulaire), *galgal* (témoignage). — La Bretagne fut, selon l'opinion la plus probable, peuplée par un mélange de Celtes et de Kymris. Conquise par César l'an 56 av. J.-C., elle fit, sous les Romains, partie de la Lyonnaise 3<sup>e</sup>, comprenant en outre le territoire des *Pictori* dans l'Aquitaine 2<sup>e</sup>. Elle avait pour principaux habitants: à l'E., les *Diablintes*, les *Redones*; au S., les *Namnètes*, séparés des *Pictes* par la Loire; au centre, les *Venètes* et les *Curiosolites*; à l'O., les *Osismiens*, qui habitaient le littoral du Finistère. Les peuplades voisines de la mer portaient plus spécialement le nom d'*Armoricaïnes*. Lors de la décadence de l'empire romain, la Bretagne se mit à la tête de la Confédération armoricaine; ses chefs se disaient rois de l'Armorique. Le plus ancien prince connu qui ait porté ce titre est Conan Mériadec, qui vivait vers 384 de J.-C. Aux v<sup>e</sup> et vi<sup>e</sup> siècles vinrent de la Grande-Bretagne des Bretons fuyant les armes des Angles et des Saxons: c'est d'eux que l'Armorique occid. prit le nom de *Bretagne*. En 510, le roi breton Bodic se soumit à Clovis; ses descendants, tout en continuant à régner, ne prirent que le titre de comtes; cependant les Bretons n'étaient soumis que de nom aux Francs, ou bien ils étaient sans cesse en insurrection. En 799 toute la Bretagne reconnut l'autorité de Charlemagne. En 822 commença avec Noménoé une 2<sup>e</sup> dynastie de comtes: sous celle-ci, la Bretagne se scinda souvent en trois comtes, Vannes, Nantes, Rennes. Tout le comté de Bretagne est déclaré vassal du duché de Normandie en 912. Geoffroy I, qui régnait sur la Bretagne en 992, veut prendre le



titre de duc, mais ce titre n'est pas reconnu par ses suzerains. En 1171, après la mort de Conan IV, Constance, sa fille, porta la Bretagne en dot à un fils du roi d'Angleterre Henri II, nommé Geoffroy, puis elle régna avec son propre fils Arthur, qui périt en 1202, assassiné par son oncle Jean sans Terre. La Bretagne ne tarda point à passer dans de nouvelles mains par le mariage d'Alix, fille et héritière de Constance, avec Pierre de Dreux, dit Mauclerc (1213) arrière-petit-fils de Louis le Gros; Pierre commença une 4<sup>e</sup> dynastie, dite dynastie capétienne de Bretagne, et prit le titre de duc. Les descendants de Pierre régnèrent jusqu'en 1488. L'événement capital de cette période fut la guerre de la succession de Bretagne entre la maison de Blois, appuyée par la France, et celle de Montfort, appuyée par l'Angleterre (V. CHARLES DE BLOIS et JEAN DE MONTFORT). La question fut vidée, en 1364, en faveur des Montfort, par la bataille d'Auray, que suivit, en 1365, le traité de Guérande. Leur triomphe rendit longtemps la Bretagne hostile à la France, surtout pendant la guerre de 100 ans et sous Louis XI. La mort du duc François II, en 1488, laissa le duché de Bretagne à sa fille unique, Anne, qui épousa successivement deux rois de France, Charles VIII (1491) et Louis XII (1499), et dont la fille, Claude, après avoir épousé François I (1514), assura à la France ce bel héritage (1515). La réunion solennelle eut lieu en 1532.

*Comtes et ducs de Bretagne.*

Noménocé,	824	Eudes et Hoël III,	1148
Erisopocé,	851	Conan IV,	1156
Salomon,	857	Geoffroy II,	1171
Pasquiten et Gurrand,	874	Constance et Arthur I,	1183
Alain I et Judicaël,	877	Pierre Mauclerc et	
Gurmhaillon,	907	Alix,	1213
Juhel Bérenger,	930	Jean I,	1237
Alain II, <i>Barbetorte</i> ,	937	Jean II,	1246
Drogon,	952	Arthur II,	1305
Hoël I,	953	Jean III,	1312
Guerech,	980	Charles de Blois,	1341
Conan I,	987	Jean IV de Montfort,	1365
Geoffroy I,	992	Jean V,	1379
Alain III,	1008	François I,	1442
Conan II,	1040	Pierre II,	1450
Hoël II,	1066	Arthur III,	1457
Alain-Fergent,	1084	François II,	1478
Conan III,	1112	Anne,	1488-1513

Dom Lobineau, Daru, Roujoux, ont écrit l'histoire de la Bretagne; M. de Courson a donné un *Essai sur la Bretagne armoricaine*.

**BRETAGNE (GRANDE)**, *Great Britain* en anglais, *Britannia*, *Britannia major*, la plus grande des îles britanniques, comprend l'Angleterre et l'Écosse, et est ainsi nommée depuis la réunion des deux royaumes sous le règne de Jacques I en 1603. Cette île a 800 l. du N. O. au S. E.; sa largeur au N. est de 275 k., de 124 au centre, de 488 au S. Elle est bornée au N. par l'Océan, et à l'E. par la mer du Nord, au S. par la Manche, à l'O. par le canal St-George et la mer d'Irlande, les Orcades et les Hébrides. Communiément on étend le nom de Grande-Bretagne à tout l'ensemble des possessions qui composent la monarchie anglaise. En ce sens, outre les îles britanniques, c.-à-d. la Grande-Bretagne proprement dite et l'Irlande, avec les îles qui avoisinent les côtes, telles que les îles de Wight, de Man, d'Anglesey, les archipels des Hébrides, des Orcades, des Shetland, pays dont l'ensemble forme le *Royaume Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande*, la Grande-Bretagne comprend : 1<sup>o</sup> en Europe, Heligoland, dans la mer du Nord; Jersey, Guernesey, dans la Manche; Malte et les îles Ionniennes dans la Méditerranée, et la ville de Gibraltar, en Espagne; 2<sup>o</sup> en Asie, la plus grande partie de l'Inde en deçà du Gange; les roy. d'Assam, d'Arakan, de Pégou et autres grands territoires au delà du Gange; l'île de Ceylan; Hong-Kong en Chine; Aden dans l'Arabie mérid.; 3<sup>o</sup> en Afrique, des établisse-

ments en Guinée et dans la Gambie, les îles Maurice, Ste-Hélène, l'Ascension, la colonie du Cap de Bonne-Espérance, la côte Natal; 4<sup>o</sup> en Amérique, la Nouvelle-Bretagne, comprenant le Canada, le Nouv.-Brunswick, la Nouv.-Écosse, le Labrador, les Terres Arctiques anglaises, Terre-Neuve; presque toutes les Petites-Antilles et la Jamaïque, Honduras, la Guyane anglaise; l'archipel de Madagascar; 5<sup>o</sup> en Océanie, la moitié de l'Australie, la Diémenie, la Nouv.-Zélande et divers groupes d'îles. Londres est la capit. de tout le Royaume-Uni. La population des seules îles britanniques est d'env. 30 millions; en ajoutant celle de tous les pays vassaux, elle ne peut aller à moins de 200 millions.—La Grande-Bretagne, ainsi appelée pour la distinguer de la Bretagne française, tire son nom du mot *Frydain*, nom que portait cette île avant la conquête des Romains et que ces derniers traduisirent par celui de *Britannia*. Ce nom du reste ne s'appliquait guère qu'à la partie mérid. de l'île, jusqu'à la Clyde, et ne comprenait que la partie appelée auj. Angleterre; le reste de l'île, formant auj. l'Écosse, était désigné sous le nom de *Calédonie* (Pour l'histoire de la Grande-Bretagne et pour les détails propres à chaque partie, V. les articles ANGLETERRE, ÉCOSSE, IRLANDE, etc.).

**BRETAGNE ANCIENNE**, *Britannia* et quelquefois *Britannia major*. C'est à peu près l'Angleterre actuelle. Les Romains la divisaient en 5 prov. : Bretagne 1<sup>o</sup> au S., Bretagne 2<sup>o</sup> à l'O., Flavie Césarienne à l'E., Grande Césarienne et Valentia au N. Elle était défendue par le mur d'Adrien (qui allait du golfe de Solway à Shields), et par le mur de Sévère (du golfe de la Clyde au Frith de Forth).—La partie S. O. de la Bretagne fut d'abord aperçue par les Marseillais qui allaient se fournir d'étain aux îles Cassitérides, auj. *Sorlingues*. César y parut en 55 et 54 av. J.-C. et n'y fit que de faibles conquêtes. Claude poussa plus avant. Sous Domitien, les légions romaines, conduites par Agricola, pénétrèrent jusqu'au mont Grampians, et achevèrent la soumission du pays (78-85 de J.-C.). Constance Chlore ajouta la Valentia aux possessions romaines. En 411, les Romains évacuèrent la Bretagne. Elle fut bientôt après envahie par les Saxons et les Angles. V. ANGLETERRE.

**BRETAGNE (NOUVELLE)**-. On comprend sous ce nom toute l'Amérique anglaise du N., moins les Terres Arctiques anglaises. Elle est bornée au S. par les États-Unis et située entre 54°-136° long. O., 43° 20'-77° 50' lat. N. Elle forme 6 gouvernements : Québec ou B.-Canada, York ou Ht-Canada, Nouv.-Brunswick, Nouv.-Écosse, île du Prince-Édouard, Terre-Neuve. Elle compte env. 3500000 h. et a pour ch.-l. général Québec. Régions très-variées, mais en général humides et froides; les montagnes Rocheuses traversent ces contrées du S. E. au N. O.; le fleuve St Laurent les arrose; lacs immenses. Des tribus indigènes barbares errent dans ces contrées. On en tire beaucoup de fourrures : la compagnie de la baie d'Hudson s'est formée pour exploiter cette branche d'industrie.

**BRETAGNE** (archipel de la nouv.-), dans l'Océanie, au N. de l'archipel de la Louisiade, à l'E. de la Papouasie, par 146°-150° long. E., 4°-6°-25' lat. S. Les îles principales sont celles de la Nouv.-Bretagne et de la Nouv.-Irlande. Ensuite viennent l'île du Duc-d'York, le Nouv. Hanovre, Gérard de Nys, etc. Volcans, forêts. Ces îles sont habitées par les Papous; on évalue leur population à 100000 h. Elles ont été découvertes par Dampier en 1699.

**BRETENOUX**, ch.-l. de cant. (Lot), sur la Cère, à 9 k. de St-Céré; 862 h. Aux env., ruines du château de Castelnaud.

**BRETEUIL**, ch.-l. de cant. (Eure), sur l'Yton, à 39 k. S. O. d'Évreux; 1492 h. Hauts fourneaux; forges; fonderie de canons; fabrique d'épingles, clouterie. Belle forêt.—Ch.-l. de cant. (Oise), près de la source de la Noye, à 28 k. N. E. de Beauvais; 2639 h. Station. Papeterie, lainages, cordonnerie.

**BRETEUIL** (L. Aug. LE TONNELIER, baron de)

ministre d'État, né en 1733 à Preuilly en Touraine, mort à Paris en 1807, fut sous Louis XV ambassadeur en Russie, en Suède, en Hollande, à Vienne; fut nommé en 1783 par Louis XVI ministre de la maison du roi et gouverneur de Paris, s'opposa fortement à la convocation des États généraux, et fut placé en 1789 à la tête du ministère qui remplaça Necker; mais ce ministère, peu capable, ne dura qu'un moment: il fut renversé par la prise de la Bastille. Breuteuil émigra bientôt après et ne revint en France qu'en 1802. Il a laissé des *Mémoires*, publiés en 1859.

**BRETIGNY**, hameau du dép. d'Eure-et-Loir, à 9 k. S. E. de Chartres. Il est fameux par le traité de 1360 entre les Anglais et le roi Jean: ce dernier, prisonnier des Anglais, devait payer pour sa rançon 3 000 000 d'écus d'or, abandonner ses droits sur l'Aquitaine, le Ponthieu, Calais, etc.; le traité ne fut point exécuté et le roi Jean mourut en captivité.

**BRETON** (Cap-). V. CAP-BRETON.

**BRETONS**. V. BRETAGNE.

**BRETEN**, v. du grand-duché de Bade, à 20 k. E. de Carlsruhe; 3000 h. Patrie de Mélancthon.

**BRETTEVILLE-SUR-LAIZE**, ch.-l. de cant. (Calvados), à 19 k. N. O. de Falaise; 800 h. Tanneries.

**BREUGHEL**, famille de peintres flamands originaire du vge de Breughel près de Bréda. Le plus ancien est Pierre dit le *Vieux*, né à Breughel en 1510, selon les uns, en 1530, selon les autres, mort à Bruxelles vers 1590. Il traita surtout des sujets gais, des noces, des fêtes, des charges, et fut surnommé *le Drôle*. — Pierre, son fils aîné, né à Bruxelles en 1567, mort en 1625, a été surnommé *Breughel d'enfer*, parce qu'il affectionnait les sujets terribles, des scènes infernales. On cite de lui: *Orphée aux enfers*, *l'Enlèvement de Proserpine*, *Jésus-Christ délivrant les âmes du purgatoire*. — Jean, son 2<sup>e</sup> fils, 1568-1622, surnommé *Breughel de Velours*, parce qu'il s'habillait en velours, fut un habile paysagiste. Parmi ses œuvres on remarque surtout *Adam et Ève dans le paradis terrestre* et les *Quatre Éléments*. On admire en lui la finesse du pinceau, la beauté du feuillage, la fraîcheur du coloris. Ami de Rubens, il peignit souvent le fond des tableaux de ce maître, qui à son tour exécuta les figures de quelques-uns de ses paysages.

**BREVANNES**, vge de la Haute-Marne, à 40 kil. E. de Chaumont; 1200 hab. Mine de fer, coutellerie.

**BREVES** (F. SAVARY DE), ambassadeur de France auprès de la Porte, né en 1560, mort en 1628, fit conclure en 1604 entre la France et la Porte un traité d'alliance et de commerce. Il avait étudié les langues orientales et il rapporta plus de 100 volumes turcs et persans, qui sont auj. à la Bibliothèque impériale. La *Relation de ses voyages* a paru en 1628.

**BREYDENBACH** (Bernard de), doyen de la cathédrale de Mayence, né en 1454, fit en 1483 un voyage à Jérusalem et au mont Sinaï, dont il publia la *Relation* en latin à Mayence, 1486, in-fol. C'est le plus ancien livre où se trouve l'alphabet arabe.

**BRÉZÉ** (maison de), famille noble et ancienne de l'Anjou, tire son nom d'une seigneurie située à 19 kil. de Saumur. Elle fut illustrée au xv<sup>e</sup> siècle par le grand sénéchal Pierre de Brézé, mort en 1465 (V. Part. suiv.); par le grand sénéchal de Normandie Jacques de Brézé, qui épousa une fille de Charles VII et d'Agnès Sorel, et mourut en 1494; et par Louis de Brézé, grand sénéchal de Normandie, qui épousa Diane de Poitiers (depuis maîtresse de François I) et mourut en 1531. Après lui, la seigneurie de Brézé passa à la maison de Maillé. Elle fut cédée en 1686 par échange à Thomas de Dreux, conseiller au parlement de Paris. V. DREUX-BREZÉ et MAILLÉ.

**BRÉZÉ** (Pierre de), grand sénéchal d'Anjou, de Poitou et de Normandie, aida puissamment Charles VII à chasser les Anglais; fut chargé par Louis XI de conduire des secours à Marguerite d'Anjou, et fut tué en 1465 à la bataille de Montherly, dans la guerre dite du *Bien-Public*.

**BREZIN** (Michel), industriel philanthrope, né à

Paris en 1758, mort en 1828, était serrurier-mécanicien. Il fit une grande fortune pendant la Révolution en fabriquant des canons de bronze et autres ouvrages pour l'État, et en exploitant des forges et des hauts fourneaux en Normandie, et laissa une fortune de 5 millions qu'il consacra à la fondation d'un hospice pour les ouvriers âgés et infirmes. Cet hospice a été bâti à Petit-l'Étang, commune de Garches (Seine-et-Oise).

**BREZOLLES**, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), à 22 kil S. O. de Dreux: 824 hab. Grains.

**BRIAL** (dom), laborieux bénédictin de St-Maur, né à Perpignan en 1743, mort à Paris en 1828, travailla d'abord à l'*Histoire littéraire de France*, continua le *Recueil des historiens des Gaules et de France*, en publia, de 1785 à 1822, les vol. 14 à 18, et laissa manuscrit le 19<sup>e</sup>, qui a été publié en 1835 par MM. Daunou et Naudet. Il a aussi composé un grand nombre de mémoires sur divers points d'histoire. Il fut admis en 1805 à l'Académie des inscriptions.

**BRIANÇON**, *Brigantia* ou *Brigantium*, ch.-l. d'arrond. (Hautes-Alpes). à 91 kil. N. E. de Gap, sur la r. dr. de la Durance; 1596 hab. Briançon est élevée de 1306<sup>m</sup> au-dessus du niveau de la mer. Place de guerre de 1<sup>re</sup> classe, défendue par 7 forts, dont plusieurs communiquent par des chemins creusés dans le roc. Trib., collège. Pont hardi. Craie renommée, chapeaux, clous, faux, filature de coton. — Ville très-ancienne, qui se constitua en république à la chute de l'Empire romain, puis se donna au Dauphin viennois et passa à la France avec le reste du Dauphiné.

**BRIANÇONNAIS**, partie du Haut-Dauphiné, qui avait pour ch.-l. Briançon; autres villes: Queyras, Le Monestier, Mont-Genèvre. Il fait aujourd'hui partie du département des Hautes-Alpes.

**BRIARE**, *Brivodurum*, ch.-l. de cant. (Loiret) sur le canal de même nom, à 10 kil. S. E. de Gien; 3110 hab. Entrepôt de vins. — Le canal de Briare, commencé par Henri IV en 1604 et achevé sous Louis XIII en 1642, unit la Loire et la Seine. Il part de Briare et se jette dans le canal du Loing à Montargis; il a 55 kil. de long.

**BRIARÉE**, un des géants qui attaquèrent le ciel, avait, selon la Fable, cent bras et cinquante têtes. Il fut terrassé par Neptune, et emprisonné sous l'Etna.

**BRICE** (S.), évêque de Tours, disciple de S. Martin, lui succéda vers l'an 400. Des jaloux dirigèrent contre lui des calomnies qui trompèrent le peuple de Tours; il fut chassé de son siège, et obligé de se retirer à Rome; mais il fut rappelé quelques années après, et mourut à Tours en 444. On le fête le 13 nov.

**BRIÇONNET** (Guillaume), cardinal, né à Tours, joua un rôle important sous les règnes de Louis XI, Charles VIII et Louis XII. C'est d'après ses conseils que Charles VIII entreprit la conquête de l'Italie. Ce prince le nomma évêque de St-Malo, puis archevêque de Reims et premier ministre. Le cardinal Briçonnet eut de violents démêlés avec Jules II, qui l'excommunia et le priva de la pourpre pour avoir ouvert malgré lui le concile de Lyon, mais il fut absous par Léon X et fait archevêque de Narbonne. Il mourut en 1514 dans un âge avancé. — Avant d'entrer dans le clergé, il avait été marié et avait eu deux fils, dont l'un, Guillaume, mort en 1533, fut évêque de Meaux, ambassadeur à Rome, et favorisa les savants.

**BRIDAINE** (Jacques), missionnaire, né à Chusclan près d'Uzès en 1701, mort en 1767, se fit remarquer par la ferveur de son zèle et par une éloquence mâle, hardie, qui commandait l'attention par des traits sublimes, ou la réveillait par des saillies inattendues. Il parcourut presque tous les villages du Midi, et fit jusqu'à 256 missions. On voulut l'entendre à Paris: il prononça à St-Sulpice un sermon sur l'éternité qui fit la plus terrible impression sur son auditoire, et dont le début est regardé comme un chef-d'œuvre. Longtemps on ne connut de ses sermons que des fragments, cités avec éloge par Maury et La Harpe. Ces sermons ont été publiés en entier sur

ses manuscrits, en 1821, par A. Seguin, Avignon, 5 v. in-12. On a aussi de lui des *Cantiques spirituels*. L'abbé Caron a donné sa Vie sous ce titre : *Le Modèle des Prêtres*, Paris, 1804.

**BRIDGETOWN**, v. forte et port de mer, capit. de la Barbade, au fond de la baie de Carlisle; 20 000 h. Jolie ville, belle cathédrale. Evêché anglican. Cette ville a beaucoup souffert de l'ouragan de 1780.

**BRIDGEWATER**, v. d'Angleterre (Somerset), à 25 kil. S. O. de Wells et à 40 de Bristol; 8000 hab. Beau pont sur la Parret; canal fameux. Industrie et commerce assez actifs. Patrie de l'amiral Blake. — Le canal va : 1° des mines de houille de Worsley à Manchester; 2° de Manchester à Runcorn; 3° de Worsley aux marais de Chatmoss : il communique avec le canal du Grand-Tronc, et a 88 kil. de long. Ce canal est dû au duc François de Bridgewater.

**BRIDGEWATER** (Thomas EGERTON, comte de) chancelier d'Angleterre sous Jacques I, fut chargé, entre autres affaires importantes, de suivre le procès du comte de Somerset, ancien favori de Jacques, accusé d'empoisonnement, et s'opposa au roi qui voulait pardonner au coupable. Il résigna les sceaux en 1617 et désigna Bacon pour lui succéder. Il mourut peu de jours après. Jacques I l'avait créé baron d'Ellesmere, vicomte de Brakley, comte de Bridgewater. — François Egerton, duc de Bridgewater, descendant du précédent, né en 1736, mort en 1803, fit creuser à ses frais un canal souterrain de Worsley à Manchester; ce canal, construit par l'ingénieur Brindley, est regardé comme un des ouvrages les plus beaux et les plus hardis en ce genre. Il a produit au duc de Bridgewater une fortune immense, en même temps qu'il a enrichi tout le pays. — Le révérend François Henri Egerton, comte de Bridgewater, né en 1756, mort en 1829, légua par testament à la Société royale de Londres une somme de 8000 liv. sterling (environ 192 000 francs), pour être distribuée entre plusieurs auteurs qui se chargeraient de rédiger des ouvrages ayant pour but de démontrer la puissance et la sagesse de Dieu. Cette belle fondation a déjà fait naître plusieurs excellents ouvrages, composés par Herschell, Buckland, Bell, Chalmers, Whewell, etc. Ce lord si généreux était du reste un homme fort bizarre.

**BRIE**, *Brigensis saltus*, anc. prov. de France. Était comprise dans les gouvts d'Île-de-France et de Champagne-et-Brie; d'où elle se divisait en *Brie champenoise* et *Brie française*. — La 1<sup>re</sup> était située à PO. de la Champagne, au N. du Senonais, au N. E. et à PE. de la Brie française. Villes principales : Meaux, ch.-l. de toute la Brie; Dammarin, Château-Thierry, Germigny-l'Évêque, Provins, Coulommiers, Montmirail, Sézanne. Les environs de Château-Thierry se nommaient *Brie poilueuse*. Aujourd'hui la Brie champenoise fait partie des dép. de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne et de l'Aisne. — La 2<sup>e</sup>, beaucoup moins étendue, était comprise dans la partie S. E. de l'Île-de-France, à PO. et au S. O. de la Brie champenoise. Places : Brie-Comte-Robert, Lagny, Corbeil, Nangis, Rosoy, Gèvres, Villeroi. Elle fait partie du dép. de Seine-et-Oise. On récolte beaucoup de grains dans la Brie et on y fait des fromages renommés. — Au temps de César les *Meldi* occupaient cette contrée, qui n'était qu'une vaste forêt nommée *Brigensis saltus*; elle fut, sous l'empire romain, comprise dans la 4<sup>e</sup> Lyonnaise, et sous les Francs dans le roy. de Neustrie. Sous les derniers Carolingiens, la Brie eut des comtes particuliers, qui portèrent le plus souvent le titre de comtes de Meaux, du siège de leur seigneurie. En 968, Herbert de Vermandois, comte de Meaux, devint comte de Troyes, et depuis ce moment la Brie suivit les destinées de la Champagne.

**BRIE-COMTE-ROBERT**, ch.-l. de e. (Seine-et-Marne), à 18 kil. N. O. de Melun et à 24 S. E. de Paris, sur l'Yère; 2488 hab. Grand commerce de grains et de fromages de Brie. — Elle tire son nom du séjour qu'y

fit Robert de France, comte de Brie, frère de Louis VII. Prise par les Anglais en 1430, elle fut reprise par le duc de Bourbon en 1434.

**BRIEC**, ch.-l. de cant. (Finistère), à 17 kil. N. E. de Quimper; 279 hab.

**BRIEG**, *Briga*, v. des États prussiens (Silésie), sur l'Oder, à 42 kil. S. E. de Breslau; 12 000 hab. Pont de bois. Gymnase. Draps, cotonnades, etc. Autrefois place forte et capit. d'un duché. — V. BRIGG.

**BRIELLE**, v. de Hollande. V. BRILLE.

**BRIEN**, souverain de l'Irlande, né en 926, mort en 1014, régna 36 ans sur l'Irlande méridionale, battit les Danois dans 49 combats et les expulsa définitivement de l'île après la victoire de Clontarf, en 1014. Il favorisa l'établissement de la religion chrétienne dans ses États et fut assassiné par un Danois. — Ses descendants, qui portaient le nom d'O'Brien (c.-à-d. fils de Brien), continuèrent à régner pendant 500 ans sur le Munster. F. O'BRIEN et IRLANDE.

**BRIENNE** ou **BRIENNE-LE-CHÂTEAU**, ch.-l. de cant. (Aube), sur l'Aube, à 24 k. N. O. de Bar-sur-Aube; 1982 hab. Bonneterie, blé, chanvre, laine. — Brienne forma dès le x<sup>e</sup> siècle un comté, qui donna son nom à l'illustre maison de Brienne. Elle possédait une école militaire où fut élevé Bonaparte; cette école fut supprimée en 1790. Combat opiniâtre entre les Français et les alliés, 29 janvier 1814 : la v. fut prise et reprise, et détruite par le feu.

**BRIENNE** (maison de). Les comtes de Brienne faisaient remonter leurs ancêtres jusqu'à Engelbert, qui vivait sous Hugues Capet, au x<sup>e</sup> siècle. Ils étaient vassaux des comtes de Champagne. L'un d'eux, Jean, monta sur les trônes de Jérusalem et de Constantinople; d'autres furent ducs d'Athènes. Cette maison s'éteignit en 1356, en la personne de Gautier VI, comte de France. Le titre de comte de Brienne passa depuis aux maisons de Comblans et de Loménie.

**BRIENNE** (Gautier de), devint roi titulaire de Sicile par son mariage avec la sœur et l'héritière de Guillaume III (1198), mais ne put se faire reconnaître : d'abord vainqueur à Capoue et à Cannes, il fut battu et tué à Sarno, en 1205.

**BRIENNE** (Jean de), épousa l'héritière du roy. de Jérusalem, Marie, fille de Conrad de Montferrat (1209). se mit en 1217, avec André II, roi de Hongrie, à la tête de la 5<sup>e</sup> croisade, et essaya, mais inutilement, de se mettre en possession de son roy., qui lui enleva l'empereur Frédéric II. En 1229, il se vit appelé à Constantinople après la mort de Robert de Courtenay. Il n'était d'abord que tuteur du jeune Baudouin II, mais il fut reconnu empereur dès 1231. Il repoussa les attaques des Grecs et des Bulgares, et mourut sur le trône en 1237, dans un âge très-avancé. Il cultivait la poésie : on le croit le véritable auteur de vers attribués par erreur à Thibaut de Champagne; il le aurait adressés à blanche de Champagne.

**BRIENNE** (Gautier de), duc d'Athènes, fut battu et tué en 1312, sur le Céphise, par les Catalans, qui dépouillèrent sa famille du duché.

**BRIENNE** (Gautier de), général du xiv<sup>e</sup> siècle, fils du précédent, servit d'abord le roi de Naples, et s'empara en 1342 du souverain pouvoir à Florence, mais il y commit toutes sortes d'exactions et s'en fit classer au bout d'un an. Il se réfugia en France, où le roi Jean le nomma connétable. Il fut tué peu de mois après à la bataille de Poitiers, 1356.

**BRIENNE** (Loménie de), ministre. V. LOMÉNIE.

**BRIENNE** (Nicéphore). V. BRYENNE.

**BRIENON-L'ARCHEVÊQUE**, ch.-l. de e. (Yonne), sur l'Armançon, à 15 kil. E. de Joigny; 2472 hab.

**BRIENZ** ou **BRIENZ**, v. de Suisse (Berne), sur un lac de même nom, à 50 k. S. E. de Berne; 3000 h. Fromages célèbres. Le lac est très-poissonneux.

**BRIET** (Ph.), jésuite, bibliothécaire du collège des Jésuites à Paris, né à Abbeville en 1601, m. en 1668. On a de lui des ouvrages de géographie et de chronologie distingués : *Parallela geographica veteris et novæ*, 1649, 3 vol. in-4, *Theatrum geographicum*

*Europa veteris*, 1653; in-fol.; *Chronicon, ab orbe condito ad annum Christi*, 1663 et 1682, 7 vol. in-12; *Philippi Labbe et Philippi Brietii Concordia chronologica*, 1670, 5 vol. in-fol.

**BRIEUC** (S.), *Briochus*, né dans la Grande-Bretagne vers 409, mort en 502, fut un des principaux disciples de S. Germain d'Auxerre, qui était allé faire une mission dans la Grande-Bretagne, et qui l'amena en France. Quelques temps après, Brieuç retourna dans sa patrie, et y fit de nombreuses conversions. A 70 ans il passa dans l'Armorique (Bretagne), y bâtit un monastère sur un terrain que lui donna le comte de Liwil, son parent : ce monastère a été l'origine de la v. de St-Brieuc. L'Église l'honore le 1<sup>er</sup> mai.

**BRIEY**, ch.-l. d'arr. (Moselle), à 26 kil. N. O. de Metz, sur le Wagot; 1853 hab. Trib. de 1<sup>re</sup> inst. Draps, molletons. Patrie de Bérault-Bercastel.

**BRIFAUT** (Ch.), poète, né à Dijon en 1781, m. à Paris en 1857, a composé un poème de *Rosamonde* (1813), imité d'Audison; plusieurs tragédies, dont la meilleure est *Ninus II*, qui eut un grand succès (1814); un opéra, *Olympie* (1820), mis en musique par Spontini; des *Dialogues*, des *Contes* et des poésies diverses (1824). Il fut reçu à l'Académie française en 1826. Il a laissé plusieurs ouvrages inédits, que MM. Rives et Bignon ont publiés après sa mort (1858, 3 vol. in-8). On y remarque une tragédie, *François 1<sup>er</sup> à Madrid*, des comédies, *l'Amour et l'Opinion*, *la Tante et le Neveu*, *le Protecteur*; d'intéressantes nouvelles et de piquants souvenirs (*Récits d'un vieux parrain à son jeune filleul, Passe-temps d'un reclus*). M. Brifaüt avait été pensionné par Charles X : il resta jusqu'à la fin de sa vie fidèle à la cause de la légitimité. M. J. Sandeau a fait son *Éloge* à l'Académie, dans son *Discours de réception*, 1859.

**BRIGANTES**, peuple de la Bretagne anc., dans la Grande Césarienne, au N. des *Paris*. Leur territoire répond en partie aux comtés d'York, de Lancastre, de Westmoreland et de Cumberland. Sous Vespasien, ils furent soumis par Cerealis, 71 ans de J.-C.

**BRIGANTIA**. V. BRAGANCE, BREGENZ et BRIANÇON.

**BRIGANTINUS** LACTUS, lac de Constance, ainsi nommé de *Briantia* (Prengenz), qui est sur ses bords.

**BRIGG**, bourg de Suisse (Valais), sur le Rhône, à 40 kil. N. O. de Domo-d'Ossola; 800 hab. (catholiques). Collège de Jésuites. Transit des marchandises qui traversent le Simplon. Bains.

**BRIGGS** (H.), mathématicien anglais, né en 1556 à Warley-Wood (York), mort en 1630, fut professeur de géométrie au collège de Gresham à Londres, puis occupa la chaire fondée par Savile à Ox'ford. Il perfectionna l'invention des logarithmes qui venait d'être faite par J. Napier, et fit un grand nombre de travaux utiles à l'astronomie et à la géographie. On lui doit *Arithmetica logarithmica*, Londres, 1624, ouvrage d'un travail immense, qui est la base des tables de logarithmes publiées depuis : il y prend pour base de ses calculs le nombre 10.

**BRIGHTON**, v. et port d'Angleterre (Sussex), à 80 kil. S. de Londres par chemin de fer, au fond d'une baie de la Manche, en face de Dieppe; env. 90 000 hab. Très-jolie ville; jetée suspendue, de 300<sup>m</sup> de long, baigne de mer très-fréquentés. source ferrugineuse (découverte en 1760). Palais dans le genre oriental, dit le *Parillon de George IV*. — Brighton n'était encore qu'un hameau il y a 60 ans; George IV y établit sa résidence d'été et en fit une ville charmante : c'est, l'été, le rendez-vous du monde élégant.

**BRIGIDE** (Ste), vierge, abbesse et patronne de l'Irlande, née à Pochard, dans le comté d'Armagh, morte en 525. Elle se construisit sous un gros chêne une cellule autour de laquelle vinrent se ranger plusieurs personnes de son sexe qui la prirent pour mère, et elle fonda ainsi un couvent, autour duquel se forma la v. de Kildare. Sa règle fut suivie par plusieurs couvents d'Irlande. On l'honore le 1<sup>er</sup> février.

**BRIGITTE** (Ste), fille de Birger, prince suédois, et issue de la famille des Bralhé, née en 1302, épousa

Ulf-Gudmarsen, prince de Néricie, dont elle eut 8 enfants. Après la mort de son mari, elle fonda vers 1363 l'abbaye de Wadstena au diocèse de Linköping, et y institua un ordre nouveau dit du *St-Sauveur*, qui suivait la règle de S.-Augustin. Elle partit ensuite pour Jérusalem, sur une vision qu'elle avait eue à l'âge de 69 ans, et réussit à visiter les lieux saints. Elle mourut à Rome en 1373, peu après son retour de Palestine. On a de cette sainte des *Révélation*s, qui furent mises en écrit par le moine Pierre, prieur d'Alvastre; elles ont été imprimées à Rome en 1455, et trad. en français sous le titre de *Prophéties merveilleuses de Ste Brigitte*, Lyon, 1536. On la fête le 8 octobre. — L'ordre de *Ste Brigitte* admettait des religieux aussi bien que des religieuses. L'abbesse avait l'autorité suprême sur tous.

**BRIGNAIS**, *Priscinacium*, vge du dép. du Rhône, à 10 kil. S. O. de Lyon; 1900 hab. Bon vin. Le comte Jacques de Bourbon, comte de la Marche, y fut battu et tué par les *Grandes Compagnies* en 1361.

**BRIGNOLES**, *Brinonia*, ch.-l. d'arr. (Var), sur le Calami, à 46 kil. S. O. de Draguignan; 4626 hab. Trib., société d'agriculture, bibliothèque; anc. château des comtes de Provence; belle fontaine. Bougies, savons, etc. Commerce d'huile, vins, prunes dites de *Brignoles*, etc. Patrie du poète Raynouard.

**BRIHUEGA**, v. d'Espagne (Guadalaxara), sur la Tajuna, à 35 kil. N. E. de Guadaixara; 4464 hab. Le duc de Vendôme y fut prisonnière l'arrière-garde des alliés commandés par lord Stanhope, 1710.

**BRIL** (Paul), peintre flamand, né en 1556 à Anvers, mort à Rome en 1526, quitta la maison paternelle dès l'âge de 14 ans pour aller rejoindre à Rome son frère Matthieu (1550-84), occupé à décorer de fresques le palais du Vatican. Après la mort prématurée de ce frère, qui lui avait servi de maître et qu'il surpassa bientôt, il termina pour le pape les ouvrages que celui-ci n'avait pu terminer. Sixte V l'employa à décorer ses palais et plusieurs couvents d'Italie. Le Musée du Louvre a de lui : *les Pèlerins d'Emmaüs*, *Syrinx changée en roseau*. Sa touche est molleuse; il s'attache surtout à l'effet général.

**BRILLAT-SAVARIN**, né à Belley en 1755, mort en 1826, exerça d'abord la profession d'avocat, fut député à l'Assemblée Constituante, puis président du trib. civil de l'Ain, enfin membre de la cour de cassation. Il se réfugia en Amérique en 1793, rentra dans son pays en 1796, et reprit sous le Directoire son siège à la cour de Cassation, qu'il ne quitta plus. Il a publié quelques opuscules relatifs à sa profession; mais l'ouvrage qui rendra son nom durable est la *Physiologie du goût*, 1825, 2 vol. in-8, 1840, in-12, simple livre de gastronomie, peu digne peut-être d'un magistrat, mais étincelant de verve et d'esprit. Cet ouvrage, qui parut d'abord anonyme, a eu de nombreuses éditions.

**BRILLE** (LA), **BRIEL**, v. et port de Hollande (Holl. mérid.), dans l'île de Woom, à 13 k. O. de Rotterdam; 4000 h. La tour carrée de l'Église Ste-Catherine sert de phare. Ce fut la 1<sup>re</sup> place prise par les *Gueux de mer* (1572). Patrie de Tromp et de Guill. de Witt.

**BRINDES**, *Brundisium* en latin, *Brindisi* en Italien, v. du roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 80 k. N. O. d'Otrante, sur l'Adriatique; 7000 hab. Port jadis excellent, mais dont la passe est aujourd'hui comblée. Archevêché. — Brindis fut très-importante chez les anciens; elle avait encore 60 000 hab. au xiii<sup>e</sup> s. : c'est là que les Romains s'embarquaient pour la Grèce; c'est là que naquit Pacuvius et que mourut Virgile.

**BRINON-LES-ALLEMANS**, ch.-l. de c. (Nièvre), sur le Beuvron, à 19 k. S. de Clamecy; 1000 h.

**BRINVILLIERS** (Marie Marguerite de), fille de Dreux d'Aubray, lieutenant civil, épousa en 1651 le marquis de Brinvilliers, mestre de camp. Corrompue dès son enfance, elle eut un commerce adultère avec un officier de cavalerie, Gaudin de Ste-Croix, que le lieutenant civil fit enfermer à la Bastille (1663). Celui-ci ayant connu dans sa prison l'Italian

**Exili**, qui faisait métier de composer des poisons et avait déjà commis de nombreux empoisonnements, et ayant appris de lui son art criminel, l'enseigna à sa maîtresse, et tous deux s'en servirent pour se défaire de ceux dont ils convoitaient la fortune. Ils empoisonnèrent successivement le père de la marquise, ses deux frères et sa sœur. Le crime fut découvert à la mort de Ste-Croix, chez lequel on trouva des pièces accusatrices (1670); la Brinvilliers prit aussitôt la fuite; mais elle fut arrêtée à Liège, ramenée à Paris, condamnée et exécutée en 1676.

**BRIOLLAY**, ch.-lieu de canton (Maine-et-Loire), à 11 k. N. E. d'Angers; 372 h.

**BRIONNAIS**, petit pays de l'anc. Bourgogne, sur les confins du Bourbonnais, auj. dans l'arr. de Charolles, comprenait Semur-en-Brionnais, St-Christophe et St-Laurent en Brionnais.

**BRIONNE**, ch.-l. de cant. (Eure), sur la Rille, à 15 k. N. E. de Bernay; 3270 h. Draps, filatures de coton, tanneries. Il s'y tint en 1050 un concile où fut condamnée l'hérésie de Bérenger.

**BRLOT** (Nic.) graveur et tailleur des monnaies, sous Louis XIII, inventa le balancier monétaire vers 1615, obtint en 1623 la ferme de la fabrication des monnaies, mais seulement à l'essai, et ne vit son instrument définitivement adopté qu'en 1645. On lui doit aussi un laminoir, un coupeur, un ciseau, etc.

**BRIOUDE**, *Brivas*, ch.-l. d'arr. (H.-Loire), sur l'Allier, à 64 k. N. O. du Puy; 4671 h. Trib. de 1<sup>re</sup> inst., collège, bibliothèque, société d'agriculture. Église gothique de St-Julien fondée au 1<sup>er</sup> siècle. A 4 k. S. E. est *Viville-Brioude*, avec un beau pont sur l'Allier, construit en 1454, écroulé en 1822, rebâti depuis.

**BRIOUX**, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 11 kil. S. O. de Melle; 522 h.

**BRIOUZE**, ch.-l. de cant. (Orne), à 26 kil. O. d'Argentan; 867 h. Toiles.

**BRIQUEBEC**, ch.-l. de cant. (Manche), à 13 kil. S. O. de Valognes; 1597 h. Mine de cuivre. Eaux ferrugineuses. Trappistes, établis depuis 1824.

**BRISACH** (NEUF), ch.-l. de cant. Haut-Rhin), à 15 k. S. E. de Colmar, près de la r. g. du Rhin; 1800 hab. Place de guerre bâtie par Louis XIV après la perte de Vieux-Brisach, et fortifiée par Vauban.

**BRISACH** (VIEUX), v. du grand-duché de Bade, sur la r. dr. du Rhin, en face de Neuf-Brisach, à 19 k. S. E. de Colmar; 3006 h. Anc. capit. du Brisgau et v. impériale. Prise en 1638, pour la France, par Bernard de Saxe-Weimar; reprise par l'empereur en 1641. Bombardée par les Français en 1793.

**BRISEIS**, fille de Brisis, prêtresse de Lyrnesse en Cilicie, devint, après la prise de sa patrie, la captive d'Achille, à qui elle fut enlevée par Agamemnon. Irrité de cet affront, le héros se retira sous sa tente et refusa de combattre pour les Grecs jusqu'à ce qu'elle lui fût rendue. Les effets de la colère d'Achille après l'enlèvement de Brisis font le sujet de l'*Illiade*.

**BRISGAU**, *Decumates agri*, contrée d'Allemagne, au N. de la Suisse, eut longtemps des comtes particuliers. Au 14<sup>me</sup> s. le Brisgau fut réuni aux domaines de la maison d'Autriche. Il se divisait en *Bas-Quartier* ou *Brisgau* proprement dit, et *Haut-Quartier*. Dans le Bas-Quartier on remarquait Vieux-Brisach, Freyburg, Willingen, Neuenbourg, Wadkirch, Zehringen; dans le Haut-Quartier, Laufenburg, Rheinfeldcn, Seckingen, Waldslut (dans la Forêt-Noire). Ce pays abonde en blé, en bois, en vin, et possède des mines assez riches. L'industrie y est fort active. — A l'époque romaine le *Brisgau* faisait partie du pays des *Alemanni*. Il forma au moyen âge un comté, que les ducs de Zehringen gouvernèrent à partir du 11<sup>me</sup> siècle. En 1218, une partie passa aux margraves de Bade, et l'autre aux comtes de Kybourg. Le tout fut réuni, au 14<sup>me</sup> siècle, entre les mains des archiducs d'Autriche. Depuis la paix de Presbourg, 1805, le Brisgau appartient au grand-duché de Bade.

**BRISON** (le brave) V. DUNOUE.

**BRISSAC**, bourg de Maine-et-Loire, à 15 kil. S. E.

d'Angers; 1000 h.; a donné son nom à la famille de Brissac. Beau château du 16<sup>me</sup> siècle. — Cette ville fut érigée en comté pour le 1<sup>er</sup> maréchal de Brissac (1550), et en duché pour son fils (1612). Il s'y livra en 1067 une bat. entre Geoffroy le *Barbu* et son frère cadet, Foulques le *Réchin*, comte d'Anjou.

**BRISSAC** (Charles de Cossé, comte de), maréchal de France, né en 1505, mort en 1563, commanda avec de grands succès en Flandre et en Piémont sous les règnes de François I, Henri II et Charles IX. Ce fut un des plus braves généraux de son temps. Il maintint une discipline sévère et fit condamner à mort le jeune de Roissy qui avait combattu sans son ordre au siège de Vignale; mais il lui fit grâce au moment de l'exécution. En 1559 il succéda à Coligny dans le gouvt de Picardie, et fut nommé en 1562 gouverneur de Normandie. — Plusieurs membres de la même famille devinrent après lui maréchaux de France : Artus de Cossé-Brissac, son frère, qui, sous Charles IX, se distingua contre les Calvinistes et fut fait maréchal en 1567; — Charles, comte de Cossé-Brissac, fils de Charles, qui, sous Henri III, prit une grande part aux opérations de l'armée royale contre les Calvinistes, se rangea du parti des Liguéurs, et fut nommé, en 1594, gouverneur de Paris par le duc de Mayenne. Il remit cette place à Henri IV peu de mois après, et fut nommé maréchal. Il mourut en 1621, au siège de Saint-Jean d'Angély. Louis XIII lui avait donné le titre de duc en 1612 — J. P. Timoléon de Cossé-Brissac, mort en 1784, servit d'abord sur mer, combattit les Turcs au siège de Corfou (1716), et fut fait maréchal en 1768. — L. Hercule Timoléon, duc de Brissac, fils du préc., né en 1734, fut, sous Louis XVI, gouverneur de Paris, colonel des Cent-Suisses, et enfin commandant général de la garde constitutionnelle du roi (1791). Il fut massacré à Versailles en septembre 1792.

**BRISSARTHE**, bourg de Maine-et-Loire, sur la Sarthe, à 25 k. N. E. d'Angers. Robert le Fort y battit les Normands en 866, mais il y périt.

**BRISSON** (Barnabé), magistrat français, né en 1531, mort en 1591, fut nommé par Henri III avocat général au parlement de Paris, puis président à mortier, et fut employé par ce prince dans plusieurs négociations importantes. Il tint une conduite fort équivoque dans la guerre civile; lorsque Henri III eut quitté Paris (1589), les Seize, restés maîtres de la ville, donnèrent à Brisson la charge de premier président, en remplacement d'Achille de Harlay qu'ils avaient mis à la Bastille; mais peu après, mécontents de ce nouveau président, qui conservait encore de l'attachement pour l'autorité royale, ils le pendirent dans la chambre même du conseil (1591). Brisson était un savant jurisconsulte: il avait composé le recueil connu sous le nom de *Code de Henri III* (1587), un grand nombre de traités de jurisprudence en latin, et le livre *De regio Persarum principatu*.

BRISSON (Mathurin Jacques), naturaliste et physicien, né en 1723 à Fontenay-le-Comte, mort en 1806, enseigna la physique aux enfants de France, fut professeur au collège de Navarre, et entra à l'Académie des sciences en 1759. On lui doit, entre autres ouvrages, un *Dictionnaire de physique*, 1780, 2 v. in-4, et un *Traité élémentaire de physique*, 1789, qui eurent beaucoup de vogue. Il a aussi écrit une *Ornithologie*, citée avec honneur par Buffon.

**BRISSOT** (J. Pierre), dit de *Warrille*, d'un village près de Chartres où il naquit en 1754, était fils d'un traiteur. Entré d'abord chez un procureur, il quitta l'étude du droit pour se faire écrivain. Nourri des doctrines de J. J. Rousseau, il se fit de bonne heure remarquer par ses opinions exaltées contre l'inégalité des rangs et fut mis à la Bastille. En sortant de prison, il se rendit en Angleterre, où il rédigea un journal littéraire; puis alla visiter l'Amérique, et revint en France en 1789. Il y publia un journal républicain, le *Patriote français*, et fut nommé membre de la commune. Après la fuite de Louis XVI,

il rédigea au champ de Mars la fameuse pétition pour la déchéance du roi. Nommé membre de l'Assemblée législative, puis de la Convention, il y fit déclarer la guerre à l'Autriche (1792), à l'Angleterre et à la Hollande (1793); obtint une grande influence, et devint le chef d'un parti dit des *Brisottins* qui combattit les excès des Montagnards: il s'attira la haine de Robespierre, qui l'accusa de *fédéralisme*. Proscrit avec les Girondins au 31 mai, il prit la fuite; mais il fut arrêté et monta sur l'échafaud le 31 oct. 1793. Brissot avait composé plusieurs écrits de politique et de jurisprudence: *Théorie des lois criminelles*, 1780; *Bibliothèque des lois criminelles*, 1782-86, et un *Voyage aux États-Unis* (1791). On a publié en 1829-32 ses *Mémoires* et son *Testament politique*.

**BRISTOL**, grande v. et port d'Angleterre (Glocester), à 180 k. O. de Londres, sur l'Avon, à 15 k. de son embouchure dans le canal de Bristol; 165 000 h. Elle est composée de deux parties: la ville vieille, antérieure de quatre siècles à l'ère chrétienne; la neuve, belle et bien ornée. Belles places, beau faubourg Clifton. Pont suspendu sur l'Avon, construit de 1805 à 1809, écroulé en 1855. Evêché anglican. Cathédrale du xii<sup>e</sup> s., superbe bazar couvert; hôtel de ville, hôtel des négociants, house, douane; plusieurs chemins de fer. *Institut dit philosophique*, université fondée en 1829, bibliothèque. Fabrication d'ouvrages en métaux, surtout en cuivre; fabriques d'épingles; savon, faïence, produits chimiques, diamants de *bristol* (pierres qu'on trouve aux environs et qui imitent le diamant). Grand commerce: Bristol est un des 4 grands ports marchands de l'Angleterre. Patrie de Séb. Cabot, Chatterton, Southey. — La ville et sa banlieue forment un petit comté.

**BRISTOL** (canal de), golfe de la mer d'Irlande, entre le pays de Galles au N., et la région S. O. de l'Angleterre: 175 kil. sur 200; il reçoit la Saverne et l'Avon. Il prend son nom de la ville de Bristol qui est à l'extrémité orientale. La marée y est très-élevée.

**BRISTOL** (comte de). V. DIGBY.

**BRITANNIA**. V. BRETAGNE ANCIENNE.

**BRITANNICUS**, fils de l'empereur Claude et de Messaline, devait succéder à son père, mais fut privé de l'empire par les artifices d'Agrippine, 2<sup>e</sup> femme de Claude, qui mit sur le trône le fils de Néron. Celui-ci, craignant que Britannicus ne fit valoir ses droits, l'empoisonna dans un repas après une feinte réconciliation (55). Britannicus n'avait que 15 ans. Sa mort a inspiré à Racine une de ses plus belles tragédies.

**BRITANNIQUE** (empire), **BRITANNIQUES** (îles) V. BRETAGNE (GRANDE-).

**BRIVATES**, v. et port de Gaule, chez les *Namnetes*, près de l'emb. du *Liger* (Loire), se retrouve, selon Walckenaër, dans *Brivain*, près du Croisic, qui n'est plus sur la mer. On a cru à tort que c'était *Brest*.

**BRIVE**, ou BRIVE-LA-GALLARDE, *Briva Curetina* en latin, ch.-l. d'arr. (Corrèze), à 29 kil. S. O. de Tulle, sur la Corrèze; 6504 hab. Trib. de 1<sup>re</sup> inst.; collège, biblioth. ; chemin de fer. Filature de coton, distillerie d'eau-de-vie; commerce de truffes, volailles truffées, moutarde verte, etc. Patrie du cardinal Duhois, du maréchal Brune, de Latreille, des Lasteyrie.

**BRIVIESCA**, *Virovesca*, v. d'Espagne (Burgos), sur l'Oca, à 28 kil N. E. de Burgos. Jean I de Castille y tint en 1388 des Cortès où le titre de prince des Asturies fut confirmé à l'héritier présomptif de la couronne.

**BRIVODURUM** ou **BRIARIA**,auj. *Briare*.

**BRIXEN**, *Brixia*, v. des États autrichiens (Tyrol), à 70 kil. S. E. d'Innsbruck; 3800 hab. Evêché qui fut longtemps état d'empire; sécularisé en 1803 et donné à l'Autriche. Belle cathédrale. Bon vin.

**BRIXENTES**, peuple de la région des Alpes, habitait: 1<sup>o</sup> dans le N. E. de la Gaule Cisalpine, à l'O. du lac *Benacus* (lac de Garda); 2<sup>o</sup> dans la Rhétie, au N. de *Isarci* et des *Medoaci*. Les *Brixentes* de la Cisalpine avaient pour ch.-l. *Brixia* (Brescia); ceux de Rhétie ont laissé une trace dans le nom de *Brixen*.

**BRIXHAM**, v. d'Angleterre (Devon), sur la baie de Torbay, à 7 kil. N. E. de Dartmouth; 4500 hab. Evêché anglican. Source intermittente. C'est à Brixham que débarqua Guillaume d'Orange en 1688.

**BRIXIA**. V. BRESCIA ET BRESIN.

**BRIZEUX** (A.), poète breton, né en 1808 à Quimperlé (Finistère), mort en 1858 à Montpellier, se montra animé d'un amour également vif pour la poésie et pour la Bretagne, son pays. Il débuta en 1831 par le poème de *Marie*, où s'exhalent ses sentiments intimes, publia en 1842 *les Ternaires*, où il essaya un rythme nouveau, et consacra la plus grande partie de sa vie à un poème national, *les Bretons*, qui parut peu d'années avant sa mort. On lui doit aussi une traduction estimée, en prose, de la *Divine Comédie* de Dante (1843). Sa poésie se distingue par la pureté, la facilité et une sensibilité vraie.

**BROCARIO** (Guillaume de), imprimeur espagnol, imprima de 1514 à 1516 la fameuse *Bible polyglotte*, dite de Ximenez ou d'Alcala, parce qu'elle fut préparée par le cardinal de Ximènes et imprimée à l'Université d'Alcala, 6 vol. in-fol. Elle renferme les textes hébreu, chaldéen, grec et latin, et coûta plus de 50 000 écus d'or.

**BROCELIANDE**, vaste forêt de l'anc. Bretagne, était située, selon les uns, entre les villes actuelles de St-Brieuc et de Quintin (Côtes-du-Nord), selon les autres, autour de Paimpont (Ille-et-Vilaine). C'est là, selon les légendes et les romans de chevalerie, que périt l'enchantement Merlin. Son esprit erra longtemps dans la forêt, apparaissant aux mortels pour leur prédire l'avenir.

**BROCHANT** de VILLIERS (André), géologue et minéralogiste, membre de l'Académie des sciences, né à Paris en 1773, mort en 1840, étudia à l'École polytechnique et fut successivement professeur de géologie, inspecteur général des mines et directeur de la manufacture des glaces de St-Gobain. On lui doit un *Traité de minéralogie*, 1801-2; un *Traité de cristallographie*, 1818; et la *Carte géologique de la France*, avec 3 vol. in-4 de texte, à laquelle il consacra 20 années de travaux. Dans ce grand travail, qui ne put paraître qu'après sa mort, il avait eu pour collaborateurs MM. Elie de Beaumont et Dufresnoy.

**BROCKEN** (mont), célèbre montagne de la Saxe prussienne, fait partie du Hartz, dont elle est le point culminant (1140<sup>m</sup>). Au soleil couchant, la réflexion des maisons et du paysage dans les nuages y donne lieu quelquefois à un phénomène de mirage connu sous le nom de *spectre de Brocken*.

**BROCKHAUS** (Frédéric Arnold), fondateur d'une célèbre maison de librairie à Leipsick, né à Dortmund (Westphalie) en 1772, mort en 1823, fut successivement libraire à Dortmund, à Amsterdam, à Altenbourg et à Leipsick. Pendant son séjour à Altenbourg, il entreprit la publication du dictionnaire connu sous le nom de *Conversations Lexicon*; la 1<sup>re</sup> édition parut en 1810. Il a fait encore imprimer un grand nombre d'écrits périodiques et d'ouvrages importants, tels que l'*Histoire des Hohenstaufen* de Raumer, le *Lexique bibliographique* d'Ebert, la *Bibliographie allemande* d'Ersch.

**BROD**, v. forte des États autrichiens (Esclavonie), sur la r. g. de la Save, à 31 kil. S. E. de Poséga. — V. forte de Moravie, à 15 kil. E. de Hrodisch; 3400 h. Château des princes de Kaunitz. — V. de Bohême (Czaslaw), sur la Sazawa; 4000 hab. Ziska y battit l'emp. Sigismond en 1422.

**BRODEAU**, famille originnaire de Tours, a produit plusieurs gens de lettres estimés, entre autres Victor Brodeau, mort en 1540, secrétaire de Marguerite de Navarre et de François I et auteur de poésies prises par Marot; — et Julien Brodeau, avocat au parlement, mort en 1653, auteur de *Notes sur les arrêts de Louet*, et d'une *Vie de Dumoulin*: ce dernier est mentionné dans les satires de Boileau.

**BRODERSON** (Abraham), gentilhomme suédois, fut aimé de la princesse Marguerite, fille de Wal-

demar, et contribua puissamment à faire placer sur la tête de cette princesse les trois couronnes du Nord (1397). Marguerite le combla d'honneurs. Éric de Poméranie, neveu de cette reine, et désigné pour lui succéder, jaloux de la faveur dont jouissait Broderon, le fit arrêter et décapiter en 1410.

**BRODY**, v. des États autrichiens (Galicie), à 58 kil. N. E. de Lemberg; 25 000 hab. dont 20 000 Juifs. Presque toute en bois. Toiles, teintureries; commerce avec la Turquie et la Russie, surtout en cire, miel, suifs, curis. Dévastée en 1859 par un incendie.

**BROECK**, vge de Hollande (Nord-Hollande), à 11 kil. N. E. d'Amsterdam; 750 hab. Il est la demeure des riches hollandais, et est célèbre par sa minutieuse propreté. Les rues y sont pavées en briques; les trottoirs en faïence, soigneusement lavés.

**BROEMSEBRO**, bourg de Suède, près de l'emb. de la Brœmse dans la Baltique, à 45 kil. S. O. de Calmar, célèbre par le traité de 1645 entre la Suède et le Danemark : les Suédois étaient affranchis des péages du Sund; ils obtenaient les prov. de læmte-land et de Herjedale, les îles de Gothland et d'Esel, et la possession du Halland pour 30 ans.

**BROGHILL** (ROGER BOYLE, baron de). V. BOYLE.

**BROGLIE** ou CHAMBRONS, ch.-l. de cant. (Eure), à 11 kil. S. O. de Bernay; 970 hab. Commerce de papiers et étoffes de laine.

**BROGLIE** ou BROGLIA, famille originaire de Quiers en Piémont, qui a fourni à la France plusieurs généraux et autres personnages distingués.

**BROGLIE** (Victor Maurice, comte de), né en 1639, mort en 1727, fit la guerre sous Louis XIV, se distingua à Senef et à Mulhausen en Alsace, et fut fait maréchal en 1724. — François Marie, duc de Broglie, 3<sup>e</sup> fils du précédent, né en 1671, mort en 1745, servit avec la plus grande distinction sous Luxembourg, Boufflers, Vendôme, Villars, et se signala surtout à Denain et à Fribourg. Fait maréchal en 1734, il commanda en Italie, remporta avec le maréchal de Coigny les batailles de Pirme et de Guastalla, fut ensuite envoyé en Bohême, 1741, et ramena de Prague, avec Belle-Isle, une armée compromise. Jusqu'à lui sa famille n'avait porté que le titre de comte; il fut fait duc en 1742. Il mourut dans l'exil, victime d'intrigues de cour. — Victor François, duc de Broglie, fils aîné du précédent, né en 1718, mort en 1804, battit les Prussiens à Sondershausen (1758) et à Berghen (1759). Nommé commandant de l'armée d'Allemagne, et créé maréchal à 42 ans, il remporta une nouvelle victoire à Corbach (1760); mais n'ayant pu s'accorder avec le maréchal de Soubise, qui était venu se joindre à lui, il fut disgracié. En 1789, Louis XVI lui confia le ministère de la guerre; mais il fut bientôt forcé de se démettre et d'émigrer. Il commanda en 1791 l'armée des princes et entra en 1794 au service de la Russie. L'empereur d'Allemagne l'avait nommé en 1759 prince du St-Empire, en reconnaissance des services qu'il lui avait rendus dans la guerre contre la Prusse. — Victor Claude, prince de Broglie, fils du précédent, fut député de la noblesse aux États généraux en 1789. En 1791, il fut employé à l'armée du Rhin comme maréchal de camp; mais ayant refusé de reconnaître l'acte qui suspendait le roi de ses fonctions, il fut destitué. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il périt sur l'échafaud en 1794, à l'âge de 37 ans. — Son fils, Achille Victor de Broglie, né en 1785, gendre de Mme de Staël, se montra, sous la Restauration, l'un des défenseurs les plus fermes de la cause libérale, fut plusieurs fois ministre sous Louis-Philippe et fit triompher la cause de l'abolition de l'esclavage. Il est membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales.

**BROGNI** (J. ALLARMET de), cardinal, fils d'un paysan de Brogni, près d'Anney, né en 1342, mort en 1400, fut d'abord gardeur de troupeaux. Étant entré dans l'Église, il obtint la faveur des papes Clément VII, Benoît XIII et Alexandre V; fut fait car-

dinal (1385), et évêque de Viviers, puis archevêque d'Arles. Il présida le concile de Constance (1415), et y fit déposer l'antipape Benoît XIII (Pierre de Lune), quoiqu'il lui fût personnellement attaché. Son *Histoire* a été écrite par Soullave, 1774.

**BROMBERG**, en polonais *Bydgosz*, v. des États prussiens (Posen), ch.-l. de régence, sur la Braa, à 113 kil. N. E. de Posen; 8000 hab. Greniers d'abondance, haras. Draps, chapeaux, etc. Commerce en grains, bois, cuirs, laines, fer, etc. — La régence se divise en 9 cercles; elle a 177 kil. sur 124, et 455 000 hab. Traversée par le canal de la Netze qui fait communiquer ensemble la Braa, la Netze, la Vistule, l'Oder, la Sprée, la Havel et l'Elbe.

**BROMPTON**, vge d'Angleterre (York), à 20 kil. E. de Richmond; 1250 hab. Air salubre. Les Anglais y battirent les Écossais en 1138.

**BRONGNIART** (Alex. Théod.), architecte français, né à Paris en 1739, mort en 1813, se fit d'abord connaître par la construction d'un grand nombre de beaux hôtels particuliers, tels que ceux d'Osmond, de Frascati, de Montesson, donna les plans du couvent des Capucins-d'Antin (auj. lycée Bonaparte), du Père-Lachaise (cimetière de l'Est), et de la Bourse de Paris (1808), achevée après sa mort par Labarre. **BRONGNIART** (Alexandre), minéralogiste, fils du précéd., né en 1770 à Paris, mort en 1847, devint ingénieur des mines en 1794, professeur d'histoire naturelle à l'École centrale des Quatre-Nations en 1796, remplaça Haüy comme professeur de minéralogie au Muséum, fut nommé en 1800 directeur de la manufacture de porcelaine de Sèvres, et entra en 1815 à l'Institut. Il avait débuté par un *Mémoire sur l'art de l'émailleur*, qui attira l'attention de Berthollet; il donna en 1807 un *Traité élémentaire de minéralogie*, rédigée en 1812, de concert avec Cuvier, la *Géographie minéralogique des environs de Paris* (refondue en 1822), fit paraître en 1832 l'*Histoire naturelle des crustacés fossiles* (avec Desmarests), et en 1844 un *Traité des arts céramiques ou des Poteries*, 2 vol. in-8, avec atlas, œuvre capitale, qui résume les recherches de toute sa vie. Brongniart avait aussi cultivé avec succès la zoologie : on lui doit la division des reptiles en quatre ordres (*sauriens*, *batraciens*, *chéloniens*, *ophidiens*). Comme directeur de la manufacture de Sèvres, il renouvela et perfectionna l'industrie de la peinture sur verre, que l'on croyait perdue, et créa le *Musée céramique* dont il a publié la *Description* (avec M. Riocreux). — Son fils, M. Adolphe Brongniart, né en 1801, membre de l'Institut et du Conseil de l'Instruction publique, est surtout connu par ses travaux sur la *Botanique fossile* et sur l'*Organographie*.

**BRONTE**, v. de Sicile (Catane), près du mont Etna, à 40 kil. N. O. de Catane; 10 000 hab. Anc. duché. Ferdinand IV donna en 1799 à Nelson le titre de duc de Bronte.

**BRONZINO** (le), peintre. V. ALLORI.

**BROOKE** (Henry), écrivain irlandais, né en 1706, mort à Dullin en 1783, étudia d'abord le droit; mais s'étant lié avec Pope et Swift, il se livra tout entier à la littérature. Il a donné un poème estimé, *la Beauté universelle*, en 6 chants; plusieurs tragédies, dont la plus connue est *Gustave Wasa*, qu'on défendit de jouer à cause de la hardiesse des sentiments qui y sont exprimés, et plusieurs romans, *le Fou de qualité*, *Juliette Grenville*, etc. Ses œuvres diverses (non compris ses romans) ont été publiées à Londres en 1780, 4 vol. in-8. *Gustave Wasa* et *le Fou de qualité* ont été trad. en français.

**BROOKE** (mistress), née Françoise Moore, morte en 1789. a composé plusieurs romans, dont les plus connus sont : *Rosina*, *Histoire de Julie Mandeville*, *Lettres de Juliette Catesby*, et des poésies légères. Mariée à un ministre anglican du Canada, elle passa dans ce pays plusieurs de ses plus belles scènes.

**BROOKLYN**, v. des États-Unis, dans le Long-Island, est comme un faubourg de New-York, dont

elle n'est séparée que par l'East-River; env. 140 000 hab. (il n'y en avait que 4000 en 1810). Les Anglais y battirent les Américains en 1776.

**BROONS**, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 22 k. S. O. de Dinan. Près de là naquit Duguesclin.

**BROSSCHI** (Carlo). V. FARINELLI.

**BROSSAC**, ch.-l. de c. (Charente), à 20 kil. S. E. de Barbezieux, 46 S. O. d'Angoulême; 309 hab.

**BROSSARD** (Sébastien de), maître de musique de la cathédrale de Strasbourg, puis de celle de Meaux, né vers 1660, mort en 1730, a composé un *Dictionnaire de musique*, où J. J. Rousseau a puisé la plupart des articles insérés dans le sien. Il avait formé une belle collection de musique, qu'il légua après sa mort au roi Louis XV, et qui se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque impériale.

**BROSSES** (Charles de), président. V. DEBROSSES.

**BROSSETTE** (Claude), né à Lyon en 1671, mort en 1743, fut avocat général, puis échevin de la ville de Lyon, et fonda en 1700 l'Académie de cette ville. On a de lui, outre des ouvrages de droit, des éditions estimées de *Boileau* et de *Régnier*, avec des éclaircissements historiques. Particulièrement lié avec Boileau, il avait entretenu avec lui, de 1699 à 1710, une correspondance suivie, qui a été publiée par Cizeron-Rival, 1770. Il avait aussi fait un commentaire sur Molière, qui s'est perdu.

**BROTTEUX** (les), faubourg de Lyon. V. LYON.

**BROTTIER** (Gabriel), érudit français, né en 1723 à Tannay dans le Nivernais, mort à Paris en 1789, entra chez les Jésuites et fut, jusqu'à la suppression de l'ordre, bibliothécaire du collège Louis-le-Grand. On a de lui, outre des ouvrages de théologie et d'érudition, une édition fort estimée de *Tacite*, Paris, 1771, 4 vol. in-4, et 1776, 7 vol. in-12, avec des commentaires et des suppléments dans lesquels il a tâché de combler les lacunes qui restent dans l'ouvrage de l'historien latin. On lui doit aussi une édition de *Pline* le naturaliste, 1779, 6 vol. in-12, et du *Plutarque* d'Amyot, 22 v. in-8, 1783, etc. — Son neveu, l'abbé Brottier, publia ses œuvres posthumes, traduisit *Aristophane* pour le *Théâtre des Grecs*, de Brumoy, 1785, et rédigea le *Journal de France* en 1791. Impliqué avec Lavilleurnoy, en 1797, dans une conspiration contre le Directoire, il fut déporté à Sinnamari, où il mourut en 1798.

**BROU**, ch.-l. de c. (Eure-et-Loir), sur l'Ozanne, à 22 kil. S. O. de Châteaudun; 1895 hab. Laines.

**BROU**, hameau situé aux portes de Bourg-en-Bresse, renferme la célèbre église gothique de *Notre-Dame-de-Brou*, élevée de 1506 à 1536 par Marguerite d'Autriche, et où l'on admire le mausolée en marbre blanc de cette princesse et de Philibert le Beau, chef-d'œuvre de Mich. Colomb. Séminaire.

**BROUAGE** (LE), vge du dép de la Charente-Inf., à 6 kil. N. de Marennes, vis-à-vis d'Oléron; 250 h. Petit port. Anc. place forte, canal destiné à dessécher les marais: dépôt de poudre à canon. Patrie du navigateur Champlain.

**BROUGHTON** (Will. Robert), navigateur anglais, né en 1763 dans le comté de Gloucester, mort à Florence en 1822, commandait le brick le *Chatham* dans la célèbre expédition du capitaine Vancouver. Il découvrit en 1790 plusieurs îles à l'emb. de la Colombie, sur la côte occ. de l'Amérique du N., et leur donna son nom (V. l'art. suiv.); reconnut les États du Japon, la côte orientale de l'Asie, ainsi qu'une partie de l'Océanie, et eut part à la prise de Java, 1797. Il a laissé une relation de son *Voyage dans le Nord de l'Océan Pacifique*, trad. par Eyrès, 1807.

**BROUGHTON** (archipel), groupe d'îles situées sur la côte occid. de l'Amérique septentr., au N. de l'île Quadra-et-Vancouver, par 50° 47' lat. N., et 128° 56' long. O. — Autre groupe d'îles, dans l'Océanie, à l'E. de la Nouvelle-Zélande par 44° lat. S. et 178° long. O.; l'île Chatam en est la principale. Ces 2 archipels ont été découverts par W. R. Broughton.

**BROUSSAIS** (Victor), médecin français, né à St-

Malo en 1772, mort à Paris en 1838, fut élève de Bichat et de Pinel. D'abord médecin aux armées, il fit en cette qualité toutes les campagnes de la République et de l'Empire. Rentré en France en 1814, il fut nommé médecin ordinaire, puis médecin en chef du Val-de-Grâce. Déjà en 1808 il avait publié une *Histoire des phlegmasies chroniques*, dans laquelle il combattait le système médical alors universellement adopté: en 1817, il fit paraître son *Examen des doctrines médicales*, ouvrage où il critiquait vivement les doctrines reçues et qui opéra une révolution dans l'école. Il le fit bientôt suivre des *Annales de la médecine physiologique*, revue périodique, du *Traité de Physiologie pathologique*, 1825, et du *Traité sur l'irritation et la folie*, 1828. Après 1830, il fut nommé professeur de pathologie à la Faculté de médecine et inspecteur du service de santé; il devint membre de l'Académie des sciences morales et politiques lors de son rétablissement (1832). Broussais expliquait tous les phénomènes pathologiques par l'irritation et l'inflammation des tissus, surtout de ceux du canal intestinal, et préconisait le traitement *antiphlogistique*; mais on l'accusa d'avoir professé un système exclusif et d'avoir abusé de la saignée. Dans ses dernières années, il adopta les opinions du Dr Gall et les défendit avec la même chaleur qu'il avait mise à défendre son propre système. Il fut, en outre, un des plus ardents adversaires des doctrines psychologiques et spiritualistes. M. Mignet a lu en 1840 une *Notice sur Broussais* à l'Académie des sciences morales. Un monument lui a été érigé en 1841 au Val-de-Grâce.

**BROUSSE**, BOURSE, BURSA, *Prusa* chez les anc., v. de la Turquie d'Asie (Anatolie), ch.-l. de livah, à 95 k. S. E. de Constantinople, sur le flanc de l'ancien mont Olympe; env. 100 000 hab. (Turcs, Grecs, Juifs, Arméniens). Archevêchés grec et arménien. Ville forte, château fort; rues étroites; mosquées nombreuses, mais presque toutes en ruines; eaux thermales aux env. Commerce actif avec Alep et Smyrne, surtout en tapis, toiles, soieries. Séjour d'Abd-el-Kader de 1852 à 1855. — *Prusa* était la capitale des rois de Bithynie; elle appartint ensuite aux Romains, puis aux empereurs grecs jusqu'en 1325, époque à laquelle Orkhan s'en empara. Il en fit la capitale de ses États, jusqu'à la prise d'Andrinople (1360). Elle fut brûlée par Timour en 1377, rasée par Isa, son fils, rebâtie par Mahomet II, prise de nouveau et brûlée par Soliman, et presque détruite par un tremblement de terre en 1855. V. PRUSA.

**BROUSSEL** (Pierre), conseiller au parlement, se signala pendant la Fronde par une vive opposition aux mesures du gouvernement. La régente Anne d'Autriche l'ayant fait arrêter (1648), le peuple de Paris se souleva et exigea son élargissement pendant la journée des Barricades, mais sans succès. L'année suivante, il fut nommé gouverneur de la Bastille, dont le peuple venait de s'emparer. En 1651, les Frondeurs le nommèrent prévôt des marchands. Quand l'ordre fut rétabli, il fut excepté de l'amnistie; il mourut en exil.

**BROUSSON** (Claude), ministre protestant, né à Nîmes en 1647, exerça pendant longtemps avec distinction la profession d'avocat à Toulouse. Forcé de quitter la France à cause de sa foi, il se réfugia en Suisse, puis en Hollande, où les États généraux lui firent une pension; mais plusieurs fois il rentra secrètement, et prêcha dans plusieurs provinces, surtout dans les Cévennes. Ayant été pris à Oléron, il fut rompu vif, en 1698, comme coupable d'avoir prêché l'insurrection et d'avoir entretenu des intelligences avec l'ennemi. Il a laissé une curieuse *Relation des merveilles que Dieu fait dans les Cévennes*, 1694.

**BROUSSONNET** (Pierre Marie Auguste), naturaliste et médecin, membre de l'Académie des sciences, né en 1761 à Montpellier, m. dans cette ville en 1807, suppléa Daubenton au Collège de France et à l'École vétérinaire (1784), et fut secrétaire de la Société



d'agriculture. Revêtu en 1789 de fonctions civiles, il devint ensuite membre de l'Assemblée législative, entra dans le parti des Girondins et fut proscrit avec eux; il erra quelque temps en Espagne, en Portugal, et visita Maroc, utilisant ses courses pour le progrès de l'histoire naturelle. Rentré en France sous le Consulat, il fut nommé consul à Mongador, puis aux Canaries, et enfin professeur de botanique à Montpellier. Broussonnet est le premier qui ait appliqué à la zoologie le système de nomenclature et de description de Linnée. Il a aussi rendu de grands services à l'agriculture. Ses principaux ouvrages sont : *Ichthyologia decas prima*, Londres, 1782; *L'Année rurale*, calendrier à l'usage des cultivateurs, Paris, 1787; *la Feuille du Cultivateur*, avec Parmentier, Dubois, etc. et une foule de mémoires. On lui doit l'introduction en France des premiers troupeaux de mérinos et de chèvres d'Angora, ainsi que la découverte de l'arbre qui donne la résine sandaracée.

**BROUVELLEURES**, ch.-l. de cant. (Vosges), à 16 k. S. O. de St-Dié; 451 h.

**BROUWERSHAVEN**, vge de Hollande (Zélande), dans l'île de Schouwen, sur la côte N. O., à 10 k. N. O. de Zirikzée; 700 h. Patrie de Catz.

**BROWN** (Robert), sectaire anglais, né vers 1550 à Northampton, mort en 1630, s'éleva contre la hiérarchie ecclésiastique, la liturgie anglicane et la forme des sacrements, et enseigna une doctrine très-analogue à celle des Puritains, avec une forte teinte de républicanisme. Persécuté et emprisonné pour ses opinions, il se réfugia dans la Zélande, où il continua à prêcher sa doctrine. Revenu en Angleterre en 1585, il finit par se soumettre et obtint une paroisse dans le comté du Northampton. On a de lui : *Réformation sans concessions*, Middelbourg, 1582.

**BROWN** (Maximilien), feld-maréchal au service de l'Autriche, issu d'une famille irlandaise, né à Bâle en 1705, mort en 1757, rendit de grands services à Marie-Thérèse : il gagna en 1746 la bataille de Plaisance, s'empara de Gènes, repoussa en 1756 le roi de Prusse qui avait envahi la Bohême, et lui livra la même année la bataille de Lowositz, qu'il perdit. Il fut blessé mortellement à la bataille de Prague.

**BROWN** (James), ministre anglican, né en 1715 à Rothbury (Northumberland), mort en 1766, a composé un *Essai sur la satire*, en vers, 1750; une *Appréciation des mœurs du temps*, 1757, ouvrage qui, selon Voltaire, ranima l'esprit public; une *Histoire de la poésie*, 1764 (trad. en français par Eidous); des tragédies, des sermons et des écrits sur l'éducation : ces derniers lui firent une telle réputation que l'impératrice de Russie lui proposa de venir à Pétersbourg organiser les écoles; mais au moment de partir il se coupa la gorge dans un accès de mélancolie.

**BROWN** (John), médecin écossais, né en 1736 dans le comté de Berwick, mort en 1788, était fils d'un pauvre journaliste. Ayant montré de bonne heure une grande aptitude à l'étude, il fut envoyé à Edimbourg, où il étudia la médecine, tout en donnant des leçons pour vivre. Il s'y acquit une grande réputation par ses cours et sa pratique, devint en 1780 président de la Société médicale d'Edimbourg, publia des *Elementa medicinae*, où il exposait un nouveau système de médecine, et eut bientôt un grand nombre de sectateurs, connus sous le nom de *Brownistes*. Ayant dissipé par son inconduite la fortune qu'il avait acquise par ses talents, il fut forcé de s'éloigner d'Edimbourg, se rendit en 1786 à Londres, où sa misère ne fit qu'augmenter, et fut emprisonné pour dettes. Il y mourut au moment où l'ambassadeur de Prusse lui proposait un établissement avantageux à Berlin. Brown expliquait tout par une propriété vitale qu'il nommait *incitabilité*, et réduisait la médecine à l'art d'augmenter ou de diminuer l'incitation par le sage emploi des stimulants. Ses *Éléments de médecine* ont été trad. par Bertin et Fouquier, 1805.

**BROWN** (Thomas), professeur de philosophie à Edimbourg, né en 1778 à Kirkmabreck près d'Edim-

bourg, mort en 1820, exerça d'abord la médecine, puis professa la philosophie et suppléa Dugald-Stewart dans sa chaire de philosophie morale à partir de 1810. Il a composé un *Essai sur la relation de cause et effet*, 1814, des *Esquisses de la physiologie de l'esprit humain*, 1820 (inachevées), et a laissé des *Leçons sur la philosophie de l'esprit humain*, qui ont été pub. après sa mort, 1822; cet ouvrage, généralement bien écrit, est devenu classique dans la Grande-Bretagne et aux États-Unis; l'auteur s'éloigna souvent de Reid et Stewart, pour suivre Hume. Thomas Brown a aussi composé des poésies estimées.

**BROWN** (Ch. Brockden), romancier et publiciste américain, né à Philadelphie en 1771, mort en 1810, donna six romans qui eurent un grand succès, *Wieland*, 1798, *Ormond*, 1798, *Arthur Mervyn*, 1799, *Edgar Huntley*, 1800, *Clara Howard*, les *Mémoires d'Et Calvert*, 1801, et publia plusieurs revues : *The Monthly Magazine and American review*, *the Literary Magazine and American register*, etc.

**BROWNE** (Thom.), médecin, né à Londres en 1605, mort en 1682, s'est fait connaître par un ouvrage intitulé : *la Religion du médecin*, 1642, qui fut traduit en français (par Nic. Lefebvre, 1668), et par un essai sur les erreurs vulgaires, *Pseudodoxia epidemica*, 1646, trad. par Souhays, 1733.

**BROWNE** (Will. George), voyageur anglais, né à Londres en 1768, pénétra le premier dans le Darfour (1793), et y fut retenu 3 ans prisonnier, puis explora les bords de la mer Caspienne et fut assassiné en 1813, en allant de Tauris à Téhéran. Il avait publié ses *Voyages en Afrique, en Égypte et en Syrie*; ils ont été traduits par Castéra, 1800.

**BROWNISTES**. V. **BROWN** (John).

**BRUAUT** (Libéral), architecte du xviii<sup>e</sup> s., m. vers 1690, s'est immortalisé en élevant l'hôtel des Invalides (1671-1675) : c'est lui qui donna les plans de ce magnifique monument, et qui en dirigea l'exécution, à l'exception du dôme qui est de J. Hardoin Mansart. On doit encore à Bruaut, entre autres œuvres remarquables, l'église de la Salpêtrière à Paris et le château de Richemont en Angleterre. Son style est noble, grand et simple. Bruaut fut membre de l'Académie d'architecture dès la fondation (1671).

**BRUAT** (Armand Joseph), amiral, né à Colmar en 1796, mort en 1855, était capitaine de vaisseau lorsqu'il fut nommé, en 1843, gouverneur des îles Marquises, puis des établissements de l'Océanie. Il réussit, malgré les intrigues anglaises, à faire accepter par la reine de Taïti, Pomaré, le protectorat de la France, obtint à son retour le grade de contre-amiral, fut nommé en 1849 gouverneur des Antilles, maintint l'ordre et le travail dans les colonies malgré la récente émancipation des esclaves, fut appelé en 1854, pendant la campagne de Crimée, à prendre le commandement en chef de la flotte française, se distingua par une expédition hardie dans la mer d'Azov, ainsi que par la prise de Kinburn (15 oct. 1855), et reçut en récompense le titre d'amiral; mais il fut peu après enlevé par une maladie sur le vaisseau même qui le ramenait en France.

**BRUCE** (Robert), comte d'Annandale, seigneur écossais, issu de la maison royale, fils de Robert Bruce le Noble, disputa le trône à Bailleul après la mort d'Alexandre III (1286), et s'unir au roi d'Angleterre, Édouard I, pour triompher de son rival; mais il fut trompé par le monarque anglais qui, après la victoire, refusa de lui donner le trône. Il s'unir ensuite à Wallace pour délivrer l'Écosse, mais il l'abandonna par jalousie, et s'allia de nouveau avec les Anglais; cependant il revint à la cause nationale après la défaite de Wallace à Falkirk (1298).

**BRUCE** (Robert), d'abord comte de Carrick, puis roi d'Écosse sous le nom de Robert I, était fils du précédent. Il vécut d'abord à la cour d'Édouard I, puis s'esquiva de Londres, souleva l'Écosse et se fit couronner à Scône, 1306. Il défait Édouard II à la bat. de Bannockburn (1314). Après de nombreux combats,

il fit reconnaître son indépendance par Edouard III, en 1329. Il mourut dans la même année. Il est le héros d'un poème composé vers 1380, par J. Barbour, d'Aberdeen. — Son frère, Edouard Bruce, fut proclamé en 1315 roi d'Irlande : il périt à Dundalk, dans un combat singulier contre un Anglais.

BRUCE (David), roi d'Écosse sous le nom de David II, fils de Robert Bruce, succéda à ses droits en 1329. Privé pendant quelque temps de ses États par Edouard III, qui avait placé Bailleul sur le trône, il y reentra en 1342 avec le secours de Philippe de Valois, roi de France, et fit la guerre à Edouard III. Après avoir obtenu quelque succès, il fut vaincu et pris à Nevill's Cross (1346), et resta pendant 10 ans captif à la tour de Londres. Edouard lui rendit enfin la liberté, à la sollicitation de sa sœur Jeanne, que Bruce avait épousée. Il mourut en 1370, laissant la couronne à Robert Stuart, son neveu.

BRUCE (Jacq.). voyageur écossais, né à Kinnaird en 1730, mort en 1794. Après s'être enrichi dans le commerce, il se mit à voyager pour se distraire du chagrin que lui causait la perte de sa femme. Il visita l'Espagne, le Portugal, fut nommé en 1763 consul à Alger, profita des facilités que lui offrait ce titre pour parcourir toute l'Afrique septentrionale, puis pénétra dans l'Abyssinie, et se mit à la recherche des sources du Nil (1768-72). Après une longue absence, il revint en Angleterre où on le croyait mort, et y publia en 1773 la relation de son *Voyage à la recherche des sources du Nil*, trad. par Castéra, 1790. Bruce a beaucoup ajouté aux connaissances que l'on avait sur la géographie et l'histoire naturelle de l'Abyssinie, mais il n'a pas découvert, comme il le croyait, les sources du vrai Nil ; il a seulement remonté jusqu'à la source du Bahr-el-Azrek, un des principaux affluents du fleuve.

BRUCHIUM, quartier d'Alexandrie. V. ALEXANDRIE.

BRUCHSAL, v. du grand-duché de Bade, ch.-l. de cercle, à 19 kil. N. E. de Carlsruhe; 8000 hab. Hôtel de ville, château qui était jadis la résidence de l'évêque de Spire. École de jeunes aveugles : haras. Mine de sel, commerce de sel.

BRUCKER (J. J.) savant allemand, né à Augsbourg en 1696, mort en 1770, fut professeur d'histoire de la philosophie à Iéna, puis pasteur de l'église de St-Ulric à Augsbourg, et fut élu membre de l'Académie de Berlin. Il est auteur de *l'Historia critica philosophiæ a mundi incunabulis ad nostram usque ætatem deducta*, Leipsick, 1741-44 et 1767, 6 vol. in-4, vaste et savante compilation où les opinions des philosophes sont exposées avec exactitude, et jugées avec une grande liberté. L'auteur en donna lui-même un abrégé sous le titre d'*Institutiones historiæ philosophicæ*, 1747 et 1756. Il avait prélué à son grand ouvrage par plusieurs dissertations dont la plus importante est *Historia philosophica de ideis*, Augsbourg, 1723. Il publia aussi en 1747, sous le titre de *Pinacotheca scriptorum*, une biographie des savants, avec portraits, et en 1748 : *Miscellanea historiæ philosophicæ, literariæ, criticæ*, etc.

BRUCTÈRES, *Bructeri*, peuple germanique, qui habitait sur les bords de l'Éms, entre les *Frisii* au N., les *Batavi* à l'O., les *Usipii* au S., les *Dulgibini* à l'E., s'étendant jusqu'à la Lippe, le Weser et le Weept. Ils occupaient l'emplacement de la Westphalie et du roy. de Hanovre, territoire marécageux d'où ils avaient tiré leur nom (*brûch*, marais). Ils combattirent Drusus sur l'Éms l'an 12 av. J.-C., contribuèrent à la défaite de Varus (9 de J.-C.), soutinrent les Chérusques et les Marses dans leurs guerres contre les Romains, et favorisèrent la révolte de Civilis, 69. Ils furent subjugués plus tard par les Saxons. Beaucoup d'entre eux entrèrent alors dans la milice romaine; le reste se mêla aux Francs.

BRUÉ (A. H.), un de nos meilleurs cartographes, né en 1796, mort en 1832 à Paris, a donné divers atlas et des cartes spéciales également remarquables par la pureté de la gravure et l'exactitude des ren-

seignements. Son principal titre est son *Atlas universel* : publié d'abord en 1820 en 36 cartes, cet atlas a été graduellement augmenté par lui et par Picquet. Brué dessinait directement sur cuivre (en grec *cypron*) : il a donné aux cartes dressées par ce procédé le nom de *cartes encyprotypes*.

BRUEYS (David Augustin de), poète et théologien, né à Aix en 1640, mort à Montpellier en 1723, fut élevé dans la religion protestante, fut converti par Bossuet (1681), écrivit plusieurs ouvrages en faveur de sa nouvelle religion et finit par entrer dans l'état ecclésiastique. S'étant alors fixé à Paris, il prit du goût pour le théâtre et composa, soit seul, soit en société avec Palaprat, son compatriote et son ami, plusieurs comédies qui eurent du succès. Ses pièces les plus connues sont : *le Grondeur*, 1691; *le Muet*, 1691; *l'Important de cour*, 1693; *le Sol toujours sot*, 1693; *les Empiriques*, 1698; *l'Avocat patelin*, 1706, imité d'une ancienne farce attribuée à tort à P. Blanchet. Il s'est aussi essayé, mais avec moins de succès, dans la tragédie. Ses œuvres littéraires ont été publiées en 1735, 3 vol. in-12, et en 1812, par Auger, 2 vol. in-18.

BRUEYS (Fr. Paul de), contre-amiral, né en 1753 à Uzès, commandait la flotte qui conduisit en Égypte l'armée aux ordres de Bonaparte (1798). Ayant trop tardé, après avoir débarqué ses troupes, à quitter les côtes de l'Égypte, il fut attaqué par l'amiral Nelson près d'Aboukir; son escadre fut presque entièrement détruite, et il périt lui-même après avoir fait des prodiges de valeur (1<sup>er</sup> août 1798). Une statue lui a été érigée à Uzès (1857).

BRUGELETTE, bourg de Belgique (Hainaut), sur la Dendre, à 22 kil. N. O. de Mons; 1800 hab. Les Jésuites y ont eu un collège florissant, qu'ils ont abandonné depuis leur retour en France.

BRUGES, v. de Belgique, ch.-l. de la Flandre occid., à 121 kil. N. O. de Bruxelles, sur le canal de Gand à Ostende; 50 000 h. Evêché, université, sociétés savantes, bibliothèque, musée. Église N.-Dame où se trouve le tombeau de Charles le Téméraire, hôtel de ville, palais épiscopal, palais de justice (anc. palais de Philippe le Bon), halle, dont la tour possède le plus beau carillon de l'Europe; chemin de fer, canal qui unit Bruges à Ostende. Dentelles renommées, toiles, serges, étoffes de laine, draps, savon, eau-de-vie, bière, fonderie de cloches. Patrie de Berken, Stévin, etc. Le peintre J. Van Eyck s'y fixa, d'où il fut dit *Jean de Bruges*. — Anc. capit. des comtes de Flandre, Bruges passa ensuite aux comtes de Bourgogne, contre lesquels elle se révolta fréquemment : les Français y furent massacrés en 1302. La ville fut occupée par les Français en 1745 et 1794. Ch.-l. du dép. de la Lys sous l'Empire, elle fut comprise dans le roy. des Pays-Bas en 1815, et dans la Belgique en 1832. Très-riche au moyen âge, grâce à l'industrie du tissage des laines, des tapisseries, de la taille des diamants, Bruges était un des principaux entrepôts de la Hanse; elle est auj. fort déchue.

BRUGG, bourg de Suisse (Argovie), sur l'Aar, près de l'emb. de la Reuss. Beau port. Patrie de Zimmermann. Près de Brugg était le château de Habsbourg.

BRUGNATELLI (Louis Gaspard), médecin et chimiste italien, membre de l'Institut de Milan, né à Pavie en 1761, mort en 1818, fut professeur de l'Université de Pavie, et contribua puissamment, par ses écrits et ses découvertes, à répandre en Italie le goût des études physiques et chimiques. On lui doit plusieurs publications importantes : *Journal physico-médical*, 20 vol., 1792-1796; *Annales de chimie*, 22 vol., 1790-1805; *Journal de physique, de chimie et d'histoire naturelle*, 11 vol., 1808-1818; *Pharmacopée générale*, 2 vol., 1811; *Éléments de chimie*, etc. Il avait proposé une réforme de la nomenclature chimique qui ne fut pas adoptée.

BRUHL, v. des États prussiens (prov. Rhénane), à 13 kil. S. de Cologne; 2500 hab. Aux environs, superbe château, dit *des Électeurs* et d'*Augusten-*

**bourg**, construit en 1725 par Clément-Auguste de Bavière, auj. détruit. Mazarin se retira à Bruhl lorsqu'il fut exilé en 1651.

**BRUHL** (Henri, comte de), premier ministre et favori d'Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne, né en 1700, mort en 1764, s'est rendu tristement célèbre par les malheurs que la Saxe et la Pologne essayèrent sous son administration, ainsi que par son faste et ses prodigalités. Il a laissé à la ville de Dresde une collection de 62 000 volumes.

**BRUX** (Eustache), amiral français, né en 1759 à St-Domingue, mort en 1805, fit avec distinction la campagne d'Amérique, fut exclu du service en 1793 avec tous les officiers de l'ancien corps de marine; mais se fit rappeler dès 1794, devint peu après major général de la marine à Brest, puis contre-amiral et enfin ministre de la marine, 1798. Vice-amiral l'année suivante, il réussit presque miraculeusement à sortir de Brest qui était bloqué par les Anglais, gagna la Méditerranée et ravitailla Gênes où Masséna était bloqué. Nommé amiral en 1803, il devait commander la flottille rassemblée à Boulogne pour faire une descente en Angleterre, mais le délabrement de sa santé l'en empêcha et il mourut peu après.

**BRULON**, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 39 kil. N. O. de La Flèche; 1228 hab.

**BRUMAIRE** (le 18) an VIII, journée mémorable dans laquelle le général Bonaparte renversa le Directoire, peu après son retour d'Égypte. Soutenu par les hommes les plus éclairés et les plus influents de l'époque, il obtint la démission de 4 des Directeurs et fit transférer les Conseils de Paris à St-Cloud. Le lendemain, ayant rencontré quelque résistance au Conseil des Cinq-Cents, il fit évacuer par une compagnie de grenadiers la salle où délibérait ce Conseil, puis il forma, avec Sieyès et Roger Ducos, un nouveau gouvernement sous le nom de *Consulat provisoire*. Ces journées répondent aux 9 et 10 nov. vembre 1799.

**BRUMATH** ou **BRUMPT**, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), 17 kil. N. O. de Strasbourg; 4545 hab. Station.

**BRUMOY** (Pierre, dit *le Père*), savant jésuite, né à Rouen en 1688, mort en 1742, vint de bonne heure à Paris, fit l'éducation du prince de Talmont, travailla au *Journal de Trévoux*, fut chargé de continuer l'*Histoire de l'Église gallicane*, commencée par Longueval et Fontenay (il en rédigea les vol. XI et XII), et se fit connaître avantageusement par plusieurs autres publications historiques et littéraires. La plus importante est le *Théâtre des Grecs*, contenant des traductions et des analyses des tragiques grecs, avec de savantes remarques, 1730, 3 vol. in-4, et 1747, 6 vol. in-8. Cet ouvrage a été publié de nouveau, avec de grandes améliorations, par MM. Rochefort et Laporte-Dutheil, Prévost et Brottier, 1785-89, 13 vol. in-8, et par Raoul Rochette, 1825, 16 vol. On a encore de Brumoy un *Recueil de diverses pièces en prose et en vers*, où l'on remarque deux poèmes latins, l'un sur les *Passions*, l'autre sur la *Verrerie*.

**BRUNCK** (Rich. Fr. Phil.), helléniste français, né à Strasbourg en 1729, mort en 1803, fut commissaire des guerres, puis receveur des finances, et ne commença que vers l'âge de 30 ans à cultiver la littérature grecque, à laquelle il a rendu d'éminents services. On lui doit un grand nombre d'éditions estimées. Les principales sont : *Analecta veterum poetarum græcorum*, 3 vol. in-8, Strasbourg 1776 : c'est une édition de l'*Anthologie* beaucoup plus complète que les précédentes; *Anacréon*, 1778 et 1786; *Apollonius de Rhodes*, 1780; *Aristophane*, 1783; les *Gnomiques*, 1784; *Sophocle*, 1786 et 1789 : ce dernier travail est son chef-d'œuvre. On reproche à Brunck trop de hardiesse dans ses corrections.

**BRUNDISIUM** ou **BRUNDISIUM**. V. BRINDISI.

**BRUNE** (G. M. A.), maréchal de l'Empire, né en 1763 à Brive-la-Gaillarde, mort en 1815, était fils d'un avocat au présidial de sa ville natale. Il adopta avec ardeur les principes de la Révolution, se lia avec

Danton et se fit d'abord connaître par quelques écrits politiques. Ayant pris du service en 1793, il devint bientôt général de brigade. Il se distingua à la bat. d'Arcole (1796), fut envoyé en 1799 en Hollande, battit les Anglo-Russes à Bergen, à Castricum, reprit le Helder, força l'ennemi, par la capitulation d'Alkmaer, à évacuer la Hollande, fut envoyé de là dans la Vendée, qu'il pacifia (1800), puis en Italie, où il se couvrit de gloire, força le passage du Minicio (15 déc. 1800), et fut nommé maréchal à l'avènement de Napoléon (1804). Chargé en 1807 du gouvernement des villes hanséatiques, il prit Stralsund; néanmoins il eut peu après une disgrâce. Quand Napoléon revint de l'île d'Elbe, il lui offrit ses services et fut chargé d'un commandement dans le Midi. Peu après la bataille de Waterloo, il fut assassiné à Avignon par la populace royaliste amentée : ce crime resta impuni. Brive lui a érigé une statue (1841).

**BRUNELHAUT**, reine d'Austrasie, née en 534, était fille d'Atbanagilde, roi goth d'Espagne, et épousa en 566 Sigebert, roi d'Austrasie. Voulant venger sa sœur Galsuinde, femme de Chilpéric, roi de Neustrie, qui était devenue victime des intrigues de Frédégonde, elle fit déclarer la guerre par Sigebert au roi de Neustrie; elle allait s'emparer de la personne du roi, quand Frédégonde fit assassiner Sigebert à Vitry-sur-Scarpe (575). Devenue elle-même prisonnière de son ennemie, elle ne s'échappa qu'à la faveur de l'amour qu'elle sut, dit-on, inspirer à Mérovée, fils de Chilpéric. Brunehaut gouverna l'Austrasie sous la minorité de Childébert, son fils, et de Théodebert, son petit-fils. Chassée d'Austrasie par une sédition, elle se réfugia en Bourgogne, auprès d'un autre de ses petits-fils, Thierry II, et exerça dans ce pays une grande influence. Clotaire II, fils de Chilpéric et de Frédégonde, devenu roi de toute la monarchie en 613, se fit livrer Brunehaut, et la mit à mort en la faisant attacher par les cheveux à la queue d'un cheval indompté. Les historiens portent sur cette reine les jugements les plus contradictoires, mais tous s'accordent à louer la beauté de sa personne et la supériorité de son esprit. Elle avait essayé d'introduire chez les Francs les arts et les formes administratives des Romains. On voit en Belgique, en Flandre et en Bourgogne différents ouvrages, notamment de belles chaussées, qui portent encore le nom de Brunehaut; mais la plupart sont plutôt l'œuvre des Romains que de la reine d'Austrasie. On doit à M. Flobert une *Étude sur Brunehaut*, 1860.

**BRUNEL** (Marc Isambert), ingénieur français, né en 1769 à Hacqueville (Eure), m. à Londres en 1849, montra de bonne heure un goût instinctif pour la mécanique, servit quelque temps dans la marine française, émigra en 1793, résida six ans aux États-Unis, où il exécuta d'importants travaux, notamment le Théâtre de New-York, alla en 1799 se fixer en Angleterre, y inventa et y appliqua plusieurs machines ingénieuses qui enrichirent promptement, entre autres une machine à fabriquer les poulies pour la marine, une scierie de bois d'acajou et de marqueterie, un moulin à scier pour l'arsenal de Chatham, et mit le sceau à sa renommée en formant et exécutant le hardi projet d'un tunnel sous la Tamise : conçus dès 1819, ses plans ne commencèrent à être mis à exécution qu'en 1824; le travail ne fut terminé qu'en 1842. Élu dès 1813 membre de la Société royale de Londres, Brunel en devint en 1833 le vice-président. Il était correspondant de l'Institut. — Son fils, né à Portsmouth en 1806, mort en 1859, le seconda dans la plupart de ses travaux, dirigea la construction du chemin de fer le *Great-Western* et s'appliqua également avec succès à la construction des bâtiments et des machines à vapeur : c'est lui qui construisit le *steamer* colossal qui porta successivement les noms de *Léviathan* et de *Great-Eastern*.

**BRUNELLESCHI** (Phil.), architecte célèbre, né à Florence en 1377, mort en 1444, fut d'abord apprenti orfèvre. Un voyage qu'il fit à Rome lui inspira

le goût de l'architecture; il se forma par l'étude des monuments antiques. Ses dessins furent préférés à ceux de tous les autres artistes que les Florentins avaient appelés à concourir au plan de la célèbre coupole de l'église de Santa-Maria-del-Fiore, et il fut chargé d'exécuter ce monument, l'un des chefs-d'œuvre de l'art. Il fournit aussi les dessins d'une foule d'autres ouvrages, parmi lesquels on cite la citadelle de Milan, les digues du Pô à Mantoue, l'église du St-Esprit, les plans de l'église St-Laurent et le palais Pitti à Florence. Michel-Ange, plein d'admiration pour Brunelleschi, disait qu'il était difficile de l'imiter et impossible de le surpasser.

**BRUNET** (J. Jos. MIRA, dit), acteur comique, né à Paris en 1766, m. en 1851, fournit la plus grande partie de sa carrière aux Variétés, et devint l'un des propriétaires et des administrateurs de ce théâtre. Il jouait avec un naturel inimitable les rôles de niais, et il attira la foule pendant près d'un demi-siècle. *Jocrisse, Innocentin, Cadet-Roussel, Monsieur l'autour* étaient ses triomphes.

**BRUNETTO LATINI**, écrivain italien, né à Florence vers 1220, joua un rôle important parmi les Guelfes; fut député par son parti vers Alphonse, roi de Castille, pour lui demander du secours, et fut forcé de s'exiler lorsque les Gibelins eurent triomphé (1260). Il se réfugia à Paris et séjourna 24 ans dans cette ville, cultivant et enseignant les lettres et la philosophie; il y compta le Dante au nombre de ses élèves. Il ne retourna dans son pays qu'en 1284 et y mourut en 1294. Brunetto Latini composa à Paris le *Treasure de toutes choses*, écrit en français, espèce d'encyclopédie où il traitait de l'histoire sacrée et civile, de la géographie, de la morale, de la politique, etc. Cet ouvrage, qui se trouve en manuscrit à la Bibliothèque royale (n. 7066-69), a été publié par M. Chabaille dans les *Documents inédits de l'histoire de France*; il avait été traduit et publié en italien à Trévise dès 1474, par Buono-Giamboni, et réimprimé à Venise, 1533, et à Florence, 1824. On a encore de lui une grammaire, le *Livre de la bonne paroleure*, et plusieurs ouvrages de rhétorique et de morale en italien.

**BRUNFELS** (Othon), botaniste et médecin, né à Mayence vers 1470, mort en 1534, était d'abord chartreux. Il quitta le cloître lors de la prédication de Luther, devint maître d'école à Strasbourg, puis se fit recevoir médecin (1530), et exerça la médecine à Strasbourg et à Berne. Il publia un assez grand nombre d'ouvrages sur la médecine, la matière médicale et la botanique. Le plus important est *Herbarum vivæ icones*, Strasbourg, 1530-36, 3 vol. in-fol., avec des gravures d'une fidélité remarquable.

**BRUNNI** (Léonard), connu sous le nom de *l'Arétin*, écrivain italien, né en 1369 à Arezzo, mort en 1444 à Florence, fut secrétaire apostolique d'Innocent VI et de trois de ses successeurs. Il se retira à Florence, où il fut nommé chancelier de la république en 1415. Le plus important de ses ouvrages est une *Histoire de Florence*, en 12 livres, en latin, publiée en 1610. On a de lui les *Vies de Dante et de Pétrarque*, des *Lettres* et des *Mémoires* (*Commentarii rerum suo tempore gestarum*), précieux pour l'histoire de son temps. Il étudia un des premiers la littérature grecque et traduisit plusieurs ouvrages d'Aristote, de Démosthène, de Plutarque, etc.

**BRUNIQUEL**, bourg du dép. du Tarn-et-Garonne, à 34 k. de Montauban; 1600 hab. Hauts fourneaux, raffineries, martinets. Station du chemin du Midi.

**BRUNN**, v. des Etats autrichiens (Moravie), ch.-l. de cercle, sur la Zwittau et la Schwartzta, à 107 kil. N. E. de Vienne; 50 000 hab. Evêché, cour d'appel, gymnase, école de sourds-muets, musée, bibliothèque, jardin botanique. Chemin de fer, église St-Jacques, hôtel de ville, palais du prince Lichtenstein, théâtre; fabriques de draps, flanelles, lainages, soieries, mousselines, toiles, etc. Commerce de transit important. Près de la v. est la célèbre prison d'Etat du Spielberg (F. ce nom). Anc. place forte, démantelée

par les Français en 1809. — Brunn a été la capit. de toute la Moravie; elle est auj. ch.-l. du cercle de Brunn et de tout le gouv't de Moravie et de Silésie. — Le cercle, entre ceux de Hradisch, d'Olmütz, de Znaim, l'Autriche et la Bohême, a 88 k. sur 62, et 370 000 h.

**BRUNNEN**, bourg de Suisse (Schwitz), à 4 kil. S. O. de Schwitz, sur le lac des Quatre-Cantons. Célèbre par l'alliance perpétuelle qu'y firent en 1315 les cantons de Schwitz, d'Uri, d'Underwald, et qui fut l'origine de l'indépendance de la Suisse.

**BRUNO**, fils de Ludolf (chef de la 1<sup>re</sup> maison de Saxe), fut duc de Saxe de 859 à 880, et bâtit vers 861 la v. qui de son nom a été appelée *Brunswick*.

**BRUNO** ou **BRUNON**, dit le *Grand*, archevêque de Cologne et duc de Lorraine, né en 928, m. en 965, était 3<sup>e</sup> fils de l'empereur Henri l'Oiseleur, et frère d'Othon. Il succéda en 923 à Wicfred, archevêque de Cologne, se signala par sa bonté et sa piété, et fut une part active aux affaires de son temps.

**BRUNO** (S.), fondateur de l'ordre des Chartreux, né à Cologne vers 1030, mort en 1101. Après avoir été revêtu de plusieurs dignités ecclésiastiques et avoir refusé l'archevêché de Reims (1080), il se retira avec six de ses compagnons dans un désert voisin de Grenoble, auj. appelé la *Chartreuse* (1084), et fonda un monastère où il mena la vie la plus austère (V. CHARTREUX). Appelé à Rome en 1089 par le pape Urbain II, dont il avait été le maître, il l'aida de ses conseils; mais il refusa les dignités que le pontife lui offrait, et se retira en 1094 pour aller fonder en Calabre, auprès de Squillace, une nouvelle Chartreuse, où il finit ses jours. Il a laissé quelques écrits théologiques, Paris, 1524, et Cologne, 1611 et 1640. Sa vie a été écrite par le P. de Tracy, 1786. Son histoire, représentée en 26 tableaux par Lesueur, ornaient le cloître des Chartreux de Paris; ces tableaux se trouvent auj. au Louvre. On l'honore le 6 octobre.

**BRUNO** (Jordano), philosophe italien, né vers 1550 à Nole en Campanie, était d'abord dominicain. Ayant conçu des doutes sur la religion, il sortit de son couvent, se rendit à Genève (1580), et, après y avoir conféré avec le célèbre Théodore de Bèze, embrassa le Calvinisme. En 1582 il vint à Paris où il enseigna la philosophie, attaquant Aristote et préconisant le *Grand art* de Raymond Lulle. Il passa de là en Angleterre (1585), puis séjourna à Wittemberg, à Prague, à Francfort. Ayant eu l'imprudence de rentrer en Italie, il fut arrêté à Venise par l'inquisition, conduit à Rome et brûlé vif, comme hérétique et violeur de ses vœux, en 1600. Jordano Bruno s'était fait un système de panthéisme fort analogue à celui qu'enseigne depuis Spinoza : il soutenait que Dieu est la substance et la vie de toutes choses (*natura naturans*), et que l'univers est un animal immense dont Dieu est l'âme. Il mêlait à ce système des idées pythagoriciennes; il accordait en outre une grande importance à l'art de Lulle. Ses principaux ouvrages sont : *De umbris idearum*, Paris, 1582; *Spaccio della Bestia trionfante* (*Expulsion de la bête triomphante*), Londres, 1584, allégorie où il combat la superstition; *Della causa, principio e uno*, 1584; *Dell' infinito universo e mondi*, 1584; *De monade, numero et figura*, Francf., 1591. Ses *OEuvres* ont été recueillies par A. Wagner, Leips., 1829-30, 2 v. in-8, et par Grœner, Stuttgart, 1834-36. On doit à M. Debs *J. Bruni vita et placita*, Par., 1844, et à M. Bartholmess *J. Bruno*, 1847.

**BRUNONIS vicus**, nom latinisé de brunswick.

**BRUNOY**, vge de Seine-et-Oise, à 15 k. N. de Corbeil, à 22 k. S. E. de Paris, sur l'Yère; 1000 h. Station du chemin de fer de Paris à Lyon.

**BRUNSWICK** (duché de), Etat de la Confédération germanique, entre les Etats de Prusse, de Hanovre, d'Anhalt et de Hesse; 400 000 hectares; 280 000 h. Capit., Brunswick. Le duché se divise en six districts : Brunswick, Holzminden, Wolfenbuttel, Helmstedt, Gandersheim, Blankenburg, auxquels il faut joindre la principauté d'Elm en Silésie, propriété

particulière du grand-duc. Sol fertile, quoique sablonneux; mines assez nombreuses; excellents chevaux; industrie assez développée: toiles, draps, papiers, grandes brasseries. La majorité des habitants professe la religion luthérienne. Le gouvernement est monarchique et constitutionnel; la succession passe aux femmes en cas d'extinction des mâles. Le duché occupe le 13<sup>e</sup> rang dans la Confédération germanique; il a la voix à la diète en commun avec Nassau — Le Brunswick faisait autrefois partie du 1<sup>er</sup> duché de Saxe. Une 1<sup>re</sup> maison de Brunswick, qu'on nomme aussi Brunswick-Hanovre, fut commencée au ix<sup>e</sup> s. sous Othon I, duc de Saxe, par Bruno son neveu, qui fonda Brunswick. Cette maison s'éteignit dès 1090, avec Ekbert II. Ses possessions passèrent par une suite de mariages aux Nordheim, aux Supplenberg, enfin aux célèbres Welfs ou Guelfs (issus de la maison d'Est), en la personne d'Henri le Superbe, duc de Saxe et de Bavière. Henri le Lion, mais au ban de l'empire et dépourvu de son duché de Saxe, obtint en 1194 le pays de Brunswick. Quand les Guelfes eurent définitivement été vaincus, Othon l'Enfant, leur héritier, recueillit ce qu'il put des riches débris allodiaux de sa maison, en fit hommage à l'empereur Frédéric II, et les recut de lui en fief immédiat avec le titre de duché de Brunswick (1235). A partir de 1252, la maison de Brunswick se divisa en deux lignes: maison de Brunswick et maison de Lunebourg. La 1<sup>re</sup> forme elle-même, en 1279, les branches de Grubenhagen, éteinte en 1596, et de Göttingue, scindée à son tour dès 1347 en rameau de Göttingue et rameau de Brunswick. En 1368, l'anc. ligne de Lunebourg s'éteignit, mais le rameau de Brunswick, se subdivisant encore, fournit, en 1431, la moyenne maison de Lunebourg et la moyenne maison de Brunswick. Celle-ci, après s'être divisée en branche de Wolfenbüttel et branche de Kalenberg, s'éteignit en 1634. La moyenne maison de Lunebourg se divisa, en 1521, en ligne de Harbourg (éteinte en 1642), et ligne de Zelle, partagée dès 1569 en deux branches: Danneberg ou nouvelle maison de Brunswick, Lunebourg ou nouvelle maison de Lunebourg, dite aussi maison (auj. royale) de Hanovre. Cette dernière obtint la dignité électoral en 1692, en la personne d'Ernest-Auguste, duc de Brunswick-Lunebourg (V. ci-dessous). Après s'être divisée encore en deux rameaux, Lunebourg ou Zelle, Kalenberg ou Hanovre, elle est réduite auj. à une seule branche: c'est elle qui est montée sur le trône d'Angleterre en la personne de George I. La nouvelle maison de Brunswick s'était de même partagée en deux branches: 1<sup>o</sup> Brunswick-Wolfenbüttel, 2<sup>o</sup> Brunswick-Bevern, réduites dès 1735 à une seule, qui prit le nom de Brunswick-Wolfenbüttel. Le duché de Brunswick fut annexé par Napoléon en 1807 au roy. de Westphalie; mais il recouvra son indépendance en 1814. En 1820 le Brunswick reçut une constitution; en 1830, le duc Charles, hostile à cette constitution, vit éclater une révolution, et fut obligé de fuir. Il fut remplacé en 1831 par son frère Guillaume. Le duché de Brunswick fait partie de l'Union douanière prussienne.

BRUNSWICK, *Brunonis ricus* ou *Brunopolis* en latin moderne, capit. du duché de Brunswick, sur l'Ocker, à 55 k. E. S. E. d'Hanovre; 38 000 h. Chemin de fer pour Berlin et Hanovre. Cathédrale construite par Henri le Lion, château dit *Grane hof*, résidence du duc, obélisques des ducs Charles-Ferdinand et Frédéric-Guillaume; jolies promenades. Prévôté, maison provinciale, bâtiments de la chambre des comtes, arsenal, monnaie, opéra, bel hôtel de ville; musée d'antiquités, de peinture, etc.; célèbre *Collegium Carolinum*, école de chirurgie et d'anatomie; deux gymnases, institution de sourds-muets et d'aveugles, 2 bibliothèques; industrie: soieries, lainages, toiles, couleurs, tabac, amidon; produits chimiques, sel de Glauber, porcelaines, ouvrages de carton, etc. Grand commerce; deux foires importantes. Patrie du ro-

mancier Aug. Lafontaine. — Brunswick doit son nom à Bruno, duc de Saxe, qui la bâtit vers 861; elle entra en 1247 dans la ligne hanséatique et fut soumise en 1671 par le duc Rodolphe Auguste.

BRUNSWICK (NOUV.), contrée de l'Amérique du N. et l'un des gouvs de la Nouv.-Bretagne, par 45°-49° lat. N., 66°-70° long. O., entre le fleuve St-Laurent au N., les États-Unis à l'O. et au S., la Nouvelle-Ecosse et le golfe St-Laurent à l'E. Environ 230 000 h. Ch.-l., Frédériktown. Pays extrêmement froid; grandes forêts de sapins et de cèdres, qu'on y exploite. — Ce pays, découvert en 1534 par J. Cartier, appartient d'abord à la France et fit partie de l'Acadie. Après de longues contestations, la France le céda en 1763 à l'Angleterre.

BRUNSWICK (Othon, duc de), dit *l'Enfant*, chef de la maison ducal de Brunswick, issu des Guelfes, et petit-fils de Henri le Lion, succéda à son père Guillaume à 10 ans. Il s'empara de la ville de Brunswick en 1227 et, du consentement des citoyens, prit le titre de duc, avant même d'avoir reçu de l'empereur l'investiture de ce duché. Il fit sa paix avec l'empereur en 1235, à la diète de Mayence, et en recut l'investiture de ses États, comme liefs de l'empire, avec le titre de duc de Brunswick et de Lunebourg. Il mourut en 1252. Ses deux fils aînés, Henri et Jean, se partagèrent ses États, et furent la tige l'un de la maison des ducs de Brunswick, et l'autre de ceux de Brunswick-Lunebourg.

BRUNSWICK (Othon de), prince cadet de la maison de Brunswick, quitta son pays où il n'avait pas d'héritage à espérer, alla en Italie faire le métier de *condottiere*, et acquit une telle réputation que Jeanne I, reine de Naples, veuve pour la 3<sup>e</sup> fois, le choisit pour époux, afin d'avoir en lui un appui contre les ennemis qui la menaçaient (1376). Il ne put cependant empêcher Charles de Durazzo de s'emparer de Naples et d'en chasser Jeanne (1381). Fait lui-même prisonnier, il ne sortit de captivité qu'au bout de trois ans. Il passa ensuite au service de Louis I<sup>er</sup> d'Anjou, prit Naples (1387) et punit ceux qui s'étaient déclarés contre Jeanne. Il mourut en 1399.

BRUNSWICK-LUNEBOURG (Christian, duc de), évêque luthérien d'Alberstadt, né en 1599, s'attacha pendant la guerre de Trente ans à la cause de l'électeur-palatin Frédéric V, élu roi de Bohême. Après la fuite de ce prince, battu à Prague, il saccagea la Hesse et l'électorat de Mayence, pillant les églises et se proclamant *ami de Dieu, ennemi des prêtres*, fut battu par les Impériaux sur le Mein, alla en 1622 se mettre au service des Hollandais insurgés contre l'empereur, et réussit à faire lever aux Espagnols le siège de Berg-op-Zoom; mais fut défait par Tilly, et obligé de fuir. Il commençait à relever ses affaires lorsque la mort le surprit, 1626.

BRUNSWICK (Auguste, duc de), né en 1579, monta en 1636 sur le trône ducal et consacra son règne à réparer les maux que la guerre de Trente ans avait infligés à son pays. C'est lui qui créa la célèbre bibliothèque de Wolfenbüttel (1644). Mort en 1666.

BRUNSWICK-LUNEBOURG (Ernest Auguste, duc de), électeur de Hanovre, né en 1620, mort en 1698, s'unifia en 1675 à l'empereur et à l'Espagne contre la France, et remporta quelques avantages sur le maréchal de Créqui. L'empereur, en récompense de ses services, lui conféra la dignité d'électeur (1692), créant en sa faveur un 9<sup>e</sup> électorat. Il avait épousé Sophie, fille de l'électeur palatin Frédéric et petite-fille, par Elisabeth sa mère, de Jacques I, roi d'Angleterre: ce qui donnait à sa famille des droits au trône d'Angleterre, sur lequel monta en effet son fils George Louis, sous le nom de George I.

BRUNSWICK (Ferdinand, duc de), habile général, né en 1721, mort en 1792, servit d'abord sous Frédéric le Grand, roi de Prusse, puis commanda pour George III les troupes anglaises et hanovriennes dans la guerre de Sept ans, 1757, s'empara de Minden, et chassa les Français de la Hesse (1762). Il quitta

le service à la paix (1763), et consacra le reste de sa vie à la franc-maçonnerie et à des pratiques théosophiques. Il a laissé des *Mémoires*, publ. seulement en 1858 à Leipsick par E. Knesbeck.

BRUNSWICK-LUNEBOURG (Ch. Guill. Ferd., duc de), général au service de la Prusse, longtemps nommé le *Prince héréditaire*, né en 1735, fit ses premières armes sous Ferdinand de Brunswick, son oncle, se distingua dans la guerre de Sept ans (1756-63), puis dans une campagne des Prussiens contre la Hollande (1787) et se fit une telle réputation qu'en 1792, lorsque la Prusse et l'Autriche se coalisèrent contre la France, il fut choisi pour général en chef des armées coalisées. Il commença par publier un manifeste menaçant (25 juillet 1792) et entra en Champagne avec une armée considérable; mais il n'osa pas livrer une bataille décisive, et, après l'affaire de Valmy, traita avec Dumouriez. Ayant repris un commandement en 1806, il fut battu à Léna et mortellement blessé d'un coup de feu près d'Auerstadt. — Son fils, Guill. Fréd., duc de Brunswick, né en 1771, prit part en 1815 à la bataille de Waterloo et fut tué aux Quatre-Bras.

BRUSCABILLE, comédien de l'hôtel de Bourgogne au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, réussit dans la farce, et succéda dans la faveur du public à Gauthier Garguille. On lut avec empressement ses *Fantaisies*, ses *Plaisanteries imaginaires*, ses *Prologues facétieux*, ses *Bons mots*, toutes choses qui ne sont plus recherchées que comme des curiosités.

BRUSQUET, fou du roi, remplaça Triboulet, et vécut à la cour de François I et de ses successeurs. Il avait d'abord exercé la médecine et avait été employé au camp d'Avignon; mais il fit tant de victimes par son ignorance qu'on allait le pendre, quand le Dauphin, depuis Henri II, eut pitié de lui et le prit à son service. Il obtint la place de maître de poste à Paris, et il y fit fort bien ses affaires; mais ayant été soupçonné de huguenotisme, il fut pillé et se vit forcé de fuir (1562). Il mourut l'année suivante. Brantôme raconte de lui une foule de tours des plus comiques.

BRUT. On a nommé ainsi d'anciennes chroniques bretonnes et anglaises, soient souvenir d'un prétendu Brutus, arrière-petit-fils d'Enée, regardé comme le premier roi des Bretons, soit du mot *Brud*, bruit, rumeur, et par suite récit, annales. On connaît surtout le *Brut* de Wace (F. WACE), et celui de Layamon (publ. à Londres en 1847), qui en est une paraphrase.

BRUTIUM, auj. la *Calabre ultérieure*, prov. de l'Italie méridionale, avait au N. la Lucanie, et partout ailleurs était baignée par la mer. Elle se divisait en Brutium cismontain ou occidental, et Brutium transmontain ou oriental. Elle faisait partie de la Grande Grèce et avait pour villes principales Thurium (l'anc. *Sybaris*), Locres, Rhegium, Crotona, Pandosia, Scylacium, Hipponium. Le mot *Brutii* voulait dire *esclaves fugitifs*, et le nom de Brutium avait été donné à ce pays, dit-on, parce que ses montagnes servaient de refuge aux esclaves fugitifs, ou bien à cause de la lâcheté avec laquelle les habitants s'étaient soumis à Annibal sans combat. Les Romains avaient fait des 270 av. J. C. la conquête du Brutium.

BRUTUS (L. Junius), Romain célèbre par son amour pour la liberté, était fils de M. Junius et de Tarquinie, 2<sup>e</sup> fille de Tarquin l'Ancien. Ayant vu de bonne heure son père et son frère assassinés par Tarquin le Superbe, et craignant le même sort, il contrefit l'insensé pendant plusieurs années (d'où son surnom de *Brutus*). Après l'outrage fait à Lucrèce par Sextus Tarquin, il leva le masque, harangua le peuple, fit chasser les rois (509 av. J. C.) et proclama la république. Il fut aussitôt nommé consul, avec Collatin, mari de Lucrèce. Il distribua au peuple le domaine royal, compléta le sénat, mutila par Tarquin, rétablit les lois de Servius, et repoussa les attaques du roi détrôné. Dans son amour pour la liberté, il ne balançait point à condamner et à faire exécuter ses propres fils qui avaient conspiré pour rétablir les

Tarquins. Il périt dans un combat singulier avec Aruns, fils de Tarquin, en perçant aussi mortellement son adversaire (508). Les dames romaines portèrent son deuil pendant une année.

BRUTUS (M. Junius), rigide républicain, fils de M. J. Brutus, partisan de Marius, et de Servilie, sœur de Caton d'Utique, naquit en 86 av. J.-C., suivit le parti de Pompée dans la guerre civile, et combattit à Pharsale (48). César, qui l'aimait, et qui, même, disait-on, était son père, l'appela auprès de lui après sa victoire, et le combla de faveurs. Ces caresses ne l'empêchèrent point d'entrer dans la conspiration formée contre le dictateur. César, au moment de mourir, le voyant au nombre des conjurés, s'écria : « Et toi aussi, mon fils ? » Après ce meurtre, Brutus, poursuivi par Antoine, se réunit à Cassius, et livra bataille à Antoine et à Octave dans les plaines de Philippes en Macédoine. Il fut vaincu, et se tua de désespoir, l'an 42 av. J.-C. On dit qu'il s'écria en mourant : « Vertu, tu n'es qu'un nom ; » mais cette parole désespérante n'a rien d'authentique. Brutus cultivait les lettres et la philosophie : il embrassa le Stoïcisme. Il avait composé un éloge de Caton d'Utique et d'autres ouvrages qui ne nous sont pas parvenus; il ne reste de lui que quelques lettres à Cicéron et à Atticus. Cicéron lui avait dédié son traité *De claris oratoribus*. Plutarque a écrit sa *Vie*.

BRUTUS (Decimus Junius), parent du précédent, fut au nombre de ceux qui conspirèrent contre César. Après la mort du dictateur, il s'enferma dans Modène, força Antoine à lever le siège de cette ville, le chassa de l'Italie, et fut honoré du triomphe; mais il fut vaincu à son tour par le triumvir, et périt assassiné en se retirant dans les Gaules.

BRUTUS, personnage légendaire, qui aurait été le premier roi des Bretons. V. BRUT.

BRUXELLES, capit. de la Belgique, ch.-l. du Brabant, sur la Senne, à 266 kil. N. E. de Paris, 370 par Valenciennes et Quievrain; 180 600 h. Plusieurs chemins de fer. Magnifiques promenades (le Parc, l'Allée-Verte, les nouveaux boulevards, le château de Laeken, aux portes de la ville), 14 portes, 27 ponts, belles églises, entre autres celles de Ste-Gudule, des Sablons, de Notre-Dame, etc.; places Royale et St-Michel, palais du Roi, du Prince-Royal, des États, de Justice; hôtel de ville gothique, monnaie, salles de spectacle, etc. Université libre, acad. roy. des sciences et belles lettres, soc. roy. des beaux-arts, de Concordia, de Flore; athénée, jardin botanique, bibliothèques, observatoire superbe, serres du jardin d'horticulture, nombreuses collections en tout genre. Industrie et commerce très-développés : dentelles renommées, dites point de Bruxelles, tissus et étoffes de laine, de fil, etc.; bonneterie, chapeaux, bougies, amidon, tabac, vitriol, produits chimiques; calendres, filatures; imprimeries de toute espèce, longtemps employées à la contrefaçon d'ouvrages français; brasseries, tanneries, raffineries de sel et de sucre; carrosserie et sellerie. Patrie des deux Champagne, des Duquesnoy, de Van der Meulen, Van-Helmont, Vésale, Feller, Clerfayt, du prince de Ligne, etc. — Bruxelles n'était qu'un modeste bourg au VI<sup>e</sup> siècle. Elle ne reçut son nom qu'en 1044, lorsqu'elle fut entourée de murs. Elle était alors le séjour des ducs de Brabant; elle fut la capit. des Provinces-Unies depuis 1567, du roy. de Belgique depuis 1831. De 1815 à 1831, elle avait été une des deux capitales du royaume des Pays-Bas. Bombardée par les Français en 1695, prise en 1746, par le maréchal de Saxe, mais bientôt rendue, prise de nouveau en 1792, elle a appartenu à la France de 1795 à 1814; elle était le ch.-l. du dép. de la Dyle.

BRUYÈRE (L.), ingénieur et professeur à l'École des ponts-et-chaussées, né à Lyon en 1788, mort en 1831, a exécuté le canal de St-Maur, en partie souterrain (1808-1811), a rétabli la machine de Marly et a dirigé à Paris une foule de grands travaux, entre autres la construction de l'Entrepôt des vins.

**BRUYÈRES**, ch.-l. de cant. (Vosges), à 25 kil. N. E. d'Épinal; 2056 hab. Coutellerie, eaux minérales.

**BRÜYS** (Pierre de), hérésiarque du XI<sup>e</sup> siècle, parcourut le Dauphiné, la Provence et la Langue-doc, déclamant contre les abus du clergé, abattant et brûlant les croix, rebaptisant les enfants, enseignant que les églises sont inutiles, que l'on ne doit pas prier pour les morts, que Dieu n'est pas dans l'Eucharistie, etc. Il fut brûlé vif par les habitants de St-Gilles (Gard), en 1147. — Ses disciples furent appelés de son nom *Pétrubiens*. Ils furent les précurseurs des Vaudois.

**BRUZEN** DE LA MARTINIÈRE. V. LAMARTINIÈRE.

**BRYENNE** (Nicéphore), général de l'empereur grec Michel Parapinace. Craignant l'effet des défiances de son maître, il se révolta en 1077, et se fit proclamer empereur à Dyrrachium; mais il fut vaincu, pris, et eut les yeux crevés (1079). — Son fils, nommé aussi Nicéph. Bryenne, fut en faveur auprès d'Alexis Comnène, qui lui donna sa fille Anne en mariage, avec le titre de César. Cependant Bryenne ne put se faire nommer son successeur. Ayant tenté de prendre Antioche sur les Latins, il échoua et revint mourir à Constantinople, en 1137. Il a écrit l'*Histoire des empereurs Isaac Comnène, Constantin Ducas, Romain Diogène et Michel Parapinace* (de 1057 à 1071), Paris, 1661 (dans la collection des *Byzantins*). Cette histoire a été traduite par le président Cousin.

**BRZESC**, v. de Pologne. V. BRESTS.

**BRZEZANY**, v. des États autrichiens (Galicie), ch.-l. de cercle, à 65 kil. S. E. de Lemberg; 5000 hab.

**BUA** (Ile), dite aussi *île des Perdrix*, île des États autrichiens, dans la mer Adriatique, sur la côte de Dalmatie, à 32 kil. N. O. de Spalatro; 3500 hab. Ch.-l., Bua. Elle communique avec Trau par un môle.

**BUACHE** (Phil.), géographe, né à Paris en 1700, mort en 1773, se forma sous le géographe Delisle, dont il épousa la fille; fut nommé en 1729 premier géographe du roi, et devint l'année suivante membre de l'Académie des sciences. Il établit la division du globe par bassins de rivières et de mers, subordonnés les uns aux autres. Il croyait à l'existence d'un continent austral, opinion que les découvertes postérieures n'ont pas confirmée. Il a publié en 1754 un *Atlas physique*, et a donné plusieurs mémoires.

**BUAT** (du), historien. V. DEBUAT.

**BUBACÈNE**, anc. prov. d'Asie, au N. du mont Paropamise, formait la partie S. E. de la Bactriane.

**BUBASTE**, en latin *Bubastis* ou *Bubastus*, aujourd'hui *Tell-Basta*? anc. v. de la B.-Égypte, au S. E. de Léontopolis, sur une branche du Nil dite *bras bubastique*, était ch.-l. du nome Bubastite, et avait été ainsi nommée en l'honneur de Bubastis, déesse égyptienne, analogue à la Diane des Grecs. C'est là que commençait le canal du Nil à la mer Rouge.

**BUBNA** (le comte Ferd. de), général autrichien, né en Bohême en 1760, mort en 1825, fut aide de camp de l'archiduc Charles, remplit diverses missions diplomatiques en 1812 et 1813 auprès de Napoléon. commanda en 1813 le corps d'armée qui pénétra en France par Genève, en 1815 un autre corps d'armée en Savoie, et fut repoussé par Suchet. Il fut nommé en 1821 gouverneur de la Lombardie.

**BUCC**, vge de Seine-et-Oise, sur la Bièvre, à 3 k. S. de Versailles; 700 hab. Aqueduc remarquable qui fournit de l'eau à Versailles.

**BUCENTAURE**, bâtiment de parade dont on se servait à Venise pour la célébration du mariage du doge avec la mer, cérémonie qui s'accomplissait le jour de l'Ascension. C'était une sorte de galère très-haute, sans mâts ni voiles, desservie par des rameurs et couronnée par une espèce d'estrade demi circulaire, d'où chaque année le doge jetait un anneau d'or dans l'Adriatique comme signe qu'il l'épousait. Cette coutume remonte à l'an 1177. Le *Bucentaure* tirait son nom de ce qu'il portait à la proue l'image d'un Centaure monté sur un bœuf.

**BUCEPHALE**, cheval d'Alexandre. Ce prince était

le seul qui pût le monter. Plusieurs fois Bucéphale lui sauva la vie en le dégageant du fort de la mêlée. Il fut tué dans l'Inde, sur les bords de l'Hydaspe, dans une bataille contre Porus. Au lieu où il périt fut fondée une ville du nom de *Bucéphalie*; elle était située vis-à-vis de Nicée, au N. du roy. de Taxile.

**BUCEUR** (Martin), un des plus ardens propagateurs de la Réforme, né à Schelestadt en 1491, mort en 1551, était d'abord dominicain. Il quitta son couvent en 1521, se maria, prêcha la réforme et exerça 20 ans à Strasbourg le double emploi de ministre et de professeur de théologie. Il contribua à la trêve qui fut conclue entre les partisans de Luther et ceux de Zwingle à la suite des conférences de Marbourg en 1529, ainsi qu'à l'accord de Wittemberg en 1536. Il alla en 1545 en Angleterre et professa la théologie à Cambridge jusqu'à sa mort. Il flotta toute sa vie entre la doctrine de Luther et celle de Zwingle; en Angleterre, il se montra favorable à la hiérarchie anglicane. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages; le meilleur est une *Explication des psaumes*, Strasbourg, 1529. On remarque dans ses écrits une grande subtilité. Les Strasbourgeois le regardent comme leur apôtre.

**BUCH** (le capital de), subdivision du Bordelais, avait pour ville principale La Teste de Buch. Ses anciens seigneurs, célèbres dans l'histoire de la Guyenne, se qualifiaient *capitals* ou *capoudals*.

**BUCH** (Léopold de), géologue prussien, né en 1774, à Stolpe (Uckermark), mort en 1853, visita le Vésuve, les volcans éteints de l'Auvergne, les Alpes et les montagnes de l'Allemagne, les îles Scandinaves, les Hébrides, les Canaries, fit faire de grands pas à la géologie et à la paléontologie, et fut, en récompense de ses services, nommé chambellan du roi de Prusse. Élève de Werner, il adopta d'abord la doctrine neptunienne de son maître; mais il se rallia plus tard aux doctrines vulcaniennes et à la théorie des soulèvements. On a de lui : *Description géognostique de la Silésie* (1797), *Observations géognostiques faites en Allemagne et en Italie* (1802-1809), *Voyage en Norvège et en Laponie* (1810), *Description physique des îles Canaries* (1825), et la *Carte géognostique de l'Allemagne* (1832). Il était membre de l'Académie de Berlin et associé de l'Institut. M. Flourens a lu à l'Institut en 1856 une Notice sur ce savant.

**BUCHAN**, petite contrée de l'Écosse, enclavée dans la partie E. du comté d'Aberdeen, se termine par le cap Buchanan-ness.

**BUCHAN** (J. STUART, comte de), général écossais, amena un corps d'Écossais au secours de Charles VII, aida à battre les Anglais à Bangé, 1421, fut pris au siège de Crevant, mais bientôt échangé, reçut en 1424 la charge de connétable, avec le comté d'Évreux, fut battu à Verneuil et tué devant Orléans, 1428.

**BUCHAN** (Guill.), médecin écossais, né en 1729, mort en 1805, dirigea l'hôpital des enfants trouvés d'Ackworth (Yorkshire), puis s'établit à Edimbourg en 1770 et y publia la *Médecine domestique*, qui a eu de nombreuses éditions et a été trad. par Duplanil, Paris, 1789. Il pratiqua depuis à Londres. On lui doit aussi le *Conservateur des mères et des enfants*, trad. par De Presle, 1804.

**BUCHANAN** (George), poète latin moderne et historien, né en 1506 en Écosse, mort en 1582, fit ses études à Paris, fut professeur à la communauté de Ste-Barbe, puis retourna en Écosse, et devint précepteur d'un fils naturel de Jacques V, le fameux comte de Murray. Ayant écrit une satire contre les Franciscains, il fut emprisonné (1539), puis se réfugia en France, et enseigna pendant plusieurs années à Bordeaux et à Paris. Appelé en Portugal pour enseigner à Coïmbre (1547), il éprouva dans ce pays de nouvelles difficultés à cause de la hardiesse de ses opinions. Il repassa en Écosse en 1560 et y embrassa le Protestantisme. La reine Marie Stuart le chargea de la direction d'un collège, et voulut lui confier l'éducation de son fils; il ne s'en déclara pas

moins contre cette princesse dans les troubles qui suivirent, et fut nommé par les États précepteur du jeune roi Jacques VI. Il consacra les dernières années de sa vie à des compositions historiques. Ses ouvrages, tous en latin, se composent : 1° de poésies parmi lesquelles on distingue la *Paraphrase des Psaumes*, des épigrammes, deux satires contre les moines : *Fratres fraterrimi* et *Franciscanus*, le poème de la *Sphère*, les tragédies de *Jephthé* et *S. Jean-Baptiste*; 2° d'ouvrages en prose, dont les principaux sont : *De Maria regina ejusque conspiratione*, libelle qui en déshonorant Marie Stuart a nu à la réputation de l'auteur lui-même; *De jure regni apud Scotos*, remarquable par le libéralisme des idées; et *l'Histoire d'Écosse*, en 12 livres, le plus estimé de tous. On a donné des éditions complètes de ses Œuvres. 2 vol. in-fol., Edimbourg, 1714. et 2 vol. in-4, et Leyde, 1725. Ses ouvrages sont à l'*Index* à Rome.

**BUCHAREST**, BUKHAREST ou BOKHAREST, c.-à-d. *la ville de la joie*, *Thyanus* ? capit. de la Valachie, sur la Dumbovitz, à 444 kil. N. O. de Constantinople; env. 140 000 hab. Résidence de l'hoposdar; archévêché grec, école grecque, collège français, bibliothèque, société scientifique. Ville spacieuse, mais mal bâtie; 60 églises; 20 couvents; 30 caravansérails; beaux palais du prince, de l'archevêque, des envoyés autrichien et russe. Toiles, tapis, distilleries d'eau-de-vie. Commerce très-actif avec l'Allemagne, la Russie et la Turquie. — Capitale depuis 1698 (après Tergovist). Prise sur les Turcs en 1769 par les Russes, en 1774 et en 1789 par les Autrichiens, et toujours rendue. Un traité fut conclu en 1812 à Bucharest entre la Russie et la Porte ottomane, par lequel cette dernière céda aux Russes la Bessarabie, une partie de la Moldavie, et acceptait le Pruth pour limite; la Valachie était placée sous la protection de la Russie.

**BUCHARIE**, contrée d'Asie. V. BOKHARIE.

**BUCHMANN**. V. BIBLANDER.

**BUCHHOLZ**, v. du roy. de Saxe (Zwrckau), à 2 k. S. O. d'Annaberg; 2500 hab. Mines d'argent et de cobalt. Charlemagne y défit Witikind en 780.

**BUCHON** (J. Alex.), né en 1791 près de Bourges, m. en 1846, prit une part active aux efforts du parti libéral sous la Restauration, puis se renferma dans les travaux d'érudition et fut nommé en 1828 inspecteur des archives et bibliothèques; mais il fut destitué sous le ministère Polignac à cause de ses opinions. Chargé en 1830 d'une mission en Grèce, il rapporta des documents précieux. On lui doit la publication des *Chroniques françaises du xiii<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> siècle*, 1824-29, 47 vol. in-8. des *Chroniques étrangères relatives aux expéditions françaises du xiii<sup>e</sup> siècle*, 1840, ainsi que de savantes *Recherches sur la domination française dans les provinces de l'empire grec*, 1840-1842. Il fut un des fondateurs du *Panthéon littéraire* et y publia plusieurs *Mémoires* inédits.

**BUCHOVINE**. V. BUKOWINE.

**BUCHY**, ch.-l. de c. (Seine-Inf.), à 24 kil. N. E. de Rouen; 560 hab.

**BUCKEBURG**, ch.-l. de la principauté de Lippe-Schaumburg; 3600 h. Château, résidence du prince.

**BUCKINGHAM**, *Neomagus*, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de même nom, à 88 kil. N. O. de Londres, sur la r. d. de l'Ouse, à 90 k. de Londres par chemin de fer. Fabrique de dentelles blanches. — Le comté, situé entre ceux de Northampton, Bedford, Hereford, Middlesex, Berks, Oxford, à 75 k. sur 31, et 160 000 hab. Il est traversé par le grand canal dit de *Great-Junction*. Marbre, ocre, terre à foulon; pâturages, belles laines. Manufacture de dentelles et d'étoffes de coton, papeteries, ouvrages en paille.

— Après la conquête, le comté de Buckingham fut donné par Guillaume à Gautier Gifford, un de ses compagnons d'armes. En 1377, il fut conféré à Thomas Woodstock, dernier fils d'Edouard III. Il passa en 1445 à Edmond, comte de Stafford, qui fut créé duc l'année suiv., en 1703 à John Sheffield, et en 1784 à la famille Grenville, qui en porte auj. le titre.

**BUCKINGHAM** (George VILLIERS, auc de), favori de Jacques I et de Charles I, né en 1592 dans le comté de Leicester, d'une famille Normande. Doué de toutes les grâces du corps et de l'esprit, il plut à Jacques, qui éloigna pour lui son favori Somerset. Il fut élevé en moins de deux ans aux plus hautes dignités. Créé marquis, puis duc de Buckingham, il devint premier ministre et fut le dispensateur de toutes les faveurs. Il n'usa de son pouvoir que pour satisfaire sa cupidité et celle du roi; s'enrichit, grâce à la faiblesse et à la connivence du chancelier Bacon, en établissant des taxes injustes, en vendant des privilèges; fit casser plusieurs parlements, et entraîna son pays dans des guerres désastreuses. Envoyé en Espagne (1623) pour négocier le mariage du prince de Galles (Charles I) avec l'infante, il fit échouer ce projet par son insolence et déterminait le roi à déclarer à l'Espagne une guerre injuste. Envoyé plus tard en France pour demander la main de la princesse Henriette, fille de Henri IV, il osa parler d'amour à la reine Anne d'Autriche, et fut éconduit après s'être attiré la haine de Louis XIII et de Richelieu. Pour se venger, il alla porter des secours aux Protestants insurgés, mais il échoua honteusement dans ses tentatives sur La Rochelle et sur l'île de Ré (1627). Il préparait une nouvelle expédition lorsqu'il périt en 1628, assassiné par le fanatique J. Felton, qui croyait par ce meurtre servir sa patrie. Plusieurs fois les Communes avaient demandé son éloignement. — Son fils, nommé aussi George, 1627-1688, accompagna Charles II en exil, le suivit en Écosse où il combattit vaillamment, et jouit d'une grande faveur auprès de ce prince après la Restauration. Il fut membre du ministère dit de la *Cabal*. En 1666, il entra dans un complot contre le ministère Clarendon; mais il obtint sa grâce. On a de lui des écrits qui prouvent qu'il était homme de goût, entre autres une comédie : *The Rehearsal (la Répétition)*.

**BUCKLAND** (W.), célèbre géologue anglais, correspondant de l'Institut, né en 1782, m. en 1856, étudia en théologie à Oxford, se livra en même temps avec succès aux sciences naturelles, devint en 1813 professeur de géologie et de minéralogie à l'Université d'Oxford, et joignit à ce titre en 1845 celui de doyen de Westminster. Il s'efforça surtout de confirmer par les découvertes de la géologie les récits de la Genèse. Ses principaux ouvrages sont : *Reliquæ diluvianæ* (1823); *la Géologie et la Minéralogie dans leurs rapports avec la Théologie naturelle* (1837), ouvrage qui fait partie des *Tratés de Bridgewater* (trad. par M. L. Doyère, 1838).

**BUCCOQUOY**, famille originaire de l'Artois, tire son nom d'un bourg situé à 18 kil. S. d'Arras. Elle s'établit en Belgique et passa de là en Autriche. — Charles de Longueval, comte de B., général célèbre dans la guerre de Trente ans, né en 1551, défit à la Montagne-Blanche, près de Prague, en 1620, dans une embuscade, les Bohémiens révoltés contre Ferdinand II, réduisit ensuite la Moravie, poursuivit Bethlem-Gabor en Hongrie, lui enleva Presbourg en 1621, mais fut tué la même année devant Neuhansel. — George de Longueval, baron de Vaux, comte de B., chambellan de l'empereur d'Autriche, né en 1781, mort à Prague le 19 avril 1851, s'adonna aux sciences mathématiques et physiques, créa d'importantes verreries en Bohême, et mit à la mode les cristaux de diverses couleurs.

**BUCCOQUOY** (J. A. D'ARCHAMBAUD, comte de), dit *l'abbé Buccuoy*, né en Champagne vers 1650, mort en 1740, fut successivement militaire, religieux trappe, maître d'école à Rouen, fondateur d'ordre à Paris, et se fit enfermer à la Bastille pour avoir prêché contre le despotisme. Il s'échappa de prison et se retira en Hanovre, où il publia : *Histoire de mon évasion*, 1719. On a aussi de lui : *De la vraie et de la fausse religion*, 1732; *Méditations sur la mort et la gloire*, 1736, etc.

**BUDDÉE** (J. Fr.), *Buddaxus*, savant théologien lu-



thérien, né en Poméranie en 1667, mort en 1729, professa la philosophie avec succès à Halle et à Iéna, et devint en 1713 conseiller de l'Église à Gotha. Il publia un grand nombre d'ouvrages relatifs à la philosophie et à l'histoire : *Historia juris naturæ*, Iéna, 1695; *De stoica philosophia*, 1696; *Elementa philosophiæ practicæ*, 1697; *Elementa philosophiæ instrumentalis*, 1703; *De atheismo et superstitione* 1716 (trad. en français, 1740); *Philosophia Hebræorum*, 1720; *Historia critica theologica*, 1725; *Theologia moralis*, 1727; *Histoire de l'Ancien Testament*, etc.; *Compendium historiæ philosophicæ*, Halle, 1731. Ses ouvrages, écrits dans le sens rationaliste, ont été mis à l'index à Rome. — V. BUËN.

**BUËN** ou OFEN, *Aquincum*, grande v. des États autrichiens, capit. de la Hongrie et du comté de Pesth, sur le Danube, à 205 kil. S. E. de Vienne et vis-à-vis de Pesth, à laquelle la réunit un pont de bateaux; 40 000 hab., env. 100 000 en y comprenant Pesth et le vge d'Alt-Ofen. Bude se compose de 4 parties : la Haute-Ville (où sont le château, l'arsenal, le théâtre), Wasserstadt, Raizenstadt et Neustift. Résidence des autorités. Nombreuses institutions de bienfaisance et d'instruction; observatoire, fonderie de canons, soieries, ustensiles en cuivre, etc. Bains d'eaux thermales. Vin rouge renommé. — Bude était jadis la capit. des rois de Hongrie; elle fut occupée par les Turcs de 1530 à 1686. Reprise en 1686 par le duc de Lorraine, elle resta depuis ce temps sous la dépendance de l'Autriche. Elle a beaucoup souffert dans la guerre de 1849.

**BUËDÉ** (Guill.), érudit, né à Paris en 1467, mort en 1540, ne commença que vers l'âge de 24 ans à faire des études sérieuses et acquit bientôt une si vaste science qu'Érasme l'appela le *Prodige de la France*. Louis XII et François I, appréciant son mérite, lui confièrent des charges importantes; il profita de son crédit pour déterminer François I à fonder le Collège royal (auj. Collège de France). Ce savant avait embrassé toutes les sciences, théologie, jurisprudence, mathématiques, philologie; mais c'est surtout comme helléniste qu'il est connu : c'est lui qui a le plus contribué à propager l'étude de la langue grecque en France. On a de lui, entre autres ouvrages, des *Annotations sur les Pandectes*, un traité *De Asse*, 1514, qui traite des monnaies anciennes et qui passe pour ce qu'il a fait de mieux; de savants *Commentaires sur la langue grecque*, en latin, 1529; un traité *De l'institution du prince*, 1547; un recueil de *Lettres* écrites en grec avec une pureté remarquable. Ses *Oeuvres* ont été réunies en 4 vol. in-4, Bâle, 1557. M. Rebité a fait une thèse sur *G. Budé*, 1846.

**BUDINI**, peuple scythe, habitait au N. de la mer Noire, probablement dans le pays actuel de Woronez.

**BUDISSIN**. V. BAUTZEN.

**BUDWEIS**, v. des États autrichiens (Bohême), ch.-l. de cercle, sur la Moldau, à 123 k. S. de Prague; 12 000 hab. Evêché, gymnase et séminaire, collège de Piaristes. Chemin de fer. — Le cercle, situé entre ceux de Tabor, de Prachin et l'Autriche, a 102 k. sur 93 et 200 000 hab. Forêts, étangs, mines.

**BUEIL** (Jean de), comte de Sancerre, dit le *Fleau des Anglais*, contribua avec Jeanne d'Arc à la délivrance d'Orléans, accompagna Charles VII à Reims, assista à plusieurs sièges importants, fut nommé en 1450 grand amiral, et prit part en 1453 à la bat. de Castillon. Disgracié par Louis XI, il entra dans la *Ligue du Bien public*, mais il rentra en grâce en 1469. Il mourut vers 1480. — V. RACAN.

**BUËNOS-AYRES**, grande v. de l'Amérique méridionale, capit. de l'État de Buënos-Ayres, et naçure de toutes les Provinces-Unies du Rio-de-la-Plata, sur la r. dr. de la Plata; 125 000 hab. La ville tire son nom du bon air qu'on y respire. Evêché, université, nombreuses écoles, observatoire. Rade dangereuse, port peu commode; forte citadelle; rues tirées au cordeau; quelques édifices remarquables : *Cavildo* ou hôtel de ville; *Pecora*, espèce de bazar avec ar-

cadés; cathédrale, églises de San-Francisco, de la Merced; hôtel des monnaies, chambre des députés. Industrie : cuirs, savons, tabac, draps, toiles. Beaucoup de commerce. — Buënos-Ayres fut fondée en 1535 par don Mendoza, sous le nom de *Ciudad de la Trinidad*; ruinée par les Indiens, elle fut rebâtie en 1580. Un évêché y fut établi en 1620. En 1776, elle devint la capitale de la vice-roy. de Buënos-Ayres. En 1803, elle fut prise par l'Anglais Beresford.

**BUËNOS-AYRES** (État de), l'un des États de la République Argentine ou de la Plata, borné au S. et au S. E. par l'Océan Atlantique, au N. par la prov. d'Entre-Rios et le Rio-de-la-Plata, au N. O. par la prov. Cordova, au S. O. par le Rio-Negro; 1100 kil. sur 880; 470 000 hab. Ch.-l. Buënos-Ayres. Fortes chaleurs, grandes pluies en hiver. Sol très-fertile, mais culture presque nulle. Peu de montagnes, vastes plaines dites *pampas*, où errent quelques tribus indigènes et une immense quantité de bétail. — L'État de Buënos-Ayres est une partie de l'ancienne vice-royauté de même nom. Il proclama son indépendance dès 1810. C'est celle des Provinces-Unies du Rio-de-la-Plata qui a joué le plus grand rôle dans les événements qui ont signalé l'ère de l'indépendance : aussi désignait-on souvent sous son nom toute cette Confédération. Elle s'en est momentanément séparée en 1853; mais par un traité signé en 1860, elle y est rentrée.

**BUEN-RETIRO** (c.-à-d. *bonne retraite*), beau palais construit à la porte de Madrid sous Philippe IV par Olivares, avec de superbes jardins; il est aujourd'hui dans l'enceinte de Madrid et s'ouvre sur le Prado. Il fut converti en citadelle par les Français en 1810.

**BUËT** (mont), dans la Haute-Savoie, à 17 kil. N. E. de Sallanches, à 19 kil. N. O. du Mont-Blanc. Il a env. 3220 mètres de hauteur. Beaux glaciers.

**BUFFALO**, v. et port des États-Unis (New-York), à l'extrémité E. du lac Érié, à 35 kil. de la chute du Niagara, à 500 kil. N. O. de New-York; env. 60 000 h. Evêché catholique. Bon port, canal qui la fait communiquer avec New-York, chemin de fer. Grand commerce; entrepôt des marchandises du Nord. Buffalo n'était en 1814 qu'un vge de 1500 hab.

**BUFFALORA**, bourg de Lombardie, prov. de Pavie, sur le Naviglio-Grande, à 9 kil. N. O. d'Abbiategrasso; 1650 h. Les Français y battirent les Autrichiens le 4 juin 1859.

**BUFFIER** (Claude, dit le *Père*), savant jésuite, né en Pologne d'une famille française, en 1661, mort en 1737, entra chez les Jésuites en 1679, passa la plus grande partie de sa vie dans leur principal collège à Paris (Louis-le-Grand), et y partagea son temps entre les travaux de l'enseignement et la rédaction de ses écrits. Il a composé un très grand nombre d'ouvrages de littérature, de science, d'histoire et de piété. Il en a réuni les principaux dans son *Cours de sciences sur des principes nouveaux et simples* (1732, in-fol.), où l'on remarque une *Grammaire française*, des *Traité d'Éloquence et de Poésie*, un *Traité des premières vérités*, les *Principes du raisonnement*, des *Éléments de métaphysique*, un *Discours sur l'étude et la méthode des sciences*. On lui doit aussi la *Pratique de la mémoire artificielle*, 1701, et une *Géographie avec le secours de vers artificiels*, 1715. Il coopéra longtemps à la rédaction du *Journal de Trévoux*. Le plus est mé de ses ouvrages est le *Traité des premières vérités*; il y établit les caractères des vérités qui sont incontestables, et énumère celles qui servent de base à chaque espèce de connaissances.

**BUFFON**, vge de la Côte-d'Or, sur l'Armançon, à 21 kil. N. de Semur, à 7 kil. de Montbard; 340 hab. Anc. seigneurie possédée par la famille des Buffon, érigée en comté en faveur du célèbre naturaliste.

**BUFFON** (G. L. LECLERC, comte de), célèbre naturaliste, né en 1707 à Montbard en Bourgogne, mort en 1788, était fils d'un conseiller au parlement de Dijon. Il se livra dès sa jeunesse avec ardeur à l'étude des sciences, voyagea en Italie et en Angie-

terre, se fit connaître de bonne heure par de savants mémoires et de curieuses expériences de physique et d'économie rurale (on connaît surtout celle par laquelle il prouva la réalité des miroirs ardents d'Archimède); fut admis dès 1739 à l'Académie des sciences, et nommé la même année intendant du Jardin du Roi. Dès ce moment il se consacra tout entier à l'histoire naturelle. Profitant des ressources que lui offrait le grand établissement qu'il dirigeait et qu'il ne cessa d'enrichir, il entreprit de tracer le tableau de la nature entière. Son *Histoire naturelle*, dont les premiers volumes parurent en 1749, l'occupèrent tout le reste de sa vie. Placé par cet ouvrage au premier rang des écrivains aussi bien que des savants, Buffon obtint tous les genres de récompenses et d'honneurs : l'Académie française le reçut dans son sein en 1753; Louis XV le créa comte, et avant de mourir, il put voir sa statue placée à l'entrée du musée d'histoire naturelle avec cette inscription : *Majestati nature par ingenium*. L'*Histoire naturelle* de Buffon, qui devait embrasser tous les règnes de la nature, ne comprend que les minéraux et une partie des animaux (quadrupèdes et oiseaux). Elle est accompagnée d'une *Théorie de la terre*, de *Discours* en forme d'introduction, et de suppléments parmi lesquels se trouvent les *Époques de la nature*, un des plus beaux ouvrages de l'auteur. Buffon eut pour collaborateurs dans cet immense travail, pour les quadrupèdes, Daubenton qui se chargea de la partie anatomique; pour les oiseaux, Guéneau de Montbeillard, Bexon et Sonnini. On s'accorde universellement à regarder les écrits de Buffon comme le plus beau modèle de la noblesse et de l'harmonie du style; on reconnaît aussi qu'il a décrit avec une admirable fidélité les mœurs et les traits caractéristiques des animaux, qu'il a fait faire à l'histoire naturelle des progrès, soit par la nouveauté des vues, soit par la multitude de ses recherches, et qu'il a rendu d'immenses services en rassemblant une foule de matériaux épars et en propageant en France le goût pour l'étude de la nature; mais on lui reproche d'avoir dédaigné ou même proscrit les classifications scientifiques, sans lesquelles il n'y a pourtant ni ordre ni clarté, et surtout d'avoir avancé des hypothèses hasardeuses (notamment dans ses *Époques de la nature*) : c'est ainsi qu'il suppose que la terre a été détachée du soleil par le choc d'une comète, qu'il explique la génération des êtres vivants par la supposition de molécules organiques et de moules intérieurs; qu'il attribue aux animaux un *sens intérieur matériel*, hypothèse plus inintelligible encore que le mécanisme auquel Descartes avait recouru. — L'*Histoire naturelle* fut imprimée d'abord à l'imprimerie royale en 36 vol. in-4, 1749-1788. Elle a été continuée dans le même format par Lécépède, qui a décrit les ovipares, les serpents, les poissons, les cétaqués, 1788-1804. On a depuis réimprimé bien des fois Buffon et ses *Suites*. Les meilleures éditions, après l'édition *principis*, sont celles de Lamouroux et Desmarest, 1824-1832, 42 vol. in-8, de Fr. Cuvier, 1829-1831, 42 vol., et de Flourens, 1854, 12 vol. in-8. — Outre l'*Histoire naturelle*, Buffon a donné une traduction de la *Statique des végétaux* de Hales, de la *Théorie des fluxions* de Newton, et a composé des mémoires et divers morceaux détachés, parmi lesquels on remarque son *Discours sur le style*, qu'il prononça pour sa réception à l'Académie française : il y donne lui-même la théorie de son style, et montre que le style est l'homme même. Sa *Correspondance* a été publiée en 1860, par M. H. Nadault de Buffon. Vicq d'Azyr, Condorcet, Cuvier, ont écrit son *Éloge*; M. Flourens a donné l'*Histoire de sa Vie et de ses Ouvrages*; M. Villemain a parfaitement apprécié son talent dans son *Tableau de la littérature au XVIII<sup>e</sup> siècle*. — Pendant la Révolution, la gloire de Buffon ne put sauver son fils de l'échafaud : il expira adressant au peuple ces seuls mots : Citoyens, je m'appelle Buffon.

**BUG. V. BOUG.** — **BUGARONI. V. SEPT-CAPS.**  
**BUGEAT**, ch.-l. de cant. (Corrèze), à 26 k. O. d'Ussel; 736 hab.

**BUGEAUD** DE LA PICONNERIE (Thomas Robert), maréchal de France, né à Limoges en 1784, d'une famille noble, mort à Paris en 1849, s'engagea en 1804, fit avec distinction les grandes campagnes de l'Empire, se signala en Espagne, aux sièges de Lérida, de Tortose, de Tarragone, au combat d'Yéda (Murcie), où il enleva une colonne de 700 Espagnols avec 200 hommes, au col d'Ordal (Catalogne), où il lançait un régiment anglais; enfin en Savoie, à l'Hôpital-sous-Conflans, où il repoussa avec 1700 hommes un corps de 8000 Autrichiens (28 juin 1815). Après l'abdication de l'Empereur, il se retira avec le grade de colonel, et se livra, dans sa terre d'Excideuil (Dordogne), aux travaux agricoles. Rappelé à l'activité en 1830, il se dévoua à la nouvelle monarchie, réprima avec énergie en 1832 et 1834 de violentes insurrections dans Paris; fut en 1832 chargé de commander la citadelle de Blaye, où était détenue la duchesse de Berry; fut envoyé en 1836 en Algérie, et battit Abd-el-Kader sur la Sikkah (6 juillet), mais conclut avec lui en 1837 le traité de la Tafna, qui constituait la puissance de l'émir et qui, pour ce motif, fut vivement critiqué. Nommé en 1840 gouverneur général, il déploya dans ces fonctions les talents de l'administrateur aussi bien que ceux du guerrier : poursuivant sans relâche Abd-el-Kader, il réussit à l'atteindre en donnant à notre armée plus de légèreté et de mobilité, lui enleva Takedempt, Mascara, les forts de Boghar, Saïda, Thaza, le rejeta dans le Maroc, et mit le comble à sa gloire en remportant sur les Marocains la victoire d'Isly, où 10 000 Français défirent une armée quatre fois plus forte (14 août 1844). Nommé dès 1843 maréchal de France, il fut, à la suite de cette dernière victoire, fait duc d'Isly. Après avoir dirigé avec succès une expédition contre la Grande Kabylie, il commençait l'œuvre de la colonisation quand il crut devoir se retirer, mécontent de se voir contrarié dans l'exécution de ses plans (1847). Appelé par Louis-Philippe, dans la nuit du 23 au 24 février 1848, à la tête de la force armée, il se vit retirer son commandement peu d'heures après, au moment où il prenait des mesures énergiques pour sauver la monarchie. Investi après l'élection du 10 décembre de toute la confiance du Président de la république, il venait d'être nommé général en chef de l'armée des Alpes lorsqu'il fut enlevé par le choléra. Député de la Dordogne depuis 1831, Bugeaud porta dans nos assemblées nationales une parole rude, mais franche et pleine de sens. Comme général, on lui doit d'avoir introduit en Afrique une tactique appropriée à la nature du pays et de l'ennemi qu'il avait à combattre; il sut aussi, par sa sollicitude toute paternelle, gagner au plus haut degré l'amour et la confiance du soldat. Agriculteur en même temps que guerrier, il avait pris pour devise : *Ense et aratro*. Un double monument lui a été érigé, à Périgueux et à Alger. Son nom a été donné à un village de la province de Constantine (au S. O. de Bone). On a de lui quelques écrits sur l'Algérie, sur l'art militaire, et une relation de la bataille d'Isly (dans la *Revue des Deux Mondes*); en outre, il fit paraître en 1848 et 1849 *les Socialistes et les Sorcières du village*, dans le but de combattre le communisme. M. A. Ponroy a publié en 1849 une *Notice sur le maréchal Bugeaud*.

**BUGEY**, petite province de France, à l'E. de l'Ain et à l'O. du Rhône, faisait partie des pays savoyards compris dans le grand gouv't de Bourgogne. Il se divisait en Bugey propre, Valromey, Michaille, et avait pour ch.-l. Belley. — Cédé à la France avec la Bresse en 1601 : il fait aujourd'hui partie du dép. de l'Ain.

**BUGUE** (le), ch.-l. de c. (Dordogne), sur la Vézère, à 23 k. N. O. de Sarlat; 1623 h. Serges, étamines; vins. Aux env. vastes grottes de Miremont.

**BUHLE** (J. Théophile), savant allemand, né à

Brunswick en 1763, mort en 1821, professa la philosophie à Göttingue dès 1787, puis à Moscou, et enfin à Brunswick. On lui doit, entre autres ouvrages : *Traité de l'histoire de la philosophie et d'une bibliographie critique de cette science*, Göttingue, 1796-1804, 8 vol. in-8; *Histoire de la philosophie moderne jusqu'à Kant*, 1800-1805, 10 vol. in-8; et une traduction allemande de *Seztus Empiricus*. Il avait entrepris une édition complète d'Aristote; mais il n'en a paru que l'*Organon*, la *Poétique* et la *Rhétorique*, Deux-Ponts, 5 vol. in-8, 1792, et ann. suivantes. Son *Histoire de la philosophie moderne* est précieuse pour les renseignements, mais elle manque de clarté, de proportion et d'intérêt : elle a été trad. en français par A. J. L. Jourdan, Paris, 1816, 7 vol. in-8. Elle est à l'*Index* à Rome.

**BUIRON-FOSSE**, bourg du dép. de l'Aisne, à 15 k. N. O. de Vervins; 1600 h. Saboteries. Philippe VI et Édouard III s'y rencontrèrent le 23 oct. 1339, mais Édouard déclina le combat.

**BUIS** (le), *Buxum*, ch.-l. de cant. (Drôme), sur l'Ouvèze, à 14 kil. S. E. de Nyons; 2033 h. Chapeaux, tanneries, filatures de soie. Jadis ch.-l. des Baronies.

**BUUKDÉREH** (c.-à-d. *Grande vallée*), village de Turquie (Roumélie), sur le canal de Constantinople, à 18 k. N. E. de Constantinople; 1800 h. Maisons de campagne qu'habitent surtout les ambassadeurs.

**BUKOWINE**, c.-à-d. *forêt rouge*, province des États autrichiens, bornée au N. et à l'O. par la Galicie, au S. O. par la Hongrie et la Transylvanie, au S. et à l'E. par la Moldavie, au N. E. par la Russie; 360 000 h. Villes principales : Czernowitz (ch.-l.), Soutchava et Sereth. — La Bukowine faisait jadis partie de la Moldavie; elle en a été distraite en 1777 et réunie à la Galicie. Depuis 1786, elle forme le cercle de Czernowitz. V. CZERNOWITZ.

**BULGARES**, peuple de la famille ouralienne, habita d'abord les rives du Volga, d'où ils paraissent tirer leur nom, et où une ville de *Bolgari* témoigne encore de leur séjour. Chassés des bords du Volga vers 475, époque où ils sont mentionnés pour la 1<sup>re</sup> fois par les historiens, ils s'établirent sur la mer Noire et la mer d'Azov, puis s'avancèrent jusqu'au Danube (487), et de leur nouvelle demeure, ils dirigèrent de fréquentes incursions contre l'empire grec. De 560 à 634, ils furent soumis aux Avars. En 667, les 5 fils de Kouvaruch, un de leurs chefs, se partagèrent ses États, et Asparuch, l'un d'eux, passa le Dnieper, le Dniester, et se fixa sur les bords du Pruthi. En 679, ils occupèrent la Basse-Mésie et y fondèrent un roy. qui dura près de trois siècles, mais qui devint tributaire des Russes en 168 et fut hientôt après réuni à l'empire grec par Jean Zimisès. En 980, Sisman fonda en Macédoine un 2<sup>e</sup> royaume bulgare, et Jean Wladislaw, un de ses successeurs, y joignit la Serbie; mais l'empereur Basile II, après une guerre de 37 ans, renversa en 1018 ce nouvel État : 15 000 Bulgares faits prisonniers dans cette guerre eurent les yeux crevés. En 1186 commença un 3<sup>e</sup> roy. bulgare dit valaque-bulgare ou valaque-cuman; il se composait de la partie de la Bulgarie au S. du Danube : il eut 5 rois, Calopierre, Asan I, Joannice, Jean Asan II, Sisman. Ce roy. finit en 1396 par la mort du roi Sisman, que fit tuer le sultan Bajazet I. Féroces, sans lois, les anciens Bulgares abandonnaient l'agriculture aux femmes, et ne s'occupaient que de chasse, de guerre, de l'éducation des bestiaux et du commerce de pelleteries. Les Bulgares avaient embrassé le Christianisme dès 861. Ils suivent le rit grec.

**BULGARIE**, *Mœsia inferior*, prov. tributaire de la Turquie d'Europe, ainsi nommée parce qu'elle a été longtemps le siège des Bulgares, à pour bornes au N. le Danube, qui la sépare de la Valachie; au S. les Balkhans, qui la séparent de l'anc. Thrace; à l'O. le Timok, qui la sépare de la Serbie; à l'E. la mer Noire. Elle a 530 k. sur 120, et compte env. 4 millions d'hab. Sa capit., au temps des Bulgares, était Pe-

riaslavl. Auj. les principales villes sont Sophia, qu'on regarde comme la capit., Choumla, Varna, Nicopolis, Vidin, Routhouk, Silistri, Bazarjik, Baltchik, Rassova, etc. Sol montueux, climat salubre; grandes forêts; beau bétail, bons chevaux; beaucoup de grains. — Pour l'hist., V. BULGARES.

**BULGNÉVILLE**, ch.-l. de c. (Vosges), à 21 kil. S. E. de Neuchâteau; 970 hab. René d'Anjou, duc de Bar, y fut battu et pris en 1431 par Ant. de Vaudemont, qui lui disputait la Lorraine.

**BULL** (John), qu'on prononce *Djonn Boule*, sobriquet du peuple anglais, veut dire *Jean le Taureau* et semble désigner la force que s'attribue la nation.

**BULLANT** (Jean), sculpteur et architecte de Paris, né vers 1510, mort en 1578, apprit son art en Italie. Le château d'Ecouen, qu'il bâtit sous François I, en 1545, celui des Tuileries, 1564, et l'hôtel de Soissons, qu'il éleva avec Philibert de Lorme sous Catherine de Médicis en 1572, ont établi sa réputation. Il se distingua aussi comme sculpteur : on lui doit le mausolée d'Anne de Montmorency, ainsi que le tombeau de Henri II et de Catherine de Médicis, aujourd'hui à St-Denis. Il a laissé la *Règle générale d'architecture*, Paris, 1568.

**BULLES** des papes, rescrits des souverains pontifes, ainsi nommées de la *bulle* ou boule de plomb qu'on y laisse attachée pour leur servir de sceau. On les désigne souvent d'après les mots par lesquels elles commencent. On en distingue de plusieurs sortes, selon leur destination; les principales sont : les *bulles d'excommunication* et les *bulles doctrinales*, qui prononcent sur des points de doctrine. — Parmi les premières on remarque la *bulle In Cena Domini*, ainsi nommée parce qu'on la lisait publiquement à Rome tous les ans le jour de la *Cène* (jeudi saint) : elle prononce une excommunication générale contre tous les hérétiques, les contumaces et les ennemis du Saint-Siège (elle fut rendue par Paul III en 1536; Clément XIV en supprima la lecture en 1770); les bulles rendues contre les rois de France Robert le Pieux, 998, Philippe I, 1095, Philippe-Auguste, 1200, Philippe le Bel, 1296 et 1301 (ces deux dernières sont dites : *Clericus laicos* et *Ausculda, fili*); celle par laquelle Grégoire VII défendit aux prélats de recevoir l'investiture des princes séculiers, et qui devint le principe de la fameuse querelle des investitures (1074); celles qui frappèrent les empereurs Frédéric I, 1160, Frédéric II, 1227 et 1246, le roi de Naples Mainfroi, 1263, Louis de Bavière, 1327 et 1346; la bulle dite *Execrabilis*, par laquelle Pie II défend les appels au futur concile, 1460; celle par laquelle Clément VII condamna le divorce de Henri VIII, 1530, et qui fut le prétexte du schisme d'Angleterre; le bref par lequel Paul IV défend aux Catholiques d'Angleterre de prêter le serment d'allégeance, 1606; enfin la bulle que le pape Pie VII lança, le 10 juin 1809, contre l'empereur Napoléon, sans toucher toutefois aux droits politiques du souverain : on sait qu'elle fut suivie de la captivité du pape. — Parmi les *bulles doctrinales*, on remarque la bulle de Grégoire XI contre les erreurs de Wiclef, 1377; celle de Léon X contre Luther, dite *Exsurge, Domine*; la bulle dite *Cum occasione*, par laquelle Innocent X condamna les cinq fameuses propositions de Jansénius, 1653; celle de 1665, pour prescrire un formulaire qui contenait une adhésion à la condamnation de Jansénius, et que tous les ecclésiastiques étaient forcés de signer; enfin la bulle ou constitution dite *Unigenitus*, rendue en 1713 par Clément XI à la demande des évêques de France et qui condamna 101 propositions extraites d'un livre du P. Quesnel, prêtre de l'Oratoire et janséniste : cette dernière bulle fut l'occasion de longs troubles en France. D'après le Concordat de 1801, les bulles ne sont exécutoires qu'après enregistrement par le conseil d'État. — Il a été publié divers recueils des bulles des papes. Le plus complet est le *Bullarium magnum*, imprimé à Rome de 1733 à 1748, en 14 vol.

in-fol., et complété par un Supplément de Barberi, en 20 vol. in-fol., 1835-60.

**BULLES D'OR.** On nomme ainsi plusieurs chartes ou constitutions rendues au moyen âge par divers souverains, le plus souvent par les empereurs d'Allemagne, et scellées en or. La plus célèbre est celle que rendit en 1356 l'empereur Charles IV, pour régler le droit politique de l'Allemagne et qui a en effet régi l'empire depuis cette époque jusqu'en 1806. Cette bulle, divisée en 30 chapitres, fixe les droits et le rang des électeurs, le mode de l'élection, etc. Elle fut rédigée par Barthole. qui y consigna les résultats des délibérations des deux diètes.

**BULLET (P.)**, architecte, né en 1639, m. en 1716, était élève de Blondel. Il éleva la Porte St-Denis d'après les plans de son maître; il construisit ensuite d'après ses propres plans la Porte St-Martin (1674), et l'église St-Thomas d'Aquin. Bullet a écrit: *Traité du Nivellement*, 1688, *Architecture pratique*, 1691. Il avait été élu en 1685 membre de l'Académie d'architecture.

**BULLET (J. B.)**, professeur de théologie à l'Université de Besançon, né dans cette ville en 1699, mort en 1775, a laissé: *Histoire de l'établissement du Christianisme, tirée des seuls auteurs juifs et païens*, 1764; *l'Existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature*, 1768; *Réponses aux difficultés des incrédules*, 1773, ouvrages remarquables par la netteté et la force de l'argumentation. On a aussi de lui de savants *Mémoires sur la langue celtique*, 1754, sur *l'Histoire de France, sur la Mythologie française*, 1771, sur les cartes à jouer, etc.

**BULLIARD (Pierre)**, botaniste, né à Aubepierre, près de Langres, vers 1742, mort à Paris en 1793, réunit les talents de l'artiste à ceux du savant, et put faire lui-même le dessin et la gravure de ses ouvrages. On a de lui: *Flora parisiensis*, 1774; *Arceptologie*, 1796; *Herbier de la France*, 1793; *Dictionnaire élémentaire de botanique*, 1799; *Histoire des Plantes vénéneuses de la France*, 1778; *Histoire des champignons de la France*, 1791-1812.

**BULLION (Claude de)**, surintendant des finances sous Louis XIII (1632), puis garde des sceaux, mort en 1640. Il fit bâtir à Paris, sur les dessins de Leveau, un hôtel magnifique, où l'on remarquait deux galeries peintes par Vouet et Blanchard et qui, après la Révolution, fut affecté aux ventes publiques.

**BULOW (Fréd. Guill.)**, général prussien, né en 1755, mort en 1816, se distingua dans la campagne de 1813, sauva Berlin par les victoires qu'il remporta à Grossbeeren et à Dennewitz, ce qui lui valut le titre de comte de Dennewitz, et eut une grande part aux batailles de Leipsick et de Waterloo. — Henri Bulow, son frère, né en 1760, mort en 1807, a écrit des ouvrages de tactique militaire qui eurent du succès, notamment une *Histoire de la campagne de 1805*, où il critiquait les opérations du gouv't prussien. Incarcéré pour ce fait, il mourut en prison. Il était grand partisan de Swedenborg.

**BULTEAU (Louis)**, savant écrivain, né à Rouen en 1625, mort à l'abbaye de St-Germain-des-Prés en 1693. Il publia en 1678 *l'Histoire des moines de l'Orient* (de S. Antoine au v<sup>is</sup>), puis, de 1684 à 1694, *l'Histoire de S. Benoît et des moines d'Occident*. Il a trad. les *Dialogues de S. Grégoire le Grand* et *l'Introduction à la sagesse de Vivès*.

**BUNAU (Henri, comte de)**, historien allemand, né en 1697 à Weissenfels, mort en 1762, fut conseiller intime de l'électeur de Saxe, roi de Pologne (Auguste III), fut aussi employé par l'empereur Charles VII, et s'acquitta avec succès de plusieurs missions diplomatiques. On lui doit une *Histoire de l'empire d'Allemagne*, Leipsick, 1728-43, ouvrage plein d'érudition et de critique, mais qui ne va que jusqu'à 918, et une *Histoire de la guerre de Sept ans* (1756-63). Le comte de Bunau possédait une riche bibliothèque, qui fait aujourd'hui partie de la Bibliothèque royale de Dresde. Il se plaisait à aider les

jeunes gens studieux qui étaient sans fortune: il fut le protecteur de Winckelmann.

**BUNDELKAND**, région de l'Inde en deçà du Gange, entre l'Agrah et le Malwa, formait jadis une province de l'Allahabad indépendant; auj. elle est soumise aux Anglais et comprise presque tout entière dans la présidence de Calcutta; env. 1 million d'hab. Ch.-l., Banda. Ce pays est célèbre par ses mines de diamants: les principales sont à Pannah.

**BUNKERSHILL**, éminence qui domine Boston (Massachussets), au N., se trouve auj. comprise dans la ville de Charlestown. C'est là qu'eut lieu le 2<sup>e</sup> combat entre les Anglais et les Américains, 17 juin 1775; les insurgés y eurent l'avantage. Une colonne a été élevée sur les lieux en mémoire de cet événement.

**BUNYAN (J.)**, anabaptiste anglais, né en 1628, m. en 1688, était fils d'un chaudronnier et exerça d'abord lui-même ce métier, puis s'enrôla dans l'armée du Parlement. Il fut mis en prison comme séditieux et y resta douze ans (1660-72); il composa pendant sa captivité plusieurs ouvrages mystiques, dont le plus célèbre est le *Voyage du pèlerin (Pilgrim's progress)*, trad. en 1831: c'est une ingénieuse allégorie, où il raconte, en style biblique, les épreuves d'un chrétien qui veut sauver son âme. Ses *OEuvres* ont été recueillies à Londres en 1736-37.

**BUNZLAU, Boleslavia**, v. des États autrichiens (Bohême), ch.-l. de cercle, à 50 kil. N. E. de Prague; 5000 hab. On la nomme quelquefois *Iung-Bunzlau* (Nouv.-Bunzlau), par opposition à *Alt-Bunzlau* (Vieille-Bunzlau), v. située sur l'Elbe, à 11 kil. N. E. de Prague. — Le cercle, entre la Saxe au N., la Prusse au N. E. et les cercles de Bidschow, Kaurzim, Leitmeritz, a 93 kil. sur 53; 480 000 hab.

**BUNZLAU**, v. des États prussiens (Silésie), ch.-l. de cercle, à 37 k. N. O. de Liegnitz; 6000 hab.

**BUNACCORSI (Phil.)**, historien, né en Toscane dans le xv<sup>e</sup> siècle, mort en 1496 à Cracovie, fonda à Rome, avec Pomponius Lætus et d'autres savants, une académie dont les membres prenaient des noms grecs et latins; il y prit celui de *Callimachus*, auquel sa grande connaissance des affaires fit ajouter le surnom d'*Experiens*. Cette assemblée, dont les membres travestissaient ainsi leurs noms, parut suspecte à Paul II, et fut poursuivie avec rigueur. Buonaccorsi se réfugia en Pologne vers 1473, auprès du roi Casimir IV, qui le chargea de l'éducation de ses enfants, en fit son secrétaire, et lui confia plusieurs négociations importantes à Constantinople. Ses ouvrages historiques sont: *Attila, seu De gestis Attilæ*, Haguenau, 1531; *Historia de rege Uladislaw*, 1519.

**BUNACCORSI (P.)**, peintre. V. FERINO DEL VAGA.

**BUNACCOSSI**. V. BONACOSI

**BUNAFEDE (P. Appiano)**, philosophe et publiciste, né à Commachio (Ferrara) en 1716, mort en 1793, entra chez les Célestins, et professa la théologie à Naples depuis 1740. On a de lui une *Histoire philosophique du suicide*, Lucq., 1761; une *Histoire des écoles philosophiques*, Lucq., 1763, 7 vol. in-8, un *Traité de la Restauration de la philosophie aux xv<sup>e</sup>, xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles*, 3 vol. in-8, Venise, 1789, et des écrits poétiques et littéraires publiés sous le pseudonyme de Cromaziano.

**BUNAROTTI (Michel-Ange)**. V. MICHEL-ANGE.

**BUNAROTTI (Phil.)**, né à Pise en 1761, mort en 1837, prétendait descendre de Michel-Ange. Il adopta avec ardeur les idées de la Révolution française, rédigea en Corse un journal intitulé *l'Ami de la liberté italienne*, recut de la Convention la qualité de citoyen français, et fut chargé de quelques missions. Il entra en 1796 dans la conspiration de Babeuf, mais réussit à se faire acquitter, et mena depuis une vie obscure et misérable. Il a publié en 1828 *l'Histoire de la conspiration de Babeuf*.

**BUNCOMPAGNONI**. V. GRÉGOIRE XIII.

**BUNTALENTI (Bernardo)**, un des plus grands artistes de la Toscane, à la fois architecte, sculpteur et peintre, né à Florence en 1536, mort en 1608,

fut élevé par les soins de Come de Médicis, qui le nomma surintendant des bâtiments civils et militaires; il jouit sous ce prince et sous son fils François de la plus grande faveur. Il construisit le magnifique château de *Pratolino*, dans l'Apennin, orna Florence d'une foule de monuments, palais, églises, galeries, maisons de plaisance, dirigea avec autant de goût que d'imagination les fêtes et cérémonies publiques, introduisit sur le théâtre les décorations mobiles, les machines pour les changements à vue, excella dans les feux d'artifice à un tel degré qu'on le surnomma *Bernardo della girandola*; se distingua également comme ingénieur militaire, donna les plans des fortifications de Livourne, de Pistoie, de Porto-Ferraio, perfectionna les bouches à feu et inventa des grenades incendiaires. Ruiné par ses prodigalités, il serait mort dans la misère si le grand-duc ne lui eût assuré une pension.

**BUPALUS**, sculpteur, né à Chio, florissait ainsi qu'Anthemus, son frère et son émule, vers 540 av. J.-C. Il avait représenté Hipponax sous des traits ridicules; ce poète, pour se venger, lança, dit-on, contre lui une satire tellement sanglante que l'artiste se pendit de désespoir. Pline dément cette tradition.

**BUCQUOL**, V. *BUCCUOL*.

**BURA**, anc. v. d'Achaïe, près de la mer, au S. d'Héléc, fut renversée par un tremblement de terre en même temps qu'Héléc était submergée.

**BURCKHARD** (Jacq.), bibliothécaire et conseiller du duc de Brunswick, né à Sulzbach en 1681, mort à Brunswick, 1753. On a de lui : *De lingue latinæ in Germania fatis*, 1713; *De Ulrichi de Hutten fatis ac meritis*, 1717-1723; *Historia bibliothecæ Augustinæ quæ Wolfenbüteli est*, 1744-1745; *Historia musæi Burckhardiani*, 1750.

**BURCKHARDT** (J. Ch.), astronome et mathématicien, né à Leipsick en 1773, mort à Paris en 1825, prit part aux travaux de Zach et de Lalande, et fut adjoint au bureau des longitudes à Paris. Il publia à Paris, de 1812 à 1825, des *Tables de la lune*, qui sont les plus exactes que l'on possède.

**BURCKHARDT** (J. L.), voyageur, né à Lausanne en 1784, fut chargé en 1806 par la Société Africaine de Londres de visiter l'intérieur de l'Afrique. Ayant fait une étude profonde de la langue et de la religion des Musulmans, il se fit passer pour un marchand arabe, et put ainsi visiter l'Arabie, la Nubie, et pénétrer jusqu'à Dongola (1812). Dans un 2<sup>e</sup> voyage, il se disposait à partir pour le Fezzan, quand il mourut au Caire en 1817. Les notes qu'il avait rédigées ont été publiées à Londres, sous les titres de *Voyage en Nubie*, 1819, — *en Syrie*, 1822, — *en Arabie*, 1829. Elles sont remarquables par leur exactitude.

**BURDIGALA**, *Bordeaux*, v. florissante de l'Aquitaine, capit. des *Bituriges Vivisci*, donna naissance à S. Paulin et au poète Ausone.

**BUREAU** (Jean), seigneur de Montglat, grand maître de l'artillerie, puis trésorier de la couronne sous Charles VII, était fils de J. Bureau de La Rivière, 1<sup>er</sup> chambellan de Charles V et de Charles VI. Il mit l'artillerie française sur un pied formidable, se signala dans toutes les guerres de cette époque, contribua à la prise de Meaux, 1439, de Pontoise, 1441, d'Harfleur, 1449, enleva aux Anglais en 1453 Castillon, Cadillac et Bordeaux, fut nommé, après la prise de cette dernière ville, maire de Bordeaux et y fit construire le fort de Hâ ainsi que le Château-Trompette. Il mourut en 1463. — Gaspard, son frère, le seconda puissamment et fut créé en 1444 maître de l'artillerie. Il mourut en 1470.

**BUREAU DE PUSY** (J. Xav.), ingénieur militaire, 1750-1805, fut député à l'Assemblée constituante, fit décréter en 1790 la *nouvelle division du royaume* (en 83 départements), ainsi que l'*uniformité des poids et mesures*, servit après la session sous Lafayette, fut arrêté avec lui par les Autrichiens et enfermé à Omutz (1792), recouvra la liberté en 1797, visita l'Amérique, et fut sous l'Empire préfet

à Lyon, puis à Gênes, où il introduisit d'utiles réformes.

**BURETTE** (P.), érudit, né à Paris en 1665, mort en 1747, se distingua dès son enfance comme musicien, renonça à la musique pour étudier la médecine, et devint professeur de chirurgie. Il embrassa en outre l'étude de l'antiquité et celle des langues orientales, se fit attacher à la bibliothèque du roi, fut admis à l'Académie des inscriptions en 1705, et y donna un grand nombre de savants mémoires, notamment sur les usages et les arts des anciens : musique, danse, gymnastique, lutte, course, pugilat, etc. Il travailla 33 ans au *Journal des Savants*.

**BURGDORF** ou *BERTHOLD*, v. de Suisse (Berne), sur l'Emmen, à 17 kil. N. E. de Berne; 3650 hab. Eaux sulfureuses. Entrepôt de fromages des environs. — Au XII<sup>e</sup> siècle, Berthold faisait partie de la Petite-Bourgogne et fut une des résidences des ducs de Zehringen, dont plusieurs se nommaient *Berthold*, d'où son 2<sup>e</sup> nom. Elle passa ensuite aux comtes de Kybourg, qui la vendirent aux Bernois en 1384.

**BÜRGER** (Geoffroy Aug.), poète allemand, né en 1748 près de Halberstadt, mort en 1794, devint professeur à Gœttingue, après avoir mené une vie romanesque et désordonnée. Il excella dans la ballade et exploita avec talent les légendes et les superstitions populaires. On estime *Lénoir, le Chasseur sauvage, la fille du pasteur*. Il a aussi écrit de charmantes romances (*Fleur de merveille, l'Adieu, l'Égée à Molly*). Ses œuvres ont été réunies en 4 vol., Gœttingue, 1796-98, et Leipsik, 1857.

**BURGLEN**, bourg de Suisse (Uri), à 3 k. S. E. d'Aldorf; 1200 h. Patrie de Guillaume Tell.

**BURGOS**, *Bravum Burgi*, v. d'Espagne, ch.-l. de l'intendance de Burgos, près d'Arlanzon, à 213 k. N. de Madrid; 15 000 h. Archevêché. Place forte. vieux château fort, murailles, belle cathéd. gothique, couvent de *Las Huelgas*, fondé en 1175. Quelques fabriques de draperie, flanelle, toile, etc. Commerce en laines. — Ville jadis très-commerçante et riche. capit. de la monarchie castillane avant Tolède et Madrid. On y fait naître le Cid. Les Français y battirent les Espagnols en 1808. Ils y furent vainement assésés par lord Wellington en 1812, mais elle tomba aux mains des Anglais en 1813. — L'intend. de Burgos, dans la Vieille-Castille, est située entre celles de Santander et de Vittoria au N., de Soria à l'E., de Valladolid, de Palencia à l'O., de Ségovie au S.; 160 k. sur 88; 240 000 h.

**BURGOYNE** (J.), général anglais, fut battu par les Américains et se vit réduit en 1777 à signer la capitulation de Saratoga, qui assura l'indépendance des États-Unis. Renonçant alors à la carrière militaire, il s'adonna à la littérature, et fit représenter quelques pièces de théâtre. Mort en 1792.

**BURGRAVE** (de l'allemand *burggraf*, c.-à-d. comte du château), nom donné en Allemagne pendant le moyen âge au commandant militaire d'une ville ou place forte lorsqu'il exerçait en même temps sur les bourgeois le droit de juridiction. Ce titre était quelquefois héréditaire : tels étaient les burgraves d'Anvers, de Magdebourg, de Friedberg, de Nuremberg. Ce dernier titre appartenait à la maison de Hohenzollern. — Quelques familles nobles d'Allemagne ont conservé le titre de *burgraves*, sans qu'il s'y attache aucune possession territoriale.

**BURGUETE**, bourg d'Espagne (Navarre), à 30 k. N. E. de Pampelune, dans la vallée de Roncevaux. C'est près de là que périt Roland, neveu de Charlemagne (778). Moncey y battit les Espagnols en 1794.

**BURGUNDES**, *Burgundi* et *Burgundiones* en latin, appelés plus tard *Bourguignons*, peuple teutonique, habitait d'abord la Germanie sept., entre l'Oder et la Vistule, sur les deux rives de la Warta. Chassés au III<sup>e</sup> s. par les Gépides, ils se divisèrent en deux bandes, dont l'une occupa l'île de Bornholm dans la mer Baltique, tandis que l'autre envahit la Gaule (280). Expulsés des Gaules par Probus,

ils s'établirent près des sources du Mein. Jovien les laissa s'établir sur les confins de la Séquanaise et de la 2<sup>e</sup> Germanie (363). Sous Théodose (378-395), ce peuple se convertit au Christianisme, mais il embrassa l'hérésie d'Arius. Au temps d'Honorius (406), Gondicaire poussa plus avant en Gaule et y fonda le roy. de Bourgundie, ou 1<sup>er</sup> roy. de Bourgogne, qui, au vi<sup>e</sup> s., comprenait tout le bassin du Rhône (V. BOURGOGNE). Les Burgundes étaient le plus doux et le plus civilisé des peuples barbares. Ils adoptèrent promptement les mœurs romaines. Dans les villes, ils exerçaient presque tous le métier de charpentiers ou de forgerons.

**BURHANPOUR**, V. BOURHANPOUR.

**BURIATES**, V. BOURIATES.

**BURIDAN**, (Jean), docteur scolastique, né à Bêthune vers 1295, fut nommé vers 1360, était disciple d'Occam, et ardent Nominaliste. Il enseigna la philosophie à Paris, et fut élu en 1327 recteur de l'Université de cette ville. Persécuté par un singulier argument dont il se servait, dit-on, pour prouver la liberté d'indifférence : supposant un âne pressé également par la faim et la soif et placé entre une mesure d'avoine et un seau d'eau qui font sur lui une égale impression, Buridan demandait si l'animal resterait immobile entre les deux, au risque de mourir de faim; et si on lui répondait qu'il prendrait un parti, il en concluait qu'il se décidait par sa seule volonté. Suivant un rumeur, que Gaguin ne mentionne que pour la réfuter, ce même Buridan aurait dans sa jeunesse été introduit dans la tour de Nesle, où la reine Jeanne de Navarre, femme de Philippe le Bel, aurait eu avec lui un commerce criminel, et il aurait failli être victime de son impudence. Cette tradition, recueillie par Villon, et accrue par nos dramaturges, est une fable sans fondement.

**BURIE**, ch. l. de cant. (Charente-inf.), à 16 kil. E. de Saintes; 374 h.

**BURIGNY** (LÈVESQUE) de). V. LÈVESQUE.

**BURKE** (Edmond), célèbre orateur, né à Dublin en 1730, mort en 1797, vint de bonne heure à Londres, où il exerça la profession d'avocat et où il se fit connaître par divers écrits. Il publia en 1756 un *Coup d'œil sur les maux qu'a produits la civilisation*, ouvrage anonyme, où il parodie la manière d'argumenter de lord Bolingbroke, et fit paraître l'année suivante un *Essai sur le beau et le sublime*, qui lui fit prendre rang parmi les philosophes : puis il se tourna vers la politique, créa en 1758 l'*Annual Register*, recueil périodique qui attira sur lui l'attention, accompagna en Irlande lord Halifax, nommé vice-roi, et devint le secrétaire particulier et l'ami du marquis de Rockingham, premier lord de la trésorerie (1765). Nommé membre de la Chambre des Communes, il se rangea du parti de l'opposition, malgré ses liaisons personnelles avec le ministre Rockingham et se montra très-favorable aux réclamations de l'Amérique anglaise. Il fut appelé au pouvoir en 1782 comme membre du conseil privé, mais il n'y resta que peu de mois. En 1786, il attaqua avec une éloquence admirable le gouverneur des Indes orientales, Hastings, qui avait abusé de son pouvoir. Lorsqu'éclata la Révolution française, Burke s'en déclara l'adversaire; il prononça à cette occasion plusieurs discours et publia un assez grand nombre d'écrits; le principal, intitulé : *Réflexions sur la Révolution française* (1790), eut en Angleterre et sur le continent un immense succès; il fut réfuté par Thomas Payne. La plupart des écrits de Burke ont été trad. en français dès leur apparition. Ses œuvres ont été réunies en 16 vol. in-8, Lond., 1830, et 10 vol. in-8, 1851. Ses *Lettres* ont été publiées à Londres en 1844. Burke est un des orateurs les

plus véhéments et les plus pathétiques dont se glorifie la tribune anglaise; mais son style est un peu diffus. On l'a quelquefois surnommé, avec une évidente exagération, le *Cicéron anglais*.

**BURLAMAQUI** (J. J.), moraliste, né à Genève en 1694 d'une famille d'origine italienne, mort en 1748, professa le droit naturel à Genève, et entra à la fin de sa vie dans le conseil souverain de cette ville. On a de lui des *Principes de droit naturel*, des *Éléments de droit naturel*, et des *Principes de droit politique*, qui sont très-estimés, et qui servent de base à l'enseignement dans un grand nombre d'écoles. Il y fonda la morale et la politique sur l'étude de la constitution de l'homme et sur l'égalité naturelle, et revendiqua la liberté de conscience et la tolérance. Ses ouvrages, publiés pour la 1<sup>re</sup> fois en 1747, et dont une partie n'a paru qu'après sa mort, par les soins de Félice, ont été réédités à Paris en 1820 par Dupin aîné, en 5 vol. in-8, et par Cotelle en un seul vol. compacte, 1828.

**BURLEIGH** (Cécil). V. CÉCIL.

**BURMANN** (Pierre), savant philologue, né à Utrecht en 1668, mort en 1741, professeur d'histoire, d'éloquence et de langue grecque dans les universités d'Utrecht et de Leyde, a rendu d'importants services aux lettres latines par ses belles et nombreuses éditions, ornées de préfaces et de notes. Il a donné : *Phèdre*, 1698; *Horace*, 1699; *Pétrone*, 1709; *Vel-leius Paternulus*, 1719; *Quintilien*, 1720; *Oride*, 1727; *Poète lat. minores*, 1731; *Suétone*, 1736; *Lucain*, 1740; *Virgile*, 1746; *Claudian*, 1760. Il acheva le *Thesaurus antiquitatum Italiae* de Grævius. On a aussi de lui de savantes dissertations et des vers latins. P. Burmann brillait plutôt par l'érudition que par le bon goût. — Ses 2 neveux ont été également des hommes distingués : Jean Burmann, pasteur de l'église réformée, enseigna la botanique à Amsterdam et écrivit de savants ouvrages sur cette science; Pierre Burmann, dit *Burmann Second*, professa les lettres à Franeker et à Amsterdam, publia plusieurs travaux de son oncle et donna lui-même des éditions estimées, entre autres celles de l'*Anthologie latine*, 1759-73, et d'*Aristophane*, Leyde, 1760.

**BURNES** (Alexander sir), voyageur anglais, né à Montrose en 1805, mort en 1841. Attaché à l'armée de l'Inde, il explora les bords de l'Indus, fut chargé en 1832 d'une mission dans l'Asie centrale, publia en 1834 son *Voyage à Boukhara (Travels into Bokhara)*, qui donne de précieux renseignements sur l'Afghanistan, et fut ensuite envoyé avec le grade de colonel, par le gouvernement anglais, dans le Caboul, mais il y périt victime d'une émeute. — V. BURNS.

**BURNET** (Thomas), écrivain anglais, né vers 1635, à Croft (York), mort en 1715, fut maître de l'hôpital de Sutton à Londres, chapelain du roi Guillaume III, et secrétaire de son cabinet; mais il perdit sa faveur et ses places pour avoir émis dans plusieurs de ses ouvrages des opinions condamnables sur la religion. Il est l'auteur d'une *Théorie sacrée de la Terre*, en latin, 1680, où il fait l'histoire des temps antédiluviens, en consultant son imagination plutôt que les faits; de l'*Archæologia philosophica*, 1692, où il cherche à expliquer plusieurs des récits de la Genèse par des allégories, et d'un traité posthume *De statu mortuorum et resurgentium*, 1723, trad. par Bion en 1731. La plupart de ses écrits sont à l'*Index*.

**BURNET** (Gilbert), historien, né à Edimbourg en 1643, mort en 1715, fut d'abord curé de Salton en Écosse, puis enseigna la théologie à Glasgow. Il se livra à des attaques tellement violentes contre le Catholicisme qu'il encourut la disgrâce de Charles II et de Jacques II, et se vit obligé de quitter l'Angleterre. Après avoir voyagé dans plusieurs contrées de l'Europe, il se fixa en Hollande, s'attacha au prince d'Orange (depuis Guillaume III), et travailla de tout son pouvoir à le faire monter sur le trône d'Angleterre. Ce prince, à son avènement, l'éleva à l'évêché de Salisbury. On doit à G. Burnet une *Histoire de la Ré-*

**formation en Angleterre**, 1679-1715, trad. par Rosemond, 1683 et années suivantes; une *Histoire de mon temps* (depuis Charles II), publiée après sa mort par son fils, 1724, trad. par Lapillonnière, 1725.

**BURNER** (James), lord Monboddo. V. MONBODDO.

**BURNOUF** (J. Louis), professeur et philologue, né en 1775 à Urville (Manche), mort en 1844, était fils d'un pauvre tisserand, qui le laissa orphelin de bonne heure. Admis comme boursier au collège d'Harcourt à Paris, il remporta en 1792 le prix d'honneur de l'Université, et n'en fut pas moins obligé, pendant la Révolution, de se faire commis marchand pour vivre. Il entra dans l'Université en 1808, fut successivement professeur de rhétorique au lycée Charlemagne et au lycée Impérial, maître de conférences à l'École normale, professeur d'éloquence latine au Collège de France, inspecteur de l'Université, et fut admis en 1836 à l'Académie des inscriptions. On lui doit une *Méthode pour étudier la langue grecque* (1813) et une *Méthode pour étudier la langue latine* (1840), ouvrages classiques, qui sont conçus dans un esprit philosophique sans cesser d'être d'un usage pratique; une édition de *Salluste* (1822), dans la collection Lemaire; enfin des traductions de *Tacite* (6 vol. in-8, 1827-1833), de plusieurs ouvrages de Cicéron, et du *Panegyrique* de Pline, qui unissent l'élégance à la fidélité.

**BURNOUF** (Eugène), savant orientaliste, fils du précédent, né à Paris en 1801, mort en 1852, se consacra aux langues orientales, et approfondit surtout le sanscrit et le zend; fit un cours de grammaire générale à l'École normale, fut élu en 1832 professeur de langue et de littérature sanscrites au Collège de France, et entra la même année à l'Académie des inscriptions. Il venait d'être nommé secrétaire perpétuel de cette compagnie, lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée. Outre un grand nombre de mémoires sur des questions particulières et le texte explicatif de *l'Inde anglaise* de Geringer, 1827-1835, on a de lui : *Vendidad-Sadâ*, l'un des livres de Zoroastre, texte zend, avec trad., 1829-32; le *Yagna* ou le livre des prières, en zend, 1833, avec un commentaire où le vrai sens des livres sacrés des Parsis était pour la 1<sup>re</sup> fois révélé; un *Mémoire sur les inscriptions cunéiformes*, 1838, où sont déchiffrés des caractères restés jusque-là indechiffrables; le *Bhâgavata-pourana*, histoire poétique de Krichna, avec traduction et commentaires, 1840-44, enfin une *Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien*, d'après les monuments originaux récemment retrouvés : il achevait ce grand travail au moment de sa mort. En faisant des découvertes inespérées, en ressuscitant des idiomes perdus, E. Burnouf a mérité qu'on dit de lui qu'il était un *philologue de génie*. M. Naudet a lu à l'Académie des inscriptions en 1854 une excellente *Notice* sur MM. Burnouf père et fils.

**BURNS** (Robert), poète écossais, né en 1759, était fils d'un jardinier du comté d'Ayr, et fut lui-même fermier. Emporté par un goût naturel vers la poésie, il négligea ses affaires pour s'y livrer; mais en même temps il s'abandonna à la débauche et tomba dans une misère qui abrégéa sa vie : il mourut en 1796, à 37 ans. Ses poésies sont écrites presque toutes dans le dialecte écossais. Le Dr Currie en a donné en 1800 un recueil complet en 4 vol. in-8. Les morceaux de Burns les plus estimés sont : *The Cotter's Saturday-Night*; *Bruce's Address to his Troops*; *The Lillach*; *John Barleycorn*. Ses *Poésies* ont été trad. par M. Léon de Wally, 1843. Lockhardt a écrit sa *Vie*, Edimbourg, 1828.

**BURRHIUS** (Afranius), préfet du prétoire et gouverneur de Néron, d'une vertu sévère, réussit pendant quelque temps, avec Sénèque, à contenir les penchants du jeune prince; mais, après le meurtre de Britannicus, il se déshonora en acceptant une partie des dépouilles de la victime. Néanmoins Néron finit, dit-on, par le faire mourir lui-même, l'an 62 de J.-C., pour se défaire d'un censeur importun.

**BURRHIUS**, empereur italien V. FORRÛ.

**BURSCHEIENSCHAF**, association d'étudiants en Allemagne. V. ce mot au *Dict. des sciences*.

**BURTON** (Robert), écrivain anglais, né à Lindley (Leicester) en 1576, mort en 1639, était curé dans sa ville natale. Il est connu par un ouvrage fort original, *L'Anatomie de la Mélancolie*, par *Démocrite le Jeune*, 1621, ouvrage auquel Sterne a fait de fréquents emprunts, et qui a eu un grand nombre d'éditions. Burton croyait à l'astrologie; il avait prédit le jour de sa mort, et sa prédiction se réalisa.

**BURTON-UPON-TRENT**, v. d'Angleterre (Stafford), sur le Trent, à 35 kil. E. de Stafford; 7000 hab. Chapeaux, filatures de coton hydrauliques; ouvrages en fer. Pont de 37 arches sur le Trent. Ale renommée.

**BURTSCHIED**, V. BORCETTE.

**BURY**, v. manufacturière d'Angleterre (Lancaster), sur l'Irwell, à 12 k. N. O. de Manchester; 25 000 hab. Chemin de fer. Houille; étoffes de coton, lainages. Patrie de sir Robert Peel.

**BURY-ST-EDMUNDS**, jadis *Boedrik-Worth*, v. d'Angleterre (Suffolk), à 90 kil N. E. de Londres; 4500 hab. Jolie ville; églises St-Jacques et Ste-Marie. Grand commerce de laines et de grains. — La ville se forma autour d'une abbaye fondée en 633 et dans laquelle fut transportée en 903 le corps du roi S. Edmond, tué par les Danois en 870. C'est là que se rassemblèrent les barons anglais, mécontents de Jean sans Terre, pour lui arracher la Grande Charte.

**BURZET**, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 22 kil. N. de L'argentière; 832 hab. Couvertures de laine.

**BUS** (César de), instituteur de la congrégation de la Doctrine chrétienne, né en 1544 à Cavaillon, mort en 1607, avait d'abord mené dans les camps et à la cour une vie très-dissipée. Il embrassa l'état ecclésiastique à 30 ans, se voua à l'instruction des enfants et du peuple, et, s'étant associé à plusieurs prêtres animés du même zèle, créa, en 1592, la congrégation de la *Doctrine chrétienne* ou des *Doctrinaires*, qui fut approuvée par Clément VIII en 1597. V. DOCTRINE.

**BUSACHI**, bourg de Sardaigne, à 30 kil. N. E. d'Oristano; 2000 hab. Il donne son nom à une prov. située entre celles de Cagliari au N., d'Isillia au S. et la mer à l'O., qui a pour ch.-l. Oristano; 75 000 h.

**BUSACO**, couvent et hameau de Portugal (Beira), à 30 kil. N. de Coimbra. Wellington y remporta un avantage sur Masséna le 15 septembre 1810, mais le 27 du même mois, l'armée anglo-portugaise fut repoussée jusqu'à Torrès-Védras.

**BUSBEQ** (Augier GUISLEN de), diplomate, né en 1522 à Comines en Flandre, mort en 1592, fut employé par les empereurs Ferdinand I, Maximilien II et Rodolphe II, comme ambassadeur en Turquie, puis en France, et fut gouverneur des fils de Maximilien II. On a de lui une relation de son ambassade en Turquie, écrite en latin, sous forme de lettres, 1582-1589, trad. par Gaudon, 1649, et par l'abbé de Foy, 1748. On doit à Busbecq la découverte du célèbre *Monument d'Ancyre* (V. ANCYRE), et l'introduction en Europe du lilas et du marronnier d'Inde.

**BUSCHING** (Ant. Fréd.), géographe, né en 1724 à Stadthagen (Schaumbourg), mort en 1793, accompagna d'abord en Russie le comte de Lynar comme comte gouverneur de son fils, fut nommé en 1754 professeur de philosophie à Göttingue, quitta cette ville en 1761 par suite de persécutions qu'il y éprouva pour ses opinions religieuses, et se rendit à St-Petersbourg, où il devint pasteur d'une église luthérienne; puis à Berlin (1766), où il dirigea avec le plus grand succès le gymnase ou collège dit du *Cloître-Gris*. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages sur la religion, la géographie, l'histoire, et sur l'éducation; c'est surtout par ses ouvrages géographiques qu'il est connu. Les plus importants sont : la *Nouvelle Description du globe ou Géographie universelle*, 1754 et années suivantes, le traité le plus complet et le plus exact qui eût paru jusqu'à lui; *Introduction à la géographie, à la politique, au commerce et aux finances des États de l'Europe*, 1758.

Ces deux ouvrages ont été plusieurs fois trad. en français. Il publia en outre de 1767 à 1793 le *Magasin pour l'Histoire et la Géographie*, 25 vol. in-8. — Son fils, J. G. Théophile Busching, 1783-1829, professeur à Breslau, a donné une trad. des *Niebelungen* en allemand moderne.

**BUSCHIRE** ou **BOUCHIR**. V. **ABOUCHEHR**.

**BUSENBAUM** (Hermann), jésuite, né en 1600 à Nottelen (Westphalie), mort en 1668, fut recteur de collèges de son ordre à Hildesheim et à Munster. Il publia en 1645, à Munster, sous le titre de *Medulla theologiae moralis*, un abrégé de théologie, extrait de divers auteurs. Cet abrégé, devenu classique dans les écoles des Jésuites, avait eu déjà une quarantaine d'éditions, lorsqu'en 1757, à l'époque de l'attentat de Damiens sur Louis XV, on y releva des propositions de nature à justifier le régicide. L'ouvrage fut condamné par les parlements de Toulouse et de Paris.

**BUSIRIS**, adj. *Aboussyr*, anc. v. de la B.-Égypte, sur le bras l'Attribitique du Nil, au S. E. de Saïs, ch.-l. du nome Busirite, était célèbre par le culte d'Isis et d'Osiris. V. **ABOUSYR**.

**BUSIRIS**, tyran d'Espagne, fameux par sa cruauté, tuait tous les étrangers qui passaient dans ses États. Ayant osé enlever les Atlantides, Hercule, ami d'Atlas, le vainquit et le tua.

**BUSIRIS**, roi d'Égypte, fils de Jupiter ou de Neptune et de Libye ou d'Anippe, régnait sur la Thèbes d'Égypte. Il agrandit cette ville et l'entoura de murailles pour la préserver des attaques des Éthiopiens. Ayant immolé des victimes humaines pour faire cesser une peste, il fut attaqué par Hercule, qui le tua et abolit ces odieux sacrifices. On place son règne vers le XIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Quelques-uns le confondent avec Osiris.

**BUSSANG**, bourg des Vosges, à 26 k. S. E. de Remiremont, sur la Moselle, près de sa source; 615 h. Eaux ferrugineuses et carbo-sulfatées, qui s'exportent en grande quantité. Route souterraine.

**BUSSENTO**, riv. du roy. de Naples. V. **BUXENTIUS**.

**BUSSET**, bourg de l'Allier, à 28 k. S. O. de La Palisse et à 12 k. de Vichy; 1700 h. Anc. seigneurie, qui donna son nom à une branche bâtarde de la maison de Bourbon, les Bourbon-Busset.

**BUSSIÈRE-BADIL**, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 14 k. N. de Nontron; 408 h. Briqueterie.

**BUSSIÈRES** (Jean de), jésuite, né en 1607 à Villefranche (Rhône), mort en 1678 composa en vers latins un poème sur l'île de Ré délivrée des Anglais, de *Rhea liberata*, Lyon, 1655, et un autre sur Scanderbeg, en 8 livres, Lyon, 1662. Il s'essaya aussi, mais avec peu de succès, en vers français.

**BUSSONE** (Fr.). V. **CARMAGNONE**.

**BUSSY**, nom de plusieurs villages de France. Le principal est Bussy-le-grand (Côte-d'Or), à 7 k. N. O. de Flavigny; 975 h. Château de Bussy-Rabutin; c'est là qu'il se retira durant son exil. Patrie de Junot.

**BUSSY-D'AMBOISE** (L. de CLERMONT de), un de ceux qui eurent le plus de part aux massacres de la St-Barthélemy (1572), assassina, entre autres, Antoine de Clermont, son parent, avec qui il était en procès, et s'empara de son château. Nommé commandant du château d'Angers, il devint en exécution à la province, et fut assassiné par le comte de Montsoreau, dont il avait voulu séduire la femme.

**BUSSY-LECLERC** (Jean), un des chefs de la faction des Seize pendant la Ligue, avait été maître d'armes, puis procureur au parlement et reçut de Guise le commandement de la Bastille (1589). Il s'est rendu fameux par son fanatisme, ses violences contre le parlement et ses listes de proscription. Il ne rendit la Bastille qu'à condition qu'on lui laisserait la vie, et il put se retirer sain et sauf à Bruxelles.

**BUSSY-RABUTIN** (Roger, comte de), célèbre par son esprit et sa causticité, né en 1618, à Epiry (Nièvre), mort en 1693, se distingua d'abord dans la carrière militaire. Pendant les troubles de la Fronde, il prit parti contre le roi, puis il fit sa paix et obtint le com-

mandement du Nivernais et la charge de mestre de camp de cavalerie. Il se fit disgracier par Louis XIV pour avoir chansonné les amours de ce prince, fut enfermé à la Bastille pendant un an (1665), puis exilé pendant 16 ans. Il a composé une *Histoire amoureuse des Gaules*, 1665, espèce de chronique scandaleuse où il décrit, avec autant de malignité que d'esprit, les mœurs galantes de la cour pendant la jeunesse du roi, ce qui l'a fait surnommer le *Pétron français*; on a en outre de lui des *Lettres* que, dans sa fauauté, il croyait bien supérieures à celles de Mme de Sévigné, sa cousine; des *Mémoires*, et une *Histoire de Louis XIV*, pleine de basses flatteries. Son *Histoire amoureuse des Gaules* a été souvent réimprimée, notamment à Paris, 1829 et 1856. Ses *Lettres*, publiées partiellement en 1697, l'ont été d'une manière plus complète en 1858-60, par M. Lud. Lalanne, avec ses *Mémoires*. — Bussy laissa un fils qui devint évêque de Luçon, et qui eut si bien le don de plaire qu'on l'appela *le Dieu de la bonne compagnie*.

**BUSSY-CASTELNAU** (Ch. Joseph PATISSIER, marquis de), général français, né en 1718, mort en 1785 à Pondichéry, servit avec distinction sous Duplex dans les Indes; contribua à faire lever aux Anglais le siège de Pondichéry en 1748, et fut nommé en 1782 commandant des armées de terre et de mer au delà du Cap de Bonne-Espérance. Il concerta ses opérations avec le bailli de Suffren et lutta avec avantage contre un ennemi fort supérieur en nombre.

**BUSTA GALLORUM**, adj. *Bastia*, lieu de l'ancienne Ombrie, à 15 kil. N. E. de Pérouse. Narsès y défit en 552 le roi des Goths Totila, qui y perdit la vie.

**BUTE** (île), ile d'Écosse, à l'entrée du golfe de la Clyde; 24 kil. sur 8; 10 000 hab.; ch.-l., Rothsay. Houille, ardoise, pierre à chaux. — L'île de Bute forme un comté avec les îles Arran, Cumbray, Inchmarnock; 16 000 hab.

**BUTE** (J. STUART, comte de), ministre d'État, né en Écosse en 1713, mort en 1792, fut membre du parlement à 24 ans. Ayant plu au prince et à la princesse de Galles par l'élégance de ses manières, il fut placé auprès de leur fils (depuis George III), héritier présomptif de la couronne, sur lequel il acquit le plus grand ascendant. À l'avènement de ce prince (1760), il devint 1<sup>er</sup> ministre et se déclara chef du parti tory. Il se rendit odieux par plusieurs mesures antipopulaires; cependant il termina la guerre que l'Angleterre faisait depuis plusieurs années à la France, et conclut en 1763 une paix avantageuse à son pays. Las des attaques incessantes de l'opposition, il abandonna brusquement les affaires, lorsqu'il était encore au faite du pouvoir, et se retira dans sa terre de Luton (Berkshire), où il cultiva la botanique; il paraît néanmoins qu'il exerça longtemps encore une influence occulte sur les affaires. Dans sa retraite, il composa pour la reine d'Angleterre des *Tables de botanique contenant les familles de plantes de la Grande-Bretagne*, ouvrage remarquable par le luxe de l'exécution, et qui n'a été tiré qu'à 12 exemplaires. Buffon, qui en reçut un, le déposa à la Bibliothèque du roi. Sa famille tirait son nom de l'île de Bute, dont elle était propriétaire.

**BUTHROTE**, *Buthrotum*, adj. *Butrinto*, v. d'Épire, en Thesprotie, presque en face de Corcyre. Enée s'y arrêta lorsqu'il fuyait Troie, et y rencontra Andromaque, veuve d'Hector, que Pyrrhus avait cédée à Hélénus, roi de Thesprotie. V. **BUTRINTO**.

**BUTICUS LACUS**, lac de *Bouto*, adj. lac de *Bourlos*.

**BUTLER** (Samuel), poète anglais célèbre par son esprit, né vers 1612 à Strensham (Worcester), mort en 1680, fut d'abord clerc chez un juge de paix. Ayant de bonne heure fait connaître son talent pour la poésie, il fut attaché à la maison de la duchesse de Kent, qui lui laissa la liberté de se livrer aux études de son goût, puis occupa un emploi chez Samuel Luke, zélé puritain et partisan de Cromwell. À la Restauration, il devint intendant du château de Ludlow (1660), et publia peu après le poème bur-



lesque d'*Hudibras*. Dans ce poème, qui eut le plus grand succès, il attaqua par le ridicule les puritains et les indépendants. Il rendit ainsi un service immense à la cause royaliste. Néanmoins il ne fut pas généreusement traité par Charles II, et mourut dans la misère. Le poème d'*Hudibras* se compose de trois parties qui ont été publiées séparément (1663, 64, 78); il n'est pas achevé. Il est rempli d'allusions qui le rendent aujourd'hui presque inintelligible, surtout pour les étrangers. Il a été traduit en vers français par l'Anglais Townley, 3 vol., Lond., 1757, avec une clef. Butler a aussi laissé quelques autres écrits. Les éditions les plus estimées de ses œuvres ont paru à Londres, 1744, 2 vol. in-8; 1793, 3 vol. in-4; 1819, 3 vol. in-8, et 1855, 3 vol. in-8.

BUTLER (Joseph), théologien, né en 1692 à Wantage (Berks), mort en 1752, se fit connaître dès l'âge de 21 ans par des objections adressées à Clarke, et qui se trouvent à la suite du *Traité de l'existence de Dieu*. Après avoir possédé différents bénéfices, il devint secrétaire du cabinet de la reine Caroline, puis évêque de Bristol (1738), et enfin de Durham (1750). Il publia en 1736 l'*Analogie de la religion naturelle et révélée avec le cours de la nature*, ouvrage où l'on trouve les réponses les plus solides à plusieurs objections spécieuses (trad. en français, Paris, 1812). On a aussi de lui des sermons estimés.

BUTLER (Alban), prêtre catholique anglais, né en 1710, dans le comté de Northampton, mort en 1773, étudia au collège anglais de Douay, y enseigna ensuite la philosophie et la théologie, et devint principal du collège anglais de St-Omer. Il est auteur de la *Vie des Saints*, en anglais. Cet ouvrage, très-estimé, parut pour la première fois en 1745, 5 vol. in-8; il a depuis été souvent réimprimé, a reçu de grandes augmentations, et a été traduit par les abbés Godescard et Marie, 1784, 12 vol., 1836, 14 vol. in-8. — Son neveu, Ch. Butler, 1770-1832, avocat, se distingua comme jurisconsulte et comme écrivain catholique, compléta la *Vie des Saints*, et composa 2 ouvrages remarquables : *Horæ biblicæ* et *Horæ juridicæ*.

BUTO ou BOUTO, v. d'Égypte. V. BUTES.

BUTRINTO, *Buthrotum*, v. de Turquie (Albanie), vis-à-vis du Corfou; 2000 h. Evêché grec. Butrinto appartenait aux Vénitiens, lorsque les Français s'en emparèrent, en 1797. Les Russes réunis aux Turcs la reprirent en 1799; ces derniers l'ont conservée.

BUTTMANN (Philippe Charles), philologue, né en 1764 à Francfort-sur-le-Mein, mort en 1829, se fixa dès 1789 à Berlin, y devint bibliothécaire, professeur de philologie au gymnase de Joachimstadt, membre et secrétaire de l'Académie, fut chargé d'enseigner les langues anciennes au prince royal de Prusse et rédigea de 1808 à 1812 la *Gazette de Spener*. Il a laissé un grand nombre de travaux d'érudition; le plus important est sa *Grammaire grecque*, qui parut sous trois formes différentes : 1° *Grammaire classique abrégée*, 2° *Grammaire à l'usage des hautes classes*, 3° *Grammaire développée* : cette dernière est restée incomplète. La *Grammaire* de Buttmann est, avec celle de Matthiæ, l'ouvrage de ce genre le plus estimé en Allemagne : on la suit dans plusieurs collèges de ce pays.

BUTTON (Thomas), navigateur anglais, fut chargé par Jacques I, en 1611, de continuer les découvertes faites par Hudson au N. de l'Amérique; découvrit les terres qu'il nomma Nouvelle-Galles, terre de Carey's-Swans-Nest, les caps de Southampton, de Pembroke, les îles Mansfield, l'île et la baie de Button. Parvenu jusque vers le 65° de lat., il se convainquit de la possibilité d'un passage au N. O. Il revint en Angleterre en 1612. Purchas a donné un extrait de son journal.

BUTTURA (Antoine), littérateur italien, né près de Véronne en 1771, mort à Paris en 1832, se fit naturaliser français, et remplit en France des fonctions administratives. On a de lui un *Dictionnaire italien-français et français-italien* une traduction de

*l'Art poétique* de Boileau, quelques poésies lyriques et des éditions annotées de classiques italiens.

BUTUS ou BUTOPOLIS, c.-à-d. la ville de Bouto, v. de la B.-Égypte, ch.-l. du nome Butique, sur le *Buticus lacus*, et près de la bouche sébennitique du Nil, était consacrée à la déesse Bouto. V. ce nom.

BUTZOW, v. du grand duché de Mecklenbourg-Schwérin, à 25 kil. S. O. de Rostock; 3368 hab. Château; université fondée en 1760, supprimée en 1788. Fabriques de cartes à jouer, fonderie.

BUXENTINO, *Bussento*, riv. de Lucanie, se jetait dans le *Sinus Lais*, à *Buxentum* (Policastro). Alaric fut enterré dans le lit de ce fleuve.

BUXTORF (Jean), fameux hébraïsant, né en 1564 à Camen en Westphalie, mort en 1629, se fixa à Bâle et y remplit pendant 38 ans la chaire de langue hébraïque. Il avait une connaissance fort étendue des livres des rabbins. Ses principaux ouvrages sont : *Epitome grammaticæ hebrææ*; *Thesaurus grammaticus lingue hebrææ*; *Grammatica chaldaica et syriaca*; *Lexicon hebraicum et chaldaicum*; *Lexicon thaludicum et arabicum*; *Tiberias*, ouvrage où il traite de la *Massore*. Buxtorf et son fils, qui le remplaça dans la chaire, eurent de vives discussions avec le savant Cappel au sujet des points voyelles, dont ils attribuaient l'invention à Esdras, mais qui paraissent être d'une date moins ancienne.

BUXY, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 14 kil. S. O. de Chalon-sur-Saône; 1242 hab. Bons vins.

BUYTRAGO, *Litabrum*, bourg d'Espagne (Guadalaxara), à 80 kil. N. de Madrid. Anc. évêché.

BUZANÇAIS, ch.-l. de cant. (Indre), à 22 kil. N. O. de Châteauroux, sur l'Indre, qu'on y traverse sur 5 ponts; 3366 hab. Anc. seigneurie. Forges et fonderies, lainages, sangsues. Émeute sanglante en 1846 à l'occasion de la cherté des grains.

BUZANCY, ch.-l. de cant. (Ardennes), à 18 kil. E. de Vouziers; 853 h. Le tribunal de 1<sup>re</sup> instance y siège de 1798 à 1803. — Vge du dép. de l'Aisne, à 8 kil. S. de Soissons; 200 hab. Château du marquis de Puysegur : c'est là que ce seigneur découvrit le somnambulisme magnétique.

BUZET, bourg de Lot-et-Garonne, à 16 kil. N. de Nérac. Bons vins blancs dits *vins pourris*. Ancien château fort, avec oubliettes.

BUZOT (Franc. Nicolas Léonard), conventionnel, né à Evreux en 1760, fut d'abord avocat. Député aux États généraux, puis à la Convention, il devint un des chefs du parti de la *Gironde*, et dénonça Robespierre, l'accusant d'aspirer à la dictature. Proscrit au 31 mai 1793 comme fédératiste, il tenta inutilement de soulever le Calvados, se réfugia dans la Gironde, et fut trouvé mort avec Péthion dans un champ près de St-Émilion : il s'était empoisonné.

BUZUKOMID, fils adoptif d'Haçan-Sabah, lui succéda en 1124 comme prince de la secte des Ismaéliens ou *Assassins*, et mourut en 1138. Il résidait dans la forteresse de Roudbar.

BYBLOS, *Djébel*, v. et port de Phénicie, sur la Méditerranée, entre Tripolis et Béryte, près de l'emb. du fleuve Adonis, célèbre par les fêtes de Thammoutz (l'*Adonis* des Grecs). Patrie d'Hérennius Philon. — Ville de B.-Égypte, à égale distance des bras Atarbélique et Thermtuaïque du Nil.

BYNG (George), amiral anglais, né en 1663 au comté de Kent, mort en 1733, commanda l'escadre qui prit Gibraltar, 1704, porta des secours à Barcelone assiégée par le duc d'Anjou, 1706, s'opposa avec succès aux invasions tentées à diverses reprises par la France et la Suède en faveur du prétendant, et battit la flotte des Espagnols près du cap Passaro, 1718. Il fut, en récompense, créé chevalier du Bain et vicomte de Torrington. Appelé au ministère comme trésorier et lord de l'amirauté, il y soutint sa réputation d'habileté et de prudence. — Son fils, John Byng, né en 1704, fut aussi amiral. Ayant échoué en 1756 devant Minorque, et s'étant laissé battre à la hauteur de Port-Mahon par l'amiral français La Ga-

lissonnière, il fut (quoique sans aucun fondement) accusé de trahison, condamné à mort et fusillé, 1757.

**BYRCHANIS**, île de l'Océan germ., auj. *Borkum*.

**BYRON** (le commodore John), navigateur anglais, né en 1723, mort en 1786, fit un 1<sup>er</sup> voyage dès 1742 avec l'amiral Anson à la terre de Magellan; fit naufrage près de Chilôé et fut quelque temps prisonnier des Espagnols. Il exécuta de 1764 à 1766 un nouveau voyage avec le titre de commodore, explora la mer du Sud à l'O. de la Terre de Magellan, et découvrit en 1765 plusieurs îles, entre autres celle des Mulgraves qui porte son nom (par 175° long. E. et 1° 18 lat. S.). Il publia en 1748 son 1<sup>er</sup> voyage (trad. par Cantwell, Paris, 1800); en 1766, un de ses officiers donna la relation du 2<sup>e</sup> (trad. par Suard, 1767). John Byron fut le précurseur de Cook.

**BYRON** (George Gordon, connu sous le nom de *lord*), célèbre poète anglais, petit-fils du préc., né à Douvres en 1788, perdit son père dès l'âge de trois ans, étudia à l'école d'Harrow, puis à Cambridge, où il mena la vie la plus dissipée. Il publia à vingt ans un premier recueil de vers, *Les Heures de loisir*, où perce déjà sa misanthropie dédaigneuse. Ce recueil fut vivement critiqué; Byron se vengea en écrivant contre ses détracteurs une violente satire, *les Poètes anglais et les Critiques écossais* (1809), où se révéla pour la première fois son genre de talent. Il entra jeune à la chambre haute, ayant hérité du titre de lord qu'avait porté un de ses oncles. Aussitôt après il se mit à voyager, visita le Portugal, l'Espagne, l'Albanie, la Grèce, la Turquie, et publia à son retour (1811) les premiers chants d'un poème qui le plaça dès lors à la tête des poètes anglais, *le Pèlerinage de Child-Harold*; il y décrivait, sous un nom emprunté, ses propres aventures et ses impressions de voyage. Il donna successivement plusieurs petits poèmes qui n'eurent pas moins de succès : *le Corsaire*, *Lara*, *la Fiancée d'Abydos*, *le Giaour* (1812-1814). En 1815 il épousa une femme que son génie avait séduite, miss Millbank; mais ce mariage ne fut point heureux; au bout d'un an les deux époux se séparèrent, quoiqu'ils eussent une fille. Byron, qui paraît avoir eu tous les torts, se voyant blâmé universellement, prit en dégoût le séjour de l'Angleterre et partit pour de nouveaux voyages (1816). Il parcourut la Belgique, où la vue de Waterloo lui inspira un de ses plus beaux chants; la Suisse, où il se lia avec le spinoziste Shelley; s'arrêta longtemps à Venise et en Toscane, où il fut retenu par une vive passion. En 1819 il s'associa aux projets d'émancipation de l'Italie; ces projets ayant échoué, il se dévoua tout entier à la cause des Grecs. Il se rendit au milieu d'eux en 1823, leur prodigua sa fortune, et fit tous ses efforts pour rallier les partis et discipliner les troupes; mais il mourut dans les murs de Missolonghi avant d'avoir pu voir le succès de ses sacrifices (1824). Pendant son séjour en Suisse et en Italie, Byron avait ajouté un 3<sup>e</sup> chant à *Child-Harold*; il avait en outre composé plusieurs drames : *Manfred*, *Cain*, *le Ciel et la Terre*, *Martino Faliéro*, *Foscari*, *la Prophétie du Dante*, et le poème de *Don Juan*, espèce d'épopée que l'on regarde comme son chef-d'œuvre. Ce poète eut une imagination hardie et féconde, mais mal réglée : on regrette qu'il se soit plu trop souvent à désespérer l'homme et à faire admirer le crime. Son style est énergique et plein d'images brillantes. Byron était d'une haute taille et d'une belle figure; mais il était né boiteux : cette infirmité, en froissant son amour-propre, paraît avoir contribué à cette humeur morose et misanthropique qui perce dans tous ses écrits. — On a publié un grand nombre d'éditions des *OEuvres* de Byron : les plus estimées sont celles de Londres, 1833, 17 vol. in-18, avec une *Vie* par Thomas Moore; et de Paris, publiée par Baudry, 1832, 4 vol. in-8. Elles ont été trad. par Amédée Pichot, 1822-1825, par Paulin-Paris, 1830-32, et par Benj. Laroche, 1837. M. Hunter en a traduit une partie en vers français, 1841.

Byron avait laissé des *Mémoires* qui ont été supprimés sur la demande de sa famille. M. Villemain lui a consacré dans la *Biographie universelle* une *Notice* qui est un chef-d'œuvre de critique.

La fille de lord Byron, Miss Adda, née en 1815, est morte en 1852 comtesse de Lovelace.

**BYRSA**, citadelle de Carthage, était ainsi nommée, dit-on, de ce qu'elle occupait l'emplacement que pouvait enfermer une peau de bœuf (*byrsa*) découpée en lanières étroites. **V. CARTHAGE.**

**BYZACÈNE**, contrée de l'Afrique propre des anciens, dans l'État actuel de Tunis, au S. de la Zeugitane, s'étendait du fond de la Petite-Syrie au fond du golfe d'Adrumète, et avait pour ville principale *Byzacium*, au S. E. de *Septimuncia*. On croit qu'elle tire son nom des Byzantes, qui l'auraient colonisée.

**BYZANCE**, *Byzantium*, aujourd. *Constantinople*, grande v. de Thrace, à la pointe S. E., sur la côte occid. du Bosphore de Thrace, dans une admirable position. Fondée, à ce qu'on croit, vers 658 av. J.-C., par un certain Byzas de Mégare, elle fut prise par Darius, puis appartint aux Ioniens, à Sparte, à Athènes; ces deux villes s'en disputèrent longtemps la possession, mais elle se rendit indépendante en 358 av. J.-C., et prit rang parmi les puissances maritimes. Philippe de Macédoine l'assiégea inutilement. Plus tard, elle s'allia aux Romains et leur rendit des services pendant la guerre de Mithridate; en récompense, elle jouit d'une indépendance complète à l'ombre de leur protectorat. Au 1<sup>er</sup> siècle, elle fut, avec le reste de la Thrace, absorbée dans l'empire. S'étant déclarée en 193 pour Pescennius Niger, elle fut assiégée par Septime Sévère, qui ne la prit qu'au bout de 3 ans, et la fit piller et raser (196). Relevée à la prière de Caracalla, elle ne reprit sa splendeur qu'au temps de Constantin, qui en 330 la choisit pour capitale de l'empire et lui donna son nom (**V. CONSTANTINOPLE.**)

**BYZANTIN** (Empire). **V. ORIENT** (Empire d').

*Style byzantin*. On a donné ce nom à un genre d'architecture religieuse qui ne prit naissance à Byzance qu'après que le siège de l'empire y eut été transféré. Les plus beaux types de ce style sont St-Sophie à Constantinople, St-Vital à Ravenne, St-Marc à Venise, St-Front à Périgueux. Les formes sarrasines et gothiques y sont mêlées à l'architecture grecque.

**BYZANTINE** (la), *Corpus scriptorum historiarum byzantinæ*. On nomme ainsi la collection des historiens grecs dont les ouvrages nous ont transmis l'histoire de l'empire d'Orient depuis Constantin jusqu'à la prise de Constantinople (1453). Les principaux auteurs qui y sont compris sont : Zonaras, Nicétas, Acominatus Choniates, Nicéphore Grégoras, Laonicus (ou Nicolas) Chalcondylas : (ces 4 premiers auteurs forment un corps complet d'histoire, de Constantin à la fin du xv<sup>e</sup> siècle; puis viennent de nombreux écrivains qui n'ont traité que des parties détachées, et dont les plus remarquables, en suivant l'ordre chronologique, sont : Procope, Agathias, Théophylacte, S. Nicéphore, l'empereur Constantin Porphyrogénète, Jean Malalas, Jean Scylitzès, Nicéphore Bryenne, Anne Comnène, fille de l'empereur Alexis Comnène, Georges Acropolita, Georges Pachymère, l'empereur Jean Cantacuzène, Georges Codinus, Michel Ducas, de la famille impériale des Ducas. Leurs écrits ne sont le plus souvent que des compilations sans art et sans choix; ils renferment néanmoins les seuls matériaux que nous possédions sur cette partie de l'histoire. La collection des auteurs byzantins a été formée sous Louis XIV et imprimée au Louvre en 36 vol. in-fol., 1644-1711. Elle a été réimprimée à Venise, 1722 et ann. suiv., et, de nos jours, à Bonn : cette dernière édition, entreprise par Niebuhr en 1827, a été continuée après sa mort par l'Acad. de Berlin. On joint à cette collection l'*Imperium orientale* de Banduri. Le président Cousin a trad. en français les principaux auteurs byzantins sous le nom d'*Histoire de Constantinople*, 1672-74, 8 vol. in-4.

## CABA

**C.** Cherchez au K les articles qui ne seraient pas ici. Dans les abréviations des noms propres, C signifie *Caius, Caia, Cæsar, Cælius*, etc.; *CN Cneus*; *COSS.*, *consules*; *C. P.*, *Constantinople*.

**CABADÈS** ou **KOBAN**, roi du 2<sup>e</sup> empire persan, monta sur le trône en 491, fut détrôné en 498, parce qu'il voulait, dit-on, rendre les femmes communes dans ses États, mais remonta 4 ans après sur le trône. Il fit d'abord avec quelques succès la guerre à l'empereur Anastase en Arménie et en Mésopotamie; mais il fut ensuite battu par Bélisaire et forcé à demander la paix. Il mourut en 531.

**CABALE** ou **KABBALA**, doctrine secrète des Juifs, dans laquelle on enseignait : 1<sup>o</sup> une théologie mystique dont le fond était le dogme de l'émanation divine et une explication allégorique des Ecritures; 2<sup>o</sup> une théurgie absurde par laquelle on prétendait soumettre à la volonté humaine les puissances surnaturelles en prononçant certains mots, et opérer avec leur secours toutes sortes de miracles. Cette doctrine, que l'on fait remonter à l'époque de la captivité des Juifs à Babylone, se trouve principalement exposée dans l'*Yetsira*, attribué au rabbin Akiba, et dans le *Zohar*, attribué à son disciple Ben-Yokai. On peut consulter la *Philosophia Cabbalistica* de Freys, Königsb., 1838, et la *Kabbale ou Philosophie religieuse des Hébreux*, de M. A. Franck, Paris, 1843.

**CABALE** (ministère de la), conseil privé qu'avait formé Charles II, roi d'Angleterre, et qui pendant 5 ans (1669-1674) exerça la plus fâcheuse influence sur les affaires du pays. On le nomma ainsi parce qu'il était composé de cinq personnes dont les initiales réunies formaient le mot anglais *Cabal* (c.-à-d. *Cabale*), savoir : Clifford, Ashley, Buckingham, Arlington, Lauderdale, et aussi parce que ce nom caractérisait bien un ministère formé par l'intrigue et qui était en opposition avec la nation. Sous ce ministère, la triple alliance conclue entre l'Angleterre, la Hollande et le Suède contre la France fut rompue et le roi d'Angleterre fut soudoyé par Louis XIV.

**CABALLINUS** FONDS. V. **HIPPOCRÈNE**.

**CABANES** (les), ch.-l. de cant. (Ariège), sur la r. g. de l'Ariège à 11 kil. S. E. de Tarascon; 1700 hab.

**CABANIS** (P. J. Georges), célèbre médecin et physiologiste, fils d'un astronome, naquit en 1757, à Cosnac, près de Brives (Corrèze), et mourut en 1808. Envoyé à Paris pour achever ses études, il cultiva d'abord la poésie, se lia avec Roucher et entreprit une traduction d'Homère; en 1773, il accompagna un seigneur polonais à Varsovie en qualité de secrétaire; puis, pressé par son père de prendre un état, il choisit la médecine, et s'y distingua bientôt. Admis dans la société de Mme Helvétius à Auteuil, il y connut Turgot, d'Holbach, Condorcet et tous les hommes marquants de l'époque. Il embrassa chaudement les principes de la Révolution, se lia étroitement avec Mirabeau et lui donna ses soins comme médecin dans la maladie qui l'emporta. Il fut élu membre du conseil des Cinq-Cents, approuva le coup d'Etat du 18 brumaire, et fut appelé au Sénat lors de l'établissement de l'Empire. A la réorganisation des écoles, il fut nommé professeur d'hygiène, puis de clinique à l'école de médecine, et il devint membre de l'Institut lors de sa création. Outre quelques écrits littéraires ou politiques, on a de lui : *Du degré de la certitude de la médecine* (1797); *Coup d'œil sur les révolutions et la réforme de la médecine* (1804); *Rapports du physique et du moral de l'homme* (1802). Ce dernier est le plus important de ses ouvrages : il y traite de la part des organes dans la formation des idées, de l'influence des âges, des sexes, des tempéraments, des maladies, du régime; ainsi que de la réaction du moral sur le physique. Il y explique tout par des

## CABI

causes purement physiques, y enseigne le matérialisme, et va jusqu'à dire que le cerveau digère les impressions et sécrète la pensée comme l'estomac digère les aliments. Cependant ses opinions se modifièrent depuis : dans une *Lettre sur les causes premières*, qu'il avait adressée à Fauriel, et qui ne parut qu'en 1824, il se montre très-favorable aux idées spiritualistes (V. BÉRARD). Les ouvrages de Cabanis ont été réunis par M. Thurot, en 5 vol. in-8, 1823-25. *Les Rapports de physique et de moral* ont été édités séparément par le docteur Cerise, 1843, et par M. Peisse, 1844. M. Mignet a lu en 1850 à l'Académie des sciences morales une *Notice sur Cabanis*.

**CABARDIE**. V. **KABARDIAH**.

**CABARRUS** (François, comte de), habile financier, né à Bayonne en 1752, mort en 1810, s'établit de bonne heure en Espagne, et s'y fit bientôt une grande réputation. Lors de la guerre de l'indépendance de l'Amérique, il créa des billets royaux qui rétablirent les finances de l'Espagne; il fonda la banque de St-Charles, 1782, fit instituer en 1785 la Compagnie du commerce des Philippines, devint conseiller des finances, ministre plénipotentiaire au congrès de Rastadt en 1797, et enfin ministre des finances sous le roi Joseph. — Sa fille, célèbre pendant la Révolution par sa beauté et par son influence, épousa successivement Tallien et le duc de Caraman, prince de Chimay.

**CABÈS**, *Tacapa*, v. de l'Etat de Tunis, sur le golfe de même nom (Petite Syrte des anciens), à 320 kil. S. de Tunis; 30 000 hab. On y cultive le *henné*. Ruines romaines. — Pour le golfe de Cabès, V. **SYRTE**.

**CABESTAING** (Guill. de), troubadour du Roussillon, vivait au xi<sup>e</sup> siècle. On raconte qu'ayant séduit Marguerite, femme de Raymond, seigneur de Castel Roussillon, celui-ci le poignarda, lui arracha le cœur, et le fit manger à sa femme à laquelle il ne révéla cette vengeance qu'après que l'horrible repas eut été consommé. Au reste, on ne s'accorde pas sur le nom de la femme ni de l'époux. On attribue la même aventure à Gabrielle de Verzy. Quelques poésies de Cabestaing, ainsi que sa *Vie*, ont été publiées par Raynouard (*Poésies des troubadours*, 1<sup>er</sup> vol.).

**CABET** (Etienne), communiste, né à Dijon en 1788, mort en 1857, était fils d'un tonnelier. Il se fit recevoir avocat, plaïda, mais avec peu de succès, se jeta dans l'opposition la plus avancée sous Charles X, fut après la révolution de 1830 nommé procureur général en Corse, mais se fit bientôt révoquer à cause de l'exagération de ses opinions, fut élu en 1831 député de la Côte-d'Or, attaqua avec violence le gouvernement de Louis-Philippe dans un journal ultra-démocratique qu'il avait fondé, le *Populaire*, fut condamné en 1834 à deux ans de prison, se réfugia en Angleterre, d'où il ne revint qu'en 1839, publia en 1842, sous le titre de *Voyage en Icarie*, le plan d'une utopie communiste, tenta quelques années après de réaliser ses plans et, dans ce but, se transporta, avec quelques partisans, au Texas, sur les bords de la rivière Rouge, puis dans l'Illinois, à Nauvoo, établissement abandonné par les Mormons; mais rencontra dans l'exécution une foule de mécomptes, eut avec ses disciples de vives contestations et des procès scandaleux, vit bientôt sa communauté se dissoudre et mourut dans la misère et le chagrin.

**CABILLAUDS** (le parti des), parti politique en Hollande vers le milieu du xiv<sup>e</sup> siècle, se forma à l'occasion des divisions qui s'élevèrent au sujet de la souveraineté des Pays-Bas entre la veuve de Louis de Bavière, Marguerite, et son fils Guillaume, qui avait pris le titre de comte de Hollande (1349). Les nobles, mécontents de ce dernier, avaient rappelé Marguerite malgré l'opposition des villes, et, espérant une facile victoire, avaient pris le nom de *Cabill-*

*lauds*, par allusion aux grecs poissons de ce nom qui se nourrissent de fretin. Les bourgeois, de leur côté, sous le nom de *Hæksche* (Hameçons), prirent les armes et ravagèrent les châteaux des nobles. Cette guerre dura plus d'un siècle. Les Cabillauds furent détruits en 1492 par Maximilien d'Autriche.

**CABILLONUM** ou **CABILLINUM**, v. de la Gaule Lyonnaise, chez les Eduens, est auj. *Châlon-sur-Saône*.

**CABIRA**, puis *Sebaste*, v. d'Anatolie, auj. *Siras*.

**CABIRES** (de *Kabirim*, dieux puissants, ou de *Khberim*, dieux associés; *dii potentes*, *dii socii*), divinités mystérieuses adorées dans plusieurs endroits de la Grèce, et surtout dans les îles de Samothrace et d'Imbros. Elles furent importées en Grèce par les Phéniciens, mais se modifièrent en se confondant avec les divinités du culte pélasgique. Primitivement, les dieux Cabires formaient une tétrade dont les noms étaient : *Axiéros*, *Axiocersus*, *Axiocersa* et *Cadmillus* ou *Casmillus*; plus tard, ces noms furent traduits, tantôt en ceux de Vulcain, Mars, Vénus, Amour ou Harmonie; tantôt en ceux de Cérès, Pluton, Proserpine, Hermès ou Mercure. Souvent aussi on a confondu les Cabires avec les *Curètes*, les *Corybantes*, les *Dactyles* et les *Dioscures*. On ne peut, du reste, rien affirmer de certain sur des divinités dont il n'était pas même permis de prononcer le nom, ni sur un culte qui avait des mystères même pour la plupart de ses initiés. Le grand prêtre du culte cabirique, appelé *coës*, recevait la confession de ceux qui se faisaient initiés. La dernière cérémonie de l'initiation, qui ouvrait à l'initié l'accès des mystères, s'appelait *thronisme* : l'initié, après avoir subi les plus terribles épreuves, était assis sur un trône éclatant de lumière, le front couvert d'un voile, couronné d'un rameau d'olivier et ceint d'une écharpe, tandis que tous les prêtres et les mystes, se tenant par la main, exécutaient autour de lui des danses symboliques. Enée, dit-on, fit connaître les Cabires à l'Italie, où des fêtes furent instituées en leur honneur.

**CABO**, c.-à-d. *cap*. Pour les noms commençant ainsi qui ne sont pas ici, cherchez le mot qui suit CABO.

**CARO-DELGADO**, gouvt de la capitainerie générale de Mozambique (Afrique portugaise), est composé des îles *Quérimbés*, et ainsi nommé du cap Delgado.

**CABOCHIE** (Simonet), scélérateur qui, excité et soutoyé par le duc de Bourgogne, se mit, vers 1410, à la tête de la populace, sous le règne de Charles VI, commit une foule d'assassinats, s'empara de la Bastille, pénétra jusqu'au palais du roi, et fut pendant quelque temps le maître de Paris. Les sicaires de Cabochie s'appelaient les *Cabochiens*; on les nommait aussi les *Écorcheurs*, parce qu'ils se composaient pour la plupart de bouchers et qu'il avait été lui-même écorcheur de bêtes. Les Cabochiens remplirent Paris de leurs violences, forcèrent les théologiens de la Sorbonne à recevoir leur alliance, prirent la Bastille en 1413, mirent à mort Pierre Desessarts, prévôt de Paris, contraignirent le Dauphin à arborer comme eux le *chapon blanc*, symbole de la faction populaire, et exigèrent de lui une ordonnance (qui fut appelée la *cabochienne*) pour la réforme de l'État. Les Parisiens, las enfin de leur cruautés, appelèrent à leur secours le Dauphin qui s'était enfui, et les Cabochiens furent exterminés, 1422.

**CABOT** ou **CABOTTO** (Jean), navigateur vénitien, qui s'établit à Bristol sous Henri VII. Ayant persuadé à ce prince qu'il était possible d'aller aux Indes orientales par le N. O. de l'Amérique, il fut chargé d'entreprendre une expédition dans ce but : il partit au commencement de 1497, mais il fut bientôt arrêté par les glaces. Néanmoins l'expédition ne fut pas inutile; il découvrit Terre-Neuve, le Labrador, le Canada, et quelques autres contrées. — Son fils, Sébastien Cabot, né à Bristol en 1477, mort en 1557, exécuta en 1517, pour le compte de Henri VIII, un voyage de découverte, et visita le Brésil, Hispaniola, Porto-Rico. Il passa en 1525 au service de l'Espagne, remonta la Plata et construisit plusieurs forts sur

ses rives, puis il revint en Angleterre, dirigea en 1552 une expédition au N. E. à travers la mer Glaciale, et établit les premières relations commerciales de la Grande-Bretagne avec Arkhangel. La relation des voyages des deux Cabot a été publiée à Venise, 1583, et dans les recueils d'Hakluyt et de Purchas. Les Anglais ont voulu opposer les découvertes des Cabot à celles de Colomb.

**CABOUL**, État de l'Asie centrale. V. **КАБУЛ**.

**CABRAL** (P. Alvarez), navigateur Portugais, commanda la seconde flotte envoyée par le roi de Portugal Emmanuel aux Indes orientales en 1500, fut poussé par les vents sur la côte du Brésil, jusque-là inconnue, et en fit ainsi la découverte. Il se dirigea ensuite de là vers les Indes, fit alliance avec le roi de Cochinchine et de Cananor, et revint en 1501 chargé de richesses.

**CABRERA**, *Capraria*, une des Baléares, au S. de Majorque; 13 k. sur 4. Bon port, défendu par un château fort. Cette île a peu d'habitants. Elle doit son nom aux chèvres qui y étaient très-nombreuses. Dans la guerre d'Espagne (1808-1813), des prisonniers français y furent détenus sur les pontons.

**CABRERA** (J. Thomas Henriquez de), homme d'État, jouit d'une grande faveur à la cour de Charles II, roi d'Espagne, et fut successivement nommé duc de Medina-del-Río-Seco, amiral de Castille et ministre d'État (1693). Quand le petit-fils de Louis XIV, Philippe d'Anjou, fut appelé au trône d'Espagne, Cabrera refusa de servir ce nouveau monarque, se retira à Lisbonne et se déclara pour le parti de l'archiduc Charles d'Autriche; mais il eut le chagrin de voir ses avis négligés par les conseillers de ce prince. Il mourut en 1705. Cabrera est souvent désigné sous son titre de *l'Amirante* (l'amiral).

**CABRIÈRES**, village du dép. de Vaucluse, à 19 k. S. E. d'Avignon, et à 4 k. S. E. de la fontaine de Vaucluse; 620 hab. Ses habitants furent tous massacrés sous François I comme Vaudois. V. **OPPEDE**.

**CACAULT** (Franç.), diplomate, né en 1742 à Nantes, m. en 1805, réussit en 1793 à détacher la Toscane de la coalition européenne, fut un des signataires du traité de Tolentino et un des négociateurs du Concordat, et fut appelé au Sénat en 1804. Ami des lettres et des arts, il avait traduit plusieurs ouvrages allemands et avait recueilli en Italie beaucoup de tableaux précieux.

**CACÈRES**, *Castra Caccilia*, v. d'Espagne, ch.-l. de la prov. de ce nom, sur le Cacérés, à 45 k. S. E. d'Alcantara; 12000 h. Siège de *l'Audiencia* ou tribunal du Concordat, et fut appelé au Sénat en 1804. Ami des lettres et des arts, il avait traduit plusieurs ouvrages allemands et avait recueilli en Italie beaucoup de tableaux précieux.

**CACÈRES**, *Castra Caccilia*, v. d'Espagne, ch.-l. de la prov. de ce nom, sur le Cacérés, à 45 k. S. E. d'Alcantara; 12000 h. Siège de *l'Audiencia* ou tribunal du Concordat, et fut appelé au Sénat en 1804.

**CACHAO** ou **CACHEO**, établissement portugais dans la Sénégalie, sur le Cachao ou San-Domingo, à 400 k. S. de St-Louis; env. 1000 h. Poudre d'or. Ivoire, cire. — V. de l'emp. d'Annam. V. **KÉCHO**.

**CACHEMIRE** ou **KACHMIR**, auparavant *Sirinagor*, c.-à-d. *ville du bonheur*, grande ville d'Asie, capit. de la prov. de Cachemire, sur le Djélem, par 33° 23' lat. N. et 72° 26' long. E., près du lac Dall; env. 60000 h. Citadelle; rues étroites et malpropres, toits en bois, couverts de terre végétale et de fleurs; bains nombreux. Peu de monuments. Industrie florissante avant la domination des Afghans.

**CACHEMIRE** (roy., puis prov. de), la *Caspérie* des anciens, prov. d'Asie, dans le roy. de Lahore, entre 33°-34° 30' lat. N. et 72°-75° long. E.; 170 k. sur 100. La population, d'environ 800 000 âmes, a été réduite de moitié en 1836 par les ravages du choléra et de la famine. Hautes montagnes couvertes de neige; vallée délicieuse qu'arrose le Djélem : le climat y est

très-doux et le sol très-fertile. L'industrie consiste en fabriques d'armes, de coutellerie, de papeterie, et surtout de châles superbes, faits avec la laine des chèvres du Thibet, et fort recherchés en Europe depuis le commencement de ce siècle (V. CACHEMIRE dans notre *Dictionnaire des Sciences*). La religion des habitants est le Mahométisme et le Bouddhisme; ils parlent une langue particulière dérivée du sanscrit, mais ils entendent le persan. Leurs mœurs sont très-vicieuses. — Le Cachemire fut des princes indigènes jusqu'à la conquête mahométane en 1364; de cette époque à 1586, il forma encore un État indépendant sous des princes mahométans : il fut réuni à l'empire mongol en 1586; en 1747, il fut conquis par les Afghans, puis devint une province du Kaboul; les Seikhs s'en sont emparés en 1819.

**CACHOERA**, v. du Brésil (Bahia), à 120 kil. N. O. de San-Salvador; 16000 h. Entrepôt du coton et du tabac de toute la province.

**CACIQUE**, nom sous lequel les Mexicains et les Péruviens désignaient leurs chefs civils et militaires. Tous les Incas portaient ce titre.

**CACONGO** ou **MALLEMBA**, État d'Afrique, tributaire du roy. de Loango, entre ceux de Loango proprement dit au N., Congo à l'E., Engoyo au S., et l'Océan à l'O. Capit., Kingélé. Quelques mont.; sol fertile, climat tolérable pour les Européens.

**CACUS**, géant monstrueux, demi-homme et demi-satyre, fils de Vulcain, vomissait des tourbillons de flammes et de fumée. Il habitait un trou du mont Aventin, près de l'endroit où plus tard fut bâtie Rome. Ayant un jour volé quelques génisses à Hercule, ce héros força l'entrée de sa caverne, quoiqu'il l'eût barricadée avec des roches énormes, et l'étouffa. Ce combat a fourni à Virgile un des plus beaux morceaux du VIII<sup>e</sup> liv. de l'*Énéide*.

**CADALEN**, ch.-l. de cant. (Tarn), à 9 kil. S. E. de Gaillac; 1600 hab. Commerce de bétail.

**CADALOUS**, évêque de Parme, fut élu pape par la faction impériale en 1061, et prit le nom d'Honoré II. Il fut déposé l'année suivante par le concile de Mantoue, et mourut peu de temps après.

**CADA-MOSTO** (L.), navigateur vénitien, né vers 1430, se mit au service du roi de Portugal, fit en 1455 et 1456, sous les auspices du prince Henri, deux voyages sur la côte d'Afrique, explora le Sénégal, la Gambie, découvrit plusieurs des îles du Cap-Vert, retourna dans sa patrie en 1463, et laissa une précieuse *Relation de ses Voyages* (Vicence, 1507).

**CADAN**, petite v. de Bohême, sur l'Egra, à 16k. E. de Saatz. Charles-Quint y confirma en 1534 les concessions faites aux Protestants.

**CADAVAL** (ducs de), branche cadette de la maison de Bragançe, remonte au xiv<sup>e</sup> siècle et a pour tige don Alvarez de Portugal, 4<sup>e</sup> frère du duc de Bragançe, don Ferdinand II. Ce prince était petit-fils, par Ferdinand I, d'Alphonse, premier duc de Bragançe, et avait épousé l'unique héritière du grand connétable de Portugal, don Nuno Alvarez Pereira de Mello. Ses descendants portèrent jusqu'au xviii<sup>e</sup> s. les titres de marquis de Ferreira et de comtes de Tentugal. Don Nuno Alvarez Pereira de Mello, marquis de Ferreira, reçut du roi Jean IV le titre de duc de Cadaval en récompense des services qu'il avait rendus à sa cause dans la célèbre révolution de 1640. Les successeurs de ce dernier se sont alliés aux maisons françaises de Lorraine et de Luxembourg. — Pereira de Mello, duc de Cadaval, né en 1799, mort à Paris en 1837, fut membre du conseil de régence et président de la Chambre des pairs de Portugal en 1826 et devint 1<sup>er</sup> ministre de don Miguel en 1828.

**CADDÉE** ou **CADEE** (Ligue), ou **LIGUE DE LA MAISON DE DIEU**, *Pagus a casa Dei* en latin, était avant 1801 la 2<sup>e</sup> ligue des Grisons et avait pour ch.-l. Coire.

**CADENET**, ch.-l. de cant. (Vaucluse), à 19 kil. S. d'Apt; 2316 hab. Anc. duché. V. CHAULNES (duc de).

**CADEROUSSE**, v. du dép. de Vaucluse, à 4 kil. S. O. d'Orange. Vers à soie; filatures de soie, garance.

Anc. seigneurie appartenant à la maison de Grammont et érigée en duché en 1663.

**CADÈS BARNE**, v. de l'Idumée, dans le désert de Sin, à l'extrémité orientale.

**CADET** DE GASSICOURT (L. Claude), pharmacien, né à Paris en 1731, mort en 1799, fut pharmacien en chef des armées en Allemagne et en Portugal, puis exerça sa profession à Paris où il se fit remarquer par sa bienfaisance autant que par sa science, et fut reçu en 1766 à l'Académie des sciences. A la Révolution, il fut chargé, avec Lavoisier et Darcet, d'extraire le cuivre du métal des cloches. On lui doit plusieurs mémoires sur la chimie, notamment sur la *préparation de l'éther*, ainsi que la découverte du composé d'éther appelé *Liquueur fumante de Cadet*. — Son fils, Ch. Louis Cadet de Gassicourt, 1769-1821, s'est distingué à la fois comme pharmacien et comme littérateur. On a de lui un *Dictionnaire de chimie*, 1803, une *Histoire secrète des Tempstiers*, quelques vaudevilles et de spirituelles chansons.

**CADET DE VAUX** (Antoine), frère de L. Claude, né à Paris en 1743, mort en 1828, tint d'abord une pharmacie, puis la quitta pour se livrer à des recherches scientifiques et philanthropiques. Il s'occupait surtout, de concert avec Pormentier et Cadet de Vaux, d'expériences et de publications relatives à la salubrité publique, à la culture des vins, aux aliments économiques. Il fonda en 1777 le *Journal de Paris*, qui prospéra longtemps entre ses mains. On a de lui, entre autres ouvrages, une *Instruction sur l'art de faire les vins*, et un *Traité sur le blanchiment à la vapeur*.

**CADET LA PERLE**. V. HARCOURT (H. d').

**CADI**, mot arabe, qui signifie *juge*; c'est le nom que portent les juges musulmans; ils réunissent les attributions que remplissent chez nous les commissaires de police, les juges de paix, les notaires et les juges des tribunaux civils et criminels. Ils prennent le Coran pour base de leurs décisions, et imposent à leur gré les punitions et les amendes. Si les sentences rendues par le Cadi semblent injustes, on les défère au mufti qui prononce en dernier ressort.

**CADIÈRE** (CATHERINE LA). V. GIRARD (J. B.).

**CADILLAC**, ch.-l. de cant. (Gironde), anc. ch.-l. du comté de Benauges, à 29 kil. S. E. de Bordeaux, sur la Garonne; 894 hab. Hospice d'aliénés; magnifique château, bâti par le duc d'Épernon, servant auj. de maison de détention pour femmes. Taillanderie, fabrique de creusets.

**CADIX**, *Gades*, v. forte et port d'Espagne, ch.-l. de la province de même nom, dans l'anc. Andalousie, à 460 kil. S. O. de Madrid; 70 000 hab. La ville est située au milieu de la mer, à l'extrémité d'une péninsule de l'île de Léon. Rade immense, port franc. Evêché, belle cathédrale avec une chapelle souterraine; douane, bourse, théâtre, vaste amphithéâtre pour les combats de taureaux, arsenal, hôpital militaire, collège de chirurgie, académie de dessin, observatoire de la marine. Cette ville, une des plus commerçantes de l'Espagne, avait été ruinée par l'émancipation des colonies espagnoles d'Amérique, mais dans ces derniers temps la franchise de son port l'a relevée. — Fondée par les Phéniciens ou les Carthaginois. Prise par les Romains en 206 av. J.-C., elle suivit les destinées de l'Andalousie. Les Espagnols l'enlevèrent aux Arabes en 1262. Les Anglais la prirent et la pillèrent en 1596, mais ils l'attaquèrent en vain en 1626 et 1702; ils la bombardèrent en 1800; les Français la tinrent bloquée de 1810 à 1812. En 1823, les Cortès s'y étaient retirées, emmenant avec elles le roi d'Espagne; mais après la prise du Trocadéro, la ville fut obligée de se rendre au duc d'Angoulême. — La prov. de Cadix, entre celles de Séville, de Malaga, le détroit de Gibraltar et l'Océan, compte environ 360 000 hab.

**CADMÉE** (la). V. CADMUS et THÈBES.

**CADMUS**, fils d'Agénor, roi de Phénicie, fut envoyé par son père à la recherche de sa sœur Europe, enlevée par Jupiter. N'ayant pu la trouver et

n'osant retourner dans sa patrie, il se fixa en Bédouie, où il éleva, vers 1580 av. J.-C., la Cadmée qui fut plus tard la citadelle de Thèbes. On croit que c'est lui qui apporta l'écriture de Phénicie en Grèce.

CADMUS de Milet, historien grec, florissait du temps d'Alcyon, roi de Lydie, au vi<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Il a été des premiers à écrire l'histoire en prose. On a de son *Histoire de la fondation de Milet et des villes ioniennes* des fragments apocryphes. (V. *Histor. græc. fragm.* Collect. gr. lat. de Didot.)

CADOMUM ou CADOMUS, v. de Gaule,auj. *Caen*.

CADORE, *Pierre di Cadore*, bourg de Vénétie, sur la Piave, à 35 kil. N. E. de Bellune; 2000 hab. Patrie du Titien. Les Français y battirent les Autrichiens en 1794. Napoléon donna le titre de duc de Cadore à Champagny.

CADOUAL (George), chef de Chouans, né en 1769 au vge de Brech, près d'Auray (Morbihan), où son père était meunier, se soutint longtemps dans son pays et dans la Vendée contre les armées de Hoche et de Brune. Forcé enfin de renoncer à la guerre, il passa en Angleterre où le comte d'Artois le nomma lieutenant général (1800). Rentré secrètement en France (1803), il forma, de concert avec Pichegru, un complot contre le 1<sup>er</sup> consul : il s'agissait, dit-on, d'attaquer Bonaparte à force ouverte au milieu de sa garde. Le complot ayant été découvert, George fut pris, jugé et exécuté (25 juin 1804). En 1814, Louis XVIII anoblit sa famille.

CADOUIN, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 33 kil. E. de Bergerac; 411 hab. Anc. abbaye de Cisterciens.

CADOURS, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 34 k. N. O. de Toulouse; 343 hab.

CADUCÉE, baguette surmontée de deux ailes et entourée de deux serpents entrelacés. C'était un des attributs de Mercure et le symbole de la paix. Selon la Fable, c'est une baguette de laurier ou d'olivier qu'Apollon avait donnée à Mercure : celui-ci l'ayant un jour jetée entre deux serpents qui se battaient, les serpents s'apaisèrent et s'enroulèrent autour d'elle. — Les négociants ont adopté pour emblème le caducée, parce que Mercure présidait au commerce.

CADURCI, peuple de la Gaule Transalpine, faisait partie de l'Aquitaine 1<sup>re</sup> et habitait entre les *Lemovices* au N., les *Volcæ Tectosages* au S., dans le pays qui répond à l'anc. Quercy ou au dép. actuel du Lot et à partie de Tarn et-Garonne. Il avait pour ch.-l. *Divona* ou *Cadurci*,auj. *Cahors*. Les Cadurciens fabriquaient des vases de terre renommés.

CADUSII ou GELÆ, peuple d'Asie, sur la côte S. O. de la mer Caspienne, entre le Cyrus et le Mardus. Leur pays s'appelle auj. le *Chilan*.

CÆCILIUS. V. STATIUS et METELLUS.

CÆCINA ALIENUS, général romain, abandonna Othon pour Vitellius et donna la couronne à celui-ci en remportant sur Othon la victoire de Bédriac, 69; mais bientôt il abandonna encore Vitellius pour Vespasien. Irrité de se voir sans récompense, il conspira contre ce dernier et fut tué par Titus au sortir d'un festin. — CÆCINA PÆTUS, V. PÆTUS.

CAEN, *Cadomus*, anc. capit. de la Basse-Normandie, auj. ch.-l. du dép. du Calvados, sur l'Orne et l'Odou, à 224 k. O. de Paris par la route, 239 par chemin de fer; 43 740 hab. Cour impériale, trib. de 1<sup>re</sup> instance et de commerce; académie universitaire; facultés de droit, des lettres et des sciences; lycée (établi dans l'anc. *Abbaye aux Hommes*, fondée en 1074 par Guillaume le Conquérant), école secondaire de médecine, école de navigation; académie des sciences, arts et belles-lettres, musées, biblioth. de 40 000 vol.; bel hôtel de ville, belles églises et jolies promenades, canal, château fort. Statue de Laplace (né près de Caen). Dentelles, coutellerie, filature de coton, calicot, percale; chapeaux de paille, châles, gants, etc. Grand commerce de plâtre, sel, bois du Nord, etc. Patrie de Malherbe, Bertaut, Segrais, Huet, Tanneguy Lefebvre, Varignon, Malfilâtre, Choron, du général De Caen, etc.—Caen est une ville

assez moderne; elle doit son importance aux ducs normands. Après la conquête, elle passa sous la domination anglaise. Elle se rendit en 1204 à Philippe-Auguste. Les Anglais s'en emparèrent en 1346 et la pillèrent; ils la prirent de nouveau en 1417 et la gardèrent jusqu'en 1450, époque où elle fut définitivement replacée sous le pouvoir de la France. Henri VI d'Angleterre y avait fondé en 1431 une université, que Charles VII confirma en 1450. Henri IV fit de Caen le siège du parlement de Normandie de 1589 à 1594.

CAEN (île de), l'*Oraison* de Bougainville, île de l'Océanie, à l'E. de la Papouasie, et au N. de l'Archipel de la Louisiade, par 5<sup>e</sup> de lat. S. et 146<sup>e</sup> long. E. Population nombreuse.

CÆNE ou CÆNOPOLIS (c.-à-d. *nouvelle ville*), primitivement *Tænarum*, v. de Laconie, sur la côte, près du cap Ténare. Temple de Jupiter Cænéen. — Ville de la Moy.-Égypte. V. HERMOPOLIS.

CÆNINA, v. de l'Italie anc. (Latium), à 35 kil. N. E. de Rome. Les Céninates furent les premiers qui firent la guerre aux Romains, 748 av. J.-C. Romulus tua leur roi Acron et remporta sur lui les premières *dépouilles opimes*.

CÆNIS, fille du Lapithe Elatus, mentionnée par Virgile au vi<sup>e</sup> livre de l'*Énéide*, fut outragée par Neptune, obtint du dieu en dédommagement de changer de sexe et d'être invulnérable, et prit part, sous le nom de Cénéé, à l'expédition des Argonautes.

CÆNOPHURURUM, c.-à-d. *fort neuf*, ville de Thrace, à 9 k. N. O. de Sélymbrie. L'empereur Aurélien y périt assassiné en 275.

CAER ou CAR, mot qui veut dire en celtique *lieu fortifié*, entre dans un grand nombre de noms géographiques en Bretagne et dans les îles Britanniques. CÆRDIFF, CÆRDIGAN, etc. V. CÆRDIFF, etc.

CÆRE, d'abord *Agylla*, auj. *Cer veteri*, v. d'Étrurie, à 22 kil. O. de Véies, avait été la capitale du royaume de Mézence, et passait pour une ville sainte. On y porta les objets sacrés de Rome après la défaite de Pœllia, 390 av. J.-C. C'est de *Cære* que l'on fait dériver le mot *cæremonia*, cérémonie. En 1835 et 1836, des fouilles faites à Cer veteri amenèrent la découverte de la necropole d'Agylla, ainsi que de divers objets qui attestent que le culte de Mithra y avait pénétré dès le viii<sup>e</sup> s. av. J.-C.

CAERLÉON, *Isca Silurum*, v. ruinée du pays de Galles (Monmouth), à 24 k. S. O. de Monmouth, sur l'Uske; 1200 h. Beau pont, église gothique. Restes d'un amphithéâtre appelé dans le pays *Table ronde* ou *Table d'Arthur*; c'est là, dit-on, que ce roi institua la chevalerie de la Table-Ronde. Caerléon était jadis la capit. du pays de Galles.

CAERMARTHEN, *Meridunum*, ville du pays de Galles, ch.-l. du comté de Caermarthen, à 220 k. O. N. O. de Londres; 9000 h. On y fait naître l'enchanteur Merlin. Usines à fer, corderies.—Le comté, entre ceux de Clamorgan à l'E., de Pembroke à l'O. et la mer au S., à 70 k. sur 32, et 106 000 h. Fertile en orge et avoine. Plomb, houille; chevaux.

CAERNARVON, v. du pays de Galles, ch.-l. du comté de Caernarvon, sur le détroit de Menay, à 12 kil. S. O. de Bangor; 8000 hab. Ville bien bâtie, bon port, vieilles murailles. Industrie; eaux minérales et thermales. Caernarvon a été fondée en 1283, par Édouard I, non loin de l'anc. *Segontium*. — Le comté, situé à l'angle N. O. du pays de Galles, a 73 kil. sur 20, et 82 000 h. Pays montagneux. Plomb, cuivre, ardoises. Perles assez grosses dans le Conway.

CAERWYS, v. du pays de Galles (Flint), à 9 kil. S. O. de Flint; 1000 h. Jadis rendez-vous des bardes gallois pour une espèce de tournoi poétique.

CÆSARAUGUSTA, v. d'Hispanie, auj. *Saragosse*.

CÆSAREA. V. CÆSARÉE, CHERCHELL et JERSEY.

CÆSARODUNUM ou TURONES, auj. *Tours*.

CÆSAROMAGUS, auj. *Beauvais* et *Chelmsford*.

CAFFA, *Theodosia*, auj. *Fœodosie*, v. et port de Russie (Tauride), en Crimée, à 70 k. S. du détroit de Caffa, qui joint les mers Noire et d'Azov. Env.

8000 h. Evêché grec, lazaret, musée. — Caffa fut occupée par les Génois de 1266 à 1475. Elle leur fut longtemps disputée par Venise, et donna lieu à la guerre de Caffa (1355). Elle servait de marché pour les pelletteries du Nord, les étoffes de soie et de coton fabriquées dans la Perse, et les denrées de l'Inde apportées par les caravanes d'Asiraan, et elle devint si florissante qu'on la surnommait la *Constantinople de Crimée* : elle eut alors jusqu'à 100000 h. Mahomet II enleva Caffa aux Génois en 1476 ; en 1770 les Russes la prirent d'assaut.

**CAFFARELLI** (Gactano), fameux *soprano*, né à Bari en 1703, mort en 1783, était fils d'un pauvre paysan. Il eut pour maître à Bari un certain Caffaro, dont il prit le nom en diminutif, et surpassa bientôt ce maître, grâce aux leçons qu'il reçut à Naples du célèbre Porpora. Il débuta à Rome en 1724, chanta sur les principaux théâtres d'Italie, de France, d'Angleterre, et amassa de grandes richesses. Son orgueil égalait son talent : acheta dans sa patrie le duché de Santo-Donato, dont il porta depuis le titre : il s'y fit bâtir un palais sur lequel il inscrivit ces mots : *Amphion Thebas, ego domum*. Caffarelli eut pour rival Farinelli.

**CAFARELLI DU FALGA** (Maximilien), général français, né en 1756, au château du Falga (Haute-Garonne), fut nommé en 1792 officier d'artillerie à l'armée du Rhin, refusa seul, après la journée du 10 août, de reconnaître la déchéance de Louis XVI, fut suspendu de ses fonctions, et subit une détention de 14 mois. Réintégré en 1795, il servit à l'armée de Sambre-et-Meuse et se distingua au passage du Rhin où il perdit une jambe. Néanmoins, lors de l'expédition de Bonaparte en Égypte, il partit en qualité de général du génie : il contribua à la prise de Malte et d'Alexandrie, mais fut tué devant St-Jean-d'Acres, 1799. Il était associé de l'Institut. M. de Gérard a écrit sa *Vie*, 1801. — Son frère, Auguste Cafarelli, 1766-1849, général de division, fut aide de camp de Bonaparte en 1800, négocia le voyage de Pie VII en France pour le sacre de l'Empereur, contribua au gain de la bataille d'Austerlitz, fut ministre de la guerre et de la marine du royaume d'Italie de 1806 à 1810, et fut fait comte de l'Empire. — Un autre frère, Ch. Ambroise, baron Cafarelli, 1758-1826, était chanoine de Toul avant la Révolution. Il devint préfet sous l'Empire, puis membre du conseil général de la Haute-Garonne. Il a écrit un *Abrégé des Géoponiques* (de Cassianus Bassus), Paris, 1812.

**CAFRIERIE** (de l'arabe *Kafer*, infidèle), vaste région de l'Afrique australe, s'étend le long de l'Océan Indien, du cap Negro à la pointe de Luabo, de 23° à 35° lat. S. ; 1300 kil. sur 2500. Elle se divise en *Cafriérie maritime* ou *Cafriérie* proprement dite, autrement *côte de Natal*, et *Cafriérie intérieure*, habitée par une foule de peuplades indépendantes. Places : Nouv.-Litakou, Meribowhley, Melita, Konritchane, Makov, Zoula. Climat très-chaud, surtout sur les côtes : sol varié, offrant des montagnes très-âpres à l'intérieur et de vastes déserts de sable ; on y manque d'eau en beaucoup d'endroits. Riches mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre ; flore analogue à celle du Cap : grande quantité de bêtes féroces. La famille cafre est noire, mais belle, grande et bien faite. Elle se divise en plusieurs tribus dont les principales sont celles des *Kousas*, des *Zoulous*, des *Tamboukis*, des *Mamboukis*, dans la Cafriérie maritime ; des *Gokas*, des *Morolongs*, des *Botjouanas*, dans la Cafriérie intérieure. Toutes sont belliqueuses, la plupart nomades ; elles élèvent de grands troupeaux de bœufs, connaissent peu l'agriculture et moins encore l'industrie. Les Cafres sont polygames ; leur religion est un grossier Fétichisme, et les efforts des missionnaires pour les convertir ont été vains. — Les anciens géographes donnaient le nom de Cafriérie à toute la partie méridionale de l'Afrique qui s'étend d'une mer à l'autre, au S. de la Guinée et de la Nigritie. Levaillant est un des premiers qui aient voyagé dans ce pays.

**CAFRES**. V. CAFRIERIE et KAFFERISTAN.

**CAFZA**, *Capsa*, v. de l'Etat de Tunis, à 240 kil. S. O. de Tunis, fit jadis partie de la Numidie. C'était sous les Numides une place très-forte : c'est une de celles où Jugurtha tenait ses trésors. Marius la prit en 107 av. J.-C., et César la détruisit en 46.

**CAGLIARI**, *Calaris* ou *Caralis*, capit. de l'île de Sardaigne, au S., sur le golfe de Cagliari ; 30 000 h. Résidence du vice-roi, archevêché, université. Port, rade vaste et sûre. Fortifications, cathédrale du XIV<sup>e</sup> siècle ; tours bâties par les Pisans ; théâtre, bibliothèque, musée d'antiquités. Industrie assez active, commerce de vins, olives, sel. On croit que Cagliari est l'anc. ville d'*Iolas*, fondée par les Carthaginois.

**CAGLIARI** (Paul). V. VÉRONÈSE.

**CAGLIOSTRO** (Alex.), personnage mystérieux qui s'est rendu fameux dans le dernier siècle, naquit à Palerme en 1743, d'une famille obscure. Son véritable nom était Joseph Balsamo ; il le changea en celui de Cagliostro que portait sa marraine, et prit la qualité de comte. Accusé d'escroquerie, il fut obligé de bonne heure de quitter sa patrie et parcourut sous des noms différents la Grèce, l'Égypte, l'Arabie, la Perse, l'île de Malte, Naples, Rome, et presque toutes les villes de l'Europe ; il acquit dans ses voyages la connaissance de quelques secrets alchimiques et médicaux, et se fit une grande réputation par des cures merveilleuses. Il arriva en France en 1780, se fixa pendant quelque temps à Strasbourg, où il fut reçu avec enthousiasme, puis vint à Paris où il n'excita pas moins d'admiration, et fut quelque temps à la mode dans la haute société. Il vendait des élixirs, des pilules, faisait des tours de magie et de sorcellerie, et prétendait faire apparaître les morts. Impliqué avec le cardinal de Rohan dans l'affaire du Collier (V. ROHAN), il fut mis à la Bastille, et ensuite exilé (1786). Il se retira en Angleterre, puis alla en Suisse et enfin en Italie. Arrêté à Rome en 1789 comme suspect de pratiquer la franc-maçonnerie, il y fut jugé et condamné en 1791 à la peine de mort, peine qui fut commuée en une prison perpétuelle ; il mourut en 1795, au château de St-Léon, près de Rome. La plupart ne voient dans Cagliostro qu'un adroit charlatan ; quelques-uns le regardent comme un homme vraiment extraordinaire, un véritable thaumaturge, doué du don de prédire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il produisait des effets surprenants, et qu'il vivait toujours dans une grande opulence. On a supposé qu'il était l'agent d'une société secrète de Francs-Maçons qui fournissait à ses dépenses. On a publié à Rome, en 1790, une *Vie de Cagliostro*, extraite des pièces de son procès ; elle a été traduite en français.

**CAGNARD DE LATOUR**. V. LATOUR.

**CAGNOLA** (le marquis Louis), architecte, né à Milan en 1762, mort en 1833, éleva à Milan l'arc de triomphe du Simplon, appelé auj. *Arc de la paix*. L'un des chefs-d'œuvre de l'architecture moderne.

**CAGOTS**, espèce de parias répandus au moyen âge dans le voisinage des Pyrénées, et que la superstition faisait regarder comme des objets de mépris et d'horreur. On a supposé qu'ils étaient les restes des anciens Goths, qui possédèrent longtemps l'Aquitaine : de là leur serait venu le nom injurieux de *Cagots* (*caas goths*, chiens goths), qui leur aurait été donné par les vaincus. Selon d'autres, ce seraient des Juifs lépreux ou des Sarrasins restés en France après leur défaite par Charles-Martel. Les chroniques les désignent souvent encore par les dénominations de *Caqueux*, *Cacous*, *Capos*, *Gaffos*, termes de mépris qui signifiaient *lépreux* : on les croyait en effet atteints de cette horrible maladie. On les appelait aussi *Canards*, parce qu'ils devaient porter sur leurs habits une patte de canard pour se faire reconnaître. On trouve aujourd'hui même des débris de cette race opprimée dans l'Ouest et le midi de la France ; et malgré les progrès de la civilisation, la prévention qu'inspiraient ces malheureux n'est pas complète-

ment éteinte. On peut consulter sur les Cagots l'*Histoire des races maudites* de Francisque Michel.

**CAHAWBAH**, v. des États-Unis (Alabama), au confluent de la Cahawbah et de l'Alabama; 2000 hab. Fondée en 1813, elle fut quelque temps le chef-l. de tout l'État d'Alabama.

**CAHORS**, *Ditona*, puis *Cadurci*, ch.-l. du dép. du Lot, sur le Lot, à 560 k. S. de Paris; 13846 h. Evêché, suffragant de l'archev. d'Alby; tribunal de 1<sup>re</sup> instance, lycée, deux bibliothèques. Cathédrale fort ancienne, ruines romaines. Commerce de draps, de vins et d'eau-de-vie. Patrie du pape Jean XXII, de Clément Marot, du général Ramel; Murat naquit près de là. — Jadis ch.-l. des *Cadurci*, puis capit. du H.-Quercy. Les Normands la saccagèrent en 864. Livrée en 1360 aux Anglais par le traité de Breteigny, elle se révolta et revint à la France en 1428. Cahors posséda une université, fondée en 1322 par le pape Jean XXII; elle fut réunie en 1751 à celle de Toulouse. — C'est à tort qu'on fait venir de Cahors les usuriers nommés au moyen âge *Caorsins* ou *Caoursins*. V. LOMBARDS.

**CAHUSAC** (Louis de), auteur dramatique, né à Montauban vers 1700, mort à Paris en 1759, fut écuyer et secrétaire des commandements du comte de Clermont, fit la campagne de 1743 avec ce prince, et le quitta pour se livrer à la littérature. On a de lui : *le comte de Warwick*, tragédie, 1742; *Zénéide et l'Algérien*, comédies, 1744; plusieurs opéras qui eurent du succès, entre autres *Anacréon* et les *Amours de Tempé*, mis en musique par Rameau et Dauvergne, et une *Histoire de la danse*, 1754.

**CAID**, nom donné par les Arabes à un chef civil d'un ordre inférieur. V. *CAÏN* au *Dict. univ. des sciences*.

**CAIETA**, *Gaëte*, v. du Latium, à l'O. de Minturnes, tirait son nom de la nourrice d'Enée qui y mourut et à laquelle Enée avait élevé un tombeau.

**CAIETAN** (Thomas de vio, dit), cardinal, né en 1469 à Gaëte, en lat. *Caieta* (d'où son nom), mort en 1534, entra dans l'ordre des Dominicains, dont il devint général, fut chargé de plusieurs missions par Jules II et Léon X, et obtint en 1519 l'évêché de Gaëte, avec le chapeau. Envoyé en Allemagne comme légat, il tenta, mais inutilement, de ramener Luther à la foi catholique. Il a laissé des *Commentaires sur la Bible* et sur *Aristote*, et divers écrits sur les matières ecclésiastiques, entre autres un *Traité de l'autorité du Pape*, où il soutient l'infailibilité du souverain pontife, et qui fut censuré par la Faculté de Paris.

**CAIETAN** (Henri), cardinal, issu de la maison de Sermoneto, fut envoyé en France par Sixte-Quint, avec la qualité de légat, en 1589, pour faire élire un roi catholique après la mort de Henri III. Dépasant ses instructions, il anima la guerre civile, se jeta dans le parti de la Ligue, se réunit avec Seize, soutint avec chaleur le parti du roi d'Espagne et distribua de l'argent aux Ligueurs pendant le siège de Paris. Sixte-Quint, mécontent de sa conduite, le rappela; mais ce pape était mort quand Caietan arriva.

**CAIETAN** (Benoît), pape. V. BONIFACE VIII.

**CAIFFA**, v. de Syrie, à 9 kil. S. d'Acree, à 12 kil. au-dessus des ruines de Panc. Hépha, au pied du mont Carmel et sur la baie d'Acree. Murailles; fort; port passable et très-fréquenté; hospice des moines du mont Carmel. Caiffa fut prise par Kléber en 1799.

**CAILHAVA** (J. Fr.), auteur dramatique, né en 1731 à l'Estendoux près de Toulouse, mort à Paris en 1813, a donné aux Français et au Théâtre-Italien un grand nombre de comédies, presque toutes imitées de l'italien; les plus estimées sont *l'Égoïsme* et *le Tuteur dupé ou la Maison à deux portes*, 1765. Il a publié son *Théâtre* en 1781, 2 vol. in-8. On lui doit aussi un traité didactique, *l'Art de la Comédie*, 1772 et 1786, et des *Études sur Molière*, 1802, ouvrage estimable. Il a laissé des *Mémoires* manuscrits.

**CAILLEAU** (Ch.), libraire, né à Paris en 1731, m. en 1798, a donné une foule d'almanachs chantants, d'étrennes badines et plaisantes; une collection des *Lettres d'Héloïse et d'Abailard*; les *Soirées de la cam-*

*pagne*, 1766, et un *Dictionnaire bibliographique, historique et critique des livres rares*, composé en grande partie par un abbé Duclos, 1790, 3v ol. in-8, et augm. d'un 4<sup>e</sup> vol. par Brunet en 1802.

**CAILLET** (Guillaume), surnommé *Jacques Bonhomme*, né au vge de Mello, dans le Beauvaisis, était le chef de la faction de la Jacquerie (1358). Il fut pris par Charles le Mauvais, qui le fit mourir en lui couronnant la tête d'un trépied de fer rougi au feu.

**CAILLIE** (René), voyageur, né en 1799 à Mauzé en Poitou, fils d'un boulanger et orphelin dès l'enfance, s'embarqua à quinze ans pour le Sénégal, sans fortune, sans amis, sans secours. Après dix ans d'obstacles et de traverses de tout genre, il réussit à pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique. Malgré des fatigues inouïes, il parvint à Djenné, puis à Tombouctou, dernier but de ses recherches (1828), et put revenir en France après 16 ans d'absence. Il reçut de la Société de géographie un prix de 10000 fr., et publia en 1830, avec le concours de M. Jomard, la relation de son voyage. Il mourut en 1838, à 39 ans, des suites d'une maladie contractée en Afrique.

**CAÏMANS** (îles), dans la mer des Antilles, au S. de Cuba, célèbres dans l'histoire des flibustiers et encore habités par leurs descendants.

**CAÏN**, premier fils d'Adam et d'Ève, se livra à la culture de la terre. Il n'offrait à Dieu que le rebut de ses récoltes, tandis qu'Abel, son frère, sacrifiait ses brebis les plus grasses. Jaloux de voir que les offrandes d'Abel étaient plus agréables à Dieu que les siennes, il le tua (l'an du monde 150). Dieu le maudit, ainsi que toute sa postérité, le condamna à errer sur toute la terre, et le marqua au front d'un signe de réprobation. Après avoir longtemps erré, il se fixa dans la terre de Nod et bâtit une ville qu'il nomma Enoch, du nom d'un de ses fils. C'est dans la famille de Caïn que l'idolâtrie prit naissance.

**CAÏPHE**, grand prêtre des Juifs, de la secte des Saducéens, fit condamner Jésus à mort, fit arrêter les apôtres et fouetter S. Pierre et S. Jean qui prêchaient la résurrection de leur maître. Privé de sa charge par Vitellius, alors gouverneur de Syrie, il se tua de désespoir, en 35.

**CAÏQUE**, *Caicus*, adj. *Grimakli-Kaiki*, riv. de Mysie, coule à l'O., passe près de Pergame, et se jette dans la mer Egée vis-à-vis de Lesbos.

**CAÏQUES**, groupe d'îles dans l'archipel des Lucayes, au N. de la Jamaïque, par 73°-74° 47' long. O., 20°-21° lat. N.; 1200 hab., presque tous nègres. Coton et sucre. L'île principale, appelée Grande Caïque, a 53 kil. de long sur 6 de large.

**CAIRE** (LE), chez les Arabes, *Misr-el-Kahira* (la victorieuse), capit. de l'Égypte, dans la Basse-Égypte, près de la r. dr. du Nil, au pied du mont Mogaitam; env. 350 000 h. Belles places, dont quatre très-vastes; citadelle; plusieurs palais et grandes maisons; nombreuses mosquées; 31 bains principaux; aqueducs, canaux, citernes, bazars, caravansérails, jardins, cimetières remarquables; *puits de Joseph*, ayant 90 mètres de profondeur, avec une rampe en spirale qui permet aux bêtes de somme de descendre jusqu'au fond. Chemin de fer pour Alexandrie. La ville a été fort embellie par Méhémet-Ali. — Fondée vers 970 par le général arabe Gihauer ou Gohar, lieutenant de Moëz, elle fut dès lors la résidence des califes fatimites. Elle fut prise par les Turcs en 1517, par les Français en 1798, par les Anglais en 1801, et rendue à la Porte aussitôt.

Le *Vieux-Caire*, le Fostat des Arabes, fondé par Amrou en 658, après la prise de Memphis, à 2 kil. S. O. de la v. actuelle, fut d'abord la capit. de l'Égypte. Ce n'est plus auj. qu'un faubourg du Caire.

**CAIRO**, bourg des États sardes, à 17 kil. N. O. de Savone, sur la Bormida; 4000 hab. Défaite des Austro-Sardes par les Français en 1794.

**CAITHNESS**, comté d'Écosse, le plus septentrional de tous, borné au S. par celui de Sutherland; 66 kil. sur 48; 37 000 hab. Villes principales: Wick



et Thurso. Lacs, riv. nombreuses, mais non navigables. On y voit encore les ruines des habitations construites par les Duns ou Pictes.

**CAIUS**, prénom fort commun chez les Romains. On désigne quelquefois par ce simple prénom un des Gracques, un fils d'Agrippa, l'emp. Caligula, etc.

**CAIUS** ou **GAIUS**, célèbre jurisconsulte romain, vivait probablement sous Adrien et Marc-Aurèle. Il avait composé des *Institutes*, qui ont beaucoup servi à la rédaction de celles qui portent le nom de Justinien. Longtemps on n'en a possédé qu'un abrégé qui se trouve dans le *Breviarium alaricianum*, et que l'on croit avoir été fait par Anien, chancelier d'Alaric; mais en 1816, M. Niebuhr a découvert l'ouvrage même dans un palimpseste de Vérone. Il a été imprimé dans les *Ecloga juris*, Paris, 1822, et à part, par Goschen et Lachmann, Berlin, 1842; il a été trad. en français par Boulet, 1827, Pellat, 1844, et Domenget, 1847.

**CAJARR**, ch.-l. de c. (Lot), à 25 k. S. O. de Figeac; 2000 hab. Fortifications démolies en 1622.

**CAJAZZO**, *Calatia*, v. d'Italie (T. de Labour), près de Volturno, à 20 k. S. de Piedimonte; 4000 h. Vins.

**CALABAR**, nom donné en Afrique à deux riv. tributaires de l'Océan Atlantique, qui se jettent dans le golfe de Biafra, partie du golfe de Guinée. On distingue le *Vieux-Calabar* à l'E., et le *Nouveau-Calabar* à l'O. — On appelle *Côte de Calabar* le pays arrosé par ces deux riv., de 3° à 7° long. E. et de 5 à 6 lat. N.

**CALABER** (Quintus). V. **QUINTUS**.

**CALABRE**, l'anc. *Brutium* et partie de la *Lucanie*, région de l'anc. roy. de Naples, la plus mérid. des prov. continentales de cet Etat, forme comme une presqu'île que borne au N. la Basilicate; 260 k. sur 80. Elle est divisée en 3 prov. : 1° *C. ultérieure*, au N.; 450 000 h., ch.-l., Cosenza; 2° *C. ultérieure 1<sup>re</sup>* au S.; 330 000 h., ch.-l., Reggio; 3° *C. ultérieure 2<sup>e</sup>*, entre les deux précédentes, 390 000 h., ch.-l., Catanzaro. La Calabre est traversée par l'Appennin et arrosée par le Crati et le Lao. Climat très-chaud dans les plaines et lieux bas; air malsain; grande fertilité. Effroyables tremblements de terre, notamment en 1783. Civilisation arriérée. — On nomma d'abord *Calabri* les peuples qui habitaient la partie de l'Apugnie située entre les *Salentini* à l'E. et les *Peucetini* à l'O. (ch.-l., *Brundisium*); puis, quand l'Italie fut divisée en 11 régions, au 1<sup>er</sup> s. de l'empire, on appela Calabrie l'Apugnie entière (*Salentini*, *Calabri*, *Peucetini*, *Messapii*), moins quelq. cant. à l'O. La Calabre reçut de bonne heure des colonies grecques. Elle fut soumise par les Romains l'an 260 av. J.-C. Après la dissolution de leur empire, elle tomba au pouvoir des Visigoths, puis des Sarrasins, et enfin (vers 1130) des Normands, qui en firent une prov. du roy. de Naples.

**CALABRESE** (LE), peintre. V. **PRETI**.

**CALACACCIA**, ch.-l. de cant. (Corse) à 28 kil. O. de Corte; 815 h., et à l'entrée de la vallée du Niolo.

**CALAGORRIS**, ville de Gaule,auj. *Cazères*.

**CALAGURRI**, v. de Tarraconaise,auj. *Calahorra*.

**CALAHORRA**, *Calagurris*, v. d'Espagne (Logrono), sur le Cidacos, à 52 k. E. de Logrono; 4300 hab. Evêché. Patrie de S. Dominique. On y fait aussi naître Quintilien. — Cette ville fut reprise sur les Arabes par Garcia, roi de Navarre en 1054.

**CALAIS**, *Caletum*, *Hius* ou *Ulvior portus* ? v. et port de France, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), sur la Manche, à 31 k. N. E. de Boulogne, à 272 k. N. de Paris par Abbeville, 281 par Amiens, 372 par chemin de fer; 12 934 h. Calais n'est séparé de Douvres (en Angleterre) que par un canal étroit nommé *Pas-de-Calais*, qui à 31 k. seulement de largeur, la traverse se fait en 2 h. Chemin de fer, télégraphie électrique sous-marine. La ville est défendue par une citadelle très-forte; elle se partage en haute et basse ville; au N. E. est le faubourg de Courgain. Elle est en général bien bâtie: hôtel de ville, avec un élégant clocher, place d'Armes, église Notre-Dame, où se trouve un tableau de Van-Dyck; phare, bains de mer, etc.

Industrie et commerce actifs: grains, vins, huile; armements pour la pêche de la morue, etc. Patrie de Pigault-Lebrun. — Calais fut érigée en commune vers le xii<sup>e</sup> s. Elle fut prise par Édouard III en 1347, après un siège que le dévouement d'Eustache de St-Pierre et de ses compagnons a rendu à jamais mémorable; elle resta plus de deux siècles entre les mains des Anglais; François de Guise la leur reprit en 1558. Les Espagnols s'en emparèrent en 1595; le traité de Vervins 1598 la rendit à la France.

**CALAIS** et **ZÉTHIÈS**, fils de Forée. V. **ZÉTHIÈS**.

**CALAMATA**, *Phœa*, v. et port du roy. de Grèce, en Morée, ch.-l. de la Messénie, au fond du golfe du Coron; 6000 h. Evêché. C'était au moyen âge une seigneurie qui fut donnée à Villehardouin après la 4<sup>e</sup> croisade, et qui passa ensuite aux Acciajuoli. Elle fut sacagée en 1825 par les Egyptiens; les Français y débarquèrent en 1828.

**CALAMIANES** (Iles), tles de l'archipel des Philippines, par 118° long. E., 12° lat. N.; 20 000 h. Calamiana est la principale. Les Espagnols y pêchent des perles.

**CALAMITA**, v. de Chersonèse l'Aurique,auj. *Alma*.

**CALANUS**, Gymnosophe indien, suivit Alexandre dans la conquête de l'Inde. Étant tombé malade dans la ville de Pasargade à 83 ans, et ne se sentant pas le courage de supporter des infirmités, il se donna la mort en montant sur un bûcher, en présence de toute l'armée macédonienne. Un officier lui ayant demandé s'il n'avait rien à dire à Alexandre: « Non, répondit Calanus, je le verrai dans trois mois à Babylone. » Alexandre mourut en effet trois mois après.

**CALARIS**, v. de Sardaigne,auj. *Cagliari*.

**CALAS** (J.), négociant de Toulouse, né en 1698, était protestant. Un de ses fils ayant été trouvé chez lui étranglé, ses ennemis répandirent le bruit qu'il l'avait lui-même assassiné, parce que ce jeune homme avait abjuré; quelque peu fondée que fut cette accusation, elle fut accueillie par le parlement de Toulouse; le malheureux Calas fut condamné au supplice de la roue et aussitôt exécuté (1762). Voltaire, ayant eu connaissance des faits, réussit à faire réviser le procès et à obtenir un arrêt qui déclarait Calas innocent et réhabilitait sa mémoire, 1765. Le procès de Calas a été inséré dans les *Causes célèbres*. Il a fourni à Chénier, à Laya et à Lemierre le sujet de drames qui ont eu un succès populaire. M. Coquerel a publié en 1838 *J. Calas et sa famille*.

**CALASANTIO** (S. Joseph). V. **JOSEPH**.

**CALATA**.... Beaucoup de noms de lieux en Sicile commencent par ce mot, qui vient du grec *calé acté*, belle rive, ou de l'arabe *kala*, château.

**CALATABELLOTA**, *Triocala*, v. de Sicile (Girgenti), sur la riv. du même nom (l'anc. *Crimisus*), à 15 k. N. E. de Sciacca; 5000 h. Roger I y défit les Sarrasins au xi<sup>e</sup> siècle.

**CALATAFIMI**, *Longarium*, v. de Sicile, à 35 k. S. E. de Trapani, près de l'anc. *Segesta*; 10 000 h. Garibaldi y défit les troupes napolitaines en 1860.

**CALATAGIRONE**, *Hybla minor* ? v. de Sicile, à 60 k. S. O. de Catane; 20 000 h. Evêché. Industrie et grand commerce. Fortifiée au moyen âge par les Sarrasins, et prise sur eux par les Génois.

**CALATANAZOR**, bourg d'Espagne (Vieille-Castille), entre Soria et Osma; env. 1300 hab. Al Manzor y fut battu par les Chrétiens dans une bat. où périrent plus de 50 000 Maures, l'an 998.

**CALATANISSETTA**, v. de Sicile, ch.-l. de la prov. de même nom, sur le Salso, à 106 k. S. E. de Palerme; 15 700 h. Evêché. Ville bien bâtie, belle place. Cette ville repose sur un terrain volcanique. Aux env. grandes souffrières, les plus considérables de l'Europe; sources de pétrole et de gaz hydrogène. — La prov. a 100 k. sur 50 et 185 000 h.

**CALATAYUD**, v. d'Espagne (Saragosse), à 50 k. S. O. de Saragosse, au confluent du Xalon et de la Xiloca; 9000 h. Aux env. était *Bibilis*, patrie de Martial. — Le général Maure Ayoub la bâtit au viii<sup>e</sup> s., d'où lui vient son nom de *Calat Ayoub*, le château

d'AYOUB. Alphonse d'Aragon la prit aux Maures en 1118; le roi de Castille Alphonse XI l'enleva en 1362 aux descendants d'Alphonse.

**CALATRAYA**, *Oretum*, v. d'Espagne (Manche), près de la Guadiana, à 22 kil. N. E. de Ciudad Real, aux env., riches mines de mercure. Prise sur les Maures en 1147. Peu après, cette ville devint le ch.-l. de l'ordre de Calatrava. Elle est auj. en ruines.

**CALATRAYA** (ordre de), ordre religieux et militaire d'Espagne, doit son origine à des chevaliers de l'ordre de Cîteaux à qui fut confiée en 1158, par Sanche III, roi de Castille, la défense de la ville de Calatrava, récemment enlevée aux Maures. Les chevaliers de Calatrava ont rendu de grands services jusqu'à l'expulsion des Maures. Ils eurent des grands maîtres jusqu'en 1489; à cette époque la grande maîtrise fut réunie à la couronne. Aujourd'hui le titre de chevalier de Calatrava n'est plus qu'honorifique. — C'est du sein de l'ordre de Calatrava qu'est sorti l'ordre d'Alcantara (1218).

**CALAUURIE**, île de la Grèce ancienne, à l'E. et près de la côte du Péloponèse, jointe à celle de Poros par un banc de sable, possédait un temple de Neptune dans lequel Démétrius s'empoisonna. On voit encore les ruines de ce temple.

**CALAVRYTA**, v. du roy. de Grèce, en Morée, ch.-l. d'un évêché de même nom, à 27 kil. S. E. de Patras. En 1206, elle forma pour Raoul de Tournay une baronnie française qui resta dans sa famille jusqu'au xv<sup>e</sup> s.

**CALCAR**, v. des Etats prussiens (Province Rhénane), sur le Ley, à 11 kil. S. E. de Clèves; 1600 hab. Patrie du peintre Jean de Calcar.

**CALCAR** (Jean de), peintre. V. JEAN.

**CALCHAS**, sacrificateur et devin grec, fils de Thestor, prit part à l'expédition des Grecs contre Troie, prédit que ce siège durerait dix ans, et que la flotte grecque ne sortirait du port d'Aulide qu'après que le roi Agamemnon aurait sacrifié sa fille Iphigénie sur les autels de Diane. Il mourut de dépit, à Colophon, en se voyant surpassé dans son art par Mopsus.

**CALCINATO**, v. de Lombardie, sur la Chiese, à 17 k. S. E. de Brescia; 4000 hab. Vendôme y défît les Impériaux en 1706.

**CALCUTTA**, capit. de la présidence du Bengale et de toute l'Inde anglaise, sur l'Hougly, un des bras du Gange, à 150 k. de son embouch., env. 400 000 h. (dont à peine 4000 anglais); env. 1 500 000 si on y comprend les faubourgs. Bon port; soi bas et marécageux; grande citadelle, dite *Fort-William*. Evêché anglican, métropolitain des Indes, cour d'appel; collèges, société asiatique, fondée par W. Jones et célèbre par de savants mémoires, etc. La ville est divisée en deux quartiers, la ville blanche (ou faubourg de Tchaouringh), et la ville noire; celle-ci est sale, affreuse; l'autre est belle et bâtie à la grecque. Magnifique palais du gouverneur général, nombreux édifices qui ont fait appeler Calcutta la *Cité des palais*. Commerce immense, industrie active : soieries, cotonnades, nombreuses imprimeries. — Calcutta fut fondée en 1686 par un agent de la *Compagnie de Londres*, qui précéda la *Compagnie des Indes*. Ce n'était d'abord qu'un village. Elle s'accrut rapidement et devint en 1772 le siège du gouv. général de l'Inde.

**CALCUTTA** (présidence de). V. BENGALE.

**CALDARA** (Polydore), peintre. V. CARAVAGE.

**CALDAS D'ORENSE**, V. ORENSE.

**CALDÉRON DE LA BARCA** (don Pédro), célèbre poète dramatique espagnol, né à Madrid en 1600 ou 1601, mort en 1681, composa sa 1<sup>re</sup> pièce à 14 ans, s'engagea comme simple soldat à 25 ans, et n'en cultiva pas moins la poésie au milieu des camps. Philippe IV, ayant remarqué son talent, l'appela à la cour en 1636, le combla de faveurs et de distinctions, et fournit aux dépenses nécessaires pour la représentation de ses pièces. En 1652, Caldéron embrassa l'état ecclésiastique et devint chanoine de Tolède. Depuis cette époque, il renonça au théâtre, ou du moins il ne fit que des pièces religieuses. Ses productions sont ex-

trêmement multipliées; on en porte le nombre à près de mille; on n'en a conservé que la plus petite partie. Elles se composent de tragédies, de comédies et de pièces sacrées analogues à nos anciens *mystères* que l'on nomme *autos sacramentales* (actes sacramentaux). Les plus connues sont : *Héraclius*, sujet déjà traité par Corneille; *l'Alcade de Zalamea*, imitée par Collet-d'Herbois dans le *Payсан magistral*; *le Prince constant*, la *Vie est un songe*, les *Armes de la beauté*, *le Médecin de son Honneur* (mis sur la scène française par Hipp. Lucas), *le Purgatoire de S. Patrice*, *la Dévotion de la croix*, etc. Caldéron s'est aussi exercé dans plusieurs autres genres de poésies. On trouve dans cet auteur beaucoup d'imagination et d'esprit, un rare talent pour nouer et dénouer une intrigue, une poésie facile et harmonieuse, mais aussi beaucoup d'exagération et de faux goût et les anachronismes les plus choquants; il viole à chaque instant les règles de l'art et ne peut être comparé à nos grands poètes dramatiques. Néanmoins, les romantiques l'ont fort exalté de nos jours. J. de Vera-Tasis donna en 1685 à Madrid une 1<sup>re</sup> édition de ses œuvres en 15 vol. in-8. Elles ont été réimprimées en 1759-63, 17 vol. in-4. Il en a paru en 1850 une édition compacte, 4 vol. in-4. Linguet a traduit plusieurs de ses pièces dans son *Théâtre espagnol*, 1771; on en trouve huit dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers* (trad. par Esménard). M. Damas-Hinard en a donné un choix, 1841, 3 vol. in-12.

**CALDIERO**, bourg de Lombardie, à 15 kil. E. de Vérone; 1600 hab. Sources sulfureuses, connues du temps des Romains sous le nom de Bains de Junon. Masséna y battit les Autrichiens en 1805.

**CALEB**, Israélite envoyé par Josué pour reconnaître le pays de Chanaan, est, avec Josué, le seul de tous ceux qui étaient sortis d'Égypte à qui il fut donné d'entrer dans la Terre promise. Il eut en partage la montagne et la ville d'Hébron, et s'empara de Dabir avec le secours d'Othoniel, son neveu.

**CALÉDONIE**, nom ancien de l'Écosse, ou plutôt de toute la partie de la Grande-Bretagne au N. du mur de Sévère. Elle était habitée par 2 races ou peuples, les Scots et les Pictes, qui étaient presque toujours en guerre et qui ne suspendaient leurs querelles que pour se jeter sur leurs voisins du midi.

**CALÉDONIE (NOUVELLE-)**, contrée de l'Amérique anglaise du Nord, dans la Nouvelle-Bretagne, à l'O. des monts Rocheux; 880 kil. sur 700. Beaucoup de lacs, climat froid. Commerce de fourrures.

**CALÉDONIE (NOUVELLE-)**, île de l'Océan Pacifique, par 21° lat. S. et 163° long. E., à l'E. de l'Australie, 370 k. sur 50. On porte le nombre des habitants indigènes à 60 000. Ils sont anthropophages. Sur la côte N. se trouve *Balade*, port fréquenté; sur la côte S., Port-de-France, résidence du gouverneur français. — L'île fut découverte par Cook en 1774, explorée en 1792-93 par d'Entre-Casteaux, et occupée en 1853 par les Français. Des missionnaires français y avaient pénétré dès 1843.

**CALÉDONNIEN** (canal), en Écosse, va du golfe de Murray à l'E. au lac de Linnhe au S. O., et fait communiquer la mer du Nord avec l'Océan en traversant plusieurs lacs. Il a env. 90 kil. de long. Une frégate de 32 canons peut y naviguer. Achevé en 1822.

**CALENDERS**, espèce de moines musulmans, ainsi appelés d'un surnom que reçut leur fondateur, et qui signifie *or pur*. Ils doivent leur origine à un certain Youssouf, Arabe d'Andalousie qui vivait au xiii<sup>e</sup> siècle. Les Calenders s'engagent à voyager continuellement, et font vœu de pauvreté et d'abstinence complète; mais ce ne sont le plus souvent que des vagabonds et des imposteurs, hommes impudents et corrompus, qui prétendent se purifier moralement aussi bien que physiquement par une ablation, et qui emploient les expédients les plus méprisables et les plus ridicules pour obtenir les aumônes des fidèles. Ces dangereux sectaires ont toujours pris une part active dans les révolutions politiques de l'Orient.

**CALENDES, CALENDRIER.** V. ces art. dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

**CALENTIUS** (Elisius), en italien Calenzio, poète latin du xv<sup>e</sup> siècle, né dans la Pouille vers 1450, mort en 1503, fut précepteur de Frédéric, fils de Ferdinand II, roi de Naples, et ami de Sannazar. Ses *Oeuvres* ont été imprimées à Rome, 1503, in-fol. On y remarque le *Combat des rats contre les grenouilles*, imité d'Homère, et réimprimé en 1738 à Rouen dans une édition des *Fables choisies de Lafontaine* mises en vers latins, publiée par l'abbé Saas.

**CALENZANA**, ch.-l. de c. (Corse), à 10 kil. S. de Calvi, dans un joli vallon près de la mer; 2440 h.

**CALEPIN** ou CALEPINO (Ambroise), savant italien, de l'ordre des Augustins, issu de la famille des comtes de Calepio, né à Bergame en 1435, mort en 1511, consacra toute sa vie à la composition d'un *Dictionnaire latin-italien*, qui a eu une vogue immense et qui est vulgairement connu sous le nom de *Calepin*. Ce dictionnaire parut pour la 1<sup>re</sup> fois en 1502, in-fol.; l'auteur le compléta en 1509. Il en a été fait de nombreuses éditions et on y a ajouté la traduction des mots latins en huit, et même en onze langues (V. PASSERAT, LA CERDA, CHEFFLET, FACCIOLATI). — On a étendu depuis le nom de *calepin* à tous les registres de notes et de renseignements.

**CALES**, adj. *Calvi*, anc. v. de Campanie, à 17 k. S. E. de *Tranum Sidicinum*. Vins excellents.

**CALETI**, peuple de Gaule (Lyonnaise 2<sup>e</sup>), à l'E. de l'*Armoricanus tractus*, au N. des *Lerovii*, à l'O. des *Velocasses*; ch.l., *Juliobona* (Lillebonne). Ils occupaient le pays de Caux (Seine-Inf.).

**CALETHUM**, nom latinisé de CALAIS.

**CALICUT** (J. CADWELL), homme d'Etat américain, né en 1782 dans la Caroline du Sud, m. en 1850, fut député au Congrès en 1810, occupa le poste de ministre de la guerre de 1817 à 1825, et rétablit l'ordre dans ce ministère; fut élu vice-président des États-Unis de 1825 à 1833, devint ministre d'Etat en 1844, et enfin sénateur. Tout dévoué aux intérêts des États du Sud, il faillit amener une guerre civile en proposant, à l'occasion d'un tarif qui contrariait leurs intérêts, un système de *nullification*, par lequel chaque Etat aurait pu annuler ceux des actes du gouvernement fédéral qui ne lui conviendraient pas. Ses *Discours* ont paru en 1844. Il a laissé un *Traité de la Science politique*, qui a été publié après sa mort, 1851.

**CALIARI** (Paul). V. VERONESÉ.

**CALICUT**. v. et port de l'Inde anglaise (Madras), par 11° 15' lat. N., 73° 45' long. E., ch.-l. de l'anc. prov. de Malabar, et adj. du district de Calicut; env. 25 000 hab. Ville industrielle: elle a donné son nom aux toiles de coton dites *calicots*. Elle était beaucoup plus belle et plus grande jadis, mais la mer l'a en partie submergée. Vasco de Gama y aborda en 1498, mais ne put la prendre. Haider-Ali la prit en 1766, et Tippoo-Saeb en 1773: ce dernier la détruisit et y transféra les habitants à Nellore; les Anglais, qui la possèdent depuis 1790, l'ont rebâtie.

**CALIDASA**, poète indien. V. KALIDASA.

**CALIFES**, c.-à-d. *vicaires* ou *successeurs*, nom des premiers successeurs de Mahomet; ils réunissaient le pouvoir temporel au pouvoir spirituel. On distingue trois grands califats: 1° celui d'Orient, dont le siège fut à La Mecque jusqu'à la mort d'Ali, puis à Damas sous la famille des Ommyades, et à Bagdad sous celle des Abbassides; il dura 626 ans (632-1258); 2° celui de Cordoue, fondé en 756 par Abdérame, de la famille des Ommyades, et démembré en 1031; 3° celui d'Égypte ou des Fatimites, qui fut fondé en 909 par *Obeïdollah*, descendant de Fatime, fille du prophète, et qui fut renversé en 1171 par Saladin. Les califes furent d'abord élus; mais, dès la fin du 1<sup>er</sup> siècle de l'hégire, Moaviâ abolit l'élection et rendit le califat héréditaire dans sa famille. Ils perdirent toute puissance temporelle depuis la création de l'*Émir-al-omrah* (935). Il y eut pourtant des califes jusqu'en 1516; en cette année, le sultan

ottoman Sélim se fit céder le califat par le dernier abbasside, Motawakkel.

#### Califes d'Orient.

Aboubekr,	632	Motassem,	833
Omar,	634	Vatek-Billah,	842
Othman,	644	Motawakkel,	847
Ali,	656	Mostanser,	861
Haçan,	661	Mostain-Billah,	862
		Motaz,	866
Moaviâ I, <i>Omniade</i> ,	661	Motadi-Billah,	869
Yézid I,	680	Motammed-Billah,	870
Moaviâ II,	683	Motaded-Billah,	892
Merwan I,	684	Motafi-Billah,	902
Abdel-Malek,	685	Moctader-Billah,	908
Walid I,	705	Kaher,	932
Soliman,	715	Rhadi,	934
Omar II,	717	Motaki,	940
Yézid II,	720	Mostakfi,	944
Hescham,	724	Mothî,	946
Walid II,	743	Thaf,	974
Yézid III,	744	Kader-Billah,	991
Ibrahim,	744	Kaïem-Biamrillah,	1031
Merwan II,	744	Moctadi-Biamrillah,	1075

Aboul-Abbas, tige des		Mostaderh,	1118
<i>Abbassides</i> ,	750	Rasched,	1135
Abou-Giafar-Alman-		Moctafi,	1136
zor,	754	Mostandjed,	1160
Mohammed-Mahdi,	775	Mosthadi,	1170
Hadi,	785	Nasser,	1180
Haroun-al-Raschid,	786	Daher,	1225
Amyr,	809	Mostanser,	1226
Al-Mamoun,	813	Mostasem,	1243-1258

#### Califes de Cordoue.

Abdérâme I,	756	Mohammed-al-Ma-	
Hescham I,	787	hadi,	1006
Al-Hakem I,	796	<i>déposé</i> ,	1009
Abdérâme II,	822	Soliman,	1009
Mohammed I,	852	Mohammed de nou-	
Atmoundhir,	885	<i>veau</i> ,	1010
Abdallah,	889	Hescham de nouv.,	1012
Abdérâme III,	912	Hamond,	1015
Al-Hakem II,	961	Kasim ou Kacem,	1017
Hescham II,	976	Yayah,	1018
<i>déposé</i> ,	1006	Hescham III,	1027-1031

#### Califes fatimites.

Obeïdollah,	909	ser,	1036
Kaïem-Aboul-Kacem,	936	Aboul Kacem Mos-	
Almanzor,	945	talli,	1094
Moëz-Ledinillah,	953	Aboul-Mansor-Amer,	1101
Aziz,	975	Haphed-Ledinillah,	1130
Hakem-Biamrillah,	996	Dafer-Biamrillah,	1149
Daher,	1021	Favez-ben-Nasrillah,	1155
Abou Tamin Mostan-		Adhed-Ledinillah,	1160-71

**CALIFORNIE** (nom qu'on dérive de *Calida fornax*, fournaise ardente, à cause de l'extrême chaleur de la partie mérid.), vaste contrée de l'Amérique du Nord, s'étend sur la côte de l'Océan Pacifique, du cap San-Lucar, par 23° lat. N., au cap Orford, par 42°, et se divise en *Basse-Californie*, dite aussi *Vieille-Californie*, au S., et *N.-Californie* ou *Nouvelle-Californie*, au N. Longtemps réunies sous la domination espagnole, les deux Californies forment aujourd'hui deux États distincts, appartenant l'un au Mexique, l'autre aux États-Unis.

**BASSE** ou **VIEILLE-CALIFORNIE**, État de la Confédération mexicaine: c'est une grande péninsule, bornée au N. par la Hte-Californie et baignée à l'O. par l'Océan Pacifique, à l'E. par le golfe de Californie ou mer Vermeille; beaucoup plus longue que large, elle s'étend du 23° au 32° lat. N. et a env. 1200 kil. de long sur 100 de large; env. 35 000 hab., dont un grand nombre d'indigènes à l'état sauvage. Villes principales: La Paz, San-Antonio, Loreto. Le pays est traversé par une chaîne de hautes montagnes, dont quelques-unes volcaniques; mines argentifères. Climat très-chaud; sol varié, généralement sablonneux; on y cultive le blé, l'indigo, la canne à sucre; on y

élève beaucoup de bestiaux. — La Basse-Californie fut explorée par Cortez ou ses lieutenants, de 1532 à 1539; toutefois l'Espagne n'en prit possession qu'en 1602; elle fut colonisée par les Jésuites à partir de 1642. Elle forme depuis 1823 un des États du Mexique.

**HAUTE ou NOUVELLE-CALIFORNIE**, un des États de l'Union américaine, borné au N. par l'Oregon, à l'O. par l'Océan Pacifique, au S. par la Basse-Californie, s'étend du 32° au 42° lat. N., et a pour capit. San-José, et pour autres v. importantes Monterey, anc. capit., San-Francisco, port excellent, San-Barbara, San-Diego et les villes nouvelles de Sacramento, San-Joaquim, Stockton, etc. Sa population, qui en 1840 était à peine de 20 000 h., sauvages pour la plupart, s'élève auj. à plus de 300 000. Le pays est traversé par deux chaînes de montagnes, la Sierra Nevada et le Coast-Range (chaîne côtière), et est arrosé par deux grands fleuves, le Sacramento et le San-Joaquim. Ces fleuves roulent de l'or ou couvrent des gisements du précieux métal (*placers*): ces gisements, découverts en 1848, ont attiré en Californie une foule innombrable de *chercheurs d'or*, venus de tous les points du globe. — Découverte en 1542 par l'Espagnol Cabrillo, la Hte-Californie fut explorée en 1578 par Drake; occupée par l'Espagne en 1763 seulement, elle fut annexée au Mexique et gouvernée par des missionnaires franciscains. Elle a été cédée en 1848 aux États-Unis par le Mexique: c'est presque aussitôt après cette cession qu'eut lieu la découverte de l'or. Elle a été admise en 1850 au nombre des États de l'Union. Indépendamment de sa richesse aurifère, la Haute-Californie se recommande par son climat tempéré, par sa fertilité, par l'étendue de ses côtes, par la commodité et la sûreté de ses ports.

**CALIFORNIE (Golfe de)**, dit aussi **MER VERMEILLE**, golfe de l'Océan Pacifique, sur la côte O. de l'Amérique du Nord, entre la Vieille-Californie et l'État de Sonora, s'étend depuis 22° 55' jusqu'à 32° 35' lat. N. et à 1300 k. sur sur 150. Il doit le nom de *mer Vermeille* à la couleur rouge des eaux du Rio-Colorado qu'il reçoit. Pêcheries de perles sur les côtes.

**CALIGULA (Caius Cæsar Augustus Germanicus, surnommé)**, 3<sup>e</sup> empereur romain, fils de Germanicus et d'Agrippine et petit-neveu de Tibère, né l'an 12 de J.-C., fut adopté par son grand-oncle et lui succéda l'an 37 de J.-C., à l'âge de 25 ans. Les premiers mois de son règne furent heureux: il rappela les exilés, se montra plein de déférence pour le sénat et généreux envers le peuple; mais, à la suite d'une maladie provoquée par la débauche et qui paraît avoir altéré sa raison, il se livra à tous les excès de la folie, de l'orgueil et de la cruauté. Il voulut être adoré comme un dieu, se fit décerner des triomphes pour des victoires imaginaires, donna le titre de consul à un cheval qu'il aimait, entretint un commerce incestueux avec ses sœurs, établit des lieux de prostitution jusque dans son palais, et fit périr les citoyens les plus recommandables et les plus riches, Silanus, Macron, Gémellus, etc., afin de s'emparer de leurs richesses, n'épargnant pas même ses plus proches parents. Dans sa fureur, il souhaitait, dit-on, que le peuple romain n'eût qu'une tête afin de la trancher d'un seul coup. Sa haine s'étendait même sur les morts: jaloux des plus grands écrivains, il eût voulu pouvoir anéantir les écrits d'Homère, de Virgile et de Tite-Live. Il se forma plusieurs conspirations contre ce monstre; enfin Chéréas, tribun des gardes prétoriennes, en délivra la terre, l'an 41 de J.-C. Ce règne n'offre d'ailleurs aucun événement remarquable. Le nom de *Caligula* donné à ce prince lui vient d'une petite bottine, *caliga*, qui servait de chaussure aux soldats et qu'il portait habituellement dans son enfance. Sa *Vie* a été écrite par Suétone.

**CALIPPE**, astronome grec, natif de Cyzique, se fixa à Athènes, et y inventa, vers 331 av. J.-C., un cycle luni-solaire de 76 ans, qu'il substitua au cycle de 19 ans ou Nombre d'or, imaginé par Méton, afin de ramener avec plus d'exactitude les mêmes

positions du soleil et de la lune. Ce cycle, qui commença le 28 juin 330 av. J.-C., porte le nom de *période calippique*. Adopté par les Athéniens, puis par les Macédoniens, il pénétra avec ceux-ci en Asie, et remplaça le cycle tout solaire des Chaldéens.

**CALISTO**, fille de Lycaon, roi d'Arcadie, était une des nymphes de Diane. Elle se laissa séduire par Jupiter qui avait pris la forme de cette déesse, et en eut un fils nommé Arcas. Diane la chassa de sa suite, et Junon la changea en ourse. Jupiter la plaça, avec son fils Arcas, dans le ciel, où ils formèrent la constellation de la Grande et de la Petite Ourse. V. **ARCAS**.

**CALIXTE I (S.)**, pape, élu en 219, souffrit le martyre en 223. On lui attribue l'institution du jeûne des Quatre-Temps. On pense que la catacombe qui existe à Rome sous la dénomination de St-Sébastien a été construite par lui. On le fête le 14 octobre.

**CALIXTE II**, était fils de Guillaume le Grand, comte de Bourgogne, et fut d'abord archevêque de Vienne. Élu pape en 1119 à Cluny, par les cardinaux qui étaient sortis de Rome avec Gélas II, il entra dans Rome en 1120, assiégée dans Sutri l'antipape Grégoire VIII (Bourdin), le prit et le confina dans un monastère. Il arrêta les brigandages dans ses États, termina en 1122 la querelle des *Investitures*, tint le 1<sup>er</sup> concile général de Latran, 1123, et m. en 1124.

**CALIXTE III, Alphonse de Borgia**, né en 1377 à Xativa, près de Valence, fut élu en 1455, et mourut en 1458. Il fit reviser le procès de Jeanne d'Arc par une commission, réhabilita sa mémoire (1456), et tenta, mais en vain, d'armer l'Europe contre les Turcs.

**CALIXTE**, antipape, fut élu en 1159, concurrentement avec Alexandre III; mais celui-ci fut seul reconnu par l'Église. Il se nommait Jean de Strume.

**CALIXTE (George)**, en allemand *Callisen*, théologien luthérien, né dans le Holstein en 1586, mort en 1656, fut professeur de théologie à Helmstädt. Le duc Frédéric-Ulrich l'attira auprès de lui; le duc Auguste le nomma abbé de Koenigsutter. A la demande de l'électeur de Brandebourg, il se rendit au colloque de Thorn, convoqué en 1645 pour opérer la réunion des Luthériens et des autres réformés; mais son éloquence y fut sans succès. Ce théologien a donné son nom à une secte qui croyait pouvoir concilier toutes les opinions et qu'on nomma pour cette raison *Syncretistes*. On a de lui quelques écrits et des *Lettres* publ. à Leips. en 1840 par Th. Henke, qui a donné en 1853 *Calixte et son Temps*.

**CALIXTINS**, secte de Hussites bohémien qui se forma au commencement du xv<sup>e</sup> siècle. Ils étaient ainsi nommés parce que, dans la communion, ils réclamaient l'usage du *calice* pour les laïques. On les appelait aussi *Utraquistes*, parce qu'ils communiaient sous les deux espèces (*sub utraque*). Le concile de Bâle (1433) satisfit à leur demande à cet égard, et les *Compactata de Prague* (1436) assurèrent leur liberté religieuse. Au xv<sup>e</sup> siècle, cette secte se fonda dans celle des Frères moraves.

On donne encore le nom de Calixtins aux Syncretistes, sectateurs de G. Calixte. V. G. CALIXTE.

**CALLAC**, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 28 k. S. O. de Guingamp; 1173 h.

**CALLAICI**, peuple de l'Hispanie, à l'angle N. O., occupait, en Espagne et en Portugal, les prov. actuelles de Galice, Entre-Douro-et-Minho et Tras-os-Montes. — On appelait *Pyénées Callaïques* la partie des Pyénées qui s'étend de la Navia au cap Finistère.

**CALLAO**, v. du Pérou (départ. de Lima), sur l'Océan Pacifique, à 8 k. de Lima, à laquelle elle sert de port; 8000 h. Château fort, chemin de fer allant à Lima; paquebots à vapeur. Bains de mer. — Fortifiée au xv<sup>e</sup> s. par Philippe IV. Détruite en 1746 par un tremblement de terre et bientôt reconstruite; prise par les Colombiens en 1826. C'est la dernière place qu'aient conservée les Espagnols dans cette contrée.

**CALLAS**, ch.-l. de cant. (Var), à 10 k. N. de Draguignan; 1886 h. Moulins à huile.

**CALLE** (LA), v. et port d'Algérie (Constantine), à 465 k. E. d'Alger et à 50 E. de Bone, sur un roc qu'entoure presque complètement la mer; environ 1000 h. La Calle appartient dès 1594 à une compagnie française qui y faisait pêcher le corail; on y exploite aussi des forêts de chênes-lièges. La France en perdit la possession en 1799, la recouvra en 1815, la reperdit en 1827, et la reprit en 1836.

**CALLEMBERG** (J. Henri), orientaliste et théologien luthérien, professeur à l'université de Halle, né dans la Saxe-Gotha en 1694, mort en 1760, fonda une institution pour les missions protestantes en Orient, et créa une imprimerie arabe et hébraïque, afin d'édition des ouvrages à l'usage des convertis. On a de lui : *Prima rudimenta linguæ arabicæ*, Halle, 1729; *Scriptores de religione Muhammedica*, 1734; *Specimen bibliothecæ arabicæ*, 1736; ainsi que des traductions arabes du *Nouveau Testament*, de *l'imitation de Jésus-Christ*, etc.

**CALLET** (J. F.), mathématicien, né à Versailles en 1744, mort à Paris en 1798, était professeur des ingénieurs hydrographes au dépôt de la guerre. Il publia en 1783 une édition des *Tables de logarithmes* de Gardiner, aussi commode qu'utile, et y ajouta en 1795 les logarithmes des sinus pour la nouvelle division décimale du cercle. Cet ouvrage, le plus exact et le plus étendu que l'on possédait en ce genre, a été stéréotypé par Firmin Didot, et réédité en 1857 avec des améliorations par M. Dupuis.

**CALLIANO**, bourg du Tyrol, à 12 k. N. E. de Roveredo, sur la r. g. de l'Adige, près du défilé de Castel della Pietra. Les Impériaux y battirent les Vénitiens en 1487, et Bonaparte les Autrichiens en 1796.

**CALLICRATE**, architecte d'Athènes, éleva avec Ictinus, par l'ordre de Périclès (vers 430 av. J.-C.), le *Parthénon*, dont Phidias dirigea la décoration.

**CALLICRATIDAS**, général spartiate, remplaça Lysandre dans le commandement de la flotte lacédémonienne, prit Méthymne (406 av. J.-C.) et bloqua Conon dans Mitylène, mais fut la même année vaincu près des îles Arginuses, par une flotte athénienne, et périt dans le combat.

**CALLIMACHUS** EXPERIENS. V. BUONACCORSI.

**CALLIMAQUE**, *Callimachus*, architecte de Corinthe, florissant au v<sup>e</sup> ou au vi<sup>e</sup> s. av. J.-C. On lui attribue l'invention du *Chapiteau corinthien*.

**CALLIMAQUE**, poète et littérateur grec, né à Cyrène vers 300 av. J.-C., florissait vers 270. Il enseigna d'abord les belles-lettres à Eleusis près d'Athènes; puis fut appelé à Alexandrie par Ptolémée Philadelphe, et donna des leçons de poésie dans le Musée; Apollonius de Rhodes se forma à son école. Il avait rédigé des ouvrages d'histoire, de grammaire et de littérature et avait composé des poèmes dans presque tous les genres. Il excellait surtout dans l'épigramme. De tous ses écrits il ne nous est parvenu que quelques *Hymnes* composés pour les fêtes des dieux, des épigrammes et quelques fragments. On trouve dans ses poésies de l'élégance et de l'érudition plutôt que du génie; elles sont fort difficiles à entendre. On connaît en outre de lui l'*Ibis*, poème dirigé contre Apollonius, son ancien disciple, qui s'était montré ingrat envers lui (ce poème a été imité par Ovide), et la *Chevelure de Bérénice* mise en vers latins par Catulle. Les meilleures éditions de Callimaque sont celles de J. Aug. Ernesti, Leyde, 1761, à laquelle il faut joindre les *Fragments des Éloges* publiés par Walckenaër, Leyde, 1799, de Blomfield, Lond., 1815, et d'O. Schneider, Gotha, 1851. Il a été trad. en français par Laporte-Dutheil, Paris, 1775, et mis en vers latins par Petit-Radel, 1808, en vers français par M. A. de Wailly, 1842.

**CALLINICUS**, v. de Mésopotamie. V. NICEPHORIUM.

**CALLINICUS**, architecte grec du vi<sup>e</sup> siècle, natif d'Héliopolis en Égypte, inventa, dit-on, le feu grégeois et livra son secret à l'empereur Constantin Pogonat, qui, avec ce secours, brûla dans Cyzique la flotte des Sarrasins (673). Le secret de Callinicus

s'est perdu; depuis il avait été retrouvé par un Français, mais Louis XV, à qui il fut offert, l'acheta pour l'ensevelir dans l'oubli (1756). — Sur la composition probable de ce feu, V. FEU GRÉGOIS, dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

**CALLINICUS** (SELEUCUS). V. SELEUCUS.

**CALLINUS**, poète grec, natif d'Ephèse, qui vivait vers la fin du viii<sup>e</sup> s. av. J.-C., est le plus ancien des poètes élégiaques connus. On a de lui un fort beau fragment dans lequel il exhorte les Ephésiens à repousser les Magnésiens. Ce qui reste de Callinus a été publié avec les fragments de Tyrte par Bach, Leipsick, 1831, et mis en vers par F. Didot.

**CALLIOPE**, muse de la poésie héroïque et de l'éloquence, était fille de Jupiter et de Mnémosyne. Les poètes la disent mère de Linus et d'Orphée, des Sirenes et Corybantes. On la représente sous la figure d'une jeune fille d'un air majestueux, le front ceint d'une couronne d'or ou de lauriers; d'une main elle tient une trompette, et de l'autre un poème épique.

**CALLIPOLIS**, c.-à-d. *Belle ville*, nom de deux v. anc., l'une en Thrace, l'autre dans le roy. de Naples, toutes deux nommées auj. *Gallipoli*.

**CALLIRHOË**, *Beau cours*, nom fort commun dans la Fable. On connaît surtout sous ce nom une fille du fleuve Achéloüs, qui avait épousé Alcéméon, et qui devint la cause involontaire de sa mort en lui demandant le fatal collier d'Eriphyle. V. ERIPHYLE.

**CALLISTHÈNE**, philosophe grec, disciple et petit-neveu d'Aristote, né à Olynthe, vers 365 av. J.-C., suivit Alexandre dans ses expéditions, et envoya à Aristote des observations astronomiques trouvées à Babylone et remontant à plus de deux mille ans. De mœurs sévères, il blâma les excès auxquels se livrait Alexandre, refusa de reconnaître sa divinité, et même eut le malheur de lui déplaire par quelques railleries. Il se vit bientôt après impliqué dans la conspiration d'Hermolaüs, fut, dit-on, enfermé dans une cage de fer, puis mis à mort à Cariate en Bactriane, 328 av. J.-C. Avant son départ pour l'Asie il avait composé une *Histoire grecque* et une *Histoire de la Guerre sacrée* dont il ne reste rien. Il avait commencé en Asie une *Histoire d'Alexandre* dont on a quelques fragments (dans la collection Didot, à la suite d'Arrien). Il existe sous son nom une espèce de roman de la vie d'Alexandre qui n'est pas de lui (imprimé également dans la collection Didot).

**CALLOT** (Jacques), peintre, dessinateur et graveur du 1<sup>er</sup> ordre, né à Nancy en 1593, mort en 1635, était fils d'un gentilhomme, héritier d'armes du duché de Lorraine. Entraîné vers les arts par une passion que sa famille contrariait, il s'échappa, pour la satisfaire, de la maison paternelle, suivit une troupe de bohémiens en Italie, et se forma à Rome sous Jules Parigi et Philippe Thomassin. Il se fixa ensuite à Florence, et revint en 1620 en Lorraine, où le duc Henri lui fit une pension, et où il finit ses jours. Après la prise de Nancy, sa patrie, par Louis XIII (1633), il refusa de consacrer par son burin le souvenir de cette conquête. Son œuvre contient près de 1600 pièces : les plus remarquables sont les *Foires*, les *Hiéux*, les *Supplices*, les *Misères de la guerre*, les deux *Tentations de S. Antoine*, les *Gueux contrefaits*; on lui doit aussi plusieurs batailles, le *Siège de Bréda*, le *Siège de La Rochelle*. Callot s'est acquis une réputation populaire par le talent avec lequel il a traité les sujets grotesques et a caricaturé les vices et les ridicules de l'humanité. Il y a deux belles collections de dessins de Callot, l'une à la Bibliothèque impériale et l'autre à la Bibliothèque Ste-Geneviève de Paris. On doit à M. C. Meaume des *Recherches sur la vie et les œuvres de Callot*, Nancy, 1854 et 1860.

**CALMAR**, v. et port de Suède (Gothie), ch.-l. du gouv. de Calmar, dans une petite île, à 440 k. S. O. de Stockholm; 6000 h. Evêché, magnifique cathédrale, chantiers de construction. C'est à Calmar que fut proclamée, en 1397, la réunion des 3 couronnes

de Suède, de Norwège et de Danemarck sur la tête de Marguerite de Waldemar, réunion connue sous le nom d'*Union de Calmar*. Brisée dès 1448, cette union fut renouvelée en 1454, 1467 et 1520; elle fut définitivement détruite en 1527.

**CALMET** (dom Augustin), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né en 1672, au Mesnil-la-Horgne, près de Commercy, mort à Paris en 1757, fut chargé d'expliquer les saintes Ecritures dans l'abbaye de Moyen-Moutier et à Eunster (1704), et devint abbé de St-Léopold de Nancy (1718), puis de Sénones (1728). Ses principaux ouvrages sont : *La Bible en latin et en français, avec un Commentaire littéral et critique*, Paris, 1707-1716, 23 vol. in-4 (le commentaire a été reproduit à part sous le titre de *Treasure d'antiquités sacrées et profanes*, 9 v., 1722 et ann. suiv.); *Dictionnaire historique et critique de la Bible*, Paris, 1722-28, 2 vol. in-fol. Ces deux ouvrages capitaux ont été plusieurs fois réimprimés, et ont reçu des augmentations considérables. On a encore de Calmet : *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament; Histoire universelle sacrée et profane; Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine; Traité sur l'apparition des esprits, vampires, etc.*; mais ces ouvrages sont moins estimés. On ne peut refuser à Calmet une érudition immense; mais son style est lourd, diffus, incorrect, et l'auteur manque souvent de critique et de méthode.

**CALOJEAN**, roi bulgare. V. JOANICE.

**CALONNE** (Ch. Alex. de), ministre, né à Douay en 1734, mort en 1802, était fils du 1<sup>er</sup> président au parlement de sa ville natale. Après avoir rempli diverses fonctions dans l'administration, il fut nommé en 1783 contrôleur général des finances par Louis XVI. Il se concilia la faveur de la cour, surtout de la reine, en subvenant complaisamment à toutes les dépenses, et augmenta ainsi le déficit qu'avait laissé Louis XV. Pour réparer le mal, il proposa de convoquer une *Assemblée des notables* et d'établir une égale répartition des impôts (1787). Forcé enfin de révéler le déficit qu'il s'était efforcé jusque-là de dissimuler, il fut disgracié, et exilé en Lorraine. Il se retira en Angleterre, où il fut fort bien accueilli et où il écrivit de nombreux mémoires justificatifs. Il entra en France sous le consulat, et mourut ignoré. Ce ministre ne fut coupable que de légèreté et de faiblesse : car il se retira pauvre des affaires.

**CALORE**, *Calor*, riv. du roy. d'Italie (Princip. Ultimeure), naît à 3 k. S. O. de Montella, traverse le territoire de Bénévènt, et tombe dans le Volturno, à 9 k. E. de Cajazzo. Les Romains y remportèrent une victoire sur le Carthaginois Hannon en 214 av. J.-C.

**CALOYERS** (du grec *kalos* *ghérôn*, *beau vieillard*), moines grecs de l'ordre de St-Basile, vivent, soit dans des couvents, comme au mont Athos, en Morée, à Patmos, soit isolément dans des ermitages, s'adonnant à l'agriculture ou à la prière; tous se soumettent à de cruelles macérations. Les caloyers de l'Athos et de Patmos se livrent à l'étude; on choisit parmi eux les évêques et les patriarches.

**CALPÉ**, v. et mont. d'Hispanie, dans la Bétique, sur le détroit de Gadès et en face d'Abyla en Afrique. On a prétendu la retrouver dans l'anc. *Carteia* (*Gibraltor* selon les uns, *Algeiras* suivant les autres). Calpé formait avec Abyla les *Colones d'Hercule*.

**CALPURNIA**, famille romaine dont la principale branche, était celle des Pisons. V. CALPURNIUS et PISON.—Femme de César et fille de Calpurnius Pison, averti, mais en vain, son époux, aux idées de mars, du danger qui le menaçait. Elle envoya ses trésors à Antoine pour l'aider à punir les assassins.

**CALPURNIUS FLAMMA** (M.), tribun militaire. Le consul Atilius Calatinus ayant engagé l'armée dans un défilé dangereux près de Camarine en Sicile, Calpurnius se dévoua avec 300 hommes pour la sauver (258 av. J.-C.). Il échappa seul, par miracle, à une mort qui paraissait inévitable. — C. BESTIA (L.), consul en 110 av. J.-C. Chargé de la guerre contre

Jugurtha, il se laissa corrompre et fit un traité honneur. Il fut condamné à un exil perpétuel.

**CALPURNIUS** (Titus Julius), poète latin, que quelques-uns placent au III<sup>e</sup> s., sous Carin et Numérien, et les autres au I<sup>er</sup>, sous Néron, était natif de Sicile. On a de lui 7 élogues dans lesquelles il a tenté assez heureusement d'imiter Virgile; on les trouve généralement avec les poésies de Némésien, et dans les *Poetæ latini minores* de Wernsdorff, 1780-99. Elles ont été trad. avec celles de Némésien par Mairault, Bruxelles, 1744, et par Cabaret-Dupaty (dans la Bibliothèque latine-française de Panckoucke).

**CALTA**.... V. CALATA....

**CALUIRE** et **CUIRE**, communes voisines de Lyon, dont elles sont comme un faubourg, sur la r. g. de la Saône, comptent ensemble 6000 h.

**CALVADOS**, chaîne de rochers, dans la Manche, à l'E. et à l'O. de l'embouchure de l'Orne, s'élevé très-peu au-dessus des flots, ou reste même un peu au-dessous; elle fut ainsi appelée d'un vaisseau espagnol de l'invincible Armada qui y échoua en 1588. Elle a donné son nom à un département.

**CALVADOS** (dép. du), sur la Manche, entre ceux de l'Eure à l'E., de la Manche à l'O., de l'Orne au S.; 5704 k. carr.; 480 992 h. Ch.-l. Caen. Il était compris jadis dans la B.-Normandie. Sol plat, un peu plus élevé vers le S. Rivières nombreuses : Touques, Dives, Dromme, Aure, Odon. Houille, marbre, granit, argile, marnes, tourbières, sources minérales. Quelques forêts à l'E., au N. et à l'O. Excellents pâturages; grains, chanvre, lin, colza, pastel; culture en grand de fruits à cidre, de pruniers, etc. Beaux chevaux, bétail de belle race. Beurre fin, miel; moutons et huîtres renommés. Toiles, bonneteries, tissus de laine et autres, coutellerie, chapellerie, etc. Grand commerce avec l'étranger. Ce département fournit à Paris un grand nombre de maçons et de tailleurs de pierre. — Le dép. est divisé en 6 arr. (Caen, Bayeux, Falaise, Lisieux, Pont-l'Évêque, Vire), 37 cantons et 784 comm. Il appartient à la 2<sup>e</sup> division militaire; il a un évêché à Bayeux, et une cour impériale à Caen.

**CALVAERT** ou **CALVART** (Denis), peintre, connu aussi sous le nom de *Denis le Flamand*, né à Anvers en 1565, alla en Italie, ouvrit à Bologne une école, d'où sortirent, entre autres peintres célèbres, le Guide, l'Albane et le Dominiquin, et mourut dans cette ville en 1619. Ses ouvrages les plus remarquables se voient à Bologne, à Rome, à Reggio : on admire surtout son S. Michel et un *Purgatoire* (à Bologne). Ses tableaux sont moins estimés pour le caractère et la disposition des figures que pour le coloris; ils ont été gravés par Gil. Sadeler et A. Carrache. Calvaert exerça l'influence la plus heureuse sur le développement de l'école lombarde et prépara celle de Carrache.

**CALVAIRE**, en hébreu *Golgotha*, c.-à-d. *crâne*, mont voisin de Jérusalem, au N. de Sion, faisait partie de la chaîne qui limite à l'O. le bassin du Jourdain et de la mer Morte. On y crucifiait les criminels : c'est là que le Sauveur fut mis à mort. Adrien enferma le Calvaire dans Jérusalem. Ste Hélène y fit bâtir une belle église, qui auj. est une chapelle souterraine rattachée à l'église du Saint-Sépulcre. — On a depuis donné le nom de Calvaire à un grand nombre de montagnes où l'on a reproduit les différents événements de la Passion, notamment au mont Valérien, à 6 k. O. de Paris, près de Nanterre, et au mont Bétharam, dans les Pyrénées.

**CALVAIRE** (les Filles du), ordre religieux fondé par Antoinette d'Orléans, sous la direction du P. Joseph.

**CALVAIRE** (les Prêtres du), congrégation fondée par le P. Charpentier, en 1634, sur le mont Valérien, près de St-Cloud. On faisait à la chapelle de la congrégation, dans la nuit du jeudi au vendredi saint, un pèlerinage très-fréquenté, que des désordres graves firent interdire en 1697. La congrégation fut supprimée avec toutes les autres en 1791.

**CALVERT** (George), né en 1582 dans le comté

d'York, mort en 1632, occupa de hauts emplois sous Jacques I et devint membre du conseil privé, puis ministre d'Etat (1619). Ayant embrassé le Catholicisme, il se démit de ses charges (1624), et alla former un établissement à Terre-Neuve sous Jacques I. Obligé de l'abandonner à cause des incursions des Français, il obtint de Charles I la concession de terres situées au N. de la Virginie, qui forment auj. le Maryland. — Son fils, Léonard Calvert, alla en 1634 prendre possession de ces terres, à la tête d'une troupe de catholiques, y fonda une colonie qui bientôt devint florissante, et fut fait baron, puis comte de Baltimore. Les colons donnèrent en reconnaissance le nom de Baltimore à une ville qui est auj. une des plus importantes de l'Amérique anglaise. — Les descendants des Calvert conservèrent le gouv't du Maryland jusqu'à l'époque de l'indépendance.

**CALVET** (François), médecin et antiquaire, correspondant de l'Académie des inscriptions, né en 1728, m. en 1810, a légué à Avignon, sa ville natale, une riche bibliothèque, une collection d'histoire naturelle et un beau cabinet d'antiquités, avec les fonds nécessaires pour les entretenir.

**CALVI**, ch.-l. d'arr. (Corse), à 75 k. N. d'Ajaccio, dans une presqu'île du golfe de Calvi; 1512 h. Place forte, port. Trib., collége. Vins, huile. — Fondé au xiii<sup>e</sup> siècle, Calvi fut pris par les Anglais en 1794 et repris par les Français l'année suivante.

**CALVI**, v. du roy. d'Italie (Terre de Labour), à 20 kil. N. O. de Caserte. Evêché uni de Calvi-et-Teano. Viet. des Français sur les Napolitains, 1798.

**CALVIN** (Jean), le second chef de la Réforme, né en 1509 à Noyon en Picardie, m. en 1564 à Genève, était fils d'un tonnelier nommé Cauvin. Il fut élevé dans la religion catholique et fut d'abord destiné à l'église; mais il quitta cette carrière pour la jurisprudence, et alla étudier à Orléans, puis à Bourges sous Aleciat. S'étant lié avec plusieurs partisans de Luther, il embrassa bientôt les principes de la Réforme et commença dès 1532 à les propager dans Paris. Menacé de la prison, il se réfugia d'abord à Angoulême, puis à Nérac auprès de Marguerite de Navarre, qui favorisait les Protestants, et enfin à Bâle. Il publia dans cette dernière ville, en 1535, sous le titre d'*Institutio religionis christianæ*, un exposé de la doctrine des novateurs, qu'il traduisit lui-même en français et qui devint comme le catéchisme des Réformés de France. En 1536 il fut nommé professeur de théologie à Genève, où la Réforme venait d'être adoptée. Deux ans après, il fut banni de cette ville pour avoir déployé un rigorisme excessif; il se retira à Strasbourg, où il propagea les nouvelles doctrines. Il fut rappelé à Genève en 1541. Depuis cette époque, il devint tout-puissant dans cette ville; aussi l'appelaient-on le *pape de Genève*. Il fit adopter par le conseil ses articles de foi, ainsi que ses ordonnances sur la discipline ecclésiastique; prétendit réformer les mœurs aussi bien que les croyances, et, poussant l'ardeur jusqu'à l'intolérance, fit brûler l'italien Gentili et le malheureux Servet pour avoir attaqué le mystère de la Trinité (1553). Calvin se distinguait de Luther par une révolution plus radicale, proscrivant tout culte extérieur et toute hiérarchie, ne reconnaissant pas plus le caractère d'évêque et de prêtre que celui de pape, rejetant la messe, le dogme de la présence réelle, l'invocation des saints, etc.; il enseignait la prédestination absolue des élus et des damnés, détruisant ainsi le libre arbitre. Bossuet a tracé un admirable parallèle entre les deux chefs de la Réforme. Calvin a laissé un grand nombre d'ouvrages, écrits en français; on trouve dans tous une érudition remarquable, un ton grave, un style souvent entraînant. Les principaux sont : *Institution chrétienne*, 1535, dont il a donné lui-même plusieurs éditions; un *Traité de la Cène*, 1540; des *Commentaires sur l'Écriture sainte*, un écrit singulier sur le *Sommeil des âmes*. Il a paru plusieurs éditions de ses œuvres; la meilleure est celle d'Amsterdam,

1667. Sa *Vie* a été écrite par Théod. de Bèze, et depuis par Audin, Paris, 1841; par Henry, Hambourg, 1844, et par Bungener, Par., 1864. Ses *Lettres latines* ont été publ. par Th. de Bèze, 1586 (trad. par Teissier, 1702); ses *Lettres françaises*, par J. Bonnet, 1854.

**CALVINISTES**, partisans des doctrines de Calvin (Pour ces doctrines, V. CALVINE). Le Calvinisme prit naissance vers 1536 à Genève, où depuis il n'a pas cessé de dominer. Il se répandit bientôt dans plusieurs cantons de la Suisse, en France, en Hollande, en Angleterre, en Écosse, aux États-Unis, etc. En France, les Calvinistes reçurent le nom injurieux de Huguenots. Ils luttèrent longtemps pour obtenir le libre exercice de leur culte. Réprimés sous François I, Henri II et François III, ils formèrent sous ce dernier, avec d'autres mécontents, la conjuration d'Amboise, qui échoua. Le colloque de Poissy, en 1561, leur faisait espérer un édit de tolérance, lorsque le massacre des Huguenots à Vassy devint le signal des guerres civiles. Bien que fort affaiblis par les défaites de Dreux (1562), St-Denis (1567), Jarnac et Moncontour (1569), les Calvinistes avaient obtenu d'importantes concessions par les traités d'Amboise (1563), de Jonjumeau (1568) et de St-Germain (1570): c'est à ce moment que Charles IX et Catherine de Médicis cherchèrent à les exterminer dans la funeste nuit de la St-Barthélemy (24 août 1572); mais ce massacre, qui devait leur porter le dernier coup, ne fit que soulever une nouvelle guerre, qui dura jusqu'à l'avènement de Henri IV au trône. Ce prince rendit en 1598 un édit connu sous le titre d'*Édit de Nantes*, qui assura la liberté de conscience aux Calvinistes et leur abandonna plusieurs villes comme garanties (V. ÉDIT DE NANTES). Ils se soulevèrent encore sous Louis XIII, mais Richelieu les dompta par la prise de La Rochelle (1626). Louis XIV prononça en 1685 la révocation de l'édit de Nantes; cette mesure impolitique suscita bientôt après plusieurs révoltes, notamment celle des *Camisards*, dans les Cévennes, en 1706, et détermina l'émigration d'un grand nombre de Calvinistes, qui allèrent porter à l'étranger leurs capitaux et leur industrie. Sous Louis XVI, en 1787, les Calvinistes obtinrent un nouvel édit de tolérance. Bientôt après, la Révolution de 1789 leur assura une liberté complète. Auj. le culte calviniste est rétribué par l'État comme le culte catholique. L'organisation des églises est fondée sur la division territoriale; 6000 âmes de population forment une *église consistoriale*; la réunion de cinq églises constitue un *synode*. — Le Calvinisme se modifia et reçut des noms différents selon les pays : on le nomme souvent en France religion réformée; en Écosse, Presbytérianisme; en Hollande, Gomarisme. En Prusse et dans plusieurs États de l'Allemagne, les cultes calviniste et luthérien se sont depuis peu réunis (V. ÉVANGÉLIQUE).

**CALYADNUS**, auj. le *Self*, riv. de Cilicie, se jetait dans la mer au-dessous de Séleucie. C'est dans cette riv. que se noya l'empereur Frédéric I.

**CALYDON**, capit. de l'Étolie anc., sur l'Événus, à 8 k. de la mer. Célèbre par l'énorme sanglier que Diane envoya dans ses campagnes et que tua Méléagre.

**CALYPSO**, fille d'Atlas ou de l'Océan et de Téléthys, habitait, suivant Homère, l'île d'Ogygie, où elle reçut Ulysse, que la tempête y avait jeté. Elle aima le héros et le retint longtemps dans son île; cependant, après sept ans, Ulysse la quitta, sur l'ordre de Jupiter, pour aller rejoindre Pénélope.

**CAM** (Diégo), navigateur portugais du xv<sup>e</sup> siècle, fut chargé en 1484 par Alphonse V d'un voyage de découverte aux côtes d'Afrique, découvrit le fleuve Zaïre, explora le Congo et poussa jusqu'à 22° de lat. S.

**CAMALDOLI**, vge de Toscane, dans une vallée de l'Apennin, à 40 k. E. de Florence. Fameux monastère, chef d'ordre des Camaldules.

**CAMALDULES**, ordre religieux qui se consacrait à la vie purement contemplative, est ainsi appelé du monastère de Camaldoli, situé près de Florence. Il fut fondé par S. Romuald en 1012 et confirmé en

1072 par Alexandre III. Cet ordre a presque entièrement disparu dans le dernier siècle. Cependant, il y avait encore en France avant 1789 une abbaye de Camaldules à Grosbois (Seine-et-Oise).

**CAMALODUNUM**, v. de la Bretagne ancienne, que l'on croit être auj. *Colchester* ou *Malden*.

**CAMARÈS** ou **PONT DE CAMARÈS**, ch.-l. de cant. (Aveyron), sur le Dourdon, à 19 kil. S. de Ste-Affrique; 1656 h. Eaux ferrugineuses aux environs.

**CAMARET**, petit port du Finistère, dans la presqu'île de Crozon située entre la rade de Brest et la baie de Douarnenez; 700 hab. Monument celtique de *Toull-Inquet*. Pêche de la sardine.

**CAMARGO** (Marie Anne CUPPI, dite), célèbre danseuse, née à Bruxelles en 1710, morte en 1770. sortait d'une famille noble originaire d'Espagne. Elle parut avec le plus grand succès sur le théâtre de l'Opéra depuis 1734 jusqu'en 1751. Sa danse était pleine de noblesse et même de retenue. Voltaire a célébré la Camargo dans une charmante pièce de vers.

**CAMARGUE** (la), delta formé, dans le départ. des Bouches-du-Rhône (cantons d'Arles et Stes-Maries), par les deux principales branches du Rhône près de son embouch., un peu au-dessous d'Arles; chacun des côtés a près de 30 k. de longueur. La branche occid. se nomme le *Petit-Rhône*. Dans l'intérieur de l'île est une 3<sup>e</sup> branche, mais très-petite, dite le *Vieux-Rhône*; c'est l'ancien lit, qui s'est ensablé presque entièrement. Un cinquième de l'île est cultivé; le reste consiste en terres vagues, marais ou étangs, dont le plus considérable est celui de Valcarès. On y respire un air malsain (*aria cattiva*), résultant d'exhalaisons semblables à celles des marais Pontins; mais les effets en sont en partie neutralisés par le vent du mistral. On y nourrit beaucoup de bestiaux. On dérive le nom de *Camargue* de *Cati Marii ager*, parce qu'on suppose que Marius y campa.

**CAMARINE**, auj. *Torre di Camarina*, v. de la Sicile ancienne, sur la côte S. O., à l'embouch. du Géla. Fondée par les Syracusains en 599 av. J.-C.

**CAMBACÉRÈS** (J. J. régis de), profond jurisconsulte, né en 1753 à Montpellier, mort en 1824, succéda en 1771 à son père dans la charge de conseiller à la cour des aides; fut, en 1792, député à la Convention; vota pour le sursis dans le procès de Louis XVI; fut chargé en 1793, avec Merlin, de la classification des lois et de leur réunion en un seul corps; devint en 1794 président de l'assemblée, puis présida le Comité de salut public; eut en cette qualité une grande part au gouvernement et se signala par sa sagesse et sa modération. Il fut nommé ministre de la justice sous le Directoire; Bonaparte, élevé au Consulat, le choisit pour 2<sup>e</sup> consul (1799); devenu empereur, il le nomma archi-chancelier, le créa prince de l'Empire et duc de Parme. Cambacérés eut la part principale dans la rédaction du *Code civil*: il sut mettre à profit les travaux des grands jurisconsultes des siècles précédents, surtout ceux de Pothier; c'est lui qui est l'auteur du *Discours préliminaire* du Projet de code civil. Exilé par les Bourbons, il se retira en Belgique; il fut rappelé en 1818, mais ne joua plus aucun rôle politique. Il a laissé des *Mémoires*. — Son frère, Étienne Hubert de C., 1756-1818, fut nommé archevêque de Rouen en 1802, cardinal en 1803, sénateur en 1805. — Son neveu, le duc de Cambacérés, né en 1798, pair de France en 1835, est auj. sénateur et grand-maître des cérémonies à la cour de l'empereur Napoléon III.

**CAMBALU**. V. *CAMELFOURD* et *PÉKIN*.

**CAMBAYE**, v. et port de l'Inde anglaise (Bombay), par 22° 21' lat. N., 70° 28' long. E., sur le golfe de Cambaye, à 130 kil. N. O. de Surat; 8 k. de tour; 30 000 h. Cette v., autrefois très-florissante par son commerce, compta jusqu'à 150 000 hab.; auj. elle est fort déchuë par suite de l'encombrement de son port. Les Mahrattes en furent chassés par les Anglais en 1780. — Le golfe de Cambaye, *Barygazenius sinus*, partie de la mer d'Oman, est à l'E de Guzerat.

**CAMBERIACUM**, *Chambéry* en latin moderne.

**CAMBERT** (Robert), surintendant de la musique de la reine Anne d'Autriche, né à Paris vers 1628, mort en 1677, obtint avec l'abbé Perrin le privilège de l'Académie royale de musique, créée en 1669, et fit représenter, en 1671, le 1<sup>er</sup> opéra français régulier, *Pomone*. Dépossédé de son privilège par Lulli, il en mourut de chagrin.

**CAMBODJE** (Roy. de), contrée d'Asie, dans le roy. d'Annam, par 101° 14'-105° 45' long. E., 8° 47'-15° lat. N., entre le Laos au N., la Cochinchine proprement dite et le Tsiampa à l'E., le roy. de Siam à l'O., et la mer au S. O.; 700 kil. sur 400; environ 1 000 000 d'hab. Capit., jadis Cambodje, puis Panomping et Saïgon. Le pays est arrosé par le fleuve Mé-Kiang ou Cambodje. Pierres fines, or pur, étain; sandal, bois de fer, arbres produisant la laque et la gomme gutte, beaucoup de riz; buffles et animaux féroces, panthères, tigres, rhinocéros. Le Bouddhisme est la religion dominante. — Le Cambodje, indépendamment jadis, est devenu, vers le milieu du xviii<sup>e</sup> s., une province de l'empire d'Annam. En 1809, à la suite d'une longue guerre, il fut partagé entre les Siamois et les Annamites. En 1858, ce pays secoua le joug à la faveur de l'expédition des Français contre l'empire d'Annam. Les Jésuites portugais y eurent des missions au xvii<sup>e</sup> siècle.

**CAMBODJE**, anc. capit. du Cambodje, dans une île du fleuve de même nom. Grand palais, pagodes. Les Hollandais y ont eu un comptoir jusqu'en 1643.

**CAMBODJE** ou **MÉ-KIANG**, riv. d'Asie. V. *MÉ-KIANG*.

**CAMBOLECTRI**, peuple de Gaule. V. *AGESINATES*.

**CAMBON** (Joseph), conventionnel, né à Montpellier en 1756, mort à Bruxelles en 1820, fut membre de l'Assemblée législative, puis de la Convention, et vota la mort de Louis XVI. Il présida plusieurs fois la Convention, fit partie du Comité de salut public et de celui des finances, rédigea en 1793 sur l'administration des finances un rapport remarquable qui contribua puissamment à rétablir l'ordre, et fit créer le *Grand-Livre de la Dette publique* (24 août 1793). Il participa à la chute de Robespierre; néanmoins, lors de la réaction qui suivit, il fut décrété d'arrestation. Il échappa par la fuite et vécut caché à Montpellier. Envoyé en 1815 à la Chambre des représentants, il ne prit de part active qu'aux discussions sur le budget. Il fut exilé en 1816. On a de lui un grand nombre de *Discours* et de *Rapports* sur des matières politiques.

**CAMBORITUM**, v. de la Grande-Bretagne anc., chez les Icènes, est auj. *Cambridge*.

**CAMBRAY**, *Cameracum*, v. du dép. du Nord, ch.-l. d'arr., sur l'Escaut, à 26 kil. S. E. de Douai, à 168 k. N. de Paris par la route, 223 par chemin de fer; 18 083 h. Archevêché; trib., collège, bibliothèque. Forte citadelle; cathédrale, hôtel de ville. Toiles renommées, batiste, mousseline, bonneterie; filatures de coton, fabriques de sucre. Cambray eut, de 1559 à 1789, des archevêques, parmi lesquels Fénelon; de 1801 à 1842 elle n'eut plus qu'un évêché; l'archevêché a été rétabli en 1842. Patrie de Montrelet, de Dumouriez, etc. — Connue sous les premiers Mérovingiens, Cambray fut prise par les Normands en 880 et 882. Elle fut assiégée inutilement par Édouard III en 1339, occupée par Louis XI en 1477, prise par Louis XIV en 1677. Cette v. est célèbre par la *Ligue de Cambray*, formée en 1508 par l'empereur Maximilien I, le roi de France Louis XII, le roi d'Aragon, Ferdinand le Catholique, et le pape Jules II, contre la république de Venise; et par la *Paix de Cambray*, connue aussi sous le nom de *Paix des Dames* (1529), parce qu'elle fut négociée par Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint, et Louise de Savoie, mère de François I; cette paix, peu avantageuse à la France, fut rompue en 1536.

**CAMBREMER**, ch. de cant. (Calvados), à 18 k. S. O. de Pont-l'Évêque; 412 h.

**CAMBRESIS**, petite prov. de France, qui faisait



partie du pays occupé jadis par les *Nervii*, était bornée au N. et à l'E. par la Flandre et le Hainaut, au S. par la Picardie, à l'O. par l'Artois. Villes principales : Cambray, Cateau-Cambrésis, Crèvecœur, Vaucelles. Originellement habité par les *Nervii*, ce pays passa, au v<sup>e</sup> siècle, de la domination des Romains à celle des Francs. Il fut gouverné dès le x<sup>e</sup> siècle par des comtes, et fit partie du roy. de Lorraine jusqu'à l'avènement de Henri II, empereur d'Allemagne, qui, en 1007, donna le comté à l'évêque de Cambray. Philippe de Valois l'acquit en 1340, et ses successeurs le conservèrent jusqu'en 1435, époque où Charles VII l'engagea à Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Louis XI le reprit en 1477; mais Charles-Quint le confisqua et rendit à l'évêque tous ses droits en 1543. En 1581 les Français prirent le Cambrésis; les Espagnols le leur enlevèrent en 1593; repris en 1677, il fut définitivement assuré à la France en 1678, par le traité de Nimègue.

**CAMBRIA**, nom latin du pays de Galles.

**CAMBRIDGE**, *Camboritum*, *Cantabrigia*, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de Cambridge, sur la Cam (d'où le nom de la ville, *pont sur la Cam*), et sur le chemin de fer de l'E., à 76 kil. N. E. de Londres; 28 000 hab. Université célèbre, fondée en 1229, ou même selon quelques-uns en 631, par Sigebert, roi d'Est-Anglie, organisée en 1571 : on y cultive surtout les mathématiques. Elle poss. de 17 collèges, dont les principaux sont ceux de *Peterhouse*, fondé en 1257; *King's college*, 1441; *Christ's college*, 1505; *Trinity-college*, 1546, etc. Bibliothèque de 140 000 v.; musée d'antiquités; jardin botanique; observatoire. — Le comté de Cambridge est situé entre ceux de Lincoln, Norfolk, Suffolk, Essex, Hertford, Bedford, Huntingdon, et la mer; il a 80 k. sur 40; 143 500 h. Grande fertilité, inondations au S. et S. O.; bonnes terres, coupées de pâturages et de bruyères; élève considérable de bestiaux et de chevaux, excellents beurres, excellents fromages.

Le nom de Cambridge est commun à plusieurs villes des États-Unis, dont la principale est dans l'État de Massachusetts, à 4 k. N. O. de Boston, avec lequel elle communique par un pont jeté sur le Charles-River; env. 15 000 h. Université, fondée en 1636 par Harvard, ministre anglican; c'est la 1<sup>re</sup> qui ait été fondée aux États-Unis : on y enseigne outre les études classiques, la théologie, le droit, la médecine; bibliothèque de 30 000 vol.; jardin botanique, cabinet d'histoire naturelle, observatoire.

**CAMBRIENS**, nom donné par les Romains aux Galls, qui habitaient le S. O. de la Grande-Bretagne.

**CAMBRIN**, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 7 k. E. de Béthune; 308 h.

**CAMBRONNE** (P. J., baron de), général français, né en 1770, à St-Sébastien près de Nantes, mort en 1842, s'enrôla en 1792, fit avec distinction les campagnes de la République et de l'Empire, mérita d'être proclamé, après la mort de La Tour d'Auvergne, *Premier grenadier de France*, fut fait général en 1813, après le combat d'Ilanau, devint major de la garde impériale en 1814, accompagna Napoléon à l'île d'Elbe, revint avec lui en 1815, commanda l'avant-garde de sa petite armée, et prit une grande part à la bat. de Waterloo, où il commandait une division de la vieille garde. Quoique sa division fût presque entièrement détruite, il refusa opiniâtrement de se rendre, en faisant, dit-on, cette réponse célèbre : *La garde meurt et ne se rend pas*; il tomba néanmoins aux mains des Anglais, après avoir été laissé pour mort sur le champ de bataille. Traduit en 1816 devant un conseil de guerre, il fut absous à l'unanimité. Nantes lui a érigé une statue, inaugurée en 1848. — On a contesté la réponse qui a illustré Cambronne : s'il ne la prononça pas textuellement, il en dit le sens dans le langage énergique du soldat.

**CAMBUNIENS** (monts), *Cambuni montes*, chaîne de montagnes de la Grèce anc., se détachait de l'O-

lympe, et séparait la Thessalie de la Macédoine : l'Ossa et le Pélion appartenait à cette chaîne.

**CAMBYSE**, prince perse de la famille royale des Achéménides, épousa Mandane, fille d'Astyage, roi des Mèdes, et fut père du célèbre Cyrus. Ce prince était tributaire des Mèdes. Il vivait vers 595 av. J.-C.

**CAMBYSE**, roi de Perse, 530-522 av. J.-C., fils et successeur du grand Cyrus, porta la guerre en Égypte. Ne pouvant se rendre maître de Péluse, il plaça, dans un dernier assaut, au premier rang de son armée, des chiens, des brebis et autres animaux que les Égyptiens regardaient comme sacrés : les assiégés rendirent la place plutôt que de s'exposer à blesser ces animaux. Vainqueur de l'Égypte (525), il mit à mort le roi du pays; puis, tournant ses armes contre la Libye, il détacha 50 000 hommes de son armée pour aller piller et détruire le fameux temple de Jupiter Ammon; mais tous furent ensevelis dans les sables de la Libye. En Éthiopie, il ne fut pas plus heureux; une horrible famine réduisit ses soldats à se dévorer mutuellement. A son retour en Égypte, il tua, dans sa fureur, le bœuf Apis, détruisit le tombeau d'Osymandias et commit mille cruautés. Il allait retourner en Perse, ou un faux Smerdis s'était fait proclamer roi, lorsqu'il mourut d'une blessure qu'il se fit à la cuisse en montant à cheval. Ce prince est représenté par les historiens comme un tyran furieux; il fit périr son frère Smerdis, ainsi que Méroé sa sœur et son épouse.

**CAMDEN** (Will.), antiquaire, surnommé le *Pausanias* et le *Strabon anglais*, né à Londres en 1551, mort en 1623, fut de 1577 à 1597 maître ou directeur de l'école de Westminster et devint en 1597 roi d'armes de Clarence, fonction qui était parfaitement en rapport avec ses goûts. On lui doit un grand ouvrage sur les antiquités de son pays : *Britannia descriptio*, qui parut pour la 1<sup>re</sup> fois en 1586, et qu'il ne cessa depuis de perfectionner (la meilleure édition est celle de Londres, 1607, in-fol.); une histoire du règne d'Élisabeth : *Annales rerum anglicarum regnante Elizabetha*, dont la 1<sup>re</sup> partie parut en 1615, et la 2<sup>e</sup>, après sa mort, en 1625 (de tout à été réuni en 3 vol. in-8, Oxford, 1717, et avait été trad. en français dès 1627, par Belligent); une *Collection des anciens historiens anglais, écossais, danois*, 1603, in-f.; une *Description des monuments de l'abbaye de Westminster*; une *Grammaire grecque*, etc. Ces ouvrages réunissent à la fidélité l'ordre et la clarté.

**CAMELFORD**, autrefois *Cambalu*, v. d'Angleterre (Cornouailles), sur le Camel, affluent du canal de Bristol, à 35 kil. N. O. de Callington; 1000 hab. On y fait naître le roi Arthur; on y place aussi le combat entre Arthur et son neveu Modred, en 543.

**CAMEN**, v. des États prussiens (Westphalie), à 15 kil. S. O. de Hamm; 2000 hab. Patrie de Buxtoff.

**CAMENZ** ou **CAMENZ**, *Camentia*, v. du roy. de Saxe, sur l'Elster Noir, à 27 kil. N. O. de Bautzen; 5000 hab. Draps, lainages, etc. Patrie de Lessing. Incendiée en 1842. — Ville de Prusse (Silésie), sur la Neiss, à 19 kil. S. E. de Frankenstein. Anc. abbaye de Cîteaux, fondée en 1094, supprimée en 1811.

**CAMERACUM**, nom latin de CAMBRAY.

**CAMERARIUS** (Joachim), savant, né à Bamberg en 1500, mort en 1574, était issu d'une famille dont le premier nom était Liebhard, et qui avait reçu le surnom de *Camerarius*, parce que plusieurs de ses membres avaient été chambellans. Il se fit de bonne heure connaître par des ouvrages pleins d'érudition, enseigna le grec et le latin à Nuremberg (1526), et réorganisa les universités de Tubingue (1550) et de Leipsick (1552). Il joua aussi un grand rôle dans les affaires politiques et religieuses, embrassa un des premiers la réforme, se lia étroitement avec Mélancthon, l'aïda à rédiger la *Confession d'Augsbourg*, fut chargé par le sénat de Nuremberg de plusieurs missions importantes, et jouit d'un grand crédit auprès des empereurs Charles-Quint et Maximilien, ainsi que des ducs de Saxe Henri et Maurice. On lui doit

des traductions latines estimées d'un grand nombre d'auteurs grecs, tels qu'*Homère, Hérodote, Xénophon, Aristote, Sophocle, Thucydide, Demosthène*, etc.; des éditions, avec commentaires, de *Plaute, Térence, Quintilien, Cicéron, Virgile*; des *Commentarii linguæ græcæ et latinæ*; des *Éléments de Rhétorique*, une *Vie de Mélancthon*, des *Lettres*, des *Fables*. — D'autres membres de la même famille se sont fait connaître avantagement dans les sciences et dans les lettres, entre autres :

CAMERARIUS (Joachim), son fils, dit *Cam. junior*, savant médecin, 1534-98, auteur de : *Hortus medicus*, 1588 ; *Symbola et emblemata ex herbis et animalibus*, 1590-7 ; *Commentaires sur Matthiolo*, etc.

CAMERARIUS (Rodolphe Jacques), né à Tubingue en 1665 ; il publia en 1694 une lettre *De Sexu plantarum*, où il établit la distinction des sexes, sur laquelle Linnée a plus tard établi sa classification.

CAMERINO, *Camerinum*, v. du roy. d'Italie, anc. ch.-l. de délégation des États romains, à 145 k. N. E. de Rome ; 7000 h. Archevêché, université. Cathédrale et palais archiépiscopal. Soieries. — *Camerinum* était jadis dans l'Ombrie ; cette ville, avec son territoire, devint au moyen âge des Marches du duché de Spolète. — La délégation de C., entre celles de Macerata au N., de Fermo à l'E., de Spolète au S. et de Pérouse à l'O., comptait env. 33 000 h.

CAMERLINGUE, en italien *camerlengo*, chambellan ; nom que porte à la cour de Rome le cardinal qui administre la justice et les finances ; il préside la chambre apostolique. Lorsque le Saint-Siège est vacant, c'est le cardinal *camerlingue* qui gouverne. — Dans l'ancien empire d'Allemagne, le trésorier de l'empereur portait le même nom.

CAMERON (Jean), théologien protestant, né en 1580 à Glasgow, mort en 1626, combattit la doctrine calviniste de la prédestination. Il vint en France, enseigna à Bergerac, à Sedan, à Saumur et à Montauban, et publia entre autres écrits de polémique : *Theses de gratia et libero arbitrio*, Saumur, 1618.

Il se rapprochait par sa doctrine des Arminiens de Hollande. Ses partisans furent appelés *Caméroniens*. — Un autre CAMÉRON, Archibald, également Écossais, né vers 1620 à Falkland, mort en 1680, fut un ardent presbytérien. Il refusa de reconnaître la supériorité du roi en matière de religion, et souleva ses compatriotes contre Charles II (1666) ; ses partisans, dits aussi *Caméroniens*, proclamèrent la république, assassinèrent l'archevêque de St-Andrews et battirent d'abord les troupes royales. Mais ils furent peu après taillés en pièces par le duc de Monmouth : Caméron périt dans le combat.

CAMILLE, *Camilla*, femme guerrière, fille de Métabus, roi des Volques, joue un rôle dans l'*Énéide*. Occupée, dès son enfance, des exercices de la chasse et de la guerre, elle se distingua surtout par sa légèreté à la course et son habileté à tirer de l'arc. Venue au secours de Turnus contre Énée, elle fut tuée en trahison par Aruns. *Virg., Én.*, VII et XI.

CAMILLE, sœur des Horaces, fiancée à l'un des Curiaques, ne put contenir sa douleur après le triomphe de son frère et la mort de son amant, et fut tuée par le héros, irrité de ses imprécations, 667 av. J.-C.

CAMILLE, *M. Furius Camillus*, général romain. Créé dictateur l'an 396 av. J.-C., ils'empara de Véies, dont le siège dura depuis 10 ans, triompha des Volques et fit la guerre contre les Falisques. Dans cette dernière guerre, un maître d'école des Falisques étant venu pour lui livrer la jeunesse qui lui était confiée, Camille fit dépouiller le traître de ses vêtements, et ordonna à ses élèves de le ramener à coups de verges ; les Falisques, touchés de cette noble action, se soumirent à la République. Camille, de retour à Rome, fut accusé d'avoir détourné une partie du butin de Véies, et, pour ne pas être jugé, il s'exila volontairement. Peu après, les Gaulois s'étaient emparés de Rome, le sénat le rappela et le nomma de nouveau dictateur (389). Camille, survenant à

l'improviste avec les Romains échappés au fer des barbares, rompit le traité par lequel Rome achetait la paix (V. BRENNUS), chassa les Gaulois de l'Italie, et entra en triomphe dans sa patrie. Il détourna le peuple d'aller s'établir à Veies, et le détermina à relever la ville détruite par les Gaulois, ce qui lui valut le surnom de *Romulus* et de *second fondateur de Rome*. Il fut encore deux fois dictateur : la 1<sup>re</sup>, il battit les Volques, les Herniques, les Étrusques et les Latins ; la 2<sup>e</sup>, il extermina, à Albanum, en 367, les Gaulois qui avaient de nouveau envahi l'Italie, et débarrassa pour jamais les Romains de ces formidables ennemis. Il mourut, dit-on, de la peste, l'an 365 av. J.-C. Plutarque a écrit sa *Vie*.

L'Église honore le 3 mars une Ste Camille, vierge d'Auxerre, née dans le Paganisme, que S. Gervais convertit et qui mourut en 437 ; — et le 4 juillet un S. Camille, né dans l'Abbruzze, qui fonda en 1584 une congrégation de *Clercs réguliers* pour le service des malades et donna l'exemple du dévouement au milieu d'épidémies meurtrières. Il mourut en 1614.

CAMIRE, *Camirus*, v. de l'île de Rhodes, à l'O.

CAMISARDS. Ce nom fut donné aux Protestants des Cévennes et de la Lozère qui prirent les armes après la révocation de l'édit de Nantes (1685), réclamant la liberté de conscience et l'abolition des impôts qui les écrasaient. Il paraît dérivé du mot *camisade*, attaque nocturne (V. ce mot dans notre *Dict. des Sciences*). On envoya contre les Camisards, en 1702, le maréchal de Montrevel, qui ne put les réduire, et en 1704 le maréchal de Villars, qui ne les soumit qu'en détachant de leur parti un de leurs principaux chefs, Jean Cavalier. La plupart périrent dans les supplices. L'*Histoire des Camisards* a été rédigée par le ministre Court, père du célèbre Court de Gébelin, 1760.

CAMMA, femme galate d'une grande beauté, avait épousé le tétrarque Sinatus. Sinorix, prince de Galatie, ayant fait périr Sinatus par trahison pour épouser sa veuve, dont il était épris, Camma feignit de se rendre à ses désirs et le conduisit dans le temple de Diane comme pour célébrer leur union : là, elle partagea avec lui une coupe qu'elle avait empoisonnée. Elle expira aussitôt au pied de l'autel, heureuse de la faire périr avec elle. Cet événement tragique, raconté par Plutarque et Polyen, a été plusieurs fois mis sur la scène, notamment par Corneille.

CAMOENÆ. V. MUSES.

CAMOENS (Luis de), dit le *Camôens*, célèbre poète portugais, né à Lisbonne en 1517 ou 1525, d'une famille noble, mais pauvre. Il congut dans sa première jeunesse une vive passion pour une grande dame de la cour, Catherine d'Ataïde, ce qui le fit exiler à Santarem ; dans son désespoir, il se fit soldat et alla combattre en Afrique ; il perdit un œil d'un coup de feu devant Ceuta. Ne recevant aucune récompense ni aucun encouragement dans sa patrie, il partit en 1553 pour les Indes, resta quelque temps à Goa, puis fut exilé à Macao, pour avoir censuré le vice-roi dans une satire. Dans cet exil, il composa le poème qui l'a immortalisé, les *Lusiades* (ou *Lusitani*), où il chante la gloire des Portugais (en latin *Lusitani*), les exploits et les découvertes de Vasco de Gama. Au bout de cinq ans, il fut rappelé de son exil : assailli par une tempête, il fit naufrage sur les côtes de la Cochinchine en retournant à Goa. On raconte qu'il se sauva à la nage, tenant dans sa main hors de l'eau le manuscrit de son poème. Se voyant en butte à de nouvelles persécutions, il quitta l'Asie et revint à Lisbonne en 1569. Il y publia son poème ; mais il n'obtint aucune des faveurs qu'il devait espérer, et languit dans la misère : un esclave javanais allait, dit-on, pendant la nuit, recueillir pour lui des aumônes dans les rues de Lisbonne ; on croit qu'il mourut à l'hôpital, en 1579. Outre les *Lusiades*, le Camôens a composé des odes, des élégies, des sonnets, des satires et quelques tragédies. Les éditions les plus estimées des *Lusiades* sont celles de Souza-Botello,

Paris, 1817 et 1819, et de Freyre de Carvalho, Lisbonne, 1843. Ce poème a été plusieurs fois trad. en français, notamment en prose par M. Millié, Paris, 1825, 2 vol. in-8, et par MM. O. Fournier et Desaulles, 1841, in-12; en vers, par M. Ragon, 1842, in-8. Camoëns est le héros d'une épopée d'Almeida de Garrett, 1825, et d'une nouvelle de Tieck. Un monument lui a été érigé à Lisbonne en 1856.

**CAMONICA** (Val), vallée de Lombardie formée par une ramification des Alpes Rhétiques, est arrosée par l'Oglio. Elle a 60 kil. de long et fait communiquer l'Italie avec le Tyrol; 40 000 hab. Mines de fer.

**CAMP DU DRAP-D'OR**. V. CHAMP DU DRAP-D'OR.

**CAMPAGNA**, v. du roy. d'Italie (Princip. Citérieure), à 31 k. E. de Salerne, 6750 hab. Evêché.

**CAMPAGNAC**, ch.-l. de c. (Aveyron), à 57 k. E. de Rhodéz; 692 hab.

**CAMPAGNE-LEZ-HESDIN**, ch.-l. de c. (Pas-de-Calais), à 10 kil. S. E. de Montreuil; 992 hab.

**CAMPAGNE DE ROME**, contrée de l'Italie qui correspond à l'ancien *Latium* et à une partie de l'Étrurie, est située presque tout entière au S. du Tibre, entre la mer et les Apennins. Elle fait auj. partie des États du Pape et forme la comarque de Rome et la délégation de Frosinone : on y remarque, outre Rome et Frosinone, Tivoli, Castel-Gandolfo, Genzano. Sous l'empire français elle formait une grande partie du dép. de Rome. Cette contrée, jadis si peuplée et si florissante, est auj. mal cultivée et presque déserte, à cause du mauvais air (*malaria*), qui y règne et qui engendre des fièvres mortelles et des maladies endémiques. Elle n'est guère habitée que par des pâtres misérables qui y font paître des troupeaux de buffles. Dans la partie S. O., le long de la mer, s'étendent les Marais-Pontins, qui répandent des exhalaïsons méphitiques.

**CAMPAN**, ch.-l. de c. (H.-Pyrénées), sur l'Adour, à 7 kil. S. E. de Bagnères; 3137 hab. Très-belle vallée : on y visite l'abbaye de Médons, le vge de l'Esponne, le prieuré de St-Paul et le mont Aigu. Marbres, cristal de roche.

**CAMPAN** (Henriette GENEST, dame), née à Paris en 1752, morte en 1822, fut d'abord lectrice des tantes de Louis XVI, puis fut attachée à la personne de la reine Marie-Antoinette, et lui donna dans son malheur des preuves de dévouement. Après la Révolution, elle fonda dans la vallée de Chevreuse un pensionnat qui devint bientôt florissant et où fut élevée Hortense Beauharnais. Elle y fut remarquée du premier consul, Bonaparte, qui, parvenu à l'Empire, la plaça à la tête de la maison impériale d'Ecouen (1805), où devaient être élevées les filles des officiers de la Légion d'honneur. Elle perdit cette position à la Restauration et se retira à Mantes. Cette femme distinguée s'attachait surtout, dans l'éducation des femmes, à former des mères de famille. On a d'elle des *Mémoires sur Marie-Antoinette*, 1822; un *Traité de l'Éducation des femmes*, 1823, un *Journal anecdotique*, 1824, et une *Correspondance avec la reine Hortense*, 1835.

**CAMPANELLA** (Thomas), philosophe, né en 1568, à Stillo, en Calalre, mort à Paris en 1639, entra de bonne heure dans l'ordre des Dominicains. Il attaqua la scolastique, et, par la hardiesse de ses opinions, se fit beaucoup d'ennemis. Accusé d'avoir conspiré contre les Espagnols, qui étaient alors maîtres de sa patrie, il se vit condamné à une détention perpétuelle (1599), et ne put sortir de prison qu'au bout de 27 ans, grâce à l'intervention du pape Urbain VIII, et après avoir subi plusieurs fois la torture. Il se réfugia en France, où Richelieu lui accorda une pension. Campanella avait conçu, vers le même temps que Bacon, le projet de réformer la philosophie et de la ramener à l'étude de la nature, qu'il appelait le *Manuscrit de Dieu*; mais trop faible pour une si vaste entreprise, il ne fit que substituer un nouveau système aux systèmes déjà connus. Il dérivait toutes nos connaissances de la sensation, et regardait toutes les parties du monde comme douteuses

de sentiment. Ses principaux ouvrages sont : *Philosophia sensibus demonstrata*, Naples, 1591 : il y défend les dogmes de Téléscio; *Proitromus philosophiæ instaurandæ*, Francfort, 1617; *Philosophia realis*, Francfort, 1620 et 1623 (comprenant la physique, la morale, l'économie et la politique); *Philosophia rationalis*, Paris, 1638 (comprenant la grammaire, la dialectique, la rhétorique, la poésie, l'histoire); *Universalis philosophia*, traité de métaphysique; *Atheismus triumphatus*, où il combat l'athéisme, mais assez faiblement; *Ciritas solis*, sorte d'utopie dans le genre de la *République* de Platon, qui forme l'appendice de sa *Philosophia realis* (elle a été trad. par Rosset et par Villegardelle, 1841). Il a aussi publié une *Apotogie de Galilée*, 1622, et a écrit sur la magie et l'astrologie, auxquelles il donna trop de crédit. Il a laissé des *Lettres* et des *Poésies* (trad. par Mme Colet, 1844). Baldacchini a donné : *Vie et philosophie de Campanella* (en ital.), Naples, 1840, et M. Darestre, *Th. Morus et Campanella*, Paris, 1843.

**CAMPANIE**, *Campania*, auj. *Terre de Labour*, prov. de l'anc. Italie, sur la mer Inférieure, s'étendait du Liris au Silare, entre le Latium et la Lucanie, et confinait du côté de l'E. au Samnium. Villes principales, Capoue, Baies, Nole, Sora, Calatie, Neapolis, Veseris, Picentie, Saticule. Pays de plaines (*campi*), d'où son nom; un volcan (le Vésuve); sol fertile; beaucoup de jardins et lieux de plaisance, ce qui faisait appeler ce pays le *Jardin de l'Italie*. — La Campanie appartient d'abord aux Opiques, peuple de race sicule ou pélasgique; les Étrusques les chassèrent vers 600 avant J.-C., et fondèrent une confédération de 12 cités dont Vulturne (depuis Capoue) fut la plus remarquable; ceux-ci furent soumis à leur tour (420) par des Samnites qui prirent le nom de Campaniens, et qui formèrent un État ou une ligue indépendante du Samnium; enfin les Romains se rendirent maître du pays de 343 à 314 av. J.-C. Les riches couvrirent la Campanie de magnifiques *villas*; mais, quand le système des *latifundia* y eut été introduit, cette province, jadis si florissante, devint inculte et se dépeupla.

**CAMPASPE**, maîtresse d'Alexandre. V. APÉLLES.

**CAMPBELL** (les), célèbre clan d'Écosse, dans le comté d'Argile, pays où une ville porte encore le nom de Campbellstown, commença à jouer un rôle important au XIII<sup>e</sup> siècle. Les Campbell combattirent vaillamment pour le roi d'Écosse Alexandre III, contre les Norvégiens, défendirent l'indépendance écossaise avec W. Wallace et Robert Bruce, prirent parti, sous Charles I, pour les Indépendants, signèrent en 1637 le *covenant* et figurèrent parmi les plus fermes soutiens du presbytérianisme : deux de leurs chefs payèrent de leur vie leur opposition aux Stuarts. V. ARGYLE (comtes d').

**CAMPBELL** (John), écrivain écossais, né à Edimbourg en 1708, mort en 1775, s'établit de bonne heure à Londres et y publia un grand nombre d'écrits historiques qui eurent du succès : *Histoire militaire du prince Eugène et de Marlborough*, 1736; *Vies des amiraux anglais*, 1742-44; *Tableau politique de la Grand-Bretagne*, 1744. Il eut aussi une grande part à l'*Histoire universelle*, publiée à Londres en 60 vol., ainsi qu'à la *Biographia Britannica*, et éditâ plusieurs voyages, entre autres ceux d'Edouard Browne, 1739. Il occupa depuis 1765 le poste d'agent du roi pour la Géorgie (Amérique du Nord).

**CAMPBELL** (le docteur George), né à Aberdeen en 1719, mort en 1796, fut professeur de théologie à Aberdeen, puis directeur du collège Mareschal dans la même ville. On a de lui une *Dissertation sur les miracles* (1763), contre Hume, et la *Philosophie de la Rhétorique*, 1776, ouvrage fort estimé.

**CAMPBELL** (Thomas), poète, né à Glasgow en 1777, mort en 1844, se fit connaître dès l'âge de 21 ans par un poème didactique, les *Plaisirs de l'Espérance* (imité par Albert de Montémont, 1824); prit un rang élevé dans le genre lyrique en compo-

sant la *Bataille de Hohenlinden*, les *Marins anglais*, les *Combats de la Baltique*, le *Dernier homme*, et mit le sceau à sa réputation par son poème de *Gertrude de Wyoming* (1809), qui brilla à la fois par le pathétique des situations, par la vigueur, l'élégance et l'harmonie du style. On a aussi de lui les *Annales de l'Angleterre, de l'avènement de George III à la paix d'Amiens*, 1808. Th. Campbell dirigea le *New Monthly Magazine* de 1821 à 1831, organisa en 1825 l'Université de Londres, devint en 1827 recteur de l'Université d'Édimbourg, et reçut en 1843 le titre de poète lauréat.

**CAMPBELLTOWN**, v. et port d'Écosse (Argyle), à 90 k. S. O. d'Inverary, sur la côte S. E. de la presqu'île de Cantyre; 7000 h. Pêche du hareng. Fabriques de toiles; distilleries d'eau-de-vie de grains.

**CAMPE** (J. Henri), le *Berquin allemand*, né en 1746 à Deensen (Brunswick), mort en 1818. Il fut quelque temps amonier d'un régiment, mais, ne pouvant supporter le spectacle des horreurs de la guerre, il quitta cette carrière et se voua à l'éducation. Il dirigea à Dessau le célèbre *philanthropinum*, puis exerça à Hambourg; devint ensuite chanoine et conseiller des écoles à Brunswick, et se retira en 1805 pour s'occuper seulement de travaux littéraires. Il fonda à Brunswick une librairie d'éducation qui eut beaucoup de succès, et obtint ainsi une grande aisance. Il a écrit pour l'enfance et la jeunesse une foule de petits ouvrages pleins d'intérêt. Les principaux sont: *Robinson Crusoe* en dialogues, qui eut plus de 40 éditions, la *Découverte de l'Amérique*, la *Petite Bibliothèque des enfants*; *Théophrone* ou le *Guide des jeunes gens*; on les a réunis en une seule collection formant 37 petits vol., 1829-32. La plupart ont été trad. en français. On doit aussi à Campe d'utiles travaux sur la langue allemande.

**CAMPÊCHE**, v. du Mexique (Yucatan), sur le Rio-San-Francisco, près de son emb. dans la baie de Campêche, par 93° long. O., 19° 50' lat. N.; 15 000 h. Fortifications, bon port, consulat français. Commerce de cire. Cette ville fut longtemps l'unique entrepôt du bois de teinture dit *bois de Campêche*. — Elle a été assiégée et prise en 1659 par les Anglais, en 1678 par le corsaire Louis Scot, et en 1685 par les flibustiers des Antilles.

**CAMPENON** (Vincent), né à la Guadeloupe en 1772, mort en 1843, était neveu du poète Léonard. Il s'annonça par des poésies fugitives, donna en 1809 la *Maison des champs*, poème didactique, en 1811 l'*Enfant prodige*, poème élégiaque, qui firent sa réputation, fut admis à l'Académie en 1813, et devint chef de division, puis inspecteur de l'Université, et enfin secrétaire du cabinet du roi. On lui doit une traduction estimable d'Horace en vers, des traductions de l'anglais, des éditions de Léonard, Marrot, Delille et d'intéressants *Mémoires sur Delille*, publiés en 1824. Ses *Poèmes* et *Opuscules* ont été réunis en 2 vol. in-18, 1823, et 1 vol. in-12, 1844.

**CAMPER** (Pierre), médecin et naturaliste hollandais, né à Leyde en 1722, mort en 1789, fit ses études sous Boerhaave, fut professeur de philosophie, de médecine et de chirurgie à Franeker, de là se rendit à Amsterdam et ensuite à Groningue, où il professa la médecine, l'anatomie et la botanique. Il parcourut presque toute l'Europe, et se lia avec les savants les plus distingués. Il joua aussi un rôle politique et fut membre du conseil d'État des Provinces-Unies. Camper découvrit la présence de l'air dans les cavités intérieures du squelette des oiseaux, et fut un des premiers à s'occuper d'anatomie comparée et de paléontologie. Il est surtout connu pour avoir essayé de mesurer le degré d'intelligence par le plus ou le moins d'ouverture de l'*angle facial*. Il a composé un grand nombre de traités et de mémoires sur la médecine, la chirurgie, la physiologie. Ses principaux sont: *Demonstrations anatomicæ-pathologicæ*, Amster., 1760-62; *Dissertation sur les différences des traits du visage*; *Discours sur l'art de*

*juger les passions de l'homme par les traits de son visage*; *Dissertation sur les variétés naturelles de l'espèce humaine*. Jansen a publié une traduction de ses *Oeuvres sur l'histoire naturelle, la physiologie et l'anatomie comparée*, 1803, 3 v., in-8. Camper était associé de l'Académie des sciences de Paris; Condorcet et Vicq d'Azyr ont composé son *Éloge*.

**CAMPERDUYN** ou **CAMPERDOWN**. V. **CAMPREDON**.

**CAMPI LAPIDEI**, auj. *La Crau*.

**CAMPI PHLEGRÆI**. V. **PHLÉGRÈENS** (Champs).

**CAMPI RAJDI**, plaine située près de Verceil, où Marius défait les Cimbres et les Teutons, 102 av. J.-C.

**CAMPILE**, ch.-l. de cant. (Corse), à 25 k. S. O. de Bastia; 907 h.

**CAMPINE** (de *campus*, plaine), vaste plaine qui s'étend en Belgique et en Hollande, à l'E. d'Anvers, entre les embouch. de l'Escaut et de la Meuse, n'est guère qu'une lande couverte de sable et de bruyère, et est fort peu peuplée; on y remarque cependant Hoogstræten, Turnhout, Lierre, Gheel. On l'a récemment canalisée pour la mettre en valeur (1856).

**CAMPISTRON** (J. GILBERT de), poète dramatique, né à Toulouse en 1656, mort en 1723, vint fort jeune à Paris, y connut Racine qui lui donna des conseils, obtint par sa protection la place de secrétaire du duc de Vendôme, suivit ce prince dans toutes ses guerres et se fit remarquer par sa bravoure. Il a fait un assez grand nombre de tragédies: il donna successivement, à dater de 1683: *Virginie*, *Arminius*, *Andronic*, *Alcibiade*; il a aussi composé des opéras, dont le meilleur est *Acis et Galatée* (musique de Lulli); une assez bonne comédie, le *Jaloux désabusé*, qui contribua à le faire admettre à l'Académie française en 1701. Campistron voulut imiter Racine; mais, quoique sage dans ses compositions, il n'eut ni le talent de concevoir un plan ou une situation, ni la force poétique, et n'approcha jamais de son modèle: on l'a surnommé le *singé de Racine*. Ses œuvres ont été souvent imprimées, notamment en 1750, 3 vol. in-12.

**CAMPITELLO**, ch.-l. de canton (Corse), à 22 k. S. O. de Bastia; 280 hab.

**CAMPOBASSO**, v. de l'anc. roy. de Naples, ch.-l. de la province de Sannio, à 84 kil. N. E. de Naples; 8000 hab. Collège royal. Armes et coutellerie.

**CAMPOBASSO** (le comte de), condottiere napolitain, issu de la maison française de Montfort, se mit d'abord au service de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, mais abandonna ce prince à la suite d'un affront qu'il en avait reçu: au siège de Nancy, 1477, il passa du côté de René, duc de Lorraine, et contribua au gain de la bataille où périt Charles.

**CAMPOFORMIO**, v. de Vénétie (Frioul), à 7 kil. S. O. d'Udine; 1800 hab. Célèbre par le traité de paix entre la France et l'Autriche, qu'y signa Bonaparte, le 17 octobre 1797: l'Autriche céda les Pays-Bas autrichiens, ainsi que les *pays d'Empire* jusqu'au Rhin, et reconnaissait la République cisalpine; la France lui accordait en échange Venise et les possessions vénitiennes.

**CAMPOMANÈS** (D. Pedro Rodriguez de), ministre espagnol, né dans les Asturies en 1710, mort vers 1800, fut nommé en 1765 par Charles III fiscal du conseil de Castille; devint en 1788, sous Charles IV, président de ce conseil et ministre, et s'efforça, pendant son administration, de relever le commerce et l'industrie; mais les intrigues de Florida Blanca, favori de Charles IV, le firent disgracier en 1788. Campomanès a publié plusieurs ouvrages sur l'économie politique et sur l'administration de l'Espagne, ainsi que des *Recherches sur Carthage*, avec une trad. du *Périphe* d'Hannon, 1756.

**CAMPO-SANTO**, c.-à-d. *champ sacré*. On nomme ainsi tout cimetière en Italie, mais plus spécialement certaines sépultures consacrées à des hommes distingués et entourées de portiques dont les murailles sont peintes à fresque. On connaît surtout ceux de Pise, de Naples et de Bologne.

**CAMPO-SANTO**, v. de l'anc. duché de Modène, sur

le Panaro, à 22 kil. N. O. de Modène. Victoire des Espagnols sur les Autrichiens, 1743.

**CAMPRA**, compositeur français, né en 1660 à Aix, mort en 1744, s'exerça d'abord dans la musique sacrée et se fit une réputation par ses motets, puis travailla pour le théâtre. Il débuta par l'*Europe galante*, ballet qui eut un grand succès, et donna une foule d'autres pièces, opéras et ballets : *Hésione*, *Iphigénie en Tauride*, *Idoménée*, le *Carnaval de Venise*, etc. Il donna aux chœurs un grand développement. Campra se place entre Lulli et Rameau.

**CAMPREDON**, v. forte de Catalogne, sur le Ter, à 60 kil. N. O. de Gironne. Prise par les Français en 1689 et 1794.

**CAMPREDON**, en hoil. *Camperduyn*, cap et bourg des Pays-Bas (Hollande septentr.), au S. du Texel. L'amiral anglais Duncan y battit l'amiral hollandais De Winter, 1797, ce qui lui valut le titre de vicomte de Campredon.

**CAMULOGÈNE**, général gaulois, chef des Parisii, défendit Lutèce contre les troupes de Labienus, lieutenant de César, et périt en 51 av. J.-C. dans une bataille livrée près de cette ville, sur le terrain qui forme aujourd'hui la plaine de Vaugrard (*Voy. les Commentaires de César*, liv. VIII).

**CAMUS**, famille noble et ancienne de Bourgogne, a formé deux branches principales, celles de Marcilly (près d'Auxonne) et de Pontcarré (en Brie), et a produit plusieurs hommes remarquables :

Perrot Camus de Marcilly (1470-1550), maire et capitaine d'Auxonne, défendit vaillamment cette ville contre Lannoy, général de Charles-Quint, et le força de lever le siège (1526). — Geoffroy Camus de Pontcarré (1539-1626), conseiller au parlement, accompagna Henri III aux États de Blois, s'efforça de la dissuader du meurtre de Guise, tenta dès 1585 de rapprocher Henri III et le roi de Navarre, pacifia la Provence agitée par la rivalité de La Valette et d'Épernon, et fut en récompense nommé par Henri IV 1<sup>er</sup> président du parlement de Provence. — J. Pierre Camus (1582-1652), évêque de Belley, ami de S. François de Sales, député du clergé aux États généraux de 1614, tenta de réformer les abus du clergé et des couvents, et attaqua avec véhémence, soit en chaire, soit dans ses écrits, les désordres des moines mendians. Ne se voyant pas soutenu par Richelieu, il quitta son diocèse et se retira dans son abbaye d'Aunay (près de Caen). On a de lui un nombre prodigieux d'écrits, où l'on trouve plus de zèle que de goût, mais qui tous prouvent de l'esprit. On remarque dans le nombre les romans spirituels qu'il opposa aux romans d'amour alors en vogue (on connaît surtout *Palombe* ou la *Femme honorable* ; un traité de l'*Avoisinement des Protestants de l'Eglise romaine* (1640), qui fraya la voie à l'*Exposition de la foi* de Bossuet ; l'*Esprit de S. François de Sales*, 1641, 6 vol. in-8, plusieurs fois réimprimé. — Nic. Pierre C. de Pontcarré, 1<sup>er</sup> président du parlement de Normandie, en 1703, concourut puissamment à prévenir la disette, maintint l'ordre au milieu des circonstances les plus critiques, et sauva au péril de ses jours l'intendant de Courson, poursuivi par le peuple comme accapareur. — Geoffroy Macé C. de Pontcarré, son fils, le remplaça comme 1<sup>er</sup> président de Normandie (1726). fit de grands sacrifices pour soulager les pauvres dans la famine de 1741, et mérita le surnom de *Père du peuple*. Il fut un des fondateurs de l'Académie de Rouen.

**CAMUS** (Ch. Ét. Louis), mathématicien, né en 1699 à Cressy en Brie, mort en 1768, membre de l'Acad. des sciences de Paris, de la Société royale de Londres, examinateur des ingénieurs et du corps royal de l'artillerie de France, professeur et secrétaire particulier de l'Académie d'architecture, est auteur d'un *Cours de mathématiques*, Paris, 1766, en 4 vol. in-8, qui a eu longtemps la vogue. Il fut envoyé dans le Nord en 1736 pour y déterminer la mesure de la terre.

**CAMUS** (Armand Gaston), juriconsulte, né à Paris

en 1740, mort en 1804, fut d'abord avocat du clergé au parlement, puis fut député par les électeurs de Paris à l'Assemblée constituante et à la Convention. Fervent janséniste, il fut un des hommes les plus honnêtes de la Révolution. Il se distingua par son caractère stoïque et par ses efforts pour porter l'économie dans toutes les parties de l'administration. Il fut un des commissaires envoyés en Belgique par la Convention pour arrêter le général Dumouriez ; mais celui-ci les prévint et les livra aux Autrichiens. Il fut échangé en 1795 contre la fille de Louis XVI. En 1796, il entra au conseil des Cinq-Cents. Il avait été nommé en 1792 archiviste national et bibliothécaire du Corps législatif ; il conserva ces fonctions jusqu'à sa mort. Il a publié : *Lettres sur la Profession d'avocat*, 1772, qu'il compléta en 1777 par sa *Bibliothèque de droit*, et qui ont été reproduites par M. Dupin sous le titre de *Manuel de l'avocat*, et beaucoup d'écrits sur les matières ecclésiastiques. Camus cultivait aussi avec succès la littérature grecque : on lui doit des trad. de l'*Histoire des animaux* d'Aristote, Paris, 1783 (c'est la 1<sup>re</sup> qui ait été publiée en français) ; du *Manuel d'Épictète* et du *Tableau de Cébès*, 1796 (ce dernier travail fut fait pendant qu'il était dans les prisons de l'Autriche). Ces travaux le firent admettre de bonne heure à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

**CANA**, v. de Galilée (Zabulon), à 44 k. S. E. d'Acre, porte encore le même nom. Jésus, invité à une noce dans cette ville, y fit son 1<sup>er</sup> miracle en changeant l'eau en vin. Ce miracle est le sujet d'un beau tableau de Paul Veronèse (au Musée du Louvre).

**CANADA**, vaste contrée de l'Amérique du Nord (possessions anglaises), située entre 42°-51° lat. N. et 61°-95° long. O., a pour bornes au N. le Labrador, la mer Hudson et la Nouv. Galles mérid., à l'O. de vastes solitudes, au S. les États-Unis, à l'E. le Nouv.-Brunswick, le golfe St-Laurent et l'Océan Atlantique ; 2200 k. sur 900 ; env. 2 600 000 h., la plupart d'origine française. Il est arrosé par le St-Laurent, l'Ottawa, la Niagara, etc. Il se divise en deux parties : Haut-Canada ou occidental, au S.O., et Bas-Canada ou oriental, au N. E.

Le *Haut-Canada* est borné au N. et à l'O. par la Nouv.-Galles mérid., au S. par l'État de New-York, dont il est séparé par le golfe de St-Laurent et la chaîne des grands lacs, au N. E. et à l'E. par le Bas-Canada. Sa population, qui, en 1783, n'était que de 10 000 individus, peut être évaluée auj. à 1 400 000 hab. Ch.-l., York ou Toronto ; villes principales : Ottawa, Kingston, Niagara, Brockville, Chippeway. Le Ht-Canada renferme une moitié des grands lacs Ontario, Erié, St-Clair, Huron, Supérieur, lac des Bois. On y compte un grand nombre de canaux dont le principal est le *Rideau*.

Le *Bas-Canada* est borné à l'E. par le Maine et le golfe de St-Laurent ; au S. O. et à l'O. par le Haut-Canada ; population, 70 000 en 1763, auj. 1 225 000. Ch.-l., Québec ; villes principales : Montréal, Trois-Rivières, William-Henry, New-Carlisle, St-John's.

Le Canada est encore couvert dans sa plus grande partie de vastes forêts vierges ; on y exploite entre autres essences le *pin balsamique*, dont on tire un vernis dit *Baume du Canada*. Le sol est très-fertile en grains et en fruits ; il renferme de riches mines de fer, de plomb et de mercure. Le climat est assez froid. Le commerce y prend de grands accroissements ; l'industrie publique y est très-développée.

Le Vénitien Cabot, au service de l'Angleterre, découvrit le Canada en 1497 ; le Français J. Denys, de Harfleur, et le Vénitien Verazzani, au service de François 1<sup>er</sup>, visitèrent le golfe St-Laurent en 1506 et 1523 ; ils furent suivis par les Espagnols qui, n'ayant trouvé sur les côtes aucune trace de mines d'or ou d'argent, se retirèrent en répétant, dit-on, le mot *acanada* (ici rien) ; ce mot, répété plus tard par les indigènes aux Français, aurait été pris par ceux-ci pour le nom de la contrée. On fait aussi dériver

Canada d'un mot iroquois qui signifie réunion de cabanes. Quoi qu'il en soit, Jacques Cartier remonta le St-Laurent en 1534, prit possession de tout le pays au nom de François I et l'appela *Nouvelle-France*. La Roque de Roberval, nommé vice-roi en 1542, fonda non loin de l'endroit où depuis fut bâti Québec le fort de Charlebourg. En 1608, Samuel Champlain jeta les fondements de Québec. Une compagnie française se forma en 1617 pour exploiter la colonie. Les Anglais avaient déjà tenté plusieurs fois (1629, 1711), mais inutilement, de s'en emparer, lorsque la guerre éclata avec la France en 1754. Après de nombreux combats, dans l'un desquels succomba le brave Moncalm, les Anglais finirent par conquérir tout le Canada, en 1759 et 1760; il leur fut définitivement cédé en 1763 par le traité de Paris. Au commencement de la guerre de l'indépendance, les Américains envahirent le Canada (1775), mais sans succès. Le Bas-Canada fut, en 1812, le théâtre de longues hostilités entre les Anglais et les Américains. — Dès 1791, un arrêté du parlement anglais proclama la séparation du Haut et du Bas-Canada. Ce dernier est régi en grande partie par l'anc. coutume de Paris, et les habitants ont encore conservé les mœurs françaises; le Catholicisme y domine. Les habitants du Haut-Canada sont plus Anglais, et professent en grande partie la religion de la métropole. Des restrictions apportées au commerce et à la liberté ayant excité de grands mécontentements, surtout dans la population française, il éclata au Canada en 1838 et 1839 de violentes insurrections: l'Angleterre est parvenue à les comprimer; néanmoins, il y subsiste encore un parti puissant qui aspire à l'indépendance et qui veut l'annexion du pays aux États-Unis. Les deux Canadas ont été réunis en 1840. Le siège du gouvernement commun, établi d'abord à Kingston, puis à Montréal, a été récemment fixé à Ottawa (1859), après une vive opposition. M. F. X. Garneau a donné une bonne *Histoire du Canada*, Québec, 1849-1852, 3 vol. in-8.

**CANADIENNE** (riv.), riv. de l'Amérique sept., sort des monts Rocheux, traverse le désert qui occupe le N. E. du Mexique, arrose l'O. de l'État d'Arkansas, puis tombe dans l'Arkansas par 97° 20' long. O., 35° lat. N., après un cours de 1000 kil.

**CANAL** de .... V. le nom qui suit CANAL.

**CANALETTO** (Ant.), peintre vénitien, 1697-1768, réussit d'abord dans des décorations de théâtre, puis peignit des *Vues de Venise* qui sont très-recherchées; il se servait avec avantage de la chambre obscure pour les lignes de ses tableaux. Il se distingue par la justesse de ses effets, par la transparence des fonds et des ciels. On admire surtout ses vues du palais ducal de Venise et de la place St-Marc. Ses *Vues* ont été gravées, Venise, 1742, in-fol.

**CANANOR**, v. de l'Inde anglaise (Madras), sur la mer d'Oman, au fond de la petite baie de Cananor; 10500 hab. Commerce assez actif avec l'Arabie, Sumatra et tout l'Hindoustan. Petit fort, bâti par les Portugais en 1501. Cananor fut autrefois le ch.-l. d'un petit État qui était gouverné par des femmes. Elle fut prise en 1664 par les Hollandais, qui en furent chassés par Tipoo-Saëb; les Anglais la prirent en 1790 et y établirent leur principale station militaire du Malabar.

**CANARIE** (la Grande), île de l'archipel des Canaries, la plus grande après Ténériffe, par 17° 43'-18° 11' long. O., et 27° 45'-28° 14' de lat. N.; 45 kil. de diamètre; 55 000 hab. Ch.-l., Palmas. Côtes inaccessibles, si ce n'est du côté d'Isleta, presqueîle située au N. E. la baie de Palmas est une rade excellente.

**CANARIES** (îles), *Insule Fortunatæ*, groupe d'îles de l'Océan Atlantique, appartenant à l'Espagne, à 150 kil. de la côte N. O. de l'Afrique, entre 15° 40' et 20° 30' long. O., 27° 39' et 29° 30' lat. N. On en compte 7 principales: Ténériffe, Fortaventura, Canarie, Palma, Lancerote, Gomera, et l'île de Fer; env. 260 000 h. Ces îles, de formation volcanique, offrent

des côtes escarpées, des montagnes très-hautes, entre autres le pic du Ténériffe, qu'on voit à près de 200 k. en mer. Le climat des Canaries, supportable au N. et à l'O., est d'une chaleur accablante et mortelle au S. et au S. E. Le sol y est d'une fertilité extrême; on élève dans toutes ces îles une grande quantité de bétail; on y exploite avec grand profit la cochenille. Vins exquis; serins renommés. — Les Phéniciens et les Carthaginois ont eu jadis des comptoirs aux îles Canaries; mais après la ruine de Carthage, ces îles furent perdues de vue, et le nom seul d'*îles Fortunées* resta dans le souvenir des navigateurs. Retrouvées en 1330 par des Français, elles furent visitées peu après par des navigateurs espagnols qui en prirent possession pour le roi de Castille. En 1345, elles formèrent un petit royaume pour un des infants de La Cerda. En 1402, les îles Fortaventura, Gomera et de Fer furent soumises, pour le roi de Castille, par Jean de Béthencourt, gentilhomme cauchois; la soumission des Canaries ne fut complète qu'en 1512, après l'extermination des Guanches, peuple indigène qui paraît être d'origine berbère, et qui avait atteint un degré assez élevé de civilisation. Les Africains de la côte N. O. firent jusqu'en 1749 de fréquentes tentatives pour s'emparer des Canaries. — Le premier méridien passait jadis par l'île de Fer.

**CANARIS**. V. KANNARIS.

**CANAYE** (Philippe), sieur de Fresne, né à Paris en 1551, mort en 1610, fut conseiller d'État sous Henri III, puis ambassadeur en Angleterre, en Allemagne et à Venise sous Henri IV. Il avait été élevé dans le Calvinisme et s'était converti au Catholicisme. Il a laissé une relation de ses ambassades et des *Mémoires*, 3 vol. in-fol., 1635; on lui doit aussi une trad. française ou plutôt une analyse de l'*Organon* d'Aristote, in-fol., 1589. — Jean Canaye, jésuite, 1594-1670, a célébré la prise de La Rochelle dans un gros livre: *Ludovici XIII triumphus de Rupella capta*, 1628, in-fol. On a sous le titre de *Conversation du maréchal d'Hocquincourt et du P. Canaye*, un écrit satirique attribué à Charleval, où la subtilité des Jésuites est ridiculisée. — Étienne Canaye, 1694-1782, membre de l'Académie des inscriptions, ami de Fontenelle et de d'Alembert, a donné de bons *Mémoires sur Thalès, Anaximandre*, etc.

**CANCALE**, ch.-l. de c. (Ille-et-Vilaine), à 13 kil. N. E. de St-Malo, sur la côte O. de la baie de Cancale; 3115 h. On y distingue la ville, située sur une hauteur, et le port nommé *La Houle*. Les rochers de Cancale fournissent d'excellentes huîtres.

**CANCHE** (la), riv. de France (Pas-de-Calais), naît près d'Estrées, baigne Hesdin, Montreuil, Étaples, et se jette dans la Manche. Cours, 80 kil.

**CANCLAUX** (J. B. Camille, comte de), général français, né à Paris en 1740, m. en 1817, servit la cause républicaine, eut deux fois le commandement en chef de l'armée de l'Ouest, et sauva Nantes attaqué par 60 000 Vendéens. Il fut envoyé à Naples en 1797 en qualité d'ambassadeur et fut fait sénateur en 1804.

**CANCON**, ch.-l. de c. (Lot-et-Garonne), à 15 kil. N. O. de Villeneuve-d'Agen; 551 hab.

**CANCRIN** (le comte George), ministre en Russie, né en 1774 à Hanau, m. en 1845 à St-Petersbourg, était fils de Louis Cancrin (1738-1816), Hessois, à qui l'on doit un bon *Traité des mines et salines*. Intendant général de l'armée en 1812, G. Cancrin devint en 1823 ministre des finances. Pendant 20 ans qu'il occupa ce poste, il augmenta le revenu public par une habile administration; il fonda des écoles de commerce, de navigation, des eaux et forêts, et mérita d'être surnommé le *Colbert de la Russie*. On lui doit un ouvrage estimé sur l'*Economie militaire*, 1823, en all.

**CANDACE**, reine d'Éthiopie au temps d'Auguste, fit une irruption en Égypte l'an 20 av. J.-C. et pillait toutes les villes sur son passage jusqu'à Éléphantine. Battue enfin par les troupes romaines, elle demanda la paix et rentra dans ses États. — Il y eut plusieurs autres reines du même nom en Éthiopie.

Les *Actes des Apôtres*, VIII, 27-39, mentionnent une d'entre elles, dont un ministre fut converti et baptisé par S. Philippe.—On a pensé que le mot *Candace* pouvait signifier *reine* chez les Éthiopiens, comme Pharaon signifiait *roi* chez les Égyptiens.

**CANDAHAR.** V. KANDAHAR.

**CANDAULE**, roi de Lydie, 735-708 av. J.-C. On raconte que ce prince était si vain de la beauté de sa femme, qu'il voulut la faire voir à son favori Gygès pendant qu'elle était dans le bain : celle-ci l'ayant su s'indigna d'un tel affront, força Gygès à tuer Candaule, puis l'épousa et le fit asseoir sur le trône. Avec Candaule finit la dynastie des Héraclides.

**CANDÉ**, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), sur l'Erdre, à 39 k. N. d'Angers, et à 89 S. O. de Segré; 1826 h. Mines de fer aux environs.

**CANDEICHI**, v. de l'Inde anglaise. V. KANDEICHI.

**CANDEILLE** (P. Joseph), compositeur, né en 1744 à Estaires (Nord), mort en 1827, d'abord chef de chant au grand opéra, quitta le théâtre pour s'adonner à la composition et devint professeur à l'École de chant. On a de lui, outre des motets, la musique de plusieurs opéras : *Castor et Pollux*, dont les paroles étaient de Gentil Bernard, est celui qui eut le plus de succès (1791). Sans être créateur, cet artiste avait de la force dramatique et le sentiment de la scène.—Julie Candelle, sa fille, née à Paris en 1767, morte en 1834, se distingua comme comédienne et comme auteur. Elle fit représenter au Théâtre-Français, en 1792, *Catherine ou la Belle-fériste*, comédie en 3 actes et en prose, qui eut une vogue prodigieuse; elle fut moins heureuse dans la *Bayadère*, comédie en 5 actes et en vers.

**CANDELARIA**, pët. v. de la Plata (Corrientes), à 250 k. E. de Corrientes, sur la r. g. du Paraná. Belle église. Ch.-l. de mission sous les Jésuites.

**CANDIAC** (MONTCALM de). V. MONTCALM.

**CANDIANO**, famille vénitienne qui a donné cinq doges à la république de Venise dans les IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> s. Le premier, Pierre Candiano, fut élu en 887, et périt 5 mois après dans un combat naval contre les Narentins (en Dalmatie) et les Esclavons.—Son fils, Pierre II, doge en 932, fit la guerre avec succès aux Narentins, et mourut en 939.—Pierre III, 3<sup>e</sup> fils du préc., fut élu en 942. Pendant son gouvernement, des pirates de Trieste ayant enlevé, dans l'église même de Castello, 12 jeunes Vénitienues qu'on allait marier, il les poursuivit avec toutes les galères de Venise, et leur enleva leur proie après un combat acharné. Une fête annuelle fut instituée en commémoration.—Pierre IV, fils de Pierre III, succéda à son père en 959. Il déploya des talents pour la guerre et l'administration; mais son faste et son orgueil lui suscitèrent de puissants ennemis : une révolte, dirigée par Urscolo, éclata en 976, et Pierre Candiano fut massacré avec son fils.—Son frère, Vital Candiano, fut élu en 978. Après 14 mois de règne, il revêtit l'habit de moine dans le couvent de St-Hilaire, où il mourut 4 jours après.

**CANDIDUM PROMONTORIUM**, nom lat. du cap BLANC.

**CANDIE** (île de), *Crète*, grande île de la Méditerranée, au S. E. de la Morée et au S. O. de l'Anatolie; env. 250 000 h.; Grecs pour la plupart; ch.-l. Candie. On la divise en 3 livahs, Candie, la Canée et Retimo. Île montagneuse, dont le principal sommet est le Psiloriti (*Ida*); marbre, albâtre; sol fertile en grains, coton, fruits, miel, huile; vins estimés, surtout les vins dits *de Malvoisie*.—Cette île changea son nom de *Crète* (V. ce mot) en celui de Candie après avoir été conquise par les Arabes, qui y fondèrent en 823 la ville de Candie (en arabe *Kandah*, retranchement). Nicéphore Phocas la reprit en 961. Venise l'acquit après la prise de Constantinople par les Croisés en 1204. Les Turcs la lui enlevèrent en 1669, après une longue guerre. Elle fut cédée en 1833 par le sultan au pacha d'Égypte, qui la lui rendit en 1841. Elle s'est depuis insurgée plusieurs fois contre les Turcs, mais sans succès.

**CANDIE**, *Heraclæa*, capit. de l'île de Candie, sur la côte N.; 15 000 h. Archevêché grec. Château, port pour les barques; les gros bâtiments mouillent à l'île Dia, qui est vis-à-vis.—Elle fut fondée par les Arabes en 823; commerçante sous les Vénitiens, elle est auj. bien déchuë. Les Turcs la prirent après un siège célèbre, qui dura de 1645 à 1669. Ruinée en 1856 par un tremblement de terre.

**CANDOLLE** (Aug. Pyrame de), botaniste, né à Genève en 1778, mort en 1841, était issu d'une famille calviniste de Provence qui s'expatria. Venu à Paris pour étudier la médecine, il prit le goût de la botanique au cours de Desfontaines, donna dès 1799 une *Histoire des plantes grasses*, publia bientôt après un *Essai sur les propriétés médicales des plantes*, aida Lamarek à refondre la *Flore française*, reçut en 1806 la mission de parcourir tout l'Empire pour reconnaître l'état de l'agriculture, publia à son retour trois beaux rapports sur ce sujet (dans les *Mémoires de la Société d'agriculture*, 1807-1813), obtint en 1808 la chaire de botanique à la Faculté de Médecine de Montpellier, et donna en 1813 la *Théorie élémentaire de la botanique*, son chef-d'œuvre : il y enseignait les rapports naturels qu'ont entre elles les diverses parties de la plante et analysait la valeur de chacune de ces parties. Persécuté en 1815 comme pour avoir accepté pendant les Cent-Jours les fonctions de recteur de l'Académie de Montpellier, il se retira à Genève, où fut créée pour lui une chaire d'histoire naturelle, avec un jardin botanique, et fut élu membre du conseil souverain. Il entreprit en 1818 de donner la description de toutes les plantes connues, et publia les deux premières parties de ce grand travail (*Regni vegetabilis systema naturale*, 1818-1821); mais cette publication, conçue sur de trop vastes proportions, n'ayant pu se continuer, il la reprit dans un ouvrage plus abrégé, *Prodromus regni vegetabilis*, continué après sa mort par son fils (14 vol. in-8, 1824-1862). On lui doit encore l'*Organographie* (2 vol. in-8, 1827) et la *Physiologie végétale* (3 vol. in-8, 1832), qui, avec la *Théorie élémentaire*, forment un corps de science complet. Outre ces divers ouvrages, De Candolle a donné un grand nombre de mémoires et d'articles détachés, parmi lesquels on remarque ses *Expériences relatives à l'influence de la lumière sur les végétaux* et sa *Géographie botanique*. De Candolle est le seul qui, depuis Linné, ait embrassé toutes les parties de la science des végétaux avec un génie égal. S'attachant à découvrir les lois intimes, il suivit les organes des plantes dans toutes leurs transformations, et expliqua les anomalies apparentes; il fit triompher définitivement la méthode naturelle, et poussa aussi loin que possible la classification : il portait à la fin de sa carrière le nombre des espèces connues à 80 000. De Candolle était associé étranger de l'Institut. M. Flourens a prononcé son *Éloge* à l'Académie des sciences, 1842. Il a laissé lui-même des *Mémoires sur sa vie*.—Son fils, Alphonse de Candolle, associé de l'Institut, lui succéda dans sa chaire à Genève, et continua ses publications.

**CANDY**, v. de l'île de Ceylan, dans l'intérieur, se compose d'une rue unique de 3 kil. de long; 3000 h. Nombreux temples de Bouddha. Candy a été plusieurs fois brûlée par les Européens. C'était jadis la capit. d'un petit État situé au centre de l'île. Les Anglais s'en sont rendus maîtres en 1815.

**CANÉE** (LA), *Cydonia*, v. de l'île de Candie, sur la côte N.; 12 300 h. Citadelle, port avec phare. Consuls français, anglais, russe. C'est la ville la plus commerçante de l'île. Elle appartient aux Turcs depuis 1645.

**CANÉPHORES**, c.-à-d. en grec *porteurs de corbeilles*. On nommait ainsi à Athènes de jeunes filles de distinction attachées au service de Minerve, qui portaient sur leur tête, à la procession des Panathénées, des corbeilles entourées de guirlandes de fleurs et remplies d'objets consacrés au culte.

**CANFRANC**, bourg d'Espagne (Huesca), à 16 k. N. de Jaca. Près de là est le *col de Canfranc*, passage très-fréquent d'Espagne en France.

**CANIGOU**, haute mont. des Pyrénées, dans le dép. des Pyrén. orientales, à 10 k. S. de Prades; 2785 m.

**CANINA** (L.), architecte et antiquaire piémontais, né en 1795 à Casal, mort en 1856, se fixa de bonne heure à Rome où il s'occupa de recherches archéologiques, devint architecte du prince Borghèse, et fut chargé par Pie IX de diriger les fouilles de la voie *Appia*. Il a publié en italien un grand nombre d'ouvrages sur la *Topographie de Rome*, sur la *Campagne romaine*, l'*Étrurie*, la *Voie Appienne*, et a beaucoup ajouté aux connaissances qu'on possédait.

**CANINÉFATES**, tribu batave, occupait l'O. de l'île des Bataves, sur les bords de la mer de Germanie.

**CANINO**, v. de l'État ecclésiastique, à 26 kil. N. O. de Viterbe. Palais donné à Lucien Bonaparte par Pie VII avec le titre de prince du Canino.

**CANISIUS** (P.), jésuite de Nimègue, dont le nom hollandais était *De Hondt* (le chien), né en 1524, mort en 1597, enseigna dans plusieurs collèges de son ordre, fonda ceux de Prague, d'Augsbourg, de Fribourg en Suisse, et rédigea pour l'enseignement de la religion un excellent précis: *Summa doctrinae christiana*, 1554, connu sous le nom de *Grand Catéchisme*, et trad. dans plusieurs langues, notamment en français par l'abbé Peltier, 1857. Il donna lui-même de cet ouvrage un abrégé, le *Petit Catéchisme*, qui devint populaire.— Henri Canisius, son neveu, professeur de droit canon à Ingolstadt, mort en 1610, a donné *Antiquæ lectiones ad historiam melioris ætatis*, recueil précieux, quoique indigeste, de pièces relatives à l'histoire ecclésiastique.

**CANISY**, ch.-l. de cant. (Manche), à 8 kil. S. O. de St-Lô; 235 hab. Draps, coutils, beau château.

**CANNAY**, une des Hébrides, à 17 kil. S. O. de Sky; 500 hab. Mont dit de la Boussole, où l'aiguille aimantée varie d'un quart de cercle à l'O.

**CANNES**, *Cannæ*, vge d'Italie, dans l'anc. Apulie (Capitanate), sur l'Aufide, à 11 kil. S. O. de la ville actuelle de Barletta. Annibal y tailla en pièces, l'an 216 av. J.-C., l'armée des Romains, commandée par Varon et par Paulus Æmilius, qui y périt avec 50 000 des siens.

**CANNES**, *Ægina* ou *ad Horrea*, v. et port de France, ch.-l. de cant. (Alpes marit.), à 17 kil. S. E. de Grasse, sur le golfe de Napoule; 7357 hab. Site enchanteur, air très-doux. Vins, huiles, savons, parfumerie. Napoléon y débarqua à son retour de l'île d'Elbe, le 1<sup>er</sup> mars 1815.

**CANNIBALES**, nom donné vulgairement aux Caraïbes (V. CARAÏBES), est devenu synonyme d'anthropophages, à cause de l'usage qu'étaient les Caraïbes de dévorer leurs prisonniers.

**CANNING** (George), ministre anglais, né à Londres en 1770, mort en 1827, publia dès l'âge de 16 ans le *Microcosme*, journal littéraire plein de goût et de fine raillerie, entra en 1793 à la Chambre des Communes où il se fit bientôt remarquer par son éloquence; prit parti pour Pitt, qui le fit nommer sous-secrétaire d'État en 1796, et devint ministre des affaires étrangères en 1807: il souilla son administration par l'énique bombardement de Copenhague. Il se retira en 1809, à la suite d'un duel avec son collègue Castlereagh, et resta quelque temps éloigné du gouvernement; mais il y fut rappelé en 1822, comme ministre des affaires étrangères, et devint premier ministre en 1827. Il se montra plus favorable qu'auparavant aux idées libérales, s'unit aux whigs, appuya l'émancipation des Catholiques d'Irlande, détacha son pays de la Sainte-Alliance, et prépara l'indépendance de la Grèce. Il mourut au milieu de ses travaux. Il avait cultivé la poésie avec succès dans sa jeunesse: son poème de l'*Éclairage de la Grèce* révèle une imagination brillante en même temps qu'un vif amour de la liberté.

**CANO** (Diégo), marin portugais. V. CAM (Diégo).

**CANO** (Sébastien DEL), navigateur espagnol, né vers 1460 à Guetaria près de St-Sébastien, fit partie de l'escadre de Magellan, reçut en 1521, après les désastres arrivés à ce célèbre navigateur, le commandement du vaisseau *la Victoire*; reconnut les îles d'Amboine, de Solor et de Timor, 1522, doubla avec beaucoup de peine le cap de Bonne-Espérance, et revint dans sa patrie en 1522, avec la gloire d'avoir le premier fait le tour du monde. Il mourut en 1526 dans un 2<sup>e</sup> voyage aux Indes orientales.

**CANO** (Alonzo), sculpteur, peintre et architecte, né à Grenade en 1601, mort en 1667, mérita d'être appelé le *Michel-Ange de l'Espagne*. Il obtint la faveur du duc d'Olivarez, qui le fit nommer en 1638 maître des œuvres royales et peintre de la chambre. Comme sculpteur, il se fit connaître par trois statues de grandeur naturelle, représentant *la Vierge avec l'enfant Jésus*, *S. Pierre* et *S. Paul*; comme architecte, il érigea un arc de triomphe à Madrid lors de l'entrée solennelle de Marie-Anne d'Autriche, 2<sup>e</sup> femme de Philippe IV; comme peintre, il fit un grand nombre de tableaux estimés qui ornent la plupart des grandes églises de l'Espagne, notamment une *Conception de la Vierge*, une *Madeleine en pleurs*, le *Miracle del Poso de San-Isidoro* et le *Christ sur le Calvaire*. Des malheurs domestiques, suite d'une vie désordonnée, le déterminèrent à chercher la retraite: il finit ses jours dans un couvent de Grenade. Les qualités qui le distinguent comme peintre sont un pinceau suave et gracieux, un dessin pur, naïf et en même temps majestueux, un coloris savant, une composition sage et pleine de goût, une exécution soignée jusque dans les mains et les pieds.

**CANONGATE**. V. EDMBOURG.

**CANOPE**, dieu des eaux chez les Égyptiens. Il est représenté sous la forme d'un vase surmonté d'une tête d'homme ou d'animal. Ce ne fut probablement dans l'origine qu'un vase destiné à filtrer les eaux limoneuses du Nil ou un vase gradué, contenant différentes mesures d'eau et faisant connaître la crue plus ou moins abondante du fleuve; les figures dont il est surmonté indiquaient les signes du zodiaque auxquels cette crue correspondait. — On donnait aussi le nom de *canopes* à des vases où l'on gardait l'eau du Nil pour la boire, ainsi qu'à des espèces d'urnes où l'on renfermait le corps d'animaux sacrés ou qu'on plaçait auprès des momies.

**CANOPE**, *Canopus*, auj. *Aboukir*? anc. ville de la Basse-Egypte, entre Bouto et Alexandrie, à l'embouchure d'une branche du Nil dite *Canopique*. Célèbres temples de Sérapis et du dieu Canope. Les Grecs disaient que la ville devait son nom à un Grec, pilote de Ménélas qui y périt.

**CANOSA**, *Canusium*, v. d'Italie (Terre de Bari), à 68 kil. O. de Bari; 8000 hab. Fondée, dit-on, par Diomède, et fort importante jadis. C'est là que les débris de l'armée romaine se réfugièrent après la défaite de Cannes. Ruines antiques, restes de tombeaux taillés dans le roc. La ville a beaucoup souffert du tremblement de terre de 1694.

**CANOSSA**, bourg de l'anc. duché de Modène, à 18 k. S. O. de Reggio, sur une montagne; 1200 hab. Anc. château qui appartenait à la grande-comtesse Mathilde, et où l'empereur Henri IV vint s'humilier devant le pape Grégoire VII.

**CANOURGUE** (LA) V. LA CANOURGUE.

**CANOVA** (Antoine), sculpteur italien, né en 1757 à Possagno, dans l'État vénitien, mort à Venise en 1822, fut appelé à Rome en 1779, après avoir remporté plusieurs prix à l'Académie des beaux-arts de Venise. Il y donna successivement plusieurs ouvrages qui le mirent bientôt au premier rang des sculpteurs modernes, et dans lesquels il sut allier l'imitation de la nature avec les beautés idéales de l'antique. Ses principaux ouvrages sont: *Thésée assis sur le Minotaure vaincu*; le mausolée de *Clément XIII*, dans la basilique de St-Pierre, le mau-



solée de *Clément XIV*, en marbre, dans l'église des Saints-Apôtres; *Psyché enfant*, debout, tenant par les ailes un papillon posé dans sa main; le mausolée d'*Alfieri*; dans l'église de Santa-Croce à Florence; *Washington*, pour le sénat de la Caroline, la *Madeleine*, *Orphée* et *Eurydice*, *Dydale* et *Teare*, *Adonis* et *Vénus*, *Endymion*, *Vénus victorieuse* (Pauline Bonaparte), *Polymnie* (Elisa Bonaparte), etc. Il cultiva aussi la peinture avec succès. Canova avait été appelé plusieurs fois à Paris par Bonaparte: il revint en 1815, chargé par le pape de présider à la reconnaissance et à la translation des monuments enlevés à l'Italie et que réclamait le gouvernement pontifical. Cet artiste se distingue par la pureté des contours, l'élégance des formes, la sagesse de la composition, l'expression des physionomies, l'habileté à donner au marbre le poli et le moelleux de la nature vivante; quelques-uns lui refusent la vigueur et l'originalité. Il était associé étranger de l'Institut. Son *Oeuvre* a été publiée en 1824 par Reveil et Delatouche. Quatrième de Quincy a donné une étude sur *Canova et ses ouvrages*, et le comte de Cicognara sa *Biographie*, Venise, 1825.

**CANPOUR**, *Caunpour*, v. de l'Inde anglaise (Calcutta), ch. l. de district, sur la r. dr. du Gange, à 160 k. N. O. d'Allahabad; 12 000 h. Ville ancienne, grande, commerçante; importante comme poste militaire. Chaleur intolérable en été. Insurgée contre les Anglais en 1857 et réduite avec une vive résistance.

**CANTABRES**, *Cantabri*, peuple de l'Hispanie (Tarraconaise), vers les sources de l'Èbre, à l'E. des Astures, entre les Pyrénées asturiques et la mer: leur pays répond aux Asturies, au Guipuscoa et à la Biscaye proprement dite. Ils furent soumis sous Auguste, par Agrippa, l'an 25 av. J.-C., et succombèrent les derniers des Espagnols. Les Basques se disent descendants des Cantabres. — On nomme souvent *Monts Cantabres* la chaîne asturique, qui n'est que le prolongement occidental des Pyrénées, et *Océan Cantabrique* la portion de l'Océan qui baigne le N. de l'Espagne, auj. *Golfe de Biscaye*.

**CANTABRIGIA**, auj. *Cambridge*.

**CANTACUZÈNE**, noble famille grecque, a fourni deux empereurs à Constantinople, Jean Cantacuzène, 1347-55, et Mathieu, son fils, 1355-56 (V. ces noms). Elle s'est conservée jusqu'à ces derniers temps, et a donné plusieurs princes à la Moldavie et à la Valachie aux *xvi<sup>e</sup>* et *xviii<sup>e</sup>* siècles. — L'un d'eux, Démétrius Cantacuzène, hospodar de Moldavie au *xvii<sup>e</sup>* siècle, se fit détester par sa tyrannie. Il accusa d'intelligence avec les Russes le général moldave Constantin Cantemir afin de se défaire de lui: mais sa fraude ayant été découverte, il fut expulsé et remplacé par Cantemir lui-même, 1685.

**CANTAL** (monts), petite chaîne de mont. de France, se lie par le S. E. aux monts de la Margeride, par le N. aux monts Dore, et sépare le bassin de l'Allier le celui du Lot. Le mont Cantal proprement dit, ou *Plomb du Cantal*, a 130 k. de circuit à sa base, et 1858<sup>m</sup> de haut. Il donne son nom à toute la chaîne et à un département. Ce groupe était jadis rempli de volcans: le centre est occupé par un cratère éteint de 9 k. de diamètre.

CANTAL (départ. du), borné par ceux du Puy-de-Dôme au N., de l'Aveyron au S., de la Lozère et de la H.-Loire à l'E., de la Corrèze et du Lot à l'O.; 5829 kil. carrés; 240 523 h.; ch.-l., Aurillac. Il est formé d'une partie de l'Auvergne et du Velay. Hautes montagnes, dont quelques-unes couvertes de neige pendant 6 mois; riv. nombreuses, houille, grès, gypse, marne, eaux thermales; peu de froment, mais quantité d'orge, de seigle, de pommes de terre, de lin, de chanvre, de châtaignes, etc. Beaux pâturages, bons *fromages* dits *d'Auvergne*. Industrie et commerce bornés. Les habitants pauvres émigrent annuellement en grande partie. — Le département se divise en 4 arr. (Aurillac, Mauriac, Murat, St-Flour), 23 cant., 259 comm. Il appartient

à la 20<sup>e</sup> division militaire, dépend de la cour impériale de Riom, et de l'évêché de St-Flour.

**CANTARINI**, peintre. V. PÉSARÈSE (le).

**CANTA-VIEJA**, *Carthago Vetus*, bourg d'Espagne (Téruel), à 50 k. N. E. de Téruel, sur une montagne; 1800 h. Pris et repris en 1836 et 1837 par les Carlistes et par les troupes de la reine.

**CANTELEU**, bourg et côte de la Seine-Inférieure, à 4 kil. S. O. de Rouen, sur la r. dr. de la Seine; 3284 h. Belle vue. Châteaueu, maisons de campagne; fabriques d'indiennes.

**CANTEMIR** (Constantin), né en Moldavie vers 1630, servit dans l'armée turque lors de l'expédition de Mahomet IV contre la Pologne; se distingua à la bataille de Choczim (1674), et fut chargé de la défense des frontières entre le Dniestr et le Pruth. Cantemir occupait ce poste lorsque Démétrius Cantacuzène, gouverneur de la Moldavie, jaloux de lui, le dénonça comme traître au séraskier Soliman-Pacha. Constantin se justifia et obtint la principauté de son accusateur, qui en fut chassé (1685). Il gouverna la Moldavie jusqu'à 1693, époque de sa mort. — Démétrius C., fils du précédent, né en 1673 dans la Moldavie, mort en 1723, fut nommé hospodar de la Moldavie, en souvenir des services rendus par son père. Cependant, mécontent de la cour ottomane, il accepta en 1710 les offres que lui faisait le czar Pierre le Grand, alors en guerre avec la Turquie, et joignit ses troupes aux siennes: d'après le traité, la Moldavie devait être érigée en principauté héréditaire pour la famille Cantemir, sous la protection de la Russie. Les événements de la guerre empêchèrent l'exécution de ce traité: mais, en dédommagement, Démétrius, qui s'était réfugié en Russie, obtint le titre de prince de l'empire russe, avec des domaines considérables en Ukraine. Cantemir possédait onze langues, tant anciennes que modernes. Ce prince a laissé une *Histoire de l'agrandissement et de la décadence de l'empire ottoman*, en latin, trad. en anglais par Nic. Tyndal, Londr., 1734, et en franç., sur la version anglaise, par de Jonquières, Paris, 1743: *Système de la religion mahométane*, St-Petersbourg, 1722, en allemand; *Histoire ancienne et moderne de la Dacie*, Jassy, 1836; *Histoire des maisons Brancovan et Cantacuzène*, 1795. — Son fils, Antiochus Cantemir, né en 1709, mort en 1744, à Paris, cultiva aussi les lettres et écrivit en langue russe; on a de lui un poème sur le czar Pierre, des satires, des trad. d'*Anacréon*, d'*Horace*, etc.

**CANTER** (Guillaume), habile critique, né à Utrecht en 1542, mort en 1575, était fils d'un sénateur d'Utrecht. On a de lui: *Novæ Lectiones*, 1564 (l'Édit. la plus complète est celle d'Anvers, 1571, suivie d'un *Syntagma de ratione emendandi graecos auctores*); *Aristidis orationes*, avec trad. lat., Bâle, 1566; la *Cassandra* de Lycophon, 1569; *Euripides*, 1571, *Sophocles*, 1579; *Echylus*, 1580, etc. Un des premiers, il donna l'exemple de restaurer les textes d'après des règles scientifiques. — Son frère, Théodore C., 1545-1617, s'est aussi distingué comme critique: on estime ses notes sur *Arnobé*, Anvers, 1582.

**CANTIN** (cap), *Atlas minor*, sur la côte O. du Maroc, par 11° 35' long. O., 32° 34' lat. N.

**CANTIUM**, région de la Bretagne romaine, à l'angle E., comprenait le comté de *Kent* et pays voisins.

**CANTON**, *Kouang-theou-fou*, grande v. et port de Chine, capit. du Kouang-toung, sur le Pé-Kiang, à quelques kil. de son embouch.; 700 000 hab. Elle se divise en ville chinoise et ville tartare, qui est la plus belle. Le quartier des Européens est dit *Chisanhang* ou les *Treize-Comptoirs*. Assez beaux temples. Quantité de barques, qui forment comme une ville sur le Tchou-Kiang. Industrie et commerce immenses: exportation de thé, alun, anis, borax, soieries, musc, camphre, ouvrages en laque, porcelaines, etc; on y importe l'opium, des tissus de laine et de coton, et des métaux. — Le port de Canton fut jusqu'en 1842 le seul ouvert aux Européens: le mo-

nopole du commerce était entre les mains de 14 marchands chinois (*Hongs*). Les Portugais y avaient été admis dès 1517; les Anglais en 1634. Momentanément occupée en 1841 par les Anglais, cette v. fut bombardée par eux en 1856. Elle fut prise d'assaut en 1857 par les flottes combinées de l'Angleterre et de la France, à la suite d'attaques des Chinois contre des navires marchands anglais.

**CANTORBÉRY**, *Durovernum* et *Cantuaria* en latin, *Canterbury* en anglais, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de Kent, jadis capit. du roy. de Kent, sur le Stour, à 80 kil. S. E. de Londres; 16 000 hab. Archevêché, le plus ancien de l'Angleterre, établi en 597, pendant la mission de S. Augustin, et dont le titulaire est primat de toute l'Angleterre et premier pair du roy. Parmi les monuments, on remarque la cathédrale, datant de 1184, qui renferme le tombeau de S. Thomas Becket, assassiné en ce lieu, en 1170, et ceux du prince Noir, de Henri IV et du cardinal Pole; l'hôtel de ville, le théâtre, les casernes, 4 rues principales disposées en croix. Mouton, charcuterie renommée. Etoffes de soie et mousselines dites de Cantorbéry. Eaux thermales.

**CANTUARIA**, nom latinisé de CANTORBÉRY.

**CANTWELL** (Michel), traducteur, né en 1744, m. en 1802, était fils d'André Cantwell, médecin irlandais établi en France et auteur lui-même de quelques écrits. Après avoir servi dans l'armée française, il fut nommé bibliothécaire des Invalides. Il a traduit en français un grand nombre d'ouvrages anglais, entre autres l'*Histoire* de Gibbon, 1777-95; la *Rhétorique* de Blair; le *Voyage du commodore Byron à la mer du Sud*. Ses traductions, quoique peu estimées, ont cependant rendu service.

**CANTYRE**, presque de la côte occid. d'Écosse, forme la partie mérid. du comté d'Argyle.

**CANUBIN**, *Cenobium*, couvent d'Hospitaliers en Syrie, à 44 kil. E. de Tripoli; ch.-l. des Maronites.

**CANUEL** (le général), né en 1767 dans le Poitou, mort en 1841. D'abord fougueux républicain, il se déclara en 1814 chaud partisan des Bourbons, alla en 1815 combattre dans les rangs des Vendéens, qu'il avait lui-même combattus en 1793, et se montra impitoyable dans la répression d'un mouvement insurrectionnel à Lyon en 1817, ce qui lui attira de vifs démêlés avec le colonel Fabvier et le rendit fort impopulaire. En compensation, il obtint les faveurs de la Restauration. On a de lui des *Mémoires sur la guerre de Vendée* en 1815, et une *Réponse au colonel Fabvier sur les événements de Lyon*, 1818.

**CANULEIUS** (Cn.), tribun du peuple, fit décréter, l'an 444 av. J.-C., une loi qui permettait les mariages entre patriciens et plébéiens; mais il ne put obtenir qu'un des deux consuls serait plébéien.

**CANUSIUM**,auj. *Canosa*, v. d'Apulie. V. CANOSA.

**CANUT** ou **KNUT I**, roi de Danemark, fils aîné de Gorm le Vieux. On croit qu'il régna avec son père de 863 à 873, et mourut avant lui. C'est à tort qu'on le compte au nombre des rois titulaires.

**CANUT II** (I en Angleterre), dit le *Grand*, monta sur le trône de Danemark en 1014, et, la même année, vint revendiquer, les armes à la main, le roy. d'Angleterre, que son père Suénon avait conquis. Edmond, fils d'Ethelred, le lui disputa avec tant de courage que Canut dut consentir pour le moment à un partage : un traité assura à Edmond le midi de l'Angleterre; mais ce prince ayant été assassiné par Etric, son beau-frère, Canut resta seul maître du pays (1017). Pour se concilier les Anglais, il épousa la veuve d'Ethelred. Les deux nations danoise et anglaise, suivant cet exemple, s'unirent par de nombreux mariages, et, en 1028, Canut put, sans craindre une insurrection de ses nouveaux sujets, s'absenter d'Angleterre. Après un pèlerinage à Rome, 1024, il vainquit les Suédois, conquit la Norvège sur Olaf le Saint, 1028-1031, et soumit l'Écosse, 1034. Ce roi donna des lois sages (publiées à Copenhague en 1826), bâtit beaucoup d'églises et de monastères, fit battre

la 1<sup>re</sup> monnaie danoise, et institua une noblesse héréditaire. Il mourut en 1036, à Shaftesbury.

**CANUT III** (II en Angleterre), le *Hardi* ou *Hardi-Canut*, et par corruption *Hardeknut*, fils du préc., n'avait, par testament, que le trône de Danemark, celui d'Angleterre étant donné à Harold, son frère consanguin; mais les Anglais, craignant une guerre civile entre les deux frères, réglèrent que Harold serait maître du pays au N. de la Tamise, et Canut de la partie méridionale. Harold, mécontent de ce partage, ne tarda pas à s'emparer du tout; Canut venaît, les armes à la main, revendiquer sa part, lorsque Harold mourut; il resta par cet événement seul roi d'Angleterre (1039). Il devint bientôt aussi averse que cruel, et accabla le peuple d'impôts. Il mourut en 1041, d'une apoplexie foudroyante. C'est le dernier prince de la dynastie danoise en Angleterre.

**CANUT IV**, le *Saint*, roi de Danemark, fils de Suénon II, succéda, en 1080, à son frère Harold, fit régner l'ordre dans ses États, repoussa les Prussiens, extermina les pirates et conquit la Courlande. En 1086, une révolte éclata à l'occasion d'un tribut qu'il avait imposé en exécution de lois ecclésiastiques, et il fut tué dans l'église d'Odensée, où il s'était réfugié. Il fut canonisé; on l'honore le 19 janvier.

**CANUT V**, roi de Danemark, fils d'Eric le Bon, frère de Canut IV, succéda à son père en 1147. La couronne lui fut longtemps disputée par Suénon, prince du sang royal, qui finit par l'assassiner dans un festin donné à l'occasion de la paix qui venait d'être conclue entre eux (1156).

**CANUT VI**, roi de Danemark, fils de Waldemar I, lui succéda en 1182. Peu de temps après son avènement, il soumit les Scaniens qui s'étaient révoltés sous la conduite d'Harold, fils de Canut V; conquit le Mecklembourg, pays des anciens Vandales, la Livonie (1196), le Holstein, et mourut en 1202. Son règne fut pour le Danemark une époque de puissance et de prospérité. A la suite de ses conquêtes, il prit le titre de *roi des Vandales*, que les rois de Danemark ont conservé depuis.

**CANUT**, dit *Ericson*, roi de Suède, fils d'Eric IX, monta sur le trône de Suède en 1168, en tuant celui qui l'occupait, Charles, de la race de Swerker. Après avoir vaincu quelques prétendants, il régna paisiblement, encourageant l'agriculture et fondant des monastères. D'une piété ardente, ce prince se fit recevoir dans l'ordre de Cîteaux, et mourut en 1199 avec l'habit religieux. Repentant du meurtre de Charles, il avait nommé pour successeur le fils de ce prince.

**CANY**, ch.-l. de c. (Seine-Inf.), sur le Durdent, à 20 k. N. O. d'Yvetot, 1302 h. Commerce de grains, lin, huile de navette; marché aux toiles.

**CANZ** (Israël Gottlieb), né près de Tubingue en 1690, mort en 1753, professa successivement l'éloquence, la poésie, la philosophie et la théologie dans sa ville natale; adopta les principes de Leibnitz et de Wolf et tâcha de les introduire dans la théologie. On a de lui : *Philosophiæ leibnitizianæ et wolffianæ usus in theologia*, en 4 parties, Francfort et Leipzig, 1728-1379; *Grammaticæ universalis tenuia rudimenta*, 1737-1379; *Ontologia polemica*, 1741; *Meditationes philosophicæ*, 1750.

**CAORSINS**. V. LOMBARDS.

**CAP** (le). On désigne spécialement sous ce nom le cap de Bonne-Espérance, situé à la pointe S. de l'Afrique. Il fut vu pour la 1<sup>re</sup> fois en 1486 par Barthélemy Diaz, et doublé par Vasco de Gama en 1497. On l'avait d'abord nommé *Cap des Tempêtes*; Jean II, roi de Portugal, changea ce nom en celui de *Cap de Bonne-Espérance*.

**CAP** (LE), ou la *VILLE DU CAP*, *Cape-Town*, v. de l'Afrique mérid., ch.-l. de la colonie anglaise du Cap, à 40 kil. N. du cap de Bonne-Espérance, d'où elle tire son nom, par 16° 3' long. E., 34° lat. S., au fond de la baie de la Table; env. 30 000 hab. Evêché anglican. Vaste château fort, batteries; rues droites, canaux, maisons en briques ou en grès

rougeâtre; beau jardin de la Compagnie des Indes, superbe hôtel de ville, bibliothèque, collège, observatoire, jardin botanique, etc. Entrepôt de tout le commerce du pays et de la métropole. — La ville du Cap a été fondée par le Hollandais Van Riebeck en 1652; elle appartient longtemps aux Hollandais; auj. elle est aux Anglais (V. l'art. suiv.).

**CAP** (Colonie du), contrée de l'Afrique mérid., bornée par le pays des Hottentots au N., la Cafretrie à l'E. et l'Océan à l'O. et au S., comprend toute la pointe que termine le cap de Bonne-Espérance; env. 250 000 hab., Hottentots, Boschimens, Cafres et Européens (surtout Anglais et Hollandais). Ch.-l., Le Cap. Aspect varié, montagnes courant de l'E. à l'O., plaines cultivées et déserts immenses; beaucoup de rivières; eaux minérales et thermales; végétation originale, plantes tropicales et du S. de l'Europe, vins exquis connus sous le nom de *vins de Constance*, café, dattes, arbre à pain; mines de cuivre, fer, sel et plomb, etc. Climat agréable, mais avec des inondations et des sécheresses extrêmes. — La colonie fut fondée en 1650 par le Hollandais Jean Van Riebeck. Elle fut occupée par les Anglais en 1795, rendue à la Hollande en 1803, reprise par les Anglais en 1808, et leur a été laissée en 1815. Elle est devenue pour eux de la plus grande importance comme station militaire et entrepôt de leur commerce avec leurs possessions indiennes.

**CAP BRETON**, petit port de France (Landes), à 32 kil. O. de Dax; 1000 hab. Autrefois important, mais fermé par les dunes. Récemment réparé.

**CAP BRETON** (île du), île de l'Amérique anglaise du N., dans le golfe Saint-Laurent, entre 45° 30' et 47° 15' lat. N. 62° 15' et 63° 47' long. O., fait partie de la Nouv.-Écosse; elle a 120 kil. sur 180 et compte 58 000 h. Villes princip., Louisbourg et Sidney. Le cap qui lui donne son nom est à la pointe E. — Découverte par Cabot en 1497; colonisée par les Français en 1714; prise par les Anglais en 1745, rendue par eux en 1748 et reprise définitivement en 1758.

**CAP (LE) HAÏTIEN**, jadis LE CAP FRANÇAIS, anc. capit. d'Haïti, sur la côte N., à 130 kil. N. de Port-au-Prince, ch.-lieu du dép. du Nord; env. 8000 hab. Bon port; archevêché, consulat français, université; académies de peinture, de musique. Grand commerce. Fondée en 1670, brûlée en 1793, lors de la révolte des Noirs; elle fut réparée par H. Christophe qui en fit sa capitale. Ruinée par un tremblement de terre en 1842, elle s'est relevée depuis.

**CAP BLANC**, BOJADOR, VERT, etc. V. BLANC, etc.

**CAPACCIO**, *Caput Aqueum*, v. de l'anc. roy. de Naples (Principauté Citér.), à 35 kil. S. E. de Salerne; 2000 hab. Evêché, suffragant de Salerne.

**CAPANÉE**, un des sept chefs argiens qui vinrent avec Polydice mettre le siège devant Thèbes, fut tué devant cette ville d'un coup de foudre par Jupiter, irrité de son mépris pour les dieux. Eschyle, dans les *Sept chefs*, a peint admirablement son orgueil.

**CAPDENAC**, *Uxellodunum*? bourg du dép. du Lot, sur un roc, à 5 kil. S. O. de Figeac; 1300 hab. Sully s'y retira en 1614. Beau tunnel, destiné à abrégier la navigation du Lot.

**CAPECE** (Scipion), poète latin du XVI<sup>e</sup> siècle, mort vers 1562, était fils d'un savant jurisconsulte napolitain, et fut lui-même professeur de droit à Naples. Il livra le premier à l'impression les *Commentaires* de Donat sur Virgile (Naples, 1535), et composa, entre autres poésies latines, deux poèmes didactiques. *De divo Joanne Baptista*, *De Principis rerum*. Dans le dernier, il imite Lucrèce, mais en employant une tout autre physique. Ces écrits ont été recueillis à Naples, 1594, et à Venise, 1754.

**CAPEL** (Arthur), seigneur anglais, fit partie du *Long-Parlement* en 1640, et embrassa la cause de Charles I<sup>er</sup> après lui avoir été un instant opposé. Il forma dans la principauté de Galles et dans les provinces voisines une petite armée qui donna quelque embarras aux troupes du Parlement, et défendit

contre elles la ville de Colechester. Contraint de se rendre, il eut la tête tranchée en 1649. — Son fils, nommé aussi Arthur, fut créé comte d'Essex par Charles II en 1661, et vice-roi d'Irlande en 1672. Rappelé de son gouvernement en 1677, il entra dans l'opposition. Accusé de complicité dans le complot de *Rye-House*, il fut enfermé à la Tour, et on l'y trouva égorgé quelques jours après, 1683. On crut généralement qu'il avait été assassiné.

**CAPELLE** (Edward), critique anglais, né en 1713, mort en 1781, a consumé sa vie à épurer le texte de Shakespeare et a donné une édition fort estimée de cet auteur, Londres, 1783, 3 vol. in-4. Il avait publié en 1760, sous le titre de *Prologues*, un recueil d'anc. poésies anglaises devenues rares.

**CAPELLA** (Marcien), *Marcianus Capella*, écrivain latin du V<sup>e</sup> siècle, était né à Madaure ou à Carthage et florissait vers 470. Il est auteur d'une petite encyclopédie intitulée *Satiricon*: cet ouvrage se compose de 9 livres, dont les deux premiers, intitulés *Des noces de la Philologie et de Mercure*, sont une espèce de roman philosophique servant d'introduction, et dont les sept autres traitent des sept arts libéraux, grammaire, dialectique, rhétorique, géométrie, arithmétique, astronomie, musique. Cet ouvrage, écrit d'un style rude et souvent obscur, jouit d'un grand crédit au moyen âge. Il fut imprimé pour la 1<sup>re</sup> fois à Venise, 1499. Grotius en donna une éd. à Leyde, 1599, n'étant encore âgé que de 15 ans; la plus estimée est celle de Kopp, Francf., 1836, in-4. Il n'est pas trad. en français.

**CAPELLO** (Bianca), dame vénitienne née vers 1542, d'un patricien de Venise, inspira une vive passion au duc François de Médicis, qui l'attacha à sa cour, et qui devenu veuf finit par l'épouser, après lui avoir fait décerner par les Vénitiens le titre honorifique de *Fille de la république*, 1579. Elle mourut presque en même temps que lui en 1587, après une courte maladie, chez Ferdinand, frère et héritier du duc; on accusa ce prince de les avoir empoisonnés. Elle avait, dit-on, trompé son amant en feignant une grossesse et en présentant au prince comme un fils né de lui un enfant supposé.

**CAPELUCHE**, bourreau de Paris, se rendit fameux, sous le règne de Charles VI, par ses crimes et par ses excès contre les Armagnacs. Il était le chef de la populace, ordonnait les exécutions, et faisait la loi dans Paris. Il se fit livrer les prisonniers de Vincennes, promit de les conduire au Châtelet, et les fit égorger sous ses yeux. Le duc de Bourgogne, forcé d'accepter son concours, le ménagea d'abord, mais, dès que son pouvoir fut affermi, il le fit décapiter, 1418.

**CAPENDU**, ch.-l. de c. (Aude), à 17 kil. E. de Carcassonne, près de l'Aude; 685 hab. Station.

**CAPÈNE**, *Capena*, v. d'Étrurie, sur le Tibre, au N. E. de Rome, chez les Vénitiens, est auj. *Civitella* Nécropole étrusque fouillée en 1858.

On appelle Porte Capène, la porte la plus mérid. de Rome, auj. porte *St-Sébastien*.

**CAPENFANG**, ch.-l. de c. (Hérault), à 13 kil. O. de Béziers, près d'un étang de même nom dont on a entrepris le dessèchement en 1834; 2093 hab.

**CAPENTERRE** (la), v. de l'île Marie-Galante, à l'E. — Bourg de la Guadeloupe, dit aussi *le Marigot*, à l'angle S. E., à 15 kil. N. E. de la Basse-Terre; 5000 hab. Sucrieries.

**CAPET**, surnom de Hugues, 1<sup>er</sup> roi de la 3<sup>e</sup> race des rois de France, qui a pris de lui le nom de race capétienne. On donne à ce surnom plusieurs étymologies: selon Pasquier, il serait une corruption de *Caput* et voudrait dire *chef*; selon Ducange, *Capetus* signifiait railleur; d'autres font dériver *Capet* de *capito*, grosse tête, ou de *chappot* (*chappatus*, qui porte une *chappe* d'abbé), parce que Hugues Capet et ses descendants portaient le titre d'*abbés*, comme propriétaires de plusieurs abbayes, notamment de St-Martin-lès-Tours.

**CAPÉTIENS**, 3<sup>e</sup> race des rois de France, a reçu son nom de Hugues Capet, qui en est le chef. Elle a succédé à celle des Carolingiens. Les Capétiens se subdivisent en trois branches : *Capétiens* proprement dits, depuis Hugues Capet jusqu'à Philippe VI (987-1328); branche des *Valois*, depuis Philippe VI jusqu'à la mort de Henri III (1328-1589); branche des *Bourbons*, depuis Henri IV jusqu'à l'abdication de Louis-Philippe d'Orléans en 1848. Les Capétiens proprement dits sont Hugues Capet, Robert, Henri I, Philippe I, Louis le Gros, Louis VII, Philippe-Auguste, Louis VIII, S. Louis, Philippe le Hardi, Philippe le Bel, Louis le Hutin, Jean I, Philippe le Long, Charles le Bel. — Pour les branches des Valois et des Bourbons, V. ces noms et l'art. FRANCE.

**CAPHARÉE** (cap), *Capharæum prom.*,auj. *Cabo dell'Oro* ou *Xylophagos*, sur la côte S. E. de l'île d'Eubée. Une tempête dispersa près de là la flotte des Grecs au retour de Troie.

**CAPHARNAÛM**, *Tell-Houm*, v. de Palestine, sur le bord occid. de la mer de Tibériade, aux confins de la Galilée, dans l'anc. tribu de Nephtali, est célèbre par le séjour presque continu qu'y fit Jésus pendant les trois ans de sa prédication, et par la guérison du paralytique. Patrie des apôtres S. Pierre et S. André.

**CAPHYES**, *Caphya*, v. d'Arcadie, au N. d'Orchomène. Aratus y fut battu par les Étoliens, 221 av. J.-C.

**CAPIDJYS**, portiers ou huissiers du sérail, ainsi nommés d'un mot turc qui signifie *gardien de la porte*. Ils sont 400, commandés par 4 capitaines et un chef qui porte le nom de *capidjyer-kethkoudassy* (maître d'hôtel). Ils forment la garde du divan. — Les *capidjy-baschis* sont les chambellans du sultan. Ils ont la charge d'introduire les ambassadeurs, d'annoncer aux pachas, aux vizirs, et autres personnages, les volontés du sultan, de les conduire en exil et autrefois de leur présenter le fatal cordon.

**CAPISTRAN** (Jean de), franciscain, né dans l'Abrozze en 1385, prêcha avec éclat dans les principales villes d'Italie, d'Allemagne, de Pologne et de Hongrie; fut employé successivement par les papes Martin V, Eugène IV et Nicolas V dans les affaires les plus importantes de l'Église; combattit avec succès les Hussites, et leur enleva plus de 4000 sectaires. En 1456, il s'enferma avec Huniade dans Belgrade assiégée par les Turcs, et contribua puissamment par ses exhortations à la délivrance de la ville. Il mourut trois mois après. Il fut canonisé en 1724 par Benoît XIII. On a de lui un grand nombre d'écrits théologiques, entre autres, *De papa et concilio sire Ecclesiæ auctoritate*, Venise, 1580, ouvrage dirigé contre le concile de Bâle.

**CAPITAINE GÉNÉRALE**, nom donné en Espagne à certaines circonscriptions territoriales, qui correspondent à nos *divisions militaires*, et qui sont gouvernées par un capitaine général. Il ne faut pas confondre ces chefs avec les *intendants* ou gouverneurs civils des provinces. L'Espagne est depuis 1833 divisée en 12 capitaineries générales, savoir : Nouvelle et Vieille Castille, Galice, Estramadure, Andalousie, Grenade, Valence, Catalogne, Aragon, Navarre, Guipuscoa et Majorque, qui sont elles-mêmes subdivisées en provinces.

**CAPITAN-PACHA**, grand amiral de l'empire ottoman. Il est à la fois le commandant suprême de la flotte, le surintendant général de la marine, et *beglerbeg* ou gouverneur de toutes les côtes et îles de l'empire, tant en Europe qu'en Asie. Sa charge est la seconde de l'État; il n'a au-dessus de lui que le grand vizir; il ne rend compte qu'au Grand Seigneur.

**CAPITAN-PACHA** (Gouvt du). V. ILES (pachalik des).

**CAPITANATE**, *Apulie*, prov. du roy. d'Italie, entre l'Adriatique et les prov. de Sannio, Terre de Bari, Basilicate et Principauté Ulérieure; 88 kil. sur 80; 330 000 h. Ch.-l., Foggia. Vastes plaines que domine le mont Gargano : pâturages, câpres et champignons; huile d'olive, résine, goudron, térébenthine, salsepareille, noix de galle, etc. Gran-

des salines royales. La Capitanate forme l'éperon de la botte à laquelle on compare vulgairement l'Italie.

**CAPITOLE**, temple et citadelle de Rome, élevés sur le mont Capitolin, et dédiés à Jupiter, étaient ainsi nommés, dit-on, d'une tête sanglante (*à capite*) qu'on y trouva en creusant les fondements. Commencé par Tarquin l'Ancien, le Capitole fut achevé par Tarquin le Superbe, et consacré par le consul Horatius (507 av. J.-C.). Des trésors immenses y étaient enfermés. Le Capitole fut assiégé par les Gaulois en 390 av. J.-C. et sauvé par Manlius. Brûlé trois fois, pendant les troubles de Marius, sous Vitellius et enfin sous Vespasien, il fut reconstruit à grands frais par Domitien. Au moyen âge, on couronnait au Capitole les poètes vainqueurs. Tout près de l'ancien Capitole a été construit, d'après les plans de Michel-Ange, ce qu'on nomme auj. le *Campidoglio* ou Capitole moderne, qui comprend les palais des sénateurs de Rome et des magistrats municipaux, et le musée. Le palais Caffarelli occupe à peu près l'emplacement de l'ancienne forteresse. — Plusieurs villes anciennes et modernes, Milan, Ravenne, Vérone, Trèves, Cologne, Nîmes, Narbonne, Washington, ont eu ou même ont encore leur Capitole.

**CAPITOLIN** (mont), *Capitolinus mons*, une des 7 collines primitives de l'anc. Rome, et la moins élevée, au N. O. du mont Palatin, vis-à-vis de l'île du Tibre, était très-abrupte. C'est là qu'était bâti le Capitole; outre le temple de Jupiter, on y voyait ceux de Minerve et de Junon. La roche Tarpéenne en faisait partie; aussi l'appelaient-on souvent mont Tarpéien.

**CAPITOLINS** (Jeux). Ils furent institués l'an 387 av. J.-C. en l'honneur de Jupiter-Capitolin, pour le remercier d'avoir sauvé le Capitole assiégé par les Gaulois. — Domitien fonda d'autres jeux sous le même nom, ou ne fit que renouveler les anciens.

**CAPITOLINS** (Marbres). V. FASTES.

**CAPITOLINUS** (Julius), l'un des auteurs de la collection dite *Histoire Auguste*, a laissé les vies de l'empereur Antonin et de ses successeurs jusqu'à Balbin; il était contemporain de Dioclétien et de Constantin et leur a dédié ses écrits. Il paraît avoir pris Hérodien pour guide. On trouve Capitolinus à la suite de Spartien. Il a été trad. par Valton, Paris, 1844, dans la *Biblioth. latine-franç.* de Panckouke. — V. MANLIUS CAPITOLINUS et QUINTUS CAPITOLINUS.

**CAPITON** (Ateius), célèbre jurisconsulte romain, contemporain et rival d'Antistius Labeon, vécut sous Auguste et sous Tibère, et fut élevé au consulat. Il flétrit sa réputation sous Tibère, par sa servilité.

**CAPITON** (Wolfgang Fabrice), docteur en théologie, né vers 1478 à Hagenau, mort à Strasbourg en 1541, embrassa la Réforme, devint ministre à Strasbourg, se lia étroitement avec Écolampade et Bucer, et prit part à presque toutes les diètes et conférences convoquées pour pacifier les différends de religion. Ses liaisons avec Martin Cellarius le firent soupçonner d'Arianisme. Capiton a laissé, entre autres ouvrages, une *Vie d'OEcolampade*, écrite avec Grynæus, Strasbourg, 1617, in-8.

**CAPITOULS**, nom que portaient avant 1789 les premiers officiers municipaux de la ville de Toulouse. Ils étaient ainsi appelés, soit du lieu où se tenaient leurs réunions, et qu'on nommait *Capitole*; soit du *Capitulum*, conseil civil des comtes de Toulouse, dont ils étaient membres, soit du *chaperon* (*capitulum*), de couleur rouge, qu'ils portaient comme insigne. Dans l'origine, les capitouls se qualifiaient *chefs des nobles et gouverneurs de la ville de Toulouse*. L'établissement du parlement de Toulouse au xiv<sup>e</sup> s. réduisit de beaucoup leur autorité.

**CAPITULAIRES**, recueils de lois et ordonnances rendues par nos anciens rois, surtout par ceux des deux premières races, étaient ainsi nommés parce qu'ils étaient divisés en chapitres (*capitula*). Les plus connus sont ceux de Charlemagne; mais il existe aussi des capitulaires de Clotaire I, de Dagobert,

de Pepin le Bref, de Louis le Débonnaire et de ses successeurs. A la mort de Charles le Simple (929), on cessa de donner ce nom aux actes de l'autorité royale. Les meilleurs recueils des Capitulaires sont dus à Baluze (Paris, 1677) et à Pertz (Hanov., 1826-29).

**CAPITULATION D'EMPIRE**, acte par lequel l'empereur d'Allemagne, à son avènement, s'engageait à respecter les droits et privilèges du corps germanique. Cet usage fut introduit en 1519, lors de l'élection de Charles-Quint; la dernière capitulation fut jurée par François II en 1792.

**CAPO D'ISTRIA**, *Agida*, puis *Justinopolis*, v. des Etats autrichiens (Illyrie), qui fut longtemps capit. de l'Istrie, d'où son nom; dans une petite île jointe au continent par une chaussée, à 15 k. S. de Trieste; 5000 h. Port sur le golfe de Trieste; murs, citadelle. Evêché. Riches salines. — Prise en 982 par les Vénitiens.

**CAPO D'ISTRIA** (Jean, comte de), homme d'Etat, né en 1776 à Corfou, d'une famille originaire de Capo d'Istria, entra jeune au service de la Russie, fut chargé par l'empereur Alexandre d'organiser l'administration des îles Ioniennes, et fut ministre de cette république de 1802 à 1807, fut plénipotentiaire de la Russie au 2<sup>me</sup> traité de Paris en 1815, et ministre des affaires étrangères de 1816 à 1822. Il se montra chaud partisan de la cause des Grecs lors de leur insurrection contre la Turquie, et fut élu président par la nation grecque dès qu'elle put se constituer (1827). Il employa tout son pouvoir à rétablir l'ordre et la prospérité; mais, au milieu de ses efforts, il fut assassiné en 1831 par deux fanatiques, Georges et Constantin Mavromichali, qui voulaient ainsi venger Petro Mavromichali, leur père et leur frère, que Capodistrias avait emprisonnés. Du reste, on accusait le président de n'être que l'instrument de la Russie.

**CAPOTS**. V. CAGOTS.

**CAPOUE**, *Vulturnum*, puis *Capua*, v. de l'anc. roy. de Naples (Terre de Labour), sur le Voltorno, à 28 k. N. de Naples; 8000 hab. Archevêché; citadelle, cathédrale, belle église dell' *Annunziata*; beau pont. A 4 k. S. E. de cette ville, sont les ruines de l'anc. Capoue, dont l'emplacement est occupé aujourd'hui par le bourg de *Ste-Marie de Capoue*. — L'anc. Capoue, une des principales villes de la Campanie, fut primitivement occupée par les Etrusques, qui la nommèrent *Vulturnum* à cause de sa position sur le Voltorno. Vers 424 av. J.-C., des Samnites s'en emparèrent et lui donnèrent le nom de *Capua*. En 343, d'autres Samnites ayant voulu la conquérir, les habitants implorèrent le secours des Romains et ils finirent par se donner à eux. Pyrrhus fit vainement le siège de Capoue; en 215 Annibal la prit après la bataille de Cannes; et il y passa l'hiver: on a prétendu que les délices de cette ville enervèrent son armée et causèrent sa ruine. Les Romains reprirent Capoue en 211 et y exercèrent de sanglantes vengeances. C'est à Capoue que prit naissance la révolte de Spartacus. Cette v. fut dévastée au v<sup>e</sup> s. par Genséric, puis par les Lombards. Assiégée en 1860 par Garibaldi, elle ne tarda pas à capituler.

**CAPPADOCE**, *Cappadocia*, région de l'Asie-Mineure, correspondant aujourd'hui à une partie des pachaliks de *Sivas*, de *Marasch* et de *Caramanie*, était bornée au N. par le Pont, à l'O. par la Galatie et la Phrygie, au S. par la Cilicie et à l'E. par l'Euphrate, qui la séparait de l'Arménie; elle avait pour capit. Mazaca ou Césarée. La Cappadoce contenait, entre autres prov., la Sargaraüsène, la Garzaurite, la Tyanide, la Cataonie; avant Alexandre, le Pont en faisait partie, sous le nom de *Cappadoce du Pont-Euxin*. Elle était sillonnée du S. O. au N. E. par l'Anti-Taurus et arrosée par l'*Halys* et l'*Iris*. Les Cappadociens passaient pour lourds, bornés et superstitieux. Leur religion tenait du Sabéisme: c'est chez eux qu'était le temple de Comana, où le feu était adoré. Ils élevaient beaucoup de troupeaux et des chevaux fort estimés. — La Cappadoce, gouvernée d'abord par des princes à peu près indépendants,

fit successivement partie de l'empire persic et de celui d'Alexandre, de la satrapie d'Eumène, du roy. d'Antigone, mais elle recouvra son indépendance vers 312 av. J.-C. On y compte 10 rois du nom d'Ariarathes (370-92 av. J.-C.); puis 3 Ariobarzanes (92-34). Ariarathes VIII ayant été dépouillé par Mithridate, la chute de ce dernier entraîna la soumission de la Cappadoce aux Romains; cependant elle continua longtemps d'exister comme royaume, sous le protectorat romain, et ne fut réduite en prov. romaine que sous Tibère, après la mort du roi Archélaus (17 de J.-C.). Par la suite, on en fit trois prov.: la Cappadoce 1<sup>re</sup>, au N. O. (ch.-l., Sébaste); la Cappadoce 2<sup>e</sup>, au S. O. (ch.-l., Mazaca); l'Arménie 2<sup>e</sup>, au S. E. (ch.-l., Mélite); la partie située au N. E. fut comprise dans l'Arménie 1<sup>re</sup>. La Cappadoce passa en 1071 sous le joug des Turcs seldjoucides, et en 1300 sous celui des Turcs ottomans, qui la possédèrent encore.

**CAPPEL**, bourg de Suisse (Zurich), au S. O. de Zurich, au pied de l'Albis. Anc. abbaye de Cîteaux. Patrie de Léonard Meister. — On nomme *Guerres de Cappel* les guerres civiles et religieuses auxquelles la réforme de Zwingle donna lieu en 1529 et en 1531. Les Réformés furent vaincus à Cappel par les Catholiques en 1531; Zwingle périt dans le combat.

**CAPPEL**, famille protestante française, qui a fourni des ministres distingués et de savants hébraïstes. Le plus connu est Louis Cappel, né à Sedan en 1585, mort en 1658, qui fut professeur d'hébreu et de théologie à l'université protestante de Saumur, et qui présenta au roi en 1560 la confession de foi de ses coreligionnaires. Secouant le joug de la *Massore*, il établit un nouveau système de critique sacrée et soutint contre Buxtorf que les points voyelles, qui, selon ce savant, seraient aussi anciens que la langue hébraïque, ne remontent pas au delà du vi<sup>e</sup> siècle de notre ère. Ses principaux ouvrages sont *Arcanum punctationis revelatum*, Leyde, 1624; *Critica sacra*, 1650. — Son fils, Jacq.-Louis Cappel, lui succéda dans sa chaire, continua sa dispute avec les Buxtorf, et publia quelques-uns de ses ouvrages.

**CAPPERONNIER** (Claude), philologue, né à Montdidier en 1671, mort à Paris en 1744, était fils d'un tanneur. Il reçut les ordres, enseigna le grec à Abbeville puis vint à Paris, où il vécut du produit de leçons particulières, et fut nommé en 1722 professeur de grec au collège de France. Ses principaux ouvrages sont des éditions estimées de *Quintilien*, Paris, 1725, in-fol., et des *Rhetores antiqui*, Strasb., 1756, in-4. — Son neveu, Jean C., 1716-1775, lui succéda dans sa chaire du collège de France, fut nommé en 1742 conservateur de la Bibliothèque du Roi, et en 1749 membre de l'Académie des inscriptions. Il a publié des éd. estimées de *César*, 1754; de *Plaute*, 1759; de *Justin*, 1770, et de *Sophocle*, 1781.

**CAPPONI**, famille illustre de Florence, balança quelque temps le crédit des Médicis. Le personnage le plus connu de cette famille est Gino C., décemvir de la guerre en 1405, qui contribua puissamment à la prise de Pise, 1406, et fut nommé gouverneur de cette ville. — Son petit-fils, Petro C., repoussa courageusement les prétentions de Charles VIII, qui, reçu dans Florence comme allié, voulait se faire reconnaître comme souverain, 1494.

**CAPRAIS** (S.), ermite, né à Agen, fut martyrisé sous Dioclétien vers 287. Une église d'Agen est sous son invocation. On le fête le 20 oct.

**CAPRAJA**, *Capraria*, *Agilon*, île des Etats sardes, à 30 kil. N. E. de la Corse. Elle a 18 kil. de tour et 2500 h. On y trouve une petite v. de même nom. Sol volcanique. Nombreuses chèvres sauvages.

**CAPRARA** (J. B.), cardinal, évêque d'Iési, né à Bologne en 1733, mort à Paris en 1810, rempli avec succès plusieurs missions importantes sous Bonaparte XIV et Clément XIII, fut nommé en 1801 par Pie VII légat à latere près le gouvernement français; conclut en cette qualité avec le premier consul le Concordat de 1801, qui rétablit en France le culte ca-

tholique; fut fait ensuite archevêque de Milan, et sacra dans cette ville Napoléon roi d'Italie, 1805.

**CAPRARIA.** V. CAPRAJA et CABRERA.

**CAPRAROLA**, bourg des États de l'Église, sur le mont Cimino, à 12 kil. S. E. de Viterbe. Magnifique château des Farnèse, chef-d'œuvre de Vignole.

**CAPRÉE**, *Caprea*,auj. *Capri*, île de la Méditerranée, à l'extrémité S. du golfe de Naples. Elle a env. 15 kil. de tour, avec 3000 h., et contient deux villages, *Capri* et *Anacapri*. Ile montagneuse, d'un accès difficile; intérieur délicieux, vin blanc excellent connu sous le nom de *vin de Capri*. Près de l'île est une grotte à magnifiques effets de lumière dite la *grotte d'Azur*. — Auguste se retira souvent à Caprée. Tibère y passa les onze dernières années de sa vie livré à d'infâmes débauches; on y voit de nombreuses ruines des douze palais qu'il y avait fait lever. Lamarque prit l'île et le fort en 1808.

**CAPSA**, v. de Numidie,auj. *Cafza*. V. ce nom.

**CAPSALI**, ch.-l. de l'île de Cérigo. V. ce nom.

**CAPSIR**, petit pays du Roussillon propre, primitivement dans la Cerdagne française, faitauj. partie du cant. de Montlouis, dans le dép. des Pyrénées orientales; lieu principal, Puy-Val-d'Or.

**CAPTAL**, de *capitalis*, chef ou seigneur. Ce nom, qui distinguait jadis les seigneurs de l'Aquitaine, n'est resté en usage que pour le capital de Buch et le capital de Traine. On connaît surtout sous le premier de ces deux titres Jean de Grailly, général au service de Charles le Mauvais, roi de Navarre. Il fut deux fois vaincu et pris par du Gueslin: la 1<sup>re</sup> fois à Cochehel en Normandie, l'an 1364; la 2<sup>e</sup> en 1372, près du château de Soubise. Il mourut en 1377 à la prison du Temple à Paris. Charles V avait inutilement tenté de l'attacher à son service.

**CAPTEUX**, ch.-l. de c. (Gironde), à 17 k. S. de Bazas, sur la grande route de Bayonne; 434 h.

**CAPUCHONS** (Confrérie des), formée en 1183 dans le midi, pour exterminer les bandes de mercenaires dits *Routiers* et *Brabançons* qui désolaient la France, ils tiraient leur nom des *capuchons* qu'ils portaient et sur lesquels était une image de la Vierge.

**CAPUCINES**, religieuses, dites aussi *Filles de la Passion*, suivaient la même règle et portaient à peu près le même costume que les Capucins. Elles furent établies en 1538 à Naples, et introduites en France en 1602. Leur principal couvent était situé à Paris, entre la rue Neuve-des-Petits-Champs et le boulevard, dans l'emplacement sur lequel on a depuis formé la *rue des Capucines*.

**CAPUCINS**, religieux mendiants, de l'ordre des Franciscains, ainsi nommés du *capuce* ou capuchon dont ils couvraient leur tête. Ils furent établis en 1525 par Matthieu de Baschi, moine franciscain de Montefiascone, qui voulut réformer son ordre, et furent approuvés par Paul III en 1536. Introduits en France en 1572 sous Catherine de Médicis et Charles IX, ils s'y multiplièrent rapidement. Aboli en France en 1790, l'ordre se maintint à l'étranger. Il a reparu en France depuis 1851. Les Capucins portent une robe d'étoffe brune, un manteau, un capuchon pointu, une longue barbe, et marchent les pieds nus; ils font vœu de pauvreté et vivent d'aumônes. Cet ordre a produit en France quelques hommes distingués, entre autres le P. Ange de Joyeuse et le P. Joseph du Tremblay.

**CAPULETS**, famille gibeline de Véronne, célèbre par son inimitié avec les *Montaigns*, et par l'aventure tragique de Roméo et de Juliette. Les uns admettent cette histoire comme authentique et placent vers l'an 1303 la rivalité des deux familles, dont Dante fait en effet mention (Purgatoire, VI); les autres la regardent comme purement fabuleuse. Quoi qu'il en soit, l'histoire de Roméo et Juliette, racontée sous forme de nouvelle par Bandello en 1554, mise en vers par le poète anglais Arthur Brooke en 1562, a été transportée avec un grand succès sur la scène par Shakspeare et Lope de Véga.

**CAQUEUX.** V. CAGOTS.

**CARA**, c.-à-d. *Noir* en turc. V. KARA.

**CARABOBO**, bourg et colline du Vénézuéla, à 15 k. S. O. de Valencia. Bolivar y remporta le 24 juin 1821 une victoire décisive sur les généraux espagnols. — Ce bourg donne son nom à une prov. située entre celles de Barquisimeto à l'O. et de Caracas à l'E.; environ 100 000; ch.-l., Valencia.

**CARACA** (la), lie située sur la côte S. d'Espagne, à 9 k. S. E. de Cadix, au fond d'une baie de même nom; 5000 h. Arsenaux et chantiers de la marine.

**CARACALLA**, *M. Aurelius Antoninus Bassianus*, empereur romain, né à Lyon l'an 188 de J.-C., fils de Septime-Sévère et de Julia Domna, fut proclamé empereur en 211, conjointement avec son frère Géta. On le soupçonne d'avoir avancé la mort de son père. A peine monté sur le trône, il se souilla de crimes: il poignarda son frère Géta dans les bras de sa propre mère, fit périr tous ceux qui avaient été attachés à ce frère, et n'épargna pas le célèbre jurisconsulte Papinien. La ville d'Alexandrie fut mise au pillage par ses ordres, pour quelques plaisanteries que des habitants s'étaient permises contre lui. Admirateur d'Alexandre, il voulait l'imiter en tout; il lui fallut un Éphestion: il fit empoisonner Festus, un de ses favoris, afin de pouvoir le pleurer comme le vainqueur de Darius avait pleuré son ami. Aussi vain que cruel, il prit les surnoms de *Germanique* et de *Parthique* pour avoir fait la guerre aux Germains et aux Parthes, quoique cette guerre n'eût tourné qu'à sa honte. Ce monstre périt enfin en 217, sous les coups de Macrin, préfet du prétoire. Sous son règne, avaient été élevés à Rome quelques beaux monuments, entre autres les *Thermes* dits de *Caracalla*. — Il tira son surnom d'un long manteau gaulois nommé *caracalla*, qu'il aimait à porter.

**CARACAS**, nommée aussi SANTIAGO-DE-LEON-DE-CARACAS, capit. de Vénézuéla, par 69° 25' long. O., 10° 30' lat. N.; 60 000 hab. Archevêché, université, consulats. Grand commerce par le port de la Guayra. Exportation de café et surtout de cacao renommé, dit *caraque*. — Fondée en 1367, ravagée en 1679 par les Français, Caracas fut détruite, le 26 mars 1812, par un tremblement de terre; elle s'est relevée de ses ruines. C'est la patrie de Bolivar. — La prov. de Caracas s'étend le long de la côte septentrionale, de l'embouch. de l'Unare à celle de Tocuyto; 250 000 h. Elle formait avec le Vénézuéla propre le noyau de la capitainerie générale espagnole de Vénézuéla-et-Caracas, qui comprenait de plus Cumana, etc.

**CARACATES**, peuple de la Germanie 1<sup>re</sup>, au N. des *Fangiones*; ch.-l., *Mogontiacum* (Mayence).

**CARACCIOLI**, famille du roy. de Naples, d'origine grecque, a fourni un grand nombre d'hommes qui se sont distingués dans la politique ou les lettres.

**CARACCIOLI** (Jean), gentilhomme napolitain, secrétaire et favori de la reine Jeanne II, fit arrêter en 1416 Jacques de La Marche, mari de la reine, et le força à fuir; triompha aussi d'un rival dangereux, Sforza de Coignola, et se fit nommer grand sénéchal, duc de Vénuse et comte d'Avellino. Il exigeait encore de nouvelles faveurs, lorsque Jeanne, lasse de subir son joug, donna l'ordre de l'arrêter: les émissaires, sous prétexte de résistance, le tuèrent dans sa chambre (1432). — Un autre Jean C., 1480-1550, prince de Melfi, s'attacha aux Français pendant l'occupation de Naples par Charles VIII, reçut de François I les terres de Romorantin, Nogent-le-Rotrou et Briec-Comte-Robert, défendit avec succès, en 1543, la place de Luxembourg contre les Impériaux et fut fait maréchal de France en 1544.

**CARACCIOLI** (Ant.), né à Melfi dans le roy. de Naples, était fils du préc. Après avoir été abbé de St-Victor à Paris (1543) et avoir été sacré évêque de Troyes (1551), il embrassa ouvertement le Luthéranisme; mais il fut bientôt forcé à une abjuration publique. Ayant sollicité en vain le chapeau de cardinal, il se jeta de nouveau dans la Réforme en 1557

et se maria; il perdit son évêché, et se retira à Chateaufort-sur-Loire, où il mourut en 1569.

**CARACCIOLI** (Domin., marquis de), homme d'Etat, né à Naples en 1715, mort en 1789, fut ambassadeur du roi de Naples en Angleterre (1763) et en France (1770), puis ministre des affaires étrangères, enfin vice-roi de Sicile. Caraccioli se fit une grande réputation par son esprit, se lia en France avec les littérateurs les plus distingués, tels que d'Alembert, Diderot, Helvétius, et chercha à appiquer leurs idées dans le roy. de Naples; il abolit la torture en Sicile. Dorat publia sous le titre d'*Esprit de Caraccioli* un ouvrage qui ne peut faire connaître qu'imparfaitement cet homme remarquable.

**CARACCIOLI** (le prince Franç.), amiral napolitain, né à Naples en 1748. Mécontent de la cour, il prit parti pour la république parthénoépéenne, proclamée à Naples, et s'opposa au débarquement de la flotte anglo-sicilienne. Après la prise de Naples par Ruffo, il fut arrêté par ordre de l'amiral Nelson, au mépris de la capitulation, et pendu au grand mât de sa frégate, 1799.

**CARACCIOLI** (Louis Ant.), écrivain, né à Paris en 1721, mort en 1803, était issu d'une branche cadette de la maison napolitaine. Il entra chez les Oratoriens en 1739, séjourna quelque temps en Pologne, où il fit l'éducation du prince Rzewusky, puis revint à Paris, où il se livra tout entier aux lettres et vécut du produit de sa plume. Ruiné par la Révolution, il reçut de la Convention, en 1795, une pension de 2000 fr. Ses principaux écrits sont : *Caractère de l'amitié; Conversation avec soi-même; Jouissance de soi-même; De la Grandeur d'âme; Tableau de la mort; De la gaieté; Langage de la raison; Langage de la religion; Religion de l'honnête homme; Le Chrétien du temps; Diogène à Paris; Le Livre à la mode; Vraie manière d'élever les princes; Dictionnaire pittoresque et sententieux; Vie de Clément XIV; Lettres intéressantes du pape Clément XIV*, prétendues trad. de l'italien et du latin, 4 vol. in-12, Paris, 1777. Ces *Lettres*, qui étaient fabriquées, furent lues avec avidité et trompèrent toute l'Europe; elles sont écrites avec goût et respirent une morale pure, une philosophie douce.

**CARACORUM**. V. KARACORUM.

**CARACTACUS**, roi des Silures, peuple breton (dans le Pays de Galles), résista 9 ans aux troupes romaines, fut en 51 vaincu et pris par le propréteur P. Ostorius, et conduit à Rome pour orner le triomphe du vainqueur. Sa noble fierté devant l'empereur Claude le sauva, et il fut rendu à ses sujets, qu'il gouverna encore pendant deux ans (54-56 de J.-C.).

**CARAFFA**, illustre famille napolitaine. Les plus célèbres de ses membres sont : Jean Pierre Caraffa, pape sous le nom de Paul IV (V. ce nom); — Charles, Jean et Antoine Caraffa, neveux du pape Paul IV, et fils de Jean Alphonse Caraffa, comte de Montorio. Paul IV les combla d'honneurs et de biens : il dépouilla pour les enrichir les familles Colonne et Guidi; il soutint même à cause d'eux une guerre contre Naples et l'Espagne; mais en 1559, peu avant sa mort, les plaintes que soulevaient de tous côtés leur rapacité et leurs injustices le forcèrent à les exiler de Rome et à les priver de leurs dignités. Son successeur, Pie IV, ennemi personnel des Caraffa, poussa plus loin le châtiment : en 1560, le cardinal Charles Caraffa fut condamné à mort et étranglé dans sa prison; son frère, Jean, soupçonné d'avoir fait assassiner sa femme, eut la tête tranchée; le cardinal Alphonse Caraffa, fils d'Antoine, fut soumis à une amende de 100 000 écus; enfin le sénat romain abolit par un décret la mémoire des Caraffa; mais en 1566 Pie V fit revoir leurs procès et les réintégra dans leurs titres et honneurs. — Un autre Antoine Caraffa, mort en 1693, entra en 1665 au service de l'Autriche, devint feld-maréchal, combattit les Turcs en Hongrie, et prit sur eux Munkacz et Belgrade en 1688. — Hector Caraffa, né à Naples en 1767, adopta avec

ardeur les idées libérales, se déclara en 1799 pour la république parthénoépéenne, et prit plusieurs villes sur le parti royaliste; mais il tomba entre les mains des ennemis, qui, au mépris d'une capitulation, le firent monter sur l'échafaud, 1799.

**CARAÏBES**, peuple indigène de l'Amérique, habitait, lors de la découverte du Nouveau-Monde, dans les Petites-Antilles et sur la côte de la Terre-Ferme, depuis le cap de Véla jusqu'à l'embouchure du Surinam. Ils étaient grands, braves, actifs, assez adroits. Ils dévotaient leurs prisonniers et pratiquaient la polygamie. Il paraît qu'ils venaient d'un pays situé au N. de la Floride. Il n'en reste auj. que quelques ébris qu'on trouve dans l'E. de la prov. de Caracas, où ils vivent soumis à des chefs électifs, ou à la Guadeloupe, à la Dominique et à Ste-Lucie. Les Caraïbes ont le teint cuivré comme tous les indigènes de l'Amérique; quelques-uns se sont mêlés aux nègres et se nomment *Caraïbes noirs*.

On appelle quelquefois *les Caraïbes* les Petites-Antilles, et *mer des Caraïbes*, la mer des Antilles.

**CARAITES**, c.-à-d. en hébreu *partisans du texte*, secte de Juifs, opposée à celle des Talmudistes, s'attache exclusivement à la lettre de la Bible et rejette les interprétations arbitraires des rabbins. Cette secte est surtout répandue en Egypte, en Syrie, à Constantinople, en Russie, en Pologne, en Galicie. Elle paraît s'être formée vers le viii<sup>e</sup> siècle de J.-C. et avoir eu pour chef un certain Anan ben-David.

**CARALIS**, nom latin de Cagliari.

**CARAMAN**, ch.-l. de cant. (H. - Gar.), à 18 kil. N. de Villefranche; 1297 hab.

**CARAMAN**, v. de Caramanie. V. ce nom.

**CARAMAN** (Pierre Paul Riquet, comte de), lieutenant général, né en 1644, mort en 1730, était le 2<sup>e</sup> fils de P. P. Riquet, créateur du canal du Languedoc. Il sauva l'armée française à Wange près de Louvain en 1705, service qui lui valut la grand-croix de Saint-Louis avant d'avoir passé par les grades intermédiaires. — François Joseph de Caraman, petit-neveu du préc., 1771-1843, marié en 1805 à Mlle Cabarrus (Mme Tallien), est devenu prince de Chimay (V. CHIMAY). — L. Ch. Victor, duc de Caraman, son frère aîné, 1762-1839, fut sous les Bourbons pair et ambassadeur à Berlin, puis à Vienne.

**CARAMANIE**, la *Pisidie* et partie de la *Galatie* et de la *Cappadoce* des anciens, eyalet de la Turquie d'Asie, au centre de l'Asie-Mineure, à l'E. de l'Anatolie propre, a pour ch.-l. Konieh et pour autre v. Caraman (à 75 kil. S. E. de Konieh) et Kaisarich. Pays montagneux; vins, opium; salines. — La Caramanie tire son nom de Caraman, sultan seldjoudide de Roum, qui conquit ce pays vers 1300 et s'y forma une principauté; elle passa en 1464 entre les mains des Turcs ottomans : Mahomet II, qui la conquit, lui laissa le titre de principauté et la donna à un de ses fils.

**CARAMUEL** (Jean), prélat espagnol, né à Madrid en 1606, mort en 1682, appartenait à l'ordre de Cîteaux. Envoyé par le roi d'Espagne en qualité d'agent auprès de l'empereur Ferdinand III, il réussit tellement à plaire à ce souverain qu'il lui donna deux abbayes, l'une à Vienne, l'autre à Prague. Se trouvant dans cette dernière ville en 1648, lorsque les Suédois l'assiégeaient, Caramuel se mit à la tête d'une compagnie d'ecclésiastiques, et contribua à repousser l'ennemi. Il reçut en récompense l'évêché de Koniggratz. Il devint en 1673 évêque de Vigevano. Il a composé une foule d'ouvrages pour la plupart médiocres, parmi lesquels quelques-uns bizarres : *Grammaire cabalistique, Grammaire audacieuse, Subtilissimus* : dans ce dernier, il tente de lever les difficultés de la théologie et de la métaphysique. En morale, il adopta le probabilisme, ce qui l'exposa à de vives critiques.

**CARANTIDE**, prov. d'Arménie, bornée au N. par les monts *Moschier*, et traversée par le haut Euphrate.

**CARANTONUS**, riv. de Gaule, auj. la *Charente*.

**CARANUS**, de la race des Héraclides, quitta Corinthe à la tête d'une colonie, alla fonder, vers 796 av. J.-C., le royaume de Macédoine et régna 28 ans. On lui attribue la fondation d'Édesse.

**CARAQUE**. V. **CARACAS**. — **CARA-SOU**. V. **KARA-SOU**.

**CARAUSIUS** (Marcus Aurelius Valerius), capitaine romain, né chez les Ménéapiens, dans la Gaule Belgique, fut chargé par l'empereur Maximien d'aller défendre les côtes de l'Atlantique contre les Saxons et les Francs; mais, prévoyant une disgrâce, il débarqua dans la Grande-Bretagne et s'y fit proclamer empereur par les légions (287). Il sut se maintenir six ans dans cette province; au bout de ce temps, il fut assassiné par Allectus, un de ses officiers.

**CARAVAGE**, nom de deux peintres célèbres, ainsi surnommés du bourg de Caravaggio dans le Milanais, où ils étaient nés. Le plus ancien, Polidoro Caldara, né en 1495, mort en 1543, servit d'abord comme manoeuvre dans l'atelier de Raphaël; il conçut du goût pour la peinture en voyant travailler ce grand maître, et fut admis au nombre de ses élèves. Son domestique l'assassina, afin de lui voler une somme d'argent qu'il venait de recevoir. Il excellait dans la pratique du clair-obscur, et avait beaucoup de goût, de noblesse et d'élégance. Il a travaillé principalement à fresque et a imité avec beaucoup de succès en camaïeu les bas-reliefs antiques. Le meilleur de ses tableaux est un *Christ conduit au Calvaire*, à Messine. — Le second et le plus célèbre, Michel-Ange Amerighi, né en 1569, commença comme le précédent par préparer la chaux et le mortier pour les peintres à fresque, et se forma sans maître. Il était d'un caractère difficile: s'étant un jour pris de querelle avec le Jospéin, il voulut se battre en duel avec lui; comme celui-ci refusait son cartel parce qu'il n'était pas chevalier, il alla se faire recevoir chevalier servant à Malte, et revint en toute hâte pour satisfaire sa vengeance; mais il fut attaqué en route d'une fièvre violente et en mourut (1609). Ce peintre réussissait parfaitement à imiter la nature et à faire illusion à l'œil en donnant à ses peintures la saillie qu'ont les objets réels; mais il ne savait pas unir l'idéal au réel. Il traita de préférence les meurtres, les aventures nocturnes, et se plut à peindre les haillons, les cadavres. Le Louvre a de lui une *Bohémienne*, la *Mort de la Vierge*, etc.

**CARAVAGGIO**, bourg du Milanais, à 22 k. S. de Bergame; 4600 h. Patrie des deux Caravage. Franç. Sforze y battit les Vénitiens, 1448.

**CARBON** (cap), sur la côte de l'Algérie, par 36° 49' lat. N. et 2° 49' long. E., à 30 k. N. O. de Bougie.

**CARBON-BLANC** (le), ch.-l. de c. (Gironde), à 11 k. N. E. de Bordeaux; 418 h. Ancien château.

**CARBON**, *C. Papirius Carbo*, ami des Gracques, et ennemi de Scipion, fut élu tribun du peuple env. 131 av. J.-C., devint consul en 120 et fit adopter le scrutin secret dans les comices. Accusé de péculat, et désespérant de se justifier, il se donna la mort, 119. Cicéron vantait son éloquence. — Cnéius Papirius Carbo, un des plus chauds partisans de Marius, assiégea Rome, fut vaincu et mis à mort par Pompée qui envoya sa tête à Sylla, 82 av. J.-C. Il avait été 3 fois consul. Étant préteur, il rendit l'*Édit Carbonien*: cet édit, relatif aux mineurs à qui l'on contestait la qualité de fils légitime et le droit d'hériter, leur assurait la possession sous caution et ajournait la décision après l'âge de majorité.

**CARBONARI**, c.-à-d. *charbonniers*, société politique et secrète qui paraît s'être formée en Italie au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, après la chute des nouvelles républiques italiennes, avait pour but l'expulsion de l'étranger et l'établissement d'un gouvernement démocratique; elle provoqua dans le roy. de Naples, en 1820, une insurrection qui fut bientôt réprimée. Elle se répandit en France vers 1818, y compta bientôt un grand nombre d'affiliés et devint redoutable au gouvernement de la Restauration, dont elle prépara la chute; on lui attribue les mou-

vements insurrectionnels qui eurent lieu de 1819 à 1822. Les *Carbonari* se divisaient en petites compagnies de 20 membres, nommées *ventes*, qui envoyaient des députés à une assemblée centrale, nommée *vente suprême*. — Le nom de *Carbonari* paraît avoir été appliqué primitivement en Italie à des conspirateurs Guelfes, qui, pour tromper la surveillance des Gibelins, maîtres du pays, se réunissaient au fond des bois dans des cabanes de *charbonniers*.

**CARBONNE**, ch.-l. de c. (Hte-Garonne), à 20 k. S. O. de Muret; 1724 h. Huiles, laines.

**CARCASO**, v. de la Narbonnaise,auj. *Carcassonne*. **CARCASSEZ**, la partie du Languedoc qui avait pour ch.-l. Carcassonne, s'étendait entre la chaîne Cévenno-Pyrénéenne à l'O. et les diocèses de Narbonne, de Béziers et d'Agde, à l'E. Aujourd'hui partie du dép. de l'Aude

**CARCASSONNE**, *Carcaso*, ch.-l. du dép. de l'Aude, sur l'Aude et sur un embranch. du canal du Midi, à 784 k. S. de Paris; 20 644 h. Evêché, trib., lycée, bibliothèque. On y distingue la ville haute ou  *cité* , ville du moyen âge auj. abandonnée, et la ville basse, bien bâtie, entourée de belles promenades. Cathédrale, église St Nazaire, du XI<sup>e</sup> s., contenant le tombeau de Simon de Montfort; porte narbonnaise et autres restes d'antiquités; colonne en l'honneur de Riquet. Manufact. de draps pour le Levant; couvertures de laine, molletons; eaux-de-vies, fruits, etc. Patrie de Fabre-d'Églantine. — Carcassonne était le ch.-l. des *Atacini*. Elle fut successivement prise par les Visigoths, par les Sarrasins et par Charles-Martel, eut des comtes particuliers dès le XI<sup>e</sup> siècle et souffrit beaucoup dans la guerre des Albigeois. Prise par Louis VIII en 1226, puis par Raimond de Trincavel, qui céda ses droits à Louis IX, 1247.

**CARCHÉDON**, nom grec de Carthage.

**CARCINITE** (golfe), *Carcinites sinus*, auj. *golfe de Negropoli*, dans le Pont-Euxin, à l'O. de la presqu'île Taurique, avait sur ses bords une v. de Carcine.

**CARDAILLAC** (Jean de), d'une ancienne famille du Quercy, professa le droit à Toulouse, fut nommé en 1351 évêque de Caldas d'Orense en Galice, en 1360 évêque de Braga en Portugal, et enfin administrateur perpétuel de l'archevêché de Toulouse, 1376. Il donna des preuves éclatantes de son dévouement dans les guerres de Charles V contre les Anglais, encouragea les habitants de la Guyenne à secourir le joug de l'étranger, et facilita les conquêtes de Duguesclin.

**CARDAN** (Jérôme), savant du XVI<sup>e</sup> siècle, né en 1501 à Pavie, mort en 1576, professa les mathématiques, puis la médecine à Milan et à Bologne; voyagea en Écosse, en Angleterre, en France, opérant des cures merveilleuses, et termina sa vie à Rome, où le pape lui fit une pension. On lui attribue quelques découvertes en physique, en chimie et en mathématiques, entre autres une méthode pour résoudre les équations cubiques, qui porte encore le nom de *formule de Cardan*. Avec de profondes connaissances, il avait un esprit incohérent et une imagination déréglée; il croyait à l'astrologie, prétendait avoir un démon ou génie familier, se disait doué d'une clairvoyance surnaturelle, et débitait de telles extravagances qu'on croit qu'il avait des accès de folie. On l'a aussi accusé d'athéisme. On prétend qu'ayant prédit l'époque de sa mort, il se laissa mourir de faim pour justifier sa prédiction. Parmi ses nombreux écrits, on remarque: *Ars magna, seu de regulis algebrae*, Nuremberg, 1545; *De subtilitate*, 1550 (trad. par Rich. Leblanc, 1536); *De rerum variatate*, 1557; *De sanitate tuenda*, 1580; *De vita propria*, 1643, ouvrage posthume, qui renferme la confession la plus franche ou plutôt la plus impudente de ses vices. Ses œuvres ont été réunies par Spon, 10 vol. in-fol., Lyon, 1663; la plupart sont à l'*Index* à Rome. M. Franck a lu en 1844 à l'Académie des sciences morales une *Notice sur Cardan*.

**CARDIE**, *Cardia*, auj. *Karidia*, v. de la Chersonèse de Thrace, sur le golfe Mélas à l'embouch. du



neuve Mélas. Patrie d'Éumène. Bâtie avant l'arrivée des colonies Athéniennes, qui l'agrandirent. Philippe, roi de Macédoine y battit l'Athénien Diopithe (343). Peu après, Cardie fut détruite.

**CARDIFF**, v. d'Angleterre, dans le pays de Galles (Glamorgan), à 250 k. O. de Londres, sur la mer; 12 000 h. Port, agrandi en 1834. Église, belle tour; canal qui met la ville en communication avec les usines de Merthyr-Tydvil; grande exploitation de houille. École d'arts et métiers. — Cardiff a été fondée en 1079. Robert, duc de Normandie, frère de Henri I, fut enfermé pendant 26 ans dans le château de cette ville après sa défaite à Tinchebray.

**CARDIGAN**, v. d'Angleterre, dans le pays de Galles, ch.-l. du comté de Cardigan, à 3 kil. du canal St-Georges, à 35 k. N. O. de Caermarthen; 3 000 h. Église gothique, hôtel de ville, château en ruines. Commerce de cabotage. Les Anglais y furent défaits par les Gallois en 1136. — Le comté de Cardigan, entre ceux de Merioneth, Montgomery, Radnor, Brecknock, Caermarthen et la mer, a 71 k. sur 35 et 70 000 h. Plomb, cuivre, argent, ardoises.

**CARDINAUX**, grands dignitaires de l'Église romaine, ainsi nommés du mot latin *cardinalis*, c.-à-d. principal, sont les conseillers et les assesseurs du pape, et forment le *sacré collège*. Réunis sous le nom de *conclave*, ils procèdent à l'élection des papes. Déjà, dans l'empire romain depuis Théodose, le titre de *cardinalis* était donné à des officiers de la couronne, à des généraux d'armée, au préfet du prétoire en Asie et en Afrique, parce qu'ils remplissaient les principales charges de l'empire. Dans le clergé, on appelait ainsi dans l'origine les curés des principales paroisses, spécialement à Rome : les cardinaux étaient alors inférieurs aux évêques, et ils restèrent dans cet état jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle. Mais en 1181 les cardinaux prêtres de Rome étant devenus maîtres d'élire seuls le pape, à l'exclusion du clergé et d'un peu de Rome, ils obtinrent par là la prééminence sur les évêques. Sixte-Quint, par une bulle de 1586, fixa à 70 le nombre des cardinaux. Ils sont divisés en 3 ordres : *cardinaux de l'ordre des évêques*, *cardinaux de l'ordre des prêtres*, *cardinaux de l'ordre des diacres*. Les cardinaux portent un chapeau, une barrette et une calotte rouges, une robe de même couleur, vulgairement dite de *pourpre*, et un *rochet*. Ils sont choisis par le pape dans tous les États de la chrétienté; mais la grande majorité appartient à l'Italie.

**CARDONA**, v. d'Espagne (Barcelone), sur le Cardener, à 80 kil. de Barcelone, au pied d'une mont. de sel gemme qui a env. 160<sup>m</sup> de haut et 4 kil. de tour.

**CARDONE** (Raymond I de), général aragonais, fut mis, en 1332, par le pape Jean XXII, à la tête des armées guelfes. Il prit Tortone et Alexandrie en 1323, mais depuis il n'éprouva guère que des revers. Vaincu en 1322 par Marco Visconti à Bassignano, en 1324 par Galeas Visconti à Varrio, et en 1325 à Altopascio, à la tête d'une armée florentine, il tomba entre les mains de Castruccio, général ennemi.

**CARDONE** (Raymond II de), vice roi de Naples pour Ferdinand le Catholique, commanda les armées du pape et des Vénitiens contre celles de l'empereur Maximilien et contre les Français, qui avaient à leur tête Gaston de Foix, et perdit la fameuse bataille de Ravenne, où Gaston fut tué (1512). Profitant de cette mort, Cardone porta ses armes contre les Florentins et les Vénitiens, que Ferdinand avait trahis, leur enleva Peschiera et Legnago, et défit Alviano près de Vicence en 1513. Il termina ses succès par des actes de barbarie qui firent abhorber les Espagnols en Italie. A la paix de 1515, il rentra dans sa vice-royauté de Naples. Il mourut vers 1525.

**CARDONE** (Vinc.), poète italien, d'Alessa (Abruzzi citérieure), mort à 25 ans vers 1620, était dominicain. Il eut la bizarre idée de faire plusieurs poèmes de chacun desquels était exclue une des lettres de l'alphabet. Le 1<sup>er</sup> parut à Naples en 1614 sous le titre de : *la R sbandita* (l'r bannie).

**CARDONNE** (Denis Dominique), savant orientaliste, né à Paris en 1720, mort en 1783, se rendit fort jeune en Orient, où, pendant un séjour de 20 ans, il apprit les langues orientales; à son retour, il fut nommé professeur des langues turque et persane, puis secrétaire-interprète du roi pour les langues orientales. Ce savant a laissé entre autres écrits : une *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes*, 1765, des *Mélanges de littérature orientale*, 1770, et a continué des *Contes et Fables indiennes* de Galland, 1778.

**CARDUQUES**, *Carduchi*, peuple de l'Assyrie sept., habitait la Gordyène. Ce sont les *Kourdes* actuels.

**CAREL DE SAINTE-GARDE** (Jacques), mauvais poète du XVII<sup>e</sup> s., né à Rouen, en 1620, mort en 1684, était aumônier et conseiller du roi. Il publia en 1666 un poème épique intitulé : *les Sarrasins chassés de France*, dont le héros était Childebrand. C'est de lui que Boileau a dit :

O le plaisant projet d'un poète ignorant,  
Qui de tant de héros va choisir Childebrand !

**CARÉLIE**. On appelait ainsi d'abord toute la partie mérid. du grand duché de Finlande, qui avait pour places principales : Kexholm, Viborg, Kuopio. Auj. on n'appelle plus de ce nom que les environs de Kexholm, dans le gouvt de Viborg. — La Carélie appartient d'abord aux Russes; elle fut presque toute conquise par les Suédois au XVII<sup>e</sup> siècle; mais le traité de Nystadt, 1721, l'a rendue à la Russie.

**CARÈME** (du latin *quadragesimus*, quarantième), temps d'abstinence et de jeûne observé chez les Chrétiens, dure 40 jours, en souvenir des 40 jours que J.-C. passa dans le désert sans boire ni manger, lorsqu'il fut tenté par le démon. Le carême commence le mercredi des Cendres et se termine le jour de Pâques (les dimanches ne sont pas compris dans les 40 j. de jeûne). D'autres religions ont des jeûnes analogues à notre carême (le *ramadan* des musulmans n'est rien autre chose), et presque toutes le placent au renouvellement du printemps, époque où la chair des animaux contient des principes qui peuvent être dangereux pour la santé.

**CARÈME** (Marie Ant.), célèbre cuisinier, né à Paris en 1784, mort en 1833. Abandonné de ses parents encore enfant, il remplit d'abord les fonctions les plus infimes dans les cuisines du plus bas ét; ge; mais, à force d'étude et de travail, il parvint à élever l'art culinaire presque au rang d'une science et se fit une grande renommée dans toutes les cours de l'Europe. Unissant le talent d'architecte à l'art culinaire, il dessinait lui-même ses pâtisseries avec beaucoup de goût et d'après les meilleurs modèles, qu'il empruntait à Vignole ou Palladio. Il a laissé plusieurs ouvrages sur son art : *Le Pâtissier royal parisien*, 1810; *Le Cuisinier parisien*, le *Pâtissier pittoresque*, 1815; le *Maître d'hôtel français et l'Art de la cuisine au XIX<sup>e</sup> siècle*, souvent réimprimés.

**CARENAC**, bourg. du d. du Lot, arr. et à 52 k. N. E. de Gourdon, sur la r. g. de la Dordogne; 1 000 h. Anc. abbaye de l'ordre de Cluny, fondée au XI<sup>e</sup> s.

**CARENTAN**, *Carento*, ch.-l. de c. (Manche) à 27 k. N. O. de St-Lô; 2 743 hab. Port sur la Douve. Dentelles, étoffes de coton. Commerce de cabotage. Ancienne place de guerre démantelée en 1853.

**CAREY** (Harry), poète et musicien anglais, fils naturel de Savile, marquis d'Halifax, né à une époque incertaine, mort en 1743, fit les paroles et la musique d'un grand nombre de chansons et de ballades qui eurent une grande vogue et qui furent réunies sous le titre de *The musical Century*. 1740. Il a aussi composé des pièces de théâtre fort gaies; cependant il se perdit dans un accès de mélancolie. On lui attribue l'air national *God save the King*.

**CAREY** (Jean), philologue, né en Irlande en 1756, mort en 1829, a donné un grand nombre d'ouvrages d'éducation, et a publié 50 vol. de la collection des

*Classiques* de Valpy. Il donna aussi des édit. de la trad. de *Virgile* de Dryden et du *Dictionnaire* d'Ainsworth.

**CAREY** (William), orientaliste anglais, né en 1762, mort à Sérapour en 1834, fut envoyé en 1793 dans le Bengale pour y répandre l'Évangile; apprit plusieurs des dialectes de l'Inde, surtout le sanscrit et le bengali; fut professeur de sanscrit à Calcutta depuis 1801, et publia plusieurs grammaires et dictionnaires qui ont beaucoup avancé l'étude des langues orientales. Il entreprit avec Marshmann la publication et la traduction du *Ramayana*, et en donna plusieurs vol. (1806-10), mais il ne put l'achever.

**CAREZ** (Joseph), imprimeur de Toul, né en 1753, mort en 1801, est l'inventeur du clichage. Il donna dès 1785 plusieurs éditions remarquables où il employait ce procédé; il les appelait *éditions homotypes*, pour exprimer la réunion en un seul corps de plusieurs caractères. Député de la Meurthe à l'Assemblée législative, il fut quelque temps sous-préfet à Toul. Il mourut dans cette ville en 1801.

**CARHAIX**, *Vorganium*, ch.-l. de c. (Finistère), sur l'Hière, à 57 k. N. E. de Quimper; 1808 h. C'est une des plus anc. villes de l'Armorique. Patrie de Latour-d'Auvergne, le *Premier grenadier de France*, à qui une statue a été élevée dans cette ville en 1841. Carhaix fut prise par Duguesclin en 1363.

**CARIATHI**. Ce mot qui précède un grand nombre de noms de villes de la Palestine, veut dire *ville*. V. le nom qui suit.

**CARIATI**, *Paternum*, v. du roy. de Naples (Calabre Citér.), sur le golfe de Tarente, à 45 k. N. de San-Severino; 2300 h. Évêché. Mûriers, manne.

**CARIBERT**, l'aîné des fils de Clotaire I, eut en partage le roy. de Paris, avec certaines parties du Quercy, de l'Albigeois et de la Provence, et régna de 561 à 567. Il se distingua par ses goûts pacifiques et se piqua même d'être savant en jurisprudence, mais il s'abandonna à la luxure et fut pour ce motif excommunié par son évêque. Il ne laissa que des filles, et ses États furent partagés entre ses frères.

Fils de Clotaire II. V. **ARIBERT**.

**CARIE**, *Caria*,auj. livah de *Mentech*, anc. contrée de l'Asie-Mineure, dans l'angle S. O. de la péninsule, était bornée à l'O et au S. O. par la mer, au N. par la Lydie, à l'E. par la Pisidie et la Lycie; v. principales: Halicarnasse, Milet, Cnide, Caune, Alabanda, Alinde. Les Grecs, dès le temps d'Homère, traitaient les Cariens de barbares, et employaient comme synonymes les mots de Carien et d'esclave. — De bonne heure les Phéniciens fondèrent en Carie des colonies, qui devinrent des puissances maritimes. Ensuite cette contrée reçut des colonies grecques, soit ioniennes, soit doriques. Cyrus conquit ce pays. Néanmoins il conserva quelques souverains particuliers, notamment Mausole et la reine Artémise (V. ces noms). Alexandre ne soumit que nominalemeut la Carie; après sa mort elle appartint successivement à Cassandre, à Antigone, à Lysimaque, aux Rhodiens et enfin aux Romains. Sous Constantin elle fit partie du diocèse d'Asie. Elle tomba ensuite au pouvoir des Arabes, des Turcs Seldjucides, et enfin des Ottomans, en 1336.

**CARIGNAN**, *Carignano*, v. du Piémont, à 20 k. S. de Turin, sur la r. g. du Pô; 7250 h. Belle place, murailles anciennes. Filature de soie; confitures d'écorce de citron. — Carignan a donné son nom à une branche de la maison de Savoie qui règne auj. (V. ci-après); le fils aîné du roi porte toujours le titre de prince de Carignan. Cette ville a été prise plusieurs fois, notamment en 1544.

**CARIGNAN**, ch.-l. de c. (Ardennes), à 17 k. S. E. de Sedan, sur le Chiens; 1644 h. Fer-blanc, laines, grains. Cette ville se nommait d'abord Yvoy; elle reçut le nom de *Carignan* lorsque Louis XIV l'eut érigée en duché-pairie en faveur d'une branche cadette de Savoie-Carignan, dont le chef s'était établi en France et avait épousé Marie de Bourbon, comtesse de Soissons. V. l'art. suivant.

**CARIGNAN** (Thomas François de savoie, prince de), 5<sup>e</sup> fils de Charles-Emmanuel I, duc de Savoie, et chef de la maison de Carignan, naquit en 1596. Il commanda en 1635 les Espagnols contre la France, et perdit la bataille d'Avein contre les maréchaux de Châtillon et de Brézé; mais en 1638, il battit le maréchal de La Force, et lui fit lever le siège de St-Omer. Il passa quelques années après au service de la France (1642), fut nommé généralissime des armées de France et de Savoie en Italie, fit la guerre avec succès, et reçut en récompense la charge de grand maître de France. Il mourut à Turin en 1656, dans une expédition entreprise pour secourir le duc de Modène, attaqué par les Espagnols. Après avoir tenté, mais inutilement, d'enlever à sa belle-sœur Christine la tutelle de ses enfants, il s'était réconcilié avec elle. Il avait épousé en 1625 Marie de Bourbon, comtesse de Soissons, dont il eut Eugène Maurice, comte de Soissons (V. soissons), père du célèbre prince Eugène. — La maison de Carignan règne auj. en Sardaigne. Elle monta sur le trône en 1831, en la personne de Charles-Albert, après l'extinction de la branche aînée.

**CARILLO D'ACUNHA**. V. **ACUNHA** et **ALBORNOS**.

**CARIN**, *M. Aurelius Carinus*, empereur romain, succéda à son père Carus en 283, conjointement avec Numérien, son jeune frère, et eut en partage l'Italie, l'Illyrie, les Gaules, l'Espagne et l'Afrique. Sa vie fut souillée par les débauches et la cruauté; il montra cependant quelque courage pour défendre l'empire: il battit près de Vérone l'usurpateur Julien qui avait pris la pourpre en Pannonie, et repoussa d'abord avec quelque succès Dioclétien, prétendant plus redoutable; mais il fut enfin vaincu par ce dernier en Mésie, et, après sa défaite, assassiné par un de ses tribuns (285).

**CARINI**, v. de Sicile (Palerme), à 17 kil. N. O. de Palerme; 7000 hab. Château. Beaucoup de manne au env. Près de là, ruines d'*Hycara*, patrie de Laïs. — Insurgée en 1860 contre le roi de Naples, elle fut aussitôt bombardée et presque détruite.

**CARINTHIE**, anc. prov. des États autrichiens (Illyrie), avait à l'E. et au N. la Styrie, au S. la Carniole, à l'O. le Tyrol; 88 kil. sur 58; 350 000 hab., Slaves pour la plupart; ch.-l., Klagenfurth. La Carinthie est auj. divisée en 2 cercles: celui de Klagenfurth ou Carinthie inf., et celui de Villach ou Carinthie sup. Elle est traversée par les Alpes Carniques et Noriques; l'air en est froid, le sol peu fertile, mais elle contient de grandes richesses métalliques, surtout en plomb. Industrie: fabrication d'une espèce d'acier dit *brescia*, tôle, blanc de plomb, sel de plomb, armes à feu. — La Carinthie, habitée d'abord par les *Carentani*, faisait partie du Norique et de la Carnie. Elle appartint successivement à l'empire romain, aux Hérules, aux Ostrogoths, aux Avars, à Charlemagne, qui en fit un margraviat dépendant du duché de Frioul. Arnoul fut fait duc de Carinthie en 880, et réunit son duché à la Bavière en 887; Othon II l'en sépara en 977. En 1058, la maison de Zähringen l'obtint avec la marche de Vérone; elle passa ensuite aux maisons de Muzthal (1073), d'Ortenbourg (1127), de Bohême (1269), de Gœrz (1282), aux comtes du Tyrol (1286), et finalement à la maison d'Autriche (1336). La France a possédé de 1809 à 1814 le cercle de Villach.

**CARIS**, riv. de Gaule, auj. le *Cher*.

**CARISBROOKE**, vge de l'île de Wight, à 1 kil. S. O. de Newport; 4500 hab. Vieux fort construit par les Bretons, ou selon d'autres par les Romains, et reconstruit sous Elisabeth. Charles I y fut gardé comme prisonnier en 1647, et, après sa mort, ses enfants y furent détenus.

**CARISSIMI** (J. J.), grand compositeur italien, né à Padoue vers 1582, mort v. 1672, fut le réformateur de la musique moderne en Italie. Choisi pour maître de la chapelle pontificale en 1649, il introduisit dans les églises l'accompagnement de la mu-

sique instrumentale, et fut le premier qui employa la cantate pour des sujets religieux. On a de lui des *Messes*, des *Oratorios*, des *Motets* et des *Cantates*. On remarque surtout ses cantates *le Sacrifice de Jephthé* et *le Jugement de Salomon*, son motet *Turbabuntur impij*.

**CARISTIE** (Aug. Nic.), architecte français, né à Avallon (Yonne) en 1783, m. en 1862; étudia l'architecture sous Percier; publia en 1821 le *Plan et la coupe d'une partie du forum et de la voie sacrée*; fut chargé de restaurer l'arc de Marius à Orange, dont il donna les *Dessins* en 1839; a en outre exécuté pour l'Institut, dont il devint membre, les *Dessins du Temple de Sérapis à Pouzzoles*.

**CARISTO**, *Carystus*, v. de Grèce, dans l'île de Négrepont, au S. E., près du cap de l'Oro; 3000 hab. Evêché grec. Jadis célèbres carrières de marbre.

**CARITENA**, *Gortys*, v. de la Grèce actuelle (Arcadie), à 22 kil. O. de Tripolitza, sur la r. dr. de l'anc. Alphée; 2500 hab.

**CARLADES**, petit pays de la H.-Auvergne, sur les confins du Rouergue, formé des territoires de Carlat et de Vic. Il eut dès l'an 1000 des comtes particuliers; fut réuni aux comtés de Rouergue et de Provence, aux domaines des maisons d'Armagnac, d'Albret et de Bourbon, enfin (1531) à la couronne. Louis XIII, en 1642, en fit un duché-pairie.

**CARLAT**, vge du dép. du Cantal, ch.-l. de l'anc. Carladès, à 15 kil. S. E. d'Aurillac; 950 hab.

**CARLAT-DE-ROQUEFORT** (LE), vge de l'Ariège, à 13 k. E. de Foix; 430 hab. Patrie de Bayle.

**CARLE** (pour CHARLES) **MARATTE**, **VANLOO**, **VERNEF**. V. MARATTI, VANLOO, etc.

**CARLENTINI**, v. de Sicile (Noto), à 30 kil. N. O. de Syracuse; 3000 hab. Fondée par Charles-Quint.

**CARLIN**, acteur célèbre. V. BERTINAZZI.

**CARLISLE**, *Luguvallum*, v. d'Angleterre, ch.-d. comté de Cumberland, au confluent de l'Eden et du Caldew, à 133 kil. N. O. d'York; 36 800 hab. Evêché anglican. Belle cathédrale, demi-gothique, demi-saxonne; vieux château construit par Guillaume 1<sup>er</sup>, où Marie Stuart fut emprisonnée en 1568. Etablissements d'instruction; industrie active: fonderies, brasseries, étoffes de laine, cordages, cuirs, etc.; grand commerce. — Carlisle fut un des principaux postes militaires des Romains. Le mur d'Adrien y aboutissait. Elle appartenait à l'Ecosse sous David I; elle fut plusieurs fois assiégée, incendiée et prise, notamment en 900 par les Danois, en 1644 par les Parlementaires, en 1745 par les Jacobites. Le titre de comte de Carlisle fut donné en 1661 par Charles II à une des branches de la famille Howard. — Il y a plusieurs villes de ce nom aux États-Unis, notamment une en Pensylvanie, à 150 k. O. de Philadelphie; 5000 h. Collège méthodiste.

**CARLISTES**, dénomination de parti donnée en France aux partisans de Charles X après la révolution de 1830, et en Espagne aux partisans de don Carlos de Bourbon, prétendant au trône après la mort de Ferdinand VII, son frère, 1833.

**CARLOMAN**, fils aîné de Charles-Martel et frère de Pepin le Bref, reçut en 741 l'Austrasie, la Souabe et la Thuringe, qu'il gouverna en souverain, mais sans prendre le titre de roi. Il eut sans cesse à combattre les Allemands, les peuples d'Aquitaine, les Bavaois et les Saxons et les défait partout; mais enfin, las de tant de combats, il renouça aux grands et se retira chez les religieux du Mont-Cassin (747), laissant Pepin seul maître. Envoyé en France en 753 pour une mission de paix, il mourut à Vienne en Dauphiné en 756. Ses restes furent transportés au Mont-Cassin, où ils reposent encore.

**CARLOMAN**, fils de Pepin le Bref, et frère de Charlemagne, né en 751, régna de 768 à 771 sur l'Austrasie, la Bourgogne et une partie de l'Aquitaine, et mourut à 21 ans. Charlemagne recueillit tout l'héritage.

**CARLOMAN**, 2<sup>e</sup> fils de Louis le Bègue et frère de Louis III, fut sacré en 879 roi d'Aquitaine et d'une

partie de la Bourgogne, et devint en 882, par la mort de son frère, seul roi de France. Il combattit avec succès Hugues le Bâtard, qui revendiquait la Lorraine, Boson, qui s'était fait un royaume dans le midi de la France, et les Normands, qui ravageaient toutes les provinces. Il mourut en 884, blessé à la chasse d'une flèche lancée par un de ses officiers contre un sanglier.

**CARLOMAN**, fils de Louis le Germanique, partagea les États de son père avec ses frères Louis et Charles en 876, reçut la Bavière et fut un moment roi d'Italie. Il mourut en 880, ne laissant qu'un enfant bâtard, Arnoul, qui fut reconnu roi d'Allemagne en 887.

**CARLOPAGO**, v. des États autrichiens (Croatie militaire), sur l'Adriatique, à 37 kil. N. de Nona; 2000 h. Grand et bon port, creusé en 1782 par ordre de Joseph II. Ville jadis commerçante, auj. déchuë.

**CARLOS** (don), infant de Navarre, prince de Viane, né en 1420 de Jean, prince d'Aragon, et de Blanche, reine de Navarre, devint en 1441, à la mort de sa mère, héritier de la couronne de Navarre; mais cet héritage lui fut enlevé par son père. Don Carlos prit les armes pour défendre ses droits; il fut vaincu à Aibar (1452), fait prisonnier, et ne sortit de prison qu'au prix d'une renonciation. La guerre se ralluma néanmoins en 1455; don Carlos, de nouveau vaincu, all'a chercher un refuge à Naples, près de son oncle, Alphonse le Magnanime; mais la mort de ce prince le laissa sans appui, et, en 1460, il fut perfidement arrêté par l'ordre de son père, que Jeanne, sa 2<sup>e</sup> femme, poussait à ces actes odieux. A la nouvelle de cette arrestation, plusieurs provinces se révoltèrent, et Jean fut contraint de reconnaître don Carlos pour son héritier, et de consentir au mariage de ce prince avec Isabelle de Castille, que la reine Jeanne destinait à son propre fils. Cette marâtre prévint leur union par un crime: don Carlos fut empoisonné en 1461. Ce prince joignait à de brillantes qualités le goût des lettres; il a laissé, entre autres écrits, une traduction de la *Morale* d'Aristote, et en manuscrit une *Chronique des rois de Navarre*.

**CARLOS** (don), fils de Philippe II et de Marie de Portugal, né en 1545, annonça dès son bas âge un caractère violent et vindicatif, que les circonstances vinrent encore aiguïr. Il devait épouser Elisabeth de France, fille de Henri II; mais son père, alors veuf de Marie d'Angleterre, le supplanta dans ce mariage (1560). Plus tard, en 1565, on lui fit espérer la main de l'archiduchesse Anne, fille de l'empereur Maximilien; mais son père s'opposa encore à cette union. En 1564, Philippe II avait fait venir en Espagne les archiducs Rodolphe et Ernest, ses neveux, afin de leur assurer la succession de ses États, au détriment de son fils qu'il disait incapable de gouverner. Irrité de cette conduite, don Carlos osa traiter, en 1567, avec les Pays-Bas révoltés contre son père, et promettre aux rebelles de se mettre à leur tête. Philippe parut croire que don Carlos avait conspiré contre sa vie et le fit arrêter: il fut condamné par l'Inquisition; quelques mois après, il mourut dans sa prison, selon les uns, de consommation, selon d'autres, empoisonné (1568). Sa mort a fourni un sujet de tragédies à Campistron, Chénier, Otway, Schiller, Alfieri, etc. St-Réal a fait le récit de sa conspiration.

**CARLOS** (don) **DE BOURBON**, 2<sup>e</sup> fils de Charles IV et frère de Ferdinand VII, né en 1788, mort en 1855, fut contraint d'abdiquer à Bayonne entre les mains de Napoléon, avec son père et son frère (1808), et fut comme eux détenu à Valençay pendant l'occupation de l'Espagne. Il rentra à Madrid en 1814 et devint bientôt l'appui du parti rétrograde. Son frère Ferdinand VII n'ayant pas eu d'enfants de trois mariages, don Carlos semblait devoir infailliblement régner; mais le roi, ayant épousé en 4<sup>e</sup> noces Marie-Christine, en eut une fille, qui, par une disposition spéciale, fut appelée à lui succéder sous le nom d'Isabelle II (1830). Don Carlos protesta contre le décret qui abolissait la loi salique et fut exilé. Après la mort

de Ferdinand, il prit le titre de roi sous le nom de *Charles V*, reentra en Espagne les armes à la main (1834) et commença une guerre civile qui dura jusqu'en 1839. Les *Carlistes*, ses partisans, ayant été vaincus, il se réfugia en France, et fut interné à Bourges. En 1844, il abdiqua en faveur de son fils, le comte de Montemolin, qui prit le nom de *Charles VI*. Il se retira en 1847 à Trieste, où il mourut.

**CARLOSTAD** (André BODESTEIN, dit), ami de Luther, ainsi nommé de la ville de Carlstadt, en Franconie, où il était né, était professeur de théologie et doyen de l'université à Wittemberg en 1512. Il fut un des premiers à embrasser la Réforme; mais il ne tarda pas à se séparer de Luther au sujet de l'Eucharistie, et combattit la présence réelle (V. SACRAMENTAIRE). Il mourut à Bâle en 1541. Il est le premier ecclésiastique en Allemagne qui se soit marié publiquement.

**CARLOTTA** (LA), v. d'Espagne, une des colonies étrangères de la Sierra-Morena établies en 1767 par clauvités, à 25 kil. S. O. de Cordoue; 4000 hab., en grande partie Français et Savoyards.

**CARLOVINGIENS**, illustre famille qui a donné un grand nombre de souverains à la France, à l'Allemagne et à l'Italie pendant les IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles. Elle doit son nom à Charles-Martel, maire du palais, fils de Pepin d'Héristal, et père de Pepin le Bref. Voici la liste des souverains de cette famille :

*Rois de France.* Charles-Martel, 715-741; Pepin le Bref, 752-768; Charlemagne, 768-814; Louis le Débonnaire, 814-840; Charles le Chauve, 840-877; Louis le Bègue, 877-879; Louis III et Carloman, 879-884; Charles le Gros, 884-887; Charles le Simple, 893-923; Louis d'Outremer, 936-954; Lothaire, 954-986; Louis V, le Fainéant, 986-987.

*Empereurs.* Charlemagne, 800-814; Louis le Débonnaire, 814-840; Lothaire, 817-855; Louis II, fils de Lothaire, 850-876; Charles le Chauve, 876-877; Charles le Gros, 880-887; Guy de Spolète, 891-894; Lambert, 894-896; Arnoul de Carinthie, 896-899; Louis, fils de Boson, 901-902; Bérenger, 906-924.

*Rois d'Allemagne ou de Germanie.* Charlemagne, 800-814; Louis le Débonnaire, 814-840; Louis II, le Germanique, 840-876; Louis le Jeune ou de Saxe, 876-882; Charles le Gros, 882-887; Arnoul de Carinthie, 887-899; Louis l'Enfant, 899-911.

*Rois d'Italie.* Charlemagne, 774-781; Pepin, 781-812; Bernard, 812-818; Louis le Débonnaire, 818-820; Lothaire, 820-855; Louis II, 855-875; Charles le Chauve, 875-876; Charles le Gros, 879-881; Guy, 881-888; Bérenger, 888-894, 905-924; Lambert, 894-900; Louis, fils de Boson, 900-905; Hugues de Provence, 926-947; Lothaire, 945-950; Bérenger II et Adalbert, 950-961.

En France, la mort de Louis V, le Fainéant (987), amena sur le trône Hugues Capet, qui fut reconnu roi à l'exclusion de Charles de Lorraine, 2<sup>e</sup> fils de Louis d'Outremer. En Allemagne, les Carlovingiens s'éteignirent en la personne de Louis IV, l'Enfant (911), et furent remplacés par les maisons de Saxe et de Franconie. En Italie, après la mort d'Adalbert, dernier roi carlovingien (961), Othon le Grand réunit ce royaume à l'empire.

**CARLOW**, v. d'Irlande (Leinster), ch.-l. d'un comté de même nom, sur le Barrow, à 67 k. S. O. de Dublin; 10 000 hab. Ancien château fort anglo-normand, anc. abbaye, temple protestant, hospice d'aliénés. Un peu de commerce. — Le comté est situé entre ceux de Kilkenny, Kildare, la Reine, Wicklow et Wexford; 88 980 hectares, 86 228 hab.

**CARLOWITZ**, v. des Etats autrichiens (Esclavonie militaire), sur le Danube qui souvent l'inonde, à 10 kil. S. E. de Peterwaradin; 5600 h. Archevêché grec: école illyrienne, école catholique. Vin estimé, vermouth. — Il y fut signé en 1699 un traité de paix, par lequel la Turquie céda: à l'Autriche toute la Hongrie turque (moins Temeswar et Belgrade) et ses prétentions à la suzeraineté de la Transylvanie; à la

Pologne, Kaminiac, la Podolie et l'Ukraine en dedans du Dniepr; à Venise, la Morée, l'île d'Égine et plusieurs places en Dalmatie; à la Russie, Azov.

**CARLSBAD**, v. de Bohême (Elnbogen), sur la Toppel, à 11 k. N. E. d'Elnbogen; 3000 h. permanents. Couteaux, aiguilles, etc. Eaux thermales découvertes par l'empereur Charles IV dans une partie de chasse en 1358, d'où le nom de Carlsbad (c.-à-d. *bain de Charles*): sel de Carlsbad (sulfate de soude). — Il s'y tint en 1819 un congrès des souverains d'Allemagne pour établir une police plus rigoureuse contre les étudiants et contre l'esprit de libéralisme.

**CARLSBOURG**, *Apulum* chez les anciens, *Alba Julia*, *Alba Carolina* en latin moderne, *Weissenbourg* en allemand (*alb*, *weiss*, signifient *blanc*). v. de Transylvanie, ch.-l. du comitat de Weissenbourg, sur le Mâros; 6500 h. Ville petite, mais importante comme place forte; siège de l'évêché catholique de Transylvanie; anc. résidence des princes de Transylvanie; cathédrale où se trouve le tombeau de J. Huniade. Aux environs, riches mines d'or.

**CARLSRONA**, v. de Suède, à 400 kil. S. O. de Stockholm, sur la mer Baltique, est en grande partie construite sur de petites îles qui touchent à la côte; 15 000 hab. Port militaire, le premier du roy.; forts, bassins, chantiers et autres établissements pour la marine. — Fondée par Charles IX, augmentée par Charles XI en 1679, détruite en partie par un incendie en 1790.

**CARLSHAFEN**, v. de Hesse-Cassel, à 32 kil. N. de Cassel, sur le Weser et la Dimel; 2000 hab. Canal, port. La v. est bâtie à l'italienne. Hôpital d'invalides fondé en 1704. — Syburg était le 1<sup>er</sup> nom de cette ville; le landgrave Charles, qui la rebâtit en 1699, lui donna en 1717 celui qu'elle porte auj.

**CARLSRUHE**, capit. du grand-duché de Bade, à 7 kil. de la r. dr. du Rhin, à 67 kil. N. E. de Strasbourg; 25 000 hab. Très-jolie ville; beau château; monuments divers, églises, caserne, théâtre, porte d'Ettlingen, etc. Académie, biblioth., beaucoup d'établissements d'instruction. Industrie: soieries, bijouterie, carrosserie, meubles, amidon, etc. un chemin de fer l'unit à Heidelberg par Manheim et à Bâle par Rastatt. — Cette v. fut fondée en 1715 par Charles-Guillaume, margrave de Bade-Dourlach, qui en fit sa résidence et lui donna le nom de *Carlsruhe*, c.-à-d. *repos de Charles*: ce n'était auparavant qu'un simple rendez-vous de chasse.

**CARLSTAD**, v. de Suède, sur le lac Wener, ch.-l. du govvt de Carlstad, à 255 kil. O. de Stockholm; 2000 hab. Cathédrale. Commerce assez actif. — Fondée en 1584 par Charles duc de Sudermanie (Ch. IX). — Dans le govvt de Carlstad sont de riches mines de fer qui donnent 300 000 quintaux par an.

**CARLSTADT**, v. forte des Etats autrichiens (Trieste), à 164 kil. E. de Trieste; 6000 hab. Evêché grec orthodoxe. Château, chantiers de construction. — V. de Bavière (Basse-Franconie), à 24 kil. N. O. de Wurtzbourg; 3000 hab. Patrie de Carlstadt.

**CARLSTADT-VARASDIN** (Généralat de), govvt des Etats autrichiens qui, réuni au *banat de Croatie*, forme une des 4 divisions du govvt des Confins militaires.

**CARLUX**, ch.-l. de cant. (Dordogne), sur la Dordogne, à 11 kil. E. de Sarlat; 360 hab. Ruines d'une forteresse.

**CARMAGNOLE**, v. du roy. d'Italie, dans le Piémont, à 26 kil. S. E. de Turin; 12 000 hab. Belle place. Patrie de François Bussone, dit *Carmagnole*. Prise en 1691 par Catinat et en 1796. — Pendant la Révolution, on donna le nom de *Carmagnole* à une chanson républicaine injurieuse à la cour, puis au costume négligé qu'adoptèrent les Jacobins en 1793. On croit que l'air de la *Carmagnole*, bien antérieur à la Révolution, fut d'abord fait pour une chanson populaire dans laquelle était célébrée une grande victoire remportée sur les Suisses par le général François Carmagnole (qui suit).

**CARMAGNOLE** (François BUSSONE, dit), général

italien, ne à Carmagnole en Piémont, en 1390, de parents obscurs, fut d'abord gardeur de pourceaux, puis valet d'armée. Entré comme simple soldat en 1412 dans les troupes de Philippe Marie Visconti, duc de Milan, il se distingua sous les yeux de ce prince, fut bientôt élevé par lui au commandement de toutes ses armées, et fut le libérateur du Milanais. Il finit par devenir odieux à Visconti, qui craignait sa puissance, et s'enfuit à Venise en 1424. Les Vénitiens lui confièrent la direction de leurs forces. Il vainquit à Macalo, en 1427, les quatre généraux les plus habiles de l'Italie, François Sforza, Piccinino, Ange de la Pergola et Guido Torello; mais sa générosité envers les prisonniers le rendit suspect au conseil des Dix. Quelques revers, et notamment une défaite éprouvée par la flotte en 1431, ayant paru confirmer les soupçons, il fut rapatrié à Venise en 1432; il y fit une entrée triomphale, mais le lendemain de son retour il fut jeté dans les fers, et bientôt il périt sur l'échafaud. Cette catastrophe a fourni à Manzoni le sujet d'une tragédie.

**CARMANIE**, *Carmania*,auj. *Kerman, Laristan*, et partie S. O. du *Kaboul*; prov. de l'anc. Perse, entre le golfe Persique au S., la Parthie au N., la Perside à l'O., l'Arie, la Gédrosie, la Drangiane à l'E., se divisait en *Carmanie maritime*, au S.; ch.-l., *Carmana*; et *Carmanie intérieure ou déserte*, au N. Cette dernière offre d'immenses plaines de sable, incultes, salées, presque solitaires; cependant l'on y élevait des moutons renommés.

**CARMARTHEN**, V. CAERMARTHEN.

**CARMATH**, *Carmathes*. V. KARMATH, etc.

**CARMAUX** ou *CRAMAUX*, bourg du dép. du Tarn, à 16 k. N. d'Albi; 3743 h. Riche bouillière.

**CARMEI** (mont), *Carmelus*, montagne de Syrie (Acre), entre la mer à l'O. et le Cison à l'E., s'étend depuis Césarée au S. jusqu'à la baie d'Acre au N., où il forme un cap, par 32° 51' lat. N., 32° 39' long. E. Ce mont, haut de 1000<sup>m</sup>, passe pour avoir été la demeure du prophète Elie. Un célèbre couvent de Carmes y fut construit au XI<sup>e</sup> siècle; démolé en 1821 par Abdallah, pacha de St-Jean-d'Acre, il a été reconstruit depuis 1828 avec le produit des quêtes faites dans toute la chrétienté; on y exerce l'hospitalité.

**CARMEI** (religieux du mont), ermites institués en 400 sur le mont Carmel, par Jean, patriarche de Jérusalem, en l'honneur du prophète Elie; ce sont eux qui ont donné naissance à l'ordre des Carmes.

**CARMÉLITES**, congrégation de religieuses qui suivaient la règle des Carmes. Cette congrégation, introduite en France des 1432, fut réformée par Ste Thérèse en 1562: le cardinal de Bérulle et Mme Acarie firent adopter cette réforme en France. C'est dans un couvent de Carmélites de Paris (rue d'Enfer) que se retira Mlle de La Vallière.

**CARMÉNTA**, prophétesse d'Arcadie qui rendait ses oracles en vers (*carmen*), eut de Mercure Evandre, avec lequel elle passa en Italie. Après sa mort, les Romains lui élevèrent un autel entre le Tibre et le mont Capitolin près d'une des portes de la ville qu'on nomma en son honneur *Porte Carmentale* et qui fut appelée plus tard *Porte Scélérate*.

**CARMÉNTALE** (porte). V. CARMÉNTA.

**CARMES**, ordre religieux, originaire du mont Carmel en Syrie, d'où il tire son nom, fut formé au commencement du XII<sup>e</sup> siècle, reçut, en 1209, une règle d'Albert, patriarche de Jérusalem et fut confirmé en 1221 par le pape Honorius; il fut introduit en Europe par S. Louis en 1238. Les Carmes vivaient cloîtrés, observaient le silence et se livraient au jeûne et à la prière. Ils portaient une robe brune et une chape blanche avec des barres de couleur brune, d'où le nom de *Barrés* qu'on leur donnait aussi.

**CARMES MITIGÉS**, religieux institués en 1432, suivaient la règle des Carmes, adoucie par Eugène IV.

**CARMES DÉCHAUSSÉS**, congrégation religieuse établie dans le XVI<sup>e</sup> siècle, n'était qu'une réforme des Carmes. Cette réforme fut d'abord appliquée à des

couvents de femmes par Ste Thérèse, 1562. V. CAERMÉLITES); puis cette sainte, aidée de S. Jean de la Croix, l'introduisit dans les couvents d'hommes. Ces Carmes marchaient pieds nus (d'où leur nom).

**CARMONA**, v. d'Espagne (Séville), à 30 kil. E. de Séville, sur le Carbonès; 20 700 hab. Château en ruines. Prise en 712 par Mousa, elle devint très-florissante sous les Maures; elle leur fut enlevée en 1247.

**CARMONTELLE** (N.), auteur dramatique, né à Paris en 1717, mort en 1806, fut lecteur du duc d'Orléans. Il est le créateur de ces petites comédies connues sous le nom de *Proverbes dramatiques*, et réussit fort bien dans ce genre léger. Il publia un premier recueil de ces pièces de 1768 à 1781, et 8 v. in-8; on a publié après sa mort, en 1811 et 1825, plusieurs de ses proverbes qui étaient restés inédits.

**CARNAC**, vge du dép. du Morbihan, à 10 k. S. E. d'Auray; 541. On voit aux environs d'immenses ruines de monuments celtiques; 1200 pierres placées en quinconce dans une vaste lande forment des espèces de rues tirées au cordeau.

**CARNAK**, v. d'Égypte. V. KARNAK et THÈBES.

**CARNARVON**, v. d'Angleterre. V. CAERNARVON.

**CARNATIC**, prov. de l'Inde. V. KARNATIC.

**CARNAYAL**, temps de fêtes et de divertissements qui précède le Carême, commence le 6 janvier, jour de l'Épiphanie, et finit le mardi, veille du mercredi des Cendres. On fait dériver le mot *Carnaval* de *caru* (pour *caro*, chair) et *avaler*, parce que l'on mange beaucoup de chair pendant le Carnaval pour se dédommager de l'abstinence imposée pendant le carême; d'autres, avec plus de raison, font venir ce mot de *caro vale*, c'est-à-dire, *adieu la chair*. Les travestissements de tous genres, les bals nocturnes et masqués, les promenades du Dimanche-Gras et du Mardi-Gras sont les principaux amusements auxquels on se livre pendant le Carnaval. Le Carnaval de Venise et en général ceux des pays méridionaux sont les plus célèbres et les plus brillants. Cet usage semble être une reste des fêtes populaires des anciens et de celles de nos pères, telles que les *Bacchanales*, les *Lupercales*, les *Saturnales*, la *fête des Fous*, de *P. n.*, etc.

**CARNEADE**, philosophe grec, fondateur de la 3<sup>e</sup> Académie, né à Cyrène vers 215 avant J.-C., enseigna dans Athènes, et vécut 90 ans. Il professait une espèce de scepticisme mitigé: il ne disait pas, comme Arcésilas, que la vérité n'existe pas, mais que l'homme ne peut la connaître, et qu'il est réduit en tout à la vraisemblance ou à la probabilité. Pour lui, la loi morale aurait consisté, au dire de Cicéron (*Acad.* II, 42), dans la satisfaction des premiers besoins de la nature. Il combattit les Stoïciens avec acharnement; il disait lui-même que s'il n'y avait pas eu de Chrysispe, il n'y aurait pas eu de Carneade. Député par les Athéniens, avec Critolaüs et Diogène de Babylone, auprès du Sénat de Rome pour faire une réclamation (155), il fit briller son éloquence aux yeux des jeunes Romains; mais à la suite d'une séance où il avait successivement parlé pour et contre la justice, Caton proposa de renvoyer au plus tôt un sophiste si dangereux.

**CARNERO**, golfe de l'Adriatique. V. QUARNERO.

**CARNI**, peuple de la Vénétie. Ils occupent la *Carniole* et le *Frioul*, et avaient pour ch.-l. *Julium Carnicum* (auj. *Zuglio*).

**CARNIÈRES**, ch.-l. de c. (Nord), arr. et à 8 k. E. de Cambrai; 1606 h. Sucre de betterave, genièvre, distilleries. — V. de Belgique (Hainaut), sur la Haine, à 16 k. O. de Charleroy; 2000 h. Houille; fer-blanc. Henri l'Avoûle, comte de Namur, y battit en 1170 Godefroy, duc de Brabant, et Baudouin IV, comte de Hainaut.

**CARNIOLE**, en all. *Krain*, anc. prov. des États autrichiens, roy. d'Illyrie, bornée au N. par la Carinthie, à l'E. par la Croatie, au S. par la Dalmatie et l'Adriatique; 525 000 h. Elle forme aj. les trois cercles de Laybach, Neustadt, Adelsberg. Au N. sont les Alpes Carniques et Julienne; on y trouve des

iacs, des grottes fameuses; elle est arrosée par la Save et ses affluents. Riches mines de fer, d'argent, de plomb et surtout de mercure (à Idria). Salines sur les côtes. — La Carniole doit son nom à ses anciens habitants, les *Carni*; elle appartient successivement aux Romains, aux Hérules, aux Ostrogoths, aux Lombards, aux Venèdes, à Charlemagne; elle faisait, sous ce dernier, partie du duché de Frioul et du roy. d'Italie. Othon le Grand l'annexa à l'Allemagne et en fit une Marche du duché de Carinthie. Plus tard, les 4 maisons de Gœrz, de Méranie, de Carinthie et d'Autriche se la partagèrent; mais dès 1336 l'Autriche était devenue maîtresse de la Carniole tout entière. En 1809, cette puissance fut forcée de la céder à la France, mais elle la recouvra en 1814.

**CARNIQUES (ALPES).** F. ALPES.

**CARNOT** (Lazare Nicolas Marguerite), né à Nolay (Côte-d'Or), en 1753, mort en 1823, était capitaine du génie lorsqu'éclata la Révolution. Il en adopta les principes, fut en 1791 député à l'Assemblée législative, et en 1792 à la Convention. Membre du comité militaire, il fit décréter l'armement d'une nombreuse garde nationale et le licenciement de la garde du roi. En 1793, envoyé comme inspecteur à l'armée du Nord, il destitua le général Gratien, accusé d'avoir reculé sur le champ de bataille, se mit lui-même à la tête des colonnes françaises, et contribua puissamment à la victoire de Wattignies, gagnée par Jourdan. Élu, la même année, membre du Comité de salut public, il s'y occupa exclusivement des opérations militaires et eut la plus grande part aux succès de nos armes; il mérita qu'on dit de lui qu'il *avait organisé la victoire*. En 1795, il fut l'un des Directeurs; mais il se trouva bientôt en opposition avec Barras, fut pros crit et se retira en Allemagne. Rappelé par le premier Consul après le 18 brumaire, il reçut le portefeuille de la guerre, qu'il conserva jusqu'à la conclusion de la paix, après les batailles de Marengo et de Hohenlinden. Élu tribun en 1802, il vota contre le consulat à vie, puis contre la création de l'Empire. Il resta sans emploi jusqu'après la campagne de Russie: à cette époque malheureuse, il offrit généreusement son épée à Napoléon. La défense d'Anvers lui fut confiée: il s'y maintint longtemps, et ne consentit à remettre la place que sur les ordres du comte d'Artois. Pendant les *Cent-Jours* il fut ministre de l'intérieur, et après la 2<sup>e</sup> abdication de Napoléon, fit partie du gouv't provisoire. Exilé à la Restauration, il se retira à Varsovie, puis à Magdebourg, où il consacra le reste de ses jours à l'étude. On lui doit, entre autres écrits, un *Éloge de Vauban*, couronné par l'Académie de Dijon, 1784; *Essai sur les machines*, 1786; *Métaphysique du calcul infinitésimal*, 1797; *Géométrie de position*, 1803; *De la défense des places fortes*, 1809. On a aussi de lui un célèbre *Mémoire adressé au roi en juillet* 1814, où il censurait la marche suivie par le ministère. Carnot était de l'Institut depuis sa fondation; Arago a lu devant cette compagnie sa *Notice historique* en 1850. Anvers lui a érigé une statue (1857). Des *Mémoires sur Carnot* ont été publ. par son fils en 1862.

**CARNOT** (Joseph), frère aîné du préc., né à Nolay (Côte-d'Or) en 1752, mort à Paris en 1835, se distinguait comme juriconsulte et fut appelé à la Cour de cassation dès sa création. On a de lui des *Commentaires sur le Code d'instruction criminelle*, 1812 et 1830, et sur le *Code pénal*, 1823 et 1826. Nommé en 1831 membre d'une commission chargée de reviser notre code criminel, il put y faire admettre une partie des idées qu'il avait constamment défendues. Il fit partie de l'Académie des sciences morales dès son rétablissement (1832). M. Béranger a prononcé son *Éloge* devant cette compagnie en 1835.

**CARNUTES**, peuple de la Gaule (Lyonnaise 4<sup>e</sup>), entre les *Aureliani*, les *Senones*, les *Parisii* et les *Cenomani*; ch.-l., *Autricum* ou *Carnutes* (Chartres).

**CARO** (Annibal), *littérateur* italien, né en 1507 à Citta-Nova, dans la Marche d'Ancone, mort à Rome

en 1566, fut secrétaire de P. L. Farnès, duc de Parme et de Plaisance, puis des cardinaux Ranuccio et Alexandre, frères du duc, qui le comblèrent de bienfaits, et lui procurèrent une commanderie de l'ordre de St-Jean de Jérusalem. On lui doit une trad. en vers blancs de l'*Énéide*, regardée comme un chef-d'œuvre, Venise, 1581; un *Recueil de poésies*, 1569, 1572; des trad. de la *Rhétorique* d'Aristote, de la *Pastorale* de Longus, etc. Ses *Oeuvres* ont été réunies à Venise, 1757, 6 vol. in-8, et à Milan, 1806 et 1829, 8 vol. in-8. Ses *Lettres* ont été publiées postérieurement.

**CAROLINA** (LA), v. d'Espagne (Jaen), ch.-l. des colonies établies en 1767 par Olavidès dans la Sierra-Morena, à 35 kil. N. E. d'Andujar; 3000 hab.

**CAROLINA** (LEX), loi de l'Empire germanique rendue en 1532, sous Charles-Quint, dont elle reçut le nom, réglait la procédure criminelle dans toute l'Allemagne et mettait un terme à l'arbitraire qui régnait dans cette partie de l'administration. Entre autres dispositions, elle prescrivait la publicité des débats et la publication des jugements.

**CAROLINE**, contrée de l'Amérique sept., entre la Virginie au N. et la Géorgie au S., se divise en 2 parties, dont chacune forme un des États de l'Union.

**CAROLINE SEPTENTRIONALE** (*North-Carolina*), sur l'Océan Atlantique, au S. de la Virginie, par 77° 50'-86° 15' long. O.; 700 kil. sur 220; env. 990000 h. dont 320000 esclaves. Elle comprend 68 comtés, et a pour ch.-l. Raleigh. Sol bas et marécageux sur les côtes; montagnes et plaines sablonneuses à l'O. Riz, maïs et grains divers, chanvre, énormes forêts de pins. Climat malsain.

**CAROLINE MÉRIDIIONALE** (*South-Carolina*), sur l'Atlantique, entre la Caroline septentrionale au N. et la Géorgie au S. O., par 80° 55'-85° 35' long. O., 32° 2'-35° 10' lat. N.: 415 kil. sur 260; 700000 hab., dont 400000 esclaves. Elle comprend 30 comtés. Colombie est le siège du gouv't; mais la ville la plus importante est Charleston. Plusieurs chemins de fer. Marais, forêts de pins à résine; sol très-fertile, surtout en coton, en riz, maïs, tabac, indigo, etc.: le riz et le coton de la Caroline sont des plus estimés.

La Caroline du N., longtemps connue sous le nom d'*Albemarle*, fut découverte en 1512 par l'Espagnol Ponce de Léon: ce pays fut concédé en 1584 par Elisabeth à W. Raleigh, qui tenta, mais sans succès, d'y former un établissement. En 1562, le Français Jean de Ribault, envoyé par Charles IX, s'établit dans la Caroline du Sud, et donna au pays le nom de *Caroline*, en l'honneur de ce roi; mais en 1565 les Espagnols surprirent la colonie française et la massacrèrent. Quelque temps après, Dominique de Gourgues fut envoyé avec trois vaisseaux pour venger sur les Espagnols le massacre des Français, mais il n'essaya pas de relever la colonie. En 1663, quelques Anglais s'y établirent et y formèrent des établissements privés; en 1729 ils en cédèrent la propriété au gouv't anglais qui divisa tout le pays en deux États, et qui le posséda jusqu'à la déclaration d'indépendance, 1775. Locke avait donné en 1670 une constitution à la Caroline; mais cette constitution ne put être appliquée. Celle qui régit aujourd'hui ce pays date de 1790. Les deux Carolines se sont séparées de l'Union en 1861.

**CAROLINE DE BRUNSWICK** (Amélie Elisabeth), reine d'Angleterre, fille de Ch. Guill. Ferdinand, duc de Brunswick, née à Brunswick en 1768, morte en 1821, fut mariée en 1795 à George Fréd. Auguste, alors prince de Galles (depuis roi sous le nom de George IV), et eut de cette union, l'année suivante, la princesse Charlotte. Peu après la célébration du mariage, les deux époux se séparèrent d'un commun accord. La conduite de Caroline après cette séparation donna lieu à de graves soupçons et par suite à des débats scandaleux. Deux fois son mari lui intenta une accusation publique d'adultère (1806 et 1820); et lorsqu'il fut monté sur le trône, 1820, il ne permit point qu'elle partageât son titre ni

qu'elle assistât au couronnement qui eut lieu l'année suiv. Elle mourut peu après ce dernier affront.

CAROLINE BONAPARTE. V. BONAPARTE.

**CAROLINES** (des) ou NOUVELLES-PHILIPPINES, vaste archipel de la Polynésie, à l'O. des îles Mulgrave, entre 135°-169° long. E. et 6°-12° lat. N., se compose d'env. 500 petites îles qui ne comptent guère que 10 000 hab., tous de race malaise. Les principaux groupes qui le composent sont ceux de Roug, Yap, Seniavine, Oualan, Oulouti, Ouleai, Nougouor, Pelap, Duperry et Montevrède. L'île d'Yap est la plus grande de toutes. Ces îles sont basses et très-fertiles. Le climat est agréable, mais troublé par des ouragans terribles. La langue des indigènes est un dialecte de celle des Philippines. — Vues par Villalobos en 1543, mais oubliées jusqu'en 1689, et négligées encore aujourd'hui. Les Espagnols en sont les maîtres nominativement.

**CARON** (Aug. Jos.), lieutenant-colonel sous l'Empire, fut sous la Restauration accusé d'avoir pris part à la conspiration de 1820 (août), défendu par M. Barthe, il fut acquitté, et retourna à Colmar. Une nouvelle conspiration avait été découverte à Belfort (1821), et les accusés passaient aux assises, lorsque Caron proposa à des sous-officiers de la garnison de Colmar de délivrer les prisonniers. Ceux-ci feignirent d'entrer dans ses projets, et quand Caron se fut compromis ouvertement, ils le ramènèrent eux-mêmes enchaîné à Colmar. Traduit devant un conseil de guerre, quoiqu'il ne fût plus militaire, il fut condamné à mort, le 1<sup>er</sup> oct. 1822. La Cour de cassation n'avait pas encore rejeté son pourvoi qu'il était déjà exécuté. — V. CARRON.

**CAROUGE**, *Caroggio*, v. de Suisse (Genève), sur l'Arve, à 2 kil. S. de Genève; 4400 hab. Horlogerie, tanneries, faïence. — Carouge n'était qu'un village lorsqu'en 1786 le roi de Sardaigne l'érigea en ch.-l. de prov. et voulut en faire la rivale de Genève. Les traités de 1815 ont donné cette ville au cant. de Genève; néanmoins, il y eut encore dans les États sardes une intendance de Carouge (ch.-l. St-Julien). Cette dénomination a été supprimée en 1837.

**CARPATHES** (monts). V. KRAPACS.

**CARPATIOS**, auj. *Scarpanto*, petite île de la Méditerranée, entre celles de Rhodes et de Crète. On donnait le nom de mer *Carpathienne* à la mer voisine.

**CARPENTZA**, *Oechalie* ou *Callium*, v. de la Grèce moderne (Eurytania), sur le Carpenizien, affluent de l'Aspro-Potamo. Marco Botzaris y périt, 1823.

**CARPENTARIE** (Golfe de), sur la côte N. de l'Australie, entre 133° 20'-140° long. E. et 10° 40'-17° 40' lat. S. — On nomme *Terre de Carpentarie* le pays qui s'étend sur les bords de ce golfe, entre la Terre d'Arnhem à l'O. et la Nouv.-Galles mérid. à l'E. Cette Terre a 1700 k. de développement. Connue dès 1616, elle reçut son nom en l'honneur de P. Carpenter, gouverneur général des Indes hollandaises.

**CARPENTIER** (P.), bénédictin, prieur de Donchery, né à Charleville en 1697, mort en 1767, a donné un *Supplément au Glossaire de Ducange*, sous le titre de *Glossarium novum*, Paris, 1766, 4 v. in-f.

**CARPENTIER** DE MARIIGNY. V. MARIIGNY.

**CARPENTRAS**, *Carpentoracte*, ch.-l. d'arr. du dép. de Vaucluse, au pied du mont Ventoux, sur l'Auzon, à 24 kil. N. E. d'Avignon; 8332 hab., dont env. 2000 israélites. Cour d'assises, trib. de 1<sup>re</sup> instance, collège, bibliothèque (qui provient de Peiresc). Cathédrale ornée de colonnes tirées d'un anc. temple de Diane; murailles anciennes, aqueduc; huile d'olive dite d'Aix, savon, essences, fruits, soie, safran, truffes. — Carpentras, v. des Cavares, était, avant *Forum Neronis*, la capit. des *Memini*; elle était comprise dans la Narbonnaise 2<sup>e</sup>. Plus tard, elle fut le ch.-l. du Comtat Venaissin. Elle servit de résidence à Clément V en 1313; elle fut réunie à la France en 1791. Elle eut dès leur 1<sup>er</sup> siècle un évêché, qui fut supprimé par le concordat de 1801.

**CARPETANI**, peuple de l'Hispanie (Tarracoanaise), vers le centre de la péninsule, dans la *Sierra di Guadalupe*, habitait sur les 2 rives du haut Tage, à

l'E. et à l'O. de la Jarama actuelle, entre les *Arevaci* au N., les *Celtiberi* à l'E., les *Vettones* à l'O., les *Oretani* au S. Ch.-l., *Toletum* (Tolède).

**CARPI**, v. de l'anc. duché de Modène, à 22 kil. S. O. de la Mirandole; 6000 hab. Evêché. Château, filature de soie. — Village de Vénétie, sur l'Adige, à 10 k. S. E. de Vérone; 1200 h. Le prince Eugène y battit Catinat en 1701.

**CARPI** (Hugo de), peintre et graveur en bois, né à Rome vers 1486, fut l'un des premiers à appliquer la gravure à trois planches; la 1<sup>re</sup> servait pour le portrait, la 2<sup>e</sup> pour les demi-teintes, et la 3<sup>e</sup> pour les ombres. Parmi ses divers ouvrages, on distingue : *David coupant la tête de Goliath*, le *Massacre des Innocents*, *Ananie puni de mort*, *Enée sauvant son père Anchise*, etc.

**CARPI** (Jérôme de), né à Ferrare en 1511, mort en 1556, imita le Corrège et orna de ses ouvrages le palais des ducs de Ferrare. Il était aussi habile architecte et il enrichit ses tableaux de dessins d'architecture.

**CARPIN** (Jean DUPLAN de), frère mineur de Saint-François, et archevêque d'Antivari, né en Italie à la fin du XII<sup>e</sup> s., fut envoyé par Innocent IV, en 1245, dans le Kaptchak, auprès de Batou, khan des Tartares, pour le presser de cesser de ravager les pays chrétiens. De retour de ce périlleux voyage, que personne n'avait fait avant lui, il fut nommé *provincial d'Allemagne*, et prêcha l'Évangile en Bohême, en Hongrie, en Norvège et en Danemark. La *Relation de ses voyages* (pendant les années 1245-1247) a été publiée d'abord à La Haye en 1729, avec ceux de Benjamin de Tudèle et de Rubruquis; et d'une manière plus complète, d'après les manuscrits de Leyde, par M. d'Arvezeac, Paris, 1838, in-4.

**CARPOCRATE**, hérétique du n<sup>e</sup> s., natif d'Alexandrie, niait la divinité de J.-C., croyait à la magie et professait les doctrines des Gnostiques, regardant les actes corporels comme indifférents et autorisant ainsi les plaisirs les plus honteux.

**CARPZOV**, *Carpozovius*, famille allemande, qui a fourni un grand nombre de savants jurisconsultes, théologiens et philologues. Le chef de cette famille est Benoît Carpozov, né dans le Brandebourg en 1565, mort en 1624, qui professa le droit à Wittemberg, et laissa 5 enfants, tous connus, notamment Jean Gottlob C., à qui l'on doit une *Dissertation sur les opinions des philosophes touchant la nature de Dieu*, Leipzig, 1699; *Critica sacra*, 1708; — J. Benoît C., auteur des *Dissertations* sur Menciüs, philosophe chinois, sur Autolyens de Pitane, sur Paléphate, Musée, Ach. Tatiüs, Leipzig, 1743; sur Saxon le Grammairein, 1762, etc.

**CARQUEFOU**, ch.-l. de c. (Loire-Inférieure), à 11 k. N. E. de Nantes; 391 h.

**CARR** (Robert). V. SOMERSET.

**CARRA** (J. L.), né en 1743 à Pont-de-Veyle, avait été avant la Révolution secrétaire d'un hospodar de Valachie, puis du cardinal de Rohan. Il publia dès 1789 avec Mercier les *Annales patriotiques*, journal démocratique qui eut une grande popularité, provoqua l'établissement de la Commune et de la garde bourgeoise et fut un des meneurs de l'insurrection du 10 août. Élu député à la Convention, il s'attacha au parti de Brissot, fut proscrit au 31 mai 1793, et mis à mort le 31 oct. avec les Girondins. On a de lui une *Histoire de Moldavie et de Valachie*, 1778; une traduction de l'*Histoire grecque* de Gillies, 1787, des *Considérations sur les États généraux*, 1789, et des *Mémoires sur la Bastille*, 1790.

**CARRACHE** (Louis), en italien *Carracci*, peintre, né à Bologne en 1554, mort en 1619, fut élève du Tintoret et maître d'Augustin et d'Annibal Carrache, ses deux cousins. Il créa un genre *eclectique* en quelque sorte, s'attachant à détruire les exagérations et le mauvais goût des diverses écoles de son temps. Il fonda à Bologne, de concert avec ses deux cousins, une académie de peinture, dite des *Incamminati* (achevés, progressifs), qui avait pour principe d'allier

l'observation de la nature à l'imitation des meilleurs maîtres. Bientôt il appliqua lui-même ce principe dans un magnifique tableau : *la Prédication de S. Jean-Baptiste*. Les plus beaux tableaux de Louis sont à Bologne. Le Musée du Louvre possède *l'Apparition de la Vierge et de l'enfant Jésus à S. Hyacinthe*, *l'Annonciation*, *la Nativité*, *la Vierge et l'enfant Jésus*, et *Jésus mort sur les genoux de sa mère*. L. Carrache excelle par l'élévation et le grandiose, mais laisse à désirer relativement à la couleur et au dessin. — Augustin C., né à Bologne en 1558, mort à Parme en 1601, s'est surtout illustré par un tableau de *la Communion de S. Jérôme* (au Louvre), regardé comme un chef-d'œuvre. Augustin aida son frère Annibal dans une partie des travaux de la galerie Farnèse. Il est également célèbre comme graveur; enfin, il composa pour l'Académie de Bologne un *Traité de perspective et d'architecture*. — Annibal C., frère du préc., né à Bologne en 1560, mort à Rome en 1609, est regardé comme le plus grand peintre de sa famille. Ses principaux ouvrages sont : *S. Roch distribuant ses richesses aux pauvres* (à Dresde), les peintures du palais Farnèse, le tableau du *Silence*, *l'Apparition de la Vierge à S. Luc*, *la Résurrection*, *le Martyre de S. Étienne*. Le style d'Annibal est surtout remarquable par le grandiose, l'élévation et la noblesse. — Antoine C., fils d'Augustin, eut aussi de la réputation : le Louvre possède de lui un bon tableau du *Déluge*.

**CARRARA** ou **CARRARE**, ville forte de l'anc. duché de Modène, gouvernement de Massa, à 5 k. N. O. de Massa, sur l'Avenza; 6000 h. Célèbre par ses magnifiques carrières de marbre blanc. On y voit une grotte à stalactites très-curieuse.

**CARRARA** (principauté de MASSA-ET-). V. MASSA.

**CARRARE**, *Carrara* en italien, famille guelfe, qui exerça pendant plus d'un siècle le pouvoir souverain à Padoue. En 1318, Jacques C. fut déclaré chef de la république de Padoue; mais il fut forcé pendant tout son règne de combattre pour maintenir sa souveraineté. Il fut même obligé de la partager avec Frédéric, duc d'Autriche, pour obtenir de lui des secours contre Cane della Scala, seigneur de Vérone. — Son neveu et successeur, Marsilio C., attaqué par un de ses oncles, transféra entièrement à Cane della Scala la seigneurie de Padoue, en ne conservant dans la ville qu'un pouvoir administratif (1328). Il parvint cependant, en 1337, avec l'aide des républiques de Florence et de Venise, à recouvrer sa souveraineté. Il mourut en 1338. — Il eut pour successeur son neveu Ubertino, qui fut confirmé dans sa souveraineté par la famille della Scala, et régna en paix jusqu'à l'an 1345. — Marsilietto C., parent éloigné d'Ubertino, fut désigné par ce prince pour lui succéder; mais à peine avait-il été reconnu seigneur de Padoue, qu'il fut assassiné par Jacques II, neveu de Jacques I. — Jacques II fut reconnu par le peuple, gouverna avec assez de sagesse, mais périt bientôt lui-même assassiné par un bâtard d'un de ses oncles (1350). — Giacomo C., frère du préc., fut proclamé seigneur de Padoue, conjointement avec son neveu François, fils de Jacques II. Pendant cinq ans ils maintinrent entre eux la meilleure harmonie, et l'Etat prospéra par leurs soins réunis; mais au bout de ce temps, François, informé que son oncle avait formé le projet de le faire assassiner, le prévint en l'arrêtant lui-même (1355), et en le renfermant dans une forteresse où il mourut en 1372. François fit la guerre aux Vénitiens : d'abord battu et forcé de payer tribut (1372), il eut plus de succès en 1378; il faillit alors causer la ruine de Venise, et se fit relever de toutes les conditions onéreuses qui lui avaient été imposées par le précédent traité. Cependant, en 1388, il fut vaincu par Galéas Visconti, et contraint de lui livrer Padoue et Trévise. Il fut lui-même enfermé dans un château fort, et y mourut en 1393. — Son fils, François II, parvint en 1390, avec l'aide des Vénitiens et des Florentins,

à rentrer dans Padoue; mais attaqué peu après et vaincu par ces mêmes Vénitiens, il fut conduit à Venise, et étranglé dans sa prison, avec deux de ses fils (1406). — Il laissa deux autres enfants dont le dernier, après avoir servi contre les Vénitiens, fut aussi fait prisonnier et eut la tête tranchée en 1435. En lui finit la maison de Carrare.

**CARRÉ DE MONTGERON**. V. MONTGERON.

**CARREL** (Armand), écrivain politique, né à Rouen en 1800, d'une famille de commerçants, servit quelque temps comme sous-lieutenant, passa en Espagne en 1823, et s'enrôla dans un bataillon français qui combattait pour les Cortès; fut pris et traduit devant un conseil de guerre, et n'échappa qu'avec peine à une condamnation capitale (1824); fonda au commencement de 1830, avec MM. Thiers et Mignet, le *National*, feuille qui dès son apparition exerça une grande influence sur l'opinion; devint après la révolution de Juillet le rédacteur en chef de ce journal, et y professa ouvertement les doctrines républicaines. Il eut par suite à soutenir plusieurs procès de presse, dont un en 1834, devant la Cour des Pairs: il se défendit lui-même et montra une grande hardiesse. Il périt de la manière la plus malheureuse en 1836, tué dans un duel politique. Carrel exerçait un grand empire sur son parti: seul peut-être il eût pu le discipliner; il a mérité l'estime de ses adversaires mêmes par la loyauté de son caractère. Outre ses articles de journaux, on a de lui: *Résumé de l'histoire des Grecs modernes*, 1823; *Histoire de la contre-révolution en Angleterre*, 1827; *Essai sur la vie et les écrits de Paul Louis Courier* (en tête des *Oeuvres* de cet écrivain). MM. Littré et Paulin ont publié en 1857-58 ses *Oeuvres politiques* et *littéraires*, avec une *Notice biographique*.

**CARRÉY**, compositeur anglais. V. CAREY (H.).

**CARRHES**, *Carrhæ* en latin, *Haran* et *Charan* dans la Bible, auj. *Harran*, v. de Mésopotamie, au S. d'Édesse, célèbre par le séjour d'Abraham, par la défaite de Crassus (53 av. J.-C.) et de Galère, 296.

**CARRICK**, anc. division de l'Écosse, dans le comté d'Ayr, au S., sur le golfe de la Clyde; 53 k. sur 35; 21 500 hab. Villes principales, Maybole et Girvan. Mines de fer et de houille; carrières de *blind-coal*, bois fossile. Les fils aînés des rois d'Écosse portaient le titre de comtes de Carrick.

**CARRICK**, v. d'Irlande, dans le comté de Tipperary, sur le Suir, à 22 kil. N. O. de Waterford; 11 000 h. Aux environs, magnifique château de Curraghmore, au marquis de Waterford. — V. d'Irlande (Connaught), sur le Shannon, ch.-l. du comté de Leitrim; 2000 h. — **CARRICK-FERGUS**, v. d'Irlande (Antrim), à 26 k. E. d'Antrim, sur la baie de Carrick-Fergus; 8700 h. Château fort et prison. C'était jadis la ville maritime la plus considérable de l'Irlande sept. Industrie assez active; pêche. Prise en 1315 par Robert Bruce, en 1760 par le Français Thurot.

**CARRIER** (J. B.), l'un des hommes les plus sanguinaires de la Révolution, né en 1756 près d'Aurillac, était procureur avant 1789. Il fut en 1792 nommé député à la Convention, et fut en 1793 envoyé en mission dans l'Ouest, où la guerre civile était dans toute sa fureur. Carrier rappela par ses cruautés les temps de Néron : il fit construire des bateaux à soupape qui noyaient cent personnes à la fois; il inventa ces horribles exécutions, qu'il nommait *mariages républicains*, et qui consistaient à garrotter ensemble un homme et une femme qu'on précipitait dans la Loire; on évalua ses victimes à 12 000. Ce monstre fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, condamné à mort et exécuté le 16 décembre 1794.

**CARRIÈRES** (Le P. Louis de), prêtre de l'Oratoire, né près d'Angers en 1662, m. en 1717, avait d'abord été militaire. On lui doit une traduction estimée de la Bible, avec un *Commentaire littéral*, Paris, 1701-16, 24 vol. in-12; 1750, 6 vol. in-4; et 1788, 10 vol. in-12. Elle a été reproduite dans la *Bible de Venise*.

**CARRION** DE CALATRAVA, v. d'Espagne (Manche),



près de la Guadiana et de Calatrava-Vieja, à 4 k. N. E. de Ciudad-Réal; 3000 h. Mines d'argent au env. — **CARRION-DE-LOS-CONDES**, v. d'Espagne (Toro), sur la riv. de Carrion, à 32 k. N. O. de Palencia; 3000 h. Célèbre bataille entre Ferdinand dit le Grand et Bermude III, en 1037. Ce dernier y périt, et avec lui finit la dynastie de Léon.

**CARRÓN** (Henri de), marquis de Nisas, lieutenant général, né vers 1660 dans le Languedoc, m. en 1754, se distingua au siège de Barcelone. 1697, et à la bataille de Luzzara, 1702; défendit Toulon contre les Impériaux, 1707, et fut nommé lieutenant du roi en Languedoc. On lui doit l'établissement des cantonniers sur les grandes routes et plusieurs écrits.

**CARRION-NISAS** (le baron Henri de), militaire et homme de lettres, de la même famille que le préc., né à Pézenas en 1767, m. en 1841, était officier de cavalerie en 1789. Il s'attacha à Bonaparte après le 18 brumaire, entra au Tribunat, où il appuya l'établissement de l'Empire, fut néanmoins disgracié un moment pour avoir combattu quelques dispositions relatives à l'hérédité, reentra en grâce en 1806, fut fait colonel et rendit des services signalés, surtout dans les campagnes d'Espagne et de Portugal, d'Allemagne et de France; remplit sous la 1<sup>re</sup> Restauration les fonctions de secrétaire général du ministre de la guerre, mais se rallia à Napoléon en 1815, rédigea l'adresse lue au Champ de mai au nom du peuple français, et défendit vigoureusement les ponts de St-Cloud et de Sèvres, ce qui lui valut de la part du gouvernement provisoire le grade de général de brigade. Il quitta définitivement le service après le triomphe de l'ennemi. On a de lui : *Organisation de la force armée*, 1817; *Histoire de l'art militaire*, 1823; *Campagne d'Allemagne* en 1800, publiée en 1829. Il avait aussi composé des tragédies qui eurent peu de succès. — Son fils, Antoine, né en 1794, d'abord attaché aux bureaux de la guerre, élu représentant du peuple en 1848, s'est fait connaître par des écrits politiques et historiques, parmi lesquels on remarque : *les Peuples et les Armées*, 1820; *Bonaparte et Napoléon*, parallèle; *Des idées républicaines*, 1821. Le père et le fils ont travaillé au recueil intitulé : *Victoires et conquêtes des Français*.

**CARRON**, v. d'Ecosse (Stirling), sur une riv. de même nom, à 15 kil. S. E. de Stirling. Forges considérables, immenses fonderies établies en 1760 et qui emploient 2000 ouvriers. — C'est de là que sont sorties en 1774 les premières *caronades* (V. ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*).

**CARRON** (Guy Toussaint Julien), prêtre, né à Rennes en 1760, mort en 1820, fonda dans sa ville natale en 1789 une manufacture de toiles où 2000 pauvres étaient employés, et ouvrit un asile pour les filles arrachées au vice. Déporté à Jersey en 1792, il y fonda des écoles, une bibliothèque et une pharmacie pour les émigrés; puis il se rendit à Londres, où il fonda plusieurs écoles gratuites. Revenu en France au retour des Bourbons, il fut mis à la tête de l'*Institut de Marie-Thérèse*, fondé pour les jeunes personnes dont les familles avaient perdu leur fortune pendant la Révolution. Ce pieux ecclésiastique a laissé un grand nombre d'ouvrages de piété devenus populaires : *les Ecoliers vertueux*, le *Trésor de la jeunesse*, le *Modèle des prêtres*, *Vies des justes*, etc.

**CARROUGES**, ch.-l. de c. (Orne), à 29 k. N. O. d'Alençon; 812 hab. Vaste château du xiv<sup>e</sup> siècle. Forges, mines de fer. Foire célèbre, connue sous le nom de *Petit Guibray*.

**CARROUSEL**, espèce de jeu militaire, se compose d'une suite d'exercices à cheval exécutés par des *quadrilles* de seigneurs richement vêtus, et entremêlés de représentations allégoriques tirées de la fable ou de l'histoire. Les carrousels, dont l'origine ne remonte pas en France au-delà de Henri IV, furent importés d'Italie et remplacèrent les tournois. Le 1<sup>er</sup> carrousel en France eut lieu en 1605 dans l'hôtel de Bourgogne Louis XIII et Louis XIV en

donnèrent de très-brillants. On remarqua notamment ceux donnés en 1662 à Paris, devant les Tuileries, sur la place appelée depuis *place du Carrousel*, et en 1664 à Versailles, tous deux en l'honneur de Mlle de La Vallière. Ces divertissements cessèrent d'être de mode au xviii<sup>e</sup> siècle.

**CARS** ou **KARS**, v. forte de Turquie d'Asie (Arménie), ch.-l. d'un pachalik de même nom, sur la frontière de Perse, par 40° 25' lat. N., 41° 10' long. E.; 12 300 hab. Prise par les Russes en 1828 et en 1855 et rendue à la paix. — Le pachalik est entre ceux d'Erzeroum et de Van, et compte 130 000 h.

**CARSTENS** (Asmus Jacob), peintre danois, né près de Sleswig en 1754, m. en 1798, était fils d'un menuisier et eut sa mère pour premier maître de dessin. Il se rendit à Berlin vers 1789, y fut nommé professeur de dessin, alla se fixer à Rome en 1798 et mourut dans cette ville. Le genre allégorique et les sujets héroïques de la mythologie convenaient surtout à son talent. Parmi ses dessins on remarque *la Mort d'Achille*; *la Chute des Anglois*; *la Visite des Argonautes au centaure Chiron*, et *le Mégaponte*, dont *Piédé* est empruntée de Lucien.

**CARTEAUX** (Jean François), général des armées françaises, né dans la Franche-Comté en 1751, mort en 1813, entra au service comme soldat, et parvint de grade en grade jusqu'à celui de général de brigade. Il réduisit en 1793 les Marseillais insurgés contre l'autorité de la Convention, commença le siège de Toulon, qu'acheva Dugommier, et défendit la Convention au 13 vendémiaire. Il commanda en 1804 la principauté de Piombino. Ce général cultivait la peinture avec succès.

**CARTEIA**,auj. *Algésiras*, selon les uns, *Gibraltar* ou *Rocadillo* selon d'autres, v. de Bétique, au S. O., chez les *Bastuli Pœni*, sur la Méditerranée. On croit que c'est l'ancienne *Calpis* ou même *Tartesse*. Elle fut fondée par les Carthinois et reçut une colonie romaine en 171 av. J.-C. C'est à Carteia que fut tué Cn. Pompée le fils, après la perte de la bataille de Munda, 45 av. J.-C.

**CARTELLIER** (Pierre), sculpteur, membre de l'Académie des beaux-arts, professeur à l'École des beaux-arts, né à Paris, en 1757, de parents pauvres, mort en 1831, a produit un grand nombre d'ouvrages remarquables. Les principaux sont les statues de *la Pudeur* (pour la Malmaison), de *la Victoire* (au Luxembourg), de *Vergnataud*, du *prince Louis Bonaparte*, d'*Aristide*; le bas relief de *la Gloire*, sur la façade du Louvre, et celui des *Jeunes filles de Sparte dansant devant un autel de Diane*, au Musée des Antiques, la *Capitulation d'Ulm*, sur l'arc de triomphe du Carrousel. Quatre-mer de Quincy a donné une *Notice sur sa vie et ses ouvrages*.

**CARTENNA**, v. d'Afrique (Mauritanie Césarienne),auj. *Tenez*. — reçut une colonie romaine sous Auguste.

**CARTERET** (Philippe), navigateur anglais, fit, de 1766 à 1769, partie de l'expédition commandée par le capitaine Wallis pour découvrir de nouvelles terres dans l'hémisphère austral; reconnut plusieurs îles au S. des îles de la Société et l'archipel de Santa-Cruz de Mendana, qu'il appela îles de la Reine-Charlotte; découvrit en 1767 les îles qu'il nomma Gower et Carteret (par 158° 28' long. E., 8° 50' lat. S.), et revint en Angleterre en 1769. La relation de son voyage a été publiée avec celle du 1<sup>er</sup> voyage de Cook par Hawkesworth, et trad. en français par Suard.

**CARTÉSIENS**, partisans de Descartes. V. ce nom.

**CARTHAGE**, *Carthago* en latin, *Carch-don* en grec, célèbre ville de l'Afrique ancienne, sur la côte N. E. de la Barbarie actuelle, au fond d'un petit golfe dit golfe de Carthage (auj. g. de Tunis). On y distinguait 3 quartiers : *Megara*, *Byrsa* ou la citadelle, et le quartier des deux ports (le port marchand et le port militaire appelé *Cothon*). Chantiers, arsenaux, magasins immenses, beaux palais, etc. — Les Carthinois *Carthaginienses* et *Pœni* sont célèbres par leur activité commerciale, leur puissance maritime, leurs

richesses et leur astuce, qui souvent dégénéraient en perfidie (*foi punique*). Ils ont eu de grands hommes, entre autres le navigateur Hannon, les généraux Amilcar Barca, Asdrubal et Annibal. Quant à leur gouv't, c'était une république oligarchique : deux magistrats suprêmes, appelés *suffètes*, espèce de consuls, exerçaient le pouvoir exécutif et dirigeaient les affaires de la république, de concert avec un sénat composé de plus de 300 membres, tous de race noble ; le concours du peuple n'était employé que dans des circonstances extraordinaires, ou en cas de dissentiment entre les *suffètes* et le sénat. Carthage, à cause de ses richesses et du petit nombre de ses citoyens, ne composait son armée que de troupes mercenaires. Les lettres et les arts paraissent avoir été cultivés à Carthage ; mais quelques médailles, un petit nombre d'inscriptions, et de rares fragments épars dans les auteurs grecs et latins, sont tout ce qui nous reste. Les Carthaginois suivaient les coutumes, les mœurs, la religion des Phéniciens, dont ils tiraient leur origine. Ils adoraient, entre autres dieux, Moloch (leur Saturne), à qui on immolait des enfants dans les temps de calamité ; Melkarth, l'Hercule tyrien, Asartarté ou Vénus. — Carthage fut, à ce qu'on croit, fondée, ou du moins agrandie par la Tyrienne Didon vers 860 ou 880 av. J.-C. ; elle s'enrichit de bonne heure par le commerce ; ses hardis navigateurs pénétrèrent dans l'Océan par delà les Colonnes d'Hercule, et visitèrent au S. les îles Fortunées (Canaries), au N. les îles Cassitérides (Sorlingues) et Thulé (les Orcades ou le Jutland). En Afrique, Carthage conquit un vaste territoire, au N. et à l'E., dans les États actuels de Tunis et de Tripoli, et étendit sa domination à l'O. jusqu'aux Colonnes d'Hercule. Elle y joignit les îles Baléares, une grande partie de l'Espagne, de la Sardaigne, de la Corse et de la Sicile. La possession de la Sicile mit Carthage en contact avec Rome et devint l'occasion d'une longue lutte entre les deux républiques, lutte qui est connue sous le nom de *Guerres puniques* (V. ce mot) ; on en compte trois : la 1<sup>re</sup>, de 264 à 242 av. J.-C., enleva la Sicile à Carthage ; la 2<sup>e</sup>, de 219 à 202, lui fit perdre l'Espagne, malgré l'audacieuse expédition d'Annibal en Italie et les succès de ce guerrier ; la 3<sup>e</sup>, qui eut lieu dans l'Afrique même, de 149 à 146, anéantit Carthage. Dans l'intervalle des deux dernières guerres puniques, la République avait eu à soutenir une guerre terrible contre ses troupes mercenaires, qui s'étaient révoltés parce qu'on ne pouvait plus payer leur solde ; ce qui précipita sa ruine. Carthage, prise par Scipion Emilien en 146, fut pillée et livrée aux flammes ; son territoire fut divisé entre la Numidie et la Prov. romaine, qui prit le nom d'*Afrique*. L'an 121 av. J.-C., C. Gracchus y conduisit une colonie : plus tard, César releva la ville, mais non sur le même emplacement. La nouvelle Carthage s'accrut promptement et devint bientôt la v. la plus importante de l'Afrique romaine. Les lettres et le Christianisme y firent de rapides progrès : c'est des écoles de Carthage que sont sortis Apulée, Arnobe, Tertullien, S. Cyprien et S. Augustin. En 439, les Vandales s'emparèrent de cette ville ; mais Bélisaire la recouvra sous Justinien (534). Les Arabes enfin la prirent d'assaut en 698 et la ruinèrent pour jamais. On n'en voit plus que quelques ruines à 16 k. N. O. de Tunis, sur la partie haute de l'anc. Carthage. Dans un emplacement de cette partie haute, concédé à la France, a été élevée en 1841 une chapelle dédiée à S. Louis, mort en ce lieu. On doit à Dureau-Delamalle de savantes *Recherches sur la topographie de Carthage*. M. Beulé en a exploré les ruines en 1859.

**CARTHAGÈNE**, *Carthago Nova*, v. d'Espagne (Murcie), à 44 kil. S. E. de Murcie ; sur la Méditerranée ; 38 000 hab. Evêché. Consuls étrangers. Port très-avantageux, chantiers, arsenaux, écoles de marine, observatoire, etc. — Cartlagène fut fondée par Asdrubal en 227 av. J.-C., pour l'exploitation des mines d'argent que renfermait son territoire ; elle

était le ch.-l. des établissements carthaginois en Espagne. Scipion Emilien s'empara après un siège meurtrier (210). Dans la suite, Carthagène fut presque détruite par les Goths et par les Maures. Insurgée en 1844, elle fut bientôt réduite.

**CARTHAGÈNE**, *Carthagena de las Indias*, v. et port de la Nouv.-Grenade (prov. de Magdalena), à 590 k. N. de Bogota, par 77° 54' long. O., 10° 24' lat. N., sur un îlot de la mer des Antilles ; 20 000 hab. Evêché, université. Bonne baie, plusieurs forts, beaux couverts. Climat peu salubre ; la fièvre jaune y sévit. — Fondée en 1533 par l'Espagnol Pedro de Heredia ; prise par les Français en 1544, occupée par l'amiral Drake en 1583, par Pointis en 1697.

**CARTHEUSER** (Jean Fréd.), médecin, né en 1704 à Hayn (Prusse), m. en 1777, était professeur de chimie et de pathologie à Francfort-sur-l'Oder. Il réforma la pharmacie par ses savantes recherches sur la matière médicale. Ses principaux ouvrages sont : *Elementa chemiæ medicæ*, Halle, 1736 ; *Rudimenta materiæ medicæ*, Francf., 1741 et 1749, traduits en français par Dessessarts, Paris, 1769.

**CARTIER** (Jacques), navigateur français, né en 1494 à St-Malo, mort vers 1554, partit de St-Malo en 1534 avec deux navires, pour reconnaître les terres de l'Amérique septentrionale, découvrit les îles de la Madeleine, parcourut les côtes du golfe St-Laurent, visita la baie des Chaleurs, et, dans un second voyage, entrepris l'année suiv., compléta l'exploration du fleuve et du golfe St-Laurent. On lui doit aussi la découverte de la plus grande partie du Canada. Il fit, en 1541, un 3<sup>e</sup> voyage dans ces contrées, mais qui n'eut pas autant de résultats. On trouve le journal des deux premiers voyages dans l'*Histoire de la Nouvelle-France* de Marc Lescarbot, Paris, 1612, et le *Précis du 3<sup>e</sup> voyage*, dans le III<sup>e</sup> vol. de la collect. d'Hakluyt, ainsi que dans un recueil publié à Québec en 1843.

**CARTIS-MANDUA**, reine des Brigantes, dans la Bretagne ancienne, sous Claude, embrassa le parti des Romains et leur livra Caractacus, à qui elle avait promis un asile (43 de J.-C.). Dans la suite, une sédition s'étant élevée parmi ses sujets, les Romains s'emparèrent de ses États sous prétexte de la défendre.

**CARTOUCHE** (Louis Dominique), fameux voleur, né à Paris en 1693, était fils d'un marchand de vins de la Courtille, et avait commencé quelques études dans un collège, d'où il se fit chasser. Après avoir servi quelque temps, il se mit à la tête d'une troupe de bandits qui commettaient journellement des vols et des assassinats dans la capitale. Il échappa avec tant d'adresse à toutes les recherches, que l'on proposa une récompense à ceux qui le mettraient entre les mains de la justice. Il fut enfin arrêté en 1721, et rompu vif. On a reproduit son histoire sous mille formes et on l'a plusieurs fois mis sur la scène. Grandval publia en 1725 un poème intitulé : *Cartouche ou le Vice puni*.

**CARTULAIRES**, recueil de *Chartes*. V. ce mot au *Dict. univ. des Sciences, des Lettres et des Arts*.

**CARTWRIGHT** (Edmond), mécanicien anglais, né en 1743 à Marsham (Nottingham), mort en 1824, est l'inventeur d'une machine à tisser et d'une machine à carder la laine, pour lesquelles le Parlement lui accorda une gratification de 10 000 liv. sterling. Il cultiva aussi les lettres avec succès et publia des poésies.

**CARUS** (Marcus Aurelius), empereur romain, né à Narbonne, suivant Eutrope, avait été préfet du prétoire sous Probus, et fut, après la mort de ce prince, élu par l'armée, l'an 281. Il défait les Sarmates en Illyrie, s'empara de la Mésopotamie, des villes de Séleucie et de Ctésiphon, et mourut dans cette dernière ville en 282, selon les uns, frappé de la foudre, selon les autres, assassiné par le préfet Aper. Ses fils, Carin et Numérien, qu'ils avait créés césars, régnerent après lui.

**CARUS** (Fréd. Aug.), théologien réformé, né en 1770 à Bautzen, mort en 1807, professa la philoso-

phie à Leipsick. Parmi ses œuvres, publiées à Leipsick de 1808 à 1810, en 7 vol. in-8, on remarque une *Psychologie*; une *Histoire de la Psychologie*; des *Réflexions sur l'histoire de la philosophie*; la *Psychologie des Ilébreux*; *Considérations sur l'histoire de l'espèce humaine*; des *Essais de morale et de philosophie religieuse*. Ses écrits sont tous en allemand, excepté une *Histoire des sentiments de l'Église grecque* et un *Commentaire sur la cosmothéologie d'Anaxagore*, qui sont écrits en latin.

**CARVAJAL**, famille espagnole, a produit plusieurs hommes célèbres, entre autres: Jean de C., né à Truxillo (Estramadure) en 1399, mort en 1469, fait cardinal par Eugène IV en 1446; il fut chargé de plusieurs missions en Allemagne, combattit les erreurs des Hussites, et contribua au gain d'une bataille livrée aux Turcs en 1456, sous les murs de Belgrade. — Bernardino de C., 1456-1523, neveu du précédent, fut créé cardinal en 1493 par Alexandre VI. Ambassadeur d'Espagne à Rome, il prit parti pour Louis XII et l'empereur Maximilien contre le pape Jules II, et fut pour ce fait excommunié et dépourvu de la pourpre; mais, sous Léon X, ayant reconnu ses torts, il fut rétabli dans ses dignités (1513). — François de C., capitaine espagnol, contribua à la victoire qu'obtint le gouverneur du Pérou, Vaca de Castro, sur le jeune Almagro; embrassa le parti de Pizarro, fut pris avec lui en 1548, et pendu comme traître, à Cusco. — Louis Firmin de C., comte de la Union, général espagnol, né en 1752 à Lima, commanda en 1794 l'armée du Roussillon contre la France, mais échoua et périt peu après.

**CARVALHO-MELHO**, F. POMBAL.

**CARVIN-EPINOY**, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 30 kil. de Béthune; 4200 hab. Fabriques d'amidon, de sucre de betteraves; tanneries.

**CARYANDE**, v. de Carie, sur le golfe lussique, entre Mynde et Bargylie. Patrie du géographe Scylax.

**CARYATIDES**, figures de femmes vêtues de longues tuniques que l'on place en guise de colonnes, de piliers ou de pilastres. Ce nom, qui veut dire *habitants de Caryes* (v. de Laconie), vient, dit-on, de ce que, cette ville s'étant alliée aux Perses lors de l'invasion, ses habitants furent exterminés par les autres Grecs et leurs femmes réduites en esclavage, et condamnées à porter les plus lourds fardeaux.

**CASA** (Jean DELLA), prélat et littérateur italien, né en 1503 à Mugello, près de Florence, fut nommé en 1544 à l'archevêché de Bénévent et devint secrétaire d'État sous Paul IV. On a de lui plusieurs ouvrages écrits avec élégance, tels que: *Galatée ou la manière de vivre dans le monde*, traduit par Belleforest; *De officiis inter potentiores et tenuiores amicos*, trad. en italien par l'auteur même; des *Poésies lyriques* italiennes, que Ménage a commentées. L'édition la plus complète de ses œuvres est celle de Venise, 1752, 3 vol. in-4.

**CASA-BIANCA** (Lucien), capitaine de vaisseau français, né en 1755 à Bastia (Corse), se distingua dans la marine royale, fut député de la Corse à la Convention, puis devint membre du conseil des Cinq-Cents. Commandant le vaisseau *l'Orient* dans l'expédition d'Égypte, il fut mortellement blessé au combat naval d'Aboukir, 1798, et y périt avec son jeune fils qui, voyant le vaisseau prêt à sauter, ne voulut point se séparer de lui. — Son frère Raphaël de C., 1738-1825, général français, concourut sous Louis XV à la conquête de la Corse, et défendit glorieusement Calvi contre les Anglais. Il fut membre de l'Assemblée constituante, et devint sous l'Empire sénateur et comte.

**CASAL**, *Casale* en italien, *Bodincomagus* en latin, v. forte des États sardes, ch.-l. d'intendance sur la r. dr. du Pô, à 60 kil. N. E. de Turin, et à 25 kil. N. O. d'Alexandrie; 20 000 h. Evêché, vieux château fort, église, collège, théâtre, etc. Peu de commerce. Autrefois capitale du Montferrat (une de ses églises renferme les tombeaux des anciens sou-

verains de Montferrat). Plusieurs fois prise et reprise par les Autrichiens et par les Français. Ceux-ci y vainquirent les Espagnols en 1640 et la possédèrent de 1681 à 1706.

**CASAL-NUOVO**, v. du roy. de Naples (Calabre Ulérieure 1<sup>re</sup>), à 22 k. E. de Palmi; 8000 E. Presque détruite en 1783 par un tremblement de terre.

**CASAL-PUSTERLENGO**, v. de Lombardie, à 17 kil. S. E. de Lodi; 4750 h. Les Français y battirent les Autrichiens en 1796.

**CASAMANCE**, riv. de la Sénégambie, au S. de la Gambie, dont elle n'est qu'un bras, se dirige à l'O. et se jette dans l'Atlantique. Ses deux rives, depuis le fort Sedhiou, ont été acquises à la France en 1836.

**CASANOVA** (Fr.), peintre de batailles, né à Londres en 1727, de parents vénitiens, vint se former à Paris sous Charles Parrocel, et y fut reçu en 1763 membre de l'Académie de peinture, puis séjourna à Dresde, à Vienne, et mourut à Brühl près de Vienne, en 1805. Ses principaux tableaux sont ceux dans lesquels il représenta les batailles gagnées par le prince de Condé, et ceux qu'il exécuta pour l'impératrice Catherine, représentant les victoires remportées par les Russes sur les Turcs.

**CASANOVA DE SEINTGALT** (J. J.), aventurier, frère du préc., naquit à Venise en 1725, parcourut l'Europe, faisant toutes sortes de métiers et s'insinuant partout auprès des grands; fut successivement séminariste, militaire, musicien, alchimiste, écrivain, personnage politique; fut emprisonné pour raison d'État en 1755 à Venise, d'où il s'échappa, et mourut à Vienne en 1803. Il a laissé, entre autres ouvrages, une *Histoire de sa captivité*, Prague, 1788, et des *Mémoires* fort licencieux, rédigés en français et publiés à Leipsick, 1826-32, 10 vol. in-8. Ces Mémoires ont été mis à l'Index à Rome.

**CASABAII** ou **CASBA**, V. KASBA.

**CASABAII** (Isaac), érudit, né à Genève en 1559, mort en 1614, enseigna le grec à Genève (1582), à Montpellier, puis à Paris, où Henri IV le fit venir (1598), et fut nommé bibliothécaire du roi. Après la mort de Henri IV, il passa en Angleterre, et obtint de Jacques I une pension et de riches bénéfices. Il mourut à Londres. Casaubon était protestant; il joua un rôle important dans son parti et assista à la conférence de Fontainebleau entre le cardinal Duperron et Duplessis-Mornay. Ce savant a composé un nombre prodigieux d'ouvrages: des *Commentaires sur Diogène Laërce* (1583), sur *Polyen* (1589), sur *Strabon*, *Théophraste*, *Athénée*; des éditions d'*Aristote*, *Théophraste*, *Polybe*, *Perse*, *Suétone*, avec des notes estimées; un *Traité de la Satire chez les Grecs et les Romains* (1605); une *Réfutation des erreurs de Baronius*, et des *Lettres*, Rotterdam, 1709. Il a laissé sous le titre d'*Ephémérides* un journal qui a été publié à Oxford, 1850, par J. Russel, et qui renferme de précieux renseignements sur la politique de son temps. — Son fils, Méric Casaubon, 1599-1671, avait passé avec lui en Angleterre. On lui doit aussi plusieurs ouvr. d'érudition (*Épictète*, *Hiéroclès*, etc.) et un *Traité de la crédulité*, livre singulier où il veut établir la réalité des esprits et des sorciers, Londres, 1668.

**CASCAR**, v. de Mésopotamie, sur les front. de l'Arabie. Colloque entre Manès et l'évêque Archélaüs.

**CASERTE**, v. du roy. de Naples, ch.-l. de la Terre de Labour, au pied du mont Caserta, à 24 k. N. E. de Naples; 20 000 h. Beau palais royal, bâti en 1752, vaste parc, bel aqueduc. Fruits et vins exquis. Caserte doit son nom à un vieux château, appelé dans la langue du pays *Casa erta* (maison escarpée), à cause de son élévation. — A 4 k. N. E., est Caserta-Vecchia. Place de guerre, évêché, b. cathédrale.

**CASES NOIRES**, *Cellar Nigra*, v. d'Afrique, sur les confins de la Numidie et de l'Afrique proconsulaire, eut pour évêq. Donat, l'aut. du schisme des Donatistes.

**CASHILL**, *Iernis*, v. d'Irlande (Tipperary), à 138 kil. S. O. de Dublin et 50 kil. N. O. de Waterford;

7000 h. Archevêché anglican. Patrie de Swift. Ruines de l'anc. cathédrale, attribuée à S. Patrice. Ancienne résidence des rois du Munster.

**CASILINUM**, anc. v. de Campanie, sur le Voltorno, vis-à-vis de Capoue. C'est aux environs de cette ville qu'Annibal, enfermé par Fabius dans un défilé, se tira de ce mauvais pas en chassant devant lui des bœufs dont la tête était chargée de sarments enflammés (216 ans avant J.-C.) et qui portèrent le désordre dans les rangs ennemis. Il prit ensuite Casilinum. Narsès y battit les Germains en 554.

**CASIMIR I**, dit le *Pacifique*, roi de Pologne, fils de Mécislas II, succéda à son père en 1037, sous la régence de sa mère, Richense. Ses sujets s'étant révoltés, il passa en France et se fit diacre dans l'ordre de Cluny, en 1042; mais les Polonais, en proie depuis son départ aux dissensions intestines, obtinrent du pape Benoît IX que leur roi remonterait sur le trône et pourrait se marier. De retour en Pologne, Casimir épousa une fille du grand-duc de Russie, Iaroslav. Il conquit la Silésie, réduisit à l'obéissance la Prusse et la Poméranie et fit goûter à ses peuples les bienfaits d'une sage administration. Il m. en 1058. — C. II, le *Juste*, fils de Boleslas III, né en 1117, mort en 1194, fut élu en 1177, à la place de son frère Mécislas III, qui venait d'être déposé par ses sujets. Il se fit aimer de ses peuples et respecter de ses voisins. — C. III, le *Grand*, né en 1309, mort en 1370, succéda en 1333 à son père Wladislas Loketek, défut le roi de Bohême et conquit une partie de la Russie. Ce prince reforma la législation polonaise, fonda des hôpitaux, des collèges, créa l'université de Cracovie, et accorda aux Juifs des privilèges, dont ils jouissent encore auj. : c'est à la prière d'une Juive nommée *Esther*, qu'il aimait, que fut faite cette concession. En lui finit la dynastie des Piast. — C. IV, fils de Wladislas V, était grand-duc de Lithuanie lorsqu'il fut appelé au trône, en 1445. Il enleva aux chevaliers de l'Ordre Teutonique une partie des possessions qu'ils avaient en Prusse, et fit la guerre avec des chances variées au roi de Hongrie et aux Tartares. Mais il ne sut pas se faire aimer de ses sujets, qui plusieurs fois se révoltèrent. Il mourut en 1492. Il avait ordonné l'usage de la langue latine dans ses États. — C. V, Jean, fils de Sigismond III, né en 1609, avait été Jésuite et cardinal. Élu en 1648, il obtint une dispense pour épouser la veuve de son frère Wladislas VII, auquel il succéda. D'abord défait par Charles-Gustave (Ch. X), roi de Suède, à Varsovie, 1656, il le repoussa ensuite et conclut le traité d'Oliva, 1660. Ses armées, commandées par Sobieski, vainquirent les Tartares en 1661. Cependant, ayant perdu son épouse en 1667, il se dégoûta du gouvernement et abdiqua. Il se retira en France, dans l'abbaye de St-Germain-des-Prés, et en devint abbé, ainsi que de St-Martin de Nevers. Il mourut à Nevers en 1672.

**CASIMIR (S.)**, grand duc de Lithuanie, un des fils de Casimir IV, né en 1458, disputa la couronne de Hongrie à Mathias Corvin : ayant échoué, il se retira au château de Dobsky, où il se livra aux exercices de la piété la plus austère. Il mourut à Wilna en 1483. Il fut canonisé en 1521. On le fête le 5 mars.

**CASIRI** (Michel), savant orientaliste, né en 1710 à Tripoli en Syrie, mort à Madrid en 1791, était un religieux syro-maronite. Il reçut les ordres à Rome, enseigna les langues orientales dans cette ville, passa en Espagne où il fut attaché à la bibliothèque royale de Madrid (1748), devint membre de l'Académie d'histoire de cette ville, interprète du roi, et bibliothécaire en chef de l'Escurial (1763). On a de ce laborieux savant un ouvrage indispensable pour l'étude de la littérature orientale : *Bibliotheca arabico-hispana Escurialensis*, Madrid, 1760-70, 2 vol. in-f. C'est un catalogue qui renferme tous les manuscrits arabes de l'Escurial avec des explications et d'amples extraits.

**CASIUS MONS**, chaîne de mont. de Syrie, commence près de la Méditerranée, un peu au S. de

Pembouchure de l'Oronte, et se lie aux monts Bélus, liés eux-mêmes à l'Antiliban. — Montagne de la Basse-Egypte, à l'E. du lac Sirbonis, formait dans la Méditerranée le cap dit auj. *Ras-Kazaroun*.

**CASLON** (Will.), fondeur de caractères anglais, né en 1692, mort en 1766, perfectionna son art et affranchit l'Angleterre de l'obligation de tirer ses caractères des fontes de la Hollande. Il fonda en 1700 les types arabes du *Nouvel-Testament* et des *Psalmes* à l'usage des églises d'Orient, et en 1722 les beaux caractères anglais qui servirent à l'impression des œuvres de Selden.

**CASMILLUS**. V. **CABIRES**.

**CASPE**, v. d'Aragon, à 80 kil. E. S. E. de Saragosse, près du confluent de l'Ebre et de Guadalupe; 8000 hab. C'est là qu'eut lieu en 1412 le *Compromis* par lequel la couronne d'Aragon fut adjugée à Ferdinand, fils aîné de Jean I, roi de Castille.

**CASPIENNE** (mer), *Caspium mare*, *Hyrcanum mare*, immense lac salé, sur les confins de l'Europe et de l'Asie, à 1200 kil. du S. au N. et 300 de l'E. à l'O. : les côtes O. et N. appartiennent à la Russie, la côte S. à la Perse, la côte E. au Turkestan indépendant. Le niveau de cette mer est plus bas que celui de la mer Noire, mais cette différence de niveau, longtemps exagérée, paraît n'être que de 30". Sa plus grande profondeur est de 140". La navigation y est dangereuse; elle est auj. desservie par de nombreux bateaux à vapeur. Cette mer reçoit de très-grands fleuves : le Volga, l'Oural, le Kour, le Térék. Il paraît qu'autrefois elle était beaucoup plus étendue; elle décroît tous les jours.

**CASPIENNES** (portes), *Caspiae Pylae*, auj. le *Pas de Khaouran*, défilé très-difficile qui conduisait de l'Hyrcanie dans la Parthie (du Mazendéran actuel dans l'Irak-Adjémi), vers la source du Ziobéris.

**CASPIRE**, ville de l'Inde ancienne, au N. O., vers les sources de l'Hydaspe, paraît être *Cachemire*.

**CASSAGNE** ou **CASSAIGNE** (Jacques), abbé, né à Nîmes en 1636, mort en 1679, eut quelque réputation comme poète et comme prédicateur, remppla en 1662 St-Amant à l'Académie française, et fut garde de la Bibliothèque du roi. Il est surtout connu, ainsi que Cotin, par les sarcasmes de Boileau. On lui doit une traduction de Salluste, 1675, ainsi que le *Dialogue de l'Orateur* de Cicéron, 1673.

**CASSAGNES-BEGONHEZ**, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 20 kil. S. de Rhodéz; 1500 hab.

**CASSANDRE**, *Cassandra*, dite aussi *Alexandra*, fille de Priam et d'Hécube. Apollon, amoureux de cette princesse, lui avait permis de lui demander tout ce qu'elle voudrait pour prix de sa complaisance : elle le pria de lui accorder le don de prophétie; mais lorsqu'Apollon eut rempli sa promesse, elle refusa de tenir sa parole, et le dieu, ne pouvant lui ôter le don de prédire, empêcha que ses prédictions fussent jamais crues. Aussi s'opposa-t-elle sans succès à l'entrée du cheval de bois dans Troie. La nuit de la prise de cette ville, elle se réfugia dans le temple de Pallas, où Ajax, fille d'Oïlée, lui fit le plus sanglant des outrages. Agamemnon, à qui elle était échue en partage comme esclave, l'emmena en Grèce. En vain prévint-elle ce prince du sort qui lui était réservé; sa prédiction eut le sort accoutumé. Clytemnestre la fit massacrer avec Agamemnon. Lycophron a fait un poème célèbre par son obscurité dont Cassandre est l'héroïne.

**CASSANDRE**, *Cassander*, fils d'Antipater, né en 354 av. J.-C., s'empara de la souveraine autorité en Macédoine à la mort de son père, 319; mit à mort la mère d'Alexandre, Olympias, puis Roxane et son fils, le jeune Alexandre, épousa Thessalonice, sœur du conquérant, et se fit proclamer roi l'an 311 av. J.-C. Il s'unit à Ptolémée et à Lysimaque contre Antigone, et tous trois remportèrent sur lui, en 301, la bataille d'Ipsus : il obtint en partage, outre la Macédoine, la plus grande partie de la Grèce. Il m. en 298.

**CASSANDRE** (François), écrivain du XVII<sup>e</sup> siècle.

mort en 1695. On lui doit, entre autres écrits, une traduction française estimée de la *Rhétorique* d'Aristote, 1654 et 1675. Il vécut dans l'indigence; Boileau, qui l'aimait, vint souvent à son secours. C'est lui que ce poète a peints dans sa 1<sup>re</sup> satire.

**CASSANDRIA**, auparavant **POTIDÉE**. V. **POTIDÉE**.

**CASSANDRIA**, nom moderne de la presqu'île de *Palène*, entre les golfes de Cassandrie et de Salonique.

**CASSANO**, *Cassanum* ou *Cassianum*, v. de Lombardie, à 25 kil. N. E. de Milan, sur l'Adda; 1860 h. Pont sur l'Adda. Excelin le Féroce, chef des Gibelins, y fut vaincu en 1259. Les Français y battirent en 1705 le prince Eugène; ils y furent battus en 1799 par Souwarow. — V. du roy. de Naples (Calabre Ctiér.), à 10 kil. S. E. de Castrovillari; 6000 hab. Evêché. Eaux thermales sulfureuses.

**CASSARD** (Jacq.), intrépide marin, né à Nantes en 1672, mort en 1740, fit avec de grands succès la course contre les Anglais dans la Manche, sous Louis XIV, protégea plusieurs convois de blé pendant la disette de 1709, et s'éleva par sa seule valeur au grade de capitaine de vaisseau. Duguay-Trouin le regardait comme le premier de nos marins. Néanmoins, ses services furent méconnus, et il fut emprisonné au fort de Ham pour s'être plaint vivement d'une injustice. Un vaisseau porte son nom.

**CASSAY**, État jadis indépendant, auj. prov. de l'Inde Transgangaïque anglaise, entre l'Arakan, l'Assam et le Bengale; ch.-l., Mounipour. — Soumis par les Birmans en 1774, le Cassay recouvra son indépendance en 1826. Il fait partie des prov. récemment acquises par les Anglais.

**CASSEL**, *Castellum Cattorum*, capit. de l'électorat de Hesse-Cassel, sur la Fulde, à 750 kil. N. E. de Paris; 32 616 hab. Elle se partage en 3 quartiers: Altstadt, Unterneustadt, Oberneustadt, dit aussi Franzœsische-Neustadt, parce qu'il a été bâti par des Français réfugiés lors de la révocation de l'édit de Nantes. Chemins de fer; belles places, arsenal, casernes; sociétés savantes, académie des beaux-arts, lycée dit *Collegium Carolinum*, nombreux établissements d'instruction. Industrie active: étoffes de soie, de coton; passementerie, chapeaux, couleurs, bougies, etc. — Cassel est connue dès le x<sup>e</sup> s.; elle fut fortifiée en 1526; elle fut occupée par les Français de 1756 à 1763; ses fortifications furent rasées en 1767. Elle a servi de capit. au roy. de Westphalie de 1806 à 1813. — Il ne faut pas la confondre avec CASSEL sur le Rhin, *Castellum Trajani*: celle-ci est dans le duché de Hesse-Darmstadt, vis-à-vis de Mayence, dont elle est comme un faubourg; 2800 h.

**CASSEL**, *Castellum Morinorum*, v. de France, ch.-l. de cant. (Nord), à 10 kil. N. O. d'Hazebrouk, 4495 h. Collège. Huiles végétales, dentelles, chapeaux. Vue magnifique d'où l'on découvre 32 villes et la mer du Nord. Patrie du général Vandamme. — Cassel était la capit. des *Morini*. Les Romains y élevèrent un château fort autour duquel se bâtit la ville. Robert le Frison y battit Philippe I en 1071; Philippe de Valois, les Flamands en 1328; et Philippe, duc d'Orléans, le prince d'Orange en 1677; ce dernier céda Cassel à la France.

**CASSIANUS BASSUS**, écrivain grec, né en Numidie dans le III<sup>e</sup> ou IV<sup>e</sup> siècle de notre ère. On a sous son nom un livre grec intitulé *Gréponiques*, publié pour la première fois en 1539, et qui contient d'intéressants détails sur l'agriculture chez les anciens. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Niclas, grec.-lat., Leipsick, 1781; il a été traduit en français dès 1543 par Ant. Pierre de Narbonne, et en 1812 par Caffarelli.

**CASSIEN** (Jean), *Cassianus*, écrivain ascétique du IV<sup>e</sup> s., né probablement en Provence, entra jeune dans un monastère de Bethlém en Judée, visita les solitaires de la Thébaïde, se lia à Constantinople avec S. Jean-Chrysostôme qui l'attacha à son église, vint vers 415 se fixer à Marseille, fonda dans cette ville le monastère de St-Victor, et y mourut vers 440. Il

professa un semi-pélagianisme qui fut combattu par S. Augustin. On a de lui : les *Institutions monastiques* (*De institutione monachorum*), 420; des *Conférences des Pères du Désert*, d'où Arnould d'Andilly a tiré presque tous les matériaux de sa *Vie des Pères du Désert*, et un *Traité de l'Incarnation*, dirigé contre Nestorius. La meilleure édit. de Cassien est celle de Leipsick, 1722, in-fol.

**CASSIN** (mont), *M. Cassino*, mont. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Terre de Labour), à 80 kil. N. O. de Naples, est célèbre par une abbaye qu'y fonda S. Benoît en 529, et qui est le berceau de l'ordre des Bénédictins. Ce monastère, qui subsiste encore, a servi de retraite à des souverains et à des pontifes, notamment à Carloman et à S. Grégoire. Il renferme d'immenses richesses, une précieuse bibliothèque, avec une galerie de tableaux. On voit près de cette abbaye l'Albanette, retraite de S. Ignace de Loyola, qui y composa en 1538 la règle des Jésuites. L'*Histoire du Mont-Cassin* a été écrite par Gattola, en latin, et par le P. Tosti, archi-vêq. du couvent, en italien.

**CASSINI** (J. Dominique), célèbre astronome, né dans le comté de Nice en 1625, remplaça, dès 1650, Cavalieri, professeur d'astronomie à Bologne, et obtint bientôt une telle réputation que le sénat de Bologne et le pape le chargèrent à l'envi de plusieurs missions scientifiques et même politiques. Colbert l'attira en France (1669); il s'y fit naturaliser, fut reçu membre de l'Académie des sciences, et mourut à Paris en 1712, à 87 ans. Cassini découvrit plusieurs des satellites de Jupiter et de Saturne, 1684, détermina la rotation de Jupiter, de Mars et de Vénus; publia de 1668 à 1693 les *Ephémérides des satellites de Jupiter*, admirables pour leur exactitude, et travailla à la mesure du méridien de Paris. On a de lui un grand nombre de mémoires, dont une partie a été réunie sous le titre d'*Opera astronomica*, Rome, 1666. Son *Éloge* a été prononcé par Fontenelle.

**CASSINI** (Jacques), fils du préc., né à Paris en 1677, m. en 1756, était maître des comptes. Il hérita des talents de son père, obtint sa place à l'Académie des sciences, 1694, et devint en 1696 membre de la Société royale de Londres. Il décrivit une perpendiculaire à la méridienne de France, et fournit plusieurs *Mémoires* à l'Académie, entre autres un grand travail sur l'inclinaison des satellites et de l'anneau de Saturne. On a de lui : *Éléments d'astronomie*, 1740; *De la grandeur et figure de la terre*, 1720, etc.

**CASSINI** de THURY (César François), fils du préc., né à Paris en 1714, mort en 1784, montra dès l'enfance de grandes dispositions pour l'astronomie, fit reçu à l'Académie des sciences dès l'âge de 22 ans, corrigea la méridienne qui passe par l'Observatoire, et fut chargé de la description géométrique de la France. Le fruit de ses travaux fut cette belle *Carte de la France*, composée de 180 feuilles, qui fut publiée au nom de l'Académie des sciences de 1744 à 1793, et qui offrait la représentation la plus fidèle du pays, sur une échelle d'une ligne pour 100 toises. — César Cassini n'ayant pu achever cette vaste entreprise, son fils, Jacq. Dominique C. (1748-1845), directeur de l'Observatoire de Paris et membre de l'Académie des sciences, fut chargé de la terminer. Il en fit hommage à l'Assemblée nationale en 1789. Capitaine, Alexis Donnet et plus récemment Hyacinthe Langlois ont publié des réductions de la grande carte de Cassini. — Gabriel C., fils de J. Dominique, 1784-1832, s'est distingué à la fois comme magistrat et comme botaniste. On lui doit de savants mémoires, réunis sous le titre de : *Opusculs phytologiques* (1826), qui le firent admettre à l'Académie des sciences.

**CASSIODORE** (Aurélius), écrivain latin et homme d'État, né à Squillace en 468 ou 480, servit d'abord Odoacre, roi des Hérules; puis fut recherché par Théodoric, roi des Goths; devint premier ministre et consul sous ce prince, établit l'ordre et fit fleurir la justice dans ses États; resta fidèle, après la mort du roi, à sa fille Amalasonte, et se retira à la fin de

sa vie dans un monastère de la Calabre où il s'occupait à composer d'utiles ouvrages, à rassembler et à faire copier par les moines les précieux manuscrits de l'antiquité. Il mourut vers 562 ou 575, ayant vécu près de 100 ans. On a de lui un *Traité de l'âme*, trad. en français par Amaury Bouchard; quatre livres des *Arts libéraux*, intitulé *De institutione divinarum litterarum* (arithmétique, astronomie, géométrie, musique); des *traités du Discours*, de l'*Orthographe*, 12 livres de *Lettres*, des *Commentaires* sur les Psaumes, etc. Il avait composé une *Histoire des Goths*, dont on n'a qu'un extrait par Jornandès; on a sous son nom une *Histoire tripartite*, abrégée de Socrate, Euzèbe et Théodoret, et dont le véritable auteur est Euphrane le Scolastique. L'édition la plus estimée de ses œuvres est celle de dom Garet, 2 vol. in-fol., Rouen, 1679, et de Venise, 1729. Denis Ste-Marthe a écrit sa *Vie*. M. Olleris a publié en 1841 une thèse sur *Cassiodore, conservateur des livres latins*.

**CASSIOPEE**, femme de Céphée, roi d'Éthiophie, et mère d'Andromède, voulut disputer aux Néréides le prix de la beauté. Neptune, irrité de son audace, fit ravager ses Etats par un monstre marin, et l'obligea à exposer sa fille Andromède à la fureur de ce monstre. Cassiopée fut, après sa mort, placée au nombre des constellations (dans la voie lactée).

**CASSIQUIARE**, riv. de l'Amérique du S., n'est qu'un bras de l'Orénoque qui, après avoir traversé la Nouv.-Grenade et le Vénézuëla, va se jeter dans le Rio-Negro. Il roule au travers de vastes forêts et de lieux humides; ses bords sont infestés de mosquites.

**CASSIS**, *Carsici* ? v. et port des Bouches-du-Rhône, à 17 kil. S. E. de Marseille: 2000 hab. Cabotage; pêche du corail. Figue, grenades; vin muscat. Patrie de Barthélémy, l'auteur du *Voyage d'Anacharsis*.

**CASSITERIDES** (îles), groupe d'îles, ainsi nommées par les Grecs parce qu'elles fournissent beaucoup d'étain (*assiteros* en grec), furent exploitées successivement par les Phéniciens, les Carthaginois et les Romains. On croit que ce sont les îles Sorlingues, au S. O. de la Grande-Bretagne. Cependant on ne trouve plus d'étain dans ces îles.

**CASSIUS** (Spurius) Viscellinus. Après avoir été 3 fois consul et avoir battu les Herniques, il proposa, quoique patricien, de partager entre les plébéiens les terres conquises qui avaient été usurpées par les patriciens (ce fut la 1<sup>re</sup> loi agraire); le sénat irrité l'accusa d'aspirer à la tyrannie, et il fut précipité de la roche Tarpéienne, l'an 486 av. J.-C.

**CASSIUS** (C.) Longinus, général romain, l'un des meurtriers de César, s'était signalé, après la défaite de Crassus par les Parthes à Carrhes, en couvrant la Syrie. Pendant les guerres civiles de Pompée et de César, il suivit les drapeaux du premier; il fut néanmoins épargné par le vainqueur. De retour à Rome, il épousa Junie, sœur de Brutus, et forma, de concert avec celui-ci, la conspiration dont César fut victime, l'an 44 av. J.-C. Cassius se rendit ensuite en Afrique; mais ne pouvant se maintenir dans cette province, il passa en Orient, y leva des troupes nombreuses, et se joignit à Brutus en Macédoine. Là, Antoine et Octave vinrent leur livrer bataille dans les plaines de Philippes (42): Cassius, qui commandait l'aile gauche de l'armée, et qui avait Antoine en tête, ne tarda pas à plier, et croyant Brutus battu aussi de son côté, il se perça de son épée. On le surnomma le *Dernier Romain*.

**CASSIUS** (Avidius), général romain. Placé par Marc-Aurèle à la tête des légions de Syrie, il battit les Parthes (163). Enflé de ses succès, il crut pouvoir aspirer à l'empire, et se fit proclamer par ses légions (175), mais il périt trois mois après dans une révolte de ses propres soldats.

**CASSIUS** (André), médecin et chimiste, né à Sleswig vers 1650, exerça son art à Hambourg. On lui doit la découverte du précipité d'or qui porte le nom de *Pourpre de Cassius*, ainsi que l'essence de bézoard.

**CASSIVELLANUS**, chef breton qui occupait les

bords de la Tamise, s'opposa à l'invasion de César, fut deux fois vaincu et se soumit, 54 av. J.-C.

**CASSOVIE** ou *cossova* (Champ de), appelé aussi *Champ des Merles*, plaine de Serbie, arrosée par le Drino, s'étend entre Skopia et Kopanick. Il s'y livra deux batailles décisives: la 1<sup>re</sup> en 1389, entre les Serbes qui y furent défaits et le sultan Amurath I, qui périt au milieu de son triomphe (le résultat de la bataille fut l'assujettissement des tribus eslavonnes); la 2<sup>e</sup> en 1448: les Hongrois, les Bohèmes, les Allemands et les Valaques, conduits par J. Huniade, furent taillés en pièces par Amurath II.

CASSOVIE, ville de Hongrie. V. KACHAU.

**CASTAGNO** (André del), peintre, né en 1406, au village de Castagno, en Toscane, mort en 1480. Il obtint, dit-on, de Dominique de Venise le secret de peindre à l'huile, et l'assassina ensuite pour s'approprier cet art: son crime ne fut connu qu'après sa mort. Chargé par la république de Florence de faire le tableau où était représentée l'*Eaduction des Pazzi*, qui avaient conspiré contre les Médicis, il le fit avec une si effrayante vérité, que le peuple ne l'appela plus depuis qu'*André des Pendus*.

**CASTAGNOS** (don Francisco Xavier de), duc de Baylen, général espagnol, né en 1758 dans la Biscaïe, mort à Madrid en 1852, servit avec distinction en 1793 dans l'armée de Navarre contre les troupes républicaines de la France; devint en 1798 lieutenant général, mais se fit bannir peu après pour s'être opposé au système de paix à tout prix suivi par son gouvernement; fut rappelé lors de l'invasion des Français et investi du commandement d'un corps d'armée sur les frontières de l'Andalousie; surprit le général Dupont, qui voulait pénétrer dans cette province, le battit à Baylen (19 juillet 1808), et le contraignit à signer une déplorable capitulation; fut à son tour battu par le général Lannes à Tudela, au mois de nov. de la même année; unit alors ses forces à celles de Beresford et de Wellington, eut la plus grande part à la bat. de Vittoria, gagnée par ce dernier le 21 juin 1813; n'en fut pas moins destitué par la régence par suite de dénégations; fut réintégré par Ferdinand VII, nommé capitaine général de la Catalogne, puis président du Conseil de Castille (1825), mais fut écarté en 1833 pour s'être opposé aux modifications apportées dans le droit de succession au trône. Il rentra aux affaires, malgré son grand âge, après la chute d'Espartero (1843), remplaça Arguelles comme tuteur de la jeune reine, et fut comblé d'honneurs jusqu'à la fin de sa longue vie. Il avait été fait par Ferdinand duc de Baylen et grand d'Espagne.

**CASTALIE**, fontaine de Phocide, au pied du Parnasse, était consacrée aux Muses, qui prenaient de là le nom de *Castalides*: elle donnait l'inspiration poétique à ceux qui buvaient de ses eaux.

**CASTANET**, ch.-l. de cant. (H.-Garonne), à 12 kil. S. E. de Toulouse; 1300 hab.

**CASTEGGIO**, v. des États sardes, à 10 kil. E. de Voghera et près de Montebello; 2000 hab. Il s'y livra en 1800 et en 1859 deux combats qui sont plus connus sous le nom de *Montebello*. V. ce nom.

**CASTEL** (le P. Louis Bertrand), savant jésuite, né à Montpellier en 1688, mort à Paris en 1757, vint à Paris vers 1720, et se fit connaître par des vues originales. Il publia en 1724 un *Traité de la pesanteur universelle*, où il expliquait tous les phénomènes de l'univers par deux principes: la gravité des corps, qui faisait tout tendre au repos, et l'activité des esprits, qui créait incessamment le mouvement. Il donna en 1740 l'*Optique des couleurs*. Il s'occupa toute sa vie de construire un *clavecin oculaire*, dont il avait donné la description de 1735, et au moyen duquel il prétendait affecter l'œil par la succession des couleurs, comme le clavecin affecte l'oreille par la succession des sons; mais, après avoir fait de grandes dépenses, il ne put réussir.

**CASTEL** (René Richard), poète et naturaliste, né

en 1758 à Vire, m. en 1832; fut député du Calvados à l'Assemblée législative, puis se livra aux lettres; a publié en 1797 *Les Plantes*, poème didactique.

**CASTEL**, de *Castellum*, *château*, nom d'un grand nombre de lieux remarquables par des châteaux. (Cherchez à CHATEAU les mots qui ne seraient pas ici).

**CASTEL-A-MARE**, v. et port de Sicile (Trapani), sur la côte N., à 10 k. N. O. d'Alcamo; 6000 h. Huile, vins, fruits. C'est l'anc. *Emporium Egestæ*, p. de Ségeste.

**CASTEL-A-MARE-DELLA-BRUCCA**, l'anc. *Èlée*, v. marit. de l'Italie mérid. (Princip. Citér.), à 11 kil. de Vallo.

**CASTEL-A-MARE-DI-STAFIA** ou **CASTELLAMARE**, *Stabiaz*, ville maritime de l'Italie mérid. (prov. de Naples), à 26 kil. S. E. de Naples; 15000 hab. Evêché. Chemin de fer. Eaux thermales, coton herbacé. — L'anc. *Stabiaz*, déjà ravagée par Sylla, fut engloutie l'an 79 de J.-C. par une éruption du Vésuve.

**CASTEL ARAGONESE**. V. **CASTEL-SARDO**.

**CASTEL-CICALA** (RUFFO, comte de). V. **RUFFO**.

**CASTELFIDARDO**, bourg d'Italie, dans la Marche d'Ancone et à 12 k. S. de cette ville. Les troupes pontificales, commandées par le général Lamoticière, y furent battues le 18 sept. 1860 par les troupes sardes, que commandait le général Cialdini.

**CASTEL-FRANCO**, v. de Vénétie, à 24 kil. O. de Trévise; 4000 h. Patrie du peintre Giorgione. Les Français y battirent les Autrichiens en 1805.

**CASTEL-GONDOLFO**, vge de l'État ecclésiastique, à 17 kil. S. E. de Rome, sur le lac d'Albano. Climat salubre; maison de plaisance des papes, construite par Urbain VIII, belle église élevée par Bernini; villa Barberini, dans les jardins de laquelle on voit les ruines d'un palais de Domitien.

**CASTEL-JALOUX**, ch.-l. de c. (Lot-et-Garonne), à 28 kil. N. O. de Nérac; 1800 hab. Verrerie, martinets à cuivre, tanneries; eaux ferrugineuses. Vieux château des seigneurs d'Albret.

**CASTELLAMARE**, V. **CASTEL-A-MARE**.

**CASTELLAN**, titre que portaient dans l'ancien roy. de Pologne les sénateurs revêtus des premiers dignités après les Palatins : ils avaient à gouverner certaines provinces, ainsi que le territoire qui en dépendait, et qu'on nommait *Castellanie*. Le castellan de Cracovie avait la prééminence sur tous les autres.

**CASTELLAN (P.)**, prélat, V. **DUCRUEL**.

**CASTELLANE**, *Salinæ*, ch.-l. d'arr. (B.-Alpes), sur le Verdon, à 30 k. S. E. de Digne; 2106 h. E offes commun.; draps. Commerce de fruits secs et confits, surtout de pruneaux. Aux env., source salée abondante. — Anc. baronnie, réunie à la Provence en 1257. Castellane donna son nom à une des principales familles nobles de la Provence, à laquelle appartiennent le marquis d'Entrecasteaux, les comtes d'Adhémar et de Grignan, et le maréchal. de ce nom.

**CASTELLANE (Victor)**, comte de), maréchal de France, né à Paris en 1788, mort en 1862, s'enrôla en 1804; fit avec distinction, dans la cavalerie, les campagnes de l'Empire, et devint colonel; fut envoyé en Espagne sous la Restauration (1823), et se fit rap. eler p u n'avoir pas voulu s'associer aux vengeances ultra-royalistes de Ferdinand VII; prit part à la siège d'Anvers (1832); y fut fait lieutenant général et devint pair de France en 1837; comprima avec énergie le soulèvement de Rouen (1848); fut appelé à la commandement de Lyon (1851), sut maintenir la population dans les jours de crise les plus menaçants; et fut nommé sénateur et maréchal de France (1852).

**CASTELLI (Benoit)**, savant mathématicien, né à Brescia en 1577, mort à Rome en 1644, fut disciple de Galilée, professa les mathématiques à Pise, puis à Rome, et forma Torricelli et Cavalieri. Il s'occupa surtout de l'hydraulique, et composa un *Traité de la mesure des eaux courantes*, Rome, 1628; trad. en 1664.

**CASTELLO-BRANCO**, *Castrum Album*, ville de Portugal (Beira), sur la Liria, à 80 k. E. S. E. de Coïmbre; 6000 h. Evêché suffragant de Lisbonne.

**CASTELLON-DE-LA-PLANA**, v. forte d'Espagne,

ch.-l. de la prov. de même nom, à 60 k. N. E. de Valence, à 7 k. de la Méditerranée; 16 000 h. Près de là, sur une colline, on voit les ruines de l'ancienne *Castalia*. Jacques I, roi d'Aragon, ayant pris cette dernière ville sur les Maures, en 1233, la détruisit, et de ses débris fit construire Castellon, dans la plaine. — La province de Castellon, formée de la partie N. E. de l'anc. roy. de Valence, compte 250 000 h.

**CASTELLONNE**, v. du roy. de Naples (Terr. de Labour), sur le golfe et à 6 k. N. E. de Gaète; 4000 h. On y montre l'emplacement de l'anc. *Formianum*, villa de Cécéron, près de laquelle il fut tué.

**CASTELLUM CATTORUM**,auj. *Cassel* (Hesse)

**CASTELLUM DRUSI ET GERMANICI**,auj. *Alt-Koenigstein* (Nassau), sur le mont Taunus, chez les *Mattiari*.

**CASTELLUM MENAPIORUM**, v. de Gaule (Germanie 2<sup>e</sup>), chez les *Menapii*, sur la *Mosa* (Meuse),auj. *Kessel*.

**CASTELLUM MORINORUM**, v. de Gaule (Belgique 2<sup>e</sup>), est auj. *Cassel* (dép. du Nord).

**CASTELLUM NOVUM ARIANORUM**,auj. *Castelnaudary*.

**CASTELLUM TRAJANI**,auj. *Cassel*, v. de Germanie, sur le Rhin, r. dr., vis-à-vis de Mayence.

**CASTEL-MORON**, ch.-l. de c. (Lot-et-Garonne), sur la r. dr. du Lot, à 31 k. S. E. de Marmande; 1000 h. Église consistoriale calviniste.

**CASTEL-MORON D'ALBRET**, petite v. du dép. de la Gironde, à 10 k. N. de La Réole; 210 h. Anc. ch.-l. du comté d'Albret.

**CASTELNAU**, ch.-l. de c. (Lot), à 22 k. S. O. de Cahors; 4196 h. — C.-Magnoac, ch. de cant. (H.-Pyrénées), à 35 k. N. E. de Bagnères de Bigorre; 1200 h. Commerce de grains. — C. de Médoc, *Noviomagus*, ch.-l. de c. (Gironde), à 32 k. N. O. de Bordeaux, dans l'anc. Médoc; 1000 h. Bons vins. — C.-Montmiral, ch.-l. de c. (Tarn), à 9 k. N. O. de Gaillac; 3086 h. — C.-Rivière-Basse, ch.-l. de c. (Htes-Pyrénées), sur le Louet, à 44 k. N. de Tarbes; 603 h.

**CASTELNAU (Pierre de)**, religieux de Cîteaux et archidiacre de Maguelone, fut envoyé par Innocent III dans le midi de la France, avec la qualité de légat extraordinaire, pour rechercher les hérétiques albigeois et les livrer au bras séculier, et eut pour collègue Rainier, moine de Cîteaux. Ils étaient accompagnés entre autres de Dominique, fondateur de l'ordre des Frères Prêcheurs. Ces inquisiteurs rencontrèrent une vive résistance, et Castelnau finit par être massacré sur les terres de Raymond VI, comte de Toulouse (1208), au moment où il venait d'enjoindre à ce prince d'abandonner la cause des Albigeois; ce meurtre fit excommunier Raymond et amena la guerre des Albigeois.

**CASTELNAU (Michel de)**, né près de Tours en 1520, mort en 1592, fut employé à d'importantes négociations sous Charles IX et Henri III, et fut cinq fois ambassadeur en Angleterre. Il se signala également comme guerrier et prit part aux batailles de Jarnac et de Moncontour. Il a laissé des *Mémoires* qui vont de 1559 à 1570 et qui sont la meilleure source pour cette époque de notre histoire. Ils ont été publiés pour la 1<sup>re</sup> fois à Paris, 1621, in-4; réimprimés avec des additions de Le Laboureur, en 1659, 2 vol. in-fol., et à Bruxelles en 1731, 3 volumes in-folio, avec de nouvelles additions par J. Godefroy. — Son petit-fils, Jacques, marquis de Castelnau, né en 1620, se distingua aux sièges de Corbie, de La Capelle, aux batailles de Fribourg et de Nordlingue, et surtout à la bataille des Dunes (1658), où il commandait l'aile gauche. Il mourut la même année de ses blessures après avoir reçu le bâton de maréchal.

**CASTELNAUDARY**, *Sostomagus*, ch.-l. d'arr. (Aude), à 36 k. N. O. de Carcassonne, sur le canal de Languedoc; 8000 h. Trib., collég. Draps, toiles peintes. commerce de grains et de melons. Patrie d'Alex. Soumet. — Détruite par les Goths ariens au v<sup>e</sup> siècle, elle fut rebâtie sous le nom de *Castellum Novum Arianorum*, d'où dérive, par corruption, son nom moderne. Elle devint ensuite capitale du comté de Lauraguais et fut possédée par les comtes

de Toulouse. En 1229, S. Louis fit raser ses fortifications; en 1355, elle fut prise et brûlée par le prince de Galles. Le maréchal de Schomberg y battit et y prit Montmorency, qui commandait les troupes de Gaston d'Orléans, 1632.

**CASTELREAGH** (lord). V. CASTLEREAGH.

**CASTEL-SARDO**, v. de l'île de Sardaigne, à 31 k. N. E. de Sassari, sur un roc escarpé qui s'avance dans la mer; 2000 h. Evêché. Place forte et petit port. Fondée en 1200 par les Génois qui l'appellèrent *Castel-Genovese*; sous les Espagnols elle reçut le nom de *Castel-Aragonese*, qu'elle porta jusqu'en 1767.

**CASTEL-SARRASIN**, ch.-l. d'arr. (Tarn-et-Garonne), sur la Garonne, à 21 k. O. de Montauban; 7408 h. Trib., collège. Commerce d'huile et de safran. La v. fut fondée, dit-on, par les Sarrasins lors de leur invasion en France au VIII<sup>e</sup> siècle. Selon d'autres, *Sarrasin* n'est qu'une corruption de *Cerrutium*, anc. nom de la ville.

**CASTEL-VETERE**, *Caulonia*, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Calabre Ult. 1<sup>re</sup>), à 20 k. N. E. de Gérace; 3400 h. Vins et soie. L'anc. *Caulonia*, bâtie par les Achéens, fut détruite par Denys le Tyran.

**CASTEL-VETRANO**, v. de Sicile, à 17 k. E. de Mazzara; 13000 h. Bons vins blancs; fabrication d'objets d'albâtre; pêche du corail.

**CASTETS**, ch.-l. de c. (Landes), à 22 k. N. O. de Dax; 1100 h. Usines. — C.-EN-DORTHE, petit port sur la Garonne (départ. de la Gironde), à 23 k. N. de Bazas; 1343 h. Anc. château fort, assiégé en 1586 par Matignon, et dont Henri (IV) fit lever le siège.

**CASTI** (l'abbé J. B.), poète italien, né en 1721 à Prato, m. en 1804, fut d'abord professeur dans sa patrie, puis fut appelé à Vienne par son ami, le duc de Rosenberg, gouverneur du grand-duc (depuis empereur Joseph II) et y obtint le titre de *poète de l'empereur*. Il visita les cours de Russie, de Prusse, et vint passer ses derniers jours à Paris (1798). Il était doué d'un esprit vif et gai, qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. Ses deux principales productions sont les *Nouvelles galantes* en vers, Londres (Paris), 1793, contes dans le genre de Boccace, et les *Animaux parlants*, poème héroï-comique en 26 chants (Paris, 1802), où les personnages d'Ésope forment une épopée régulière. Ces ouvrages sont écrits avec un talent qui a fait placer l'auteur au rang des meilleurs poètes de sa nation; mais il y règne, dans le premier surtout, une coupable licence qui les a fait condamner à Rome. Les *Animaux parlants* ont été trad. par Paganel, Liège, 1813, et mis en vers par Mareschal, Paris, 1819.

**CASTIFAO**, ch.-l. de cant. (Corse), à 22 k. N. de Corte; 600 h.

**CASTIGLIONE**, v. de Lombardie, à 26 k. S. E. de Brescia; 5000 h. Les Autrichiens y furent battus par le général Bonaparte le 29 juin 1716: c'est en mémoire de cette victoire qu'Augereau, qui avait le plus contribué à la victoire, reçut le titre de duc de Castiglione.

**CASTIGLIONE FIORENTINO** ou **ARETINO**, *Arretium Fidentis*, v. de Toscane, à 15 k. S. d'Arezzo; 6000 h. Séminaire épiscopal. Patrie de J. Fr. Castillon.

**CASTIGLIONE** (Balthasar), écrivain italien, né en 1478 dans le duché de Mantoue, fut successivement ambassadeur du duc d'Urbain auprès de Henri VIII, roi d'Angleterre, et du pape Clément VII auprès de Charles-Quint, fut comblé de faveurs par ce dernier prince, fut fait évêque d'Avila, et mourut à Tolède en 1529. Il a laissé plusieurs écrits où l'on trouve du goût et un style élégant; les plus remarquables sont le *Courtisan*, trad. par J. Chaperon, 1537, et l'*Art de réussir à la cour*. Il a aussi laissé des poésies italiennes et latines qui sont estimées, et des *Lettres*, qui n'ont paru qu'en 1769-71.

**CASTIGLIONE**, peintre italien. V. BENEDETTE.

**CASTILHON** (Jean), né à Toulouse en 1718, m. en 1799, fonda le lycée de Toulouse, fut l'un des rédacteurs du *Journal Encyclopédique* et du *Journal de Trévoux*. Il a écrit : *Amusements philosophiques*

et littéraires de deux amis (avec le comte de Turpin), *Bibliothèque bleue*; *Anecdotes chinoises et japonaises*, etc.; *le Spectateur français*; *Précis de la vie de Marie-Thérèse*. — Son frère, Jean Louis, composa aussi quelques ouvrages de littérature, entre autres : *Essai sur les erreurs et les superstitions*, 1765; *Hist. des dogmes philosophiques*, 1769. — V. CASTILLON.

**CASTILLE**, contrée d'Espagne, située entre les Asturies et la Biscaye au N., les roy. d'Aragon et de Valence à l'E., les roy. de Murcie et l'Andalousie au S., l'Estramadure et le roy. de Léon à l'O. Elle se divise en deux parties, la Vieille-Castille au N., et la Nouv.-Castille au S.

**VIEILLE-CASTILLE**. Sa plus grande longueur du N. au S. est de 420 k.; sa plus grande largeur de l'E. à l'O. est de 200; 1 400 000 h.; ch.-l., Burgos. Elle est traversée dans sa partie septentr. par la chaîne des monts Cantabres. Le Duero, l'Èbre, le Pisuerga, etc., y prennent leur source. En général l'air y est sain et le sol fertile, mais mal cultivé. La Vieille-Castille fait partie de la capitainerie générale de Vieille-Castille-et-Léon, et forme les 7 intend. de Burgos, Soria, Ségovie, Avila, Logrono, Palencia, Santander.

**NOUVELLE-CASTILLE**, au centre de l'Espagne, a env. 370 k. sur 350; 1 000 000 hab.; ch.-l., Madrid. Parmi les chaînes de montagnes qui la traversent, on distingue la Sierra-de-Guadarrama au N., et la Sierra-Morena au S. O., renfermant toutes deux des mines riches et nombreuses. Elle est arrosée par le Tage supérieur, le Xucar, le Mançanarès, la Guadiana. Son sol fertile pourrait produire du vin, du froment, des fruits, de l'huile en abondance; mais on en tire à peine parti. De vastes et beaux pâturages y nourrissent un grand nombre de moutons mérinos. La Nouv.-Castille forme une capitainerie générale et se subdivise en 5 intendances civiles (Madrid, Tolède, Guadaluara, Cuenca et Ciudadréal ou la Manche).

Le pays qui a formé la Castille avait jadis pour habitants les *Arevaci*, les *Carpetani*, une partie des *Oretani* et des *Celtiberi*. Le nom de Castille ne date que des premières invasions arabes; il prit naissance au IX<sup>e</sup> siècle, lorsque toute cette contrée était hérissée de châteaux forts (*castella*), construits par les seigneurs chrétiens pour se défendre contre les courses des Infidèles. Au commencement du XI<sup>e</sup> s., Sanche le Grand, roi de Navarre, profitant des dissensions qui s'étaient élevées entre les seigneurs de ces châteaux, soumit tout le nord de la contrée, et l'érigea en roy. sous le nom de Castille, en faveur de son fils Ferdinand I (1034). Une guerre heureuse donna Bermude III, roi de Léon-et-Asturies et de Galice, joignit ce nouveau roy. à la Vieille-Castille en 1037; en 1085, toute la Nouv.-Castille était soumise.

Le trône de Castille était occupé par la maison de Navarre depuis près d'un siècle, lorsque le mariage de l'héritière Urrique avec Raymond de Bourgogne donna naissance à une nouvelle dynastie (1126). Après plusieurs partages temporaires qui retardèrent l'accroissement de la puissance castillane, les couronnes de Castille et Léon se trouvèrent de nouveau réunies sur la tête de Ferdinand III (1230). Les brillantes conquêtes de ce prince et de ses successeurs acquirent à la Castille l'Estramadure et l'Andalousie, 1250-1300, et resserrèrent les Maures dans le roy. de Grenade. Mais les dissensions qui s'élevèrent entre les grands vassaux sous le règne d'Alphonse XI (1312), puis la tyrannie de Pierre le Cruel (1350), plongèrent le royaume dans une funeste anarchie dont il ne sortit qu'à l'avènement de Henri II de Transtamare (1369), chef de la 3<sup>e</sup> dynastie des rois de Castille. Les règnes de Jean I, Henri III, Jean II, furent orageux; enfin Henri IV se vit déposer par ses vassaux turbulents, qui mirent à sa place Isabelle, sa sœur et son héritière (1465). Le mariage d'Isabelle avec Ferdinand, roi d'Aragon (1469), et la conquête du roy. de Grenade, qui fit sortir les Maures de l'Espagne (1492), soumièrent toute la Péninsule au même sceptre. Ici finit l'histoire séparée de



la Castille qui depuis se confond avec celle du roy. d'Espagne. (V. ESPAGNE.)

*Souverains de Castille.*

<i>Maison de Navarre.</i>	Henri I,	1214
Ferdinand I, fils de Sanche le Grand, roi de Navarre,	Ferdinand III,	1217
1034	Alphonse X,	1252
Sanche II,	1065	Sanche IV,
1072	1295	Ferdinand IV,
Alph. VI de Léon,	1072	Alphonse XI,
1312	1350	Pierre le Cruel,
Urrique et Alph. (VII) d'Aragon,	1109	<i>Maison de Transtamare.</i>
<i>Maison de Bourgogne.</i>	Henri II,	1369
Aphonse VIII, fils d'Urrique et de Raymond de Bourgogne,	Jean I,	1379
1126	Henri III,	1390
Sanche III et Ferdinand II,	Jean II,	1406
1157	Henri IV,	1453
Alphonse IX,	1158	Isabelle I et Ferdinand le Catholique,
		1474-1516.

**CASTILLON**, ch.-l. de cant. (Gironde), sur la Dordogne, à 18 kil. S. E. de Libourne, 2960 hab. Petit port. Charles VII y remporta sur les Anglais en 1453 une victoire qui les chassa définitivement de la Guyenne; Talbot y périt. — Ch.-l. de cant. (Ariège), à 12 kil. S. O. de St-Girons; 850 hab.

**CASTILLON** (J. Fr. SALVEMINI de), savant italien, né en 1709 à Castiglione en Toscane (d'où son nom), mort en 1791, enseigna la philosophie et les mathématiques à Utrecht (1751), puis fut appelé en Prusse par Frédéric II, fut nommé professeur de mathématiques à l'école d'artillerie de Berlin; devint membre de l'Académie de cette ville, et succéda à Lagrange dans la place de directeur de la classe mathématiques de cette compagnie. Parmi ses ouvrages on distingue : *Discours sur l'origine de l'égalité des conditions parmi les hommes* (contre le *Discours de J. J. Rousseau*), 1756; *Vie d'Apollonius de Tyane*, par Philostrate, trad. de l'anglais, 1774; *les Académiques de Cicéron*, trad. en français avec des notes et les commentaires de Valentia, 1779, 2 vol. in-8. — Il ne faut pas le confondre avec J. Castilhon ni avec B. Castiglione.

**CASTILLONÈS**, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 10 kil. N. E. de Lauzun; 1700 hab.

**CASTLEBAR**, v. d'Irlande (Connaught), ch.-l. du comté de Mayo, à 65 kil. N. de Galway; 6000 hab. Les Français opérèrent un débarquement sur ce point en 1798; mais furent obligés de s'éloigner.

**CASTLEREAGH** (Robert STEWART, marquis de Londonderry, vicomte), ministre d'État, né en Irlande en 1769, entra de bonne heure au parlement et y soutint la politique de Pitt. Nommé gouverneur de l'Irlande, sa terre natale, il y exerça la plus odieuse dictature; devenu ministre en 1811, il enleva à l'Irlande toute existence politique. Dans les années 1813 et 1814, il contribua puissamment à soulever l'Europe contre la France, et lorsque Napoléon eut succombé, il fut envoyé en qualité d'ambassadeur auprès des puissances alliées pour traiter de la paix générale; au congrès de Vienne, il sacrifia la Pologne, la Saxe, la Belgique et Gènes. Après cette époque Castlereagh fut rappelé au ministère; il y soutint le parti de la cour et se montra l'ennemi déclaré des idées libérales. Il se rendit par là odieux et souleva les plus vives oppositions. En 1822 il mit fin à ses jours, soit par l'effet d'un dérangement du cerveau, soit par suite du chagrin que lui causait le fâcheux état des affaires. Il avait eu pour principal adversaire politique lord Canning, qui le remplaça au pouvoir. On a publié à Londres en 1853 ses *Lettres, papiers et dépêches*.

**CASTLETON**, v. d'Angleterre (Lancastre), à 1 kil. S. de Rochdale; 8000 hab. Très-commerçante. — Il y a beaucoup d'autres lieux du même nom dans la Grande-Bretagne et aux États-Unis, entre autres un village du comté de Derby, situé au pied d'un rocher de plus de 300<sup>m</sup> de haut, sur la pointe duquel est un château nommé *Peak-Castle*, que l'on croit bâti par W. Peveril, dit Peveril du Pic, fils de

Guillaume le Conquérant. On y voit aussi une immense grotte dite la *Caverne du Diable*.

**CASTLETOWN**, v. de l'île de Man, dont elle est le ch.-l., sur la côte; 3000 hab. Château fort.

**CASTOR**, héros grec, fils de Léda et de Tyndare, et frère jumeau de Pollux. La fable raconte que Jupiter, amoureux de Léda, s'étant transformé en cygne pour la séduire, cette princesse eut deux œufs, dont l'un, de son mari Tyndare, produisit Castor et Clytemnestre, tous deux mortels; l'autre, de Jupiter, produisit Hélène et Pollux, qui tenaient l'immortalité de leur céleste origine. Castor était adroit à dompter les chevaux et Pollux habile au pugilat. Tous deux firent partie de l'expédition des Argonautes. Castor fut tué par Lynceé dans une querelle. Pollux, affligé de la mort de son frère, pria Jupiter de le rendre immortel. L'immortalité fut partagée entre eux, de sorte qu'ils vivaient et mouraient alternativement. Ils furent métamorphosés en astres et transportés au ciel, où ils forment la constellation des Gémeaux. On les regardait comme des divinités favorables aux athlètes et aux navigateurs, et on les invoquait sous le nom de *Dioscures*, c.-à-d. *enfants de Jupiter*.

**CASTRA**, c.-à-d. *camp*, nom commun à un grand nombre de villes anciennes, qui sans doute s'étaient formées autour de camps romains.

CASTRA, v. de Gaule,auj. *Castres*.

CASTRA ALATA, v. de Calédonie,auj. *Édimbourg*.

CASTRA CECILIA, v. d'Hispanie,auj. *Cacérés*.

CASTRA CORNELIA, v. d'Afrique, à l'embouchure du Bagradas, vis-à-vis d'Utique, devait son nom à un camp de Cornélius Scipion, dit l'Africain.

CASTRA RAPINA, v. de Mauritanie,auj. *Coléah*.

**CASTRES**, *Castra*, ch.-l. d'arr. (Tarn), sur l'Agout, à 32 kil. S. d'Alby; 17 602 hab. Tribunal de 1<sup>re</sup> inst. et de commerce, collège. La v. est mal bâtie, mais a de belles promenades, dites les *Lices*. C'est à Castres qu'a été fabriquée pour la 1<sup>re</sup> fois l'étoffe dite de la *castorine*. — Castres n'était jadis qu'une station romaine. La v. actuelle date de l'an 647 après J.-C. Au xv<sup>e</sup> s., elle embrassa le Calvinisme. Elle servit longtemps de résidence à Henri de Navarre (H. IV), joua un rôle dans nos guerres religieuses, et finit par être prise et démantelée sous Louis XIII (1619). Elle eut dès 1317 un évêché, aj. supprimé. Rapin Thoyras, A. Dacier, l'abbé Sabatier, sont nés à Castres.

**CASTRI**, vge de la Grèce actuelle, sur l'emplacement de l'anc. Delphes. V. DELPHES.

**CASTRICUM**, v. de Hollande, au S. et près d'Alkmaar. Prise en 1799 par les Anglo-Russes, et reprise aussitôt par Brune.

**CASTRIES**, ch.-l. de c. (Hérault), à 11 k. N. E. de Montpellier; 800 h. Château gothique; aqueduc.

**CASTRIES** (Ch. Eug. Gabriel de la Croix, marquis de), maréchal de France, né en 1727, servit avec gloire pendant la guerre de Sept ans en qualité de lieutenant général et de mestre de camp général de la cavalerie. Peu après la paix de 1763, il fut nommé gouverneur général de la Flandre et du Hainaut, puis appelé au ministère de la marine, 1780. Il reçut en 1783 le bâton de maréchal de France, et fut député en 1787 à l'Assemblée des notables. Il désapprouva les changements qui se projetaient, et quitta la France en 1790. En 1792, lors de l'invasion des Prussiens en Champagne, il commanda une colonne d'émigrés. Il mourut en 1801 à Wolfenbuttel.

**CASTRIOT** (George). V. SCANDERBEG.

**CASTRO**, v. du roy. d'Italie (Terre d'Otrante), sur l'Adriatique, à 42 k. S. E. de Gallipoli; 7850 h. Souvent pillée par les pirates de la Barbarie.

**CASTRO, Castromontium**, vge de l'État ecclésiastique, à 39 k. N. O. de Viterbe. Jadis évêché et ch.-l. de duché. Cette ville, importante autrefois, fut rasée en 1648 par l'ordre du pape Innocent X, pour punir les habitants d'avoir tué leur évêque; le duché de Castro fut réuni aux États de l'Église.

**CASTRO** (Juan de), vice-roi des Indes portugaises, né à Lisbonne en 1500, mort à Goa en 1548, eut

allié à la famille royale de Portugal. En 1545, il fut chargé du gouv't de l'Inde, et remporta sur les indigènes plusieurs victoires signalées. Il fut nommé vice-roi peu avant sa mort. Aussi probe que brave, il mourut pauvre, et fut enterré aux dépens du public. On dit qu'ayant eu besoin de faire un emprunt au commerce de Goa, il offrit ses moustaches en gage; les négociants se contentèrent de sa parole.

**CASTRO** (VACA de), prêtre et juge royal de Valladolid, fut envoyé par Charles-Quint au Pérou en 1540, pour y comprimer les factions et régler le régime intérieur de la colonie. A son arrivée, il apprit l'assassinat de Pizarre et l'usurpation d'Almagro. Il marcha avec une armée contre ce dernier, le défait et lui fit trancher la tête ainsi qu'à tous ses complices. Il s'occupait d'adoucir le sort des Indiens par de sages réglemens, lorsqu'il fut disgracié en 1544, à cause de cette modération même. Il mourut en 1558.

**CASTRO** (Guilhem de), auteur dramatique espagnol, né à Valence en 1569, m. en 1631, fut contemporain de Lope de Véga, qui fait son éloge dans son *Laurier d'Apollon*. La plus célèbre des pièces de Castro est la *Jeunesse du Cid*, à laquelle Corneille a fait des emprunts. Les pièces de cet auteur ont été publiées à Valence, en 1621 et 1625, 2 vol. in-4, sous le titre de *Las Comedias*: on y remarque 2 pièces tirées de *l'Histoire de don Quichotte*.

**CASTRO-GIOVANNI**, *Enna*, v. de Sicile, au centre de l'île, à 24 kil. N. E. de Caltanissetta, sur une montagne escarpée; 12 000 h. Souffrières. Env. fertiles.

**CASTRO-REALE**, v. de Sicile, à 40 kil. S. O. de Messine, était la résidence favorite de Frédéric II, d'où son nom de *reale* (royal); 11 000 hab. Vins, huiles, source thermale.

**CASTRO-VERDE**, plaine du Portugal, voisine d'Ourique. V. ce mot.

**CASTRUCCIO-CASTRUCCI** ou **CASTRACANI**, gentilhomme lucquois, d'une famille attachée au parti gibelin, s'exila avec son père vers l'an 1300, lorsque la faction guelfe l'emporta. Après avoir servi successivement en France, en Angleterre et en Lombardie, il entra dans Lucques, où les Gibelins le prirent pour leur chef. Il eut longtemps à combattre le parti guelfe, et fut même arrêté et jeté dans les fers; mais il finit par triompher de tous ses ennemis, et en 1320 l'empereur Louis de Bavière le reconnut duc de Lucques; il conquit une partie de la Toscane. Il mourut en 1328. Machiavel a écrit sa *Vie*.

**CASTULO**, v. de la Tarraconaise,auj. *Cazorla*.

**CASUENTU**, riv. de Lucanie, auj. le *Basiento*.

**CASUISTES**, théologiens dont les études ont pour objet de résoudre les *cas de conscience*, c'est-à-dire de décider si telle action est bonne ou mauvaise. Ces fonctions difficiles ont été l'occasion de quelques abus, plusieurs théologiens ayant avancé des opinions fort relâchées en morale, entre autres Escobar, Molina, Busenbaum; Pascal a combattu ces excès dans ses *Provinciales*.

**CAT**, une des Antilles anglaises. V. LUCAYES.

**CATABATHME** (GRAND), *Catabathmus magnus*, c.-à-d. grande descente, auj. *Djebel-Kebir*, c.-à-d. grande montagne, chaîne de mont. qui séparait la Libye maritime, la Cyrénaïque et la Marmarique d'avec l'Égypte. Les anciens y placèrent longtemps la séparation de l'Afrique et de l'Asie. On appelait Petit-Catabathme, *Catabathmus minor*, auj. *El-Souh-haïer*, une chaîne de mont. située à l'E. de la précédente et qui en était le contre-fort.

**CATACOMBES** (de *cata*, en bas, et *cumbos*, cavité), excavations souterraines où les anciens plaçaient dans des tombes les corps qu'ils ne brûlaient pas. La plupart de ces catacombes n'étaient dans l'origine que d'anciennes carrières abandonnées. Les plus fameuses sont celles de Rome, principalement celle de *St-Sébastien*; celles de Naples, qui, d'abord employées à la sépulture des païens, furent au iv<sup>e</sup> siècle uniquement réservées aux Chrétiens (on y a construit un grand nombre d'églises et de

chapelles); celles de Syracuse, les célèbres *Latomies* de Denys le Tyran; celles de Catane, d'Agrigente et de Palerme. Souvent les Catacombes servent de refuge aux Chrétiens des premiers siècles: dans les temps de persécution, ils s'y réunissaient pour célébrer en secret les mystères de leur religion. Les Catacombes de Rome ont été décrites par A. Bosio, par Bottari et par L. Perret, Paris, 1853-1857.

Les Catacombes qui s'étendent sous presque toute la ville de Paris furent primitivement des carrières comme les précédentes. On y a recueilli depuis 1786 les débris des cimetières répandus autrefois au sein de la ville, ainsi que les restes que renfermaient les églises, et on en a formé d'immenses ossuaires.

**CATALANI** (Angelica), célèbre cantatrice, née à Sinigaglia en 1779, morte à Paris en 1849, était fille d'un bijoutier. Elle quitta, non sans résistance, le couvent pour le théâtre, débuta à Venise en 1795, passa en Portugal, où elle fit partie de la chapelle du roi, contracta en 1806 un engagement avantageux à Londres, et, en se rendant dans cette ville, passa par Paris, où elle obtint un succès prodigieux. Elle revint en France en 1814, et reçut de Louis XVIII le privilège du théâtre italien; mais elle éprouva dans cette gestion des pertes qui la déterminèrent à y renoncer, parcourut l'Allemagne, l'Italie, la Suède, la Russie, et fut partout applaudie avec enthousiasme. Ayant amassé une immense fortune, elle se retira en 1823 à Florence, où elle fonda une école gratuite de chant, qu'elle dirigeait elle-même. Elle avait épousé en 1800, à Lisbonne, un officier français, M. de Valabrègue. Catalani avait une magnifique voix de *soprano*, mais elle n'était ni actrice, ni même grande musicienne; elle fut presque tout à la nature, qui lui avait donné un admirable *instrument*. Elle brillait surtout dans les concerts, où ses vocalisations surprenantes la laissaient sans rivale.

**CATALANS**, hab. de la Catalogne. V. CATALOGNE.

**CATALANS**. On nomma ainsi des soldats mercenaires, Aragonais aussi bien que Catalans, que Pierre III d'Aragon mena en Sicile contre Charles d'Anjou, et qui ensuite, sous la conduite du Catalan Roger de Flor, entrèrent au service des Grecs contre les Turcs (1304-05). S'étant brouillés avec les Grecs, ils formèrent une république militaire dans la Thrace, qu'ils conquièrent (1307). Ils dévastèrent la Thessalie (1308), où ils se firent la guerre entre eux; s'emparèrent des Etats du duc d'Athènes, Gauthier de Brienne (1312), après lui avoir offert leurs services, et se donnèrent pour roi d'abord Roger-Deslaur (ex-ambassadeur de Gauthier), puis un fils du roi de Sicile, Frédéric II, 1326. Les plus célèbres de leurs chefs, après Roger de Flor, furent Arenos, Roccafort et Entença. Moncada et Ramon Montaner ont écrit leur histoire.

**CATALAUNI**, v. de Gaule, auj. *Châlons-sur-Marne*.

**CATALAUNIENS** (Champs), vaste plaine qui entoure Châlons-sur-Marne, et où l'immense armée d'Attila fut détruite en 451 par Aétius avec les forces combinées des Francs, des Bourguignons et des Goths.

**CATALOGNE**, *Tarraconensis* chez les Romains, *Catalaunia* en latin moderne, grande prov. de l'Espagne, située au N. E. de la Péninsule, est bornée au N. par les Pyrénées, qui la séparent de la France, à l'E. par la Méditerranée, à l'O. par l'Aragon, et au S. par le roy. de Valence; 300 k. de long sur 210 de large; 1 200 000 h.; capit., Barcelone. Elle forme une capitainerie gén. qui comprend 4 intend., Barcelone, Tarragone, Gironne, Lerida. La partie septentrionale offre beaucoup de mont., qui sont des ramifications des Pyrénées, entre autres le mont Serrat, dont le couvent célèbre est situé à une hauteur de 1238<sup>m</sup>. L'Ebre, la Ségre, la Fluvia, le Ter, le Llobregat, arrosent la Catalogne. Le climat est varié, mais en général chaud et humide; le sol fertile: il produit des céréales, du riz, du vin; on y cultive avec succès l'olivier, l'oranger, le citronnier et surtout l'arbre à liège. Les richesses minéralogiques consistent en sel, plomb, antimoine,

marbres, jaspés, etc. Industrie florissante; grand commerce; ports nombreux. — Les anciens habitants de cette contrée furent les *Ceretani*, les *Indigètes*, les *Ausetani*, etc. Soumis les premiers par les Romains, ils furent compris d'abord dans l'Hispanie Citerieure, ensuite dans la Tarraconaise. Au v<sup>e</sup> s., Barcelone fut le 1<sup>er</sup> siège de la monarchie des Visigoths. Enlevée à ces derniers par les Maures (712), la Catalogne ne tarda point à être réunie au vaste empire de Charlemagne. Sous les successeurs de ce prince, elle se divisa en fiefs indépendants, parmi lesquels se distinguait le comté de Barcelone, qui finit par absorber les autres. En 1137, Raimond-Bérenger, comte de Barcelone, obtint la couronne d'Aragon en épousant l'héritière de ce royaume; c'est à cette époque que le nom de Catalogne, qui date sans doute de la domination des Goths, et qui semble être une corruption de *Gothalanin*, commença à remplacer officiellement celui de comté de Barcelone. Devenue à la fin du xv<sup>e</sup> siècle partie intégrante de la monarchie espagnole, la Catalogne conserva néanmoins ses lois et ses privilèges (*fueros*); en 1641, elle se révolta contre Philippe IV, qui avait voulu les lui enlever, et se donna à Louis XIII; rendue en 1659, elle fut encore occupée par les Français de 1694 à 1697. En 1713, elle résista un an à Philippe V, et en 1808, à l'invasion française. En 1812 elle fut presque organisée en départements français. En 1823 elle s'insurgea et, sous la conduite de Mina, résista longtemps aux troupes de Ferdinand VII. Les Catalans ont un idiome particulier, très-rapproché de l'ancienne langue d'Oc ou provençale, qui s'est répandue dans le roy. de Valence, dans les Baléares et dans le Roussillon, et qui a eu du xi<sup>e</sup> au xvii<sup>e</sup> siècle sa littérature à part.

**CATAMARCA**, un des États de la Confédération Argentine, au N. O., borné à l'E. par le Tucuman, au S. par le Rioja, à l'O. par le Chili, et au N. par la Bolivie; 105 000 h. Ch.-l. San-Fernando-do-Catamarca. Pays très-fertile, arrosé par la Catamarca.

**CATANE**, *Catana* ou *Catina*, v. de Sicile, ch.-l. de l'intend. de Catane, à 160 k. E. S. E. de Palerme, à 38 k. S. de Messine, sur la côte orient. de l'île, à l'extrémité S. de l'Etna; env. 60 000 h. Evêché, université. Ville bien bâtie et pavée en dalles de lave; belle cathédrale, couvents remarquables, bibliothèques, musées. Soirées, savons, huiles, cuirs, laines, grains, soufre, etc. Port peu fréquenté, quoiqu'un des plus grands de la Sicile. Belles ruines romaines. — Fondée vers 746 av. J.-C., par une colonie saxienne ou chalcedienne, Catane a été plusieurs fois ruinée par des tremblements de terre et les éruptions de l'Etna (1669, 1693, 1783, 1818); en 1669, il y périt 18 000 h. L'anc. Catane est la patrie du législateur Charondas. — L'intend. est située entre celle de Messine au N. et de Syracuse au S., sur la côte orient. de l'île; 410 000 h. Territoire très-fertile, qu'on appelle le *Grenier de l'Italie*.

**CATANZARO**, v. de l'Italie mérid., ch.-l. de la Calabre Ult. 2<sup>e</sup>, à 280 k. S. E. de Naples; 14 500 h. Evêché. Draps, soieries, velours. Elle a beaucoup souffert du tremblement de terre de 1783.

**CATAONIE**, région de l'Asie-Mineure, sur la frontière de la Cilicie, d'abord comprise dans le roy. de Cappadoce, puis dans la prov. de Cappadoce 2<sup>e</sup>, avait pour capitale Comana de Cappadoce.

**CATAPAN** (du grec *kata pan*, sur tout, c.-à-d. proposé général), nom donné sous le Bas-Empire, du ix<sup>e</sup> au xi<sup>e</sup> siècle, à des gouverneurs généraux qui administraient la Pouille et la Calabre pour les empereurs grecs. Ils résidaient à Bari.

**CATARACTES**. Les plus célèbres sont celles du Nil et du Sénégal en Afrique; du Niagara, du Mississippi, du Missouri, de la Magdalena, en Amérique; celles de Schaffouse, de Staubach, en Suisse; d'Orco, en Piémont.

**CATAWBA** (GRANDE-), riv. de la Caroline septentr. sort des montagnes Bleues et tombe dans le Cougarée,

après un cours de 355 k. Elle reçoit la Petite-Catawba. Ces deux riv. tirent leur nom de la tribu indigène des Catawbas, qui en habitait les bords.

**CATAY** ou **CATHAY**, nom donné dans le moyen âge à la partie sept. de la Chine, qui avait pour capit. Cambalu (Pékin).

**CATEAU-CAMBRÉSIS** ou LE CATEAU, ch.-l. de c. (Nord), à 24 k. S. E. de Cambrai; 6015 h. Collège. Mérinos, calicots, percales, etc. Patrie du maréchal Mortier, à qui la ville a érigé une statue. Il y fut signé en 1559, après la bataille de St-Quentin, un traité entre Henri II, roi de France, et Philippe II, roi d'Espagne, par lequel ce dernier recouvra Thionville, Montmédy, Damvillers, etc.; la France recouvrait St-Quentin et Ham; la possession de Calais, reprise l'année précédente, lui était assurée.

**CATEL** (Guill.), conseiller au parlement de Toulouse, 1560-1626, débrouilla le premier l'histoire de son pays : on lui doit une *Histoire des comtes de Toulouse* (de 710 à 1270), 1623, et des *Mémoires sur l'hist. du Languedoc*, publiés après sa mort, 1635.

**CATEL** (Ch. Simon), compositeur, membre de l'Institut, né à L'Aigle en 1770, mort en 1830, était élève de Gossec. Il composa avec ce maître de beaux morceaux de musique militaire pour les cérémonies de la République, entre autres *l'Hymne à la Victoire* (paroles de Lebrun) et *le Chant du départ* (paroles de Chénier), et fut nommé professeur d'harmonie au Conservatoire dès la création, mais il fut destitué en 1814. On a de lui un *Traité d'harmonie* (1802), plusieurs compositions dramatiques : au Grand-Opéra, *Sémiramis*, les *Bayadères*; à l'Opéra-Comique, les *Artistes par occasion*, *l'Auberge de Bagneres* (1807), *Wallace* (1817); des *Symphonies*, des *Quatuor*, etc. Catel posa les principes de la science des accords tels qu'on les comprend auj. Ses mélodies se distinguent par une élégance et gracieuse pureté.

**CATELET** (Le), ch.-l. de c. (Aisne), sur l'Escaut, à 19 k. N. de St-Quentin; 250 h. Bonne pierre de taille. Forteresse bâtie par François I en 1520. Prise par les Impériaux en 1557, et reprise en 1638.

**CATESBY** (Marc), naturaliste anglais, né en 1680, mort en 1750, visita la Virginie, la Caroline, la Floride et les îles Bahama. De retour en Angleterre, il publia *l'Histoire naturelle* de ces contrées, en 2 magnifiques vol. in-fol. Il était membre de la Société royale de Londres. — Un autre Catesby (Robert) est connu comme l'instigateur de la conspiration des Poudres (F. POUDBRES). Il prit les armes à la main, en se défendant après la découverte du complot.

**CATHAY**. V. **CATAY** et **CASSAY**.

**CATHARES**, c.-à-d. purs. V. **ALBIGEOIS**.

**CATHELINEAU** (Jacques), chef de Vendéens, né en 1758, exerçait la profession de tisserand au Pin-en-Mauges (Maine-et-Loire), lorsqu'en 1793 une insurrection éclata parmi les jeunes gens de St-Florent appelés à tirer au sort. Cathelineau, quoique exempt de service comme marié, se mit à la tête des insurgés, attaqua hardiment, et toujours avec succès, plusieurs postes républicains, et fut au bout de quelques mois nommé général en chef des armées vendéennes. Il ne craignit pas d'attaquer Nantes (29 juin 1793), mais il fut repoussé et blessé mortellement.

**CATHERINE** (Ste), vierge et martyre, vivait, à ce qu'on croit, à Alexandrie, au commencement du iv<sup>e</sup> s., et subit le martyre sous Maximin Daïa, vers 312. Elle avait une instruction au-dessus de son sexe et de son âge : à 18 ans, elle convertit plusieurs philosophes qui avaient été chargés par l'empereur de la faire renoncer à sa foi. Elle est la patronne des écoles de filles; longtemps aussi les élèves de philosophie l'ont prise pour patronne. On croit que cette sainte s'appelait *Dorothée*, et que l'enom de Catherine (du mot syriaque *kéthar*, couronne) lui fut donné parce qu'elle remporta, dit S. Jérôme, la triple couronne du martyre, de la virginité et de la science. On la représente appuyée sur une roue à demi rompue et teinte de sang. On la fête le 25 nov.

CATHERINE (Ste), dite *C. de Sienne*, né à Sienne en 1347, était fille d'un teinturier. A l'âge de 20 ans elle entra dans l'institution des sœurs de St-Dominique; elle y eut des révélations qui lui donnèrent bientôt une grande célébrité, et y composa des écrits mystiques qui furent très-recherchés. Catherine joua un rôle important dans le schisme qui éclata en 1378, à l'occasion de la concurrence d'Urbain VI et de Clément VII : elle s'était déclarée pour le parti d'Urbain. Elle mourut en 1380, exténuée par les austérités. On la fête le 30 avril. On a d'elle des traités de dévotion, des lettres et des poésies remarquables par l'élégance et la pureté du style. L'édition la plus exacte et la plus complète de ses œuvres est celle de Jérôme Gigli, sous ce titre : *Opere della serafica santa Catarina*, Sienne et Lucques, 1707-1713, 4 vol. in-4. On y remarque un *Dialogue entre le Père éternel et Ste Catherine*, qu'elle dicta en 1378 étant ravie en extase. Une légende exploitée par les peintres d'Italie fait de cette sainte la fiancée du Christ. Chavin de Malan a écrit sa *Vie*, 1850.—Il y eut encore à Bologne et à Gènes deux saintes du même nom, qui se rendirent également célèbres par leur piété et leurs écrits mystiques : la 1<sup>re</sup> vécut de 1413 à 1463 (on l'hon. le 9 mars); la 2<sup>e</sup>, de 1448 à 1510 (on l'hon. le 14 septembre).—On honore aussi en Suède une Ste Catherine, fille de Ste Brigitte, qui accompagna sa mère à Rome et se signala par sa piété. Sa fête est célébrée le 22 mars.

CATHERINE DE FRANCE, fille de Charles VI et d'Isabelle de Bavière, née en 1401, morte en 1438, épousa Henri V, roi d'Angleterre, en exécution du honteux traité de Troyes, en 1420. Elle devint veuve en 1422, et peu après elle épousa secrètement Owen Tudor, gentilhomme gallois, descendant des anciens souverains, que le duc de Gloucester fit périr peu d'années après. Elle en avait eu trois fils, dont l'aîné, le comte de Richmond, fut père de Henri de Richmond qui devint roi sous le nom de Henri VII.

CATHERINE D'ARAGON, fille de Ferdinand V, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille, épousa en 1501 Arthur, fils aîné de Henri VII, roi d'Angleterre. Devenue veuve, elle fut en 1509 mariée, avec dispense du pape Jules II, au frère de son 1<sup>er</sup> époux, qui régna sous le nom de Henri VIII, et eut de ce prince une fille qui fut reine sous le nom de Marie. Après 18 ans d'une union parfaite, Henri VIII, épris d'Anne de Boulen, demanda la dissolution de son mariage. Le pape ne voulut point y consentir; Catherine résista plusieurs années, mais elle n'en finit pas moins par être répudiée (1533). Le divorce fut prononcé par Cranmer, archevêque de Cantorbéry, et Catherine se vit confinée dans le château de Kimbolton, où elle mourut en 1536. On sait que c'est ce divorce qui fut l'origine du schisme en Angleterre.

CATHERINE DE MÉDICIS, reine de France, fille de Laurent II de Médicis, duc d'Urbain, née à Florence en 1519, morte en 1589, épousa en 1533 le 2<sup>e</sup> fils de François I, depuis Henri II. Après la mort de son époux et celle de son fils aîné, François II, elle s'empara de la régence du royaume pendant la minorité de son second fils, Charles IX. La ruse et la dissimulation furent ses principaux moyens de gouvernement. Elle excita la guerre civile entre les Catholiques et les Réformés, résolut la perte de ces derniers après avoir feint un instant de les favoriser, et fut la principale instigatrice de l'horrible massacre de la St-Barthélemy (1572). Elle se brouilla ensuite avec Charles IX, et fut sans influence sous le règne de Henri III. Catherine avait apporté de l'Italie le goût des arts : c'est par ses ordres qu'ont été construits le palais des Tuileries, le château de Montceaux; elle continua le Louvre. Cette princesse croyait fort à l'astrologie (V. RUGGIERI).—Sa *Vie*, par E. Albéri (Florence, 1838), a été trad. par Mlle Sala, 1844.

CATHERINE DE BRAGANCE, fille de Jean IV, roi de Portugal, née en 1638, épousa en 1661 Charles II, roi d'Angleterre, qui lui fit éprouver toutes sortes de

mépris et de chagrins; elle supporta son sort avec résignation. Après la mort du roi elle retourna en Portugal, et fut en 1704 et 1705 régente de ce roy. pendant la maladie de son frère don Pedro.

CATHERINE I, impératrice de Russie, née en 1682 en Livonie, de parents pauvres, morte en 1727. Elle venait d'épouser un simple soldat suédois lorsqu'elle fut réduite en captivité après la prise de Marienbourg (1702). D'une beauté remarquable, elle plut au prince Menzikoff, et bientôt après à Pierre le Grand lui-même. En 1711 elle accompagna le czar dans sa campagne contre les Turcs, et lui rendit le plus important service en traitant avec les ennemis qui le tenaient enfermé sur les bords du Pruth : elle acheta au prix de ses pierreries la retraite du grand vizir. Le czar, après en avoir eu plusieurs enfants, la déclara son épouse; en 1724 il la fit couronner solennellement impératrice. Après la mort du czar (1725), elle fut reconnue souveraine de toutes les Russies. Elle continua l'œuvre de civilisation commencée par son époux; mais elle s'abandonna à de coupables dérèglements, et laissa une trop grande part du pouvoir à son favori Menzikoff.

CATHERINE II, impératrice de Russie, fille du prince d'Anhalt-Zerbst, née à Stettin en 1729, épousa formellement en 1745 le duc de Holstein-Gottorp, que l'impératrice Elisabeth avait désigné pour son successeur, et qui régna sous le nom de Pierre III. Menacée du divorce et de l'emprisonnement, Catherine, qui possédait l'affection des Russes, réussit à faire déposer son époux, qui fut étranglé peu de jours après (1762), puis elle se fit sacrer à Moscou avec la plus grande pompe. En 1764 elle plaça sur le trône de Pologne Stanislas Poniatowski, qui avait été son amant. Bientôt après elle enleva aux Turcs la Crimée et les forteresses d'Azof, de Taganrog, de Kinburn et d'Ismaël. En 1772 elle conclut avec la Prusse et l'Autriche un traité qui démembrait la Pologne et donnait à la Russie les gouvernements de Polotsk et de Mohilev; le traité de Kainardji, conclu en 1774 avec la Turquie, lui assura plusieurs provinces méridionales et lui ouvrit la mer Noire. En même temps qu'elle reculait ainsi les limites de son empire, Catherine imprimait une activité nouvelle à l'agriculture et à l'industrie, encourageait les lettres et les arts, était en correspondance avec Voltaire, d'Alembert, et recevait Diderot à sa cour. En 1793 et 1795, elle acheva, par de nouveaux partages, d'anéantir la Pologne, en joignant à ses Etats ce qui restait au dernier souverain de ce malheureux pays. Elle projetait de nouvelles conquêtes lorsqu'elle mourut en 1796, d'une apoplexie foudroyante. On a d'elle quelques écrits, des comédies, un drame d'*Oleg*, et une *Correspondance avec Voltaire, Grimm, etc.* et des *Mémoires*, (1859). C. fut une grande princesse et mérita d'être surnommée la *Sémiramis du Nord*; mais on lui reproche une vie dissolue (V. PONIATOWSKY, ORLOF, POTEMKIN). E. Jauffret a donné en 1860 *Catherine II et son règne*.

CATHERINE (ordre de STE-), ordre russe spécialement affecté au sexe féminin, fut fondé par Pierre le Grand en 1714, en mémoire du dévouement que Catherine, sa femme, lui avait montré lors de son désastre sur le Pruth (V. CATHERINE I.). La décoration consiste en une plaque qui porte sur la face une croix d'argent avec l'image de la sainte, et sur le revers un nid d'aigles et deux aigles qui dévorent des serpents, avec cette devise : *Æquat munita comparis*. Le prince Menzikoff est le seul homme qui en ait été décoré.

CATHOLICOS (Jean), patriarche d'Arménie sous le nom de Jean VI, mort en 925, est auteur d'une histoire de son pays depuis Haïg, ouvrage estimé qui a été trad. par St-Martin et publié par Lajard, 1841.

CATHOLIQUE, c.-à-d. *Universels*, nom sous lequel on réunit tous les Chrétiens qui reconnaissent l'autorité du pape. V. EGLISE CATHOLIQUE.

CATILINA (L. Sergius), d'une famille illustre de

Rome, se déshonora dès sa jeunesse par ses vices et par ses crimes, et se fit l'agent de Sylla dans les proscriptions. N'ayant pu réussir à se faire nommer consul, il tenta de faire assassiner les consuls Manlius Torquatus et Aurelius Cotta, qui avaient été ses concurrents (65 av. J.-C.). Ayant encore échoué dans sa demande l'année suiv., il forma une grande conspiration, tendant à faire périr les consuls, le sénat et à détruire Rome par le fer et le feu (63). La conspiration fut découverte par Cicéron, alors consul, qui le foudroya de son éloquence en plein sénat et le força à se démasquer. Catilina sortit aussitôt de Rome et alla en Etrurie se mettre à la tête d'une armée de ses partisans. Se voyant vaincu, il se fit tuer à Pistoria dans un dernier combat que lui livra Pétréus, lieutenant d'Antonius, collègue de Cicéron (62). L'histoire de cette conjuration a été écrite par Saluste et, de nos jours, par M. Mérimée (1844). Les *Catilinaires* de Cicéron y ajoutent de saisissants détails. Crébillon, dans *Catilina*, Voltaire, dans *Rome sauvée*, ont mis sur la scène la conspiration et la fin tragique de Catilina.

**CATINAT** (Nicolas), maréchal de France, né à Paris en 1637, m. en 1712. Il quitta dans sa jeunesse le barreau pour les armes, se forma sous Turenne, devint lieutenant général en 1688, vainquit le duc de Savoie en 1690 à Staffarde, en 1693 à Marsaille, et s'empara de la plus grande partie de ses États. Le bâton de maréchal fut le prix de ces exploits. Placé une 2<sup>e</sup> fois à la tête des troupes en Italie, il eut à combattre le prince Eugène; mais le mauvais état de l'armée, le manque d'argent et de subsistances paralysèrent ses efforts, et il éprouva quelques échecs, notamment à Carpi, ce qui le fit disgracier, 1701. Il subit en philosophe cet injuste traitement, et vécut depuis dans sa retraite de St-Gratien (près Montmorency), fuyant la cour et pratiquant toutes les vertus. Catinat avait écrit des *Mémoires* qui ont été publiés à Paris en 1819, 3 vol. in-8. Son *Éloge* a été écrit par La Harpe, 1775. Une statue lui a été érigée à St-Gratien en 1860.

**CATMANDOU**, v. de l'Inde, capit. du Népal, par 27° 42' lat. N., 82° 34' long. E.; env. 38 000 h. Remarquable par le nombre de ses temples et par ses manufactures. Les Anglais y ont un représentant.

**CATON** (M. Porcius), surnommé l'Ancien ou le Censeur, Romain célèbre par ses vertus, né à Tusculum, l'an 234 av. J.-C., d'une famille obscure; servit d'abord sous Fabius Maximus pendant la 2<sup>e</sup> guerre punique. Nommé préteur en Sardaigne, il acheva de soumettre ce pays. Envoyé avec le titre de consul en Espagne et en Grèce (195), il mérita, par sa valeur et sa prudence, les honneurs du triomphe. Censeur huit ans après, il exerça ses fonctions avec une sévérité qui passa en proverbe, et il mérita qu'on lui élevât une statue avec cette inscription: *A Caton, qui a corrigé les mœurs*. Dans ses dernières années, craignant pour Rome la rivalité de Carthage, il terminait tous ses discours en disant qu'il fallait détruire cette ville: *Delenda Carthago*. Il mourut l'an 149 av. J.-C., à 85 ans. Caton s'appliqua aux sciences et aux lettres; il excellait dans la jurisprudence aussi bien que dans l'agriculture; il étudia jusque dans sa vieillesse et apprit, dit-on, le grec à 80 ans. Cependant il regardait comme dangereux certains arts de la Grèce, et il en empêcha l'introduction à Rome. (V. CARNEADE). On reproche à ce sage païen son goût pour le vin et son avarice. Caton laissa en mourant un grand nombre de lettres, des harangues, un ouvrage intitulé: *Origines romaines*, et quelques écrits secondaires. Il ne reste de lui qu'un petit traité intitulé *De re rustica*, trad. par Saboureur et de La Bonneterie, 1771, et dans la collection Nisard, et quelques fragments, réunis par Lion, Gœttl., 1826, et par H. Jordan, Leipsick, 1859. Cornélius Nepos et Plutarque ont écrit sa *Vie*.

**CATON** (M. Porcius), surnommé *d'Utique*, arrière petits-fils du préc., né en 93 av. J.-C., montra de

bonne heure une âme ferme et courageuse. Amené à 14 ans au palais de Sylla, et apercevant les têtes sanglantes des proscriptions, il demanda un poignard, afin, dit-il, d'affranchir Rome de son tyran. Lors de la conjuration de Catilina, il appuya les mesures de rigueur proposées par Cicéron. Tout en se défiant de Pompée, il s'opposa de tout son pouvoir à l'ambition de César, et vota contre la mesure qui donnait à ce dernier le commandement des Gaules pour cinq ans, disant aux sénateurs qu'ils se décrétaient un tyran pour l'avenir. Pendant la guerre civile, il se prononça pour Pompée, et remporta quelques avantages sur les troupes de César à Dyrrachium. A la nouvelle de la défaite de Pharsale, et peu après l'assassinat de Pompée, il rassembla les débris de l'armée républicaine et se rendit en Afrique, où Q. Métellus Scipion, à la tête de quelques troupes, se préparait à résister à César; mais Métellus ayant été battu à Thapse, Caton ne voulut pas survivre à la liberté: il s'enferma dans Utique et s'y perça de son épée. On dit qu'avant de se frapper il lut et médita le *Phédon*, dialogue où Platon traite de l'immortalité de l'âme. Caton était attaché à la doctrine du stoïcisme, qui s'accordait bien avec l'austérité de son caractère. Plutarque a écrit sa *Vie*. Addison a pris la *Mort de Caton* pour sujet d'une tragédie célèbre.

**CATON** (Valérius), poète latin, qui vivait au temps de Sylla, fut dépouillé de son patrimoine sous ce dictateur et composa à ce sujet, sous le titre de *Diræ* (Imprécations), un poème où il maudit les ravisseurs, et qui a été quelquefois attribué à Virgile. Ce poème se trouve dans les *Poetæ minores* de Wernsdorf, et a été trad. par M. Cabaret, 1842.

**CATON** (Dionysius), auteur latin, qui vivait vers le 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, a laissé 4 livres de *Distiques moraux* qui ont obtenu beaucoup de vogue au moyen âge. Ils ont eu un grand nombre d'éditions et ont été traduits dans toutes les langues de l'Europe. Les éditions les plus estimées des *Distiques* sont celles d'Othon Arntzenius, *cum notis variorum*, Amsterdam, 1754, et de Zarnke, Leips., 1852. Ils ont été traduits en 1533 sous ce titre: *Les Mots et sentences dorés de maître de sagesse Caton*, et réimprimés en 1798 par M. Bouldard. M. J. Chenu les a traduits de nouveau en 1843, dans la collection Panckoucke. M. J. Travers les a mis en vers, Caen, 1837.

**CATORCE**, la plus riche mine d'argent du Mexique, à 170 k. N. de San-Luis-Potosi; longtemps elle a produit par an près de 20 000 000 de francs.

**CATROU** (de P.), jésuite, né à Paris en 1658, mort en 1737, s'est fait un nom comme critique. Il fonda en 1701 le *Journal de Trévoux*, où il rendait compte des ouvrages nouveaux, et en fut pendant douze ans le principal rédacteur. On a de lui: *Histoire du Mogol*, 1705; *Histoire du fanatisme protestant*, 1733; *Histoire romaine*, en 21 vol. in-4, 1725-37. Ces histoires ne sont guère que des gazettes. Catrou a aussi traduit Virgile, mais sans plus de succès.

**CATTARO**, v. et port des États autrichiens (Dalmatie), ch.-l. de cercle, à 60 k. S. E. de Raguse, 3 000 hab. Beau port sur le golfe de Cattaro; ressors; château sur le roc inaccessible de la Pella. Evêché. Commerce actif. Cattaro est entouré de montagnes si hautes qu'en hiver à peine voit-on le soleil dans cette ville. — Fondée au 1<sup>er</sup> siècle, souvent ruinée par les tremblements de terre, notamment en 1563 et 1667. Longtemps république indépendante, elle se soumit à Venise en 1420; elle passa entre les mains de l'Autriche en 1797; elle appartint à la France de 1805 à 1814, époque à laquelle elle retourna à l'Autriche. — Le cercle de Cattaro, entre la Turquie d'Europe et l'Adriatique, a 88 k. sur 22; 40 000 h., du rit grec. Ce cercle est coupé en deux par les bouches du Cattaro. Il est montagneux, boisé, et très-fertile; il produit des vins excellents.

**CATTARO** (golfe et bouches du), petit golfe de l'Adriatique, sur la côte mérid. de la Dalmatie, à 130 k. de tour; deux écueils le divisent en trois parties et

entrées qu'on nomme *bouches*; le fond du golfe en arrière des bouches est dit canal de Cattaro.

**CATTÉGAT**, c.-à-d. *Trou du chat*, bras de mer qui unit la mer du Nord à la Baltique par le détroit du Sund et les deux Belt, entre le Jutland à l'O. et la Suède à l'E.; 220 k. sur 110. Navig. dangereuse.

**CATTENOM**, ch.-l. de c. (Moselle), à 9 k. N. E. de Thionville; 1000 h. Autrefois fortifié.

**CATTES**, *Catti*, peuple de la Germanie, au S. des Chérusques, au N. E. des *Mattiaci*, habitait la Hesse électorale actuelle, ainsi qu'une partie du duché de Nassau et de la Westphalie, et avait pour ville principale *Castellum Cattorum* (Cassel). Très-bellequeux, ils furent battus, mais non soumis par les Romains. Au III<sup>e</sup> siècle ils s'absorbèrent dans la confédération des Francs.

**CATTOLICA**, v. de Sicile, à 25 k. N. O. de Girgenti; 7000 hab. Aux env. vastes souffrières. — Bourg d'Italie (Forlì), sur l'Adriatique, à 15 kil. S. E. de Rimini, donna asile en 339 aux prélats *catholiques* qui s'étaient séparés des Ariens, au concile de Rimini.

**CATULLE**, *C. Valérius Catullus*, poète latin, né l'an 87 av. J.-C., à Vérone ou à Sirmio (auj. *Sernione*), sur le lac *Benacus*, réussit surtout dans l'épigramme et dans le genre érotique. On a aussi de lui quelques morceaux d'un genre plus sérieux, entre autres, l'épisode des *Noces de Thétis et de Pélée*, qui prouvent qu'il pouvait s'élever à la hauteur de l'épopée. Ce poète fut lié avec les hommes les plus distingués de son temps; il ne craignit pas d'attaquer César dans ses vers, mais le dictateur, au lieu de s'en irriter, sut gagner son amitié. Il mourut jeune, à 30 ans selon les uns, à 40 ans selon d'autres. Ses poésies, longtemps perdues, n'ont été retrouvées qu'au XIV<sup>e</sup> s. Parmi les nombreuses éditions qui en ont paru, on remarque celles d'Isaac Vossius, Londres, 1684, in-4, enrichie d'un précieux commentaire; de Doëring, Leipsick, 2 vol. in-8, 1788-92, et de Naudet, dans la *Bibliothèque lat.* de Lemaire. Catulle a été traduit par Pezay, 1771; par Noël, 1803; par L. Th. Paulinier, 1840, par Héguin de Guesle (coll. Panckoucke) et par Collet (coll. Nisard). Ginguéné a mis en vers les *Noces de Thétis et de Pélée*.

**CATULUS**, V. LUTATIUS.

**CATURIGES**, peuple de la Gaule Cisalpine, dans les *Alpes Graïx*, faisait, du temps d'Auguste, partie des États du roi Cottius, et avait pour ch.-l. *Caturiges* (auj. *Chorges*). Leur territoire répond aux vallées de Chorges et d'Embrun (Htes-Alpes).

**CATUS**, ch.-l. de c. (Lot), à 14 k. N. O. de Cahors; 1300 h. Ancien château fort.

**CATZ** (Jacob van), poète hollandais, né dans la Zélande, en 1577, mort en 1660, fut un des créateurs de la langue et de la poésie hollandaise. Il remplit dans sa patrie les premières fonctions administratives et diplomatiques, fut ambassadeur en Angleterre (1627), grand pensionnaire de Hollande (1636-1651), et consacra ses loisirs aux lettres. Ses poésies se composent d'emblèmes, d'allégories, de fables, d'idylles et d'odes. Ses *Fables* l'ont fait surnommer *la Fontaine de la Hollande*. Ses œuvres ont été réunies à Amst. en 1712, 1790 et 1828.

**CAUCA**, v. d'Hispanie (Tarraconaise), chez les Vaccéens, à 70 k. S. O. de Clunia. Patrie de Théodose. **CAUCA**, riv. de Colombie, a sa source dans les Andes, sort du mont Paramo de Guanacas, forme plusieurs bras qui se réunissent, coule du S. au N., arrose Antioquia, et tombe dans la Magdalena, à 150 k. S. E. de Carthagène, après un cours de 320 k. — Elle a donné son nom à l'État de Cauca, dans la Nouvelle-Grenade; 300 000 h.; ch.-l., Popayan.

**CAUCASE**, *Caucasus*, nom général sous lequel on comprend un grand système de mont. qui sépare l'Europe de l'Asie, et qui s'étend entre la mer Noire et la mer Caspienne, au N. du Kour et du Rioni, par 40°-45° lat. N. et 35°-47° long. E. La chaîne princip. de la Caucase proprement dit. va du S. E. au N. O., depuis la péninsule d'Apchéron jusqu'à la forteresse

d'Anapa, sur une longueur d'env. 1000 k. Beaucoup de chaînes se détachent à droite et à gauche de la chaîne principale : à l'O., l'Elbrouz (*Ceraunii montes*); au N. O., les collines qui bordent la mer Noire (*Caraxici montes*); au S. O., le Caucase se rattache à l'extrémité orientale du Taurus, qui couvre toute l'Asie-Mineure. Les principales cimes du groupe caucasien sont le mont Elbrouz, qui a 5646<sup>m</sup>; le Mquinwari ou Kazbek, 4800<sup>m</sup>, et le Chat-Elbrouz, sur les confins du Daghestan, 4000<sup>m</sup>. Un grand nombre de fleuves prennent leur source dans le Caucase : le Kouban au N. O., le Térék au N. E., le Rioni (*Phasis*) au S. O., l'Alazan au S. E. Les diverses chaînes du Caucase offrent plusieurs défilés dont quelques-uns célèbres : les *Portes Caucasiennes*, auj. défilé de *Dariel*, sur la route de Mosdok à Tiflis; les *Portes Abaniennes* ou *Sarmatiques*, le long des côtes du Daghestan; les *Portes Caspiennes*, près de Téhéran; les *Portes Ibériennes*, auj. *Schaourapé*. — Le Caucase fut connu dès la plus haute antiquité; il joua un rôle important dans la mythologie des Grecs; c'est sur ses cimes que ces derniers plaçaient le supplice de Prométhée. Les nombreuses peuplades qui habitent ces mont., et qui sont auj. connues sous les noms de *Tcherkesses*, *Nogaïs*, *Abazes*, *Ossètes*, etc., furent presque toujours indépendantes. Chez les anciens, Mithridate seul sut pendant quelque temps leur faire reconnaître son autorité; chez les modernes, la domination des Turcs sur les montagnards du Caucase était purement nominale. Les Russes ont commencé en 1722 à faire la guerre aux habitants du Caucase et ce n'est qu'en 1859 qu'ils ont réussi à les réduire complètement; de 1839 à cette époque, Schamyl les tint en échec en Circassie. — Les savants ont regardé comme sortie du Caucase la race blanche qui couvre toute l'Europe et une grande partie de l'Asie, et ils lui ont donné par ce motif le nom de *race caucasienne*.

**CAUCASE** (gouvt du), vaste contrée de la Russie, comprenant la prov. du Caucase ou Ciscaucasie, la Transcaucasie et en général toutes les parties du Caucase qui sont soumises à l'empire. Elle contient près de 4 000 000 d'hab. et a pour ch.-l. Tiflis. — La prov. du Caucase ou Ciscaucasie est située sur le versant N. du Caucase, entre l'Astrakhan au N., les Cosaques de la mer Noire à l'O., la Circassie et le Daghestan au S., la mer Caspienne à l'E., à 880 kil. sur 360, et 1 100 000 hab. (Mahométans, Arméniens, Juifs, etc.). Ch.-l., Stavropol. Autres villes : Georgievsk, Kisilar, Mozdok.

**CAUCASIENNES (PORTES)**, *Caucasix pylæ*, auj. défilé de DARIEL, V. DARIEL.

**CAUCHON (P.)**, évêque de Beauvais, se vendit aux Anglais qui avaient envahi la France, réclama le droit de juger la malheureuse Jeanne d'Arc qui avait été prise dans son évêché, fut le plus acharné de ses juges, et réussit, par des ruses infâmes, à faire prononcer contre elle la peine de mort. Il fut chassé de son siège par les habitants de Beauvais indignés, et mourut tourmenté de remords, en 1443. Le pape Calixte III l'avait excommunié.

**CAUCHY** (aug. Louis), mathématicien, né à Paris en 1783, mort à Sceaux en 1857, était fils de L. Franç. Cauchy, archiviste de la Chambre des Pairs. Admis à seize ans à l'École polytechnique, il se voua à l'enseignement, professa à l'École polytechnique et à la Faculté des sciences, et fut en 1816 nommé membre de l'Institut. Royaliste dévoué, il suivit Charles X en exil et fit l'éducation scientifique du duc de Bordeaux. Il refusa le serment en 1852, mais n'en fut pas moins maintenu dans ses fonctions. Ce savant infatigable a composé une foule de *Mémoires*, parmi lesquels on remarque sa *Théorie des ondes*, couronnée en 1815 par l'Institut; ses *Mémoires sur la polarisation de la lumière* et sur la *Théorie des nombres*. En outre, il a publié : *Cours d'analyse*, 1821; *Leçons sur les applications du calcul infinitésimal à la géométrie*, 1826; *Exercices de*

*matnématiques*, 1827. Cauchy ne se distinguait pas moins par sa piété que par sa science.

**CAUDEBEC**, *Caledunum*, ch.-l. de cant. (Seine-Inf.), sur la r. dr. de la Seine, à l'embouchure du Caudebec, à 11 kil. S. d'Yvetot; 5295 hab. Eglise gothique. Caudebec était autrefois la capit. de tout le pays de Caux. Son industrie fut jadis très-florissante; on y faisait surtout un grand commerce des chapeaux dits *caudebecs*. Elle souffrit beaucoup pendant les guerres religieuses du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle.

**CAUDÉRIAN**, bourg de la Gironde, à 3 k. O. de Bordeaux; 3057 hab. Hôpital militaire.

**CAUDINES** (FOURCHES). V. CAUDIUM.

**CAUDIUM**,auj. *Airola* ou *Arienzo*, v. du Samnium, à 28 kil. S. E. de Capoue, entre Bénévènt et Calatie, sur les frontières de la Campanie. Aux env. se trouve un défilé célèbre par l'échec que les Romains y éprouvèrent sous le consulat de T. Veturius Calvinus et de Sp. Posthumius Albinus: ils s'y laissèrent enfermer par Pontius Hérennius, général des Samnites, et furent obligés de passer sous le joug (321 av. J.-C.); de là le nom de *Fourches Caudines* donné au défilé. Plus tard, les Romains défrirent à leur tour les Samnites aux env. de Caudium.

**CAULAINCOURT**, bourg du dép. de l'Aisne, à 14 kil. O. de St-Quentin; 500 hab. Anc. seigneurie, érigée en marquisat en 1714.

**CAULAINCOURT** (Aug. Louis de), duc de Vicence, né en 1773 à Caulaincourt (Aisne), mort en 1827, prit part à presque toutes les guerres de la Révolution, et se fit remarquer de Bonaparte, qui le nomma grand écuyer à son avènement, puis général de division et duc de Vicence. Envoyé en 1807 comme ambassadeur en Russie, il sut se concilier l'estime de l'empereur Alexandre et fit tous ses efforts pour prévenir une rupture. N'ayant pu y réussir, il rentra en France en 1811 et prit part à la campagne de Moscou. Il tint depuis 1813 le portefeuille des relations extérieures, et fut chargé, à la suite de nos revers, de différentes missions auprès des princes alliés: il défendit toujours, notamment au congrès de Châtillon (1814), les intérêts du fils de l'empereur. On a publié de 1837 à 1840, sous le titre de *Souvenirs du duc de Vicence*, d'intéressants mémoires sur l'empire. — Son fils aîné est auj. sénateur.

**CAULON** ou CAULONIA, plus tard *Castrum Veterum*, auj. *Castel-Vetere*, v. d'Italie (Brutium), au S. E. de Térine, près de la mer.

**CAUMARTIN** (Lefebvre de), honorable famille de robe, aujourd'hui éteinte, originaire du Ponthieu.

Louis C. (1552-1623), fut successivement intendant de province, ambassadeur, président du grand conseil sous Henri IV et Louis XIII, enfin garde des sceaux; il est auteur de *Mémoires* conservés manuscrits à la Bibliothèque impériale. — Louis François (1624-1687), son petit-fils, intendant de Champagne, fut l'ami et l'agent du cardinal de Retz. — Louis Urbain, fils du préc. (1653-1720), élève de Flécher, conseiller au parlement de Paris, puis conseiller d'État et intendant des finances, était un magistrat plein de droiture. Boileau a dit de lui (sat. ix):

Chacun de l'équité ne fait pas son flambeau;  
Tout n'est pas Caumartin, Bignon ni d'Aguesseau.

Il fut dans ses dernières années un des protecteurs de Voltaire, qui puisa dans ses entretiens l'amour de Henri IV et l'idée de la *Henriade*. On lui doit la conservation des *Mémoires du cardinal de Retz*, et le *ceux de Joly*. — L'abbé François, frère d'Urbain, (1668-1733), évêque de Vannes, puis de Blois, connu par son esprit précoce, fut admis à l'Académie dès 1694, à 26 ans. — Ant. Louis, marquis de St-Ange, prévôt des marchands à Paris de 1778 à 1784. Cette ville lui doit de nombreuses améliorations: une rue de Paris porte encore son nom.

CAUMARTIN (Jacq. Étienne), industriel et orateur,

né en 1769, m. en 1825, était un riche propriétaire de forges. Député de la Côte-d'Or en 1815, il fut sous la Restauration un des plus fermes et des plus éloquents soutiens de la cause libérale.

**CAUMONT**, ch.-l. de c. (Calvados), à 22 k. S. O. de Bayeux; 2150 h. Volailles; fer aux env. — Bourg du dép. de Lot-et-Garonne, à 8 kil. de Marmande; 1800 h. Jadis place forte: les Huguenots s'en emparèrent en 1629; elle fut bientôt reprise par le duc de Mayenne. Berceau de la famille des Caumont.

**CAUMONT** (Famille de), illustre maison du midi de la France, se distingua dès le temps des croisades et dans les guerres contre les Anglais en Guyenne et s'allia aux maisons souveraines de Bretagne et d'Albret. Les deux branches principales sont celles de *La Force*, qui existe encore, et de *Lauzun*, qui s'éteignit vers 1723. V. ces noms.

**CAUNES** (LES), *Bucensis*, v. de France (Aude), à 21 kil. N. E. de Carcassonne; 2258 hab. Eau-de-vie, etc. Aux env., beaux marbres de couleur variée. Ancienne abbaye de Bénédictins.

**CAUNUS**, auj. *Quingi*? v. de Carie, sur la côte S., vis-à-vis de Rhodes. Patrie de Protogène.

**CAUS** (Salomon de), ingénieur français, né en Normandie vers 1576, mort vers 1626, fut successivement employé comme ingénieur en Angleterre par le prince de Galles, en Allemagne par le prince Palatin, et finit sa carrière en France, avec le titre d'ingénieur et architecte du roi (Louis XIII). Habile surtout dans l'hydraulique, il fit plusieurs inventions remarquables et soupçonna la puissance de la vapeur. Le marquis Worcester, à qui les Anglais attribuent cette découverte, n'a fait que la lui emprunter. On a dit que Richelieu, importuné des instances de l'inventeur, l'avait fait enfermer à Bicêtre comme fou; mais c'est là un conte fait à plaisir. On a de S. de Caus, entre autres ouvrages, un *Traité des forces mouvantes* (Francfort, 1605, et Paris, 1624), où il est traité de la force de la vapeur.

**CAUSSADE**, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), à 22 k. N. E. de Montauban; 4540 h. Fabrique d'étamines, de toiles. Safran, grains et truffes.

**CAUSSIN** (Nicolas), jésuite, né à Troyes en 1583, mort en 1651, se fit une réputation comme prédicateur, et devint confesseur de Louis XIII; il fut exilé pour avoir pris parti pour la reine mère. Il a écrit: *la Cour sainte*; *De Eloquentia sacra et humana*; *Tragedia sacra*, et une *Apologie des Jésuites*, 1644.

CAUSSIN DE PERCEVAL (J. J.), orientaliste, né à Montdidier en 1759, mort en 1835, remplaça Deshautesayes, dont il était l'élève, dans la chaire d'arabe au Collège de France, 1783; fut nommé en 1787 garde des manuscrits de la Bibliothèque royale, et entra en 1809 à l'Institut (Académie des inscriptions). Il a trad. du grec l'*Argonautique* de Valerius Flaccus, 1796, et de l'arabe, la *Suite des Mille et une Nuits*, 1806, l'*Histoire de la Sicile sous les Musulmans*, 1802; les *Séances de Harriri*, les *Tables astronomiques* d'El-Younis, etc. — Son fils, Armand Pierre, né en 1795, professeur d'arabe à l'École des langues orientales, a donné, entre autres ouvrages, une *Grammaire arabe*, un *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'Islamisme*, 1847, une *Hist. de la littérature hindoue*, etc.

**CAUTERETS**, vge des H.-Pyrénées, à 16 kil. S. d'Argelès; 850 h. Eaux thermales sulfureuses très-renommées. Beaux sites.

**CAUX** (pays de), *Caleti*, partie de la H.-Normandie, au N. de la Seine; 70 kil. sur 60. Lieux principaux: Caudebec, Lillebonne, Yvetot, St-Valery-en-Caux, Belbec, Arques, Dieppe, Eu, le Tréport. Il fait auj. partie du dép. de la Seine-Inf. Les Cauchois sont célèbres par leur beauté, par leur grande taille et par la singularité de leur haute coiffure.

**CAVA**, v. du roy. d'Italie (Principauté Citée), à 4 k. N. O. de Salerne; 12 000 h. Evêché. Fabriques d'étoffes de soie, de coton et de toiles. Anc. abbaye des Bénédictins de la Trinité

**CAVADONGA**, v. des Asturies, à 48 k. S. E. d'Ovidéo. Pélage y remporta, en 718, une éclatante victoire sur les Maures, à la suite de laquelle il fut proclamé roi par les habitants des Asturies et par les Goths réfugiés.

**CAVAIGNAC** (Eugène), général français, issu d'une famille du Quercy, né à Paris en 1802, était fils du conventionnel J. B. Cavaignac, anc. avocat au parlement de Toulouse, m. en exil, à Bruxelles, en 1829, et frère de Godefroy, l'un des chefs du parti républicain sous Louis-Philippe, rédacteur de la *Réforme* et président de la *Société des Droits de l'Homme* (mort en 1845). Élève de l'École polytechnique, il entra dans le génie et fit la campagne de Morée. Après la révolution de 1830, il manifesta hautement ses tendances républicaines, ce qui le fit mettre temporairement en disponibilité, fut envoyé en 1832 à l'armée d'Afrique; se signala dans plusieurs expéditions périlleuses, résista pendant quinze mois dans le *méchouar* de Tlemcen à tous les efforts d'Abd-el-Kader (1836-37), défendit également avec un courage héroïque la place de Cherchell et y fut blessé (1840), eut part à la victoire d'Isly, où il commanda l'avant-garde (1844), et fut, en récompense, élevé au grade de général de brigade. Lorsque la révolution de Février 1848 eut éclaté, il fut nommé général de division et gouverneur général de l'Algérie; il fut peu après élu représentant du peuple par les départ. de la Seine et du Lot, et appelé au ministère de la guerre à la suite de l'attentat du 15 mai contre l'Assemblée nationale. Peu de jours après, il eut à réprimer la terrible insurrection de juin, suscitée par les partisans de la *République démocratique et sociale*, et reçut à cet effet le titre de chef du pouvoir exécutif : il montra d'abord quelque hésitation sur les mesures à prendre, mais il déploya bientôt la plus grande énergie et parvint, après quatre jours d'une lutte acharnée (23, 24, 25 et 26 juin), à se rendre maître du mouvement : le bâton de maréchal de France lui fut offert en récompense, mais il ne crut pas devoir l'accepter. Investi d'un pouvoir dictatorial, il dut, pour prévenir le retour du désordre, ordonner la mise en état de siège, la suspension des journaux hostiles, la transportation des insurgés. En même temps il refusait son concours à la propagande révolutionnaire, offrait un asile au pape, chassé de ses États, et envoyait des troupes en Italie pour protéger sa retraite. Après la promulgation de la nouvelle constitution, il se porta candidat à la présidence de la République, mais il ne put guère réunir que le cinquième des suffrages : il résigna le pouvoir avec une simplicité digne. Élu député en 1852, il refusa le serment à la nouvelle constitution et alla vivre dans la retraite. Il mourut subitement en octobre 1857, à son château d'Ourne (Sarthe). E. Cavaignac a mérité le respect de ses adversaires mêmes; comme homme politique, il s'est montré droit et sincèrement dévoué à la cause républicaine. Il était de caractère irrésolu : les Arabes l'appelaient un *roseau pincé en fer*. M. Hipp. Castille a donné sa *Biographie*; M. de La Guéronnière a tracé son portrait (dans ses *Études et portraits politiques*).

**CAVAILLON**, *Cabellio*, ch.-l. de cant. (Vaucluse), sur la Durance, à 25 kil. S. E. d'Avignon; 7041 hab. Anc. évêché, remontant au IV<sup>e</sup> siècle, supprimé à la Révolution. Restes d'un arc de triomphe. Mûriers, melons d'hiver renommés, grand commerce de fruits. Patrie de César de Bus. — Cavaillon, jadis une des villes principales des *Cavares*, dans la Viennoise, était le séjour d'un corps d'*utriculaires*, bateliers pour le passage de la Durance.

**CAVALE** (LA), *Neapolis*, v. et port de Turquie (Roumélie), sur le golfe de la Cavale, à 128 kil. N. E. de Salonique; 3000 hab. Patrie de Méhémet-Ali.

**CAVALIER** (Jean), chef redoutable des Camisards, né au village de Ribauter, près d'Anduze (Gard), en 1679. De garçon boulanger qu'il était, il se fit prédi-

cant dans les Cévennes, et, à la tête d'une multitude d'enthousiastes, il résista longtemps aux troupes de Louis XIV. Le maréchal de Villars négocia avec lui, et lui fit déposer les armes en lui assurant une pension et un brevet de colonel (1704). Observé en France, il passa en Angleterre, y servit avec distinction, et devint gouverneur de l'île de Jersey. Il mourut en 1740.

**CAVALIERI** (Bonaventura), célèbre géomètre, né à Milan en 1598, mort en 1647, se lia avec Galilée et obtint par sa recommandation une chaire de mathématiques à Bologne. Il passa la plus grande partie de sa vie dans les souffrances de la goutte. Cavalieri a créé la géométrie des indivisibles, dont Roberval lui disputa cependant l'invention : il concevait les lignes comme formées d'un nombre infini de points; les surfaces, d'une infinité de lignes, et les solides, d'une infinité de surfaces, et il réussit, à la faveur de cette méthode si simple, à résoudre un grand nombre de problèmes. Ses principaux ouvrages sont : *Geometria indivisibilibus*, 1635; *Trigonometria plana*, 1636; *Exercitationes geometricae*, 1647.

**CAVALIERS**, faction aristocratique anglaise, opposée à celle des *Têtes rondes*. V. ce mot.

**CAVALLO** (Tiberius), physicien, né à Naples en 1749, mort à Londres en 1809, a inventé le micromètre qui porte son nom, un *electromètre*, un *directeur* pour diriger le fluide électrique, et a publié un *Traité complet d'électricité* (trad. par l'abbé Silvestre, Paris, 1785). On a encore de lui : *Essai sur la théorie et la pratique de l'électricité médicale*, 1780; *Traité sur la nature et les propriétés de l'air*, 1781; *Traité sur le magnétisme*, 1787.

**CAVAN**, v. d'Irlande (Ulster), à 96 kil. N. O. de Dublin; 6000 hab. Ch.-l. d'un comté de même nom, situé entre ceux de Monaghan et de Leitrim; 84 kil. sur 40; 245 000 hab.

**CAVARES**, peuple de la Gaule, dans la Viennoise, le long de la Méditerranée et du Rhône, s'étendait depuis les bouches de ce fleuve jusqu'au dessus de l'emb. de l'Ardèche. Villes principales : *Avenio*, *Cabellio*, *Arelate*, *Vasio*, *Arausio*. Marseille fut comprise dans leur pays à la fin de l'Empire. Leur territoire répond aux dép. de Vaucluse et des Bouches-du-Rhône (moins quelques cant. orientaux et l'île de la Camargue).

**CAVAZZI** (J. Antoine), missionnaire de l'ordre des Capucins, né à Montecuccolo près de Modène, fut envoyé deux fois au Congo (1654 et 1670), y fit plusieurs conversions, et acquit une connaissance profonde de la langue et des mœurs du pays. Il rédigea à son tour une relation publiée en 1687 par Alamandini (trad. par le P. Labat, 1732).

**CAVENDISH**, famille anglaise à laquelle appartiennent les comtes, puis ducs de Devonshire, et les ducs de Newcastle, a pour chef sir William Cavendish, né en 1505, mort en 1557, qui était d'abord simple huissier du cardinal Wolsey; il obtint la faveur de Henri VIII et de ses successeurs, qui l'élevèrent aux honneurs. — Son petit-fils, William Cavendish, duc de Newcastle, né en 1592, mort en 1676, fut en grande faveur auprès de Jacques I et Charles I; sacrifia toute sa fortune pour défendre la cause royale; prolongea la guerre de 1639 à 1644, fut défait à Marston-Moor, s'exila après cet échec, et ne revint qu'à la Restauration; il fut alors nommé chef de la justice des comtés au nord du Trent. Il avait été créé comte de Newcastle par Charles I; Charles II l'éleva à la dignité de duc. On a de lui, entre autres ouvrages : *Méthode nouvelle pour dresser les chevaux*, 1667. — Un autre de ses descendants, Will. Cavendish, comte, puis duc de Devonshire, né en 1640, mort en 1707, se fit remarquer sous Jacques II par une vive opposition; il fut un des plus actifs promoteurs de la révolution qui renversa ce prince et qui plaça sur le trône Guillaume d'Orange; il fut en récompense créé duc, et nommé intendant. Il fut sous Anne un des commissaires chargés d'effectuer la réunion de l'Écosse à l'Angleterre.



**CAVENDISH (Henry)**, physicien et chimiste, né à Nice en 1731, m. en 1810, était fils d'un cadet de la famille des ducs de Devonshire; se livra aux sciences; fut admis en 1760 à la Société royale de Londres et nommé en 1803 associé de l'Institut de France. On lui doit, entre autres découvertes, celle du gaz hydrogène (1766), l'analyse exacte de l'air, de l'eau et de l'acide nitrique; il a déterminé la densité moyenne du globe, rendu sensible l'attraction de la terre, etc. Ses écrits se trouvent dans les *Transactions philosophiques*.

**CAVENDISH (W.-H.)**, lord Bentinck, F. BENTINCK. **CAVERY**, fleuve de l'Inde. V. **KAVERY**.

**CAVINO (J.)**, le *Padouan*, habile graveur du xvi<sup>e</sup> siècle, s'exerça à contrefaire les médailles anciennes pour s'enrichir aux dépens des antiquaires. Ses coins sont au Cabinet impérial de Paris.

**CAVOUR**, v. murée des États sardes, à 15 kil. S. E. de Pignerol; 5700 hab. Soieries, toiles, tanneries. Abbaye de Bénédictins fondée en 1010.

**CAVOUR (Camille Bens, comte de)**, le régénérateur de l'Italie, né à Turin en 1810, m. en 1861; fut d'abord soldat, puis journaliste; fonda le *Risorgimento* (1847); devint député (1841), ministre du commerce et bientôt concurrent des finances (1850), enfin président du conseil (1852-1861); inaugura une politique libérale; et ferme à l'intérieur, hardie et entreprenante à l'extérieur, qui amena la guerre avec l'Autriche, l'alliance avec la France et l'érection du royaume de Sardaigne en royaume d'Italie. Il mourut au moment où il essayait de donner Rome pour capitale à l'Italie, voulant établir, comme il le disait lui-même, *l'Église libre dans l'État libre*. Sa *Vie* a été publiée par J. Devey (1861), ses *Discours* traduits par Artom et A. Blanc (1862).

**CAVOYE (Louis d'OGER, marquis de)**, né en 1640, m. en 1716, fut élevé avec Louis XIV, conserva la faveur de ce prince toute sa vie, et la mérita par son courage. Il était grand maréchal des logis de la maison du roi.

**CAXAMARCA**, v. du Pérou, ch.-l. de prov., à 130 kil. N. de Truxillo; 8000 hab. Anc. résidence des Incas: c'est là que fut mis à mort, par les Espagnols, en 1533, Atahualpa, le dernier de cette race royale. — La prov. de C., entre celles de Chacaboyas et du Maranon à l'E., de Chota au N., de Lambayque à l'O. et de Truxillo au S., a 100 000 h. Mines d'or et d'argent; culture du coton.

**CAXTON**, bourg d'Angleterre, à 15 kil. O. de Cambridge; 500 hab. Patrie de Mathieu Paris.

**CAXTON (Guillaume)**, imprimeur anglais, né vers 1410 dans le comté de Kent, mort en 1491. Après avoir séjourné quelque temps en Hollande, et y avoir fait le commerce avec succès, il y apprit l'art d'imprimer, et l'introduisit en Angleterre vers 1472; il publia en 1478 son premier livre, le *Jeu d'échecs moralisé* (en angl.); il donna en 1481 le *Miroir du Monde*, avec gravures. Ses éditions sont fort recherchées des bibliophiles.

**CAYAMBE**, riv. du Brésil, affluent de l'Amazone, où elle tombe à 31 kil. S. E. d'Ega, après un cours de 245 kil. — Montagne de l'Amérique du S., l'un des plus hauts sommets des Andes (6140<sup>m</sup>); il est situé sous la ligne équinoxiale, à 65 kil. N. E. de Quito.

**CAYAPONIA**, grand district de la prov. de Goyas au Brésil; 660 k. sur 220. Bornes: à l'E. le Parana, au S. O. le Pardo. Les Cayapos, habitants de ce district, sont encore barbares. Bois de construction.

**CAYENNE**, v. de l'Amérique méridionale, capit. de la Guyane française, dans l'île de Cayenne, à l'emb. de la riv. de même nom; 5220 hab. Port peu profond, château fort. Cour imp., trib. de 1<sup>re</sup> inst., collège, jardin botanique; grand entrepôt commercial. La chaleur est très-élevée (30° à l'ombre); le climat, longtemps insalubre, a été assaini par le défrichement des marais environnants. — Le 1<sup>er</sup> établissement français date de 1626; il s'agrandit en 1635, mais il fut abandonné en 1654; à cette épo-

que les Anglais s'en emparèrent, mais ils ne le gardèrent que dix ans (1654-1664). Cayenne fut occupée par les Hollandais en 1676; d'Estrées la reprit en 1677; les Portugais s'en emparèrent en 1809; elle fut rendue à la France en 1814. — L'île de Cayenne, comprise entre la riv. Cayenne, la riv. Ouya, et l'Océan Atlantique, a 44 kil. sur 31. Six mois de pluie, autant de chaleur et de sécheresse extrêmes: de là un climat très-malsain; le sol est d'une fertilité prodigieuse; on y recueille le plus beau coton de l'Amérique. C'est auj. un lieu de déportation.

**CAYENNE**, riv. de la Guyane française, coule pendant 65 kil. du S. O. au N. E., et tombe dans l'Océan Atlantique par 4° 56' lat. N., 54° 35' long. O.

**CAYES (des)**, v. et port d'Haïti, à 155 kil. S. O. de Port-au-Prince, ch.-l. du dép. du Sud. Consulat français. On y comptait jadis de 12 à 15 000 hab.; auj. elle n'en a plus que la moitié. Environs marécageux. — Les Cayes-Jacmel sont dans le dép. de l'Ouest, à 18 kil. E. de Jacmel.

**CAYET (P. Vict. PALMA)**, historien et controversiste, né en 1525 à Montrichard en Touraine, mort en 1610, étudia sous Ramus, embrassa comme lui le Calvinisme, devint ministre protestant, et s'attacha à Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV. Il fut ramené au Catholicisme par le cardinal Duperron, abjura en 1595, se fit ordonner prêtre en 1600, et fut nommé professeur d'hébreu au collège de Navarre, à Paris. On a de lui, outre des œuvres de controverse, auj. oubliées, une histoire de la Navarre intitulée: *Heptaméron de la Navarride*, trad. de l'espagnol en vers français, Paris, 1602; *Histoire prodigieuse du docteur Faust*, trad. de l'allemand, 1603, ouvrage qui l'a fait accuser d'être adonné à la magie; *Chronologie novenaire*, histoire des guerres de Henri IV de 1589 à 1598, Paris, 1606; *Chronologie septennaire* (1598-1604), Paris, 1609. Ces deux derniers ouvrages, précieux pour l'histoire, ont été réimprimés dans les collections des *Mémoires relatifs à l'hist. de France*.

**CAYEUX**, v. et port du dép. de la Somme, à 30 k. O. d'Abbeville, sur la Manche; 2400 hab. Phare.

**CAYLAR (le)**, ch.-l. de cant. (Hérault), à 15 kil. N. de Lodève; 650 hab. Ancienne baronnie.

**CAYLUS**, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Gar.), à 41 k. N. E. de Montauban; 5424 hab. Anc. château fort.

**CAYLUS (Marguerite de VILLETTE, marquise de)**, née dans le Poitou en 1673, morte en 1729, était cousine de Mme de Maintenon. Elle épousa à 13 ans J. Anne de Tubières, marquis de Caylus, et se fit remarquer à la cour de Louis XIV par ses grâces et son esprit. Elle a laissé, sous le titre de *Soutenirs de Mme de Caylus*, d'intéressants mémoires sur son temps, qui furent publiés par Voltaire, Genève, 1770. Ils ont été réimprimés en 1804 par Auger, et en 1860 par Asselineau.

**CAYLUS (Phil., comte de)**, archéologue, fils de la préc., né à Paris en 1692, mort en 1765, suivit d'abord avec distinction la carrière militaire, puis quitta le service afin de se livrer tout entier à son goût pour les arts; accompagna l'ambassadeur de France à Constantinople; visita la Turquie, l'Asie-Mineure, et revint en 1717 avec de riches matériaux, qu'il légua en mourant au Cabinet du Roi. Il publia depuis cette époque d'importants ouvrages sur les arts et les antiquités, ce qui le fit recevoir à l'Académie de peinture en 1731, et à celle des inscriptions, en 1742. Il aida les artistes de ses conseils et de sa fortune, et fit lui-même d'utiles recherches sur les moyens employés par les anciens pour peindre à l'encaustique, sur la manière d'incorporer la peinture dans le marbre, etc. Il s'occupait aussi, soit comme amateur, soit comme artiste, de peinture et de gravure, mais le fit avec moins de succès. Ce fut en même temps un écrivain spirituel. On a de lui: *Recueil d'antiquités égyptiennes, Assyriennes, grecques, gauloises*, 7 vol. in-4, 1752-67; *Nouveaux sujets de peinture et de sculpture*, 1755; *Fies de Mignard, Lemoine, Bouchardon, Watteau*; et des

*Œuvres badines* (contes, fées, etc.), recueillies en 1787, 12 vol. in-8. Caylus eut pour ami l'abbé Barthélemy, qui l'aïda dans plusieurs de ses travaux.

**CAYOR**, État de Nigritie, le plus puissant des États Giolois, s'étend le long de la côte de l'Océan Atlantique, depuis l'embouchure du Sénégal jusqu'au delà du cap Vert; env. 200 000 h. Le roi du pays prend le titre de *Damel*.

**CAYRES**, ch.-l. de c. (Hte-Loire), à 13 k. S. O. du Puy; 750 h. Sol granitique et volcanique.

**CAYSTRE**, *Cayster* ou *Caystros*, adj. *Kitchek-Meinder*, c.-à-d. *Petit-Méandre*, riv. de Lydie, naît près de Sébaste, et se jette dans la mer Egée près d'Ephèse. Elle est célèbre par les cygnes qu'on voyait jadis en grand nombre sur ses bords.

**CAZALÈS** (Jacques de), célèbre orateur, né en 1752 à Grenade (Hte-Garonne), d'un conseiller au parlement de Toulouse, mort en 1805, étsait en 1789 capitaine de dragons. Élu député de la noblesse aux États généraux en 1789, il se montra le défenseur ardent de la monarchie, déploya à la tribune de grands talents oratoires, et lutta souvent avec succès contre Mirabeau et Barnave. Il donna sa démission de député après l'arrestation de Louis XVI à Varennes, émigra et fit avec les princes de la maison de Bourbon la campagne de 1792. Il rentra en France en 1803. Ses *Discours et opinions* ont été recueillis en 1 v. in-8, Paris, 1821.

**CAZALS**, ch.-l. de cant (Lot), à 27 k. N. O. de Cahors; 1000 h.

**CAZAMANCE**. V. CASAMANCE.

**CAZAUBON**, ch.-l. de c. (Gers), à 25 k. S. de Roquefort, sur la Douze; 2300 h. — V. CASAUBON.

**CAZÈRES**, *Calagorris*, ch.-l. de c. (H.-Garonne), sur la r. g. de la Garonne, à 38 k. S. O. de Muret; 2000 h. Chapelleries, tanneries, teintureries.

**CAZES** (P. Jacques), peintre, né à Paris en 1676, mort en 1754, fut reçu en 1704 à l'Acad. de peinture et devint directeur, puis chancelier de cette compagnie. Il traita surtout des sujets religieux: les églises de Notre Dame, St-Gervais, St-Germain-des-Prés sont ornées de ses tableaux. Il se distingue par une composition grande, un dessin correct et gracieux, une couleur vraie et brillante.

**CAZIN** (Hubert), imprimeur et éditeur, né à Reims, a publié au xviii<sup>e</sup> s. une collection d'auteurs français dans le format petit in-12, format qui a gardé son nom. Ses éditions sont recherchées pour le soin et surtout pour l'élégance de la typographie.

**CAZORLA**, *Castulo*, v. d'Espagne, à 55 k. N. E. de Jaen; 7000 h. Elle est entourée d'une chaîne de montagnes qui portent le même nom.

**CAZOTTE** (J.), écrivain du xviii<sup>e</sup> siècle, né à Dijon en 1720, fut d'abord employé dans l'administration de la marine, et envoyé en 1747 à la Martinique comme contrôleur des îles du Vent. Il quitta d'assez bonne heure les affaires et se retira dans une campagne qu'il possédait à Pierry près d'Épernay, pour s'y livrer à ses goûts littéraires. A la fin de sa vie, il entra dans une secte d'illuminés, et se fit dès lors remarquer par une piété exaltée. Il prit parti contre la Révolution et fut arrêté après le 10 août 1792; il allait être égorgé aux funestes journées de septembre, lorsque sa fille, qui s'était enfermée avec lui dans sa prison, lui sauva les jours en le couvrant de son corps. Il sortit alors de prison; mais, repris quelques jours après, il périt sur l'échafaud (25 septembre); il supporta la mort avec un courage héroïque. La Harpe attribue à Cazotte une prédiction sur la Révolution qui est une pure fiction, inventée pour l'effet. Cazotte a composé, entre autres ouvrages, *Olivier*, poème en prose, qui obtint un grand succès, 1763; *le Diable amoureux*, 1772: des *Contes arabes*, faisant suite aux *Mille et une Nuits*; des fables, des nouvelles, etc. Tous ces ouvrages montrent une imagination riche. Il écrivait en vers avec une étonnante facilité; on attribua même à Voltaire quelques-unes de ses produc-

tions. L'édition la plus complète de ses œuvres est celle de Bastien, publ. sous le titre d'*Œuvres badines et morales*, 4 vol. in-8, Paris, 1816.

**CEA**, riv. d'Espagne, prend sa source à 58 k. N. E. de Léon, coule au S., et tombe dans l'Esia à 7 k. N. E. de Benavente, après un cours de 125 k. — Elle donne son nom à une v. située sur ses bords, à 40 k. E. S. E. de Léon; 1200 h.

**CEARA**, prov. du Brésil, entre celles de Rio-Grande, Parahiba, Piauhv, Pernambuco et la mer: 440 k. sur 400; 390 000 h.; ch.-l., Cêara, dite aussi *Fortaleza* et *N.-D.-de-l'Assomption*; 12000 h. On y cultive le maïs, l'ananas, le tabac, etc.

**CEBENNA MONS**, nom ancien des Cévennes.

**CÈBÈS**, philosophe de Thèbes, disciple de Socrate; il est un des interlocuteurs du *Phédon* de Platon. Cèbès avait composé plusieurs traités: un seul nous est parvenu sous son nom; il est intitulé *Panax* ou *Tableau*: l'auteur se suppose placé devant un tableau qui représente toutes les scènes de la vie humaine et il en donne la description. On attribue généralement cet écrit à un philosophe stoïcien du temps de Marc-Aurèle. Le *Tableau de Cèbès* se trouve d'ordinaire à la suite d'Épicète. Il a été publié à part par Gronovius, Amsterdam, 1689; par J. Schweighauser, Leipsick, 1798, et trad. en français par Gilles Boileau, 1653, par Camus, 1796, et par Thurot, 1826.

**CECCO D'ASCOLI** (Francesco STABILII, dit), auteur d'un poème didactique italien intitulé *L'Acerbo* (*d'Acervus*, tas, recueil), espèce d'encyclopédie où il traite de la physique et de l'astrologie, naquit à Ascoli vers 1257, et enseigna l'astrologie à Bologne (1322-25). Accusé d'avoir mal parlé de la religion, il fut brûlé par l'inquisition de Florence, en 1327. *L'Acerbo* a été imprimé pour la 1<sup>re</sup> fois à Venise en 1476, et a été plusieurs fois réimprimé depuis.

**CÉCIL** (William), baron de Burleigh, secrétaire d'État sous Edouard VI et Elisabeth, grand trésorier d'Angleterre, né en 1520 dans le comté de Lincoln, mort en 1598, fut élu deux fois membre du parlement, se fit remarquer par la fermeté et l'indépendance de ses opinions, fut nommé secrétaire d'État par Elisabeth en 1558, assembla un parlement où l'on traita d'un plan de réforme dans la religion, et eut la plus grande part à l'établissement des 39 articles qui forment la base de cette réforme. En 1588, il conclut un traité avantageux pour l'Angleterre, entre Elisabeth et les États de Hollande. Elisabeth, pour le récompenser de ses services, le créa baron de Burleigh. — Son fils, Robert Cécil, 1563-1612, ministre sous Elisabeth et Jacques I, fut envoyé auprès de Henri IV, roi de France, pour traiter de la paix avec l'Espagne. Il contribua beaucoup à la condamnation du comte d'Essex. Il fut comblé de faveurs par Jacques I, et fait comte de Salisbury.

**CÉCILE** (Ste), vierge et martyre, vivait en Sicile, selon Fortunat de Poitiers, et mourut pour la foi à Rome à une époque incertaine (176 ou 230). Les actes de son martyre n'ont rien d'authentique. Les musiciens ont choisi cette sainte pour leur patronne, parce qu'en chantant les louanges de Dieu elle s'accompagnait d'un instrument de musique. On la fête le 22 nov. Raphaël, le Dominiquin, Carlo Dolce, nous ont laissé d'admirables tableaux de Ste Cécile. Dryden a composé en son honneur une ode célèbre.

**CÉCINA**. V. CÆCINA.

**CÉCROPS**, fondateur d'Athènes, était originaire de Saïs en Egypte. Il aborda avec une colonie dans l'Attique vers 1643 av. J.-C., et fonda une partie des douze bourgades dont Athènes devint plus tard la capitale. Il établit le tribunal de l'aréopage, répandit le culte de Minerve et de Jupiter, enseigna aux habitants de l'Attique l'agriculture et le commerce, et introduisit parmi eux le mariage et les sépultures. Il mourut vers l'an 1594. D'autres le placent un siècle plus tard. Le nom de Cécrope a été donné en son honneur, tantôt à Athènes, tantôt à l'Attique.

**CÉCUBE**, *Cæcubus mons*, coteau d'Italie, dans le Latium, entre Terracine et Gaëte, produisait jadis des vins exquis. On le place près d'*Utri* actuel.

**CÉDAR**, v. de l'Arabie Déserte, voisine de la Palestine, doit son nom à Cédar, fils d'Ismaël, son fondateur. On nomme quelquefois dans la Bible *Pays de Cédar* toute l'Arabie Déserte.

**CEDMON**, poète anglo-saxon du vi<sup>e</sup> siècle, né dans la Northumbrie, mort en 680, a mis en vers anglo-saxons la Genèse et les plus beaux passages de la Bible. Ce qui reste de ses poésies, monument précieux de la langue saxonne, a été publié par Fr. Junius à Amsterdam, 1655, et à Londres par Benj. Thorpe, avec commentaires, 1832.

**CÉDRENS** (George), moine grec du xi<sup>e</sup> siècle, est auteur d'une chronique qui s'étend depuis Adam jusqu'à Isaac Comnène (1057), et qu'on trouve dans la *Byzantine*. C'est une compilation sans critique.

**CÉDRON**, torrent de Judée, à l'E. de Jérusalem, qu'il séparait du mont des Oliviers, coulait dans une vallée profonde et tombait dans le lac Asphaltite.

**CÉELATHA**, 19<sup>e</sup> campement des Israélites dans le désert. C'est là que périt Coré, Dathan et Abiron.

**CEFALU**, *Cephalædis*, v. de Sicile, sur la côte N., à 62 k. E. S. E. de Palerme; 9000 hab. Evêché.

**CEILLIER** (dom Remi), savant bénédictin, né en 1688 à Bar-le-Duc, m. en 1761 à l'abbaye de Flavigny, dont il était prieur, est auteur d'une *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, Paris, 1729-63, en 23 vol. in-4, ouvrage savant et précieux, qui rivalise avec celui de Dupin sur le même sujet, et qui contient des analyses étendues de chaque auteur. Un 24<sup>e</sup> vol., publié en 1782, contient les tables. Il a paru en 1858 chez Vivès une édit. compacte de tout l'ouvrage, en 8 vol. in-8.

**CELANO**, v. de l'Italie mérid. (Abruzzi Ulérieure 2<sup>e</sup>), à 33 kil. S. E. d'Aquila; 4000 hab. — Au S. est le lac de Celano, *Fucinus lacus*, qui a 16 k. sur 22, et qui se décharge dans le Liris par un beau canal dit *Canal émissaire*. On a récemment entrepris de dessécher ce lac. V. FUCIN.

**CÉLÈBES**, île du Grand Océan Équinoxial, entre 117° et 123° long. E., 1° 30' lat. N. et 5° 50' lat. S.; env. 800 kil. de long sur 240 kil. de large; elle est découpée par de fortes échancrures qui la divisent en 4 grandes péninsules; env. 3 000 000 d'hab. Le sol est de la plus grande fertilité; il produit en abondance toutes les plantes tropicales et les épices. Une grande partie de l'île est couverte de forêts immenses, riches en bois précieux, mais qui servent de retraite à une foule d'animaux sauvages et féroces et de reptiles dangereux. Les naturels, que l'on croit d'origine malaise, ont le teint cuivré; ils pratiquent la polygamie; ils ont embrassé le mahométisme depuis le xvi<sup>e</sup> siècle. — Célèbes fut découverte et occupée partiellement d'abord par les Portugais (1512); elle leur fut enlevée de 1660 à 1667, par les Hollandais, qui la possèdent auj. Leurs possessions se divisent, 1<sup>o</sup> en *possessions immédiates*, dites *gouvernement de Macassar*, et contenant le district de Macassar et les résidences de Bonthain, Maros, Manado, la plus importante de toutes (elle relève immédiatement du gouverneur des Moluques); 2<sup>o</sup> en *possessions médiates*, comprenant la plus grande partie de l'île, et subdivisées en une foule de petits États protégés ou vassaux, dont les principaux sont: Bont, Oujau, Louhou, Macassar, Mandhar, etc. — Célèbes donne son nom à un groupe d'îles dont les principales sont, après Célèbes, Sangir, Banca, Bouton, Koulla, Salayer.

**CÉLÉNERIS**, *Kelendereli*, v. de la Cilicie Trachéotide, sur la mer, entre les promontoires *Anemurium* et *Sarpedonium*, éta. à ce qu'on croit, d'origine samienne. — Une autre *Celenderis* était en Argolide, à 17 kil. S. E. de Trézène.

**CÉLÈNES**, *Celænæ*, v. de Phrygie, jadis capit. de ce roy., sur le Marsyas et près du Méandre, était, selon la Fable, la résidence des rois de Phrygie et la

patrie de Marsyas. Cette v. fut réduite sous Antiochus Soter et ses habitants transportés à Apamée.

**CÉLÉNO**, une des Harpies. V. HARPIES.

**CÉLÈRES** (du latin *celer*, prompt), corps de cavalerie d'élite, institué par Romulus pour lui servir de garde, se composait de 300 hommes (portés à 600 par Tarquin I). Ce fut le noyau de l'ordre équestre.

**CÉLESTE** (Empire), nom emphatique de l'empire chinois. — MONTS CÉLESTES. V. THIAN-CHAN.

**CÉLESTIN I** (S), pape de 422 à 432, fit condamner les doctrines de Nestorius par le concile d'Éphèse en 430, envoya des missionnaires en Irlande et introduisit l'usage de chanter les psaumes de David. On a de lui des *Lettres* dans la *Collection des Lettres des papes* de Coustant. On le fête le 6 avril.

**CÉLESTIN II**, né à Citta di Castello (Toscane), ce qui l'avait fait nommer *Gai* du *Chastel* avant son exaltation, succéda à Innocent II en 1143, rétablit le calme dans Rome, troublée par Arnaud de Brescia, mais mourut dès l'année suivante.

**CÉLESTIN III**, romain, connu d'abord sous le nom de *cardinal Hyacinthe*, pape de 1191 à 1198, fut élu à 85 ans. Il sacra l'empereur Henri VI, avec l'impératrice Constance, ce qui ne l'empêcha pas d'excommunier ce prince en 1194, parce qu'il retenait prisonnier Richard au retour de la croisade. Il condamna le divorce de Philippe-Auguste, donna la Sicile à Frédéric, fils de Henri, à condition qu'il payerait tribut au St-Siège, fit prêcher des croisades, et encouragea de tout son pouvoir ces saintes entreprises. Il reste de lui 17 *Lettres* dans le recueil de Coustant.

**CÉLESTIN IV**, *Geoffroy de Castiglione*, élu en 1241, mourut 18 jours après son élection.

**CÉLESTIN V** (S.), nommé *d'abord Pierre de Moron*, né dans la Pouille, fut élu en 1294 à 79 ans. Il appartenait à l'ordre des Bénédictins et y avait introduit la réforme qui porte son nom (V. CÉLESTINS). Il vivait dans une cellule, livré aux plus dures austérités, lorsqu'on alla lui porter la tiare. Inexpérimenté dans les affaires de ce monde, il sentit bientôt lui-même son insuffisance, et abdiqua cinq mois après son élection. Boniface VIII, son successeur, le démit au château de Fumone en Campanie, où il mourut saintement deux ans après. Clément V le canonisa. On l'hon. le 19 mai.

**CÉLESTIN**, antipape, élu en 1124, ne garda le St-Siège que 24 heures, et le céda à Honorius II.

**CÉLESTINS**, ordre religieux fondé en 1254 par Pierre de Moron, depuis pape sous le nom de Célestin V, suivait avec de légères différences la règle de St-Benoît. Son premier monastère fut établi au mont Magelle, dans l'Abruzzi. Les Célestins furent introduits en France par Philippe le Bel en 1300. Cet ordre a été supprimé en 1778, à cause de la corruption qui s'y était introduite. Leur principale maison à Paris était derrière l'Arsenal, sur le quai qui porte encore nom de *Quai des Célestins*.

**CÉLESTIUS**, hérésiarque, né dans la Campanie au iv<sup>e</sup> siècle, niait le péché originel et enseignait sur la liberté des doctrines semblables à celles que Pélagie propagea depuis. Il fut condamné, avec Nestorius, par le concile d'Éphèse en 430.

**CÉLÉSYRIE**, *Cælesyria*, c.-à-d. *Syrie creuse* nom donné primitivement à la profonde vallée comprise entre le Liban et l'Antiliban et que traverse le Léonte; dans la suite, ce nom s'étendit aux parages voisins. En 112 av. J.-C., la Célésyrie forma, en faveur d'Antiochus le Cyzique, un État particulier qui avait pour ch.-l. Damas. La Célésyrie fait auj. partie des pachaliks de Tripoli et de Damas.

**CELLÈ NIGRE**. V. CASES NOIRES.

**CELLAMARE** (Ant. GIUDICE, duc de Giovenazzo, prince de), né à Naples en 1657, mort à Séville en 1733, fut nommé en 1715 ambassadeur d'Espagne à la cour de France. Instrument des projets hostiles d'Albéroni, il devint l'âme d'une conspiration formée à Paris en 1718 contre Philippe d'Orléans, régent du royaume, et dont le but était de transférer la

régence de France au roi d'Espagne Philippe V. Mais ce dessein fut découvert, et le prince de Cellamare se vit obligé de quitter la France. On peut consulter sur cette conspiration les *Mémoires de la Régence*, Amst., 1749, et l'*Histoire de la conspiration de Cellamare* de Vatout, 1832.

**CELLARIUS**. Ce nom, qui n'est que le nom allemand *Keller* latinisé, a été porté par un assez grand nombre de savants allemands. Le plus célèbre est Christophorus Cellarius, philologue et érudit, né en 1638 à Smalkalde, mort en 1707. Il enseigna la philosophie et les langues orientales à Weissenfels, devint successivement recteur des collèges de Weimar, Zeitz, Mersebourg, et enfin professeur d'éloquence et d'histoire à Halle. Outre un grand nombre d'éditions d'auteurs latins, on lui doit : *Orthographia latina; Antibarbarus*, 1695; *Breviarium antiquitatum romanarum; Notitia orbis antiqui*, Leipsick, 1701, ouvrage important, mais qui a été surpassé depuis par les travaux de Delisle et de d'Anville. Il a été réimprimé en 1773, avec des additions de Schwartz. On en a publié un *Appendix*, qui contient 18 nouvelles cartes, Leipsick, 1776.

**CELLES**, ch.-l. de c. (Deux-Sèvres), à 9 kil. N. O. de Melle; 1100 h. — V. de Hanovre. V. ZELL.

**CELLINI** (Benvenuto), orfèvre et sculpteur florentin, né en 1500, mort dans sa patrie en 1571. Il signala sa bravoure, pendant le siège de Rome (1527), en défendant le château St-Ange, assiégé par le connétable de Bourbon, qu'il tua, dit-on, lui-même d'un coup d'arquebuse. François I l'attira en France, le fit travailler pour le château de Fontainebleau et le combla de bienfaits. Cellini exécuta en marbre plusieurs figures et en jeta quelques-unes en fonte. Parmi ces dernières on remarque un groupe de *Persée qui coupe la tête de Méduse*; et parmi les premières, un *Christ pour la chapelle du palais Pitti*. Mais il est surtout célèbre pour ses œuvres d'orfèvrerie et de ciselerie, qui sont devenues fort rares et qui sont sans prix. On a de lui un *Traité sur la sculpture et la manière de travailler l'or*, Florence, 1568 (trad. en français par E. Piot, 1843), et de curieux *Mémoires sur sa vie*, qui ont été trad. en franç. par St-Marcel, 1822, et par M. Leclanché, 1846.

**CELS** (J. Martin), horticulteur, né à Versailles en 1743, mort en 1806, était receveur aux barrières de Paris. Ruiné à la Révolution par la suppression de son emploi, il forma un jardin botanique dans lequel il cultiva les plantes étrangères pour en faire le commerce, et contribua à répandre le goût des fleurs exotiques. Il fut nommé membre de la section d'agriculture de l'Institut dès sa création, et de la Société d'agriculture, et publia sur les diverses branches de cette science d'utiles instructions.

**CELSE**, A. *Cornélius Celsus*, surnommé *l'Hippocrate latin* et le *Cicéron de la médecine*, né à Rome ou à Véronne, d'une famille distinguée, vécut dans le 1<sup>er</sup> siècle de notre ère. On ne sait rien sur sa vie, on croit qu'il exerça la médecine. Il avait embrassé toutes les sciences, et avait rédigé une sorte d'encyclopédie dans laquelle, au jugement de Quintilien (XII, c. n), il traitait avec un égal succès de l'agriculture, de l'art militaire et de la médecine. Il ne nous reste de lui qu'un traité de médecine, *De re medica*, en 8 livres, l'ouvrage le plus précieux en ce genre que nous aient légué les Romains : il n'est pas moins remarquable par le style que par le fond des choses. Celse a surtout suivi Hippocrate et Asclépiade; il paraît appartenir à la secte des Eclectiques. Son ouvrage a eu plus de 60 éditions. Les plus estimées sont celles de Léonard Targa, Padoue, 1769, avec de bonnes notes; réimprimée par Ruhkenius, *cum notis variorum*, Leyde, 1785; et d'Ed. Milligan, Londres, 1826. Celse a été trad. en franç. par H. Ninnin, 1753, par Fouquier et Ratier, 1824, et par Des Étangs, 1846 (dans la collect. Nisard).

**CELSE**, philosophe épicurien, qui vivait au 1<sup>er</sup> s., sous Trajan et ses successeurs, avait composé, sous

le titre de *Discours véritable*, un ouvrage où il attaquait le Christianisme naissant par les armes du raisonnement et par celles du ridicule, et qu'Origène crut devoir réfuter. Cet ouvrage était écrit en grec; il ne nous est pas parvenu, mais on en trouve des morceaux étendus dans la *Réfutation* qu'en a faite Origène. Ce philosophe était lié avec Lucien, qui lui dédia son *Faux Prophète*.

**CELSIUS** (Olaus), botaniste, théologien et orientaliste suédois, membre de l'Académie de Stockholm, né en 1670, mort en 1756. Charles IX lui fit faire plusieurs voyages dans les principaux États de l'Europe, pour déterminer les diverses plantes citées dans la Bible. On a de lui 17 *Dissertations*, réunies sous le titre : *Herobotanicon*, Upsal, 1745 et 1747, le *Catalogue des plantes des env. d'Upsal*, 1732 et 1740, et plusieurs *Dissertations* sur la théologie, l'histoire et les antiquités. Celsius fut le premier maître et le protecteur de Linné, qui en reconnaissance a donné à un genre de plantes le nom de *Celsia*. — Son neveu, André C., professeur d'astronomie à Upsal, né en 1701, mort en 1744, accompagna Maupeituis, Clairaut et Lemonnier dans leur voyage à Tornéo; il fit élever à ses frais un observatoire à Upsal. On a de lui : *Dissertatio de novo methodo dimetiendi distantiam solis a terra*, 1730; un *Recueil de 316 observations d'aurores boréales*, faites de 1716 à 1732; *Observationes pro figura telluris determinanda in Gallia habitæ*, 1738. Celsius eut le premier l'idée de diviser le thermomètre en 100 degrés.

**CELTES**, *Celtae*, grand peuple de la Gaule, qu'on croit issu de la race indo-germanique, et qui, à une époque fort reculée, semble s'être répandu, de l'E. à l'O., dans la partie centrale de l'Europe, et avoir laissé sur sa route diverses tribus, entre autres les Cimmériens dans la Tauride, les Cimbres dans le Jutland, et diverses peuplades de l'illyrie ancienne, avant de se fixer en masses plus grandes dans la Gaule. Selon les uns, le nom de Celtes est synonyme de Gaulois et désigne tous les peuples habitant la Gaule; suivant l'opinion la plus commune, il désigne seulement la population indigène primitive avec laquelle les Kymris (V. ce mot) vinrent postérieurement partager le pays. De la Gaule, des bandes de Gallo-Celtes (Celtes et Galls réunis) émigrèrent en Germanie, où ils occupèrent la Bohême, puis la Bavière; en Italie, dont presque toute la partie sept. prit le nom de Gaule Cisalpine, et où ils laissèrent les Ligurs (*Liguria*), les Isombra (*Insubrie*) et les Ombra (*Ombrie*); en Hispanie, où l'on trouve des Gaels purs, tels que les Callaïques (*Galice* et *Portugal*) et les Celtiques; et des Gaels mêlés aux indigènes, les Celtibères; dans la Grande-Bretagne, le pays de Galles, la Calédonie et l'Écosse; quelques-uns pénétrèrent même en Grèce et en Asie-Mineure (Galates). On trouve des restes de la langue celtique dans le bas-breton et dans la langue gaëlique parlée encore auj. dans le pays de Galles, en Irlande, en Écosse.

**CELTES** (Conrad PICKEL, dit), poète latin allemand, né en 1459 près de Wurtzbourg, mort en 1508, parcourut pour s'instruire l'Allemagne et l'Italie, reçut à son retour la couronne poétique des mains de l'empereur Frédéric III (1491), et fut nommé par Maximilien I professeur d'éloquence à l'Université de Vienne et bibliothécaire. Celtes fonda la plus anc. société littéraire de l'Allemagne, *Societas Rhenana*, à Heidelberg, contribua puissamment à répandre dans son pays le goût des lettres, découvrit les *Fables de Phèdre* et la *Table de Peutinger*, et laissa de nombreux écrits parmi lesquels on remarque : *Arvs versificandi*, Nuremberg, 1487; *Amorun lib. IV* (où régnent une licence excessive), Nuremb. 1502; *Odorum lib. IV*, Strass., 1513. On lui doit aussi la publication des œuvres de Hroswita.

**CELTIBÈRES**, *Celtiberi*, peuple de l'Hispanie (Tarraconaise), à l'E. des *Carpetani*, à l'O. des *Edtani*, occupait les sources de l'*Anas* (Guadiana) et du Tage et tous les lieux environnants. *Bibilibis*,

**Numance, Segobriga**, étaient leurs places principales. Ils étaient, comme l'indique leur nom, de race mixte et composés de Celtes et d'Ibères. Soumis par les Carthaginois, puis par les Romains, après une lutte opiniâtre, la Celtibérie fut comprise dans la Tarraconaise.

**CELTIQUE, Celtica**. Ce nom, donné d'abord vaguement à tout le pays habité par les Celtes, c.-à-d. à toute la Gaule Transalpine, désigna, au temps de César, la Gaule proprement dite, comprise entre le Rhône, la Garonne, l'Océan, la Seine, la Marne et la partie inférieure du Rhin. Au temps d'Auguste, on donna le nom de *Gaule Celtique* à l'ensemble des quatre Lyonnaises. Pour les divisions de la Celtique, V. GAULE ET LYONNAISE.

**CELTIQUES, Celtici**, peuple de l'Hispanie occid. (Lusitanie), celté d'origine, entre l'emb. du *Tagus* (Tage) et une partie du cours inférieur de l'*Anas* (Gardiana). Leur pays répond à peu près à l'Alentejo, plus une portion de l'Estramadure et de l'Andalousie. On y trouvait *Ebora* et *Pax Julia* (Béja).

**CÉLY, Cely**, vge du dép. de Seine-et-Marne, à 13 kil. S. O. de Melun; 520 hab. Aux env., château bâti par Jacques Cœur en 1400.

**CENCHRÉES, Cenchræa**, v. du Péloponèse, sur le golfe Saronique, était un des 2 ports de Corinthe.

**CENCI**, famille romaine célèbre par ses richesses, ses crimes et ses malheurs, se prétendant issue du consul Crescence : un de ses membres, fils d'un préfet de Rome, et préfet lui-même, suscita en 1075 une émeute contre le pape Grégoire VII et le retint captif.

Le personnage le plus fameux de cette famille est Francesco Cenci, qui vivait à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. Ses mœurs étaient fort corrompues; il fut accusé plusieurs fois d'un vice infâme, et acheta ses juges à prix d'or. Il avait quatre fils et une fille, Béatrix Cenci; il les maltraitait cruellement ou les faisait servir à ses plaisirs brutaux; on l'accusa même d'avoir fait assassiner les deux aînés. Révoltée de tant d'horreurs, Béatrix, sa fille, de concert avec deux de ses frères et Lucrèce, leur mère, fit assassiner Francesco Cenci. Accusés de parricide, ils périrent tous quatre sur l'échafaud par la sentence de Clément VIII (1605). Ce triste événement fit une impression profonde sur le peuple de Rome, et pendant plusieurs siècles le nom de Béatrix Cenci s'est conservé dans les chants populaires. Il a aussi été mis plusieurs fois sur la scène. Le supplice des Cenci a été reproduit dans plusieurs tableaux, dont le plus célèbre, attribué à Guido Reni, se voit auj. dans le palais Colonna, à Rome.

**CENDRES (MERCREDI DES)**, le lendemain du *Mardi gras*, est le 1<sup>er</sup> jour du Carême. Chez les premiers Chrétiens, ce jour était celui où se faisaient les pénitences publiques; les pénitents se présentaient en signe d'affliction la tête couverte de *cendres*. Auj., il n'y a plus de semblables pénitences, mais les fidèles se rendent à l'église, où le prêtre leur fait une croix sur le front avec de la cendre, en prononçant ce verset de la Genèse (III, 19) : *Memento homo quia pulvis es, et in pulverem revertis*. « Homme souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. » Cette cérémonie fut instituée par Grégoire I.

**CÈNE** (du latin *cæna*, souper). Ce nom a été donné spécialement au dernier souper que J.-C. fit avec ses apôtres rassemblés la veille de sa mort : après y avoir mangé la Pâque avec eux, il institua l'Eucharistie en disant : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*. L'Eglise en célèbre la mémoire le jeudi saint. Comme, après la Cène, J.-C. lava les pieds aux 12 apôtres, il est d'usage dans chaque église de laver les pieds ce jour-là à 12 pauvres. Nos rois anciennement accomplissaient eux-mêmes cette touchante cérémonie. — Léonard de Vinci et le Poussin ont représenté la Cène dans d'admirables tableaux. Ils ont tous deux choisi le moment où Jésus déclare à ses apôtres qu'un d'entre eux le trahira.

**CENEDA, Ceneta**, v. forte de Vénétie, à 58 k. N. de Venise; 5000 hab. Evêché. Sources sulfureuses.

**CENEROTH**, v. de Judée (tribu de Nephthali), donna son nom au lac qui est plus connu sous les noms de lac de *Genesareth* ou de *Tibériade*.

**CENIS** (mont), *Cenisius mons*, montagne des Alpes, entre la Savoie et le Piémont, à 50 kil. E. de St-Jean de Maurienne, à 17 kil. N. O. de Suse, forme le nord des Alpes Cottiennes et des Alpes grecques. Ses cimes les plus hautes atteignent 3500<sup>m</sup>. Le mont Cenis est un des passages des Alpes les plus fréquentés : ce passage jusqu'en 1892 ne s'effectuait qu'à dos de mulet; Napoléon I y a fait construire une superbe route qui mène de Lans-le-Bourg à Suse. Il a aussi considérablement augmenté l'hospice du mont Cenis, fondé jadis par Louis le Débonnaire. Un tunnel de 12 500<sup>m</sup> a été percé en 1860 et ann. suiv. sous le mont Cenis pour le passage d'un chemin de fer.

**CÉNOBITE** (de *cenos*, commun, et *bios*, vie), religieux qui, tout en occupant des cellules isolées, se réunissent pour certains exercices communs. On les nomme ainsi par opposition aux anachorètes, qui vivaient entièrement séparés les uns des autres. S. Pacôme est considéré comme l'instituteur de la vie cénobitique.

**CÉNOMANS, Cenomani**, peuple de la Gaule, dans la 3<sup>e</sup> Lyonnaise, faisait partie de la confédération des Aulerques et occupait le pays qui forma plus tard le Maine oriental. Il avait pour capit. *Suindinum* ou *Cenomani* (auj. Le Mans). — Vers le vi<sup>e</sup> s. av. J.-C., la plus grande partie des Cénomans fit une invasion en Italie, où ils déplacèrent les *Euganei*, et s'établirent au N. du Pô, entre l'Adige et l'Adda, dans le territoire de Mantoue, de Crémone et de Brescia.

**CENSEURS**, magistrats romains dont les fonctions ne consistèrent d'abord qu'à faire le *censo* ou le dénombrement des citoyens, à évaluer leur fortune et à administrer la fortune publique; mais dont le pouvoir acquit dans la suite une plus grande importance : ils furent chargés de surveiller les mœurs, d'infliger des notes de flétrissure aux chevaliers et aux sénateurs, et même d'exclure ces derniers des assemblées du sénat. Les premiers censeurs furent créés l'an 444 av. J.-C.; il y en avait deux, et leurs fonctions devaient durer 5 ans; mais bientôt, dans la crainte qu'ils n'abusassent de leur autorité, on en limita la durée à un an et demi. Cette magistrature fut d'abord réservée aux patriciens; elle devint accessible aux plébéiens l'an 339 av. J.-C., en vertu d'une loi proposée par Publius Philo. La censure, temporairement supprimée par Sylla, fut abolie sous Auguste; toutefois les empereurs en exercèrent eux-mêmes les fonctions jusqu'à Vespasien. Après la mort de ce prince on voit disparaître toute trace de cette magistrature. L'empereur Diocète voulut la rétablir, mais cette tentative n'eut pas de suite. Parmi ceux qui se distinguèrent dans cette magistrature, on connaît surtout l'aïen surnommé *le Censeur*.

**CENSORINUS**, grammairien latin du 1<sup>er</sup> siècle, vivait sous Alexandre-Sévère et ses successeurs. De ses divers ouvrages, il ne nous reste qu'un traité *De die natali*, qu'il composa à l'occasion de l'anniversaire de la naissance d'un de ses amis. Ce livre traite de la naissance et de la vie de l'homme, des jours, des mois, des années, des rites religieux; il est fort précieux pour les usages de l'antiquité. Les meilleures éditions sont celles d'Havercamp, Leyde, 1743, avec d'amples commentaires, et de Gruber, Nuremberg, 1805. Il a été trad. par J. Mangeart, 1843 (dans la *Biblioth. lat. franc.* de Panckoucke).

**CENSORINUS** (App. Claud.), prit la pourpre sous Claude II en 269, et fut tué sept jours après par ses propres soldats à cause de sa rigueur extrême.

**CENT ANS** (Guerre de). On donne ce nom à cette longue et sanglante rivalité qui divisa la France et l'Angleterre pendant plus d'un siècle, de 1337 à 1453, sous les règnes de Philippe VI, de Valois, et

Jean II, de Charles V, de Charles VI et de Charles VII en France; d'Édouard III, de Richard II, de Henri IV, de Henri V et de Henri VI en Angleterre. V. FRANCE (partie historique), et GALLES (prince de), BEDFORD, DUNOIS, JEANNE D'ARC; CRÉCY, POITIERS, etc.

**CENTAURES**, monstres demi-hommes et demi-chevaux, nés, suivant l'opinion commune, d'Ixion et d'une Nue que Jupiter avait substituée à Junon (V. IXION). Ils habitaient en Thessalie aux environs des monts Ossa et Pélion. Ayant voulu, aux noces du Lapithe Pirithoüs avec Hippodamie, enlever cette princesse, ils furent repoussés et battus par les Lapithes, qui les forcèrent à quitter le pays et à se disperser; Hercule et Thésée eurent aussi à les combattre. Les Centaures les plus célèbres sont: Nessus, Chiron, Eurytus, Amycus, Pholus.

**CENT-JOURS**. On appela ainsi sous la Restauration la dernière période du règne de Napoléon, qui commença le 20 mars 1815, date de l'arrivée de l'Empereur aux Tuileries, et finit le 28 juin de la même année, date de la 2<sup>e</sup> restauration des Bourbons. Cet intervalle fut marqué par l'Acte additionnel aux constitutions de l'Empire (22 avril), la coalition étrangère, le champ de mai (1<sup>er</sup> juin) et la bat. de Waterloo (18 juin), à la suite de laquelle Napoléon abdiqua pour la 2<sup>e</sup> fois.

**CENTLIVRE** (Suzanne FREEMAN, mistriss), femme célèbre par ses aventures et son talent dramatique, née en 1667 dans le Lincolnshire, morte en 1723, resta orpheline à 12 ans; se vit forcée, par les mauvais traitements, à fuir de la maison où elle était élevée; passa quelque temps à l'université de Cambridge, sous des habits d'homme, en compagnie d'un jeune étudiant, devint deux fois veuve en 4 ans, se fit alors auteur pour vivre, puis monta sur la scène. Elle n'eut pas un grand succès comme actrice, mais sa beauté fut remarquée de *Centlivre*, maître d'hôtel de la reine Anne, qui l'épousa (1706) et la mit en relation avec plusieurs hommes de lettres, Steele, Rowe, Farquhar, etc. On a d'elle plusieurs comédies dont quelques unes eurent de la vogue; les meilleures sont: *The Busy-Body* (l'Homme affairé); *A bold stroke for a wife* (Un coup hardi pour une femme), et *The Wonder* (la Merveille), jouée en 1714.

**CENTORBI**, *Centuripa*, v. de Sicile (Catane), à 28 L. N. O. de Catane; 3000 h. Ruines antiques.

**CENTRE** (canal du), dans le dép. de Saône-et-Loire, unit la Loire à la Saône en passant par Paray, Palinges, St-Léger, Chagny. Il débouche dans la Loire à Digoïn et dans la Saône à Châlon; le bief de partage est à Montchanain. Sa longueur totale est de 125 k. Projeté par François I, il ne put être exécuté que sous Louis XVI (1784-93). On l'appela d'abord canal du Charolais, de l'anc. nom du pays qu'il traverse.

**CENTRONES** et mieux **CÉTRONES**, peuple de la Gaule Cisalpine (Alpes Grecques), eut pour ch.-l. *Forum Claudii* ou *Cétronnes* (Centron), puis *Darantasia* (Moutiers). Leur pays répond à la Tarantaise.

**CENT-SUISSES**, compagnie d'élite, recrutée en Suisse, était affectée à la garde du roi sous l'ancienne monarchie. Leur institution remonte à Louis XI.

**CENTULE** (abbaye de). V. SAINT-RIQUER.

**CENTUMCELLÆ**, v. du Latium,auj. *Civita-Vecchia*.

**CENTUMVIRES**, magistrats subordonnés au préteur urbain, étaient chargés de rendre la justice dans Rome conjointement avec le préteur. Ils furent institués en 233 av. J.-C. Ils étaient originairement au nombre de 105; ils furent portés sous Trajan à 180. On les divisait alors en 4 conseils ou tribunaux que l'on réunissait dans les causes importantes.

**CENTURIE**, compagnie de 100 hommes d'armes, formant le 6<sup>e</sup> de la cohorte et le 60<sup>e</sup> de la légion. Servius Tullius transporta cette division militaire dans l'organisation civile, et distribua le peuple romain en 6 classes, qu'il subdivisa ensuite en centurées. La 1<sup>re</sup> classe, composée des citoyens qui possédaient plus de 100 000 as, contenait 98 centurées; les 3 suivantes, dont les membres avaient 75 000,

50 000 ou 25 000 as, formaient chacun 20 centurées; la 5<sup>e</sup>, où l'on était admis avec 10 000 as, avait 30 centurées; la 6<sup>e</sup> enfin, composée de tous les *prolétaires*, ne formait, malgré leur nombre, qu'une seule centurie. Il y avait donc dans les 6 classes 189 centurées, auxquelles il faut joindre quelques centurées supplémentaires composées d'ouvriers, ce qui portait le nombre total à 193. Quand on votait par centurées, l'accord des membres de la 1<sup>re</sup> classe, c.-à-d. des plus riches, entraînait nécessairement la majorité.

**CENTURIES DE MAGDEBOURG**. V. MAGDEBOURG.

**CENTURION**, officier romain qui commandait une centurie. Il y en avait 60 dans chaque légion. Celui de la 1<sup>re</sup> centurie, qui était le premier après les tribuns, s'appelait *prinipiltaire*. Les centurions avaient pour marque de leur dignité un cep de vigne.

**CENTURIPA**,auj. *Centorbi*, v. de Sicile, au S. O. de l'Etna, l'une des villes qu'avait pillées Verrès.

**CÉOS**,auj. *Zéa*, une des Cyclades, au S. E. du cap Sunium en Attique; ch.-l., Iulis. Elle était fertile et peuplée. Patrie de Simonide et de Bacchylide. — Elle forme, dans le nouv. roy. de Grèce, une éparchie du nome des Cyclades.

**CÉPHALAS** (CONSTANTIN). V. CONSTANTIN.

**CÉPHALE**, prince thessalien, époux de Procris, princesse athénienne, était d'une beauté remarquable. Il l'inspira une vive passion à l'Aurore; celle-ci, pour le détacher de Procris, l'engagea à éprouver la fidélité de son épouse. Dans ce but, il s'introduisit près d'elle, caché sous un déguisement: ayant réussi à la séduire, il la chassa de sa présence. Cependant il se réconcilia bientôt avec elle. Dans la suite Céphale, étant à la chasse, perça involontairement d'un javelot sa chère Procris; désespéré de cette mort, il se tua avec le même javelot. Selon une autre version, il fut exilé pour ce meurtre et se retira dans l'île qui prit de lui le nom de *Céphalonie*.

**CÉPHALÉNIE**, *Cephalenia*,auj. *Céphalonie*.

**CÉPHALOEDIS**, v. de Sicile,auj. *Cefalu*.

**CÉPHALONIE**, *Cephalenia* des anciens, connue aussi sous les noms d'*Épire Noire*, *Melæna*, la plus grande des îles Ioniennes, à l'O. d'Ithaque et à l'entrée du golfe de Lépante; 80 kil. sur 50; 70 000 h.; ch.-l., Argostoli (autrefois la ville principale était *Samé*). Evêché catholique (avec Zante). Beau climat, sol fertile, mais mal cultivé. Beaucoup de *raisin* dit de *Corinthe*, vin muscat. — Après avoir appartenu à Ulysse, aux Thébains, aux Athéniens (pendant la guerre du Péloponèse), aux Macédoniens, aux Éoliens, cette île fut soumise par les Romains l'an 189 av. J.-C. Elle appartint longtemps à l'empire d'Orient, fut conquise en 1146 par les Normands, qui l'érigèrent en comté; puis, en 1483, par les Vénitiens, qui la comprirent dans le duché de Corfou. En 1797, elle passa sous la domination de la France avec les autres îles Ioniennes (V. ce mot);auj. elle fait partie de la République des îles Ioniennes placées depuis 1815 sous la protection de l'Angleterre.

**CÉPHÉE**, roi d'Éthiopie, fils de Phénix, époux de Cassiopeé et père d'Andromède, eut part à la conquête de la Toison d'or, et fut mis après sa mort au rang des constellations.

**CÉPHISE**, *Cephisus*, nom commun à deux riv. de la Grèce anc.: l'une,auj. *Marronero*, descendant de l'Éta, arrosait la Phocide et la Bœotie, et se jetait dans le lac Copais; l'autre, *Képhisus*, en Attique, descendant du mont Parne, passait au pied d'Athènes, traversait les murs du Pirée, et tombait dans le golfe Saronique au port de Phalère.

**CÉPHISODOTE** ou **CÉPHISODORE**, sculpteur grec, fils de Praxitèle, et frère de la 1<sup>re</sup> femme de Phocion, florissait 360 ans av. J.-C. Il fit les statues des courtisanes *Anyle* et *Myro*, et plusieurs autres beaux morceaux de sculpture, cités par Plinie et par Pausanias. — Orateur athénien, fut un des dix ambassadeurs qu'Athènes envoya à Sparte l'an 368 av. J.-C. Il dirigea, avec une flotte de dix vaisseaux, une expédition dans la Chersonèse: mais ayant con-

clu un traité qui déput à ses compatriotes, il fut destitué, mis en jugement, et peu s'en fallut qu'il ne subit la peine capitale.

**CÉPION** (Q. Servilius). V. SERVILIUS.

**CÉPION**, historien. V. CIPPICO (Coriolan).

**CÉRAME**, une des îles Moluques, entre Amboine et la Terre des Papous; 330 kil. sur 65. Montagnes de 2 et 3000<sup>m</sup>; bois de construction. L'île est gouvernée par plusieurs petits radjahs, vaisaux des Hollandais. Les habitants sont adonnés à la piraterie.

**CÉRAMIQUE** (le), terrain en partie enclavé dans Athènes, était primitivement plein d'établissements de potiers et de tuileries, d'où son nom (*Kéramos*, tuile). Il s'y éleva ensuite beaucoup de temples, de portiques, de théâtres; ce qui en fit un des plus beaux quartiers d'Athènes. Dans la partie du Céramique qui s'étendait en dehors des murs se trouvaient les jardins d'Académus. V. ACADEMIE.

**CÉRAMIQUE** (golfe), auj. *golfe de Stanco*, dans la mer Egée, sur la côte de Carie, en face de Cos, ainsi nommé d'une ville de *Cérame*, située sur sa côte S.

**CÉRASONTE**, *Cerasus*, puis *Pharnacia*, auj. *Kérosson* ou *Kérossonda*, v. du Pont, sur le golfe *Cotyoraus*, à l'O. de *Tripolis*. C'est de là que Lucullus, après la guerre de Mithridate, rapporta les premiers cerisiers (en latin *cerasi*). Prise par les Turcs en 1462.

**CERBÈRE**, chien à trois têtes, était chargé de la garde des Enfers, et veillait jour et nuit. Orphée l'endormit en allant chercher Eurydice, Hercule sut le contenir quand il descendit aux Enfers, Enée mit en défaut sa vigilance avec le gâteau que lui avait donné Déiphobe; mais il devora Pirithoüs qui venait pour enlever Proserpine.

**CERCLES** d'ALLEMAGNE. On donnait ce nom à des divisions de l'empire germanique qui ont plusieurs fois varié. En 1387, l'empereur Wenceslas partagea pour la première fois l'Allemagne en quatre grands cercles, comprenant : le 1<sup>er</sup>, la Haute et Basse-Saxe; le 2<sup>e</sup>, la prov. Rhénane; le 3<sup>e</sup>, l'Autriche, la Bavière et la Souabe; le 4<sup>e</sup> la Thuringe et la Franconie. En 1438, l'emp. Albert II établit six cercles, qui étaient sous le gouvernement de l'électeur de Brandebourg, de l'archevêque de Salzbourg, du comte de Wurtemberg, de l'évêque de Mayence, de l'électeur de Cologne et de l'électeur de Saxe. Enfin en 1512, sous Maximilien I, tout l'empire fut partagé définitivement en dix cercles, savoir : ceux d'Autriche, de Bavière, de Souabe, de Franconie, de Haute et Basse-Saxe, de Westphalie, de Haut- et Bas-Rhin et de Bourgogne. — Chaque cercle était gouverné par un directeur, président d'une assemblée circulaire, et par des princes convoquants. Cette division a subsisté jusqu'au commencement du xix<sup>e</sup> siècle; elle a disparu lors de la formation de la Confédération du Rhin, en 1806.

**CERCOPE** (c.-à-d. *singes à queue*). Les anciens donnaient ce nom : 1<sup>o</sup> aux habitants de l'île de Pithécuse, près de la Sicile, que Jupiter métamorphosa, dit-on, en singes, pour les punir de l'avoir ralté; 2<sup>o</sup> à une peuplade fabuleuse de l'Asie-Mineure qui vivait près d'Éphèse. Hercule les vainquit et les conduisit enchaînés aux pieds d'Omphale.

**CERCYON**, brigand fameux, dominait à Eleusis, d'où il ravageait l'Attique. Doué d'une force extraordinaire, il courbait les plus gros arbres, en rapprochait la cime, et attachait aux 2 bouts ceux qu'il avait terrassés, afin que les arbres, en se relevant, déchirassent ses victimes. Thésée le punit du même supplice.

**CERDAGNE**, *Cardania*, *Ceretania*, anc. pays situé sur l'un et l'autre versant des Pyrénées. La partie française était comprise dans le Roussillon (Pyrénées-Orient.), et avait pour ch.-l. Mont-Louis; la partie espagnole était dans la Catalogne, et avait pour ch.-l. Puyserda. La Cerdagne ou des comtes particuliers du ix<sup>e</sup> au xiv<sup>e</sup> c. et fut ensuite réunie au comté de Barcelone. La Cerdagne française n'appartient à la France que depuis 1659.

**CERDIC**, roi saxon, envahit la Grande-Bretagne

dans la 1<sup>re</sup> année du vi<sup>e</sup> siècle et, après de longues guerres contre Arthur et Aurelius Ambrosius, y fonda en 516 le royaume de Wessex. A sa mort (534), il possédait l'île de Wight et les provinces actuelles de Hamp, Dorset, Wilts et Berks.

**CERDON**, gnostique syrien du ii<sup>e</sup> siècle, admettait deux principes indépendants, rejetait la plus grande partie des Écritures, et soutenait que J.-C. n'avait qu'un corps fantastique. Il eut Marcion pour disciple. Le pape Hygin l'excommunia.

**CÉRÉALIS** (Petilius), général romain, parent de Vespasien, fut chargé par cet empereur de marcher contre Civilis et Classicus, chefs des Gaulois et des Bataves révoltés, les battit (71), et brûla leur camp. Nommé ensuite gouverneur de la Bretagne, il réduisit aussi les Bretons. Dans cette dernière campagne, il eut Agricola sous ses ordres.

**CÉRÈS**, déesse des blés et des moissons, fille de Saturne et de Rhéa ou Cybèle, enseigna l'agriculture aux hommes. Cette déesse avait eu de Jupiter une fille, Proserpine, qui lui fut enlevée par Pluton; elle parcourut toute la terre pour la chercher. Après maintes aventures merveilleuses, elle apprit enfin de la nymphe Aréthuse le sort de sa fille (V. PROSERPINE). Cérés était surtout honorée en Sicile et dans l'Attique. On institua en son honneur à Eleusis des mystères ou fêtes mystérieuses devenues célèbres (V. ELEUSIS). On la représentait sur un char attelé de dragons, couronnée d'épis et une faucille à la main.

**CÉBESTE**, *Citharista*, bourg des Bouches-du-Rhône, à 32 k. S. E. de Marseille et à 5 k. de La Ciotat; 700 h. Remparts. — Bourg des B.-Alpes, à 22 k. E. S. E. de Forcalquier; 1200 h. Restes d'une tour antique. Anc. seigneurie de la maison de Brancas.

**CÉRÉT**, *Ceretum*, ch.-l. d'arr. (Pyr.-Orient.), sur la r. dr. du Tech, à 31 k. S. O. de Perpignan; 3100 h. Pont hardi, d'une seule arche, murailles flanquées de tours. Trib., collège. Huile, liège. Les pléniopotentiaires de France et d'Espagne se réunirent en 1660 à Cérét pour fixer les limites des deux pays. Les Français y battirent les Espagnols en 1794.

**CÉRETANI**, peuple d'Hispanie (l'arraconaise), entre les *Indigetes* et les *Cacetani*, au pied des Pyrénées, occupaient le pays appelé depuis la *Cerdagne*.

**CÉRIGNOLE**, v. du roy. de Naples (Capitanate), à 37 k. S. E. de Foggia. Evêché. Gonzalve de Cordoue y battit en 1503 le duc de Nemours, qui y fut tué : cette défaite fit perdre à Louis XII toutes ses possessions dans le roy. de Naples.

**CÉRIGO**, l'anc. *Cythère*, une des îles Ioniennes, au S. de la Morée; 28 kil. sur 13; 28 000 hab., très-pauvres; ch.-l., Cérigo, sur la côte O.; 1200 hab. L'île est montagneuse, aride; elle nourrit beaucoup de chèvres. Ruines nombreuses, entre autres celles d'un magnifique temple de Vénus. Les Vénitiens s'emparèrent de Cérigo au xv<sup>e</sup> siècle; depuis elle a suivi le sort des autres îles Ioniennes. V. CYTHÈRE.

**CÉRIGOTTO**, *Egilia*, la plus mérid. des îles Ioniennes, à 30 kil. S. E. de Cérigo, dont elle suivit le sort; 300 hab. Souvent pillée par les pirates.

**CÉRILLY**, ch.-l. de c. (Allier), à 40 kil. N. E. de Montluçon; 2450 hab. Papeteries.

**CÉRINTHE**, gnostique juif du 1<sup>er</sup> siècle, disciple de Simon le Magicien, vivait à Jérusalem au temps des apôtres. Il reconnaissait J.-C. pour le Messie et il ne contestait pas ses miracles, mais il niait sa divinité, ce qui le fit chasser de l'Église. C'est pour le réfuter que S. Jean écrivit son *Évangile*.

**CÉRISAY**, ch.-l. de c. (Deux-Sèvres), à 15 k. O. de Bressuire; 1000 hab.

**CÉRISIERS**, ch.-l. de c. (Yonne), à 20 kil. N. de Joigny; 1200 hab.

**CÉRISOLE**, en ital. *Ceresole*, v. des États sardes (Turin), à 7 k. E. de Carmagnole; 1750 h. Franç. d'Enghien y battit en 1744 le marquis du Guast et les Impériaux, qui y perdirent 15 000 hommes. La prise de Carignan fut le résultat de cette victoire.

**CÉRISY** ou CÉRISY-LA-SALLE, ch.-l. de cant. (Man-

che), sur la Soule, à 11 kil. E. de Coutances; 2400 hab. Calicots, coutils.

**CERNAY**, ch.-l. de cant. (Haut-Rhin), sur la Thann et sur le chemin de fer de Thann à Mulhouse, à 3 kil. N. O. de Mulhouse; 3500 hab. Filatures, blanchisseries, draps, calicots; fonderies.

**CERNÉ**, île décrite par le navigateur Hannon et que les anciens plaçaient à l'extrémité occid. du monde. Les savants modernes ont voulu la reconnaître, les uns dans l'île d'Arguin, sur la côte de Nigritie, les autres dans celle de Gorée ou de Madère.

**CERRETANI**. V. CERETANI.

**CERRETO**, *Cernatum*, v. du roy. d'Italie (Terre de Labour), à 31 kil. N. E. de Caserte; 5000 hab. Evêché (avec Alife). Désolée en 1656 par la peste, et en 1688 par un tremblement de terre.

**CERRO-GORDO**, défilé du Mexique, situé près de Pérote, sur la route de la Vera-Cruz à Mexico. Le général Américain Scott y battit le 18 avril 1847 les Mexicains commandés par Santa-Anna.

**CERTALDO**, bourg de Toscane, à 15 kil. S. O. de Florence, sur l'Elza. passe à tort pour la patrie de Boccace, mais fut habité par cet écrivain, dont on montre encore la chambre.

**CERTOSA**, c.-à-d. *Chartreuse*. On connaît surtout en Italie la *Certosa di Firenze*, sur le mont Acuto, à 4 k. S. de Florence, ornée de tableaux d'Orgagna; la *C. di Pisa*, à 9 kil. E. de Pise, et la *C. di Pavia*, près de Pavie, dont le monastère, bâti en 1396, fut supprimé au dernier siècle par l'emp. Joseph II.

**CERULARIUS** (Michel), patriarche de Constantinople en 1043, ferma les églises latines en 1054 et consumma ainsi le schisme d'Orient, commencé par Photius. Léon IX l'excommunia.

**CÉRUTTI** (Jos. Ant. Joachim), jésuite, né à Turin en 1738, mort en 1792, vint se fixer en France et professa avec distinction à Lyon. Il avait rédigé en 1762 une *Apologie des Jésuites*, mais quand la Société eut été proscrite, il renia les principes qu'on lui attribuait. Il embrassa en 1789 les idées nouvelles, se lia étroitement avec Mirabeau, prononça son oraison funèbre et fut appelé à l'Assemblée législative en 1791. On a de Cérutti, outre plusieurs écrits de circonstance, des apologues et un recueil de pièces diverses en prose et en vers, parmi lesquelles on remarque un petit poème sur les *Echecs*. On a réuni et publié ses œuvres en 1793. Il était un des rédacteurs de la *Feuille villageoise*, destinée à l'éducation politique des campagnes.

**CERVANTES SAAVEDRA** (Michel de), le premier écrivain de l'Espagne, né en 1547 à Alcalá de Hénarès (Nouv.-Castille), d'une famille noble, mais pauvre, servit d'abord en Italie, prit une part glorieuse à la bat. de Lépante (1571), et y reçut une blessure au bras gauche dont il fut estropié pour toute sa vie; fut pris par les corsaires en retournant en Espagne (1575) et resta 5 ans esclave à Alger. Racheté par les Pères de la Trinité, il rentra dans sa patrie, s'y maria (1584), et vécut tantôt à Tolède, tantôt à Séville et à Madrid, n'ayant guère d'autre moyen d'existence que sa plume et méconnu de ses compatriotes. Il mourut à Madrid en 1616, accablé d'infirmités et de misère. Cervantès est aujourd'hui connu de tous par son roman de *Don Quichotte de la Manche* (publié à Madrid en deux parties, 1602 et 1615): il y raille de la manière la plus plaisante le goût des aventures romanesques et chevaleresques qui dominait de son temps. On a aussi de lui *Galatée*, roman pastoral, 1584; des *Nouvelles morales*, publ. en 1613, et qui l'ont fait surnommer le *Boccace espagnol*; *Persilès et Sigismonde*, histoire septentrionale, 1617; et quelques pièces de théâtre, qui sont peu estimées. On a donné à Madrid en 1805 une collection de ses œuvres, 16 vol. in-8. Le *Don Quichotte* a été souvent imprimé: Charles III en fit faire une édition magnifique en 1780, Madrid, 4 vol. in-4; Clémentin en a donné une excellente édition avec commentaire, Madrid, 1833-35, 6 vol. in-4. Il a été

plusieurs fois traduit en français: par César Oudin, dès 1616; par Rosset, 1618; Filleau de St-Martin, 1677; B. Dubourjal, 1808; De l'Aulnaye, 1821; Brotonne, 1836; L. Viardot, 1836-38; Damas-Hinard, 1847; Furne, 1858, etc. B. Dubourjal a trad. en outre *Persilès et Sigismonde*, 1809; Viardot et Romey, les *Nouvelles* (1858); Alph. Royer le *Théâtre*, 1862; Guardia le *Voyage au Parinasse*, 1864. Florian a imité à sa manière *Don Quichotte et Galatée*.

**CERVARO**, *Cerbalus*, riv. du roy. d'Italie (Capitanate), naît près de Monteleone, passe à Bovino et tombe dans le golfe de Manfredonia après un cours de 90 kil.

**CERVERA**, v. d'Espagne, à 40 kil. E. de Lérida; 5200 hab. Elle eut une université de 1717 à 1841.

**CERVETARI**, *Agylla*, puis *Cære*. V. CÆRE.

**CERVIN** (mont), dans les Alpes Pennines, sur les confins des Etats sardes et du Valais. Hauteur, 4450 mètres; aiguille très-aigüe; immenses glaciers.

**CERVIONE**, ch.-l. de cant. (Corse), à 42 kil. S. de Bastia; 1000 hab. Vins estimés.

**CERVOLI**, *Columbaria*, îlot de la Méditerranée, entre l'île d'Elbe et la province de Pise.

**CERVOLLE** (Arnaud de), dit l'*Archiprêtre*, audacieux partisan français, né dans le Périgord vers 1300, mort en 1366, possédait, quoique séculier, l'archiprêtrise de Vernia, d'où le surnom par lequel il est connu. Il leva, après la bat. de Poitiers (1356), plusieurs compagnies de *Routiers*, ravagea la Provence, rançonna le pape à Avignon et pilla la Bourgogne. En 1359, le Dauphin Charles (Ch. V) l'attira à son service; mais, après la paix de Brétigny (1360), Cervolle rassembla de nouveau ses Routiers, alla ravager la Bourgogne, et força le comte de Nevers à traiter avec lui. Il revint ensuite combattre pour le roi Charles V, qui lui donna le titre de chambellan: il le repoussa les *Tard-Venus*, puis ravagea la Lorraine, les Vosges et les bords du Rhin. Repoussé par l'empereur et les ducs de Brabant et de Lorraine, il se retira en Provence, où il mourut tranquillement. Selon une autre version, il aurait été tué en 1366 par un de ses serviteurs, à la suite d'un échec éprouvé en Alsace.

**CÉSAIRE** (S.), frère de S. Grégoire de Nazianze, né en 330, mort en 369, était versé dans toutes les sciences. Médecin de l'empereur Constance, il remplit les mêmes fonctions près de Julien; mais, inquiet par ce prince dans sa foi, il quitta le palais. Il fut rappelé par Jovien et nommé par Valens questeur en Bithynie. S. Grégoire a composé son oraison funèbre. On l'hon. le 25 fév.

**CÉSAIRE** (S.), né en 470 près de Châlons-sur-Saône, entra au monastère de Lérins, et fut élevé, malgré lui, sur le siège d'Arles, en 501. Il fut honoré du *pallium* par le pape, qui le fit son vicaire dans les Gaules en 502. Il présida plusieurs conciles, notamment, en 529, celui d'Orange où fut condamnée l'hérésie de Pélage, et mourut en 542. On l'hon. le 27 août. On a de lui des *Homélies* et des *Sermons*, dont plusieurs ont été trad. par l'abbé Dujat de Villeneuve, Paris, 1760.

**CÉSALPIN** (André), philosophe, médecin et naturaliste, né en 1519 à Arezzo, mort à Rome en 1603, enseigna longtemps la médecine et la botanique à Pise, fut appelé à Rome par Clément VIII, qui le choisit pour son premier médecin et le nomma professeur de médecine au collège de la Sapience. Comme philosophe, il se fit remarquer par sa connaissance profonde des écrits d'Aristote, et embrassa la secte des Averroïstes, représentant Dieu, non comme la cause, mais comme le fond et la substance de toutes choses, ce qui le fit accuser de panthéisme et même d'athéisme. En médecine, il soupçonna un des premiers la circulation du sang. Comme naturaliste, il reconnut le sexe dans les fleurs et inventa la première méthode de botanique: il fonda sa classification sur la forme de la fleur, du fruit, et sur le nombre des graines. Ses



principaux ouvrages sont : *Questiones peripateticæ*, Florence, 1569; *Dæmonum investigatio*, 1580: il y combat la magie et la sorcellerie; *Ars medica*, Rome, 1601; *De plantis*, Florence, 1583: c'est le plus important de tous; *De metallis*, 1596, ouvrage qui a moins de valeur. Les doctrines philosophiques de Césalpin furent combattues par Samuel Parker, archevêque de Cantorbéry, et par Nicolas Taurel, médecin de Montbéliard, qui le dénoncèrent à l'inquisition.

**CÉSAR, C. Julius Cæsar**, célèbre général romain, dictateur perpétuel, né à Rome l'an 101 av. J.-C., était par sa mère neveu de Marius. Proscrit dans sa jeunesse par Sylla, il ne dut la vie qu'à puissantes protections, et se retira à la cour de Nicomède, roi de Bithynie. Il revint à Rome après la mort de Sylla, s'y appliqua à l'éloquence, et sut capter la faveur du peuple en rétablissant le pouvoir des tribuns et en relevant les statues de Marius. Revêtu de la préture urbaine au moment de la conspiration de Catilina (63), il ne fit rien pour la prévenir et fut soupçonné de connivence. Envoyé en Espagne en 60, il y fit quelques conquêtes; à son retour, il fut fait consul (59). Ne laissant à son collègue Bibulus qu'une ombre d'autorité, il s'associa avec Pompée et Crassus, et forma avec eux ce fameux triumvirat qui leur assurait un pouvoir absolu. Il se fit nommer gouverneur de la Gaule pour cinq ans (58), et après ce temps se fit proroger dans son gouvernement pour cinq nouvelles années. Il employa ces dix années à faire la conquête de la Gaule et pénétra jusque dans la Grande-Bretagne. Pompée, jaloux de ses succès, s'opposa à ce qu'il fût de nouveau continué dans son gouvernement et fit rendre un décret qui le forçait à se démettre de son commandement. Irrité de ce refus, César passe les Alpes, franchit le Rubicon, qui formait la limite de sa province, marche sur Rome, d'où Pompée s'enfuit avec le sénat; entre dans la ville sans coup férir (49), et se fait décerner la dictature. Après avoir parcouru l'Italie en vainqueur, il poursuit et bat en Espagne les lieutenants de Pompée, puis il l'atteint lui-même en Thessalie, dans les plaines de Pharsale, remporte sur lui une victoire décisive (48), et le force à s'enfuir en Égypte où il trouve la mort. César, arrivé en Égypte peu de jours après lui, pleura son sort et le vengea en détrônant le jeune Ptolémée qui l'avait fait assassiner et en donnant sa couronne à Cléopâtre. D'Égypte il courut en Asie (47), battit et détrôna en trois jours le roi de Pont, Pharnace, fils de Mithridate, qui s'était révolté (c'est à cette occasion qu'il écrivit au sénat ces mots célèbres : *Veni, vidi, vici*); puis il passa en Afrique, où il détruisit à Thapse l'armée républicaine que commandait Métellus Scipion et Caton (46); et de là en Espagne, où il battit le jeune Pompée à Munda et acheva d'anéantir le parti pompéien. Revenu à Rome, il y reçut le triomphe et se fit décerner la dictature pour dix ans (45). Maître enfin du pouvoir absolu, César ne s'en montra pas indigne : il pardonna à ses plus grands ennemis, embellit Rome, fit creuser un port à l'embouchure du Tibre, releva Corinthe et Carthage, réforma les lois, fit adopter un nouveau calendrier, et créa un grand nombre d'établissements utiles. Cependant, les républicains, qui l'accusaient de vouloir se faire roi, formèrent une conspiration contre lui, et ils le tuèrent au milieu du sénat (15 mars de l'an 44 av. J.-C.) : il tomba percé de 23 coups de poignard. Parmi les principaux conjurés était Brutus, qu'il avait comblé de bienfaits. César avait été marié 4 fois : de Cornélie, sa 2<sup>e</sup> femme, il avait eu une fille Julie, qu'il fit épouser à Pompée. César n'était pas seulement grand guerrier et grand homme d'État; c'était aussi un excellent orateur et un écrivain élégant. Des divers écrits qu'il avait composés, il ne nous reste que ses *Commentaires (De Bello gallico libri VIII, De Bello civili libri III)*, qui sont le modèle du genre des mémoires historiques. On y joint les *Guerres d'Alexandrie et d'Afrique*, qui ne sont pas de lui : on

les attribue à A. Hirtius. Les *Commentaires* de César ont été très-souvent imprimés : les meilleures éditions sont celles de Grævius, Utrecht, 1697, d'Oberlin, Leips., 1805, de Lemaire (dans les *Classiques latins*), 1819-22, d'Oudendorp, Stuttgart, 1822, de Christ. Schneider, Hall, 1840-52. Ils ont été traduits en français par Perrot d'Abblancourt, 1650, Turpin de Crissé, 1785, Ledéist de Botidoux, 1809, Artaud, 1828, Ch. Louandre, 1857. La vie de César a été écrite par Suétone et par Plutarque. On a en outre une *Vie de César*, attribuée à Julius Celsus, auteur presque contemporain, mais qui est de Pétrarque. Napoléon I a dicté à Ste-Hélène un *Précis des querres de César*, Paris, 1836. Napoléon III a donné une nouvelle *Vie de César*, 1865.

Le nom de *César*, pris par Octave comme fils adoptif de J. César, devint par la suite un simple titre que portèrent tous les empereurs et les princes romains, quoique étrangers à la famille des Césars. Il était aussi particulièrement affecté aux héritiers présomptifs de l'empire, et cet usage devint une règle à partir de Dioclétien. Depuis cette époque les empereurs prirent le titre d'*Auguste*, et s'adjoignirent sous le nom de *César* un prince qui devait leur succéder.

**CÉSARS** (les douze). On désigne communément sous ce nom Jules César et les onze empereurs qui régnerent après lui : Auguste, Tibère, Caligula, Claude, Néron, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus et Domitien, quoique les six derniers de ces princes soient entièrement étrangers à la famille de César. Suétone a écrit la *Vie des douze Césars*.

**CÉSARÉE**, *Cæsarea*, nom commun à diverses villes anciennes ainsi appelées en l'honneur d'empereurs romains qui les fondèrent ou les embellirent.

**CÉSARÉE AUGUSTE**, *Cæsarea Augusta*, puis *Cæsar Augusta*, v. d'Hispanie,auj. *Saragossa*.

**CÉSARÉE DE CAPPADOCE**, d'abord *Mazaca*, puis *Cæsarea Eusebia*,auj. *Kaisarieh*, ch.-l. de la Cappadoce, sur l'Halys, près du mont Argée, reçut de Tibère son nom de *Césarée*. Patrie de S. Basile. Prise en 1066 par Alp-Arslan.

**CÉSARÉE DE CILICIE** ou ANAZARBE. V. ANAZARBE.

**CÉSARÉE DE MAURITANIE**, *Julia Cæsarea*,auj. *Cherchell*, sur la côte N. de l'Afrique, capit. de la Mauritanie Césarienne. Patrie de l'empereur Macrin.

**CÉSARÉE DE PALESTINE**, *Kaisarieh*, v. de Judée, sur la côte, entre Dor et Apollonie; agrandie par Hérode qui la nomma *Césarië* en l'honneur de César-Auguste. Elle fut la résidence des gouverneurs romains de Judée et l'une des 3 églises métropolitaines du pays.

**CÉSARÉE PANEAS**, *Cæsarea Philippi*,auj. *Banias*, autre v. de Palestine, au pied du mont Paneus, près la source du Jourdain, reçut son 2<sup>e</sup> nom de Philippe, un des fils d'Hérode.

**CÉSARIENNE** (GRANDE), prov. de la Bretagne romaine, dans la partie sept. de l'Angleterre actuelle, entre la Valentia au N. et la Flavia césarienne au S. était habitée par les *Brigantes* et avait pour ch.-l. *Eboracum* (York).

**CÉSAROTTI** (Melchior), littérateur italien, né à Padoue en 1730, mort en 1808, enseigna d'abord la rhétorique au séminaire de Padoue, fut nommé en 1782 professeur de grec et d'hébreu à l'université de cette ville, et fut pensionné par Napoléon. On lui doit des traductions estimées d'*Ossian*, de *Démosthène*, de *Plutarque* et d'*Homère*; il traduisit l'*Illiade* en prose et en vers; dans sa traduction en vers, qu'il intitule *la Mort d'Hector*, il s'est permis de refondre entièrement le poème grec. On a encore de lui un *Cours de littérature grecque*, des *Essais sur la philosophie des langues*, *Sur le goût*, *Sur le plaisir qui cause la tragédie*, et quelques poèmes. Ses œuvres ont été réunies en 42 vol. in-8, Pise, 1805-1813. On en a donné un bon choix en 4 vol. in 8, Milan, 1820.

**CÈSENE**, *Cesena*, v. d'Italie, dans l'ancien État ecclésiastique, à 17 v. S. E. de Forli; 15000 h. Evêché. Patrie de Pie VI et de Pie VII.

**CESI** (le prince Fréd.), né à Rome en 1585, mort

en 1630, protégea les sciences et les cultiva lui-même avec ardeur. Il fonda à Rome, en 1603, l'Académie des *Lyncæi* (des Lynx), ainsi nommée par allusion à la pénétration qu'exige l'étude de la nature : c'est la plus ancienne société scientifique de l'Italie ; elle déclina après sa mort et disparut vers 1651.

**CESPEDES** (Paul de), peintre espagnol, né à Cordoue, en 1538, mort en 1608, alla développer son talent en Italie et orna de ses fresques l'église d'*Ara-Cæli* à Rome. A la peinture et à la sculpture il joignait une grande érudition, la connaissance de plusieurs langues et du talent pour la poésie et l'éloquence. Il enrichit la cathédrale de Cordoue, dont il était chanoine, de plusieurs tableaux, parmi lesquels on cite une *Cène*. Il a écrit sur les antiquités de Cordoue, sur la perspective, et a composé un poème sur la peinture. L'éparpillement de ses travaux l'empêcha d'atteindre la supériorité.

**CÉTHÉGUS** (famille des), une des plus illustres et des plus anc. familles de Rome, était une branche des Cornélius qui affectait de porter un costume particulier. Elle avait été longtemps célèbre par l'austérité de ses mœurs. On compte parmi ses membres plusieurs personnages marquants : M. Cornélius Céthégus, successivement grand pontife, préteur en Sicile, et nommé censeur avant même d'avoir été consul. Consul en 206 av. J.-C., il eut le commandement de l'Etrurie, où il défit Magon. C'était, au jugement de Cicéron, le meilleur orateur de son temps. — C. Corn. Céthégus dégénéra de la vertu de ses ancêtres : il embrassa successivement les partis de Marius, de Sylla, de Pompée et d'Antoine, et finit par prendre part à la conspiration de Catilina. Arrêté par l'ordre de Cicéron, il fut étranglé dans la prison avec les autres conjurés, 63 av. J. C.

**CÉTHIM**, nom de la Macédoine dans la Bible.

**CÉTHURA**, femme d'Abraham. V. **ABRAHAM**.

**CETOBRIGA**, v. de la Lusitanie, sur l'Océan, à l'embouch. du Sadao, au S. d'Olisippo et à 90 kil. O. d'Ebora, aux env. de la v. actuelle de *Sétabal*.

**CETTE**, *Sitium*, v. maritime de France (Hérault), ch.-l. de c., à 28 k. S. O. de Montpellier, sur le canal de Cette, entre l'étang de Thau et la mer ; 22 438 h. Port avec phare, citadelle, chemin de fer. Collège, école de pilotes. Pêche active. Grand commerce d'exportation et d'importation. Distillerie, eaux-de-vie, vins blancs du Roussillon, vins préparés dits de *Madère*, eaux de senteur, cendres gravelées, bouchons, etc. Belles salines. Chemin de fer pour Bordeaux et Montpellier ; paquebots pour Marseille, Alger, Oran, etc. Le port de Cette n'a été commencé qu'en 1666.

**CETTIGNE**, capit. du Monténégro, à 60 k. N. O. de Scutari, à 31 k. N. E. de Cattaro. Résidence du *Fladika* ou prince-évêque du Monténégro.

**CETTINA**, riv. de Dalmatie, coule d'abord du N. O. au S. E., puis à l'O. et se jette dans l'Adriatique sous les murs d'Almissa, après avoir formé plusieurs cascades ; cours, env. 100 kil.

**CEUTA**, jadis *Scypta*, v. du Maroc, vis-à-vis de Gibraltar, appartient à l'Espagne ; 10 000 hab. C'est le plus important des *présides*. Place forte. Evêché. — *Septa*, fondée sans doute par les Carthaginois, reçut une colonie romaine, devint la métropole de la Mauritanie Tingitane, passa aux Vandales, puis aux Arabes et fut prise par les Portugais en 1415 ; les Espagnols s'en emparèrent en 1580 ainsi que de toutes les possessions portugaises. — Près de là s'élève la montagne de *Ceuta*, autrefois *Abyla*, qui, avec Calpé en Espagne, formait les colonnes d'Hercule.

**CEVA**, *Ceba*, v. des Etats sardes, sur le Tanaro et la Cevetta, à 14 kil. S. E. de Mondovi ; 4 000 hab. Fromages. Prise par les Français en 1796 et 1800.

**CEVENNES**, *Cebenna mons*, chaîne de montagnes de France, s'étend du S. O. au N. E., lie les Pyrénées aux Vosges et se rattache aux monts d'Auvergne par les monts Margeride ; elle sépare les bassins de la Garonne et de la Loire de ceux du Rhône et de la Saône. On distingue les *Cévennes mérid.*, du col de

Narouze au mont Lozère, et les *Cévennes septent.*, du mont Lozère à l'étang de Longpendu. On les nomme : *monts de la Côte-d'Or* dans le départ. de la Côte-d'Or ; *monts du Mâconnais* et du *Charolais* dans celui de Saône-et-Loire ; *monts du Lyonnais* dans le dép. du Rhône ; *monts du Vivarais*, dans l'Ardèche ; *monts du Gévaudan* ou *Cévennes* proprement dites, dans la Lozère ; *monts de Garrigues* dans l'Aveyron et le Gard ; *monts de l'Espinous* entre les dép. du Tarn, de l'Aveyron, de l'Hérault ; *montagnes Noires* dans l'Hérault et l'Aude. Les points culminants sont le mont Lozère (1528<sup>m</sup>), le mont Gerbier des Joncs, 1710, le Mezen, 1766.

**CEVENNES** (guerre des). Après la révocation de l'édit de Nantes, 1685, les Protestants des Cévennes, exaspérés par les dragonnades, prirent les armes ; guidés par des chefs intrépides, parmi lesquels on remarque J. Cavalier, Roland, ils résistèrent longtemps aux forces de Louis XIV ; exaltés par le fanatisme, ils se croyaient inspirés et couraient à la mort comme au martyre : on vit s'élever parmi eux une foule de prétendus prophètes et prophétesses. Ils se portèrent aux plus violents excès, brûlèrent les églises, tuèrent les prêtres. Le maréchal de Montreuil, envoyé contre eux, en fit périr par la roue ou sur la potence plusieurs milliers, sans pouvoir les réduire. Enfin, Louis XIV chargea de cette guerre, en 1704, le célèbre Villars, qui réussit autant par la persuasion et la clémence que par la force des armes à étouffer la rébellion. V. **CAMISARDS**.

**CEYLAN**, *Singhala* en langue indigène, *Lanka* dans les écrits de l'Inde, la *Taprobane* des anciens, grande île de l'Inde anglaise, près et au S. E. de la pointe méridionale de l'Inde en deçà du Gange, est séparée de la côte de Coromandel par le golfe de Manaar et le détroit de Palk ; 420 kil. sur 265 ; env. 2 000 000 d'hab. ; ch.-l., Colombo. Autres grandes villes : Candy, Negombo. Trinquemali, Manaar, qui sont les chefs-lieux d'autant de petits Etats. Côtes plates au N. et au N. O. : une chaîne de récifs et de bancs de sable, formant le *Pont d'Adam*, les unit à la terre ferme ; côtes escarpées ailleurs ; montagnes boisées qui divisent l'île en deux parties différant de climat et de saison (le point culminant est le Hamaleu ou *pic d'Adam*, qui a 2000<sup>m</sup>). Le sol est d'une admirable fertilité au S. O. (cannelle, muscade, cardamome, plantes équinoxiales). Beaucoup d'animaux divers : buffles, éléphants, tigres de petite espèce, hyènes, élans, gazelles, multitude de singes, d'oiseaux, de serpents. Fer, manganèse et nombreuses pierreries (diamants, rubis, améthystes, topazes, hyacinthes, tourmalines, saphirs, etc.). Pêcheries de perles. Les habitants sont : 1° des indigènes divisés en Chingalais et Oueddas ou Bedlias ; 2° des Malabars ; 3° des Musulmans venus de diverses contrées d'Afrique ; 4° des Européens, au nombre de 8 à 10 000. — Cette île est considérée comme le berceau du Bouddhisme. Elle fut découverte en 1507 par Lorenzo, fils d'Almeida. Les Portugais y formèrent quelques établissements dès 1518, mais ils furent chassés par les naturels et remplacés en 1656 par les Hollandais. Les Anglais s'emparèrent en 1795 des établissements hollandais, qui leur furent définitivement cédés par la paix d'Amiens, 1802. Depuis 1815, ils ont fait la conquête de toute l'île. Le gouverneur de Ceylan est nommé directement par le souverain de l'Angleterre.

**CEYZERLAT**, ch.-l. de cant. (Ain), à 9 kil. S. E. de Bourg ; 1100 hab. Aux env., eau thermale dite la *Fontaine-Rouge*.

**CHABANAIS**, ch.-l. de cant. (Charente), sur la Vienne, à 16 kil. de Confolens ; 1875 hab. Anc. seigneurie, qui appartient à Colbert.

**CHABANNES**, anc. famille du Bourbonnais, issue des comtes d'Angoulême et par conséquent alliée à la famille royale, a fourni plusieurs grands capitaines, entre autres Ant. de Chabannes (qui suit), et Jacq. de Chabannes, plus connu sous le nom de La Palice.

**CHABANNES** (Ant. de), comte de Dammartin, se distingua au siège d'Orléans en 1428, et partagea les exploits de Jeanne d'Arc. Il se mit ensuite à la tête des bandes connues sous le nom d'*Écorcheurs*, et ravagea avec elles la Bourgogne, la Champagne et la Lorraine. Il les quitta en 1430 pour s'attacher à Charles VII, qui lui donna la charge de grand maître de France : il lui rendit, quelques années après, un important service en lui révélant une conspiration du Dauphin (Louis XI). A l'avènement de ce dernier, en 1461, Chabannes fut enfermé à la Bastille, mais il s'échappa en 1465 ; il rentra en grâce en 1468, devint même le confident du prince qui l'avait fait jeter dans les fers et le servit toujours depuis avec courage et fidélité. Il mourut en 1488 gouverneur de Paris pour Charles VIII.

**CHABANON** (A. D. de), littérateur, né en 1730 à St-Domingue, mort en 1792, membre de l'Académie des inscriptions (1760) et de l'Académie française (1780), a traduit en prose Pindare (1771), Théocrite (1775), Horace (1773) ; a fait des vers, des éloges, des pièces de théâtre, entre autres une tragédie d'*Eponine*. Il cultivait aussi la musique avec succès et a écrit un traité *De la musique* (1785), qui est son meilleur ouvrage. Ses trad. sont peu fidèles, mais ne manquent pas d'élégance et de facilité.

**CHABERT** (Jos. Bernard, marquis de), marin et astronome, né en 1724 à Toulon, mort en 1805, se signala comme chef d'escadre dans la guerre d'Amérique, fut promu vice-amiral en 1792 et n'en émigra pas moins. C'est surtout par ses travaux scientifiques qu'il est connu : il rectifia les cartes marines des côtes orientales de l'Amérique ainsi que celles de la Méditerranée et prépara la plus grande partie du *Neptune français*. Il avait été admis en 1758 à l'Académie des sciences et fut attaché en 1803 au Bureau des Longitudes. — (Philibert), savant vétérinaire, né à Lyon en 1737, mort en 1814, professeur à Alfort, puis inspecteur des écoles vétérinaires, a donné d'utiles travaux sur les maladies des animaux (charbon, gale, dartre, morve, etc.).

**CHABEUIL**, *Cerebelliaca*, ch.-l. de cant. (Drôme), à 10 kil. S. E. de Valence ; 4295 hab. Anc. château. Papeteries, filatures de soie.

**CHABLAIS**, *Caballiva provincia*, anc. prov. des Etats sardes (Savoie), bornée au N. par le lac Léman. à l'E. par la Suisse, à l'O. et au S. par les prov. de Carouge et de Faucigny ; 52 000 hab. ; ch.-l., Thonon. — Les Romains entretenaient des haras dans ce pays, d'où le nom de *Caballiva provincia*, dont Chablais n'est qu'une corruption. Le Chablais fut partie du roy. de Bourgogne ; il fut donné par l'empereur Conrad à Humbert, comte de Savoie, dont les héritiers prirent dans la suite le titre de comtes de Chablais. Sous l'Empire, ce pays fut compris dans le dép. du Léman. En 1814, il a été rendu à la Savoie ; en 1860 il a été cédé à la France : il forme un arrondissement du dép. de Haute-Savoie. Le Chablais participe à la neutralité de la Suisse.

**CHABLIS**, *Cabliacum*, ch.-l. de c. (Yonne), sur le Serain, à 21 kil. E. d'Auxerre ; 2456 hab. Vins blancs renommés, surtout ceux des clos de Valmur, Vaudesir, Bouquereau.

**CHABORAS**, riv. de Mésopotamie, auj. le *Khabour*. **CHABOT**, illustre maison du Poitou, connue dès le XI<sup>e</sup> s., a formé les branches de Retz, Brion, La Grève, Jarnac, Mirebeau et s'est alliée aux Rohan.

**CHABOT** (Philippe de), seigneur de Brion, amiral de France, gouverneur de Bourgogne et de Normandie sous François I<sup>er</sup>, fut fait prisonnier à la bataille de Pavie en 1525 avec le roi, dont il était le favori. Envoyé en Piémont à la tête d'une armée en 1535, il y fit de rapides conquêtes ; mais Montmorency et le cardinal de Lorraine, jaloux de son crédit, l'accusèrent de malversation : il fut livré à une commission présidée par le chancelier Poyet, destitué de sa charge en 1541 et condamné à une forte amende qu'il ne put acquitter. Après plus de

deux ans de détention, il obtint, par les instances de la duchesse d'Étampes, la révision de son procès, fut élargi, et même rentra en grâce ; mais il mourut peu après, en 1543. On a de lui des *cartes maritimes*, dressées avant l'invention de la gravure. — Léonor de Chabot, son fils, gouverneur de la Bourgogne, refusa d'exécuter les ordres sanguinaires de Charles IX lors de la St-Barthélemy.

**CHABOT** (François), né en 1759 à St-Geniez, dans le Rouergue, était capucin à Rhodéz lorsque éclata la Révolution. Il en exagéra les principes, jeta le froc, se maria, et fut successivement nommé député à l'Assemblée législative et à la Convention nationale. Il vota toutes les mesures violentes et sanguinaires qui furent prises à cette époque, et devint l'un des membres les plus redoutés du club des Jacobins : c'est lui qui créa la dénomination de *sans-culottes*. En 1794, il fut accusé de malversation par Robespierre, qui immolait alors tous ses rivaux, et fut décapité le 5 avril. Il avait été un des principaux rédacteurs du *Catéch. des sans-Culottes*, journal populaire.

**CHABOT-ROHAN**, V. ROHAN.

**CHABRIAS**, général athénien, excellait surtout dans les combats sur mer. Il défait en plusieurs rencontres les Lacédémoniens commandés par Agésilas, battit leur flotte à Naxos en 376 av. J.-C., et rétablit sur son trône le roi d'Égypte Nectanébus. Il périt dans un combat naval, en attaquant l'île de Chios, 358 av. J.-C. : il coula bas son navire plutôt que de se laisser prendre. Démosthène a fait de ce général un grand éloge ; Cornélius Népos a écrit sa Vie.

**CHABROL**, noble et ancienne famille d'Auvergne, comptait déjà avant 1789 plusieurs membres distingués dans la magistrature et la science, entre autres Arnauld et Sirmond. Elle s'est divisée en plusieurs branches, dont les principales sont celles de Tournœl, de Chaméane, de Crousol, de Volvic. A cette famille appartenait le comte Chabrol de Crousol, 1771-1850, préfet sous l'Empire, ministre de la marine sous Charles X, et Chabrol de Volvic, 1773-1843, préfet de Montenotte en 1806, auteur de la magnifique route de la Corniche, préfet de la Seine de 1812 à 1830, qui a laissé les meilleurs souvenirs.

**CHACAPOYAS**, V. SAN-JUAN-DE-LA-FRONTERA.

**CHACO** (GRAN-), vaste territoire de la Confédération de la Plata, est situé entre la Bolivie au N., le Paraguay à l'E. ; 840 kil. sur 620. Montagnes hautes et très-froides, plaines très-chaudes ; forêts immenses. Rivières : le Pilcomayo, le Vermejo et autres grands affluents du Paraguay. Sol très-fertile. Les habitants sont des Indiens indépendants : Abipons, Lenguas, Tobas, Mocobis, etc.

**CHACON**, en latin *Ciacconius*. V. ce nom.

**CHACTAS** ou TÊTES-PLATES, peuplade indigène de l'Amérique du Nord, habite, au nombre d'environ 25 000, de gros villages dans les Etats du Mississippi et de l'Alabama. Ils sont assez civilisés, se livrent à l'agriculture et ont des loix écrites. Les missionnaires en ont converti un grand nombre.

**CHAGNY**, ch.-l. de c. (Saône-et-Loire), sur la Dheune, à 16 k. N. O. de Chalon-sur-Saône ; 2400 h. Station. Vin excellent, pierre de taille.

**CHAGOS** (Iles), groupe d'îlots de la mer des Indes, par 68° 53'-70° 20' long. E., 4° 30'-7° 27' lat. S. La principale, dite aussi *Chagos* ou *Diego Garcia*, a 58 k. de tour. Elles dépendent de l'île Maurice.

**CHAGRES**, v. maritime de l'Amérique du Sud (Nouv.-Grenade), à 70 k. N. O. de Panama, sur la mer des Antilles, à l'emb. d'un fleuve nommé aussi Chagres ; 1500 h. Ch. de fer conduisant à Panama.

**CHAH** ou **SHAH**, nom qui signifie roi ou empereur, et que prennent les rois de Perse en l'ajoutant à leur nom propre. V. le nom propre.

**CHAH-AALEM**, dernier souverain de la dynastie de Tamerlan dans l'Inde, né en 1793, monta sur le trône en 1759, et fut tour à tour le jouet des Anglais et des Mahrattes, dont sa faiblesse et son irrésolution accrurent de plus en plus l'audace. Un de ses

vassaux, Ghôlam, tenta de le détrôner, et, après s'être emparé de sa personne, lui creva les yeux, 1788; mais il subit bientôt le châtement de son crime, et Chah-Aalem fut remis en possession de sa couronne. L'infortuné souverain régna encore 18 ans, et mourut en 1806. Il occupait ses longs ennuis par la culture des lettres.

**CHAH-DJIHAN**, souverain de l'Indostan, fils de Djihan-Ghir (Géangir), monta sur le trône de Lahore en 1628, après avoir fait périr trois de ses frères qui lui disputaient l'empire. Il repoussa les Usbeks, comprima une insurrection du Décan et enleva Hougly aux Portugais. Il fut détrôné par son fils Aureng-Zeyb, qui le renferma en 1656 dans le palais d'Agra, où il mourut au bout de 10 ans de captivité.

**CHAH-POUR**, souverains de la Perse. V. SAPOR.

**CHAH-POUR**, v. de Perse (Fars), sur le Chah-pour, affluent de la Zirra, à 100 k. O. de Chiraz. Elle devait son nom à Sapor I (Chah-pour), qui en fit la capit. de ses Etats. Auj. ruinée. Antiquités.

**CHAILLAND**, ch.-l. de c. (Mayenne), sur l'Ernée, à 18 k. N. O. de Laval; 2300 hab.

**CHAILLÉ-LES-MARAIS**, ch.-l. de c. (Vendée), à 22 k. S. O. de Fontenay-le-Comte; 2454 h. — Près de la est *Chaillé-les-Ormeaux*, bourg de 1300 h.

**CHAILLOT**, ancien vge aux portes de Paris, à l'O., est depuis 1659 compris dans Paris, à l'extrémité des Champs-Élysées. Maison de vieillards (Ste-Périne), transférée hors Paris en 1860; pompe à feu.

**CHAISE CURULE**, siège d'ivoire réservé chez les Romains aux grandes magistratures. V. CURULE dans notre *Dictionnaire des Sciences*.

**CHAISE-DIEU** (La). V. LACHAISE.

**CHAKYA-MOUNI**. V. BOUDDHA-GAOUTAMA.

**CHALABRE**, ch.-l. de c. (Aude), à 18 kil. S. O. de Limoux; 3529 h. Vieux château. Draps, castorines.

**CHALAIS**, ch.-l. de c. (Charente), à 30 kil. S. E. de Barbezieux. Station. — V. LA ROCHE-CHALAIS.

**CHALAIS** (Henri de TALLEYRAND, comte de), mis à mort par le cardinal de Richelieu. V. TALLEYRAND.

**CHALAMONT**, ch.-l. de c. (Ain), à 41 kil. E. de Trévoux; 1470 hab.

**CHALCEDOINE**, *Chalcedon*, auj. *Kadi-Kœui*, v. de Bithynie, sur le Bosphore de Thrace, vis-à-vis de Byzance. Patrie de Xénocrate. Fondée vers 685 av. J.-C. par les Mégariens et longtemps florissante. Elle resta indépendante sous l'empire romain. Elle fut détruite par les Scythes sous Gallien, au III<sup>e</sup> s., et relevée par Justinien au VI<sup>e</sup> s. On y tint le concile œcuménique qui condamna Eutychès (451).

**CHALCIDIQUE**, *Chalcidice*, presqu'île de Macédoine, entre les golfes Thermaïque à l'O. et Strymonique à l'E., est découpée au S. E. par deux golfes secondaires, le Toronaïque et le Singitique, qui la partagent en trois péninsules, dites *Pallène*, *Sithonie*, et presqu'île du *mont Athos*. Olynthe, Potidée, en étaient les villes principales, et Chalcis le ch.-l. — Il y avait en Grèce et en Asie plusieurs autres Chalcidiques, tirant également leur nom de villes de *Chalcis*. V. ce nom.

**CHALCIDIUS**, philosophe éclectique du III<sup>e</sup> s., est auteur d'un *Commentaire sur le Timée* de Platon, imprimé avec traduction latine, par Meursius, Leyde, 1617, in-4. On ne sait s'il était chrétien.

**CHALCIS**, auj. *Egripos*, capit. de l'Eubée, au milieu de la côte O., vis-à-vis de la côte de Béotie, dont la séparait l'Euripe. On y fabriquaient des armes d'*airain* (Chalcos en grec), d'où son nom. Aristote y mourut. Elle fonda des colonies, qui gardèrent son nom. — Ch.-l. de la Chalcidique en Macédoine, était une colonie de Chalcis en Eubée. — V. de Syrie, au S. O. d'Antioche, fit donner au pays voisin le nom de *Chalcidique*; évêché.

**CHALCONDYLAS** (Démétrius), un de Grecs qui contribuèrent le plus à répandre en Europe la civilisation et le goût des lettres grecques, était né à Athènes vers 1424. Élève de Théodore Gaza, il enseigna la rhétorique dans sa patrie jusqu'à la prise

de Constantinople par les Turcs. Il se réfugia en Italie, fut appelé à Florence par Laurent de Médicis, et enseigna le grec dans cette ville, puis à Milan. Il mourut vers 1512. On lui doit une *Grammaire grecque*, Milan, 1493, un recueil intit. *Cornucopia*, 1499, et les 1<sup>res</sup> éditions d'Homère, Florence, 1488, d'Isocrate, Milan, 1493, et de Suidas, Milan, 1499.

**CHALCONDYLAS** (Laonic ou Nicolas), historien grec, d'Athènes, vivait au XV<sup>e</sup> s. Il est auteur d'une *Histoire des Turcs et de la chute de l'empire grec* de 1298 à 1462, qui fait partie de la Byzantine, Paris, 1650. Cet ouvrage, mal écrit, n'est pas toujours un guide sûr. Il a été trad. en français par Blaise de Vigenère, Paris, 1577, in-4, et réimprimé avec des continuations d'A. Thomas et de Mézeray. M. Hamaker, professeur à Leyde, a publié Chalcondylas dans l'édition de la Byzantine donnée à Bonn.

**CHALDÉE**. Ce nom qui proprement désigne la partie S. O. de la Babylonie, entre la rive dr. de l'Euphrate et le désert d'Arabie, est le plus souvent employé comme synonyme de Babylonie. V. CHALDÉENS et BABYLONIE.

**CHALDÉENNE** (Eglise). V. NESTORIANISME et CHRÉTIENS DE ST.-THOMAS. — CHALDÉENNE (langue). V. ARAM.

**CHALDÉENS**, *Chaldæi*, peuple de l'anc. Babylonie, entre l'Euphrate (après sa réunion au Tigre), l'Arabie et le golfe Persique; ville principale, Têrédon. On les confond souvent avec les Babyloniens; néanmoins, ils semblent avoir toujours fait un peuple à part; on croit les retrouver auj. parmi les peuplades kourdes répandues dans les mont. qui séparent l'Asie-Mineure de la H.-Asie. D'après les recherches les plus récentes, ils seraient d'origine sythique. Les Chaldéens ont été célèbres de toute antiquité par leurs connaissances mathématiques et astronomiques : ils fixaient la durée de l'année à 365 j. 6 h., 11 m. et connaissaient le zodiaque; Callisthène trouva chez eux une suite d'observations remontant à 1900 ans. A l'astronomie ils joignaient les études astrologiques; les astrologues de Chaldée étaient très-recherchés à Rome dans les derniers temps de l'empire. — Quant à leur histoire politique, les Chaldéens subirent toutes les révolutions qu'éprouvèrent la Babylonie et l'Assyrie. V. ces deux noms.

**CHALEURS** (baie des), formée par le golfe St-Laurent, entre le Nouv.-Brunswick et le B.-Canada. Explorée en 1534 par Jacques Cartier. Une flotte française y fut détruite par les Anglais en 1760.

**CHALGRIN** (Jean Franç.), architecte, un des restaurateurs de l'art au dernier siècle, né à Paris en 1739, mort en 1811, jouit de la faveur des ducs de Choiseul et de La Vrillière, fut architecte de Monsieur (Louis XVIII) et membre de l'Académie des beaux-arts. On lui doit la restauration du *Collège de France*, une des *Tours de St-Sulpice*, *St-Philippe du Roule*, et l'*Arc de triomphe de l'Etoile*, œuvre qu'il ne put achever (V. HUYOT). Il se distingue par le grandiose des conceptions plus que par la précision des détails.

**CHALIER** (Marie Joseph), démagogue, né à Beaulard, près de Suse (Piémont), en 1747, était négociant à Lyon lorsque éclata la Révolution française. Il en adopta les principes avec délire, prit Marat pour modèle, créa un club et un tribunal révolutionnaire à Lyon et s'en fit le chef. Heureusement ses sanguinaires projets furent bientôt arrêtés : la population se souleva le 29 mai 1793; il fut condamné à mort et exécuté à Lyon le 16 juillet suivant.

**CHALLANS**, ch.-l. de cant. (Vendée), à 40 kil. N. des Sables-d'Olonne; 3640 hab.

**CHALON**. V. CHALON-SUR-SAÛNE.

**CHALMERS** (George), publiciste, né en 1742, dans le comté de Murray en Ecosse, mort en 1825, exerça la profession d'avocat en Amérique, revint en Angleterre lorsque éclata la guerre de l'indépendance; publia les *Annales politiques des Colonies unies*, les *Traité entre l'Angleterre et les autres nations*, et la *Calédonie*, ouvrage précieux pour l'é-

tude des antiquités de l'Écosse. Il était agent colonial des îles Bahama et membre de la Société royale.

**CHALMERS** (Alexandre), né à Aberdeen en 1759, mort en 1834, membre de la Société royale de Londres, est auteur d'un célèbre dictionnaire biographique : *General biographical Dictionary*, publié de 1812 à 1817, en 32 vol. in-8. Il a aussi donné un *Dictionnaire de la langue anglaise*, des éditions de Shakespeare, Fielding, Johnson, Bolingbroke, et une collection des *Poètes anglais*.

**CHALMERS** (le Dr Thomas), théologien écossais (1770-1847), d'abord pasteur à Glasgow, puis professeur de philosophie à l'Université de St-André, fut l'ornement de l'Église presbytérienne et consumma la séparation de l'Église et de l'État (1843). Excellent prédicateur, il brillait à la fois par la profondeur des idées et l'élegance du style. Ses *Sermons* ont été traduits en français par E. Diodati, 1825. Il a aussi laissé des traités théologiques : *Preuves et autorité de la religion chrétienne*, traduit par Vincent, 1819; *La révélation en harmonie avec l'astronomie moderne*, traduit en 1827; *Institutes de théologie*, ouvrage posthume; et des ouvrages d'économie sociale : *Economie civile et chrétienne*, 1821; *Économie politique considérée par rapport à l'état moral de la société*, 1825. Ses *Oeuvres*, recueillies après sa mort par son fils, forment 34 vol. in-8. Th. Chalmers était correspondant de l'Institut.

**CHÂLON**, **CHALLON**, **CHÂLON-SUR-SAÔNE**, *Caballinum*, *Cabillonum*, ch.-l. d'arr. (Saône-et-Loire), sur la Saône, à l'emb. du canal du Centre, à 343 kil. S. E. de Paris, 383 par ch. de fer, à 58 kil. N. de Mâcon; 19 709 hab. Ville jolie : cathédrale gothique de St-Vincent, beau quai, 3 promenades. Trib. de 1<sup>er</sup> inst. et de commerce, collège, biblioth. Fondries de fer. Grand commerce, surtout en vins, vinaigres et moutarde. Patrie de Denon. — Cité importante des Éduens au temps des Gaulois, fortifiée par les Romains après la conquête. Convertie au Christianisme par S. Marcel et S. Valérien au n<sup>os</sup> s., elle eut de bonne heure un évêché, qui ne fut supprimé qu'à la Révolution. Enlevée aux Romains par les Bourguignons dans le v<sup>e</sup> siècle, puis détruite par Attila, cette ville se releva sous les premiers rois burgundes. Sous les Carolingiens elle devint le chef-lieu d'un comté héréditaire, qui depuis 968 releva comme fief du duché de Bourgogne. Ce comté, après avoir passé dans plusieurs maisons, entra dans celle d'Auxonne en la personne de Jean le Sage, tige de la célèbre maison de Chalon, d'où sortirent les comtes d'Auxerre et de Tonnerre, les seigneurs de Salins, plusieurs princes d'Orange, etc. Le comté fut réuni au duché de Bourgogne en 1267, après la mort de Jean le Sage, et tous deux rentrèrent en même temps dans le domaine de la couronne (1477).

**CHALONNAIS**. On donnait ce nom : 1<sup>o</sup> à une portion du grand gouv. de Champagne-et-Brie, dans la Champagne proprement dite : ville principale, Châlons-sur-Marne; 2<sup>o</sup> à une portion du duché de Bourgogne divisée en Châlonnais propre (ch.-l., Châlons-sur-Saône), et Bresse Châlonnaise (ch.-l., St-Laurent-lès-Châlons).

**CHALONNE**, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 23 kil. S. O. d'Angers; station; 4888 hab. Siamoises, serges, distilleries, etc. Puits houillier creusé en 1839.

**CHÂLONS-SUR-MARNE**, *Catalauni*, *Duro-Catalaunum*, ch.-l. du dép. de la Marne, sur la r. g. de la Marne, à 156 kil. E. de Paris (171 kil. par Epernay); 16 675 h. Evêché, trib. de 1<sup>er</sup> inst. et de commerce. Collège; école d'arts et métiers; soc. d'agriculture, sciences et arts. Belle cathédrale, bel hôtel de ville, bibliothèque, cabinet d'hist. naturelle, jardin botanique, belle promenade du Jard, beau pont de pierre. Bonneterie, filatures de coton, etc. Grand commerce de vins de Champagne. Patrie de Perrot d'Abancourt, de Claude d'Espence, etc. Il s'y tint plusieurs conciles. S. Bernard y prêcha la croisade en 1147. Les env. furent le théâtre de deux célèbres ba-

tailles : dans l'une, Aurélien battit Tétricus (273); dans l'autre, Attila fut battu par Aétius et par les Goths, les Francs et les Burgundes réunis (451). V. CHÂLON.

**CHALOSSE**, *Calossia*, anc. pays de France, dans la Basse-Guyenne,auj. dans le dép. des Landes, ch.-l., St-Sever; v. principales : Arsac, Toulouzette.

**CHALUS**, ch.-l. de c. (Hte-Vienne), à 21 k. N. O. de St-Yrieix; 1260 hab. Foire pour chevaux et mulets. Anc. château fort, dont il reste des ruines. En 1199, Richard Cœur de Lion reçut une blessure mortelle au siège de ce château.

**CHALYBES**, peuple de Paphlagonie, entre les Tibarènes à l'O. et les Mosynécès à l'E., possédait Amisus et Sinope. Leur pays produisait beaucoup de fer, et on y fabriquait beaucoup d'acier, d'où le nom de *chalybs* donné par les Grecs à l'acier.

**CHALYBON** ou **BÉREE**,auj. *Alep*, v. de la Syrie euphratéenne, ch.-l. de la Chalybonitide, ainsi nommée de l'acier, *chalybs*, qui faisait l'objet de son principal commerce.

**CHAM**, 2<sup>e</sup> fils de Noé, eut 4 fils, Chus, Mesraïm, Phut et Chanaan, dont les descendants peuplèrent le S. O. de l'Asie et l'Afrique. Ayant rencontré son père nu et dans un état d'ivresse, il se rit de lui, tandis que ses frères couvrirent sa nudité : pour le punir, Noé le maudit ainsi que son fils Chanaan.

**CHAM**, nom de l'Égypte dans les livres saints.

**CHAMAKIE** (VIEILLE-), v. de la Russie d'Asie (Chirvan), à 130 k. S. E. de Deriend. Détruite par Nadir-Châh, à la fin du dernier siècle. — A 20 kil. S. O. a été bâtie la *Nouv.-Chamakie*; 6000 hab. Résidence du commandant russe.

**CHAMALARY**, un des pics les plus élevés de l'Himalaya, sur la limite du Tibet et du Boutan, par 28<sup>o</sup> 4' lat. N., 87<sup>o</sup> 3' long. E., a de 8 à 9000 m.

**CHAMANISME**, faux culte répandu chez les Samoyèdes, les Bouriaties, les peuples de la Sibérie orientale et les insulaires de l'Océan Pacifique. Leur Dieu est un être suprême qui habite le soleil; il a sous ses ordres une foule de divinités inférieures ou de génies, les uns bienfaisants, les autres malfaisants, dont le plus puissant est *Chaïtan* (Satan?). Ses prêtres, les *chamanes*, portent une queue de cheval et sont armés d'un tambourin pour chasser les mauvais esprits; ils prédisent l'avenir et se livrent à toutes sortes de jongleries. La femme chez ce peuple est un être immonde, qui n'a point d'âme. Les sectateurs de ce culte grossier diminuent de jour en jour.

**CHAMAVES**, *Chamari*, peuple de la Germanie, habitèrent, avec les Angrivariens et après les Bructères, sur la rive droite du Rhin et à l'O. de l'Yssel; ils firent partie de la ligue franque.

**CHAMBELLAN**, charge de cour. V. cet article dans notre *Dict. univ. des Sciences, des Lettres et des Arts*.

**CHAMBERS** (Ephraïm), écrivain anglais, né à Milton (Westmoreland), mort en 1740, publia à Londres en 1728, sous le titre d'*Encyclopédie ou Dictionnaire des arts et des sciences*, en 2 vol. in-fol., un ouvrage qui obtint un plein succès, et qui le fit admettre à la Société royale de Londres. Cet ouvrage, qui donna l'idée de l'*Encyclopédie* française, a eu un grand nombre d'éditions. Une des plus estimées est celle de Rees, 1788-91, Londres, 5 vol. in-fol.

**CHAMBERS** (Guill.), architecte, né à Stockholm en 1726, mort à Londres en 1796, fut envoyé jeune dans l'Inde, séjourna quelque temps en Chine et y étudia l'architecture chinoise; étant venu ensuite se fixer à Londres, il y répandit le goût de ce genre d'architecture, et fut chargé de construire plusieurs maisons et de distribuer des jardins dans ce goût. On a de lui : *Dessins des édifices... chinois*, 1757; *Dissertation sur le jardinage chinois*; *Traité d'Architecture civile*, 1779.

**CHAMBERTIN**, célèbre vignoble de la Côte-d'Or, commune de Gevrey, à 18 k. N. E. de Beaune, à 3 k. N. de Nuits. Vins rouges fort recherchés.

**CHAMBERY**, *Camberium* ou *Camberiacum* en latin mod., v. de France, ch.-l. du dép. de Savoie, sur la

Leysses et l'Albane, à 600 k. S. E. de Paris; 19 953 h. Archevêché, écoles secondaires de droit et de médecine, lycée (anc. collége de jésuites), soc. académique, soc. d'agriculture, musée, biblioth. Beau théâtre, belles casernes, hôpital, belle rue à portiques, beau palais de justice. A 1 kil. de Chambéry sont les Charmettes célébrées par Rousseau. Patrie de Vaugelas, St-Réal, des deux De Maistre, du général Boigne. — Chambéry est une v. moderne. Elle fut, du x<sup>e</sup> au xiii<sup>e</sup> siècle, le ch.-l. d'une seigneurie particulière, puis fut cédée en 1232 à Thomas I, comte de Savoie. L'armée franco-espagnole s'empara de Chambéry en 1742. De 1792 à 1815, cette ville appartient à la France et fut le ch.-l. du dép. du Mont-Blanc. Elle a été recouverte en 1860.

**CHAMBIGE** (Jean), architecte français du xvi<sup>e</sup> s., qu'on a cru à tort Italien, continua l'aile du Louvre qui longe la Seine et qu'avait commencée Bullant. Il n'est connu que par la mention qu'en fait Sauval. Sa statue est une de celles qui décorent la façade des nouveaux bâtiments du Louvre donnant sur le Carrousel.

**CHAMBLY**, une des branches de la famille La Tour du Pin. V. LA TOUR.

**CHAMBON**, ch.-l. de cant. (Creuse), à 23 kil. S. E. de Boussac; 1550 hab. Trib. de 1<sup>re</sup> inst.

**CHAMBON (LE)**, ch.-l. de cant. (Loire), à 9 kil. S. O. de St-Etienne; 4013 hab. Forges, clouteries, coutellerie; fabrique de rubans; mine de houille.

**CHAMBORD**, village du dép. de Loir-et-Cher, à 2 k. E. de Blois, est entouré d'une vaste forêt; 470 hab. Superbe château construit sous François I par Pierre Nepveu (1533) et décoré par Cousin, Bontemps, J. Goujon et Pilon. Possédé par le roi Stanislas, par le maréchal de Saxe, par la famille Polignac, par le maréchal Berthier, il fut acheté par souscription en 1821 et offert au duc de Bordeaux, qui a pris de là le titre de comte de Chambord.

**CHAMBRE ARDENTE**, nom donné à plusieurs cours de justice investies d'un pouvoir extraordinaire pour juger des faits d'exception; elles étaient tendues de noir et éclairées, même de jour, par des flambeaux. Telles furent: la commission érigée dans chaque parlement par François I, en 1525, pour punir les hérétiques; la commission extraordinaire nommée en 1680 par Louis XIV, pour juger la Brinvilliers, la Voisin, la Vigoureux, l'Italien Exili, et qui fut aussi appelée *Cour des poisons*; la chambre qui, sous la Régence, en 1716, vérifia les comptes des fermiers généraux: cette dernière fut aussi nommée *Chambre du visa*.

**CHAMBRE DES COMMUNES** (*House of Commons*), une des deux chambres dont se compose le Parlement anglais, répond à ce que nous nommons *Chambre des Députés*. La Chambre des Communes est élective; la durée d'un Parlement ne peut dépasser sept années. Le président porte le nom d'orateur (*speaker*).

**CHAMBRE DES DÉPUTÉS**, un des trois pouvoirs de l'État en France, fut constituée en 1814 par la charte de Louis XVIII, et remplaça le Corps législatif, qui existait sous l'Empire. Elle était chargée de discuter les lois et plus spécialement de voter l'impôt. D'après la charte de 1814, les députés, élus pour cinq ans, se renouvelaient chaque année par cinquième; ils devaient être âgés de 40 ans et payer 1000 fr. de contributions directes. Depuis 1830, ils furent élus pour cinq années consécutives; il suffisait d'avoir 30 ans et de payer 500 fr. de contributions. Le roi convoquait chaque année la Chambre; il pouvait la proroger ou la dissoudre; mais, dans ce dernier cas, il devait en convoquer une nouvelle dans l'espace de trois mois. La Chambre des Députés a repris depuis 1852 le nom de *Corps législatif*.

**CHAMBRE DES LORDS** (*House of Lords*), une des deux chambres du Parlement anglais, se compose des pairs héréditaires ou nommés par le roi. En 1820, le nombre des pairs était de 291 pairs anglais, de 16 pairs écossais et de 32 pairs irlandais; ce qui faisait 339 lords. L'introduction des pairs catholiques

en 1829 en porta le nombre à 400. La Chambre des Lords admet dans son sein des pairs ecclésiastiques.

**CHAMBRE DES PAIRS. V. PAIRS.**

**CHAMBRE ÉTOILÉE**, haute cour de justice en Angleterre, qui apparut pour la 1<sup>re</sup> fois sous Henri VII, en 1485. Elle était composée des conseillers du roi, qui se réunissaient dans une salle ornée d'étoiles d'or; d'où lui vint son nom. Ce tribunal jugeait sans le concours d'un jury et sur le témoignage d'un seul témoin; aussi devint-il un instrument terrible entre les mains de Henri VIII et d'Elisabeth. Il fut aboli en 1641 par le *Long-Parlement*.

**CHAMBRE INTROUVABLE**, sobriquet donné à la Chambre des Députés convoquée le 7 octobre 1815. Cette chambre réactionnaire se signala par son ultra-royalisme, par son zèle excessif en faveur de l'aristocratie et du clergé, et tenta de rétablir l'ancien régime. Elle vota l'établissement des cours prévôtales et prononça le bannissement de tous les Conventionnels qui avaient voté la mort de Louis XVI. Louis XVIII se vit obligé de la dissoudre (5 septembre 1816).

**CHAMBRES DE RÉUNION**, commissions formées par Louis XIV en 1679 pour rechercher les anciennes dépendances des pays concédés à la France par les traités de Westphalie, d'Aix-la-Chapelle et de Nimègue, afin de prononcer la *réunion* de ces dépendances à la couronne. Louis XIV se fit ainsi adjuger le comté de Vaudemont, Saarbourg, Saarbruck, Salm, une partie du Luxembourg, Hombourg, Deux-Ponts, Montbéliard, Wissembourg, Strasbourg, avec une partie de l'Alsace inférieure. La paix de Ryswyk, 1697, l'obligea de restituer une partie de ces acquisitions, mais il garda l'Alsace.

**CHAMBROIS**, ch.-l. de cant. V. BROGLIE.

**CHAMFORT** (Sébastien Roch NICOLAS, dit), poète et littérateur, né en 1741 en Auvergne, d'un père inconnu, fit ses études comme boursier au collège des Grassins à Paris, et remporta les premiers prix de l'Université. Il prit en entrant dans le monde le nom de *Chamfort*, à la place du simple nom de Nicolas qu'il avait porté jusque-là, se fit de bonne heure connaître par des prix de poésie remportés à l'Académie, donna au Théâtre-Français quelques comédies qui réussirent, et s'attacha pour vivre à diverses entreprises littéraires. Sa réputation le fit choisir par le prince de Condé pour être secrétaire de ses commandements; il devint ensuite lecteur de Mme Elisabeth, sœur du roi. Néanmoins, à la Révolution, il embrassa avec ardeur les idées nouvelles; il se démit de son emploi, et se lia avec Mirabeau. Roland le nomma en 1792 conservateur de la Bibliothèque nationale. Ayant osé, sous la Terreur, blâmer les fautes et les violences du parti révolutionnaire, il fut arrêté et jeté en prison; il essaya inutilement de se tuer. On le relâcha bientôt, mais il mourut au bout de quelques semaines des suites des blessures qu'il s'était faites (avril 1794). Il avait été reçu à l'Académie en 1781. Ses écrits les plus estimés sont: *Eloge de Molière*, couronné (1769); *Eloge de La Fontaine* (1774); *La jeune Indienne*, le *Marchand de Smyrne*, comédies; *Mustapha* et *Zéangir*, tragédie. Plusieurs de ses ouvrages se sont perdus, entre autres un *Commentaire sur La Fontaine* (il n'en a paru qu'une partie dans les *Trois Fabulistes*, 1796). Ses œuvres ont été rassemblées par Ginguéné, 1795, 4 vol. in-8, et par M. Auguis, 1824, 5 vol. in-8. Chamfort brillait surtout par l'esprit: on a fait sous le titre de *Chamfortiana* un recueil de ses bons mots, 1800.

**CHAMILLARD** (Michel de), ministre de Louis XIV, né en 1651, m. en 1721, fut d'abord conseiller au parlement de Paris. Une grande adresse au billard, jeu qu'aimait Louis XIV, fut dit-on, la cause principale de son rapide avancement. En 1699, il fut nommé *contrôleur général* des finances, et en 1701 ministre de la guerre. Il se servit de moyens odieux pour remplir le trésor, et les cris du public l'obligèrent à se démettre de ses deux emplois (1709). Du reste, il était estimé et aimé de ceux qui le connais-

saient personnellement, à cause de son intégrité et de l'aménité de son caractère.

**CHAMILLY** (Noël BOUTON, marquis de), maréchal de France, né à Chamilly en Bourgogne, en 1636, mort en 1715, se signala en 1675, dans la guerre de Hollande, par la défense de Grave, qui dura 93 jours, et coûta 16 000 hommes au prince d'Orange; il reçut le bâton de maréchal en 1703. Il avait servi en Portugal sous Schomberg, en 1663: il séduisit dans ce pays une jeune religieuse, et reçut d'elle des lettres passionnées, qu'il ne craignit pas de livrer lui-même à la publicité: ce sont les célèbres *Lettres portugaises* (1669). Du reste, il parait que, sur les 12 lettres dont le recueil se compose, 7 sont supposées.

**CHAMISSO** (Adelbert de), écrivain et naturaliste, né en 1781 au château de Boncourt en Champagne, mort à Berlin en 1838, fut emmené par ses parents en émigration, servit quelque temps en Prusse, tout en cultivant les lettres et les sciences naturelles; revint en France après la paix de Tilsitt, et fut nommé professeur à Napoléonville, mais ne tarda pas à retourner à Berlin, et y publia en 1814 un livre original, écrit en allemand. *Peter Schlenk* (trad. par N. Martin, 1838), histoire d'un homme qui a perdu son ombre et qui court le monde pour la retrouver; accompagna de 1815 à 1818 Otto de Kotzebue dans son voyage de découvertes, rédigea la partie scientifique de ce voyage, et fut à la fin de sa vie nommé directeur du Jardin des plantes de Berlin. Ses *Oeuvres*, la plupart en allemand, se composent d'écrits des genres les plus divers, botanique, linguistique, romans, poésies; elles ont eu un grand succès en Allemagne. Il règne dans ses poésies un sentiment de tristesse qui semble naître de l'éloignement ou il était du sol natal.

**CHAMO** (désert de), dans l'Asie centrale. V. KOB.

**CHAMONIX** ou CHAMOUNY, de *Campus munitus* ? dit aussi le *Prieuré*, bourg de France (H.-Savoie), à 20 kil. E. de Sallanches, dans une belle vallée; 2300 hab. La vallée, située en vue du Mont-Blanc, au S. E. de Bonneville, est traversée par le haut Arve. Immenses glaciers, formés d'eaux qui descendent du Mont-Blanc: on distingue ceux des *Bois*, des *Bossons* et la fameuse *Mer de glace*, qui a près de 8 k.

**CHAMOUSSET** (Clément Humbert PIARRON de), philanthrope, né à Paris en 1717, mort en 1773, était maître des comptes. Il consacra sa fortune au service des pauvres et des malades, améliora le régime des hôpitaux et créa à ses frais un hôpital modèle où il supprima l'usage de réunir plusieurs malades dans un même lit. Il fut nommé intendant général des hôpitaux séculaires de l'armée. On lui doit, en outre, plusieurs établissements d'utilité publique, entre autres celui de la petite poste. Il eut la première idée des associations de secours mutuels.

**CHAMOUX**, ch.-l. de c. (Savoie), arr. de Chambéry, près du confluent de l'Isère et de l'Arc; 1510 h.

**CHAMP D'ASILE**, territoire du Texas, sur le golfe du Mexique, entre les riv. del Norte et de la Trinité, à 40 kil. O. de Galveston. Des Français réfugiés y fondèrent en 1817 une colonie sous la conduite du général Lallemand; mais le vice-roi du Mexique, Apodaca, fit détruire l'établissement, 1819.

**CHAMP DE MAI** et **CHAMP DE MARS**, noms que l'on a donnés aux grandes assemblées de guerriers francs depuis la conquête des Gaules au v<sup>e</sup> siècle, parce qu'elles se tinrent soit en mars (sous la 1<sup>re</sup> race) soit en mai (depuis 755). En latin on les appelait *placida* (placids); les Francs leur donnaient le nom de *mâls*. Ces assemblées avaient un double caractère: elles étaient tantôt des revues militaires ou des réunions solennelles dans lesquelles tous les hommes libres venaient rendre hommage au chef suprême des Francs, et lui apporter leurs dons annuels; tantôt des réunions plus actives où le souverain convoquait soit les laïques et les guerriers pour les consulter sur quelque expédition militaire, soit les évêques pour régler leurs différends avec la royauté,

ou pour prendre leurs conseils sur la direction des affaires de l'Etat. Ces assemblées, tenues irrégulièrement sous les Mérovingiens, devinrent beaucoup plus fréquentes sous les premiers Carolingiens; mais après Charles le Chauve, toute trace de cette institution disparaît. — On a aussi donné le nom de **CHAMP DE MAI** à une fameuse assemblée tenue en 1815, pendant les Cent-Jours, au Champ de Mars de Paris, à l'imitation des anciens *Champs de mai*, et dans laquelle l'empereur Napoléon proclama, en présence des députations de tous les collèges électoraux et des corps de l'armée, l'*Acte additionnel aux constitutions de l'Empire*. Cette assemblée, annoncée pour le 26 mai 1815, ne put avoir lieu que le 1<sup>er</sup> juin.

**CHAMP DE MARS**, *Campus Martius*. On appelait ainsi à Rome une vaste plaine qui originellement s'étendait hors des murs de la ville, et où Romulus avait consacré un temple à Mars; elle était située à l'O. de Rome et sur la r. g. du Tibre. C'est dans cet emplacement que se trouve en grande partie la Rome moderne. Le Champ de Mars servait aux évolutions militaires et à divers autres usages: c'est là qu'on tenait les assemblées du peuple, qu'on élisait les magistrats, et que la jeunesse s'exerçait à la lutte, à lancer le javelot et le disque, à conduire les chars, etc. Dans les derniers temps de la République, on éleva autour du Champ de Mars des portiques, des arcs de triomphe et de magnifiques monuments publics. — Par imitation, on a donné, à Paris, le nom de *Champ de Mars* à un vaste espace situé à l'extrémité S. O. de la ville, entre l'Ecole militaire et la Seine, qui fut disposé vers 1770 pour servir de champ d'exercice. Ce lieu a été le théâtre de plusieurs grands événements. V. **FÉDÉRATION** et ci-dessous **CHAMP DE MAI**.

**CHAMP-DENIERS**, ch.-l. de c. (deux-Sèvres) à 17 kil. N. de Niort; 1200 hab. Foires pour les bestiaux.

**CHAMP DU DRAP D'OR**, vaste plaine où se passa une entrevue célèbre entre François 1<sup>er</sup>, roi de France, et Henri VIII, roi d'Angleterre (1520); elle était située en Flandre, entre les châteaux d'Ardres et de Guines, dont le 1<sup>er</sup> appartenait à la France, et le 2<sup>e</sup> à l'Angleterre. Son nom lui fut donné à cause du faste que les deux cours rivales y déployèrent à l'envi. François 1, dont le but était de gagner le roi d'Angleterre et de déjouer les intrigues de Charles Quint, obtint par un traité la confirmation du mariage du Dauphin de France avec Marie d'Angleterre; mais le card. Wolsey, ministre du roi d'Angleterre, acheté par Charles-Quint, prévint les effets de cette entrevue.

**CHAMP DU MENSONGE**. V. LUGENFELD.

**CHAMPAGNAC**, ch.-l. de cant. (Dordogne), sur la Dronne, à 16 kil. S. de Nontron; 1050 hab.

**CHAMPAGNE**, *Campania* en latin moderne, anc. prov. de France, ainsi nommée de ses vastes plaines (*campi*), était bornée au N. par la Flandre française, les Pays-Bas autrichiens et la principauté de Sedan; à l'E., par la Lorraine; au S. E., par la Franche-Comté; au S., par la Bourgogne et le Nivernais, et à l'O. par l'île de France et la Picardie. Superficie, 280 kil. de long sur 200 de large. Chef lieu, Troyes. Elle forme aujourd'hui les dép. de la Marne, de la Hte-Marne, de l'Aube, des Ardennes, et en partie ceux de l'Yonne, de l'Aisne, de Seine-et-Marne et de la Meuse. La Champagne se divisait en 8 parties: Champagne propre, Châlonnais, Rémois, Rethelois, Vallage, Bassigny, Sénonais, Argonne. La Champagne propre se subdivisait elle-même en Hte-Champagne (v. principales: Châtillon-sur-Marne, Epernay, Aÿ, Vertus, Dormans) et Basse-Champagne (v. principales: Troyes, Arcis-sur-Aube, Méry-sur-Seine, Ramerupt). La partie orientale de la B.-Champagne et le sud du Châlonnais, c.-à-d. le pays compris entre Vitry et Sézanne, porte vulgairement le nom de *Champagne pouilleuse*, à cause de l'infertilité du sol et de la misère des habitants. La Champagne est arrosée par la Seine, l'Aube, la Marne, l'Yonne.

l'Aisne et leurs affluents. On y trouve en abondance la craie, la marne, l'ardoise, etc. Le sol produit beaucoup de grains, de fruits, de légumes; mais ce pays est surtout célèbre par ses vins blancs et rouges, et par ses vins mousseux, dits *vins de Champagne*, parmi lesquels on cite ceux d'Al, Sillery, Bouzy, Mareuil, Hautvilliers, Dizy, Épernay, Pierry, Avize. — Les peuples qui habitaient ce pays avant la conquête romaine étaient les *Lingones*, les *Senones*, les *Tricasses*, les *Catalauni* et les *Remi*. Sous l'empire romain, il fit partie des Lyonnaises 1<sup>re</sup> et 4<sup>e</sup> et de la Belgique 2<sup>e</sup>. Après l'invasion des Barbares, il fut partagé entre le roy. des Burgundes et celui des Francs, puis entre les deux roy. d'Orléans (Bourgogne francique) et de Metz (Austrasie). En 451, la Champagne fut dévastée par Attila, qui fut défait aux env. de Châlons. Sous les Mérovingiens, elle eut des ducs nommés par les rois. Au x<sup>e</sup> siècle, elle échut à des comtes issus de la maison de Vermandois, dont le 1<sup>er</sup> fut Herbert, mort en 943. Quand cette dynastie s'éteignit, en 1020, elle devint le partage d'Eudes II, petit-fils de Thibaut le Tricheur (comte de Blois, Chartres, Tours, Beauvais et Meaux, mort en 978) et neveu du dernier comte de la maison de Vermandois. Deux fils du comte Eudes II, Étienne et Eudes, puis son frère, Thibaut, lui succédèrent. Thibaut donna naissance à deux branches de la maison de Champagne : l'aînée posséda d'abord la Champagne et s'éteignit en 1125; la cadette, celle des comtes de Blois, Chartres et Brie, hérita en 1125 du comté de Champagne. Se divisant à son tour en 1152, cette branche produisit deux lignes : la 2<sup>e</sup> ligne de Blois et la ligne champenoise, qui eut la Champagne et la Brie. Henri I commença cette dernière ligne; Henri II, son fils aîné, devint roi de Chypre, puis de Jérusalem, et mourut en 1197, laissant son comté à Thibaut V, son frère; Thibaut VI le posthume régna après lui et devint roi de Navarre en 1234. Il eut pour successeurs, tant en Champagne qu'en Navarre, Thibaut VII (II en Navarre), Henri III (I), Jeanne I. Celle-ci apporta la Champagne et la Navarre en dot à son époux Philippe le Bel, en 1284. Depuis ce temps la Champagne ne fut plus séparée de la couronne de France. Cependant la réunion officielle ne fut plus prononcée qu'en 1361. Sous l'administration royale, la Champagne formait un des 12 grands gouvernements; elle renfermait 10 bailliages. On doit à M. d'Arbois de Jubainville l'*Histoire des comtes de Champagne*, 1859-62, 3 vol. 8<sup>o</sup>.

On avait donné le nom de Champagne à quelques autres pays de France, sans doute aussi à cause des plaines qu'ils contiennent : 1<sup>o</sup> en Berry, lieux principaux : Lugny, Jussy (Cher), Ménétréol, La Champenoise (Indre); 2<sup>o</sup> dans le Maine : Loué, Cranne, Montreuil, St-Christophe (Sarthe); 3<sup>o</sup> en Normandie : Bailly, St-Martin (Seine-Inf.); 4<sup>o</sup> dans l'Angoumois : ce dernier pays, comprenant les environs de Cognac, est auj. réparti entre les dépts de la Charente et de la Charente-Inf.; il est renommé pour la supériorité de ses eaux-de-vie, dites *fine Champagne*.

CHAMPAGNE, ch.-l. de c. (Ain), à 15 kil. N. de Belley; 450 hab. Anc. capit. du Valromey.

CHAMPAGNE-MOUTON, ch.-l. de cant. (Charente), à 19 kil. O. de Confolens : 900 hab.

CILAMPAGNE (THIBAUT, comtes de). V. l'art. ci-dessus et THIBAUT.

CHAMPAGNE (Philippe), peintre, né à Bruxelles en 1602, mort en 1674, vint à Paris en 1621 pour s'y perfectionner sous le Poussin, et s'y fixa tout à fait. Ses talents lui méritèrent la place de 1<sup>er</sup> peintre de la reine et une pension de 1200 liv. Il fut reçu, en 1648, membre de l'Académie de peinture, fut nommé professeur en 1655, et enfin directeur de l'Académie. Son assiduité au travail lui avait donné une facilité surprenante. Il a laissé une multitude de morceaux estimés, qui ornent les édifices publics, les églises (Val-de-Grâce, Sorbonne, St-Servin, St-Merry) et les maisons particulières. Les

plus connus sont : le *Vœu de Louis XIII* (à Notre-Dame), la *Réception des chevaliers du St-Esprit*, une *Cène*, la *Madeleine aux pieds de J.-C.*, les *Religieuses*. Il excellait aussi dans le portrait. Champagne dessinait fort bien et imitait exactement la nature, sans jamais blesser la décence; mais ses compositions sont plus savantes que poétiques. — Son neveu, J. B. Champagne, s'est aussi distingué dans le même art; il a le plus souvent travaillé avec lui.

CHAMPAGNEY, ch.-l. de c. (H.-Saône), à 16 kil. N. E. de Iure; 2000 hab. Station. Houille.

CHAMPAGNOLES, ch.-l. de c. (Jura), à 23 kil. S. E. de Coligny; 3146 hab. Tréfilérie, forges.

CHAMPAGNY (J. B. NOMPÈNE de), duc de Cadore, né à Roanne en 1756, mort en 1834, était major de vaisseau à 26 ans. Il fut, en 1789, député de la noblesse aux États généraux, et se distingua par son éloquence et sa modération. Bonaparte l'appela au Conseil d'État en 1800, le nomma en 1801 ambassadeur à Vienne, en 1804 ministre de l'intérieur, en 1807 ministre des relations extérieures; il conclut en cette qualité le traité de Vienne, 1809, et négocia le mariage de l'Empereur avec Marie-Louise. Il entra dans la vie privée à la Restauration, et fut nommé pair en 1819. Il avait été créé duc de Cadore en 1808.

CHAMPAUBERT, vge de France (Marne), à 22 k S. O. d'Épernay; 250 hab. Napoléon y battit le général russe Alsuviéf, 10 février 1814.

CHAMPGENETZ (le chevalier de), officier aux gardes françaises, connu par son esprit, né en 1759 à Paris, était neveu du gouverneur des Tuileries. Il attaqua la Révolution avec l'arme du ridicule : il travailla avec Rivarol à plusieurs écrits de circonstance et eut la principale part à la rédaction du recueil périodique intitulé : *les Actes des Apôtres*. Il fut arrêté et mis à mort en 1794.

CHAMP D'ASILE, DE MAL, etc. V. CHAMP.

CHAMPEAUX, vge de Seine-et-Marne, à 12 kil. N. E. de Melun; 460 hab. Patrie de Guillaume de Champeaux, maître, puis adversaire d'Abélard.

CHAMPEIN (Stanislas), compositeur, membre de l'Institut, né en 1753 à Marseille, mort en 1830, est connu par de spirituelles partitions dont plusieurs sont restées longtemps au répertoire : on remarqua surtout le *Soldat français*, opéra-comique, 1779; la *Méломante*, 1781, charmante parodie de la musique italienne, le *Nouveau don Quichotte*, que l'auteur fit passer pour un opéra italien, et qui trompa les Italiens eux-mêmes. Champein entra en 1792 dans l'administration : il fut préfet à Mayence.

CHAMPEIX, ch.-l. de c. (Puy-de-Dôme), sur la Couze, à 10 k. N. O. d'Issoire; 1900 hab. Anc. chateau.

CHAMPIER (Symphonien), né en 1472 à St-Symphorien, près de Lyon, mort vers 1539, était allié à la famille du chevalier Bayard. Il fut 1<sup>er</sup> médecin du duc de Lorraine, suivit ce prince qui se rendait en Italie avec Louis XII, assista à plusieurs batailles, puis se fixa à Lyon, où il remplit les fonctions d'échevin et contribua à plusieurs fondations utiles, notamment à celle de l'École de médecine de Lyon. Outre de savants traités de médecine, inspirés par l'étude des maîtres grecs et arabes, il a composé un grand nombre d'ouvrages historiques, parmi lesquels on remarque les *Chroniques de Savoie*, 1516; la *Vie de Bayard*, 1525; la *Nef des Dames vertueuses*, ouvrage mêlé de prose et de vers, 1503 et 1515; la *Nef des princes et des batailles*, 1502, aussi mêlée de prose et de vers. Il est un de ceux auxquels on attribue le fameux livre *De tribus impostoribus*.

CHAMPIONNET (J. Étienne), général français, né à Valence en 1762, mort en 1800, était fils naturel d'un avocat. Il entra fort jeune au service et dut à sa valeur un avancement rapide. Nommé colonel après le combat d'Arlon, général de brigade en 1793, il contribua beaucoup à la victoire de Fleurus, 1794. Envoyé en 1798 en Italie, il chassa de Rome l'armée napolitaine, conquit en peu de jours le roy. de



Naples, et y établit la *République parthénopeenne*; mais au milieu de ses succès, il fut arrêté, par ordre du Directoire, à la suite d'un démêlé qu'il avait eu avec un commissaire du gouvernement, et se vit jeté en prison. Rappelé au commandement de l'armée d'Italie après le 30 prairial an VII, il fut d'abord vainqueur; mais il fut ensuite défait à Genola par les Austro-Russes. Ne pouvant supporter cet échec, il donna sa démission et mourut peu après de chagrin. Sa ville natale lui a élevé une statue (1848). M. A. de St-Albin a laissé : *Championnet* ou les *Campagnes de Rome et de Naples*, ouvrage qui a été publ. en 1860 par son fils, M. Hortensius de St-Albin.

**CHAMPLAIN** (Samuel), armateur de Dieppe, né au Brouage vers 1570, mort en 1635, partit en 1603, avec l'assentiment de Henri IV, pour jeter les bases d'un établissement au Canada, et reconnut une partie du pays. Il établit des relations avec les sauvages, fonda en 1608 la ville de Québec, qui prit bientôt l'aspect d'une véritable colonie, et en fut nommé gouverneur en 1620; mais, attaqué en 1627 par les Anglais, il se vit obligé de capituler. En 1629, le Canada ayant été restitué à la France, Champlain reprit son commandement, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Champlain a laissé son nom à un lac de l'Amérique septentr., qu'il avait exploré. On a une relation de ses *Voyages*, dont la meilleure édit. est de 1640.

**CHAMPLAIN** (lac), lac des États-Unis, sur les confins du Canada, entre l'État de New-York et celui de Vermont; 170 k. sur 25. Ce lac reçoit le Mississipi, la Moelle et l'Onion, communique avec les lacs Hudson et Erié, et se décharge dans le St-Laurent par le fleuve Richelieu ou Sorelle. Il fut découvert par Champlain en 1608. Les Américains, commandés par Mac-Donough, détruisirent une flotte anglaise sur ce lac en 1814.

**CHAMPLATREUX**, vge de Seine-et-Oise, à 4 kil. S. de Luzarches; 130 hab. Beau château appartenant à la famille Molé et où le roi Louis-Philippe alla visiter en 1839 M. Molé, alors son 1<sup>er</sup> ministre.

**CHAMPLITTE**, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), à 19 kil. N. O. de Gray; 3083 hab. Vignoble estimé. Anc. domaine d'une maison illustre pendant les croisades, qui obtint la principauté d'Achaïe, 1205.

**CHAMPMESLÉ** (Marie DESMARES), célèbre actrice, née à Rouen en 1644, morte en 1698, vint à Paris en 1669, débuta au théâtre du Marais, puis joua sur celui de l'Hôtel-de-Bourgogne, où elle se fit bientôt remarquer dans les rôles tragiques. Elle a créé ceux de Bérénice, d'Iphigénie, de Phèdre et de Monime. Elle vécut dans une étroite intimité avec Racine, qui la forma lui-même à la déclamation; avec La Fontaine, qui lui dédia *Belphégor*, et avec plusieurs grands personnages, notamment le comte de Clermont-Tonnerre. — Son mari, Charles Chevillet, sieur de Champmeslé, mort en 1701, était aussi acteur : il a composé plusieurs comédies assez jolies : *les Grisettes*, *Crispin chevalier*, *le Florentin*, *la Coupe enchantée* sont les meilleures; il fit ces deux dernières en société avec La Fontaine. Ses *Œuvres* ont été réunies en 1696.

**CHAMPOLLION** (Jean François), savant égyptologue, né à Figeac (Lot) en 1790, fut nommé dès 1809 professeur-adjoint d'histoire à Grenoble. Ayant puisé dans les conversations de Fourier, membre de l'Institut d'Égypte, alors préfet de l'Isère, un goût très-vif pour l'étude des antiquités égyptiennes, il conçut le hardi projet d'expliquer les hiéroglyphes. Il communiqua en 1821 et 1822 à l'Académie des inscriptions le fruit de ses recherches, qui fut reçu avec un applaudissement universel. Après avoir visité les musées égyptiens de Turin et de Rome, il fut chargé en 1826 d'en organiser un semblable à Paris, et en fut nommé directeur. En 1828 et 1829 il visita l'Égypte elle-même et y amassa de précieux trésors d'antiquités; mais il en rapporta une maladie dont il mourut peu après son retour, en 1831, au moment où il allait occuper une chaire d'archéologie,

créée exprès pour lui. Il avait été reçu à l'Académie en 1830. Son ouvrage le plus important est *L'Égypte sous les Pharaons, ou Recherches sur la géographie, la religion, la langue, les écritures et l'histoire de l'Égypte avant l'invasion des Cambyse*, 2 vol. in-8, 1814. Champollion a commencé à expliquer les hiéroglyphes, qui étaient restés jusque-là indéchiffrables. Il a distingué d'abord trois sortes d'écritures : l'écriture *hiéroglyphique* proprement dite ou écriture sacrée; l'*hiéroglyphique* ou sacerdotale; la *démotique* ou vulgaire; il a reconnu en outre que les caractères hiéroglyphiques étaient employés, tantôt comme signes de choses, tantôt comme simples lettres; il avait commencé à rédiger une *Grammaire* et un *Dictionnaire hiéroglyphique*, quand la mort l'enleva. L'État fit l'acquisition de ses manuscrits, qui furent publiés de 1834 à 1848. Sa ville natale lui a élevé une statue. — M. Champollion-Figeac, son frère aîné, né en 1778, a continué ses travaux et publié ses manuscrits. On lui doit en outre d'importants travaux sur la chronologie, notamment les *Annales des Lagides*, couronnées en 1819.

**CHAMPS** ou **CHAMPS-DE-BORT**, ch.-l. de cant. (Cantal), à 26 kil. N. E. de Mauriac; 1725 hab.

CHAMPS ÉLYSÉES. V. ÉLYSÉES.

**CHAMPSAUR**, petit pays du Haut-Dauphiné, au S. du Grésivaudan, fut érigé en duché en 1336. Villes, Saint-Bonnet et Lesdiguières. Il est auj. réparti dans les dép. des Hautes-Alpes et de la Drôme.

**CHAMPTERCIER**, vge des Basses-Alpes, à 11 k. O. de Digne; 460 hab. Patrie de Gassendi.

**CHAMPTOCEAUX**, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), sur la Loire, à 6 kil. S. O. d'Ancenis; 1150 hab. Jadis ville forte, rasée en 1420.

**CHANAAN**, fils de Cham, fut maudit par Noé en même temps que son père (V. CHAM). Il vint habiter avec ses 11 fils le pays qui prit de lui le nom de *Terre de Chanaan*, et qui plus tard fut nommé *Terre promise*, puis Palestine. Les Chananéens, descendants de Chanaan, étaient des peuples souillés de crimes : Dieu ordonna aux Hébreux de les exterminer en entrant dans le pays qu'ils occupaient.

**CHANAAN** (Terre de). On comprenait jadis sous ce nom la Phénicie, la Judée et une petite partie de la Syrie mérid., pays habités par onze tribus issues des onze fils de Chanaan. Les Hébreux entrèrent dans cette terre, qu'on appelle aussi la *Terre promise*, sous la conduite de Josué, l'an 1605 av. J.-C.

**CHANAC**, ch.-l. de cant. (Lozère), à 14 kil. S. S. E. de Marvéjols; 1900 hab. Serges.

**CHANCEAUX**, bourg de la Côte-d'Or, à 10 kil. de Saint-Seine, près de la source de la Seine; 600 h.

**CHANCELIER**, *cancellarius*. A Rome on donnait ce nom aux secrétaires de l'empereur, parce que, lorsque celui-ci rendait la justice, ils se plaçaient derrière les barreaux (*cancelli*), dans l'enceinte qui séparait l'empereur du public. En France, le titre de chancelier a toujours été commun à plusieurs offices; mais le plus éminent était le *chancelier de France*, président du Conseil d'État et interprète des volontés du roi près du parlement. A partir de la 2<sup>e</sup> race, le chancelier eut la garde des sceaux et fut chargé de dresser et de contre-signer les actes donnés par le roi. Cette charge fut supprimée en 1790. Napoléon créa le titre d'*archichancelier* en faveur de Cambacérès, à qui il donna l'administration de l'état civil de sa maison. La Restauration rétablit le *chancelier de France*, mais lui ôta la garde des sceaux, qui fut confiée au ministre de la justice, et lui attribua la présidence de la Chambre des Pairs. Il n'y a plus auj. en France d'autre chancelier que le grand chancelier de la Légion d'honneur.

En Angleterre, on appelle *lord grand chancelier* le 1<sup>er</sup> officier public, auquel appartient de droit la présidence de la Chambre des Lords, et qui est en même temps le chef de la justice et le président d'une cour particulière appelée *court of chancery*.

CHANCELIER DE L'ÉCHIQUEUR. V. ÉCHIQUEUR.

**CHANCELLADE**, vge de la Dordogne, à 7 kil. de Périgueux; 1110 hab. Il s'y trouvait une célèbre abbaye de Bénédictins, fondée en 1133.

**CHANCELLOR** (Richard), navigateur anglais, découvrit en 1553 le port d'Archange en cherchant un passage en Amérique par le Nord-Est; il périt en 1556 dans une tempête, en revenant des mêmes parages. Son *Voyage* se trouve dans les collections d'Hackluyt et de Pinkerton.

**CHANDELEUR**, fête religieuse qui se célèbre le 2 février en mémoire de la présentation de Jésus-Christ au temple et de la purification de la Vierge. Cette fête fut instituée au VI<sup>e</sup> siècle (V. PURIFICATION). Son nom vient des *chandelles* ou cierges qu'on y brûle comme symbole de la lumière que le Christ allait répandre sur les Gentils.

**CHANDERNAGOR**, comptoir français au Bengale. à 31 kil. N. de Calcutta, sur la r. dr. de l'Hongly; 32 000 hab. (ville et territoire). Cédée en 1688 à la Compagnie française des Indes et florissante sous Duplex, la ville a perdu toute importance depuis 1814 et n'a plus de fortifications. On en exporte annuellement 400 caisses d'opium. Les Anglais nous l'ont souvent prise; ils l'ont rendue après la paix (1816).

**CHANDLER** (Richard), helléniste et archéologue anglais, né en 1738, mort en 1810, publia en 1763 une magnifique édition des *Marbres d'Arundel* ou d'*Oxford* (*Marmora Oxoniensia*), plus exacte et plus complète que celles qu'en avaient précédemment données Selden, Prideaux et Maittaire. Chargé de faire des recherches sur les monuments antiques, il parcourut de 1764 à 1766 l'Ionie, l'Attique, l'Argolide, l'Élide, et y recueillit une ample moisson de matériaux qu'il apporta en Angleterre et dont il publia la description. On lui doit : *Antiquités ioniennes*, Londres, 2 vol. in-fol., 1769-1800; *Inscriptions antiques in Asia Minori et Græcia, præsertim Athenis, collectæ*, Oxford, 1774, in-fol.; *Voyages en Asie-Mineure et en Grèce*, Oxford, 1775-76, 2 vol. in-4, trad. par Servois et Barbié du Bocage, 1806; *Histoire de Troie*, Londres, 1802.

**CHANDOS** (Jean), capitaine anglais du XIV<sup>e</sup> siècle, fut nommé par Édouard III lieutenant général des prov. que l'Angleterre possédait en France et négocia la paix de Bretagne. Il fit prisonnier Duguesclin à la bat. d'Auray en Bretagne, en 1364, et à celle de Navarre en Espagne, 1367, mais il sollicita lui-même sa liberté. Lorsqu'Édouard III érigea l'Aquitaine en principauté en faveur de son fils, le prince de Galles, Chandos devint le connétable de ce dernier. Il fut tué au combat de Lussac, près Poitiers, en 1369. Les Anglais le considéraient comme le plus habile de leurs généraux après le Prince-Noir (Édouard); il s'était concilié également l'estime des Français, particulièrement de Duguesclin.

**CHANGALLAS**, peuple nègre, habite à l'O. de l' Abyssinie et au S. de la Nubie, sur les bords du Bahr-el-Abiad et de ses affluents, jusqu'au Tacazzé. Sa principale occupation est, de toute antiquité, la chasse des éléphants et des autruches; Ptolémée les désigne sous le nom d'*Éléphantophages* et de *Strouthiophages* (mangeurs d'Éléphants et d'Autruches).

**CHANG-HAI**, ville de Chine, dans la province de Kiang-sou et le dép. de Soung-Kiang, sur une des embouchures du fleuve Han-Kiang ou fleuve Bleu; 300 000 h. Port ouvert aux étrangers depuis 1842, en vertu du traité de Nankin. Commerce immense; exportation de thé, drogues médicinales, nankin; importation d'opium, de draps, calicots, sucre, plomb.

**CHANLAIRE** (Gabriel), géographe, né à Vassy, en 1758, m. en 1817, était attaché au bureau topographique du cadastre. On lui doit plusieurs travaux recommandables de statistique et de géographie: *Tableau général de la nouvelle division de la France*, Paris, 1802, in-4<sup>e</sup>; *Description topographique et statistique de la France*, 1810, 2 vol. in-4<sup>e</sup>; *Atlas de la France en départements* (en 86 cartes), 1818; *Atlas de grandes cartes du théâtre de la guerre*

*en Orient, de l'Égypte, du Rhin et de la Belgique*, etc.

**CHANNING** (William ELLERY), né en 1780 à Newport (Rhode-Island), mort à Boston en 1842, embrassa l'état ecclésiastique, exerça son ministère à Boston, se fit remarquer par son éloquence, sa charité et son esprit de tolérance, et mérita d'être appelé le *Fénelon du Nouveau-Monde*. Il était un des chefs de l'unitarisme aux États-Unis. Il fut aussi un des plus ardents promoteurs de l'abolition de l'esclavage. Il s'attacha, dans ses sermons et ses écrits, à prouver la nécessité sociale de la religion, dont il opposa les préceptes aux mauvais conseils de la pauvreté et aux erreurs du socialisme. Ses *Ouvrages complètes* ont été publiées en 1851 par Macellan (Londres, 2 v. in-8). M. Ed. La Boulaye a donné une traduction des *Ouvrages sociales*, ainsi que de son *Traité de l'Esclavage*, 1855, avec un *Essai sur sa vie et ses ouvrages*.

**CHANOINES** (du latin *canonicus*, soumis à des règles dites *canons*), prêtres attachés à une église cathédrale ou collégiale, dont ils forment le *chapitre* et où ils célèbrent en commun le service divin; ils portent l'*aumusse*. Le nom de chanoine fut donné dès le IV<sup>e</sup> siècle aux cénobites, religieux qui vivaient en commun sous une même règle; mais ce n'est que depuis 763, lorsque Chrodegang, évêque de Metz, eut publié sa règle des chanoines, que cette institution eut une existence régulière. Il y eut d'abord des chanoines laïques ou séculiers; mais une bulle du pape Alexandre II, en 1063, en créant les *chanoines réguliers*, exclut les laïques de ces sortes de communautés. Les chanoines peuvent être de simples clercs; mais, dans l'usage, ils sont tous prêtres et peuvent baptiser, absoudre, et offrir le saint sacrifice. Dans les églises cathédrales, il y a toujours un chapitre de chanoines, dont les membres composent le conseil de l'évêque; les fonctions curiales de la cathédrale leur appartiennent à tous collectivement, et sont exercées par l'un d'eux au nom du chapitre. Le titre de chanoine est auj. presque toujours conféré à titre de récompense, ou comme retraite.

**CHANOINESSES**, titre porté par des dames qui faisaient partie de chapitres de femmes. Elles appartenaient à des familles nobles, vivaient dans une maison commune, mais en ayant chacune leur habitation particulière, gardaient le célibat et étaient assujéties à certaines observances; on leur donnait le titre honorifique de *Madame*. Il y avait des chanoinesses à Maubeuge, à Remiremont, à Montfleury près de Dijon; il en existe encore en Allemagne.

**CHANONAT**, bourg du Puy-de-Dôme, sur l'Auzon, affluent de l'Allier, à 9 k. S. de Clermont-Ferrand; 1700 h. Source minérale.

**CHAN-SI**, province de Chine, a pour bornes au N. la grande muraille, à l'O. le Chen-si, à l'E. le Pé-tchi-li, au S. le Ho-nan; 750 k. sur 300; 14 000 000 d'hab. Elle a pour ch.-l. Thai-youan. Le Hoang-ho ou Fleuve-Jaune la borne à l'O. et au S., le Fen-ho la traverse. C'est le premier séjour des ancêtres des Chinois, suivant les traditions chinoises.

**CHANTAL** (Jeanne Françoise FREMOT, dame de), femme célèbre par sa piété, née à Dijon en 1572, d'un président à mortier, morte en 1641, avait épousé Christophe de Rabutin, baron de Chantal. Son mari ayant été tué à la chasse, elle fit vœu, quoique jeune encore, de ne point se remarier, et, après avoir établi ses enfants, elle se consacra tout entière à des œuvres de charité. Elle travailla avec S. François de Sales à l'établissement de l'ordre de la Visitation, dont elle fonda le premier couvent à Anancy en 1610. Clément XI l'a canonisée en 1767. On l'honore le 21 août. Elle a laissé des *Lettres*, qui ont été publiées en 1660. Sa *Vie* a été écrite par Daurignac et par Mme de Changy. Mme de Sévigné était petite-fille de Mme de Chantal.

**CHANTELLE-LE-CHÂTEAU**, ch.-l. de c. (Allier), à 20 k. N. de Gannat; 1850 h. Ruines d'un ancien château des ducs de Bourbon.

**CHANTELOUP**, beau domaine avec château qu'on voyait à 2 k. d'Amboise, et qui eut pour propriétaires le duc de Choiseul et Chaptal; il est auj. détruit. On établit à Chanteloup la 1<sup>re</sup> grande fabrique de sucre de betteraves.

**CHANTERSIER**. V. CHAMPTERGIER.

**CHANTILLY**, joli bourg du dép. de l'Oise, à 40 k. N. de Paris, sur les bords de la Nonette, affluent de l'Oise; 2416 h. Chemin de fer pour Paris. Vaste pelouse servant aux courses de chevaux. Fabrication de blondes et dentelles noires. Château et parc magnifiques, qui appartenaient aux princes de Condé depuis 1632 (précédemment aux Montmorency). Avant la Révolution on distinguait 2 châteaux, le grand et le petit Chantilly: le 1<sup>er</sup> a été démoli et on a établi dans le parc des manufactures de porcelaine, des filatures de coton, etc. Quant au domaine de Chantilly, il est devenu par le testament du duc de Bourbon, son dernier possesseur, la propriété du duc d'Aumale (1830). Vendu après 1852, il a été acheté des banquiers anglais.

**CHANTONNAY**, ch. de c. (Vendée), à 33 k. E. de Napoléon-Vendée; 1770 h. Houille.

**CHAN-TOUNG**, prov. de la Chine, à l'E., sur la mer, entre le Pé-tchi-li au N. et le Kiang-sou au S., séparée du Chan-si par le Ho-nan; 660 k. sur 400; 28 000 000 d'hab. Elle a pour ch.-l. Tsi-nan. Elle est très-commerçante. On y cultive beaucoup de mûriers, et on y trouve une espèce de chenille (*phalæna serici*) qui donne une excellente soie.

**CHANTREAU** (P. Nic.), laborieux écrivain, né à Paris en 1741, mort en 1808, professa la langue française dans une école militaire d'Espagne pendant 20 ans, puis fut nommé professeur d'histoire à l'école centrale du Gers, et enfin à l'école militaire, alors à Fontainebleau. Il a laissé: *Grammaire française* à l'usage des Espagnols, Madrid, 1797; *Dictionnaire des mots et usages introduits par la Révolution; Voyage dans les trois royaumes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande; Voyage en Espagne; Tables chronologiques*, trad. de l'anglais de Blair, continuées jusqu'en 1795; *Table des matières contenues dans les Œuvres de Voltaire* (pour le Voltaire de Beaumarchais); *Rudiments de l'histoire; la Science de l'histoire; Histoire de France abrégée*, etc.

**CHANUT** (Pierre), conseiller d'État, né à Riom vers 1600, fut chargé de plusieurs ambassades et résida de 1645 à 1649 à la cour de Suède. Il entre tint un commerce de lettres avec la reine Christine depuis l'abdication de cette princesse, et mourut à Paris en 1662, laissant des *Mémoires et Négociations*, qui furent publiés après sa mort. C'est lui qui fit connaître Descartes à la reine de Suède et qui engagea cette princesse à l'appeler auprès d'elle.

**CHAONIE**, *Chonia*, auj. sandjakat de *Delvino*. contrée d'Épire, au N. de la Thesprotie, s'étendait le long de la mer, des monts Acrocérauniens à Patnormes. Ce pays fut peuplé par des Pélasges. Des colombes y rendaient des oracles dans un bois sacré.

**CHAOS**, mélange confus de toutes les matières élémentaires avant la formation du monde. Les poètes le personnifièrent et en firent un dieu, le plus ancien de tous, et père de l'Érèbe et de la Nuit.

**CHAOURCE**, *Catusicum*, ch.-l. de c. (Aube), à 18 kil. S. O. de Bar-sur-Seine; 1700 hab. Patrie d'Amadis Jamin, poète français du xvi<sup>e</sup> s., traducteur d'Homère, et d'Edmond Richer, controversiste.

**CHAPEAUX** (les), faction politique en Suède, opposée à celle des *Bonnets*. V. BONNETS.

**CHAPELAIN** (J.), poète français, né à Paris en 1595, mort en 1674, était fils d'un notaire. Il avait de bonne heure acquis de la réputation par quelques poésies et par ses profondes connaissances. Il voulut mettre le sceau à sa gloire par un poème épique et composa la *Pucelle*, à laquelle il travailla, dit-on, trente ans; cette œuvre parut enfin en 1656. elle eut d'abord un assez grand débit, mais elle fut bientôt jugée; toute la réputation du poète s'éva-

nouit, et il ne fut plus qu'un type de ridicule. Boileau est un de ceux qui contribuèrent le plus à éclairer le public. Chapelain n'en resta pas moins en crédit à la cour: Richelieu le nomma un des premiers membres de l'Académie, le chargea de rédiger les statuts de la Compagnie et lui donna une pension de mille écus; Colbert lui laissa le soin de dresser la liste des savants et gens de lettres qui avaient droit aux libéralités de Louis XIV. Chapelain était d'une avarice extrême: il gagna la maladie dont il mourut pour s'être mouillé les jambes un jour d'orage plutôt que de payer une modique rétribution afin de traverser sur une planche un large ruisseau. On a de lui, outre la *Pucelle*, des *Odes*, dont quelques-unes ont du mérite, une traduction de *Guzman d'Alfarache* et des *Mélanges*. La *Pucelle* était en 24 chants; il n'en parut du vivant de l'auteur que 12; on en a publié 8 depuis; les 4 derniers n'ont jamais été imprimés et sont conservés à la Bibliothèque impériale. M. Daclin annonce une édition complète des *Œuvres de Chapelain* (1860).

**CHAPEL-HILL**, v. des États-Unis (Caroline septentr.), sur le Newhope creek, à 38 kil. N. O. de Raleigh. Université fondée en 1789.

**CHAPELLE**. Ce mot, qui désigna d'abord Pora-toire où l'on gardait la *chape* de S. Denis, fut ensuite étendu à tout endroit où l'on conservait des reliques et devint le nom propre d'un grand nombre de villages bâtis autour de chapelles. V. LA CHAPELLE.

**CHAPELLE** (Claude Emm. LULLIER), fils naturel de François Lullier, maître des comptes, naquit en 1621 ou 1626 à La Chapelle St-Denis près Paris. Il reçut les leçons de Gassendi en même temps que Molière et Bernier. Il se distingua par quelques petites *Pièces fugitives* en vers et en prose. La délicatesse et la légèreté de son esprit, l'enjouement de son caractère, le firent rechercher des personnes du premier rang et des gens de lettres les plus célèbres. Son *Voyage en Provence et en Languedoc* (sept. 1656), composé avec Bachaumont, est un des premiers modèles de cette poésie agréable et facile, dictée par le plaisir et l'indolence. Ce spirituel épique mourut à 60 ans, à Paris, en 1686. Ses poésies ont été publiées par Lefebvre de St-Marc, 1755, 1 vol. in-12, et par Constant Letelier, 1826, in-8. Son *Voyage* a été réimprimé par T. de Latour, 1854.

**CHAPELIER**. V. LE CHAPELIER.

**CHAPELONS**. On connaît sous ce nom plusieurs factions populaires qui prirent pour signe de ralliement des coiffures ou *chaperons* de couleur particulière. Le chaperon rouge était couleur de Paris, le chaperon bleu couleur de Navarre. Pendant la captivité du roi Jean, en 1356, les communes de Paris, soulevées contre le Dauphin, qui fut plus tard Charles V, portaient des chaperons *mi-partie rouges et bleus*. Cette faction s'éteignit en 1358, à la mort du prévôt Marcel, qui en était le chef. — En 1379, les gens des métiers à Gand, qui s'étaient révoltés contre les ducs de Bourgogne, portaient des *chaperons blancs*. Cette faction se répandit à Paris en 1413, pendant la démenée du roi Charles VI; elle était contraire au parti des Armagnacs.

**CHAPITRE**, le corps des *chanoines*. V. CHANOINES.

**CHAPMAN** (George), poète anglais, né en 1557, mort en 1634, était savant dans les langues latine et grecque. Il traduisit en vers anglais *l'Iliade* (1600) et *l'Odyssée* (1614). On prétend que Pope a fait de cette traduction un plus grand usage qu'il ne l'a avoué. On a aussi de Chapman 17 pièces dramatiques, qui sont estimées. Ce poète fut lié avec Shakespeare, Ben-Johnson et Spenser.

**CHAPPE D'AUTEROCHE** (Jean), de l'Académie des sciences, né à Mauriac en Auvergne en 1722, embrassa l'état ecclésiastique et se consacra à l'astronomie. Il fut envoyé en Sibérie pour observer le passage de Vénus fixé au 6 juin 1761; il donna la *Relation de son voyage*, Paris, 1768, 2 vol. in-4, avec un atlas grand in-fol. Il se rendit ensuite en Cali-

formé pour y observer un autre passage de Vénus annoncé pour le 3 juin 1769, et mourut dans ce pays, à San-Lucar, le 1<sup>er</sup> août suivant. Ses observations furent publiées par Cassini, Paris, 1772, in-4, sous le titre de *Voyage de Californie*. — Claude Chappe, son neveu, né à Brulon, dans le Maine, en 1763, mort en 1805, inventa en 1790 le télégraphe aérien, et fut nommé administrateur du nouvel établissement. On lui a contesté le mérite de l'invention (V. AMONTONS); il eut du moins celui de l'exécution, et fit en 1793 la 1<sup>re</sup> application de la télégraphie. — Son frère, Jean Chappe, a donné une *Histoire de la Télégraphie*, 1824.

**CHAPSAL** (Charles Pierre), grammairien, né à Paris en 1787, mort en 1858, d'abord employé à l'hôtel de ville, se consacra ensuite à la rédaction d'ouvrages classiques qui ont fait sa réputation et sa fortune. Le principal est une *Nouvelle Grammaire française avec Exercices*, en collaboration avec Noël, ouvrage plus complet et plus logique que la *Grammaire* de Lhomond, et qui eut un rapide et légitime succès. Publiée pour la 1<sup>re</sup> fois en 1823, cette grammaire comptait à la mort de l'auteur plus de 40 éditions. Riche des fruits de son travail, Chapsal se retira au château de Polangis, près de Joinville-le-Pont (Seine), et devint le bienfaiteur de la commune. Il légua en mourant une somme de 80 000 francs pour être distribuée en secours et encouragements aux instituteurs de la banlieue de Paris.

**CHAPTAL** (Jean Antoine), comte de Chanteloup, né en 1756 à Nogaret (Lozère), mort en 1832, se fit recevoir docteur en médecine à Montpellier; fut appelé en 1781 à une chaire de chimie qui venait d'être fondée dans cette ville, éleva une fabrique de produits chimiques qui le fit bientôt connaître dans toute l'Europe, et reçut de Louis XVI en 1786 des titres de noblesse. En 1793, il fut appelé à Paris pour diriger la fabrique de poudre de guerre de Grenelle, et déploya dans ces fonctions une incroyable activité. Il professa quelque temps la chimie végétale à l'École polytechnique, fut membre de l'Institut dès la fondation, devint en 1800 ministre de l'intérieur, et signala son administration par un grand nombre de mesures utiles aux progrès de l'agriculture et de l'industrie. Il fut en sortant de charge (1805) nommé sénateur, et devint pair de France sous la Restauration (1819). Chaptal n'a fait aucune découverte du premier ordre, mais il a propagé l'étude de la chimie par ses leçons et ses écrits, et il a fait les plus heureuses applications de la science à l'industrie: on lui doit la fabrication artificielle de l'alun, du salpêtre, de ciments imitant ceux de pouzzolane, le blanchiment à la vapeur, l'art de teindre le coton en rouge d'Andrinople, etc. Il fut un des fondateurs de la Société d'encouragement de l'industrie nationale. Ses principaux ouvrages sont: *Éléments de Chimie*, 1790; *Chimie appliquée aux arts*, 1806; *Chimie appliquée à l'agriculture*, 1823; *l'Industrie française*, 1819.

**CHARAS** (Moïse), pharmacien, né à Uzès en 1618, m. en 1698, se fit connaître par des travaux sur la thériaque qui lui valurent le titre de démonstrateur au Jardin du roi, se vit forcé de quitter ce poste comme protestant, alla exercer son art avec un grand succès en Angleterre, en Hollande, en Espagne, mais fut dans ce dernier pays dénoncé à l'inquisition et n'échappa à l'auto-da-fé qu'en abjurant. Il finit ses jours en France, où il fut admis à l'Académie des sciences en 1692. On a de lui: *Pharmacopée royale*, 1672, ouvrage qui fut traduit dans plusieurs langues; *Traité de la Thériaque*, 1668; *Expériences sur la vipère*, 1669. Il recommanda le sel essentiel de vipère (sous carbonate d'ammoniaque) contre la morsure de ce reptile, dont ce sel est en effet resté le meilleur antidote.

**CHARAX**, adj. *Karacaja*, cap de la Chersonèse Taurique, au N. E. du *Criu-Métopon*.

**CHARAX PASINI**, adj. *Karem*, v. de la Susiane,

près du golfe Persique, sur le Coprates, entre l'*Eulæus* et le *Pasitigris*, faisait donner le nom de *Characène* au pays environnant. Elle fut agrandie par Alexandre, ce qui la fit appeler *Alexandria Characenes*. Patrie de Denys le Périégète et d'Isidore.

**CHARBONNERIE**, CHARBONNIERS. V. CARBONARI.

**CHARDAS**, ville de la Bolivie. V. CHUQUISACA.

**CHARDIN** (J.), voyageur, né à Paris en 1643, mort près de Londres en 1713, était fils d'un bijoutier protestant. Il fut envoyé jeune en Perse pour y faire le commerce des diamants, en revint en 1670, et y retourna en 1671. Il plut au roi de Perse qui le nomma son marchand, et il profita de son séjour dans ce pays peu connu pour l'étudier avec soin et le faire connaître à ses compatriotes. Voyant à son retour que les Protestants étaient persécutés en France, il se rendit en Angleterre, 1681, et y fut fort bien accueilli par Charles II, qui le nomma son plénipotentiaire en Hollande. Chardin a publié un *Voyage en Perse* (Londres, 1686 et 1711), fort estimé pour l'intérêt des matières et pour l'exactitude des faits. M. Langlès en a donné une édition plus complète, Paris, 1811, 10 v. in-8. Il paraît que Chardin fut aidé dans la rédaction de son *Voyage* par Fr. Charpentier, de l'Académie Française.

**CHARDIN** (J. B. Siméon), peintre de genre, né à Paris en 1699, mort en 1779, était fils d'un menuisier et se forma seul: sa manière, qui procède par empâtements successifs, diffère complètement des traditions de l'Académie. Ses tableaux, un peu dans le goût des Hollandais, reproduisent des scènes d'intérieur et des objets familiers. Ils se distinguent par la vérité, une naïveté charmante, un pinceau léger, un coloris vif et frais, qui donne aux objets un relief surprenant. Son chef-d'œuvre est un *Benedicite*, qui est au Louvre. Chardin était l'ami de Diderot, qui s'inspira de ses conseils.

**CHARDON** (Ordre du), ordre écossais, fondé en 1540 par Jacques V, roi d'Écosse, et renouvelé en Angleterre après la réunion des deux royaumes, est destiné à la noblesse écossaise et ne compte que 16 membres. Les insignes sont un écusson d'or sur lequel est figuré un S. André portant sa croix, et une plaque représentant un chardon à feuille d'or avec cette devise: *Nemo me impune lacesset*. — Louis II, duc de Bourbon, avait institué en 1670, à l'occasion de son mariage avec Anne, fille du Dauphin d'Auvergne, un ordre du Chardon qui subsista peu.

**CHARDON DE LA ROCLETTE** (Simon), philologue et bibliographe, né dans le Gévaudan en 1753, mort à Paris en 1814, fut un des principaux collaborateurs de la *Bibliothèque des romans grecs*. Il a publié en outre une *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, 1811, et des *Mélanges de critique et de philologie*, 1813; a donné une édition abrégée des *Iacines grecques* (1808), et plusieurs éditions d'opuscules rares: *Vie de la marquise de Courcelles*, 1800; le *Sémélon*, histoire du marquis de Belle-Isle, 1807; *Histoire secrète du cardinal Richelieu*, 1808. Il préparait, quand il mourut, une édition de l'*Anthologie*, d'après le ms. palatin.

**CHARENTE**, *Carantonus*, riv. de France, naît à Chéronnac (Hte-Vienne), arrose les dép. de la Charente et de la Char.-Inf., passe à Ruffec, Angoulême, Jarnac, Cognac, Saintes, Taillebourg, Tonnav-Charente, Rochefort, Soubise; reçoit la Bonnieux, le Brouage, la Boutonne, et se jette dans l'Océan Atlantique après un cours de 340 kil.

**CHARENTE** (dép. de la), entre ceux de la Charente-Inf. à l'O., des Deux-Sèvres, de la Vienne, de la Hte-Vienne au N., de la Dordogne au S.; 5882 kil. carr.; 379 081 hab.; ch.-l., Angoulême. Il est formé de l'Angoumois et de petites parties de la Saintonge, du Poitou et de la Marche. Peu de hauteurs, sauf vers Angoulême. Fer en roche et en grains, plomb, bonnes pierres de taille, plâtre; pâturages; céréales de toute espèce, colza, chanvre, fruits, marrons, châtaignes, truffes, oranges; vins propres à la fa-

brication des eaux-de-vie; nombreuses brûleries d'eau-de-vie, belles papeteries; fonderies de fer, de canons, etc. — Ce dép. a 5 arr. (Angoulême, Ruffec, Cognac, Confolens, Barbezieux; il dépend de la 14<sup>e</sup> div. militaire, de la cour impériale de Bordeaux et forme le diocèse d'Angoulême.

**CHARENTE-INFÉRIEURE** (dép. de la), dép. maritime, sur l'Océan, entre ceux de la Vendée au N., de la Gironde au S., de la Charente à l'E.; 6080 k. carrés (y compris les îles de Ré, Oléron, etc.); 481 060 h.; ch.-l., La Rochelle. Il est formé de la Saintonge propre, de l'Aunis et d'une partie du Poitou. Belles pierres de taille, plâtre, marne fine, tourbe, nombreux marais salants, produisant une grande quantité de sel. Sol plat, sablonneux. Vins, sarrasin, maïs, moutarde, safran, bons légumes, fèves dites de Marennes, etc. Pêche d'huîtres vertes, de sardines; brûleries d'eau-de-vie, distilleries de liqueurs, raffineries de sucre; poterie fine, verreries, mégisserie; grosse draperie, etc. Grand commerce, cabotages, armements pour l'Amérique. — Ce dép. a 6 arrondissements (La Rochelle, Rochefort, Marennes, Saintes, Jonzac, St-Jean-d'Angély); il dépend de la 14<sup>e</sup> division militaire, de la cour impériale de Poitiers et du diocèse de La Rochelle.

**CHARENTON**, ch.-l. de c. (Cher), à 11 kil. E. de St-Amand; 1100 hab. Forges.

**CHARENTON-LE-PONT**, ch.-l. de c. (Seine), à 8 kil. S. E. de Paris, sur la r. dr. de la Marne, vis-à-vis d'Alfort; 5531 h. Fort (1842; 1<sup>re</sup> station du chemin de Lyon. Anc. château de Gabrielle d'Estrées, aj. détruit. A Charenton-le-Pont est attenant Charenton-St-Maurice, où se trouve la célèbre maison de santé pour les aliénés, fondée en 1741 par Sébastien Leblanc. Les 2 communes réunies ont 5835 h. Au temps de Henri IV, Charenton comptait beaucoup de Protestants: ce prince fit bâtir pour eux un temple célèbre, qui fut détruit en 1685. Charenton a été le théâtre d'un grand nombre de combats pendant les guerres avec l'Angleterre et les guerres de religion. En 1814, ce village fut vaillamment défendu contre les alliés.

**CHARES**, général athénien, fut chargé de plusieurs expéditions contre les Argiens (367 av. J.-C.), contre Alexandre, tyran de Phères (359), contre Philippe, roi de Macédoine, et s'allia avec Artabaze, révolté contre le roi de Perse. Remarquable par sa haute taille et sa force, il montra partout une grande bravoure, mais il se fit détester par sa cupidité.

**CHARES**, statuaire grec, natif de Lindos, élève de Lysippe, construisit vers l'an 300 avant J.-C. le fameux colosse de Rhodes.

**CHARETTE DE LA CONTRIE** (Franç. Athanase), chef vendéen, né à Gouffé, près d'Ancenis, en Bretagne, en 1763, fut d'abord lieutenant de vaisseau. En 1793, lorsque la Vendée se souleva en faveur de la royauté, il se mit à la tête des paysans du canton de Machecoul dans le Poitou, se joignit à Cathelineau, et prit part aux sièges de Nantes et de Luçon, qui furent tous deux fataux à la cause qu'il soutenait. La discorde s'étant mise entre les chefs royalistes, Charette quitta brusquement l'armée avec sa division. Son plus beau fait d'armes, lorsqu'il fut ainsi réduit à combattre seul, est la prise du camp républicain de St-Christophe près de Challans (1794). En 1796, le général Hoche détruisit sa faible armée à Quiberon. Fait lui-même prisonnier, Charette fut aussitôt fusillé à Nantes.

**CHARIBERT**. V. CARIBERT et ARIBERT.

**CHARIDÈME**, général grec, chef de mercenaires, natif d'Éubée, se mit successivement au service des Athéniens, du roi de Thrace Cotys et du satrape Artabaze, combattit Philippe de Macédoine et Alexandre, fut excepté par Alexandre du pardon accordé aux Grecs insurgés, se réfugia auprès de Barius, mais irrita ce prince en lui prédisant sa défaite, et fut mis à mort par son ordre, 333 av. J.-C.

**CHARILAUS**, roi de Sparte, 898-809 avant J.-C. ? était fils d'Eunome et neveu de Lycorgue. Il n'était

pas encore né quand son père mourut. Lycorgue gouverna pendant sa minorité et donna des lois aux Spartiates. Il combattit les Argiens et les Tégéates et fut pris par ces derniers.

**CHARISIUS** (Flavius Sosipater), grammairien latin, de l'illustre famille *Flaria*, vivait au iv<sup>e</sup> s. de J.-C., sous Honorius, et fut préfet de Rome. Il composa un traité complet de grammaire qui ne nous est pas parvenu en entier, et dont les fragments ont été publiés par Fabricius, dans son *Recueil des anciens grammairiens*, Leipsick, 1563, par Putsch, dans les *Grammatici antiqui*, Han., 1605, par D. Godefroy. Dans les *Auctores lat. linguæ*, 1632, et H. Keil, dans la collection Teubner, Leipsick, 1857.

**CHARITÉ** (Frères de la), ordre institué en 1540, par S. Jean-de-Dieu, Portugais, se consacrait au soin des malades. Cet ordre utile, établi d'abord à Grenade en Espagne, se répandit bientôt en Italie ainsi qu'en France, où il pénétra en 1601. Les Frères de la Charité desservaient l'hôpital de la Charité, à Paris, et celui de Charenton. Cet ordre, supprimé en 1790, a été rétabli depuis.

**CHARITÉ** (Filles ou Sœurs de la), congrégation de religieuses, instituée vers 1617 par S. Vincent de Paul, et introduite à Paris en 1633 par Mme Legras, se consacra au service des malades. Ces Sœurs subsistent encore auj., et desservent plusieurs hôpitaux. On les nomme aussi *Sœurs grises*, parce qu'elles portaient d'abord un vêtement gris.

**CHARITÉ** (La), v. de la Nièvre. V. LA CHARITÉ.

**CHARITON**, écrivain grec du Bas-Empire, dont l'époque est inconnue, natif d'Apbrodisie en Carie, est auteur des *Amours de Chareas et de Callirhoé*, roman publié en grec et en latin, avec des notes, par J. Phil. Dorville, Amst., 1750, et dans les *Erotici scriptores* de la collection Didot; trad. en français par Larcher, Paris, 1763.

**CHARLEMAGNE**. V. CHARLES I, roi de France.

**CHARLEMONT**, v. des Ardennes. V. GIVET.

**CHARLEROY**, v. forte de Belgique (Hainaut), sur la Sambre, à 72 k. S. de Bruxelles (par ch. de fer); 9000 h. Grande exploitation de houille et de marbre. Clouteries, brasseries, fonderies, laminiers, etc. Fondée sous Charles II roi d'Espagne (1666); prise et reprise dans les guerres des Pays-Bas et au temps de la Révolution: elle se rendit à Jourdan en 1794.

**CHARLES**, *Carolus* (de l'allemand *karl*, viril, fort), est un nom commun à un très-grand nombre de personnages historiques que l'on trouvera dans l'ordre suivant: 1<sup>o</sup> saints; 2<sup>o</sup> rois de France; 3<sup>o</sup> princes français, ducs de Bourgogne, de Lorraine et rois de Navarre; 4<sup>o</sup> empereurs d'Allemagne; 5<sup>o</sup> rois d'Angleterre; 6<sup>o</sup> rois de Suède; 7<sup>o</sup> rois d'Espagne; 8<sup>o</sup> rois de Naples et des Deux-Siciles; 9<sup>o</sup> ducs de Savoie et rois de Sardaigne; 10<sup>o</sup> personnages divers.

1<sup>o</sup> Saints.

**CHARLES** (S.), dit le *Bon*, comte de Flandre, fils de S. Canut, roi de Danemark, succéda en 1119 à Baudouin comte de Flandre, qui, pour récompenser ses services dans la Palestine, l'institua son héritier. Ce prince s'unir au roi de France, Louis VI, le Gros, pour repousser l'empereur Henri V (1123); réprima dans ses États les meurtres, les violences, garantit le peuple de l'oppression des grands, soulagea les pauvres et se signala par son inépuisable charité. Bertolf Van-der-Straat, prévôt de Bruges, et son neveu, Bouchard, se voyant arrêtés dans leurs déprédations, l'assassinèrent dans l'église de Bruges en 1127. On le fête le 2 mars. — Quelques-uns honorent aussi sous le nom de S. Charles l'empereur Charlemagne. V. CHARLES I, à la série des rois de France.

**CHARLES BORROMÉE** (S.), cardinal, archevêque de Milan, issu d'une illustre famille de Lombardie, naquit en 1538 à Arona (sur le lac Majeur). Appelé à Rome en 1560 par le pape Pie IV, son oncle, il fut revêtu de la pourpre dès l'âge de 23 ans, fut comblé de dignités et de richesses, et obtint une grande influence dans les affaires de l'Église. Il fut l'âme du con-

cile de Trente, s'attacha dans ce concile à réformer les abus qui s'étaient introduits dans l'Eglise, et fit rédiger le célèbre catéchisme connu sous le nom de *Catéchisme de Trente* (1566). Nommé archevêque de Milan, il se démit de toutes ses autres charges pour aller résider dans son diocèse; il y donna l'exemple de toutes les vertus et rétablit partout la discipline. Un des ordres qu'il voulait réformer, l'ordre des *Humiliés*, tenta de le faire assassiner, mais il échappa heureusement aux coups de l'assassin. Lors de la peste qui désola Milan en 1576, il accourut dans cette ville du fond de son diocèse, et bravant la contagion, porta partout des secours et des consolations. Il mourut en 1584, à 46 ans, épuisé par les fatigues et les austérités. Il s'opéra des guérisons miraculeuses sur son tombeau. Paul V le canonisa. On l'honore le 4 nov. S. Charles a laissé des traités théologiques qui ont été recueillis en 5 vol. in-fol., Milan, 1747. On y remarque ses *Instructions aux Confesseurs*, et les *Actes de l'Eglise de Milan*. Sa *Vie* a été écrite par Giussani, par Godeau et par le P. Touron, 1761. Une statue colossale lui a été érigée à Arona. — Le cardinal Frédéric Borromée, son cousin, archevêque de Milan de 1595 à 1631, fonda dans cette ville vers 1600 la célèb. biblioth. Ambrosienne.

## 2° Rois de France.

CHARLES-MARTEL, duc d'Austrasie, fils naturel de Pepin d'Héristal, et père de Pepin le Bref, né en 689, mort en 741, fut proclamé duc en 714, à la mort de son père, et régna longtemps sur toute la France avec le simple titre de maire du palais. Il défit en différents combats Rainfroi, maire de Neustrie, qui gouvernait au nom de Chilpéric II, roi de France, et substitua à ce prince un enfant du sang royal, Clotaire IV, afin de régner sous son nom. Ce dernier étant mort, Charles se fit livrer Chilpéric II, qu'il avait déjà battu lui-même à Vincy, 717, et à Soissons, 719; il lui laissa néanmoins la couronne et se contenta du titre de maire du palais. Charles vainquit les Saxons, les Frisons, soumit la Thuringe et la Bavière et remporta en 732, entre Tours et Poitiers, une victoire complète sur les Sarrasins, qui, sous la conduite d'Abdérème, avaient envahi la France. On prétend qu'on lui donna le surnom de *Martel*, parce qu'il avait écrasé comme avec un marteau ces formidables ennemis. Il reçut du pape Grégoire III les titres de patrice et de consul. Charles-Martel, en mourant, partagea ses Etats entre ses trois fils aînés, Carloman, Grifon et Pepin le Bref, mais sans leur donner le titre de roi, qu'il n'avait pas pris lui-même.

CHARLES I, dit *Charlemagne*, c.-à-d. *Charles le Grand*, roi de France et empereur d'Occident, fils de Pepin le Bref, naquit en 742. Après la mort de son père, en 768, il partagea d'abord le roy. avec son jeune frère Carloman, et eut pour sa part la Neustrie, l'Aquitaine et la portion occid. de l'Austrasie; mais il demeura seul possesseur de tout le roy. à la mort de Carloman, en 771. Il avait remporté dès 770 une victoire complète sur les peuples d'Aquitaine, qui voulaient se rendre indépendants. Lorsqu'il se trouva seul maître de la France, il étendit partout ses conquêtes. Il fit, à partir de 772, une guerre acharnée aux Saxons, qui, commandés par Witikind, lui opposèrent une vigoureuse résistance, et il n'acheva de les soumettre qu'en 804; il se vit même contraint, pour prévenir leurs révoltes, d'en transplanter les habitants. En 774, il défit Didier, roi des Lombards, qui menaçait le pape, et s'empara de ses Etats. Il passa en Espagne en 778, et, malgré un échec subi à Roncevaux par son arrière-garde, que commandait Roland, son neveu, il remporta plusieurs victoires sur les Sarrasins et conquit toute la Catalogne. En 788, il réduisit Tassillon, duc de Bavière, qui conspirait contre lui avec les Saxons, et ajouta ses Etats à son empire. De 791 à 798, il détruisit l'empire des Avars. En 800, Léon III le couronna empereur d'Occident. En 813, il associa son fils Louis à l'empire. Il mourut peu

après, en 814. Le vaste empire de Charlemagne était borné à l'O. par l'Océan Atlantique, au S., par l'Ebre, en Espagne, par le Volturno, en Italie; à l'E. par la Saxe, la Theiss, les monts Krapacks et l'Oder; au N. par la Baltique, l'Eyder, la mer du Nord et la Manche; l'empereur résidait le plus souvent à Aix-la-Chapelle. Il faisait visiter chaque année toutes les provinces de son vaste empire par des *Missi dominici*, hauts commissaires chargés d'en assurer l'unité et de faire respecter partout le pouvoir central. Ce souverain mérita le titre de *Grand*, non-seulement par ses conquêtes, mais aussi par ses sages institutions. Il fut le restaurateur des lettres; il attira en France par ses libéralités les savants les plus distingués de l'Europe, fonda dans son palais même la première Académie qu'on eût vue dans les Gaules, l'*Ecole palatine*, que dirigeait Alcuin, et s'honora d'en être membre lui-même (il y avait pris le nom de *David*). Il établit des écoles où l'on enseignait la grammaire, l'arithmétique, la théologie et les humanités. C'est à Charlemagne que la France dut ses premiers progrès dans la marine; il fit creuser plusieurs ports. Il favorisa aussi l'agriculture et s'immortalisa par la sagesse de ses lois, dont le recueil est connu sous le nom de *Capitulaires* (V. ce mot). On a de Charlemagne des *Lettres*; on lui attribue une grammaire et quelques écrits littéraires et théologiques, que tout au plus il inspira. — Cet empereur fut mis au nombre des saints par l'antipape Pascal III; sa fête fut fixée au 28 janvier. Il est le patron de l'université de Paris, qui le fête encore annuellement. L'histoire de Charlemagne a été écrite en latin par Eginhard, qui avait été son secrétaire; en français par Gaillard, 1785, en allemand par Hegewisch, 1791.

CHARLES II, dit le *Chauve*, roi de France, fils de Louis le Débonnaire et de Judith de Bavière, sa 2° femme, né à Francfort-sur-le-Mein en 823, reçut de son père dès 827 le titre de roi d'Allemagne, en 838 celui de roi d'Aquitaine, et devint roi de France en 840. Les faveurs qui lui avaient été accordées au détriment de ses aînés furent la cause des troubles qui agitérent la fin du règne de Louis et de la mésintelligence qui exista entre ses frères. Il s'unit à Louis le Germanique pour combattre Lothaire, leur frère aîné, et tous deux remportèrent en 841 la bataille de Fontenay en Bourgogne, dont le résultat fut un partage égal de l'empire entre les trois frères (traité de Verdun, 843); Charles eut la France. Il y réunit dans la suite, soit par conquête, soit par héritage, plusieurs autres Etats, notamment la Provence et la Lotharingie, qu'il dut néanmoins partager avec Louis le Germanique (traité de Mersen); il se fit couronner empereur en 875 par le pape Jean VIII. Ce prince vit son royaume désolé par les Normands, auxquels il donna de grosses sommes pour les engager à se retirer. La nation, mécontente, le déposa en 856; mais il se fit rétablir en 859 par l'appui des évêques. Il eut plusieurs guerres à soutenir pour conserver l'Aquitaine, qu'il détenait au préjudice de son oncle Pepin II. S'étant rendu en Italie pour concerter avec le pape les moyens de repousser les attaques des Sarrasins, il fut forcé de revenir en France pour soutenir une guerre contre ses neveux, fils de Louis le Germanique, qu'il avait dépouillés après la mort de leur père; il se fit battre à Andernach, 876. Il fut peu après saisi d'une violente maladie, et mourut en 877 au village de Brios au pied du mont Cenis: on prétendit qu'il avait été empoisonné par son médecin Sédécias. C'est de Charles le Chauve que date la puissance féodale (V. QUERZY-SUR-OISE) et l'affaiblissement de la race carolingienne. Il a laissé des *Capitulaires*, qui ont été joints à ceux de Charlemagne.

CHARLES, dit le *Gros*, régent de France sous Charles le Simple. V. CHARLES III, empereur.

CHARLES III, dit le *Simple*, fils posthume de Louis le Bègue, né en 879. Après la mort de Louis III et

de Carloman, ses frères, auxquels il devait succéder, les seigneurs disposèrent de la couronne en faveur de l'empereur Charles le Gros. Quand celui-ci eut été déposé en 887, Charles le Simple ne fut cependant point appelé au trône, et Eudes, comte de Paris, fut élu roi. Néanmoins, Charles parvint à se faire sacrer à Reims en 893, et partagea quelque temps le trône avec Eudes. A la mort de ce seigneur (898), il resta seul roi. Incapable de résister aux Normands, il se vit contraint, par le traité de St-Gair sur-Epte, de leur abandonner une partie de la Neustrie (Normandie), et de donner à Rollon, leur chef, la main de sa fille Gisèle, 911. Les seigneurs s'étant révoltés (922-23), à cause de la tyrannie qu'exerçait Haganon, favori du roi, Charles les combattit et tua Robert, frère du roi Eudes, qui s'était mis à leur tête; mais il fut vaincu à son tour par Hugues le Grand, fils de Robert. Il se sauva auprès d'Herbert, comte de Vermandois; mais celui-ci le retint prisonnier au château de Péroune, où il resta enfermé jusqu'à sa mort, en 929. Il laissait un fils connu sous le nom de *Louis d'Outremer*. Sous ce règne, les grands vaisseaux se rendirent de plus en plus indépendants.

CHARLES IV, dit *le Bel*, 3<sup>e</sup> fils de Philippe le Bel, né en 1294, monta sur le trône en 1322, à la mort de son frère Philippe le Long, et ajouta au titre de roi de France celui de roi de Navarre, comme héritier de Jeanne, reine de cet Etat. Trouvant le trésor royal épuisé par les abus du règne précédent, il punît sévèrement et dépoilla les financiers *lombards* qui avaient commis toutes sortes d'exactions. Il ne traita pas avec moins de rigueur les mauvais juges et les seigneurs qui s'emparaient du bien des particuliers. Charles le Bel eut un fils Edouard II, roi d'Angleterre, de sanglants démêlés au sujet de l'hommage que ce prince lui devait pour la Normandie. Il eut aussi à combattre quelques seigneurs de Gascogne qui, soutenus par les Anglais, avaient fait des incursions sur le domaine de la France (1324); cette guerre est dite la *guerre des Bâtards*, parce que les Gascons avaient pour chefs des bâtards de la noblesse. Charles IV n'eut que des filles, et à sa mort (1328), la couronne passa à une branche collatérale dans la personne de Philippe de Valois.

CHARLES V, dit *le Sage*, fils aîné du roi Jean, né en 1337, gouverna le royaume en qualité de régent pendant la captivité de son père, de 1358 à 1360, lui succéda en 1364, et mourut en 1380. Il fit la guerre avec succès à Edouard III, roi d'Angleterre, qui avait envahi la France, puis à Pierre le Cruel, roi de Castille, et força le roi de Navarre à renoncer à l'alliance d'Edouard. Témoin des malheurs causés par la captivité de son père, il s'était fait une loi de ne point commander ses troupes en personne, il dirigeait tout du fond de son cabinet. Il eut pour généraux Olivier de Clisson, Bertrand du Guesclin et Boucicaut, qui aidèrent à reconquérir presque tout le royaume. Après la victoire, il sut délivrer le royaume des *Grandes Compagnies* (V. ce nom), dont il avait dû accepter le secours. Charles V réunit à la couronne le Poitou, la Saintonge, le Rouergue, une portion du Limousin, le comté de Ponthieu et la Guyenne; mais les Anglais possédaient encore à sa mort Bordeaux, Calais, Cherbourg, Bayonne et plusieurs forteresses. Il fixa la majorité des rois de France à 14 ans (1374), institua l'*appel comme d'abus*, créa la *Chambre du Trésor*, supprimant des impôts onéreux, et fonda la Bibliothèque royale. Il fit construire la Bastille, établit les armées permanentes et favorisa la marine et le commerce. Sa Vie a été écrite par l'abbé de Choisy; La Harpe a composé son *Eloge*.

CHARLES VI, le *Bien-Aimé* et *l'Insensé*, fils de Charles V, né en 1368, m. en 1422, reçut le Dauphiné en apanage, et succéda à son père en 1380, âgé de 12 ans, mais il ne régna par lui-même qu'à 20 ans. Il avait été marié dès l'âge de 16 ans à Isabeau de Bavière. Sa minorité fut troublée par les querelles

des ducs d'Anjou, de Bourgogne, de Berry et de Bourbon, ses oncles, qui se disputaient le pouvoir; la ville de Rouen se révolta; dans Paris, des assassins, connus sous le nom de *Mailloins*, assommaient les financiers avec des maillets de fer, 1381. En 1382, Charles prit part à la bat. de Rosbecque, où Clisson battit les Flamands révoltés. En 1392, il marcha contre le duc de Bretagne qui donnait asile à l'assassin de Clisson; mais, en traversant la forêt du Mans par un soleil ardent, il fut effrayé par une apparition subite qui lui fit perdre la raison. Pendant sa démence, on le laissa languir dans l'abandon et la misère et ses oncles reprirent la régence. La guerre civile recommença: le duc d'Orléans, frère du roi, et gendre du duc d'Armagnac, ayant été assassiné par les ordres de Jean sans Peur, duc de Bourgogne (1407), toute la France se divisa en deux partis, les Armagnacs, partisans du duc d'Orléans, et les Bourguignons, partisans du duc de Bourgogne; quelques années après, le duc de Bourgogne fut assassiné par représailles, 1419. Henri V, roi d'Angleterre, profitant de ces troubles, avait armé contre la France: il remporta la victoire d'Azincourt (1415), et s'empara de la Normandie; puis s'alliant, par le traité de Troyes (1420), avec le jeune duc de Bourgogne, Philippe le Bon, qui avait à venger le meurtre de son père, et avec la reine Isabeau elle-même, il se fit couronner roi de France (1421). après avoir épousé Catherine, fille de Charles VI. Ce malheureux prince conservait néanmoins le titre de roi: son fils (Charles VII) gouvernait en qualité de régent le peu d'Etats qui lui restaient.

CHARLES VII, le *Victorieux*, fils de Charles VI, né en 1403, gouverna quelque temps pendant la démence de son père; mais, forcé de fuir Paris, où le parti du duc de Bourgogne avait le dessus, il se retira à Bourges (d'où les Anglais le nommèrent par dérision *le Roi de Bourges*). Il prit le titre de régent, soumit plusieurs villes et établit un parlement. Lorsque le duc de Bourgogne eut été assassiné (1419), Charles fut accusé de complicité dans ce meurtre, et se vit déshérité (1420). A la mort de son père (1422), il ne s'en fit pas moins reconnaître roi. Après quelques années perdues dans les plaisirs et l'oisiveté, il résolut de chasser les Anglais, et il y réussit avec l'aide de braves généraux tels que Du-nois, Lahire, Xaintrailles, Barbazan, Richemont, mais surtout avec le secours miraculeux de Jeanne d'Arc. Il parcourut les provinces méridionales, s'empara de plusieurs places et obtint sur la Loire quelques succès contre les Anglais: Jeanne d'Arc les força à lever le siège d'Orléans (1429), et Charles put la même année se faire couronner à Reims. Ce prince enleva ensuite aux Anglais toutes leurs possessions en France, à l'exception de Calais (1438-1453). Paris s'était rendu de lui-même au roi en 1436. Les dernières années de Charles VII furent troublées par l'ambition de son fils (Louis XI) et par la révolte de la *Praguerie*, à laquelle ce prince eut la plus forte part; frappé de la crainte d'être empoisonné par ce fils dénaturé, il se laissa mourir de faim (1461). Ce monarque gouverna avec habileté et économie; il assura la solde et la discipline de l'armée, donna, en 1438, la *Pragmatic-Sanction* de Bourges, qui avait pour but de fixer les privilèges de l'église de France, réorganisa le parlement de Paris, créa ceux de Grenoble et de Toulouse, et fit réformer l'Université par le cardinal d'Estouteville. On lui reproche son faible pour les femmes: la belle Agnès Sorel posséda longtemps son amour. Jean et Alain Chartier ont écrit la *Chronique de Charles VII*; Vallet de Viriville a donné son *Histoire*, 1863. On doit à M. Dausin des *Études sur le gort de Ch. VII*, 1856.

CHARLES VIII, dit *l'Affable*, fils de Louis XI, né en 1470, monta sur le trône à 13 ans, n'ayant eu d'autre éducation que la lecture des romans de chevalerie. La tutelle fut confiée à sa sœur, Anne de France, dame de Beaujeu, malgré les prétentions

de Louis, duc d'Orléans. Il épousa en 1491 Anne, héritière de Bretagne, et assura ainsi cette importante province à la France. Jeune et ambitieux, il voulut conquérir le royaume de Naples, faisant valoir des droits que les derniers princes de la maison d'Anjou avaient légués à sa famille. Il fit en effet cette conquête avec une étonnante rapidité, et se rendit maître de Naples cinq mois après son départ (1495); mais le pape, l'empereur, les Vénitiens, Sforce, duc de Milan, Ferdinand d'Aragon, Isabelle de Castille, s'étant ligués contre lui, il se vit à son retour attaqué près de Fornoue par 40 000 confédérés : il les battit avec 9000 hommes, et réussit à rentrer dans ses États; mais les troupes qu'il avait laissées à Naples en furent bientôt chassées, et il perdit sa conquête plus vite encore qu'il ne l'avait faite. Il mourut en 1498. Comme il ne laissait pas d'enfants, le duc d'Orléans, son cousin, lui succéda sous le nom de Louis XII. Godefroy et Philippe de Ségur ont écrit son *Histoire*.

CHARLES IX, 2<sup>e</sup> fils de Henri II et de Catherine de Médicis, né en 1550, succéda à son frère François II en 1560. La régence fut confiée à Catherine de Médicis dont les intrigues troublèrent la France. Sous ce règne, le royaume fut déchiré par les guerres des Catholiques et des Protestants : le colloque de Poissy, où l'on tenta de concilier les deux partis (1561), n'ayant produit aucun résultat, les Protestants prirent les armes, ayant à leur tête le prince de Condé; après quelques succès, ils furent battus à Dreux par le duc de Guise (1562), à St-Denis par le connétable de Montmorency (1567), à Jarnac et à Moncontour par le duc d'Anjou, depuis Henri III (1569). Enfin, la paix fut signée à St-Germain (1570), et le mariage de la sœur du roi avec un jeune prince protestant, le roi de Navarre, depuis Henri IV, semblait être le gage d'une réconciliation durable, lorsque dans la nuit de la St-Barthélemy (24 août 1572), et pendant les réjouissances mêmes du mariage, Charles IX, cédant aux instigations de sa mère, ordonna le massacre des Protestants sur tous les points de la France à la fois. Ce roi fanatique encourageait lui-même les meurtriers : on dit même qu'il tira sur les Protestants des fenêtres du Louvre; il insulta aux restes de Coligny. Il mourut en 1574, victime de ses débauches et déchiré de remords. C'est sous son règne que fut rendue, sur la proposition de L'Hôpital, l'ordonnance de Moulins (1566), qui réglait les successions et déclarait le domaine royal inaliénable. Ce prince, qui avait reçu les leçons d'Amyot, était instruit et cultivait les lettres : on a de lui de jolis vers et un traité de la *Chasse royale*, publié pour la 1<sup>re</sup> fois en 1625, réimprimé par H. Chevreul, 1858.

CHARLES X. Ce nom fut donné par les Ligueurs au cardinal de Bourbon. V. BOURBON (cardinal de).

CHARLES X (Charles Philippe), roi de France, né en 1757 à Versailles, mort en 1836, à Goeritz, en Illyrie, était le 4<sup>e</sup> fils du Dauphin, fils de Louis XV, et était frère de Louis XVI et de Louis XVIII; il porta avant son avènement le titre de *comte d'Artois*. Il émigra des premiers, en 1789, parcourut les diverses cours de l'Europe pour chercher des défenseurs à la cause royale et assista aux conférences de Pilsnitz, 1791. Nommé par *Monsieur* lieutenant général du royaume après la mort de Louis XVII, il voulut opérer, avec le secours des Anglais, un débarquement à l'Île-Dieu sur les côtes de la Vendée (1795), mais il n'y put réussir. En 1814, il pénétra en Franche-Comté, à la suite des alliés, et fit son entrée à Paris le 12 avril. Au premier moment, il sut se concilier les esprits par l'aménité de ses manières; mais il se perdit bientôt dans l'opinion en signant, avec un empressement que condamna Louis XVIII même, un traité qui enlevait à la France toutes les places conquises depuis 1792. Après le 2<sup>e</sup> retour de Louis XVIII (1815), il se tint éloigné des affaires et employa tout son temps soit à la chasse qui était pour lui une passion, soit à des pratiques religieuses; néanmoins il était le chef occulte du parti ultra-

royaliste. La mort de Louis XVIII l'appela au trône en 1824; il fut sacré à Reims l'année suivante. Il débuta par quelques mesures libérales et abolit la censure des journaux, mais il ne tarda pas à se jeter dans les bras des ultra-royalistes, dont M. de Villele était le chef, et s'aliéna l'opinion par la loi du sacrilège, la concession d'un milliard d'indemnité aux émigrés, le licenciement de la garde nationale, le rétablissement de la censure (1825-27). Pour calmer les mécontents, il forma en janvier 1828 un ministère modéré, présidé par M. de Martignac. Ce ministère réparateur avait déjà réussi à ramener les esprits, lorsqu'il fut brusquement congédié et remplacé, le 8 août 1829, par le ministère Polignac, qui fit renaitre toutes les défiances. En effet, peu de mois après, et malgré le respectueux avertissement donné par l'adresse des 221 députés, parurent des ordonnances qui dissolvaient les chambres, convoquaient les collèges électoraux en changeant de mode d'élection, et suspendaient la liberté de la presse (25 juillet 1830). Ces ordonnances inconstitutionnelles excitèrent immédiatement un soulèvement universel, et en trois jours Charles X fut renversé du trône (27, 28 et 29 juillet 1830). Il abdiqua en faveur de son petit-fils, le duc de Bordeaux, mais cette abdication tardive resta sans effet. Deux événements glorieux se sont accomplis sous le règne de Charles X : l'intervention en faveur des Grecs, qui eut pour résultat la victoire de Navarin (6 juillet 1827) et amena l'affranchissement de la Grèce (1830); l'expédition contre le dey d'Alger, qui avait insulté notre consul, expédition que couronna la prise d'Alger (6 juillet 1830). Le roi déchu se retira d'abord au château d'Holy-Rood, en Ecosse, puis à celui de Hradschin près de Prague, et enfin à Goeritz, où il mourut dans sa 80<sup>e</sup> année. Ce prince avait épousé en 1773 Marie-Thérèse de Savoie, dont il avait eu deux fils, le duc d'Angoulême et le duc de Berry, assassiné en 1820.

### 3<sup>e</sup> Princes français et rois de Navarre.

CHARLES DE FRANCE, dit aussi CHARLES DE LORRAINE, 2<sup>e</sup> fils de Louis d'Outremer, et frère de Lothaire, n'obtint, à la mort de son père, aucune part dans ses États; il reçut en 977 de l'empereur Othon II le duché de Basse-Lorraine (Brabant), sur lequel il avait des droits par sa mère, et consentit à en faire hommage à l'empereur. Le trône de France étant venu à vaquer en 987, par la mort de son neveu Louis le Fainéant, Charles devait y être appelé comme le plus proche parent mâle, mais Hugues Capet le fit exclure, par la raison qu'il était vassal de l'empire. Charles tenta tardivement de faire valoir son droit par les armes; après avoir obtenu quelques avantages, il fut pris dans la ville de Laon en 991, et renfermé dans la tour d'Orléans, où il mourut en 993. Il laissait deux fils, qui se fixèrent en Allemagne et dont la postérité s'éteignit obscurément au XIII<sup>e</sup> s.

CHARLES DE VALOIS, fils de Philippe le Hardi, né en 1270, eut en apanage les comtés de Valois et d'Amienon (1285). Il devint en 1290 comte d'Anjou, du Maine et du Perche, par son mariage avec Marguerite, fille aînée de Charles II d'Anjou, roi nominal de Sicile; par un 2<sup>e</sup> mariage, contracté avec l'héritière de Baudouin II, dernier roi latin de Constantinople, il avait aussi des prétentions sur ce trône. Il avait été investi en 1283 du titre de roi d'Aragon, auquel le pape Boniface VIII ajouta celui de *vicair de St-Siège*. Quelques succès qu'il obtint en Italie contre les ennemis du pape lui valurent en outre le surnom de *Défenseur de l'Église*. Envoyé en 1324 par le roi de France, Charles le Bel, son neveu, pour enlever la Guyenne et la Flandre au roi d'Angleterre Édouard II, il contribua, par la prise de plusieurs villes, à accélérer la paix, qui fut conclue entre le roi de France et la sœur de ce prince, Isabelle, reine d'Angleterre. Il mourut l'année suivante à Nogent, laissant un fils qui monta sur le trône de France sous le nom de Philippe VI, et commença la branche de Valois. On a dit de Charles qu'il fut *fils de roi*,



*frère de roi, oncle de rois, père de roi et jamais roi.* — Un autre *Charles de Valois*, duc d'Angoulême, puis comte d'Auvergne, fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet, 1573-1650, fut emprisonné en 1604 comme ayant conspiré contre Henri IV, recouvra sa liberté sous Louis XIII, et combattit vaillamment en Languedoc, en Allemagne et en Flandre. On a de lui des *Mémoires sur les règnes de Henri III et Henri IV*, Paris, 1662.

**CHARLES D'ANJOU**, frère de Louis IX, et roi de Naples. V. ci-après la série des *Rois de Naples*.

**CHARLES D'ANJOU**, comte du Maine, 3<sup>e</sup> fils de Louis II d'Anjou, roi de Naples et de Sicile, était le beau-frère et le favori de Charles VII, qu'il accompagna dans diverses expéditions de 1449 à 1452. Lors de l'avènement de Louis XI, il parut s'attacher à ce monarque, qui le chargea de régler ses différends avec le duc de Bretagne; mais sa négociation n'aboutit qu'à envenimer la haine des deux partis. Il tint une conduite encore plus équivoque pendant la *Ligue* dite du *Bien-Public*, soit en Normandie, où il négligea de contenir les Bretons, soit à la bataille de Monthéry, où il abandonna le roi et prit la fuite. Néanmoins, Charles, dont la lâcheté ou la perfidie paraissait devoir être punie du dernier supplice, ne subit que la disgrâce de Louis XI, intéressé à ménager le roi de Sicile René, frère de Charles. Il mourut en 1472.

**CHARLES D'ANJOU**, comte du Maine et duc de Calabre, fils du précédent, et dernier rejeton de la maison d'Anjou, fut investi du duché de Provence par le testament de son oncle René, mort en 1480; mais il mourut peu après, 1481, par suite de la douleur que lui causa la perte de sa femme. Il avait hérité des prétentions de ses ancêtres sur le trône de Naples, et portait comme roi de Naples le titre de Charles IV. Il légua à Louis XI sa souveraineté de Provence et ses prétentions sur Naples.

**CHARLES DE BLOIS** ou de CHÂTILLON, fils de Marguerite, sœur de Philippe de Valois, épousa en 1337 Jeanne de Penthièvre, fille de Gui, et nièce de Jean III, duc de Bretagne. Les conditions du mariage furent que Charles de Blois prendrait le nom et les armes de Bretagne et qu'il succéderait au duc Jean III, qui n'avait pas d'enfants. La plupart des seigneurs et des barons lui prêtèrent foi et hommage, comme à l'héritier présomptif de leur souverain; mais Jean, comte de Montfort, frère du duc de Bretagne, prétendait hériter de ses États. A la mort du duc (1341), il s'allua entre les deux compétiteurs une guerre sanglante qui dura 23 ans; elle se termina en 1364 par la mort de Charles de Blois, qui fut vaincu et tué à la bataille d'Auray. Pendant cette longue lutte, dans laquelle la France soutenait Charles, tandis que l'Angleterre appuyait son rival, on vit briller plusieurs guerriers célèbres, Gautier de Mauni, Beaumanoir, Du Guesclin et Chandos. Charles ayant été pris en 1346, au combat de La Roche-Darrien, et enfermé dans la Tour de Londres, sa femme, Jeanne de Penthièvre, continua la guerre, jusqu'au retour de son mari, contre Jeanne de Flandre, femme du comte de Montfort.

**CHARLES DE BOURBON**, connétable. V. BOURBON.

**CHARLES D'ORLÉANS**, DE GUYENNE. V. ORLÉANS, etc.

**CHARLES LE TÉMÉRAIRE**, duc de Bourgogne, fils de Philippe le Bon, né en 1433, porta d'abord le titre de comte de Charolais et se signala de bonne heure par son courage et sa haine contre Louis XI. Il entra dans la *Ligue du Bien-Public* formée contre ce prince, et lui livra la bataille de Monthéry (1465). Devenu duc de Bourgogne en 1467, il punit avec rigueur les Liégeois qui s'étaient révoltés contre leur évêque, son parent et son allié. Ayant appris que Louis XI, qui négociait avec lui à Péronne, excitait de nouveaux Liégeois à la révolte, il attira ce prince dans une conférence à Péronne et le força à l'accompagner contre eux et à l'aider à les soumettre (1468). Tout son règne fut rempli par ses guerres avec le roi

de France (dont il était le plus puissant vassal et contre lequel il chercha à susciter l'empereur et le roi d'Angleterre), et par les efforts qu'il fit pour agrandir ses États aux dépens de ses voisins, surtout de la Suisse et de la Lorraine. Il fut battu par les Suisses en plusieurs rencontres, notamment à Grandson, puis à Morat, où son armée fut exterminée (1476), et il trouva peu après la mort sous les murs de la ville de Nancy qu'il disputait au duc de Lorraine (1477). Il laissa une fille, Marie de Bourgogne, qui hérita de ses États et en porta une partie dans la maison d'Autriche, par son mariage avec Maximilien, fils de l'empereur Frédéric III.

**CHARLES I** (ou II en comptant pour 1<sup>er</sup> duc Charles de Lorraine), duc de Lorraine, fut élevé à la cour de France sous Charles V, régna de 1391 à 1431, soutint les droits à l'empire de son beau-père Robert contre Wenceslas; combattit dans les rangs de l'armée française à la journée d'Azincourt, et fut fait connétable en 1417.

**CHARLES II** (ou III), dit le *Grand*, duc de Lorraine, fils du duc François I et de Christine de Danemark, nièce de Charles Quint, né à Nancy en 1543, n'avait que 3 ans lorsque son père mourut. Sa mère Christine fut déclarée régente. Ce prince fut le bienfaiteur de son peuple et le législateur de son pays; il fonda les villes de Clermont en Argonne, Lunéville, Stenay, et arrêta le plan de la ville de Nancy. Il avait épousé Claude, fille du roi de France Henri II, et prétendit au trône en 1589.

**CHARLES III** (ou IV), fils du précédent, né en 1604, duc de Lorraine en 1624, se mit impudemment en hostilité avec la France et fut dépossédé de ses États par Louis XIII (1631). Il en recouvra une partie par les traités de St-Germain (1641) et des Pyrénées (1659); mais il en fut chassé de nouveau par Louis XIV pour avoir violé ces traités et être entré dans la coalition contre la France. Il mourut en 1675, après avoir remporté une victoire à Consbruck sur le maréchal de Créquy. Il n'avait pas d'enfants. Par un testament signé en 1660, il avait institué Louis XIV son héritier.

**CHARLES IV** (ou V), né à Vienne en 1643, m. en 1690, était veuve du préc., et succéda à ses droits en 1675, malgré l'opposition de Louis XIV. Ne pouvant se mettre en possession de ses États, il prit du service en Autriche. Il fut un des meilleurs généraux de l'empire, battit les Turcs sous les murs de Vienne, leur prit Dude et gagna sur eux la victoire de Mohacz (1687). L'empereur Léopold lui avait donné la main de sa sœur, l'archiduchesse Marie-Eléonore.

**CHARLES 1<sup>er</sup>**, roi de Navarre, le même que CHARLES IV, roi de France, roi de Navarre du chef de sa mère.

**CHARLES II**, dit le *Mauvais*, né en 1332, était arrière-petit-fils de Philippe III, et devint roi de Navarre en 1349, à la mort de sa mère Jeanne de Flandre. Ayant des droits sur la couronne de France en cas d'extinction de la branche de Valois, il ne cessa de fomenter des troubles en France, dans l'espoir d'arriver au trône. Il s'allia dans ce but avec le roi d'Angleterre, éleva des prétentions sur plusieurs provinces, souleva Paris, de concert avec Ét. Marcel, contre le Dauphin (Charles V), tenta même de l'empoisonner (1377), et ne resta tranquille qu'après avoir été battu à Cocherel par Du Guesclin (1364) et quand il vit le roi solidement établi sur le trône. Il se tourna alors vers l'Espagne, et eut de longs démêlés avec Pierre le Cruel et Henri de Transtamare, qui se disputaient la Castille. Fraïssant tous les partis à la fois, il se fit tant d'ennemis qu'il fut forcé pour se tirer d'affaire d'abandonner une portion de ses États (1379). Instruit enfin par l'adversité, il passa ses dernières années en paix, ne s'occupant que de l'administration de son royaume. Il mourut en 1387. Il avait épousé une fille du roi Jean.

**CHARLES III**, dit le *Noble*, fils du préc., lui succéda en 1387, et s'appliqua à vivre en paix avec ses voisins. Il renonça aux prétentions de son père sur plusieurs provinces de France (1404), et reçut en

dédommagement des sommes considérables. Il mourut en 1425, après un règne long et paisible.

#### 4<sup>e</sup> Empereurs d'Allemagne.

CHARLES I et CHARLES II. V. CHARLEMAGNE et CHARLES-LE-CHAUVE, à la série des rois de France.

CHARLES III, dit *le Gros* ou *le Gras*, 3<sup>e</sup> fils de Louis le Germanique, né en 832, roi d'Allemagne en 876, empereur en 881, réunit en 882 tout le patrimoine de son père par suite de la mort de ses deux frères, Carloman, roi de Bavière, et Louis, roi de Saxe. Des bandes normandes étant venues ravager la Lorraine, il les éloigna en achetant la paix au lieu de les combattre. Nommé régent de la France (884) pendant la minorité de Charles le Simple, et lorsque les Normands envahissaient la Neustrie, il traita encore avec ces barbares, et ne les éloigna qu'en leur payant une somme de 700 liv. d'argent. Il s'attira, par cette lâche conduite, le mépris universel. se vit abandonné par son armée et fut déposé solennellement à la diète de Tribur en 887. Il mourut l'année suivante à l'abbaye de Reichenau, dans un abandon universel.

CHARLES IV, empereur, né en 1316, mort en 1378, fils de Jean de Luxembourg, roi de Bohême, et petit-fils de l'empereur Henri VII, fut couronné roi de Bohême en 1346, et empereur l'année suivante. Il publia la fameuse Bulle d'Or (1356), qui jusqu'à nos jours a été la loi fondamentale de l'empire germanique. Charles IV montra une grande condescendance envers le pape et le clergé, établit en faveur du Saint-Siège des impôts onéreux, affranchit le clergé de toute autorité temporelle et s'attira par là de grandes difficultés. C'est contre lui que les villes libres de l'empire formèrent la Ligue de Souabe. Ce prince fonda les universités de Prague et de Vienne.

CHARLES V, dit *Charles-Quint*, empereur d'Allemagne, roi d'Espagne et des Deux-Siciles, né en 1500 à Gand, était fils de Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, et de Jeanne la Folle, fille de Ferdinand et d'Isabelle et héritière de Castille. Déclaré roi d'Espagne en 1516, du vivant de sa mère, il fut élu empereur trois ans après, et succéda à l'empereur Maximilien, son aïeul; il avait eu pour compétiteur François I, roi de France. Les deux rivaux se firent longtemps la guerre. Après différents succès, Charles l'emporta, et François I, fait prisonnier à la bataille de Pavie (1525), fut conduit en Espagne et contraint de signer à Madrid un traité désastreux. Ce traité ne put être exécuté : de là une nouvelle guerre (1526), que signalèrent la prise de Rome par le connétable de Bourbon (1527), et l'expédition de Lautrec dans le roy. de Naples (1528); la paix de Cambrai (1529) mit fin à cette guerre. En 1536, Charles-Quint reprit les armes, pour secourir son allié, le duc de Savoie, attaqué par François I, et vint assiéger Marseille; il fut obligé de se retirer, et conclut à Nice en 1538 une trêve de 10 ans. En 1539, il obtint du trop confiant François I la permission de traverser la France pour aller réprimer la révolte des Gantois et fut reçu à Paris avec magnificence. Il n'en recommença pas moins la guerre trois ans après; mais son armée fut défaite à Cériseles, ce qui amena la paix de Crespy (1544). En Allemagne, Charles fit tous ses efforts pour s'opposer à la Réforme, et défît à Mühlberg les Protestants confédérés (1547); il fut contraint néanmoins de signer en 1552 la paix de Passaw, qui assurait aux Réformés la liberté de conscience. La même année, il tourna de nouveau ses armes contre la France, mais il assiégea inutilement Metz, que défendait le duc de Guise (1552). Charles-Quint fit aussi plusieurs expéditions en Afrique : il défît Barberousse en 1535 et prit Tunis, mais il échoua contre Alger (1541). Affaibli par la vieillesse et les maladies, aigri par les revers, cet empereur abdiqua en 1556 et céda l'empire à Ferdinand son frère. Déjà depuis plusieurs mois il avait placé la couronne d'Espagne sur la tête de Philippe son fils. Il se retira dans le monastère de St-Just ou Yuste en

Estramadure et y mourut en 1558. On a dit, mais à tort, qu'il regretta le pouvoir dont il s'était démis. Ce prince était du caractère le plus dissimulé; il était ferme, mais impitoyable et sans générosité. On a plusieurs fois écrit sa *Vie*; l'ouvrage le plus connu est *l'Histoire de Charles V* de Robertson. trad. par Suard. M. Mignet a donné *l'Histoire de son Abdication et de son séjour au monastère de Yuste*. Lanz a pub. ses *Lettres*, Leips., 1845 (en franc.).

CHARLES VI, 2<sup>e</sup> fils de l'empereur Léopold, né en 1685, se fit d'abord couronner roi d'Espagne à Vienne en 1703, à la mort de Charles II, et se rendit dans ce royaume en 1704; il trouva un redoutable concurrent dans Philippe V, petit-fils de Louis XIV, et ne put réussir à se mettre en possession de cette couronne (*V. Guerre de Succession*); cependant il fut reconnu roi de Naples (1707). A la mort de Joseph I, son frère (1711), il fut nommé empereur d'Allemagne. Par le traité de Rastadt (1714), il renonça à ses prétentions sur l'Espagne et obtint la cession de Naples, des duchés de Milan et de Mantoue, de la Sardaigne et des Pays-Bas. Sous son règne, les troupes impériales, conduites par le prince Eugène, remportèrent sur les Turcs les victoires de Peterwaradin (1716) et de Belgrade (1717), et les forcèrent à signer la paix de Passarowitz (1718). Charles VI entreprit aussitôt après une nouv. guerre contre le roi d'Espagne Philippe V, et entra dans la quadruple alliance formée contre ce prince par la Grande-Bretagne, la France, l'empereur et les États de Hollande (1718); mais ces différends furent arrangés par le traité de Vienne en 1725. La guerre se ralluma encore en 1733 à l'occasion de l'élection du roi de Pologne, Frédéric-Auguste, que l'empereur Charles VI avait favorisée, tandis que la France soutenait Stanislas : cette guerre fut terminée en 1735 par un traité qui donnait la Lorraine à Stanislas en dédommagement de sa couronne. Attaqué par les Turcs peu après, Charles VI leur abandonna en 1739 la Valachie, la Serbie et Belgrade. Il mourut en 1740. Il avait pour fille aînée Marie-Thérèse : il voulut assurer ses États d'Autriche à cette princesse et publia dans ce but dès 1713 une *Pragmatique-Sanction*; néanmoins sa succession fut vivement disputée. Ce prince a laissé des *Commentaires sur sa propre vie*, qui ont été publ. à Bruxelles en 1862.

CHARLES VII (Charles Albert), fils de Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, né en 1697, épousa en 1722 une fille de l'empereur Joseph I, et succéda en 1726 à son père dans l'électorat de Bavière. Après la mort de l'empereur Charles VI (1740), il refusa de reconnaître Marie-Thérèse, fille de Charles VI, pour héritière des États d'Autriche, et prétendit avoir droit à la couronne en vertu d'un testament de Ferdinand I. Il fut soutenu par la France, et les troupes de Louis XV parvinrent à le faire couronner duc d'Autriche à Lintz, roi de Bohême à Prague, et enfin empereur à Francfort en 1742. Mais la fortune ne tarda pas à l'abandonner : il perdit en peu de temps toutes ses conquêtes et fut même chassé de ses États héréditaires. Cependant en 1744, le roi de Prusse Frédéric II ayant fait dans la Bohême une diversion qui occupa l'armée impériale, Charles en profita pour recouvrer ses États et rentra enfin dans Munich. Il y mourut en 1745. Il eut pour successeur à l'électorat son fils Maximilien-Joseph, et à l'empire François I, époux de Marie-Thérèse.

#### 5<sup>e</sup> Rois d'Angleterre.

CHARLES I, roi d'Angleterre, fils de Jacques I, monta sur le trône en 1625, âgé de 25 ans. Il se laissa gouverner par Buckingham, qui avait été aussi le favori de son père; tenta contre l'Espagne et la France des expéditions qui eurent l'issue la plus malheureuse; renvoya successivement quatre parlements qui lui refusaient des subsides ou qui lui adressaient de justes réclamations, entre autres la célèbre *pétition des droits* (1628), et prétendit gouverner seul et sans contrôle. Après avoir mécontenté

ses peuples par la violation de leurs privilèges, ils les irrita encore en voulant imposer dans tout le royaume une nouvelle liturgie établie par l'archevêque Laud. Les Presbytériens se soulevèrent alors et résidèrent le fameux *Covenant*, acte par lequel ils s'engageaient à défendre leur religion jusqu'à la mort (1638). Charles, ne pouvant les réduire, se vit forcé de convoquer un nouveau Parlement (1640), mais cette assemblée, connue sous le nom de *Long-Parlement*, loin de lui prêter secours, s'éleva en juge de sa conduite, condamna à mort Strafford, son principal ministre, et assembla contre lui-même une armée à la tête de laquelle elle mit Essex et Cromwell. Les troupes royales furent battues en plusieurs rencontres, notamment à Newbury (1643), Marston-Moor (1644), à Naseby (1645), et Charles I, qui s'était réfugié en Ecosse, fut livré aux révoltés par les Écossais (1647). Traduit devant le Parlement, il fut condamné à mort comme tyran, et exécuté en 1649 devant le palais de White-Hall; il subit le supplice avec dignité. Ce prince avait épousé Henriette de France, fille de Henri IV et sœur de Louis XIII. Il eut pour fils Charles II et Jacques II.

CHARLES II, fils de Charles I, né en 1630, mort en 1685, était réfugié en Hollande quand son père fut mis à mort (1649). Il prit aussitôt le titre de roi, vint en Ecosse où il trouva des partisans et se fit couronner à Scone (1651); mais ayant été battu à Dunbar et à Worcester, il fut obligé de se retirer sur le continent. Il ne put monter sur le trône qu'en 1660, deux ans après la mort du Protecteur; il le dut surtout au dévouement du général Monk. Profitant peu de l'exemple de son père, Charles II cassa comme lui plusieurs parlements, voulut gouverner seul et s'entoura de ministres corrompus (V. CABAL). Avidé de plaisirs, il employa toutes sortes de moyens pour se procurer de l'argent, vendit à Louis XIV Dunkerque, et reçut pendant longtemps une pension de ce monarque. Le mécontentement excité par sa conduite donna naissance au parti des *whigs*, opposé à celui des *tories*, et à plusieurs conspirations, qui devinrent à leur tour l'occasion d'exécutions sanglantes : on cite dans le nombre la conspiration de *Rye-House*, suivie du supplice de lord Russell et d'Algernon Sidney. La peste (1665) et l'incendie de Londres (1666) ajoutèrent encore aux malheurs de cette époque. On doit à ce prince la fondation de la Société royale de Londres (1660); son règne est remarquable par les progrès de la littérature, mais plus encore par la dissolution des mœurs qui s'étendit de la cour dans toutes les classes de la société. Charles ne laissa pas d'enfants et eut pour successeur son frère Jacques II.

CHARLES-ÉDOUARD, dit le *Prétendant*. V. STUART.  
6° *Rois de Suède*.

La Suède compte 14 rois du nom de Charles : les règnes des six premiers n'offrant aucun fait historique certain, et leur existence même n'étant point authentique, nous les passerons sous silence.

CHARLES VII, fils de Swerker I, succéda à son père comme roi de Gothie en 1151, et devint roi de toute la Suède en 1161. Il fit la guerre aux habitants de l'Ingrie et de l'Esthonie pour les contraindre à embrasser le Christianisme, fonda beaucoup d'églises et de monastères qu'il dota richement, et obtint du pape l'érection du siège épiscopal d'Upsal, cependant le pouvoir du clergé ayant pris des accroissements excessifs, il alla y mettre un terme, lorsqu'il fut assassiné en 1168 par Canut Ericson, fils de son prédécesseur.

CHARLES VIII, fils de Canut Bonde, ce qui le fait souvent désigner sous le nom de *Canutson*, descendant du roi Eric IX, dit le *Saint*. L'union des royaumes de Danemark, de Suède et de Norwège, proclamée à Calmar en 1397 par Marguerite de Waldemar, n'ayant été pour la Suède qu'une source de calamités, fut rompue en 1448, et Charles Canutson fut élu roi de Suède. La Norwège le reconnut en

cette qualité l'année suivante; mais ce royaume ne tarda pas à lui être enlevé par Christian I d'Oldenbourg, qui le força même quelque temps après d'abandonner le trône de Suède (1457). Charles le reprit bientôt, mais pour le perdre de nouveau. Remis une 3<sup>e</sup> fois en possession de sa couronne (1467), il la conserva jusqu'à sa mort, en 1470.

CHARLES IX, 4<sup>e</sup> fils de Gustave Wasa, né en 1550, porta d'abord le titre de duc de Sudermanie. A la mort de son frère aîné, Jean III (1592), il profita de l'absence de l'héritier légitime, Sigismund, son neveu, qui avait été élu roi de Pologne, pour se faire décerner l'administration de l'Etat, et bientôt après, il se fit proclamer roi (1604). Il avait fait décréter en 1595 que le Luthéranisme serait la seule religion tolérée en Suède. Il eut à combattre les Russes, les vainquit et soumit la Finlande; mais il éprouva des revers dans les guerres qu'il fit aux Polonais et aux Danois. Il fonda Gothenbourg en 1607 et mourut en 1611. Il eut pour successeur son fils, Gustave Adolphe.

CHARLES X OU CHARLES-GUSTAVE, né en 1622, fils de Jean Casimir, prince palatin du Rhin, et de Catherine, fille de Charles IX, monta sur le trône en 1654, après l'abdication de Christine, sa cousine. Il tourna d'abord ses armes contre les Polonais (1655), dont le roi, Jean Casimir, protestait contre son avènement, gagna la célèbre bataille de Varsovie, qui dura trois jours (1656), et s'empara de toute la Pologne en moins de trois mois. L'année suivante, il eut à combattre le roi de Danemark; il soumit rapidement le Holstein, le Slesvig et le Jutland, conduisit son armée sur les glaces du petit Belt, traversa à pied la mer d'île en île, et arriva ainsi dans l'île de Seeland. La terreur se répandit aussitôt dans Copenhague, et Charles, par le traité de Rothschild, se fit céder la Scanie et plusieurs autres provinces qui sont restées depuis à la Suède (1658). Prétextant que le traité n'avait pas été exécuté, Charles, qui ambitionnait l'empire du Nord, reparut bientôt devant Copenhague et livra l'assaut; mais il fut repoussé. Il avait converti le siège en blocus et préparait une nouvelle attaque, lorsqu'il mourut subitement, en 1660, à Gothenbourg.

CHARLES XI, fils de Charles X (Gustave), fut reconnu roi en 1660, n'ayant que cinq ans. Le traité d'Oliwa, conclu en 1660 par le conseil de régence, termina la guerre entreprise par Charles X, et assura à la Suède une extension considérable de territoire. Charles commença à gouverner par lui-même en 1672; il s'allia avec Louis XIV, battit en plusieurs rencontres Christian V, roi de Danemark, qui lui avait déclaré la guerre, et le força à lui accorder une paix avantageuse (1679). Déclaré souverain absolu par les Etats assemblés (1680), il ne s'occupa plus que du soin d'améliorer l'administration intérieure de son royaume. Il mourut en 1697. Ce monarque laissa à son fils un royaume florissant, une armée et une flotte respectables, et un trésor tel que n'en avait jamais possédé aucun souverain du Nord. Il encouragea le commerce, et protégea les sciences, les lettres et les arts : on lui doit la fondation du port de Carlscrona et de l'Université de Lund.

CHARLES XII, fils de Charles XI, né en 1682, monta sur le trône en 1697, n'ayant que quinze ans. Frédéric IV, roi de Danemark, Auguste II, roi de Pologne, Pierre I, czar de Moscovie, se coalisèrent contre ce jeune prince. Charles tourna d'abord ses armes contre le Danemark, alla mettre le siège devant Copenhague, et força Frédéric à signer la paix à Travendahl (août 1700). Il marcha aussitôt contre les Russes qui, au nombre de 60 000 hommes, assiégeaient Narwa, et les battit complètement avec 9090 Suédois (nov. 1700). Après cette bataille, Charles court attaquer Auguste, roi de Pologne, remporte une victoire signalée sur les bords de la Duna (1701), se rend maître de toute la Pologne, détrône Auguste, à la place duquel il met Stanislas Leczynsky, poursuit son ennemi jusque dans ses Etats et

Saxe, et le force à signer le traité d'Alt-Ranstadt (1706), par lequel il renonçait à la couronne de Pologne. De la Saxe, Charles XII, à la tête d'une armée de 43 000 hommes, se dirige sur Moscou. Mais éprouvant enfin l'inconstance de la fortune, il fut battu par le czar à Pultawa (1709), et se vit réduit à chercher un asile chez les Turcs. Il se retira à Bender où il séjourna plusieurs années. Pendant son absence, Auguste remonta sur le trône de Pologne, Pierre entra en Livonie, et Frédéric, roi de Danemark, envahit la Scanie. Cependant Charles, en quelque sorte prisonnier des Turcs, suscitait la Porte contre le czar. La paix ayant été conclue entre les deux puissances, on voulut le forcer à quitter sa retraite : il se retrancha dans sa maison, s'y défendit (1713) avec quelques domestiques contre un corps d'armée, et ne se rendit que quand la maison fut en feu. Il partit enfin, et, prenant le costume d'un simple officier allemand, il traversa à cheval les États de l'empereur, et arriva après seize jours et seize nuits de marche à Stralsund (1714). Assiégé dans cette ville par une armée combinée de Danois, de Saxons, de Prussiens et de Russes, il y fit des prodiges de valeur; mais la place ne pouvant plus tenir, il se retira à Lund en Scanie. Aidé des conseils du baron de Goertz, il était parvenu à rétablir ses affaires; la Norwège était déjà en partie occupée, et la prise de la forteresse de Frédéricshald allait le rendre maître du reste du pays, lorsqu'il fut tué devant cette place (1718). On croit que la balle qui le frappa partit d'une main suédoise. La fermeté, la valeur, l'amour de la justice, dominaient dans le caractère de ce prince; mais il oublia ces belles qualités et les rendit souvent funestes à ses peuples et à lui-même. A sa mort, le baron de Goertz, son principal ministre, fut décapité. Après lui, son pays disparut du nombre des grandes puissances. Le Dr Norberg a écrit en suédois une histoire de Charles XII qui a été trad. en français par Warmholtz. *L'Histoire de Charles XII* par Voltaire, bien que moins complète, n'est pas moins exacte et offre plus d'intérêt; c'est l'un des livres les mieux écrits de notre langue.

CHARLES XIII, né en 1758, mort en 1818, était le 2<sup>e</sup> fils d'Alphonse-Frédéric. Nommé régent après l'assassinat de Gustave III, son frère (1792), il s'était retiré, à la majorité de Gustave IV, et vivait en simple particulier, lorsqu'en 1809, par suite de la révolution qui renversa le nouveau roi, il fut placé lui-même sur le trône. A son avènement il fit la paix avec la France, la Russie et le Danemark; cependant, quelques années après, il eut à soutenir une guerre avec le Danemark au sujet de la Norwège; il conquit cette province et l'annexa définitivement à ses États; elle lui fut assurée après les événements de 1814. N'ayant pas d'enfants, il avait adopté pour successeur le prince de Holstein-Augustenburg; ce jeune prince étant mort (1810), le général français Bernadotte fut choisi pour le remplacer.

CHARLES XIV ou CHARLES-JEAN (J. B. BERNADETTE, roi sous le nom de), né à Pau en 1764, mort en 1844, était fils d'un avocat. Il s'engagea comme simple soldat, et n'était encore que sergent-major en 1789. Après s'être distingué aux armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse, il fut proclamé, par Kléber, général de brigade sur le champ de bataille en 1794, devint peu de mois après général de division, contribua puissamment aux victoires de Fleurus et de Juliers (1794), fit capituler Maestricht et prit Altdorf (1795). Chargé en 1797 de conduire à Bonaparte en Italie 20 000 hommes de l'armée de Sambre-et-Meuse, il rivalisa d'ardeur avec le jeune général, et, quoiqu'il éprouvât peu de sympathie pour lui, soupçonnant ses desseins ambitieux, il le seconda de tout son pouvoir : il eut une part glorieuse au passage du Tagliamento, prit Gradiska, Trieste, Laybach, Idria, et vint après la campagne présenter au Directoire les drapeaux enlevés à l'en-

nemi. Envoyé en Autriche comme ambassadeur (1798), il y excita une émeute pour avoir arboré le drapeau tricolore, et quitta bientôt Vienne, parce qu'on lui refusait des réparations. Porté au ministère de la guerre par l'influence de Barras après le 30 prairial, il réorganisa en 2 mois (2 juillet-11 sept. 1799) les services qui étaient dans un état déplorable; déjà il avait rappelé la victoire sous nos drapeaux quand il fut écarté par une intrigue de Sieyès. Après la révolution du 18 brumaire, à laquelle il avait refusé de concourir, il fut envoyé par les consuls dans la Vendée (1800) : il sut par ses habiles dispositions empêcher les Anglais de débarquer à Quiberon et rétablir la tranquillité dans le pays. En 1804, il reçut de Napoléon le bâton de maréchal, avec le gouvernement du Hanovre; il forma dans ce pays un beau corps d'armée, à la tête duquel il exécuta plusieurs glorieux faits d'armes : ainsi, en 1805, il rétablit dans Munich l'électeur de Bavière, allié de la France, conquit le pays de Salzbourg, et contribua à la victoire d'Austerlitz, après laquelle il reçut le principauté de Ponte-Corvo; en 1806, il battit les Prussiens devant Halle et à Lubeck, où il fit Blücher prisonnier; puis, marchant sur la Pologne, passa la Vistule, occupa Elbing, Braunsberg, et défait les Russes à Mohrungen et à Spanden sur la Passarge, où il fut grièvement blessé (1807). Nommé, après sa guérison, gouverneur des villes anséatiques, et chargé d'opérer contre la Suède, il suspendit les hostilités dès qu'il eut appris qu'une révolution avait précipité du trône Gustave IV, seul hostile à la France (13 mars 1808); cette conduite loyale lui concilia l'estime et l'affection des Suédois, mais elle paraît avoir excité le mécontentement de Napoléon, dont elle contrariait les projets. En 1809, il commanda le 9<sup>e</sup> corps, composé en grande partie de Saxons, et contribua puissamment avec eux à la victoire de Wagram; mais il se retira après la bataille, ne trouvant pas que l'Empereur eût dans ses bulletins rendu justice à ses troupes. Il n'en fut pas moins chargé de repousser les Anglais débarqués à Walcheren (juillet 1809); il accomplit en 60 jours cette difficile mission. Malgré ce nouveau succès, il se vit encore une fois privé de son commandement; il était en disgrâce complète lorsqu'un trône lui fut offert. Élu le 20 août 1810 prince royal de Suède, adopté par le roi Charles XIII, il partit avec l'assentiment de Napoléon. Il consentit d'abord à seconder la politique de l'Empereur et accéda même au blocus continental; mais au commencement de 1812, les troupes françaises ayant envahi le territoire suédois, il rompit avec Napoléon et entra dans la coalition contre la France. Nommé généralissime de l'armée du Nord, le prince royal débarqua à Stralsund avec 30 000 Suédois, vainquit Oudinot à Gross-Beeren, Ney à Dennevit, et eut une part décisive à la funeste bataille de Leipsick (1813); toutefois, il ne pénétra pas à main armée sur le territoire français, et s'arrêta sur les bords du Rhin; il tenta même, mais inutilement, de déterminer Napoléon à la paix, et de détourner les alliés de passer le Rhin. A peine de retour en Suède, où il fut reçu avec enthousiasme, il marcha sur la Norwège, dont la possession lui avait été assurée par les alliés, et s'en rendit maître en 15 jours (1814). Reconnu roi de Suède à la mort de Charles XIII, en 1818, Charles-Jean ne s'occupa plus que de faire prospérer ses États; il cimentait l'union des Suédois et des Norvégiens, tout en laissant à chacun des deux peuples sa constitution propre, développa l'instruction publique, l'agriculture, l'industrie et le commerce, et réunit, par le canal de Gothie, l'Océan et la Baltique (1822). Il avait pris pour devise : *L'amour de mon peuple est ma récompense*; il mérita en effet d'être chéri des Suédois. — Bien qu'on ne puisse que regretter la conduite de Bernadotte envers la France, on doit reconnaître qu'il posséda les talents d'un grand géné-

ral et d'un grand roi. On a publié sa *Correspondance avec Napoléon de 1810 à 1814*, Paris, 1819, et un *Recueil de ses Lettres, proclamations et discours* (Stockholm, 1825). Son *Histoire* a été écrite par Touchard-Lafosse, 1838, et par Sarrans jeune, 1845. — Bernadotte avait épousé Eugénie Clary, fille d'un négociant de Marseille et sœur de la femme de Joseph Bonaparte; il n'a laissé qu'un fils, le prince Oscar, né en 1799, qui lui a succédé.

#### 7° Rois d'Espagne.

CHARLES I ou *Charles-Quint*, roi d'Espagne.

V. CHARLES V, à la série des empereurs d'Allemagne.

CHARLES II, roi d'Espagne et de Naples, fils de Philippe IV, né en 1661, était d'une complexion si débile qu'il ne put marcher et parler qu'à 5 ans. Il fut proclamé roi en 1665, sous la tutelle de sa mère Anne d'Autriche. La destinée de ce prince faible fut d'être sans cesse gouverné : il le fut d'abord par sa mère, puis par don Juan d'Autriche, son frère naturel; par sa femme, Louise d'Orléans, et enfin par ses ministres. Ayant eu l'imprudence d'entrer dans la coalition contre Louis XIV, il se vit enlever la Franche-Comté et plusieurs provinces des Pays-Bas (1678). N'ayant pas d'enfants, quoiqu'il eût été marié deux fois, il vit à trois reprises les puissances européennes régler sans lui le partage de ses États (1668, 1698, 1700) : dans son indignation, il fit, en 1700, un testament par lequel il déclarait héritier de toute la monarchie espagnole Philippe de France, duc d'Anjou et petit-fils de Louis XIV; on sait quelle guerre excita ce testament, contre lequel protesta la maison d'Autriche (V. succession). Il mourut peu après, le 1<sup>er</sup> nov. En lui finit la branche aînée de la maison d'Autriche, qui régnait en Espagne depuis deux siècles. Sous ce règne, l'Espagne, plongée dans un désordre extrême, perdit le reste de considération dont elle jouissait en Europe.

CHARLES III, fils de Philippe V et d'Elisabeth Farnèse, né en 1716, mort en 1788, porta longtemps le nom de *don Carlos*. Il régna d'abord sur Parme, dont il avait hérité par sa mère en 1731; quelques années après (1734), son père lui céda ses droits sur le royaume des Deux-Siciles. Il sut en peu de temps se mettre en possession de cette nouvelle couronne, battit à Bitonto les Impériaux qui la lui disputaient, et fut reconnu par la France en 1735; il prit, comme roi de Naples, le nom de Charles VII. Bien secondé par son ministre Tanucci, il gouvernait avec sagesse depuis 28 ans ses États d'Italie, lorsqu'en 1759 il fut appelé au trône d'Espagne par la mort de son frère Ferdinand VI; il laissa les Deux-Siciles à son 3<sup>e</sup> fils, Ferdinand, et monta sur le trône d'Espagne sous le nom de Charles III. Il conclut avec Louis XV le *Pacte de famille* (1761), et se joignit à la France dans les deux guerres qu'elle eut à soutenir contre l'Angleterre en 1762 et 1778; il n'éprouva que des revers dans la 1<sup>re</sup> de ces deux guerres, mais il répara en partie ses pertes dans la 2<sup>e</sup>, et recouvra Minorque et la Floride, que les Anglais lui avaient enlevées. Il tenta à plusieurs reprises (1775, 1783, 1784) de punir l'insolence des pirates d'Alger; mais il ne réussit pas dans ces expéditions. Ce prince s'occupait surtout d'améliorer l'état intérieur de l'Espagne. On lui doit des canaux, des grands chemins, l'hôtel des douanes et celui des postes à Madrid, le cabinet d'histoire naturelle, le jardin botanique, les académies de peinture et de dessin; il créa des écoles militaires et navales, et fit d'importants armemens maritimes. Il voulut aussi réformer le costume des Espagnols; mais ce projet causa un terrible soulèvement à Madrid (1765). Il se montra très-opposé aux Jésuites et les bannit en 1767 de son royaume et de ses colonies. — Ce prince fonda en 1771, à l'occasion de la naissance de l'Infant, l'*Ordre de Charles III*, destiné à récompenser le mérite. La croix est blanche et bleue, à 8 pointes; au milieu on voit l'image de la Vierge, avec cette devise : *Virtuti et merito*. Le ruban est bleu liseré de blanc.

CHARLES IV, roi d'Espagne, fils de Charles III, né à Naples en 1748, mort en 1819, succéda à son père en 1788. Prince faible et incapable, il fut sans cesse dominé par la reine Marie-Louise ainsi que par le favori de cette princesse, Manuel Godoy, prince de la Paix, et fut à la merci de tous les événements. En 1793, après l'exécution de Louis XVI, il déclara la guerre à la France; mais il se vit bientôt contraint de faire la paix et même de conclure avec la France un traité d'alliance offensive et défensive (Bâle, 1795). En conséquence de ce traité, il dut faire la guerre au Portugal et à l'Angleterre; cette dernière puissance lui fit éprouver un terrible échec à Trafalgar (1805) et lui enleva ses plus belles colonies. Il devint ensuite le jouet de Napoléon. Accablé du joug que lui imposait l'Empereur, il voulut se retirer en Amérique; mais la révolte d'Aranjuez, excitée par son fils Ferdinand (18 mars 1808), l'empêcha d'exécuter ce projet, et il se vit contraint d'abdiquer en faveur de ce fils; deux mois après, Napoléon, que les deux princes avaient invoqué comme arbitre, le forçait, dans l'entrevue de Bayonne, à rétracter cette abdication et à en faire une nouvelle en sa propre faveur (5 mai). Charles IV fut envoyé à Compiègne, puis il alla résider à Marseille (jusqu'en 1811) et enfin à Rome, où il mourut.

#### 8° Rois de Naples et des Deux-Siciles.

CHARLES I, comte d'Anjou et de Provence, puis roi de Naples, né en 1220, mort en 1285, était fils de Louis VIII et frère de S. Louis. Il suivit son frère en Égypte et fut fait prisonnier comme lui après la bat. de Mansourah (1250). Rendu à la liberté, il vint gouverner la Provence dont il avait hérité par sa femme, Béatrix, fille de Raymond-Béranger. En 1264, le pape Urbain IV l'appela à combattre Mainfroi, roi de Naples et de Sicile, qui avait encouru la disgrâce du Saint-Siège, et lui donna la couronne de ce prince. Il réussit en effet à s'emparer du royaume de Naples en battant Mainfroi à Bénévent (1266) et son neveu Conradin à Tagliacozzo (1268); mais il souilla sa victoire par ses cruautés et rendit son gouvernement tellement odieux aux Siciliens, que ceux-ci, guidés par Jean de Procida, conspirèrent contre lui : l'an 1282, tous les Français qui se trouvaient dans Palerme furent massacrés le lundi de Pâques, à l'heure de vêpres, ce qui a fait nommer ce massacre les *Vêpres siciliennes*. Charles perdit la Sicile par suite de cet événement, mais il resta maître du royaume de Naples. A partir de cette époque, il n'éprouva que des revers.

CHARLES II D'ANJOU, dit le *Boiteux*, fils du précédent. Lorsque son père mourut, il était en captivité, ayant été fait prisonnier en 1284 dans un combat qu'il avait livré imprudemment aux Siciliens. Il ne recouvra la liberté qu'en 1289 et se fit couronner roi de Naples. Il s'efforça inutilement de reconquérir la Sicile que son père avait perdue; mais il gouverna ses peuples avec plus de douceur et de sagesse que lui. Il mourut en 1309, laissant le trône à son fils Robert. Un autre de ses fils Charles-Martel, disputa à André III le trône de Hongrie, 1290.

CHARLES III, dit *Charles de Duras*, petit-fils de Jean de Duras, frère du roi Robert, et arrière-petit-fils du pape, fut appelé en 1381 au trône de Naples par le pape Urbain VI, mécontent de la reine Jeanne. Il se mit en possession de la couronne sans coup férir et fit étouffer Jeanne; mais il eut ensuite à combattre Louis I, duc d'Anjou, à qui cette princesse avait cédé ses droits. Il finit par avoir aussi des démêlés avec le pape qui, l'ayant placé sur le trône, prétendait le dominer. En 1385, il fut appelé au trône de Hongrie, dont il était le seul héritier mâle; mais au moment où il croyait avoir triomphé de tous les obstacles, il fut assassiné par ordre de la reine de Hongrie, veuve du dernier roi, qui avait feint de renoncer à ses droits (1386). Son fils Ladislas lui succéda sur le trône de Naples.

CHARLES IV, comte du Maine, prétendant. V. CHARLES D'ANJOU (parmi les princes français).

CHARLES IV, roi de Naples, le même que CHARLES I (Espagne) et CHARLES V (Allemagne).

CHARLES V, roi de Naples. V. CHARLES II (Espagne).

CHARLES VI. V. CHARLES VI (Allemagne).

CHARLES VII, le même que CHARLES III (Espagne).

CHARLES-MARTEL, roi de Hongrie, 2<sup>e</sup> fils de Charles II, roi de Naples, et de Marie, reine de Hongrie, fut reconnu roi en 1290, à la mort de Ladislas IV; mais ne prit jamais possession de son trône et mourut à Naples en 1295, à 23 ans. Il laissa un fils, Charobert, qui régna après lui sur les Hongrois.

CHARLES-ROBERT. V. CHAROBERT.

Rois de Sardaigne (Pour les ducs de Savoie, qui ont précédé, V. SAVOIE).

CHARLES-EMMANUEL I (III comme duc de Savoie), roi de Sardaigne, fils de Victor-Amédée II, naquit en 1701, et monta sur le trône en 1730, après l'abdication de son père. Il s'unit en 1733 à la France et à l'Espagne, qui avaient projeté d'affaiblir la maison d'Autriche: à la tête des troupes confédérées, il fit la conquête du Milanais, vainquit les Impériaux à Guastalla, et obtint en récompense le Novarais et quelques fiefs de l'empire. La promesse d'une augmentation de territoire l'ayant déterminé en 1742 à prendre parti pour la reine de Hongrie, Marie-Thérèse, contre la France et l'Espagne, il s'empara de Modène, puis de la Mirandole, et déploya de grands talents militaires; mais, après avoir perdu 5000 hommes à Coni (1744), il signa en 1746, à Turin, la paix avec la France. Depuis, il consacra tous ses soins à soulager ses peuples. Il mourut en 1773.

CHARLES-EMMANUEL II, 4<sup>e</sup> fils de Victor-Amédée III, succéda en 1796 à son père, auquel la France venait d'enlever la plus grande partie de ses États. Associé aux infortunes de la famille des Bourbons, à laquelle il était allié (il avait épousé une petite-fille de Louis XV), Charles-Emmanuel IV fit d'infructueux efforts pour comprimer dans son royaume les ferments de révolution. Il fut forcé de céder à la république française ses États continentaux, et se retira en Sardaigne (1798). Il abdiqua en 1802 en faveur de son frère Victor-Emmanuel, et alla vivre à Rome, où il mourut en 1819, sous l'habit de jésuite.

CHARLES-FÉLIX, né en 1765, devint roi de Sardaigne en 1821 par l'abdication forcée de son frère Victor-Emmanuel, réprima les rebelles, régularisa l'administration et donna un code militaire. Il mourut en 1831, sans enfants, laissant la couronne au duc de Carignan (Charles-Albert).

CHARLES-ALBERT, né en 1798, mort en 1849, était issu de la branche collatérale de Savoie-Carignan. Élevé en France, il y puisa les idées libérales et se passionna pour l'indépendance de l'Italie. Il commandait l'artillerie du roi de Sardaigne lorsque éclata l'insurrection de 1821. Victor-Emmanuel, en abdiquant (13 mars), le nomma régent du royaume, jusqu'à l'arrivée du nouveau roi Charles-Félix. Il déclara aussitôt la constitution des *Cortes* d'Espagne, et institua une junta provisoire; mais, au bout de peu de jours (21 mars), il fut forcé de se retirer devant l'intervention autrichienne. Exilé en Toscane, il resta longtemps en disgrâce; cependant il fut nommé en 1829 vice-roi de Sardaigne. Appelé au trône en 1831 à défaut d'héritier direct, il opéra d'utiles réformes, créa un conseil d'État, reconstitua les conseils provinciaux, fit rédiger un code complet de lois civiles et criminelles, réorganisa l'armée, encouragea l'agriculture, l'industrie et les sciences, abolit le système féodal, toutes mesures qui le rendirent agréable au parti national; mais, dans la suite, dominé sans doute par des influences étrangères, il se montra beaucoup moins favorable à la cause de la liberté. Cependant, en 1848, après la révolution de Février, revenant aux idées de sa jeunesse, il donna à son peuple une constitution libérale, embrassa ouvertement la cause de l'indépen-

dance et de l'unité de l'Italie et appuya de ses armes les peuples insurgés de la Lombardie, de la Vénétie, des duchés de Parme et de Modène. Il obtint d'abord de brillants succès, battit les Autrichiens à Pastrengo (30 avril 1848), à Goito (30 mai), à Rivoli (10 juin), à Somma-Campagna (24 juillet), enleva Pizzighettonne, Peschiera; mais, mal secondé par les troupes lombardes, il fut à son tour battu à San-Donato par le maréchal Radetzky (4 août), se vit forcé d'évacuer précipitamment Milan, où il faillit être pris, et dut solliciter un armistice. Cédant aux exigences du parti démagogique, il recommença imprudemment la guerre à l'expiration de l'armistice; mais il n'éprouva plus que des revers: il permit, malgré des prodiges de valeur, la bataille décisive de Novare (23 mars 1849). Il abdiqua le jour même en faveur de son fils Victor-Emmanuel II, s'expatria, et mourut peu de mois après, à Oporto en Portugal, à la suite d'une longue maladie. Ce prince était profondément religieux; on a dit de lui: « Il s'est battu en héros, a vécu en moine et est mort en martyr. » Il encourageait les lettres et les sciences, et publia à ses frais les *Monumenta historice patriæ*, Turin, 1838, etc. Une statue lui a été élevée à Turin.

#### Personnages divers.

CHARLES-LOUIS, comte palatin du Rhin, né en 1617, fils de Frédéric V, comte palatin, rentra, après le traité de Westphalie (1648), en possession du Bas-Palatatin, qu'avait perdu son père (V. FRÉDÉRIC V), et obtint, en dédommagement du reste de ses États héréditaires, l'investiture d'un 8<sup>e</sup> électorat, qui fut créé en sa faveur, ainsi que la charge d'architrésorier de l'empire. En 1673, il entra dans la ligue formée contre la France. L'année suivante, Turenne ayant châté, par l'incendie de trente bourgs du Palatinat, les excès auxquels les habitants de ce pays s'étaient livrés envers les Français, l'électeur lui fit porter, dit-on, un défi en combat singulier. Il mourut en 1680. — Charles, son fils et successeur, mort en 1685, fut le dernier électeur de la maison de Simmeren.

CHARLES-THÉODORE, électeur palatin, de la maison de Sulzbach, né en 1724, fut investi des duchés de Juliers et de Berg en 1742, à la mort de son frère Charles-Philippe, et prit parti pour la Bavière dans la guerre de la succession d'Autriche. Au rétablissement de la paix en 1748, il ne s'occupa que du bien-être de ses sujets. Il fonda en 1757 à Mannheim une académie de dessin et de sculpture, puis en 1763 une académie des sciences et un cabinet d'antiquités. Appelé comme chef de la branche cadette de la maison palatine à la souveraineté des États de l'électeur de Bavière Maximilien-Joseph, qui était mort sans enfants, il fut proclamé duc de Bavière à Munich, en 1777. Il céda une partie de la Bavière à l'Autriche par le traité de Teschen (1779), et mit fin par là à une guerre dont cette succession avait été le prétexte entre le roi de Prusse et la maison d'Autriche. Il mourut sans postérité en 1799, et ses États échurent à la maison de Deux-Ponts.

CHARLES D'AUTRICHE (l'archiduc), général autrichien, fils de l'empereur Léopold II, et frère puîné de François II, né en 1771, mort en 1847, commanda en 1796 les troupes impériales sur le Rhin, obtint quelques avantages sur Jourdan et Moreau, qu'il obligea à repasser le fleuve, prit Kehl en 1797, mais fut moins heureux contre Bonaparte et Masséna, disputa la victoire à Caldiero, à Eckmühl, à Essling, perdit la bat. décisive de Wagram, où il fut blessé (1809), et se vit forcé de signer l'armistice de Znaim. Après cet échec, il quitta le service et consacra ses loisirs à l'étude. On a de lui: *Principes de stratégie*, Vienne, 1814; *Campagne d'Allemagne et de Suisse* en 1799, Vienne, 1819. Favorable aux idées libérales, il fut longtemps, pour ce motif, en défaveur à la cour.

CHARLES (J. Alexandre César), physicien, né en 1746, mort à Paris en 1823, s'est fait un nom par l'habileté avec laquelle il faisait les expériences. Il

s'occupa avec succès de l'électricité, perfectionna l'adrostat en y appliquant le gaz hydrogène, et fit à l'aide de ce procédé une ascension des plus hardies. Il devint membre de l'Académie des sciences (1785), et professeur au Conservatoire des arts et métiers.

**CHARLES**, landgraves de Hesse-Cassel. **V. HESSE.**

**CHARLES DE BADE. V. BADE.**

**CHARLES-QUINT. V. CHARLES V, empereur.**

**CHARLESTON**, v. forte des États-Unis (Caroline mérid.), entre les riv. Ashley et Cooper, à 10 k. de la mer; 45,000 h., dont env. milliers d'esclaves. Beau port, quatre forts, palais de l'État, hôtel de ville, douane, théâtres. Evêché catholique, évêché protestant, écoles de médecine et de droit, biblioth., sociétés diverses. Grand commerce, grande exportation de coton et de riz. Plusieurs chemins de fer. — Fondée en 1672 par les Anglais sous Charles II, elle fut en 1786 une colonie française. Assiégée par les Fédéraux en 1863-64.

**CHARLESTOWN**, v. de l'État de Massachussets, à 1 kil. N. de Boston; 17 000 h. Arsenal, hospice d'aliénés, chantiers pour la marine. Monument de *Bunker-Hill*, érigé en mémoire de la 1<sup>re</sup> victoire remportée en ce lieu par les Américains sur les Anglais.

**CHARLET** (Nicolas Toussaint), artiste, né en 1792 à Paris, mort en 1845, était fils d'un dragon des armées de la République, et fut élevé à l'*École des enfants de la patrie*. Il professa sous la Restauration des opinions qui lui firent perdre un petit emploi qu'il occupait dans une mairie. Il se voua dès lors tout entier à l'art, pour lequel il se sentait une puissante vocation: il réussit surtout dans le dessin et la lithographie, et acquit bientôt une vogue immense en traitant avec un talent supérieur les sujets militaires ou des scènes populaires; tout le monde connaît: *la Garde mourir et ne se rend pas; Vous ne savez donc pas mourir? L'Amône du Soldat, la Résignation*. Il excellait dans la charge. Cet artiste infatigable a laissé plus de 800 lithographies, et près de 2000 dessins à la sépia, à l'aquarelle, à la plume. Il s'exerça aussi avec succès dans la peinture: on remarque son *Épisode de la campagne de Russie* et son *Passage du Rhin* en 1796.

**CHARLEVAL** (Ch. FAUCON DE RIS, seigneur de), un des beaux esprits du xviii<sup>e</sup> siècle, né en Normandie en 1612, d'une famille de robe, mort en 1693, cultiva les lettres par plaisir, fut lié avec Voiture, Scarron, Sarrasin, Ninon de Lenclos, et se signala par sa générosité autant que par son goût: il fit don spontanément de 10 000 louis d'or à M. et Mme Dacier, dont il avait appris la gêne. Le recueil manuscrit de ses poésies a été publié; ce qui s'en est conservé a été publié par St-Marc. C'est lui qui est l'auteur de la *Conversation du maréchal d'Hocquincourt et du P. Canaye* (dans les Œuvres de St-Evremond).

**CHARLEVILLE**, ch. l. de cant. (Ardennes), sur la r. g. de la Meuse, vis-à-vis de Mézières; 8336 h. Collège. Anc. manufacture d'armes à feu; fonderies. Commerce de houille, fer, marbre, etc. — Fondée en 1609 par le duc de Reithel, Charles de Nevers.

**CHARLEVOIX** (P. Franç. Xavier de), jésuite, né à St-Quentin en 1682, mort à La Flèche en 1761, fit partie des missions du Canada, navigua sur le fleuve St-Laurent et sur les lacs, visita le pays des Illinois et St-Domingue, et publia à son retour plusieurs ouvrages écrits avec exactitude et intérêt: *Histoire et description du Japon*, 1715; *Histoire de l'île de St-Domingue*, 1730; *Histoire générale de la Nouvelle-France*, 1744; *Histoire du Paraguay*, 1756.

**CHARLIER** (Jean). **V. GERSON.**

**CHARLIEU, Carilocus**, ch.-l. de c. (Loire), sur l'Ornaïn, à 20 k. N. E. de Roanne; 3492 h. Tanneries, mégisseries, chamoiseries; cotonnades. Ruines d'une abbaye de Bénédictins, qui remonte au ix<sup>e</sup> s., hôpital fondé par S. Louis.

**CHARLOTTE**, reine de Chypre (1458-64), fille de Jean III, épousa Jean de Portugal, duc de Coimbra, puis Louis, duc de Savoie. À la mort de Jean III, elle fut sacrée à Nicosie reine de Chypre, de Jérusalem

et d'Arménie; mais Jacques, bâtard de son père, qui était ecclésiastique, ayant mis dans ses intérêts le soudan d'Égypte, la priva de ses États. Elle mourut à Rome en 1487, après avoir fait donation du roy. de Chypre au duc de Savoie, son neveu.

**CHARLOTTE DE SAVOIE**, fille de Louis II, duc de Savoie, née en 1445, fut épousée par Louis XI, qui malgré ses vertus la négligea. Elle fut mère de Charles VIII et d'Anne de Beaujeu. Elle mourut en 1483, peu après son mari, dans un grand abandon.

**CHARLOTTE-ÉLISABETH DE BAVIÈRE**, fille de Charles-Louis, électeur palatin du Rhin, née en 1652, morte en 1722, fut la 2<sup>e</sup> femme de Monsieur, frère de Louis XIV, et devint mère du duc d'Orléans, qui fut régent de France. Elle avait beaucoup d'esprit et parlait avec une franchise qui la faisait redouter à la cour. On a publié en 1788 des fragments des *Lettres originales de Madame*, etc., écrites de 1715 à 1720 au duc Ulric de Brunswick et à la princesse de Galles; réimprimés en 1823 sous le titre de *Mémoires sur la cour de Louis XIV et de la Régence, extraits de la correspondance de Mme Élisabeth Charlotte*, etc. Sa *Correspondance complète* a été trad. de l'allemand et publ. en 1855 par G. Brunet.

**CHARLOTTE D'ANGLETERRE**, princesse de Galles, fille de George-Frédéric, prince de Galles (Georges IV.), et de Caroline de Brunswick, si fameuse par son divorce, naquit en 1796, et fut mariée en 1816 au prince Léopold de Cobourg. Elle devait hériter de la couronne, mais elle mourut en couches en 1817, après avoir mis au monde un enfant qui ne lui survécut point. Cette princesse aimait toujours sa mère malgré les torts qu'on lui imputait.

**CHARLOTTEBOURG**, ville de Prusse (Brandebourg), sur la Sprée, à 6 k. O. de Berlin; 10 000 h. Maison de plaisance bâtie en 1706 par Sophie-Charlotte, femme de Frédéric I; tombeau de la reine Louise-Amélie, femme de Frédéric-Guillaume III; manufacture de porcelaine. Sources minérales.

**CHARLOTTESTOWN**, v. de la Nouv.-Bretagne, ch.-l. de l'île du Prince Édouard; 2000 h. Bon port.

**CHARLOTTEVILLE**, v. des États-Unis (Virginie), ch.-l. du comté d'Albemarle, à 110 k. N. O. de Richemond; 3000 h. Université fondée en 1819.

**CHARLY**, ch.-l. de c. (Aisne), à 10 k. S. O. de Château-Thierry et près de la Marne; 1580 hab. Bonneterie, draps, serges; fonderies de cuivre.

**CHARMES**, ch.-l. de c. (Vosges), sur la Moselle, à 18 k. N. E. de Mirecourt; 2950 h. Station. Beau pont, belle église. Vins, bois, cuirs. Louis XIII y fit signer en 1632 par le duc de Lorraine un traité qui livrait provisoirement Nancy à la France.

**CHARMETTES**, lieu pittoresque de Savoie, à 1 k. S. O. de Chambéry. J. J. Rousseau, qui y passa 5 ans, l'a célébré dans ses *Confessions*.

**CHARMEY**, vns de Suisse (Fribourg), dans la vallée de Bellegard, à 25 k. S. de Fribourg, près de la Sane, est le centre de la grande fabrication du fromage dit de *Gruyère*. Près de là, anc. chartreuse.

**CHARNY**, ch.-l. de c. (Yonne), à 32 k. S. O. de Joigny; 800 h. — Ch.-l. de c. (Meuse), à 8 k. N. de Verdun, sur la Meuse; 500 h.

**CHAROBERG** ou **CHARLES-ROBERT**, roi de Hongrie, fils de Charles-Martel, roi de Hongrie, et petit-fils de Charles II d'Anjou, roi de Naples, fut choisi pour souverain par les Hongrois en 1308. En 1314, il vainquit Matthieu, comte palatin, qui s'était révolté contre lui; mais il fut battu en 1330 par le voyvode de Valachie, et se vit obligé d'aller chercher un refuge à Naples. Il revint pourtant dans ses États, défit ses ennemis, et éleva même la Hongrie à un haut degré de splendeur. Il mourut en 1342, laissant la couronne à son fils Louis.

**CHAROLAIS**, un des quatre comtés dépendant du duché de Bourgogne, est auj. compris dans le dép. de Saône-et-Loire. Villes principales: Charolles (ch.-l.), Paray-le-Monial, Toulon-sur-Arroux. Dans l'origine le Charolais fut une simple châtellenie; Jean,

comte de Châlons, qui le possédait en 1237, le céda à Hugues IV, duc de Bourgogne; il passa ensuite à Jean, second fils de ce prince; puis à Béatrix, qui en 1272 épousa Robert de France, fils de S. Louis. Le Charolais fut alors érigé en comté. En 1327 ce comté passa par mariage dans la maison d'Armagnac; et celle-ci, en 1390, le vendit à Philippe le Hardi, duc de Bourgogne. Charles le Téméraire, d'abord, duc de Bourgogne. Charles le Téméraire, du vivant de son père Philippe le Bon, porta le titre de comte de Charolais. Après sa mort, Marie, sa fille, fit entrer ce comté dans la maison d'Autriche. Il fut réuni à la France par Louis XI, en 1477; mais il fut rendu par Charles VIII à Philippe le Beau, archiduc d'Autriche; dans la suite il fut souvent disputé entre la France, l'Espagne et l'Autriche. Le traité des Pyrénées l'avait cédé à l'Espagne, 1659; mais Louis II, prince de Condé, le fit saisir et se le fit adjudger par arrêt du parlement de Paris; il devint au XVIII<sup>e</sup> siècle l'apanage de Charles de Bourbon, comte de Charolais, prince qui n'est connu que par ses débauches et sa cruauté; il fut réuni à la couronne en 1761, à la mort de ce prince.

CHAROLAIS (canal du). V. CENTRE (canal du).

CHAROLLES, *Quadrigelax*, ch.-l. d'arr. (Saône-et-Loire), à 51 kil. N. O. de Mâcon; 3226 hab. Collège, biblioth., soc. d'agriculture; forges. Jadis ch.-l. du Charolais. Patrie de Bayard, auteur comiq.

CHARON, nocher des Enfers, transportait dans sa barque les âmes des morts au delà du Styx et de l'Achéron: il ne recevait que ceux qui avaient eu la sépulture. Une obole était le prix du voyage, et l'on avait coutume pour payer le passage de mettre dans la bouche des morts une pièce de monnaie que l'on appelait *le denier de Charon*. Ce mythe paraît originaire de l'Égypte, où les habitants payaient en effet pour le transport des corps au delà du lac Mœris.

CHARON de Lampsaque, historien grec qui florissait un peu avant Hérodote, avait composé une *Histoire de la Perse* et une *Histoire de l'Éthiopie*, dont il ne reste que peu de fragments réunis par l'abbé Sévin (Académ. des inscript., XIV, p. 56), par Creuzer dans ses *Historiæ græcæ fragm.*, 1806, et par MM. Didot dans leur collection, 1841.

CHARONDAS, législateur de Catane, de Rhégium et de Thurii, vivait vers 600 av. J.-C. et était pythagoricien. Il se peiça, dit-on, de son épée, pour se punir d'avoir enfreint, quoique involontairement, une loi qu'il avait portée, et qui défendait de se présenter en armes dans l'assemblée du peuple.

CHARONDAS (Loys LE CARON, dit), jurisconsulte français, né en 1536 à Paris, mort en 1617. Il se fit par ses écrits une haute réputation, et fut nommé lieutenant au bailliage de Clermont en Beauvoisis, charge qu'il exerça jusqu'à sa mort. Il a composé: *Le grand Coutumier de France*, 1593; *Coutume de Paris avec des commentaires*, 1598. Il a aussi écrit sur la philosophie et a laissé des poésies.

CHARONNE, anc. bourg du dép. de la Seine, arr. de St-Denis, à l'E. de Paris et contigu à cette ville, est depuis 1860 englobé en partie dans Paris. Papiers peints, eau de javelle, eau-de-vie de pommes de terre, produits chimiques.

CHAROST, ch.-l. de cant. (Cher), sur l'Arnon, à 25 kil. S. O. de Bourges; 1150 hab. Il a donné son nom à une branche de la maison de Béthune, et a été érigé en duché-pairie en 1672. V. BETHUNE.

CHARPENTIER (Jacques), docteur en philosophie et en médecine, né en 1524 à Clermont en Beauvoisis, mort en 1574, professa les mathématiques au Collège de France et la philosophie au Collège de Bourgogne, défendit avec ardeur le Péripatétisme, se signala par son intolérance philosophique et religieuse, et eut de vifs démêlés avec son collègue Ramus: on l'accuse même de sa mort (V. RAMUS). Charles IX le nomma son médecin. Il a publié, entre autres écrits: *Orationes contra Ramum*, 1566, *Comparatio Platonis cum Aristotele*, 1573, et un ouvrage de théologie mystique qu'il attribue

à Aristote et qu'il prétend avoir traduit de l'arabe (*Libri xiv quæ Aristotelis esse dicuntur de secretiore parte divinæ Sapientiæ secundum Ægyptios*), 1572.

CHARPENTIER (Franc.), littérateur, né à Paris en 1620, mort en 1702, fut admis dès 1651 à l'Académie française et fut placé par Colbert à la tête de l'Académie des inscriptions lors de sa fondation. Dans la querelle sur le mérite des anciens et des modernes, il prit parti pour les modernes et écrivit à cette occasion des pamphlets, qui lui valurent les sarcasmes de Boileau. On lui doit une traduction de la *Cypopédie*, 1659, et une *Vie de Socrate*, 1650. Il travailla à la rédaction des *Voyages de Chardin*.

CHARPENTIER (Franc. Phil.), fécond inventeur, né à Blois en 1734, mort en 1817. On lui doit des machines à scier, à forer les canons de fusi; de nouveaux systèmes de pompe à feu, d'éclairage, de signaux pour phare; mais il est surtout connu pour avoir inventé la manière de graver au lavis sur cuivre, dite *manière noire*. Comme la plupart des inventeurs, il vécut dans la gêne.

CHARQIEH, prov. de la Basse-Égypte, entre la Méditerranée, le désert (au S. E.) et les provinces de Damiette, Mansourah, Garbiéh, Kelyoub; ch.-l., Belbeys.

CHARRA-MONGOLIE. V. MONGOLIE.

CHARRON (Pierre), moraliste, né à Paris en 1541, était fils d'un libraire qui eut 25 enfants. Il exerça d'abord la profession d'avocat, puis reçut les ordres, et se fit bientôt un nom par ses prédications. Plusieurs évêques l'attirèrent auprès d'eux, et il séjourna comme théologal à Bazas, Lectoure, Agen, Cahors, Condom, Bordeaux. Dans cette dernière ville il se lia avec Montaigne et adopta bientôt sa philosophie. En 1595, il fut envoyé à Paris comme député à l'assemblée du clergé et devint secrétaire de cette assemblée. Il mourut à Paris en 1603, d'apoplexie. Charron a composé un *Traité de la Sagesse*, Bordeaux, 1601, qui est encore un des meilleurs traités de morale que nous ayons; mais on y trouve quelques propositions hasardées qui en firent longtemps défendre l'impression et le firent mettre à l'Index à Rome. L'auteur y reproduit les idées sceptiques de Montaigne; il imite également son style, mais il a moins de grâce et de naïveté. Charron a aussi laissé un *Traité des Trois Vérités* (existence de Dieu, vérité du Christianisme, vérité du Catholicisme), 1594, fort estimé, et un *Abrégé du Traité de la Sagesse*. La meilleure édition de la *Sagesse* est celle qu'a donnée Amaury Duval, 1820, 3 v. in-8.

CHARROUX, ch.-l. de cant. (Vienne), à 10 kil. S. E. de Civray; 1600 hab. Anc. abbaye de Bénédictins. Il s'y tint en 989 un concile particulier où pour la 1<sup>re</sup> fois on essaya de réprimer les guerres privées par la Paix de Dieu.

CHARRUAS, peuplade indigène de l'Amérique du Sud, erre entre le Parana et l'Uruguay. Cette peuplade est très-belle; elle est autrefois nombreuse et puissante, elle est auj. presque anéantie.

CHARTRE. Deux chartes surtout ont de l'importance dans l'histoire: la *Grande Charte d'Angleterre*, qui est la base des libertés anglaises: elle fut signée en 1215 par Jean sans Terre et confirmée en 1264 par son fils Henri III; et la *Charte constitutionnelle* de France, donnée en 1814 par Louis XVIII, et reformée en 1830 après la déchéance de Charles X.

CHARTRE NORMANDE, ordonnance rendue en 1315, par Louis X le Hutin, pour confirmer les droits et privilèges des nobles de Normandie. Cette ordonnance fut confirmée par Philippe de Valois, 1339; Louis XI, 1461; Henri III, 1579. Elle cessa d'être en vigueur à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, mais continua de figurer dans les ordonnances et les privilèges du roi jusqu'en 1789.

CHARTIER (Alain), écrivain et poète, né à Bayeux en 1386, se distingua de bonne heure, fut secrétaire de Charles VI et Charles VII, et remplit sous ces deux princes avec succès plusieurs missions diplomatiques. On croit qu'il mourut en 1458. Il jouit



en son temps d'une grande réputation et fut surnommé le *Père de l'éloquence française*. Pasquier rapporte que Marguerite d'Écosse, épouse du Dauphin (depuis Louis XI), le voyant endormi sur une chaise, lui donna un baiser sur la bouche, pour marquer le cas qu'elle faisait de cette bouche d'où étaient sortis tant de beaux discours. A. Chartier a beaucoup contribué à former la langue. Parmi ses ouvrages en prose on remarque le *Curial* (Courtisan), le *Quadrilogue inventif*, où il se déchaîne contre les abus; et parmi ses ouvrages en vers le *Débat du Réveil-Matin*, la *Belle Dame sans mary*, le *Bréviaire des nobles*, le *Lièvre des Quatre Dames*. On trouve dans tous ses écrits une aimable naïveté. L'édition la plus complète de ses œuvres est celle de Duchesne, Paris, 1817, in-4. — Jean Chartier, son frère, moine de l'abbaye de St-Denis, historiographe de Charles VII, a publié les *Grandes Chroniques de France*, avec une *Histoire de Charles VII*, rédigée par lui-même. 1476 et 1493, 3 vol. in-fol., réimprimée en 1858 par M. Vallet de Viriville.

**CHARTIER** (René), médecin, né à Vendôme en 1572, mort en 1654, fut professeur à la Faculté de Paris et au Collège de France, et publia une édition complète et très-estimée des œuvres réunies d'Hippocrate et de Gallen, gr.-lat., 1639-79, 13 vol. in-fol.

**CHARTISTES**, nom donné en Angleterre à un parti composé surtout de prolétaires, qui sollicite une *Charte du peuple*, dans le but d'abolir la constitution aristocratique, d'établir le suffrage universel et d'assurer l'existence des classes ouvrières. Depuis 1817, ce parti a signalé son existence par de pressantes pétitions, couvertes de millions de signatures, et par de terribles insurrections, que le gouvernement anglais a réussi à réprimer. Hunt et Owen en ont été les principaux chefs.

**CHARTRAIN** (pays), pays dont Chartres est la v. principale, était compris dans la Beauce et l'Orléanais et fait auj. partie du dép. d'Eure-et-Loir.

**CHARTRES**, *Auricum*, *Carnutes*, ch.-l. du dép. d'Eure-et-Loir, à 88 kil. S. O. de Paris (92 par la route de Rambouillet); 19 531 h. Evêché, trib. de 1<sup>re</sup> inst. et de commerce, collège, soc. d'agr., bibliothèque. Chemin de fer; helle cathédrale; entrepôt des grains de la Beauce; pâtes renommées. Patrie du chancelier d'Aligre, du moraliste Nicole, du poète Régnier, du P. Fr. Lami, de Brissot, Péthion, Marceau, etc. — Autrefois capitale des *Carnutes*, Chartres fut depuis la ville principale de la Beauce, et eut des comtes particuliers dès le x<sup>e</sup> siècle; ces comtes possédaient en outre les comtés de Blois et de Champagne. Elle appartient ensuite à la maison de Châtillon, qui la vendit à Philippe le Bel (1286). Ce prince donna le comté de Chartres à son frère Charles de Valois, dont le fils (Philippe le Long) le réunit à la couronne, 1349. François I l'aliéna de nouveau, et Louis XIII la racheta en 1623. Le comté de Chartres fut ensuite érigé par Louis XIV en duché et donné à la maison d'Orléans. Il devint alors lapanage du fils aîné de cette maison, ce qui dura jusqu'en 1830 (V. ORLÉANS). Chartres fut prise par Dunois en 1432. Les Calvinistes l'assiégèrent vainement en 1568; Henri IV s'en empara en 1591 et y fut sacré en 1593.

**CHARTREUSE**, *Cartusia* en lat., *Certosa* en ital., nom donné à divers monastères de Chartreux, situés soit en France, soit à l'étranger. Le plus célèbre est la *Grande Chartreuse*, située dans le dép. de l'Isère, à 20 k. N. de Grenoble, au milieu de montagnes arides et de difficile accès, et où réside le général de l'ordre. Bien que la fondation de l'ordre des Chartreux par S. Bruno date de 1084, le couvent ne fut bâti qu'en 1134, près de la cellule qu'avait occupée le saint. Il a été reconstruit en 1678. Les Chartreux, qui en avaient été expulsés en 1790, lors de la suppression des ordres religieux, y sont rentrés en 1816, et ils l'occupent encore; mais leur nombre, qui s'élevait jadis à 300, est aujourd'hui réduit à une trentaine. Ils hébergent les voyageurs

et préparent une liqueur stomachique connue sous le nom de *Liqueur de la Chartreuse*.

**CHARTREUX**, ordre religieux ainsi appelé du désert de la *Grande Chartreuse* (V. ce mot), où il prit naissance, fut fondé par S. Bruno qui s'établit dans le désert en 1084 avec six religieux. Cet ordre est un des plus austères: les religieux observent une clôture perpétuelle, un silence presque absolu, de fréquents jeûnes et l'abstinence entière de viande; ils portent une robe de drap blanc, serrée avec une ceinture de cuir, et un capuce du même drap. Ils sont toujours couverts du cilice; une corde appelée *lombard* entoure leurs reins. Ils se consacrent à la vie contemplative et se livrent en outre à des travaux manuels. — Outre la Grande Chartreuse de France, leur maison mère, ils comptent dans les autres pays catholiques 92 établissements dont les plus importants sont ceux de Florence, de Pise et de Pavie. Ils ont en outre 5 communautés de filles, dont 3 en France. La règle des Chartreux, rédigée en 1228 par Guigues, 5<sup>e</sup> prieur général, a été imprimée en 1581.

**CHARYBDE**, *Charybdis*, célèbre gouffre, situé sur la côte N. E. de la Sicile, au S. O. de celui de Scylla, qui se trouvait sur la côte méridionale de l'Italie. Tous deux sont dans le détroit de Messine. Le danger qu'offrait jadis le passage entre ces deux écueils a donné lieu au proverbe connu: *tomber de Charybde en Scylla*. Auj. le gouffre porte le nom de *Garofalo*; le danger n'y est plus le même; cependant on y sent un courant qui porte du N. E. au S. O. et qui remonte et descend à peu près toutes les 6 heures. — Selon la Fable, Charybde était une femme sicilienne, fille de Neptune et de la *Terre*, qui, ayant volé des bœufs à Hercule, fut foudroyée et changée par Jupiter en un gouffre affreux.

**CHASIDIM** ou *HASIDIM*, c.-à-d. *Pieux*, *Piétistes* secte juive récente, répandue surtout en Pologne, en Russie et autres pays slaves, se compose d'hommes d'une piété austère, qui vont au delà de ce que prescrit la loi. Cette secte prit naissance en Ukraine vers 1760.

**CHASSELAS**, bourg du dép. de Saône-et-Loire, à 10 k. S. O. de Mâcon; 370 h. Il a donné son nom à la variété de raisin dite *chasselas*.

**CHASSELOUP-LAUBAT** (François, marquis de), né en 1754 à St-Sornin (Charente-Inf.), d'une famille déjà illustrée dans les armes, mort en 1833, était colonel du génie en 1789. Il défendit Montmédy contre les Prussiens, dirigea en 1794 l'attaque principale contre Maëstricht, qui capitula bientôt, commanda en chef les travaux du siège de Mayence, 1795; accompagna Bonaparte en Italie en 1796, eut une grande part aux succès de cette brillante campagne, à la suite de laquelle il fut fait général de division; assiégea, prit, puis fortifia Peschiera, Mantoue, Alexandrie, et appliqua à ces fortifications un système nouveau dont il était l'auteur; fit en 1807 les sièges mémorables de Dantzick et de Stralsund, commanda le génie dans la campagne de Russie, et fut, en récompense de ses services, fait par Napoléon comte de l'Empire et sénateur. Devenu sous la Restauration pair de France et marquis, il n'en compta pas moins parmi les défenseurs des institutions constitutionnelles. Chasseloup a écrit des *Mémoires sur l'artillerie*; son système de fortification est représenté en relief aux Invalides, à côté de ceux de Vauban et Cormontaigne. — Un de ses fils, M. Prosper de Chasseloup, né en 1805, député dès 1837, représentant du peuple en 1848, puis membre du Corps Législatif, a été ministre de la marine en 1851, ministre de l'Algérie en 1859, et a été rappelé à la marine en 1860.

**CHASSENEUIL**, bourg du dép. de la Charente, à 10 k. N. E. de La Rochefoucauld; 1600 h. Maison ou manse royale au temps des Carolingiens.

**CHASSIRON** (Tour de), phare de l'île d'Oléron, à l'extrémité N. O., dans le hameau du même nom; il a 2 feux pour le distinguer de la tour de Cordouan

**CHASSARI** ou *ATTUARI*, peuple de la Germanie.

au S. des Chérusques et à l'E. des Sicambres, habitait vers le confluent de la Fulde et la Werra et le long de l'Eder.

**CHASTELAIN, CHASTELET.** V. CHATELAIN, etc.

**CHASTELARD** (P. de BOSCOSEL de), gentilhomme dauphinois, petit-fils de Bayard, conçut une violente passion pour Marie Stuart, épouse de François II, suivit cette princesse en Ecosse après la mort de ce monarque, fut surpris caché dans sa chambre, et condamné à perdre la tête.

**CHASTELLUX** (Claude de BEAUVOIR, seigneur de), né vers la fin du xiv<sup>e</sup> siècle en Bourgogne, mort en 1453, servit avec le plus grand zèle le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, pendant les troubles du règne de Charles VI; surprit Paris en 1418 par la connivence de Perrinet Leclerc, eut une grande part à la victoire de Cravant, 1423, et fut en récompense nommé maréchal par le duc. Il assista aux assemblées tenues à Auxerre pour la paix en 1451. L'aîné de cette famille était de droit premier chanoine d'Auxerre: cet honneur lui avait été décerné en mémoire de ce que Claude de Chastellux, après avoir pris Cravant, avait remis cette place au chapitre d'Auxerre, de qui elle dépendait.

**CHASTELLUX** (Frang. Jean, marquis de), né à Paris en 1734, mort en 1788, fut colonel d'un régiment qui portait son nom, servit en Allemagne, 1756-63, puis passa comme major général en Amérique, en 1780, et s'y lia avec Washington. Ami de Voltaire et des encyclopédistes, il cultivait la littérature au milieu des camps et fut admis à l'Académie française. On a de lui entre autres écrits: *De la félicité publique*, 1772, ouvrage exalté par Voltaire; *Eloge d'Helvétius*, 1774; *Voyages dans l'Amérique septentrionale*, 1780-1782, ouvrage plein d'intérêt.

**CHASTENET DE PUYSEÜR.** V. PUYSEÜR.

**CHAT** (lac du), lac de l'Amérique septentrionale, sur la limite du Haut et du Bas-Canada, à environ 31 k. de long sur 4 de large. Il est alimenté par l'Ottawa, qui forme une chute après l'avoir traversé.

**CHATAM.** V. CHATHAM.

**CHÂTEAU** (LE), ou LE CHATEAU-D'OLÉRON, ch.-l. de cant. (Charente-Inf.), à l'extrémité S. E. de l'île d'Oléron, sur la passe de Maumusson; 1406 hab. Petite place de guerre, château fort. Sel, vin.

**CHÂTEAUBOURG**, ch.-l. de c. (Ille-et-Vilaine), à 15 k. O. de Vitré; 1300 h. Ardoisières.

**CHÂTEAUBRIAND** (Frang. René, vicomte de), né en 1768 à St-Malo, d'une famille noble et ancienne, passa son enfance dans le manoir patrimonial de Combourg, fit de rapides études aux collèges de Dol et de Rennes, obtint un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre à 17 ans, fut fait capitaine à 19, vint à Paris en 1788, s'y lia avec La Harpe, André Chénier, Fontanes et autres littérateurs de l'époque, et débuta par des vers pour *l'Almanach des Muses*. Il s'éloigna de la France à la vue des excès populaires, s'embarqua pour le Nouveau-Monde, parcourut pendant une année les immenses solitudes et les forêts vierges de l'Amérique du Nord, vivant avec les sauvages et ébauchant sur les lieux son poème des *Natchez*; revint en Europe en 1792, alla rejoindre à Coblenz l'armée des émigrés, fut blessé au siège de Thionville et transporté mourant à Jersey; vécut quelques années à Londres dans le dénuement, réduit à donner des leçons de français et à faire des traductions pour les libraires; publia en cette ville en 1797 son premier ouvrage, *l'Essai sur les révolutions anciennes et modernes dans leur rapport avec la Révolution française*, où il exprimait en politique et en religion des idées peu en harmonie avec celles qu'il professa plus tard, mais où se révélait déjà son talent d'écrivain; fut ramené aux idées religieuses par une lettre de sa mère mourante, entra en France en 1800, rédigea pendant quelques années le *Mercur* avec Fontanes, et fit paraître dans ce recueil, en 1801, *Atala*, création originale qui excita une admiration universelle;

composa vers la même époque *René*, œuvre empreinte d'une mélancolie rêveuse, où se trahit le secret de son propre cœur, et donna en 1802 le *Génie du Christianisme*, qu'il avait en partie rédigé en Angleterre, et dont *Atala* et *René* n'étaient que des épisodes: il s'était proposé d'y montrer que le Christianisme, si supérieur au Paganisme par la pureté de la morale, n'est pas moins favorable à l'art et à la poésie que les fictions de l'antiquité; ce livre fit événement et donna le signal d'une sorte de restauration religieuse. L'auteur, remarqué par le Premier Consul, fut choisi en 1803 pour accompagner le cardinal Fesch à Rome comme secrétaire d'ambassade; il venait d'être chargé en 1804 de représenter la France près de la république du Valais lorsqu'il connut l'exécution du duc d'Enghien: il s'empressa de donner sa démission et ne cessa depuis de se montrer hostile à l'Empire. Rendu aux lettres, Châteaubriand conçut le projet d'une épopée chrétienne, où seraient mis en présence le Paganisme expirant et la religion naissante; il voulut visiter par lui-même les lieux où devait être placé le théâtre de l'action, et parcourut dans ce but la Grèce, l'Asie Mineure, la Palestine et l'Égypte (1806). A son retour, il alla s'enfermer dans une modeste retraite, qu'il appelait la Vallée-aux-Loups, à Aunay, près de Sceaux, et y composa les *Martyrs*, sorte d'épopée en prose, qui ne parut qu'en 1809: ce beau poème, qui est son chef-d'œuvre, offre la plus heureuse application des théories du *Génie du christianisme*. Les notes que l'auteur avait recueillies dans son voyage formèrent la matière de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811). La même année, Châteaubriand fut élu membre de l'Académie française, à la place de M.-J. Chénier; mais ayant, dans son projet de discours de réception, sévèrement blâmé certains actes de la Révolution, il ne lui fut pas permis de prendre possession de son siège; il ne put siéger qu'après la Restauration. — Châteaubriand accueillit avec transport le retour des Bourbons: dès le 30 mars 1814, il avait publié contre le souverain déchu un virulent pamphlet, *De Buonaparte et des Bourbons*, qui fut répandu par milliers, et qui, au dire de Louis XVIII, valut à ce prince une armée. Nommé ambassadeur en Suède, il n'avait pas encore quitté Paris quand Napoléon revint en France (1815). Il accompagna Louis XVIII à Gand, devant un des membres de son cabinet, lui adressa un célèbre *Rapport sur l'état de la France*, et fut au retour nommé ministre d'État et pair de France; mais ayant, dans *La monarchie selon la Charte*, attaqué l'ordonnance du 5 septembre 1816 qui dissolvait la *Chambre introuvable*, il fut disgracié et perdit son poste de ministre d'État. Il se jeta dès lors dans l'opposition ultra-royaliste et devint l'un des principaux rédacteurs du *Conservateur*, le plus puissant organe de ce parti. Le meurtre du duc de Berry (1820) le rapprocha de la cour: il écrivit à cette occasion d'intéressants *Mémoires sur la vie et la mort du duc*. Nommé la même année ministre de France à Berlin, puis ambassadeur en Angleterre (1822), il fut l'un des plénipotentiaires au congrès de Vérone, et fit décider la guerre d'Espagne, malgré l'opposition de l'Angleterre. A son retour, il reçut le portefeuille des affaires étrangères; mais, n'ayant pu s'accorder avec M. de Villèle, chef du cabinet, il se vit brutalement congédié (5 juin 1824). Il entra aussitôt dans l'opposition, mais pour s'unir cette fois au parti libéral, et combattit à outrance le ministère Villèle, soit à la Chambre des Pairs, soit dans le *Journal des Débats*, où il donna le signal de la défection: il se montra à cette époque le zélé défenseur de la liberté de la presse et de l'indépendance de la Grèce, ce qui lui valut une grande popularité. A la chute de M. de Villèle, il fut nommé ambassadeur à Rome (1828); mais il donna sa démission à l'avènement du ministère Polignac. Après la révolution de 1830, il mon-

tra une fidélité chevaleresque à la cause de la légitimité : il se retira des affaires, quitta même la Chambre des Pairs et ne signala plus son existence politique que par des critiques acerbes contre le nouveau gouvernement (*De la Restauration et de la Monarchie élective*, 1831), par des voyages auprès de la famille déchue, et par la publication d'un *Mémoire sur la captivité de la duchesse de Berry* (1833), *mémoire* au sujet duquel il fut poursuivi, mais acquitté. Il avait donné en 1831 des *Études historiques* (4 vol. in-8), résumé d'histoire universelle où il voulait montrer le Christianisme réformant la société; cet ouvrage devait être le frontispice d'une histoire de France qu'il méditait depuis longtemps, mais qu'il n'a pas exécutée. Ses dernières années furent passées dans une profonde retraite; il ne quittait guère sa demeure que pour aller à l'Abbaye-aux-Bois, chez Mme Récamier, dont il fut l'ami constant et dont le salon réunissait l'élite du monde littéraire. Il avait commencé dès 1811 des mémoires sur sa propre vie; il les reprit et les continua presque jusqu'à ses derniers moments; ces mémoires, qu'il intitula *Mémoires d'Outre-Tombe*, ne devaient paraître qu'après sa mort; toutefois, pressé par des besoins d'argent, qui l'assiégèrent toute sa vie, il les céda dès 1836 à une société qui lui assura un revenu convenable pour le reste de ses jours. Il mourut en 1848 à Paris; ses restes furent transportés à St-Malo, et déposés, selon son vœu, au rocher du Grand Bé, îlot d'aspect romantique situé dans la rade de sa ville natale; il lui fut fait des obsèques magnifiques.

Châteaubriand est sans contredit le plus grand écrivain du siècle et peut-être le plus grand peintre de la nature qui ait existé : il brille surtout par l'éclat, le coloris et la grandiose des images, empruntées pour la plupart à une nature toute nouvelle; chez lui le sentiment, noble ou tendre, est presque toujours mêlé de mélancolie et d'amertume. On a relevé, surtout dans ses premiers écrits, des traces de mauvais goût, un style ampoulé, des idées bizarres, des alliances de mots forcées; les sages conseils de Fontanes parvinrent peu à peu à faire disparaître ces imperfections. Par ses qualités comme par ses défauts, Châteaubriand peut être considéré comme le père du romantisme en France. Comme homme politique, sa conduite et ses écrits semblent offrir de nombreuses contradictions; cependant, il fut toujours, ou du moins il voulut être à la fois l'ami de la royauté légitime et de la liberté, défendant alternativement celle des deux qui lui semblait être en péril : « Je suis, a-t-il dit lui-même, bourbonien par honneur, monarchiste par raison, républicain par goût et par caractère. » Aux avantages de l'Espérance, Châteaubriand joignait ceux de la personne : « Le génie était dans ses yeux, a dit un de ses panégyristes, la grâce dans son sourire; la noblesse et la fermeté de son âme se répandaient sur tous ses traits. » Comme plusieurs hommes célèbres, il avait une vanité excessive, qui éclate dans ses *Mémoires*.

Outre de nombreuses éditions de chacun de ses ouvrages séparés de Châteaubriand, il a été fait plusieurs édit. de ses *Œuvres complètes*; les meilleures sont celles de Ladvoat, en 31 vol. in-8, Paris, 1826-31, revue par l'auteur même, qui y a joint des éclaircissements et des notes critiques, et l'enrichie de quelques œuvres inédites (les *Abencerrages*, les *Natchez*, *Moïse*, tragédie, des poésies diverses, des discours politiques); et celle de Ch. Gosselin, 25 vol. in-8, 1836-38 (on y trouve en plus le *Congrès de Vérone*, un *Essai sur la littérature anglaise*, une traduction du *Paradis perdu* de Milton). Châteaubriand n'a donné depuis que la *Vie de Bonaparte*, 1844. Les *Mémoires d'Outre-Tombe*, publiés d'abord dans le feuilleton de la *Presse*, ont été édités en 12 vol. in-8 de 1849 à 1850. — M. de Noailles, son successeur à l'Académie, y a fait son *Eloge*. M. M. Marin et Ancelot ont écrit sa *Vie*, M. Collombet *Châteaubriand, sa vie et ses écrits*, M. Ste-Beuve

*Châteaubriand et son groupe littér.*; M. Danilo, *Châteaubriand et ses critiques*; M. Benoit *Étude sur Châteaubriand*.  
**CHÂTEAUBRIANT**, *Brientii castellum*, ch.-l. d'arr. (Loire-Inf.), sur la Chère, à 60 kil. N. de Nantes; 3634 hab. Cuir; conserves d'angélique. Cette v. tire son nom d'un *château* construit vers 1515 par Brient, comte de Penthièvre, et a donné son nom aux comtes de Châteaubriant. — Henri II y rendit en 1551 un édit contre les Protestants.

**CHÂTEAUBRIANT** (Françoise, comtesse de), femme célèbre par sa beauté, née vers 1475, morte en 1537, était fille de Jean de Foix et sœur du vicomte de Lautrec et du maréchal de Foix. Mariée très-jeune à Jean de Laval-Montmorency, seigneur de Châteaubriant, qui l'amena à la cour, elle inspira une vive passion à François I; mais elle fut au bout de peu d'années supplantée par la duchesse d'Étampes et resta en butte à la jalousie de son mari, qu'on accuse d'avoir hâté sa mort. On raconte sur elle des aventures fort romanesques. Cependant quelques-uns contestent même sa liaison avec François I, et attribuent à Louise de Crèvecœur, épouse de Bonivet, toute l'histoire qu'on raconte d'elle.

**CHÂTEAUBRUN** (J. B. VIVIER DE), littérateur, membre de l'Académie française, né à Angoulême en 1686, mort en 1775, fut sous-précepteur, puis maître d'hôtel ordinaire du duc d'Orléans, et composa quelques tragédies : *Mahomet II*, jouée en 1714; *les Troyennes*, jouée en 1754, et restée au théâtre; *Philoctète*, 1755; *Astyanax*, 1756.

**CHÂTEAU-CHALON**, bourg de France (Jura) à 12 kil. N. E. de Lons-le-Saulnier; 650 hab. Anc. abbaye de Bénédictins. Vins blancs excellents.

**CHÂTEAU-CHINON**, *Canicum castellum*, ch.-l. d'arr. (Nièvre), à 59 kil. N. E. de Nevers; 2775 hab. Trib. de 1<sup>re</sup> inst., biblioth. Commerce de vins, bois, charbon, bétail. Autrefois capit. du Morvan.

**CHÂTEAU-DAUPHIN** ou CASTEL-DELFINO, bourg des États Sardes, sur la frontière de France, à 30 k. O. S. O. de Saluces, sur le versant S. du mont Viso; 1500 hab. Ancien fort qui appartenait longtemps à la France; Charles-Emmanuel, duc de Savoie, s'en empara en 1588, mais le rendit bientôt. La France le céda à la Savoie en 1713.

**CHÂTEAU-DU-LOIR**, ch.-l. de cant. (Sarthe) à 35 kil. S. O. de St-Calais; 3017 hab. Station. Toile à voiles, filature de coton, tanneries; marrons.

**CHÂTEAUDUN**, *Castellodunum* en latin moderne, ch.-l. d'arr. (Eure-et-Loir), près de la r. g. du Loir, à 44 kil. S. O. de Chartres; 6776 hab. Trib. de 1<sup>re</sup> inst., collége, biblioth. Ancien château des comtes de Dunois. Grains, farine; tanneries, etc. — Bâtie au x<sup>e</sup> siècle, presque détruite en 1723 par un incendie, mais bientôt rebâtie sur un plan régulier.

**CHÂTEAU-GAILLARD**, c.-à-d. *Château fort*. nom donné en France à plusieurs forteresses. La plus célèbre est le *Château-Gaillard d'Andely* (Eure), sur la r. dr. de la Seine, à la porte des Andelys. Il fut construit en 1197 par Richard Cœur de Lion, pris en 1204 par Philippe-Auguste, servit de prison aux belles-filles de Philippe le Bel (1314) et à Charles le Mauvais (1356); fut pris par les Anglais en 1419, et repris par Charles VII en 1449. Il fut démantelé de 1603 à 1610; il n'en reste que le donjon, avec quelque tours et des souterrains.

**CHÂTEAU-GIRON**, ch.-l. de c. (Ille-et-Vilaine), à 17 kil. S. E. de Rennes; 2000 hab. Toile à voiles.

**CHÂTEAU-GONTHIER**, ch. d'arr. (Mayenne), sur la Mayenne, à 29 kil. S. E. de Laval; 8000 hab. Trib. de 1<sup>re</sup> inst., collége diocésain, biblioth., curieuse église du x<sup>e</sup> siècle. Serges, étamines, toiles; blanchisseries; tanneries. Bois, vin, fer, graine de trèfle, etc. — Cette ville se forma autour d'un château bâti en 1037 par Foulques Néra, comte d'Anjou, et fut érigée par Louis XIV en marquisat.

**CHÂTEAU-HAUT-BRION**, hameau de la Gironde arr. de Libourne, cant. de Pujols. Vignoble célèbre. l'un des 4 premiers crus de vins rouges de Bordeaux.

**CHÂTEAU-LAFFITTE**, hameau et vignoble renommé du Haut-Médoc (Gironde), commune de Pauillac, arr. de l'Espérance. C'est un des 4 premiers crus de vins rouges dits de Bordeaux.

**CHÂTEAU-LANDON**, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), à 30 kil. S. de Fontainebleau; 1800 hab. Pierre dure très-estimée, blanc d'Espagne. Anc. capitale du Gâtinais. Prise par les Anglais en 1436, reprise en 1437.

**CHÂTEAU-LATOUR**, hameau de la Gironde, dans le Haut-Médoc, arr. de Lesparre, canton de Pauillac; un des 4 premiers crus de vins de Bordeaux.

**CHÂTEAU-LA-VALLIÈRE**, ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), à 38 kil. N. O. de Tours; 1200 hab. Sources minérales, forges. Terre érigée en duché en 1667 par Louis XIV pour Mlle de La Vallière.

**CHÂTEAULIN**, ch.-l. d'arr. (Finistère), sur l'Aulne, à 28 kil. N. de Quimper; 3000 h. Petit port. Trib. de 1<sup>re</sup> inst. La ville tire son nom d'un *château* fondé au x<sup>e</sup> siècle par *Alain*, comte de Cornouailles.

**CHÂTEAU-MARGAUX**, commune de la Gironde, dans l'anc. Haut-Médoc, à 22 kil. N. O. de Bordeaux. Vignoble célèbre, l'un des 4 premiers crus de vins rouges de Bordeaux.

**CHÂTEAU-MEILLANT**, ch.-l. de cant. (Cher), à 29 kil. S. O. de St-Amand; 3062 hab. Vieux château, et tour antique, bâtie, dit-on, par César.

**CHÂTEAUNEUF**, ch.-l. de cant. (Hte-Vienne), sur la Combade, à 34 kil. S. E. de Limoges; 1200 h. — Ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), sur l'Auzon, à 14 kil. S. E. de St-Malo; 680 hab. Fort hexagone, élevé en 1777, pour protéger la côte.

**CHÂTEAUNEUF** (le baron de). F. AUBESPINE.

**CHATEAUNEUF** (Renée de RIEUX, dite *la belle de*), maîtresse de Henri III, née vers 1550 d'une famille noble de Bretagne. Fille d'honneur de Catherine de Médicis, elle inspira une vive passion au duc d'Anjou (depuis Henri III), qui lui adressa nombre de sonnets galants. Quand ce prince, devenu roi, eut épousé Louise de Vaudemont, elle ne craignit pas de braver la reine et fut exilée. Elle épousa depuis un Florentin, qu'elle poignarda dans un accès de jalousie, puis un capitaine des galères, que le roi fit comte de Castellane.

**CHÂTEAUNEUF** (Franç. de CHASTAGNER, abbé de), né vers 1645, mort en 1708, était un homme d'esprit, de goût et de savoir, à qui l'on doit d'intéressantes études sur la musique des anciens; mais il est surtout connu pour avoir été l'ami de Ninon de Lenclos et le parrain de Voltaire. — Son frère aîné, P. Ant., marquis de Châteauneuf, 1744-1728, fut ambassadeur en Turquie, en Portugal et en Hollande.

**CHÂTEAUNEUF-DE-RANDON**, ch.-l. de cant. (Lozère), à 24 kil. N. E. de Mende; 2200 hab. Jadis place forte. Du Guesclin l'assiégeait lorsqu'il mourut: le gouverneur de la place, qui lui avait promis de se rendre, vint déposer les clefs sur son cerceuil (1380).

**CHÂTEAUNEUF-DE-FAOU**, ch.-l. de c. (Finistère), sur l'Aulne, à 19 kil. E. de Châteaulin; 2000 hab.

**CHÂTEAUNEUF-EN-THIMÉRAIS**, *Castrum Theodomsense*, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), à 21 kil. S. O. de Dreux; 1250 hab. Mine de fer. Cette ville possédait un château fort, qui fut rasé en 1058.

**CHÂTEAUNEUF-SUR-CHARENTE**, ch.-l. de c. (Charente), à 27 kil. S. E. de Cognac; 2200 hab. Commerce de vin, tabac, etc. Anc. place forte.

**CHÂTEAUNEUF-SUR-CHER**, ch.-l. de c. (Cher), à 22 kil. N. O. de St-Amand; 1840 hab. Jadis fortifié. Érigé en marquisat pour Colbert.

**CHÂTEAUNEUF-SUR-LOIRE**, ch.-l. de c. (Loiret), à 26 kil. E. d'Orléans; 3075 hab. Raffinerie de sucre de betteraves, tuilerie; lainages, vinaigres.

**CHÂTEAUNEUF-SUR-SARTHE**, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 29 kil. E. de Segré; 1240 hab. Filatures, tuileries, tanneries. Ville autrefois fortifiée et importante, la 2<sup>e</sup> de l'Anjou.

**CHÂTEAU-PONSAC**, ch.-l. de cant. (H.-Vienne), sur la Gartempe, à 13 kil. E. de Bellac; 3529 hab.

**CHÂTEAU-PORCIEN**, ch.-l. de cant. (Ardennes), dans une île de l'Aisne, à 9 kil. O. de Réthel; 2197 hab. Château sur un rocher. Serges, étamines, casimirs; filatures de laine. Anc. seigneurie, érigée en comté en 1288 et en principauté en 1561.

**CHÂTEAU-RENAUD**, ch.-l. de cant. (Loiret), sur l'Ouanne, à 17 kil. S. E. de Montargis; 2100 hab. Drap pour la troupe; commerce de safran et de laine. Jadis place forte appartenant aux Calvinistes, démolie en 1627 par Louis XIII. — Ch.-l. de cant. (Bouches-du-Rhône), près de la Durance, à 25 kil. N. E. d'Arles; 5500 hab. Ruines d'un château de la reine Jeanne de Naples. Anc. fief de la Provence, concédé en 1380 comme baronnie à Gabriel de Valois.

**CHÂTEAU-RENAULT** ou **REGNAUD**, *Caramentum*, puis *Castellum Reginaldi*; ch.-l. de cant. (Indre-et-Loire), à 26 kil. N. E. de Tours, 2000 h. Draps communs, tapis, bonneterie, etc. — Village des Ardennes, à 20 kil. N. E. de Sedan. Château fondé au xii<sup>e</sup> siècle. Cette ville avait titre de principauté souveraine; Louis XIII la racheta.

**CHÂTEAU-RENAULT** (Fr. L. ROUSSELET, comte de), vice-amiral, maréchal de France, né en 1637, mort en 1716. Chef d'escadre en 1673, il défait Ruyter en 1675, batit les Anglais à Pantry, conduisit un convoi en 1689 en Irlande au secours de Jacques II, et l'année d'après en ramena les troupes françaises avec 18 000 Irlandais. Dans la guerre de la succession d'Espagne, il conduisit les flottes espagnoles d'Amérique en Europe, et mit en sûreté les îles de l'Amérique. Il reçut le bâton de maréchal en 1703.

**CHÂTEAUROUX**, ch.-l. du dép. de l'Indre, sur l'Indre, à 230 kil. S. O. de Paris (253 par la route d'Orléans); station; 16 170 hab. Trib., lycée. Vieux château, fondé en 950 par un certain Raoul de Déols, qui a donné son nom à la ville (Château-Raoul, et par corruption Châteauroux); c'est auj. l'hôtel de la préfecture. Chemin de fer. Draps, laines, merceries; manufact. de tabac. Grains, bestiaux. Patrie de Placide Porcheron, bénédictin, de Guimond Delatouche, du général Bertrand. — Châteauroux devint sous Louis XIII le ch.-l. d'un duché-pairie érigé en faveur d'Henri de Bourbon. Sous Louis XV ce duché fut donné à Marie Anne de Mailly, qui prit de là le titre de duchesse de Châteauroux.

**CHÂTEAUROUX** (Marie Anne de MAILLY, duchesse de), de la maison de Nesle, épousa en 1734 le marquis de La Tournelle. Veuve à 23 ans, elle inspira la passion la plus vive à Louis XV, que ses deux sœurs, Mmes de Vintimille et de Mailly, avaient précédemment captivé. Devenue favorite en titre et soutenue par le duc de Richelieu, elle fut quelque temps toute-puissante à Versailles; mais animée de nobles sentiments, elle sut arracher Louis XV aux délices de la cour et le conduire à la tête de ses armées en Flandre et en Alsace. Renvoyée honteusement à Paris lorsque Louis XV tomba malade à Metz en 1744, elle retrouva tout son crédit après la guérison du roi. La place de surintendante de la maison de la Dauphine lui était promise, lorsqu'une mort imprévue l'enleva (1744): on la crut empoisonnée; mais ce fait est dénué de preuves. Elle s'était fait construire à Choisy un magnifique château. On a publié en 1806 2 vol. de lettres qui lui sont attribuées. Mme Sophie Gay a publié sous le titre de *La duchesse de Châteauroux*. 1835, un roman plein d'intérêt.

**CHÂTEAU-SALINS**, ch.-l. d'arr. (Meurthe), sur la Petite-Seille, à 30 kil. N. E. de Nancy; 2621 h. Sources salines qu'on n'exploite plus depuis 1826, soude; bonneterie. Anc. *château*, qui appartint aux évêques de Metz, puis aux ducs de Lorraine.

**CHÂTEAU-THIERRY**, ch.-l. d'arr. (Aisne), sur la Marne, à 73 kil. S. O. de Laon; 4761 h. Tribunal, collège, bibliothèque; station. Toiles, filatures de coton; commerce de blé, vin, laines, etc. Patrie de La Fontaine, à qui une statue y a été érigée. — Château-Thierry doit son origine à un *château* bâti vers 720 pour *Thierry IV*, et dont on voit encore

des ruines. En 927, Herbert II, comte de Vermandois, y amena Charles le Simple, qu'il y retint prisonnier. Charles-Quint s'empara de cette ville en 1544; le duc de Mayenne la prit en 1591; elle se soumit à Henri IV en 1595. Un combat acharné s'y livra le 12 février 1814.

**CHÂTEAU-VILLAIN**, ch.-l. de cant. (H.-Marne), sur l'Aujon, à 21 kil. S. O. de Chaumont; 1700 h. Forges; chevaux, bestiaux. Anc. comté, érigé en duché-pairie en 1703 pour le comte de Toulouse.

**CHÂTEL** ou **CHATEL-SUR-NOSELLE**, ch.-l. de c. (Vosges), à 16 kil. N. O. d'Épinal; 1200 hab.

**CHÂTEL** (Jean), fanatique, tenta en 1594 d'assassiner Henri IV; il s'introduisit dans la chambre du roi, et lui porta un coup de couteau à la lèvre, pendant qu'il se baissait pour relever deux officiers qui étaient à ses genoux. Arrêté sur-le-champ, il fut condamné à être écartelé. Il était fils d'un marchand de draps et n'avait que 19 ans. On accusa les Jésuites, qui furent à cette occasion bannis du royaume, mais bientôt rappelés, faute de preuves. Les Ligueurs inscrivirent J. Châtel dans leur martyrologe, et Jean Boucher écrivit son *Apologie*.

**CHÂTELAINE** (George), *Castellanus*, littérateur flamand, né à Gand en 1404, mort en 1475, visita l'Espagne, la France, l'Italie et l'Angleterre, où il se fit remarquer par son adresse et sa bravoure. Le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, l'attacha à sa personne en qualité de panetier, puis d'écuier, et le fit membre de son conseil privé. Il périt au siège de Neuss, où il accompagnait le prince. On a de lui: *Chronique des ducs de Bourgogne* (1461-69), publ. en 1827 par Buchon; *Récolletion des merveilles advenues de mon temps*, en prose et en vers, ouvrage fort intéressant, mais en grande partie perdu (ce qu'on en possède fut publié, avec une continuation, par Jean Molinet, Paris, 1531), et la *Chronique de Normandie*, publ. à Londres, 1850. On lui a attribué à tort l'*Histoire du bon chevalier Jacques de Lalain*. Le baron Kervyn de Lettenhove a publié à Bruxelles ses *Œuvres complètes*, 1863 et ann. suiv.

**CHAT-EL-ARAB**, c.-à-d. *riv. des Arabes*, fleuve de la Turquie d'Asie, formé par la jonction du Tigre et de l'Euphrate, se jette dans le golfe Persique après un cours d'env. 200 kil., du N. O. au S. E.

**CHÂTELARD**, ch.-l. de cant. (Savoie), arr. de Chambéry; 1000 hab. Ruines d'un château féodal.

**CHÂTELAUDREN**, ch.-l. de cant. (Côtes-du-Nord), à 17 kil. O. de St-Brieuc, 900 hab. Plomb, argenti-fère. Ce lieu tire son nom d'un *château* bâti au v<sup>s</sup>. par *Audren*, comte de Bretagne.

**CHÂTELON**, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 18 kil. N. de Thiers; 1600 hab. Eaux acidules.

**CHÂTELET** (le), ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), à 10 kil. S. E. de Melun; 1000 hab. — Ch.-l. de c. (Cher), à 49 kil. S. E. de Bourges; 1100 hab.

**CHÂTELET** (le GRAND et le PETIT). On nommait ainsi deux forts de Paris, situés, l'un sur la r. dr. de la Seine, à l'entrée de la rue St-Denis, du côté du Pont-au-Change, l'autre sur la r. g., à l'extrémité du Petit-Pont, près de l'Hôtel-Dieu. Le 1<sup>er</sup> bâti, dit-on, par l'empereur Julien, reconstruit par Louis le Gros ou Philippe-Auguste, devint plus tard le siège de la justice prévôtale de Paris; il était en même temps une célèbre prison. Il fut démoli en 1802; son emplacement est devenu la *place du Châtelet*. Le 2<sup>e</sup>, construit d'abord en bois, fut renversé par un débordement de la Seine en 1296 et rebâti en pierre par Charles V en 1369; il servit alors de prison. Il fut démoli en 1782. — V. *UCHÂTELET*.

**CHÂTEL-GUYON**, bourg du Puy-de-Dôme, à 5 k. de Riom; 2000 hab. Eaux thermales purgatives. Anc. château fort, bâti en 1185 par Guy, comte d'Auvergne, démoli en 1592.

**CHÂTELLERAUT**, *Castellum Heraldî*, ch.-l. d'arr. (Vienne), à 29 kil. N. E. de Poitiers, sur la Vienne; 14 210 h. Station. Eglise gothique de St-Jean, tour de l'église Notre-Dame, beau pont. Trib.

de 1<sup>er</sup> inst. et de commerce, collège, soc. d'agriculture. Coutellerie célèbre, grande manufacture d'armes blanches et à feu; dentelles façon Malines. — Cette v. tire son nom d'un de ses principaux seigneurs, *Hérauld* ou *Hérald*, qui y construisit un *château* vers le 11<sup>e</sup> siècle. Elle fut érigée en duché-pairie en 1514 pour des princes de Bourbon et cédée en 1551 par Henri II au comte d'Arran (V. ce nom). Elle embrassa de bonne heure la Réforme, fut prise par les Catholiques en 1562 et reprise par les Protestants en 1569. C'est de Châtelleraut qu'Henri de Navarre (H. IV) publia le célèbre manifeste par lequel il se portait médiateur entre Henri III et la Ligue.

**CHÂTELUS**, ch.-l. de cant. (Creuse), à 15 kil S. O. de Boussac; 1075 hab — V. *CHASTELUX*.

**CHÂTENAY**, *Castanetum*, joli vge de la Seine, ainsi nommé de ses bois de *Châtagniers*, à 12 kil. S. de Paris et à 2 S. O. de Sceaux; 600 hab. Maisons de campagne. On y fait naître Voltaire. — Hameau de Seine-et-Marne, cant. de Nemours, où Henri III signa en 1576 un traité qui accordait aux Calvinistes le libre exercice de leur religion.

**CHATENOVY**, ch.-l. de cant. (Vosges), à 11 kil S. E. de Neufchâteau; 1150 hab. Fabriques d'orgues.

**CHATHAM**, v. et port militaire d'Angleterre (Kent), sur la Medway, à 45 kil. S. E. de Londres, 21 000 hab. Elle est contiguë à Rochester, dont on la regarde comme un faubourg. Fortifications admirables: magnifique arsenal, chantiers de construction, bassins, forges, fonderies, corderies, école de génie militaire et principale station de la marine anglaise. — L'arsenal de Chatham fut fondé par Henri VIII, agrandi et fortifié par Elisabeth I<sup>re</sup> et Charles II. Ruynet détruisit en partie cette place en 1667. C'est de cette ville que la famille des Pitt a pris le titre de lord Chatham. V. *PITT*.

**CHÂTILLON**, ch.-l. de cant. (Drôme), à 10 kil S. E. de Die; 1400 hab. Commerce de chanvre.

**CHÂTILLON-DE-MICHAÏLLE**, ch.-l. de cant. (Ain), à 20 kil. E. de Nantua; 1100 hab. Foires.

**CHÂTILLON-EN-BAZOIS**, ch.-l. de cant. (Nièvre), sur l'Aron, à 26 kil. O. de Château-Chinon; 860 hab.

**CHÂTILLON-LES-DOBES** ou **CHÂTILLON-SUR-CHALARONNE**, ch.-l. de cant. (Ain), à 26 kil. N. E. de Trévoux; 2814 hab. Cette ville était près du pays de Dombes, mais n'en faisait pas partie. Patrie de Commerçon. S. Vincent de Paul futur évêq. de Châtillon.

**CHÂTILLON-SOUS-BAGNEUX**, vge du dép. de la Seine, à 8 kil. S. O. de Paris; 800 hab. Patrie du diacre Paris. Carrières. Belle vue.

**CHÂTILLON-SUR-INDRE**, ch.-l. de cant. (Indre), à 47 kil. N. O. de Châteauroux; 3312 hab. Anc. seigneurie, possédée sous Philippe-Auguste par Dreux de Mélo. S. Louis la reprit à ses descendants en 1251. Louis XI la donna à Tanneguy du Châtel en 1472.

**CHÂTILLON-SUR-LOING**, ch.-l. de cant. (Loiret), à 22 kil. S. E. de Montargis; 2160 hab. Patrie de Coligny, dont le château existe encore.

**CHÂTILLON-SUR-LOIRE**, ch.-l. de cant. (Loiret), à 16 kil. S. E. de Gien; 1800 hab.

**CHÂTILLON-SUR-MARNE**, ch.-l. de cant. (Marne) à 30 kil. S. C. de Reims; 1000 hab. Patrie du pape Urbain II. Jadis capitale d'un comté particulier. V. ci-après *CHÂTILLON* (maison de).

**CHÂTILLON-SUR-SEINE**, ch.-l. d'arr. (Côte-d'Or), à 84 kil. N. O. de Dijon; 4430 hab. Joli château, collège, biblioth. Draps communs; chapeaux, forges, clouteries; haras. Patrie de Marmont. — Il se tint à Châtillon, en février et mars 1814, entre Napoléon et les alliés qui avaient envahi la France, un congrès célèbre, mais qui n'eut aucun résultat.

**CHÂTILLON-SUR-SÈVRE**, *Mons Leonis*, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 25 kil. N. O. de Bressuire; 600 h. Commerce de moutons; fabriques de siamoises, etc. Cette ville a porté le nom de *Mauléon* jusqu'en 1737, époque où elle fut érigée en duché en faveur d'un comte de Châtillon dont elle prit le nom.

**CHÂTILLON** (maison de), illustre famille, dont

l'origine remonte au ix<sup>e</sup> siècle, et qui s'éteignit en 1762, tirait son nom d'un comté champenois dont Châtillon-sur-Marne était le chef-lieu, et forma les branches de *St-Pol*, *Blois*, *Penthièvre*, *Chartres*, etc. Elle possédait de vastes domaines et était alliée à plusieurs maisons souveraines. Les comtes de Châtillon joignaient à leur titre celui de princes de Porcien. Les principaux membres de cette famille sont : Eudes, qui fut pape sous le nom d'Urbain II; Renaud de Châtillon, qui prit part à la 2<sup>e</sup> croisade, administra la principauté d'Antioche et fut pris en 1160 par les Musulmans; Gaucher de Châtillon, sénéchal de Bourgogne, mort en 1219, qui accompagna Philippe-Auguste à la Terre-Sainte et se distingua au siège d'Acre et à la bat. de Bouvines; un autre Gaucher de Châtillon, arrière-petit-fils du préc., né en 1250, m. en 1329, connétable de France sous Philippe le Bel et ministre de Louis X; Charles de Châtillon (1300-1364), dit aussi Charles de Blois, issu d'une branche collatérale qui possédait les comtés de Blois et de Champagne.

Une maison toute différente, celle de Châtillon-sur-Loing, a produit aussi plusieurs hommes célèbres, entre autres les trois frères Coligny, Dandelot et Odet, cardinal de Catinillon. V. COLIGNY, etc.

**CHATOU**, vge de Seine-et-Oise, à 10 kil. N. de Versailles et à 15 kil. O. de Paris, sur le chemin de fer de Paris à St-Germain, près de la r. dr. de la Seine, qu'on y passe sur un beau pont de pierre; 1300 hab. Jolies maisons de campagne; monument érigé dans l'église à la mémoire du duc de Berry.

**CHÂTRE** (La). V. LACHÂTRE.

**CHÂTRES**, anc. nom d'Arpajon. V. ce nom.

**CHATTERTON** (Thomas). poète anglais, remarquable par sa précocité et ses malheurs, né à Bristol en 1752, était fils d'un pauvre maître d'école. Il composa des satires dès l'âge de 11 ans, fit paraître à 16 ans plusieurs morceaux écrits dans un style antique, qu'il mettait sous le nom d'un vieux poète nommé *Rowley*, attira par là quelque attention, et vint à Londres, croyant y faire fortune; mais n'ayant pas trouvé de moyens suffisants d'existence, il s'empoisonna (1770), après avoir lutté quelques jours contre la faim; il avait 17 ans et quelques mois. On s'intéressa à lui après sa mort, et l'on recueillit ses œuvres, 1771 et 1803. Elles ont été trad. par Javelin-Pagnon (avec une *Vie de Chatterton*, par A. Callet), 1840, 2 vol. in-8. M. A. de Vigny a composé un drame de *Chatterton*.

**CHAUCER** (Geoffroy), ancien poète anglais, né à Londres en 1328, mort en 1400, fut page d'Edouard III, obtint l'amitié du duc de Lancastre, fils du roi, et fut chargé de plusieurs missions, particulièrement à Gènes et à Milan, ce qui lui permit de connaître les grands écrivains de l'Italie de cette époque. Ayant embrassé les opinions de Wicléf, il fut persécuté sous Richard II, et forcé pour quelque temps de quitter l'Angleterre; mais lorsqu'une révolution eut placé sur le trône le fils de son protecteur, Henri de Lancastre (Henri IV), il rentra en faveur (1399). Il avait épousé la sœur de Catherine Swynford, qui devint la femme de son protecteur, et se trouvait ainsi allié à la famille royale. Chaucer est considéré comme le père de la poésie anglaise; il est auj. difficile à comprendre. Parmi ses poèmes, on remarque *la Cour d'Amour*; *la Maison de la Renommée*, imitée par Pope; *le Testament de l'Amour*, imité de *la Consolation* de Boèce; *Troilus et Crésida*, imité du *Filistrato* de Boccace, enfin les *Contes de Cantorbéry*, le meilleur de tous, imité du *Décameron*. On a réuni ses *Œuvres* à Londres en 1721, in-fol., et 1798, 2 vol. in-4, avec notes par Tyrwhitt. L'éd. la plus complète est celle de R. Bell, 1855.

**CHAUCES**, *Chauci*, peuple de la Germanie septentrionale, habitait entre l'*Albis* (l'Elbe) et le *Visurgis* (Weser), dans le pays correspondant aux territoires d'Oldenbourg, de Brême et de Hanovre. Ils entrèrent au iiii<sup>e</sup> s. dans la confédération des Francs.

**CHAUDÈS-AIGUES**, *Calentes Aquæ*, ch.-l. de c. (Cantal), à 33 kil. S. O. de St-Flour; 2000 hab. Eaux thermales, qui lui ont valu son nom.

**CHAUDET** (Ant. Denis), sculpteur et peintre, né à Paris en 1763, mort en 1810, remporta à Rome le grand prix en 1784, sur le sujet de *Joseph vendu par ses frères*, fut admis à l'Académie en 1805 et nommé professeur à l'École des beaux-arts. On lui doit le groupe de *l'Émulation de la gloire*, pour le péristyle du Panthéon, en 1801; *Oédipe enfant*, un de ses meilleurs ouvrages; le *Papillon et la Rose*; la statue de *Dugommier*, et celle de *Napoléon* qui surmontait avant 1814 la colonne de la place Vendôme. Comme peintre, il a traité le tableau d'*Énée et Anchise*, etc. Il réussissait surtout dans les sujets gracieux.

**CHAUDIÈRE**, riv. du Bas-Canada, sort du lac Mégartik et se jette dans le St-Laurent, au-dessous de Québec; elle forme à 4 kil. au-dessus de son emb. une cataracte de 40<sup>m</sup>. Cours, 130 kil. — Lac situé entre le Haut et le Bas-Canada, est formé par l'Otawata, au-dessous du lac du Chat, dont le sépare la chute de ce nom; il a 50 kil. sur 7.

**CHAUDON** (Dom Louis MAIEUL), biographe, né en Provence en 1737, mort en 1817, entra chez les Bénédictins de Cluny. Il est connu par un *Nouveau Dictionnaire historique*, qu'il publia en 1766, Avignon, 4 vol. in-8. et qui fut porté à 13 vol. dans une 8<sup>e</sup> édition, publiée à Lyon en 1804, avec Delandine, et à 21 dans une refonte due à Prudhomme, 1810-12. On a encore de Chaudon un *Dictionn. anti-philosophique*, où il combat Voltaire. — Son frère, Esprit Chaudon, 1738-1800, a donné la *Bibliothèque de l'homme de goût*, Avignon, 1772, ouvrage utile, refondu depuis par Desessarts et Barbier.

**CHAUFFAILLES** ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 29 kil. S. de Charolles; 3582 h. Toiles, calicots.

**CHAUFFEPIÉ** (J. Georges DE), né à Leuwarden en 1702, mort en 1786, était ministre calviniste, et résida longtemps à Amsterdam. On lui doit un *Nouv. Dictionnaire historique et critique pour servir de supplément à celui de Bayle*, Amsterdam, 1750-56, 4 vol. in-fol., ouvrage plein de savantes recherches. Il a traduit plusieurs volumes de l'*Histoire universelle* anglaise.

**CHAUFFEURS**, brigands qui, pendant la Révolution, envahissaient les maisons isolées et chauffaient les pieds de leurs victimes jusqu'à ce qu'elles déclarassent l'endroit où elles avaient déposé leur argent. S'étant mêlés aux Chouans, ils affectèrent un caractère politique, ce qui contribua à les rendre plus fameux. Ils disparurent en 1803.

**CHAULIAC** (Gui DE), médecin, né vers 1320 à Chauliac dans le Gévaudan, exerça son art à Lyon, puis à Avignon où il fut médecin de trois papes, et composa en 1363 un traité qui fut longtemps regardé comme classique, *Inventarium sive collectarium chirurgicis medicinarum*, impr. à Bergame dès 1498, in-f., trad. en fr. par L. Joubert, Lyon, 1592. Il se signala par son dévouement dans la peste de 1348.

**CHAULIEU** (Guill. AMFÈYE, abbé DE), poète aimable, né en 1639 à Fontenay dans le Vexin, mort en 1720 à 81 ans, prit le petit collet, obtint par la protection du duc de Vendôme de riches bénéfices, qui lui permirent de se livrer à son goût pour le repos et pour les plaisirs de l'amour et de la table. Il résidait habituellement au Temple, où se réunissait une société choisie, et mérita par l'élégance de sa poésie épicurienne d'être appelé *l'Anaéron du Temple*. On remarque surtout son *Ode contre l'Esprit*, ses vers sur *la Mort*, sur *la Retraite*, ses stances sur *la Coutte* et sur *la Solitude de Fontenay*. Il fut particulièrement lié avec le marquis de La Fare, poète comme lui. Leurs œuvres ont été plusieurs fois publiées ensemble, notamment en 1750 par St-Marc. Des *Lettres* inédites de Chaulieu ont été publiées en 1850 par le marquis de Bérenger.

**CHAULNES**, ch.-l. de cant. (Somme) à 80 kil. S. O. de Péronne; 1250 hab. Toiles, baptistes; blan-

chisseries de toile. Patrie du grammairien Lhomond, à qui une statue y a été érigée en 1860. Titre d'un comté qui en 1619 fut érigé en duché, et qui appartenait à la maison d'Albert.

**CHAULNES** (Honoré d'ALBERT, duc de), maréchal de France, né vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, mort en 1649, était frère de Charles d'Albert de Luynes. Il parut à la cour sous le nom de Cadenet; devint successivement mestre de camp, lieutenant général de Picardie, maréchal de France; fut créé en 1619 duc de Chaulnes, et pair de France en 1621. Il partagea avec le maréchal de La Force le commandement de l'armée de Picardie, 1625, devint gouverneur de cette province en 1633; commanda en Artois et s'empara d'Arras en 1640, avec le maréchal de Châtillon.

**CHAULNES** (Ferdinand d'ALBERT d'AILLY, duc de), arrière-neveu du préc., pair de France, lieutenant général et gouverneur de Picardie, né en 1714, mort en 1769, cultiva la physique et l'histoire naturelle, et employa son immense fortune au progrès des sciences. En 1743, il devint membre honoraire de l'Acad. des sciences. On a de lui : *Nouvelle Méthode pour diviser les instruments mathématiques*, suivie d'une *Description d'un microscope*, Paris, 1768, in-fol., et des *Mémoires*, dans le recueil de l'Académie des sciences. Il eut le premier l'idée de la fabrication des eaux minérales factices. — Louis d'Albert d'Ailly, duc de Chaulnes, fils du préc., né en 1741, mort vers 1793, porta jusqu'à la mort de son père le titre de duc de Pequigny. Il cultiva les sciences avec succès, et fut reçu membre de la Société royale de Londres. Il découvrit les moyens d'extraire et de purifier les sels de l'urine, l'art de faire cristalliser les alcalis, et de secourir les asphyxiés. Il visita l'Égypte et publia un *Mémoire sur l'entrée du monument de Sakkara*, 1785.

**CHAUMERGY**, ch.-l. de cant. (Jura), à 27 kil. S. de Dôle; 400 hab.

**CHAUMETTE** (Pierre Gaspard), né à Nevers en 1763, était fils d'un cordonnier qui lui fit faire quelques études. Il vint à Paris en 1789, travailla à un journal intitulé *les Révolutions de Paris*, et fut nommé en 1792 procureur syndic de la Commune. Il professa alors les opinions les plus violentes et se mit avec Hébert, son substitut, à la tête d'une faction de démagogues dite des *Hébertistes*. Orateur de carrefour, il exerça une déplorable influence sur le peuple: il essaya de détruire tous les cultes religieux et provoqua la destruction d'un grand nombre d'œuvres d'art consacrées au culte catholique. Il inventa les fêtes de la *Raison*, qui se célébraient à Notre-Dame, et dont la déesse était représentée par une actrice de l'Opéra. Robespierre, qui craignait en lui un rival, le fit décapiter en 1794. Chaumette avait pris le nom d'*Anaragoras*.

**CHAUMONT** (en Bassigny), *Calvus mons*, *Calvumontium*, ch.-l. du dép. de la Hte-Marne, à 254 k. S. E. de Paris par route (262 par chemin de fer); 6318 hab. Trib. de 1<sup>re</sup> inst. et de comm. Lycée, bibliothèque; société d'agric., sc. et arts. Chemin de fer, avec un admirable viaduc à 3 étages d'arcades. Bas draps, chapeaux, gants, coutellerie, sucre de betteraves, mégis-eries, etc. Patrie de Bouchardon. — Chaumont était jadis le ch.-l. de Bassigny et du comté de Chaumont, comté qui eut des seigneurs particuliers jusqu'à sa réunion au comté de Champagne en 1228. En 1814, après la rupture du congrès de Châtillon, l'Autriche, la Russie, la Prusse, signèrent à Chaumont un acte portant qu'on ne traiterait plus avec Napoléon et que la France serait réduite à ses anciennes limites.

**CHAUMONT-EN-VEXIN**, ch.-l. de cant. (Oise), à 28 k. S. O. de Beauvais; 1000 hab. Dentelles, éventails.

**CHAUMONT-FORCIEN**, ch.-l. de cant. (Ardennes), sur l'Aisne, à 22 k. N. O. de Réthel; 1000 h. Toiles.

**CHAUMONT-SUR-LOIRE**, bourg de Loir-et-Cher, sur la Loire, r. g., à 16 kil. S. O. de Blois; 950 hab. Anc. domaine de la maison d'Amboise: vieux chà-

teau, où résidait souvent Catherine de Médicis; pont de 700<sup>m</sup> sur la Loire.

**CHAUNY**, ch.-l. de cant. (Aisne), sur l'Oise et sur un embranchement du canal de St-Quentin, à 37 k. N. O. de Laon; 4483 hab. Autrefois place forte. Chemin de fer; station. Bonneterie, fabrique de soude, usine hydraulique pour polir les glaces de St-Gobain, etc. Patrie de l'abbé Racine.

**CHAUSSARD** (J. B. Publicola), littérateur et poète, né à Paris en 1766, mort en 1823, fut un chaud partisan de la Révolution, se fit nommer secrétaire de la mairie de Paris, puis du Comité du salut public, et devint plus tard un des adeptes de la secte des Théo-philanthropes. Lors du rétablissement de l'Université, il professa les belles-lettres au collège de Rouen, puis la poésie latine à la Faculté de Nîmes. On a de lui : *l'Éducation des peuples*, 1793; *l'Esprit de Mirabeau*, 1797; *Les Fêtes et les courtisanes de la Grèce*, 1801, et *Héliogabale*, 1803, ouvrage trop souvent licencieux; une traduction des *Expéditions d'Alexandre*, d'Arrien, 1803; des odes, et une *Épître sur les genres dont Boileau n'a pas fait mention dans l'Art poétique*, 1811, transformée depuis en un poème en 4 chants sous le titre de *Poétique secondaire*, 1819: c'est son meilleur ouvrage.

**CHAUSSÉE-DES-GÉANTS**, cap d'Irlande (Antrim), au N., formé d'une immense quantité de colonnes basaltiques qui se prolongent au loin dans la mer.

**CHAUSSEY**, ile de France (Manche), dans la Manche, à 13 kil. N. de Granville; 2500<sup>m</sup> sur 1300. Beau granit bleu. Phare.

**CHAUSSIER** (Br.), médecin, né à Dijon en 1746, mort à Paris en 1828, enseigna d'abord l'anatomie à Dijon, fut appelé à Paris en 1794 pour concourir à la réorganisation de l'enseignement de la médecine, occupa une chaire d'anatomie dans la nouvelle école, fut nommé en 1804 médecin de la Maternité, puis médecin en chef de l'École polytechnique. Il créa pour l'anatomie des muscles une nomenclature nouvelle qui malgré son mérite n'a pas été conservée, et rédigea un grand nombre de mémoires intéressants. On estime ses *Tables synoptiques d'anatomie*, 1799-1816, et ses travaux sur la médecine légale. Il admettait la doctrine du vitalisme organique.

**CHAUSSIN**, ch.-l. de cant. (Jura), sur la r. g. du Doubs, à 14 kil. S. O. de Dôle; 1100 hab. Près de là, château de Villarcen.

**CHAUYEAU-LAGARDE** (Claude François), avocat de Paris, né en 1756 à Chartres, mort en 1811, se distingua sous le régime de la Terreur en défendant, au péril de sa vie, un grand nombre d'accusés, notamment la reine Marie-Antoinette, Mme Elisabeth, sœur du roi, et Charlotte Corday. Dénoncé par Hébert et mis en arrestation, il était sur le point d'être traduit devant le tribunal révolutionnaire lorsque le 9 thermidor lui sauva la vie. Sous les divers régimes qui se succédèrent, il continua avec la même indépendance l'exercice de sa profession, et mérita l'estime de tous. En 1806, Napoléon le gratifia d'une des charges d'avocat au Conseil d'Etat qui furent créées alors. Les Bourbons, à leur retour, lui donnèrent la croix d'honneur avec des titres de noblesse. Il fut nommé en 1828 conseiller à la Cour de cassation. Il a publié une *Notice sur le procès de la reine et de Mme Elisabeth* (1816), et quelques plaidoyers. Son nom a été donné à une rue de Paris.

**CHAUVÉLIN** (Germain Louis de), garde des sceaux et secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, né en 1685, mort en 1762, fut de 1727 à 1737 le second et l'homme de confiance du cardinal Fleury, alors premier ministre; mais ayant été soupçonné par celui-ci de vouloir le supplanter, il fut aussitôt exilé (1737). — Son fils, Franc. Claude, marquis de Chauvelin, mort en 1771, servit en Italie et en Flandre, devint ambassadeur à Gènes et à Turin, et passa ses derniers jours à la cour, dans l'intimité de Louis XV. — Bernard François, marquis de Chauvelin, fils du préc., né en 1760, mort en 1832, adopta

les principes de la Révolution de 1789, fut chargé d'une mission diplomatique à Londres en 1792, siégea au Tribunal après le 18 brumaire, et fut nommé intendant de la Catalogne en 1812. Élu en 1816 membre de la Chambre des Députés, il prit place parmi les plus ardents champions de la cause nationale. Sa vie parlementaire ne fut qu'un long combat contre le ministère ultra-royaliste. Il donna sa démission en 1829, désespérant d'une cause qui triompha quelques mois plus tard. Chauvelin brilla surtout à la tribune par son esprit et par son originalité.

**CHAUVELIN** (Henri Philippe de), chanoine de Notre-Dame et conseiller au parlement de Paris, frère du marquis Franç. Claude, né en 1716, mort en 1770, attaqua avec ardeur les Jésuites et défendit le Jansénisme, ce qui le fit enfermer en 1753 au mont St-Michel. Dès qu'il fut libre, il recommença le combat et publia, en 1761, deux écrits qui firent grand bruit : *Discours sur les constitutions des Jésuites*; *Compte rendu sur la doctrine des Jésuites*.

**CHAUVIGNY** ch.-l. de cant. (Vienne), sur la Vienne, et à 24 kil. N. O. de Montmorillon; 1600 h. Ville autrefois forte et défendue par 4 châteaux.

**CHAUX** (La). V. LA CHAUX.

**CHAVANGES**, ch.-l. de cant. (Aube), à 30 kil. E. d'Arcis; 1100 hab. Cotonnades.

**CHAVANNES**, v. du dép. de l'Ain, sur le Suran, à 17 kil. N. de Bourg; 1950 hab. Autrefois ville forte. Avant la conquête de la Franche-Comté en 1674, elle était sur l'extrême frontière de la France.

**CHAVES**, *Aqua Flavie*, v. de Portugal (Tras-os-Montes), à 70 k. O. de Bragança; 5250 hab. Pont romain de 18 arches sur la Tamega. Eaux thermales.

**CHAVES** (Silveyra Pinto de FONSECA, marquis de), comte d'Amarante, général portugais, né vers 1780. mort en 1830, se mit en 1823 à la tête d'un petit corps de troupes afin de soustraire le roi Jean VI au joug des Cortés, s'empara de Chaves, de Villaréal, ramena le roi libre à Lisbonne, et fut en récompense créé marquis de Chaves.

**CHEF-BOUTONNE**, ch.-l. de cant. (Deux-Sèvres), à 14 kil. S. E. de Melle, près de la source de la Boutonne; 1550 hab. Serges, faïence, bestiaux.

**CHEHREZOUR**, pachalik de Turquie (Kourdistan), entre ceux de Van au N., de Bagdad au S., de Mossoul et de Diarbékir à l'O., et la Perse à l'E.; 330 k. sur 220. Il a pour v. principales Chehrezour (ch.-l. et évêché grec), Bethlis et Kerkouk.

**CHEIK**, c.-à-d. ancien, nom que donnent à leurs chefs les tribus Arabes. Ce titre est aussi donné aux desservants des mosquées et aux savants.

**CHÉLIF**, *Chinalaph* chez les anciens, la plus importante riv. de l'Algérie, sort du Djebel Amour, dans le versant septentrional de l'Atlas, reçoit peu après les 70 Fontaines, et se jette dans la Méditerranée entre Tenez et Arzew, à 13 kil. N. E. de Mostaganem, après avoir coulé au N. E., puis au N. O., dans les prov. d'Alger et d'Oran, pendant un cours de 250 kil. env.

**CHELLA** ou **SEBILAH**, *Salla* ou *Mansalla* au moyen âge, v. du Maroc, à 140 kil. O. de Fez, est regardée comme une ville sainte par les Maures.

**CHELLES**, *Cella*, bourg de Seine-et-Marne, à 28 kil. S. O. de Meaux, et à 9 kil. O. de Lagny; 1200 hab. Station. Canal abrégéant la navigation de la Marne. Célèbre abbaye fondée par Bathilde, femme de Clovis II, vers 670, et où furent confinés plusieurs princes mérovingiens. En 1008, il s'y tint un concile. C'est dans un bois des environs de Chelles que Chilpéric I fut assassiné en 584.

**CHELM**, v. de la Pologne russe, à 60 kil. de Lublin; 2000 hab. Château fort. Jadis ch.-l. d'un palatinat et florissante; c'est encore un évêché. Les Polonais furent vaincus par les Prussiens à Chelm en 1794.

**CHELMSPORD**, *Casaromagus*, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté d'Essex, à 49 kil. N. E. de Londres, sur le Chelmer; 6000 h. Beau pont, théâtre, caserne. Courses annuelles de chevaux.

**CHELSEA**, v. d'Angleterre (Middlesex), à l'O. et tout près de Londres, sur la Tamise; 32 000 hab. Pont de bois sur la Tamise. Hôtel des Invalides, fondé par Charles II en 1682; maison d'Orphelins militaires, fondée par le duc d'York en 1801. Palais de l'Évêque de Winchester; jardin botanique.

**CHELTENHAM**, v. d'Angleterre (Gloucester), à 14 k. N. E. de Gloucester; 3000 h. en 1801, 42 000 en 1860. Église et théâtre remarquables. Eaux minérales et thermales, découvertes en 1716, et très-fréquentées.

**CHEMILLE**, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 20 kil. E. de Beaupréau; 3888 hab. Fabriques de toile, filatures de coton, blanchisseries, etc.

**CHEMIN**, ch.-l. de cant. (Jura), à 18 kil. S. O. de Dôle; 250 hab.

**CHEMINAIS** (le P.), jésuite, né à Paris en 1652, mort en 1689, se livra avec succès à l'enseignement et à la prédication. On a de lui des *Sermons* estimés, publ. en 1690 par le P. Bretonneau.

**CHEMMIS**, v. de la Hte-Egypte, auj. *Akmy*.  
**CHEMNITZ**, v. du roy. de Saxe, ch.-l. de l'Erzgebirge, sur une riv. de même nom, à 62 kil. S. O. de Dresde; 32 000 hab. Fabriques de tissus divers; filatures, teintureries. Patrie de Puffendorf, G. Fabricius, Heyne. Anc. abbaye, fondée en 1125. — Chemnitz est une des plus anc. villes de Saxe; elle fut fondée par les Serbes et fortifiée par Henri l'Oiseleur; elle était ville impériale avant le xiv<sup>e</sup> siècle.

**CHEMNITZ** (Martin), *Chemnitius*, théologien protestant, né en 1522 à Britzen dans le Brandebourg, mort en 1586, a publié : *Examen concilii Tridentini*, Francfort, 1585, 4 vol. in-fol.; *Tratés des indulgences*, traduit du latin en français, Genève, 1599; *Harmonia evangelica*, Francfort-sur-le-Mein, 1600 à 1611; *Theologia Jesuitarum*, La Rochelle, 1589, — Son petit-fils, Philippe Ch., mort en 1678, connu sous le nom de *Hippolytus à Lapide*, est auteur de l'ouvrage intitulé *De Ratione status in imperio Romano-Germanico*, 1640, où il blâme l'abus des droits impériaux.

**CHEMNIZER** (Ivan), né à St-Petersbourg en 1744, mort à Smyrne en 1784, servit dans la garde impériale et cultiva en même temps les lettres. Il est regardé comme le La Fontaine des Russes. La meilleure édition de ses fables a paru à St-Petersbourg en 1799; elles ont été trad. par Mascel, Moscou, 1830.

**CHENDI**, v. de Nubie, jadis capit. de l'État de Chendi, sur la r. dr. du Nil, à 350 kil. N. de Senaar, avait de 8 à 900 maisons et comptait 6 à 7000 hab. avant que Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, l'eût détruite en 1822, pour venger le meurtre de son fils Ismail, qui y avait été tué en 1819. C'était l'entrepôt et le grand marché d'esclaves de la Nubie. Le roi du Chendi, avec celui de l'Halfay, pouvait armer 30 000 cavaliers. L'État de Chendi est aujourd'hui tributaire du pacha d'Égypte. C'est dans cet État que se trouve l'île *Méroé* des anciens.

**CHÊNEDOLLÉ** (Ch. LIOUT de), poète, né à Vire en 1769, mort en 1833, passa le temps de la Révolution en Hollande et en Allemagne, revint en France sous l'Empire, fit paraître en 1807 le *Génie de l'Homme*, poème didactique qui attira l'attention, fut nommé professeur à Rouen, puis inspecteur de l'Académie de Caen (1812), et enfin inspecteur général de l'Université (1830). Outre le *Génie de l'Homme*, on a de lui *l'Invention*, poème dédié à Klopstock, 1795; des *Études poétiques*, 1820, et *l'Esprit de Rivaroli*, 1808.

**CHÈNE-POPULEUX** (le). V. CHÈNE-POPULEUX.

**CHENERAILLES**, ch.-l. de cant. (Creuse), à 18 k. N. d'Aubusson; 950 hab. Jadis place forte. Antiquités.

**CHÉNIER** (Marie Joseph de), poète français, né en 1764 à Constantinople où son père était consul, mort à Paris en 1811, suivit d'abord la carrière militaire, mais la quitta au bout de deux ans pour se consacrer aux lettres et cultiva avec succès plusieurs genres, mais surtout le théâtre. Enthousiaste des idées républicaines, il leur dut le plus souvent ses inspirations. Il fit représenter successivement *Char-*



*Jes IX*, en 1789; *Henri VIII et la Mort de Calas*, 1791; *Gracchus*, 92, *Fénelon*, 93; *Timoléon*, 94. Dans toutes ses pièces, on trouvait exprimés, dans un style pur, noble et énergique, la haine du despotisme et un vif amour de la liberté; aussi eurent-elles pour la plupart un succès prodigieux. Chénier fut de toutes les assemblées politiques qui se succédèrent depuis 1792 jusqu'en 1802: quoique ardent démocrate, il s'efforça d'arrêter les excès révolutionnaires. Il s'était surtout occupé d'instruction publique: aussi fut-il, lors du rétablissement des écoles, nommé inspecteur général des études; mais il fut destitué sous l'Empire. Il était membre de l'Académie française, et fut chargé de faire au nom de ce corps le rapport sur les progrès de la littérature de 1788 à 1808, pour les prix décennaux. Outre ses tragédies, Chénier a composé des poésies lyriques (odes, hymnes, chants imités d'Ossian), dont il publia un recueil en 1797; des épitres, des satires pleines de verve et de sel, parmi lesquelles on remarque *l'Épître de Voltaire*; et quelques ouvrages en prose, dont le plus estimé est son *Tableau de la littérature française depuis 1789*, ouvrage posthume, Paris, 1815. Il a en outre composé une foule de chants patriotiques pour les fêtes républicaines. La calomnie l'accusa, mais contre toute vérité, de n'avoir rien fait pour soustraire son frère à l'échafaud: il a repoussé cette accusation avec éloquence dans son *Épître sur la calomnie* (1797). Ses œuvres ont été réunies par Arnault, 1824-26, 8 vol. in-8. Daunou a donné ses *Œuvres posthumes*, avec une Notice, 1824, 3 v. in-8. On y trouve plusieurs tragédies qui n'avaient pas été représentées, *Philippe II*, *Brutus* et *Cassius*, *OEdipe roi*, *OEdipe à Colone*, et *Tibère*, son chef d'œuvre.

CHÉNIER (André de), frère aîné du préc., né à Constantinople en 1762, se distingua de bonne heure par son talent poétique; il réussissait surtout dans l'élegie. Révolté par les excès de la Révolution, il osa les blâmer hautement dans des lettres qu'il fit insérer au *Journal de Paris*; traduit pour ce fait devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort, en 1794. Quelques jours avant l'exécution, il composa sur sa fin prématurée les vers les plus touchants. Ses œuvres, recueillies longtemps après sa mort, ont été publ. en 1819 par H. de La Touche. Une édition plus complète a paru en 1840. Nourri des poètes grecs, A. Chénier sut comme eux unir aux sentiments les plus élevés un style pur, élégant, harmonieux. Parmi ses poésies, on admire surtout *l'Aveugle*, *la Liberté*, *le Jeune Malade*, *le Mendiant*, *la Jeune Captive*. C'est de lui qu'est ce vers qui définit bien son talent:

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

CHENNAB, *l'Acésins*, fl. de l'Inde. V. TCHENNAB.

CHENONCEAUX, bourg du dép. d'Indre-et-Loire, sur le Cher, à 14 kil. S. d'Amboise. Beau château bâti par François I pour la duchesse d'Étampes, et qu'habita ensuite Catherine de Médicis. Il est aujourd'hui possédé par le comte de Villeneuve.

CHEN-SI, prov. septentr. de la Chine, entre celles de Chan-si à l'E., de Fan-sou à l'O.; 845 k. sur 310; 14 800 000 h.; ch.-l. Si-an. Elle se div. en 7 dép.

CHEOPS, anc. roi d'Égypte, régna à Memphis, et fit élever la grande pyramide; il accabla son peuple d'impôts et de corvées afin d'exécuter ce travail gigantesque. On plaçait jusqu'ici son règne au XII<sup>e</sup> s. av. J.-C. (1178-22); mais, d'après les monuments récemment explorés, il paraît antérieur à Abraham.

CHEPREM, roi d'Égypte, frère et successeur de Cléopas, régna 56 ans au dire d'Hérodote, et construisit une des pyramides, la 2<sup>e</sup> en grandeur.

CHEPSTOW, v. et port d'Angleterre (Monmouth), à 17 k. S. de Monmouth, à l'emb. de la Wye; 3000 h. Vieux château sur un roc presque perpendiculaire. Pont-tube en fer. Construction de navires.

CHER, *Caris*, riv. de France, naît près du hameau de Cher (Creuse), baigne Auzance, Montdu-

con, St-Amand, Châteauneuf, Vierzon, St-Aignan, Montrichard, Bléré, St-Sauveur, reçoit l'Yèvre, l'Arnon, l'Auron, et se jette dans la Loire au Bec-du-Cher (Indre-et-Loire), après un cours de 345 kil., dont 200 de flottage. Elle est peu navigable. — Il y a en Bretagne une petite riv. du nom de Cher, qui se jette dans la Vilaine au-dessus de Redon.

CHER (dép. du), le dép. le plus central, entre ceux du Loiret au N., de la Creuse au S., de l'Allier et de la Nièvre à l'E., de Loir-et-Cher, de l'Indre à l'O.: 7133 kil. carrés; 323 393 hab.; ch.-l., Bourges. Il est formé de la partie orient. du Berry et d'une portion du Bourbonnais. Sol plat, sablonneux. Fer, houille, marbre, grès, pierre de taille, pierre lithographique, argile, etc. Grains, vin, lin, beau chanvre, châtaignes, cire; chevaux, bétail, moutons estimés, quelques mérinos. Forges et fonderies; draps, toiles de chanvre; porcelaine, faïence, papeteries, etc. Commerce de fer, laines, merrain, huile de noix, salin, potasse, salpêtre, etc.—Ce dép. a 3 arr. (Bourges, St-Amand, Sancerre), 29 c., 297 comm.; il appartient à la 13<sup>e</sup> div. militaire, possède une cour impér. et un archevêché. (à Bourges).

CHERASCO, *Clarasum*, en français *Quérasque*, v. murée des États sardes, au confluent de la Stura et du Tanaro, à 35 kil. N. de Mondovì; 9000 hab. Jolie ville. — Ville libre jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, elle appartint depuis aux rois de Naples (1260), aux comtes et ducs de Savoie, aux Français (1796), et enfin aux rois de Sardaigne (1814). C'est aujour. un des boulevards des États sardes. Richelieu y conclut en 1631 un traité qui maintenait le duc de Nevers, Charles I, dans le duché de Mantoue. Le général Bonaparte y signa en 1796 un armistice avec le Piémont.

CHERBOURG, *Cæsaris burgus*, peut-être le *Coriallum* des anciens, *Carusbur* au X<sup>e</sup> s., v. et port du dép. de la Manche, ch.-l. du 1<sup>er</sup> arrond. de marine milit., sur une baie de la Manche, à l'embouch. de la Divette, à 340 k. N. O. de Paris (361 par la route de St-Lô), à 370 k. par chemin de fer; 28 800 h. Superbe port militaire, le seul que nous ayons dans la Manche: il peut contenir 50 vaisseaux de ligne; il est défendu par plusieurs forts construits sur des îlots environnants, dont les principaux sont le fort Impérial et le fort de Querqueville. La rade est fermée par une digue de 3866<sup>m</sup>, au milieu de laquelle est le *Fort central*. Outre le port militaire, il y a un port marchand. Trib. de 1<sup>er</sup> inst., de comm. et de marine. Collège, école préparatoire à la marine, école d'hydrographie. Chemin de fer. Dentelles, bonneterie, raffinerie de soude de varec; chantiers de construction, etc.—Vainement assiégée par Édouard III, roi d'Angleterre, en 1346, elle fut plus tard livrée aux Anglais par la trahison de son gouverneur (1418). Les Français la reprirent en 1450. Les Anglais s'en emparèrent une 2<sup>e</sup> fois en 1758 et la ravagèrent. La construction de son port actuel date de 1808; la digue, faite de main d'homme, a été commencée par Louis XVI en 1784 et n'a été terminée qu'en 1853. C'est à Cherbourg que s'embarqua Charles X en 1830.

CHERBURY (lord), F. HERBERT.

CHERCHELL, *Iol*, plus *Julia Cæsarea*, v. d'Algérie, sur la mer Méditerranée, à 60 k. O. d'Alger; 3050 hab. Cette ville, qui, sous les Romains, donna son nom à la Mauritanie *Césarienne*, appartint au roi Juba le Jeune, qui l'appela *Cæsarea* en l'honneur d'Auguste, son protecteur. Dévastée par les Vandales et les Arabes, elle fut reconstruite au XV<sup>e</sup> s. par les Maures chassés d'Espagne. Elle fut prise en 1531 par André Doria et en 1840 par les Français.

CHÉREA (Cassius), tribun d'une cohorte prétorienne, tua de sa main Calpurne, et tenta de rétablir la république. Claulde le fit mettre à mort dès qu'il fut sur le trône, 41 de J.-C.

CHÉREDIN, pour *Kair-Eddy*. V. BARREROUSSE.

CHERFA (EL), l'ancien *Jourdain*. V. JOURDAIN.

CHÉRIBON, v. de l'île de Java, ch.-l. de la prov.

(jadis roy.) de Chérïbon, sur une baie de la côte N.; 8000 h. Palais du sultan et hôtel du résident de la prov. Grand commerce; café, indigo, bois de construction. Aux env., volcan qui fume encore.

**CHÉRIF**, nom arabe qui signifie *noble*, est un titre que prennent ceux qui descendent de Mahomet par sa fille Fatime et son gendre Ali. Il est aussi donné spécialement aux chefs de divers États, notamment aux princes qui gouvernent La Mecque, et qu'on nomme *grands chérifs*, et aux souverains de Fez, de Maroc et de Tafilet. Les chérifs, prétendus descendants de Mahomet, forment des familles assez nombreuses que l'on trouve répandues dans la plupart des États musulmans. Ils se distinguent par un turban vert. — Le mot de *chérif* s'emploie aussi adjectivement pour dire *auguste*, comme dans *hatti-chérif*, firman auguste, signé de la main du sultan.

**CHÉRILUS**. V. **CHERILLUS**.

**CHEROKIES**, tribu indienne des États-Unis, habite le nord des États de Géorgie et d'Alabama, et le S. E. du Tennessee. Leur nombre n'est plus guère que de 15 000 indiv. C'est le peuple indigène de l'Amérique sept. le plus civilisé; il a un gouvernement représentatif.

**CHÉRON** (Elisabeth Sophie), fille d'un peintre en émail, née à Paris en 1648, morte en 1711, se distingua dans la peinture, la musique et la poésie, et fut reçue en 1672 à l'Académie de peinture et de sculpture. Ses talents la firent rechercher par Le Hay, ingénieur du roi, qui l'épousa. Élevée dans la religion protestante, elle abjura. On estime surtout son portrait de *Mme Deshoulières* et sa *Descente de Croix*, d'après Zumbo. Ses écrits sont : *Livre des principes à dessiner*, 1706; *Psaumes et Cantiques mis en vers*, 1694; *le Cantique d'Habacuc et le Psaume CIII*, trad. en vers, et *les Cerises renversées*, petit poème publ. après sa mort, 1717 et mis en vers latins, par Raux, 1797.

**CHÉRON** (L. Claude), né à Paris en 1758, mort en 1807, membre de l'Assemblée législative, puis préfet de la Vienne (1805), cultiva la littérature avec quelque succès. On a de lui : *Caton d'Utique*, tragédie imitée d'Addison, *le Tartufe de Mœurs*, comédie imitée de Sheridan (*School for Scandal*), des *Poésies fugitives*, et une trad. de *Tom Jones*, 1804.

**CHÉRONÉE**, *Cheronea*, d'abord *Arné*,auj. *Kaprèna*, v. de Béotie, au N. O., vers les confins de la Phocide, sur le Céphise, est célèbre par plusieurs victoires : 1° des Béotiens sur les Athéniens, 447 av. J.-C.; 2° de Philippe sur Athènes et Thèbes, 338 av. J.-C.; 3° de Sylla sur Archélaus, général de Mithridate, 87 av. J.-C. Patrie de Plutarque.

**CHÉROY**, ch.-l. de c. (Yonne), à 21 k. O. de Sens; 900 h. Bestiaux.

**CHERSO**, *Crepsa*, Ile et v. d'Illyrie (Trieste), dans l'Adriatique. La v. a 3400 h.; bon port. Un pont unit l'île à celle d'Osero.

**CHÉRON**, v. grecque de l'anc. Tauride, sur la côte occ., probablement près de la ville actuelle de Sébastopol, était une colonie de l'Héraclée-du-Pont et fut longtemps puissante. Attaquée par les Barbares, elle se mit sous la protection de Mithridate, puis passa sous le joug des Romains. — C'est en souvenir de cette ville que le nom de *Cherson* a été donné à une ville de la Russie mérid.

**CHÉRONÈSE**, mot grec qui veut dire *presqu'île*.

**CHÉRONÈSE CIMBRIQUE**, auj. le *Jutland*, entre la mer de Germanie et le *Codanus sinus* (mer Baltique), ainsi appelée des Cimbres qui l'habitaient.

**CHÉRONÈSE DE THRACE**, auj. *presqu'île de Gallipoli*, au S. E. de la Thrace, entre le golfe de Mélas et l'Hellespont; villes : Sestos, Callipolis, Lysimachie, Cardie. Miltiade la soumit à Athènes, qui la perdit pendant la guerre du Péloponèse.

**CHÉRONÈSE D'OR**, auj. la *presqu'île de Malacca*, ou plutôt l'Inde Transgangeétique toute entière.

**CHÉRONÈSE TAURIQUE**, auj. la *Crimée*, entre le Pont-Euxin et le Palus Méotide. Elle doit son nom aux *Tauri*, peuple inhospitalier qui l'habitait et qui massacrait tous les étrangers qui venaient y abor-

der. Villes principales : Cherson, Théodosie, Panticapée.

**CHERUBINI** (Salvador), compositeur, né à Florence en 1760, mort à Paris en 1842, était fils d'un maître de musique. Il reçut les leçons de Sarti, composa sa 1<sup>re</sup> messe à 13 ans et son 1<sup>er</sup> opéra à 19; donna en 1784, à Londres, la *Finta principessa* et *Giulo Sabino*; vint en 1787 se fixer à Paris, où la direction principale de l'*Opera-Buffa* lui fut confiée; donna en 1788 à Turin *Ifigenia in Aulide*, qui eut un grand succès, et à Paris *Démophon*, qui réussit moins bien; fit représenter en 1791 au théâtre Feydeau *Lodoïska*, qui mit le sceau à sa réputation; donna en 1794 *Élisa*, en 1800 les *Deux Journées*; composa pour les cérémonies républicaines plusieurs morceaux admirables, parmi lesquels on remarque la marche funèbre pour les obsèques de Hoche; rédigea en 1806, pour le théâtre de Vienne, l'opéra de *Faniska*, et en 1809, pour le théâtre des Tuileries, *Pygmalion*, opéra italien qui fut froidement accueilli de Napoléon; fut élu en 1816 membre de l'Académie des beaux-arts, devint la même année surintendant de la musique du roi, fut nommé en 1822 directeur du Conservatoire, où depuis longtemps il était professeur, et rédigea lui-même plusieurs solfèges pour l'instruction des élèves. Il reparut au théâtre en 1833, en donnant à l'Opéra *Alibaba*, composition pleine de grâce et de fraîcheur, mais à laquelle nuisit la faiblesse du livret. Il composa encore depuis, malgré son grand âge, plusieurs morceaux des plus remarquables, entre autres un *Requiem* destiné à ses propres funérailles. Cherubini a réussi dans les genres les plus divers : musique de théâtre, musique d'église, musique de chambre, musique didactique. Au théâtre, il sut concilier le goût français, qui veut la vérité de l'expression, avec le charme séduisant des formes italiennes. Sa musique d'église sera peut-être son principal titre à l'admiration de la postérité. Sa *Méthode de contre-point et de fugue* (1835) est restée classique. M. Raoul-Rochette a lu à l'Institut en 1843 une *Notice sur Cherubini*.

**CHÉRUSQUES**, *Cherusci* en latin, peuple de la Germanie, habitait entre le Weser et l'Elbe, dans le duché de Brunswick et la prov. de Lunebourg. Soumis par Drusus l'an 12 av. J.-C., les Chérusques se révoltèrent sous la conduite d'Arminius, et taillèrent en pièces les légions de Varus, l'an 9 de J.-C. Ils résistèrent longtemps aux armes de Germanicus, qui finit par les vaincre à Idistavus, l'an 16. Affaibli par les attaques continuelles des Lombards, ce peuple disparut vers le III<sup>e</sup> siècle en se fondant dans la grande confédération des Francs.

**CHÉRVIN** (Nicolas), courageux médecin, né en 1783 à St-Laurent près de Villefranche (Rhône), mort en 1843, voua toute sa vie à établir la *non-contagion de la fièvre jaune*. Après avoir étudié le typhus à Mayence en 1814, il alla visiter les lieux où sévit la fièvre jaune, la Nouv.-Orléans, les Antilles, la Havane, Cayenne (1824), Cadix (1828), s'exposant lui-même à tous les dangers de la contagion, revêtant même la chemise des victimes du fléau; de retour en France, il soutint sa thèse avec force dans des *Mémoires* qui furent combattus vivement par Pariset, mais qui lui valurent un prix de 10 000 fr. décerné par l'Institut et un siège à l'Académie de médecine (1832). Il réussit enfin à faire réformer les lazarets et les quarantaines.

**CHESAPEAK** (baie de), grande baie formée par l'Océan Atlantique sur la côte des États-Unis, dans les États de Virginie et de Maryland, a 310 k. de long sur 50 de large. Elle renferme beaucoup d'îles et reçoit les eaux de la Susquehannah, du Potomac, du Rappahannock, etc. Les villes de Baltimore et d'Annapolis sont sur cette baie.

**CHESELDEN** (W.), chirurgien anglais, né en 1688 à Burrow (Leicester), mort à Londres en 1752, était chirurgien de l'hôpital de Chelsea. On lui doit des traités estimés sur l'anatomie (1713), sur la *Taille*

de la pierre (1723), sur l'*Ostéographie* (1732); mais il s'est surtout fait un nom pour avoir le premier fait l'opération de la cataracte sur des aveugles-nés. En 1728, il rendit la vue par ce procédé à un jeune homme de 14 ans, et donna, dans un mémoire inséré dans les *Transactions philosophiques*, les plus intéressants détails sur les progrès du nouveau sens que ce jeune homme venait d'acquiescer.

**CHESE-POPULÉUX** (le), ch.-l. de cant. (Ardennes) sur le canal des Ardennes, à 14 kil. N. de Vouziers; 1201 h. C'est un des 5 passages de l'Argonne.

**CHESTER**, *Devà ou Cestria*, ville d'Angleterre, ch.-l. du comté de Chester, sur la Dee, à 270 kil. N. O. de Londres; 23 000 hab. Evêché anglican, belle cathédrale. Prisons remarquables, château fort, construit par Guillaume le Conquérant. Tabac, plomb à tirer, céreuse; chantiers de construction, etc. Grand commerce, 2 grandes foires. — Le comté de Chester est situé sur la mer d'Irlande, au S. du comté de Lancaster, au N. de ceux de Shrop et de Flint; 82 k. sur 48; 334 000 hab. Agriculture florissante. Sel gemme et houille; fromages de *Chester* renommés. — Ce pays, habité jadis par les *Cornavii*, fit, sous les Romains, partie de la *Flavia Casariensis*. Guillaume le Conquérant l'érigea en comté palatin en faveur de son neveu Hugues, et lui accorda de grands privilèges, que restreignit Henri VIII. Depuis Eouard III, le fils aîné du roi a toujours porté le titre de comte de Chester.

**CHESTERFIELD**, v. d'Angleterre (Derby), à 28 k. N. de Derby; 11 000 h. Grande et vieille église, hôtel de ville. Forges, tapis, cotonnades. Titre de comté, appartenant à une branche de la famille Stanhope.

**CHESTERFIELD** (Philippe DORMER STANHOPE, comte de), connu comme homme d'esprit et comme le modèle du bon ton, né à Londres en 1694, mort en 1773, fut d'abord membre de la Chambre des Communes, entra dans celle des Lords à la mort de son père (1726), et se fit remarquer dans toutes les deux par son éloquence inouïe. Il remplit avec succès les fonctions d'ambassadeur en Hollande (1728), de vice-roi en Irlande, et de secrétaire d'Etat (1748). Il fut lié avec les hommes les plus distingués de l'Angleterre et de la France, particulièrement avec Voltaire et Montesquieu. On a de lui des discours, des morceaux détachés et des *Lettres à son fils* (enfant naturel, né d'une Française, mort en 1768, à 36 ans), où il lui donne des conseils sur sa conduite dans le monde, et sur ses études pendant un voyage qu'il faisait sur le continent; ces lettres sont écrites avec une élégance remarquable, mais elles contiennent une morale fort relâchée. Elles ont été trad. en français, avec quelques suppressions, Amsterdam, 1777, et Paris, 1842 (par Am. Renée, 2 vol. in-12). Les *Œuvres diverses* de Chesterfield ont été publiées à Londres, 1774, 4 vol. in-4, et 1853, 5 vol. in-8.

**CHEVAGNES**, ch.-l. de cant. (Allier), à 18 kil. E. de Moulins; 900 hab.

**CHEVALIERS**, ordre du peuple romain qui tenait le milieu entre les patriciens et les plébéiens. On les fait remonter jusqu'à Romulus, sous lequel ils formaient le corps des *Citères*, mais ils ne formèrent un ordre constitué qu'au vi<sup>e</sup> siècle de Rome. Leur nombre était illimité. Pour entrer dans cet ordre il fallait posséder une certaine fortune, constatée par le cens : c'était, sous Servius Tullius, 100 000 as (5250 fr.), sous les empereurs, 400 000 sesterces (107 560 fr.). Les chevaliers avaient le privilège d'avoir un cheval entretenu aux frais de l'Etat, de porter un anneau d'or, d'occuper dans les jeux publics les 14 premiers sièges. C. Gracchus leur fit donner l'administration de la justice (122 av. J.-C.); Sylla la leur ôta (82); Pompée, qui appartenait à leur ordre, la leur rendit (70), mais en leur associant les sénateurs. Ils eurent aussi la ferme des impôts publics, ce qui les fit appeler *publicains*. Ils avaient pour marques distinctives l'*anneau d'or*, l'*anquisticlavé* et la *trabé*.

Au moyen âge le titre de chevalier appartenait de

droit et exclusivement aux personnes nobles de *nom et d'armes*; mais on n'y parvenait qu'après avoir passé par les rangs de *varlet* ou *damoiseau*, de *page* et *d'écuier*. La réception d'un chevalier était accompagnée de cérémonies religieuses et militaires destinées à rehausser l'éclat et l'importance de ce titre : après la *reïllée d'armes* et la messe du St Esprit, le chevalier recevait l'épée bénite et l'accolade. Les chevaliers seuls pouvaient porter bannière, paraître dans les tournois et y disputer les prix, revêtir un collier d'or et une armure dorée, placer une girouette sur le haut de leur manoir; ils portaient dans leurs armoiries un sceau particulier; ils prenaient le titre de *messire* ou de *monseigneur*, et leurs femmes celui de *madame*. En échange de ces prérogatives, ils juraient de combattre partout l'injustice, d'être les défenseurs de la veuve et de l'orphelin, et d'obéir sans réserve aux ordres de leur dame et de leur roi. Le chevalier qui manquait à ses devoirs était déclaré *félon* et perdait ses privilèges. C'est sous les règnes d'Arthur et de Charlemagne qu'on plaçait les plus brillants exploits de preux chevaliers (V. TABLE RONDE). Le temps des croisades fut l'époque la plus glorieuse de cette institution, qui finit avec le régime féodal.

V. *l'Hist. de la Chevalerie en France*, de Libert, 1856.

Le titre de *chevalier* était aussi donné aux membres des ordres religieux et militaires (Templiers, Porte-glaive, Hospitaliers, etc.). On a depuis donné par extension le nom de *chevalier* à toute personne décorée d'un ordre honorifique, tels que ceux de St-Michel, de la Légion d'honneur. Le titre de chevalier désignait le dernier degré de la noblesse, et venait après ceux de comte et de baron.

**CHEVALLET** (Abel, baron de), philologue, né en 1812 à Orpierre (Hautes-Alpes), m. en 1858. On lui doit d'importantes recherches sur l'*Origine et la formation de la langue française*, 1857, 3 vol. 8°.

**CHEVERT** (François de), général français, né en 1695 à Verdun, m. en 1769, entra au service comme simple soldat. Il était lieutenant colonel lors du siège de Prague par le comte de Saxe, en 1741; on lui dut la prise de cette place. L'année suivante, il défendit cette même place pendant 18 jours, avec 1800 hommes, contre toute l'armée autrichienne, et ne capitula qu'aux conditions les plus honorables.

**CHEVERUS** (J. LEFFERUS de), cardinal, né en 1768 à Mayenne, mort en 1836, émigra en 1792, passa en Angleterre, puis aux États-Unis; accompagna de périlleuses missions parmi les sauvages, qu'il convertit en grand nombre; fut sacré évêque de Boston en 1808 et fit bénir son nom dans ce diocèse par ses vertus évangéliques. Il fut, malgré sa résistance, porté en 1823 au siège de Montauban, en 1826 à l'archevêché de Bordeaux, et reçut le chapeau de cardinal en 1836, peu de mois avant sa mort. Sa *Vie*, par l'abbé Hamon, son grand vicaire, offre le modèle de l'évêque catholique.

**CHEVILLON**, ch.-l. de cant. (Hte-Marne), à 17 k. N. E. de Vassy; 860 hab. Station.

**CHEVIOT** (monts), chaîne de montagnes qui sépare l'Angleterre de l'Ecosse, s'étend du N. E. au S. O., depuis les rives du Glen jusqu'à celles du Liddel, sur une longueur de 75 kil. Les plus hautes cimes atteignent 812<sup>m</sup>. Gras pâturages où l'on élève les moutons dits *cheviots* dont la laine est fort estimée.

**CHEVREAU** (Urbain), écrivain, né à Loudun en 1613, mort en 1701, passa presque toute sa vie envoyée, et fit un assez long séjour à la cour de Suède, où il fut secrétaire des commandements de la reine Christine. On a de lui : *Scanderbeg*, Paris, 1644; *Remarques sur les poésies de Malherbe*, 1660; plusieurs pièces de théâtre, parmi lesquelles on remarque la *Suite et le Mariage du Cid*, tragi-comédie, 1638; un recueil intitulé *Chèvreaux*, 1700. Ses *Œuvres* mêlées ont paru à La Haye, 1717.

**CHEVREUSE**, ch.-l. de c. (Seine-et-Oise), à 13 k. S. O. de Versailles, et à 18 kil. E. N. E. de Fambouillet, sur l'Yvette; 1700 hab. Près de là, beau

château et parc de Dampierre (appartenant au duc de Luynes, qui l'a récemment restauré). — Chevreuse fut érigée en duché-pairie pour Claude de Lorraine (1578-1657) et passa ensuite par héritage dans la maison de Luynes.

**CHEVREUSE** (maison de). La seigneurie de Chevreuse, après avoir appartenu aux Montmorency et à Claude de Lorraine, passa en 1667, faute d'héritiers, à la maison de Luynes, et l'usage s'établit dans cette famille de porter alternativement de mâle en mâle les titres de duc de Luynes et de duc de Chevreuse. Parmi ceux qui portèrent ce dernier titre, on remarque : Charles Honoré d'Albert, mort en 1712, qui épousa la fille aînée de Colbert et fut l'ami de Fénelon et de Racine; il se distinguait par sa sagesse et son instruction; — Charles Louis d'Albert, lieutenant général sous Louis XV, qui se distingua dans la guerre de Sept ans et aida à sauver l'armée après la bataille de Minden, 1759. — Le duc actuel de Luynes, si célèbre par son goût pour les arts, est petit-fils de ce dernier.

**CHEVREUSE** (Marie de ROHAN-MONTBAZON, duchesse de), femme célèbre par son esprit et sa beauté, née en 1600, d'Hercule de Rohan, duc de Montbazou, morte en 1679. épousa en 1617 Charles d'Albert, duc de Luynes, comte de France, et en 2<sup>e</sup> noces, en 1622, Claude de Lorraine, duc de Chevreuse. Son attachement pour la reine Anne d'Autriche lui fit haïr le cardinal de Richelieu, qui l'en punit par l'exil. Anne d'Autriche étant devenue régente, la duchesse de Chevreuse revint à la cour; elle conserva toujours un grand ascendant sur l'esprit de la reine. M. V. Cousin a publié des *Ltudes sur Mme de Chevreuse*, 1856.

**CHEYLARD** (le), ch.-l. de c. (Ardèche), sur la Dorne, à 36 k. S. O. de Tournon; 2542 h. Soie.

**CHEZY** (Ant. Léon de), orientaliste, né en 1773 à Neuilly, enlevé par le choléra en 1832, était fils d'Ant. Chézy, ingénieur des ponts et chaussées. Il introduisit le premier l'étude du sanscrit en France, publia la traduction de quelques poèmes écrits dans cette langue, tels que *la Mort d'Yadjnadatta*, *Saccontala*, *Amarou-Satnaha*, ainsi que plusieurs autres ouvrages sur les langues et les littératures sanscrites et persanes. On créa pour lui, en 1815, une chaire de langue sanscrite au Collège de France. Il était de l'Académie des inscriptions et fut un des fondateurs de la Société asiatique. — Sa veuve, Wilhelmine Christine de Chézy, connue dans la littérature allemande sous le nom d'*Helmina von Chezy*, a rédigé les *Mémoires* de son mari, et a donné des romans qui ont été fort goûtés, et des drames, entre autres *Euryanthe*, mis en musique par Weber.

**CHIABRERA** (Gabriel), poète italien, né en 1552 à Savone, mort en 1637, se distingua dans le genre lyrique et fut surnommé *le Pindare de l'Italie*. Il étudia avec ardeur les poètes grecs et latins. Ses poésies lyriques, publiées en 3 parties à Gênes, 1586, 1587, et 1588, ont été souvent réimprimées. Il a aussi composé des tragédies, des comédies, des poèmes épiques, des fables. On a publié en 1796 à Gênes des poésies inédites de Chiabrera.

**CHIANA**, *Clanis*, riv. de l'Italie, est formée par divers ruisseaux dont les eaux se partagent sur la limite de la Toscane et de l'État ecclésiastique, et se rendent, au N. dans l'Arno, au S. dans le Tibre, par deux bras dits, l'un *Chiana Toscana*, l'autre *Chiana Pontificia*.

**CHIAPA** (État de), un des États de la Confédération mexicaine, entre ceux de Tabasco au N., d'Yucatan au N. E., d'Oaxaca à l'O., le Guatemala à l'E., le Grand Océan au S. : 150 000 h.; ch.-l., Chiapa-de-los-Espanoles. Sol fertile. Climat varié. Chevaux, porcs, beaucoup de beaux oiseaux. Cet État était jadis une prov. du Guatemala.

**CHIAPA-DE-LOS-ESPAÑOLES** ou CIUDAD-DE-LAS-CASAS, v. du Mexique, ch.-l. de l'État de Chiapa, à 400 k. N. O. de Guatemala; 3800 h. Evêché, dont Las Casas a été titulaire

**CHIAPA-DE-LOS-INDIOS**, v. du Mexique, dans l'État de Chiapa, sur le Tabasco et l'isthme de Tehuantepec; environ 4000 familles, presque toutes indiennes. Fondée en 1527 et jadis ch.-l. de la prov. espagnole de Chiapa, dans l'anc. vice-royauté du Mexique.

**CHIARAMONTI** (Barnabé). V. PIE VII.

**CHIARENZA**, v. de Grèce. V. CLARENCE.

**CHIARI**, *Clarium*, v. de Lombardie, à 22 k. O. de Brescia; 7000 h. Soie, bestiaux. Le maréchal de Villeroi y fut défait par le prince Eugène en 1701.

**CHIAVARI**, ville des États sardes, à 31 k. S. E. de Gênes; ch.-l. de la prov. du même nom; 10 000 h. Pêche d'anchois. Toiles, dentelles, linge de table. Patrie d'Innocent IV. — La prov. a 100 000 h.

**CHIAVENNA**, *Clavenna* des anciens, *Klæren* en allemand; v. de Lombardie, à 28 kil. N. O. de Sondrio, sur la Maira, au pied des Alpes Rhétiques; 4000 h. Entrepôt du commerce entre l'Allemagne et l'Italie. Grand commerce de vins et de fruits, ustensiles de cuisine, pierres dites *lavazzi*. — Au xii<sup>e</sup> siècle cette v. était soumise à la république de Côme. En 1512, les Grisons s'en emparèrent; ils la conservèrent jusqu'en 1797, époque où elle fut enclavée dans la république Cisalpine. En 1815, elle a été donnée à l'Autriche.

**CHICAGO**, v. des États-Unis (Illinois), sur le lac Michigan, au S. O., à l'emb. de la rivière de Chicago; 5000 h. en 1835; aj. 200 000 hab. Evêché créé par Grégoire XVI. Chemins de fer, bateaux à vapeur.

**CHICHESTER**, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de Sussex, à 96 k. S. O. de Londres; 8400 h. Evêché anglican. Belle cathédrale, hôtel de ville, théâtre et autres monuments; chemin de fer; petit port, communiquant par un canal avec Portsmouth. Entrepôt du sel d'Ichnor. Jadis station romaine, puis résidence des rois saxons de Sussex. Patrie de Collins.

**CHICHIMEQUES**, anc. nation de l'Amérique du N. A une époque incertaine, que quelques-uns fixent vers l'an 50 de J.-C., elle vint du N. O. de l'Amérique s'établir dans le Mexique actuel, dont elle chassa les anciens habitants, appelés Toltèques. Elle fut exterminée par les Espagnols.

**CHICLANA**, v. d'Espagne (Séville), à 26 kil. S. E. de Cadix; 7000 h. Maisons de campagne; eaux minérales. Un corps de Français fut battu, près de là, à Borosa, par les Anglais et les Espagnols, 1810.

**CHICOYNEAU** (Franç.), médecin, né à Montpellier en 1672, mort en 1752, occupa dès l'âge de 21 ans une chaire à Montpellier, devint chancelier de l'Université de cette ville, fut nommé en 1731 médecin des enfants de France et associé de l'Académie des sciences en 1732. Lors de la peste de Marseille, il alla donner des soins dévoués aux malades : il ne croyait pas à la contagion.

**CHIEM** (lac de), *Chiemsee*, lac de Bavière (Isar); à 15 kil. sur 9, et 160<sup>m</sup> de profondeur. Très-poissonneux; bords charmants. Ce lac renferme trois îlots, reçoit l'Achen, et donne naissance à l'Alz.

**CHIEN** (grotte du), fameuse grotte située aux bords du lac d'Agnano, près de Naples, à 8 kil. S. O. de cette ville. Elle est remplie de gaz carbonique qui s'exhale du sol; ce gaz délétère ne pouvant guère s'élever qu'à un mètre, les animaux de petite taille qui y sont plongés y périssent, tandis que l'homme n'y ressent aucun mal. C'est ordinairement sur un chien qu'on en fait l'expérience : d'où le nom donné à la grotte.

**CHIERI** ou QUIERS, *Carea* ou *Carium*, v. d'Italie (Piémont), à 10 k. S. E. de Turin; 12 000 hab. Draps, filatures de coton et de fil. — Cette ville formait au moyen âge une petite république indépendante, qui avait été, dit-on, fondée au vi<sup>e</sup> siècle par un Romain nommé Balbus. Elle fut gouvernée jusqu'au xiv<sup>e</sup> siècle par la famille des Balbus, qui prétendait descendre de ce Romain. En 1347, les habitants de Chieri, fatigués de leurs dissensions, reconurent volontairement la domination d'Amédée VI, comte de Savoie.

**CHIEERS**, riv. qui naît au bourg d'Esch en Belgique, entre en France, baigne Longwy, Longuyon,

Montmédy, Carignan, et se perd dans la Meuse à 7 kil. S. E. de Sedan, après un cours de 88 kil.

**CHIESE**, *Clusius*, riv. de Lombardie, prend sa source dans le Tyrol, à 37 k. O. de Trente, traverse le lac d'Idro, arrose les prov. de Brescia et de Mantoue, et se perd dans l'Oglio après un cours de 130 kil.

**CHIETI**, *Teate Marrucinorum*, v. du roy de Naples, ch.-l. de l'Abruzze Citérieure, sur la Pescara, à 64 kil. E. d'Aquila; 14 000 h. Archevêché; place de guerre, cour de justice; société d'agriculture, arts et commerce; draps, étoffes diverses, huile, etc. — Cette ville était une des principales des *Marrucini*; elle devint, après la chute de l'empire romain, la proie des Goths, puis celle des Lombards. Pepin, roi d'Italie, la prit sur ces derniers et la ravagea. Elle fut plus tard relevée par les Normands. Les Français s'en emparèrent en 1802. C'est à Chieti (*Teate*) que fut fondé l'ordre des *Téatins* ou *Théatins*.

**CHIÈVRES**, *Cervia*, v. de Belgique (Hainaut), sur le Hunel, à 17 k. N. O. de Mons; 2500 h. Brasseries, distilleries, corroieries, raffinerie de sel.

**CHIÈVRES** (Guill. de Crocy, seigneur de), né en 1458, d'une anc. maison de Picardie, fit avec distinction les guerres d'Italie sous Charles VIII et sous Louis XII, puis passa au service de l'Autriche et fut nommé gouverneur et tuteur du jeune Charles d'Autriche (Charles-Quint). Quand celui-ci devint empereur, il nomma Chièvres son premier ministre. Son incapacité et ses déprédations excitèrent une révolte à Valladolid, 1520. Il mourut à Worms, empoisonné, en 1521. Sa *Vie* a été écrite par Varillas, 1684, sous ce titre : *La Pratique de l'éducation des Princes*, ou *l'Histoire de Guillaume de Crocy*; mais cet ouvrage trop flatteur est peu exact.

**CHIFFA**, riv. d'Algérie (prov. d'Alger), naît dans le Petit Atlas, près et au N. de Médéan; s'unit à l'Oued-Ger pour former le Mazafran, et se jette dans la mer à 8 kil. de Sidi-Feruch. Il s'est livré sur ses bords plusieurs combats entre les Français et les Arabes. Dans celui du 31 décembre 1839, l'infanterie régulière d'Abd-el-Kader fut écrasée.

**CHIFFLET**, famille de la Franche-Comté, qui, pendant les xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles, a fourni un grand nombre d'érudits distingués. Les principaux sont : Claude, né à Besançon en 1541, m. en 1580, professeur de droit à Dôle; il a écrit sur les substitutions, les partages, les fidéicommis, et s'est aussi occupé avec succès de numismatique et d'histoire; on lui doit un ouvrage intitulé *De Ammiani Marcellini vita et libris*, Louvain, 1627, et une savante dissertation *De Antiquo numismate*. — Jean Jacques, neveu du précéd., médecin et antiquaire, né à Besançon en 1588, mort en 1660; il visita Paris, Montpellier, voyagea en Italie, en Allemagne; occupa à son retour les premières places dans sa ville natale, et fut choisi pour médecin par le roi d'Espagne Philippe IV. On a de lui : *Vesuntio*, histoire de Besançon fort estimée, Lyon, 1618; *Portus Iccius Julii Cæsaris* (il place ce port à Mardick, 1627; le *Blason des chevaliers de la Toison d'Or*, 1632, et des écrits politiques où il soutient les droits de l'Espagne et de l'Autriche contre la France. — Il eut deux fils : Jules, jurisconsulte et historien, auteur du *Breviarium ordinis velleris aurei*, Anvers, 1652; et Jean, ecclésiastique, auteur de dissertations historiques fort curieuses, dont une sur la papesse Jeanne, Anvers, 1666. — Pierre François, frère de Jean Jacques, jésuite, né en 1592, m. en 1682, avait enseigné avec distinction dans divers collèges de son ordre, lorsque Colbert l'attira en France, 1675, et lui confia la garde du médaillon du roi. On lui doit *Scriptores veteres de fide catholica*, Dijon, 1656; *Paulinus illustratus*, 1622; *Victoris Vitensis et Vigilii opera*, 1664; des *Dissertations* sur Denys l'Aréopagite, sur S. Martin, etc. — Philippe, savant ecclésiastique, né à Besançon en 1597, mort vers 1663, chanoine de Besançon, était l'ami du célèbre Henri Dupuis. Il a publié : *Concilii Tridentini canones, cum præfatione et*

*notis*, Anvers, 1640, estimé, et a donné une bonne édition ainsi qu'une traduction de *l'Imitation de J.-C.* — Laurent, jésuite, né en 1598, mort en 1658. Il a écrit de nombreux ouvrages ascétiques, et composé une *Parfaite Grammaire de la langue française*, Anvers, 1659, qui eut de la vogue. Il prit part à la rédaction du *Calepin* en huit langues, 2 vol. in-fol.

**CHIGI** (Fabio), pape. V. ALEXANDRE VII.

**CHIHUAHUA**, v. du Mexique, capit. de l'État de même nom, à 1300 kil. N. O. de Mexico; 14 000 h. École militaire. — L'État, situé au centre du Mexique, compte env. 150 000 hab. Une partie de son territoire a été cédée aux États-Unis en 1854.

**CHILDEBERT I**, 3<sup>e</sup> fils de Clovis, eut en partage le roy. de Paris, et commença à régner en 511. Il se joignit à ses frères Clodomir et Clotaire I contre Sigismond, roi de Bourgogne, le fit périr avec sa famille (524), puis démembra ses États (534). Il eut part à l'assassinat de ses neveux, fils de Clodomir, qui devaient hériter du roy. d'Orléans, et partagea leur héritage avec Clotaire. Il tourna ensuite ses armes contre les Visigoths d'Espagne pour venger sa sœur Clotilde, maltraitée par leur roi Amaaric, qui l'avait épousée : il prit Pampelune, mais échoua devant Saragosse. Il mourut à Paris en 558, sans enfants mâles, laissant son frère Clotaire seul roi des Francs. C'est lui qui fit bâtir l'église St-Vincent, nommée depuis St-Germain-des-Prés.

**CHILDEBERT II**, fils de Sigebert et de Brunehaut, succéda à son père dans le roy. d'Austrasie en 575. A la mort de son oncle Gontran, 593, il réunit à l'Austrasie les roy. de Bourgogne, d'Orléans et une partie de celui de Paris. Il mourut en 596, à l'âge de 26 ans, empoisonné, dit-on, par Frédégonde. Il laissait deux fils, Thierry et Théodebert.

**CHILDEBERT III**, dit le *Juste*, fils de Thierry III et frère de Clovis III, succéda en 695 à ce dernier, à l'âge de 12 ans, et réunit les roy. d'Austrasie, de Neustrie et de Bourgogne. Il ne régna que nominativement, sous la domination de Pepin le Gros, maire du palais, qui ne lui laissa prendre aucune part au gouvernement. Il mourut en 711.

**CHILDEBRAND**, fils de Pepin le Gros et frère de Charles Martel, accompagna celui-ci dans ses expéditions contre les Sarrasins et se signala par son courage. Quelques historiens ont nié l'existence de ce prince, d'autres font de lui la tige des Capétiens. Carel de Sainte-Garde a célébré ses exploits imaginaires dans un mauvais poème intitulé *les Sarrasins chassés de France*, dont Boileau a fait justice.

**CHILDÉRIC I**, roi des Francs de 458 à 481, succéda à son père Mérovée. Il fut, dit-on, chassé de ses États (Flandre et Picardie) pour son incontinence, et se réfugia dans la Thuringe, chez le roi de ce pays, dont il séduisit la femme, nommée Basine. Egidius, maître de la milice romaine, gouverna en son absence; mais ce général s'étant bientôt rendu odieux à son tour, Childéric put rentrer dans ses États; il y amena Basine et l'épousa; il en eut Clovis. On croit qu'il mourut à Tournay, où son tombeau a été retrouvé en 1654.

**CHILDÉRIC II**, 2<sup>e</sup> fils de Clovis II, eut en partage l'Austrasie, et commença à y régner en 656. A la mort de Clotaire III, son frère aîné (670), il réunit à sa couronne les royaumes de Bourgogne et de Neustrie, malgré Ébroin, maire du palais de Neustrie, qui voulait donner pour successeur à Clotaire III Thierry, 3<sup>e</sup> fils de Clovis II. Childéric eut pour ministre le vertueux S. Léger, évêque d'Autun, et suivit pendant quelque temps ses sages conseils. Mais bientôt, fatigué de ses remontrances, il le reléguait dans le monastère de Luxeuil, et s'abandonna à son caractère violent et cruel. Bodillon, seigneur qu'il avait fait battre de verges, l'assassina en 673. Il laissait un fils, Chilpéric II.

**CHILPÉRIC III**, dernier roi de France de la 1<sup>re</sup> race, fils de Chilpéric II, fut tiré du cloître en 742 pour être placé sur le trône par Pepin le Bref, alors maire

du palais; mais celui-ci l'en fit bientôt descendre pour l'enfermer de nouveau dans un cloître et se fit proclamer roi à sa place (752). Childéric mourut en 755, laissant un fils, Thierry, qui vécut obscurément au couvent de Fontenelle.

**CHILI**, état de l'Amérique méridionale, situé entre 72°-77° long. O. et 25°-44° lat. S., s'étend le long des côtes du Grand Océan sur une longueur de 2000 kil. env., avec une largeur de 220, et a pour bornes au N. la Bolivie, à l'E. les Provinces-Unies du Rio-de-la-Plata, et au S. la Patagonie; 1 500 000 h. Capitale, Santiago. Le Chili se divise en 13 prov.: Santiago, Valparaiso, Aconcagua, Coquimbo, Atacama, Colchagua, Talca, Maule, Concepcion, Avanco, Veble, Valdivia, plus l'archipel de Chilôé. Villes principales: Santiago, Valparaiso, San-Felipe, Coquimbo, San-Fernando, Cauquenes, Concepcion, Valdivia et San-Carlos. Le sol s'élève graduellement depuis la côte jusqu'aux Andes, qui séparent le Chili de l'intérieur de l'Amérique méridionale. Ces montagnes renferment un grand nombre de volcans toujours en éruption. Elles recèlent les mines les plus riches d'or, d'argent, de fer, de cuivre, d'étain. Les principales riv. sont le Guasco, le Maypo, le Maule, la Quillota, la Valdivia. Le climat du Chili est très-varié; la chaleur y est extrême, mais elle est tempérée par les brises de la mer et par des pluies abondantes; la terre est d'une très-grande fertilité; d'immenses forêts de cèdres rouges, de cocotiers, de lauriers, de pins du Chili, couvrent les flancs des Andes; toutes les plantes tropicales et les productions végétales de l'Europe y croissent avec rapidité. La vigogne, le guanaco, espèce de chameau, sont les quadrupèdes particuliers au Chili. On y trouve aussi une grande quantité de perroquets, d'oiseaux-mouches, des autruches, des condors, et des myriades d'insectes et de reptiles; le guano s'y trouve en abondance. Les indigènes descendent de deux races distinctes, les *Araucans* ou *Araucaniens*, qui forment encore aujourd'hui un État indépendant (V. ARAUCANIE), et les *Puelches* ou *Huilliches*, qui habitent particulièrement les montagnes et se distinguent par leur taille élevée. — Avant la conquête des Espagnols, le Chili avait été envahi par les Incas et faisait nominalement partie de l'empire du Pérou, mais sans avoir été soumis de fait. En 1536, Almagro, envoyé par Pizarre, pénétra dans ce pays, mais essaya vainement de s'y maintenir. Valdivia, en 1540, tenta une nouvelle expédition; il fonda les villes de Santiago, de Concepcion et de Valdivia, mais fut défait et mis à mort par les Araucaniens (1550). L'Espagne néanmoins annexa le Chili à la vice-royauté du Pérou, mais des guerres continuelles avec les indigènes en retardèrent la soumission jusqu'en 1773. En 1810 le Chili secoua le joug de sa métropole et proclama son indépendance. Retombé un instant sous la domination espagnole en 1814, il s'insurgea en 1817 sous la conduite du général St-Martin. La victoire de Maypo (avril 1818) assura son indépendance et le Chili s'éleva en république. Toutefois le nouvel État ne fut définitivement constitué qu'en 1826, par les efforts de Ramon-Freire et d'O'Higgins. Son indépendance fut reconnue en 1844 par l'Espagne. Ce pays est un des plus florissants de l'Amérique du Sud; il est sillonné par plusieurs chemins de fer.

**CHILLAMBARAN**, v. maritime de l'Inde (Karnatic), sur le golfe de Bengale, à 50 kil. S. de Pondichéry. Fameuses pagodes.

**CHILLAN**, volcan du Chili, par 73° 55' long. O., 35° 56' lat. S., au pied duq. est une v. de même nom.

**CHILLINGWORTH** (W.), controversiste, né à Oxford en 1602, mort en 1644, fut élevé dans la religion anglicane, se convertit au Catholicisme à 17 ans, puis retourna au Protestantisme, et devint un des adversaires les plus ardents de l'Église romaine. Il l'attaqua avec violence dans un traité intitulé: *La Religion protestante, moyen sûr de salut*, Oxford,

1637 (trad. en français, Amsterdam, 1730). Il prit parti dans la guerre civile pour Charles I., accompagna ce prince au siège de Gloucester, et fut pris par les rebelles; il mourut entre leurs mains. Locke cite les écrits de Chillingworth comme les plus propres à former à la rigueur du raisonnement. Cependant, à force d'examiner le pour et le contre, ce fameux controversiste était tombé dans un incurable scepticisme.

**CHILLON**, château fort de Suisse (Vaud), à 6 kil. S. E. de Vevey, sur un rocher isolé dans le lac de Genève, bâti au XI<sup>e</sup> s. par un duc de Savoie, servait de prison d'État. Bonnard, patriote genevois, y fut détenu (1530-36): ses malheurs ont inspiré à lord Byron un de ses plus beaux poèmes.

**CHILÔÉ** (archipel de), dans l'Océan Pacifique, sur la côte du Chili, dont il forme une prov.; 62 000 h. Il comprend 47 îles principales, dont la plus grande se nomme Chilôé; ch.-l. San-Carlos. Commerce actif avec le Chili. Les habitants sont habiles marins. Cet archipel fut découvert par Mendoza en 1558. Il dépend du Chili depuis 1826.

**CHILON**, de Lacédémone, un des sept sages de la Grèce, vivait vers l'an 600 av. J.-C. et fut éphore en 566. Il mourut de joie, dit-on, en embrassant son fils couronné aux jeux olympiques.

**CHILPÉRIC I**, le plus jeune des fils de Clotaire I, reçut en partage le roy. de Soissons l'an 561. Son règne n'est qu'une suite de crimes. Il avait épousé une princesse nommée Audouère; il la quitta bientôt pour entretenir avec Frédégonde un commerce illégitime. Il éloigna pour quelque temps cette femme criminelle, afin d'épouser Galsuite, fille d'Athangilde, roi des Visigoths d'Espagne, et sœur de Brunehaut; mais il revint bientôt à Frédégonde, après avoir fait étrangler Galsuite (567). Cet assassinat fut l'origine de la haine que se vouèrent Brunehaut et Frédégonde, haine qui enfanta de nouveaux crimes. En 575, Chilpéric, qui était en guerre avec son frère Sigebert, époux de Brunehaut, fut enfermé dans Tournay et réduit à la dernière extrémité; pour sortir de ce mauvais pas, il fit, de concert avec Frédégonde, assassiner son ennemi. Il périt lui-même assassiné, à Chelles, en 584: on accusa de ce meurtre cette même Frédégonde, dont il avait; disent quelques historiens, découvert les intrigues avec un seigneur nommé Landry. Ce prince cruel, qu'on a surnommé le *Néron* de son temps, s'occupait néanmoins de théologie et de littérature.

**CHILPÉRIC II**, roi de France (715-720), fils de Childéric II, fut élevé dans un monastère sous le nom de *Daniel*, et placé sur le trône en 715, par Rainfroi, maire du palais de Neustrie. Ayant eu l'imprudence d'attaquer Charles Martel, maître de l'Austrasie, il fut vaincu, pris, et ne conserva de la royauté que le titre. On le compte parmi les rois *Fainéants*.

**CHIMAY**, v. de Belgique (Hainaut), sur la Blanche, à 44 k. S. de Charleroi; 3000 h. Toiles de coton, chapeaux. Beau château. Aux env. ardoisiers, fontaines de fer. — La seigneurie de Chimay appartenait, au XIII<sup>e</sup> s., à la maison de Nesle-Soissons, elle passa ensuite entre les mains des sires de Beaumont, et des Châtillon, comtes de Blois; puis fut vendue à la maison de Croy. Les membres de cette dernière famille la firent ériger en comté par Charles le Téméraire en 1470, et en principauté par l'empereur d'Allemagne en 1546; en 1612, cette principauté échut par héritage à la maison de Ligne-Aremberg, qui la garda jusqu'en 1686. La maison de Henin la posséda ensuite jusqu'en 1750, époque où elle passa par mariage dans la maison de Caraman qui la posséda encore aujourd'hui.

**CHIMAY** (le prince et la princesse de). V. CARAMAN et Mme TALLIEN.

**CHIMBORAZO**, mont. de l'Amérique du Sud, une des plus hautes de la chaîne des Andes, dans la Nouv.-Grenade, atteint 6530 m. au-dessus du niveau de la mer. Son sommet est couvert de neiges éternelles, quoique situé presque sous l'équateur (1°

47° lat. S.); il offre un aspect majestueux lorsqu'on le contemple de la mer. Visité en 1802 par Humboldt et Bonpland, et en 1831 par M. Boussingault.

**CHIMÈNE** ou **XIMÈNE**, épouse du Cid, était fille du comte Lozano de Gormaz, issu des rois de Léon. Après la mort de son époux, elle défendit héroïquement Valence contre les Maures, mais sans pouvoir la sauver. Le rôle que lui prête Corneille dans le *Cid* est tout entier de l'invention du poète.

**CHIMÈRE** (la), *Chimæra*, monstre fabuleux, né en Lycie, de Typhon et d'Echidna, avait la tête d'un lion, la queue d'un dragon, le corps d'une chèvre, et vomissait des tourbillons de flammes et de feu. Bellérophon combattit ce monstre par l'ordre d'Iobate, roi de Lycie, et le tua. La Chimère était, à ce qu'on croit, une des cimes du Cragus, montagne de la Lycie, au sommet de laquelle était un volcan.

**CHINALADAN** ou **SARAC**, dernier roi de Ninive, monta sur le trône en 647 avant J.-C., se rendit méprisable par sa mollesse, et laissa les Scythes ravager ses États. Nabopolassar, gouverneur de Babylone, allié avec Cyaxare, roi des Mèdes, prit Ninive en 625 av. J.-C., et obligea Chinaladan à se donner la mort. Son royaume fut réuni à celui de Babylone.

**CHINALAPI**, riv. de l'Afrique anc., auj. le *Cheïf*.  
**CHINCHILLA**, *Salaria*, v. d'Espagne, dans la prov. d'Albacète, à 13 k. de cette v.; 8000 h. Château fort. Commerce de soieries.

**CHINE**. On entend sous ce nom : 1° toute l'étendue des contrées que comprend l'empire chinois; 2° la Chine proprement dite.

**EMPIRE CHINOIS**. Cet empire, appelé par les indigènes *Tath-ching-koun* (le Céléste empire), forme un vaste et puissant État, situé dans l'Asie orientale, entre 69°-141° long. E., 18°-51° lat. N. Il est borné au N. par le Turkestan et l'Asie Russe; à l'E. par les mers d'Okhotsk, du Japon, de la Chine; au S. par l'empire d'An-nam, le roy. de Siam, l'empire Birman et le royaume de Népal; à l'O. par la confédération des Seikhs et le Turkestan. Cette immense étendue de pays comprend près de 3500 k. du N. au S. et 8000 de l'E. à l'O. Sa population peut être évaluée à 400 000 000 d'hab. Ch.-l. général, Pékin. Les contrées que comprend l'empire chinois peuvent se partager ainsi : 1° Chine proprement dite; 2° pays soumis : Manchourie, Mongolie, Thian-chan-pe-lou (ou *Dzungarie* et pays des *Kirghiz*), Thian-chan-nan-lou (ou *Petite Boukharie*), Khou-khounour; 3° pays tributaires : Sizzang (ou *Thibet*), Deb-radjah (ou *Boutan*), roy. de Corée et roy. des fles de Lieou kieou.

**CHINE** proprement dite, en chinois *Tien-hia* (c.-à-d. ce qui est sous le ciel), *Tchong-koue* (l'empire du milieu), *Tchong-hoa* (la fleur du milieu), le *Catay* du moyen âge, partie principale de l'empire chinois, comprise entre 105°-120° long. E. et 21°-41° lat. N., a pour bornes : au N. la Mongolie, dont elle est séparée par une grande muraille de 2500 k.; à l'O., le pays du Khoukhounour et le Thibet; au S. O. le roy. de Siam et l'empire d'An-nam, au S. E. et à l'E. le Grand Océan; 2800 k. du N. au S., et 2900 de l'E. à l'O.; 180 000 000 h. Ch.-l. Pékin. La Chine se divise en 18 prov. qui se partagent en 5 groupes :  
Au N., Pé-tchi-li, ch.-l., Pékin.  
Chan-si, Thai-youan.  
Chen-si, Si-an.  
Kan-sou, Lan-tchéou.  
A l'O., Szu-tchouan, Tching-lou.  
Youn-nan, Youn-nan.  
Au S., Kouang-si, Kouei-lin.  
Kouang-toung, Kouang-tchéou (Canton).

A l'E., Fou-kian, Fou-tchéou.  
Tche-kiang, Hang-théou.  
Kiang-sou, Kiang-ning (Nankin).  
Chang-toung, Tsi-nan.  
Au Honan, Khaï-foung.  
Centre, An-hoéï, An-king.

Hou-pé, Wou-tchang.  
Kiang-si, Nan-tchang.  
Hou-nan, Tchang-cha.  
Kouei-tchéou, Kouei-yang.

Chaque prov. se subdivise en département (*fou*), en arrondissements (*tchéou*) et en districts (*hian*).

La Chine a de hautes montagnes, surtout à l'O. et au S. Elle est arrosée par un grand nombre de fleuves dont les principaux sont le Hoang-ho (fleuve Jaune) et le Yang-tsé-kiang (fleuve Bleu), qui tous deux coulent de l'O. à l'E. et se jettent dans le Grand Océan. Le climat de la Chine varie suivant les latitudes, mais il est chaud en général; les hivers y sont secs et les étés pluvieux. Le sol, d'une fertilité extraordinaire, produit en abondance toutes les plantes tropicales, principalement le thé, le riz, le bambou, le coton, la canne à sucre, le poivre, le tabac, le bétel; on cultive dans les prov. mérid. le palmier, le mûrier, le cocotier, le cèdre, l'ébène, le cannellier, etc. Cette contrée possède de riches mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, de mercure, de houille et de sel; des carrières d'ardoise, de marbre, de lapis-lazuli, de cristal, de jaspe, etc. — Les Chinois sont en général de petite taille. Ils ont le teint jaune, la tête de forme conique, la figure triangulaire et les yeux petits; leurs sourcils sont placés très-haut et presque sur une ligne droite, la racine du nez est large et la lèvre supérieure fait saillie sur l'inférieure. Ils sont sujets à une lèpre contagieuse. Leur naturel est doux et pacifique, mais ils sont rusés et méfiants. Nulle part la famille n'est plus respectée et les liens plus étroits entre le père et les enfants. Cependant on tolère l'exposition des nouveau-nés. L'agriculture est chez eux en honneur; elle reçoit du gouvernement de grands encouragements. Les arts mécaniques sont assez avancés; néanmoins, quoique les Chinois aient connu longtemps avant les Européens la boussole, l'imprimerie, la poudre à canon, leurs habitudes routinières les ont empêchés de perfectionner ces inventions. Leur architecture est bizarre, mais légère; le tracé de leurs jardins élégant. Quant à leur dessin, c'est une servile représentation de la nature, sans aucune perspective et dépourvue de toute espèce d'art. Les sciences sont fort arriérées, les mathématiques, l'astronomie, l'histoire naturelle sont celles qui ont fait le plus de progrès. La littérature des Chinois est riche, variée, surtout en fait d'histoire, de romans, de pièces de théâtre. Les deux langues principales sont le mandchou et le chinois; l'écriture est comme une langue à part : de même que nos chiffres, elle exprime, non les sons, mais les idées; on n'y compte pas moins de 100 000 caractères : très-peu de personnes les connaissent tous. — L'industrie est très-active chez les Chinois; ils excellent dans la fabrication de la porcelaine, dans les vernis, les papiers de soie et de tenture, l'encre de Chine, les soieries, les nankins et autres tissus. Ils excellent avec une perfection inimitable les ouvrages de laque, d'ivoire et de bambou, les figurines, les instruments de musique et les fleurs artificielles. Le commerce extérieur est très-restreint; longtemps les ports de Canton et de Macao étaient seuls ouverts aux étrangers; on y a joint en 1842 Fou-tcheou, Amoy, Nint-po, Chang-hai. Le commerce intérieur se fait par les fleuves et canaux, et emploie un nombre infini d'habitants qui vivent sur des barques ou jonques, dont la multitude forme en certaines localités des villes flottantes. — Le gouvernement est monarchique et absolu, mais tempéré par le droit de représentation accordé à certaines classes de magistrats et par l'obligation où est l'empereur de ne choisir ses ministres que dans le corps des lettrés et d'après des règles fixes. Les lettrés, qui sont au nombre de 500 000, forment, avec les officiers militaires, la noblesse de l'État. Ils ne reçoivent ce titre de lettré qu'après un examen sévère; eux seuls ont le droit de prétendre aux em-

plais publics et au titre de mandarins (V. ce mot). Après la classe des lettrés vient celle des agriculteurs, puis en 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> rang, les industriels et les commerçants. L'empereur est chef de la religion en même temps que de l'État. Il réside d'ordinaire à Pékin. On évalue les forces militaires à 1 300 000 hommes, mais ces troupes sont mal armées et mal exercées; elles emploient encore l'arc et la flèche. Leur artillerie est lourde, très-mauvaise et leur tactique peu savante. — Trois cultes différents règnent en Chine : 1<sup>o</sup> celui d'Yu, restauré par Confucius (*Koung-fou-tsé*), qui est la religion de l'État et des classes les plus élevées; ce culte reconnaît un Être suprême; il a des temples, mais point de prêtres (l'empereur seul remplit les devoirs religieux au nom de tout le peuple); ce culte recommande surtout la piété filiale, le respect pour la vieillesse et le culte des morts; 2<sup>o</sup> celui de *Tao-tsé* ou de la *Raison primitive*, culte établi 600 ans av. notre ère par le philosophe Lao-Tseu, mais qui a dégénéré en une sorte de polythéisme : les prêtres de cette religion s'occupent de magie et d'astrologie; 3<sup>o</sup> celui de Bouddha, en chinois *Fo* (V. BOUDDHISME). On trouve aussi dans la Chine des Musulmans, des Juifs et quelques Chrétiens, qui sont pour la plupart des Chinois convertis par les Jésuites. Après avoir été accueillis avec faveur, surtout aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> s. (V. AMIOT, DUHALDE, LEGOBEN, MAILLA, PARENIN, etc.), les Chrétiens y sont devenus l'objet de cruelles persécutions.

*Histoire.* Les Chinois se donnent une antiquité merveilleuse; leurs annales ne comprendraient pas moins de 80 à 100 000 ans. Cependant on peut raisonnablement placer vers le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. l'existence de Fo-hi, leur 1<sup>er</sup> législateur, et celle de Yen-ti ou Chin-nong, leur 1<sup>er</sup> agriculteur. C'est à partir de l'an 2637 av. J.-C., sous le règne de Houang-ti, 3<sup>e</sup> souverain de la Chine, que les Chinois font commencer leur ère historique et qu'ils comptent leurs cycles, dont la durée est 60 ans. L'histoire nomme six successeurs de Houang-ti (parmi lesquels on distingue Yao), jusqu'à l'an 2197, époque de l'avènement de Yu, chef de la dynastie Hia, 1<sup>re</sup> dynastie impériale. Du IX<sup>e</sup> au III<sup>e</sup> s. av. J.-C., sous la dynastie des Tchou-koué, c.-à-d. des *rois combattants*, la Chine fut morcelée en un nombre infini d'États indépendants, perpétuellement en guerre les uns contre les autres. Enfin l'an 247 av. J.-C., Thsin-chi-hoang-ti, de la dynastie des Thsin, réunit sous son empire toute la Chine (qui prit de lui son nom), repoussa les invasions des Mongols et construisit la *grande muraille*, qui sépare la Chine de la Mongolie, 214. A la dynastie des Thsin succéda celle des Han (de 202 av. J.-C. à 226 après J.-C.) : elle agrandit l'empire par de vastes conquêtes, encouragea les sciences et les lettres, et fit recueillir les ouvrages de Confucius, mort l'an 479 av. J.-C. Au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, époque des grandes migrations des nations de l'Asie, la Chine eut à subir plusieurs invasions et finit par se diviser en deux empires : celui du nord, et celui du sud où se succédèrent plusieurs dynasties. Ces deux empires furent enfin réunis sous l'empereur Li-ang (618), fondateur de la dynastie Tang, qui conserva le pouvoir pendant trois siècles. Du IX<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> s., la Chine fut ravagée par les invasions continuelles des Mongols et des Tartares. En 1225, les Tartares avaient conquis toute la partie septentrionale jusqu'au fleuve Bleu et avaient soumis à un tribut les rois de la dynastie Song, qui occupaient les provinces au S. de ce fleuve. Ceux-ci appelèrent à leur secours les Mongols : Koublai-Khan, leur chef, repoussa en effet les Tartares (1260), mais il chassa bientôt après les rois Song eux-mêmes, et devint ainsi maître de la Chine entière; il fonda la dynastie Yen (1279). Les princes de cette dynastie respectèrent les mœurs et les usages du peuple vaincu; cependant ils ne purent maintenir longtemps leur domination, et, sous le règne de Choun-ti (1368),

un Chinois nommé Tchou souleva la population contre les étrangers, expulsa les Mongols et monta sur le trône sous le nom de Tai-tsou. Ses successeurs, appelés Mings, régnèrent jusqu'en 1644, et furent presque tous des princes distingués : c'est sous le règne de l'un d'eux que les Portugais abordèrent à Macao, en 1514, et obtinrent le droit de commercer avec la Chine. Enfin, par une dernière révolution, les Tartares Mandchoux, à qui l'empereur Chin-tsong avait permis, depuis l'an 1573, de s'établir dans les provinces septentrionales, s'emparèrent de Pékin, et détrônèrent le prince régnant, Tchang-ti; leur chef, Choun-tchi, se fit proclamer empereur de toute la Chine (1644), et commença la dynastie des Tsin, qui règne encore. C'est surtout sous la dynastie mandchoue que l'empire chinois a atteint l'immense étendue qu'il possède actuellement : Kang-hi (1662-1723) soumit toute la Mongolie et l'île Formose; Kien-long (1735) conquit le Thibet, le Kachgar, la Dzungarie, et étendit son empire jusqu'à la Boukharie et aux frontières de l'Indoustan. En 1795, il abdiqua en faveur de son fils Kia-king dont le règne fut troublé par des séditions continuelles. Mian-ning, fils de ce dernier, surnommé Tao-kouang (*splendeur de la raison*), ne craignit point, en 1840, de déclarer la guerre aux Anglais, qui, malgré ses défenses, avaient importé de l'opium dans ses États; cette guerre s'est, après une faible résistance des Chinois, terminée à l'avantage de l'Angleterre, qui, par le traité de 1842, a obtenu l'ouverture de 5 ports. Peu d'années après, en 1850, éclatait en Chine une vaste insurrection, dirigée par un descendant de la dynastie des Ming, Teen-teh : les insurgés, partis de la prov. de Kwang-si, se sont emparés en 1853 de Nankin; ils sont maîtres auj. d'une moitié de l'empire. En 1856, à la suite d'insultes faites par des Chinois au pavillon de l'Angleterre, les Anglais, unis cette fois aux Français, déclarèrent de nouveau la guerre à l'empire chinois : Canton fut bombardé et occupé (1857), et l'empereur Hien-foung, auj. régnant, fut obligé de signer, le 28 juin 1858, le traité de Tien-tsin, qui ouvrait de nouveaux ports et accordait de nouveaux avantages aux Européens. Les Chinois ayant refusé d'exécuter quelques-unes des clauses du traité, les Anglais et les Français réunis forcèrent, le 21 août 1860, après une vive résistance, l'entrée du Peïho, fleuve qui conduit à Pékin; bientôt après, ils entrèrent en vainqueurs dans Pékin même et l'empereur eut à souscrire à de plus dures conditions.

**CHING-KING**, prov. de l'empire chinois, dans la Mandchourie, bornée à l'O. par le Petchi-li, à l'E. par la Corée, au S. par la mer; 500 kil. sur 300; 680 000 hab. Capit., Ching-yang ou Moukden.

**CHINIAC DE LA BASTIDE** (Pierre), savant magistrat, né en 1741 près de Brives, mort vers 1802, fut successivement avocat au parlement de Paris, lieutenant de sénéchaussée et président du tribunal criminel de la Seine (1796). Il s'est occupé de recherches sur le droit ecclésiastique et les antiquités nationales. On lui doit un *Discours sur la religion gauloise*, 1769, et une édition de l'*Histoire des Celtes* de Pelloutier, 1770. — Matthieu, son frère, 1739-1802, entreprit un *Bénédictin de l'Histoire littéraire de la France* (des *Abécédians*), 1772, ouvrage qui n'a pas été achevé, et publia une curieuse *Dissertation sur les Basques*, 1786.

**CHINON**, ch.-l. d'arr. (Indre-et-Loire), à 44 kil. S. O. de Tours; 6911 hab. Trib. de 1<sup>re</sup> instance; collège. Fabrique de toiles et de lainages. Commerce en grains, vins, fruits, pruneaux de Tours. Patrie de Rabelais. — Chinon était jadis fortifié : il a soutenu plusieurs sièges. Henri II et Richard I, rois d'Angleterre, y moururent. Philippe-Auguste s'en empara en 1205. Charles VII y résida quand Jeanne d'Arc lui fut présentée.

**CHIO**. V. CHIOS.

**CHIOGGIA** ou CHIOZZA, *Fossa Claudia*, v. de



Vénétie, à 24 kil. S. de Venise, à l'extrémité E. des lagunes; 25 000 hab. Evêché. Port, 2 forts. Belle cathédrale. — Chioggia fut le théâtre de combats nombreux entre Venise et Gènes, notamment de 1378 à 1381 (*Guerre de Chioggia*): Venise resta en possession de la ville disputée.

**CHION**, d'Héraclée (Pont), disciple de Platon, délivra sa patrie du tyran Cléarque (352 av. J.-C.), mais périt lui-même dans cette entreprise. On a sous son nom un *Recueil de Lettres*, qui ne sont sans doute que l'œuvre d'un néoplatonicien du IV<sup>e</sup> siècle; il a été publié à Venise en 1499, à Dresde en 1765.

**CHIOS** ou *Chios*, *Chius*, *auj. Scio*, île de l'Archipel grec, au S. de Lesbos, à 88 k. O. de Smyrne, près de la côte occidentale de l'Asie-Mineure, dont elle n'est séparée que par un canal étroit. Elle compte *auj.* 62 000 hab. et a pour capit. Chio, sur la côte E., avec 14 000 h. Archevêché grec. Vins renommés, figues, térébinthe, mastic, qu'on tire du lentisque; c'est de l'île de Chio qu'est venu le céleri. — Cette île fut colonisée primitivement par les Pélasges et les Cariens, puis par des habitants des îles de Crète et d'Eubée. Elle changea plusieurs fois de nom, fut appelée *Ophiuse*; *Pityuse*, *Ethale*, *Macris* et enfin *Chios*. Elle se vantait d'avoir donné le jour à Homère; elle est la patrie du poète tragique Ion, de l'historien Théopompe, du philosophe Métrodore, des artistes Bupalé, Antherme, etc. Chios eut de bonne heure une marine imposante. Du temps des guerres médiques, elle fut contrainte de fournir des contingents au grand roi; mais après la défaite de Xerxès, elle s'unit à Cimon. Elle resta l'alliée d'Athènes dans la guerre du Péloponnèse; elle subit avec cette cité le joug de Lacédémone, puis des rois de Macédoine. Après la mort d'Alexandre, elle échut aux rois de Pergame; elle devint l'alliée de Rome en se déclarant contre Philippe, roi de Macédoine; mais, ayant plus tard fourni des secours à Mithridate, elle fut réduite en province romaine et perdit des lors toute son importance. Chios, au temps des croisades, fut prise et reprise par les Génois, par les empereurs grecs et latins, par les Turcs, par les Vénitiens. Les Génois la possédèrent de 1346 à 1566, époque à laquelle les Turcs s'en emparèrent. En 1821, les Chioites tentèrent, mais en vain, de se rendre indépendants; leurs efforts causèrent la ruine de cette île, qui fut horriblement dévastée en 1822.

**CHIOZZA**. V. **CHIOGGIA**.

**CHIPPAWAYS**, peuplade indigène de l'Amérique sept., de la race des Algonquins, habite entre le lac Michigan et le Mississipi et sur les bords du lac Supérieur, du lac des Bois, de l'Ottawa, du Red-River, et de la riv. de l'Esclave. On porte leur nombre à 30 000. Ils se divisent en plusieurs tribus; les principales sont : les Ottawas, les Crees, les Folle-Avoine, les Sauteres, etc.

**CHIPPENHAM**, v. d'Angleterre (Wilts), à 31 kil. E. de Bristol; 5270 hab. Beau pont sur l'Avon, chemin de fer. Jolie église. Draps fins.

**CHIQUITOS**, peuplade indigène de l'Amérique mérid., dans la partie S. E. de la Bolivie. Ils sont chasseurs et pêcheurs. Les missionnaires ont vainement tenté de les convertir.

**CHIRAC** (Pierre), médecin, né à Conques en Rouergue (Aveyron), vers 1650, mort en 1732, obtint en 1687 une chaire à Montpellier, fut nommé en 1692 médecin de l'armée de Catalogne, où il guérit une dyssentérie épidémique qui faisait de grands ravages, suivit le duc d'Orléans, depuis régent, en Italie et en Espagne (1707), vint ensuite se fixer à Paris, fut nommé en 1718 surintendant du Jardin des Plantes, et en 1730 1<sup>er</sup> médecin du roi Louis XV. On a de lui : une *Dissertation sur les plaies* et des *Consultations* dans le recueil de *Dissertations et Consultations de Chirac et Sytla*, 1744.

**CHIRAZ**, v. de Perse, ch.-l. du Farsistan, à 333 k. S. d'Ispahan, par 50° 17' long. E., 29° 36' lat. N.; 30 000 hab. Murailles en briques, citadelle. Cette v.

fut fondée vers 700 par les Musulmans, près des ruines de *Persepolis*. Elle renfermait jadis de très-beaux mausolées, des médrasses ou collèges, des bazars, des caravansérais, des bains; mais elle a été presque entièrement détruite par les tremblements de terre de 1813, 1824 et 1833. Les ouvriers de Chiraz passaient pour habiles armuriers et émailleurs. Patrie des poètes Saadi et Hafiz. Les environs de cette ville produisent des vins délicieux.

**CHIRON**, centaure, né des amours de Saturne métamorphosé en cheval, et de la nymphe Philyre, excella dans la chasse, l'astronomie et la médecine. Il habitait le mont Pélion en Thessalie. Il fut le gouverneur d'Hercule et plus tard d'Achille. Atteint par accident d'une flèche trempée dans le sang de l'Hydre de Lerne, il implora la mort; Jupiter abrégea ses souffrances et le sagitta dans le ciel où il forma la constellation du Sagittaire. Selon Pline, il se guérit avec la plante appelée depuis *Centauree*.

**CHIRVAN**, c.-à-d. *Marche*, gouv. méridional de la Russie, à pour bornes au N. le Daghestan, au S. l'Eriwan et le Kour, à l'O. la Géorgie, à l'E. la mer Caspienne; ch.-l. Chamakie, au pied du Caucase; 120 000 hab. On le divise en 4 prov., dont les ch.-l. sont : Vieille-Chamakie, Bakou, Nouchi, Chouchi. Beau climat, sol varié et riche — Le Chirvan répond à l'anc. *Atropatène*; réuni au Daghestan, il portait jadis le nom d'Albanie. Il fut longtemps une prov. de la Perse. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Pierre le Grand s'en empara; mais il fut depuis rendu à la Perse qui le céda définitivement à la Russie en 1813. Il fait *auj.* partie de la prov. Caspienne.

**CHISI**, *Clusium*, bourg de Toscane, à 64 k. S. E. de Sienne; 300 h. Air malsain. V. **CLUSIUM**.

**CHIVASSO**, en français *Chiras*, v. jadis forte des Etats sardes, à 23 kil. N. E. de Turin, sur le Pô; 8000 h. Haras; grains, bestiaux.

**CHIVERNY** (Phil. HURALT, comte de), né en 1528 à Chiverny (Loir-et-Cher), mort en 1599, fut conseiller au parlement de Paris, maître des requêtes (1562), et assista aux bat. de Jarnac et de Moncontour. Henri III le nomma garde des sceaux en 1578, lieutenant général de l'Orléanais et du pays Chartrain en 1582. Après la journée des Barricades, il fut disgracié, à cause de ses liaisons avec les Ligueurs, et s'éloigna de la cour. Henri IV le rappela et lui rendit les sceaux. Il montra une grande habileté pour les affaires. On a de lui des *Mémoires* de 1567 à 1599.

**CHIZE**, bourg de France (Deux Sèvres), cant. de Brioux, sur la Boutonne; 640 h. Mines de fer. Autrefois place importante, prise par Du Guesclin en 1373.

**CHILADNI** (Frédéric), physicien, né en 1756 à Wittemberg, mort en 1827 à Breslau, voyagea toute sa vie. Il s'occupa beaucoup d'acoustique; fit plusieurs découvertes intéressantes, inventa un nouvel instrument de musique, *Peuphone* ou *claricylindre*, composé de cylindres en verre, et publia en 1802 un *Traité d'acoustique*, en allemand, trad. en français, 1809. On lui doit aussi des *Dissertations* sur les météores et les aéroolithes (Vienne, 1819).

**CHLOPICKI**, général polonais. V. **KLOPICKI**.

**CHLORIS**, fille d'Amphion et de Niobé, échappa au massacre de ses frères et de ses sœurs, mis à mort par Diane, et épousa Néléus dont elle eut deux enfants, qui tous, à l'exception de Nestor, furent massacrés par Hercule à la prise de Pylos. Elle s'appela d'abord Mélécée : le nom de *Chloris* (pâle) lui fut donné à cause de la *plèbre* que lui causa la mort tragique de sa famille. — Chloris est aussi le nom de la déesse des fleurs chez les Grecs. V. **FLORE**.

**CHMIELNICKI** (Bogdan), hetman, des Cosaques, avait d'abord servi avec distinction dans l'armée polonaise, et était devenu le confident du roi Wladislas VII. En 1632 il demanda au nom des Cosaques de l'Ukraine le droit de siéger à la diète d'élection polonaise. Cette demande ayant été rejetée avec mépris, les Cosaques se révoltèrent (1637); mais ils furent battus à Bowowica. Dix ans après, 1647, Chmie!

nicki organisa une révolte générale, défit et prit à Korsoum le vainqueur de Boworwic, Nicolas Potocki, et, profitant de la mort du roi Wladislas, envahit la Pologne et contraignit la diète à élire roi Jean Casimir (1648). Ce prince reconnut Chmielnicki comme hetman des Cosaques; toutefois il se déclara bientôt contre lui; mais il fut défait à Zborow et forcé de recevoir les conditions que lui dicta le vainqueur. Malgré ces victoires, Chmielnicki, craignant de ne pouvoir continuer la lutte avec avantage, signa avec les Russes, en 1654, un traité par lequel les Cosaques de l'Ukraine reconnaissent la souveraineté de la Russie. Il mourut trois ans après (1657).

**CHOA**, pays d'Abyssinie, à l'E. du Gondar, compte env. 1 500 000 hab. et a pour v. principales Ankober, Tégoulet, anc. capitale, auj. ruinée, et Choa, résidence d'un *negus*. V. ANKOBÉR.

**CHOASPE** ou **EULÉE**, *Choasps*, *Eulæus*, auj. *Karasou* ou *Kerkah*, riv. formée de 2 branches, venant, l'une du pays des *Urit* (coulant du N. au S.), l'autre de la Parétacène (de l'O. à l'E.), baignait la Susiane et se joignait à une des bouches de l'Euphrate. Eaux limpides. — Fleuve de l'Inde, affluent du Cophès, arrosait le *Paropamisus*. C'est auj. l'*Alischang*.

**CHOCO**, riche prov. de la N.-Grenade, dans le dép. de Cauca, à l'O. de la prov. d'Antioquia, est traversée par le fleuve Atrato. Elle compte env. 30 000 hab. et a pour ch.-l. Quibdo. Mines d'or et de platine.

**CHOCZIM** ou **KHOTIN**, v. de la Russie d'Europe (Bessarabie), sur le Dniestr, à 60 k. N. E. de Czernowitz et en face de Kaminiéc; 12 000 h. Bonne citadelle; position importante. Souvent prise et reprise par les Polonais, les Turcs et les Russes. Les Turcs y furent battus en 1673 par le Polonais Sobieski, et en 1739 par les Russes.

**CHODORLAHOMOR**, roi de l'Élymaïde du temps d'Abraham, étendit ses conquêtes jusqu'à la mer Morte, et fit prisonnier Loth qui occupait une partie de la terre de Chanaan. Abraham accourut avec ses serviteurs au secours de son neveu, battit Chodorlahomor, et délivra Loth.

**CHOERILUS**. On connaît sous ce nom 2 poètes grecs: un poète dramatique d'Athènes, contemporain et rival de Phrynicus et d'Eschyle (vi<sup>e</sup> s. av. J.-C.), qui excella dans la tragédie et le drame satirique. On a de lui quelques fragments (dans la collect. Didot). On lui attribue l'invention des masques; — un poète épique du v<sup>e</sup> s. av. J.-C., natif de Samos, auteur d'un poème sur la 2<sup>e</sup> guerre médique. Les Athéniens lui donnèrent un stater d'or pour chacun de ses vers, et ordonnèrent que son poème fût chanté publiquement comme ceux d'Homère. Il en reste des fragments, qui ont été publiés par Næke, Leipzig, 1817.

**CHOISEUL**, bourg de la Hte Marne, à 20 k. N. E. de Langres; 400 h. Anc. seigneurie d'où prend son nom l'illustre maison de Choiseul.

**CHOISEUL**, famille illustre de Champagne, issue des comtes de Langres, a pour chef Raynard III, comte de Langres et sire de Choiseul, qui épousa en 1182 Alix de Dreux, petite-fille de Louis le Gros. Elle a formé les branches de *Langres*, de *Clémont*, d'*Aigremont*, de *Beaugré*, d'*Ailecourt*, de *Francières*, de *Praslin*, du *Plessis*, etc. Elle a produit plusieurs maréchaux: Charles de Choiseul, comte du Plessis-Praslin (1563-1626), qui servit sous Henri IV et Louis XIII; César, duc de Choiseul (1598-1675), qui défit Turenne à Réthel (1630), alors que celui-ci commandait l'armée espagnole; Claude, comte de Choiseul-Francières (1632-1711), qui se distingua au combat de Senef contre les Hollandais et fut fait maréchal en 1693; un ministre célèbre, un ambassadeur, etc. V. ci-après.

**CHOISEUL** (Et. Franç. de), duc de Choiseul et d'Amboise, connu d'abord sous le nom de *comte de Stainville*, ministre d'État, né en 1719, mort en 1785, quitta la carrière militaire pour s'adonner à la politique; sut se concilier la faveur de Mme de Pompadour, et obtint ainsi d'être nommé ambassadeur à

Rome, puis à Vienne, et ministre des relations extérieures (1758). A peu d'intervalle de là, il fut créé duc et pair; il reçut le portefeuille de la guerre en 1761, en remettant celui des affaires étrangères à son cousin le duc de Praslin; en 1763, il reçut en outre le ministère de la marine. Après la mort de Mme de Pompadour, le dédain qu'il montra pour la nouvelle favorite, la comtesse du Barry, le fit disgracier (1770); il se retira dans sa terre de Chanteloup, où il reçut les témoignages de l'estime publique. Le duc de Choiseul a été mis au rang de nos plus grands ministres: il réorganisa l'armée, créa l'École militaire, releva la marine, fit prospérer les colonies, signa le *Pacte de famille* qui réunissait tous les princes de la maison de Bourbon contre l'Angleterre, réunit la Corse à la France (1768), et s'opposa aux projets ambitieux de la Russie sur la Pologne. C'est lui qui provoqua la bannissement des Jésuites (1762). On a publié sous son nom, en 1790, des *Mémoires* qui ne sont nullement authentiques.

**CHOISEUL-GOUFFIER** (Marie Gabriel), ambassadeur à Constantinople, né en 1752, mort en 1817, occupait une place distinguée parmi les savants. Dès 1776, il avait fait un voyage en Grèce et avait recueilli des matériaux précieux pour les sciences et les arts. Il les consigna dans son *Voyage pittoresque en Grèce*, dont deux volumes parurent de son vivant, en 1782 et 1809, et un 3<sup>e</sup> après sa mort, en 1824. Il fut admis dès 1776 à l'Académie des inscriptions, et en 1784 à l'Académie française. Il était ambassadeur à Constantinople lorsque éclata la Révolution: il se retira en Russie où il resta jusqu'en 1802, époque de sa rentrée en France. Sous la Restauration, il fut ministre d'État et membre du conseil privé. Choiseul fut le protecteur et l'ami de plusieurs savants, entre autres de l'abbé Barthélemy et de Delille. On distingue parmi ses *Mémoires* une *Dissertation sur Homère*, un *Mémoire sur l'hippodrome d'Olympie*, et des *Recherches sur l'origine du Bosphore de Thrace*. Il a laissé une précieuse collection d'antiquités, acquise par le musée du Louvre.

**CHOISEUL** (Gabriel, duc de), pair de France, né en 1762, mort en 1839, était neveu du ministre et fut élevé par lui. Colonel de dragons en 1791, il coopéra à la tentative d'évasion de Louis XVI, fut pour ce fait arrêté à Verdun, et ne recouvra la liberté que lors de l'acceptation de la constitution par le roi. Chevalier d'honneur de la reine, il resta auprès d'elle jusqu'à son incarcération au Temple, et n'émigra que quand sa tête eut été mise à prix. Arrêté en 1795 à Calais à la suite d'un naufrage, il échappa au supplice à la faveur de la révolution du 18 brumaire, et en fut quitte pour être déporté. Il rentra dans sa patrie en 1801, fut, à la Restauration, appelé à la Chambre des Pairs, s'y posa en défenseur des institutions constitutionnelles, opina pour un simple exil dans le procès du maréchal Ney, défendit en 1820 le général Merlin impliqué dans une conspiration, se démit, à l'avènement du ministre Villèle, des fonctions de major général de la garde nationale, et devint tellement populaire qu'à la révolution de 1830 son nom fut porté, avec ceux du maréchal Gérard et La Fayette, sur la liste du gouvernement provisoire. Dévoué à la nouvelle monarchie, il lui donna un constant appui. Le duc de Choiseul a laissé des *Mémoires*, dont il n'a paru que quelques fragments: *Départ de Louis XVI le 20 juin 1791*, Paris, 1822; *Procès des naufragés de Calais*, 1823.

**CHOISY** (l'abbé de), prieur de St-Lô et grand doyen de la cathédrale de Bayeux, membre de l'Académie française, né à Paris en 1644, mort en 1724. Son père était chancelier du duc Gaston d'Orléans, et sa mère arrière-petite-fille du chancelier de l'Hospital. Jusqu'à l'âge de 30 ans, bien que pourvu de plusieurs abbayes, il porta l'habit féminin, et, sous le nom de la *comtesse de Barres*, se livra aux excès les plus scandaleux. En 1676, il se rendit à

Rome, et s'y convertit. Il fit partie (1685) de la mission envoyée par Louis XIV près du roi de Siam, et se fit ordonner prêtre à Siam. On a de lui : *Journal du voyage de Siam*, 1687; *Histoire de l'Église; Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV.*

**CHOISY-LE ROI**, bourg du dép. de la Seine, sur la r. g. de la Seine, à 9 kil S. E. de Paris; 4600 h. Station du chemin de fer d'Orléans. Soude, savon, etc.

**CHOLET**, ch.-l. d'arr. (Maine-et-Loire), à 50 kil. S. O. d'Angers; 9638 hab. Trib., collég. Toiles de coton, lainages, mouchoirs, teintureries, papeteries, etc. — C'est depuis 1857 seulement que Cholet est ch.-l. d'arr.; il a remplacé en cette qualité Beaufréau.

**CHOLULA**, v. du Mexique (Puebla-de los-Angeles), à 18 kil. O. de La Puebla; 15 000 hab. Anc. cité sainte des Aztèques : on y voit un des temples mexicains nommés *Téocallis*; il est construit en forme de pyramide à la base à plus de 410<sup>m</sup> de côté, et la plate-forme plus de 65.

**CHOMEL** (Aug. Franç.), médecin, né à Paris en 1788, m. en 1838, était issu d'une ancienne famille de médecins; succéda à Laënnec dans la chaire de clinique de la Faculté de Paris (1827). Il excellait par la sûreté de son diagnostic et la sagesse de sa pratique; il combattit les exagérations de Broussais. On lui doit plusieurs ouvrages devenus classiques : *Éléments de pathologie*, 1817 et 1840; *Des fièvres et des maladies pestilentielles*, 1821; *Traité des dyspepsies*, 1856; ses *Leçons de clinique*, 1834-1840. Il était membre de l'Académie de médecine, où son *Éloge* a été lu par M. Dubois (d'Amiens).

**CHOMMERAC**, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 6 kil. S. E. de Privas; 1580 hab. Commerce de soie.

**CHOMPRÉ** (Pierre), instituteur recommandable, né en 1698 à Nancy (Hte-Marne), mort en 1760, tint à Paris une pension qui devint florissante et composa plusieurs ouvrages classiques pour l'usage de ses élèves. Les principaux sont : *Dictionnaire abrégé de la Fable*, 1727, souvent réimprimé; *Dictionnaire abrégé de la Bible*, 1755. — Son frère, Étienne Marie, 1701-1784, a donné un *Recueil de Fables et des Réflexions sur les attributs de la Fable*. — Son fils, Nic. Maurice, 1750-1825, consul de France à Malaga, puis conseiller au conseil des prises, a publié : *Éléments d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie*, 1776; *Tables de réduction des mesures et poids*; *Méthode la plus naturelle pour enseigner à lire*, 1813 (sans nom d'auteur), et une trad. du *Commentaire sur les lois anglaises* de Blackstone, 1823.

**CHOPIN** (Frédéric), pianiste polonais, né en 1810 près de Varsovie, mort à Paris en 1849, parcourut la Pologne, la Russie, l'Allemagne, et se fit partout admirer par l'originalité de ses productions et de son jeu, qui unissait à la hardiesse la méthode classique. Il passa ses dernières années en France, où il introduisit les *Mazurkas*. On a de lui un grand nombre de compositions.

**CHORASMI**, peuple nomade et sauvage de la Haute-Asie, de race scythe, habitait au N. E. de la Parthie, entre l'Ochus et l'Oxus, sur les bords du lac Chorasmique, auquel il laissa son nom.

**CHORASMIQUE** (lac). V. ARAL (mer d').

**CHORGES**, *Caturiges*, ch.-l. de cant. (Hte-Alpes), à 24 kil. O. d'Embrun; 1600 hab. Ardoises, beau marbre. Ruines antiques.

**CHORIER** (Nic.), avocat de Vienne en Dauphiné, né en 1609, mort en 1692, a publié plusieurs bons ouvrages d'histoire et de jurisprudence, notamment *l'Histoire du Dauphiné*, 1661-72, 2 vol. in-fol. Il écrivait en latin avec facilité et élégance; mais il a déshonoré son talent en composant dans cette langue ou publiant des dialogues obscènes sous les faux noms de *Meursius* et d'*Aloisia* ou *Louise Sigée de Tolède*.

**CHORON** (Alex. Étienne), né à Caen en 1771, mort à Paris en 1834, apprit la musique sans maître. Il avait publié plusieurs ouvrages estimés sur cet art, lorsqu'il fut chargé en 1812 de réorganiser

les maîtrises. Nommé en 1815 directeur de l'Opéra, il y eut peu de succès. Il fonda en 1817 une école de musique qui obtint bientôt les encouragements du gouvernement, et qui reçut en 1824 le titre d'*Institution ou Conservatoire de musique religieuse*. Cet établissement produisit d'heureux résultats; mais ayant perdu en 1832 sa subvention, il déclina rapidement. On a de Choron : *Principes de composition des écoles d'Italie*, 1808; *Dictionnaire des Musiciens* (avec Fayolle), 1810; *Méthode comparée de musique et de plain-chant*, 1811. Parmi ses élèves, on remarque Dupré, Monpou, Mmes Boulanger, Rossi et Stolz.

**CHOSROËS I**, dit le *Grand*, en perse *Khosrou*, roi de Perse, de la race des Sassanides, succéda, en 531, à son père Cabadès (Cobad); répara les maux causés par la guerre que son père avait entreprise contre les Romains et fit en 533 avec l'empereur Justinien un traité avantageux. Il ne tarda pas cependant à rompre lui-même ce traité; ravagea pendant dix ans la Syrie, le Mésopotamie, la Cappadoce; força, après une longue guerre, Justinien à signer, en 562, un traité honteux, par lequel il abandonnait aux Perses plusieurs provinces et consentait à leur payer pendant 50 ans un tribut de 30 000 pièces d'or. En même temps, il soumit divers princes de l'Inde qui inquiétaient le commerce de la Perse, repoussa les Huns et les Turcs qui ravageaient ses frontières, et agrandit beaucoup ses États du côté de l'Orient. Justin, successeur de Justinien, ayant refusé de lui payer le tribut convenu, Chosroës entra de nouveau en campagne, exerça de grands ravages sur le territoire des Romains et contraignit Tibère II, qui avait remplacé Justin, à demander la paix, 579. Le traité allait être conclu lorsque Chosroës mourut. Le règne de ce prince fut troublé par plusieurs révoltes de son fils. Les Perses le surnommèrent le *Juste*, le *Généreux* (*Nouschirvan*); les Chrétiens, qu'il persécuta, le présentent comme un prince cruel, qui n'avait de remarquable que sa bravoure. C'est Chosroës qui fit chercher dans l'Inde et traduire en persan le livre de *Kalilah et Dimnah*.

**CHOSROËS II**, monta sur le trône de Perse l'an 590, à la place de son père Hormisdas III, que le peuple avait jeté en prison. Quelque temps après, il fut lui-même chassé, et alla demander un asile à l'empereur Maurice, qui l'accueillit avec générosité, et parvint à le rétablir dans son royaume. Après l'assassinat de Maurice par Phocas, Chosroës, sous prétexte de venger sa mort, pénétra dans l'empire avec une nombreuse armée (604), ravagea l'Asie-Mineure, et battit les Romains en plusieurs rencontres. Mais enfin il fut lui-même défait par Héraclius en 622, et contraint de regagner ses États. En 628, il fut déposé par son fils Siroès et jeté dans une prison, où il mourut de faim.

**CHOSROËS**, roi d'Arménie de 213 à 258, de la dynastie des Arsacides, gagna plusieurs batailles sur Artaschir Sassan (Artaxerxe), qui venait d'usurper en Perse le trône des Arsacides; celui-ci, désespérant de le vaincre, le fit assassiner. C'est Chosroës qui bâtit la v. de Tauris.

**CHOTUSITZ**, v. de Bohême, à 4 kil. N. de Czeslau. Le roi de Prusse Frédéric II y battit en 1742 le prince Charles de Lorraine, général autrichien.

**CHOUANS**, nom donné pendant les guerres de la Vendée aux paysans de la Bretagne et du Bas-Maine qui, sous le prétexte de combattre pour le roi, infestaient les routes, pillaient les bourgs et les villages et commettaient toutes sortes de brigandages; dans la suite, on étendit le nom de Chouans à tous les Vendéens. Les Chouans furent ainsi appelés du nom de leur premier chef, Jean Cottereau, dit le *Chouan* (c.-à-d. *chat-huant*), qui avait lui-même reçu ce surnom parce qu'il faisait la contrebande et avait adopté pour signe de ralliement le cri du *chat-huant*. Cottereau était sabotier près de Laval; il organisa pour la première fois cette guerre de partisans en 1792, à l'occasion d'une levée de re-

crues; il fut tué en 1794 dans une rencontre avec les troupes de la République. — En 1814 et 1815, quelques royalistes organisèrent une nouv. *chouannerie*, que le général Lamarque dissipa promptement.

**CHOUCHI**, v. et fort de Russie d'Asie (Chirvan), ch.-l. du khanat de Karabagh, à 130 kil. S. O. de la Nouvelle-Chamakie.

**CHOUSKI**, V. VASILV V.—**CHOU-KING**, V. KINGS.

**CHOUMLA**, v. de Turquie (Bulgarie), à 80 kil. O. de Varna, par 24° 26' long. E., 43° 25' lat. N.; 30 000 hab. Archevêché grec. Murailles et château fort. La ville est adossée à une branche septentr. du mont Balkan. Fortifiée par la nature et par l'art, elle est avec Varna le boulevard de l'empire ottoman du côté des Balkans. Il s'y tient en avril une foire importante pour chevaux, peaux d'agneau, etc.

**CHOSTER**, v. de Perse, ch.-l. du Khouistan, sur le Kéroun, au pied des monts Bakhtyari, et près de l'anc. *Suse*; 20 000 hab. Aqueduc bâti par Sapor.

**CHRAMNE**, fils de Clotaire I, se révolta contre lui et se liguait avec le comte de Bretagne; mais Clotaire le vainquit et le brûla, ainsi que toute sa famille, dans une mesure où il s'était sauvé; en 560.

**CHRÉTIENS**, de Troyes, poète et romancier du xii<sup>e</sup> siècle, mort en 1191, vivait à la cour de Philippe d'Alsace, comte de Flandre, qui fut tué au siège de St-Jean-d'Acre. On a de lui plusieurs romans de chevalerie : *Perceval le Galois*, *le Chevalier au lion*, *Guillaume d'Angleterre*, *Erec et Enide*; *Cliget*, *chevalier de la Table ronde*; *Lancelot du Lac* ou *la Charrette* (achevé par Godefroy de Leignies), qui font partie des Mss. de la bibliothèque royale. Quelques-uns ont été récemment imprimés : *le Chevalier au lion*, par La Villemarqué, 1838; *le Roman de la Charrette*, par le Dr Jonckbloët, 1851, etc.

**CHRÉTIENS**, ceux qui professent la religion de Jésus-Christ. On peut les classer comme suit :

*Catholiques latins ou romains* et *Catholiques grecs*, qui admettent, outre les Écritures, la tradition et l'autorité du pape.

En dehors de l'Église catholique, il existe de nombreuses sectes; on peut les diviser en :

I. Chrétiens qui reconnaissent, outre l'Écriture, quelque autre autorité :

Église grecque schismatique, dépendant du patriarche schismatique de Constantinople;

Église russe, ayant pour chef le czar;

Église chaldéenne, Nestoriens;

Église monophysite ou eutychéenne : Coptes, Jacobites, Arméniens schismatiques.

II. Chrétiens qui ne reconnaissent point d'autre autorité que celle de l'Écriture :

*Unitaires* ou *Anti-Trinitaires*,

Unitaires proprement dits, Ariens, Sociniens.

*Trinitaires*,

Protestants : Luthériens, Zwingliens, Calvinistes, dits aussi Huguenots, Arminiens ou Remonstrants, Presbytériens, Puritains, Évangéliques;

Anglicans ou Episcopaux, Non-Conformistes;

Mystiques ou Enthousiastes : Congrégationalistes, Anabaptistes, Mennonites ou Baptistes, Quakers, Moraves ou Hérnhutters, Swedenborgiens, Méthodistes ou Wesleyens, Mormons, etc. (V. pour plus de détails chacun de ces mots en particulier, et pour l'hist. générale, l'article **CHRISTIANISME**.)

Les Catholiques romains sont répandus sur toutes les parties du globe; à eux seuls ils comptent environ 150 millions d'âmes. Les sociétés dissidentes, répandues surtout en Europe et dans l'Amérique du Nord, comptent env. 121 millions d'adhérents.

Les rois de France portaient le titre de *Roi très-chrétien*. Ce titre fut conféré à Charles-Martel par le pape Grégoire II et à Pepin par Zacharie, en reconnaissance de leurs services. François I fut le 1<sup>er</sup> à le prendre officiellement dans les actes publics.

**CHRÉTIENS DE SAINT-JEAN**, sectaires qui reconnaissent pour chef S. Jean-Baptiste, et qui renouvellent le baptême tous les ans. Ils nient la divinité de J.-C.,

attribuent à Dieu un corps, lui donnent pour fils Gabriel, qui aurait créé le monde avec l'aide de 50 000 démons, et croient à la migration des âmes dans diverses sphères. Ces sectaires parurent dès le 1<sup>er</sup> siècle sur les bords du Jourdain; on en retrouve encore aux environs de Bassora.

**CHRÉTIENS DE SAINT-THOMAS**, schismatiques nestoriens, qui habitaient les Indes orientales et étaient soumis au patriarche de Babylone. Ils sont ainsi nommés parce qu'ils prétendaient avoir reçu l'Évangile par l'intermédiaire de S. Thomas. Ils ne reconnaissaient que trois sacrements : le baptême, l'eucharistie et l'ordre, et toléraient le mariage des prêtres. Découverts dans l'Inde par les Portugais à leur arrivée sur la côte de Malabar, ils se sont, pour la plupart, réunis depuis 1599 à l'Église romaine.

**CHRIST**, mot grec qui traduit l'hébreu *messias*, veut dire oint, sacré, et se joint au nom de Jésus pour indiquer qu'il est le roi spirituel de ce monde.

**CHRIST** (ordre du), ordre religieux et militaire institué en 1318, par Denis I, roi de Portugal, pour garantir les frontières des Algarves contre les invasions des Maures. Cet ordre rendit de très-grands services dans les guerres des Chrétiens contre les Infidèles. Ce n'est plus auj. qu'un ordre honorifique.

**CHRIST** (CHEVALIERS DU). V. PORTE-GLAIVES.

**CHRISTIAN I**, roi de Danemark, succéda en 1448 à Christophe de Bavière sur le trône de Danemark, se fit élire roi de Norvège en 1449, et roi de Suède en 1450. Mais il n'eut guère dans ce dernier pays qu'un titre sans puissance, et en 1463 il en fut entièrement chassé par Charles Canutson. Représenté dans ses États de Danemark, il se fit bénir par sa douceur et ses libéralités. Il mourut en 1483. Il avait hérité en 1459 du Slesvig et du Holstein par sa mère et avait fondé en 1462 l'ordre de l'Éléphant.

**CHRISTIAN II**, le *Cruel*, fils du roi Jean, succéda à son père en 1513 sur le trône de Danemark, et se fit, en 1520, couronner roi de Suède. Les débauches et les cruautés auxquelles il se livra lui aliénèrent tous les esprits, et il fut déposé à la suite d'un soulèvement excité par Gustave Wasa. Presque en même temps, il perdit la couronne de Danemark (1523) : il tenta vainement en 1532 de remonter sur le trône et mourut en prison en 1550.

**CHRISTIAN III**, roi de 1539 à 1559, fils et successeur de Frédéric I, ne fut reconnu qu'après une guerre sanglante, introduisit le luthéranisme en Danemark, et emprisonna les évêques catholiques. Du reste, il protégea les sc., les lettres, et fit prospérer ses États.

**CHRISTIAN IV**, né en 1577, succéda en 1588 à son père Frédéric II, et mourut en 1648. Il fit la guerre avec des succès variés aux Suédois, et fut élu en 1625 chef de la ligue des princes protestants; mais il fut battu par Tilly à Lutter en 1626 et signa une paix humiliante à Lubeck. Malgré ces revers, il emporta la réputation d'un général habile. A l'égard de ses sujets, il montra les qualités d'un grand roi, favorisa le commerce, l'industrie, bâtit de nouvelles villes, entre autres Christiania, Christiansstad, Christiansand, et laissa le Danemark paisible et heureux.

**CHRISTIAN V**, petit-fils du préc., né en 1646, mort en 1699, succéda à son père Frédéric III en 1670. S'allia en 1673 avec les Hollandais contre Louis XIV, déclara la guerre à la Suède et lui enleva la Poméranie, mais la rendit à la paix, en 1679. Au milieu des guerres qu'il eut à soutenir, il donna au Danemark en 1693 le code qui le régit encore aujourd'hui.

**CHRISTIAN VI**, né en 1699, mort en 1746, succéda à son père Frédéric IV en 1730, fit jouir le pays d'une tranquillité parfaite, et rebâtit Copenhague, détruite en partie par un incendie en 1728.

**CHRISTIAN VII**, né en 1749, succéda à son père Frédéric V en 1766. Il épousa la même année Caroline-Mathilde, sœur de George III, roi d'Angleterre. Il prit pour ministre, en 1770, son médecin Struensee, qui bientôt le domina; mais au bout de deux ans, ce ministre, que l'on soupçonnait d'avoir des

haisons criminelles avec la jeune reine Mathilde, fut disgracié et mis à mort, et toute l'autorité passa aux mains de la reine douairière, Julie-Marie de Brunswick. La fin de son règne fut malheureuse : Copenhague fut bombardée et prise par les Anglais (1807), et il se vit forcé de fuir. Il alla mourir à Rendsbourg (Holstein), en 1808. Dans ses dernières années, ce prince était tombé en enfance.

**CHRISTIAN VIII**, né en 1786, mort en 1848, était fils du prince héréditaire Frédéric, frère consanguin de Christian VII, et gouvernait la Norvège en 1814. Il opposa une courageuse, mais inutile résistance à la décision de la Sainte-Alliance qui enlevait la Norvège au Danemark pour la céder à la Suède (1814), et se vit obligé de se retirer devant les forces supérieures de Bernadotte. Appelé au trône de Danemark en 1839, à la mort de Frédéric VI, son cousin, il fit quelques réformes, favorisa les lettres, les sciences et les arts, et forma de riches collections. A la fin de son règne, s'éleva la question des droits du Danemark sur le Schlesvig et le Holstein, qui donna lieu à une longue guerre.

**CHRISTIANIA**, capit. de la Norvège, ch.-l. du bailliage d'Aggerhuus, à 425 k. O. S. O. de Stockholm au fond d'une baie; 32 000 h. Siège du gouvernement norvégien et du *Storthing* ou diète. Evêché, université fondée en 1811, école militaire, école de commerce, observatoire, bibliothèque. Plusieurs jolis édifices : hôtel de ville, bourse. Port vaste et sûr, mais fermé par les glaces pendant 3 ou 4 mois, etc. Tanneries, papeteries, etc. Commerce de bois de construction, fer, cuivre, goudron, poisson sec. — Christiania a été bâtie en 1624 par Christian IV, roi de Danemark, sur l'emplacement de la ville d'Opslo, qui avait été brûlée.

**CHRISTIANISME**, religion révélée par J.-C., qu'elle reconnaît pour fondateur. Après la mort et la résurrection du Sauveur, l'an 33, ses 12 apôtres prêchèrent l'Évangile aux Juifs et aux Gentils. S. Pierre établit des communautés de chrétiens à Jérusalem, à Antioche et dans d'autres villes d'Asie; puis il se rendit à Rome, et y fixa dès lors le siège de la primauté apostolique (le St-Siège). De son côté, S. Paul opéra, surtout parmi les Païens, un grand nombre de conversions, et mérita le titre d'*Apôtre des Gentils*. Après avoir parcouru l'Asie-Mineure et la Grèce, il vint à Rome, où il subit le martyre sous Néron (67). D'autres apôtres répandirent peu à peu dans les diverses provinces de l'empire romain les doctrines du Christianisme. Les progrès de la nouvelle religion soulevèrent contre elle la haine des Païens, et les fidèles eurent à éprouver de nombreuses persécutions. On en compte 10 : sous Néron (64-68), Domitien (95), Trajan (106), Marc-Aurèle (166-177), Septime-Sévère (199-204), Maximin (235-238), Décius ou Déce (250-252), Valérien (258-260), Aurélien (275), Dioclétien (303-313) : l'avènement de ce dernier persécuteur a été nommé *Père des martyrs*. Des sophistes et des imposteurs (Simon le Magicien, Apollonius de Tyane, Ménandre, etc.) prétendirent égaler les miracles de la nouvelle religion. De nombreux hérétiques (les Gnostiques au 1<sup>er</sup> s., Manès et les Sabelliens au 3<sup>es</sup> s., Arius, Donat, Pélage, Nestorius, Eutychès et Maron du 4<sup>es</sup> au 6<sup>es</sup> s.), essayèrent de corrompre la pureté de la foi. Mais la religion triompha de tous ces obstacles par la constance de ses martyrs et par l'éloquence de ses apologistes et des Pères de l'Église, tels que Lactance, Tertulien, S. Grégoire de Nazianze, S. Basile, S. Jean Chrysostôme, S. Athanase, S. Ambroise, S. Jérôme, S. Augustin, etc. Enfin, l'empereur Constantin, par le célèbre édit de Milan, 313, fit de la religion chrétienne la religion de l'empire, et la foi catholique fut solennellement formulée dans le symbole du concile de Nicée (325). Depuis cette époque, le Christianisme eut 3 grands travaux à accomplir : convertir les barbares, combattre les hérésies, conserver et répandre les lumières de la civilisation. Les Goths,

les Bourguignons, les Suèves, les Vandales, les Visigoths, les Lombards connurent le nom du Christ dès la fin du 4<sup>es</sup> s., mais ils embrassèrent l'arianisme. Plus tard, les Bourguignons (510), les Suèves (551), les Visigoths (587), les Lombards (602), adoptèrent la foi orthodoxe. Les Francs furent convertis sous Clovis (496), les Irlandais et les Anglo-Saxons à la fin du 6<sup>es</sup> s., les Allemands au 7<sup>es</sup> s. Les peuples du nord, les Danois, les Suédois, les Polonais, les Russes, ainsi que les Hongrois, les Bulgares, embrassèrent la foi du 1<sup>er</sup> au 10<sup>es</sup> s. Le Christianisme fit moins de conquêtes en Asie : il dominait dans l'Arménie, où il subsiste encore; mais il fut presque anéanti en Perse par la persécution, et les victoires des Mahométans lui ravirent au 7<sup>es</sup> s. la plus grande partie des contrées de l'Asie et de l'Afrique. En outre, l'Église fut déchirée au 1<sup>er</sup> s. par le schisme de Photius, qui en 858 sépara l'Église grecque de l'Église latine. — Les principales hérésies que le Christianisme eut à combattre au moyen âge furent, avec l'arianisme, celle des Iconoclastes qui troublèrent l'empire d'Orient pendant les 6<sup>es</sup> et 7<sup>es</sup> s.; celle des Vaudois et des Albigeois en France au 12<sup>es</sup> s.; celles de l'Anglais Wicel, de Jérôme de Prague et de Jean Huss au 15<sup>es</sup> s. En outre, des divisions intérieures, connues sous le nom de *Schisme d'Occident* ou *Grand schisme*, troublèrent la paix de l'Église pendant 71 ans (1378-1449), en opposant pontifes à pontifes. Néanmoins, c'est pendant le moyen âge que l'autorité ecclésiastique exerça le plus d'influence; la puissance spirituelle soutint à cette époque de longues luttes contre la puissance temporelle, et pendant quelque temps même elle eut le dessus (V. INVESTITURE, BULLES). Mais il s'introduisit bientôt des abus que le concile de Constance (1414) et celui de Bâle (1431) essayèrent vainement de réformer. Enfin des ordres monastiques célèbres, les Bénédictins au 6<sup>es</sup> s., les Bernardins (1098), les Trappistes (1140), les Mathurins (1199), les Carmes (1205), les Franciscains ou Cordeliers (1208), les Dominicains ou Jacobites (1215), les Célestins (1244), les Augustins (1256), etc., exercèrent une puissante influence sur la civilisation en s'occupant soit de former des prédicateurs chargés d'aller convertir les Barbares, soit de défricher les terres incultes, ou d'enseigner les connaissances dont ils étaient seuls dépositaires. D'autres ordres, les Hospitaliers (1100), les Templiers (1118), les chevaliers Teutoniques en Judée (1190), les Porte-Glaives en Livonie (1202), les chevaliers d'Alcantara, de Calatrava, de San-Iago, de l'ordre du Christ, d'Avis, en Espagne et en Portugal, furent établis pour combattre les Infidèles. Dans les temps modernes, la découverte de l'Amérique a étendu sur un nouveau monde l'empire du Christianisme, et le zèle des missionnaires a porté chez tous les peuples barbares les lumières de la foi chrétienne. Mais au 16<sup>es</sup> s., le Catholicisme vit s'élever des hérésies puissantes. Luther donna le signal en 1517 : il prêcha la *Réforme*, qui sépara de l'Église plusieurs des nations chrétiennes. Zwingle en 1519, Calvin en 1536, devinrent les chefs de diverses sectes qui, malgré les efforts de nouveau ordre institués pour combattre l'hérésie (V. JÉSUITES), se répandirent rapidement, et qui, malgré les sages réformes ordonnées par le concile de Trente (1563), ne voulurent plus reconnaître, en matière de foi, d'autre autorité que celle de la Bible. Après eux, les sectes se sont multipliées presque à l'infini (V. CHRÉTIENS). Les puissances catholiques, après avoir essayé longtemps de déraciner l'hérésie, soit par la persuasion, soit par la force (V. Guerre de Trente ans, INQUISITION, ST-BARTHELEMY, DRAGONNAGES, etc.), finirent par accorder la liberté de conscience. Aujourd'hui, les membres des diverses sectes vivent partout en paix à l'abri d'une tolérance plus ou moins étendue.

**CHRISTIANSAND**, v. et port de Norvège (Scen-denfields), par 5° 43' long. E., 58° 8' lat. N.; 8000 h.

Cn.-l. de bailliage. Evêché luthérien. Cathédrale remarquable. Toiles à voiles; chantiers, tanneries; commerce de bois. — Fondée en 1641 par Christian IV.

**CHRISTIANSTAD**, v. et port de Suède (Scanie), ch.-l. d'un gouv't de même nom, sur l'Helgea, près de son emb. dans la mer Baltique; 7000 h. Place forte. Quelque industrie. Assez de commerce. — La ville fut fondée en 1614 par Christian IV. Les Suédois l'assiégèrent inutilement en 1644; mais ils la prirent plus tard. Les Danois s'en emparèrent en 1676; Charles XI la reprit l'année suivante.

**CHRISTIANSTAD**, ch.-l. de l'île Ste-Croix (Antille Danoise), sur la côte N. E.; 5000 hab. Port sûr.

**CHRISTIANSUND**, v. et port de la Norvège (Nordenfjelds), ch.-l. du bailliage de Romsdal, à 130 k. S. O. de Drontheim, sur trois petites îles; 3200 h. Pêche abondante. Cette ville fut fondée en 1734 par Christian VI, roi de Danemark.

**CHRISTIERN**, rois de Danemark. **F. CHRISTIAN**.

**CHRISTINE** (Ste), vierge et martyre, était, selon la légende, fille d'un païen nommé Urbain, gouverneur d'une ville de Toscane, et fut mise à mort sous Dioclétien. On la fête le 24 juillet.

**CHRISTINE DE FRANCE**, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, née en 1606, morte en 1663, épousa en 1619 Victor-Amédée, duc de Savoie, resta veuve en 1637, fut régente de Savoie pendant la minorité de son fils Charles-Emmanuel II, gouverna avec beaucoup de prudence et de fermeté, et fit rentrer dans le devoir le prince Thomas, son beau-frère, qui lui disputait la régence.

**CHRISTINE**, reine de Suède, née en 1626, succéda à son père Gustave-Adolphe, qui avait péri à la bat. de Lutzen, en 1632. Elle se mit à la tête des affaires en 1644, et jusque vers l'année 1649, elle régna avec sagesse et avec quelque éclat, grâce aux conseils d'un ministre habile, le comte d'Oxenstiern. Mais à cette époque elle s'éloigna ses plus sages ministres, s'entoura d'hommes corrompus, et bientôt de grands embarras se manifestèrent dans l'administration. Lasse de cet état de choses, elle abdiqua en 1654 en faveur de Charles-Gustave, son cousin. Elle voyagea dans diverses parties de l'Europe, abjura le luthéranisme, passa quelque temps en France où elle se souilla du meurtre de Monaldeschi, son écuyer et son amant (1657), puis alla se fixer à Rome, où elle mourut en 1689. Christine avait reçu une éducation brillante, et toute sa vie elle professa pour les sciences, les lettres et les arts une espèce de culte. Pendant son règne, elle avait attiré auprès d'elle des hommes illustres, entre autres Descartes. Elle a laissé quelques écrits, qui ont été pour la plupart recueillis dans les *Mémoires* d'Archenholz, Amst., 1751-59, 4 vol. in-4. Lacombe a donné la *Vie de Christine* (accompagnée de lettres fabriquées); d'Alembert, des *Réflexions et anecdotes* sur cette reine. Elle a été plusieurs fois mise sur la scène : par Brault, *Christine en Suède*, 1829; Fréd. Soulié, *Christine à Fontainebleau*; Alex. Dumas, *Stockholm, Fontainebleau et Rome*, 1830.

**CHRISTINE DE PISAN**, **F. PISAN**.

**CHRISTMAS**, île du Grand Océan équinoxial, par 1° 45' lat. N. et 160° 5' long. E., a 90 kil. de tour. Ainsi nommée par Cook, parce qu'il la vit le jour de Noël (en anglais *Christmas*) de l'année 1777.

**CHRISTOPHE** (S.), en grec *Christophoros*, c.-à-d. *Porte-Christ*, natif de Syrie ou de Palestine, subit, à ce que l'on croit, le martyre sous Déce vers 250, dans l'Asie-Mineure. On le fête le 25 juillet. — La Légende fait de ce saint, dont la vie est peu connue, une espèce d'Hercule chrétien : on le représente, sans doute par allusion à son nom, portant le Christ sur ses épaules. On voyait jadis à l'entrée de N<sup>o</sup>-Dame de Paris une statue colossale de ce saint, qui fut abattue en 1784. S. Christophe était au moyen âge le héros d'un *Mystère* célèbre.

**CHRISTOPHE**, empereur d'Orient, fils de Romain I, fut associé par son père à l'empire en 919, avec ses

frères Étienne et Constantin VIII, et mourut en 931, sans avoir rien fait de remarquable.

**CHRISTOPHE I**, roi de Danemark, fils de Walde-mar II, succéda à son frère Abel en 1252. Il fut sans cesse en lutte avec les évêques de son roy., surtout avec l'archevêque de Lundén. Il mourut à Riben en 1259 : on prétendit qu'il avait été empoisonné dans un festin. — II, fils d'Éric VII, succéda en 1320 à son frère Éric VIII, et fut déposé en 1326, après s'être aliéné l'esprit de tous ses sujets par sa perfidie et ses cruautés. Il parvint cependant à reconquérir une partie de ses États : mais il fut excommunié et tomba dans un mépris général. Il mourut en 1334; son fils (Waldemar IV) régna depuis 1340. — III, roi de Danemark et de Suède, fils de Jean de Bavière et neveu d'Éric IX, fut élu roi de Danemark en 1440, de Suède en 1441, et de Norvège en 1442. Il donna au Danemark et à la Suède des lois qui ont été en vigueur jusque vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il mourut en 1448.

**CHRISTOPHE** (Henri), roi d'Haïti sous le nom de Henri I, né en 1767, était noir et esclave de naissance. Il se signala dans l'insurrection de St-Domingue en 1790, fut nommé général de brigade par Toussaint, défendit en 1802 le Cap contre les Français, mit à mort Dessalines, de concert avec Pétion, fut proclamé président en 1806; prit en 1811 le titre de roi (Henri II), régna 9 ans sur la partie N. de l'île, malgré l'opposition de Pétion et de Boyer, et gouverna avec fermeté. Mais en 1820, une insurrection ayant éclaté parmi ses sujets, il se donna lui-même la mort pour ne pas la recevoir. Voulant copier les rois de l'Europe, il avait créé une noblesse et des institutions féodales, qui le rendirent ridicule.

**CHRUDIM**, v. de Bohême, ch.-l. de cercle, sur la Chrudimka, à 97 kil. O. de Prague; 6000 hab. Grand commerce de chevaux. — Le cercle, riche en céréales, a 95 kil. sur 40, et 300 000 hab.

**CHRYSEIS**, fille de Chrysès, prêtre d'Apollon, fut prise par Achille lors du sac de Lyryesse et échut en partage à Agamemnon. Ce prince n'ayant pas voulu la rendre à son père qui était venu le supplier dans son camp, Apollon vengea son prêtre en frappant l'armée des Grecs d'une peste terrible; le fléau ne cessa que quand Agamemnon eut rendu Chryséis. Cet événement est chanté par Homère au début de l'*Illiade*.

**CHRYSSIPPE**, philosophe stoïcien, né en Cilicie, à Soles ou à Tarse, l'an 280 av. J.-C., mort vers 208, succéda à Cléanthe dans l'enseignement et fut regardé comme la colonne du Portique; il combattit les Epicuriens et les Académiciens, et eut pour principal adversaire Carnéade. Il cultiva la dialectique et poussa quelquefois la subtilité jusqu'à l'excès. On lui attribue l'invention de plusieurs sophismes, entre autres de celui du *crocodile*. Il ne reste presque rien de ses nombreux ouvrages. Cicéron a imité dans ses *Offices* un de ses traités de morale. Bagnet a donné un travail estimé de *Chryssippi vita et reliquis*, Louvain, 1822, et Peterson : *Philosophie chryssippeæ fundamenta*, Hambourg, 1827.

**CHRYSOLOGUE** (Noël André, dit le P.), capucin, né en 1728 à Gy en Franche-Comté, mort en 1808, se livra avec succès à l'étude de l'astronomie et de la géographie et donna en 1778 les meilleurs plémisphères qui eussent paru jusque-là. On estime sa *Théorie de la surface de la Terre*, 1806.

**CHRYSOLOGAS** (Emmanuel), savant grec du XIV<sup>e</sup> siècle, fut envoyé en Europe par l'empereur de Constantinople, Jean II Paléologue, pour implorer l'assistance des princes chrétiens contre les Turcs. Il enseigna ensuite à Florence (1394), à Venise, à Pavie et à Rome, et fut un des principaux restaurateurs des lettres en Italie. Il mourut à Constance en 1415, à 47 ans. On a de lui une *Grammaire grecque*, sous le titre d'*Erotemata* (Interrogations), Ferrare, 1509, des *Lettres*, des *Discours*, etc.

**CHRYSOPOOLIS**, *Scutari* ? v. de Bithynie, sur le

Bosphore de Thrace, en face de Byzance. C'est là que s'embarquèrent à leur retour les *Dix-Mille Grecs* conduits par Xénophon. Licinius y fut battu par Constantin en 323.

**CHRYSOSTOME.** V. DION et JEAN (S.).

**CHUCUITO**, v. de Bolivie, sur le bord N. du lac de Titicaca, à 250 kil. N. O. de la Paz. Cette v. a eu 30 000 h., mais elle est fort déchuë.

**CHUCUISACA** ou CHARCAS (dite aussi LA PLATA, c.-à-d. l'Argent, à cause de ses mines d'argent). capit. de la Bolivie, ch.-l. du département de Chucuisaca, par 19° 32' lat. S., 67° 30' long. O.; 30 000 h. Archevêché, université, consulats. Belle cathédrale; monument du général Sucre. L'indépendance de la Bolivie y fut proclamée en 1825; il y fut conclu en 1834 un traité de commerce entre la France et la Bolivie. — Le dép., situé entre le Pérou au N., le Brésil à l'E., le Paraguay et le pays des Chiquitos, au S., les dép. de la Paz et de Potosi à l'O., à 880 k. de long et 180 000 hab. (presque tous Indiens). Très-hautes montagnes; mines d'or et d'argent. Pizarre pénétra dans le pays en 1538 et y fonda la v. Chucuisaca, sur les ruines d'une ville péruvienne.

**CHURCHILL** (Charles), poëte satirique, né en 1731 à Westminster, mort en 1764, était fils d'un ministre anglican, qu'il remplaça dans une des paroisses de Londres. Il mena une vie fort dissipée et fort misérable, et mourut à trente-trois ans. Ses principaux poëmes sont: *la Rosciade*, contre les comédiens de son temps; *le Revnant, la Prophétie de famine*, contre les Écossais; *l'Auteur; l'Épître à Hogarth*, satire sanglante contre cet artiste. On a publié en 1804 ses œuvres en 2 vol. in-8, avec notes. Les Anglais placent ce poëte après Pope.

**CHURCHILL** (John). V. MARLBOROUGH.

**CHUS** (Terre de), nom donné dans la Bible à l'Éthiopie, qu'une tradition fait peupler par Chus, fils de Cham et petit-fils de Noë.

**CHUSAN** ou CHOSAN, grande île de la Chine, dans la mer Bleue, sur la côte de la prov. de Tché-Kiang, compte env. 250 000 hab. et a pour ch.-l. *Ting-hai*. Sol fertile et bien cultivé: riz, patates, thé, arbres à suif. Cette île domine à la fois l'embouchure du Yang-tsé-kiang et la route du Japon. Les Anglais la prirent en 1840 et en 1841, et la restituèrent en 1846. Elle fut de nouveau occupée en 1860 par l'armée anglo-française, mais évacuée la même année.

**CHYITES**, secte musulmane, opposée à celle des *Sunnites* ou *Sunnites*, ne reconnaît qu'Ali pour légitime successeur de Mahomet, et que les descendants d'Ali pour *imams* ou souverains pontifes. Ils rejettent les explications théologiques d'Aboubekr, d'Omar et d'Othman. Le nom de *Chyites* (factieux, hérétiques) leur est donné par les *Sunnites*, qui se disent leurs orthodoxes; mais ils s'appellent eux-mêmes *Adéliés*, partisans de la justice. Les Chyites se subdivisent en plusieurs sectes; la plupart admettent après Ali douze *imams*, qui sont les successeurs légitimes du Prophète, et regardent un certain Ismaël comme le dernier; ils croient que cet Ismaël, qui disparut sans qu'on connût son sort, doit tôt ou tard revenir sur la terre, et ils attendent son retour (V. ISMAÉLITES et MAÏDI). La secte des Chyites se forma à la suite de l'assassinat d'Ali et de l'usurpation des Ommiades, qui exclurent les descendants d'Ali (659). Les Chyites occupent particulièrement la Perse, les Indes, la Mésopotamie, la Syrie et le N. de l'Arabie, où ils sont connus sous le nom de Wahabites.

**CHYPRE**, *Cypros* des anciens, île de la Méditerranée, entre l'Asie-Mineure et la Syrie; 225 k. sur 80; env. 100 000 hab.; ch.-l., Nicosie; autres villes, Larnaka, Baffa (Paphos), Famagouste, Limasol. Elle est traversée par une chaîne de montagnes très-hautes, parmi lesquelles l'ancien *Olympe*. Le sol, très-fertile, produit du blé, du coton, du tabac, de la garance, de l'huile, des figues et autres fruits du Midi, et surtout des vins excellents, dont les plus estimés sont ceux de la *Commanderie*. On ex-

ploitait jadis dans cette île de riches mines d'or, d'argent et surtout de cuivre (en latin *cuprum*). — L'île de Chypre fut très-célèbre dans l'antiquité. C'est là que florissaient les villes d'Amathonte, de Paphos, d'Idalie, toutes trois consacrées à Vénus, qui prenait de là le nom de *Cypris*. Cette île fut soumise successivement aux Phéniciens (jusqu'en 620 av. J.-C.), aux Égyptiens (550) et aux Perses (depuis Artaxerce Mnémon); cependant elle se gouvernait par ses propres lois; souvent même elle se révolta avec l'appui des Grecs, notamment du temps de Cimon (450). Elle était indépendante au commencement du iv<sup>e</sup> s. av. J.-C.; et on y comptait alors 9 roy. dont le plus célèbre est celui de Salamine (V. EYAGORAS). Elle fut ensuite comprise dans l'empire d'Alexandre. Sous les successeurs de ce prince, elle fut souvent disputée par les rois d'Égypte et de Syrie, et parfois elle forma un roy. particulier, qui fut possédé par divers princes de la famille des Ptolémées. Caton s'en empara pour les Romains en 58 av. J.-C. Sous les empereurs grecs, Chypre fut prise par les Arabes, et après avoir subi diverses dominations, elle fut conquise par Richard Cœur de Lion (1191). Celui-ci la donna à Guy de Lusignan, seigneur français, qui y fonda le *roy. de Chypre* (1192), et dont les descendants la possédèrent plusieurs siècles. Enfin, Catherine Cornaro, veuve de Jacques III et héritière des Lusignans, la vendit aux Vénitiens en 1489. Les Turcs s'en emparèrent en 1570; sous leur domination elle a été réduite à un état déplorable. M. Mas-Latrie a écrit l'*Histoire de Chypre sous la domination française*. 1853. — Les ducs de Savoie, depuis rois de Sardaigne et d'Italie, portent le titre de rois de *Chypre et de Jérusalem*: ils tiennent ce droit de Charlotte de Lusignan, reine de Chypre (1458), qui avait épousé un prince de Savoie, et qui, bien que dépouillée par le bâtard Jacques, légua en mourant son royaume à son neveu Charles I de Savoie (1487).

*Rois de Chypre de la maison de Lusignan.*

Guy de Lusignan,	1192.	Hugues IV,	1324.
Amaury,	1194.	Pierre I,	1361.
Hugues I,	1205.	Pierre II,	1369.
Henri I,	1218.	Jacques I,	1382.
Hugues II,	1253.	Jean II,	1398.
Hugues III,	1267.	Jean III,	1432.
Jean I,	1284.	Charlotte et Louis,	1458.
Henri II,	1285.	Jacques II,	1464.
Amaury de Lusignan, usurp.	1306-1310.	Jacques III,	1473.
		Catherine,	1475-1489.

**CIACCONIUS** ou CHACON (P.), savant espagnol, né en 1525 à Tolède, fut chanoine à Séville, puis vint à Rome où il mourut en 1581. Il a laissé des notes estimées sur Salluste, César, Arnobe, Tertulien, etc., ainsi que des traités *De Triclinio romano*, Rome, 1588; *De Ponderibus, mensuris et nummis Græcorum et Romanorum*, 1608, et l'explication des bas-reliefs de la colonne Trajane.

**CIACCONIUS** ou CHACON (Alph.), religieux espagnol de l'ordre des Prêcheurs, né en 1540 à Baez, mort à Rome en 1590, a composé un grand nombre d'ouvrages en latin sur l'histoire romaine et l'histoire ecclésiastique. Nous citerons sa *Bibliotheca scriptorum ad ann.* 1583, Paris, 1731, in-fol., rangée par ordre alphabétique, ouvrage précieux, mais inachevé (il s'arrête à la lettre E.); *Vita et gesta Romanorum Pontif. et cardin.*, Rome, 1601, in-fol.

**CIANCUS SINUS, golfe de Moudania**, sur la côte S. E. de la Propontide, à l'O. de Nicée, tirait son nom de *Cius* ou *Ciente* qui était sur ses côtes.

**CIBALIS**,auj. *Swirei*, v. d'Illyrie, sur la Save, aux confins de la Pannonie. Constantin y battit Licinius en 314. Patrie de Valentinien et de Valens.

**CIBAO** (monts), situés au centre de l'île d'Haïti, sur une étendue de 90 k. Ils renferment une mine d'or, la 1<sup>re</sup> qu'on ait trouvée en Amérique. L'Arbitonite, le Grand-Yaque et quelques autres riv. y prennent leur source. — Ces monts ont donné leur nom à un dép. de l'État actuel d'Haïti: ch.-l. Santiago.

**CIBBER** (Colley), auteur et acteur, né à Londres en 1671, mort en 1757, était fils d'un sculpteur distingué. Il excellait dans le genre comique et la caricature. Il devint en 1711 un des directeurs du théâtre de Drury-Lane, et fut nommé en 1730 poète lauréat. Celles de ses comédies qui eurent le plus de succès sont : *le Mari insouciant*, 1704; *le Non-Juror*, 1717, imitée du *Tartufe*. Le recueil de ses œuvres forme 4 vol. in-12, 1760. Cibber se distingua plus par l'esprit et la vivacité du dialogue que par l'invention et l'originalité. — Son fils, Théophile Cibber, mort en 1757, fut aussi auteur et acteur : il arrangea pour le théâtre plusieurs pièces de Shakspeare; on a publ. sous son nom les *Vies des poètes anglais et irlandais*, 1753, qui sont de Rob. Shiels.

**CIBO**, famille génoise. V. **CYBO**.

**CIBYRE**, *Cibyra*, auj. *Bourouz*, v. de Phrygie, au S. O., sur les confins de la Carie et de la Pisidie. Grande et puissante métropole : soumise aux Romains l'an 83 av. J.-C.; détruite par un tremblement de terre et relevée par Tibère. Evêché dans les premiers siècles du Christianisme.

**CICERON**, *Marcus Tullius Cicero*, le plus célèbre des orateurs romains, né près d'Arpinum, l'an 107 av. J.-C., d'une famille de chevaliers peu connue, se forma de bonne heure à l'éloquence en étudiant la rhétorique et la philosophie sous les meilleurs maîtres, et débuta au barreau dès l'âge de 26 ans en défendant Roscius d'Amérique contre un affranchi de Sylla, alors tout-puissant. Après avoir passé quelques années à Athènes pour se perfectionner dans son art, il entra à 30 ans dans la carrière des honneurs, fut nommé questeur en Sicile, et se concilia tellement l'amour de ses administrés, que lorsqu'ils poursuivirent le propriétaire Verrès qui les avait indignement pillés, c'est lui qu'ils chargèrent de l'accusation. Il gagna cette cause importante, malgré la puissance et les richesses de son adversaire. Nommé consul l'an 63 av. J.-C., il combattit et fit rejeter une loi agraire présentée par Rullus, découvrit et fit échouer la conspiration de Catilina et fut proclamé par le sénat *Père de la Patrie*; mais quelques années après (58), les partisans de Catilina, à la tête desquels était Clodius, ayant repris le dessus, il fut banni de Rome, sous le prétexte qu'il avait fait exécuter les conjurés sans jugement. Il fut rappelé au bout de 16 mois; son retour fut une triomphe. Quatre ans après, Milon ayant tué le turbulent Clodius (53), Cicéron se chargea de le défendre, mais il ne put parvenir à le sauver. En 52, il fut chargé du gouvernement de la Cilicie (52), et obtint dans cette province des succès militaires qui lui valurent de la part de ses soldats le titre d'*imperator*. Pendant la guerre civile il s'attacha au parti de Pompée; mais après la bataille de Pharsale il abandonna quelque temps les affaires et consacra ses loisirs à la composition de ses plus beaux ouvrages de philosophie. Cependant, lorsque César eut rappelé Marcellus, dont Cicéron était l'ami, il rompit le silence pour le remercier de cet acte de générosité; bientôt après, il arracha au dictateur par un discours éloquent le pardon de Ligarius. Après le meurtre de César, auquel il était resté étranger, Cicéron se déclara contre Antoine, l'attaqua avec violence dans ses *Philippiques* (44), et se rapprocha du jeune Octave, le croyant moins dangereux pour la liberté; mais lorsque celui-ci eut formé avec Antoine et Lépide cette ligue connue sous le nom de *Triumvirat*, il n'eut pas honte d'abandonner Cicéron à la haine d'Antoine, qui envoya des sicaires pour le mettre à mort. Ils le trouvèrent à Formies; Cicéron leur livra sa tête sans vouloir résister (43); il avait 64 ans. Sa tête et ses mains furent envoyées à Antoine, qui les fit attacher à la tribune aux harangues. — On a reproché à ce grand homme quelque faiblesse de caractère et une vanité excessive; mais on ne peut lui refuser toutes les vertus qui font le bon citoyen. Il eut aussi les plus belles qualités de l'homme privé :

père tendre, il ne put jamais se consoler de la perte de sa fille Tullie; excellent ami, il resta toute sa vie étroitement lié avec Atticus. Comme orateur, il n'a point d'égal chez les Romains; son éloquence brille surtout par l'abondance et par le nombre. Cicéron fut aussi un philosophe distingué, et il contribua puissamment à introduire à Rome la philosophie des Grecs; il appartenait à la secte des Académiciens. Cicéron avait prodigieusement écrit; il ne nous est parvenu qu'une partie de ses ouvrages. On les divise en 4 classes : 1° harangues, parmi lesquelles on admire surtout les *Verrines*, les *Catilinaires*, le *Pro Milone*, le *Pro Marcello*, le *Pro Ligario*, les *Philippiques*; 2° livres de rhétorique, dont le plus beau est *l'Orateur*; 3° *Traité des Devoirs, des Biens et des Maux, De la Nature des Dieux, les Tusculanes, la République* (qui ne nous est arrivée que mutilée et dont A. Mai a retrouvé en 1822 des fragments dans des palimpsestes); 4° lettres, dont seize livres à Atticus; elles fournissent les matériaux les plus précieux pour l'histoire du temps. Parmi les ouvrages perdus, on regrette surtout *l'Hortensius ou De la Philosophie*, et le *traité de la Gloire*. On a donné une foule d'éditions, soit spéciales, soit générales, des œuvres de Cicéron. Les éditions complètes les plus estimées sont celles des Aldes, 1519; des Étienneux, 1528, 1543; de Lambin, 1566; de Gruter, 1618; de Gronovius, 1692; d'Olivet, 9 vol. in-4, 1740; d'Ernesti, *cum clave*, 1776, 8 vol. in-8; de Schütz, 1814-23, 20 vol. in-12; de la collection des *Classiques latins* de Lemaire, 1827-32, 19 vol. in-8; d'Orellius, Zurich, 1826-27, 2° édit., 1845, etc. Plusieurs ouvrages ont été traduits séparément par d'Olivet, Auger, Mongault, Bouhier, Castillon, Clément, Barret, Guérault, Burnouf, Villemain, Gaillard, etc. On doit à M. J. V. Leclerc une traduction complète de Cicéron, avec le texte en regard et de savantes notes, 1821-1825, 30 vol. in-8; on le trouve également trad. dans les collections Panchoucke et Nisard. Sa *Vie* a été écrite par Plutarque, par Middleton (trad. par Prévost) et par Morabin.

**C.** CICERON, frère du préc., prit parti pour Pompée, bien qu'il eût servi sous César dans les Gaules, et fut en 43, comme son frère, victime de la proscription. Il cultivait les lettres : on a de lui un *traité De petitione consulatus* (avec les œuvres de son frère). — M. Cicéron, fils de l'orateur, commanda un corps de cavalerie à Pharsale, combattit avec Brutus à Philippes, puis se réfugia près de Sextus Pompée. Il se déshonora par sa passion pour le vin.

**CICOGNARA** (le comte Léopold), né à Ferrare en 1617, mort en 1834, s'est distingué par son amour éclairé pour les arts. Après avoir rempli des fonctions politiques éminentes, il fut nommé membre, puis président de l'Académie des beaux-arts de Venise. Son principal ouvrage est *Storia della Scultura*, Venise, 1813-18, 3 vol. in-fol., faisant suite à *l'Histoire de l'art* de Winckelmann.

**CICONES**, peuple de Thrace, sur l'Hèbre, plus connu dans la mythologie que dans l'histoire; ch.-l., Ismare. C'est chez les *Cicones* que périt Orphée.

**CID** (Rodrigue Diaz de BIVAR, surnommé le), héros castillan, né à Burgos vers l'an 1030, mort à Valence en 1099, se signala par ses exploits sous les règnes de Ferdinand, Sanche II et Alphonse VI, rois de Léon et de Castille. Il s'attacha à Sanche II, roi de Castille, qui était en guerre avec Alphonse, roi de Léon, son frère; Sanche ayant été assassiné et remplacé par Alphonse, le *Cid* fut disgracié et quitta la cour. Dans sa retraite, il rassembla ses vassaux et ses amis, marcha contre les Maures, les battit en plusieurs rencontres, s'empara de Tolède (1085), de Valence (1094), et par ses exploits força le roi à le rappeler et à lui donner toute sa confiance. Ayant vaincu cinq rois maures, les députés que ces rois lui avaient envoyés le qualifièrent, en le salueant, du titre de *seïd ou cid*, c'est-à-dire *seigneur*; ce surnom lui resta depuis. On le surnomme aussi



**Campeador**, mot qui paraît signifier le héros des camps. Les romanciers ont brodé l'histoire du Cid; ils ont feint que dans sa jeunesse il fut forcé de se battre en duel avec don Gormaz, père de la belle Chimène qu'il aimait; cette aventure a fourni à Diamante, à Guilhem de Castro et à Corneille le sujet d'admirables tragédies. Parmi les poèmes et les romances auxquels les exploits du Cid ont donné sujet, nous citerons : *Poema del Cid Campeador*, composé vers 1128 en vers alexandrins, publié par Sanchez, 1775; *Historia del muy noble y valeroso caballero el Cid Ruy Diaz*, Lisbonne, 1615. Robert Southey a recueilli dans sa *Chronicle of the Cid*, from Spanish (Londres, 1808, in-4), tout ce que les romances racontent du héros espagnol. M. Dozy a publié dans ses *Recherches sur l'hist. de l'Espagne au moyen âge* un précieux fragment d'une *Vie du Cid*, en arabe, écrite en 1109. M. Creuzé de Lesser a traduit en partie le *Roman du Cid*; M. A. Rénal en 1842, et M. Damas-Hinard en 1858. L'ont trad. en entier. Asbach a donné : *De Cidi historia*, Bonn, 1842.

**CIDARITES** (HUNS). V. HUNS.

**CILICIE**, *Cilicia*,auj. pachaliks de *Selefkeh* et *d'Adana*, partie de l'Asie-Mineure, au S. E., bornée au S. par la Méditerranée, au N. par la Cappadoce, à l'O., par la Pamphylie et la Pisidie, à l'E. par la Syrie. On y distinguait : 1° la Cilicie de plaines, *Cilicia campestris*, à l'E., fertile, riant, très-boisée dans sa partie septentr.; ch.-l., Tarse; autres villes, Soles, Malle, Issus, Anazarbe; 2° la Cilicie aride ou Trachéotide, *Cilicia aspera*, *Cilicia Trachea*, qui elle-même se subdivisait en Lalaside, Cétide, etc.; contrée montagneuse, plus froide, pauvre, mais couverte de superbes forêts; villes principales : Sélinonte, Séleucie-Trachée, Céléndris. Plus tard, ces provinces prirent le nom de Cilicie 1<sup>re</sup> et Cilicie 2<sup>e</sup>. La Cilicie était en partie peuplée de Syriens (d'où les noms de Leuco-Syriens, *Syriens blancs*, donné à ses habitants) : sur la côte étaient des villes grecques. Le *cilice* adopté par les anachorètes chrétiens était un vêtement des Ciliciens Trachéotes. — La Cilicie, après avoir fait partie de l'empire des Perses et de celui d'Alexandre, fut possédée par les rois de Macédoine, puis par les Séleucides, et appartenant pendant un temps aux rois Lagides de l'Égypte, qui en gardèrent quelques villes. Vers l'an 100 av. J.-C., les côtes de Cilicie devinrent l'asile de pirates redoutables qui infestaient la Méditerranée; Pompée les extermina (67) et réduisit le pays en prov. romaine (63). Conquise par les Arabes au vii<sup>e</sup> siècle, la Cilicie passa depuis sous la domination des Ottomans.

**CILLEY** ou **CILLY**, *Claudia Celeia*, v. des Cillys autrichiens (Styrie), ch.-l. de district, à 53 kil. N. E. de Laybach; 1800 h. Commerce de blé et vin. On attribue la fondation de cette ville à l'empereur Claude (l'an 41 de J.-C.). Elle a été la capit. du Norique jusqu'à l'an 400. Jadis principauté.

**CILLEY** (Barbe de). V. SIGISMOND.

**CILLEY** (ULRIC de). V. ULRIE.

**CIMABUÈ** (Giovanni GUALTIERE), peintre et architecte de Florence, né en 1240, mort vers 1310, est considéré comme le restaurateur de la peinture en Italie. Il fut instruit dans son art par des peintres grecs que le sénat de Florence avait appelés, mais il ne tarda pas à surpasser ses maîtres; il assouplit les lignes, fonda harmonieusement les couleurs et donna plus d'expression aux figures. Il reste encore de ce peintre quelques morceaux à fresque et en détrempe, où l'on admire son génie; le mieux conservé est *La Vierge et Jésus*, à Ste-Marie-Nouvelle (Florence). Il eut le mérite de découvrir la vocation du jeune père Giotto pour la peinture.

**CIMAROSA** (Dominique), compositeur, né à Aversa en 1754, mort à Venise en 1801, travailla pour le théâtre et se fit de bonne heure une telle réputation que plusieurs souverains d'Allemagne et de Russie l'appellèrent à leur cour. Il a composé plus de 120 opéras, les uns sérieux, parmi lesquels on admire

le *Sacrifice d'Abraham*, *Pénélope*, les *Horaces* et les *Curiaques*; les autres bouffons, dont les meilleurs sont : *l'Italienne à Londres*, le *Directeur dans l'embaras* (*Impresario in angustie*), le *Mariage secret*. Il excellait surtout dans ce dernier genre.

**CIMBÉBASIE**, région de l'Afrique mérid., s'étend sur la côte occident., au S. de la Guinée mérid., sur une longueur de 1200 kil., par 16°-20° lat. S. Plage sablonneuse et sans végétation, habitée par les Cimbébas, peuple peu connu.

**CIMBRES**, *Cimbri*, peuple teutonique qui occupait primitivement le Jutland et la partie mérid. du Danemark, et qui semble appartenir à la même famille que les *Kymris* de la Gaule et les Cimmériens des Grecs. Chassés de leur pays par un débordement de la Baltique, ils émigrèrent vers l'an 114 av. J.-C., se joignirent aux Ambrons et aux Teutons septentr., entraînés avec eux les *Tigurins*, et entrèrent en Gaule vers 112. Ils battirent plusieurs généraux romains de 112 à 106, se portèrent jusqu'en Espagne l'an 105, mais en furent repoussés; revinrent tous ensemble en 102 vers l'Italie, mais se séparèrent des Teutons et des Ambrons pour y entrer par le nord, tandis que ceux-ci, passant le Rhône, devaient l'envahir par l'ouest. Arrivés à Verceil, ils trouvèrent devant eux Catulus et Marius qui, déjà vainqueurs des Ambrons et des Teutons, les exterminèrent à leur tour. l'an 101 av. J.-C.

**CIMBRIQUE** (CHERSONÈSE). V. CHERSONÈSE.

**CIMMÉRIEN** (BOSPHORE). V. BOSPHORE.

**CIMMÉRIENS**, *Cimmerti*, anc. peuple barbare de l'Europe orientale. Ils habitèrent pendant un temps les environs du Palus Mécotide (mer d'Azof), entre l'Ister et le Tanais. Chassés par les Scythes d'Asie, ils refluèrent le long des côtes orientales de la mer Noire et jusque dans la Chersonèse Taurique qui prit d'eux le nom de *Crimée*, pénétrèrent dans le Pont, la Cappadoce, conquirent même la Lydie et prirent Sardes, vers 680; Alyatte les en chassa vers 610 av. J.-C. Une partie des Cimmériens, se dirigeant à l'O., avait pénétré, à ce qu'on croit, en Germanie et jusque en Gaule et en Angleterre. On croit que les Cimmériens sont de la même famille que les *Kymris* et que les Cimbres sont issus de ce peuple.

En Mythologie, le pays des Cimmériens passait pour être le séjour du Sommeil : on placait ce pays en Campanie, autour du lac Averne. Les habitants vivaient dans des cavernes où la lumière ne pénétrait jamais.

**CIMMÉRIENS** (monts), en Crimée, dans la partie mérid. Le *Kriou-Metropou* (auj. cap *Karadjé-Bouroun*) en est la pointe méridionale.

**CIMOLOS**, île de la mer Egée,auj. l'île *Kimolo* ou *l'Argentière*. V. ARGENTIERE (L).

**CIMON**, général athénien, fils de Miltiade. Il se distingua d'abord à la bataille de Salamine (480), et fut en 471 chargé du commandement de toutes les forces navales de la Grèce contre les Perses. Il se rendit dans l'Asie-Mineure et remporta sur les Perses en un même jour deux victoires. L'une sur mer, l'autre sur terre, à l'embouchure de l'Eury Médon en Pamphylie (470 av. J.-C.). Il fut ensuite mis à la tête des affaires de la république, qu'il administra avec une grande intégrité. Il eut pour rival et pour adversaire Périclès, qui en 461 le fit exiler par l'ostracisme. Rappelé en 456, il ménagea la paix entre Athènes et Sparte et fit en 450 une expédition heureuse contre l'île de Chypre. Il mourut dans cette expédition en assiégeant Citium (449). Il venait d'imposer aux Perses une paix ignominieuse qui rendait la liberté aux villes grecques de l'Asie-Mineure et fermait la mer Egée aux flottes du grand roi. Cimon jouissait à Athènes d'une grande popularité : il s'était fait aimer du peuple par ses libéralités et en ouvrant à tous les citoyens ses magnifiques jardins. Plutarque et Cornélius ont écrit sa *Vie*.

**CINALOA**, v. de la confédération mexicaine, dans l'État de Cinaloa, auquel elle donne son nom, à

220 kil. N. O. de Culiacan; env. 10 000 hab. Jadis ch.-l. de la prov. de Cinaloa. — L'Etat, entre ceux de Sonora au N., de Durando à l'E., de Xalisco au S. et le golfe de Californie à l'O., compte 160 000 hab. et a pour ch.-l. Culiacan.

**CINCA**, riv. d'Espagne, sort des Pyrénées, baigne Puertolas, Ainsa, Barbastro, Fraga; et se joint à la Sègre à 4 kil. au-dessus du confluent de celle-ci avec l'Èbre; cours, 140 kil.

**CINCHON** (la comtesse de), dame espagnole, femme d'un vice-roi du Pérou, apporta en Europe en 1632 le *quinquina*, et fit connaître la vertu fébrifuge de cette écorce, à laquelle elle devait elle-même sa guérison. — On a donné en son honneur le nom de *cinchona* à la plante et celui de *cinchonine* à une substance que renferme le quinquina gris.

**CINCINNATI**, v. des États-Unis (Ohio), sur l'Ohio, à 160 kil. S. O. de Columbus; 180 000 hab. Evêchés catholique et méthodiste. Établissements de bienfaisance et d'instruction publique, plusieurs théâtres. Tissus de laine, coton; verreries, chantiers de construction. Cette ville est l'entrepôt des provinces occid. de l'Union; plusieurs chemins de fer y aboutissent. Fondée en 1789, elle s'est accrue avec une prodigieuse rapidité.

**CINCINNATUS** (L. QUINCTUS), Romain célèbre par son désintéressement et sa frugalité, fut consul subrogé l'an 460 av. J.-C., lutta contre les tribuns qui soutenaient la loi Téntillius Arsa et chassa le Sabin Herdonius, qui s'était emparé du Capitole. En 458, l'armée romaine s'étant trouvée enfermée par les Éques et les Volques, il fut tiré de la charrue pour être nommé dictateur : il leva à la hâte quelques troupes, délivra les soldats cernés, tailla en pièces l'ennemi, et obtint le triomphe; puis, abdiquant au bout de 16 jours, il reprit ses travaux rustiques. À l'âge de 80 ans, il fut encore nommé dictateur pour réprimer Sp. Mælius (438 av. J.-C.) : ayant fait tuer ce conspirateur par C. Serv. Ahala, maître de la cavalerie, il se dévouilla, au bout de 21 jours, de la souveraine puissance et refusa toute récompense.

**CINCINNATUS** (ordre de), société patriotique formée aux États-Unis en 1783, était composée de tous ceux qui s'étaient distingués pendant la guerre de l'indépendance. Ses membres se proposaient pour modèle le vertueux Cincinnatus : ils portaient une médaille où ce grand citoyen était représenté quittant sa charrue pour servir l'État. Cette société, admettant l'hérédité, fut considérée comme incompatible avec l'esprit républicain et supprimée.

**CINÉAS**, ministre et favori de Pyrrhus, roi d'Épire, conseillait le repos à ce conquérant. Après la bat. d'Héraclée, il fut envoyé à Rome pour proposer la paix (279 av. J.-C.), mais ne put l'obtenir. Cinéas avait une mémoire prodigieuse. On a de lui un abrégé d'*Enée le tacticien*.

**CINGALAIS**, habitants de Ceylan.

**CINNA** (L. Cornélius), consul l'an 87 av. J.-C., partisan de Marius, voulut faire rappeler d'exil ce général, malgré son collègue Octavius; mais le sénat le dépouilla de son titre et le chassa de la ville. Furieux, il ramassa une armée, marcha sur Rome accompagné de Marius, de Carbon et de Sertorius, s'empara de la ville, assembla le peuple, fit prononcer solennellement le rappel de Marius et fut le complice de ses cruautés. Il fut tué trois ans après, dans une sédition, par ses propres soldats. Il avait été consul 4 ans de suite (87-84).

**CINNA**, fils d'une petite-fille de Pompée, conspira contre Auguste, quoiqu'il eût été comblé de ses bienfaits, et obtint son pardon (4 de J.-C.). Cet acte de clémence, qui est rapporté par Sénèque, mais dont Tacite et Suétone ne parlent pas, a été mis sur la scène par Corneille dans la tragédie de *Cinna*.

**CINNAMOMIFERA** regio, contrée de l'Éthiopie mérid., ainsi nommée à cause de l'abondance des cinnamomes (cannelles) qui y croissent.

**CINNAMUS**, historien grec, né vers 1143, accom-

pagna comme secrétaire l'empereur Manuel Comnène dans la plupart de ses voyages. On a de lui : *Histoire des règnes de Jean et Manuel Comnène*, imprimée au Louvre en 1670, en grec-latin, avec des notes de Ducange. Cet ouvrage, écrit d'un style clair et élégant, fait partie de la Byzantine.

**CINO-DA-PISTOIA**, jurisconsulte et poète italien, né à Pistoia en 1270, publia un *Commentaire* sur le Code qui le fit connaître si avantageusement que plusieurs universités lui offrirent à la fois des chaires de droit. Il professa avec succès à Trévise, à Pérouse, où il eut Barthole pour élève, puis à Florence, et mourut en 1337. La meilleure édition du *Commentaire* de Cino est celle de Francfort, 1578. On a aussi de lui un recueil de poésies publiées sous ce titre : *Rime di messer Cino da Pistoia*, Rome, 1559. Il est, de tous les poètes italiens qui précéderent Pétrarque, celui dont les vers ont le plus d'élégance.

**CINQ-ARBRES** (Jean), en latin *Quinquearbores*, universitaire de langues hébraïque et syriaque au Collège de France, né à Aurillac dans le xvii<sup>e</sup> siècle, mort en 1587, est auteur d'une *Grammaire hébraïque*, 1546, in-4, ainsi que d'une traduction latine du *Targum* de Jonathanbel-Uziel, Paris, 1549 et 1556.

**CINQ-CENTS** (Conseil des). V. CONSEIL.

**CINQ-ÉGLISES**, *Fünfkirchen*, le *Serbinum* des anciens? v. de Hongrie, ch.-l. du comitat de Baranya, à 175 k. S. O. de Bude, par 15° 55' long E., 46° 3' lat. N.; 20 000 h. Evêché, académie, gymnase. Beau palais épiscopal. Riches mines de houille aux env.; vins et tabacs renommés. Commerce important. — Cette v. était, dit-on, connue des Romains. Les Turcs la prirent en 1543, et l'occupèrent jusqu'en 1686; les Autrichiens la prirent en 1665.

**CINQ-MARS** (H. COIFFIER DE RUZÉ, marquis de), favori du roi Louis XIII, né en 1620, tira son nom d'un domaine de la Lorraine (à 20 k. O. de Tours). Protégé par le cardinal de Richelieu, qui l'introduisit à la cour dès l'âge de 19 ans, il se concilia bientôt la faveur du roi; mais, irrité de l'obstacle que le cardinal voulait opposer à son mariage avec Marie de Gonzague (depuis reine de Pologne), il essaya de renverser, et même, dit-on, de faire assassiner son ancien protecteur. En outre, il excita Gaston, frère du roi, à la révolte, et contribua au traité que ce prince fit avec les Espagnols contre la France. Richelieu ayant découvert ces complots, Cinq-Mars fut arrêté à Narbonne avec de Thou, son complice, et mis en jugement. Gaston, pour sauver sa tête, fournit des preuves à l'accusation, et Cinq-Mars fut condamné à mort et exécuté avec de Thou à Lyon (1642). Cinq-Mars était connu à la cour sous le nom de *M. le Grand*, parce qu'il était grand écuyer de France. A. de Vigny a publié en 1826, sous le titre de *Cinq-Mars*, un roman historique rempli de détails intéressants.

**CINQ-PORTS**. On connaît sous ce nom commun plusieurs ports de la côte méridionale de l'Angleterre, qui jouissaient de certains privilèges. Primitivement il n'y en avait effectivement que 5; mais leur nombre fut dans la suite porté à 8. Ce sont : 1° dans le comté de Kent, Douvres, Hythe, Romney, Sandwich; 2° dans celui de Sussex, Hastings, Rye, Seaford, Winchelsea. Ils forment une province militaire et administrative à part. Le titre de *lord amiral des Cinq-Ports* est une des grandes dignités de l'Angleterre.

**CINTEGABELLE**, ch.-l. de c. (Hte-Garonne), sur l'Ariège, à 23 k. S. E. de Muret; 1999 h.

**CINTRA**, v. de Portugal (Estramadure), à 20 k. N. O. de Lisbonne, au pied des monts de Cintra; 4500 h. Château royal gothique qui servit de prison à Alphonse VI; couvent de Capucins. Le 22 août 1808, Junot signa à Cintra avec les Anglais une convention pour l'évacuation du Portugal.

**CINYPHS**, *Oued-Quaham*, riv. de l'Afrique propre, arrosait une plaine fertile, et tombait dans la Méditerranée au cap *Cephala* (auj. *Mesurata*).

**CINYRAS**, roi de Chypre, eut commerce avec

Myrrha, sa propre fille, sans la connaître, et la rendit mère d'Adonis. On lui attribue la fondation de Paphos et de Smyrne, ainsi que l'invention de l'enclume, du marteau et du levier.

**CIONTE**, *Cius*,auj. *Ghio*, ville de Bithynie, au S. O., sur un petit golfe de la Propontide, qui prend de là le nom de golfe de Cionte.

**CIOTAT** (la). V. LA CIOTAT.

**CIPANGE**, île dont parle Marco-Paolo et qu'il place en face du Cathay, est probablement le Japon. Les merveilles qu'on en racontait furent un des motifs qui inspirèrent à Christophe Colomb l'idée de son entreprise.

**CIPAYES** (de *cip*, *arc*), le même nom que *Spahis*, fantassins indigènes de l'Inde au service des Anglais. Ils se sont pour la plupart révoltés en 1857.

**CIPPICO** (CORIOLAN), connu sous le nom latin de Cépion, historien vénitien, né en 1425 à Trau en Dalmatie, suivit la profession des armes, se distingua dans la défense de Scutari contre les Turcs (1470-74) et écrivit l'histoire de cette guerre sous le titre : *De Bello Asiatico libri III*, Venise, 1594. On lui doit aussi : *Gesta Petri Mocenici* (Mocenigo), 1474.

**CIRBIED** (Chahan), prêtre arménien, né en 1772, mort en 1834, reçut les ordres à Rome, vint se fixer à Paris en 1792, fut nommé en 1810 professeur d'arménien à la Biblioth. impériale et publia, entre autres ouvrages, un *Tableau de l'Arménie*, 1813, et une *Grammaire arménienne*, 1823.

**CIRCARS SEPTENTRIONAUX** (pays des), anc. prov. de l'Inde, sur la côte occid. du golfe du Bengale, par 15°-20° lat. N., avait pour v. principale Cicalcote. Les Anglais possédèrent le pays depuis 1788; il est compris dans la présidence de Madras.

**CIRCISSIE**, contrée de la Russie située sur les deux versants du Caucase, entre la mer Noire à l'O. et la mer Caspienne à l'E., le gouvt du Caucase au N., l'Iméréthie, l'Abasie, la Mingrélie, la Géorgie au S.; 880 k. de l'O. à l'E. sur 130 du N. au S.; env. 600 000 h. Ch.-I. Mozdok. Elle se divise en Circissie occid. ou Grande Kabardah, et Circissie orient. ou Petite Kabardah. Très-hautes mont. au S., vastes plaines, et pâturages au bord du lac Kouban et du fleuve Terek. Les habitants (dits à l'E. Tchetchenzes, à l'O. Tcherkesses) sont encore peu civilisés. Ils sont à la fois guerriers, pasteurs, voleurs, sont très-attachés à leur indépendance, et vivent sous la loi de princes ou chefs dits *pkhek*. Ils professent l'Islamisme; ils étaient encore chrétiens à la fin du xv<sup>e</sup> s. Les Circissiens passent avec les Géorgiens pour être les plus beaux hommes de la terre. La beauté des femmes circissiennes les fait extrêmement rechercher par les Turcs. — La Circissie appartient successivement aux rois de Colchide, du Bosphore et de Géorgie, aux khans de Crimée, aux Turcs, à qui les Russes l'enlevèrent au xviii<sup>e</sup> s. (V. CAUCASE). Pendant longtemps, elle ne fut soumise que de nom à la domination de la Russie: elle était en insurrection permanente; ce n'est qu'en 1859 qu'elle a été domptée. Schamyl s'est fait un nom en défendant son indépendance.

**CIRCE**, célèbre magicienne, fille du Soleil et de la nymphe Persa, habitait selon les uns *Æa* en Colchide, à l'embouchure du Phasé, et selon d'autres, l'île d'*Æa* en Italie, au pied du promontoire *Circeii*. Elle transforma en porceux, par ses breuvages enchantés, les compagnons d'Ulysse qui avait abordé dans son île; mais le héros échappa à ses enchantements à l'aide d'une herbe que lui avait donnée Minerve. Circe lui inspira une vive passion: il s'oublia près d'elle pendant un an et en eut un fils nommé Télégone. J. B. Rousseau a, dans une admirable cantate, peint la douleur de Circe au moment du départ d'Ulysse.

**CIRCEII** et **CIRCEIUM**,auj. *Monte Circello*, mont. et ville du Latium, sur la côte, paraît avoir été jadis une île, jointe depuis au continent. Selon les traditions mythologiques, c'était la demeure de Circe.

**CIRCESIUM**,auj. *Kerkisia*, *Carchemis* de l'Écri-

ture, v. de la Mésopotamie, au confluent du Chaboras et de l'Euphrate. Nécho, roi d'Égypte, y battit les Babyloniens en 606 av. J.-C., et y fut battu par eux à son tour la même année. Dioclétien fit de cette place un des boulevards de l'empire romain.

**CIRCONCISION**, usage religieux des Hébreux et autres peuples issus d'Abraham, servait à les distinguer des autres nations et était, dans l'anc. loi, la figure du baptême. Une fête instituée en l'honneur de la circoncision de Jésus est célébrée le 1<sup>er</sup> janvier.

**CIRENCESTER**, *Corinium*, v. d'Angleterre (Gloucester), à 26 kil. S. E. de Gloucester; 6000 h. Belle église; tapis, brasseries, etc. Restes d'antiquités romaines. École d'agriculture.

**CIREY**, vge du dép. de la Meurthe, à 21 k. S. O. de Sarrebourg; 2259 hab. Verrerie, glaces. — Village de la Hte-Marne, à 29 k. S. de Vassy; 652 h. Château de la marquise Du Châtelet.

**CIRQUES**, espaces de forme circulaire enclos de murs et destinés à la célébration des jeux publics chez les Romains. V. CIRQUE au *Dict. univ. des Sciences*.

**CIRRHIA**, v. de Phocide, sur la côte, au S. d'Amphissa (*Salona*) et près de Crissa, dont elle était le port. Elle était consacrée à Apollon.

**CIRTA**, *Constantine*, v. de Numidie, sur l'Amphagagas (Rummel), fut la capit. du roy. de Numidie du temps de Masinissa et de Jugurtha, puis, sous les Romains, celle de la Mauritanie Césarienne. Jugurtha vainquit Adherbal aux env., 114 av. J.-C., et la prit après un long siège, 113; il fut lui-même battu par Marius à une 2<sup>e</sup> bataille de Cirta, en 107. César y envoya une colonie sous la conduite de Sittius, ce qui la fit nommer *Cirta Sittianorum*. La v. fut en partie détruite vers 311, et rebâtie par Constantin, d'où son dernier nom de *Constantine*.

**CISALPINE** (GAULE). V. GAULE.

**CISALPINE** (République), république formée par le général Bonaparte en 1797, comprenait la Lombardie autrichienne avec Mantoue, les provinces vénitienes de Bergame, de Brescia-et-Crémone, de Vérone et de Rovigo, le duché de Modène, les principautés de Massa et de Carrara, les trois légations de Bologne, de Ferrare et de la Romagne, et une partie du pays des Grisons, et avait pour capit. Milan. Cette république fut reconnue par l'Autriche, après la paix de Campo-Formio. Dissoute en 1798, elle fut rétablie après la victoire de Marengo, et de nouveau reconnue par l'Autriche en 1802, après la paix de Lunéville; elle prit alors le nom de *République Italienne*. En 1805, une députation de cette république offrit à Napoléon le titre de *roi d'Italie*. Napoléon désigna pour vice-roi son beau fils Eugène de Beauharnais. Le *Roy. d'Italie* subsista jusqu'en 1814.

**CISPADANE** (GAULE). V. GAULE.

**CISPADANE** (République), république organisée par Bonaparte en 1796, après la victoire de Lodi, comprenait Modène, Reggio, Ferrare, Bologne, et était séparée de la République Transalpine par le Pô (*Padus*); d'où son nom. Cette république se confondit l'année suivante dans la République Cisalpine.

**CISPLATINE** (République). V. URUGUAY.

**CISTERCIENS** et **CISTERCIENNES**, religieux et religieuses de l'ordre de Cîteaux. V. CÎTEAUX.

**CÎTEAUX**, *Cistercium*, hameau de la Côte-d'Or, sur la Vouge, à 22 k. N. E. de Beaune; 350 h. Anc. abbaye de Bénédictins fondée en 1098; colonie agricole de jeunes détenus, depuis 1849. Près de là est le clos Vougeot, si renommé pour ses vins.

**CÎTEAUX** (ordre de), ordre religieux émané de celui de St-Benoît. En 1098, Robert, abbé de Molesme, et 20 relig.-eux se retirèrent à Cîteaux, pour y observer plus exactement la règle de St-Benoît. Bientôt, grâce aux libéralités du vicomte de Beaune, un monastère y fut élevé: c'est là qu'en 1113 vint S. Bernard, qui donna une nouvelle illustration à l'ordre et lui laissa son nom. Le nombre des Cisterciens s'accrut prodigieusement en peu de temps, ce qui donna lieu à fonder les quatre abbayes de La Ferté,

de Pontigny, de Clairvaux (dont S. Bernard fut le premier abbé), et de Morimond, qui furent appelées les quatre premières *filles de Cîteaux*. De ces quatre filles sortit dans la suite un nombre infini de monastères répandus dans toute l'Europe. Les Bernardins dégénérent bientôt et leurs désordres nécessitèrent de fréquentes réformes.

Il y eut aussi des religieuses de Cîteaux; elles furent instituées en 1128, à l'abbaye de Tart, dans le diocèse de Langres, et prirent le nom de *Bernardines* ou *Clairnettes*. Les monastères du faubourg St-Antoine à Paris et de *Port-Royal* sont les plus célèbres de ceux qu'elles occupèrent.

**CITHÉRON**, adj. *Elatea*, chaîne de mont. de Béo-tie, s'étendait jusqu'au Parnasse à l'O. et à la Mégare au S. E. Le mont Cithéron proprement dit était voisin de Thèbes; c'est là qu'Édipe fut exposé.

**CITIUM**, adj. *Larnaka* ou *Chiti*, v. de l'île de Chypre, sur la côte S., au N. E. d'Amathonte. Cimon mourut en l'assiégeant, 449 av. J.-C. Zénon le stoïque y naquit.

**CITTA-BELLE-PIEVE**, *Civitas plebis*, v. d'Italie, dans l'anc. État ecclésiastique, à 52 k. S. O. de Pérouse; 3600 h. Evêché.

**CITTA-DI-CASTELLO**, *Tifernum*, v. de l'anc. État ecclésiastique, sur le Tibre, à 41 k. N. O. de Pérouse; 6000 hab. Evêché. Prise par les Français en 1798.

**CITTA-VECCHIA**, c.-à-d. *vieille ville*, v. de l'île de Malte, à 10 kil. O. de La Valette. Evêché. Place forte, anc. palais des grands maîtres de l'ordre de Malte. Cathédrale vaste et belle, avec une tour très-haute; au-dessous de cette église est une petite grotte où S. Paul se tint. dit-on, caché pendant trois mois. Citta-Vecchia était avant La Valette la capitale de toute l'île.

**CIUDADELA**, *Jamma* ou *Iamno*, v. de l'île de Minorque, sur la côte O., à 35 kil. N. O. de Mahon; 9500 h. Port; forteresse, deux tours; vieille cathédrale; rues étroites. — Fondée par les Maures et jadis capitale de tout l'île.

**CIUDAD-REAL** (c.-à-d. *ville royale*) v. d'Espagne (Nouv.-Castille), ch.-l. de l'intend. de son nom, à 160 kil. S. de Madrid; 10000 hab. Evêché. Belle place, beaucoup d'églises. Magnifique hôpital de la Miséricorde. Manufactures d'étoffes, tanneries, ganteries. Commerce en vins, fruits, etc. C'est dans cette v. que fut fondée la Ste-Hermandad, en 1245. Le général Sébastiani y battit les Espagnols, 1809. — La prov. de Ciudad-Real, formée de l'anc. prov. de la Manche, compte 300 000 hab.

**CIUDAD-RODRIGO**, *Rodricum* en latin moderne. v. d'Espagne (Salamanque), sur l'Aguéda, à 86 kil. S. O. de Salamanque; 11 000 hab. Evêché. Place forte. Pont, faubourg, bonne citadelle. Ganteries, tanneries. — Fondée au XIII<sup>e</sup> siècle sur l'emplacement de l'anc. *Lancia Transcadana*. Prise par les Français en 1808, reprise en 1812 par Wellington (ce qui valut à ce général le titre de duc de *Ciudad-Rodrigo*), et reprise pendant les guerres de 1808 à 1814 par les Anglais, les Français et les Espagnols.

**CIVILIS** (Cl.), chef des Bataves, souleva ses compatriotes l'an 70 de J.-C., s'unit à Classicus et à Sabinus, battit plusieurs généraux romains, et ne fut réduit qu'au bout de deux ans. Feignant de prendre parti pour Vespasien, il avait entraîné quelques légions romaines: Cerealis mit fin à cette révolte. Civilis, réfugié dans l'île des Bataves, traita avec les Romains qui l'admirent dans leur alliance.

**CIVITA CASTELLANA**, *Faliska*, v. de l'État ecclésiastique, à 27 kil. S. O. de Viterbe; 4000 hab. Evêché. Citadelle. Pont de 50<sup>m</sup> de haut, sur le Rio-Maggiore. Macdonald y défit le général autrichien Mack en 1798.

**CIVITA-DI-PENNE**, *Pinna Vestina*, v. de l'anc. roy. de Naples (Abruzze Ult. 1<sup>re</sup>), à 21 kil. N. O. de Chieti, 9000 hab. Evêché. Cathédrale, séminaire. — Découverte par Sylla, elle se releva sous les empereurs. Lors de la conquête du roy. de Naples par les Nor-

mands, Roger I y prit le titre de roi et en fit sa capitale. Alexandre de Médicis en fut créé duc.

**CIVITA ET AMPURIAS**, évêché de Sardaigne, près du cap Sassari, a pour ch.-l. Tempio. V. ce nom.

**CIVITA-VECCHIA**, *Centumcellæ*, v. forte et port franc de l'État ecclésiastique, sur la Méditerranée, à 63 kil. N. O. de Rome; 8000 hab. Evêché, consulats étrangers. Excellent port, construit par Clément XIII en 1761: arsenal, chantiers; baigne. Grains, laine, alun, etc. Chemin de fer conduisant à Rome. — Souvent saccagée: prise par Totila et reprise par Narsès en 553. Occupée depuis 1849 par les Français.

**CIVITELLA**, ville du roy. d'Italie (Abruzze Citer.), à 14 kil. N. de Teramo, au N. E. et près de Bénévent: 6000 hab. Station. Robert Guiscard y remporta en 1053 une vict. importante sur l'empereur Henri III, le pape Léon IX et les Grecs: Léon IX y fut fait prisonnier.

**CIVRAY**, ch.-l. d'arr. (Vienne), sur la Charente, à 55 kil. S. de Poitiers (à 52 par chemin de fer): 2113 hab. Ville très-ancienne. Jolie église byzantine. Soc. d'agriculture. Châtaignes, truffes.

**CIZA**, nom latinisé de la v. de Zeiz.

**CLACKMANNAN**, v. d'Ecosse, ch.-l. d'un comté de même nom, à 40 kil. N. O. d'Edimbourg, sur une colline; 8000 hab. Château construit par Robert Bruce. — Le comté, situé entre ceux de Perth et de Stirling, et borné au S. par le Forth, compte environ 20 000 h. Il fournit une grande quantité de houille, du cuivre, du plomb, de la chaux, etc.

**CLAGENFURT**. V. KLAGENFURTH.

**CLAIN**, riv. de France, naît à 6 kil. S. O. de Confolens (Charente), passe à Vivonne, Poitiers, et se perd dans la Vienne à 4 kil. au S. de Châtelleraut, après 115 kil. de cours.

**CLAIRAC**, bourg du dép. de Lot-et-Garonne, sur le Lot, à 23 kil. S. E. de Marmande: 2311 hab. Église calviniste. Vins blancs, eaux-de-vie, tabac. Dans les guerres de religion, cette ville fut prise et brûlée plusieurs fois, notamment en 1621.

**CLAIRAUT** (Alexis Claude), géomètre, né à Paris en 1713, mort en 1765, était fils d'un maître de mathématiques, et montra une aptitude précoce pour l'étude des sciences: dès l'âge de 12 ans, il put présenter d'intéressants mémoires à l'Académie des sciences; il fut reçu à 18 ans dans cette compagnie. En 1736, il fut envoyé en Laponie avec Maupertuis pour mesurer un degré du méridien. Il s'établit dans la suite entre d'Alembert et lui une fâcheuse rivalité à l'occasion du *Problème des trois corps*. Clairaut eut d'illustres disciples, entre autres Mme Du Châtelet et Bailly. Ses principaux ouvrages sont: *Théorie de la figure de la terre*, 1743; *Théorie de la Lune*, 1752; *Théorie du mouvement des Comètes*, 1760; *Éléments de géométrie*, 1741; *Éléments d'algèbre*, 1746. Dans ces deux derniers traités, qui sont des modèles de clarté, il suit la méthode analytique.

**CLAIRE** (Ste), vierge et abbesse, née en 1193 à Assise, d'une famille distinguée, morte en 1253, renonça à sa fortune et à sa famille pour se vouer à la vie religieuse, et fonda dans sa patrie, en 1212, avec le concours de S. François d'Assise, l'ordre dit de Sainte-Claire ou des Clairisses, dans lequel les religieuses étaient soumises aux plus grandes austérités. Cet ordre se répandit d'Italie en Allemagne et en France: au XVIII<sup>e</sup> siècle, il comptait 900 maisons. Il se voue auj. à l'éducation des filles. La fête de Ste Claire se célèbre le 12 août.

**CLAIRETTES** ou **BERNARDINES**. V. CÎTEAUX.

**CLAIRON** (Clair) LEYRIS de LA TUDE, connue sous le nom de Mlle), célèbre actrice, née en 1723 près de Condé (Flandre), morte à Paris en 1803, excella surtout dans la tragédie, et fut la rivale de Mlle Duménil. Elle obtint les hommages de tous les poètes du temps, surtout de Voltaire. Elle débuta à la Comédie-Française en 1743. et quitta le théâtre dès 1765, par suite de querelles de coulisses. Elle se rendit alors en Allemagne et se fixa auprès du mai-

grave d'Anspach, près duquel elle vécut environ 17 ans. Clairon avait plus d'art que de naturel, mais elle avait porté l'art à la perfection. Dorat a dit d'elle :

Tout, jusqu'à l'art, chez elle a de la vérité.

Elle fit paraître en 1799 ses *Mémoires*.

**CLAIRVAUX**, *Clara Vallis*, bourg du dép. de l'Aube, sur l'Aube, dans une vallée près d'une belle forêt, à 12 kil. S. E. de Bar-sur-Aube; 1000 hab. On y voyait jadis une célèbre abbaye de Bénédictins, une des *filles de Cîteaux*, dont S. Bernard fut le 1<sup>er</sup> abbé, 1115. Auj. les bâtiments de l'abbaye ont été convertis en maison de détention.

**CLAIRVAUX-LÈS-VAUX-D'AIN**, ch.-l. de cant. (Jura), à 23 kil. S. E. de Lons-le-Saulnier; 1200 hab. Papeterie, clouterie, belle forge.

**CLAMART**, vge du dép. de la Seine, à 8 kil. S. O. de Paris, près du parc de Meudon; 2800 hab. Bois, belles pépinières, fruits et légumes pour Paris; carrières de plâtre.

**CLAMECY**, ch.-l. d'arr. (Nièvre), sur l'Yonne, à 68 kil. N. E. de Nevers; 5692 hab. Collège, soc. d'agriculture. Grand commerce de bois à brûler et de charbon. Patrie de Marchangy et des Dupin. C'est à Clamecy que fut inventé le flottage des trains de bois, par Rouvet.

**CLAN**, mot gaélique qui signifie *famille*, désignait autrefois les tribus de l'Écosse et de l'Irlande qui vivaient sous la conduite d'un chef particulier, appelé *chieftain* en Irlande et *laird* en Écosse. Dans ce dernier pays, tous les membres d'un même clan portaient le même nom, précédé du mot *mac* (c.-à-d. fils) : Mac-Donald, Mac-Gregor, Mac-Intosh, Mac-Kenzie, etc. Ces associations ont fini par disparaître à mesure que la civilisation a pénétré chez les *Highlanders* ou montagnards : le gouvernement angla s'a d'ailleurs tout fait pour les détruire après les rébellions de 1715 et 1745.

**CLANIS**, *Chiama*, riv. de l'anc. Etrurie. V. CHIAMA.

**CLANRICARDE** (CLICK, comte, puis marquis de), né à Londres en 1604, siégea aux parlements de 1639 et 1640, et fut chargé en 1641 du gouvernement d'une partie de l'Irlande. Attaché à l'infortuné Charles I, il combattit jusqu'au dernier moment pour sa cause, ainsi que pour les Catholiques d'Irlande. Quoique Cromwell l'eût mis hors la loi, on le laissa vivre tranquille dans sa terre de Sommer-Hill, où il mourut vers 1657. Il a laissé des *Mémoires* sur les affaires d'Irlande de 1640 à 1653.

**CLAPARÈDE** (Michel), général français, né en 1774 à Gignac (Hérault), mort en 1841, s'enrôla en 1792, fit les campagnes d'Italie, du Rhin, de St-Domingue et d'Allemagne, fut fait général de division en 1807, prit une part glorieuse aux batailles d'Elbersberg, d'Essling et de Wagram, commanda en chef un corps de troupes polonaises dans la campagne de Russie, se trouva à la Moskowa et à la Bérézina, fut fait comte par l'Empereur, et devint sous la Restauration inspecteur général et pair de France.

**CLAPPERTON** (Hugh), voyageur écossais, né en 1788 dans le comté de Dumfries, servit d'abord dans la marine. En 1820, il partit avec le major Denham pour faire un voyage de découvertes dans l'intérieur de l'Afrique. Il pénétra dans l'empire des Fellatals, et visita le premier les villes de Kanoh, Kachena, Sakatou (1823). Il retourna dans ces contrées en 1825, et mourut en 1827 à Sakatou, de la dysenterie. Son domestique, Rich. Lander, put rapporter ses papiers en Europe. La relation de ses deux voyages a été imprimée à Londres, 1826 et 1829, et trad. par Eyriès et La Renaudière.

**CLARAC**, ch.-l. de c. (b.-Pyrénées), sur le gave de Pau, à 18 kil. S. E. de Pau; 316 hab.

**CLARAC** (le comte de), antiquaire, né à Paris en 1777, mort en 1847, émigra, reentra en France sous le Consulat, après s'être formé par les voyages, cultiva avec succès l'archéologie et les arts du dessin, devint précepteur des enfants du roi de Naples, Joachim Murat, fut chargé par ce prince de diriger

les fouilles de Pompéi, fut en 1818 nommé conservateur des antiques au musée du Louvre, et admis en 1838 à l'Académie des beaux-arts comme membre libre. Outre un bon *Catalogue* du musée du Louvre et un *Manuel de l'histoire de l'art*, 1847, 3 vol. in-12, on lui doit le *Musée de sculpture antique et moderne*, 1826-1855. 6 vol. in-8, avec planches in-4, magnifique publication qui absorba sa fortune, et qui ne put être terminée qu'après sa mort.

**CLARE**, comté d'Irlande (prov. de Munster), situé entre ceux de Galloway, Tipperary, Limerick et Pocéan; 160 kil. sur 55; 287 000 hab.; ch.-l., Ennis. Sol très-fertile dans les vallées, nombreux troupeaux; mines de houille — On trouve dans ce même comté un bourg de Clare, à 3 kil. S. d'Ennis. Autrefois plus important, il a donné son nom au comté.

**CLAREMONT**, beau château du comté de Surrey, à 20 kil. S. de Londres. D'abord aux ducs de *Clare*, puis au duc de Newcastle, à qui il doit ses principaux embellissements; il fut acheté en 1816 pour le prince Léopold de Saxe-Cobourg (auj. roi des Belges), qui venait d'épouser la princesse Charlotte, et qui, en 1848, le mit à la disposition de Louis-Philippe. c'est là que mourut ce prince.

**CLARENCE** ou CHIARENZA, *Cyllène*, v. de Morée (Élide), à 10 kil. N. O. de Gastouni. Duché créé au XIII<sup>e</sup> s. pour la maison de Hainaut, transmis par alliance à Lionel, 2<sup>e</sup> fils d'Édouard III, tige des ducs de *Clarence*. Il appartenait dans la suite aux Vénitiens.

**CLARENCE** (George, duc de), frère d'Édouard IV, roi d'Angleterre, s'unit à Marguerite d'Anjou et à Henri VI contre son propre frère. Quelques années après, il fut accusé d'avoir sollicité la main de la duchesse Marie de Bourgogne sans le consentement d'Édouard, dans le but de s'affranchir d'une autorité qu'il supportait avec peine, et fut pour ce fait condamné à mort. Le malheureux prince, laissé libre sur le genre du supplice, se noya, dit-on, dans un tonneau de vin de Malvoisie (1478).

**CLARENDON**, hameau d'Angleterre (Wilts), à 7 kil. E. de Salisbury. Forêt royale. Ruines d'un palais, séjour favori de quelques rois d'Angleterre. Henri II, en 1164, y fit signer par les barons et les prélats les *Constitutions de Clarendon*, qui restreignaient la juridiction des tribunaux ecclésiastiques. Ces constitutions furent l'occasion d'une vive résistance de la part du clergé, ayant à sa tête Th. Becket.

**CLARENDON** (Édouard Hyde, comte de), magistrat et historien, né à Dinton (Wilts) en 1608, mort en 1674. Lors de la guerre civile, il servit le parti du roi et fut créé par Charles I chancelier de l'échiquier et membre du conseil privé. Après l'exécution de Charles I, il rejoignit le fils de ce prince (Charles II) et fut chargé par lui à Dunkerque de négociations importantes. En 1657, Charles II le nomma grand chancelier d'Angleterre; à son rétablissement en 1660, il le confirma dans cette dignité et y ajouta les titres de comte de Clarendon et de pair. Le crédit dont il jouissait, son intolérance et quelques mesures impopulaires, comme la vente de Dunkerque à Louis XIV, lui firent beaucoup d'ennemis et ils finirent par le faire disgracier. Quoiqu'il eût toujours administré avec intégrité, le roi, importuné de sa vertu rigide ou des plaintes dont il était l'objet, le dépouilla de toutes ses places, et le parlement le bannit à perpétuité. Il se retira en France et mourut à Rouen. On a de lui : *Histoire de la rébellion*, depuis 1641 jusqu'au rétablissement de Charles II, publiée en 1702, 3 vol. in-fol., trad. en franç., La Haye, 1704, 6 vol. : cet ouvrage est un des morceaux d'histoire les plus estimés. Il a aussi écrit sa propre biographie (Oxford, 1761). Clarendon se trouvait allié à la famille royale, une de ses filles ayant épousé le duc d'York (Jacques II), et étant devenue mère des princesses Marie et Anne, qui régnerent.

**CLARENS**, hameau de Suisse (Vaud), sur le lac de Genève, à 4 kil. S. E. de Vevey. Beaux sites, célébrés par J. J. Rousseau. Tombeau de Vinet.

**CLARET**, ch.-l. de cant. (Hérault), à 28 kil. N. de Montpellier; 800 hab.

**CLARISSES**, ordre religieux. V. **CLAIRE** (Ste).

**CLARKE** (Samuel), théologien anglais, né à Norwich en 1675, mort en 1729, fut douze ans chapelain de l'évêque de Norwich; devint en 1706 chapelain de la reine Anne, et en 1709 recteur de St-James. Il fut lié avec les savants de son temps, particulièrement avec Newton. Clarke est surtout connu par son *Traité de l'existence de Dieu et de la religion naturelle et révélée* (1704-6), traduit par Ricotier (Amst., 1721, etc.); cet ouvrage se compose de sermons prononcés à St-Paul pour la fondation de Boyle (V. ce nom); l'auteur y combat avec force Spinoza et Hobbes: il veut n'employer que des arguments métaphysiques et des démonstrations *a priori*. Il publia en 1712 un traité de la *Trinité*, qui le fit passer pour antitrinitaire et lui attira quelques difficultés. En 1716, il eut avec Dodwell, Collins et Leibnitz des disputes célèbres sur divers points de métaphysique et de religion, défendant en toute occasion les plus saines doctrines, la spiritualité et l'immortalité de l'âme, ainsi que le libre arbitre. On a publié en 1717 sa correspondance avec Leibnitz sur le temps, l'espace, la nécessité et la liberté. Clarke cultiva aussi les sciences et la philologie. On lui doit des traductions latines de la *Physique* de Rohault (1697), de l'*Optique* de Newton (1706), et d'excellentes éditions avec commentaires de *César* (1702), et d'*Homère* (1729). Ses œuvres ont été réunies en 4 vol. in-fol. Londres, 1742.

**CLARKE** (Edouard), voyageur anglais, né en 1767, mort en 1821, visita de 1799 à 1802 le Danemark, la Norvège, la Suède, la Laponie, la Finlande, la Russie, la Crimée, la Circassie, l'Asie-Mineure, la Grèce, la Turquie, et publia la relation de ce voyage sous le titre de *Travels in various parts of Europe*, Londres, 1810-1819, 5 vol. in-4, ouvrage qui obtint un succès mérité, et fut trad. en français. Clarke était professeur de minéralogie à Cambridge; on lui doit de savants écrits sur cette science.

**CLARKE** (H. Jacq. Guill.), duc de Feltre, maréchal de France et ministre d'État, né en 1765, à Landrecies (Nord), d'une famille originaire d'Irlande, mort en 1818, était en 1793 chef d'état-major de l'armée du Rhin. Il fut à cette époque suspendu comme suspect; mais lors de l'élévation de Napoléon au trône, il entra en faveur, fut admis dans l'intimité de l'Empereur, et reçut en 1807 le portefeuille de la guerre. Il fit échouer la descente des Anglais à Walcheren, ce qui lui valut le titre de duc de Feltre (1809). Il eut une grande part aux traités de Léoben, de Campo-Formio et de Lunéville. En 1814, il se rallia aux Bourbons, fut appelé par Louis XVIII au ministère de la guerre en 1815, dans les moments les plus difficiles, et eut à instituer les cours prévôtales. Nommé maréchal en 1816, il se retira en 1817. Homme de cabinet plutôt que guerrier, Clarke fut un administrateur habile et intègre, mais sévère.

**CLAROS**, *Zilleh*? v. d'Ionie, sur la côte, entre Colophon et Lébédos, était célèbre par un temple et un oracle d'Apollon.

**CLARY**, ch.-l. de cant. (Nord), à 16 kil. S. E. de Cambrai; 2430 hab. Tissus de coton, gazes.

**CLASSICUS**, général gaulois. V. **CIVILIS** et **CEREALIS**.

**CLASTIDIUM**,auj. *Casteggio*, v. de Ligurie, dans la partie N. E. Marcellus, général romain, y tua de sa main Viridomare, chef des Gaulois-Gésates (222 av. J.-C.). Une célèbre mosaïque trouvée à Pompéi représente cet exploit.

**CLAUBERG** (Jean), *Claubergius*, savant calviniste, né en 1622 à Solingen en Westphalie, mort en 1665, enseigna la philosophie à Herborn et Duisbourg et adopta les principes de Descartes. On a de lui: *Logica vetus et nova*, Amst., 1691, ouvrage estimé que l'auteur de la *Logique* de Port-Royal a mis à contribution, et une *Défense de Descartes*, en lat., 1652.

**CLAUDE**, *Tib. Claudius Nero Drusus*, surn. *Ger-*

*manicus* et *Britannicus*, 4<sup>e</sup> empereur romain, fils de Drusus, le frère de Tibère, né à *Lugdunum* (Lyon) 10 ans av. J.-C., fut proclamé par les soldats après le meurtre de Caligula, son neveu, au moment où il se cachait dans la crainte d'être massacré (41 de J.-C.). Son règne commença sous d'heureux auspices; d'assez grands succès furent obtenus à l'extérieur: la Thrace fut réduite en prov. romaine, et l'empereur reçut le titre de *Britannicus* pour avoir soumis une partie de la Bretagne méridionale; mais il se laissa bientôt gouverner par sa femme Messaline et par ses affranchis, Polybe, Narcisse et Pallas, qui commirent sous son nom toutes sortes de crimes et de déprédations. Après avoir longtemps toléré les débauches de Messaline, il la fit mettre à mort (48). Peu après il épousa Agrippine, sa nièce, qui prit sur lui un empire encore plus grand: elle lui fit adopter Néron, qu'elle avait eu de son premier mari, Domitius Ænobarbus, et le détermina à désigner ce jeune prince pour son successeur au préjudice de Britannicus, son propre fils. Claude mourut l'an de J.-C. 54; on croit qu'il fut empoisonné par Agrippine. Sous son règne la Bretagne fut conquise en partie. Ce prince était d'un caractère extrêmement faible et dans un état voisin de l'imbécillité. Il avait cependant composé dans sa jeunesse des *Histoires des Étrusques et des Carthaginois*, qui n'étaient pas sans valeur.

**CLAUDE II**, *Marc. Aurelius Claudius*, surnommé *le Gothique*, à cause de ses victoires sur les Goths, né vers 215 en Dalmatie, fut proclamé empereur par l'armée, à la mort de Gallien, l'an 268; défit le rebelle Aureolus, abolit plusieurs impôts, rendit aux particuliers les biens que leur avait ravés son prédécesseur, et vainquit les Goths en 269, à Nissa (en Serbie). Il fut enlevé par la peste à Sirmium en Pannonie après un règne de 2 ans. Ce prince avait été à juste titre nommé *le Second Trajan*, tant à cause de sa valeur que de sa justice et de sa bonté.

**CLAUDE** (S.), évêque de Besançon au vi<sup>e</sup> s., d'une des plus anc. familles de Bourgogne, se distingua par ses vertus et son amour pour les lettres, fut élevé à l'épiscopat en 685, mais se démit dès 692 de son évêché pour s'enfermer au monastère de Condat (auj. *St-Claude*). On l'hon. le 6 juin. Sa *Vie* a été écrite par Chifflet et par Boquet, 1609.

**CLAUDE DE FRANCE**, fille de Louis XII, roi de France, et d'Anne de Bretagne, née en 1499, à Romorantin, morte en 1524, fut fiancée en 1506 au Dauphin François de Valois (depuis François I), quoiqu'elle eût déjà été fiancée à Charles d'Autriche, et l'épousa en 1514. Elle lui apporta en dot le duché de Bretagne, les comtés de Blois, de Coucy, de Montfort, d'Étampes, d'Ast, et des droits sur le duché de Milan. Elle était boiteuse et pas belle, mais spirituelle et pleine de bonté; ses vertus lui méritèrent le surnom de *Bonne Reine*. C'est en souvenir de cette princesse qu'une des meilleures variétés de prunes a été appelée *Reine-Claude*.

**CLAUDE** (Jean), ministre protestant, né en 1619, à La Sauvetat près d'Agen, fut pasteur à Nîmes, à Montauban, et, depuis 1666, à Charenton. Il eut diverses controverses avec Bossuet, Nicole, Arnauld, et devint l'âme de son parti. Il fut forcé de quitter la France lors de la révocation de l'édit de Nantes (1685), et mourut à La Haye en 1687. Il passait pour un savant profond et un fort dialecticien. On a de lui, entre autres ouvrages, une *Réponse au traité de la Perpétuité de la Foi* d'Arnauld, une *Histoire de la Persécution des Protestants sous Louis XIV* (publ. seulement en 1858) et une relation d'une conférence qu'il avait eue avec Bossuet en 1678 devant Mlle de Duras et à la suite de laquelle cette demoiselle s'était convertie; dans cet écrit il conteste la relation donnée par Bossuet.

**CLAUDE LE LORRAIN**, paysagiste. V. **LORRAIN** (LE).

**CLAUDIEN**, *Claudius Claudianus*, poète latin, né vers l'an 365 à Alexandrie en Égypte, vint de

bonne heure en Italie; s'attacha à Stilicon, premier ministre d'Honorius, et fut disgracié avec lui (408). Il jouit auprès de ses contemporains d'une telle réputation qu'ils lui élevèrent une statue à Rome, sur le *Forum* de Trajan, avec une inscription où il était égalé à Homère et à Virgile. Ce qui nous reste de lui ne justifie pas ces éloges outrés: on y admire une versification harmonieuse, facile, mais monotone; de grandes images, mais de l'enlure, peu d'invention et de génie. Ses poésies se rapportent presque toutes aux événements de l'époque: ce sont des *Éloges de Stilicon*, des *Invectives contre Rufin* et *Eutrope*, le *Consulat d'Honorius*. On a aussi de lui un poème épique, *l'Enlèvement de Proserpine*; c'est le plus estimé de ses ouvrages. Parmi les éditions de Claudien, on remarque celles de Barhius, Francfort, 1860; de J. M. Gesner, Leipsick, 1759, de Burmann, Amst., 1760, et celle de la *Bibliothèque latine* de Lemaire, due à M. Artaud, Paris, 1824. Il a été traduit par Delatour, Paris, 1798, 2 vol. in-8, par MM. Héguin-Deguerle et Trognon, dans la collection de Panckoucke, 1830, 2 vol. in-8, et se trouve aussi dans la collection Nisard.

CLAUDIEN-MAMERT. V. MAMERT.

CLAUDIOPOLIS, v. de l'Asie-Mineure, *auj. Bastan*; — V. de Dacie, *auj. Kolosvar*.

CLAUDIUS (Appius), décemvir, issu d'une famille illustre du pays des Sabins qui s'était établie à Rome sous le consulat de Valérius Publicola, se rendit odieux par son orgueil et sa tyrannie. Nommé décemvir l'an 451 av. J.-C., pour rédiger un code de lois, il conserva le pouvoir sans l'autorisation du peuple, commit toutes sortes d'injustices, fit assassiner le brave Sicinius Dentatus qui réclamait l'accomplissement des lois, et voulut enlever, en la faisant passer pour esclave, la jeune Virginie, que son père se vit contraint de poignarder pour la soustraire à ses violences. Après ce dernier coup, l'armée et le peuple se soulevèrent, abolirent le décemvirat, et Appius Claudius fut jeté en prison. Il s'y donna la mort (449 av. J.-C.).

CLAUDIUS CÆCUS (Appius), censeur l'an 312 av. J.-C., se perpétua 5 ans dans cette dignité. Il fit construire la voie *Appienne*, dont on admire encore auj. les restes; Rome lui dut aussi un aqueduc. Dans sa vieillesse, il devint aveugle, d'où son surnom de *Cæcus*. Quand Pyrrhus envoya Cinéas à Rome pour traiter de la paix, 279, il se fit porter au sénat, et par un discours éloquent fit rejeter les propositions du roi d'Épire.

CLAUDIUS PULCHER (Publius), consul l'an 249 av. J.-C., perdit une bat. navale en Sicile contre les Carthaginois, devant Drépane. Adherbal, qui commandait la flotte ennemie, coula à fond plusieurs vaisseaux des Romains, en prit 93, et poursuivit les autres jusqu'auprès de Lilybée. On attribua la défaite de Claudius au mépris qu'il avait montré pour les augures; comme on lui annonçait, au moment de l'action, que les poulets sacrés ne mangeaient pas: « Qu'on les jette à la mer, dit-il, afin qu'ils boivent, s'ils ne veulent pas manger. »

CLAUDIUS (Mathias), poète allemand, né à Rheinfeld, près de Lubeck, en 1743, mort à Hambourg en 1815, était ami de Klopstock. Il a publié sous le nom d'*Asmus*, *messager de Wandstœck*, un grand nombre de poésies et de chansons devenues populaires en Allemagne. Il est auteur du fameux chant du *Vin du Rhin* (*Rheinweinlied*) que l'on chante dans toutes les fêtes bachiques de l'Allemagne.

CLAUSEL (Bertrand), maréchal de France; né à Mirepoix en 1772, mort en 1842, était neveu du conventionnel J. B. Clausel. Enrôlé dès 1791, il s'était déjà distingué aux Pyrénées, à Saint-Domingue, en Italie, en Dalmatie, lorsqu'il fut envoyé en Espagne, sous Junot et Masséna (1810); il assiégea Ciudad-Rodrigo, fut blessé à Salamanque, sauva en 1812, par une mémorable retraite, l'armée de Portugal et la ramena en Espagne, reçut en récom-

pense le commandement en chef de l'armée du Nord de l'Espagne (1813), fut un des derniers à mettre bas les armes en 1814, et un des premiers à se déclarer en faveur de Napoléon aux Cent-Jours, prit à cette époque le commandement de Bordeaux et força la duchesse d'Angoulême à quitter cette ville; fut exilé au retour des Bourbons; fut nommé, à la révolution de 1830, général en chef des troupes de l'Algérie, occupa Blidah, Médéah, après avoir forcé le col de Mouzaïa, et tenta le premier l'œuvre de la colonisation; mais il eut la malheureuse idée de céder les prov. de Constantine et d'Oran à des princes tunisiens et fut écarté pour ce motif, il reçut néanmoins en 1831 le bâton de maréchal. Envoyé de nouveau en Afrique en 1835, avec le titre de gouverneur général, il prit Mascara, mais échoua devant Constantine (1836), et fut définitivement remplacé. Député de Réthel depuis 1827, il soutint constamment les idées libérales et la cause de l'Algérie.

CLAUSENBURG, v. de Transylvanie. V. KOLOSVAR.

CLAVIER (Étienne), savant helléniste, né à Lyon en 1762, mort à Paris en 1817, occupa plusieurs places dans la magistrature, et se fit remarquer par son indépendance dans le procès de Moreau. Il devint ensuite professeur d'histoire au Collège de France, et entra en 1809 à l'Académie des inscriptions. On a de lui, outre une édition du *Plutarque* d'Amyot (1802-1806, 25 vol. in-8), des traductions de la *Bibliothèque d'Apollodore*, 1805, 2 vol. in-8, et de la *Description de la Grèce*, de Pausanias, avec le texte grec, 1814-1821, 6 vol. in-8, achevée par Coray et Courier, et une *Histoire des premiers temps de la Grèce*, Paris, 1809, 2 vol. in-8, réimprimée avec d'importantes corrections en 1822, 3 vol. in-8.

CLAVIÈRE (Étienne), né à Genève en 1735, fut d'abord banquier. Chassé de sa ville natale par les discordes civiles, il vint à Paris, écrivit dans les journaux, se lia avec Mirabeau, qu'il seconda dans ses attaques contre Necker, et fut nommé en 1792 ministre des finances. Après le 10 août, il devint membre du conseil exécutif; mais il fut bientôt après arrêté avec les Girondins sur la dénonciation de Robespierre, et décrété d'accusation. Pour se soustraire à l'échafaud, il se donna lui-même la mort (1793). On admirait son intégrité.

CLAVIGERO (François Xavier), jésuite, né à la Vera-Cruz vers 1720, séjourna 35 ans au Mexique, et y recueillit de précieux renseignements sur l'histoire, les coutumes, les arts, les sciences et la langue de cette contrée avant et depuis l'invasion des Espagnols. Lors de la suppression de sa compagnie, il revint en Europe, se retira à Césène, et y publia le fruit de ses travaux sous le titre de *Storia antica del Messico*, etc., 1780, 4 v. in-8. Mort en 1793.

CLAVIJO (Ruy Gonzalez de), fut envoyé en 1503 par Henri III, roi de Castille, en ambassade près de Tamerlan, visita Constantinople, Trébizonde, l'Arménie, le Khoracan, Samarcande, et rédigea en espagnol un journal de son voyage, qui fut imprimé seulement en 1582 à Séville: on y trouve des notions précieuses sur les contrées qu'il parcourut.

CLAVIJO (don Jose), littérateur espagnol, vice-directeur du cabinet d'histoire naturelle de Madrid, traducteur de Buffon et journaliste, eut à Madrid une liaison avec une sœur de Beaumarchais, et s'attira par là avec le frère une affaire d'honneur qui fit beaucoup de bruit. Il mourut en 1806. On a plusieurs fois mis sur la scène l'aventure de Clavijo.

CLAVIUS (Christophe), savant jésuite, surnommé *l'Euclide du xvi<sup>e</sup> siècle*, né à Bamberg en 1537, mort à Rome en 1612, fut employé par Grégoire XIII à la correction du calendrier. Il a laissé, outre l'*Explication du Calendrier grégorien* (Rome, 1603), des *Commentaires sur Euclide*, 1574, et un *Traité de Gnomonique*, 1581.

CLAY (Henri), homme d'Etat américain, né en 1777 en Virginie, mort en 1852, débuta au barreau; fut élu en 1803 membre de la Chambre du Kentucky,

en 1806 membre du sénat de Washington; devint ensuite membre de la Chambre des représentants des États-Unis, puis enfin président de ce corps; fit partie en 1814 de la commission envoyée à Gand pour négocier la paix avec la Grande-Bretagne; fut nommé en 1825, par le président J. Q. Adams, secrétaire d'État aux affaires étrangères; partagea en 1828 les voix pour la présidence avec le général Jackson, se mit de nouveau sur les rangs en 1833, 1836 et 1844 sans plus de succès; se retira quelque temps des affaires après ces échecs successifs, mais y rentra dès 1846 comme député du Kentucky au sénat, et y resta jusqu'en 1851, exerçant la plus grande influence. D'un caractère conciliant, H. Clay réussit deux fois, en 1820 et en 1850, en faisant adopter d'heureux *compromis*, à prévenir un conflit imminent entre les États à esclaves et les États abolitionnistes.

**CLAYE**, ch.-l. de cant. (Seine-et-Marne), à 15 k. O. de Meaux, sur le canal de l'Ouercq; 1666 hab. Toiles peintes, blanchisseries; fours à chaux.

**CLAZOMÈNES**, *Clazomena*,auj. *Vourla*, v. de Lydie (Ionie), dans une presqu'île, entre Smyrne et Téos. Patrie d'Anaxagore et d'Hermotime.

**CLÉANTHE**, philosophe stoïcien, né à Assos en Éolie vers l'an 300 av. J.-C., était disciple de Zénon, fondateur du Portique, et lui succéda dans l'enseignement (264 av. J.-C.). Il vivait avec la plus grande sobriété, et travaillait, dit-on, la nuit à tirer de l'eau pour avoir le loisir de suivre pendant le jour les leçons de Zénon. Arrivé à une extrême vieillesse (80 ans selon les uns, 99 selon les autres), il se laissa mourir de faim. Il ne reste de lui que quelques fragments, et un *Hymne à Jupiter*, morceau admirable, qui nous a été conservé par Stobée, et qui a été traduit en vers par L. Racine, en prose par Bougainville. Diogène Laërce a écrit sa *Vie*.

**CLÉARQUE**, général lacédémonien. Condamné à mort dans sa patrie pour avoir usé tyranniquement du pouvoir à Byzance, où il avait été envoyé comme allié, il se retira en Perse, auprès du jeune Cyrus, et leva pour lui un corps auxiliaire de Grecs, avec lequel il remporta plusieurs avantages sur Artaxerce, roi de Perse. Après la bataille de Cunaxa, où Cyrus périt, Tissapherne, général d'Artaxerce, l'attira par trahison dans son camp et le tua (401 av. J.-C.). Il fut remplacé dans son commandement par Xénophon. — Un autre Cléarque, tyran d'Héraclée dans le Pont, se souilla de toutes sortes de crimes et fut tué, après 12 années de règne, par Chion, philosophe platonicien, 352 av. J.-C.

**CLÉFMONT**, ch.-l. de cant. V. CLÉMENT.

**CLÉGUEREC**, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 11 k. N. O. de Pontivy; 426 hab.

**CLÉLIE**, jeune héroïne romaine. Livrée en otage à Porsenna, roi des Étrusques, qui assiégeait Rome, elle se sauva en traversant le Tibre à la nage au milieu d'une grêle de javelots, et rentra dans la ville (507 av. J.-C.). Les Romains crurent devoir la renvoyer à Porsenna; mais ce roi, admirant son courage, lui rendit la liberté et lui fit présent d'un cheval richement harnaché. Une statue lui fut érigée à Rome.

**CLELLES**, ch.-l. de cant. (Isère), à 52 kil. S. de Grenoble; 700 hab.

**CLÉMENCE ISAURE**. V. ISAURE.

**CLÉMENCET** (dom Charles), savant bénédictin, né en 1703 à Painblanc, près d'Autun, mort à Paris en 1778. On lui doit l'*Art de vérifier les dates* (Paris, 1750, in-4), ouvrage qui depuis a été étendu et continué par dom Clément, et une *Hist. de Port-Royal*, 1755, 10 vol. in-12, etc. Il a aussi travaillé à la *Collection des décrétales des papes* et à l'*Histoire littéraire de France* (X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> volumes), et a donné le 1<sup>er</sup> vol. de *S. Grégoire de Nazianze*, 1778, in-fol.

**CLÉMENGES** (Matth. Nicolas de), écrivain du xiv<sup>e</sup> siècle, ainsi appelé du nom d'un village de Clémenges ou Clamanges en Champagne, où il naquit vers 1360, embrassa l'état ecclésiastique, et fut élevé en 1393 au poste de recteur de l'Université de

Paris. Clémenges fut pendant quelque temps secrétaire de l'antipape Benoît XIII; soupçonné d'avoir rédigé la bulle d'excommunication lancée par ce dernier contre Charles VI, roi de France, qui avait refusé de reconnaître ce faux pontife, il fut forcé de s'expatrier et passa plusieurs années en Toscane, au monastère de Vallombreuse. Cependant il put rentrer en France et y recouvra ses bénéfices. Il mourut vers 1435. Ses œuvres, en latin, publiées à Leyde en 1613, renferment, entre autres écrits, des traités *Sur l'état de corruption de l'Église*, *Sur la simonie*, *Sur les annales*; des *Lettres* adressées à des prélats, à des cardinaux et à Henri V, roi d'Angleterre.

**CLÉMENT D'ALEXANDRIE**, illustre docteur de l'Église au i<sup>er</sup> siècle, était né dans le paganisme, et fut d'abord philosophe platonicien. Il fut converti par S. Pantène et le remplaça dans les fonctions de catéchiste ou instituteur à l'école chrétienne d'Alexandrie. Forcé en 202 par la persécution de Septime-Sévère d'abandonner son école, il alla prêcher la foi en Cappadoce, à Jérusalem et à Antioche, où il combattit les sophistes; il revint quelques années après à Alexandrie pour y reprendre ses fonctions et y mourut en 217. Il unissait la philosophie à la religion, et faisait servir la première d'introduction à la seconde. Il reste de lui une *Exhortation aux Gentils*, un livre intitulé *Stromates* (tapisseries), recueil de pensées chrétiennes et philosophiques; le *Pédagogue*, traité de morale chrétienne. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de J. Potter, gr.-lat., Oxford, 1715, 2 vol. in-8. Elles ont été trad. en français par Genoude, 1837-43, 3 vol. in-8. On l'honore le 4 déc. Cependant son orthodoxie et sa sainteté ont été contestées: depuis Benoît XIV, il ne figure plus dans le martyrologe romain. M. l'abbé Hébert Duperron, en 1855, et M. l'abbé Cognat, en 1859, ont écrit sur Clément d'Alexandrie.

**CLÉMENT I (S.)**, pape, succéda, selon les uns à S. Lin en 67, selon les autres à S. Anaclel, vers 91, et mourut vers 100. Il était disciple de S. Pierre. On croit qu'il subit le martyre. On a de lui une *Épître aux Corinthiens* (dans les *Epistola Patrum* de Frey, Bâle, 1742), et 20 homélies. On lui a attribué plusieurs ouvrages reconnus apocryphes, entre autres: 20 homélies et les *Clémentines* ou *kéognitions*, œuvre de controverse (publ. à part par Tischendorf, 1858). On le fête le 23 nov.

**CLÉMENT II**, *Luidger*, Saxon, évêque de Bamberg, fut élu au concile de Sutri, convoqué sous Henri le Noir en 1046, tint un concile à Rome, s'efforça de réprimer la simonie et mourut en 1047.

**CLÉMENT III**, *Paulin Scolaro*, Romain, évêque de Préneste, élu en 1187, mourut en 1191, après avoir publié une croisade contre les Sarrasins.

**CLÉMENT III**, antipape. V. GUIBERT.

**CLÉMENT IV**, *Guy de Foulques*, né vers 1200 à St-Gilles sur le Rhône, avait été militaire, ensuite juriconsulte et secrétaire de S. Louis. Après la mort de sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique: il devint évêque du Puy, archevêque de Narbonne, cardinal-évêque de Sabine et légat en Angleterre; enfin on l'élut pape à Pérouse (1265). Il mourut à Viterbe en 1268. Français et chef des Guelfes en Italie, il soutint Charles d'Anjou contre Mainfroi et Conradin. C'est sous son règne ou dans l'année qui suivit sa mort qu'on place la Pragmatique-Sanction de S. Louis, qui mit un terme aux différends entre Rome et la France.

**CLÉMENT V**, *Bertrand de Goth*, né à Villandraud (Gironde), archevêque de Bordeaux en 1300, fut élu pape à Pérouse en 1305, et mourut en 1314. Il transporta la résidence des papes à Avignon (1309), fut très-favorable à Philippe le Bel qui avait puissamment contribué à le faire élire, modifia en faveur de ce prince les bulles lancées contre lui par Boniface VIII, et convoqua à Vienne en 1310 un concile général qui révoqua la bulle *Clericis laicos* sur les immunités des clercs et prononça la condamnation des Templiers. On a de Clément V des constitutions, dites *Clément-*



*tines* (Mayence, 1460), qui font partie du droit canonique. Ce pape a été accusé, mais à tort, de mœurs licencieuses et de cupidité. M. Rabanis a démontré (1858) la fausseté des prétendues conventions faites entre Philippe le Bel et Clément V avant son éléction.

CLÈMENT VI, *Pierre Roger*, natif du Limousin, docteur de Paris, élu pape en 1342, mort en 1352, avait été bénédictin, puis archevêque de Rouen et de Bordeaux, enfin cardinal. Ce pape résida à Avignon : il en acheta la propriété en 1348 de la reine Jeanne de Sicile. Il se refusa aux sollicitations des habitants de Rome qui, ayant Rienzi à leur tête, vinrent le prier de revenir à Rome. Il eut de vifs débats avec Édouard II, roi d'Angleterre, au sujet des investitures, et avec l'empereur Louis de Bavière, à la place duquel il fit élire Charles de Luxembourg. Il réduisit le retour périodique du jubilé de 100 ans à 50. Clément VI était fort savant et avait une mémoire prodigieuse.

CLÈMENT VII, *Jules de Médicis*, cousin de Léon X, fut élu pape après la mort d'Adrien VI, en 1523, et mourut en 1534. Il se ligua avec François I, les princes d'Italie et le roi d'Angleterre, contre l'empereur Charles-Quint; mais cette ligue, appelée *L. sainte*, parce que le pape en était le chef, ne lui attira que des infortunes. Assiégé dans Rome par l'armée de l'empereur qui commandait Charles de Bourbon (1527), il fut pris, détenu 7 mois, et ne put se sauver qu'à la faveur d'un déguisement. Charles-Quint lui enleva en 1531 Modène et Reggio, mais il l'aïda à rétablir sa famille à Florence. Clément VII excommunia en 1534 Henri VIII, roi d'Angleterre, qui avait répudié Catherine d'Aragon, ce qui donna occasion au schisme qui sépara l'Angleterre de l'Église romaine.

CLÈMENT VII, antipape. V. ROBERT DE GENÈVE.

CLÈMENT VIII, *Hippolyte Aldobrandini*, né à Fano, en 1536, fut élu en 1592 et mourut en 1605 à 69 ans. Il s'appliqua à faire fleurir la piété et la science dans l'Église, condamna les duels, donna l'absolution au roi de France Henri IV lors de sa conversion, ramena un grand nombre d'hérétiques au sein de l'Église, et contribua beaucoup à la paix de Vervins (1598). Il éleva au cardinalat Baronius, Bellarmin, Tolet, d'Ossat, Du Perron, et plusieurs autres grands hommes. C'est sous son pontificat que commença la fameuse querelle de la grâce, à propos d'un ouvrage de Molina; mais il ne voulut rien décider sur les points en litige. Il avait conçu, de concert avec Henri IV, le projet d'une alliance de toutes les puissances chrétiennes contre les Turcs.

CLÈMENT VIII, antipape. V. GILLES MUNOZ.

CLÈMENT IX, *Jules Rospigliosi*, d'une famille de Pistoie en Toscane, né en 1599, élu en 1667, mort en 1669 à 71 ans, gouverna sagement l'Église, et travailla à réunir les princes chrétiens et à procurer des secours aux Vénitiens contre les Turcs, qui assiégeaient Candie; mais il ne put empêcher la perte de cette importante place. Il termina l'affaire de la signature du *Formulaire* par un accord qui reçut le nom de *paix de l'Église* (1668).

CLÈMENT X, *Émile Altieri*, fut élu en 1670 à 80 ans, après une vacance de plusieurs mois, et mourut en 1676. Son grand âge l'empêcha de rien faire d'important par lui-même; le gouvernement fut abandonné au cardinal Antoine Paluzzi.

CLÈMENT XI, *J. Fr. Albani*, né à Pesaro en 1649, élu en 1700, mort en 1721. Il se montra favorable à Louis XIV dans la guerre de la succession d'Espagne; il eut de vifs démêlés avec Victor-Amédée, devenu roi de Sicile (1713-18). Pour mettre un terme aux troubles de l'Église de France, il confirma la condamnation des cinq fameuses propositions de Jansénius par la bulle *Vineam Domini Sabaoth*, 1705, et donna la célèbre constitution *Unigenitus*, 1713, qui condamnait 101 propositions du P. Quesnel.

CLÈMENT XII, *Laurent Corsini*, élu en 1730, mort en 1740, à 88 ans, diminua les impôts, punit ceux qui avaient prévariqué dans leurs emplois sous le

pontificat précéd., et gouverna l'Église avec sagesse.

CLÈMENT XIII, *Charles Rezzonico*, né à Venise en 1693, fut élu en 1758 et mourut en 1769. Les Jésuites ayant été expulsés du Portugal, de France, d'Espagne et de Naples, il fit de vains efforts pour les soutenir. Il perdit en 1768 le comtat d'Avignon et le duché de Bénévent, par suite de démêlés avec le jeune duc de Parme, de la maison de Bourbon.

CLÈMENT XIV, *Laurent Ganganello*, de l'ordre des Franciscains, né en 1705 dans le duché d'Urbino, succéda en 1769 à Clément XIII : la France avait appuyé son éléction. D'un caractère conciliant, il vécut en bonne harmonie avec les cours de l'Europe, leva les difficultés qui s'étaient élevées sous son prédécesseur au sujet du duché de Parme, et recouvra Avignon et Bénévent qui avaient été enlevés à Clément XIII. Pressé par plusieurs princes de décider du sort des Jésuites, il rendit en 1773, après plusieurs années de temporisation, le fameux bref qui prononça leur suppression. Il mourut peu après, en 1774 : on prétendit qu'il avait été empoisonné. Caraccioli a donné une *Vie de Clément XIV*, en français, Paris, 1775, avec de prétendues *Lettres* de ce pape, qui n'ont aucune authenticité. Sa véritable correspondance a été publiée par Reumont en 1837. Le P. Theiner a fait paraître en 1853 une *Histoire* estimée du pontificat de Clément XIV, traduite aussitôt par P. de Geslin, Paris, 3 vol. in-8.

CLÈMENT (Jacques), dominicain, né à Serbonnes, près de Sens, assassina Henri III en 1589. Il fut massacré sur-le-champ. Ce fanatique, qui n'avait que 25 ans, était l'instrument des Ligueurs. Quelques insensés le regardèrent comme un martyr, et furent, dit-on, sur le point de demander sa canonisation.

CLÈMENT (dom François), savant bénédictin, né à Bèze près de Dijon en 1714, mort à Paris en 1793, continua l'*Histoire littéraire de la France* (XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> vol.), ainsi que le *Recueil des Historiens de France* de dom Bouquet (XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> vol.) : puis s'occupa de reviser et de compléter l'*Art de vérifier les dates* après J.-C., qu'avait publié Clémencet en 1750; il donna cette nouvelle édition en 1770, 1 seul vol. in-fol.; mais mécontent de ce travail, il le refondit tout entier et le porta à 3 vol. in-fol., qui parurent en 1783, 84, 87. Cet ouvrage, qui fait autorité en chronologie, est un des plus beaux monuments du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il a été réimprimé par St-Allais, en 18 vol. in-8, 1818, et continué jusqu'à nos jours par J. de Courcelles et Fortia d'Urban, 15 vol. in-8, 1821-33. Dom Clément rédigeait un travail semblable sur l'*Art de vérifier les dates* avant J.-C., lorsqu'il fut frappé d'apoplexie. Ce 2<sup>e</sup> ouvrage a été publié en 1820, 5 vol. in-8; il est moins estimé que le précédent. Dom Clément avait été nommé en 1785 associé de l'Académie des inscriptions.

CLÈMENT (J. Marie Bernard), critique, connu par son apté et surnommé par Voltaire *l'Inclément*, né à Dijon en 1742, mort à Paris en 1812, fut d'abord professeur à Dijon, puis se livra tout entier à la polémique littéraire; il attaqua sans ménagement Voltaire, qui en revanche l'accabla d'injures. Ayant écrit contre St-Lambert, celui-ci se vengea en le faisant emprisonner à l'aide d'une lettre de cachet. Ses principaux ouvrages sont : *Observations sur les Géorgiques de Delille, sur les Saisons de Saint-Lambert*, etc., Genève, 1771; *Lettres à Voltaire*, 1773-76; *De la Tragédie; Essai sur la manière de traduire les poètes en vers*, 1784; *Satires*, 1786. Il a en outre rédigé, à partir de 1796, le *Journal littéraire* et quelques autres écrits périodiques. On lui doit aussi des traductions de quelques discours de Cicéron, 1786, des *Amours de Leucippe et Clitophon* d'Achille Tatius, 1800, et une imitation en vers de la *Jérusalem délivrée*, 1800.

CLÈMENT DE RIS (Dominique, comte), né à Paris en 1750, mort en 1827, exerça d'abord la profession d'avocat, fut nommé en 1792 membre du directeur du départ. d'Indre-et-Loire, fit partie du comité qui

réorganisa l'instruction publique en France, et devint sénateur en 1800. Enlevé à cette époque par un parti de Chouans, il ne recouvra la liberté qu'après 19 jours de captivité. Il fut nommé pair en 1814.

**CLÉMENT-DESORMES**, chimiste, né à Dijon vers 1770, mort en 1842, éleva à Verberie une des premières fabriques d'alun, et enseigna au Conservatoire des arts et métiers la chimie appliquée aux arts. On a de lui d'excellents mémoires sur l'oxyde et le sulfure de carbone, sur l'outremur, sur la fabrication de l'acide sulfurique, la distillation de l'eau de mer, etc.

**CLÉMENTINES**. V. CLÉMENT I et V.

**CLÉMENT** ou **CLEFNOT**, ch.-l. de cant. (Haute-Marne), à 40 kil. E. de Chaumont; 529 hab.

**CLÉNART** ou **KLEINHARTS** (Nic.), né en 1495 dans le Brabant, enseigna le grec et l'hébreu à Louvain, puis à Salamanque et à Braga, et mourut à Grenade en 1542. On a de lui, sous le titre d'*Institutiones linguae graecae*, Louvain, 1530, une grammaire grecque qui a longtemps été classique. Clénart savait l'arabe et avait été en Afrique exprès pour l'apprendre.

**CLÉOBIS** et **BITON**, frères argiens, fils de Cydippe, prêtresse de Junon. Ils traînèrent un jour au temple de Junon le char de leur mère, parce que les bœufs tardaient à venir; Cydippe, ravie de leur piété, pria la déesse de leur accorder en récompense ce qui leur serait le plus avantageux : en sortant du temple, elle les trouva endormis pour toujours dans les bras l'un de l'autre.

**CLÉOBULE**, l'un des sept sages de la Grèce, fils d'Évagoras, souverain de Lindos dans l'île de Rhodes, succéda à son père, visita l'Égypte, d'où il rapporta le goût des énigmes, et m. à 70 ans, vers 560 av. J.-C. Ses maximes étaient : « De la mesure en tout. Faites du bien à vos amis pour vous les attacher davantage, et à vos ennemis pour en faire des amis. »

**CLÉOMBROTE**. On compte trois rois de Sparte de ce nom : le 1<sup>er</sup> (480-479) ne régna que comme tuteur de son neveu Plistarque, dont le père, Léonidas, avait péri aux Thermopyles. — Le 2<sup>e</sup> (380-371) fit la guerre aux Thébains et périt à la bataille de Leuctres. — Le 3<sup>e</sup> (243-239) prit la place de son beau-père, Léonidas II, qu'il avait fait déposer; il fut bientôt détrôné à son tour par ce même Léonidas.

**CLÉOMÈDE**, écrivain grec que l'on place au 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C., est auteur d'un traité d'astronomie, intitulé : *Cyclique theoria*, *Théorie circulaire des corps célestes*, publié en grec à Paris, 1539, in-4, et, en trad. latine, à Bordeaux, par Rob. Balforeus, 1605; à Leyde, par Bake, 1820; et à Leipsig, par Schmidt, 1832. Il plaçait le soleil au centre du monde.

**CLÉOMÈNE**, roi de Sparte, 519-491, déposa son collègue Démarate; battit les Argiens près de Tyrinthe, aidés les Athéniens à chasser le tyran Hippas, puis Cléthène, et fut sans cesse en querelle avec son collègue Démarate — II, 370-309, eut un règne paisible. — III, 236-219, fils de Léonidas III, opéra une révolution à Sparte dans le but de rétablir les institutions de Lycurgue. Il égorga les éphores qui s'y opposaient, détruisit le sénat, fit un nouveau partage des terres, abolit les dettes et bannit le luxe. Il fit la guerre aux Achéens, remporta sur eux de grands avantages, leur enleva même Argos et détruisit Mégapolis; mais Aratus, leur chef, ayant appelé Antigone à son secours, Cléomène fut vaincu à Sellasie, 221. Il alla en Égypte solliciter des secours; le roi Ptolémée Évergète l'accueillit favorablement; mais son successeur, Ptolémée Philopator, qui le craignait, le fit jeter en prison, et il se donna la mort de désespoir, l'an 219. Plutarque a écrit sa Vie.

**CLÉOMÈNE**, sculpteur athénien qui vivait vers 180 av. J.-C., a produit, entre autres chefs-d'œuvre, la *Vénus de Médicis*, qu'on admire encore auj. à Florence.

**CLÉON**, démagogue athénien, était corroyeur de son état. Plein d'audace et doué d'une voix retentissante, il acquit un grand ascendant sur le peuple en le flattant et fut nommé général. Il fit la guerre aux Lacédémoniens, leur enleva Torone, dans

la Chalcidique, et remporta quelques autres avantages; mais il fut vaincu par Brasidas et périt devant Amphipolis (422 av. J.-C.). Aristophane le bafoie dans les *Chevaliers*.

**CLÉONES**, *Cleonæ*, v. d'Argolide, au N., entre Argos et Corinthe. C'est aux environs de cette ville qu'Hercule tua le lion de Némée.

**CLÉONYME**, 2<sup>e</sup> fils du roi de Sparte Cléomène II, disputa le trône en 309 av. J.-C. à son neveu Aréus, mais échoua. Il se réfugia dans la Grande Grèce, prit Tarente, puis tâcha, avec le secours de Pyrrhus, de s'emparer de Sparte (273), mais il échoua de nouveau.

**CLÉOPÂTRE**, sœur d'Alexandre le Grand, épousa en 337 av. J.-C. Alexandre, roi d'Épire. Devenue veuve, elle fut recherchée, après la mort de son frère, par plusieurs généraux macédoniens, qui voulaient, en s'unissant à elle, acquérir des droits au trône. Après la mort de Perdicas, qu'elle avait préféré, elle allait épouser Ptolémée Lagus, roi d'Égypte, quand Antigone la fit mettre à mort (308).

**CLÉOPÂTRE**, reine de Syrie, fille de Ptolémée Philométor, roi d'Égypte, épousa d'abord P usurpateur Alexandre Bala (149 av. J.-C.), puis Démétrius Nicanor. Celui-ci ayant été fait prisonnier par les Parthes et ayant épousé pendant sa captivité Rodogune, fille de leur roi, elle offrit sa main et sa couronne à Antiochus Sidétès, frère de Démétrius. Son 1<sup>er</sup> mari étant rentré dans ses États, elle feignit de se réconcilier avec lui, mais elle ne tarda pas à s'en défaire pour régner seule. Dans la suite, elle fit poignarder Séleucus, l'aîné des fils qu'elle avait eus de Démétrius, parce que ce prince, devenu majeur, s'était fait proclamer roi sans la consulter. Ce meurtre ayant soulevé le peuple, Cléopâtre l'apaisa en couronnant Antiochus (VIII), son 2<sup>e</sup> fils. Bientôt elle chercha aussi à se défaire de celui-ci; mais ce prince, qui était en garde contre ses artifices, l'obligea de boire le poison qu'elle avait préparé pour lui (120 av. J.-C.). C'est cette Cléopâtre qui a fourni à Corneille le sujet de sa tragédie de *Rodogune*.

**CLÉOPÂTRE**, reine d'Égypte, célèbre par sa beauté et par ses crimes, était fille de Ptolémée Aulète. Elle épousa Ptolémée Denys, son frère, et régna d'abord avec lui (52 av. J.-C.). Ayant été chassée du trône peu après, elle se fit rétablir (47) par César, épris de ses charmes. Après la mort du dictateur, Antoine la manda à Tarse pour qu'elle eût à répondre à quelques accusations; mais il en devint éperdument amoureux et répudia pour l'épouser Octavie, sœur d'Octave; il lui donna même quelques-unes des provinces romaines d'Orient (33). Cette conduite fit éclater la guerre entre Octave et Antoine. Présente à la bataille d'Actium, elle prit la fuite avec sa flotte et décida par là le sort du la journée. Antoine vaincu ayant été réduit à s'arracher la vie, Cléopâtre, qui avait essayé vainement de séduire le vainqueur, et qui craignait de tomber vivante en son pouvoir, se donna la mort en se faisant piquer au bras par un aspic (30); elle avait 39 ans. Avec elle finit la dynastie des Lagides et l'indépendance de l'Égypte. Cette princesse ne brillait pas moins par son esprit que par sa beauté. La mort de Cléopâtre a été mise sur la scène par E. Jodelle, Mairet, Benserade, Marmontel, Linguet, et par M<sup>me</sup> E. de Girardin (1847). La Calprenède a fait un célèbre roman de *Cléopâtre*. — V. SÉLÈNE.

**CLÉOPHAS**, frère de S. Joseph, est un des disciples auxquels J.-C. apparut à Emmaüs. On lui donne pour fils S. Jacques le Mineur, S. Siméon et Judas Thadée. On l'hon. le 23 sept.

**CLERCS RÉGULIERS**, prêtres vivant en communauté. On a désigné sous cette dénomination plusieurs congrégations, notamment celles des *Augustins*, des *Théatins* et des *Barnabites*.

**CLERES**, ch.-l. de c. (Seine-Inf.), à 16 k. N. de Rouen, à 22 par chemin de fer; 393 h.

**CLERFAYT** (Jos. de CROIX, comte de), feld-maréchal autrichien, né en 1733, mort en 1798, s'était déjà distingué dans la guerre de Sept ans et dans

celle contre les Turcs en 1788 et 1789, lorsqu'en 1792 il fut mis à la tête d'un corps de 12 000 Autrichiens pour attaquer la France de concert avec l'armée prussienne. Il entra en Champagne, s'empara de Stenay, et fit une savante retraite après la bat. de Jemmapes. En 1793, il fit lever le siège de Maëstricht, décida le succès de la bat. de Nerwinde et s'empara de Quesnoy, mais en 1794 il fut vaincu par Jourdan à Aldenhoven. En 1795, il força successivement trois armées françaises à se retirer devant lui, et délivra Mayence assiégée par l'armée d'elles.

**CLERMONT**, ch.-l. d'arr. (Oise), sur une hauteur, près de la r. dr. de la Bresche, à 62 k. N. de Paris par la route, 83 par chemin de fer; 3260 h. Trib., collège. Vieux château qui sert de maison de détention pour les femmes. Fabriques de toiles dites de Hollande et demi-Hollande. Brûlée par les Anglais en 1415 et reprise encore par eux en 1434. — Clermont, dans le Beauvoisis, était la capit. d'un comté qui date de 1054 et qui a eu 4 dynasties de comtes. La 1<sup>re</sup> s'éteignit en 1191, la 2<sup>e</sup> en 1218, la 3<sup>e</sup> en 1250 : celle-ci se composa de Philippe de Hurepel, prince capétien, et de Jeanne sa fille; la 4<sup>e</sup> commença avec Robert, 6<sup>e</sup> fils de S. Louis, et chef de la maison de Bourbon, qui fut investi de ce comté en 1269. La postérité de Robert a joui de ce fief jusqu'au comté de Bourbon, sur lequel il fut confisqué par François I. Le comté de Clermont fut depuis joint à l'apanage de la branche de Bourbon-Condé.

**CLERMONT-EN-ARGONNE**, ch.-l. de c. (Meuse), près de l'Aire, à 27 k. S. O. de Verdun; 1160 h. Commerce de fer, clouterie. Anc. place forte, démantelée après 1648. — Cette ville était avant 1789 ch.-l. du Clermontois, petit pays du Barrois, qui formait jadis un comté relevant de l'empire. Il fut donné à l'église de Verdun par Othon I, puis régi au nom de cette église par des châtellains qui se rendirent indépendants. Thibaut, comte de Bar, et ses descendants, le possédèrent ensuite, d'abord comme fief de l'église de Verdun (1204-1564), puis comme fief immédiat de l'empire (1564-1641). Il fut cédé à la France en 1641.

**CLERMONT-EN-DACHPINÉ**, bourg de l'anc. Dauphiné (auj. dans le dép. de l'Isère), domaine de la maison de Clermont-Tonnerre. V. MONESTIER DE CLERMONT.

**CLERMONT-FERRAND**, *Nemetum* et *Augustonemetum* des anc., *Clarus Mons* au moyen âge, ch.-l. du dép. du Puy-de-Dôme, à 382 k. S. de Paris, 447 par ch. de fer; 37 275 h. Evêché fondé au 11<sup>e</sup> s. par S. Austremonne. Tribunal de 1<sup>re</sup> inst. et de commerce; académie universitaire, fac. des lett. et des sc., lycée, école secondaire de médecine, école normale primaire, soc. savantes et littéraires, biblioth. Commerce de toiles, filatures de coton et de chanvre, raffineries de salpêtre, tanneries, corroieries; f. omages, confitures sèches, pâtes d'abricot. La ville se compose de deux villes jadis distinctes, Clermont et Mont-Ferrand, qui n'ont été réunies que sous Louis XIII (1633). Belle cathédrale non terminée; plusieurs belles places, fontaines incrustantes. Patrie de Sidoine Apollinaire, de Pascal, Dornat, Thomas, Chamfort, d'Assas, Montlosier, etc. — Clermont fut, après Gergovie, la capit. des *Arverni*; elle fut considérablement agrandie par Auguste qui lui donna le nom d'*Augustonemetum*. Détruite plus tard, ses habitants la rebâtit et lui donnèrent le nom du château qui la défendait (*Clarus Mons*); elle devint alors la capitale de l'Auvergne. Elle suivit depuis les destinées de ce pays (V. AUVERGNE) et fut réunie à la couronne avec lui par Philippe-Auguste. Il se tint à Clermont un assez grand nombre de conciles (535, 549, 587, 1095, 1110, 1124, 1130); dans celui de 1095, le pape Urbain II prêcha la 1<sup>re</sup> croisade. Charles V convoqua à Clermont, en 1374, les Etats généraux de la langue d'Oc. Louis XIV y tint les *Grands jours* en 1665.

**CLERMONT-LODÈVE**, ch.-l. de c. (Hérault), à 14 k. S. E. de Lodève; 6405 h. Collège. Eglise St-Paul (du

xiii<sup>e</sup> s.). Fabriques de draps londrins pour le Levant, vert-de-gris, tanneries; eaux-de-vie, etc.

**CLERMONT** (Robert, comte de), 6<sup>e</sup> fils de S. Louis, né en 1256, mort en 1318, épousa en 1272, Béatrix, héritière de Bourbon, et devint ainsi chef de la maison de Bourbon, qui régna depuis Henri IV.

**CLERMONT** (Louis de Bourbon Condé, comte de), fils de Louis III, prince de Condé, né en 1709, mort en 1770. Ton-uré à 9 ans, et doté de plusieurs abbayes, il obtint, en 1733, une dispense qui lui permettait de suivre la carrière des armes sans renoncer à ses bénéfices. Il fut reçu à l'Académie française en 1754 sans aucun titre littéraire : sa nomination donna lieu à une foule d'épigrammes et de plaisanteries. En 1758, ayant remplacé le maréchal de Richelieu à l'armée de Hanovre, il fit les plus grandes fautes, laissa prendre Minden et Dusseldorf, se fit battre à Crevelt, et compromit les succès de la campagne. Il se retira dès lors dans ses domaines, et ne reparut plus à la cour. Il fut un des premiers grands maîtres de la franc-maçonnerie en France.

**CLERMONT-TONNERRE** (mai-on de). Les comtes de cette maison remontent à Sibaud, seigneur de Clermont en Dauphiné, qui vivait au commencement du xii<sup>e</sup> s. et qui défendit le pape Calixte II contre l'antipape Maurice Bourdin (Grégoire VIII). Ils acquirent le comté de Tonnerre par le mariage de Bernardin de Clermont, vicomte de Tailart, avec Anne de Husson, héritière du comté de Tonnerre, en 1496; le comté fut érigé en duché par Charles IX en 1571. Cette maison s'est divisée en plusieurs branches; celles qui existent encore, outre la branche aînée, sont les Clermont-Tonnerre-Thoury, les Clermont-Montoison et les Clermont-Mont-Saint-Jean. Les principaux personnages qu'elle a produits sont :

**CLERMONT-TONNERRE** (Gaspard, marquis de), doyen des maréchaux de France, né en 1688, mort en 1781. Il se distingua à l'armée de Bohême en 1741, eut part à la défense de l'Alsace, au siège de Fribourg; commanda l'aile gauche à la bataille de Fontenoy, et eut sous ses ordres 32 escadrons à celle de Lawfeld. Il fut fait maréchal en 1747 et créé duc et pair à l'avènement de Louis XVI.

**CLERMONT-TONNERRE** (Stanislas, comte de), petit-fils du préc., né en 1747, fut élu en 1789 député de la noblesse aux Etats généraux, fonda avec Malouet le *club des Amis de la monarchie*, rédigea avec Fontanes le *Journal des Impartiaux*, présida deux fois l'assemblée, et y fit adopter des mesures sages. Il fut massacré par la populace dans la journée du 10 août 1792. Ses *Opinions* ont été recueillies et imprimées en 1791, 4 vol. in-8.

**CLERMONTAIS**. V. CLERMONT.

**CLERSELIER** (Claude), cartésien, né à Paris en 1614, mort dans cette ville en 1684, a été l'éditeur et le traducteur de plusieurs des ouvrages de Descartes, spécialement de ses *Lettres*, Paris, 1667, et de ses *Principes*, 1681. Il eut pour gendre Rohault, dont il publia les *Œuvres posthumes*, 1682.

**CLERVAL**, ch.-l. de cant. (Doubs), à 16 kil. E. de Baume-les-Dames; 1254 hab. Station. Fondée par l'empereur Othon de Souabe en 1195 et réunie au comté de Montbéliard. A la France depuis 1762.

**CLÉRY**, ch.-l. de cant. (Loiret), à 15 kil. S. O. d'Orléans; 1025 hab. On y remarque l'église *Notre-Dame-de-Cléry*, l'une de celles où Louis XI faisait ses dévotions : elle contient le tombeau de ce roi.

**CLÉRY**, valet de chambre de Louis XVI, montré à son maître au milieu de ses malheurs une inviolable fidélité. Il rejoignit la famille royale en 1794, fut employé par elle dans différentes missions, et mourut à Vienne en 1809. On a de lui un *Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple pendant la captivité de Louis XVI*, Londres, 1798.

**CLET** (S.), pape. V. ANACLET.

**CLEVELAND**, v. des Etats-Unis (Ohio), sur le lac Érié, à l'embouch. de la Cuyahoga. Fondée en

1796, elle n'avait encore que 6000 hab. en 1840; elle en compte auj. 42 000. Evêché catholique.

**CLÈVES**, *Cliria* en latin moderne, v. des États prussiens (prov. Rhénane), anc. capit. du duché de son nom. auj. ch.-l. de cercle dans la régence de Dusseldorf et à 75 k. N. O. de cette v.; 8000 h. On remarque le palais du gouverneur, le jardin royal, la tour du Cygne. Un canal la fait communiquer avec le Rhin. École de médecine, synagogue, etc. — Cette ville est très-ancienne; elle fut détruite par les Normands au 1<sup>x</sup> siècle; rebâtie peu après, elle devint le ch.-l. du comté (depuis duché) de Clèves. Elle appartient à la France de 1794 à 1814, et fut une des sous-préf. du dép. de la Roër.

**CLÈVES** (duché de), ancien État immédiat de l'empire d'Allemagne, s'étendait le long de la Meuse et du Rhin, entre l'évêché de Münster à l'E., le Brabant à l'O., la Gueldre au N. O. et au N., le duché de Berg au S. Il faisait partie du cercle de Westphalie, et se subdivisait en 3 cercles particuliers, Clèves, Wesel, Emmerich; ch.-l. général, Clèves. — Le pays de Clèves porta d'abord le titre de comté. A la mort de Jean, dernier comte de la 1<sup>re</sup> maison de Clèves, 1368, sa nièce Marguerite porta le comté à Adolphe II, comte de la Marck, en qui commence une 2<sup>e</sup> dynastie de comtes de Clèves ou dynastie des Clèves-et-la-Marck. Celle-ci fit ériger Clèves en duché (1417) par l'empereur Sigismond, et y réunit les duchés de Berg et de Juliers, le comté de Ravensberg, les seigneuries de Raveustein, Winnenthal, Breskand. Elle s'éteignit en 1609 dans la personne de Jean-Guillaume III, dont la succession est fameuse dans l'histoire sous le nom de succession de Juliers (V. JULIERS). Les traités de Dusseldorf, 1624, et de Dorsten, 1666, donnèrent à Sigismond, électeur de Brandebourg, qui avait épousé la princesse Anne, nièce du dernier duc, presque tout le duché de Clèves, avec La Marck et Ravensberg; le reste échut au comte palatin de Neubourg. En 1794, la France conquit le duché, et le comprit dans le départ. de la Roër. Rendu en 1814 à la maison de Brandebourg, il devint la régence de Clèves, dans la prov. prussienne de Clèves-et-Berg, puis fut adjoint à la régence de Cologne et enfin à celle de Dusseldorf.

**CLICHIENS**, parti qui désirait le retour de la royauté, avait formé, après le 9 thermidor an II (26 juillet 1794), un club qui s'assemblait rue de Cligny. Ce parti fut renversé par le Directoire au 18 fructidor an V (4 sept. 1797). On y comptait Pichegru, Royer-Collard, Camille Jordan.

**CLICHY-LA-GARENNE**, commune du dép. de la Seine, arr. de St-Denis, à 6 kil. N. O. de Paris, auj. presque contiguë à la nouvelle enceinte; 17 473 h. Anc. château royal, où se tint un concile en 636, et où le roi Jean institua l'ordre de l'Étoile en 1351; église construite en 1612 par S. Vincent de Paul. Produits chimiques; blanchisseries, cristalleries. Le 30 mars 1814, la garde nationale de Paris, commandée par le maréchal Monecy, eut un engagement avec les alliés.

**CLIFFORD** (George), comte de Cumberland, né dans le Westmoreland en 1558 d'une anc. famille connue dès le 11<sup>x</sup> siècle, mort en 1605, fut un des favoris de la reine Elisabeth. Il servit dans la marine anglaise, arma plusieurs bâtiments à ses frais, contribua à la destruction de l'invincible Armada, et fit onze expéditions contre les Espagnols et les Portugais. Il fut l'un des pairs qui condamnèrent à mort Marie Stuart — Thomas Clifford, 1630-73, fut sous Charles II un des membres du ministère de la *Cabal* et poussa le roi à se vendre à Louis XIV.

**CLIFFORD** (George), jurisconsulte hollandais, s'est fait un nom comme botaniste. Il avait réuni dans sa terre d'Hartecamp la plus belle collection de fleurs qui existât de son temps; il en confia la direction à Linné, dont il fut le constant protecteur. Linné décrivit sa collection sous le nom d'*Herbarium Cliffortianum* et donna son nom à un genre botanique.

**CLIFFORD**, îles de l'archipel de Corée. V. CORÉE.

**CLIFTON**, beau village d'Angleterre (Glocester), près de l'Avon, à 7 kil. O. de Bristol; 12 400 hab. Eaux thermales, sites pittoresques, air salubre et chaud, qui ont valu à ce lieu le nom de *Montpellier de l'Angleterre*. Evêché catholique, récemment créé.

**CLIMAQUE** (S. JEAN), docteur de l'Église, né en Palestine vers 525, m. en 605, se consacra à la viesolitaire et passa 59 ans dans les déserts du mont Sinaï. Il a laissé des œuvres spirituelles, imprimées en grec et en latin, Paris, 1653. Son principal ouvrage est le *Climax* ou *Échelle du Ciel*, traduit en français par Arnauld d'Andilly, Paris, 1688; c'est de cet ouvrage qu'il a tiré le surnom de *Climaqué*.

**CLINTON** (sir Henry), général anglais. Après avoir servi dans la guerre d'Amérique (1775), sous Burgoyne et Howe, il commanda en chef. Il entra à New-York, s'empara de Rhode-Island et de Charlestown, mais il éprouva ensuite des revers quoiqu'il eût réussi à corrompre le général américain Arnold, et fut rappelé (1781). Il mourut en 1795, étant gouverneur de Gibraltar. Il a publié en 1784 des *Réflexions sur la guerre d'Amérique*.

**CLINTON** (George), vice-président des États-Unis d'Amérique, né en 1739, mort en 1812. Élu membre de l'Assemblée coloniale de 1773, il s'opposa aux prétentions du gouvernement anglais, siégea au congrès en 1775, prit les armes, fit avec succès contre Henry Clinton une guerre défensive, et l'empêcha de se réunir à Burgoyne. Nommé en 1777 gouverneur de l'État de New-York, il travailla pendant 30 ans au bien-être de cette province. En 1804 il fut élu vice-président des États-Unis et président du sénat.

**CLINTON** (Henri-Fines), chronologiste, né à Londres en 1781, mort en 1853, se fit recevoir maître ès arts à Oxford en 1805, et fut député au Parlement de 1806 à 1826. Il publia de 1827 à 1834 les *Fasti Hellenici* et les *Fasti Romani*, ouvrages qui font autorité. On lui doit aussi un *Épître de la chronologie civile et littéraire de la Grèce jusqu'au siècle d'Auguste*.

**CLIO**, une des neuf Muses, préside à l'histoire. Elle a pour attributs une couronne de lauriers, une trompette, qu'elle porte de la main droite, et un rouleau de papier, qu'elle tient de la main gauche.

**CLISSA**, *Andetrium*, en allemand *Clutz*, c.-à-d. *clef*, v. et forteresse des États autrichiens (Dalmatie), à 9 kil. N. E. de Spalatro; 1300 hab. Souvent prise et reprise par les Turcs et les Vénitiens.

**CLISSON**, ch.-l. de cant. (Loire-Inf.), sur la Sèvre Nantaise, à 26 kil. S. E. de Nantes; 2251 hab. Tanneries, papeteries. Elle a beaucoup souffert pendant les guerres de la Vendée. Ruines de l'anc. château des seigneurs de Clisson.

**CLISSON** (Olivier de), connétable de France, né en 1336 en Bretagne, était fils d'Olivier III de Clisson, à qui Philippe de Valois fit trancher la tête, le soupçonnant d'entretenir des intelligences avec Édouard III qui soutenait Jean de Montfort contre Charles de Blois, 1343. Clisson servit d'abord le duc de Bretagne et se signala en 1364 à la bat. d'Auray, où se termina en faveur du comte de Montfort la querelle des maisons de Montfort et de Blois. Il passa ensuite au service de la France, 1368, devint le frère d'armes de Du Guesclin, aida ce héros à détruire les *grandes compagnies* qui ravageaient le royaume et rejeta les Anglais en Guyenne; fut créé connétable à la mort de Du Guesclin (1380), et contribua puissamment en 1382 à la victoire de Rosebecq gagnée sur les Flamands. Privé de sa charge, en 1392, pendant la démenée de Charles VI, et condamné par le Parlement, il se retira en Bretagne, et mourut en 1407 à son château de Josselin. Clisson ternit sa gloire par sa cruauté : on le surnommait *le Boucher*. Il eut beaucoup d'ennemis, entre autres Pierre de Craon qui tenta de l'assassiner (V. CRAON).

**CLISTHÈNE**, Athénien, de la famille des Alcéméonides, fils de Mégacles et aïeul de Périclès, se mit à la tête du parti démocratique, chassa Hippias (510). fut lui-même exilé par les intrigues d'Isagoras. Chef

du parti aristocratique que soutenait Cléomène, roi de Sparte; mais rentra bientôt et devint tout-puissant: il modifia la législation de Solon, créa 10 nouvelles tribus et augmenta le sénat de 100 membres. On lui attribue l'institution de l'*ostracisme*.

**CLITOMAQUE**, philosophe cartaginois, vint à Athènes, reçut les leçons de Carnéade et dirigea l'Académie après lui, de 140 à 128 av. J.-C. Parvenu à un âge très-avancé, il se donna la mort.

**CLITON**. V. GUILLAUME CLITON.

**CLITUMINUS**, riv. d'Ombrie, tombait dans le Tivoli, affluent du Tibre. Ce n'est plus qu'un ruisseau.

**CLITUS**, général macédonien, frère d'Hellanicé, nourrice d'Alexandre le Grand, suivit ce prince dans ses expéditions militaires, et lui sauva la vie au passage du Granique. Dans un festin, Alexandre, échauffé par le vin et irrité de ce que Clitus mettais les exploits de son père Philippe au-dessus des siens, le tua de sa propre main (326). Revenu à lui, il le pleura et lui fit faire des funérailles magnifiques.

**CLIVE** (Robert, lord), pair d'Irlande, gouverneur du Bengale, né en 1725 dans le comté de Shrop. Il éleva au plus haut degré de prospérité la Compagnie des Indes, s'empara d'Arcot en 1750, de Calcutta en 1755, chassa les Français des ports du Gange, remporta sur les indigènes une victoire décisive à Plassey, 1757, et força tous les nababs du Bahar, du Bengale et l'Orissa à reconnaître la domination anglaise. Malgré ses services, il se vit en 1773, à son retour en Angleterre, accusé de concussion: la Chambre des communes le déclara innocent; néanmoins il fut si vivement affecté d'une telle accusation que dans son désespoir il se donna la mort, 1774.

**CLODION**, dit *le Chevelu*, passe pour le 2<sup>e</sup> roi de France. On le fait succéder à Pharamond vers 427. Parti du château de Disparg en Thuringe, il passa le Rhin, prit, dit-on, Tournay et Cambrai, fut défait par Aélius, et néanmoins se rendit maître ensuite de l'Artois et d'Amiens. On ajoute qu'après la prise de cette ville, il envoya un de ses fils assiéger Soissons. Ce jeune prince ayant été tué au siège de cette ville, Clodion en mourut de douleur, 448.

**CLODION** (Claude), sculpteur, né à Nancy vers 1745, mort en 1814, a excellé dans le genre gracieux, et a exécuté en terre cuite des groupes dans le style Louis XV qui sont encore très-recherchés. Il a aussi exécuté des œuvres de grande proportion, notamment *l'Hercule en repos*, *le Fleuve Scamandre*, *le Déluge*, un buste de *Tronchet*, etc.

**CLODIUS** (P.), citoyen turbulent, issu de la famille patricienne des Claudius, dénatura son nom de noble et se fit plébéien afin de brigner le tribunat. Promu en 59 à cette dignité, il fit rendre une foule de lois populaires, persécuta les citoyens les plus estimés, fit exiler Cicéron et éloigner Caton. Il fut tué par les esclaves de Milon, l'an 51 av. J.-C. à la suite d'une querelle qu'il eut avec celui-ci sur une grande route, et qu'il avait lui-même provoquée. Aussi libertin et impie que séditeur, il se rendit coupable d'inceste et de sacrilège; accusé d'avoir pénétré déguisé en femme dans le lieu secret où se célébraient les mystères de la Bonne-Déesse, d'où les hommes étaient exclus, il n'échappa à la condamnation qu'en achetant ses juges.

**CLODOALD**. V. CLOUD (S.).

**CLODOMIR**, 2<sup>e</sup> fils de Clovis et de Clotilde, eut en partage le royaume d'Orléans (511), s'unit à ses frères pour combattre Sigismond, roi de Bourgogne, le prit et le fit mourir en 524, mais périt la même année, dans une bat. contre Gondemar, successeur de Sigismond. Il laissa 3 enfants: les deux premiers, Gontaire et Théobald, furent massacrés, en 533, par Childebert et Clotaire, leurs oncles; le 3<sup>e</sup>, Clodoald (S. Cloud), parvint à se sauver.

**CLOGHER**, bourg d'Irlande (Tyronne), à 22 kil. S. E. d'Omagh. Anc. évêché catholique (transféré à Carrickmacross); évêché anglican.

**CLONMACNOIS**, bourg d'Irlande (King's county),

à 8 kil. O. de Forbane; 4000 hab. Anc. évêché; ruines de la cathédrale, tombeaux de rois irlandais.

**CLOMELL**, v. d'Irlande, sur le Suir, à 40 kil. N. O. de Waterford, ch-l. du comté de Tipperary; 18000 h., la plupart catholiques. Patrie de Sterne.

**CLONTARF**, v. d'Irlande, à 4 kil. N. E. de Dublin, sur la côte. O'Brien y tua les Danois en pièces, 1014, et par là rendit l'indépendance à l'Irlande.

**CLOOTZ** (J. B. DU VAL-DE-GRÂCE, baron de), connu sous le nom d'*Anacharsis Clotz*, noble prussien, d'une famille riche, né à Clèves en 1755, étudia à Paris, adopta avec enthousiasme les principes de la Révolution, échangea ses prénoms contre celui du philosophe Anacharsis, se mit en tête de réformer les peuples et les Etats, et prit le titre d'*Orateur du genre humain*. Naturalisé Français, il fut député à la Convention par les électeurs de l'Oise, et se signala par son exaltation. Robespierre, se méfiant d'un *sans-culotte* qui avait 100 000 livres de rente, l'accusa d'être un agent de l'étranger, et le fit monter sur l'échafaud (1794). Il a publié quelques écrits où il attaque toutes les puissances, Dieu lui-même. Les principaux sont: *Certitude des preuves du Mahométisme*, 1780; *la République universelle*, 1793.

**CLOPINEL**. V. MEUNG (Jehan de).

**CLOSTERCAMPT, CLOSTERSEVEN**. V. KL....

**CLOS VOUGEOT**, célèbre vignoble de Bourgogne (Côte-d'Or), à 22 kil. N. E. de Beaune et à 6 de Nuits. C'est un des grands crus de Bourgogne.

**CLOTAIRE I**, roi de France, fils de Clovis et de Clotilde, né en 497, ne fut d'abord que roi de Soissons ou de Neustrie, 511, et finit par devenir (en 558) maître de la France entière, par la mort successive de ses frères. Il participa en 532 au meurtre des enfants de son frère Clodomir, héritiers du roy. d'Orléans; fit périr en 558 son propre fils Chramne, qui s'était un instant révolté contre lui, et surpassa tous les princes de son temps par ses débauches. Il ne manqua pourtant pas de courage, et entreprit quelques expéditions heureuses, notamment au delà des Pyrénées, avec Childebert. Il mourut en 561.

**CLOTAIRE II**, fils de Chilpéric et de Frédégonde, succéda à son père dans le roy. de Soissons en 584, à l'âge de 4 mois. Il fut défendu par Frédégonde, régente du royaume, contre Childebert II, son cousin, roi d'Austrasie. Après la mort de Thierry II, il s'empara de l'Austrasie (613), et fit périr Brunehaut d'un affreux supplice. Maître de toute la France, il attaqua les Saxons et tua de sa main Bertoald, leur duc. Après cette victoire il ne s'occupa plus qu'à faire régner dans ses Etats la justice et l'abondance. Il mourut en 628, laissant deux fils, Dagobert et Aribert. C'est du règne de Clotaire II que date l'immovibilité des maires du palais (614).

**CLOTAIRE III**, fils aîné de Clovis II, eut en partage la Neustrie et la Bourgogne, l'an 656, et régna sous la tutelle de sa mère Bathilde et d'Ébroin, maire du palais, qui finit par usurper toute l'autorité. Clotaire mourut, à ce que l'on croit, en 670, à 18 ans.

**CLOTAIRE IV**, roi d'Austrasie en 717, mort en 719, fut mis sur le trône par Charles-Martel, maire du palais, qui régna en son nom.

**CLOTIO**, la plus jeune des trois Parques; elle tient la quenouille et file la destinée des hommes.

**CLOTILDE** (Ste), fille de Chilpéric, roi des Bourguignons, épousa en 493 Clovis, roi des Francs, et contribua beaucoup à la conversion de son époux. Elle eut de lui Clotaire I, Clodomir et Childebert. Après la mort de Clovis, en 511, elle vit avec douleur la guerre s'allumer entre ses enfants, n'ayant pu les accorder, elle se retira à Tours auprès du tombeau de S. Martin, où elle mourut en 545. Clotilde fut canonisée; on la fête le 3 juin. Une église récemment construite à Paris (fig St-Germain) a été placée sous l'invocation de Ste Clotilde.

**CLOTILDE DE SURVILLE**. V. SURVILLE.

**CLOUD** (S.), ou CLODOALD, fils de Clodomir et petit fils de Clovis. Après la mort de son père, il échappa

au meurtre commis sur ses deux frères aînés par Childebert et Clotaire, se consacra à la vie monastique, et mourut (560), près de Paris dans une retraite qui a pris de lui le nom de St-Cloud (V. ST-CLOUD).

**CLOVIS**, roi des Francs, né l'an 465, succéda l'an 481 à son père Childéric I. Le roy, qu'il reçut en héritage était resserré entre la mer au N., l'Escaut à l'E., les diocèses de Thérouane et de Boulogne à l'O. et le diocèse de Cambrai au S.; mais il ne tarda pas à l'étendre. Il attaqua d'abord et vainquit Syagrius, qui gouvernait pour les Romains le diocèse de Soissons (486), s'empara de ce diocèse et fit de Soissons sa capitale. Quelques années après (493), il s'empara aussi de Paris et y transporta sa résidence. En 496 il défait les Allemands à Tolbiac; après cette victoire il embrassa le christianisme, à la sollicitation de son épouse Clotilde, se fit baptiser à Reims avec 3000 des siens, et reçut l'onction sainte des mains de S. Remy. Il envahit en 497 l'Armorique et battit en 500 Gondehaud, roi de Bourgogne. En 507, il gagna la bataille de Vouillé sur Alarie, roi des Visigoths, qu'il tua de sa main, et s'empara de l'Aquitaine. Il reçut alors de l'empereur Anastase les titres de consul et de patrice. Il souilla la fin de son règne par le meurtre de plusieurs chefs, ses rivaux. Il mourut en 511, laissant ses États à ses 4 fils, Thierry, Clodomir, Childebert et Clotaire.

Clouis II, un des rois *fainéants*, 2<sup>e</sup> fils de Dagobert, régna après lui sur la Neustrie et la Bourgogne (638-656), et mourut à 22 ou 23 ans.

Clouis III, un des rois *fainéants*, fils de Thierry III, lui succéda en 691, à 9 ans, et mourut en 695.

**CLOYE**, ch.-l. de c. (Eure-et-Loire), sur le Loir, à 13 k. S. O. de Châteaudun; 1500 hab.

**CLOYNE**, v. d'Irlande (Cork), à 26 k. E. de Cork; 6000 h. Evêchés catholique et Anglican. Cathédrale.

**CLUNY**, *Cluniacum*, ch.-l. de c. (Saône-et-Loire), à 20 k. N. O. de Mâcon, sur la r. g. de la Grosne; 3407 h. Collège. Dépôt d'étalons. Papeterie, poterie, vannerie. Restes d'une célèbre abbaye de Bénédictins (V. ci-après); belle église gothique.

**CLUNY** (abbaye de), abb. de Bénédictins, instituée au x<sup>e</sup> siècle par Bernon, abbé de Gigniac, avec les libéralités de Guillaume I, duc d'Aquitaine, était chef d'ordre. Fondé en 910, réformé en 930 par S. Odon, l'ordre de Cluny compta parmi ses abbés Pierre le Vénéral et le card. L. de Guise. L'abbé de Cluny s'appela longtemps *l'abbé des Abbés*; mais un concile de Rome, en 1126, ayant adjugé ce titre à l'abbé du Mont-Cassin, l'abbé de Cluny prit le titre d'*archi-abbé*. En 1770 plus de 600 bénéfices et 2000 maisons en Europe dépendaient de l'abbaye de Cluny. L'ordre fut dissous en 1790. V. *l'Histoire de l'abbaye de Cluny*, par M. Lorain.

**CLUSES**, bourg de France (Hte-Savoie), ch.-l. de cant., au pied du St-Sigismond et au débouché du défilé de l'Arve, à 14 k. S. E. de Bonneville; 1625 h.

**CLUSIUM**, primitivement *Camars*, auj. *Chiusi*, v. d'Etrurie, sur le Clanis, fut la capit. de Persenna.

**CLUSIUS**, botaniste. V. LECLUSE.

**CLUVIER** ou **CLUWER** (Phil.), *Cluverius*, savant géographe, né à Dantzick en 1580, possédait presque toutes les langues de l'Europe. Il voyagea en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie, enseigna avec distinction à Leyde, et y mourut en 1623. Ses ouvrages les plus importants sont : *Germania antiqua*, Leyde, 1616, 1 vol. in-fol.; *Italia antiqua*, 1624, 2 vol. in-fol.; *Introductio in universam geographiam, tam veterem quam novam*, 1629, in-12, trad. en français par le P. Labbe, 1697, avec les notes de Reiskius.

**CLYDE**, *Glota*, riv. d'Ecosse, naît près d'Elvanfoot, au S. de Crawford, reçoit la Mouse, le Calder, le Douglas, l'Avon; baigne Lanark, Hamilton, Glasgow, Renfrew, et se perd après un cours de 128 kil. dans le *Frith-of-Clyde*, que les Romains appelaient *Glota æstuarium*. Elle forme plusieurs cataractes.

**CLYPEA**, *Aklib*, v. d'Afrique. V. ASPIS.

**CLYTEMNESTRE**, fille de Tyndare, roi de Sparte, et de Leda, et sœur d'Hélène, fut mariée à Agamemnon, roi d'Argos. Pendant que ce prince était au siège de Troie, elle s'abandonna à de criminelles amours avec Égisthe; de concert avec lui, elle assassina son époux à son retour de l'expédition. Ils régnerent quelques années sur Argos, mais dans la suite ils furent tous les deux mis à mort par Oreste, fils d'Agamemnon. Alferi, Lemercier et Soumet, après Eschyle, Sophocle et Euripide, ont mis sur la scène le crime de Clytemnestre et la fin tragique d'Agamemnon.

**CNEMIS**, montagne et ville des Locriens Épicnémidiens, au S. E. de Scarphe, et en face de l'Eubée.

**CNIDE**, *Cnidus*, v. de Carie, dans la Doride, à l'entrée du golfe Céramique et sur la côte méridionale, était consacrée à Vénus; c'est dans cette ville qu'était la fameuse *Vénus de Praxitèle*. Patrie de Ctésias et d'Eudoxe. Conon y battit la flotte Lacédémonienne en 394.

**CNOSSE**, *Cnossus*, auj. *Ginossa*, capit. de la Crète sous Minos, sur la côte septentrionale. Patrie d'Épiménide. Aux environs était le fameux *Labyrinth*.

**COADJUTEUR** (de *co-adjuvare*, aider), prélat adjoint à un autre, particulièrement à un évêque, pour l'aider à remplir les fonctions de sa place. — On désigne souvent sous ce nom le cardinal de Retz.

**COANGO**, fleuve d'Afrique. V. ZAÏRE.

**COANZA**, riv. de la Guinée-Infér., sort probablement du pays des Cassanges, sépare les roy. d'Angola et de Benguela et se jette dans l'Océan Atlantique par 12° long. E. et 9° 10' lat. S.; après un cours d'env. 900 kil. Riv. très-large; fameuse cataracte à 265 kil. de son embouchure.

**COBAD**, roi persan. V. CABADÉS.

**COBBETT** (Will.), démagogue anglais, né en 1766, mort en 1835, fils d'un fermier du Surrey, passa plusieurs années aux États-Unis (1792-1800), publia divers pamphlets sous le pseudonyme de *Pierre le Porc Épic*; revint en 1804 en Angleterre, et y rédigea un journal radical qui fut souvent poursuivi. Élu en 1832 membre de la Chambre des Communes, il appuya chaudement la réforme parlementaire. Il a publié une *Histoire de la réforme en Angleterre et en Irlande*, 1826, et une bonne grammaire de la langue anglaise, *le Maître d'anglais*.

**COBDEN** (Richard), économiste anglais, né à Midhurst (Sussex) en 1804, m. en 1865; s'adonna de bonne heure à l'industrie, fonda et fit prospérer une manufacture de coton à Manchester; voyagea en Europe et en Amérique pour étudier les questions d'économie politique (1834-38); organisa en 1839 une association pour la liberté du commerce; défendit avec chaleur, à la Chambre des Communes, ses principes, qui finirent par triompher et par entraîner Robert Peel, d'abord leur ardent adversaire. Il se prononça en toute circonstance pour la politique de la paix et pour la constitution d'un tribunal arbitral entre les puissances. Ses plus importants *Discours* ont été réunis, Londres, 1850.

**COBENTZEL** (Louis, comte de), diplomate autrichien, né à Bruxelles en 1753, mort en 1808, fut ambassadeur d'Autriche à la cour de St-Petersbourg en 1779, conclut en 1795 un traité d'alliance avec l'Angleterre et la Russie, négocia en 1797 avec la France le traité de Campo-Formio, et signa la paix à Lunéville avec Joseph Bonaparte, 1801.

**COBIJA** ou **PUERTO DE LA MAR**, port de Bolivie (Potosi), sur le grand Océan, à l'emb. de Rio Salado. Port franc; consulats étrangers.

**COBLENTZ**, *Consuentes*, v. des États prussiens (prov. Rhénane), ch.-l. du gouv. de même nom, au confluent du Rhin et de la Moselle, à 718 k. E. N. E. de Paris; 26 000 hab. Place forte (V. EHRENBREITSTEIN), tribunal d'appel. Assez jolie ville. Beaux quais, églises remarquables, beau palais électoral (bâti en 1779), salle de spectacle, monument élevé au général Mar-

ceau. Gymnase, séminaire, école vétérinaire. Industrie active. Grand commerce, navigation active (par le Rhin). Les environs produisent des vins excellents, les meilleurs des bords de la Moselle. Patrie de Metternich. — Coblentz a été une des résidences des empereurs carlovingiens, et plus tard celle des électeurs de Trèves. Dans les premiers temps de la Révolution, Coblentz fut le rendez-vous des émigrés, qui y formèrent l'armée de Condé, et fut le quartier général des Prussiens qui marchaient contre la France. Prise par les Français en 1794, elle devint le ch.-l. du dép. de Rhin-et-Moselle. — Le gouvt de C. est situé sur les deux rives du Rhin, entre ceux d'Aix-la-Chapelle, de Trèves et de Cologne; il a 125 kil. sur 60, et compte 500 000 hab.

**COBOURG, Coburg**, ch.-l. de la principauté de Saxe-Cobourg-Saalfeld, à 84 kil. S. O. de Weimar, et à 815 k. E. N. E. de Paris; 10 000 hab. Château ducal, dit *Ehrenburg*; hôtel de ville, arsenal, 2 bibliothèques; collège, institution de sourds-muets. Laines, tissus de coton, orfèvrerie, porcelaines, fonderie de cloches et canons. Fondée au xiv<sup>e</sup> siècle, assiégée en 1430 par les Hussites et en 1632 par Wallenstein. Elle n'obtint d'importance qu'à partir de 1485, sous la ligne Ernestine, qui y résida.

**COBOURG** (Principauté de). V. SAXE-COBOURG.

**COBOURG** (Fréd. Josias, prince de SAXE-), général au service d'Autriche, né en 1737, fut chargé en 1792 du commandement de l'armée autrichienne dans la 1<sup>re</sup> coalition contre la France, obtint un 1<sup>er</sup> avantage sur Aldenhoven, gagna en 1793 la bataille de Nerwinde sur Dumouriez, et l'obligea d'évacuer la Belgique; mais fut battu par Moreau à Tourcoing, par Jourdan à Wattignies, à Fleurus (1794), et se vit contraint de quitter le commandement. Il se retira dans sa principauté d'Aldenhoven, et y mourut oublié en 1815. Pendant longtemps, le nom de Cobourg fut associé à celui de Pitt dans la haine nationale.

**COCAGNE**, pays imaginaire où le peuple avait tout en abondance et sans travail. Ce nom vient selon les uns du canton de *Cuccagna* en Italie, sur la route de Rome à Lorette, où l'on vit en effet à très-bas prix; selon d'autres, du poète macaronique Folengo, surnommé *Merlin Coccaie*, qui dans ses vers aurait décrit ce pays délicieux; ou enfin d'une fête instituée à Naples sous un nom analogue, dans laquelle on distribuait au peuple des comestibles et du vin.

**COCCÆUS NERVA**, empereur romain. V. NERVA. **COCCÆUS** (Jean cock, dit), théologien allemand, né à Brême en 1603, mort en 1669, professa l'hébreu et la théologie à Brême, à Franeker et à Leyde, et imagina un système d'interprétation de la Bible, qui consistait à entendre les mots et les phrases des Écritures dans tous les sens à la fois dont ils sont susceptibles. Ses œuvres forment 8 vol. in-fol., Amsterdam, 1673. Ses partisans furent appelés *Cocciæus*.

**COCHABAMBA**, v. importante de la Bolivie, dans le dép. du même nom, à 145 kil. N. O. de Chuquisaca; env. 30 000 hab. — Elle donne son nom à une prov. fertile qui compte 250 000 hab., et qui a pour ch.-l. Orpesa. Canné à sucre, coton, quinquina.

**COCHEREL**, village de France (Eure), à 13 kil. E. d'Evreux; 350 h. Du Guesclin y battit en 1364 le capit. de Buch, lieutenant de Charles le Mauvais.

**COCHIN**, v. de l'Inde anglaise (Madras), autrefois capitale de l'État de Cochin, sur la côte de Malabar, à 130 kil. S. S. E. de Calicut; 30 000 hab. Jadis évêché. Fondée en 1503, à ce qu'on croit, par Albuquerque, prise par les Hollandais en 1663; possédée par les Anglais depuis 1715.

**COCHIN** (Henri), célèbre avocat, né à Paris en 1687, mort en 1747, s'attacha au grand conseil du parlement et se plaça dès son début à la tête des avocats de son temps. On le regardait comme le modèle de l'éloquence du barreau. Ce qui reste de lui ne semble pas justifier cette haute réputation; c'est que son talent brillait surtout dans l'improvisation. Ses œuvres ont été recueillies en 1751, 6 vol. in-8, et

publiées de nouveau par M. Cochlin, avocat à la Cour de cassation, 1821-24, 8 vol. in-8. Cochlin joignait au talent oratoire beaucoup de piété et de modestie.

**COCHIN** (Jacq. Denis), fondateur de l'hospice Cochlin, né à Paris en 1726, mort en 1783, était curé de St-Jacques-du-Haut-Pas. Il se consacra tout entier au soulagement de ses paroissiens et fonda pour les pauvres du faubourg St-Jacques l'hospice qui porte son nom. Cette fondation eut lieu en 1780, au moyen de souscriptions volontaires. Cochlin a laissé des *Prônes* et autres œuvres spirituelles estimées, imprimées pour la plupart après sa mort.

**COCHIN**, famille de dessinateurs et de graveurs, a fourni plusieurs artistes distingués. Le plus connu est Ch. Nicolas, né à Paris en 1715, mort en 1790, qui fut garde des dessins du Cabinet du Roi, membre et secrétaire de l'Académie de peinture. Son œuvre contient plus de 1500 pièces, parmi lesquelles on remarque *Lycurge blessé dans une sédition*; la *Mort d'Ilipolyte*; *David jouant de la harpe devant Saül*; le *Frontispice de l'Encyclopédie*; les *Figures de la Jérusalem délivrée*, ainsi que celles des ouvrages de l'*Ari ste*; les *Seize grandes batailles de la Chine*. Il a aussi laissé quelques écrits sur les arts.

**COCHIN** (J. Denis), maire et député du 12<sup>e</sup> arrond. de Paris, avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation, né en 1780, mort en 1841, se voua à l'amélioration de l'instruction primaire et à la propagation des salles d'asile, et publia dans ce but un bon *Manuel des salles d'asile*, 1834, souvent réimprimé.

**COCHINCHINE**, dite aussi *Annam méridional*, contrée de l'Asie orientale, dans l'empire d'Annam, bornée par le Tonquin au N., le Laos et le Cambodge à l'O. et ailleurs par la mer; 1300 kil. sur 120; 2 000 000 d'h., dont 70 000 environ chrétiens. Ch.-l., Hué, qui est en même temps capitale de tout l'empire d'Annam. La religion dominante est le Bouddhisme. Climat brûlant; riz, sucre, cannelle très-prisée à la Chine, thé de qualité inférieure, vers à soie en immense quantité. — Les Portugais ont donné à ce pays le nom de Cochin-Chine, à cause de la ressemblance qu'ils lui trouvaient avec le pays de Cochin, situé sur la côte du Malabar, et à cause du voisinage de la Chine. La Cochinchine, qui depuis 1711 était une province du Tonquin, devint indépendante au xvi<sup>e</sup> siècle. Au xviii<sup>e</sup>, elle s'accrut du Cambodge et du Tsiampa, et devint ainsi le noyau de l'empire d'Annam (V. ANNAM). — En 1862, à la suite d'une longue guerre, la France se fit céder la Basse-Cochinchine (Bien-Hoa, Saïgon et Mytho) ch.-l., Saïgon. MM. Cortambert et de Rosny ont publié un *Tableau de la Cochinchine*, 1863, 8°.

**COCHON** (Charles), comte de Lapparent, né dans le Poitou en 1750. m. en 1825; fut député du tiers état du Poitou aux États généraux (1789), puis à la Convention, vota la mort du roi; fut membre du Comité de salut public, 1794, membre du Conseil des anciens, 1795, et ministre de la police sous le Directoire; fut, au 18 fructidor, relégué à l'île d'Oléron; devint sous le Consulat préfet, et fut nommé sénateur en 1809. Exilé en 1816, il reentra en France en 1818.

**COCHRANE** (sir Alex. FORESTER), amiral anglais, né en 1748, mort en 1832. Capitaine en 1782, il soutint un combat glorieux contre une escadre de cinq vaisseaux français dans la baie de Chesapeake, 1795; il suivit lord Abercromby dans la Méditerranée, et opéra le débarquement des troupes anglaises en Égypte, 1799. Contre-amiral en 1804, il contribua à la destruction de la flotte française dans la baie de San-Domingo. Pendant la guerre avec l'Amérique en 1813, il tenta vainement de s'emparer de la ville de Washington, mais ravagea en 1815 la Louisiane et la Nouvelle-Orléans. — Thomas Cochrane, son neveu, comte de Dundonald, né en 1775, mort en 1860, s'est rendu célèbre comme marin et comme démocrate. Il se signala d'abord dans les guerres contre l'Empire et faillit incendier la flotte française à Rochefort. Rayé des contrôles de la marine an-

glaise en 1814 pour avoir répandu de fausses nouvelles dans un but d'agiotage, il passa à l'étranger commanda en 1818 les forces navales du Chili contre l'Espagne, en 1822 celles du Brésil contre le Portugal, alla en 1826 secourir les Grecs contre les Turcs, et acquit une telle popularité qu'il put, en 1830, être rétabli sur les cadres de la marine et être promu en peu d'années au grade d'amiral. — John-Dundas Cochrane, dit *le Voyageur pédestre*, frère du précédent, traversa à pied la France, l'Espagne, le Portugal, puis l'Allemagne, la Russie et l'Asie jusqu'à Kamchatka, et mourut en 1825 à Valencia en Colombie, lorsqu'il se disposait à visiter à pied l'Amérique du Sud.

**COCKERILL** (John), industriel, né en 1790 à Haslington (Lancastre), mort en 1840, vint de bonne heure se fixer en Belgique, fonda en 1816 à Seraing près de Liège une vaste usine pour la construction des machines à vapeur, forma des établissements semblables à Liège, Verviers, Namur, Aix-la-Chapelle, St-Petersbourg, etc., et amassa une fortune immense, qui cependant fut compromise en 1830 par la révolution belge et en 1838 par la suspension des paiements de la banque de Belgique.

**COCONAS** (Annibal, comte de), Piémontais, favori du duc d'Alençon, entra avec La Mole dans un complot qui avait pour but de placer ce prince sur le trône après la mort de Charles IX, au préjudice de Henri III, et fut mis à mort en 1574.

**COCYTE**, *Cocytus*, ruisseau d'Épire, tombait dans le lac Achérusie; il roulait des eaux noires et bourbeuses, ce qui le fit placer au nombre des fleuves des Enfers. Les ombres de ceux qui étaient privés de sépulture erraient sur ses bords pendant cent ans.

**COD**, cap des États-Unis (Massachusetts), à 70 k. S. E. de Boston, par 42° 4' lat. N., 72° 27' long. O.

**CODANUS SINUS**,auj. mer Baltique.

**CODOGNO**, v. de Lombardie, à 22 kil. S. E. de Lodi; 8000 hab. Fromages dits de *Parmesan*. Les Espagnols en 1746, et les Français en 1796, y défirent les Autrichiens.

**CODRINGTON** (sir Édouard), amiral anglais, né en 1770, mort en 1851, commandait en 1827 la flotte anglaise dans la Méditerranée. Il unit ses forces à celles des amiraux français et russe pour mettre un terme aux cruautés exercées par Ibrahim en Morée contre les Grecs, força de concert avec eux le port de Navarin et anéantit en trois heures la flotte ottomane qui en disputait l'entrée (20 oct.). Cet acte d'énergie, qui rendit son nom populaire dans toute l'Europe, l'exposa cependant au blâme du cabinet tory qui gouvernait alors : on l'accusa d'avoir outre-passé ses instructions, et il ne tarda pas à être rappelé (1828). Il ne rentra en faveur qu'à l'avènement de Guillaume IV.

**CODRUS**, dernier roi d'Athènes (1160-1132), célèbre par son dévouement, était fils de Mélanthe. Ayant appris de l'oracle que, dans la guerre faite par les Doriens aux Athéniens, l'avantage resterait à celui des deux peuples dont le chef serait tué, il se dévoua volontairement pour les siens, en se jetant au milieu de la mêlée. Les Athéniens, ne trouvant personne digne de régner après lui, abolirent la royauté et confièrent l'autorité à des archontes. Médon, son fils, fut le premier appelé à cette charge.

**CODRUS**, mauvais poète du temps de Domitien, n'est guère connu que par ce vers de Juvénal (1<sup>re</sup> sat.):

*Vexatus toties ranci Theseide Codri.*

**COEFFETEAU** (Nic.), prédicateur et théologien, né en 1574 à St-Calais, mort en 1623, était dominicain. Il jouit de la faveur de Henri IV, qui le chargea de réfuter l'*Avertissement de Jacques aux rois catholiques*, devint en 1606 vicaire général de sa congrégation en France, et fut nommé en 1621 évêque de Marseille, mais ne put se rendre dans son diocèse. Outre un grand nombre d'écrits polémiques, on a de lui l'*Oraison funèbre de Henri IV* (1610), et une

traduction de l'*Histoire romaine* de Florus (1621), qui dans son temps était fort estimée, surtout pour le style. Il a aussi trad. l'*Argenis* de Barclay.

**COELIUS MONS**,auj. *Saint-Jean-de-Latran*, une des sept collines de Rome, à l'E. et près du mont Palatin, formait avec celui-ci un coteau parallèle à l'Aventin et séparé de ce mont par l'*Aqua Crabra*.

**COELIUS AURELIANUS**, médecin latin, que l'on croit contemporain de Galien (1<sup>er</sup> s. de J.-C.), était natif de Sicca en Numidie. On a de lui deux ouvrages : *Tardarum passionum libri V*, Bâle, 1529, in-fol., et *Acutarum passionum libri III*, Paris, 1533, in-8, réunis par Amman, Amsterdam, 1709, et par Haller, Lausanne, 1773. Ces ouvrages, écrits au point de vue de la secte des Méthodiques, paraissent n'être que des résumés d'ouvrages grecs.

**COELLO** (Sanchez), peintre portugais, élève de Raphaël et d'Antonio Moro, né en 1515. m. en 1590. Son talent distingué le fit appeler *le Titien portugais*. Philippe II le nomma son peintre, et le combla de ses bienfaits. Ses principaux ouvrages sont : *le Martyre de S. Sébastien*, le portrait de *S. Ignace*. — Claude C., peintre espagnol, 1621-93. Il s'efforça de réunir le dessin de Cano, la couleur de Murillo et les brillants effets de Velasquez, et produisit de beaux ouvrages qui lui valurent le titre de peintre du roi. L. Giordano ayant été appelé d'Italie pour faire à l'Escorial des travaux sur lesquels Claude Coello avait compté pour lui-même, il en mourut de chagrin.

**COESLIN**, v. des États prussiens (Poméranie), ch.-l. de régence, à 160 kil. S. O. de Dantzick, à 8 kil. S. de la Baltique; 7000 hab. Rues larges et bien bâties. Drap, lainages, tabac, etc. Elle souffrit beaucoup pendant la guerre de 1756. — La régence, entre la mer Baltique au N., la Prusse occid., à l'E. et au S. E., et la régence de Stettin à l'O., a 225 k. sur 130 et compte 420 000 hab.

**COËTHEN**, capit. du duché d'Anhalt-Coëthen, sur la Ziethe, à 20 kil. S. O. de Dessau; 6000 hab. Chemin de fer. Château ducal. Eaux minérales.

**COEUR** (Jacques), célèbre commerçant français, né vers 1400 à Bourges, envoya ses vaisseaux dans presque toutes les parties du monde alors connu, et acquit en peu de temps la fortune la plus considérable de l'Europe. Charles VII le nomma son argentier (trésorier de son épargne), l'ennoblit, lui confia plusieurs missions diplomatiques, et eut plus d'une fois recours à sa bourse : en 1448, Jacques Cœur lui prêta 200 000 écus d'or. Mais ses ennemis et ses envieux parvinrent à le perdre, et, après la mort d'Agnès Sorel, qui le protégeait, Charles, oubliant ses services, l'abandonna à l'avidité des courtisans, qui se partagèrent ses dépouilles. Accusé de crimes imaginaires, il fut jeté en prison (1453), mais il parvint à s'échapper et se sauva à Rome. Le pape Calixte III lui donna le commandement d'une partie de la flotte qu'il avait armée contre les Turcs. J. Cœur tomba malade pendant la campagne, et m. à Chio, en 1456. Sa mémoire fut réhabilitée par Louis XI. M. P. Clément a écrit sa *Vie*, Paris, 1852.

**COEUVRES**, bourg de l'Aisne, à 12 kil. O. de Soissons; 500 hab. Domaine de la famille d'Estrees, dont une branche portait le nom de seigneurs de Coeuvres.

**COFFIN** (Charles), né en 1676, mort en 1749, enseigna les belles-lettres à Paris au collège dit de Beauvais, puis remplaça Rollin comme principal de ce collège (1712), fut élu en 1718 recteur de l'université, et fit établir en 1719 la gratuité de l'instruction. Ses œuvres (publ. en 1755, 2 vol. in-12) se composent de discours latins et français et de poésies latines. Parmi celles-ci on remarque les *Hymnes* qu'il composa pour le bréviaire de Paris, et une charmante *Ode sur le vin de Champagne*.

**COGER**, professeur d'éloquence au collège de Mazarin, puis recteur de l'université de Paris, né à Paris en 1723, mort en 1780, a donné un *Essaim de l'Éloge du Dauphin* par Thomas, 1766, et du *Béti-saire* de Marmontel, 1767. Ayant dans ce dernier ou-



vrage censuré les philosophes, il s'attira la colère de Voltaire, qui l'a fort maltraité. Il a laissé une *Oraison funèbre de Louis XV* et des poésies latines.

**COGNAC, Condac**, ch.-l. d'arr. (Charente), sur la Charente, à 44 kil. O. d'Angoulême; 6968 hab. Trib. de 1<sup>re</sup> inst. et de commerce. Excellentes eaux-de-vie. Les environs produisent les vins blancs dits *des Grandes Borderies*. — Cognac faisait anciennement partie de la Saintonge, et eut des seigneurs particuliers jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle; elle fut alors réunie à l'Angoumois. Devenue possession anglaise au XII<sup>e</sup> s., elle ne revint à la France qu'en 1377. François I y naquit et y résida fort souvent. C'est à Cognac que fut signé avec le pape le traité de la *Ste-Ligue* (V. ce mot), en 1526. Cette ville, qui avait embrassé avec ardeur le Calvinisme, fut accordée en 1570 aux Protestants comme place de sûreté. Condé l'assiégea inutilement pendant la Fronde, en 1651.

**COHAHUILA** ou **MONTEFLOVEZ**, v. du Mexique, anc. capit. de l'État de Cohahuila. V. MONTEFLOVEZ.

**COHAHUILA**, État de la confédération mexicaine, borné à l'O. par celui de Chihuahua, au S. par le Zatecas, à l'E. par le Nouveau-Léon et le Texas; capit., Saltillo. Il compte 76 000 hab. et forme 4 dép.

**COHORN** (MENNO, baron de), habile ingénieur de la Hollande, le *Vauban hollandais*, né dans la Frise en 1641, mort en 1704, s'éleva de grade en grade au rang de lieutenant général, rendit à la Hollande les plus grands services dans les guerres qu'elle eut à soutenir contre Louis XIV, et se trouva plus d'une fois opposé à son rival Vauban. Son chef-d'œuvre est la forteresse de Berg-op-Zoom, longtemps regardée comme imprenable. Il a écrit en hollandais, sur l'art de fortifier les places, un ouvrage devenu classique, trad. sous le titre de *Nouvelle Fortification*, La Haye, 1706. Il a laissé son nom aux *mortiers à la Cohorn*, qu'un seul homme peut manœuvrer. Son fils a écrit sa *Vie*.

**COIGNY** (François DE FRANQUETOT, duc de), maréchal de France, né en 1670 au château de Coigny près de Coutances, mort en 1759, gagna avec le maréchal de Broglie sur les Impériaux, en 1731, les batailles de Parme et de Guastalla, et reçut en 1741 le bâton de maréchal. Il eut pour secrétaire le poète Gentil Bernard, qui l'a célébré dans ses vers. — Henri de C., 1737-1821, officier distingué, petit-fils du préc., fit partie de la société intime de Marie Antoinette, émigra, ne reentra en France qu'en 1814 et fut en 1816 nommé par Louis XVIII maréchal de France et gouverneur des Invalides. A. Chénier immortalisa sa nièce dans sa *Jeune Captive*. Sa petite-fille épousa le général Sebastiani.

**COIMBATOUR**, v. de l'Inde. V. KOIMBATOUR.

**COÏMBRE, Conimbriga**, v. de Portugal, ch.-l. du Beira, sur le Mondego, à 182 kil. N. E. de Lisbonne; 18 000 hab. Evêché, université (transférée de Lisbonne en 1308), la seule qu'il y ait en Portugal; belle cathédrale, superbe couvent de Ste-Claire, collèges divers, musée d'histoire naturelle, biblioth., etc. Aux env., belles cultures; oranges exquis, vins estimés. — Cette ville était très-forte sous les Romains; elle fut prise par les Goths, puis par les Maures, enfin par les Chrétiens, et devint la résidence de plusieurs rois du Portugal; on y voit les tombeaux de ces princes. Coïmbre souffrit beaucoup du tremblement de terre qui détruisit Lisbonne en 1755.

**COIRE**, en allemand *Chur, Curia Rhetorum* chez les anciens, v. de Suisse, ch.-l. du canton des Grisons, à 94 kil. S. E. de Zurich; 6000 hab., dont 230 seulement catholiques. Evêché catholique. Nombreux monuments gothiques: cathédrale, palais épiscopal, collège. Patrie d'Angelica Kaufmann. — Fondée au IV<sup>e</sup> s., et bientôt après agrandie par Constance. L'évêché de Coire, institué en 452, était jadis état d'Empire. Lors de la formation des trois ligues du pays des Grisons, Coire fut le ch.-l. de la Ligue Cadée.

**COISLIN**, famille noble de Bretagne, qui tire son nom de la seigneurie de Coislin (Loire-Inf.), a

fourni plusieurs personnages distingués, entre autres, Pierre de C., 1636-1706, évêque d'Orléans, puis cardinal, qui se signala par sa tolérance et s'opposa aux persécutions après la révocation de l'édit de Nantes; — et Henri, duc de C., neveu du préc., 1664-1732, prince-évêque de Metz, 1<sup>er</sup> aumônier du roi, homme aussi savant que pieux, qui fut membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions. Il légua à l'abbaye de St-Germain la riche bibliothèque qu'il avait reçue en héritage du chancelier Séguier, et dont les débris ont été réunis après 1793 à la Bibliothèque impériale.

**COÛFFER**, médecin. V. COYFFIER.

**COKE** (Edouard), juriconsulte anglais, né en 1549, fut successivement solliciteur de la couronne (1592), procureur général, président de la cour des plaids communs, 1<sup>er</sup> juge du banc du roi (1613), et rendit dans ces fonctions de grands services à Elisabeth et à Jacques I. Il fut chargé de poursuivre le comte d'Essex, Walter Raleigh, les auteurs de la conspiration des Poudres, et le duc de Somerset, ancien favori du roi. Il était en même temps un des membres les plus influents du Parlement et se faisait remarquer par son indépendance. Ayant irrité Jacques I et son favori Buckingham par sa courageuse opposition, il fut dépourvu de toutes ses dignités à la fin de sa carrière. Il mourut dans la retraite, en 1634, à 85 ans. On a de lui des *Institutes du droit d'Angleterre*, 1628, ouvrage classique, souvent réimprimé. 1660. Il eut pour rival et pour adversaire le fameux François Bacon.

**COLARDEAU** (Ch. P.), poète français, né en 1732 à Janville (Orléanais), mort en 1776, est un de nos bons versificateurs. Il a composé quelques poésies qui brillent surtout par la pureté et l'harmonie: *Épître d'Héloïse à Abélard*, imitée de Pope, 1758; *Héroïde d'Armide à Renaud*; *Épîtres de Minette* (1762); *Épître de Duhamel* (1764); les *Hommes de Prométhée*, 1775, et un poème sur le *Patriotisme*. Il s'essaya aussi, mais avec peu de succès, dans la tragédie et la comédie. Il fut reçu à l'Académie peu de jours avant sa mort. Ses œuvres forment 2 vol in-8, 1779.

**COLBERT**, v. maritime de Prusse (Poméranie), sur la Persante, à 2 kil. de son embouchure dans la Baltique, à 106 kil. N. E. de Stettin; 5900 hab. Place forte, petit port. Pêche et navigation actives; riches salines. Cette ville, jadis hanséatique, a soutenu 3 sièges contre les Russes, 1758, 1760, 1761, et un contre les Français, en 1807.

**COLBERT** (Jean Baptiste), ministre et secrétaire d'État, contrôleur général des finances sous Louis XIV, né à Reims en 1619, mort en 1683, était fils d'un fabricant de draps, et prétendait descendre d'une anc. famille d'Écosse. Il fut placé en 1648 dans les bureaux du secrétaire d'État Le Tellier, et passa peu de temps après dans ceux du cardinal Mazarin, dont il devint l'intendant. Il gagna l'estime de ce nouveau maître, qui à son lit de mort le recommanda à Louis XIV (1661), et l'année suivante, à la chute du surintendant Pouquet, il fut nommé contrôleur général. Bientôt, par ses soins, l'ordre et l'abondance remplacèrent le désordre et la disette; il mit un terme aux déprédations, et liquida les dettes de l'État; il rétablit les anciennes manufactures, en introduisit de nouvelles, particulièrement des manufactures de glaces et de tapis; il fit réparer les grandes routes, en ouvrit plusieurs, et joignit les deux mers par le canal du Languedoc. Il encouragea le commerce, protégea les sciences, les lettres et les arts, fonda l'Académie des inscriptions (1663), celle des sciences (1666), celle d'architecture (1671), établit l'école de Rome, fit élever l'Observatoire, où Huygens et Cassini furent appelés, fit paver et éclairer Paris, embellit cette ville de quais, de places publiques, de portes triomphales (Portes St-Denis et St-Martin); on lui doit aussi la colonnade du Louvre et le jardin des Tuileries. En 1669 Louis XIV ajouta aux attributions de Colbert

le département de la marine, et bientôt la marine française prit un nouvel essor : en 1681 la France, victorieuse sur mer comme sur terre, comptait 176 bâtiments de guerre, tandis que, quelques années auparavant, elle en avait à peine une cinquantaine. Tout en faisant d'une manière si brillante les affaires de l'Etat, Colbert avait amassé une fortune considérable, qui s'élevait à environ dix millions; aussi à sa mort, le peuple, croyant voir dans cette fortune un signe de déprédation, insulta son cercueil; la postérité ne l'en a pas moins proclamé un des plus grands hommes du grand siècle. Reims lui a élevé une statue (1860). — Colbert laissa plusieurs enfants qui prirent aussi part aux affaires, entre autres le marquis de Seignelay, et un neveu, le marquis de Torcy, qui fut aussi ministre. — On doit à M. Clément une *Histoire de Colbert*, 1846, et à M. F. Jouleau des *Etudes sur Colbert*, 1856.

COLBERT (Charles Joachim), neveu du préc., né en 1667, mort en 1738, fut nommé en 1697 évêque de Montpellier, et fit rédiger par le P. Pouget le célèbre *Catechisme de Montpellier*; il se montra ardent janséniste. Ses écrits ont été condamnés à Rome.

COLBERT (Édouard), général de cavalerie, né à Paris en 1774, mort en 1854, s'enrôla sous la République, avança promptement, fut placé en 1809 comme général de brigade sous les ordres d'Oudinot, contribua au gain des bat. de Raab et de Wagram, fit avec éclat les campagnes de Russie, de Saxe et de France, et fut blessé à Waterloo. Il reconnut cependant les Bourbons et fut nommé en 1826 inspecteur général. Il s'attacha en 1830 au nouveau gouv't, qui le chargea de licencier la garde royale, et prit part en 1836 à la campagne de Constantinople. Il avait été fait pair de France en 1832. — Un autre général Colbert, Auguste, comte de l'Empire, né en 1777, fut tué à Cacabelos en Espagne en 1809.

COLCHAGUA, prov. du Chili, au centre, bornée à l'O. par l'Océan; 193 000 hab. Ch.-l., Curico. Mines d'or et de cuivre, excellentes eaux thermales.

COLCHESTER, *Camalodunum*, v. d'Angleterre (Essex), à 80 kil. N. E. de Londres; 18 000 h. Port sur la Colne. Quais, églises assez belles, théâtres; ruines d'un château d'Édouard l'Ancien, et d'une abbaye gothique. Manufactures d'étoffes de laine; chantiers de construction, pêche d'huitres pour Londres. C'est dans cette v. que naquit Ste-Hélène, mère de Constantin. Colchester a soutenu un siège célèbre contre les parlementaires en 1648.

COLCHIDE, *Colchis*,auj. *Iméréthie* et *Mingrétie*, contrée d'Asie anc., entre le Pont-Euxin à l'O., le Caucase au N., et l'Ibérie à l'E., est surtout célèbre par la Toison d'or, que la Fable place dans ce pays, et par l'expédition des Argonautes. Elle était arrosée par le Phaxe, dont les eaux, disait-on, roulaient des paillettes d'or. Les Colques (*Colchi*), ses habitants, étaient farouches, belliqueux, pillards. Les Grecs avaient fondé sur la côte quelques colonies, entre autres Dioscuride. Après avoir eu des rois nationaux, la Colchide tomba au pouvoir de Mithridate, roi de Pont; elle reconnut sous Trajan la domination romaine et fut annexée à la prov. de Pont.

COLDORÉ, habile graveur en pierres fines, jouit d'une très-grande vogue au xvi<sup>e</sup> siècle, fut honoré de la faveur de Henri IV, dont il grava le portrait avec une admirable perfection et fut appelé en Angleterre pour faire celui d'Elisabeth. *Coldoré* n'est qu'un surnom; on croit que son nom est Julien de Fontenay.

COLEAH, *Rapida Castra* ou *Cisse*, v. de l'Algérie (prov. d'Alger), à 45 k. O. S. O. d'Alger, sur le Mazfran, sur le revers mérid. du petit Sahel; 3 000 h. Orangers, citronniers, grenadiers. Point stratégique important. Les Français s'y sont établis en 1839.

COLEBROOKE (H. Thomas), indien, né à Londres en 1765, m. en 1837, fut envoyé dans l'Inde dès 1782 et devint en 1805 chef de justice à Calcutta. Tout en remplissant ses devoirs de magistrat, il se livra à une étude approfondie des langues orientales,

notamment du sanscrit, et revint après trente ans d'absence se fixer à Londres. Un des premiers, il a fait connaître à l'Europe la religion, la législation, l'histoire et la science de l'Inde; on remarque surtout ses travaux sur l'astronomie, l'algèbre et la philosophie des Hindous. Ses principaux mémoires, publiés dans les *Transactions de la Société asiatique* de Calcutta et de Londres, ont été réunis en 1837 sous le titre de *Miscellaneous essays*. M. Pauthier a trad. *l'Essai sur la philosophie des Hindous*, 1833-37. Colebrooke avait formé une riche collection de manuscrits hindous, dont il fit don à la Compagnie des Indes. Il est le fondateur de la Société asiatique de Londres.

COLERIDGE (Samuel TAYLOR), poète anglais, né en 1772 dans le Devonshire, mort en 1834. D'un caractère mobile, il changea sans cesse de goût et de carrière. Il se lia d'abord avec Southey et composa avec lui un drame intitulé *la Chute de Robespierre*. En 1795 il ouvrit un cours public sur l'histoire de la Révolution française, dont il était alors enthousiaste; il eut même un instant l'idée d'aller, avec Southey et un autre poète nommé Robert Lowell, établir chez les Illinois, en Amérique, une république égalitaire qu'il nommait *pantisocratie*; ce projet ridicule avorta bientôt. Il se mit alors à écrire des *Adresses au peuple*, discours qui firent assez de bruit; puis il rédigea le *Watchman*, recueil périodique qui cessa dès le 10<sup>e</sup> numéro. Abandonnant alors la politique pour la poésie, il fit paraître sa tragédie du *Remords*, et plusieurs recueils de *Ballades lyriques* qui eurent un grand succès. En 1798 il visita l'Allemagne et puisa dans les chants de *Minnesinger* et dans les légendes locales le sujet de nouvelles œuvres. Revenu à la politique, il combattit avec violence la Révolution qu'il avait d'abord exaltée. Une édition complète de ses *Œuvres* a été publiée en 13 vol. in-8, 1849-52. Le mérite de Coleridge comme poète est d'avoir protesté contre les lieux communs et la littérature factice de son temps, d'avoir consulté la nature, d'avoir ramené l'attention sur le moyen âge et suscité Byron. Coleridge brillait par l'esprit; un des grands cafés de Londres lui faisait des appointements pour qu'il y tint conversation.

COLETTE (Ste), née à Corbie en 1380, était fille d'un charpentier nommé Boilet. Elle entra dans l'ordre de Ste Claire et y introduisit une réforme qui rétablissait la rigidité primitive. Elle mourut à Gand en 1447. On la fête le 6 mars.

COLETTIS (Jean), ministre grec, né en 1784, m. en 1846, était en 1812 médecin de Mouktar-Pacha, fils d'Ali, pacha de Janina. Il attira à la cause de l'indépendance les Armatoles de l'Épire, dont il devint le chef, fut de 1821 à 1828 membre des gouvernements et des assemblées qui se succédèrent en Grèce; conçut et exécuta le plan de la belle campagne de 1826; fut, sous la présidence de Capo d'Istria, commissaire extraordinaire à Samos; fit, après le meurtre du président, partie du gouvernement provisoire, mais ne tarda pas à se retirer, par suite de dissentiments avec ses collègues, rentra au pouvoir en 1832 comme membre du gouvernement provisoire, rempli successivement sous le roi Othon les fonctions de ministre de la marine, de l'intérieur et de plénipotentiaire à Paris (1836-43), fut rappelé après la révolution du 15 septembre 1843, et contribua puissamment à fonder en Grèce le gouvernement représentatif. Premier ministre en 1844, il sut concilier les intérêts de la liberté avec ceux du pouvoir. A la fois guerrier et administrateur, Collettis rappelait les beaux types de la Grèce ancienne.

COLIGNY, ch.-l. de c. (Ain), à 22 kil. N. E. de Bourg; 1700 hab. Anc. seigneurie, qui a donné son nom à l'illustre famille des Coligny.

COLIGNY (Gaspard de) CHÂTILLON, sire de, général de France, fils de Gaspard de Coligny, maréchal de France sous François I, naquit à Châtillon-sur-Loing en 1517. Il fut élevé dans la religion catholi-

que et jouit d'abord d'une grande faveur à la cour. Après s'être distingué dans plusieurs campagnes, il fut nommé en 1552 par Henri II colonel général et amiral; il contribua au gain de la bat. de Renty et défendit St-Quentin contre les Espagnols. Mais après la mort du roi Henri II, las des intrigues de la cour, il résigna tous ses emplois et se retira dans ses terres; dans cette retraite, la lecture des livres des novateurs changea ses opinions religieuses, et il embrassa la Réforme. En 1561, lorsque la guerre éclata entre le parti protestant et le parti catholique, Coligny fut nommé par le premier lieutenant général; il combattit sous les ordres de Condé, et perdit avec ce prince la bataille de Dreux contre le duc Fr. de Guise. La mort de ce dernier, assassiné sous les murs d'Orléans, amena quelques années de paix. Les armes ayant été reprises de part et d'autre en 1567, Coligny eut part au combat indécis de St-Denis, puis à la bat. de Jarnac où périt Condé. Il devint après la mort de ce prince le chef du parti et perdit la bat. de Moncontour (1569). Après le traité de paix conclu à St-Germain en 1570, il reparut à la cour et fut accablé de caresses comme tous ceux de son parti. Mais le massacre de la St-Barthélemy se préparait, et l'amiral en fut une des premières victimes. Dans la nuit du 23 au 24 août 1572, Bèze l'assassina dans son appartement, et jeta son corps par la fenêtre dans la cour. Coligny était d'un caractère grave, doux et bienveillant; il a été général habile, mais malheureux. Castillon a écrit son *Histoire*. M. Bourquelot a publié en 1858 sa *Correspondance*.

**COLIGNY** (ODET de), frère du préc., dit le *cardinal de Châtillon*, né en 1515, occupa de hautes dignités dans l'Eglise et fut nommé cardinal en 1533; mais il embrassa dans la suite la Réforme et même se maria. Il fut excommunié, dépouillé de ses dignités et contraint de se réfugier en Angleterre, où il mourut en 1570, empoisonné par son valet de chambre.

**COLIGNY DANDELOT** (François). V. DANDELOT.

**COLIGNY-SALIGNY** (Jean, comte de), un des derniers rejetons de la maison Coligny, né à Saligny en 1617, mort en 1686, suivit la fortune du prince de Condé et prit part à sa révolte; mais ayant eu à se plaindre de lui, il devint son ennemi irréconciliable, et fit la paix avec la cour. Envoyé comme lieutenant général en Hongrie au secours de l'empereur contre les Turcs, il contribua puissamment à la victoire de St-Gothard, 1664. Il a laissé des *Mémoires*, longtemps inédits, et publiés seulement en 1844, par Monmerqué; il y traite fort mal le prince de Condé.

**COLIMA**, v. et port du Mexique, sur une riv. du même nom, à 440 k. O. de Mexico; 30 000 h. Ch.-l. d'un territoire qui s'étend sur le Pacifique et qui fait partie de l'Etat de Xalisco.

**COLIN-MAILLARD** (Jean), guerrier flamand du x<sup>e</sup> siècle, ainsi nommé du *maillet* redoutable dont il était armé, vivait dans le pays de Liège. On raconte que dans une bat. qu'il livrait au comte de Louvain, il eut les yeux crevés et n'en continua pas moins de se battre, frappant au hasard tout autour de lui. Le jeu de *Colin-Maillard* ne serait qu'un souvenir et une imitation de ce fait.

**COLISÉE**, *Colosseum*, immense et magnifique amphithéâtre de Rome, fut commencé par Vespasien et achevé par Titus. Il fut appelé *Colossée* parce que près de là était la statue colossale de Néron. Il avait 80 rangs de gradins et pouvait contenir plus de 80 000 spectateurs. C'est dans le Colisée que se livraient les combats de gladiateurs, et que les martyrs chrétiens étaient livrés aux bêtes. Le Colisée fut en partie détruit par des tremblements de terre et par la main des Barbares, lors de la prise de Rome au v<sup>e</sup> siècle; néanmoins ce qui en reste offre encore un aspect imposant. Au xvii<sup>e</sup> s., Benoît XIV le mit sous la protection de la religion en le consacrant aux martyrs. — Un monument analogue fut construit à Paris, dans les Champs-Élysées, sous Louis XV, pour les fêtes et les plaisirs publics;

mais il eut peu de succès et fut démolí dès 1784. Une rue du faubourg St-Honoré en a conservé le nom.

**COLLATIE**, *Collatia*, petite v. du Latium, à l'E. et près de Rome, sur un ruisseau tributaire de l'Anio. C'est là qu'eut lieu l'outrage fait par Sextus Tarquin à Lucrèce, femme de Tarquin Collatin.

**COLLATIN** (TARQUIN), *L. Tarquinius Collatinus*, neveu de Tarquin et mari de Lucrèce, ainsi nommé parce qu'il possédait de grands biens à Collatie. Après l'insulte faite à sa femme, il se mit avec Brutus à la tête du peuple pour chasser les Tarquins: il fut nommé consul avec lui (509 av. J.-C.). Peu après, ayant excité des soupçons dans le peuple comme tenant de trop près à la famille exilée, il fut forcé de se démettre de ses fonctions et de sortir de Rome.

**COLLÉ** (Ch.), homme de lettres, né à Paris en 1709, mort en 1783, était fils d'un procureur et cousin de Régnard. Il se lia avec Gallet, Panard, Piron, Crébillon fils; fit partie de la Société du *Caveau*, si célèbre par sa gaieté, et fut admis, vers 1730, dans celle du duc d'Orléans, qui le nomma son lecteur et son secrétaire. Il composa pour le théâtre de ce prince une foule de pièces et de parades fort gaies, et donna au Théâtre-Français deux bonnes comédies: *Dupuis et Desronais*, 1763; *La Partie de chasse de Henri IV*, 1774. On lui doit aussi nombre de chansons grivoises, dont la meilleure est *la Vérité dans le vin*. Les pièces qu'il avait composées pour le duc d'Orléans ont été réunies sous le titre de *Théâtre de société*, 1768, 2 vol. in-8. Quelques-unes de ses parades se trouvent, mais défigurées, dans le *Théâtre des Boulevards*, 1756. Le recueil de ses chansons, publ. en 1807, forme 2 vol. in-18. On a en outre de lui un *Journal historique ou Mémoires littéraires*, etc., 3 vol. in-8, 1805.

**COLLÈGE**, COLLÈGE DE FRANCE, SACRÉ COLLÈGE. V. ces mots au *Dict. universel des Sciences*.

**COLLETET** (Guill.), poète médiocre, né à Paris en 1598, mort en 1659, eut de la réputation dans son temps, jouit de la protection de plusieurs grands personnages, entre autres de Richelieu, dont il fut quelquefois le collaborateur et qui lui donna une fois 600 livres pour 6 mauvais vers. Il fut un des premiers membres de l'Académie française. Il épousa successivement trois de ses servantes; son inconduite le réduisit à la misère. On a de lui: 1<sup>o</sup> des poésies (tragédies, pastorales, etc.), parmi lesquelles on remarque le *Banquet des poètes*, 1646, et de nombreuses épigrammes; 2<sup>o</sup> des traités assez estimés sur la poésie morale, le sonnet, l'éplogue, réunis sous le titre d'*Art poétique*, 1658; 3<sup>o</sup> des traductions, entre autres, celles des *Couches de la Vierge*, de Sannazar. Il a laissé les *Vies des poètes français*, conservées manuscrites à la Bibliothèque du Louvre. — Son fils, François C., né en 1628, mort vers 1680, a aussi fait des vers (*Noëls nouveaux*, 1660; *le Tracas de Paris*, 1665; *la Muse cquette*, 1665); mais il est encore inférieur à son père. C'est ce second Colletet qui a été converti de ridicule par Boileau.

**COLLIBERTS**. V. CAGOTS.

**COLLIER** (Jérémie), écrivain anglais, né en 1650 dans le comté de Cambridge, mort en 1726, était ecclésiastique, mais ardent non-conformiste. Il s'opposa de toutes ses forces à la révolution de 1688 et renoua à ses fonctions pour ne pas prêter serment à Guillaume III. Outre des pamphlets de circonstance, on a de lui des *Essais de morale*, 1697, *Coup d'œil sur l'immoralité du théâtre anglais*, 1698, une *Histoire ecclésiastique d'Angleterre*, 1708, une traduction du *Dictionnaire de Moréri*, et un traité paradoxal, *Clavis universalis*, 1713, où il combat l'existence du monde extérieur.

**COLLIER** (Affaire du). V. ROHAN et LAMOTTE.

**COLLIN D'HARLEVILLE** (J. Fr.), poète comique du 2<sup>e</sup> ordre, né en 1755 à Mévoisins près de Chartres, mort à Paris en 1806, donna successivement *l'Inconstant*, 1786, *l'Optimiste*, 1788, *les Châteaux en Espagne*, 1789, *M. de Crac* 1791, *le Vieux Cé*

*libataire*, 1792, comédies en vers qui eurent un grand succès; la dernière est son chef-d'œuvre. Depuis, il ne fit que décliner. Il a aussi laissé des poésies fugitives. On trouve dans ses pièces une versification facile, des sentiments aimables et honnêtes, des détails charmants, mais peu de génie et de force comique. Collin d'Harleville était du caractère le plus aimable; il fut fort lié avec Picard et Andrieux. Ce dernier a publié son *Théâtre* et ses *Poésies*, 1805, 4 v. in-8, avec une excellente notice.

**COLLINÉE**, ch.-l. de c. (Côtes-du-Nord), à 22 k. N. E. de Loudéac; 650 h.

**COLLINGWOOD** (lord CUTHBERT), marin anglais, né en 1748 à Newcastle-on-Tyne, mort en 1810, prit part aux blocus de Toulon et de Brest et au combat du cap St-Vincent, fut nommé vice-amiral en 1804, enferma dans le port de Cadix l'amiral Villeneuve, contribua puissamment en 1805 à la victoire de Trafalgar et remplaça Nelson tué dans le combat. En 1809, il occupa les îles Ioniennes. En récompense de ses services, il avait été nommé pair d'Angleterre, avec une pension de 2000 liv. sterling.

**COLLINS** (John), géomètre anglais, de la Société royale de Londres, né en 1624 près d'Oxford, mort en 1683, était premier commis du bureau de l'exercice. Il fut en relation avec la plupart des savants de son temps et mérita d'être surnommé *le Mersenne anglais*. Il a laissé quelques ouvrages de mathématiques, mais il est surtout connu par le recueil intitulé : *Commercium epistolicum D. John Collins et aliorum de analysi promotum*, que la Société royale fit imprimer (1717) à l'occasion de la querelle élevée entre Newton et Leibnitz sur l'invention du calcul différentiel; il attribua la priorité à Newton. Ce document important a été réimprimé en France avec des additions, par MM. Lefort et Biot, 1856.

**COLLINS** (Ant.), libre penseur, né en 1676, à Heston près de Londres, mort en 1729, fut l'élève et l'ami de Locke. Il professa sur plusieurs points de la religion et de la métaphysique des opinions hardies, et passa sa vie dans de perpétuelles controverses; il fut même plusieurs fois obligé de se réfugier en Hollande. Il exerça néanmoins des fonctions importantes dans la magistrature et fut digne d'estime malgré son incrédulité. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur l'usage de la raison*, 1707; *Lettre à Dodwell sur l'immortalité de l'âme*, 1708; *Discours sur la liberté de penser*, 1713; *Recherches sur la liberté de l'homme*, 1717 (elle n'est, selon lui, que l'exemption de la contrainte physique); *Discours sur les bases et les preuves de la religion chrétienne*, 1723; *Examen des prophéties*, 1724. Il eut pour adversaires Clarke, Whiston, Sherlock, Hoadley, etc. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en français (*la Liberté de penser*, par Scheurler, 1714; *Du Principe des actions humaines*, par Lefebvre de Beauvray, 1754). On en trouve d'amples extraits dans l'*Encyclopédie méthodique (Philosophie anc. et moderne, art. Collins)*.

**COLLINS** (Williams), poète, né en 1720, à Chichester, débuta par des poésies qui ne reçurent pas d'abord du public l'accueil qu'elles méritaient, vécut dans un état voisin de la misère, perdit la raison dans ses dernières années et mourut en 1756, dans une maison d'aliénés. On a de lui des *Épigrammes orientales*, 1742, et des *Odes descriptives et allégoriques*, qui le placent au rang des premiers poètes lyriques de l'Angleterre; on estime surtout l'*Ode sur les passions*. Une bonne édition de ses œuvres a été donnée par Alex. Duce, avec notes, Londres, 1827.

**COLLIURES**, *Caulcoliberis* ou *Caucoliberum*, ch.-l. de c. (Pyrénées-Orientales), à 27 k. E. de Céret, sur la Méditerranée; 3274 h. Petit port, château fort au sommet d'un rocher, école d'hydrographie. Fabriques de liège; commerce de laine, de sardines, de thons. Excellents vins fins, dont quelques-uns connus sous les noms de Grenache et de Rancio. — Prise par Louis XIII en 1642.

**COLLO**, *Chull* ou *Collops* chez les anc., v. et port d'Algérie (prov. de Constantine), sur la Méditerranée, à 90 kil. N. de Constantine; 2000 hab. Corail, saïence. C'est dans cette ville que Bocchus livra Jugurtha. Florissante sous les Romains et les Vandales, indépendante au moyen âge, elle fut prise par les Turcs en 1520. Occupée en 1843 par les Français, qui ne s'y sont définitivement établis qu'en 1852.

**COLLOBRIÈRES**, ch.-l. de cant. (Var), à 33 kil. E. de Toulon; 1350 hab.

**COLLONGES**, ch.-l. de canton (Ain), à 28 k. S. O. de Gex. Station du chemin de fer de Paris à Lyon.

**COLLONGUE** ou **SIMIANE**. V. **SIMIANE**.

**COLLOQUES**, du latin *colloquium*, conférences religieuses tenues dans le but de discuter un point de doctrine ou de concilier des opinions diverses. Parmi les principaux colloques, on cite, dans les premiers temps du Christianisme, celui de Cascar en Mésopotamie, entre l'évêque Archélaüs et Manès; celui de Carthage, entre S. Augustin et les Donatistes; ceux de Marbourg (1529), de Ratisbonne (1541), de Montbéliard (1586), de Berne (1588), entre les Catholiques et les Réformés, et surtout celui de Poissy en 1561, sous Charles IX. Ce dernier avait pour but de réunir à l'Église catholique les Calvinistes de Genève: le cardinal de Lorraine d'un côté et Théodore de Bèze de l'autre y jouèrent le principal rôle; mais ce colloque n'amena aucun résultat et ne fit qu'aigrir les esprits.

**COLLOREDO**, anc. famille autrichienne qui tire son nom du château de Colloredo, dans le Frioul. On connaît surtout Jérôme, qui commanda les Impériaux en Bohême, où il fut battu par les Saxons, 1634, puis en Lorraine, où il fut pris par les Français, 1636; — Rodolphe, qui se signala à la bataille de Lutzen, 1632, refusa d'entrer dans le complot de Walstein, 1634, et défendit vaillamment Prague contre les Suédois, 1648; — Rodolphe Joseph, vice-chancelier de l'Empire, fait en 1763 prince du St-Empire; — Joseph, fils du précédent, 1735-1818, directeur général de l'artillerie, qui fit faire de grands pas à l'artillerie autrichienne; — Jérôme de C.-Mansfeld, 1775-1822, qui fit avec bravoure plusieurs campagnes contre les Français, tint tête à Masséna en Italie, et eut une grande part à la victoire remportée par les Autrichiens sur Vandamme à Culm en 1813.

**COLLOT D'HERBOIS** (J. Marie), conventionnel, né en 1751, était comédien ambulancier lorsqu'éclata la Révolution. Il vint à Paris, publia l'*Almanach du père Gérard*, qui le rendit populaire, se fit remarquer dans les clubs par sa forte voix autant que par son audace, fut un de ceux qui préparèrent la journée du 10 août (1792), fut nommé membre de la municipalité de Paris, et quelques jours après député à la Convention, et devint en 1793 membre du Comité de salut public. Envoyé en mission à Lyon, il y exerça les plus horribles cruautés, employant tour à tour contre cette malheureuse ville la main du bourreau, la fusillade et le canon. Néanmoins il fut, au 9 thermidor, un des premiers à dénoncer Robespierre, dont les hauteurs l'avaient blessé. La chute du tyran ne lui profita pas: un mois après il fut accusé, et déporté à la Guyane. Il y mourut, en 1796, d'une fièvre chaude. Collet d'Herbois avait composé une quinzaine de pièces, comédies ou drames, qui furent représentées avant et pendant la Révolution.

**COLMAN** (George), poète comique anglais, né en 1733 à Florence, était fils du résident anglais à la cour du grand-duc de Toscane, et mourut à Londres en 1794. Après avoir donné plusieurs pièces qui eurent beaucoup de succès, il devint un des entrepreneurs du théâtre de Covent-Garden; il vendit peu de temps après sa part d'intérêt et acheta l'entreprise du théâtre de Hay-Market, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il devint fou à la fin de sa vie. Ses meilleurs comédies sont : *Polly Honeycomb*, 1760, *la Femme jalouse* (imitée par Desforges), *le Mariage clandestin*, avec Garrick. Il a traduit en anglais Té-

rence et l'Art poétique d'Horace. Il avait publié pendant quelque temps le *Connaissieur*, recueil périodique. Ses *Œuvres* ont été réunies en 1777 et 1787. — Son fils, nommé aussi George, 1762-1836, travailla également pour le théâtre et composa entre autres pièces *John Bull*, 1805, l'une des meilleures comédies de l'Angleterre. George IV l'admettait dans sa familiarité, ainsi que Sheridan.

**COLMAR**, *Argentuaris* chez les anciens, *Columbaria*, *Colmaria* au moyen âge, ch.-l. du Haut-Rhin, sur l'Ill et le canal de la Focht, à 456 kil. E. de Paris (468 par Lunéville), 568 par chemin de fer; 22 629 hab. Ville forte. Cour impériale. Lycée (1856). On remarque l'hôtel de ville, la préfecture, la bibliothèque, l'église des Dominicains (où furent rédigés les célèbres *Annales de Colmar*), la statue du général Rapp. Fabriques d'indiennes, de châles, de foulards recherchés. Commerce de grains et de vins du Rhin. Séjour du graveur Schœn; patrie des deux Pfeffel, du directeur Rewbell et du général Rapp. — Colmar, bâtie près de l'anc. *Argentuaris*, n'était encore du temps des Francs qu'une mansue ou *villa* royale; sous l'empereur Frédéric II, en 1220, elle était devenue une ville; au xiv<sup>e</sup> siècle, elle figure comme ville impériale, et bientôt après comme capitale de la Haute-Alsace. En 1632, pendant la guerre de Trente ans, les Suédois s'en emparèrent. Louis XIV la prit et la rasa en 1675. Elle fut réunie à la France par le traité de Ryswick en 1697, et devint la résidence du conseil souverain de l'Alsace.

**COLMARS**, *Collis Martis*, ch.-l. de cant. (Basses-Alpes), à 60 kil. N. de Castellane, sur le Verdon; 960 hab. Fortifié. Fontaine intermittente (qui tarit de 7 en 7 minutes).

**COLNET** de RAYEL (Ch.), né en 1761 à Mondrepuis (Aisne), m. en 1832, fut à la fois poète, journaliste et libraire. Homme d'esprit et d'humeur indépendante, il réussit surtout dans la satire; il a publié dans ce genre, en 1799 et 1800 : la *Fin du XVIII<sup>e</sup> s.*, *Mon apologie*, la *Guerre des petits dieux*. On a aussi de lui un poème en 4 chants sur l'*Art de dîner en ville*, où l'on rencontre quelques vers plaisants. Né noble, il fit sans cesse de l'opposition à la République et à l'Empire et écrivit dans la *Gazette de France* sous la Restauration. Il a recueilli plusieurs de ses articles de journaux sous le titre de *l'Hermite du faubourg St-Germain*, 1825.

**COLOCOTRONIS** (Théod.), un des régénérateurs de la Grèce, né dans la Messénie en 1770, mort en 1843, était fils de Constantin Colocotronis, qui périt en combattant les Turcs, et fut dès l'âge de 20 ans chef d'*Armatoles*. Obligé en 1802 de quitter la Morée, parce que sa tête y était mise à prix par les Turcs, il se réfugia à Zante, d'où il revint en 1821, au premier signal de l'insurrection grecque, combattit en héros, défait en Morée Méhémet-Pacha (1822), mais compromit le succès des Grecs par sa rivalité avec Maurocordato; se rallia cependant au président Capo d'Istria, qui le nomma général en chef de la Morée, et fut, après le meurtre du président, un des membres du gouvernement provisoire (1831). Il conspira en 1834 contre la régence qui gouvernait pendant la minorité d'Othon, et fut condamné à mort; mais il obtint sa grâce du jeune roi. Il a laissé des *Mémoires*, publiés en 1852.

**COLOGNE**, *Colonia Agrippina* des anciens, *Kielln* en allemand, v. forte des États prussiens, ch.-l. de la prov. Rhénane et de la régence de Cologne, sur la rive gauche du Rhin, à 450 kil. N. E. de Paris, 480 kil. S. O. de Berlin; 100 000 h., presque tous catholiques. Archevêché, dont relèvent ceux de Trèves, de Munster, de Paderborn et d'Hildesheim; cour d'appel, nombreux établissements d'instruction publique, bibliothèque. La ville, bâtie en demi-cercle et défendue par 83 tours, est située par un pont à la petite ville de Deutz, sur la rive opposée du Rhin. Pont fixe, construit en 1862 pour remplacer le pont de bateaux; chemin de fer. On remarque la cathédrale, commen-

cée par l'archevêque Engelbert en 1248, interrompue pendant plusieurs siècles et achevée seulement en 1861 (on en admire surtout le chœur); un nombre infini d'églises, dont les principales sont celles de Ste-Ursule, des Apôtres, des Machabées; l'hôtel de ville, le musée, le cabinet d'histoire naturelle, le jardin botanique, la bibliothèque des Jésuites. Au moyen âge, on venait de toutes parts adorer dans cette ville les nombreuses reliques qu'elle possède, celles des trois Mages, de Ste Ursule et des prétendus onze mille vierges. Industrie : lainages, bonneteries, étoffes de coton et de velours, chapelleries, raffineries de sucre, distilleries, etc. Cologne a acquis une renommée européenne par son eau spiritueuse si connue sous le nom d'*eau de Cologne*, qui y fut inventée par Jean-Marie Farina à la fin du dernier siècle. Patrie d'Agrippine, de S. Bruno, de Cornelle Agrippa, du poète Vondel; séjour de Rubens, Marie de Médicis y mourut. — Cologne fut fondée par les Ubiens. 37 ans av. J.-C.; agrandie plus tard par l'empereur Claude, de l'instigation de sa femme Agrippine, qui y était née, elle prit de là le nom de *Colonia Agrippina*; elle devint capitale de la Germanie 2<sup>e</sup>, puis fut comprise dans la monarchie des Francs, 475. Elle eut dès l'an 314 un évêché, érigé en archevêché au viii<sup>e</sup> siècle. En 957, Cologne fut déclarée par l'empereur Othon le Grand ville libre et impériale. Du xii<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> siècle, elle tint un rang considérable dans la ligue hansatique et fit un grand commerce avec le Nord. Prise en 1795 par les Français, Cologne fut de 1801 à 1814 ch.-l. d'arr. dans le dép. de la Roër. Depuis 1814 elle appartient à la Prusse. La régence de Cologne, une des 5 de la province Rhénane, comprend une partie de l'anc. électoral de Cologne, des duchés de Berg et de Juliers, et se divise en 11 cercles; 450 000 hab.

**COLOGNE** (électorat de), Etat de l'empire d'Allemagne et l'un des trois électors ecclésiastiques, faisait partie du cercle du Bas-Rhin, et se composait des éléments suivants : 1<sup>o</sup> Haut-Electorat (sur le Rhin, entre les duchés de Juliers et de Berg); 2<sup>o</sup> Bas-Electorat (entre les Etats de Juliers et de Trèves); 3<sup>o</sup> duché de Recklingshausen; 4<sup>o</sup> duché de Westphalie; et avait pour villes principales : Bonn (ch.-l. général), Andernach, Zulpich, Brühl, Duitz, Rheinsberg, Recklingshausen, Gesseck, Arensburg. Par une singularité bizarre, la ville même de Cologne ne faisait pas partie de l'électorat; elle était ville libre et se trouvait comprise dans le cercle de Westphalie. L'électorat de Cologne date de l'an 1357; il fut constitué en faveur des archevêques de Cologne. Au xvi<sup>e</sup> siècle Gebhard Truchsess de Waldbourg, archevêque-électeur de Cologne, embrassa la Réforme et épousa Agnès de Mansfeld, tout en conservant l'épiscopat. Il fut chassé par les Bavaois. Louis XIV s'empara un instant de l'électorat, que possédait alors l'archevêque Joseph-Clément, duc de Bavière. Le dernier électeur, mort en 1801, Maximilien-François-Xavier, frère de Marie-Antoinette, était en même temps duc de Bavière. L'électeur de Cologne portait le titre de *grand électeur*. L'électorat est auj. compris dans les États prussiens.

**COLOGNE**, ch.-l. de cant. (Gers), à 32 kil. de Lombez, sur le Sarramion; 900 hab.

**COLOMAN**, roi de Hongrie de 1095 à 1114 ajouta la Dalmatie à ses États (1102).

**COLOMB** (Christophe), célèbre navigateur, né vers 1436 à Gênes ou dans les environs, était fils d'un fabricant de draps de Gênes. Après avoir étudié la géométrie, l'astronomie, la géographie et la cosmographie, et avoir parcouru sur mer presque toutes les parties du monde connu, il conjectura qu'il devait y avoir des terres à l'O. de l'Europe, au delà de l'Atlantique, ou que du moins on pourrait arriver aux Indes par cette route. Il proposa, d'abord aux Génois, puis au roi de Portugal, de lui donner les moyens de faire cette recherche; mais il fut refusé durement et traité de visionnaire. Il s'adressa alors

à l'Espagne, où régnaient Féroinand et Isabelle, et obtint, après 8 ans de sollicitations, trois vaisseaux avec lesquels il s'embarqua au port de Palos, en Andalousie, le 3 août 1492. Au bout de 65 jours de navigation, pendant lesquels il eut souvent à lutter contre les terreurs et l'insubordination de son équipage, il découvrit la terre, le 8 octobre 1492 : il croyait être parvenu aux extrémités E. de l'Asie, ce qui fit donner à ces nouvelles contrées le nom d'*Indes orientales*. Il aborda d'abord dans une des Lucayes, qu'il appela San-Salvador, découvrit ensuite Cuba et Haïti, à laquelle il donna le nom d'*Hispaniola*, et revint en Espagne en mars 1493. Il fut nommé vice-roi des pays qu'il avait découverts. En sept. 1493, il entreprit un 2<sup>e</sup> voyage, découvrit la plupart des Petites-Antilles, soumit Haïti et y fonda la ville de Saint-Domingue. Dans un 3<sup>e</sup> voyage, exécuté en 1498, il découvrit le continent et parcourut la côte de l'Amérique méridionale depuis l'embouchure de l'Orénoque jusqu'à Caracas; enfin, dans une 4<sup>e</sup> et dernière expédition, en 1502, il poussa jusqu'au golfe de Darien. Colomb eut plusieurs fois à réprimer des révoltes parmi ses compagnons; il eut aussi cruellement à souffrir de l'envie. Accusé après son premier voyage par ceux qu'il avait châtés, il les confondit aisément; mais pendant sa 3<sup>e</sup> expédition, il devint la victime de la calomnie, fut dépouillé de son commandement, et remplacé par Bovadilla, qui le renvoya en Espagne chargé de fers. Il obtint facilement sa liberté, mais il ne put recouvrer son crédit, et après son 4<sup>e</sup> voyage, il se vit négligé par le roi Ferdinand. Il mourut en 1506, accablé d'infirmités et de chagrins. Il n'eut pas même la gloire de donner son nom au continent qu'il avait découvert; cet honneur lui fut enlevé par Améric Vespuce, pilote, qui avait accompagné un de ses lieutenants en 1499, et à qui bientôt on attribua la découverte de la terre ferme. Outre ses découvertes, Colomb a fait faire de grands progrès à la navigation : il se servit le premier de l'astrolabe et sut déterminer exactement à l'aide de cet instrument la position des vaisseaux par la longitude et la latitude. Il ne reste de Colomb que quelques lettres (publ. par Mayor, Londres, 1847). Sa Vie a été écrite par son fils, Ferdinand Colomb (trad. en français par Cotelendy, 1681); par Bossi (trad. par Urano, 1824), et par Roselly de Lorgues (1856). Washington Irving a donné une histoire estimée des *Voyages et aventures de Colomb*, trad. par M. P. Merruau, Paris, 1838. Ses travaux ont été chantés par Mme Dubocage et par Barlow. Ses restes, qui avaient été portés à St-Domingue en 1536, ont été transférés à la Havane en 1795. Gênes lui a tout récemment élevé une statue. — Colomb fut accompagné dans ses expéditions par son frère, Barthélemy Colomb, qui lui rendit de grands services : c'est lui qui conquit la plus grande partie de l'île d'Haïti et dirigea la fondation de St-Domingue.

**COLOMB (Michel)**, sculpteur français, né à Tours vers 1430, mort vers 1513. On lui doit le magnifique tombeau du duc de Bretagne, François II, dans la cathédrale de Nantes (1507), et le mausolée de Philibert de Savoie, à Notre-Dame de Brou : cet ouvrage est son chef-d'œuvre. Le nom de cet artiste a été donné à une salle du rez-de-chaussée du Louvre.

**COLOMBA (S.)**, apôtre des Pictes, né en Irlande en 521, mort en 597, avait déjà fondé dans ce pays plusieurs monastères quand il fut obligé de le quitter pour avoir censuré les vices du roi. Il alla en Écosse prêcher les Pictes (p. 65), les convertit, et reçut d'eux l'île d'*Hy* ou *Iona* (une des Hébrides), où il fonda le célèbre monastère d'*Y-Colum Kill* (Cellule de Colomba). On l'honore le 9 juin.

**COLOMBAN (S.)**, moine, né en Irlande vers 540, mort en 615, parcourut la France pour y réformer les mœurs et fonda le monastère de Luxeuil (590), d'où sortirent tant d'hommes célèbres par leur sainteté et leur science. Ayant osé blâmer les désordres de Brunehaut et de Thicrry II, roi de Bourgogne,

il fut chassé de Luxeuil; il alla en Lombardie et y fonda le couvent de Bobbio, où il mourut. On a de ce saint une Règle, dans le *Codex Regularum*, Paris, 1663, et plusieurs écrits recueillis par Thomas Sirin, Louvain, 1667. On l'hon. le 21 nov.

**COLOMBE (Ste)**, vierge qui subit le martyre à Sens, sous Dioclétien, vers 273. On l'hon. le 31 déc.

**COLOMBEL (Nic.)**, peintre, né en 1646 à Sotteville, faubourg de Rouen, mort en 1717, était l'élève le plus distingué de Lesueur. Il fut admis en 1694 à l'Académie de peinture et fut chargé de décorer plusieurs des appartements de Versailles. Ses principaux tableaux sont : *Mars et Rhea Sylvia*, au Louvre; *Moïse sauvé des eaux*; *Moïse défendant les filles de Jéthro*; *Jésus guérissant les aveugles à Jéricho*. Ses ouvrages sont d'un goût excellent, mais froids.

**COLOMBES**, vge du dép. de la Seine, à 7 mil. N. O. de Paris; 1663 hab. Anc. château royal où m. en 1669 Henriette de France, reine d'Angleterre. Station. **COLOMBEY**, ch.-l. de cant. (Meurthe), à 21 kil. S. de Toul; 990 hab. Belles fermes.

**COLOMBIE (République de)**, État fédéral de l'Amérique du Sud, ainsi nommé en l'honneur de Christophe Colomb, était composé de la vice-royauté espagnole de la Nouv.-Grenade et de l'anc. capitainerie générale de Caracas et de Vénézuéla. Il avait pour bornes : au N. la mer des Antilles; à l'E., la Guyane, au S. E. l'empire du Brésil; au S. O., l'empire du Pérou; à l'O., le Grand Océan et l'État de Costa-Rica. Il était partagé en 12 dép. : Cundinamarca, Cauca, l'Isthme ou Panama, Magdalena, Boyaca, l'Équateur, Guayaquil, Assuay, Vénézuéla, Zulia, Orénoque et Maturin, et avait pour capit. générale Bogota. — La Colombie, composée de provinces enlevées à l'Espagne, dut principalement son indépendance aux efforts de Bolivar; la république se constitua au congrès d'Angostura le 17 décembre 1819; mais dès l'année 1831, les 12 dép. qui la formaient se séparèrent pour former trois républiques indépendantes. Les cinq premiers formèrent la république de la *Nouv.-Grenade*; les trois suivants, celle de l'*Équateur*; les quatre derniers, celle de *Vénézuéla*.

**COLOMBIE**, territoire des États-Unis. V. COLUMBIA.

**COLOMBINO**, fondat. des Jésuites. V. JÉSUITES.

**COLOMBO**, capit. de l'île de Ceylan, sur la côte S. O.; 32 000 hab. Siège du gouverneur anglais, évêché anglican. Belle rade, place forte. Cannelle, bétel, poivre, ivoire, perles. Occupée par les Portugais en 1517; prise par les Hollandais en 1603, et enlevée à ces derniers par les Anglais en 1796.

**COLONE**, *Colonos*, adj. *Église de Ste-Euphémie*, bourg près d'Athènes, célèbre par un bois consacré aux Euménides. C'est là que se retira Œdipe aveugle. Sophocle, qui était né dans ce bourg, y place la scène d'*Œdipe à Colone*.

**COLONIA AGRIPPINA**, adj. *Cologne*.

**COLONIES**, COLONIES MILITAIRES, etc. V. ces mots au *Dict. univ. des Sciences*. V. aussi dans celui-ci les art. ANGLETERRE, FRANCE, ESPAGNE, etc.

**COLONNA**, famille illustre d'Italie, originaire du bourg de Colonna, près de Rome, et fameuse par sa lutte contre les Orsini, a fourni plusieurs personnages célèbres, entre autres un pape, Martin V (Othon Colonna). Les plus connus sont :

**COLONNA (Ægidius)**, ou GILLES DE ROME, surnommé *doctor fundatissimus et theologorum princeps*, né à Rome en 1247, mort en 1316. Disciple de S. Thomas, il enseigna avec éclat dans l'université de Paris, devint général des Augustins et archevêque de Bourges en 1295. Il fut chargé en 1278 de l'éducation de Philippe le Bel, et composa pour ce prince le traité *De regimine principum*, Rome, 1492. Il ne s'en vint pas moins attaché au St-Siège dans la querelle du roi et de Boniface VIII; c'est même à lui qu'on attribue la rédaction de la bulle *Unam sanctam*, ainsi qu'un traité *De ecclesiastica potestate*, encore inédit. Il a laissé plusieurs ouvrages de philosophie et de théologie. Il était zélé thomiste et réaliste.

**COLONNA** (Jacques), créé cardinal par Nicolas III, fut comblé de faveurs par Nicolas IV, proscrit avec toute sa famille par Boniface VIII, à l'élection duquel il s'était opposé, et réintégré dans ses dignités en 1305 par Clément V, à l'intercession de Philippe le Bel. Il mourut en 1318. — Son frère, Sciarra Colonna, qui commandait à Palestrina, fut comme lui proscrit par Boniface VIII, et ne dut également son salut qu'à Philippe le Bel. Celui-ci l'associa à Guillaume de Nogaret pour aller enlever le pape, dont Sciarra avait eu lui-même à se plaindre : c'est lui qui souffleta Boniface VIII de son gantelet de fer dans Anagni, 1303.

**COLONNA** (Étienne), frère des préc., créé comte de Romagne par Nicolas IV en 1290, se rattacha au parti des Guelfes, qu'avait combattu sa famille, et en fut le chef à Rome jusqu'en 1347, époque à laquelle il fut chassé de cette ville par Rienzi. — Son fils, Jacques Colonna, évêque de Lombez, fut l'ami et le protecteur de Pétrarque.

**COLONNA** (Prosper), arrière-neveu du pape Martin V (Othon Colonna), s'acquit une réputation de grand général dans la guerre contre Charles VIII, roi de France, qui avait envahi le roy. de Naples, 1495, et seconda Gonsalve. Entré depuis au service du duc de Milan, il fut battu et pris par les Français à Villafranca en Piémont, 1515; mais il les battit à son tour à la Bicoque et prit Gênes, 1522.

**COLONNA** (Marc Antoine), duc de Palliano, commandait 12 galères pontificales à la bataille de Lépante (1571), où l'Espagne, Venise et Rome lutèrent contre les Musulmans. Il fut depuis vice-roi de Sicile pour Philippe II. Il mourut en 1584.

**COLONNA** (Victoria), marquise de Pescaire, fille de Fabrice Colonna, grand connétable de Naples, née en 1490, morte en 1547, épousa François d'Alvalos, marquis de Pescaire, général de Charles-Quint. Elle cultiva la poésie avec succès et se plaça au rang des plus heureux imitateurs de Pétrarque. Elle ne se rendit pas moins célèbre par son amour conjugal : devenue veuve, elle déplora dans ses vers la mort de son époux. Ses œuvres ont été réunies à Parme, 1538, et à Rome, 1840 (par P. E. Visconti).

**COLONNE** (cap), *Sunium*, promontoire de Grèce, à 35 k. S. E. d'Athènes. Son nom lui vient de plusieurs colonnes de marbre blanc, restes du temple de Minerve Suniade. — V. COLONE.

**COLONES D'HERCULE**. V. HERCULE, CALPÉ et ABYLA. — Pour les *Colones monumentales*. V. l'art. COLONNE au *Dict. universel des Sciences*.

**COLOPHON**, v. de Lydie (Ionie), sur l'Halèse, près de la mer, au N. O. d'Éphèse. Patrie de Mimnerme, Nicandre, Xénophane; elle prétendait aussi être la patrie d'Homère. Détruite par Lysimaque. — Le territoire de cette ville produisait une résine fort recherchée, qui a pris de là le nom de *Colophon*.

**COLORADO** (RIO). V. RIO COLORADO.

**COLOSSE**, statue de grandeur extraordinaire. V. ce mot au *Dict. univ. des Sciences*.

**COLOSSE DE RHODES**. V. RHODES.

**COLOSÉE**. V. COLISÉE.

**COLOSSES**, *Colossæ*, v. de Phrygie, au S. O., sur le Lycus, près de sa jonction avec le Méandre, fut renversée en 65 par un tremblement de terre. C'est une des premières villes qui se soient converties au Christianisme. S. Paul adressa une *Épître* à ses habitants. Colosses est encore auj. le titre d'un archevêché *in partibus*.

**COLOT**, famille de chirurgiens qui se sont distingués pendant plus d'un siècle et demi par l'opération de la taille. Ils la pratiquaient suivant une méthode dont ils faisaient un secret (la méthode du *haut appareil*). François Colot, mort en 1706, livra le secret de sa famille dans un ouvrage estimé, intitulé : *Traité de l'opération de la taille*, publié après sa mort, Paris, 1727.

**COLOURI**, *Salamine*, île du roy. de Grèce, dans le golfe Saronique, entre Athènes et Égine. Oli-

viens, résine, blé, coton, amandes. — Colouri, dont le nom veut dire, en grec moderne, *fir à cheval*, couronne, doit à sa forme le nom qu'elle porte.

**COLUMB**, **COLUMBA**. V. COLONB, COLOMBA.

**COLUMBIA**, district fédéral des États-Unis, entre la Virginie et le Maryland, sur les deux rives du Potomac, a 256 kil. carrés et env. 50 000 hab. Ch.-l. Washington. Il est sous la direction immédiate du gouv. général de l'Union. Ce terrain fut cédé en 1791 par les États de Virginie et de Maryland. Le siège du gouv. fédéral y fut établi en 1800. — Le nom de *Columbia* avait été d'abord donné à l'Orégon et au territ. que baigne ce fleuve. V. ORÉGON.

**COLUMBIA**, capit. de la Caroline du Sud, sur le Congarée, à 150 kil. N. O. de Charleston; 6 000 hab. Université. La v. fut fondée en 1787.

**COLUMBUS**, v. des États-Unis, ch.-l. de l'Ohio depuis 1834, sur le Scioto; 20 000 h. Capitole. La ville fut fondée en 1812.

**COLUMELLE**. *L. Junius Moderatus Columella*, savant agronome, né à *Gades* dans le 1<sup>er</sup> s. de J.-C., possédait des terres considérables qu'il fit valoir lui-même. Il voyagea dans diverses parties de l'empire romain, afin d'en connaître toutes les productions et de s'instruire de tout ce qui concerne l'économie rurale. S'étant fixé à Rome vers l'an 42 de J.-C., il y composa le traité *De Re rustica*, en 12 livres (le X<sup>e</sup>, consacré aux jardins, est en vers); on a aussi de lui un traité *De Arboribus*, que quelques-uns joignent au précédent. Ces deux traités ne sont pas moins remarquables par la pureté du style qu'ils sont précieux pour les observations. Ils ont été imprimés en 1513 à Strasbourg, en 1735 à Leipsick (éd. Gessner) et se trouvent dans les recueils d'ouvrages sur l'agriculture. Ils ont été traduits en français par Claude Cotereau, Paris, 1552, par Saboureux de la Bonnerie, 1771 (réimpr. dans la collection Nisard), et par L. Dubois, 1846 (collection Panckoucke). M. Bonafous a mis en vers le livre *des Jardins*, 1859.

**COLUTHUS**, poète grec, né à Lycopolis, dans la Thébaine, vers la fin du 6<sup>e</sup> s. de J.-C., avait composé plusieurs poèmes auj. perdus. On lui attribue un petit poème de l'*Enlèvement d'Hélène*, retrouvé au xv<sup>e</sup> s. par Bessarion, et imprimé pour la 1<sup>re</sup> fois chez les Aldes, vers 1505, avec Quintus Calaber, et édité depuis par Lennep, 1747, Bekker, 1816, Schæfer, 1823, et dans la *Bibliotheca græca* de Didot. Il a été traduit en français par Dumolard, 1742. Stanislas Jullien a donné en 1822 une édition de ce poème, avec traductions latine et française. Coluthus est un faible imitateur d'Homère; sa poésie ne manque cependant pas d'élegance.

**COMACCHIO**, *Comocula*, v. forte d'Italie, à 4 k. de l'Adriatique et à 44 kil. S. E. de Ferrare; 5 500 h. Evêché. Cette ville fut longtemps occupée par les Autrichiens. On pêche quantité de poissons, surtout d'anguilles, dans les lagunes qui l'avoisinent.

**COMAGÈNE**, partie des pachaliks de *Marach* et d'*Alep*, petite contrée de la Syrie, au N. E., entre la Cyrthistique et l'Euphrate; ch.-l., Samosate. Elle forma, de 65 av. J.-C. jusqu'à Domitien, un petit roy. vassal de l'empire romain et gouverné par des rois particuliers. Elle fut convertie en province romaine sous Domitien et reçut alors le nom d'*Euphratésie*.

**COMANA**, auj. *El Bostan*, v. de Cappadoce, sur le Sarus, affluent du Mélas. Elle était régie par un prêtre souverain qui demeurait dans un temple desservi par 6 000 prêtres. Ce chef des prêtres était choisi d'ordinaire dans la famille royale de Cappadoce. La divinité du temple était Bellone. — Il y avait dans le Pont mérid., non loin de l'Iris, une autre Comana (*Tokat?*), où l'on place aussi un temple de Bellone.

**COMANCHES**, tribus d'Indiens, sur les frontières du Mexique et du Texas, à l'E. du Rio-Grande.

**COMARQUE** (pour *Comté*). On appelle ainsi dans

les États romains, au Portugal et au Brésil, les subdivisions des provinces.

**COMAYAGUA** ou VALLADOLID, capit. de l'État de Honduras (Amérique centrale), portait autrefois le nom de *Nostra-Senora-de-la-Concepcion*. Evêché.

**COMBEAU-FONTAINE**, ch.-l. de cant. (Haute-Saône), à 25 kil. N. O. de Vesoul; 500 hab.

**COMBÉFIS** (François), savant dominicain, né à Marmande en 1605, mort en 1679, enseigna la philosophie et la théologie à Bordeaux. Il a publié des suppléments à la *Bibliothèque des Pères*, 1648 et 1672; une collection des prédicateurs, *Bibliotheca Patrum concionatoria*, 1662, 8 vol. in-fol.; une édition complète de *S. Basile*, 1679, et les *Historiens Byzantins depuis Théophane jusqu'à Nicéphore Phocas*, grec-latin (1685), posthume.

**COMBES-DOUNOUS** (J. J.), né à Montauban en 1758, mort en 1820, fut membre du Conseil des Cinq-Cents, occupa plusieurs places dans la magistrature et cultiva en même temps les lettres. On a de lui : *Introduction à la philosophie de Platon*, trad. du grec d'Alcinoüs, 1800; *Dissertations de Maxime de Tyr*, trad. du grec, 1803; *Histoire des guerres civiles de la république romaine*, trad. d'Appien, 1808; *Essai historique sur Platon*, 1809.

**COMBLES**, ch.-l. de cant. (Somme), à 12 kil. N. O. de Péronne; 1600 hab.

**COMBOURG**, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 38 kil. S. E. de St-Malo; 4707 hab. Vieux château, où naquit Châteaubriand. Aux env., grand étang et ruines de l'abbaye de St-Méen.

**COMBRAILLES** (baronie de), pays de la B.-Auvergne, au N. O. : ch.-l., Evaux. Autres places : Lespau, Auzance, Chambon, Sermur, Montauri. Il est auj. compris dans les dép. de la Creuse et du Puy-de-Dôme.

**COMBRONDE**, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 10 kil. N. de Riom; 1800 hab. Anc. baronnie.

**CÔME**, *Comum*, v. de Lombardie, ch.-l. de délégation, sur la branche S. O. du lac de Côme, à 40 k. N. O. de Milan; 20 000 hab. Evêché, magnifique cathédrale, toute en marbre, théâtre. Velours, soieries; instruments de physique. Commerce d'expédition pour la Suisse. Les 2 Pline, Paul Jove, Innocent XI, Volta, sont nés à Côme. République gibeline aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles; réunie au duché de Milan en 1335. — La délégation, située sur la frontière du canton suisse du Tessin, compte 380 000 hab.

COME (lac de), *Larius lacus*, lac de Lombardie, au pied des Alpes, se partage au S. en 2 bras dits, l'un lac de Come, et l'autre lac de Lecco. Bords charmants, sur lesquels s'élèvent de nombreuses villas; eaux très-poisonneuses, couvertes d'oiseaux aquatiques.

**CÔME**, nom d'homme. V. COSME.

**COMÉNIUS** (Jean AMOS), grammairien, né en 1592 à Comna en Moravie (d'où son nom), de la secte des *Frères Moraves*, s'occupa toute sa vie de perfectionner les méthodes d'instruction. Persécuté pour sa religion et chassé de sa patrie par les guerres qui la désolaient, il fut sans cesse obligé de changer de lieu. Il dirigea avec le plus grand succès des écoles en Moravie, en Bohême, en Pologne, en Transylvanie, et se fit bientôt une telle réputation que d'un bout de l'Europe à l'autre, en Angleterre, en Suède, en Hollande, on l'appela pour réformer les études. Il finit par se fixer à Amsterdam, et y mourut en 1671. Pendant ses dernières années, il tomba dans l'illumination. Comenius est surtout connu par le petit ouvrage intitulé : *Janua linguarum reserata ou la Porte des langues* (Lesna, 1631) : il y a rassemblé en 1000 phrases tous les mots usuels, de manière à donner à la fois, en un temps très-court, la connaissance des mots et celle des choses. Cet ouvrage eut un succès prodigieux : il a été souvent réimprimé et est traduit dans presque toutes les langues. Comenius a complété cet ouvrage en donnant *Orbis sensualem pictus*, Nuremberg, 1658, sorte d'encyclopédie où les mots sont accom-

pagnés d'images qui les expliquent; *Grammatica janualis*; *Lexicon januale*, recueil où tous les radicaux sont réunis en phrases suivies. Il a en outre écrit sur l'histoire, la religion, la philosophie. Quelques-uns de ses ouvrages sont écrits en langue bohémienne. On a réuni ses traités les plus importants sous le titre d'*Opera didactica*, Amsterdam, 1657.

**COMESTOR** (Pierre), c.-à-d. le *Mangeur*, ainsi appelé parce qu'il avait dévoré un grand nombre de livres, naquit à Troyes au XII<sup>e</sup> siècle, fut doyen de l'église de cette ville, dirigea l'école de théologie de Paris pendant cinq ans, puis se retira à l'abbaye de St-Victor, où il mourut en 1178 ou 1185. On a de lui : *Historia scholastica super Novum Testamentum*, Utrecht, 1473, abrégé des Ecritures, avec des gloses tirées des auteurs ecclésiastiques et profanes. Cet ouvrage, longtemps classique, fut trad. en français par Guyart des Moulins, Paris, 1494.

**COMICES**, assemblée du peuple romain pour l'élection des magistrats et la confection des lois. On assemblait les comices, tantôt par *curies*, tantôt par *centuries*, tantôt par *tribus*. Dans les premières, on votait par têtes; dans les deux autres, l'on prenait les suffrages à la pluralité des centuries ou des tribus. Les comices par curies ne s'assemblaient guère que pour l'élection du grand curion et des flamines; les tribus rendaient les plébiscites et nommaient les magistrats secondaires; les consuls, censeurs, préteurs, un tiers des tribuns militaires, étaient nommés par les centuries.

**COMINES**, **COMINGES**. V. **COMMINES**, **COMMINGES**.

**COMITAT**, nom donné aux divisions civiles et administratives de la Hongrie, dont le gouvernement était confié à un *comite*.

**COMITÉ DE SALUT PUBLIC**. Ce comité, le plus célèbre de tous ceux que la Révolution vit se former, fut créé le 6 avril 1793 par un décret de la Convention sur la proposition du parti montagnard, et eut pendant plus d'une année toute l'autorité en France. Il avait sous ses ordres le *tribunal révolutionnaire*, chargé de poursuivre les suspects; les *comités révolutionnaires*, établis dans toutes les communes de la France pour recevoir les dénonciations, et le *Comité de sûreté générale*, chargé de la police. Il se composa de neuf membres, choisis dans le sein de la Convention, et dont les principaux furent Danton, Barrère et Cambon. Le 10 juin 1793 on leur adjoignit St-Just, Jean-Bon-St-André et Couthon. Robespierre et Carnot, Collot-d'Herbois et Billaud-Varennes y entrèrent après eux. Ce comité établit le règne de la *Terreur* et couvrit la France d'échafauds; après s'être défait des ennemis du gouvernement révolutionnaire, il s'attaqua à ses propres partisans et même à ses propres membres, et Pon vit successivement tomber les têtes d'Hébert, de Chaumette, de Danton, etc. La scission qui s'opéra entre Robespierre, St-Just, Couthon, et les autres membres, l'arrestation et le supplice des trois premiers au 9 thermidor an II (27 juillet 1794) mirent un terme à la tyrannie du comité. Toutefois il ne disparut tout à fait que lors de l'établissement du Directoire (1795).

**COMMANDERIE**. Dans l'ordre de Malte, on appelle ainsi certains bénéfices attribués aux *Commandeurs*. Ils ne portaient ce nom que depuis la réforme de l'ordre en 1267; auparavant on les nommait *préceptories*. — Il y avait aussi des commanderies dans les ordres de St-Lazare, de Calatrava, d'Alcantara, de St-Bernard et de St-Antoine.

**COMMANDEUR**. On nomma d'abord ainsi un chevalier de l'ordre de Malte pourvu d'une *commanderie*; mais souvent aussi on prenait cette qualité sans titre légal. Les cadets de haute noblesse, les ecclésiastiques agrégés à l'ordre de Malte, les supérieurs des Mathurins et les religieux de la Mercy prenaient le titre de *commandeurs*. — *Grand commandeur*. 1<sup>re</sup> dignité de l'ordre de Malte après celle de *grand maître*. Il était président du *commun trésor* et de la *chambre des comptes*. Il résidait au couvent



et ne pouvait en sortir tant qu'il exerçait sa charge. Il était le *pilier* (chef) de la langue de Provence et pouvait posséder le grand prieuré de Hongrie.

Dans l'ordre de la *Légion d'Honneur*, le titre de commandeur désigne le 3<sup>e</sup> grade, celui qui vient immédiatement au-dessus de celui d'officier.

**COMMELIN** (Jérôme), imprimeur, né à Douay, mort en 1597, s'établit à Heidelberg, où il publia un grand nombre d'éditions grecques et latines. Les plus estimées sont celles d'*Eunape*, d'*Héliodore* et d'*Appollodore* (avec notes rédigées par lui-même), 1506. Sa marque est une figure de la Vérité. — (Isaac), né à Amsterdam en 1598, mort en 1676, a écrit : *Commencement et progrès de la Compagnie des Indes orientales*, 1646; *Vie du stathouder Frédéric Henri*, 1651; *Vies de Guillaume I et de Maurice*, 1651. — (Jean), botaniste, né à Amsterdam en 1629, mort en 1692, dirigea le jardin botanique de cette ville. On a de lui : *Les Hespérides des Pays-Bas*, 1696; *Catalogus plantarum indigenarum Hollandiæ*, 1683; *Horti medici Amstelodemensium plantarum descriptio et icones*, 1698. — (Gaspard), neveu du préc., né en 1667, mort en 1751, docteur en médecine, membre de l'Académie des Curieux, et directeur du Jardin botanique d'Amsterdam, a écrit : *Flora Malabarica*, 1696; *Horti medici Amstelodemensium plantarum rariorum exoticæ*, Leyde, 1706, in-fol.

**COMMENDATAIRE** (abbé), abbé possédant un bénéfice en commende (c.-à-d. en garde, en dépôt). Ces sortes d'abbés, qui étaient quelquefois des séculiers, jouissaient seulement des produits du bénéfice, et confiaient le pouvoir spirituel à un délégué appelé *prieur claustral*. Ils recevaient les deux tiers des revenus de l'abbaye.

**COMMENDON** (J. Franc.), cardinal, né à Venise en 1524, mort en 1584. Dès l'âge de 10 ans, il improvisait des vers latins, et il dut à ce talent la protection de Jules III. Envoyé auprès de la reine Marie à son avènement au trône d'Angleterre (1553), il sut l'engager à se remettre sous l'obéissance de la cour de Rome. Il défendit les droits de l'Église au sujet de l'élection de l'empereur Ferdinand qui s'était faite sans consulter le pape, et parcourut l'Allemagne pour exhorter les princes de l'empire à continuer le concile de Trente (1561), mais ses efforts furent inutiles. Il se rendit en Pologne (1564) en qualité de nonce, et réussit à y faire accepter les décrets du concile : il fut élu cardinal à cette occasion. Pie V l'envoya comme légat à la diète d'Augsbourg, où il défendit avec menaces à l'empereur Maximilien de s'occuper des affaires de religion. Le reste de sa vie fut rempli par des ambassades et des négociations importantes auprès des cours de Vienne et de Varsovie. Sa *Vie*, écrite en latin par Graziani, a été trad. par Fléchier, 1671.

**COMMENTRY**, bourg de l'Allier, à 13 k. S. E. de Montluçon; 7336 h. Riche mine de houille. Cette mine brûlait lentement depuis 1816 : en 1840, un incendie général éclata et la consuma en grande partie.

**COMMERCY**, ch.-l. d'arr. (Meuse), sur la Meuse, à 39 k. E. de Bar-le-Duc; 3716 h. Collège. Station du ch. de fer de Paris à Strasbourg. Beau château, construit en 1708, et qui sert auj. de quartier de cavalerie; hôtel de ville; salle de spectacle. Tanneries, brasseries, toiles de coton; commerce de bétail, de fer, etc. — Cette ville, ch.-l. d'une seigneurie qui relevait des évêques de Metz, fut érigée en commune en 1324; elle avait titre de principauté dans les États de Lorraine. Le cardinal de Retz, après en avoir été longtemps titulaire, la vendit à Charles IV, duc de Lorraine, qui l'acquit pour le prince de Vandemont, son fils naturel; celui-ci en revendit la propriété au duc Léopold. Elle a suivi le sort de la Lorraine.

**COMMEISON** (Philibert), né à Châtillon (Ain) en 1727, mort à Pile de France en 1773, fit avec Bougainville, en qualité de naturaliste, un voyage autour du monde, et recueillit l'herbier le plus riche qu'on eût vu jusqu'alors. Il n'a rien publié, mais

ses manuscrits, ses dessins, et son herbier ont été rapportés en France et sont au Muséum. On lui doit l'introduction de l'*Phortensia*, originaire de la Chine.

**COMMINES** ou **COMINES**, v. du dép. du Nord, à 13 k. N. de Lille, sur la Lys, qui la coupe en 2 parties : celle qui est sur la r. g. appartient à la Belgique; la r. dr. appartient à la France depuis 1667; cette dernière a 3288 h. Les 2 villes communiquent par un pont-levis. Beaux clochers. Rubans de fil, toile à matelas, mouchoirs, passementerie, chapellerie. Anc. château de la famille noble des Commines.

**COMMINES** (Philippe de), politique et historien, né en 1445 au château de Commines, mort en 1509, servit d'abord le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, mais quitta ce seigneur en 1472 pour s'attacher à Louis XI, qui le combla de richesses et d'honneurs, le nomma sénéchal du Poitou, et fit de lui le confident et le ministre de ses desseins; c'est lui que ce monarque chargea, après la mort de Charles le Téméraire, de prendre possession de la Bourgogne, et d'essayer de réunir la Flandre à la France. Après la mort de Louis XI, ayant pris parti pour le duc d'Orléans contre la dame de Beaujeu, régente, il fut disgracié et resta même enfermé quelque temps à Loches dans une de ces cages de fer qu'avait inventées Louis XI; mais il entra en grâce et accompagna en Italie Charles VIII qui le chargea de plusieurs négociations. Il ne fut pas employé sous Louis XII. Il consacra le temps de sa retraite à rédiger ses *Mémoires*. Cet ouvrage est le monument le plus précieux que nous ayons pour les règnes de Louis XI et Charles VIII; on regrette seulement que l'auteur, en racontant les actes les plus iniques, ne trouve pas un mot pour les flétrir; il ne juge des événements que par le résultat. Les *Mémoires de Commines* parurent pour la 1<sup>re</sup> fois en 1523. Les éditions les plus estimées sont celles de Lenglet-Dufresnoy, 1747, et de Mlle Dupont, 1840-47.

**COMMINGES**, anc. contrée de la France mérid., dans la Hte-Gascogne, auj. répartie dans les dép. de la Hte-Garonne, de l'Ariège et du Gers, se divisait : 1<sup>o</sup> en *C. Gascon* ou *Haut-Comminges*, au S., entre le Bigorre et le Conserans; ch.-l. St-Bertrand-de-Comminges; autres villes : St-Martyr, Montspan, Muret, Lombez, Aurignac, l'Isle-en-Dodon; 2<sup>o</sup> en *C. Languedocien*, dit aussi *Bas-Comminges* et *Petit-Comminges*, au N. E., entre le Comminges Gascon, le Conserans, le comté de Foix et le Haut-Languedoc; villes, St-Béat et Valentine. — Ce pays était occupé jadis par les *Convenæ*, peuple de l'Aquitaine orientale. Il avait pour ch.-l. *Lugdunum Convenarum* (St-Bertrand), appelée aussi *Communica* (et par corruption *Communica*, d'où *Comminges*), parce qu'elle servait de rendez-vous général pour les assemblées ou communes des petits peuples voisins des Pyrénées. Conquis par les Visigoths, pris par Clovis, le pays de Comminges fut compris en 628 dans le duché d'Aquitaine. Les comtes de Comminges s'éteignirent en 1453, et le comté fut réuni à la couronne.

**COMMIRE** (J.), jésuite, né à Amboise en 1625, mort à Paris en 1702, a cultivé avec succès la poésie latine, tout en pressant la théologie et en remplissant les devoirs de son état. Ses poésies se composent d'odes, de fables, d'épigrammes, d'imitations des psaumes et des prophètes; elles se font remarquer par leur élégance. Le recueil le plus complet a été publ. en 1715, et reproduit par Barbeau en 1753.

**COMMODOE**, M. ou *L. Commodus Aelius Aurelius Antoninus*, empereur romain, fils de Marc-Aurèle et de Faustine, succéda à son père en 180, à l'âge de 20 ans. Il prit pour ministres les hommes les plus corrompus, tels que Pérégrin, Cléandre, affranchi phrygien; fit une paix honteuse avec les Quades et les Marcomans, et admit des Barbares dans les troupes romaines; commit toutes sortes de cruautés et de folies, et se livra à la débauche la plus effrénée. Il se forma contre lui plusieurs conspirations qui lui fournirent l'occasion de se plonger dans le sang :

il mit à mort entre autres victimes Lucilla, une de ses sœurs, Crispina, sa femme, le jurisconsulte Salvianus et un grand nombre de sénateurs. Il périt l'an 192, empoisonné par Marcia, sa maîtresse, qui avait vu son nom sur une liste de proscription. Commodus était d'une taille et d'une force extraordinaires : aussi se faisait-il appeler *Hercule*. Il se livrait en public à tous les exercices des gladiateurs et descendit plus de 700 fois dans le Cirque, où il se plaisait à assommer de sa massue des hommes désarmés.

**COMMODORE**, titre que Pon donne en Angleterre. en Hollande et en Amérique à un capitaine de vaisseau chargé temporairement du commandement de plusieurs bâtiments réunis.

**COMMUNE DE PARIS** (la), comité révolutionnaire, né de l'insurrection du 14 juillet 1789, se substitua au Conseil de ville que présidait le prévôt des marchands et les échevins, et prit comme lui l'hôtel de ville pour lieu de ses séances. La Commune ne fut définitivement constituée que le 21 mai 1791. A cette époque, elle eut pour maire Pétion, qui remplaça Bailly; elle se divisa en 48 sections, nomma un maire et 16 administrateurs, créa un conseil municipal composé de 32 membres, et un conseil général de 96 notables, que présidait un procureur de la Commune et deux substitués. Longtemps menée par les démagogues les plus fougueux, par le procureur Chaumette et son substitut Hébert, puis par Robespierre, la Commune lutta contre la Convention, qu'elle trouvait trop modérée, arma contre cette assemblée les sections et la populace des faubourgs, et maintint dans les rues de Paris une insurrection permanente. Robespierre en tombant, le 9 thermidor (27 juillet 1794), entraîna la Commune dans sa chute. On lui substitua 12 municipalités distinctes pour empêcher la centralisation d'un pouvoir aussi formidable.

**COMMUNES**, nom que prirent en France, pendant le xi<sup>e</sup> siècle, les associations des habitants d'une même ville unis pour se défendre contre les exactions et les violences des seigneurs. L'établissement de la commune du Mans, en 1066, fut le premier indice de cette révolution, qui favorisa singulièrement les accroissements du pouvoir royal, et servit à le dégager des entraves de la féodalité en affaiblissant les grands vassaux. Louis le Gros, voulant se ménager d'aussi utiles auxiliaires, favorisa l'établissement des communes; il leur permit d'avoir un maire, des échevins, un sceau, une milice bourgeoise. A l'abri de la protection royale, plusieurs communes, celles de Laon, de Soissons, de Reims, par exemple, acquièrent la plus grande importance. Mais, dès le xiv<sup>e</sup> s., les rois, devenus assez forts pour se passer d'elles, en abolirent un grand nombre; Charles IX enleva la connaissance des affaires civiles à toutes les justices municipales, et à partir du règne de Henri IV tous les privilèges des communes tombèrent en oubli. C'est à peine si en 1789 quelques villes de France avaient conservé les débris de leurs anciennes franchises.

**COMMUNES** (Chambre des). V. CHAMBRE.

**COMMUNISME**. V. ce mot au *Dict. des Sciences*.

**COMNÈNE**, célèbre famille du Bas-Empire, qui se prétendait issue d'un des ancêtres de Constantin, a fourni six empereurs à Constantinople, un à Héraclée et dix à Trébizonde. Les six empereurs de Constantinople sont : Isaac Comnène, 1057-1059; Alexis Comnène I, 1081-1118; Jean Comnène 1118-1143; Manuel Comnène, 1143-1180; Alexis Comnène II, 1180-1183; Andronic Comnène, 1183-1185. (V. ISAAC, ALEXIS, JEAN, etc.). Andronic fut détrôné par Isaac l'Ange, et sa famille à jamais privée du sceptre de Constantinople. David, son petit-fils, devint roi de la Paphlagonie, d'Héraclée et de Pont, tandis qu'un 3<sup>e</sup> Alexis Comnène fondait à Trébizonde la dynastie des princes qui régnèrent dans cette ville depuis 1204 jusqu'à la conquête de Mahomet II, 1462.

Les restes de cette famille se réfugièrent à Maina en Morée, et de là dans l'île de Corse; il en existait encore quelques rejetons en France et en Italie au commencement de ce siècle. V. ABRANTÈS.

**COMORES** (îles), sur la côte orientale de l'Afrique, dans le nord du canal de Mozambique. On en compte 4 principales : la Grande Comore, Anjouan, Mohilla, Mayotte; env. 20000 habitants. Montagnes nombreuses, côtes escarpées. Le chef ou sultan d'Anjouan commande à toutes les Comores. Les habitants sont toujours en guerre avec les pirates madécasses. — L'archipel des Comores fut découvert en 1598 par le Hollandais Corneille Houtman. La France prit possession de Mayotte en 1843.

**COMORIN** (cap), cap qui forme la pointe mérid. de l'Indoustan, par 75° long. E., 8° latitude N. Des rochers dangereux l'environnent.

**COMORN**, ville de Hongrie. V. KOEMOERN.

**COMPAGNIES DES INDES**. V. INDE.

**COMPAGNIES (GRANDES)**, troupes d'aventuriers qui désolèrent la France au xiv<sup>e</sup> siècle, sous les règnes de Jean et de Charles V. Elles s'étaient recrutées d'étrangers de toute sorte et surtout des Allemands qu'Édouard, roi d'Angleterre, avait licenciés après le traité de Brétigny, en 1360. Irrités de leurs déprédations, les paysans les battirent en plusieurs rencontres et les dispersèrent pour quelque temps. Ils reparurent néanmoins sous le nom de *Tard-Venus* et défirent en 1361 le comte de La Marche (J. de Bourbon), envoyé contre eux. Du Guesclin en délivra la France et les conduisit en Espagne; elles y soutinrent contre Pierre le Cruel la cause de Henri de Transtamare, son frère.

**COMPIÈGNE**, *Compendium, Carlopolis*, ch.-l. d'arr. (Oise), sur l'Oise, à 58 k. E. de Beauvais, à 101 k. N. E. de Paris; 12 137 h. Superbe château, construit par Louis XIV, Louis XV et Louis XVI; belle forêt qui a 14 500 hectares de superficie; elle est traversée par une *chaussée de Brunehaut* et contient les belles ruines du château de Pierrefonds. Bibliothèque; collège *Louis-Napoléon*. Filatures de coton, bonneterie, chantiers de bateaux. Patrie du professeur Hersan. — Compiègne fut bâti par les Gaulois, et agrandi en 876 par Charles le Chauve qui lui donna le nom de *Carlopolis*. Il s'y tint en 833 un concile où Louis le Débonnaire fut déposé. Jeanne d'Arc y fut prise en 1430. Une statue lui a été érigée en 1860 sur la place même où elle fut prise.

**COMPITALIES**, fête des dieux Lares chez les Romains, étaient annuelles et se célébraient dans les carrefours (*compita*): d'où leur nom.

**COMPLUTUM**. V. ALCALA DE EENARES.

**COMPOSTELLE** (ST-JACQUES de). V. SANTIAGO.

**COMPS**, ch.-l. de c. (Var), à 18 k. N. de Draguignan; 800 hab.

**COMTAT D'AVIGNON** et **COMTAT VENAISSIN**. V. VENAISSIN (comtat) et AVIGNON.

**COMTE**. L'origine de ce titre, qui vient du mot latin *comes*, compagnon, remonte aux premiers empereurs romains; sous le règne d'Auguste, on voit des sénateurs choisis pour son conseil porter le nom de *comites Augusti*. Au iv<sup>e</sup> s., les comtes devinrent des officiers civils ou militaires, et ce titre fut principalement donné aux gouverneurs de villes et de diocèses. Les premiers rois barbares donnèrent indistinctement le titre de *comte* à tous les officiers de leur maisons; il y en avait un qu'on appelait comte palatin (*comes palatii*): il était chargé de rendre la justice dans le *palais*, et en général de juger les affaires où le prince avait intérêt. Sous les derniers Carolingiens, la plupart des comtes érigèrent leurs gouvernements en principautés héréditaires qui portèrent le nom de *comtés*: le Capitulaire de Quiersy-sur-Oise leur en reconnut le droit (877). En 1564 une ordonnance de Charles IX établit qu'en l'absence d'héritiers mâles, les comtes retourneraient à la couronne. Auj. le titre de comte n'est plus en France qu'une distinction honorifique,

et qui ne confère aucun privilège; il vient généralement après celui de duc.

COMTE VERT (le) V., à l'art. Savoie, AMÉDÉE VI.

COMTE (Charles), publiciste, né en 1782 à Sainte-Éminie (Lozère), mort en 1837, se fit recevoir avocat, soutint une lutte ardente contre la Restauration dans le *Censeur*, qu'il fonda en 1814 avec Ch. Du-noyer; fut, en 1820, condamné à deux ans de prison comme coupable d'attaques contre le roi et les chambres, se réfugia en Suisse où il fit avec succès un cours de droit public, puis en Angleterre, où il se lia avec Bentham; retourna en France en 1825, et publia en 1827 un *Traité de législation* (4 vol. in-8), où il expose les lois qui président au développement des sociétés, et les causes qui retardent ce développement: ce livre, qui a fait sa réputation, lui valut le grand prix Montyon. Il se distingua aussi comme économiste et soutint les doctrines de J. B. Say, dont il épousa la fille. Membre de l'Académie des sciences morales dès sa reconstitution (1832), il en devint le secrétaire perpétuel. Outre le *Traité de législation*, on a de lui un *Traité de la propriété* (1834 2 vol. in-8). M. M. Bérenger et Miguet ont donné de bonnes notices sur Ch. Comte.

COMTE (Aug.), fondateur de l'école *positiviste*, né à Montpellier en 1798, mort à Paris en 1857, entra à l'École polytechnique en 1814, resta attaché à l'École comme répétiteur d'analyse, puis devint examinateur d'admission, emploi qu'il perdit en 1844. Il avait d'abord embrassé avec ardeur les doctrines de St-Simon; mais, dès 1824, il se sépara du maître et publia, sous le titre de *Système de politique positive*, le programme d'une doctrine nouvelle, programme qu'il remplit depuis dans son *Cours de philosophie positive* (1839 et ann. suiv.), dans son *Catéchisme positiviste* (1850), et dans sa *Politique positiviste* (1851-1854). Combinant, selon ses expressions, les indications de la science physiologique avec les révélations de l'histoire collective du genre humain, il veut établir que l'homme, après avoir été successivement dupe d'hypothèses théologiques ou métaphysiques, ne possèdera une science véritable que lorsque, renonçant à toute intervention surnaturelle, à toute recherche des causes finales, il n'admettra plus que des faits positifs: sa philosophie devait présenter l'ensemble de ces faits, ordonnés en système. Quoique annulant ainsi l'idée de Dieu, A. Comte eut la prétention dans ses dernières années de fonder un culte nouveau, et écrivit dans ce but la *Religion de l'humanité*.

COMUS, dieu de la joie, des festins, des danses nocturnes et de la toilette; on le représente jeune, chargé d'embonpoint, et couronné de roses. Il avait pour compagnon Momus, le Dieu du rire.

COMUS (LEDRU, dit), physicien. V. LEDRU.

CONAN, dit MÉRIADÈC ou CARADOG, naquit dans la Grande-Bretagne à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, et passa dans les Gaules vers 384, avec le tyran Maxime, dont il servit les intérêts, fut créé duc d'Armorique et gouverna pendant 26 ans, sous la dépendance des Romains, la partie de l'Armorique connue depuis sous le nom de Bretagne. En 409, les Armoricaïns, s'étant soulevés, déferèrent à Conan l'autorité souveraine. Il conserva le pouvoir jusqu'à sa mort (421), et le légua à ses descendants, qui furent depuis ducs de Bretagne. Il résidait à Nantes.

CONAN I, dit le *Tors*, fils de Jubel Bérenger, comte de Rennes, prit le titre de comte de Bretagne à la mort de Drogon (952); chassa Hoël et Guéroc ses compétiteurs, et périt lui-même en 992 dans une bataille qu'il avait livrée contre Foulques Nerra, duc d'Anjou, dans les plaines de Conquereux. — II, fils d'Alain III, eut quelques démêlés avec Guillaume duc de Normandie, et mourut empoisonné en 1066; on soupçonna Guillaume. — III, dit le *Gros*, succéda à son père Alain Fergent en 1112. Il unit ses armes à celles de Louis le Gros contre le roi d'Angleterre Henri I, son beau-père. Il désavoua

au lit de mort (1148) Hoël, fils de son épouse Mathilde, qui avait jusque-là passé pour son propre fils. Cette déclaration fut la source de guerres civiles qui désolèrent la Bretagne pendant 50 ans, et qui firent passer successivement ce duché dans les maisons de Penhièvre, d'Angleterre, de Thouars et de France. — IV, surnommé le *Petit*, fils d'Alain le Noir et de Berthe de Bretagne, fut reconnu duc de Bretagne vers 1156, mais fut bientôt après dépouillé de ses États par Henri II roi d'Angleterre, qui ne lui laissa que le comté de Guingamp. Il mourut en 1171.

CONCARNEAU, ch.-l. de cant. (Finistère), sur la baie de Concarneau, à 19 kil. S. E. de Quimper; 2000 hab. Petit port, défendu par 3 batteries. Pêche, commerce de sardines. Pris en 1373 par Du Guesclin, et en 1577 par les Ligueurs.

CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE, fête que l'Église célèbre le 8 déc. en l'honneur du jour où la Ste Vierge fut conçue dans le sein de Ste Anne, sa mère. Cette fête, fort anc. en Orient, devint générale au XII<sup>e</sup> siècle. — Le 8 déc. 1854, le S.-Père a proclamé la Conception de la Ste Vierge *immaculée*, c.-à-d. exempte du péché originel, déclarant ainsi dogme de foi une pieuse croyance qui était déjà reçue depuis longtemps dans l'Église.

CONCEPTION (LA) ou la MOCHA, v. du Chili, ch.-l. de prov., à 330 kil. N. de Valdivia, sur une baie, à l'emb. du Biobbio. Fondée en 1550 par P. Valdivia; souvent détruite par les Araucans, elle s'était relevée plusieurs fois et comptait près de 10 000 hab., lorsqu'un tremblement de terre la détruisit en 1835. — Il y a plusieurs autres villes du même nom dans l'Amérique mérid., une notamment dans la Nouvelle-Grenade, à 70 kil. N. E. de Santiago, à l'emb. du Rio-de-la-Conception dans la mer des Antilles, et une autre dans la Confédération du Rio-de-la-Plata (province de Cordova).

CONCEPTION (NOTRE-DAME-DE-LA). V. COMAYAGUA.

CONCEPTUALISTES, secte philosophique. V. CONCEPTUALISME dans notre *Dict. des Sciences*.

CONCHES, ch.-l. de cant. (Eure), sur l'Itton, à 15 kil. S. O. d'Évreux; 1800 hab. Station de chemin de fer. Fonderies. Belle forêt. Près de là est le *Vieux Conches*, qui possède une source minérale.

CONCILE. On appelle ainsi une assemblée d'évêques réunis pour régler les affaires ecclésiastiques concernant la foi, la discipline ou les mœurs. On distingue trois sortes de conciles: 1<sup>o</sup> les conciles *généraux* ou *œcuméniques*, où sont appelés tous les évêques du monde chrétien; 2<sup>o</sup> les conciles *nationaux* ou *pléniers*, composés de tous les évêques d'un État; 3<sup>o</sup> les conciles *provinciaux* ou *diocésains*, convoqués par un évêque métropolitain. On compte généralement 18 conciles œcuméniques. Quelques-uns cependant y joignent le concile de Jérusalem qui eut lieu l'an 50 de J.-C., ce qui en porterait le nombre à 19.

- 1<sup>o</sup> Le 1<sup>er</sup> concile de Nicée en Bithynie (325).
- 2<sup>o</sup> Le 1<sup>er</sup> concile de Constantinople (381).
- 3<sup>o</sup> Le 1<sup>er</sup> concile d'Éphèse (431).
- 4<sup>o</sup> Le concile de Chalcédoine (451).
- 5<sup>o</sup> et 6<sup>o</sup> Les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> conciles de Constantinople (553 et 680).
- 7<sup>o</sup> Le 2<sup>e</sup> concile de Nicée (787).
- 8<sup>o</sup> Le 4<sup>e</sup> concile de Constantinople (869).
- 9<sup>o</sup>-12<sup>o</sup> Les 4 conciles de Latran à Rome (1123, 1139, 1179, et 1215).
- 13<sup>o</sup> et 14<sup>o</sup> Les 2 conciles de Lyon (1245 et 1274).
- 15<sup>o</sup> Le concile de Vienne (1311).
- 16<sup>o</sup> Le concile de Constance (de 1414 à 1418).
- 17<sup>o</sup> Le conc. de Bâle-Ferrare-Florence (1431-1439).
- 18<sup>o</sup> Le concile de Trente (de 1545 à 1563).

Les principales collections des conciles sont celles de Paris, 1644, 37 vol. in-fol.; du P. Labbe, Par.; 1671, 18 vol. in-fol. (complétée par Baluze, 1683), de J. Hardouin, 1715, 12 vol. in-fol.; de Mansi, Venise, 1757, 31 vol. in-fol. Elles ont été résumées par J. Cabassut dans sa *Synopsis conciliorum*. Par.

1685 et 1839. (Pour chaque concile, V. les noms des villes où ils se sont tenus.)

**CONCINI** (concrino), dit le *maréchal d'Ancre*, né à Florence, où son père était notaire, vint en France en 1600 avec Marie de Médicis, femme de Henri IV. Avec l'appui de sa femme, Léonore Galigai, qui était femme de chambre et favorite de la reine, il s'éleva en peu de temps à la plus haute faveur. Après la mort de Henri IV il acheta le marquisat d'Ancre, fut nommé gouverneur de la Normandie, et enfin maréchal de France, sans avoir jamais tiré l'épée. Il était en même temps premier ministre du jeune roi Louis XIII et exerçait sur ce prince un empire tyrannique. Mais sa fortune si rapide et ses hauteurs excitèrent la jalousie des grands seigneurs; poussés par eux, le jeune roi, qui depuis longtemps supportait impatiemment le joug de cet étranger, ordonna sa mort. Il fut frappé par Vitry dans la cour du Louvre, le 24 avril 1617. Sa femme, condamnée à mort comme sorcière, fut décapitée, puis brûlée, et leur fils déclaré par le parlement *ignoble et incapable de tenir aucun état dans le royaume*.

**CONCLAVE** (du latin *conclave*, chambre); collége des cardinaux réunis pour élire un pape. Pendant toute la durée de l'élection, les conclavistes ne peuvent avoir aucune communication avec le dehors; ils sont placés sous la surveillance du cardinal camerlingue et d'un officier laïque appelé maréchal de l'Eglise. Tous les jours ils s'assemblent pour voter, jusqu'à ce qu'un même nom réunisse les deux tiers des suffrages. Pour prévenir la durée illimitée des conclaves, les règlements portaient que si le 8<sup>e</sup> jour le pape n'était point encore élu, les cardinaux seraient réduits au pain et au vin; cet usage est tombé en désuétude. Le conclave fut institué en 1274 par Grégoire X. Dans l'origine, l'élection des papes se faisait par le clergé et le peuple de Rome.

**CONCORD**, nom de plusieurs v. des Etats-Unis, dont la principale est le ch.-l. du New-Hampshire, sur le Merrimack, à 95 kil. N. O. de Boston; 8000 h.

**CONCORDAT**, contrat passé entre le pape et un gouvernement catholique pour fixer les droits respectifs de l'Eglise et de l'Etat. Les plus célèbres sont: le *C. de Worms*, conclu en 1122 entre le pape Calixte II et l'empereur d'Allemagne Henri V; il mit fin à la longue querelle des *Investitures*; — le *C. de 1516*, entre le pape Léon X et le roi François I, relativement à la collation des bénéfices et à la nomination des évêques, qui fut dès lors attribuée au roi; — celui de 1801, conclu entre Bonaparte, premier consul, et le pape Pie VII: il mit fin à l'anarchie qui régnait depuis la Révolution dans l'Eglise de France, et rétablit dans ce pays l'autorité pontificale: la nomination des évêques fut accordée au chef de l'Etat, mais l'institution réservée au pape. Il fut complété en 1802 par des *articles organiques* qui avaient pour base la déclaration de 1682, mais qui ne furent pas sanctionnés par le St-Siège. — En 1855, le pape Pie IX fit avec l'empereur d'Autriche François-Joseph un concordat qui de tous ceux existants est le plus favorable à l'autorité ecclésiastique.

**CONCORDE**, divinité des Romains, fille de Jupiter et de Thémis. Peu après le départ des Gaulois Sénonais, le dictateur Camille, pour apaiser les querelles sans cesse renaissantes du sénat et du peuple, éleva un temple à la Concorde; cet édifice était situé au bas du mont Capitolin. Le sénat s'assemblait souvent dans ce temple.

*Place de la Concorde*, la plus vaste et la plus belle de Paris. Œuvre de Gabriel, elle fut commencée en 1763 et finie en 1772. Elle porta d'abord le nom de *Place de Louis XV*. En 1792, elle fut appelée *Place de la Révolution*: c'est là qu'on faisait les exécutions capitales. Elle reçut en 1795 le nom de *Place de la Concorde*. Du centre de cette place, on aperçoit au N. la Madeleine, au S. le Corps Législatif, à l'E. les Tuileries, à l'O. les Champs-Élysées et l'Arc-de-Triomphe.

**CONCORDIA**, bourg de Vénétie, sur le Romatino,

à 53 kil. N. E. de Venise; 1600 hab. Evêché. Détruite par Attila en 452, elle fut rebâtie dans la suite.

CONCORDIA (marquis de la). V. ABASCAL.

**CONDAPILLY**, **CONDATGHI**. V. KOND....

**CONDATE**. Ce mot, qui en celtique signifiait *confluent*, était commun à plusieurs villes de la Gaule ancienne, telles que celles qui se nomment aujourd'hui Coadés, Cône, Cognac, Montereau, Rennes, etc.

**CONDE**, *Condote* ou *Condatum*, ch.-l. de cant. (Nord), sur l'Escaut, à 13 kil. N. E. de Valenciennes; 5297 hab. Place forte; canal qui communique avec Mons. Collège. Grand entrepôt de houille. — Anc. seigneurie, relevant du comté de Flandres, et qui appartenait successivement aux maisons d'Avesnes, de Châtillon-St-Pol et à celle de Bourbon, dont une branche prit le nom de Condé. Elle entra dans cette dernière maison par le mariage de l'héritière Jeanne avec Jacques de Bourbon, comte de La Marche (1335). Assiégée par Louis XI en 1477, par le prince d'Orange en 1580, Condé fut prise par Louis XIV en 1676, et cédée définitivement à la France par le traité de Nimègue. Les Autrichiens s'en emparèrent en 1793, mais les Français la reprit la même année. — A 2 kil. N. O. se trouve *Vieux-Condé*; 3865 h. Fabriques de vinaigre, mines de houille.

**CONDÉ-EN-BRIE**, ch.-l. de cant. (Aisne), sur le Surmelin, à 20 kil. E. de Château-Thierry; 600 hab. Canal latéral à la Marne.

**CONDÉ-SUR-NOIREAU**, ch.-l. de cant. (Calvados), à 24 kil. E. de Vire; 6449 hab. Hôpital, fondé en 1281. Fabriques de toiles et cotonnades. Pat. de Dumont d'Urville, qui y a une statue.

**CONDÉ** (princes de), branche de la maison de Bourbon, à pour chef Louis, prince de Condé (7<sup>e</sup> fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme), qui descendait, à la 5<sup>e</sup> génération, de Jacques de Bourbon, comte de La Marche, héritier par sa femme de la seigneurie de Condé, et qui était frère d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre.

**CONDÉ** (Louis I, prince de), chef du parti calviniste, né en 1530 de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, fit ses premières armes sous le maréchal de Brissac en Piémont, et se distingua dans plusieurs actions; mais après la mort de Henri II, les mécontentements que lui firent essayer les Guises le jetèrent dans le parti des Réformés. Il fut, dit-on, le moteur secret de la conspiration d'Amboise, et comme tel il venait d'être condamné au dernier supplice, lorsque la mort de François II le sauva. Charles IX lui rendit la liberté; il n'en usa que pour se mettre ouvertement à la tête des Protestants. Il s'empara de plusieurs villes, mais il perdit la bataille de Dreux et y fut fait prisonnier (1562). Rendu à la liberté par la paix de 1563, il reprit les armes en 1567, livra la bataille de St-Denis, qui resta indécise, puis, en 1569, celle de Jarnac, qu'il perdit. Blessé dans le combat, il s'était déjà rendu prisonnier lorsqu'il fut lâchement assassiné par Montesquiou, capitaine aux gardes du duc d'Anjou. Il est le 1<sup>er</sup> de sa famille qu'on ait appelé *M. le Prince*. On a de lui des *Mémoires* (dans la collection Michaud et Poujoulat). — Son fils, Henri I, prince de Condé, né en 1552, n'échappa à la St-Barthélemy qu'en abjurant; mais à peine libre, il reprit sa religion, leva des troupes, et s'unifia avec le roi de Navarre (Henri IV) pour faire la guerre contre les Catholiques. Il mourut presque subitement en 1588: on crut qu'il avait été empoisonné par ses domestiques, à l'instigation de sa propre femme. — Henri II, prince de Condé, fils posthume du préc., né en 1588, mort en 1646, fut aimé de Henri IV, qui le fit élever dans la religion catholique. Il avait épousé la belle Charlotte Marguerite de Montmorency, et fut obligé de l'emmener à Bruxelles pour la soustraire aux poursuites de Henri IV. Pendant la minorité orageuse de Louis XIII, il se mit à la tête d'un parti de mécontents: il fut pour ce fait arrêté et enfermé pendant trois ans à la Bastille et au châ-

teau de Vincennes. Il entra en grâce dans la suite et fut nommé, à la mort de Louis XIII, chef du conseil de régence. Sa plus grande gloire, dit Voltaire, est d'avoir été le père du Grand Condé.

CONDÉ (Louis II, prince de), dit le *Grand Condé*, premier prince du sang, connu d'abord sous le nom de *duc d'Enghien*, né à Paris en 1621, de Henri II, prince de Condé, montra dans la carrière militaire un génie précocé. Nommé général en chef à l'âge de 22 ans (1643), il défit entièrement à Rocroy les Espagnols bien supérieurs en nombre et redoutables alors par leur infanterie. L'année suivante, il battit les Allemands à Fribourg; il gagna en 1645 contre Mercy la bataille de Nördlingen, et prit Dunkerque en 1646. Moins heureux en Catalogne, il ne put prendre Lérida; mais il remporta bientôt après en Artois, sur l'archiduc Léopold, la victoire de Lens, qui amena la paix avec l'Allemagne (1648). Pendant les troubles de la Fronde, Condé, qui avait d'abord défendu la cour, prit ensuite parti contre Mazarin. Il fut alors arrêté (1650) et subit une détention de treize mois. Aussitôt qu'il fut libre, il ne songea qu'à la vengeance; il leva des troupes, marcha sur Paris, et défit le maréchal d'Hocquincourt à Bléneau près de Gien; mais il fut battu lui-même par Turenne au faubourg St-Antoine (1652). Après cette défaite, il passa dans les rangs des Espagnols; mais sans y ramener la victoire. La paix des Pyrénées (1659) le rendit à sa patrie. La guerre s'étant rallumée entre la France et l'Espagne, Condé conquit la Franche-Comté en trois semaines (1668). Il prit aussi la part la plus glorieuse à la guerre de 1672 contre la Hollande, battit le prince d'Orange à Senef (1674), puis passa en Alsace pour défendre cette province contre Montecuculli après la mort de Turenne (1675). Il passa ses derniers jours dans une charmante retraite à Chantilly, cultivant les lettres et conversant avec Racine, Boileau et Molière. Il mourut en 1687. Ce général dut ses succès à son élan irrésistible et à d'heureuses inspirations, mais il ne ménageait pas le sang des soldats. Bossuet prononça sur son cercueil une *oraison funèbre* qui est restée un chef-d'œuvre du genre. De tous les ouvrages écrits sur ce prince, le plus intéressant est *l'Histoire de Louis de Bourbon*, par Desormeaux, Paris, 1766-68, 4 v. in-12.

CONDÉ (Louis Henri, prince de). 1<sup>er</sup> ministre sous Louis XV, plus connu sous le nom de *Duc de Bourbon*. V. ce nom.

CONDÉ (Louis Joseph, prince de), fils de Louis Henri, duc de Bourbon, et 4<sup>e</sup> descendant du Grand Condé, né en 1736, servit avec distinction dans la guerre de Sept ans et contribua au gain de la bataille de Johannisberg (1763). Lors de la Révolution, il fut un des premiers à quitter la France, et forma dès 1789, sur les bords du Rhin, cette armée d'émigrés connue sous le nom d'*armée de Condé*. Après avoir fait en pure perte des prodiges de valeur à Wissembourg, à Haguenau, à Bentheim, le prince fut obligé de congédier son armée et se retira en 1800 en Angleterre. Il entra en France à la Restauration et reçut de Louis XVIII les titres de grand maître de la maison du roi et de colonel général de l'infanterie. Il mourut à Chantilly en 1818, à 82 ans. C'est lui qui avait fait construire le Palais-Bourbon (auj. Corps-Législatif). — Il eut pour fils Louis Henri Joseph de Bourbon, prince de Condé, qui est plus connu sous le nom de duc de Bourbon (V. BOURBON), et pour petit-fils l'infortuné duc d'Enghien (V. ENGHEN). La maison de Condé s'est éteinte avec ces deux derniers princes.

CONDILLAC (Étienne BONNOT de), abbé de Mureaux, célèbre philosophe, né en 1715 à Grenoble, d'une famille noble, mort en 1780, était neveu du grand prévôt de Lyon et frère de Mably. Il reçut les ordres, mais sans exercer de fonctions ecclésiastiques, préférant la carrière littéraire. Il se lia de bonne heure avec plusieurs des philosophes les plus éminents de l'époque, notamment avec Dide-

rot, J. J. Rousseau et Duclos; étudia profondément les grands métaphysiciens modernes, surtout Locke; publia, à partir de 1746, plusieurs ouvrages de métaphysique aussi remarquables par la nouveauté des idées que par la clarté du style, qui attirèrent sur lui l'attention; fut choisi en 1757 pour être le précepteur de l'enfant, duc de Parme; revint se fixer en France après avoir consciencieusement rempli sa tâche; fut admis à l'Académie française en 1768, et recut en 1777 du gouvernement de Poitou l'honorable mission de rédiger une *Logique* classique pour la jeunesse du pays. Condillac est en France le chef de l'école dite *sensualiste*. Ses écrits qui brillent surtout par la méthode et la clarté, firent une révolution dans la philosophie. Il s'était borné d'abord à suivre les pas de Locke, mais bientôt, marchant seul, il exposa des doctrines nouvelles dont les unes sont profondes et lumineuses, et dont les autres ne sont que paradoxales. Les principales sont: que toutes les idées viennent des sens; que les facultés de l'âme elles-mêmes ne sont comme les idées que des *sensations transformées*; que la seule bonne méthode est l'analyse, que les langues sont des méthodes analytiques, que le progrès de l'intelligence dépend de la perfection des langues, qu'une science n'est qu'une langue bien faite, que l'art d'écrire se réduit partout à suivre la liaison des idées. On a de lui: *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, 1746; *Traité des systèmes*, 1749; *Traité des sensations*, 1754 (où il donne trop à l'hypothèse); *Traité des animaux* (contre Buffon), 1755; *Cours d'études*, rédigé pour le prince de Parme, 1775 (renfermant *Grammaire*, *Art d'écrire*, *Art de raisonner*, *Art de penser*, *Histoire*; *le Commerce et le gouvernement*, 1776; *la Logique*, et *la Langue des calculs*, posthumes. Ses œuvres complètes ont été publiées à Paris, 1798, 23 vol. in-8, et 1821-22, 16 vol. in-8 (par les soins de M. Théry), avec une notice sur sa vie et ses ouvrages. Son *Cours d'études* est à l'Index à Rome.

CONDIVICNUM. V. NAMNETES.

CONDOM, *Condomium*, ch.-l. d'arr. du Gers, sur la Baïse, à 40 kil. N. O. d'Auch; 7098 hab. Trib. de de 1<sup>re</sup> inst. et de commerce, collège. Cuirs, bouchons de liège, blé, vins. Patrie de Blaise de Montluc, Scipion Duplex, Franc. Sabbathier. Condom avait autrefois un évêché, dont Bossuet fut titulaire: cet évêché est aujourd'hui supprimé.

CONDOMOIS, anc. pays de Gascogne (Gers et Lot et Garonne), avait pour v. principales Condom et Nérac.

CONDOR (POULO), groupe d'iles au S. de la B.-Cochinchine, par 8° 40' lat. N., 104° 21' long. E. Découvert en 1687 par Dampier; occupées par les Français en 1860.

CONDORCET (M. J. Ant. Nic. CARIBAT, marquis de), né en 1743, à Ribemont près de St-Quentin, d'une famille noble, originaire du Dauphiné, se fit dès sa 1<sup>re</sup> jeunesse un nom comme géomètre, fut reçu à l'Académie des sciences à 26 ans (1769), et devint peu après secrétaire perpétuel de cette compagnie. Il se lia avec les philosophes, sur tout avec d'Alembert, Voltaire, Turgot, embrassa avec ardeur la cause de la Révolution et propagea par ses écrits les idées nouvelles. Nommé en 1791 à l'Assemblée législative, puis à la Convention, il vota avec les Girondins et fut, au 31 mai (1793), enveloppé dans leur ruine. Mis hors la loi, il fut recueilli pendant huit mois chez une amie; mais, craignant d'exposer sa bienfaitrice, il sortit de sa retraite; arrêté bientôt après et détenu au Bourg-la-Reine, il s'empoisonna dans sa prison (mars 1794). Comme philosophe, Condorcet s'est surtout distingué par son ardent amour pour l'humanité et par des idées hardies sur la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine. Ses principaux ouvrages sont: *Essai d'analyse*, 1768, où il fit faire de nouveaux pas au calcul intégral; *Éloge des Académiciens* (1666-99), 1773; *Application de l'analyse aux décisions rendues à la pluralité des voix*, 1785; *Vie de*

**Turgot**, 1786, de Voltaire, 1787; *Esquisse des progrès de l'esprit humain*, 1795. Ce dernier ouvrage est le plus généralement connu; Condorcet le composa peu avant de mourir, pendant qu'il était caché et sans livres : c'est là surtout qu'il expose ses idées sur la perfectibilité. On a encore de lui : des articles dans l'*Encyclopédie*; des éditions des *Pensées* de Pascal, avec des notes de Voltaire, 1776-78, et des *Lettres d'Euler à une princesse d'Allemagne*. Ses *Oeuvres* ont été réunies en 21 v. in-8, 1804, et en 12 v. in-8, 1847 et ann. suiv. (par O'Connor, songeandre). Ses mss. sont déposés à la bibliothèque de l'Institut. — Sa femme, Sophie de Grouchy, sœur du maréchal, morte en 1822, a traduit la *Théorie des sentiments moraux* de Smith, 1798, et y a joint des *Lettres sur la sympathie*, adressées à Cabanis, son beau-frère.

**CONDOTTIERI** (c.-à-d. mercenaires, de l'italien *condotta*, contrat de louage), nom dont on se servait en Italie pour désigner les capitaines de ces bandes mercenaires que les différents États de cette contrée prenaient à gage pendant les xiii<sup>e</sup> et xiv<sup>e</sup> siècles. Plusieurs se sont fait un nom dans l'histoire; les plus connus sont : Alberic de Barbiano, John Hawkwood, Fra Moriale, Raymond de Cordoue, Braccio de Montone, Pergola, Carmagnole, Piccinino, enfin Sforza, dont les descendants s'assirent sur le trône ducal de Milan. Les condottieri s'éparagnaient mutuellement : tandis qu'ils rançonnaient sans pitié les habitants des pays vaincus et réclamaient des sommes énormes pour prix de leurs services, ils se renvoyaient leurs prisonniers sans rançon.

**CONDREN** (Charles de), docteur de Sorbonne, né près de Soissons en 1588, mort en 1641, fut le 2<sup>e</sup> général de l'Oratoire. Il était confesseur de Gaston, duc d'Orléans. Sa modestie lui fit refuser le chapeau de cardinal et les archevêchés de Reims et de Lyon. On a de lui plusieurs ouvrages de piété.

**CONDRIEU**, v. du dép. du Rhône, sur la r. dr. du Rhône, à 39 kil. S. de Lyon; 3591 hab. Étoffes de soie noire, teintureries, tanneries, raffinerie de sel. Vin blanc renommé. Anc. seigneurie appartenant à la maison de Villars.

**CONEGLIANO**, v. forte de Vénétie, à 24 kil. N. de Trévise; 5000 hab. Manufactures de draps et de soieries. — Napoléon donna le titre de duc de Conegliano au maréchal Moncey en 1806.

**CONFÉDÉRATION DE L'AMÉRIQUE CENTRALE**. V. GUATEMALA; — DE L'AMÉRIQUE DU SUD. V. COLOMBIE.

**CONFÉDÉRATION DU RHIN** et **CONFÉDÉRATION GERMANIQUE**. V. ALLEMAGNE.

**CONFESSION D'AUGSBOURG**, profession de foi que les Protestants présentèrent à la diète d'Augsbourg en 1530. Luther, qui l'avait préparée, était alors au ban de l'empire et ne put se trouver à la diète; Mélancthon y fut le principal représentant de la religion nouvelle. Le prudent disciple inséra dans cette déclaration de foi quelques modifications propres à concilier les esprits; néanmoins Charles-Quint la fit proscrire par la diète, où les députés catholiques se trouvaient en majorité. Il s'ensuivit entre les princes luthériens une ligue offensive et défensive, dite de *Smalkald*, qui après de longs combats finit par obtenir la liberté de conscience.

CONFESSION D'EMDEN. V. EMDEN.

**CONFINS MILITAIRES**: (Gouvt des), nom donné à presque toute la partie des États autrichiens qui est limitrophe de la Turquie, s'étendant le long de l'Adriatique, à l'extrémité E. de l'empire. Elle compte env. 1 100 000 h. et a pour ch.-l. général Carlstadt. Elle est divisée en 4 régions appelées *généralats*: le généralat réuni de Carlstadt-Varasdin et du banat de Croatie (ch.-l., Agram); celui de Slavonie (Pettervradin); celui du banat de Hongrie (Temesvar); celui de Transylvanie (Hermannstadt). Ces quatre généralats, qui forment de véritables colonies militaires, fournissent ensemble 18 régiments.

**CONFELANS** (du mot *confluent*), bourg du dép. de la Seine, entre Paris et Charenton, au confluent

de la Seine et de la Marne. Château des archevêques de Paris, auxquels il fut légué par l'archevêque Franc. de Harlay. Louis XI signa en 1465 à Confelans un traité qui mit fin à la Guerre du *Bien public*.

**CONFELANS**, bourg de France (Savoie), au confluent de l'Arly et de l'Isère, a été réuni à l'Hôpital pour former Albertville. V. ce mot.

**CONFELANS-EN-JARNY**, ch.-l. de c. (Moselle), arr. et à 10 k. S. de Briey; 394 h.

**CONFELANS-STE-HONORINE**, vge du dép. de Seine-et-Oise, à 22 k. N. de Versailles; 2000 h. Station du ch. de fer de Paris au Havre. Fonderie de bronze et de laiton, affineries de cuivre et d'étain. Aux env., grotte où l'on voit de belles congelations.

**CONFLENTES**. V. COBLENTZ et CONFOLENS.

**CONFOLENS**, *Confluentes*, ch.-l. d'arr. (Charente). sur la Vienne et la Goire, à 57 k. N. E. d'Angoulême; 2766 h. Tribunal de 1<sup>re</sup> instance, collège; société d'agriculture, bibliothèque. Curieuse église de St-Barthélemy. Commerce de bois, merrain, bœufs gras, etc. Mines de zinc et de plomb.

**CONFORMISTES**, ceux qui, en Angleterre, suivent la doctrine de l'Église anglicane. Ceux qui ne l'admettent pas, comme les Presbytériens, les Anabaptistes, les Calvinistes, sont dits Non-conformistes.

**CONFÉRIÉES**. V. ce mot au *Dict. des Sciences*.

**CONFUCIUS**, dont le vrai nom est *Kong-fou-tseu* ou *Kong-tsé*, célèbre philosophe chinois, né vers l'an 551 av. J.-C., dans une ville de la principauté de Lou, dont son père était gouverneur, descendant, dit-on, de *Hoang-ti*, législateur de la Chine. Il remplit dès sa première jeunesse, et avec le plus grand succès, des fonctions administratives; mais à l'âge de 24 ans, après la mort de sa mère, il renonça à tout emploi pour se livrer à la méditation, et forma le projet de réformer les mœurs de son pays. Il parcourut dans ce but plusieurs provinces et se vit bientôt entouré d'un grand nombre de disciples. Sur sa réputation de sagesse, le roi de Lou l'appela à sa cour et le nomma son premier ministre. Confucius corrigea les mœurs, réforma la justice et fit prospérer l'agriculture et le commerce; mais le roi s'étant bientôt fatigué des sages avis du philosophe, il fut forcé de s'éloigner. Revenu dans la vie privée, il se remit à parcourir les provinces pour prêcher la morale, puis il écrivit les ouvrages qui l'ont immortalisé. Il mourut vers 479 av. J.-C., entouré de ses disciples qui lui rendirent une sorte de culte. Ses descendants subsistent encore à la Chine et y jouissent de plusieurs privilèges. Confucius enseigna une philosophie toute pratique. Il s'occupa surtout de faire revivre les règles de conduite et les usages des anciens. Il révisa dans ce but les *Kings*, livres sacrés des Chinois, réorganisa le culte et devint ainsi le chef ou le restaurateur de la religion qui domine encore auj. en Chine (V. ce mot). Il composa aussi quelques ouvrages nouveaux: ceux qu'on lui attribue sont le *Chou-king*, traité de morale et de politique en exemples, où l'auteur parcourt l'histoire des temps anciens pour en extraire les règles de conduite qu'avaient laissées les empereurs, les ministres et les sages de l'antiquité; le *Tchou-sieou* (*le Printemps et l'Automne*), histoire du roy. de Lou de 722 à 480 av. J.-C.; le *Hioo-king* (dialogue sur la piété filiale); le *Ta-hio* (*la grande Science*), et *Tchong-ying* (*l'Invariable milieu*), traités de morale et de politique. Tous ses livres moraux ont été mis en latin et paraphrasés par les PP. Intorcetta, Herdrich, Rougemont et Couplet, sous le titre de *Confucius Sinarum philosophus*, Paris, 1687, in-fol. Le *Chou-king* a été trad. en franc. par le P. Gaubil, 1770; le *Tchong-ying* a été publié en chinois, avec trad. lat. et fr.; par Ab. Rémusat, 1817, in-4; le *Ta-hio*, par Pauthier (chin., lat. et fr.), 1837, in-8. On trouve aussi plusieurs des ouvrages de Confucius dans les *Sinensis imperii libri classici VI* du P. Fr. Noël, Prague, 1711, collection trad. en fr. par l'abbé Pluquet, 1784, 7 vol. in-18. La *Vie de Confucius* a été écrite par le

P. Amiot (dans les *Mémoires sur les Chinois*, t. XII). On a publié la *Morale de Confucius*, Amsterdam, 1688, 1 vol. in-8.

**CONGO**, région de l'Afrique, bornée à l'O. par l'Océan Atlantique, au N. par le Loango, au S. par l'Angola. C'est l'assemblage d'une foule d'États indépendants, parmi lesquels on distingue, outre celui de Congo proprement dit, ceux de Bamba, Sandi, Pango, Batta, Pemba, Sogno, et la farouche tribu montagnarde des Gagas. La v. la plus importante est *Ambassie* (de San-Salvador des Portugais). Ce pays, fort peu connu, est encore barbare et pauvre. Le sol est très-fertile : il produit du sucre, du poivre, de la cassave, etc. Le climat est brûlant et malsain sur les côtes et dans les plaines; à l'E. s'élèvent des montagnes d'où sortent beaucoup de rivières dont la principale est le Congo ou Zaïre. L'agriculture, la civilisation y sont presque nulles. — Le Congo a été découvert par le Portugais Diégo Cam en 1482. Les Portugais y formèrent quelques établissements, qui prospérèrent peu. Les Jésuites y envoyèrent des missionnaires en 1539 et 1619. Tukey a visité ce pays en 1816; M. Douville l'a exploré en 1838-30.

CONGO, fleuve d'Afrique. V. ZAÏRE.

**CONGRÉGATION**. On désigne sous ce nom : 1° des associations d'ecclésiastiques qui ne sont ni séculiers ni religieux, mais qui tiennent le milieu entre les uns et les autres : tels sont les congrégations de l'Oratoire, de la Doctrine chrétienne, de St-Sulpice, de St-Lazare, des Eudistes (on étendait ce nom aux couvents des Bénédictins qui cependant étaient des religieux); 2° des commissions de cardinaux chargés par le pape de traiter de matières religieuses ou de s'occuper de matières du gouvernement : telles sont les congrégations du St-Office, de l'Index, de la Propagande, des Rites; 3° enfin certaines réunions qui se formaient naguère sous les auspices des Jésuites, pour pratiquer sous leur direction des œuvres de piété ou de charité : les membres de ces réunions étaient appelés vulgairement *Congréganistes*.

**CONGRÉGATIONALISTES**, nom donné en Angleterre et aux États-Unis à une secte de Puritains.

**CONGRÈS**, réunions diplomatiques formées, soit de souverains, soit de leurs plénipotentiaires, et dans lesquelles on s'occupe à concilier les différends qui ont pu s'élever entre deux ou plusieurs nations, ou à prévenir les ruptures. Les congrès les plus connus sont ceux de Munster et d'Osnabrück (1646-48), des Pyrénées (1659), d'Aix-la-Chapelle (1668, 1748 et 1818), de Nimègue (1676-78), de Ryswick (1697), d'Utrecht (1713), de Rastadt (1797-99), de Tilsitt (1807), d'Erfurt (1808), de Châtillon (1814), de Vienne (1814-15), de Carlsbad et de Troppau (1820), de Laybach (1821), de Vérone (1822), de Paris (1856). — On donne aussi le nom de *Congrès* à l'ensemble du système représentatif des États-Unis.

**CONGRÈVE** (William), poète comique, surnommé *le Térenee anglais*, né en 1672, dans le Staffordshire, mort en 1729, fit jouer sa 1<sup>re</sup> pièce à 20 ans, quitta le théâtre au bout de peu d'années pour remplir des places lucratives et jouir de sa fortune, et ne composa plus depuis que des pièces fugitives. On a de lui : *le vieux Garçon* (*The old Bachelor*), 1693; *le Fourbe* (*The double Dealer*), 1694; *Amour pour Amour* (*Love for Love*), 1695, son chef-d'œuvre; *l'Épouse en deuil* (*The Mourning Bride*), 1695; *le Train du monde*, 1700. On trouve dans ses pièces, généralement bien écrites, du comique, de l'intrigue et de l'intérêt, mais en même temps une licence excessive. Ses œuvres, publiées à Birmingham, 1761, forment 3 vol. in-8. Ses comédies ont été tr. dans les *Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers*.

**CONGRÈVE** (sir William), officier d'artillerie, né en 1772, dans le Middlesex, mort à Toulouse en 1828, quitta le service en 1820 avec le grade de lieutenant-colonel. Il est célèbre par l'invention des fusées qui portent son nom (V. l'art. FUSÉE, dans notre *Dict. des Sciences*). On les employa pour la

1<sup>re</sup> fois en 1806 contre la flotte de Boulogne; elles furent d'un grand effet à la bat. de Loipsick, à Waterloo et dans le bombardement d'Alger par lord Exmouth (1816). Outre les *fusées*, on doit à Congrève plusieurs inventions mécaniques et des écrits sur l'artillerie (trad. en 1838). Il se ruina dans une entreprise de mines et vint finir ses jours en France. Malgré les services qu'il avait rendus à son pays, il mourut dans la misère.

**CONI**, *Cuneo* en italien, v. des États sardes, ch.-l. d'intendance, sur la Stura, à 75 kil. S. de Turin. 20 000 hab. Evêché, école de droit. Filatures de soie; fabriques de draps; grains. Jadis fortifiée; prise par les Franç. en 1744, 1796 et 1801. Elle fut sous l'Empire ch.-l. du dép. de la Stura. — L'intend., entre celles de Turin et de Gênes, compte env. 600 000 h.

**CONIMBRIGA**, v. de Lusitanie,auj. *Coïmbre*.

**CONIE-LA-CHAPELLE**, ch.-l. de cant. (Sarthe), à 25 ki. N. O. du Mans; 1450 hab. Station.

**CONIÈGE**, ch.-l. de cant. (Jura), à 5 kil. S. E. de Lons-le-Saulnier; 1300 hab.

**CONNAUGHT**, une des 4 grandes divisions anc. de l'Irlande, au N. O., forme 5 comtés: Galway, Mayo, Sligo, Leitrim, Roscommon.

**CONNECTICUT**, riv. des États-Unis, prend sa source au N. du New-Hampshire, traverse les États de Massachusetts, de Connecticut, et se jette dans l'Océan Atlantique entre New-Haven et New-London. Elle forme plusieurs catacates.

**CONNECTICUT**, un des États de l'Union, borné au N. par le Massachusetts, à l'E. par le Rhode-Island, à l'O. par l'État de New-York, au S. par le détroit de Long-Island; 140 kil. sur 93; 380 000 hab. Ch.-l., Hartford et New-Haven. Climat tempéré et sain, sol généralement fertile; forêts immenses; riches pâturages. Le Connecticut nourrit une quantité innombrable de pigeons. Mines de fer, de cuivre et de plomb. Industrie et commerce florissants; 14 chemins de fer. — Les peuplades indiennes qui habitaient jadis cette contrée portaient le nom de Mohicans. Les Anglais s'y établirent en 1635; ils reçurent en 1662 du roi d'Angleterre Charles II une charte qui resta en vigueur jusqu'en 1818. Le Connecticut prit une part active à la guerre de l'indépendance, et eut rang d'État dès 1776.

**CONNÉTABLE**, de *comes stabuli*, comte-surveillant de la maison. Avant la 3<sup>e</sup> race, le connétable n'était qu'un officier du palais, présidant tantôt au service des tables, tantôt à celui des meubles. Depuis le règne de Henri I, au x<sup>e</sup> siècle, jusqu'au règne de Louis XIII, le connétable fut le premier dignitaire de la monarchie française. En temps de guerre il commandait en chef, et avec un pouvoir absolu, toutes les armées; le roi lui-même, lorsqu'il se trouvait au milieu des troupes, ne pouvait arrêter aucune mesure importante sans avoir pris l'avis du connétable. En temps de paix, le connétable était aussi le premier conseiller du roi pour toutes les matières de guerre et était juge suprême de tous les démêlés qui s'élevaient entre les gens de sa maison. Il avait droit à la table du roi. Les plus célèbres connétales furent Châtillon, Du Guesclin, Clisson, Bourbon, Montmorency, Lesdiguières. Abolie en 1627, cette dignité fut rétablie nominalement en 1804 par Napoléon I pour son frère Louis.

**CONON**, général athénien, se laissa bloquer dans Mitylène par les Lacédémoniens. 406 av. J.-C., fut délivré par la victoire des Arginusus; récusé, après le désastre d'*Égos-Potamos* (405), à sauver 8 vaisseaux avec lesquels il se réfugia en Chypre; suscita les Perses contre les Lacédémoniens, fut mis à la tête de leur flotte, remporta sur les Lacédémoniens, près de Cnide, une victoire décisive. 394, fit rentrer les Cyclades sous le joug de sa patrie, puis contra dans Athènes dont il releva les murs. Accusé plus tard auprès d'Artaxerce d'avoir voulu soulever l'Ionie et l'Éolie, il fut attiré par le satrape Tébriaze à une entrevue dans laquelle il fut arrêté; mais il

fut relâché bientôt après. Il se retira en Chypre, où il mourut vers 390. Selon d'autres, il aurait été tué dans sa prison par Térabaze dès 393. Conon eut pour fils Timothée. Conon. Nepos a écrit sa *Vie*.

CONON, géomètre et astronome de Samos, qui vint à Alexandrie de 300 à 260 av. J.-C., est cité avec honneur par Archimède, Virgile, Catulle, etc. C'est lui, dit-on, qui découvrit la constellation nommée *Chevelure-de-Bérénice*, et qui lui donna par flatterie le nom de la reine d'Égypte.

CONON, mythographe grec, qui vivait en Cappadoce au 1<sup>er</sup> s. av. J.-C., avait composé 50 *Récits*, dont Photius fit un abrégé, publié dans les *Mythographi* de Wætermann, Leipsick, 1843.

CONQUERUEIL ou CONQUEREUX, bourg de la Loire-Inf., à 4 kil. E. de Guéméné, sur le Don; 900 hab. Geoffroy, comte d'Anjou, y fut battu en 981 par Conan, comte de Rennes, qui lui-même y fut vaincu et tué en 992 par Fouques Nerra.

CONQUES, ch.-l. de cant. (Aude), à 7 kil. N. E. de Carcassonne; 1600 hab. — Ch.-l. de cant. (Aveyron), à 32 kil. N. O. de Rhodéz; 1350 hab. Vins.

CONQUET (LE), v. du Finistère, sur l'Océan, à 19 kil. O. de Brest; 1300 hab. Petit port. Entre cette ville et Brest, s'élève le fort Berthameu.

CONRAD I, duc de Franconie, fut élu roi de Germanie en 912; fit la guerre à Henri, fils d'Othon, duc de Saxe, puis au duc de Bavière, qui refusait de le reconnaître, et mourut en 918, d'une blessure qu'il reçut en combattant les Hongrois. Il désigna pour son successeur Henri, fils de ce même Othon de Saxe qui avait été son ennemi.

CONRAD II, le *Salique*, fils de Henri, duc de Franconie, fut élu roi de Germanie en 1024, après la mort de Henri II, eut une longue guerre à soutenir contre les princes de la maison de Saxe, pacifia la Bohême, la Hongrie et la Pologne, acquit le roy d'Arles en vertu de la donation de Rodolphe III, fit en 1026 une expédition heureuse en Italie, se fit couronner empereur à Rome en 1027, défit en 1037 Eudes, comte de Champagne, et mourut à Urecht en 1039. Il avait rendu en 1037 une célèbre constitution qui établissait l'hérédité des anciens fiefs.

CONRAD III, empereur d'Allemagne, fils de Frédéric, duc de Souabe, et d'Agnès, sœur de l'emp. Henri V, né en 1093, disputa, mais sans succès, la couronne à Lothaire II (1127), fut élu après la mort de ce prince, en 1138, eut pour compétiteur Henri le Superbe, duc de Saxe et de Bavière, soutint contre lui une longue guerre, le dépouilla de tous ses biens, et resta maître du trône après la victoire de Weinsberg (1140) : c'est de cette guerre que datent les partis des *Guelfes* et des *Gibelins*. En 1147, il partit pour la Terre-Sainte avec Louis VII : il assiégea vainement Damas, et revint dès 1149 en Allemagne sans avoir obtenu aucun résultat. Il mourut en 1152.

CONRAD IV, élu empereur en 1250, était duc de Souabe et fils de l'emp. Frédéric II. Le pape Innocent IV combattit son élection, lui opposa Guillaume de Hollande, et fit prêcher une croisade contre lui. Conrad passa en Italie pour se faire reconnaître roi des Deux-Siciles : il prit Naples, Capoue, Aquino; mais il mourut au milieu de ses conquêtes, 1254. On accusa son frère naturel Mainfroi, qui convoitait sa succession, de l'avoir empoisonné. Cet empereur fut père de l'infortuné Conradin.

CONRAD V, ou CONRADIN. V. CONRADIN.

CONRAD, roi d'Arles ou de la Bourgogne Transjurane (937-993), fils de Rodolphe II, fit le bonheur de ses peuples et fut surnommé *le Pacifique*. Les Sarrasins et les Hongrois ayant envahi ses États à la fois, il les fit battre les uns contre les autres; puis, se jetant sur eux pendant le combat, il les extermina. C'est la seule guerre qu'il eut à soutenir.

CONRAD, dit *le Marquis de Tyr*, fils de Guillaume IV, marquis de Montferrat, prit la croix en 1186, s'arrêta quelque temps à Constantinople, où il défendit Isaac l'Ange contre ses sujets révoltés; puis alla au

secours de Tyr, qu'assiégeait Saladin; força les Sarrasins à lever le siège, et fut proclamé souverain de Tyr. Il comptait, avec l'appui de Richard Cœur de Lion, se faire nommer roi de Jérusalem, lorsqu'il fut tué par deux émissaires du Vieux de la Montagne (1192).

CONRAD (S.), évêque de Constance de 934 à 976, était issu de l'illustre maison des Guelfes. Il bâtit 3 églises à Constance, et visita 3 fois les lieux saints. On l'hon. le 26 novembre.

CONRAD DE WURTZBOURG, minnesinger du XIII<sup>e</sup> s., séjourna longtemps à Wurtzbourg (d'où son nom), et mourut en 1287 à Fribourg en Brisgau. On a de lui la *Guerre de Troie*, et quelques autres poèmes estimés. Ils ont été imprimés plusieurs fois, notamment à Leipsick en 1858.

CONRADIN, fils de l'empereur Conrad IV, et dernier rejeton de la famille de Hohenstaufen, né en 1252, perdit son père à 3 ans, et hérita de ses droits aux couronnes de Germanie, de Naples et de Sicile; mais fut dépouillé de ses États par Mainfroi, son tuteur. Ayant voulu, après la mort de Mainfroi, disputer le roy. de Naples à Charles d'Anjou, que le pape en avait investi, il fut vaincu par ce prince à Tagliacozzo, 1268, pris et mis à mort après un simulacre de jugement. Il avait à peine 16 ans.

CONRART (Valentin), né en 1603 à Paris, mort en 1675, conseiller et secrétaire du roi, était ami des lettres et réunissait chez lui, vers 1630, une société de gens d'esprit qui fut le berceau de l'Académie française. Conrart fut nommé dès 1635 secrétaire de cette Compagnie. Il n'a publié aucun écrit notable; ce qui a lait dire à Boileau :

J'imite de Conrart le silence prudent.

Cependant il a laissé des Mss. qui forment une collection curieuse, conservée à la biblioth. de l' Arsenal, et d'où M. de Monmerqué a extrait les *Mémoires de Conrart*, publ. dans la collect. Petitot, 1826.

CONRING (HERMAN) *Coringius*, savant universel, né en 1606 à Narden (Ost-Frise), mort en 1681, professa la philosophie naturelle, puis la médecine à Helmstædt, et jouit d'une grande considération auprès du duc de Brunswick et de plusieurs princes, qui le consultèrent souvent et lui donnèrent le titre de conseiller, avec des pensions. Il a écrit sur le droit, la politique, l'histoire, la physique, la médecine et la théologie. Ses principaux ouvrages sont : *De origine juris Germanici*, 1643; *De imperio Germanorum Romano*, 1644; *De finibus imperii Germanici*, 1654; *Introductio in universam artem medicam*, 1654; *De hermetica Aegyptiorum et Paracelsicorum medicina*, 1648 et 1669; *Thesaurus rerum publicarum totius orbis*, etc. Il a en outre laissé une foule de dissertations particulières et de lettres. Ses *Oeuvres*, publiées à Brunswick en 1780, forment 7 vol. in-fol. Plusieurs sont à l'*Index* à Rome.

CONSALVI (Hercule), homme d'État, né à Rome en 1757, mort en 1824. Fut constamment l'ennemi de la Révolution française. Après avoir été auditeur de la Rote, juge au tribunal de la signature, il devint ministre de la guerre sous Pie VI (1789), fut créé cardinal par Pie VII, vint à Paris en 1801 et y signa le fameux concordat. Napoléon le fit éloigner des affaires pendant quelques années et le retint même en France; mais en 1814, il retourna en Italie, et y devint de nouveau ministre. Envoyé au congrès de Vienne, comme nonce du pape (1815), il obtint qu'on restituât au St-Siège les Marches, ainsi que Bénévent et Ponte-Corvo.

CONSBARBRUCK, vge de la Prusse rhénane, à 7 k. S. O. de Trèves, presque au confluent de la Sarre et de la Moselle, prend son nom de sa position sur la Sarre et d'un ancien pont (*brücke*) sur cette rivière. Il s'y livra en 1675 une bat. où le duc de Lorraine, Charles III, défit le maréchal de Créqui.

CONSEIL AULIQUE, c.-à-d. *conseil de la cour*. On appelait ainsi dans l'empire germanique un Con-



seil particulier que présidait l'empereur, et qui était chargé d'exercer en son nom les droits impériaux. Il donnait l'investiture aux comtes et aux barons du St-Empire; il jugeait en dernier ressort toutes les causes féodales qui avaient pour objet un fief, ainsi que celles qui concernaient les affaires d'Italie. Les Etats n'avaient droit de recours à la diète que quand l'arrêt du Conseil pouvait produire un grief commun à tout l'empire. Le droit de surveillance sur ce tribunal appartenait à l'électeur de Mayence. Ce Conseil, établi en 1501 par l'empereur Maximilien, empiéta peu à peu sur les droits des Etats; à l'époque du traité de Westphalie il était devenu un pouvoir redoutable entre les mains des empereurs. Le Conseil aulique a été conservé dans l'empire d'Autriche, mais il n'a plus son importance première.

CONSEIL DES ANCIENS, assemblée créée en France par la constitution de l'an III (23 septembre 1795), partageait le pouvoir avec le Directoire exécutif, et concourait, avec le Conseil des Cinq-Cents, à la confection des lois. Elle avait 256 membres, qui se renouvellaient par tiers tous les ans; ils devaient avoir 40 ans au moins, être mariés ou veufs, et domiciliés depuis 15 ans sur le territoire de la République. Ils approuvaient ou rejetaient les résolutions prises par le Conseil des Cinq-Cents, et élaient les directeurs du pouvoir exécutif. La révolution du 18 brumaire an VIII (1799) mit fin à l'existence de ce Conseil. Il siégeait aux Tuileries.

CONSEIL DES CINQ-CENTS, assemblée qui, d'après la constitution de l'an III (1795), formait, avec le Conseil des Anciens, le Corps législatif. Elle se composait de 500 membres, élus pour 3 ans. Ils devaient être âgés de plus de 30 ans et domiciliés depuis 10 ans sur le territoire de la République. Cette assemblée proposait les lois. Le Conseil des Cinq-Cents siégeait dans la salle du Manège (rue actuelle de Rivoli). Dans la journée du 18 fructidor an V, les Directeurs expulsèrent 42 de ses membres, qui tendaient à la contre-révolution. Le 18 brumaire an VIII, ce Conseil, transféré à St-Cloud, fut violemment dissous, en même temps que le Conseil des Anciens, par le général Bonaparte.

CONSEIL DES DIX, tribunal secret de la république de Venise, composé de 10 membres pris dans le Grand Conseil. Il était chargé de veiller à la sûreté de l'Etat, de poursuivre et de punir les ennemis secrets de la république. Pour cela, il était armé de pouvoirs illimités, avait droit sur toutes les têtes et était affranchi de toute responsabilité. Ce Conseil fut créé en 1310, après la conjuration de Boémond Tiepolo; il ne devait exister d'abord qu'un court espace de temps; mais, prorogé d'année en année, il finit par être déclaré perpétuel en 1325. Depuis lors, cette terrible magistrature domina la république de Venise; elle ne tomba qu'avec la république.

CONSEIL DE SANG, nom donné par les Brabançons à un Conseil établi dans les Pays-Bas par le duc d'Albe, et que les Espagnols appelaient *Conseil des troubles*. Il dut le 1<sup>er</sup> nom aux exécutions sanglantes qu'il ordonna (V. ALBE); les comtes d'Egmont et de Horn furent au nombre des victimes.

Pour les *Conseils* administratifs et judiciaires, V. le mot CONSEIL au *Dict. univ. des Sciences*.

CONSENTES (DII), nom sous lequel on désignait à Rome les 12 principales divinités qui formaient, avec Jupiter, le conseil suprême de l'Olympe, et présidaient chacune à un mois de l'année. C'étaient Jupiter, Neptune, Mars, Apollon, Mercure, Vulcain; Junon, Vesta, Minerve, Vénus, Diane et Cérès.

CONSENTIA, v. du Brutium,auj. *Cosenza*.

CONSERANS ou COUSERANS, *Consorran*, petite prov. de la Gascogne, au S. E., entre le Comminges et le gouvernement de Foix. Ch.-l., St-Girons. Autres places, St-Lizier, Massat. Anc. évêché. Les Consérans fait auj. partie du dép. de l'Ariège.

CONSERVATOIRE, } *Voy. ces mots*  
CONSISTOIRE, } *au Dict. univ. des Sciences.*

CONSORRANI, peuple de la Noremopolitanie, au pied des Pyrénées, entre les *Convenæ* et les *Volca Tectosages*. Leur ch.-l. était *Consorranorum oppidum*, auj. *Saint-Lizier*. V. CONSÉRANS.

CONSTABLES. On nomme ainsi en Angleterre des officiers municipaux chargés de l'exécution des lois et du maintien de l'ordre; ils sont placés sous l'autorité du juge de paix et ont pour insignes un bâton d'un mètre environ de longueur, surmonté des armes royales, et une petite verge de cuivre de 30 à 40 centimètres, avec laquelle ils touchent ceux qu'ils doivent arrêter. Ce service, institué sous Édouard III, a été longtemps gratuit, comme l'est chez nous celui de la garde nationale. Depuis 1829, les anciens constables ont été remplacés par des officiers de police (*police constable*), qui sont rétribués. Le mot *constable* comme celui de *cométable*, dont il était synonyme dans l'origine, vient de *comes stabuli*.

CONSTANCE, *Constantia*, v. du grand-duché de Bade, ch.-l. du cercle du Lac, sur le Rhin et sur le lac de Constance, à 156 kil. S. S. E. de Carlsruhe, à 146 kil. S. E. de Strasbourg; 6500 hab. Evêché. Jolie ville, belle cathédrale, palais épiscopal, anciens couvents des Franciscains, des Dominicains (où se tint le concile) et des Jésuites. Établissements d'instruction. Draps, toiles, horlogerie, etc. — Fondée par les Romains au IV<sup>e</sup> siècle, elle était grande et importante au moyen âge (on y comptait 40000 h.); elle fut longtemps ville impériale, et eut un évêché souverain, qui fut sécularisé en 1802. Frédéric Barberousse y signa en 1183 la *Paix de Constance*, qui reconnaissait l'indépendance des villes lombardes. Il s'y tint de 1414 à 1418 un célèbre concile œcuménique qui mit fin au grand schisme d'Occident en déposant les papes Jean XXIII et Benoît XII, et en nommant Martin V. C'est dans ce même concile que furent jugés et condamnés Jean Huss et Jérôme de Prague. Le clergé français y était représenté par Pierre d'Ailly, archevêque de Cambrai, et par J. Gerson, chancelier de l'université de Paris. Constance fut mise au ban de l'empire par Charles-Quint en 1548 pour avoir refusé d'accepter l'*interim*. Elle fut cédée en 1805 par l'Autriche au grand-duc de Bade.

Le Lac de Constance, *Brigantinus lacus*, entre la Suisse septentr. et plusieurs Etats de l'Allemagne, a 65 k. sur 13, et se partage en deux bras, dits le lac supérieur et le lac inférieur ou de Zeller. Le Rhin le traverse; la Bregenz, l'Argen, le Stokach, viennent s'y jeter. Bords riants, eaux poissonneuses. Ce lac éprouve souvent, sans aucune cause apparente, une hausse subite, qui est suivie d'une baisse pareille: ce phénomène est appelé *ruhss*.

CONSTANCE, v. de la colonie du Cap, à 22 kil. E. du cap de Bonne-Espérance. Vins délicieux: le rouge est dit *grand-constance*, le blanc *petit-constance*.

CONSTANCE I, surnommé *Chlore*, c.-à-d. *pâle*, empereur romain, fut adopté et nommé César en 292 par Maximien, et eut à gouverner les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne; il réduisit les Bretons qui s'étaient révoltés à l'instigation de Carausius et d'Allectus (296), releva la ville d'Autun, détruite par les Bagaudes, et repoussa les Francs. Devenu auguste en 305, avec Galérius, il gouverna avec sagesse et avec bonté, et fit cesser dans ses Etats les persécutions contre les Chrétiens. Il mourut en 306, à Eboracum (York), au moment où il allait faire la guerre au Pictes et aux Calédoniens. Il avait d'abord épousé Hélène; quand il eut été fait César, il fut obligé de la répudier pour épouser Théodora, fille de la femme de Maximien. Il avait eu d'Hélène, Constantin, qu'il nomma César en mourant. Il eut de Théodora Jules Constance, père de l'emp. Julien.

CONSTANCE II, 2<sup>e</sup> fils de Constantin. A la mort de son père (337), il partagea l'empire avec ses frères. Constantin II et Constant, et eut en partage l'Orient et la Grèce. Ses frères ayant péri en Occident, il attaqua et battit Magnence et Vétranion qui avaient usurpé la pourpre, et resta ainsi seul maître de

l'empire (350). Il exerça toutes sortes de vengeances, et se rendit tellement odieux que les troupes proclamèrent Julien à sa place; il marchait contre celui-ci lorsqu'il mourut en route, à Mopsucrène, au pied du Taurus, l'an 361. Le règne de ce prince faible et incapable fut rempli par les guerres avec les Perses, peuple qu'il ne put soumettre, et par des querelles religieuses entre les Ariens et les orthodoxes; il favorisa les Ariens et persécuta S. Athanasie.

CONSTANCE, général d'Honorius, réduisit en 411 l'usurpateur Constantin qui s'était enfermé dans Arles, et chassa des Gaules Ataulphe, roi des Visigoths; l'empereur lui donna la main de sa sœur Placidie et lui conféra le titre d'auguste (421), ce qui lui fait donner quelquefois le nom de Constance III. Il m. peu de mois après. Il fut père de Valentin III.

CONSTANCE, reine de France, fille de Guillaume Taillefer, comte de Toulouse, épousa en 998 le roi Robert et fit le malheur de ce prince par son caractère impérieux. Elle fit de vains efforts pour assurer la couronne à son 3<sup>e</sup> fils, Robert, au préjudice de l'aîné, Henri, qui régna sous le nom de Henri I. Elle m. en 1032, après avoir fondé le couvent de Poissy.

CONSTANCE, reine des Deux-Siciles, fille posthume de Roger II, eut à disputer son héritage à Tancred, son neveu, et ne fut reconnue qu'en 1194. Elle avait épousé l'empereur Henri VI, qui se rendit odieux aux Siciliens, et contre lequel elle fut forcée de prendre elle-même leur défense. Elle mourut en 1198, après avoir conféré au pape Innocent III la tutelle de son fils Frédéric II.

CONSTANCE, reine de Sicile, fille de Mainfroi, épousa Pierre d'Aragon (1261). Avec le secours de son mari, elle enleva la Sicile à Charles d'Anjou après les Vêpres siciliennes, et régna à Palerme de 1283 à 1297 au nom de ses fils, Jayme et Frédéric.

CONSTANT I, empereur romain, 3<sup>e</sup> fils de Constantin le Grand, lui succéda en 337 avec ses deux frères, Constantin et Constance, et eut en partage l'Italie et l'Afrique. Peu d'années après, il devint maître de tout l'Occident par la mort de son frère Constantin, qui lui avait déclaré la guerre et qui périt devant Aquilée (340). Il se rendit odieux par sa fierté, son faste et ses débauches, et fut détrôné et tué par Magnence à *Helena* (Elne), 350.

CONSTANT II, empereur d'Orient, fils d'Héraclius II, fut placé sur le trône à 12 ans, l'an 641. Il se laissa enlever plusieurs provinces par le calife Moavia, abandonna le séjour de Constantinople et alla se réfugier en Sicile. S'étant rendu odieux dans cette île par ses rapines, il fut tué à Syracuse, dans son bain, par un de ses officiers, après 27 ans de règne (668).

CONSTANT DE REBECQUE (Benjamin), publiciste français, né en 1767, à Lausanne, d'une famille protestante réfugiée, mort en 1830, fut un des plus zélés défenseurs des libertés publiques. Elu tribun après le 18 brumaire, il fut bientôt éliminé à cause de son opposition, quitta la France sous l'Empire, se retira en Allemagne, et ne revint dans son pays qu'en 1814. Pendant les Cent-Jours, il se rallia à Napoléon et prit part à la rédaction de l'*Acte additionnel*. Sous la Restauration, il fit partie de la Chambre des Députés, et combattit avec éloquence, soit à la tribune, soit dans les journaux, surtout dans la *Minerve*, les mesures rétrogrades proposées par le gouvernement. Il fut nommé, à la révolution de 1830, président du Conseil d'Etat; mais il mourut peu de mois après. On a de lui un grand nombre d'écrits politiques qu'il a réunis sous le titre de *Cours de politique constitutionnelle*, 1817-20; des discours prononcés à la tribune; un roman, *Adolphe*; un traité *De la Religion considérée dans sa source et ses formes*, 1824-30, ouvrage bien écrit, mais déiste, qui fut mis à l'*Index* à Rome; *Du polythéisme romain*, ouvrage posthume, publié par M. Matter en 1833. B. Constant était fort lié avec Mme de Staël et partageait son goût pour la littérature allemande. Sa *Correspondance* a été publiée en 1844.

CONSTANTIA, v. de Gaule, est auj. *Coutances*. CONSTANTIA, v. d'Helvétie, est auj. *Constance*.

CONSTANTIN I, surnommé le Grand, *C. Flavius Valerius Aurelius Claudius Constantinus*, empereur romain, fils de Constance Cléore et d'Hélène, né en 274 à Naïsse dans la Dardanie, se concilia la faveur de Dioclétien et de l'armée, épousa la fille de l'empereur Maximien, et fut proclamé César par les légions de la Grande-Bretagne à la mort de son père, en 306. Après avoir pacifié les Gaules, il se vit dans la nécessité d'ordonner la mort de son beau-père, qui avait voulu l'assassiner (310), puis marcha contre le tyran Maxence, fils de Maximien, sous le joug duquel gémissaient l'Italie et l'Afrique. Pendant cette marche, il vit, assure-t-on, apparaître dans les airs une croix entourée de ces mots tracés en lettres de feu: *Tu vaincras par ce signe* (*Hoc signo vinces*); frappé de cet avertissement, il adopta ce signe pour étendard, sous le nom de *labarum*, et s'avança avec confiance contre les troupes de son ennemi. Elles furent successivement défaits dans les plaines de Turin et sous les murs de Rome, et Maxence lui-même périt dans les eaux du Tibre, au pont Milvius (312). Maître de l'Italie et de l'Afrique après ces victoires, Constantin rétablit l'ordre et la justice, fit cesser la persécution contre les Chrétiens, embrassa leur religion et la déclara religion de l'empire par un célèbre édit rendu à Milan en 313. En 315 il eut à combattre Licinius, empereur d'Orient, persécuteur des Chrétiens, le battit à Cibalis en Pannonie, puis à Mardie en Thrace, et lui enleva la Pannonie, la Dacie, l'Illyrie et la Grèce; en 323 il s'empara du reste des Etats de son rival, après avoir remporté sur lui les victoires d'Andrinople et de Chrysopolis. Seul maître alors de l'empire, il rendit de sages ordonnances, tout empreintes de l'esprit du Christianisme: il supprima le supplice de la croix, les combats de gladiateurs, favorisa l'affranchissement des esclaves, en même temps, il s'occupait de rétablir dans l'Eglise l'unité, la paix, qui étaient troublées par des hérésies sans cesse renaissantes; il fit frapper d'anathème Arius au concile de Nicée en 325, et exila ses sectateurs. Mais il flétrit sa gloire en faisant mourir son fils Crispus, injustement accusé par sa belle-mère Fausta, qui paya bientôt elle-même de sa tête cette fausse accusation. En 330, Constantin transporta le siège de l'empire à Byzance, qui prit de lui le nom de Constantinople. Dans ses dernières années, il favorisa et persécuta tour à tour l'hérésiarque Arius et l'orthodoxe Athanasie, patriarche d'Alexandrie; mais avant sa mort, il reconnut l'innocence de ce dernier et ordonna de le rappeler. Il mourut en 337, après s'être fait baptiser. Il laissa ses vastes Etats à ses trois fils, Constantin, Constance et Constant, et à deux de ses neveux, Delmace et Annibalien.

CONSTANTIN II, dit le Jeune, fils aîné du préc., né à Arles en 316, reçut en partage, à la mort de son père en 337, les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne; mais ayant voulu s'emparer des Etats de son frère Constant, et étant entré dans ce but en Italie avec une armée, il fut défait, et périt dans une embuscade près d'Aquilée en 340.

CONSTANTIN III. V. HÉRACLIUS CONSTANTIN.

CONSTANTIN IV. V. HÉRACLÉONAS CONSTANTIN.

CONSTANTIN III (ou V, si l'on compte Héraclius et Héracléonas parmi les Constantins), surnommé *Pogonat* ou le *Barbu*, empereur d'Orient, monta sur le trône en 668 avec ses deux frères Tibère et Héraclius, après la mort de Constant II, leur père, fit la guerre avec succès aux Sarrasins, contre lesquels il employa pour la 1<sup>re</sup> fois le feu grégeois, fit condamner les Monothélites au concile gén. tenu à Constantinople en 680, mais se rendit odieux par le meurtre de ses deux frères. Il mourut en 685.

CONSTANTIN IV (ou VI), surnommé *Copronyme*, c.-à-d. *ordurier*, parce qu'il salit les fonts baptismaux lorsqu'on le baptisait, né en 718, succéda en

741 à son père Léon l'Isaurien; embrassa Phérosie des *Iconoclastes*, persécuta les Catholiques, et mourut dans une expédition contre les Bulgares en 775.

CONSTANTIN V (ou VII), fils de Léon IV et d'Irène, né en 770, succéda à son père en 780, sous la tutelle de sa mère. Il voulut en 790 régner par lui-même, mais Irène ne tarda pas à reprendre le pouvoir et elle poussa la cruauté jusqu'à lui faire crever les yeux : le jeune prince en mourut peu après (797).

CONSTANTIN VI (ou VIII), fils de Basile le Macédonien, nommé auguste en 868, du vivant de son père, mourut avant lui, en 878.

CONSTANTIN VII (ou IX), *Porphyrogénète*, né en 901, fils de Léon le Philosophe, fut placé sur le trône à 11 ans, sous la tutelle de sa mère Zoé, fut déposé en 919, remonta sur le trône en 945, et mourut en 959, empoisonné, à ce qu'on croit, par son propre fils Romain. Ce prince cultivait les lettres : on a de lui quelques ouvrages dont les plus importants sont un *Traité de l'administration de l'Empire* (dans l'*Empireum orientale* de Banduri), une *Vie de Basile le Macédonien* et une grande compilation historique dont il ne reste que des fragments (dans les *Fragmenta historicorum Graecorum*, de F. Didot, 1848).

CONSTANTIN VIII (ou X), fils de Romain I, régna avec ses 2 frères et son père de 919 à 945, pendant que Constantin VII Porphyrogénète était déposé.

CONSTANTIN IX (ou XI), fils de Romain II, le Jeune, succéda en 976 à Jean Zimisès, fut proclamé empereur, avec son frère Basile II, qui exerça la principale autorité jusqu'en 1025, époque de sa mort. Constantin, qui ne s'était fait remarquer encore que par sa conduite déréglée, régna seul quelque temps, mais il vit bientôt le peuple se soulever contre lui à cause de ses excès, et mourut en 1028.

CONSTANTIN X (ou XII), surnommé *Monomaque* ou le *Gladiateur*, obtint le trône en 1042 avec la main de Zoé, veuve de Romain III (Argyre). Tout entier à ses débauches, il laissa s'élever près de lui la puissance des Turcs Seldjoucides et permit aux Petchénègues de s'établir en Serbie (1053). Il m. en 1055.

CONSTANTIN XI (ou XIII), *Ducas*, fils d'un certain Andronique, succéda en 1059 à Isaac Comnène, qui l'avait adopté, et mourut en 1067, à 60 ans. Sous son règne les Scythes ravagèrent l'empire, et les Normands achevèrent la conquête de la Calabre.

CONSTANTIN XII (ou XIV), *Dracoses*, dernier empereur de Constantinople, né en 1403, fils de Manuel II Paléologue, succéda en 1448 à Jean Paléologue, son frère. En 1453, Mahomet II vint assiéger Constantinople avec une armée formidable : Constantin se défendit vaillamment, mais abandonné des princes de la chrétienté, il ne put résister. Il mourut en héros sur la brèche. Sa mort fut suivie de la prise et du pillage de Constantinople, où Mahomet fit le siège de l'empire ottoman.

CONSTANTIN, usurpateur, fut fait, en 407, de simple soldat, empereur par les légions de la Grande-Bretagne, et s'établit à Arles. Il soutint quelque temps sa dignité par des victoires. L'empereur Honorius le reconnut un moment pour collègue, mais bientôt il le fit assiéger dans Arles, le força de se rendre et le fit mettre à mort (411). Il ne compte pas dans la série des empereurs. Cependant on le désigne quelquefois sous le nom de Constantin III.

CONSTANTIN I-IV, rois d'Écosse. V. ÉCOSSE.

CONSTANTIN, pape, élu en 708, mort en 715, était Syrien de naissance. Il combattit le Monothéisme.

CONSTANTIN, antipape, compétiteur d'Étienne III, usurpa le St-Siège en 767, à la mort de Paul I, fut chassé en 769, et, après avoir eu les yeux crevés, fut enfermé dans un monastère, où il finit ses jours.

CONSTANTIN CÉPHALAS, compilateur du x<sup>e</sup> siècle, forma une *Anthologie* qui renferme beaucoup de pièces intéressantes; ce recueil précieux, trouvé par Saumaise en 1616 à Heidelberg, a été réimprimé par Fr. Jacobs, Leipsick, 1813-17, 3 vol. in 8.

CONSTANTIN L'AFRICAIN, savant du xi<sup>e</sup> siècle, né à

Carthage vers 1020, mort en 1087, voyagea jusque dans l'Inde, posséda toutes les sciences de son temps, fut accusé de magie à Carthage, vint à Salerne, fut secrétaire de Robert Guiscard, puis prit l'habit au Mont-Cassin et y rédigea une savante compilation de médecine (Léale, 1739). Il est un des chefs de l'école de Salerne.

CONSTANTIN MANASSÉS, écrivain du xiv<sup>e</sup> s., vivait sous l'empereur Manuel Comnène. On a de lui un *Abrégé d'histoire* en vers grecs, trad. en latin par Leunclavius, Paris, 1655, et les *Amours d'Aristandre et de Callithée*, roman en vers politiques, dont on trouve des fragm. dans les *Anecdota graeca* de Villoison, Venise, 1781, et à la suite du *Nicetas Eugenianus*, de Boissonade, 1819.

CONSTANTIN (Robert), helléniste, né à Caen au commencement du xv<sup>e</sup> s., mort en 1605, professa les belles-lettres à Caen. On lui doit un *Lexicon graeco-latinum*, encore estimé, Genève, 1566. 2 v. in f.

CONSTANTIN PAULOWITZ, grand-duc de Russie, deuxième fils de Paul I, devait succéder à Alexandre, mais il céda le trône à son frère Nicolas et se contenta du titre de vice roi de Pologne, qu'il possédait depuis 1816. Il fut chassé de Varsovie lors de l'insurrection de la Pologne, et mourut peu après du choléra, en 1831. Ce prince passait pour avoir une rudesse sauvage.

CONSTANTINE, *Cirta, Sittianorum Colonia, Constantina*, v. d'Algérie, ch.-l. de la prov. et du dép. de Constantine, à 420 kil. E. S. E. d'Alger; 46 000 h. Place très forte, située sur un roc escarpé, dont l'Oued-el-Kebir ou Roummel fait une sorte de presqu'île qui n'est abordable que du côté de l'ouest; 36 cisternes. On y trouve un grand nombre de monuments romains et des ruines antiques très-précieuses. — Cette ville, très-importante dans l'antiquité, porta le nom de *Cirta* du temps des Numides (V. Cirta) : elle reçut du temps de Jules César le nom de *Sittianorum civitas*, à cause d'un certain Sittius, qui y conduisit une colonie; elle prit ensuite le nom de *Constantine* en l'honneur de Constantin qui la rebâtit. Constantine fit longtemps partie de l'État de Tunis; les Algériens s'en emparèrent en 1520. Elle passa sous la domination des Français en 1830 avec la régence d'Alger; toutefois elle résista longtemps à nos armes : Clausel échoua devant elle en 1836, et elle ne put être prise qu'en 1837, après un siège meurtrier, où périt le général Damrémont. — La prov. de Constantine, la plus orientale de l'Algérie, est bornée au N. par la Méditerranée, à l'E. par l'État de Tunis, à l'O. par la prov. d'Alger; elle compte env. 1 300 000 hab., la plupart arabes ou Berbères, et a pour ch.-l. Constantine; autres villes : Bone, Bougie, La Calle, Philippeville, Djijelli, Sétif, Guelma. Riv. principales : le Mafrag, la Mansoura, la Serra, l'Oued-I Kebir, etc. Cette prov. est formée de l'anc. Numidie. Ses habitants, très-belliqueux, se divisent en un grand nombre de tribus presque indépendantes. L'ancien bey de Constantine, Achmet-bey, n'obéissait que nominalemt au dey d'Alger.

CONSTANTINOPLÉ, *Constantinopolis*, d'abord *Byzantium*, appelée par les Turcs *Istamboul* ou *Stamboul*, capit. de la Turquie d'Europe et de tout l'empire turc, sur le détroit de Constantinople, à 16 kil. de tour et 780 000 hab. (y compris les faubourgs). Épar. ses murailles, vingt tours; vaste port, formé par un golfe appelé la *Corne d'or*, et l'un des plus magnifiques du globe; trois grands faubourgs : Galata (quartier des négociants), Péra (quartier des Européens), Cassim-Pacha; le *Fanar* est le quartier des Grecs. Bâtie en amphithéâtre, la ville offre de la mer une vue magnifique; mais les rues sont étroites et sales, les maisons en bois, ce qui cause de fréquents incendies. Place de l'*It meidan* ou Hippodrome; nombreuses fontaines; aqueducs dont quelques uns sont très-beaux; bains en quantité; bazars; divers palais ou *sirais* (parmi lesquels il faut remarquer le *Séraïl* proprement dit, ou l'Palais impérial, dit *T. p.*

*Capou*, et le *Vieux-Sérai*); 344 mosquées, dont les plus belles sont la ci-devant église de Ste-Sophie, construite par Justinien, et les mosquées du sultan Achmet, du sultan Soliman, du sultan Osman et de la sultane Valide; églises grecques, arméniennes, etc.; beaucoup de *mektebs* (écoles primaires) et de *medressehs* (collèges). Arsenal militaire, dit Top-Khané; belles casernes, célèbre château des Sept-Tours, qui sert de prison d'État. Les environs de la ville sont charmants; le long des deux rives du détroit, les côtes sont partout bordées de kiosques et de maisons de campagne délicieuses. Constantinople a une école militaire, des écoles de mathématiques, de navigation, de médecine, près de 40 bibliothèques; il y paraît depuis quelques années un journal officiel, le *Moniteur turc*. Peu d'industrie; assez grand commerce. Climat variable et peu salubre; on y est exposé à des pestes fréquentes, dont le retour est dû à l'incurie des Turcs. — Cette ville, connue primitivement sous le nom de Byzance, joua, dès les temps les plus anciens, un rôle important (V. BYZANCE). Plusieurs fois ravagée ou même détruite, elle ne recouvra sa splendeur que sous Constantin qui en fit sa résidence, 330, et lui donna son nom. Lors du partage de l'empire, 395, Constantinople devint la capitale de l'empire d'Orient, et bientôt elle surpassa Rome même par la magnificence de ses monuments, par sa population, ses richesses et son commerce. Elle fut renversée sous Justinien par un tremblement de terre (557), mais on la réédifia aussitôt après avec plus de magnificence encore. Elle fut vainement assiégée d'abord par les Avars seuls, 593, puis par les Avars unis aux Perses, 625; par les Arabes, 671-678; par les Bulgares, 755; par les Varègues, 866. Les Croisés s'en emparèrent en 1203 et placèrent sur le trône Alexis le Jeune, dont le père, Isaac, avait été chassé par Alexis l'Angé; ils la reprirent l'année suivante sur Ducas Murtzuphle, qui avait chassé Alexis le Jeune, et cette fois ils s'y établirent et y fondèrent l'empire latin. En 1261, Michel VIII Paléologue, empereur de Nicée, s'empara de la v. par surprise. Enfin, après avoir été plusieurs fois attaquée, par Orkhan (1337), par Bajazet, par Amurath, Constantinople finit par devenir la proie des Turcs : Mahomet II la prit en 1453 et en fit la capitale définitive de l'empire ottoman. Les Turcs l'eurent conservée depuis, mais ils ont laissé dégrader d'une manière déplorable ses monuments les plus magnifiques. — Constantinople joue un grand rôle dans l'histoire de l'Église: elle fut d'abord un simple évêché, qui compta S. Grégoire de Nazianze et S. Jean Chrysostôme parmi ses évêques. Les conciles de Constantinople (381) et de Chalcédoine (451) l'érigèrent en patriarcat, en lui donnant le 2<sup>e</sup> rang dans l'Église, ce qui sema le germe du schisme entre les églises d'Occident et d'Orient. En 595, Jean le Jeuneur usurpa le titre de patriarche *œcuménique*; il fut imité en cela par son successeur Cyrinaque; mais cette prétention fut repoussée à la fois par le pape (S. Grégoire) et par l'empereur même (Phocas). En 858, le patriarche Photius proclama l'Église grecque entièrement indépendante des papes, et commença ainsi le grand schisme d'Orient, qui fut consommé par Cerularius (1054). De nombreux conciles se sont tenus à Constantinople; on en compte quatre *œcuméniques*: 1<sup>o</sup> en 381: on y dressa un symbole de la foi qui confirmait celui de Nicée, et on assigna à l'évêque de Constantinople le 1<sup>er</sup> rang après le pape; 2<sup>o</sup> en 553: on y condamna les écrits de trois fameux nestoriens, Ibbas d'Édesse, Théodore, évêque de Cyr, et Théodore de Mopsueste; 3<sup>o</sup> en 680: on y condamna le Monothélisme, ainsi que la mémoire du pape Honorius et de quatre patriarches monothélites; 4<sup>o</sup> en 869: Photius y fut anathématisé. — Pour l'histoire de l'empire d'Orient et pour la série des empereurs, V. ORIENT (empire d').

CONSTANTINOPLE (canal de). V. BOSPHORE DE THRACE.

CONSTITUANTE (Assemblée). V. ASSEMBLÉE.

CONSTITUTION. En France, depuis 1789, un grand nombre de constitutions ont été successivement proposées et abolies. On en compte 9 principales: 1<sup>o</sup> la *Constitution française*, décrétée par l'Assemblée nationale et acceptée par le roi en 1791: elle établissait un gouvernement à la fois monarchique et représentatif; 2<sup>o</sup> l'*Acte constitutionnel*, présenté au peuple français par la Convention en 1793, et qui posait en principe la souveraineté du peuple, l'unité et l'indivisibilité de la République; 3<sup>o</sup> la *Constitution de l'an III* (1795), créant un Directeur chargé du pouvoir exécutif, et deux Conseils, celui des Anciens et celui des Cinq-Cents, revêtus du pouvoir législatif; 4<sup>o</sup> la *Constitution de l'an VIII* (1799), nommant trois consuls (V. CONSULAT), un Sénat conservateur, un Corps législatif et un Tribunal: cette constitution fut modifiée en 1802 par le *sénatus-consulte organique* qui proclama le consulat à vie, et en 1804 par un nouveau *sénatus-consulte organique* qui institua l'Empire français; 5<sup>o</sup> la *Charte* octroyée par Louis XVIII en 1814, et révisée en 1830; 6<sup>o</sup> la *Constitution* de 1848, qui fut promulguée le 24 nov. par l'Assemblée nationale et qui proclama la République; elle fut abrogée au 2 déc. 1851; 7<sup>o</sup> la *Constitution* promulguée le 14 janv. 1852 par le prince Louis-Napoléon, alors président de la République. Elle confia au président le gouvernement pour dix ans. Un *sénatus-consulte* du 23 déc. de la même année la modifia et rétablit l'Empire.

CONSTITUTION CIVILE DU CLERGÉ, constitution nouvelle imposée au clergé de France par un décret de l'Assemblée nationale du 12 juillet 1790. Par ce décret, il devait y avoir un évêque par département; l'élection des évêques et des curés serait faite par le peuple à la pluralité des voix; tous les fonctionnaires ecclésiastiques devaient être salariés par l'État, et une dotation annuelle, qui s'élevait à 77 000 000 de fr., remplaçait les revenus divers et bénéfiques que le clergé avait possédés jusque-là. Le roi sanctionna ce décret, quoiqu'à regret, le 26 décembre, et dès le lendemain 58 ecclésiastiques prêtèrent serment à la nouvelle constitution au sein de l'Assemblée nationale; mais cette constitution ayant été condamnée par le pape, la plus grande partie du clergé refusa le serment. A dater de ce moment, il se fit une scission dans le clergé: on distingua les prêtres *constitutionnels* ou *assermentés*, et les prêtres *insermentés* ou *non-assermentés*. Le Concordat de 1801 mit un terme à ces divisions.

CONSTITUTIONS DE CLARENDON. V. CLARENDON.

CONSTITUTIONS PONTIFICALES, décisions des papes en matière de doctrine ou de discipline, rendues tantôt en forme de bulles, tantôt en forme de brefs. On connaît surtout la const. *Vigenitius*. V. BULLES.

CONSUEGRA, *Consaburus*, v. d'Espagne (Tolède), à 60 k. S. E. de Tolède; 5400 h.

CONSULAT. A Rome, on appelait *Consuls* les magistrats suprêmes de la république, institués après l'expulsion des rois (509 av. J.-C.) pour veiller (*consulere*) aux intérêts de l'État; ils étaient au nombre de deux et leur magistrature durait un an. Les consuls étaient chargés du pouvoir exécutif, convoquaient, et congédiaient le sénat, présentaient des projets de loi, présidaient à la création des magistrats, levaient les troupes, commandaient les armées; mais ils ne pouvaient sortir de l'Italie tous deux en même temps. Ils étaient nommés par le peuple assemblé en centuries; ils entraient en charge au 1<sup>er</sup> janvier et donnaient leur nom à l'année. Leurs marques distinctives étaient une chaise curule, une baguette d'ivoire et douze haches qui portaient devant eux des haches et des faisceaux, symbole du pouvoir exécutif. Dans l'origine, les patriciens seuls purent obtenir le consulat; ce n'est que l'an 366 avant J.-C. et après de longues luttes que les plébéciens purent y être admis, en vertu de la loi *Licinia*. Quand la république eut été détruite, le consulat fut conservé mais l'importance de cette charge

diminua, et elle ne fut plus qu'honorifique; il y eut une foule de consuls *subrogés*, c.-à-d. de consuls substitués aux premiers pour trois mois, deux mois et quelquefois quinze jours; alors les deux premiers seuls donnaient leur nom à l'année. Lors de la division de l'empire, 395, l'Orient et l'Occident eurent chacun un consul. — On appelait *Consuls désignés* les citoyens élus pour être consuls l'année suivante: *Consulaires* ceux qui avaient été consuls: ils étaient de droit sénateurs. — Dès 541, Justinien supprima de fait le consulat, en cessant de nommer des consuls; mais il ne fut légalement aboli que sous Léon VI, en 886. V. FASTES CONSULAIRES.

CONSULAT (en France), magistrature suprême de la République française, fut établie après le 18 brumaire par la constitution de l'an viii (1799) et remplaça le Directoire. On créa d'abord un consulat provisoire, qui fut déferé à Sieyès, Roger-Ducos et Bonaparte; mais environ un mois après, le pouvoir fut définitivement déferé à trois consuls; ils étaient distingués en 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> consul; les deux premiers étaient nommés pour 10 ans, le 3<sup>e</sup> pour 5 ans seulement; au sénat appartenait le droit de les élire. La 1<sup>re</sup> fois, ils furent nommés par la constitution même qui établit le consulat: ce furent: Bonaparte comme 1<sup>er</sup> consul, Cambacérès et Lebrun comme 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup>. Le premier consul promulguait les lois, nommait ou révoquait les ministres, les ambassadeurs, les membres du Conseil d'Etat, les officiers des armées de terre et de mer, les agents administratifs, les juges civils et criminels, à l'exception des juges de paix et des membres de la Cour de cassation. Par un acte du 4 août 1802, les trois consuls furent nommés à vie; le premier consul acquiesça le droit de ratifier les traités, nommait des sénateurs à volonté et exerçait le droit de grâce. Enfin, le 8 mai 1804, un sénatus-consulte convertit le titre de 1<sup>er</sup> consul en celui d'Empereur, et remit tout le pouvoir dans les puissants mains de Bonaparte.

CONSUS, divinité révérée par les plus anciens Romains, était le dieu du conseil. On le croit le même que Neptune Equestre. Son temple était dans le grand Cirque; il était enfoncé à moitié en terre, pour montrer que les desseins doivent être tenus secrets. On célébrait en son honneur des fêtes appelées *Consualia*. C'est pendant une de ces fêtes que les Romains enlevèrent les Sabines.

CONTADES (L. George Erasme, marquis de), maréchal de France, né en 1704 près de Beaufort en Anjou, mort en 1795, s'était déjà distingué dans toutes les guerres que la France eut à soutenir de 1737 à 1748, lorsque la paix d'Aix-la-Chapelle fut rompue. Il fut alors nommé général en chef, et quelques années après maréchal de France (1758). Il soumit successivement la Hesse, Paderborn, Minden, Osnabruck, une partie du Hanover et Münster; mais il fut défait à Minden par le prince F. de Brunswick, par suite des mauvaises dispositions du duc de Erglie, 1759, et fut rappelé en France.

CONTARINI, famille illustre de Venise, a fourni sept doges à la république (depuis Dominique Contarini, 1043, jusqu'à Louis Contarini, 1676), et compte parmi ses membres des ambassadeurs, des cardinaux et des gens de lettres. Le plus connu est Gaspard Contarini, né à Venise en 1483, mort en 1542, qui fut cardinal et légat du pape à la diète de Batisbonne (1540), et qui fit de vains efforts pour rapprocher les Catholiques et les Protestants. Il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres un traité *De immortalitate animæ*, contre Pomponace, qui avait été son maître. La relation de ses *Ambassades* se trouve dans les *Relazioni degli ambasciatori Veneti*, d'E. Alberi, 1840.

CONTAT (Mlle), célèbre actrice, née à Paris en 1760, morte en 1813, jouait la comédie avec perfection et se faisait remarquer par la flexibilité de son talent, réussissant également dans les rôles de grandes coquettes et dans ceux de soubrettes. Elle fit en partie la fortune des pièces de Marivaux et de Beau-

marchais. Blessée des attaques du feuilletoniste Geoffroy, elle quitta le théâtre en 1808. Elle avait épousé un neveu de Parny.

CONTÉ (Nic. Jacq.), homme remarquable par son génie industriel, né en 1755, près de Sées (Orne), mort en 1805, était fils d'un pauvre jardinier et fut élevé par la charité publique. Il apprit dans son enfance la peinture sans maître, puis se livra à l'étude des sciences et de leurs applications. A l'époque où l'on voulait employer les aérostats à la guerre, il fut chargé de la direction d'une école d'aéroliers, formée à Meudon. Envoyé en Égypte comme commandant des aéroliers, il s'y rendit utile par une activité infatigable, et créa des fabriques de tout genre pour l'armée qui manquait de tout. C'est lui qui fit créer le Conservatoire des arts et métiers de Paris et qui dirigea la publication du grand ouvrage sur l'Égypte. Il a laissé son nom aux crayons dits de Conté. Sées lui a élevé une statue en 1852.

CONTES, ch.-l. de cant. du dép. des Alpes-Maritimes, dans l'arr. et à 12 k. N. de Nice; 2000 hab.

CONTESANI, peuple d'Hispanie, au S. des *Ede-tani*. Leur pays forme une partie des intendances de Carthagène et de Murcie.

CONTI ou CONTRY, ch.-l. de cant. du dép. de la Somme, sur la Seille, à 22 k. S. O. d'Amiens; 750 h. Anc. seigneurie, qui passa par mariage, à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, dans la maison de Mailly, puis dans celle de Bourbon-Condé, en 1551, et qui a donné son nom à la branche cadette de cette maison.

CONTI, branche cadette de la maison de Bourbon-Condé, a pour chef Armand, prince de Conti (V. ci-après). Le titre de prince de Conti avait déjà été porté avant Armand par François de Bourbon, fils de Louis de Bourbon, 1<sup>er</sup> prince de Condé, marié en 1605 à une fille du duc de Guise (V. ci-après), et mort en 1614, sans laisser d'enfants.

CONTI (Armand, prince de), né à Paris en 1629, mort en 1666, frère cadet du grand Condé, prit quelque part aux troubles de la Fronde, fut arrêté avec son frère et enfermé au Havre par ordre de Mazarin; fit ensuite sa paix, épousa une nièce du cardinal, et fut nommé gouverneur de la Guyenne. Il fit en Italie une campagne qui ne fut pas heureuse. Il a écrit contre les spectacles et sur les devoirs des grands, 1667. — Son fils, Franc. Louis, prince de C., né en 1664, mort en 1709, se distingua aux journées de Steinkerke, de Fleurus et de Nerwinde, et fut élu roi de Pologne à la mort de Sobieski (1697); mais lorsqu'il arriva pour prendre possession du trône, il le trouva occupé par Auguste II. Louis XIV, qui ne l'aimait pas, ne lui confia aucun commandement important. Massillon a prononcé son oraison funèbre. — L. François, prince de C., petit-fils du préc., né en 1717, mort en 1776, commanda en Piémont (1744), où il gagna la bataille de Coni (1744), puis en Flandre où il prit Mons et Charleroy (1746). — Il laissa un fils qui mourut à Barcelone en 1814, et en qui finit la branche des princes de Conti.

CONTI (Louise Marguerite de Lorraine, princesse de), femme célèbre par son esprit et sa beauté, fille de Henri, duc de Guise, fut aimée de Henri IV, qui voulait l'épouser, et fut mariée en 1605 à François, prince de Conti. Devenue veuve en 1614, elle épousa secrètement le maréchal de Bassompierre, et fut disgraciée avec lui. Elle mourut en exil (1631). On a de elle *l'Histoire des amours de Henri IV*, 1664, qui avait d'abord paru avec des noms supposés sous le titre d'*Hist. des amours du grand Alexandre*.

CONTI (Noël), *Natalis Comes*, écrivain italien, né à Milan, au commencement du xvi<sup>e</sup> s., m. vers 1582, est auteur de plusieurs poèmes latins. *De Horis, de Anno, de Venatione*, etc.; d'une *Hist. de mon temps*, 1572 (lat.), et d'un ouvrage important intitulé *Mythologie*, Venise, 1551 et 1581, où il explique par la philosophie les mythes des anciens. Il a traduit en latin *Athénée* et plusieurs autres écrivains grecs.

CONTI (Ant. SCINELLA, dit l'abbé), littérateur et

savant, patricien de Venise, né à Padoue en 1677, mort en 1748, voyagea en France, en Angleterre; se mit en relation avec les principaux savants, se lia surtout avec Newton, et contribua beaucoup à faire connaître en Italie les découvertes des pays étrangers et à y répandre l'esprit philosophique. Il avait écrit sur une foule de sujets, et avait commencé à donner une édition de ses œuvres, qui n'a été achevée qu'après sa mort: elle forme 2 vol. in-4, publiés à Venise, 1739-56. On y trouve un *Traité du Beau*, dans l'esprit de Platon, des poèmes, des tragédies (*J. Brutus, César, M. Brutus, Drusus*).

CONTI (Ant. Marie). V. MAJORAGIUS.

CONTRES, ch.-l. de cant. (Loir-et-Cher), à 21 k. S. de Blois; 1500 hab.

CONTREXEVILLE, bourg du dép. des Vosges, à 30 kil. S. O. de Mirecourt; environ 500 hab. Eaux ferrugineuses, bonnes contre la pierre, la gravelle, etc.

CONTROLEUR GÉNÉRAL DES FINANCES, charge de l'anc. France. V. cet art. au *Dict. univ. des Sc.*

CONVÈNE, peuple de Novempopulanie, entre les *Ausci*, les *Tectosages*, les *Consovanni*, et les *Bigerrones*, au pied des Pyrénées. Leur territoire répond au pays de Comminges. Leur ch.-l. était *Lugdunum Convenarum*, auj. *St-Bertrand-de-Comminges*.

CONVENTION NATIONALE, assemblée politique de la France qui succéda à l'Assemblée législative le 21 sept. 1792. Le jour même de son installation, elle abolit la royauté, proclama la République et concentra en elle tous les pouvoirs de l'État. Le 19 nov. 1792, elle fit un appel à tous les peuples au nom de la liberté, promettant à tous ceux qui combattraient la royauté secours et protection; le 17 janvier 1793, elle prononça contre Louis XVI, à la majorité de onze voix, la peine de mort sans sursis et sans appel; le 1<sup>er</sup> février, elle déclara la guerre à l'Angleterre, à la Hollande et à l'Espagne, et ordonna une levée de 300 000 hommes; le 5 sept., elle établit une armée révolutionnaire ambulante portant partout la Terreur; le 5 oct., elle abolit l'ère vulgaire et décréta que l'ère des Français compterait de la fondation de la République, c'est-à-dire du 22 sept. 1792, et que le calendrier serait changé; le 10 oct. 1793 (19 vendémiaire an II), elle établit le *gouvernement révolutionnaire*, et bientôt elle décréta d'accusation, outre une foule de particuliers, la reine Marie-Antoinette (16 oct.), puis vingt et un députés *Girondins*, parmi lesquels Brissot, Gensonné, Vergniaud (31 oct.), enfin (5 avril 1794) les chefs mêmes de la Révolution, Danton, Camille Desmoulins, ainsi que plusieurs membres du club des Cordeliers, qu'on ne trouvait plus assez exaltés; le 7 mai (18 floréal), Robespierre fit proclamer l'existence d'un Être suprême; le 27 juillet (9 thermidor), la Convention déclara hors la loi les deux Robespierre et leurs partisans les plus sanguinaires, et par là mit un terme au règne de la Terreur; le 31 mai 1795 (12 prairial), elle supprima le tribunal révolutionnaire; le 22 juillet (4 thermidor), elle conclut un traité de paix avec l'Espagne; le 26 oct. (4 brumaire an IV), elle rendit un décret d'amnistie pour tous les délits révolutionnaires, et déclara ses séances terminées. Avant de se séparer, elle avait rédigé la constitution dite de l'an III. La Convention s'assemblait aux Tuileries. — Deux partis puissants et ennemis ont été sans cesse aux prises dans le sein de cette assemblée: le parti jacobin ou de la *Montagne*, parti extrême, et le parti girondin, relativement modéré. Les plus célèbres représentants du parti modéré ont été Brissot, Gensonné, Vergniaud, Condorcet, Péthion, Barbaroux; ceux du parti exalté, Robespierre, Danton, Collot-d'Herbois, St-Just, Tallien, Couthon, Marat. L'histoire détaillée de la Convention est dans l'histoire de ces hommes (V. leurs noms). Si on doit reprocher à la Convention un grand nombre d'actes violents, tyranniques, atroces même, on doit reconnaître qu'elle a déployé dans les circonstances

les plus graves une énergie sans égale, qu'elle a su combattre à la fois et avec succès les ennemis du dehors et ceux du dedans, qu'elle a maintenu l'unité et l'indivisibilité de la France, enfin qu'elle a sauvé le pays envahi par l'étranger. La France lui doit plusieurs de ses plus belles institutions: le Grand-Livre de la dette nationale, l'Institut, l'École Polytechnique, l'École normale, le Conservatoire des arts et métiers. M. de Barante et M. Granier de Cassagnac ont écrit l'*Histoire de la Convention*.

CONVERSANO, *Cupersanum*, v. de l'anc. roy. de Naples (Terre de Bari), à 30 k. S. E. de Bari; 9000 h. Evêché. Fondée, dit-on, par les Étrusques. Les Normands au moyen âge en firent une de leurs capitales.

CONVULSIONNAIRES, fanatiques du parti janséniste, qui, après la mort du diacre Paris (1727), se rendaient sur son tombeau, au cimetière de St-Médard, et qui là éprouvaient des convulsions, qu'on prenait pour des miracles, et prophétisaient. Quelques-uns, véritables illuminés, se torturaient volontairement et prétendaient trouver au milieu des souffrances les plus cruelles des extases délicieuses. On fut obligé de défendre l'entrée du cimetière pour mettre fin à cette espèce d'épidémie. Un plaisant mit sur la porte à cette occasion ce spirituel distique:

*De par le Roi, défense à Dieu  
De faire miracle en ce lieu.*

Carré de Mongeron a écrit l'*histoire des Convulsions* dans un livre curieux, v. *Histoire des miracles du diacre Paris*, 3 vol. in-4, 1737-48.

CONWAY, v. d'Angleterre. V. ABERCONWAY.

CONZA, *Compsa*, v. de l'anc. roy. de Naples (Principauté Ultr.), à 13 k. S. E. d'Avellino; 1900 hab. Archevêché. Fondée vers l'an 275 av. J.-C.; renversée par le tremblement de terre de 1694.

COOK (James), célèbre navigateur, né en 1728 à Marton (Yorkshire), était fils d'un garçon de ferme. Il commença par être matelot, acquit sans maître les notions de mathématiques et d'astronomie nécessaires à la navigation, et s'éleva au rang de capitaine de vaisseau. Cook a exécuté par ordre du gouvernement anglais trois voyages autour du globe. Le 1<sup>er</sup>, entrepris en 1768 et dans lequel il fut accompagné par les savants Banks et Solander, avait pour but d'aller à Otaïti observer le passage de Vénus sur le disque du soleil: dans ce voyage, il reconnut les côtes de la Nouvelle-Zélande et découvrit le détroit qui la partage en deux îles (détroit de Cook). Dans le 2<sup>e</sup>, qu'il fit en 1772 avec les deux vaisseaux *la Résolution* et *l'Aventure*, et qui dura trois ans, il eut pour mission de vérifier l'existence des terres australes: s'étant avancé jusqu'au 71<sup>e</sup> degré de lat., il s'assura qu'il n'existe aucune terre de quelque étendue dans ces régions; il découvrit chemin faisant la Nouv.-Calédonie. En 1776, il fit un 3<sup>e</sup> voyage, afin de s'assurer s'il existe une communication entre l'Europe et l'Asie par le N. de l'Amérique: il fit le tour du Nouveau-Monde, gagna la côte N. O. de l'Amérique, et de là tenta de rejoindre la baie d'Hudson par le détroit de Behring; mais après avoir fait des efforts inutiles pour se frayer un passage à travers les glaces au N. du détroit de Behring, il fut forcé de renoncer à ce projet. Il redescendit vers le S. et s'arrêta pour réparer son vaisseau dans l'île d'Owhihée ou Hawaï, une des Sandwich; là, une querelle s'étant engagée entre son équipage et les naturels qui avaient commis plusieurs vols, il périt dans la mêlée (1779). Ce qui distingue Cook, c'est le sang-froid qu'il conserva toujours dans ses périlleuses expéditions: c'est son intrépidité, son esprit inventif et inépuisable; c'est aussi le soin qu'il prenait de la santé de ses marins. Son 1<sup>er</sup> voyage, rédigé par Hawkesworth, a été publié à Londres en 1773, et trad. par Suard, 1774; le 2<sup>e</sup>, qu'il rédigea lui-même, a paru en 1777 et a été traduit en 1778 par Suard; le 3<sup>e</sup>, rédigé d'après ses journaux par le lieutenant King, a été publié à Londres en 1784,

et trad. par Demeunier en 1785. A. Kippis a donné une *Vie de Cook*, trad. par Castera, 1788.

**COOK** (détroit de), entre les deux îles de la Nouvelle-Zélande. Découvert par Cook en 1770.

**COOLIS** (prononcé *Coulis*), nom donné dans l'Inde aux indigènes de la basse classe, qui se mettent en service ou remplissent l'office de portefaix, d'hommes de peine. Les Anglais les engageaient aussi pour travailler dans leurs colonies d'Amérique.

**COOPER** (ANT. ASHLEY). V. SHAFESBURY.

**COOPER** (sir Astley PASTON), célèbre chirurgien et anatomiste anglais, né en 1768 à Brooke (Norfolk), mort en 1841. Attaché à l'hôpital de Guy, à Londres, il se distinguait également comme chirurgien et comme professeur, se fit une immense réputation par son habileté à opérer, comme par son enseignement, et acquit une fortune de plusieurs millions. Il a le premier pratiqué la ligature de l'artère carotide et tenté celle de l'aorte (1817). Il a laissé des *Leçons sur les principes de la pratique de la chirurgie*, ouvrage classique sur la matière, trad. par Chassaignac et Richelot, 1837. Cooper affectait de mépriser les livres et voulait tout tirer de ses propres observations.

**COOPER** (J. Fenimore), romancier américain, né en 1789 à Burlington (New-Jersey), mort en 1851, était fils d'un juge. Il entra dans la marine dès 1805, en qualité de midshipman, quitta le service en 1810 pour aller habiter la résidence de Cooperstown, créée par son père près de New-York, et s'y livra pendant plusieurs années à la composition de ses romans. Il vint en Europe en 1826, déjà célèbre, visita l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, la Suisse, la France; et, après un assez long séjour sur le continent, retourna dans son habitation de Cooperstown, où il finit ses jours. Disciple et émule de Walter Scott, Fen. Cooper s'est distingué en peignant la nature vierge de l'Amérique et le caractère primitif des Indiens, en retraçant la vie maritime, ou en poétisant les événements de l'histoire nationale. Il brille par la parfaite fidélité des descriptions plus encore que par l'intérêt du récit. Le premier de ses romans qui ait fait sensation est *l'Espion* (1821), dont le sujet est tiré de la guerre de l'indépendance; vinrent ensuite *les Pionniers*, *le Pilote*, *le Dernier des Mohicans*, *la Prairie*, *les Puritains d'Amérique*, *le Corsaire rouge*, *l'Écumeur des mers*, *le Bravo*, *le Bourreau de Berne*, *les Lions de mer*. Tous ces romans, dont quelques-uns balancèrent la vogue de ceux de Walter Scott, furent traduits à mesure qu'ils paraissaient; il a été donné en outre deux recueils des *Œuvres traduites* de Fen. Cooper, l'un par M. Defauconpret (chez Furne, 1838-45), l'autre par MM. B. Laroche et A. Montémont (chez Didot, 1835 et ann. suiv.). Fen. Cooper a laissé une *Histoire de la marine des États-Unis*.

**COPAIS** (lac), adj. *Topolias*, lac de Béotie, au S. E. d'Orchomène, reçoit le Céphise. Il tire son nom du bourg de *Copae*, situé sur la côte N. E. Ce lac semble avoir été plus grand autrefois et avoir couvert une partie de la Béotie. À l'extrémité orient., ses eaux se précipitent dans des réservoirs naturels situés au pied du mont Ptoüs, puis elles disparaissent dans ce massif, et ne reparaissent que de l'autre côté de la montagne. Des travaux très-anciens mirent ce lac en communication avec la mer. On a entrepris en 1856 de le dessécher.

**COPENHAGUE**, *København* en danois, *Hafnia* en latin mod., capit. du Danemark, dans l'île de Sælland, sur le bord du Sund; 145 000 h. Evêché luthérien. Superbe port, bonne citadelle. On distingue 2 villes différentes : Copenhague proprement dite (qui comprend la Ville-Vieille et la Ville-Nuve ou Ville-Frédéric), et Christians-Haven, quartier séparé, bâti sur l'île d'Amager. C'est une des villes les mieux bâties de l'Europe. On y remarque les places Neuve-Royale, Amalienborg, Gammelorty; les châteaux de Christiansborg, Amalienborg, Rosenborg, Charlottenborg, Frédérikborg; le palais

du prince Frédéric-Ferdinand (jadis palais Bernstorff); les églises Notre-Dame, du Sauveur, de la Trinité; l'hôtel de ville, la grande caserne d'infanterie, etc. Nombreux établissements d'instruction publique : université, école polytechnique, grande école métropolitaine, école pour l'enseignement des hautes sciences militaires, académie de chirurgie; plusieurs bibliothèques (entre autres celle du Roi, une des plus riches de l'Europe), galerie de tableaux, musées d'histoire naturelle et d'antiquités du Nord; musée *Thorvaldsen*; plusieurs acad. et sociétés savantes. Fabriques de toiles, draps, dentelles, bonneterie, cartes à jouer, papiers peints, étoffes, chapeaux, porcelaine; raffineries de sucre, blanchisseries de cire, beaux chantiers de construction. — Fondée en 1043, Copenhague n'était d'abord qu'un hameau habité par des pêcheurs; elle fut érigée en ville en 1284, et devint en 1443 la résidence de la cour. Elle a été dévastée par des incendies en 1778, 1795, etc. Les Suédois l'assiégèrent inutilement en 1658; les Anglais la bombardèrent en 1807, quoique en pleine paix; 2000 h. périrent dans ce bombardement.

**COPERNIC** (Nicolas), célèbre astronome, né en 1473 à Thorn, mort en 1543; visita l'Italie afin de consulter les astronomes les plus renommés; se lia surtout avec Regiomontanus, enseigna quelque temps les mathématiques à Rome, puis revint se fixer dans sa patrie, et fut pourvu d'un canonicat à Frauenbourg. Copernic soumit à un nouvel examen tous les systèmes proposés jusqu'à lui par les astronomes, et s'arrêta au système qui fait tourner toutes les planètes autour du soleil, d'occident en orient, et qui donne à la terre deux mouvements, l'un de rotation sur elle-même, l'autre de circonvolution autour du soleil. Il en avait trouvé le germe dans quelques anciens, surtout chez Philolaüs, mais il se l'appropriait réellement en l'appuyant d'une foule d'observations et de calculs. Craignant les contradictions, il ne publia ses idées qu'à la fin de sa vie; il ne reçut le livre où elles étaient exposées que le jour même de sa mort. Ce livre est intitulé *De Revolutionibus orbium celestium*, Nuremberg, 1543; il était dédié au pape Paul III. La vie de Copernic a été écrite par Gassendi. Ses *Œuvres complètes* ont été publ. à Varsovie en 1859. Une statue lui a été élevée dans la même ville en 1829.

**COPIES**, riv. d'Asie, naissait en Arachosie et s'unissait au Choës pour se jeter dans l'Indus près de Tavila. On croit que c'est le fl. actuel de *Kaboul*.

**COPIAPO**, v. du Chili (Coquimbo), sur le Copapo, à 9 kil. de son emb. dans l'Océan, à 400 kil. N. de Coquimbo; 12 000 h. Riches mines d'argent. La v. fut presque anéantie par les tremblements de terre de 1819 et 1822.

**COPPET**, (bourg de Suisse (Vaud), sur le lac de Genève, à 12 k. N. E. de Genève; 550 h. Beau château, appartenant à la famille Necker, et où séjourna Mine de Staël, exilée de France (de 1808 à 1812); il appartient auj. au duc de Broglie.

**COPROGLI PACHA**. V. KOPROLI.

**COPTES**, nom donné aux chrétiens qui habitent l'Égypte, la Nubie, l'Abysinie. Ils descendent des anc. Égyptiens. Leur nombre est auj. très-réduit. Presque tous sont marchands ou courtiers. La langue copte s'est éteinte au milieu du xviii<sup>e</sup> siècle; auj. ce peuple parle l'arabe; cependant, on étudie encore la langue copte et elle sert pour les prières. — *Kopt* semble être le même mot qu'Égypte, et il est certain que le copte, s'il n'est pas l'anc. langue égyptienne, en dérive directement. — Les Coptes professent la religion chrétienne, mais sont presque tous eutychéens; ils ont conservé la circoncision. Leur patriarche, qui réside au Caire, prend le nom de patriarche d'Alexandrie et de Jérusalem; il nomme pour l'Abysinie un vicaire général appelé *abuna*.

**COPTOS**, auj. *Kopt*, v. de l'anc. Thèbaïde, par 26° 2' lat. N., sur un canal, près du Nil. C'était le grand entrepôt du commerce de l'Inde avec l'Europe;

s'étant révoltée sous l'Empire, elle fut prise et ruinée par Dioclétien, en 296.

**COQUILLART** (Guill.), poète du xv<sup>e</sup> siècle, né à Reims en 1421, mort 1510, était official de l'église de Reims. Il a laissé des poésies, où l'on trouve de la facilité et du naturel (*Plaidoyer entre la Simple et la Rusée*, le *Débat des Armes et des Dames*, les *Droits nouveaux*), et des satires pleines de malice qui eurent la vogue (*Monologue du Gendarme cassé*, la *Balade des États généraux*, etc.). Ses œuvres, rassemblées en 1532 par Galliot-Dupré, et longtemps oubliées, ont été rééditées en 1859, dans la Bibliothèque elzévirienne de Jannet, par M. Ch. d'Héricault.

**COQUILLE** (Guy), *Conchylius*, sieur de Romenay, jurisculte et publiciste, né en 1523 à Decize en Nivernais, mort en 1603. Il eut pour maître le célèbre Marianus Socin le Jeune. Député du Nivernais aux états d'Orléans de 1560, puis à ceux de Blois de 1576 et 1588 : il y rédigea le cahier du tiers état. De retour à Nevers, il reçut de Louis de Gonzague, duc de Nevers, la place de procureur fiscal, qu'il remplit jusqu'à sa mort. Guy Coquille a laissé des *Institutes coutumières* et un *Commentaire sur la coutume de Nivernais*. On a aussi de lui plusieurs ouvrages politiques : un dialogue sur les *Causes des misères de la France*, un traité des *Libertés de l'Église gallicane*, et des *Poésies latines*, publ. en 1500. Ses ouvrages montrent en lui un bon citoyen en même temps qu'un savant jurisculte. La ville de Decize lui a élevé une statue (1849); M. Dupin a écrit sa *Vie*.

**COQUIMBO**, v. du Chili, ch.-l. de la prov. de Coquimbo, à l'emb. du Coquimbo, sur une hauteur, par 73° 39' long. O., 29° 54' lat. S.; 15 000 hab. Port commode; rues tirées au cordeau. — La prov. de Coquimbo a pour v. princ., outre Coquimbo, Copiapo, San-Francisco de la Selva, Huasco, et compte 110 000 h. Volcans, mines d'or, d'argent, de cuivre.

**CORAN**, *Alcoran* (c.-à-d. le livre), livre sacré des Musulmans, rédigé par Mahomet. Il est à la fois pour les Musulmans le recueil des dogmes et des préceptes de leur religion, et un code civil, criminel, politique et militaire. Mahomet déclare dans le Coran que ce livre est l'œuvre de Dieu lui-même, et qu'il lui a été transmis par l'ange Gabriel; mais il est facile de voir que ce n'est qu'un mélange confus des doctrines chrétiennes et juives unies aux traditions orientales. Le Coran fut mis en ordre et publié par Aboubekr, successeur de Mahomet, l'an 13<sup>e</sup> de l'hégire (634 de J.-C.), et 2 ans après la mort du législateur; il est écrit dans le dialecte de l'Hedjaz, c.-à-d. dans l'arabe le plus pur; il renferme néanmoins un grand nombre de passages obscurs. Il a été trad. en lat. par Bibliander, par Maracci, etc.; en franç. par Du Ryer, 1734, Savary, 1783, et Kasimirsky, 1840.

**CORAS** (Jacques), mauvais poète du temps de Boileau, né à Toulouse en 1630, mort en 1677, était ministre calviniste et se convertit. Il a composé *Jonas ou Nivine pénitente*, *Josué*, *Samson*, *David*, poèmes médiocres, qu'il réunit en 1665, sous le titre d'*Oeuvres poétiques*. Il avait fait aussi une *Iphigénie*, qui prétendait rivaliser avec celle de Racine.

**CORATO**, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Terre de Bari), à 40 kil. O. de Bari; 13 000 hab. Fondée au xiv<sup>e</sup> siècle, par un comte de Trani, seigneur normand de la suite de Robert Guiscard.

**CORAY** (Diamant), savant helléniste, né en 1748 à Smyrne, d'une famille de négociants, mort à Paris en 1833, consacra sa jeunesse au commerce, vint en 1782 étudier la médecine à Montpellier, et se fixa à Paris depuis 1788. Il travailla à la régénération de la Grèce et publia dans ce but un grand nombre d'écrits littéraires et politiques. Ses principales publications sont les *Caractères* de Thucophraste, grec-franç., 1799; le *Traité des airs, des eaux et des lieux* d'Hippocrate, 1800; les *Ethiopiennes* d'Héliodore, 1804; la *Géographie* de Strabon (avec Laporte-Dutheil), 1805-1819; une *Bibliothèque grecque* en 26 vol. in-8, 1807-1826, qui comprend *Isocrate*, *Plutarque*, *Strabon*,

la *Politique* et la *Morale* d'Aristote, *Élien*, quelques écrits de *Platon*, de *Xénophon*, etc. Il a en outre écrit plusieurs pamphlets politiques adressés à ses compatriotes, et s'est surtout efforcé de réformer la langue vulgaire. Comme philologue, on admire sa sagacité, mais on lui reproche trop de hardiesse.

**CORBACH**, capit. de la pléide Waldeck, sur l'itter, à 40 kil. O. de Cassel; 1700 hab. Château sur l'Eisenberg; monument à la mémoire du prince de Waldeck, maréchal au service de Hollande. En 1760 les Français défirent les Hanovriens sur ce env.

**CORBELL**, ch.-l. d'arr. (Seine-et-Oise), sur la Seine, au confluent de la Seine et de l'Essonne, à 31 k. S. de Paris et à 45 k. S. E. de Versailles; 5221 h. Trib. de 1<sup>re</sup> inst.; soc. d'agriculture, bibliothèque; filatures de coton, moulins à farine, etc. Chemin de fer. — Corbeil, fondée vers le ix<sup>e</sup> s., fut souvent la résidence des Capétiens. Elle eut des comtes jusqu'à Louis le Gros. Assiégée en vain en 1418 par le duc de Bourgogne, puis, en 1562, par les Calvinistes; le duc de Parme s'en empara pour les Ligués en 1590, mais elle revint la même année à Henri IV. S. Louis y conclut en 1258 avec Jacques d'Aragon un traité par lequel il renonçait à la souveraineté de Barcelone et du Roussillon, moyennant l'abandon des prétentions de Jacques sur Narbonne, Nîmes, Alby, Cahors, Arles et Marseille.

**CORBIE**, ch.-l. de cant. (Somme), à 15 kil. E. d'Amiens; 3000 hab. Station du chemin de fer du Nord. Filatures de laine, moulins à tan. Source minérale. Ancienne abbaye de Bénédictins, fondée en 660. Ville jadis forte et plus nombreuse; les Espagnols s'en emparèrent en 1636, mais la gardèrent qu'un instant. Louis XIV la fit démanteler en 1673.

**CORBIE** (NOUV.). V. CORVEY.

**CORBIÈRE** (PIERRE de), antipape, natif de Corberia, dans l'abruzzes, était un religieux de l'ordre de St-François. Il fut élu en 1328, sous le nom de Nicolas V, par l'autorité de Louis de Bavière, roi des Romains, et fut opposé à Jean XXII. Chassé de Rome l'année suivante, il se retira à Pise, où il fut contraint d'abdiquer; il fut mené à Avignon, où il demanda pardon au pape Jean XXII, la corde au cou. Il mourut deux ou trois ans après.

**CORBIÈRES** (les), chaîne de montagne du midi de la France (Aude et Pyrén. orient.), se divise en C. occid., qui rejoignent les Cévennes, et C. orient., qui séparent le bassin de l'Aude de celui du Tet.

**CORBIGNY**, ch.-l. de cant. (Nièvre), à 29 kil. S. de Clamecy; 1970 hab. Draps, tanneries, bois de chauffage. Monastère célèbre, fondé au viii<sup>e</sup> siècle; maison royale où résida Charles le Chauve.

Ville de Belgique. V. PHILIPPEVILLE.

**CORBIN** (Jacques), écrivain obscur, critiqué par Boileau dans l'*Art poétique*, né dans le Berry vers 1580, mort en 1653, fut conseiller du roi sous Louis XIII. Il a composé plusieurs poèmes: les *Triumphes de Jésus*, la *Vie de sainte Geneviève*; la *Sainte-Franciade*, poème en 12 chants sur S. François, et a composé des ouvrages d'hist. et de droit. — Son fils, cité aussi par Boileau, réussit comme avocat.

**CORBINEAU** (J. B. Juvénal, comte), général de cavalerie, né à Marchiennes (Nord), en 1776, mort à Paris en 1848, prit part à toutes les campagnes de la République et de l'Empire. Il se distingua surtout à la bat. d'Ocana (1809), s'empara de Grenade, dont il fut nommé gouverneur (1810), sauva la grande armée au passage de la Bérésina (1812) en découvrant un gué, remplaça dans son commandement Vandamme fait prisonnier à Culm, et assura la retraite de l'armée en enfonçant le corps du général Kleist (1813); reprit Reims sur les Russes le 6 mars 1814, et réussit, en défendant cette ville ouverte, à retarder la marche de l'ennemi. Général de division et aide de camp de l'Empereur en 1814, il fut après les Cent-Jours mis en disponibilité, et ne reprit du service qu'en 1830. Louis-Philippe le nomma pair de France en 1835. — Il avait à l'armée deux frères, **Constant**



et Hercule, distingués comme lui par leur bravoure, ce qui les avait fait surnommer les *Trois Horaces*. Napoléon donna pour armes à la famille *Trois bras*.

**CORBULON**, *Cn. Domitius Corbulus*, général romain sous Claude et Néron, fit avec succès la guerre aux Parthes qui avaient envahi l'Arménie, leur prit Artaxate, et força Tiridate, qu'ils avaient placé sur le trône d'Arménie, à déposer la couronne pour la recevoir des mains de l'empereur. Il revenait triomphant, lorsque Néron, jaloux de ses succès, donna l'ordre de le mettre à mort. Il se perça lui-même de son épée, à Corinthe, l'an 67 de J.-C.

**CORCIEUX**, ch.-l. de cant. (Vosges), à 13 kil. S. de St-Dié; 1100 hab.

**CORCYRE**, *Corcyra*,auj. *Corfou*, île de la mer Ionienne, vis-à-vis des côtes d'Épire, fut nommée d'abord *Drepane* et *Phéacie*. Elle avait au temps de la guerre de Troie des rois particuliers (V. ALCI-NOÛS). Vers 700 av. J.-C., les Corinthiens y établirent une colonie. Il y eut entre la colonie et la métropole des guerres fréquentes; une de ces querelles (pour la possession d'Épidamme) fut l'occasion de la guerre du Péloponèse (434-431). Corcyre déclina depuis cette époque: elle passa successivement sous la domination d'Agathocle, de Pyrrhus, des rois de Macédoine, des Romains, de l'empire grec, auquel elle fut enlevée par les Normands. V. *COUFOU*.

**CORCYRE-LA-NOIRE**, *Corcyra nigra*, v. *Curzola*.

**CORDAY** (Charlotte), née près d'Argentan (Orne), en 1768, de la famille noble des Corday d'Armans. Révoltée par les crimes des meneurs de la Révolution, elle vint à Paris en 1793, avec le hardi projet de frapper Marat, le plus sanguinaire de tous, en faisant le sacrifice de sa propre vie. Elle se présenta chez lui sous prétexte d'avoir d'importantes révélations à lui faire, et le poignarda tandis qu'il était dans le bain. Arrêtée aussitôt et condamnée à mort, elle monta avec le plus grand courage sur l'échafaud, le 17 juillet 1793. Cet événement a fourni le sujet d'une belle tragédie de Ponsard (1850). M. L. Dubois a publié *Charlotte Corday*, 1838.

**CORDELIERS**, religieux de l'ordre des Frères Mineurs de St-François, portaient un vêtement large de gros drap gris, avec une ceinture de corde: d'où leur nom. Ils furent institués par S. François d'Assise vers 1223. C'était un des ordres mendicants: ils ne devaient rien posséder ni en propre ni en commun et ne vivre que d'aumônes. Ayant obtenu le droit d'enseigner, ils se distinguèrent dans la philosophie et la théologie, rivalisèrent avec les Dominicains, et défendirent chèrement contre eux les opinions de Duns Scot, un des ornements de leur ordre.

**CORDELIERS** (club des), société populaire, rivale de celle des Jacobins, formée en 1790, se tenait au couvent des Cordeliers (place de l'École-de-Médecine), au centre du quartier nommé alors district des Cordeliers. Cette société avait pour chefs Danton, Marat, Camille Desmoulins, Hébert, Chaumette; elle surpassa en exaltation le club des Jacobins, et fut la première à demander l'abolition de la royauté et l'institution de la république. Ses principaux meneurs montèrent sur l'échafaud aux 24 mars et 5 avril 1794, et ce qu'il en restait se fonda avec les Jacobins.

**CORDEMOY** (GÉRAUD de), de l'Académie française, né à Paris vers 1620, mort en 1684, fut placé par Bessuet, en qualité de lecteur, auprès du Dauphin, fils de Louis XIV. Imbu des principes de Descartes, il a écrit sur le *Discernement du corps et de l'âme*, 1666, et sur *l'Âme des bêtes*, 1668. On a aussi de lui une *Histoire de France depuis les Gaulois jusqu'en 987*, publiée de 1687 à 1689, ouvrage fait sur les sources originales, mais sec et fatigant, et divers traités qui ont été réunis en 1704 sous le titre d'*Oeuvres de Cordemoy*.

**CORDES**, ch.-l. de cant. (Tarn), à 26 kil. N. de Gaillac; 2668 hab. Fabriques de toiles.

**CORDILLERES**, en espagnol, *cordillera*, se dit de

toute chaîne de montagnes; l'usage applique spécialement ce nom à la cordillère des Andes. V. *ANDES*.

**CORDOUAN** (tour de), phare élevé à l'emb. de la Gironde, sur un rocher isolé. Hauteur, y compris la lanterne, 45<sup>m</sup>. Bâti par Henri III (1584).

**CORDOUE**, *Corduba*, auj. *Cordoba*, grande v. d'Espagne, dans l'anc. Andalousie, ch.-l. de l'intendance de Cordoue, sur la r. dr. du Guadalquivir, à 295 kil. S. O. de Madrid; 60 000 hab. Evêché. La ville, bâtie en amphithéâtre sur une pente de la Sierra-Morena, est malpropre et mal bâtie; elle est ceinte de murs flanqués de grosses tours. On y remarque la cathédrale, magnifique monument de l'architecture moresque, construit au viii<sup>e</sup> siècle par Abdérame I; la Plaza-Mayor, un pont de 16 arches, un beau haras royal. Industrie célèbre jadis, mais bien déchuë: passementerie, orfèvrerie, cordonnerie, cuirs maroquinés dits *Cordouans* (c'est Cordoue qui a donné son nom à cette branche d'industrie). — Cordoue fut fondée ou agrandie par les Romains 152 ans av. J.-C. Les Goths s'en emparèrent en 572, et les Maures au viii<sup>e</sup> siècle. En 756 Abdérame I, vice-roi des califes d'Orient en Espagne, s'étant déclaré indépendant, prit le titre de calife, et fit de Cordoue sa capitale. Sous ce prince et ses successeurs (V. leur série à l'article CALIFE), Cordoue parvint au plus haut degré de splendeur, tant par ses richesses et ses monuments, que par l'éclat de ses écoles et la réputation de ses savants. Lorsque le califat de Cordoue se démembra en une foule de petits États (1031), Cordoue devint la capit. du roy. musulman de Tolède-et-Cordoue. Elle fut prise en 1236 par Ferdinand III, roi de Castille et de Léon, qui la réunit à ses États. La plupart des monuments de Cordoue ont été détruits ou endommagés, surtout par le tremblement de terre de 1589. Cette ville a vu naître les deux Sénèque et Lucan sous les Romains; Averrhoès, des temps des Arabes; et dans les temps modernes, les poètes Louis de Gongora et Jean de Mena, les peintres Céspedes et Zambrano. Gonsalve de Cordoue naquit auprès, à Montilla. — L'intend., entre celle de Jaén et de Grenade à l'E., de Séville à l'O. et au S., de l'Est-tramadure à l'O., et de la Manche au N., a 170 kil. sur 120, et 350 000 hab.

**CORDOUE** (maison de), illustre famille espagnole, a pour chef Dominique Munoz-dos-Hermanas qui enleva aux Maures la ville de Cordoue à la fin du xii<sup>e</sup> siècle; il reçut en récompense le nom de cette ville, et le transmit à ses descendants. Cette famille s'allia aux plus nobles maisons de l'Espagne; elle donna le jour au célèbre Gonzalve de Cordoue.

**CORDOVA**, v. du Rio-de-la-Plata, ch.-l. de l'État de Cordova, par 84° long. O., 31° 20' lat. S.; 25 000 h. Evêché, université. Cette ville fut fondée en 1573. — L'État, situé entre ceux de Tucuman au N., Entre-Ríos-et-Corrientes à l'E., Buenos-Ayres au S., Mendoza à l'O., a 1000 kil. sur 480 et compte 150 000 h., sans y comprendre env. 200 000 Indiens indépendants. Climat doux; sol fertile, surtout en fruits et en grains; lacs salins.

**CORDOVA**, v. du Mexique, au S. O. de Vera-Cruz; 6000 hab. Grand commerce de tabac; moulins à sucre. Fondée en 1618 par Fernandez de Cordova.

**CORDUBA**, v. d'Hispanie, auj. *Cordoue*.

**CORDUS** (A. Cremutus), sénateur romain qui vivait sous Auguste et Tibère, avait écrit *l'Histoire des guerres civiles de Rome*. Séjan l'accusa devant le sénat du crime de lèse-majesté pour avoir loué dans cet ouvrage Brutus et Cassius et avoir appelé Brutus *le dernier des Romains*. Il prévint le jugement en se donnant la mort.

**CORÉ**, lévite israélite, s'éleva contre l'autorité de Moïse et d'Aaron, et eut pour complices Dathan, Abiron et On. Au moment où ils avançaient tous quatre vers l'autel pour offrir, comme Moïse, l'encens au Seigneur, la terre s'entr'ouvrit et les engloutit.

**CORÉE** (roy. de), partie de l'empire chinois, au N.

E., s'étend de 122° à 128° long. E. et de 33° 9' à 43° lat. N. Il a pour bornes au N. la Mantchourie, à l'O. la mer Jaune, à l'E. la mer du Japon, au S. le détroit de Corée; env. 8 000 000 d'hab. Capit., Haug-tching. Sa plus grande partie forme une longue presqu'île de 800 kil. sur 260. A l'O. et au S. se trouve une infinité d'îles, qui forment l'*Archipel de Corée*. Climat varié; très-fertile au S. et vers les côtes; riz, et autres céréales; panic (espèce de grain dont on tire une liqueur spiritueuse); soie, etc. — Le roy. de Corée relève de la Chine depuis 1120; mais le roi est indépendant pour l'administration intérieure de ses États. La langue diffère du tartare et du chinois. La religion est le Bouddhisme; les missionnaires y ont fait quelques conversions. Ce pays est depuis 1856 ouvert au commerce étranger.

**CORELLI** (Arcangelo), compositeur, né à Fusignano en 1653, mort en 1713, donna des sonates fort estimées et excella lui-même sur le violon. Il se fixa à Rome et eut pour protecteur le cardinal Ottoboni, qui le nomma directeur de sa musique. Ses *Sonates* publiées à Rome en 6 parties, de 1683 à 1712, lui valurent le surnom de *Prince des musiciens*.

**CORFINIUM**, *Sau-Serino*, v. du Samnium, chez les *Peligni*, sur les confins du pays des Marses, fut capit. de la Conféd. italique pendant la guerre sociale.

**CORFOU**, *Cercyra*, la plus importante des îles Ioniennes, à l'entrée mérid. de la mer Adriatique, et près de la côte de l'Albanie; 62 k. sur 22; 65 000 h. Ch.-l., Corfou. Climat doux, mais variable; pays montagneux. Peu de grains, un peu plus de vin; beauc. d'huile; gibier, poisson. — Corfou, célèbre dans l'antiquité sous le nom de *Corceyre* (V. ce mot), est considérée comme la clef de l'Adriatique. Elle fut conquise sur les Grecs en 1147 par Roger II, roi normand des Deux-Siciles. Les Vénitiens l'enlevèrent aux Normands en 1386 et en firent un duché, qu'ils gardèrent jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les Français la possédèrent de 1797 à 1799 et de 1802 à 1814. Elle forme auj., avec 6 autres îles princ., la république des îles Ioniennes.

**CORFOU**, ch.-l. de l'île de Corfou, sur la côte E.; 16 000 hab. Belle rade, port, citadelle. Archevêché, université. Quelques monuments, entre autres le palais du lord haut-commissaire anglais. Commerce actif. On y parle l'italien presque autant que le grec.

**CORIGLIANO**, *Coriolanum*, v. des Deux-Siciles (Calabre Citérieure), à 42 k. N. E. de Cosenza; 18 000 h. Beau château. Sucre et pâtes de réglisse.

**CORINNE**, femme poète, née à Tanagréen Béotie, fut surnommée *la Muse lyrique*. Elle avait été disciple de Myrtil, femme savante de la Grèce, et vivait vers 470 avant J.-C. Elle fut la rivale de Pindare, et lui enleva cinq fois la palme dans les jeux de la Grèce. Il ne reste d'elle que quelques fragments, recueillis par Wolf dans ses *Poetriarum octo fragmenta et elogia*, Hamb., 1734, et par Bergk, *Poete lyrici*, 1843.

**CORINTHE**, *Corinthus*, v. du roy. actuel de Grèce (Argolide), ch.-l. d'éparchie, sur l'isthme de Corinthe, à 60 k. N. E. de Tripolitza; 4000 h. Archevêché; château fort; plusieurs sources, parmi lesquelles la fameuse fontaine de Pirène, jadis consacrée aux Muses; ruines nombreuses. — Corinthe formait autrefois avec son territoire un petit État particulier, la *Corinthie*. Elle était une des villes les plus importantes de la Grèce par sa population, son commerce, ses richesses, son luxe et ses colonies. Elle avait deux ports : le *Léclée*, sur le golfe de Corinthe (golfe de Lépante), et *Cenchrées*, sur le golfe Saronique (golfe d'Athènes). Elle était défendue par une citadelle très-forte appelée *Acrocorinthe*; on y voyait de nombreux monuments, des statues et des objets d'art en abondance. Corinthe est en outre célèbre par ses raisins et par son airain, qui passait pour contenir de l'or et de l'argent. Elle a donné son nom à un ordre d'architecture dit *corinthien*. Les mœurs de ses habitants étaient fort dissolues, et ses courtisanes étaient fameuses dans toute la Grèce. — Corinthe fut fondée 1900 ans env. av. J.-C. par Ephyre, fille de l'Argien

Phoronée, et fut de là nommée primitivement *Ephyre*. Elle forma d'abord un État monarchique; la tradition y fait régner Jason et Médée vers 1350. Sisyphe, de race hellène, et ses descendants occupèrent le trône jusqu'en 1160; un des rois de cette dynastie, Corinthus, donna son nom à la ville. Des princes héraclides, dont le premier fut Alétes et le dernier Téléstès, y régnèrent à partir de cette époque. Après Téléstès, les Bacchides, issus aussi de la race royale, changèrent le gouvernement en une espèce de république aristocratique; elle fut alors régie par des magistrats annuels appelés *prytanes*. Vers 657 av. J.-C., le tyran Cypselus rétablit la monarchie et transmit son pouvoir à son fils Périandre (627-584). Pсаммétique, qui lui succéda, fut aussitôt renversé, et Corinthe s'érigea de nouveau en république. De nombreuses guerres s'élevèrent entre Corinthe et Corcyre, sa principale colonie; une de ces guerres, en 434, fut l'occasion de la guerre du Péloponèse (431); dans cette dernière lutte, Corinthe fut toujours du parti de Sparte. Cependant elle se déclara contre elle en 395, ce qui donna lieu à la guerre dite *guerre de Corinthe* (395-387). Comme les autres villes de la Grèce, Corinthe se soumit à Philippe et reçut garnison macédonienne (335). Ce ne fut qu'en 243 qu'Aratus la délivra de la domination étrangère et la fit entrer dans la Ligue Achéenne. Elle devint alors le siège des assemblées des députés de cette confédération; mais, trop faible pour lutter avec Rome, elle fut prise et saccagée par Mummius (146). Relevée par Auguste, elle redevint florissante sous les empereurs. A la fin du III<sup>e</sup> siècle, elle fut ravagée par les Hérules, au IV<sup>e</sup> par les Visigoths, au VIII<sup>e</sup> par les Slaves. En 1205, les Français, maîtres du Péloponèse, s'en emparèrent, et peu après ils la cédèrent aux Vénitiens, auxquels les Turcs l'enlevèrent en 1459. Les Vénitiens en reprirent possession en 1699, à la paix de Carlowitz, mais ils la perdirent de nouveau en 1715. Corinthe fut délivrée en 1821 de la domination turque, sous laquelle elle était tombée dans l'état le plus misérable. Ce n'est que depuis 1830 qu'elle commence à se relever.

**CORINTHE** (isthme de), langue de terre qui s'étend entre le golfe de Lépante (anc. *golfe de Corinthe*) à l'O., et le golfe d'Engia ou d'Athènes (anc. *golfe Saronique*) à l'E., unit la Morée (*Péloponèse*) à la Grèce propre. Il n'a en certains points que 6 kil. de large. Lors de l'invasion de Xerxès, les Grecs élevèrent une muraille dans toute la largeur de l'isthme pour arrêter sa marche; cette muraille fut abattue par Mahomet II. Neptune avait un temple magnifique dans l'isthme de Corinthe; on y célébrait en son honneur les *Jeux isthmiques*. V. ISTHMIQUES (JEUX).

— On a plusieurs fois entrepris de percer l'isthme de Corinthe (Démétrius Poliorcète, César, Caligula, Néron). Un nouveau projet a été formé en 1863.

**CORIOLAN** (c. MARCIUS), général romain, battit les Volques à diverses reprises, leur prit Coriotes en 493 av. J.-C., et reçut de là le nom de Coriolan. Il brigua ensuite le consulat; ne l'ayant pas obtenu, il proposa des mesures hostiles au peuple et voulut empêcher que le blé envoyé par Gélon, roi de Sicile, dans un temps de disette, fût distribué gratuitement. Condamné à l'exil (491), Coriolan alla offrir ses services aux Volques, alors en guerre avec sa patrie, et bientôt il vint à leur tête ravager le territoire romain et assiéger Rome même. Les Romains effrayés lui envoyèrent plusieurs ambassades; il demeura sourd à toutes les prières. Mais Veturie, sa mère, suivie de Volunnie, sa femme, et de toutes les dames romaines, étant venue lui adresser de nouvelles supplications, il se laissa attendrir, et consentit à lever le siège. Il périt, dit-on, peu de temps après (488), assassiné par les Volques ou condamné par eux à mort comme coupable de trahison. Selon une autre version, il parvint à une grande vieillesse. Plutarque a écrit la *Vie de Coriolan*. Shakespeare,

La Harpe et plusieurs autres poètes dramatiques ont mis ce personnage sur la scène.

**CORIOLES**, *Corioli*, anc. v. du Latium, chez les Volscs, à 36 kil. S. E. de Rome, à 8 kil. N. de Suessa-Pometia, fut prise, en 493 av. J.-C., par C. Marcius, surnommé pour cette raison *Coriolan*.

**CORIPPUS** (Flav. Cresconius), poète latin, né en Afrique, vécut de 530 à 585, et devint évêque en 570. On a de lui : *Johannis*, poème en 8 chants, où il chante Jean Troglita, général de Justinien, qui soumit les tribus de l'Asie, publié pour la 1<sup>re</sup> fois en 1820 à Milan par P. Mazzuchelli (il y manque le VIII<sup>e</sup> chant et la fin du VIII<sup>e</sup>) ; *De laudibus Justiniani*, panégyrique de l'empereur Justin, en 4 ch., Anvers, 1581, Paris, 1610, Leipzig, 1653, Rome, 1777. Ces 2 poèmes, assez bien écrits pour avoir valu à Corippus l'honneur d'être appelé *le dernier poète latin*, sont surtout précieux pour l'histoire du temps.

**CORISANDE** (la belle) *V. grecque* (la comtesse d.).  
**CORISOLITES**, *CORIOSOPITES*, peuples de l'Asie mineure. *V. CURIOSOPITES* et *CURIOSOPITES*.

**CORK**, v. d'Irlande, ch.-l. du comté de Cork, sur une île de la Lee, à 22 k. de la mer, à 220 k. N. O. de Dublin ; 106 000 h. Evêché catholique et anglican. Port sûr et commode, dit *baie de Cork*. Quelques édifices assez remarquables : cathédrale, hôtel de ville, douane, bourse, etc. Établissements d'instruction et de bienfaisance. Toiles à voiles, colle forte, draps communs, savons, etc. ; tanneries, ganterie, verreries. Commerce d'exportation assez important. — Cork fut fondée au VI<sup>e</sup> s. par les Danois, et forma longtemps, avec son territoire, un petit État indépendant, régi par les MacCarthy. Henri II s'en empara en 1172. Jacques II, chassé d'Angleterre, vint y résider en 1688 ; le comte de Marlborough la prit en 1690. — Le comté de Cork, dans le Munster, entre ceux de Tipperary, Kerry, Limerick, Waterford et la mer, a 165 kil. sur 85 et 774 000 hab.

**CORLAY**, ch.-l. de c. (Côtes-du-Nord), à 30 k. N. O. de Loudéac ; 1407 h. Vieux château.

**CORMEILLES**, ch.-l. de c. (Eure), à 15 k. S. O. de Pont-Audemer ; 1300 h. Tanneries, b. netterie, papeterie, moulins à huile. — Il y a près de Paris un autre Cormeilles, dit *Cormeilles-en-Parisis*, dans le dép. de Seine-et-Oise, à 20 k. N. de Paris ; 1400 h.

**CORMONTAIGNE**, officier du génie, né à Strasbourg vers 1680, mort en 1752, fut le régénérateur de son arme. Il fit les sièges les plus célèbres pendant les guerres de 1713 à 1745, notamment ceux de Philipsbourg et de Forbach en 1731, et devint maréchal de camp. On lui doit les grands travaux ajoutés sous Louis XV aux fortifications de Metz et de Thionville, et un traité d'*Architecture militaire*, 1741. M. Bayard, capitaine du génie, a publié, d'après ses Mémoires : *Mémorial pour l'attaque des places*, Paris, 1805 ; *Mémorial pour la défense des places*, 1806 ; *Mémorial pour la fortification permanente et passagère*, 1809. M. Augoyat en a donné en 1825 une nouv. édit., avec une *Notice*.

**CORNA**, *Armina* ou *Digba*, v. de la Turquie d'Asie (Bagdad), à 58 k. N. O. de Bassora, et au confluent du Tigre et de l'Euphrate qui s'y réunissent pour former le Chat-el-Arab ; 5000 h.

**CORNARIUS** (Jean HAGENBURG, dit), médecin, né en 1500 à Zwickau en Saxe, mort en 1558, professa la médecine à Marbourg et à Iéna. On lui doit la publication et la traduction d'un grand nombre d'auteurs grecs (*S. Basile, Galien, Parthenius, Dioscoride, Aëtius*). Son principal mérite est d'avoir un des premiers rappelé l'attention sur Hippocrate : il donna en 1538, à Bâle, une édition complète de ses œuvres en grec, et en fit paraître en 1546 la traduction latine ; cette traduct. (surint. l'édit. de 1558) est une des meilleures que l'on possède. On a aussi de lui un poème latin : *Humana vita miseriam*.

**CORNARO**, famille patricienne de Venise, a donné trois doges à la république : Marc C., 1265 ; Jean C., 1525 ; Jean II C., 1709. Ce dernier fit la guerre aux

Turcs et signa le traité de Passarowitz qui fixait les limites des États de Venise et de ceux des Turcs. Outre les doges, cette famille a produit plusieurs personnages célèbres.

**CORNARO** (Catherine), reine de Chypre, née à Venise en 1454, épousa en 1470 Jacques de Lusignan III, roi de Chypre et de Jérusalem. Chargée du gouvernement à la mort de ce prince, 1475, elle éprouva de grandes difficultés. Après 11 ans de règne et de luttes, elle remit ses États aux Vénitiens et se retira à Venise, où elle mourut en 1510.

**CORNARO** (Louis), né à Venise vers 1362, mort en 1366. Cet homme s'était livré jusqu'à l'âge de 40 ans à tous les genres d'excès et avait contracté les maladies les plus graves : se voyant menacé d'une mort prochaine, il résolut de changer complètement de régime, et vécut avec la plus grande sobriété, réduisant sa nourriture à 12 onces d'aliments par jour. Il réussit par ce genre de vie, non-seulement à se guérir de tous ses maux, mais à prolonger sa vie jusqu'à cent ans, et même au delà selon quelques-uns. Wantant faire profiter ses semblables de cette heureuse expérience, il composa, à l'âge de 80 ans, un traité sur les avantages de la sobriété, *Discorsi della vita sobria* (Padoue, 1558). Ce livre a obtenu un très-grand succès. Il a été traduit en latin par Léon Lessius, Anvers, 1613, et en français par La Bonnardière, 1701, et par plusieurs autres.

**CORNE** d'Abondance. *V. ABONDANCE*.

**CORNE D'OR**. *V. CONSTANTINOPLE*.

**CORNEILLE** (S.), centurion romain, fut baptisé par S. Pierre à Césarée en Palestine, l'an 40 de J.-C. L'Eglise célèbre sa fête le 2 février.

**CORNEILLE** (S.), pape, élu en 250 ou 251, eut pour adversaire Novatien, qui se fit élire par ses partisans. Corneille fut exilé par l'empereur Gallus à *Cantum Celæ* (Civita-Vecchia), et y mourut après un an et trois mois de Pontificat. On le fête le 16 septembre.

**CORNEILLE** (Pierre), le père de la tragédie française, né à Rouen en 1606, mort en 1684, était fils d'un avocat général et fut d'abord destiné au barreau ; mais il préféra le théâtre. Il débuta par des comédies qui, bien qu'oubliées aujourd'hui, eurent alors beaucoup de succès (*Mélite*, 1629 ; *Citandre*, 1632, etc.). En 1635, il donna sa première tragédie, *Médée*, qui annonça ce qu'il devait être. L'année suivante parut le *Cid*, imitée de Guilhem de Castro : cette pièce excita un enthousiasme universel, mais aussi elle provoqua l'envie ; le ministre Richelieu, jaloux du succès du poète, voulut faire condamner la pièce par l'Académie. Corneille ne se vengea qu'en produisant de nouveaux chefs-d'œuvre :

*Horace* et *Cinna*, tous deux en 1639, *Polyeucte* (1640), *Pompeé* (1641), *Rodogune* (1646). Le succès de ces nouvelles œuvres fit taire la critique ; Richelieu, renonçant à une rivalité ridicule, fit obtenir au poète une pension, et l'Académie, qui l'avait critiqué, l'admit dans son sein (1647). Après *Rodogune*, Corneille commença à décliner. Affligé de la chute de *Pertharite* (1653), il s'éloigna pendant quelques années du théâtre. Il employa ce temps de retraite à traduire en vers *l'Imitation de J.-C.* Cependant

les instances de ses amis le déterminèrent à rentrer dans la carrière ; il produisit alors *Oedipe* (1659), *Sertorius* (1662), *Othon* (1664), où l'on retrouve de belles scènes ; mais son génie s'éclipa entièrement dans *Agésilas* (1666), dans *Attila* (1667), et dans quelques autres pièces, dont la dernière, *Suréna*, fut jouée en 1674. Outre ses tragédies, Corneille avait donné en 1642 le *Menteur*, que l'on regarde comme la meilleure comédie qu'il eut paru jusque-là. On a en outre de lui des *Mélanges poétiques* (1632), des *Discours sur l'Art dramatique*, l'*Examen de ses pièces* fait par lui-même, *l'Imitation de J.-C.* en vers, 1656 (cet ouvrage a eu jusqu'à 40 éditions), et quelques autres poésies pieuses. Ce poète, que ses contemporains eux-mêmes ont à juste titre nommé *le Grand Corneille*, est le

vrai créateur de l'art dramatique en France; on admire surtout en lui l'énergie, le sublime; mais on lui reproche de l'enflure, de la subtilité et des disparates choquantes. Ce grand homme était extrêmement simple dans ses mœurs et dans ses manières, et brillait peu dans la conversation. Il pratiquait toutes les vertus domestiques: il resta toujours uni avec son frère, Th. Corneille, et vécut avec lui. La 1<sup>re</sup> édition estimée des œuvres de P. Corneille est celle que donna son frère Th. Corneille, Paris, 1706, 10 vol. in-12. Voltaire les publia de nouveau en 1764 (au profit d'une nièce de Corneille), 12 vol in-8, avec des *Commentaires*, où il montre quelquefois une grande sévérité. Palissot fit paraître en 1802 une édition complète, avec des observations sur les commentaires de Voltaire. MM. Didot ont publié, de 1855 à 1860, une nouvelle édit. de P. Corneille, avec des *Commentaires* d'Aimé Martin. On doit à M. Marty-Laveaux l'éd. la plus complète, 1863 et ann. suiv., 12 vol. in-8. Fontenelle a donné la *Vie de P. Corneille* (dont il était le neveu); Gaillard, Victorin Fabre, l'*Éloge de Corneille*; J. Taschereau, l'*Hist. de la Vie et des ouvrages de P. Corneille*, 1829 et 1855; M. Guizot, *Corneille et son temps*. Rouen lui a élevé une statue.

CORNEILLE (Thomas), frère du préc., né à Rouen en 1625, mort en 1709, travailla comme son frère pour le théâtre, et fut après lui le meilleur poète dramatique de la France jusqu'à la venue de Racine. Il a fait des comédies et des tragédies, dont quelques-unes eurent un succès prodigieux, du surtout à un style facile et à une certaine entente de la scène. Celles de ses tragédies qui sont le plus estimées sont: *Timocrate* (1656), *Stilicon* (1660), *Camma* (1661), *Ariane* (1672), *Essex* (1678). Parmi ses comédies, qui presque toutes sont imitées de l'espagnol, on connaît surtout le *Festin de Pierre* (1673). Th. Corneille a traduit en vers les *Métamorphoses* d'Ovide, et a composé un *Dictionnaire des Arts et des Sciences, pour servir de Supplément au Dictionnaire de l'Académie*, 1694, ainsi qu'un *Dictionnaire universel géographique et historique*, 1708. Il succéda à son frère à l'Académie française (1685), et fut reçu aussi à l'Académie des inscriptions. Ses œuvres dramatiques se trouvent avec celles de son frère; elles ont été aussi publiées à part en 1682, 1722, 1738, 5 v. in-12, etc.

CORNÉLIE, mère des Gracques, était fille de Scipion l'Africain et femme du consul Tib. Sempronius Gracchus. Veuve de bonne heure, elle se consacra à l'éducation de ses fils, et se fit admirer par ses vertus autant que par la noblesse de son caractère. Un roi d'Égypte, Ptolémée Physcon, lui proposa, dit-on, de l'épouser; mais elle rejeta ses offres, trouvant plus glorieux d'être la veuve d'un Romain que l'épouse d'un roi. Une dame de la Campanie, après avoir fait étalage devant elle de ses bijoux, désirait qu'à son tour elle lui laissât voir ses richesses; elle fit alors venir ses fils: «Voilà, dit-elle, mes bijoux et mes ornements.» On lui éleva de son vivant une statue de bronze, au bas de laquelle était cette inscription: *A Cornélie, mère des Gracques*.

CORNÉLIE, femme de Pompée et fille de Métellus Scipion, suivit son mari dans sa fuite après la bat. de Pharsale, le vit massacrer sous ses yeux dans le port d'Alexandrie et se réfugia en Chypre.

CORNÉLIENNE (maison), *Cornelia gens*, une des plus anc. familles patriciennes de Rome, se divisa en un grand nombre de branches dont les principales sont les Leintulus, les Scipions, les Cécilius, les Dolabella, les Cossus, les Rufinus. V. ces noms.

CORNÉLIUS NÉPOS, écrivain latin du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., fut lié avec Cicéron, Atticus et Catulle. Il avait composé plusieurs ouvrages historiques qui étaient fort estimés des anciens; il nous reste seulement sous son nom les *Vies des grands capitaines de l'Antiquité*; cet opuscule paraît même n'être qu'un abrégé de l'ouvrage original, qui était beaucoup plus étendu; on l'attribue avec vraisemblance à

Æmilius Probus, grammairien du temps de Théodose. Les éditions les plus estimées sont l'édition *princeps*, Venise, 1471, sous le titre d'*Æmili Probi De Vita excellentium*, et celles de Bosius, Leipsick, 1806, et de Roth, Bâle, 1841. Cornélius a été plusieurs fois traduit en franç.: par l'abbé Paul, 1781; par Radonvilliers et Noël, 1807, par Calonne et Pommer, dans la collection Panckoucke, et par M. Kermoyan, dans la collection Nisard.

CORNÉLIUS SEVERUS, poète latin, contemporain d'Ovide, fut enlevé par une mort prématurée. Il reste de lui un fragment sur la *Mort de Cicéron*. On lui a attribué le poème de l'*Ætna*; mais Wernsdorf pense que cet ouvrage est de Lucilius Junior.

CORNETO, *Cornetum*, v. de l'Etat ecclésiastique, à 17 kil. N. de Civita Vecchia; 2500 hab. Evêché. — Près de là est la célèbre mine d'alun de la Tolfa. Aux env., ruines de Tarquinies, où l'on a récemment trouvé des hypogées, avec vases, mosaïques, etc.

CORNO (mont). V. GRAN-SASSO.

CORNOUILLES, *Dumnonii* des anciens, *Cornubia*, *Cornu Gallie*, en anglais *Cornwall*; comté d'Angleterre, à la pointe S. O. de l'île, est partout baigné par la mer, sauf à l'E., où il est borné par le comté de Devonshire: 139 kil. sur 75; 340 000 hab. Ch.-l., Bodmin et Launceston. Sol maigre, qui ne produit guère que des pommes de terre; pâturages. Riches mines d'étain et de cuivre; antiquités druidiques. On parlait encore à Cornouailles il y a 3 siècles un dialecte dérivé du celtique. — A l'extrémité S. O. du comté et à 7 kil. N. du cap Land's-end, est le cap de Cornouailles.

CORNOUILLES, petit pays de France qui faisait partie de la Basse-Bretagne; ch.-l. Quimper. Il se trouve auj. partagé entre les dép. du Finistère, du Morbihan et des Côtes-du-Nord. — On donnait aussi le nom de Cornouailles à la ville même de Quimper-Corentin et à l'évêché dont elle était le siège.

CORNOUILLES (NOUV.-), *New-Cornwall*, pays de l'Amérique du Nord, sur la côte occidentale, s'étend de 54° à 58° lat. N. La partie septentr. appartient aux Russes et la partie méridionale aux Anglais: celle-ci est comprise dans la Nouv.-Calédonie. Behring aperçut la côte du Nouv.-Cornouailles en 1741; mais elle ne fut explorée qu'en 1775, par les Espagnols Juan d'Àyola, Juan de la Bodega et Quadra.

CORNÛBIA, *Cornwall*, lieu de la Grande-Bretagne anc., à l'extrémité S. O. de l'île, chez les *Dumnonii*. Les Bretons (que commandait Ambrosius, père d'Arthur) y furent défaits par le Saxon Cerdic en 508.

CORNUEL (Anne Bigot, dame), femme célèbre par son esprit, avait épousé un trésorier de la guerre qui la laissa veuve en 1650. Elle mourut en 1694, dans un âge avancé. Mme de Sévigné et Tallemant des Réaux citent d'elle une foule de traits et de réparties piquantes, qui étaient recueillis avec empressement et passaient de bouche en bouche.

CORNUS, ch.-l. de cant. (Aveyron), à 24 kil. S. E. de Ste-Affrique; 1000 hab. Fabriques de feutres.

CORNUTUS (L. Annaus), stoïcien, natif de Lep-tis en Afrique, précepteur et ami de Perse, qui lui adressa sa 5<sup>e</sup> satire, fut exilé par Néron, à cause de la liberté avec laquelle il avait jugé ses vers. On a de lui un petit traité de la *Nature des Dieux*, en grec, publié sous le nom de *Phurmutus*; il se trouve dans les *Opuscula mythologica* de Gale, Cambridge, 1671, et a été publ. à part par F. Osann, Gœtt., 1845.

CORNWALLIS (Charles MANN, marquis de), général anglais, né en 1738, se distingua dans la guerre d'Amérique, seconda avec talent et courage le général en chef Clinton; se signala aux combats de Germantown (Pennsylvanie) et de Redbank (New-Jersey) en 1777, et eut la principale part à la prise de Charleston en 1780. Mais en 1781, Lafayette le força à mettre bas les armes avec 8000 hommes, à Yorktown, ce qui le fit rappeler. Nommé en 1786 gouverneur du Bengale, il fit avec succès la guerre à Tippou-Saïb et devint en 1802 gouverneur général

de l'Inde. Il mourut à Calcutta en 1805. Ses *Lettres* ont été publ. par C. Ross, 3 vol. in-8, Lond., 1859.

**CORO**, v. du Vénézuëla, ch.-l. de la prov. de Coro, par 67° 20' long. O., 11° 24' lat. N.; 12 000 hab. Un peu de commerce. Fondée en 1527; ville épiscopale et capitale du Vénézuëla jusqu'en 1636, époque à laquelle le siège du gouvernement fut transféré à Caracas. — La prov. a env. 50 000 hab.

**COROEBUS**, fils de Mygdon, à qui Priam avait promis sa fille Cassandre, vint au secours des Troyens contre les Grecs. Cassandre voulut en vain lui persuader de se retirer, pour éviter la mort qui l'y attendait; il fut tué par Pénélope. — Éléen, fut le premier proclamé vainqueur aux jeux olympiques lors de leur restauration, l'an 776 av. J.-C. C'est à partir de cette époque que l'on a compté par olympiades. Il donna son nom à la 1<sup>re</sup>.

**COROGNE (LA)**, *Coruna* en espagnol. *Magnus Portus* chez les anciens, v. forte d'Espagne (Galice), ch.-l. de la prov. de même nom, sur la baie de Betancos, à 495 kil. N. O. de Madrid; 23 000 hab. Excellent port militaire, 4 châteaux; écoles d'artillerie et de pilotage, arsenal royal, et autres établissements pour la marine. Cigares renommés. Pêche de la sardine. La Corogne fut prise par les Français en 1809 et en 1823. — La prov., formée d'une partie de l'anc. Galice, compte env. 512 009 hab.

**COROMANDEL** (côte de), côte orientale de l'Inde en deçà du Gange, s'étend, dans la partie mérid. du golfe de Bengale, de la riv. de Kistnah au cap Calymbre. C'est sur cette côte que se trouvent Madras, Pondichéry, Tranquebar. Navigation très-dangereuse de janvier en avril.

**CORON**, *Corone* ou *Colonis*, v. de l'État de Grèce, en Morée, sur la côte occid. du golfe de Coron (jadis golfe de Messénie), à 20 kil. E. de Modon; 8000 hab. Petit port. Archevêché. Prise par les Français en 1828 sur Ibrahim-pacha.

**CORONÉE**, *Coronea*, v. de Béotie, sur la r. dr. du Phalarus, à l'O d'Haliarte et au S. O. de Chéronée. Agésilas y remporta sur l'armée combinée d'Athènes, d'Argos, de Corinthe, de Thèbes et des Locriens, une victoire signalée, en 394 av. J.-C.

**CORONELLI** (Marc Vincent), géographe vénitien, de l'ordre des Mineurs, fut appelé à Paris sous Louis XIV, et y exécuta deux grands globes de 4<sup>m</sup> de diamètre, l'un terrestre, l'autre céleste, qui sont auj. à la Bibliothèque impériale. Il a en outre donné *Roma antica e moderna* et une *Description de la Morée*, trad. en fr. en 1686. Il manque d'exactitude.

**CORPS**, ch.-l. de cant. (Isère), sur le Drac, à 58 kil. S. E. de Grenoble; 1038 hab.

**CORPS LÉGISLATIF**, assemblée représentative établie en France par la constitution de l'an VIII, et qui, avec le *Tribunal*, remplaçait le Conseil des Cinq-Cents. Le Corps législatif était originairement composé de 300 membres électifs; il votait les lois au scrutin secret après les avoir entendus discuter contradictoirement par les orateurs du gouvernement et par les Tribuns. Le tribunal ayant été supprimé en 1807, le Corps législatif continua de voter sans débat préalable les lois présentées par le Conseil d'État. En 1814 le Corps législatif fut remplacé par la *Chambre des députés*, et son nom disparut jusqu'en 1852, qu'il fut rétabli. Aujourd'hui, 1<sup>s</sup> membres de ce corps sont élus par le suffrage universel. Il discute les projets de loi et l'impôt.

**CORRÈGE** (ANT. ALLEGRI, dit LE), célèbre peintre italien, fondateur de l'école lombarde, né à Correggio dans le Modénais en 1494, mort en 1534, passa la plus grande partie de sa vie à Parme et en Lombardie. Il est le premier qui ait osé peindre des figures dans les airs, et il est celui qui a le mieux entendu l'art des raccourcis et du clair-obscur; son genre est toujours suave et gracieux. Deux de ses plus beaux tableaux, un *S. Jérôme* de 2<sup>m</sup> de hauteur, peint sur bois, et un *Christ détaché de la croix*, sont au Louvre. On dit que sa vocation se ré-

véla à la vue d'un tableau de Raphaël: il s'écria aussitôt: « Et moi aussi, je suis peintre. »

**CORREGGIO**, v. du duché de Modène, à 13 kil. N. E. de Reggio; 5000 hab. Patrie du Corrège.

**CORRÉRIDOR**, c.-à-d. *Correcteur*, magistrat d'Espagne et de Portugal, est le premier fonctionnaire dans les villes où ne siège pas un gouverneur: il est à la fois juge, administrateur, et chef du corps municipal.

**CORRÈZE**, riv. de France, naît dans l'arr. d'Ussel (Corrèze), arrose les v. de Corrèze, Tulle, Brives, et tombe dans la Vézère après un cours de 90 kil.

**CORRÈZE** (dép. de la), un des dép. du centre, entre ceux du Puy-de-Dôme, de la Creuse, de la Haute-Vienne, au N.; du Cantal, du Lot, de la Dordogne, à l'E.: 5947 kil. carrés; 310 118 hab.; ch.-l., Tulle. Il est formé d'une partie du Limousin. Montagnes au N.: houille, fer, plomb argentifère, cuivre; marbre, albâtre, granit, porphyre, etc. Sol peu fertile: seigle, avoine, maïs, un peu de froment; beaucoup de châtaignes, de noix et autres fruits; huile de noix; morilles, truffes; prairies artificielles. Belle race de chevaux et de mulets; gros lainages; tissus de coton, dentelles, forges (ancres pour la marine, etc.). Peu de commerce; nombreuses émigrations (surtout d'ouvriers maçons). — Ce dép. a 3 arr. (Tulle, Brives, Ussel), 29 cantons et 393 communes; il dépend de la 21<sup>e</sup> division militaire, de la cour de Limoges, et a un évêché à Tulle.

**CORRÈZE**, ch.-l. de cant., dans le dép. de la Corrèze, à 14 kil. N. E. de Tulle; 1800 hab.

**CORRIENTES**, v. du Rio-de-la-Plata, ch.-l. de l'État de même nom, au confluent du Parana et du Paraguay, par 61<sup>o</sup> 6' long. O., 27<sup>o</sup> 27' lat. S.; 15 000 hab. Commerce actif, agriculture florissante. — L'État, entre le fleuve Parana et les prov. Cisplatine, Entre-Rios et Cordova, compte env. 100 000 hab., la plus grande partie indigènes.

**CORSE** (île de), *Cyros* et *Corsica*, île de la Méditerranée qui forme un dép. français, entre l'Italie au N. et à l'E., et l'île de Sardaigne au S., n'est séparée de celle-ci que par un détroit resserré dit *Bouche de Bonifacio*. Elle a 240 kil. de long sur 90 de large, et 750 de circonférence; 252 889 hab.; ch.-l., Ajaccio. De la Corse dépendent plusieurs petites îles environnantes, celles de Giraglia, del Cavallo, de Lavezzi, les Sanguinaires, etc. Une chaîne de montagnes élevées traverse la Corse du nord au sud: les points culminants sont le *monte Rotondo*, qui s'élève à 2763<sup>m</sup> au-dessus de la mer, et le *monte d'Oro*, à 2652<sup>m</sup>. Le Golo, le Tavignano, le Liamone, le Gravono, le Valinco, sont les principaux cours d'eau. Le climat est assez sain en général; mais le *sirocco*, vent du S. E., et celui du S. O., le *libeccio*, sont très-dangereux. En outre, l'île renferme de nombreux marais, qui vicient l'air; mais on travaille à les dessécher. Sol fertile, mais mal cultivé; grandes forêts, nombreux *machis*, bois d'arbustes presque impenétrables; beaucoup de châtaigniers, très-beaux oliviers, oranges, citronniers; vins excellents. On a fait d'heureux essais pour naturaliser en Corse l'indigo, le lin, le chanvre, le tabac, le coton, le café, la canne à sucre. Chèvres en immense quantité. Pêche de corail, sardines, thons, etc. Peu d'industrie. Les Corses sont sobres, hospitaliers, braves, énergiques; ils ont une grande indépendance de caractère; mais ils sont vindicatifs à l'excès: chez eux les haines se transmettent par héritage; ces haines de famille sont appelées par eux *vendette*. L'administration s'est attachée récemment à en prévenir les effets. — Le dép. se divise en 5 arr. (Ajaccio, Bastia, Calvi, Corte, Sartène), 61 cantons et 335 communes; il compose la 17<sup>e</sup> division militaire, a une cour impériale à Bastia, un évêché et un vice-rectorat à Ajaccio.

La Corse porta d'abord les noms de *Thérapné* et de *Cyros*; elle fut colonisée par les Phéniciens et par les Phocéens: ceux-ci y fondèrent, au VI<sup>e</sup> s. av. J.-C.,

la v. d'Aleria. Carthage y eut de bonne heure des établissements; Rome enleva l'île aux Carthaginois en 237 av. J.-C., mais elle eut à combattre les soulèvements continuel des indigènes. La Corse entière s'était révoltée en 163 av. J.-C.; elle fut alors soumise par Juventius Thalna. Sous l'empire, elle ne fut guère qu'un lieu d'exil (V. SÉNÈQUE). Après les Romains, les empereurs Grecs, les Vandales, les Goths, les Lombards, Charlemagne, la possédèrent. Elle devint à peu près indépendante après Charlemagne. Dans la suite, les papes s'en déclarèrent souverains. En 1092, Urbain II la céda aux Pisans : Gènes leur disputa cette concession, et, après diverses tentatives qui échouèrent, elle finit par s'emparer de l'île à la suite de la vict. de la Meloria, en 1284. En 1553, les Français, en guerre avec les Génois, envahirent la Corse et la sou mirent presque tout entière; mais ils la leur rendirent peu après et le traité de Cateau-Cambrésis leur en garantit la possession. Mais après les trois révoltes de 1735, 1741 et 1755 (V. NEUCHOFF et PAOLI), Gènes, ne pouvant dompter ce peuple rebelle, vendit ses droits à la France moyennant 40 millions. Le traité fut signé le 15 mai 1767, et le 15 août de la même année Louis XV rendit l'édit de réunion; mais la prise de possession effective n'eut lieu qu'en 1768 (V. MARBEUF). Les Corses, à l'instigation de Paoli, se donnèrent aux Anglais en 1793, mais ceux-ci furent expulsés en 1796. Sous le gouvernement des Génois, la Corse était divisée en 10 juridictions et quatre fiefs. En 1790 elle fut partagée en deux dép., le Golo et le Liamone. En 1811, les deux dép. furent réunis. Patrie de Sampietro, d'Ornano, des Paoli et des Bonaparte. M. J. M. Jacobi a donné une *Hist. générale de la Corse*, 1835.

CORSE (Cap), pointe N. de la Corse. Bons vins.

CORSE (Cap-), par corruption pour *Cape-Coast*, établissement anglais en Afrique, sur la Côte-d'Or, par 5° lat. N., 4° long. O.; 1200 h. (presque tous indigènes). Grand commerce de poudre d'or et d'ivoire. Fondé par les Portugais en 1610, il appartient aux Anglais depuis 1661.

CORSEUL, bourg des Côtes-du-Nord, à 4 k. O. N. O. de Dinan; 400 h. Antiquités romaines. On pense que près de là était la cité des *Curiosolites*.

CORSICA, île de la Méditerranée, auj. la Corse.

CORSINI, famille de Florence, a fourni plusieurs hommes d'Etat, et plusieurs dignitaires de l'Eglise, entre autres le pape Laurent Corsini (Clément XII).

CORSINI (Edouard), savant antiquaire, né en 1702 à Fanano (Modène), mort en 1765 à Pise, entra dès sa jeunesse dans l'ordre des Clercs réguliers des Ecoles pies, dont il devint général; enseigna la philosophie, puis les belles-lettres à Pise. Ses principaux ouvrages sont : *Fasti Attici*, Florence, 1474-1761; *Dissertationes agonisticae*, 1747, où il traite des jeux olympiques, pythiques, etc.; *De Nummis Arsacidarum*, 1754; *De praefectis urbis Romae*, 1763. Il a aussi écrit sur la philosophie et les mathématiques.

CORSINS ou CAORINS. V. LOMBARDS.

CORTE, *Cenestum*, ch.-l. d'arr. (Corse), vers le centre de l'île, à 60 k. N. E. d'Ajaccio; 5762 h. Tribunal, école Paoli. Commerce de vins et de blés. Château fort; monument de Paoli.

CORTÉREAL (Gaspard), navigateur portugais, explora en 1500 la côte N. E. de l'Amérique, parcourut le Labrador, le Canada, encore inconnus, et pénétra dans le golfe St-Laurent. Il entreprit en 1501 un voyage dans les mêmes parages, cherchant un passage au N. de l'Amérique, mais on ne le revit pas.—Son frère, Miguel de C., partit en 1502 pour aller à sa recherche, mais il ne revint pas non plus.

CORTÉREAL (Ieronimo), poète portugais, né vers 1525, mort en 1593, servit d'abord dans la marine, et commanda une escadre dans l'Inde en 1571; puis il se fixa à la cour avec le titre de gentilhomme privé. On a de lui le *Siège de Dieu*, Lisb., 1574, et un poème touchant, intitulé *Le Naufrage de Sépultiéda*, publié après sa mort en 1593, et trad. en fr.

par Ott. Fournier, 1844. Il a aussi écrit un poème espagnol, *L'Austriada*, en l'honneur de don Juan d'Autriche, le vainqueur de Lépante.

CORTÈS (c.-à-d. Cours, Chambres). Un nomme ainsi en Espagne et en Portugal les assemblées chargées de discuter les lois et de voter l'impôt.

En Espagne, elles se composent de deux chambres, la Chambre des *proceres* (pairs), où siègent les prélats, les grands d'Espagne et un certain nombre de citoyens distingués ayant un revenu de plus de 15 000 fr.; et la Chambre des *procuradores* (députés), dans laquelle peut être admis tout Espagnol âgé de 30 ans, et possesseur d'un revenu de plus de 3000 fr. Les députés sont élus pour 3 ans. Le souverain convoque et dissout les Cortès.—L'origine des Cortès est aussi ancienne que celle de la monarchie, mais elles ne se composèrent d'abord que des seigneurs et des prélat; la bourgeoisie n'y fut admise qu'au XI<sup>e</sup> siècle. Leur autorité, très-grande d'abord, surtout en Aragon, diminua peu à peu devant les accroissements du pouvoir royal, depuis la réunion de la Castille et de l'Aragon par le mariage d'Isabelle et de Ferdinand le Catholique (1469), et surtout depuis le règne de Charles-Quint. A cette époque, les Cortès, qui s'étaient révoltées sous la conduite de Jean de Padilla, furent vaincues à Villalar (1522). Ces assemblées cessèrent dès lors d'être convoquées, ou elles ne le furent que pour recevoir les ordres absolus du souverain. En 1810 les Cortès furent rétablies; elles publièrent en 1812 une constitution célèbre, modelée sur notre constitution de 1791; mais en 1814 Ferdinand VII abolit les Cortès. Rétablies en 1820, après l'insurrection de Riego, elles furent de nouveau anéanties par l'expédition française de 1823. Enfin, après la mort de Ferdinand VII (1833), les Cortès furent rétablies; sous le gouvernement des deux reines Christine et Isabelle, elles ont augmenté de plus en plus leur autorité. Elles sont aujourd'hui régies par la constitution de 1845.

En Portugal, les Cortès se composent également de deux chambres; les membres de la 1<sup>re</sup> sont à vie et héréditaires; ceux de la 2<sup>e</sup> sont électifs, et la durée de leurs fonctions est de 4 ans; ils doivent posséder un revenu de 2400 fr. au moins.—Alphonse I, 1<sup>er</sup> roi de Portugal, convoqua dans Lamego les premières Cortès de ce roy. (1145); sous ses successeurs elles ne furent guère réunies que dans les circonstances critiques, ou lorsqu'il s'élevait quelques difficultés pour la succession au trône. En 1821, les Cortès convoquées par Jean VI publièrent, à l'exemple des Cortès espagnoles, une constitution nouvelle; cette constitution fut abolie deux ans après. Don Pedro, en 1826, au moment d'abdiquer en faveur de sa fille, rendit aux Cortès une partie de leurs privilèges. Méconnus encore pendant l'usurpation de don Miguel (1828-33), ces privilèges ont été de nouveau confirmés à l'avènement de dona Maria.

CORTEZ (Fernand), capitaine espagnol, conquérant du Mexique, né en 1485 à Médellin dans l'Estramadure, d'une famille noble. Il passa en 1504 dans les Indes occidentales, qui étaient alors pour les Espagnols une source de gloire et de richesses. En 1518, Vélasquez, gouverneur de Cuba, le mit à la tête d'une flotte qu'il destinait à la découverte de nouvelles terres, et en 1519 Cortez aborda près de Tabasco dans le Mexique. Les Indiens de cette ville se sou mirent aussitôt à lui, et il marcha sur la capitale du pays, Mexico, qui lui avait ouvert également ses portes et où l'empereur Montezuma le reçut comme son maître. Vélasquez, jaloux de ses succès, envoya alors contre lui une flotte nombreuse; mais elle fut battue, et Cortez vainqueur ne s'occupa plus qu'à conquérir tout le Mexique. Il y parvint en peu de temps; mais il eut à comprimer de terribles insurrections, et souilla sa conquête par d'horribles cruautés: pour garantie de la soumission des Mexicains, il avait gardé Guatimozin, genre et héritier de Montezuma: il ne tarda pas à mettre ce prince à

mort. Charles-Quint, en récompense des services de Cortez, l'avait nommé gouverneur du Mexique; mais il fut peu après calomnié par des envieux et rappelé. Avant de quitter l'Amérique, il avait découvert la Californie et la mer Vermeille, 1535. Il mourut en 1547 en Espagne, pauvre et délaissé. L'*Histoire de Cortez* a été écrite en espagnol par Antonio de Solis, et trad. par Citry de La Guette. Piron a composé une tragédie de *Fernand Cortez*; Jouy et Sponlin ont donné un bel opéra sous le même titre.

**CORTONE**, *Corythus*, v. de la Toscane, à 93 k. S. E. de Florence; 5000 h. Evêché. Vieux château, ruines antiques. Académie étrusque, bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle, musée d'antiquités étrusques. Patrie du peintre Cortone. — Avant d'avoir été soumise par les Romains, elle formait une des 12 villes de la Confédération étrusque.

**CORTONE** (PiéTRO BERETTINI, dit *Pierre de*), peintre italien, né en 1596 à Cortone en Toscane, mort en 1669, se créa un genre à part par la hardiesse de ses conceptions: décora plusieurs chapelles à Rome, ainsi que le palais Barberini; puis vint à Florence, où il peignit les plafonds du palais Pitti. Cortone excelle à distribuer ses compositions et à grouper les teintes, ce qui l'a fait appeler le *Premier des peintres acorateurs*, mais la manière lâche de cet artiste contribua à corrompre le goût. On voit de lui au Louvre la *Réconciliation de Jacob et d'Ésaü*, la *Nativité de la Vierge*, et *Ste Catherine*.

**CORTORIACUM**, auj. *Courtray* (Belgique).

**CORTOT** (Jean Pierre), statuaire, né à Paris, en 1787, mort en 1843, remporta en 1809 le grand prix, fut envoyé à Rome, et fut nommé, en 1825, membre de l'Institut et professeur à l'École des beaux-arts. Il a exécuté une foule d'ouvrages, la plupart pour des établissements publics, parmi lesquels on remarque : *Ste Catherine*, pour la ville de Rouen; *Louis XIII*, pour la Place Royale, à Paris; la *Capitativité de Louis XVI*, bas-reliefs pour le Palais de justice; les statues colossales de *Brest* et de *Rouen*, pour la place de la Concorde; *Casimir Périer*, au Père-Lachaise; le *Soldat de Marathon*, aux Tuileries; le *Fronton de la Chambre des députés*, qu'il ne termina qu'en 1841, et qui lui valut la croix d'officier de la Légion d'honneur.

**CORVEY**, v. des États prussiens (Westphalie), à 65 kil. S. E. de Minden, sur le Weser; 5300 h. Evêché. — Corvey était la plus anc. et l'une des plus riches abbayes de Bénédictins de l'Allemagne. Elle fut fondée par Louis le Débonnaire qui y envoya pour l'organiser plusieurs moines de Corbie en Picardie: ce qui lui fit donner le nom de *Nov.-Corbie*. L'abbé de Corvey devint prince d'Empire du cercle de Westphalie. En 1794, il obtint la dignité épiscopale. En 1803, l'abbaye fut sécularisée et donnée au prince d'Orange; en 1807, son territoire fut incorporé au roy. de Westphalie; en 1815, il échu à la Prusse.

**CORVIN** (Mathias), roi de Hongrie, fils de Jean Hunyade, fut élu en 1458, à l'âge de 15 ans, et mourut en 1490. Comme guerrier et comme législateur, il fut l'homme le plus marquant de son temps. Attaqué continuellement par l'Autriche, la Bohême, la Pologne, par les voyvodes de Transylvanie, de Moldavie et de Valachie, il fit face à tous ses ennemis et les repoussa tous. Il fut le boulevard de la chrétienté contre les Turcs, qui tentèrent inutilement de lui enlever la Moldavie et la Valachie. Il donna de sages lois à ses sujets, et, pour répandre parmi eux les lumières, appela des savants d'Allemagne, de France et d'Italie, fonda une université à Bude, y réunit une vaste et magnifique bibliothèque, construisit un observatoire, et importa l'art typographique.

**CORVISART** (J. Nic., baron), médecin de la Faculté de Paris, membre de l'Institut, né à Dricourt (Ardennes) en 1775, mort en 1821, fut nommé professeur de clinique en 1795, lors de la création de l'*École de santé* (École de médecine), et en 1797, professeur au Collège de France, et contribua beaucoup

par son enseignement et ses écrits à faire fleurir les études médicales. Bonaparte le choisit pour son médecin. On a de lui un *Essai sur les maladies du cœur*, 1806, et plusieurs traductions.

**CORYBANTES**, prêtres de Cybèle, célébraient le culte de la déesse avec un grand tumulte, faisant retentir l'air du bruit des tambours, frappant leurs boucliers avec des lances, dansant et agitant leur corps comme des frénétiques, et poussant des hurlements, comme pour pleurer la mort d'Atys, le favori de Cybèle. Ils étaient Phrygiens et pour la plupart mutilés. Selon la Fable, ils furent chargés avec les Curetés de veiller sur Jupiter enfant. Ils paraissent se confondre avec les *Gal's*. Leur nom vient probablement du grec *korybantion*, petit casque, tiare, parce qu'ils portaient un casque en forme de tiare.

**CORYCUS**, auj. *Karco* ou *Kara-Ilis-ar*, v. de la Cilicie *Trachée*, au pied du mont Corycus et au N. E. du cap Sarpédon, célèbre par une belle grotte, dédiée à Pan et aux Nymphes.

**CORYTHIE**, *Corythus*, nom primitif de CORTONE. **COS**, île de la mer Egée, près de la côte O. S. O. de l'Asie-Mineure, en face de la Carie; 10 000 h. Temples célèbres d'Esculape et de Vénus. Patrie d'Hippocrate, Épicharme, Apelle. Longtemps indépendante: soumise aux Romains sous Ves-pasien. Au moyen âge, elle appartient aux chevaliers de Rhodes, à qui les Turcs l'enlevèrent. Les Turcs l'appellent *Stanco*.

**COSA**, *Ansedonia*, v. de l'Etrurie, au N. de *Portus Hercules Cosani* (auj. *Porto-Ercole*). Murs cyclopiens.

**COSAQUES**, population russe en partie nomade, descend d'un mélange de Slaves et de Tartares et est disséminée dans diverses parties de l'empire. On distingue : 1° les *Cosaques du Don*, sur les rives du Don, dans la Russie mérid.; 2° les *Cosaques de la Petite Russie*, qui forment trois groupes : les C. de l'Ukraine (sубdivisés eux-mêmes en C. Zaporogues, C. de la mer Noire et Slobodes); les C. de Tchougovief et les C. du Boug. Les Cosaques sont d'une taille moyenne et d'une constitution robuste; l'exemple de leur physionomie rappelle le type tartare : cavaliers habiles, guerriers hardis, pillards déterminés, ils forment une cavalerie légère irrégulière terrible pour l'ennemi. On a aussi organisé quelques régiments réguliers de Cosaques qui font partie de la garde impériale russe. Le chef général des Cosaques prend le nom d'*hetman*; il est nommé par l'empereur. Du reste les Cosaques ont leurs lois et leurs institutions propres et ne se gouvernent que par elles. — Les Cosaques paraissent pour la 1<sup>re</sup> fois dans l'histoire vers le milieu du xv<sup>e</sup> siècle. Depuis 1516, les Cosaques de l'Ukraine, réunis en corps divers, formèrent pour l'Europe un cordon militaire contre les Tartares et les Turcs : ils se mirent d'abord au service des Polonais; mais, mécontents de la domination polonaise, ils se révoltèrent en 1638, sous Plietman Prowluck, et en 1647 sous Chmielnicki. Vaincus à Berestek, ils furent traités durement par les Polonais; un grand nombre d'entre eux passèrent alors aux Russes (1654-1657). Les démembrements de la Pologne achevèrent de les mettre sous l'empire de la Russie. Néanmoins, pendant longtemps encore, ils supportèrent impatiemment le joug de ces nouveaux maîtres et se soulevèrent plus d'une fois, notamment sous Pierre le Grand, époque à laquelle le célèbre Mazeppa, qui était alors hetman de l'Ukraine, s'allia avec Charles XII. En 1828 et en 1829, les Cosaques de la mer Noire voulurent se déclarer indépendants, mais l'empereur Nicolas les dompta. Les Cosaques du Don se soumettent à la domination russe depuis la destruction des roy. d'Astrakhan et de Kazan. Ils sont moins civilisés que les Cosaques de l'Ukraine. V. ZAPOROGUES, DON, UKRAINE, etc.

**COSENZA**, *Consentia*, v. d'Italie (anc. roy. de Naples), ch.-l. de la Calabre Citérieure, au confluent de Bussento et de Crati, à 248 kil. S. E. de Naples; 10 000 hab. Archevêché, belle cathédrale, collège royal; académie scientifique. Patrie de Télése. —

Jadis capit. du Brutium. Les Romains la soumièrent; Annibal, aidé des Lucaniens, s'en empara. Alarie, roi des Gots, qui l'assiégeait, mourut devant ses murs et fut enterré par ses soldats dans le lit du Bussento (412). Les Sarrasins, puis les Normands la ravagèrent. Ces derniers s'y établirent en 1130.

**COSÉTANI**, peuple de Tarraconaise, au S. E. des *Lacatani*, entre l'Ebre et le *Rubricatus* (Llobregat).

**COSMAS**, surnommé *Indicopleuste*, c.-à-d. *navigateur dans l'Inde*, mareland d'Alexandrie qui vivait au vi<sup>e</sup> siècle, voyagea vers 519 en Orient, puis quitta le commerce et se fit moine. Il reste lui une *Topographie chrétienne* (publiée par Montfaucon, 1707), écrite vers 536, où il établit le système le plus bizarre sur la figure de la terre : il lui donne la forme d'une cage dont le ciel formerait le toit. On y trouve une description assez exacte de Ceylan.

**COSME** (S.), patron des chirurgiens, né en Arabie, pratiquait la médecine à Egés en Cilicie, ainsi que son frère, S. Damien; tous deux exerçaient leur art gratuitement. Ils souffrirent ensemble le martyre sous Dioclétien, en 303 ou 310. On les fête le 27 sept. — Il se forma en France au xiii<sup>e</sup> siècle, sous l'invocation de ce saint, une confrérie de chirurgiens, dite de *Saint-Cosme*, qui pendant longtemps partagea l'enseignement et la pratique de la chirurgie avec la Faculté de Paris.

**COSME** (Jean BASELHAC, dit *Frère*), habile chirurgien, né en 1703 à Pouy-Astruc près de Tarbes, mort en 1781, vint exercer à Paris et fut attaché à l'Hôtel-Dieu. Il jouissait déjà d'une grande réputation lorsqu'il prit l'habit chez les Feuillants (1729); on lui donna le nom de frère Jean de St-Cosme. Il fonda à ses frais à Paris un hospice pour les pauvres où il les soignait lui-même. Il pratiqua surtout avec succès la taille latérale; il lui doit le *lithotome caché*, la *sonde à dard*, et plusieurs autres instruments. Il publia en 1779 une *Méthode d'extraire la pierre*.

**COSME DE MEDICIS**. V. MÉDICIS.

**COSNAC**, bourg du dép. de la Corrèze, à 7 kil. de Brive. Patrie de l'abbé de Cosnac et de Cabanis.

**COSNAC** (Daniel de), prélat courtisan, né vers 1630 au château de Cosnac en Limousin, mort en 1708, fut attaché fort jeune à la maison du prince de Conti en qualité de gentilhomme, décida le prince à faire sa paix avec la cour, obtint en récompense l'évêché de Valence quoiqu'il n'eût que 24 ans (1654), devint peu après aumônier de Monsieur, frère du roi, déplut à ce prince par les efforts même qu'il fit pour le ramener au bien et le rapprocher de Madame, et fut, sur la demande du prince, enfermé au For-l'Évêque. Il rentra cependant en grâce et fut nommé en 1687 archevêque d'Aix. Il a laissé des *Mémoires*, qui n'ont été publiés qu'en 1852, par le comte Jules de Cosnac. Ces mémoires, écrits par un homme d'esprit, qui avait été mêlé à toutes les intrigues de la cour, offrent un vif intérêt.

**COSNE**, *Condote*, ch.-l. d'arr. (Nièvre), sur la Loire et le Nouain, à 60 k. N. O. de Nevers; 4967 h. Trib., collégie. Coutellerie, clouterie, quincaillerie. Principal entrepôt des forges du dép.

**COSSE-BRISSAC**. V. BRISSAC.

**COSSE-LE-VIVIEN**, ch.-l. de cant. (Mayenne), à 19 kil. N. O. de Château-Gonthier; 1649 hab.

**COSSEÏR**, v. de la Haute-Égypte, sur la côte O. de la mer Rouge, par 31° 44' long. E., 26° 7' lat. N.; 2000 h. Point de communication entre l'Inde, l'Arabie et l'Égypte; beaucoup de pèlerins s'y embarquent pour la Mecque. Il s'y trouve une rade, mais pas de port. Près de là, ruines de *Myos Hormos*.

**COSSUS** (SERV. CORNELIUS), tribun militaire, tua de sa main dans une bataille, Tolumnius, roi des Véiens, et remporta ainsi les secondes dépouilles opimes, 436 av. J.-C. Il les consacra dans le temple de Jupiter Ferétrien. — Aulus Corn. COSSUS, dictateur en 384 av. J.-C., repoussa les Volsques, et déjoua les complots de Manlius Capitolinus.

**COSTAR** (l'abbé), né à Paris en 1603, mort en

1660, était fils d'un libraire. Quoique prêtre, il vécut dans le monde et même d'une manière assez dissipée. On a dit de lui qu'il était le *pédant le plus galant et le galant le plus pédant* de son temps. Il connaissait bien les lettres grecques, latines, italiennes, était lié avec Balzac, Voiture, et fréquentait l'hôtel de Rambouillet. Il a laissé : *Défense des ouvrages de Voiture*, 1653; *Entretiens de Voiture et Costar*, 1654; des *Lettres*, écrites d'un style fort guindé; un *Recueil des beaux endroits de Martial*, avec un *Traité sur l'épigramme*, posth., 1689, et des *Mémoires des gens de lettres célèbres*.

**COSTA-RICA**, c.-à-d. *côte ricar*, république de l'Amérique centrale, entre le Nicaragua au N., le Grand Océan au S. et au S. O., la mer des Antilles et la Colombie à l'E.; 280 kil. sur 130; env. 250 000 h.; capit., San-José. Climat très-chaud, cacao, tabac, etc. On y trouve des mines d'or et d'argent, ce qui lui a valu son nom. — Costa-Rica, sous la domination espagnole, dépendait du Guatemala. Ce pays se rendit indépendant de l'Espagne en 1821, entra en 1824 dans la Confédération de l'Amérique centrale et se constitua en république indépendante en 1840.

**COSTE** (Pierre), traducteur, né à Uzès en 1668, de parents protestants, passa sa jeunesse en Angleterre, revint ensuite en France et mourut à Paris en 1747. Il a trad. la plupart des ouvrages de Locke : le *Christianisme raisonnable*, 1695, l'*Éducation des enfants*, 1698; l'*Essai sur l'entendement humain*, 1700; l'*Optique* de Newton, 1722; l'*Usage de la raillerie* de Shaftesbury, 1710; il a donné des éd. avec notes de *Labruyère*, 1720, *Montaigne*, 1724, *La Fontaine*, 1730. Ses trad. sont exactes, mais son style est lourd et traînant.

**COSTER** (J. Laurent), né vers 1370, mort en 1439, était scricristain à Harlem et se fit imprimeur. Quelques écrivains hollandais lui ont attribué l'invention de l'imprimerie; cette opinion a été victorieusement réfutée par Lambinet (*Origine de l'imprimerie*, 1810), et par A. Renouard (*Bibl. d'un amateur*, 1819).

**CÔTE DES DENTS** ou **D'IVOIRE**, partie de la Guinée supérieure, sur l'Atlantique, entre l'Assinie à l'E. et le cap Palmas à l'O., s'étend de 9° 50' à 6° long. O. Elle est ainsi nommée de la grande quantité de dents d'éléphant qu'on s'y procure. Les Français y ont le comptoir du *Grand Bassom*.

**CÔTE DES ESCLAVES**, partie de la Guinée supérieure, sur l'Atlantique, entre la côte d'Or à l'O. et le Benin à l'E., s'étend de 3° long. O. à 1° long. E. On y voyait jadis un grand nombre d'établissements européens qui faisaient la traite; ils ont disparu depuis l'abolition de ce trafic.

**CÔTE DES GRAINES**, ou **DU POIVRE**, ou **DE MALAGUETTE**, partie de la Guinée supérieure, sur l'Atlantique, au S. E. de la côte de Sierra-Leone, et à l'O. de celle des Dents, s'étend de 12° 30' à 9° 50' long. O. Elle doit son nom à sa fertilité. On y cultive beaucoup d'épices, surtout une sorte de poivre que les indigènes appellent *malaguette*.

**CÔTE D'OR**, territoire de la Guinée supérieure, entre la côte des Dents à l'O. et celle des Esclaves à l'E. Beaucoup de sable aurifère. Les Anglais et les Hollandais y ont de riches établissements.

**CÔTE D'OR**, chaîne de collines en France, naît au S. O. de Dijon, s'étend au S. et traverse les dép. de la Côte-d'Or et de Saône-et-Loire, séparant les eaux de la Seine de celles de la Saône et de la Loire; hauteur : de 350 à 600<sup>m</sup>. Cette côte est riche en excellents vignobles, ce qui lui a valu son nom.

**CÔTE-D'OR** (dép. de la), entre ceux de l'Aube au N., de Saône-et-Loire au S., de la Nièvre, de l'Yonne à l'O., de la Haute-Saône, du Jura, à l'E.; 8770 k. carrés; 384 140 hab; ch.-l., Dijon. Il est formé de la partie septentrionale de l'anc. Bourgogne. On y trouve la *Côte-d'Or*, petite chaîne de mont. d'où le dép. prend son nom. La Seine, l'Armançon, la Tille, l'Ouche, l'Arroux, y prennent leur source. Fer, houille, marbres, tuf, gypse, pierres de taille,



tourbe, etc. Sol pierreux; vignobles célèbres, qui produisent des vins délicieux et très-variés (Chambertin, Clos-Vougeot, la Romanée, Nuits, Beaune, Pomard, etc.); céréales, légumes, fruits; superbes forêts. Chevaux de petite race, gros bétail. Beaucoup d'usines à fer; fabriques de clous, aciers. Commerce de bois, et surtout de vins, vinaigres, eaux-de-vie, huile de graine, moutarde; faïence, papier, tissus de coton, etc. — Le dép. a 4 arr. (Dijon, Beaune, Semur, Châtillon-sur-Seine); 36 cant., 727 comm. Il appartient à la 7<sup>e</sup> divis. militaire, dépend de la cour impériale et du diocèse de Dijon.

**CÔTE-RÔTIE**, coteau du dép. du Rhône, près d'Ampleux, sur les bords du Rhône (r. dr.), à 26 k. S. de Lyon. Vins rouges excellents.

**CÔTE-SAINT-ANDRÉ**, ch.-l. de cant. (Isère), à 35 k. S. E. de Vienne; 4092 hab. Station du chemin de fer du Midi. C'était jadis une place forte. Liqueur renommée, dite *Eau de la Côte*.

**COTELIER** (J. B.), érudit, né à Nîmes en 1627, mort en 1686, fut chargé avec Ducange, en 1667, de dresser le catalogue des mss. de la Bibliothèque du roi et fut nommé en 1676 professeur de grec au Collège de France. On lui doit : *Patres xvi apostolici*, Paris, 1672, 2 vol. in-fol.; *Monumenta ecclesiæ græcæ*, 1677-86, 3 vol. in-fol., recueils précieux par la rareté des pièces que l'on y trouve, dont plusieurs inédites, et par la parfaite exactitude de l'éditeur.

**COTENTIN**, *Unelli*, *Constantinus pagus* au moyen âge, partie de la Basse-Normandie, forme une presqu'île bornée au N. et à l'O. par la Manche, au S. par l'Avranchin, à l'E. par le Bessin, le Bocage et la mer; 80 kil. sur 40; ch.-l., Coutances, qui lui donne son nom. Autres v. : Granville, Carentan, St-Wast, Barfleur, Cherbourg. Beau pâturage, beurre excellent, beaux chevaux, excellent bétail, dit de *prés salés*, volaille fine, etc. Le Cotentin forme aujourd'hui la plus grande partie du dép. de la Manche.

**COTEREAUX**. V. BRABANÇONS.

**COTES** (Roger), mathématicien anglais, professeur d'astronomie et de physique expérimentale, né en 1682, à Cambridge, mort en 1716, à la fleur de son âge. On lui doit : une éd. des *Principia* de Newton, avec une préface excellente, où il rend compte de la méthode suivie par l'auteur, Cambridge, 1713; *Harmonia mensuraturæ*, publié en 1722 par Robert Smith, son successeur dans sa chaire; *Leçons sur l'équilibre des liquides*, tond., 1727, trad. par Lemonnier, 1740. Il est l'auteur d'un théorème de géométrie qui porte encore son nom. Sa *Correspondance avec Newton* a été publiée à Londres, en 1853.

**CÔTES-DU-NORD** (dép. des), dép. maritime de la France, sur la Manche, entre ceux du Finistère à l'O., d'Ille-et-Vilaine à l'E., du Morbihan au S.; 7367 kil. carrés; 628 676 hab.; ch.-l., St-Brieuc. Il est formé de la partie N. O. de l'anc. Bretagne. Montagnes granitiques peu élevées; fer, plomb, ardoises, serpentine, marbre, etc. Beaucoup de terres à bruyères et de landes; pâturages; grains, fruits à cidre. Petits chevaux très-bons, gros bétail, moutons. Toiles dites de Bretagne, de Quintin, de Languenan, et toiles communes; tanneries, parchemineries, papeteries; cidre et eau-de-vie de cidre. Commerce actif. — Le dép. a 5 arr. (St-Brieuc, Dinan, Guingamp, Lannion, Loudéac); 48 cant., 375 communes. Il appartient à la 16<sup>e</sup> division militaire, dépend de la cour impériale de Rennes et fait partie du diocèse de St-Brieuc.

**COTH-EDDYN** (Mohammed), prince turc, gouverneur du Kharizm pour les sultans seldjoudiques, se rendit indépendant et devint le chef de la dynastie des Kharizmiens, qui remplacèrent les Seldjoudiques. Il mourut en 1127. — Le nom de *Coth-Eddyn*, qui veut dire *pôle de la religion*, a été porté par plusieurs autres princes et par plusieurs écrivains, dont un, mort en 1580, est auteur d'une *Hist. de l'Yémen* et d'une *Hist. de la Mecque*, analysées par S. de Sacy (*Notices et extraits des Mss.*).

**COTIGNAC**, ch.-l. de cant. (Var), à 15 kil. N. E. de Brignoles; 3000 hab. Soie organisée. Commerce de vin, soie, figues, fruits secs, confitures estimées, surtout celles de *coing*. Aux env. est Notre-Dame-des-Grâces, fondée en 1519, luit de pèlerinage. Louis XIV, au retour de son entrevue avec Philippe IV, s'y rendit, en 1659.

**COTIN** (l'abbé), poète et prédicateur, né à Paris en 1604, mort en 1681, fut aumônier du roi, conseiller, se fit de son temps une assez grande réputation par ses sermons, ses poésies et son érudition, et fut admis en 1655 à l'Académie française. Il n'est guère connu aujourd'hui que par les fariboleries de Boileau et de Molière (qui l'a mis en scène dans *les Femmes savantes*, sous le nom de Trissotin). On a de lui un *Recueil d'Œuvres*, en vers, 1646; des *Rondeaux*, 1650, des *Oénigmes galantes*, 1663-65; la *Ménagerie*, sat. contre Ménage, 1666, etc.

**COTOPAXI**, volcan de l'Amérique du Sud, dans les Andes, par 0° 45' lat. S., à 80 kil. S. E. de Quito. Il forme un cône régulier et s'élève à une hauteur de 5904<sup>m</sup>. Éruptions fréquentes et terribles.

**COTRONE**, l'anc. *Crotone*, v. et port d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Calabre Ultr. 2<sup>e</sup>), à 49 k. E. N. E. de Catanzaro, et à l'emb. de l'Esaro dans la mer Ionienne; 4500 hab. Evêché. V. CROTONE.

**COTTA** (M. Aurélius), consul l'an 74 av. J.-C. Chargé un moment de la guerre contre Mithridate, il prit Héraclee dans le Pont, mais il se fit ensuite battre sur mer et sur terre et fut à son retour mis en jugement et privé des insignes de son titre. — C. Aurélius Cotta, orateur distingué, frère du préc., consul en 75 av. J.-C. Banni par Marius, il fut rappelé par Sylla. Cicéron le met en scène dans *le De Oratore*, et lui fait honneur des observations sur l'art oratoire que contient cet ouvrage.

**COTTA** (J. Frédéric), baron de Cottendorf, libraire allemand, né à Tubingue en 1764, mort en 1832, d'une famille ancienne qui prétendait descendre des Cotta de Rome, prit en 1787 la direction de la maison de librairie fondée par sa famille à Tubingue en 1645, eut à la fois plusieurs établissements florissants à Tubingue, Munich, Augsbourg, Stuttgart; forma de grandes entreprises qui eurent un plein succès, et mérita d'être surnommé le Napoléon de la librairie. Il fonda le journal *les Heures* (avec Götthe et Schiller); la *Gazette universelle*, à laquelle coopèrent les plus grands écrivains de l'Allemagne; le *Journal Polytechnique*, pour les sciences et l'industrie, et introduisit en Bavière la presse à vapeur ainsi que la navigation à vapeur. Il fut longtemps le patron des gens de lettres de l'Allemagne, fonda l'Institut artistique et littéraire de Munich, et fut chargé par le gouvernement de Wurtemberg de plusieurs missions auprès du Directoire et de Napoléon.

**COTTE** (Robert de), architecte parisien, 1656-1735, élève d'H. Mansard, fut membre, puis directeur de l'Académie d'architecture et intendant des bâtiments de Louis XIV. Il a construit l'abbaye des Bénédictins de St-Denis (auj. maison de la Légion d'honneur), St-Roch, le grand autel de N<sup>e</sup>-D<sup>e</sup>, etc.

**COTTIEREAU**. V. CROUANS ET BRABANÇONS.

**COTTIENS (ALPES)**. V. ALPES ET COTTIUS.

**COTTIN** (Sophie RISTAUD, dame), née en 1773 à Paris, morte en 1807, se maria dès l'âge de 11 ans à un riche banquier de Bordeaux, qui la laissa veuve à 20 ans, et vint passer le reste de sa vie à Paris. Elle cultiva les lettres par goût et sans avoir d'abord l'intention de rien publier. On a d'elle des romans pleins de sensibilité et d'intérêt : *Claire d'Albe*, *Melvina*, *Amélie de Mansfield*, *Mathilde*, *Elisabeth* ou *les Exilés de Sibirie*; ils ont été réunis par A. Pottot, en 1817, 5 vol. in-8. Mme Cottin distribuait en aumônes le produit de ses écrits.

**COTTIUS**, petit prince de la Gaule Cisalpine, vivait au temps d'Auguste. Il avait reçu de son père, Donnus, un petit État indépendant qui se bornait à la vallée de Suse. Auguste le reçut dans son al-

hance et agrandit ses domaines. Après sa mort (56 de J.-C.), ses États furent réunis à l'empire et formèrent plus tard la plus grande partie de la prov. des *Alpes maritimes*. Ce prince avait fait tracer la route dite de *Cottius* (auj. du mont Cenis); on a pour ce motif donné son nom aux Alpes Cottiennes.

**COTTON** (Pierre), jésuite, né en 1564 à Néronde (Loire), mort à Paris en 1629, fut appelé à la cour de Henri IV par le maréchal de Lesdiguières, dont il avait converti la fille (M<sup>lle</sup> de Créqui); le roi le prit en 1604 pour confesseur. Le P. Cotton gagna sa confiance et obtint de lui le rappel des Jésuites. Après la mort de ce prince, il fut aussi confesseur de Louis XIII, et conserva ce titre jusqu'en 1617, époque où il alla prêcher dans le midi de la France.

**COTTON** (sir Robert), antiquaire anglais, né en 1570, mort en 1631, possédait une connaissance particulière des chartes et des droits de la couronne, et rédigea sur ce sujet de savants mémoires, publiés en 1652. Il avait formé une bibliothèque de chartes et de vieux manuscrits que ses héritiers donnèrent à l'État, et qui est connue sous le nom de *Bibliothèque Cottonienne*.

**COTTON** (Ch.), poète burlesque anglais, né en 1630, mort en 1687, a composé un *Virgile travesti* qui eut jusqu'à 15 éditions, et a traduit plusieurs ouvr. français, entre autres les *Essais* de Montaigne.

**COTYS**, nom de plusieurs rois de Thrace et du Bosphore. Le plus connu est Cotys II, roi des Odrèses, qui secourut Persée contre les Romains et fut bientôt forcé à demander la paix (167 av. J.-C.).

**COTYTO**, déesse de l'impudicité chez les Grecs. Son culte, né en Thrace, passa en Phrygie, et de là en Grèce. Elle avait un temple à Athènes, et des prêtres appelés *Baptés*. On célébrait en son honneur des cérémonies accompagnées d'horrib. débauches.

**COUAMA**, fleuve d'Afrique. V. ZAMBÈZE.

**COUCHES**, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 22 kil. S. E. d'Autun; 3080 hab. Mines de fer.

**COUCOURON**, ch.-l. de cant. (Ardèche), à 39 kil. N. O. de l'Argentière; 1000 hab.

**COUCY**, nom de plusieurs bourgs de France; le plus important est *Coucy-le-Château*, ch.-l. de cant. (Aisne), à 28 kil. S. O. de Laon, près d'une belle forêt. Ruines de l'ancien château fort des sires de Coucy, construit en 1052 par Enguerrand de Coucy; il en subsiste encore une tour énorme et très-élevée. François I<sup>er</sup> rendit à Coucy, en 1535, un édit en faveur des Protestants.

**COUCY** (Maison de). Deux familles ont porté ce nom: la 1<sup>re</sup>, qui tire son origine d'un comté de Chartres, en 965, s'est divisée en deux branches, dont l'une s'éteignit en 1213, et dont l'autre, qui prit le nom de Coucy-Vervins, subsiste encore. La 2<sup>e</sup> famille, issue en 1213 d'Enguerrand de Guines, neveu du dernier sire de Coucy, s'est éteinte en 1400 dans la personne de Marie de Coucy, femme du comte de Bar.

Racul, châtelain de Coucy, partit en 1191 pour la Terre-Sainte, et périt au siège d'Acre. On dit qu'avant de rendre le dernier soupir, il chargea son écuyer de porter, après sa mort, son cœur à la dame qu'il aimait (que les uns nomment la Dame de Fayel, les autres Gabrielle de Vergy). L'écuyer fut surpris par l'époux au moment où il s'acquittait de sa mission. Celui-ci prit le cœur et le fit manger à sa femme, qui, instruite trop tard de son malheur, jura de ne plus prendre de nourriture et se laissa mourir de faim. Cette aventure a fourni à De Belloy le sujet de sa tragédie de *Gabrielle de Vergy*. G. A. Crapelet a publié l'*Histoire de Coucy et de la dame de Fayel*, d'après un ms. de la Bibliothèque impériale, Paris, 1829. On a sous le nom de R. de Coucy 24 chansons, qui ont été publiées en 1830 par Francisque Michel.

Enguerrand III de Coucy, dit le *Grand*, fut le chef de la ligue formée, pendant la minorité de Louis IX, contre Blanche, mère du jeune roi: c'est lui qui fit

bâtir le château de Coucy. On lui attribue cette singulière devise: *Roi ne suis, ne prince, ne duc, ne comte aussi; je suis le sire de Coucy*.

**COUDRAY-SAINTE-GERMÉR**, ch.-l. de c. (Oise), à 23 k. O. de Beauvais; 500 h. Dentelle noire.

**COUÉRON**, *Corbilo*, bourg de la Loire-Inf., à 13 k. O. de Nantes; 1258 h. Petit port. Kaolin aux env.

**COUESNON**, riv. de France (Ille-et-Vilaine), baigne Fougères, Antrain, Pontorson, et joint la Manche aux grèves du mont St-Michel. Cours, 95 k.

**COUFIQUES** (caractères). V. KOUFA.

**COUÛÉ**, ch.-l. de c. (Vienne), à 25 k. N. de Civray; 1400 h. Châtaignes. Stat. du chem. de f. de Bordeaux.

**COUISA**, ch.-l. de c. (Aude), à 16 k. S. de Limoux; 885 h. Anc. château du duc de Joyeuse.

**COULANGES-LA-VINEUSE**, ch.-l. de c. (Yonne), à 11 kil. S. d'Auxerre; 1700 hab. Bons vins.

**COULANGES-SUR-YONNE**, ch.-l. de cant. (Yonne), à 32 k. S. d'Auxerre; 1100 h. Bois, vins estimés.

**COULANGES** (Philippe Emmanuel, marquis de), cousin et ami de Mme de Sévigné, né vers 1631, mort en 1716, était conseiller au parlement et vendit sa charge pour se livrer au plaisir. On a de lui un recueil de chansons, 1698, et des *Mémoires*, suivis de lettres à Mme de Sévigné, publiés par M. de Monmerqué, 1820. — Sa femme fut un des ornements de la cour de Louis XIV. On a d'elle 50 lettres, que l'on joint à celles de Mme de Sévigné. — On connaît encore l'abbé de Coulanges, oncle de Mme de Sévigné, que celle-ci désignait par le surnom de *Bien-bon*: il eut en effet pour elle l'affection d'un père, administra sa fortune et lui laissa son bien.

**COULIS**. V. COOLIS.

**COULOMB** (Ch. Aug. de), physicien, membre de l'Académie des sciences, né à Angoulême en 1736, mort en 1806, servit d'abord dans le génie, fut nommé en 1784 intendant des eaux et forêts, et en 1802 inspecteur de l'instruction publique. Il s'est surtout occupé d'électricité et de magnétisme, et a inventé la *balance de torsion*, avec laquelle il a pu apprécier les attractions et répulsions électriques. On a de lui de savants *Mémoires*, dans le Recueil de l'Académie, et des *Recherches sur les moyens d'exécuter sous l'eau des travaux hydrauliques*, 1779.

**COULOMMIERS**, *Columbaria*, ch.-l. d'arr. (Seine-et-Marne), sur le Grand-Morin, à 49 k. N. E. de Melun; 4218 h. Tanneries. Grand commerce de blés et farines pour les marchés de Paris.

**COULONGES**, ch.-l. de c. (Deux-Sèvres), à 20 k. N. de Niort; 1700 hab. Droguets, molletons, chapeaux, tanneries. Bois de charpente et merrain, laines, vins dits de *Santonje*.

**COUMASSIE**, v. de Guinée, capit. des Achantis, par 4° 32' long. O., 6° 34' lat. N.; 15 000 hab. (100 000 au temps des marchés). Grand entrepôt, commerce avec Kachena et Tombouctou.

**COUPANG**, v. de l'île de Timor (Sonde), au S. O., sur une baie du même nom. Commerce d'or, d'opium, de bois de sandal, etc. Un gouverneur hollandais y réside.

**COUPÉ** (J. M. L.), abbé, né à Péronne en 1732, mort à Paris en 1818, professa la rhétorique au collège de Navarre, puis fut nommé censeur royal et conservateur à la bibliothèque du Roi. Il a traduit le *Théâtre de Sénèque*, 1795, et a publié sous le titre de *Soirées littéraires* (1795-1801) un recueil en 20 vol. qui contient des traductions d'*Hésiode*, de *Théognis*, de *Phocylide*, d'*Alcée*, d'*Alcman*, etc.

**COUPTRAIN**, ch.-l. de c. (Mayenne), à 31 k. N. E. de Mayenne; 500 h.

**COUR**, voir DES AIDES, d'APPEL, d'ASSISES, des COMPTES, etc. V. ces mots au *Dict. univ. des Sciences*.

**COURANTS** (cap des), promontoire d'Afrique, à l'entrée du canal de Mozambique, au S. de l'emb. de l'Inhambane, par 23° 50' lat. S. et 33° 45' long. E., est ainsi nommé d'un courant qui, de la côte de Madagascar, se porte vers ce cap avec impétuosité.

**COURBEVOIE**, ch.-l. de c. (Seine), sur la r. g.

de la Seine, à 7 kil. O. de Paris, près de Neuilly; 10 553 h. Station du chemin de fer de Versailles. Caserne d'infanterie, école protestante. Teiles peintes, blanc de cèruse, eau-de-vie de fécules et de grains.

**COURCELLES-LE-COMTE**, bourg du Pas-de-Calais, à 9 k. N. O. de Bapaume; 820 hab. Philippe le Bel y fut défait en 1288 par Édouard I.

**COURÇON**, V. courson.

**COURIER** (Paul Louis), né à Paris en 1772, servit d'abord dans l'artillerie, fit plusieurs campagnes en Italie et arriva au grade de chef d'escadron, mais quitta le service en 1809, pour jouir de son indépendance et se livrer aux lettres. Il s'est distingué à la fois comme helléniste et comme écrivain politique. Il découvrit dans la Bibliothèque Laurentine à Florence un exemplaire complet du roman de *Daphnis et Chloé* de Longus, roman dans lequel était restée jusque-là une lacune, et il en donna une nouvelle édition, avec la traduction d'Amyot, qu'il compléta dans le même style (1816). On lui doit en outre le traité de Xénophon *Sur la Cavalerie*, 1813, l'*Anc de Lucius de Patras*, texte grec et traduction française, avec notes, 1818; et quelques autres travaux d'érudition. Comme écrivain politique, il excella dans le pamphlet et combattit avec l'arme du ridicule, dans le style le plus caustique, les mesures rétrogrades de la Restauration; il se cacha quelquefois sous le nom de *Paul Louis, vigneron*. Courier mourut en 1825, dans sa terre de Vézetz (Indre-et-Loire), assassiné par un de ses garde-chasse. A. Carrel a publié ses œuvres complètes en 4 v. in-8, 1829-30.

**COURLANDE**, *Couronia* en latin moderne, gouv't de la Russie d'Europe, entre ceux de Livonie, Vittebsk, Minsk, Vilna et la mer Baltique; 400 k. sur 150; 500 000 h.; ch.-l., Mittau. Sol gras et argileux; lin, blé, etc. Fer, plâtre, eaux minérales et thermales; ambre. Côtes très-poisonneuses. — La Courlande, très-peu connue jusqu'au xiii<sup>e</sup> siècle, fut conquise par l'Ordre Teutonique de 1243 à 1247. Lors de la sécularisation de la Livonie, elle devint un duché vassal de la Pologne et héréditaire dans la maison des Kettler (1561-1737). A l'extinction de cette maison, Maurice de Saxe, qui avait été désigné par les états de Courlande pour succéder au dernier duc, fut écarté, et la veuve du duc, Anne de Russie, devenue impératrice, donna le duché à Biren, son favori; celui-ci le transmit à son fils Pierre, qui abdiqua en 1795. Catherine II réunît alors la Courlande à l'empire de Russie.

**COURMAYEUR**, bourg des Etats Sardes, à 28 k. N. O. d'Aoste, au pied du Mont-Blanc; 2600 h. Vue magnifique. Eaux minérales.

**COURNAND** (Ant. de), né à Grasse en 1747, mort en 1814, entra chez les Oratoriens, quitta l'habit ecclésiastique à la Révolution, et fut nommé en 1781 professeur de littérature française au Collège de France. Ses principaux ouvrages sont : *les Styles*, en quatre chants (1781); *les Quatre Ages de l'homme* (1785); *Tableau des révolutions de la littérature* (1786), et des traductions en vers de l'*Achilléide* de Stace (1800), des *Géorgiques* de Virgile (1805). Quoique inférieur à Delille dans ce dernier ouvrage, il lutte souvent avec bonheur contre l'original.

**COURONNE** V. ce mot au *Dict. univ. des Sc.*

**COURONNE DE FER** (Ordre de la). Il fut créé en 1805 par Napoléon I, agissant comme roi d'Italie, sur le modèle de la Légion d'honneur. La décoration offrait l'effigie de l'antique Couronne lombarde connue sous le nom de *Couronne de fer*, avec cette devise : « Dieu me l'a donnée, gare à celui qui la touchera »; le ruban était orange, avec liseré vert.

**COURPIERRE**, ch.-l. de c. (Puy-de-Dôme), à 11 k. S. de Thiers; 3480 h. Eaux minérales.

**COURS PLÉNIÈRES**, assemblées solennelles où les anciens rois de France convoquaient toute la noblesse et le clergé, soit à l'occasion d'un joyeux avènement, d'un mariage ou de quelque autre solennité, soit pour traiter, au milieu des fêtes et des

divertissements, de certaines affaires d'Etat et rendre la justice. Sous la 2<sup>e</sup> race, les cours plénières se tenaient aux fêtes de Noël et de Pâques. Sous la 3<sup>e</sup>, elles se tiennent d'abord plus fréquemment; mais Charles VII les abolit parce qu'elles entraînaient des dépenses trop considérables.

**COURSAN**, ch.-l. de c. (Aude), sur la r. dr. de l'Aude, à 7 k. N. E. de Narbonne; 1400 h. Station du chemin de fer du Midi.

**COURSEGOULES**, ch.-l. de c. (Var), à 35 k. N. E. de Grasse; 534 h.

**COURSEULLE**, petit port du Calvados, à 20 k. N. O. de Caen, à l'emb. de la Seule; 1650 h. Parc aux huîtres, entrepôt de sel.

**COURSON**, ch.-l. de c. (Charente-Inf.), à 27 k. N. E. de La Rochelle; 1200 h. — Ch.-l. de cant. (Yonne), à 22 k. S. d'Auxerre; 1126 h.

**COURT DE GÉBELIN** (Ant.), savant, né à Nîmes en 1725, mort à Paris en 1781, fils d'un ministre protestant, vint en 1769 à Paris, et y fut nommé censeur royal. Il s'occupa jusqu'à sa mort de la rédaction d'un ouvrage gigantesque, intitulé *le Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne*, 9 vol. in-4, 1773-83. Cet ouvrage, qui est resté inachevé, comprend un traité de *Mythologie* (l'auteur y explique la religion païenne par des allégories), une *Grammaire universelle*, l'*Histoire naturelle de la parole*, l'*Histoire du calendrier*, et des *Dictionnaires étymologiques des langues grecque, latine et française*; il s'y montre ingénieux, mais il met trop souvent son imagination à la place des faits. Il publia en 1776 un *Abrégé de l'histoire de la parole*. Peu avant sa mort, il eut recours au magnétisme animal pour rétablir sa santé, et en éprouva le soulagement; il publia à cette occasion une *Lettre sur le magnétisme animal* (1784), qui fit grand bruit.

**COURTELARY**, bourg de Suisse (Berne), à 36 k. N. O. de Berne, au centre du val St-Imier; 1500 h. Patrie de Nicolas Béguelin. Ce bourg, qui fit jadis partie de l'évêché de Bâle, passa à la France qui le garda jusqu'en 1815; il fut à cette époque réuni au canton de Berne.

**COURTENAY**, ch.-l. de c. (Loiret), dans l'ancien Gâtinais, à 26 kil. de E. de Montargis; 2641 h. Serges, draps. Domaine de l'antique maison de Courtenay.

**COURTENAY**, maison illustre, originaire du château de Courtenay en Gâtinais (Loiret), remonte au x<sup>e</sup> siècle. Elle s'allia à la maison royale de France en 1150 par le mariage de Pierre de France, 7<sup>e</sup> fils de Louis le Gros, avec Elisabeth de Courtenay. Cette maison se distingua dans les croisades: elle compta deux comtes d'Édesse, Josselin I (1131), et son fils, Josselin II (1149), et plusieurs empereurs de Constantinople: Pierre de Courtenay (1216), déjà comte d'Auxerre et de Hamaut, qui mourut avant d'avoir pu prendre possession de sa nouvelle couronne; Robert (1219), 2<sup>e</sup> fils du préc., qui fut chassé de Constantinople par ses sujets en 1228; et Baudouin II, frère de Robert, sous lequel Constantinople fut reprise par les Grecs (1261). Baudouin mourut en Italie en 1273. La petite-fille de ce prince, Catherine de Courtenay, épousa en 1300 Charles de Valois, fils de Philippe le Hardi, ce qui fit passer à la maison de France les domaines des Courtenay. Quant aux branches cadettes, elles se multiplièrent à l'infini; une d'entre elles donna naissance à la famille anglaise des comtes de Devon; elle a pour chef Jean de Courtenay, seigneur de Cheyillon, qui s'établit en Angleterre en 1654. — En France, les Courtenay s'éteignirent en 1730.

**COURTÈPÉE** (Claude), historien, né à Saulieu en 1721, mort en 1782, était prêtre, et fut régent, puis sous-principal au collège de Dijon. On a de lui la *Description historique et topographique du duché de Bourgogne*, Dijon, 1774-85, 2 vol. in-8, ouvrage fort estimé, qui a été réimprimé en 1846-48, et dont il a donné lui-même un abrégé.

**COURTHESON**, bourg du dép. de Vaucluse, sur

Pouvèze, à 16 kil. N. E. d'Avignon; 3322 hab. Patrie de Joseph Saurin.

**COURTILZ DE SANDRAS (G.)**, né à Montargis en 1644, mort en 1712, capitaine au régiment de Champagne, quitta le service en 1783, se rendit en Hollande pour y faire imprimer des ouvrages, qui pour la plupart ne sont que des romans historiques ou des pamphlets, entra en France en 1702, fut mis à la Bastille pour des publications scandaleuses et y resta 9 ans. Parmi ses nombreux écrits, on remarque une *Histoire de la guerre de Hollande* (1672-77), La Haye, 1689, et les *Mémoires de M. d'Artagnan*, 1700, où Alex. Dumas paraît avoir puisé les matériaux des *Mousquetaires*.

**COURTOIS (Jacques)**, dit le *Bourguignon*, peintre de batailles, né en 1621 dans la Franche-Comté (qui faisait partie des États de *Bourgogne*), passa en Italie la plus grande partie de sa vie et s'y lia avec le Guide et l'Albane. Il suivit pendant trois ans une armée afin d'étudier les marches, les sièges, les campements; aussi ses tableaux sont-ils d'une vérité frappante. Ayant en des chagrins domestiques, Courtois entra chez les Jésuites à 37 ans; il mourut à Rome dans une maison de leur ordre, en 1676. On estime surtout parmi ses ouvrages la *Bataille d'Arbèles*, *Moïse en prière pendant le combat des Amalécites*, un *Choc de cavalerie au passage d'un pont*. — Son frère, Guillaume, 1628-1679, eut aussi du mérite, quoiqu'il lui soit inférieur, surtout par le coloris. Le Louvre a de lui *Josué arrêtant le soleil*. Sa manière se rapproche de celle de P. de Cortone, dont il avait reçu les conseils.

**COURTOIS (Edme)**, conventionnel, né à Arcis-sur-Aube en 1756, mort en 1816, fut envoyé à la Convention par le dépt. de l'Aube; s'y lia avec Danton, se signala par son animosité contre le clergé, fut après le 9 thermidor chargé de l'examen des papiers trouvés chez Robespierre, et fit sur ce sujet, le 16 nivôse en III (janvier 1795), un rapport remarquable, qui est un des documents historiques les plus importants sur la Révolution. Il fut ensuite membre du Conseil des Anciens, puis du Tribunal; il cessa toute fonction politique sous l'Empire. Plusieurs mois avant sa mort, la police fit enlever de force ses papiers politiques.

**COURTOIS (Bernard)**, chimiste, né à Dijon en 1777, mort en 1838, était fils d'un salpêtrier. Après avoir étudié la chimie, il se livra surtout à l'industrie, et établit en 1804 une nitrière artificielle (fabrique de salpêtre). En traitant les eaux mères des soutes qu'il employait dans ses fabrications, il y découvrit, en 1812, un corps nouveau qu'il isola, mais dont il laissa l'étude à d'autres. Ce corps, qui a pris depuis une si grande importance dans l'industrie et dans la médecine, est celui auquel Gay-Lussac donna le nom d'*iode*. Ruiné par la paix, qui ouvrit la France aux salpêtres étrangers, Courtois lutta contre la misère, lorsque l'Académie des Sciences, sur la proposition de Thénard, lui décerna un prix de 6000 francs pour sa découverte.

**COURTOMER**, ch.-l. de cant. (Orne), près de la Sarthe, à 29 kil. N. E. d'Alençon; 800 hab.

**COURTRAY**, *Cortoriacum*, v. forte de Belgique (Flandre occid.), ch.-l. d'arr., sur la Lys, à 44 kil. S. de Bruges; 21 000 hab. Joli hôtel de ville gothique, églises St-Martin et Notre-Dame, bourse. Toile renommée, linge de table, dentelles dites *fausses valenciennes*, étoffes de coton; huile, etc. — Ville très-ancienne. S. Eloi y prêcha la foi vers 650. Ses env. furent témoins de deux cél. batailles: l'une, dite des *Eperons*, en 1302 (les Français y furent défaits par les Flamands commandés par Jean, comte de Namur, et par Guillaume de Juliers: on recueillit sur le champ de bataille plus de 4000 *éperons* dorés qui avaient appartenu aux chevaliers français tués dans le combat); — l'autre, en 1793 (les Français y défirent les Anglais, et entrèrent vainqueurs dans Courtray). Prise et reprise par les Français et les Es-

pagnols, cette ville fut attribuée à la France par le traité d'Aix-la-Chapelle (1648), et rendue à l'Espagne par le traité de Nimègue (1678). Reconquise en 1794, elle devint le ch.-l. d'une sous-préf. du dépt. de la Lys. Elle a été donnée aux Pays-Bas en 1814.

**COURVILLE**, ch.-l. de cant. (Eure-et-Loir), sur l'Eure, à 18 kil. O. de Chartres; 1400 hab. Station du chemin de fer. Près de là est le château gothique de Villebon, où mourut Sully.

**COUSERANS. V. CONSERANS.**

**COUSIN (Jean)**, le *Michel-Ange français*, né vers 1500 près de Sens, mort en 1590, est regardé par quelques-uns comme le fondateur de l'école française. Il excella à la fois dans la peinture sur verre, la peinture à l'huile et la sculpture, et jouit d'une grande considération sous François I, Henri II et Charles IX. On estime surtout son grand tableau du *Jugement universel*. Il mêlait souvent dans ses compositions la mythologie païenne aux traditions chrétiennes. Il a laissé: *la Vraie science de la peinture*, *l'Art de dessiner*, et *le Livre de perspective*, traités encore estimés. On voit au Louvre ses bustes de François I, Ph. Chabot, etc.

**COUSIN (Louis)**, dit le *Président Cousin*, érudit, né en 1627 à Paris, mort en 1707, fut président à la cour des monnaies, puis censeur, et fut reçu en 1697 à l'Académie française. On a de lui: *Hist. de Constantinople depuis Justin*, 1672, 8 vol. in-4, trad. des principaux auteurs byzantins; *Histoire de l'Église*, 1675, 4 vol. in-4, traduite d'Eusèbe, Socrate, Sozomène, etc.; *Histoire romaine par Xiphilin, Zonaras et Zozime*, 1678; *Histoire de l'empire d'Occident*, 1683, trad. d'Eginhard, Luitprand, Witi-kind, etc. Il a, par ses publications, éclairé plusieurs des parties obscures de l'histoire.

**COUSIN-DESREAUX (Louis)**, né à Dieppe en 1743, mort en 1818, a publié *les Leçons de la Nature* (1802 et 1827, 4 vol. in-12), ouvrage de théologie naturelle, imité de Sturm, où il montre partout l'action de la Providence. Il est aussi auteur d'une *Histoire de la Grèce*, en 16 vol. in-12 (1780-89).

**COUSIN D'AVALLON (Ch.)**, compilateur, né en 1769, à Avallon (Yonne), mort dans la misère, en 1840, mit à la mode les recueils d'anecdotes et bons mots connus sous la désignation d'*Ana (Voltairiana, Rousseauana, Molieriana, etc.)*, écrivit des histoires de Kléber, Desaix, Pichegru, Moreau, Bonaparte, etc; coopéra au *Dic. historique* de Prudhomme et composa des romans ainsi que des ouvr. de circonstance.

**COUSIN JACQUES. V. BEFFROY.**

**COUSSAC-BONNEVAL**, vge de la Haute-Vienne, à 9 kil. E. de St-Yrieix, 3013 hab. Usines pour l'exploitation du kaolin et des mines de fer qui sont aux environs. Patrie de Bonneval.

**COUSSEY**, ch.-l. de cant. (Vosges), à 7 kil. N. de Neuchâteau; 700 hab.

**COUSTANT (dom Pierre)**, Bénédictin, né en 1654 à Compiègne, m. en 1721, passa presque toute sa vie à l'abbaye de St-Germain-des-Prés, livré à l'étude la plus assidue. Il donna, dans l'édition bénédictine de *S. Augustin*, les *Sermons* et les *Opuscules*, distinguant avec sagacité les écrits authentiques des écrits apocryphes, publia les *Œuvres de S. Hilaire* (1693, in-f.), une des éditions les plus parfaites qu'on doive aux Bénédictins, et commença le recueil des *Lettres des papes*, 1721.

**COUSTOU (Nicolas)**, statuaire français, né à Lyon en 1658, mort à Paris en 1733, décora Paris, Versailles et Marly de plusieurs morceaux précieux. Ses chefs-d'œuvre sont *Commode représenté en Hercule*, à Versailles, le *Berger chasseur*, la *Seine* et la *Marna*, aux Tuileries. — Son frère, Guillaume, se rendit aussi célèbre par le nombre et la beauté de ses ouvrages, dont les principaux sont l'*Océan* et la *Méditerranée*, la *Seine* et la *Fontaine d'Arcueil*, les 2 *Chevaux indomptés* des Champs-Élysées. — Le fils de celui-ci, nommé aussi Guillaume, a fait le tombeau du Dauphin, père de Louis XVI, la statue de *S. Roch* (dans

Pégise de ce nom), et un *Vulcain recevant les ordres de Vénus pour forger les armes d'Enée*.

**COUTANCES**, *Constantin*, v. de l'ancien Cotentin, ch.-l. d'arr. (Manche), à 28 kil. S. O. de St-Lô, sur la Soule; 8062 hab. Evêché, trib., lycée. Belle cathédrale gothique du xii<sup>e</sup> siècle, anc. aqueduc (qu'on croit être du xiii<sup>e</sup> s.), salle de spectacle, jardin botanique. Coutilis, siamoises, dentelles; commerce de grains. Voltailles, chevaux, bestiaux. Près de la naquirent l'abbé de St-Pierre et le consul Lebrun.

**COUTHON** (Georges), né à Orocet en Auvergne (Puy-de-Dôme), en 1756, était avocat à Clermont lorsqu'éclata la Révolution. Député à l'Assemblée législative et à la Convention, il y professa les doctrines les plus violentes. Ami de Robespierre et de St-Just, membre du Comité du Salut public, il appuya toutes les mesures sanguinaires. Envoyé à Lyon après la prise de cette ville, il y établit le règne de la Terreur, et fit démolir les édifices les plus remarquables. La chute de Robespierre entraîna la sienne; Fréron l'accusa de vouloir se faire roi; quelque dérisoire que fut cette accusation, il fut condamné et périt sur l'échafaud le 10 thermidor (1794). Couthon était paralysé des jambes.

**COUTO** (Diégo de), historien portugais, né à Lisbonne en 1542, mort à Goa en 1616, continua l'ouvrage de Barros sur l'*Histoire des Indes*, Lisb., 1602-1616, ce qui lui valut le titre d'historiographe et la garde des archives de Goa. On a encore de lui une *Vie de Paulo de Lima*, et une *Refutation de la Relation d'Ethiopie* de L. de Urreta.

**COUTRAS**, *Cortorate*, ch.-l. de cant. (Gironde), à 16 k. N. de Libourne; 3172 hab. Station du chemin de fer de Bordeaux. Grand commerce de grains pour l'approvisionnement de Bordeaux. Château qu'habitèrent Catherine de Médicis, Henri IV, Marguerite, etc. Henri IV battit à Coutras les Ligueurs commandés par le duc de Joyeuse, en 1587.

**COUTURE** (Guill.), architecte, né à Rouen en 1732, mort à Paris en 1799, fut reçu en 1775 à l'Académie d'architecture et chargé en 1777 de continuer les travaux de l'église de la Madeleine, commencés par Contant d'Ivry; il éleva la colonnade que l'on admire auj.; mais les événements de la Révolution l'empêchèrent d'achever son œuvre.

**COUTURES** (J. PARRAIN, baron des), gentilhomme normand, né à Avranches, mort en 1702, a trad. *Lucrece*, 1685, et donné la *Morale d'Épicure* et la *Morale universelle*, 1687.

**COVARRUVIAS** (Diégo), né à Tolède en 1512, professa le droit canon à Salamanque avec une telle réputation qu'on le surnomma le *Barthole espagnol*, fut nommé par Philippe II à l'évêché de Ciudad-Rodrigo, se rendit au concile de Trente, fut choisi avec Buoncompagno (depuis Grégoire XIII) pour dresser le décret de réformation, et fut, à son retour, nommé évêque de Ségovie. Il mourut en 1577, à 66 ans, président du conseil de Castille.

**COVE**, v. d'Irlande (Cork), sur la côte S. de l'île de Great-Cove, à 16 kil. S. E. de Cork, dont elle est le port; 7000 hab. Vaste hâvre, station navale, beaux quais; bains de mer.

**COVENANT**, c.-à-d. *alliance*. On désigne spécialement ainsi en anglais une alliance que conclurent en 1588 les Réformés d'Écosse de toute classe pour défendre leur nouvelle religion contre les Catholiques, et particulièrement contre le roi d'Espagne Philippe II, qui armait l'*Invincible Armada*; ceux qui signèrent le *Covenant* ou qui en adoptèrent les principes sont connus sous le nom de *Presbytériens* et de *Puritains*. En 1638, lorsque Charles I. voulut introduire dans les églises d'Écosse la nouvelle liturgie établie par l'évêque Laud, les Presbytériens renouvellèrent le *Covenant*, et ils formèrent avec le Parlement, en 1643, une alliance qui précipita la chute du roi. Cet acte fut aboli en 1661, après la restauration des Stuarts.

**COVENTRY**, v. d'Angleterre (Warwick), à 16 k. N. de Warwick, sur la Coven, près des canaux d'OX-

ford et de Coventry; 35000 hab. Evêché anglican. Églises remarquables. Horlogerie; fabriques de draps, lainages, soieries, rubans, bonneterie, etc. En 1459, pendant la guerre des Deux-Roses, on y tint un parlement contre les chefs de la faction d'York; ce parlement est connu sous le nom de *Parliament diabolicum*. Marie Stuart, reine d'Écosse, fut quelque temps retenue prisonnière dans cette ville. On y voyait autrefois un grand monastère.

**COVILHAM** (P. de), gentilhomme portugais, fut envoyé en 1487, avec Alph. de Payva, par le roi Jean II à la recherche du *Prêtre-Jean* (V. ce nom), que l'on supposait en Abyssinie, visita l'Arabie, l'Inde (Calcut, Canan-r, Goa), puis les côtes orientales de l'Afrique, pénétra enfin en Abyssinie et y fut bien accueilli du *Négus*, mais se vit contraint à rester dans ce pays et y finit ses jours; il vivait encore en 1525. Pendant ses voyages il avait acquis la certitude de la possibilité de doubler la pointe de l'Afrique et de parvenir dans l'Inde par cette route; il prépara par là l'expédition de Gama.

**COWES**, nom de deux petites v. de l'île de Wight, presque contigues; on les distingue par les noms de West-Cowes et East-Cowes. West-Cowes, la plus importante, est sur la côte septent. de l'île, à 14 k. S. O. de Portsmouth; 4500 h. Port très-commode. Bains de mer. Henri VIII y avait construit un château qui est auj. détruit.

**COWLEY** (Abraham), poète anglais, né à Londres en 1618, mort en 1667, fit des vers dès son enfance et publia un premier recueil à 15 ans (*les Fleurs poétiques*). Pendant la guerre civile, il s'attacha au parti de Charles I, suivit la reine en France, lui servit de secrétaire, et fut chargé de plusieurs missions secrètes, mais il fut mal récompensé de son zèle au retour de Charles II. Cowley a été regardé jusqu'à Milton comme le premier poète de sa nation. Il brilla surtout par l'esprit, mais on trouve chez lui bien des traces du mauvais goût qui régnait alors. On a de lui des *Odes pindariques*, des poésies d'amour, des satires, des comédies, un poème épique, la *Davidide*, des mélanges, des poésies latines, entre autres un poème sur les *Plantes*, en 6 chants. On estime surtout ses odes. Ses œuvres ont été plusieurs fois imprimées, notamment en 1668, en 1700 (par Sprati), in-fol., et en 1802, Londres, 3 vol. in-8. Cependant elles sont peu lues aujourd'hui. Johnson a écrit la *Vie de Cowley*.

**COWPER** (W.), poète anglais, né en 1731 dans le comté d'Hertford, mort en 1800, ne commença à faire des vers qu'à 40 ans. Il était sujet à des accès de mélancolie; c'est dans les intervalles lucides que lui laissait la maladie qu'il composait. On a de lui des hymnes mystiques imités de Mme Guyon, plusieurs petits poèmes, la *Tâche*, la *Retraite*, le *Sofa*, *Jean Gopin*, et une trad. en vers blancs de *l'Iliade* et de *l'Odyssée* (1791, 2 vol. in-4), estimée pour sa fidélité. R. Southey a donné une belle éd. de ses *Oeuvres*, avec sa biographie, 1854. V. COOPER.

**COX** (sir Richard), historien irlandais, né en 1650, mort en 1733. Protestant zélé, il fut nommé par Guillaume III gouverneur du comté de Cork et lord chancelier d'Irlande; mais il perdit ses emplois à la mort de la reine Anne (1714). On a de lui une *Histoire d'Irlande*, 1689-1700, qui fut mise à l'Index.

**COXE** (W.), né à Londres en 1747, mort en 1828, accompagna sur le continent, comme précepteur, plusieurs jeunes gens de grande famille, obtint à son retour des bénéfices avantageux dans l'église anglicane et publia, outre la relation de ses voyages en Suisse, en Pologne, en Russie, etc., des ouvrages historiques estimés: une *Histoire de la maison d'Autriche* (1807, trad. par F. Henry, 1810) et une *Hist. des Bourbons d'Espagne* (1813). Il a aussi édité les *Mémoires de R. et H. Walpole* et ceux de *Marlborough*.

**COYPEL** (Noël), peintre français, né à Paris en 1628, mort en 1707, fit un grand nombre de tableaux pour les maisons royales. Membre de l'Académie de

Peinture, il en devint directeur en 1665; il fut nommé en 1672 directeur de l'Académie de Rome; en 1676 1<sup>er</sup> peintre du roi. Il brilla par le coloris. On cite de lui : la *Mort d'Abel*, *Hercule*, *Achélois*, *l'Enlèvement de Déjanire*, la *Naissance de Jupiter*. Il a laissé un *Traité sur le coloris*, 1741. La nature de son talent lui a fait donner le surnom de *Poussin*. — Ant. Coyvel, son fils aîné, 1661-1722, est auteur du *Jugement de Salomon* et d'*Athalie* (au Louvre). Il peignit pour le Palais-Royal les princ. scènes de l'*Énéide* aujourd'hui détruites : il réussit aussi dans la gravure. — Noël-Nic., autre fils de Noël, 1692-1737, se distingue par un dessin gracieux et correct, par un pinceau moelleux. — Ch. Ant., fils d'Ant., 1694-1732, inférieure aux précédents, a dessiné l'histoire de *Don Quichotte*. Il joignit le talent d'écrivain à l'art du peintre.

**COYSEVOX** (Ant.), sculpteur, né à Lyon en 1640, mort en 1720. Ses principaux ouvrages sont : les chevaux ailés qui ornent l'entrée des Tuileries; le *Flûteur*, une *Flore*, une *Hamadryade*, dans le même jardin; plusieurs groupes à Versailles et à Marly; les tombeaux du cardinal Mazarin, de Lebrun et de Colbert, les bustes de Louis XIV et des principaux personnages de la cour. Membre de l'Académie de sculpture et de peinture, il en fut quelque temps chancelier.

**COYTHIER** (Jacques), médecin de Louis XI, né à Poligny en Franche-Comté, prit un grand ascendant sur l'esprit du superstitieux monarque, lui fit croire que, s'il le congédiait, il mourrait lui-même avant huit jours, et profita de cet ascendant pour arracher au roi des sommes considérables. A la mort de Louis XI, il fut accusé juridiquement de s'être enrichi aux dépens de l'État, mais il conjura l'orage en donnant 50 000 écus au roi Charles VIII.

**COZES**, ch.-l. de cant. (Charente-Inf.), à 24 kil. S. O. de Saintes; 1900 hab.

**COZUMEL**, île de la mer des Antilles, sur la côte de l'Yucatan; 60 kil. sur 20. Découverte par Cortez en 1519. Elle appartient au Mexique.

**CRABBE** (George), écrivain anglais, né en 1754 dans le Suffolk, mort en 1832, obtint par le crédit de Burke et de lord Rutland plusieurs bénéfices avantageux, et fut en dernier lieu doyen de Trowbridge. Il se distingua comme prédicateur et comme poète. Il publia en 1807 un *Recueil de poésies*; en 1810, le *Village*, poème; en 1812, des *Contes en vers*, en 1819, les *Contes du château*; puis l'*Histoire naturelle de la vallée de Belvoir*, en prose. On trouve dans ses poésies des descriptions d'une admirable fidélité, mais peu d'invention. On le surnomma le *Téniers de la poésie* et le *Poète du pauvre*.

**CRACINA**, nom latin de l'île de Ré. V. RÉ.

**CRACOVIE**, *Carrodunum* en latin, *Kraków* en polonais, *Krakau* en allemand, v. de l'anc. Pologne, aujourd'hui à l'Autriche (Galicie), sur la Vistule, à 248 k. S. de Varsovie; 40 000 hab. Elle a trois faubourgs et communique par un pont avec Podgorze. Evêché catholique, tribunal supérieur, université (qui date de 1364), séminaires. Château fort, murailles et fossés, cathédrale où reposent les restes des rois de Pologne; observatoire, 4 bibliothèques, etc. Industrie active, centre du commerce entre les Polones russe et prussienne, la Galicie et la Hongrie. — Fondée, dit-on, dès le vi<sup>e</sup> s. par Cracus. Cracovie fut de 1320 à 1609 la capit. de la Pologne. Lors du 3<sup>e</sup> partage de la Pologne, 1795, elle échut à l'Autriche; elle fit partie du grand-duché de Varsovie en 1809, devint ville libre en 1810, et enfin en 1815 forma une petite république, sous la protection immédiate de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse. Ces trois puissances la déclarèrent à jamais neutre : cependant l'Autriche, prenant prétexte d'un mouvement qui y avait éclaté, l'incorpora à ses États en 1846. — La République de Cracovie avait pour bornes au N. et à l'E. le roy. actuel de Pologne, au S. la Vistule qui la sépare de la Galicie, et à l'O. la Brinica qui la sépare de la Prusse; elle comprenait, outre Cracovie et son territoire, deux petites v. (Claratomba

ou Mogila et Krzeszowice), et 77 vges, et comptait 114 000 hab. Le territoire de la république forme aujourd'hui le grand-duché de Cracovie, compris dans la Galicie.

**CRAGUS**, mont. de Lycie, au S. O., très-près de la mer, entre Patare et Telmisse. Cette montagne fut primitivement un volcan. V. CHIMÈRE.

**CRAIG** (Jean), géomètre, né en Écosse vers 1650, fut un des premiers à introduire en Angleterre le calcul différentiel de Leibnitz (1685). Appliquant le calcul à l'appréciation des témoignages, il prétendait que la force des preuves sur lesquelles repose le Christianisme va toujours diminuant et se réduira à zéro au bout de 3150 env. La dissertation où il soutint ce système est intitulée : *Theologia christiana principia mathematica*, Londres, 1699. Elle a été réfutée en 1755 par J. Daniel Titius.

**CRAIOVA**, v. de Valachie, à 189 k. O. de Bucharest; 9000 h. Tribunal, école centrale. Commerce actif.

**CRAMAIL** (Adrien de MONTLUC-MONTESQUIOU, comte de), prince de Chabanais, petit-fils du célèbre Montluc, né en 1568, m. en 1646, fut sous Louis XIII l'un des plus écerclés parmi les galants de cour qu'on appelait les *Intrépides*. Impliqué dans une conspiration contre le cardinal de Richelieu, il resta 12 ans enfermé à la Bastille (1630-1642). Il s'occupait de littérature, et a publié sous le pseudonyme de Devaux des Caros : *Les jeux de l'Inconnu*, 1630; *la Comédie des Proverbes*, 1639; *les Nouveaux et illustres Proverbes historiques*, 1665.

**CRAMER** (J. André), minéralogiste allemand, né en 1710 à Quedlinbourg en Saxe, mort en 1777, a fait faire de grands pas à la métallurgie. On a de lui : *Elementa artis docimasticæ*, Leyde, 1739, trad. par de Villiers, 1755; *Principes de métallurgie*, 1774.

**CRAMER** (J. André), littérateur, né en 1723 près d'Annaberg en Saxe, mort en 1788, suivit la carrière ecclésiastique et devint chapelain de la cour à Copenhague, puis professeur de théologie à l'université de cette ville, et enfin à Kiel. Orateur et historien, il est surtout estimé comme poète lyrique; on admire ses *Odes à David*, à *Luther*, à *Mélancthon*, et sa trad. des Psaumes. — Son fils, Ch. Fréd., né à Kiel en 1748, mort en 1808, exerça l'état d'imprimeur à Paris, puis se livra à la littérature. Il a trad. en français plusieurs ouvrages de Klopstock, de Schiller, et a fait un dictionnaire allemand-français.

**CRAMER** (Ch. Gottlob), fécond romancier, né en 1758 en Saxe, mort en 1817, a publié plus de 40 romans. Les meilleurs sont *Erasmus Schleicher* et *le Pauvre Georges*, trad. par A. Duval, 1801.

**CRAMER** (J. J.), pianiste et compositeur, né en 1771 à Manheim, m. en 1860, eut pour premier maître son père, habile violoniste établi à Londres, reçut ensuite à Vienne des leçons de Clémenti pour le piano, se perfectionna par l'étude approfondie des œuvres de Bach, de Handel, de Haydn; se fit admirer partout pour la merveilleuse souplesse, la pureté et l'élégante simplicité de son jeu, et créa une grande école à laquelle on peut rapporter Kalkbrenner, Moscheles, Bertini, Chopin, etc. On a de lui des sonates, des rondos, des concertos, et 84 *Études*, qui sont restées classiques.

**CRAMOISY** (Sébastien), imprimeur, né à Paris en 1585, mort en 1609, fut le premier directeur de l'imprimerie royale du Louvre (1640); cette direction resta dans la famille jusqu'en 1701. On estime ses éd. de *S. Jean Chrysostôme*, 1624, 6 v. in-f., de *Nicéphore Calliste*, 1630, 2 v. in-f.; des *Historia Francorum scriptores* (de Duchesne), 1636, 6 v. in-f.

**CRANACH** (Luc ou Lucas de), peintre et graveur allemand, né à Cranach, près de Bamberg, en 1472, mort en 1553, travailla pendant 60 ans pour les électeurs de Saxe, et fut très-lié avec Luther. Il excellait dans le portrait : on remarque, entre autres, ceux de Luther, de l'électeur Frédéric le Magnanime (au Louvre). Quoique d'un mérite éminent, il est inférieur à Albert Dürer et à quelques autres de ses contemporains.

**CRANAÛS**, roi fabuleux d'Athènes, qu'on fait régner de 1594 à 1585 av. J.-C., succéda à Cécrops. C'est sous son règne que Neptune et Minerve se disputèrent l'honneur de nommer Athènes. Sa fille Atthis épousa Amphictyon et laissa son nom à l'Attique.

**CRANMER** (Thomas), archevêque de Cantorbéry, né en 1489 dans le comté de Nottingham. N'étant encore que professeur de théologie à Cambridge, il écrivit en 1530 pour appuyer le divorce de Henri VIII avec Catherine d'Aragon, et fut envoyé par le roi à Rome pour solliciter la dissolution de son mariage. Nommé à son retour archevêque de Cantorbéry, il prononça lui-même le divorce que le pape avait refusé, et confirma l'union de Henri avec A. de Boulen (1532). Il s'éleva violemment contre la primauté du pape, contribua puissamment à introduire le schisme en Angleterre, fit adopter, sous Edouard VI, une nouvelle liturgie, et se maria. A l'avènement de la reine Marie, il fut arrêté comme hérétique : il abjura, dans l'espérance de sauver sa vie, puis il se rétracta lorsqu'il vit qu'il n'avait rien à espérer. Il mourut sur le bûcher en 1556.

**CRANON**, v. de Thessalie (Pélasgiotide), à l'E. de Pharsale, sur les frontières de la Magnésie. Les Athéniens y furent battus par Antipater et Cratère, l'an 322 av. J.-C.

**CRANSAC**, bourg du dép. de l'Aveyron, à 35 kil. N. E. de Villefranche; 600 hab. Houille; eaux minérales ferrugineuses acides froides. Station du chemin de fer du Midi.

**CRANTOR**, philosophe académicien, natif de Soles en Cilicie, florissait vers 306 av. J.-C. Il fut disciple de Xénocrate et de Polémon, et enseigna assez fidèlement le système de Platon, qu'altéra après lui la nouvelle Académie. Il s'occupa surtout de morale. Il reste de lui quelques fragments, recueillis par F. Kayser, Leips., 1841. Bleek a écrit sa *Vie*, Leyde, 1837.

**CRAON**, *Credonensis vicus*, ch.-l. dec. (Mayenne), à 20 kil. N. O. de Château-Gonthier; 3813 hab. Laines; grains, lin. fil. Patrie de Volney. Anc. seigneurie, qui a donné son nom aux seigneurs de Craon.

**CRAON**, anc. famille de France, connue dès le XI<sup>e</sup> siècle. Le plus fameux de ses membres est Pierre de Craon, qui, en 1384, accompagna le duc d'Anjou dans son expédition contre le royaume de Naples, et qui se fit chasser de la cour de Charles VI pour ses intrigues et ses débauches. S'imaginant que cette disgrâce était due aux conseils du connétable de Clisson, P. de Craon tenta de l'assassiner (1392) : il fut en punition de ce crime dépouillé de tous ses biens. Son fils périt à la bataille d'Azincourt en 1415. Le dernier représentant de cette maison gouverna quelque temps la Bourgogne sous Louis XI, après la mort de Charles le Téméraire. — A l'extinction de cette famille, la maison de Beauvau prit le titre de Craon parce qu'un de ses membres avait épousé l'héritière du nom.

**CRAONNE**, ch.-l. de cant. (Aisne), à 17 kil. S. E. de Laon; 900 hab. Napoléon y battit les alliés les 6 et 7 mars 1814. Vins assez estimés.

**CRAPELET** (Ch.), imprimeur à Paris, 1762-1809, s'est fait un nom par la beauté et la correction de ses éditions, par l'élégance et la pureté de ses caractères. On lui doit des éditions fort estimées de *La Fontaine*, de *Télémaque* (1796), de *Boileau* (1798), *les Oiseaux dorés* d'Audibert, etc. — Son fils, George Adrien, 1789-1842, a marché sur ses traces, et en outre a marqué comme littérateur. Il traduisit en vers les *Noxas de Thétis et Pélee* de Catulle (1809), fit connaître à la France les recherches bibliographiques de Diblin, et publia lui-même d'intéressantes *Etudes sur la typographie*, ainsi qu'une histoire *Des progrès de l'imprimerie en France et en Italie au XVI<sup>e</sup> siècle* (1836).

**CRAPONNE**, ch.-l. de cant. (H.-Loire), à 39 kil. N. du Puy; 1300 hab. Dentelles et draperies.

**CRAPONNE** (canal de), dans le dép. des Bouches-du-Rhône, joint le Rhône à la Durance en partant

d'Arles, et par un embranchement communique avec l'étang de Berre en formant une île au-dessous de Salon. Il doit son nom à l'ingénieur Craponne.

**CRAPONNE** (Adam de), gentilhomme provençal et habile ingénieur, né en 1519 à Salon, fit en 1557 et 1558 le canal qui porte son nom. Des envieux le firent empoisonner à Nantes, en 1559.

**CRASSUS** (L. Licinius), célèbre orateur romain, né vers l'an 150 av. J.-C., fut l'un des plus éloquents et des plus habiles jurisconsultes de Rome au rapport de Cicéron, qui le met en scène dans son dialogue *De Oratore*. Il fut consul l'an 96 av. J.-C.

**CRASSUS** (M. Licinius), triumvir, célèbre par ses richesses, acquises en grande partie aux dépens des victimes des proscriptions de Sylla. Préteur en 71 av. J.-C., il mit fin par une victoire décisive à la guerre de Spartacus. Il fut nommé consul l'année suivante, et se distingua par ses largesses au peuple. L'an 60, il forma, avec Pompée et César, le 1<sup>er</sup> triumvirat. Il se fit nommer gouverneur de Syrie et charger de la guerre contre les Parthes. La campagne s'ouvrit heureusement; Babylone et Séleucie allaient se rendre à lui; mais ayant laissé l'ennemi le temps de réunir ses forces, Crassus fut battu complètement à Carrhes par Suréna, général d'Orède, roi des Parthes, l'an 53 av. J.-C. Trente mille Romains restèrent sur le champ de bataille, et Crassus lui-même, qui s'était rendu dans la tente de Suréna pour traiter, fut mis à mort par les ordres de ce général. Plutarque a écrit sa *Vie*.

**CRATÈRE**, lieutenant et ami d'Alexandre, sut conserver la faveur de ce prince malgré sa franchise. Après la mort du conquérant, il partagea la direction des affaires d'Occident et eut le commandement de la Macédoine et de l'Épire; il seconda, à la bat. de Craon (322), Antipater, dont il avait épousé la fille, contribua à la ruine de Perdicas, et fut tué l'an 321 dans une bat. contre Eumène.

**CRATÈS**, philosophe cynique, disciple de Diogène, était Thébain et florissait environ 324 ans av. J.-C.; il eut pour disciple Zénon, fondateur de l'école stoïcienne. Pour mieux suivre les préceptes de Diogène, Cratès avait vendu tous ses biens, et en avait distribué le prix à ses compatriotes. Ce philosophe était contrefait et malpropre; il inspira cependant une telle estime à Hipparchie, riche et belle Athénienne, qu'elle l'épousa, malgré ses propres représentations. Il nous reste sous son nom quelques lettres apocryphes (dans la collection des *Epistolæ cynicæ*). On ne les connaissait que par une traduction latine, lorsque M. Boissonade en a publié le texte en 1827 (dans la *Notice des manuscrits de la Bibliothèque Royale*, t. XI).

**CRATI**, *Crathis*, riv. du roy. de Naples (Calabre Citérieure), sort des montagnes de la Sila, reçoit le Bussento à Cosenza, et tombe dans le golfe de Tarente, à 20 kil. N. O. de Rossano.

**CRATINUS**, un des poètes les plus estimés de l'anc. comédie, né à Athènes vers l'an 525 av. J.-C., mort à 95 ans, est loué par Horace et Quintilien. Il poussa jusqu'à l'excès la hardiesse de ses attaques. On lui attribue l'invention du drame satirique. Il reste de lui quelques fragments réunis par Kunkel, Leips., 1827, et par Memecke, 1839.

**CRATIPPE**, péripatéticien, né à Mitylène, enseigna d'abord la philosophie dans cette ville, alla ensuite à Athènes, et eut pour disciples le fils de Cicéron et Brutus. Pompée alla le voir après la bat. de Pharsale, et reçut de lui des consolations. Il a écrit sur la *Divination* et l'*Interprétation des Songes*.

**CRATO**, v. murée du Portugal (Alentéjo), à 22 k. N. O. de Portalgère; 3000 hab. C'était la résidence du grand prieur de l'ordre de Malte.

**CRATO** (prieur de). V. ANTOINE.

**CRAU** (La), du celte *craigh*, amas de pierres, *Lapidei Campi*, vaste plaine toute couverte de cailloux, dans le dép. des Bouches-du-Rhône, entre le Rhône et l'étang de Berre. Elle a 980 kil. carrés de

superficie, et est traversée par le canal de Craponne, qui l'a rendue en partie à l'agriculture. Les anciens attribuent l'origine de la Crau à une grêle de pierres que Jupiter lança un jour sur un antagoniste d'Hercule que ce héros ne pouvait vaincre. On suppose que c'était une anse de la Méditerranée, d'où la mer s'est retirée.

**CRAVANT**, bourg du dép. de l'Yonne, à 15 kil. S. E. d'Auxerre; 1000 h. Les Anglais unis aux Bourguignons y défirent les Français en 1423.

**CRAYEN** (lady). V. ANSPACH (margravine d').

**CRAYER** (Gaspard de), peintre flamand, né à Anvers en 1585, mort en 1609 à Gand. Parmi ses tableaux on cite *Ste-Catherine enlevée au ciel* (à Gand); *la Résurrection de J.-C.*; *la Vierge intercédant pour les infâmes*; *le Centenier aux pieds de J.-C.*

**CRÉBILLON** (Prosper Jolyot de), poète tragique, né à Dijon en 1674, mort en 1762, à 88 ans, était fils du greffier en chef de la chambre des comptes de Dijon. Il fut placé à Paris chez un procureur pour apprendre la cléricature; mais son patron, appréciant son talent, fut le premier à l'engager à travailler pour le théâtre. Il donna successivement *Idoménée* (1705), *Atrée* (1707), *Électre* (1709), *Rhadamiste* (1711), qui le placèrent auprès de nos grands maîtres, puis *Xerxès* (1714), *Sémiramis* (1717), *Pyrrhus* (1726), qui eurent moins de succès. Après cette dernière pièce, il resta 22 ans sans rien produire : on attribue ce long silence au peu d'encouragement qu'il obtenait du gouvernement. Cependant en 1749 il rentra dans la carrière, à 72 ans, et donna *Catilina*, l'une de ses meilleures pièces. Il fit jouer sa dernière tragédie, *le Triumvirat*, en 1755, à 81 ans. Crébillon a surtout visé à exciter la terreur; il a même poussé le terrible jusqu'à l'horrible et à l'atrocité. Ce poète était d'un caractère fier, incapable de s'abaisser à courtiser les grands. Il avait d'ailleurs des habitudes cyniques et peu engageantes : aussi resta-t-il la plus grande partie de sa vie dans un état voisin de la misère. Pendant longtemps, il n'eut pour vivre qu'une place de censeur de la police. Vers l'âge de 60 ans, Mme de Pompadour lui fit obtenir une pension de 1000 fr. et une place à la Bibliothèque royale. Il fut reçu à l'Académie en 1731, et prononça son discours en vers. Voltaire fut jaloux des succès de Crébillon, et, pour montrer sa supériorité, il refit plusieurs des sujets que son rival avait traités, entre autres *Sémiramis* et *Catilina*, qu'il intitula *Rome sauvée*. Les œuvres de Crébillon ont été imprimées à l'Imprimerie Royale en 1750. 2 vol. in-4. On en a donné depuis une foule d'éditions. Les meilleures sont celles de P. Didot, 1812, 3 v. in-8, et de Renouard, 1818, 2 v. in-8. — Son fils, Claude-Prosper, 1707-1777, est auteur de plusieurs romans légers et même graveleux. Malgré la licence qui règne dans ses écrits, il eut des mœurs honnêtes; il habitait avec son père et vivait dans la meilleure intelligence avec lui. Les plus connus de ses romans sont : *Lettres de la marquise de \*\*\**, 1732; *Tanzai et Néardarné*, 1734, qui le fit enfermer à la Bastille à cause de certaines allusions; *les Égaréments du cœur et de l'esprit*, 1736; *le Sopha*, 1745; *Lettres athéniennes*, 1771.

**CRÉCY**, ch.-l. de c. (Somme), sur la Maie, à 16 k. N. d'Abbeville; 1650 h. Près de là Édouard III battit Philippe VI en 1346 : il dut surtout la victoire à l'emploi du canon. — Ch.-l. de c. (Seine-et-Marne), sur le Grand-Morin, à 12 kil. S. de Meaux; 1100 hab. Jadis flanqué de tours, dont on voit des vestiges.

**CRÉCY-SUR-SERRE**, ch.-l. de c. (Aisne), à 16 kil. N. de Laon; 2052 hab. Ce bourg obtint dès 1180 une chartre de commune.

**CREDITON**, v. d'Angleterre (Devon), à 11 k. S. E. d'Exeter; 6000 h. Importante sous les Saxons. Anc. évêché,auj. transporté à Exeter.

**CRECII** (Thomas), écrivain anglais, né à Blandford (Dorsetshire) en 1659, mort en 1700. Amoureux d'une demoiselle qui ne répondait point à ses vœux, il se pendit de désespoir. On a de lui plusieurs trad.

d'ouvrages latins et grecs : celle de *Lucrece* en vers anglais, Oxford, 1682, in-8, est la plus estimée. Il a aussi donné une bonne édition de ce poète, Londres, 1694, in-8.

**CREKES**, peuple de l'Amérique. V. **CRISKS**.

**CREIL**, ch.-l. de c. (Oise), sur l'Oise, à 11 kil. N. E. de Senlis, et à 51 kil. de Paris; 3626 hab. Grande manufacture de faïence fine. Station du chemin de fer du Nord, avec embranchement sur St-Quentin et Beauvais. Aux env., pierres de taille. Anc. château où fut enfermé Charles VI.

**CRELIUS** (Jean), unitaire, disciple de Socin, né en 1590, près de Nuremberg, mort en 1633, fut pasteur à Cracovie et y répandit sa doctrine. Ses principaux ouvrages sont : *De uno Deo*, 1631; *Vindiciae pro religionis libertate*, 1637, trad. par Naigeon sous ce titre, *De la Tolérance* (1769). — Son fils, Christophe, et son petit-fils, Samuel, furent aussi de zélés unitaires : on a de ce dernier *Fides primorum Christianorum*, 1697.

**CRÈME** ou **CREMA**, *Forum Diuguntorum*? v. de Lombardie (Lodi), sur le Serio, à 40 kil. S. E. de Milan; 9000 hab. Évêché. Quelques édifices remarquables, cathédrale, palais épiscopal, etc. Soieries, dentelles, toiles, chapeaux; filatures de lin. Confitures renommées. Aux environs, lin magnifique. — Fondée en 570 par des fugitifs qui la cruaeté d'Alboin, roi des Lombards, avait éloignés de leurs demeures; prise en 1160 par Frédéric Barberousse et en 1796 par les Français, le lendemain de la prise de Lodi.

**CREMERA**,auj. la *Valea*, ruisseau d'Étrurie, tombait dans le Tibre après avoir passé à Veies. C'est sur ses bords que les 306 Fabiens périrent en combattant l'armée des Etrusques, 477 avant J.-C.

**CRÉMIEU**, *Crimiacum*, ch.-l. de c. (Isère), à 24 kil. N. O. de la Tour-du-Pin; 2000 h. Restes d'un château où résidaient les Dauphins du Viennois. Près de là est la célèbre grotte de la Balme. — **ÉDRI** de Crémieu. V. **ÉDRI**.

**CRÉMONE**, *Cremona*, v. de Lombardie, ch.-l. de délégation, à 65 k. S. E. de Milan, sur le Pô; 30 000 h. Évêché, collège, gymnase. La v. à 10 k. de tour; belle cathédrale et quelques églises remarquables, grande tour, plusieurs palais. Draps, étoffes de soie et de coton, chapeaux; fabrique de cordes musicales et de violons. Patrie d'Amati, de Guarneri, de Stradivarius et de Malpighi. — Crémone fut bâtie par les Gaulois, et reçut une colonie romaine l'an 191 av. J.-C. Octave partagea le territoire de cette ville entre les vétérans de ses armées pour la punir d'avoir embrassé le parti d'Antoine. C'est aux env. que se livra la fameuse bataille de Bédriac, en 69. Ensanglantée au III<sup>e</sup> s. par les querelles des Guelfes et des Gibelins, elle fut depuis réunie au duché de Milan. Elle fut prise en 1702 par les Impériaux, qui y firent prisonnier le maréchal de Villeroi. Les Français la prirent en 1696 et 1800; elle devint le ch.-l. du dép. du Haut-Pô. Elle fut en 1814 rendue à l'Autriche, qui la perdit en 1859 avec toute la Lombardie. — La délégation, entre celles de Brescia au N. et le duché de Parme au S., compte 185 000 hab.

**CREMONINI** (César), né à Cento, dans les États de l'Église, en 1550, enseigna la philosophie pendant 30 ans à Ferrare et à Padoue et mourut en 1631. Il professait les doctrines d'Aristote, d'Alexandre d'Aphrodisée et surtout d'Averroès, et prétendait que l'on ne peut par la seule raison démontrer l'immortalité de l'âme; ce qui le fit accusé de matérialisme et d'athéisme. Ses principaux ouvrages sont : *Diatyposis naturalis Aristotelicæ philosophiæ; De anima; De Sensibus et facultate appetitiva*.

**CREMUTUS** **CORDUS**. V. **CORDUS**.

**CRÉONDES**, nom primitif de la v. de Philippes.

**CRÉON**, prince thébain, fils de Ménéécée et frère de Jocaste, s'empara deux fois du trône de Thèbes : la 1<sup>re</sup> après la mort de Laïus, la 2<sup>e</sup> après celle d'Étéocle et de Polynice, et régna en tyran. Antigone ayant, malgré sa défense, enseveli son frère Poly-



nic, il la fit enterrer vive. Peu après, il fut tué par Thésée, qui lui avait déclaré la guerre pour avoir refusé de rendre les derniers devoirs aux guerriers morts devant Thèbes, vers 1250 av. J.-C. — Un autre Créon, fils de Sisyphe, fut roi de Corinthe et père de Créuse, qu'épousa Jason. V. CRÉUSE.

CRÉON, ch.-l. de cant. (Gironde), à 21 kil. S. E. de Bordeaux; 900 hab.

CRÉPIN et CRÉPINIEN (SS.). Ces deux frères vinrent de Rome annoncer le Christianisme dans les Gaules, et s'arrêtèrent à Soissons, où ils exercèrent le métier de cordonnier. Le préfet, n'ayant pu ébranler leur foi, leur fit trancher la tête vers l'an 287. La cathédrale de Soissons fut mise sous leur invocation. S. Crépin est le patron des cordonniers. On le fête le 25 oct.

CRÉPY, v. de France. V. CRESPIY.

CRÉQUI (maison de), anc. maison de France, originaire de l'Artois, tirait son nom du petit vge de Créquy près de Fruges (Pas-de-Calais). Elle remonte au 11<sup>e</sup> s. et s'est divisée en plusieurs branches, qui ont fourni plusieurs personnages distingués. La branche aînée, dite des sires de Créquy, se fonda en 1543 avec la maison de Blanchefort, d'où sont sortis les ducs de Créquy et les princes de Poix.

CRÉQUI (Jacques de), dit de *Heil y*, connu sous le nom de maréchal de Guyenne, commanda l'armée de Jean sans Peur, duc de Bourgogne, contre les Liégeois révoltés (1408); fut nommé en 1413 lieutenant général en Guyenne; s'opposa d'abord avec succès aux efforts des Anglais, mais fut fait prisonnier à Bordeaux. S'étant échappé des mains de l'ennemi, il assista à la bataille d'Azincourt (1415), fut pris de nouveau et mis à mort.

CRÉQUI (Charles de), prince de Poix, gouverneur du Dauphiné, pair et maréchal de France, défait les troupes d'Espagne au combat du Tésin en 1636, et fut tué devant le fort de Brème (Piémont) en 1638, à 60 ans. Il avait épousé successivement les deux filles du duc de Lesdiguières, Madeleine et Françoise de Bonne. — Son fils aîné, Ch. de Créquy, était ambassadeur à Rome en 1662; il y fut insulté par la garde corse du pape Alexandre VII qui tira sur son hôtel et blessa ses gens. Louis XIV exigea que le gouverneur de Rome, neveu du pape, vint en personne lui faire des excuses pour cette insulte et qu'une pyramide fût élevée à Rome en souvenir de la réparation. — Son 2<sup>e</sup> fils, François, duc de Lesdiguières, fut aussi maréchal, servit avec gloire sous Louis XIV en Flandre, en Alsace et en Lorraine, de 1667 à 1678, fut battu à Consrbruck en 1675, mais obtint plusieurs avantages dans les campagnes de 1677 et 1678 et prit Luxembourg en 1684. — Le fils de ce dernier, François, périt à Luzzara, en 1702.

CRÉQUI (Renée Caroline de Froulay, marquise de), femme célèbre par son esprit, née en 1714, morte en 1803, avait épousé en 1737 le marquis de Créquy, lieutenant général, qu'elle perdit dès 1741. Ses salons furent longtemps, et sous les régimes les plus différents, le rendez-vous de la bonne société; c'est ce qui a donné l'idée de publier, sous le titre de *Souvenirs de la marquise de Créquy* (1834-1836, 9 vol. in-8), des mémoires qui n'ont aucune authenticité: ils sont l'œuvre de M. de Courchant. Ed. Fournier a publié en 1856 de véritables *Lettres* de la marquise.

CRESCEANCE, *Crescentinus*, patrice romain, voulut, vers la fin du 5<sup>e</sup> s., rétablir la république à Rome. Elu consul et mis à la tête du gouvernement par le peuple en 972, il combattit plusieurs papes, emprisonna et fit étrangler Benoît VI, chassa de Rome Jean XVI et Grégoire V. L'empereur Othon III, venu d'Allemagne au secours de Grégoire V, enferma Cresceance dans le château St-Ange, où il fut bientôt forcé de capituler. Dès qu'Othon fut maître de sa personne, il le fit massacrer, malgré la capitulation. Stéphanie, femme de Cresceance, vengea sa mort en faisant périr Othon par le poison (1002).

CRESCENTINI (Girolamo), célèbre *soprano*, né

près d'Urbino en 1769, mort à Naples en 1846, débuta à Rome en 1788, chanta ensuite à Padoue, à Venise, à Milan, à Vienne et à Lisbonne, et excita un tel enthousiasme qu'on le surnomma *l'Orphée italien*. Il excellait surtout dans les opéras de *Giulio Sabino*, de *Romeo e Giulietta*, de *Scamiramide*. Napoléon l'attira en France: à la suite d'une représentation de *Romeo et Juliette*, où Crescentini avait arraché des larmes à tout l'auditoire, il le nomma chevalier de la Couronne de fer. En 1812, il fut appelé à Naples comme professeur de chant.

CRESCEMBENI (J. Marie), littérateur, né à Maccarata (Ancône) en 1663, mort en 1728, fonda en 1690 l'académie dite des *Arcades* ou plutôt des *Arcadiens*, qui avait pour but de ramener le bon goût et le naturel. Les membres de cette académie prenaient des noms tirés de la mythologie ou de l'histoire grecque: Crescimbéni prit celui d'*Alphésibée*. Il fut aimé de Clément XI et de Benoît XII, qui lui accordèrent des bénéfices lucratifs. On a de lui un volume de poésies, 1695, et un grand nombre d'ouvrages en prose, dont les plus estimés sont une *Histoire de la poésie vulgaire*, 1698, complétée depuis par ses *Commentaires*, et une *Histoire des Arcades*, 1708-27.

CRESPIONTE, roi de Messénie, est avec Aristodème et Temenus, un des Héraclides qui envahirent le Péloponèse (1190). V. MÉGARE.

CRESPI, nom de plusieurs peintres célèbres de Milan et de Bologne. J. B. Crespi, dit le *Cirano*, du lieu de sa naissance, né en 1557, mort en 1633, s'attacha au cardinal Frédl. Borromée et dirigea l'Académie de Milan. Ses tableaux les plus remarquables sont: le *Baptême de S. Augustin*; *S. Charles et S. Ambroise*; le *Rosaire*. — Daniel, son parent, né en 1590, à Milan, mort en 1630, de la peste, a laissé une *Déposition de Croix*, une *Lapidation de S. Etienne* et la *Vie de S. Bruno*, à la Chartreuse de Milan. — Joseph, dit *l'Espagnol*, à cause du costume qu'il avait adopté, né à Bologne en 1665, mort en 1747. Benoît XIV le nomma son peintre, et lui conféra le titre de comte palatin. On voit au musée de Paris son tableau de *la Maitresse d'école*. On admire aussi de lui le *Massacre des Innocents* et les *Sept Sacrements*. Ce peintre, original et facétieux, mêlait des scènes comiques aux sujets les plus sérieux.

CRESPIY-EN-LAONNAIS, v. jadis forte du dép. de l'Aisne, sur l'Aisne, à 9 k. N. O. de Laon; 1150 h. Un traité y fut conclu en 1514 entre François I et Charles-Quint: les deux souverains faisaient alliance contre les Turcs; François I renouait à ses prétentions sur l'Aragon, sur Naples, le comté de Flandre, l'Artois, etc.; Charles-Quint renouait au duché de Bourgogne et à ses dépendances. De plus, le duc d'Orléans, 2<sup>e</sup> fils de François I, devait épouser la fille de l'empereur ou la 2<sup>e</sup> fille de Ferdinand, roi des Romains, et recevoir en dot la Franche-Comté ou le duché de Milan.

CRESPIY-EN-VALENS, ch.-l. de cant. (Oise), à 23 kil. E. de Senlis; 2580 h. Tissus de coton, grosse toile, fil commun, dit *fil de Crespy*. Autrefois, place forte et capit. du Valois.

CREST, *Crista*, ch.-l. de c. (Drôme), à 39 k. O. de Die, sur la Drôme; 4983 hab. Lainages, étoffes de soie, de coton, filatures, tanneries. Commerce de truffes. Place forte au temps des Albigeois, démantelée en 1627. Crest a encore une tour qui servait de prison d'Etat. Cette place fut assiégée par Simon de Montfort dans la guerre des Albigeois.

CREST (la BERGÈRE DE). V. BERGÈRE.

CRESTIN (Guill. de Bois, dit), poète du 16<sup>e</sup> s., fut trésorier de la Ste-Chapelle à Vincennes, puis chantre de la Ste-Chapelle de Paris. On a de lui des *chants royaux*, loués par ses contemporains (Paris, 1527), et des *Chroniques en vers*, composées sur l'invitation de François I (ms. à la Bibliothèque impériale).

CRÉSUS, dernier roi de Lydie, de la race des Mermnades, célèbre par ses richesses, monta sur le trône vers l'an 559 av. J.-C. et partagea son règne

entre les plaisirs, la guerre et les arts. Il conquit la Pamphylie, la Mysie et la Phrygie jusqu'à l'Halys. Sa cour, à Sardes, était le rendez-vous des philosophes et des gens de lettres : Solon étant venu l'y visiter, Crésus lui montra avec orgueil ses trésors, ses palais, croyant éblouir le philosophe et vantant son bonheur ; mais Solon se contenta de lui dire : « N'appelons personne heureux avant sa mort. » En effet, Crésus ne jouit pas longtemps de son bonheur : s'étant allié avec Assyriens contre Cyrus, il fut battu à la bataille de Thymbrée, puis assiégé dans Sardes ; bientôt même la ville fut prise d'assaut (548), et Crésus fait prisonnier. Il fut conduit devant Cyrus, qui fit élever un bûcher pour l'y brûler. Alors, reconnaissant la vérité de ce que Solon lui avait dit, il s'écria : « O Solon, Solon ! » Cette parole, remarquée par Cyrus, lui sauva la vie : car, dès qu'il eut expliqué au vainqueur ce qui le faisait parler ainsi, Cyrus, frappé de l'instabilité des choses humaines, le fit retirer du bûcher. Il le garda auprès de lui et l'honora même de sa confiance.

**CRÈTE**, *Creta*,auj. *Candie*, grande île de la Méditerranée, située vis-à-vis de l'ouverture de la mer Égée, et traversée par le 35° degré lat. N. Elle passait jadis pour avoir cent villes : les principales étaient Cnosse, Cydon, Gortyne, etc. On y remarquait le mont Ida et le *labyrinthe*. Les habitants étaient de race mixte et se composaient d'indigènes, de Phéniciens et de Grecs, parmi lesquels les Doriens dominaient. Ils étaient habiles archers. Dès le xiv<sup>e</sup> siècle av. J.-C., cette île fut une grande puissance maritime. La Crète est encore célèbre par ses lois, que l'on attribuait à son roi Minos et dont celles de Lycurgue ne furent qu'une imitation. Primitivement, cette île fut gouvernée par des rois, au nombre desquels on compte Minos et Idoméne qui vivait au temps de la guerre de Troie. A une époque incertaine, elle s'érigea en république et confia le gouvernement de l'État à un sénat et à dix magistrats annuels. Cette république ne joua qu'un rôle peu marquant dans l'histoire de la Grèce. Ayant donné refuge aux pirates de Cilicie, elle fut attaquée par les Romains et fut soumise, l'an 66 av. J.-C., par Q. Metellus, dit de là *Creticus*. V. *CANDIE*.

**CRETEIL**, vge du dép. de la Seine, sur la Marne, à 11 kil. S. E. de Paris ; 1800 hab. Pierres de taille.

**CREULLY**, ch.-l. de cant. (Calvados), sur la Seule, à 16 kil. N. O. de Caen ; 1100 hab. Dentelle, voiles, moulins, château gothique.

**CREUS** (cap), *Aphrodisium promontorium*, puis *Crucis prom.*, cap de Catalogne, au N. E. de Roses, forme l'extrémité orientale des Pyrénées. On y voyait un temple de Vénus (en grec *Aphrodite*).

**CREUSE**, *Crosa*, riv., de France arrose les dép. de la Creuse et de l'Indre, passe à Felletin, Aubusson, Argenton, Leblanc, reçoit la Gartempe et se jette dans la Vienne après un cours de 260 kil.

**CREUSE** (dép. de la), entre ceux de l'Indre, du Cher, de la Corrèze, de la Hte-Vienne, de l'Allier et du Puy-de-Dôme ; 5322 kil. carr. ; 270055 hab. ; ch.-l., Guéret. Il est arrosé par la Creuse et la Gartempe. Il est formé de la ci-devant Hte-Marche et de quelques parties du Berry et du Limousin. Houille, granit, pierres de taille fines, terre à potier, mica, agarc pour amadou, etc. Sources minérales à Evaux. Étangs poissonneux. Sol maigre : seigle, sarrasin, etc., mais peu de blé ; pommes de terre, fruits, légumes ; point de vignes. Beaucoup de moutons, chèvres, porcs, abeilles ; on tire beaucoup de sangsues des étangs de la Souterraine. Usines à fer, tapis, papier, tanneries ; émigration annuelle d'ouvriers pour le bâtiment. — Ce dép. a 4 arr. (Guéret, Bourgneuf, Boussac, Aubusson). 25 cant. et 263 communes. Il appartient à la 21<sup>e</sup> division militaire, et dépend de la cour impériale et du diocèse de Limoges.

**CRÉUSE**, fille de Priam et 1<sup>e</sup> femme d'Énée, fut mère d'Ascagne. Elle se perdit en fuyant avec son mari pendant le sac de Troie. — Fille de Créon, roi

de Corinthe, épousa Jason après qu'il eut répudié Médée. La magicienne, pour se venger de Créuse, lui envoya, comme présent de noce, une boîte fatale d'où sortit, lorsqu'on l'ouvrit, une flamme qui la dévora, avec toute sa famille.

**CREUTZNACH**, v. des États prussiens (prov. Rhénane), sur la Nahe, à 30 kil. S. O. de Mayence ; 7100 hab. Fabriques de tabac, savon, sucre de betteraves ; tanneries, etc. Prise par les Français en 1644. — Au env., salines qui rendent par an 250 000 kilogr. de sel : elles appartiennent au grand-duc de Hesse-Darmstadt. Eaux thermales iodurées, connues dès 1478 et recommandées comme résolutives.

**CREUZÉ DE LESSER** (Aug.), littérateur, né à Paris en 1771, d'une famille de Châtelleraut, mort en 1839, fut, sous l'Empire et la Restauration, préfet de la Charente et de l'Hérault. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : trois poèmes héroïques, *Amadis*, *Roland*, et les *Chevaliers de la Table ronde*, 1813 ; des poèmes lyriques intitulés : *Odées*, les *Aventures du Cid* ou *recueil de Romances espagnols* ; des opéras-comiques, dont les plus connus sont *M. Des Chalumeaux* (1806) et le *Nouveau seigneur du village* (1813), des comédies, la *Revanche* et le *Secret du ménage* ; les *Annales d'une famille pendant 1800 ans*, 1834.

**CREUZER** (Fréd.), un des savants les plus distingués de l'Allemagne, né à Marbourg en 1771, m. en 1858, fut nommé professeur de philologie et d'histoire ancienne à Heidelberg (1854-58). Il publia à Leipsick de 1810 à 1812, en allemand, la *Symbolique et la Mythologie des peuples anciens* ; cet ouvrage, que M. Guigniaut a traduit en le refondant, rendit son nom célèbre par toute l'Europe, mais il souleva en Allemagne une vive polémique. On lui doit en outre un grand nombre de travaux éminents sur l'histoire et l'archéologie : *De l'Art historique chez les Grecs* (1802), *Dionysus, de verum bacchicorumque originibus* (1808), *Études sur les antiquités romaines* (1824), *De l'histoire et de l'archéologie romaines* (1836), ainsi que plusieurs éditions d'auteurs anciens, entre autres une édition magnifique de *Plotin*, imprimée à Oxford en 1835, 3 vol. in-4, dont malheureusement la correction n'égale pas la beauté. Il fit paraître en 1848 son autobiographie sous le titre de *Vie d'un vieux professeur*. Fr. Creuzer était membre de presque toutes les sociétés savantes et associé de l'Institut de France. M. Guigniaut a lu son *Éloge* à l'Acad. des Inscriptions.

**CREUZER**, compositeur. V. *KREUTZER*.

**CREUZOT (LE)**, gros bourg du dép. de Saône-et-Loire, à 1 kil. S. E. de Montcenis ; 14 500 hab. Il doit son existence à la création d'une vaste usine fondée en 1777 et qui contient cinq hauts fourneaux, une fonderie pour les canons et les gros ouvrages en fonte, des forges pour la construction de machines, des fabriques de cuivre laminé et de tôle ; et une vaste cristallerie, dont les produits rivalisent avec ceux de Bohême. Aux environs se trouve une grande mine de houille. Un chemin de fer fait communiquer le Creuzot avec le Canal du Centre.

**CREVANT**. V. *CRAVANT*.

**CRÈVECOEUR**, ch.-l. de cant. (Oise), à 40 kil. N. O. de Clermont ; 2310 hab. Serges, alépines, etc. Commerce de cidre, laine, grains, chevaux. — Il y a encore plusieurs autres villes de ce nom, notamment dans les dép. du Calvados et du Nord : cette dernière, située à 10 kil. S. de Cambrai, et que l'on croit être la même que *Vincy*, a donné son nom aux seigneurs de Crèvecœur.

**CRÈVECOEUR** (Phil. de), servit d'abord Charles le Téméraire, passa après sa mort au service de Louis XI (1477), auquel il livra Arras, Hesdin et Boulogne, perdit la bataille de Guinegate (1479), mais conquit plusieurs places en Flandre, notamment St-Omer et Téroüanne, fut fait maréchal en 1492, et signa la même année la paix d'Étaples avec l'Angleterre. Il mourut en 1494

**CREVELT**, v. murée de Prusse (prov. Rhénane), sur le Rhin, à 17 kil. N. O. de Dusseldorf; 30 000 h. Jolie ville. Industrie active : bleu de Prusse et produits chimiques; horlogerie; instruments de musique; manufactures de soieries et lainages. Beaux jardins dans la banlieue. Le duc de Brunswick vainquit à Crevelt en 1758 les Français commandés par le comte de Clermont.

**CREVIER** (J. B. Louis), historien, né à Paris en 1693, mort en 1765, était fils d'un ouvrier imprimeur. Il fut l'élève de Rollin, et devint professeur de rhétorique au collège de Beauvais. Il termina l'*Histoire romaine* de Rollin (il est l'auteur des vol. VIII à XVI), et la fit suivre d'une *Hist. des empereurs romains jusqu'à Constantin*, 1750, 6 vol. in-4. On lui doit aussi une *Histoire de l'Université de Paris*; une bonne édition de *Tite-Live*; une *Rhétorique française* estimée, et des *Remarques sur le Traité des études de Rollin*. Comme historien, cet auteur est exact et a plus d'ordre que Rollin, mais il lui est inférieur sous le rapport du style; il est sec et lourd.

**CRICHTON** (Jacques), gentilhomme écossais, né vers 1560, dans le comté de Perth, d'une famille alliée à celle des Stuarts, excellait dans tous les exercices de l'esprit et du corps, ce qui le fit surnommer l'*Admirable*. Il vint à Paris à 20 ans et tint au collège de Navarre une séance publique où il répondit à quiconque voulut disputer avec lui, en vers ou en prose, en 12 langues différentes (hébreu, arabe, grec, latin, espagnol, français, etc.), sur quelque science que ce fût. Le lendemain il partit dans un tournoi qui se donnait au Louvre, et y emporta la bague quinze fois de suite. Il visita l'Italie et résida à Mantoue, où il devint gouverneur de Vincent de Gonzague; celui-ci le tua, dit-on, par méprise, d'un coup d'épée, un jour de carnaval (1583). On a de Crichton: *Judicium de philosophia*; *Refutatio mathematica*; *Errores Aristotelis*; *Controversia oratoria*; *Arma an litera præstant* ? et quelques vers latins, qui ne justifient pas sa réputation.

**CRICKS**, *Creeks* en anglais, peuple indigène de l'Amérique du Nord, jadis très-puissant, et qui encore aujourd'hui forme une confédération fort nombreuse. Ils habitent des villes et des villages dans les vallées fertiles qui séparent l'État d'Alabama de celui de Géorgie, et se divisent en deux branches principales : 1<sup>o</sup> les *Criks supérieurs* ou proprement dits, qui occupent le Haut-Alabama; ils sont assez avancés en civilisation et ont des écoles; 2<sup>o</sup> les *Criks inférieurs* ou *Séminoles*, qui vivent dans les plaines traversées par le Flint; ils sont beaucoup moins civilisés que les précédents. Les Criks soutinrent de 1835 à 1839 une guerre sanglante contre les États-Unis.

**CRILLON**, en latin *Credulio* ou *Crillonium*, vge du dép. de Vaucluse, à 11 kil. N. E. de Carpentras; 550 hab. — Au XIII<sup>e</sup> siècle Crillon appartenait à des sires d'Astouard; ceux-ci le vendirent en 1536 à L. de Berton, aïeul du célèbre Crillon et issu de l'illustre famille des Balbes de Chieri en Piémont, qui était venu s'établir en France; les descendants de L. de Berton portèrent depuis le nom de Crillon. La seigneurie fut érigée en duché en 1725. — Il ne faut pas confondre ce duché avec un second duché de Crillon érigé au XVIII<sup>e</sup> siècle en faveur de François Félix de Crillon, issu d'une branche cadette de la même famille. V. ci-après François Félix de CRILLON.

**CRILLON** (Louis DES BALBES DE BERTON DE), l'un des plus grands capitaines du XVI<sup>e</sup> siècle, originaire de Piémont, né en 1541 à Murs en Provence, mort à Avignon en 1615, se distingua par sa valeur sous Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV, alla combattre à Lépante sous don Juan d'Autriche (1571), accompagna en Pologne le duc d'Anjou (Henri III), le défendit plus tard contre la Ligue, mais repoussa la proposition d'assassiner II. de Guise. Henri IV ne l'appela que le *brave Crillon*. On connaît le billet qu'il lui écrivit du champ de bataille d'Arques, où Crillon n'avait pu se trouver: « Pends-

toi, brave Crillon ! nous avons combattu à Arques, et tu n'y étais pas. » Il est le premier qui ait été nommé colonel général de l'infanterie française.

**CRILLON-MAHON** (Louis, duc de), né en 1718, se distingua dans la guerre de Sept ans; puis, se plaçant d'un passe-droit, il quitta le service de la France pour celui de l'Espagne, devint commandant général des armées espagnoles pendant les hostilités de 1780 entre l'Angleterre et l'Espagne, reprit sur les Anglais Mahon et l'île Minorque, et fut en récompense créé duc de Mahon. Il m. à Madrid en 1796. Il a laissé des *Mémoires*, Paris, 1791.

**CRILLON** (François Félix, duc de), 2<sup>e</sup> fils du préc., né en 1748, mort en 1820, fit écuyer en duché, sous le nom de Crillon, sa terre de Boufflers en Picardie. Il servit en Espagne sous son père, et se distingua à l'expédition de Minorque; fut député aux États généraux de 1789 par la noblesse du Beauvaisis, et forma chez lui une société d'amis de la Constitution qui fut le noyau du club des Feuillants. En 1792 il fut emprisonné, mais le 9 thermidor le sauva. En 1815 il fut créé pair de France.

**CRILLON-MAHON** (Louis Ant. François de Paule, duc de), grand d'Espagne, 3<sup>e</sup> fils du duc Louis, né en 1775, entra au service de l'Espagne en 1781, combattit en 1794 contre les troupes de la République française, fut fait prisonnier et dut à son nom d'être épargné et rendu à la liberté. Il retourna en Espagne et y fut chargé du gouvernement des provinces vasco-gaïques; mais, après l'abdication de Charles IV, il prêta serment au roi Joseph. Proscrit en 1814, il se réfugia en France, où il mourut en 1832.

**CRIM**, dite aussi *Staroi-Krim*, anc. capit. de la Crimée, à 70 kil. E. de Simféropol et à 22 kil. N. O. de Caffa, a donné son nom à la Crimée; c'est aujourd'hui une misérable bourgade de 600 maisons.

**CRIMÉE**, la *Chersonèse Taurique* des anc., presqu'île de la Russie d'Europe (Tauride), dans la mer Noire, a pour bornes au N. l'isthme de Pérékop, qui la joint au continent; env. 300 000 hab. Villes principales: Simféropol (ch.l.), Sébastopol, Eupatoria, Caffa, Iénikaleh, Batchi-Sarai, Karasou-bazar, Kertch. Sol très-fertile; excellents pâturages, où s'élevaient d'immenses troupeaux de chevaux, de bœufs, de moutons. Au midi, côtes qui produisent des vins estimés. — La Crimée, qui doit son nom actuel à la v. de *Crim*, fut habitée primitivement par les *Tauris*, d'où les Grecs l'appellèrent *Tauride* ou *Chersonèse Taurique*. Des Méséniens s'y établirent au VI<sup>e</sup> s. av. J.-C., y fondèrent plusieurs villes, entre autres Panticapée et Théodosie, et formèrent vers 480 av. J.-C. le petit roy. du Bosphore, qui plus tard fut soumis successivement par Mithridate, par les Romains, par les Alains, les Goths, les Huns et par les Hongrois, qui envahirent la Crimée à la fin du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère. Justinien les en expulsa au VI<sup>e</sup> s., mais en 679 les Khazars la soustrurent complètement. Après eux, la Crimée subit la domination des Petchénègues, des Polovtzes, en enfin celle des Tartares du Kaptchak, 1237. Sous ceux-ci, les Vénitiens et les Génois y formèrent quelques établissements, entre autres Caffa. En 1475, Mahomet II soumit la Crimée, en laissant le gouvernement à un khan tartare. Catherine II l'occupa en 1783, et se la fit céder par les Turcs en 1791. L'armée anglo-française l'envahit en 1854 et ne s'en retira qu'après la prise de Sébastopol.

**CRIMISE**, *Crimisus*, nom commun à deux rivières chez les anciens : la 1<sup>re</sup>, dans le Brutium, est aujourd'hui la *Lipuda*; elle arrosait une ville de Crimise (auj. *lo Ziro*); la 2<sup>e</sup> en Sicile (auj. *Fiume di Calata Bellota*), arrosait Ségeste; elle a son emb. sur la côte mérid. Timoléon vainquit les Carthaginois sur ses bords l'an 340 av. J.-C.

**CRIOU-MÉTOPON**, c.-à-d. *front de bétier*, cap de la Chersonèse Taurique, aujourd'hui *Karadjé-Bouroun*.

**CRINETOT-LESNEVAL**, ch.-l. de c. (Seine-Inf.), à 22 k. N. E. du Havre; 1 300 hab.

**CRISPUS** (Flav. Julius), fils de Constantin, fut

créé par lui César en 317, et remporta une victoire navale sur Licinius. Ce jeune prince inspira une passion coupable à Fausta, sa belle-mère; ayant repoussé ses offres, il fut accusé par cette princesse artificieuse d'avoir voulu la séduire. Constantin, trop crédule, le fit périr par le poison, 326.

**CRISSA**, v. de Phocide, au S. O. de Delphes, à 4 kil. de la mer dite de *Crissa* (partie N. du golfe de Corinthe), avait pour port *Cirra*. Les Crisséens ayant pillé le temple de Delphes, leur v. fut rasée par ordre des Amphictyons, 594 av. J.-C.

**CRITIAS**, le plus célèbre des trente tyrans établis dans Athènes après la prise de cette ville (404 av. J.-C.), était Athénien et avait été exilé de sa patrie. Il commit toutes sortes de cruautés et mit à mort un grand nombre de citoyens pour s'emparer de leurs biens. Thrasybulus étant venu, à la tête des exilés, attaquer les trente tyrans, Critias périt dans le combat. Il avait cultivé avec succès l'éloquence et la poésie, et avait suivi quelque temps les leçons de Socrate. Platon a donné le nom de *Critias* à un de ses dialogues, et a fait figurer ce personnage dans le *Timée*. Critias était poète : on a de lui quelques fragments, recueillis à Leipsick, 1827, et dans les *Poetae elegiaci* de Schneidewin, Götting., 1839.

**CRITICISME**. V. KANT.

**CRITOLAUS**, philosophe péripatéticien. Les Athéniens l'envoyèrent en ambassade à Rome avec Carnéade et Diogène, 155 av. J.-C.

**CRITON**, disciple et ami de Socrate, offrit à ce philosophe les moyens de sortir de prison, sans réussir à les lui faire accepter, et resta près de lui jusqu'à ses derniers moments. Il mourut vers l'an 380 av. J.-C., après avoir formé plusieurs disciples distingués. Platon a donné le nom de *Criton* à un dialogue qui a pour sujet le noble refus de Socrate. Ce philosophe avait composé lui-même des dialogues philosophiques qui ne nous sont pas parvenus.

**CROATIE**, *Liburnia*, région d'Europe, à l'E. N. E. du golfe de Venise, bornée à l'O. par l'Illyrie, à l'E. par l'Esclavonie et la Bosnie, est habitée par une population slave et est aujourd'hui partagée en deux parties, l'une à l'Autriche, l'autre à la Turquie :

**CROATIE AUTRICHIENNE**, entre la Hongrie au N., la Slavonie à l'E., la Bosnie au S., le gov. d'Illyrie à l'O. : env. 1 000 000 d'h. ; ch.-l., Agram. Elle se divise en *Croatie civile*, qui fait partie des pays hongrois et qui forme 3 gouvernements (Agram, Kreuz, Warasdin); et *Croatie militaire* ou *Banat de Croatie*. Pays montagneux; sol peu fertile, sauf au N. et à l'E.; forêts. Beaucoup de mines et de carrières. Industrie nulle, peu de commerce.

**CROATIE TURQUE**, région de la Turquie d'Europe, comprise dans l'eyalet de Bosnie, au N. de l'Herzégovine, entre la Verbasz et l'Unna, forme l'extrémité occid. de l'empire ottoman, et a pour villes principales Gradisca, Dubicza, Novi, Unnacc, etc.

La Croatie est formée de la partie de l'Illyrie à laquelle les Romains donnèrent les noms de *Liburnie*, puis de *Corbatie*. De 625 à 641 elle se constitua en roy. indépendant; mais elle fut obligée de reconnaître la suprématie de Charlemagne au VIII<sup>e</sup> siècle; elle se mit sous la protection des empereurs grecs au IX<sup>e</sup>, et finit par être conquise en grande partie par les Hongrois, de 1091 à 1102. Depuis ce temps la Croatie n'a point cessé d'être comprise dans le roy. de Hongrie : c'est à ce titre qu'elle passa sous la domination de l'Autriche. Une partie seulement fut conquise par les Turcs et resta sous la domination ottomane. Les Français ont possédé la Croatie autrichienne de 1809 à 1815. — Les Croates sont partie catholiques romains, partie Grecs orthodoxes. Ils font d'excellents soldats. A l'époque de la guerre de Trente ans, on appelait *Croates* des troupes de cavalerie légère analogues aux hussards. Dans la guerre de Sept ans, on donna le même nom à des corps francs d'infanterie légère.

**CROCLATONUM**, v. de Gaule, chez les Unelli, est

auj. *Valognes ou Turqueville*. — *Crociatonorum portus* serait *Barnevillle*.

**CROCODILOPOLIS**, v. d'Égypte, la même qu'Ar-sinoë d'Heptanomide, aujourd'hui *Medinet-el-Fayoum*. — Autre v. d'Égypte, la même qu'*Athribis*, aujourd'hui *Athrib*.

**CROCOQ**, ch.-l. de c. (Creuse), à 19 kil. S. E. d'Aubusson; 500 hab. Jadis fortifié. On prétend que ce village donna son nom aux *Croquoans*, paysans du Périgord et du Quercy, qui s'insurgèrent en 1592 : c'est à Crocqu qu'aurait commencé le mouvement.

**CROIA**, *Eribea*, v. forte de Turquie (Roumélie), dans l'anc. Albanie, à 68 kil. S. E. de Scutari, sur une colline. Env. 6000 hab. Patrie de Scanderbeg.

**CROISADES**. On donne spécialement ce nom à plusieurs expéditions qui, depuis 1036 jusqu'en 1270, furent entreprises, sous les auspices du Saint-Siège, par différents rois et seigneurs de l'Europe, dans le but de chasser les Infidèles des saints lieux. Tous ceux qui prenaient part à ces expéditions portaient sur leurs vêtements une croix rouge : d'où le nom de *Croisés*. On compte généralement 8 croisades. La 1<sup>re</sup> eut lieu de 1096 à 1100, sous le pontificat d'Urban II : prêchée par Pierre l'Ermite, puis par Urban lui-même, elle eut pour chefs Godefroy de Bouillon, Eustache et Baudouin, ses frères; Hugues de Vermandois, Robert II, duc de Normandie, Boëmond, prince de Tarente, Tancred, son neveu, et Raymond de Toulouse. Les faits les plus importants de l'expédition sont la bataille de Dorylée (1097), où les Musulmans furent entièrement défaits; la prise de Nicée, d'Édesse (1097), d'Antioche (1098) et celle de Jérusalem (1099). Les Croisés formèrent à Jérusalem un roy. chrétien, dont ils déléguèrent la couronne à Godefroy de Bouillon; et dans les villes voisines plusieurs principautés, où régnerent les autres chefs des croisés. — La 2<sup>e</sup> croisade, de 1147 à 1149, entreprise sous le pontificat d'Eugène III, et prêchée par S. Bernard, eut pour chefs Louis VII, roi de France, et Conrad, empereur d'Allemagne (1147). Ces deux princes n'éprouvèrent que des revers. Ils étaient cependant sur le point de prendre Damas (1148), lorsque la discorde se mit entre les seigneurs de leurs armées, et les contraignit à revenir en Europe. — La 3<sup>e</sup> croisade, de 1189 à 1193, fut entreprise sous le pontificat de Clément III, et prêchée par Guillaume, archevêque de Tyr. Il s'agissait de reconquérir Jérusalem, retombée au pouvoir des Infidèles en 1187. Trois souverains partirent avec de nombreuses armées pour la Terre-Sainte : Philippe-Auguste, roi de France, Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, et Frédéric-Barberousse, empereur d'Allemagne. Mais le succès ne répondit point à l'espérance générale : l'armée de Frédéric fut presque entièrement détruite en Asie, et lui-même il périt en Cilicie (1190); les deux autres princes s'emparèrent de St Jean-d'Acre, mais, une fâcheuse rivalité s'étant établie entre eux, Philippe revint bientôt en France (1191), et tout le courage de Richard n'aboutit qu'à obtenir de Saladin une trêve de 3 ans. — La 4<sup>e</sup> croisade, de 1202 à 1204, prêchée par Foulques de Neuilly sous le pontificat d'Innocent III, fut dirigée par Baudouin IX, comte de Flandre, Villehardouin, sénéchal de Champagne, Boniface II, marquis de Montferrat, et Henri Dandolo, doge de Venise. L'armée des chrétiens n'alla pas plus loin que Constantinople. Elle en chassa d'abord l'usurpateur Alexis l'Ange (1203), et plaça sur le trône Alexis le Jeune; l'année suivante, elle reprit Constantinople sur un nouvel usurpateur, Ducas Murtzuphle, mais cette fois ses chefs se partagèrent l'empire grec : Baudouin eut le titre d'empereur; les Vénitiens s'emparèrent des plus belles stations maritimes. — La 5<sup>e</sup> croisade, entreprise sous le pontificat d'Honorius III (1217-1221); eut pour chefs Jean de Brienne, roi titulaire de Jérusalem, et André, roi de Hongrie. André fut rappelé dans ses États par la révolte de ses magnats; Jean de Brienne prit Damiette, qu'il fut bientôt forcé de rendre. — La 6<sup>e</sup> croisade, de 1228 à 1229, fut accomplie

sous le pontificat de Grégoire IX, par l'empereur Frédéric II. Le sultan Méhélin lui céda Jérusalem sans combat. — Les deux dernières croisades furent entreprises par S. Louis, roi de France : l'une, de 1248 à 1254, sous le pontificat d'Innocent IV ; l'autre, de 1268 à 1270, sous le pontificat de Clément IV. La 1<sup>re</sup> (79) fut dirigée contre l'Égypte : le roi de France prit Damiette, et remporta même un avantage à la Massoue (1250) ; mais, la peste s'étant mise dans son armée, il fut contraint de reculer devant l'ennemi, et fut lui-même fait prisonnier. Il racheta chèrement sa liberté, passa 4 ans en Palestine, occupé à fortifier quelques places, et revint en France en 1254, après la mort de la reine Blanche, sa mère, qu'il avait instituée régente. — Dans la 8<sup>e</sup> croisade (1270), S. Louis était accompagné de ses 3 fils et du prince Édouard d'Angleterre ; il se dirigea sur Tunis, espérant, disent quelques historiens, convertir le maître de cette v., Mohammed Mostanser ; mais, à peine arrivé sous les murs de Tunis, il fut enlevé par une maladie contagieuse. Charles d'Anjou, son frère, qui était venu le rejoindre, se mit à la tête des troupes, remporta quelques avantages et revint en France après avoir forcé Mohammed à payer les frais de la guerre. — Après cette dernière expédition, les colonies chrétiennes qui avaient été établies en Orient par les Croisés ne tardèrent point à être détruites, et la Palestine retomba tout entière sous le joug musulman. — Une foule d'ouvrages ont été publiés sur ces expéditions ; l'ouvrage français le plus estimé est celui de Michaud, Paris, 1811-22, 7 vol. in 8., sous le titre d'*Histoire des Croisades*. Mills, auteur anglais, a présenté un tableau abrégé des Croisades, qui a été trad. par Paul Tily, 3 vol. in-8. 1825-35. L'Académie des inscriptions publie le *Recueil des historiens* (originaux) *des Croisades*.

On a étendu le nom de croisades à plusieurs expéditions dirigées contre les hérétiques, et particulièrement à la guerre contre les Albigeois.

**CROISIC** (LE), ch.-l. de cant. (Loire-Inf.) à 40 kil. O. de Savenay ; 2471 h. Jetée d'un kil. de long, phare dit la *Tour du Four*. École d'hydrographie. Patrie de P. Bouguer. Pêche de sardines.

**CROISILLIS**, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 10 kil. S. E. d'Arras ; 950 hab.

**CROISSANT**, symbole de l'empire turc, paraît avoir appartenu de toute antiquité à la v. de Byzance. — Sélim III ferma un ordre dit du *Croissant*, destiné aux chrétiens qui auraient rendu des services à l'empire ; il avait pour insigne un croissant d'argent. L'amiral anglais Nelson en fut décoré le premier (1799).

**CROIX DE FER** (Ordre de la), ordre prussien, fondé en 1813 par Frédéric-Guillaume III, a pour insigne une croix en fer fondu, avec le chiffre du roi suspendu à un ruban noir liséré de blanc.

**CROIX DE SEP** (Ordre de la). V. CRÉZINO.

**CROIX-ROUSSE** (LA), v. au dép. du Rhône, contiguë à Lyon, dont elle forme un des faubourgs ; 17 934 h. Elle est surtout habitée par les ouvriers.

**CROMARTY**, v. et port d'Écosse, ch.-l. d'un comté de même nom, à 20 kil. N. E. d'Inverness ; 3000 h. Construction de petits bâtiments. — Le comté est fort petit et ne compte que 12 000 hab. ; il se compose de divers morceaux enclavés dans le comté de Ross.

**CROMAZIANO** (Agatopisto). V. RONAFEDÉ.

**CROMFORD**, v. d'Angleterre (Derby), à 20 kil. N. E. de Derby ; 1800 h. Filatures. C'est là que fut établie la première *mull-jenny* d'Arkwright.

**CROMWELL** (Olivier), *protecteur* d'Angleterre, né en 1599 dans le comté de Huntingdon, d'une famille assez distinguée, mort en 1658, entra de bonne heure dans la secte des *Puritains*, où il puisa l'esprit d'intolérance. Persécuté comme dissident, il allait s'embarquer pour l'Amérique quand un ordre du roi interdit le départ. Député par l'Université de Cambridge au *long-parlement* (1640), il s'y fit remarquer par ses déclamations contre le papisme et la royauté. Lorsque la guerre entre le roi et le Parle-

ment s'engagea, Cromwell leva un régiment à ses frais ; il se signala par son habileté et sa bravoure, mais aussi par ses cruautés. Nommé, peu de temps après, lieutenant général de cavalerie, il décida le succès des combats de Marston-Moor (1644) et de Naseby (1645), qui amenèrent la ruine du parti royaliste et les infortunes de Charles I. Dès cette époque, Cromwell songea à remplir le premier rôle. Il sut se concilier l'esprit de cavalerie ; et comme dans le Parlement il se trouvait bien des gens qui semblaient deviner son ambition et s'y opposer, il arma ce corps, c.-à-d. qu'il en classa à main armée les membres suspects. Avec les hommes sûrs qui y restaient, il fit condamner à mort le malheureux Charles (1649), et proclamer la république. Quatre ans après, il fut reconnu chef de l'État sous le nom de *protecteur*. Depuis ce moment, Cromwell régna en souverain absolu. Du reste, son administration fut des plus prospères ; il enleva la Jamaïque aux Espagnols, et abassa la marine hollandaise ; au dedans il acheva la réduction de l'Irlande et de l'Écosse ; il fit réviser les lois, rempli les tribunaux d'hommes intégrés et éclairés, et fit fleurir le commerce. Presque toutes les puissances reconnurent son autorité et recherchèrent son alliance. Cromwell dut ses succès à une profonde hypocrisie, autant qu'à son habile politique, à son courage et à son infatigable activité. *L'histoire de Cromwell* a été écrite par Guaguinet, 1641, par M. Villemain, 1819, et par M. Guizot, 1854. V. Hugo a fait un drame de *Cromwell*. — Son fils, Richard Cromwell, fut reconnu pour son successeur au *protectorat* ; mais, d'un caractère faible, il ne conserva l'autorité que quelques mois. Il abdiqua en 1659, à la suite de quelques troubles et à la nouvelle de l'approche de Charles II, et vécut depuis dans une retraite absolue jusqu'à sa mort, arrivée en 1712.

**CRONSTADT**, v. et port militaire de la Russie (gouvt. de St-Petersbourg), à 27 kil. O. de St-Petersbourg, sur le golfe de Finlande ; 40 000 hab., dont 10 000 marins. Place forte ; trois ports, dont un marchand ; forts, batteries, arsenaux, beau canal, bassin ; immenses chantiers de construction. Cronstadt est la résidence de l'amirauté russe. — Fondée par Pierre le Grand en 1710. Placée à l'embouchure du golfe de Finlande n'offre plus qu'un passage fort étroit, elle est le boulevard de Saint-Petersbourg ; elle est défendue du côté de la mer par un fort nommé *Cronschloß*. Inondée en 1824 ; bloquée en 1854 par la flotte anglo-française.

**CRONSTADT** ou BRASSOW, v. des États autrichiens (Transylvanie), ch.-l. d'un district de même nom, à 170 kil. E. S. E. de Klausenbourg ; 35 000 hab. Évêchés luthérien et catholique, couvents, gymnases. Tannerie s. Grand commerce avec la Valachie.

**CROQUANTS**, nom sous lequel on désignait autrefois les *villains*. On le donne spécialement dans l'histoire aux paysans de la Guyenne qui se révoltèrent sous Henri IV et Louis XIII, et qui furent soumis en 1636 par le duc d'Épernon, Bern. de La Valette. On ne s'accordait pas sur l'origine de ce nom. V. CROQU.

**CROSENE** (CROTONOIS DE). V. TIRIOUX.

**CROSTOLO**, riv. du duché de Modène, naît à 22 k. S. de Beggio et tombe dans le Pô, à l'O. et près de Castalla. Elle avait donné son nom à un dép. du roy. d'Italie, qui avait pour ch.-l. Reggio.

**CROTONE**,auj. *Cotrone*, v. de la Grande-Grèce, dans le Bruttium, sur la mer, près du promontoire *Lacinium*, était célèbre par la mollesse de ses mœurs. Pythagore eut la gloire de les réformer, et d'y voir ses préceptes mis en pratique. Crotone donna naissance à l'athlète Milon. — Fondée par une colonie achéenne à peu près à la même époque que Rome ; ravagée par Pyrrhus, prise par Annibal, et bientôt après par les Romains qui y envoyèrent une colonie (194 av. J.-C.).

**CROTOY** (LE), petite v. de la Somme, à 25 kil. N. O. d'Abbeville, près de l'emb. de la Somme ; 1200 h. Restes d'un château fort où Jeanne d'Arc fut enfermée en 1431.

**CRÓUSAZ** (Pierre de), né à Lausanne en 1663, m. en 1750, d'une famille protestante, d'abord pasteur et professeur de philosophie à Lausanne, enseigna depuis 1724 les mathématiques à Groningue. et fut gouverneur du prince Frédéric de Hesse-Cassel. On a de lui : *Logique*, Amst., 1712; *Traité du Beau*, 1715; *Examen du Pyrrhonisme*, 1733; *Traité de l'Esprit humain*, 1741. Partisan de Descartes, il combattit Bayle, Leibnitz et Wolf.

**CROY** ou **croüy** (maison de), anc. et illustre maison, que l'on fait descendre d'André III, roi de Hongrie (1290-1301), a pris son nom du village de Croy (Somme), qu'Henri IV érigea en duché, l'an 1598, en faveur de Charles de Croy, duc d'Aerschoot. Cette famille figure depuis 500 ans dans l'histoire : elle a fourni deux cardinaux, l'un, archevêque de Tolède (1517), l'autre, archevêque de Rouen, 1823-1844; cinq évêques, un maréchal de France, plusieurs maréchaux de l'empire d'Allemagne, un grand nombre de généraux, d'ambassadeurs, de ministres, et 28 chevaliers de la Toison-d'Or. Elle se divise en deux branches qui s'attribuent pour chefs les deux fils d'André III : l'aînée, établie en Dauphiné, est dite de *Croy-Chanel*, et la cadette, établie en Picardie, est dite de *Croy-Solre*. Cette dernière s'est subdivisée en plusieurs branches : 1<sup>es</sup> sires de Croy-et-de-Renty, éteints en 1612; 2<sup>es</sup> les marquis d'Havré, éteints en 1700; 3<sup>es</sup> les comtes de Rœux, éteints en 1585; 4<sup>es</sup> les princes de Croy et du St-Empire, éteints en 1702 en la personne de Charles-Eugène, généralissime des armées russes, mort en Livonie prisonnier de Charles XII; 5<sup>es</sup> les princes de Chimay, éteints en 1521; 6<sup>es</sup> les princes de Solre et de Mœurs, devenus branche aînée en 1767, par l'extinction des précédents; 7<sup>es</sup> les ducs d'Havré-et-de-Croy, connus surtout dans ces derniers temps et qui se sont éteints de nos jours. On conteste au Croy-Chanel leur descendance.

**CROY-SOLRE** (Emmanuel, prince de), né en 1718, maréchal de France, gouverneur général de la Picardie, mort en 1787, employa une partie de sa fortune à la restauration du port de Dunkerque et des fortifications de Calais, et laissa son nom à la *Tour de Croy* près de Calais. Il a publié : *Mémoires sur le passage par le Nord*, 1782.

**CROY** (Aug. Phil. Louis Emmanuel, duc de), prince de l'empire et grand d'Espagne, né en 1765, mort en 1822, émigra, obtint, en échange de biens qu'il avait perdus, la seigneurie de Dülmen en Westphalie, reentra en France en 1814 et fut nommé pair.

**CROY** (Guillaume de), seigneur de Chièvres, précepteur de Charles-Quint. V. CHÈVRES.

**CROYA**, v. d'Albanie. V. CROÏA.

**CROYDON**, v. d'Angleterre (Surrey), à 16 kil. S. de Londres, à 33 kil. N. E. de Guildford, sur le canal de ce nom; 16 500 hab. École militaire. Ancien palais des archevêques de Cantorbéry, où l'on a depuis établi une fabrique d'impressions sur calicots. Papeterie, blanchisserie de coton.

**CROYLAND** ou **CROWLAND**, v. d'Angleterre (Lincoln), à 12 kil. N. E. de Pétterborough; 2716 hab. Ruines d'une célèbre abbaye, fondée vers 664. On connaît sous le nom de *Chronique de Croyland* une histoire de l'abbaye, précieuse pour les temps écoulés du VIII<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle.

**CROZAT** (Antoine), marquis du Châtel, riche financier, obtint en 1712 le privilège du commerce de la Louisiane et fit de grands établissements dans cette colonie. C'est pour sa fille que l'abbé Le François rédigea la géographie élémentaire connue sous le nom de *Géographie de Crozat*. — Crozat (Joseph Antoine), fils du préc., amateur éclairé, forma une riche collection de tableaux, dessins et pierres gravées. Il publia en 1729 un recueil de gravures représentant les tableaux de sa collection, avec une notice sur les peintres. Cette publication fut continuée (1740) par Basan et Mariette.

**CROZAT** (canal de). V. ST-QUENTIN (canal de).

**CROZON**, ch.-l. de cant. (Finistère), à 17 kil. S.

de Brest; 840 hab. Monuments druidiques, grottes curieuses dans le voisinage.

**CRUKSIANK** (Guillaume), anatomiste, né à Édimbourg en 1746, mort à Londres en 1800, fut l'élève de W. Hunter. On a de lui l'*Anatomie des vaisseaux absorbants*, Londres, 1786, trad. par Petit-Radel, 1787, l'ouvrage le plus exact sur ce sujet. Cruikshank fut aussi savant physicien et chimiste.

**CRUSCA** (Académie DELLA). V. ACADEMIE.

**CRUSIUS** (Martin), savant helléniste, né en 1526 à Bamberg, mort en 1607, enseigna la morale et le grec à Tubingue, et fut un des premiers à introduire en Allemagne l'étude de la langue grecque. On lui doit entre autres publications : *Grammatica græca cum latina congruens*. Bâle, 1563; *Poetarum græcorum libri duo, cum vers. lat.*, 1567; *Turco-Græcæ libri VIII*, 1584; *Annales suevicæ*, 1594; des commentaires sur *Démotène*, sur *Homère*, etc.

**CRUSTUS** (Christian Aug.), professeur de philosophie et de théologie à Leipsick, né en 1712, mort en 1775, disciple de Rudiger et adversaire de Wolff, a écrit entre autres ouvrages : *Esquisses des vérités essentielles de la raison*, Leipsick, 1745; une *Logique*, 1747, et un traité de *Philosophie morale*, 1767, qui a joui d'une grande autorité : il y donne pour base à la morale la volonté arbitraire de Dieu. Il appuyait également la certitude sur la véridité divine.

**CRUSSOL** (famille de), anc. maison du Languedoc, portait d'abord le nom de Bastel, et prit au XI<sup>e</sup> s. celui de Crussol, d'une baronnie située dans le Vivarais, près de Valence. Elle s'est divisée en plusieurs branches : 1<sup>o</sup> les barons de Crussol, depuis ducs d'Uzès, parmi lesquels on remarque : Jacques de Crussol, duc d'Uzès, mort en 1584, maréchal de France; il combattit d'abord parmi les Protestants, défendit Montpellier et prit Nîmes; puis, ayant été fait prisonnier à Moncontour, il reentra dans le parti catholique et commanda l'armée royale en Languedoc; — François Charles, comte d'Uzès, qui se distingua à Fleurus, à Steinkerke, à Nerwinde, fut gouverneur d'Oléron et de Landrecies, et mourut en 1736; — 2<sup>o</sup> les marquis de Crussol et de Montausier; — 3<sup>o</sup> les marquis de Florensac; — 4<sup>o</sup> les comtes d'Amboise et d'Aubijoux, etc.

**CRUSTUMERIUM**,auj. *Marcigliano Vecchio*, v. de Latium, à 20 kil. N. E. de Rome, sur l'Allia.

**CRUZEIRO** (Ordre du), ordre créé au Brésil en 1822 par l'empereur Pedro I, a pour insigne une croix à rayons, entourée de feuilles de cacaoïer et de caféier, et surmontée de la couronne d'or du Brésil; au milieu on lit : *Bene merentium præmium*. Le ruban est bleu de ciel.

**CRUZY-LE-CIATEL**, ch.-l. de cant. (Yonne), à 18 kil. E. de Tonnerre; 1250 hab. Verrieres, truffes.

**CSABA**, grand b. de Hongrie (comitat de Bekes), à 10 k. S. de Bekes; 20 187 h. Jardins, arbres fruitiers.

**CSANAD**, comitat de Hongrie, entre ceux d'Arad et de Csongrad; 72 000 h. Il a pour ch.-l. Mako, bien qu'il tire son nom d'un bourg de Czanad (2000 h.).

**CSERNA**, riv. de Hongrie, sort du mont Uzso en Transylvanie, sépare la Hongrie de la Valachie, et tombe dans le Danube entre les deux Orsova.

**CSICK**, district de Transylvanie (Pays des Szeklers), borné au N. par celui de Bistriz, à l'E. par l'Moldave; 138 723 hab. Riche mine de cuivre.

**CSONGRAD**, comitat de Hongrie (cercle au delà de la Theiss), entre ceux de Pesth, Hevesch, Bekes, Csanad, Toronthal, Bacs, la Grande et la Petite Cumanie; 80 kil. sur 4; 152 000 h.; ch.-l., Szegedin.

**CTESIAS**, médecin et historien grec, de la famille des Asclépiades, né à Cnide, se rendit en Perse vers 416 av. J.-C., résida 17 ans comme médecin à la cour d'Artaxerxès-Mnémon, et écrivit une *Histoire de la Perse et de l'Inde*. Il ne reste de cet ouvrage que des fragments et des extraits faits par Photius; on les trouve souvent à la suite d'Hérodote; Larcher les a joints à sa traduction. Bæhr en a donné une éd. séparée, Francfort-sur-le-Mein, 1824. Ils se

trouvent aussi dans les *Historicor. fragm.* de la *Biblioth. grecque* de MM. Didot. Ctésias s'accorde peu avec Hérodote et paraît mériter moins de foi.

**CTÉSIBIUS**, mécanicien d'Alexandrie, qui florissait env. 130 av. J.-C., a inventé la pompe à pirante et foulante qui porte son nom, un orgue hydraulique, une clepsydre à rouages. Il fut le maître ou peut-être le père de Héron.

**CTÉSIPHON**, v. de Babylonie, au N., sur la r. g. du Tigre, à 4 kil. de son confluent avec le Délas, et assez près de Séleucie; elle a été bâtie par les rois parthes, dont elle fut la résidence d'hiver. Ville puissante et riche sous les Parthes; sa prospérité porta un coup fatal à Séleucie. Elle fut prise par Trajan et par Vénus. Les débris des deux villes ont servi à bâtir la v. actuelle de Bagdad; ce qu'il en reste se nomme *Al-Maddain*, c.-à-d. *les villes*.

**CTÉSIPHON**, Athénien, fit décerner à Démosthène une couronne d'or pour prix de ses services. Eschine, jaloux, lui intenta une accusation pour ce fait, et Démosthène se chargea de le défendre: c'est à cette occasion qu'il prononça le *Pro Corona*.

**CUBA**, la plus grande île des Grandes Antilles, surnommée la *Reine des Antilles*, au S. de la Floride, au N. de la Jamaïque et d'Haïti. Elle est de forme longitudinale, a 1150 kil. de l'E. à l'O. et env. 170 de large: 1 400 000 h., dont le tiers d'esclaves; capit., La Havane. Climat chaud et sec, sujet à la fièvre jaune. L'île de Cuba appartient à l'Espagne; elle est, avec Porto-Rico, tout ce qui reste à cette puissance de ses vastes possessions en Amérique. Elle forme une capitainerie générale et se divise en 3 dép.: le dép. occidental (ch.-l., La Havane), le dép. du centre (Puerto-Principe), le dép. oriental (Santiago-de-Cuba). Elle a un archevêché (à Santiago) et un évêché (à la Havane). L'île de Cuba est hérissée de montagnes qui courent dans toute sa longueur; le Rio-Cauto, le Rio-de-Guines, l'AY ou Rio-de-Negros sont ses principales rivières. Baies et ports en grand nombre; plusieurs chemins de fer. Superbes forêts, fertilité admirable près des côtes: on y trouve en abondance toutes les productions de la zone torride, ainsi que des mines d'or, de fer, d'aimant, de cuivre, etc. — Cuba fut découverte en 1492, par Colomb, et devint dès lors province de l'Espagne. En 1660 et en 1762 les Anglais la prirent et la ravagèrent; elle fut rendue en 1763 aux Espagnols, qui la possèdent encore aujourd'hui; mais cette possession est menacée de suivre le sort des autres colonies espagnoles ou d'être absorbée par les États-Unis, qui la convoitent depuis longtemps. Déjà des flibustiers américains, conduits par le général Lopez, l'ont envahie, quoique sans succès, en 1850 et 1851.

**CUBAGUA**, île de la mer des Antilles, entre l'île Marguerite et la côte de Cumana, appartient au Vénézuëla: 15 kil. de tour. Elle est inculte; on y faisait jadis la pêche des perles.

**CUBIÈRES** (L. Pierre, marquis de), né en 1747, à Roquemaure (Gard), mort en 1821, était écuyer de Louis XVI et lui resta dévoué au milieu de ses malheurs. Il n'émigra pas et échappa cependant aux massacres de la Révolution. Il consacra ses loisirs aux sciences et aux lettres, et écrivit une *Histoire des coquillages de mer*, 1799, in-4. Il a aussi composé des poésies et des comédies, entre autres le *Charlatan*.

**CUBIÈRES** (Michel, chevalier de), frère du préc., né en 1752, mort en 1820, est connu sous les noms de Palméaux et de Dorat-Cubières, nom qu'il prit parce qu'il avait eu Dorat pour maître. Il écrivit de petits vers pour les *Almanachs* et les *Étrennes lyriques* du temps, et composa une foule de pièces de théâtre et d'écrits de circonstance. Partisan exalté de la Révolution, il fut secrétaire de la Commune et prononça un *Éloge de Marat*. Il fut l'amant de Fanny de Beauharnais et coopéra, avec Dorat, aux écrits que publia cette femme d'esprit.

**CUBZAC**, bourg du dép. de la Gironde, sur la r. dr. de la Dordogne, à 20 kil. N. E. de Bordeaux et à

2 kil. S. de St-André-de-Cubzac: 1000 h. On y passait la Dordogne dans un bac. On y a élevé en 1840 un pont suspendu, qui est un des ouvrages les plus hardis de ce genre.

**CUCUSE**, *Cucusus*, anj. *Coscan*, v. de Cappadoce, en Cataonie. S. Jean-Chrysostôme y fut exilé.

**CUDWORTH** (Ralph ou Rodolphe), philosophe anglais, né à Aller (Somerset) en 1617, mort en 1688, fut d'abord recteur ou ministre d'une petite paroisse, devint en 1615 professeur d'hébreu à Cambridge, et en 1654 principal du collège du Christ dans la même université. On a de lui: *le Vrai système intellectuel de l'Univers*, 1678, et *l'Immutabilité des idées morales*, 1731, contre Hobbes. Il a laissé manuscrits plusieurs traités qui devaient compléter le *Système intellectuel*. Cudworth fit revivre les idées ou types primitifs de Platon, et prétendit que ce philosophe avait connu les livres de Moïse; il imagina, pour expliquer la formation des corps, des *natures plastiques* (formatrices), forces aveugles qui étaient chargées d'assembler et d'organiser les parties de la matière inerte, et qui n'étaient que les instruments de l'intelligence suprême. Il faisait de ces *natures plastiques* des êtres distincts de l'âme et du corps, et s'en servait comme de *médiateurs* pour expliquer l'action réciproque des deux substances. Les deux ouvr. de Cudworth ont été trad. de l'anglais en latin par Mosheim; ils sont à l'*Index* à Rome. — La fille de Cudworth, lady Masham, fut une femme très-distinguée. Elle était l'amie de Locke, qui passa chez elle les dernières années de sa vie.

**CUENÇA**, *Conca*, v. d'Espagne, ch.-l. d'intendance, à 124 kil. S. E. de Madrid; 9000 hab. Evêché. Rues tortueuses; quelques beaux édifices. Beaucoup de miel et de cire. Patrie de Molina. — Cuença appartenait longtemps aux Maures; elle fut apportée en dot par Zayde, fille du roi maure de Séville, au roi de Castille Alphonse VI (1072). Perdue par ce prince, elle fut reprise par Alph. IX en 1177, et depuis ce temps elle est restée aux rois chrétiens. — L'intendance de Cuença, formée de la partie orient. de la Nouv.-Castille, se trouve entre Valladolid, Burgos, Soria, Guadalajara, Tolède, Avila. Elle a 160 kil. du N. au S. et 140 de l'E. à l'O.: 353 000 hab.

**CUENÇA**, v. de la République de l'Équateur, ch.-l. de la prov. de Cuença et du dép. d'Assuay, par 86° 34' long. O., 2° 53' lat. S.; 30 000 hab. Evêché, couvent des Jésuites, collège et séminaire. Assez belle ville. Raffineries de sucre; fromages, confitures estimées, mine de cuivre et de mercure. Cuença est située à 2550<sup>m</sup> au-dessus du niveau de la mer.

**CUERS**, ch.-l. de c. (Var), à 17 kil. N. E. de Toulon; 5600 hab. Vins, câpres, huile d'olive, figues.

**CUICULUM**, v. de Numidie, anj. *Djimitah*.

**CUISEAUX**, ch.-l. de c. (Saône-et-Loire), à 19 k. S. E. de Louhans; 1700 h. Jadis fortifié.

**CUISERY**, ch.-l. de c. (Saône-et-Loire), à 21 kil. S. O. de Louhans, sur la Seine; 1650 hab.

**CUJAS** (Jacques), fameux jurisconsulte, né à Toulouse en 1520 ou 1522, mort à Bourges en 1590. Méconnu dans sa ville natale, il la quitta pour toujours. Il enseigna, avec un succès extraordinaire, à Cahors, à Bourges, à Valence, à Paris, le droit ancien et moderne, civil et canonique. Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, l'attira à Turin, et lui donna les plus grandes marques de son estime. Il revint ensuite se fixer à Bourges, où il eut un nombre prodigieux d'écolliers; il ne se contentait pas de les instruire, mais il les assistait souvent de sa propre bourse. Cujas a été longtemps l'oracle des jurisconsultes: aucun n'a pénétré plus avant dans la connaissance et l'explication des lois romaines, et aucun n'a écrit la langue latine avec plus de pureté. Ses *Œuvres*, qui consistent principalement en *Commentaires sur le Corpus juris*, ont eu plusieurs éditions: la meilleure est celle de Fabrot, Paris, 1658, réimprim. à Venise, 1758, 10 vol. in-fol., et à Prato, 1836-47, 13 vol. in-8. Sa vie a été écrite par Scévole de Ste-Marthe, Papyre-

Masson et Berryat-St-Prix. Toulouse lui a érigé une statue en 1850.

**CUJAVIE**, région de l'anc. Pologne, comprenait ce qui depuis forma le palatinat de Brzesc, celui d'I-novraclaw et le pays de Dobrzin. Elle fit d'abord partie de la principauté de Mazovie, érigée vers 1206 en faveur de Conrad, fils de Casimir II; mais elle en fut détachée ensuite et forma un duché particulier, dont les limites varièrent. Réunie plus tard au duché de Mazovie, elle revint à la couronne de Pologne en 1526. On donne le nom d'évêché de Cujavie à l'évêché de Wladislaw, parce que, primitivement, le siège de cet évêché fut à Krouswica en Cujavie.

**CULARO**, v. de la Narbonnaise,auj. *Grenoble*.

**CULIACAN**, v. du Mexique (Sonora-et-Cinaloa), sur le Culiacan, qui tombe dans le golfe de Californie, à 175 kil. S. E. de Cinaloa; 10000 h. Évêché.

**CULLEN** (W.), médecin écossais, né en 1712, m. en 1790, professa avec la plus grande distinction la médecine et la chimie à Glasgow, puis à Edimbourg; attaquait la doctrine médicale de Boërhaave, qui régnait alors, et y substitua une doctrine nouvelle dans laquelle il attribuait le principal rôle au système nerveux, que son prédécesseur avait trop négligé. Il rendit aussi de grands services à la physiologie et surtout à la nosologie, dans laquelle il introduisit une classification méthodique. Ses ouvrages principaux sont : *Physiology*, 1785; *Practice of physic*, 1787; *Synopsis nosologica methodica*, 1772; *A treatise of the Materia medica*, 1789, qui tous ont été trad. par Bosquillon.

**CULLODEN-MOOR**, bruyère d'Écosse (Inverness), à 16 k. S. O. de Naïrn. Il s'y livra en 1746 une bataille décisive où les Jacobites, commandés par Charles-Édouard, furent défaits par le duc de Cumberland.

**CULM**, v. des États prussiens (Prusse), à 53 k. S. O. de Marienwerder; 5300 hab. Évêché (dont le titulaire réside à Culmsee, située à 10 k. S. E.), séminaire, école de cadets. La ville fut fondée en 1230 par les Chevaliers teutoniques.

**CULM**, bourg de Bohême (Leutmeritz), à 12 kil. N. E. de Teplitz. Vandamme y fut battu en 1813.

**CULMBACH**, v. de Bavière (Haut-Mein), à 24 kil. N. O. de Bayreuth; 3700 h. Station de chemin de fer. Incendée par les Hussites (1430). Patrie du graveur Schœn (Martin).

**CULMBACH** (Principauté de), la même que celle de Bayreuth. V. *BAYREUTH*.

**CULOZ**, commune du dép. de l'Ain, sur la r. dr. du Rhône, à 5 k. S. de Seyssel et à 14 k. N. E. de Belley, sur la frontière de Suisse; 1200 h. Station; pont qui relie les chemins de fer français et suisses.

**CUMANA**, v. et port du Vénézuëla, ch.-l. de la prov. de Cumana et du dép. de Maturin, à l'embouchure du Manzanarès; 10000 h. Rade vaste et sûre. Climat sain, mais très-chaud. Ville forte et commerçante. Cumana est exposée à de fréquents tremblements de terre. Fondée en 1523 par les Espagnols. — La prov. a 55 000 hab. environ.

**CUMANIE** (GRANDE), district de Hongrie, dans le cercle en deçà de la Theiss, entre les comitats d'Hevesch, Szaboltsch, Bekes; 1086 k. carrés; 60 500 h. en 1825; ch.-l., Kardzag-Uj-Szallas. — **CUMANIE** (PETITE), district de Hongrie, dans le cercle en deçà du Danube, entre les comitats de Bacs, Csongrad, Hevesch et Pesth; 80000 hab.; ch.-l., Felegyhaza. — La Grande et la Petite Cumanie prennent leur nom d'un corps de Cumans (V. ci-après) qui était venu s'établir en Hongrie dans les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Les rois de Hongrie leur concédèrent des terres en récompense de leurs services et pour prix de leur conversion au Christianisme.

**CUMANS** ou **COMANS**, dits aussi *Uzes* et *Polontzes*, peuple de la Sarmatie européenne, était probablement une tribu des Alains et tirait son nom du Cuma ou Kouma, il. qui se jette dans la mer Caspienne. En 888, on voit les Cumans établis entre le Volga et l'Oural, pays dont ils avaient chassé les Petchéné-

gues. Au XI<sup>e</sup> siècle, ils se répandirent entre le Dnieper, le Tanais, le Volga et l'Aïk. Au XII<sup>e</sup>, la plus grande partie d'entre eux passa en Hongrie, où ils s'établirent dans le pays appelé depuis *Cumanie*.

**CUMBERLAND**, *Cumbria*, comté d'Angleterre, dans l'angle N. O., sur la mer d'Irlande, et limitrophe de l'Écosse: 115 k. sur 65; 180 000 hab.; ch.-l. Carlisle. Sol varié, mont. (de 300 à 1000<sup>m</sup>), sites pittoresques; climat sain, mais humide. Mines de plomb, de houille, carrières de pierres à chaux; très-peu d'industrie. Au N. s'étend l'ancien mur d'Adrien. Le pays tire son nom des Cimbres (*Cumbri* ou *Cimbri*), ses anciens habitants. — Le nom de Cumberland est très-commun aux États-Unis et dans les possessions anglaises de l'Amérique du Nord; ainsi il est porté : 1<sup>o</sup> par plusieurs comtés des États-Unis; — 2<sup>o</sup> par une riv. qui arrose les États de Kentucky et de Tennessee, passe par Nashville, et se jette dans l'Ohio, r. g., après un cours de 800 k.; — 3<sup>o</sup> par une chaîne de mont. qui sort de la branche occidentale des monts Alleghany et s'étend de 35° à 37° lat. N., formant au N. E. la limite entre le Kentucky et la Virginie; — 4<sup>o</sup> par une v. du Maryland, capit. du comté d'Alleghany, au confluent du Potomac et du Will's Creek, à 200 kil. N. O. de Baltimore; — 5<sup>o</sup> par une région de la Nouv.-Bretagne, à l'O. du détroit de Davis.

**CUMBERLAND** (Richard), moraliste, né à Londres en 1632, mort en 1718, fut longtemps ministre d'une petite paroisse, et devint en 1691 évêque de Peterborough. Il publia en 1672, sous le titre *De legibus Naturæ*, un traité où il établit, contre Hobbes, qu'il y a une morale naturelle, indépendante des conventions des hommes. Cet estimable ouvrage a été trad. en français par Barbeyrac, 1744. Cumberland a aussi donné un *Essai sur les poids et mesures des Juifs*, 1686; une trad. des *fragments de Sanctionathon*, 1720, et un livre sur *l'Origine des plus anc. peuples*, 1724. — Richard C., son arrière petit-fils, 1732-1811, s'est fait connaître comme littérateur, et a donné plusieurs pièces de théâtre, entre autres, *les Frères et l'Américain*, qui eurent du succès.

**CUMBERLAND** (Will. Aug., duc de), 3<sup>e</sup> fils de George II, né en 1721, mort en 1765, battu à Culloden (1746) le prétendant Charles-Édouard et ruina par cette victoire toutes ses espérances. Il fut moins heureux contre les Français: déjà, en 1745, il avait perdu la bataille de Fontenoy; il se fit encore battre à Lawfeld (1747), puis à Hastenbeck (1757), et fut forcé, après cette dernière défaite, de signer la convention de Kloster-Seven. Il cessa depuis de commander.

**CUME** ou **CYME**, v. d'Asie-Mineure (Éolie), sur le golfe de Cumes (auj. *golfe de Sandarli*), entre les emb. du Caique et de l'Hermsus. Patrie d'Hésiode. C'est une des villes qui se disputaient la naissance d'Homère.

**CUME** ou **CUMES**, *Cumæ*, v. de Campanie, sur la côte, au N. de Naples, fondée vers 1130 av. J.-C., par deux colonies venues, l'une de la Cume d'Éolie, l'autre de Chalcis en Eubée, passait pour être le séjour d'une sibylle, qui, selon la Fable, conduisit Enée aux Enfers, et qui vendit à Tarquin les livres sibyllins. Cumes eut pour colonies Neapolis (Naples) et Zancle ou Messine. En 419 av. J.-C. elle fut prise par les Campaniens, à qui les Romains l'enlevèrent. Il ne reste de cette ville que des ruines informes.

**CUNAXA**, vge de la Mésopotamie mérid., près de l'Euphrate, à 130 k. N. O. de Babylone, est célèbre par la victoire qu'Artaxerce II y remporta sur Cyrus le Jeune, son frère; celui-ci y périt (401 av. J.-C.).

**CUNDINAMARCA**, un des dép. de la Nouv.-Grenade, dans la partie supérieure de la vallée de la Magdalena; 620 000 h.; ch.-l., Santa-Fé-de-Bogota. Traversé par une chaîne des Andes et couvert de forêts habitées par des tribus sauvages.

**CUNÉGONDE** (Ste), impératrice, fille de Sigefroi, premier comte de Luxembourg, épousa Henri, duc de Bavière et empereur après Othon III. Elle fonda plusieurs monastères, et, après la mort de son



époux (1024), se retira dans l'un d'eux près de Cassel, où elle mourut en 1040. On la fête le 3 mars.

**CUNEO**, nom italien de *Coni*.

**CUNERSDORF**, village du Brandebourg, près de Francfort-sur-l'Oder, à 60 k. O. de Berlin. Frédéric le Grand, roi de Prusse, y fut battu en 1759 par les Russes et les Autrichiens.

**CUNEUS**, c.-à-d. *le coin*, l'angle, région mérid. de la Lusitanie, à l'angle S. O., entre l'*Anas* (Guadiana) et le promontoire *Sacrum* (cap St-Vincent), forme auj. l'*Algarve*.

**CUNIBERT**, dit le *Pieur*, roi des Lombards, fut d'abord associé à son père Pertharite en 678, lui succéda en 687, et fut détrôné en 690 par Alachis, duc de Trente et de Brescia; mais bientôt après, rappelé par les vœux de ses sujets, il chassa Alachis et reprit ses États. Il régna en paix jusqu'à sa mort, en 700.

**CUNLHAT**, ch.-l. de c. (Puy-de-Dôme), à 20 kil. N. O. d'Ambert; 3000 hab. Camelots, serge.

**CUNNINGHAM** (Allan), poète écossais, 1784-1842, avait d'abord été maçon. Il attira l'attention et gagna la protection de Walter Scott par quelques chants tirés des légendes populaires, et obtint bientôt la faveur du public. Parmi ses poésies on cite : *Sir Marmaduke Maxwell* et les *Traditions des paysans d'Angleterre et d'Écosse*, 1822. *The Maid of Elvar*, 1832, on a aussi de lui une *Histoire des peintres et graveurs anglais* et une *Hist. de la littérature anglaise*.

**CUPAR**, v. d'Écosse, ch.-l. du comté de Fife, sur l'Élen, à 42 k. N. E. d'Edimbourg; 6500 h. Imprimerie d'où sont sorties des éditions remarquables.

**CUPAR-ANGUS**, v. d'Écosse, sur le Tay, partie dans le comté de Perth, partie dans celui de Forfar, à 22 k. N. E. de Perth; 2600 h. Restes d'un camp romain et d'une abbaye de Cisterciens fondée en 1163.

**CUPIDON**, dieu de l'amour, fils de Jupiter ou de Mars et de Vénus. On le représentait sous la figure d'un enfant nu et aveugle ou les yeux couverts d'un bandeau, l'air malin, armé d'un arc et d'un carquois rempli de flèches; on lui donnait des ailes, pour marquer l'inconstance de l'amour. Il fut l'aimant de Psyché. — Quelques-uns distinguent *Cupidon*, dieu du désir, de l'Amour proprement dit, l'*Éros* des Grecs.

**CUQ-TOULZA**, ch.-l. de c. (Tarn), à 20 k. S. E. de Lavaur; 1000 hab.

**CURAÇAO**, une des îles Antilles, près des côtes de la Nouv.-Grenade, par 70° 50' long. O., 12° lat. N.; 85 kil. sur 20; 15 000 hab. (dont 4000 blancs). Lieux princ. : Willemstadt et Curaçao. Au N., rochers arides et escarpés; quelques plaines fertiles; on y cultive le maïs, la muscade, la canne à sucre, l'orange; on y fait la liqueur connue sous le nom de *curaçao*. L'île de Curaçao appartient à la Hollande; elle forme avec les îles environnantes (Aruba ou Oruba, Bonair et Aves) le gouvt de Curaçao. Occupée par les Espagnols en 1527, elle leur fut enlevée en 1634 par les Hollandais; prise par les Anglais en 1798 et 1806, elle fut rendue en 1814.

**CURAUDAU** (Fr. René), pharmacien et chimiste, né à Séz en 1765, mort en 1813, vint se fixer à Paris, fut un des membres les plus actifs de la Société d'encouragement et fit un grand nombre d'applications utiles de la science. Il perfectionna la fabrication du savon, de l'alun artificiel, du sucre de betterave, le blanchissage à la vapeur et publia en 1806 un traité estimé sur ce mode de blanchissage.

**CURÉE** (J. Fr.), représentant du peuple, né à St-André près de Lodève, en 1765, mort en 1835, fut député à l'Assemblée législative, à la Convention et au Conseil des Cinq-Cents, se rallia à Bonaparte et applaudit au 18 brumaire, fut nommé tribun et proposa le 1<sup>er</sup> Établissement de l'Empire (1804). Il fut appelé au Sénat en 1807 et privé de tout emploi en 1814.

**CURES**, auj. *Correse*, anc. v. des Sabins, à 10 k. N. E. de Rome, était la capit. d'un petit État sabin, le plus redoutable de ceux qui firent la guerre à Romulus, mais qui fut absorbé dans Rome de 742 à 737 av. J.-C. Les habitants de Cures étaient appelés

*Quirites*; après leur translation à Rome les Romains prirent eux-mêmes ce nom.

**CURÈTES**, êtres mythologiques qui, avec les Corymbantes, gardèrent Jupiter encore à la mamelle dans une grotte de l'île de Crète, en formant autour de son berceau des danses armées et des chœurs bruyants, pour qu'on ne pût entendre ses cris. On en fait aussi des ministres du culte de Cybèle et de Jupiter, qui paraissent se confondre avec les Dactyles. Quelques savants prétendent que les Curètes étaient un peuple particulier, sorti de Phrygie et de Phénicie, qu'ils vinrent à la suite de Deucalion en Phocide et en Thessalie, d'où ils se répandirent en Eubée, dans le Péloponèse et la Crète. Ayant apporté avec eux des connaissances utiles et des inventions ingénieuses, ils furent regardés comme des êtres surnaturels.

**CURIA RHETORUM**, v. de Rhétie, auj. *Coire*.

**CURIACES**. V. HORACES.

**CURIE**, *curia*, une des divisions du peuple romain. Il y avait 30 curies, 10 par tribu. Chaque curie avait à sa tête un prêtre qui présidait aux sacrifices sous le nom de *curion*. Il y avait en outre un *grand curion*, auquel tous les chefs des curies particulières étaient subordonnés, et qui était élu par toutes les curies réunies. On ne convoquait guère les curies que pour l'élection du grand curion, pour les adoptions, la ratification de quelque testament, etc. On y votait à la majorité des voix individuelles, tandis que, dans les assemblées par centuries, on comptait par centuries, mode qui offrait plus d'avantage à la noblesse. — On nommait aussi *curies* les édifices où se tenaient les assemblées soit civiles soit religieuses, et particulièrement les lieux des réunions du sénat; il y avait 3 *curies sénatoriales*, l'*Hostilia* (dite depuis *Julia*), la *Pompeia* et l'*Octavia*.

**CURION**, dignité romaine. V. CURIE.

**CURION** (C. Scribonius), tribun du peuple en 49 av. J.-C., avait d'abord suivi le parti de Pompée. Gagné par César, il se mit à la tête d'une armée dévouée à celui-ci et chassa Caton de Sicile; mais il fut battu en Afrique par un lieutenant de Juba et périt dans le combat, sur les bords du Bagradas (48). C'était un homme débauché et perdu de dettes.

**CURIOSOLITES**, peuple de la Gaule (Lyonnaine 3<sup>e</sup>), à l'E. des *Osismii*, habitait dans les dép. des Côtes-du-Nord et d'Ille-et-Vilaine. la v. actuelle de *Corseul* et ses environs, entre Dinan et Lamballe.

**CURIOSOPITES**, nom que l'on a confondu à tort avec *Curiosolites*, désigne, à partir du v<sup>e</sup> s., la ville et l'évêché de Quimper-Corentin.

**CURISCHE-HAFF**, c.-à-d. *hâvre de Courlande*, lagune de la Prusse orientale, au N. E. de Königsberg, est formée par le Niémen à son emb.; elle est unie à la mer Baltique par le détroit de Tief et séparée de cette mer par la *Curische-Nehrung*, péninsule sablonneuse de 88 kil. de long.

**CURIUS DENTATUS** (Manius), Romain célèbre par sa frugalité et son désintéressement, trois fois consul, vainquit les Samnites, les Sabins, les Lucaniens; battit Pyrrhus près de Tarente, l'an 275 av. J.-C., et jouit deux fois des honneurs du triomphe. Chargé de distribuer les terres conquises aux citoyens pauvres, il en donna quatre arpents à chacun, et n'en voulut pas garder davantage pour lui. Les ambassadeurs des Samnites étant venus le trouver dans sa modeste retraite et lui offrant de l'or pour le séduire, il leur répondit que, quand on savait se passer d'or, on commandait à ceux qui en possédaient.

**CUROPALATE** (de *cura palatii*, soin du palais), dignité de la cour de Constantinople. C'était sans doute d'abord l'intendant du palais, mais ce titre devint bientôt purement honorifique; il était le premier après ceux de *césar* et de *noobilissime*. Il était porté d'ordinaire par les parents de l'empereur.

**CURRAN** (J. Philpot), avocat irlandais, né près de Cork en 1750, mort en 1818, acquit par son talent et son patriotisme une grande réputation; fut nommé en 1781 membre de la Chambre des Com-

munies irlandaise, et devint sous la vice-royauté du duc de Bedford greffier de la chancellerie (*master of rolls*). Il défendit en toute occasion les droits de ses compatriotes, et se fit remarquer par cette éloquence fougueuse et imagée qui semble propre aux Irlandais. On a publié en 1805 un recueil de ses discours. Son fils a écrit sa *Vie*, Londres, 1819.

**CURRIE** (Jacq.), médecin écossais, né en 1756, mort en 1805, a constaté par des expériences exactes l'utilité de l'eau froide dans les maladies et consigné ses observations dans un livre intitulé : *Résultats des effets médicaux par l'eau froide*, 1797.

**CURSOLAIRE** (îles), *Echinades*, îles de la Grèce, dans le golfe de Patras, presque désertes. C'est près de là que se livra la bataille dite de *Lépan*.

**CURTUIS** (M.), jeune Romain qui se dévoua aux dieux infernaux pour sa patrie. Un large gouffre s'étant ouvert au milieu du Forum, et l'oracle ayant déclaré qu'il ne se refermerait que lorsque Rome y aurait jeté ce qu'elle avait de plus précieux, Curtius, déjà à célébrer par ses exploits, se précipita tout armé dans l'abîme : le gouffre, dit-on, se ferma aussitôt (360 av. J.-C.).

**CURZOLA**, *Corcyra Nigra*, île de la mer Adriatique, sur la côte de Dalmatie, à 2 kil. de la presqu'île de Sabioncello : 44 kil. sur 9 ; 6000 hab. Elle a pour ch.-l. une petite v. de même nom, sur la côte E. ; 1500 hab. Evêché. A l'Autriche.

**CUSA** (NICOLAS de). V. NICOLAS.

**CUSCO**, v. de l'Amérique mérid. V. CUSCO.

**CUSSET**, ch.-l. de cant. (Allier), à 18 kil. S. O. de La Palisse ; 4200 hab. Tribunal, collège. Jadis fortifié. Fabriques de vases imitant les *Alcazaras*.

**CUSTINE** (Adam Phil., comte de), né à Metz en 1740, se distingua dans la guerre de Sept ans et dans celle d'Amérique, et fut nommé, à son retour en France, maréchal de camp et gouverneur de Toulon. En 1789 il fut député aux États généraux par la noblesse de Lorraine, et figura constamment dans les rangs de l'opposition. En 1792 il fut mis à la tête de l'armée du Rhin, et s'empara de Spire, Worms, Mayence et Francfort ; mais il fut ensuite repoussé par les Prussiens et obligé d'abandonner les deux dernières places. Il fut alors envoyé à l'armée du Nord ; mais il ne fit qu'y paraître. Accusé de n'avoir pas fait ce qu'il aurait dû pour défendre Mayence, il fut appelé à Paris, condamné par la Convention, et conduit au supplice le 28 août 1793. Custine était un bon officier, mais un général médiocre. On lui a aussi reproché son intempérance et une excessive sévérité. — Son petit-fils, Astolphe, marquis de C., 1793-1857, s'est fait connaître comme voyageur. Il visita l'Angleterre, l'Écosse, la Suisse, l'Italie, l'Espagne, la Russie, et publia ses observations sur ces divers pays dans des *Voyages* qui sont remarquables par l'exactitude des descriptions et la franchise des jugements, mais qui à cause de cela même ont donné lieu à plus d'une réclamation.

**CUSTOZZA**, bourg de Vénétie, à 3 kil. de Vérone. Le général autrichien Radetzky y défit le roi de Sardaigne, Charles-Albert, le 25 juillet 1848.

**CUSTRIN**, v. des États prussiens (Brandebourg), à 36 kil. N. E. de Francfort-sur-l'Oder et la Wartha, au milieu de marais ; 4700 hab. Place très-forte. Jadis ch.-l. de la Nouvelle-Marche de Brandebourg. Détruite par les Russes en 1758, mais rebâtie depuis plus régulièrement. Les Français l'ont occupée de 1806 à 1814.

**CUTHBERT** (lord). V. COLLINGWOOD.

**CUTHÉENS**. V. KUTHÉENS.

**CUVELIER** de TRYE (J. G. Aug.), auteur dramatique, surnommé le *Crébillon du mélodrame*, né en 1766 à Boulogne-sur-Mer. mort en 1824, suivit d'abord la carrière militaire, puis se consacra au théâtre et fut le rival de Guilbert de Pixérécourt. Il donna, de 1793 à 1824, un nombre prodigieux de mélodrames, de drames, de pantomimes, etc., dont plusieurs eurent un grand succès : ce nombre ne s'élève

pas à moins de 110. On remarque entre autres *La Fille sauvage*, *la Main de Fer*, *la Fille mendicante*, *Jean Sbogar*, *les Machabées*, *la Mort de Kléber*.

**CUVIER** (George), célèbre naturaliste, qu'on a nommé *l'Aristote* du XIX<sup>e</sup> siècle, né en 1769 à Montbéliard. d'une famille protestante, mort à Paris en 1832. Après avoir étudié au collège de Montbéliard, puis à l'Académie Caroline de Stuttgart, où il acquit la connaissance de la langue et de la littérature allemandes, il fut chargé d'une éducation en Normandie. Tout en remplissant les devoirs de sa profession, il se livrait à l'étude de l'histoire naturelle. Ses talents ayant été appréciés par Tessier, savant agronome, qui eut occasion de le voir dans sa retraite, il fut appelé à Paris en 1795, se fit bientôt remarquer, soit par ses cours, soit par ses écrits, et fut nommé successivement professeur d'histoire naturelle aux écoles centrales, suppléant de la chaire d'anatomie comparée au Muséum, professeur au Collège de France, membre de l'Institut (1796), puis secrétaire perpétuel de la section des sciences (1803). Il fut en outre admis peu après à l'Académie française. Plus tard, il devint inspecteur des études, conseiller et chancelier de l'Université (1808), et remplit plusieurs fois les fonctions de grand maître : il profita de cette position pour favoriser l'enseignement de l'histoire et des sciences. Nommé en 1814 conseiller d'État, puis président du comité de l'intérieur, il se signala dans cette nouvelle carrière par une haute capacité, mais il se montra trop complaisant pour le pouvoir, et consentit à se charger de soutenir à la tribune des mesures impopulaires. Il fut élevé à la pairie en 1831. Comme naturaliste, Cuvier a rendu de grands services : il a donné à la zoologie une classification naturelle qui lui manquait ; il a fait faire à l'anatomie comparée un pas immense en reconnaissant qu'il existe entre tous les organes d'un même animal une subordination telle que de la connaissance d'un seul organe on peut déduire celle de tous les autres : c'est ce qu'il appelait la *loi de la corrélation des formes*. A la faveur de cette loi, il a pu créer pour ainsi dire un monde nouveau : ayant établi par de nombreuses observations qu'il a dû exister à la surface du globe des animaux et des végétaux qui ont disparu aujourd'hui, il est parvenu à reconstruire ces êtres dont il reste à peine quelques débris informes et à les classer méthodiquement. Enfin il a donné à la géologie de nouvelles bases, en fournissant les moyens de déterminer l'ancienneté des couches terrestres par la nature des débris qu'elles renferment. Ses principaux ouvrages sont : *Leçons d'anatomie comparée*, 5 vol. in-8, 1800-1805, ouvrage capital, qui obtint en 1810 un des prix décennaux ; *le Règne animal distribué d'après son organisation*, 4 vol. in-8, 1816, plusieurs fois imprimé ; *Recherches sur les ossements fossiles*, précédées d'un *Discours sur les révolutions du globe*, 5 v. in-8, 1812 et 1824, plusieurs fois réimprimées ; *Histoire naturelle des poissons*, 2 vol. in-8, 1828 (continué par Valenciennes). On a en outre de lui un *Rapport sur les progrès des sciences naturelles depuis 1789 jusqu'en 1808* ; un *Recueil d'Éloges historiques*, ainsi qu'une foule de mémoires, donnés aux sociétés savantes, aux journaux scientifiques, et d'articles dans le *Dictionnaire des sciences naturelles* et la *Biographie universelle*. On doit à M. Flourens une excellente *Histoire des travaux de G. Cuvier*, 1841 et 1845.

**CUVIER** (Frédéric), frère du préc., né en 1773, mort à Strasbourg en 1838, était directeur en chef de la Ménagerie du Roi, inspecteur général des études, et membre de l'Académie des sciences. Il a publié, avec Geoffroy St-Hilaire, l'*Histoire naturelle des Mammifères* (1819-1828), et a fourni d'excellents articles au *Dictionnaire des sciences naturelles*, aux *Annales du Muséum*. On cite avec éloge ses recherches sur l'instinct et l'intelligence des animaux.

**CUXHAVEN**, vge de la république de Hambourg, à 90 kil. N. O. de Hambourg, à l'emb. de l'Elbe ;

1000 hab. Port sûr; phare. Bains de mer, pêche. Bateaux à vapeur pour l'Angleterre, etc.

**CUYABA**, v. du Brésil (Mato-Grosso), ch.-l. de Comarque, sur la Cuyaba, à 280 kil. E. de Villabella; 10 000 hab. Anc. évêché. Aux env., mines d'or.

**CUYP** (Albert), peintre hollandais, né à Dordrecht en 1605, mort en 1683, exerçait le métier de brasseur pour vivre et peignait par goût. Il réussit dans le paysage, dans les vues de routes couvertes de voitures, des fleuves et des mers sillonnées par des navires. Pour les effets de soleil et de lune, il égale Claude Lorrain. Le Louvre possède 6 de ses tableaux.

**CUZCO**, v. du Pérou, jadis capit. de la monarchie des Incas, auj. ch.-l. du dép. de Cuzco, à 650 k. E. de Lima; 50 000 hab., dont 15 000 Indiens. Evêché, université, 3 collèges. Cuzco était regardée par les Péruviens comme une ville sacrée. On y admirait un magnifique temple du Soleil, l'un des plus vastes et des plus riches qui aient existé sur l'emplacement duquel s'est élevé le couvent des Dominicains, le palais des Incas, la citadelle, qui avait 3 murailles, la demeure des Vierges du Soleil. De Cuzco partaient deux célèbres chaussées de plus de 2000 k. de long, qui conduisaient toutes deux à Quito, l'une par les mont., l'autre par le plat pays. Cuzco fut fondée vers 1050; Pizarre la prit en 1533, et battit sous ses murs Almagro en 1538. Patrie de Garcilaso de La Vega (l'*Inca*). — Le dép., situé à l'E. et au S. de celui d'Yacucho, et sur les confins du Brésil, a pour villes principales (outre Cuzco) Abancay, Tinta, Urubamba.

**CYANAÈS** ou **SYMPLEGADES** (îles), *Cyaneæ insulæ*, écueils placés à l'entrée du détroit de Constantinople, étaient fameux chez les anciens. Les poètes disent qu'ils s'écartaient, puis se rapprochaient pour arrêter ou briser les vaisseaux, et qu'ils perdirent cette propriété lorsque le navire *Argo* leur fut franchis.

**CYAXARE**, roi des Mèdes (655-595 av. J.-C.), fils et successeur de Phraorte, repoussa les Scythes Cimmériens, qui avaient envahi ses États, fit la guerre aux Assyriens, détruisit Ninive (625), battit Alyate, roi de Lydie, et poussa ses conquêtes au delà du fleuve Halys. Il eut pour successeur Astyage.

**CYAXARE II**, fils d'Astyage, régna, selon Xénophon, de 560 à 536; il confia le commandement de ses armées à Cyrus, son neveu, qui fit pour lui de grandes conquêtes, et lui succéda. Quelques-uns l'appellent *Darius le Mède* et croient que c'est l'Assuérus de la Bible.

**CYBÈLE**, déesse de la Terre, était fille du Ciel et épouse de Saturne, dont elle eut Jupiter, Junon, Neptune et les principaux dieux. On la nomme aussi Ops, Vesta, Rhée, Tellus, la Bonne Déesse. Elle a passionnément Atys, jeune berger phrygien, qui la dédaigna : pour se venger, elle lui inspira un accès de fureur dans lequel il se mutila. Elle était surtout adorée en Phrygie (sur le mont Dindymè), en Galatie (où elle avait un temple à Pessinonte), et en Crète; son culte ne s'introduisit chez les Romains que vers le temps d'Annibal. A cette époque, on apporta sa statue de Pessinonte à Rome. Elle avait pour prêtres les Cabires, les Curètes, les Corybantes, les Bactyles, les Galles; ils célébraient ses fêtes et ses mystères par mille contorsions et en faisant un grand bruit avec des cymbales et des instruments de toute espèce. On représente cette déesse comme une femme robuste et enceinte, les mamelles pleines de lait, la tête couronnée de tours, vêtue d'habillements verts et bigarrés, et traînée par des lions. On la représentait dans l'origine sous la forme d'une grosse pierre conique ou pyramidale, qui n'était sans doute qu'un aéroliithe.

**CYBO** (Arano), né en 1377, dans l'île de Rhodes, descendait de Lambert Cybo, vaillant Grec qui reprit sur les Sarrasins les îles de Capraia et de Gorgone, et qui établit en 999 le siège de sa famille à Gènes, où elle a joui depuis ce temps des plus grands honneurs. A. Cybo partagea le gouvernement de Gènes avec Thomas Frégoso, fut ensuite fait vice-roi de Naples par René d'Anjou, et défendit avec le plus grand courage la ville de Naples contre Alphonse d'Aragon

(1442); il fut obligé de se rendre, mais il conserva la vice-royauté à la prière même du vainqueur. En 1444 le pape Calixte III l'appela près de lui et le mit à la tête de ses affaires avec le titre de préfet de Rome. Après la mort du pontife, il revint dans le royaume de Naples. Il mourut à Capoue en 1457. Un de ses fils fut pape sous le nom d'Innocent VIII.

**CYBO** (Innocent), cardinal, arrière-petit-fils du préc., avait pour mère Madeleine de Médicis, fille de Laurent le Magnifique. Il fut comblé de faveurs par ses oncles Léon X et Clément VII. Lorsque ce dernier fut enfermé au château Saint-Ange par le connétable de Bourbon, alors au service de Charles-Quint, Cybo parvint à maintenir dans l'obéissance les villes des légations pendant la captivité de Clément VII, puis à lui rendre la liberté. Il refusa la souveraineté qu'on lui offrait à Florence après l'assassinat d'Alexandre de Médicis. Il mourut à Rome en 1550, à 59 ans.

**CYBO MALASPINA** (Albéric I), de la même famille, né à Gènes en 1527, mort en 1623, s'attacha à la maison d'Autriche, devint chambellan de Philippe II, roi d'Espagne, et fut fait par lui prince de l'empire et de Massa, duc d'Aiello et baron de Padula.

**CYCLADES**, groupe d'îles de l'Archipel, disposées en cercle (*cyclus* en grec) autour de Délos. Elles sont voisines des côtes E. de la Grèce, et situées à l'O. des Sporades. Les principales étaient : Naxos, Andros, Délos, Paros, Céos, Mélos, Syros, et Astypalée. — Militairement ces îles aux Athéniens. Après la 4<sup>e</sup> croisade (1204), elles entrèrent dans le lot de Marc Sanudo, duc de l'Archipel, aux descendants duquel les Turcs l'enlevèrent. Auj. elles appartiennent au roy. de Grèce.

**CYCLIQUES** (poètes), du mot grec *cyclus*, cercle. On a donné ce nom à des poètes grecs dont les ouvrages embrassent pour ainsi dire dans un cercle l'histoire de tous les faits qui se rapportent à Troie. Ils parurent env. un siècle après Homère, et entreprirent de compléter son épopée en célébrant les événements qui précédèrent ou suivirent ceux que chante *l'Iliade*. Parmi eux il faut distinguer les poètes dont les œuvres ont été réunies par les grammairiens d'Alexandrie sous le nom de *Cycle épique*, comme étant les plus classiques : ce sont, après Homère et Hésiode, Pisandre de Camiros et Panyasis de Samos (tous deux auteurs d'une *Héracléide*), et Antimaque, auteur d'une *Thébaïde*. Les autres poètes cycliques les plus célèbres sont : Stasinus de Chypre, Hégésias de Salamine, Lesclès de Lesbos, Stésichore d'Imère et Chœrilus de Samos. Les fragments qui nous sont parvenus de ces poètes ont été imprimés à la suite d'*Homère* dans l'édition de Wolf, Leipzig, 1817, et dans celle la *Bibliothèque grecque* de Didot.

**CYCLOPES**, Géants, fils du Ciel et de la Terre, n'avaient qu'un œil au milieu du front. Ils habitaient l'île de Lemnos, et travaillaient sous les ordres de Vulcain, à forger la foudre pour Jupiter. On en nomme 3 principaux : Argès, Brontès, Stéropès. Ils furent percés de fleches par Apollon, qui vengea sur eux la mort d'Esculape, son fils, tué par la foudre. — Dans Homère, les Cyclopes sont un peuple de Sicile, pasteur et anthropophage, qui vivait dans les cavernes : Polyphème (V. ce nom) est le type de cette race. — On regarde les Cyclopes comme les premiers habitants de la Sicile, et on les confond quelquefois avec les Pélasges. On leur attribue des constructions dites *cyclopiennes*, dont on trouve encore quelques vestiges en Italie et en Grèce : ces constructions consistent dans d'énormes rochers bruts posés irrégulièrement les uns sur les autres, et dont les interstices sont remplis par des pierres moins grosses. — Quelques modernes voient dans le mythe des Cyclopes l'emblème des volcans : les foudres qu'ils fabriquent ne sont autre chose que les éruptions volcaniques; leur œil unique est le cratère de la montagne.

**CYCNUS**, fils de Sthénélys, roi de Ligurie, aimait tendrement Phaëthon. Ayant appris la mort de son ami, il abandonna ses États pour aller pleurer sur les bords de l'Éridan. Parvenu à la vieillesse, il s

dieux changèrent en plumes ses cheveux blancs, et le métamorphosèrent en cygne.

**CYDIPPE**. V. CLEOBIS et BITON.

**CYDNUS**, auj. *Kara-sou*, riv. de Cilicie, passait à Tarse et se jetait dans la Méditerranée après un cours de 60 kil. Ses eaux sont très-froides. Alexandre fait-il mourir après s'y être baigné. V. CALYCADNUS.

**CYDON**, la *Canée*, v. de Crète, sur la côte N. O., donna son nom aux coings (*cydonia poma*).

**CYEGNE** (Chevaliers du), ordre fondé en 1443 par l'électeur de Brandebourg Frédéric II, renouvelé en 1843 par le roi de Prusse. C'est une association charitable destinée au soulagement des malades; le roi en est le grand maître. La devise est : *Gott mit uns* (Dieu avec nous); les chevaliers ont un collier d'or.

**CYLLENE**, *Cyllenius mons*, auj. *Zyria*, mont. d'Arcadie, au N. E., consacrée à Mercure, qui y était né. — V. d'Élide, auj. *Glarentza* ou *Chiarenza* (Clarence), au N. O. d'Élis, était le port de cette v., et avait un célèbre temple d'Esculape. Elle fut saccagée par les Corcyréens dans la guerre du Péloponèse.

**CYLYON**, Athénien, s'empara de la citadelle sous l'archonte Mégacles, afin d'usurper le pouvoir (612 avant J.-C.). Il fut assiégé et prit la fuite; ses partisans furent massacrés, quoiqu'ils se fussent réfugiés au pied des autels de Minerve, sacrilège qui fut puni par une peste. — Crotoniate, ennemi de Pythagore, excita une émeute contre les Pythagoriciens assemblés chez l'athlète Milon, et en fit périr un grand nombre en brûlant la maison où ils s'assemblaient.

**CYNEGIRE**, vaillant Athénien, frère d'Eschyle. Après la bataille de Marathon, il poursuivit les vaisseaux des Perses, et en saisit un de la main droite; cette main ayant été coupée, il saisit le vaisseau de la gauche, et celle-ci ayant eu le même sort, il s'attachait, dit-on, au bâtiment avec les dents.

**CYNIQUES**, secte de philosophes grecs, ainsi nommés, à ce qu'on croit, du mot grec *cyon*, cynos, chien, parce qu'ils bravaient les bienséances sociales. Ils avaient pour chef Antisthène, d'Athènes, disciple de Socrate. Les cyniques soutenaient qu'on ne doit rougir que de ce qui est criminel; ils affectaient un grand mépris pour la parure, les richesses, les arts et les sciences; ils ne portaient jamais qu'un manteau en lambeaux, un bâton et une besace. Les principaux personnages de cette secte, après Antisthène, sont Cratès, Diogène et Ménippe. Cette secte se fonda dans celle des Stoïciens.

**CYNOCÉPHALE** ou **CYNOSCÉPHALE**, c.-à-d. *Tête de chien*, animal sacré de l'anc. Égypte, qu'on représentait avec une tête de chien ou de singe. Il était le symbole de *Thot*, l'Hermès égyptien.

**CYNOCÉPHALES** ou **CYNOSCÉPHALES**, c.-à-d. *Têtes de chien*, lieu de Thessalie, ainsi nommé de hauteurs qu'on y remarque et qui vues de la mer offrent cette forme, situé au S. E. et près de Scotussa, à l'E. de Pharsalo, est célèbre par 2 batailles. Dans la 1<sup>re</sup> (364 av. J.-C.), Pélopidas, général des Thébains, défit Alexandre, tyran de Phères; mais il trouva la mort en combattant. Dans la 2<sup>e</sup> (197 av. J.-C.), le général Flaminius défit complètement Philippe V, roi de Macédoine, ce qui mit fin à la 2<sup>e</sup> guerre de Macédoine.

**CYNTHÉ** (LE), *Cynthus*, mont. de l'île de Délos, sur laquelle naquirent Diane et Apollon, faisait donner à ces deux divinités le surnom de *Cynthius* et de *Cynthia*.

**CYNURIE**, *Cynuria*, petite contrée de l'Argolide, à l'extrémité S., confinait à la Laconie; ch.-l., Thyrée. — Il y avait aussi une contrée de ce nom en Arcadie, à l'O., confinait avec l'Élide.

**CYPARISSE**, *Cyparissus*, auj. *Arkadia*, v. de Messénie, au N. O., sur un petit golfe de la mer Ionienne.

**CYPRE**, *Cyprus*, nom anc. de l'île de *Chypre*, faisait donner le surnom de *Cypris* à Vénus, qu'on adorait surtout dans cette île.

**CYPRËN** (S.), *Thascius Caecilus Cyprianus*, l'un des principaux Pères de l'Église latine, né à Carthage vers l'an 200, de parents païens, professa d'abord la rhétorique, se convertit ensuite au Christianisme,

et fut élu évêque de Carthage en 248. Il fut persécuté sous l'empereur Dèce, et forcé de quitter Carthage; mais il y rentra bientôt et étouffa les hérésies qui s'étaient répandues en son absence. Il eut une querelle assez vive avec le pape Étienne au sujet du baptême donné par les hérétiques, soutenant que ce baptême n'est pas valable. Sous l'empereur Valérien il fut exilé et peu de temps après il souffrit le martyre (258). On le fête le 16 sept. Ce Père a laissé quelques écrits dont les principaux sont : *Des Tombeaux* (on nommait ainsi ceux qui avaient fléchi pendant la persécution de Dèce), *Contre les Spectacles*, *De l'Unité de l'Église*, *De l'Oraison dominicale*. On a aussi de lui un précieux recueil de *Lettres*. S. Cyprien est le 1<sup>er</sup> des auteurs chrétiens qui ait été vraiment éloquent : son style est le plus souvent simple et naturel; il est quelquefois véhément. Ses *Œuvres* ont été imprimées plusieurs fois; la meilleure éd. est celle qui fut commencée par Baluze et terminée par dom Maran, Paris, 1726, in-fol. Une partie de ses *Œuvres* a été trad. en français par J. Tigeon, 1574; par Lambert, 1672. L'abbé Guillon en a donné une trad. complète, 1838, 2 vol. in-8.

**CYPSÉLUS**, tyran de Corinthe, régna avec modération pendant 30 ans (vers 657-627), laissa le pouvoir à son fils Périandre, et fut ainsi la souche de la race des *Cypsélides*, qui régna 73 ans à Corinthe.

**CYR**, *Cyrrhus*, v. de Syrie, capit. de la Cyrrestique. Anc. évêché. V. CYRRHÉSTIQUE.

**CYR** (S.), *Cyrus*, médecin d'Alexandrie. Persécuté parce qu'il se servait de sa profession pour mieux propager la religion, il chercha un refuge à Canope, mais il y fut arrêté et mis à mort en 311. On l'honore le 31 janv. — Un autre S. Cyr, enfant de 3 ans, qui subit le martyre en 304, avec sa mère, Ste Julitte, est fêté le 16 juin.

**CYRANO** de Bergerac. V. BERGERAC.

**CYRÉNAÏQUE**, auj. *roy. de Barcath*, vaste contrée de l'Afrique anc., à l'O. de l'Égypte, s'étendait le long de la côte sept. de la Méditerranée depuis la grande Syrté jusqu'au cap *Physcus*; ch.-l., Cyrène; autres v. princ. : Barce ou Ptolémaïs, Apollonie, Hespéris ou Bérénice, Touchira ou Arsinôé (en tout cinq villes, ce qui fit donner au pays le nom de *Pentapole de Libye*). Déserts de sable à l'intérieur; sol riant, fertile, mieux arrosé au nord. Commerce actif. — La Cyrénaïque fut colonisée par les Grecs vers 630 av. J.-C. (V. CYRÈNE). Les villes de la Cyrénaïque formèrent longtemps une ligue dans laquelle Cyrène avait le 1<sup>er</sup> rang. Jointe à l'Égypte sous Alexandre, la Cyrénaïque resta après sa mort soumise aux Lagides (320). Elle forma à partir de 258 un État particulier, mais tributaire de l'Égypte et parfois indépendant, jusqu'à ce qu'il fut légué aux Romains par Apion, son dernier roi (96 av. J.-C.). Sa réduction en prov. romaine eut lieu l'an 65 av. J.-C.

**CYRÉNAÏQUES**, secte de philosophes grecs qui avaient pour chef Aristippe de Cyrène : ils enseignaient que l'homme ne doit vivre que pour le plaisir. Ils se fondirent avec les Epicuriens.

**CYRÈNE**, auj. *Curin* ou *Grennah*, capit. de la Cyrénaïque, à 16 k. de la côte, avait pour port Apollonie et était la ville d'Afrique la plus commerçante après Carthage tant qu'Alexandrie n'existait pas. Elle fut fondée l'an 630 av. J.-C., par Battus, venu de Théra, et prit son nom de Cyrène, nymphe aimée d'Apollon, qui, fuyant la poursuite du dieu, s'était réfugiée dans cette partie de l'Afrique. Patrie d'Aristippe, de Carnéade, de Callimaque, d'Eratosthène. La philosophie et les sciences y fleurirent avec beaucoup d'éclat (V. CYRÉNAÏQUES). Cyrène n'est plus qu'un misérable village, mais ses ruines sont encore belles.

**CYRIAQUE**, patriarche de Constantinople après Jean le Jeuneur, en 596, prit le titre d'*évêque acéménique*; mais l'emp. Phocas défendit par un édit de donner ce titre à d'autres évêques qu'à celui de Rome. Cyriaque en mourut, dit-on, de chagrin, 606.

**CYRILLE** (S.), Père de l'Église grecque, né à Jé-

rusalem en 315, devint patriarche de cette ville en 350 et eut sans cesse à combattre les Ariens. Il fut déposé en 357 par les intrigues d'Acacius, évêque de Césarée, et rappelé au commencement du règne de Julien. Exilé de nouveau par l'empereur Valens, il ne remonta sur son siège qu'après la mort de ce prince (378) : il le conserva jusqu'à sa propre mort, arrivée en 386. On le fête le 18 mars. Ses *Œuvres* ont été plusieurs fois publiées, notamment par dom A. Toutée et dom Maran, à Paris, 1720, in-f., grec-latin; à Munich, 1848, 2 vol. in-8, et par l'abbé Migne dans sa *Patrologie*, 1857-60, 10 vol. in-8. Elles se composent principalement de *Catéchèses* ou *Instructions sur la religion*, au nombre de 23, que l'on regarde comme le plus ancien et l'un des meilleurs exposés de la foi. Ses *Catéchèses* ont été trad. en français par Grancolas, 1715.

CYRILLE (S.), patriarche d'Alexandrie en 412, déploya un grand zèle contre l'hérésie, ferma les églises pes Novatiens et chassa les Juifs d'Alexandrie. Ces mesures énergiques l'engagèrent dans de vifs démêlés avec Oreste, préfet d'Égypte, et furent l'occasion de scènes sanglantes (415), dans lesquelles périt Hyypatie (V. HYPATIE). S. Cyrille combattit également Nestorius et contribua à le faire condamner par le concile d'Éphèse, 431. Il mourut en 444, méritant le titre de *Défenseur de l'Église*, que lui décerna S. Célestin. On l'honore les 28 janv. et 9 juill. Il a écrit contre Manès, Photin, Apollinaire, et contre Julien l'Apostat. On estime surtout son traité intitulé *le Trésor*, contre les Ariens. Il a laissé en outre 60 *Lettres* et des *Commentaires sur S. Jean*, publiés en syriaque par P. Smith à Oxford, 1860. La meilleure éd. de ses *Œuvres* est celle de J. Aubert, Paris, 1638, 7 vol. in-fol., grec-latin, réimprim. en 1859 dans la *Patrologie* de l'abbé Migne. Ses *Homélies* ont été trad. en franç. par Morelle, 1604.

CYRILLE (S.), *l'Apôtre des Slaves*, appelé d'abord Constantin, et surnommé le *Philosophe*, naquit au ix<sup>e</sup> siècle à Thessalonique, d'une famille sénatoriale. Envoyé par le patriarche S. Ignace vers les Kkazars, il convertit leur khan, et baptisa toute la nation. En 860 il alla, avec Méthodius, prêcher la foi chez les Bulgares, dans la Moravie et la Bohême. Il établit à Bude une académie et inventa l'alphabet slavons, appelé de son nom *cyrillien*. Il mourut en 868. Les Grecs le fêtent le 14 févr. On lui attribue plusieurs ouvrages sur la langue slavone, et des *Apologies moraux*, publiés par le P. Cordier, Vienne, 1630, in-12.

CYRILLE-LUCAR, patriarche grec, né en 1572 dans l'île de Candie, occupait depuis plusieurs années le siège d'Alexandrie lorsqu'il fut élevé sur celui de Constantinople, 1621. Il établit la première imprimerie à Constantinople. S'étant montré disposé à un rapprochement entre l'église grecque et l'église réformée, il fut accusé de trahison par des fanatiques auprès du sultan Amurat IV, qui le fit étrangler, 1638.

CYRNOS, ancien nom de la Corse.

CYROPÉDION, c.-à-d. *Champ de Cyrus*, lieu de Phrygie dont la position est indéterminée, ou Lysimaque fut vaincu et tué par Séleucus, dont il avait envahi les États, 281 av. J.-C.

CYROPOLIS ou CYRESCHATA, v. de Sogdiane, sur l'Iaxarte, était grande et forte. Fondée par Cyrus, prise et ruinée par Alexandre, qui courut de grands dangers en Passiégeant. C'est auj. *Marghinda*, dans la Khanat de Khokand.

CYRRIESTIQUE, *Cyrrhestica*, auj. partie des pachaliks de *Damas* et de *Murach*, prov. de la Syrie septentrionale, à l'O. de la Comagène et à l'E. des monts Amanes, avait pour ch.-l. Cyr (*Cyrrhus*). Ancien évêché, occupé par Théodoret.

CYRUS, roi de Perse, fils de Cambyse, prince perse, et de Mandane, fille d'Astyage, roi des Mèdes, naquit vers l'an 599 av. J.-C. Selon Hérodote, Cyrus fut exposé après sa naissance par son grand-père Astyage, à qui un oracle avait prédit qu'il serait détrôné par son petit-fils, et n'échappa à la mort

que par la pitié d'un pâtre; selon Xénophon, il fut au contraire élevé avec le plus grand soin à la cour d'Astyage, et commanda les armées de fils de ce prince, Cyaxare II. Il rendit l'indépendance à la Perse, qui depuis longtemps était sous la domination des Mèdes, se fit nommer roi de ce pays vers l'an 560 av. J.-C., agrandit en peu de temps son empire, battit et tua en Mésopotamie le roi de Babylone, Nériglissor, 555, puis défait Crésus, roi de Lydie, sur les bords de l'Halys et à la bataille de Thymbrée (548); s'empara de Sardes, sa capitale, et de presque toute l'Asie-Mineure; puis vint mettre le siège devant Babylone, où régnait Labynétus ou Balthazar, et prit cette ville après avoir détourné les eaux de l'Euphrate, l'an 538 av. J.-C. Maître de Babylone, ils permit aux Hébreux, captifs depuis 606, de retourner dans leur patrie (536). Le roi de Médie, Cyaxare, étant mort peu après sans enfants, Cyrus, qui était son neveu, hérita de ses États par droit de naissance (536), et se trouva ainsi maître de presque toute l'Asie. Son empire comprenait les empires de Babylone, d'Assyrie, des Mèdes et des Perses, avec l'Asie-Mineure. On ignore quelle fut la fin de ce conquérant : selon Xénophon, il mourut fort âgé et dans les bras de ses enfants; selon Hérodote, ayant tourné ses armes contre les Massagètes, il tomba entre les mains de leur reine, Thomyris, qui le fit mettre à mort et plongea sa tête dans un vase rempli de sang, en disant : « Monstre, abreuve-toi de ce sang dont tu as toujours été altéré. » On place sa mort en 530 ou 529. Ctésias n'est pas d'accord avec Hérodote sur plusieurs détails de l'histoire de Cyrus. Quant à la *Cyropédie* de Xénophon, elle paraît n'être qu'un roman ou l'écrivain grec a voulu tracer, en la personne de Cyrus, l'idéal d'un roi sage.

CYRUS, dit le *Jeune*, fils de Darius Nothus et frère d'Artaxerce Mnémon, roi de Perse, fut nommé gouverneur des provinces de l'Asie-Mineure lorsque son frère monta sur le trône (l'an 404 av. J.-C.). Dévoré du désir de régner, il s'avança contre son frère avec une armée de 100 000 Barbares et de 13 000 Grecs. Artaxerce marcha au-devant de lui à la tête d'une armée bien supérieure, et l'ayant rencontré près de Cunaxa, il le vainquit et le tua de sa propre main. L'an 401 av. J.-C. Cyrus avait à son service Cléarque et Xénophon; ce dernier, après la défaite de Cyrus, sauva les Grecs qui étaient à sa solde, par la fameuse retraite dite des *Dix mille*, et les ramena en Grèce.

CYRUS, fleuve de l'Asie ancienne, auj. le *Kour*. CYSOING, ch.-l. de c. (Nord), à 13 kil. S. E. de Lille; 2400 hab. Salpêtriers. Louis XV y eut son quartier général en 1745, au moment de livrer la bat. de Fontenoy.

CYSSUS, auj. *Thesmé*, v. et port d'Ionie, dans la presqu'île de Clazomènes. Les Romains y détruisirent la flotte d'Antiochus le Grand, 193 av. J.-C.

CYTHÈRE, *Cythera*, auj. *Cérigo*, petite île située près de la côte S. de la Laconie, est célèbre par le culte de Vénus, qui y avait un temple magnifique. La Fable fait sortir cette déesse de la mer environnante.

CYZIQUE, *Cyzicus*, v. de Mysie, sur un isthme qui joint la petite presqu'île de Cyzique au continent, et sur la Propontide. Cyzique était célèbre par ses temples, son prytanée, ses gymnases, ses théâtres, ses stades, son port, ses arsenaux et ses fortifications. Alcibiade battit auj. env. la flotte lacédémonienne, 410 av. J.-C. Mithridate en fit le siège avec 300 000 hommes (74 ans av. J.-C.), mais Lucullus la dégagna par ses savantes manœuvres, et y remporta la victoire dite de Cyzique, en 73. Incorporée à l'empire romain sous Tibère, elle devint au iv<sup>e</sup> siècle le ch.-l. de la prov. dite Hellespont, dans le diocèse d'Asie.

CZACKI (Thaddée), homme d'Etat, né à Poritz en Volhynie l'an 1765, d'une anc. famille de ce pays, mort en 1813, étant staroste de Novogrodek lors du partage de la Pologne (1791). Ses biens furent confisqués; mais à la mort de Catherine II (1796), l'em-

pereur Paul les lui rendit. Nommé conseiller privé sous Alexandre, il consacra toute son influence à relever le commerce et à faire fleurir les lettres dans la Pologne : il créa le gymnase de Krzémieniec (1803), et organisa un grand nombre d'écoles dans la Volhynie, la Podolie et le gouv't de Kief. On lui doit plusieurs ouvrages d'histoire et d'économie politique ; le plus important est un *Essai historique et philosophique sur les lois de la Lithuanie*, Varsovie, 1800.

**CZAR** ou **TZAR**, titre que porte l'empereur de Russie et que l'on fait dériver de *César*. Le premier qui le porta fut Ivan IV ; il le prit en 1547, après avoir secouru le joug des Tartares. — Quelques-uns font remonter ce titre au XII<sup>e</sup> s. : il aurait été donné dès 1115 par l'empereur Alexis Comnène au grand prince de Russie Vladimir II.

**CZARNIECKI** (Étienne), le *Du Guesclin* de la Pologne, né en 1599, mort en 1664, fut nommé général en 1643, et castellan de Kief en 1654, défendit pendant deux mois, en 1655, la ville de Cracovie contre Charles-Gustave, roi de Suède, et reçut en récompense du roi J.-Casimir le comté de Tykoczin avec le titre de *libérateur de la Pologne*. Il mourut au milieu d'une campagne glorieuse contre les Cosaques.

**CZARTORYSKI** (les princes), noble famille polonaise, issue des Jagellons, a joué un grand rôle dans l'histoire de la Pologne. Elle tire son nom de Czartorysk, petite ville de la Volhynie, sur le styr. En 1413, Ladislas Jagellon donna aux Czartoryski le titre de princes, comme proches parents de la dynastie régnante. En 1569, on les trouve aidant Sigismund-Auguste à réunir la Lithuanie à la Pologne. Au XVIII<sup>e</sup> s., Constance Czartoryska épouse le comte Poniatowski et a pour fils Stanislas-Auguste, qui fut roi de Pologne de 1764 à 1795. — Adam-Casimir, neveu de Constance, né en 1731, mort en 1823, se porta candidat au trône de Pologne en même temps que Stanislas Poniatowski, à la mort d'Auguste III, entra au service de l'Autriche et devint feld-maréchal. Il prit part aux diverses tentatives que firent les Polonais pour secouer le joug de l'étranger, fut nommé par Napoléon maréchal de la diète de Pologne et organisa la confédération de 1802. Depuis 1815 il vécut retiré dans ses domaines, cultivant et protégeant les lettres. Ses compatriotes l'ont surnommé le *Mécène* de la Pologne. — Son fils, Adam Cz., né en 1770, jouit de la faveur de l'empereur de Russie Alexandre, qui le prit pour ministre des affaires étrangères et le nomma sénateur palatin de Pologne ; mais il se retira des affaires quand il se fut reconnu impuissant à protéger ses compatriotes. Il accepta en 1830 la présidence du gouv't provisoire de Pologne, combattit pour l'indépendance, et se réfugia en France dès que la cause nationale eut succombé. Il m. en 1861, dans son hôtel Lambert, entouré de la vénération universelle.

**CZASLAU**, v. de Bohême. ch.l. de cercle, à 69 k. S. E. de Prague ; 4000 hab. Eglise remarquable par son haut clocher, et par le tombeau de Ziska, chef des Hussites. Raffinerie de salpêtre. Frédéric II y battit en 1742 le prince de Saxe, Charles, frère

de l'empereur. — Le cercle de Czauslau, entre ceux de Kaurzim, Chrudim, Tabor et la Moravie, a 75 k. sur 55 et 250 000 hab.

**CZENSTOCHOWA**, anc. v. forte de la Pologne russe, dans le gouvernement de Kalich, à 120 kil. S. E. de Kalich ; 2000 h. ; est célèbre par son couvent, fondé en 1382, qui est un but de pèlerinage. Casimir Pulawski, chef de la Confédération de Bar, y fut assiégé par les Russes en 1771. Les Français la prirent en 1812 ; les Russes rasèrent ses fortifications en 1813.

**CZERNI-GEORGE** (c.-à-d. *George le Noir*, à cause de son teint basané), né près de Belgrade, d'une famille française, à ce qu'on croit, montra dès l'enfance une haine violente contre les Turcs. A la tête d'une bande de Grecs, d'Esclavons et de Croates, il harcela sans cesse les Turcs, établit une discipline sévère parmi ses troupes, remporta plusieurs victoires, s'empara de Belgrade (1800), se fit proclamer généralissime des Serbes, et força la Porte à le reconnaître prince de Serbie, 1806. En 1807, il fut vaincu près de Widdin et forcé de céder une partie de ses possessions ; mais peu après, excité par la Russie, il recommença la guerre et la soutint jusqu'en 1813, où il fut obligé d'évacuer la Serbie. L'empereur Alexandre l'accueillit, le créa prince et général russe. Quelques années après, s'étant aventuré à rentrer en Turquie, il fut pris et décapité par le pacha de Belgrade, 1817. Czerni-George était tellement absolu et cruel que, pour maintenir son autorité, il n'hésita pas à mettre à mort son propre père et son frère, qu'il soupçonnait d'intelligences avec l'ennemi. — Son fils, Alexandre Pétrouitch, né en 1806, et élevé en Russie, fut élu hospodar de Serbie en 1842.

**CZERNIGOV**, v. de Russie, ch.-l. du gouv't de même nom, à 373 k. S. E. de Minsk, sur la Desna ; 17 000 hab. Archevêché. — Cette ville eut dès le IX<sup>e</sup> s. des seigneurs particuliers, dont la descendance s'éteignit au XIII<sup>e</sup> siècle. En 1239, les Tartares s'en emparèrent et en massacrèrent les habitants. Elle passa ensuite sous la domination des Lithuaniens. En 1509, Wasili la réunit à la Russie. — Le gouv't de Czernigov, entre ceux de Mohilev, de Smolensk, d'Orel, de Koursk, de Pultawa, de Kief et de Minsk, a 390 kil. sur 150, et compte 1 500 000 hab.

**CZERNOVICZ**, v. des États autrichiens, capit. de la Bukovine, sur la rive droite du Pruth, à 740 k. E. de Vienne ; 12 000 h. Evêché grec, institut philosophique et théologique. Orfèvrerie, joaillerie.

**CZERSKO**, v. de la Pologne russe (Mazovie) à 35 k. S. O. de Varsovie ; 800 hab. Jadis capit. et résidence des ducs de Mazovie, elle fut ruinée par les Suédois.

**CZIRKNITZ**, vge des États autrichiens (Carniole), à 26 k. S. O. de Laybach. Près de là est un lac remarquable par ses intermittences (l'eau disparaît souvent l'été, et le fond du lac est alors cultivé).

**CZORTKOW**, v. des États autrichiens (Galicie), ch.-l. de cercle, sur le Sêretz, à 80 k. E. de Lemberg ; 2000 hab. — Le cercle, entre celui de Tarnopol, la Bukovine et la Podolie, a 80 k. sur 42, et 190 000 h.

## D

D, dans les abréviations, est pour *Decius, Dominus, Deus, Divus* ; DR. pour *Drusus* ; D. O. M. pour *Deo optimo maximo* (au Dieu très-bon, très-grand).

**DABO**, *Dagsburg*, bourg du d. de la Meurthe, sur la limite du Bas-Rhin, à 20 k. S. de Phalsbourg ; 1507 hab. Patrie de Brunon, pape sous le nom de Léon IX. Aux environs, ruines d'un château détruit en 1679 par les Français. — Dabo, fondé par Dagobert (dont le nom a formé *Dags-burg*), a été ch.-l.

d'un comté vassal des évêques de Strasbourg, qui passa dans la maison de Linange vers 1250.

**DACES**, habitants de la Dacie. V. DACIE.

**DACH** (Simon), poète prussien, né à Memel en 1605, mort en 1695, fut professeur de poésie à l'université de Königsberg. Il a composé des *Chants d'église*, encore en usage dans les églises luthériennes, et des odes (*la Rose, l'Aigle, le Lion*, etc.), dont le recueil parut à Königsberg en 1696. On conserve

de lui à Breslau 6 volumes manuscrits d'œuvres poétiques.

**D'ACHERY**, savant compilateur. V. ACHERY.

**DACHINABADES**, peuple de l'Inde ancienne, habitait, sur la côte O., le pays compris entre Barygaza (Cambaye) et le roy. de Pandion, c.-à-d. une partie de Décan actuel. *Dachinabad* semble même vouloir dire *villes* (abad) du Décan.

**DACIE**, *Dacia*, grande région de l'empire romain, sur les rives du Danube, avait pour bornes à l'E. le Pont-Euxin, au N. E. les *Alpes Bastarnicæ* ou monts Krathaps, au N. O. le *Danaster* ou Dniestr, à l'O. la Theiss, et répondait à la Moldavie, à la Valachie, à la Transylvanie, et au N. E. de la Hongrie. Avant Constantin, on distinguait la *Dacie* en *Dacie Trajane* et *Dacie Aurélienne*. — La *Dacie Trajane* ou *Dacie propre*, au N. du Danube, avait pour bornes le Pont-Euxin, le Danaster, les Alpes Bastarniques et une ligne diagonale entre le Danube et la Theiss. Sa capit. le était Zarmigêthuse ou *Augusta Dacica*. — La *Dacie d'Aurélien*, au S. du Danube, fut formée aux dépens de la Mésie, lorsque Aurélien abandonna la vraie Dacie. Cette nouv. prov. se trouvait entre la Mésie Supérieure à l'E., la Mésie Inférieure à l'O., et avait pour borne au S. la Macédoine; Sardique en était la capitale. — Sous Constantin on donna le nom de *Dacie* à l'un des deux diocèses de la préfecture d'Orient : ce diocèse comprenait l'ancienne Mésie Supérieure et la *Dacie Aurélienne*, plus quelques districts au S. E., et se divisait en 6 provinces, savoir : 1° *Dacie Rivéraine* (*Dacia Riparia* ou *Ripensis*), entre les rives de la Theiss et du Danube, auj. partie de la Hongrie et le Banat; ch.-l., *Ratiaria*; 2° *Dacie Intérieure* ou Méditerranée (*D. Mediterranea*), ch.-l., Sardique; 3° *Dacie Transalpine* (*Dacia Transalpina*), où l'on arrivait en franchissant les Alpes Bastarniques; c'est auj. la Valachie, la Moldavie et la Bessarabie; 4° *Mésie Supérieure* (*Mæsia Superior*), ch.-l., *Viminacium*; 5° *Dardanie* (*Dardania*), ch.-l., Scupi; 6° *Prévalitanie*; ch.-l., Scodra.

Les Daces, dont le nom, le même sans doute que *Deutsch*, indique une origine allemande, étaient farouches, braves et incivilisés; ils ne furent soumis que par Trajan, après 10 ans de guerre. Ce prince prit Zarmigêthuse et força Décébale, roi des Daces, à se donner la mort (105 de J.-C.). La *Dacie* était une des provinces frontières de l'empire et comme une tête de pont contre les Barbares. Trajan y établit beaucoup de colonies; ses successeurs la négligèrent, et Aurélien l'abandonna (274). Elle tomba bientôt après sous la domination des Goths, puis sous celle des Huns, des Gépides et des Avars (553). Les traces de la domination romaine y sont encore visibles : les Valaques et les Moldaves se nomment *Roumains* et leur langue est en partie fille du latin.

**DACIER** (André), né à Castres en 1651 d'un avocat protestant, mort en 1722, étudia à Saumur sous Tanneguy-Lefebvre, et eut pour compagnie de ses études la fille de ce savant; il ne tarda pas à devenir épris de son émule et l'épousa en 1683. Tous deux abjurèrent le protestantisme dans lequel ils avaient été élevés. Dacier fut mis par Montausier au nombre des savants chargés de commenter les auteurs anciens pour l'usage du Dauphin; il obtint ensuite la place de garde des livres du Cabinet du Roi, fut reçu en 1695 à l'Académie des inscriptions, et peu après à l'Académie française, dont il devint en 1733 le secrétaire perpétuel. On a de lui *Pomponius Festus* et *Verrius Flaccus, ad usum Delph.*, 1681; *Horace*, lat.-franç., avec remarques, 10 vol. in-12, 1681-1689; la traduction des *Réflexions de Marc-Antonin*, 1690; de la *Poétique* d'Aristote; d'*Epictète*, 1715; des *Hommes illustres* de Plutarque, 8 vol. in-4, 1721; et de tragédies de Sophocle, de dialogues choisis de Platon et autres ouvrages philosophiques. Ses traductions, quoique exactes, manquent d'élégance. — Sa femme, Anne Lefebvre, née à Saumur en 1654, morte en 1729, s'était déjà fait un nom quand il l'épousa (1683).

Elle avait publié des éditions estimées de *Callimaque*, avec traduction latine, 1674; de *Florus* et d'*Aurélius Victor, ad usum Delph.*, 1674, ainsi qu'une excellente traduction d'*Anacréon*, 1681. Elle a depuis donné des trad. de quelques pièces de Plaute, d'Aristophane, du théâtre complet de Térence (1688); mais elle est surtout connue par ses trad. de *l'Iliade* (1699) et de *l'Odyssée* (1708). Son admiration exclusive pour Homère l'engagea dans des querelles scientifiques avec plusieurs savants qui avaient parlé irrévérencieusement de son idole, entre autres avec Lamotte et Hardouin; elle montra peu de modération dans la dispute. Mme Dacier a en outre coopéré à plusieurs des travaux de son mari, particulièrement au *Plutarque*. Boileau faisait grand cas de Mme Dacier et la mettait au-dessus de son mari.

DACIER (le baron Bon Joseph), né en 1742 à Valognes, mort en 1833, se fit connaître en 1772 par une trad. d'*Étien*, fut reçu à l'Académie des inscriptions la même année, et en devint secrétaire perpétuel en 1782. Elu membre du corps municipal de Paris en 1790, il quitta bientôt ces fonctions pour vivre dans la retraite. Il fut nommé en 1800 conservateur des manuscrits de la Bibliothèque nationale et entra en 1823 à l'Académie française. On a de lui, outre sa trad. d'*Étien*, celle de la *Cyropédie*, 1777, la continuation de *l'Histoire de l'Académie des inscriptions*, de nombreux *Éloges* d'académiciens, un *Rapport sur les progrès des sciences historiques jusqu'en 1808*, et un travail sur Froissart (publié par Buchon).

**DACTYLES IDEENS**, prêtres de Cybèle, de Saturne et de Jupiter, habitaient en Crète, sur le mont Ida; on les nommait, dit-on, *Dactyles*, parce que leur nombre de dix était égal à celui des doigts (*dactylos* en grec). Ils enseignèrent aux Crétois les mystères et les premiers arts. On les confond quelquefois avec les Curètes et les Corybantes.

**DADIAN**, titre que prend le souverain de la Mingrétie. — C'est aussi le nom d'une célèbre famille arménienne de Constantinople, connue dès le v<sup>e</sup> s., et dont un des derniers représentants, Khadjj Arakel Dad (1753-1812), s'est illustré dans l'industrie, surtout par son habileté dans la fabrication des machines, et a mérité le surnom de *Vaucanson de l'Arménie*.

**DADOUCQUE** (c.-à-d. en grec *porteur de flambeau*), le principal ministre des mystères d'Éleusis, représentait le Soleil. Il purifiait les adeptes avant l'initiation et marchait à la tête des *Lampadophores* dans les courses de Cérés à la recherche de sa fille.

**DAGHANA**, bourg du roy. d'Oualo, sur le Sénégal, à 114 k. E. N. E. de St-Louis, est la résidence du roi de cet Etat. Établissement français. Gomme.

**DAGHESTAN**, prov. de la Russie d'Asie, bornée au N. par le gouvt du Caucase, à l'O. par la Géorgie et la Circassie, au S. par le Chirvan, à l'E. par la mer Caspienne : 400 kil. sur 90; 250 000 hab., Lesghis, Nogaïs, Turcomans. Villes princ., Derhend, Kouba, Tarkhou. Le Daghestan se divise en Daghestan septentrional, comprenant les khanats de Tarki et d'Otermich; et Daghestan méridional, renfermant les territoires de Tabasseran et de Derhend, les khanats de Koura et de Kouba et la république d'Antzoug. Beaucoup de mont., vallées, torrents; quelques plaines le long de la mer, sans ports, sans rades. Fer, plomb, armes, feutre, tapis rayés, lainages grossiers. — Le Daghestan appartenait jadis à la Perse; celle-ci l'a cédé à la Russie en 1813. Néanmoins il n'est encore soumis qu'en partie; la plupart des peuplades qui l'habitent sont indépendantes. — Le Daghestan et le Chirvan réunis portaient chez les anc. le nom d'*Albanie*. Ce pays était habité par les *Dahæ*, dont on retrouve le nom dans celui de *Daghestan*.

**DAGO**, le russe de la mer Baltique, à l'entrée S. O. du golfe de Finlande, au N. de l'île d'Ësel; 10 000 h.

**DAGOBERT I**, fils de Clotaire II, né en 604, fut reconnu roi de l'Austrasie dès 622, y joignit la Neustrie en 628, à la mort de son père, et l'Aquitaine en 631, à la mort de son frère Caribert. Il soumit les Saxons,

les Gascons et les Bretons, mais il ternit l'éclat de son règne par sa cruauté et par sa passion pour les femmes. Il fonda St-Denis en 632, et y fut enterré en 638, à l'âge de 36 ans. Dagobert fit fleurir les arts, surtout la sculpture et l'orfèvrerie. Il eut pour ministre et pour ami S. Eloi, qui avait d'abord été orfèvre. On l'a surnommé le *Salomon franc*.

**DAGOBERT II**, surnommé le *Jeune*, succéda à son père Sigebert II, roi d'Austrasie, en 656; mais Grimoald, maire du palais, lui enleva toute l'autorité, et l'exila même en Angleterre. Cependant Dagobert reparut en 674, et recouvra une partie de ses États. Il y régnait en paix lorsqu'il fut assassiné en 679 par des partisans de Grimoald.

**DAGOBERT III**, succéda en 711 à son père Childébert III, à l'âge de 12 ans, régna sous l'autorité de Pépin le Gros, maire du palais, et mourut en 715. On le compte parmi les rois *fainéants*.

**DAGOBERT** (le général), né en 1736 près de St-Lô, s'était déjà distingué dans la guerre de Sept ans et en Italie lorsqu'il fut nommé en 1793 général en chef de l'armée des Pyrénées orientales. Malgré le délabrement des troupes et le mauvais état de sa santé, il défit les Espagnols à Puycerda, à Mont-Louis, à Campredon, prit Urgel, et resta maître du Val d'Aran; mais il succomba bientôt à ses fatigues et à ses blessures (avril 1794).

**DAGON**, divinité des Philistins, adorée à Azoth et à Gaza, était représentée sous la figure d'une espèce de triton, demi-homme, demi-poisson. On lui attribue l'invention de la charrie. C'est dans son temple que les Philistins placèrent l'arche d'alliance, enlevée aux Hébreux.

**DAGOUNBA**, roy. de la Guinée Supérieure, près des limites du Soudan, tributaire de l'Achanti, a pour v. princ. Yahndi. Poudre d'or, peaux de chèvres.

**DAGSBOURG**. V. DABO.

**DAGUERRE** (L. J. MANDE), l'un des inventeurs de la photographie, né en 1788, à Cormeilles-en-Parisis, mort en 1851, se consacra d'abord à la peinture de décors, et excécuta en ce genre des tableaux fort remarquables (notamment les décorations d'*Aladin*, à l'Opéra); inventa, en 1822, le *Diorama*, spectacle de jour d'un genre tout nouveau, qu'il exploita avec M. Bouton, et reproduisit par ce procédé les plus belles vues de l'univers; se lia peu après avec Niepce, qui depuis longtemps recherchait les moyens de reproduire les gravures par la seule action de la lumière, et s'associa à ses travaux, mais ne découvrit qu'en 1839, six ans après la mort de Niepce, le procédé aujourd'hui employé pour fixer les images sur la plaque métallique, procédé qui a reçu en son honneur le nom de *Daquerréotype*. Cette admirable découverte fut aussitôt livrée au public, et Daguerre reçut de l'État, outre des récompenses honorifiques, une pension de 6000 fr. Il a publié : *Historique et description du daquerréotype et du diorama*, 1839; *Nouveau moyen de préparer les plaques photographiques*, 1844. Un monument lui a été élevé à Petit-Brie (Seine), où il est mort.

**D'AGUSSEAU**. V. AGUSSEAU.

**DAHE**, peuple d'Asie, habitait au N. de l'Hyrcanie, entre les emb. de l'Ochus et de l'Oxus, sur les bords de la mer Caspienne. Il a laissé son nom au *Daghestan*.

**DAHER**, émir. V. DRAHER.

**DAHOMEY**, un des États de la Nigritie maritime, sur la côte des Esclaves, à l'E. du roy. de Bénin; env. 200 000 h.; capit., Abomey. Sol sablonneux, mais fertile; forêts produisant des arbres énormes; huile de palmier. Habitants féroces, adonnés au fétichisme et sacrifiant des victimes humaines. Leur roy est gardé par une armée de femmes. Cet Etat, jadis puissant, a décliné dans la 2<sup>e</sup> moitié du XVIII<sup>e</sup> s., époque où il fut soumis par les tribus voisines. Il y a dans ce pays quelques comptoirs anglais, français et portugais.

**DAHRA**, contrée montagneuse de l'Algérie (prov. l'Oran), entre la r. dr. du Chélif et la mer, peuplée de Kabyles belliqueux. Bou-Maza y excita en 1845

une violente insurrection, qui fut promptement comprimée par les colonels St-Arnaud et Pélissier.

**DAHRA**, région du Maroc, entre le Tafilet, le Sahara et la prov. de Sous. Dattes renommées.

**DAILLÉ** (Jean), *Daltæus*, ministre protestant, né en 1594 à Chatellerault. m. en 1670, fut précepteur des deux petits-fils de Duplessis-Mornay, et fit avec eux en 1612 plusieurs voyages dans différentes parties de l'Europe. A son retour il exerça le ministère à Saumur, en 1625, puis à Charenton. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse hostiles à l'Église romaine : *De l'emploi des Pères*, Gen., 1632, mis en lat. par Mettayer, 1656, *Apologie de l'Église réformée*, Charenton, 1633; *De Colubis religiosus Latinorum*, 1671; et des *Sermons*.

**D'AILLY** (Pierre). V. AILLY.

**DAÏRI**, souverain spirituel du Japon; il est chef de la religion de Sinto. Sa personne est sacrée; il ne meurt pas, mais de temps en temps il renouvelle son âme. Il fait sa résidence ordinaire à Méaco ou Miyako, dans l'île de Nippon, et son domaine s'étend sur cette ville et son territoire. Son habillement consiste dans une tunique, par-dessus laquelle il met une robe rouge couverte d'un grand voile à franges. Ce pontife est regardé comme un dieu sur la terre; le sol étant indigne de le porter, il ne marche jamais. Les Japonais ont une si haute idée de sa sainteté que tout ce qui le touche est regardé comme sacré; l'eau qui a servi à lui laver les pieds est recueillie avec soin comme chose sainte. La famille des Daïris est impérisable; si l'un d'eux se trouve sans successeurs, le ciel lui en procure un : un enfant choisi en secret dans une des familles les plus illustres de l'empire est déposé au pied d'un arbre dans son palais. A la mort d'un Daïri on enterrait autrefois plusieurs esclaves avec son cadavre; auj. on se contente d'enfermer dans son tombeau des statues d'argile.

**DAKHEL**, oasis d'Égypte, à l'O. de la grande Oasis, par 25° 40' lat. N. et 26° 40' long. E., a pour ch.-l. El-Quasr, qui a 2000 hab., d'origine arabe.

**DAKKA**, v. de l'Inde anglaise, dans la présidence de Calcutta, sur le Vieux-Gange, à 250 kil. N. E. de Calcutta; 200 000 hab. Quelques monuments; factorerie anglaise. Soieries, mousselines, bracelets de coquillages. C'était jadis la ville la plus industrielle de l'Inde. — Dakka a été 80 ans capit. du Bengale; mais elle a beaucoup perdu depuis la mort d'Aureng-Zeyb. Elle est auj. le ch.-l. du district de Dakka. — Ce district, arrosé par le Gange et le Brahmapoutre, compte 1 150 000 hab.

**DAKOTAII**, nouveau territoire des États-Unis, formé en 1860 de la moitié occid. du Minnesota, s'étend, du côté du sud, jusqu'à 40° lat. N.; 10 000 h. Il tire son nom des Dakotahs, tribu de la nation indigène des Sioux.

**DAL**, rivière de Suède, sort des monts Dofrines, et tombe dans le golfe de Botnie, après un cours de 500 kil. Belle cataracte près d'Elv-Carleby.

**DALAI-LAMA** ou GRAND LAMA, chef de la religion bouddhiste chez les Tartares, est leur dieu vivant. Ce dieu prétendu fait sa résidence ordinaire au convent de Potala près de Lhassa, dans le Thibet, sur les frontières de la Chine. Les environs de sa résidence sont peuplés de prêtres, nommés *Lamas*, dont le nombre s'élève à vingt mille. Le grand Lama n'expose jamais sa divinité au grand jour; il se tient toujours renfermé dans le fond d'un temple, entouré de ses prêtres, qui lui rendent tous les hommages dus à l'Être suprême. Les peuples sont persuadés qu'il ne meurt point : pour entretenir cette erreur, lorsque les prêtres s'aperçoivent que son mort n'est pas éloignée, ils cherchent un homme qui lui ressemble et le lui substituent adroitement.

**DALAYRAC** (Nic.), compositeur, né en 1753 à Muret en Languedoc, mort à Paris en 1809, était destiné au barreau, mais se sentit entraîné vers la musique par un goût invincible. Il vint de bonne heure à Paris, s'y lia avec Grétry et Langlé, tra-



vailla pour le théâtre, et donna, depuis 1781 jusqu'à sa mort, un grand nombre d'opéras charmants, dont les paroles étaient le plus souvent composées par Marsollier ou Mouvel, et qui eurent presque tous du succès. Les plus connus sont : *Nina ou la Folle par amour* (1786); *Renaud d'Ast* (1787); *les Petits Savoyards* (1789); *Camille* (1791); *Ambroise* (1793); *Adolphe et Clara* (1799); *Maison à vendre* (1800); *Picaros et Diégo* (1803); *Gulistan* (1805). Sa musique est gracieuse, naturelle et facile; il excellait surtout dans la romance.

**DALBERG** (Charles, baron de), prince primat de l'église catholique d'Allemagne, né en 1745 à Hemsheim, près de Worms, mort en 1817, sortait d'une des plus anciennes familles de l'Europe, dont les membres remplirent pendant plusieurs siècles les fonctions de trésorier du chapitre de Worms. D'abord gouverneur civil d'Erfurt, puis évêque de Constance, il devint en 1802 électeur de Mayence, évêque de Ratisbonne et archevêque de l'empire. Il présida les dernières diètes de l'Allemagne, et tenta d'abord de s'opposer aux projets de Napoléon; mais, voyant que toute résistance était inutile, il se rallia à la France. Il fut nommé président de la Confédération du Rhin, grand-duc de Francfort, et désigna Eugène Beauharnais pour son successeur. Resté fidèle à Napoléon dans ses revers, il fut dépouillé par les alliés d'une partie de ses États; il ne conserva que l'évêché de Ratisbonne. Aussi bon écrivain que savant éclairé, il a laissé plusieurs ouvrages, dont le principal, *Méditation sur l'univers* (all.), a eu jusqu'à 10 éditions. — Son neveu, Emmeric, duc de Dalberg, 1773-1833, fut d'abord au service du grand-duc de Bade, puis s'attacha à Napoléon, se fit naturaliser Français et eut part au mariage de l'empereur avec Marie-Louise. A la chute de Napoléon, il fut un des membres du gouvernement provisoire en France; il accompagna Talleyrand au congrès de Vienne comme plénipotentiaire, et reçut en récompense de Louis XVIII la pairie et l'ambassade de Turin. On lui attribue une part dans l'*Histoire de la Restauration* de M. Capéfigue.

**DALÉCARLIE**, en suédois *Dalarne*, anc. prov. de Suède, bornée à l'O. et au N. par les Dofrines, à l'E. par l'Helsingie et la Gestricie, au S. par la Westmanie et le Wermeland, forme auj. le gouv. de Falun. Elle doit son nom à la riv. de Dal qui l'arrose. Falun, Hedemora, en étaient les principales villes. La Dalécarlie est hérissée de montagnes couvertes de forêts de sapins et très-riches en mines. Elle a toujours servi de refuge aux mécontents; c'est là que Gustave Wasa se cacha en 1520, après son évasion des prisons de Christian II, et qu'il prépara l'affranchissement de la Suède.

**DALECHAMPS** (Jacq.), médecin, botaniste et philologue, né à Caen en 1513, mort à Lyon en 1586, exerça la médecine à Lyon depuis 1552. On lui doit : *Historia generalis plantarum*, Lyon, 1586, trad. par J. Desmoulin, 1615, ouvrage où sont rassemblées toutes les connaissances que l'on possédait alors en botanique, mais dont malheureusement il ne put faire par lui-même la publication, ce qui donna lieu à bien des fautes; une édition d'*Athénée*, avec traduction latine et commentaires, 1552; *Pline*, 1587, édition estimée; et des traductions françaises de Paul d'Égine, de Galien et de Cœlius Aurelianus.

**D'ALEMBERT**. V. ALEMBERT (7°).

**DALEME** (André), physicien, né vers 1660, mort en 1727, fut admis en 1699 à l'Académie des sciences. On lui doit un nouveau eric, d'une grande force, et un fourneau dans lequel la fumée, ramenée dans le brasier, se convertit en flamme en se brûlant de nouveau. Il avait imaginé en même temps que Newcomen une machine à vapeur.

**DALGARNO** (George), savant écossais, né à Aberdeen, publia à Londres en 1661 : *Ars signorum, vulgo character universalis et lingua philosophica*, ouvrage dans lequel il propose une langue univer-

selle fondée sur une classification méthodique des idées. Déjà Wilkins, dès 1641, avait traité ce sujet.

**DALIBARD** (Thom. Franç.), naturaliste, fut un des premiers à introduire en France la méthode de Linné et publia en 1749, sous le titre de *Floræ parisiensis prodromus*, une Flore où les plantes sont distribuées d'après le système de ce savant. Il fut aussi le premier à répéter les expériences de Franklin sur l'électricité atmosphérique et traduisit ses écrits.

**DALIE**, anc. prov. de Suède, dans la Gothie occidentale, fait auj. partie des gouvts d'Elfsborg et de Gœtheborg-et-Bohus.

**DALILA**, femme philistine, de la vallée de Soree, fut aimée de Samson. Gagnée par l'or de ses compatriotes, elle lui coupa pendant la nuit ses cheveux, dans lesquels résidait toute sa force, et le livra ensuite pieds et poings liés à ses ennemis.

**DALIN** (Olaus), écrivain suédois, né à Winsberg en 1708, mort en 1763, fut conseiller de la chancellerie, puis chancelier de la cour. Son gouv. le chargea d'écrire l'*Histoire générale du royaume*. Cet ouvrage, publié à Stockholm en 1747, s'étend jusqu'à la mort de Charles XI. On a encore de lui un poème : *la Liberté de Suède*, 1742, et un grand nombre d'*Épîtres*, de *Satires*, de *Fables*, de *Pensées*.

**DALLERY** (Ch.), mécanicien, né en 1754 à Amiens, mort en 1835, s'adonna d'abord à la facture de l'orgue, puis perfectionna la bijouterie, inventa en 1780 une machine à vapeur avec chaudière tubulaire, eut le premier l'idée d'appliquer l'hélice à la navigation à vapeur, prit à cet effet un brevet d'invention en 1803, et entreprit de construire un bateau sur ce principe, mais se ruina sans avoir pu achever ce bateau, et le brisa dans son désespoir.

**DALMATIE**. On désigne sous ce nom une prov. de l'anc. empire romain et le royaume actuel de Dalmatie, qui, joint à l'Albanie, forme un des 15 grands gouvernements des États autrichiens.

**DALMATIE ANCIENNE**, contrée de l'Europe, située entre l'Adriatique à l'O. et les monts de la Liburnie à l'E., faisait partie de la grande région illyrienne. Ses habitants se subdivisaient en Dalmates proprement dits (à Delminium et Salone), Ardyéens ou Vardéens (vis-à-vis de l'île de Pharos), Autariates et Daorizes. Dans la distribution de l'empire en diocèses, la Dalmatie devint une prov. du diocèse d'Illyrie occidentale, et fit partie de la préfecture d'Italie. Elle eut alors pour ch.-l. Salone, qui était aussi capitale de tout le diocèse d'Illyrie occidentale.

**DALMATIE-ET-ALBANIE** (roy. de), province littorale des États autrichiens, le long de l'Adriatique, bornée au N. par l'Istrie et la Croatie, à l'E. par la Bosnie, au S. par l'Albanie turque, se compose de 4 cercles : Zara, Spalatro, Raguse et Cattaro, et de plusieurs îles : Arbe, Brazza, Bua, etc.; 450 000 h., de races variées; ch.-l., Zara. La Dalmatie est traversée par les Alpes Dinariques; elle est arrosée par de petites riv. côtières, dont les principales sont : le Kerba, la Zermania, la Cetina et la Narenta. Climat tempéré dans l'intérieur, chaud sur les côtes; sol fertile, riches carrières de marbre et d'albâtre; mines de fer et de houille. Construction de petits bâtiments; assez de commerce. La langue usuelle est l'esclavon; dans les villes maritimes, c'est l'italien.

*Histoire*. La Dalmatie formait jadis un État puissant, composé de peuples divers qui furent successivement soumis par les Romains. Les Dalmates-Ardyéens étaient devenus sujets dès l'an 229 av. J.-C. Paul-Émile prit Delminium en 219; Gentius, roi de l'Illyrie, battu et pris en 168, se vit enlever les provinces dalmates qu'il possédait; Marcus Fulgulus (156) et Nasica Corculum (154) domptèrent les Autariates et autres tribus dalmates; un Métellus soumit le reste du pays sans coup férir en 118, et prit de là le nom de *Dalmaticus*. L'an 9 de J.-C., la Dalmatie se révolta, mais ce soulèvement fut bientôt réprimé. Après la chute de l'empire d'Occident, la Dalmatie fut conquise par les Hérules, puis par

les Ostrogoths; elle fut réunie à l'empire de Constantinople sous Justinien. Les Slaves Sorabes s'y établirent en 640. Quelque temps tributaires des Avars, ils reconnurent ensuite la suzeraineté des empereurs francs; cependant la Dalmatie maritime (Zara, Trau, Spalatro, Raguse) fut attribuée à l'empire grec par le traité de 812. Peu à peu ces peuples se rendirent indépendants. Les Croates et les Dalmates de la côte exercèrent longtemps la piraterie. De là des guerres avec Venise qui, à la fin du x<sup>e</sup> siècle, s'empara des villes de la Dalmatie maritime. En 1052 le Croate Cresimir Pierre les reprit et s'intitula roi de Dalmatie et de Croatie. Il eut pour successeurs Démétrius Suinimir et Étienne. Les rois de Hongrie héritèrent du dernier en 1088. Venise, qui ne gardait plus que Zara, reconquit la Dalmatie maritime après l'extinction des Arpades, en 1301; elle ne la perdit qu'avec son existence politique en 1797. La Dalmatie devint alors prov. de l'Autriche, par le traité de Campo-Formio. En 1805, le traité de Presbourg la donna à Napoléon, qui en 1809 l'annexa aux provinces illyriennes. Elle redevint autrichienne en 1814. — Les doges de Venise prenaient le titre de ducs de Dalmatie. La maison des comtes de Dachau et celle des comtes d'Andechs, son héritière, ont également porté ce titre. Napoléon créa duc de Dalmatie le maréchal Soult.

**DALRYMPLE** (Alex.), géographe écossais, né à Édimbourg en 1737, mort en 1808, voyagea pour la Compagnie des Indes, visita avec soin l'Archipel Oriental et en donna des cartes exactes. Ce fut d'après ses plans que le ministère anglais entreprit les voyages de découverte que Cook a exécutés. On lui doit une collection des *Voyages faits dans l'Océan Pacifique*, 1770, trad. par Fréville, 1774, et un *Atlas des côtes de Malabar, Coromandel, etc.*, 1806.

**DALRYMPLE** (John Hamilton), baron de l'échiquier du roi en Écosse, attaché à la cause royaliste, né vers 1726, mort en 1810, a publié des *Mémoires sur la Grande-Bretagne depuis la dissolution du dernier Parlement de Charles II*, 1771, trad. par l'abbé Blavet, 1776. Ces mémoires établissent que, sous Charles II, plusieurs membres du Parlement, entre autres Algernon Sydney, étaient soudoyés par Louis XIV.

**DALRYMPLE** (sir H. Whiteford), général anglais, 1750-1830, commanda en 1808 l'armée britannique en Portugal et fit signer à Junot la célèbre capitulation de Cintra, pour l'évacuation de ce pays.

**DALRYMPLE**, comte de Stair. V. STAIR.

**DALTON** (John), physicien et chimiste, né en 1766 à Englesfield (Cumberland), d'une honorable famille de quakers, mort en 1844 à Manchester, enseigna longtemps les mathématiques dans cette dernière ville, puis s'appliqua à la physique et à la chimie. Il étudia surtout les phénomènes produits par l'action de la chaleur sur les gaz et les vapeurs, et mit en lumière la théorie atomique, qui, dès 1789, avait été entrevue par Higgins; il supposait que les corps sont composés de particules indivisibles qui s'unissent entre elles dans des proportions définies. Ses principaux ouvrages sont : *Meteorological observations* (1793); *New system of chemical philosophy* (1808-1810). Dalton était membre de la Société royale de Londres et associé de l'Institut de France.

**DAMALA**, v. de la Grèce moderne (Argolide), à 8 kil. O. de Poros, est l'ancienne *Trézène*. Ruines.

**DAMAN**, v. portugaise de l'Inde, dans le Guzzerate, avec un port sur la mer, à 130 kil. N. de Bombay; 6000 h. Cél. temple de Parsis où l'on conserve le feu sacré depuis 1200 ans. Aux Portugais depuis 1531.

**DAMANHOUR**, *Hermopolis Parva*, v. de la B.-Égypte, ch.-l. de prov., à 80 k. S. E. d'Alexandrie. — Vge à 7 kil. N. E. du Caire. Palais du pacha.

**DAMAR**, v. d'Arabie (Yémen), dans l'État de Sanaa, à 110 kil. S. de Sanaa; 5000 maisons. (env. 25 000 h.) Université pour la secte des Zeites.

**DAMAS**, *Damascus*, l'*El-Châm* des Arabes, v. de Syrie, ch.-l. du pachalik de ce nom, sur le Barady,

à 1100 kil. S. E. de Constantinople; 200 000 h., dont 30 000 chrétiens et 5000 juifs. Résidence du patriarche grec d'Antioche et d'un mollah de 1<sup>re</sup> classe. Assez belle ville : vicilles murailles et tours, château fort; rues étroites et tortueuses; beaucoup de fontaines; maisons avec terrasses et trottoirs; 60 mosquées (on remarque la superbe mosquée dite *Zéké*), sérail ou palais du pacha; beaux bazars, cafés élégants et renommés. Très-grands faubourgs. Damas était jadis célèbre par ses fabriques d'armes blanches et d'acier qui ont fait donner le nom de *damas* aux meilleures lames, mais ses ouvriers en acier ont été transférés par Tamerlan en Boukharie. Elle produit encore d'admirables ouvrages en nacre, des étoffes de soie brochées, dites *damas*, des étoffes de coton, cachemires, perles, huile de rose et autres parfums. Grand commerce; grandes caravanes pour La Mecque, pour Bagdad, etc. — Damas est une v. très-ancienne : elle est mentionnée dans la Genèse. Elle fut parfois soumise aux Juifs, et parfois elle forma un roy. indépendant. Elle appartient ensuite aux rois de Perse, à ceux de Syrie, aux Romains, aux Arabes (632). Ceux-ci en firent d'abord leur capitale, d'où les califes omniades se nomment aussi califes de Damas. Les Croisés l'assiégèrent inutilement en 1158. Tamerlan s'en empara en 1401, et Selim I, sultan turc, en 1516. Les Musulmans y sont très-fanatiques : ils firent un horrible massacre des Chrétiens en 1860.

**DAMAS** (eyalet ou pachalik de), une des 4 grandes divisions de la Syrie, entre le pachalik d'Alep et l'Arabie; 530 kil. sur 450; 1 250 000 hab. Il est séparé de la mer par les pachaliks de Tripoli et d'Acree. Ch.-l., Damas. Il se divise en 6 livahs (Damas, Hama, Tadmour, Soliman ou Jérusalem, Gaza, Naplouse). L'anc. Palestine en fait partie.

**DAMAS** (famille DE), anc. et noble maison de France, connue dès le xiii<sup>e</sup> s., a surtout joué un rôle dans ces derniers temps. Nous citerons : Charles de Damas, né en 1758, mort en 1829, premier gentilhomme de la chambre du roi Louis XVI, puis colonel pendant la guerre d'Amérique. Arrêté avec Louis XVI à Varennes, il fut rendu à la liberté par l'amnistie du 13 novembre 1791, émigra en 1792, accompagna le comte d'Artois dans l'expédition infructueuse de l'Île-Dieu, entra en France en 1814, suivit Louis XVIII à Gand, et fut à son retour nommé pair; en 1827, il fut élevé au titre de duc. — Roger, comte de Damas, son frère, né en 1765, mort en 1823. Il entra fort jeune comme officier dans le régiment du roi, passa en Russie et se distingua dans la guerre contre les Turcs (1787). Pendant la Révolution, il fut aide de camp du comte d'Artois, puis commanda la légion Mirabeau dans l'armée de Condé (1794-98). Il servit ensuite le roi de Naples contre les troupes républicaines : sa retraite en Calabre fut admirée par les Français qu'il combattait. En 1814, il entra en France avec les Bourbons, et fut nommé lieutenant général. Il fut élu député en 1815. — Fr.-Et. de Damas, né à Paris en 1764, mort en 1828. D'abord sous-lieutenant au régiment de Royal-Auvergne, il parvint au grade de chef d'état-major de Kléber, et eut le service en Égypte (1799). Disgracié par Bonaparte, il quitta le service, fut compromis dans le procès de Moreau, et rendu à la liberté par l'intercession de Murat. Celui-ci, devenu grand-duc de Berg, l'employa comme secrétaire d'État et commandant militaire (1806). Il fit la campagne de Russie, se distingua au passage de la Bérézina, puis revint dans le duché de Berg, et entra en France en 1815 avec le titre d'inspecteur général d'infanterie.

**DAMASCENE**. V. JEAN et NICOLAS.

**DAMASCIUS**, philosophe éclectique, né à Damas vers l'an 480 de J.-C., disciple de Marinus, enseignait à Athènes lorsque Justinien fit fermer les écoles païennes (529). Il se réfugia auprès de Chosroës, roi de Perse; ce prince obtint son retour dans sa patrie en 533. Il avait écrit une *Histoire des principaux éclectiques*, dont Photius a conservé des fragments,

et un traité *Des Principes*, dont la 1<sup>re</sup> partie a été publiée par J. Kopp, Francf., 1826 (le grec s'ul). M. Ruelle a donné une *Étude sur Damascius*, 1861.

**DAMASE I** (S.), pap., né en Portugal, fut élu en 366, travailla à la conservation de la discipline ecclésiastique, tint plusieurs conciles contre les Ariens, anathématisa plusieurs hérétiques ou schismatiques, et mourut en 384. Il avait S. Jérôme pour secrétaire. Il a laissé quelques poésies chrétiennes et des écrits théolog., réunis à Paris, avec sa *Vie*, 1672, in-8. On le fête le 11 déc.

**DAMASE II**, pape en 1048, était évêque de Brixen (Tyrol), et fut élevé au trône pontifical par l'emp. Henri III, sans avoir été élu. Il ne survécut que 23 jours à sa nomination.

**DAMAVEND. V. DÉMAVEND.**

**DAMAZAN**, ch.-l. de c. (Lot-et-Gar.), à 23 k. N. de Nérac, sur la r. g. de la Garonne; 955 hab.

**DAMBACH**, petite v. du dép. du B.-Rhin, à 8 k. N. de Schelestadt; 3000 h., en partie Juifs. Mine de fer et de manganèse.

**DAMBRAY** (Charles), magistrat, né à Rouen en 1760, mort en 1829, fut avocat général à la Cour des aides de Paris, et remplaça Séguier dans les mêmes fonctions au parlement (1788). Il allait entrer au ministère lorsque la Révolution éclata. Il se retira en Normandie après le retour du roi de Varennes et resta en rapport avec les Bourbons sous l'Empire. En 1814, Louis XVIII le nomma chancelier, ministre de la justice, et président de la Chambre des Pairs. Réfugié en Angleterre pendant les Cent-Jours, il reprit la présidence à son retour.

**DAMER**, v. du Dongola, au confluent du Nil et du Tacazzé; 500 maisons; capit. d'un État indépendant.

**DAMES** (paix des). V. CAMBRAY.

**DAMIEN** (S.) V. COSME (S.)

**DAMIEN** (S. Pierre), *Damianus*, docteur de l'Église, né à Ravenne vers 988, mort à Faenza en 1072, avait gardé les pourceaux dans sa jeunesse. Un de ses frères, archidiacre de Ravenne, se chargea de son éducation. Damien, une fois ses études faites, entra dans l'ermitage de Font-Avellana (Ombrie); il en fut nommé abbé en 1041. Il rendit de grands services aux papes Grégoire VI, Clément II, Léon IX, Victor II et Étienne IX : ce dernier le créa cardinal-évêque d'Ostie. L'amour de la solitude le porta, en 1062, à renoncer à sa charge, et il rentra dans son ermitage. D'une austérité excessive, il propagea la pratique de la flagellation. Il eut à remplir plusieurs missions importantes, mais il vécut toujours, même au milieu des cours, dans une extrême pauvreté. On le fête le 23 févr. Il a laissé quelques écrits, imprimés à Paris en 1642 et 1643, in-fol.

**DAMIENS** (Rob. Franç.), régicide, né en 1715, près d'Arras, frappa en 1757 le roi Louis XV d'un coup de couteau au moment où ce prince sortait du château de Versailles. Saisi aussitôt, Damiens fut condamné à mort, et écartelé sur la place de Grève à Paris. Selon quelques historiens, cet homme aurait été en proie, au moment de son action, à une espèce de délire; selon d'autres, il avait été poussé à ce crime par le mécontentement général de la nation. Damiens avait été d'abord soldat, puis domestique chez les Jésuites à Paris; il était sans emploi quand il commit son crime.

**DAMIETTE**, *Tamiathis*, v. de la B.-Égypte, sur la branche orientale du Nil, à 9 k. de la mer, à 160 k. N. E. du Caire. Env. 25 000 h., dont 4000 chrétiens. Evêché copte. — Damiette était une ville maritime importante au moyen âge : S. Louis la prit en 1249 et la rendit ensuite aux Musulmans comme partie de sa rançon. La ville fut rasée vers la fin du xiii<sup>e</sup> s.; de ses débris se forma la nouvelle Damiette, à 6 k. au S. Louis IX donna aux remparts d'Aigues-Mortes la forme qu'avaient ceux de la ville égyptienne. — Le nom de Damiette a été donné à une colonie agricole formée en Algérie en 1848, à 3 k. de Médéah.

**DAMILAVILLE** (Et.), né en 1719, mort en 1768

était premier commis au bureau du Vingtième. Il est surtout connu comme l'ami et le correspondant de Voltaire. C'était un homme méliore, mais il eut le mérite aux yeux des philosophes d'abord d'être un ardent ennemi de la religion. On lui a attribué le *Christianisme dévoilé*, ouvrage qui fut condamné au feu par le parlement en 1770 et qui paraît être l'ouvrage de d'Holbach.

**DAMIEN** (Philibert), philosophe français, 1794-1862; fut élève de l'École normale, disciple de M. Cousin, et membre de l'Acad. des sciences morales. On lui doit l'*Hist. de la phil. en France au xix<sup>e</sup> siècle* (1820) et au xviii<sup>e</sup> siècle, (1860).

**DAMIS**, V. APOLLONIUS (de Tyane).

**DAMM**, v. des États prussiens (Poméranie), à 7 k. S. E. de Stettin; 2500 h. Château fort. V. DAMME.

**DAMM** (Chr. Tobie), thologien protestant et helléniste, né à Leipsick en 1699, m. en 1778. On a de lui : *Norum lexicon græcum etymologicum et reale*, Brandebourg, 1765, et Londres, 1842.

**DAMMARTIN**, *Martinus dominium*, ch.-l. de c. (Seine-et-Marne), à 21 kil. N. O. de Meaux, sur une éminence d'où on a une vue fort étendue; 2000 hab. Blondes de soie noire. Marché aux grains. — Ce bourg a donné son nom aux comtes de Dammartin, qui remontent au xi<sup>e</sup> siècle. Philippe Hurepel, fils de Philippe-Auguste, devint comte de Dammartin au commencement du xiii<sup>e</sup> siècle par son mariage avec Mahaut, héritière de cette maison. En 1258, ce comté fut porté par mariage dans la maison de Trie; puis, après avoir passé dans diverses familles, échut en 1439 à Antoine de Chabannes dont la fille le porta dans la maison d'Anjou. Anne, duc de Montmorency, l'acheta en 1554. Il fut confisqué en 1632 à la mort du maréchal de Montmorency et donné par Louis XIII aux princes de Bourbon-Condé.

**DAMMARTIN** (Ant., comt. de). V. CHABANNES.

**DAMME** (du hollandais *dam*, digue), bourg de Belgique (Flandre occid.), sur un canal de même nom, à 5 k. N. de Bruges; 900 h. Forte digue, du xiii<sup>e</sup> s. écle. Place jadis forte, prise par Philip-Auguste (1213), par Charles VI (1384), par Marlborough (1706).

**DAMONNI**. V. DUMNONII.

**DAMOCLES**, flatteur de Denys le Tyran, vantait souvent le bonheur de ce prince. Celui-ci, pour l'en faire juge, l'invita à un festin, et, l'ayant fait haïller et servir en prince, fit suspendre au-dessus de sa tête, pendant le repas, une épée nue, attachée au plafond par un crin de cheval.

**DAMON** et **PYTHIAS**, pythagoriciens, célèbres par leur amitié, vivaient à Syracuse, 400 ans av. J.-C., sous Denys le Jeune. Damon, condamné à mort par le tyran, obtint la permission d'aller dans sa prière pour mettre ordre à ses affaires, et Pythias se rendit caution de son retour. A l'approche de l'heure marquée, Damon ne parait pas, on allait conduire Pythias au supplice; mais il revint à temps, et un combat de générosité s'éleva entre les deux amis pour savoir qui devait mourir. Denys ut si touché de ce trait de fidélité qu'il laissa vivre Damon et demanda à tous deux d'être reçu en tiers dans leur amitié.

**DAMOREAU** (Laure-Cinthie, dite M<sup>lle</sup> DAMOREAU-CANTU), cantatrice française, née Montalant (1801), m. en 1863, a laissé un souvenir durable à l'Opéra et à l'Opéra-Comique; a professé pendant 12 ans au Conservatoire, et laissé une *méthode de chant*.

**DAMPIER** (Will.), voyageur anglais, né en 1652 au comté de Somerset, fit deux voyages autour du monde (1673-1691 et 1699-1701). Il a laissé son nom à un archipel de la Papouasie (par 20° 39' lat. S. et 140° 6' long. E.). On ne sait pas la date de sa mort. Il donna en 1699, à Londres, en 3 vol. in-8, le *Recueil de ses voyages*, trad. en français, 1701 et 1732. On lui doit un traité estimé *Sur les vents, les marées et les courants*.

**DAMPIERRE**, ch.-l. de c. (Jura), à 21 kil. N. E. de Dôle; 500 hab. Forges, hauts fourneaux.

DAMPIERRE, vge de Seine-et-Oise, à 12 k. N. E. de Rambouillet, sur l'Yvette; 800 h. Beau château, construit par J. H. Mansart pour le duc de Lorraine, et appartenant auj. au duc de Luynes, qui l'a magnifiquement restauré.

DAMPIERRE-SUR-SALON, ch.-l. de c. Haute-Saône), à 16 k. N. E. de Gray; 1400 h. Forges, pierre de taille.

DAMPIERRE (Guy de), comte de Flandre et pair de France, accompagna S. Louis en Afrique (1270). Ayant marié sa fille à Édouard d'Angleterre sans l'autorisation de Philippe le Bel, son suzerain, celui-ci lui déclara la guerre, le défit à Furnes (1297) et s'empara de ses principales places. Dampierre vint à Paris implorer la clémence du roi, mais Philippe le retint prisonnier à Compiègne où il mourut en 1305.

DAMPIERRE (Aug. PICOT, marquis de), général français, né à Paris en 1756, embrassa avec ardeur les idées nouvelles en 1789, servit en 1792 sous Rochambeau, puis sous Dumouriez, et se distingua par sa bravoure à Nerwinde (1793). A la défection de Dumouriez, il se prononça hautement en faveur de la République, et fut chargé du commandement en chef. Il releva le moral de l'armée, reprit l'offensive et se mit lui-même avec dévouement à la tête d'une attaque; mais il fut tué d'un coup de canon dans le bois de Vicogne sous Valenciennes. 1793. La Convention lui décerna les honneurs du Panthéon.

DAMRÉMONT. V. DANRÉMONT.

DAMVILLE, ch.-l. de c. (Eure), à 18 kil. S. O. d'Évreux, sur l'Iton; 700 hab. Ancienne baronnie.

DAMVILLIERS, ch.-l. de c. (Meuse), à 22 kil. S. de Montmédy; 1000 hab. Patrie du maréchal Gérard. Anc. place forte, démantelée par Louis XIV en 1683.

DAN, 5<sup>e</sup> fils de Jacob, avait pour mère Bala, servante de Rachel. Il donna son nom à une des 12 tribus d'Israël, bornée à l'E. par les tribus de Benjamin et de Juda; au S. par celle de Juda, dont elle était séparée par le torrent de Sorek; au N., par celle d'Ephraïm; et à l'O., par la mer.

DAN ou LAÏS, v. de la tribu de Nephthali, la plus sept. du pays. était une colonie de la tribu de Dan.

DANAË, fille d'Acrisius, roi d'Argos, fut, selon la Fable, enfermée dans une tour d'airain par son père à qui l'Oracle avait prédit qu'il serait tué par l'enfant qui naîtrait d'elle. Jupiter pénétra dans cette tour sous la forme d'une pluie d'or, et séduisit Danaë; de cette union naquit Persée. Acrisius voulut le faire périr en l'exposant aux flots ainsi que sa mère; mais le coffre qui les contenait ayant été recueilli sur les côtes de l'île de Scîrpe, ils furent sauvés tous deux. Plus tard Persée devint en effet, quoique involontairement, le meurtrier d'Acrisius. V. PERSÉE.

DANAÏDES, nom de 50 sœurs, toutes filles de Danaüs, roi d'Argos. Egyptus, roi d'Égypte, leur oncle, qui avait 50 fils, ayant voulu leur faire épouser ses fils, qui étaient leurs cousins germains, les Danaïdes se refusèrent à ce mariage, qui leur paraissait impie. Egyptus envoya ses fils à Argos à la tête d'une puissante armée, pour les y contraindre. Danaüs, trop faible pour résister, consentit au mariage, mais il convint secrètement avec les Danaïdes qu'elles massacreraient leurs maris la 1<sup>re</sup> nuit de leurs noces. Cet horrible projet s'exécuta: la seule Hypermnestre épargna son mari, Lyncée. Pour punir ces criminelles épouses, Jupiter les précipita dans le Tartare et les condamna à y remplir éternellement un tonneau sans fond.

DANAPRIS, fleuve de Sarmatie, auj. le *Dniépr*.

DANASTER, fleuve de Sarmatie, auj. le *Dniestr*.

DANAÏUS, fils de Bélus, originaire de Chemmis, régna d'abord sur la Basse-Egypte, conjointement avec son frère Egyptus; mais, ayant attenté aux jours de ce prince, il fut forcé de fuir et vint à Argos (vers 1572 av. J.-C., ou un siècle plus tard selon d'autres). Là, le roi Gélantor, de la dynastie d'Inachus, l'accueillit avec la plus grande bienveillance; mais Danaüs ne le récompensa qu'en usurpant sur lui le trône d'autres disent que Gélantor abdiqua en

sa faveur. Quoi qu'il en soit, c'est alors que commence à Argos la dynastie des *Bélides*. La Fable donne à Danaüs 50 filles (V. DANAÏDES). Il eut pour successeur Lyncée, son gendre. — Depuis le règne de Danaüs, les Argiens et par suite tous les Grecs furent désignés sous le nom de *Danaï*.

DANCOURT (Ant.), poète dramatique, né en 1671 à Riom, mort à Paris en 1748, fut d'abord précepteur, puis se livra au théâtre. Il donna des tragédies qui eurent peu de succès, et des opéras qui réussirent: le meilleur est celui d'*Hésione* (1700). Danchet fut de l'Académie française et de celle des inscriptions. Ses œuvres, publiées en 1751 (4 vol. in-12), contiennent, outre ses pièces dramatiques, des odes, des cantates, des épitres. La versification en est faible, mais douce et facile.

DANCOURT (Florent CARTON), auteur et acteur comique, né à Fontainebleau en 1661, d'une famille noble, mort en 1726, fut d'abord avocat; il quitta cette profession à 24 ans pour épouser la fille du comédien La Thorillière et entrer avec elle dans la troupe des comédiens du roi, se fit en même temps auteur et donna dans l'espace de 33 ans une soixantaine de pièces. Celles qui eurent le plus de succès sont: le *Notaire obligé*, le *Chevalier à la mode*, les *Bourgeoises à la mode*, les *Vendanges de Suresnes*, les *Vacances*, le *Mari retrouvé*, les *Trois Cousines*, le *Galant Jardinier*. Dancourt excelle dans la farce et le genre grotesque, mais trop souvent il brave la décence. Il réussit admirablement à mettre en scène les villageois, ce qui l'a fait surnommer le *Téniers de la comédie*. Ses œuvres ont été souvent réimprimées; la meilleure édition est celle de 1760, 12 vol. petit in-12. Didot a donné ses *Oeuvres choisies*, 1818, 5 vol in-18.

DANDELOT ou D'ANDELOT (François DE COLIGNY, plus connu sous le nom de), frère puîné de l'amiral Coligny, né à Châtillon-sur-Loing en 1521, embrassa de bonne heure la Réforme et s'en montra un des plus zélés défenseurs. Il défendit avec son frère, en 1557, la place de St-Quentin contre les Espagnols. Lorsque la guerre civile eut éclaté, il se distingua à Dreux en 1562 et à Jarnac en 1569. Il mourut à Saintes deux mois après ce dernier combat.

DANDJOUR, collection de livres bouddhistes, composée de 240 vol. in-4, forme, avec le *Gandjour*, qui en a 108, l'encyclopédie bouddhiste.

DANDOLO, famille patricienne de Venise, fort ancienne, a donné quelques doges à la république. Le plus célèbre de ces doges est Henri (Enrico) Dandolo, qui fut élu à cette haute dignité en 1192, à l'âge de 82 ans, et fut un des principaux chefs de la 4<sup>e</sup> croisade. Il fit prendre Zara par les Croisés pour le compte de Venise, puis il les poussa sur Constantinople. Après la prise de cette ville par les Croisés, il refusa, dit-on, la couronne qui lui était offerte; mais il se fit élire despote de la Romanie, obtint pour la république de Venise un quartier de Constantinople et les îles de l'Archipel, acheta Candie, qui était échue en partage au duc de Montferrat, et apporta à Venise une foule de chefs-d'œuvre de l'art, enlevés à l'empire grec. Il mourut un an après (1205) à Constantinople même. En 1173, l'empereur grec Manuel lui avait fait brûler les yeux lorsqu'il était venu, au nom de la république de Venise, lui redemander des députés que ce prince retenait injustement; ce supplice affaiblit sa vue, mais ne la lui fit pas perdre tout à fait. — Jean D., élu en 1280, mort en 1289, soutint contre le patriarche d'Aquilée, au sujet des villes de Pirano et d'Isola en Istrie, qui s'étaient données à Venise, une guerre ruineuse, qui dura autant que son règne. — François Dandolo, doge de 1328 à 1339, avait reçu le surnom de *Chien* pour s'être présenté (en 1323) au pape Clément V avec une chaîne au cou, en le suppliant de retirer une excommunication que le pontife avait lancée contre la république. Sous son règne, Venise enleva à la maison della Scala les villes de Trévise, Ceneda

et Conegliano. — André D., élu en 1342 à l'âge de 36 ans, mort en 1354, soutint une guerre malheureuse contre Louis le Puissant, roi de Hongrie; mais s'illustra par son amour pour les lettres et par la protection qu'il accorda à Pétrarque. Il a écrit une *Chronique de Venise*, en latin (dans le T. XII de la collection de Muratori).

**DANEBROG** (ordre de), ordre danois, fondé en 1219 par le roi Valdemar II en mémoire d'une bataille gagnée sur les Livoniens, dans laquelle apparut un étendard miraculeux dit *Danebrog*, qui rallia les fuyards, fut renouvelé en 1671 par Christian V et réformé en 1808 par Frédéric VI. Il est destiné à récompenser tous les genres de services, militaires ou civils. L'insigne est une croix blanche pattée, bordée rouge et or, avec les mots *Gud og Kongen* (Dieu et le roi); le ruban est blanc, liseré de rouge.

**DANEGELD** (c.-à-d. *tribut danois*), impôt établi en Angleterre par Ethelred II (vers 1001), pour acheter le départ des Danois dont les flottes désolaient les côtes ou pour solder les troupes destinées à les repousser. Maintenu longtemps après l'expulsion des Danois, il ne disparut que sous le roi Étienne, en 1135.

**DANEMARK**, *Dania* en latin, roy. de l'Europe septentr., le plus petit des trois royaumes scandinaves (Suède, Norvège et Danemark), est partout baigné par la mer, excepté au Sud, où il est borné par le duché de Sleswig; il a la Baltique à l'E. et la mer du Nord à l'O.; le détroit du Sund, le Cattégat et le Skager-Rack le séparent de la Suède et de la Norvège; 1 525 000 h.; capit., Copenhague. Villes principales : Elsenour, Aarhus, Aslborg, etc. Il se compose : 1° de la péninsule cimbrique (Jutland); 2° de l'archipel danois : îles Seeland, Fionie, Laaland, Falster, Bornholm, Mœn, Cérœ, Alsen, Femern, etc., auxquelles il faut joindre l'Islande et l'archipel de Féroë. Il faut ajouter à ces possessions les colonies danoises, qui consistent en établissements sur la côte du Groënland; plus les îles Ste-Croix, St-Thomas, St-Jean, aux Antilles (Tranquebar et Serampour, dans l'Inde, et les îles Nicobar, ont été vendues aux Anglais, ainsi que les établissements que les Danois possédaient sur la côte occidentale d'Afrique).

Les possessions danoises d'Europe se partagent administrativement en baillages ou cercles, comme suit :

Baillages.	Pays.
Copenhague, Frederiksbourg, Holbek, Sorœ, Prestœ, Bornholm, Mariboë, Odensée, Svendborg, Hjørring, Aalborg, Thisted, Viborg, Randers, Aarhus, Skanderborg, Veile, Ringkjøbing, Ribe, Féroë, Cérœ, Nordborg, Sonderborg, Femern,	Îles Seeland et Mœn. Île Bornholm. Île Falster et Laaland. Île Fionie.
	Jutland.
	Archipel de Féroë. Île Cérœ.
	Île Alsen.
	Île Femern.

Le Danemark a peu de montagnes; les cours d'eau qui l'arrosent sont peu importants; on y trouve beaucoup de marais, surtout dans le Jutland. Le climat est peu rigoureux, mais humide; le sol est fertile en pâturages, et nourrit de beau bétail,

et de bons chevaux. L'agriculture y est très-développée : outre les céréales, qui sont le principal produit, on y cultive avec succès la garance, le houblon. — Les hab. sont presque tous de race scandinave ou germanique. Le gov., d'abord représentatif, devint absolu en 1600; c'est auj. une monarchie tempérée. Le luthéranisme est la religion dominante; les autres sont tolérées : les Juifs sont très-nombreux. L'industrie consiste surtout en toiles à voiles, draps, porcelaines, armes; on fabrique aussi en Danemark beaucoup de gants dits *gants de Suède*. Le commerce y est depuis longtemps florissant. L'instruction y est très-répandue.

*Histoire.* Le Danemark était habité au commencement de l'ère chrétienne par les Jutes ou Goths, par les Cimbres et par les Angles. Il eut longtemps pour rois des princes goths, qui se prétendaient issus d'Odin, et qu'on nomme *Skiothungiens*, du nom de Skioild, qui régna le premier; ils rendaient à Odin un culte sanguinaire. Le Christianisme ne fut introduit chez eux que vers 826, par S. Anshaire. A partir du VIII<sup>e</sup> siècle, les Danois s'adonnèrent à la piraterie, ainsi que les Norvégiens, avec lesquels on les comprend souvent sous le nom de Northmans ou Normands (hommes du Nord). Ils secoururent les Saxons contre Charlemagne, mais furent enfin obligés d'implorer la paix en 803. Leurs fréquentes incursions désolèrent l'empire carlovingien. L'Allemagne, l'Espagne et surtout la Grande-Bretagne pendant un siècle. Deux fois ils conquièrent presque toute l'Angleterre : la 1<sup>re</sup> en 878, au temps d'Alfred, qui bientôt reprit sur eux une partie du pays; la 2<sup>e</sup> en 1015, à la mort d'Edmond Côte de Fer, et sans Canut le Grand; mais leur domination en Angleterre ne dura que jusqu'en 1042. La dynastie skioildungienne s'éteignit en Danemark en 1047 et fut remplacée par les Estrithildes; sous ceux-ci, le Danemark devint un instant fief de l'Allemagne (1153-62). Devenu indépendant, il acquit l'île de Rügen (1168), la Slavonie, le Mecklembourg actuel (1184-88), la Poméranie (1210), que toutefois il perdit bientôt, l'Esthonie (1239) que Valdemar vendit en 1347 à l'Ordre Teutonique. Les Estrithildes s'étant éteints en 1375, la succession devint litigieuse jusqu'à ce que la tutrice du Danemark, Marguerite, fille de Valdemar IV, eût donné la couronne à Eric de Poméranie (1396). Elle l'avait déjà fait roi de Norvège en 1389; elle le fit couronner roi de Suède en 1397, par la célèbre union de Calmar, qui fondait les trois États en un seul. Mais cette union n'exista guères que nominativement : après avoir été plusieurs fois rompue de fait, notamment en 1448, elle le fut enfin pour toujours en 1523, à la suite de la révolte de Gustave Wasa contre Christian II. La Norvège resta néanmoins unie au Danemark, qui conserva de plus en Suède 5 provinces maritimes de la Gothie. En 1448, après la mort de Christophe de Bavière, Christian I, de la maison d'Oldenbourg, fut élu roi par les Danois et devint le chef de la maison qui règne encore aujourd'hui : il réunit le Holstein à ses États qui comprenaient l'archipel danois, le Jutland et le Sleswig (1460). Sous Christian IV, le Danemark prit une part malheureuse à la guerre de 30 ans : par les traités de Bromsœbro (1645), de Roskilde (1658) et de Copenhague (1660), il perdit ses provinces de Gothie et sa supériorité sur la Suède. En 1663, une insurrection du peuple contre les nobles donna à la royauté le pouvoir absolu : elle en usa pour le bien du pays, améliora la législation, abolit le servage et proclama l'égalité de tous devant la loi. Allié de Napoléon, le Danemark fut cruellement traité par l'Angleterre et vit bombarder Copenhague (1807); en 1814, il perdit la Norvège, qui fut réunie à la Suède. En 1816, la Prusse lui céda le duché de Lauenbourg. En 1831, Frédéric VI accorda à ses peuples des assemblées d'*États provinciaux*; en 1849 Frédéric VII leur donna une constitution parlementaire : la diète se compo-

de 2 assemblées, le *Folke-thing* (Chambre du peuple) et *Lands-thing* (Chambre des grands propriétaires). — Le règlement de la future succession au trône donna lieu en 1848 à une grande agitation, le Sleswig, le Holstein et le Lauenbourg ayant tenté à cette occasion de se séparer du Danemark, avec l'appui de la Prusse : après une guerre de 3 ans, dans laquelle la Prusse eut le dessous, le traité de Londres du 8 mai 1852 termina le différend en assurant la succession, après l'extinction de la maison d'Oldenbourg, au prince Christian de Sonderbourg-Glucksbourg. Toutefois, à la mort de Frédéric VII (1863), l'Allemagne réclama l'indépendance du Holstein et du Sleswig, ce qui donna lieu à une nouvelle guerre, désastreuse pour le Danemark : le 30 octobre 1864, une paix fut signée, par laquelle le Danemark céda à l'Autriche et à la Prusse, qui s'étaient chargées de l'exécution fédérale, les duchés de Sleswig, de Holstein et de Lauenbourg.

*Rois de Danemark depuis le x<sup>e</sup> siècle.*

*Skjoldungiens.*

Harald Blaataand,	930
Suénon et Harald VIII,	980
Canut II, <i>le Grand</i> ,	1014
Canut III (Hardeknut).	1036
Magnus de Norvège,	1041

*Esthriithides.*

Suénon II,	1047
Harald IX,	1076
Canut IV, <i>le Saint</i> ,	1080
Olof Hunger,	1086
Éric III,	1095
Nicolas,	1103
Éric IV,	1134
Éric V,	1137
Suénon III et Canut V,	1147
Valdemar I,	1157
Canut VI,	1182
Valdemar II,	1202-1241
(avec Valdemar III,	1219-1231)
Éric VI, <i>le Saint</i> ,	1241
Abel,	1250
Christophe I,	1252
Éric VII Glipping	1259
Éric VIII Menvend,	1286
Christophe II,	1320
Valdemar IV,	1340

*De diverses familles.*

Olof II,	1376
Marguerite,	1387
Éric IX, <i>de Poméranie</i> ,	1396
Christophe III, <i>Bavarois</i> ,	1440

*Maison d'Oldenbourg.*

Christian I,	1448
Jean,	1481
Christian II,	1513
Frédéric I,	1523
Christian III,	1534
Frédéric II,	1559
Christian IV,	1588
Frédéric III,	1648
Christian V,	1070
Frédéric IV,	1699
Christian VI,	1730
Frédéric V,	1746
Christian VII,	1766
Frédéric VI,	1808
Christian VIII,	1839
Frédéric VII,	1848

*Maison de Sonderbourg-Glucksbourg.*

Christian IX,	1863
---------------	------

DANES (P.), *Dancsius*, né à Paris en 1497, mort en 1577, étudia les langues anciennes sous Lascaris et Budé, fut le premier nommé professeur de grec au Collège royal (1530), et forma des élèves distingués, entre autres Amyot et Daurat. François I l'envoya au concile de Trente; Henri II le nomma précepteur de son fils François II, et le fit évêque de Lavaur. On a de lui des éditions de *Justin*, *Florus*, *Sextus Rufus*, 1519; de *Pline*, 1532, sous le pseudonyme de Bellocirius; des *Eloges* et *Opuscules*, publ. par un de ses descendants, Paris, 1731, in-4.

DANET (l'abbé P.), philologue, né à Paris vers 1640, mort en 1709, était curé de Ste-Croix à Paris. Il est l'auteur de *Dictionnaires français-latin* (1685) et *latin-français*. (1691), composés pour l'usage du Dauphin, et qui eurent longtemps cours dans les écoles. On lui doit aussi une édition de *Phèdre*, *ad usum Delphini*, 1675; des *Racines latines*, 1677; un *Dictionnaire d'antiquités grecques et romaines* (lat.), 1698.

DANGE, ch.l. de c. (Vienne), à 14 kil. N. de Châtellerault, sur la r. g. de la Vienne; 900 h. Station.

DANGEAU, vge du dép. d'Eure-et-Loir, sur l'Ozanne, à 10 kil. N. de Châteaudun; 1370 h. Patrie et domaine de la famille Dangeau.

DANGEAU (Phil. DE COURCILLON, marquis de), né en 1638, mort en 1720, était né Calviniste, mais s'était converti de bonne heure. Il jouit auprès de Louis XIV d'une grande faveur, qu'il dut primitivement à son habileté au jeu de cartes; fut nommé en 1665 colonel du régiment du roi, accompagna Louis XIV dans toutes ses campagnes comme aide de camp, devint gouverneur de la Touraine et remplit plusieurs missions diplomatiques. Il avait une grande réputation d'esprit et d'instruction, et quoiqu'il n'eût rien écrit, il fut reçu à l'Académie française (1668) et à celle des sciences (1704). Dangeau protégeait les gens de lettres; il fut lié avec Boileau qui lui dédia sa *Satire sur la noblesse*. Il a laissé en manuscrit un *Journal de la cour de Louis XIV* (1681-1715) : cet ouvrage, fort volumineux, n'était connu que par des extraits qu'avaient publiés Voltaire (1770), Mme de Genlis (1817), Lemontey (1818); il en a été donné une édition complète en 1854-60, 19 vol. in-8.

DANGEAU (Louis DE COURCILLON DE), abbé, frère du préc., né en 1643, mort en 1723, fut lecteur du roi, entra en 1682 à l'Académie, s'y distingua par ses travaux sur la grammaire et s'efforça de réformer l'orthographe. On a de lui des *Lettres sur les voyelles, sur les consonnes, sur l'orthographe*, etc., réunies sous le titre d'*Essai de grammaire*, 1711 et 1849, et un *Précis du Blason*, 1705. Comme son frère, il était né protestant et s'était converti.

DANGEREUX (archipel). V. MAUVAISE (MER).

DANGEVILLE (Marie Anne BOTOT, dite Mlle), célèbre actrice, née en 1714, morte en 1796, jouait avec un talent admirable les rôles les plus variés, mais excella surtout dans les sottetés. Elle quitta la scène en 1763 et se retira à Vaugirard, où sa maison devint le rendez-vous de plusieurs des poètes de l'époque, Dorat, Lemierre, Ste-Foix, etc.

DANICAN. V. PHILIDOR.

DANIEL, l'un des quatre grands prophètes, de la race royale de David, fut dans son enfance emmené captif à Babylone après la prise de Jérusalem (606 avant J.-C.) et fut élevé à la cour de Nabuchodonosor; il obtint un grand crédit auprès de ce prince en lui expliquant ses songes et fut établi par lui chef des mages et intendant de son palais. Il découvrit l'innocence de Susanne, expliqua à Balthazar les mots mystérieux tracés sur les murs de la salle du festin, et sortit sain et sauf de la fosse aux lions où il avait été jeté pour avoir refusé d'adorer la statue du roi. Ses prophéties forment 14 chapitres; elles annoncent la venue du Messie après 70 semaines d'années, et les révolutions des 4 grands empires. On ne connaît pas l'époque de sa mort : quelques-uns la placent en 536. Du reste, on croit qu'il a existé deux Daniels.

DANIEL (S.), né à Marathe près de Samosate vers

410, mort en 490, vécut plusieurs années sur une colonne, dans la méditation et la prière. Fête, 10 déc.

**DANIEL** (Gabriel, dit le Père), historiographe, né à Rouen en 1649, mort en 1728, entra dans l'ordre des Jésuites, écrivit des ouvrages d'histoire, de philosophie et de religion. Le plus connu est son *Histoire de France*, qui parut en 1713, 3 vol. in-fol. (réimprimée avec de grandes améliorations par le P. Griffet, 1755-60, 17 vol. in-4) : cette histoire a été vivement critiquée; elle n'est guère en effet qu'un long et ennuyeux récit de sièges et de combats; cependant elle ne manque ni d'exactitude ni de clarté. L'auteur en donna un *Abrégé* en 1724, 9 vol. in-12. On a aussi du P. Daniel une *Hist. de la Milice française*, 1721, et quelques écrits polémiques: *Voyage du monde de Descartes*, 1690, où il combat le système des tourbillons; *Entretiens de Cléandre et d'Endore sur les Lettres provinciales*, 1694, où il défend les Jésuites.

**DANNECKER** (J. H.), sculpteur, né à Stuttgart en 1759, mort en 1841, reçut les leçons de Pajou et de Canova, devint professeur des arts plastiques à l'Académie de Stuttgart et composa un grand nombre de morceaux qui se distinguent par une composition simple, par le naturel, la vérité et le sentiment, notamment le *Monument de Schiller*, celui du *comte de Zeppelin* (à Louisbourg), *Sapho*, *Ariane*, *L'Amour*, *Psyché*, et les bustes du roi de Wurtemberg *Frédéric*, de l'archiduc *Charles*, de *Glück*, *Lavater*, etc.

**DANNEMARIE**, ch.-l. de cant. (H.-Rhin), à 22 k. E. de Belfort: 450 hab. Station du chemin de fer.

**DANRÉMONT** (Denis, comte de), général français, né en 1783 à Chaumont, fit ses 1<sup>res</sup> armes sous l'Empire, dans la grande armée. Promu en 1821 au grade de maréchal de camp, il reçut en 1823 un commandement en Espagne, remplit ensuite diverses fonctions administratives ou diplomatiques, commanda en 1830 une brigade dans l'expédition d'Alger, fut nommé en 1837 gouverneur de l'Algérie et dirigea en cette qualité la 2<sup>e</sup> expédition de Constantine: la place fut prise d'assaut, mais Danrémont fut emporté par un boulet de canon en allant reconnaître une batterie. Il avait été nommé en 1835 pair de France.

**DANTE ALIGHIERI**, célèbre poète italien, né à Florence en 1265, eut pour maître Brunetto Latini, et cultiva toutes les sciences connues de son temps. Dès sa première enfance il ressentit la passion de l'amour et fut épris de la jeune Béatrix, qu'il perdit à la fleur de l'âge et dont il immortalisa la mémoire dans ses poèmes. Dans les troubles qui agitaient alors l'Italie, Dante fut guelfe ardent: il se signala dans plusieurs expéditions contre les Gibelins d'Arezzo, de Bologne et de Pise, et contribua beaucoup par sa valeur à la victoire de Campaldino (1289), remportée sur ceux d'Arezzo, ainsi qu'à la prise de Caprona, enlevée aux Pisans (1290). Il remplit avec succès un grand nombre de missions politiques, et fut nommé en 1300 un des *prieurs* ou magistrats suprêmes de Florence. Mais la division s'étant mise entre les guelfes, qui dominaient à Florence, et la ville s'étant partagée entre deux nouvelles factions, les *Noirs*, qui voulaient ouvrir leurs portes à Charles de Valois, et les *Blancs*, qui le repoussaient, Dante, qui avait pris parti pour les *Blancs*, et s'était avec eux rapproché des Gibelins, fut exilé de sa patrie, 1302. Il vint d'abord de ville en ville, luttant contre la misère; séjourna à Sienne, à Vérone; vint passer quelque temps à Paris où il fréquenta l'université, et se fixa enfin à Ravenne, où il mourut en 1321, après avoir fait de vains efforts pour rentrer dans sa patrie. Il s'était marié après la mort de Béatrix; il laissa plusieurs enfants. Dante s'est immortalisé par la composition du célèbre poème connu sous le titre de la *Divine Comédie*: cette œuvre comprend trois poèmes ou parties distinctes, *l'Enfer*, *le Purgatoire*, *le Paradis*; le poète, racontant le sort des âmes après la vie terrestre, place dans l'enfer et le purgatoire tous ceux qui ne se sont signalés que par leurs crimes ou leurs vices, ceux

surtout qui ont été les auteurs de ses maux, et dans le paradis ceux qui ont fait le bien. Il feint que Virgile, son poète favori, l'accompagne dans l'enfer et le purgatoire, pour lui nommer les réprouvés et lui décrire leurs supplices, et que Béatrix est son guide dans le paradis. C'est une des productions les plus sublimes qu'ait enfantées le génie de l'homme, mais c'est aussi un des ouvrages les plus bizarres et les plus obscurs: les allusions dont il est rempli sont la principale cause de cette obscurité. La *Divine Comédie* est le premier poème qui ait été écrit en langue italienne; jusque-là, on n'écrivait qu'en latin. Il est divisé en tercets ou rimes triplées. Ce poème excita une admiration universelle. Dans plusieurs villes on créa des chaires où il devait être expliqué; Boccace fut le premier qui remplit la chaire créée dans ce but à Florence. Outre la *Divine Comédie*, le Dante a aussi composé des *Poésies lyriques* qui ne sont pas indignes de lui; la *Vita nuova*, qui renferme des détails sur ses premières années; des traités *De vulgari Eloquentia*, *De Monarchia universali* (ouvrage où il se montre favorable à l'empereur et qui fut condamné à Rome). Ses œuvres, souvent imprimées, ont été réunies par Zapata de Cisneros, chez Zatta, Venise, 1758, 5 vol. in-4. La *Divine Comédie* a eu une foule d'éditeurs et de commentateurs: la 1<sup>re</sup> édition est de 1472; l'une des plus estimées est l'édition publiée à Rome par le P. Lombardi, 1791, et réimprimée en 1815 avec des notes. Parmi les trad., on estime celles de Rivarol (1783), d'Artaud (1811 et 1828, 9 vol. in-12, avec texte), de Fiorentino, 1841, de Brizeux, 1843, de Delecluze, 1854, de St-Mauris, 1853, de La Mennais, 1855, de Mesnard, 1857, en prose. Grangier (1596), Terrasson (1817), Antony De-champs (1830), Goubillon (1831), C. Calémard de Lafayette 1835), Aroux (1842), Mongis (1846), Ratisbonne (1852-57), l'ont mise en vers. S. Rhéal a trad. le *De Monarchia*, 1855. La *Vie* du Dante a été écrite par Boccace, Villani, Léonard Arétin, et par Artaud de Montor, F. Fauriel, *Dante et les origines de la littérature italienne*, 1854; Aroux, *Dante hérétique, révolutionnaire et socialiste* (1854); *Clef de la Comédie anticholique de Dante* (1856); Delecluze, *D. et la poésie amoureuse*, 1854.

**DANTINE** (nom Maur François), bénédictin de St-Maur, né à Gonricux, près de Liège, en 1688, mort à Paris en 1746, travailla à la *Collection des Décrets*, à une nouv. édit. du *Glossaire* de Ducange (il en publia les 5 premiers volumes, 1734-35), et à *l'Art de vérifier les dates*.

**DANTISCUM**, nom latin de DANTZICK.

**DANTON** (Georges Jacques), célèbre démagogue, né à Arcis-sur-Aube en 1759, exerçait les fonctions d'avocat aux conseils du roi lorsqu'éclata la Révolution. Il en adopta les principes avec enthousiasme, et ne tarda pas à rompre avec la cour. Comme Mirabeau, il avait reçu de la nature toutes les qualités d'un tribun: énergie prodigieuse, intelligence vaste et féconde, imagination ardente, stature athlétique, visage d'une expression terrible, voix tonnante; aussi obtint-il bientôt un grand ascendant sur le peuple. Il fonda le club des Cordeliers, et y professa les doctrines les plus révolutionnaires. En 1791 il fut nommé membre de l'administration départementale de la Seine, en 1792 substitut du procureur de la Commune de Paris. Cette même année, il fut un de ceux qui dirigèrent le plus activement la journée du 10 août, et qui contribuèrent le plus à faire prononcer la déchéance du roi. Après cet événement, l'Assemblée législative lui confia le portefeuille du ministère de la justice. Au 2 septembre, lorsque l'entrée des Prussiens en Champagne avait répandu la consternation dans Paris, Danton déploya le caractère le plus énergique et montra une confiance qui releva tous les courages; mais il se déshonora en autorisant, dans les horribles journées de septembre, le massacre des prisonniers, en organisant la Terreur, et en faisant promener la guillotine par toute la France. Il quitta

hientôt le ministre de la justice pour siéger comme député à la Convention, où l'avaient appelé les électeurs de Paris. Rival de Robespierre, il exerça dans l'assemblée un ascendant qui fut très grand d'abord, mais, s'étant momentanément retiré dans son pays pour y prendre du repos, il trouva à son retour sa popularité abaissée. Danton avait fait répandre le sang par système et non par cruauté; aussitôt qu'il pensa que la terreur n'était plus nécessaire, il conseilla la modération; mais ses sentiments modérés le perdirent: arrêté par l'ordre de Robespierre, il fut condamné sans pouvoir achever sa défense; il monta avec courage sur l'échafaud le 5 avril 1794. Danton n'était pas inaccessible aux bons sentiments: plusieurs fois les malheureux, et ses rivaux même, lorsqu'ils s'adressèrent à l'homme privé, trouvèrent en lui un protecteur: il sauva Barnave, A. Dupont, Barthélemy, etc. M. Alex. de St-Albin a laissé une *Vie de Danton*, restée manuscrite.

**DANTZICK**, *Danzig* en allemand, *Gedanum* et *Dantiscum* en lat. moderne, v. et port des États prussiens (Prusse), ch.-l. de la régence de Dantzig, sur la r. g. de la Vistule, près de son emb., à 380 k. N. E. de Berlin; 66 000 hab. Tribunaux, consulats. Fortifications importantes. Belle situation, beaux édifices, établissements scientifiques nombreux, institut royal de navigation, observatoire, etc. Ville industrielle et commerçante, passementerie d'or et d'argent, maroquins; raffinerie de sucre, bière, *eau-de-vie de Dantzig*, etc. Chemins de fer pour Berlin et Königsberg. Patrie de Fahrenheit, de Hevel, etc. — Dantzig florissait dès l'an 997, et était la capitale de la Poméranie. En 1295 elle passa avec cette prov. sous la domination polonaise; mais en 1308 Vladislas IV céda le tout à l'Ordre Teutonique. Les Chevaliers l'agrandirent en 1311, et la fortifièrent en 1314. En 1454, elle fut reconquise par les Polonais: ayant refusé en 1575 de reconnaître Etienne Bathori, elle eut à soutenir la guerre contre ce monarque, qui s'en empara en 1577. Stanislas s'y réfugia en 1734 et y soutint un siège. La Prusse se la fit céder en 1793. En 1807, le maréchal Lefebvre s'empara de cette place et reçut en récompense le titre de duc de Dantzig. Par la paix de Tilsit, conclue la même année, Dantzig fut déclarée ville libre, sous la protection de la Prusse et de la Saxe, mais conserva garnison française. Les alliés la reprirent en 1813 après un long siège soutenu par Rapp; elle fut rendue à la Prusse. — Dantzig était entrée dès 1310 dans la Hanse et elle en avait été une des principales villes; lors de la dissolution de la ligue, elle resta unie aux trois villes de Lubeck, Hambourg et Brême (jusqu'à ces derniers temps on a nommé ces quatre cités les *villes anséatiques*). — La régence de D., entre celles de Marienwerder, de Königsberg, de Poméranie et la Baltique, compte 380 000 hab.

**DANUBE**, *Donau* en allemand, *Danubius* ou *Ister* en latin; grand fleuve de l'Europe, naît dans le grand-duché de Bade, à Donaueschingen, par 6° 10' long. E., 47° 58' lat. N., traverse le Wurtemberg, la Bavière, l'Autriche, la Hongrie, sépare la Hongrie de la Serbie, puis la Valachie, la Moldavie et la Bessarabie de la Bulgarie, et tombe dans la mer Noire par plusieurs embouchures, dont les principales sont celles de *Kilia*, de *Sulina* et de *St-George*; cours, 2790 kil. Les principaux lieux qu'il arrose sont Sigmaringen, Ulm, Ratisbonne, Passau, Linz, Vienne, Presbourg, Gran, Pesth et Bude. Peterwaradin, Belgrade, Sémmendrie, Widdin, Nicopoli, Silistrie, Brahilov, Galatz, Ismail. Ses principaux affluents sont: 1° à droite, l'Elle, le Lech, l'Inn, la Traun, l'Enns, la Trasen, la Leitha. Le Raab, la Drave avec la Mur, la Save, la Morava, l'Isker; 2° à gauche, la Brenz, la Wernitz, l'Altmühl, la Nab, la Regen, l'Ilz, la March ou Morava (différente de celle qui aboutit à la r. dr.), le Gran, la Theiss, l'Aluta, l'Ardjich, le Séreth et le Pruth. Ce fleuve forma longtemps la limite de l'empire romain (sauf pendant le temps qui

vit la Dacie Trajane unie à l'empire). Le Danube est très-rapide (7 kil. par heure). Sur ses bords, depuis la Hongrie, s'étendent de vastes marais; il a peu de ponts, et la navigation y est difficile. Elle est en outre entravée par les obstacles de toute nature qu'apportent les gouvernements des pays que traverse le fleuve. Cependant le traité conclu en 1856, après la guerre d'Orient, a déclaré libre la navigation du Danube.

**DANUBE** (cercle du), un des quatre cercles du Wurtemberg, au S. de celui de l'Alax et au N. du lac de Constance; 400 000 h.; ch.-l., Ulm. — Cercle du BAS-D., cercle de Bavière, limitrophe de l'Autriche à l'E. et au S., de la Bohême au N. et N. E.; 335 200 h.; ch.-l., Passau. — Cercle du HAUT-D., cercle de la Bavière, bordé à l'O. par le Wurtemberg, au S. O. par le Tyrol et le lac de Constance; 510 000 h.; ch.-l., Augsbourg.

**DANUBE** (cercles en DEÇA et AU DELÀ DU), deux des quatre grandes divisions de la Hongrie. Les mots *au delà* et *en deça* supposent ici que le point de vue est pris de la partie orientale de la Hongrie. Le cercle au delà du Danube, le plus voisin de l'Autriche, a 11 comitats (Wieselburg, Edenburg, Eisenburg, Raab, Komorn, Szalad, Szumegh, Veszprim, Stuhlweissenbourg, Baranya, Tolna), et env. 2 000 000 d'h. Le cercle en deça du Danube a 13 comitats (Presbourg, Neutra, Trencsin, Thurutz, Arva, Lipto, Sohl, Bars, Hont, Neograd, Gran, Pesth, Bacs) et 2 610 000 hab. — Depuis 1849, ces divisions ont été abandonnées. V. HONGRIE.

**DANUS**, *IDANUS*, fleuve de Gaule, auj. l'*Ain*.

**DANVILLE**, géographe. V. ANVILLE (D').

**DAOUALAGHIRI**, montagne d'Asie, sur les limites du Népal, par 29° 4' lat. N. et 79° 31' long. E., est un des plus hauts sommets de l'Himalaya; il a 8600<sup>m</sup> ou même selon quelques-uns 9536<sup>m</sup> d'élévation.

**DAOULAS**, ch.-l. de c. (Finistère), sur l'Océan, à 31 kil. E. de Brest; 580 hab.

**DAOULETABAD**, v. de l'Indoustan, dans le Dekkan, à 13 kil. N. O. d'Aurengabad, faisait partie de l'Aurengabad et a été, sous les Mongols, la capitale d'une principauté puissante. Citadelle.

**DAOURE**, vaste région de l'Asie centrale, vers le N. E., entre le Saghalién et le lac Baïkal. Elle est très-haute, très-froide; les monts qui la couvrent font partie du Grand-Altai; elles renferment des mines d'argent, de plomb, de cuivre et de fer. La plupart des habitants sont de race tongouse. Cette contrée est partagée entre la Russie et la Chine: la partie russe a pour capitale Nerthinsk et est comprise dans le gouvernement d'Irkourtsk; la partie chinoise est enclavée dans la Manchourie.

**DAPHNÉ**, fille du fleuve Ladon ou du Pénée, fut aimée d'Apollon pendant son exil sur la terre. Ce dieu, poursuivant la nymphe, l'atteignit sur les bords du Pénée. Daphné implora le secours de son père, qui, pour la sauver, la métamorphosa en laurier (en grec *daphné*). Apollon, désolé, voulut que le laurier lui fût consacré.

**DAPHNÉ**, vge délicieuse, sur l'Oronte, au S. O. d'Antioche, dont il formait comme le faubourg. Les riches y avaient des maisons de campagne. On y célébrait tous les ans, dans un bois de *lauriers* qui était voisin, les fêtes d'Apollon Daphnéen.

**DAPHNIS**, berger de Sicile, célébré par Virgile et Ovide, était fils de Mercure et d'une nymphe. Il apprit du dieu Pan à chanter et à jouer de la flûte, et fut protégé des Muses, qui lui inspirèrent l'amour de la poésie et lui en accordèrent le don. Il est le premier, dit-on, qui ait excellé dans la pastorale.

**DAQUIN**, organiste. V. AQUIN (D').

**DARAB GHERD**, v. de Perse (Fars), à 176 kil. S. E. de Chiraz; de 15 à 20 000 hab. Tabac, pétrole liquide. Ville grande, mais à peu près en ruines. Elle fut, dit-on, fondée par Darius (Darab) Nothus.

**DARADUS**, fleuve d'Afrique, se jetait, suivant Ptolémée, dans l'Océan Atlantique, au N. du cap Ar-



*senarium* (Cap Vert). On pense que c'est la rivière de Sous, ou même le Sénégal.

**DARAH**, V. **DAHRA**.

**DARALKHIER**, V. **ADJMR**.

**DARANTASIE**, *Darantasia*, v. de Gaule, ch.-l. des *Centrones*, est. auj. *Moustier-en-Tarantaise*.

**DARCEZ** (Jean), chimiste, né en 1725 à Douazit (Landes), mort en 1801 à Paris, fut d'abord précepteur des fils de Montesquieu et jouit de l'amitié de ce grand homme jusqu'à sa mort; il se fit recevoir médecin en 1762, et, s'étant lié avec Rouelle, se livra spécialement à l'étude de la chimie. Il fut nommé en 1774 professeur au Collège de France, puis directeur de la manufacture de Sèvres, inspecteur des monnaies, membre de l'Académie des sciences où il remplaça Macquer, et enfin sénateur. On lui doit l'art de fabriquer la porcelaine, que jusque-là on tirait de l'étranger, l'extraction de la gélatine des os, l'extraction de la soude du sel marin, l'invention de l'alliage fusible qui porte son nom, et une foule d'analyses chimiques. On a de lui un grand nombre de mémoires dans divers recueils; on a publié à part ses *Mémoires sur l'action d'un feu égal sur un grand nombre de terres*, 1766. — **DARCEZ** (J. Pierre Joseph), fils du préc., né en 1777, mort en 1844, continua les travaux de son père, et fut nommé commissaire général des monnaies et membre de l'institut. Il créa les premières fabriques de soude et de potasse artificielles ainsi que d'alun, perfectionna la savonnerie, le clichage, fit de nombreuses recherches sur les alliages, l'affinage des métaux, la fabrication et l'essai des monnaies, et réussit à diminuer, au moyen des ventilateurs, les dangers d'un grand nombre d'industries (dorure, souffroirs, vidanges, etc.) : il est surtout connu par ses expériences sur la gélatine, substance dont il parait s'être exagéré les vertus alimentaires. Il a laissé une foule de savants *Mémoires*, qui ont été réunis par Th. Grouvelle, son neveu (1843 et ann. suiv.).

**DARDANELLES**, nom qu'ont d'abord porté en commun les deux villes de Boralli-Kalassie et Nagura-Bouroun (jadis Sestos et Abydos), situées sur les deux bords du détroit qui sépare l'Europe de l'Asie, et dont une seule (la 2<sup>e</sup>) est dans l'anc. Dardanie (d'où son nom). Ces deux villes se nomment auj. *Anc.-Dardanelles*. On appelle *Nour.-Dardanelles* deux autres villes situées sur le même détroit : Kilidh-Bahr et Sultân-é-Kalassi, dites aussi *Château d'Europe* et *Château d'Asie*. Ces quatre villes sont très-fortifiées et rendent presque impossible le passage des Dardanelles. Néanmoins les Anglais, conduits par l'amiral Duckworth, le forcèrent en 1807.

**DARDANELLES** (canal ou détroit des), l'*Helléspont* des anciens, détroit qui sépare l'Europe de l'Asie et lie l'Archipel à la mer de Marmara. Sa largeur varie de 2 à 9 kil.; en quelques endroits on peut le traverser à la nage. La côte occidentale est européenne; la côte orientale asiatique (c'est l'anc. Dardanie, en Asie). Sur ses bords sont les *villes des Dardanelles* et plusieurs forts (V. l'art. préc.). À l'extrémité N. O. se trouve Gallipoli, ce qui le fait aussi appeler *Détroit de Gallipoli*. Par une clause secrète du traité d'Unkiar-Sklessy, la Russie avait fait fermer le détroit à tous les bâtiments de guerre étrangers autres que les bâtiments russes (1833). Cette clause a été annulée par le traité des *Détroits* (1841).

**DARDANELLES** (PETITES-). V. *Golfe de Lépante*.

**DARDANIE**, *Dardania*, nom donné très-anciennement à la Troade, où régna *Dardanus*, et spécialement à la partie N. de cette contrée. Il s'y trouvait une v. de *Dardanie*, près d'Abydos, dont le nom se retrouve encore dans les *Dardanelles*, et où Sylla dicta la paix à Mithridate (85 av. J.-C.).

**DARDANIE**, région de l'Europe anc., au S. de la Mésie centrale, et sur le revers septentr. des monts Scordus et Orbelus. Ch.-l., Scupi. La Dardanie fut soumise par Philippe et par Alexandre, mais ne fit

que nominale partie de leur empire. Les Romains ne l'assujettirent qu'au 1<sup>er</sup> siècle. Au temps de Constantin la Dardanie devint une prov. du diocèse de Dacie.

**DARDANUS**, un des plus anciens rois de Troie, né à Corythe (*Cortone*) en Étrurie, était, selon la Fable, fils de Jupiter. Ayant tué son frère Jason, il fut forcé de s'expatrier, passa dans l'Asie Mineure, où il épousa la fille de Teucer, roi de Teucrie. Lui succéda et régna de 1568 à 1537 av. J.-C. On le regarde comme le fondateur de Troie; on lui attribue le *Palladium*. C'est de lui que les Troyens sont appelés par les poètes *Dardanides*, et la Troade *Dardanie*.

**DARES le Phrygien**, Troyen, grand prêtre de Vulcain, vivait au temps de la guerre de Troie. Il écrivit, au rapport d'Élien, une histoire de cette guerre; mais il est fort probable que l'ouvrage qu'on avait sous le nom de Dares, et qu'on appelait *Petite Iliade*, était l'œuvre d'un sophiste moderne. Quoi qu'il en soit, nous n'avons plus cet ouvrage en grec, il n'en existe qu'une trad. latine sous ce titre : *De Ercidio Trojæ*, faussement attribuée à Cornelius Népos. Dares est le plus souvent imprimé avec Dictys de Crète; les meilleures éditions sont celles de Mme Dacier. Paris, 1681, de Périzonius, Amsterdam, 1702, et de Dederich, Bonn, 1835. Il a été plusieurs fois traduit : la trad. la plus récente est d'A. Caillot, 1813.

**DARES**, achète troyen dont il est parlé au 6<sup>e</sup> livre de l'*Énéide*, osa défier Entelle, qui le terrassa.

**DAR-FOUR**, c.-à-d. *roy. de Four*, État de l'Afrique centrale, sur les confins de la Nigritie et de la contrée du Bahr-el-Abiad, à l'E. du Dar-Koulia et du Baghermé, au S. O. de la Nubie, à l'O. du Kordofan. Population, 250 000 h. Ch.-l., Kobbé. Climat chaud, mais sain; grands déserts semés d'oasis. Le commerce s'y fait par caravanes et seulement au moyen d'échanges. Les habitants sont noirs, mais différents des nègres de la Guinée; ils professent l'Islamisme. Ils obéissent à un roi absolu. — Le Dar-Four était jadis maître du Kordofan, du B'go, du Dar-Runga, etc. : il est auj. réduit à ses propres forces. Il a été visité en 1793 par W. G. Browne, en 1853 par M. d'Escaynac, et en 1858 par M. Cuny.

**DARIEL**, fort russe en Circassie, à la limite de l'Europe et de l'Asie, sur la r. dr. du Térék, entre Moslo. et Tiflis, donne son nom au défilé appelé chez les anciens *Portes Caucasiennes* (*Caucasia py'a*), défilé qui n'a pas moins de 100 k. de longueur.

**DARIEN**, riv. de N.-Grenade, confondue à tort avec l'Attrato, se jette dans l'Océan pacifique au golfe S.-Miguel. — **DARIEN** (golfe de), golfe formé par la mer des Antilles, sur la côte N. de la Nouvelle-Grenade, entre 7° 50' et 10° 12' lat. N., et entre 77° 55' et 79° long. O. Il reçoit le Darien et l'Attrato.

**DARIEN** (isthme de), le même que l'isthme de Panama, est ainsi nommé du golfe de Darien. V. PANAMA.

**DARIORIGUM**, v. de Gaule, auj. *Fannys*.

**DARIQUE**, monnaie d'or et d'argent des Perses, ainsi nommée de Darius I, qui la fit frapper. Le *Darique* d'or est évalué à 25 fr.

**DARIUS I**, roi de Perse, fils d'Hystaspe, de la race des Achéménides, monta sur le trône Pan 521 av. J.-C., après l'inter règne qui su vit la mort de Cambyse et de l'usurpateur Smerdis le mage. On dit qu'à la mort de ce dernier les principaux seigneurs, ne pouvant s'accorder entre eux, convinrent de reconnaître pour roi celui dont le cheval hennirait le premier au lever de l'aurore, et que Darius obtint la couronne par l'artifice de son écuyer qui mena d'avance une cavale au lieu du rendez-vous. Darius réprima la révolte de la Babylonic, et s'empara de Babylone après un long siège par le dévouement de Zopyre (V. ce nom). Il marcha ensuite contre les Scythes, mais il perdit presque toute son armée (513). Quelques années après, il envahit la Thrace et la soumit (506). Il pénétra jus qu'aux Indes et en conquit une partie. Il résolut ensuite de faire la guerre aux Grecs, qui avaient secourus les Joniens révoltes

contre lui (501), et envoya dans leur pays une armée considérable, sous les ordres de ses meilleurs généraux; mais la flotte de Mardonius échoua au mont Athos; Datis et Artapherne, qui avaient pénétré en Grèce, furent vaincus à Marathon par Miltiade, et perdirent plus de 200 000 hommes. L'an 490 av. J.-C. Darius préparait une nouvelle expédition contre la Grèce, et s'efforçait en même temps de soumettre l'Égypte révoltée, quand il mourut, l'an 485. Usenius voit en ce prince l'Assuérus de l'Écriture: Vasthi serait alors Atossa, fille de Cyrus.

**DARIUS II**, *Ochus* ou *Nothus*, c.-à-d. *bâtard*, fils naturel d'Artaxerce Longue-main, monta sur le trône après avoir fait périr Sogdien, assassin de Xerxès II (423 av. J.C.). L'Égypte, la Médie, la Lydie, se soulevèrent sous son règne; mais il réussit à les réduire à l'aide de ses généraux, et laissa le sceptre à ses fils Artaxerce Mnémon, l'an 404 av. J.-C.

**DARIUS III**, *CODOMAN*, dernier roi de Perse (336-330), descendant de Darius Nothus. L'eunuque Bagoas, après avoir empoisonné plusieurs princes, allait faire subir le même sort à Darius, quand celui-ci, instruit de ses desseins, l'obligea à boire lui-même le poison qu'il avait préparé. Deux ans après, Alexandre envahit les États de Darius, défit ses généraux auprès du Granique (334), le battit lui-même à la bat. d'Issus, où il fit prisonniers sa mère, sa femme et ses enfants (333), lui enleva Gaza, Tyr, toute l'Asie-Mineure, la Syrie, l'Égypte, et, sans s'arrêter à ses propositions de paix, vint lui présenter de nouveau la bataille auprès d'Arbèles: Darius fut encore vaincu et s'enfuit dans la Médie; mais Bessus, satrape de la Bactriane, l'assassina dans la route (330). Alexandre pleura Darius et lui fit faire des obsèques magnifiques.

**DARIUS LE MÉME**, prince mentionné dans la Bible par Daniel, est le même, selon les uns, que Cyaxare II, et, selon d'autres, que Darius I, fils d'Hystaspe.

**DARLINGTON**, v. d'Angleterre (Durham), à 28 k. S. de Durham; 12 000 hab. Industrielle et très-commerçante. Moulin pour tailler et polir les verres d'optique. Source minérale.

**DARMSTADT**, capitale du grand-duché de Hesse-Darmstadt, sur le Darm, à 87 kil. E. de Paris (par le chemin de fer de Bruxelles), à 23 k. S. de Francfort-sur-le-Mein; 32 000 hab. Darmstadt est divisée en *Ville Vieille* ou *Ville neuve*. Quelques édifices remarquables: château ducal, musée, etc. Collège, bibliothèque, école dite *Realschule*, école militaire, sociétés savantes, etc. Draps, toiles, tanneries, etc. — Jusqu'au xiv<sup>e</sup> siècle, Darmstadt n'était qu'un vge, qui appartenait aux comtes de Katzenellenbogen: érigée en ville en 1330, elle passa par mariage en 1479 dans la maison de Hesse, et devint en 1567 la résidence de George, fondateur de la ligne de Hesse-Darmstadt. — Pour le duché, V. HESSE.

**DARNETAL**, ch.-l. de c. (Seine-Infér.), sur l'Aubette, à 3 k. E. de Rouen; 5 799 h. Draps, indiennes, teintureries, tonderies de draps.

**DARNEY**, ch.-l. de c. (Vosges), à 25 k. S. de Mirecourt, 1 400 hab. Jadis place forte. Fer étamé.

**DARNLEY** (H. STUART, lord), seigneur écossais, fils du comte de Lennox et de Marguerite Douglas, nièce de Henri VIII, roi d'Angleterre, épousa en 1565, à l'âge de 20 ans, Marie Stuart, reine d'Écosse, sa cousine, qui avait conçu pour lui une vive passion. Il se livra bientôt à un grossier libertinage, persécuta tous ceux qu'il croyait les favoris de la reine, et fit mettre à mort, dans l'appartement même de Marie Stuart, Rizzio, musicien de la cour (1566), qu'il soupçonnait. Il périt lui-même dans la nuit du 9 février 1567, la maison où il se trouvait ayant sauté en l'air. Marie Stuart et Bothwell furent accusés de ce meurtre.

**DAROCA**, v. d'Espagne (Calatayud), dans la prov. d'Aragon, sur la Xiloca, à 33 kil. de Calatayud; 3 000 hab. Enlevée aux Maures en 1123.

**DAROUAR** ou *NASSIRABAD*, v. forte de l'Inde anglaise (Bombay), ch.-l. de district, à 160 k. S. O. de

Bedjapour. En 1784 Tippou-Saïb la prit aux *Mahrattes*, mais il la reperdit en 1791. Cédée aux Anglais en 1825. — Le district a env. 900 000 hab.

**DARSZALEH**, contrée intérieure de l'Afrique, dite aussi *Bergou*. V. BERGOU.

**DARTFORD**, v. d'Angleterre (Kent), à 22 k. S. E. de Londres, sur le Darent; 6 000 hab. Poudrerie, papeterie. Mausolée de J. Spilman, qui introduisit en Angleterre en 1588 les manufactures de papier.

**DARTMOUTH**, v. d'Angleterre (Devon), à 44 k. S. d'Exeter, sur le Dart, près de son emb.; 4 500 hab. Les Français s'en sont emparés sous Richard I et sous Henri IV (d'Angleterre).

**DARU** (Pierre Ant. Noël Bruno, comte), homme d'État et littérateur, né à Montpellier en 1767, mort en 1829, fut commissaire des guerres de 1783 à 1789. Partisan modéré de la Révolution, il fut emprisonné sous la Terreur, et n'obtint sa liberté qu'au 9 thermidor. En 1801, il entra au tribunal; en 1806, il fut nommé plénipotentiaire à Berlin. Ministre secrétaire d'État en 1811, il s'opposa dans les conseils de l'empereur à la guerre de Russie. Après la Restauration, il fut nommé pair, et défendit avec constance la cause des libertés publiques. Ses ouvrages principaux sont: une *Traduction en vers des Œuvres d'Horace*, 1804, une des meilleures que nous possédions; *l'Histoire de la république de Venise*, 1819 et 1822, ouvrage devenu classique; *l'Hist. des ducs de Bretagne*, 1826, et *l'Astronomie*, poème en 6 chants, publié après sa mort, 1830. Il avait été admis en 1811 à l'Académie française. — Son fils, M. Napoléon Daru, né en 1802, pair de France en 1832, membre de l'Assemblée nationale en 1848 et 1849, a été élu en 1860 membre libre de l'Académie des sciences morales.

**DARVANDS** ou *DEVS*. V. *DEVS* et *AMSCHASPANDS*.

**DARWIN** (Érasme), poète anglais, né en 1731 à Elston (Nottingham), mort en 1802, était médecin et exerça son art avec un grand succès à Lichfield. On a de lui un poème célèbre, le *Jardin botanique*, 1781, divisé en 2 parties, intitulées: *l'Économie de la végétation* et les *Amours des plantes* (la 2<sup>e</sup> partie a été trad. par Deleuze, 1799), et un ouvrage fort original, la *Zoonomie* ou *Lois de la vie organique*, 1801: il y classe les maladies de l'homme d'après une méthode analogue à celle adoptée par Linné pour les plantes, et les explique toutes par l'*excitabilité*, comme Brown. Ce dernier ouvrage a été trad. en franç. par Kluykens, 1813.

**DASSARÉTIE**, région de la Macédoine, entre les monts *Bermi* et *Candavi*, au N. de l'Orestide et à l'O. de la Lyncestide, avait pour v. principale *Lychnidus*. Elle répond au sandjak d'Ochrida.

**D'ASSAS**, **D'ASSOUCY**. V. *ASSAS*, *ASSOUCY*.

**DASYPODIUS** (P.), nom grecisé de *Rauchfuss* (pied velu), maître d'école à Frauenfeld, puis professeur de grec à Strasbourg, mort en 1559, a publié le plus ancien *Dictionn. grec-latin-allemand*, Strasbourg, 1534, in-8. — Son fils, Conrad, 1532-1600, professeur de mathématiques à Strasbourg, a tracé le plan de la fameuse horloge de la cathédrale de cette ville et en a rédigé la description dans son *Heron mathematicus*, 1580.

**DATAME**, général des Perses sous Artaxerce Ochus, remporta des victoires signalées sur les ennemis de ce prince. Disgracié par le roi, auprès duquel des envieux l'avaient desservi, il fit révolter la Cappadoce. Défit le satrape Artabaze, envoyé contre lui, et resta quelques années indépendant; mais il fut tué par trahison, 361 av. J.-C. Cornélius Népos a écrit sa *Vie*.

**DATHAN**. V. *CORÉ* et *ABIRON*.

**DATIS**, général de Darius I, commandait, avec Artapherne, l'armée des Perses qui fut battue par Miltiade à Marathon, 490 av. J.-C.

**DATTES** (Pays des). V. *BILÉDULGÉRID*.

**D'AUBE** (FR. WICHER), journaliste (1686-1752), était parent de Fontenelle et s'était acquis une certaine célébrité par son ardeur pour la discussion. Kulhière l'a mis en scène dans son poème sur les

**Disputes.** On a de lui un *Essai sur les principes du droit et de la morale*, 1743, ouvrage médiocre.

**DAUBENTON** (L. J. Marie), naturaliste, né à Montbard en 1716, mort à Paris en 1800, exerça d'abord la médecine, puis s'adjoignit à Buffon pour la rédaction de l'*Histoire naturelle des animaux*, et fournit aux 15 premiers volumes des articles de description anatomique, qui sont des chefs-d'œuvre d'exactitude et qui forment encore aujourd'hui une des bases de l'anatomie comparée. Buffon le fit nommer en 1745 garde et démonstrateur du Cabinet d'histoire naturelle; il devint en 1778 professeur d'hist. naturelle au Collège de France, en 1783 prof. d'économie rurale à l'école d'Alfort, et fit en 1795 quelques leçons aux écoles normales. Il fut reçu de bonne heure à l'Académie des sciences et fournit à cette société un grand nombre de mémoires. Il a en outre donné des articles à l'*Encyclopédie* et à plusieurs recueils savants. On lui doit la naturalisation des moutons espagnols en France; et il a publié plusieurs ouvrages sur la manière d'élever ces animaux. Comme médecin, il recommanda les pastilles d'ipécaouanha, qu'on appela *pastilles de Daubenton*. — Mme Daubenton est l'auteur du roman intitulé : *Zélie dans le désert*.

**DAUBENTON** (le P.), jésuite, né en 1648 à Auxerre, mort en 1723 à Madrid, accompagna Philippe V en Espagne comme son confesseur, fut éloigné en 1760 par l'influence de la princesse des Ursins, revint à Madrid en 1716, après la disgrâce de la favorite, et reprit sa position de confesseur du roi. Il seconda les projets d'Alberoni. On a de lui des *Oraisons funèbres* et une *Vie de S. François-Régis*, 1716.

**D'AUBIGNAC. D'AUBIGNÉ. V. AUBIGNAC** (D<sup>n</sup>). etc.

**DAUDIN** (Fr. Marie), naturaliste, né vers 1770, mort en 1804, a composé un traité d'*Ornithologie* (1800), ouvrage peu exact et qui est resté incomplet, et une *Histoire naturelle des reptiles* (1802-3, 8 vol. in-8), qui fait suite à Buffon de Sonnini, et qui est plus estimée que son *Ornithologie*.

**DAULIS**, d'abord *Anacris*, aujourd'hui *Darlia*, v. de Phocide, au pied du Parnasse, à l'E. de Delphes.

**DAUMESNIL** (Pierre), général, surnommé *la Jambe de bois*, né à Périgueux en 1777, mort en 1832, servit d'abord comme simple soldat dans les guerres d'Italie et d'Égypte, fut nommé major de la garde en 1809 à la suite d'une foule d'actions d'éclat, et eut une jambe emportée par un boulet de canon à Wagram. En 1812, il fut élevé au grade de général de brigade, et reçut de l'Empereur pour retraite le gouvernement du château de Vincennes. Il défendit ce poste avec le plus grand courage en 1814 contre les troupes alliées; aux sommations qui lui furent faites, il répondit plaisamment : *Je vous rendrai la place lorsque vous m'aurez rendu ma jambe*. Il refusa un million qu'on lui offrit pour se rendre. Il n'en fut pas moins mis à la retraite par Louis XVIII. On s'empressa en 1830 de le rétablir dans son gouvernement. A cette époque, il s'opposa avec énergie aux exigences du peuple de Paris, qui s'était porté en foule à Vincennes et qui demandait à grands cris la tête des ministres de Charles X. Une statue lui a été élevée à Périgueux. — Sa veuve a été nommée par Napoléon III surintendante de la maison impériale de St-Denis.

**DAUN** (Léopold Marie, comte de), feld-maréchal d'Autriche, né à Vienne en 1705, mort en 1766. Généralissime des troupes impériales pendant la guerre de Sept ans, il gagna en 1757 sur Frédéric II à Kolin une victoire complète et fut proclamé le sauveur de la patrie; mais la même année il fut défait à Leuthen. Il reprit ses avantages l'année suivante en battant Frédéric à Hochkirch. En 1759, il prit Dresde; mais il se laissa battre en 1760 à Torgau, malgré la supériorité du nombre et les avantages de la position. On lui reprochait ses temporisations.

**DAUNIE**, *Daunia*, à peu près la *Capitanate*, région de l'Apulie, dont elle formait la partie septentrionale. Villes principales : *Arpi* ou *Argrippa*, *Cannes*, cé-

lèbre par la défaite des Romains; *Venusia*, patrie d'Horace. La Daunie doit son nom à Daunus, son 1<sup>er</sup> roi, qui était beau-père de Diomède.

**DAUNOU** (P. Claude François), secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, né en 1761 à Boulogne-sur-Mer, mort en 1840. Il entra d'abord chez les Oratoriens et enseigna les belles-lettres, la philosophie et la théologie dans plusieurs de leurs collèges. A la Révolution, il embrassa les idées nouvelles, fut nommé député à la Convention, où il se distingua par sa modération et s'occupa surtout de l'instruction publique; puis au Conseil des Cinq-Cents, dont il fut le premier président et un des membres les plus actifs; fit un instant partie du Tribunat, d'où son indépendance le fit exclure; devint en 1801 garde de la bibliothèque du Panthéon, et en 1804 archiviste de l'Empire, charge qu'il perdit sous la Restauration, mais qui lui fut rendue en 1830. Il fut nommé en 1819 professeur d'histoire au Collège de France, et fut élu la même année membre de la Chambre des Députés, où il siégea parmi les défenseurs des libertés nationales. Il venait d'être élevé à la pairie lorsqu'il mourut. Parmi ses nombreuses et utiles publications, nous citerons : *De l'influence de Boileau sur la littérature française*, 1787; *Étendue et limites de la puissance paternelle*, 1788; la continuation de l'*Histoire de Pologne* de Ruhlière, 1807; et *Essai historique sur la puissance temporelle des papes*, 1810; la continuation de la collection des *Historiens de France* et de l'*Histoire littéraire de la France*, ouvrages commencés par les Bénédictins; le *Discours sur l'état des lettres au xiii<sup>e</sup> siècle*; l'*Essai sur les garanties individuelles*, 1819; enfin de nombreuses éditions, avec notices, de divers auteurs, tels que Boileau, 1809; Chénier, 1811; La Harpe, 1826. Il a laissé un *Cours d'études historiques*, publié après sa mort par MM. Taillandier et Gorré, 20 v. in-8, 1842-49; cet ouvrage, fruit des leçons qu'il faisait au Collège de France, traite de la manière d'écrire l'histoire, des ressources de la critique historique. Ce savant laborieux et modeste fut également remarquable par ses vertus privées et publiques. M. Mignet a lu en 1843 son *Éloge* à l'Académie des sciences morales, dont il était membre depuis la fondation. M. V. Le Clerc et M. B. Guérard lui ont aussi consacré des *Notices* étendues.

**DAUPHIN**, nom qui portait d'abord les seigneurs du Dauphiné de Vienne; par allusion au dauphin qui ornait leur casaque, fut ensuite donné à l'héritier présomptif du trône de France, lorsque le Dauphiné eut été cédé à la couronne (F. NAUENNE). Ce titre n'impliquait point d'ailleurs, chez le prince héritier de France, la souveraineté réelle du Dauphiné. On connaît sous le nom spécial de *Grand Dauphin* le fils aîné de Louis XIV, Louis de France, né en 1661, mort avant son père en 1711; et sous celui de *Second Dauphin*, Louis, fils du Grand Dauphin, né en 1682 et mort en 1712, aussi avant Louis XIV (F. LOUIS). C'est pour le premier que fut faite la collection des classiques latins dite *ad usum D. phini*. — Le titre de Dauphin fut pareillement porté par les seigneurs de la branche aînée de la maison d'Auvergne, du xiii<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> s. — On appelait *Dauphine* l'épouse du Dauphin.

**DAUPHIN** (FORT-), établissement français sur la côte S. E. de l'île de Madagascar, au N. E. du cap Ste-Marie. Longtemps délaissé, repris en 1827.

**DAUPHINÉ**, *Delphinatus* en latin moderne, anc. gouvt de la France, avait pour bornes au N. la Bresse et le Bugey, à l'E. la Savoie et le Piémont, au S. la Provence, à l'O. le Lyonnais, le Forez, le Vivarais, au S. O. le comtat Venassin. On le divisait en Haut-Dauphiné et Bas-Dauphiné. Dans le premier, on distinguait le Grésivaudan, le Roynaz, Champsaur, le Briançonnais, l'Embrunais, le Gapençais, les Baronnies; dans le 2<sup>e</sup>, le Viennois, le Valentinois, le Diois, le Triennois, la prov. d'Orange. Grenoble était le ch.-l. de toute la prov. Ce pays forme aujourd'hui les dép.

de l'Isère, des H.-Alpes, et une petite partie de celui de la Drôme. Il est très-accidenté, très-pittoresque, et offre de nombreuses curiosités naturelles, qu'on a nommées les *merveilles du Dauphiné*. — Le Dauphiné, occupé jadis par les *Allobroges*, les *Segalauni*, les *Vocontii* et les *Tricastini*, fit partie d'abord de la Viennoise et de la Narbonnaise 2<sup>e</sup>, puis du roy. des Burgundes, de la Bourgogne Cisjurane, du roy. d'Arles. Lorsque ce dernier roy. se divisa en fiefs nombreux, le Dauphiné se forma de la réunion de plusieurs de ces fiefs au comté de Vienne ou d'Albon, comté dont les titulaires se qualifiaient Dauphins. Il y a eu 3 maisons de Dauphins de Vienne : la 1<sup>re</sup>, la maison des comtes d'Albon, issue de Guigues I (1063-1212); la 2<sup>e</sup>, dite dynastie de Bourgogne, commençant à Guigues VI, et finissant en 1281; la 3<sup>e</sup>, dite maison de La Tour-du-Pin (1281-1349). Par un traité signé en 1343 et confirmé en 1349, Humbert II, héritier de cette maison, assura le Dauphiné à Philippe de Valois, à condition que toujours le fils aîné du roi de France prendrait le nom de Dauphin. Le Dauphiné accueillit au xiv<sup>e</sup> s. les doctrines des Vaudois et au xvi<sup>e</sup> s. celles de Calvin, ce qui attira sur ce pays les plus cruelles persécutions. En 1690, le duc de Savoie et le prince Eugène envahirent le Dauphiné et le mirent à feu et à sang. Ce pays fut un des plus pressés à se prononcer en faveur de la Révolution et à accueillir l'Empereur à son retour de l'île d'Elbe.

DAUPHINÉ D'Auvergne, nom donné du xiv<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> s. à une seigneurie appartenant à la branche aînée des comtes d'Auvergne, et qui se composait d'une partie de la Limagne et de la moitié de la v. de Clermont.

DAURAT. V. DORAT.

DAUSQUE (Claude), poëteateur, né à St-Omer en 1566, m. en 1644, jésuite et chanoine de Tournai, a donné une édition estimée de *Silius Italicus*, avec notes, 1615; une trad. latine des *Homélies de S. Basile*, Paris, 1622; des notes sur *Quintus Calaber*, *Coluthus*, etc.; *Antiqui novique Latini orthographia*, 1632.

DAUVERGNE (Ant.), compositeur, né en 1713 à Clermont, m. en 1797, était fils d'un maître de violon. Il donna en 1753, avec Vadé, les *Troqueurs*, un des premiers opéras-comiques réguliers, devint maître de la musique du roi (Louis XVI) et composa des ballets et de la musique d'église.

DAVE, *Darus*, personn. de la com. lat., cst, comme nos *Frontins*, le type de l'esclave rusé et pervers. (Voir, dans Térénce, *l'Andrienne*, le *Phormion*, etc.).

DAVENANT (sir Will.), poëte anglais, né à Oxford en 1605, mort en 1668, fut nommé en 1637 poëte lauréat. Il s'attacha dans les guerres civiles à Charles I, combattit vaillamment et fut fait chevalier en 1613. Quelque temps avant la mort de ce prince, il passa en France et se fit catholique. Il revint en Angleterre lorsque Charles II monta sur le trône. Ses ouvrages ont été publiés à Londres en 1673, in-fol. On y trouve des *Tragédies*, des *Tragi-Comédies*, des *Mascarades*, des *Comédies* et des poésies diverses, entre autres le poëme de *Gundibert*, qui eut un grand succès. — Son fils Charles D. (1656-1714), s'est fait un nom par plusieurs ouvrages de politique, de poésie et d'économie, imprimés en 1711, 5 vol. in-8.

DAVID, roi-prophète, fils d'Isaï ou Jessé, né à Bethléem vers 1050 ou 1071 av. J.-C., conduisit les troupeaux de son père, lorsqu'il fut désigné par Samuel, à l'âge de 15 ans, pour succéder à Saül, et reçut l'onction royale. Il tua le géant philistin Goliath, qui avait défilés les Juifs, et se couvrit de gloire en plusieurs autres occasions; mais Saül, jaloux de ses succès, voulut le faire périr, ce qui le força à se cacher pendant plusieurs années, et même à chercher un refuge chez l'étranger. Après la mort de Saül, qui périt à Gelboé, il se fit reconnaître roi à Hébron (1056 ou 1040). Le trône lui fut d'abord disputé par un fils de Saül, Isboseth; mais ce prince ayant été assassiné, David régna seul au bout de 7 ans. Il fit de grandes conquêtes, enleva aux Jébuséens Jérusalem, dont il fit sa capitale, vainquit les rois de Syrie et de l'Épo-

tamie; mais il ternit la gloire de son règne en cédant à des passions coupables : on lui reproche surtout la mort d'Urie, dont il se défit pour épouser sa femme Bethsabée; cependant, ayant fait pénitence, il obtint de Dieu son pardon. David eut de grands chagrins domestiques : il vit un de ses fils, Amnon, tué par son frère Absalon, et eut à réprimer la révolte et à déplorer la mort de ce dernier. Il mourut en 1016 ou 1001, laissant le trône à Salomon, le plus jeune de ses fils. On a sous le nom de David 150 psaumes qui sont regardés comme le chef-d'œuvre de la poésie lyrique. Outre qu'ils se trouvent trad. en prose dans toutes les versions de la Bible, ils ont été pour la plupart imités en vers français; les trad. les plus estimées sont celles de Marot, de Malherbe, de Racan et de J. B. Rousseau.

DAVID de Nerken, philosophe arménien des v<sup>e</sup> et vi<sup>e</sup> siècles, était cousin germain et disciple de Vase de Khoren. Il étudia la philosophie à Athènes sous Syriacus, et fut disciple de Proclus. Il fut chargé par le patriarche Isaac I de visiter Edesse, Alexandrie, Athènes, Constantinople, pour s'y instruire et recueillir des manuscrits. Il a trad. en arménien les ouvrages d'Aristote sur la Logique, et a laissé des commentaires importants sur Aristote, Porphyre, etc., les uns en grec, les autres en arménien. Ils sont restés manuscrits pour la plupart; on en trouve des fragments dans l'Aristote de l'Académie de Berlin.

DAVID (S.), patron du pays de Galles, né vers 480, mort en 544, était fils d'un prince du Cardigan. Il prêcha le Christianisme dans la partie mérid. de la Grande-Bretagne, fonda 12 monastères, et fut évêque de *Menecia*, ville qui prit depuis le nom de St-David. On l'honore le 1<sup>er</sup> mars.

DAVID COMÈNE, dernier empereur de Trébizonde, avait usurpé le trône après la mort de son frère. Il consentit à livrer ses États à Mahomet II, en 1458, à condition que ce sultan épouserait sa fille Anne, et que lui-même aurait la vie sauve. Le sultan observa la première condition; mais il fit tuer David avec sept de ses fils, en 1462.

DAVID I et II, rois d'Écosse. V. ÉCOSSE et BRUCE.

DAVID (J. L.), célèbre peintre français, né à Paris en 1748, était parent du peintre Boucher. Il eut Vien pour maître, remporta le grand prix en 1775 et fut admis à l'Académie de peinture en 1783. Il s'attacha à restaurer l'art en France, en faisant revivre le goût des beautés antiques. Il prit aussi une grande part aux événements de la Révolution. Passionné pour les républiques de la Grèce et de Rome, il espérait en transplanter chez nous les institutions. En 1791, il offrit à l'Assemblée constituante l'esquisse du tableau du *Serment du jeu de paume*; il exécuta deux ans après la *Mort de Michel Lepelletier*. Nommé membre de la Convention en 1792, il s'y fit remarquer par son ardeur républicaine, vota la mort de Louis XVI, siégea avec les *Montagnards*, et fut un moment président de l'Assemblée. La *Mort de Marat* lui fournit le sujet d'un tableau célèbre (1793). A partir de l'année 1796, il ne s'occupa plus de politique et s'adonna tout entier aux arts. De son atelier sortis, entre autres chefs-d'œuvre, *Bélisaire*, *Brutus*, les *Horaces*, la *Mort de Socrate*, *l'Enlèvement des Sabines*, *Bonaparte au mont St-Bernard*, le *Couronnement de l'Empereur*, la *Distribution des aigles*, *Léonidas aux Thermopyles*, etc. A la Restauration, David fut exilé. Il mourut en 1825 à Bruxelles. Le goût d'alors ne permit pas qu'on rapportât ses restes en France; les Belges lui érigèrent un monument. On compte parmi ses élèves Gérard, Girodet, Gros, Ingres, Léopold Robert. M. Delécluze a publié *L. David et son temps*, 1854, in-12.

DAVID (Emeric), savant, né à Aix en 1755, mort en 1839. D'abord avocat, puis maire d'Aix, en 1791, il fut appelé au Corps législatif en 1809 et nommé député en 1814. Quittant le barreau et la politique pour les lettres, il composa une *Histoire de la peinture au moyen âge*, 1812, une *Histoire de la sculp-*

*ture française* (posthume, 1853). *L'Éloge de P. Pujet* et celui de *du Poussin*, une *Introduction à l'étude de la Mythologie*. On a aussi de lui de savantes recherches sur *Jupiter*, 1833, *Vulcaïn*, 1837, *Neptune*, 1839. Il avait été admis en 1816 à l'Acad. des inscriptions.

DAVID (Pierre Jean), dit *D. d'Angers*, né en 1792, à Angers, mort en 1856, vint jeune à Paris, étudia sous Roland, remporta le grand prix et fut envoyé à Rome; exécuta, peu après son retour, la statue du *Grand Condé*, qui figure dans la cour d'honneur de Versailles; fut élu en 1826 membre de l'Institut, et nommé, la même année, professeur à l'École de Peinture et de Sculpture. Il a produit une foule d'ouvrages de genres divers, monuments, tombeaux, statues, bustes, médaillons, bas-reliefs, qui tous sont empreints d'un talent vrai et énergique. Préférant le réel à l'idéal, il s'attacha surtout à la fidèle représentation des personnages illustres. On lui doit: le nouveau *Fronton du Panthéon*; les *Tombeaux des généraux Foy et Gobert*, au Père-Lachaise; le *Monument de Fénelon*, à Cambrai; le *Mausolée de Marco Botzaris*, à Missolonghi; *Philopémen blessé*, aux Tuileries; les statues de *Corneille*, à Rouen, de *Racine*, à la Ferté-Milon, d'*Ambroise Paré*, à Laval, de *Larrey*, au Val-de-Grâce, de *Bichat*, à l'École de Médecine, de *Bernardin de St-Pierre* et *Delarivière*, au Hâvre, de *Cuvier*, au Jardin des Plantes, de *Talma*, au Théâtre-Français; les bustes de *La Fayette* et *Washington*, dans la salle du congrès des États-Unis; de *Goethe*, à Bresde, de *Visconti*, à l'Institut; de *Grégoire*, *Steyès*, *Barrère*, *Lamennais*, etc. Ardent démocrate, il fut élu en 1848 représentant du peuple par le département de Maine-et-Loire. Il quitta la France en 1852, et se dirigea vers la Grèce; mais sentant ses forces décliner, il rentra dans sa patrie, où il ne tarda pas à succomber. M. Halévy a lu à l'Institut en 1857 une *Notice sur sa vie et ses ouvrages*.

DAVIES (John), critique anglais, né à Londres en 1679, mort en 1732, fut ministre à Fen-Ditton près de Cambridge, puis chanoine d'Ely, et devint en 1717 chef du Collège de la Reine à Cambridge. On a de lui des éditions estimées de *César* et de *Macrobe de Tyr*, 1706; mais il est surtout connu par ses travaux sur les ouvrages philosophiques de Cicéron: on lui doit les *Tusculanes*, Cambridge, 1709; *De Finibus*, 1715; *De natura Deorum*, 1718; les *Académiques*, 1725; *De Legibus*, 1727, avec d'excell. commentaires. On lui reproche d'être trop hardi dans ses corrections.

DAVILA (Henri Cathérin), historien, né en 1576 près de Padoue, d'une famille originaire d'Avila en Espagne, et qui avait fourni plusieurs connétables au royaume de Chypre, fut amené de bonne heure en France, où son père jouissait de la faveur de Henri III et de Catherine de Médicis (en souvenir de quoi il reçut les noms de *Henri* et *Cathérin*); fut d'abord page, puis prit du service sous Henri IV pendant la guerre civile, et se distingua à Honfleur et devant Amiens (1597). À la paix, il retourna à Padoue, qu'il fut obligé de quitter en 1606 à la suite d'un duel, et alla se fixer à Venise, où il reprit les armes et rendit de grands services à la république. Il périt assassiné près de Vérone en 1631. Depuis son retour de France, Davila n'avait cessé de travailler à une *Histoire des guerres civiles de France depuis la mort de Henri II (1559) jusqu'à la paix de Vervins (1598)*; il la publia en 1630 à Venise, en italien (il en a paru des éditions bien préférables, à Paris, 1644, et à Venise, 1733). Cet ouvrage est universellement estimé pour l'exactitude des faits et pour le mérite du style. On reproche cependant à l'auteur quelque partialité pour Catherine de Médicis. *L'Histoire* de Davila a été trad. par J. Baudouin, 1642, et par l'abbé Mallet, 1757.

DAVIS (John), navigateur anglais, fit, en 1585 et années suivantes, plusieurs voyages dans le but de chercher un passage aux Indes orientales par le N. O. de l'Europe; visita les côtes du Groënland, découvrit le détroit qui porte son nom et l'île de Cum-

berland, mais ne put trouver le passage cherché. Il fit ensuite plusieurs voyages pour la Compagnie des Indes orientales, et fut tué, en 1605, près de Patani, sur la Côte de Malacca, par des pirates japonais. La relation de ses voyages, écrite par lui-même, se trouve dans let. III du recueil d'Hackluyt, celle de ses voyages aux Indes, dans les tomes I et III de Purchas et dans Harris.

DAVIS (détroit, ou mieux canal de), bras de mer de l'Amérique du N., par lequel la mer de Baffin est unie à l'Océan Atlantique, est situé entre le Groënland au N. E. et la terre de Cumberland au S. O., par 52°-68° 20' long. O., 63°-67° lat. N.

DAVOS, bourg de Suisse (Grisons), à 20 kil. S. E. de Coire; 1500 hab. Ch.-l. de la haute juridiction de Davos dans la Ligue des Dix Droitures.

DAVOUT (L. Nic.), prince d'Eckmühl, maréchal de France, né en 1770 à Annoux (Yonne), fut élève à l'École de Brienne en même temps que Napoléon, servit comme chef de bataillon sous Dumouriez à l'armée du Nord, fit, en qualité de général de brigade, les campagnes de 1793, 94 et 95 aux armées de la Moselle et du Rhin, où il se signala par sa bravoure et son audace; fit ensuite partie de l'expédition d'Égypte et contribua puissamment à la victoire d'Aboukir; fut nommé général de division à son retour en France, et en 1804 maréchal de l'Empire; prit la part la plus glorieuse aux victoires d'Ulm, d'Austerlitz (1805), gagna lui-même celle d'Auerstedt (1806), contribua puissamment à celle d'Eckmühl (1809) et reçut en récompense les titres de *duc d'Auerstadt*, de *prince d'Eckmühl*; fut peu après nommé gov. de la Pologne; montra un grand dévouement dans la campagne de Russie et battit Bagration à Mohilev (1812); défendit Hambourg en 1813 avec un talent, un courage et une persévérance qui mirent le comble à sa gloire. Il se retira dans ses terres au retour des Bourbons; accepta de Napoléon pendant les Cent-Jours le portefeuille de la guerre, et reçut le commandement général de l'armée sous les murs de Paris après la bataille de Waterloo; mais il se vit bientôt forcé de signer une capitulation (3 juillet 1815). Il ne parut à la cour de Louis XVIII qu'en 1818, fut nommé pair de France en 1819, et mourut en 1823.

DAVY (sir Humphry), chimiste anglais, né en 1778 à Penzance, dans le Cornouailles, mort à Genève en 1829. D'abord placé chez un pharmacien, il fit de bonne heure quelques découvertes, fut appelé à Londres où il fit avec succès des leçons de chimie à l'institution royale créée par Rumford, et fut ensuite chargé d'enseigner l'application de la chimie à l'agriculture. Il devint en 1803 membre de la Société royale, et en 1820 président de cette société. On lui doit plusieurs découvertes importantes, entre autres celles du protoxyde d'azote ou gaz hilarant, de la vraie nature du chlore, qu'on regardait à tort comme un composé, de la formation des acides sans oxygène, enfin celle de la décomposition des terres par la pile galvanique: c'est à l'aide de ce nouveau et si puissant moyen d'analyse qu'il put isoler le *potassium*, le *sodium*, le *calcium*, le *magnesium*. On lui doit aussi des recherches sur l'emploi comme force mécanique des gaz amenés à l'état liquide, sur le doublement des vaisseaux, et enfin l'invention d'une lampe de sûreté pour les mineurs qui porte son nom (1817). On a de lui des mémoires sur des sujets scientifiques, des *Éléments de philosophie chimique*, 1812 (trad. par Van Mans, 1813); des *Éléments de chimie agricole*, 1813 (trad. par Bulos, 1819), et un traité de la pêche à la ligne, intitulé *Salmonia*. Son frère, J. Davy, a publié en 1858 à Londres ses *Opuscules*. L'Institut de France lui décerna un grand prix en 1807, au fort de la guerre, et le nomma en 1817 associé étranger. Cuvier prononça son *Éloge* à l'Institut.

DAWALAGHIRI. F. DAOUALAGHIRI.

DAX ou aqcs, *Aqua Turbolice*, ch.-l. d'arr. (Landes), sur l'Adour, à 55 k. S. O. de Mont-de-Marsan; 9856 hab. Trib. de 1<sup>re</sup> inst., collège. Murs flanqués

de tours, château fort, pont hardi, belle cathédrale. Sources thermales (dont une a 70° centigr.). Cabinet de minéralogie et de fossiles. Vins, grains, jambons dits de Bayonne. Patrie de Borda. S. Vincent de Paul naquit à Pouy, lieu voisin.—Jadis ch.-l. des *Tarbelli* en Novempopulanie, Dax appartint ensuite aux différents maîtres de l'Aquitaine. Après l'expulsion des Anglais au xv<sup>e</sup> s., elle revint à la France. Dax avait jadis un évêché (auj. réuni à celui d'Aire), et était lech.-l. d'une des 4 vicomtes des Landes en Gascogne.

**DAYAKS**, peuple de l'île de Bornéo, se trouve répandu dans toute l'étendue de cette île, spécialement au S. On suppose que ce peuple, assez industrieux et fort supérieur aux Malais, est la souche des hab. des îles de la Polynésie. Il a une langue à part.

**DEA**, v. de la Gaule Viennoise, auj. Die.

**DEAL**, v. d'Angleterre (Kent), à 22 kil. S. E. de Cantorbéry, sur la Manche; 7000 hab. Cette ville, qui est une dépendance de Sandwich, est comptée au nombre des Cinq-Ports (V. ce mot); cependant elle n'a pas de port proprement dit; elle n'a qu'un mouillage, qui du reste est sûr et très-fréquenté. Château fort, tours, batteries. César débarqua aux environs lors de sa 1<sup>re</sup> descente.

**DEBA**, v. sainte du Thibet, par 77° 42' long. E., 31° 11' lat. N., est la capit. du pays d'*Urna-Desa*. La v. se divise en trois parties: le collège du Lama et de ses prêtres, le couvent des femmes et la ville proprement dite. On remarque parmi beaucoup d'autres temples celui de Narayana. Dans les env., on élève les chèvres qui fournissent le meilleur duvet du Thibet.

**DE BAY**, nom d'une famille d'artistes français: J.-B. Joseph, sculpteur, 1779-1863; J.-B. Joseph, son fils aîné, 1802-1862, sculpteur; Aug. Hyacinthe, frère du préc., 1804-1865, sculpteur et peintre.

**DEBELLE** (Jean Franc.), général d'artillerie, né en 1767 à Voreppe (Isère), se distingua dans les premières guerres de la République, contribua puissamment à la victoire de Fleurus (1794), et à la prise de Dusseldorf (1795), dirigea la retraite de l'artillerie après la malheureuse affaire de Novi, accompagna le général Leclerc à St-Domingue, battit Dessalines (1802), et mourut peu après d'une blessure. Debelle est un des créateurs de notre artillerie légère.

**DEBELLOY**, poète tragique. V. BELLOY (de).

**DEBONNAIRE** (Louis), oratorien, docteur de Sorbonne, et ardent janséniste, né près de Troyes, mort à Paris en 1752. On a de lui: *Parallèle de la morale des Jésuites et de celle des Pâtiens*, Troyes, 1726; *Examen critique, philosophique et théologique des Convulsions*, 1733; *Leçons de la sagesse*, 1737; *Traité de la fin du monde*, 1737; *la Religion chrétienne méditée*, 1745; *Règle des devoirs*, 1758.

**DEBORA**, prophétesse juive, gouverna le peuple hébreu comme juge pendant 40 ans (1396-1356 av. J.-C.). Elle accompagna à la guerre le général Barac, qui délivra les Juifs de la captivité dans laquelle les retenait Jabin, roi des Chananéens (1392): après la victoire, elle chanta le beau cantique qui se trouve dans la Bible (*Jug.*, ch. v) et qui porte son nom.

**DEBRAUX** (Paul Émile), chansonnier, né en 1798 à Ancerville (Meuse), mort en 1831, fut quelque temps bibliothécaire à l'École de Médecine. On lui doit nombre de chansons populaires et nationales, qui eurent une grande vogue et qui ont été réunies par Béranger (1835, 3 vol. in-32). On connaît surtout *Fanfan la Tulipe*, *Marengo*, *la Colonne*, *le Prince Eugène*, *le Mont St-Jean*, *Soldat*, *l'en souvenir-tu?*

**DEBRECZIN**, v. de Hongrie, ch.-l. du comitat de Bihar, à 60 k. au N. de Grand-Varadin; 62 000 hab. Grande, mais mal bâtie. Cour d'appel, collèges pour les divers cultes. Industrie active et variée: imprimeries, fabriques de savon, lainages dits *guba*. Prise par les Turcs en 1684. Ville libre depuis 1715. Le gouvernement hongrois s'y réfugia en 1849 après la prise de Pesth par l'armée austro-russe.—Les env., dans un rayon de près de 100 k., forment des landes stériles.

**DEBROSSE** (Jacques), architecte du xvi<sup>e</sup> s., m. en 1626, était calviniste. Il bâtit pour Marie de Médicis de 1615 à 1620 le palais du Luxembourg, à Paris. On lui doit aussi la salle des *Pas-perdus* au Palais de justice de Paris, le temple de Charenton, le portail de St-Gervais, le nouvel aqueduc d'Arcueil, etc.

**DEBROSSES** (Charles), premier président au parlement de Bourgogne, né à Dijon en 1709, mort en 1777, cultiva les lettres avec distinction tout en remplissant ses fonctions avec zèle. On a de lui des *Lettres sur Herculaneum*, 1750, le premier ouvrage qui ait été publié sur ce sujet; une *Histoire des navigations aux terres australes*, 1756; une *Dissertation sur les dieux Fétiches*, 1760; un *Traité de la formation mécanique des langues*, 1765, ouvrage précieux pour les étymologistes et le plus important de ses écrits; *l'Histoire du vi<sup>e</sup> siècle de la République romaine*, 1777: dans ce dernier ouvrage, il se proposa de suppléer à la grande histoire de Salluste que nous avons perdue: pour cela il traduisit tous les morceaux qui nous restent de cette histoire, et les enclâssa dans son travail. De Brosset fut reçu à l'Académie des inscriptions en 1758. Des démêlés qu'il eut avec Voltaire l'empêchèrent d'entrer à l'Académie française. On a publié en l'an viii et en 1836 ses *Lettres d'Italie* (écrites en 1739).

**DEBRY** (Théodore), graveur et libraire, né à Liège en 1528, mort en 1598, est connu, ainsi que son fils Jean Théodore (1561-1623), par plusieurs publications utiles, notamment une collection de *Grands et Petits voyages* intitulée: *Peregrinationes in Indiam orientalem et Indiam occidentalem*, Francfort-sur-le-Mein, 1590-1634, 25 part. in-fol., avec figures.

**DE BRAY** (Jean), né en 1760 à Vervins (Aisne), mort en 1834 à Paris, était avocat au moment de la Révolution. Il fut successivement élu membre de l'Assemblée législative, de la Convention et du Conseil des Cinq-Cents, se signala par un ardent républicanisme, et fit partie des comités de Sûreté générale et de Salut public. Nommé en 1797 plénipotentiaire à Rastadt, avec Bonnier et Roberjot, il échappa par miracle au massacre dont ses deux collègues furent victimes (1799), et vint demander vengeance de cet attentat. Il seconda Bonaparte au 18 brumaire et fit partie du Tribunat. Sous l'Empire, il fut préfet du Doubs et du Bas-Rhin et se montra bon administrateur: il fut en récompense créé baron. Exilé en 1816, il ne reentra en France qu'en 1830. On a de lui un *Essai sur l'éducation nationale* et un *Éloge de Mirabeau*, 1790.—Son fils, le baron De Bry, a longtemps administré comme préfet le dép. de la Côte-d'Or.

**DEBURE**, famille de libraires de Paris, s'est fait un nom dans la bibliographie. Les plus connus sont: Guillaume-François D., né en 1731, mort en 1782, à qui on doit: *Museum typographicum, seu Collectio in qua omnes fere libri rarissimi... recensentur*, 1755, tiré seulement à 12 exemplaires et publié sous le nom de G. F. Rebude, anagramme du sien; *Bibliographie instructive, ou Traité de la connaissance des livres rares et singuliers*, 1763-1768, 7 vol. in-8; et plusieurs *Catalogues* de bibliothèques que l'on recherche pour la manière dont ils sont rédigés.—Guillaume D., cousin-germain du préc., 1734-1820, libraire de l'Académie des inscriptions, membre de la commission des monuments pendant la Révolution, s'est surtout recommandé aux bibliophiles, ainsi que ses deux fils, J. J. et Marie Jean D., par d'excellents catalogues, parmi lesquels on remarque ceux des *Bibliothèques du duc de La Vallière*, de *Brienne*, de *Randon de Boisset*, du *duc d'Aumont*, de *Holbach*.

**DECAEN** (Ch. Math. Isidore), général français, né en 1769 à Caen, mort en 1832, était fils d'un huissier au bailliage. Il s'enrôla en 1792, se signala l'année suivante à Mayence sous les yeux de Kléber, qui le fit capitaine, seconda Moreau avec une rare intelligence dans ses opérations sur le Rhin, fut en récompense élevé rapidement aux grades de général de brigade (1796), de général de division (1800),

emporta Munich par un coup de main, et décida la victoire de Hohenlinden; fut chargé en 1802 d'aller commander les établissements français dans l'Inde, déploya dans cette difficile mission les qualités de l'administrateur aussi bien que celles du guerrier, et défendit pendant 8 ans les îles de France et Bourbon contre tous les efforts des Anglais; fut, à son retour, mis à la tête de l'armée de Catalogne, et gagna l'estime des vaincus mêmes par sa justice et son désintéressement. Après avoir vainement tenté, au commencement de 1814, de repousser les Anglais de Bordeaux, il reconnut Louis XVIII. Nommé gouverneur de la 11<sup>e</sup> division militaire (Bordeaux), il s'efforça, mais sans succès, d'y maintenir l'autorité royale après le débarquement de Napoléon; il n'en fut pas moins incarcéré au retour des Bourbons. Il recouvra sa liberté au bout d'un an, mais fut laissé sans emploi. Il fut rappelé à l'activité par Louis-Philippe en 1830. Decaen avait été fait comte sous l'Empire.

**DECAMPS** (Gabriel), peintre, né à Paris en 1803, mort en 1860, élève d'Abel de Pujol, se distingua de bonne heure par l'originalité de ses productions. A la suite d'un voyage en Orient, il exposa des tableaux de genre et des paysages empruntés aux contrées orientales qui attirèrent l'attention : *Souvenir de la Turquie, Paysage en Anatolie, les Anes d'Orient, le Café turc, la Ronde de Smyrne*, etc. Il a aussi traité quelques sujets historiques (*Moïse sauvé des eaux, Joseph vendu par ses frères, le Siège de Clermont, la Défaite des Cimbres*); mais il se plaisait surtout à peindre des animaux (chevaux, ânes, chiens, singes) et des scènes de chasse : il périt à Fontainebleau d'une chute de cheval, en suivant une chasse de la Vénérie. Decamps excellait par l'énergie du coloris, les effets de lumière, la vérité, et accusait fortement les contrastes, au risque de forcer l'expression.

**DÉCAN** ou DEKKAN, c.-à-d. en sanscrit *Sud*, le pays des *Dachinabades* des anciens, partie méridionale de l'Inde en deçà du Gange, est bornée au N. par le Nerbudda et le Kattack, et ne se termine au S. qu'au cap Comorin comme la péninsule elle-même. Il se divisait jadis en *Décan septentrional*, qui comprenait le Kandeich, l'Aurengabad, le Beljapour, l'Haïderabad, le Bider, le Bérar, le Gandoujar, l'Orissa, les Circars septentr., et en *Décan méridional* (le *Karnatic* actuel), où se trouvaient le Kanara, le Malabar, le Kutchin, le Travancore, le Koïmbetour, le Karnatic, le Salem ou Barramahal, le Maïssour et le Balaghan. Auj. le nom de Decan ne s'applique plus qu'à la contrée comprise entre la Nerbuddah au N. O. et la Kistnah au S. E. — Cette immense contrée forma longtemps un État particulier; elle fut conquise au xvii<sup>e</sup> siècle par Aureng-Zeyb; après la mort de ce prince, elle se partagea en un nombre infini de petites principautés; les Mahrattes y avaient la prépondérance. Après eux, les Anglais ont peu à peu réuni tout le Décan à leurs possessions. Il y forme la plus grande partie de la présidence de Bombay et la partie O. de la présid. de Calcutta. On y compte env. 50 000 000 d'hab.

**DÉCAPOLE**, c.-à-d. *dix villes*, nom que portaient divers pays qui comprenaient sans doute dans l'origine dix villes seulement; mais le nom et le nombre de ces villes ont souvent varié. La Décapole de Palestine, autour du lac de Génésareth, avait pour v. princ. : Gadara, Gérasa, Canatha, Damas, Panéas, Philadelphie.

**DECAZES** (Élie, duc), homme d'État, né en 1780 à St-Martin-de-Laye près de Libourne, m. en 1860, fut d'abord avocat à Libourne, devint en 1805 juge au tribunal de la Seine, en 1811 conseiller à la Cour impér., fut en même temps attaché comme conseil au jeune roi de Hollande, Louis, et à l'impératrice mère; n'en accueillit pas moins la Restauration avec empressement, refusa de signer une adresse de félicitation à Napoléon après son retour de l'île d'Elbe; fut nommé par Louis XVIII préfet de police le 7 juill. 1815, et bientôt après ministre de la police et pair de France; prit sur ce prince un grand ascendant, qu'il devait à l'aménité

de ses manières et au charme de son esprit tout autant qu'à l'accord des vues; s'opposa de toutes ses forces aux excès de la réaction ultraroyaliste, fit rendre dans ce but la célèbre ordonnance du 5 sept. 1816, qui dissolvait la *Chambre introuvable*; fit abolir la plupart des lois d'exception et modifier la loi électorale dans un sens libéral en abaissant l'âge et le cens (1817); remplaça en 1818 le duc de Richelieu au ministère de l'intérieur; prit plusieurs mesures réparatrices et brisa l'opposition de la Chambre des pairs par une *fournée* de 60 pairs nouveaux (5 mars 1819); mais devint par là en butte aux plus violentes attaques des royalistes. Il recourut pour se maintenir à un système de *bascule* qui laissait dominer alternativement chaque parti : il consentit même à abandonner sa propre loi électorale et à constituer un ministère royaliste, dont il fut le président (19 nov.). Malgré ces concessions, il se vit, après l'assassinat du duc de Berry (1820), que des royalistes exaltés ne craignirent pas de lui imputer, contraint de quitter le ministère : Louis XVIII, dont il emportait les regrets, le créa duc et le nomma ambassadeur en Angleterre. Rappelé de ce poste en 1821 sous le ministère Villelé, il prit place, à la Chambre des Pairs, parmi les libéraux modérés. Après la révolution de 1830, il se rallia au roi Louis-Philippe et fut nommé en 1834 grand référendaire de la Chambre des Pairs. Il quitta entièrement les affaires en 1848. Indépendamment de son rôle politique, Decazes signala son administration par des mesures favorables aux arts, à l'agriculture et à l'industrie : il rétablit en 1819 l'exposition quinquennale des produits de l'industrie. Il créa en 1825, avec ses ressources privées, un des plus importants établissements métallurgiques de France. V. DECAZEVILLE.

**DECAZEVILLE**, bourg de l'Aveyron, à 40 kil. N. E. de Villefranche, dans une vallée, près du Lot; 8842 h. Chemin de fer. Houille, minéral de fer. Immense fabrication de rails pour chemins de fer. Ce lieu était inhabité lorsque le duc Decazes y créa en 1825 une usine qui est auj. une des plus importantes.

**DÈCE**, *Cn. Messius Decius*, empereur romain, né en 201 près de Sirmium en Pannonie, dans un rang obscur, était gouverneur de la Mésie pour Philippe l'Arabe, lorsque ses soldats le proclamèrent empereur, en 249. Philippe vint lui livrer bataille près de Vérone : Dèce le tua de sa propre main. Après avoir remporté plusieurs avantages sur les Goths, qui avaient envahi l'empire, il périt, au bout de 2 ans de règne, dans un dernier combat livré en Thrace contre ces barbares. Quelques historiens disent que ce fut par la trahison de Gallus, un de ses lieutenants. Dèce est surtout fameux par une terrible persécution qu'il ordonna contre les chrétiens et qui commença dès la 1<sup>re</sup> année de son règne (c'est la 7<sup>e</sup> persécution) Malgré ses cruautés, le sénat romain ne rougit pas de lui décerner les surnoms d'*Optimus* et de *Trajanus*.

**DÉCÉBALE**, roi des Daëces, fit avec succès la guerre aux Romains sous Domitien qui consentit à lui payer tribut (89), mais fut vaincu par Trajan. Décèsperé de ses revers, il se donna la mort, l'an 106.

**DÉCELIE**, *Decelium*, v. d'Attique, au N. O. de Marathon. Dans la guerre du Péloponèse, les Spartiates la prirent et s'y fortifièrent (414 av. J.-C.); de là ils menaçaient Athènes.

**DÉCEMVIRS**, magistrats qui furent créés à Rome au nombre de dix, l'an 451 av. J.-C., pour rédiger un code de lois, étaient tirés de l'ordre des patriciens. On suspendit en les créant toutes les autres magistratures, et on leur donna un pouvoir absolu. Ils rédigèrent leurs lois sous dix titres, et les firent graver sur dix tables d'airain. Pour compléter ces lois, on élit l'année suivante de nouveaux decemvirs, qui ajoutèrent deux nouvelles tables aux précédentes, ce qui fit appeler ce code *Lois des Douze Tables*. Pendant cette seconde année, ces magistrats abusèrent du pouvoir et exercèrent un odieux despotisme : Appius Claudius, le plus puissant d'entre eux, s'attira surtout la haine du peuple. Au bout de l'année, ses

collègues, excités par ses avis, gardèrent le pouvoir de leur propre autorité, s'entourèrent d'une garde nombreuse, et étouffèrent toutes les plaintes. La mort tragique de Virginie, que son père immola pour la soustraire aux violences d'Appius Claudius, et le meurtre du brave Scinius Dentatus firent éclater le mécontentement. L'armée, puis la cité, se révoltèrent : le décevirat fut aboli; les décevirs emprisonnés, et l'on rétablit les consuls (449).

**DECIUS MUS (P.)**, Romain célèbre par son dévouement. En 343 av. J.-C., étant tribun militaire, il sauva Cornélius Cossus, qui s'était laissé enfermer par les Samnites dans les gorges de Saticule. Il fut nommé consul deux ans après. Dans une bataille qu'il livra aux Latins à Vesperis, près du Vésuve, avec son collègue Manlius Torquatus, il se dévoua aux dieux infernaux afin d'assurer la victoire aux Romains, et se jeta au milieu des rangs ennemis où il périt percé de coups. — Décius eut un fils et un petit-fils qui, dit-on, imitèrent son dévouement, le 1<sup>er</sup> à la bataille de Sentinum, livrée aux Gaulois et aux Samnites, 295 av. J.-C.; le 2<sup>e</sup> à la bataille d'Asculum, dans la guerre contre Pyrrhus, 279.

**DECIUS (Cn. Messius)**, empereur. V. DÉCE.

**DÉCIZÉ, Decetia**, ch.-l. de c. (Nièvre), dans une ile de la Loire, à 34 k. S. E. de Nevers; 3195 h. Station. Houille, forges. Pat. de Guy Coquelle et de St-Just.

**DÉCLARATION DES DROITS**, acte par lequel une assemblée nationale tenue à Westminster le 22 janv. 1689 proclama les bases de la constitution anglaise, que Guillaume III jura d'observer; le roi reconnaissait au parlement le droit de se réunir, de voter l'impôt et de veiller à l'exécution des lois, et aux citoyens le droit d'élire leurs représentants et d'être jugés par le jury. — On connaît en France sous le nom de *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* un acte célèbre par lequel l'Assemblée constituante proclama, le 1<sup>er</sup> oct. 1789, toutes les libertés nouvelles, l'égalité de l'impôt, ainsi que l'admissibilité de tous aux fonctions publiques.

**DÉCLARATION DU CLERGÉ**. V. GALLICANE ÉGLISE.

**DÉCRÈS (Denis)**, amiral français. né à Château-Villain (Hte-Marne) en 1765, mort en 1820, s'engagea dans la marine à 14 ans, et passa par tous les grades jusqu'à celui de vice-amiral. Échappé au désastre d'Aboukir, où il avait commandé l'escadre légère, il revenait à Toulon avec le *Guillaume Tell*, lorsqu'il fut rencontré par une escadre anglaise; il ne se rendit qu'après une glorieuse défense. Il fut ministre de la marine de 1802 à 1815, réorganisa la flotte, fit exécuter de grands travaux à Venise, Anvers, Flessingue et Cherbourg. Il fut fait duc par Napoléon.

**DÉCRÉTALES**, recueil des lettres écrites par les papes des premiers siècles en réponse aux questions qui leur étaient adressées par des évêques ou de simples particuliers. Le 1<sup>er</sup> recueil de ce genre est dû au moine Denys le Petit, qui vivait à Rome vers 550. Au vi<sup>e</sup> et au x<sup>e</sup> siècle, des compilateurs insérèrent dans ce recueil des lettres qui exagéraient la puissance des papes : on connaît ces lettres sous le nom de *Fausse Décrétales*. Parmi les recueils des Décrétales, il faut citer celui de Gratien, communément appelé le *Décret*, formé en 1151, et le code supplémentaire que Grégoire IX fit rédiger par le dominicain Raimond de Pennafort, et qu'on appelle *Extra*, c.-à-d. en dehors du Décret de Gratien : il se compose de 5 livres, que Boniface VIII augmenta d'un 6<sup>e</sup>, connu sous le nom de *Sexte*. On y ajoute encore deux autres recueils, l'un, dit *Clémentines*, contenant les lettres de Clément V, l'autre, dit *Extracragantes* (c.-à-d. restées en dehors du code principal), contenant les décisions des papes depuis Urbain IV jusqu'à Sixte IV. — Le recueil des *Décrétales* a été plusieurs fois imprimé. V. GRATIEN.

**DECUMATES AGRI**, à peu près le *Brisgau*, territoire situé à l'angle S. O. de la Germanie, entre le *Nicer* (Necker) et le Rhin, était ainsi nommé par les Romains, parce qu'au m<sup>e</sup> siècle on y établit des vé-

térans comme colons, à la seule charge de payer au trésor la dime (*deciman partem*) du revenu.

**DÉCURIE**, division civile chez les Romains, formait le 10<sup>e</sup> de la centurie et se composait, dans l'origine, de 10 hommes, lorsque la centurie était de cent hommes. Mais le nombre des citoyens qui formaient une centurie ayant augmenté dans la suite, la décurie s'accrut dans la même proportion. Ce nom s'appliquait aussi à une subdivision de la milice. — Le chef d'une décurie, civile ou militaire, était nommé *décurion*. On donnait aussi ce nom aux sénateurs des colonies romaines et des municipes.

**DÉDALE**, personnage fabuleux, natif d'Athènes, est célèbre comme mécanicien et statuaire. Il inventa, dit-on, le vilebrequin, la scie, la hache, le niveau, les mâts et les voiles de vaisseaux. Ayant tué par jalousie son neveu Talus, qui promettait de le surpasser un jour, il fut exilé par l'aéropage et se retira dans l'île de Crète. Là il bâtit, par les ordres de Minos, le fameux Labyrinthe; mais ayant favorisé les amours criminelles de Pasiphaë, épouse de Minos, ce prince l'enferma lui-même dans cet édifice avec son fils Icare. Il fabriqua, pour s'échapper, des ailes formées de cire et de plumes d'oiseaux, et traversa ainsi les airs avec son fils; Icare ayant péri dans la mer par son imprudence, Dédale arriva seul à Cumès en Italie. Il y bâtit un temple à Apollon; de là il passa en Sicile, où Cocalus, roi de la contrée, le reçut d'abord très-bien; mais ensuite, craignant que Minos ne lui déclarât la guerre, ce roi le fit tuer. — Les Grecs ont donné depuis le nom de Dédale à plusieurs autres artistes habiles.

**DEE**, nom commun à plusieurs riv. de la Grande-Bretagne, dont une dans le pays de Galles (Mérior-neth) : elle passe à Chester et se jette dans la mer d'Irlande (c'est l'anc. *Deva* ou *Seteia*); et une autre en Écosse : elle sort du mont Cairntoul, coule au S. et tombe dans la mer du Nord près d'Aberdeen (à laquelle elle donne son nom), après 150 kil. de cours : c'est la *Devana* des anciens.

**DEE (J.)**, astrologue et illuminé, fils d'un marchand de vin de Londres, né en 1527, mort en 1607, avait des connaissances en mathématiques et en astronomie, mais donna dans les rêveries de l'astrologie, de la cabale et de la magie, chercha la pierre philosophale, et prétendit avoir des entretiens avec les esprits malins. Il parcourut l'Europe, s'introduisit auprès de plusieurs souverains, tels que la reine Élisabeth, l'empereur Rodolphe, Etienne, roi de Pologne; jouit d'un moment de faveur, puis se fit chasser, et mourut dans la misère. Il a publié de 1564 à 1591 un grand nombre d'écrits où sont consignées ses folies. Méric Casaubon a donné ses *Oeuvres*, Londres, 1659. On a publié à Londres la même année une *Relation fidèle du commerce de Dee avec les esprits*. — Son fils, Arthur Dee (1579-1651), médecin de Charles I, a aussi écrit sur la philosophie hermétique.

**DEFAUCONPRET (Aug. J. B.)**, célèbre traducteur, né à Lille en 1767, mort à Fontainebleau en 1843, remporta en 1786 le prix d'honneur au concours général de l'Université, fut quelques années notaire à Paris, mais quitta de bonne heure une profession qui lui convenait peu et alla se fixer à Londres, où il se livra tout entier à ses goûts littéraires. Il a publié des tableaux de mœurs anglaises et a composé des romans historiques (*Jeanne Maillotte ou l'Héroïne lilloise*, 1824; *Wat Tyler*, 1825; *Masaniello*, 1827); mais c'est surtout par ses traductions de l'anglais qu'il est connu : il a traduit les œuvres complètes de Walter Scott et de Fenimore Cooper, ainsi qu'un grand nombre d'ouvrages de Marryat, Washington Irving, lady Morgan, Maria Edgeworth, etc. Ses traductions se distinguent par l'exactitude, l'élégance, et par une connaissance profonde du génie de la langue anglaise.

**DEFENDERS**, association politique secrète qui se forma en Irlande après la victoire de la Boyne (1690), remportée par Guillaume III d'Orange, avait pour but de défendre les Catholiques opprimés. Elle était op-



posée à la faction des *Orangistes*. Elle joua un grand rôle dans les soulèvements de 1798 et de 1803.

**DEFENESTRATION DE PRAGUE**, nom donné à un acte de violence exercé à Prague le 23 mai 1618 par les États de Bohême contre les gouverneurs impériaux Slavata et Martiniz, et leur secrétaire Fabricius. L'empereur Mathias ayant violé les privilèges de la Bohême, les mécontents, guidés par le comte de Thurn, se présentèrent en armes au château du Hradchine à Prague, résidence des gouverneurs impériaux; et comme ces derniers, qui ne pouvaient sans un ordre de l'empereur satisfaire à leurs demandes, imploreraient un délai, ils les précipitèrent par les fenêtres; mais tous trois échappèrent à la mort. Cet événement fut le signal de la guerre de Trente ans.

**DEFOE** (Daniel), auteur du *Robinson*, né à Londres vers 1663, mort en 1731, était fils d'un boucher et exerça lui-même l'état de bonnetier; mais, entraîné par son goût pour la politique et la littérature, il ne s'occupa guère que d'écrire. Appartenant au parti des Whigs et des Non-Conformistes, il combattit dans plusieurs pamphlets virulents le gouvernement impopulaire de Jacques II, et prépara de tout son pouvoir la révolution de 1688. Il jouit de quelque faveur auprès de Guillaume d'Orange, et obtint alors des emplois lucratifs. Mais sous le règne moins libéral de la reine Anne, il fut condamné en 1704 au pilori et à la prison pour avoir écrit contre l'intolérance de l'église anglicane. Il publia de sa prison une *Revue*, ouvrage périodique qui eut un grand débit, 1704-1713. Rendu à la liberté, il fut employé par le gouvernement à travailler à l'union de l'Écosse et de l'Angleterre et réussit dans cette mission. Mais de nouveaux pamphlets lui ayant attiré de nouvelles disgrâces, il se dégoûta de la politique et ne s'occupa plus que de littérature; il publia dans les quinze dernières années de sa vie plusieurs ouvrages fort originaux qui obtinrent pour la plupart beaucoup de succès: *l'Instituteur de famille*, 1715, qui eut une vingtaine d'éditions; *la Vie et les Aventures de Robinson Crusoe*, 1719, que tout le monde a lu; *la Vie du capitaine Singleton*; *Histoire de Duncan Campbell*, — de *Molly Flanders*, — du colonel *Jack*, — de *Roxane*; *Mémoires d'un cavalier*, 1720-24; *Histoire politique du Diable*, 1726; *Système de Juggie*, 1729. *Le Robinson Crusoe* a été traduit dans toutes les langues; la première traduction française, par St-Hyacinthe et Van Essen, parut dès 1730; une des plus fidèles est celle de Mme Fastu, 1835.

**DEFORIS** (J. P.), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Montroussin en 1732, guillotiné à Paris en 1794, continua la collection des *Conciles des Gaules*, et publia: *Réputation d'un nouvel ouvrage de J. J. Rousseau (l'Émile)*, 1762; *Réponse à la lettre de J. J. Rousseau à M. de Beaumont*, 1764; *De la Vie monastique*, 1768; *Doctrine de l'Église sur les vertus chrétiennes*, 1776. Il a continué la belle édition de *Bossuet* commencée par Lequene.

**DEFTERDAR**, e.-à-d. garde-rôle, grand officier chargé, en Turquie et en Perse, de tenir les rôles de la milice et des revenus de l'État. Comme nos anciens surintendants des finances, il dispose des revenus de l'empire et reçoit les comptes de tous les agents du fisc. Il siège au Divan.

**DEGO**, bourg des États sardes, à 25 kil. S. d'Aequi, sur la Borinida. Victoire de Bonaparte sur les Autrichiens, 15 avril 1796.

**DEGUERLE** (J. N. Marie), littérateur, né en 1766 à Issoudun (Indre), mort à Paris en 1824, fut professeur de rhétorique au Prytanée et au Lycée Bonaparte, puis censeur au Lycée impérial (Louis-le-Grand). On a de lui: *Éloges des perruques* (jeu d'esprit qui parut sous le nom supposé du docteur *Aherlio*), Paris, au vu (1799); *la Guerre civile*, imitation libre de Pétrone (en vers français), imprimée avec le texte latin en regard, au vu; et une traduction en prose de *l'Énéide*, Paris, 1825, 2 vol. in-8, posthume.

**DEGUIGNES** (Jos.), savant orientaliste, né en 1750

à Pontoise, mort en 1800, étudia les langues orientales, spécialement le chinois, sous Fourmont; fut nommé en 1745 secrétaire-interprète pour ces langues, en 1753 membre de l'Académie des inscriptions, en 1757 professeur de syriaque au Collège de France, et en 1769 garde des antiques du Louvre. Ses principaux ouvrages sont: *l'Histoire des Huns, des Turcs, des Mogols et autres Tartares*, 1756-1758, 5 vol. in-4, et un *Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne*, 1769: ce système, établi fort ingénieusement par l'auteur, a été fortement attaqué et paraît auj. abandonné.

**DEHLI**, v. de l'Inde. V. DELHI.

**DÉDAMIE**, fille de Lycomède, roi de Scyros, fut aimée d'Achille, alors caché à la cour de Scyros sous des habits de femme, et devint mère de Néoptolème. Stace a chanté cette aventure dans son poème d'*Achille à Scyros*.

**DEINSE**, v. de Belgique (Flandre orient.), sur la Lys, à 20 k. N. E. de Courtray; 3700 hab. Toiles, grains, bière, genièvre, bestiaux. Les Normands la ravagèrent en 880. Philippe IV, roi d'Espagne, l'érigea en marquisat en faveur de Diégo de guzman, qui la vendit à Florent de Mérode en 1632.

**DÉIPHOBÉ**, *Deiphobe*, sibylle de Cumès. Aimée d'Apollon dans sa jeunesse, elle lui avait demandé de vivre autant d'années qu'elle tenait de grains de sable dans ses mains, mais elle oublia de demander en même temps une jeunesse inaltérable. Quand Enée vint en Italie, elle avait déjà 700 ans: c'est elle qui le guida aux Enfers; c'est elle aussi, suivant Servius, qui vendit à Tarquin les livres Sibyllins.

**DÉIPHOBUS**, *Diophobus*, prince Troyen, fils de Priam et d'Hécube, épousa Hélène après la mort de Paris. Il fut poignardé pendant son sommeil par Ménélas, qu'Hélène même avait introduit dans sa maison.

**DEIR-EL-KAMAR**, e.-à-d. *maison de la lune*, v. de Syrie (Acre), à 90 kil. N. E. d'Acre; 2000 hab., Druses et Chrétiens. Église et couvent catholiques. Les Chrétiens y furent égorgés en 1860 par les Druses, qui furent bientôt après châtiés par les Français. Aux env., château fort, résidence de l'émir des Druses.

**DÉIRIE**, roy. fondé par les Anglais dans la Grande-Bretagne au vi<sup>e</sup> s., fut réuni à celui de *Bernicie* en 547, et forma le roy. de *Northumberland*, un des sept de l'Heptarchie.

**DÉJANIRE**, fille d'Œnée, roi de Calydon, en Étolie, fut épousée par Hercule qui en eut Hyllus. Le centaure Nessus, qui la portait pour lui faire traverser le fleuve Événos, ayant voulu l'enlever, Hercule tua le ravisseur en lui lançant une flèche empoisonnée. Avant de mourir, Nessus, pour se venger, donna à Déjanire sa tunique teinte de son sang empoisonné, en lui assurant que c'était un talisman propre à ramener son époux s'il était infidèle. Quelque temps après, Hercule s'étant attaché à Iole, fille d'Euryte, roi d'Echaïe, Déjanire voulut faire l'essai de la tunique fatale, mais le poison qu'elle contenait fit mourir le héros dans des souffrances cruelles. Déjanire se tua de désespoir. Cet événement a fourni le sujet des *Trachiniennes* de Sophocle et de *Hercule au mont Oëta* de Sénèque. *L'Enlèvement de Déjanire* est un des plus beaux tableaux du Guide.

**DEJAURE** (J. HEDEN), poète dramatique, né en 1761, mort à Paris en 1790, a donné de 1789 à 1798 18 pièces, comédies, opéras, opéras-comiques, qui, pour la plupart, ont eu du succès, entre autres: *Loïshka*, musique de Kreutzer, 1791; *la Dot de Suzette*, comédie en un acte, musique d'Arritis, musique de Boieldieu, 1798; *Montano et Séphanie*, opéra, musique de Berton, 1799; *Im-gène*, imitée de la Cymbeline de Shakespeare.

**DEJEAN** (P. France), comte, général du génie, né en 1749 à Castelnaudary, mort à Paris en 1824; fut chargé de différentes missions sous le Consulat; tint de 1802 à 1809 le portefeuille de la guerre; adhéra au gouvernement de Louis XVIII en 1814, et fut nommé pair de France; se rallia à l'Empereur après

les Cent Jours; fut néanmoins rappelé à la pairie en 1819.

**DEJEAN** (P. F. Aug., comte), lieutenant général et entomologiste, né en 1780 à Amiens, m. en 1845, était fils du précédent. Général de brigade à 30 ans, il fut dès 1813 aide de camp de Napoléon, prit une part glorieuse aux bat. de Ligny et de Waterloo, fut exilé par les Bourbons de 1815 à 1818, et ne reprit d'activité qu'en 1830. En même temps il se plaçait parmi nos premiers entomologistes par une collection d'insectes la plus complète que l'on connaisse, dont il a publié le *Catalogue*, 1821-33, et par d'importantes publications : *Species général des coléoptères*, 1825-1839. 7 vol. in-8; *Iconographie et histoire naturelle des coléoptères d'Europe*, avec Boisduval et Aubé, 1829 et suiv.

**DÉJOCÈS**, d'abord juge, puis roi des Mèdes (de 733 à 690 selon les uns, de 710 à 657 selon d'autres). Il fonda Ecbatane, et réunit en un seul peuple toutes les tribus de la Médie.

**DÉJOTARUS**, roi de Galatie, avait été dépouillé de ses États par Mithridate et rétabli par les Romains; embrassa le parti de Pompée; fut dépouillé de ses États par César, qui les lui rendit bientôt; fut dans la suite accusé d'avoir conspiré contre le dictateur, mais défendu par Cicéron et acquitté; mourut vers l'an 42 av. J.-C.

**DEKEN** (Agathe), née en 1741 à Amsterdam, m. en 1804, a publié en société avec Elizabeth Bekker des romans hollandais qui eurent une grande vogue, entre autres *Sara Burgerhart*, 1782; *Histoire de Wilhem Leevenp*, 1784-1785. Agathe Deken et Elizabeth Bekker sont regardées comme ayant créé le roman hollandais.

**DEKKAN** (roy. de). V. DÉCAN.

**DELABORDÉ**, DELACHAMBRE, etc. V. LABORDE, etc.

**DELACROIX** (Eugène), peintre français, né à Charenton-St-Maurice (Seine) en 1798, m. en 1863; était fils d'un conventionnel; fut élève de Guérin, mais abandonna bientôt la tradition académique, sacrifia le dessin à la couleur, et, suivant un mouvement semblable à celui qui s'accomplissait alors dans la poésie, produisit une foule d'œuvres fort admirées des uns, fort critiquées des autres, qui firent de lui le chef de l'école romantique dans la peinture, et dont les incontestables mérites lui ouvrirent, après bien des résistances, les portes de l'Institut (1857). Les principales sont *Dante et Virgile*, *Marino Faliero*, *le Christ au Jardin des Oliviers*, *Justinien*, *Méphisiphèles et Faust*, *la Mort de Sardanapale*, *le Combat du Giaour et du pacha*, *la Liberté guidant les peuples sur les barricades*, *la Mort de l'Évêque de Liège*, *la Bataille de Nancy*, *les Femmes d'Alger*, *le Prisonnier du Chillon*, *la Bataille de Taillebourg*, *Médée*, *Hamlet et Horatio*, *la Prise de Constantinople par les Croisés*, *la Mort de Marc Aurèle*, le plafond de la Galerie d'Apollon, au Louvre, des peintures décoratives pour la Chambre des Députés, le palais du Sénat et diverses églises, etc. Quelles que soient les objections que soulevèrent, pour le dessin, plusieurs des toiles d'E. Delacroix, on est aujourd'hui d'accord pour y reconnaître une composition dramatique, un pinceau vigoureux, une rare puissance de coloris.

**DELAFORGE** (L.), médecin de Saumur, ami de Descartes, a donné un *Traité estimé de l'âme et de son union avec le corps, d'après les principes de Descartes*, en latin, 1666.

**DELAHAYE**, graveur-géographe, né en 1725 à Paris, mort en 1802, élève de Delisle, grava les cartes de d'Anville et de Rob. et de Vaugondy. On le regarde comme le créateur de la gravure topographique.

**DELAISTRE** (Franc. Nic.), statuaire, né à Paris en 1746, m. en 1822, a exécuté des œuvres qui le placent à côté des Pajou, des Cartelier, entr'autres : *L'Amour et Psyché*, *Phocion*, *Joseph Bonaparte*, *les Quatre évangélistes*, et plusieurs bas-reliefs pour le Panthéon et la Colonne Vendôme.

**DELAMALLE** (Caspard Gilbert), avocat, né en 1752, m. en 1834; fut sous l'Empire conseiller de l'université et conseiller d'État; a laissé un *Essai d'institutions oratoires*, 1816.

**DELAMALLE** (DUREAU). V. DUREAU.

**DELAMARCHE** (Ch. Fr.), géographe, né en 1740, mort en 1811, acquit en 1786 le fonds de Robert de Vaugondy, et fit aux traités classiques de géographie des améliorations qui rendirent longtemps ses ouvrages populaires. On estime surtout son *Traité de la sphère et de l'usage des globes*, 1790.

**DELAMARCHE** (Olivier). V. LA MARCHÉ.

**DELAMBRE** (J. B. Joseph), astronome, né en 1749 à Amiens, mort en 1822; fut d'abord professeur de belles lettres, et ne commença à étudier l'astronomie qu'à l'âge de 36 ans; débuta par la construction des tables d'Uranus (planète récemment découvert par Herschell), et publia plusieurs *Mémoires* qui firent faire de grands progrès à la science; fut nommé (1792) membre et plus tard secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, et fut chargé avec Méchain de la mesure de la méridienne de France; entra au Bureau des Longitudes (1795); fut nommé (1802) inspecteur général des études; succéda (1807) à Lalande dans la chaire d'astronomie au Collège de France; devint (1808) membre du conseil de l'Université, d'où il se vit écarté en 1815. Ses principaux ouvrages sont : *Base du système métrique*, 1810; *Abrégé d'astronomie*, 1813; *Traité complet d'astronomie théorique et pratique*, 1814; *Histoire de l'astronomie*, en 3 parties (ancienne, moderne, et du moyen âge), 1817-1827, 5 vol. in-4.

**DELANDINE** (Ant. François), littérateur, né à Lyon en 1756, m. en 1820; fut membre de l'Assemblée constituante, et s'y montra fort opposé aux républicains; fut incarcéré sous la Terreur. On a de lui : *Biblioth. des histor. de Lyon*, 1787; et une édition augmentée du *Dictionnaire de Chaudon*, 13 vol. in-8, Lyon, 1804.

**DELANNEAU**. V. LANNEAU.

**DELAROCHE** (Paul), peintre d'histoire, né à Paris en 1797, mort en 1856, était fils d'un expert en tableaux et fut Gros pour maître. Il ne commença à être remarqué qu'au salon de 1824, où parurent *S. Vincent de Paul prêchant pour les enfants trouvés* et *Jeanne d'Arc dans sa prison*. Il exposa, dans les années suivantes : *la Mort d'Élisabeth*, *Miss Macdonald secourant le Prétendant*, *les Enfants d'Édouard*, le plus populaire de ses tableaux, *Richelieu trainant ses prisonniers sur le Rhône*, *Mazarin mourant*, *Strafford marchant au supplice*, *Charles 1<sup>er</sup> insulté par des soldats*, *Cromwell regardant le cadavre de Charles 1<sup>er</sup>*, *le Supplice de Jane Gray*, *l'Assassinat du duc de Guise*. A partir de 1837, il cessa d'exposer, mais n'en continua pas moins à travailler sans relâche : il termina en 1841, après quatre années d'assiduité, l'*Hémicycle de l'École des beaux-arts*, admirable peinture à fresque, qui rassemble les plus grands artistes de toutes les époques (on y compte 75 figures). Parmi les autres fruits de sa retraite, on remarque *Bonaparte franchissant les Alpes*, *Napoléon à Ste-Hélène*, *Marie-Antoinette après sa condamnation*, *la Cenci marchant au supplice*, *le Dernier adieu des Girondins*, et plusieurs sujets religieux : *Moïse exposé sur le Nil*, *le Christ à Gethsemani*, *le Christ sur la croix*, *le Christ espoir des affligés*, *l'Ensevelissement du Christ*, *la Vierge au pied de la croix*, *la Vierge chez les saintes femmes*, *la Vierge en contemplation devant la couronne d'épines*, une *Jeune martyre*. Paul Delaroche a peint en outre, pour le musée de Versailles, le *Baptême de Clovis*, *le Sacre de Pépin*, *le Passage des Alpes par Charlemagne* et son *Couronnement à Rome*, et a exécuté un grand nombre de portraits, parmi lesquels on admire ceux de MM. Guizot, *Salvandy*, *Rémusat* et *Thiers*. Il fut admis en 1832 à l'Institut et nommé, peu après, professeur à l'École des beaux-arts. Il avait épousé une fille d'Horace Vernet, dont

la mort prématurée assombrit ses dernières années. P. Delaroche rajeunit l'art en traitant des sujets modernes. Il s'attachait à la représentation du vrai plutôt qu'à celle de l'idéal et de l'héroïque; il se plut surtout dans le choix de sujets dramatiques, et fut le *Casimir Delavigne* de la peinture. On s'accorde à louer en lui la parfaite intelligence de la composition, la correction du dessin, un goût exquis et un rare talent d'exprimer par les traits de la physiologie le caractère et les sentiments les plus intimes de ses personnages. N'ayant guère traité que des anecdotes historiques et exécuté que des tableaux de petite dimension, il se place entre les peintres de genre et les vrais peintres d'histoire. Ses plus belles œuvres ont été gravées par Henriquel Dupont, Calamatta, Mercuri, Prudhomme, Martinet, François. M. Halévy a lu en 1858 à l'Académie des beaux-arts une *Notice* sur ce peintre.

**DELATOCHE**. V. LATOCHE et GUIMOND.

**DELATOUR**. V. LATOUR

**DELANAY** ou **DELAUNEY** (GOURDAN), gouverneur de la Bastille sous Louis XVI, défendit cette forteresse contre le peuple de Paris au 14 juillet 1789. Étant tombé entre les mains des insurgés, il fut massacré.

**DELANAY** (Mlle). V. STAAL (la baronne de).

**DELAUVIGNE** (Casimir), né au Havre en 1793, mort en 1843, était fils d'un négociant et étudia au lycée Napoléon. Il composa, étant encore sur les bancs, un *Dithyrambe sur la naissance du roi de Rome* (1811), qui lui valut, avec un prix, la protection de François de (de Nantes) et une place dans les droits réunis. Il disputa pendant quelques années les palmes académiques, et présenta aux concours plusieurs pièces de vers qui furent remarquées (*Charles XII à Narva*, la *Vaccine*, les *Charmes de l'étude*), mais dont une seule, *l'Enseignement mutuel*, fut couronnée; puis il se fraya une route nouvelle en consacrant sa muse, après les désastres de 1815, à des sujets nationaux, et pleura les malheurs de la France dans d'admirables éloges, qu'il intitulait *Messéniennes*, assimilant nos malheurs à ceux de l'antique Messénie. Il se tourna enfin vers le théâtre pour lequel il s'était senti une vocation précoce. Il donna en 1819 la tragédie des *Vèpres siciliennes*, qui fut représentée à l'Odéon avec un succès extraordinaire, bien qu'elle eût été refusée au Théâtre-Français; il fit jouer l'année suivante, au même théâtre, une comédie en vers, les *Comédiens*, qui ne fut pas moins bien accueillie; puis, en 1821, une nouvelle tragédie, le *Paria*, également remarquable par la nouveauté des situations, par la générosité des sentiments et la perfection de la poésie. Le ministre d'alors, irrité de l'esprit libéral qui perceait dans ses écrits, lui enleva une modeste place de bibliothécaire; le duc d'Orléans (roi depuis) s'empressa de le dédommager en lui confiant sa bibliothèque du Palais-Royal. En 1823 parut *l'École des Vieillards*, qui fut représentée au Théâtre-Français. Le succès de cette œuvre détermina l'admission de son auteur à l'Académie (1825). Au retour d'un voyage en Italie, il fit jouer la *Princesse Aurélie* (1828), comédie qui fut froidement accueillie, puis *Mirino Fabiero* (1829), tragédie en cinq actes, qui réussit beaucoup mieux. En 1830, C. Delavigne improvisa, le lendemain des journées de juillet, la *Parisienne*, chant patriotique, qui fut bientôt répété d'un bout de la France à l'autre. Retournant bientôt à ses travaux dramatiques, il donna successivement quatre grands ouvrages, où son talent flexible se montra sous des faces toutes nouvelles: *Louis XI* (1832), les *Enfants d'Édouard* (1833), *don Juan d'Autriche* (1835), drame en prose, la *Popularité* (1838), comédie en 5 actes et en vers, indépendamment de plusieurs pièces moins importantes: une *Famille au temps de Luther* (1836), tragédie en un acte; la *Fille du Cid* (1840), tragédie en 3 actes; le *Conseiller rapporteur* (1841), comédie en prose; *Charles VI* (1841), opéra fait en société avec son frère Germain. Épuisé par tant de

travaux, il quitta Paris en 1843 pour aller chercher le repos en Italie; mais il ne put arriver au terme de son voyage, et mourut à Lyon. Ses *Œuvres complètes* ont été réunies en 6 vol. in-8, 1846, avec une *Notice* par son frère. — C. Delavigne est le plus pur et le plus classique des poètes de notre époque; il rappelle la perfection de Racine. Tout en se garantissant des écarts du romantisme, il n'a pas craint, surtout dans la dernière moitié de sa carrière, d'emprunter à l'école nouvelle plus de hardiesse dans les situations, plus de liberté dans l'allure et de familiarité dans le style. Voué au culte de son art, ce poète refusa constamment les honneurs ou les fonctions qui l'en auraient détourné; il vécut fort retiré, offrant le modèle des vertus privées et domestiques. Son mérite littéraire a été apprécié par M. Sainte-Beuve, qui le remplaça à l'Académie française. Le Havre lui a élevé une statue. Son buste a été placé au Théâtre-Français et au lycée Napoléon.

**DELAVILLE**, auteur comique. V. LAVILLE.

**DELAWARE** (lord), gouverneur de la Virginie sous Jacques I. rendit à cette colonie les plus grands services. On a depuis donné par reconnaissance son nom à une rivière et à un État de l'Union.

**DELAWARE**, riv. des États-Unis, naît dans l'État de New-York, coule au S., arr. se Philadelphie, et se jette dans la baie de Delaware après un cours de 400 kil. Elle sépare la Pensylvanie des États de New-York et de New-Jersey. Elle tire son nom d'un comte *Delaware*. V. ci-dessus.

**DELAWARE**, un des États-Unis de l'Amérique septentr., entre 77° 16'-78° long. O. et 38° 27'-39° 50' lat. N., dans une presqu'île, à pour bornes au N. la Pensylvanie, à l'O. et au S. le Maryland, à l'E. la riv. et la baie de Delaware; env. 155 kil. sur 40 et 100 000 hab.; ch.-l., Dover. Sol plat, climat tempéré. Beaucoup de marais; quelques districts très-fertiles, superbes pâturages; mines exploitées. — Ce pays fut occupé dès 1623 par les Hollandais; les Suédois y formèrent en 1627 un établissement, la *Nouv.-Suède*; la guerre s'étant allumée entre les deux peuples en 1651, les Suédois furent expulsés. Les Anglais déposèrent à leur tour les Hollandais en 1664. Charles II donna la colonie à son frère (Jacques II), qui la vendit en 1682 à W. Penn; elle fit partie de la Pensylvanie jusqu'en 1701. Ce pays prit une part active à la guerre de l'indépendance; c'est sur son territoire qu'eut lieu la bataille de Brandywine (1777). État libre dès 1776, il se donna une constitution en 1792.

**DELEBOË**, médecin. V. SYLVIUS.

**DÉLÉMONT**, *Delsberg* en allemand, v. de Suisse (Berne), à 48 kil. N. de Berne, sur la Sorve; 2000 h. Château, jolis édifices. Horlogerie, toiles peintes, blanchisseries. Délémont est le ch.-l. d'un bailliage qui dépendait jadis de l'évêché de Bâle et qui a fait partie du dép. français du H.-Rhin jusqu'en 1815.

**DE LENS** (Jacques), savant médecin, né à Paris en 1786, mort en 1846, fut membre de l'Académie de médecine dès sa fondation, fut nommé en 1823 agrégé de la Faculté de Paris et devint bientôt après inspecteur général de l'Université. Il perdit cette position en 1830, et se livra dès lors tout entier à la pratique de la médecine et à la littérature médicale. Il est surtout connu par le *Dictionnaire de matière médicale et de thérapeutique*, qu'il publia avec Mérat (V. ce nom), ouvrage qui fait autorité et auquel l'Acad. des sciences décerna un des prix Montyon.

**DELESSERT** (Etienne), banquier, né à Lyon en 1735, mort à Paris en 1816, d'une honorable famille de Calvinistes, vint en 1777 se fixer à Paris, y fonda un établissement de banque qui devint bientôt l'un des plus importants, contribua au développement de l'industrie des tissus de gaze, forma la première compagnie d'assurances contre l'incendie, provoqua en 1782 la création de la caisse d'escompte, germe de la banque de France; fut, malgré ses services, emprisonné en 1792; s'occupa dès qu'il fut libre de perfectionner l'agriculture et améliora nos

troupeaux en introduisant en France 6000 mérinos. Amateur éclairé des arts, il forma une belle galerie de tableaux, agrandie par ses fils, et riche surtout en chefs-d'œuvre des écoles hollandaise et flamande. Il laissa plusieurs enfants, dont trois sont connus : Benjamin (dont Part. suit); François, banquier, élu plusieurs fois membre de la Chambre des Députés; Gabriel, pair de France, m. en 1858, préfet de police de 1836 à 1848, à qui Paris doit d'utiles réformes.

DELESSERT (Benjamin), fils du préc., né à Lyon en 1773, mort en 1847 en Angleterre, prit dès 1795 la direction de la maison de banque de son père, fonda en 1801 à Passy une raffinerie de sucre où il introduisit des procédés nouveaux, réussit le premier en France à fabriquer le sucre de betterave, et reçut en récompense la croix d'honneur de la main de Napoléon (1812); importa d'Angleterre l'institution de la caisse d'épargne (1818); siégea 25 ans à la Chambre des Députés, et en fut deux fois élu vice-président : c'est lui qui proposa de décerner une récompense nationale au duc de Richelieu après la libération du territoire français, et qui fit abolir la loterie, ainsi que les maisons de jeu. Il fut un des principaux membres de la Société philanthropique, et l'un des fondateurs de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale; servit propagateur de l'instruction primaire, il fut surtout le patron des salles d'asile. Justement surnommé le *Père des ouvriers*, il légua 150 000 fr. à la caisse d'épargne, à la charge de donner des livrets de 50 fr. à 3000 ouvriers choisis chaque année. B. Delessert était membre libre de l'Académie des sciences; il a formé de magnifiques collections botaniques et conchyliologiques; son herbier se compose de 80 000 espèces, dont ont été décrites par de Candolle dans ses *Icones selectæ plantarum*. On a de lui, outre des discours politiques et des écrits sur les caisses d'épargne, le *Guide du bonheur*, 1839. L'Académie de Lyon a couronné en 1850 l'*Éloge de B. Delessert* par M. Cap.

DELEUZE (J. Ph. Fr.), aide-naturaliste, puis bibliothécaire du Muséum d'histoire naturelle, né à Sisteron en 1753, mort en 1835, est surtout connu par son zèle pour la propagation du magnétisme animal. Il avait des connaissances également étendues dans les lettres et dans les sciences, et y joignait des qualités morales qui le firent universellement aimé et respecté. On a de lui : *Hist. critique du magnétisme animal*, 1813, 2 vol. in-8 (réimprimée en 1819); *Instruction pratique sur le magnétisme animal*, 1819 et 1836; et plusieurs autres écrits sur le même objet. Il a traduit les *Amours des plantes* de Darwin, 1799, les *Saisons* de Thompson, 1801, et a donné en 1810 *Eudoxe, ou Entretiens sur l'étude des sciences*, excellent guide pour l'étudiant.

DELEYRE (Ant.), littérateur, né aux Portets, près de Bordeaux en 1726, mort à Paris en 1797, étudia chez les Jésuites et fut d'abord d'une dévotion outrée; se jetant ensuite dans l'incrédulité, il se lia avec les philosophes. Protégé par le duc de Nivernais, il fut nommé bibliothécaire du duc de Parme. A la Révolution, il fut envoyé à la Convention par le dép. de la Gironde, et s'y occupa surtout d'instruction publique. Deleyre a publié une *Analyse de la philosophie de Bacon*, 1755, élégamment écrite, mais où il mêle trop souvent ses idées à celles de l'auteur; le *Génie de Montesquieu*, 1758; *l'Esprit de St-Evremond*, 1761, et plusieurs articles dans l'*Encyclopédie*.

DELFT, v. forte de Hollande (Holl. mérid.), à 13 k. N. O. de Rotterdam; 18 000 hab. Murs flanqués de vieilles tours; canaux; belle place du Marché; église neuve dont la tour a 100<sup>m</sup> de haut (cette tour renferme les mausolées de Guill. d'Orange, de Grotius et de Leuwenhœck); hôtel de ville, dit Prinsenhof; grand arsenal, école d'artillerie. Faïenceries, fabriques de draps et lainages jadis en renom. Aux env., fonderie de canons et poudrière. — Delft fut fondée, dit-on, en 1704, par Godefroy le Bossu, duc de

Basse-Lotharingie. Patrie de Leuwenhœck et de Grotius. C'est à Delft que Guillaume de Nassau fut assassiné, en 1584.

DELFTSHAVEN, v. maritime de la Hollande mérid., à 8 k. de Delft, dont elle est comme le port; 4000 h. Chantiers de construction.

DELHI, primitivement *Indra-Prast'ha* (c.-à-d. demeure d'Indra), grande v. de l'Hindoustan, ch.-l. du district de Delhi, dans la présidence de Calcutta, jadis capit. du roy. du Delhi et de toute la monarchie des grands Mogols, à 1300 kil. N. O. de Calcutta, à 180 kil. N. O. d'Agra, sur la r. dr. de la Djomnah, par 28° 42' lat. N., 74° 46' long. E. Cette ville a eu, dit-on, près de 2 000 000 d'hab.; elle n'en compte plus guère que 200 000. Quoique déchuë, elle a de superbes édifices, notamment la grande mosquée et la *Kottab-Minar*, tour de 80<sup>m</sup> de haut. A Delhi résida jusqu'en 1858 l'héritier nominal des Grands Mogols; un agent anglais était chargé de le surveiller. — Des souverains hindous règèrent à Delhi jusqu'en 1101. Elle fut alors conquise par Mahmoud le Gaznévide; en 1193, elle tomba aux mains de princes afghans ou patans. Tamerlan la prit et la pillà en 1398. Elle ne se releva qu'en 1631, époque où Chah-Djihan en fit de nouveau le siège de l'empire. Très-florissante sous Aureng-Zeyb, Delhi commença à déchoir à la mort de ce prince. Elle fut prise et inondée de sang en 1739 par Nadir à la tête des Persans, en 1760 par les Mahrattes : le premier pillage valut, dit-on, aux vainqueurs plus de 10 milliards de francs. Les Anglais s'en emparèrent un 1<sup>er</sup> fois en 1761. et une 2<sup>e</sup> en 1803. Elle s'insurgea en 1857, mais fut réduite la même année. — L'anc. prov. de Delhi, entre le Lahore au N., l'Agrah au S., l'Aoude au S. E., le Moultan au S. O., avait 500 kil. sur 270, et env. 6 millions d'hab.; elle est arrosée par le Gange et la Djomnah; le sol en est très-fertile. Ce pays a été le centre de la monarchie des Grands Mogols; auj. il appartient presque en entier aux Anglais et forme 6 districts de la présidence de Calcutta.

DELILLE (Jacq.), poète didactique, né à Aigüperse en 1738, était fils naturel d'un avocat du présidial de Clermont. Il fut successivement professeur à Beauvais, à Amiens, puis au Collège de la Marche à Paris. Il donna en 1769 une trad. des *Géorgiques* en vers qui fut reçue avec une admiration universelle et qui lui valut la chaire de poésie latine au Collège de France. Il fut admis à l'Académie française en 1774. Il publia en 1782 son poème des *Jardins*, qui eut aussi beaucoup de succès. En 1784, il accompagna Choiseul-Gouffier dans son ambassade à Constantinople : en visitant le beau sol de l'Asie et les ruines de la Grèce, il conçut le plan du poème de l'*Imagination*. Ruiné par la Révolution, il s'éloigna de Paris, alla d'abord en Lorraine, puis parcourut la Suisse, l'Allemagne, l'Angleterre, marquant son séjour dans chaque pays par quelque œuvre nouvelle. Il revint en France en 1802, s'y maria, reprit sa chaire au Collège de France, publia plusieurs ouvrages, fruit de son exil, et mourut en 1813, travaillant au poème de la *Vieillesse*. Il était depuis plusieurs années affligé d'une cécité complète. On refuse généralement à Delille le génie et l'invention, mais on le met au premier rang pour l'art de la versification et pour le talent descriptif. Outre les *Géorgiques* (1769), et les *Jardins* (1782), on a de lui : *l'Homme des Champs*, 1800; un *Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme*, 1802; la *Pitié*, 1803; une trad. en vers de l'*Énéide*, inférieure à celle des *Géorgiques*; la trad. en vers du *Paradis Perdu*, de Milton, 1805; *l'Imagination*, 1806; *les trois Règnes de la Nature*, 1809, la *Conversation*, 1812; des *Poésies fugitives*; une trad. de l'*Essai sur l'Homme*, de Pope, 1821, posthume. Ses œuvres ont été publiées par Michaud, 1824, 16 vol. in-8, et éditées par Lelevre, avec notes, 1833, 1 vol. grand in-8. On les a réunies en un seul vol. compacte dans le *Pantheon littéraire*. Delille porta quelque temps le titre d'abbé parce qu'il possédait l'abbaye de

St-Séverin ; mais il ne suivit pas la carrière ecclésiastique et même obtint une dispense pour se marier.

**DELISLE** (Guill.), géographe du roi, né à Paris en 1675, mort en 1726, reçut les leçons de Cassini et publia un grand nombre de cartes bien préférables à toutes celles qu'on avait alors. Il entra en 1702 à l'Académie des sciences, et fut chargé d'enseigner la géographie à Louis XV encore enfant. Outre ses cartes, on a de lui un *Traité du cours des fleuves*. Delisle est le premier qui ait réformé la géographie d'après les observations modernes des voyageurs et des astronomes. Fontenelle a écrit son *Éloge*. — Claude Delisle, père du préc. (1644-1720), a laissé plusieurs ouvrages d'histoire et de chronologie ; Joseph Nicolas, frère cadet de Guill., astronome distingué, membre de l'Acad. des sciences (1714), professeur au Collège de France, eut pour élèves Lalande et Messier.

**DELISLE DE SALES** (J. B. ISOARD, dit), écrivain médocre, né à Lyon en 1743, mort à Paris en 1816, quitta l'Oratoire pour vivre dans le monde, se lia avec les philosophes et publia un grand nombre d'écrits dont les plus connus sont : *Philosophie de la nature*, 1769 et 1804, ouvrage qui fut poursuivi et brûlé au Châtelet ; *Philosophie du bonheur*, 1796 ; *Mémoire en faveur de Dieu*, 1802 ; *Histoire des Hommes* (continué par Mercier), 1781 et années suiv., 52 vol. On l'a surnommé le *Singe de Diderot*. Il a cependant combattu le matérialisme et l'athéisme. On trouve dans ses écrits quelques idées neuves et brillantes, mais un style diffus et emphatique. Outre ses ouvrages originaux, il a donné une trad. de *Suetone*.

**DELUM**, v. de Bœtie, vis-à-vis de l'Eubée, au S. E. d'Aulis. Il s'y livra en 424 av. J.-C., entre les Thébains et les Athéniens, un combat où Socrate sauva la vie à Alcibiade et à Xénophon.

**DELLA-MARIA** (Domenico), compositeur, d'origine italienne, né à Marseille en 1764, m. en 1800, passa dix ans en Italie, reçut les leçons de Paeislioli, débuta en 1796 par le *Prisonnier* (paroles d'Al. Duval), opéra-comique qui excita un véritable enthousiasme, et donna en quatre ans 6 autres opéras qui, bien que moins connus, eurent aussi du succès. Son mérite réside surtout dans la naïveté.

**DELLA-ROBIA**, F. LUCA DELLA ROBIA.

**DELLE**, ch.-l. de c. (Haut-Rhin), à 21 kil. S. E. de Belfort, au pied d'un rocher qui portait un château détruit par les Français en 1674 ; 1100 h. Douane.

**DELLEY** (de), famille noble et anc. du pays de Vaud, s'établit en France au xvii<sup>e</sup> siècle et y forma les branches d'Agier, de Blancmesnil et d'Avaise. — Pierre de Delley d'Agier, né à Romans en 1750, m. en 1827, député de la noblesse du Dauphiné aux États généraux de 1789, puis membre du Conseil des Cinq-Centset du Corps législatif, qu'il présida en 1800, sénateur sous l'Empire, par sous Louis XVIII, donna un grand essor à l'agriculture dans la Drôme, et fonda à ses frais un hospice au Bourg-du-Péage, une caisse de secours pour les ouvriers sans ouvrage, et plusieurs autres établissements philanthropiques. Il fut fait comte par Louis XVIII.

**DELLEYS**, v. et port d'Algérie (prov. d'Alger), à 95 k. E. d'Alger (par terre) ; 1069 h. Beaucoup de pirates jadis. Bâtie sur les ruines de l'anc. *Ruscucuru* ; occupée par les Français en 1844. Paquebots pour Alger.

**DELME**, ch.-l. de c. (Meurthe), à 12 kil. N. O. de Châteaui-Salmis ; 666 hab.

**DELMINIUM**, adj. *Dverno* ? capit. de l'anc. Dalmatie, au S. E. de Salone et au N. O. de Narona. Prise en 155 av. J.-C. par Scip. Nasica Corculum.

**DELOLME** (J. L.), publiciste de Genève, né en 1740, mort en 1806, exerça la profession d'avocat dans sa patrie, puis voyagea pour étudier la constitution de divers États, et se fixa en Angleterre où il resta presque jusqu'à la fin de sa vie, composant des écrits politiques ou écrivant dans les journaux. Son traité de la *Constitution d'Angleterre*, 1771, est l'ouvrage le plus propre à faire connaître et apprécier le gouvernement de ce pays. Malgré son mérite, il

mena une vie misérable, ce qu'il dut à sa passion pour le jeu et le plaisir ; il ne fréquentait que la société la moins relevée.

**DELORME** (Philibert), architecte français, né à Lyon vers 1518, mort à Paris en 1570, étudia en Italie, et fut attiré à Paris en 1537 par le cardinal Du Bellay, qui le fit connaître à la cour de François I et de Henri II. Il y fut comblé de faveurs et reçut même en don plusieurs abbayes, quoiqu'il ne fût que tonsuré. Delorme donna pour Henri II les plans des châteaux d'Anet et de Meudon, et plus tard, pour Catherine de Médicis, ceux du palais des Tuileries, dont il fut nommé gouverneur. Il a publié un *Traité complet de l'Art de bâtir*, suivi de *Nouvelles Inventions pour bien bâtir et à petits frais*, Paris, 1561 ; il a laissé son nom à une espèce de couverture en charpente de son invention. Enthousiaste de l'architecture antique, Ph. Delorme s'efforça de l'adapter au climat et aux mœurs de la France.

**DELORME** (Marion), fameuse courtisane, née en 1612 ou 1615 à Blois, d'une famille bourgeoise, brillait par l'esprit autant que par la beauté. Elle eut pour premier amant le poète Desbarreaux, et après lui Cinq-Mars, le duc de Buckingham, ainsi que plusieurs autres jeunes seigneurs de la cour. Louis XIII lui-même fut, dit-on, un des premiers à lui offrir ses hommages. Liée avec Ninon de Lenclos, elle partagea avec elle les suffrages de tout ce que Paris avait de plus galant et de plus spirituel. Après l'arrestation des princes de Condé et de Conti pendant les troubles de la Fronde, elle fut sur le point d'être arrêtée elle-même ; mais sa mort, qui survint inopinément, empêcha l'exécution de l'arrêt (1650). Selon une version romanesque, qui ne mérite aucune créance, elle ne serait réellement pas morte à cette époque, mais elle aurait fait répandre le bruit de sa mort, afin de fuir plus aisément. Elle aurait eu depuis une foule d'aventures et n'aurait cessé de vivre qu'en 1706. Tallemant des Réaux, son contemporain, la fait mourir à 39 ans et donne sur sa mort des détails qui ne peuvent laisser aucun doute. La vie singulière de cette femme a fourni en 1804 à Dumersan et Pain le sujet de la *Belle-Marie*, vaudeville, et à M. V. Hugo l'idée du beau drame de *Marion Delorme*.

**DELORME** (P. Cl. Franc.), peintre d'histoire, né à Paris en 1783, mort en 1859, eut Girodet pour maître et suivit les traditions classiques de l'Empire. Après avoir passé plusieurs années en Italie, il exposa, à son retour, en 1810, la *Mort d'Abel*, où se révèle déjà la puissance de son pinceau. Il produisit ensuite un grand nombre d'œuvres remarquables : *Héro et Léandre*, 1814 ; la *Résurrection de la fille de Jair*, 1817 (à St-Roch) ; *Jésus dans les limbes*, 1819 (à Notre-Dame) ; *Céphale enlevé par l'Aurora*, 1822 (au Luxembourg) ; *Sapho* et *Phaon*, 1833 ; *Ève cueillant le fruit défendu*, 1834 ; la *Madeleine au tombeau du Christ*, 1835 ; le *Repos en Égypte*, 1850. En outre il exécuta de nombreuses peintures pour les palais de Versailles, de Fontainebleau, de Neuilly, de Compiègne, décora la chapelle de la Vierge à St-Gervais, celle de St-Pierre à St-Eustache, et peignit pour la coupole de Notre-Dame-de-Lorette la *Translation de la Ste Maison par les anges*. Ce maître alliait avec un goût parfait le choix des formes et l'expression qui donne le charme.

**DELÓS**, une des Cyclades, au N. O. de Naxos, entre Mycone et Rhénée, renfermait le mont *Cynthus* et était consacrée à Apollon et à Diane. Suivant la Fable, Neptune la fit sortir des eaux pour que Latone, poursuivie sur terre et sur mer par la jalousie de Junon, trouvât enfin un asile où elle pût mettre au monde ses deux enfants. Depuis, cette île fut un lieu sacré : il n'était pas permis aux femmes d'y accoucher ; on ne pouvait non plus y enterrer les morts ; on les transportait dans l'île de Rhénée qui en était voisine. Tous les 4 ans les Athéniens envoyaient à Delos une théorie ou députation sacrée. — Sur la côte O. de l'île de Delos était une v. du même nom, avec un magnifique temple d'Apollon, où le dieu rendait des oracles

célèbres. — Darius et Xerxès avaient respecté Délos pendant les guerres médiques, mais les généraux de Mithridate la dévastèrent; depuis ce temps elle est restée fort pauvre; elle est auj. presque inhabitée.

**DELPECH** (Jacq. Mathieu), savant médecin, né à Toulouse en 1772, mort assassiné en 1832, fut nommé en 1812 professeur de chirurgie à Montpellier, et rivalisa pendant 20 ans avec les professeurs les plus célèbres. On a de lui : *Précis des maladies chirurgicales*, 1815; *Chirurgie clinique de Montpellier*, 1823; *Orthomorphie*, 1829; *Mémorial des hôpitaux du Midi*, 1831.

**DELPHES**, *Delphi*, auj. *Castri*, v. de Phocide, sur la pente S. O. du Parnasse, fut d'abord nommé *Pytho*, du serpent Python, tué, dit la Fable, par les flèches d'Apollon, sur le lieu même qu'occupa depuis la ville. Les anciens regardaient Delphes comme une ville sacrée et la plaçaient au centre de la terre (*ombilicus terræ*). Son temple et son oracle d'Apollon la rendirent célèbre dans tous les pays habités par des Grecs (V. ΠΥΘΙΑ). Elle était le centre d'une puissante amphictyonie. Les villes grecques, et même les princes étrangers, envoyaient à Delphes de riches présents, ou y mettaient leurs trésors en dépôt, en les plaçant sous la protection du dieu. Aussi les richesses de cette ville tentèrent-elles souvent la cupidité : pendant la guerre sacrée (de 355 à 345 av. J.-C.), Philomèle, Onomarque, Phaylle, Phalécus les enlevèrent presque toutes; en 278 av. J.-C., les Gaulois, conduits par Brennus, marchèrent sur Delphes, qui ne fut préservée que par la déroute qu'ils éprouvèrent au passage du mont Parnasse.

**DELPHINATUS**, nom latinisé du ΔΑΦΗΝΕ.

**DELRIEU** (E. J. Bapt.), auteur dramatique, né en 1760, mort en 1836, fut professeur de rhétorique à Versailles. Il a composé une foule de pièces : tragédies, comédies, drames, opéras, mélodrames, il a tout tenté. Ses meilleurs ouvrages sont : *le Jaloux malgré lui*, comédie en un acte, et *Artaxerce*, 1808, tragédie en 5 actes, où il imita Métastase; *Démétrius*, 1815; *Léonide*, 1836. En 1793, il faisait des *Couplets* en l'honneur de la *Montagne*; en 1811, il fit une *Ode sur la naissance du roi de Rome*.

**DELRIO** (Mart. Ant.), savant jésuite, né à Anvers en 1551, mort en 1608. Il remplit d'abord de hautes fonctions publiques, fut sénateur au conseil de Brabant et vice-chancelier; mais dégoûté des affaires par les guerres civiles, il se fit jésuite en Espagne. Il enseigna les saintes lettres à Salamanque, à Douay, à Liège, à Louvain. Il a donné des notes estimées sur *C. Solin*, *Claudien* et *Sénèque le Tragique*, 1574, et a laissé 6 livres de *Disquisitiones magicae*, 1599, où il montre une grande crédulité : cet ouvrage a été trad. en français par A. Duchesne, 1611.

**DELTA** DU NIL, grand territoire triangulaire de l'Égypte, était compris entre les deux bras du Nil dits branches Canopique et Agathodémon ou Pélusiaque, et la Méditerranée; un autre bras, l'Athribitique, le divisait en *Grand-Delta* à l'O. et *Petit-Delta* à l'E. Le nom de *Delta* avait été donné au pays à cause de la ressemblance de la configuration avec la lettre grecque Δ. — Par suite, on a donné le nom de Delta aux contrées situées de même entre les 2 bouches extrêmes de plusieurs grands fleuves, tels que le Danube, le Pô, le Rhin, l'Indus, le Gange, le Niger, le Missour.

**DELUC** (J. André), savant, né à Genève en 1727, mort à Windsor en 1817. était fils d'un horloger. Nommé en 1768 délégué de Genève à Paris, il devint en 1770 membre du grand Conseil de Genève. Il s'est surtout occupé de physique et de géologie, a parcouru presque toute l'Europe pour recueillir des observations, et s'est efforcé de faire cadrer ses découvertes avec le texte de la Genèse. Il passa une partie de sa vie en Angleterre, et fut nommé lecteur de la reine (1773). Ses principaux ouvrages sont : *Théorie des baromètres et des thermomètres; Nouvelles idées sur la météorologie*, 1786; *Lettres à la reine d'Angleterre sur les montagnes et l'histoire de la Terre*, 1778-80; *Éléments de géologie*, 1809;

*Voyages géologiques*, 1810. Il donna en 1801 un *Précis de la philosophie de Bacon*, dans le but de combattre Lasalle, traducteur infidèle du philosophe anglais; cet ouvrage est peu digne de lui. On doit à J. A. Deluc des perfectionnements importants dans le baromètre, le thermomètre et l'hygromètre.

DE LUC (le comte), ambassadeur. V. LUC (comte de).

**DÉLUGE**. Suivant la Genèse, Dieu submergea toute la terre en punition des crimes toujours croissants de ses habitants. Noé y échappa seul avec sa famille, en se réfugiant dans l'Arche (V. NOÉ). On place cet événement l'an du monde 1656, 3308 av. J.-C. (2348 selon Usserius). — On trouve chez presque toutes les nations antiques le souvenir d'un cataclysme analogue. Les annales de la Grèce ont conservé la mémoire de plusieurs déluges partiels : les deux principaux arrivèrent sous Ogygès et sous Deucalion : ce dernier inonda la Thessalie l'espace de trois mois.

**DELVINCOURT** (Claude Étienne), juriconsulte, né à Reims en 1762, mort à Paris en 1831, était avant la Révolution agrégé à la Faculté de droit de Paris. Il y rentra dès que les écoles furent rouvertes, devint doyen, et fut des premiers à commenter le nouveau Code : il publia dans ce but des *Institutes de Droit civil* (1808, 3 vol. in-8), et de *Droit commercial* (1810, 2 vol. in-8). Malgré des vices de rédaction, ces ouvrages rendirent service parce qu'ils défrichèrent le terrain. Légaliste ardent, Delvincourt fut nommé censeur en 1814, et membre du Conseil de l'instruction publique en 1824; il perdit ce dernier poste en 1830.

**DELVINO** ou DELONIA, *Gythana*, v. de Turquie d'Europe (Roumélie), dans l'anc. Albanie, ch.-l. de sandjak, à 64 kil. S. O. de Janina; 12 000 hab. — Le sandjak de Delvino s'étend le long de l'Adriatique et est traversé par les monts de la Chimère (*montes acroceramaïi*). Il répond à l'anc. *Chaonia*.

**DELY-IBRAHIM**, commune d'Algérie, à 11 kil. S. S. O. d'Alger; env. 1500 hab. C'est notre premier essai de colonisation en Algérie.

**DÉMADE**, orateur d'Athènes, qui de simple matelot s'éleva par son éloquence aux premiers emplois de la République. Fait prisonnier par Philippe à la bataille de Chéronée (338 av. J.-C.), il sut se concilier l'estime du vainqueur par sa franchise et obtint sa liberté. Il resta depuis toujours attaché à la Macédoine, soit par conviction, soit plutôt par vénalité, et fit prévaloir à Athènes les propositions les plus favorables au parti macédonien. Adversaire acharné de Démosthène, il proposa, à l'approche d'Antipater, le décret qui condamnait à mort ce grand orateur. Ayant plus tard trahi Antipater pour Perdicas, il fut mis à mort par Cassandre, fils d'Antipater, (318). Il ne reste sous son nom qu'un seul discours (dans les *Oratores greci* de Reiske, tome IV, et dans la *Bibliothèque grecque* de Didot), dont l'authenticité n'est même pas démontrée.

**DÉMARATE**, Corinthin, fut chassé de sa patrie lors de l'usurpation de Cypselus, et vint en 658 av. J.-C. s'établir à Tarquinies en Italie. Son fils, qu'il nomma *Tarquain*, régna sur Rome.

**DÉMARATE**, roi de Sparte de 520 à 492, fut exilé par les intrigues de son collègue Cléomène qui le fit passer pour bâtard, et se réfugia à la cour de Darius. La franchise de ses discours ayant irrité le grand roi, celui-ci le fit mettre à mort. On dit qu'ayant eu connaissance des projets du roi de Perse contre la Grèce, il en avait donné avis à ses compatriotes.

**DEMARNE** (J. L.), peintre flamand, né à Bruxelles en 1744, mort en 1829, a produit une foule de charmants tableaux de genre dans lesquels les personnages, les animaux et le paysage se disputent l'intérêt. Le Musée de Paris en possède trois (une *Noce de village*, une *Diligence sur une route*, une *Foïre*), qui peuvent faire apprécier cet éminent artiste. Le ton vigoureux de ses jolies figures ne nuit jamais à l'harmonie de l'ensemble.

**DEMARQUE** (c.-à-d. chef de dème), magistrat

piacé à la tête d'un des *dèmes* ou communes de l'Attique, était analogue à nos maires.

**DEMAVEND**, v. de Perse, ch.-l. du Tabaristan, à 45 kil. N. E. de Téhéran, au pied des monts Elbourz; 3000 hab. — Près de cette v. et sur la limite du Tabaristan et du Mazanderan s'élève le pic volcanique de Demavend, qui a environ 6600<sup>m</sup> de hauteur.

**DEMBÉA**, prov. du roy. de Gondar en Abyssinie, faisait jadis partie de l'Amhara; elle est très-fertile. Gondar en est la capitale. — Le lac de *Dembéa*, dans l'État de même nom, situé à peu près au centre de l'Abyssinie et à 75 kil. S. O. de Gondar, a 700 k. de tour. Le Bah-el-Azrek le traverse.

**DÉMÉBARY** ou **DÉMÉBARA**, riv. de la Guyane anglaise, tombedans l'Atlantique un peu à l'E. de l'emb. de l'Esséquibo. Elle donne son nom à un gouv't de la Guyane anglaise, qui s'étend sur une longueur de 75 k. env. le long de l'Atlantique, depuis l'embouchure de l'Ahary jusqu'à celle de l'Esséquibo, par 59° 71'-61° 42' long. O., 4° 10'-6° 50' lat. N.; 180 850 hab., dont 75 000 esclaves.; ch.-l., Stabrok et Georgetown. Sucre et autres denrées coloniales; beaucoup de bétail dans les savanes. — Les Hollandais occupèrent ce district dès 1740. Par le traité de 1814, ils le cédèrent à l'Angleterre avec les établissements voisins de Berbice et d'Esséquibo.

**DÉMÉTÉR** (c.-à-d. *Terre-Mère*), nom grec de Cérés.

**DÉMÉTRIADÉ**, *Demetrius*, v. de Magnésie, au S. O. de Cynocéphales, sur le golfe Pélasgique, fut fondée par Démétrius Poliorcète, et devint la résidence des rois de Macédoine. C'était une des clefs du pays. — V. de Phénicie, sur la côte, est auj. *Akhar*.

**DÉMÉTRIUS I**, surnommé *Poliorcète* (c.-à-d. *preneur de villes*), roi de Macédoine, né en 337 av. J.-C., était fils d'Antigone, un des généraux et des successeurs d'Alexandre. Il servit d'abord sous son père, défendit pour lui, mais sans succès, la Syrie contre Ptolémée et la Bablylonie contre Séleucus, s'empara d'Athènes, sous prétexte d'y assurer la liberté (308), en chassa Démétrius de Phalère et s'y fit proclamer roi. Il enleva à Cassandre toute l'Attique, la Bœotie, et une partie du Péloponèse, y joignit Chypre, Tyr, Sidon, mais assiégée inutilement Rhodes, fut battu, avec Antigone, à la bat. d'Ipsus (301 av. J.-C.), et réduit pendant quelque temps à mener la vie d'un aventurier. Cependant, ayant rassemblé de nouvelles troupes, il réussit, après la mort de Cassandre, à s'emparer de la Macédoine et s'y maintint de 295 à 287. Détrôné par Pyrrhus, il envahit l'Asie où régnait Séleucus; mais celui-ci le prit (286) et le tint captif jusqu'à sa mort (283). Plutarque a écrit sa Vie. Son surnom vient du grand nombre de villes qu'il avait prises.

**DÉMÉTRIUS II**, roi de Macédoine, 242-232, était fils d'Antigone Gonatas et petit-fils du précédent. Il fit la guerre aux Éoliens, aux Achéens, à Alexandre II, roi d'Épire, et conquit la Cyrénaïque.

**DÉMÉTRIUS I**, *Soter* (*sauveur*), roi de Syrie, fils de Séleucus Philopator, fut envoyé dans sa jeunesse en otage à Rome, s'échappa après la mort de son père, chassa Antiochus Eupator qui avait usurpé le trône et se fit reconnaître roi (162 av. J. C.). Il fit la guerre aux Juifs avec des succès variés, et eut à combattre Judas et Jonathas Machabée; il conquit la Cappadoce. Il fut détrôné et mis à mort par l'usurpateur Alexandre Bala, qui soutenait le roi d'Égypte, Ptolémée Philoménor (149). Il avait reçu le nom de *Soter* des Bablyoniens, parce qu'il les avait délivrés de deux tyrans, Timarque et Héraclide.

**DÉMÉTRIUS II**, *Nicator* (*vainqueur*), roi de Syrie de 144 à 125 av. J.-C., fils aîné de Démétrius Soter, épousa Cléopâtre, fille de Ptolémée VI, chassa, avec le secours de son beau-père, l'usurpateur Alexandre Bala, et fit la guerre aux Parthes, mais il tomba entre leurs mains. Mithridate, leur roi, le traita avec douceur et lui fit épouser sa fille Rodogune. Cléopâtre, sa 1<sup>re</sup> femme, irritée de se voir répudiée, épousa Antiochus Sidète, frère de Démétrius, qu'elle

fit reconnaître roi. Cependant Démétrius Nicator, s'étant échappé de chez les Parthes, réussit à remonter sur son trône; mais il se rendit odieux à ses sujets et fut détrôné par Alexandre Zébina. Il avait pris le nom de *Nicator* après sa victoire sur Alex. Bala.

**DÉMÉTRIUS III**, *Eucarus* (*l'heureux*), 4<sup>e</sup> fils d'Antiochus VIII ou Grypus, monta sur le trône de Syrie avec son frère Philippe, l'an 95 av. J.-C. Les deux frères se firent la guerre; Philippe ayant appelé les Parthes à son secours, Démétrius fut fait prisonnier par eux. Il fut traité avec douceur par Mithridate leur roi; mais il resta captif jusqu'à sa mort, en 87.

**DÉMÉTRIUS** de Phalère, orateur et homme d'État d'Athènes, s'attacha au parti des Macédoniens et fut élu par leur influence archonte décennal, l'an 318 av. J.-C. Il gouverna sagement, et les Athéniens charmés de son gouvernement lui élevèrent 360 statues de bronze. Il y avait dix ans qu'il gouvernait la république au nom de Cassandre, roi de Macédoine, lorsque Démétrius Poliorcète s'empara de la ville, et déclara la liberté des Athéniens pour les soustraire à l'influence macédonienne. Démétrius de Phalère perdit dès lors toute autorité; il se retira en Égypte, où Ptolémée Lagus l'accueillit avec honneur. On dit que le musée et la célèbre bibliothèque d'Alexandrie furent créés par son conseil. A la mort de Ptolémée Lagus (283), Ptolémée Philadelphie, successeur de ce prince, irrité contre Démétrius, qui avait voulu le faire éloigner du trône, le reléqua dans la H.-Égypte et le fit garder à vue. Démétrius, ne pouvant supporter sa captivité, se donna la mort en se faisant piquer par un aspic. Il avait composé des harangues et des histoires dont on n'a plus rien auj. Il nous reste sous son nom un *Traité de l'élocution*, publié par Schneider, Altenbourg, 1779, et par Gœtler, Leips., 1837, qui paraît être l'œuvre d'un Démétrius d'Alexandrie, grammairien du 1<sup>er</sup> siècle. Bonamy a donné une excellente dissertation sur *la Vie et les écrits de Démétrius* (*Mém. de l'Ac. des inscr.*).

**DÉMÉTRIUS** ou **DMITRI**, princes russes. V. **DMITRI**.

**DÉMÉTRIUS CANTACUZÈNE**, **CANTEMIR**. V. **CANTACUZÈNE**, **CANTEMIR**.

**DEMIDOFF**, riche famille russe, a pour tige Demide, armurier fondeur à Toula, qui fut chargé par Pierre le Grand de fondre les canons dont ce prince avait besoin pour ses nombreuses expéditions militaires, et qui fut anobli pour avoir puissamment secondé l'activité du czar. Il établit en 1699 la première fonderie de fer à Neviansk en Sibérie et découvrit en 1725 les mines de Koliwan, dont l'exploitation l'enrichit. — Son fils Nikita et ses petits-fils se distinguèrent dans la même carrière et finirent par amasser une fortune colossale. On connaît surtout : Procope Demidoff, né à Moscou vers 1730, qui exploita avec un grand profit les mines de fer, de cuivre et d'or des monts Oural; et Nicolas Nikitch, comte Demidoff, zélé philanthrope, né en 1774 à St-Petersbourg. Après avoir combattu l'invasion française à la tête d'un régiment qu'il avait levé lui-même, il dota sa patrie de plusieurs industries, y créa des établissements d'utilité publique, perfectionna l'exploitation des mines, et se fit par son industrie un revenu qui s'élevait à 5 millions. C'est lui qui acclimata en Grèce les vignes de Bordeaux et de Champagne, ainsi que l'olivier de Lucques. Il passa ses dernières années en France et en Italie, vivant dans la société des savants et répandant autour de lui d'innombrables bienfaits. Il mourut à Florence en 1828. — Il a laissé deux fils, Paul et Anatole Demidoff, qui, en héritant de sa fortune, ont conservé sa bienfaisance et son goût éclairé pour les lettres. L'un d'eux, le comte Anatole, s'est allié à la famille de Napoléon en épousant une de ses nièces, la princesse Mathilde, fille de Jérôme (1840). Il a publié en 1839 un savant *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée*.

**DEMIR-HISSAR**, c.-à-d. *château de fer*, jadis *Heraclæa*, ville de Turquie d'Europe (Roumélie). à

90 kil. N. E. de Salonique, sur un mont au haut duquel est un vieux château fort; 8000 hab.

**DEMIR-KAPOU**, c. à-d. *porte de fer*, défilé très-important de la Turquie d'Europe, dans le Balkan, mène de Selimnia en Roumélie à Staréka en Bulgarie. — Ville du Daghestan. V. DERBEND.

**DEMOCEDE**, médecin de Crotone, né vers 558 av. J.-C., vivait à la cour de Polycrate, tyran de Samos, dont il gagna la faveur. Après la fin tragique de ce prince, il devint esclave de Darius. Le grand roi s'étant luxé le pied, Démocède put seul le guérir: il fut dès lors rendu à la liberté et comblé de richesses et d'honneurs par ce prince, qui voulut le retenir à sa cour. Néanmoins, il renonça à tous ces avantages pour retourner dans sa patrie.

**DEMOCRITE**, philosophe grec, né à Abdère vers l'an 490, ou, selon d'autres, 470 av. J.-C., fut élevé par des mages qui étaient restés dans son pays après l'invasion de Xerxès; étudia sous Leucippe et voyagea en Egypte et en Asie pour augmenter son instruction. Il avait dissipé son patrimoine dans ces voyages, ainsi que dans les expériences qu'il fit en étudiant la nature, et il avait pour ce fait encouru une peine: afin de se justifier, il lut devant les Abdéritains un traité qu'il avait composé sur le *Monde*; ses concitoyens en furent tellement charmés qu'ils lui firent présent de 50 talents. On raconte que la bizarrerie de son genre de vie le fit plus tard passer pour fou, et que les Abdéritains ayant appelé Hippocrate pour le guérir, le sage médecin, après l'avoir entendu, déclara aux Abdéritains qu'ils étaient plus fous que lui. Il vécut, dit-on, 109 ans. Démocrite riait sans cesse des folies humaines; on l'oppose à Héraclite qui, dit-on, pleurait toujours. Comme Leucippe, son maître, Démocrite expliquait tout par les *atomes*, le mouvement et le vide. Il admit pour expliquer la perception des corps des *images* ou *idoles* qui, émanant des objets, sont recues par nos sens. Mullach a recueilli les *Fragments de D.*, Berlin, 1843. G. Plouquet a écrit: *De Placitis Democriti*, 1767. On doit à M. Lafaye une dissertation sur la *Philosophie atomistique*, 1833.

**DEMON** (le). V. SATAN. — V. aussi l'art. DÉMONS au *Dict. univ. des Sciences, des Lettres et des Arts*.

**DEMONA** (VAL DI), une des 3 anc. divisions de la Sicile, ainsi nommée de ce qu'elle renfermait l'Étna, qui, dans les superstitions vulgaires, était regardé comme le séjour des démons; elle comprenait le N. E. de la Sicile et avait pour ch.-l. Messine. Aujourd'hui elle forme l'intendance de Messine et une partie de celles de Palerme et de Catane.

**DEMONAX**, philosophe cynique, né en Chypre, contemporain d'Adrien et de Marc-Aurèle, vécut 100 ans et se laissa mourir de faim. Il était d'un caractère fort gai; on cite de lui plusieurs bons mots. Au moment de rendre le dernier soupir, il dit à ceux qui l'entouraient: « Retirez-vous; la farce est jouée; » mot qu'on attribue aussi à Auguste. Les Athéniens voulant établir un spectacle de gladiateurs, il leur dit: « Renversez donc d'abord l'autel que vos ancêtres ont élevé à la Pitié. »

**DEMOSTHÈNE**, le prince des orateurs grecs, né à Athènes en 381 ou 385 av. J.-C., suivit les leçons d'Isée et de Platon. Il plaça dès l'âge de 17 ans contre ses tuteurs qui voulaient le dépouiller de son bien, et gagna sa cause; mais lorsqu'il voulut parler dans l'assemblée du peuple, il fut loin d'avoir le même succès: l'imperfection de son style et plus encore un vice de prononciation le rendirent ridicule et le firent couvrir de huées. Il alla vivre alors pendant plusieurs années dans une retraite profonde, se mit à lire et à relire les grands maîtres, surtout Thucydide; lutta contre les vices de son organe, en s'exerçant à parler avec des cailloux dans la bouche et au bruit des vagues de la mer, parvint à force de constance à corriger tous ses défauts et reparut en public à l'âge de 27 ans: il emporta aussitôt tous les suffrages. Après avoir passé quelques années au bar-

reau, il entra dans l'administration publique et fut bientôt porté aux plus hautes charges. Il employa tout son crédit et toute son éloquence à combattre les projets ambitieux de Philippe, roi de Macédoine, qui méditait l'asservissement de la Grèce; prononça contre ce prince ces admirables harangues que l'on connaît sous le nom de *Philippiques* et d'*Olynthiennes*, et réussit enfin à former contre lui une ligue à la tête de laquelle étaient Athènes et Thèbes. Il combattit lui-même à Chéronée contre le roi de Macédoine dans les rangs des Athéniens (338 av. J.-C.), mais, moins brave qu'éloquent, il prit, dit-on, la fuite dès qu'il vit la victoire se décider pour Philippe. Il n'en conserva pas moins toute son influence. A la mort de Philippe, il chercha à rallumer la guerre; mais Alexandre, déjà vainqueur de Thèbes, se fit livrer les orateurs d'Athènes, et Démosthène ne dut sa liberté qu'à la générosité du jeune prince. Quelques années après, il fut exilé sur l'accusation de s'être laissé corrompre par Harpalus, qui s'était révolté contre Alexandre, et cherchait à soulever les Athéniens; mais dès que le roi fut mort, on le rappela. Il reprit tout son ascendant, et fit déclarer la guerre à Antipater, gouverneur de Macédoine. Les Athéniens ayant encore échoué, Antipater, vainqueur à Cranon, exigea qu'on lui livrât Démosthène, ainsi que tous les orateurs. Il se réfugia dans l'île de Calaurie, dans le temple de Neptune; mais se voyant près de tomber entre les mains de soldats, qui avaient violé son asile, il s'empoisonna, 322. On admire surtout dans Démosthène la concision, l'énergie, le mouvement, le sublime; Longin le compare à la foudre qui éclate et tue. Ce grand homme travaillait beaucoup ses ouvrages, ce qui faisait dire à ses envieux que ses harangues sentaient l'huile. Ceux de ses discours que l'on estime le plus, avec les *Philippiques* et les *Olynthiennes*, sont les discours sur l'*Ambassade d'Eschine*, dans lequel il accusait cet orateur de s'être laissé corrompre par Philippe, et le discours pour la *Couronne*, où il justifie Clésiphon poursuivi par Eschine pour avoir proposé de lui décerner à lui-même une couronne d'or en récompense de ses services et où il fait l'apologie de toute sa vie politique. On a de Démosthène 61 discours, 65 exordes, et 6 lettres écrites au peuple d'Athènes pendant son exil. Les éd. les plus estimées de ses œuvres sont celles de Jér. Wolff, avec version latine, Bâle, 1549, souvent réimprimée; de Reiske, dans ses *Oratores graeci*, Leipsick, 1770-75; de Bekker, dans les *Oratores Attici*, Oxford, 1822, Leipsick, 1823, tomes I-IV; de G. Dindorf, 1825 et 1855, celle qui a été publiée à Londres, 1827, 10 vol. in-8, avec les notes des commentateurs, et celle de la *Biblioth. grecque* de Didot. Ses harangues ont été trad. en français par Tourneil (des *Philippiques* seulement), 1701, in-4; par l'abbé Auger, 1777 (nouv. éd. revue par J. Planche, avec le grec, 1819-21, 10 vol. in-8); par Stiévenart, 1842, gr. in-8; par Plougoulm, sous le titre d'*Œuvres politiques*, 1863-64. Sa *Vie* a été écrite par Plutarque et Libanius; son *Éloge*, par Lucien.

**DEMOSTHÈNE**, général athénien, remplaça Alcibiade dans le commandement de la flotte qui devait conquérir la Sicile (416 av. J.-C.), fut chargé avec Nicias de la conduite de cette expédition, et attaqua Syracuse. Après de nombreux revers, il fut enfin complètement battu et se tua de désespoir; d'autres disent qu'il tomba entre les mains des Syracusains qui le firent périr cruellement (413).

**DEMOITIKA**, V. ДИМОТИКА.

**DEMOIRS** (Pierre), oculiste, né à Marseille en 1702, mort en 1795, fils d'un pharmacien de Marseille, était déjà un chirurgien distingué lorsque, par le conseil d'Ant. Petit, il se livra au traitement des maladies des yeux. Il y obtint bientôt un grand succès et enrichit de plusieurs découvertes la chirurgie oculaire. — Son fils, Ant. Pierre, né à Paris en 1762, mort en 1836, poussa au dernier degré l'habileté dans son art: il fit la 1<sup>re</sup> opération de pupille



artificielle. Il a laissé un *Traité des maladies des yeux*, Paris, 1818. où sont consignés les fruits de l'expérience du père et du fils.

**DEMOUSTIER** (Ch. Albert), écrivain, né à Villers-Cotterets en 1760, mort en 1801, exerça quelque temps avec distinction la profession d'avocat, et se livra ensuite à la littérature. On a de lui : *Lettres à Emilie sur la mythologie*, 1786-98, ouvrage mêlé de prose et de vers qui eut un succès prodigieux, mais auquel on reproche de l'affecterie ; le *Conciliateur*, comédie en 5 actes ; les *Femmes*, comédie en 5 actes ; *Atteste à la campagne*, comédie ; le *Divorce*, *L'Amour filial*, *Agnès et Félix*, opéras ; le *Siège de Cythère*, la *Liberté du cloître*, poèmes, 1790, etc. — Son oncle, P. Ant. Demoustier, 1755-1803, fut un de nos meilleurs ingénieurs : c'est lui qui construisit le pont Louis XV, ainsi que le pont des Arts , en fer fondu.

**DEMPSTER** (Thomas), savant écossais, né en 1579, mort en 1625, quitta son pays à cause de son attachement au catholicisme, enseigna les humanités à Louvain, à Paris, à Rome et à Bologne, où il mourut. On a de lui : *Etruria regalis*, composée par ordre de Cosme II de Médicis, et publiée seulement en 1723 ; *Antiquitatum romanarum corpus post Rosinum*, 1613 ; *Apparatus ad historiam scoticam*, 1622 ; *Hist. ecclesiastica Scotorum*, 1627 : dans ces deux derniers ouvrages il montre une grande partialité.

**DENAIN**, vge du dép. du Nord, dans l'anc. Hainaut, à 9 kil. O. de Valenciennes ; 9496 h. Mines de houille ; forges importantes, laminoirs, fonderies. Station de chemin de fer. Villars y remporta en 1712, sur les Impériaux et les Hollandais, commandés par le prince Eugène, une victoire qui sauva la France d'une invasion : un obélisque rappelle cette victoire.

**D'ENAMBUCC**. V. ENAMBUCC (d).

**DENBIGH**, v. d'Angleterre (pays de Galles), ch.-l. de comté, à 330 k. N. O. de Londres ; 3800 h. Ruines d'une anc. abbaye de Bénédictins et d'un château bâti par Edouard I. — Le comté de Denbigh, entre la mer d'Irlande et les comtés de Flint et de Caernarvon, a 75 kil. sur 25, et 97 000 hab. Pays montagneux, belles et fertiles vallées ; plomb, houille.

**DENDERAH**, *Tentyra* ou *Tentyris*, v. de la Haute-Egypte, à 80 k. S. E. de Djirdjeh, à l'O. du Nil. Ruines magnifiques, parmi lesquelles on distingue celles d'un grand temple où se trouvait le fameux zodiaque transporté en France en 1822 et à Païle duquel on a voulu, bien à tort, faire remonter très-haut l'époque de l'astronomie égyptienne. Il paraît que ce zodiaque ne remonte pas au delà des Ptolémées.

**DENDERMONDE** ou **TERMONDE**, v. de Belgique (Flandre orientale), à 26 k. E. de Gand, au confluent de la Dender et de l'Escaut ; 6000 hab. Château fort dont on peut inonder les approches. Louis XIV l'assiégea en 1667, mais ne put le prendre ; les Français s'en emparèrent en 1745.

**DENDRE**, riv. de Belgique, prend sa source au N. de Mons, passe à Ath, Lessines, Grammont, Alost, et se jette dans l'Escaut à Dendermonde ; 75 k. de cours.

**DENHAM** (J.), poète irlandais, né à Dublin en 1615, mort en 1678. Étudia à Oxford où il se fit la réputation de joueur et de dissipé, puis reforma sa conduite et écrivit même un *Essai sur le jeu*, 1636. Il donna en 1641 le *Sophi*, tragédie qui eut du succès, et publia deux ans après la *Colline de Cooper*, le premier poème descriptif qui ait été publié en anglais et le meilleur de ses ouvrages. Pendant la guerre civile, il prit parti pour Charles I et l'aïda à correspondre avec la reine. Il obtint à la Restauration un emploi lucratif. Denham est un de ceux qui ont le plus contribué à former la langue poétique.

**DENHAM** (le major), officier anglais, né à Londres en 1786, visita de 1822 à 1825 le Bournou, le lac Tchad, et le pays des Fellatahs, fut ensuite nommé directeur de Sierra-Léone sur la côte occidentale d'Afrique, et y mourut des fièvres en 1828. Il avait publié en 1825 à Londres la relation de ses voyages avec celle de Clapperton : elle a été trad. par Eyriès.

**DENIA**, *Hemerocopium*, *Dianium*, v. murée d'Espagne (Alicante), à 81 kil. N. E. d'Alicante, près de la Méditerranée ; 3000 h. Port d'un accès dangereux. Forte tour. — Ville très-anc. ; elle avait jadis un temple consacré à Diane, d'où son nom latin.

**DENIER**, monnaie romaine et française. V. ce mot au *Dict. univ. des Sciences, des Lettres et des Arts*.

**DENINA** (Carlo), littérateur italien, né à Revel en Piémont en 1731, mort en 1813, enseigna d'abord la rhétorique au collège de Turin, puis obtint la chaire d'éloquence italienne et de langue grecque à l'université de la même ville. Frédéric II l'appela à Berlin en 1782, et le fit entrer dans son Académie. Napoléon le nomma en 1804 son bibliothécaire ; il vint alors se fixer à Paris. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, la plupart en italien ; les principaux sont : *Discours sur les vicissitudes de la littérature*, 1760 ; *Révolutions d'Italie*, 1769 et 1820 (trad. par Jardin, dès 1770) ; *Histoire politique et littéraire de la Grèce*, 1781 ; *Essai sur la vie de Frédéric II*, 1788 (en français) ; la *Prusse littéraire sous Frédéric II*, 1790 ; *Révolutions de la Germanie*, 1804 ; *Hist. du Piémont*, 1805 ; la *Clef des langues* (en français), 1805 ; *Hist. de l'Italie occid.*, 1809. Cet auteur écrit avec indépendance, mais il manque de style.

**DENIS**. V. DENYS et SAINT-DENIS.

**DENISART** (J. B.), procureur au Châtelet, né près de Guise en 1712, mort en 1765, a donné une *Collection de décisions*, plusieurs fois réimprimée de 1754 à 1771. Cet ouvrage renfermait des inexactitudes qu'on a cherché à faire disparaître dans le *Nouveau Denisart*, publié de 1783 à 1808.

**DENNER** (J. Chr.), né à Leipsick en 1655, mort à Nuremberg en 1707, est l'inventeur de la clarinette. — Un autre D. (Balthazar), né à Hambourg en 1685, s'est distingué comme peintre de portraits.

**DENNEWITZ**, vge de Prusse (Brandebourg), près de Potsdam ; 250 h. Bernadotte et le général prussien Bulow y défirent en 1813 le maréchal Ney ; Bulow recut en récompense le titre de *comte de Dennewitz*.

**DENNIS** (J.), critique anglais, né à Londres en 1657, mort en 1733, fut le Zoile des poètes contemporains, et attaqua surtout Pope, qui se vengea en lui donnant place dans sa *Dunciade*. Il finit ses jours dans la misère et l'isolement. On a de lui, outre des pamphlets oubliés anj., deux tragédies : la *Liberté défendue* et *Appius Claudius* ; des comédies ; un *Essai sur la critique*.

**DENON** (le baron Dominique **VIVANT**), célèbre par son goût pour les arts, né à Châlons-sur-Saône en 1747, mort à Paris en 1825, puisa le goût de l'antique dans les entretiens de Caylus, fit établir sous Louis XV un cabinet de pierres gravées, dont il reçut la direction ; puis entra dans la diplomatie, fut sept ans chargé d'affaires à Naples (1782), entra en 1787 à l'Académie de peinture, accompagna Bonaparte en Egypte, fut à son retour nommé directeur général des musées et conserva cette place jusqu'en 1815. Il recueillit dans les pays conquis un grand nombre d'objets d'art dont il enrichit les musées français. Denon était lui-même habile dans le dessin et la gravure ; il donna les dessins de plusieurs monuments, entre autres celui de la colonne de la place Vendôme. On a de lui : *Voyage en Sicile*, 1788, *Voyage dans la Haute et la Basse-Egypte pendant les campagnes de Bonaparte*, 1802 ; *Monuments des arts du dessin*, publiés et décrits par Amaury Duval, 1829.

**DENTATUS** V. CUNUS et SICINUS.

**DENTEIN** (duché de), ancien pays de France, situé en partie dans la Normandie actuelle, s'étendait, à ce qu'on croit, le long des côtes de la Manche entre la Seine et la Somme, ayant l'Oise au S. E. Ce duché forma sous les Mérovingiens, aux v<sup>e</sup> et vj<sup>e</sup> siècles, un grand fief qui appartenait d'abord aux rois de Neustrie ; mais l'an 600, Clotaire II fut obligé de le céder à Théodebert II, roi d'Austrasie. Les successeurs de ce dernier le conservèrent jusqu'au règne de Dagobert qui, de son vivant (634), le donna en

partage à son jeune fils Clovis II, plus tard roi de Neustrie. Depuis cette époque, le duché de Dentelin reste uni à la Neustrie et cesse de figurer dans l'histoire.

**DENYS, Dionysius**, surnommé *l'Ancien* ou *le Tyran*, tyran de Syracuse, était fils d'un homme obscur et fut d'abord soldat. Il se signala par ses exploits dans les guerres des Syracusains contre les Carthaginois; puis, profitant de l'empire qu'il avait sur les soldats, il se fit proclamer souverain par l'armée, 405 av. J. C. : il n'avait encore que 25 ans. Il repoussa les Carthaginois qui avaient envahi la Sicile; mais, ayant laissé prendre la v. de Géla (403), les Syracusains se révoltèrent contre lui. Il réussit à étouffer la sédition, et reprit bientôt l'avantage sur l'ennemi, auquel il enleva successivement Enna, Catane, Léontium, Messine, Taurominium, Scélinonte; il porta même ses armes en Italie, prit Locres, Crotonne et ravagea jusqu'aux côtes de l'Étrurie. En butte à de nombreuses conspirations, Denys devint inquiet, cruel, et se rendit odieux à ses sujets. Il était si soupçonneux, qu'il n'admettait jamais sa femme et ses enfants dans son appartement sans les fouiller. Il fit, dit-on, creuser dans le roc, pour servir de prison, d'immenses souterrains, dont un était disposé de manière à ce qu'il entendit tout ce qui s'y disait : c'est ce qu'on appelait *l'oreille de Denys*. Il recherchait les philosophes, appelait Platon à la cour, protégeait les poètes, et faisait lui-même des vers, quoiqu'il y réussit peu (V. *PHILOXÈNE*). Une de ses tragédies ayant été couronnée à Athènes, il fut plus flatté de cette victoire que de toutes celles qu'il avait remportées sur les champs de bataille; il ordonna que l'on rendit aux dieux de solennelles actions de grâces, et fit préparer un festin magnifique. Il se modéra si peu dans ce repas qu'il mourut d'indigestion, l'an 368 av. J.-C. Il était âgé de 63 ans, et en avait régné 38.

**DENYS le Jeune**, fils du préc., lui succéda l'an 368 av. J.-C., sous la tutelle de son beau-frère Dion. Il appela le philosophe Platon à la cour et parut vouloir se conduire par ses conseils; mais il le chassa bientôt pour se livrer sans frein à la débauche et à la cruauté. Ayant banni Dion, celui-ci reparut bientôt avec quelques troupes, emporta Syracuse en trois jours, et en chassa le tyran, 357. Denys y rentra 10 ans après, mais comme il opprimait encore les Syracusains, il fut de nouveau chassé par Timoléon, général des Corinthiens. Alors il se réfugia à Corinthe, où il se fit, dit-on, maître d'école.

**DENYS de Milet**, logographe grec du v<sup>e</sup> s. av. J.-C., avait écrit un *Cycle mythique*, recueil de traditions des anciens peuples, et un *Cycle historique*, où il traitait sans doute des âges postérieurs au siège de Troie. Il n'en reste que des fragments, dont l'authenticité même est douteuse (dans les *Historic. grec. fragm.* de la collect. Didot).

**DENYS d'Halicarnasse**, historien et critique, né à Halicarnasse en Carie, vint à Rome l'an 30 av. J.-C., et y publia vers l'an 7 av. J.-C. sous le titre d'*Antiquités romaines*, un savant ouvrage en 20 livres, qui contenait l'histoire des premiers temps de Rome jusqu'à l'an 266 av. J.-C., et où l'on trouve sur l'histoire, le culte et les institutions des Romains des renseignements que l'on chercherait vainement ailleurs. Il ne nous en reste malheureusement que les 11 premiers livres avec des extraits et des fragments des autres. Denys a aussi laissé des ouvrages de critique et de rhétorique très-estimés : *De l'arrangement des mots*; *Rhétorique* (ouvrage d'une authenticité douteuse); *Jugements sur les anciens écrivains*; *Examen de Lysias, Isocrate, Isée, Dinarque*; *Examen du style de Thucydide, de l'Éloquence de Démosthène*, etc. Toutes les œuvres de Denys d'Halicarnasse ont été publiées par Sylburge, grec-latin, Francfort, 1586, in-fol.; par Reiske, gr.-lat., Lepisick, 1774, 6 vol. in-8. Les *Antiquités romaines* ont été trad. en français par le P. Lejay, 1722, et par l'abbé Bellenger, 1723; le traité de *l'arrangement des mots*, par Le Batteux, 1788; les *Jugements sur les orateurs*, par M. Gros,

sous le titre d'*Examen critique des écrivains de la Grèce*, avec le texte, 1827-28.

**DENYS le Grammairien**, était originaire de Thrace, mais né à Alexandrie vers 100 av. J.-C. Il fut disciple d'Aristarque et enseigna les belles-lettres à Rome du temps de Pompée. On lui doit une *Grammaire grecque*, longtemps classique, qui a été publiée par Fabricius dans le tome VII de sa *Bibliothèque grecque*, et par Bekker, *Anecdota græca*, t. II, Berlin, 1816. Il en existe une trad. arménienne, publiée par Cirbiéd.

**DENYS le Périégète**, écrivain grec, né à Charax en Susiane, auteur d'un poème sur la géographie, intitulé : *Périégèsis*, ou *Voyage autour du monde*, vivait, à ce qu'on croit, dans le 1<sup>er</sup> siècle de notre ère. Son poème a été trad. en vers latins par Priscianus, Avienus et Papius, en prose latine par H. Étienne, et en vers français par Bénigne Saumaise, 1597. Les meilleures éditions du *Périégèsis* sont celle d'Oxford, 1717 (avec le commentaire d'Eustathe et les trad. lat.), et celle donnée par Passow, Leips., 1825. Il se trouve aussi dans les *Geographi minores* de Bernhardt, Leips., 1828, et dans la collect. Didot, 1855.

**DENYS (S.)**, dit *l'Aréopagite*, était un des juges de l'Aréopage quand S. Paul comparut devant ce tribunal; il fut converti par le discours de l'apôtre. Il fut établi par lui premier évêque d'Athènes, et fut brûlé vif vers l'an 95. L'Église l'hon. le 3 oct. — On a sous son nom des écrits mystiques qui paraissent avoir été fabriqués vers le v<sup>e</sup> siècle par des Néoplatoniciens. Ces ouvrages sont au nombre de quatre : *De la Hiérarchie céleste*; *De la Hiérarchie ecclésiastique*; *Des Noms divins*; *De la Théologie mystique*. Envoyés en présent à Louis le Débonnaire par un empereur d'Orient, ces livres obtinrent un grand crédit et devinrent un des éléments de la philosophie scolastique. Ils contenaient une application du Platonisme et de la doctrine de l'émanation au Christianisme. L'édition la plus estimée de ces ouvrages est celle de B. Corder, Paris, 1644, in-fol., gr.-lat. Ils ont été trad. en français par M. l'abbé Darbois (1844, in-8), qui paraît croire à leur authenticité. On peut consulter sur la valeur de ces livres Ch. Hersent (*In Dionysii areop. librum apparatus*, 1626), Daillé (*De scriptis quæ sub Dionysii areop. nomine circumferuntur*, 1666), et la thèse de M. Montet sur *Les livres du pseudo-Denys l'Aréopagite*, Paris, 1848.

**DENYS (S.)**, l'apôtre des Gaules, fut envoyé de Rome dans les Gaules vers 250 pour y prêcher la foi, devint le premier évêque de Paris, fonda plusieurs églises en France, et souffrit le martyre avec Rustique et Eleuthère ses compagnons vers 272, pendant la persécution de Valérien. C'est, selon les uns, à Montmartre (*mons Martyrum*), selon les autres au lieu où s'éleva auj. la ville de St-Denis, qu'ils furent mis à mort. On l'honore le 9 oct. Dans les temps d'ignorance, on crut qu'après son martyre il avait marché, portant son chef dans ses mains : cette ridicule tradition vient de ce que, pour rappeler son supplice, on le représentait la tête séparée du tronc, et qu'on plaçait sa tête entre ses mains.

**DENYS (S.)**, pape de 259 à 269, tint à Rome en 261 un concile où fut anathématisée l'hérésie de Sabellius. On l'hon. le 26 déc.

**DENYS**, surn. le *Petit* à cause de sa taille, moine originaire de Scythie, vint à Rome vers 500, y fut fait abbé d'un monastère, s'acquit une grande réputation par des ouvrages sur la discipline ecclésiastique et la chronologie, et mourut en 540. On a de lui des recueils de *Canons apostoliques* (publiés pour la 1<sup>re</sup> fois en 1638, in-8, par Justel); de *Décrétales* (dans la *Bibliothèque du droit canon*); des versions latines des ouvrages de S. Pacôme et autres Pères. Ce fut Denys le Petit qui introduisit l'usage de compter les années à partir de la naissance de J.-C., qu'il plaça à l'année 753 de Rome (4 ans trop tard, à ce qu'il paraît). Il trouva une période de 532 ans qui commençait à l'année même de l'incarnation, et qu'on appela, d'après son nom, période *dionysienne*.

DENYS, roi de Portugal, né à Lisbonne en 1261, mort en 1325. succéda en 1179 à son père Alph. III, et mérita les beaux noms de *Père de la patrie*, de *Roi libéral*, de *Roi laboureur*, par les chartes qu'il octroya à ses sujets, chartes qui protégeaient le peuple contre les seigneurs et encourageaient les arts et l'agriculture. Il fit avec avantage la guerre contre la Castille et l'Aragon, pour défendre les droits des infants de Lara. En 1310 il embrassa avec chaleur la cause des Templiers, soutenant leur innocence. Quand l'ordre eut été détruit, il en recueillit les débris et les admit dans un ordre nouveau, qu'il créa en Portugal sous le nom d'Ordre du Christ (V. ce mot). Denys fonda en 1291 la 1<sup>re</sup> université du Portugal, celle de Coïmbre, et créa la marine du pays.

DENYS le Flamand, peintre. V. CALVART.

DÉOLS ou BOURG-DIEU, bourg du dép. de l'Indre, sur l'Indre, à 2 kil. N. E. de Châteauroux; 2355 hab. Jadis ch.-l. de principauté. On attribue la fondation de cette v., jadis plus importante, à Léocade, préfet de la Gaule Lyonnaise sous les premiers empereurs, dont on voit encore le tombeau. Anc. abbaye de Bénédictins, sécularisée en 1613.

DÉOULINA ou DIVILINO, bourg de Russie (Moscou), à 62 kil. N. de Moscou. Il y fut signé, en 1618, entre la Russie et la Pologne, un traité par lequel le prince Wladislas, fils de Sigismond III, roi de Pologne, renonçait à la couronne de Russie.

DEPARCIEUX (Ant.), mathématicien, né près de Nîmes en 1703, mort en 1748, se lit d'abord remarquer par son habileté à exécuter les cadrans solaires et devint membre de l'Académie des sciences. Il est surtout connu par un *Essai sur les probabilités de la durée de la vie humaine* (1746), où il donna des *Tables de mortalité* qui ont longtemps servi de base aux placements voyageurs. — Son neveu, Ant. D., 1753-99, a donné un traité estimé des *Annuités*, 1781, et a laissé des mémoires sur les *Moyens d'élever l'eau* et sur les *Globes aérostatiques*.

DEPING (G. Bernard), historien, né à Munster en 1784, mort en 1853, vint de bonne heure se fixer en France, et consacra toute sa vie à des recherches historiques. On lui doit une *Histoire des expéditions maritimes des Normands au x<sup>e</sup> siècle*, couronnée en 1820 par l'Académie des inscriptions, une *Histoire de la Normandie depuis Guillaume le Conquérant*, une *Hist. des Juifs au moyen âge*, enfin une *Hist. du commerce entre le Levant et l'Europe*, couronnée en 1828. Il a publié dans la collection des *Documents de l'Hist. de France le Livre des Métiers d'Est*. *Boyleaux* & la *Correspondance administrative sous Louis XV*.

DEPTFORD, v. d'Angleterre (Kent), au confluent de la Tamise et de la Ravensbourne, à 9 k. S. E. de Londres, dont elle touche même deux quartiers, Greenwich et Southwark; 25 000 hab. Chantier royal de construction où Pierre le Grand travailla comme ouvrier en 1698; hospices pour les maîtres d'équipage, les pilotes et leurs veuves.

DE PURE (Michel), abbé, né à Lyon en 1634, mort en 1680, était un faible prédicateur, et n'est guère connu que par le ridicule dont Boileau l'a couvert, pour se venger d'un pamphlet que cet abbé avait fait contre lui. Il a traduit *Quintilien*, 1663, l'*Hist. des Indes* de Maffei, 1665, la *Vie de Léon X*, de Paul Jove, a donné lui-même la *Vie du maréchal de Gassion*, 1673, et a risqué au théâtre quelques pièces médiocres.

DÉPUTÉS. V. CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

DER ou DEIR. V. DEIR.

DERBEND ou DERBENT, l'*Albana* des anciens, le *Demir-Kapou* des Turcs, v. de la Russie d'Asie (l'ays du Caucase), jadis ch.-l. du Daghestan, près de la côte O. de la mer Caspienne, à 300 k. N. E. de Tiflis; 10 000 h. Murs flanqués de tours, citadelle. Aspect oriental, bazars, belle mosquée. Soie, safran, bon vin. Non loin de là, on voit les débris d'une grande muraille qui, dit-on à tort, allait de la mer Noire à la mer Caspienne, et que coupait un défilé célèbre,

le défilé de Derhend (*Albania pylæ*), fermé par des portes de fer. — Suivant les traditions, Alexandre serait le fondateur de Derhend. Chosroës le Grand la fortifia; les Arabes s'en emparèrent au vi<sup>e</sup> siècle. Haroun-al-Raschid y séjourna plusieurs fois. Les Russes l'ont prise aux Persans en 1722, rendue en 1735, et reprise en 1795; ils la possèdent depuis.

DERBY, v. d'Angleterre, ch.-l. de comté, sur la Derwent, à 178 k. N. O. de Londres; 44 000 hab. Arsenal; magasin à poudre; fabrique de tissus; orfèvrerie; station. — Le comté, entre ceux de Chester, Stafford, Leicester, Nottingham et York, a 88 kil. sur 35, et 300 000 hab. Surface inégale, montagnes, étangs; sol assez fertile dans les parties basses. Plomb, fer, houille, spath, pierre à chaux, marbre; usines à fer, toiles, soieries, lainages. Antiquités romaines et Saxonnnes. Ce pays, anciennement habité par les *Coritani*, fut compris sous les Saxons dans le roy. de Mercie.

DERCÉTO, grande divinité des Syriens, adorée dans Ascalon et Joppé, était fille de Vénus. On la représentait sous la figure d'un homme dont la partie inférieure se terminait en queue de poisson. On pense que Dercéto était la mère de Sémiramis, que cette reine divinisait. Elle avait un temple célèbre à Héracopolis, à l'O. de l'Euphrate.

DERCYLLIDAS, général lacédémonien, dirigea, de 399 à 397 av. J.-C., une expédition en Asie-Mineure pour défendre contre le grand roi les colonies grecques de cette contrée, défit les Perses en plusieurs rencontres, prit sur eux en un seul jour 3 v., Arisbé, Hamaxite et Colones en Troade, fit signer à Tissapherne un traité qui garantissait la paix des colonies et éleva un mur entre la Thrace et la Chersonèse.

DERHAM (Will.), né en 1657 à Stowton près de Worcester, mort en 1735, fut recteur ou curé d'Upminster près de Londres, puis chapelain du prince de Galles et chanoine de Windsor. Chargé en 1711 et 1712 des sermons pour la fondation de Boyle, il prononça à cette occasion sur la théologie naturelle 16 discours qui donnèrent naissance à deux ouvrages fort estimés: *Physico-Theology*, 1713, et *Astro-Theology*, 1714. Il y ajouta plus tard la *Christo-Theology*, 1730, où il expose les preuves du Christianisme. Derham était à la fois versé dans la théologie et dans la physique, l'astronomie, et toutes les sciences naturelles; il était membre de la Société royale; il fut très-lié avec Ray et publia les ouvrages posthumes de ce savant. Sa *Théologie astronomique* a été trad. par Bellanger, 1726, et E. Bertrand, 1760; sa *Théologie physique* a été trad. en 1730.

DERJAVINE (Gabriel), poète russe, né en 1743 à Kasan, mort en 1816, fut successivement militaire et magistrat, devint ministre de la justice en 1801, et se retira des affaires en 1803, pour cultiver les lettres. On a de lui des poésies lyriques, parmi lesquelles on remarque *l'Hymne à Dieu* (1775), trad. dans presque toutes les langues de l'Europe, et que l'empereur de Chine même fit traduire, et *l'Ode sur l'expulsion des Français* (1813); des compositions dramatiques et des écrits en prose. Ses *Mémoires* ont paru à Moscou en 1860. Ses ouvrages dénotent un esprit fécond et original. Ils ont été trad. en français en 1861.

DERNEH, *Darnis*, v. d'Afrique, dans l'État de Tripoli, sur la Méditerranée, à 890 kil. E. de Tripoli et à 225 kil. E. N. E. de Bengazy. Aux env., grande fertilité. Cette v. est souvent ravagée par les invasions de Bédouins et infestée par la peste, qui a réduit la population de 5000 à 1000 hab. L'amiral Gauthéaume y débarqua en 1799.

DEROSNE (Ch.), industriel, né à Paris en 1780, mort en 1846, exerça d'abord la pharmacie et s'associa avec Cadet-Gassicourt, fut des premiers en France à fabriquer le sucre de betterave (1811), obtint le noir animal par la fabrication des os, reconnut la propriété décolorante du charbon et l'appliqua à la purification des sirops de sucre (1813), et fonda en 1825 à Chail- lot, avec Cail, une usine pour la construction des

machines et des locomotives, qui ne tarda pas à devenir une des plus importantes du monde. Il a trad. de l'allein. le *Traité d'Archard sur le sucre de betterave*.

**DERPT**, v. de Russie. V. DORPAT.

**DERREYEH**, v. de l'Arabie centrale, capit. du Nedjed, sur le golfe persique, à 750 kil. N. E. de La Mecque, par 25° 15' lat. N., 44° 10' long. E. Cette ville, qui est très-forte, était le ch.-l. des Wahabites. Ibrahim-Pacha, fils de Méhémet-Ali, s'en empara en 1819 et la dévasta : elle avait alors 15000 hab. ; auj. elle est presque déserte.

**DEBTONA**,auj. *Tortone*, v. de la Ligurie, entre Gènes et Plaisance. Colonisée par Émilias Scaurus.

**DEBTONA**,auj. *Tortosa*, v. d'Hispanie (Tarraco-naise), ch.-l. des *Ibercoones*, sur l'Èbre, près de la côte, recut une colonie romaine sous Auguste.

**DERVAL**, ch.-l. de c. (Loire-Inf.), à 23 kil. S. O. de Châteaubriant ; 2520 hab. Anc. château fort.

**DERVICIENS**, c.-à-d. *pauvre* en persan, espèce de moines musulmans. Ils font vœu de pauvreté et de chasteté, mais observent fort peu ces deux points. Ils s'imposent tous les jeudis un jeûne complet : ce qui ne les empêche pas de faire un grand usage d'opium et même de liqueurs fortes. Pour obtenir les aumônes des fidèles, ils exécutent sous leurs yeux une foule de jongleries et de tours d'adresse : quelques-uns tournent des heures de suite sur eux-mêmes, répétant sans cesse le nom d'*Allah*. Les derviches vivent en commun dans des espèces de couvents. On en compte dans l'empire ottoman 32 ordres, dont le plus ancien date de l'an 750 de J.-C. Leur établissement principal est à Konieh, dans la Caramanie.

**DERWENT**, riv. d'Angleterre, dans le comté de Derby, passe à Derby et se joint au Trent après un cours de 90 kil. — Riv. du comté de Cumberland, traverse un lac de même nom et se jette dans la mer d'Irlande à Workington.

**DESAGUADERO**, riv. de Bolivie, naît dans les Andes, sur la limite des dép. de Chuquisaca et de Potosi, coule au N., et tombe dans le lac Titicaca, après un cours de 250 kil.

**DESAGULIERS** (J. Théoph.), physicien, né à La Rochelle en 1683, mort en 1743, était fils d'un ministre protestant, qui, à la révocation de l'édit de Nantes, passa en Angleterre. Il étudia à Oxford sous Keill, et recut les ordres en 1717. Il fit différents cours à Oxford, puis à Londres, de 1710 à 1740, poursuivit les expériences de Newton et fut reçu à la Société royale. Il publia en anglais son *Cours de physique expérimentale*, Londres, 1719, 2 vol., trad. par le P. Pézenas, et traduit en français plusieurs ouvrages de Gregory, d'Ozanam et de Sgravesande.

**DESAINES**, bourg du dép. de l'Ardeche, à 30 k. O. N. O. de Tournon ; 3800 hab. Antiquités romaines.

**DESAIX** (L. Ch. Ant.), général français, né en 1768, d'une famille noble, à St-Hilaire-d'AYat en Auvergne, était lieutenant au régiment de Bretagne lorsqu'éclata la Révolution. Il en adopta les principes, fut nommé aide de camp du général de Broglie, se signala aux combats de Wissembourg et de Lauterbourg et fut promu au grade de général de division à 26 ans. Il se distingua en cette qualité à l'armée du Rhin en 1796, et défendit avec un rare courage le fort de Kehl. En 1798, il accompagna Bonaparte en Égypte, se rendit maître de la Hte-Égypte, et y exerça le pouvoir militaire avec tant de modération et d'équité, que les Musulmans eux-mêmes ne l'appelaient que *le Sultan juste*. Rentré en France en 1800, il recut le commandement de deux divisions à l'armée d'Italie : il contribua puissamment à la victoire de Marengo en rétablissant le combat avec sa réserve (14 juin 1800) ; mais il y perdit la vie. Desaix était un caractère antique : à une bravoure à toute épreuve il joignait une probité rigide et un complet désintéressement. Napoléon fit placer son tombeau dans la chapelle du grand St-Bernard. Deux monuments ont été élevés en son honneur, l'un à Paris (place Dauphine), l'autre à Clermont. — V. DESSAIX.

**DESARGUES** (Gérard), géomètre et architecte, né à Lyon en 1593, mort en 1662, servit quelque temps, quitta les armes pour la science et se lia avec Descartes, qu'il défendit en toute occasion. Il s'occupa surtout de la métaphysique de la géométrie, sans cependant négliger les applications pratiques, et créa la stéréotomie scientifique. On a de lui un *Traité de Perspective* (1636), qui a permis de perfectionner la peinture, et des traités estimés *De la Coupe des pierres, des Sections coniques* ; il est à regretter que la rédaction en soit fort négligée.

**DÉSAUGIERS** (Marc Ant.), chansonnier, fils d'un compositeur auquel on doit les *Jumeau de Bergame, les Deux Sylphes, Florine*, etc., naquit à Fréjus en 1772, et m. en 1827. Il se trouvait à St-Domingue lors de l'insurrection et faillit y perdre la vie. De retour en France, il se fit bientôt connaître par ses chansons et ses vaudevilles. Il fut longtemps l'âme du *Caveau moderne*, et devint en 1815 directeur du théâtre du Vaudeville. On a de lui un recueil de chansons pleines d'esprit et de gaieté, parmi lesquelles on distingue l'*Épicurien, Ma fortune est faite, Cadet Buteux, la parodie de la Vestale, M. et Mme Denis*. Il a donné une foule de petites pièces, vaudevilles, comédies ou parodies, dont quelques-unes, comme les *Petites Danaïdes, la Chatte merveilleuse, M. Vautour, Je fais mes farces*, ont eu une vogue prodigieuse. Un recueil complet de ses *Chansons* a été publié en 1827, 3 v. in-18. — Son frère aîné, Auguste D., 1770-1836, consul à Copenhague pendant 20 ans, a composé des odes qui furent peu remarquées, et des tragédies lyriques, qui n'ont pu être représentées. — Un frère cadet, Jules Joseph, 1775-1855, consul, puis directeur des affaires commerciales, a traduit de Heeren les *Idées sur les relations commerciales des anciens peuples de l'Afrique*, 1820.

**DESAULT** (P. Joseph), chirurgien, né en 1744, au Magny-Vernois en Franche-Comté (Hte-Saône), vint en 1764 à Paris, et, tout en suivant les leçons de Petit et des chirurgiens célèbres de l'époque, commença dès l'âge de 22 ans à faire des cours qui attirèrent bientôt la foule. Il fut nommé successivement professeur à l'école pratique, membre du collège de chirurgie en 1776, chirurgien en chef de la Charité en 1782, puis de l'Hôtel-Dieu en 1788. Il fut élu en 1792 membre du comité de santé des armées, devint professeur de clinique chirurgicale à la nouvelle école de santé, et fut chargé en 1795 de donner des soins au jeune fils de Louis XVI. Il mourut lui-même pendant ce traitement, à l'âge de 51 ans. Desault était également remarquable comme professeur et comme opérateur. Il a fait faire un grand pas à l'anatomie chirurgicale. La chirurgie lui doit un grand nombre d'inventions ou de perfectionnements importants, parmi lesquels on remarque ses appareils pour les fractures et pour les maladies des voies urinaires. Il n'a presque rien publié lui-même : Chopart, son ami, a donné un *Traité des maladies chirurgicales* fait en commun avec lui, 1780 ; Bichat, l'un de ses élèves les plus distingués, a publié sous son nom 4 vol. d'*Oeuvres chirurgicales*, 1798-99.

**DESBARREAUX** (Jacq. VALLEE), fameux épicurien, né à Paris en 1599, mort en 1673, était fils d'un président au grand conseil. Pourvu de bonne heure d'une charge de conseiller au parlement de Paris, il s'en démit pour se livrer plus librement à son goût pour la bonne chère et le plaisir. Il changeait de climat selon les saisons. Desbarreaux fut lié avec les beaux esprits de son temps, avec Balzac, avec Chapelain et même avec Descartes. Il avait composé un assez grand nombre de chansons et de poésies fugitives dans lesquelles il affichait l'incrédulité et même l'athéisme ; on n'a conservé de lui que ce fameux sonnet où il chante la palinodie :

Grand Dieu ! tes jugements sont remplis d'équité, etc.

Il le composa dans une maladie, mais il le désavoua, dit-on, quand il fut revenu à la santé. Voltaire as-

sure que ce sonnet n'est même pas de lui, et l'attribue à l'abbé de Lauva.

**DESBASSYNS DE RICHEMONT** (Ph. PANON), administrateur, né en 1774 à St-Paul (Ile Bourbon), d'une riche famille de colons, mort en 1840, fut chargé sous le Consulat et l'Empire, de négociations avec l'Angleterre qu'il mena à bonne fin, fit relâcher en 1811 nos soldats retenus sur les pontons, obtint à la paix la restitution de plusieurs colonies, fut successivement administrateur de nos établissements dans l'Inde, incendiant de l'île Bourbon, membre du conseil de l'amirauté, et membre de la Chambre des Députés. Possesseur d'une grande fortune, il en fit un noble usage : il légua 140 000 fr. aux pauvres.

**DESBILLONS** (de P. Fr. Jos. TERRASSE), poète latin moderne, né en 1711 à Châteaufort en Berry, mort en 1789, entra chez les Jésuites, enseigna les humanités avec distinction à Nevers, à Caen, à La Flèche, puis vint à Paris afin de s'y livrer à son goût pour la littérature. Lors de la dissolution de la société des Jésuites, il se retira à Mauheim où il resta jusqu'à sa mort. On a de lui 15 livres de fables latines fort estimées, sous le titre de *Fabulæ Æsopicae*. Mauheim, 1768; deux poèmes: *Ars bene valendi*, 1788; *De Pace christiana*, 1789; des *Miscellanea*, 1792, où l'on trouve des odes, des lettres et deux nouveaux livres de fables. Il s'est beaucoup rapproché de La Fontaine.

**DESBORDES-VALMORE** (Mme), femme poète, née à Douai en 1787, morte en 1859. (était fille d'un doreur. Luttant contre l'adversité, elle se fit actrice, épousa le tragédien Valmore, puis quitta le théâtre pour les lettres. Elle publia en 1818 un recueil intitulé *Élégies et Romances*, en 1824 des *Élégies* nouvelles, en 1833 les *Pleurs*, en 1839 *Pauvres fleurs*, toutes poésies remarquables par une émotion vraie ainsi que par un heureux tour d'expression, et qui lui valurent une pension de 1500 fr. et plusieurs couronnes académiques. Elle a aussi donné quelques romans et a composé des *Contes* pour les enfants.

**DESBOULMIERS** (J. Aug. JULIEN), homme de lettres, né à Paris en 1731, mort en 1771, avait été capitaine de cavalerie. On a de lui une *Histoire du Théâtre-Italien*, 1769; une *Histoire de l'Opéra-Comique*, 1769, et quelques autres œuvres médiocres.

**DESCAMISADOS**, nom donné en Espagne, de 1820 à 1823, à la fraction la plus violente du parti démocratique; ce mot, qui veut dire *sans chemise*, répond à notre mot *sans culotte*.

**DESCAMPS** (Jean Baptiste), peintre, membre de l'Académie, né à Dunkerque en 1714, mort en 1791, avait étudié sous L. Coypel, son oncle maternel, et sous Largillière. Il fonda à Rome une école gratuite de dessin. Comme peintre, il excella dans les scènes de village. Il a publié une *Vie des peintres flamands, allemands et hollandais*, 1753-63, et le *Voyage pittoresque de la Flandre et du Brabant*, 1769.

**DESCARRIÈRES**, littérateur. V. HÉRISSANT.

**DESCARTES** (René), *Cartesius*, philosophe français, né à La Haye en Touraine l'an 1596, d'une famille noble, étudia à La Flèche sous les Jésuites, se distingua surtout en philosophie et sentit dès lors le vide des doctrines qui étaient en honneur. Il suivit d'abord la carrière des armes et servit comme volontaire sous Maurice de Nassau (1617) et sous le duc de Bavière (1619); mais il quitta le service au bout de peu d'années (1620), se mit à voyager, parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Italie et vint à plusieurs reprises à Paris, où il se lia avec les savants, particulièrement avec Mersenne, Mydorge, Sorbière, Clerissier. Après être resté plusieurs années incertain sur le choix d'un état, il résolut de se livrer tout entier à la méditation. Pour y mieux réussir, il quitta la France, où il eût trouvé trop de distractions, et se retira en Hollande (1629), où il vécut dans la retraite, habitant tantôt Amsterdam, Deventer, La Haye ou Leyde, tantôt les délicieuses solitudes d'Eyndegeest ou d'Egmont. Le premier

fruit de ses travaux avait été un *Traité du Monde*, dans lequel il admettait, comme Galilée, le mouvement de la terre; mais il supprima prudemment cet ouvrage dès qu'il connut la condamnation du philosophe italien (1633). En 1637 il publia le *Discours de la Méthode*, avec la *Dioptrique*, les *Météores* et la *Géométrie*, rédigés en français; il y enseignait une méthode nouvelle qui devait faire révolution dans la philosophie, et il présentait comme applications de cette méthode plusieurs de ses plus admirables découvertes. En 1641 parurent les *Méditations sur la philosophie première*, qu'il rédigea en latin, et qu'il dédia à la Sorbonne; elles furent suivies en 1644 des *Principes de la philosophie*, écrits aussi en latin, et où l'auteur présentait l'ensemble de sa doctrine. Ces ouvrages attirèrent à Descartes un grand nombre d'admirateurs, mais ils lui suscitèrent aussi de vives contradictions et même des persécutions. A la tête de ses adversaires se plaça un théologien d'Utrecht, Gisbert Voët, qui l'accusa d'athéisme; peu s'en fallut que ses livres ne fussent brûlés par la main du bourreau (1643); quelques-uns furent mis à l'Index à Rome, notamment les *Méditations* (toutefois, la condamnation ne fut prononcée que longtemps après sa mort, en 1663). Il eut aussi à répondre aux objections toutes philosophiques de Hobbes, de Gassendi, d'Arnauld et d'un grand nombre d'autres. Mais d'un autre côté il comptait d'illustres suffrages: ses principes étaient enseignés dans plusieurs universités; la princesse Elisabeth, fille de l'électeur palatin Frédéric V, recherchait ses entretiens; Mazarin lui accordait une pension de mille écus (1647); enfin la reine Christine le pressait de se rendre à sa cour. Flatté de cette invitation, Descartes partit pour Stockholm à la fin de 1649, mais au bout de peu de mois il succomba à la rigueur du climat. Il mourut en 1650, âgé de près de 54 ans. Ses restes furent rapportés en France en 1667, et déposés avec honneur à Ste-Geneviève, mais il ne fut pas permis de prononcer son oraison funèbre. Descartes est regardé comme le rénovateur des sciences. Sentant combien étaient peu solides la plupart des connaissances que les anciens nous ont transmises, il résolut de douter provisoirement de tout et de reconstruire l'édifice entier sur de nouvelles bases en ne se fiant qu'à l'évidence, et en suivant une méthode toute nouvelle. Dans les travaux qu'il entreprit pour opérer cette grande restauration, il faut distinguer le métaphysicien, le mathématicien, le physicien et l'astronome. En Métaphysique il prit pour point de départ ce célèbre enthymème, *Je pense, donc je suis*, et se servit de cette première vérité pour établir l'existence de l'âme, à laquelle il donne pour essence la *pensée*, et l'existence de Dieu, qu'il fonde sur l'idée même que nous en avons, et celle des corps, qu'il fonde sur la vérité de Dieu; il distingua nettement l'esprit de la matière (à laquelle il donne pour essence l'*étendue*), mais sans expliquer l'action réciproque des deux substances; il plaça le siège de l'âme dans la glande pinéale et lui donna pour agents les *esprits animaux*; il réduisit les animaux à n'être que de pures machines; enfin il admit des *idées innées*. En Mathématiques, il fit faire un pas immense par l'invention d'un nouveau mode de notation en algèbre, celui des exposants, et par l'application de cette science à la géométrie des courbes; ce qui lui permit de résoudre comme en se jouant les problèmes regardés jusqu'alors comme insolubles. En Physique, il découvrit la véritable loi de la réfraction, et proposa la plus exacte théorie de l'arc-en-ciel qu'on pût donner alors; mais il se livra aussi trop souvent, dans l'explication des météores aux hypothèses les plus gratuites. En astronomie, et en cosmologie, il imagina ce fameux système des tourbillons, suivant lequel le soleil et les étoiles fixes sont le centre d'autant de tourbillons de matière subtile qui font circuler autour d'eux les planètes; mais, moins hardi ou moins franc que Copernic, il ajoutait que

tous ces tourbillons circulaient eux-mêmes autour de la terre. Il s'occupa aussi beaucoup de physiologie et d'anatomie. Les ouvrages de Descartes, outre ceux que nous avons déjà cités, sont les *Passions de l'âme*, Amsterdam, 1649; le *Monde ou Traité de la lumière*, 1664 (posthume); *Traité de l'homme et de la formation du fœtus*, 1664; *Compendium musicæ*, 1650; la *Mécanique*, 1668; et de nombreuses *Lettres*, 1657-67. Plusieurs de ses ouvrages, qui avaient été écrits en latin, ont été traduits par Clersellier, notamment: les *Lettres*, 1667, 3 vol. in-4; les *Médiations*, 1673 (*déjà trad.* dès 1647 par le duc de Luynes); le *Traité de l'homme*, 1677; les *Principes*, 1681. L'édition de ses *Œuvres* la plus complète est celle de M. V. Cousin, en 11 volumes in-8, Paris, 1824-1826; M. Ad. Garnier a donné à part les œuvres purement philosophiques, 1835, 4 vol. in-8, avec des notes; M. Foucher de Careil a publié en 1859-60 deux volumes d'*Œuvres inédites*. La *Vie* de Descartes a été écrite par Baillet, 1691; son *Éloge*, par Thomas et par Gaillard, 1761. — Malgré l'opposition que la philosophie de Descartes avait rencontrée à son début, elle ne laissa pas de se propager dans toute l'Europe, et d'y obtenir, sous le nom de *Cartésianisme*, un grand nombre de partisans, qui furent appelés *Cartésiens*. Parmi ceux-ci, les uns, comme Delaforge, Clersellier, Clauberg, Sylvain Régis, Jacques Rohault, se contentèrent de reproduire la doctrine du maître, et de la commenter timidement; les autres, comme Malebranche, Spinoza, Fardella, en tirèrent des conséquences chacune à leur manière, et bâtinrent des systèmes qui s'en écartaient fort; d'autres enfin n'empruntèrent à Descartes que son esprit et sa méthode, dont ils se servirent, tantôt pour défendre les vérités religieuses et morales, comme Arnauld, Bossuet, Fénelon, Nicole, et la plupart des Jansénistes de Port-Royal; tantôt, comme Bayle, pour battre en brèche toutes les croyances. Après une vogue de plus d'un demi-siècle, le cartésianisme s'éclipsa rapidement devant la faveur qui s'attachait aux systèmes nouveaux de Locke, de Newton, de Leibnitz; cependant il continua d'être en France la philosophie dominante jusqu'à Condillac. Voltaire lui porta les derniers coups. M. Fr. Bouillier a donné *l'Histoire de la philosophie cartésienne*, 1854.

**DESCHAMPS** (Eustache), dit *Morel*, à cause de son teint basané ou parce qu'il aurait été prisonnier chez les Maures, vieux poète français, né vers 1325 à Vertus en Champagne, mort en 1421, fut huissier d'armes de Charles V et Charles VI. On le regarde comme le créateur de la ballade et de la chanson à boire. Son ouvrage le plus étendu est intitulé : *Miroir du mariage*, satire fort hostile aux femmes. Il a écrit un grand nombre de fables; La Fontaine en a imité quelques-unes, notamment la *Cigale et la Fourmi* et le *Conseil tenu par les Rats*. La Bibliothèque impériale possède toutes ses œuvres en manuscrit. M. Crapelet a publié en 1832 un choix de ses poésies, qui a été complété en 1850 par M. Tarbé.

**DESCHAMPS** (Chrétien), poète, né près de Troyes en 1683, mort en 1747, fut abbé, militaire et enfin financier: devenu premier commis du célèbre Paris-Duverney, il ne tarda pas à faire fortune. On a de lui plusieurs tragédies médiocres: *Caton d'Utique*, 1715; *Antiochus et Cléopâtre*, 1717; *Médus*, 1739. On lui doit aussi des *Recherches historiques sur le théâtre français*, 1735.

**DESCOUTURES**, traducteur. V. **COUTURES** (DES).

**DESCROIZILLES** (Fr. Ant. H.), chimiste, né à Paris vers 1750, mort en 1825, se forma sous Rouelle et fut successivement professeur de chimie à Rouen et secrétaire du Conseil des manufactures à Paris. On lui doit plusieurs applications importantes de la science, entre autres l'*Alcalimètre*, l'*Alambic d'essai* (perfectionné par Gay-Lussac), et une méthode très-simple pour conserver les grains (1819).

**DESENNE** (Alex.), dessinateur, né à Paris en 1785,

mort en 1827, était fils d'un libraire. Il se consacra de bonne heure à la vignette et orna les plus belles éditions de nos classiques, Boileau, Racine, Molière, J. J. Rousseau, Voltaire, etc., de dessins qui se distinguent par la simplicité, le naturel et la grâce.

**DESENZANO**, v. de Lombardie, à 53 k. E. S. E. de Brescia, sur le lac de Garda; 3500 h. Bon port. Pêche active. Vins estimés.

**DES ESSARTS** (Pierre), surintendant des finances sous Charles VI, dut son élévation à la protection du duc de Bourgogne Jean sans Peur. En 1411 il était prévôt de Paris: les Parisiens lui donnèrent le titre de *Père du peuple* pour avoir assuré les approvisionnements de la capitale au milieu des troubles qui l'agitaient; mais il ne sut pas conserver longtemps leur amour. On l'accusa d'avoir dilapidé les finances; il fut obligé de fuir, et demeura quelque temps caché dans ses terres. Il chercha à rétablir son crédit en s'attachant au duc de Guyenne, et s'empara, au nom de ce seigneur, de la Bastille, qu'il voulait livrer aux Armagnacs. Mais il y fut assiégé, obligé de se rendre, poursuivi comme dilapidateur par les Cabochiens, accusé d'avoir voulu enlever le roi, condamné à mort et pendu à Montfaucon en 1413.

**DES ESSARTS** (Charlotte), comtesse de Romorantin, devint maîtresse de Henri IV en 1590, en eut deux filles. Elle vécut ensuite dans la plus grande intimité avec Louis de Lorraine, cardinal de Guise, et, après la mort de ce prélat, épousa, en 1630, le maréchal de l'Hôpital, alors connu sous le nom de Du Hallier. Elle mourut en 1651.

**DESESSARTS** (N. LEMOYNE), bibliographe, né en 1744, mort en 1810, d'abord avocat, puis libraire, est auteur ou éditeur de volumineuses compilations, dont les plus connues sont: *Causes célèbres*, 1773-89, 196 vol. in-12; *Bibliothèque de l'homme de goût*, 1798, 3 vol. in-8 (refondu en 1808, avec Barbier); *Siècles littéraires de la France*, 1800-1803, 7 vol. in-8.

**DESESSARTZ** (Jean Charles), docteur régent de la faculté de Paris, membre de l'Institut, né en 1729 à Bragelonne (Aube), mort en 1811, devint en 1776 doyen de la faculté. Il a donné: un *Traité sur l'éducation corporelle des enfants en bas âge*, 1760, qui servit à J. J. Rousseau dans la composition de son *Émile*; *Discours sur les inhumations précipitées*; *Traité sur le croup*, 1807; et une édit. des *Fundamenta medicæ medicæ* de Cartheuser, 1769.

**DE SÈZE** (Raym.), célèbre avocat, né à Bordeaux en 1748, d'une famille ancienne, mort en 1828, plaida d'abord dans sa ville natale; fut appelé à Paris par le ministre Vergennes; défendit à son début la cause des filles d'Helvétius; fut choisi pour être le conseil de Marie-Antoinette dans l'affaire du *Collier*, fit acquitter Besenval, accusé de haute trahison (1789); fut désigné par Louis XVI, au refus de Target, pour être adjoint à ses défenseurs Tronchet et Malherbes, et prononça avec courage la défense du roi devant la Convention, le 26 déc. 1792, fut par suite arrêté comme suspect, et ne sortit de prison qu'après le 9 thermidor. En 1815, il fut nommé président de la Cour de cassation et pair de France; il fut élu à l'Académie franc. en 1816, et fait comte en 1817.

**DESAUCHERETS** (J. L. brousse), né à Paris en 1742, mort en 1808, a donné plusieurs comédies qui brillent par l'esprit et la gaieté. La meilleure est le *Mariage secret*, 1786, en 3 actes et en vers. Il remplit avec intégrité des fonctions municipales pendant la Révolution et fut censeur sous l'Empire.

**DESFONTAINES** (P. Guyot, abbé), critique, né à Rouen en 1685, mort à Paris en 1745, était fils d'un conseiller. Il entra d'abord chez les Jésuites, mais il les quitta en 1715. Il prit alors le rôle d'aristarque et publia, soit seul, soit avec Fréron, Crasset, etc., différents recueils périodiques, notamment le *Journal des Savants*, auquel il rendit quelque éclat; le *Nouvelliste du Parnasse* (1731); *Observations sur les écrits modernes*; *Jugements sur les écrits nouveaux*, 1745. Ses critiques pleines d'apreté lui firent de

nombreux ennemis; le plus redoutable fut Voltaire, qui l'accabla d'épigrammes et même d'invectives. Il paraît, au reste, que l'abbé Desfontaines était un homme dépravé: il eut plusieurs aventures fort scandaleuses. On a de lui, outre les écrits périodiques déjà cités, une édition de *la Henriade*, avec la critique de ce poème, 1728; un *Dictionnaire néologique*, 1726; la traduction de *Gulliver*, 1727; une traduction de *Virgile*, 1743, longtemps estimée, quoique fort prosaïque.

DESPONTAINES (G. Fr. FOUQUES DESHAYES, dit), écrivain, né à Cacn en 1733, mort en 1825, avait été avant la Révolution censeur royal, secrétaire et bibliothécaire de Monsieur (Louis XVIII). Il coopéra à la publication de la *Nouvelle Bibliothèque des romans*, composa lui-même quelques romans, entre autres: *Lettres de Sophie et du chevalier de\*\*\**, 1765, et donna soit seul, soit en société avec Barré et Radet, un grand nombre de pièces dont les plus goûtées sont: *la Cinquanteine*; *la Dot*; *le Droit du Seigneur*; *Arlequin afficheur*; *la Chaste Suzanne*; *l'Amant statur*; *la Fête de l'Égalité*; *le Rêve*; *M. Duréli*; *Petit Voyage du vaudevilliste*, etc. Il fut un des fondateurs des *Diners du Vaudeville* et du *Caveau*.

DESPONTAINES (René LOUCHE), botaniste, né à Trembley (Ille-et-Vilaine) en 1750, mort en 1833, fut reçu membre de l'Académie des sciences en 1783, alla en Afrique pour étudier la flore des côtes de Barbarie, y resta jusqu'en 1786 et publia après son retour la *Flore Atlantique*, 1798, 2 vol. in-4, avec planches. On lui doit des observations nouvelles sur le *dattier*, le *lotos de Libye*, le *chêne à glands doux*, sur l'*irritabilité des plantes*; l'*histoire des plants et des arbrisseaux qui peuvent être cultivés en France en pleine terre*, 1809; des *Expériences sur la fécondation artificielle des plantes*, 1831. Le premier il présenta l'organographie et la physique végétales comme devant être l'introduction nécessaire de la botanique.

DESFORGES (P. J. B. CHOUARD), acteur et auteur, né à Paris en 1746, mort en 1806, joua d'abord à la Comédie-Italienne, fut engagé à St-Petersbourg en 1779, revint à Paris en 1782, abandonna la scène et se livra dès lors tout entier à la littérature. Ses principales pièces sont: *Tom Jones à Londres*, 1782; *la Femme jalouse*, 1785; *le Sourd ou l'Auberge pleine*, *Joconde*, opéra-comique, 1790. Il a publié en 1798 des *Mémoires* où il affiche l'immoralité.

DESFORGES MAILLARD (P.), poète, né au Croisic en Bretagne en 1699, mort en 1772. Du fond de sa province, il adressait de mauvais vers au  *Mercure* : le rédacteur du journal lui ayant signifié qu'il n'insérerait plus rien de lui, il imagina d'adresser ses poésies sous le nom d'une muse bretonne imaginaire, Mlle Malcras de La Vigne. Elles furent dès ce moment reçues avec empressement; le rédacteur s'éprit même d'une belle passion pour la nouvelle Sapho. Desforges mit un terme à cette mystification en se faisant connaître. Cette aventure a fourni à Piron le sujet de sa *Métromanie*. Les *Poésies de Mlle Malcras* ont été publiées en 1735.

DESFOUL ou DESPOUL, v. de Perse (Khoustan), à 60 kil. O. de Chouster; 15 000 hab. Étoffes de soie et de laine. Aux env., ruines d'une ville ancienne, qu'on croit être *Suse* ou *Elymais*.

DESGENETES (René Nic. DEFRICHE, baron), médecin, né à Alençon en 1762, mort en 1837, fut dès 1793 médecin ordinaire à l'armée d'Italie, s'éleva bientôt au grade de médecin en chef, fit partie de l'expédition d'Égypte (1798), eut à combattre la peste à Jaffa, et ne craignit point, pour relever le courage du soldat, de s'inoculer le virus pestilentiel. Nommé à son retour professeur à la Faculté de Paris, il devint en 1804 inspecteur général du service de santé: il fit en cette qualité toutes les campagnes de l'Empire. Disgracié sous la Restauration, il devint en 1830 médecin en chef de l'hôtel des invalides, place qu'il conserva jusqu'à sa mort. On lui doit une *His-*

*toire médicale de l'armée d'Orient*, 1812, et des *Essais de Biographie médicale*, 1835.

DESGODÉTS (Antoine), architecte, né à Paris en 1653, mort en 1728, était contrôleur des bâtiments du roi. Il fut reçu à l'Académie d'architecture en 1694 et y devint professeur en 1719. Il publia par ordre de Colbert les *Édifices antiques de Rome, dessinés et mesurés très-exactement*, 1682, in-fol. On a aussi de lui un traité des *Lois des bâtiments* (1748, avec des notes de Goupy), ouvrage souvent réimprimé et qui fait encore autorité.

DESHAUTERAYES (Michel Ange André LEROUX), orientaliste, né à Conflans-Ste-Honorine vers 1724, m. en 1795, était neveu de E. Fourmont, qui lui enseigna l'hébreu, le syriaque et l'arabe. Il fut nommé interprète à la bibliothèque du roi et professeur d'arabe au Collège royal, où il enseigna 32 ans. Il a publié l'*Philosophe générale de la Chine*, 1777-84, trad. du chinois par le P. de Mailla, et a formé de savants élèves.

DESHAYES (Louis), baron de Courmenin, né à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, fut chargé par Louis XIII de plusieurs missions dans le Levant, en Danemark, en Perse et en Moscovie. Étant entré dans une conspiration contre le cardinal Richelieu, il fut arrêté et décapité à Béziers, 1632. On a publié sous son nom: *Voyage du Levant, fait par le commandement du roi en 1621*, Paris, 1624, *Voyages au Danemark*, 1664.

DESHOULIÈRES (Antoinette DU LIGIER DE LA GARDE, dame), femme remarquable à la fois par son esprit et par sa beauté, née à Paris en 1633 ou 34, morte en 1694, épousa en 1651 G. de Lafon de Boisguérin, seigneur Deshoulières, officier distingué, qui avait suivi la fortune du grand Condé et qui mourut en 1693, la laissant sans fortune. Elle était liée avec les deux Corneille, avec Flécher, Mascarón, Pellisson, etc. Ses contemporains la surnommèrent la *Dixième Muse*, la *Calliope française*. M<sup>me</sup> Deshoulières s'essaya dans presque tous les genres, depuis la chanson jusqu'à la tragédie: mais elle ne réussit que dans l'idylle et l'épigramme. On a surtout admiré son idylle des *Moutons*, touchante allégorie où elle déplore en beaux vers le sort de ses enfants qui avaient perdu leur père. Une des meilleures éditions de ses *Oeuvres* est celle de Crapelet, Paris, 1799, 2 vol. in-8.

DESIMA, c.-à-d. *île arancée*, îlot artificiel du Japon, au S. O. de la v. de Nagasaki, avec laquelle il communique par un pont. Résidence des Hollandais qui font commerce avec le Japon.

DESIO, bourg de Lombardie, à 17 k. N. de Milan; 2200 hab. Les Visconti y remportèrent sur les Torriani en 1277 une vict. qui leur assura le duché de Milan.

DÉSIRADE (la), une des Petites-Antilles françaises, à 9 k. N. E. de la Guadeloupe, n'a que 17 k. sur 9, et 1250 h. Cette île est d'origine volcanique. Elle fut découverte par Colomb en 1493. Les Français s'y établirent les premiers. Les Anglais s'en emparèrent en 1762 et pendant la Révolution; ils la rendirent en 1815.

DÉSIRÉ (S.), *Desideratus*, *Desiderius*. V. DMIER.

DESJARDINS (Martin BOGAERT), sculpteur, né à Bréda (Hollande), en 1640, mort à Paris en 1694, devint recteur de l'Académie de sculpture, 1686. Il se rendit célèbre par ses monuments en bronze: c'est lui qui exécuta en 1686 le beau monument de la place des Victoires, à Paris, où Louis XIV était représenté couronné par la Victoire, et tenant sous ses pieds Cerbère, dont les trois têtes figuraient trois nations vaincues. Ce monument, qui avait été commandé par La Feuillade, a été brisé dans la Révolution.

DESLANDES (André Franc BOGHEAU), né à Pondichéry en 1690, mort à Paris en 1757, fut commissaire de la marine, puis se démit de ses fonctions pour cultiver les lettres. Il a laissé entre autres ouvrages: *Histoire critique de la philosophie*, 1737 et 1756, ouvrage médiocre et superficiel; *Essai sur la marine et le commerce*, 1743; *Essai sur la marine des anciens*, 1748; *Des différents degrés de la certitude morale*, 1750, etc. Il affectait l'incrédulité.

DESLAURIERS, acteur. V. BRUSCAMILLE.

**DESLON** (Charles), médecin de la Faculté de Paris, mort jeune en 1786, fut un des plus zélés défenseurs du système de Mesmor, dont il avait suivi les leçons; il a composé quelques ouvrages sur le *Magnétisme animal*, publiés de 1780 à 1782.

**DESMARIS** (Ed. de CORSEMBLEU), poète, né à Sully-sur-Loire en 1722, mort en 1761, se fit d'abord connaître, sous les auspices de Voltaire, par des pièces fugitives, dont les plus estimées sont le *Foyage de St-Germain*, l'*Heureux amant qui sait te plaire*, et fit jouer en 1750 *l'Impertinent*, comédie en un acte, qui pût être d'Esprit, mais qui manque d'action. On a recueilli ses *Œuvres* en 2 vol. in-12, 1778.

**DESMARISEAUX** (Pierre), né en Auvergne en 1666, mort en 1745 à Londres, membre de la Société royale de cette ville, était lié avec Bayle et St-Evremond. Il est l'auteur, l'éditeur ou le traducteur d'un grand nombre d'ouvrages qui intéressent l'histoire littéraire, tels que : *Vie de Boileau*, 1712; *Recueil de plusieurs pièces de J. Locke*, 1720; *Recueil de diverses pièces sur la philosophie*, par Leibnitz, Clarke et Newton, 1720; *Vie de St-Evremond*; *Œuvres diverses de Bayle*, 1727; *Lettres de Bayle*, 1729; *Vie de Bayle*, 1732; *Scaligerana*, Thuana, etc.

**DESMARAIS** (RÉGNIER). V. RÉGNIER

**DESMARES** (Jos.), oratorien, né à Vire en 1599, mort en 1669, était janséniste et fut toute sa vie iniquité pour ses opinions. C'était un des meilleurs prédicateurs du temps; Boileau a dit de lui :

Desmares dans St-Roch n'aurait pas mieux prêché.

Il publia un grand nombre d'ouvrages de controverse, oubliés aujourd'hui.

**DESMARETS** (Jean), avocat général au parlement de Paris, fut l'un des pléni-potentiaires qui signèrent le traité de Brétigny (1360), et le seul magistrat qui osa rester dans Paris lors de la révolte des *Maillotins*, 1381. Il avait refusé en 1359 l'entrée de la ville à l'évêque de Laon et aux partisans du roi de Navarre : il se fit ainsi de nombreux ennemis, qui le calomnièrent auprès de Charles VI; ce prince le fit décapiter en 1382, lors de son retour à Paris.

**DESMARETS DE ST-SORLIN**, l'un des premiers membres de l'Académie française, né à Paris en 1596, mort en 1676, travailla d'abord pour le théâtre et donna plusieurs pièces, entre autres les *Visionnaires*, qui eurent du succès, grâce à la faveur de Richelieu; puis, passant tout à coup d'un relâchement extrême à une dévotion outrée, il tomba dans une espèce de folie fanatique, et proposa au roi dans un écrit apocalyptique, intitulé *Arts du St-Esprit*, de lever une armée pour exterminer les hérétiques. Il est surtout connu par le poème intitulé *Clovis ou la France chrétienne*, qui fut beaucoup loué par Chapelain et que Boileau a livré au ridicule. Ce poème, publié d'abord en 26 chants (1657), fut refondu par l'auteur et réduit à 20 chants dans une édition de 1673. Dans la querelle des anciens et des modernes, Desmarets se montra un des plus acharnés contre les anciens.

**DESMARETS** (Nic.), contrôleur général des finances, né vers 1650, mort en 1721, était neveu de Colbert, et père du maréchal de Maillebois. Il succéda en 1708 à Chamillart, remit l'ordre dans les finances, et se fit estimer pour sa modestie, son intégrité et son urbanité. Injustement attaqué après la mort de Louis XIV (1715), il rédigea pour se défendre un *Mémoire sur l'administration des finances depuis le 20 fév. 1708 jusqu'en 1715*.

**DESMARETS** (Nic.), physicien, membre de l'Académie des sciences, né en 1725 à Soullaines en Champagne, mort en 1815, exerça de 1757 à 1792 les fonctions d'inspecteur général des manufactures. Il a publié en grande partie le *Dictionnaire de géographie physique*, dans l'*Encyclopédie méthodique*, 1798-1828, 5 vol. in-4. On lui doit un grand nombre de mémoires, parmi lesquels nous citons ceux qu'il a écrits : *Sur l'origine et la nature du basalte*, *Sur la constitution physique de la colline de Montmartre*.

Il a rédigé des *Notes sur les Questions naturelles* de Sénèque, pour la traduction de Lagrange.

**DESMASURES** (L.), poète, né à Tournay vers 1523, mort à Metz en 1580, était pasteur protestant dans cette ville. Il est l'auteur d'une trad. en vers de l'*Énéide* (1560), de tragédies saintes : *David combattant*; *David triomphant*; *David fugitif*, 1563, et de quelques autres poésies françaises et latines.

**DESMICHELIS** (le général), né à Digne en 1779, m. en 1845, avait fait avec distinction la plupart des campagnes de la République et de l'Empire. Envoyé en 1833 en Algérie, il prit le gouvernement d'Oran, battit la tribu des Garabas et Abd-el-Kader lui-même, s'empara de Mostaganem et d'Arzew; mais, au retour d'une expédition contre les Smélas, il fut si vivement pressé par les Arabes qu'il signa, le 26 février 1834, le traité désavantageux d'Oran, qui le fit momentanément disgracier. Néanmoins, il fut dès l'année suivante élevé au grade de général de division et chargé du gouvernement de la Corse.

**DESMOLETS** (P. Nic.), oratorien, né en 1678, mort en 1760, a donné des éd. et des recueils faits avec soin, entre autres le 2<sup>e</sup> vol. de *l'Historia ecclesiastica parisiensis*, du P. Gérard Dubois, 1710; divers *Traité*s du P. Lami, 1720; une éd. de la *Bibliotheca sacra* du P. Lelong, 1723, 2 vol. in-fol. Il a dirigé la suite des *Mémoires de littérature et d'histoire* de Salengre, 1726, 11 vol. in-12, et l'éd. de *l'Histoire de l'empire ottoman*, par Jomart, 1743.

**DESMOULINS** (Camille), conventionnel, né à Guise (Aisne) en 1760, fils d'un magistrat de cette ville, était avocat à Paris lorsqu'éclata la Révolution. Il en adopta les principes avec chaleur et fut un des principaux orateurs du club des Cordeliers. Le 12 juillet 1789, lendemain du renvoi de Necker, il harangua la multitude au Palais-Royal, et, après avoir donné aux insurgés une feuille verte pour signe de ralliement, il entraîna à la Bastille cette armée improvisée qui le 14 juillet força les murailles de la forteresse. De 1789 à 1791 Desmoulin s'efforça avec une extrême vigueur de pensée et de style un journal intitulé : *Révolutions de France et de Brabant*; en 1792 il fut nommé député à la Convention. Il s'y lia avec Danton, vota comme lui toutes les mesures violentes qui furent prises à cette époque; mais comme lui il chercha à arrêter l'effusion du sang aussitôt qu'il pensa qu'elle n'était plus nécessaire. Il publia même dans ce sens, vers la fin de 1793, quelques numéros d'un nouveau journal intitulé : *le Vieux Cordelier*. Sa perte fut dès ce moment résolue par Robespierre, alors tout-puissant : il fut jugé avec Danton, condamné sans avoir été entendu, et monta sur l'échafaud le 5 avril 1794. Sa femme, à peine âgée de 23 ans, y porta elle-même sa tête huit jours après, accusée d'avoir voulu le délivrer. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 1828; sa *Correspondance* en 1846. Ed. Fleury a publié une *Étude sur C. Desmoulin*.

**DESPA**, riv. de Russie, sort du gouv't de Smolensk, traverse ceux d'Orel et de Tchernigov, et tombe dans le Dniepr à 9 k. de Kiev, après un cours d'env. 800 k.

**DESNOYERS** (L. BOUCHER), graveur, né à Paris en 1779, mort en 1857, étudia le dessin sous Lethière, la gravure sous Esau. Tardieu, et publia depuis 1796 une foule d'œuvres remarquables qui lui valurent, avec l'aisance, un fauteuil à l'Académie des beaux-arts (1816), et les titres de premier graveur du roi (1825) et de baron (1828). Ses *Virgès de Raphaël* surtout eurent un grand succès.

**DESOLATION** (île de la). V. KERGUELEN.

**DESOTIEUX** (Franç.), médecin, né en 1724 à Boulogne-sur-Mer, mort en 1803, devint en 1760 chirurgien-major du régiment du roi et fit établir par Louis XVI l'école de chirurgie militaire de Paris. Il donna en 1801 un *Traité historique sur l'Inoculation*, et combattit les adversaires de cette découverte.

**DESPAUTÈRE** (J.), en flamand, *Van Pauteren*, grammairien, né vers 1460 à Ninove (Brabant), m. à Commines en 1524, professa successivement à Lou-



vain et à Bois-le-Duc. On a de lui une *Grammaire* latine, *Commentarii grammatici*, Paris, 1537, in-fol., qui malgré ses nombreuses imperfections, a été longtemps classique dans les écoles.

**DESPÉRIERS** (Bonaventuro), écrivain français, né à Arny-le-Duc en Bourgogne, était valet de chambre de Marguerite de Valois, sœur de François I. On croit qu'il se donna la mort en 1544. On a de lui : *Cymbalum Mundi* ou *Dialogues satiriques sur différents sujets* (1537) où éclat un scepticisme effréné; *Nouvelles récréations et joyeux devis*. Ses *Oeuvres* ont été publiées en 1544 et réimprimées en 1858.

**DESSPORTES** (Phil.), poète et abbé, né à Chartres en 1546, m. en 1606, était oncle du poète Ronsard. Il s'attacha au duc d'Anjou, qu'il suivit en Pologne, et fut comblé de bienfaits par ce prince devenu roi (Henri III); il en recut plusieurs abbayes qui lui formaient un revenu de 10 000 écus. Boileau, dans son *Art poétique*, lui donne le même éloge qu'à Bertaut (c. e. nom). Ses *Poésies*, en partie gaillardes, en partie dévotes. 1575-1591, eurent un grand succès : il y joint avec bonheur Marot et les poètes italiens. M. A. Michiels a réimprimé ses *Oeuvres*, 1858, avec not. s. M. P. Gaudin a donné en 1852 ses *Chefs-d'œuvre*.

**DESSPORTES** (Franc), peintre français, né en 1661 à Champigneulle (Marne), mort à Paris en 1743, excella surtout dans la peinture des animaux et des chasses. Il fut reçu à l'Académie de peinture en 1699. Le musée du Louvre possède son portrait peint par lui-même et plusieurs de ses meilleurs tableaux.

**DESPOTO-DAGH**, le mont *Rhodope*, chaîne de mont. de la Roumélie, se rattache au Balkan et s'étend entre les sandjaks de Sophia et de Gallipoli jusqu'à la Maritza, sur une longueur de 270 kil.

**DESPOUL**, v. de Perse, V. DESFOUL.

**DESPRÉAUX**, V. BOILEAU ET COUSIN.

**DESPRETZ** (César Mansuète), physicien français, né à Lessines (Hainaut), mort en 1863, vint jeune à Paris pour étudier la physique et la chimie, professa à l'École polytechnique et à la Faculté des sciences, et devint membre de l'Académie des sciences, pour laquelle il a fait de savants Mémoires. Il a publié de bons *Traité*s de physique et de chimie, et attaché son nom à la cristallisation du charbon.

**DESROCHES** (J. B.), né à la Rochelle, mort en 1766, aida Bruzen de La Martinière dans la composition de son *Dictionnaire géographique*, traduisit l'*Hist. de Suède*, de Pultendorf, la continua jusqu'en 1730, et donna lui-même une *Hist. du Danemark*, 1730, et une *Hist. de Pologne sous Auguste II*, 1733.

**DESRUÉS** (Ant. Fr.), empoisonneur, était marchand épicer à Paris. Il s'enrichit par des escroqueries et des crimes, et sut par son hypocrisie se faire une telle réputation de vertu que pendant longtemps on ne put le soupçonner. S'étant fait vendre par M. de La Motte, écuyer du roi, la terre de Buisson-Sœur, qu'il devait payer 130 000 fr., il résolut de faire mourir toute la famille de son créancier afin de s'emparer du bien sans rien déboursier : il avait déjà empoisonné la femme et les fils, lorsque son crime fut découvert. Il fut roué vif en 1777.

**DESSAIX** (Jos. Marie), général, né à Thonon en Savoie, en 1764, mort en 1831, avait d'abord étudié la médecine. En 1792, il proposa à la Convention la création de la *légion des Allobroges* : il fut envoyé à Grenoble pour l'organiser et en eut le commandement. Il fut en 1803 élevé au rang de général de brigade, et en 1809 à celui de général de division. Il avait fait avec éclat les campagnes d'Italie et d'Allemagne; il fit aussi celle de Russie et perdit un bras à la Moskowa. Chargé en 1814 de défendre une partie des Alpes, il repoussa les Autrichiens et mérita par sa bravoure d'être surnommé *le Bayard de la Savoie*. Il quitta la France en 1816 et se retira d'abord en Suisse, puis en Piémont, où il fut arrêté par ordre du

roi de Sardaigne. Rendu à la liberté au bout de cinq mois, il vécut dans la retraite jusqu'en 1830, époque à laquelle il fut appelé au commandement de la garde nationale de Lyon. — V. DESAIX.

**DESSALINES** (Jacq.), 1<sup>er</sup> empereur d'Haïti, né en 1758 aux Cormiers (Haïti), était noir et fut d'abord esclave à St-Domingue. Dans les troubles de l'île, il devint lieutenant de Toussaint Louverture, et combattit le général mulâtre Rigaud et le général français Leclerc, 1802; mais après la déportation de Toussaint, il se soumit à la France. S'étant insurgé peu après, il se retira au N. de l'île; il réussit à repousser Rochambeau dans le sanglant combat de St-Marc. Alors il se fit déclarer empereur sous le nom de Jacques I (1804); mais son gouvt ayant bientôt dégénéré en une tyrannie insupportable, les généraux Christophe et Pétion se révoltèrent : en marchant contre eux, il périt dans une embuscade, 1806.

**DESSAU**, capit. du duché d'Anhalt-Dessau, sur la Mulde, près de son confluent avec l'Elbe, à 120 kil. S. O. de Berlin; 15 000 hab. Elle est divisée en trois parties : vieille ville, ville neuve, Sand. Station du ch. de fer de Berlin à Leipsick. Château du prince, nouvelle chancellerie, manège, arsenal, observatoire, galerie de tableaux. Maison d'orphelins. célèbre instit. pédagogique dit *Philanthropinon* V. BASENOW). Draps, bonneterie, chapeaux, passementerie, fabrique de tabac; banque, fondée en 1817; commerce de grains. Patrie de Moïse Mendelssohn. Aux env., jolis châteaux des ducs, beau parc de Wœrlitz, sépulture ducale, Stieglitzberg, digne de l'Elbe. Wallenstein bapt. Mansfeld au pont de Dessau, 1626. — V. ANHALT.

**DESSOLES** (le marquis), général, né à Auch en 1767, mort en 1838, fit sous Bonaparte la campagne d'Italie, se distingua dans la Valteline contre les Autrichiens (1800), commanda en Espagne et en Russie, se prononça en 1814 en faveur des Bourbons, fut nommé pair et major général des gardes nationales, et devint en 1818 ministre et président du conseil; mais il se retira deux mois après, dégoûté des exigences du parti réactionnaire. Il se montra toujours depuis partisan des libertés publiques.

**DESTIN**, *Fatum*, divinité aveugle d'espains, n'est autre chose que cette fatale nécessité suivant laquelle tout arrive dans le monde. Toutes les autres divinités étaient soumises au Destin, et rien ne pouvait changer ce qu'il avait résolu. On le représentait ayant sous ses pieds le globe de la terre, et tenant dans ses mains l'urne qui renferme le sort des mortels.

**DESTOUCHES** (Ph. NÉCART), auteur comique, né à Tours en 1680, mort à Paris en 1754, fut dans sa jeunesse acteur, puis militaire, s'attacha enfin à Puyzieux, ambassadeur en Suisse, qui le fit entrer dans la diplomatie. Tout en travaillant pour le théâtre, il remplit avec succès plusieurs missions importantes, particulièrement en Angleterre où il accompagna le cardinal Dubois (1717). Après la mort du Régent, il se consacra tout entier aux lettres. Il fut reçu à l'Académie en 1723. Sa 1<sup>re</sup> pièce fut *le Curieux impertinent*, comédie en 5 actes et en vers, qu'il composa en Suisse (1709); il donna ensuite *l'Ingrat*, *l'Écrislu*, *le Médiant* (1715), *le Triple Mariage*, *l'Obstacle imprévu*, *le Philosophe marié* (1727), *le Glorieux* (1732), *le Dissipateur* (1736), imité du Fimion de Shakespeare, etc. Il laissa en manuscrit plusieurs pièces dont deux furent jouées avec succès après sa mort : *la Fausse Agnès* (1759), et *le Tambour nocturne* (1762). Ses chefs-d'œuvre sont *le Philosophe marié* et *le Glorieux*, tous deux en 5 actes et en vers. Destouches est un de nos bons comiques du second ordre; on lui reproche de manquer de gaieté et de naturel. A la fin de sa vie, il ne s'occupa que de théologie et écrivit contre les philosophes. Les meilleures éditions de ses *Oeuvres* ont été publiées par son fils en 1757, 4 vol. in-4, et par Crapelet, 1822, 6 v. in-8. Auger a donné en 1810 un choix de ses pièces, 2 vol. in-18.

**DESTOUCHES** (L. Camus), dit *Destouches Canon*, officier distingué d'artillerie, 1668-1726, devint et

1720 contrôleur général de l'artillerie. Adonné au plaisir, il eut avec Mme de Tencin une liaison secrète dont le célèbre d'Alembert fut le fruit.

**DESTRÉES** (l'abbé Jacq.), critique, né à Reims vers 1700, était prieur de Neufville. Il fut le collaborateur de l'abbé Desfontaines. Il a publié avec lui et Féron : *Observations sur les écrits modernes*, 1735 et ann. suiv., 34 vol. in-12; le *Contrôleur du Parnasse*, Berne, 1745, 3 vol. in-12. On a aussi de lui : *Mémorial de chronologie généalogique et historique*, de 1752 à 1755, et *l'Europe vivante et mourante*, 1759-60, sans nom d'auteur : c'est la continuation de l'ouvrage précédent. — V. ESTRÉES.

**DESTUTT-TRACY**. V. TRACY.

**DES VIGNES** (Pierre), *Petrus a Vineis*, chancelier de Frédéric II, né à Capoue vers 1190, d'une famille pauvre, s'éleva par son savoir et ses talents, acquit le plus grand crédit sous l'empereur Frédéric II, améliora la législation et l'administration; excita Frédéric à se rendre indépendant des papes, et indisposa vivement par cette conduite la cour de Rome. Frédéric finit pourtant par se croire trahi par lui, l'accusa d'avoir voulu l'empoisonner, et ordonna de lui crever les yeux : Pierre Des Vignes, dans son désespoir, se brisa la tête contre les murs de sa prison (1246). On pensa généralement qu'il était innocent. On a sous son nom un recueil de *Lettres*, publ. pour la 1<sup>re</sup> fois en 1566, et souvent réimpr.; mais l'authenticité de la plupart est contestée. M. Durand a écrit : *P. Des Vignes, sa biographie, ses lettres*, 1848.

**DES VIGNOLES** (Alph.), savant chronologiste, né en 1649 au château d'Aubais (Gard), mort en 1744, fut d'abord ministre protestant, émigra à la révocation de l'édit de Nantes, séjourna successivement à Genève, à Lausanne, à Berne et à Berlin, où il obtint une cure avantageuse; fut nommé en 1701 membre, puis directeur de l'Académie de Berlin (1727), et prit la plus grande part à la rédaction de la *Bibliothèque germanique*. On a de lui : *Chronologie de l'histoire sainte et des histoires étrangères depuis la sortie d'Égypte jusqu'à la captivité de Babylone*, Berlin, 1738, 2 vol. in-4, ouvrage plein d'érudition et qui fait encore autorité.

**DESVRES**, ch.-l. de c. (Pas-de-Calais), à 18 k. S. E. de Boulogne; 2750 h. Gros draps, faïence, tanneries.

**DES YVETEAUX** (Nicolas VAUQUELIN, seigneur), poète épiqueur, né en 1567, près de Falaise, d'une famille noble et ancienne, mort en 1649, fut lieutenant général au bailliage de Caen, vint à Paris dans les dernières années de Henri IV, et fut précepteur du duc de Vendôme, fils naturel du roi et de Gabrielle, puis du Dauphin (Louis XIII); mais les désordres d'une vie licencieuse le firent éloigner de la cour en 1611. On a de lui un poème intitulé : *De l'Institution du prince*, composé pour le duc de Vendôme, des *Stances*, des *Sonnets* et autres pièces de vers. Ses *Oeuvres poétiques* ont été réunies pour la 1<sup>re</sup> fois par Pr. Blanchemain, Paris, 1854, gr. in-8.

**DETMOLD**, capit. de la principauté de Lippe-Detmold, à 90 kil. S. O. de Hanovre, sur la Werra; 4000 hab. Toiles, tanneries. Aux env., carrières de marbre et de gypse.

**DÉTROIT**, v. des États-Unis (Michigan), sur le Détroit-River, entre le lac St-Clair et le lac Érié, à 600 kil. N. O. de Washington; 35 000 hab. Évêché catholique. Belle cathédrale, arsenal, entrepôt d'artillerie, belles casernes, lycée, banque, etc. Commerce actif avec l'Ohio, la Pensylvanie, l'État de New-York et les postes militaires du lac Supérieur. — Les Français fondèrent cette ville en 1683 sous le nom de *Fort-Ponchartrain*; les Anglais la leur enlevèrent en 1759 et la conservèrent jusqu'en 1795, époque où elle fut cédée aux États-Unis.

DÉTROIT-RIVER. V. SAINT-CLAIR (détroit de).

**DÉTROITS** (traité des), traité conclu le 13 juill. 1841 entre l'Angleterre, l'Autriche, la France, la Prusse, la Russie et la Turquie, par lequel le sultan s'engageait à fermer à toutes les nations indistincte-

ment le Bosphore et les Dardanelles, révoquant le privilège accordé à la Russie par le traité d'Unkiarskelessi.

**DETTINGEN**, vge de Bavière (Bas-Mein), à 14 k. N. O. d'Aschaffenburg, sur le Mein; 500 hab. Vict. des Anglo-Autrichiens, commandés par George II sur les Français, conduits par le maréchal de Noailles, 1743.

**DEUCALION**, ancien roi de Thessalie, était, selon la Fable, fils de Prométhée et marié de Pyrrha. Sous son règne eut lieu le déluge qui porte son nom; et que l'on place en 1600 ou 1500 av. J.-C. Deucalion et Pyrrha, conservés seuls à cause de leur justice, se réfugièrent sur le Parnasse et reçurent de l'oracle de Thémis l'ordre de jeter derrière eux les os de leur grand-mère afin de repeupler la terre. Comprenant qu'il s'agissait de la terre, dont les pierres sont les os, ils rassemblèrent des pierres et les jetèrent derrière eux : celles que jetait Deucalion se changèrent en hommes; et celles que jetait Pyrrha, en femmes. Cette fable paraît fondée sur le double sens du mot grec *laos*, qui signifie à la fois *terre* et *peuple*. Deucalion fut père d'Hellen et d'Amphictyon.

**DEULE**, riv. de France, naît dans le Pas-de-Calais, arrose Lens, Lille, Quesnoy et s'unit à la Lys. — Le *Canal de la Deule* commence à 2 kil. N. de Douai, et joint la Scarpe à la Lys après avoir reçu par le canal de Lens les eaux de la Deule; 73 kil.

**DEUTÉRONOME**, le 5<sup>e</sup> livre du Pentateuque, contient ce qui s'est passé dans le désert pendant la 40<sup>e</sup> année à partir de la sortie d'Égypte, et récapitule les prescriptions de Moïse; d'où son nom, qui veut dire en grec : *loi donnée une 2<sup>e</sup> fois*. On en faisait lecture au peuple tous les sept ans à la fête des Tabernacles.

**DEUTZ**, v. forte des États prussiens (prov. Rhénane), sur le Rhin, riv. dr., vis-à-vis de Cologne, avec laquelle elle communique par un pont de bateaux et dont elle est comme le faubourg; 4000 hab., en partie Juifs. Cette v. souffrit beaucoup de la guerre de Trente ans. Ses fortifications, détruites à la paix de Nimègue (1678), furent relevées en 1816.

**DEUX-AMANTS** (la Côte des), au confluent de la Seine et de l'Andelle (Eure), tire son nom, selon la tradition, de ce que deux amants, contrariés dans leur projet d'union, se donnèrent la mort en se précipitant de son sommet.

**DEUX-PONTS**, *Zweybrücken* en allemand, *Bipontium* ou *Bipontium* en latin moderne, ville de la Bavière (cerclé du Rhin), ch.-l. de district, sur l'Erlbach, à 77 kil. O. de Spire; 8000 hab. Imprimerie renommée, de laquelle est sortie, entre autres éditions, une célèbre collection des classiques latins, connue sous le nom de *Collection des Deux-Ponts*, publiée à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci. Fabriques de mousseline et de lainages, usines, haras célèbre. Cette ville était jadis ch.-l. de la principauté de deux-Ponts.

**DEUX-PONTS** (Principauté de). Cette principauté, dont les limites ont souvent varié, se composait de la v. de Deux-Ponts et de celles d'Anweiler et de Berg-Zabern avec leurs env.; plus tard elle s'accrut du comté de Spanheim et de la plus grande partie de celui de Veldenz.—Son existence date du xiii<sup>e</sup> s.; à cette époque elle portait le titre de comté et appartenait à des seigneurs vassaux de l'évêque de Metz. En 1390, cette 1<sup>re</sup> maison s'étant éteinte, le comté passa, d'abord par moitié, au comte palatin du Rhin de la maison de Wittelsbach, et au comte de Hanau, Philippe V; mais bientôt après, tout le comté fut réuni par Louis le Noir, comte palatin, mort en 1489, et 2<sup>e</sup> fils d'Étienne, électeur palatin du Rhin. Louis prit le premier le titre de duc. Les descendants de ce prince se partagèrent en plusieurs branches, dont les plus importantes sont celles de Deux-Ponts proprement dite, érigée en principauté, de Neubourg, et de Birkenfeld. La 1<sup>re</sup> s'éteignit au xviii<sup>e</sup> siècle, après avoir fourni 4 électeurs palatins. La 2<sup>e</sup> donna trois rois à la Suède : Charles X (Charles-Gustave), élu après l'abdication de Christine,

1654, Charles XI et Charles XII. Celui-ci étant mort sans enfants, 1718, la principauté de Deux-Ponts passa à la branche des Burkenfeld, 1731, à laquelle appartint Charles Théodore, électeur palatin, et souverain de la Bavière (1777), tige de la maison de Bavière aujourd'hui régnante. Les Français s'emparèrent en 1792 de la principauté de Deux-Ponts; après le traité de Lunéville ils la comprirent dans le dép. du Mont-Tonnerre; ils la perdirent en 1814, et la plus grande partie fut donnée à la Bavière; le reste fut partagé entre les ducs de Saxe-Cobourg, de Hesse-Hombourg et d'Oldenbourg.

**DEUX-ROSES** (Guerre des). V. ROSES.

**DEUX-SÈVRES** (Dcp. des). V. SÈVRES.

**DEUX-SICILES** (Roy. des). V. NAPLES ET SICILE.

**DEVA**, fl. et v. de la Bretagne romaine; c'est aujourd'hui la riv. de *Dee* et la v. de *Chester*. — Riv. d'Espagne (Guipuscoa). Pélage, roi des Asturies, y battit les Arabes en 719. — V. maritime d'Espagne (Guipuscoa), à 27 k. O. de St Sébastien, à l'emb. de la Deva dans le golfe de Gascogne; 3000 hab. Importante autrefois.

**DEVA**, *Decidava*, bourg de Transylvanie. ch.-l. du comitat de Hunyad, sur le Maros, à 100 k. S. E. de Klausenbourg; 4000 hab.

**DEVANA**, nom latin de la ville d'ABERDEEN.

**DEVAPRYAGA** (c.-à-d. *le divin confluent*), v. de l'Inde anglaise (Calcutta), dans le district de Sirinagor, au confluent des fleuves Alakananda et Bagirathi, qui en se réunissant forment le Gange; env. 1500 hab. C'est une des cinq cités saintes des Bramines; temple fort ancien, où se font de nombreux pèlerinages. Presque toute la population permanente est composée de brahmes.

**DEVENTER**, ville de Hollande (Over-Yssel), sur l'Yssel, à 30 k. S. de Zwoll; 16 000 h. Rues étroites, bel hôtel de ville, beau pont. Athénée, académie de dessin, écoles diverses. Fonderie de fer; pain d'épices renommé. Patrie de Gronovius. Deventer eut de 1559 à 1591 un évêché catholique et fut longtemps la capitale de l'Over-Yssel.

**DÈVEREUX**, famille noble de l'Angleterre. dont l'origine remonte à la conquête normande, paraît tirer son nom de la v. d'Èvreux en Normandie. Elle a fourni plusieurs comtes d'Essex (V. ESSEX), et plusieurs vicomtes d'Hereford.

**DEVÉRIA** (Achille), peintre, élève de Girodet, né à Paris en 1800, mort en 1857, s'exerça dans les genres divers. On lui doit plusieurs tableaux religieux, et des aquarelles fort recherchées. Il est le 1<sup>er</sup> qui ait su appliquer la couleur à la lithographie.

**DEVILLE** (Ant.), ingénieur, né à Toulouse en 1596, m. en 1657, fut chargé par Louis XIII de défendre les places fortes de la Picardie contre les Espagnols. On lui attribue une grande part dans la construction de la fameuse machine de Marly (V. BENNEQUIN). Il a laissé plusieurs ouvrages estimés, entre autres l'exposé d'un système de fortification (1672, avec 53 pl.).

**DÈVILLE-LÈS-ROUËN**, village de la Seine-Inf., à 3 k. O. de Rouen, sur le Caillay; 3916 h. Toiles peintes, plomb laminé; filatures, teintureries, blanchisseries.

**DEVINS**. V. DIVINATION au Dict. univ. des Sciences.

**DÉVOLUTION** (Guerre de). On donne ce nom à la guerre que Louis XIV déclara à l'Espagne en 1667 pour faire valoir les prétentions qu'il formait au nom de Marie-Thérèse, son épouse, sur une partie des Pays-Bas espagnols. Ces prétentions étaient fondées sur le droit de dévolution en usage dans les Pays-Bas, et qui voulait que les immeubles apportés en mariage par l'un des époux devinssent la propriété des enfants du premier lit lorsque le père ou la mère contractaient un second mariage. Or, Marie-Thérèse était fille du premier lit de Philippe IV, tandis que Charles II, successeur de ce prince, était né du second lit. Cette guerre fut terminée par le traité de paix d'Aix-la-Chapelle (2 mai 1668), par lequel l'Espagne cédait à la France presque toute la Flandre.

**DEVON**, DEVONSHIRE, comté méridional de l'An-

gleterre, borné à l'O. par le comté de Cornouailles, à l'E. par celui de Dorset, au S. par la Manche, au N. et au N. O. par le canal de Bristol : 115 kil. sur 100; 491 000 h.; ch.-l., Exeter. Sol plat en général; quelques vallées. Climat doux, moins humide que dans les comtés environnants; tout le S. est un pays charmant; cependant les habitants sont sujets à une maladie endémique dite *colique du Devon*. Marbre, gypse, houille, plomb, étain, cuivre, fer, un peu d'or et d'argent. Rivières poissonneuses, grands banes d'huîtres. Moutons, bœufs estimés. — Ce comté, anciennement habité par les *Dumnonii*, fit partie du roy. de Wessex. Il a donné son nom à deux familles nobles d'Angleterre, dont l'une a pris le titre de comtes de Devon et l'autre de comtes de Devonshire.

**DEVON SEPTENTRIONAL**, contrée peu connue de l'Amérique du Nord, fait partie des Terres Arctiques anglaises. Ce ne sont que des îles glacées et inhabitées, comprises entre 75°-77° lat. N. et 80°-95° long. O.

**DEVON** (comtes de), illustre famille d'Angleterre issue de la maison française des Courtenay. Hugh, 5<sup>e</sup> baron de Courtenay, fut le premier membre de cette famille qui porta le titre de comte de Devon (1335). Dans la guerre des Deux-Roses, Thomas de Devon périt sur l'Échafaud, en 1466; son frère John fut tué à la bataille de Tewkesbury, 1471. Après leur mort, le titre passa à une branche collatérale ayant pour chef sir Édouard de Courtenay de Boconnoc; mais cette branche cessa de le porter en 1656. Il a été repris en 1768 par W. Courtenay, baronnet d'Irlande et pair d'Angleterre.

**DEVONPORT**, v. et port du comté de Devon, à l'emb. du Tamar dans la Manche, à l'O. de Plymouth, et contiguë à cette ville; 45 000 hab. Avant 1824, Devonport n'était qu'un faubourg de Plymouth; il a dû son accroissement rapide à la création de son port et de ses immenses docks, ainsi qu'à celle de vastes chantiers de construction.

**DEVONSHIRE**, comté d'Angleterre. V. DEVON.

**DEVONSHIRE** (ducs de), titre que porte depuis 1618 la famille des Cavendish, a été emprunté au comté de Devon, mais diffère de celui des *comtes de Devon*.

**DEVONSHIRE** (Georgina Spencer, duchesse de), célèbre par sa beauté et son esprit, née à Londres vers 1746, morte en 1806, était fille du comte Spencer, et épousa en 1774 W. Cavendish, duc de Devonshire. Elle se mêla aux luttes politiques, soutint Fox, et écrivit plusieurs poésies, dont la principale est le *Passage du mont St-Gothard*, trad. par Delille, 1802.

**DEVRIENT** (Dan. Louis), acteur allemand, né à Berlin en 1784, mort en 1833, quitta l'état de passementier pour la scène, entra au théâtre de Berlin en 1814, et y joua jusqu'à sa mort. Il créa plusieurs rôles, dont le plus important est celui de Franz dans les *Brigands* de Schiller, et fit goûter aux Allemands les pièces de Shakespeare.

**DEVRIGHT**, *Nicopolis*, v. de Turquie d'Asie (Caramanie), ch.-l. de livah, à 142 kil. S. E. de Sivas. Mines de fer et d'aimant. Pompée fonda cette ville en mémoire d'une victoire qu'il avait remportée sur Mithridate; de là son nom grec (*ville de la victoire*).

**DEVYS** ou DARVANDS, nom donné dans le Zend-Avesta aux génies maléfaisants, dont Ahriman est le chef. Ils accablent l'humanité d'une foule de maux, malgré les efforts des Izeds ou génies bienfaisants qui obéissent à Ormuzd ou Oromase.

**DEWINTER**, amiral hollandais. V. WINTER.

**DEWSBURY**, v. d'Angleterre (York), sur la Calder, à 11 k. S. O. de Leeds; 24 000 hab. Filature de laine, draps, tapis.

**DEXPPE** (P. Herennius), général grec, repoussa en 269 les Goths qui avaient envahi l'Attique. Il avait rédigé une *Histoire universelle*, dont il reste quelques fragments dans les *Excerpta de legationibus*, imprimés au Louvre, 1618, et dans le *Corpus scriptorum byzantinorum* de Niebuhr, Bonn, 1829.

**DEY**, nom que portait, avant la conquête française, le chef de l'État musulman d'Alger, veut dire,

à ce qu'on croit, *oncle* ou *tuteur*. Vers 1600, la milice turque qui résidait à Alger, et qui avait été jusque-là sous l'autorité d'un pacha envoyé de Constantinople, obtint du sultan la permission de se donner un *dey*, pour lui servir d'appui contre la tyrannie des pachas gouverneurs. Le pouvoir de ces chefs s'accrut rapidement; enfin Baba-Aly, élu en 1710, déposa le pacha, et obtint du sultan Achmet III l'investiture de la régence. Comme leur pouvoir était électif, les deys restèrent toujours à la merci de la soldatesque, qui les élevait ou les déposait à son gré : on en vit six installés et assassinés le même jour (1732). Baba-Mohammed eut seul le privilège de régner 25 ans (1766-91). Le dernier dey d'Alger, Hussein, régna depuis 12 ans au moment de l'occupation française, en 1830. V. HUSSEIN.

**DEYEUX** (Nic.), chimiste, né à Paris en 1744, m. en 1837, dirigea pendant 20 ans une officine privée à Paris, devint successivement pharmacien de l'empereur Napoléon I, professeur à l'École de pharmacie, professeur de chimie à la Faculté de Médecine, membre du conseil de salubrité, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine. Deyeux avait publié, avec Parmentier, des recherches sur le lait, le sang, la noix de galle, l'acide gallique. On lui doit, en outre, des travaux sur l'éther nitreux, sur l'huile de ricin, l'acide benzoïque, l'acide pyroligneux, les eaux minérales de Passy, l'extraction du sucre de betterave, etc. Il consigna le fruit de ses recherches dans de nombreux mémoires publiés dans les recueils scientifiques du temps.

**DEZALLIER D'ARGENVILLE** (Ant. Jos.), naturaliste, né à Paris en 1680, mort en 1765, fut maître des comptes, conseiller du roi, et se lia avec d'Aguesseau. On a de lui : *la Théorie et la pratique du jardinage*, 1747; *la Conchyliologie ou Traité sur la nature des coquillages*, 1752; *Décombrement de tous les fossiles de France; l'Oryctologie ou Traité des pierres, des minéraux et autres fossiles*, 1755 (ces 2 derniers ouvrages en latin). Il s'occupait aussi de beaux-arts, et a composé un *Abrégé de la vie de quelques peintres célèbres*, 1762.

**DEZÈDE**, compositeur, né à Lyon vers 1740, de parents inconnus, m. en 1792, fit représenter sur la scène italienne à Paris un grand nombre d'opéras-comiques, dont plusieurs ont eu la vogue. Les principaux sont *les Trois Fermiers* (1777); *Blaise et Babet* (1783); *Alexis et Justine* (1785). Il excellait dans le genre pastoral, ce qui le fit surnommer *l'Orphée des champs*.

**DEZOTEUX**. V. DESOTEUX.

**DIHAHER**, cheik de Palestine, né en 1689, se rendit indépendant et soutint avec succès pendant 30 ans des guerres continuelles; il battit les armées du sultan de Constantinople, et sut se faire respecter de ce prince. Ses États ayant été envahis par Mohammed Aboudhahab, beglerbeg d'Égypte, il se jeta dans la place de St-Jean-d'Acre et s'y défendit quelque temps, mais il fut tué dans une sortie, 1775. On trouve de grands détails sur Dihaher dans le *Voyage en Égypte et en Syrie* de Volney. — Plusieurs califes d'Égypte ont aussi porté le nom de Dihaher et de Dihaher-Billah. V. la liste des *Califes*.

**DHARA** ou **DHARANAGOR**, v. de l'Inde, dans l'anc. Malwa, à 80 kil. S. O. d'Oudjein, était importante avant Tamerlan, et est auj. la capit. de la principauté de Dhara, vassale des Anglais; env. 15 000 h. — Contrée d'Algérie. V. DAHRA.

**D'HOZIER** (P.), sieur de La Garde, généalogiste, né à Marseille en 1592, d'une famille noble, mort en 1660, jouit de la faveur de Louis XIII et de Louis XIV, fut juge d'armes, commis pour certifier la noblesse des pages et écuyers, et devint en 1654 conseiller d'État. Il est le premier qui ait débrouillé l'histoire généalogique et qui en ait fait une science. Il a composé la *Généalogie des principales familles de France*, ouvrage immense, en 150 vol. in-fol., resté manuscrit et conservé à la Bibliothèque royale. Il a en outre dressé à part et fait imprimer la généalogie de

plusieurs familles, telles que celles de Bretagne, de La Rochefoucauld, etc., et a donné *l'Hist. de l'Ordre du St-Esprit*, 1634. — Son fils, Ch. René d'H., l'aïda dans ses recherches, lui succéda dans la charge de juge d'armes et fut nommé généalogiste du roi. — L. P. d'H., neveu de Ch. René, fut aussi juge d'armes et rédigea, avec son fils, Ant. Marie d'H. de Sérigny, *l'Armorial de France*, 1738-86, 10 v. in-fol.

**DIABLE** (le Mur du), *Pfahlgraben* en all., grande muraille qui traversait une partie de l'Allemagne, s'étendait entre le Danube et le Rhin, et avait plus de 500 kil. Elle fut élevée par les Romains pour préserver leurs possessions dans le S. de la Germanie des incursions des Teutons et des Germains, et fut commencée vers le temps d'Adrien. On en voit encore des restes entre Abensberg en Bavière et Cologne, et à Dinkelsbühl.

**DIABLE** (Pont du), pont construit sur un précipice du mont St-Gothard, au fond duquel la Reuss roule ses eaux; ce pont a une seule arche de 25<sup>m</sup> d'ouverture. Il est dans le canton d'Uri, à l'issue de la vallée d'Urseren. — Pont de l'Angleterre, dans le Cardigan (Galles), est aussi jeté sur un précipice, au fond duquel coule le Mynach ou Monk's brook.

**DIABLERETS** (Monts), petite chaîne secondaire des Alpes, en Suisse, à l'extrémité occid. des Alpes bernoises, entre le Valais et le canton de Vaud. Leur plus haute cime a 3000<sup>m</sup>. Glaciers.

**DIABLINTES** (AULERCI). V. AULERQUES.

**DIABLINTES** ou **NOIODUNUM**, auj. *Jublains*, ch.-l. des Aulerques Diablintes, n'est plus qu'un bourg.

**DIACRE**, **DIACONESSE**. V. ces mots au *Dict. univ. des Sciences, des Lettres et des Arts*.

**DIADIN**, *Dadyana*, v. forte de Turquie d'Asie (Erzeroum), à 97 kil. N. de Van; 500 maisons. Près de là, couvent d'Arméniens, bâti par Héraclius, prince de Géorgie.

**DIADUMENIANUS** (M. Opelius Macrinus Antoninus), fils de l'empereur Macrin, né en 202, fut associé par son père à l'empire après la mort de Caracalla, en 217, et périt l'année suivante, massacré par ses propres soldats.

**DIÈUS**, dernier chef de la Ligue achéenne (147 av. J.-C.), tenta vainement de défendre Corinthe, fut battu par le consul Mummius à *Leucopetra* (146), et se réfugia dans Mégapolis, sa v. natale, où il s'empoisonna après avoir égorgé sa femme et ses enfants.

**DIAGORAS**, philosophe de Mélôs, disciple de Démocrite, avait été esclave, puis affranchi. Ayant été victime d'un parjure qui resta impuni, il s'en prit aux Dieux et passa de la superstition à l'athéisme; ce qui le fit appeler *Diagoras l'Athée*. Il fut chassé d'Athènes vers 415 av. J.-C., pour avoir tourné en ridicule les mystères d'Éleusis. Les Athéniens ayant mis sa tête à prix, il quitta la Grèce et périt dans un naufrage, vers 400. Suivant une autre version, il mourut à Corinthe. *Diagoras* avait cultivé la poésie lyrique; des fragments de ses poésies se trouvent dans les *Poète Lyrici graeci* de Th. Bergk, 1833. M. Mounier a publié : *De Diagora melio*, Leyde, 1838.

**DIAGORAS**, athlète de Jalyse dans l'île de Rhodes, qui florissait vers 470 av. J.-C., remporta de nombreuses couronnes dans les jeux publics de la Grèce et eut en outre la gloire de voir ses deux fils couronnés en même temps. Pindare l'a célébré dans une de ses odes.

**DIALA**, *Delas*, riv. de la Turquie, sort du Djebel-dagh (*Zagros*), et tombe dans le Tigre à 13 kil. S. E. de Bagdad, après un cours d'env. 270 kil.

**DIALMATH**, v. et fort de Sénégambe, capit. du Dimar, au bord d'un bras du marigot de N'Dor; 50 000 hab. Prise par les Français en 1854.

**DIAMANT** (LE), bourg et petit port de la Martinique, sur la côte mérid., à 13 kil. de Fort-Royal; 1550 hab. Sucrieries.

**DIAMANTE** (J. B.), auteur dramatique espagnol qui florissait au milieu du xviii<sup>e</sup> siècle, a donné entre autres pièces : *El honorador a su padre* (le *Vengeur de son père*), qui n'est autre que notre *Cid*; *l'Her-*

*cule d'Océana, les Amours d'Alphonse VIII, la Juive de Tolède, Madeleine de Rome.* Son *Théâtre* a paru à Madrid en 2 vol., 1670-74. Son *Cid* est imité et quelquefois traduit de Corneille, dont la tragédie avait été représentée dès 1636; c'est par un anachronisme auj. reconnu que quelques critiques ont pu dire qu'il avait servi de modèle à Corneille.

**DIAMANTIN** (District, au Brésil, dans la comarque du Cerra-Frio, qui fait partie de la prov. de Minas-Geraes: il a 70 kil. du S. au N., 35 de l'E. à l'O.; ch.-l., Sto-Antonio-de-Tijuca. Riche en diamant: dans les 20 premières années de la découverte, au xvi<sup>e</sup> s., on en exporta, dit-on, 35 kiloz. de diamants. Le produit annuel, quoique riche encore, est réduit auj. à 5 kil. grammes. Le district des Diamants renferme en outre des saphirs, des émeraudes et des mines d'or et d'argent.

**DIANA** (Antonin), casuiste, né à Palerme vers 1590, mort en 1663, jouit d'une grande réputation de son temps, et fut examinateur des évêques sous Urbain VIII, Innocent X et Alexandre VIII. Il a laissé douze livres de *Résolutions morales*, Palerme, 1629-56. réimpr. à Lyon, 1667, sous le titre de *Diana coordinatus*. Il en a été fait de nombreux abrégés.

**DIANE**, *Artemis* chez les Grecs, fille de Jupiter et de Latone, était sœur d'Apollon et comme lui née à Ddlos. Elle avait à remplir trois rôles distincts, sur la terre, au ciel et dans les enfers, et recevait en conséquence trois noms différents: sur la terre, elle était connue sous le nom de Diane et était la déesse de la chasse et de la chasteté; elle était aussi invoquée par les femmes enceintes. Dans le ciel, elle s'appelait Phébé, et était la déesse de la lune, comme Apollon, son frère, était le dieu du soleil. Dans les enfers, on la nommait Hécate; là elle présidait aux enchantements et aux expiations. Diane changea en cerf le chasseur Actéon qui avait eu l'imprudence de la regarder lorsqu'elle était au bain. Quoiqu'elle fût si fière de sa chasteté, elle avait aimé Endymion, Pan et Orion. Cette déesse était surtout adorée à Ephèse, où elle avait le plus beau temple de l'univers (ce temple fut brûlé par Érostrate); en Tauride, où on lui immolait les étrangers que la tempête jetait sur la côte; à Aricie près de Rome, où son temple était desservi par un prêtre qui ne pouvait parvenir à cette fonction qu'en tuant son prédécesseur. On la représente vêtue d'une tunique courte et légère, un arc à la main, le pied chaussé d'un brodequin, accompagnée d'une biche ou d'un chien de chasse, et suivie de nymphes, chastes comme elle.

**DIANE DE POITIERS**, duchesse de Valentinois, fille aînée de Jean de Poitiers, seigneur de Saint-Vallier, née en 1499, morte en 1566, fut mariée dès l'âge de 13 ans à Louis de Brézé, comte de Maulévrier, grand sénéchal de Normandie, perdit son mari en 1531 et devint, quelques années après, la maîtresse du duc d'Orléans, fils de François I, et roi depuis sous le nom de Henri II. Diane partagea d'abord l'influence avec la duchesse d'Étampes, maîtresse de François I: chacune d'elles eut son parti à la cour, et leur rivalité occasionna plusieurs scènes scandaleuses. Mais à l'avènement de Henri II, Diane fit exiler la duchesse d'Étampes et devint toute-puissante: Catherine de Médicis, femme de Henri II, dut elle-même céder à l'ascendant de la favorite, qui fut faite duchesse de Valentinois, et qui s'entoura d'une cour brillante. C'est pour elle que fut construit, par Philibert Delorme, le château d'Anet, un des plus beaux ouvrages de l'époque. Elle conserva son pouvoir jusqu'à la mort de Henri II (1559), après laquelle elle se retira à Anet, où elle vécut abandonnée. Un beau monument lui fut érigé par J. Goujon dans l'église du château.

**DIANE DE FRANCE**, duchesse d'Angoulême, née en 1538, morte en 1619, était fille naturelle du Dauphin Henri (Henri II) et d'une Piémontaise, ou, suivant Brantôme, de Diane de Poitiers. Elle fut légitimée et épousa Horace Farnèse, puis François de Montmorency, fils du connétable (qu'elle sauva de la St-

Barthélemy). Après le meurtre de Henri de Guise, 1588, elle négocia la réconciliation de Henri III son frère avec Henri roi de Navarre. Elle jouit d'un grand crédit auprès de ce dernier, devenu roi de France.

**DIANIUM**, *Fenia*, v. de la Tarraconaise, chez les *Contestani*, sur la mer, près du cap *Dianium* (auj. cap *Martin*), était une colonie de Marseille. V. *LENIA*.

**DIARBEK** ou **DIARBEKIR**, autrement *Kara-Amid*, l'*Amida* des anciens, v. forte de la Turquie d'Asie, ch.-l. du pachalik de Diarbékir, sur le Tigre, r. dr., par 37° 31' long. E., 37° 55' lat. N.; sa population est évaluée à 40 000 h. par les uns, et à 80 000 par les autres. Archevêché nestorien, évêché chaldéen et patriarcat jacobite. Murailles épaisses et très-élevées, flanquées de tours, cathédrale arménienne, mosquées remarquables, fontaines, bazar, caravansérail, couvent de *Terre sainte*, où les voyageurs reçoivent l'hospitalité. Maroquins renommés; tissus de soie, laine, coton; poterie, ustensiles de cuivre. Grand commerce avec Smyrne, Alep, Bassora, Constantinople. Aux env., beaux jardins, fruits exqu. — On ignore l'époque de la fondation de l'antique *Amida*. Elle fut plusieurs fois détruite; sa dernière restauration date de Valens et de Valentinien. Après avoir subi diverses dominations, elle finit par tomber en 958 au pouvoir des Turcs, qui la possèdent encore auj. — Le pachalik de D., un des 4 de l'Aldjézirch, est situé au S. de celui d'Erzeroum et au N. de celui de Bagdad: 324 kil. sur 169; env. 400 000 h. C'est la partie N. O. de l'anc. *Mésopotamie*. Sa population se compose de Kourdes, de Turcs, d'Arabes, d'Arméniens et de Juifs. Au N. s'élevent les monts Nimrod et Bareina, d'où sortent un grand nombre de riv.: au S. les monts Karadjagh et Giondi-dagh, et à l'O. la partie du Taurus qui donne naissance au Tigre. Ce fleuve reçoit dans le Diarbékir un grand nombre d'affluents, dont les principaux sont le Khabour et l'Erzen. Climat chaud et sec dans les vallées, froid dans les montagnes, sol fertile. Mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de fer; marbre, albâtre, chaux, etc. Le commerce se fait surtout par des caravanes de mulets et de chameaux.

**DIAZ** (Barthélemy), navigateur portugais, découvrit en 1486 le cap qui termine l'Afrique au S.; il le nomma *cap des Tourmentes* à cause des tempêtes qu'il y avait essayées; mais le roi Jean II préféra l'appeler *cap de Bonne-Espérance*, parce qu'il espérait, à juste titre, que cette découverte ouvrirait la route des Indes. Diaz périt en 1500 dans une tempête.

**DIAZ** (Michel), Aragonais, un des compagnons de Christophe Colomb, découvrit en 1495 les mines d'or d'Hayna dans l'île St-Domingue, et fut nommé en 1509 gouverneur de Porto-Rico.

**DIAZ** (Balthazar), poète portugais du xvi<sup>e</sup> siècle, né à Madère, était aveugle de naissance. Il a composé un grand nombre de ces œuvres dramatiques que les Espagnols et les Portugais appellent *autos* (actes), entre autres: *L'acte du roi Salomon*, 1612; — *de la Passion*, 1613; — *de S. Alexis*; — *de Ste Catherine*; — *de la Malice des Femmes*; *Conseil pour se bien marier*, 1633. — V. *SOLIS* (Diaz de).

**DIBBE**, dit aussi *Bahr-Tiéb* (*lac noir*), lac du Soudan, vers 16° lat. N. et 3° long. O., au S. O. de Tombouctou, est traversé par le Djoliba. Son étendue n'est pas connue.

**DIBDIN**, auteur dramatique anglais, né en 1748 à Southampton, mort en 1815, créa à Londres, dans le Leicester-square, un petit théâtre où il était à la fois auteur, compositeur et acteur. Ce théâtre acquit une vogue immense, grâce à la gaieté de Dibdin et à l'a-propos de ses chansons contre la France, qui lui valurent même une subvention de la part de Pitt. A la mort de ce ministre, Dibdin, ne pouvant couvrir ses frais, ferma son théâtre. Ses pièces sont auj. oubliées, ainsi que plusieurs romans qu'il avait composés. Il a écrit une *Histoire du théâtre anglais*, 1793.

**DIBDIN** (Thomas Froggnall), bibliophile anglais, né en 1773, mort en 1847, était ministre anglican et bi-

bibliothécaire de lord Spencer. Il débuta par une *Introduction à la connaissance des éditions rares et précieuses des classiques grecs et latins*, 1802; donna en 1809 *Bibliomania* ou la *Folie des livres*, en 1810 et années suivantes les *Antiquités bibliographiques*, en 1815 *Bibliotheca Spenceriana*, magnifique catalogue de la collection confiée à sa garde, en 1817 le *Décameron bibliographique*, où l'on trouve les renseignements les plus curieux sur la calligraphie, la peinture des manuscrits, les origines de l'imprimerie, la reliure et l'ornementation des livres; en 1821 un *Voyage bibliographique en France, en Allemagne*, etc., 3 vol. grand in-8, exécuté avec un grand luxe (la partie qui concerne la France a été trad. par Liqueur et G. A. Crapelet, 1825). Ses ouvrages abondent en documents intéressants et sont écrits d'un style piquant et original; mais l'auteur est quelquefois tombé dans de fâcheuses excentricités et dans des erreurs qui sont l'effet d'un examen superficiel.

**DIBUTADE**, potier de Sicyle ou de Corinthe, qui vivait à une époque incertaine, mais fort reculée. Sa fille ayant imaginé de tracer l'ombre de son amant, dont le profil était dessiné sur une muraille par la lumière d'une lampe, ce fut là, dit-on, l'origine de la peinture. Le père appliqua de l'argile sur ces mêmes traits en observant leurs contours, et fit cuire ce profil de terre : ce fut là l'origine de la sculpture en relief.

**DICÉARQUE**, disciple d'Aristote, de Messine en Sicile, ou plutôt de Messène en Péloponèse, fut à la fois philosophe, historien, géographe, et fleurit vers l'an 320 av. J.-C. Il avait écrit, sous le titre de *Corinthiaques* et de *Lesbiaques*, des dialogues où il traitait de l'âme et où il soutenait que la matière a par elle-même la faculté de sentir et que l'âme n'est qu'une force vitale naturelle au corps. Il avait aussi composé une histoire de Sparte qu'on lisait tous les ans en public à Sparte même pour l'instruction de la jeunesse. Cicéron, Varron et Pline le citent avec honneur. Il ne reste de lui que des fragments d'un ouvrage sur la Grèce, que l'on trouve dans les *Petits Géographes grecs* et dans les *Historic. græc. fragmenta de la Bibliothèque grecque* de Didot, 1848.

**DICQUEMARE** (l'abbé J. Franç.), naturaliste, né au Havre en 1733, enseigna la physique et l'histoire naturelle dans cette ville, et y mourut en 1789. Il a fait de nombreuses observations sur les animaux marins sans vertèbres, particulièrement sur les orties de mer, les actinies ou anémones de mer, les poulpes, les huîtres, etc., que l'on trouve consignées dans le *Journal de Physique*, 1772-89. Il s'occupait aussi d'astronomie et de géographie, inventa un *cosmoplane* pour résoudre les problèmes d'astronomie nautique et publia la *Connaissance de l'astronomie mise à la portée de tout le monde*, 1771.

**DICTAMNUM**, v. de Crète. V. **DICTYNA**.

**DICTATEUR**, magistrat extraordinaire que l'on investissait à Rome de l'autorité suprême dans les moments difficiles, surtout dans les cas urgents de guerre. Il était nommé par les consuls. La durée de son commandement était de 6 mois au plus. A l'exception des tribuns du peuple, tous les autres magistrats étaient suspendus pendant cet espace de temps. Il nommait pour commander la cavalerie sous ses ordres un lieutenant qu'on appelait le *maître de la cavalerie* (*magister equitum*). Il marchait précédé de 24 licteurs, faisait la paix et la guerre et avait droit de vie et de mort, sans appel au peuple. Il ne pouvait toutefois disposer des deniers publics sans l'autorisation du peuple, ni s'éloigner de l'Italie, et il rendait compte de sa gestion à l'instant où il sortait de charge. La dictature fut créée l'an 498 av. J.-C., sur la proposition de T. Lartius, qui en fut le premier revêtu. Primitivement, les patriciens seuls exercèrent cette magistrature, mais ensuite les plébéiens l'obtinrent (336 av. J.-C.). Parmi les plus célèbres dictateurs on cite Cincinnatus, Camille, Papirius; Sylla (82) et César (48-44), en furent les derniers revêtus; ils se firent nommer

dictateurs perpétuels, titre qui équivalait à celui de roi. La dictature fut abolie avec la république, ou plutôt les empereurs ne furent de fait que des dictateurs perpétuels.

**DICTYNA** ou **DICTAMNUM**, v., promontoire et mont de Crète, au N. O. L'herbe merveilleuse appelée *dictame* y croissait en abondance. Pour cette herbe, V. **DICTAMNE** au *Dict. univ. des Sciences*.

**DICTYS** de Crète, l'un des compagnons d'Idoménée au siège de Troie. On a donné son nom à l'auteur inconnu d'une *Hist. de la guerre de Troie* en 6 livres. On conte qu'à son retour de Troie le compagnon d'Idoménée écrivit en phénicien l'histoire du siège, que son ouvrage fut mis avec lui dans son tombeau, et qu'il y resta jusqu'au règne de Néron, époque à laquelle il aurait été découvert par l'effet d'un tremblement de terre, et traduit en grec, puis en latin. Toutes ces circonstances sont autant de fables : l'*Histoire* de Dictys, que nous n'avons auj. qu'en latin, paraît avoir été traduite ou fabriquée au III<sup>e</sup> ou au IV<sup>e</sup> s. par un certain Q. Septimius. Quelques-uns prétendent même que le texte latin ne remonte pas au delà du XVI<sup>e</sup> s. Cet ouvrage, qui du reste n'est pas sans intérêt, fut imprimé pour la 1<sup>re</sup> fois vers 1477; il est généralement joint à Darès de Phrygie. Dederich en a publié à Bonn, en 1833, une édition séparée. Il a été trad. en français par Achaintre, 1813.

**DICUIL**, géographe irlandais du IX<sup>e</sup> siècle, était un moine sorti de Luxeuil. Il a composé un traité *De Mensura Orbis*, publié par Walckenaër, Paris, 1807 (texte seul), et par Letronne en 1814. avec de savants commentaires. Cet ouvrage a permis de fixer l'époque de la découverte de l'Islande et des îles Féroé, et celle de la rupture du canal entre le Nil et la mer Rouge.

**DIDEROT** (Denis), philosophe du XVIII<sup>e</sup> siècle, né à Langres en 1712, mort en 1784, était fils d'un coutelier. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut envoyé à Paris pour étudier en théologie, puis il entra chez un procureur; mais n'ayant de goût que pour les sciences et les lettres, il renonça à prendre un état, et se livra tout entier à l'étude, embrassant tout à la fois littérature, métaphysique, morale, physique, géométrie. Il se mit en même temps à donner des leçons et à faire des livres pour vivre. Il débuta par des traductions de l'anglais; il publia en 1745 un *Essai sur le mérite et la vertu*, imité de Shaftesbury; en 1746, des *Pensées philosophiques*, qui commencèrent à attirer sur lui l'attention, et qui furent condamnées au feu par le parlement; en 1749, la *Lettre sur les aveugles, à l'usage de ceux qui voient*, qui renfermait quelques paradoxes impies et quelques allusions hardies à des personnages puissants, ce qui le fit enfermer à Vincennes. Devenu libre, il conçut le projet de l'*Encyclopédie*, et s'étant associé d'Alombert et quelques autres gens de lettres, il réussit, à travers mille obstacles que lui suscitaient le clergé et l'autorité civile, à mettre à fin cette grande entreprise (1751-72, 28 vol. in-fol., savoir, 17 de texte et 11 de planches). Il s'y réserva les articles sur la philosophie ancienne et ceux sur les arts et métiers, et les traita avec un talent supérieur. En même temps, il composait divers ouvrages, les uns sérieux, tels que les *Pensées sur l'interprétation de la nature*, 1754, inspirées par le *Novum Organum* de Bacon; les autres frivoles, tels que *Jacques le Fataliste, la Religieuse*, romans licencieux qui déshonorèrent sa plume; il donnait deux drames, *le Fils naturel*, 1757, et *le Père de Famille*, 1758, pièces d'un genre tout nouveau; il faisait connaître et godter Richardson; il jugeait dans ses *Saons* les ouvrages de peinture exposés en 1765 et 1767. Cependant, tous ces travaux ne l'enrichissaient pas, et il se vit réduit en 1765 à vendre sa bibliothèque; l'impératrice de Russie, Catherine II, qui favorisait les philosophes, l'acheta 50 000 francs, à la condition qu'il continuerait d'en jouir, et dès ce moment elle se chargea de pourvoir à ses besoins. En 1773, Diderot

fit le voyage de St-Petersbourg pour visiter sa bienfaitrice; après avoir passé quelques mois auprès d'elle, il revint à Paris où il vécut fort retiré jusqu'à sa mort. Il publia dans ses dernières années un *Essai sur les règnes de Claude et de Néron, 1779*, qui n'est autre chose qu'une apologie déclamatoire de Sénèque, avec une appréciation de sa philosophie et de ses écrits. Outre les ouvrages qu'il publia sous son nom, Diderot a beaucoup contribué à l'*Histoire philosophique des deux Indes* de Raynal, au *Système de la nature* de d'Holbach, et à quelques autres publications antireligieuses. On lui attribua, mais à tort, le *Code de la nature* (V. MORELLEY) et autres écrits du même genre. Diderot était un des ennemis les plus acharnés du christianisme, et même de toute idée religieuse; il professait ouvertement le matérialisme et l'athéisme, et prêchait ces doctrines désolantes avec une sorte d'enthousiasme et de fanatisme. Comme écrivain, il brille par le mouvement, la chaleur, l'abondance, la hardiesse; mais il ne sait pas tempérer son imagination et tombe souvent dans la déclamation. On a dit de lui : « Il a écrit de belles pages, il n'a jamais su faire un livre. » Diderot fut lié avec les principaux écrivains du XVIII<sup>e</sup> s., avec J. J. Rousseau, qui plus tard devint son ennemi, avec Voltaire, d'Alembert, d'Holbach. Il eut pour amis particuliers Grimm et Nageon. Il s'était marié de bonne heure, et il eut une fille qu'il chérit tendrement (Mme de Vandeuil). Nageon publia en 1798 une édition de ses œuvres en 15 vol. in-8. Il en a été donné en 1821, par Brière, une édition plus complète, en 22 vol., avec les *Mémoires de Nageon sur Diderot*. Enfin il a paru en 1830, chez Paulin, des *Mémoires et Œuvres inédites de Diderot*, 4 vol. in-8, précédés de *Mémoires sur sa vie* par sa fille. Génin a réuni les *Romans et les Contes de Diderot*, avec un extrait de sa *Correspondance*, chez Didot, 1854, 2 v. in-12. Pour l'appréciation de ce philosophe, on peut surtout consulter M. Bersot et Damiron.

**DIDIER** (S.), *Desiderius*, évêque de Langres, subit le martyre en 264. L'Église le fête le 23 mai. — Archevêque de Vienne en Dauphiné (596), assassiné en 608 ou en 612 près de Lyon par ordre de la reine Brunehaut. On le fête aussi le 23 mai.

**DIDIER**, dernier roi des Lombards, était d'abord duc d'Istrie. Astolphe, roi des Lombards, étant mort sans enfants, Didier rassembla une armée et força Rachis, frère d'Astolphe, à lui céder ses droits, 757. Il attaqua ensuite le pape Étienne II; mais fut repoussé par Pépin. En 770, il donna sa fille à Charlemagne, espérant avoir en ce prince un allié sûr; mais dès l'année suivante, il eut la douleur de voir sa fille répudiée, et en 773 ses propres États furent envahis par son gendre, qu'avait appelé le pape Adrien, menacé par les Lombards. Assiégé et pris dans Pavie (774), il fut relégué au monastère de Corbie, où il mourut (J. P.).

**DIDIER** (J. P.), né en 1758 dans le Dauphiné, avocat, puis professeur de droit à Grenoble, était en 1814 maître des requêtes au Conseil d'État. Destitué en 1815 pour s'être rallié à Napoléon pendant les Cent-Jours, il entra dans une conspiration trahie à Lyon contre les Bourbons, tenta de soulever Grenoble, fut repoussé et vivement poursuivi par le général Donnadieu, se réfugia en Piémont, mais fut livré au gouv. français, condamné à mort par une cour prévôtale et exécuté aussitôt, 1816.

**DIDIUS JULIANUS**, empereur romain, né à Milan en 133, avait servi avec distinction sous Commode, et avait subjugué les Gattes, peuple german. Après la mort de Pertinax (30 mars 193), il acheta l'empire, mis à l'encaissement par les prétoriens. Il se rendit bientôt odieux par son luxe et son extravagance; ayant d'ailleurs refusé de payer la somme qu'il avait promise aux prétoriens, il fut tué par ses soldats, à l'approche de Septime Sévère, 211 jan. 193.

**DIDJEL**, ou PETIT-TIGRE. V. TIGRE.

**DIDON**, nommée aussi *Énée*, princesse de Tyr, fille de Pélus était sœur de Pygmalion et épouse de

Sichée. Forcée de quitter sa patrie à cause des cruautés de son frère, qui avait fait périr Sichée pour s'emparer de ses trésors, elle s'enfuit en Afrique, où elle fonda Carthage, vers 860 av. J.-C. On raconte que, pour se soustraire aux poursuites d'Arbas, roi des Gétules, qui voulait la forcer à l'épouser, elle se précipita sur un bûcher et s'y frappa d'un poignard. Virgile, par un anachronisme permis au poète, fait vivre Didon du temps d'Énée (auquel elle est postérieure de 360 ans), et feint qu'Énée du héros troyen, elle ne put survivre à son départ. Didon a fourni à Jodelle, à Scudéry, à Lefranc de Pompignan, à Marmontel, des sujets de tragédie, et à P. Guérin le sujet d'un de ses meilleurs tableaux.

**DIDOT**, famille d'imprimeurs-libraires, qui a beaucoup contribué au progrès de la typographie en France. Le premier qui se soit distingué est François Ambroise D., né à Paris en 1730, mort en 1804; il établit chez lui une fonderie d'où sortirent les plus beaux types qu'on eût vus jusque-là, inventa un instrument propre à donner au corps des caractères une juste proportion, et publia des éditions admirables par la correction du texte, entre autres la collection dite *d'Artois*, en 64 vol. in-18, et une *Collection de classiques français*, imprimée par ordre de Louis XVI, dans les trois formats in-4, in-8 et in-18. — Pierre D., son fils aîné, 1760-1853, mérita que ses presses fussent placées au Louvre comme récompense nationale, et donna la magnifique collection in-fol. dite *du Louvre*, où l'on admire, entre autres ouvrages, le *Virgile*, in-fol. (1798), *l'Horace*, in-f. (1799), le *Racine*, 3 v. in-f., avec gravures d'après les plus grands maîtres (1801-5), et le *La Fontaine*. — Firmin D., 2<sup>e</sup> fils de Fr. Ambroise, 1764-1836, travailla, de concert avec son frère Pierre, à perfectionner son art, se distingua surtout comme graveur et fondeur, et fit le premier des éditions *stéréotypes*, 1797. Parmi les éditions des deux frères, on distingue, outre les ouvrages déjà cités, le *Caмоюс*, en portugais, 1817; la *Henriade*, 1819, in-4, et les *Tables de logarithmes* de Callet, dont la correction est devenue irréprochable. Firmin D. cultivait les lettres : on lui doit de bonnes traductions en vers des *Bucoliques* de Virgile, 1806, des *Idylles* de Théocrite, 1833, et une tragédie d'*Annibal*, élu député en 1827, il défendit les intérêts de la librairie et de la presse. — Ses 2 fils, Ambr. et Hyac. Firmin D., qui ont dirigé la maison depuis 1827, ont soutenu l'honneur du nom. Outre leurs grandes publications (*Thesaurus Græcæ Linguae, glossarium medicæ et infimæ Latinitatis, Bibliothèques des auteurs grecs*, etc.), on leur doit d'importants perfectionnements dans la fabrication du papier; ils ont les premiers fabriqué le *papier sans fin*. M. Ambroise-Firmin a donné, entre autres écrits, une nouvelle traduction de *Thucydide*, 1833, et un curieux *Essai sur la typographie*, 1852.

**DIDYME**, c.-à-d. *junement*, nom ou surnom de plusieurs personnages anciens : de S. Thomas, un des apôtres; — d'un martyr, mis à mort à Alexandrie en 304 et honoré le 13 avril; — d'un grammairien d'Alexandrie, contemporain d'Auguste, travailleur infatigable, surnommé pour ce motif *Chalkenteros* (aux entrailles de fer), qui, selon Athénée, composa plus de 3500 ouvrages, tous perdus auj. On lui attribue cependant un traité *De Marmoribus et lignis*, publié à Milan en 1817, grec-lat., et des *Scholies* sur Homère. — dans l'édition d'*Homère* d'Elzévir, Leyde, 1656, et réimpr. à Leips. en 1845, par Ritter, et en 1855 par Schmidt.

**DIDYME**, docteur de l'Église d'Alexandrie, né en 308, mort martyr en 395, était aveugle et n'en devint pas moins un profond théologien. S. Jérôme et S. Isidore virent l'entendre. Il composa des écrits fort estimés, entre autres des traités *du St-Esprit*, contre les Macédoniens, *de la Trinité*, et une réfutation des Manichéens. Ce qui reste de lui a été publié dans la *Petologie* de Publ. Migne, 1838.

**DIDYMOTICHOS**, v. de Thrace,auj. *Dimotika*.

**DIE**, *Dea Vocantiorum* ou *Augusta Dea*, ch.-l. d'arr. (Drôme). à 46 kil. S. E. de Valence; 3000 hab. Tribunal, église calviniste. Porte St-Martin, ancien hôtel de l'évêché. Draps, tanneries, soie. Bon vin blanc mousseux, dit *clairrette de Die*. — Cette v. était jadis le ch.-l. des Voconces; elle reçut sous Auguste une colonie romaine, devint ensuite le ch.-l. du pays de Diois (*Diensis tractus*), et fut jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle le siège d'un évêché, suffragant de Valence. Avant la révocation de l'édit de Nantes, les Calvinistes y étaient en grand nombre.

**DIE** (S.). *Deodatus*, évêque de Nevers au VII<sup>e</sup> s., mort vers 680, fonda l'abbaye de Jointure dans les Vosges, autour de laquelle se forma la ville qui porte son nom (V. ST-DIE). On l'honore le 19 juin.

**DIEBETSCH-ZABALKANSKI** (Frédéric, comte de), général russe, né en 1785 d'une famille noble de Silésie, entra dès 1805 au service de la Russie, fut blessé à Austerlitz, se distingua à Eylau et à Friedland (1807), puis à Dresde (1813), et commanda une division lors de l'invasion de la France. On prétend que c'est lui qui donna le premier Fidée de marcher sur Paris. A l'avènement de Nicolas I, 1825, il réprima la conspiration tramée contre l'Empereur. Dans la guerre contre les Turcs (1828), il se signala par le passage du Balkan et prit Varna, ce qui lui valut le surnom de *Zabalkanski* et le bâton de feld-maréchal. Il commanda l'armée russe dans la guerre de Pologne, en 1831, et vainquit à Ostrolenka, mais il éprouva ensuite des revers et mourut peu après. Les uns attribuent sa mort à un suicide, d'autres au choléra ou aux excès.

**DIEFFENBACH** (le Dr J. Fréd.), chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité à Berlin et professeur de clinique chirurgicale, né à Königsberg en 1792, mort en 1847, est le premier qui ait pratiqué la section des muscles de l'œil pour la guérison du strabisme, et la section du tendon d'Achille pour la guérison du pied bot. On lui doit aussi des méthodes nouvelles pour guérir le bagayement, pour former artificiellement des nez, des lèvres, des paupières. Il a laissé une *Chirurgie opératoire* et des *Essais de Chirurgie*, trad. par Philippe, 1840.

**DIEGO**, corruption de *Jacobus*, Jacques, prénom commun en Espagne. V. le nom qui suit Diégo.

**DIËMEN** (Ant. van), gouverneur général des établissements hollandais dans les Indes orientales, de 1636 à 1645, avait d'abord été simple commis. Il s'empara des établissements portugais à Ceylan et à Malacca, introduisit le commerce hollandais au Tonquin, contracta plusieurs alliances avantageuses, et fit faire des voyages de découvertes. V. Part. suiv.

**DIËMEN** (TERRE DE VAN), dite aussi DIËMENIE et TASMANIE, grande île de l'Océanie, au S. de l'Australie (ou Nouv.-Hollande), dont la sépare le détroit de Bass, à 280 kil. sur 240; env. 80000 hab. européens. Les indigènes, de race nègre, sont peut-être les hommes les plus stupides du globe; ils ont presque tous disparu. Villes principales : Hobart-town, Launceston. C'est depuis 1804 le lieu où sont déportés les *Convicts* anglais. — La Diéménie fut découverte en 1642 par Abel Janssen Tasman, Hollandais, qui l'appela Terre de Van Diëmen, du nom d'Ant. Van Diëmen, gouverneur de Batavia. Cook en visita la côte méridionale en 1776; en 1784 le chirurgien Bass découvrit le détroit qui porte son nom et constata que la Terre de Diëmen était une île. Les Anglais s'y établirent en 1804 et ne tardèrent point à y fonder les villes de Hobart-Town et de Georges-Town ou Port-Dalrymple.

**DIËMEN** (détroit de), dans la mer du Japon, entre les îles de Ximo, de Tanega-Sima et de Jakuno-Sima, par 128° 20' long. E., 30° 51' lat. N., à 31 k. de large.

**DIEPHOLZ**, v. de Hanovre, ch.-l. du comté de Diepholz, à 55 kil. S. de Hoya; 3000 hab. — Le comté, situé entre le comté de Hoya au N. et à l'E., les États prussiens au S., la prov. d'Osnabruck et le

grand-duché d'Oldenbourg à l'O., à 44 kil. sur 20, et 22000 hab. Ce comté, longtemps indépendant, passa en 1585 à la maison de Zelle, en 1675 à celle de Brunswick-Lunebourg, fit partie en 1806 du roy. de Westphalie et fut donné au Hanovre en 1814.

**DIEPPE**, ch.-l. d'arr. (Seine-Inf.), à 167 kil. N. O. de Paris par route, et 201 par chemin de fer, sur la Manche, à l'emb. de l'Arques; 20000 hab. Cette ville se divise en 2 parties, la ville proprement dite et le *Pollet* (c.-à-d. *port de l'Est*), qui sont séparées par le port et réunies par un pont volant. Port sûr, mais étroit à l'entrée; chemin de fer, télégraphe sous-marin, aboutissant à New-Haven; vieilles murailles, anc. château fort; églises St-Remi et St-Jacques; 68 fontaines; statue de Duquesne et de J. Bouzard, pilote célèbre par le dévouement avec lequel il sauva nombre de naufragés. Bains de mer très-fréquentés. Tribunaux de 1<sup>re</sup> instance et de commerce; collège; école de navigation, biblioth. ; chantiers, corderie, etc. Ouvrages d'os et d'ivoire. Armements pour la pêche; commerce d'importation et d'exportation. Patrie de l'armateur Anjo, de Duquesne, Pequet, Lamartinière, etc. — Dieppe, au XI<sup>e</sup> siècle, n'était encore qu'un village habité par des pêcheurs. On fait dériver son nom de *Deep* (profond), anc. nom de la rivière d'Arques. Les Dieppois s'illustrèrent au moyen âge par leurs entreprises maritimes, visitèrent les côtes d'Afrique, où ils bâtirent *Petit-Dieppe* à l'emb. de la Gambie, reconquirent les Canaries, créèrent plusieurs établissements dans l'Amérique du Nord, notamment au Canada, et fondèrent Québec. La prospérité du Havre a presque anéanti le commerce de Dieppe et les galets ont envahi son port. Cette v. fut prise et reprise par les Anglais et les Français pendant les XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, et bombardée par les Anglais et les Hollandais en 1694. Tourville battit les flottes anglaise et hollandaise devant Di ppe en 1690.

**DIERNSTEIN**, vge d'Autriche, sur le Danube, à 5 kil. O. de Krems; 500 hab. Aux env., ruines du château où fut retenu Richard Cœur de Lion. 4000 Français y battirent 30000 Russes le 11 nov. 1805.

**DIËSBACH** (famille de), noble famille de Suisse, a fourni au canton de Berne plusieurs avoyers, dont le plus connu est Nic. D., né en 1431, mort en 1475, qui fut nommé avoyer en 1465. Il s'allia avec Louis XI contre Charles le Téméraire, 1474, fit la guerre à ce dernier, à cause des exactions du sire de Hagenbach, gouverneur du comté de Ferrette, remporta plusieurs victoires en Franche-Comté et mourut en 1475, laissant sa dignité à son cousin Guillaume, dont l'influence fit encore dominer le parti français à Berne. Ce dernier mourut en 1517. — Rochus de D., n'ayant pas adopté la réforme, se retira en 1532 à Fribourg, où il devint la tige d'une nouvelle branche.

**DIËST**, v. murée de Belgique (Brabant mérid.), sur la Demer, à 26 kil. N. E. de Louvain; 8000 h. La ville est grande, mais elle renferme des jardins et des terres labourées. Distilleries, brasseries.

**DIËTE** (de *diata*, conduite, régime, ou de *dies indicta*, jour désigné), est le nom que l'on donne aux assemblées nationales dans plusieurs contrées de l'Europe, et spécialement en Allemagne, en Suisse et en Pologne. — La *Diète germanique* ou *D. de l'Empire* est chargée de veiller sur les affaires générales de l'Allemagne et de concilier les différends qui pourraient s'élever entre les États confédérés. Le président est toujours un représentant de l'Autriche; les décisions de cette assemblée portent le nom de *recès*. Cette diète existe depuis les temps les plus anciens et a subi pendant le cours des siècles une foule de transformations. Longtemps la diète n'eut pas de siège fixe, se tenant tantôt à Nuremberg, tantôt à Augsbourg ou à Ratisbonne; auj. elle se tient à Francfort-sur-le-Mein. Elle se réunit, selon les circonstances, soit en séance *ordinaire* (alors chaque État n'a qu'une voix et les décisions sont prises à la majorité absolue), soit en séance *générale* (le nombre des voix des divers États est alors fixé selon l'import-



tance politique de chacun d'eux). — La *Diète helvétique* ou *Assemblée fédérale* date du xv<sup>e</sup> siècle; dissoute en 1797 par l'invasion française, elle fut rétablie en 1803 par Napoléon, et confirmée par le congrès de Vienne. Elle se rassemble tous les ans pendant un mois; longtemps elle se réunissait alternativement dans un des cinq cantons directeurs (Fribourg, Soleure, Bâle, Zurich et Lucerne); depuis 1818, c'est à Berne qu'elle se tient constamment. Elle se compose de 24 députés; elle est chargée de toutes les affaires extérieures et de tout ce qui peut être d'un intérêt général. — En Pologne la diète se composait généralement de la noblesse polonoise, et n'était réunie que sur l'invitation du souverain et pour lui donner son avis sur les mesures qu'il voulait prendre. Elle avait le droit d'élire le roi de Pologne; elle prenait alors le titre de *diète d'élection*. Ses décisions devaient être prises à l'unanimité. Les diètes se tenaient en plein champ, à Wola près de Varsovie; tous les membres y assistaient à cheval.

**DIÉTZ**, *Theodisa*, v. du duché de Nassau, à 9 k. N. E. de Nassau; 3000 hab. Pépinière d'arbres à fruits. Elle a donné son nom à la branche des Nassau qui obtint le stadhouerat en Hollande et qui occupe encore auj. le trône des Pays-Bas.

**DIÉU** ou **D'YEU** (île), *Ty a insula*, île de France, dans l'Atlantique, sur la côte du dép. de la Vendée, entre Belle-Île et La Rochelle, à 19 k. du continent; 13 k. sur l'; 2600 hab. Ce n'est qu'un vaste rocher granitique, défendu par un fort et des batteries. Elle ne renferme qu'un petit bourg. Ses hab. sont tous pêcheurs. Son nom semble venir de celui du dieu *Ihésus*. Le comte d'Artois (Charles X), voulant débarquer en Vendée, y vint avec les Anglais en 1795, mais il n'exécuta pas son projet.

**DIÉUDONNÉ**, nom français de deux papes; l'un, *Deus-Dedit* (615-618), est le 1<sup>er</sup> qui ait scellé ses bulles en plomb; l'autre, *Adéodat* (672-676), est le 1<sup>er</sup> qui ait daté par les années de son pontificat.

**DIÉU-LE-FIT**, ch.-l. de cant. (Drôme), à 29 k. E. de Montélimar; 4135 hab. Église calviniste. Eaux thermales. Poteries, draps, lainages; fileries et moulinerie de soie.

**DIÉUCOARD**, bourg du dép. de la Meurthe, à 21 kil. N. O. de Nancy; 1390 hab. Station.

**DIÉUX**. Les Païens les divisaient en *grands dieux* (*Dii majorum gentium*) et *dieux subalternes* (*Dii minorum gentium*). Les premiers, au nombre de 12, étaient Jupiter, Neptune, Mars, Mercure, Apollon, Vulcain, Vesta, Junon, Minerve, Cérès, Diane, Vénus. Les autres étaient innombrables.

**DIÉUZE**, *Deum Pag*, ch.-l. de cant. (Meurthe), à 15 kil. E. de Château-Salins, sur la Saïlle et le canal des Salines; 3965 hab. Collège. Grande saline exploitée depuis le xi<sup>e</sup> s. qui produit 500000 quintaux de sel par an. Fabrique de soude et de produits chimiques. — Ville très-ancienne; sous les Romains c'était déjà un poste militaire important.

**DIGBA**, ville d'Assyrie, anc. *Cornu*.

**DIGBY** (Éverard), gentilhomme anglais, zélé catholique, né en 1581, prit une part très-active à la conspiration des Poudres (1605), dont le but était de faire sauter le Parlement le jour où le roi (Jacques I) y viendrait; arrêté les armes à la main dans le Staffordshire, où il préparait un soulèvement, il fut pendu le 30 janv. 1606, ainsi que ses complices.

**DIÉUX** (Kenelm), fils du précédent, célèbre par son esprit et sa science, né en 1603, mort en 1665, jout de la faveur de Charles I et s'attacha à ce prince pendant la guerre civile. Il fut emprisonné par ordre du Parlement; ayant obtenu sa liberté, il vint en France et fut chargé par Charles I de plusieurs missions. Cependant il se rallia à Cromwell et resta sans emploi à la Restauration. Après la fin tragique de son père, on l'avait fait élever dans la religion protestante, mais il l'abandonna pour le Catholicisme, et même écrivit en faveur de sa nouvelle foi. On a de lui un traité *De la nature des corps*, un autre *De la*

*nature et des opérations de l'âme* (1644), des *Institutions peripatéticiques*, 1651. Il partageait en physique les erreurs de son temps et crut aux rêveries de l'alchimie; il prétendait guérir les blessures par une poudre sympathique; il écrivit un *Discours sur la guérison des plaies et la poudre de sympathie*. Il a légué 238 mss. à la bibliothèque Bodléienne.

**DIGBY** (John), comte de Bristol, de la même famille, né en 1580, m. à Paris en 1653, était membre du conseil de Jacques I. Il fut envoyé en Allemagne en 1620 pour intercéder auprès de Ferdinand II en faveur de l'électeur palatin; à Madrid en 1622 pour préparer le mariage du prince Charles avec l'infante d'Espagne. Cette négociation, qu'il avait menée à bien, échoua par les fautes de Buckingham, qui lui imputa tous ses torts et le fit emprisonner à son retour. Il n'en prit pas moins parti pour Charles I, et fut contraint à s'exiler pendant les troubles de la révolution, après avoir perdu toute sa fortune.

**DIGBY** (George), comte de Bristol, fils du préc., né en 1612, mort en 1676, avait d'abord figuré parmi les adversaires de Charles I. Attaqué par ceux de son parti pour avoir refusé de voter le bill d'*attainder*, il passa dans le parti opposé et devint un des royalistes les plus fougueux. Il porta une funeste atteinte à la cause royale, qu'il croyait servir, en conseillant à Charles I l'arrestation de six membres du Parlement accusés de haute trahison. Après avoir porté les armes pour la défense de Charles I, il appuya, sous son successeur, le projet de rétablir la religion catholique et se rendit par là si odieux qu'il fut obligé de prendre la fuite.

**DIGESTE**, recueil de lois. V. ce mot au *Dict. univ. des Sciences, des Lettres et des Arts*.

**DIGNE**, *Dinia*, ch.-l. du dép. des Basses-Alpes, à 764 kil. S. E. de Paris; 5500 h. Evêché, cour d'assises, tribunal, collège communal. Vieux murs, flanqués de tours; cathédrale, hôtel de la préfecture, statue de Gassendi (né près de là), bibliothèque publique. Commerce de fruits secs, etc. Ville très-saccagée pendant les guerres de religion en 1562 et en 1591, dévastée par la peste en 1629. A 2 k. de là, établissement d'eaux thermales sulfureuses.

**DIGON**, ch.-l. de c. (Saône-et-Loire), à 19 kil. O. de Charolles, sur la Loire, au lieu où le canal du Centre s'unit à la Loire; 3090 h. Hôpital. Faïence, sel.

**DIGON**, *Dicio*, ch.-l. du dép. de la Côte-d'Or, sur l'Ouche, à 271 k. S. E. de Paris; 504 par Troyes; 323 par Auxerre; 315 par chemin de fer; 37 074 hab. Evêché, cour impériale, cour d'assises, tribunaux de 1<sup>re</sup> inst. et de commerce; académie universitaire, facultés de sciences et de lettres, écoles de droit, de médecine, lycée; société académique; bibliothèque publique, riches archives de la Bourgogne; jardin botanique, etc. Rues larges et bien pavées, beau Parc, appartenant à la ville, promenades du Cours fleuri, des *Marronniers* et de *l'Archevêque*; château fort, bâti par Louis XI et qui servit souvent de prison d'État. Quelques beaux édifices, notamment la cathédrale, dont la flèche a 100<sup>m</sup>, et l'anc. Palais des États de Bourgogne, belle place Royale, quartier St-Bernard au milieu duquel s'élève la statue du saint (né à Fontaine-les-Dijon). Quelques monuments antiques. Chemin de fer. Commerce actif; vins, grains, moutarde renommée, etc. À Dijon sont nés Bossuet, Crébillon, Longepierre, Firon, Rameau, Bouthier, De Brosses, La Moignon, Cazotte, Guyton de Morveau, Clément, Maret, Briffaut. — Dijon doit son origine à un camp retranché établi par César. Son nom lui vint d'un temple que l'empereur Aurélien y avait élevé aux *dieux* (*Dicis*). Elle ne prit quelque importance qu'au iv<sup>e</sup> siècle. Aux env., Clovis vainquit le roi burgonde Gondobald en 500. Dijon fut entièrement détruite en 1137 par un incendie. Rebâti 26 ans après, elle devint bientôt la capitale du duché de Bourgogne. En 1477, après la réunion du duché à la couronne, elle resta la capitale de la Bourgogne et le siège des états de la prov. ainsi que d'un célèbre parlement

En 1513 les Suisses vinrent l'assiéger et le gouverneur La Trémouille ne put les éloigner qu'en leur comptant 400000 écus. En 1595, le maire de Dijon, René Fleutelet, ouvrit les portes de la ville à Henri IV.

**DIJONNAIS**, partie du duché de Bourgogne. contenait, outre le bailliage de Dijon, les 4 bailliages de Beaune, Nuits, Auxonne et St-Jean de Losne. Il est aussi compris dans le dép. de la Côte-d'Or.

**DILEM**, partie mérid. du Ghilan. *V. GHILAN*.

**DILLEN** (*J. J.*), *Dilleni*, botaniste, né à Darmstadt en 1687, mort à Oxford en 1747, se fit de bonne heure connaître par ses travaux sur les cryptogames et établit la possibilité de tirer l'opium du pavot d'Europe. En 1721, il quitta sa patrie pour se fixer en Angleterre où l'appelaient un riche amateur, W. Sherard, qui prit soin de sa fortune et qui créa pour lui une chaire de botanique à Oxford. Il publia en 1724 une éd. du *Synopsis plantarum Angliæ* de Ray; en 1732, l'*Herbarius elthamensis*, où il décrit les plantes du jardin de Sherard à Eltham, et en 1741 l'*Histoire des mousses*, son chef-d'œuvre; il en avait lui-même dessiné et gravé les figures. Dilleni

fut recherché de Linné qui lui dédia un de ses écrits et qui donna en son honneur le nom de *dillenia* à un genre des magnolières.

**DILLENBURG**, v. du duché de Nassau, à 30 k. N. E. de Nassau, sur la Dille; 3200 h. Cour d'appel, direction des mines; manufactures de tabac, fabriques de potasse; haras; fonderies de fer et de cuivre, bonneterie, etc. Anc. château des princes de Nassau-Dillenburg.—Comprise en 1806 dans le grand duché de Berg, elle fut depuis le ch.-l. du dép. de la Sieg.

**DILLINGEN**, v. de Bavière, ch.-l. de district, sur le Danube, r. g., à 35 kil. N. O. d'Augsbourg; 4500 h. Anc. résidence des évêques d'Augsbourg; anc. université, créée en 1554, supprimée en 1804. Gymnase et autres écoles.

**DILLON** (Arthur, comte de), général, d'une famille noble d'Irlande, né en 1670 dans le comté de Roscommon, mort en 1733, s'attacha à la fortune de Jacques II, prit du service en France, fut nommé colonel d'un régiment irlandais que son père avait levé à ses frais et qui portait son nom, devint maréchal de camp à 34 ans et lieutenant général à 36, fit avec gloire les campagnes de Vendôme en Espagne, de Villeroi en Italie, servit sous Villars (1708), sous Berwick (1709), et s'empara en 1713 de Kaiserslautern. — Son petit-fils, Arthur D., fut aussi colonel du régiment Dillon. Il servit d'abord dans les îles et fut gouverneur de St-Christophe. Chargé en 1792 d'un commandement en Champagne, il battit les Prussiens; mais sa conduite ayant dans la suite paru équivoque, il fut rappelé et condamné à mort en 1794. — Théobald D., son frère, maréchal de camp, fut employé en 1792 sur la frontière de Flandre, sous les ordres de Rochambeau, et périt victime de la défection et de l'indiscipline des troupes; ayant, d'après ses instructions, évité le combat que lui offrait une division ennemie, ses soldats crurent qu'il trahissait et ils le massacrèrent (28 avril 1792). La Convention punit de mort ses assassins et lui décerna les honneurs du Panthéon.

**DIMAR**, contrée du Sénégal, limitrophe du Fouta-Toro, a pour lieu principal Dialmath. *V. ce nom*.

**DIME**. *V. ce mot au Dictionnaire universel des Sciences, des Lettres et des Arts*.

**DIMITRI** ou **DMITRI**. *V. DEMETRIUS* et **DMITRI**.

**DIMOTIKA**, *Didymotichos*, v. de Turquie (Roumélie), à 42 kil. S. d'Andrinople, sur la Maritza; 8000 hab. Archevêché grec. Ergée en seigneurie par les Croisés et donnée au comte de St-Pol. Charles XII y séjourna après sa défaite à Pultava.

**DINA**, fille de Jacob et de Lia. *V. JACOB* et **SICHEM**.

**DINABOURG**, v. de Russie. *V. DUNABOURG*.

**DINADJPOUR**, v. de l'Inde anglaise (Calcutta), par 25° 36' lat. N., 86° 26' long. E.; 30 000 hab.; ch.-l. d'un district de même nom qui après de 3 000 000 d'h. Commerce considérable en riz, indigo et tabac; culture du coton et de la canne à sucre.

**DINAN**, *Dinellum* au moyen âge, v. de France, ch.-l. d'arr. (Côtes-du-Nord), à 59 kil. E. de St-Brieuc, sur la r. g. de la Rance; 8237 h. Petit port, épaisse muraille, vieux château fort, tour St-Vincent, statue de Du Guesclin, érigée en 1823. Trib., collège; soc. d'agriculture. Toiles, flanelles, basins, souliers de pacotille, etc. On trouve près de Dinan une source minérale. Dinan était jadis une ville des *Diakulites*; au moyen âge et jusqu'en 1280, elle eut des seigneurs particuliers qui prenaient le titre de vicomtes. Du Guesclin la défendit contre le duc de Lancastre qui l'assiégeait en 1359. Patrie de Duclos.

**DINANT**, *Dinandium*, au moyen âge, v. forte de Belgique (Namur), à 23 kil. S. de Namur, sur la Meuse; 3700 hab. Belle cathédrale gothique avec un riche jubé. Chaudronnerie et quincaillerie renommées; exploitation de marbre noir. — Philippe le Bon, duc de Bourgogne, la détruisit en 1466; elle fut reconstruite aussitôt, mais Jean, duc de Nevers, la prit et la pillà en 1554. Les Français s'en emparèrent en 1675 et 1794 et en firent un ch.-l. d'arr. du dép. de Sambre-et-Meuse.

**DINARIQUES** (monts), parfois nommés *Alpes Dinariques*, chaîne de montagnes qui traverse l'Illyrie, la Croatie, la Dalmatie, l'Albanie et la Bosnie, joint les Alpes Juliennes au Balkan. Elle doit son nom au mont Dinara, son pic le plus élevé, qui a env. 2000'. L'Unna, la Bosna, la Drina et la Morava, y ont leur source.

**DINARQUE**, orateur grec, né à Corinthe vers 360 av. J.-C., vint s'établir à Athènes et y gagna de grandes sommes d'argent à composer pour les autres des harangues que sa qualité d'étranger ne lui permettait pas de prononcer lui-même. Accusé, ainsi que plusieurs citoyens d'Athènes, d'avoir contribué à mettre cette ville sous le joug des Macédoniens, il prit la fuite et se réfugia à Chalcis en Eubée (322 av. J.-C.); il fut rappelé 15 ans après. Des nombreux discours qu'il avait composés, trois seulement nous sont parvenus; ils se trouvent dans les *Oratores grecs* de Reiske, Leipsick, 1770, dans la *Biblioth. græca* de Didot, ont été publiés à part à Leipsick, en 1827 par Schmidt, en 1842 par Matzner, et ont été trad. par Ath. Auger. Plusieurs lui attribuent l'*Accusation contre Théocrène*, qui est dans les œuvres de Démosthène.

**DINDYME**, *Dindymus*, mont de la Grande-Phrygie, dans la presqu'île de Cyzique, doit son nom à sa cime double (*didymos* en grec). On y rendait un culte particulier à Cybèle, de là le surnom de *Dyndimène* donné à cette déesse.

**DINGWALL**, v. et port d'Écosse (Ross), sur le golfe de Cromarthy, à l'emb. du Conan, à 30 kil. N. O. d'Inverness; 2000 hab. Obélisque élevé sur un caaveau qui était autrefois destiné à la sépulture des comtes de Cromarthy.

**DINIA**, v. du Gaule (Narbonnaise 2°),auj. *Digne*. **DINKELSBUHL**, v. de Bavière (Rezau), sur la Wocrnitz, à 34 kil. S. O. d'Anspach; 6500 hab. Murs flanqués de tours (restes du fameux *Mur du Diable*). Lainages, chapeaux, papeteries, brasseries. Jadis v. impériale; elle appartient à la Bavière depuis 1803.

**DINOCRATE**, architecte macédonien, releva le temple d'Éphèse incendié par Erostrate, et fut appelé en Égypte par Ptolémée Philadelphe pour embellir Alexandrie. On lui a prêté le projet gigantesque de tailler le mont Athos en forme d'homme tenant une ville dans sa main.—Préteur des Messéniens, détacha ses compatriotes de la Ligue Achéenne, combattit les Achéens, fit prisonnier Philopémen et l'empoisonna dans sa prison (183 av. J.-C.). Lycortas, successeur de Philopémen, étant arrivé peu après avec une armée à Messène, Dinocrate se tua de peur de tomber entre ses mains.

**DINTER** (Edm.), chanoine de St-Pierre de Louvain, mort en 1448, vécut à la cour des ducs de Bourgogne, et fut chargé par Philippe le Bon de rédiger les chroniques du Brabant. On lui doit : *Genealogia ducum Burgundia, Brabantia, Flandria*,

Francfort, 1529, in-fol., et une *Chronique des ducs de Lorraine et de Brabant*, jusqu'en 1455, restée manuscrite. — Gust. Fréd. Dinter, né en 1760 à Borna (Saxe), mort en 1831, fut successivement pasteur à Kitzscher près de Borna, directeur du séminaire normal de Friedrichstadt près de Dresde (1797), ministre évangélique à Gœritz (1807), et membre du conseil de l'instruction publique à Kœnigsberg (1816). On lui doit une foule d'écrits sur l'instruction primaire, qui sont populaires en Allemagne, principalement ses *Règles de la pédagogie*, 1806.

#### DIOCÉSARÉE. V. SÉPHORIS.

**DIOCÈSE**, *Diocesis*, c.-à-d. gouvernement, nom donné aux subdivisions des préfectures dans l'organisation de l'empire romain qui eut lieu depuis Constantin; le diocèse à son tour se décomposait en provinces. Le diocèse était régi par un vicaire du préfet. L'empire romain comptait en tout 14 diocèses: 4 dans la préfecture d'Italie: Italie, Rome, Illyrie occidentale, Afrique; 3 dans la préfecture des Gaules: Gaule, Hispanie, Bretagne; 2 dans la préfecture d'Illyrie: Dacie, Macédoine; 5 dans la préfecture d'Orient: Thrace, Asie, Pont, Orient, Égypte (V. ces noms). — On n'entend plus auj. par *diocèse* qu'une division ecclésiastique: c'est le territoire soumis à la juridiction d'un même évêque.

**DIACLÈS**, médecin grec, de Caryste en Eubée, que l'on place après Hippocrate, s'occupa un des premiers d'anatomie, mais n'étudia que sur les animaux. Il perfectionna la thérapeutique et composa sur son art des écrits qui ne nous sont pas parvenus.

**DIACLÈS**, citoyen de Syracuse, donna à sa patrie, peu après la malheureuse expédition des Athéniens en Sicile, des lois renommées par leur sagesse (412 av. J.-C.). Une de ces lois punissait de mort quiconque se présentait en armes dans l'assemblée publique: ayant lui-même enfreint cette loi par mégarde, il se frappa de son épée pour se punir. On raconte le même fait de Charondas.

**DIACLÉTIAN**. C. Valerius Jovius Aurelius Diocletianus, empereur romain, né près de Salone, en Dalmatie en 245, était fils d'un greffier. Il commença par être simple soldat et s'éleva par degrés aux premières charges: il était commandant des officiers du palais à la mort de Numérien, 284. Il tua de sa propre main Aper, meurtrier de ce prince, et se fit proclamer empereur à Nicomédie, malgré l'opposition de Carin, frère de Numérien. Deux ans après (286), il s'associa Maximien Hercule, et l'envoya commander en Occident, en se réservant l'Orient. Il marcha contre les Perses, leur reprit la Mésopotamie, puis, tournant ses armes contre la Germanie, il vainquit les Barbares. Outre Maximien, auquel il donna le nom d'Auguste, Dioclétien s'adjoignit en 292 deux autres collègues, qu'il nomma *césars* (titre qui équivalait à celui d'héritier présomptif de l'empire): ce furent Constance Cléore et Galérius; il assigna des provinces à chacun d'eux, en se réservant la suprême. Ces quatre princes obtinrent des succès chacun de leur côté; Dioclétien, pour sa part, réduisit l'Égypte révoltée, et tous les quatre triomphèrent à Rome l'an 303. En cette même année Dioclétien, à l'instigation de Galérius, commença contre les Chrétiens une terrible persécution qui dura dix ans (c'est en souvenir de cette persécution qu'on a donné le nom d'*ère des martyrs* à l'ère qui commence avec le règne de Dioclétien). L'année suivante il tomba dans une grave maladie qui affaiblit sa raison. Cet affaiblissement, joint aux menaces de Galérius, l'engagea à abdiquer, 305. Il se retira à Salone, où il cultivait lui-même son jardin; il devait n'avoir commencé à vivre que du jour de son abdication. On ajoute même que, Maximien ayant voulu l'engager à reprendre la couronne, il se borna, pour toute réponse, à l'inviter à venir voir ses jardins de Salone. Il mourut en 313.

**DIODORE** de Sicile, historien grec, né à Agyrium

en Sicile, vivait du temps de César et d'Auguste. Après avoir visité les principaux pays de l'Europe et de l'Asie, il s'établit à Rome et y publia sous le titre de *Bibliothèque historique* un ouvrage en 40 livres qui contenait l'histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à la 180<sup>e</sup> olympiade (60 av. J.-C.). Il ne nous en reste malheureusement que 15 livres, savoir: les 5 premiers, qui traitent de l'Égypte, de l'Assyrie et des premiers temps de la Grèce; le XI<sup>e</sup> et suivants jusqu'au XX<sup>e</sup>, qui vont jusqu'à la bataille d'Ipsus (301 ans av. J.-C.). Photius et Constantin Porphyrogénète nous ont conservé des fragments des VI<sup>e</sup>, VII<sup>e</sup>, VIII<sup>e</sup>, IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> livres, ainsi que des 20 derniers. Cet historien montre peu de critique, il paraît n'avoir pas puisé aux meilleures sources; néanmoins son ouvrage est fort précieux et contient des détails qu'on ne trouve pas ailleurs. Son style est simple et clair, mais peu élégant. Les éditions les plus estimées de Diodore sont celles de H. Étienne, Paris, 1559, in-fol., toute grecque et la première qui soit complète; de Wesseling, grec-lat., Amsterdam, 1746, 2 vol. in-fol.; de Heyne, Deux-Ponts, 1790-1806, 11 v. in-8., et celle de L. Dindorf, Leipsiek, 1828-32, 6 vol. in-8., reproduite dans la *Bibliotheca graeca* de Didot, avec tous les fragments et une trad. latine, 1843, 2 vol. grand in-8. Diodore a été trad. en français, en partie par Amyot, 1554, en totalité par Ad. Terrasson, 1737, et plus récemment par A. F. Miot, 1834, 7 vol. in-8., et par M. Hœfer, 1846, 4 vol. in-8.

**DIOGÈNE** d'Apollonie (en Crète), philosophe ionien disciple et successeur d'Anaximène, florissait vers 500 av. J.-C. Il se distingua parmi les philosophes qui enseignaient en Ionie avant que Socrate philosopât à Athènes; il croyait, comme son maître, que l'air est la matière première de tous les êtres; mais il attribuait à ce principe primitif une vertu divine. Il fut accusé d'impie et courut risque de la vie. Diogène Laërce nous a conservé le début de son traité *De la nature*. Les fragments qui restent de lui ont été publiés à Leipsiek en 1830 par Panzerbutter.

**DIOGÈNE**, philosophe cynique, né à Sinope 413 ans av. J.-C., mort en 324 à Corinthe. Accusé avec son père d'avoir fabriqué de la fausse monnaie, il quitta sa patrie de bonne heure et vint à Athènes, où il étudia la philosophie sous Antisthène. Il vécut dans la plus grande misère, ne subsistant guère que d'aumônes. Dans la suite, ayant été fait prisonnier par des pirates, il fut vendu comme esclave à Corinthe, et acheté par le philosophe Xéniade, qui, frappé de son mérite, lui confia l'intendance de ses biens et l'éducation de ses enfants. Diogène avait ordonné qu'on jetât son corps à la voirie; mais ses amis lui firent des funérailles magnifiques. On plaça sur son tombeau un chien en marbre de Paros. Ce philosophe outra les austérités de la secte cynique. Il logeait, dit-on, dans un tonneau, n'ayant pour meubles qu'une besace, un bâton et une écuelle. Il jeta même son écuelle après avoir vu un jeune enfant boire dans le creux de sa main. On conte que, plein de mépris pour ses contemporains, il se promena un jour en plein midi une lanterne à la main, répondant à ceux qui l'interrogeaient: « Je cherche un homme. » Un partisan de Zénon d'Élée niait devant lui le mouvement: il se leva, et se mit à marcher, réfutant ainsi en action les ridicules arguties du sophiste. Ayant entendu Platon définir l'homme un animal à deux pieds et sans plumes, il jeta dans son auditoire un coq plumé en disant: « Voilà l'homme de Platon. » Il y avait dans sa pauvreté volontaire beaucoup d'orgueil et de vanité. Alexandre le Grand, étant à Corinthe, eut la curiosité de le voir, et lui demanda ce qu'il pouvait faire pour lui: « Te retirer de mon soleil, » répondit le philosophe. On assure qu'Alexandre s'écria: « Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène. » Toutes ces anecdotes et une foule d'autres, que l'on raconte de Diogène, sont loin d'être authentiques. On a sous son nom des *Lettres* qui sont évidemment supposées. Elles ont été imprimées

mées dans *Epistolarum cymææ* et trad. en français en 1545 par L. Dupuis.

DIOGÈNE le Babylonien, philosophe du III<sup>e</sup> s. av. J.-C., natif de Séleucie, était stoïcien. Envoyé en ambassade à Rome par les Athéniens, avec Carneade et Critolaüs, il y ouvrit une école.

DIOGÈNE LAËRCE, *Laertius*, natif de Laërte en Cilicie, vivait l'an 190 de J.-C., et appartenait, à ce qu'on croit, à la secte épicurienne. On a de lui, sous ce titre, *De vitis, dogmatibus et apophthegmatibus clarorum philosophorum*, un ouvrage en 10 livres, fort précieux pour l'histoire de la philosophie. Il est à regretter que l'auteur manque de critique; il s'attache plus aux anecdotes qu'aux vues scientifiques, vise au bel esprit et mêle des épigrammes en vers de sa façon aux récits historiques. Les éditions les plus estimées de Diogène Laërce sont celles de Meibomius, grec-lat., avec notes de Ménage, Casaubon, etc., Amsterdam, 1692, 2 vol. in-4; celle de Hübner, Leipsick, 1828, toute grecque, et celle qui fait partie de la *Biblioth. græca* de MM. Didot, collationnée sur de nouveaux mss. par G. Colbet, Paris, 1852. Gassendi a donné à part le X<sup>e</sup> livre (*Epicure*), avec un commentaire. Tout l'ouvrage a été trad. en français par Gilles Boileau, 1668; par un anonyme, en 1758, et par M. Zévort dans la *Bibliothèque Choiseulienne*, 1846. Klipper a donné une dissertation *De Diogenis Laertii vita, scriptis*, etc., Nordhausen, 1831.

DIOTS (pays de), *Diensis tractus*, petite prov. de l'anc. France, comprise auj. dans le dép. de la Drôme, faisait partie du Bas-Dauphiné, et était située entre le Valentinois et le Gapencais; 40 k. sur 30; ch.-l., Die; autres places, Aoust, Luc, Saillans, etc. Le Diots était jadis habité par les *Vocentii* et les *Tricostini*, peuple de la Viennoise; ce fut d'is le X<sup>e</sup> s. un comté vassal des comtes de Toulouse, marquis de Provence; en 1189, ceux-ci le donnèrent en fief à Aymar II de Poitiers, qui le réunit au comté de Valentinois. Il fut vendu à Charles VI en 1404. Les évêques de Die avaient depuis 1178, par don de l'empereur Frédéric I, le domaine direct de cette ville.

DIOLIBA, DIOLIBA, riv. d'Afrique. F. NIGER.

DIOMÈDE, roi fabuleux des *Bistones*, peuple de Thrace, est célèbre par sa cruauté: il nourrissait ses chevaux de chair humaine. Hercule le vainquit et le fit dévorer lui-même par ses chevaux.

DIOMÈDE, héros grec, fils de Tydée et roi d'Étolie, se distingua parmi les plus braves au siège de Troie, livra des combats singuliers à Hector, à Énée, accompagna Ulysse à Lemnos, où il réussit à se saisir des flèches de Philoctète, s'empara des chevaux de Rhésus, s'enferma dans le cheval de bois pour pénétrer dans Troie et y enleva le palladium. Conduit par Pallas, il combattit les dieux eux-mêmes: il blessa Mars et Vénus qui venaient secourir Énée. Au retour de Troie, trahi par son épouse Egialée, il s'éloigna de sa patrie, et alla se fixer en Italie, où il fonda Argos-Hippium, Venusie, Canusium, Bénévent, etc. Homère l'a surtout célébré dans le V<sup>e</sup> chant de l'*Illiade*.

DIOMÈDE, grammairien latin du V<sup>e</sup> siècle, auteur d'un traité *De Oratione et partibus oratoris*, publié par Putschius dans ses *Grammatici veteres*, 1605.

DIOMÈDE (Champs de), plaines de l'Apulie orientale ou Daunie, entre l'Anfiée et le Cerbale: c'est là que se livra en 216 av. J.-C. la bat. dite de Cannes.

ILES DE DIOMÈDE, auj. îles *Tremiti*, îles de l'Adriatique, sur la côte du roy. fondé par Diomède dans la Daunie, vis-à-vis de Pénib. du Tifrene.

DION de Syracuse, disciple et ami de Platon, était genre de Denys l'Ancien. Il jouit de la confiance de ce prince, fut exilé par son fils Denys le Jeune, jaloux de ses vertus et de son crédit, rentra dans Syracuse à la tête des mécontents, 357 av. J.-C., et y fut revêtu de l'autorité souveraine. Il périt en 334, assassiné par l'Athénien Calippe, qu'il avait comblé de bienfaits. Sa Vie a été écrite par Plutarque et par Cornélius Népos.

DION CHRYSOSTÔME, c.-à-dire *Bouche d'or*, ainsi

surnommé à cause de son éloquence, rhéteur grec, né à Pruse en Bithynie vers l'an 30 de J.-C., mort vers 116. se fit admirer à Rome et dans tout l'empire sous Néron et ses successeurs. Consulté en Syrie par Vespasien, qui venait d'être proclamé empereur, il l'engagea, mais vainement, à rétablir la république. Impliqué sous Domitien dans une conspiration, il se réfugia dans le pays des Gètes où il resta longtemps ignoré. A la nouvelle de la mort de Domitien, l'armée romaine campée sur les bords du Danube était sur le point de se révolter: Dion, qui se trouvait dans le camp, déguisé en mendiant, se fit aussitôt connaître, harangua les troupes et fait proclamer Nerva. Il jouit de la faveur de ce prince et de Trajan. Il resta de lui 80 discours, parmi lesquels on remarque 4 *Discours sur la royauté*, qui sont un panégyrique détourné de Trajan. Cet écrivain est en général élégant et ingénieux; cependant on trouve chez lui des traces du faux goût qui plus tard caractérisa les sophistes. Ses écrits ont été publiés par P. Morel, grec-lat., Paris, 1604; Reiske, Leipsik, 1784; Emperius, Brunsw., 1844. Bréguigny a traduit trois de ses discours dans ses *Vies des orateurs grecs*, 1751-52.

DION CASSIUS, historien grec, né à Nicée vers l'an 155. était fils de Cassius Apronianus (consul en 191), et descendait par sa mère de Dion Chrysostôme. Il occupa les plus hauts emplois, fut sénateur sous Commode, préteur sous Pertinax, consul sous Alexandre Sévère (229), gouverneur en Asie-Mineure et en Afrique. Il renouça aux affaires vers 235 et se retira à Nicée pour s'y livrer à l'étude. Il avait composé entre autres écrits une *Histoire romaine* depuis l'arrivée d'Enée en Italie jusqu'à l'année de son consulat, en 80 livres. Il ne nous en reste que 19 (XXXV<sup>e</sup> à LV<sup>e</sup>), et quelques fragments. On supplée au reste par l'*abrégé* de Xiphilin. M. Morelli a retrouvé quelques fragments des livres LV<sup>e</sup> et LVI<sup>e</sup> (Bassano, 1798). Dion Cassius est en général exact; on lui reproche cependant sa partialité contre quelques-uns des plus grands hommes de Rome, notamment contre Pompée, Brutus, Cicéron, Sénèque. Les meilleurs éd. de Dion Cassius sont celles de Rob. Étienne, Paris, 1548, in-4; de Reimar, grec-lat., Hambourg, 1750-52, 2 vol. in-4; de F. G. Sturzlius, Leipsick, 1825-1843, 9 vol. in-8 (avec de nouveaux fragments); de Bekker, Leipsick, 1849, 2 vol. in-8. Il a été trad. en lat. par Xylander, Bâle, 1558, in-fol., et en français par Cl. d'Éoziers, Paris, 1542, in-fol. M. Ét. Gros en avait entrepris en 1845 une nouvelle édition, avec trad. française; cette édition, interrompue par sa mort (1856), a été achevée par Boissac, 1863-64.

DIONE, mère de Vénus, fille de l'Océan et de Téthys, fut aimée de Jupiter. C'est d'elle que Vénus tire le surnom de *Dionée*, qui lui donnent les poètes.

DIONS (Pierre), chirurgien et anatomiste, né à Paris en 1673, mort en 1718, fut médecin de la reine Marie-Thérèse (femme de Louis XIV), du Dauphin et de plusieurs princes du sang. Il professa l'anatomie et la chirurgie au Jardin des Plantes. On a de lui: *Anatomie de l'homme suivant la circulation du sang*, 1690, ouvrage traduit en plusieurs langues et même en chinois; *Cours de chirurgie*, 1707; *Traité des accouchements*, 1718.

DIONS DU SEJOUR (Achi. Pierre), géomètre, parent éloigné du préc., né à Paris en 1734, mort en 1794, était conseiller au parlement et devint en 1765 membre de l'Académie des sciences. Il appliqua avec succès l'analyse aux phénomènes célestes, surtout aux éclipses. On a de lui: *Traité des courbes algébriques* (avec Goudin), 1756; *Recherches sur la géométrie et les rétrogradations des planètes*, 1761; *Traité des mouvements apparents des corps célestes*, 1774; *Essai sur les comètes*, 1775; *Essai sur les disparitions périodiques de l'anneau de Saturne*, 1776, etc.

DIONYSIAQUES, fêtes de Bacchus (qui se nommait en grec *Dionysos*). Ces fêtes se célébraient tous les ans, avec une grande magnificence, à Athènes. On y faisait des processions où l'on portait d'immenses

vases remplis de vin et couronnés de pampres, des corbeilles d'or pleines de fruits et d'où s'échappaient des serpents apprivoisés; on y voyait des Silènes, des Faunes et des Phallophores, hommes portant un phallus, emblèmes de la fécondité de la nature. On y représentait les comédies et les tragédies nouvelles.

**DIONYSIENNE** (période). V. DENYS le PETIT.

**DIONYSIUS** c.-à-d. consacré à *Bacchus*), forme grecque du nom de DENYS. V. DENYS.

**DIONYSOS**, nom grec de Bacchus.

**DIOPHANTE**, mathématicien d'Alexandrie, vivait sous Néron, selon les uns, sous Antonin ou même sous Julien, selon d'autres. Il est regardé comme l'inventeur de l'algèbre. Nous avons sous son nom le traité le plus ancien de cette science: il ne nous en reste que les 6 premiers livres sur 13. Ils ont été publiés, gr.-lat., avec des notes de Bachet de Meziriac et de Fermat, Toulouse, 1670, et ont été trad. en français par Simon Stévin et Alb. Girard, 1625.

**DIOSCORE**, patriarche d'Alexandrie, succéda à S. Cyrille en 443, adopta les principes d'Eutychès, soutint cette hérésie dans le faux concile d'Éphèse, connu sous le nom de *brigandage d'Éphèse* (449), et osa excommunier le pape S. Léon. Le concile général de Chalcedoine, tenu en 451, le déposa de l'épiscopat et du sacerdoce, et l'empereur Marcien l'exila à Gangères en Papulagone, ou il m. en 454.

**DIOSCORIDE** (Pedanius), médecin grec, d'Anazarbe en Cilicie, vivait dans le 1<sup>er</sup> siècle de notre ère. Il a laissé six livres sur la *Matière médicale*, qui sont la source la plus abondante pour les connaissances botaniques des anciens. Les meilleures éd. de cet ouvrage sont celles des Aldes, Venise, 1599 et 1518; de Marcus Verzelius, Cologne, 1529, gr.-lat.; de Sprengel, Leipsick, 1828, 2 vol. in-8. Il a été commenté par Matthiæle, Venise, 1554, et trad. en français par Mart. Mathé, Lyon, 1559.

**DIOSCORIDIS** INSULA, île de la mer Érythrée, dans le golfe *Arabites*, est auj. *Socotora*.

**DIOSCURES**, c.-à-d. enfants de Jupiter, surnom de Castor et Pollux, dieux tutélaires de l'hospitalité et de la navigation. Ils présidaient aussi aux jeux gymniques.

**DIOSCRIBADE**, depuis *Sebastopolis*, auj. *Iscaur* ou *Iskuriah*, v. de Colchide, sur le Pont-Euxin, était une colonie grecque. Elle doit son nom aux Dioscures, Castor et Pollux, qui y abordèrent, sous la conduite de Jason, lors de l'expédition des Argonautes.

**DIOSPOLIS**, c.-à-d. ville de Jupiter, nom commun à plusieurs villes anciennes dont les principales sont: 1<sup>o</sup> *Diospolis*, dans la B.-Égypte, au S. de Mendès, qu'on croit être la même que *Panephevis*; — 2<sup>o</sup> *Diospolis Magna*, dans la H.-Égypte, la même que Thèbes (V. THÈBES); — 3<sup>o</sup> *Diospolis parva*, dans la H.-Égypte, au N. O. de Tenrya, auj. *Hou*; — 4<sup>o</sup> une ville d'Asie Mineure, plus connue sous le nom de *Sébast.* — 5<sup>o</sup> une v. de Palestine, V. LYDDA.

**DIPHILE**, poète comique grec, né à Sinope, contemporain de Ménandre, florissait vers 300 av. J.-C. Il avait composé cent comédies, dont il ne nous reste que de courts fragments, qu'on trouve dans les recueils de G. Morel et de Grævus, ainsi que dans les *Comœdiorum f. agn.* de Meinecke, et qui ont été trad. dans les *Œuvres littéraires* de Coupé. Plusieurs ont été imités ou par Plaute, notamment dans la *Casina* et le *Kubus*, et par Térrence, dans les *Adelphes*.

**DIPPEL** (J. Conrad), théologien et chimiste, né en 1672 près de Darmstadt, mort en 1734, était fils d'un ministre protestant. Il s'occupa d'abord de théologie et fut un adepte du piétiste Spener. Quoique protestant, il écrivit contre ses coreligionnaires un petit traité intitulé: *Papismus Protestantium*, qui lui fit beaucoup d'ennemis. Découvert de la théologie, il s'occupa de médecine et d'alchimie, et mena une vie errante et persécutée, résidant tantôt en Allemagne, tantôt en Hollande ou en Suède. Au milieu de ses extravagances, il fit quelques découvertes utiles, entre autres celle du bleu de Prusse et de l'huile animale qui porte son nom, qu'on employa long-

temps contre l'épilepsie et le ver solitaire. Il a laissé 70 ouvrages, la plupart oubliés, parmi lesquels on remarque cependant son traité *De viri animalis morbo et medicina*. Les principaux ont été réunis sous le titre de *Christianus Democritus*, 1747.

**DIRCE**, 2<sup>e</sup> femme de Lycus, roi de Thèbes, fit par jalousie enfermer dans une prison Antiope, que Lycus avait répudiée pour l'épouser elle-même; mais Jupiter délivra Antiope, qui bientôt donna le jour à deux fils, Amphion et Zéthus. Ceux-ci devenus grands firent mourir Lycus, et attachèrent Dirce à la queue d'un cheval indompté, qui l'emporta sur des rochers où elle fut mise en pièces. Les dieux, touchés de son malheur, la changèrent en une fontaine qui porta son nom et qui coulait près de Thèbes.

**DIRE**, v. et prononcé d'Éthiopie, à l'entrée du détroit appelé auj. de *Bab el Mandeb*.

**DIRECTOIRE**, nom donné en France au pouvoir exécutif qui, d'après la constitution de l'an III, devait régir l'État, conjointement avec le Conseil des Cinq-Cents et celui des Anciens. Il fut installé le 27 oct. 1795 (5 brumaire an IV). Le Directoire se composait de 5 membres, nommés par les deux Conseils; il se renouvelait par cinquième d'année en année, et ses membres ne pouvaient être réélus; il nommait les ministres, les généraux en chef, mais l'initiative en fait de mesures gouvernementales et législatives appartenait au Conseil des Cinq-Cents; les directeurs pouvaient seulement inviter ce Conseil à prendre un objet en considération. Les premiers directeurs furent La Revellère-Lépeaux, Lefebvre, Rewbell, Barras, et Carnot (ce dernier nommé en remplacement de Sieyès qui avait refusé). Ceux qui furent nommés après eux sont: Barthélémy, Merlin de Douai, François de Neufchâteau, Tréillard, Roger-Ducos, Gohier, Merlin, Sieyès, qui accepta en 1799. Le Directoire fut, au commencement surtout, une époque de gloire pour nos armées; toute l'histoire militaire de ce temps est dans les noms de Bonaparte, de Kléber, de Desaix, de Masséna, de Moreau, à l'intérieur, le travail du Directoire tendit à rapprocher peu à peu les intérêts, à éteindre les passions et les haines, à associer le nouveau gouvernement, sans employer de moyens violents et criminels; cependant il se vit dans la nécessité de recourir à une banqueroute, qui fut d'ailleurs sous le nom de *détour consolide*. A la suite de quelques échecs, on ne tarda pas à accuser les Directeurs d'incapacité; d'ailleurs ils étaient sans cesse en lutte entre eux. Après avoir subi plusieurs révolutions intérieures (V. FUGITION, FRANÇAIS), le Directoire fut renversé par le général Bonaparte, dans la célèbre journée du 18 brumaire an VIII. Il avait duré 4 années. Cette époque fut signalée par la corruption des mœurs et par un agiotage effréné. M. de Barante (1855) et M. Granier de Cassagnac (en 1863) ont écrit l'*Hist. du Directoire*.

**DIRSCHAU**, v. de la prov. de Prusse, sur la Vistule, à 31 k. S. S. E. de Bantzick; 3000 h. Navigation active. Patrie du voyageur Forster.

**DISCORDE**, divinité maléficante, fille de la Nuit, était la compagne de Mars, de Bellone et des Furies. Jupiter l'exila des cieux, parce qu'elle ne cessait d'en brouiller les habitants. L'épouse de Noyer point été invitée aux noces de Thésus et de Pélée, la Discorde jeta au milieu des déesses la fatale pomme d'or, cause de cette fameuse contestation dont Paris fut le juge. Les poètes anciens donnent à cette déesse une chevelure hérissée de serpents et nouée avec des bandelettes sanglantes. Les poètes modernes ont aussi personnifié la Discorde; elle figure dans la *Jérusalem délivrée*, le *Lutin* et la *Henriade*.

**DISSIDENTS**, vge de Suisse (Grisons), à 52 kil. S. O. de Coire, dans la vallée du Rhin, à 1500<sup>m</sup> au-dessus de la mer; 1200 h. Abbaye fondée au VII<sup>e</sup> s. par Sigehert, bénédictin écossais, et dont les abbés étaient princes d'empire; et présidents de la diète de la Ligue Grise. Les Français brûlèrent ce bourg en 1799.

**DISTRICT FÉDÉRAL**, nom donné, dans les républiques fédératives de l'Amérique, au territoire qui

contient la capitale générale de la fédération, sans appartenir à aucun État particulier. Aux États-Unis Washington et son territoire forment le *District fédéral*, nommé aussi district de *Colombia*.

**DITHMAR**, évêque de Mersebourg, né en 976, d'abord moine au couvent de Bergen, fut sacré évêque en 1009 et mourut en 1018. Il eut à soutenir de longues guerres avec les margraves de Misnie. On lui doit une *Chronique de l'histoire d'Allemagne*, en 8 livres, qui s'étend de 876 à 1018 et comprend les règnes de Henri I, Othon I, II et III et Henri II. Elle a été publiée par Reineccius, 1580, par Leibnitz, dans son recueil d'écrivains pour l'histoire de Brunswick et se trouve dans les *Monumenta germanorum historico*r. de Pertz, Hanov., 1839. Wagner l'a réimprimée en 1808, Nurenberg, in-4.

**DITHMARSÉS** (Pays des), petite contrée de l'Allemagne septentrionale (Holstein), entre l'Elbe, l'Eyder et la mer du Nord, occupe 40 kil. sur 25; v. princ., Meldorf et Luden. Les Dithmarses, quoique nominale ment soumis à l'Empire d'Allemagne, ont presque toujours vécu indépendants. Leur pays a fait successivement partie du comté de Stade, du duché de Saxe (1144-80), de l'archevêché de Brème (contre lequel ils se révoltèrent pour se donner à l'évêché de Sleswig). En 1474, Christian I, roi de Danemark, obtint de l'empereur Frédéric III la réunion du Holstein, du Sleswig et du pays des Dithmarses en un duché relevant de la couronne de Danemark; mais bientôt les Dithmarses se révoltèrent; le roi de Danemark Jean I leur fit en vain la guerre (1500); Frédéric II les soumit en 1559, à l'aide des ducs de Holstein; le pays fut alors partagé entre le duché de Holstein et le Danemark. En 1773, il fut réuni tout entier au duché de Holstein.

**DITTERS** ou **DITTERS DORF** (Charles), compositeur allemand, né à Vienne en 1739, mort en 1797, montra dès l'âge de 7 ans sa vocation pour la musique, et acquit sur le violon un talent extraordinaire. Il parcourut l'Allemagne, accompagna Gluck en Italie, résida plusieurs années à Berlin et à Vienne et fut maître de chapelle à Breslau. Il était lié avec Haydn, Métastase et Martini. Ses princ. ouvrages sont: *les Métamorphoses d'Ovide*, composées de 15 symphonies, Vienne, 1785; les oratorios *d'Isaac*, *de David*, *de Job*, *d'Esther* (ce dernier est son chef-d'œuvre); il a aussi donné plusieurs opéras-comiques, où il imite le genre de Grétry. *L'Histoire de sa vie*, par lui-même, a été publ. par son fils, Leips., 1801.

**DIU**, île de la mer des Indes, au S. du Guzerat, a pour ch.-l. une ville de même nom, bâtie par les Portugais; 5000 hab. — L'île Diu renfermait jadis le temple le plus riche de l'Hindoustan, temple que pilla en 1025 Mahmoud le Gaznévide. Les Portugais la prirent en 1535. En 1670 leur établissement fut pillé par les Arabes de Maskat; ils l'ont repris en 1710, mais il ne s'est pas relevé.

**DIUM**, adj. *Malathria*, v. de Macédoine, dans la Périe, sur le golfe Thernaïque, au S. d'Halicomon. — V. d'Eubée, sur la côte N. O., est adj. *Agia*.

**DIVE**, riv. de France, naît dans le dép. de la Vienne, sépare ce dép. de celui des Deux-Sèvres, et se jette dans le Thouet à St-Hippolyte, après un cours de 65 kil. Elle est en partie canalisée.

**DIVES**, riv. qui arrose les dép. de l'Orne et du Calvados, et se jette dans la Manche: cours de 90 k. **DIVES**, bourg du Calvados, canton de Dozulé, sur la Dives, à 19 kil. O. de Pont-l'Évêque; 600 hab. Petit port, où s'embarqua Guillaume le Conquérant.

**DIVILINO**, v. de Russie, la même que *Déoulina*.

**DIVIO**, v. de Gaule, adj. *Dijon*.

**DIVITIAC**, chef des Éduens, membre du collège des Druides, fut envoyé à Rome par ses compatriotes pour demander du secours contre les Séquanais et les Arvernes et s'y lia avec César et Cicéron. Il introduisit le premier les Romains dans la partie des Gaules où il commandait, et rendit de grands services à César dans sa guerre contre les Belges.

**DIVODURUM**, v. de Gaule, adj. *Metz*.

**DIVONA**, v. de Gaule, adj. *Cahors*.

**DIVONNE**, bourg du dép. de l'Ain, à 10 kil. de Gev; 1800 hab. Établissement hydrothérapique.

**DIX** (Conseil des), à Venise. V. **CONSEIL**.

**DIX DROITURES** (Ligue des). V. **GRISONS**.

**DIX MILLE** (retraite des), retraite célèbre que fit à travers l'Asie-Mineure, sous la conduite de Xénophon, un corps de 10 000 Grecs qui avaient combattu à Cunaxa pour Cyrus le Jeune (401 av. J.-C.). Après la défaite et la mort de ce dernier, Cléarque, qui commandait les Grecs, refusa de déposer les armes et traita avec le grand roi, qui s'engagea à lui fournir des vivres jusqu'aux côtes du Pont-Euxin; mais, trois jours après s'être mis en marche, il fut mis à mort par trahison, dans une conférence qu'il eut avec le satrape Tissapherne. Les Grecs, réduits au désespoir, allaient se rendre, lorsque Xénophon, qui n'était encore que simple officier, se mit à leur tête. Après mille fatigues et des dangers inouïs, il les conduisit jusqu'à Chrysopolis, sur la côte orientale du Bosphore, où ils s'embarquèrent pour Byzance. Xénophon nous a, dans son *Anabase*, raconté lui-même cette admirable retraite.

**DIXMUDE**, v. de Belgique (Flandre occid.), sur l'Yser, à 13 kil. S. E. de Furnes; 4000 h. Raffineries de sel. Prise en 1647 par Rantzau et en 1658 par Turenne.

**DIX-SEPT PROVINCES** (les), nom donné quelquefois aux possessions suivantes de Charles-Quint: Franche-Comté, Flandre, Artois, Malines, Anvers, Hainaut, Namur, Brabant, Limbourg, Luxembourg, Hollande, Zélande, Gueldre (avec Zutphen), Utrecht, Over-Yssel, Frise, Groningue (avec Drenthe). Cambrai y fut joint plus tard. Ces 17 prov. furent divisées par la trêve d'Anvers (1609) et formèrent deux masses: les 7 Provinces de Hollande, Zélande, Utrecht, Gueldre, Over-Yssel, Groningue et Frise furent déclarées indépendantes sous le nom de *Provinces-Unies*; les dix autres formèrent les *Pays-Bas espagnols*.

**DJ**. Pour les mots qui commencent ainsi, et qui ne seraient pas ci-après, cherchez DI, G et J.

**DJAFAR**. V. **GIAFAR**.

**DJAFNA**, v. de l'île de Ceylan, ch.-l. d'un district de même nom, à l'extrémité sept. de l'île, à 300 kil. N. de Colombo; 8000 hab. Forteresse.

**DJAGATHAI**, 2<sup>e</sup> fils de Gengis-Khan, mort en 1248, donna son nom à l'un des empires formés à la mort du conquérant. Cet empire était compris entre les États de Kaptchak au N. O., de Cachemire au S. E., de Delhy et des Beloutchis au S., des Mongols de Perse à l'O., et avait pour villes principales Kachgar et Aksou. Adj. le nom de Djagathai s'applique encore à une partie du Turkestan.

**DJAGUERNAT**, JAGERNAUT, ou **POURY**, ville de l'Inde anglaise (Orissa), à 480 kil. S. O. de Calcutta, par 81° 25' long. E., 19° 49' lat. N., près du golfe de Bengale et du lac de Chilka, sur une branche du Mahanaddy; env. 36 000 hab. Temple immense où l'on vient en pèlerinage de toutes les parties de l'Inde; 1 200 000 pèlerins s'y rendent annuellement, et l'on prélève sur eux des sommes qui montent à plus de 22 millions de francs. Jadis beaucoup de fanatiques se faisaient écraser dans les fêtes solennelles qui s'y célébraient, en se jetant sous les roues du char sacré qui porte la statue de Vichnou; mais ce zèle a beaucoup diminué depuis la domination anglaise.

**DJALAOUAN**, une des prov. de la confédération des Beloutchis, entre le Sarouan au N., le Lous au S., les monts Broubies à l'E., a pour capit. Zouri.

**DJAMY** (Abd-al-Rahman), poète célèbre de Perse, né en 1414 au bourg de *Djam* dans le Khorasan, m. en 1492, fut appelé à la cour du sultan Abou-Saïd, et y fut nommé *poète royal*. Les plus remarquables de ses nombreux ouvrages sont: *la Chaîne d'or*; *Selman et Absal*; *le Rosaire des justes*; *Yusuph et Soleika*; *Medjoun et Léila*, poème trad. par Chézy, Paris, 1807; le *Beharistan* (Séjour du printemps),

poème moral, mêlé de prose et de vers; et ses fables, trad. par Langles, 1788. Djamy appartenait à la secte des Sophis : il a exposé leur doctrine dans un de ses ouvrages et a donné la vie de 619 sophis. La Bibliothèque impériale possède en ms. un grand nombre de ses ouvrages.

**DJANIK**, v. de Turquie d'Asie (Sivas), à 100 kil. N. O. de Sivas, est le ch.-l. d'un livah de même nom qui s'étend le long de la mer Noire, entre les pachaliks d'Anatolie et de Trébizonde. Pays montagneux et humide; beaucoup de grains et de chanvre.

**DJAPARA**, v. de l'île de Java, sur la côte N., ch.-l. d'une prov. de même nom, qui compte 150000 hab.

**DJÉANGIR**. V. GEANGIR.

**DJEBEL**, GEBEL ou GIBEL, c.-à-d. en arabe montagne. Pour ceux des mots commençant ainsi qui ne seraient pas ici, cherchez Gibel ou le mot qui suit.

**DJEBEL OU DEBAIL**, *Bylblos*, v. et port de la Syrie (Tripoli), à 53 k. S. O. de Tripoli; 6000 hab., Druses et Maronites. Evêché maronite. Fort où réside l'émir des Maronites, église chrétienne, d'architecture byzantine; belles ruines. — Les Arabes s'en emparèrent sous le califat d'Omar; les Chrétiens la prirent en 1100 et la conservèrent pendant les croisades : on l'appelait alors *Gébelot* ou *Bersabée*. Elle tomba ensuite au pouvoir des Turcs, qui la possédèrent encore. Les Anglais l'enlevèrent en 1840 à Méhémet-Ali.

**DJEBEL-EL-KAMAR** ou KOUMR. V. LUNE (monts de la).

**DJEBEL-EL-TARIK**. V. GIBRALTAR.

**DJEBEL-NOUR**, *mont de la lumière*, mont d'Arabie (Hedjaz), près de La Mecque. C'est là, selon les Musulmans, que l'ange Gabriel apporta le premier chapitre du Coran à Mahomet.

**DJEBEL-SELSELEH**, *Silsilis*, mont d'Égypte, voisines de Koum-Ombou, et dont les vastes carrières ont fourni ces blocs énormes qui ont servi aux constructions colossales de Thèbes.

**DJEDDAH**, v. et port d'Arabie (Hedjaz), sur la mer Rouge, à 90 k. O. de La Mecque; 15000 h. Elle est regardée comme le port de La Mecque. Parfums, café; tissus, marchés d'esclaves. Port sûr et très-fréquenté avant les conquêtes des Wahabites. Résidence d'un pacha turc et de consuls européens. Elle a été le ch.-l. d'un des 4 pachaliks turcs de l'Arabie. Conquis sur les Wahabites en 1811 par Méhémet-Ali. Djeddah est une ville sainte, où règne un violent fanatisme : le consul français Eveillard y fut assassiné en 1858, ce qui attira sur la v. un sévère châtiement.

**DJELALABAD**, v. de l'Afghanistan, ch.-l. du Seistan, sur un canal dérivé de l'Helmend, à 128 k. E. de Kabeul et à 400 k. de Kandahar; env. 2000 maisons. Saccagée en 1842 par les Anglais à la suite de leur malheureuse expédition de l'Afghanistan.

**DJELAL-EDDIN**, c.-à-d. *Gloire de la Religion*, sultan seldjoudide de Perse. V. MELIK-CHAH.

**DJELAL-ROUMY**, poète persan, de la secte des sophis, né à Balkh en 1203, mort vers 1271, était issu du sang royal. Il quitta sa patrie pour se soustraire à la jalousie du sultan, vint se fixer à Konieh dans le Roum (Asie-Mineure), d'où son nom de *Roumy*, et y tint une école célèbre. On a de lui le *Metsnevî*, poème moral, allégorique et mystique de 40000 strophes, et le *Divân*, recueil de poésies lyriques. Les Persans le regardent comme un saint. Il fonda un ordre de derviches, les *Mevlevîs*.

**DJELALPOUR**, v. de l'Indostan, dans l'État fédératif des Seikhs, à 142 k. N. O. de Lahore. On croit que c'est près de là qu'eut lieu la célèbre bataille entre Alexandre et Porus. — Plusieurs autres villes de l'Inde portent le nom de Djelalpour : une d'elles, dans la présidence de Calcutta, à 30 k. de Kalpi, donne son nom au district anglais de Dakka-Djelalpour.

**DJELEM**, *Hydaspes*, riv. de l'Inde, une des cinq grandes rivières du Pendjab, sort de l'Himalaya, dans la prov. de Cachemire, traverse le roy. de Lahore, et se jette dans le Tchenab, affluent du Sind, à 130 k. N. E. de Moultan; cours, env. 700 k.

**DJEM**, prince turc. V. ZIZIM.

**DJEMALABAD**, v. forte de l'Inde anglaise (Madras), dans le district de Kanara, par 13° 3' lat. N., 73° 5' long. E. Fort bâti par Tippou-Saïb et pris par les Anglais après la chute de Seringapatam.

**DJEMCHID**, ancien roi de la Perse ou Iran, de la race des Pichdadiens, est un personnage à la fois fabuleux et historique. Il est regardé comme le père de la civilisation en Perse : il régnait à une époque fort incertaine : selon les uns vers l'an 1890, selon les autres seulement vers 800 av. J.-C. Il agrandit Istakhar (Persépolis), inventa plusieurs arts et fonda plusieurs institutions utiles. Il fut détrôné par Zohak, venu d'Arabie, et laissa un fils, Férioudon, qui remonta dans la suite sur le trône. — Les Grecs ont changé son nom de Djemchid en celui d'Achéménis et ont donné le nom d'Achéménides aux rois de Perse qu'ils regardaient comme ses descendants.

**DJEMMA-GHAZOUAT** (c.-à-d. *Assemblée de Pîrates*), dit aussi NEMOURS, v. et port d'Algérie (Oran), ch.-l. de cercle, à 162 k. N. O. d'Oran, près du Maroc. Poste fortifié en 1844. Monument en mémoire des Français massacrés près de là, à Sidi-Brahim.

**DJENGIS-KHAN**. V. GENGIS-KHAN.

**DJENNY**, v. de l'Afrique centrale, capit. du Bas-Bambarra, sur le Djoliba, à 180 k. N. E. de Ségo; 10000 h. Commerce d'esclaves et de poudre d'or. Visité par Caillié en 1828.

**DJESSALMIRE**, principauté de l'Inde, dans le Radjepoutanah, est comprise dans les domaines médiats de la Grande-Bretagne, et a pour ch.-l. Djessalmire, v. de 20000 h., à 130 k. N. O. de Bikanir.

**DJESSORE**, district de l'Inde anglaise (Bengale), borné à l'E. par le district de Dakka-Djelalpour, au N. par le Gange, au S. par le golfe de Bengale, à l'O. par l'Hougly; env. 12000 hab.; ch.-l. Moorlay. Indigo, riz, tabac, y a soie.

**DJEYPOUR**, v. de l'Inde anglaise, ch.-l. d'une principauté de même nom, dans le pays des Radjepoutes, à 240 kil. S. O. de Delhi; env. 60000 hab. Belle et bien bâtie. On y remarque le palais du Radjah dont l'architecture représente une queue de paon. Fabriques de drap, de tissus de coton. Commerce considérable, surtout en chevaux. — La principauté est située dans la partie S. E. du Guzerat; 800000 h.

**DJEZZAR** (Ahmed), pacha de St-Jean-d'Acree, né vers 1720 en Busnie, mort en 1804. Venu comme esclave en Égypte, il s'éleva successivement du rang de simple Mamelouk à la dignité de gouverneur du Caire, puis de Beyrouth, 1773. Nommé ensuite pacha de St-Jean-d'Acree, 1775, il s'y rendit indépendant lors de l'expédition des Français en Égypte, 1799. Enfermé dans St-Jean-d'Acree, il soutint contre les Français un siège mémorable, où la fortune de Bonaparte éprouva son premier échec. Sa cruauté lui avait valu le surnom de Djézzar (boucher).

**DJIGELLI** ou GIGEN, *Igîgilis* des anc., v. d'Algérie (Constantine), à 100 kil. N. O. de Constantine, à l'entrée du golfe de Bougie. Petit château fort. Les Français s'emparèrent de cette v. en 1664, mais ils l'abandonnèrent la même année, décimés par le climat. Duquesne y fonda le *Fort-français*, qui existe encore auj. Les Français l'ont prise de nouveau et occupée définitivement en 1839. Elle a été presque ruinée en 1856 par un tremblement de terre.

**DJIHAN**. V. CHAH-DJHAN et GEANGIR.

**DJIHOUC**, dit aussi *Amou*, *Amou-Daria*, l'ancien *Orus*, un des plus grands fleuves de l'Asie, naît par 69° 30' long. E., 38° 25' lat. N., dans la chaîne du Belour, traverse le Badakchan et les pays de Bokhara et de Khiva, reçoit le Kafernihan, le Toupalak, le Golan, le Termédz-roud; se divise dans le khanat de Khiva en 2 bras, et se perd dans la mer d'Aral après un cours d'env. 1600 kil. On présume que le cours du Djihoun a changé par l'effet d'un tremblement de terre, et que ce fleuve se jetait autrefois dans la mer Caspienne.

**DJIMILLAH**, *Gemellr* ou *Caiculum*, v. d'Algérie, entre Constantine et Sétif. Ruines romaines, théâ-

tre, bel arc de triomphe. Les Français y ont établi un camp retranché en 1839.

**DJINNS**, esprits malfaisants dans l'antique religion des Arabes et des Persans, sont des êtres d'une nature éthérée ou ignée. S'étant révoltés contre Dieu ou ayant refusé de reconnaître la suprématie d'Adam, ils furent maudits, chassés du ciel et relégués à l'extrémité du monde. On leur attribue tout le mal qui arrive sur la terre. Les Perses modernes en font des génies femelles et les disent maudits par Salomon.

**DJIRDJEH** ou **DIRDJEH**, v. de Hte-Egypte, sur la r. g. du Nil à 420 kil. S. E. du Caire; 12000 hab. Jadis capit. de la Hte-Egypte, auj. ch.-l. de dép. Évêché copte. Aux env., ruines de *Ptolémaïs*.

**DJIRGENTI**, V. GRENTE.

**DJIZEH**, v. de la Moyenne Égypte, ch.-l. de dép., sur la r. g. du Nil, presque vis-à-vis du Caire, entre les grandes Pyramides à l'O. S. O. et les ruines de Memphis au S. Cette ville est regardée comme la plus agréable de l'Égypte.

**DJOCOKARTA**, v. forte de l'île de Java, ch.-l. d'un État de même nom soumis aux Hollandais, à 200 kil. L. S. E. de Batavia et à 22 kil. de la mer; 100 000 hab. Palais avec fossés; murailles, artillerie. Résidence du prince javanais. L'État de Dj., qui compte plus de 600 000 hab., relève de la Compagnie hollandaise depuis 1755.

**DJOHORE**, v. de la presqu'île de Malacca, à 200 k. S. E. de Malacca et près de Singapour, est la capit. d'un petit État de même nom. Guita-percha. — L'État de Djohore, puissant jadis, est auj. faible et dépeuplé. Il dépend des Anglais. Aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles, il avait dépendu des Portugais, qui y fondèrent en 1511 la ville actuelle. — On donne aussi le nom de Djohore à un archipel voisin, qui dépend du sultan de Djohore.

**DJOLIBA** ou **NIGER**. V. NIGER.

**DJOM**, nom de l'Hercule égyptien.

**DJOMNAB**, le *Jomanes* des anciens, riv. de l'Hindoustan, sort du mont Yamounavatari, sur le versant S. de l'Himalaya, par 76° long. E., 30° 38' lat. N.; traverse les prov. de Delhi, Agra, Allahabad, et y baigne les trois villes du même nom; reçoit le Tchaubhal, le Betouah, la Kiane, et joint le Gange sous les murs d'Allahabad. Cours, 1350 kil.

**DJONKSEILON** ou **SALANGA**, île de l'Océan indien, sur la côte S. O. de la péninsule de Malacca, dépend de l'empire birman et compte env. 15 000 hab. Importante par sa position et ses mines d'étain; très-développée avant l'invasion des Birmans en 1810, elle a beaucoup déchu depuis.

**DJORDJAN**, *Syringis*, v. de Perse (Mazanderan), près de l'emb. du fleuve Djordjan dans la mer Caspienne. On y cultive les lettres.

**DJORHAT**, v. de l'Inde Transgangeétique anglaise, à 300 kil. N. E. de Calcutta dans l'anc. roy. d'Assam, dont elle a été la capit. Thé, caoutchouc.

**DJOUANPOUR**, v. de l'Inde anglaise (Calcutta), ch.-l. de district, dans l'anc. Allahabad, à 65 kil. N. O. de Bénarès, sur le Goumy. Beau pont, belles ruines. Le district fournit beau. de canne à sucre.

**DJOUBOULPOUR**, v. forte de l'Inde Anglaise (Calcutta), à 200 kil. N. E. de Naspour. Résidence d'un gouverneur, cour de justice. Manuf. de tapis.

**DJOUNYR**, v. de l'Inde anglaise (Bombay), ch.-l. de district, dans l'ancien Aurangabad, à 132 k. E. de Bombay. Ruines d'édifices turcs taillés dans le roc. — Le district, à l'E. de la chaîne des Ghattes occid., a pour ch.-l. Pouna.

**DJOWAR**, v. de l'Inde anglaise (Bombay), ch.-l. de district, dans l'ancien Aurangabad, par 71° 20' long. E., 19° 55' lat. N. — Le district est borné au N. par le Guzerat, et à l'O. par la mer d'Oman.

**DLUGOSZ** (Jean), dit aussi *Longinus*, historien polonais, né à Erzeznic en 1415, d'une famille noble, fut précepteur des enfants de Casimir IV, remplit diverses missions diplomatiques en Prusse, en Hongrie et en Bohême, fut nommé au retour d'un voyage en

Palestine archevêque de Lemberg, et mourut à Cracovie en 1480, avant d'avoir été consacré. On a de lui : *Historia Polonica usque ad annum 1480*, Leipsick, 1711, 2 vol. in-fol.

**DMITRI**, **DMITRI**, ou **DMÉTRIUS**, nom de plusieurs souverains russes : Dm. I, fils d'Alexandre Newsky, régna de 1276 à 1294 à Vladimir avec le titre de grand-prince, eut à combattre son propre frère, André, avec lequel il finit par se réconcilier, vit ses États désolés par les Tartares de la Horde d'Or et, désespérant de leur résister, se fit moine. — Dm. II, de Tver, grand-prince de Vladimir, 1323-26, ne régna que sous le bon plaisir des Tartares et fut mis à mort par Usbek, leur khan, pour avoir tué Iourié, l'assassin de son père et son compétiteur. — Dm. III, de Souzdal, régna à Moscou de 1359 à 1362, mais fut contraint de céder le trône à son cousin Dmitri, fils d'Ivan II, qui suit. — Dm. IV, surn. *Donskoy*, né en 1349, régna à Moscou de 1362 à 1389, se fit céder la couronne par Dmitri III, en épousant sa fille, fit la guerre aux princes de Tver et de Riazan, qui lui disputaient le trône, fortifia Moscou (1367), construisit le Kremlin, et battit les Tartares en 1380 à Koulikof, près des bords du Don (d'où son surnom de *Donskoy*); mais deux ans après, il vit sa capitale prise et pillée et fut forcé de payer tribut.

Un dernier prince du nom de Dmitri, fils putné d'Ivan IV, et dernier rejeton de la race de Rurik, né en 1581, était en bas âge quand son père mourut; seul frère de Fédor, qui avait succédé à Ivan sous la tutelle de Boris Godounov, il était destiné au trône; mais il fut mystérieusement assassiné en 1591; on accusa de ce meurtre Godounov, à qui sa mort assurait le trône. La disparition du jeune Dmitri fournit à plusieurs imposteurs l'occasion de se faire passer pour l'héritier du trône. Le plus remarquable parut en Pologne en 1603; il disait avoir été soustrait à l'attentat commis par Godounov, dont un enfant substitué avait seul été victime. Il se vit promptement entouré d'une nombreuse armée, battit Godounov, qui mourut peu après d'apoplexie, et fut universellement reconnu pour czar en 1605; mais il indisposa ses sujets par son mépris pour leurs usages et sa prédilection pour les Polonais, et périt l'année suivante, victime d'une conspiration ourdie par Chouisky. On l'a identifié, mais à tort, avec un certain Grégoire Otrepiev, moine apostat, qui à la même époque avait soulevé les Cosaques contre Boris Godounov. — Les faux Dmitri ne cessèrent de paraître qu'après l'établissement définitif de la maison Romanov (1613). M. Mérimée a écrit leur histoire.

**DMITRIEFF** (Ivan Ivanovitch), poète russe, né en 1760 dans le gouvt de Simbirsk, mort en 1837, servit d'abord dans l'armée et parvint jusqu'au rang de colonel, remplit sous Paul I<sup>er</sup> les fonctions de procureur général, et fut, sous Alexandre, ministre de la justice. Il occupa comme fabuliste la première place après Krylof, comme notre Florian après Lafontaine. Ses œuvres ont paru à St-Petersbourg, en 1833.

**DMITROV**, v. de Russie (Moscou), à 65 k. N. de Moscou; 3200 hab. Fondée en 1154 par le grand-duc Iourié Vladimirovitch; elle a plusieurs fois servi d'appanage à des princes russes.

**DNIEPER** ou **DNIEPR**, *Danapris* ou *Borysthenes*, fleuve de la Russie d'Europe, sort du gouvt de Smolensk, arrose les gouvernements de Mohilev, Minsk, Tchernigov, Pultawa, Yékaterinoslav, Kherson, et tombe dans la mer Noire par une large emb. entre Otchakov et Kinbourn, après un cours d'env. 1600 k. Ses principaux affluents sont : la Bérézina et le Pripetz à droite; la Desna et le Psiou à gauche. Son cours est rapide et embarrassé par des blocs de granit et des bancs de craie qui donnent naissance à plusieurs cataractes. Le Dniepr n'a qu'un pont, celui de Kiev; encore s'enlève-t-il l'hiver. Ses eaux sont très-poissonneuses. Ce fleuve communique par des canaux avec le Nièmen, la Vistule et la Dvina.

**DNIESTER** ou **DNESTR**, *Danaster* ou *Tyras*, fleuve



de la Russie d'Europe, sort des monts Krapacs en Galicie, coule d'abord au N., puis au N. E., et ensuite au S. E.; passe à Sambor, Balicz, Mariampol, Zaleszczyski, Mohilew, Bender, et tombe dans la mer Noire au-dessous d'Ovadiopol, après avoir reçu le Sered, la Polharca, le Rout. On lui donne env. 1500 kil. de cours.

**DOBBERAN**, bourg du grand duché de Mecklembourg-Schwérin, sur la Dobber, à 58 k. N. E. de Schwérin, à 4 kil. de la mer Baltique; 2400 h. Eglise gothique où sont les tombeaux des grands ducs. Pillée en 1637 par les troupes de Wallenstein, puis par les Suédois.

**DOBOKA**, comitat de la Transylvanie, dans le Pays des Hongrois, borné au N. par le district de Bistritz, au sud par le comitat de Klausenbourg, et à l'O. par celui de Krasna, à 160 kil. sur 15, et env. 110 000 hab. : ch.-l., Szek. De puis 1848 une portion du territoire à l'E. a été incorporée au district de Reteg, une portion à l'O. à celui de Klausenbourg.

**DOBOUCZDA**, contrée marécageuse de la Turquie d'Europe (Bulgarie), s'étend le long de la mer Noire depuis la branche la plus mérid. du Danube jusqu'au mur d'Adrien, au N. de Varna. Elle comprend les villes de Padabagh, Bazarischik, Kustentzi, Hisovan, Bassova, Toulcha, et Katschan. Elle fut envahie en 1854 par les Russes, entre lesquels le général Paskewitch dirigea une expédition que l'insalubrité du climat fit échouer.

**DOCÈTES** (ou grec *doketai*, parasite), hérétiques des premiers siècles qui contestaient la vie réelle de J.-C. et prétendaient qu'il n'avait eu qu'une chair *apparente*, qu'il n'était ni né, n'avait souffert et n'était mort qu'en *apparence*.

**DOCTRINAIRES**, ordre religieux, F. DOCTRINE (Prêtres de la). — On a aussi désigné par ce nom depuis 1815 quelques hommes d'Etat et publicistes qui ont surtout travaillé à établir en France le gouvernement constitutionnel, pensant qu'on peut concilier le pouvoir et la liberté. Ils reconnaissent pour chef M. Royer-Collard. On les nomma ainsi soit parce qu'ils avaient une doctrine politique arrêtée, soit parce que leur chef était un élève de St-Pères de la Doctrine, un complot parmi eux Camille Jordan, de Serre, Guizot, de Broglie, Duchâtel, Rémusat, Jaubert, Daverzier de Baurmann. Bien que peu nombreux, les *Doctrinaires* exercent par l'ascendant du talent une grande influence sous les deux monarchies de 1814 et de 1830.

**DOCTRINE** (Prêtres de la) ou DOCTRINIENS, congrégation religieuse fondée en 1592 par César de Bès, à Avignon, et approuvée par le pape en 1597, avait pour but de catéchiser le peuple des campagnes. Elle accepta depuis la direction de plusieurs collèges et eut des établissements florissants. Une fraction des Doctrinaires, ayant refusé de faire des vœux, se sépara en 1619 de César de Bès et se réunit aux Oratoriens. — César de Bès forma aussi une congrégation de Filles de la Doctrine (*Ursulines*).

**DODARI** (Denis), médecin de Louis XIV, né à Paris en 1634, mort en 1707, avait été élu en 1673 membre de l'Académie des sciences. Il a rédigé un grand nombre de mémoires sur la médecine, l'histoire naturelle et la physique médicale; on remarque surtout ses expériences sur la transpiration insensible et ses recherches sur la production de la voix. Fontenelle a prononcé ses *Éloge*.

**DODDRIDGE** (Philippe), théologien anglais non conformiste, né à Londres en 1702, mort à Lisbonne en 1751, se consacra à l'éducation et travailla surtout pour l'enfance. Ses principaux ouvrages sont : *Sermons sur l'éducation des enfants*, 1732; *Sermons aux jeunes gens*, 1735; *Interprétation des familles*, paraphrase de l'Écriture, 1739-56; *la Naissance et les progrès de la religion dans l'âge*, 1754; *Lectures sur différents sujets*, 1763, et un recueil d'*Hymnes*, remarquables par le sentiment et par une poésie facile. La plupart de ses écrits ont été trad. en français.

**DODE DE LA BRUNERIE** (Guillaume), maréchal de France, né en 1755, mort en 1851, était fils d'un notaire de Geore (Isère). Officier du génie, il fit les campagnes d'Égypte, d'Allemagne, d'Espagne, dirigea les sièges de Saragosse (1809) et de Badajoz (1810), s'enferma dans Glogog après le désastre de Russie et s'y maintint jusqu'à la paix, commanda le génie dans l'expédition d'Espagne en 1823, porta le Trocadéro, assiégea Cadix, et fut à son retour créé pair de France et vicomte. Nommé en 1830 président du conseil des fortifications, il eut en cette qualité à diriger la construction des fortifications de Paris, et acheva en cinq années cette œuvre immense : il recut en récompense le bâton de maréchal (1847). Dode a rédigé les travaux de siège dans l'*Expédition en Égypte* et a publié un *Précis des opérations devant Cadix*.

**DODÉCARCHIE**, gouvernement des douze rois qui se partageaient l'Égypte vers l'an 680 av. J.-C. La dodécarchie ne dura qu'environ 18 ans.

**DODOENS** (Rembert), *Dodonæus*, savant hollandais, né dans la Frise en 1517, mort à Leyde en 1585, cultiva avec succès l'astronomie, la médecine et surtout la botanique, et devint médecin des empereurs Maximilien II et Rodolphe II. On distingue dans le nombre de ses ouvrages : *Fruantum et Lycopodium historia*, Anvers, 1566; *Florum historia*, 1568; *Purgantium rariorum et herbarum historia*, 1574; *Sturpium historia*, 1576, ouvrage qui résume tous ses travaux et qui a été traduit par L'Écluse, sous le titre d'*Histoire des plantes*; *Historia vitis*, 1580, il travailla en commun avec L'Écluse et Lobel.

**DODONE**, *D dona* (auj. *Bellou-Dou ou Gardiki*, au N. de Janina), v. d'Épire, en Chaonie, sur les confins de la Thesprotie, au pied du *Tamarus*, au milieu de vastes forêts, était le sanctuaire du culte pélasgique, et avait un oracle de Jupiter, l'un des plus célèbres comme des plus anciens de la Grèce. Les prophéties étaient rendues par un chœur, nommé *l'arbre jetidique*; la prêtresse interprétait tantôt le bruissement des branches, tantôt le son rendu par des vases de cuivre suspendus à l'arbre sacré, tantôt le chant des colombes cachées dans son feuillage ou le murmure d'une source voisine.

**DODSLEY** (Robert), littérateur et libraire anglais, né en 1703 à Mansfield (Nottinghamshire), mort en 1764, fut d'abord liquor et commença à se faire connaître par un petit recueil en vers intitulé : *la Muse enivré*, qui lui concilia l'estime de Pope, et a de lui en outre : *la Boutique de bière*, comédie satirique, 1735, trad. en 1767; *le Roi et le Menuisier de Mansfield*, 1736, farce qui eut un grand succès (trad. avec d'autres pièces par Patu, 1759); *Ulysse*, tragédie, 1758; *L'Économie de la vie humaine ou le Brume inspiré*, 1748, traité de morale en style oriental (plusieurs fois trad., notamment par Destournelles, 1812), et des *Fables* en vers qui ont été aussi traduites. Il publia à partir de 1758 l'*Annual Register*, qui est le type de nos annuaires historiques.

**DODWELL** (Henry), savant philologue, né à Dublin en 1661, mort en 1711, se livra avec ardeur aux sciences ecclésiastiques, quoiqu'il fût laïque, il se lia étroitement avec Lloyd, évêque de St-Asaph, et fut nommé en 1688 professeur d'histoire à Oxford; mais il se fit destituer pour avoir refusé le serment d'allégeance; il écrivit à cette occasion un pamphlet qu'il intitula *Non-jurors* (1701). On a de lui de savantes dissertations sur S. Cyprien, S. Irénée, Sanchoniaton; des notes sur Velléus Paterculus, Xénophon, Denys d'Halicarnasse; une belle éd. des *Poésies Géographiques grecs*, Oxford, 1698; un traité estimé de chronologie; *De veteribus Geocorum Romanorum cycelis*, Oxf., 1703; mais il est surtout connu par des opinions singulières que l'engorgement dans de vives disputes avec Clarke, Norris, Baxter, Burnet; il s'attachait, entre autres paradoxes, que l'âme est morte le jour de sa nature et que l'immortalité ne lui est conférée que par un don de Dieu et, depuis les Apôtres, par

le ministère des évêques; que les quatre Evangiles avaient été rédigés du temps de Trajan, etc. — Son fils aîné, Henri D., publia en 1742 le *Christianisme non fondé en preuves*, pamphlet anonyme, où il attaqua la révélation, tout en affectant du zèle pour le Christianisme. — W. D., frère du préc., 1709-88, entra dans le clergé anglican et devint archidiacre de Berks. On a de lui une *Libre réponse aux Livres recherches* du docteur Middleton, et un grand nombre de *Sermons*, dont un contre le livre de son frère, le *Christianisme non fondé*. — Edouard D., 1737-1832, s'est fait connaître comme antiquaire. On a de lui : *Classical tour in Greece*, 1819, et *Fues et description des constructions cyclopéennes de la Grèce et de l'Italie*, avec un texte franç., Paris, 1834, ouvrages très-estimés.

**DOEBEREINER** (J. Wolfgang), chimiste, né en 1780 à Hof (Bavière), mort en 1849, enseigna à partir de 1810 la chimie à l'Université d'Iéna. On lui doit, entre autres découvertes, celle des chlorures alcalins, des propriétés désinfectantes du charbon, des procédés propres à extraire la soude du sel de Glauber, de la singulière propriété qu'a la platine à l'état spongieux d'enflammer l'hydrogène au contact de l'air, propriété qu'il appliqua à la construction de briquets, de veilleuses et d'eudiomètres de platine. Il a laissé, outre de nombreux mémoires, des *Éléments de chimie pharmaceutique*, Iéna, 1819; des *Essais de chimie pneumatique*, 1821, et des *Principes de chimie générale*, 1826.

**DOERING** (Wilh. Asmus), poète allemand, né en 1789 à Cassel (Hesse), mort en 1833. On a de lui 2 drames : *Cerrantes*, 1809, et *Albert le Sage*, 1825; 4 tragédies : *Posa et le Fidèle Eckert*, 1822; *Zénobie*, 1823; le *Secret du tombeau*, 1824; plusieurs opéras, plusieurs romans et des nouvelles en prose et en vers : c'est dans ce dernier genre qu'il réussit le mieux. Il fournit un grand nombre d'articles aux journaux littéraires de l'Allemagne, et fonda lui-même deux journaux, *l'Iris*, en 1816, et le *Kaléidoscope*, en 1819.

**DOES** (VAN DER). V. DOUSA ET VAN DER DOES.

**DOESBURG**, v. forte de Hollande (Gueldre), à 13 k. S. de Zutphen, au confluent des deux Yssel; 2400 h. Prise par Louis XIV en 1672.

**DOFRINES**, dites aussi *Alpes scandinaves*, chaîne de mont. qui traverse dans toute sa longueur la péninsule scandinave en séparant la Norvège de la Suède, et en formant la ligne de partage des eaux entre la Baltique et la mer du Nord. Son point culminant, le Sneehattan (*Bonnet de neige*), a 2500<sup>m</sup>. Les Dofrines sont les mont. les plus riches de l'Europe en mines de fer et de cuivre. On y trouve aussi du plomb, de l'arsenic, du cobalt et de l'argent.

**DOGADO** (c.-à-d. *État du doge*), anc. prov. de l'État de Venise, entre la Polésie au S., le Padouan à l'O., le Trévisan au N., et l'Adriatique à l'E., comprenant les nombreux îlots qui forment la v. de Venise, plus Giudeca, St-George, St-Rasmo, Malamocco, et un peu de terre ferme. Venise en était le ch.-lieu.

**DOGES**. On appelait ainsi le premier magistrat de plusieurs républiques italiennes, particulièrement de Venise et de Gènes. A Venise, le doge avait pour attributions principales : de décider la guerre ou la paix, de commander les armées, de nommer aux fonctions civiles et ecclésiastiques, de présider le sénat; mais il ne pouvait prendre aucune résolution sans l'assentiment du Conseil des Dix. La monnaie était frappée au nom du doge, mais non à ses armes; il ne pouvait choisir une épouse ailleurs qu'à Venise. En entrant en charge il se fiançait avec la mer Adriatique, usage qui faisait sans doute allusion à l'empire que Venise avait sur les mers. Le 1<sup>er</sup> doge fut Paulucci Anafesto (697), et le dernier, Ludovico Marini, qui était en exercice lorsque la république de Venise fut conquise par les armes françaises (1797). Les doges vénitiens les plus célèbres sont les Dandolo, les Faliero, les Tiepolo et les Gradenigo. V. ces noms.

A Gènes, la dignité de doge fut créée en 1339

et fut d'abord conférée à vie; le doge devait être de famille plébéienne et de la faction gibeline. Parmi ces doges perpétuels nous citerons les noms de Guarco, Montaldo, Fregoso et Adorno. En 1528 André Doria fit décréter qu'on élirait un nouveau doge tous les deux ans et qu'il serait choisi parmi les familles aristocratiques; ce doge devait partager le pouvoir avec un conseil de 400 membres choisis dans la noblesse. Les Spinola, les Doria, les Grimaldi, les Imperiali, les Durazzo, les Balbi, les Pallavicino, sont les plus célèbres de ces derniers doges. Gènes cessa d'avoir des doges en 1797, lors de l'occupation de cette république par les armées françaises.

**DOGGER-BANK**, c.-à-d. *Banc des Chiens*, long banc de sable de la mer du Nord, entre l'Angleterre, la Hollande et le Danemark, par 54° 10'-57" 23' lat. N. et 1° 21'-4" 17' long. E. Il est très-fréquenté pour la pêche de la morue. Il s'y livra, le 5 août 1781, un combat naval entre les Hollandais et les Anglais.

**DOHNA** (comtes de), anc. et illustre famille d'Allemagne, est originaire de la Gaule Viennoise (Dauphiné), et fut transportée en Allemagne par Charlemagne (806), pour défendre les frontières de l'empire contre les Wendes. Elle tire son nom du château de Dohna ou Donye, situé à quelques kil. S. E. de Dresde. Le titre de burgrave était héréditaire dans cette maison. Elle forma deux lignes principales, celle de Silésie, qui s'éteignit en 1611, et celle de Prusse, qui existe encore auj. Elle a produit un grand nombre de personnalités distinguées. Les principaux sont : Fabien, burgrave de Dohna, né en 1530, mort en 1622; il fut le compagnon d'enfance d'Albert, premier duc de Prusse, parcourut la France et l'Italie, puis entra au service de Jean-Casimir, comte palatin, qui le chargea de plusieurs missions, et lui donna le commandement d'un corps de troupes allemandes envoyé au secours de Henri IV, roi de France. De retour en Prusse, il reçut de l'électeur de Brandebourg, Jean-Frédéric, le titre de grand burgrave du duché de Prusse; 1604. — Acace, burgrave de Dohna, neveu du préc., né en 1581 : après un voyage en France, il fut nommé gouverneur du fils de l'électeur palatin, et fut, dans la suite, chargé de plusieurs missions diplomatiques par son élève, Frédéric V, devenu électeur palatin et roi de Bohême. Après les désastres de ce prince, Dohna se retira en Prusse, où il mourut en 1647. — Frédéric, bourgeois de Dohna, acheta en 1657 la seigneurie de Coppet en Suisse, reçut le droit de bourgeoisie à Berne, et occupa une place dans le grand conseil de ce canton. Bayle fut le précepteur de ses trois fils. — Alexandre, comte de Dohna, né en 1661, mort en 1728, feld-maréchal de Prusse, premier ministre d'État de Frédéric I et Frédéric-Guillaume I : il avait été gouverneur de ce dernier.

**DOIRE BALTÉE**, *Dora Baltea* des Italiens, *Duria Major* des anciens, riv. d'Italie qui prend sa source au pied du Petit-St-Bernard, arrose Aoste et Ivrye, et tombe dans le Pô entre Crescentino et Brusasco, après 175 kil. de cours. — Elle a donné son nom à un dép. de l'empire français dont Ivrye était le ch.-l.

**DOIRE RIPAIRE**, *Dora Riparia* des Italiens, *Duria Minor* des anciens, riv. d'Italie, au S. de la précédente, sort du versant oriental des Alpes Cottiennes, traverse la province de Suse, et va grossir le Pô un peu au-dessous de Turin après 120 kil. de cours.

**DOKKUM**, v. de Hollande (Frise), à 19 kil. N. E. de Leeuwarden, à 9 kil. de la mer, à laquelle elle communique par un canal navigable à la marée haute pour les gros bâtiments; 3600 hab. Patrie de l'astronome Gemma Frisius. Prise et dévastée par les Espagnols en 1572.

**DOL**, ch.-l. de c. (Ille-et-Vilaine), à 28 kil. N. E. de St-Malo; 4000 hab. Collège; anc. évêché, qui fut quelque temps métropolitain de toute la Bretagne; place jadis importante, qui joua un rôle pendant les guerres avec l'Angleterre.

**DOLABELLA** (P. Corn.), gendre de Cicéron, embrassa pendant la guerre civile le parti de César,

servit sous ce général à Pharsale, à Thapsus et à Munda, et fut successivement tribun, consul (44 av. J.-C.), et gouverneur de Syrie. Après la mort de César, il fut dépoillé de son gouvernement par Cassius, et s'en vengea en faisant périr Trébonius, gouverneur de l'Asie-Mineure, et l'un des meurtriers du dictateur. Déclaré pour ce meurtre ennemi de la république, il s'enferma dans Laodicée, et y fut assiégé par Cassius, qui le réduisit à se donner la mort. l'an 43 av. J.-C. Il avait à peine 30 ans. Du-labella était très-petit: Cicéron, le voyant un jour ceint d'une épée fort longue, dit plaisamment: « Qui donc a attaché mon genétre à cette épée ? »

**DOLCE** (Carlo), peintre florentin, né en 1616, mort en 1686, excellait surtout dans le portrait. On lui doit aussi plusieurs tableaux très-estimés, entre autres: *J.-C. dans le jardin des Oliviers*, qu'on voyait au musée du Louvre avant 1815; *Hérodiade portant la tête de S. Jean-Baptiste*; une *St. Cécile*; *J.-C. bénissant le pain*; la *Vierge allaitant Jésus*. Il se distingue par une expression vraie et touchante, par la suavité et l'harmonie de la couleur, et par une douceur de pinceau qui lui a valu sans doute le nom sous lequel il est connu.

**DOLCE** (Ludovico), littérateur vénitien, 1508-1566, a traduit la *Vie d'Apollonius* de Philostrate, les *Métamorphoses* d'Ovide (en vers), les *Oeuvres d'Horace*, et a donné plusieurs tragédies dont la plus cél., *Marianna*, a été refaite par Tristan et par Voltaire.

**DOLE**, *Dola Sequanorum* et *Didattium*, ch.-l. d'arr. (Jura), près du Doubs et sur le canal du Rhin au Rhône, qui y prend son origine, à 52 kil. N. de Lons-le-Saulnier; 11 000 hab. Station, belle église de Notre-Dame. Trib., collége (jadis aux Jésuites). Produits chimiques; mécaniques hydrauliques, etc. Quelques restes de monuments romains. — Dôle est très-ancienne; elle fut érigée en commune en 1274. Elle était la capit. de la Franche-Comté avant Besançon, et eut un parlement et une université célèbre, créée en 1422. Louis XI s'en empara en 1479, mais la perdit bientôt; Charles-Quint la fortifia en 1530; le prince de Condé l'assiégea vainement en 1636, mais Louis XIV la prit en 1674; il transféra le siège du gouvernement à Besançon. Patrie du général Malet.

**DÔLE** (la), un des plus hauts sommets de la chaîne du Jura, est située en Suisse (pays de Vaud), à 26 kil. N. de Genève, et s'élève à 1690<sup>m</sup> au-dessus du niveau de la mer; de cette hauteur, on voit le Mont-Blanc et toute la chaîne des Alpes, depuis le St-Gothard jusqu'au Mont-Cenis.

**DOLET** (Etienne), né à Orléans en 1509, fut dans sa jeunesse secrétaire d'ambassade à Venise, puis étudia la jurisprudence à Toulouse, où il se fit, par son humeur turbulente, des querelles avec le parlement et d'où il fut expulsé en 1534. Il alla s'établir imprimeur à Lyon; mais il s'attira dans cette ville de nouvelles difficultés par son caractère satirique et par la publication d'ouvrages entachés d'hérésie. Deux fois mis en prison (1542 et 44), il fut bientôt relâché; mais ayant donné lieu à de nouvelles plaintes, il fut incarcéré une 3<sup>e</sup> fois, après avoir été condamné par la Sorbonne et par le parlement de Paris. François I, qui l'avait d'abord protégé, l'ayant abandonné, il fut amené de Lyon à Paris pour y subir le supplice: il fut pendu, puis brûlé en place Maubert (1546). On dit que, voyant le peuple attendri sur son sort, il fit lui-même ce vers en allant au supplice:

*Non d' lui ipse Dolet, sed pin turba dolet.*

Son crime était, selon les uns, d'avoir professé le matérialisme et l'athéisme, selon les autres, de s'être montré favorable aux opinions de Luther. Ses principaux ouvrages sont: *Commentarii lingue latinae*, Lyon, 1536-38, 2 vol. in-f.; *Formulae latinae un locutionum*, 1539; *De Invitatione Ciceroniana*, 1535 et 1540, où il combat Erasme. Il a aussi laissé des poésies latines et françaises fort médiocres, des traductions franç. de quelques écrits de Platon et de

Cicéron, des pamphlets de circonstance, dont deux sur son emprisonnement, intitulés: le *Premier* et le *Second Enfer d'Et. Dolet*, 1544, et un autre où il demande qu'il soit *loisible de lire l'Écriture en langue vulgaire*, et qui fut brûlé. Ses *Oeuvres* ont été réimpr. chez Techener, Paris, 1830. M. Jos. Boulmier a écrit sa *Vie*, 1857; M. Taillandier a publié son *Procès*, 1856.

**DOLGOROUKI** (les princes), illustre famille russe, qui fait remonter son origine à S. Vladimir et à Rurik. Son nom, qui signifie *longue main*, fut porté pour la 1<sup>re</sup> fois, au XII<sup>e</sup> siècle, par George, 8<sup>e</sup> fils de Vladimir Monomaque, qui régna comme grand prince à Moscou, puis à Kiev, de 1147 à 1157. Elle a fourni un grand nombre de généraux et d'hommes d'État distingués. Jacques Fédorovitch D., né en 1639, mort en 1720, fut en 1687 chef de la première ambassade russe envoyée en France et en Espagne, combattit contre les Turcs, puis contre le roi de Suède Charles XII, fut fait prisonnier à Narwa, parvint à s'échapper après dix ans de captivité, fut nommé sénateur en 1702 et se distingua par sa franchise et par la fermeté avec laquelle il sut résister aux volontés souvent despotiques de Pierre le Grand.

— Ivan, prince de D., petit-neveu du préc., s'empara de l'esprit de Pierre II, czar de Russie, avec lequel il avait été élevé, fiança sa propre sœur Catherine au czar en 1729, et fit exiler Menzikoff; à l'avènement de l'impératrice Anne, il fut exilé lui-même en Sibérie avec sa femme, et quelques années après (1738), il fut mis à mort avec la plus grande partie de sa famille sur les plus faibles soupçons. — Parmi les membres de cette famille qui survécurent à ce tragique événement, nous pouvons mentionner Vasil Dolgorouki, général en chef sous Catherine II, qui força les lignes de Pércokp en 1771 et mérita le nom de *Krymski* pour avoir conquis la Crimée, 1774; — Ivan-Mikailovitch D., né en 1764, mort en 1824, qui se distingua comme poète: il a composé des odes, des épîtres philosophiques et des satires. Ses œuvres parurent à Moscou en 1819 sous ce titre: *État de mon âme, ou Poésies du prince J. M. Dolgorouki*.

**D'OLIVET**. V. OLIVET ET FABRE D'OLIVET.

**DOLLART** (golfe de), golfe de la mer du Nord, à l'emb. de l'Embs, entre les prov. de Groningue (Hollande) et de Frise orient. (Hanovre); il a de 30 à 35 k. d'enfoncement sur 15 de large. Il fut formé par deux irrutions de la mer (1277 et 1287), qui engloutirent 33 villages et firent périr 100 000 hab.

**DOLLOND**, famille d'habiles opticiens anglais. Jean Dollond, né en 1706, mort en 1762, issu de réfugiés français, était d'abord fabricant de soie; il étudia seul les mathématiques, et ayant formé ses deux fils, Pierre et Jean Dollond, il se consacra avec eux à la fabrication des instruments de mathématiques et d'astronomie. Ils ont perfectionné les lunettes achromatiques, les télescopes réfringents et le micromètre.

**DOLOMIEU**, vge dn dép. de l'Isère, au N. O. et à 8 kil. de la Tour-du-Pin; 1300 h. Anc. seigneurie, érigée en marquisat en 1688.

**DOLOMIEU** (Tancredè GRATET de), géologue et minéralogiste, né en 1750, au château de Dolomieu en Dauphiné, mort en 1801, membre de l'Institut, ingénieur et professeur à l'École des mines et au Muséum d'histoire naturelle, a enrichi la science par ses recherches sur les substances volcaniques et sur une foule de questions de géologie et de minéralogie. Il était entré jeune dans l'ordre de Malte, mais il le quitta après avoir tué en duel un des chevaliers et avoir subi pour ce fait une détention de 9 mois. Rendu à la liberté, il se consacra à l'étude des sciences. Il parcourut à pied pour faire ses observations la plus grande partie de l'Europe, et visita ainsi Malte, le Portugal, la Sicile, la Calabre, l'Italie, le Tyrol, la France, les monts de la Suisse et de la Savoie, et enfin l'Égypte, pendant l'expédition franç.

caise dont il fit partie. Au retour d'Égypte, il fut jeté sur les côtes du roy. de Naples, et y subit pendant 21 mois la plus dure captivité. Les plus remarquables de ses ouvrages sont : *Voyage aux îles de Lipari*, suivi d'un *Mémoire sur une espèce de volcan d'air*, et d'un autre *sur la température du climat de Malte*, 1783; *Sur le tremblement de terre de la Calabre*, 1784; *Sur les îles Ponces et les produits volcaniques de l'Étna*, 1788; la *Philosophie minéralogique*, 1802, ouvrage qu'il écrivit à Naples dans sa prison. Les minéralogistes ont donné en son honneur le nom de *dolomie* à une espèce de pierre calcaire phosphorescente. Lacépède prononça en 1809 son *Éloge* à l'Institut.

**DOLON**, soldat troyen, s'offrit à Hector pour aller reconnaître le camp des Grecs et tenta de pénétrer jusqu'à la tente d'Agamemnon, mais il fut reconnu et pris par Ulysse et Diomède. Il demanda la vie, et donna, pour l'obtenir, des renseignements sur la ville et sur les forces des Troyens. Malgré cette trahison, il fut égaré par Diomède.

**DOLOPES**, anc. peuple de la Thessalie, au S. O., habitait au pied du Pinde, sur les confins de l'Étolie et de l'Épire. Leur pays était traversé par l'achéloüs. Ils vinrent à Troie, sous la conduite de Phénix.

**DOM** ou **DON**, de *dominus*, seigneur, titre d'honneur, usité en Espagne et en Portugal, ne s'appliquait d'abord qu'aux princes, aux évêques et aux seigneurs; dans la suite, il fut donné à tout hidalgo. Ce n'est plus auj. qu'une formule de politesse. La qualification de *dona* (diminutif de *domina*) se donne également aux dames de tout rang. — Le titre de *dom* est aussi appliqué aux religieux de certains ordres qui jadis ne recevaient que des nobles, par ex. aux Bénédictins, aux Chartreux, etc. On dit qu'il fut primitivement porté par le pape, d'où il passa aux évêques et enfin aux simples moines. Devant les noms de religieux on écrit toujours *dom*.

**DOMAIRON** (L.), littérateur, né à Béziers en 1745, mort en 1807, fut professeur à l'École Militaire depuis 1788 jusqu'à la Révolution; devint au rétablissement des études professeur de belles-lettres, puis principal à Dieppe, et enfin inspecteur de l'instruction publique. On a de lui plusieurs ouvrages de littérature et d'histoire, dont les plus estimés sont : *Principes généraux des Belles-Lettres*, 1785 et 1802, les *Traitements de l'histoire*, 1801, ouvrage qui fut longtemps classique, une *Rhétorique* et une *Poétique*.

**DOMART**, ch.-l. de c. (Somme), à 20 k. S. O. de Doullens; 14 3 h. Foire aux chevaux.

**DOMAT** (Jean), savant juriconsulte, né à Clermont-Ferrand en 1625, mort en 1695, fut avocat du roi au présidial de Clermont, et consacra toute sa vie à l'étude de la jurisprudence. Le droit romain avant lui était un véritable chaos : il y porta la lumière en replaçant les lois romaines dans leur ordre naturel, et en élaguant tout ce qui dans ces lois était absolument étranger à nos mœurs et à nos usages. Ses plus importants ouvrages sont : *Lois civiles dans leur ordre naturel*; le *Droit public*; *Legum delectus*, choix des lois les plus usuelles renfermées dans les recueils de Justinien. Ces divers ouvrages ont été réimprimés ensemble, Paris, 1717, in-fol.; puis avec des additions d'Héricourt, Paris, 1724, 2 vol. in-fol.; avec les notes de Boucheul, Lerroyer et Chevalier, 1744, 2 vol.; et enfin avec le supplément de Lejouy, 1755-67, et 1777, 2 vol. in-fol.; ils ont été réimprimés en 1828-30, par J. Rémy, avec les articles correspondants de nos codes. Compatriote et ami de Pascal, Domat était comme lui fervent janséniste, ce qui n'empêcha pas Louis XIV de le pensionner.

**DOMBASLE** (Christophe MATHIEU de), agronome, né à Nancy, en 1777, mort en 1843, dirigea depuis 1822 la ferme expérimentale et l'Institut agricole de Roville (Meurthe), éleva cet établissement à un haut point de prospérité, et contribua puissamment au perfectionnement de l'agriculture, soit en formant d'habiles élèves, soit en inventant des instruments aratoires et en publiant de bons ouvrages. Outre les

*Annales agricoles de Roville*, il a publié la *Théorie de la charrue*, le *Calendrier du bon cultivateur*, a trad. l'*Agriculture* de J. Sainclair, et a laissé un *Traité d'agriculture*, publ. en 1861. Il a introduit en Lorraine la culture en grand du lin. Nancy lui a élevé une statue.

**DOMBES** (pays de), anc. pays de France, compris dans le grand-gouvt de Bourgogne, était situé entre la Bresse, le Lyonnais, le Beaujolais et le Mâconnais, et formait une principauté qui avait pour capit. Trévoux et qui correspondait à peu près à l'arr. de Trévoux. Après avoir fait partie du roy. de Bourgogne, elle appartenait aux maisons de Beaujeu, de Bourbon et d'Orléans, et ne fut réunie à la couronne qu'en 1762. Elle possédait un parlement (à Trévoux). — Ce pays est couvert d'étangs, qui le rendent malsain, et qu'on a récemment entrepris de dessécher.

**DOMBEY** (Jos.), naturaliste, né à Mâcon en 1742, mort en 1794, à Montserrat, fut chargé par le ministre Turgot d'explorer le Pérou, en compagnie de savants espagnols, fit de 1778 à 1784 une foule d'observations intéressantes, et envoya en France un précieux herbier que l'on conserve au Jardin des Plantes; mais se vit traversé dans ses opérations par la jalousie de ses compagnons de voyage, et ne put publier lui-même la *Flore péruvienne*, qui ne parut qu'après sa mort, à Madrid. V. LHERITIER.

**DOMBOVITZA**, riv. de Valachie, sort du mont Tamas en Transylvanie, coule du N. O. au S. E., arrose Bucharest et se jette dans l'Aradjich, après un cours de 190 k.

**DOMBROWSKI** (H. Jean), général polonais, né près de Cracovie en 1755, mort en 1818, prit les armes en 1791 pour défendre la Pologne, remporta plusieurs avantages sur les Russes et les Prussiens, mais fut néanmoins obligé de se réfugier en France (1796), y forma une légion polonaise, qu'il commanda pendant l'expédition d'Italie; revint en Pologne en 1806, après la victoire d'Iéna, et y rassembla plus de 30 000 combattants, qui vinrent grossir l'armée française. Nommé commandant de la 3<sup>e</sup> division du grand-duché de Varsovie (1809), il repoussa les Russes qui avaient envahi la Pologne. En 1812, après avoir fait les plus grands efforts pour couvrir la retraite de la grande armée, il ramena les débris de l'armée polonaise en deçà du Rhin. En 1815, Dombrowski fut nommé sénateur palatin du nouveau roy. de Pologne. Il s'occupa dans ses dernières années de rédiger l'*Histoire de la légion polonaise en Italie*, publiée par Chodzo à Paris, en 1829.

**DOMENE**, ch.-l. de cant. (Isère), à 11 k. E. N. E. de Grenoble, au confluent de la Domène et de l'Isère; 1400 hab. Forges.

**DOMENICHI** (Ludovico), littérateur, né à Plaisance, mort à Pise en 1564, était lié avec Paul Jove, l'Arétin et Doni. Il a traduit Xénophon, Plutarque, Polybe, Pline l'Ancien, a refondu l'*Orlando innamorato* de Boiardo, Venise, 1545, et a composé lui-même : *Dialoghi d'amore*, Venise, 1562; *Detti e fatti notabili*, 1556; la *Donna di corte*, 1564; la *Progne*, tragédie, Florence, 1561, et des *Facéties*, 1548, trad. en français. Lyon, 1574.

**DOMERGUE** (Urbain), grammairien, né à Aubagne (Bouches-du-Rhône) en 1745, mort à Paris en 1810, fut professeur de grammaire générale à l'École centrale des Quatre-Nations à Paris, professeur d'humanités au lycée Charlemagne et membre de l'Institut. Il s'occupa avec zèle à réformer la langue, défigurée par le néologisme révolutionnaire, et fonda à cet effet un *Journal de la langue française*, qui obtint un grand succès. Ses écrits ont longtemps fait autorité. On a de lui : *Grammaire simplifiée*, 1778; la *Prononciation française déterminée par des signes invariables*, 1796; *Grammaire générale analytique*, 1798; *Solutions grammaticales*, 1808. Il proposa, mais en vain, de mettre en harmonie la prononciation et l'orthographe, et tenta d'introduire dans la grammaire une nomenclature savante, mais bizarre, qui n'a pas été adoptée.

**DOMESDAY** ou **DOOMS-DAY-BOOK** (c.-à-d. *livre du jugement*), grand rôle des propriétés foncières de l'Angleterre, analogue à notre cadastre, que Guillaume le Conquérant fit dresser de 1080 à 1086, afin de servir de base pour régler à l'avenir tous les différends qui s'élèveraient au sujet des fiefs. Le manuscrit, conservé dans l'abbaye de Westminster, existe encore. Le *Domesday-book* a été imprimé à Londres en 1783. 2 vol. in-f. En 1816, on publia des *Additions* et des *Ind. r.*, 2 vol. in-fol. On y joint une *Introduction générale*, rédigée par Ellis en 1833, 2 vol. in-8.

**DOMÈVRE**, ch.-l. de c. (Meurthe), à 18 kil. N. de Toul; 400 hab. Filature de coton, manufacture de calicot. Station du chemin de fer de Brest.

**DOMFRONT**, *Donnifrons* ou *Domfronnum*, ch. l. d'arr. (Orne), sur une colline d'où sort la Varenne, à 61 kil. N. O. d'Alençon; 2417 hab. Tribunal, collège. Toiles, coutils, droguets, serges; forges, papeteries, verreries. — Fondée au XI<sup>e</sup> siècle par Guillaume, comte de Bellesme, elle fut prise et reprise plusieurs fois par les Français et les Anglais aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, et par les Protestants et les Catholiques pendant les guerres religieuses du XVI<sup>e</sup> s. : en 1571 elle fut définitivement enlevée aux Protestants.

**DOMINICAINE** (République). V. HAÏTI.

**DOMINICAINS** ou **FILÈRES PRÊCHEURS**, ordre religieux de la règle de St-Augustin, fut fondé par S. Dominique, à Toulouse, en 1215, et approuvé la même année par le pape Innocent III. Il reçut pour mission de prêcher et de convertir les hérétiques. Les fonctions inquisitoriales furent ajoutées en 1233 à ses attributions. L'ordre des Dominicains se répandit bientôt dans toute la chrétienté et forma un grand nombre de maisons distribuées en 8 provinces : Espagne, Toulouse, France, Provence, Lombardie, Rome, Allemagne, Angleterre. Il s'introduisit dès 1218 à Paris, où les Dominicains furent connus sous le nom de *Jacobins*, parce que leur convent était rue St-Jacques. Cet ordre a fourni un grand nombre de papes et de personnalités célèbres : Albert le Grand, S. Thomas d'Aquin, Raymond de Penafort, Vincent de Beauvais, Caietan, Dom. Soto, etc. Il soutint une longue rivalité avec celui des Franciscains. Supprimés en France en 1790, les Dominicains se sont conservés dans les autres pays catholiques, notamment à Rome, où ils ont un convent célèbre, qui leur sert de ch.-l. Ils ont été depuis peu d'années réintroduits en France par le P. Lacordaire (1841). Ils portent une robe blanche, avec scapulaire et capuchon de même étoffe, et ont un rosaire ou un chapelet suspendu à leur ceinture. Tournai a écrit l'*Histoire des hommes illustres de l'Ordre de S. Dominique*, Paris, 1743.

**DOMINIQUE** (la), une des Antilles anglaises, entre la Guadeloupe au N et la Martinique au S.; 46 kil. sur 22; 23000 hab. (dont 15000 nègres ou hommes de couleur); ch.-l., Le Roseau. Montagnes volcaniques, beaucoup de soufre, eaux thermales, sol fertile; pas de port. — La D. fut découverte en 1493 par Christophe Colomb, un dimanche, *diebus dominicis*; d'où son nom; elle appartient aux Espagnols jusqu'en 1625, puis aux Français, qui la cédèrent aux Anglais en 1763, la reprirent en 1778 et la rendirent à l'Angleterre par la paix de 1783.

**DOMINIQUE** (S.), fondateur de l'Ordre des Dominicains, né en 1170 à Calahorra dans la Vieille-Castille, était, à ce qu'on croit, de l'illustre famille des Guzman. Il se distingua de bonne heure par la ferveur de son zèle et par son talent pour la prédication; il enseigna la théologie à Palencia, entra en 1198 dans le chapitre de l'évêque d'Osma, et accompagna ce prélat à la cour de France, où le roi de Castille l'avait chargé d'une négociation. A leur retour, ils s'arrêtèrent tous deux dans le Languedoc qui était alors infecté de l'hérésie des Albigeois, et s'étant mis à la tête de quelques missionnaires, ils travaillèrent à convertir les hérétiques. Pendant que Simon de Montfort, à la tête d'une formidable armée de Croi-

sés, les exterminait par le fer (1205-15), S. Dominique opérait un grand nombre de conversions par la seule persuasion; il ne prit aucune part à la guerre, ne voulant d'autres armes que la prédication, la prière et les bons exemples. Durant son séjour dans le Languedoc, il fonda à Toulouse l'Ordre des *Frères Prêcheurs*, qui a pris de lui le nom de *Dominicains* (1215). Il alla ensuite se fixer à Rome : Honorius III créa pour lui l'office de *maître du sacré palais*, le chargea de tenir une école spirituelle au Vatican et de nommer les prédicateurs. Il employa ses dernières années à répandre son institut, qui bientôt compta de nombreux couvents en France, en Italie, en Espagne. Il mourut à Bologne en 1221, quelques-uns le regardent comme le premier inquisiteur, et disent qu'il fut chargé d'exercer ces fonctions dans le Languedoc; cependant l'inquisition existait avant lui : des 1198 l'office d'inquisiteur avait été conféré à deux moines de l'Ordre de Cléaux. On attribue à S. Dominique plusieurs miracles; il fut canonisé en 1234 par Grégoire IX, qui fixa sa fête au 4 août. Sa Vie a été écrite par plusieurs auteurs, notamment par le P. Tournon, 1739, et par le P. Lacordaire, 1841.

Un autre S. Dominique, surnommé *l'Encuirassé*, parce qu'il portait une cuirasse de mailles de fer qu'il ne quittait que pour se flageller, vivait en Italie au XI<sup>e</sup> siècle et mourut en 1060. Il se rendit célèbre par ses austérités. Il passa sa vie dans les déserts de Montefeltri et de Fontavollano, au milieu des Apennins, ne vivant que de pain et d'eau, et se flagellant sans cesse. On l'hon. le 14 oct.

**DOMINIQUE DE VENISE**, peintre du XV<sup>e</sup> siècle (1420-1470?), recut d'Antonello le secret de la peinture à l'huile et le communiqua à André del Castagno, qui, poussé par une horrible jalousie, l'assassina pour rester seul en possession d'un si important secret. Dominique avait travaillé à Lorette, à Péruse, et enfin à Florence. Ses meilleurs ouvrages ont péri. Son dessin était correct et ses raccourcis savants.

**DOMINIQUE BIANCOLELLI**, nom de deux acteurs de la Comédie Italienne, père et fils, qui eurent un grand succès sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV, surtout dans le rôle d'Arlequin. Le père, Joseph D., faisait partie de la troupe que Mazarin fit venir à Paris en 1660. — Le fils, Pierre-François D., composa lui-même des comédies et excella dans la parodie. *L'Édipe travesti*, parodie de *l'Édipe* de Voltaire, et *l'Agnès de Chavlot*, parodie de *l'Innocent* de Castro de Lamotte, firent courir tout Paris.

**DOMINICQUIN** (LE), *Domenico Zaupieri*, vulgairement appelé du diminutif *il Domenichino*, peintre célèbre, né à Bologne en 1581, mort à Naples en 1641, était fils d'un cordonnier. Il se forma à Pécoro de Carrache à Bologne, où il se lia avec l'Albane, puis se rendit à Rome. Ce fut dans cette dernière ville qu'il exécuta son premier ouvrage : *Adonis tué par un sanglier*. Peu de temps après il peignit son beau tableau de la *Flagellation de S. André*, qu'il composa en rivalité avec le Guide, et sa *Communion de S. Jérôme*, à Rome, où il resta fidèle au principe de son maître Annibal, qui n'admettait pas plus de 12 figures dans une composition. Le Dominicquin exécuta ensuite à Bologne la *Vierge du Rosaire* et le *Martyre de Ste Agnès*; puis il revint à Rome, où il produisit de nouveaux chefs-d'œuvre. Ses succès lui valurent de puissants protecteurs, entre autres le cardinal Aldobrandini, mais aussi ils soulevèrent contre lui une foule d'envieux. Appelé à Naples pour orner à fresque la chapelle du trésor, il essaya dans cette ville de la part de ses envieux les mortifications les plus humiliantes, et il y mourut empoisonné, selon quelques historiens. On refuse au Dominicquin l'invention; mais il s'est placé, par son dessin exact et expressif, par son coloris vrai, au premier rang après Raphaël, le Corrège et le Titien. On estime surtout ses peintures à fresque. Ses contemporains l'avaient surnommé *le Beauf*, à cause de son travail lent et opiniâtre. Le Louvre possède plusieurs tableaux de ce

maltre : *Dieu reprochant à Adam sa désobéissance, David jouant de la harpe, la Fuite en Égypte, le Ravissement de S. Paul, Ste Cécile, Enée et Anchise, le Triomphe de l'Amour*, etc. Son *OEuvre* a été recueilli par Landon en 158 pl. Le Dominiquin réussissait aussi dans l'architecture et la sculpture.

**DOMINIS** (Marc Antonio de), né en 1556, dans l'île d'Arbe, sur les côtes de la Dalmatie, entra d'abord chez les Jésuites, enseigna avec succès la philosophie, l'éloquence dans leurs collèges, devint évêque de Segni, archevêque de Spalatro et primat de Dalmatie et de Croatie (1602); mais ayant embrassé l'opinion des Réformés, il se démit de ses dignités et se réfugia en Angleterre (1616), où il écrivit contre le pape le traité *De Republica christiana* (1617-70) : Jacques I lui donna de riches bénéfices et le nomma doyen de Windsor. Au bout de peu d'années il changea encore une fois d'opinion, quitta furtivement l'Angleterre, et vint à Rome où Grégoire XV l'accueillit, et où il se rétracta publiquement (1622). Mais ayant laissé entrevoir que sa conversion n'était pas sincère, il fut enfermé en 1624 au château St-Ange, où il mourut au bout de peu de jours. Dominis cultivait la science avec quelque succès ; il eut la première idée de l'explication de l'arc-en-ciel, que Descartes perfectionna depuis. Cette explication se trouve dans le traité *De Radis in vitris perspectivis et iride*, Venise, 1611, ouvrage qui d'ailleurs est rempli d'erreurs.

**DOMITIEN**, *Titus Flavius Domitianus*, empereur romain, 2<sup>e</sup> fils de Vespasien, né à Rome l'an 51 de J.-C., succéda à Titus son frère en 81. Au commencement de son règne il laissa espérer un gouvernement assez heureux : il se montra libéral et juste ; il embellit la ville de plusieurs édifices, rétablit la bibliothèque d'Auguste qui avait été brûlée, et fit avec quelque succès la guerre contre les Cattes et les Germains. Mais, se livrant bientôt à son naturel féroce, il mit à mort un grand nombre de sénateurs et de Romains distingués, Helvidius Priscus, Cerealis, Arulenus Rusticus, ainsi que ses propres cousins Sabinus et Fl. Clemens, et s'empara de leurs biens ; il ordonna la plus cruelle persécution contre les Chrétiens, qui refusaient de contribuer à la reconstruction du temple du Capitole ; proscrivit les philosophes, entre autres Épictète et Dion Chrysostôme, ainsi que les historiens, dont il craignait les jugements sévères. Il se livrait en même temps aux plus infâmes débauches et séduisait sa propre nièce Julie. Ambitionnant la gloire militaire, il se fit décerner le triomphe quoiqu'il eût été vaincu par les Daces ; poussant l'orgueil jusqu'à la folie, il voulut être regardé comme dieu et se fit élever des autels. Enfin une conspiration fut formée contre lui dans son palais même par Domitia, son épouse, qui craignait pour sa vie, et il fut assassiné par Étienne, affranchi de cette femme, l'an 95 de J.-C., à l'âge de 45 ans. Ce monstre se plaisait à faire trembler ses sujets, lors même qu'il les épargnait. Un jour il invita à un festin les principaux sénateurs et les reçut dans une salle tendue de noir, où étaient préparés autant de cercueils que de convives ; après s'être fait un jeu de leur frayeur, il les laissa sortir. Plein de mépris pour le sénat, il le convoqua une fois pour décider dans quel vase on devait faire cuire un turbot. Dans ses moments de loisir, ils'amusait à percer des mouches avec un poinçon, ce qui donna occasion à Vibius Priscus, auquel on demandait s'il n'y avait personne avec l'empereur, de répondre : « *Ne musca quidem*, pas même une mouche ; » mot qui lui coûta la vie. Domitien devint chauve de bonne heure, ce qui le fait appeler par Juvenal *le Néron chauve, Calvus Nero*.

**DOMITIUS**, famille plébéienne de Rome qui fournit un grand nombre de consuls et de magistrats à la république. Les deux branches les plus connues sont celles des Calvinus et des Ahenobarbus. Le nom de cette dernière, qui signifie *barbe d'airain* ou *barbe rousse*, vint, selon Plutarque, de ce que la

barbe d'un certain L. Domitius fut tout à coup changée de noire en rousse.

**DOMITIUS AHENOBARBUS** (CNEUS), consul l'an 122 av. J.-C., défût dans un grand combat les Allobroges et leur tua 20 000 hommes. Il souilla sa victoire par une trahison : ayant invité Bituitus, leur roi, à se rendre auprès de lui pour une entrevue, il le chargea de chaînes et l'envoya à Rome. Nommé censeur, il dégrada 7 sénateurs. C'est lui qui fit construire la voie romaine qui portait son nom.

**DOMITIUS AHENOBARBUS** (CN.), préteur et consul sous Tibère, épousa Agrippine, et en eut Néron, qu'Agrippine fit adopter par l'empereur Claude, dès qu'elle s'en fut fait épouser. Domitius, d'un naturel violent et débauché, disait lui-même que de sa femme et lui il ne pouvait naître qu'un monstre.

**DOMITIUS AFER**, orateur. V. AFER.

**DOMMARTIN-SUR-YÈVRE**, ch.-l. de c. (Marne), à 13 k. S. O. de Ste-Menehould ; 300 h.

**DOMME**, ch.-l. de c. (Dordogne), sur la Dordogne, à 12 k. S. de Sarlat ; 2044 hab. Anc. place forte. bâtie en 1282 par Philippe le Hardi, sur l'emplacement d'un fort rasé par Simon de Montfort.

**DOMMEL**, riv. de Belgique, naît dans le Limbourg, baigne Bois-le-Duc, reçoit l'Aa, et se perd dans la Meuse au fort de Crèvecoeur, après un cours de 75 k.

**DOMNONÉE**, c.-à-d. vallée profonde, partie N. O. de l'anc. Armorique (Bretagne), s'étendant du Couesnon à la riv. de Morlaix, comprenait les évêchés de Vannes, Quimper, Tréguier, Dol, St-Brieux et St-Malo. Ce pays avait été peuplé par les *Dumnonii*, venus du S. O. de la Bretagne romaine. Il forma du vi<sup>e</sup> au viii<sup>e</sup> siècle un petit royaume particulier.

**DOMO D'OSSOLA**, *Oscella*, v. des États sardes, sur la Toce, à 123 k. N. N. E. de Turin et à 28 k. N. O. de Pallanza, au pied du Simplon ; 2000 h. Petit fort. Elle fit d'abord partie du duché de Milan, puis du roy. de Sardaigne ; appartient à la France de 1796 à 1814, puis revint à la Sardaigne.

**DOMPAIRE**, ch.-l. de c. (Vosges), à 13 k. S. E. de Mirecourt ; 950 h. Clouterie, dentelle. Ville importante autrefois : les rois d'Autriche et les ducs de Lorraine y eurent une résidence. Elle fut brûlée en 1475 par le duc de Bourgogne Charles le Téméraire.

**DOMPIERRE**, ch.-l. de c. (Allier), à 26 k. E. de Moulins ; 1900 h. Près de là, antique abbaye de Sept-Fonds, fondée en 1132.

**DOMREMY**, vge du dép. des Vosges, à 11 k. N. de Neufchâteau ; 320 h. C'est là que naquit Jeanne d'Arc. Sa maison existe encore ; on y a établi une école de filles. Fontaine de *Jeanne d'Arc*, construite en 1820 et surmontée du buste de l'héroïne.

**DON**, *Tanaïs*, riv. de la Russie d'Europe, sort du lac Ivan-Ozero, dans le gouv't de Toula, coule d'abord au S., puis au S. E., jusqu'au pays des Cosaques du Don ; se dirige alors vers le S. O., et tombe dans la mer d'Azov, après un cours de 1450 k. Il reçoit à droite la Metcha, la Tsimlia et le Petit-Don ; à gauche, la Voron'je, la Toulouchéva, le Rhoiper et le Manitche. Son embouchure est encombrée de sable. — Ce fleuve donne son nom au *Pays des Cosaques du Don*, l'un des gouv'ts de la Russie d'Europe, entre ceux de Voron'je et d'Élékatérinoslav au N. O. et à l'O., la prov. du Caucase et la mer d'Azov au S., les gouv'ts d'Astracan et de Saratov à l'E. et au N. E. ; 540 k. sur 455 ; 600 000 h. ; ch. l. Tcherkask. Sol plat, couvert de steppes riches en pâturages ; chevaux.

**DON**, riv. de France, naît dans le dép. de Maine-et-Loire, et s'unit à la Vilaine dans le dép. de la Loire-Inf., après un cours de 90 k.

**DON**, DONA, titres d'honneur. V. DON.

**DONALD I**, anc. roi d'Écosse, qu'on fait régner de 195 à 216, fut l'allié de l'empereur Septime-Sévère, se fit baptiser, et chercha, mais en vain, à introduire le Christianisme dans ses États. — L. II, roi en 254, périt la même année des blessures qu'il reçut dans une bataille contre un autre Donald, prince des îles Hébrides, qui lui succéda sous le nom de DONALD III.

Celui-ci régna en tyran, et fut tué en 260. — D. IV, prince pieux, régna de 636 à 651. Il accueillit la famille d'Ethelrad, chassée du Northumberland, l'aïda à recouvrer ses États et envoya des missionnaires dans le Northumberland pour y prêcher la foi. — N. V, prince voluptueux, monta sur le trône en 857, eut à combattre les Pictes et les Bretons, éprouva des revers, et mourut en 858 dans une prison où il avait été jeté par ses seigneurs mécontents. — D. VI, 892-903, secourut Alfred contre les Danois, et se fit chérir de ses sujets par sa justice et sa douceur. — D. VII, 1023-40, repoussa avec succès les attaques de Suénon, roi de Norvège. Il périt assassiné par Macbeth. C'est ce prince qui figure sous le nom de Duncan dans le *Macbeth* de Shakespeare. — D. VIII, fils du préc., s'enfuit aux Îles Hébrides durant la tyrannie de Macbeth, s'empara en 1093 du trône d'Écosse au préjudice des fils de son frère aîné Malcolm III, fut chassé au bout de six mois par Duncan pour avoir cédé les Hébrides au roi de Norvège, puis rappelé à cause de la sévérité de son successeur, et enfin chassé de nouveau par Edgar, fils de Malcolm. Livré à son rival, il fut jeté en prison et y m. en 1098.

**DONAT, Donatus**, nom de deux évêques schismatiques d'Afrique, dont les partisans prirent le nom de *Donatistes*. Le premier, évêque de Cases-Noires (*Celle nigra*) en Numidie, excita un schisme vers 305 en refusant d'admettre à la communion les *trahisseurs*, c'est-à-dire ceux qui pendant la persécution de Dioclétien avaient livré aux Païens les vases sacrés et les livres saints. Il fit déposer Cécilien, évêque de Carthage, qu'il accusait d'indulgence à cet égard; mais il fut lui-même excommunié par le pape Melchisé (313), et par les conciles de Rome et d'Arles. — Le 2<sup>e</sup>, élu en 316 évêque schismatique de Carthage, se montra aussi intolérant. Condamné par le pape et l'empereur, il se révolta, se porta avec ses partisans aux plus grands excès contre les Catholiques, et alluma une guerre civile qui désola l'Afrique sous les régnes de Constantin et de ses successeurs jusqu'à l'invasion des Vandales, qui persécutèrent également Donatistes et Catholiques. Les Donatistes ont été combattus par S. Augustin et par S. Optat, qui a écrit leur histoire.

**DONAT, Aelius Donatus**, grammairien latin du IV<sup>e</sup> siècle, fut précepteur de S. Jérôme. On a de lui un commentaire estimé sur Térrence (Venise, 1472), qui offre de précieux rapprochements entre Térrence et Ménandre, et deux traités *De Barbarismo* et *De octo partibus orationis*, 1522. Ce dernier fut longtemps adopté dans les écoles. On lui attribue aussi une *Vie de Virgile*, qui n'est qu'un tissu de fables, et un *Commentaire sur l'Énéide*; ces deux derniers ouvrages paraissent être d'un autre Donat, postérieur, qui aurait eu pour prénoms Claude Tibère.

**DONATELLO** (DONATO, plus connu sous le diminutif do), sculpteur, né à Florence en 1383 d'une famille pauvre, mort en 1466. Élevé par un homme généreux qui, devant son talent, lui donna des maîtres de dessin et de sculpture, il fit de rapides progrès et bientôt il n'eut plus d'égal dans son art. Il donna successivement plusieurs chefs-d'œuvre : une figure de *Vieillard à tête chauve*, les statues en bronze de *S. Pierre*, *S. George* et *S. Marc*, et celle de *Judith qui vient de couper la tête d'Holopherne*, à Florence; il exécuta à Venise en bas-reliefs l'histoire de S. Antoine, et fut en dernier lieu employé à Florence par les Médicis, qui soutinrent sa vieillesse de leurs bienfaits. On reproche à cet artiste de tomber dans le réalisme.

**DONATIEN** (S.), jeune Armoricain de *Nannetes* (Nantes), se fit chrétien, convertit son frère Rogation et subit le martyre avec lui sous Maximien, vers 287. On les honore ensemble le 24 mai.

**DONATISTES. V. DONAT.**

**DONATO**, nom de quelques doges de Venise. Franc. D. gouverna de 1545 à 1553, fit respecter la neutralité de la république, malgré l'opposition de Charles-Quint et de Henri II; fit construire l'hôtel des

Monnaies et la bibliothèque, et enrichit le palais Ducal des œuvres des meilleurs maîtres. — Léonard D., doge de 1606 à 1612, résista au pape Paul V qui voulait interdire au sénat d'exercer sa juridiction sur les ecclésiastiques, et faire rapporter une loi qui défendait à ceux-ci d'acquiescer de nouveaux immeubles.

**DONAUESCHINGEN**, v. du grand-duché de Bade, à 82 kil. N. O. de Constance; 3500 hab. Château, dans la cour duquel on voit la source principale du Danube (*Donau*), et qui sert de résidence aux princes de Furstenberg. Bibliothèque de 30 000 volumes, belle collection de tableaux et de gravures.

**DONAWERT**, v. de Bavière (H.-Danube), sur le Danube, à 40 kil. N. O. d'Augsbourg; 2500 hab. Jadis ville libre, érigée en ville impériale par Albert I en 1308, réunie à la Bavière en 1607, prise par Bamer en 1632. Marlborough y battit les Bavarois en 1704; Soult y vainquit Mack en 1805.

**DONCASTER, Danum**, v. d'Angleterre (York), sur le Don, à 59 kil. S. d'York; 12 000 hab. Jolie ville. renommée par ses courses de chevaux, fondées en 1703. Ancienne station romaine, antiquités.

**DONCHERY**, v. forte du dép. des Ardennes, sur la Meuse, à 5 kil. O. de Sedan; 1800 hab. Serges, toiles et dentelles. Donchery appartient successivement aux abbés de St-Médard de Soissons et aux comtes de Réthel. Elle fut fortifiée en 1358 pendant les troubles de la Jacquerie; Charles-Quint l'assiégea vainement; mais les Espagnols la prirent en 1641. Louis XIII la reprit presque aussitôt, et Louis XIV la démantela en 1682, ses fortifications furent en partie rétablies en 1692.

**DONDUS** ou **DE DONDUS** (Jacq.), surnommé *Horologius*, médecin et mécanicien, né à Padoue en 1298, mort en 1360, inventa une horloge qui marquait, outre les heures, les révolutions du soleil et des planètes et les phases de la lune. Cette horloge fut placée en 1344 sur la tour du palais de Padoue. On a de Dondus : *Promptuarium medicine*, Venet., 1481, compilation de remèdes tirés des médecins grecs, latins et arabes. — Son fils, Jean Dondus, mort en 1380, est aussi auteur d'une horloge célèbre, placée à Pavie.

**DONEAU** (Hugues), *Hugo Donellus*, jurisconsulte, né en 1527 à Châtillon-sur-Saône, mort en 1591, enseigna le droit dès l'âge de 24 ans à Toulouse, eut dans cette ville de vifs démêlés avec Cujas, quitta la France après la St-Barthélémy parce qu'il était calviniste, et fut successivement professeur à Heidelberg, à Leyde, à Altorf, où il mourut. Doué d'une mémoire prodigieuse, il était aussi bon littérateur que savant jurisconsulte. Il a laissé des *Commentaires sur le Digeste* et le *Code* et des traités particuliers. Ses ouvrages se distinguent par la méthode philosophique. Ses *Opera omnia juridica* ont été réunis en 12 vol. in-fol, Lucq., 1762-68; Rome et Macerata, 1828-33.

**DONEGAL, Dungalia**, v. d'Irlande (Ulster), dans le comté de son nom, à 195 kil. N. O. de Dublin, à l'emb. de l'Erne. Bon port. — Le comté de Donegal, sur l'Océan Atlantique, à l'O. de ceux de Londonderry et de Tyrone, a 115 kil. sur 71 et 300 000 hab. Ch.-l., Lifforg. Laes, dont le principal est le lac Berf, contenant une île dite *Purgatoire de S. Patrick*.

**DONGOLA**, contrée de la Nubie, entre 25° 40'-35° long. E., et 18° 20'-19° 50' lat. N., a pour villes principales le Vieux-Dongola, aujourd'hui envahi par les sables, et le Nouveau-Dongola ou Marakah, sur la r. g. du Nil, avec 6000 hab. Le Nil traverse cette contrée et la couvre en partie par ses inondations annuelles. Déserts arides, sauf sur les bords du Nil et du Tacazzé. Le Dongola se divise en plusieurs petits États, parmi lesquels les plus importants étaient le pays des Chaykiés et le Dongola proprement dit. Ce dernier fut longtemps le plus puissant, puis il est devenu, comme tous les autres, tributaire, d'abord des Chaykiés, ensuite des Mamelouks échappés d'E-

gypte (1814), enfin du pacha d'Égypte, qui en fit la conquête en 1820 et auquel il obéit encore.

**DONI** (Ant. François), né à Florence en 1053, m. en 1574, fut d'abord servite, et ensuite prêtre séculier. Il écrivit des satires et s'adonna au genre plaisant. Il se lia avec l'Arétin et avec Domenichi, dont il devint ensuite l'ennemi. Il a laissé, entre autres ouvrages, des *Lettres italiennes*; *La Libreria*, 1557; *La Zucca*, 1565, collection d'anecdotes, de bons mots et de proverbes, en 4 parties; *I Mondi celesti, terrestri ed infernali*, 1562, trad. par G. Chapuis, 1580. Les *Lettres italiennes* sont à l'Index.

**DONI** (J. B.), antiquaire, né à Florence en 1594, mort en 1647, fut professeur d'éloquence à Florence et secrétaire du Sacré Collège à Rome. Il a écrit des ouvrages très-savants sur la musique des anciens et a laissé un précieux recueil d'inscriptions, de vases et autres objets curieux, publié par Gori, Florence, 1731. J. B. Doni paraît être le premier qui ait employé le *do* au lieu de l'*ut* dans la solmisation.

**DONIZETTI** (Gaëtan), compositeur, né à Bergame en 1798, mort en 1850, était fils d'un employé. Il se voua à la carrière musicale malgré son père qui le destinait au barreau, reçut à Bergame les leçons de J. Simon Mayer, et à Bologne celles du P. Mattei, savant contre-pointiste; débuta à Venise en 1818 par l'opéra *Enrico di Borgogna*, écrivit à Rome en 1822 *Zoraida di Granata*, qui commença sa réputation, fit représenter à Milan en 1831 *Anna Bolena*, en 1834 *Lucrezia di Borgia*, qui renferment des beautés supérieures; vint en 1835 à Paris où il donna *Marino Faliero*; composa la même année à Naples, en six semaines, la *Lucia di Lammermoor*, son chef-d'œuvre, qui fit bientôt le tour du monde; revint en 1840 à Paris, donna en cette seule année à l'Opéra-Comique la *Fille du régiment*, à l'Académie de musique les *Martyrs*, opéra tiré du *Polyeucte* de Corneille, qui, malgré de mâles beautés, eut peu de représentations; puis, la *Favorite*, l'une des plus admirables partitions de notre scène lyrique, et fit enfin représenter en 1843 *Don Sébastien*, vaste ouvrage qu'il avait écrit en deux mois. La composition hâtive de cette dernière œuvre, jointe à l'abus des plaisirs, épuisa ses forces: atteint bientôt d'aliénation mentale, puis frappé de paralysie, il fut transporté dans sa ville natale, où il mourut à 50 ans. Doné d'une facilité prodigieuse, Donizetti avait, dans sa courte carrière, composé plus de 60 opéras. Aux œuvres déjà citées nous ajouterons: *La Parisina*, Florence, 1833; *Gemma di Vergi*, Milan, 1835; *Linda di Chamouni*, qui fut représentée avec un grand succès à Vienne en 1842; *L'Élixir d'amour* et *Don Pasquale*, qui brillent par une musique vive et pittoresque; *Catarina Cornaro*, sa dernière œuvre, donnée à Naples en 1844. Donizetti avait été nommé en 1836 professeur de contre-point à Naples et en 1842 maître de chapelle à Vienne. Ce maître procède de Rossini, mais il s'attacha davantage à la vérité de l'expression: il sait unir à la tendresse du sentiment la noblesse et la vigueur; il est à regretter qu'il ait quelquefois abusé de sa facilité jusqu'à la négligence. P. Scudo lui a consacré une bonne notice dans la *Revue des Deux Mondes* (juillet 1848).

**DONJON** (Le), ch.-l. de c. (Allier), à 16 k. N. E. de La Palisse; 1900 h. Fabrique de draps.

**DONNADIEU** (le général), né à Nîmes en 1777, mort en 1849, avait fait avec distinction les campagnes de la République et de l'Empire lorsqu'il fut compromis dans une conspiration contre Napoléon et interné à Tours (1812). En 1814, il s'empressa d'offrir ses services aux Bourbons: commandant en 1816 la 7<sup>e</sup> division militaire, il eut à réprimer, à Grenoble, l'insurrection que dirigeait Didier: il déploya dans cette occasion une rigueur excessive que l'opinion publique taxa de cruauté. Après avoir été d'abord récompensé par le ministère, il fut désavoué, et se livra à de violentes récriminations à la suite desquelles il fut emprisonné. Cependant il ne tarda

pas à rentrer en grâce et eut même un commandement dans la guerre d'Espagne (1823). Il a publié quelques écrits de circonstance, où il attaque surtout le ministre Decazes, qui l'avait désavoué.

**DONNE** (John), poète et théologien, né à Londres en 1573, mort en 1631, fut d'abord secrétaire du chancelier Egerton (lord Ellesmere), dont il épousa la nièce, perdit sa place à cause de ce mariage, auquel la famille du lord s'opposait, puis entra dans la carrière ecclésiastique, en 1613, réussit dans la prédication et devint doyen de St-Paul. On a de lui, outre quelques écrits historiques, des poésies légères, des satires, des épigrammes, des chansons, œuvres de sa jeunesse, où l'on trouve beaucoup d'esprit, mais où règne le goût alambiqué qui dominait alors. Ses *Œuvres* ont été réunies à Londres en 1839. 6 v. in-8. On raconte de Donne un trait fort surprenant de seconde vue.

**DONNEMARIE**, ch.-l. de c. (Seine-et-Marne), sur la Vieille, à 14 k. S. O. de Provins; 1200 h.

**DONNEZAN**, petit pays de France, faisait jadis partie du comté de Foix (Ariège) et avait pour place principale Quérigut. Ce fut une petite souveraineté depuis le xiv<sup>e</sup> siècle jusqu'à Henri IV, qui le réunit à la couronne.

**DONOSO CORTÈS** (don Juan), marquis de Valdegamas, publiciste espagnol, né en 1809, m. en 1853, fut dès l'âge de 20 ans professeur de philosophie à Cacerès, devint en 1834 secrétaire des commandements de la reine mère Marie-Christine, en 1836 chef de division au ministère de la justice, en 1837 député de Cadix aux Cortès, accompagna dans son exil la reine mère (1840), reentra avec elle en Espagne en 1843, fut nommé secrétaire et directeur des études de la jeune reine Isabelle, et bientôt appelé au Sénat, et fut envoyé comme ambassadeur en Prusse, puis en France. Après avoir longtemps professé les idées les plus libérales, il les abjura tout à coup, en 1849, pour adopter les doctrines théocratiques des Balard et des De Maistre. Outre plusieurs ouvrages de circonstance en espagnol, on a de lui un livre écrit en français: *Essai sur le Catholicisme, le Libéralisme et le Socialisme*, Paris, 1851. Une éd. complète de ses œuvres a été donnée à Madrid après sa mort.

**DONZENAC**, ch.-l. de c. (Corrèze), à 8 k. N. de Brives; 4000 h. Ardoises.

**DONZY**, ch.-l. de c. (Nièvre), sur le Nobain, à 15 k. S. E. de Cosne; 4000 hab. Forges, hauts fourneaux. Commerce en bois et en fer. Jadis titre d'une baronnie, réunie au domaine en 1477.

**DOOMSDAY-BOOK**. V. DOMESDAY.

**DOPHRINES**. V. DOPHRINES.

**DORAT** (Jean), *Auratus*, savant du xv<sup>e</sup> siècle, né vers 1510 à Limoges, mort en 1588, se fit d'abord remarquer par des poésies françaises, qui lui valurent la faveur de François I et le firent placer parmi les poètes de la *Pléiade*, fut nommé en 1560 professeur de grec au Collège de France, et se fit une grande réputation par ses vers latins et grecs. Il forma Ant. Baif et Ronsard. Il publia en 1586 le recueil de ses poésies: elles contiennent des *Poèmes*, des *Épigrammes*, des *Anagrammes*, des *Odes*, des *Eglogues*. On y remarque le *Tumulus Caroli* (Charles IX). — Il laissa deux fils et une fille qui se distinguèrent aussi comme poètes et érudits.

**DORAT** (Claude Joseph), poète français, né à Paris en 1734, d'une famille de robe, mort en 1780, mena une vie fort dissipée et épuisa son patrimoine en dépenses pour ses plaisirs et pour l'impression de ses ouvrages. Il réussit dans la poésie légère, tout en restant loin de Voltaire, qu'il avait pris pour modèle; mais il voulut aussi être auteur dramatique, faire des odes, des héroïdes dans le genre d'Ovide, des fables, des romans, et il échoua le plus souvent. Il se déclara l'ennemi des philosophes, qui en revanche lui firent une rude guerre: il fut accablé d'épigrammes. On reproche à Dorat de l'afféterie, un style maniéré, un ton perpétuel de persillage et une monotone



nie fastidieuse. Outre ses poésies légères, on estime son poème de la *Déclamation* et le *Mois de Mai*. Sa tragédie de *Régulus* et sa comédie de la *Feinte par amour* eurent quelque succès, ainsi que les *Prôneurs* ou le *Tartuffe littéraire*, dirigée contre les philosophes, surtout contre d'Alembert. Il fut, ainsi que Cubières, étroitement lié avec Fanny de Beauharnais, et fit quelques romans en commun avec elle. Ses *Œuvres* furent publiées en 20 vol., de 1764 à 1780. Santraud de Marsy en a donné un choix en 3 v. in-12, 1786.

DOBAT-CUBIÈRES. V. CUBIÈRES.

**DORAT** (le), ch.-l. de c. (H.-Vienne), sur la Sèvre, à 11 kil. N. de Bellac; 2625 hab. Église curieuse du x<sup>e</sup> siècle, avec crypte. Fabrique de poids et mesures métriques, de baromètres, etc.

**DORCHESTER**, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de Dorset, près de la Frome, à 124 k. O. S. O. de Londres; 5000 h. Établissements de bienfaisance; prison à la Howard. Serges, ale renommée. Ruines romaines. — V. du comté d'Oxford, à 13 k. S. E. d'Oxford; 1000 h. Anc. évêché, transféré à Lincoln.

**DORDOGNE**, *Duranius*, riv. de France, formée de la Dore et de la Dozne, naît au mont Dore (Puy-de-Dôme), passe à Beaulieu, Souillac, Domme, Bergerac, Ste-Foix, Castillon, Libourne, Bourg; reçoit la Vézère grossie de la Corrèze, l'Isle grossie de la Dronne, puis la Cère, joint la Garonne au Bec-d'Ambez après un cours de 460 k., et forme avec elle la Gironde qui se jette dans l'Océan.

**DORDOGNE** (dép. de la), dép. de France, entre ceux de la Charente-Inf. et de la Gironde, à l'O.; de la H.-Vienne, de la Corrèze et du Lot, à l'E.; 124 kil. sur 110; 9914 k. carrés; 501 687 h.; ch.-l. Périgueux. Il est formé de l'anc. Périgord et d'une partie de l'Agénois, de l'Angoumois et du Limousin. Mont, et quelques belles vallées. Excellent fer, cuivre, plomb, manganèse, houille; marbre, albâtre, grès, etc.; eaux minérales. Landes, quelques forêts à l'O. et au S.; beaucoup de grains et de châtaignes; truffes renommées, champignons; vins, eaux-de-vie, etc. Gros bétail, mulets, ânes, pores excellents; étangs poissonneux; menu gibier délicat. Forges, tanneries; distilleries; fabriques de papiers. — Ce dép. se divise en 5 arr. (Périgueux, Sarlat, Nontron, Bergerac, Riberae), 47 cantons et 583 communes; il dépend de la 14<sup>e</sup> division militaire, ressortit à la cour de Bordeaux, et forme le diocèse de Périgueux.

**DORDRECHT** ou **DORT**, v. de Hollande (Hollande mérid.), dans une île du Waal, bras de la Meuse, à 15 k. S. E. de Rotterdam; 22 000 h. Port spacieux, belle cathédrale, hôtel de ville, bourse, école d'artillerie et de génie; société dite *Diversa sed Una*. Moulins à huile, raffineries de sucre et de sel; chantiers de construction; commerce de bois. — Dordrecht fut fondée en 994; c'est la plus anc. ville de la Hollande. Elle fut séparée de la côte par une terrible inondation en 1421. L'indépendance des sept Provinces-Unies y fut proclamée en 1572. Il s'y tint en 1618 et 1619 un fameux synode calviniste, qui condamna les opinions d'Arminius et de Barneveldt, et établit la doctrine qui fait encore auj. la base de l'église réformée en Hollande. Patrie des deux De Witt, de Vossius (Denys), de Paul Merula, etc.

**DORE** (mont), *mons Duranius*, la partie la plus élevée de la chaîne des monts d'Anvergne, s'étend du Puy-de-Dôme aux monts de la Margeride, à 32 k. S. O. de Clermont. Le mont principal, le mont Dore, a 1886<sup>m</sup>; les autres, tous de nature volcanique, sont le Sancy (1936<sup>m</sup>), le Ferrand, la Croix-Morand, le Cadadoigne. Affreuses aspérités, aspect imposant. On fait au mont Dore des fromages estimés. C'est de ce mont que descendent les sources qui fournissent les eaux thermales carbo-chlorurées dites *Eaux du Mt-Dore*. V. DORE-LES-BAINS.

**DORE-LES-BAINS** ou **DORE L'ÉGLISE**, bourg du dép. du Puy-de-Dôme, à 40 kil. S. O. de Clermont-Ferrand, dans une vallée du mont Dore; 1900 hab. Fromages de lait de chèvre. Eaux minérales fort recher-

chées; 8 sources chaudes, 2 froides. Restes d'un Panthéon romain.

**DORE** (LA), riv. de France, passe à Ambert et se jette dans l'Allier, après un cours de 80 kil. — Rousseau qui sort du mont Dore, forme la belle cascade de la Dore, et se joint à la Dogne pour former la Dordogne.

**DORIA**, une des familles les plus anciennes et les plus illustres de Gènes. Oberto D. gagna en 1284 la bataille navale de la Meloria, qui mit fin à la longue rivalité entre Gènes et Pise, en anéantissant la marine de cette dernière république. — Lamba D., amiral des Génois dans la guerre contre les Vénitiens en 1298, défit, devant l'île Curzola, l'amiral vénitien André Dandolo et imposa une paix glorieuse. — Paganino D. s'empara de Ténédos en 1350 et commanda en 1352 la marine génoise, dans un combat livré à Pisani, amiral des Vénitiens, en vue de Constantinople; la victoire resta aux Génois; mais elle leur coûta si cher que le commandement fut ôté à Doria. Il lui fut rendu en 1354; cette fois il battit complètement Pisani à Porto-Longo, et le fit prisonnier avec toute sa flotte. Ce brillant succès mit fin à la guerre; Venise accepta les conditions de paix que lui imposa Gènes. — Lucien D. prit quelques places aux Vénitiens, et leur livra en 1379, en vue de Pola, une bataille où il fut tué, mais dont le succès resta à sa flotte. — Pierre D., qui lui succéda, prit Chiocza en 1379, mais fut assiégé dans cette place par Vettor Pisani, et tué d'un boulet de canon. Sa flotte fut obligée de se rendre (1380).

**DORIA** (André), restaurateur de la liberté génoise, un des plus grands généraux et des meilleurs marins de son siècle, naquit à Oneille en 1468 et mourut en 1560. Voyant sa patrie en proie aux factions, il s'éloigna et s'engagea successivement au service du pape Innocent VIII, de Ferdinand l'Ancien, roi de Naples, et d'Alphonse II, son fils. Lors de l'invasion du royaume de Naples par Charles VIII, Doria resta fidèle à Alphonse tant qu'il y eut espoir de salut; mais il s'attacha quelque temps après à Jean de la Rovère, qui tenait pour Charles VIII à Naples, et lutta glorieusement contre Gonzalve de Cordoue. Ayant ensuite quitté le service de terre pour celui de mer, il arma huit galères à ses frais, attaqua les Maures et les Turcs qui infestaient alors la Méditerranée, et les défit partout où il les rencontra, notamment à Pianosa en 1519. L'Italie étant devenue à cette époque le théâtre d'une nouvelle guerre entre la France et l'Autriche, Doria embrassa d'abord le parti de la France; il fut nommé par François I au commandement des galères françaises, et battit la flotte de Charles-Quint sur les côtes de Provence, 1524; mais, s'apercevant qu'il était l'objet de la jalousie des ministres français, et que François I tardait à ratifier les promesses qu'il avait faites en faveur de Gènes, il se tourna vers Charles-Quint, 1528, en stipulant la restauration de la liberté de Gènes, et chassa les Français de cette ville à l'aide de la flotte impériale. Il mit un terme aux querelles des factions dans Gènes, changea la forme du gouvernement et fit décréter que les doges, qui auparavant étaient perpétuels, seraient élus pour deux ans seulement; quant à lui, il refusa la dignité de doge, continua à servir l'empereur, battit plusieurs fois les Turcs et lutta avec avantage contre le fameux Barberousse. Dans sa patrie, quelques conjurations éclatèrent contre lui (V. MESORÉ) et il termina sa gloire par sa cruauté envers ses ennemis. Néanmoins, Gènes, ne se souvenant que de ses services, lui érigea une statue avec cette inscription: *Au père de la patrie*. Sa Vie a été écrite par Lorenzo Capelloni, Venise, 1560.

**DORIDE**, *Doris*, nom commun: 1<sup>o</sup> à un petit territoire situé entre la Phocide, la Locride, la Thessalie; ce pays, appelé auparavant Dryopide, est le berceau des Doriens; 2<sup>o</sup> à une contrée de l'Asie-Mineure, située à l'angle S. O. de la Carie, ainsi nommée parce que des colonies doriennes y florissaient. La 1<sup>re</sup> de ces deux contrées était appelée *Tétrapole*, à cause de ses

quatre villes, Dryope, Pinde, Erynée, Citynium; la 2<sup>e</sup>, à laquelle on ajoutait les îles de Rhodes et de Cos, était dite *Nexapole*, à cause de ses six villes, Cnide, Halicarnasse, Cos, Jalyse, Camire, Linde. — Dans le roy. actuel de Grèce, la Doride forme une éparchie du gouv't de Phocide; ch.-l. *Lidoriki* ou *Égition*.

**DORIENS**, *Dori*, *Dores*, *Dorienses*, une des 4 tribus helléniques. Ils traient leur nom de Dorus, fils d'Hellen. Ils habitaient d'abord au pied de l'Éta, puis ils occupèrent l'Histiéotide, où ils eurent des démêlés avec les Lapithes. Hercule les délivra des attaques de ce peuple, mais en stipulant que les Doriens lui feraient cession d'un tiers de leur pays. Plus tard, les Cadméens, dit-on, ravirent toute l'Histiéotide aux Doriens, qui alors se fixèrent autour du Pinde. Mais bientôt ils quittèrent encore ce pays pour s'établir, avec les Maliens de Trachine, dans la Dryopide, qui prit dès lors le nom de Doride. Un siècle après, les Doriens, unis aux Thesprotes de Thessalie et aux Héraclides, subjuguèrent presque toute l'Hémonie et l'enlevèrent aux Éoliens, mais sans la garder pour eux; puis, unis aux Héraclides, sous la conduite de Cléodée et d'Aristomaque, ils attaquèrent à deux fois, mais vainement, le Péloponèse. Enfin, en 1190 av. J.-C., 120 ans après la mort d'Hercule, les Doriens, fondus désormais avec les Héraclides, et aidés des Étoliens, occupèrent le Péloponèse, moins l'Arcadie: ils gardèrent pour eux l'Argolide, la Laconie, la Messénie; l'Élide passa aux Étoliens. L'Égiale, enlevée aux Ioniens, ne resta point aux conquérants, mais recut de nouveaux habitants, les Achéens. Plus tard, les Doriens s'emparèrent aussi de Mégare et de l'île de Crète. Enfin, comme tous les peuples grecs, ils envoyèrent au loin des colonies; les principales sont: Cos, Rhodes et plusieurs villes de l'Asie-Mineure, dont la partie S. O. prit d'eux le nom de Doride (*V. DORIDE*), puis Byzance, Corcyre, Syracuse, Tarente, Héraclée en Italie, etc. — C'est à tort qu'on identifie parfois les Doriens et les Hellènes. Les Doriens, derniers venus dans la Grèce méridionale, ont dépossédé non pas les Pélasges, mais les autres Hellènes, Ioniens, Achéens, Éoliens, et toujours l'opposition a subsisté entre eux et ces tribus, tant pour le caractère que pour le gouvernement, les lois et le dialecte. L'invasion doriennne fit rétrograder la civilisation en Grèce et causa une espèce de moyen âge de cinq à six siècles. *L'Histoire des peuples Doriens* a été écrite par Otfried Müller (1824 et 1844).

**DORIGNY**, famille d'artistes distingués. Michel D., né en 1617 à St-Quentin, mort en 1663, élève de Vouet, réussit à la fois dans la peinture et la gravure et grava les meilleures œuvres de Vouet. — Son fils, Louis D., 1654-1742, également peintre et graveur, peignit à fresque la couple de la cathédrale de Trente et grava la *Descente des Sarrasins à Ostie* d'après Raphaël; — Nicolas D., 2<sup>e</sup> fils de Michel, 1658-1746, admis en 1725 à l'Académie de peinture, grava surtout d'après Raphaël, le Dominiquin, le Guerchin, C. Maratte et Lanfranc.

**DORIS**, fille de l'Océan et de Téthys, épousa Néréide, dont elle eut 50 filles appelées les *Néréides*.

**D'ORLEANS** (le P. Joseph), jésuite, né à Bourges en 1644, m. à Paris en 1698, professa d'abord les belles-lettres dans différents collèges, se livra ensuite à la prédication et à la rédaction d'ouvrages d'histoire qui obtinrent un succès mérité. On a de lui: *Histoire des révolutions d'Angleterre*, Paris, 1693, continuée par F. Turpin, 1786; *Histoire des révolutions d'Espagne*, 1734-1735, terminée par Brumoy et Rouillé, et un grand nombre de biographies particulières.

**DORMANS**, ch.-l. de c. (Marne), à 24 kil. O. d'Épernay; 2300 h. Station du chemin de fer de Strasbourg. Vins, poteries. Anc. châtellenie qui appartient à la maison de Condé et aux princes de Ligne. Henri de Guise y reçut, en combattant un corps d'Allemands, la blessure qui lui valut le surnom de *Balafré* (1575).

**DORMANS** (Jean de), cardinal, chancelier et garde des sceaux sous les rois Jean et Charles V, avait été

d'abord avocat au parlement. Il s'éleva par son mérite aux premières dignités de l'État et de l'Église et fut fait évêque de Beauvais, puis cardinal, en 1368. Ce fut lui qui fonda à Paris le collège dit de Beauvais; il le nomma ainsi en l'honneur de la ville dont il était évêque. Il mourut en 1373.

**DORMANTS** (les Sept), nom donné à sept frères qui, selon la légende, souffrirent le martyre à Ephèse sous l'empereur Dèce en 251. S'étant cachés dans une caverne, ils y furent murés par ordre de l'empereur: on les y retrouva 157 ans après: ils paraissaient n'être qu'endormis. On les fête le 27 juillet.

**DORMELLES**, bourg de Seine-et-Marne, canton de Moret, à 21 kil. de Fontainebleau; 800 hab. Cloître II et fut défait par Théodébert et Thierry en 600.

**DORNACH**, vge de Suisse (Soleure), à 10 kil. S. de Bâle; 500 hab. Bat. célèbre où 6000 Suisses battirent 15 000 Autrichiens en 1499. L'église renferme le tombeau de Mappertuis.

**DORNES**, ch.-l. de c. (Nièvre), à 50 kil. S. E. de Nevers; 1400 hab. Élevé d'abeilles.

**DORNOCH**, v. d'Ecosse, ch.-l. du comté de Sutherland, à 330 kil. d'Edimbourg, sur un petit bras de mer qui sépare les comtés de Sutherland et de Ross; 3500 hab. Anc. résidence des évêques de Caithness.

**DOROTHÉE** (Ste), vierge et martyre, confessa la foi sous Maximin (311), fut dépossédée de ses biens et bannie. On la fête le 6 février.

**DOROTHÉE** (S.), prêtre d'Antioche, natif de Tyr, contemporain de S. Cyrille, fut, dit-on, martyrisé en 362. Il est auteur d'un livre intitulé: *Synopsis de vita et morte apostolorum*. On l'hon. le 5 juin.

**DOROTHÉE**, l'*Archimandrite*, disciple du moine Jean le *Prophète*, et maître de Dosithe, vivait vers 560 en Palestine, et devint chef d'un monastère près de Gaza. Il a laissé des *Sermons de vita recte instituenda*, trad. en français par l'abbé de Rancé, 1686, et des *Lettres*, en grec et en latin.

**DORPAT**, en allemand *Derpt*, v. de Russie (Livonie), sur l'Embach, à 230 k. N. E. de Riga; 13 000 h. Commerce de transit. Anc. évêché, université établie en 1635 par Gustave Adolphe, et renouvelée en 1802 par l'empereur Alexandre, école vétérinaire, jardin botanique, observatoire. Dorpat fut fondée en 1030, détruite en 1191, mais rebâtie peu de temps après. Elle appartient pendant le xiii<sup>e</sup> siècle aux chevaliers de l'Ordre Teutonique, qui y fondèrent un évêché en 1224, et fit partie de la ligue hanséatique. Plusieurs fois prise par les Polonais, par les Suédois et par les Russes, qui la possèdent depuis 1704.

**DORSET**, comté de l'Angleterre, au S. O., entre ceux de Southampton à l'E. et de Devon à l'O.; 84 k. sur 58; 175 000 hab.; ch.-l., Dorchester. Beau pays, surnommé le *Jardin de l'Angleterre*: pâturages, céréales, fruits, chanvre, légumes; moutons renommés, laine; pêche. Anciennement habité par les *Durotriges*, ce pays fit ensuite partie du roy. de Wessex et fut conquis par le roi Egbert.

**DORSET** (Thomas SACKVILLE, comte de), grand-trésorier d'Angleterre, né en 1536 à Withian (Sussex), mort en 1608, sortait d'une famille normande venue en Angleterre avec Guillaume le Conquérant, et était proche parent de la reine Elisabeth. Élevé en 1567 à la pairie avec le titre de lord Buckhurst, il siégea en cette qualité parmi les juges qui condamnèrent Marie Stuart: ce fut lui que l'on chargea d'aller annoncer cette sentence à la malheureuse princesse. En 1598, il fut fait grand trésorier, et présida la commission qui jugea le comte d'Essex. Jacques I le créa comte de Dorset, et lui continua la faveur dont il avait joui sous le règne précédent. Dorset avait dans sa jeunesse cultivé la poésie; il est le premier qui ait donné à l'Angleterre un drame régulier, la tragédie de *Gordobuc*, 1561. Il avait publié en 1559 le *Miroir des magistrats*, recueil de poèmes où de grands personnages racontent les malheurs dont ils ont été victimes.

DORSET (Édouard, comte de), petit-fils du préc.,

né en 1590, mort en 1652, fut un des régents du royaume pendant le voyage de Charles I en Ecosse, 1640, et se montra un des plus intrépides défenseurs de ce prince dans les guerres civiles qui suivirent : il est un de ceux qui signèrent en 1646 la capitulation d'Oxford. — Plusieurs autres membres de cette famille occupèrent de hauts emplois sous les règnes suivants.

**DORTMUND**, v. murée des États prussiens (Westphalie), à 40 kil. O. d'Arensberg; 12 000 hab. Belle place dite Königsberg, station du chemin de fer. Gymnase évangélique. Industrie et commerce. Jadis ville impériale et hanséatique; donnée en 1802 au duc de Nassau-Dietz, en 1806 au duc de Berg, et en 1815 à la Prusse.

**DORVIGNY**, auteur et acteur comique, qu'on disait fils naturel de Louis XV, né en 1734, mort à Paris en 1812, a composé pour les théâtres du second ordre un grand nombre de pièces qui parurent de 1775 à 1800 et dont quelques-unes eurent la vogue, entre autres : *Jeannot ou les Battus paient l'amende*; *le Tu et le Toi*; *Roger Bontemps*; *le Désespoir de Joerisse*, et toutes les autres *parades* qui portent le nom de *Joerisse*. Dorvigny a aussi publié des romans, dont le plus connu est *le Nouveau Roman comique*, 1799.

**D'ORVILLE**. V. ORVILLE.

**DORYLÉE**, *Dorilaum*, aj. *Eskichehr*, anc. ville d'Asie-Mineure, au N. E. de Konieh. Godefroy de Bouillon y délit les Turcs seldjoudes, 1097.

**DORYPHORES**, c.-à-d. *Porte-lances*, soldats de l'armée des Perses, qui marchaient devant le char du roi, formaient un corps de 15 000 hommes.

**DOSITHÉE**, magicien de Samarie, au 7<sup>e</sup> s., contemporain de Simon le Magicien, est regardé comme le 1<sup>er</sup> hérésiarque : s'il s'appliquait à lui-même les prophéties qui regardent J.-C. et prétendait être le Messie. Il observait la circoncision, jeûnait et recommandait la virginité. Poursuivi par les Juifs, il se retira dans une caverne, où il se laissa mourir de faim. Il y avait encore de ses disciples au 4<sup>e</sup> siècle. — Un autre Dosithée, disciple de Dorothée, est mis au nombre des saints et fêté le 23 février.

**DOTIS**, v. de Hongrie (Komorn), à 19 kil. S. E. de Komorn; 8600 hab. Collège de Piaristes. Eaux minérales aux environs. Cette ville appartient à la famille d'Esterhazy, qui y a un beau château.

**DOTTEVILLE** (le P.), oratorien, né en 1716 à Palaiseau, mort en 1807, était fils naturel d'un ambassadeur. Il fut longtemps professeur au collège de Juilly. On a de lui des trad. estimées de *Salluste*, 1749, et de *Tacite*, 1772-1792. Il avait en outre préparé des traductions de *Pline* et de *Tite-Live*.

**DOUAI** ou **DOUAY**, *Duacum*, v. de France, ch.-l. d'arr. (Nord), sur la Scarpe, à 32 kil. S. de Lille et à 200 kil. de Paris; 24 486 hab. Belle place d'armes, arsenal, remparts, hôtel de ville; chemin de fer. Cour impériale, académie univ., faculté des lettres, lycée, société savante, bibliothèque, musée de tableaux; école d'artillerie, fonderie de canons. Chapeaux, tulles, fils, toiles, tanneries, brasseries, etc. Patrie de Jean dit de *Bologne*, de Calonne; Merlin dit de *Douai* était d'Arleux, à 10 kil. de Douai. — Douai existait du temps de César. Elle obtint une chartre de commune en 1175. Elle appartenait alors aux comtes de Flandre, auxquels Philippe le Bel Penleva en 1297; Charles V la leur rendit en 1368. Louis XIV s'en empara en 1667, la perdit en 1710, la reprit en 1712 et la garda définitivement par le traité d'Utrecht (1713). Douai eut une université dès 1560. Elle devint en 1714 le siège du parlement de Flandre.

**DOUARNENEZ**, ch.-l. de cant. (Finistère), à 25 k. N. O. de Quimper, sur la baie de Douarnenez, en face de l'île Tristan; 4500 hab. Vaste baie, offrant aux vaisseaux un abri sûr. Pêche de sardines.

**DOUBLE** (Franc. Jos.), habile praticien, né en 1776 à Verdun-sur-Garonne (Tarn-et-Garonne), mort à Paris en 1842, étudia à Montpellier, vint à Paris

vers 1803, s'y fit connaître par les succès de sa pratique et par ses ouvrages, et remplaça Portal à l'Académie des sciences en 1832. Ses principaux ouvrages sont : *Traité du croup* (1811), qui obtint la 1<sup>re</sup> mention honorable dans le concours ouvert sur cette maladie; *Séméiologie générale*, traité des signes et de leur valeur en médecine, 1811-1832. On a en outre de lui un grand nombre de *Mémoires* et *Rapports* lus à l'Académie de médecine, notamment un rapport sur le *choléra*. La pairie lui avait été offerte sous Louis-Philippe, à la condition qu'il renoncerait à l'exercice de son art : il se fit honneur en refusant.

**DOUBLET** (Mme), née LEGENDRE, vécut près d'un siècle (1677-1771). Veuve en 1732 de L. Doublet de Persan, intendant du commerce, qui la laissa dans l'aisance, elle acquit quelque célébrité en réunissant chez elle (au couvent des Filles-Saint-Thomas) une société de gens de lettres parmi lesquels on comptait Ste-Palaye, Chanvelin, Voisenon, Piron, Bachaumont; on y tenait un journal des nouvelles du jour : c'est de ce journal qu'ont été extraits les *Mémoires* de Bachaumont (V. ce nom).

**DOUBS**, *Dubis*, riv. de France, a sa source au mont Riton, une des montagnes du Jura, à 2 kil. de Mouthé, baigne Pontarlier, Morteau (où il forme une cataracte, connue sous le nom de *Saut du Doubs*), Baume, Besançon, Dôle; reçoit à droite la Savoureuse, à gauche la Dessoivre, la Loue, le Dorain, la Guiotte, et tombe dans la Saône à Verdun-sur-Saône, après un cours de 450 kil. Le Doubs a été rendu navigable de Dôle à Vougeaucourt par le canal de Monsieur.

**DOUBS** (dép. du), un des dép. frontières, borné à l'E. par la Suisse, à l'O. par les dép. de la Haute-Saône et du Jura; 100 kil. sur 96; 5310 kil. carrés; 296 280 hab.; ch.-l., Besançon. Il est formé d'une partie de la Franche-Comté et du comté de Montbéliard. Il est arrosé par le fleuve qui lui donne son nom et par ses affluents et est couvert par une partie du Jura, dont le point culminant est le Suchet (1610<sup>m</sup>); nombreuses vallées; trois lacs, beaucoup d'étangs et de marais salants. Riches minerais de fer; marbre, albâtre, plâtre, tourbe, pierre de taille, etc. Belles forêts et riches pâturages; maïs, vin, légumes, fruits, pommes de terre. Forts chevaux, belles vaches *comtoises*, moutons et chèvres. Usines à fer; horlogerie; draps, toiles et tissus de coton; papier, dentelles, bleu de Prusse, soude, verreries; fromages dits de *Gruyère*, etc. Commerce actif, tant local que de transit. — Ce dép. se divise en 4 arr. (Besançon, Montbéliard, Baume-les-Dames, Pontarlier). 27 cant. et 640 communes : il dépend de la 7<sup>e</sup> division militaire, est dans le ressort de la cour impériale de Besançon et fait partie du diocèse de même nom.

**DOUDEAUVILLE**. V. LAROCHEFOUCAULD.

**DOUDEVILLE**, ch.-l. de cant. (Seine-Inf.), à 15 kil. E. N. d'Yvetot; 3308 hab. Foires pour bestiaux.

**DOUE**, *Theododum*, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), à 18 kil. O. de Saumur; 2490 hab. Collège, belle fontaine; ruines d'un amphithéâtre romain; débris d'un palais de Dagobert. Mine de houille. Défaite des Vendéens en 1793.

**DOUERA**, village et poste militaire de l'Algérie (province d'Alger), créé par les Français en 1834, à 23 kil. S. d'Alger, sur la route d'Alger à Blidah; 2000 hab., dont moitié d'Européens.

**DOUGLAS**, v. d'Ecosse (Larnak), à 13 kil. S. de Larnak, à 65 k. S. O. d'Edimbourg; 3000 h. Patrie de l'illustre famille des Douglas.

**DOUGLAS**, v. d'Angleterre, dans l'île du Man, dont elle est la capitale; 8000 hab. Bon port.

**DOUGLAS**, ancienne et puissante famille d'Ecosse, se signala surtout dans les guerres acharnées que ce pays eut à soutenir contre l'Angleterre. William D. fut le compagnon d'armes de Wallace et assista à la bataille de Stirling, 1297. — Son fils James soutint Robert Bruce et commanda la cavalerie à Bannockburn, 1314. — Archibald, frère de James, fut ré-

gent pendant la minorité de David Bruce, repoussa le prétendant Baliol, que protégeaient les Anglais et périt à la bataille d'Halidon-hill, 1333. — Un autre Archibald fut envoyé par la régente d'Écosse avec 10000 hommes pour secourir Charles VII contre les Anglais en 1421, les défit entièrement dans la sanglante bataille de Bagné, où périrent le duc de Clarence et le marquis de Somerset, l'un frère, l'autre oncle du roi d'Angleterre, et fut, en récompense, créé lieutenant général du royaume de France et duc de Touraine. Il fut tué en 1425, en combattant Bedford. — Deux autres D. périrent de manière tragique pour s'être mis à la tête des nobles insurgés pendant la minorité de Jacques II : le père fut massacré au château d'Édimbourg; le fils fut poignardé quelques années après par Jacques II lui-même, 1452; ce qui n'empêcha pas un autre membre de cette famille de se révolter contre Jacques III et de faire pendre son favori Cochrane.

DOUGLAS (Gavin), poète écossais, né à Brechin en 1474, mort de la peste en 1522, était fils d'Archibald Douglas, comte d'Angus, et fut évêque de Dunkeld. Il composa vers 1511 une traduction en vers de l'*Énéide*, que l'on regarde comme un chef-d'œuvre pour le temps; elle parut pour la 1<sup>re</sup> fois en 1553 à Londres.

DOUGLAS (John), littérateur et théologien écossais, né en 1721, mort en 1807, fut évêque de Carlisle (1785), puis de Salisbury (1792). Il se fit connaître comme critique, défendit Milton contre les attaques de Lauder, et réfuta les objections de Hume contre les miracles. Il coopéra à la rédaction des *Voyages de Cook*.

Le nom de Douglas a aussi été porté au XVIII<sup>e</sup> s. par deux chirurgiens écossais, qui étaient frères : ils étaient surtout habiles pour la taille de la pierre. John a laissé une *Lithotomia* estimée, qui a été trad. en français; James, mort en 1742, a laissé plusieurs ouvrages d'anatomie.

DOULAINCOURT, ch.-l. de cant. (H.-Marne), à 35 kil. S. E. de Vassy; 1100 hab.

DOULEVANT-LE-CHÂTEAU, ch.-l. de cant. (Hte-Marne), à 18 kil. S. E. de Vassy; 750 hab. Usines.

DOULLENS, *Dontium*, ch.-l. d'arr. (Somme), sur l'Authie, à 30 kil. N. d'Amiens; 3912 hab. Vieilles murailles; bonne citadelle, qui a servi de prison d'État et qui, depuis 1856, est une maison de force et de détention. Huile de graines grasses; filature de coton. — Doullens dépendait jadis du comté de Ponthieu; donnée à Louis VIII en 1225, elle fut cédée à la maison de Bourgogne par le traité d'Arras, 1435, mais elle revint à la France en 1477. Les Protestants s'en emparèrent en 1572 : mais le maréchal de Cossé la reprit l'année suiv. Henri IV y éprouva en 1595 une échec, à la suite duquel les Espagnols la prirent, mais elle fut rendue par le traité de Vervins, 1598.

DOUR, v. de Belgique (Hainaut), à 14 k. S. O. de Mons; 7000 hab. Houille. fers; blanchisserie.

DOURANIS, tribu d'Afghans, répandue dans les provinces de Kandahar, Hérat, Ferrah, au nombre d'environ 500000. C'est de cette tribu que sont sortis les souverains récents du Kaboul.

DOURDAN, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), sur l'Orge, à 22 k. S. E. de Rambouillet; 2546 hab. Vieux château fort, qui a servi de maison de détention jusqu'à l'érection de celle de Poissy. Commerce de grains et de laines. La Bruyère est né aux env. Dourdan était la capit. du Hurepoix.

DOURGNE, ch.-l. de c. (Tarn), à 13 k. S. O. de Castres, au pied de la Montagne-Noire; 1900 h. Carrieres de marbre statuaire gris et blanc.

DOURLACH, *Durlacum*, *Turris ad Lacum* (la tour du lac), v. du grand-duché de Bade (Rhin-moyen), ch.-l. de bailliage, à 6 k. S. E. de Carlsruhe; 5000 h. C'était jadis le ch.-l. du margraviat de Bade-Dourlach. Prise en 1644 par le duc de Weimar et en 1648 par le duc d'Enghien. Station de chemin de fer.

DOURO, *Durius*, riv. d'Espagne et de Portugal, naît en Espagne, au pic d'Urbion, à 4 k. S. E. du bourg de Mansilla, dans la prov. de Soria; arrose cette

prov., sépare celles de Burgos et de Ségovie, traverse celles de Valladolid et de Zamora, forme la frontière entre l'Espagne et le Portugal jusqu'à sa réunion avec l'Agueda; traverse alors le Portugal de l'E. à l'O. et se jette dans l'Océan un peu au-dessous d'Oporto, après un cours de 710 k. Il reçoit entre autres riv. la Pisuerga, le Sabor, le Tormès, l'Agueda et la Tavora. Les v. princ. qu'il arrose sont Soria, Aranda, Toro, Zamora, Miranda et Oporto. Son cours est rapide et plein de tourbillons.

DOUSA (Janus) ou Jean VAN DER DOES, seigneur de Noordwyck, en Hollande, né en 1545, mort en 1604, fut à la fois magistrat, guerrier et littérateur. En 1572, il fut envoyé en Angleterre pour engager la reine Elisabeth à se déclarer en faveur des Hollandais contre les Espagnols; en 1574, il soutint avec fermeté les assauts que ceux-ci livrèrent à la ville de Leyde, les força à lever le siège, et contribua par ses services civils et militaires à l'affranchissement de sa patrie. Il fonda l'université de Leyde, en fut le premier curateur et conserva ce poste 29 ans. Nommé en 1574 conservateur des archives hollandaises, il puisa dans les titres originaux les matériaux d'un important ouvrage historique, les *Annales de la Hollande depuis l'an 898 jusqu'en 1218*, qu'il rédigea en latin, et sous deux formes : elles parurent en 1599 en vers élégiaques, et deux ans après en prose. Il avait eu pour collaborateur son fils aîné Jean Doussa (1571-96). Outre ces *Annales*, on a de Doussa des *Élégies*, des *Satires*, des *Épigrammes* en vers latins, et des *Commentaires* sur Horace, Catulle, Tibulle, Pétrone, Plaute, etc. — On connaît aussi George D., son 2<sup>e</sup> fils, né en 1574, qui publia l'ouvrage de G. Codinus sur les *Origines de Constantinople*, qui visita lui-même cette capitale et publia son voyage en 1599 (*D. itinere suo*); et François D., son 4<sup>e</sup> fils, né en 1577, à qui Pon doit *Lucilii reliquiae*, Leyde, 1597, et un recueil des *Lettres et Discours de Scaliger*.

DOUVAINE, ch.-l. de cant. (Hte-Savoie), arr. de Thonon, près du lac de Genève; 1150 h.

DOUVRES, *Dubris* des anc., *Dover* en anglais, v. d'Angleterre (Kent), à 110 k. E. S. E. de Londres, sur la Manche, en face de Calais; 16000 h. Beaucoup d'ouvrages de fortification. Port où entrent les navires de 40 à 50 tonneaux; c'est un des *Cinq-Ports* (*V. CINQ-PORTS*). Le passage de Douvres à Calais est de tous les passages d'Angleterre en France le plus usité. Bains de mer. Chemin de fer pour Londres; télégraphe électrique sous-marin. — Anc. station romaine. Le château fort de Douvres, construit sur un rocher escarpé, résista en 1216 aux attaques du prince Louis de France (Louis VIII).

DOUVRES-LA-DELIVRANDE, ch.-l. de c. (Calvados), à 12 k. N. de Caen; 6500 h. Dentelles.

DOUZE TABLES (lois des), code publié à Rome par les décevirs en 451 et 450 av. J.-C., et ainsi nommé parce qu'il était gravé sur douze tables d'airain. On n'en publia d'abord que dix; mais comme elles étaient incomplètes, on en ajouta deux autres l'année suivante (*V. DECEVIRS*). Ce code régît les Romains jusqu'au temps d'Auguste. Il était fort obscur pour les Romains dès le temps de Cicéron. On ne le connaît que par des fragments épars. Ces fragments ont été recueillis dans les *Tabulae chronologicae* de Haubold, Leips., 1790. Ant. Bouchaud en a donné un excellent *Commentaire*, Paris, 1787 et 1803.

DOUZU, *Duziacum*, bourg du dép. des Ardennes, arr. et à 10 k. E. S. E. de Sedan; 1500 hab. Les rois mérovingiens et carlovingiens y eurent un palais. Il s'y tint en 871 un concile où fut condamné Hincmar.

DOVER, v. et port d'Angleterre. *V. DOUVRES*.

DOVER, v. des États-Unis, ch.-l. de l'État du Delaware, à 125 k. N. E. de Washington; 4500 h. Grand commerce de farine. — Il y a plusieurs autres villes de ce nom dans l'Amérique du Nord; mais elles sont peu importantes, à l'exception de celle du New-Hampshire, ch.-l. du comté de Strafford, à 100 k. N. de Boston; 9000 hab. Chemin de fer.

**DOVIZI**, cardinal. V. BIEFFINA.

**DOW** (Gérard), peintre hollandais, élève de Rembrandt, né à Leyde en 1613, mort en 1680, s'attacha à représenter les objets de la vie commune et la nature morte. Tous ses tableaux sont d'un fini admirable; on remarque surtout la *Femme hydropique*, son chef-d'œuvre (au musée de Louvre); la *Jeune Ménagère*; l'*Épicière de village*; le *Trompette*; une *Cuisinière hollandaise*; le *Pequeur d'or*; l'*Astrologue*; l'*École du soir*; une *vieille Femme en prières*; le portrait de sa famille et le sien. G. Dow forma Miéris et Metzou.

now (Alex.), officier écossais, mort en 1779, entra au service de la Compagnie des Indes et se distingua à la fois par ses services militaires et ses talents littéraires. Il a donné une *Histoire de l'Indostan* (1772), trad. de l'ouvrage persan intitulé *Tarjehi Ferichtah*, et a traduit plusieurs *Contes persans*.

**DOWLATABAD**, v. de l'Inde. V. DAULATABAD.

**DOWN**, comté maritime de l'Irlande, dans l'Ulster, au S. de celui d'Antrim; 80 k. sur 40; 352 500 h. Ch.-l., Down-Patrick. Sol montagneux, plusieurs lacs, entre autres le *Neagh*, eaux thermales; houille, cuivre, plomb, marbre, ardoises, etc. Beaucoup d'avoine et de pommes de terres; moutons excellents.

**DOWN-PATRICK**, v. d'Irlande, ch.-l. du comté de Down, à 130 k. N. E. de Dublin; 4800 h. Anc. résidence des rois de l'Ulster et siège d'un évêché catholique. Commerce de toiles et de pommes de terre. Sépulture de S. Patrick, patron de l'Irlande.

**DOYEN** (François), peintre, né à Paris en 1726, mort en 1806, eut Vanloo pour maître et fut lui-même le maître de David. Il visita l'Italie et la Flandre pour se perfectionner et fut nommé en 1776 professeur à l'Académie de peinture. Il a donné trois tableaux remarquables: la *Mort de Virginie*; *Ste Geneviève des Ardents* (à St-Roch), et la *Mort de S. Louis* (pour l'École militaire). Il exécuta une suite de peintures d'après l'*Illiade* pour servir de modèles aux tapisseries des Gobelins. Au commencement de la Révolution, Doyen, sur les instances de la czarine Catherine II, alla s'établir en Russie: il y fut nommé directeur de l'Académie des beaux-arts et y exécuta plusieurs ouvrages remarquables.

**DOZULÉ**, ch.-l. de c. (Calvados), à 17 k. S. O. de Pont-l'Évêque; 930 h. Foires importantes.

**DRAC**, riv. de France, naît au col des Deux-Courvettes (Hautes-Alpes), entre dans le dép. de l'Isère, et tombe dans l'Isère sous Sassenage, après un cours de 130 k. Son cours torrentiel cause de grands ravages.

**DRACON**, archonte et législateur des Athéniens, donna, vers l'an 624 av. J.-C., des lois si rigoureuses, que Porateur Démaé les disait écrites avec du sang. Aussi tardèrent-elles peu à tomber en désuétude, et à être remplacées par celles de Solon. On trouve 11 de ces lois dans un ouvrage publié à Lyon en 1588, sous le titre de *Jurisprudentia vetus Draconis*, *Pardulpho Prætorio collectore ac interprete*, 1559.

**DRACONTIUS**, poète latin chrétien du v<sup>e</sup> siècle, mort vers 450, était Espagnol et prêtre. Il a composé sous le titre d'*Hexæmeteron* un poème sur les 6 jours de la création, auquel Eugenius, évêque de Tolède du vi<sup>e</sup> s., ajouta un complément pour le 7<sup>e</sup> jour. Ce poème, fort obscur et entaché de l'emphase espagnole, a été publié pour la 1<sup>re</sup> fois à Paris en 1560, et réimprimé, avec le complément, par Carpozov, Helmstedt, 1794, et par Glaeser, 1847. On a prétendu que Milton lui avait fait des emprunts.

**DRAGONADES**, nom donné aux cruelles vexations exercées par des gens armés contre les Protestants sous le règne de Louis XIV, par suite de la révocation de l'édit de Nantes (1685); on les nomme ainsi parce qu'on y employait surtout des dragons. Ces soldats, logés à discrétion chez les Calvinistes, y commettaient impunément toutes sortes de violences.

**DRAGONS**, milice française. V. ce mot au *Dict. univ. des Sciences*.

**DRAGUIGNAN**, *Anteis*, *Dracennum*, ch.-l. du dép. du Var, dans une vallée, sur l'Artuby, à 858 k. S. E.

de Paris; 11 052 h. Tribunal, cour d'assises, collège, joli jardin botanique, Bibliothèque, petit musée. Belle promenade d'Azemar, nombreuses fontaines. Magnaneries, filatures de soie, fabriques de bas, de gros draps; distilleries, savon, sel de saturne; grand commerce d'huile d'olive. — Cette ville fut fondée au v<sup>e</sup> siècle; elle eut beaucoup à souffrir aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> s. des guerres de religion.

**DRAGUT**, amiral ottoman, né vers 1500 en Anatolie (sandjak de Mentech), avait été d'abord domestique d'un corsaire. Emule de Barberousse, il se signala par ses courses et ses dévastations sur les côtes du roy. de Naples et de la Calabre. Jeannetin Doria, neveu d'André Doria, le fit prisonnier en 1550, et ne le relâcha qu'à prix d'argent. Bloqué de nouveau par André Doria dans l'île de Zerbi, il échappa par son audace (1560). Il rejoignit les Turcs devant Malte, en 1565, avec 15 galères, et fut tué à ce siège par un boulet de canon.

**DRAKE** (François), célèbre marin anglais, né en 1540 près de Tavistock (Devonshire), fut capitaine de vaisseau dès l'âge de 22 ans. En 1572, à la tête de deux navires, il surprit et enleva aux Espagnols les places de Nombre-de-Dios et de Venta-de-Cruz situées sur la côte orientale de l'Isthme de Panama. De 1577 à 1580 il fit, avec l'approbation de la reine Elisabeth, un voyage autour du monde, pendant lequel, après avoir franchi le détroit de Magellan, il attaqua les Espagnols dans leurs possessions de l'Amérique occidentale, prit possession de la Californie, qu'il nomma la *Nouvelle-Atbion*, et revint en Espagne par les Indes orientales et le cap de Bonne-Espérance. En 1585 il s'acquit une nouvelle gloire en s'emparant de plusieurs places aux Canaries, au cap Vert et à Saint-Domingue. La reine le nomma alors vice-amiral. En 1588 il coula à fond dans le port de Cadix 23 vaisseaux de la fameuse flotte espagnole dite l'*Armada*, dirigée par Philippe II contre l'Angleterre. L'année suivante, il tenta, mais sans succès, de reconquérir le Portugal pour Antonio de Crato. En 1595, il enleva aux Espagnols en Amérique Ste-Marthe et Rio-de-la-Hacha; mais il échoua dans l'attaque de Panama. Le chagrin qu'il en conçut le fit mourir à Porto-Bello la même année. On attribue à Drake l'introduction en Europe de la pomme de terre, qu'il apporta de Santa-Fé (Mexique). Franc. Pretty a écrit en anglais le journal de la navigation de Drake: *The famous Voyage of Drake into the south sea*, Londres, 1600; trad. par Louvencour, Paris, 1627 et 1641. Son voyage autour du monde, rédigé d'après ses papiers, a été publié à Londres en 1851 seulement, sous le titre de *The world encompassed*, par Fr. Fletcher. Sa Vie a été racontée par Samuel Johnson.

**DRAKENBORCH** (Arnold), professeur et commentateur, né à Utrecht en 1684, mort dans la même ville en 1747, remplaça Burmann dans sa chaire de rhétorique et d'histoire à l'université d'Utrecht, 1716. Il a donné d'excellentes éditions de *Silius Italicus*, Utrecht, 1717, in-4, et de *Titè Live*, Amst., 1738 à 1746, 7 vol in-4; et de savantes dissertations *De præfectura urbis*, *De officio præfectorum prætorii*, etc.

**DRAMMEN**, nom sous lequel on comprend les deux villes réunies de Strømsøe et de Bragermaes, en Norvège, situées à 35 kil. S. E. de Christiania, sur le Drammen-ely; 6000 h. Grand commerce de bois.

**DRANGLANE**, contrée de l'Asie anc., entre l'Arabie au N., Parachosie à l'E., la Gélosrie au S., et la Carmanie à l'O., formait une des prov. de l'empire perse, et avait pour ch.-l. *Propithasia*. C'est auj. le *Seistan*, et une partie du Kandahar.

**DRANSE**, nom de 2 riv., la Dranse savoyarde, qui vient du S. et tombe dans le lac de Genève, à 6 kil. N. E. de Thonon; et la Dranse valaisanne, formée de 2 torrents qui naissent dans le Grand-St Bernard, qui se jette dans le Rhône à Martigny.

**DRAPARNAUD** (J. Raymond), naturaliste, né à Montpellier en 1772, mort en 1804, professa l'histoire naturelle à l'école de médecine de sa ville natale.

Il a laissé une *Hist. naturelle des mollusques terrestres et fluviatiles de la France*, publiée en 1805.

**DRAPARNAUD** (Victor), poète dramatique, frère du précédent, né à Montpellier en 1773, mort en 1833, eut une vie fort aventureuse et finit par s'attacher aux Bourbons, qui le pensionnèrent. Il a donné au théâtre : le *Prisonnier de Nevigate*, drame, 1817 ; *Louis le Débonnaire*, trag., 1822 ; *Maxime ou Rome livrée*, trag., 1823 ; la *Clémence de David*, trag., 1825 ; *Honneur et Préjugé*, drame, 1826 ; *Thomas Morus*, 1827 ; *l'École de la Jeunesse*, 1828 ; toutes pièces qui ne s'élevèrent pas au-dessus du médiocre.

**DRAVE** (la), *Dravus*, *Drav* en allem., riv. des Etats autrichiens, naît dans le Pusterthal en Tyrol, près d'Innichen, sépare la Croatie et l'Esclavonie de la Hongrie, devient navigable à Villach, reçoit le Gurk, le Glan, la Muhr, et se jette dans le Danube, par la r. dr., sous Eszek, après un cours très-sinueux d'env. 600 kil. La navigation en est dangereuse.

**DRAYTON** (Michel), poète anglais, né en 1563 dans le comté de Warwick, mort en 1631, a publié des *Pastorales*, des *Élégies*, des *Chansons*, la *Guerre des Barons*, poème historique, 1596 et 1603, et une curieuse *Description de l'Angleterre (Polyolbion)* en 30 000 vers alexandrins. On a imprimé ses *OEuvres* à Londres en 1748 et 1753.

**DREBBEL** (Corneille VAN), physicien et mécanicien, né en 1572 à Alkmaër (Hollande), mort à Londres en 1634. Il était précepteur des fils de l'empereur Ferdinand II et membre de son conseil privé, lorsqu'il fut pris et dépouillé, pendant la guerre de Trente ans, par les troupes de l'électeur palatin Frédéric V, gendre de Jacques I, roi d'Angleterre. Rendu à la liberté par l'intercession du roi d'Angleterre, il se fixa à Londres, où il passa le reste de sa vie. Drebbel inventa, vers 1621, le thermomètre qui porte son nom : c'est un thermomètre à air, composé d'un vase plein d'air terminé par un tube contenant de l'eau ; Pair, en se dilatant, déplaçait la colonne d'eau dans le tube. On lui attribue, mais à tort, l'invention du microscope et du télescope. Il passa de son temps pour un magicien ; il paraît avoir connu la fantasmagorie. Drebbel a laissé deux ouvrages en hollandais, qui ont été trad. en français sous le titre de *Traité de la nature des Éléments et de la Quintessence*, Paris, 1672.

**DRENGOT**, aventurier normand du XI<sup>e</sup> siècle, se rendit en Italie, vers l'an 1016, avec ses 2 frères, Rainulf et Osmonde, et 250 gentilshommes, traita avec Mélo, riche citoyen de Bari, pour expulser les Grecs de la Pouille, les battit en trois rencontres, mais fut tué à Cannes en 1019, accablé par le nombre. Néanmoins un de ses frères, Rainulf, parvint plus tard à fonder le comté d'Aversa, et à conquérir la principauté de Capoue.

**DRENTHE**, prov. de Hollande, entre celles d'Ouver-Yssel, de Frise, de Groningue, et le roy. de Hanovre ; 62 kil. sur 60 ; 86 000 hab. ; ch.-l., Assen. Sol sablonneux et peu fertile ; pâturages, tourbières. — C'était, au moyen âge, un comté relevant de l'empire. L'empereur Henri II le concéda en fief aux évêques d'Utrecht en 1024. Charles-Quint l'incorpora aux Pays-Bas en 1528.

**DREPANE**, *Drépanum*, auj. *Trapani*, v. et promontoire de Sicile, sur la côte occid., au N. de Lilybée, au pied de l'Eryx, furent ainsi nommés parce qu'ils offraient la forme d'une faux (*depranon* en grec), ou, selon la Fable, de ce que Saturne chassa du ciel y avait laissé tomber sa faux. Adherbal remporta sur Claudius Pulcher une victoire navale près de Drépane, l'an 249 av. J.-C. Drépane fut avec Lilybée la dernière ville que Carthage garda en Sicile.

**DREPANIUS** (PACATUS). V. PACATUS.

**DRESDE**, capit. du roy. de Saxe, dans le cercle de Misnie, sur l'Elbe et le Weisseritz, à 160 kil. S. de Berlin, à 845 kil. E. de Paris ; 95 000 hab., presque tous luthériens. Elle se divise en trois parties, Dresde ou la Résidence, Vieux-Dresde et Friedrichstadt.

Château royal, palais des princes, surmonté d'une tour de 118<sup>m</sup>, belle église Notre-Dame, avec une tour de 110<sup>m</sup>, beau pont, riche musée, palais japonais (avec bibliothèque et belles collections de médailles et de porcelaines), arsenal, avec une riche collection d'armes. Chemins de fer pour Leipsick, Berlin, Prague, etc. Académies et sociétés savantes ; école militaire, école de médecine et de chirurgie, école vétérinaire, école pour la jeune noblesse ; hôtel des monnaies. Draps, lainages, soieries, voiles, passementerie, plaqué, chapeaux, dentelle, fleurs artificielles, cartes à jouer, orfèvrerie, fonderie de canons. Dessinateurs et graveurs renommés. Patrie du poète Kœrner. — Dresde n'était d'abord qu'un village de pêcheurs ; elle n'est citée pour la 1<sup>re</sup> fois qu'en 1206. En 1270, elle devint le séjour des margraves de Misnie. Lors du partage de 1485, elle échut à la ligne Albertine. Elle fut souvent ravagée par les armées, notamment dans la guerre de Sept ans et dans la campagne de 1813. Ses fortifications furent détruites en 1815. Un traité de paix, qui assura à la Silésie à la Prusse, y fut conclu en 1745 entre l'Autriche, la Prusse et la Saxe. Napoléon I y tint en 1812 un célèbre congrès. Il y battit, le 26 et le 27 août 1813, l'armée combinée des Autrichiens, des Russes et des Prussiens : Moreau, qui combattait dans les rangs des alliés, y trouva la mort — Le cercle de Dresde, entre ceux de Leipsick à l'O., de Bautzen à l'E., les Etats prussiens au N. et les Etats autrichiens au S., compte 420 000 hab.

**DREUX**, *Durocasses* chez les anc., *Drœx* au moyen âge, ch.-l. d'arr. (Eure-et-Loir), à 34 k. N. de Chartres ; 6379 hab. Trib., collège. Bel hôtel de ville, cathédrale gothique, vieux remparts, restes du château fort des anciens comtes de Dreux, réparé par Louis-Philippe et contenant, depuis 1816, la sépulture de la famille d'Orléans ; chemin de fer. Filatures de coton, tanneries. Grains, volaille, veaux ; bonneterie de laine. Patrie de Rotrou, Philidor, Godeau, etc. — Cette ville est très-ancienne : son nom paraît venir de *Druides* ou du moins avoir la même étymologie. On croit qu'elle occupe la place d'un lieu regardé par les Gaulois comme saint, et où les Druides avaient établi le centre de leur culte et une de leurs plus fameuses écoles. Dreux fut au moyen âge le ch.-l. d'un comté célèbre (V. ci-après) ; elle fut érigée en commune vers 1108, par Louis le Gros, ou même, selon quelques-uns, dès 1092. C'était une place forte, qui soutint divers sièges remarquables. Henri IV la prit en 1593 et la démantela. Aux env. se livra la bat. dite de Dreux (1562), gagnée par les Catholiques sur le prince de Condé et les Protestants.

**DREUX** (comté de), ancien comté de France, ainsi nommé de Dreux, sa capitale, était situé au N. du Pays Chartrain, sur les confins de la Normandie et de l'Île-de-France, et dépendait originairement du duché de Normandie. Au commencement du x<sup>e</sup> siècle il était possédé par un certain Landry, dont la fille Eve le porta en dot à Gauthier, comte du Vexin ; il échut ensuite à Richard I, duc de Normandie (942-996), dont la fille le porta en mariage à Eudes II, comte de Chartres (1017). Robert II, roi de France, l'enleva à ce dernier et le réunit à la couronne. Louis VII, le Jeune, le donna en 1137 à son frère Robert, qui devint le chef de la maison royale des comtes de Dreux. En 1377, après la mort du comte Simon, il fut acquis par le roi de France, de l'héritière de la branche aînée de cette maison. En 1382, Charles VI le donna en dot à Marguerite de Bourbon en la mariant avec Arnaud, sire d'Albret. Repris par la couronne en 1556, il fit partie en 1559 du douaire de Catherine de Médicis, et en 1569 fut érigé en duché pairie et donné en apanage à François, duc d'Alençon, puis duc d'Anjou, mort en 1584. Vendu en 1585 à la maison de Nemours, il ne revint à la couronne que sous Louis XV.

**DREUX** (Robert de FRANCE, comte de), 3<sup>e</sup> fils de Louis VI, reçut en 1137 de son frère Louis VII le

comté de Dreux, qui passa à sa postérité. En 1147 il prit part à la 2<sup>e</sup> croisade. Il mourut en 1188. Ce prince accorda en 1159 une chartre communale à la ville de Dreux, déjà depuis longtemps érigée en commune, et fonda la ville de Brie-Comte-Robert, ainsi appelée de son nom. — Son fils, Robert II, suivit Philippe-Auguste à la 3<sup>e</sup> croisade. Il fut père de Robert III, qui lui succéda, de Pierre Mauclerc, tige des ducs de Bretagne de la maison de Dreux (V. PIERRE MAUCLERC), et de Philippe, qui suit.

DREUX (Philippe de), évêque de Beauvais en 1176, mort en 1217, était fils de Robert II. Prêlat belliqueux, il se croisa deux fois, fut pris par les Musulmans à St-Jean-d'Acre en 1190, et, à son retour, combattit les Anglais, qui le firent prisonnier près de Milly (Seine-et-Oise) en 1196. Il prit part à la croisade contre les Albigeois, 1210, et se signala en 1214 près de Philippe-Auguste à la journée de Bouvines. Interprétant d'une manière digne du temps les lois canoniques, qui défendaient aux prêtres de verser le sang, Philippe de Dreux ne se servait pas d'armes tranchantes; mais il assommait ses ennemis avec une lourde massue.

DREUX-BRÉZÉ (famille de), ancienne famille, issue au XIV<sup>e</sup> siècle de Pierre, 9<sup>e</sup> comte de Dreux. Elle n'ajouta à son nom celui de Brézé qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, par suite de l'échange qu'un de ses membres, Thomas de Dreux, seigneur de La Pommeraye, conseiller au parlement de Paris, fit, avec le grand Condé, du marquisat de La Galissonnière contre la terre de Brézé, qui fut érigée en marquisat en 1685. Du reste, la famille des Dreux-Brézé n'avait d'autres rapports avec celle des Brézé que d'avoir également possédé la terre de Brézé.—Th. de Dreux-Brézé, baron de Berry, fils du seigneur de La Pommeraye, fut nommé en 1701 grand maître des cérémonies, fonction qui depuis resta à ses descendants. Il mourut en 1749.—II. Évrard de Dreux-Brézé, son petit-fils (1762-1829), grand maître des cérémonies sous Louis XVI, est célèbre par l'incident qui termina la fameuse séance royale du 23 juin 1789 : chargé par le roi, qui voulait empêcher la réunion des trois ordres, de notifier à l'Assemblée nationale l'ordre d'évacuer la salle des séances, il fut accueilli par une violente apostrophe de Mirabeau (*Allez dire à votre maître*, etc.) et se retira sans avoir pu se faire obéir. Le marquis de Dreux-Brézé émigra avec la famille royale et ne reentra en France qu'en 1801. En 1815 il reprit ses fonctions de grand maître des cérémonies et fut nommé pair de France.—Son fils aîné, Scipion, 1793-1845, hérita de la pairie, qu'il conserva même après la révolution de 1830, et fut, à la Chambre des Pairs, sous le règne de Louis-Philippe, un loyal et éloquent défenseur de la cause légitimiste. — Emmanuel, son 2<sup>e</sup> fils, né en 1797, aide de camp du maréchal Moncey en Espagne (1823), quitta le service après 1830. — Un 3<sup>e</sup> fils, Pierre Simon, né à Brézé en 1811, entra dans l'Église, se distingua comme prédicateur et fut fait évêque de Moulins en 1850.

DREUX DU RADIER (Jean François), avocat, né à Châteauneuf-en-Thimerais en 1714, mort en 1780, fut quelque temps lieutenant civil et criminel, et quitta cette place pour se livrer à la littérature. Il a publié, de 1749 à 1778, un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *Bibliothèque historique et critique du Poitou*, 1754; *Tablettes historiques et anecdotes des rois de France*, 1759; *Hist. des Fous en titre d'office*, 1767; *Mémoires historiques des reines et régentes de France*, 1763-76.

DREVET (Pierre), habile graveur, né à Lyon en 1664, mort en 1739, vint étudier à Paris sous Girard Audran et fut admis en 1707 à l'Académie. Il a gravé les portraits des hommes célèbres du temps : *Louis XIV*, *Philippe V*, *Villars*, *Boitau*, *Dangeau*, *Girardon*, le cardinal *Fleury*, etc.—Son fils, nommé aussi Pierre Dr., 1697-1739, s'est illustré dans le même genre : on estime son portrait de Bossuet, son choi-d'œuvre, ceux du cardinal Dubois, de Sa-

muël Bernard, de Mlle *Lecourcur*, ainsi que les gravures qu'il fit des plus beaux tableaux de Coytel, Rigaud, Boullongne, Restout.

DREVLIIENS, peuple slave, voisin de Kiev, fut soumis en 880 par le grand-duc de Russie Igor I, mais se révolta fréquemment et fut presque exterminé au X<sup>e</sup> siècle.

DRILO, fleuve de l'Illyrie mérid., auj. le *Drin*.

DRIN, *Drivo* ou *Drinus*, riv. de Turquie, dans l'ancienne Albanie, se forme dans le sandjak de Scutari de la jonction de deux cours d'eau nommés Drin Blanc et Drin Noir, et se jette dans l'Adriatique au-dessous d'Alessio. Elle formait autrefois la limite de l'empire d'Orient et de l'emp. d'Occident.

DRIN ou DRINA, *Drinus*, riv. de Turquie d'Europe (Bosnie), sort des monts Dinariques, sépare la Bosnie de la Serbie, baigne Zvornik, et grossit la Save, après un cours de 260 kil.

DROGÉ, v. des noms latins de DREUX.

DROGHEDA, v. et port d'Irlande, dans le Leinster, ch.-l. du comté de Drogheda, sur la Boyne, à 40 k. N. de Dublin, 20 000 hab. Grand commerce (importation de houille, exportation de grains). Cette ville fut prise en 1649 par Cromwell. C'est près de là que fut livrée la fameuse bataille de la Boyne, 1690 : un obélisque en perpétue le souvenir. Le comté, enclavé entre ceux de Louth et de Meath, ne se compose que de la ville de Drogheda et de sa banlieue.

DROGON, 3<sup>e</sup> fils de Tanocrède de Hauteville, accompagna son frère Guillaume Bras de fer en Italie, lui succéda en 1046 dans son comté normand de la Pouille, obtint en 1047 de l'emp. Henri III l'investiture de la Pouille et du comté de Bénévent, mais eut bientôt à se défendre contre une ligue formée entre les Grecs, le pape Léon IX, et l'empereur Henri III lui-même. Il fut assassiné en 1051 par un Grec, dans l'église de Montegio, au moment où il allait commencer la guerre.

DROISSY ou DROISY (Aisne). V. TRUCCIA.

DROÏTS (Déclaration des). V. DÉCLARATION.

DROLLING (Martin), peintre de genre, né en 1750 à Oberhergheim (H.-Rhin), m. à Paris en 1817, luttait longtemps contre la misère, reçut les conseils de Mme Lebrun et de Greuze, et réussit dans les scènes d'intérieur. On cite de lui : *Maison à rendre*, *le Marchand forain*, *la Marchande d'oranges*, *la Laitière*, *la Cuisine*, *la Salle à manger*, *la Maîtresse d'école*, *la Dame de Charité*.—Son fils, Michel D., 1786-1851, élève de David, obtint en 1810 le grand prix de Rome et se distingua comme peintre d'histoire. Il fut admis en 1837 à l'Institut et devint en 1837 professeur à l'École des beaux-arts. Ce peintre, éminemment classique, continua David, avec plus de couleur et de mouvement : ses sujets sont bien choisis, son style pur et élevé, son dessin correct et sa touche pleine de vérité. Ses meilleurs tableaux sont *la Mort d'Abel*, *Orphée et Eurydice*, *Ulysse enlevant Polyxène à sa mère* (au Luxembourg), *Richelieu mourant*, *le Bon Samaritain* (au musée de Lyon), *le Christ au milieu des docteurs* (à N.-D. de Lorette).

DROME, *Druna*, riv. torrentielle du dép. de la Drôme, naît au Val-Drôme, sur la limite du dép. des Hautes-Alpes; arrose Die, Pontaix, Saillans, Crest, et tombe dans le Rhône, par la r. g., au-dessous de Pont-Livron, après un cours de 110 kil. env. drome (dép. de la), dép. situé à l'E. du Rhône qui le sépare de celui de l'Ardeche, à l'O. du dép. des Htes-Alpes, au S. du dép. de l'Isère, au N. de celui de Vaucluse; 124 k. sur 80; 6570 k carrés; 326 684 h. ch.-l., Valence. Il est formé d'une partie du Dauphiné et de la Provence. Houille, marbre blanc, granit, albâtre, pierre de taille statuaire, plâtre, argile à potier, cristal de roche. Belles forêts à l'E.; tres-bons vins (de l'Ermitage, de Die, etc.); fruits exquis, chanvre, garance, truffes noires. Lainages communs; distilleries, poteries, verreries, papeteries, etc. Commerce de vins, miel, cire, amandes, nougats, etc.—Le dép. se divise en 4 arr. (Valence,

Die, Nyons, Montélimart). 28 cantons et 359 communes; il dépend de la 8<sup>e</sup> division militaire, ressortit à la cour impériale de Grenoble et forme le diocèse de Valence.

**DROMORE**, v. d'Irlande, dans le comté de Down, à 30 kil. O. N. O. de Down-Patrick; 15 000 h. Trés-ancien évêché catholique. Dromore est, avec Armagh, le siège de l'archevêque primat d'Irlande.

**DRONNE**, riv. de France, naît près de Montbrun dans le dép. de la Haute-Vienne, baigne Brantôme, Bourdeilles, Ribérac, Aubeterre, La Roche-Chalais, et tombe dans l'Isle à 2 kil. au-dessous de Coutras.

**DRONTHEIM**, v. de Norvège (Nordenfiels), ch.-l. de bailliage, sur la Nid, à son emb., à 400 kil. N. de Christiania; 15 000 hab. Evêché luthérien. Bon port, où stationne une partie de la flotte; jolie ville, quoique en bois. Cathédrale de St-Olof, fondée en 1183, et qui fut pendant des siècles un but de pèlerinage. Académie des sciences, biblioth., cabinet des sciences naturelles, séminaire pour l'instruction des Lapons. Entrepôt du cuivre des mines de Roraas. Commerce de bois, de harengs et d'huile de poisson. La v., construite en bois, est sujette à de fréquents incendies. — Drontheim, fondée en 908 par Olof I, devint en 1152 le siège de l'archevêché du royaume; depuis 1164, les rois de Norvège s'y firent sacrer.

**DROUË**, ch.-l. de c. (Loir-et-Cher), à 26 k. N. de Vendôme; 900 h.

**DROUËT** (J. B.), né en 1763, mort en 1824, était maître de poste à Ste-Menehould lorsque Louis XVI, fuyant de Paris avec sa famille, passa par cette ville, le 21 juin 1791, pour se rendre à Montmédy. Ayant reconnu ce prince à l'aide de sa ressemblance avec le portrait empreint sur les assignats, il prit une route détournée pour arriver avant lui à Varennes, mit sur pied dans cette ville les autorités et la garde nationale, et parvint ainsi à faire arrêter la famille fugitive. Elu député à la Convention, il s'y fit remarquer par son exaltation et fut envoyé en qualité de commissaire à l'armée du Nord (1795), mais il tomba aux mains des Autrichiens, fut envoyé au Spielberg, et ne fut rendu qu'en 1795 par échange. Il siégea depuis au Conseil des Cinq-Cents, et fut nommé en 1799 sous-préfet de Ste-Menehould. Exilé à la Restauration, il entra à la faveur d'une amnistie et vécut depuis à Mâcon sous un nom supposé.

**DROUËT D'ERLON**, maréchal de France, né à Reims en 1765, mort en 1844, s'enrôla en 1792, devint général de division en 1803, fut blessé à Friedland, servit sous Masséna en Espagne, résista aux Anglais jusqu'à la fin, combattant sur l'Adour, à Orthez, à Toulouse (1814); fut un des plus pressés à reconnaître Napoléon au retour de l'île d'Elbe, commanda le 1<sup>er</sup> corps d'armée pendant les Cent-Jours et combattit à Waterloo, fut condamné à mort par contumace en 1816, trouva un asile en Prusse, reentra en 1825, mais ne reprit du service qu'en 1830, et fut nommé en 1834 gouverneur général de l'Algérie. Il adopta quelques mesures utiles, créa les *bureaux arabes* et introduisit le régime municipal; mais comme il ne déployait pas contre Abd-el-Kader la vigueur nécessaire, il fut rappelé dès 1835; il n'en fut pas moins nommé maréchal en 1843. Un camp créé par lui près de Bouffaric conserve le nom de *camp d'Erlon*. Drouët a écrit lui-même sa *Vie militaire*, 1844.

**DROUCOT** (le comte), général d'artillerie, né à Nancy en 1774, mort en 1847, était fils d'un boulanger, et se forma à l'École d'artillerie de Metz. Nommé en 1808 major de l'artillerie de la garde impériale, il assista aux grandes batailles de l'Empire, et contribua puissamment à nos succès, surtout à Wagram, à la Moskowa, à Lutzen, à Bautzen; fut fait après cette dernière affaire général de division, battit l'ennemi à Wachau la veille de la bataille de Leipsick (16 oct. 1813), sauva les débris de l'armée devant Hanau en lui frayant un passage (30 oct.), défendit pied à pied le territoire français en 1814, fit des prodiges à Nangis, suivit à l'île d'Elbe Napoléon, qui le nomma

gouverneur de l'île, l'accompagna à son retour en France en 1815, bien qu'il désapprouvât l'entreprise; fit à Waterloo des efforts incroyables, se retira après le désastre au delà de la Loire à la tête de la garde impériale, sut contenir cette troupe qu'on craignait encore et aida à la licencier. Il ne s'en vit pas moins proscrit par Louis XVIII, et traduit devant un conseil de guerre, mais il fut acquitté. Retiré dans sa ville natale, il refusa constamment d'accepter aucune fonction publique. Drouot n'était pas moins remarquable par son sang-froid au milieu du danger que par son habileté à diriger l'artillerie. Il possédait en outre toutes les vertus antiques; Napoléon l'avait surnommé *le Sage*; il lui laissa par son testament 100 000 fr. D'une piété sincère, Drouot pratiqua, même au milieu des camps, les devoirs de la religion. M. J. Nollet a donné sa *Biographie* (1850). Le P. Lacordaire a prononcé son *Eloge funèbre*. Nancy lui a élevé une statue; une rue de Paris, l'anc. rue de La Grange-Batelière, a reçu son nom.

**DROZ** (Pierre JACQUET), habile mécanicien, né en 1721 à La Chaux-de-Fond (Neuchâtel), m. à Bienne en 1790, trouva le moyen d'adapter aux horloges communes un carillon et des jeux de flûte; inventa une pendule qui, au moyen de la combinaison de deux métaux inégalement dilatables, marchait sans être remontée; fit une pendule astronomique et un automate qui écrivait lisiblement et faisait tous les mouvements des doigts. — H. Louis D., son fils et son élève, né à La Chaux-de-Fond en 1752, m. en 1791, n'avait pas encore 22 ans lorsqu'il apporta à Paris un automate dessinateur et une figure de jeune fille qui touchait du clavecin, suivait des yeux la musique, et indiquait la mesure par des mouvements de tête, se levait quand elle avait fini de jouer, et saluait la compagnie. Droz fabriqua encore deux mains artificielles remplaçant presque la nature; Vaucanson lui dit en les voyant: « Jeune homme, vous commencez par où je voudrais finir. » — J. Pierre, parent des préc., 1740-1823, est aussi auteur de diverses inventions; il s'adonna à la gravure et à la fabrication des monnaies, frappa les *monnerons*, qui eurent cours sous la République, trouva le moyen de multiplier la gravure des coins de monnaie, invention qui fut appliquée à la fabrication des assignats, et fut nommé directeur de la monnaie des médailles.

**DROZ** (Franc. Xavier Joseph), écrivain estimable, né à Besançon en 1773, d'une famille de magistrats, mort en 1850, s'enrôla en 1792 dans le bataillon du Doubs, mais quitta bientôt une carrière qui convenait peu à ses goûts, professa les belles-lettres à Besançon, vint en 1803 à Paris, où il occupa pendant plusieurs années un emploi dans les Droits-Réunis, fut admis dans la société d'Auteuil, où il devint l'ami de Cabanis et de Ducis, débuta comme écrivain par un roman sentimental, *Lina*, qui fut peu remarqué, publia en 1806 *l'Art d'être heureux*, qui n'est que la confidence du secret de son propre bonheur, concourut en 1811 pour *l'Eloge de Montaigne* par un discours qui fut distingué, publia en 1823 son livre *De la philosophie morale*, où il cherche à concilier les divers systèmes des moralistes, et auquel l'Académie française décerna le prix Montyon; fut admis dans cette compagnie dès l'année suivante, et entra en 1832 à l'Académie des sciences morales. Il justifia ces deux choix par de nouveaux écrits: *Études sur le beau dans les arts, Application de la morale à la politique, Économie politique* (1829), *Histoire du règne de Louis XVI*: ce dernier (3 vol. in-8, 1839-1842) est le plus important de ses ouvrages; il y montre que l'on eût pu prévenir ou diriger la Révolution. Dans ses dernières années il publia: *Pensées sur le Christianisme, Aveux d'un philosophe chrétien*. Écrivain pur, Droz fut en même temps un homme sage, aimable et conciliant. M. Mignet a lu à l'Institut une *Notice sur sa vie et ses travaux*.

**DRUENTIA**, riv. de Gaule, auj. la Durance.

**DRUIDES**, prêtres des anc. Gaulois. On fait déri-



ver leur nom, soit du grec *drus* ou du celtique *deru*, qui tous deux signifient chêne, soit des mots celtiques *De* (Dieu) et *rhoyd* (parler), parce qu'ils étaient les interprètes des dieux. Ils se partageaient en trois classes : 1° les *druides* proprement dits ou prêtres, qui furent dans l'origine possesseurs du suprême pouvoir, mais qui le cédèrent dans la suite aux *brenns* ou chefs des guerriers ; 2° les *ebages*, devins et sacrificateurs ; 3° les *barbes*, qui chantaient les hymnes divins et célébraient les exploits des héros. Les Druides croyaient à l'immortalité de l'âme et à la métépsychose ; l'objet de leur culte était surtout la Nature ; cependant ils reconnaissaient plusieurs dieux : Hésus, Teutatés, Belenus, Taranus, etc. Ils n'avaient point de temples ; ils se réunissaient dans de sombres forêts. Leur assemblée générale se tenait entre Chartres et Dreux, dans un lieu qu'on croit être Lèves, près de Chartres ; ils avaient une école célèbre à D-eux. Dans les grandes calamités, les Druides immolaient des victimes humaines. Les *dol-men*, les *men-hir*, les *cromlechs*, pierres énormes qu'on trouve en grand nombre sur les côtes de la Bretagne, sont regardés comme les autels où se consumaient ces sacrifices sanglants. Le druidisme était mêlé d'une foule de pratiques superstitieuses : il attachait de mystérieuses vertus à certaines plantes, telles que la sauge, la samole, la verveine, et surtout le *gui*, qu'on regardait comme la panacée universelle ; à certains jours les Druides allaient cueillir en grande cérémonie le *gui* sacré sur un chêne antique. Les Druides étaient en même temps médecins, astronomes, physiciens ; ils n'avaient rien d'écrit ; toute leur science était contenue dans des pièces de vers qu'ils apprenaient par cœur. — Il y avait aussi des Druidesses, qui avaient leur principal sanctuaire dans l'île de Sena ou de Sein, sur la côte du Finistère ; elles prédisaient l'avenir en consultant les entrailles des victimes. — Les invasions des Romains, puis des barbares et l'établissement du Christianisme mirent fin à la religion des Druides ; elle disparut vers le viii<sup>e</sup> siècle. Ses dernières pratiques furent condamnées par le concile de Nantes en 618. M. Herrig a résumé ce qu'on sait des Druides dans son livre *De Druidibus* (Leips., 1853).

**DRULINGEN**, ch.-l. de C. (Bas-Rhin), à 24 k. N. O. de Saverne ; 547 h. Brasseries ; pierres de taille.

**DRUMMOND** (W.), historien et poète, surnommé *le Pétraque écossais*, né en 1585 à Hawthornden, était tout dévoué à la cause royaliste et mourut, en 1649, du chagrin que lui causaient les malheurs et la fin tragique de Charles I. Il a écrit une *Histoire d'Écosse* de 1423 à 1643, rédigée au point de vue monarchique, et des poésies élégiaques remarquables par leur mélodie. On a publié ses *Œuvres complètes*, Edimbourg, 1711, in-fol.

**DRUNA**, riv. de Gaule,auj. la *Drôme*.

**DRUSES**, *Iturri*, peuple de la Syrie (pachalik d'Acre), habite le versant occid. du Liban, et presque tout l'Anti-Liban, le long de la Méditerranée, entre Dj-elail et Saïde. Leur nombre s'élève à près de 100 000 individus, dont 40 000 environ pouvant porter les armes. Ils sont tributaires de l'empire ottoman, mais de fait presque indépendants. Les Druses sont hospitaliers, belliqueux ; ils professent une religion particulière, dérivée de celle des Ismaéliens et dont le point capital est l'adoration du calife Al-Hakem Biamrillah, qui vivait au commencement du xi<sup>e</sup> siècle, et qu'ils croient un dieu incarné ; aussi leur chef s'appelle-t-il toujours *hakem*. Ce chef réside à Dêir-el-Kamar. Les Druses ont pris, dit-on, leur nom de Durzi, un des premiers apôtres du calife Hakem, qui conduisit en Syrie ses partisans persécutés en Égypte. Retirés dans les montagnes du Liban, ils se rendirent redoutables, résistèrent longtemps aux attaques des Turcs, et ne furent soumis au tribut qu'en 1588 par le sultan Amurat III. La Porte leur a donné en 1812 un chef de leur nation, ils sont fréquemment en guerre avec les Maronites, secte de chrétiens qu'ils ont pour

voisins au N. En 1860, ils en ont fait un horrible massacre, qui nécessa l'intervention française. M. Sylvestre de Sacy a donné en 1838 un *Exposé de la religion des Druses*.

**DRUSIPARA**, v. de Thrace, à 90 kil. E. d'Andrinople. Anc. Évêché, auj. titre d'êv. *in partibus*.

**DRUSUS** (M. Livius), tribun du peuple l'an 122 av. J.-C., fut opposé par le sénat à C. Gracchus, qui s'était rendu redoutable par sa popularité. Pour détruire l'influence de ce tribun séditieux, Drusus, au nom du sénat, combla le peuple de faveurs et de largesses, et distribua gratuitement des terres. Il géra ses fonctions avec la plus grande intégrité, fut nommé consul l'an 112 av. J.-C. et vainquit les Scordisques. — M. Livius Drusus, son fils, tribun l'an 91 av. J.-C., suivit le même plan de conduite que lui, et chercha à rattacher le peuple au sénat par des largesses et des lois populaires. Il venait de proposer d'étendre aux Italiens le droit de cité, lorsqu'il périt assassiné (90). Ce crime, qu'on imputa au tribun Varius et au consul Philippe, fut l'origine de la *Guerre sociale*.

**DRUSUS** (Cl. Néro), fils de Livie et frère puîné de Tibère, né l'an 38 av. J.-C., fut adopté par Auguste. Il remporta plusieurs victoires dans les Gaules, la Bétique, la Vindélicie et la Germanie, fit creuser la *Fossa Præstiana*, canal du Rhin au Flevo (Yssel), et reçut le premier le surnom de *Germanicus*. Il mourut l'an 9 de J. C. Il fut père du célèbre Germanicus et de l'empereur Claude.

**DRUSUS** (César), fils de Tibère et de Vipsanie, sa 2<sup>e</sup> femme, comprima par son courage la révolte des légions de Pannonie (14 de J.-C.) et triompha des *Acemani*. Son père l'éleva au consulat (1) et partagea avec lui la puissance tribunicienne. Mais le jeune prince ayant donné un soufflet à Séjan, celui-ci, pour se venger, le fit empoisonner, l'an de J.-C. 23.

**DRYADES** (du mot grec *dryas*, chêne), nymphes qui présidaient aux bois et aux arbres en général. Il ne faut point les confondre avec les Hamalryades. Celles-ci étaient pour ainsi dire attachées à l'arbre, ne pouvaient le quitter un instant et mouraient avec lui. Les Dryades au contraire pouvaient errer dans les bois ; elles formaient des danses autour des arbres confiés à leur garde, dont les troncs leur servaient de retraite.

**DRYANDER** (Jonas EICHMANN, connu sous le nom grecisé de), naturaliste suédois, disciple de Linné, né en 1748, mort en 1810, se rendit en Angleterre, devint membre de la Société Linnéenne de Londres, et fut mis par J. Banks à la tête de sa bibliothèque. On a de lui des *Mémoires*, qui se trouvent dans les *Transactions de la Société Linnéenne*, et le *Catalogue de la bibliothèque de J. Banks*, 1800, 5 vol. in-8, ouvrage qui présente la bibliographie la plus complète et la mieux faite des sciences naturelles.

**DRYDEN** (J.), célèbre poète anglais, né en 1631 à Adwinkle (Northamptonshire), mort en 1701, commença à faire des vers au collège. D'un caractère versatile et venaal, il débuta devant le public par des stances à la louange de Cromwell (1658), et deux ans après, il célébra le retour de Charles II, dans un poème intitulé : *Astræa rediit* ; il composa aussi en l'honneur de ce prince *L'Annus mirabilis* (1666), et fut en récompense nommé poète lauréat (1668). Il s'adonna ensuite au théâtre, fit des comédies et des tragédies, et obtint pendant trente ans une suite de succès non interrompue ; ses meilleures pièces sont les *Femmes rivales*, *Don Sebastian* et la *Conquête de Grenade*. Il s'exerça aussi dans le genre satirique, publia des satires politiques et littéraires, entre autres *Abaton* et *Achitophil* (contre la révolte de Monmouth) et *Merc-I-Irelnoe* (contre le poète Shadwell), qui lui attirèrent beaucoup d'ennemis et l'exposèrent même à de mauvais traitements. Il s'était fait catholique sous Jacques II, peu avant la révolution de 1688 ; aussi perdit-il, sous Guillaume d'Orange, son titre de poète lauréat, avec les avantages qui y étaient attachés. N'ayant plus d'autre ressource que son

talent, il se remit à l'œuvre, quoique déjà vieux. C'est alors qu'il composa plusieurs de ses meilleurs ouvrages : sa trad. de l'*Énéide*, 1697; ses trad. de *Ju-rénal* et de *Perse*, ainsi que ses *Fables*, 1698, et la plus belle de ses odes, la *Fête d'Alexandre*, pour la Ste-Cécile (mise en musique par Hendel). Outre ses ouvrages en vers, il en a composé quelques-uns en prose; le plus estimé est l'*Essai sur la poésie dramatique*, en dialogue. Dryden est à la tête des poètes classiques de l'Angleterre pour l'élégance, l'harmonie, le goût; on le regarde comme le père de la critique dans son pays. Il est à regretter que, pressé le plus souvent par le besoin, il ait travaillé avec trop de précipitation. Walter Scott a donné en 1808 une édition complète de ses *Œuvres*, Londres, 18 vol. in-8. Malone a écrit sa *Vie*.

**DRYOPES**, peuplade pélasgique de la Thessalie, était, à ce qu'on croit, sortie de l'Arcadie. Ils se fixèrent à une époque reculée sur les bords du Haut-Céphise et au S. du mont Eta (Dryopide), d'où ils étendirent leurs ravages dans les environs. Hercule les chassa de ce pays, qui reçut alors les Doriens et prit le nom de Doride. Les Dryopes se dispersèrent et allèrent, les uns en Argolide où ils élevèrent Asinée, les autres en Eubée où ils fondèrent Caryste; quelques-uns passèrent en Asie, avec les émigrants athéniens et ioniens, et s'établirent près de Cyzique; quelques-uns même abordèrent dans l'île de Chypre.

**DUACUM**, ville de la Gaule,auj. *Douai*.

**DU BARRY** (Jeanne VAUBERNIER, comtesse), maîtresse de Louis XV, née à Vaucouleurs en 1743, était fille naturelle d'un commis aux barrières. Après avoir passé quelque temps chez une marchande de modes, puis dans une maison de débauche à Paris, sous le nom de Mlle Lange, elle fut présentée à Louis XV en 1769 par le comte Jean Du Barry, dont elle avait été la maîtresse et qui spécula honteusement sur ses attraits. Le vieux roi, frappé de sa beauté, conçu pour elle une vive passion, lui fit épouser, pour lui donner un rang à la cour, Guill. Du Barry, frère du comte Jean, et lui accorda un crédit sans bornes. Elle devint bientôt l'instrument de tous les intrigants; fit disgracier le ministre Choiseul, qui avait osé reprocher au roi l'abjection de son choix; contribua beaucoup à l'élévation du duc d'Aiguillon, à la faveur du chancelier Maupeou et à l'exil des parlements (1771); distribua les grâces au hasard, et dilapida les finances. Louis XV fit bâtir pour elle le joli pavillon de Luciennes, près de Marly. Après la mort du roi (1774), elle se retira de la cour et vécut ignorée jusqu'à la Révolution. En 1792 elle alla en Angleterre pour mettre ses diamants en sûreté et fit courir le bruit qu'on les lui avait volés. Arrêtée à son retour et accusée d'intrigues royalistes, elle fut condamnée à mort en 1793; elle montra la plus grande faiblesse dans ses derniers moments, et dénonça pour se sauver plusieurs personnes dont elle causa ainsi la mort. On a publié un grand nombre d'ouvrages sur Mme Du Barry. On peut consulter l'*Histoire de France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, de Ch. Lacretelle, et la *Vie privée de Louis XV*, par Mousle d'Angerville, Londres, 1781. Quant aux *Lettres originales de la comtesse Du Barry* (fabriquées par Pidansat de Mairobert), Londres, 1779, et aux *Mém. de Mme Du Barry*, par Mme Guénard, ces écrits n'ont aucune autorité.

**DU BARTAS** (Guill. DE SALUSTE, seigneur), poète français, né à Montfort près d'Auch en 1544, mort en 1590, se distingua sous Henri IV par sa bravoure dans les combats et en même temps par son talent pour les négociations, fut chargé de missions en Angleterre et en Danemark, et fut blessé mortellement à la bataille d'Ivry. Il composa des poésies qui obtinrent un grand succès; le plus connu de ses ouvrages est *La première Semaine*, ou la *Création*, en 7 livres, qui eut plus de 30 éditions en six ans; il a fait aussi une *Seconde Semaine*, qui comprend des histoires de l'Ancien Testament. Ce poète avait de la verve, de l'imagination, mais manquait de

goût. Ses *Œuvres* ont été réunies en 1611, 2 vol. in-fol., avec commentaires de Simon Goulard.

**DU BELLAY** (Guill.), seigneur de Langey, un des plus braves généraux de François I, né en 1491 au château de Glatigny près de Montmirail, dans le Perche (Sarthe), m. en 1543, se trouva à la bataille de Pavie, pénétra dans la prison du roi à Madrid pour lui porter des consolations, fut nommé en 1527 vice-roi du Piémont, où il battit les Impériaux, remplit diverses missions, et réussit plus d'une fois à déjouer les projets de Charles-Quint. Il laissa de précieuses mémoires qu'il intitula *Quoadaes* (Huitaines), parce qu'ils étaient divisés de 8 en 8 livres. Ils les avait d'abord rédigés en latin: il les mit en français sur la demande du roi. — Ces mémoires ont été continués par son plus jeune frère, Martin Du B., mort en 1559, qui fut aussi grand capitaine et bon négociateur. Cette continuation a été publiée avec les *Quoadaes*, Paris, 1569, in-fol.

**DU BELLAY** (Jean), cardinal et homme d'Etat, frère des précédents, 1492-1560, jouit de la faveur de François I, occupa les sièges de Bayonne, Paris, Limoges, Bordeaux, fut ambassadeur près de Henri VIII et de Paul III, puis lieutenant général du royaume pendant que le roi repoussait Charles-Quint en Provence, 1536. Disgracié à la mort de François I, il se retira à Rome, où il fut fait évêque d'Ostie. Le cardinal Du Bellay protégea et cultiva les lettres: c'est sur sa proposition que fut fondé le *Collège de France*. On a de lui des *Poésies latines*, des *Lettres*, des *Harangues* et une *Apologie de François I*, publ. en 1546. Kabelais avait été attaché à sa maison et l'avait accompagné à Rome comme médecin; il lui fit donner à son retour la cure de Meudon.

**DU BELLAY** (Joachim), poète, cousin des préc., né vers 1525 à Liré (Maine-et-Loire), mort à Paris en 1560, avait embrassé l'état ecclésiastique et devint chanoine de Notre-Dame de Paris, ce qui ne l'empêcha pas de mener une vie assez mondaine. Ses vers lui donnèrent accès à la cour, où on l'appelait *l'Oride français*. Des ennemis secrets le firent accuser d'irréligion, ce qui nuisit à son avancement; ces tracasseries le conduisirent prématurément au tombeau. On a de lui: *Poésies françaises*, dédiées à la princesse Marguerite, sœur de Henri II, Paris, 1549; *Poésies latines*, 1558; deux recueils de sonnets, *Olive* et les *Regrets*, et un ouvrage en prose, *Défense et illustration de la langue française*, 1549. J. Du Bellay est avec Ronsard un de ceux qui tentèrent de régénérer la poésie française en lui donnant les Grecs et les Latins pour modèles: son livre sur la langue française fut comme le manifeste de la nouvelle école. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1568 par Aubert de Poitiers, et en 1850 par Ackermann.

**DUBIENKA**, v. de Pologne (Lublin), sur le Boug, à 80 kil. E. S. E. de Lublin; 2000 hab. Kosciusko y battit les Russes en 1792.

**DU BIFZ** (OUDART), maréchal de France, servit avec distinction en Italie sous François I et Henri II, et reçut le bâton de maréchal en 1542. Il eut avec le connétable de Montmorency la gloire d'avoir déconcerté les projets de Charles-Quint lorsque ce prince envahit la Provence (1544). Il avait déjà battu deux fois les Anglais en Picardie, lorsque son gendre, Jacques de Coucy-Vervins, leur rendit la place de Boulogne (1545); il s'efforça de la reprendre: n'ayant pu y réussir, il fut mis en jugement avec Coucy (1549), et tous deux furent condamnés à perdre la tête. Coucy subit sa sentence. Henri II fit grâce au maréchal, qui fut enfermé au château de Loches. Il en sortit au bout de trois ans, et mourut de chagrin à Paris en 1551. Sa mémoire et celle de son gendre furent réhabilitées en 1575.

**DUBIS**, riv. de Gaule, auj. le *Doubs*.

**DUBLIN**, *Eblana*, capit. de l'Irlande, ch.-l. de la prov. de Leinster, sur la côte E. de l'île, à 500 kil. N. O. de Londres; 255 000 hab. C'est une des plus belles villes du Royaume-Uni. Le Liffey la traverse.

2 canaux l'environnement, et elle est située sur une superbe baie; mais le mouillage est incommode, malgré les immenses travaux qu'on y a exécutés. Plusieurs chemins de fer. Siège du vice-roi de l'Irlande; deux archevêchés, l'un anglican, l'autre catholique; université, écoles des sciences naturelles, école de chirurgie, institut des sourds-muets, Académie royale irlandaise, Société royale de Dublin (agricole); Société Irlandaise (des écoles élémentaires), Société Biblique; bibliothèques, musée. Boulevards de 16 k. de tour, bassins, phare, docks, place dite *Saint-Stephen's Green*; cirque royal; nombreux jardins de plaisance; 6 ponts en pierre et un en fer. Édifices principaux : banque nationale, bourse, douane, palais de justice, autre palais dit *Conciliation-hall*, élevé par les soins d'O'Connell et aux frais de l'association du rappel, pour servir au parlement irlandais; archives; collège de la Trinité, siège de l'université; théâtre royal, mairie, timbre, cathédrale de St-Patrick, superbes hôpitaux, casernes, halles aux toiles, nouvelle halle aux blés, palais du lieutenant, construit en 1205. Soieries, brasseries, distilleries, etc. Commerce de lin, toile, serge, laines, etc. — Suivant Ptolémée, *Eblana* existait dès l'an 140 de J.-C. Néanmoins, ce ne fut longtemps qu'un misérable bourg. Un évêché y fut érigé en 1018; en 1213 les Anglais, qui s'en étaient rendus maîtres, y élevèrent un château: elle fut fortifiée pendant le x<sup>v</sup> siècle. Elisabeth et Charles I l'embellirent; mais la guerre arrêta son accroissement, et ce n'est guère que depuis 60 ans que Dublin a pris un grand essor. Patrie d'Usher, Denham, Parnell, Steele, Sheridan, Grattan, Burke.

**DUBOCAGE.** V. BOCCAGE et BARRIÉ.

**DUBOIS** (Phil. GOBAUD), de l'Acad. française, né à Poitiers en 1626, mort en 1694, avait d'abord été maître de violon et de danse. Ayant donné des leçons de danse au duc de Guise, il plut à ce jeune seigneur, qui ne voulut plus d'autre gouverneur que lui. Il se mit alors à apprendre pour enseigner et devint un savant distingué. On lui doit des traductions de S. Augustin (*Confessions, Lettres, Sermons, Traités de la Continence, de la Tempérance, de la Patience*, etc.), et de quelques ouvrages de Cicéron (*les Offices, l'Amitié, la Vieillesse*).

DUBOIS (Guill.), abbé, puis cardinal, né en 1656 à Brive-la-Gaillarde, était fils d'un pauvre apothicaire. Il fit ses études au collège de St-Michel à Paris, tout en remplissant auprès du principal les fonctions de domestique, fut ensuite précepteur dans différentes maisons, et réussit enfin à se faire placer en cette qualité auprès du duc de Chartres, depuis duc d'Orléans et régent. D'un esprit vif, pénétrant et droit, il sut promptement gagner la confiance de son élève: il s'appliqua à cultiver son intelligence, sans combattre son goût pour le plaisir. Il sut également se concilier la faveur de Louis XIV, en déterminant son élève à épouser une fille légitimée du roi, Mlle de Blois; il reçut en récompense une riche abbaye. Le duc d'Orléans, devenu régent en 1715, l'appela au conseil d'État et le chargea des plus importantes missions. En 1717, Dubois se plaça au rang des grands diplomates en concluant à La Haye, de concert avec lord Stanhope, la *triple alliance* entre l'Angleterre, la France et la Hollande contre l'Espagne, qui inquiétait le régent: il fut, en récompense, nommé ministre des affaires étrangères. Il acquit bientôt de nouveaux titres à l'affection du régent en découvrant et en faisant échouer la conspiration de Cellamare, 1718, et en obtenant du roi d'Espagne la disgrâce du ministre Alberoni. Peu après, il se fit donner à force d'intrigues l'archevêché de Cambrai (1720), et obtint enfin le chapeau de cardinal (1721). L'Académie Française lui ouvrit en même temps ses portes, et bientôt après l'Assemblée du clergé le choisit pour président. En 1722 il se fit nommer premier ministre. Dès lors il régna réellement en maître absolu et la dépravation de la cour ne connut plus de bor-

nes. Il mourut l'année suivante d'un abcès à la vessie. Ses ennemis se sont plu à le représenter comme unissant à la débauche l'avarice, l'ambition, la basse flatterie, la fourberie; cependant on ne peut lui refuser une activité infatigable et de grands talents politiques. V. *Vie privée du cardinal Dubois*, 1789, par la Houssaye-Pegault; *Mémoires secrets et Correspondance inédite du cardinal Dubois, recueillies par Serlevignes*, 1814-17; *l'abbé Dubois*, par M. de Seillac, 1862.

DUBOIS DE CRANCÉ, ministre de la guerre, né à Charleville en 1747, mort en 1814, était lieutenant des maréchaux de France, lorsqu'il fut nommé député aux États généraux de 1789. Il se rangea parmi les plus fougueux démagogues, et devint membre du comité du salut public: il y rendit des services en organisant les armées républicaines. Envoyé à Lyon pour réprimer l'insurrection de cette ville (1793), il pressa le siège avec énergie. Après le 9 thermidor, il entra dans le parti de la réaction, et fut nommé membre du Conseil des Cinq-Cents, mais il y joua un faible rôle. Il fut appelé par le Directoire au ministère de la guerre; mais après le 18 brumaire, auquel il s'était montré opposé, Bonaparte lui ôta son portefeuille.

DUBOIS (Antoine), professeur à la faculté de médecine de Paris, né en 1756 à Gramat, près de Cahors (Lot), mort en 1837, fut nommé professeur au collège de chirurgie en 1790, fit partie de l'expédition d'Égypte, devint en 1802 chirurgien de la maison de santé connue encore aujourd'hui sous le nom de *Maison Dubois*, fut choisi en 1811 pour accoucher l'impératrice Marie-Louise, et reçut à cette occasion le titre de baron. Nommé en 1820 professeur de clinique à la Faculté de Paris, il fut destitué en 1822, mais réintégré en 1829 et élevé en 1830 au décanat. Dubois remplit jusqu'à sa mort ses fonctions de médecin dans les hospices de Paris. Ce qui le distinguait, c'était la sûreté et la pénétration de son coup d'œil. Sa vie a été toute pratique, il a peu écrit: on a seulement de lui plusieurs articles dans le *Dictionnaire des sciences médicales*. Il a perfectionné plusieurs instruments de chirurgie, entre autres le forceps. Il a créé en face de l'École de Médecine à Paris un hôpital pour la clinique, qui porte encore son nom. M. Dubois (d'Amiens), a prononcé son *Eloge* à l'Académie de médecine en 1849. — Son fils, M. Paul Dubois, né en 1795, s'est comme lui distingué dans l'art obstétrique, et est aussi devenu doyen de la Faculté et accoucheur de l'impératrice.

DUBOIS (Fr.) ou DELEBOÉ, méd. holland. V. SYLVIVS.

DUBOIS-FONTANELLE. V. FONTANELLE.

DUBOS (l'abbé J. B.), né à Beauvais en 1670, mort à Paris en 1742, s'appliqua d'abord à la théologie, qu'il abandonna bientôt pour l'étude du droit public, fut chargé de diverses missions par M. de Torcy, par le cardinal Dubois et le régent, et s'en acquitta toujours avec succès. Cependant son goût pour l'histoire et la littérature lui firent abandonner la carrière politique. Il fut reçu à l'Académie française en 1720 et devint deux ans après secrétaire perpétuel de cette compagnie. Le plus connu et le plus estimé de ses ouvrages est intitulé: *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, 1719; il a été souvent réimprimé. On a aussi de lui: *Histoire de la ligue de Cambrai*, 1709; *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules*, 1734: dans ce dernier ouvrage, il prétend que l'établissement des Francs dans les Gaules eut lieu sans conquête, thèse qui fut vivement attaquée.

DUBOS (Constant), professeur de rhétorique au Lycée impérial (auj. Louis-le-Grand) de 1810 à 1820, né en 1768 à Massy, près de Loujumeau, m. en 1845, donna en 1808 *les Fleurs*, charmant recueil d'idylles et d'allégories; composa jusque dans sa vieillesse des poésies remarquables, parmi lesquelles on cite une *Ode à P. Biquet*, le créateur du canal du Languedoc (1838), et donna une traduction en

vers d'*Épigrammes choisies de Martial* (1841). On a aussi de lui une traduction de Juvénal.

**DUBOULAY** (ÉGASSE), né vers 1610 à St-Ellier (Mayenne), mort en 1678, fut professeur d'humanités au collège de Navarre, puis recteur et historiographe de l'université de Paris. On a de lui une *Histoire de l'Université de Paris*, depuis 800 jusqu'à 1600, écrite en latin, 1665-73, 6 vol. in-fol., ouvrage capital, qui a été abrégé par Crevier, et quelques autres écrits sur l'université, entre autres : *De Patronis Quatuor Nationum universitatis*, 1662; *Fondation de l'Université de Paris par Charlemagne*, en français, 1675.

**DUBOURG** (Ant.), président au parlement de Paris, fut nommé par François I, en 1555, chancelier de France, après la mort du cardinal Duprat, et contribua à faire rendre l'édit de tolérance signé à Coucy la même année. Accompagnant le roi dans une visite à Laon, il fut renversé de sa mule au milieu de la foule et mourut de ses blessures, 1538.

**DUBOURG** (Anne), conseiller au parlement de Paris, né à Riom en 1521, était neveu du chancelier. Il se prononça ouvertement dans le parlement pour le Calvinisme, et parla au roi Henri II avec une grande hardiesse en faveur des nouvelles opinions. Immédiatement conduit à la Bastille, il fut, malgré la mort du roi qui survint, condamné, pendu, puis brûlé en place de Grève, 1559. Ce supplice amena par représailles la conspiration d'Amboise.

**DUBRIS**, v. de la Bretagne anc., auj. *Dourves*.

**DU BUAT NANÇAY** (L. G., comte), historien et écrivain politique, né en 1732 près de Livarot (Calvados), mort en 1787, fut élève du chevalier Folard, auprès duquel il puisa une rigidité de principes qui ne l'abandonna jamais. Après avoir été ministre de France à Dresde et à Ratisbonne, il quitta les affaires, se fixa en Allemagne, et s'y maria. Ses principaux écrits sont : *Les Origines, ou l'Ancien gouvernement de la France, de l'Allemagne, de l'Italie*, etc., La Haye, 1757, et une *Hist. ancienne des peuples de l'Europe*, Paris, 1772, 12 vol. Cet auteur, fort savant d'ailleurs, manque de méthode et d'élégance.

**DUBUCQUE**, ville des États-Unis (Iowa), sur la rive droite du Mississippi, aux confins de l'Illinois et du Wisconsin; 10000 hab. Evêché, créé par Grégoire XVI. Écoles dirigées par le clergé; missionnaires.—Fondée par des Français du Canada en 1786.

**DU C**, en lat. *dux*, général. L'origine de ce titre remonte aux premiers temps de l'empire romain. On voit sous l'empereur Probus, en 276, le titre de *dux* porté non-seulement par les généraux d'armée, mais aussi par les proconsuls et les préteurs. C'est surtout à partir de Constantin que ce titre prévalut. Les ducs étaient alors chefs de l'administration et de la justice aussi bien que du commandement militaire dans les prov. qui leur étaient confiées. Ils étaient, ainsi que les comtes, subordonnés au chef de la milice. On comptait 13 ducs dans l'emp. d'Occident, et 12 dans celui d'Orient. L'invasion des Barbares permit à la plupart des ducs de se rendre indépendants dans leurs gouvernements : tels furent les ducs des Bavares et des *Alemanni*. En France, dès le VIII<sup>e</sup> siècle, Eudes, duc d'Aquitaine, transmit le premier son duché à ses descendants, et au X<sup>e</sup> siècle, sous les derniers Carlovingiens, tous les ducs avaient érigé en principautés héréditaires les gouvernements qui leur étaient confiés. Sous les Capétiens la puissance territoriale des ducs diminua à mesure que grandit le pouvoir royal, et le titre de duc finit par n'être plus qu'une dignité. On distinguait les *ducs et pairs*, qui siégeaient au parlement; les *ducs héréditaires*, et les *ducs à brevet*, dont le titre n'était point transmissible. Une ordonnance de Charles IX, rendue en 1566, établit que les duchés héréditaires seraient réversibles à la couronne à défaut des mâles.—Le titre de duc, aboli à la Révolution, fut rétabli en 1806. Plusieurs ducs furent créés sous l'Empire et sous les gouvernements qui suivirent.—Sous l'ancien ré-

gime, on désigna, à partir du XVII<sup>e</sup> s., sous le titre de *Monsieur le Duc*, le fils aîné du prince de Condé. On connaît particulièrement dans l'histoire sous ce nom le duc H. de Bourbon, qui fut ministre en 1723.

**DU CANGE** (Ch. du FRESNE), historien et glossateur, né à Amiens en 1610, mort en 1688, fut trésorier de France à Amiens, puis vint se fixer à Paris (1668), pour se livrer tout entier à des recherches sur l'antiquité et le moyen âge et mérita d'être surnommé le *Varron français*. On a de lui : *Hist. de Constantinople sous les empereurs français*, 1657, in-fol., faisant suite à l'*Hist. de la conquête de Ville-Hardouin; Glossarium mediæ et infimæ latinæ*, 1678, 3 vol. in fol., et avec un supplément de Carpentier, 1766; *Glossarium mediæ et infimæ græcitas*, 1688, 2 vol. in-fol., ouvrages indispensables pour la lecture des écrits du moyen âge. Il a en outre édité plusieurs ouvrages précieux pour les études historiques : *Hist. de S. Louis* par Joinville, 1668, in-fol.; *Historia Byzantina*, 1680, in-fol.; *Zonaras*, 1686, 2 vol. in-fol. Enfin il a laissé un grand nombre de manuscrits, qui se trouvent à la Bibliothèque impériale, entre autres une *Géographie de la France par provinces*. Le *Glossarium latinæ* a été abrégé par Adelung et réimprimé, avec de nombreuses additions, par les Bénédictins, 1733-36, et par Henschel, chez MM. Didot, 1840-51, 8 vol. in-4. Une statue en bronze a été érigée à Du Cange à Amiens en 1849. Une *Étude sur sa vie et ses ouvrages* a été publiée par M. L. Feugère, Paris, 1852.

**DU CANGE** (Victor), romancier et auteur dramatique, né en 1783 à La Haye, mort en 1833, était fils d'un secrétaire de l'ambassade française en Hollande. Il occupa sous l'Empire un emploi au ministère du commerce, mais ayant perdu cette place à la Restauration, il s'adonna à la littérature : en moins de 20 années, il produisit 60 volumes de romans. Comme il frondait dans ses écrits les abus de l'ancien régime qu'on voulait faire revivre, il s'attira de perpétuelles vexations. Trop souvent aussi il tombe dans la licence. Ses principaux ouvrages sont : *Valentine ou le Pasteur d'Uzès*, 1821, où il flétrit les massacres de 1815 (il subit pour ce livre 7 mois de prison); *Léonide ou la Vieille de Surène*, 1825; *la Luthérienne ou la Famille Morave*, et *l'Artiste et le Soldat*, 1827. V. Ducange réussit aussi dans le drame : on se rappelle surtout *Catès*, 1819, *Thérèse*, 1820, et *Trente Ans de la vie d'un joueur*, 1827, mélodrame fait en commun avec le pseudonyme *Dinaux* (Beudin et Goubaux), et qui a une vogue prodigieuse.

**DU CAS**, famille qui fournit plusieurs empereurs à Constantinople. V. ALEXIS V, CONSTANTIN XI, JEAN III. **DUCCAS** (Michel), de la famille impériale des Duccas, fut témoin, en 1453, de la prise de Constantinople par Mahomet II, après laquelle il se réfugia dans l'île de Lesbos. Il a écrit l'histoire de l'empire d'Orient depuis Jean Cantacuzène jusqu'à la chute de l'empire. Cette histoire, publiée au Louvre en 1649 in-f., fait partie de la *Byzantine*; elle a été trad. en latin par Boulliau, et en français par le président Cousin.

**DU CASSE** (J. B.), marin, né dans le Béarn vers 1650, mort en 1715, se distingua de bonne heure par son intrépidité, fut nommé en 1691 gouverneur de St-Domingue, devint chef d'escadre et lieutenant général des armées navales. S'étant mis à la tête des flibustiers de St-Domingue, il fit beaucoup de mal aux Anglais, et battit l'amiral Benbow près de Ste-Marthe en 1701. Nommé chef d'escadre en 1703, puis lieutenant général des armées navales, il commanda en 1714 la flotte qui investit Barcelone.

**DU CATO**, *Leucate promont.*, cap situé à l'extrémité mérid. de l'île Ste-Maure. V. LECATE.

**DUCAURROY** (Eustache), compositeur du XVIII<sup>e</sup> s., né en 1549 à Gerberoy, mort en 1609, était chanoine. Maître de la Ste-Chapelle et de la Chapelle royale sous Charles IX et Henri III, il fut nommé par Henri IV surintendant de la musique du roi. Il est auteur d'une *Messe des morts*, qui eut le pri-

vilège d'être la seule chantée à St-Denis pour les obsèques des rois jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. On lui attribue l'air de *Charmante Gabrielle*.

**DUCAURROY** (A. M.), jurisculte, né à Eu en 1788, mort à Paris en 1850, enseigna jusqu'à sa mort le droit romain à la Faculté de Paris et se distingua par la lucidité de ses leçons et la solidité de ses doctrines. Débarrassant l'enseignement du droit romain des commentaires qui l'étouffaient et de l'esprit de système, il le ramena à l'étude des textes : il publia dans ce but les *Institutes de Justinien, trad. sur le texte de Cujas*, 1813, les *Institutes nouvellement expliquées*, 1822-27. Il publiait, avec M. Bonnier et Roustain, un *Commentaire du Code Civil* lorsque le sort vint le surprendre. Ducaurroy est un des fondateurs de la *Thémis* et de la *Revue de Législation*.

**DU CAYLA** (Zoé, comtesse), née en 1784, morte en 1850, était fille de l'avocat Talon, qu'elle sauva, par ses prières, des poursuites auxquelles il fut exposé sous Napoléon I comme agent des Bourbons. Admise dans l'intimité de Louis XVIII, elle prit sur lui un grand ascendant. Elle consentit à brûler les papiers de la procédure Favras, qui lui venaient de son père, et reçut en don du roi le château de St-Ouen, près Paris. Elle s'occupa d'exploitations agricoles et obtint la belle race de moutons qui porte son nom.

**DU CERCEAU** (de P.), jésuite, né à Paris en 1670, mort en 1730, enseigna dans plusieurs collèges de son ordre, composa plusieurs pièces, latines et françaises, qui furent jouées dans ces collèges, fut produit à la cour, devint précepteur du prince de Conti, et périt accidentellement, tué par son élève qui le frappa involontairement en maniant un fusil. On a de lui des poésies latines, publiées en 1705, sous le titre de *Carmina varia*, et parmi lesquelles on remarque le drame de *L'Enfant prodigue*, des poésies françaises (fables, contes, épîtres, épi-grammes), dont les meilleures éditions sont de 1785 et de 1805; des petites comédies françaises, parmi lesquelles on cite *Grégoire ou les Inconvénients de la grandeur*, *Esopé au Collège*, *la Défaite du Socinisme*, et dont le recueil a été publié en 1803; une *Histoire de Thomas Koulikhan*, 1728 et 1742; *la Comparaison de Rienzi*, laissée imparfaite, et achevée par le P. Brumoy, 1733. M. Péricaud a donné en 1828 une édition des *Œuvres de Du Cerceau* (théâtre et poésie), 2 vol. in-8.

**DU CERCAU** (ANDROUET), architecte. V. ANDROUET.

**DUCEY**, ch.-l. de cant. (Manche), sur la Selune, à 9 kil. S. E. d'Avranches; 1932 hab.

**DUCHÂTEL** (Pierre), *Castellanus*, savant prélat, né à Arc en Barrois vers 1480, mort en 1552, étudia à Dijon, et fut, dès l'âge de 16 ans, en état d'enseigner le latin et le grec. A la recommandation d'Érasme, il fut employé pendant quelque temps à Bâle comme correcteur d'imprimerie; puis il se mit à voyager, visita l'Italie, l'Égypte, la Palestine, la Syrie, la Grèce. A son retour, il fut présenté par le cardinal Du Bellay à François I qui, goûtant son esprit, le nomma son lecteur ordinaire, puis l'éleva aux sièges de Tulle, de Mâcon, d'Orléans (1551), et en fit enfin son grand aumônier. Il jouit d'un grand crédit et s'en servit pour favoriser les lettres. Il était très-tolérant : il défendit courageusement les droits de l'Église gallicane et protégea tant qu'il le put Robert Estienne et Dolet.

**DUCHATÉL** (TANNEGUY). V. TANNEGUY.

**DU CHÂTELET** (Émilie LE TONNELIER DE BRETEUIL, marquise), femme célèbre par son esprit, née à Paris en 1706, morte en 1749, fut mariée jeune au marquis Du Châtelet, lieutenant général, et vécut avec la licence que la Régence avait introduite dans les mœurs. Elle avait étudié le latin, l'anglais et l'italien, ainsi que les sciences physiques et mathématiques. Elle fut liée avec les hommes les plus distingués de son temps, principalement avec St-Lambert et avec Voltaire, qui passa plusieurs années près d'elle à Cirey et qui l'appelle dans ses vers *la docte Uranie*. On lui doit des *Institutions de physique*, avec une

*Analyse de la philosophie de Leibnitz*, 1740, une trad. des *Principes* de Newton, publiée par Clairaut, 1756, avec son éloge par Voltaire. On a publié en 1806 des *Lettres inédites de la marquise Du Châtelet* au comte d'Argental, et en 1829 la *Vie privée de Voltaire et de Mme Du Châtelet*.

**DUCHÊTE** DE VANCY, poète, né à Paris en 1668, mort en 1704, était fils d'un gentilhomme de la maison de Louis XIV, fut lui-même valet de chambre du roi et suivit en Espagne le duc de Noailles comme secrétaire. Son talent plut à Mme de Maintenon, qui lui fit obtenir la pension qu'avait eue Racine et le chargea de composer pour la maison de St-Cyr des poésies sacrées, des histoires édifiantes et des tragédies religieuses (*Abaton*, *Jonathas*, *Débora*). On a aussi de lui des opéras; les plus connus sont *Céphale et Procris*, et *Iphigénie en Tauride*. Duchête avait pris Racine pour modèle et il en approcha quelquefois. Il était membre de l'Académie des inscriptions.

**DUCHESNE** (André), *Guercetanus*, érudit, né en 1584 à Ille-Bouchard en Touraine, se concilia par ses utiles travaux la protection de Richelieu, et fut nommé géographe et historiographe du roi. Il mourut par l'effet d'un funeste accident, écrasé par une charrette, en 1640. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages précieux pour l'histoire : *les Antiquités et recherches de la grandeur des rois de France*, 1609; *les Antiquités des villes, châteaux*, 1610; *Bibliothèque des auteurs qui ont écrit l'histoire et la topographie de la France*, 1618; *Histoire des rois, ducs et comtes de Bourgogne*, 1619; *Historia Scandinavorum scriptores*, 1619; *Historie Francorum scriptores coetanei*, 1636-1641. Il a aussi publié les *Œuvres* d'Abélard, 1616, d'Alain Chartier, 1617; les *Lettres* d'Étienne Pasquier, 1619, et laissé de nombreux manuscrits. Il avait traduit Juvénal dans sa jeunesse, 1606. — Son fils, François Duchesne, né en 1616, mort en 1693, fut aussi historiographe. Il acheva et publia quelques-uns de ses ouvrages, entre autres le recueil des *Historiens de l'Hist. de France*, *l'Hist. des papes*, 1653, celle des *cardinaux*, 1660, et rédigea lui-même une *Hist. des Chanceliers*, 1680.

**DUCHESNE** (J. B. Joseph), peintre en miniature, né à Gisors en 1770, mort à Paris en 1856, se fit remarquer à l'exposition de 1804 et devint sous la Restauration peintre de la famille royale. Il ne réussit pas moins dans la peinture sur émail et fut chargé de continuer au Musée du Louvre la série des émaux commencée par Petitot et interrompue depuis plus d'un siècle. On admire ses portraits de *Napoléon*, des *duchesses d'Angoulême* et de *Berry*, de *Louis-Philippe* et de la reine *Amélie*, et celui du jeune *duc de Guiera*, qu'il exécuta à 82 ans. Ses miniatures se distinguent par le naturel de la pose, la vérité de l'expression, la vie et la fraîcheur des carnations.

**DUCHESNE** (de PÈRE). V. HENRIET.

**DUCHESNOIS** (Mlle Joséphine RABIN), tragédienne, née en 1777, à St-Saulve près de Valenciennes, morte en 1835, débuta en 1802 dans le rôle de *Phèdre*, et obtint sur le champ un succès prodigieux. Elle fut reçue sociétaire du Théâtre-Français en 1804 et quitta la scène en 1833. Sa figure était peu avantageuse; mais sa taille, sa voix et le jeu de sa physionomie faisaient oublier facilement ce défaut. Cette actrice, d'une sensibilité exquise, excellait dans les tragédies de Racine; parmi les rôles qu'elle a créés, *Jeanne d'Arc* (de d'Arvigny) et *Marie Stuart* (de Lebrun) sont ceux où elle s'éleva le plus haut.

**DUCIS** (Jean François), poète tragique, né à Versailles en 1733, d'une famille pauvre, originaire de Savoie, mort à Paris en 1816, ne prit aucune part aux grands événements politiques de son temps, et s'adonna tout entier à sa passion pour la poésie et le théâtre. Shakespeare fut son principal modèle; il eut le mérite de transporter sur notre scène quelques-unes des beautés du poète anglais, mais il s'affaiblit en voulant l'accorder au goût français. Les pièces qu'il imita sont : *Hannet* (1769); *Roméo et Juliette*

(1772); le *Roi Lear* (1783); *Macbeth* (1784), et *Othello* (1792), qui obtinrent un brillant succès. En 1778, il donna *OEdipe chez Admète*, tragédie imitée d'Euripide et de Sophocle. La seule tragédie qui lui appartienne en propre est *Abufar ou la Famille arabe*, tableau intéressant des mœurs patriarcales. Ducis est le plus souvent énergique, pathétique, et il atteint quelquefois au sublime; mais il ne sait pas combiner un plan, composer un ensemble. Outre ses tragédies, il a composé des épitres et des poésies fugitives où l'on admire un grand talent uni aux plus nobles sentiments. Ducis remplaça Voltaire à l'Académie française en 1778. Ce poète vécut pauvre et indépendant, et refusa de brillants avantages que lui offrait Bonaparte. C'est de lui qu'Andrieux a dit, dans un vers célèbre, qu'on trouvait en sa personne :

L'accord d'un grand talent et d'un beau caractère.

Cet homme de bien eut de nombreux amis; il fut surtout intimement lié avec Thomas. Ses *Oeuvres* ont été publiées à Paris, 1813, 3 vol. in-8; 1819, 6 vol. in-18 et 3 v. in-8. Campenon a donné ses *Oeuvres posthumes* précédées d'une Notice, 1826. On doit à M. Onésime Leroy des *Études sur Duris*, 1832:

**BUCKWORTH** (John Thomas), amiral anglais, né vers 1760, mort en 1817, se distingua en 1778 au combat livré devant la Grenade par le commodore Byron à l'amiral d'Estaing, contribua en 1794 à la victoire remportée par les Anglais sur Villaret-Joyeuse près du cap Lizard; en 1798, à la prise de Minorque, et fut, en récompense, nommé gouverneur de la Jamaïque. En 1802, il bloqua St-Domingue et contraignit Rochambeau à se rendre; il détruisit en 1806 une escadre envoyée pour reprendre l'île. En 1807, il força l'entrée des Dardanelles: il eût même pris Constantinople sans les efforts de l'ambassadeur français Sébastiani. Il quitta le service la même année.

**BUCLAIR**, ch.-l. de c. (Seine-Inf.), sur la Seine, à 20 k. N. O. de Rouen; 1800 h. Petit port.

**BUCLERCQ** (Jacq.), chroniqueur du xv<sup>e</sup> siècle, né vers 1420 en Artois, mort en 1469, fut conseiller de Philippe le Bon en Flandre. On a de lui des *Mémoires* qui vont de 1448 à 1467, où l'on trouve d'intéressants détails sur les ducs de Bourgogne. Ils ont été publiés à Bruxelles en 1823 et réimprimés par Buchon.

**DUCLOS** (Ch. PINEAU), moraliste et historien, né en 1704 à Dinan en Bretagne, mort en 1772, débuta par des romans, oubliés aujourd'hui, puis s'adonna à un genre plus grave, et composa une *Histoire de Louis XI*, qui lui valut la place d'historiographe de France (1745). Il publia ensuite les *Considérations sur les Mœurs*, qui lui firent prendre rang parmi les moralistes; Louis XV disait de ce livre: « C'est l'ouvrage d'un honnête homme. » Les *Mémoires pour servir à l'histoire des mœurs du xviii<sup>e</sup> siècle*, qu'il donna peu après, sont comme le complément des *Considérations*. Profitant des avantages de sa position d'historiographe, il rédigea des *Mémoires secrets des règnes de Louis XIV et de Louis XV*, qui ne parurent qu'après sa mort; ils renferment des renseignements précieux. Duclous fut admis en 1739 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et en 1747 à l'Académie française, dont il devint en 1755 le secrétaire perpétuel. Il rendit de nombreux services à cette compagnie, et eut la principale part à l'édition du *Dictionnaire* donnée en 1762; il a aussi laissé des *Remarques sur la Grammaire de Port-Royal*. Duclous avait beaucoup d'esprit et une grande liberté de parole; on cite de lui nombre de mots heureux. Obligé de s'éloigner en 1766 pour avoir blâmé trop vivement la condamnation de La Chalotais, son ami, il voyagea: ce qui lui donna lieu d'écrire ses *Considérations sur l'Italie*, qui n'eut paru que longtemps après sa mort (1791). Ses ouvrages ont été publiés en 1806, 10 vol. in-8, et en 1820, 9 vol. in-8, et 3 vol. gros in-8, avec une Notice par Villenave.

**DUCORNET** (L. César), peintre, né à Lille en 1806, mort en 1850, était né sans bras et se servait de ses

pieds pour peindre. Il recut les leçons de Watteau et de Lethière, attira l'attention par son talent en même temps qu'il excitait l'intérêt par son infirmité. fut pensionné par Louis XVIII et eut de nombreuses commandes. Parmi ses productions on remarque les *Adieux d'Hector et d'Andromaque*, 1828; *S. Louis rendant la justice sous un chêne*, 1831 (à Lille); *Marguerite interrogeant une fleur*, 1834; *la Mort de la Madeleine*, 1840; *S. Denis prêchant dans les Gaules* (à Paris, église St.-Louis en l'Île); *Vision de Ste Philomène*, 1846; *la belle Edith*, 1855 (à Compiègne). Il est surtout bon coloriste.

**DUCCO** (le comte ROGER-), né en 1754 à Dax (Landes), était avocat dans son pays lorsqu'il fut nommé en 1792, par le dép. des Landes, député à la Convention. Il fut successivement secrétaire et président de l'Assemblée: il la présidait dans la fameuse séance du 18 fructidor an v (4 sept. 1797). Il passa dans la suite au Conseil des Anciens. En juin 1799 il fut nommé membre du Directoire. Au 18 brumaire, il se réunit à Bonaparte et à Sieyès, pour renverser ses collègues et fut proclamé 3<sup>e</sup> consul provisoire. Sous l'Empire, il devint sénateur et comte. Au retour des Bourbons, il recut l'ordre de quitter la France, et périt en 1816, près d'Ulm, en s'élançant hors de sa voiture au moment où elle versait. — Un autre Ducos, J. François, député girondin, né à Bordeaux en 1765, fut condamné à mort en 1793 avec Vergniaud, Gensonné, etc. — Théodore D., neveu de J. François, né à Bordeaux en 1801, mort en 1855, fut élu dès 1834 député de Bordeaux, et se prononça pour la liberté commerciale; siégea en 1848 et 1849 dans l'Assemblée constituante, devint ministre de la marine en 1851 et occupa ce poste jusqu'à sa mort. Il régularisa l'administration, développa la marine à vapeur, accrut le chiffre de l'inscription maritime et poussa avec une activité extrême les préparatifs de la guerre d'Orient.

**DU COUÉDIC** (Ch. Louis), officier de marine, né à Quimperlé en 1739, commandait la frégate *la Surveillante* comme lieutenant de vaisseau, lorsque, le 6 oct. 1779, il rencontra, à la hauteur d'Ouessant, *le Québec*, frégate anglaise, à laquelle il livra un combat des plus opiniâtres et qu'il fit sauter en l'air avec son commandant; sa frégate, totalement désemparée, put rentrer à Brest, et il fut fait capitaine de vaisseau; mais, tout couvert de blessures, il mourut peu de mois après (1780). Un tonbeau lui fut élevé à Brest; son nom fut donné à un bâtiment.

**DU CRAY-DUMINIL** (Franc. Guill.), romancier, né à Paris en 1761, mort en 1819, est auteur d'un grand nombre de romans, écrits surtout pour la jeunesse, qui eurent pendant longtemps un succès populaire. Quoique péchant par le style, ils offrent un vif intérêt et ont le mérite de ne pas offenser les mœurs. Les plus connus sont: *Alexis ou la Maisonnette dans les bois*, 1790; *les Soirées de la chaumière*, 1794; *Victor ou l'Enfant de la forêt*, 1796; *Céline ou l'Enfant du mystère*, 1798; *Paul ou la Ferme abandonnée*, 1802. Ducray-Duminil rédigeait la partie littéraire des *Petites Affiches*.

**DU DEFFANT** (Marie de VICHY-CHAMROND, marquise), femme célèbre par sa beauté et son esprit, née en 1697 d'une famille de Bourgogne, noble, mais pauvre, morte à Paris en 1780, épousa, étant encore très-jeune, le marquis Du Defant, qui était déjà d'un certain âge et dont elle ne tarda pas à se séparer. Belle, spirituelle, d'une morale peu sévère, elle se vit bientôt entourée d'adorateurs; sa maison devint le rendez-vous de tout ce que la cour, la robe et surtout la littérature renfermaient d'hommes marquants. Elle entretenait avec Voltaire, Horace Walpole, d'Alembert, le président Hénault, etc., une correspondance suivie, où elle jugeait avec sévérité, mais avec un rare discernement, les personnages et les productions de l'époque. Privée de la vue à 54 ans, elle n'en conserva pas moins toute l'amabilité et toute la vivacité de son esprit jusqu'à l'âge le plus avancé: elle mourut à 84 ans. On a de cette dame: *Avances*

*pondance avec d'Almbert et le président Hénault, 1809; Corresp. avec Walpole et Voltaire, 1811; Corresp. inédite, avec notice par Ste-Aulaire, 1859.*

**DUDERSTADT**, v. de Hanovre, à 22 k. E. de Gœttingue; 4200 h. Cette ville appartient successivement à l'électeur de Mayence, de la Prusse (1802), au roy. de Westphalie (1807). Elle est au Hanovre depuis 1815.

**DUDLEY**, v. d'Angleterre (Worcester), à 13 k. N. O. de Birmingham; 23043 hab. Fabrication d'ustensiles de fer, clouteries, verreries. Dudley donne son nom à un canal qui va s'unir à ceux de Stourbridge et de Worcester-et-Birmingham.

**DUDLEY** (Edmond), ministre de Henri VII, né en 1562, prit une grande part au traité d'Étaples, conclu avec la France en 1493. Il aida Henri VII à remplir ses coffres par toutes sortes d'extorsions, et se rendit tellement odieux qu'à la mort de ce roi (1509), Henri VIII, son successeur, se vit obligé de l'abandonner à la fureur du peuple. Il fut condamné comme coupable de haute trahison et mis à mort, en 1510.

**DUDLEY** (John), duc de Northumberland, fils du préc. et d'Élisabeth Grey, né en 1502, jouit de la faveur de Henri VIII, malgré la disgrâce de son père, et fut nommé par lui grand amiral d'Angleterre. Il eut encore plus de crédit auprès de son successeur, le jeune Edouard VI, fut élevé comte de Warwick, duc de Northumberland, grand maréchal d'Angleterre, et supplanta Somerset, son rival en puissance. Celui-ci, ayant tenté de l'assassiner par vengeance, fut mis à mort (1552). Égaré par l'ambition, Dudley conçut le projet de faire entrer la couronne dans sa famille : voyant Edouard VI près du tombeau, il lui persuada d'exclure du trône ses propres sœurs Marie Tudor et Élisabeth et de choisir pour héritière Jeanne Grey, issue de Henri VII, à laquelle il avait marié un de ses fils, Guildford Dudley. Jeanne reçut en effet pendant quelques jours le titre de reine; mais la princesse Marie, sœur d'Edouard, ayant fait reconnaître ses droits, Dudley, abandonné de tout le monde, fut mis à mort, ainsi que son fils et Jeanne Grey (1553).

**DUDLEY** (Robert), comte de Leicester, fils du préc., né en 1531, fut quelque temps emprisonné lors de la sentence prononcée contre son père, recouvra sa liberté dès 1554 et jouit du plus grand crédit sous Élisabeth. Il prit sur cette princesse un ascendant presque absolu par la beauté de sa figure, l'élégance de ses manières, par sa souplesse et ses flatteries, et fut, dit-on, sur le point d'obtenir sa main. La reine le combla de faveurs, le fit comte de Leicester (1564), chancelier de l'université d'Oxford, lieutenant général du royaume, et le chargea en 1585 et 1587 d'aller dans les Pays-Bas soutenir les provinces révoltées contre Philippe II. Dépourvu de talents militaires, il n'éprouva que des revers; il n'en conserva pas moins sa faveur jusqu'à sa mort (1588). On accuse Leicester d'avoir conseillé à Élisabeth d'empoisonner Marie Stuart, d'avoir lui-même empoisonné le comte d'Essex afin d'épouser sa veuve (1576), enfin d'avoir commis toutes sortes de crimes et de perfidies. — W. Scott a mis ce personnage en scène dans le *Château de Kenilworth*.

**DUDON**, doyen de St-Quentin, chroniqueur du XI<sup>e</sup> siècle, a laissé une *Histoire des premiers ducs de Normandie* depuis Rollon, en 912, jusqu'à la mort de Richard I, en 996. Cet ouvrage, écrit en latin, et mêlé de vers, est inséré dans les *Historia Normannorum scriptores* de Duchesne. Il est rempli de fables.

**DUERO**, fleuve. V. DUORO.

**DUFAUR** de PIBRAC. V. PIBRAC.

**DUFAY** (Ch. Fr. de CISTERNAI), savant universel, né en 1698 à Paris, mort en 1739, fit marcher de front le service militaire et les sciences, accompagna le cardinal de Rohan à Rome, où il prit le goût des antiquités, fut reçu en 1733 membre de l'Académie des sciences, et rédigea pour cette compagnie des mémoires appartenant aux six sections de géométrie, astronomie, mécanique, anatomie, chimie et botanique, dont ce corps savant était alors composé. C'est

à lui qu'est due l'hypothèse des deux fluides électriques (1733), qui a prévalu depuis. Dufay fut le premier directeur spécial du Jardin des Plantes; il fit de cet établissement, négligé avant lui, le plus beau jardin de l'Europe, et obtint que Buffon lui succédât dans l'intendance générale.

**DUFF**, MACDUFF. V. FIFE (comtes de).

**DU FOSSE** (Thomas), écrivain janséniste, né à Rouen en 1634, m. en 1698, fut élevé à Port-Royal, se lia de l'amitié la plus étroite avec Tillemont, Le-maître, Arnaud d'Andilly, Singlin, subit une captivité d'un mois à la Bastille avec L. de Sacy en 1666, puis fut exilé dans sa terre du Fossé, près de Forges-les-Eaux. On a de lui : *Vie de Barthélémy des Martyrs*, 1663; *Vie de S. Thomas de Cantorbéry*, 1674 (sous le nom de Beaulieu); *Histoire de Tertullien et d'Origène*, 1675; *Vies des Saints* (pour les mois de janvier et de février), 1685-87, et des *Mémoires*, publiés à Utrecht en 1735. Après la mort de Sacy, il continua la *Grande Bible*, commencée par ce savant : les commentaires sur les *Nombres*, le *Deutéronome*, *Josué*, *Ruth*, les *Psalmes* et les *Évangiles* sont de lui.

**DU FOUILLOUX** (Jacq.), gentilhomme du Poitou, né en 1519 au château du Fouilloux près de Parthenay (Deux-Sèvres), mort en 1580, éta t un grand chasseur. On lui doit un livre célèbre sur la *Vénérrie*, dédié à Charles IX. Publié pour la 1<sup>re</sup> fois à Poitiers en 1561, cet ouvrage a été fréquemment réimprimé et traduit. On y trouve sur les habitudes des animaux une foule d'observations curieuses qui ont été recueillies et confirmées par les naturalistes. Du Fouilloux a aussi laissé un poème sur son *Adolescence*.

**DUFRESNE** (QUINAULT), acteur. V. QUINAULT.

**DUFRESNOY** (Ch. Alph.), peintre et poète, né à Paris en 1611, mort en 1665, fut l'élève de Vouet, et l'ami de Mignard, avec lequel il visita l'Italie. Le Musée possède de cet artiste un *Groupe de Naiades* et une *Ste Marguerite foulant aux pieds un dragon*. Ces deux compositions, qui ne manquent point de mérite, ont moins contribué à sa réputation que son poème latin sur la peinture : *De Arte graphica*, publié après sa mort par Roger de Piles, Paris, 1684, avec une trad. en prose et des notes estimées. Renou en donna une 2<sup>e</sup> traduction, en vers français, 1789, et Rabany une 3<sup>e</sup>, en 1810. Enfin cet ouvrage a été traduit en vers anglais par Dryden.

**DUFRESNOY** (Adélaïde BILLET, dame), femme poète, née à Nantes en 1765, morte à Paris en 1825, épousa à quinze ans un riche procureur au Châtelet. Ruinée par la Révolution, elle eut quelque temps à lutter contre la misère; mais elle en fut tirée par le général Bonaparte, à qui elle voua une reconnaissance sans bornes. Elle s'était fait connaître dès 1787 par de charmantes poésies insérées dans l'*Almanach des Muses*; elle doit surtout sa réputation à ses élégies. Elle a aussi donné des traductions de l'anglais, quelques romans et des livres pour l'éducation des filles. Le recueil de ses élégies a paru en 1807, et a été plusieurs fois réimprimé avec des augmentations. On y remarque *la Boutade*, *le Pouvoir d'un amant*, *la Journée d'une amante*, *l'Anniversaire*, *les Derniers moments de Bayard*, couronné par l'Académie en 1815. On trouve dans tous ses écrits un style gracieux et une âme ardente; quelquefois même elle exprime la passion avec une vivacité excessive chez une femme. Elle fut recherchée des hommes les plus distingués de l'époque, particulièrement de Fontanes.

**DUFRESNOY** (Pierre Armand), géologue, fils de la préc., né en 1792, mort en 1857, entra dans le corps des mines, devint inspecteur général, professeur à l'École des mines, puis directeur de l'établissement, et fut admis en 1810 à l'Académie des sciences. De concert avec M. Elie de Beaumont, il exécuta la grande *Carte géologique de France*, qui parut en 1841, avec un texte explicatif en 3 vol. in-4 : cette œuvre n'avait pas demandé moins de 18 années de travaux assidus. Il publia avec le même savant un *Voyage métallurgique en Angleterre* (2 vol. in-8,

1827 et 1839). On lui doit en outre un *Traité de minéralogie* (3 vol. in-8, 1845), qui présente le dernier état de la science, et une foule d'articles et de mémoires. Il dota l'École des mines de vastes constructions et de riches collections, et en rendit les cours publics.

**DUFRESNY** (Ch. RIVIÈRE), auteur comique, né à Paris en 1648, mort en 1724, passait pour descendre de la *Belle Jardinière* d'Anet, qui fut aimée de Henri IV. Il excellait dans l'embellissement des jardins : c'est lui qui introduisit en France le goût des jardins anglais. Louis XIV le nomma contrôleur des jardins royaux; il lui accorda en outre le privilège d'une manufacture de glaces; mais Dufresny, qui aimait la table et les femmes, vendit sa charge et son privilège pour se livrer à ses goûts, et vint vivre à Paris, où il se mit à faire des comédies. Il travailla d'abord avec Regnard; puis, s'étant brouillé avec lui, il composa seul. Ses meilleures pièces sont : *L'Esprit de contradiction*, 1 acte, en prose, 1700; *Le Double Veuvage*, 3 actes, en prose, 1701; *le Jaloux*, 5 actes, en prose, 1708; *la Coquette de Village*, 3 act., en vers, 1715; *la Réconciliation normande*, 5 act., en vers, 1719; *le Mariage fait et rompu*, 3 act., en vers, 1721; toutes prèlent d'esprit et de gaieté, mais l'auteur y prend trop souvent la place des personnages. On a en outre de Dufresny des *Nouvelles*, les *Amusements sérieux et comiques*, roman de mœurs, et des *Poésies diverses*. Il a rédigé le *Mercur galant* après Visé. Son *Théâtre* forme 6 vol. in-12, Amsterdam, 1731. M. Auger a donné ses *Œuvres choisies*, 1810, 2 vol. in-18.

**DUGALD STEWART**. V. STEWART.

**DUGAS-MONTBEL** (J. B.), né à St-Chamond dans le Forez, en 1776, mort en 1834, fut d'abord à la tête d'une grande maison de commerce, mais quitta les affaires à 30 ans, pour se livrer aux lettres et à l'étude de l'antiquité. On lui doit une traduction complète d'Homère en prose française : *l'Iliade* parut en 1815, *l'Odyssée* et les autres œuvres en 1818. Cette trad., très-estimée, a été publiée de nouveau, accompagnée du texte grec, d'un précieux commentaire et de *l'Histoire des poésies homériques*, de 1828 à 1833, en 9 vol. in-8. Elle ouvrit à Dugas-Montbel en 1830 les portes de l'Académie des inscriptions.

**DUGAZON** (H. GOURGAUD, dit), comédien, né à Marseille en 1743, mort fou en 1809, débuta en 1772 au Théâtre-Français dans l'emploi des valets, succéda à Prévillo, dont il devint presque l'égal, et quitta le théâtre en 1807. Il était remarquable par le jeu de sa physionomie; il avait de la chaleur et du mordant; mais il se laissait souvent emporter par l'envie d'exciter le rire, et tombait dans le mauvais ton. Pendant la Révolution, Dugazon donna deux pièces de circonstance très-médiocres, *l'Émigrante* et *le Modéré*. Il arrangea en outre et augmenta de trois scènes *les Originoux*, comédie de Fagan, qu'il publia en 1802. Il fut nommé professeur de déclamation au Conservatoire. — Sa femme, née à Berlin en 1755, morte à Paris en 1821, avait débuté dès l'âge de 12 ans au Théâtre Italien et se retira vers 1806. Elle jouait les soubrettes et les amoureuses avec tant de perfection qu'elle a donné son nom à ces emplois.

**DUGDALE** (sir W.), historien et antiquaire, né en 1605 dans le comté de Warwick, mort en 1686, fut nommé en 1644 hérald (*herald*) de Chester et devint en 1667 roi d'armes de l'ordre de la Jarretière. Il publia en latin et en anglais onze ouvrages volumineux sur l'histoire et les antiquités de son pays; les principaux sont : *les Antiquités du comté de Warwick*, Londres, 1656, in-fol.; *Baronage of England*, histoire de la noblesse anglaise depuis le temps des Saxons, 1675-76, 3 vol. in-fol.; *Monasticon Anglicanum*, 1655-61, in-fol.; *Histoire de l'église de St-Paul*, 1658 et 1716, in-fol.

**DUGES** (Ant. Louis), médecin et naturaliste, né en 1797 à Mézières, mort en 1838, était neveu de Mme Lachapelle. Reçu agrégé à la Faculté de Paris en 1824, il fut nommé peu après professeur de pa-

thologie et de médecine opératoire à Montpellier. On lui doit, outre la publication de la *Pratique* de Mme Lachapelle, plusieurs ouvrages originaux : *Essai sur la nature de la fièvre*, 1823; *Manuel d'Obstétrique*, 1826; *Sur la conformité organique dans l'échelle animale*, 1832; *Recherches sur les Batraciens*, 1834, ouvrage couronné par l'Institut.

**DUGHET**, dit *le Guaspere*, peintre. V. GUASPRE (le).

**DUGOMMIER** (Jean François COQUILLE), général français, né en 1736 à la Basse-Terre (Guadeloupe), adopta les idées de la Révolution, fut nommé en 1789 commandant de la garde nationale de la Martinique, et prit une part très-active aux troubles qui agitérent cette île. En 1792 il passa en France, et fut élevé au grade de général de division. Chargé du siège de Toulon vers la fin de 1793, il le dirigea avec autant d'habileté que de vigueur, et se distingua par son humanité après la reddition de la place. Nommé ensuite commandant de l'armée des Pyrénées-Orientales, il reprit aux Espagnols le fort St-Elme, Collioure, Port-Vendre, Bellegarde; mais il fut tué par un éclat d'obus le 17 nov. 1794 à Sierra-Negra, au moment où il remportait une nouvelle victoire. La Convention ordonna d'inscrire son nom au Panthéon.

**DUGUAY-TROUIN** (René), célèbre marin, né à St-Malo en 1673, d'un riche armateur de cette ville, mort en 1736, servit d'abord dans la marine marchande, et s'y distingua bientôt par de si brillants faits d'armes qu'à l'âge de 23 ans il fut présenté à Louis XIV comme un homme destiné à être la gloire de sa nation. En 1697 il passa de la marine marchande dans la marine royale. La guerre pour la succession d'Espagne s'étant allumée en 1703, Duguay-Trouin, avec 2 vaisseaux et 3 frégates, résista à une escadre hollandaise de 15 vaisseaux de guerre; en 1704 il prit sur les côtes d'Angleterre un vaisseau de guerre de 54 canons ainsi que 12 vaisseaux marchands; en 1706, il attaqua avec 3 vaisseaux, à la hauteur de Lisbonne, la flotte du Brésil, qui était chargée de vivres et de munitions pour l'archiduc et qu'escortaient 10 vaisseaux de guerre : le combat dura deux jours, et jamais Duguay-Trouin ne montra plus d'intrepidité; mais des circonstances malheureuses firent échouer ses projets. En 1707, il répara cet échec en s'emparant d'un convoi de 200 voiles, escorté par 6 gros vaisseaux de guerre, succès qui acheva de ruiner en Espagne les affaires de l'archiduc. De toutes les expéditions de Duguay-Trouin, la plus célèbre est la prise de Rio-Janeiro (1711) : les fortifications de cette place paraissaient inexpugnables : en onze jours elles furent toutes enlevées. En 1715, il fut nommé chef d'escadre, et en 1728 lieutenant général. En 1731, il reçut de Louis XV le commandement d'une escadre destinée à soutenir les intérêts du commerce menacés par les Barbaresques et réprima les corsaires de Tunis. Ce fut là son dernier fait d'armes. Ses *Mémoires*, rédigés par lui-même, ont paru à Paris en 1740; son *Eloge* a été écrit par Thomas, 1761; sa *Vie*, par Richer, 1784.

**DU GUESCLIN** (Bertrand), connétable de France, né en 1320, dans le château de la Motte-Broons, près de Dinan, d'une des plus anciennes familles de Bretagne, se fit remarquer dès son enfance par sa force, son habileté dans les exercices du corps et ses goûts belliqueux. Il commença à signaler sa bravoure dans les guerres que se livraient Charles de Blois et Jean de Montfort pour l'héritage du duché de Bretagne : il soutenait les droits du premier. Il passa en 1361 au service de la France et célébra l'avènement de Charles V en battant à Cocherel l'armée du roi de Navarre. 1364. Après cette victoire, il vint au secours de Charles de Blois en Bretagne; mais, malgré tous ses efforts, son parti fut battu à Auray et lui-même fait prisonnier par Chandos, chef de l'armée anglaise (sept. 1364). Rendu à la liberté contre une rançon de 100 000 livres, il fut chargé par Charles V de délivrer le royaume des *Grandes compagnies*, rasas de soldats indisciplinés



qui ravageaient les provinces. Il leur persuada d'aller combattre en Espagne, se mit à leur tête, et les conduisit défendre les droits de Henri de Transtamare qui disputait à Pierre le Cruel le trône de Castille. Il s'y couvrit de gloire, et déjà il avait anéanti le parti de Pierre le Cruel, lorsque celui-ci appela à son secours deux vaillants capitaines anglais, Chandos et le prince Noir. Du Guesclin fut défait et pris après des prodiges de valeur à la bataille de Navarette, livrée contre son avis (1367). Racheté de nouveau, il vengea sa défaite par la victoire de Montiel, 1369, et rétablit Henri sur le trône. Nommé connétable en 1370, il chassa les Anglais de la Normandie, de la Guyenne, de la Saintonge et du Poitou. Charles V, ayant en 1378 confisqué la Bretagne sur Jean IV, les soldats bretons, jaloux de l'indépendance de leur patrie, désertèrent l'armée de Du Guesclin, et le connétable fut soupçonné lui-même de trahison. Indigné d'un tel soupçon, il renvoya aussitôt au roi l'épée de connétable, et voulut passer en Espagne auprès de Henri de Transtamare; mais, apaisé bientôt par le roi, qui avait reconnu son erreur, il retourna dans le midi pour combattre encore les Anglais, et mit le siège devant Châteauneuf-de-Randan, en Auvergne: après plusieurs assauts terribles, la place promit de se rendre, si elle n'était secourue dans 15 jours. Le héros mourut dans cet intervalle, le 13 juillet 1380, et le gouverneur vint, la trêve expirée, déposer les clefs de la place sur son cerceuil. Son corps fut déposé à St-Denis. Sa Vie a été écrite plusieurs fois; nous citerons l'*Hist. de Bertrand Du Guesclin*, par Guyard de Berville, Paris, 1767, et la *Chronique* de Cuvellier, en vers, publiée par Charrière, 1845.

**DUGUET** (Jacques Joseph), théologien et moraliste, né à Montbrison en 1649, mort à Paris en 1733, était entré dans la congrégation de l'Oratoire, mais fut obligé d'en sortir à cause de son attachement aux opinions de Jansénius et de Quesnel et se rendit à Bruxelles près d'Arnould. Ses principaux ouvrages sont : *Traité sur les devoirs d'un évêque*, 1710; *Traité des scrupules*, 1717; *Lettres sur divers sujets de morale et de piété*, 1718; *Principes de la foi*, 1736; *Institution d'un prince* (composée pour le duc de Savoie), 1739; *Conférences ecclésiastiques*, 1742. On estime surtout son *Traité de la prière publique*, son *Explication de l'ouvrage des six jours* et son *Explication de la Passion*. On place Duguet, avec Nicole, au 1<sup>er</sup> rang des écrivains moralistes. On a publié en 1764 *L'Esprit de Duguet ou Précis de la morale chrétienne*. M. S. de Sacy a réimprimé plusieurs de ses traités dans sa *Bibliothèque spirituelle*, 1858.

**DU HAILLAN** (Bernard de GIRARD, seigneur), historiographe de Charles IX et de Henri III, né à Bordeaux en 1535, mort à Paris en 1610, avait été secrétaire d'ambassade. On a de lui : *Regum Gallorum icones a Pharamundo ad Franciscum II*; *item ducum Lotharingi icones*, Paris, 1559, in-4; *Hist. générale des rois de France depuis Pharamond jusqu'à Charles VII*, 1576, 1584, in-fol. : c'est le premier corps d'histoire de France qui ait paru dans notre langue. Du Haillan a traduit *Eutrope*, *Cornélius Népos* et les *Offices* de Cicéron.

**DUHALDE** (de P. J. B.), jésuite, né en 1674 à Paris, mort en 1743, fut quelque temps secrétaire du P. Letellier, confesseur du roi, et rédigea, après le P. Legobien, les *Lettres édifiantes écrites des missions étrangères*; il prit cet ouvrage au IX<sup>e</sup> volume, et le continua jusqu'au XXVI<sup>e</sup>. On en a donné une nouvelle éd., Paris, 1781, 26 v. in-12. Duhalde a aussi publié la *Description géographique et historique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*, 1735, 4 vol. in-fol., avec fig. et 42 cartes de d'Anville.

**DUHAMEL** (J. B.), savant oratorien, né à Vire en 1624, mort en 1706, cultiva avec succès toutes les sciences, surtout la physique, et fut secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Paris dès sa fondation. Il visita l'Angleterre et la Hollande pour

se mettre en relation avec les savants, et fit pénétrer dans l'enseignement, par d'excellents ouvrages classiques, un grand nombre de vérités nouvelles. D'un esprit élevé et conciliant, il s'efforça d'accorder entre eux les philosophes anciens et les modernes. Ses principaux ouvrages sont : *Astronomia physica*, Paris, 1660; *De Congressu veteris et nova philosophia*, 1663; *De corporum affectionibus*, 1670; *De Mente humana*, 1672; *Philosophia vetus et nova ad usum scholæ*, 1678; *Theologia speculativa et practica*, 1691. Il a aussi donné une *Hist. de l'Académie des sciences*, en latin, 1698.

**DUHAMEL DU MONCEAU** (H. L.), savant agronome, inspecteur général de la marine, né à Paris en 1700, mort en 1782. Propriétaire de grands biens en Gâtinais, il consacra tous ses loisirs à des recherches utiles pour les arts industriels, et contribua surtout aux progrès de l'agriculture. Admis à l'Acad. des sciences dès 1728, il fournit à cette société plus de 60 mémoires sur la marine, l'agriculture et le commerce. Ses principaux ouvrages sont : *Traité de la culture des terres*, suivi d'*Expériences* sur cette culture, 1751-60; *Des Arbres et arbutus qui se cultivent en France*, 1755; *Des Semis et plantations des Arbres*, 1760; *Eléments d'agriculture*, 1762, auj. arriérés; *De l'Exploitation des bois*, 1764; *Des Arbres fruitiers*, 1768 : c'est le traité le plus complet sur cette matière; *Des Pêches maritimes et fluviales*, 1769. Plusieurs de ses ouvrages ont été réimprimés avec des augmentations par Poiteau, Turpin, J. E. Bertrand, Et. Michel, etc. Duhamel fit avec Buffon plusieurs expériences sur la croissance des bois, et admit, avant Franklin, l'identité de la foudre et de l'électricité. Il se faisait aider dans la rédaction de ses ouvrages par son frère Duhamel de Nainvilliers.

**DUHAMEL** (J. P. François GUILLOT), ingénieur, né en 1730 près de Coutances (Manche), mort en 1816. Il avait déjà rendu de grands services à l'Industrie dans plusieurs manufactures particulières lorsqu'il fut nommé, en 1775, professeur de métallurgie. Il devint bientôt inspecteur général des mines, et fut admis en 1786 à l'Acad. des sciences. On lui doit de nouveaux procédés pour la cémentation de l'acier, pour l'extraction de l'argent et de plusieurs autres métaux. Il publia en 1788 le 1<sup>er</sup> vol. de sa *Géométrie souterraine*, ouvrage qui, bien qu'inachevé, est encore un des meilleurs guides pour les mineurs.

**DUHESME** (le général), né en 1766 à Bourgneuf (Saône et Loire), servit sous Dumouriez et couvrit la retraite des Français après la défaite de Nerwinde (1793), contribua à la victoire de Fleurus et à la prise de Maestricht, après laquelle il fut fait général de division (1794), se signala aux batailles de Biberach et de Hohenlinden, surprit Barcelone en 1808 et fut pendant deux ans gouverneur de cette place, prit part aux combats les plus meurtriers pendant la campagne de France, et périt en 1815 à Waterloo, à la tête de la jeune garde.

**DULLIUS NEPOS** (C.), consul l'an 260 av. J.-C., remporta sur les Carthaginois, à Myles, près de la côte de Sicile, une victoire navale qui leur coûta 58 vaisseaux : c'était le premier combat naval que livrassent les Romains. Il dut la victoire à l'emploi d'une sorte de grappin (dit *corbeau*) qui facilitait l'abordage. Le sénat lui accorda, en récompense, des honneurs particuliers et fit élever au milieu du Forum une colonne rostrale qui subsiste encore en partie, et dont l'inscription est un des monuments les plus antiques de la langue latine. Dullius fit en outre lever le siège de Ségeste en Sicile, et prit Macelle en Calabre.

**DUNGT**, ch.-l. de c. (Hte-Savoie), arr. d'Anney, au bord du lac d'Anney; 350 h. Château dans le lac.

**DUISBOURG**, v. munée des États prussiens (Westphalie), à 22 kil. N. O. de Dusseldorf; 8000 hab. Gymnase, bibliothèque, observatoire. Draps, étoffes de soie et de coton, velours, toile, savon, amidon, porcelaine; forges. Une université avait été fondée en 1655 à Duisbourg : elle a été supprimée en 1802.

**DUIVELAND**, île de Hollande (Zélande), entre les emb. de la Meuse et de l'Escaut, à l'E. et très-près de l'île Schouwen; 13 kil. sur 9. Son nom lui vient de la grande quantité de pigeons (*duive* en hollandais) qu'on y trouvait autrefois.

**DUJARDIN** (Carle), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1640, mort à Venise en 1678, est une vie courte et fort dissipée, s'est surtout exercé dans le genre familier, et a réussi à peindre les animaux et les bambochades. Un de ses chefs-d'œuvre est le *Charlatan*, qui se trouve au Musée du Louvre et que Boissieu a gravé. Dujardin grava lui-même à l'eau forte avec succès : il publia en 1652 un recueil de paysages en 52 pièces.

**DUKER** (Charles André), philologue, né en 1670 à Unna dans le comté de La Mark (Westphalie), mort en 1752, professa longtemps l'histoire et l'éloquence à l'université d'Utrecht, et fut un des savants les plus laborieux du xviii<sup>e</sup> s. On lui doit d'excellentes éditions de *Florus*, Leyde, 1722, et de *Thucydide*, Amsterdam, 1731, in-fol. Ses *Notes* ont toutes été conservées dans le *Thucydide* de Deux-Ponts.

**DULARD** (P. Alex.), poète médiocre, né en 1696 à Marseille, m. en 1760, fut secrétaire de l'académie de sa ville natale. Il a donné un poème des *Grandeurs de Dieu dans les merveilles de la nature*, 1749, auquel le mérite du sujet a valu quelque succès.

**DULAURE** (Jacq. Ant.), historien, né à Clermont-Ferrand en 1755, mort en 1835, fut membre de la Convention, du Conseil des Cinq-Cents et du Corps législatif, et rentra dans la vie privée après le 18 brumaire. Ruiné par une faillite, il ne chercha de ressources que dans son talent. Il publia un grand nombre d'écrits savants et curieux, dont les principaux sont des *Esquisses historiques sur les principaux événements de la révolution française*, 1823, 6 vol.; une *Hist. civile, physique et morale de Paris*, 1825, 6 vol. in-8 (réimprimée en 1837, 8 vol. in-8, avec des additions et des notes par J. L. Belin); une *Hist. des environs de Paris*, 1825, 7 vol.; une *Hist. abrégée des différents cultes*, 1825; une *Hist. de la révolution de 1830* (ouvrage posthume publié en 1838), etc. La plupart de ces ouvrages, hostiles au clergé et empreints d'un esprit d'opposition libérale, ont joui dans leur temps d'une grande popularité.

**DULAURENS** (H. Jos.), né à Douai en 1719, était entré chez les chanoines réguliers de la Trinité, mais il quitta la vie monastique pour se livrer à la littérature et vint dans ce but à Paris. Lors de l'arrêt rendu par le parlement contre les Jésuites (1761), il publia contre cet ordre une satire violente sous le titre de *Jésuitiques*. Poursuivi pour la publication d'écrits irréligieux et immoraux, il se réfugia en Hollande et se mit aux gages des libraires d'Amsterdam, de Liège, de Francfort, mais sans pouvoir sortir de l'indigence. Dénoncé à la chambre ecclésiastique de Mayence, comme auteur d'ouvrages impies, il fut condamné à une prison perpétuelle (1767) et enfermé au couvent de Mariabom, où il mourut au bout de 30 ans (1797). Dulaurens avait de l'esprit, de l'imagination et surtout une facilité prodigieuse; mais il a fait un déplorable usage de ses talents. Outre les *Jésuitiques*, on a de lui deux poèmes héroï-comiques : le *Balai*, 1761, et la *Chandelle d'Aras*, 1765; l'*Arétin moderne*, 1776; l'*Évangile de la raison*, 1764; le *Compère Matthieu*, ouvrage licencieux, qui fut d'abord attribué à Voltaire.

**DULCIGNO**, *Ulcignium*, v. de la Turquie d'Europe (Albanie), sur l'Adriatique, à 32 kil. S. O. de Scutari; 7500 h., la plupart marins. Evêché catholique.

**DULCIN**, hérésiarque de Novare, annonçait que le règne du St-Esprit avait commencé en l'an 1300, et que depuis cette époque le pape avait cessé d'être le vicaire de J.-C. Il fut brûlé vif avec sa femme en 1307 par ordre du pape Clément V. Ses disciples s'appelèrent Dulcinistes ou Dulciniens.

**DULGIBINI**, peuple de Germanie, au N. E., sur les bords de l'*Amisius* (Ems), était, dit-on, un

lonie des Chérusques, et avait pour ville principale *Ascalingium* (Hildesheim).

**DULICHUM**,auj. *Neochori*, île de la mer Ionienne, et l'une des Échinades, formait avec Ithaque le royaume d'Ulysse. V. ITHAQUE.

**DÜLMEN**, v. des États prussiens (Westphalie), à 28 kil. S. O. de Munster; 3500 hab. Résidence des ducs de Croÿ-Dülmen.

**DULONG** (Pierre Louis), savant physicien, né à Rouen en 1785, mort à Paris en 1838, exerça d'abord la profession de médecin, mais y renonça pour s'appliquer tout entier aux sciences, fut successivement professeur à l'école vétérinaire d'Alfort, à l'École Normale de Paris et à la Faculté des sciences, examinateur, puis professeur de chimie et de physique à l'École polytechnique et enfin directeur des études à cette même école (1830). Il avait été reçu à l'Académie des sciences en 1823. Dulong a fait faire des progrès à la chimie et à la physique. En chimie, nous citerons ses travaux *Sur la décomposition mutuelle des sels*; 1811; *Sur l'acide nitreux*, 1815; *Sur les combinaisons du phosphore avec l'oxygène*, 1816. Il avait découvert en 1812 le *chlorure d'azote*: en faisant des expériences sur ce composé si dangereux, il perdit, par suite d'une explosion, un œil et un doigt. En physique, Dulong reconnut, avec Petit, que la chaleur spécifique des corps est en raison inverse du poids de leurs atomes, et détermina, avec Arago, la force élastique de la vapeur d'eau à différentes températures. On lui doit aussi des travaux *Sur la mesure des températures* et *Sur les fluides élastiques*, 1820. La plupart de ses écrits ont été insérés dans les *Annales de Chimie et de Physique*.

**DULOT**, poète du xviii<sup>e</sup> siècle, passe pour l'inventeur des bouts rimés. Sarrazin, qui n'avait pu réussir dans ce pitoyable genre, s'en vengea en publiant *Dulot vaincu, ou la Défaite des bouts rimés*.

**DULWICH**, vge du comté de Surrey, à 6 kil. S. de Londres. Maison fondée en 1617 par W. Alley, acteur célèbre, sous le nom de *Gods' Gift* (don de Dieu), pour l'éducation de 12 enfants et l'entretien de 12 pauvres; bibliothèque, musée de peinture.

**DUMANIANT** (Jean André BOURLAIN, dit), né en 1754 à Clermont-Ferrand, mort en 1828, quitta le barreau pour le théâtre, fut comédien à Paris jusqu'en 1798, puis entrepreneur breveté des spectacles de province. Il a donné au théâtre quelques comédies: (*les Français en Huronie*, 1778; *Guerre ouverte, ou Ruse contre ruse*, 1787; la *Double intrigue*, 1790), où l'on trouve de la verve, de la gaieté et où l'intrigue est bien menée. Il a aussi écrit plusieurs romans: *L'Enfant de mon père*, 1798; *Aventures d'un émigré*, 1798; *Trois Mois de ma vie*, 1811, etc.

**DUMARSAIS** (César CHESNEAU), grammairien philosophe, né à Marseille en 1676, mort en 1756, vint jeune à Paris, s'y maria et se fit recevoir avocat; mais, se trouvant dans la gêne, il quitta sa famille et le barreau pour faire des éducations particulières. Il eut entre autres élèves les enfants de Law, mais il n'en devint pas plus riche. Il ouvrit plus tard une pension au faubourg St-Victor, mais il y eut peu de succès. Il mourut pauvre et accablé d'infirmités. Ses principaux ouvrages sont: *Méthode raisonnée pour apprendre la langue latine* (1722) : il y présente d'abord les mots dans l'ordre de la construction française avec une version interlinéaire; *Traité des Tropes*, 1730, le meilleur de ses écrits; *Principes de grammaire*, 1769, où il traite la grammaire en philosophe; enfin une petite *Logique* classique, fort superficielle. Il écrivit dans l'*Encyclopédie* et laissa une *Exposition de l'Église gallicane* (publ. en 1758). On lui attribue quelques écrits antireligieux qui ne paraissent pas lui appartenir. Il a proposé des réformes dans l'orthographe qui n'ont pas été accueillies. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1797, 7 vol. Son éloge a été écrit par d'Alembert (dans l'*Encyclopédie*, t. VII), et par M. de Gérando (1805).

**DUMAS** (Louis), ami de l'enfance, né à Nîmes, sur

1676, mort en 1744, s'occupa surtout d'éducation. Il imagina, pour faciliter l'art d'apprendre à lire, d'imprimer les procédés de l'imprimerie et de donner aux enfants des lettres détachées qu'on leur faisait assembler, comme en jouant, pour en former des mots : c'est ce qu'il appela le *bureau typographique*. Cette invention eut un grand succès. On a de lui la *Bibliothèque des enfants, ou les premiers éléments des lettres*, 1733, ouvrage composé pour l'application de sa méthode. Il voulut aussi l'appliquer à la musique et publia *l'Art de la musique enseigné et pratiqué par la méthode du bureau typographique*, 1753.

DUMAS (Ch. L.), médecin, né à Lyon en 1765, mort en 1813, étudia à Montpellier, fut employé à l'Hôtel-Dieu de Lyon, où il rendit de grands services pendant le siège de la ville (1793), puis à l'armée des Alpes (1794), fut nommé en 1795 professeur d'anatomie et de physiologie à Montpellier, devint successivement doyen de la faculté de médecine, recteur de l'Académie de Montpellier, et correspondant de l'Institut. Ses principaux ouvrages sont : *Principes de physiologie*, 1800-6, où il développa la doctrine du *principe vital* de Barthez, et *Doctrine des maladies chroniques*, 1812, où il expose une théorie nouvelle sur la formation de ces maladies.

DUMAS (Alexandre DAVY), général de division, né à Jérémie (St-Domingue) en 1762, mort à Villers-Cotterets en 1807, était un homme de couleur, fils du marquis de la Paillerie, riche colon, et d'une Africaine. Il servit avec distinction sous Dumouriez, et conquit tous ses grades par des actions d'éclat. En 1798, il défendit seul, à Brixen, le passage d'un pont d'où dépendait le succès de la journée, ce qui le fit surnommer *l'Horatius Coelès du Tyrol*. Pendant l'expédition d'Égypte, il comprima, à la tête de quelques braves, une insurrection dont le général Dupuy venait d'être victime au Caire; mais une maladie le força bientôt à se retirer. Il est père du célèbre Alexandre Dumas, né en 1803.

DUMAS (le comte Matthieu), général et administrateur, né à Montpellier en 1753, mort en 1837, entra dès l'âge de 15 ans dans la carrière des armes, combattit en Amérique comme aide de camp de Rochambeau, prit une glorieuse part aux campagnes de la République et de l'Empire et fut fait général de division en 1805. Il fit partie de l'Assemblée législative et du Conseil des Anciens, fut ministre de la guerre à Naples, négociateur à Vienne en 1809, et intendant général de la Grande-Armée de Russie en 1812. Sous la Restauration, il fut nommé conseiller d'État et président du comité de la guerre. Après 1830, il fut élevé à la pairie. On a de lui un *Précis des événements militaires* de 1799 à 1807, en 19 vol. in-8, 1817-26, ouvrage capital, une trad. de *l'Histoire des guerres de la Péninsule* de W. Napier, avec d'importantes rectifications, et des *Souvenirs* (1839).

DUMBARTON, le *Dumbartonium* des Romains, la *Balclutha* d'Ossian, v. d'Écosse, ch.-l. d'un comté de son nom, à 80 k. O. d'Édimbourg; 5000 h. Port franc. Verreries, filatures, tanneries. Vieux château fort, bâti sur une hauteur de 200<sup>m</sup> et qui a été habité par Robert Bruce, Marie-Stuart, Charles I et Cromwell. Patrie de Smollet. Archibald II, comte d'Argyle, y fut pris et mis à mort en 1685.—Le comté, entre ceux de Perth, Stirling, Lanark, Renfrew, la Clyde et la mer, a 75 kil. de long sur 9 de large et 50 000 hab. Il est traversé par le Grand-Canal et offre plusieurs lacs dont le principal est le Lomond.

DUMÉRIE (Constant), zoologiste, né en 1774 à Amiens, mort en 1860, fut nommé en 1801 chef des travaux anatomiques à l'École de médecine de Paris, obtint en 1801, à la Faculté, la chaire d'anatomie, qu'il échangea plus tard contre celles de physiologie et de pathologie, y joignit, après la mort de Lacépède, la chaire d'ichthyologie et d'herpétologie du Muséum et remplit ses diverses fonctions avec zèle presque jusqu'à la fin de sa longue vie. Il avait été nommé en 1816 membre de l'Académie des sciences

et fut de l'Académie de médecine dès sa fondation. Disciple de Cuvier, Duméril étendit le champ de l'anatomie comparée. Ses principaux ouvrages sont : *Traité élémentaire d'Histoire naturelle* (1804), ouvrage classique; *Zoologie analytique* (1806); *Erpétologie générale ou Histoire naturelle des Reptiles* (1835-39, 5 vol. in-8) : c'est son principal titre.

DUMERSAN (Marion), vaudevilliste et numismate, d'une famille noble de Bretagne, né en 1780, mort en 1849. Il fut remarqué pour son intelligence par le savant Millin, qui l'attacha au Cabinet des médailles, et fut nommé en 1842 conservateur adjoint de cet établissement. Faisant marcher de front la littérature légère et l'érudition, il composa, soit seul, soit avec Désaugiers, Chazet, Bouilly, Merle, Carmouche, Francis, Scribe, et surtout avec Brazier, une foule de pièces (plus de 200), la plupart pétillantes d'esprit et de gaieté, qui furent représentées avec succès sur les petits théâtres (V. BRAZIER); en même temps il publiait de savants ouvrages qui le placent au rang de nos meilleurs numismates : *Éléments de numismatique*, 1834; *Histoire du cabinet des médailles*, 1838; *Notice des monuments exposés dans le cabinet des médailles antiques*, 1828 et 1840, etc. Il donna en 1845 un recueil de *Chansons nationales et populaires*, avec l'histoire de la chanson.

DUMESNIL (Mlle), célèbre actrice, née à Paris en 1713, morte en 1803, débuta au Théâtre Français en 1737, remplit dans la tragédie, avec un succès toujours croissant, les rôles de reines et de princesses et fut la rivale de Mlles Lecouivre et Clairon. Elle excellait surtout dans les rôles de *Mérope*, de *Clytemnestre*, d'*Athalie* et d'*Agrippine*. Elle n'était pas douée d'un extérieur avantageux; elle manquait même quelquefois de grâce et de noblesse dans ses attitudes et dans ses gestes; mais quand elle s'animait, sa voix devenait terrible, l'expression de ses yeux était foudroyante, ou bien elle arrachait des larmes, excitant ainsi au plus haut point dans l'âme du spectateur la terreur ou la pitié. Elle quitta le théâtre en 1775. On a publié sous son nom, en 1800 et 1823, des *Mémoires* rédigés sur ses notes, qui renferment des conseils utiles sur la déclamation.

DUMERIES, v. d'Écosse, ch.-l. du comté de son nom, à 114 k. S. O. d'Édimbourg; 12 000 hab. Port sur le Nith, près de son emb. dans le golfe de Solway. Quelques édifices, obélisque élevé en 1780 en l'honneur de Charles, duc de Queensberry. Tanneries, brasseries, bonneteries, chapeaux, etc.—Le comté, formé de la province romaine de *Valentia*, est situé dans la partie S. de l'Écosse, entre ceux de Peebles, Selkirk, Roxburgh à l'E., Ayr et Kirkcudbright à l'O.; il a 80 kil. de long et 80 000 hab. Pays montagneux; plomb, houille, pierre calcaire.

DUMNONII, anc. peuple de l'île de Bretagne (Bretagne 2<sup>e</sup>), au S. O., dans les comtés actuels de Cornwall et de Devon.—Le cap Lizard, situé à la pointe S. O. de leur pays, s'appelait *Dumnonium prom.*

DUMNORIX, chef d'un de haute naissance, frère de Divitiac et genre d'Orgétorix, roi des Helvètes, avait un commandement dans l'armée de César. Suivant à regret le général romain, il cherchait à soulever ses soldats contre lui; César, ayant découvert ses menées, le fit mettre à mort, l'an 54 av. J.-C.

DUMONT (Jean), publiciste français, né vers 1660, mort à Vienne en 1726, suivit d'abord la profession des armes, puis voyagea dans presque toutes les contrées de l'Europe et finit par se fixer en Autriche. Les renseignements qu'il avait recueillis dans ses voyages lui fournirent le sujet de plusieurs ouvrages qui eurent un grand succès et lui valurent l'estime de Pomposour d'Allemagne, qui le nomma son historiographe et lui donna le titre de baron de Carls-croon. Les plus importants de ses ouvrages sont : *Mémoires politiques pour servir à l'intelligence de la paix de Ryswyck*, 1699; *Recueil de traités d'alliance, de paix et de commerce depuis la paix de Munster*, 1710; *Corps universel diplomatique, ou Recueil des*

*traités depuis Charlemagne, 1726 et ann. suiv.*, ouvrage capital, qui a été continué par J. Rousset.

DUMONT (Étienne), publiciste, né à Genève en 1759, mort en 1829, fut d'abord pasteur de l'église française réformée à Genève, vint en France en 1789, se mit en relation avec Mirabeau, rédigea pour lui plusieurs discours et l'aïda dans la publication du *Courrier de Provence*; alla quelques années après s'établir en Angleterre, s'y lia étroitement avec Jérémie Bentham, dont il fut le collaborateur pendant plus de vingt ans et ne revint à Genève qu'en 1814 : il y fut nommé membre du Conseil souverain et fit adopter un code pénal conforme aux principes de Bentham. Les ouvrages qu'il a rédigés pour exposer les doctrines de ce publiciste sont : *Traité de législation civile et pénale*, 1802; *Théorie des peines et des récompenses*, 1812; *Tactique des assemblées délibérantes*, 1816; *Traité des preuves judiciaires*, 1823; *De l'organisation judiciaire et de la codification*, 1828. Il fit en outre paraître une série de *Lettres sur Bentham* (dans la *Bibliothèque britannique*, vol. V-VII). On a publié après sa mort ses *Souvenirs sur Mirabeau*, 1831.

DUMONT, sculpteurs. Ce nom a été porté par une famille honorablement connue depuis le XVII<sup>e</sup> s. dans la statuaire. Pierre D., né vers 1650, beau-frère d'Ant. Coyppel, remporta en 1709 le 1<sup>er</sup> prix de sculpture en traitant *David pardonnant à Abigail*. — François D., son fils, 1688-1726, reçu académicien en 1712, a fait pour St-Sulpice 4 statues qu'on y voit encore : *S. Pierre*, *S. Paul*, *S. Jean* et *S. Joseph*. — Edme D., fils de François, 1720-1775, admis à l'Académie en 1768, est auteur d'un *Milon de Crotone*, auj. au Musée du Louvre. — Jacques, fils d'Edme, 1761-1844, a exécuté un grand nombre de groupes, de statues et de bas-reliefs pour les monuments publics, entre autres : le général *Marceau*, au Luxembourg, *Pichegru*, pour la ville d'Arbois, *Malesherbes*, au Palais de Justice. — Alex. D., son fils, né en 1801, reçu à l'Institut en 1838, a élevé plus haut encore l'honneur de cette famille.

DUMONT D'URVILLE (César), contre-amiral, né en 1790 à Condé-sur-Noireau, fit partie d'une expédition scientifique envoyée en 1819 dans l'Archipel et la mer Noire, découvrit la belle *Vénus de Milo* qui décore aujourd'hui le Musée du Louvre; accompagna, de 1822 à 1825, le capitaine Duperrey dans un voyage de circumnavigation, publia à son retour divers mémoires scientifiques et une *Flore des Malouines* (en latin), fut nommé en 1826 capitaine de frégate, reçut à la même époque le commandement des deux corvettes *Astrolabe* et la *Zélée*, avec mission d'explorer l'Océanie, reconnu dans l'île de Vanikoro (V. ce nom) le lieu où avait péri l'infortuné Lapérouse, rassembla une foule de matériaux précieux pour la géographie et la botanique, fit paraître, sous le titre de *Voyage de l'Astrolabe* (13 vol. in-8, 1830 et années suivantes), le résultat de ses recherches; entreprit en 1837 un nouveau voyage, explora les mers australes, poussa fort avant vers le pôle antarctique, en affrontant les plus grands périls, découvrit quelques nouvelles terres, notamment la terre *Louis-Philippe* et la terre *Adélie*, fut à son retour créé contre-amiral (déc. 1810) et reçut de la Société de Géographie la grande médaille d'or. Il s'occupait de publier son *Voyage au pôle Sud et dans l'Océanie* lorsqu'il périt avec toute sa famille dans l'affreuse catastrophe qui eut lieu au chemin de fer de Versailles, le 8 mai 1842. Le *Voyage au pôle Sud* a paru en 1842-1848.

DUMOULIN (Charles), jurisconsulte, né à Paris en 1500, mort en 1566, descendant d'une famille noble, alliée à Anne de Boulen, mère de la reine Elisabeth. Il fut reçu avocat au parlement de Paris en 1522; mais n'ayant pu vaincre un bégaiement auquel il était sujet, il se retira du barreau, et se consacra aux travaux du cabinet. Les *Observations sur l'édit de Henri II relatif aux petites dates*, qu'il publia en 1551, et où il soutenait que le roi avait le droit de ré-

primer les abus et les fraudes qui se commettaient à Rome dans la distribution des bénéfices, lui valut les bonnes grâces de Henri II, mais donna lieu à de vives réclamations de la part du St-Siège. Ch. Dumoulin avait embrassé le Calvinisme, puis l'avait abandonné pour le Luthéranisme. Inquiété pour ses opinions, il se réfugia en Allemagne, où il fut reçu avec la plus grande distinction. Il revint à Paris en 1557, mais ce fut pour y subir de nouvelles tribulations. Ayant publié en 1564 un ouvrage intitulé : *Conseil sur le concile de Trente*, dans lequel il voulait prouver que ce concile était nul, il fut jeté en prison et ne recouvra sa liberté qu'à la condition de ne plus rien publier sans la permission du roi. Ch. Dumoulin trouva le premier les véritables sources du droit français et en posa les règles fondamentales : il a commenté les principales coutumes de France; sa *Révision de la Coutume de Paris* passe pour un chef-d'œuvre. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Paris, 1681, 5 vol. in-fol.

DUMOULIN (Pierre), théologien protestant, né en 1568 à Buhv (Seine-et-Oise), mort à Sedan en 1658, professa la philosophie à Leyde, devint chapelain de la princesse Catherine de Bourbon (1609), fut appelé en 1615 en Angleterre pour y travailler à une réunion des églises protestantes, et présida le synode d'Alais, 1620. Il a laissé un grand nombre d'écrits polémiques, entre autres : *De Monarchia temporali pontificis romani*, Leyde, 1614; *Nouveauté du papisme*, Sedan, 1627. — V. MOLIN et MOULIN.

DUMOURIEZ (Charles Franç.), né en 1739 à Cambray, fils d'un commissaire des guerres, était déjà maréchal de camp quand éclata la Révolution; il en adopta les principes et écrivit même en leur faveur. Il fut nommé en 1792 ministre des affaires étrangères par l'appui des Girondins et provoqua la déclaration de guerre à l'Autriche, mais il ne tarda pas à encourir la disgrâce de ce parti, se retira du ministère, et reprit du service. Chargé après le 10 août du commandement de l'armée du Nord, il fit la belle campagne de l'Argonne, arrêta les progrès de l'ennemi à Valmy, remporta la victoire de Jemmapes, et conquit toute la Belgique (1792). Pendant le procès de Louis XVI, il vint à Paris dans l'espoir de sauver le roi; n'ayant pu y réussir, il alla se remettre à la tête de ses troupes, prit plusieurs places en Hollande avec une armée de 13 500 hommes qui manquaient de tout, repoussa le prince Cobourg, et livra la bataille de Nerwinde (18 mars 1793), où nos troupes, tout en restant maîtresses du champ de bataille, éprouvèrent un véritable échec. A partir de ce revers, il se vit en butte à de nombreuses attaques; il avait d'ailleurs irrité par sa hauteur la Convention et les commissaires qu'elle avait envoyés à son armée; se voyant menacé d'être traduit à la barre de cette Assemblée, il fit des ouvertures au prince de Cobourg, et lui proposa de se joindre à lui pour rétablir la constitution donnée par l'Assemblée nationale, et dissoudre la Convention. Mais ses projets ayant conspiré, la Convention envoya le ministre Beurnonville et les députés Camus, Bancal, Lamarque et Quinette, pour le suspendre et lui ordonner de venir rendre compte de sa conduite. Dumouriez fit arrêter les commissaires, et voulut marcher sur Paris; mais il fut abandonné de ses soldats, et contraint de gagner en fuyant le camp ennemi. A partir de cette époque, il mena une vie errante : il finit par se fixer en Angleterre, dont le gouvernement lui fit une pension. On l'accuse d'avoir fourni des plans aux Anglais dans la guerre d'Espagne et aux Alliés lors de l'invasion de la France en 1814. Dumouriez a beaucoup écrit sur la Révolution; nous ne citerons que ses *Mémoires*, publiés par lui-même sous ce titre : *Vie et ouvrages du général Dumouriez*, Hambourg, 1795.

DUN, Dunum, c.-à-d. colline en celtique. Cherchez par DON ou DIN les mots qui ne seraient pas ici.

DUN-LE-PALLETEAU, ch.-l. de c. (Creuse), à 22 k. O. de Guéret; 1140 h.

**DUN-LE-ROI**, ch.-l. de c. (Cher), sur l'Auron, à 18 k. N. de Saint-Amand; 4300 h. Anc. place forte.

**DUN-SUR-MEUSE**, ch.-l. de c. (Meuse), à 28 k. S. O. de Montmédy; 925 h. Scierie, tanneries, brasseries. Cédée à la France en 1633 par le duc de Lorraine.

**DUNA** ou mieux **DWINA**. V. **DWINA**.

**DUNABOURG**, v. de Russie (Witepsk), ch.-l. de district, sur la Dwina occ., à 270 k. de Witepsk; 7000 h. Anc. capit. de la Livonie polonaise. Chemin de fer.

**DUNAMUNDE**, forteresse de Russie (Livonie), sur la r. g. de la Dwina, près de son embouchure. Prise et reprise par les Suédois et les Russes, qui la possèdent depuis 1710.

**DUNBAR**, v. et port d'Écosse (Haddington), à 40 k. E. d'Édimbourg, à l'emb. du golfe du Forth dans la mer du Nord; 5000 h. Anc. château fort. Chantiers de construction, forges, fabrication de machines à vapeur. Château célèbre, que les comtes de Northumberland possédèrent de 1072 à 1434, et qui reçut Édouard II après sa défaite à Bannockburn, Marie Stuart après le meurtre de Rizzio, 1566, et où Bothwell conduisit cette princesse lorsqu'il voulut la forcer à l'épouser (1567). Ce château fut démoli en 1567 par ordre du Parlement. En 1650, Cromwell battit à Dunbar les royalistes écossais.

**DUNBLANE**, v. d'Écosse (Perth), à 9 k. N. de Stirling; 3300 h., possédait un évêché, érigé en 1142.

**DUNCAN I.**, roi d'Écosse. V. **DONALD VII**.

**DUNCAN II**, fils naturel de Malcolm III, chassa en 1093 l'usurpateur Donald VIII qui avait enlevé la couronne au jeune Édgard, fils légitime de Malcolm; mais la garda pour lui-même. Il se rendit odieux et fut assassiné par un émissaire de Donald en 1095.

**DUNCAN (lord)**, amiral anglais, né en 1731, mort en 1804, commanda de 1795 à 1800 comme vice-amiral la station de la mer du Nord, surveilla activement les côtes de Hollande, et remporta en 1797 sur l'amiral hollandais De Winter, près du cap Campredon, une victoire qui lui valut le titre de vicomte de Campredon et la dignité d'amiral du Pavillon blanc.

**DUNDALK**, v. et port d'Irlande (Leinster), ch.-l. du comté de Louth, au fond de la baie de Dundalk, à 60 k. N. de Dublin; 14 000 h. Manufacture de batiste, fondée par des Français en 1737. Bataille entre Édouard Bruce et Édouard II, roi d'Angleterre (1318); Bruce y périt.

**DUNDAS (Henry)**. V. **MELVILLE**.

**DUNDÉE**, *Allochum, Donnun Dei*, v. d'Écosse (Perth), sur le golfe du Tay, à 54 k. N. E. d'Édimbourg; 80 000 hab. Port sûr et commod. Jolie ville; quatre grandes rues, belle place. Plusieurs édifices remarquables: la vieille église, St-André, l'hôtel de ville; arcade triomphe de style saxon construit en 1844, etc. Toiles, fils, raffineries de sucre, filatures hydrauliques de coton. — Cette ville était autrefois la 2<sup>e</sup> de l'Écosse; mais les ravages de la guerre lui ont fait perdre de son importance: presque détruite par Monk en 1651, elle ne se releva qu'en 1745.

**DUNDONALD** (comtes de). V. **COCHRANE**.

**DUNES**, monticules mobiles de sable qui s'élèvent le long de l'Océan, principalement sur les côtes d'Écosse, de Hollande et de France, et qui, poussés par les vents, envahissent graduellement les terres. C'est en vue des Dunes de Flandre, qui s'étendent entre Nieuport et Dunquerque, que les Espagnols furent battus sur mer par Martin Tromp en 1639, et sur terre par Turenne en 1658.

**DUNFERMLINE**, v. d'Écosse (comté de Fife), à 22 k. N. O. d'Édimbourg; 15 000 h. Belle église antique, superbe église moderne, hôtel de ville. Toiles, linges de table renommés; étoffes de coton. Malcolm III fonda vers 1070 à Dunfermline une abbaye de bénédictins. Cette v. fut jadis la résidence et la sépulture des rois d'Écosse. Charles I y naquit. Elle fut désolée par un grand incendie en 1604, puis par la peste en 1645 et en 1651.

**DUNGANNON**, v. d'Irlande, dans l'Ulster (Tyrone), à 40 k. S. E. d'Omagh; 4000 h. Riche collège. Rési-

dence des O'Neil, anciens souverains de l'Ulster. Les députés de l'Ulster y proclamèrent en 1782 l'indépendance de l'Écosse.

**DUNI** (Egidio Romualdo), compositeur, né en 1700 à Matera (roy. de Naples), mort en 1775, étudia sous Durante au Conservatoire de Naples, fut l'élève en concurrence avec Pergolèse et l'emporta quelquefois sur ce maître, vint en 1757 se fixer à Paris, où il composa, le plus souvent sur les paroles de Favart, divers opéras qui presque tous ont eu du succès: *Minette à la Cour*, *la Chercheuse d'esprit*, *les Sabots*, *les Chasseurs et la Laitière*, *la Fille mal gardée*, *la Fée Urgèle*, *les Moissonneurs*, *la Clochette*, et dont plusieurs sont restés au répertoire. Sa musique, claire et chantante, était comprise de tout le monde.

**DUNKELD**, bourg d'Écosse (Perth), sur le Tay, à 24 k. N. de Perth; 1800 h. Haute muraille, beau pont en pierres, château des ducs d'Athol, ruines d'une cathédrale gothique.

**DUNKERQUE**, *Duinkerken* en flamand (c.-à-d. *église des Dunes*), v. et port de France, ch.-l. d'arr. (Nord), à 79 kil. N. O. de Lille, à 88 k. par chemin de fer, et à 281 N. N. E. de Paris, sur la mer du Nord; 32 113 h. Rade magnifique, citadelle, bassin naval, magasins de la marine, phare. Église gothique de St-Eloi; carillon célèbre, rétabli en 1853. Trib. de 1<sup>re</sup> inst. et de commerce, bourse; collège, école de navigation, société d'agriculture, bibliothèque. Fonderies de fer et de cuivre; savon, amidon, huiles, ferblanterie, distilleries; voileries, raffineries, chantiers de construction; armements pour le commerce. Jean Bart est né à Dunquerque et y a une statue, érigée en 1845. — Dunquerque fut fondée vers 960 par Baudouin le Jeune, comte de Flandre, autour d'une chapelle élevée par saint Eloi au milieu des Dunes. Elle passa par héritage aux mains de Charles-Quint, fut prise par les Anglais sous Philippe II, et reprise par les Français en 1558; ceux-ci la cédèrent à l'Espagne en 1559, mais Condé la reprit en 1646; perdue de nouveau, elle fut reprise par Turenne (1658), puis cédée aux Anglais, et enfin achetée par Louis XIV (1662). Ce roi fut forcé par le traité d'Utrecht de combler le port et de raser les fortifications (1713); ce qui toutefois ne fut exécuté qu'en partie. Louis XV la fortifia de nouveau. Le duc de York essaya vainement de la prendre en 1793. Pendant les guerres des xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles, les corsaires de Dunquerque firent de grands ravages dans les marines ennemies.

**DUNOD DE CHARNAGE** (Franc. Ignace), jurisconsulte, né à St-Claude en 1679, mort en 1752, enseigna le droit à l'université de Besançon. Il a publié plusieurs ouvrages qui jouissaient d'une grande autorité avant notre nouvelle législation, entre autres: *Traité des prescriptions*, 1730; *Observations sur la coutume du comté de Bourgogne*, 1756; *De la main-morte et des retraits*, 1733. Il a aussi laissé des ouvrages d'histoire, notamment: *Histoire du comté de Bourgogne*, Dijon, 1735-37 et Besançon, 1740; *Hist. de l'église, ville et diocèse de Besançon*, 1750.

**DUNOIS**, anc. pays de France, compris avant 1789 dans le grand-gouvt de l'Orléanais, était situé à l'O. de l'Orléanais propre et au S. O. de la Beauce. Places principales: Châteaundun (chef-lieu), Fréteval, Clèves, Bonneval, Patay, Marchenoir. Il fait act. partie des arr. de Vendôme et de Châteaundun. Vicomté héréditaire au x<sup>e</sup> s., le Dunois fut vendu au comte de Blois en 1382, et revendu avec le comté de Blois en 1391 à Louis d'Orléans, qui le donna à son frère naturel, Jean, comte de Dunois (qui suit). Il fut réuni à la couronne en 1707. — Un autre petit pays, dans la Marche (Creuse), portait aussi le nom de *Dunois*; il avait pour lieux principaux Dun-le-Palletau, La Celle-Dunoise, St-Sulpice-le-Dunois et Bossière-Dunoise.

**DUNOIS (Jean)**, comte de LANGEVILLE et de), dit le *Bâtard d'Orléans*, né à Paris en 1392, mort en 1470, était fils naturel de Louis, duc d'Orléans, et de Mariette d'Enghien. Il se distingua de bonne heure par sa vaillance: à 25 ans, il luttait, avec 1600 hom-

mes, sous les murs de Montargis, 3000 Anglais commandés par Warwick, Suffolk et Jean de la Poll. Il partagea sous les murs d'Orléans la gloire de Jeanne d'Arc et contribua puissamment à la victoire de Patay en 1429. En 1432, il réduisit la ville de Chartres, et en 1436 il reprit Paris alors occupé par les Anglais. Après tant de services, Dunois fut un instant coupable : il entra dans une conspiration trahie par La Trémouille contre Charles VII (V. PRAQUENNE), et seconda la révolte de son fils, le Dauphin (depuis Louis XI) ; mais bientôt, repentant de sa faute, il vint se jeter aux pieds du monarque et obtint son pardon. Il fit oublier sa conduite aux sièges d'Harfleur, de Gallardon et de Dieppe. En 1444, le roi le nomma son lieutenant général ; à peine revêtu de cette haute dignité, il expulsa entièrement les Anglais de la Normandie par la victoire de Formigny, 1450 ; la même année, il conquit la Guyenne, occupée aussi par les Anglais ; il reçut en récompense le titre de grand chambellan avec les honneurs de prince légitime. Après la mort de Charles VII, Dunois, mécontent de son successeur, entra dans la Ligue du *Bien public*, 1465 ; il négocia le traité de Conflans, et, rentré en grâce, présida le conseil de réformation pour le bien public. C'est de Dunois qu'était issue l'illustre famille de Longueville.

**DUNOYER** (Charles), économiste, né à Carennac (Lot) en 1786, m. en 1862 ; fonda avec Ch. Comte le *Censeur* (1814), où ils défendirent les opinions libérales, et publia divers ouvrages d'économie politique, dont le principal est *De la Liberté du travail* (3 vol. 8° 1845) ; devint membre de l'Académie des sciences morales (1832), et conseiller d'État sous la République (1848).

**DUNS SCOT.** V. scot.

**DUNSTABLE**, v. d'Angleterre (Bedford), à 26 kil. S. de Bedford ; 3000 hab. Chapeaux de paille. Restes d'un prieuré fondé par Henri 1<sup>er</sup>. C'est à Dunstable que furent jouées les 1<sup>res</sup> pièces de théâtre en Angleterre.

**DUNSTAN** (S.), né à Glastenbury (Somerset), vers 924, d'une famille illustre ; joua d'abord de la faveur du roi ; puis, disgracié, embrassa l'état ecclésiastique ; devint évêque de Worcester en 957, de Londres en 959, et archevêque de Cantorbéry en 961. Le pape Jean XII le nomma son légat en Angleterre pour y opérer la réforme des moines. Il publia à ce sujet la *Concorde des règles*, recueil d'anciennes constitutions monastiques. Il mourut le 19 mai 988, jour auquel l'on célèbre sa fête.

**DUPATY** (J. B. MERCIER), né à La Rochelle en 1744, mort à Paris en 1788, fut avocat général, puis président à mortier au parlement de Bordeaux ; se fit un nom comme homme de lettres et par son intégrité comme magistrat. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoire pour trois hommes condamnés à la roue* (il réussit à leur sauver la vie) ; *Réflexions historiques sur les lois criminelles* ; *Lettres sur l'Italie*, 1788 ; ce dernier écrit, quoique superficiel et ampoulé, eut du succès en France, grâce à un certain sentiment de l'art et à la philosophie du temps, mais il fut mis à l'*Index* à Rome.

**DUPATY** (Ch.), fils aîné du préc., sculpteur distingué, né à Bordeaux en 1771, mort en 1825, était destiné à la magistrature, mais préféra les arts. Il étudia la sculpture sous Lemot, alla se perfectionner en Italie et fut nommé à son retour membre de l'Institut (1816), puis professeur à l'École des beaux-arts. On distingue parmi ses compositions *Le général Leclerc*, *Vénus genitrice*, *Cadmus*, *Biblis mourante*, *Ajax poursuivi par la colère de Neptune*, son chef-d'œuvre. Il a fait le modèle de la statue équestre de Louis XIII exécutée par Cortot (à la place Royale, à Paris).

**DUPATY** (Emmanuel), auteur dramatique, né à Bordeaux en 1775, mort à Paris en 1851, était le 2<sup>e</sup> fils du président Dupaty. Appelé sous les drapeaux en 1792, il fit avec honneur plusieurs campagnes ; mais il quitta le service en 1797 pour venir

à Paris se livrer à ses goûts littéraires. Il donna en 1802 les *Valets dans l'antichambre*, opéra-bouffon qui faillit le faire déporter, parce que la police y vit des allusions blessantes ; fit représenter depuis sur différents théâtres une série de pièces charmantes, mêlées de couplets, parmi lesquelles on remarque *Picaros* et *Diego* (qui n'est guère que la reproduction des *Valets*), *le Chapitre second*, *la Jeune mère*, *la Jeune prude*, *la Leçon de botanique*, *Ninon chez Mme de Sévigné*, *l'Intrigue aux fenêtres*, *le Poète et le Musicien*, *les Voitures versées* ; il s'éleva jusqu'à la haute comédie dans *la Prison militaire* (1803), en cinq actes et en prose. Après la Restauration, il se joignit aux écrivains libéraux pour combattre la réaction royaliste dans *la Minerve*, *le Miroir*, et autres petits journaux, et composa en 1816 les *Délateurs*, poème satirique qui stigmatisait justement d'odieux excès. Admis en 1835 à l'Académie, il consacra le reste de ses forces à la composition d'un grand poème, *Isabelle de Palcstine*, qu'il a laissé manuscrit. Il avait été nommé en 1842 administrateur de la bibliothèque de l' Arsenal. Membre des Sociétés du *Caveau*, des *Diners du Vaudeville*, des *Enfants d'Apollon*, Dupaty a fourni aux recueils de ces sociétés nombre de jolies pièces de vers et de joyeuses chansons. A. de Musset, son successeur à l'Académie, y a fait son *Eloge*.

**DUPÉRAC** (Ét.), artiste distingué du xv<sup>e</sup> siècle, mort en 1601, cultiva à la fois l'architecture, la peinture et la gravure. Nommé architecte de Henri IV, il termina la 1<sup>re</sup> partie de la grande galerie du Louvre, qu'avait commencée Androuet Ducerceau.

**DUPÉRIER** (Charles), poète, né à Aix vers 1620, vint à Paris, se lia avec Ménage, Rapin, Commire, Boubours ; s'appliqua aux vers latins, et réussit surtout dans l'ode. Ménage le nomme le *prince des poètes lyriques* de son temps ; il fut mis au nombre des auteurs qui formaient la *Pléiade française* (V. ce mot). Dupérier était neveu de François Dupérier, à qui Malherbe adressa une de ses plus belles odes, celle qui commence par ce vers :

Ta douleur, Dupérier, sera donc éternelle.

**DUPERÉ** (Victor Guy), amiral, né en 1775 à La Rochelle, mort en 1846, était fils du trésorier de la guerre. Il s'embarqua à 16 ans, se signala dans divers combats contre les Anglais, prit ou brûla dans les mers de l'Inde plusieurs de leurs bâtiments, leur disputa longtemps l'île de France, gagna sur eux dans le Grand-Port de cette île une brillante victoire le 23 août 1810, et fut fait à son retour contre-amiral et baron (1811). Il bloqua et bombarda Cadix en 1823, conduisit en 1830 la flotte qui portait notre armée en Algérie, contribua puissamment à la prise d'Alger, et fut en récompense nommé amiral et pair de France. Appelé plusieurs fois depuis au ministère de la marine, il quitta l'administration en 1843, sentant ses forces décliner. M. Tupinier a prononcé son *Eloge funèbre* à la Chambre des Pairs.

**DUPERON** (Jacques DAVY), cardinal, né en 1556 à St-Lô, mort à Paris en 1618, avait été dès son enfance transporté en Suisse par son père, ministre réformé, et y fut élevé dans le Calvinisme. Il vint à Paris après avoir été suffisamment instruit par son père dans les langues grecque et latine, y abjura le Calvinisme, embrassa l'état ecclésiastique, obtint la place de lecteur du roi Henri III, et s'attacha ensuite par quelques services à Henri IV, devenu roi de France. Celui-ci le nomma évêque d'Evreux (1595), et l'envoya à Rome pour solliciter la levée de l'interdit lancé contre la France : il réussit dans cette mission. A son retour, il combattit dans deux célèbres conférences les doctrines du Calvinisme, qu'y défendait Mornay et d'Abigné. La cour de Rome lui donna en récompense le chapeau de cardinal (1604). Le roi le fit archevêque de Sens pour avoir contribué à rétablir la paix entre le Saint-Siège et les Vénitiens. Duperron a laissé plusieurs ouvrages, les uns

de controverse ou de littérature, les autres relatifs à ses négociations; ils ont été recueillis en 3 v. in-fol., 1622. Il avait beaucoup d'esprit et d'éloquence, et jouissait d'une grande autorité en littérature. Ses auteurs favoris étaient Rabelais et Montaigne. Il était ami de Ronsard, dont il composa l'oraison funèbre. On reproche à ce prélat beaucoup d'ambition et peu de délicatesse sur les moyens de réussir. Sa *Vie* a été écrite par Pelletier. — V. ANQUETIL et ANISSON.

**DUPES** (journée des). Marie de Médicis et Gaston d'Orléans avaient attaché à Louis XIII malade la promesse de destituer son ministre, le cardinal de Richelieu : cette promesse allait être exécutée le 11 nov. 1630, lorsque le ministre, averti à temps, vola à Versailles auprès du roi, regagna sa confiance et le décida à lui livrer ses ennemis. Richelieu, non content d'avoir ainsi dupé ses adversaires, se vengea bientôt d'eux avec une excessive rigueur.

**DU PETIT-THOUARS** (Aristide AUBERT), capitaine de vaisseau, né en 1760 près de Saumur, fit une expédition infructueuse à la recherche de Lapérouse, fut pris en mer par les Portugais (1792), et subit une longue détention à Lisbonne. A son retour, il fit partie de l'expédition d'Égypte, commanda le *Tonnant*, et périt glorieusement à Aboukir (1798), après avoir forcé le *Bellérophon* à armer pavillon.

**DUPETIT-THOUARS** (L. M. AUBERT), botaniste, frère aîné du préc., né en 1758, mort en 1831, devait accompagner son frère à la recherche de Lapérouse, mais, parti après lui, il tenta inutilement de le rejoindre à l'île de France. Obligé de s'arrêter dans cette île, il profita de son séjour pour étudier la flore du pays. Il passa ensuite quelques mois à Madagascar, revint en France en 1802, publia en 1804 *l'Hist. des végétaux des îles de France, Bourbon et Madagascar*, et fut admis à l'Institut en 1820. A partir de 1806, il dirigea la pépinière du Roule. Outre l'ouvrage déjà cité, il a publié plusieurs écrits sur la botanique et l'agriculture : il soutint à l'Académie des sciences, sur la formation des couches du bois, une théorie célèbre, qui fut vivement débattue. M. Flourens a prononcé son *Éloge* à l'Institut.

A la même famille appartient le vice-amiral Abel Du Petit-Thouars, membre de l'Académie des sciences, né en 1793, m. en 1864, qui établit en 1842 le protectorat français à Taïti et assura à la France les îles Marquises.

**DUPHOT** (Léonard), général français, né à Lyon vers 1770, se distingua dans diverses actions de la campagne d'Italie en 1796, et fut chargé par Bonaparte d'organiser une partie des troupes de la République Cisalpine. Il se trouvait à Rome en déc. 1797, dans le palais de l'ambassadeur français, Joseph Bonaparte, lorsqu'il fut tué par des soldats du pape au moment où il tentait d'apaiser une émeute occasionnée par une fête que célébraient les Républicains français. Sa mort fut vengée peu de jours après par la prise de Rome. Duphot était poète : son *Ode aux mânes des héros morts pour la liberté* eut une grande vogue.

**DUPIN** (Louis ELLIES), docteur de Sorbonne, né en 1657, d'une famille noble de Normandie, mort en 1719, était professeur de philosophie au Collège de France. Il consacra la plus grande partie de sa vie à rédiger la *Bibliothèque universelle des auteurs ecclésiastiques*, ouvrage immense, dans lequel il donne la vie de ces écrivains, le catalogue et la chronologie de leurs ouvrages, un jugement sur leur style et leur doctrine et le dénombrement avec l'examen critique des différentes éditions de leurs œuvres. Les jugements qu'il portait dans cet ouvrage sur plusieurs Pères le firent condamner à Rome; il fut aussi vivement critiqué par de savants théologiens français, notamment par Bossuet. C'était déclaré, avec les jansénistes, contre la bulle *Unigenitus*, il fut exilé à Châtellerauld et privé de sa chaire. Il fut encore inquiété à la fin de sa vie pour avoir entretenu une correspondance avec l'archevêque de Cantorbéry dans le but de rapprocher les catholiques et les anglicans. La *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, publiée

en 1686 et ann. suiv., forme, avec les suppléments, 61 vol. in-8. Dupin a en outre donné des éditions de *S. Optat*, 1700, de *Gerson*, 1703, la *Bibliothèque universelle des historiens*, 1707, une *Hist. abrégée de l'Église*, 1712, des *Traité de la Puissance temporelle*, 1707, — *des Excommunications*, 1715, etc.

**DUPIN** (Claude), fermier général, né à Châteauroix vers 1700, mort en 1769, a écrit sous le voile de l'anonyme plusieurs ouvrages utiles : *Oeconomiques*, 1745; *Mémoires sur les blés*, 1748; *Observations sur l'Esprit des Loix*, 1757-58. — Sa femme, Mme Dupin, née Fontaine, fille naturelle de Samuel Bernard, a été célèbre par sa beauté et son esprit. Elle confia quelque temps l'éducation de son fils à J. J. Rousseau, et l'employa à transcrire ses manuscrits; ce dernier la mentionne très-souvent dans ses *Confessions*. On lui attribue quelque part dans les écrits de son mari. Elle mourut en 1800, à près de 100 ans.

**DUPIN DE FRANQUEIL** (Marie Aurore, dame), fille naturelle du maréchal de Saxe, née en 1750, morte en 1821, épousa le comte de Horn, resta veuve fort jeune, et s'unit au fermier général Dupin de Franqueil, fils de Claude Dupin. — De ce mariage naquit Maurice Dupin, officier distingué, qui servit sous la République, et dont la fille est célèbre sous le pseudonyme de *George Sand*; c'est Mme Dudevant.

**DUPLAN** de CARPIN. V. CARPIN.

**DUPLEIX** (Scipion), historien, né à Condom en 1569, mort dans cette même ville en 1661, vint à Paris en 1605, à la suite de la reine Marguerite de Valois, qui le fit maître des requêtes de son hôtel. Fut précepteur d'Antoine de Bourbon, fils légitimé de Henri IV, puis fut nommé par Louis XIII en 1619 historiographe de France et conseiller d'État. On a de lui : *Mémoires des Gaules depuis le déluge jusqu'à l'établissement de la monarchie française*, 1619; *Hist. romaine*, 1636; *Hist. générale de France*, publiée de 1621 à 1643 : il y traite fort mal Marguerite, femme de Henri IV, qui avait été sa bienfaitrice, et donne de grands éloges à Richelieu. On a encore de lui un traité *des Causes de la veille et du sommeil, des songes, de la vie et de la mort*, 1613, et un *Cours de philosophie*, 1607 et 1642 : c'est le 1<sup>er</sup> ouvrage de ce genre qu'on ait rédigé en français; il le composa pour le prince, son élève.

**DUPLEIX** (Joseph, marquis), gouverneur des établissements français dans l'Inde, né vers 1690, était fils d'un directeur de la Compagnie des Indes orientales. Envoyé en 1720 à Pondichéry comme membre du conseil supérieur et commissaire des guerres, il s'acquitta de ses fonctions avec un grand talent. Unissant le commerce à l'administration, il fit en peu de temps une grande fortune. La Compagnie le nomma en 1730 directeur du comptoir de Chandernagor, qu'il releva de sa ruine, et, en 1742, gouverneur de Pondichéry et directeur général des comptoirs français. Il déploya dans ce poste important un génie supérieur. Profitant de l'anarchie produite par la dissolution de l'empire mongol, il voulut faire une puissance territoriale de la Compagnie, qui n'avait été jusque-là que commerçante, et projeta ce qu'a depuis réalisé la Compagnie anglaise des Indes. Au mépris des capitulations, il garda Madras que La Bourdonnais s'était engagé à rendre aux Anglais moyennant de fortes sommes (1746). Dans la guerre qui s'ensuivit, il montra un courage et des talents qui firent oublier ses torts, et défendit pendant 42 jours Pondichéry contre une flotte anglaise formidable et contre une armée de terre. Il se fit céder, par un prince indien qu'il avait placé sur le trône du Décan, tout le territoire situé entre le Krichna et le cap Comorin, avec le titre de nabab. Enlé de ses succès, il s'engagea dans une suite d'expéditions aventureuses et finit par lutter contre la Compagnie même dont il était l'agent, et qui voulait s'opposer à ses entreprises. Ruiné par tant de guerres, il chercha quelque temps à cacher le véritable état des choses; mais la vérité ayant été connue, on le rappela (1754).

Il passa le reste de sa vie à plaider contre la Compagnie, à laquelle il réclamait 13 millions, qu'il avait, disait-il, avancés pour son service, et mourut dans la misère et l'humiliation à Paris, en 1763, sans avoir pu se faire rendre justice. Il avait publié peu avant sa mort un *Mémoire* qui fit grand bruit.

**DUPLESSIS.** V. RICHELIEU, MORNAY et GRATET.

**DUPONT DE NEMOURS** (Pierre Samuel), économiste, né à Paris en 1739, mort en 1817 en Amérique, s'attacha au célèbre Quesnay, composa en commun avec lui plusieurs ouvrages, entre autres la *Physiocratie* (1768), se lia avec Turgot, qui l'appela près de lui pendant qu'il était ministre des finances, partagea la disgrâce de ce ministre, puis fut rappelé aux affaires par Vergennes, et fut un des rédacteurs du traité de 1783, qui reconnaissait l'indépendance de l'Amérique. Député en 1789 aux États généraux par le bailliage de Nemours, il vota les réformes les plus importantes, mais il encourut la colère du peuple pour avoir combattu la création des assignats et s'être montré fidèle à Louis XVI. Soustrait à la mort sous la Terreur par un ami qui le cacha, il alla chercher un refuge en Amérique, où il fut fort bien accueilli. Il ne revint en France que sous le Directoire et fut du Conseil des Cinq-Cents. En 1814 il fut nommé secrétaire du gouvernement provisoire; mais après le rétablissement de Napoléon il retourna en Amérique. Dupont de Nemours a laissé une foule d'ouvrages sur l'économie, la politique, la physiologie, l'histoire naturelle, la physique générale. Outre la *Physiocratie*, nous citerons la *Philosophie du bonheur*, où il fonde la morale sur une seule loi, *aimer*; de curieux *Mémoires sur les animaux*, où il prête aux brutes un langage; une traduction, en vers du *Roland furieux*, et d'intéressants mémoires sur Turgot. Il rédigea quelque temps le *Journal d'agriculture*. Il avait été nommé membre de l'Institut dès sa fondation.

**DUPONT DE L'ÉTANG** (Pierre), lieutenant général, né à Chabonnais (Charente) en 1765, mort en 1840, fut, au commencement de la Révolution, aide de camp des généraux Théobald et Arthur Dillon; se distingua au combat de l'Argonne, et fut nommé successivement général de brigade (1793) et général de division (1797). Il combattit à Marengo et sur le Minicio; parut avec beaucoup d'éclat dans les campagnes de 1805 et de 1806, et contribua puissamment à la victoire de Friedland. Envoyé en Espagne en 1808, il y obtint d'abord quelques avantages; mais bientôt Castanos l'obligea de signer la capitulation déplorable de Baylen (23 juillet 1808). A son arrivée en France, il fut arrêté comme ayant trahi les intérêts de l'armée; il demeura enfermé au fort de Joux jusqu'au retour de Louis XVIII. Appelé en 1814 au ministère de la guerre, il servit les passions du parti réactionnaire avec un tel excès que le roi fut obligé de l'éloigner au bout de quelques mois. Il fut député de la Charente de 1815 à 1830. Ce général cultivait la poésie dans sa retraite; on a de lui une trad. des *Odes d'Homère*, 1836; *l'Art de la guerre*, poème en dix chants, 1839, et quelques pièces détachées.

**DUPONT** (J. H.), dit *D. de l'Eure*, homme politique, né en 1767 à Neubourg (Eure), mort en 1855, fut successivement avocat au parlement de Rouen, accusateur public près le tribunal criminel de l'Eure, membre du Conseil des Cinq-Cents (1797), conseiller à la Cour impériale de Rouen (1811), puis président de cette cour; siégea sous l'Empire au Corps législatif, et sous la Restauration à la Chambre des Députés, prit place parmi les membres les plus courageux de l'opposition libérale, fut, pour ce motif, destitué de ses fonctions de président (1818), devint, après la révolution de 1830, ministre de la justice, mais ne tarda pas à rentrer dans l'opposition et acquit une telle popularité qu'en 1848 il fut appelé par acclamation à la présidence du gouvernement provisoire; mais, affaibli par l'âge, il ne fut président que de nom et ne put rien pour empêcher le mal qui se fit alors. Dans les différents postes qu'il occupa. Dupont de l'Eure se si-

gnala constamment par son intégrité et son patriotisme: aussi était-il respecté de tous les partis.

**DUPONT** (Adrien), député de la noblesse de Paris aux États généraux, né à Paris en 1759, était conseiller au parlement lors de la Révolution. Il fut une des lumières de l'Assemblée constituante, où il forma avec Lameth et Barnave une sorte de triumvirat qui hérita de la popularité de Mirabeau. Il présenta le 29 mars 1790 un travail admirable sur l'organisation du pouvoir judiciaire, et fit adopter le jugement par jurés. Chargé d'interroger Louis XVI après son évacuation, il le fit avec tous les égards convenables. Poursuivi après le 10 août, il quitta la France, se retira en Suisse et mourut à Appenzell en 1798.

**DUPORT DU TERTRE** (François Joachim), littérateur, né à St-Malo en 1715, mort en 1759, abandonna l'Ordre des Jésuites, où il était entré, pour s'occuper de littérature et d'histoire, et fut le collaborateur de Fréron et de l'abbé de La Porte. Il a laissé: *Abrégé de l'histoire d'Angleterre*, 1751; *Histoire des conjurations, conspirations et révolutions célèbres*, 1754 et années suivantes; *Bibliothèque amusante et instructive*, 1755. — Son fils, L. Franç., né en 1754, était avocat avant la Révolution, en adopta les principes, mais avec modération, fut en 1790 ministre de la justice, perdit cet emploi à la chute de Lessart, et périt sur l'échafaud révolutionnaire en 1793. Il passe pour l'un des auteurs de *l'Histoire de la Révolution par deux amis de la liberté*, 1790.

**DUPPEL**, vge du Sleswig, en face de Sonderbourg. Les Danois y battirent les troupes de la Confédération germanique en 1848.

**DUPPLIN**, vge d'Ecosse (Perth), voisin d'Aberdalgie, où les Ecosais furent battus par les Anglais, 1332. V. ABERDALGIE.

**DUPRAT** (Ant.), cardinal, chancelier de France, né à Isoire en 1463, mort en 1535, était premier président au parlement de Paris (1507), lorsque la comtesse d'Angoulême lui confia l'éducation de son fils, depuis François I. A l'avènement de ce prince (1515), il fut nommé chancelier. Il suivit François I en Italie, négocia avec Léon X le Concordat de 1516, qui sacrifiait les libertés gallicanes, et le fit enregistrer au parlement de Paris, malgré la plus vive opposition des cours souveraines, des universités et du clergé de France. Le chancelier devint dès lors l'objet d'une haine universelle, haine qui s'accrut encore lorsque, pour faire face aux dépenses qu'occasionnait la guerre contre Charles-Quint et aux profusions de la cour, il créa et vendit des offices, et leva des contributions sur le clergé. Cependant il n'en conserva pas moins un immense crédit: pendant l'absence et la captivité de François I, la duchesse d'Angoulême, régente du royaume, ne gouverna que par ses conseils, et le roi, à son retour, anéantit une procédure que le parlement avait commencée contre lui. Duprat, veuf depuis plusieurs années, avait embrassé l'état ecclésiastique, et la régente l'avait nommé archevêque de Sens; en 1527 il fut créé cardinal, et en 1530 légat à latere. Il s'occupa alors particulièrement des affaires de religion, et provoqua toutes les mesures de rigueur qui furent prises contre les réformés. Ce ministre déploya une grande habileté, mais il fit le malheur du peuple par son ambition, son avidité et son dévouement servile aux volontés du prince. A la mort de Clément VII, 1534, il voulut lui succéder, et offrit à François I de subvenir par lui seul aux frais de son élection; mais le roi n'accueillit pas la proposition. Sa *Vie* a été écrite en 1857 par le marquis Duprat, un de ses arrière-neveux, qui a cherché à réhabiliter sa mémoire. — Son fils, Guillaume Duprat, né en 1507, mort en 1560, évêque de Clermont, assista au concile de Trente, et introduisit à Paris les Jésuites, pour lesquels il fonda le collège de Clermont, depuis collège de Louis-le-Grand.

**DUPRAT** (PARDOUX), *Paradulphus Prateius*, jurisconsulte, né en 1520 à Aubusson, mort vers 1569,



publia à Lyon : *Jurisprudentia vetus (Dracon, Solon, XII Tables, etc.)*, 1559; *Jurispr. mediæ*, 1561; *Lexicon juris*, 1569, et quelques trad., notamment celle du centon de *Falconia* en vers français.

**DUPRÉ**, joaillier, né aux environs de Grenoble vers 1715, m. en 1772, découvrit par hasard un nouveau feu grégeois, et communiqua sa découverte à Louis XV (1759). Les effets en étaient si terribles que, par humanité, le prince préféra ensevelir ce secret dans l'oubli, et acheta le silence de Dupré en lui donnant une pension de 2000 livres.

**DUPRÉ DE SAINT-MAUR**, maître des comptes, né à Paris vers 1695, mort en 1774, cultiva les lettres tout en remplissant les devoirs de sa place, goûta surtout la littérature anglaise et devint membre de l'Académie Française en 1733. On a de lui une trad. du *Paradis perdu* de Milton avec les remarques d'Addison, 1729, et des ouvrages estimés d'économie sociale : *Essai sur les monnaies*, 1746; *Recherches sur la valeur des monnaies et le prix des grains*, 1762. Il a dressé une *Table de mortalité* insérée par Buffon dans son *Histoire naturelle de l'homme*.

**DUPRÉAU** (Gabriel), *Prætorius*, théologien et philologue, né en 1511 à Marcoussis, mort à Péronne en 1588, protesta la théologie au collège de Navarre à Paris, et combattit avec ardeur les nouveautés de Luther et de Calvin. On a de lui : *Commentarii præstantissimæ grammaticæ desumpti, et Flores et sententiæ scribendi formulæ ex Ciceronis Epistolis familiaribus; De Vitis, sectis et dogmatibus hæreticorum*, 1569, par ordre alphabétique; *Histoire de l'état et succès de l'Eglise*, en forme de chronique universelle, 1585. Il a traduit du grec deux livres attribués à *Mercurius Trismégiste*, sur la puissance et la volonté de Dieu; et du latin l'*Histoire de la guerre sainte*, de Guillaume de Tyr, 1573.

**DUPUIS** (Ch.), graveur, né à Paris en 1685, mort en 1742, élu en 1730 membre de l'Académie, a gravé un grand nombre de tableaux des galeries de Versailles et du Palais-Royal. On estime surtout : *la Terre et l'Air*, d'après L. Boullogne; *S. Jean dans le désert*, d'après Carle Maratte; *le Mariage de la Vierge*, d'après Vanloo. — Son frère, N. Gabriel, 1695-1771, sut donner à son burin la souplesse de la pointe. Ses œuvres les plus estimées sont : *Enéas devant son père de l'incendie de Troie*, d'après Voulo; *l'Adoration des rois*, d'après P. Véronèse; *la Vierge et l'Enfant Jésus*, d'après Annibal Carrache.

**DUPUIS** (Frang.), érudit, né à Trie-le-Château, près de Gisors, en 1742, mort en 1809, était fils d'un maître d'école. Il se fit d'abord connaître comme humaniste, fut nommé en 1766 professeur au collège dit de Lisieux (à Paris), et devint plus tard prof. d'éloquence latine au Collège de France. S'étant lié avec Lalande, dont il suivait les cours, il prit goût à l'astronomie, et rapprochant de cette nouvelle étude ses connaissances en mythologie, il fut conduit à imaginer que les divinités de la fable ne sont autre chose que des constellations, que les noms des dieux sont les mêmes que ceux des astres, que leurs bizarres aventures ne sont qu'une expression allégorique du cours des astres et de leurs rapports mutuels. Il exposa cet ingénieux système, dès 1777, dans le *Journal des Savants*; en 1781, il publia un *Mémoire sur l'Origine des Constellations et sur l'explication de la Fable par l'astronomie*; en 1794, il fit paraître *l'Origine de tous les Cultes, ou la Religion universelle* (3 vol. in-4, ou 12 vol. in-8), où il développait tout au long son système; il en donna un *Abrégé* en 1798. A la Révolution, il joua un moment un rôle politique, fut député à la Convention, puis au Conseil des Cinq-Cents, et fut même ballotté avec moi-même pour la place de directeur. Il avait été reçu en 1788 membre de l'Académie des inscriptions; il fut de l'Institut dès sa formation. Outre *l'Origine des Cultes*, on a de lui un *Mémoire sur le zodiaque de Tenetyra*, 1806, qui a excité une dispute célèbre : il veut y prouver que ce zodiaque représentait l'état du ciel

à une époque où le point équinoxial coïncidait avec le signe de la Vierge, époque qui remonterait à 15 ou 16 mille ans (V. DENBERAIN). On regrette que Dupuis ait exagéré jusqu'au ridicule l'idée fondamentale de son système, et surtout qu'il y ait joint des déclamations fort déplacées contre la religion. Dacier a prononcé son *Éloge* à l'Institut.

**DUPUY**, l'une des plus anc. familles du Dauphiné, eut pour berceau la terre de Peyrins près de Valence. Hugues Du Puy prit la croix en 1096 avec ses 3 fils et fut en Palestine un des plus vaillants capitaines. — Son 3<sup>e</sup> fils, Raymond Du Puy, né en 1080, mort en 1160, fut le 2<sup>e</sup> chef de l'ordre des Hospitaliers de St-Jean de Jérusalem. Il succéda en 1121 à Gérard, instituteur de l'ordre, en fit un ordre militaire, de simple hospitalier qu'il était, établit la division des membres en trois rangs (chevaliers, servants et chapelains), s'illustra à la tête de ses chevaliers par ses exploits et prit Ascalon en 1153. — Du Puy de Monbrun, l'un des plus vaillants chefs des Protestants au xvi<sup>e</sup> siècle, descendait de cette famille.

**DUPUY** (Henri), en latin *Erycius Putranus*, en hollandais *Van den Putte*, professeur et philologue, né à Venloo en 1574, mort à Louvain en 1646, enseigna les belles-lettres dans l'université de cette ville. Il a publié 98 ouvrages divers sur l'éloquence, la philologie, la philosophie, l'histoire, la politique et les mathématiques. Nous citerons seulement : *De usu fructuque librorum Bibliothecæ Ambrosianæ*, Milan, 1605; *Comus sive Phagesiposia cimmeria, de luxu somnium*, Louvain, 1608, trad. par Nic. Pelloquin, sous ce titre : *Comus, ou Banquet dissolu des Cimmériens*, Paris, 1613; *Bruma*, Munich, 1619. C'était un homme fort érudit, mais il recherchait trop l'esprit et tombait dans des jeux de mots forcés.

**DUPUY** (Pierre), garde de la Bibliothèque du roi, né à Agen en 1592, mort en 1651, travailla avec ardeur à l'inventaire du trésor des chartes. Ami du président de Thou, il donna ses soins aux éditions de son histoire qui parurent en 1626 et 1626. On a de lui : *Traité des droits et libertés de l'Eglise gallicane, avec les Preuves*, 1639; *la Condamnation des Templiers, l'Histoire du schisme d'Arignon, et quelques procès criminels*, 1654; *Traité de la majorité de nos rois et des régence du royaume*, 1655; *Hist. des plus illustres favoris anciens et modernes*, 1654. — Son frère, Jacques, prieur de St-Sauveur, mort en 1656, fut également garde de la Bibliothèque du roi : il légua à cet établissement 9000 volumes précieux qu'il avait rassemblés, et 296 manuscrits : c'est ce qui forme encore auj. le *fonds Dupuy*.

**DUPUY** (Louis), érudit, né en 1709 à Chazey (Ain), mort en 1795, dirigea pendant 30 ans le *Journal des Savants*, fut admis en 1756 à l'Académie des inscriptions et devint secrétaire perpétuel en 1773. Il a fourni à l'Académie de savants mémoires, notamment sur les monnaies anciennes et sur les langues orientales, et a traduit pour le *Théâtre des Grecs* du P. Brumoy plusieurs tragédies de Sophocle.

**DUPUYTREN** (G.-M.-L.), un de nos plus grands chirurgiens, né en 1777 à Pierre-Buffière (H.-Vienne), mort en 1835, fut nommé à 18 ans professeur de la Faculté de Paris, et à 24 chef des travaux anatomiques, devint en 1812 professeur de médecine opératoire, en 1815 chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, fut fait baron en 1816 et nommé 1<sup>er</sup> chirurgien du roi, et fut admis à l'Institut en 1820. Il avait été nommé inspecteur général dès la fondation de l'Université (1808). Dupuytren a peu écrit; sa thèse pour le doctorat, quelques articles disséminés dans le *Dictionnaire de médecine*, des mémoires sur les *anus contre nature*, sur la *ligature des principale trones artériels*, sur la *fracture du péroné*, sont à peu près tout ce qui reste de lui; mais il fut avant tout professeur et praticien; il a exécuté et perfectionné presque toutes les opérations chirurgicales. Sa dextérité, son sang-froid, sa hardiesse, que l'on a voulu taxer d'inhumanité, son esprit inventif, lui ont acquis le pro-

zier rang; on lui doit plusieurs opérations nouvelles, notamment la cicatrisation de l'intestin dans les hernies étranglées. Dupuytren amassa une grande fortune, que l'on porte à 3 000 000 de fr.; en 1830, il en offrit le tiers à Charles X exilé. Il a légué à la Faculté une somme de 200 000 fr., qui a été appliquée à la fondation d'une chaire d'anatomie pathologique et à la création d'un musée anatomique, justement nommé en son honneur le *Musée Dupuytren*.

**DUQUESNE** (Abraham), célèbre marin français, né à Dieppe en 1610, mort en 1688, se forma sous les yeux de son père, habile capitaine, et donna bientôt une si haute idée de sa valeur et de ses talents qu'à peine âgé de 27 ans il obtint le commandement d'un vaisseau, avec lequel il contribua puissamment à chasser les Espagnols des îles de Lérins. Il se signala aussi au combat de Farragone en 1641, et à celui du cap de Gata, où il fut blessé, en 1643. Pendant les troubles de la minorité de Louis XIV, il alla servir le roi de Suède; nommé vice-amiral par ce prince, il défait complètement devant Gothenbourg la flotte danoise commandée par Christian IV en personne. Rappelé en France en 1647, il arma à ses frais une escadre; il battit en 1650 les Anglais et les Espagnols qui avaient envoyé plusieurs vaisseaux au secours de Bordeaux révolté et fut en récompense créé chef d'escadre. Dans la guerre de 1672, Louis XIV opposa Duquesne au fameux Ruyter, amiral hollandais; il remporta en 1676, près de Messine, une victoire signalée sur ce terrible adversaire, qui mourut de ses blessures quelques jours après. Chargé ensuite de purger de pirates la Méditerranée, il battit à Chio la flotte de Tripoli (1681), bombarda 2 fois Alger (1682, 1683), et força le dey à restituer tous les esclaves chrétiens; il bombarda de même Gènes, qui avait vendu quelques secours aux Algériens, et contraignit le doge à venir s'humilier aux pieds du roi de France (1684). Duquesne était protestant, ce qui empêcha Louis XIV de l'élever à la dignité d'amiral. Cependant il le fit marquis et érigea en marquisat sa terre du Bouchet près d'Étampes. Dieppe, sa patrie, lui a élevé une statue (1844).

**DUQUESNOY** (François), sculpteur, connu sous le nom de *François Flamand*, né à Bruxelles en 1594, mort à Rome en 1646, eut pour maître son propre père, et pour protecteur l'archiduc Albert d'Autriche, qui lui accorda une pension pour aller se perfectionner en Italie. A peine avait-il atteint l'âge de 25 ans, qu'il perdit son bienfaiteur, et se vit obligé de travailler pour vivre. Il se fixa à Rome et s'y lia avec Poussin, comme lui malheureux et comme lui passionné pour les arts. Duquesnoy avait fait une étude particulière du Titien et de l'Albane; aussi excellait-il à représenter les enfants; on regardait comme ses chefs-d'œuvre les *Groupe d'enfants* qui accompagnent les colonnes du maître autel de St-Pierre de Rome; la *Ste Susanne* de Lorette et le *S. André* de St-Pierre. Ces deux derniers ouvrages sortent cependant de son genre favori. Il se disposait à venir en France quand il fut empoisonné, dit-on, par son frère Jérôme Duquesnoy, sculpteur comme lui, qui était jaloux de son talent.

**DUQUESNOY** (F. J.), député à l'Assemblée législative, puis à la Convention, était un ancien prêtre. Violent terroriste, il fut envoyé avec Lebon dans l'Artois, la Picardie et à l'armée du Nord, et égala son collègue en cruauté. Ayant pris part à l'insurrection du 1<sup>er</sup> prairial an III (1795), qui tendait à ressusciter le système de Robespierre, il fut condamné à mort; il se tua au moment d'aller au supplice.—Son frère, le général Duquesnoy, mort en 1797, commanda la *Colonne infernale* en Vendée et se signala également par sa cruauté; il se nommait lui-même le *Boucher de la Convention*. — Un autre Duquesnoy, Adrien, député aux États généraux en 1789, puis maire de Nancy, se signala au contraire par sa modération, et n'échappa au supplice que grâce au 9 thermidor. Placé depuis dans les bureaux

de l'Intérieur, il s'occupa surtout des établissements de bienfaisance. Il mourut en 1808.

**DURANCE**, *Druentia*, rivière de France, naît au mont Genève, dans les Alpes; passe à Briançon, Mont-Dauphin, Embrun, Sisteron, Cavailhon, et tombe dans le Rhône à 6 kil. au-dessous d'Avignon, après un cours précipité de 330 kil. Elle est sujette à de fréquents débordements. Elle reçoit l'Ubaye, la Bléone, le Verdon et le canal de Craponne.

**DURAND** (Guill.), dit le *Spéculeur*, né vers 1232 près de Riez, mort en 1296, enseigna le droit à Modène, puis à Rome, où Clément IV le nomma *auditeur de Rote*, administra pour Grégoire X le patrimoine de St-Pierre, mais excita une révolte par sa rigueur et se vit contraint de quitter l'Italie; il revint en France et obtint l'évêché de Mende (1287). Il avait composé des ouvrages qui eurent une vogue extraordinaire au moyen âge: le *Speculum judiciale* (Miroir du Droit), qui lui valut son surnom de *Spéculeur*; le *Rationale divinorum officiorum*, un des premiers livres qui aient été imprimés (Mayence, 1459). M. V. Le Clerc lui a consacré une savante notice dans l'*Hist. littéraire de France*.

**DURAND** de St-Pourçain (Guill.), dominicain, né à St-Pourçain (Allier), mort vers 1333, fut maître du sacré palais, évêque du Puy en 1318 et de Meaux en 1326. Il se fit un nom parmi les scolastiques par la hardiesse et la nouveauté des solutions qu'il proposa, et mérita le surnom de *Doctor resolutissimus*. Il a laissé des *Commentaires sur Pierre Lombard*, 1508, et des écrits sur la juridiction ecclésiastique.

**DURAND** (David), ministre protestant, né en 1681 à St-Pargoire (Hérault), mort en 1763, fut obligé de quitter la France à cause de sa religion, séjourna quelque temps en Hollande où il se lia avec Bayle, se rendit en 1714 à Londres, où il fut nommé ministre d'une église française, et y mourut à 82 ans. Il a laissé une *Vie de Vanini*, 1717; la *Religion des Mahométans*, 1721; a continué Rapin Thoyras, et a traduit les *Académiques* de Ciceron, Londres, 1740.

**DURAND DE MAILLANE** (Pierre Toussaint), canoniste, né en 1790 à St-Remi en Provence, mort en 1814, fut successivement député d'Arles aux États généraux de 1789, représentant des Bouches-du-Rhône à la Convention, membre du Conseil des Anciens. Il a écrit: *Dictionnaire du droit canonique*, Avignon, 1761, 2 vol. in-4; *Institutes et Hist. du Droit canonique*, Lyon, 1770, 10 vol. in-12; *les Libertés de l'Eglise gallicane*, Lyon, 1771, 5 v. in-4.

**DURANDAL**, nom donné dans les romans de la Table ronde à l'épée merveilleuse du paladin Roland.

**DURANGO**, v. du Mexique, ch.-l. de l'État de Durango, à 490 kil. de Chihuahua et à 725 k. N. O. de Mexico; 25 000 hab. Cille v. est située à 2282<sup>m</sup> au-dessus de la mer. Evêché. Durango fut fondée en 1551 par Alonzo Pacheco.—L'État, situé entre ceux de Cohahulla, Xalisco, Zacatecas, Sonora-y-Sinaloa et le Nouv.-Mexique, a 880 kil. sur 600 et 200 000 h. Mines d'or et d'argent.

**DURANIUS**, riv. de Gaule, auj. la *Dordogne*.

**DURANTE** (François), compositeur italien né à Naples en 1693, mort en 1755, maître de chapelle au Conservatoire de St-Onofrio, est regardé comme le chef de l'école musicale moderne: c'est lui qui forma Pergolèse, Duni, Piccini, Sacchini, Paisiello. Il s'est exercé principalement sur des sujets d'église.

**DURANTI** (le président Etienne), fils d'un conseiller au parlement de Toulouse, fut capitoul en 1563, ensuite avocat général, et enfin 1<sup>er</sup> président au parlement de Toulouse, 1581. Il s'opposa avec force aux fureurs de la Ligue. Après avoir échappé plusieurs fois à la mort en voulant calmer les séditions du peuple, il succomba enfin victime de son généreux dévouement: les rebelles le tuèrent d'un coup d'arquebuse en 1589. Toulouse lui a élevé une statue. La *Mort du président Durante* a été reproduite sur la toile avec un rare talent par Paul Delaroche.

**DURAS**, ch.-l. de cant. (Lot-et-Garonne), à 26 k.

N. de Marmande; 648 hab. Ce lieu, qui a donné son nom à une branche de la maison de Durlfort, fut érigé en marquisat en 1609, en duché en 1689, en faveur de la maison Durlfort.

**DURAS** (Jacques Henri de DUFFORD, duc de), maréchal de France, d'une des plus anciennes familles de Guyenne, né en 1626, mort en 1704, servit d'abord sous Turenne, son oncle maternel, et sous le grand Condé; se distingua à Mariendal, à Nordlingue; suivit en 1651 le parti de Condé, alors rebelle; reentra au service du roi en 1657, avec le titre de lieutenant général; eut une grande part à la conquête de la Franche-Comté; fut nommé par Louis XIV gouverneur de cette province et maréchal (1675), et fait duc et pair en 1689.—Son frère, Gui Aldonce de Duras, qui fut aussi maréchal, est plus connu sous le nom de duc de Lorges (V. LORGES). — Un autre frère, Louis de D., comte de Feversham, entra au service de Charles II, roi d'Angleterre, devint vice-roi d'Irlande, premier écuyer de la reine, et défit le duc de Monmouth à Solfemoor. Il donna les premières leçons de l'art de la guerre au fameux Churchill, comte de Marlborough.—J. B., duc de Duras, fils de Jacq. Henri, né en 1684, mort en 1770, se distingua en Allemagne, en Flandre, en Espagne; fut fait en 1720 lieutenant général et gouverneur de la Guyenne; se trouva aux sièges de Kehl (1733), de Philipsbourg; prit Worms (1734), et fut fait maréchal en 1741. — Mlle de Duras, sœur de Jacques Henri, dame d'atours de la duchesse d'Orléans, était protestante et fut convertie au catholicisme par Bossuet en 1678, à la suite de célèbres conférences.

**DURAS** (Claire LECHAT de KERSAINT, duchesse de), fille du comte de Kersaint, née à Brest en 1777, morte en 1828, fut l'amie de Mme de Staël. Elle a publié deux romans qui eurent une grande vogue, *Ouirika* et *Édouard*, Paris, 1824. Elle avait épousé Amélie, duc de D., 1<sup>er</sup> gentilhomme de la chambre, qui montra beaucoup de dévouement à Louis XVI, et qui fut nommé par Louis XVIII maréchal de France.

**DURAS** ou **DEBRAZZO** (ducs de), princes italiens de la maison d'Anjou. V. DEBRAZZO et CHARLES DE DURAS.

**DURAZZO**, *Epidannus*, puis *Dyrrachium*, ville maritime de Turquie (Albanie), sur un cap, à 82 k. S. de Scutari; 5000 hab. Citadelle en ruines; petit port. Archevêché grec, évêché catholique. César, poursuivant Pompée, l'assiégea dans cette ville.—Les Normands, commandés par Robert Guiscard, y défirent l'empereur grec Alexis Comnène en 1081. Cette ville devint au moyen âge un duché qui fut possédé par plusieurs princes de la maison d'Anjou-Sicile. Bajazet II la réunifia à la Turquie.

**DURAZZO** (Ch. de). V. CHARLES DE DURAS (à la série des Charles, rois de Naples).

**DURBAN**, ch.-l. de cant. (Aude), à 35 k. S. O. de Narbonne; 564 hab. Mines de houille.

**DURDENT** (R. J.), écrivain médiocre, né à Rouen vers 1776, mort à Paris en 1819, abrégé sa vie par son intempérance. Il coopéra à la *Gazette de France* au *Mercur étranger*, et à la *Biographie universelle*, et publia, entre autres ouvrages: *Campagne de Moscou* en 1812, Paris, 1814; *Hist. critique du Sénat conservateur*, 1815; *Hist. de Louis XVI*, 1816; *Clémentine ou le Sigisbisme*, 1817; *Hist. de la Convention*, 1817; *Hist. littéraire et philosophique de Voltaire*, 1818. Il a aussi composé un poème sur la victoire d'Austerlitz, 1806.

**DUREAU DE LA MALLE** (J. B. René), traducteur, né à St-Domingue en 1742, mort en 1807, vint étudier à Paris. Possesseur d'une brillante fortune, il se consacra tout entier aux lettres et fit de sa maison le rendez-vous des écrivains les plus distingués. Il débuta par la trad. des *Bienfaits* de Sénèque, 1776; donna en 1793 une trad. de Tacite, qui lit sa réputation (réimprimée en 1808 et 1816), et laissa une traduction de *Salluste*, qui parut en 1808. Il avait entrepris la trad. de *Tit-Live*; cette trad., complétée par son fils et par Noël, a été publiée

de 1810 à 1815 en 15 vol. in-8. Sa trad. de Tacite a passé pour la meilleure jusqu'à la publication de celle de M. Burnouf. Dureau de la Malle avait été nommé membre du Corps législatif en 1802 et de l'Académie française en 1804.

**DUREAU DE LA MALLE** (Aug.), fils du précéd., né à Paris en 1777, mort en 1857, cultiva à la fois la poésie, le dessin, les sciences et l'érudition, débuta en 1798 par une trad. en vers de l'épîque de *Françoise de Rimini*, de Dante, donna en 1811 une trad., également en vers, de l'*Argonautique* de Valérius Flaccus, et en 1823 *Bayard*, poème original, en 12 chants, aujourd'hui oublié. En même temps il se livrait à de profondes recherches sur la géographie et la statistique des anciens, et publiait la *Géographie physique de la Méditerranée et de la mer Noire* (1807). Admis en 1818 à l'Académie des inscriptions, il justifia ce choix par de nombreux travaux: *Polioretiq. des anciens* (1819-22); *De l'Origine et de la patrie des Céréales* (1819 et 1826); *Des Progrès et de la décadence du Luxe chez les Romains*; *De la Population de l'Italie ancienne* (1825); *De l'Agriculture, de l'Administration, des Poids et Mesures des Romains* (1827-28); *De la Topographie de Carthage* (1835). Il rédigea, au nom de l'Académie, les *Recherches sur l'histoire de la régence d'Alger et sur la colonisation de l'Afrique sous la domination romaine* (1837 et ann. suiv.), et donna en 1840 *l'Économie politique des Romains* (2 vol. in-8), ouvrage qui résume toutes ses recherches sur ce peuple.

**DUREN**, *Marcodurum*, ville des États prussiens (prov. Rhénane), sur la Roër, à 15 k. S. E. de Juliers et à 20 k. E. d'Aix-la-Chapelle; 8500 h. Chemin de fer. Draps, couvertures, etc. Charlemagne tint à Duren deux Champs de mai, 775 et 779. Elle devint ensuite ville impériale. Elle fut prise et incendiée par Charles-Quint, 1543. Les Français la prirent en 1794, et la gardèrent jusqu'en 1814: elle était comprise dans le dép. de la Roër.

**DURER** (Albert), artiste célèbre, né à Nuremberg en 1471, m. en 1528, se distingua également comme peintre et comme graveur, perfectionna la gravure sur cuivre et sur bois, fit usage de la pointe et inventa, selon quelques-uns, la gravure à l'eau-forte. Il parcourut les Pays-Bas, visita Venise, Vienne, obtint la faveur des empereurs Maximilien I, Charles-Quint et de Ferdinand, qui employèrent fréquemment ses talents, fut nommé par Charles-Quint peintre de la cour impériale, et reçut de lui des titres de noblesse. Ses ouvrages sont fort nombreux; on estime surtout, parmi ses tableaux: *Adam et Ève*, une *Adoration des Mages*, le *Christ sur la croix*, *environné d'une gloire*, le *Martyre de S. Barthélémy*, le *Martyre des dix mille saints*, et les portraits d'*Erasme*, de *Mélancthon*, de l'empereur *Maximilien*, d'*Albert*, électeur de Mayence; parmi ses gravures: le *Chevalier de la mort*, le *Diable chevalier*, *Juda et Thamar*, la *Fortune*, la *Mélancolie*, la *Modération*, *S. Hubert*, *S. Jérôme*, *S. Eustache*, le *Joueur de cornemuse*. Il a laissé un *Traité des proportions du corps humain*, 1525, trad. par L. Meigret, 1557, et a enrichi de ses dessins plusieurs ouvrages, tels que *l'Arc triomphal* et le *Char triomphal* de Maximilien, la *Passion* de J.-C., l'*Apocalypse*, l'*Histoire de la vierge Marie*. On admire dans les peintures d'A. Durer une vérité parfaite et un vif coloris; mais elles manquent quelquefois de grâce et de noblesse. Eye a donné sa *Vie* avec la liste de ses œuvres, Leips., 1860.

**DURESSIN** (J. Fr. du BELLAY), abbé de Sept Fontaines, né à Rouen en 1692, mort à Paris en 1761, a trad. en vers *l'Essai sur la critique* et *l'Essai sur l'homme*, de Pope, 1730 et 1737. Il fut membre de l'Académie Française et de celle des inscriptions.

**DURFORT**, anc. famille de Guyenne, tirait sans doute son nom de Durlfort près de Sorze (Tarn), vge de 600 h. Les principales branches sont celles de Duras et de Lorges. V. ces noms.

**DURHAM**, *Dur-ehum*, v. d'Angleterre, ch.-l. du

comté de Durham, à 418 k. N. E. de Londres, sur la Wear; 20 000 hab. Evêché, université ecclésiastique, fondée en 1832 par l'évêque de Durham, belle cathédrale gothique du XI<sup>e</sup> siècle, renfermant le tombeau de Bède le Vénéral. Air très-salubre. Durham passe pour avoir été bâtie 70 ans avant la conquête romaine. — Le comté, au N. de l'Angleterre, sur la mer du Nord, entre ceux d'York au S., de Northumberland au N., à 71 kil. sur 44, et 412 000 h. Riche et fertile, surtout au S. Chevaux, bétail estimé; race de taureaux renommée. Mines de houille, de fer et de plomb. Industrie métallurgique très-active.

**DURIA**, nom anc. de la Doire. V. ce nom.

**DURIS**, de Samos, historien grec, né vers 340 av. J.-C., m. vers 270, s'empara de la tyrannie à Samos et fut chassé en 301. Il avait composé plusieurs ouvrages, qui sont perdus. Il reste seulement quelques fragments de ses *Macédoniques*, qui commençaient à l'année qui suivit la bat. de Leuctres (370) et allèrent jusqu'à la mort de Lysimaque ou de Séleucus. On l'accusait de manquer de critique. Les fragments de Duris ont été recueillis par J. G. Hüllemann, Utrecht, 1841, et par C. Muller, 1848; dans les *Historic. græc. fragmenta* de la collection Didot.

**DURIUS**, fleuve d'Hispanie, auj. le *Douro*.

**DURLACH**. V. DOURLACH.

**DUROC** (Michel), duc de Frioul, grand maréchal du palais de Napoléon, né à Pont-à-Mousson (Lorraine) en 1772, mort en 1813. Aide de camp du général Bonaparte dès 1796, il se distingua en Italie, surtout au passage de l'Insozo, où il fut blessé grièvement (1797), et en Egypte à Jaffa, Aboukir et St-Jean-d'Acre. Revenu en France avec Bonaparte, il fut employé par lui, après le 18 brumaire, dans différentes négociations délicates auprès des cours étrangères; s'en acquitta au gré de son maître, et obtint de lui par là une entière confiance. Lors de la formation de la nouvelle cour, en 1805, il fut créé grand maréchal du palais, spécialement chargé de veiller à la sûreté de la personne impériale. Il commanda une division de grenadiers à Austerlitz, contribua au succès des batailles de Wagram et d'Essling, et mourut atteint d'un boulet de canon à Wurtschen (22 mai 1813). Napoléon pleura longtemps sa perte; en 1815, au moment de s'embarquer à bord du *Bellerophon*, il demanda qu'il lui fût permis de vivre en Angleterre sous le nom de colonel Duroc. Les restes du grand maréchal ont été portés aux Invalides sous le roi Philippe et déposés à côté de ceux de l'empereur.

**DUROCASSES**, v. de Gaule, auj. *Dreux*.

**DUROCATALANUM**, auj. *Châlons-sur-Marne*.

**DUROCORTORUM**, v. de la Gaule, auj. *Reims*.

**DU ROURE** (maison de), noble maison du Viennois, qui au XII<sup>e</sup> siècle s'établit dans le Gévaudan et le Vivarais, a donné naissance à plusieurs branches; une d'entre elles s'est perpétuée en Italie sous le nom de *della Rovere* (mais il ne faut pas la confondre avec la célèbre maison de Rovere, originaire de Savone, d'où sortirent les papes Sixte IV et Jules II). En France, les branches principales de cette famille sont celles des barons de Beaumont, des marquis de Grissac et des sires de Brison. A cette dernière appartient :

DU ROURE (Joachim de **BEAUVOIR**), dit le *Brave Brison*, né en 1577, mort en 1628. Il servit d'abord en Savoie, sous Lesdiguières; puis, ayant abandonné le Catholicisme, se mit à la tête des Huguenots du Vivarais, s'empara de Privas (1620), favorisa par son activité les opérations des réformés de Nîmes et de Montpellier, et tint en échec pendant six ans les troupes de Lesdiguières. Il fit enfin sa paix avec le comte de la Roche, et fut nommé maréchal de camp (1626); mais, devenu par là suspect à ses coreligionnaires, il fut assassiné par eux près de Privas.

**DUROVERNUM**, v. de Bretagne, auj. *Cantorbéry*.

**DURRENBERG**, mont. de l'archiduché d'Autriche, à 3 kil. S. O. de Hallein, à 544<sup>m</sup> de haut. Elle est très-riche en sel gemme; on en tire annuellement 300 000 quintaux.

**DURRENSTEIN**. V. DIERNSTEIN.

**DURTAL**, ch.-l. de cant. (Maine-et-Loire), sur le Loir, à 17 kil. N. O. de Baugé; 1600 hab. Papeterie, briqueterie, tuleries. Bâti en 1040, érigé en comté en 1564 par le comte d'Anjou Fouilles de Nerra.

**DU RYER** (André), orientaliste, né à Marcigny en Bourgogne vers 1580, fut agent diplomatique à Constantinople et consul de France à Alexandrie en Egypte. Il publia en 1630 une *grammaire Turque*, en latin; traduisit en français *Gulistan* ou *l'Empire des Roses*, de Saadi, 1634, *l'Alcoran*, 1647, et laissa en ms. un *Dictionnaire turc-latin* (à la Bibl. impér.).

**DURYER** (Pierre), fécond écrivain, né à Paris en 1605, mort vers 1658, fut secrétaire de César, duc de Vendôme, puis historiographe de France, et fut reçu en 1646 à l'Académie française. Il passa la plus grande partie de sa vie dans la misère, et travailla pour les libraires à bas prix. On a de lui un grand nombre de tragédies, dont la moins mauvaise est *Scévole*, 1647, et des traductions d'*Hérodote*, *Tite-Live*, *Polybe*, *Ovide*, *Cicéron*, *Sénèque*, *Quinte-Curce*, *Strada*, de *Thou*, etc., dont la plupart ne sont que des réimpressions; la plus estimée est celle de Cicéron, qui est originale et presque complète.

**DUSART** (Cornelle), peintre hollandais, né en 1665 à Harlem, mort en 1704, élève d'Adrien Van Ostade, a peint des scènes de la vie rurale, où il approche de son maître par l'énergie, la couleur et le ton. Ses fleurs sont très-estimées. Ses eaux-fortes sont aussi recherchées que ses tableaux.

**DUSOMMERARD** (Alex.), antiquaire, né à Barsur-Aube en 1779, mort à Paris en 1842, était conseiller à la Cour des comptes. Plein d'admiration pour l'architecture du moyen âge, il conçut de bonne heure le projet de conserver le souvenir d'un art dont les traces disparaissent tous les jours : il alla dans ce but s'établir dans l'hôtel de Cluny (rue des Mathurins), palais gothique que George d'Amboise avait fait construire à la fin du XV<sup>e</sup> s., et y créa un musée d'antiquités nationales qui, à sa mort, fut acquis par l'Etat. On lui doit des *Notices sur l'hôtel de Cluny et le palais des Thermes*, 1834; et *les Arts au moyen âge* (510 pl. in-fol. et 5 vol. de texte, 1842-1846), ouvrage capital, auquel il travailla jusqu'à sa mort, et qui prouve autant de goût que d'érudition.

**DUSSAULT** (Jean Joseph), critique, né à Paris en 1769, mort en 1824, avait étudié à Ste-Barbe. Il fut un des fondateurs du *Journal des Débats*, et y rendit compte pendant 30 ans, avec goût et convenance, des ouvrages littéraires. On a réuni ses articles sous le titre de *Annales littéraires*, 5 vol., 1818-24. Il fut nommé sous Louis XVIII conservateur de la Bibliothèque Ste-Genève. Il avait commencé, pour la collection Lemaire, une édition de Quintilien qui a été achevée par MM. Defrenne et Bouillet.

**DUSSAULX** (Jean), littérateur, né à Chartres en 1728, mort en 1799, était petit-neveu de Nicolle. Il fit la campagne de Hanovre en qualité de commissaire des guerres, puis se livra aux lettres, se fit connaître avantageusement en 1770 par une traduction de *Juvénal*, fut admis en 1776 à l'Académie des inscriptions, devint secrétaire du duc d'Orléans, et fut député à l'Assemblée législative et à la Convention où il se signala par sa modération. Outre la traduction de *Juvénal*, Dussauly a publié un traité estimé *De la Passion du Jeu*, 1779, et a donné à l'Acad. plusieurs *Mémoires*, dont un sur Horace.

**DUSSEK** (J. Ladislav), compositeur et pianiste, né en 1762 à Czeslau en Bohême, mort en 1812, était fils d'un habile organiste. Il composa dès l'âge de 13 ans une messe solennelle, séjourna successivement à la Haye près du stathouder, à Hambourg, où il se perfectionna sous Emmanuel Bach, enfin à Paris, qu'il quitta lors de la Révolution pour se réfugier en Angleterre, mais où il revint dès 1800 et où finit ses jours. On a de lui 70 morceaux pour le piano (sonates, symphonies, concertos, duos, fantaisies) une excellente *Méthode de piano*, des or-

torios, entre autres la *Résurrection*. Dans ses compositions, sages et devenues classiques, on trouve une verve tempérée par la grâce du chant, des coupes heureuses, et une mélodie soutenue qui enchante sans fatiguer. Il releva la sonate du discrédit où elle était tombée.

**DUSSELDORF**, v. des États prussiens (prov. Rhénane), ch. l. de régence, sur le Rhin et le Dussel, à 600 kil. S. O. de Berlin; 40000 hab. Très-jolie ville, divisée en 3 parties, *Altstadt* ou vieille-ville, *Neustadt* ou ville-neuve, et *Karlstadt*. Port franc, pont fixe sur le Rhin; chemin de fer. Belle place du Marché, belle cathédrale St-Lambert, renfermant les tombeaux des ducs de Juliers-et-Berg, hôtel du Gouvernement; observatoire, cabinet de physique. La galerie de tableaux, longtemps célèbre, fut transférée en 1805 à Munich. Acad. des sciences et des arts, école de commerce. Draps, velours, savon, blanchisseries, imprimeries lithographiques et sur toiles, etc. — Érigée en ville en 1288, Dusseldorf fut longtemps la capitale du duché de Juliers-et-Berg, puis passa sous la domination des comtes palatins. Prise par les Français sur les Bavaois en 1795, restituée à la Bavière par le traité de Lunéville en 1801, elle passa avec le duché de Berg à la Prusse en 1815. — La régence de D., entre la Hollande au N. et à l'O., les régences d'Aix-la-Chapelle et de Cologne au S., et la prov. de Westphalie à l'O., a 54 myriam. carrés et 891 000 hab. Outre Dusseldorf, elle a pour villes principales : Elberfeld, Crevelt et Barmen. C'est un des pays les plus industriels de l'Allemagne.

**DUTEMPS** (l'abbé), docteur de Sorbonne, prof. d'histoire et de morale au Collège de France, né en 1745 en Franche-Comté, m. en 1811, a publié, entre autres écrits, le *Clergé de France*, tableau historique des prélats du royaume, 1774-75, 4 vol. in-8, et l'*Hist. du duc de Marlborough*, 1808.

**DUTENS** (Louis), savant polygraphe, né à Tours en 1730, de parents protestants, mort en 1812, quitta la France à cause de ses opinions religieuses, adopta l'Angleterre pour patrie et entra dans le clergé anglican. L'accompagna Stuart de Mackenzie, ambassadeur à Turin (1758), fut lui-même plusieurs fois chargé d'affaires de l'Angleterre dans cette résidence et obtint le titre d'historiographe de la Grande-Bretagne, avec un riche bénéfice. Il était membre de la Société royale de Londres et associé de l'Acad. des inscriptions de France. On a de lui une édition estimée, quoique incomplète, des *Ouvrages de Leibnitz* (*J. G. H. Leibnitzii Opera omnia*), 1768-69, 6 v. in-4; et plusieurs ouvrages originaux, entre autres : un mémoire *Sur le Miroir d'Archimède*, Genève, 1777; *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*, 1766 et 1802; un *Traité des moyens de réunion de toutes les églises chrétiennes*, Genève, 1781, et un livre intitulé : *Mémoires d'un voyageur qui se repose*, 1806 (ce sont ses propres mémoires). — Son neveu, J. Michel D., né à Tours en 1732, mort en 1818, s'est fait un nom comme économiste; il professait les doctrines de Quesnay, de Turgot et de toute l'école des physiocrates. Ses principaux ouvrages sont : *Analyse des principes fondamentaux de l'Économie politique*, Paris, 1804; *Les travaux publics de l'Angleterre*, 1819, savant mémoire fruit d'une mission que lui avait donnée le gouvernement; *Hist. de la navigation intérieure de la France*, 1820. Il était membre libre de l'Acad. des sciences morales.

**DUTERTRE** (Jean Baptiste), religieux dominicain, né à Calais en 1610, mort à Paris en 1687, avait été employé de 1640 à 1658 dans les missions des Antilles, et pehla, d'après les observations et les recherches qu'il y avait faites, une *Hist. générale des Antilles habitées par les Français*, 1667-1684, 4 v. in-4, avec cartes et fig. — F. DUPONT-DUTERTRE.

**DUTILLET** (Jean), greffier du parlement de Paris, mort en 1570, est le premier qui ait traité l'histoire de France d'après les chartes et les titres authentiques. Il a laissé plusieurs savants ouvrages qui

n'ont été imprimés qu'après sa mort : *Sommaire de la guerre faite contre les Albigeois*, 1590; *Mémoire et avis sur les libertés de l'Église gallicane*, 1594; *Recueil de guerres et de traités de paix... entre les rois de France et d'Angleterre, depuis Philippe I jusqu'à Henri II*, 1588, *Recueil des rois de France, leur couronne et maison*, 1618. — F. TITON DU TILLET.

**DUTOT**, économiste du XVIII<sup>e</sup> siècle, était c. d'essier de la compagnie des Indes fondée par Law. Il se rendit célèbre par ses *Réflexions politiques sur les finances et le commerce*, publiées d'abord sous forme de lettres, 1735, puis comme ouvrage, 2 vol. in-12, 1738. Il y montre que le numéraire n'a point une valeur arbitraire que le souverain puisse modifier à son gré, comme on le prétendait. Cet ouvrage a été réimprimé en 1843 dans les *Économistes français*.

**DUTROCHET** (Joachim), savant physiologiste, né en 1776 au château de Néol (Indre), mort en 1847, était issu d'une famille noble, qui émigra et fut ruinée par la Révolution. Il fit plusieurs campagnes comme médecin des armées, se retira près de Châteauneuf-Régnaud, où il se livra à une étude approfondie des faits les plus mystérieux de la nature, fut élu en 1828 membre de l'Académie des sciences et vint alors se fixer à Paris. Entre ses nombreux travaux, on remarque sa *Nouvelle théorie de la voix* (1800), et de *l'harmonie* (1810), sa *Théorie de l'habitude et des sympathies* (1810), ses *Recherches sur l'accroissement et la reproduction des végétaux* (1821), — *sur l'Ostéogénie* (1822), — *sur la Structure intérieure des animaux et des végétaux* (1824), — *sur l'Agent immédiat du mouvement vital* (1826), — *sur l'Endosmose et l'Exosmose* (1828), — *sur le Développement de l'œuf et du fœtus*, — *sur la Direction radicale des végétaux et l'ascension de la sève*. Il réunissait en 1837 tous ses travaux sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire anatomique et physiologique des végétaux et des animaux*. Il a publié depuis des *Recherches physiques sur la force épiloptique*, 1842-1843. Les travaux de Dutrochet se distinguent par l'originalité; il s'efforça surtout d'expliquer par les lois de la physique et de la chimie les phénomènes de la vie. Son nom restera attaché à la découverte des singuliers phénomènes d'*endosmose* et d'*exosmose*.

**DUTWEILER**, v. des États prussiens (prov. Rhénane), à 3 kil. N. de Sarro-bruck; 1000 hab. Mines d'alun, qui fournissent 800 quintaux par an.

**DUMVIRS**, magistrats au nombre de deux, institués chez les Romains pour certaines fonctions spéciales, le plus souvent temporaires. On distinguait des *D. frumentaires*, chargés de distribuer le blé au peuple; des *D. édificateurs*, *dédicataires*, chargés de faire bâtir un temple ou d'en faire la dédicace; des *D. coloniaux* ou *municipaux*, magistrats supérieurs des municipes ou des colonies, qui y remplissaient les fonctions des consuls de Rome et en avaient le rang.

**DU VAIR** (Guill.), garde des sceaux sous Louis XIII, né en 1556 à Paris, mort en 1621, était ecclésiastique. Il remplit avec distinction plusieurs hauts emplois dans la magistrature, embrassa le parti des Politiques dans nos discordes civiles, reçut les sceaux en 1616 sans les avoir sollicités, et eut à lutter contre les intrigues des courtisans. Il fut fait comte et évêque de Lisieux en 1620. On a de lui des ouvrages de piété, la trad. d'*Épictète* et de quelques discours de *Démosthène* et de *Cicéron*, un traité de *l'Éloquence française*, la *Morale des Stoïques*, un traité de la *Constance* *ès calamités publiques*, et un ouvrage intitulé : *De la sainte Philosophie*, que Charren a mis à contribution et d'où il a tiré sa description des passions. Du Vair fut un des meilleurs écrivains de son temps. Ses *Ouvrages*, réunis en 1606, ont été plusieurs fois réimprimés, notamment en 1641, in-fol. M. Sapey, en 1841, et M. Cougny, en 1853, ont publié des *Études sur sa vie et ses ouvrages*.

**DUVAL** (Guill.), savant, né à Pontoise vers 1570, mort en 1646, cultiva à la fois les langues anciennes, la théologie, la philosophie, la médecine, la bota-

nique; enseigna avec un grand éclat la philosophie au Collège de Lisieux (à Paris), puis au Collège de France (1606); devint médecin du roi et doyen de la faculté de médecine (1640). On lui doit une excellente édition d'*Aristote*, grecque-latine, Paris, 1619, 4 vol. in-4, réimprimée dès 1629 en 2 vol. in-fol., avec une analyse (*Synopsis analytica*) de la doctrine du philosophe grec; une *Hist. du Collège royal de France*, 1644, et quelques autres écrits.

DUVAL (Pierre), géographe, né à Abbeville en 1618, mort en 1683, neveu de Nicolas Sanson, professait la géographie. On a de lui, entre autres ouvrages: *le Monde, ou Géographie universelle*, Paris, 1658; *la Sphère*, 1659; *la France depuis son agrandissement par les conquêtes du roi*, 1691; et diverses cartes pour la géographie ancienne, pour la chronologie, et les voyages modernes, 1665.

DUVAL (Valentin JAMERAY), antiquaire, né en 1695 au village d'Arthonnay (Yonne), était fils d'un pauvre paysan et commença à s'instruire par lui seul en gardant les troupeaux. Il fut élevé par les soins du duc de Lorraine, Léopold, qui avait remarqué son ardeur pour l'étude; devint bibliothécaire du duc, professeur d'histoire à Lunéville, et fut nommé conservateur du cabinet des médailles de Vienne quand le fils de son protecteur fut devenu empereur sous le nom de François I (1748). On a de lui le catalogue des médailles de Vienne et quelques autres écrits. Koch a publié ses *OEuvres*, Paris, 1785, 3 vol. in-8, avec une intéressante notice sur sa vie.

DUVAL (Amaury PINEU), membre de l'Académie des inscriptions, né à Rennes en 1760, mort en 1838, fut d'abord avocat au parlement de Bretagne, puis secrétaire d'ambassade en Italie; quitta la diplomatie pour les lettres, vint se fixer à Paris et créa la *Décade philosophique*, journal qui fut réuni plus tard au *Mercur*, et qu'il dirigea jusqu'en 1814. Après avoir été couronné pendant trois années consécutives pour des questions d'érudition proposées par l'Institut, il fut nommé membre de cette compagnie en 1811. Voici ses principaux ouvrages: *Des Sépultures chez les anciens et les modernes*, 1801; *Paris et ses monuments*, 1803; *Monuments des arts du dessin chez les anciens et les modernes, recueillis par Denon, expliqués par Am. Duval*, 1829, 4 vol. in-fol. Am. Duval a coopéré à la *Continuation de l'histoire littéraire de la France* des Bénédictins.

DUVAL (Alexandre PINEU), auteur dramatique, frère du précédent, né à Rennes en 1767, mort à Paris en 1842, fut successivement buraliste, marin, militaire, ingénieur, acteur, et se fit enfin auteur. Il donna soit seul, soit avec Picard ou autres, plus de 50 pièces, dont quelques-unes du genre le plus élevé, et qui pour la plupart eurent du succès; devint en 1807 directeur de l'Odéon, ranima un moment ce théâtre par ses propres compositions, fut nommé quelques années après bibliothécaire de l' Arsenal, et fut admis à l'Académie française en 1812. Parmi ses comédies, on remarque: *Édouard en Écosse*, en 3 actes et en prose (1802); *le Menuisier de Livonie* (1805); *le Tyran domestique*, en 5 actes et en vers (1805); *le Chevalier d'industrie*, en 5 actes et en vers (1809); *le Retour d'un Croisé*, parodie des mélodrames alors en vogue (1810); *la Jeunesse de Henri V*, en 3 actes (1812); *la Manie des grands*, en 5 actes et en vers (1817); *la Fille d'honneur*, en 5 actes et en vers (1819): c'est son chef-d'œuvre. On lui doit aussi de charmants opéras-comiques: *le Prisonnier*, musique de Della Maria (1796); *Maison à vendre*, musique de Dalayrac (1801), et un drame lyrique, *Joseph* (1807), dont la musique, due à Méhul, est bien supérieure au poème. Ses *OEuvres* ont été réunies par lui-même en 9 vol. in-8, 1812-1825, avec d'intéressantes notices. Alex. Duval pégnit avec esprit et fidélité les mœurs de son époque. Venu à la fin de la République, il rendit à Part la décence que lui avaient fait perdre les écrivains révolutionnaires. M. Ballanche, qui lui succéda à l'A-

cadémie française, a fait son *Éloge* dans son discours de réception.

DUVAL (George), auteur dramatique, né en 1777 à Valognes, mort en 1853, était chef de bureau au ministère de l'intérieur. Il travailla surtout pour les petits théâtres et donna 70 pièces, dont plusieurs eurent la vogue, entre autres: *M. Vautour, ou le Propriétaire sous les scellés*, 1805; *le Retour au comptoir ou l'Éducation déplacée*, 1808; *Une Journée à Versailles, ou le Discret malgré lui*, jolie comédie en 3 actes, 1814; *Werther ou les Égaréments d'un cœur sensible*, 1817, spirituelle parodie du roman de Goethe; *le Mari impromptu, ou la Coutume anglaise*, en 3 actes, 1836. G. Duval a laissé en outre: *Souvenirs de la Terreur*, 1841-42, et *Souvenirs thermidiens*, 1843. — V. ÈPRÈMESNIL.

DUVERDIER (Ant.), seigneur de Vauprivas, né à Montbrison en 1544, mort en 1600, était conseiller du roi et contrôleur général de Lyon. On a de lui la *Prosopographie*, description des personnages insignes, avec portraits, Lyon, 1573, et *la Bibliothèque d'Ant. Duverdier, contenant le catalogue de tous les auteurs qui ont écrit en français*, 1585, ouvrage de bibliographie précieuse, qui a été réimprimé en 1776 avec celui de Lacroix du Maine.

DUVERGIER DE HAURANNE (Jean), abbé de St-Cyran, fameux théologien, né à Bayonne en 1581, mort en 1643, suivit les cours de l'université de Louvain, s'y lia avec Jansénius, dont il embrassa les doctrines avec ardeur, obtint vers 1620 l'abbaye de St-Cyran, se livra avec un grand succès à la direction des consciences à Paris, compta beaucoup de disciples et d'amis, entre autres, Arnauld, Lemaître de Sacy, Bignon, auxquels il fit partager ses opinions, attaqua les Jésuites dans quelques écrits, et fut pour ce fait dénoncé à Richelieu, qui le tint en prison de 1638 à 1642. Il venait de recouvrer la liberté lorsqu'il mourut. C'était un homme de parti, adroit, remuant, et qui exerçait sur les siens un grand ascendant. Parmi ses écrits on distingue la *Somme des fautes et faussetés contenues dans la Somme théologique de P. Garasse*, 1626; *Petrus Aurelius*, 1631, ouvrage estimé, où il traite de la hiérarchie ecclésiastique; et les *Considérations sur la mort chrétienne*.

DUVERNEY (Joseph GUICHARD), anatomiste, né à Feurs en Forez en 1648, mort en 1730, fut nommé en 1676 membre de l'Académie des sciences, et en 1679 professeur d'anatomie au Jardin Royal. Il portait si loin le talent de l'élocution que des comédiens même venaient l'entendre. On a de lui: *Traité de l'organe de l'ouïe*, Paris, 1683 et 1718; *Traité des maladies des os*, 1751; *OEuvres anatomiques*, 1761. On lui doit d'intéressantes observations sur la circulation du sang dans le fœtus et dans les amphibiens, ainsi que la découverte des sinus occipitaux qui ont conservé son nom. — V. PARIS-DUVERNEY.

DUVILLARD (Ét.), économiste, né à Genève en 1775, d'une famille de réfugiés français, m. en 1832, fut employé aux finances sous Turgot et attaché en 1805 au ministère de l'intérieur comme chargé de la statistique de la population. Il avait été nommé en 1796 membre correspondant de l'Institut, et en 1799 membre du Corps législatif. On a de lui: *Recherches sur les rentes et les emprunts*, 1787, *Plan d'une association de prévoyance*, 1790, *Influence de la petite vérole sur la mortalité*, 1806, ouvrage qui renferme une table de mortalité souvent consultée.

DUVIVIER (Franciade Fleurus), général de division, né à Rouen en 1794, passa par l'École polytechnique, fit ses premières armes en 1814 contre les alliés qui cernaient Paris, prit part à l'expédition d'Alger en 1830, se signala au passage du col de Mouzaia (1831), fut chargé de divers commandements en Afrique, et eussit partout à repousser les Arabes; organisa en 1848 la Garde mobile, fut élu la même année représentant du peuple par le dép. de la Seine, défendit vaillamment, en juin 1848, l'hôtel de ville contre les insurgés, mais fut blessé le 25 et succomba peu de

jours après. Il a publié des écrits estimés sur l'Algérie. En outre, il avait entrepris d'intéressantes recherches sur les rapports de la langue des Kabyles avec le phénicien. M. H. Frère a donné une *Biographie de Duvivier*, couronnée par l'Académie de Rouen.

**DUVOISIN** (J. B.), prêtre français, né à Langres en 1744, mort en 1813, fut reçu le 1<sup>er</sup> de sa licence en Sorbonne, fut peu après pourvu d'une chaire de théologie dans cette célèbre école, puis choisi pour grand vicaire par l'évêque de Laon; fut exilé en 1792 comme prêtre réfractaire, reentra en 1801, et ne tarda pas à attirer par son mérite l'attention de Napoléon, qui le nomma évêque de Nantes et lui donna toute sa confiance: il fut un des 4 évêques chargés de résider près de Pie VII pendant son séjour à Savone et à Fontainebleau. On lui doit plusieurs ouvrages qui eurent surtout pour but de défendre la religion contre les philosophes du temps: *l'Autorité du Nouveau Testament*, 1775; *l'Autorité des livres de Moïse*, 1778; *Essai sur la Religion natur. Vte*, 1780; *Démonst. a' on évangélique*, 1802; *Essai sur la Théocratie*, 1805.

**DWINA** ou **DUNA**, nom commun à deux riv. de la Russie. 1<sup>o</sup> La Dwina occid. naît près de la source du Volga, dans le gouv't de Tver, coule à l'O., reçoit la Meja, la Kasplia, la Loutchossa, l'Oula, la Disna; baigne Velij, Souraj, Vitebsk, Polotzk, Disna. Dunabourg, Jacobstadt, et tombe dans le golfe de Livonie à Lunamund, 15 k. au dessous de Riga, après un cours de 750 k. — 2<sup>o</sup> La Dwina or. ent. se forme à Oustioug-Velik dans le gouv't de Vologda, par la réunion de la Soukhona et du Ioug, coule au N. O., reçoit la Vitcheгда, la Vaga, la Jahitsa, la Pinéga, et tombe au-dessous d'Arkhangel dans la mer Blanche, après un cours de 620 k.

**DYLE**, riv. de Belgique, naît dans le Brabant

méridional, près de Marlais, passe à Wavre, Ictrain, Malines, et après avoir reçu la Senne se joint à la Nèthe pour former le Rupel. Cours, 90 k. — Sous la République et l'Empire, elle donnait son nom à un dép. français, qui fut formé en 1802 du Brabant méridional, et qui avait pour ch.-l. Bruxelles.

**DYMES**, *Dymæ*, v. de l'anc. Grèce (Achaïe), au N. O., sur la mer, entre Oène et le cap Araxe, fut prise et pillée par les Romains pour avoir embrassé la cause de Persée (146 av. J.-C.). Elle reçut une colonie romaine peu après.

**DYRACHIUM**, auj. *Durazzo*, v. et port de l'Illyrie anc., chez les *Taulanti*, sur l'Adriatique, vis-à-vis de *Brundisium* ou Brindes en Italie, se nommait d'abord *Epidamnus*. C'était le port le plus fréquenté pour passer de Grèce en Italie.

**DZAISANG**, grand lac de Mongolie, dans la Dzoungarie, par 47°-48° lat. N., 81°-83° long. E., est traversé par l'Irtyche. Il a 110 k. sur 40.

**DZANG** prov. du Thibet. V. **THIBET**.

**DZOUNGARIE**, en chinois *Thian-chan-pe-lou* (c.-à-d. gouv't. au N. des monts Thian-chan), grande contrée de l'Asie centrale, fait partie de l'empire chinois et est comprise entre 72°-88° long. E., et 41° 30' 48' 40' lat. N. Elle a pour bornes la Sibérie au N., le Turkestan à l'O., le Thibet au S. et la Mongolie à l'E.; on la partage en trois grandes divisions militaires qui portent le nom de leurs chefs-lieux: Ili ou Gouldja, au S. O.; Kour-khara-oussou, à l'E., et Tarba-gataï, au N. E. — Les Dzoungares sont de race mongole et descendent de la famille éleuthé ou kalmouke; leur nom, qui signifie *main gauche*, vient de ce que leur pays est situé à gauche de la Chine, c.-à-d. à l'O. Ils furent longtemps sous la domination des Mongols proprement dits; c'est vers 1745 qu'ils ont été soumis par les Chinois.

## E

E, dans les abréviations, peut signifier, en latin: *exercit*, *eractor*, etc.; E. M., *equitum magister*. On trouve aussi E pour *Æ*: *edilis*, *etas*, etc. — En français, E. se met pour *Eminence* ou *Exc. Ulcenc*. Il se met aussi quelquefois pour les prénoms *Édouard*, *Emile*, *Ernest*, *Étienne*, *Eugène*, etc.

**ÉACIDE**, *Æacides*, roi d'Épire, frère d'Olympias, fut longtemps privé de sa couronne par Philippe, roi de Macédoine, monta sur le trône après la mort de ce prince, s'attira la guerre avec Cassandre pour avoir donné asile à Philippe Arrhidée, qui disputait le trône de Macédoine, et mourut pendant cette guerre, 312 av. J.-C., après un règne de 19 ans.

**ÉACIDES**, *Æacidæ*, descendants d'Éaque, nom donné par les poètes à Pélée, Achille et Pyrrhus.

**ÉAQUE**, *Æacus*, fils de Jupiter et de la nymphe Égine, régna sur l'île d'Énopée, qu'il nomma Égine en l'honneur de sa mère, et se signala tellement par sa justice et sa sagesse qu'après sa mort Jupiter fit de lui un des juges des Enfers. Éaque fut père de Télamon et de Pélée, et aïeul d'Achille et de Pyrrhus, appelés de là *Éacides*.

**EARL** (du danois *iarl*), titre nobiliaire adopté en Angleterre depuis la conquête de Canut, roi danois, répond à notre titre de *comte*; il vient après celui de *marquis*. Ce titre désignait d'abord les gouverneurs de *shires* ou comtés. Aujourd'hui il est purement honorifique et n'implique aucune fonction.

**EAST-LOTHIAN**, comté d'Écosse. V. **HADDINGTON**.

**EAST-LAIN**, riv. de l'Amérique anglaise (Labrador), naît à l'O. du lac Mistissiny, et tombe dans la baie de James après un cours de 450 k. — Elle donne son nom à une portion de la côte du Labrador qui

s'étend du détroit d'Hudson à la riv. Harricanaw Commerce de fourrures.

**EAST-MEATH**, comté d'Irlande. V. **MEATH**.

**EAUX-BONNES**, vge des B.-Pyénées, déjà endant de la commune d'Aas, à 37 kil. S. E. d'Oloron; 250 h. Eaux thermales, dites aussi *Eaux d'Arquebusade*, renommées surtout pour les maladies de poitrine. Leur célébrité date de la bataille de Pavie (1525): elles la durent aux bons effets qu'en éprouvèrent les Béarnais blessés à cette journée.

**EAUX CHAUDES**, vge des Basses-Pyrénées, dans la vallée d'Ossau, près du pont d'Enfer, à 4 kil. de Laruns et 35 S. de Pau; 50 h. Eaux thermales sulfureuses très-fréquentées depuis quelques années.

**EAUZE**, *Elusa*, ch.-l. de c. (Gers), à 26 k. S. O. de Condom, sur la Gelise; 1863 h. Belle église antique. Eaux-de-vie d'Armagnac. Jadis ch.-l. des Elusates, peuple de la Novempopulanie. Elle fut prise et saccagée par les Goths, les Sarrasins, les Normands, et détruite vers l'an 910. Son évêché fut transféré à Auch. — On appelait *Eauzan* le petit pays qui entoure Eauze, il faisait partie du Bas-Armagnac.

**EBBON**, évêque de Reims, avait été élu par la protection de Louis le Débonnaire; il n'en présida pas moins le concile d'évêques qui déposa cet empereur, à l'instigation de son fils Lothaire, 833. Lorsque Louis fut replacé sur le trône, il fit enfermer Ebbon dans un couvent, en 835. Celui-ci en sortit à la mort du souverain, et devint depuis évêque de Hildesheim. Le pape Pascal II l'avait chargé en 822 d'aller prêcher la foi en Danemark. Il mourut en 851.

**EBEL** (J. Godefroy), géologue et statisticien, né en 1764 à Zullichau en Prusse, m. à Zurich en 1830,

étudia d'abord la médecine et vint en 1801 s'établir en Suisse. On lui doit plusieurs ouvrages utiles au voyageur géologue : *Guide pour faire le voyage de Suisse de la manière la plus utile et la plus agréable*, Zurich, 1793 et 1810; *Description des peuples montagnards de la Suisse*, 1798-1802; *Sur la structure de la terre au sein des Alpes*, 1808; *Idées sur l'organisation du globe et sur ses révolutions*, 1811.

**EBELMEN** (J. Joseph), chimiste, né en 1814 à Baume-les-Dames (Doubs), mort en 1852. Élève distingué de l'École des Mines, il devint professeur dans cet établissement et fut nommé en 1845 administrateur de la manufacture de porcelaine de Sèvres. Il fit connaître en 1847 une nouvelle méthode d'une grande simplicité pour obtenir des combinaisons cristallisées par la voie sèche, en fit l'application la plus heureuse à la reproduction des espèces minérales et obtint ainsi artificiellement plusieurs pierres précieuses : le spinelle, l'émeraude, le péridot, le corindon. M. Chevreul a publié : *Travaux scientifiques d'Ebellen*, avec une notice sur ce savant, 1855.

**EBERHARD**, duc de Frioul (846-868), épousa Gisèle, fille de l'empereur Lothaire. Il défendit son duché contre les invasions des Slaves et en fit un des fiefs les plus importants de l'Italie. Il laissa 4 fils; le 2<sup>e</sup>, nommé Bérenger, lui succéda dans le duché de Frioul et devint par la suite roi d'Italie et empereur.

**EBERHARD**, ducs de Wurtemberg. V. WURTEMBERG.

**EBERHARD** (J. Aug.), philosophe allemand, né à Halberstadt en 1739, m. en 1809, fut d'abord pasteur d'une petite paroisse auprès de Berlin. S'étant aliéné ses coreligionnaires par des écrits qu'ils regardaient comme peu orthodoxes, il quitta le ministère et accepta une chaire de philosophie à Halle. Il avait adopté les doctrines de Leibnitz. On a de lui : *Nouvelle Apologie de Socrate*, 1772, où il examine la doctrine reçue sur le salut des Païens; *Théorie des facultés de penser et de sentir*, mémoire couronné, 1776; *Morale de la Raison*, 1781; *Théorie des Belles-Lettres*, 1783; *Histoire de la philosophie*, 1787; *Dictionnaire des synonymes allemands*, 1795-1802, ouvrage estimé et souvent réimprimé; *Esprit du christianisme primitif*, 1807, et quelques écrits polémiques dans lesquels il combat Kant et Fichte. Il passe pour un des meilleurs écrivains de son temps. Il était membre de l'Académie de Berlin.

**EBERSBERG**, bourg des États autrichiens (archiduché d'Autriche), à 23 k. N. O. de Steyer, sur la Traun. Masséna y battit les Autrichiens le 3 mai 1809.

**EBERSDORF**, v. de la principauté de Reuss-Loebenstein-Ebersdorf, à 3 k. N. de Loebenstein; 1200 h.

**EBERSDORF** (KAISER'S), v. des États autrichiens (archiduché d'Autriche), à 9 k. S. E. de Vienne; 1100 h. Beau château impérial.

**EBERT** (Féd. Adolphe), bibliographe, né en 1791 à Taucha, près de Leipsick, mort en 1834 à Wolfenbuttel, fut successivement bibliothécaire à Leipsick (1806), à Wolfenbuttel (1822) et à Dresde (1825). Il a élevé par ses écrits la bibliographie à la hauteur d'une science; le principal est intitulé : *Dictionnaire bibliographique général*, Leipsick, 1821-1830, 2 vol. in-4. Il a aussi publié quelques écrits historiques; *Bat. de Leipsick*, 1815; *Hist. de la guerre des Russes et des Allemands contre les Français*, 1816.

**EBION**, chef des Ebionites. V. EBIONITES.

**EBIONITES**, hérétiques du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, qui, selon S. Épiphane, eurent pour chef un Juif nommé Ebion, disciple de Cérinthe. Suivant Origène et Eusèbe, il n'aurait pas existé de personnage du nom d'Ebion, et le nom d'*Ebionites* dériverait d'un mot hébreu qui signifie *pauvre*. Quoiqu'il en soit, ces hérétiques, qui diffèrent peu des Nazaréens, niaient la divinité de J.-C., tout en le reconnaissant pour le Messie, rejetaient les écrits des apôtres, et n'admettaient que l'Évangile de S. Matthieu, qu'ils avaient altéré. Aux préceptes de la religion chrétienne, ils mêlaient les pratiques du mosaïsme : les premiers Ebionites eurent une morale sévère, mais, dans la

suite, ils se livrèrent à des excès infâmes. C'est contre Ebion et Cérinthe que S. Jean composa son Évangile.

**EBLANA**, v. d'Irlande,auj. Dublin.

**ÉBLÉ** (J. B.), général d'artillerie, né en 1758 à Rohrbach (Moselle), servit avec gloire en Hollande, et eut une grande part à la conquête de ce pays, accompagna Championnet en Italie et contribua puissamment à la prise de Naples (1799), fut un instant ministre de la guerre de Jérôme, roi de Westphalie (1808), sauva l'Empereur et les débris de l'armée dans la campagne de Russie en construisant avec une promptitude surprenante un pont de bois sur la Bérésina, mais succomba peu après à l'excès des fatigues (1812). Il venait d'être nommé commandant en chef de l'artillerie de la grande armée. Éblé avait été créé successivement baron, puis comte de l'Empire. — Son neveu, M. Charles Éblé, né en 1799, a suivi avec honneur la même carrière. Nommé en 1854 général de brigade, il a commandé pendant plusieurs années l'École polytechnique.

**EBN**, mot arabe qui veut dire fils. V. BEN et IBN.

**EBOLI**, *Eburi*, v. du roy. de Naples (Principauté Citér.), à 26 kil. S. E. de Salerne; 5000 hab.

**EBOLI** (la princesse d'), maîtresse du roi Philippe II. V. PÉREZ.

**EBORA**, v. d'Hispanie (Lusitanie),auj. Evora.

**EBORACUM**,auj. York, v. de Bretagne romaine, dans la Flavié Césarienne, capit. des *Briyantes* et de toute la prov. Septime-Sévère et Constance-Chlore y moururent; Constantin y fut procl. auguste (306).

**ÈBRE**, l'*Iberus* des anciens, *Ebro* en espagnol, fl. d'Espagne, naît à Fontibre dans la prov. de Santander, à 5 kil. O. de Reynosa; arrose la Vieille-Castille, la Navarre, l'Aragon, la Catalogne, passe à Miranda et près de Logrono et de Tudela, arrose à Saragosse, Mequinenza, Mombayo, Tortose, au-dessous d'Amposta, où un canal conduit une partie de ses eaux au port des Alfaques; reçoit à gauche l'Aragon, le Gallego, la Sègre, à droite le Xalon, le Guadaloque, et tombe dans la Méditerranée. Son cours, d'env. 500 k., se dirige en général au S. E.

**ÈBREUIL**, ch.-l. de c. (Allier), à 9 kil. O. de Gannat, sur la Sioule; 1345 hab. Les rois Carolingiens y avaient un palais. Belle église romaine, restes d'une anc. abbaye.

**ÈBRODUNUM**, nom anc. d'*Embrun* et d'*Yverdon*.

**ÈBROICUM**, v. de Gaule,auj. Évreur.

**ÈBROIN**, maire du palais sous Clotaire III, fut élu en 659 et se rendit odieux par sa cruauté. Après la mort de Clotaire (670), il mit sur le trône Thierry III; mais la haine qu'on avait pour le ministre réjaillit sur le roi: on donna la couronne à Childéric II, et Èbroin fut enfermé dans le monastère de Luxeuil. Il s'échappa de sa prison à la mort de Childéric (673), forma un parti, fit assassiner Leudesic, que Thierry, remonté sur le trône, avait créé maire du palais, et eut l'audace de supposer un fils de Clotaire III, qu'il fit couronner sous le nom de Clovis III; il saccagea les provinces qui refusaient de reconnaître ce fantôme de roi et força Thierry à lui rendre la charge de maire du palais. L'Aquitaine se détacha dès lors de la France, et l'Austrasie, refusant de le reconnaître, se nomma deux maires du palais; il les vainquit à Leucofaou. Peu après (681), il fut tué par Hermanfroi, seigneur qu'il avait dépouillé de ses biens. Èbroin eut pour antagoniste et pour ennemi S. Léger; s'étant rendu maître de sa personne, il lui fit crever les yeux, puis le fit décapiter.

**ÈBROES**, nom latin des îles Hébrides.

**ÈBRUA**, v. de Lusitanie,auj. Evora.

**ÈBRUNES**, peuple de la Belgique anc., entre les Ménapiens à l'O. et les Sicambres à l'E., occupait à peu près le Liégeois actuel. Ayant égorgé un plein paix une légion romaine, ils furent exterminés par César : les Tongres occupèrent depuis leur territoire.

**ÈBRUVICES**, nom anc. de la ville d'*Èvreur*.

**ÈBRUVICES** (AULERIC). V. AULERQUES.

**ÈBUSUS**, une des îles Baléares,auj. Iviça.



**ECBATANE**, adj. *Hamadan*? grande v. de l'Asie ancienne, capit. de la Médie, vers le centre, au pied du mont Oronte (Elvend), au S. O. de la mer Caspienne et au N. E. de Babylone, avait 250 stades de circuit et était entourée de 7 murailles s'élevant les unes au-dessus des autres. On y admirait un temple magnifique de Mithra ou du Soleil. Elle fut, selon les historiens grecs, bâtie vers 705 av. J.-C., par Déjocès; selon la Bible, vers l'an 600 par Arphaxad (Phraorte), roi des Mèdes, contemporain de Nabuchodonosor. En 561, cette ville, où régnait alors Astyage, tomba au pouvoir de Cyrus, et elle ne fut bientôt plus qu'une capitale secondaire: les rois de Perse venaient y passer l'été. Darius vaincu s'y réfugia à la suite de la bat. d'Arbèles (331); mais Alexandre y arriva bientôt après, et le força de s'en éloigner; le conquérant y trouva d'immenses richesses. Parnémion fut mis à mort à Ecbatane; Ephésion y mourut. La ruine de cette ville commença sous les Séleucides, qui la dépouillèrent de toutes ses richesses et détruisirent ses principaux monuments. Auj. il n'en reste que des débris informes; on n'est même pas d'accord sur son emplacement.

Il y avait dans la Perse une autre Ecbatane, dite *Ecbatana Majorum*, parce qu'elle renfermait un collège de Mages. C'est auj. *Gherden*.

**ECCELIN I.**, surnommé *le Bègue*, seigneur de Romano, est le chef d'une maison qui posséda de grands biens dans la Marche Tréviseane, et qui joua un rôle important aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, pendant les guerres des Guelfes et des Gibelins. Après avoir accompagné en 1147 Conrad III dans une croisade et s'y être signalé par ses exploits, il obtint le souverain pouvoir dans Vicence, qu'on croit être sa patrie. Il entra dans la ligue lombarde, et combattit Frédéric Barberousse, puis fit alliance avec ce prince, 1175, et mourut vers 1180. — E. II, le *Moine*, son fils, lui succéda à Vicence. Chassé par la faction des Guelfes (1194), il se mit à la tête des Gibelins, s'allia avec ceux de Vérone et de Padoue, combattit à outrance les Guelfes, à la tête desquels était le marquis d'Este, et finit par rentrer dans Vicence avec le secours de l'empereur Othon IV, qui lui donna le titre de vicair impérial. Il partagea en 1215 ses États entre ses enfants, et se retira dans un cloître, ce qui le fit surnommer *le Moine*. Il mourut en 1235. — E. III, le *Féroce*, fils du préc., lui succéda en 1215, se mit à la tête des Gibelins, s'allia avec l'empereur Frédéric II, s'empara du pouvoir à Vérone, à Vicence, à Padoue, à Brescia, et commit dans les villes soumises à ses lois des cruautés qui surpassent l'imagination. Le pape Alexandre IV prêcha en 1256 contre ce tyran une croisade dans laquelle entrèrent les Guelfes, et à la tête de laquelle se mit le marquis d'Este. Après avoir quelque temps résisté, Eccelin finit par succomber et fut blessé mortellement au pont de Cassano en 1259. Après sa chute, Albéric son frère, qui régnait à Trévise, fut mis à mort avec toute sa famille.

**ECCLÉSIASTE** (l'), l'**ECCLÉSIASTIQUE**, livres de la Bible. V. ces mots au *Dict. univ. des Sciences*.

**ECHANSON**, officier chargé de verser à boire au roi. V. ce mot au *Dict. univ. des Sciences*.

**ÉCHARD** (Laurent), historien anglais, né en 1671, mort en 1730. On a de lui: *Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à Auguste*, 1699, continuée jusqu'à Constantin, 1707, trad. par D. de La Roque et Guyot Desfontaines, 1728-1729; *Histoire ecclésiastique jusqu'à Constantin*, 1702; *Histoire d'Angleterre depuis l'invasion de J. César jusqu'à la fin du règne de Jacques I<sup>er</sup>*, 1707, continuée en 1718 jusqu'à la Révolution de 1688: c'était la meilleure histoire d'Angleterre avant que Hume eût publié la sienne. On doit aussi à L. Échard un *Dictionnaire géographique*, publié sous le titre de *The Gazetteer*, qui a servi de modèle à celui de Vosgien.

**ECELLENSIS** (ABRAHAM). V. ABRAHAM.

**ÉCHELLES** (des), ch.-l. de cant. (Savoie), arr. de Chambéry, sur les confins des États sardes, à 19 k.

S. O. de Chambéry; 1200 h. Elle est partagée par le Guiers en deux parties, dont, avant 1800, l'une appartenait à la Sardaigne et l'autre à la France (Isère). Ce lieu ne pouvait communiquer jadis avec Chambéry qu'en escaladant à l'aide d'*échelles* un rocher qui l'en séparait; d'où son nom: en 1670, Charles-Emanuel II y fit percer une route.

**ÉCHELLES DU LEVANT** (les). On nomme ainsi les ports marchands de la Méditerranée orientale, soumis à la domination ottomane et dans lesquels les Européens ont des comptoirs. Les principaux sont: Constantinople, Salonique, Smyrne, Alep, Beyrouth, Chypre, Alexandrie, etc. — On dit aussi quelquefois les *Échelles de Barbarie* en parlant des ports de l'Afrique septentrionale. — Cette expression doit son origine aux *échelles* ou degrés appuyés sur les môles des ports de ces places et au bas desquels les vaisseaux viennent décharger les passagers et les marchandises.

**ECHENOZ-LA-MÉLINE**, vge de la Haute-Saône, à 3 k. de Vesoul; 900 h. Vastes grottes où l'on trouve des ossements fossiles.

**ECHÉVIN**, en latin *scabinus* (du vieux mot allemand *scheben*, juge, savant, ou de *schafen*, constituer, ordonner), titre d'un officier public au moyen âge. Marculfe, qui écrivait vers 660, fait le premier mention des *échévins* comme assesseurs du comte et de son viguier ou lieutenant dans le jugement des causes. Sous les Carolingiens, on voit les *échévins* rendre la justice dans les *placits* ou assemblées publiques; ils sont élus par les notables des villes, confirmés par le roi et soumis à l'inspection des commissaires royaux (*missi dominici*). A partir de la 3<sup>e</sup> race, ils ne sont plus que des officiers de justice seigneuriale, choisis et nommés par les grands feudataires; une partie même de leurs fonctions judiciaires passa entre les mains des baillis, et dans beaucoup d'endroits les *échévins* ne furent plus que des officiers municipaux, conseillers du maire. Les *échévins* de Paris étaient les assesseurs du prévôt des marchands et siégeaient avec lui à l'hôtel de ville. La révolution de 1789 abolit les *échévins* et transporta leurs attributions aux maires et aux conseils municipaux.

**ECHIDNA** (mot grec qui signifie *vipère*), monstre fabuleux, moitié femme et moitié serpent, produit par Chrysaor, issu lui-même du sang de Méduse. Du commerce de ce monstre avec Typhon naquirent Cerbère, l'Hydre de Lerne, la Chimère de Bellérophon, le Sphinx de Thèbes, le lion de Némée et plusieurs autres monstres.

**ÉCHINADES**, adj. *Curzolaïres*, îles de l'Adriatique, sur la côte de l'Acarnanie, à l'E. de Céphallénie, vis-à-vis de l'embouchure de l'Achélous. Elles sont presque inhabitées. Il y en avait 9 suivant Plin., et 5 suivant Ovide. Un bras du fleuve Achélous s'étant desséché, plusieurs des îles Échinades se joignirent au continent. Selon la Fable, les Échinades étaient d'anciennes nymphes qui furent transformées en îles pour s'être attiré le courroux d'Achélous. Le nom de ces îles paraît venir du grand nombre des hérissons (*tekhinos*, en grec) qu'on y trouve.

**ÉCHIQUER** (Cour de l'), cour de justice en Angleterre qu'on croit avoir été introduite par Guillaume le Conquérant, est chargée d'administrer les revenus de la couronne et de juger tous les cas litigieux nés de la perception des impôts. Son nom vient, dit-on, du tapis dont on couvrait jadis la table de travail, tapis sur lequel étaient figurés plusieurs compartiments qui représentaient un échiquier et qui servaient à faire les comptes. Cette institution paraît avoir existé en Normandie avant la conquête de l'Angleterre.

**ÉCHO**, nymphe de la suite de Junon, fille de l'Air et de la Terre, servit Jupiter dans ses amours en amusant la déesse par de longs discours lorsque le dieu était avec une de ses maîtresses. Junon, s'en étant aperçue, l'en punit en la condamnant à ne plus parler sans qu'on l'interrogât, et à ne répondre qu'en répétant les derniers mots des questions qu'on lui ferait. La nymphe Écho s'éprit du beau Narcisse.

mais elle en fut dédaignée et se laissa mourir de désespoir. Elle fut métamorphosée en rocher.

**ECIJA**, *Atigis*, puis *Colonia Augusta Firma*, v. d'Espagne (Séville), sur le Xénil, à 90 kil. N. E. de Séville; 25 000 h. Place ornée de portiques; jolie promenade. Chaleur brûlante, qui a fait nommer cette ville le *Poêle de l'Espagne*. Beaucoup d'industrie.

**ECKART** (H.), dit *Maître Eckart*, dominicain, né vers 1260, probablement à Strasbourg, enseigna la théologie à Paris, à Strasbourg, à Francfort, à Cologne, et fut élu par son ordre prieur de la province d'Allemagne. Ayant répandu une doctrine mystique fort analogue au panthéisme des Alexandrins, il fut destitué en 1326 des fonctions de prieur par un chapitre général de son ordre et fut condamné par Jean XXII en 1329. Il venait de mourir peu auparavant. Ses ouvrages, parmi lesquels on remarque un traité *De duodecim ineffabilibus bonis et gratis*, étaient restés manuscrits jusqu'à nos jours; P. Pfeiffer les a publiés à Leipsick, 1858. — V. **ECKHARD**.

**ECKARTSHAUSEN** (Ch. d'), écrivain allemand, né au château d'Haimbhausen en Bavière, 1752, m. à Munich en 1803, était fils naturel du comte Charles d'Haimbhausen, par la protection duquel il fut nommé conseiller aulique, puis censeur de la librairie, 1780, et enfin conservateur des archives de Bavière, 1784. Il a publié un grand nombre d'écrits : les plus connus sont un traité de *la Création* et un petit livre de théologie mystique intitulé : *Dieu est l'amour le plus pur*, 1790. Cet ouvrage, qui sous une forme chrétienne cache un pur déisme, eut un grand succès en Allemagne; il a été traduit dans presque toutes les langues, notamment en franç. par Stassart.

**ECKEREN**. V. **ECKEREN**.

**ECKERNOERDE**, v. du Danemark, à 15 k. S. E. de Sleswig, sur la Baltique; 4900 h. Port, chantiers de construction. Commerce actif. Hôtel des Invalides, maison d'éducation pour les enfants d'anc. militaires.

**ECKHARD** (J. George), historien, né en 1674 dans le duché de Brunswick, mort en 1730, fut professeur d'histoire à Helmstedt, puis bibliothécaire à Hanovre, quitta secrètement cette dernière ville, abjura le Luthéranisme à Cologne et obtint à Würzburg, par le crédit du pape, les charges de conseiller épiscopal, d'historiographe, de bibliothécaire. On a de lui entre autres ouvrages : *Leges Francorum et Ripuariorum*, Francfort, 1720; *Origines Halsburgo-Austriacæ*, 1721; *Historia genealogica principum Saxonie superioris*, 1722; *Corpus historiae mediæ ævi, a tempore Caroli Magni usque ad finem sæculi XV*, 1723; *Commentarii de rebus Franciæ orientalis*, 1729; *De Origine Germanorum, migrationibus ac rebus gestis*, 1750. On lui doit en outre des recherches étymologiques et la publication des *Collectanea etymologica* de Leibnitz.

**ECKHEL** (Joseph Hilaire), antiquaire, de l'ordre des Jésuites, né en 1737 à Euserfeld (Autriche supér.), mort en 1798, était directeur du cabinet des médailles de Vienne, et professeur d'antiquités. Il embrassa toutes les parties de la numismatique, et publia un grand traité *De Doctrina nummorum*, en 8 v. in-4, Vienne, 1792-1798. Les médailles y sont distribuées dans l'ordre des villes qui les ont fait frapper.

**ECKMÜHL**, vge de Bavière, cercle de la Regon, sur la Grande-Laber, à 19 kil. S. de Ratisbonne. Grande victoire de Napoléon sur les Autrichiens, 22 avril 1809 : Davout, qui s'y était signalé, reçut en récompense le titre de *prince d'Eckmühl*.

**ÉCLECTIQUES** (du mot grec *eklego*, choisir). On nomma d'abord ainsi les philosophes d'Alexandrie qui, pour se composer un système, avaient choisi dans chacune des sectes de philosophes grecs ce qui leur paraissait le plus sage. Potamon et Ammonius Saccas furent les premiers (au II<sup>e</sup> siècle de J.-C.). Cette secte, qui s'attacha surtout à la conciliation de Platon et d'Aristote, donna bientôt naissance au nouveau platonisme, avec lequel on la confond ordinairement, et dont Plotin est le principal représentant.

On a depuis étendu le nom d'*Éclectiques* à tous ceux qui, dans une science quelconque, ont tenté de fonder ou de concilier les divers systèmes.

**ECLUSE** (L), fort de France (Ain), à 27 k. S. O. de Gex, commande la route de Genève à Lyon, mais est dominé par les mont. qui l'avoisinent. Ce fort, qui appartenait jadis aux ducs de Savoie, fut cédé à la France en 1601; il fut plusieurs fois pris et repris par les Autrichiens et les Français en 1814 et 1815, et en partie détruit par les Autrichiens.

Ecluse (L'), poste militaire dans les Pyrénées orient., près du col de Perthus, à 15 kil. de Cérêt. — Il y a en France un grand nombre d'autres lieux qui portent ce nom : un des principaux est dans le dép. du Nord, cant. d'Arleux; 1666 hab.

ECLUSE (L'), *Sluys*, v. et port de Hollande (Zélande), à 25 k. S. de Middelbourg, sur la mer du Nord; 2000 h. Les Anglais y défirent la flotte française en 1340. Les Français prirent la v. en 1647 et 1794.

ECLUSE (L'), *Cistus*, botaniste. V. **LECLUSE**.

**ECNOME**,auj. *Monte di Licata* ou *Monteserrato*, mont. et promont. de Sicile, sur la côte S., célèbre par la vict. navale que Régulus et Manlius Vulso remportèrent près de là sur les Carthaginois, 257 av. J.-C.

**ÉCOLAMPADE**. V. **ÉCOLAMPADE**.

**ÉCOLES CHRÉTIENNES** (Frères des), religieux non ecclésiastiques, institués à Reims en 1681 par J. B. de La Salle, chanoine de cette ville, pour enseigner gratuitement aux enfants du peuple les éléments de la religion et de l'instruction primaire. Cet ordre fut approuvé en 1724 par Benoît XIII. Il a pris en peu de temps une très-grande extension, surtout en France, où réside le supérieur général. Les Frères portent une grande robe de bure noire et un chapeau à cornes; ils doivent vivre dans le silence et la retraite, tout entiers à leur vocation. Ils ne peuvent être détachés au nombre de moins de trois. On les désigne souvent sous le seul nom de *Frères*. Cet ordre, qui survécut seul en France à la suppression des autres ordres religieux, fut autorisé à ouvrir ses écoles aussitôt après le Concordat; le décret du 17 mars 1808, qui fonda l'Université, lui donna en même temps une existence légale. Il n'a cessé depuis de rendre les plus grands services à l'instruction primaire. V. LA SALLE et SAINT-YON.

**ECOMMOY**, ch.-l. de c. (Sarthe), à 22 k. S. E. du Mans; 3600 h. Station de chemin de fer.

**ÉCORCIERS**. On appelait ainsi des bandes d'aventuriers qui au XV<sup>e</sup> siècle désolaient une partie de l'Europe de concert avec les *Pastoureaux*, les *Mailloins*, les *Routiers*, les *Cabochiens*, etc. Les Écorcieux exercèrent principalement leurs ravages dans le Hainaut, en 1437, lors de la révolte des Pays-Bas contre le duc de Bourgogne. On parvint à les enrôler dans l'armée française; les meilleurs capitaines ne craignirent pas de se mettre à leur tête : Villandras, Chabannes, le bâtard d'Armagnac, sont les plus connus de leurs chefs. Il en périt un grand nombre à la bataille de St-Jacques, contre les Suisses, 1444. Ils disparurent après l'expulsion des Anglais. On les nomma *Écorchieux*, soit parce qu'ils dépouillaient leurs captifs jusqu'à la chemise, soit parce que plusieurs d'entre eux avaient exercé la profession de boucher ou d'écorcheur de bêtes.

**ÉCOS**, ch.-l. de c. (Eure), à 19 k. S. E. des Andelys; 522 h. Bureau d'enregistrement.

**ÉCOSSE**, en anglais *Scotland*, *Caledonia* chez les anc., un des trois roy. unis qui forment l'Empire britannique, et l'un des deux roy. compris dans l'île de Grande-Bretagne, occupe toute la partie septent. de cette île et est situé entre 54° 39' et 58° 37' lat. N. Elle est séparée de l'Angleterre par une ligne allant du N. E. au S. O., depuis l'emb. de la Tweed jusqu'à celle du Sark, dans le golfe de Solway. L'Écosse a 400 k. du N. au S., et 245 env. de l'E. à l'O., dans sa plus grande largeur. Un grand nombre d'îles l'entourent et en dépendent, savoir : les trois archipels des îles Hébrides, Orcades et Shetland; les îles

Skye, Ram, Coll, Tirce, Mull, Lay, Jura, Bute, Arran, etc. Sa pop. s'élevé à 3000000. Capit., Edimbourg. L'Écosse se divise en 33 comtés, savoir :

	Comtés.	Capitales.
Au N.,	Orkney ou Orca-	
	des,	Kirkwall.
	Caitness,	Wick.
	Sutherland,	Dornoch.
	Ross,	Tain.
	Cromarty,	Cromarty.
	Inverness,	Inverness.
Au milieu,	Argile,	Inverary.
	Bute,	Rothsay.
	Nairn,	Nairn.
	Elgin ou Mur-	
	ray,	Elgin.
	Banff,	Banff.
	Aberdeen,	New-Aberdeen.
	Mearns ou Kin-	
	cardine,	Stonehaven.
	Angus ou For-	
	far,	Forfar.
	Perth,	Perth.
	Fife,	Cupar.
	Kinross,	Kinross.
	Clackmannan,	Clackmannan.
	Stirling,	Stirling.
	Dumbarton,	Dumbarton.
Au S.,	Edimbourg ou	
	Mid-Lothian,	Edimbourg.
	Linlithgow ou	
	West-Lothian,	Linlithgow.
	Haddington ou	
	East-Lothian,	Haddington.
	Berwick,	Greenlaw.
	Renfrew,	Renfrew.
	Ayr,	Ayr.
	Wigton,	Wigton.
	Lanark,	Lanark.
	Peebles,	Peebles.
	Selkirk,	Selkirk.
	Roxburgh,	Jedburgh.
	Dumfries,	Dumfries.
	Kirkcudbright,	Kirkcudbright.

Au N., l'Écosse est hérissée de montagnes stériles et couvertes de bruyères; au S., elle s'étend en plaines fertiles et labourables; ce qui fait diviser le pays en hautes terres (*highlands*) et basses terres (*lowlands*). Le centre est traversé de l'O. à l'E. par la chaîne des monts Grampians. Toute la côte occid. se compose de nombreuses presqu'îles, les eaux de l'Océan ayant pénétré fort avant sur tous les points et ne s'étant arrêtées qu'au pied des montagnes. De là un grand nombre de golfes, dont les plus remarquables sont : le golfe de Solway et de Clyde, les baies de Wigton et de Luce. Sur la côte orient. on trouve aussi la baie de Sinclair, les golfes de Dornoch, Cromarty et Murray, la baie de St-Andrews et le golfe de Forth. L'Écosse a beaucoup de riv.; les principales sont : la Spey, la Dee, l'Esik, le Tay, le Forth, la Clyde, la Tweed, l'Aman et le Liddel. Les lacs, dits *lachs*, sont nombreux. Un grand canal, le *C. Calédonien*, fait communiquer les deux mers. De nombreux chemins de fer sillonnent le pays en tous sens. On trouve dans les montagnes des mines de plomb, de fer, d'antimoine et de houille, de riches carrières de marbre, des agates, du cristal de roche. L'agriculture est très-avancée; les prairies et le flanc des montagnes offrent de nombreux pâturages qui nourrissent beaucoup de troupeaux, particulièrement des moutons à laine très-fine. L'industrie est très-florissante, principalement dans les basses terres. L'instruction est également fort développée en Écosse; on y compte 4 universités renommées, celles d'Edimbourg, de Glasgow, de St-Andrews et d'Aberdeen. Les hab. parlent trois sortes de langues, l'anglais, le dialecte écossais (anglo-saxon), et la langue erse ou gaélique. Ils professent la religion presbytérienne.

L'Écossais est plus simple, plus ouvert et plus communicatif que l'Anglais; il est fier de sa race, cordial pour l'étranger, brave, persévérant et fidèle. Les *highlanders* se distinguent par un costume particulier : longtemps ils n'eurent d'autre vêtement qu'un *plaid*, serré autour de la taille par une ceinture de cuir; ils portent auj. une sorte de jaquette qui va de la ceinture aux genoux (les jambes restent nues), un gilet et une veste, le tout en *tartan*.

*Histoire.* Les premiers habitants de l'Écosse appartenant sans doute à la race celtique. Les Romains n'entendirent leurs conquêtes que dans la partie méridionale de l'Écosse actuelle, alors habitée par les Calédoniens. Agricola (vers l'an 80 de J.-C.) repoussa les indigènes jusqu'aux golfes de Forth et de Clyde; Adrien les contint par une muraille qui allait de la Tyne au golfe de Solway (120). Vingt ans plus tard, sous Antonin, on construisit plus au N. une autre muraille; en 207, Septime Sévère construisit un nouveau mur encore plus au N. qui joignit le Forth à la Clyde. Les Scots, qui sortaient d'Irlande, et les Pictes, peuple d'origine gothique, vinrent ensuite occuper l'Écosse septentr. Ces peuples firent des incursions dans le N. de la Bretagne, d'abord contre les Romains, puis, après le départ de ceux-ci, contre les Bretons. Au ix<sup>e</sup> siècle (833, Kenneth II Macalpin réunit sur sa tête les deux couronnes des Pictes et des Scots, et devint ainsi véritablement le premier roi de l'Écosse. Les historiens écossais comptent avant ce prince 66 rois, dont le premier, nommé Fergus, aurait régné vers 350 ans av. J.-C.; mais l'existence de ces rois est fabuleuse jusqu'à Fergus II, qui monta sur le trône 410 ans après J.-C. Le Christianisme pénétra en Écosse dès le vi<sup>e</sup> siècle. Au xi<sup>e</sup>, sous le règne de Malcolm III (1047-1093), qui avait épousé une princesse saxonne, beaucoup de Saxons, fuyant la domination de Guillaume le Conquérant, se retirèrent en Écosse; ils adoucirent les mœurs encore sauvages des habitants. L'an 1286, à la mort d'Alexandre III, l'antique race des rois d'Écosse s'éteignit, et après diverses révolutions, pendant lesquelles les Bruce, les Bailleul et les Stuart se disputèrent la couronne, ces derniers finirent par triompher (1370). Pendant ce que quelques intérieures, les Anglais tentèrent plusieurs fois de réunir l'Écosse à leur empire; mais la victoire de Robert Bruce à Bannockburn (1314) les contraignit à différer l'exécution de leurs projets. Jacques I essaya de mettre un frein au pouvoir et à l'orgueil des grands barons; mais il fut assassiné par eux (1437). Jacques II, son fils (1474-1460), reprit avec plus de succès l'œuvre de son père; mais Jacques III, qui lui succéda, ne réussit qu'à exciter un soulèvement général, dans lequel il fut vaincu et tué (1488). Jacques IV, en épousant Marguerite, fille de Henri VII, roi d'Angleterre, acquit à ses descendants le droit de prétendre au trône d'Angleterre; il périt, en combattant les Anglais, à la bataille de Flodden (1513). Jacques V épousa Marie de Guise, et resserra par ce mariage les liens qui unissaient l'Écosse à la France, depuis longtemps son alliée. Sous son règne, commencèrent les troubles de la Réforme, préchée d'abord par Hamilton (1527), puis établie, sous le nom de *Presbytérianisme*, par le fougueux Knox. En 1542, Marie Stuart, fille de Jacques V, fiancée au Dauphin de France (depuis François II), succéda à son père. La vive opposition de cette reine à la réforme fut le germe de graves mécontentements, qui dégénérèrent plus tard en révolte ouverte et qui la forcèrent de se réfugier en Angleterre auprès d'Elisabeth, sa cousine; mais celle-ci, au lieu de lui prêter secours, la retint prisonnière, puis la fit mettre à mort (1587). Jacques, fils de Marie Stuart, lui succéda en Écosse sous le nom de Jacques VI, et, après la mort d'Elisabeth, il devint en outre, par droit d'hérédité, roi d'Angleterre, sous le nom de Jacques I (1603). L'Écosse conserva d'abord son titre de royaume, son parlement et ses lois; ce n'est qu'un siècle plus

tard, en 1707, que la reine Anne fondit les deux royaumes en une seule monarchie sous le nom de *Grande-Bretagne*. La tranquillité de l'Écosse n'a plus été troublée depuis qu'en 1745 et 46, lorsque les Highlanders prirent les armes pour le prétendant Charles-Édouard contre la dynastie de Hanovre. — La meilleure histoire d'Écosse qu'on ait jusqu'ici est celle de Tytler, Edimbourg, 1843.

*Rois d'Écosse depuis Fergus II (410-1625).*

Fergus II,	410	Malcolm I,	943
Eugène II,	427	Indulf,	958
Dongard,	449	Duff,	967
Constantin I,	453	Culen,	972
Congall I,	469	Kenneth III,	976
Gonran,	501	Constantin IV,	984
Eugène III,	535	Grim,	985
Congall II,	558	Malcolm II,	993
Kinnatel,	568	Duncan I ou Do-	
Aydan,	570	nal VII,	1023
Kenneth I,	604	Macbeth,	1040
Eugène IV,	605	Malecol III,	1047
Ferchard I,	622	Donald VIII,	1093-98
Donald IV,	636	<i>Duncan II</i> , usurp.	1093-95
Ferchard II,	651	Edgar,	1098
Malduin,	668	Alexandre I,	1107
Eugène V,	688	David I,	1124
Eugène VI,	692	Malcolm IV,	1153
Amber Cheiet,	702	Guillaume,	1165
Eugène VII,	704	Alexandre II,	1214
Mordach,	721	Alexandre III,	1249
Etwin,	730	<i>(Interrègne, 1286-1306)</i>	
Eugène VIII,	761	Robert Bruce I,	1306
Fergus III,	764	David Bruce II,	1329
Solvatus,	767	Édouard Baliol,	1332
Anchlaus,	787	David II (rétabli),	1356
Congall III,	819	<i>Stuarts.</i>	
Dongal,	824	Robert II,	1370
Alpin,	830	Jean, dit Robert III,	1390
Kenneth II,	833	Jacques I,	1406
Donald V,	857	Jacques II,	1437
Constantin II,	858	Jacques III,	1460
Eth,	874	Jacques IV,	1488
Grégoire,	875	Jacques V,	1513
Donald VI,	892	Marie Stuart,	1542
Constantin III,	963	Jacques VI,	1587-1625

**ÉCOSSE (NOUVELLE-)** ou **ACADIE**, partie de l'Amérique anglaise, formée d'une presqu'île qui a pour bornes au N. O. la baie de Fundy et le Nouv.-Brunswick, au N. le golfe St-Laurent, au S. E. et au S. O. l'Océan Atlantique. Elle a 450 kil sur 130, et près de 280 000 hab. Halifax est sa capit.; Annapolis, Windsor, Liverpool, Shelburne, en sont les v. principales. L'île du Cap-Breton et plusieurs petites îles voisines en dépendent. La principale industrie est la pêche; on exporte des pelletières, du bois de construction, du goudron, des salaisons. — La Nouvelle-Écosse fut découverte par Sébastien Cabot vers 1497; le Florentin Verazzani la visita en 1524 et l'appela Acadie, du mot que lui donnaient les indigènes eux-mêmes. Elle fut colonisée par les Français du Canada en 1598. Jacques I y envoya une colonie d'Écossais dès 1622, mais en 1632 Charles I céda tous ses droits à Louis XIII. Enlevée aux Français par les Anglais en 1666, elle leur fut restituée un instant par la paix de Breda, 1667; mais elle fut définitivement cédée aux Anglais par Louis XIV en 1713. La Nouvelle-Écosse est régie par un gouverneur général nommé par la couronne, assisté d'un conseil de 12 membres et d'une assemblée élective de 40 membres.

**ÉCOUCHÉ**, ch.-l. de cant. (Orne), sur la rive g. de l'Orne, à 9 kil. S. d'Argentan; 1360 hab.

**ÉCOUEN**, ch.-l. de c. (Seine-et-Oise), à 18 k. N. de Paris; 1200 hab. Beau château, construit sous François I par Anne de Montmorency, et qui passa ensuite dans la maison de Condé. En 1559, Henri II y rendit un édit de mort contre tous les Protestants. Napoléon avait fait du château une maison d'éducation pour 300 jeunes filles des membres de la Légion

d'honneur, dont la direction fut confiée à Mme Cambran (1807). En 1814, Louis XVIII réunit les élèves de la maison d'Écouen à celles de St-Denis, et rendit le château aux Condé. Napoléon III a rétabli à Écouen une succursale de la maison de la Légion d'honneur.

**ÉCOUIS**, bourg du dép. de l'Eure, à 10 k. N. des Andelys; 880 hab. Belle église, fondée en 1310 par Enguerrand de Marigny, qui y fut inhumé. Anc. ch.-l. de canton, remplacé par Fleury-sur-Andelle.

**ÉCRITURE SAINTÉ**. V. BIBLE.

**ECHTÈSE**. V. HÉRACLUS.

**ÉCOUEILLÉ**, ch.-l. de cant. (Indre), sur l'Indroye, à 40 kil. N. O. de Châteauroux; 1100 hab.

**ÉCURY-SUR-COOLE**, ch.-l. de cant. (Marne), sur la Coole, à 7 kil. S. de Châlons-sur-Marne; 300 hab.

**ÉCUYER**, d'abord *escudier*, de *scutum*, bouclier. C'était dans l'origine le nom d'un serviteur qui accompagnait un seigneur à la guerre et qui était chargé de porter son bouclier et ses armes. Ce titre acquit de l'importance du temps de la chevalerie : c'était le dernier degré à franchir pour obtenir le titre de chevalier. Dans les temps modernes, ce titre fut pris par une foule de nobles qui n'étaient ni comtes ni marquis, et qui voulaient se distinguer de la roture. — On donnait encore le nom d'écuyer à plusieurs officiers de la maison du roi, tels que : le *grand-écuyer*, haut fonctionnaire chargé de la surveillance des équipages et des écuries; *l'écuyer cavalcadour*, *l'écuyer de bouche*, *l'écuyer tranchant*, etc.

En Angleterre, le titre d'écuyer, *esquire*, n'est plus qu'un mot insignifiant qui prend toute personne qui se qualifie de *gentleman*.

**EDAM**, v. et port du roy. de Hollande (Holl. sept.), près du Zuyderzée, à 20 kil. N. E. d'Amsterdam; 5000 hab. Hôtel de ville, hôtel de l'armirauté, bourse, etc. Chantiers de construction, huile de baleine. Ville importante jadis, mais très-déchue.

**EDDA**. On désigne sous ce nom, qui veut dire *arrière-grand-mère*, deux livres qui renferment la mythologie scandinave. Le 1<sup>er</sup>, écrit en vers, fut composé en Islande, pendant le xi<sup>e</sup> s., 50 ans env. après l'introduction du Christianisme dans cette île, par Sœmund Sigfuson, dit le *Sage*, qui voulait conserver les débris des anciennes croyances. Le 2<sup>e</sup>, en prose, ne date, à ce qu'on croit, que du xii<sup>e</sup> s. : on le doit à l'historien, Snorro Sturleson, qui commenta l'Edda poétique, supplantant aux launes qui présentaient ce livre par un exposé plus complet des dogmes religieux de la Scandinavie. L'ancien Edda se compose de poésies mythologiques et de poésies héroïques : les 1<sup>res</sup> roulent sur la cosmogonie, l'histoire d'Odin, de Thor, de Freyr, de Balder, etc.; les 2<sup>es</sup>, sur les exploits des conquérants germains, tels que *Vælsung*, *Sigurd*, *Atle*, etc. L'Edda en prose se divise en plusieurs parties et contient 1<sup>o</sup> les légendes mythologiques et historiques; 2<sup>o</sup> un vocabulaire poétique; 3<sup>o</sup> la prosodie scandinave. — Les Eddas n'ont été retrouvés qu'en 1643, en Islande. Les manuscrits en sont conservés à Upsal et à Copenhague. Les textes originaux ont été publiés et traduits par Resenius et Finn Magnusen, à Copenhague; par Afzelius, à Stockholm. Mlle Du Puget en a donné une traduction en français, Paris, 1839-40. M. Bergmann a entrepris une édition complète du texte, avec traduction littérale et commentaires, Strasb., 1838-1853.

**EDDYSTONE-ROCKS**, récifs de la Manche, à 25 k. S. O. de Plymouth. Phare modèle, érigé en 1759.

**EDELINCK** (Gérard), graveur, né à Anvers en 1649, mort en 1707, fut attiré en France par les bienfaits de Louis XIV, qui lui donna le titre de graveur du cabinet avec une pension et le nomma professeur aux Gobelins. Il fut admis à l'Académie dès 1677. Edelinck perfectionna la gravure en inventant les tailles en losange; il réussit à donner en quelque sorte de la couleur aux objets gravés. Ses estampes de la *Ste famille*, d'après Raphaël; de la *Famille de Darius*, de la *Madeleine*, du *Christ aux anges*, de *S. Charles Borromée*, d'après Lebrun; du *Con-*

*bat de quatre cavaliers*, d'après Léonard de Vinci; de *la Vierge*, d'après le Guide, sont regardées comme des chefs-d'œuvre. On a aussi de lui de très-beaux portraits de *Louis XIV*, *Descartes*, *Colbert*, *Lebrun*, *Rigaud*, *Philippe de Champagne*, *Santeuil*, etc.

**EDEN**, c. à d. en hébreu *déliées*, nom donné dans la Genèse au Paradis terrestre, lieu de délices où Dieu plaça Adam et Ève après la création, et que l'Écriture compare à un vaste jardin. On ne sait pas bien où était ce jardin délicieux : l'opinion la plus accréditée le place dans l'anc. Médie, entre le Phase, l'Oxus, le Tigre et l'Euphrate, qui représentent, à ce qu'on croit, les quatre fleuves dont parle la Genèse : le Phison, le Gihon, le Chidkéel et le Phrat. Origène et quelques hérétiques ont pensé que l'Eden n'a jamais existé sur la terre et que c'est une pure allégorie.

**EDER**, *Adrana*, riv. d'Allemagne, a sa source en Westphalie, à 10 k. O. de Berlebourg, arrose la Hesse et la principauté de Waldeck, passe à Waldeck, à Fritzlar, et se jette dans la Fulde à 10 k. au-dessous de Cassel, après un cours de 125 kil. Elle charrie de l'or.

**ÉDESSE**, dite aussi *Callirrhœ*, *auj. Orfa*, ville fort ancienne de la Mésopotamie, capit. de l'Osroène sous les Romains. au N. de la province, était une des v. frontières de l'empire et renfermait de célèbres fabriques d'armes et de boucliers et des arsenaux. Edesse, dont on attribue la fondation à Nemrod, eut, du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. au 1<sup>er</sup> après, des princes particuliers (V. *ABGAR*). Cette ville reçut une des premières doctrines du Christ, et ses habitants la conservèrent jusqu'au temps des croisades : elle eut jusqu'à 300 couvents et posséda un évêché, dont S. Ephrem fut titulaire et qui fut depuis érigé en archevêché : c'est encore *auj.* le titre d'un archevêché *in partibus*. Edesse fut plusieurs fois prise et reprise dans les guerres entre l'empire d'Orient et les Sassanides. Les Arabes s'en emparèrent ainsi que de toute la Mésopotamie en 639. En 1097, Baudouin, frère de God. de Bouillon, prit cette v. et y fonda un comté, qui fut transmis en 1100 à Baudouin II, en 1118 à Josselin de Courtenay et en 1131 à Josselin II. Il se composait d'Edesse, de Samosate, de Saroujdj, de Tel-Bacher, etc. Ce comté, le premier État chrétien fondé par les Croisés, était regardé comme le boulevard de Jérusalem. Soumis en 1144 par Zenghi, il fut repris en 1146 par Josselin II, mais il fut reconquis la même année par Nouredin et il est resté depuis aux mains des Musulmans.

**ÉDESSE**, *auj. Vodina*, v. de Macédoine (Émathie), sur l'Erigon, fut avant Pella la capitale du royaume.

**ÉDETANI**, peuple de l'Hispanie Tarraconaise, à l'E. des Celtibères, avait pour v. principales *Edeta*, *auj. Liria*, *Sigobriga*, *Cæsaraugusta*, *Valentia*.

**EDFOU**, *l'Atbô* des anc. Égyptiens, *l'Apollinopolis magna* des Grecs, village de la H.-Égypte, sur la rive g. du Nil, à 83 kil. S. E. de l'anc. Thèbes, et à 177 k. S. E. de Djirdjeh; 2000 hab. Ville jadis importante : ce n'est plus *auj.* qu'un assemblage de misérables cabanes et de ruines. Beaux restes de plusieurs temples avec inscriptions hiéroglyphiques.

**EDGARD**, *le Pacifique*, roi d'Angleterre, fils d'Edmond I, succéda à son frère Edwy en 957, vainquit les Northumbriens et les Écossais, soumit une partie de l'Irlande, polissa ses États et leur donna de sages lois. S. Dunstan fut son principal conseiller, et le clergé sous son règne jouit d'une grande faveur. Ayant entendu vanter la beauté d'Elfrida, fille d'un grand seigneur, il chargea un de ses favoris de l'amener à sa cour. Celui-ci devint amoureux d'Elfrida, et l'épousa, après avoir trompé le roi par un rapport infidèle; mais Edgard, apprenant la vérité, le poignarda et épousa sa veuve. Cet événement est le sujet d'une tragédie anglaise de Mason. Il m. en 975.

**EDGARD ATHÉLING**, neveu d'Edouard le Confesseur, avait des droits au trône d'Angleterre, mais fut dépossédé par Harold, puis par Guillaume le Conquérant (1066). Après une tentative inutile pour recou-

vrer la couronne, il renonça à toute prétention et servit fidèlement Guillaume. Il était le dernier rejeton de la ligne masculine des rois anglo-saxons.

**EDGARD**, roi d'Écosse, fils de Malcolm III et neveu du préc., régna de 1038 à 1107. Il chassa l'usurpateur Donald VIII et maria sa sœur Mathilde au roi d'Angleterre Henri I.

**EDGE-HILL**, colline d'Angleterre (Warwick), près de Kington et à 20 k. S. E. de Warwick. Les Parlements y remportèrent leur 1<sup>re</sup> victoire sur les troupes de Charles I. 1642.

**EDGEWORTH** (Richard Lovell), né à Bath en 1774, m. en 1817, était originaire d'Irlande, où son père possédait la terre d'Edgeworthstown. Il s'appliqua de bonne heure à la mécanique, eut en 1763 la première idée du télégraphe aérien, et imagina en 1767 une voiture qui transportait avec elle un petit chemin de fer sur lequel elle roulait. En 1771, il vint s'établir à Lyon et y commença la construction d'une digue pour détourner le cours de la Saône et reculer sa jonction avec le Rhône; mais, mal secondé, il fut obligé de renoncer à ses travaux. Il prit part en 1782 aux efforts tentés par les Irlandais pour assurer leur indépendance, fut élu en 1798 député de l'Irlande à la Chambre des Communes, et se prononça ouvertement contre l'Union. Depuis 1804, il partagea tout son temps entre la mécanique, l'agronomie et le perfectionnement de l'éducation. On lui doit des *Traité sur la construction des moulins*, en français, 1778; — *sur la résistance de l'air*, 1783; — *sur l'application des ressorts aux charrettes*, 1812; — *sur les chaussées et les voitures*, 1813; *Practical education* (avec sa fille), 1798, trad. par Pietet; *Professional education*, 1808.

**EDGEWORTH** (Maria), romancière et moraliste irlandaise, fille du préc., née en 1767 à Edgeworthstown, morte en 1849, consacra son talent à l'éducation de l'enfance et à la moralisation du peuple, et composa dans ce but un grand nombre de petits ouvrages, où le plus souvent la leçon ressort du simple récit des faits, et dont la plupart sont devenus populaires. Elle débuta par *l'Éducation pratique* (avec son père 1798), que suivirent bientôt *l'Éducation familière*, le *Guide des parents*, les *Contes moraux pour les jeunes garçons*, les *Contes pour les jeunes filles*, les *Contes populaires*, les *Contes du beau monde* (Tales of fashionable life), les *Jeunes industriels*, et une foule d'autres. On lui doit aussi d'intéressants romans sur l'Irlande, qui donnèrent à W. Scott l'idée de se faire le romancier de l'Écosse. Presque tous ses ouvrages ont été trad. par Mmes L. Belloc, Élisabeth Voïart, El. de Bon, Gottis, Niboyet, Sobry, etc.

**EDGEWORTH DE FIRMONT** (Henri Essex), confesseur de Louis XVI, né en Irlande en 1745, mort à Mittau en 1807, était cousin de Richard Edgeworth. Il assista Louis XVI à ses derniers moments et lui adressa, dit-on, sur l'échafaud ces mots devenus célèbres : *Fils de S. Louis, montez au ciel*. Il a laissé des *Mémoires*, qui ont été trad. par Dupont, Paris, 1816, et des *Lettres*, trad. par Élisabeth de Bon, 1818.

**ÉDILES**, magistrats romains, ainsi appelés parce qu'un des principaux devoirs de leur charge était d'avoir soin des édifices (*ædes*). Ils étaient nommés pour un an. C'est une des charges par lesquelles on débutait dans la carrière des honneurs : on pouvait l'obtenir dès 27 ans. On distinguait les édiles plébéiens et les édiles curules ou patriciens. Les édiles plébéiens, au nombre de deux, furent institués en 493 av. J.-C., la même année que les tribuns. En 366 av. J.-C., ces édiles ayant refusé de subvenir aux frais de nouveaux jeux qui venaient d'être créés, le sénat leur adjoignit deux nouveaux édiles, pris dans l'ordre des patriciens. Ces derniers avaient la chaise curule, le laticlave, l'entrée au sénat et le droit d'images; ils avaient l'intendance des grands jeux romains qui se célébraient aux frais de l'État, et devaient en outre en donner d'autres à leurs propres dépens. Les édiles plébéiens donnaient aussi des jeux à leurs frais, mais moins dispendieux; leurs fonctions prin-

cipales étaient d'entretenir les bains publics, de faire réparer et nettoyer les aqueducs, d'approvisionner la ville, de régler les marchés. Ils n'avaient aucune des prérogatives honorifiques des édiles curules. Les édiles subsistèrent jusqu'au règne de Constantin.

**ÉDIMBOURG**, *Edinburgh* en anglais, *Aineda* en latin moderne, capit. de l'Écosse et ch.-l. du comté d'Édimbourg ou Mid-Lothian, à 710 k. N. N. O. de Londres (689 par chemin de fer); 190 000 h. (en y comprenant le port de Leith). Édimbourg est bâtie sur trois collines, et se partage en deux villes séparées par des vallées profondes, la *Vieille-Ville* et la *Nouv.-Ville*, unies par deux ponts. La Vieille-Ville, qui forme une large rue de plus d'un kilomètre de long, est située sur la colline centrale et la plus élevée. Elle est défendue par un château fort qui la domine. Les maisons y sont pressées et irrégulières, quelques-unes s'élevaient à 10 et 11 étages. Les rues sont étroites et sales. Au pied de la Vieille-Ville s'élève le palais (jadis abbaye) d'Holyrood, et cette partie de la ville porte encore le nom de *Canonsburgh* ou *Canongate* (bourg ou porte des chanoines). La *Nouv.-Ville*, construite à la fin du dernier siècle, renferme de larges rues et de belles places. Les monuments principaux sont : la nouvelle bourse, le *Parliament-House*, l'université, bâtie de 1789 à 1827 (c'est le plus beau bâtiment de l'Europe en ce genre), la cathédrale ou église St-Gilles, 3 ponts, les monuments de Nelson, de W. Scott, etc. Éd. est le siège des cours suprêmes de l'Écosse et possède une université célèbre qui compte plus de 2000 étudiants, et un grand nombre de sociétés savantes, d'établissements scientifiques et littéraires : ce qui l'a fait assez justement surnommer l'*Athènes du Nord*. On y publie un grand nombre de journaux littéraires, dont le plus célèbre est la *Revue d'Édimbourg*. On y suit très-particulièrement le barreau. L'industrie est assez active, surtout pour la librairie et l'imprimerie. Le commerce est facilité par l'*Union Canal* et par plusieurs chemins de fer. Patrie de R. Barclay, Hume, G. Burnet, Law, Erskine, Keith, Dugald-Stewart, H. Blair, Walter Scott, etc.—Suivant d'Anville, Édimbourg occupe l'emplacement de la station romaine d'*Alata Castra*. Vers 626, le château d'Édimbourg devint la résidence d'Edwin, roi de Northumbrie, qui lui donna son nom; ce château portait précédemment les noms de Castell-Minid-Agued (fort de la colline d'Agnès), ou de *Cast-um Puellarum*, parce que, suivant les traditions, il était la résidence des jeunes princesses piétes jusqu'à leur mariage. En 856, Édimbourg était déjà une ville considérable, dont les Anglo-Saxons et les indigènes se disputèrent souvent la possession. Depuis 1020, cette ville devint la résidence des rois d'Écosse; cependant ce n'est que depuis 1437, à partir du règne de Jacques II, qu'Édimbourg prit le titre de capitale. La peste la ravagea trois fois (1497, 1513, 1645). Cromwell s'en empara en 1650, Guillaume III en 1689. Charles-Édouard l'occupa un instant en 1745.

**ÉDIMBOURG** (comté d'). V. **LOTHIAN** (MID-).

**ÉDIMBOURG** (NOUVEL-), v. et port de la Nouv.-Grenade, sur le golfe de Darien, à 190 k. E. S. E. de Panama. Fondée au XVII<sup>e</sup> siècle par des Écossais sous le nom de *Caledonia*, elle fut prise en 1699 par les Espagnols, et par les Français en 1764. Ces derniers ayant été massacrés par les Indiens, les Anglais vinrent s'y établir et lui donnèrent le nom qu'elle porte auj.

**EDISTO**, riv. des États-Unis (Caroline du S.), formée de deux riv., North et South Edisto, qui se réunissent à Branchville, tombe dans l'Océan Atlantique, entre Charleston et Beaufort, par 2 branches, entre lesquelles se trouve l'île d'Edisto.

**EDIT** (*edicare*, déclarer, ordonner). Les principaux édits connus dans l'histoire sont :

1° *L'édit perpétuel*. On nommait ainsi chez les anciens une compilation de tous les édits rendus précédemment par les édiles et les préteurs, qui fut faite sous Adrien, l'an 131 de J.-C., par Salvius Ju-

lianus, pour servir de règle à l'avenir. Il en reste des fragments. — Chez les modernes on donne ce même nom à un règlement en 47 articles publié en 1611 par l'archiduc d'Autriche Albert pour régler dans ses États l'administration de la justice.

2° *L'édit de Milan*, publié à Milan en 313 par l'empereur Constantin en faveur de la religion chrétienne.

3° *L'édit d'Union*, publié en 405 par Honorius contre les Donatistes et les Manichéens, et qui avait pour but de réunir tous les peuples sous une seule religion, à la religion catholique. — On connaît aussi sous ce nom l'édit par lequel Henri III, chassé de Paris, reconnut la Ligue et déclara s'unir à elle : il est du 21 juillet 1588.

4° *L'édit de Crémieu*, rendu en 1536 par François I à Crémieu (Isère), pour régler la juridiction des baillis, des sénéchaux, des présidaux, etc.

5° *L'édit des Petites-Dates*, rendu par Henri II en 1550, pour la répression des abus introduits dans la collation des bénéfices ecclésiastiques.

6° *L'édit de Châteaubriant* (1551), rendu par Henri II contre les Calvinistes.

7° *L'édit de Romorantin* (1560), repoussant l'acquisition (V. ROMORANTIN).

8° *L'édit de Melun* (1580), faisant droit aux plaintes du clergé sur la discipline et l'administration ecclésiastiques.

9° *Les édits de Pacification*, rendus en grand nombre pour suspendre les guerres de religion dans le XVI<sup>e</sup> siècle : les plus célèbres sont l'*édit d'Amboise*, rendu le 19 mars 1563 par Charles IX, permettant aux Calvinistes de s'assembler, pour l'exercice de leur culte, dans toutes les villes dont ils étaient alors en possession; et l'*édit de Nantes*, publié par Henri IV en 1598, et révoqué en 1685 par Louis XIV. Il accordait aux Calvinistes la liberté de conscience, l'exercice de leur culte, et l'admission aux charges et aux fonctions publiques.

Pour les autres édits, Voy. le nom qui suit *Édit*. **EDITHE** (Ste), née en 961, morte en 984, était fille du roi d'Angleterre Edgar et de Walfride. Elle se fit religieuse au couvent de Wilton, se consacra aux pauvres et aux malades, et refusa la couronne, qui lui fut offerte après la mort de son père et celle de son frère S. Édouard. On la fête le 16 septembre.

**EDITHE**, femme d'Édouard III. V. **ÉDOUARD**.

**EDME** ou **EDMOND** (S.), archevêque de Cantorbéry, sacré en 1234, soutint les droits de son église contre le roi Henri III, et dut pour ce motif chercher un refuge en France, à la cour de S. Louis. On l'honore le 16 nov., jour de sa mort.

**EDMOND** (S.), roi d'Est-Anglie en 855, faisait le bonheur de son peuple lorsqu'il fut, en 870, attaqué, pris et mis cruellement à mort par les princes danois Hinguar et Hubba, qui avaient envahi ses États. L'Église le regarde comme martyr et le fête le 20 nov.

**EDMOND I**, roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, fils d'Édouard I, succéda en 941 à son frère Athelstan, donna le Cumberland, le Northumberland, et chercha à adoucir les mœurs de ses sujets. Il fut assassiné en 946 par un nommé Léof. C'est sous son règne que la peine capitale fut établie en Angleterre.

**EDMOND II**, succéda à son père Ethelred II en 1016, et mérita par son intrépidité et sa force le surnom de *Côte de Fer* (*Iron-side*). Il eut une rude guerre à soutenir contre Canut, roi de Danemark, et fut forcé, après une courageuse résistance, de lui céder la partie septentrionale de ses États. Assassiné un mois après (1017), il laissa Canut maître de toute l'Angleterre.

**EDMOND PLANTAGENET** de Woodstock, comte de Kent, fils cadet d'Édouard I, détrôna son frère Édouard II en 1325, pour mettre à sa place Édouard III, dont il fut d'abord le tuteur. Il conspira ensuite contre celui-ci, mais il échoua cette fois, et eut la tête tranchée en 1329.

**EDMOND DE LANGLEY**, duc de York, tige de la maison de la Rose-Blanche. V. **YORK**.

**EDNAM**, vge d'Écosse (Roxburgn), à 4 kil. N. de Kelso. Patrie du poète Thompson.

**EDOM**, c.-à-d. *Rouge*, surnom d'Ésaü. V. ESAÜ.

**EDOMITES**. V. IDUMÉENS.

**ÉDONIDE**, *Edonis*, contrée de la Macédoine septentrionale, entre les embouch. du Strymon et du Nestus, faisait d'abord partie de la Thrace, mais fut annexée par Philippe à ses États. Elle tirait son nom du mont *Édon*, sur lequel les Bacchantes célébraient leurs mystères : ce qui les fit appeler *Édonides*.

**ÉDOUARD I**, *l'Ancien*, roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, succéda à son père Alfred le Grand l'an 900. A peine sur le trône, il se le vit disputer par Ethelwald, son cousin germain, qui souleva en sa faveur les peuples du Northumberland et les Danois; mais il repoussa tous ses ennemis, et Ethelwald lui-même périt dans un combat. Délivré de cet adversaire, Édouard tourna ses armes contre les Écossais et contre les Bretons du pays de Galles, et les soumit également. Il cimentait l'alliance avec la France en donnant à Charles le Simple sa fille Ogive. Il m. en 975. C'est lui, dit-on, qui fonda l'université de Cambridge.

**ÉDOUARD II**, *le Martyr*, remplaça sur le trône d'Angleterre, à l'âge de 13 ans, son père Édgard, mort l'an 975. Elfrida, sa belle-mère, qui voulait y placer son fils Ethelred, le fit assassiner dans une partie de chasse, 978. Les vertus précoces de ce jeune prince le firent ranger parmi les saints. On le fête le 18 mars.

**ÉDOUARD III**, *le Confesseur*, roi d'Angleterre, fils d'Ethelred et d'une princesse normande, veuve du préc., fut couronné en 1041 par les Anglo-Saxons, qui, fatigués du joug des Danois, voulurent revenir à leurs souverains naturels. Le commencement de son règne fut troublé par la rébellion du comte Godwin, puissant seigneur qui avait contribué à le placer sur le trône. Édouard, pour éviter la guerre civile, traita avec lui et lui fit des concessions. Tout son règne fut un temps de paix et de justice. Il fit des réglemens communs pour tous les habitants de l'Angleterre, sans distinction de race. Quoique marié à une femme jeune et belle, à Édith, fille de Godwin, il avait vécu comme dans le célibat. Il mourut en 1066, à l'âge de 65 ans, sans enfans. D'après quelques historiens, il aurait laissé en mourant son trône à Guillaume, duc de Normandie, son parent. Il fut canonisé. On le fête le 5 janv. et le 13 oct.

**ÉDOUARD I**, de la dynastie normande, né en 1240 d'Henri III et d'Éléonore de Provence, fut couronné en 1212 après la mort de son père. Précédemment, il avait pris une part active et glorieuse aux troubles qui signalèrent les dernières années du règne de son père (V. ce nom), et s'était croisé avec S. Louis dans la 8<sup>e</sup> croisade. Monté sur le trône, il fit de sages réformes dans les finances et l'administration de la justice et la législation. Il convoqua plusieurs parlemens où furent déterminées la liberté civile et la liberté politique et constitua définitivement la Chambre des Communes. En 1283, Édouard s'empara du pays de Galles, jusqu'alors indépendant; c'est depuis cette conquête que le titre de prince de Galles a été porté par l'héritier présomptif de la couronne. En 1286, après la mort d'Alexandre III, roi d'Écosse, ayant été choisi pour arbitre entre de nombreux compétiteurs, il se déclara pour Bailleul, l'un d'eux, et le fit son vassal; mais dans la suite il dépouilla ce prince, après l'avoir battu à Dunbar, 1297, et réunit pour un moment l'Écosse à l'Angleterre. Une guerre s'étant élevée entre l'Angleterre et la France, Édouard courut en Flandre pour arrêter Philippe le Bel dans ses conquêtes; mais presque aussitôt une nouvelle révolte de l'Écosse, sous le commandement de Wallace, le força à conclure avec la France une trêve de deux ans. En 1298, il remporta sur les Écossais à Falkirk une victoire éclatante : Jacques Stuart, l'un de leurs chefs, périt dans le combat avec 50 000 des siens. Les Écossais s'étant soulevés de nouveau en 1300, Édouard entra dans leur pays, y porta

le ravage, se fit livrer Wallace, leur chef, et le mit à mort, 1305. Néanmoins, une 3<sup>e</sup> révolte éclata encore dès 1306 : elle était dirigée par Robert Bruce, qui se fit couronner. Édouard se préparait à marcher contre ce nouveau chef, lorsqu'il mourut à Carisle, en 1307. On grava sur son tombeau : *Ce-git le marteau de l'Écosse*. Après la trêve conclue en 1297 avec la France, Édouard avait épousé en 2<sup>e</sup> noces Marguerite, sœur de Philippe le Bel, et avait obtenu pour son fils Édouard la main d'Isabelle de France, fille de ce roi.

**ÉDOUARD II**, fils d'Édouard I et d'Éléonore de Castille, né en 1284, régna de 1307 à 1317. D'un caractère doux, mais faible, et aimant les plaisirs, il s'abandonna à d'infâmes débauches et se laissa gouverner par ses favoris, Gaveston et Spenser, qui le perdirent. Le mécontentement public fut encore augmenté par les victoires que les Écossais, conduits par Robert Bruce, remportèrent à Bannockburn, 1314, et à Blackmor, 1321. L'épouse m<sup>re</sup> d'Édouard, Isabelle de France, et son frère Edmond se déclarèrent contre lui et se mirent à la tête des mécontents (1325). Édouard fut arrêté par les rebelles, jeté dans un cachot, et bientôt après mis à mort (1327) : deux assassins, Mautravers et Gournay, lui enfoncèrent un fer rouge dans les entrailles. Édouard II est le premier des héritiers présomptifs de la couronne qui ait porté le titre de prince de Galles.

**ÉDOUARD III**, fils du précédent, né en 1312, fut proclamé roi du vivant même de son père en 1327, mais resta jusqu'à 18 ans sous la tutelle de sa mère, Isabelle de France, et sous l'autorité de Mortimer, amant de cette princesse. Dès qu'il put régner par lui-même, soupçonnant que Mortimer était l'auteur de la mort de son père et que la reine ne l'avait pas détourné de ce crime, il fit pendre le favori et renferma sa mère dans un château fort. Par la victoire d'Halidon-Hill, il reconquit le roy. d'Écosse qu'avait perdu son père, 1333; puis il vint disputer la couronne de France à Philippe de Valois (V. PHILIPPE VI) : il gagna sur lui la bataille de Crécy (1346) et lui prit Calais avec plusieurs autres villes, 1377. Quelques années après, son fils, le prince de Galles, plus connu sous le nom de *Prince Noir*, gagna sur le roi Jean, fils et successeur de Philippe de Valois, la bataille de Poitiers (1356), fit ce prince prisonnier et l'emmena en Angleterre. Mais Édouard fut moins heureux contre Charles V; il perdit peu à peu ses conquêtes : il ne possédait plus que quelques places maritimes en France quand il mourut, 1377. C'est ce prince qui a introduit les postes en Angleterre, qui a créé l'ordre de la Jarretière (1349) et bâti le palais de Windsor. Il substitua la langue anglaise à la langue normande dans les actes publics, assura la liberté individuelle et la propriété, protégea le commerce, l'industrie et les lettres : il favorisa particulièrement l'université d'Oxford. Il avait épousé Philippine de Hainaut, qui obtint de lui la grâce des Calaisiens.

**ÉDOUARD IV**, fils de Richard, duc d'York, chef du parti de la Rose-Blanche, né en 1442, mort en 1483, continua l'œuvre de son père en disputant la couronne au roi Henri VI, de la maison de Lancastre, chef du parti de la Rose-Rouge. Secondé par le fameux comte de Warwick, il défait à Northampton et à Mortimer's cross en 1460 l'armée royale, que l'épouse de Henri, Marguerite d'Anjou, animait de sa présence, et l'année suivante il se fit proclamer roi d'Angleterre (1461). Les victoires de Towton en 1461, d'Hexham en 1464, remportées sur Marguerite, vinrent affermir son pouvoir, et il en jouit quelque temps au sein des plaisirs. Mais Warwick, indigné du mariage qu'Édouard avait contracté secrètement avec Elisabeth Woodville, de la maison de Lancastre, résolut de le précipiter du trône où il l'avait placé, et passa dans le parti opposé (1469). La guerre recommença avec plus d'acharnement. Édouard, trahi à Nottingham, s'enfuit en Hollande, et Henri VI fut replacé sur le trône. Mais, après 5 mois d'absence, Édouard reparut avec une petite escadre que lui avait

fournie le duc de Bourgogne, son beau-frère : il réunit de nombreux partisans, battu à Barnet le comte de Warwick, qui périt dans le combat, et remonta sur le trône (1471). Peu de semaines après, il écrasa le reste de ses ennemis par la victoire remportée sur Marguerite à Tewksbury : cette malheureuse princesse fut confinée avec son fils dans la Tour, où était déjà son époux ; et bientôt son fils fut inhumainement massacré (V. ÉDOUARD, fils de Henri VI). Débarrassé de tous ses ennemis intérieurs, Édouard envahit la France pour soutenir Charles le Téméraire contre Louis XI et débarqua à Calais (1475) ; Louis XI réussit à l'éloigner à force d'or. Édouard passa le reste de son règne dans les plaisirs et la débauche, abandonnant tout le pouvoir à une favorite, Jane Shore. En 1478, il mit à mort un de ses frères, George, duc de Clarence, accusé de haute trahison.

ÉDOUARD V, fils du préc., lui succéda à 12 ans, et fut mis sous la tutelle de Richard, duc de Gloucester (1483), ainsi qu'un frère plus jeune que lui de trois ans, Richard, duc d'York. Il y avait à peine deux mois qu'il avait été proclamé lorsque Gloucester, voulant usurper le trône, fit enfermer les deux frères dans la Tour de Londres, et les fit assassiner par un sicaire, Tyrrel, qui les frappa la nuit dans leur lit (1483). Horace Walpole a cherché à jeter des doutes sur cet événement. La fin tragique des deux jeunes princes a fourni à Casimir Delavigne le sujet d'une de ses plus belles tragédies, *les Enfants d'Édouard*, et à Paul Delaroche le sujet d'un tableau célèbre.

ÉDOUARD VI, fils de Henri VIII et de Jeanne Seymour, né en 1537, fut proclamé en 1547, à la mort de son père, sous la régence du comte de Hartford, depuis duc de Somerset, son oncle maternel. Après la mort tragique de celui-ci, il fut confié à lord Dudley, duc de Northumberland, qui régna réellement sous son nom. Ce fut alors que la Réforme, commencée sous Henri VIII, fit les plus grands progrès et prit de la consistance. Le jeune prince fut élevé avec soin dans la nouvelle religion ; mais la mort le surprit en 1553. V. SOMERSET et DUDLEY.

ÉDOUARD, prince de Galles, surnommé le *Prince Noir*, à cause de la couleur de son armure, né en 1330 d'Édouard III et de Philippine de Hainaut, se distingua fort jeune à la bat. de Crécy, gagnée par son père sur Philippe de Valois (1346), et gagna lui-même en 1356 celle de Poitiers, où le roi Jean fut vaincu et fait prisonnier. Son père érigea pour lui la Guyenne en principauté sous le nom de principauté d'Aquitaine, et l'en investit solennellement (1363). Édouard fixa sa résidence à Bordeaux, et y tint une cour vraiment royale. En 1367, il alla lutter en Espagne contre Du Guesclin en faveur de Pierre le Cruel, et remporta la victoire de Najera dans la Navarre ; mais il rapporta de cette expédition une maladie qui le conduisit au tombeau, en 1376. « Il laissa, dit Hume, une mémoire immortalisée par de grands exploits, par de grandes vertus et par une vie sans tache. » — Un de ses fils monta sur le trône d'Angleterre sous le nom de Richard II.

ÉDOUARD DE LANCASTRE, prince de Galles, fils unique de Henri VI et de Marguerite d'Anjou, né en 1453, quitta l'Angleterre avec sa mère en 1463, lorsque le parti d'York eut triomphé (V. ÉDOUARD IV), y retourna en 1471, après avoir épousé la fille du comte de Warwick, autrefois son plus grand ennemi ; mais tomba, ainsi que sa mère, entre les mains d'Édouard IV après la bataille de Tewksbury, et fut massacré par l'ordre des ducs de Clarence et de Gloucester, frères du roi. Shakespeare, dans la 3<sup>e</sup> partie d'*Henri VI*, a mis sur la scène la mort du prince de Galles.

ÉDOUARD PLANTAGENET, dernier prince de ce nom, fils de George, duc de Clarence, et d'Isabelle, fille du fameux comte de Warwick, fut fait comte de Warwick par Édouard IV, en mémoire de son aïeul maternel. Henri VII, étant monté sur le trône et craignant qu'il ne fit valoir ses droits, le fit enfermer à la Tour (1485) ; puis, ce malheureux prince

étant entré dans une conspiration, il le fit décapiter (1499).

ÉDOUARD (CHARLES-), le dernier des Stuarts. V. STUART (Charles Édouard).

ÉDOUARD, roi de Portugal, fils de Jean I, régna de 1433 à 1438. Il mit de l'ordre dans les finances épuisées par de longues guerres, rétablit la discipline dans l'armée et fit des lois somptuaires. En 1436, il fit assiéger Tanger en Afrique ; mais son armée fut entièrement défaite, et son frère, l'infant Ferdinand, fait prisonnier par les Maures. En 1438, la peste vint ajouter à ce désastre en portant ses ravages à Lisbonne, et Édouard lui-même ne put échapper au fléau. Ce prince protégea les sciences et les lettres ; on lui doit un code sur l'administration de la justice.

ÉDOUARD DE BRAGANCE, infant de Portugal, né en 1605, mort en 1649, était lieutenant général dans les armées de l'empereur Ferdinand III. Lorsque Jean IV, son frère, eut chassé les Espagnols du Portugal, en 1649, le roi d'Espagne, craignant ses talents militaires, sollicita son arrestation, et l'empereur consentit à le livrer. Il fut enfermé au château de Milan et y mourut après 8 ans de captivité.

EDRED, roi anglais de la dynastie saxonne, 2<sup>e</sup> fils d'Édouard l'Ancien, succéda à son frère Edmond en 946 ; réprima plusieurs révoltes des Danois, et vainquit Malcolm, roi d'Écosse. S. Dunstan eut sous son règne une grande part aux affaires. Edred mourut en 955, laissant le trône à son neveu Edwy.

EDRIS. V. EDRISITES.

ÉDRISI (Abou-Abdallah-Mohammed AL), géographe arabe, né vers 1099, à Ceuta, était issu de la famille des Edrisites. Classé des domaines qu'il possédait en Afrique, il voyagea beaucoup, puis se fixa en Sicile, où le roi Roger II lui fit le meilleur accueil. Il vécut à la cour de ce prince et exécuta pour lui, vers 1153, un globe ou plutôt un planisphère terrestre en argent du poids de 400 livres, sur lequel il avait fait graver tout ce qu'on savait alors de géographie : il lit pour l'expliquer un traité de géographie fort complet pour l'époque et qui a longtemps servi de base aux études géographiques. On n'en possédait qu'un abrégé, publié pour la 1<sup>re</sup> fois en arabe à Rome en 1592, et trad. en latin sous le titre de *Geographia Nubiensis*, par G. Sionite, Paris, 1619. Amédée Jaubert en a retrouvé en 1829 un ms. complet à la Bibliothèque impériale et en a publié la trad. en français. Paris, 1837-39, 2 vol. in-4, avec notes.

ÉDRISITES, dynastie musulmane qui régna à Fez et dans tout le Maghreb de 785 à 919, époque où les Fatimites s'emparèrent de toute l'Afrique septentr. Edris I (785-93), de la race d'Ali, chassé d'Arabie, vint s'établir à Wailly et conquit Tlemcen. Il fut empoisonné par l'ordre du calife Haroun-al-Raschid. Edris II (793-828) fonda Fez en 807. Mohammed I, Ali, Yahia I et II, ajoutèrent à leurs possessions Ceuta et Tanger. Sous Ali II et Yahia III commença la décadence des Edrisites. Yahia IV (905-19), fut défait par une armée d'Obéid-Allah, 1<sup>er</sup> calife fatimite, puis chassé de sa capitale et mourut dans la misère en 944. Après lui on vit encore Haçan I, son parent, reprendre Fez en 922, mais il périt en 925. Kassem-el-Kenoum résista quelque temps aux Fatimites (922-949). Son fils Ahmed se mit sous la protection des Ommiades et se retira en Espagne où il périt en combattant les Chrétiens (960). Haçan II, poursuivi à la fois par les Fatimites et les Ommiades, fut vaincu par ces derniers et conduit à Cordoue, où il fut mis à mort (984).

ÉDUENS, *Adui*, peuple gaulois, habitait au S. des *Lingones* et à l'O. de la Grande-Séquanais ; leur pays répondait à une partie du Nivernais et de la Bourgogne ; c'était, avec les *Arverni*, le peuple le plus puissant de la Gaule. Leurs v. princ. étaient *Bibracte* (Autun), *Cabillonum* (Châlon), *Matisco* (Mâcon), *Nirernum* (Nevers). Ils étaient régis par un chef électif dit *vergobret*. Les Romains firent alliance avec eux, et le sénat les proclama frères de la république.



Rome profita de la rivalité qui divisait les Éduens et les Arvernes pour intervenir dans les affaires de la Gaule et l'asservir plus facilement, 57 ans av. J.-C. Mais les Éduens se lassèrent bientôt des secours des Romains, et en 51 ils prirent part à l'insurrection de Vercingétorix. César leur soumit avec le reste de la Gaule (V. DIVITIAC et DUMORIX) : leur pays fut compris dans la Lyonnaise 1<sup>re</sup>. Claude leur accorda le droit de cité en 48.

EDWARDS (Jonathan), théologien et métaphysicien américain, né en 1703 dans le Connecticut, m. en 1758, remplit les fonctions de pasteur à New-York et à Northampton, se fit destituer en 1750 à cause de son extrême rigidité, fut missionnaire à Stockbridge (Massachusetts) et devint en 1757 président du collège de Prince-Town (New-Jersey). Il a laissé, outre plusieurs ouvrages de controverse, un *Essai sur les affections religieuses*, 1746, et des *Recherches sur l'idée de liberté*, 1754, où il défend la doctrine de la nécessité. Ses œuvres ont été publiées à Londres, 1817, 8 vol. in-8, avec un *Essai sur ses écrits* par Rogers, et une *Notice sur sa vie* par E. Dwight.

EDWARDS (George), naturaliste anglais, bibliothécaire du collège des médecins, membre de la Société royale de Londres, né en 1693, à Westham (Essex), mort en 1773, avait visité la Hollande, la Nèrevée et la France. On lui doit une *Histoire naturelle d'oiseaux peu communs*, etc., 4 vol. in-4, contenant 210 planches coloriées, angl.-français, 1743-51, avec une continuation sous le titre de *Glanures d'histoire naturelle*, 1758-63, 3 vol. in-4. Il régna dans ses écrits un esprit religieux qui les rend fort recommandables.

EDWARDS (BRYAN), membre du Parlement et de la Société royale de Londres, né en 1743, mort en 1800, habita longtemps la Jamaïque et combattit vivement, soit dans les îles, soit au Parlement, les propositions de Wilberforce pour l'abolition de la traite des nègres. On a de lui : *Histoire des colonies anglaises dans les Indes occidentales*, 1793.

EDWIN, roi anglo-saxon du Northumberland, 636-653, se distingua par ses vertus, refusa la couronne d'Est-Anglie, épousa Ethelburge, fille d'Ethelbert, roi de Kent, qui le convertit, lui et son peuple, à la religion chrétienne, et périt dans une bataille contre le roi de Mercie et les Bretons.

EDWY, roi anglo-saxon, fils d'Edmond I, succéda à son oncle Edred en 955, se fit de puissants ennemis en disgrisant les serviteurs du feu roi, et encourut les censures du clergé par sa passion pour Elgiva, sa parente, qu'il avait épousée malgré les canons de l'Église. Elle lui fut enlevée et périt dans les supplices ; il se vit lui-même bientôt après dépossédé de ses provinces du Nord, qui furent données à Edgard, son frère. Accablé par ces malheurs, Edwy mourut de chagrin (957).

ECKKEREN, bourg de Belgique (Anvers), ch.-l. de canton, à 6 kil. N. d'Anvers ; 4000 hab. Boufflers y battit les Hollandais en 1703.

ECCLOO, v. de Belgique (Flandre orient.), ch.-l. d'arr., à 17 kil. N. O. de Gand ; 8500 h. Dentelles.

EFFENDI, mot turc que l'on fait dériver d'un mot de la basse grécité, *authentès*, c.-à-d. seigneur, maître. Il sert à désigner les gens de loi, les fonctionnaires civils, les savants, les lettrés ; il se place à la suite d'un nom propre ou du nom de la profession. Ce mot répond aussi à notre *Monsieur* et n'est plus guères qu'un terme de courtoisie.

EFFIAT (Ant. COFFIER-ROZE, marquis d'), maréchal de France, né en 1581, tira son nom d'un bourg de l'Anvergne (Puy-de-Dôme), à 5 kil. E. d'Aiguonperse. Il se distingua en 1617 à l'attaque de La Rochelle, fut envoyé en Angleterre en 1624 comme ambassadeur extraordinaire pour négocier le mariage de Henriette de France avec le prince de Galles (depuis Charles I) : fut, peu après, nommé surintendant des finances, et administra avec beaucoup de sagesse. Envoyé au Piémont, il se signala aux bat. de Veillan et de Carignan (1630), et fut fait, l'année suiv.,

maréchal de France. Il marchait en 1632 sur l'électorat de Trèves à la tête d'une armée, lorsqu'il m. en Lorraine d'une fièvre inflammatoire. Le marquis d'Effiat était père du malheureux Cinq-Mars. Il a laissé des *Mémoires* sur les guerres et les affaires du temps, impr. en 1622. Il rebâtit le bourg d'Effiat, et y fonda un hospice et un collège d'Oratoriens.

EGA, maire de Neustrie, administra le royaume de concert avec la reine mère Nantilde (638), veuve de Dagobert I, pendant la minorité de Clovis II, et se fit remarquer par ses vertus. Il m. en 640 à Clichy.

EGADES, ou EGUSES, *Egats* ou *Eguse insula*, groupe de trois îles voisines de la côte O. de la Sicile, est célèbre par la victoire qu'y remporta Lutatus sur les Carthaginois, l'an 242 av. J.-C. Cette victoire mit fin à la 1<sup>re</sup> guerre punique. — Ces îles, qu'on nommait *Egusa*, *Phorbantia*, *Hiera*, s'appellent auj. *Levanzo*, *Favignana*, *Marettimo*.

EGBERT, d'abord roi de Wessex, puis de toute l'Angleterre, descendait de Cordic, un des premiers rois saxons de l'Heptarchie. Dans sa jeunesse il se retira à la cour de Charlemagne pour éviter les pièges que lui tendait Brithric, usurpateur du trône de Wessex. Mais après la mort de cet homme (799), il revint dans sa patrie, et fut reconnu roi. Il parvint à réunir sous sa puissance tous les États de l'Heptarchie (827), et prit alors le titre de roi d'Angleterre. Il mourut en 836.

EGÉE, *Egeus*, roi d'Athènes, fils de Pandion II et père de Thésée, régna de 1361 à 1323 av. J.-C. Il fit la guerre à Minos, et, ayant été vaincu, fut condamné à lui payer tous les ans un tribut de 7 jeunes garçons et 7 jeunes filles que devait dévorer le Minotaure. Thésée délivra Athènes de cet odieux tribut ; mais, pendant que le héros revenait triomphant, Egée, trompé par l'absence du signal qui devait annoncer son retour, crut qu'il avait été dévoré par le Minotaure, et se précipita de désespoir dans cette partie de la mer qui depuis porta son nom.

EGÉE (mer), *Egeum mare*, auj. *Archipel*, golfe de la Méditerranée, entre la côte E. de la péninsule grecque, la côte O. de l'Asie-Mineure, la Thrace et l'île de Crète, dût son nom au suicide d'Égée.

EGÉON, géant de la Fable. V. BRIAREE.

EGER ou EGRA, riv. d'Allemagne, a sa source en Bavière dans le Fichtelberg, entre dans la Bohême, traverse les cordes d'Eger, d'Elbhogen et de Saatz, et se jette dans l'Elbe à Theresienstadt après 200 k. de cours.

EGER ou EGRA, v. de Bohême, ch.-l. de cercle, sur l'Eger, à 145 kil. O. de Prague ; 10 500 hab. Trib. supérieur ; collège, école pour les fils de militaires ; belle église St-Nicolas. Houille ; grenat. Sur la place du Marché se la maison où Wallenstein fut massacré en 1634. Le maréchal de Belle-Isle prit cette ville en 1742, mais la rendit l'année suivante. Ses fortifications sont été rasées en 1808. Aux env., eaux thermales très-froides.

EGER, nom hongrois d'Érlau. V. ERLAU.

ÉGÈRE, nymphe révérée des Romains comme déesse des fontaines, habitait le bois d'Aricie, voisin de Rome. Numa Pompilius s'enfonçait dans ce bois sous prétexte de consulter cette nymphe, afin de donner à ses desseins l'autorité de la religion. Selon Ovide, Égérie était une jeune femme que Numa épousa, et avec laquelle il partagea les soins du gouvernement. On montre encore auj. près de l'anc. porte Capène, dans le vallon de la Caffarella, la grotte et la fontaine d'Égérie.

EGERTON (Thomas). V. BRIDGEWATER.

ÈGES, *Ege*, F. ÈGÉE.

EGESTE, v. de Sicile. V. SEGESTE.

EGIALEE (du grec *agyalos*, bord de la mer), nom commun à plusieurs contrées, îles ou villes maritimes de l'Antiquité. Il s'appliquait plus spécialement à l'Achaïe et à la Corinthe comme étant situés sur le bord de la mer. C'est de ce nom que dérive le mot d'*eyalet* adopté par les Turcs. V. EYALET.

EGIALEE, *Egialeus*, 1<sup>er</sup> roi de Sycione, régna

de 1835 à 1783 av. J.-C. — Fils d'Adraste, et l'un des Épigones, périt devant Thèbes. V. ÉPIGONES.

**ÉGIDE** (d'*aïx*, chèvre), bouclier forgé par Vulcain et donné par Jupiter à Pallas, dont il devint l'attribut, était couvert de la peau de la chèvre Amalthée, et portait au milieu la tête de Méduse.

**ÉGIIDIUS**. V. ÉGIIDIUS, GILLES et COLONNA.

**ÉGINE**, *Ægina*, île de la mer Égée, entre l'Argolide et l'Attique, dans le golfe Saronique, s'appelait d'abord *OEnone* et reçut le nom sous lequel elle est connue de la nymphe Égine, dont le fils Éaque y amena une colonie de Pélasges. Elle était originairement peuplée de Myrmidons. Elle fut conquise par les Doriens d'Épidaure, eut une marine puissante dès le vi<sup>e</sup> siècle av. J.-C., se rendit indépendante au vi<sup>e</sup> s., se soumit aux Perses en 490, mais les combattit vaillamment à Salamine et à Mycale (480-79). Les Athéniens s'en emparèrent vers 447; mais elle recouvra sa liberté pendant la guerre du Péloponèse, après la bataille d'Égos-potamos, et Athènes fit de vaines tentatives pour y rétablir solidement sa domination. Les Éginètes entrèrent en 276 dans la Ligue achéenne. Depuis ils subirent tour à tour la domination des Étoliens, d'Attale I, roi de Pergame, des Romains, de l'empire grec, des Vénitiens et enfin des Turcs, qui ne s'emparèrent de l'île qu'en 1718. Elle fait auj. partie du roy. de Grèce. Elle compte env. 10 000 h. et a pour ch.-l. une petite v. de même nom, bâtie sur un rocher, à 3 k. de la mer; 2500 h. Patrie du médecin Paul d'Égin<sup>e</sup> (V. ce nom). — Les Éginètes passent pour les inventeurs de la monnaie; ils travaillaient le bronze avec une grande supériorité. Ils employaient dans leurs comptes un *talent* d'une valeur particulière, connu sous le nom de *talent d'Égine*, et qui valait 100 mines ou 10 000 drachmes (env. 9000 francs). Ils étaient fort habiles dans les exercices du corps, et remportèrent un grand nombre de victoires dans les jeux publics de la Grèce. On admire encore auj. les ruines magnifiques du temple de Jupiter qui décorait la ville d'Égine. Des fouilles entreprises en 1811 y ont fait découvrir de nombreuses statues connues sous le nom de *Marbres d'Égine*, qui sont auj. au Musée de Munich. M. About a donné en 1854 la *Description et l'histoire d'Égine*.

**ÉGINHARD**, secrétaire de Charlemagne, avait été élevé à la cour de ce prince avec les princes de sa famille par Alcuin. Il jouit de toute la confiance de l'empereur, fut surintendant des bâtiments, et fut chargé après sa mort de l'éducation de Lothaire, fils de Louis le Débonnaire. Il se retira de la cour vers 816 pour vivre dans un monastère, fut 7 ans abbé de Fontenelle et mourut en 844 au couvent de Seligenstadt. On a de lui deux ouvrages précieux : *Vita et gesta Caroli Magni*, imprimé à Cologne, 1521, à Utrecht, 1711, etc., et trad. en français par Denis, Paris, 1812; *Annales regum Francorum*, 741-829, et 62 *Lettres*. J. B. Teulet a donné ses *Œuvres*, avec trad. franç. et des notes, Paris, 1843 et 1857. — On raconte qu'Éginhard conçut une vive passion pour une fille de Charlemagne, nommée Emma, qu'il eut avec elle plusieurs aventures romanesques, et qu'il finit par obtenir sa main; mais tout ce récit paraît n'être qu'une fable. V. ERBACH.

**ÉGIPANS**, divinités des montagnes et des bois qui formaient le cortège du dieu Pan. Ils étaient représentés comme de petits hommes fort velus, tantôt avec des cornes et des pieds de chèvre, tantôt avec le museau de cet animal et une queue de poisson. On leur attribuait l'invention de la trompette marine.

**ÉGISTHE**, fils incestueux de Thyeste et de sa propre fille Pélopie, fut ainsi nommé parce qu'il avait été nourri par une chèvre (*aïx*, *aigos* en grec). Élevé à la cour d'Atrée, son oncle, sans connaître sa naissance, il fut chargé par ce prince de donner la mort à Thyeste; mais ayant reconnu son père dans celui qu'il devait assassiner, il s'unit à lui pour faire périr Atrée, et usurpa le trône avec Thyeste. Agamemnon, petit-fils d'Atrée et héritier légitime de la couronne,

le chassa du trône, mais il lui laissa la vie, et même, en partant pour le siège de Troie, il lui confia le gouvernement de ses États. En son absence, l'ingrat Égisthe séduisit sa femme Clytemnestre et il l'assassina lui-même à son retour. Il régna pendant 7 ans; mais enfin Oreste, fils d'Agamemnon, que sa sœur Électre avait fait échapper du palais paternel au moment du meurtre de son père, revint à Argos lorsqu'il fut devenu grand, et tua Égisthe en même temps que sa propre mère Clytemnestre. Ces événements ont fourni à Eschyle, à Sophocle et à Euripide, des sujets de tragédies, et ont été transportés sur la scène française par Voltaire, Crébillon, N. Lemercier et Soumet.

**ÉGLETONS**, ch.-l. de c. (Corrèze), à 32 k. N. E. de Tulle; 1200 h. Grand commerce de céréales.

**ÉGLISE** (l), du grec *ekklēsia*, assemblée; l'assemblée des Fidèles. Elle est dite : *É. catholique* ou *universelle*, pour marquer qu'elle est répandue par toute la terre et qu'elle fait profession de croire et d'enseigner partout la même doctrine; *Église apostolique*, parce qu'elle est l'héritière des apôtres; *Église d'Occident*, par opposition à l'Église grecque ou d'Orient; *Église romaine*, parce que son chef visible, le pape, réside à Rome; *Église latine*, parce qu'elle a retenu dans l'office divin l'usage de la langue latine. V. CHRÉTIENS, CHRISTIANISME, LATINE (église) et PAPE.

**ÉGLISE ANGLICANE**, GALLICANE, GRECQUE, NESTORIENNE, PRESBYTÉRIENNE, etc. V. le mot qui suit ÉGLISE.

**ÉGLISE (ÉTATS DE L')**, dits aussi *États romains*, *États pontificaux*. V. ROMAINS (États).

**ÉGLON**, roi des Moabites, asservit les Israélites pendant 18 ans (1343-1327 av. J.-C., ou 1514-1496 suiv. *l'Art de vérifier les dates*). Il fut tué par Aod, que Dieu avait suscité pour délivrer son peuple.

**ÉGLY** (MONTENAULT d'), littérateur, né à Paris en 1696, mort en 1749, était avocat. Il a traduit du grec les *Amours de Clitophon et de Leucippe*, 1734, et du latin la *Callipédie* de Claude Quillet, 1749, et a écrit une *Histoire des rois de Sicile de la maison de Bourbon*, 1741, 4 vol. in-12, qui lui ouvrit les portes de l'Académie des inscriptions. On lui doit aussi de savantes recherches sur les Scythes.

**EGMONT**, vge du roy. de Hollande (Holl. septentr.), à 8 kil. O. d'Alkmaër. Anc. abbaye de l'ordre de St-Benoît, fondée en 923 par Thierry II, comte de Hollande; anc. château fort, qui a donné son nom aux seigneurs d'Egmont. Cette place fut détruite par les insurgés des Pays-Bas, pour se venger de Philippe, comte d'Egmont (fils de Lamoral), qui avait embrassé le parti du duc d'Albe. Combat des Français et des Russes, 1799.

**EGMONT** (maison d'), anc. et illustre famille des Pays-Bas, dont les chefs étaient avoués de l'abbaye d'Egmont. Elle remonte à Berwold d'Egmont, qui vivait à la fin du xi<sup>e</sup> siècle. Les seigneurs d'Egmont, ayant acquis le comté de Buren en 1472, se divisèrent en deux lignes qui s'éteignirent, l'une vers 1550 et l'autre en 1707. Arnoul, Adolphe et Charles d'Egmont, de la branche aînée, régnèrent sur le duché de Gueldre (avec diverses interruptions) de 1423 à 1538. Les seigneuries d'Egmont et de Buren avaient été érigées en comtés, la 1<sup>e</sup> en 1486, la 2<sup>e</sup> en 1492.

**EGMONT** (Charles d'), duc de Gueldre, né en 1467 du duc Adolphe, eut à combattre les prétentions de la maison d'Autriche sur le duché de Gueldre que Renaud IV, duc de Gueldre, avait légué à Arnoul, comte d'Egmont (1473). Reconnu à Nimègue en 1492 par les principaux seigneurs, il résista avec avantage à diverses attaques de l'empereur Maximilien I; en 1507, profitant de la mort de l'archiduc Philippe, il se jeta sur le Brabant et s'empara de plusieurs villes; mais, malgré les succès qu'il obtint pendant plusieurs années, il se vit contraint en 1528 à faire hommage à l'empereur pour le duché de Gueldre. Ses sujets l'ayant abandonné en 1538 pour se donner au duc de Clèves, il en mourut de douleur la même année.

**EGMONT** (LAMORAL, comte d'), de la famille des ducs de Gueldre, né en 1522, servit d'abord comme géné-

ral de cavalerie sous Philippe II, et se couvrit de gloire aux bat. de St-Quentin, en 1557, et de Gravelines, en 1558. Lors de l'insurrection des Pays-Bas contre les Espagnols, d'Egmont voulut contribuer à l'affranchissement de sa patrie et entreprit des liaisons avec le prince d'Orange et les confédérés. Le duc d'Albe, gouverneur du pays pour Philippe II et son ennemi personnel, en ayant été instruit, le fit jeter en prison, et 9 mois après il lui fit trancher la tête (1568), ainsi qu'au comte de Hornes, malgré les prières de l'empereur Maximilien lui-même et de plusieurs États de Hollande. Cette exécution fut suivie d'une révolte générale et d'une longue guerre qui ravit pour jamais les Provinces-Unies à l'Espagne. La fin tragique d'Egmont a fourni à Goethe le sujet d'un de ses meilleurs drames.

Philippe, comte d'Egmont, fils du préc., resta fidèle à Philippe II, malgré le supplice de son père. Envoyé en France au secours de la Ligue, il commandait les Espagnols contre Henri (IV) à Ivry : il y fut battu et tué (1590).

EGRA, v. de Bohême. V. EGER.

EGRIPO. V. EUROPE ET NÉGREPONT.

EGUISHEIM ou EXHEIM, petite v. de France (H.-Rhin), à 5 kil. S. O. de Colmar, sur le chemin de fer de Strasbourg à Bâle; 3000 hab. Deux châteaux, dont l'un remonte au VIII<sup>e</sup> s. Anc. comté, patrie du pape Léon IX. — Les comtes d'Eguisheim descendaient du comte d'Alsace Eitichon. Héritière du comté de Dabo, la mère du pape Léon IX porta cet alleu dans la maison d'Eguisheim. Mais celle-ci s'éteignit à son tour en 1144, et ses terres, après avoir passé aux 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> maisons de Dabo, échurent, après l'extinction de celle-ci (1225), à la maison de Ferrette (1251), ch.-l. du château même d'Eguisheim.

EGUZON, ch.-l. de c. (Indre), à 27 kil. S. O. de La Châtre; 1660 hab. Station de chemin de fer.

ÉGYPTÉ, *Ægyptus* en latin, *Misraïm* des Hébreux, *Masr* des Arabes, *Chemî* des Coptes, vaste contrée de l'Afrique, au N. E., entre 23° 23' 31" 37' lat. N., et 22° 10' 33" 21' long. E., est bornée au N. par la Méditerranée, au S. par la Nubie, à l'O. par le grand désert de Libye, à l'E. par la mer Rouge et l'Arabie, à laquelle l'isthme de Suez, et forme une grande prov. de l'empire ottoman. Étendue, 880 kil. du N. au S. sur 500 de l'O. à l'E.; population, env. 2 500 000 hab.; capit., le Caire; autres villes principales : Alexandrie, Damiette, Cossîr, Suez, Djizeh, Syout, Esneh. — L'Égypte est naturellement divisée en 3 grandes régions : l'asse-Égypte ou *Bahari* (Delta des anciens), voisine de la Méditerranée, au N.; Moyenne-Égypte ou *Ouestanieh* (*Heptanomide*), au centre; l'ite-Égypte ou *Saïd* (*Thébaïde*), au S. Sous le rapport administratif, les divisions du pays ont fréquemment varié. On y distingue auj. 7 intendances (*Moudirliks*), subdivisées en départements (*Maimourliks*), qui prennent les noms de leurs ch.-l.

Les déserts semés d'oasis qui s'étendent à l'ouest et à gauche de l'Égypte propre, ainsi que la Nubie au S., le Kordofan au S. O., en sont des dépendances.

La surface de l'Égypte est en partie montagneuse et en partie plate; le Nil, qui est le seul fleuve du pays, la traverse du S. au N. : dans la Haute et la Moyenne-Égypte, ce fleuve coule dans une étroite vallée, limitée à l'E. par la chaîne arabique, et à l'O. par la chaîne libyque. La Basse-Égypte est tout à fait plate; elle est entrecoupée par les nombreux bras du Nil et par plusieurs canaux dont les principaux sont ceux de *Mahmoudyeh* (d'Alexandrie à Rahmaniéh) et de Joseph ou *Kalich-el-Menhi*. Le climat de l'Égypte est très-chaud et sec; il n'y pleut presque jamais; mais il y a la nuit des rosées abondantes qui rafraîchissent la température. On n'y connaît que deux saisons : le printemps, de novembre en février, et l'été, qui dure le reste de l'année. Le vent du désert, connu sous les noms de *Schard* et de *Khamsin*, y exerce de très-grands ravages, ainsi que la petite vérole et les fièvres inflammatoires; les

ophthalmies y sont très-fréquentes; la peste et la lèpre y furent longtemps endémiques. — Le sol de l'Égypte n'est fertile que dans la vallée du Nil; le reste est un vaste désert de sable. La fertilité de la vallée elle-même dépend de l'inondation régulière du fleuve, qui a lieu entre le solstice d'été et l'équinoxe. Si la crue s'opère dans les conditions convenables, la récolte est d'une abondance et d'une richesse extraordinaires. On cultive avec succès en E. le maïs, le blé, le riz, le millet, la canne à sucre, les légumes de toute espèce, le coton, l'indigo, le lin, le chanvre, le café, le tabac; on y élève de nombreux troupeaux de chameaux, de mulets, d'ânes, de chevaux, et une grande quantité de volailles. On y trouve des lions, des hyènes et des chacals; les hippopotames et les crocodiles, autrefois très-communs, y sont devenus fort rares. L'Égypte a peu de mines; mais on y trouve des carrières de marbre et de porphyre et beaucoup de natron. — L'industrie manufacturière, longtemps inconnue, a commencé à se développer sous Méhémet-Ali, qui s'en réserva le monopole; il établit dans les principales villes des forges, des fonderies, des filatures, des raffineries, et fit d'Alexandrie l'entrepôt de toutes les denrées et de toutes les productions de l'Afrique centrale, de l'Arabie et de l'Inde. Les communications sont facilitées par les canaux déjà nommés, par plusieurs chemins de fer, dont le principal traverse l'isthme de Suez; en outre, le canal qui doit percer cet isthme ouvrira à la navigation la voie la plus courte et la plus sûre entre la Méditerranée et les mers de l'Asie. — La population de l'Égypte est très-mêlée; les Arabes (env. 1 800 000 h.), et les Coptes, reste des anciens indigènes (env. 200 000 hab.), en forment la plus grande partie : ceux-ci et les Arabes paysans sont compris sous le nom de *Fellahs*. Ensuite viennent les Turcs, qui, avec quelques Arabes, gouvernent le pays, puis des Arméniens, des Juifs, des nègres; enfin on y trouve auj. un assez bon nombre d'Européens. L'arabe est la langue dominante, mais le turc et la langue française sont fort en usage; le copte n'est plus parlé, mais il subsiste comme langue savante. Le Mahométisme est la religion de l'État; mais les autres cultes sont tolérés. Le gouvernement est confié à un pacha héréditaire, qui reconnaît la suzeraineté de la Porte, mais qui jouit effectivement d'une autorité presque absolue. Les revenus sont évalués à 120 000 000 de francs; l'armée, qui sous Méhémet-Ali comptait près de 200 000 soldats, a été réduite en 1841 à 20 000.

*Égypte ancienne.* Chez les anciens, l'Égypte était considérée comme une dépendance de l'Asie : on l'appelait quelquefois *Arabie égyptienne*. Sa population était alors plus que double de ce qu'elle est maintenant. Elle fut partagée par Sésostrius en 36 *psouch* ou nomes, dont 26 dans l'Égypte mérid., qui se nommait alors le *Maris*, et 10 dans l'Égypte sept. ou *Tsahet*. Les Grecs acceptèrent cette division, mais portèrent à 40 le nombre des nomes, savoir 17 dans la *Thébaïde* ou l'ite-Égypte, 7 dans l'*Heptanomide* ou Moyenne-Égypte, et 16 dans le *Delta* ou Basse-Égypte. Au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, l'Égypte forma un diocèse de l'Empire romain divisé en 6 provinces : l'Égypte proprement dite au N., ch.-l., Alexandrie; l'Augustamitique au N. E., ch.-l., Péluse; l'Arcadie égyptienne au centre, ch.-l., Memphis; la Thébaïde au S., ch.-l., Thèbes; la Libye supér. au N. O., ch.-l., Cyrène; la Libye inf. à l'O., ch.-l., Paratonium.

La religion des anciens Égyptiens est une sorte de panthéisme dans lequel toutes les forces de la nature sont personnifiées et divinisées. 1<sup>o</sup> Au-dessus de tous les dieux se place le Dieu sans nom, éternel, infini, qui est la source de toutes choses. Au-dessous de lui viennent : 2<sup>o</sup> *Amoun* (l'Ammon grec), le créateur, qui a pour emblème un disque (celui du soleil) et des cornes de bélier; 3<sup>o</sup> la *Matière* ou limon primitif (*Pouto*), sous la forme d'une sphère ou d'un œuf; 4<sup>o</sup> *Xeith* (l'*Aténé* ou *Minerve* des Grecs), ou la pensée-lumière qui renferme le germe de toutes

choses ; 5° *Fta* ou *Phtha*, le dieu du feu et de la vie, représentant le principe vivifiant ; 6° *Pan-Mendès*, principe mâle, et *Athor*, principe femelle, qui sont les auxiliaires de *Fta* générateur ; 7° *Fré* ou *Pi-ré*, ou *Osiris*, le soleil ; 8° *Pi-Joh*, ou *Isis*, la lune. Ces 7 divinités sont des dieux supercélestes ; il faut surtout remarquer dans le nombre *Knef*, *Fta* et *Fré*, qui sont les trois dieux démiurges ou créateurs par excellence : on les désigne sous le nom générique de *Khaméfis*. Viennent ensuite 12 dieux célestes, désignés sous le nom général de *Cabires*, savoir : 6 dieux mâles qui suivent le Soleil ; ce sont : *Rempha* (Saturne), *Pi-Zéous* (Jupiter), *Ertosi* ou *Artés* (Mars), *Surot* (Vénus), *Pi-Hermès* (Mercure), *Imuthés* (Esculape), qui forment le ciel des étoiles ; et 6 dieux femelles : la *Lune*, *l'Éther*, le *Feu*, *l'Air*, *l'Eau* et la *Terre* ou *Rhêa*. A ces dieux se rattachent 365 *décans* ou démons, pour chacun des jours de l'année. Au 3° rang se placent les dieux terrestres, tous issus de *Rhêa*, dont les principaux sont : un 2° *Osiris*, génie du bien ; *Typhon*, génie du mal ; *Horus* ou *Har-ocréi*, fils du Soleil ; une 2° *Isis*, et *Nephtys* ou *Néfté*. On connaît encore : *Anubis* à la tête de chien ; *Thoth* ou *Hermès* ; *Busiris*, *Bubastis*, le grand *Sérapis*, etc. Enfin, le crocodile, l'hippopotame, le chat, l'ibis, l'ichneumon, les bœufs Apis, Mnévis, et même des plantes ou légumes étaient adorés dans plusieurs des villes de l'Égypte. Les Égyptiens croyaient à l'immortalité de l'âme et à la métépsychose. Ils faisaient subir aux rois après la mort un jugement duquel dépendaient les honneurs à leur rendre. Ils avaient le plus grand respect pour les morts, et embaumaient avec soin les corps de leurs parents (V. MOMIES).

Le gouvernement de l'Égypte fut d'abord purement théocratique. Ce n'est guère qu'après les invasions successives des Éthiopiens et des rois pasteurs que la monarchie, devenue héréditaire, resta en partage aux guerriers. Tous les Égyptiens étaient partagés en quatre castes : la caste sacerdotale, qui possédait un tiers des terres labourables ; la caste des guerriers, qui possédait le 2° tiers (le 3° appartenait au roi) ; la caste des artisans, enfin celle des paysans, qui ne possédaient rien en propre, mais prenaient à ferme les terres ou les troupeaux des prêtres et des guerriers. Cette division par castes subsista jusqu'aux Ptolémées ; il était défendu à tout Égyptien d'essayer de sortir de la condition où le sort l'avait placé et d'exercer un autre métier que celui de son père. Pour maintenir le peuple dans la dépendance, les prêtres et les rois se réservaient le monopole de toutes les sciences ; ils fermaient avec le plus grand soin aux étrangers l'entrée de l'Égypte et éloignaient leurs sujets de toute entreprise commerciale. Les Égyptiens employaient une écriture toute particulière, les *hiéroglyphes*, signes symboliques dont la signification n'a été connue que de nos jours (V. HIÉROGLYPHES). Les sciences mathématiques et physiques, l'astronomie, la géométrie surtout, avaient fait d'assez grands progrès chez eux ; l'alchimie et l'astrologie étaient en grand honneur. La statuaire, fort développée, a produit des statues remarquables par la grandeur et la noblesse, mais souvent bizarres, sans vie et sans mouvement. L'architecture a un caractère gigantesque : elle a exécuté des œuvres colossales et indestructibles, telles que ces pyramides, ces temples, ces obélisques, qu'on admire encore aujourd'hui, surtout à Thèbes, à Karnak, à Louqsor, à Esneh, à Dendérah. L'art de graver les inscriptions sur les monuments avait atteint un étonnant degré de perfection.

*Histoire.* L'origine de l'Égypte se perd dans la nuit des temps. La Bible nous apprend que cette contrée fut peuplée par Misraïm, fils de Cham et frère de Chus, le père des Éthiopiens. On ne sait si la civilisation y fut indigène ou si elle ne vint pas plutôt de Méroë, dans l'Éthiopie. Ce qui est certain, c'est que l'Égypte méridionale fut peuplée la première, et fut même habitée à une époque où le Delta était encore cou-

vert par les eaux de la mer. Le 1<sup>er</sup> roi dont l'histoire fasse mention est Ménéès ; les calculs les plus modérés le font régner vers l'an 2450 av. J.-C. A cette époque et longtemps encore après lui, l'Égypte formait plusieurs États distincts qui avaient chacun des princes indépendants ; ainsi, depuis Ménéès jusqu'à Mœris (2450-1990), 330 rois, formant 18 dynasties, régnèrent simultanément pour la plupart dans Thèbes, This, Eléphantine, Memphis, Héraclée, Diospolis, Xoïs et Tanis ; ce n'est qu'à partir de la 18<sup>e</sup> dynastie que l'Égypte paraît avoir été réunie sous un seul gouvernement. Parmi les rois qui forment les 16 premières dynasties, on compte 18 rois éthiopiens, ce qui suppose des invasions et même une conquête de l'Égypte par le peuple éthiopien. Sous la 17<sup>e</sup> dynastie, les *hyksos* ou rois pasteurs, venus de l'Arabie, envahirent l'Égypte sous la conduite de Salatis et y restèrent pendant un temps inconnu (500 ans selon Manéthon, 260 selon d'autres). Thoutmosis ou Amosis les chassa vers 2050 et commença la 18<sup>e</sup> dynastie. Dans cette dynastie on distingue Mœris, Ucho-reus, fondateur de Memphis, Osymandias, dont Cambyse pilla le tombeau ; Ramsès, et enfin Aménophis, père de Sésostris. Sous le règne de ces princes, que la Bible appelle Pharaons, les Hébreux vinrent s'établir en Égypte ; Aménophis est sans doute le Pharaon qui périt dans les eaux de la mer Rouge en marchant à leur poursuite. Sésostris ou Ramsès II ouvre la 19<sup>e</sup> dynastie, que l'on place vers 1643 ou 1565. Ce prince étendit au loin ses conquêtes et porta la terreur de ses armes jusque dans les Indes. De retour dans ses États, il divisa l'Égypte d'une manière régulière et fit construire par la multitude de captifs qu'il avait ramenés avec lui d'immenses monuments. Il laissa le trône à son fils Phéron, à qui succéderent, mais à de longs intervalles, Protée, contemporain de la guerre de Troie (1280) ; Cléops et Cléphrem, qui construisirent deux des grandes pyramides voisines du Caire ; Mycérinus, à qui l'on doit la troisième ; Asychis ou Bocchoris, célèbre par un code de lois. Tous ces princes doivent être placés depuis la 19<sup>e</sup> jusqu'à la 24<sup>e</sup> dynastie. C'est pendant cette période que furent élevés ces temples, ces pyramides, ces obélisques dont plusieurs sont encore debout ; mais c'est aussi l'époque de la décadence de l'Égypte et du retour des invasions étrangères. La 25<sup>e</sup> dynastie fut une dynastie éthiopienne : son fondateur est Sabacon, qui envahit l'Égypte vers 737 av. J.-C. ; cette dynastie ne compte que 3 rois, Sabacon, Sua et Tharaca. Séthos, prêtre de Vulcain, monta sur le trône de Memphis vers 713 ; mais son règne fut suivi d'une anarchie qui n'eut de terme qu'au moment où douze des principaux Égyptiens se partagèrent d'un commun accord le territoire de l'Égypte ; ils y formèrent 12 États distincts (*Dodécarchie*), et régnèrent ainsi de 671 à 656. Alors Psammitichus, l'un d'eux, chassa ses collègues et finit par régner seul ; il commença la 26<sup>e</sup> dynastie. Ce prince fut le premier qui permit aux Grecs l'entrée de l'Égypte. Parmi ses successeurs on remarque Néchao, qui envahit la Judée sous le règne de Josias (617-601) ; Amasis, qui commença par être voleur (570-526), et Psamménit, sous lequel Cambyse, roi des Perses, envahit l'Égypte et la soumit tout entière (525). L'Égypte se révolta trois fois contre les Perses (486, 461-456, 414-434), mais elle fut toujours remise sous le joug. De 414 à 354, pendant la 3<sup>e</sup> révolte, elle eut 8 rois indigènes (V. ci-après la liste des rois). Alexandre, accueilli comme un libérateur, devint maître de l'Égypte sans coup férir (332) ; il y bâtit Alexandrie. Après sa mort (323), l'un de ses généraux, Ptolémée, fils de Lagus, eut le gouvernement du pays ; en 308, il prit le titre de roi, et sa postérité, connue sous le nom de dynastie des Lagides, régna jusqu'à l'an 30 av. J.-C. A cette époque, Auguste, vainqueur d'Antoine et de Cléopâtre, réduisit l'Égypte en province romaine : il la comprit parmi les provinces impériales, et la fit administrer par un préfet. L'an 364 de J.-C., elle fut attribuée à

l'empire d'Orient, dont elle fit partie jusqu'à l'an 616. Les Perses s'en emparèrent alors et l'occupèrent un instant. Mais dès 638 les Arabes l'envahirent sous la conduite d'Amrou, lieutenant du calife Omar. En 869, Thouloun la ravit ainsi que la Syrie aux califes de Bagdad ; mais ceux-ci la recouvrèrent vers 905. En 968, Moez Ledinillah, 4<sup>e</sup> mahadi, s'en empara et y fonda le Caire, dont il fit le siège d'un 3<sup>e</sup> califat, ou califat des Fatimites. Celui-ci fut détruit en 1171 par l'ayoubite Saladin, chef d'une dynastie nouvelle, célèbre dans les annales des Croisades, qui fut renversée en 1254 par les Mamelouks. Ces derniers formèrent deux dynasties, l'une des *Baharites* ou marins, et l'autre des *Bordjites* ou Circassiens. Pendant ce temps, la Syrie fut presque continuellement soumise aux sultans de l'Égypte. En 1517, les Mamelouks furent à leur tour assujettis par le sultan ottoman Sélim I, et depuis l'Égypte est restée sous la dépendance de la Porte. L'expédition française, dirigée par Bonaparte, donna un moment les Français pour maîtres à ce pays (1798-1801) ; mais les efforts réunis des Anglais et des Turcs la leur enlevèrent. L'Égypte rentra dès lors sous la loi des Turcs, qui la firent administrer par des pachas. Déjà au dernier siècle, en 1766, un de ces pachas, Ali-bey (V. ce nom), avait tenté de se rendre indépendant. Méhémet-Ali y réussit pour quelque temps ; nommé pacha en 1806, il extermina ce qui restait des Mamelouks, conquit la plus grande partie de la Nubie et quelques autres États de l'Afrique, une partie de l'Arabie, la Syrie, Chypre et Candie, et, devenu plus puissant que le sultan, finit par lui faire ouvertement la guerre (V. MÉHÉMET et IBRAHIM) ; mais il se vit forcé par l'intervention européenne à se renfermer dans ses États d'Afrique, et reconnut la suzeraineté du sultan à la condition que le gouvernement de l'Égypte serait héréditaire dans sa famille (1840-41).

Le Christianisme pénétra en Égypte dès le 1<sup>er</sup> s. : il y fut porté, à ce qu'on croit, par S. Marc. Il y devint bientôt très-florissant : Alexandrie, siège d'un des grands patriarchats de l'Orient, produisit les plus illustres docteurs, Origène, Clément, Athanase, etc. ; la Thébaïde se couvrit de monastères et se peupla d'anachorètes, célèbres par leurs austérités. Malheureusement les hérésies, surtout celles des Ariens, des Gnostiques, des Jacobites, s'y répandirent également : les Coptes, reste des anciennes populations chrétiennes, professent encore aujourd'hui cette dernière hérésie.

#### Souverains de l'Égypte.

##### Pharaons.

1 <sup>re</sup> et 2 <sup>e</sup> dynasties,	Thinite-Thébaines vers 2450	
3 <sup>e</sup> et 4 <sup>e</sup> —	Memphites.	
5 <sup>e</sup> —	Éléphantite.	
6 <sup>e</sup> , 7 <sup>e</sup> et 8 <sup>e</sup> —	Memphites.	
9 <sup>e</sup> et 10 <sup>e</sup> —	Héliopolites.	
11 <sup>e</sup> , 12 <sup>e</sup> et 13 <sup>e</sup> —	Thébaines.	
14 <sup>e</sup> —	Xoïte.	
15 <sup>e</sup> , 16 <sup>e</sup> et 17 <sup>e</sup> —	Thébaines.	
<i>Invasion des Hyexos.</i>		
18 <sup>e</sup> , 19 <sup>e</sup> et 20 <sup>e</sup> dynasties,	Thébaines.	2300
21 <sup>e</sup> —	Tanite.	
22 <sup>e</sup> —	Buhasite.	
23 <sup>e</sup> —	Tanite.	
24 <sup>e</sup> —	Saïte.	
25 <sup>e</sup> —	Ethiopienne	737
<i>Anarchie.</i>		673-671
<i>Dodécarchie.</i>		671-656
<b>26<sup>e</sup> dynastie.</b>		
Psammithicus,		656
Nécho ou Néchos,		617
Psammis,		601
Apriès ou Ophra,		595
Amasis,		570
Psamménit,		526-525

#### L'Égypte soumise aux Perses,

Amyrtæus de Saïs,	414
Pausiris et Psammithicus II,	408
Achoris,	389

Psammuthis,	377
Néphéro,	376
Nectanébo I,	375
Tachos,	363
Nectanébo II,	363-354
L'Égypte de nouveau soumise aux Perses,	354-332
Alexandre le Grand,	332-323

#### Lagides.

Ptolémée I, Soter, fils de Lagus,	323
Ptolémée II, Philadelphie,	285
Ptolémée III, Evergète,	247
Ptolémée IV, Philopator,	222
Ptolémée V, Épiphane,	205
Ptolémée VI, Philométor	181
Ptolémée Eupator,	146
Ptolémée VII, Physcon,	146
Ptolémée VIII, Lathyre,	117
Ptolémée IX, Alexandre,	107
Cléopâtre,	88
Ptolémée VIII, rétabli,	88
Ptolémée X, Alexandre,	81
Bérénice,	80
Ptolémée XI, Aulète,	80
Ptolémée XII et Ptolémée XIII,	52
Cléopâtre,	52-30

L'Égypte prov. romaine, de 30 av. J.-C. à 638 ap. J.-C.

L'Égypte soumise aux califes de Bagdad, 638-869

Thoulounides, 869-905

Ikhchidites, 933-968

Califes fatimites (V. CALIFES). 968-1171

#### Ayoubites.

Saladin, fils d'AYOUB, et lieutenant de l'atabek Noureddin,	1171
Malek-el-Aziz-Othman,	1193
Malek-el-Mansour,	1198
Malek-Adel I (Saphadin),	1200
Malek-el-Kamel,	1218
Malek-Adel II,	1238
Malek-Saleh,	1240
Malek-el-Moadham,	1249
Malek-el-Ascrاف,	1250
Ibogh,	1254

#### Mamelouks Baharites.

Noureddin-Ali,	1254	Koutchouk,	1341
Koutouz,	1259	Ahmed,	1342
Bibars I,	1260	Ismail,	1342
Béréké-khan,	1277	Schaban-Kamel,	1344
Sémalek,	1279	Hadji,	1346
Kélaoun,	1279	Hassan,	1347
Kalil-Ascrاف,	1290	Malek-Saleh,	1351
Naser-Mohammed,	1293	Hassan, rétabli,	1354
Bibars II,	1309	Mohammed,	1361
Naser-Mohammed,		Schaban-Ascrاف,	1363
rétabli,	1310	Ali-Mansour,	1377
Aboubekr-Mansour,	1341	Hadji-Saleh,	1381

#### Mamelouks Bordjites.

Barkok,	1382	Abou-Nashr,	1453
Pharadj,	1399	Abou-Fath,	1461
Mostain,	1412	Khosch-khadam,	1461
Scheik-Mahmondj,	1412	Balbai,	1467
Ahmed,		Tamarbogha,	1467
Thatar-Dhafer,	1421	Kaitbar,	1468
Mohammed,		Abou-Saadat,	1496
Boursbaï,	1422	Kansou,	1496
Youssouf,	1438	Djianbalat,	1499
Abousaid,	1438	Kansou, rétabli,	1501
Fakreddin,	1453	Toumam-bey,	1516

L'Égypte soumise aux sultans ottomans, 1517-1806

Méhémet-Ali, pacha ou vice-roi,	1806
Abbas-Pacha,	1819
Saïd-Pacha,	1854. — Ismaïl-Pacha,

L'histoire et la chronologie de l'Égypte ancienne sont restées, jusqu'à notre époque, enveloppées des plus épaisses ténèbres : on n'en savait guère que ce qu'Hérodote et Manéthon nous en avaient appris. L'exploration du pays et de ses monuments par la Commission d'Égypte et les voyageurs modernes, l'application des hiéroglyphes par Champollion et ses

successors ont de nos jours permis d'y porter quelque lumière. On doit à M. Lepsius, de Berlin, le *Livre des rois des anciens Egyptiens* (Leipzig, 1858), où la chronologie de l'Égypte est entièrement refondue.

**ÉGYPTIENS**, aventuriers nomades. V. **BOMÉIENS**.

**ÉGYPTUS**, *Aegyptus*, roi fabuleux de l'Égypte, père des 50 princes qui épousèrent les 50 Danaïdes, filles de son frère Danaüs, et qui furent égorgés la nuit même de leurs noces. On présume que c'est le même que Séthosès, 20<sup>e</sup> roi d'Égypte selon Manéthon.

**EHRENBREITSTEIN**, v. des États prussiens (province Rhénane), sur la r. droite du Rhin, vis-à-vis de Coblenz; 4000 hab. Dominée par un rocher de 260<sup>m</sup> que surmonte une des forteresses les plus puissantes de l'Europe. Prise en 1637 par J. de Weerdt, démantelée en 1801, donnée en 1803 au prince de Nassau, attribuée en 1815 à la Prusse, qui y a édifié à grands frais les fortifications actuelles.

**EHRESBURG**, anc. *Stadtberg* ou *Marsberg* en Westphalie, anc. place forte des Saxons, entre Cassel et Paderborn, fut prise par Charlemagne en 772. Pr<sup>s</sup> de là était la fameuse colonne d'Hermann ou Irminsul.

**EIALET**. V. **EVALET**.

**EICHHORN** (J. Godefroi), théologien et historien, né en 1752, à Dorenzimmern (Hohenlohe), m. à Göttingue en 1827, fut successivement professeur de littérature orientale à Iéna (1775), conseiller d'État à Weimar (1783), professeur de philosophie à Göttingue (1788); fut nommé directeur de la Société des sciences de Göttingue en 1813, enfin conseiller privé du roy. de Hanovre en 1819. Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons : *De antiquis historiæ Arabum monumentis*, 1775; *Histoire du commerce des Indes orientales avant Mahomet*, 1775; *Introduction à l'Ancien Testament*, 1780-83; — *un Nouveau Testament*, 1804-14; *Bibliothèque de littérature biblique*, 1787-1801, 10 vol. in-8; *Hist. de la littérature depuis son origine jusqu'à nos jours*, 1805-10, inachevé; *Hist. des trois derniers siècles*, 1817-18; *Hist. des Guelfes*, 1817; *Hist. universelle*, 1818-20. — Son fils, Fréd. Charles, né en 1781 à Iéna, mort en 1854, occupa successivement des chaires de droit allemand dans les universités de Francfort-sur-l'Oder, de Berlin, de Göttingue, et fut en 1838 appelé par le roi de Prusse au conseil d'État. Il se consacra surtout à l'étude de l'histoire politique : son ouvrage le plus important est *l'Hist. du droit public et des législations de l'Allemagne*, Berlin, 1808-18.

**EICHMANN**, naturaliste. V. **DRYANDER**.

**EICHSFELD**, anc. contrée d'Allemagne, située dans la partie N. O. de la Thuringe, entre les électors de Hesse et de Hanovre, se divisait en Haut et Bas-Eichsfeld, et avait pour places principales Heiligenstadt (dans le Haut-Eichsfeld) et Duderstadt (dans le Bas-Eichsfeld). Cet État appartenait aux électeurs de Mayence, qui en 1180, à la chute de Henri XII, dit le Lion, duc de Bavière, s'emparèrent de Heiligenstadt, et en 1334 acquirent le Bas-Eichsfeld par engagement. L'Eichsfeld fut en 1803 donné à la Prusse, en 1807 au royaume de Westphalie, dans lequel il forma presque tout le dép. du Harz, et rendu en 1814 à la Prusse, sauf quelques fractions qui furent comprises dans le Hanovre. Il fait aujourd'hui partie de la prov. prussienne de Westphalie.

**EICHSFELD**, *Dryopolis* en latin moderne, v. de Bavière (cercle de la Regen), à 62 k. S. O. de Ratisbonne; 7000 h. Evêché fondé en 741 par Boniface. Musée, biblioth., hôtel de ville construit en 1444, etc. Draps, siamoises; brasseries. — L'évêché formait jadis un État immédiat de l'Empire. Le roi de Bavière acquit cet État en 1805 à la paix de Presbourg. En 1817, il l'érigea en principauté en faveur d'Eugène de Beauharnais; son gendre. Cette pté a 35 k. sur 30, et 45 300 h.

**EIDER**, V. **EYDER**.

**EIDOUS** (M. Ant.), littérateur, né à Marseille vers 1720, mort à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, a trad. de l'anglais : le *Dictionnaire universel de médecine* de James (avec Diderot et Toussaint), 1746, 6 vol. in-fol. :

la *Théorie des sentiments moraux*, de Smith, 1764; l'*Agriculture* de Mortimer, 1765; les *Voyages en Asie*, de Bell d'Antermoni, 1766; les œuvres philosophiques d'Hutcheson, etc. Il était plus laborieux qu'exact et élégant.

**EIDSVOLD**, v. de Norvège (bailliage d'Aggerhuus), à 38 kil. N. de Christiania, sur le Vermon; 4000 h. Chemin de fer pour Christiania, ouvert en 1854. Les députés norvégiens y rédigèrent en 1814 une constitution qui, sauf quelques modifications, est encore auj. en vigueur.

**EIFELE**, chaîne de mont. de la Prov. Rhénane, s'étend entre la Moselle, le Rhin et la Roër, sur une longueur de 90 kil. L'Eifel est peu élevé, mais il est remarquable par ses épais forêts, par ses volcans éteints et ses sources minérales. Ce pays dépendait autrefois de l'archevêque de Trèves.

**EIMBECK**, v. du Hanovre (Hildesheim), à 31 k. N. de Göttingue, ch.-l. de la principauté de Grubenhagen; 5000 hab. Gymnase, écoles élémentaires.

**EIMEO**, une des îles de l'archipel de la Société, près et à l'O. de Taïti, à 15 kil. sur 9. Découverte par Quiros en 1606.

**EINSEDELN** ou NOTRE-DAME-DES-ERMITES, *Eremitarum Cœnobium* ou *Eremus Deiparæ Virginis*, v. de Suisse (Schwitz), sur l'Alp, à 13 kil. N. E. de Schwitz; 2500 hab. Haras renommé. Anc. abbaye de Bénédictins, fondée en 946, érigée en abbaye princière en 1274. Il s'y trouve une image de la Vierge qui attire de nombreux pèlerins le 11 septembre de chaque année; on y fait un grand commerce de chapelets et autres objets de dévotion. Patrie de Paracelse; Zwingle fut curé de cette ville. Les Français s'en sont emparés en 1798.

**EISENACH**, v. du grand-duché de Saxe-Weimar, jadis ch.-l. de principauté, auj. ch.-l. de cercle, sur la Nesse, à 72 kil. O. de Weimar; 10 000 hab. Tissus divers, tapis de pied, teintureries, etc. Anc. château des princes d'Eisenach, qui fut la résidence de la duchesse d'Orléans après 1848. Patrie de Séb. Bach. Aux env. château de Wartbourg, qui servit de retraite à Luther en 1521. — La principauté d'Eisenach, anc. État souverain, faisait partie de la Thuringe. Elle passa en 1440 sous la domination de la Saxe et fut réunie au duché de Saxe-Weimar en 1741.

**EISENARTZ**, v. des États autrichiens (Styrie), à 33 kil. N. O. de Brück; 1500 hab. Mines de fer, exploitées depuis plus de 1000 ans; direction des mines.

**EISENBERG**, v. du duché de Saxe-Altenbourg, ch.-l. de bailliage, à 34 kil. O. d'Altenbourg; 5000 h. Anc. résidence ducale. Fabriques de porcelaines.

**EISENBERG** (comitat d'), comitat de la Basse-Hongrie, dans le cercle au delà du Danube, entre les comitats d'Édenbourg, de Veszprim, de Szala, l'archiduché d'Autriche et la Styrie; 126 k. sur 84; 280 000 hab. Il a pour ch.-l. Stein-am-Anger, bien qu'il tire son nom d'un bourg d'Eisenberg. Fer, marbre, soufre, vitriol, alun, sources minérales.

**EISENSCHMID** (Jean Gaspard), mathématicien, associé de l'Académie des sciences de Paris, né à Strasbourg en 1656, mort en 1712, a laissé : *Diatribe de figura telluris ellipticospharoidæ*, Strab., 1691; cet écrit a donné naissance à une vive dispute sur le prétendu allongement de la terre vers les pôles; *Introduction ad tabulas manuales logarithmicas J. Kepleri et J. Bartschii*, 1700; *De ponderibus et mensuris Romanorum, Græcorum, Hebræorum, nec non de valore pecuniarum veteris*, 1708, ouvrage estimé.

**EISENSTADT**, v. murée de Hongrie (cercle au delà du Danube), dans le comitat d'Édenbourg, sur la Leitha, à 20 kil. N. O. d'Édenbourg; 5000 hab. Cette v. appartient, ainsi que son territoire, aux princes d'Estéerhazy, qui y ont un beau château, construit en 1683, avec un parc immense.

**EISGRUB**, v. de Moravie, à 49 kil. S. E. de Brünn; 2000 hab. Beau château des princes de Lichtenstein, où sont de magnifiques orangeries.

**EISLEBEN**, *Is'ebia*, v. des États prussiens (Saxe),

sur la Bosc, à 35 k. N. O. de Merseburg; 8000 hab. Salpêtre, potasse, fonderie de cuivre. Patrie de Luther — on y voit la maison où il naquit et mourut.

**ÉKATERINENBOURG.** V. **IEKATERINENBOURG.**

**ÉKATERINOSLAV.** V. **IEKATERINOSLAV.**

**EKEBERG** (Gustave), voyageur suédois, né en 1716, mort en 1784, fit plusieurs voyages aux Indes orientales et à la Chine en qualité de capitaine de l'amirauté, en rapporta l'arbre à thé, et donna quelques ouvrages remarquables, entre autres : *Voyages aux Grandes-Indes dans les années 1770 et 1771*, Stockholm, 1773; *Moyen facile d'inoculer la petite vérole*, écrit qui popularisa la pratique de l'inoculation. Il était de l'Acad. des sciences de Stockholm.

**ÉLA**, roi d'Israël, fils de Baasa, monta sur le trône l'an 919 av. J.-C., et périt dès l'année suivante, assassiné par Zamri, un de ses officiers.

**ÉLAGABALE.** V. **HÉLIOGABALE.**

**ÉLAMITES**, anc. peuple de l'Asie qui tirait son nom et son origine d'Élam, fils aîné de Sem. Les Perses prétendaient être issus d'Élam; l'Écriture confond souvent en effet les Élamites avec les Médes et les Perses. Les Élamites habitaient un pays qu'on appelait Élymaïde, du nom d'Élymais, leur ville principale (V. **ÉLYMAÏDE**). Au temps d'Abraham, ils avaient pour roi Chodorlahomor.

**ÉLAPHÉBOLION**, 9<sup>e</sup> mois de l'année athénienne, tirait son nom des *Élaphébolies*, fêtes qu'on célébrait en l'honneur de Diane et dans lesquelles on immolait un cerf (ἔλαφος) à cette déesse. Il avait 30 jours et répondait à la 2<sup>e</sup> moitié de fév. et à la 1<sup>re</sup> de mars.

**ÉL-ARICH**, château-fort d'Égypte. V. **ARICH.**

**ÉLATÉE**, *Elatea*, auj. *Elefa*, v. de l'anc. Phocide, la plus importante du pays après Delphes, était située au N. près du Céphise, et avait un temple d'Esculape fort célèbre. C'était la clef d'un défilé conduisant de Thessalie en Bétotie. Xerxès s'en empara en 480 av. J.-C., et la détruisit. Philippe la prit l'an 338 av. J.-C., un peu avant l. bataille de Chéronée. Titus Flaminus s'en empara au nom des Romains.

**ÉLAVER**, riv. de Gaule, auj. l'*Allier*.

**ELBE**, *Albis*, grand fleuve d'Allemagne, naît en Bohême, sur les confins de la Silésie, dans le Riesengebirge; parcourt la Bohême, la prov. d'Anhalt, le roy. de Saxe, les prov. prussiennes de Brandebourg, de Saxe, le Hanovre; passe à Kœnigin-gratz, Leitmeritz, Dresde, Torgau, Wittenberg, Magdebourg, Lauenbourg, Hambourg, Altona, Stade, Glückstadt; reçoit à gauche la Moldau, l'Éger, la Mulde, la Saale; à droite l'Elster Noir, le Havel; et, après un cours de 900 kil., tombe dans la mer du Nord, près de Cuxhaven.

**ELBE** (île d'), *Ilva*, plus anciennement *Ethalia*, île de la Toscane, dans la Méditerranée, vis-à-vis de Piombino, dont elle est séparée par un canal de 10 k., à 48 k. S. E. de la Corse; elle a 26 k. de long sur 10 de large; 18000 h. Villes princ., Porto-Ferrajo, ch.-l.; Rio-Ferrajo et Porto-Longone. Climat agréable; mines de fer célèbres, aimant, plomb, or, argent (qu'on n'exploite plus); marbre, amiante, ardoises, etc. Bons vins, pastèques, fruits, chânes-léges, etc. — Les Romains eurent des établissements dans l'île d'Elbe pour l'exploitation de ses mines. Au xi<sup>e</sup> s., elle appartenait aux Pisans; elle fut ensuite possédée tour à tour par les Génois, les Lucquois, les Espagnols, et enfin par les rois de Naples. Le traité d'Amiens l'assura à la France en 1802. Napoléon l'annexa successivement au roy. d'Etrurie, à la principauté de Piombino, et enfin à l'empire français. En 1814, les alliés la cédèrent en toute souveraineté à Napoléon qui venait d'abdiquer, et il y résida depuis le 3 mai 1814 jusqu'au 26 février suivant; c'est de là qu'il partit pour rentrer en France. En 1815, l'île d'Elbe fut donnée à la Toscane.

**ELBÉE** (ouor d'), général vendéen, né en 1752, à Dresde, de parents français, avait été lieutenant de cavalerie dans l'armée française avant la Révolution. Il se mit en 1793 à la tête des paysans de Chollet et

de Beaupréau, servit d'abord sous Cathelineau, fut reconnu pour généralissime après la mort de ce chef, battit les Républicains à Coron et à Beaulieu, mais n'éprouva plus depuis que des revers : battu à Luçon, blessé à Chollet, il fut pris dans l'île Noirmoutiers et fusillé. Il était brave et pieux, mais peu capable. On le surnommait le *général la Providence*, parce qu'il avait coutume de dire en allant au combat : « Mes enfants, la Providence nous donnera la victoire. »

**ELBERFELD**, v. des États prussiens (Westphale), à 27 k. E. de Dusseldorf; 45000 h. Chemin de fer pour Dusseldorf et Dortmund. Trib. de commerce, bourse. Cette v. est, avec la ville contiguë de Barmen, un des grands centres industriels de l'Allemagne; fabriques de velours, dentelles, coutils, siamoises, soieries, rubans, toiles peintes, teintureries en rouge de Turquie, etc.

**ELBEUF**, *Elbovium*, ch.-l. de c. (Seine-Inf.), à 21 k. S. O. de Rouen et à 126 de Paris, sur la r. g. de la Seine et sur le Puchot, dont les eaux sont excellentes pour la teinture; 20692 hab. Trib. de commerce, chambre consultative des manufactures. Elbeuf est une des villes de France les plus célèbres pour la fabrication du drap : elle rivalise avec Louviers et Sedan. Cette fabrication, déjà florissante au xvii<sup>e</sup> s., y fut encouragée au xviii<sup>e</sup> par Colbert; mais la révocation de l'édit de Nantes en arrêta les progrès pendant près d'un siècle. — Elbeuf fut érigée en comté par Philippe VI en 1338 pour Guill. d'Harcourt; elle échoit à la maison de Lorraine en 1554, et fut dès lors érigée en marquisat : René de Lorraine, 7<sup>e</sup> fils de Claude, duc de Guise, prit le 1<sup>er</sup> le titre de marquis d'Elbeuf et fut la tige de cette nouvelle maison : il mourut en 1566. Le marquisat fut érigé en duché-pairie pour son fils Charles I. en 1582. Le fils de celui-ci, Charles II, épousa en 1619 une fille légitimée de Henri IV et de Gabrielle, et prit part à des intrigues qui le firent disgracier. — Emmanuel Maurice, petit-fils de Charles II, duc d'Elbeuf, 1677-1763, prit du service en Allemagne et en Italie : il possédait près de Naples le château de Portici et fit faire les fouilles qui amenèrent la découverte d'Herculanium. — A sa mort le titre de duc d'Elbeuf passa dans la branche d'Harcourt ou d'Armagnac, issue d'un frère de Charles II. Le dernier personnage qui ait porté ce titre est Charles-Eugène (1754-1825), plus connu sous le nom de prince de Lambesc. V. **LAMBESC.**

**ELBING**, v. des États prussiens (Prusse), à 53 k. S. E. de Dantziak, sur la riv. d'Elbing, près de son embouch. dans la Baltique; 22000 hab. Ville industrielle : toile à voiles, cuirs, futaines, draps, cotonnades, soude, bleu de Prusse, amidon, savon, tabac, chapeaux. Chantiers de construction. Cette v. doit son origine à une forteresse bâtie en 1237 par les Chevaliers Teutoniques. Elle se mit sous la protection de la Pologne en 1454 et passa à la Prusse en 1772.

**EL-BOSTAN**, v. de Turquie. V. **BOSTAN** (EL-).

**ELBOURZ** ou **ELBROUZ**, grande mont. de l'Asie, dans la chaîne du Caucase, entre la Mingrétie et la Petite-Abasie, à 220 kil. N. O. de Tiflis; par 43° 21' 30" lat. N., et 40° 5' 14" long. E.; 5646<sup>m</sup> de haut. V. **ALBORDJ** et **CAUCASE.**

**ELCHE**, *Ellicr*, v. d'Espagne, à 20 k. S. O. d'Alcánte; 17400 h. Savon, sparterie. Grand commerce de dattes. Florissante sous les Romains, saccagée par les Sarrasins, reprise par les Chrétiens en 1265.

**ELCHINGEN**, vge de Bavière (Danube), sur le Danube, à 9 kil. N. E. d'Ulm; 800 hab. Anc. abbaye de Bénédictins fondée vers 1128. Ney y remporta sur les Autrichiens, le 14 oct. 1805, une grande victoire, qui lui valut le titre de duc d'Elchingen.

**ELDON** (John scott, comte d'), vicomte d'Encombe, né en 1751, mort en 1838, était fils d'un simple marchand de charbon de Newcastle-sur-Tyne et parvint à force de travail et de patience aux emplois les plus élevés. Il se fit connaître dès 1772 par un *Essai sur l'utilité et l'inconvénient des voyages*, qui fut couronné à l'Université d'Oxford, fut reçu avocat en

1776, fut nommé conseiller du roi en 1783, attorney général en 1788, puis chef des plaids-communs (1793), pair d'Angleterre (1799), et remplit les fonctions de lord chancelier de 1801 à 1827. Tory exalté, il combattit opiniâtrément la réforme parlementaire et l'émancipation des Catholiques. C'est lui qui dirigea les poursuites dans le procès de la reine Caroline.

**ELDORADO**, c.-à-d. le *Pays d'or*, pays imaginaire de l'Amérique du Sud, que l'on supposait situé entre l'Orénoque et le fleuve des Amazones, près du lac Parima. Un Espagnol, nommé Martinez, qui prétendait l'avoir découvert, lui avait donné le nom d'Eldorado à cause de l'immense quantité d'or et de métaux précieux qu'il disait avoir vus dans Manoa, capit. prétendue de cette contrée. Cette fable fut surtout accréditée par Orellana, compagnon de Pizarre. Malgré les recherches d'une foule de voyageurs, cette merveilleuse contrée est toujours restée introuvable. Toutefois, les découvertes récentes des trésors de la Californie semblent l'avoir réalisée ailleurs.

**ÉLÉATES** ou **ÉLÉATIQUES**, secte de philosophes grecs, fondée à Élée dans la Grande-Grèce par Xénophane, niait l'autorité des sens et de l'expérience pour n'accorder de crédit qu'à la raison; regardait par suite comme impossibles tout changement et toute diversité, réduisait tout à un être unique et immuable, et tombait ainsi dans le panthéisme. Les principaux philosophes de cette école étaient Xénophane, Parménide, Zénon d'Élée, Mélissus de Samos. Mullah a publié *Fragmenta Eleaticorum*, à la suite d'Ocellus Lucanus, Berlin, 1846.

On étend quelquefois le nom d'*Éléatiques* aux philosophes atomistiques, parce qu'on suppose que Leucippe, leur chef, séjourna à Élée et y eut pour maître Parménide. On distingue alors les *É. physiciens* ou atomistiques, et les *É. métaphysiciens* ou panthéistes.

**ÉLEAZAR**, c.-à-d. *qui a l'appui de Dieu*, nom de plusieurs Juifs, dont les plus connus sont : 1° un frère de Judas Machabée, qui combattit courageusement contre Antiochus Eupator, et périt sous un éléphant qu'il venait d'éventrer en s'efforçant de faire le prince prisonnier (V. MACHABÉES); — 2° un grand prêtre, fils d'Onias et frère de Simon le Juste, auquel il succéda; c'est lui, dit-on, qui envoya les *Septante* à Ptolémée Philadelphe; — 3° un saint vieillard qui, sous Antiochus Epiphane, aima mieux périr que de manger la chair de porc.

ÉLEAZAR (S.). V. ELZÉAR.

**ÉLECTEURS** DE L'EMPIRE, princes d'Allemagne auxquels appartenait le droit d'élire les empereurs. Après l'extinction de la race carolingienne en Allemagne, au x<sup>e</sup> siècle, l'empire devint électif. Le nombre des électeurs, d'abord illimité, fut, vers le xiii<sup>e</sup> s., réduit à sept, savoir, les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne; les ducs du Palatinat, de Brandebourg et de Saxe, et le roi de Bohême. La *Bulle d'or*, donnée par Charles IV en 1356, confirma ces sept électeurs dans le droit de choisir l'empereur; cependant la Bohême fut plus tard privée du droit d'élection, ainsi que le Palatinat, qui fut remplacé par la Bavière. Par le traité de Westphalie, en 1648, le Palatinat recouvra ses droits. En 1692, la maison de Brunswick-Lunebourg fut élevée à l'électorat. En 1777, l'électorat de Bavière cessa par l'extinction de la famille régnante et fut réuni au Palatinat. Cet état de choses subsista, sauf l'addition des électeurs de Bade et de Hesse en 1803, jusqu'à la dissolution de l'empire en 1806. En 1814, on rétablit un instant le système des électors, mais la création de la Confédération germanique les abolit définitivement. Toutefois le prince de Hesse-Cassel continua à porter le titre d'électeur, quoiqu'il n'y eût plus rien à élire. V. ALLEMAGNE.

Lors de l'organisation de l'empire français, on créa un *Grand électeur*, chargé de convoquer les collèges électoraux et le Corps législatif. Joseph Bonaparte fut investi de cette dignité.

**ELECTRE**, sœur d'Oreste, le sauva de la fureur d'Égisthe après le meurtre d'Agamemnon, leur père,

et l'aïda à le venger. Elle épousa Pylade, l'ami de son frère. Eschyle, Sophocle et Euripide chez les Grecs, Crébillon et Longepierre chez nous ont mis sur la scène les aventures de cette princesse.

**ELECTRYON**, roi de Mycènes, père d'Alcmène et beau-père d'Amphytrion. V. AMPHYTRION.

**ÉLÉE**, *Elea, Velia*,auj. *Castel-a-Mare della Brucce*, v. d'Italie (Lucanie), sur la mer Tyrrhénienne, à l'embouch. du ruisseau dit Hèlès, fut fondée par les Phocéens en 536 av. J.-C., s'enrichit par le commerce et la navigation, et donna le jour à deux philosophes célèbres, Parménide et Zénon d'Élée, chefs de l'école dite éléatique. — V. de l'Asie-Mineure (Eolide), à l'embouch. du Caïque, en face de Lesbos.

**ÉLÉONORE DE GUYENNE**, fille et héritière de Guillaume X, dernier duc d'Aquitaine, née en 1122, épousa, à l'âge de 15 ans, Louis de France (Louis VII), et lui apporta en dot le duché de Guyenne, avec la Gascogne, la Saintonge et le Poitou. La légèreté de sa conduite et son goût pour les divertissements déplurent bientôt à Louis. La mésintelligence s'étant accrue pendant la 2<sup>e</sup> croisade, où Éléonore avait suivi son époux (1147), celui-ci obtint le divorce du concile de Beaugency (1152). Six semaines après, Éléonore épousa Henri Plantagenet, comte d'Anjou et duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre sous le nom de Henri II (1154), et par là faisait passer les riches provinces de l'Aquitaine sous la domination de l'Angleterre. Ce mariage ne fut pas plus heureux que le premier: Éléonore, jalouse de plusieurs dames de la cour, fit assassiner l'une d'elles, Rosemonde; en outre, elle jeta le trouble dans la famille royale, et souleva même les enfants contre leur père. Henri, fatigué de sa conduite, la fit enfermer dans un couvent (1173); elle ne sortit de sa prison qu'à l'avènement de son fils Richard Cœur de Lion en 1189. Elle fut chargée du gouvernement pendant l'absence de ce dernier, lors de la 3<sup>e</sup> croisade. Quelque temps après le retour du roi, elle se retira dans l'abbaye de Fontevrault, où elle mourut en 1203. C'est elle qui fit rédiger les *rôles d'Oléron*, curieux monument de la jurisprudence maritime de l'époque.

**ÉLÉONORE DE PROVENCE**, connue sous le nom de *Ste Éléonore*, fille de Raymond Bérenger IV, comte de Provence, épousa Henri III, roi d'Angleterre, et devint célèbre par sa piété. Après la mort de son époux (1272), elle se retira dans l'abbaye d'Ambresbury, où elle mourut en 1292. On la fête le 1<sup>er</sup> juillet.

**ÉLÉONORE DE GUZMAN**, dame espagnole, était veuve de don Juan de Velasco, lorsqu'elle inspira le plus violent amour à Alphonse XI, roi de Castille, déjà marié à Constance de Portugal. Elle prit sur le roi le plus grand ascendant et jouit pendant 20 ans de toute l'autorité d'une reine. Elle donna le jour à deux jumeaux, dont l'un régna depuis sous le nom de Henri de Transtamare. Après la mort du roi (1350), elle fut arrêtée par les ordres de Constance, et malgré les efforts de ses fils, qui avaient pris les armes pour la sauver, elle fut étranglée à Séville, sous les yeux de cette princesse et du jeune roi son fils, Pierre le Cruel.

**ÉLÉONORE TELLEZ**, dame portugaise d'une grande beauté, était mariée à un seigneur du pays, don Juan d'Acunha, lorsque Ferdinand, roi de Portugal, en devint éperdument amoureux. Ce prince décida son mari à s'en séparer, l'épousa et la proclama reine en 1371, malgré le mécontentement général. Éléonore fit mettre à mort ses ennemis, ombra de libéralités ses partisans, et eut même l'impudence d'élever au faite des honneurs don Juan Andeiro, avec lequel on l'accusait d'avoir un commerce criminel. Après la mort du faible Ferdinand (1383), bien qu'elle eût été nommée régente en l'absence d'enfants mâles, elle ne put se soutenir: son favori fut massacré dans ses bras par l'enfant don Juan, frère du feu roi, et elle-même fut enfermée par son genre, don Juan, roi de Castille, dans le monastère de Tordesillas, près de Valladolid, où elle mourut en 1405.

**ÉLÉONORE DE CASTILLE**, fille de Henri II, roi de Cas-



tille, fut mariée en 1375 à Charles III, roi de Navarre. S'étant brouillée avec son époux, elle se retira en Castille, où elle excita quelques séditions contre Henri III, son neveu, qui y régnait. Celui-ci l'assigna dans le château de Roa où elle avait réuni un parti puissant, la força de se rendre et la renvoya à son époux, 1395. Charles III la reçut avec bonté, et lui confia même la régence pendant un voyage qu'il fit à la cour de France en 1403. Elle mourut en 1416.

ÉLÉONORE D'AUTRICHE, fille de l'archiduc Philippe d'Autriche et de Jeanne de Castille, et sœur aînée de Charles-Quint, épousa en 1519 Emmanuel le Grand, roi de Portugal, et devint veuve dès 1521. En 1530, d'après une clause du traité de Cambrai, elle fut mariée à François I, et devint ainsi le gage de la réconciliation entre la France et l'Autriche. Le crédit de la duchesse d'Étampes, maîtresse du roi, réduisit celui de la reine à fort peu de chose. Redevenue veuve en 1547, sans avoir eu d'enfants de son second mariage, elle se retira dans les Pays-Bas, puis en Espagne (1556), et y mourut à Talavéra en 1558.

ÉLÉONORE D'ESTE. V. TASSE (LE).

ÉLÉPHANT (île de l'), dite aussi *Morsil*, île de la Sénégambie, dans la riv. de Gambie, à 160 k. de son embouch., à 350 k. de long sur 30 de large. Coton, indigo, tabac. La France y possède le fort Podor.

ÉLÉPHANT (Ordre de l'), ordre danois, institué, dit-on, à la fin du xiii<sup>e</sup> siècle, par Canut IV, pour perpétuer le souvenir de la bravoure d'un Croisé danois qui, dans une bat. contre les Sarrasins, avait tué un éléphant (1189). Il fut renouvelé en 1478 par Christian I, et reçut des statuts de Christian V en 1693. La décoration offre l'effigie d'un éléphant portant une tour : cet insigne, en émail blanc, est suspendu à un collier d'or ou à un ruban bleu moiré passé de l'épaule droite au côté gauche. Cet ordre n'est conféré qu'aux princes et aux plus hauts fonctionnaires; il n'admet que des Luthériens.

ÉLÉPHANT BLANC, objet de culte au Siam. V. ÉLÉPHANT au Dict. univ. des Sciences.

ÉLEPHANTA, *Gharipour* des Hindous, île de l'Inde anglaise (Bombay), dans le golfe de Bombay et à 9 kil. E. de cette ville, fut nommée *Elephanta* par les Portugais à cause d'un énorme éléphant en pierre qu'ils y trouvèrent en débarquant. Elle a 9 kil. de tour. Superbe temple creusé dans le roc, renfermant une *Trimourti* colossale.

ÉLÉPHANTINE (île), *Djeziret-el-Sag* des Arabes (c.-à-d. *île des fleurs*), île du Nil, dans la Haute-Égypte, vis-à-vis d'Assouan (Syène), et à 6 k. au-dessous des cataractes, est une de ces îles riantes qu'on a nommées les jardins du tropique. Jadis célèbre par ses monuments religieux, Éléphantine avait naguère encore 2 beaux temples qui remontaient au temps d'Aménophis III (vers 1690 av. J.-C.) : ils ont été démolis pour la construction des casernes d'Assouan. On y a trouvé un nilomètre et une coudée égyptienne. Magnifiques carrières de granit.

ÉLEUSINIENS, fêtes de Cérès et de Proserpine célébrées à Eleusis. V. ci-après.

ÉLEUSIS,auj. *Lefina*, bourg de l'Attique, sur le golfe Saronique, à 17 kil. N. O. d'Athènes, entre le Pirée et Mégare, est célèbre par le culte de Cérès : c'était comme le sanctuaire de la religion pélasgique, qui s'y était réfugiée après la défaite des Pélasges par les Ioniens. On y admirait le temple de Cérès, construit par Périclès. Le culte de la déesse dont on attribue l'origine à Triptolème ou à Erichthée, y reçut d'Eumolpe la forme de mystères : on n'y était admis que par initiation. Au culte de Cérès, on joignait ceux de *Koré* (la fille), c.-à-d. de Proserpine, et de Triptolème. Ce culte avait d'intimes rapports avec le culte cabirique : il n'en différait que par les noms propres et par quelques attributs secondaires prêtés aux dieux. L'entendance des cérémonies était le privilège exclusif d'une famille d'Athènes, les Eumolpides. Les Eleusiniens se célébraient tous les ans; elles duraient 9 jours, et consistaient en purifications, en processions ou théo-

riés (qui retraçaient les courses de Cérès à la recherche de sa fille et les aventures de Triptolème), en courses aux flambeaux, en jeux. L'initiation aux mystères se composait de deux degrés : au 1<sup>er</sup> on devenait *myste*; au 2<sup>e</sup> on était *éphore* ou *épopé*, c.-à-d. voyant. Les cérémonies pratiquées devant les *mystes* se nommaient *petits mystères*; et celles auxquelles participaient les *épopètes* seuls, *grands mystères*. On suppose que l'explication des mythes par les phénomènes de la nature, surtout par ceux de la végétation et de l'agriculture, et l'enseignement de hautes vérités morales, telles que l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, les récompenses et les punitions d'une autre vie, faisaient le fond de ces mystères. On doit à MM. Ste-Croix, Lobeck, Guignaut et Ch. Lenormant de savantes recherches sur les *Mystères d'Eleusis*. — Suivant Pausanias, Ogyrgès serait le fondateur d'Eleusis. Lors des guerres médiques, les Eleusiniens se retirèrent dans l'île de Salamine avec les Athéniens. L'an 429 av. J.-C. Archidamus, roi de Sparte, qui ravageait l'Attique, pilla Eleusis; 25 ans après, les Trente tyrans, chassés d'Athènes par Thrasybule, se réfugièrent à Eleusis et massacrèrent une partie des habitants. Vers la fin du iv<sup>e</sup> siècle de notre ère, Théodose abolit le culte de Cérès. Peu après, les bandes d'Alaric détruisirent le temple de la déesse. Sur son emplacement s'éleva le monastère de Daphné, qu'on visite encore.

ÉLEUTHÈRE (S.), pape, élu en 177, gouverna l'Église sous les règnes de Marc-Aurèle et de Commodus, combattit les erreurs de Valentin, envoya des missionnaires dans la Grande-Bretagne, et mourut en 192. On l'honore le 26 mai. — Un diacre, compagnon de S. Denys et de S. Rustique, a également porté le nom d'Eleuthère. Il subit le martyre avec ses compagnons. On le fête avec eux le 9 oct. On place communément le martyre de ce saint en 372, sous Valérien; quelquefois, sous Maximien-Hercule.

ÉLEUTHÈRE (S.), évêque de Tournai, fut un des premiers qui apportèrent les lumières de la foi dans la Gaule Belgique. Dix ans avant le baptême de Clovis, il convertit un grand nombre de Barbares. Il subit le martyre en 532. On le fête le 20 février.

ÉLEUTHÉRIENS, nom donné par les Grecs aux fêtes de la Liberté (*Eleutheria* en grec); elles furent instituées après la bat. de Platée (479 av. J.-C.), pour conserver le souvenir de cette victoire qui avait assuré l'indépendance du pays. On les célébrait tous les ans, le 9 de Mémactéron, dans la plaine de Platée.

ÉLEUTHERIUS, en lat. *Liber*, surnom de Bacchus.

ÉLEUTHERO-LACONS, c.-à-d. *Lacons libres*, peuplade de la Laconie, sur la côte S. O. Ils furent appelés ainsi parce qu'ils furent *affranchis* par Auguste de la domination de Sparte. Leur pays, qui renfermait les villes de Gythium et de Leuctrum, est aujourd'hui occupé par les *Mainotes*.

ÉLEUTHS, peuple asiatique. V. KALMOUKS.

ELFES, génies subalternes, dans la mythologie scandinave, n'étaient que des personifications de forces de la nature. On distinguait les Elfes de lumière, génies bienfaisants, et les Elfes de ténèbres, génies malfaisants. Les Elfes, dont s'est emparée la féerie du moyen âge, se confondent avec les *Sylphes*.

ELFHIDA. V. EDGARD ET EDOUARD II.

ELFSBORG (gouv't d'), une des divisions de la Gothie, en Suède, au S. de la Suède propre : 240 kil. sur 105; 220 000 h.; ch.-l., Wenersborg.

ELGIN, v. et port d'Écosse, ch.-l. du comté d'Elgin, à 190 kil. N. d'Édimbourg, sur la Lossie, à 8 k. de son emb. dans la mer du Nord; 5000 hab. Jadis évêché. Ruines de la cathédrale et d'un grand château qui appartenait autrefois à la famille des Bruce. — Le comté, dit aussi comté de Murray, est situé entre ceux de Banff, d'Inverness, de Nairn, et la mer; il se compose de deux parties distinctes séparées par une enclave du comté d'Inverness; 38 000 hab.

ELGIN (Thomas Bruce, lord), diplomate et antiquaire, né en Écosse, en 1766 mort en 1842, fut ambassadeur près des Pays-Bas (1792), puis à Constanti-

nople (1799), puis voyagea pendant 6 ans dans toute la Grèce pour son propre compte, recueillant une foule de marbres, de vases, de statues, de médailles et de camées, et fit connaître les résultats de ses recherches dans un *Memorandum* publié à Londres en 1811. Ses précieuses collections, connues sous le nom de *Marbres d'Elgin*, furent achetées en 1816 par le gouv. anglais et déposées au *British museum*. On y remarque, entre autres, l'épithaphe des Athéniens morts à Potidée, des statues et des bas-reliefs tirés du Parthénon et du temple d'Égine.

**ÉLIACIM**, roi de Juda. V. JOACHIM.

**ELIAS LEVITA**, docteur juif, critique et grammairien, né en Italie en 1472, enseigna l'hébreu à Padoue, à Rome et à Venise, et mourut dans cette dernière ville en 1549. Ses ouvrages, écrits en hébreu, sont encore estimés. Le plus remarquable est la *Massore*, examen critique du texte sacré de l'écriture. Venise, 1538; il y expose, sur les points voyelles, une doctrine nouvelle, qui a donné lieu à de vives disputes parmi les hébraïsants. Ses autres ouvrages sont : un *Commentaire sur la Grammaire de Moïse Kimchi*, grammairien du xiii<sup>e</sup> s., 1508; *Explication des mots irréguliers du texte sacré*, 1516; *les Chapitres d'Élias*, ou *Traité des lettres serviles*, 1529, tous trois traduits et publiés en latin par Munster.

**ÉLIDE**, *Elis*, *Elea*, contrée du Péloponèse, à l'O., sur la mer Ionienne, entre l'Achaïe et la Messénie, comprenait plusieurs petits États qui se gouvernaient par eux-mêmes, entre autres Pise, Elis, Pylos, la Triphylie. L'Alphée, le Pénée, le Ladon, étaient les rivières les plus remarquables de l'Élide. Olympie, si célèbre par ses jeux, et Elis, qui donna son nom à l'Élide, en étaient les deux villes les plus importantes. Ce pays fournissait des athlètes renommés et des chevaux estimés. — Selon la Fable, l'Élide avait reçu son nom d'Élée, fils de Neptune. Elle eut d'abord des rois, parmi lesquels on connaît Épéus, qui fit donner aux habitants le nom d'*Épéens*, et Augias, fameux par ses étables. La royauté y fut abolie au viii<sup>e</sup> s. av. J.-C. Ce pays fut depuis gouverné par un sénat de 90 membres et par deux, puis dix *hellanodiques*, chargés de la direction des jeux. — L'Élide ne joue qu'un rôle secondaire dans l'histoire de la Grèce. La possession d'Olympie, où se rendaient tous les peuples de l'Asie pour assister à des fêtes et à des jeux qui faisaient partie de la religion commune, lui donna le privilège d'être regardée comme un territoire sacré, et de rester neutre dans les guerres intestines qui désolèrent le reste de la Grèce. L'Élide forme auj. avec l'Achaïe une des dix nomarchies du royaume de Grèce; elle a pour ch.-l. Pyrgos.

**ÉLIE**, prophète juif, né à Thesbé, dans le pays de Galaad, prophétisait au temps d'Achab, roi d'Israël, et de Jézabel son épouse. vers 900 av. J.-C. Il chercha à les détourner du culte des faux dieux, et leur prôna en punition de leur idolâtrie une sécheresse de trois ans. Wantant ramener le roi par un prodige, il offrit un sacrifice au vrai Dieu en même temps que les faux prophètes en offraient un de leur côté à Baal : le feu céleste vint aussitôt consumer ses victimes, tandis que celles offertes aux idoles, restaient intactes; le peuple, témoin de ce miracle, égorga tous les faux prophètes. Poursuivi par Achab après cet événement, Elie se réfugia dans le désert d'Horeb, où il fut nourri miraculeusement. Après le meurtre de Naboth, il prôna à Achab une fin cruelle : après la mort de ce prince impie, il sacra Jéhu roi d'Israël. Enfin il choisit pour son propre successeur Elisée, auquel il donna son manteau de prophète. Il fut enlevé au ciel vers 880 av. J.-C. Pendant sa fuite, Elie avait ressuscité le fils d'une veuve de Sarepta qui lui avait donné asile. Les événements de sa vie sont racontés dans le iii<sup>e</sup> livre des Rois.

**ÉLIE DE BEAUMONT** (J. B. Jacq.), avocat au parlement de Paris, né en 1732 à Carentan, mort à Paris en 1786, s'est acquis une réputation européenne par ses *Mémoires judiciaires* et ses *Factums* : il y

fait preuve à la fois de logique, d'imagination et d'esprit, et sait tirer d'une cause tous les moyens qu'elle peut fournir. Le plus connu est le *Mémoire pour les Calas*, qu'il publia à Paris en 1762. — Le célèbre géologue Armand ÉLIE DE BEAUMONT, né en 1798, membre de l'Institut, auteur de la théorie des soulèvements, appartient à la même famille.

**ÉLIEN**, *Claudius Elianus*, écrivain du iii<sup>e</sup> siècle, né à Préneste, vivait à Rome sous Héliogabale et Alexandre-Sévère, et enseignait la rhétorique à Rome. Quoique né en Italie, il écrivit en grec. On a de lui trois ouvrages : *De Natura animalium*, en 17 livres, traité plein de fables, mais aussi de faits curieux; *Historiæ variæ*, en 14 livres, compilation faite sans jugement, mais précieuse par les morceaux d'auteurs anciens qu'elle nous a conservés, et renfermant des faits curieux; *Epistolæ rusticæ*. Ils ont été publiés ensemble par Conrad Gessner, Zurich, 1556, in-fol., gr.-lat., et reproduits dans la *Biblioth. grecque* de Didot, 1858. Le *Traité des animaux* a été publié à part par Gronovius, Londres, 1644; par Schneider, Leipsick, 1784; par Fr. Jacobs, Léna, 1831, et trad. en français par Ajasson de Gransagne, Paris, 1832; les *Histoires* ont été publiées par Perizonius, 1701; Gronovius, 1731; par Coray, 1805; et trad. par Formey 1745, et par Dacier, 1772 et 1827.

Un autre Elie, qui vivait sous Adrien, est auteur d'une *Tactique*, dont la meilleure édition parut sous le titre de *Ci. Eliani et Leonis imperatoris Tactica*, gr.-lat., cum notis Siati Arcerii et J. Meursii, Leyde, 1613, in-4, et qui a été trad. en français par Bouchaud de Bussy, 1757.

**ÉLIEZER**, c.-à-d. en hébreu *Dieu aide*, serviteur d'Abraham, alla en Mésopotamie demander pour Isaac la main de Rébecca, et amena la jeune épouse. Les Musulmans lui attribuent la fondation de Damas.

**ELIMBERRIS**, v. de Gaule, auj. *Auch*.

**ÉLIS**, la principale v. de l'anc. Élide, au N. O., près du Pénée. Patrie de Pyrrhon et de Phédon. On en voit les ruines entre *Paléopolis* et *Kalivra*.

**ÉLIS** (École d'), école de philosophes grecs qui eut pour chefs Phédon, le disciple et l'ami de Socrate, et Ménédème d'Érétrie. Cette école conserva assez fidèlement les doctrines de Socrate, combattit les vaines subtilités de l'école de Mégare et plaça le vrai bien dans la force du caractère.

**ÉLISA**, ÉLISE, premier nom de Didon.

**ÉLISA**, sœur de Napoléon et grande duchesse de Toscane. V. BONAPARTE et BACIOCCHI (Elisa).

**ÉLISABETH** (Ste), cousine de la Vierge et épouse du prêtre Zacharie, devint, après une longue stérilité, mère de S. Jean-Baptiste, le précurseur du Messie.

**ÉLISABETH DE HONGRIE** (Ste), fille du roi de Hongrie André II, née en 1207, morte en 1231, épousa à 14 ans Louis IV, landgrave de Thuringe, et se distingua sur le trône par l'exercice de toutes les vertus. Veuve dès 1227, elle se vit privée de la régence par Henri Raspon, son beau-frère, et se retira chez l'évêque de Bamberg, son oncle, refusant les offres des barons de Thuringe, qui voulaient la replacer sur le trône. Elle passa le reste de ses jours dans un couvent de Marbourg, se livrant aux plus grandes austérités et soignant de ses mains les malades. On l'hon. le 19 nov. M. de Montalembert a écrit son *Histoire*, 1836. — Sa nièce, nommée aussi Elisabeth, fille de Pierre III d'Aragon, née en 1271, m. en 1336, épousa le roi de Portugal Denis, et se retira après la mort de ce prince dans un couvent de Clarisses qu'elle avait fondé à Coïmbre. Elle mérita également d'être canonisée : on l'hon. le 8 juillet.

**ÉLISABETH**, fille de Wladislas Lokietek, roi de Pologne, épousa en 1319 Charobert, roi de Hongrie. Après la mort de son frère Casimir, roi de Pologne, elle gouverna pendant dix ans ce pays au nom de son fils aîné, Louis, roi de Hongrie et de Pologne; mais les Polonais, mécontents de son administration, la forcèrent de se retirer, en 1380. On lui attribue le parfum dit *Eau de la reine de Hongrie*.

ÉLISABETH DE BOSNIE, fille d'Étienne, roi de Bosnie, épousa Louis le Grand, roi de Hongrie et de Pologne. A la mort du roi, 1382, elle prit la régence et la tutelle de sa fille Marie. Elle fut détronée et jetée en prison avec sa fille par Charles de Durazzo, roi de Naples. Après s'être meurtri de cet usurpateur, 1386, elle ressaisit la couronne, mais elle fut, la même année, renversée par Giornard, gouverneur de Croatie, partisan de Durazzo, qui la fit noyer.

ÉLISABETH WOODVILLE, fille de Richard Woodville, créé depuis lord Rivers, était dame d'honneur de Marguerite d'Anjou. Elle fut d'abord mariée à sir John Gray de Groby, partisan de la maison de Lancastre, qui fut tué à la 2<sup>e</sup> bataille de St-Albans, en 1461. Elisabeth alla redemander les biens de son époux à Édouard IV, qui venait, en plaçant la couronne sur sa tête, de faire triompher le parti d'York : elle plut au roi, qui l'épousa, 1464. Ce mariage, désapprouvé par Warwick, prolongea la guerre civile. Elisabeth eut d'Édouard deux fils ; mais après la mort de leur père (1483), ils furent inhumainement arrachés des bras de leur mère et mis à mort par l'ordre du duc de Gloucester (Richard III). La malheureuse Elisabeth fut accusée plus tard de conspirer contre le roi Henri VII, et renfermée en 1486 au couvent de Bardmonsey, où elle mourut deux ans après.

ÉLISABETH D'ANGLETERRE, fille d'Édouard IV et d'Elisabeth Woodville, née en 1466, était le dernier rejeton de la maison d'York. Elle épousa en 1486 le roi Henri VII, de la maison de Lancastre. Ce mariage, qui avait pour but d'éteindre les haines des deux familles rivales, en confondant leurs droits, fut accueilli avec joie par l'Angleterre ; mais Elisabeth, malgré ses vertus, ne put se concilier l'affection de Henri qui, jaloux des marques d'affection que le peuple lui prodiguait, ne voyait en elle qu'une rivale. Elle mourut en 1502, abreuvée de chagrins.

ÉLISABETH, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII et d'Anne de Boulen, née en 1533. Son père l'avait d'abord déclarée illégitime et incapable de régner ; mais il révoqua cet arrêt par son testament, et Elisabeth fut reconnue sans contestation à la mort de Marie, sa sœur, en 1558. Vivant jusque-là dans une profonde retraite, elle s'était livrée avec ardeur à l'étude et avait acquis des connaissances au-dessus de son sexe : elle parlait et écrivait, non-seulement le français et l'italien, mais aussi le latin et le grec. A peine montée sur le trône, elle s'empressa de rétablir la religion protestante, que Marie avait proscrire : elle organisa l'Église anglicane, par la *bill des 39 articles*, 1562, et se constitua chef de cette église. Elle fit fleurir l'agriculture, le commerce, la marine, les lettres, et porta l'économie dans les finances ; mais elle souilla son règne par son acharnement contre le Catholicisme et par sa conduite barbare envers la reine d'Écosse, Marie Stuart. Irritée contre cette princesse, qui avait eu, il est vrai, l'imprudence de prendre le titre de reine d'Angleterre, mais dont le plus grand tort était d'être catholique et de l'emporter sur elle en beauté, elle excita des troubles dans ses États, l'attira en Angleterre où elle la retint prisonnière, l'impliqua dans une accusation d'attentat contre sa personne et la fit enfin décapiter (1587). Philippe II, roi d'Espagne, qui avait inutilement sollicité la main d'Elisabeth, arma contre l'Angleterre, sous le prétexte de venger cette mort, et équipa à cet effet une flotte formidable, l'*Invincible armada* ; mais cette flotte fut en peu de temps détruite par la tempête et par les efforts de Drake et des autres marins anglais (1588). Elisabeth envoya ensuite des secours à Henri IV, occupé à conquérir son royaume (1590), repréna les Irlandais que l'Espagne avait soulevés (1600), et soutint plusieurs fois les Pays-Bas attaqués par cette puissance. La main de cette princesse fut demandée par plusieurs souverains, et le Parlement la pressa plus d'une fois de faire un choix, mais elle ne voulut jamais se marier. Elle eut cependant plusieurs favoris : les plus célè-

bres sont Dudley, comte de Leicester, et Robert, comte d'Essex. Ce dernier s'étant révolté, elle le fit condamner à mort (1601) ; mais à peine la sentence était-elle exécutée qu'elle en conçut une vive douleur ; elle mourut peu après, en 1603. Elle désigna pour son successeur Jacques, roi d'Écosse, fils de Marie Stuart. Elisabeth gouverna avec un despotisme presque absolu et convoqua très-rarement le Parlement. Avec quelques-unes des qualités d'un grand roi, cette princesse eut toutes les faiblesses d'une femme : coquetterie, vanité, jalousie, fausseté.

ÉLISABETH STUART, fille de Jacques I, roi d'Angleterre, fut mariée en 1613 à l'électeur palatin, Frédéric V, à qui les États de Bohême désérèrent la couronne en 1619. Plus ferme et plus ambitieuse que Frédéric, elle le décida à accepter l'offre périlleuse qui lui était faite. Après la bataille de Prague (1620), qui leur enleva la couronne à tous deux, elle le suivit dans sa fuite et voulut partager tous ses dangers. Elle mourut à Londres en 1632.

ÉLISABETH, princesse palatine, fille de la préc. et du roi de Bohême Frédéric V, née en 1618, annonça de bonne heure un goût prononcé pour les sciences, et reçut à Leyde des leçons de Descartes. La crainte d'être distraite de ses études chrétiennes lui fit refuser la main du roi de Pologne, Wladislas IV. Elle se retira en Allemagne, et y obtint l'abbaye luthérienne d'Herforden, où elle mourut en 1680. Descartes, dans la dédicace des *Principes*, fait un grand éloge de l'intelligence de cette princesse ; il lui a adressé plusieurs de ses *Lettres sur des sujets de morale*.

ÉLISABETH DE FRANCE, reine d'Espagne, fille de Henri II et de Catherine de Médicis, née en 1545, morte en 1568. Philippe II, roi d'Espagne, l'avait demandée pour son fils don Carlos, mais il l'épousa lui-même en vertu du traité de Cateau-Cambrésis, 1559. Elle mourut en couches à 23 ans. On prétendit que sa fin prématurée était l'effet d'un crime, qu'aurait inspiré à Philippe sa jalousie contre son propre fils. Le marquis Duprat a écrit sa *Vie*, Paris, 1859. — Une autre Elisabeth de France, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, née en 1602, morte en 1644, fut mariée en 1615 à l'infant d'Espagne (depuis Philippe IV), et fut mère de Marie-Thérèse, qu'épousa Louis XIV. Le duc d'Olivares la fit écarter des affaires et elle n'obtint quelque influence qu'après la disgrâce de ce ministre, en 1640. — M<sup>me</sup> Elisabeth, sœur de Louis XVI, née en 1761, s'est fait remarquer par son amour et son dévouement pour son frère : elle ne le quitta point dans les moments les plus périlleux et fut enfermée au Temple avec le reste de la famille royale. Conduite à l'échafaud en 1794, elle subit le supplice avec une admirable résignation. Elle a laissé des *Mémoires*, qui n'ont été publiés qu'en 1860.

ÉLISABETH FARNÈSE, nièce du dernier duc de Parme, épousa en 1714, à 22 ans, le roi d'Espagne Philippe V, peu après la mort de sa 1<sup>re</sup> femme, prit un grand ascendant sur ce prince, fit exiler la princesse des Ursins, et donna toute sa confiance à Alberoni, à qui elle devait la couronne. Après la mort du dernier des Farnèse, elle réussit à faire donner successivement à ses deux fils, don Carlos et don Philippe (F. ces noms), les duchés de Parme et de Plaisance. Elle mourut en 1766, 20 ans après Philippe.

ÉLISABETH-PETROWNA, impératrice de Russie, fille de Pierre le Grand et de Catherine, née en 1709, monta sur le trône en 1741, par l'effet d'une révolution qui en fit descendre le jeune czar Ivan, et qui fut en partie conduite par le comte de Lestock. Les partisans d'Iwan firent, les uns exilés, les autres enfermés dans des cachots ; mais aucun ne fut privé de la vie ; Elisabeth voulait que sous son règne nul de ses sujets ne fût puni de mort : aussi les Russes lui ont-ils donné le surnom de *Clémentine*. Elle repoussa les Suédois et les contraignit, par le traité d'Abo, en 1743, à lui céder la Finlande. Elle déjoua à la même époque une conspiration tramée par le marquis de Botia, seigneur hongrois, et le lieutenant

Lapoukin, dans le but de rétablir Iwan. En 1756, dans la *Guerre de Sept ans*, elle se déclara pour l'Autriche contre le grand Frédéric : après quelques combats, peu décisifs, ses troupes, sous la conduite de Soltikow, remportèrent sur Frédéric une mémorable victoire à Kunersdorf, en 1759. Elisabeth mourut en 1762, laissant la couronne à Pierre III, son neveu. On reproche à cette impératrice une vie des plus licencieuses : afin de se livrer plus librement à ses passions, elle ne voulut jamais faire choix d'un époux ; elle eut pour favori et pour principal ministre Bestuchef, qu'elle finit par disgracier. Du reste, elle protégea les lettres : elle fonda l'Académie des beaux-arts de St-Petersbourg et l'université de Moscou.

ELISABETH-CHARLOTTE de Bavière, femme de Monsieur, frère de Louis XIV. V. CHARLOTTE-ELISABETH.

ÉLISÉE, prophète juif, quitta la charrue pour suivre Élie, et reçut de lui, avec son manteau sacré, l'esprit prophétique et le don des miracles. Il rendit saines les eaux de la fontaine de Jéricho, qui étaient malfaisantes, maudit des enfants de Bétel qui l'insultaient, et qui furent aussitôt dévorés par des ourses, prédit à Joram et à Josaphat, qui se voyaient sur le point de périr de soif avec leur armée au milieu des déserts, qu'ils allaient trouver de l'eau en abondance et qu'ils battraient les Moabites ; fit cesser la stérilité d'une femme de Sunam, ressuscita quelques années après le fils que cette femme avait perdu, guérit Nahaman de la lèpre, frappa d'aveuglement les soldats de Ben-Adad, et prédit au roi Joas, assiégé dans Samarie, qu'il triompherait des Syriens. Il mourut à Samarie vers l'an 835 av. J.-C.

ÉLISÉE ou EGHICHI, écrivain arménien du 7<sup>e</sup> siècle, mort en 480, était aumônier et secrétaire du général Vartan, prince des Mamigoniens. On lui doit une *Histoire des Vartaniens*, où il raconte les luttes soutenues de son temps par les Arméniens et les Géorgiens contre les Perses pour la défense de la religion chrétienne (de 439 à 463). Cet ouvrage, publié à Constantinople en 1764, a été traduit en français par Garabed Kabaragy, mékhitariste, Paris, 1844.

ÉLISÉE (J. Françoise COPEL, dit le P.), prédicateur célèbre, né à Besançon en 1726, mort en 1783, prit l'habit des Carmes en 1745, et fut chargé pendant plusieurs années de l'instruction des novices. Envoyé à Paris en 1751, ce prêtre, inconnu jusque-là, eut le bonheur d'être entendu par Diderot, qui, frappé de son mérite, le préconisa avec chaleur ; bientôt il se vit appelé devant les assemblées les plus brillantes, et fut chargé de prêcher devant la cour. Ses sermons et ses *panegyriques* ont été publiés avec une notice sur sa vie par le P. Césaire, son cousin, Paris, 1784-1786, 4 vol. in-12. Ses morceaux les plus estimés sont les sermons *Sur la fausseté de la probité sans la religion ; Sur la vie religieuse ; Sur les afflictions ; Sur la mort ; et les Oraisons funèbres du grand Condé, de Stanislas I, roi de Pologne, et du Dauphin, père de Louis XVI*. On y loue la méthode et la pureté du style, mais on y trouve peu d'élevation et de mouvement.

ELIZONDO, bourg d'Espagne (Navarre), sur la r. g. de la Bidassoa, à 22 k. N. de Pampelune, est le ch.-l. de la vallée de Bastan. Les Carlistes y furent battus par les Christinos le 27 sept. 1834.

ELLENBOGEN. V. ELNBOGEN.

ELLESMERE, v. d'Angleterre (Shrop), à 24 k. N. O. de Shrewsbury ; 7000 hab. Canal navigable. Titre de baronnie : lord Egerton, avant d'être créé comte de Bridgewater, était baron d'Ellesmere.

ELLEVIUO, chanteur, né à Rennes en 1796, mort en 1842, était fils d'un chirurgien. Il débuta à la salle Favart en 1790, entra en 1801 au théâtre Feydeau comme sociétaire, joua les ténors, créa plusieurs rôles importants et obtint, par son excellent jeu et par les avantages de sa personne, autant que par son chant, une suite non interrompue de succès. Il réussissait surtout dans *Richard Cœur de Lion, le Prisonnier, le Calife de Bagdad, Adolphe et Clara,*

*Joseph*, etc. Il se retira dès 1813 et se livra depuis à l'agriculture.

ELLIOTT (G. Aug.), général anglais, d'une anc. famille de l'Écosse, né vers 1718, mort en 1790, s'est illustré par sa belle défense de Gibraltar contre les Français et les Espagnols alliés (1782) : elle lui valut les titres de lord Heatfield et de baron de Gibraltar.

ELLIOT (Ebenezzer), dit le *Forgeron de Sheffield*, poète anglais, né en 1781 à Marsbro près de Sheffield, mort en 1849, était fils d'un ouvrier fondeur et fut lui-même forgeron et marchand de fer. Il fit son éducation tout seul et attira d'abord l'attention par ses vers contre les lois des céréales (*Corn-law rhymes*), qui purent contribuer à faire rapporter ces lois impopulaires. Ses *Poésies* ont été publ. à Edimbourg, en 1840, et à Londres, en 1850, avec sa *Vie* par J. Watkins, son gendre.

ELLIS (John), naturaliste anglais, membre de la Société royale de Londres, agent du gouv. anglais dans la Floride occid., mort en 1776, entretenit correspondance avec Linné, Solander et Fothergill. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire naturelle des corallines*, trad. en français, La Haye, 1756 ; *Hist. des zoophytes*, publ. par Banks et Solander, Londres, 1786. Ce savant a établi que les coraux ne sont pas des végétaux, mais qu'ils sont la demeure de polypes. Il fit aussi connaître les moyens de conserver longtemps aux plantes leurs facultés germinatives.

ELLORE, v. du Décan. V. ELORA.

ELLOWANGEN, v. du roy. de Wurtemberg, ch.-l. du cercle de l'Axat, sur l'Axat, à 64 kil. N. d'Ulm ; 3500 hab. Il y avait été créé en 1812 une université qui fut réunie en 1817 à celle de Tubingue. Ellwangen doit son origine à une abbaye fondée au vii<sup>e</sup> s., et qui fut érigée en 1559 en un prieuré, dont le titulaire était prince de l'empire. Elle fut réunie au Wurtemberg en 1802.

ELMACIN, historien arabe, connu en Orient sous le nom d'Ibn-Amid, né en 1223, mort en 1273, était chrétien et remplissait la charge d'écrivain à la cour des sultans d'Égypte. On a de lui une histoire qui commence à la création du monde et finit à l'an 1118, et qui a été publiée, avec trad. latine, par Erpenius, sous le titre de *Historia saracenicæ*, Leyde, 1625. La traduction d'Erpenius, qui ne commence qu'à la naissance de Mahomet, a été elle-même trad. en français par Vattier sous ce titre : *Histoire mahométane, ou Les 49 kalifes du Macine*, Paris, 1657.

ELMINA. V. ST-GEORGE-DEL-MINA.

ELNBOGEN, v. de Bohême, ch.-l. de cercle, à 120 k. O. de Prague, sur la r. g. de l'Eger ; 2500 hab. — Le cercle, borné à l'O. par la Bavière, au N. par la Saxe, au S. par le cercle de Pilsen, à 80 k. sur 58, et compte 250 000 hab. Nombreuses mines.

ELNE, *Ulberis*, puis *Helena*, v. de France (Pyrenées-Orient.), sur le Tech, à 13 k. S. E. de Perpignan ; 2462 h. Elle doit son nom d'*Helena* à la mère de Constantin, qui la rebâtit. Jadis importante, elle fut ruinée par les sièges qu'elle a subis en 1285, 1474, 1641. L'emp. Constant y fut battu et tué par Magnence, 350. *Helena* eut dès le vi<sup>e</sup> s. un évêché qui fut transféré en 1602 à Perpignan. Il y fut tenu en 1027 un concile qui fixa les conditions de la trêve de Dieu.

ÉLOI (S.), *Eligius*, né à Cadillac près de Limoges vers 588, mort en 659, fut monétaire de Clotaire II, puis trésorier de Dagobert I. Investi de toute la confiance de ce dernier, il remplit les missions les plus importantes et réussit notamment à amener Judicaël, duc des Bretons, à faire sa soumission, 636. Eloi porta l'art de l'orfèvrerie à un degré de perfection extraordinaire pour son temps : les plus remarquables de ses ouvrages étaient les bas-reliefs du tombeau de S. Germain, évêque de Paris ; un grand nombre de châsses destinées à renfermer des reliques ; deux sièges d'or enrichis de pierres, qu'il exécuta pour Clotaire II ; on voyait encore plusieurs de ces ouvrages en 1789. Il contribua aussi pour une grande part à l'érection de plusieurs monuments re-

ligieux. Quoique étant encore laïque, il fut élevé en 640 sur le siège de Noyon. Il s'acquitta de ses nouvelles fonctions avec tant de piété qu'il mérita d'être mis au nombre des saints. On le fête le 1<sup>er</sup> décembre. Sa *Vie* a été écrite par S. Ouen, et trad. par l'abbé Laroque, 1693. Les ouvriers qui se servent du marteau reconnaissent S. Eloi pour patron.

**ELORA**, v. de l'Inde anglaise, dans le Décan, à 26 kil. N. O. d'Aurengabad. Ce lieu, habité par les Brahmes, est sacré pour les Hindous : on y voit les chefs-d'œuvre de l'architecture et de la sculpture indienne, entre autres le temple de Siva et la statue de Bhavani. Ces monuments ont au moins 2500 ans d'antiquité; ils en auraient 7940 suivant les Brahmes.

**ELPHINSTON** (James), grammairien écossais, né à Edimbourg en 1721, mort en 1809, voulut réformer le système orthographique, en faisant écrire comme on prononce; mais ce projet n'eut aucun succès. Il a laissé : *Analyse des langues française et anglaise*, 1755; *Principes raisonnés de la langue anglaise*, 1764, et a trad. le poème de L. Racine sur la Religion et les *Épigrammes* de Martial, 1782.

**ELPHINSTONE** (John), marin anglais, né en 1720, mort en 1755, sortait d'une anc. famille d'Écosse qui jouit depuis 1509 du titre de pair, et qui a fourni à l'Angleterre plusieurs amiraux. Il passa en 1768 au service de Catherine II, parvint au grade d'amiral de Russie, et se signala contre les Turcs, dont il détruisit la flotte dans la baie de Tcheshmé et dans le golfe de Napoléon de Romanie. Mal récompensé de ces exploits il revint dans sa patrie. — V. KEITH (lord G.).

**ELSENEUR**, *Helsingør*, en danois, v. et port du Danemark, dans l'île de Seeland, sur le bord occid. du Sund, à 50 k. N. de Copenhague; 8000 h. Rade sûre, où les vaisseaux qui traversent le Sund viennent s'approvisionner et où ils payaient, jusqu'en 1857, un droit de passage; château fort de Kronborg, construit de 1577 à 1585. Elseneur fut érigée en ville en 1425. Prise par les habitants de Lubeck en 1522, elle fut reconquise par Christian II en 1535.

**EL-SENN**, *Cene*, v. de la Turquie d'Asie (Aldjéziréh), à 133 k. S. E. de Mossoul; 8000 h.

**ELSEVIER**. V. ELZEVIËR.

**ELSTER**, nom de deux riv. du royaume de Saxe : 1<sup>o</sup> l'Elster Blanc, qui sort du Voigtland en Bohême, se partage à Zwickau en 2 branches (dont l'une reçoit la Pleiss) et se jette dans la Saale près de Mersebourg, après un cours de 210 k.; c'est en traversant ce fleuve que périt le prince Poniatowski le 18 sept. 1813; — 2<sup>o</sup> l'Elster Noir, qui naît dans la Haute-Saxe, près de Camenz, et se jette dans l'Elbe près d'une petite v. d'Elster, après un cours de 190 k.

**ELUSA**,auj. *Hauze*, v. de Gaule (Novempopulanie), ch.-l. des *Ehusates*, entre les *Ausci* et les *Sotiates*. Patrie de Rufin.

**ELVAS**, *Alba*, v. forte de Portugal (Alentéjo), sur une hauteur, près de la Guadiana, à 193 k. E. de Lisbonne; 19000 h. Place forte, citadelle, arsenal, fonderie de canons, fabrique d'armes. Evêché, cathédrale. Commerce *interlope* avec l'Espagne. — Prise par Junot en 1808.

**ELVEN**, ch.-l. de c. (Morbihan), à 14 k. N. E. de Vannes; 3467 h. Ruines d'un beau château du xiii<sup>e</sup> s. Cristaux blancs analogues aux cailloux du Rhin.

**ELVEND**, haute mont. de Perse, entre l'Irak et le Kourdistan, au S. d'Hamadan. Neiges éternelles.

**ELY**, v. d'Angleterre (Cambridge), à 25 k. N. E. de Cambridge, sur l'Ouse; 6500 hab. Evêché. Cathédrale antique, dont la tour, haute de 98<sup>m</sup>, offre le mélange des styles anglo-normand et anglais.

**ÉLYMAÏDE**, *Elymais*, contrée de l'anc. Perse, dans la Susiane, était située dans la partie mérid. de cette province, sur les deux rives de Chospe. Elle tirait son nom des Élamites, premiers habitants de la Perse. Elle avait pour ch.-l. une ville du même nom, qui fut jadis la résidence de Chodorlahomor, roi contemporain d'Abraham. Élymais possédait un magnifique temple d'Anaitis; Antiochus le Grand ven-

lut piller ce temple pour s'acquitter du tribut par lui promis aux Romains, mais les habitants le tuèrent (186). L'Élymaïde répond à peu près au *Louristan*.

**ELYMAS**, c.-à-d. *magicien*. V. BAR-JÉSUS.

**ÉLYSÉE**, palais impérial, dit aussi *Élysée Bourbon*, *Élysée Napoléon*, situé à Paris entre les Champs-Élysées, l'avenue de Marigny et le faubourg St-Honoré. Bâti en 1728 par le comte d'Evreux, acheté depuis pour Mme de Pompadour, il fut acquis en 1765 par Louis XV, devint à la Révolution propriété nationale, fit partie de la liste civile sous Napoléon I et Louis-Philippe, et fut assigné en 1848 comme résidence au Président de la République, Louis-Napoléon, qui l'occupa jusqu'au rétablissement de l'Empire (1852), et qui depuis le restaura magnifiquement.

**ÉLYSÉES** (CHAMPS), partie des Enfers, où, selon la Fable, séjournaient les âmes vertueuses après la mort. Il y régnait un printemps éternel. Homère dans l'*Odyssée* (ch. XI) et Virgile dans l'*Énéide* (ch. VI) nous en ont laissé des descriptions, qui ont été imitées par Fénelon dans son *Télémaque* (ch. XIX). Les anciens les plaçaient tantôt au centre de la terre, en leur donnant un soleil et des astres particuliers, tantôt aux antipodes; quelques-uns dans les îles Fortunées (Canaries), ou dans l'île Leucé à l'embouch. du Danube. Virgile dit que les âmes n'y restaient que mille ans, et qu'ensuite elles revenaient sur la terre pour animer d'autres corps. — Le nom de *Champs-Élysées* a été donné à une promenade de Paris, qui s'étend du jardin des Tuilleries à l'Arc-de-Triomphe. Cette promenade, plantée en 1765 par Marigny, directeur des bâtiments, mérite son nom par les embellissements de toute espèce qu'elle a reçus depuis 100 ans. Elle faisait autrefois partie du domaine de la couronne, elle a été cédée en 1828 à la v. de Paris.

**ELZÉAR** (S.), de l'illustre maison de Sabran en Provence, né en 1285, mort en 1323; vécut dans la continence quoique marié, et dans la pauvreté quoique fort riche, devint à la mort de son père comte d'Ariano au roy. de Naples, fit l'éducation du jeune Charles, fils du roi de Naples Robert, devint dans la suite chef du conseil de ce prince, et se signala tellement par ses vertus qu'il mérita d'être canonisé. On l'honore, avec Ste Delphine, sa femme, le 27 sept.

**ELZEVIËR** ou **ELSEVIER**, *Elseverius*, famille célèbre de libraires et d'imprimeurs hollandais, florissait aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> s. Les plus connus sont Louis Elzevier, né à Louvain en 1540, m. en 1617, qui s'établit à Leyde et commença la réputation de la maison; — Bonaventure, son fils, imprimeur à Leyde, de 1618 à 1653, et Abraham, frère et associé de Bonaventure; c'est à eux que Pen doit les chefs-d'œuvre de typographie qui ont immortalisé le nom d'Elzevier; leurs éditions, presque toutes dans le petit format qui a reçu leur nom, brillent surtout par la beauté et la netteté du caractère. — Le dernier imprimeur de cette famille est Daniel, fils de Bonaventure, né en 1617, mort en 1680, qui s'était fixé à Amsterdam. — M. Brunet a donné une bonne *Notice* sur les éditions des Elzevirs, en doit à M. Pieters les *Annales de l'imprimerie elzevirienne*, Gand, 1853 et 1858.

**EMATH**, v. de Syrie, la même qu'EMÈSE.

**EMATHIË**, *Emathia*, prov. de Macédoine, avait pour bornes au N. l'Érigon, à l'E. PAXIUS, à l'O. la Lyncestide, au S. l'Haliacmon; Edesse en était la v. principale. Cette prov. fut une des premières possessions de la maison de Caranus. Les poètes font souvent Emathie synonyme de Macédoine.

**EMBA**, riv. d'Asie, traverse le pays des Kirghis, sépare le Turkestan indépendant du couvt russe d'Orenbourg, et tombe dans la mer Caspienne, après un cours d'env. 550 k.

**EMBAËH**, v. de la B.-Égypte (Djizeh), sur la r. g. du Nil, vis-à-vis de Boulak. C'est aux env. quo se donna la bataille dite des *Pyraïdes*. V. ce mot.

**EMDEN**, v. du Hanovre. V. EMDEN.

**EMBERMÉNIL**, v. du dép. de la Meurthe, à 11 kil. E. de Lunéville; 410 h. Station du chemin de

fer de l'Est. Eau minérale. L'abbé Grégoire était euré d'Emberménil.

**EMBRUN**, *Ebrodunum*, ch.-l. d'arr. (H.-Alpes), à 41 k. E. de Gap, sur un roc au bas duquel roule la Durance; 4736 h. Place forte. Trib., collége. Cathédrale antique qu'on attribue à Charlemagne, où les anc. rois de France se rendaient en pèlerinage; anc. palais archiépiscopal qui sert de caserne. Maison centrale de détention. Fabriques de chapellerie, de rubans de laine, cuirs, draps, dont la plus grande partie se confectionne dans la maison de détention. "ruits exquis. — Embrun, fondée avant la conquête romaine, devint au IV<sup>e</sup> siècle la métropole des Alpes maritimes, et fut une place militaire importante. Après avoir appartenu successivement au roy. d'Arles, au Dauphiné et à la Savoie, cette ville fut réunie avec son territoire (l'*Embrunais*) à la France en 1589. Plusieurs conciles se tinrent à Embrun. Cette v. avait jadis un archevêché, dont le titulaire était prince de l'Empire : il fut supprimé en 1789.

**EMDEN**, *Amisia*, v. et port du Hanovre (cercle d'Aurich), à 22 k. S. O. d'Aurich, sur l'Ems, près de son embouch. dans le golfe de Dollart; 15000 h. Filatures de fil, bas, toiles à voiles. Cotonnades, aiguilles, tabac, chantiers de construction, etc. Pêche du hareng. Commerce considérable, surtout avec Hambourg, Brême et la Hollande, et favorisé par de nombreux canaux. Autrefois capit. de la Frise orient., Emden devint au XVI<sup>e</sup> s. ville libre impériale sous la protection de la Hollande. Elle appartint à la Prusse depuis 1744, fut adjugée à la Hollande en 1806, incorporée à l'empire français en 1809, et attribuée au Hanovre en 1815. — Emden a donné son nom à la confession belge réformée, qui, après avoir été rédigée dans le Brabant en français par Guy de Brès (1562), fut traduite en allemand et signée à Emden en 1571. Cette confession fut approuvée à Dordrecht en 1619, et à La Haye en 1651.

**EMERAUDES** (mont des). V. ZABARAH.

**ÉMERIC** ou HENRI, roi de Hongrie, fils de Béla III, lui succéda en 1196, porta plusieurs lois sévères contre le brigandage des seigneurs, réussit par son éloquence et son courage à étouffer une révolte de son armée, pardonna à son frère André, auteur de cette révolte, conclut avec Venise un traité, et mourut en 1204, laissant la couronne à son fils Ladislas, qui n'en jouit que six mois. — Un autre Émeric, fils de S. Étienne, roi de Hongrie au X<sup>e</sup> siècle, est honoré comme saint et fêté le 4 nov. — V. DAVID (Émeric).

**ÉMERIGON** (Balth. Marie), jurisconsulte, né à Aix en 1725. m. en 1785, fut avocat au parlement d'Aix, puis conseiller à l'amirauté de Marseille. On a de lui un *Traité des Assurances et des Contrats à la grosse*, Marseille, 1784, qui fait autorité en cette matière, et des *Mémoires sur les contestations maritimes*, 1780.

**ÉMERITA** AUGUSTA,auj. *Mérida*, v. de la Lusitanie, chez les *Fettones* et sur l'Anas, était renommée par la teinture de ses laines.

**ÉMERY** (Michel PARTICELLI, sieur d'), fils d'un paysan de Sienne, fut nommé en 1643 par Mazarin contrôleur général des finances et en 1648 surintendant. Il montra quelque habileté et eut la 1<sup>re</sup> idée de l'octroi; mais ses exactions lui attirèrent la haine du peuple en même temps que ses tentatives de réforme le rendaient odieux aux nobles : il fut sacrifié en 1648, mais rappelé dès l'année suivante. Il mourut en 1650. On a de lui : *Histoire de ce qui s'est passé en Italie pour le regard des duchés de Mantoue et de Montferrat* de 1628 à 1630, Bourg, 1632.

**ÉMEY** (Jacq. André), supérieur de St-Sulpice, né à Gex en 1732, mort à Issy en 1811, avait été élu dès 1782 supérieur général de la congrégation de St-Sulpice. Incarcéré sous la Terreur, délivré au 9 thermidor, il fut, dès le rétablissement du culte, choisi pour grand vicaire par M. de Juigné, archevêque de Paris, obtint de Napoléon la réouverture du séminaire de St-Sulpice et refusa un évêché. Napoléon le nomma conseiller de l'Université dès la fondation

(1808). Il est auteur de plusieurs ouvrages estimés, où il invoque en faveur de la religion l'autorité des plus grands philosophes; ce sont : *l'Esprit de Leibnitz*, 1772 (réimprimé en 1803, sous le titre de *Pensées de Leibnitz*); *le Christianisme de Bacon*, 1779; *Pensées de Descartes*, 1811. On lui doit aussi, *l'Esprit de Ste Thérèse*, 1772; la publication d'*Opuscules de Fleury*, 1807, et des écrits de circonstance.

**ÉMÈSE**,auj. *Hems* ou *Homs*, v. de Syrie, dans la Phénicie du Liban, sur l'Oronte, à l'O. de Palmyre, au N. E. de Sidon. Ses habitants adoraient le soleil sous la forme d'une pierre noire conique, qu'on disait tombée du ciel; ils appelaient ce dieu *Élagabal*. Héliogabale était grand prêtre du Soleil à Emèse : c'est là qu'il fut proclamé empereur. Aurélien battit Zénobie aux env., 273. — Emèse fut dans les temps les plus anciens la capit. d'un petit roy. indépendant. Elle passa successivement sous le joug du roi de Syrie, des Romains, des Arabes et des Ottomans. Au XII<sup>e</sup> siècle, un tremblement de terre renversa ses monuments, dont on voit encore les ruines.

**ÉMIGRÉS**, nom donné spécialement pendant la Révolution aux Français qui sortirent de leur pays pour aller chercher un refuge à l'étranger. V. ÉMIGRATION au Dict. univ. des Sciences.

**ÉMILE** (PAUL-), *L. Æmilius Paulus*, dit le *Macédonique*, naquit l'an 227 av. J.-C., contribua pendant sa préture aux succès des Romains en Espagne (189), conquit la Ligurie pendant un premier consulat (182), fut élu de nouveau en 168, et chargé de la guerre contre Persée, déploya la plus grande vigueur contre ce malheureux prince, le vainquit à Pydna, s'empara de toute la Macédoine, où il fit le plus riche butin, et prit Persée lui-même dans Samothrace. Il obtint à son retour les honneurs du triomphe : cette cérémonie dura trois jours, et les masses de numéraire, lingots et objets d'orfèvrerie apportés au trésor furent si considérables que les citoyens romains ne payèrent plus, dit-on, d'impôt jusqu'à l'an 44 av. J.-C. Paul-Émile mourut en 158. Sa Vie a été écrite par Plutarque. — Le père de Paul-Émile, nommé aussi *L. Æmilius Paulus*, fut consul en 219 av. J.-C., fit heureusement la guerre à Démétrius, roi d'Illyrie, et obtint le triomphe; consul pour la 2<sup>e</sup> fois en 216, avec Varron, il ne put empêcher la défaite de Cannes et resta sur le champ de bataille. — Un des fils de Paul-Émile, adopté par le fils du grand Scipion, est connu sous le nom de Scipion-Émilien. V. SCIPION.

**ÉMILE** (PAUL-), *Paolo Emili*, historien moderne, né à Vérone vers 1460, mort en 1529, entra dans l'état ecclésiastique et vécut d'abord à Rome. Sur sa réputation de savoir, Louis XII l'attira en France et le chargea d'écrire notre histoire. Il publia son ouvrage en 1500, sous ce titre : *De rebus gestis Francorum libri IV*; il y ajouta dans la suite plusieurs livres et y travailla jusqu'à sa mort, en 1529. Le tout a été imprimé à Paris, 1539, et trad. par Renard, 1581. Cette histoire s'étend depuis les premiers temps de la monarchie jusqu'à la 5<sup>e</sup> année de Charles VIII. Elle est diffuse, mais assez bien écrite en latin.

**ÉMILE** (S.), un des *tombés* (c.-à-d. de ceux qui par crainte avaient consenti à apostasier), se releva bientôt, et subit le martyre en Afrique, sous Septime-Sévère, en 205. On l'hon. le 22 mai. — Un autre S. Émile subit le martyre dans la Byzacène en 484, par ordre du roi des Vandales. On l'hon. le 6 déc.

**ÉMILIANI** (S. Jérôme). V. JÉRÔME.

**ÉMILIE** (famille), *Emilia gens*, une des plus anc. maisons patriciennes de Rome, a formé plusieurs branches (les Barbuli, les Lepidus, les Mamercus, les Paulus, les Scaurus, les Regillus ou Regillensis), et a fourni à la République un grand nombre d'hommes célèbres. V. ÉMILE (PAUL-), LEPIDUS, SCAURUS, etc.

**ÉMILIE**, *Emilia provincia*, prov. de la Gaule Cisalpine, qui fut créée dans les derniers temps de l'empire, en 337, et qui formait une des prov. du diocèse d'Italie, était située au S. du Pô, entre la Flaminie à l'E.

et la Ligurie à l'O., et répondait à peu près au grand-duché de Parme et Plaisance, à celui de Modène et à la partie occid. de la légation de Bologne. Elle avait pour villes princ. *Placentia* (Plaisance) et *Bonomia* (Bologne). Elle devait son nom à la voie émilienne qui la traversait. En 1796, on appela *République Émilienne* la république transpadane, créée par le général Bonaparte. Ce nom d'Émilie a été repris en 1859 pour désigner les États de l'Italie septentr., qui se déclarèrent indépendants sous la protection du roi de Sardaigne. La Nouv.-Émilie comprend les anc. prov. de Bologne, Ferrare, Forlì, Massa et Carrara, Modène, Parme, Plaisance, Ravenne et Reggio.

**ÉMILIE** (SCIPION) - V. SCIPION.

**ÉMILIEN**, *M. J. Emilius Emilianus*, empereur romain, naît de Mauritanie, commandait l'armée romaine contre les Perses, et venait de faire des prodiges de valeur quand il fut proclamé par ses soldats à la place de Trébonianus Gallus, 233. Mais peu après, Valérien, ayant pris la pourpre, vint l'attaquer près de Spolète, et ses soldats, fatigués d'avoir toujours à combattre, le massacrèrent. Son règne n'avait duré que quatre mois. — Un autre Émilien usurpa la pourpre en Égypte sous Gallien; il fut défait et mis à mort par Théodote, général de Gallien.

**ÉMILIENNE** (voie), *Emilia via*, grande route qui conduisait de Rome à Ariminum en passant par Pise et Plaisance. Elle devait son nom à Emilius Scaurus, qui la commença; Emil. Lepidus l'acheva.

**EMINEH**, *Hami extrema*, cap de la Turquie d'Europe, sur la mer Noire, par 42° 42' lat. N., 25° 33' long. E., à l'extrémité de la chaîne des Balkans.

**ÉMINENCE**, titre d'honneur. V. ce mot au *Dict. univ. des Sciences, des Lettres et des Arts*.

**ÉMIR** (c.-à-d. en arabe *commandant*), titre honorifique que portent tous les Musulmans qui se prétendent issus du sang de Mahomet; ces émirs, dont le nombre est considérable, ont seuls le droit de porter le turban vert; ils sont du reste répandus dans toutes les classes de la nation, sans jouir d'aucun privilège. — *Émir* se dit aussi de toute personne revêtu d'une autorité quelconque, comme des gouverneurs de province et des chefs de tribu. Tels sont l'émir des Druses en Syrie; tel était dans l'Algérie l'émir Abd-el-Kader. — Le mot *émir* entre encore dans la composition d'un grand nombre de noms de dignités : *émir-al-mouémim*, chef des croyants, titre autrefois porté par des califes comme chefs spirituels; il ne faut pas le confondre avec *émir-al-moslem* ou chef des Musulmans, titre inférieur, que portent les princes almoravides, et dont les Espagnols ont fait le mot barbare *miramolin*; — *émir-al-omra*, ou émir des émirs, titre créé en 935 par Rhadi, calife de Bagdad, et que portèrent après lui les premiers ministres des califes abbassides; cette charge importante devint héréditaire dans la famille des sultans seldjoucides; — *émir-al-ma*, émir de l'eau, d'où est venu notre mot *amiral*; — *émir-zadeh*, fils du prince, d'où s'est formée l'abréviation *Hirza*, nom que l'on donne en Perse aux princes de la famille royale; — *émir-el-hadj*, chef des pèlerins, chargé de commander les caravanes de Damas, d'Égypte et de Bagdad qui se rendent à La Mecque; etc.

**EMMA**, v. de Syrie. V. IMMAE.

**EMMA**, fille de Charlemagne. V. EGINHARD.

**EMMANUEL**, nom hébreu qui signifie *Dieu avec nous*, est le nom sous lequel le prophète Isaïe désigne le Messie (VII, 14, et VIII, 8).

**EMMANUEL**, dit le *Grand* et le *Très-Heureux*, roi de Portugal, né en 1469, mort en 1521, était fils de Ferdinand, duc de Viseu, d'une branche cadette de la maison régnante, et porta d'abord le titre de duc de Béja. Il succéda en 1495 à Jean II, son cousin, mort sans enfants légitimes. Pour condescendre au vœu de son épouse Isabelle, il bannit du Portugal les Maures et les Juifs. Il bâtit le palais de Belem et fonda le monastère atenant, où sont les tombeaux des rois de Portugal. Ce prince donna un grand essor à la na-

vigation, et son règne fut illustré par d'importantes découvertes : en 1497, Vasco de Gama doubla pour la première fois le cap de Bonne-Espérance; en 1509, Alvarès de Cabral assura au Portugal la possession du Brésil; Jacques Figueira s'empara de l'île de Sumatra en 1510, et Albuquerque des villes de Goa et de Malacca en 1511. Ce sont ces conquêtes qui lui valurent ses deux surnoms.

**EMMANUEL-PHILIBERT**, dit *Tête de fer*, duc de Savoie, fils de Charles III, né à Chambéry en 1528, m. en 1580. Son père ayant été dépouillé de ses États par François I en 1544, il se mit au service de l'empereur Charles-Quint, qu'il servit avec zèle et courage. Il combattit la ligue de Smalkalde (1545), se distingua au siège de Metz en 1552, recut en 1553 le commandement de l'armée impériale, et gagna en 1557 la bataille de St-Quentin sur les Français. Après la conclusion de la paix à Cateau-Cambrésis, 1559, il épousa Marguerite de France, fille de François I, et put rentrer avec honneur dans ses États, que la guerre avait démembrés. En 1574 il obtint de Henri III la restitution de Pignerol et de Savigliano, et en 1575 des Espagnols celle d'Asti. Il rétablit l'ordre de St-Maurice et le réunit à celui de St-Lazare. Ce prince a laissé un *Journal militaire*, récemment trouvé dans les archives de Turin. — V. CHARLES-EMMANUEL.

**EMMAÛS**, bourg de Judée, à 60 stades (11 kil.) N. O. de Jérusalem, où Jésus-Christ apparut pour la 1<sup>re</sup> fois à ses disciples après sa résurrection. Vespasien fit rebâtir ce bourg sous le nom de *Nicopolis*.

**EMME**, nom de deux riv. de Suisse : la *Grande-Emme*, qui naît dans le canton de Berne et tombe dans l'Aar, à 2 kil. de Soleure, après un cours de 80 k.; la *Petite-Emme*, qui arrose le canton de Lucerne et se perd dans la Reuss à 3 k. N. O. de Lucerne; cours, 44 k. Leurs eaux charrient de l'or.

**EMMERICH**, v. forte des États prussiens (Prov. du Rhin), à 7 kil. N. E. de Dusseldorf, sur la r. g. du Rhin; 5500 h. Toiles, mousselines, lainages; tanneries. Bâteaux à vapeur pour Strasbourg et Deventer.

**EMMERICH** (Catherine), visionnaire, née en 1774 à Flansk (duché de Munster), morte en 1824, était religieuse augustine au couvent de Dulmen. Pendant ses visions son corps offra t, dit-on, l'empreinte des stigmates d'où coulait parfois du sang; ce qui la mit en grande vénération. Brentano a donné une relation de ses visions, trad. en français par l'abbé Cazalès.

**EMODI MONTES**,auj. *Himalaya*. V. IMACS.

**EMOUI** ou **AMOY**, île et v. de Chine (Fou-Kian), dans le détroit de Formose, par 115° 33' long. E., 24° 27' lat. N. Port spacieux. Les Espagnols de Manille pouvaient seuls fréquenter ce port autrefois; il a été ouvert à toutes les nations par le traité de Nankin, 1842.

**EMPECINADO** (don Juan DIAZ, dit EL), chef de guérillas, fils d'un labourer, prit les armes en 1808 contre les Français, fut bientôt suivi d'une troupe de paysans, avec laquelle il harcela nos soldats dans la Castille et l'Aragon, fut élevé par la junte centrale au grade de brigadier général, et ne posa les armes que quand Ferdinand VII fut sur le trône. Il encourut cependant la disgrâce de ce prince pour s'être déclaré partisan de la constitution de 1812; ayant pris part en 1820 au mouvement en faveur de cette constitution, il fut proscrit, tomba entre les mains des émissaires du roi et fut mis à mort en 1825. Son surnom d'*el Empecinado*, l'*Empoissé*, lui fut donné parce qu'il était d'un village de cordonniers, état où l'on fait, comme on sait, grand usage de la poix.

**EMPEDOCLE**, célèbre philosophe d'Agrigente, florissait vers l'an 444 av. J.-C. Il recut les leçons des Pythagoriciens, et excella à la fois dans la philosophie, la poésie, la médecine, et la musique. Il avait composé sur la *Nature* et les *Principes des choses* un poème si beau qu'on le lut publiquement aux jeux olympiques. On dit que, voulant cacher sa mort et passer pour un dieu, il se précipita dans le cratère de l'Etna; mais que la montagne, rejetant ses sandales, déjoua son projet en démasquant sa vanité. Il

est plutôt à croire qu'il périt, ainsi que Pline, victime de son zèle pour la science, en observant une éruption du volcan. Selon d'autres, il quitta sa patrie après la prise d'Agrigente par les Carthaginois (403), et alla mourir dans le Péloponèse. Empédocle admettait quatre éléments : le feu ou Jupiter, la terre ou Junon, l'air ou Pluton, l'eau ou Nestis; et deux causes primitives, l'amitié qui unit les éléments, la haine qui les sépare. Partant de ce principe, que le semblable ne peut être connu que par le semblable, il composait l'âme elle-même des 4 éléments. Il admettait un monde intelligible, type du monde sensible. On a sous le nom d'Empédocle un *Traité de la Médecine* (trouvé en 1846 par Dezeimeris parmi ceux d'Hippocrate). Le reste de lui des *Fragments* publiés par Sturz, Leips., 1805, et d'une manière plus complète par Karsten, Leips., 1838, et par H. Stein, Bonn, 1852. Ils ont été reproduits dans les *Philos. graec. frag.* de la *Bibliothèque grecque* de Didot, 1860.

**EMPEREUR**, du latin *imperator*. Dans l'origine ce titre était décerné par les soldats romains à tout général victorieux; depuis J. César et surtout depuis Auguste, il devint l'expression de l'autorité souveraine et la qualification du chef de l'État. Jusqu'au partage définitif de l'empire, en 395, il n'y avait eu le plus souvent qu'un empereur, mais, depuis cette époque, il y en eut deux, un en Occident et un en Orient. Le titre d'empereur disparut en Occident après la chute d'Augustule (476); en Orient, il fut conservé jusqu'à la prise de Constantinople par les Ottomans (1453), et même après cet événement il subsista encore quelque temps à Héraclée et à Trébizonde. En 800 Charlemagne rétablit le titre d'empereur romain; il se fit décerner ce titre à Rome par le pape Léon III et le transmit à ses descendants. Mais, dès 888, après Charles le Gros, ce titre disparut ou fut sans cesse disputé. Depuis Othon le Grand, 962, il fut attaché à celui de souverain de l'Allemagne. Napoléon prit le titre d'empereur en 1804; le prince Louis Napoléon l'a fait revivre en 1852. Il est en outre porté en Europe par les souverains de l'Autriche, de la Russie (depuis Pierre le Grand); en Amérique par le souverain du Brésil. En Asie il y a eu des empereurs du Mogol, et il y a encore des empereurs de la Chine et du Japon; en Afrique, on décore parfois du nom d'empereur le souverain du Maroc.

**EMPIRE (BAS-) ET EMPIRE D'ORIENT. V. ORIENT.**

**EMPIRE D'OCCIDENT. V. ROMAIN (empire).**

**EMPIRE (SAINT-) ROMAIN**, titre que porta l'anc. empire d'Allemagne depuis le x<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1806.

**EMPIRICUS (SEXTUS). V. SEXTUS.**

**EMPIRIQUES**, secte de médecins répandus surtout à Alexandrie dans les 3 premiers siècles av. J.-C., était opposée aux *Dogmatiques* ou *Méthodistes*, et prenait pour base l'expérience seule. Elle eut pour chef un certain Philinus de Cos, et compte parmi ses représentants Sextus *Empiricus* et Héraclide de Tarante. — Secte de philosophes opposés aux *Idealistes* ou *Rationalistes*. On comprend sous ce nom les Péripatéticiens, les disciples de Démocrite et d'Épicure, chez les anciens; les disciples de Hobbes, de Locke, de Condillac, chez les modernes.

**EMPOLI, Emporium**, v. de Toscane, sur l'Arno, à 37 k. E. de Pise : 3000 h. Pavée en dalles. Chapeaux de paille. Les Gelibins y tinrent une diète en 1260.

**EMPORIES, Emporia**, du grec *emporion, marché*, adj. *Ampurias*, v. d'Hispanie (Taraconaise), chez les *Indigites*, sur la Méditerranée, était une grande place commerciale. Colonie fondée par les Phocéens. Les invasions des Sarrasins la ruinèrent.

**EMPUSA**, spectre horrible qui, selon les superstitions vulgaires, était envoyé par Hécate aux hommes pour les effrayer et les punir. Il prenait toutes sortes de formes hideuses. V. **LAMIES**.

**EMS**, *Amisus*, riv. d'Allemagne, naît au mont Stapelag, dans le Teutoburger-Wald (Westphalie); traverse la régence de Münster et le Hanovre; reçoit l'Aa, la Haase et la Leda; se divise près d'Emden en

deux bras, l'Ems oriental et l'Ems occidental; puis, après avoir mêlé ses eaux à celles du Dollart, se jette dans la mer du Nord. Cours, 290 kil. Un canal le met en communication depuis 1818 avec la Lippe et par suite avec le Rhin. — L'Ems donnait son nom à 3 dép. de l'Empire français formés en 1810: l'Ems occid. (ch.-l. Groningue); l'Ems orient. (ch.-l. Aurich); et l'Ems supér. (ch.-l. Osnabruck).

**EMS, Embastis**, bourg du duché de Nassau, à 10 k. N. O. de Nassau; 2500 hab. Eaux thermales carbonatées, célèbres et connues dès l'antiquité; elles sont recommandées contre les maladies des organes respiratoires et du foie, et contre les maladies des femmes. Parmi les établissements de bains on distingue ceux des Princes, du Landgrave, la source des Gamins (*Bubenquelle*) et celle de la Pièce-Ronde.

On connaît sous le nom de *Punctuation d'Ems* un plan de réformes ecclésiastiques signé à Ems le 25 août 1786 par les archevêques de Mayence, Trèves, Cologne, et Saltzbourg. Ce plan, bien qu'approuvé par l'empereur Joseph II, fut réjeté par le pape Pie VI.

**ENAMBUC** (Blain d'), marin, d'une famille noble de Normandie, partit de Dieppe en 1625, prit possession pour la France de l'île St-Christophe, dont il devint gouverneur, fit occuper la Guadeloupe par un de ses lieutenants, occupa lui-même la Martinique en 1635, et y bâtit le fort St-Pierre. Il m. en 1636.

**ENCELADE**, géant redoutable, l'un de ceux qui firent la guerre aux dieux de l'Olympe, était fils du Tartare et de la Terre, et avait cent bras. Jupiter, après l'avoir foudroyé, le couvrit du poids énorme de l'Etna. C'est lui dont l'haleine embrasée, dit Virgile, exhale les feux que lance le volcan : lorsque le géant essaye de se retourner, il fait trembler la Sicile, et vomit par le cratère de l'Etna une épaisse fumée qui obscurcit l'air d'alentour.

**ENDLICHER** (St. Ladislas), savant hongrois, né en 1804 à Presbourg, mort en 1849, était directeur du jardin botanique et conservateur du cabinet d'histoire naturelle de Vienne. Également versé dans la botanique, l'histoire et les langues, il a publié des ouvrages de genres très-divers : *Genera plantarum secundum ordines naturales disposita*, 1836-40; *Iconographia generum plantarum*, 1838; *Enchiridion botanicum*, 1841; *Atlas de la Chine d'après les missionnaires jésuites*, 1843; *Éléments de Grammaire chinoise*, 1845; *Rerum hungaricarum monumenta Arpadiana*, 1849.

**ENDOR**, v. de Palestine (Issachar), près du mont Thabor, au S. E. de Naim, était la demeure d'une pythonisse, qui évoqua devant Saul l'ombre de Sanniel avant la bat. de Gelboë et qui lui prédit sa mort. On montre encore la grotte où elle résidait.

**ENDYMION**, berger de Carie ou d'Elide, d'une grande beauté, avait été, selon la fable, placé dans le ciel par Jupiter, qui l'en chassa parce qu'il avait voulu attenter à l'honneur de Junon, et le condamna à un sommeil perpétuel. Diane s'éprit d'une vive passion pour lui pendant qu'il dormait, et le transporta dans un ancre du mont Latmus en Carie, où elle venait souvent le visiter. Il est à croire qu'Endymion cultivait l'astronomie et passait les nuits à suivre le cours de la lune; c'est là ce qui l'aura fait passer pour l'amant de Diane. Ce mythe est représenté par un bas-relief antique au Capitole. Il a fourni le sujet d'un des meilleurs tableaux de Girodet.

**ÉNÉE, Æneas**, prince troyen, fils de Vénus et d'Anchise, épousa Créuse, fille de Priam, et en eut Ascagne. Il se distingua par son courage pendant la guerre de Troie, surtout dans la nuit fatale où la ville fut prise (1270). Après le sac de sa patrie, il s'enfuit portant sur ses épaules Anchise, son père, avec ses dieux Pénates, tenant par la main son fils Ascagne, et suivi de Créuse, son épouse, qui se perdit dans une forêt. Il s'embarqua avec un grand nombre de Troyens pour aller former un établissement dans une terre étrangère. Après avoir été longtemps sur les mers le jouet des tempêtes, et avoir été jeté sur les côtes



de Carthage où, selon Virgile, Didon le retint quelque temps, il aborda enfin en Italie après sept années de navigation. A Cumès, la Sibylle le conduisit aux enfers, où il visita l'ombre de son père. Arrivé dans le Latium, il fut bien reçu du roi Latinus, qui lui offrit la main de sa fille Lavinie; mais Turnus, roi des Rutules, à qui la princesse avait été fiancée, lui déclara la guerre. Après des succès divers, le roi des Rutules fut vaincu et tué par Énée dans un combat singulier. Le vainqueur épousa Lavinie, bâtit en son honneur la ville de Lavinium, et régna plusieurs années sur le Latium (vers 1250). Il eut de Lavinie un fils nommé Sylvius, l'un des ancêtres de Romulus. — On sait que Virgile a fait d'Énée le héros de son *Énéide*; il lui donne une piété sans égale.

**ÉNÉE le Tacticien**, l'un des plus anciens auteurs qui aient écrit sur l'art militaire, vivait, à ce qu'on croit, vers l'an 336 av. J.-C. Ses ouvrages sont perdus. Casaubon a publié sous le nom de cet écrivain un traité *De tolerandi obsidione*, grec-latin, 1609 (réimpr. à Leips. par H. Kœchly, 1853), traduit en français par Beausobre, 1757; ce n'est qu'un abrégé de l'ouvrage d'Énée, fait par Cinésas.

**ÉNÉE de Gaza**, philosophe platonicien du v<sup>e</sup> siècle, mort en 521, était chrétien et disciple d'Hicéroclès. On a de lui, outre 27 *Lettres* publiées à Rome en 1499 par Ald. Manuce dans ses *Epistolaires grecs*, un dialogue sur l'immortalité de l'âme et la résurrection des corps, intitulé *Théophraste*, Zurich, 1559, qui fut traduit en latin par Ambroise le Camaldule dès 1516. Boissonade en a publié une nouvelle éd., avec la version latine d'Ambroise, Paris, 1836. M. E. Lévéque en a donné une analyse et des extraits, en français dans le II<sup>e</sup> v. de la trad. de Plotin, (Par., 1859).

**ÉNERVES DE JUMIEGES (les)**. V. JUMIEGES.

**ÉNÉSIDÈME**. V. ÉNÉSIDÈME.

**ENFERS**, *Inferni loci*, lieux souterrains où, selon les païens, se rendaient les âmes des morts; ils avaient Pluton pour dieu et pour roi. L'entrée des Enfers était gardée par Cerbère, chien monstrueux à trois têtes. On y faisait couler 5 fleuves, l'Achéron, le Coccyte, le Styx, le Phlégéthon et le Léthé. Après avoir passé l'Achéron, les morts subissaient le jugement, et ils étaient envoyés soit dans le Tartare, séjour des méchants, qu'entourait le Styx, soit dans les Champs Élysées, séjour heureux des justes, qu'arrosait le Léthé. Les coupables subissaient dans le Tartare des peines variées, appropriées à leurs crimes, on connaît le supplice de Tantale, de Sisyphe, d'Ixion, des Danaïdes, etc. Les poètes plaçaient généralement l'entrée des Enfers près du marais d'Achérusie en Épire, ou de l'Averne en Italie. Plusieurs héros descendirent aux Enfers et purent néanmoins revenir sur la terre: tels sont Hercule, Thésée, Orphée, Énée, etc. — On trouve chez tous les peuples l'idée d'un enfer: chez les Égyptiens, à qui les Grecs paraissent avoir emprunté leurs traditions à cet égard, il s'appelait *L'éméthés*; chez les Indiens, *Patala* et *Naraka*; chez les Juifs, *Schéol*; chez les Perses, *Douzakh*; chez les Scandinaves, *Nifheim*. Les Musulmans distinguent 7 enfers, affectés aux coupables des différentes religions, Mahométans, Chrétiens, Sabéens, Juifs, Guebres, Idolâtres.

**ENFIELD**, v. d'Angleterre (Middlesex), à 16 k. N. de Londres; 9500 h. Ruines d'un château royal, résidence d'Édouard VI. Manufacture royale d'armes.

**ENFIELD (Will.)**, ministre anglican, né en 1741 à Sudbury (Suffolk), m. en 1797, était professeur de belles-lettres à Warrington (Lancaster). Il a publié pour l'instruction de la jeunesse: *the Speaker* (l'orateur), 1775, choix de morceaux oratoires; *Sermons biographiques* ou *Suite de discours sur les principaux personnages de l'Écriture sainte*, 1777; *histoire de la philosophie*, extraite de Brucker, 1790.

**ENGADDI**, v. de Palestine (tribu de Juda), à l'emb. du Jourdain dans le lac Asphaltite, donnait son nom à un désert voisin. Palmiers et vignobles estimés.

**ENGADINE** (c.-à-d. à la tête de l'Inn), vallée de Suisse (Grisons), formée au N. O. par les Alpes des

Grisons et au S. E. par les Alpes Rhétiques, est traversée par l'Inn dans toute sa longueur, qui est d'env. 80 kil.; 9000 hab. Glaciers, forêts de pins, orge. Emigrations annuelles. — Au XII<sup>e</sup> siècle, cette vallée appartenait à l'évêque de Coire; du XIII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup>, elle fit partie du Tyrol. Elle fut saignée en 1621 par les Autrichiens, que le duc de Rohan chassa en 1626. De 1799 à 1801, il s'y livra plusieurs combats entre les Français et les Autrichiens.

**ENGEL (J. J.)**, né en 1741, dans le duché de Mecklembourg, mort en 1802, enseigna pendant 20 ans la morale et les belles-lettres à Berlin (1776-1787), fut chargé de l'éducation du prince de Prusse (Frédéric-Guillaume III), puis fut nommé directeur du théâtre de Berlin, 1787. On a de lui le *Philosophe du monde*, 1775, recueil où l'on trouve des observations pleines de finesse; une *Théorie de la mimique*, 1785, ouvrage estimé, trad. en français par Jansen, 1788; des comédies et des drames, parmi lesquels on remarque le *Fils reconnaissant*, et le roman moral de *Lorenz Starck*. Ses Œuvres ont été publiées à Berlin, 1801-16, 12 v. in-8. Son style se fait remarquer par la pureté.

**ENGELBERG**, *Angelorum mons*, v. de Suisse (Unterwald), sur l'Aa, à 25 kil. S. de Stantz; 1900 hab. Abbaye de Bénédictins, fondée en 1121 et possédant une riche bibliothèque.

**ENGELMANN (Godefroy)**, lithographe, né en 1788 à Mulhouse, mort en 1839, alla étudier à Munich, dès 1815, les procédés de lithographie mis en usage par Senefelder, l'inventeur, les introduisit en France, fonda à Paris en 1816 un des premiers établissements lithographiques, et apporta dans cette industrie de nombreux perfectionnements: ses épreuves soutiennent la comparaison avec la gravure. Peuvant sa mort, il inventa la *Chromolithographie* ou *Lithochromie*, art d'imprimer en couleur, au moyen duquel la lithographie rivalise avec le pinceau. Outre les belles planches qu'il a fournies au *Voyage dans le Levant* de Forbin, aux *Antiquités de l'Alsace*, au *Voyage pittoresque dans le Brésil*, au *Voyage en Espagne*, on lui doit le *Manuel des dessinateurs lithographes*, 1823, et un *Traité de la Lithographie*, 1839.

**ENGEN**, vge du grand duché de Bade, sur l'Aach, à 32 kil. N. O. de Constance; 1200 hab. Moreau y battit les Autrichiens en 1800.

**ENGER**, v. des États prussiens (Westphalie), à 28 kil. S. O. de Minden; 1400 h. Anc. résidence de Witkind, à qui un monument y fut élevé en 1377.

**ENGHIEN, Angia**, v. de Belgique (Hainaut), à 32 kil. N. de Mons; 4500 hab. Château et parc. Dentelles, toiles, cotonnades. Cette ville appartient d'abord à la maison de Luxembourg; elle passa en 1485 dans celle de Bourbon, par le mariage de Marie de Luxembourg avec François de Bourbon, comte de Vendôme, aïeul de Henri IV. Celui-ci la vendit en 1607 à Charles de Ligne, comte d'Enghien. Cependant le titre de la baronnie d'Enghien resta en France. Louis de Bourbon, 1<sup>er</sup> prince de Condé, 6<sup>e</sup> fils de François de Bourbon, voulant partager avec son frère aîné le titre de baron d'Enghien, fit transporter le nom d'Enghien à sa terre de Nogent-le-Rotrou; Henri II de Condé, son petit-fils, transporta ce même nom à la ville d'Issoudun; depuis, il fut transféré en 3<sup>e</sup> fois au duché de Montmorency, qui porta depuis le nom de duché d'Enghien. Les fils aînés des princes de Condé portaient le titre de duc d'Enghien du vivant de leur père.

**ENGHIEN-LES-BAINS** ou **ENGHIEN-MONTMORENCY**, joli vge du dép. de Seine-et-Oise, à 2 kil. S. de Montmorency et à 12 N. de Paris; 500 hab. Station du ch. de fer du Nord. Vaste étang, eaux sulfureuses froides; établissement de bains très-fréquenté. — Ce village s'est formé vers 1820 autour de l'étang. Le charme de la situation, les fêtes qui y sont données dans Pété et attirent beaucoup de Parisiens.

**ENGHIEN** (barons, comtes et ducs d'). Depuis 1485, que la baronnie d'Enghien passa dans la mai-

son de Bourbon, quelque membre de cette famille en porta toujours le titre, même après que le domaine en eut été aliéné (V. ci-dessus, l'art. géographique). — On connaît surtout sous ce nom :

1<sup>o</sup> François de Bourbon-Vendôme, comte d'Enghien, frère d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, et du prince Louis I de Condé, né à La Fère en 1519 : il fut gouverneur du Hainaut, du Piémont et du Languedoc ; prit Nice en 1543 et s'illustra en gagnant sur les troupes de Charles-Quint la bataille de Cérsoles, 1544. Malheureusement il mourut dès l'année suivante par suite d'un accident.

2<sup>o</sup> Le grand Condé dans sa jeunesse : il n'était encore que duc d'Enghien quand il remporta la victoire de Rocroy, 1643 (V. CONDÉ).

3<sup>o</sup> Louis Antoine Henri de Bourbon, duc d'Enghien, le dernier des Condés, né à Chantilly en 1772. Il était fils de Henri Louis Joseph, duc de Bourbon, et de Louise Thérèse d'Orléans. Il suivit dans l'émigration le prince de Condé, son grand-père, fut chargé d'un commandement de cavalerie dans l'armée de Condé, et déploya la plus grande valeur dans tous les combats livrés contre les troupes républicaines. L'armée de Condé ayant été licenciée en 1801, le duc d'Enghien se retira à Ettenheim, dans le grand-duché de Bade, où habitait la princesse Charlotte de Rohan-Rochefort, qu'il aimait. Soupçonné de conspirer contre la République, il fut arrêté dans cette retraite par l'ordre de Bonaparte quoiqu'il fût en pays neutre et en paix. Conduit au château de Vincennes, il y fut jugé par une commission militaire, condamné comme ayant entretenu des relations secrètes avec les royalistes en France, et fusillé la nuit même de son arrivée (21 mars 1804). Napoléon, dans ses *Mémoires*, a essayé de justifier l'arrestation du duc d'Enghien comme une nécessité politique ; mais il blâme sévèrement ceux qui, par un zèle aveugle, n'attendent pas ses ordres avant d'exécuter le jugement.

ENGINA ou ENGIA. V. EGINE.

ENGORNOU, v. de Nigritie, dans l'État de Bourbon, à 23 k. S. E. de Kouka. On y compte environ 30 000 hab. Grands marchés d'esclaves ; commerce d'ambre et de corail.

ENGOYO, État de la Guinée, entre l'Océan à l'O. et le Congo au N. et au S., à pour ch.-l., Cabinda.

ENGUERRAND de COUCY, de MARIIGNY, de MONS-TRÉLET. V. COUCY, MARIIGNY, etc.

ENIANES, *Anianes*, peuplade grecque qui habita successivement la Perrhébie orient., dans l'Épire mérid. ; la Thessalie, près de la Locride Épionémienne, et les côtes du golfe Maliaque. Ils avaient voix au conseil des Amphictyons.

ÉNIPEE, *Enipeus*, nom commun à diverses riv. de l'anc. Grèce, dont une en Élide et une en Thessalie : celle-ci, nommée auj. *Carissa*, coulait à Pharsale et se jetait dans le Pénée.

ENKHUYSEN, *Enchusa*, ville forte du roy. de Hollande (Nord-Hollande), à 46 k. N. E. d'Amsterdam ; 8000 h. Port sur le Zuydersée (à demi comblé) ; diges. Anc. hôtel de l'amirauté ; hôtel de la monnaie ; hôtel des Indes. Chantiers de construction, fonderies de cloches ; armements pour la pêche du hareng et de la morue.

ENNA, auj. *Castrogiovanni*, v. de la Sicile anc., sur le fl. Himère, était, selon les anciens, au centre de l'île. Elle est célèbre dans la Fable comme étant le lieu près duquel fut enlevée Proserpine. C'est dans Enna et Agrigente que commença la 1<sup>re</sup> guerre des esclaves (138 ans av. J.-C.) ; cette ville fut reprise la dernière, en 132. Les env. étaient très-fertiles.

ENNEZAT, ch.-l. de c. (Puy-de-Dôme), sur la riv. d'Eubenne, à 9 k. E. de Riom ; 2500 hab. Eglise du XI<sup>e</sup> siècle. Fabriques de sucre indigène.

ENNIS, v. d'Irlande, capit. du comté de Clare, sur le *Fergus*, à 31 kil. N. O. de Limerick ; 10000 hab. Anc. couvent de Franciscaïns, fondé en 1240.

ENNISCORTHY, v. d'Irlande, dans le comté de

Wexford, à 16 k. N. O. de Wexford. Une insurrection y éclata en 1798 contre le gouvernement anglais.

ENNISKILLEN, v. d'Irlande, ch.-l. du comté de Fermanagh, à 137 kil. N. O. de Dublin ; 6000 hab. Fondée en 1641 par sir W. Cole, à la famille duquel elle a fait donner le titre de comte. Elle se défendit bien en 1689 contre Jacques II.

ENNIUS (QUINTUS), poète latin, né à Rudies en Calabre 240 ans av. J.-C., mort vers 169, suivit d'abord la carrière militaire, fut amené à Rome par Caton l'Ancien, qui avait remarqué son mérite. y enseigna les lettres grecques et latines et se concilia l'estime et la faveur des plus grands personnages : il était l'ami des Scipions. Ennius composa des comédies, des tragédies, des satires et un poème intitulé : les *Annales de la république*, en 18 chants. Bien que son style se sentit de la rudesse qu'avait encore la langue dans le siècle où il vivait, il renfermait un grand nombre de beautés. Virgile lui faisait de fréquents emprunts : aussi Horace dit-il (Odes, IV, 8) que ce poète tirait des perles du fût d'Ennius. Les fragments qui restent de lui se trouvent dans le *Corpus poetarum* de Maïttière, dans le *Théâtre des Latins* publié par Leveé et ont été publiés à part par J. Wahlen, Leips., 1854.

ENNODIUS MAGNUS, écrivain ecclésiastique latin, d'une famille illustre d'Arles, né vers 473, mort en 521, jouit de la faveur du roi Théodoric, fut consul en 511, puis renonça aux dignités civiles pour entrer dans le clergé, devint évêque de Pavie, fut deux fois choisi pour légat par le pape Hormisdas, et mérita d'être canonisé : on le fête le 17 juillet. Ses principaux ouvrages, écrits d'un style déclamatoire, sont un *Panegyrique de Théodoric*, la *Vie de S. Epiphane*, celle de *S. Antoine*. Ils ont été publiés par Sirmond, 1612.

ÉNOCH ou HÉNOCH, fils de Caïn, bâtir, avec son père, la première ville et la nomma Enochie. Il était né vers l'an 4729 av. J.-C.

Patriarche, fils de Jared et père de Mathusalem, naquit vers l'an 4342 av. J.-C., vécut 365 ans, et fut enlevé au ciel, sans avoir subi la mort. Il existe sous le nom d'*Énoch* un recueil de prophéties apocryphes.

ÉNOPEE, nom primitif d'Égine.

ENOS, *Ænos*, v. de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 58 k. N. O. de Gallipoli, sur le golfe d'Enos ; 8000 h. Port sûr, mais ensablé. Laines, coton, soie, cuirs, cire, safran, etc.

ENS, *Anisus* ou *Aenesus*, riv. des États autrichiens, prend sa source dans la Hte-Autriche (cercle de Salzbourg), passe à Rastadt, arrose en partie le duché de Styrie, rentre dans la Haute-Autriche, passe à Steyer et à Ens, et se jette dans le Danube après 250 kil. de cours. Elle reçoit la Salza et la Steyer. Cette riv. sert de limite à la Haute et à la Basse-Autriche, dites aussi *Pays au-dessus* et *Pays au-dessous de l'Ens*.

ENS, *Anisia*, *Ensium civitas*, v. de la Hte-Autriche (cercle de Traun) sur l'Ens, à 19 k. N. de Steyer ; 4000 hab. — Ville très-ancienne : elle existait déjà du temps des Romains et fut rebâtie au x<sup>e</sup> siècle sous le nom d'*Ensburg* (bourg de l'Ens). L'Autriche et la Bohême y signèrent un traité de paix en 1336.

ENSENADA (Zénon Silva, marquis de LA), né en 1690 à Seca près de Valladolid, mort en 1762, fut porté par son seul mérite aux plus hauts emplois, gagna la confiance de Ferdinand VI, qui le nomma ministre des finances, et sut, par une sage administration, rétablir les finances épuisées et faire fleurir le commerce et les colonies. À l'avènement de Charles III, il fut renversé par des cabales de cour, 1759.

ENSISHEIM, *Urnica*, v. de France, ch.-l. de c. (H.-Rhin), à 23 k. S. E. de Colmar, sur l'ill ; 2734 h. Anc. collège des Jésuites, qui sert auj. de maison de détention. Hôtel de ville dans le genre gothique. Calicots, chapeaux de paille. — Cette v. était jadis le ch.-l. de la Hte-Alsace ou Alsace autrichienne ; le conseil souverain d'Alsace y a siégé de 1657 à 1674.

Un traité y fut conclu en 1444 entre le Dauphin Louis et les Suisses qu'il venait de vaincre à la bataille de St-Jacques. Ensisheim fut prise et reprise par les Suédois, les Impériaux et les Français pendant la guerre de Trente ans. Elle fut cédée à la France par la paix de Munster, 1648.

**ENTEILLE**, athlète. V. **DARÉS**.

**ENTIUS**. V. **ENZO**.

**ENTRAGUES** ou **ENTRAYGUES** (Henriette de BALZAC d'), marquise de Verneuil, fille de François d'Entragues, gouverneur d'Orléans, et de Marie Touchet, qui avait été maîtresse de Charles IX. Après la mort de Gabrielle d'Estrées, elle inspira une vive passion à Henri IV, qui alla jusqu'à lui signer une promesse de mariage, promesse que Sully eut le courage de déchirer. Elle montra un vif ressentiment lors du mariage de Henri avec Marie de Médicis : le roi pour la calmer lui fit don du marquisat de Verneuil et de 100 000 écus; néanmoins elle entra quelque temps après dans une conspiration dont son père et son frère, le comte d'Auvergne, furent les principaux agents. Tous deux furent condamnés à mort; mais elle obtint leur grâce. Elle se retira de la cour et mourut en 1633, à 50 ans. Elle avait eu de Henri IV un fils, le duc de Verneuil, qui fut évêque de Metz, et une fille, qui fut mariée au duc d'Épernon.

**ENTRAYGUES**, ch.-l. de c. (Aveyron), sur le Lot et la Truèyre, à 21 kil. N. O. d'Espahon; 1830 hab.

**ENTRÉCASTEAUX** (Jos. Antoine BRUNI d'), né à Aix en 1740, fils d'un président du parlement de Provence, entra de bonne heure dans la marine royale, fit ses premières armes sous le bailli de Suffren, son parent, devint en 1785 commandant des forces navales dans l'Inde, et en 1787 gouverneur de l'île de France. En 1791, il fut chargé d'aller avec deux frégates à la recherche de Lapérouse, et en outre de parcourir les côtes que ce navigateur avait encore à explorer. Malgré tous ses efforts, il ne put remplir que la seconde partie de sa mission : il reconnut la côte occidentale de la Nouv.-Calédonie, de l'île de Bougainville, et près de 1300 kil. de côtes dans la partie sud-ouest de la Nouv.-Hollande, et explora, sur la côte S. E. de la Tasmanie, un canal auquel il laissa son nom. Il mourut en mer (1793) près de l'île de Java. M. de Rossel, qui faisait partie de l'expédition en qualité de capitaine de pavillon, en a publié une relation fort intéressante, sous le titre de *Voyage à la recherche de Lapérouse*, Paris, 1808.

**ENTRE-DEUX-MERS** (l'), partie de l'anc. Bordelais, entre la Garonne et la Dordogne, ainsi nommée parce que la mer remonte très-haut dans l'une et l'autre riv. Places principales : Créon et Artigues.

**ENTRE-DOURO-E-MINHO**, anc. prov. du Portugal, à l'angle N. O., bornée au N. par le Minho, qui la sépare de la Galice, et au S. par le Douro, qui la sépare de la Beira, à l'E. par le Tras-os-Montes et à l'O. par l'Atlantique, comptait 900 000 hab. et avait pour ch.-l. Braga. Elle forme auj. les deux prov. de Douro et de Minho. Climat délicieux et très-fertile. Vins, fruits, etc.

**ENTREMONT**, vallée de la Suisse, dans le Valais, arrosée par la Drance et traversée par la route du grand St-Bernard. Belle cascade de la Valsorey.

**ENTRE-RÍOS** (c.-à-d. *entre rivières*), un des États de la Confédération du Rio-de-la-Plata, entre ceux de Corrientes au N., l'Uruguay à l'E., l'État de Buenos-Ayres au S., celui de Santa Fé à l'O. Env. 800 000 h.; ch.-l., Paraná (depuis 1856). Il doit son nom à sa position entre l'Uruguay et le Paraná qui forment les frontières orientale et occidentale. Pays plat et fertile; gras pâturages; beaucoup de bétail.

**ENTREVAUX**, *Intervalles*, ch.-l. de c. (Basses-Alpes), à 40 k. N. E. de Castellane, près la r. g. du Var, 1800 h. Jadis évêché. Petite place forte, prise par Charles-Quint en 1536.

**ENVERMEU**, ch.-l. de c. (Seine-Inf.), à 14 k. E. de Dieppe; 1300 h. Grains.

**ENVIE**, divinité allégorique, fille du Styx et de

la Nuit, est représentée sous les traits d'une femme vieillie et déclamée, entourée de serpents, dont un lui ronge le cœur, le teint livide, l'œil enfoncé, le regard louche et sombre. Elle sert de guide à la Calomnie. Les poètes et les peintres ont plusieurs fois peint son portrait : on admire surtout l'*Envie* de Rubens, ainsi que celles du Poussin et de J. Jouvenet.

**ENYO**, nom grec de Bellone.

**ENZERSDORF**, village d'Autriche, à 13 k. E. de Vienne, sur le Danube, r. g., en face de l'île Lobau; 800 hab. Pris et brûlé par les Français le 5 juill. 1809 (1<sup>er</sup> jour de la bataille de Wagram).

**ENZO** ou **ENTIUS** (Henri ou Han dit), bâtard de l'empereur Frédéric II, né à Palerme en 1224, fut nommé par son père roi de Sardaigne, après avoir épousé la veuve d'Ubaldo Visconti, qui possédait la plus grande partie de l'île. Il se signala dans les guerres que son père eut à soutenir contre les papes et contre les Génois, dispersa les galères génoises près de la Melloria, et conquit une partie du Milanais avec l'aide des Gibelins; mais fut pris par les Bolognais à la bataille de Fossalta, 1249. Il mourut en captivité, en 1272, au bout de 23 ans, à 48 ans.

**ÉOLE**, *Æolus*, dieu des vents, fils de Jupiter ou, selon d'autres, de Neptune, et de Mélanippe, régnait sur les îles Éoliennes. F. ce mot, mais obéissait à Neptune. Lorsque les vents jetèrent Ulysse dans les États d'Éole, ce dieu l'accueillit favorablement, et lui fit présent d'outres qui renfermaient les Vents contraires à sa navigation : les compagnons du héros, cédaient à la curiosité, ouvrirent ces outres; mais les Vents s'en échappèrent aussitôt, et causèrent une tempête furieuse qui submergea tous les vaisseaux : Ulysse put seul échapper.

**ÉOLE**, un des fils d'Hellen, régna après lui sur une partie de la Thessalie : c'est de lui que les *Éoliens* ont reçu leur nom.

**ÉOLIDE** ou *ÉOLIE*, partie de la côte occid. de l'Asie-Mineure colonisée par les Éoliens, était située au N. de l'Ionie et comprenait tout le littoral de la Mysie, depuis Cyzique jusqu'au Beuve Caicus. On y compte onze villes principales : la plus importante était Cume. Les îles de Lesbos, de Ténédos et d'Hécatonnèse étaient aussi peuplées de colonies éoliennes.

**ÉOLIENNES** (îles), dites aussi *VULCANIENNES*, auj. les îles *Lipari*, petites îles situées au N. E. de la Sicile, étaient au nombre de 7 : Lipara, Phénicade, Éricode, Hiéra, Evonyme, Strongyle, Didyme.

**ÉOLIENS**, peuple grec, formait une des 4 grandes divisions de la race hellénique, et tirait son nom d'*Æolus*, fils d'Hellen et petit-fils de Deucalion, dont il était issu. Les Éoliens habitèrent d'abord le nord de la Thessalie, puis, se répandant de proche en proche vers le S., ils pénétrèrent en Béotie et jusque dans le Péloponèse. De 1189 à 1120 av. J.-C., les Éoliens, chassés du Péloponèse par les Ioniens, puis par les Doriens, quittèrent la Grèce et vinrent s'établir dans la partie nord-ouest de l'Asie-Mineure qui prit d'eux le nom d'Éolide. Le dialecte éolien est celui qui s'écarte le moins de la langue primitive; aussi a-t-il beaucoup d'affinité avec le latin : ce qui le distingue surtout, c'est l'aspiration des voyelles initiales figurée par le digamma dit *éolique* (Ϝ). Alcécée, Sapho et Corinne ont écrit dans le dialecte éolien, ainsi que Pindare. En musique, les Éoliens avaient adopté un *mode* particulier, moins grave que le dorien, moins efféminé que les modes lydien et ionien.

**ÉON** de l'*ÉTOILE*, imposteur du xiii<sup>e</sup> siècle, fils d'un gentilhomme de Londéac (Côtes-du-Nord), s'annonça comme fils de Dieu, se fit suivre d'une troupe de fanatiques qui commirent les plus grands excès, fut traduit en 1148 devant le concile de Reims où il fut reconnu pour fou, et fut jeté dans une prison où il mourut peu après. Abusant de la similitude du nom d'*Éon* avec le mot latin *eum*, il s'appliquait ces mots de la liturgie : *per eum qui venturus est*, etc.

**ÉON** de BEAUMONT (le chevalier), personnage que l'ambiguïté de son sexe a rendu célèbre, né en 1728

à Tonnerre, était fils d'un avocat au parlement. D'une jolie figure et n'ayant pas de barbe, il put se faire passer pour femme. Chargé par Louis XV d'une mission secrète en Russie auprès de l'impératrice Elisabeth, il se présenta avec le vêtement féminin, réussit à l'aide de son déguisement à voir l'impératrice en secret, gagna sa faveur, et opéra ainsi un utile rapprochement entre la Russie et la France (1756). Ayant repris ensuite les habits de son sexe, il servit avec distinction, comme capitaine de dragons, pendant la guerre de Sept ans. A la paix il fut envoyé à Londres comme secrétaire d'ambassade du duc de Nivernais et prit part au traité de 1763; mais il eut avec le successeur du duc de Nivernais, le comte de Guerry, des démêlés qui lui firent perdre son emploi. Il revint en France en 1777, mais le roi lui imposa l'obligation de prendre et de conserver jusqu'à sa mort les habits de femme: on prétendit que cette métamorphose était commandée par la nécessité de voiler certaines intrigues dans lesquelles se trouvaient compromis de grands personnages. Il mourut à Londres en 1810. Outre des *Mémoires* contre le comte de Guerry, le chev. d'Éon a écrit plusieurs ouvrages d'histoire, de politique et d'économie financière, qui ont été réunis sous le titre de *Loisirs du chev. d'Éon* (13 vol. in-8, Amst., 1779). La *Vie militaire, politique et privée de Mlle d'Éon*, publ. en 1779 sous le nom de La Fortelle, est du chevalier même. Les *Mém. du chev. d'Éon*, publ. en 1836 par M. Gaillardet, ne sont qu'un roman historique.

ÉONS, êtres intermédiaires émanés de Dieu, selon les Gnostiques, remplissant la distance qu'ils disaient exister entre le Dieu suprême et le Jehovah des Juifs (dont ils faisaient une divinité secondaire), entre le Père et le Fils, enfin entre ce dernier et les hommes. Ces êtres, purement spirituels, n'étaient autre chose que des abstractions réalisées: la *Sagesse*, la *Foi*, la *Prudence*, etc. Ils étaient appelés *Éons*, du grec *αἰών*, durée, éternité, parce qu'on leur attribuait une existence éternelle. Leur nombre variait selon les sectes: Basilide en comptait 365, autant que de jours; Valentin n'en admettait que 30.

ÉPACTE (du grec *ἐπίακτος*, *ajouté, intercalé*), nombre qui indique combien il faut ajouter de jours à l'année lunaire pour l'égaliser à l'année solaire. V. ce mot au *Dict. univ. des Sciences*.

ÉPAMINONDAS, célèbre général thébain, né l'an 411 av. J.-C., s'était d'abord appliqué à l'étude des lettres et de la philosophie. S'étant lié avec Pélopidas, il l'aïda à chasser de Thèbes les Lacédémoniens qui s'étaient emparés de la ville par trahison. Nommé général dans la guerre qui s'alluma entre sa patrie et les Lacédémoniens, il gagna sur ceux-ci la célèbre bataille de Leuctres (l'an 371 av. J.-C.), où périt Cléombrote, roi de Sparte; envahit la Laconie, releva Messène et fonda Mégalopolis en Arcadie, opposant ainsi une barrière à l'ambition de Sparte; mais il se vit, au retour, près d'être condamné à mort par ses compatriotes pour avoir excédé de 4 mois la durée de son commandement. Cependant, il fut quelque temps après remplacé à la tête des armées thébaines, obtint plusieurs avantages en Thessalie sur Alexandre de Phères, équipa une flotte avec laquelle il battit Lachès, commandant de la flotte athénienne, puis porta de nouveau la guerre dans le Péloponèse, et remporta sur les Lacédémoniens, à Mantinée, une 2<sup>e</sup> victoire, 363 av. J.-C. Il reçut dans le combat une blessure mortelle; mais apprenant que l'ennemi était en déroute: « J'ai assez vécu, dit-il, puisque je meurs sans avoir été vaincu. » Comme on regretta qu'il n'eût pas de postérité: « Je laisse, dit-il, deux filles immortelles, Leuctres et Mantinée. » Épaminondas donna l'exemple de toutes les vertus; il n'avait pas moins de frugalité et de désintéressement que de génie et de courage. Avec lui s'éclipsa la gloire de Thèbes. Cornélius Népos a écrit sa *Vie*.

ÉPAPHRODITE, affranchi et secrétaire de Néron, fut condamné à mort par Domitien pour avoir

aïdé son maître à s'ôter la vie. Épictète avait été son esclave.

EPAPHUS, fils de Jupiter et d'Io, fut enlevé après sa naissance par la jalouse Junon, et livré aux Cures; mais Jupiter irrité tua ses gardiens et le délivra. Devenu grand, Epaphus eut querelle avec Phéton, prétendant que celui-ci n'était pas fils du Soleil, comme il s'en vantait: ce fut là l'origine du malheur de Phéthon (V. PHÆTON). Selon quelques mythologues, il devint roi d'Égypte, fonda Memphis et fut adoré comme dieu: le mot *Epaphus* est en effet le nom grec du dieu égyptien Apis.

ÉPÉE (Ordre de l'), ordre suédois, créé dès 1522 par Gustave I, reconstitué par Frédéric I en 1748, pour récompenser la fidélité au roi et à la religion (luthérienne), a pour signe une croix de St-André formée par des épées croisées ayant au milieu un globe d'azur avec 3 couronnes. Le ruban est jaune moiré. — Un ordre de chevalerie avait été institué sous le même nom en 1449 par Alphonse V, roi de Portugal.

ÉPÉE (l'abbé de l'). V. L'ÉPÉE.

ÉPÉENS, nom que l'on donne quelquefois aux habitants de l'Élide. V. ÉPÉUS.

ÉPÉRIES, v. libre royale de Hongrie, ch.-l. du comitat de Saros, à 230 kil. N. E. de Bude; 9000 h. Evêché grec-catholique, collège luthérien. Jolie ville; belle cathédrale, hôtel de ville. Eaux minérales. En 1687 y fut établi le *tribunal de sang*, qui mit à mort nombre de patriotes hongrois.

ÉPERNAY, *Sparnacum*, ch.-l. d'arr. (Marne) sur la Marne, à 33 kil. N. O. de Châlons, et à 137 kil. E. de Paris par la route, 142 par ch. de fer; 9346 hab. Trib. de 1<sup>re</sup> inst. et de commerce, collège, Station. Grand commerce de vins de Champagne. Vastes caves creusées dans le tuff, où se conservent les vins en bouteille. Epernay appartient à l'Église de Reims depuis Clovis jusqu'à Hugues-Capet. François I brûla cette ville en 1544 pour l'empêcher de tomber au pouvoir de Charles-Quint, puis il la fit reconstruire. Assignée en douaire à Marie Stuart, elle fut vendue en 1569 pour payer sa rançon. Elle fut prise sur les Ligueurs en 1592 par Henri IV; le maréchal Biron fut tué à ce siège. En 1642 le duc de Bouillon la reçut en échange du comté de Sedan.

ÉPERNON, *Sparno*, petite v. du dép. d'Eure-et-Loir, à 8 kil. E. de Maintenon et à 28 N. E. de Chartres; 1650 hab. Station du ch. de fer de l'Ouest. Hugues-Capet y fit bâtir un château que les Anglais détruisirent sous Charles VI. La ville d'Epernon était autrefois une baronnie, qui fut érigée en duché par Henri III en faveur de Jean Louis Nogaret de la Valette (V. ci-après). Le titre de duc d'Epernon, après avoir été porté par les descendants directs de Jean Louis, passa aux fils d'Hélène, sa sœur, et s'éteignit de bonne heure en la personne de Mlle d'Epernon, fille du dernier gouverneur de la Guyenne.

ÉPERNON (J. L. NOGARET DE LA VALETTE, duc d'), un des mignons de Henri III, né en 1554, d'une famille noble des environs de Toulouse, mort en 1642, fut comblé de faveurs pour prix de ses indignes complaisances. Après quelques actions d'éclat, il fut créé duc et pair, gouverneur de Metz, du Boulonnais et de la Normandie (1581-84), et devint amiral de France en 1587. Il fut un des derniers à reconnaître Henri IV; il obtint cependant de ce prince le gouvernement de la Provence, et fut chargé par lui de missions importantes; mais il n'en conspirait pas moins avec l'Espagne. Il se trouvait dans le carrosse du roi quand ce prince fut assassiné; on l'accusa de complicité, mais l'affaire fut étouffée. Il fit donner la régence à Marie de Médicis et jouit auprès d'elle d'un grand crédit; mais Richelieu le fit disgracier par Louis XIII. On lui donna, pour l'éloigner, le govvt de la Guyenne: là il eut une violente querelle avec Sourdis, archevêque de Bordeaux, auquel il se vit obligé de faire des excuses. Partout le duc d'Epernon s'était rendu odieux par sa hauteur et sa violence. — L'atné de ses fils, Ber-

nard de Foix et de La Valette, lui succéda dans le titre de duc, ainsi que dans le gouv. de la Guyenne; le cadet embrassa l'état ecclésiastique : ce dernier est connu sous le nom de cardinal de La Valette.

**ÉPERON D'OR** (Ordre de l'), ordre romain, créé par Paul III en 1534 ou par Pie IV en 1539, aurait été, selon quelques-uns, fondé par Constantin dès 312 en mémoire de sa victoire sur Maxence, et approuvé dès lors par le pape S. Sylvestre. Quelques familles princières de Rome et quelques hauts fonctionnaires pouvaient conférer cet ordre, ce qui ne tarda pas à donner lieu à de graves abus. Grégoire XVI le réforma en 1841, lui donna le nom d'*ordre de S. Sylvestre* ou de l'*Éperon d'or réformé* et se réserva les nominations. Les chevaliers portent une croix d'or à 8 pointes émaillée de blanc, offrant l'effigie de S. Sylvestre, et suspendue à un ruban rayé rouge et noir; entre les branches de la croix pend un petit *éperon d'or*.

**ÉPERONS** (Journée des). On a donné ce nom à deux batailles funestes aux Français : celle de Courtray, en 1302, où les chevaliers français tués dans l'action laissèrent sur le champ de bataille plus de 4000 éperons, et celle de Guin-gate, en 1513, où, disait-on, l'on fit plus d'usage des *éperons* que de l'épée.

**ÉPÉUS**, fils d'Endymion et d'Hyperimné, régna sur les Éléens qui prirent de lui le nom d'Épéens.

**ÉPÉUS**, habile ingénieur grec, fils de Panopée, amena des Cyclades au siège de Troie 30 navires et construisit le fameux cheval de bois, à l'aide duquel les Grecs pénétrèrent dans la ville.

**ÉPHÈSE**, adj. *Aia-Solouk*, v. de l'Asie-Mineure, la principale de la Confédération ionienne, était située sur la côte de la Méditerranée, au bord du Caystre et à 60 k. S. S. E. de Smyrne. Elle est surtout célèbre par un magnifique temple de Diane : ce temple, d'ordre ionique, avait été construit avec le produit de dons faits par toutes les villes de l'Asie : il était au nombre des 7 merveilles du monde. Il fut incendié par Érostrate le jour même de la naissance d'Alexandre (356 av. J. C.); mais il fut rebâti depuis avec plus de magnificence encore. Ce nouveau temple fut pillé par les Scythes en 203 de J.-C., et rasé sous Constantin. — Éphèse fut fondée par les Cariens. Les Ioniens s'en emparèrent sous la conduite d'Androclès, fils de Cotrus. Plusieurs fois prise et souvent soumise, elle recouvra toujours son indépendance. Vers la fin de la guerre du Péloponèse, Lysandre y avait établi son quartier général et comptait en faire le centre de sa domination particulière. Après la mort d'Alexandre, elle tomba au pouvoir de Lysimaque, qui l'appela *Arxinoé*. Les Romains s'en emparèrent en 130 av. J.-C. Le philosophe Héraclite, le poète Hipponax, les peintres Apelle et Parrhasius y naquirent. Le Christianisme y établit une de ses premières églises. S. Paul y prêcha l'an 57 de l'ère chrétienne, et son disciple Timothée en fut le 1<sup>er</sup> évêque. Selon quelques-uns, cette église aurait d'abord été dirigée par S. Jean l'Évangéliste : on fait même dériver le nom moderne *Aia-solouk* des mots grecs *agios theologos*, c.-à-d. *le saint théologien*, nom que l'on donnait à S. Jean. C'est à Éphèse que fut réuni en 431 le 3<sup>e</sup> concile œcuménique, qui anathématisa le Nestorianisme. En 449, il s'y tint un autre concile, qui se déclara pour l'Eutychianisme et qui a été flétri du nom de *brigandage d'Éphèse*, à cause des violences qui s'y commirent. Éphèse n'est aujourd'hui qu'un village, où réside un métropolitain grec suffragant du siège de Constantinople.

**ÉPHÉSTION**. V. HÉPHÉSTION.

**ÉPHIALTES**, géant, l'un des Aloïdes. V. ce mot.

**ÉPHORE**, orateur et historien grec (363-300 av. J.-C.), natif de Cume en Eolie, disciple d'Isocrate et rival de Théopompe, avait composé des harangues, qui ne nous sont pas parvenues, et une *Histoire du Péloponèse* en 30 livres, qui comprenait les temps écoulés depuis la conquête des Héraclides (1104 av. J.-C.) jusqu'à la 20<sup>e</sup> année du règne de Philippe (340 av. J.-C.); Marx a publié les fragments qui nous res-

tent de cet historien, Carlsruhe, 1815; ils se trouvent aussi dans les *Fragmenta historicæ græcæ* de la collection Didot (1841). Éphore avait peu de verve et de mouvement; ce qui faisait dire à Isocrate qu'il avait besoin de l'éperon, tandis que son condisciple Théopompe avait besoin de la bride.

**ÉPHORES**, c.-à-d. *inspecteurs* (du grec *ephorao*, observer), magistrats de Lacédémone créés pour surveiller les rois et contre-balancer leur autorité, étaient au nombre de cinq et étaient élus annuellement. Ils pouvaient mettre les rois à l'amende, les arrêter, les déposer et les faire mettre à mort. De plus, ils convoquaient, prorogeaient et dissolvaient à leur gré les assemblées du sénat, disposaient du trésor et même envoyaient des armées en campagne; mais leurs décisions devaient être prises à l'unanimité : l'opposition d'un seul neutralisait la volonté des quatre autres. Cette magistrature fut instituée par Lycourge vers 884 av. J.-C.; mais elle n'eut d'abord qu'un pouvoir très-limité; le roi Théopompe l'augmenta (770); c'est au temps de la guerre du Péloponèse que son influence fut le plus redoutable. Elle fut abolie par Cléomène III. — V. ÉPHOTES.

**ÉPIRAÏM**, 2<sup>e</sup> fils de Joseph, fut le chef d'une des douze tribus. Cette tribu habitait entre le Jourdain à l'E., la Méditerranée à l'O., les tribus de Dan et de Benjamin au S., et la demi-tribu occid. de Manassé au N., et avait pour v. princip. Sichem.

**ÉPIRATA**, premier nom de Bethléem.

**ÉPIHÈM** (S.), Père de l'église syriaque, né à Nisibis en Mésopotamie vers 320, mort en 379, était né païen. Instruit dans le Christianisme par S. Jacques, évêque de sa ville natale, il embrassa l'état monastique et se retira dans une solitude voisine. Il se lia avec S. Basile, fit un grand nombre de conversions, et combattit les hérésies de Bardesane, Marcion, Manès. Il refusa l'épiscopat. On a de lui, outre ses écrits contre les hérétiques, des *Commentaires sur l'Écriture sainte* et des poésies sacrées. Ses ouvrages sont écrits en syriaque; ils ont été de bonne heure traduits en grec. Ils ont été publiés par Gérard Vossius en 3 v. in-fol., Rome, 1589-97; réimprimés à Rome par Assemani, de 1732 à 1746, syriaque, grec et latin, et reproduits dans la collection de l'abbé Migne. *L'Explication des Épîtres de S. Paul*, de S. Ephrem, retrouvée dans une trad. arménienne, a été publ. à Venise en 1833. Une trad. française des ouvrages de ce Père, faite sur le grec, a paru à Paris en 1840. On l'honore le 1<sup>er</sup> février et le 9 juillet.

**ÉPHIALTES** (MUNS). V. MUNS.

**ÉPHYRE**, ancien nom de Corinthe.

**ÉPICHARIS**, affranchie et courtisane romaine, entra dans la conspiration de Pison contre Néron. Ayant été prise, elle refusa, même au milieu des tortures, de nommer ses complices; enfin, craignant de laisser échapper son secret, elle s'étrangla. Le gouffé a fait une tragédie d'*Epicharis* et *Néron*.

**ÉPICHARME**, poète et philosophe pythagoricien, né dans l'île de Cos, vint fort jeune à Syracuse, et vécut à la cour d'Héron I. Il florissait vers l'an 470 av. J.-C., et mourut à 75 ans selon les uns, à 99 selon les autres. On le regarde comme l'inventeur de la comédie régulière; Plaute l'imitait souvent, au dire d'Horace. On lui attribue divers traités de philosophie et de médecine. Il était aussi grammairien; Aristote lui fait honneur de l'introduction du  $\theta$  et du  $\gamma$  dans l'alphabet grec. Kruseman a publié: *Epicharmi fragmenta*, Leyde, 1834; ces fragments ont aussi été publiés par Meinecke dans la collection Didot, 1855. On doit à Schmidt *De philosophia Epicharmi*, Bonn, 1847, et à M. Artaud de savantes recherches sur *Epicharme*, 1861.

**ÉPICNÉMIDIENS** (LOCIENS). V. LOCRIDE.

**ÉPICTÈTE**, philosophe stoïcien, né à Hiérapolis en Phrygie, fut d'abord esclave à Rome et eut pour maître Éphroditte, affranchi de Néron. Exilé de Rome lorsque Domitien chassa tous les philosophes, vers l'an 90 de J.-C., il se retira à Nicopolis en Épire,

où il ouvrit une école. Il put dans la suite revenir à Rome, et s'y concilia l'estime d'Adrien et de Marc-Aurèle. Ce philosophe était d'une patience inaltérable : un jour, son maître Epaphrodite lui ayant cassé la jambe en le frappant, il se contenta de lui dire : « Je vous avais bien dit que vous me la casseriez. » Il ne reste aucun ouvrage écrit par Epictète lui-même ; mais Arrien, son disciple, a rédigé des *Dissertations sur sa vie et sa philosophie*, en 8 livres, dont 4 liv. nous sont parvenus, ainsi qu'un *Manuel* de sa doctrine, connu sous le nom grec d'*Enchiridion*, et commenté par Simplicius. La morale d'Epictète, toute négative, se réduisait à deux mots : *Abstiens-toi, résigne-toi*. On a donné une foule d'éditions du *Manuel*. On trouve cet opuscule réuni aux *Dissertations*, dans une édit. de Jér. Wolf, gr.-lat., Bâle, 1560. Il a été trad. en français plus de vingt fois, notamment par Duval (1606), Gilles Boileau (1655), Dacier (1715), Lévêque, Lefebvre de Villebrune (1782), Belin de Ballu (1790), Pillot (1814), Chédeu (1847). Les *Dissertations* ou *Entretiens* ont été trad. par Thurot, 1839, et par Courdaveaux, 1862. Schweighæuser a recueilli tout ce qui reste d'Epictète, sous ce titre : *Epictetæ philosophiæ monumenta*, Leipsick, 1799-1800, 5 vol. in-8. Il se trouve aussi dans la *Bibliothèque grecque* des Didot.

**ÉPICURE**, célèbre philosophe grec, né au bourg de Gargettos, près d'Athènes, en 341 av. J.-C., m. en 270, était fils d'un maître d'école. Il lut de bonne heure Démocrite pour lequel il se passionna, étudia ensuite les principaux systèmes enseignés de son temps, et se crut bientôt en état de former une secte nouvelle. Il enseigna d'abord à Mitylène, puis à Lampsaque et transporta son école à Athènes en 309. Il fit dans cette ville l'acquisition d'un jardin où se réunissaient ses disciples, qui y vivaient en commun. En morale, Epicure enseignait que le plaisir est le souverain bien de l'homme et que tous nos efforts doivent tendre à l'obtenir ; mais il faisait consister le plaisir dans les jouissances de l'esprit et du cœur tout autant que dans celles des sens. En physique, il expliquait tout par le concours fortuit des atomes ; il niait l'immortalité de l'âme ; il admettait des dieux, êtres d'une nature supérieure à l'homme, mais il leur refusait toute action sur le monde et niait la Providence, prétendant ainsi détruire par la racine toute superstition. Il avait composé, selon Diogène Laërce, près de 300 ouvrages, dont aucun ne nous est parvenu. On a seulement de lui deux *Lettres*, publiées par Schneider (Leipsick, 1813) ; des fragments des livres II et XI d'un *Traité sur la nature*, retrouvés à Herculanum et publiés par Orellius, Leipsick, 1818. On trouve de nombreux renseignements sur la vie et la doctrine d'Epicure dans Diogène Laërce, livre X. Lucrèce a exposé la physique de ce philosophe dans son poème *De Natura rerum*. Cassendi s'est efforcé de réhabiliter sa mémoire dans l'ouvrage intitulé : *De Vita, moribus et doctrina Epicuri*, et de rajoinir sa philosophie dans son *Syntagma philosophiæ epicuriæ*, 1655. Le Bateau a donné en 1758 la *Morale d'Epicure*.

**ÉPIDAMNE**, v. d'Illyrie. V. DYRRACHIUM.

**ÉPIDAURE**, *Epidaurus*, nom commun à 3 villes grecques : la 1<sup>re</sup> en Dalmatie, chez les Enchéléens,auj. *Ragusi-Vecchio* ; — la 2<sup>e</sup> en Laconie, sur le golfe Argolique, à 5 k. N. de *Napoli de Malvoisie* ; — la 3<sup>e</sup> et la plus célèbre, en Argolide, sur le golfe Saronique, à 35 k. E. de Nauplie : c'est auj. *Pidavro*. Esculape en était la divinité principale, et y avait un temple magnifique avec une statue d'or, et un oracle renommé, que l'on venait consulter de toutes les parties de la Grèce. L'Épidaure actuelle possède un métropolitain grec. Il s'y tint en 1822 un congrès national qui proclama l'indépendance de la Grèce.

**ÉPIGONES**, c.-à-d. nés après, descendants, nom donné aux fils des Sept chefs qui étaient morts au 1<sup>er</sup> siège de Thèbes. Ces princes, qui étaient aussi au nombre de sept, et dont les principaux étaient : Ther-

sandre, fils de Polynice; Égialée, fils d'Adraste; Alc-méon, fils d'Amphiaras; Diomède, fils de Tydée; Sthénéus, fils de Capanée, vinrent, 10 ans après la guerre de Thèbes, mettre de nouveau le siège devant cette ville, s'en emparèrent et mirent Thersandre sur le trône. Cet événement est placé en 1303 av. J.-C. par les uns, vers 1217 ou même 1197 par les autres.

**ÉPIMÉNIDE**, Crétois, de la v. de Cnosse, contemporain de Solon, avait une grande réputation de piété et passait pour communiquer avec les Dieux. Solon l'appela à Athènes pour purifier la ville, qui avait été affligée de la peste, et pour réformer le culte, 596 av. J.-C. Il mourut vers 538, dans un âge très-avancé. On a débité sur Epiménide des contes ridicules : on prétendait qu'il avait vécu près de 300 ans, qu'il avait dormi pendant cinquante ans dans une caverne, qu'il avait le pouvoir de prédire l'avenir, etc. On lui attribuait plusieurs ouvrages, entre autres un poème sur les Argoïtes et un traité des sacrifices usités en Crète. Heinrich, dans son *Epiménides* (Leips., 1801), a réuni tout ce qu'on sait sur sa vie, ses doctrines et ses écrits.

**ÉPIMÉTHÉE**, fils de Japet et frère de Prométhée, épousa Pandore, et eut l'imprudence d'ouvrir la boîte fatale que cette femme avait reçue de Jupiter, et que Prométhée avait refusée (V. PANDORE). Il fut père de Pyrrha, femme de Deucalion.

**ÉPINAC**, d'abord *Monestoy*, ch.-l. de c. (Saône-et-Loire), à 16 k. N. E. d'Autun; 1000 hab. Houillère, verrerie. Anc. fief relevant de l'évêché d'Autun.

**ÉPINAL**, ch.-l. du dép. des Vosges, sur la Moselle, à 377 k. E. de Paris; 12 000 h. Trib., collège, bibliothèque, musée. Chemin de fer, belle promenade dite le *Jardin Doublat*; statue de Cl. Lorrain, né près de là. Commerce de plantes oléagineuses; fabriques de papiers; imageries, merceries, etc. — Fondée en 980 par un évêque de Metz, sous le nom de *Spinalium*, cette ville se donna en 1446 au duc de Lorraine. Charles le Téméraire s'en empara en 1473; René II de Lorraine la reprit en 1476. Le maréchal de Créquy la prit pour le roi de France en 1760.

**ÉPINAY**, vge du dép. de la Seine, sur la r. g. du fleuve, à 4 k. N. N. O. de St-Denis, à 11 k. de Paris; 1200 h. Anc. résidence royale, où mourut Dagobert. Lieu natal du maréchal Maison.

**ÉPINAY** (Mme d'), fille de M. Tardieu des Clavelles, officier distingué, née vers 1725, morte en 1783, épousa M. de La Live d'Épinay, riche fermier général, son cousin, dont les prodigalités la forcèrent à une séparation. Elle était liée avec les hommes de lettres les plus célèbres, J. J. Rousseau, Grimm, Duclos, Diderot, d'Holbach; elle combla de bienfaits J. J. Rousseau, qu'elle appelait plaisamment son *Ours*, et fit bâtir pour lui, auprès de son parc de la Chevrette, dans la vallée de Montmorency, la jolie maison de l'*Hermitage*; mais celui-ci, après avoir senti pour elle une vive passion, devint jaloux de Grimm, et ne la paya plus que d'ingratitude. On a de Mme d'Épinay : *Mes Moments heureux* (1752); *Lettres à mon fils* (1758); *Conversations d'Émilie* (1781), ouvrage fait pour l'enfance et qui obtint en 1783 le prix d'utilité (prix Montyon). On a publié en 1818 : *Mémoires et correspondance de Mme d'Épinay* (réimpr. en 1859 d'une manière plus complète par G. Brunet), et postérieurement : *Anecdotes inédites, pour faire suite aux Mémoires; Correspondance inédite de l'abbé Galiani avec Mme d'Épinay*.

**ÉPIPHANE** (S.), docteur de l'église grecque, archevêque de Constance (l'anc. Salamine) en Chypre, né vers 310 près d'Eleuthéropolis en Palestine, mort en 403, était issu d'une famille juive. Entraîné par l'exemple des solitaires de la Thébaïde, il se retira lui-même dans une solitude près de sa ville natale et y fonda un monastère. C'est de là qu'il fut tiré malgré lui pour être fait évêque (367). Profondément versé dans les Ecritures, il ne l'était pas moins dans l'étude des langues : il savait l'hébreu, le syriaque, l'égyptien, le latin et le grec. Il combattit avec le

plus grand zèle les erreurs d'Arius et d'Origène : sans se laisser arrêter par aucune considération humaine, il alla à Jérusalem, à Antioche et à Constantinople, accuser les évêques et les solitaires qu'il soupçonnait d'hérésie. On le fête le 12 mai. On a de lui : *Panarion* ou *Antidote contre les hérésies*, dans lequel il donne l'histoire et la réfutation d'un grand nombre d'hérésies; un traité des *Poids et mesures des Juifs*; *Anchora* ou *l'Ancre*, destiné à confirmer les esprits dans la foi. Son style est grossier, incorrect, mais vigoureux. Ses œuvres ont été publiées par le P. Pétau, grec-latin, 1662, 2 vol. in-fol., et dans la collection Migne, 1858. Ehler a donné le *Panarion* à part, Leips., 1860. — Un autre S. Epiphane, évêque de Pavie, né à Pavie en 438, mort en 496, est honoré le 21 janvier. Ennodius a écrit sa vie.

ÉPIPHANE, le *Scholastique*, vivait en Italie vers l'an 510. A la prière de Cassiodore, il traduisit du grec en latin les histoires ecclésiastiques de Socrate, de Sozomène et de Théodoret, et en fit un abrégé en 12 livres sous le titre d'*Historia tripartita* (publié à Bâle par Beatus Rhenanus, 1523, traduit en français par L. Cyaneus, Paris, 1568). On lui attribue la trad. latine des *Antiquités juives* de Josèphe (Oxford, 1700), et de quelques autres ouvrages grecs.

ÉPIPHANE, surnom d'ANTIOCHUS IV, roi de Syrie et de PTOLEMÉE V, roi d'Égypte. V. ces noms.

ÉPIPHANIE (du grec *epiphaneia*, manifestation), fête qui se célèbre le 6 janvier, en mémoire du jour où la divinité du Christ fut manifestée aux Gentils par l'adoration des rois Mages. V. MAGES.

ÉPIRE, *Epirus* (du grec *epiros*, continent),auj. *l'Albanie mérid.*, contrée de l'anc. Grèce, bornée au N. par l'Illyrie, à l'O. par la mer Ionienne, à l'E. par la Thessalie et au S. par le golfe d'Ambracie et l'Acarnanie, se divisait en Chaonie et Thesprotide à l'O. Athamanie à l'E., Molosside au milieu. Les habitants de l'Épire étaient Pélasges, et cette contrée garda toujours son caractère pélasgique; aussi passait-elle aux yeux des Grecs pour barbare. Elle avait pour v. princ. Ambracie, Buthrotum, Larta, Dodone, qui en était le ch.-l. religieux. — Sous l'Empire romain, au IV<sup>e</sup> siècle, on donna le nom d'Épire à une des 6 provinces du diocèse de Macédoine : elle se subdivisait en *Anc.-Épire*, formée de l'Épire propre, de l'Ambracie et de l'Acarnanie, ch.-l. *Nicopolis*; et *Nouv.-Épire*, répondant à l'Illyrie proprement dite, ch.-l. *Dyrrachium*. — Les Pélasges vinrent occuper l'Épire vers le XIX<sup>e</sup> siècle av. J.-C. sous la conduite des fils de Lycaon. Vers 1280, des princes héraclides envahirent cette contrée; peu après, Néoptolème ou Pyrrhus, fils d'Achille, chassé de Thessalie, vint en Épire fonder le roy. des Molosses (1270); des rois inconnus régnèrent après lui jusqu'à Admète (480). Sous ce dernier et ses successeurs le roy. des Molosses s'agrandit peu à peu, et enfin en 342, sous Alexandre I, il comprit l'Épire tout entière. L'aventureux Pyrrhus (295-272) jeta un instant quelque éclat sur l'Épire. En 229, ce pays voulut se constituer en république, mais il ne tarda pas à tomber sous l'influence de la Macédoine. Après que Persée eut été vaincu à Pydna, Paul-Émile soumit l'Épire, en 167, et la réduisit en prov. romaine. Elle fit partie de l'empire grec jusqu'à l'invasion des Turcs, qui en firent la conquête en 1435; Scanderbeg lui rendit un instant l'indépendance (1444), mais elle retomba dès 1467 sous le joug des Turcs, qui la possèdent encore. Auj. l'Épire, habitée principalement par les Arnauts, forme la partie S. de l'Albanie ou pachalik de Janina. Elle compte env. 375 000 h., dont 311 000 chrétiens.

#### Rois d'Épire.

Admète,	480	Alcétas II,	312
Parrutas,	429	Pyrrhus II, d'abord	
Alcétas I,	395	avec Néoptolème III,	
Arymbas, et Néopto-		puis seul,	295
lème II,	361	Alexandre II,	272
Alexandre I	342	Pyrrhus III, avec Pto-	
Éacide	331	lénée,	242-229

ÉPISCOPAUX, adhérents de l'Église anglicane, sont ainsi nommés par opposition aux Presbytériens, parce qu'ils admettent des évêques, tandis que les Presbytériens rejettent toute hiérarchie ecclésiastique.

ÉPISCOPIUS (Simon BISSIOP, dit), Arminien zélé, né à Amsterdam en 1583, mort en 1643, étudia sous Arminius, professa la théologie à Leyde en 1612, et remplit cette chaire jusqu'au synode de Dordrecht en 1618. La doctrine qu'il soutenait ayant été condamnée dans ce synode, il fut forcé de s'expatrier : il se retira en France, où il fut fort bien accueilli par Grotius, alors ambassadeur de Suède. En 1626 il rentra en Hollande, et il professa la théologie à Amsterdam depuis 1634 jusqu'à sa mort. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages de théologie, parmi lesquels on remarque ses *Institutiones theologicae* et l'*Apologie des Remontrants* (ou Arminiens), qui ont été réunis en 2 v. in-fol., Amsterdam, 1650. Bossuet a attaqué Episcopus comme entaché de semi-pélagianisme et de socinianisme. Zélé partisan de la tolérance, il recommandait, avec Lactance, de convertir les incrédules *verbis, non verberibus*. Ses ouvrages sont condamnés à Rome.

ÉPOISSES, bourg de la Côte-d'Or, à 11 kil. O. de Semur; 1200 hab. Fromages renommés. Les Mérovingiens avaient une résidence dans ce bourg; il fut érigé en marquisat en 1613.

ÉPONINE, femme de J. Sabinus, est célèbre par son dévouement conjugal. V. SABINUS.

ÉPOPTES, c.-à-d. *Fayottes*, nom donné dans les mystères d'Éleusis aux initiés aux grands mystères.

ÉPOREDIA, v. de Gaule Cisalpine, auj. *Verce*.

ÉPRÉMESNIL (J. J. DUVAL d'), conseiller au parlement de Paris, né en 1746 à Pondichéry, se rendit populaire par la violence avec laquelle il attaqua la cour, qui exigeait du parlement l'enregistrement de divers édit repoussés par cette compagnie, demanda avec instance la convocation des États généraux, et fit partie de l'Assemblée nationale; mais bientôt il recula devant cette Révolution qu'il avait appelée. Il devint dès lors l'objet de la haine du peuple dont il avait eu un instant la faveur; traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort, et exécuté en 1794.

ÉPREUVES JUDICIAIRES. V. JUGEMENTS DE DIEU.

EPSOM, bourg d'Angleterre (Surrey), à 22 kil. S. O. de Londres; 3200 hab. Eaux minérales découvertes en 1613 et dont on extrait un sel purgatif dit *d'Epsom*. Il se fait à Epsom le 21 mai de chaque année, depuis 1779, de célèbres courses de chevaux.

EPTE, petite riv. de France, naît à 3 k. N. de Forges (Seine-Inf.), passe par Gournay, Gisors, St-Clair, Bray, et se perd dans la Seine à 4 kil. au-dessus de Vernon; cours, 85 kil. L'Eppte séparait autrefois la Normandie de l'Ile-de-France.

ÉPULONS (du lat. *epulae*, repas), prêtres de l'anc. Rome, chargés de faire préparer et servir les banquet sacrés offerts aux dieux dans leurs temples, ou donnés à la suite de jeux publics. Ils furent créés l'an 188 av. J.-C., au nombre de 3, pour remplacer les pontifes dans cet office, qui leur avait jusqu'alors été dévolu. Vers le temps de Sylla, leur nombre fut porté à 7, d'où leur vint le nom de *Septemviri epulones*. Ils formaient un des 4 collèges sacerdotaux et portaient la robe prétexte. Ils étaient élus à vie.

ÉQUATEUR, grand cercle de la sphère. V. cet article au *Dictionnaire univ. des Sciences*.

ÉQUATEUR (République de l'), contrée de l'Amérique mérid., située presque tout entière sous l'équateur, d'où elle a pris son nom, forme un État indépendant, borné au N. par le Pérou, et à l'O. par l'Océan Pacifique; env. 1200 kil. de l'E. à l'O., et 840 du N. au S.; 700 000 hab.; capit., Quito; port principal, Guayaquil. Cet État est traversé par la chaîne des Andes et renferme les célèbres montagnes de Chimborazo, Cayambe, Antisana, Guamani, Imbabura, Cotopaxi, Pichincha. Il est arrosé par la Mira, le Rio-

Santiago, l'Esmeraldas et le Daule, tributaires de l'Océan Pacifique; par le haut Maragnon et plusieurs de ses affluents, le Marona Moscas, le Pastaca, le Napo, le Putumayo, le Yupura dont les eaux se rendent à l'Océan Atlantique. Grâce à l'élévation du sol, le climat est tempéré, sain et très-beau, surtout dans la vallée de Quito. Belles forêts; récolte abondante de grains, pommes de terre, riz, quinquina, fruits des tropiques, cacao, vanille, indigo, coton, tabac, canne à sucre. Mines très-riches, mais peu exploitées. Industrie peu développée. — Ce pays faisait jadis partie de l'empire du Pérou; depuis la conquête, il appartenait à l'Espagne. Affranchi en 1822 par Bolivar (V. ce nom), il fit pendant quelques années partie de la Confédération des États-Unis de l'Amérique du Sud ou Colombie: il y formait les trois dépt. de l'Équateur, de Guayaquil et de l'Assuay. Il s'en détacha en 1831 pour former un État indépendant. Il se divise en 7 prov.: Pichincha, Chimborazo, Imbabura, Guayaquil, Manabi, Cuença, Loja. La constitution, rédigée en 1835, modifiée en 1838, a été refaite en 1850. Ce pays n'en est pas moins agité par des troubles continuels.

**ÉQUES.** *Æqui* ou *Æquicola*, petit peuple du Latium, d'origine osque, au N. des Herniques et des Volques. *Præneste* (auj. Palestrine), *Carseoli*, *Treba*, étaient leurs villes principales. Ils firent à Rome naissante une guerre acharnée, de l'an 473 à 401 av. J.-C., tantôt seuls, tantôt unis avec les peuples voisins, Latins, Sabins, Étrusques ou Volques; et quelquefois, notamment en 463 et 458, ils la mirent en danger. En 305, ils reprirent les armes pendant la guerre du Samnium et furent écrasés.

**ÉQUESTRE** (ordre). V. CHEVALIERS.

**ÉQUICOLA** (Mario), écrivain italien, né au bourg d'Alveto, dans le pays des anc. Éques, vécut à la cour des princes de Ferrare et de Mantoue, et publia en 1521 une *Histoire estimée de Mantoue*, Ferrare, 1521. On a aussi de lui un livre célèbre: *Della natura d'Amore*, 1525, trad. par Chappuis, Lyon, 1584.

**ÉQUINOXES**, époque de l'année où la durée du jour et celle de la nuit sont égales. V. cet art. au *Dictionnaire univ. des Sciences*.

**ÉQUINOXIALE** (Ligne). V. ÉQUATEUR au *Dict. univ. des Sciences*.

**ÉQUINOXIALES** (Régions), régions comprises entre le 10° ou 12° degré au-dessus de l'équateur et le 10° ou 12° degré au-dessous. Ce sont le N. de l'Amérique mérid., le milieu de l'Océan Pacifique, les îles Salomon, la Nouv.-Guinée, les îles Moluques, les îles de la Sonde, le N. de la mer des Indes, l'Afrique intérieure, une partie de la Guinée et le milieu de l'Océan Atlantique. C'est la partie la plus chaude de la zone torride.

On appelle *Océan équinoxial* la partie du grand Océan qui s'étend du tropique du Cancer au tropique du Capricorne, entre l'Asie et l'Amérique, baignant la plupart des îles de l'Océanie.

**ÉQUOTUTICUM**, *Ariano*, v. du Samnium, chez les *Hirpini*, au N. E. de Bénévent, avait été fondée par Diomède. C'est d'elle qu'Horace a dit :

*Oppidulo quod versu dicere non est* (Sat. I, 5).

**ÉRARD** (Sébastien), facteur de pianos, né à Strasbourg en 1752, mort en 1831, était fils d'un fabricant de meubles. Il vint dès 1768 à Paris, y établit en 1780 une fabrique de pianos qui obtint bientôt la vogue, alla fonder à Londres un établissement du même genre, et se fixa définitivement à Paris à partir de 1812. Erard perfectionna le piano, l'orgue et la harpe. Il construisit les premiers pianos à queue (1796) et à double échappement (1823); inventa les harpes à fourchettes (1789) et le mécanisme à double mouvement pour harpe (1810); il réussit à rendre expressif le jeu de l'orgue au moyen de la seule pression du doigt (1827). — Son neveu, Pierre E. (1794-1855), étendit encore la réputation de sa maison par de nouvelles inventions et d'heureux perfectionnements.

**ÉRARIC**, roi des Ostrogoths, était d'abord le chef des Rugiens, peuple du Nord qui avait accompagné Théodoric en Italie. Il fut élevé sur le trône en 541. Voyant la domination des Ostrogoths en Italie ébranlée par les conquêtes de Bélisaire, il traita avec l'empereur Justinien pour lui livrer ses États; mais il fut tué par ses soldats avant la fin de la négociation.

**ÉRASISTRATE**, médecin grec du III<sup>e</sup> s. av. J.-C., né à Iulis dans l'île de Céos, m. en 257, était, selon Pline, un descendant d'Aristote. Appelé par le roi de Syrie, Séleucus Nicator, pour traiter son fils, le jeune Antiochus, qu'on croyait attaqué d'une maladie incurable, il découvrit que son mal venait uniquement de l'amour sans espoir qu'il avait conçu pour Stratonicé, 2<sup>e</sup> femme de son propre père. Il dévota au roi la cause de la maladie de son fils, et lui persuada de lui céder la reine. Erasistrate est, dit-on, le premier qui ait disséqué des corps humains. Il fut le chef de la secte dite des *Méthodistes*, opposée à celle des *Empiriques*. Il avait écrit des ouvrages qui sont perdus; mais Galien, qui le cite souvent, fait assez bien connaître ses doctrines.

**ÉRASME**, *Desiderius Erasmus*, célèbre écrivain du XV<sup>e</sup> siècle, né à Rotterdam en 1467, était fils naturel. Il fut d'abord enfant de chœur, entra jeune dans l'état monastique, dont il se dégoûta bientôt, vint terminer ses études au collège de Montaigu à Paris, et alla prendre le bonnet de docteur en théologie à Bologne (1506). Il fut quelque temps précepteur d'un fils de Jacques IV, roi d'Écosse, avec lequel il voyagea en Italie. Il se fit bientôt une telle réputation par ses écrits, que plusieurs princes voulurent l'attirer auprès d'eux: il visita Rome, où Léon X tenta de le retenir; passa en Angleterre, où il fut fort bien accueilli par Henri VIII et où il se lia avec Thomas Morus; enseigna quelque temps le grec à Oxford et à Cambridge; refusa les offres de François I, qui voulait le placer à la tête du Collège de France, et reçut de Charles-Quint, dans les États duquel il était né, le titre de conseiller, avec une pension. En 1521 il se fixa à Bâle auprès de l'imprimeur Froben son ami, pour surveiller l'impression de ses ouvrages. Il mourut dans cette v. en 1536. Le pape Paul III pensait à le faire cardinal. Érasme était à la fois l'homme le plus savant, l'écrivain le plus pur, le plus élégant, le plus spirituel, et l'un des hommes les plus sages de son temps. Il était partisan d'une prudente réforme dans le clergé, et eut à ce sujet une correspondance avec Luther; mais il s'éloigna de lui quand il le vit recourir à la violence, n'aimant pas, disait-il, la vérité séditionneuse; il le refusa même dans son *Traité du libre arbitre*. Toutefois, il se fiait trop à ses propres lumières en matière de religion: ce qui l'entraîna dans quelques erreurs et fit mettre plusieurs de ses ouvrages à l'Index par le concile de Trente. Ses principaux écrits, tous en latin, sont: *De Copia verborum et rerum*; les *Adages*; les *Apophtegmes*; les *Colloques*, dialogues satiriques dans le genre de Lucien; *L'Éloge de la Folie*, piquante satire de tous les états de la vie. Ses *Lettres* fournissent de précieux renseignements sur sa personne et son époque. Érasme contribua puissamment à la renaissance des lettres par ses écrits et par la publication d'auteurs anciens: on lui doit l'éd. *princeps* du texte grec de la *Géographie* de Ptolémée, celle de la trad. grecque du *Nouveau Testament*, qui l'accompagna d'une version latine et d'une *Paraphrase*, et des éd. de *S. Jérôme*, *S. Athanase*, *S. Basile*, *S. Jean Chrysostôme*, etc. Ses œuvres ont été réunies en 8 vol. in-fol., Bâle, 1540, et 10 vol. in-fol., Leyde, 1703-6. Les *Colloques* et *L'Éloge de la Folie* ont été plusieurs fois trad. en français, notamment par Lavaux, 1780, et Barrett, 1789. L. de Burigny a écrit une *Hist. de la vie et des ouvrages d'Érasme*, 1757. M. D. Nisard lui a consacré un chapitre étendu dans ses *Études sur la Renaissance*.

**ÉRATO** (du grec *ératos*, aimable), muse qui présidait à la poésie lyrique et anacréontique. C'est une



**jeune nymphe**, vive et enjouée, couronnée de myrte et de roses; de la main gauche, elle tient une lyre, et de l'autre un archet (*plectrum*); près d'elle est un Amour, avec un flambeau allumé.

**ERATOSTHÈNE**, savant grec, à la fois géomètre, astronome, géographe, philosophe, grammairien et poète, était né à Cyrène vers l'an 276 av. J.-C., et fut bibliothécaire d'Alexandrie sous Ptolémée Evergète. Ayant perdu la vue, il se laissa, dit-on, mourir de faim à l'âge de 82 ans (194). Eratosthène sut le premier mesurer un degré du méridien et évaluer la grandeur de la terre, qu'il estima à 252 000 stades de circonférence; il démontra l'inclinaison de l'écliptique sur l'équateur et fixa cette inclinaison à 23° 51'; il inventa la sphère armillaire et construisit le premier observatoire. Il laissa une carte générale qui fut longtemps l'unique base de la géographie: il y donnait à l'arc du méridien compris entre les deux tropiques 47° 42'; vingt siècles après lui, l'Académie des sciences de Paris retrouvait à très-peu près la même mesure (47° 40'). Comme mathématicien, il inventa une méthode, dite *crible d'Eratosthène*, pour connaître par exclusion tous les nombres premiers, résolut le problème de la duplication du cube, et imagina le *mésolabe*, instrument propre à connaître les moyennes proportionnelles. En histoire, il continua les recherches de Manéthon sur l'Égypte ancienne, et dressa une chronologie des rois thébains. Il avait composé une description de la Grèce, un précis des conquêtes d'Alexandre, et avait même écrit sur la *Vieille comédie attique*. Malheureusement il ne reste de lui que quelques fragments, publiés par Car. Seidel, Gœttingue, 1798, grec-latin, et d'une manière plus complète par Gott. Bernhardt, sous le titre d'*Eratosthenica*, Berlin, 1822.

**ERBACH**, ville du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 41 kil. S. E. de Darmstadt; 2900 hab. Elle possède un vieux château et un musée où se voit entre autres antiquités le tombeau d'Eginhard. Restes d'une maison de Templiers. Cette v. a donné son nom aux comtes d'Erbach, qui prétendent descendre d'Eginhard et d'Emma, fille de Charlemagne, qui avait, dit-on, épousé Eginhard.

**ERBIL**, l'anc. *Arbela*, v. forte de la Turquie d'Asie (Mossoul), ch.-l. d'un livah, à 85 k. S. E. de Mossoul; 4000 h., la plupart Kourdes.

**ERCHINOALD**, seigneur neustrien, parent, par sa mère, du roi Dagobert I, remplaça Ega dans la mairie de Neustrie (640) et y joignit en 641 la mairie de Bourgogne. Après la disparition du jeune Dagobert en Austrasie (657), il réunit sur la tête de Clotaire III, fils aîné de Clovis II, les 3 couronnes de Neustrie, de Bourgogne et d'Austrasie et gouverna au nom de ce prince. M. en 659.

**ERCILLA** (don Alonso d'), poète épique et guerrier espagnol, né à Madrid en 1533, mort en 1596, accompagna en qualité de page l'enfant don Philippe (Philippe II) dans ses voyages en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre; s'embarqua en 1547 pour aller combattre au Chili des peuplades révoltées, se couvrit de gloire dans une expédition contre les Araucans, et chanta lui-même ses exploits dans le poème de l'*Araucana*. Il revint en Espagne en 1564, et y publia son poème, en 3 parties, qui parurent en 1569, 1578 et 1590. Cet ouvrage, plusieurs fois réimprimé en Espagne, a été trad. et abrégé par M. Gilbert de Merlhac, Paris, 1824. On est partagé sur le mérite de l'*Araucana*; Cervantes l'égalait aux chefs-d'œuvre de l'Italie; cependant il pêche par le plan; on peut le placer à côté de la *Henriade*.

**ERDRE**, riv. de France, naît à 11 kil. E. de Candé (Maine-et-Loire), passe à Nort et se perd dans la Loire à Nantes; cours, 90 kil.

**ÈRE**. Les principales ères sont:

L'ère chrétienne, qui commence à la naissance de J.-C., ou plutôt, par une erreur consacrée, 4 ans ou, selon d'autres, 7 ans après la véritable époque de cette naissance. C'est par rapport à cette ère que

l'on compte les années, soit en remontant, pour les événements antérieurs à la naissance de J.-C., soit en descendant, pour les événements postérieurs. C'est aussi à elle qu'on rapporte toutes les autres ères.

*Ères antérieures à J.-C.*

L'ère mondiale des Juifs ou de la création :	
Suivant l'Église grecque,	5508 av. J.-C.
Suivant l'Art de vérifier les dates,	4963
Suivant Usserius et la chronologie vulgaire,	4004
— indoue de Kaliouga,	3101
— des Chinois (selon de Guignes),	2697
— des Olympiades,	776
— de la fondation de Rome, selon Varron,	753
selon les Marbres Capitolins,	752
selon Caton,	751
— de Nabonassar (selon Cl. Ptolémée),	747
— d'Alexandre (à partir de sa mort) ou Ère des Lagides,	323
— des Séleucides,	312
— julienne,	45
— d'Actium,	31
— des Augustes ou de l'Empire,	27

*Ères postérieures à J.-C.*

— de Dioclétien ou des Martyrs,	284
— des Arméniens,	532
— de l'hégire ou fuite de Mahomet,	622
— persane d'Yezdedgerd,	632
— Du concile de Constantinople (établie par l'Église grecque),	680
— américaine, 4 juillet,	1774
— de la République française, 22 sept.	1792

**ÈREBE**, c.-à-d. en grec *ténèbres*, fils du Chaos, frère et époux de la Nuit, et père du Jour, fut métamorphosé en fleuve, et précipité dans les Enfers pour avoir secouru les Titans. — Le nom d'Èrebe se prend aussi chez les poètes pour l'Enfer.

**ÈRECHTHÉE**, roi fabuleux d'Athènes, qu'on fait régner de 1525 à 1460, était fils de Pandion. Les Thraces ayant envahi l'Attique et pris Eleusis, il immola sa fille Chthonie, pour obtenir sur eux la victoire. Il tua dans le combat Eumolpe, fils de Neptune, et fut en punition frappé de la foudre. On lui attribue l'institution des mystères d'Eleusis. Une tribu de l'Attique portait son nom. V. ERICHTHONTES.

**ÈREKLI**, *Heraclea* ou *Perinthus* chez les anc., v. et port de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur la mer de Marmara, à 85 kil. O. de Constantinople. Evêché grec. — *Heraclea Pontica*, v. de la Turquie d'Asie, dans l'Anatolie, sur un golfe de la mer Noire, à 198 kil. E. N. E. de Constantinople et à 67 k. N. O. de Boli; 5000 hab. Port, murailles. Soie, châles, cire, bois de construction, riz, sucre, café, tabac.

**ÈRESICHTHON**, fils de Triopas, roi de Thessalie. Ayant profané une forêt consacrée à Cérés en y abattant un chêne, la déesse l'en punit en l'exposant à une faim insatiable; il expira dans de cruels tourments, après avoir dévorés ses propres membres. Sa fille Métra, qui était douée du pouvoir de se métamorphoser, employa inutilement les moyens les plus ingénieux pour assouvir sa faim, en se transformant de mille manières. Ovide, dans ses *Métamorphoses*, et Callimaque, dans son *Hymne à Cérés*, ont admirablement décrit le supplice d'Èresichthon.

**ÈRESOS**, *Eressi*, v. de l'île de Lesbos, sur la côte S. O. Patrie de Théophraste.

**ÈRÉTRIE**, *Eretria*,auj. *Paleo-Castro*, une des princip. v. de l'île d'Eubée, sur la côte occid. au S. E. de Chalcis, fut saccagée par les Perses 490 av. J.-C. Patrie du philosophe Ménédème, un des chefs de l'école d'Élus, dite aussi école d'Èrétrie.

**ÈRFURT**, *Erfordia*, v. des États prussiens (Saxe), dans l'anc. Thuringe, ch.-l. du gouv. d'Erfurt, à 280 kil. S. O. de Berlin; 32 000 hab.; elle en comptait 58 000 au xv<sup>e</sup> siècle. Place forte de second rang, avec deux citadelles faites des restes de deux anc. abbayes. Jardins nombreux à l'intérieur; 5 grandes places; cathédrale gothique, possédant une cloche de

275 quintaux. Soc. des sciences utiles, biblioth., établissements d'instruction, anc. université (créée en 1389, supprimée en 1816). Industrie active, tissus, tanneries, distilleries et brasseries; boutons de métal, moulins à poudre, à papier, à huile, etc. — Erfurt était une v. importante dès le viii<sup>e</sup> siècle. S. Boniface y fonda un évêché en 741. Au temps de Charlemagne, c'était une des cités les plus commerçantes de l'Allemagne. Pendant les xiv<sup>e</sup>, xv<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles, cette ville, protégée par les électeurs de Saxe, fut l'entrepôt du commerce entre la Haute et la Basse-Allemagne. En 1648, elle fut cédée à l'archevêque électeur de Mayence. En 1759, elle fut occupée par les Prussiens. En 1803, elle fut cédée à la Prusse: de 1806 à 1813 elle fut au pouvoir des Français. Il s'y tint en 1808 un célèbre congrès connu sous le nom d'*entruee d'Erfurt*, où assistèrent les empereurs Napoléon et Alexandre et les souverains de l'Allemagne, à l'exception du roi de Prusse et de l'empereur d'Autriche. En 1813, Erfurt fut prise par les Prussiens, auxquels les traités de 1815 en assurèrent la possession. En 1850, il s'y tint une assemblée qui entreprit, mais sans résultat, de reviser la constitution fédérale. — Le gouv't d'Erfurt a sa partie principale située entre le Hanovre, le duché de Brunswick et le gouv't de Merseburg, et possède deux enclaves dans les duchés de Saxe et de Brunswick; il compte 325 000 hab.

**ERIC** (d'*Ehreneich*, riche en honneur), nom de plusieurs rois de Suède et de Danemark.

#### 1. Suède.

La Suède compte 14 princes de ce nom; l'histoire des 8 premiers, qui régnèrent du viii<sup>e</sup> au x<sup>e</sup> siècle, est fabuleuse ou incertaine. Avec l'*Art de vérifier les dates*, nous ne mentionnerons ces princes qu'à partir d'ERIC IX: ils régnèrent dans les ix<sup>e</sup> et x<sup>e</sup> siècles.

ERIC IX (S.), élu en 1150, était fils d'un seigneur puissant nommé Iwar. Il réunit la Suède et la Gothie, qui avaient été jusque-là séparées, conquit la Finlande, essaya d'introduire le Christianisme en Suède, créa plusieurs institutions sages et donna un code à ses sujets. Il fut tué en 1161 à Upsal, par Magnus Ericson, prince danois, qui avait fait une invasion dans ses États. On l'honore le 18 mai.

ERIC X, *Canutson*, petit-fils de S. Eric, et fils de Canut Ericson, régna de 1210 à 1216. Il est le 1<sup>er</sup> qui ait été couronné solennellement roi de Suède.

ERIC XI, le *Bègue*, parvint au trône en 1222, après Jean I, le dernier des Swerker, et mourut en 1250. Il ne laissa point d'enfants, et la couronne de Suède passa dans la maison des Folkung.

ERIC XII fut mis par les Suédois révoltés à la place de son père Magnus II, puis partagea le trône avec lui, de 1344 à 1350, mais ce partage fit naître une guerre entre le père et le fils; celui-ci m. empoisonné, dit-on, par sa propre mère, Blanche de Namur (1359).

ERIC XIII (ix<sup>e</sup> en Danemark), né en 1382, était fils de Wratislas, duc de Poméranie, et de Marie, nièce de la fameuse Marguerite de Waldemar, dite la *Sémiramis du Nord*. Nommé en 1397 par cette dernière princesse héritier des couronnes de Danemark, de Suède et de Norwège, il régna quelque temps conjointement avec elle. A la mort de Marguerite (1412), il resta seul maître du trône; mais dénué de talents, lâche et cruel à la fois, il échoua dans une guerre qu'il avait entreprise contre le Holstein et fut déposé en 1439; il mourut dix ans après, dans la Poméranie, où il s'était retiré.

ERIC XIV, fils de Gustave Wasa, né en 1533, succéda à son père en 1560. Il épousa Catherine Mansdoter, fille d'un simple caporal, ce qui indisposa tous les grands du royaume. Quelques revers qu'il essuya dans une guerre contre le Danemark, et le choix qu'il fit pour favori d'un homme vil et cruel, Jæran Pehrson, portèrent le mécontentement à son comble. Ses deux frères, Jean et Charles, dont les jours étaient menacés, se révoltèrent contre lui, et il fut forcé en 1568 de résigner sa couronne entre

les mains du premier. Il fut jeté dans un cachot, et périt en 1577, assassiné par des émissaires de son frère Jean. Ce prince était sujet à des attaques de folie.

#### II. Danemark.

ERIC III, le *Bon*, 1095-1103, fit avec succès la guerre aux Vandales, renonça au droit de faire la guerre sans le consentement des États, et se fit chérir du peuple par sa bonté. Il se rendit cependant coupable d'un meurtre: il allait, en expiation, à Jérusalem, lorsqu'il mourut, en 1103, dans l'île de Chypre.

ERIC IV, 1134-1137, battit les pirates de l'île de Rugen, et périt assassiné au retour de cette expédition.

ERIC V, l'*Agneau*, 1137-1147, mourut à Odensée, dans un monastère où il s'était retiré. — Les règnes d'ERIC VI (1241-50), VII (1259-86), VIII (1286-1320), n'offrent rien de remarquable. ERIC VI fut mis à mort par son frère Abel, qui le remplaça sur le trône. ERIC VII fut également assassiné en 1286. ERIC VIII, son fils, eut une minorité orageuse sous la tutelle de sa mère Agnès de Brandebourg, et mourut en 1319, laissant le royaume en proie aux dissensions. — ERIC IX est le même que ERIC XIII, roi de Suède.

ERICHTHONIUS, roi d'Athènes, régna de 1573 à 1556 av. J.-C.; il avait les jambes contrefaites, ce qui le fit passer pour fils de Vulcain. On lui attribue l'invention des chars. — Roi de Troie, fils de Dardanus et frère d'Ilus, régnait vers 1416 av. J.-C. Il fut père de Tros.

ERICUSA ou ERICONES, aj. *Alicuri*, une des îles Éoliennes, la plus occidentale. V. LIPARI.

ERIDAN, un des noms du Pô chez les anciens.

ÉRIÉ, grand lac de l'Amérique du Nord, entre 76° 30'-80° 40' long. O., 41° 50'-43° lat. N., sépare le haut Canada des États-Unis. Il est de forme ovale et a 450 kil. sur 100. A l'O. il communique par l'intermédiaire de la Rivière Détroit avec le lac Huron, à l'E. avec le lac Ontario par le Niagara; un canal de 500 kil., construit de 1823 à 1825, l'unit au fleuve Hudson. Le lac Érié reçoit une infinité de rivières, dont les principales sont le Huron, le Black-River, la Rocky et la Guyahoga. Il renferme aussi plusieurs îles peu importantes. Ses principaux ports, situés sur la côte S., sont Buffalo, Érié, Cleveland, Sandusky. La navigation de ce lac est peu sûre: il y règne de violentes tempêtes. Une flotte anglaise y fut défaite et prise par les Américains le 10 sept. 1813.

ÉRIE, v. des États-Unis (Pennsylvanie), ch.-l. de comté, sur la côte mérid. du lac qui en prend son nom, à 180 kil. de Pittsburg; 6000 hab. Port, batteries et blockhaus; chemin de fer, canal. Cette ville fut fondée en 1794.

ÉRIGÈNE (scot). V. SCOT ÉRIGÈNE.

ÉRIGON, aj. *Vistritza*, riv. de l'anc. Macédoine, coule de l'O. au S. E., arrose l'Émathie et se jette dans l'Axius, après un cours d'env. 60 kil.

ÉRIGONE, fille de l'Athénien Icarus, qui avait introduit dans ses États le culte de Bacchus, fut aimée du dieu, qui, pour la séduire, se transforma en grappe de raisin. Apprenant la mort de son père, qui avait été massacré par des bergers ivres, elle se perdit de désespoir. Jupiter, pour récompenser sa piété filiale, la plaça dans la constellation de la Vierge.

ÉRIN, ancien nom de l'Irlande.

ÉRINNE, jeune femme poète, compatriote, disciple et amie de Sapho, mourut dès l'âge de 18 ans. On a d'elle quelques fragments, dont le principal est le début d'une *Ode à la Force* (dans les *Carmina novem poetarum faminarum*, Anvers, 1568, et les *Poetae Lyrici* de Bergk, 1843).

ÉRINNYES, une des Furies. V. FURIES.

ÉRIPHYLE, femme du devin Amphiaræus, trahit son époux qui s'était caché pour ne pas aller à la guerre de Thèbes, où son art lui avait appris qu'il devait périr. Un collier et une voile qu'elle reçut de Polynice furent le prix de cette trahison. Alcmeon, fils d'Amphiaræus, chargé par celui-ci du soin de sa vengeance, immola sa mère. Ce meurtre, que Sophocle avait mis sur la scène dans une pièce aj. perdue,

est le sujet de l'*Ériphyle* de Voltaire. — Le fatal collier d'Ériphyle fut depuis donné par Alcméon à Al-phésibée, fille du roi Phégée, qu'il avait épousée.

**ÉRISTIQUE** (École). V. EUCLIDE de Mégare.

**ÉRIVAN**, *Eroanum*, v. forte de la Russie d'Asie, autrefois dans l'Arménie, ch.-l. du gouvt d'Érivan ou Arménie Russe, sur le Zenghi, à 55 kil. N. E. du mont Ararat; 12 000 hab. Archevêché arménien; églises gréco-russes et arméniennes, mosquées. Fonderie de canons, casernes, etc. Commerce assez actif en tanneries, poterie, tissus de coton, avec la Russie et la Turquie. — Erivan occupe la place du champ de bataille où Érovan, qui avait chassé Ardaschès du trône d'Arménie, fut défait par les Perses à la fin du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère. Déjà puissante au vi<sup>e</sup> s., elle devint au xvi<sup>e</sup> la résidence des Soplis de Perse. Les Turcs la prirent en 1553 et 1582. Abbas le Grand la recouvra en 1604. Les Turcs s'en emparèrent de nouveau en 1635; ils la perdirent, pour la reprendre en 1724. Thamas Kouli-khan s'en rendit maître en 1735; elle se soumit à la Perse en 1769. Les Russes l'assiégèrent en vain en 1808; mais en 1827, le général Paskévitch s'en empara, ce qui lui valut le titre d'*Érivan-sky*. Par le traité de Tourkman-tchai, 1828, la Perse l'a cédée définitivement à la Russie. — Le gouvt d'Érivan, dit aussi *Arménie russe*, situé entre la Géorgie, l'Aderbaïdjan et la Turquie d'Asie, est formé de l'anc. province persane d'Érivan et de la presque totalité du pachalik turc d'Ahkialtsikhé et compte 180 000 h. Il est arrosé par le Kour, l'Aras, l'Arpachai, et contient un grand lac, le Se-vanga ou Goktcha. Habitants : Arméniens, Tadjiks, Kourdes et Russes.

**ERIZZO** (Séb.). *Erycius*, antiquaire et littérateur vénitien, né en 1522, mort en 1585, était membre du Conseil des Dix. Il a publié un *Traité sur les médailles et les monnaies des anciens*, Venise, 1559, ouvrage estimé. On a aussi de lui un recueil de nouvelles morales, intitulé *les Six Journées*, qui n'a été publié qu'en 1794 (Livourne, 1 v. in-4), et une trad. italienne de plusieurs *Dialogues* de Platon. Ven., 1574.

ERIZZO, doge de Venise de 1632 à 1645, équipa une flotte pour délivrer Candie assiégée par les Turcs, mais mourut au moment du départ.

**ERLACH**, *Cerlier* en français, petite v. de Suisse (Berne), sur le lac de Biemme, à 27 kil. N. O. de Berne; 1100 h. Château seigneurial, berceau de la famille d'Erlach, famille originaire de Bourgogne, qui depuis le xiv<sup>e</sup> siècle joua un rôle important soit à Berne, soit en France. Les Bernois occupèrent le château en 1474, au commencement de la guerre contre la Bourgogne, et ils l'ont gardé depuis.

**ERLACH** (Rod. d'), noble bernois, illustre au xiv<sup>e</sup> s., défendit Berne contre le comte de Nydau et plusieurs autres seigneurs voisins, et gagna sur eux en 1339 la bataille de Laupen qui assura l'indépendance des Bernois. Il mourut en 1360 assasiné par son genre. — J. Louis d'Erlach, lieutenant général, né en 1595, mort en 1650, servit avec gloire pendant la guerre de Trente ans sous Gustave-Adolphe et Bernard de Saxe. Après la mort de ce dernier, il entra au service de la France, eut une grande part à la victoire de Lens, 1648, et fut en récompense nommé gouverneur de Brisach et maréchal de France. — Charles Louis d'Erlach, né en 1726 à Berne, servit d'abord en France, revint dans sa patrie en 1789, y reçut le commandement en chef de l'armée suisse lors de l'invasion des Français en 1798, et résista courageusement aux généraux Brune et Schauenbourg, mais ne put empêcher la prise de Berne et périt dans une sédition, assassiné par ses propres soldats. — Rodolphe Louis d'Erlach, 1749-1817, tenta vainement en 1801 de rétablir l'anc. constitution du pays et commanda l'armée fédérale en 1802; voyant ses efforts inutiles, il rentra dans la vie privée.

**ERLANGEN**, v. de Bavière (Franconie centrale), sur la Regnitz, à 15 k. N. de Nuremberg; 12 000 h. Elle se divise en Vieille-Ville et Nouv.-Ville ou Chris-

tian-Erlangen; celle-ci fut fondée en 1688, après la révocation de l'édit de Nantes, par les émigrés français, Université, instituée en 1743 par Frédéric de Brandebourg-Bayreuth; 2 bibliothèques, jardin botanique, etc. L'Académie Léopoldine-Caroline, transférée depuis 1808 à Bonn, était jadis établie à Erlangen. Toiles, lainages, passementerie, miroiterie, papeteries, distilleries, etc.

**ERLAU**, *Eger* en hongrois, *Agria* en latin moderne, v. de Hongrie, ch.-l. du comitat de Hevesch, à 130 k. N. E. de Bude; 20 000 h. Archevêché catholique, université, observatoire, bibliothèque; quelques édifices. Eaux thermales; bons vins. — Fondée en 1010 par le roi Étienne. Les Mongols la saccagèrent en 1256. Elle soutint en 1552 un siège célèbre contre les Turcs; en 1596, elle fut prise par eux. Après la paix de 1606, elle appartint tantôt à la Turquie, tantôt aux princes de Transylvanie.

**ERLON** (DROUET d'). V. ERLON.

**ERMELAND**, anc. pays de la Pologne,auj. à la Prusse, est compris dans le gouvt de Königsberg. Evêché fondé en 1244 et dont le titulaire était prince d'Empire. L'évêque réside à Frauenburg.

**ERMENONVILLE**, vge du dép. de l'Oise, à 12 k. S. E. de Senlis et à 50 N. E. de Paris, sur un affluent de la Nonnette; 500 h. Anc. vicomté. Ce village est célèbre par le château et le parc où J. J. Rousseau, recueilli en 1778 par le comte de Girardin, passa ses derniers moments: on y voit son tombeau dans l'île des Peupliers; le corps du philosophe en fut tiré en 1794 pour être transféré au Panthéon. Grétry mourut aussi à Ermenonville. — La terre d'Ermenonville fut en 1603 érigée en vicomté par Henri IV, en faveur de son ami de Vic, gouverneur de Calais. Le château fut habité un instant par Gabrielle d'Estrées.

**ERMITAGE** (P), coteau sur les bords du Rhône (Drôme), au-dessous de Tain. Vins estimés, dont les crus les plus célèbres sont ceux de Bessas, Greffieux, Méal, Rocoulé. — On connaît aussi sous le nom de *l'Ermitage* une jolie retraite offerte par Mme d'Épinay à J. J. Rousseau dans la vallée de Montmorency.

**ERMITES**, pieux solitaires. V. ce mot dans notre *Dictionn. univ. des Sciences*.

**ERNE**, riv. et lac d'Irlande (l'Ulster), dans le comté de Fermanagh. La riv. tombe dans la baie de Donegal, à 4 kil. au-dessous de Ballyshannon, après 110 kil. de cours; bords pittoresques.

**ERNÉE**, ch.-l. de c. (Mayenne), sur l'Ernée (affluent de la Mayenne), à 23 k. O. de Mayenne; 4000 hab. Collège.

**ERNEST**, princes des maisons de Saxe, de Hesse, de Hanovre, etc. V. ces noms et ERNESTINE.

ERNEST-AUGUSTE, roi de Hanovre de 1837 à 1851, né en 1771, était le dernier des fils du roi d'Angleterre George III et fut connu avant son avènement sous le titre de *duc de Cumberland*. Il amula en montant sur le trône la constitution que le Hanovre avait obtenue en 1833 et en octroya en 1840 une nouvelle, toute favorable à la noblesse. Toutefois il se vit forcé en 1848 d'accorder quelques réformes.

**ERNESTI**, famille qui a donné à l'Allemagne plusieurs philologues. J. Auguste, né à Tennstadt (Thuringe) en 1707, mort en 1781, devint en 1734 recteur de l'école St-Thomas à Leipsick; fut nommé en 1742 professeur de littérature ancienne à l'université de cette ville; en 1758, professeur de théologie, et se distingua également dans ces deux branches de l'enseignement. La pureté de son style latin l'a fait sur nommer le *Cicéron de l'Allemagne*. On a de lui des éd. estimées d'*Homère*, Leipsick, 1759 65. de *Callimaque*, 1761; de *Polybe*, 1763; de *Cicéron, cum clavis*, 1737 et 1775; de *Suétone*, 1748 et 1775; de *Tacite*, 1752 et 1801. Il a publié aussi des œuvres diverses, parmi lesquelles on remarque un excellent cours de littérature, *Initia doctrinae solidioris*, 1736-83; et une *Explication du Nouveau Testament*, classique parmi ses coreligionnaires. — Aug. Guill., neveu du préc., professeur de philosophie et d'éloquence

à Leipsick, né en 1733, m. en 1801, a donné des éd. estimées de *Tite-Live*, Leipsick, 1801-1804; de *Quintilien*, 1769; d'*Ammien-Marcellin*, 1773; de *Pomponius Mela*, 1773. — J. Christ. Théophile, professeur de philosophie et d'éloquence à Leipsick, né en 1756, m. en 1802, était frère d'Aug. Guillaume. Il a édité *Esopé*, Leipsick, 1781; *Hesychius*, 1785; *Suidas*, 1786; *Silius Italicus*, 1791; a rédigé *Lexicon technologicæ Græcorum rhetoricæ*, 1795; *Lexicon technologicæ Romanorum rhetoricæ*, 1797, et a trad. en allemand une partie des écrits de Cicéron, 1799-1802.

ERNESTINE (ligne), branche aînée de la maison de Saxe, a pour chef l'électeur Ernest, fils aîné de l'électeur de Saxe Frédéric II, auquel il succéda en 1464. En 1485, Ernest partagea l'héritage de son père avec son jeune frère Albert, et par suite ils devinrent chefs, l'un de la tige *Ernestine*, qui règne dans les duchés de Saxe, et l'autre de la branche *Albertine*, à laquelle appartient le roy. actuel de Saxe.

EROLÈS (le baron d'), général espagnol, né en Catalogne vers 1785, mort en 1825, fut nommé en 1822 par Ferdinand VII capitaine général des troupes destinées à combattre les constitutionnels insurgés, et membre de la régence suprême établie à Urgel; il contribua puissamment à réduire l'insurrection. Ce fut le plus habile adversaire de Mina.

ÉROPE, *Érope*, femme d'Atrée, fut séduite par Thyeste, son beau-frère, et devint mère de deux enfants, qu'Atrée égorgea par vengeance et dont il fit servir les membres à son frère dans un horrible festin.

ÉROS, nom grec de l'Amour.

ÉROSTRATE, Ephésien de naissance obscure, voulant s'illustrer par quelque moyen que ce fût, imagina de brûler le temple de Diane à Ephèse, l'une des sept merveilles du monde (356 av. J.-C.). Cet événement eut lieu la nuit même de la naissance d'Alexandre. Érostrate fut condamné au feu.

ÉROTIANUS, médecin grec du temps de Néron, est auteur d'un *Glossaire d'Hippocrate*, imprimé par H. Étienne, Paris, 1564, et reproduit par Fréd. Franz dans *Erotiani, Galeni et Herodoti glossaria in Hippocratem*. grec-latin, Leipsick, 1780.

ERPENIUS (Thomas), orientaliste, professeur à l'Université de Leyde, né à Gorcum (Hollande) en 1584, mort en 1624, a laissé plusieurs ouvrages propres à faciliter l'étude des langues orientales, entre autres: une *Grammaire arabe*, Leyde, 1613: c'est la 1<sup>re</sup> qui ait été publiée en Europe; une *Grammaire syriaque et chaldéenne*, 1626; *Proterebiorum arabicorum centurie*, 1614; *Locmani sapientis fabula*, 1615. Il prépara aussi une édition arabe-lat. de l'*Historia Saracenica* d'Elmacin, Leyde, 1625 (posthume).

ERQUELINES, vge de Belgique (Hainaut), sur la frontière de France, à 27 kil. S. O. de Charleroi; 600 hab. Station du ch. de fer du Nord.

ERSCH (Jean Samuel), savant bibliographe, né en 1766 à Glogau en Silésie, mort à Iéna en 1828. fut d'abord le collaborateur de Meusel et de Fabri pour divers recueils, publia en son propre nom des ouvrages bibliographiques qui établirent sa réputation dans toute l'Allemagne, fut successivement professeur d'histoire et de géographie et bibliothécaire à Iéna, 1800, professeur de géographie et de statistique à Halle, 1803, et directeur de la bibliothèque de l'Université de cette ville, 1808. Ses principales publications sont: *Répertoire des journaux et recueils périodiques sur la géographie et l'histoire*, Lemgow, 1790-92; *Répertoire universel de bibliographie de 1785 à 1790*, Iéna, 1790-1807; *la France savante ou Dictionnaire des écrivains français de 1771 à 1796*, Hambourg, 1797-98; *Manuel de la littérature allemande depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Leipsick, 1812-14; enfin l'*Encyclopédie générale des arts et des sciences*, publiée avec J. G. Gruber, in-4, Leips., 1818 et années suivantes, ouvrage immense, qui offre des articles succincts, mais substantiels, avec l'indication des meilleures sources.

ERSE, langue que parlaient les anciens Irlandais,

et qui se parle encore dans quelques parties de l'Irlande, est un des dialectes du celtique; elle possède des caractères d'écriture particuliers, contemporains de ceux des Grecs. On en possède de nombreux monuments (histoire, poésie, théologie); un recueil de poésies erses a été publ. à Dublin en 1789 par miss Brooke.

ERSKINE (lord), orateur et jurisconsulte, né en 1750 à Edimbourg, mort en 1823, était le 3<sup>e</sup> fils du comte de Buchan. Il servit tout à tour sur terre et sur mer jusqu'à l'année 1774, puis se livra à l'étude des lois, fut reçu avocat en 1778, et jeta dès ses débuts le plus vif éclat au barreau de Londres. En 1783, il fut élu membre de la Chambre des Communes. En 1806, il entra avec le titre de lord-chancelier dans le ministère de Fox, mais il en sortit dès l'année suiv.; néanmoins, il fut élevé à la pairie et appelé au conseil privé. Dans sa carrière politique, il eut plusieurs fois l'occasion de déployer son talent oratoire, et il ne resta point au-dessous de la réputation qu'il s'était faite au barreau. Ami sincère de l'humanité et des idées libérales, il appuya l'abolition de la traite des nègres, plaida la cause des Catholiques d'Irlande, demanda la réformation des lois pénales, défendit la liberté de la presse, le jugement par jury, et parla en faveur des Grecs opprimés par les Turcs. Ses *Discours* furent publiés en 1816 par ses amis. En 1797 il avait publié, sous forme de brochure, des *Considérations sur la guerre avec la France*, qui eurent 40 éditions en peu de mois.

ERSTEIN, ch.-l. de c. (Bas-Rhin), sur l'III, à 24 k. N. E. de Schelestadt; 3564 hab. Station. Anc. résidence de rois francs; anc. couvent de Bénédictines.

ERVY, ch.-l. de c. (Aube), sur l'Armanche, à 31 k. S. O. de Troyes; 2000 hab. Toiles, coutils, poterie.

ERWIN de Steinbach, architecte, né à Steinbach (Bade) dans le XII<sup>e</sup> siècle, mort en 1318, fit construire la célèbre cathédrale de Strasbourg. — Son fils Jean, m. en 1339, en continua les constructions.

ERYCIUS, V. ERIZZO et Henri DUPUY.

ÉRYMANTHE, *Erymanthus*, ouj. *Olonos*, mont. au N. O. de l'Arcadie (2224<sup>m</sup>), se liait aux monts Pholoé au S. C'est dans les forêts qui couvraient cette montagne qu'Hercule tua le fameux sanglier d'Erymanthe. — Une petite riv. du même nom sortait de cette montagne, séparait l'Arcadie de l'Élide et se jetait dans l'Alphée.

ÉRYSICHTHON, V. ÉRESICHTHON.

ÉRYTHREUS (Janus), V. ROSSI (J. Victor).

ÉRYTHRÉE (mer), *Erythræum mare*, nom sous lequel les anciens comprenaient, outre le golfe Arabe ou mer Rouge actuelle, le golfe Persique, plus le golfe Avalite et toute cette mer qui va de la côte d'Afrique à Taprobane (Ceylan) dans l'Inde. Arrien a donné un *Périphe de la mer Érythrée*.

ÉRYTHRES, *Erythræ*,auj. *Erétrî*, anc. v. de l'Ionie, sur la mer, au fond de la presqu'île de Clazomène, avait été fondée par des Crétois. Erythres eut une sibylle fameuse, nommée Hérophile.

ÉRYX, fils de Butès et de Vénus. Fier de sa force prodigieuse, il lutta contre les passants, et les terrassait, mais il fut tué par Hercule. On l'enterra dans un temple de Vénus, sa mère, sur la montagne qui prit de lui le nom de mont *Eryx*.

ÉRYX,auj. *Catalfano*, v. de la Sicile anc., près du mont Eryx (auj. *mont San-Giuliano*), au N. O. de Drépane, possédait un temple de Vénus. C'était une place très-forte: elle fut le quartier général d'Amilcar Barca pendant les 4 dernières années de la 1<sup>re</sup> guerre punique, 246-42 av. J.-C.

ERZEROU ou ARZ-ROUM (d'*arzen-erroum*, corruption d'*arx Romanorum*), v. forte de la Turquie d'Asie, ch.-l. du pachalik d'Erzeroum et de l'Arménie turque, à 1100 kil. E. de Constantinople, par 39° 26' long. E., 39° 5' lat. N., au pied d'une haute montagne nommée *Labas* ou *Egari-Dagh*, et non loin des sources de l'Euphrate; env. 40 000 hab. Archevêché arménien; consuls anglais, autrichien, russe et français. Ville grande, mais sale et mal bâ-

tie. Elle se compose d'une vaste citadelle et de 4 faubourgs; elle est dominée à l'O. par une autre citadelle, l'*Pitsch-Kaleh*. On y remarque 12 mosquées, les églises arméniennes, les caravansérails, les bazars et les bains publics. Industrie : soieries, cotons, cuir, travail du bronze et de l'acier; les sabres d'Erzeroum passent pour les meilleurs de l'empire. Cette ville était, avant la découverte du cap de Bonne-Espérance, un des grands entrepôts du commerce de l'Occident avec l'Orient; elle est encore le centre du commerce entre le Caucase, la Perse et les Indes, et le rendez-vous de plusieurs caravanes. — Fondée en 415 par l'emp. Théodose II sous le nom de *Theodosiopolis*, elle fut prise par les Seldjoudides au x<sup>e</sup> siècle, par les Ottomans en 1517. Les Russes s'en emparèrent en 1829, mais dès l'année suivante ils la rendirent à la Porte. Elle fut ruinée en 1859 par un tremblement de terre. — Le pachalik a pour bornes au N. le pachalik de Kars, au S. les pachaliks de Van et de Diarbékîr, à l'O. ceux de Roum et de Trébizonde; 310 kil. sur 260; env. 400 000 h. Pays montagneux et froid, mais sain.

**ERZGEBIRGE** (c.-à-d. *montagnes au minerais de fer*), chaîne de mont. située entre la Saxe et la Bohême, au N. E. de la Bavière, s'étend depuis les sources de la Saale et de l'Eger jusqu'à la r. g. de l'Elbe, par 50° 7'-50° 50' lat. N. et 9° 32'-11° 52' long. E. Au S. O. elle se joint au Fichtelberg, et au N. E. elle n'est séparée des monts de la Lusace que par le cours de l'Elbe. Nulle part l'Erzgebirge n'atteint plus de 1300<sup>m</sup> de hauteur. Il est composé de granit et de gneiss et renferme d'abondantes mines d'argent, de fer, de cuivre, de plomb, d'étain, de cobalt, d'arsenic, etc., fructueusement exploitées. — Jusq'en 1835, il y eut dans le roy. de Saxe un cercle d'*Erzgebirge* qui avait pour ch.-l. Freyberg. Il est auj. compris pour la plus grande partie dans le cercle de Zwickau.

**ESAU**, fils aîné d'Isaac et frère de Jacob, naquit vers 1836 av. J.-C. selon la chronologie usuelle (ou 2206 selon les Bénédictins). Étant un jour pressé de la faim au retour de la chasse, il céda son droit d'aînesse à son frère pour un plat de lentilles. Jacob réussit par ruse à le frustrer de la dernière bénédiction de son père : comme Esau était très-velu, il se couvrit d'une peau de bête, et se présentant à la place de son frère, trompa ainsi Isaac, qui était aveugle. Esau chercha quelque temps à se venger, mais il finit par se réconcilier avec Jacob. On le nomme aussi Edom (c.-à-d. *roux*), et on le regarde comme le père des Iduméens. Le nom d'*Esau* veut dire *homme fait* : il lui fut donné parce qu'il était venu au monde tout velu.

**ESCARBOTIN**, vge du dép. de la Somme, à 35 k. O. d'Abbeville; 1000 h. Fabricque de cylindres pour filatures et d'objets de quincaillerie.

**ESCARÈNE** (l'), ch.-l. de c. (Alpes-Maritimes), dans l'arr. de Nice, sur le Paillon; 2000 h. Vins estimés (rouge, muscat et moussoux).

**ESCAUT**, *Scaldis*, riv. de France, de Belgique et Hollande, naît à 7 k. S. E. du Catelet (Aisne), baigne en France, Vaucelles, Cambrai, Bouchain, Valenciennes, Cendé, en Belgique, Tournay, Oudenarde, Gand, Dendermonde, Rupelmonde, Anvers; reçoit le canal de St-Quentin, la Seneuse, la Scarpe, la Lys, la Dendre et la Rupel; puis se partage en 2 branches : la plus septentr. (Escaut oriental) longe le territoire hollandais et se jette dans la mer du Nord entre les îles Schouwen et Beveland; la branche mérid. (Escaut occid.) tombe dans la mer entre les îles Walcheren et de Kadsand. Les 2 emb. ont de 10 à 12 k. de large. Longtemps la Hollande s'arrogea le droit de fermer l'ouverture de l'Escaut, mais depuis la prise de la citadelle d'Anvers (1832), la navigation du fleuve est libre, moyennant l'acquiescement d'un léger droit perçu à l'embouchure.

**ESCAUT** (dép. de P), anc. dép. de l'empire français, formé en 1801, était situé entre ceux des Bouches-de-l'Escaut, des Deux-Nèthes, de la Dyle, de Jem-

mapes et de la Lys, et avait pour ch.-l. Gand. Il fut restitué aux Pays-Bas en 1814.

**ESCAIRAC** (maison d'), l'une des plus anc. du Quercy, comptait plusieurs chevaliers à la 2<sup>e</sup> croisade de S. Louis (1250) et avait (depuis 1631) des liens d'affinité avec les maisons de Lorraine et de Bourbon. Elle a fourni plusieurs hommes distingués, entre autres Henri, marquis d'Escayrac et de Lauture, colonel du régiment de Guyenne sous Louis XVI, député par la noblesse du Quercy aux États généraux, qui périt en 1791 au château de Buzet en Languedoc, en combattant l'émeute. — Cette famille est auj. représentée par le marquis H. Léonce d'Escayrac, anc. pair de France, et par son fils, intrépide voyageur, connu par ses explorations du Kordofan et du Soudan, accomplies de 1850 à 1855, et par les tortures que lui firent subir les Chinois, qui l'avaient pris traîtreusement pendant notre expédition.

**ESCHENBACH** (Wolfm d'), münnesinger ou trouvère allemand du xiii<sup>e</sup> siècle, né au château d'Eschenbach dans le Haut-Palatinat, près de Bayreuth, vécut à la cour du landgrave Hermann de Thuringe, et assista en 1107 au célèbre combat poétique de Wartburg, où il mérita le prix. Ses principaux poèmes sont le *Tituel* et le *Parcival*, histoire mystique des gardiens du saint Gréal (V. ce mot) imprimés à Strasbourg dès 1477, et dont M. Lachmann a donné une nouvelle éd. à Berlin en 1833. Ils ont été mis en allemand moderne par San-Marte, 1841, et Simrock, 1842. Ce poète imite le plus souvent les trouvères et les troubadours français; cependant il est parfois original et déploie beaucoup d'imagination et d'esprit.

**ESCHINE**, *Æschines*, philosophe grec, disciple de Socrate, eut toute sa vie à lutter contre la pauvreté. Diogène Laërce lui attribue *Paroichus* et quelques autres dialogues. Toutefois les dialogues que nous possédons sous son nom n'ont rien d'authentique. Ces dialogues, que l'on joint ordinairement à ceux de Platon, ont été publiés séparément par Lécierc, grec-latin, Amsterdam, 1711, par Bœckh, Heidelb., 1810, et par Hermann, Gœtt., 1850.

**ESCHINE**, *Æschines*, orateur athénien, né vers 389 av. J.-C., avait été greffier, puis comédien. Envoyé en ambassade auprès de Philippe, il se laissa corrompre : accusé à ce sujet par Démosthène, il réussit à se faire absoudre. Pour se venger, il accusa Ctésiphon, qui avait proposé de décerner une couronne d'or à Démosthène, et attaqua violemment dans son discours Démosthène lui-même (338 av. J.-C.); celui-ci prit la défense de son ami et en même temps la sienne propre. Alors s'engagea entre les deux rivaux cette lutte célèbre qui a produit les discours *Pour la couronne*. La mort de Philippe fit différer le jugement jusq'en 330. Eschine fut déclaré calomniateur et condamné à une forte amende; ne pouvant la payer, il fut réduit à s'exiler; il se retira à Rhodes où il fonda une école de rhétorique. Il y mourut à 75 ans. Ses discours forment les vol. III et IV des *Oratores greci* de Reiske, Leipsick, 1771, et le vol. III de ceux de Bekker, et se trouvent dans les *Oratores attici* de la collection Didot. Bremi en a donné une éd. séparée, Zurich, 1823. Ils ont été trad. en français par Auger (avec ceux de Démosthène), par Ricard, par l'abbé Jager et par M. Stuyvenart. On lui attribue aussi 12 *Lettres* (imprimées à Leips., 1771), mais elles-sont apocryphes. Comme orateur, Eschine occupe le premier rang chez les Grecs après Démosthène; son éloquence se distingue par l'abondance et la clarté des idées, et son style par l'heureux choix des expressions. Du reste, il reconnaissait lui-même la supériorité de son rival : ayant un jour lu son discours *Sur la Couronne* aux Rhodiens assemblés, tous s'étonnaient qu'après avoir si bien parlé il eût pu succomber : « Vous n'en seriez pas étonnés, dit-il, si vous aviez entendu l'Émothène. »

**ESCHYLE**, *Æschylus*, tragique grec, né à Eleusis près d'Athènes, l'an 525 av. J.-C. s'éleva d'abord dis-

tingué comme guerrier aux batailles de Marathon, de Salamine et de Platée. Il commença en 499 à faire représenter des tragédies. On peut le considérer comme le véritable créateur de la tragédie grecque : non-seulement il fit les premières pièces régulières, mais il constitua véritablement le théâtre : au chariot ambulante de Thespis, il substitua une salle de spectacle fixe, employa le premier les décorations, le costume, la musique, en un mot tout le matériel de l'art dramatique, et perfectionna la déclamation; en outre, il abrégea le rôle du chœur, augmenta l'importance des personnages et concentra l'intérêt sur une seule tête. Dans sa vieillesse, il eut le chagrin de se voir préférer Sophocle, et se retira en Sicile auprès d'Hiéron pour n'être pas témoin des succès de son jeune rival. Il mourut l'an 456 av. J.-C., à 69 ans : on dit qu'il fut écrasé par une tortue qu'un aigle laissa tomber sur sa tête chauve. Des 70 ou 80 tragédies qu'il avait composées, il ne nous en reste que sept : *Prométhée enchaîné, les Perses, les Sept Chefs devant Thèbes, Agamemnon, les Choéphores, les Euménides, les Suppliants*. Le sujet en est le plus souvent tiré de l'histoire nationale; le plan y est de la plus grande simplicité; l'idée d'un destin inexorable y domine. Les éd. les plus estimées d'Eschyle sont celles de Canter, Anvers, 1580; de Stanley, avec trad. latine, Londres, 1663; de Paw, La Haye, 1745; de Schütz, Halle, 1782-1821; de Wellauer, Leipsick, 1823-1830; de Dindorf, Oxford, 1834; de G. Hermann, Leipsick, 1852; de Weill, 1858 et suiv. Il a été trad. en prose par Lefranc de Pompignan, 1770; Laporte-Duheil, 1771 et 1794; Pierron, 1841; en vers par Biard, 1837, Fr. Robin, 1846, etc. M. Puché a mis en vers les *Choéphores* et *Prométhée*, 1836-38. M. Patin, dans ses *Études sur les tragiques grecs*, a parfaitement apprécié Eschyle.

**ESCLAVAGE.** V. le Diction. univ. des Sciences.

**ESCLAVE** (lac de l'), lac de l'Amérique anglaise (Nouv.-Bretagne), entre 112° 30'-120° 50' long. O., 60° 30'-63° lat. N., à 450 k. sur 250. Il est navigable dans toute son étendue; mais pendant six mois il est couvert de glaces. Il reçoit les eaux de la riv. de l'Esclave, qui vient du S. E. et qui, après l'avoir traversé, en sort sous le nom de fleuve Mackenzie.

**ESCLAVES** (Côte des), en Guinée. V. côte.

**ESCLAVES** (Guerres des). On donne ce nom à trois guerres que les Romains eurent à soutenir contre leurs esclaves révoltés. Dans la 1<sup>re</sup>, qui éclata en Sicile l'an 134 av. J.-C., les esclaves se soulevèrent sous la conduite d'Eunus et de Cléon, défirent quatre préteurs et s'emparèrent d'Enna, de Tauromenium, d'Agrigente et de Messine. Il fallut les efforts de trois consuls pour les réduire; ils furent battus par le consul Pison l'an 132. — Dès l'an 102, Salvius, dit Tryphon, Satyros et Athénion excitèrent une 2<sup>e</sup> guerre en faisant de nouveau révolter les esclaves de Sicile : ils ravagèrent toute l'île, et assiégèrent Lilybée. Lucullus et Manius Aquilius les écrasèrent en 99. Plus d'un million d'esclaves périrent dans cette guerre. — La 3<sup>e</sup> dura de 73 à 71 av. J.-C. et eut l'Italie pour théâtre. Le gladiateur Spartacus souleva les esclaves à Capoue, ravagea la Campanie, défit le consul Lentulus, plusieurs préteurs, ainsi que le proconsul Cn. Cassius, et menaça Rome même. Crassus, plus heureux, repoussa Spartacus jusque dans la Lucanie, battit ses lieutenants, le défit lui-même près du Silarus, et tua dans cette seule bataille plus de 40000 esclaves : Spartacus y périt.

**ESCLAVONIE** ou **SLAVONIE**, grande prov. des États autrichiens, bornée au N. E. par la Hongrie, dont elle est séparée par la Drave et le Danube; à l'E. par la Theiss, qui la sépare du banat de Temeswar; à l'O. par la Croatie, au S. par la Turquie d'Europe; capit., Eszek. Elle a de l'E. à l'O. 280 kil.; du N. au S. sa largeur varie de 20 à 80 kil.; 700000 hab. Elle se divise en deux parties; la partie civile ou *Royaume d'Esclavonie*, et la partie militaire ou *Généralat d'Esclavonie*. — Le Royaume d'Esclavonie, situé à l'O.,

se compose de 3 comitats, Werowitz ou *Verocze*, Posega et Syrmie, administrés chacun par un grand palatin, et qui ont pour ch.-l. Eszek, Posega, et Vu-kovar. Le Généralat d'Esclavonie, à l'E., forme une des 4 parties du gouv. des Confins-Militaires; il est divisé en 3 régiments placés sous les ordres d'un général commandant, et a pour ch.-l. Petervaradin. De hautes montagnes richement boisées traversent l'Esclavonie de l'O. à l'E., mais il s'y trouve, surtout aux env. d'Eszek, de vastes marais. La température y est douce et le sol très-fertile; le gibier y abonde. Un étang près de Velika fournit de superbes perles. L'industrie est nulle; le peuple, ignorant et barbare, est faux et rusé. La race dominante est celle des Slaves ou Esclavons auxquels sont mêlés des Allemands et des Madgyars. Le Catholicisme est la religion de la majorité, mais l'église grecque a aussi beaucoup d'adhérents. — L'Esclavonie faisait, sous les Romains, partie de la Pannonie; elle dut son nom aux *Slavi*, peuple sarmate qui vint s'y établir au VII<sup>e</sup> siècle. Les Slaves vécurent d'abord sous la domination des Avars; après la destruction du royaume des Avars par Charlemagne, 799, ils reconquirent leur liberté; au IX<sup>e</sup> siècle, ils repoussèrent l'invasion des Bulgares. C'est alors que se formèrent les deux roy. distincts de Croatie et d'Esclavonie. L'Esclavonie fut soumise par les rois de Croatie au commencement du XI<sup>e</sup> siècle; mais de 1088 à 1091, le roi de Hongrie Ladislas I en conquit les deux pays; il donna en 1091 à son fils Almus le titre de duc de Croatie et d'Esclavonie. Depuis ce temps, l'Esclavonie, sauf quelques interruptions, a toujours fait partie du roy. de Hongrie, avec lequel elle passa aux mains de l'Autriche. Les Turcs l'envahirent plusieurs fois, de 1417 à 1476, puis en 1484 et en 1524, et ils la possédèrent même quelque temps; mais depuis 1697 elle n'a jamais été détachée de la Hongrie, à laquelle elle fut assurée en 1699 par le traité de Carlovitz.

**ESCOBAR-Y-MENDOZA** (Ant.), célèbre casuiste espagnol, plus connu sous le seul nom d'*Escobar*, né en 1589 à Valladolid, mort en 1669, appartenait à l'ordre des Jésuites. Il eut pendant sa vie une grande réputation comme prédicateur, et fut un modèle de piété. Cependant on lui reproche d'avoir enseigné une morale relâchée, et d'avoir excusé certaines fautes en alléguant la pureté des intentions et en recourant à des distinctions subtiles, qui pourraient favoriser la mauvaise foi. Pascal a, dans ses *Provinciales* (surtout dans la 5<sup>e</sup> et la 6<sup>e</sup> lettre), livré au ridicule quelques-unes des opinions soutenues par ce casuiste, et depuis, son nom est devenu, quoique injustement peut-être, le symbole de ce genre de détours et d'équivoques qu'on appelle *escobareries*. Parmi les nombreux ouvrages d'Escobar, qui forment environ 40 vol. in-fol., on remarque un poème latin sur *Ignace de Loyola*, 1614, œuvre de sa 1<sup>re</sup> jeunesse; un abrégé des *Cas de Conscience* (*Summula casuum conscientia*), 1626, et une *Théorie morale*, en 7 vol. in-fol., 1643. C'est son traité des *Cas de conscience* qui a été le plus attaqué.

**ESCOQUIZ** (don Juan), ministre d'État espagnol, né en 1762 dans la Navarre, mort en 1820, était chanoine de Saragosse quand il fut nommé précepteur du prince des Asturies (Ferdinand VII). Ennemi mortel du prince de la Paix, qui l'avait fait exiler à Tolède, il fut un des premiers moteurs de la révolution qui chassa du trône Charles IV pour y mettre son fils Ferdinand. Ce fut aussi lui qui décida ce prince en 1808 à se rendre à l'entrevue de Bayonne avec Napoléon; il l'y accompagna, mais il le dissuada d'abdiquer. Après la fatale issue du voyage, il tenta vainement de faire rendre la liberté aux princes espagnols, mais il fut retenu lui-même et fut interné à Bourg. Il entra en Espagne avec Ferdinand VII en 1814, mais il ne tarda pas à perdre la faveur de ce prince ingrat. On a de lui un *Exposé des motifs qui ont engagé Ferdinand VII à se rendre à Bayonne*.

**ESCUALDANAC.** V. BASQUES

**ESCULAPE**, en grec *Asclepias*, dieu de la médecine, fils d'Apollon et de Coronis, fut confié aux soins du centaure Chiron qui lui apprit l'art de guérir. Il suivit les Argonautes en Colchide. A son retour il rendit la vie à Hippolyte, fils de Thésée; mais, à la prière de Pluton qui se plaignait de se voir enlever sa proie, Jupiter le frappa de la foudre. Cependant pour consoler Apollon de la perte de son fils, il le plaça dans le ciel, où il forme la constellation du *Serpentaire*. Ce dieu était adoré principalement à Epidaure, à Athènes, à Pergame, à Cos et à Smyrne. Le coq et le serpent, symboles de vigilance et de prudence, lui étaient consacrés. Homère lui donne pour fils Machaon et Podalire, dont les descendants sont connus sous le nom d'*Asclépiades*.

**ESCURIAL** (L'), petite v. d'Espagne (Ségovie), à 35 kil. N. O. de Madrid, sur le versant S. E. du Guadarrama; 3000 hab. Elle n'a de remarquable que le célèbre édifice dit aussi *l'Escorial*, palais et monastère à la fois, qui fut bâti par Philippe II en mémoire de la bataille de St-Quentin (1557), et pour satisfaire à un vœu qu'il avait fait à S. Laurent, ayant remporté la victoire le jour de la fête de ce saint (10 août). L'édifice a la forme d'un gril : les bâtiments en sont alignés comme les barres de cet instrument, par allusion au gril qui servit au martyre du saint; en outre, le gril y est sculpté partout. On trouve dans l'intérieur de l'Escorial 17 cloîtres, des jardins, un immense parc, une galerie de tableaux, une bibliothèque célèbre, riche surtout en manuscrits arabes, enfin des caveaux où sont les tombeaux des rois d'Espagne, notamment ceux de Charles-Quint et de Philippe II. L'édifice est entouré d'un parc immense et de belles promenades avec des bassins d'eaux vives. L'Escorial est une des trois résidences royales d'Espagne : la cour y passe l'arrière-saison. — Jean-Baptiste de Tolède fit les plans de l'Escorial et commença les travaux en 1563; à sa mort, 1567, Jean de Herrera les continua; il les termina en 1584.

**ESCUROLLES**, ch.-l. de c. (Allier), à 7 kil. N. E. de Gannat; 1200 hab. Justice de paix.

**ESDRAS**, docteur juif, de la race sacerdotale, vivait au vi<sup>e</sup> siècle av. J.-C., pendant la captivité de Babylone. Il se rendit agréable au roi de Perse Assuérus (Artaxerce Longue-Main?), qui le chargea, vers 458 av. J.-C., de reconduire dans leur pays ceux qui n'avaient pas suivi Zorobabel, et de hâter la reconstruction du temple. Arrivé à Jérusalem, Esdras fit la dédicace du temple et rétablit dans sa pureté le culte, qui s'était altéré pendant la captivité. Il réunit en un seul corps les livres canoniques, les purgea des fautes qui s'y étaient glissées, et les expliqua avec tant de talent qu'il fut surnommé le *Prince des docteurs de la loi*. Il y ajouta lui-même deux livres intitulés : *Livre d'Esdras* et *Livre de Néhémie*, qui contiennent un espace de 113 ans. Esdras passe aussi pour l'auteur des *Paralipomènes* et des deux derniers livres des *Rois*. Il y a à lui des moins revus.

**ESI**, *Asis*, riv. d'Italie, prend sa source dans l'Apennin, arrose les délégations de Macerata et d'Ancone, et se jette dans l'Adriatique entre Ancône et Sinigaglia, après un cours d'env. 70 k.

**ESKI-CHEIR**, *Dorylæum*, v. de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 40 k. N. E. de Kutaïeh; ch.-l. du livah de Sultan-Euni. Mosquées et tombeaux de saints musulmans. Eaux thermales.

**ESKI-SAGRA** ou *ZAGRA*, *Beræa*, v. de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur le versant S. du Balkan, à 110 k. N. O. d'Andrinople; env. 20000 hab. Eaux thermales très-fréquentées. Cuir, tapis.

**ESKI-STAMBOUL**, *Alexandria-Troas*, v. de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 8 k. S. E. de l'île Ténédos. Port sur la Méditerranée, barré par les sables; nombreuses ruines.

**ESMÉNARD**, poète français, né en 1770 à Péliassane en Provence, m. en 1812, était fils d'un avocat au parlement d'Aix. Il émigra en 1792, voyagea dans

toute l'Europe, et entra en France après le 18 brumaire. Il accompagna le général Leclerc à St-Domingue, publia à son retour en 1805 *la Navigation*, poème que lui avait inspiré le spectacle de l'Océan, et donna en 1807 l'opéra de *Trajan* (musique de Lœsueur), qui eut 100 représentations. L'année suivante il composa en société avec De Jony l'opéra de *Fernand Cortez* (musique de Spontini). Il fut admis en 1810 à l'Académie française. Dévoué à l'Empire, il fut nommé censeur des théâtres, puis chef d'une division de la police impériale; néanmoins Napoléon l'exila en 1811 pour avoir écrit une satire contre l'empereur Alexandre; il revenait d'Italie en France après trois mois d'exil. Lorsqu'il périt malheureusement à Fondi, renversé de voiture par des chevaux emportés. Esménard fut un versificateur correct et harmonieux, mais sans verve.

**ESMERALDAS**, v. et port de l'Équateur, à 164 k. N. O. de Quite, à l'embouch. de la riv. de las Esmeraldas, ainsi appelée parce qu'elle roule des *éméraudes*. On recueille aux env. le meilleur cacao connu et d'excellent tabac.

**ESMERALDAS** (SERRA DAS), chaîne de mont. du Brésil, entre les prov. de Minas-Geraes et de Porto-Seguro, doit son nom aux émeraudes qu'on y trouve.

**ESNEH**, *Latopolis*, v. de la Hte Égypte, ch.-l. de prov., sur la r. g. du Nil, à 44 k. S. des ruines de Thèbes, par 29° 14' long. E., 25° 17' lat. N.; 4000 h. Évêché copte. Jolie ville, qui est l'entrepôt de commerce entre la Nubie et le Sennaar. Stoffes de coton, poterie, pressoirs à huile de laitue; fabriques de châles dits *milayah*. Nombreuses ruines : on y voit les débris d'un grand temple construit sous les derniers rois égyptiens et sous les empereurs romains, et qui est surtout célèbre par ses sculptures mythologiques; on y remarque un zodiaque plus moderne que celui de Denderah. Davout battit les Mamelouks près d'Esneh, 1799.

**ÉSON**, *Eson*, roid'oloos, frère de Pélias, et père de Jason. A la mort de son père, il monta sur le trône : mais il en fut chassé par son frère. Quand il fut devenu vieux, la magicienne Mède, femme de Jason son fils, le rajeunit à la prière de celui-ci.

**ÉSOPE**, *Aesopus*, fabuliste grec, né à Amorium en Phrygie dans le vi<sup>e</sup> siècle av. J.-C., fut d'abord esclave d'un certain Jadmon de Samos, dont il gagna l'amitié et qui l'affranchit. Selon la tradition reçue, Esope était difforme et contrefait, mais il brillait par la sagesse et l'esprit et il se fit une grande réputation par son talent pour l'apologue. Crésus l'appela à sa cour, le traita fort bien et lui confia plusieurs missions. Envoyé par ce prince à Delphes pour consulter l'Oracle, il fut révolté par les impostures et la cupidité des prêtres et irrita les habitants par la liberté de son langage : il fut arrêté sous un faux prétexte (on l'accusait d'avoir dérobé une coupe d'or), et précipité du haut d'un rocher, vers 550 av. J.-C. Il existe une *Vie d'Esop*, attribuée à Planude, qui n'est qu'un tissu de traditions rassemblées sans critique et de contes le plus souvent invraisemblables. On a sous son nom des fables qui, dans leur rédaction actuelle, ne sont pas son propre ouvrage : les Grecs se sont emparés de ses apologues et les ont arrangés sous diverses formes, soit en prose, soit en vers. Ces *Fables*, déjà connues de Socrate, qui en mit quelques-unes en vers, furent recueillies pour la 1<sup>re</sup> fois par Démétrius de Phalère, env. 230 ans après la mort d'Esop. Elles furent mises en vers grecs par Babrius. Le recueil le plus généralement répandu est en prose et est l'œuvre de Planude, moine grec du xiv<sup>e</sup> s. Parmi les nombreuses éd. des fables d'Esop, on distingue, après l'édition *princeps*, due à Buonocorso de Pise (Milan, 1479?), celle de Robert Etienne, Paris, 1546; l'édit. beaucoup plus complète de Fr. de Paria (Florence, 1809), reproduite par Coray, Paris, 1810; celles de Schneider, Breslau, 1813 (d'après un manuscrit trouvé à Augsburg), et de Halm, Leips., 1852. Elles ont été traduites dans toutes les langues, notamment

en français par P. Millot, 1646; par Gail, dans les *Trois Fabulistes*, 1796, et par Fleutelot, dans la collection Nisard; elles ont été imitées par Phèdre, par La Fontaine; trad. en vers français par G. Corrozet, 1542, et mises en quatrains par Benserade.

ÉSOPÉ, célèbre acteur romain, contemporain et ami de Cicéron, rival de Roscius, excella dans la tragédie et amassa d'immenses richesses.

**ESPAGNE.** *Iberia, Hisperia et Hispania* chez les anc., roy. de l'Europe mérid., comprend la plus grande partie de la péninsule hispanique et est situé entre 36°-44° lat. N., et 1° long. E. — 11° 30' long. O. Il a pour bornes au N. E. la France, dont il est séparé par les Pyrénées; au N. O. l'Océan Atlantique, à l'O. le Portugal, au S. l'Afrique, dont le sépare le détroit de Gibraltar; au S. E. et à l'E. la mer Méditerranée. Superficie, 1100 k. du N. au S., et 600 de l'E. à l'O. Popul. env. 21 millions. Capit., Madrid. L'Espagne possède dans la Méditerranée les Baléares; dans l'Atlantique les Canaries; en Amérique, Cuba, Porto-Rico; en Asie, les Philippines, et en Afrique plusieurs *présides*; la pop. des colonies s'élève à 360 000 h. — Depuis le xv<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1833, l'Espagne fut divisée en 15 grandes prov., dont quelques-unes avaient le titre de royaume ou de couronne; ce sont :

*Provinces.*

*Chefs-lieux.*

Biscaye,	Bilbao.
Roy. de Navarre,	Pampelune.
Vielle-Castille,	Burgos.
Nouvelle-Castille,	Madrid.
Roy. d'Aragon,	Saragosse.
Catalogne,	Barcelone.
Roy. de Valence,	Valence.
Roy. de Majorque,	Palma.
Roy. de Murcie,	Murcie.
Roy. de Grenade,	Grenade.
Andalousie,	Séville.
Estramadure espagnole,	Badajoz.
Roy. de Léon,	Léon.
Asturies,	Oviédo.
Galice,	La Corogne.

En 1833, tout le territoire fut divisé, sous le rapport militaire, en 12 capitaineries générales, et sous le rapport administratif en 48 provinces ou intendances.

Voici les noms des 12 capitaineries générales avec les 48 intendances civiles qu'elles comprennent :

1° <i>Nouv.-Castille.</i>	Cadix.
Madrid.	Cordoue.
Guadalaxara.	Jaën.
Tolède.	6° <i>Roy. de Grenade.</i>
Cuença.	Grenade.
Ciudad-Réal.	Almeria.
2° <i>Viell.-Cast. et Léon.</i>	Malaga.
Burgos.	7° <i>Valence et Murcie.</i>
Logrono.	Valence.
Santander.	Alicante.
Oviédo.	Castellon-de-la-Plana.
Soria.	Murcie.
Ségovie	Albacète.
Avila.	8° <i>Catalogne.</i>
Léon.	Barcelone.
Paencia.	Tarragone.
Valladolid.	Lérída.
Salamanque.	Girone.
Zamora.	9° <i>Aragon.</i>
3° <i>Galice.</i>	Saragosse.
La Corogne.	Huesca.
Lugo.	Teruel.
Orense.	10° <i>Roy. de Navarre.</i>
Pontevedra.	Navarre (Pampelune).
4° <i>Estramadure.</i>	11° <i>Guipuscoa.</i>
Badajoz.	Alava (Vittoria).
Cacérés.	Biscaye (Bilbao).
5° <i>Andalousie.</i>	Guipuscoa (St-Sébastien).
Séville.	12° <i>Les Baléares.</i>
Huelva.	Palma.

L'Espagne est un pays très montagneux : on y

distingue 6 grandes chaînes principales : 1° les Pyrénées, qui la séparent de la France au N. E., puis se continuent à l'O. sous le nom de Pyrénées Cantabriques; 2° la chaîne ibérique, qui sépare le bassin des rivières tributaires de la Méditerranée des tributaires de l'Océan; 3° la chaîne carpatano-vettonique, entre le Duero et le Tage; 4° la chaîne lusitanique, entre le Tage et la Guadiana; 5° la Sierra Morena, entre la Guadiana et le Guadalquivir; 6° la chaîne bétique, entre le Guadalquivir et la mer. L'Espagne a cinq grands fleuves, l'Èbre, le Duero, le Tage, la Guadiana, le Guadalquivir; et 4 fleuves de moindre dimension, le Minho, le Xucar, le Guadalavivar, la Ségura. Elle est en général fort bien arrosée. L'art y a tracé peu de canaux; les routes sont rares et mal entretenues. Quelques lignes de chemins de fer, partant de Madrid, ont été tout récemment établies. Le climat est tempéré dans l'intérieur et sur les côtes de l'Océan, très-chaud et brûlant dans le roy. de Grenade et l'Andalousie. Le sol, généralement fertile, fournit au nord les productions de la France méridionale; au midi, d'excellents vignobles, qui donnent des vins liquoreux, des oranges, des citronniers, des lauriers gigantesques, le palmier nain, la canne à sucre, le cactus à cochenille, le cotonnier, etc.; malheureusement, l'agriculture est négligée. Le marbre abonde en Espagne; on y trouve aussi plusieurs mines de mercure (on exploite surtout celles d'Almaden), ainsi que du cobalt, de l'étain, du plomb, du fer, des pierres précieuses et de l'argent. Au temps des anciens, les mines d'or de l'Espagne étaient très-riches; elles sont à peu près épuisées aujourd'hui. On élève dans ce pays beaucoup de bétail, et surtout des brebis à laine fine dites *mérinos*; c'est de là qu'elles ont été importées en France. Les mulets y sont très-multipliés. Les principales industries sont la métallurgie, la fabrication des soieries, des étoffes de laine, des cuirs, des glaces, des armes à feu et des armes blanches (à Tolède et dans le Guipuscoa). — Le gouv. espagnol a été une monarchie absolue depuis Charles-Quint jusqu'à l'invasion française de 1808; constitutionnel de 1808 à 1814, il redevint absolu de cette dernière époque à 1820, constitutionnel de 1820 à 1823, absolu de 1823 à 1832; enfin le gouv. constitutionnel paraît aujourd'hui affermi. Les provinces vascondues ont toujours joui de franchises locales fort étendues, connues sous le nom de *fueros*. La religion catholique est seule permise : pendant longtemps elle fut sauvegardée par l'Inquisition (V. ce mot). On compte en Espagne 8 archevêchés (Santiago, Burgos, Saragosse, Tarragone, Valence, Grenade, Séville, Tolède), et 54 évêchés. L'Espagne possède 10 universités (Madrid, Barcelone, Grenade, Oviédo, Salamanque, Séville, Santiago, Valence, Valladolid, Saragosse). — Les lettres et les arts y fleurirent surtout aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles : c'est alors que brillèrent Cervantès, Lope de Véga, Calderon, Mariana, Herrera; les peintres Velasquez, Murillo, Ribera, dit l'Espagnolet, etc. — Pour la géographie ancienne de l'Espagne, V. HISPANIE.

*Histoire.* Les premiers habitants connus de l'Espagne furent les Ibères, dont on ignore l'origine, et les Celtes venus de la Gaule : les Ibères occupaient surtout le S. et l'E.; les Celtes, le N. et l'O.; de leur fusion naquirent les *Celtibères*, qui habitèrent le centre. Cette contrée reçut aussi plusieurs colonies : les Phéniciens y abordèrent les premiers; après eux vinrent les Grecs, puis les Carthaginois, qui soumièrent presque tout le pays et y fondèrent une Carthage nouvelle (Carthagène). Arrêtés sur les bords de l'Èbre par les Romains, 227, ils se virent, pendant la 2<sup>e</sup> guerre punique (219-204), arracher leur conquête. Après la prise de Numance (133), les Romains firent entièrement maîtres de l'Espagne : ils la possédèrent jusqu'au v<sup>e</sup> siècle de notre ère. En 410 les Vandales, les Suèves et les Alains dévastèrent l'Espagne et s'y établirent; mais dès 428 les



Vandales avaient cédé la place aux Visigoths, qui bientôt se trouvèrent maîtres de la Gaule méridionale et de l'Espagne entière, sauf le petit royaume des Suèves au N. O., dont ils firent même la conquête en 585. En 621, les Visigoths, ayant évincé les Grecs, qui, sous le règne de Justinien, avaient repris pied en Espagne et en avaient occupé les côtes méridionales, se trouvèrent maîtres de toute la Péninsule. Les Arabes vinrent à leur tour en 710; ils refoulèrent les Visigoths vers le nord et les renfermèrent dans les montagnes des Asturies; en 719, ceux-ci ne possédaient plus que le petit royaume d'Asturie (nommé plus tard roy. d'Oviédo, et ensuite de Léon). L'Espagne fut alors une province du grand empire des califes de Damas; mais en 756, elle forma un empire à part, connu sous le nom de califat de Cordoue (du nom de sa capitale) ou califat omniade (du nom de la dynastie des Omniades, qui, détrônée en Orient, s'était réfugiée en Espagne). Le califat de Cordoue cessa d'exister en 1031, après 275 ans d'existence, et se démembra en plu-sieurs principautés indépendantes. On en compta jusqu'à 19: Cordoue, Séville, Jaën, Carmone, Niebla, l'Algarve, Algésiras, Murcie, Orihuela, Valence, Denia, Tortose, Lérida, Saragosse, Huesca, Tolède, Badajoz, Lisbonne, Majorque. Pendant ces trois siècles, le petit royaume goth du nord s'était accru au dépens des califes: il possédait au xiii<sup>e</sup> siècle tout le pays qui s'étend jusqu'au Duéro; des comtes chrétiens, vassaux des rois de Léon, avaient repris la Vieille-Castille; d'un autre côté, Pepin et Charlemaigne avaient conquis la Septimanie et tout le pays compris entre les Pyrénées et l'Èbre, dont ils avaient fait la Marche d'Espagne. En 831, un lieutenant de Pepin, roi d'Aquitaine, Aznar, se rendit indépendant dans l'Ouest de cette Marche, et fonda le roy. de Navarre, tandis qu'à l'Est se formait le comté de Barcelone, qui resta feudataire de la France jusqu'en 1258. La maison de Navarre finit par absorber les autres en 1037; mais elle s'était divisée en trois lignes, pour vues chacune d'un royaume: 1<sup>o</sup> Castille (dite aussi Castille-et-Léon); 2<sup>o</sup> Aragon; 3<sup>o</sup> Navarre. Ces trois lignes s'éteignirent successivement en 1109, 1134, 1234; mais les trois royaumes n'en subsistèrent pas moins; seulement ils passèrent à trois dynasties françaises (dites de Bourgogne, de Barcelone, de Champagne), et l'Aragon se trouva alors aux mêmes mains que le comté de Barcelone; de plus, il s'était formé de 1095 à 1139 un 4<sup>e</sup> état chrétien, le comté, ensuite royaume de Portugal, appartenant à une ligne bâtarde de Bourgogne. Ces 4 États étaient sans cesse en guerre avec les Maures, qui avaient succédé à la puissance des Arabes. En 1086, l'Espagne méridionale fut envahie par les Almoravides venus du Maroc, qui, après la victoire de Zélaka, restèrent maîtres du pays jusqu'en 1145; vinrent ensuite les Almohades (1146-1269), puis les Mérinides (1267-1314). Au milieu de ces révolutions successives, les Musulmans perdaient chaque jour du terrain; vaincus en cent combats, notamment à Las Navas de Tolosa (1212) et à Tarifa (1340), ils eussent été promptement chassés sans les dissensions des princes chrétiens: à la fin du xiii<sup>e</sup> siècle, le royaume maure de Grenade était le seul état musulman qui subsistât encore. Les deux roy. de Castille et d'Aragon devenaient de plus en plus puissants, le 1<sup>er</sup> par ses conquêtes en Espagne même, le 2<sup>e</sup> par l'acquisition des Baléares et de la Sardaigne. Ces deux États se trouvant réunis en 1479 par suite du mariage contracté dès 1469 par Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille; et en 1492, le roy. de Grenade put enfin être conquis par Ferdinand. La Navarre espagnole fut ajoutée en 1512 à ses possessions. De la mort de Ferdinand et de l'avènement de son petit-fils Charles-Quint, en 1516, date la réunion de toute l'Espagne en un même État: cette réunion, la possession de la Sicile, de la Sardaigne, du royaume de Naples, de la Franche-Comté, des Pays-Bas, et un peu plus tard l'acquisition du

Milanais, la découverte et la conquête du Mexique, du Pérou, de la Nouvelle-Grenade, du Chili, de Buénos-Ayres, enfin l'acquisition du Portugal en 1580, firent de l'Espagne au xvi<sup>e</sup> siècle la puissance prépondérante de l'Europe. Mais des fautes de tout genre, l'expulsion des Juifs (1492) et des Maures (1609), les rigueurs de l'Inquisition, l'émigration d'une foule d'Espagnols qui allaient chercher fortune en Amérique et dans les autres colonies, les guerres continuelles, amenèrent bientôt sa ruine: elle se vit envaher successivement: en 1609, sept des 18 prov. des Pays-Bas; en 1640, le Portugal; en 1659, le Roussillon; la Franche-Comté de 1674 à 1679; elle perdit aussi sa population, son industrie, sa vigueur. La guerre de la succession d'Espagne, 1701-1714, qui plaça sur le trône un petit-fils de Louis XIV, donna aux puissances jalouses l'occasion de lui enlever toutes ses possessions européennes hors de la Péninsule. En 1808, Napoléon, profitant des dissensions de la famille royale, plaça sur le trône d'Espagne son frère Joseph. Il en résulta une guerre acharnée avec la France (1808-1814), qui fut une des causes de la chute de l'Empereur. Pendant cette guerre les Cortès donnèrent au pays en 1812 une constitution libérale qui fut accueillie avec enthousiasme. Le 22 mars 1814 les Bourbons rentrèrent en Espagne: Ferdinand VII y rétablit le pouvoir absolu. Une révolution, qui éclata en 1820 à Pile de Léon, établit un gouvernement constitutionnel, dit *gouvernement des Cortès*; mais une armée française, appelée par Ferdinand et commandée par le duc d'Angoulême, le renversa en 1823 pour rétablir le pouvoir absolu. C'est sous Ferdinand VII qu'éclatèrent en Amérique, à partir de 1817, les révolutions qui ont enlevé successivement à l'Espagne toutes les colonies qu'elle possédait sur ce vaste continent. Ce prince termina son règne (1833) en abolissant la loi d'hérédité qui, depuis l'avènement de la maison de Bourbon, excluait les femmes du trône, et légua sa couronne à sa fille Isabelle encore enfant, sous la tutelle de Christine sa mère. Celle-ci, après une longue lutte contre don Carlos, frère du dernier roi, qui ne fut expulsé qu'en 1839, et contre le parti révolutionnaire, se vit forcée en 1840 d'abdiquer la régence, qui fut déferée par les Cortès au général Espartero. Ce dernier ne tarda pas à perdre à son tour la faveur publique, et fut renversé en 1843. Isabelle, proclamée dès lors majeure, a réussi, malgré de nombreux orages, à rétablir l'ordre et la paix; en outre, elle a dès 1846 assuré l'avenir de la monarchie en épousant son cousin, l'infant don François. En 1860, l'Espagne fit contre le Maroc une expédition heureuse, qui lui valut, après la prise de Tétouan, une large indemnité et la consolidation des établissements qu'elle possédait sur le continent africain. L'histoire de l'Espagne a été écrite, en espagnol, par Mariana, Ferreras, Olmenar, Ortiz; en français, par Romey, Rousseau-St-Hilaire, etc.

*Rois d'Espagne* (dep. la réunion des div. États).

Ferdinand V d'Aragon et Louis I,	1724
Isabelle de Castille, 1479	Philippe V de nouveau,
<i>Maison d'Autriche.</i>	
Charles I (Charles-Quint),	1746
Philippe II,	1759
Philippe III,	1788
Philippe IV,	1808
Charles II,	1813
<i>Maison de Bourbon</i>	
Philippe V,	1833
..... seule,	1843

ESPAGNE (Charles et Louis d'). V. LA CERDA.  
 ESPAGNE (le cardinal d'). V. MENDOZA (P. de).  
 ESPAGNE (J. L. d'), général français sous la République et sous l'Empire, commandait en 1805, sous le maréchal Masséna, la division des chasseurs à cheval de l'armée d'Italie et se distingua dans toute cette campagne. En 1806, il passa au service du roi de Naples et battit les insurgés calabrais. Dans la

campagne de Prusse, il se signala à la tête d'une division de cuirassiers : il fut blessé au combat de Heilsberg en 1807, et fut tué en 1809 à la bat. d'Essling. Il avait été fait comte en 1808.

**ESPAGNE** (le comte d'), chef de partisans espagnol, fils d'un émigré français, joua un rôle important dans la campagne de 1813 contre les Français, prit parti pour don Carlos en 1833, se signala parmi les chefs royalistes par ses brigandages et sa férocité, et périt assassiné par les siens mêmes en 1839.

**ESPAÑOLET** (RIBERA, dit L'), peintre. V. RIBERA.

**ESPALION**, ch.-l. d'arr. (Aveyron), sur le Lot, à 33 kil. N. E. de Rhodéz, dans une étroite et pittoresque vallée; 2515 hab. Trib. de 1<sup>re</sup> inst., collège. Bureaux et autres lainages, maroquins, etc.

**ESPARBÈS** (d') DE LUSSAN, famille noble de l'Armagnac, connue dans l'histoire dès le XII<sup>e</sup> siècle, a formé les branches de Lafitte, de Feuga, de Lamothe, d'Aubeterre, de Jonzac, de Belloc. Les personnages les plus illustres de cette famille sont : François d'Esparbès, seigneur d'Aubeterre, qui servit sous Henri IV, devint gouverneur de Blaye, sénéchal de l'Agénois, maréchal de France (1620), et mourut en 1628; — J. H. Bonchard d'Esparbès, marquis d'Aubeterre (1714-88), qui se distingua à la bat. de Dettingen, à l'attaque du Château-Dauphin en Piémont, fut ambassadeur à Vienne, à Madrid, à Rome, où il déploya des talents éminents, devint en 1775 gouverneur de la Bretagne, où il tint une conduite conciliante, et reçut le bâton de maréchal en 1783. — Trois branches de la famille d'Esparbès subsistent encore : celles de Feuga, de Lamothe et de Belloc.

**ESPELETTE**, ch.-l. de c. (B.-Pyrénées), à 25 kil. S. de Bayonne; 7851 hab. Commerce de bétail.

**ESPENCE** (Claude d'), *Espencaux*, docteur de la Sorbonne, né en 1511 près de Châlons-sur-Marne, mort en 1571, fut recteur de l'Université de Paris en 1540, s'attacha au cardinal de Lorraine, fut député au concile de Treute; assista aux États d'Orléans (1560), au colloque de Poissy, 1561, et finit sa vie dans la retraite. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages soit en latin, soit en français, entre autres, *l'Institution d'un prince chrétien*, *De la Contenance*, *Commentaire sur l'Épître de S. Paul à Tite*; ces 2 derniers sont à l'*Index*. Il a aussi composé en latin des poésies pieuses et mystiques.

**ESPÉRANCE**, déesse allégorique, resta seule sur la terre pour consoler les hommes quand tous les maux se furent échappés de la botte de Pandore. On la représente sous la figure d'une jeune nymphe souriant avec grâce et tenant des fleurs à la main; les modernes ont ajouté une ancre à ses attributs.

**ESPICHEL**, cap du Portugal. V. *ESPICHEL*.

**ESPINASSE** (Mlle de L'). V. *L'ESPINASSE*.

**ESPINEL** (Vincent), poète espagnol, né en 1544 à la Ronda (roy. de Grenade), mort en 1634, fut lié avec Cervantès, qui l'appelle *le meilleur ami d'Apolon*. Ce poète est regardé comme l'inventeur des *decimas* ou stances de dix vers. On a de lui un poème intitulé *la Casa de Memoria*, où il met en scène les poètes les plus illustres de son temps; des traductions en vers des *Odes* et de *l'Art poétique* d'Horace, et un roman célèbre, *la Vie de l'écuyer Obregon*, dans lequel on a prétendu trouver le modèle du *Gil Blas* de Lesage. Espinel cultivait aussi la musique; il a ajouté une cinquième corde à la guitare. Malgré tous ces talents, ce poète vécut et mourut pauvre. Ses *Oeuvres* ont été imprimées à Madrid, 1591, in-8.

**ESPINOSA-DE-LOS-MONTEROS**, v. d'Espagne (Burgos), à 70 kil. de Burgos; 2500 hab. Lefebvre et Victor y battirent les Espagnols le 11 nov. 1808.

**ESPIRITO-SANTO**, prov. du Brésil, entre celles de Rio-Janeiro au S. et de Bahia au N., sur la mer, qui forme sur ses côtes une baie dite aussi d'Espirito-Santo; 220 k. sur 110; env. 80 000 h.; ch.-l., Nossa-Senhora-da-Victoria. Beaucoup de montagnes qui donnent naissance à une foule de riv., dont les principales sont le Rio-Doce et le Guarapary.

**ESPRIT** (le Saint). V. *SAINTE-ESPRIT*.

**ESPRIT** (Jacques), dit *l'abbé Esprit*, quoiqu'il n'ait jamais reçu les ordres, né à Beziers en 1611, mort en 1678, resta 4 ans à l'Oratoire, puis chercha fortune dans le monde. Il gagna par ses talents la faveur du duc de La Rochefoucauld, auteur des *Maximes*, et du prince de Conti, qui lui firent des pensions, lui procurèrent le titre de conseiller du roi et le marièrent avantageusement. Il fut admis à l'Académie française en 1639. On a de lui la *Fausseté des vertus humaines*, 1678, 2 vol., abrégé par Desbans, sous le titre de *l'Art de connaître les hommes*: c'est un commentaire des *Maximes* de La Rochefoucauld.

**ESQUILIN** (mont), auj. le mont de *Ste-Marie-Majeure*, une des sept collines de Rome, au S. du Quirinal, au N. du mont Cœlius, fut renfermé dans la v. par Tullus Hostilius. C'est là qu'on exécutait les criminels. — Il donnait son nom à la *Porte Esquiline*.

**ESQUILINE** (Porte), une des portes occidentales de Rome, est auj. la *Porte Saint-Laurent*.

**ESQUILLACE** (BORGIA, prince d'). V. *BORGIA*.

**ESQUIMAUX** (c.-à-d. *mangeurs de poisson cru*), peuple de l'Amérique septentrionale, habite les régions les plus froides du continent. On les divise, selon leur pays, en 4 groupes : 1<sup>o</sup> Groënlandais; 2<sup>o</sup> Labradoriens ou Esquimaux orientaux, dits aussi Petits-Esquimaux; 3<sup>o</sup> Esquimaux occidentaux ou Grands-Esquimaux (vers les embouch. du Mackenzie, du fl. dit Mine-de-Cuivre, et dans l'archipel Baffin-Parry); 4<sup>o</sup> Aléoutes (dans les îles de ce nom, entre l'Amérique et l'Asie). Les Esquimaux ont la taille médiocre, la tête ronde, démesurément grande, la face large et plate, les pommettes saillantes, le nez petit et écrasé, la bouche grande, la barbe rare, les cheveux noirs, longs et roides, la chair molle et lâche, les mains et les pieds très-petits, les jambes grêles, la peau d'un jaune noirâtre; ils sont fréquemment affligés d'ophthalmies et décimés par la petite vérole. Leur naturel est très-sauvage et leur saleté extrême. Ils s'écartent peu des côtes et vivent surtout du produit de leur pêche, qu'ils dévorent avec une glotonnerie qui leur a valu leur nom. Peu d'entre eux ont su dompter le renne; ils n'ont d'autre animal domestique que le chien, qu'ils attendent à leurs traîneaux. Leurs bateaux sont ingénieusement construits avec des peaux de veau marin sur une carcasse de bois ou un dos de baleine. Ils vivent dans une indépendance complète et n'obéissent à aucune sorte de gouvernement; ils avaient à peine une notion de la Divinité avant l'arrivée des Frères Moraves, qui, en 1733, vinrent leur prêcher la foi.

**ESQUIROL** (le Dr<sup>e</sup>), médecin philanthrope, né en 1772 à Toulouze, mort en 1844. Élève de Pinel, il se consacra, comme son maître, à l'amélioration du sort des aliénés, substitua un régime de douceur et de liberté aux violences dont ces malheureux étaient l'objet, fonda de ses deniers une maison modèle à Ivry, devint médecin en chef de la Salpêtrière en 1810, de la maison de Charenton en 1829, et acquit une réputation européenne. Il fut admis à l'Académie de médecine et à celle des sciences morales. Il a laissé un traité des *Maladies mentales*, 1838, où il a déposé le fruit de 40 années d'observations. Pariset a prononcé son *Éloge* à l'Académie de médecine.

**ESSARTS** (Les), ch.-l. de c. (Vendée), à 8 kil. N. O. de Napoléon-Vendée; 730 h. Foires tous les mois. Ruines d'un château du XII<sup>e</sup> s. qui appartient aux familles de Clisson et de Vivonne. — V. *DESSARTS*.

**ESSEËNS**, les mêmes que les Esséniens.

**ESSEN**, v. des États prussiens (prov. Rhénane), à 31 k. N. E. de Dusseldorf; 8000 h. Riches mines de houille occupant 3500 ouvriers; armes blanches.

**ESSEN** (J. Henri, comte d'), feld-maréchal suédois, né en 1755 dans la Westgothie, mort en 1824, devint le favori de Gustave III et conserva un grand crédit auprès de Gustave-Adolphe IV, qui le nomma gouverneur de Stockholm en 1795 et de Poméranie en 1800. En 1807, il soutint contre les Français un

siège mémorable dans Stralsund. Après l'abdication du roi, 1809, il fut appelé au conseil d'État par son successeur Charles XIII et fut envoyé en ambassade à Paris. En 1814, il commanda un corps d'armée dans l'invasion de la Norvège; il gouverna ce pays jusqu'en 1816, puis fut nommé grand maréchal de Suède.

**ESSÉNIENS**, sectaires juifs, se distinguaient par des vertus austères, proscrivaient le mariage, la servitude et la guerre; proclamaient l'égalité des hommes, recommandaient l'amour de Dieu et du prochain et enseignaient l'immortalité de l'âme; ils formaient une sorte de communauté ou d'institut moral et religieux, et vivaient autour de Jérusalem et sur les bords de la mer Morte, dans des espèces de monastères, mettant leurs biens en commun, et se livrant à l'agriculture. Ils étaient opposés aux Sadducéens, qui niaient l'immortalité de l'âme. On trouve entre cette secte et les premiers chrétiens une frappante analogie. — On ne commence à faire mention des Esséniens que vers le temps des Machabées, env. 150 ans av. J.-C. V. THÉRAPEUTES.

**ESSEQUEBO**, riv. de l'Amérique du Sud, sort de la Sierra de Aracua, naît dans la Guyane brésilienne, coule au N. O., puis au N. E., sépare la Guyane anglaise de la Colombie, et se perd dans l'Océan Atlantique, après un cours de 700 k. — V. DÉMÉRARY.

**ESSEX** (pour *East-Seaxe*, *Saxe orientale*), comté de l'Angleterre, borné à l'E. par la mer du Nord, au N. par les comtés de Suffolk et de Cambridge, à l'O. par ceux d'Hertford et de Middlesex, au S. par celui de Kent, dont le sépare la Tamise; 80 k. sur 70; 380 000 h.; ch.-l. Colchester. Les assises se tiennent à Chelmsford. Marais au S. Beaucoup de grains et de bétail. Pêche des huîtres.

**ESSEX** (Roy. d'), un des roy. de l'Heptarchie anglo-saxonne, fut fondé en 526 par Erkenwin, qui le détacha du roy. de Kent, et disparut avec l'Heptarchie (V. ce mot). Il comprenait les comtés actuels d'Essex, de Middlesex, la partie S. du Hertford et avait pour capit. Londres.

**ESSEX** (Robert DEVEREUX, comte d'), favori de la reine Elisabeth, né en 1567, était fils de Walter Devereux, premier comte d'Essex, et parent de la reine par sa mère; il avait pour beau-père le comte de Leicester. Présenté à la cour dès l'âge de 21 ans, il plut à la reine et obtint en peu de temps les premières places et les plus grands honneurs. Après la mort de Leicester (1588), il lui succéda dans la faveur de la reine; mais il la garda peu de temps. Envoyé en Irlande, à la tête de plus de 20 000 hommes pour soumettre cette île qui s'était révoltée, il laissa dépérir son armée et parut pactiser avec les rebelles (1599). Elisabeth, qui avait déjà eu plusieurs fois à se plaindre de sa hauteur et qu'avait irritée son mariage secret avec une fille de Walsingham, le suspendit de ses dignités et lui défendit l'entrée de la cour. Essex résolut de se venger: il porta l'audace jusqu'à tenter de détrôner sa bienfaitrice, noua des intelligences avec Jacques VI, roi d'Écosse, et provoqua une émeute dans Londres. Il fut arrêté, se reconnut coupable, et fut condamné à mort (1601). La reine balança longtemps entre la justice et la clémence; mais enfin croyant, sur de faux rapports, que le coupable dédaignait de lui demander grâce, elle signa l'arrêt fatal, et d'Essex fut exécuté. Il n'avait que 34 ans. Ce personnage avait dû sa faveur à ses qualités extérieures bien plus qu'à un mérite réel. Sa fin tragique a été mise sur la scène par Boyer, La Calprenède, Th. Corneille, etc. — Il laissa un fils, né en 1592, et nommé aussi Robert, qui fut rétabli dans les prérogatives de sa famille par Jacques I, mais qui, sous Charles I, entra dans l'opposition et combattit l'armée royale à la tête des Parlementaires. Il livra aux troupes royales les 2 bat. de Edge-Hill (1642) et Newbury (1643), restées indécises, et mourut en 1646, avant la fin de la guerre. Il ne laissait pas d'enfants

**ESSEX** (Arthur CAPEL, comte d'), chef d'une nouvelle maison d'Essex. V. CAPEL.

**ESSLING**, v. d'Autriche, à 9 kil. E. de Vienne. Napoléon y remporta sur les Autrichiens les 21 et 22 mai 1809 une victoire chèrement achetée: elle valut à Masséna, qui y avait eu la plus grande part, le titre de prince d'Essling. Lannes y perdit la vie. Les Autrichiens donnent à cette bataille le nom de bataille d'Aspern, du nom d'un village voisin.

**ESSLINGEN**, v. murée du roy. de Wurtemberg, à 11 k. S. E. de Stuttgart; 6000 hab. Cour d'appel, école normale et polytechnique; riche hôpital. Anc. ville libre et impériale, florissante sous les Hohenstaufen, réunie au Wurtemberg en 1802.

**ESSONNE**, vge du dép. de Seine-et-Oise, sur la rivière du même nom, à 2 k. S. O. de Corbeil. Fondries de fer et de cuivre, ateliers de construction, manufact. d'indiennes et de toiles peintes; papeteries, les plus anc. de France, etc. Sous les Mérovingiens Essonne était un domaine royal; on y battait monnaie. La riv. d'Essonne sort de la forêt d'Orléans et tombe dans la Seine à Corbeil après 90 k. de cours.

**ESSOYES**, ch.-l. de c. (Aube), sur l'Ourse, à 16 k. S. E. de Bar-sur-Seine; 1800 h.

**ESTAÇO** (Achille), dit *Achilles Statius*, écrivain portugais, 1524-1581, fut secrétaire du concile de Trente et du pape Pie V. On a de lui : *Comment. in Ciceronis librum de Fato*, 1551; — *in Artem poet Horatii*, 1553; — *in Catullum, Tibullum et Propertium*, 1604; — *in Suetonium* (De claris grammaticis), 1610, etc. Dans ses appréciations, il paraît avoir pris Denys d'Halicarnasse pour modèle.

**ESTAGEL**, v. des Pyrénées-Orient., à 21 k. O. N. O. de Perpignan, sur la Gly; 2306 hab. Miel, eau-de-vie, huile d'olive, marbre gris. Patrie d'Arago.

**ESTAING**, ch.-l. de c. (Aveyron), à 9 kil. N. O. d'Espalion; 1000 hab. Fabrique de burats, tanneries. Ruines du château des comtes d'Estaing.

**ESTAING** (Charles Hector, comte d'), amiral français, d'une noble et anc. famille du Rouergue, né en 1729 au château de Ruvel (Cantal), servit d'abord dans l'armée de terre comme colonel d'infanterie, et combattit dans les Grandes-Indes; mais il fut pris par les Anglais au siège de Madras en 1759. Rendu lors de la paix de 1763, il fut nommé lieutenant général des armées navales. Il se signala dans plusieurs combats contre les Anglais sur terre et sur mer pendant la guerre d'Amérique, leur prit St-Vincent et la Grenade, et battit l'amiral Byron, 1778. Partisan de la Révolution, il fut élu membre de l'Assemblée des Notables en 1787, fut nommé en 1789 commandant de la garde nationale de Versailles, et obtint le grade d'amiral en 1792. Malgré ses principes et sa conduite, il n'en fut pas moins poursuivi comme noble et il périt sur l'échafaud en 1794. Il est auteur d'un petit poème intitulé *le Rêve*, 1755; d'une tragédie des *Thermopyles*, pièce de circonstance, 1791, et d'un ouvrage sur les colonies.

**ESTAIVRES**, petite ville du dép. du Nord, sur la Lys, à 16 kil. S. E. de Hazebrouk; 3210 h. Collège.

**ESTANGLIE**, un des roy. de l'Heptarchie anglo-saxonne, fondé en 571 par Ofra, chef d'une troupe d'Angles, comprenait les comtés actuels de Norfolk, de Suffolk, de Cambridge, et l'île d'Ely, et avait pour capit. *Dunwich*, v. du comté actuel de Suffolk,auj. ruinée. Il disparut avec l'Heptarchie. V. ce mot.

**ESTE**, *Ateste* chez les Romains, v. de Vénétie, au pied des monts Euganéens et sur le canal de Moncelice, à 26 k. S. O. de Padoue; 9000 hab. Evêché. Belle cathédrale ronde. Porcelaine, faïence; moulinerie de soie. — Cette ville a donné son nom à l'illustre maison d'Este.

**ESTE** (maison d'), famille noble et antique, ainsi nommée de la v. d'Este, près de Padoue, qui faisait partie de ses possessions, a régné sur Este, Padoue, Ferrare, Modène, Reggio, et a produit plusieurs branches illustres, entre autres celle des ducs de Brunswick, qui règne encore auj. sur le Hanovre et

l'Angleterre (V. HENRI LE LION). Elle descendait des ducs de Toscane Gui et Lambert, fils d'Adalbert II, qui gouvernaient la Toscane pour les princes carlovingiens, et qui, en 926, avaient été dépouillés de leurs États par les rois d'Italie. Voici les membres les plus importants de cette famille, célèbre surtout par la protection qu'elle accorda aux lettres et aux arts.

Albert Azzo d'Este, petit-fils d'Oberto II (qui lui-même était le petit-fils de Gui ou de Lambert, et qui possédait plusieurs fiefs en Toscane vers 972), né vers l'an 1020, mort en 1117, est le premier qui ait possédé la v. d'Este. Il fut en grande faveur auprès des empereurs Henri III et Henri IV, épousa Cunégonde, héritière des Guelfes d'Altdorf, et en eut Guelfe, qui, en 1071, obtint la Bavière à titre de fief et qui mourut dans l'île de Chypre en 1101; c'est de celui-ci qu'est issue la branche allemande de la maison d'Este, celle des ducs de Brunswick-Hanovre.

Obizzo I, fils de Foulques, né lui-même d'un second mariage d'Albert Azzo avec Hermengarde, fille d'un comte du Maine, prit le premier le titre de marquis d'Este. Il fut nommé en 1182 podestat de Padoue, puis marquis de Milan et de Gènes, et entra dans la ligue lombarde contre Frédéric-Barberousse.

Azzo V, marquis d'Este, fils d'Obizzo I, épousa vers 1176 Marchesella des Adeldards, fille et héritière de Guillaume, chef des Guelfes de Ferrare, et acquit ainsi la souveraineté de Ferrare. Il fut le chef de tous les Guelfes de la Vénétie.

Azzo VI, fils du préc., podestat de Ferrare (1196) et de Padoue (1199), battit Eccelin et Salingerua, chefs des Gibelins, et se fit reconnaître en 1208 souverain de Vérone. Il m. en 1212.

Azzo VII, son 2<sup>e</sup> fils, régna de 1215 à 1264. Dépouillé d'abord, à cause de sa jeunesse, de la plus grande partie de ses États, il les recouvra en combattant Salingerua et Eccelin, qu'il fit prisonniers.

Obizzo II, petit-fils d'Azzo VII, joignit à la possession d'Este et de Ferrare celle des villes de Modène (1288) et de Reggio (1290), dont la souveraineté lui fut déferée par les habitants. Il aida Charles d'Anjou contre Manfred dans la conquête du roy. de Naples.

Hercule I, fils de Nicolas III, prince ami des lettres, régna à Ferrare et à Modène de 1471 à 1505, et se vit obligé d'abandonner aux Vénitiens la Polésine de Rovigo. Il prit le premier le titre de duc de Ferrare. Il attira près de lui Boiardo et l'Arioste.

Alfonse I, fils d'Hercule, épousa en 1502 la célèbre Lucrece de Borgia, et régna de 1505 à 1534. Il entra, à la sollicitation de Jules II, dans la ligue de Cambrai contre Venise (1509) et fut ensuite de vifs démêlés avec ce pape ainsi qu'avec son successeur, Léon X, qui mit ses États en interdit; ce n'est qu'après le sac de Rome (1527) que Charles-Quint lui rendit sa souveraineté. Il résidait à Ferrare et protégeait les lettres; l'Arioste vécut à sa cour.

Hippolyte, cardinal d'Este, fils d'Hercule et frère d'Alfonse, né en 1479, m. en 1520, embrassa le parti de Louis XII contre la Sainte-Ligue. Il fut l'ami et le protecteur de l'Arioste.

Hippolyte d'Este, dit le *Cardinal de Ferrare*, fils d'Alfonse I, né en 1509, fut envoyé de bonne heure à la cour de France, jouit de la faveur de François I, de Henri II et de ses fils; fut nommé cardinal en 1539, obtint successivement les archevêchés de Milan, de Lyon, de Narbonne; gouverna pendant deux ans le duché de Parme pour la France, 1552-54; assista au colloque de Poissy, 1561, et mourut à Rome en 1572. Il protégea Paul Manuce, Muret et d'Ossat.

Alfonse II, petit-fils d'Alfonse I, régna à Ferrare et à Modène de 1559 à 1597. Elevé en France, à la cour de Henri II, il en rapporta le goût des fêtes et des tournois. Il tenta, mais sans succès, d'obtenir la couronne de Pologne. Sa cour réunissait les premiers peintres et les hommes les plus célèbres de l'Italie, à la tête desquels brillait le Tasse; mais l'infortuné poète, ayant offensé le prince par sa passion pour la

duchesse Eléonore, sa sœur, fut enfermé par ses ordres (V. TASSE). Alfonso II ne laissa pas d'enfants.

César, fils naturel d'un fils d'Alfonse I et cousin d'Alfonse II, se laissa enlever Ferrare par le pape Clément VIII, qui refusait de le reconnaître pour héritier légitime, et se retira à Modène, où il régna de 1597 à 1628. — Son fils, Alphonse III, abdiqua au bout d'un an pour s'enfermer dans un couvent.

François I, duc de Modène et de Reggio, fils d'Alphonse III, né en 1610, m. en 1658, acheta de l'Espagne, en 1636, la principauté de Correggio, fut l'allié de la France contre l'Autriche et fit épouser à son fils Alphonse IV une nièce de Mazarin. Il commença le palais ducal de Modène.

Renaud d'Este, un des fils du duc François I, né en 1655, duc de Modène en 1694, m. en 1737, ajouta à ses États le duché de la Mirandole, qu'il acheta en 1718. Il se déclara pour la maison d'Autriche dans la guerre de la succession. La France s'empara de ses États en 1703; mais il les recouvra en 1736. Il avait épousé en 1695 une princesse de Brunswick, issue comme lui de la famille d'Este, et par ce mariage il réunit les deux branches de cette maison, séparées depuis le XI<sup>e</sup> siècle.

Hercule III, duc de Modène, petit-fils de Renaud, né en 1727, régna de 1780 à 1797, et se vit enlever ses États pendant la Révolution: le traité de Campo-Formio (1797) consacra cet état de choses. Il ne laissa qu'une fille, Marie Béatrix, qui épousa en 1771 l'archiduc Ferdinand d'Autriche; ce qui fit entrer dans la maison impériale les biens de la maison d'Este. — Marie-Béatrix d'Este eut de son mariage plusieurs enfants, en faveur desquels on a fait revivre le nom d'Este. L'aîné, François IV d'Este, archiduc d'Autriche, né en 1779, fut réintégré en 1815 dans le duché de Modène et eut pour successeur, en 1846, François V, dépossédé en 1859, pour avoir combattu contre les Italiens dans les rangs des Autrichiens.

ESTÉPA, *Astapa*, v. d'Espagne (Séville), près du Xénil, à 70 kil. E. S. E. de Séville; 10 000 hab.

ESTERHAZY, château des princes d'Esterhazy, situé en Honarie, près d'Eisenstadt. *Voy.* ce nom.

ESTERHAZY (famille d'), une des plus illustres familles de la monarchie autrichienne, est hongroise et se prétend issue de Paul d'Esteras, descendant d'Attila, qui fut baptisé en 969. Sous Ferdinand II et Léopold I elle a puissamment contribué à affermir la dynastie des Habsbourg en Hongrie, ce qui lui concilia leur faveur. Elle acquit en 1421 la seigneurie de Galantha (comitat de Presbourg), y joignit en 1622 celle de Forchtenstein, obtint en 1625 le rang de comte, en 1687 celui de prince d'empire, et enfin siégea à la diète comme état d'empire de 1804 à 1806. Cette maison a env. 4 000 000 de fr. de revenu, et possède à titre héréditaire la charge de ban d'Edenbourg. Elle est catholique et réside à Eisenstadt et à Vienne. Elle a fourni des hommes d'État et des généraux distingués, entre autres, le feld-maréchal Paul d'E., 1635-1713, qui contribua sous Monteculli à la victoire du St-Gothard sur les Turcs en 1664, combattit en Hongrie l'insurrection de Tékéli, repoussa les séductions du rebelle Ragotzki, participa à la défense de Vienne contre les Turcs en 1683, leur enleva Bude en 1686, et reçut en récompense la vice-royauté de Hongrie. — Nic. d'E., 1765-1833, refusa en 1809 la couronne de Hongrie que lui offrait Napoléon; il est surtout connu par son goût pour les arts: c'est lui qui créa la belle galerie de tableaux du Gartenpalast à Vienne. — Son fils, Paul Ant. d'E., né en 1786, fut ambassadeur d'Autriche à Londres de 1830 à 1838, et membre du ministère hongrois de Bathyani en 1848.

ESTERNAY, ch.-l. de c. (Marne), à 45 k. S. O. d'Épernay; 500 h. Manufact. de porcelaine.

ESTHER, c.-à-d. *Cachée*, Juive de la tribu de Benjamin, nièce de Mardochee, était née en Perse pendant la captivité de Babylone. Elle plut par sa beauté et sa douceur au roi de Perse Assuérus (V. ce nom),

qui en fit son épouse, après avoir répudié l'altière Vasthi. Elle sauva la vie à Mardochee et au peuple juif, qu'Amán, favori d'Assuérus, voulait faire périr, irrité de ce que Mardochee ne consentait pas à fléchir le genou devant lui. Les Juifs ont institué la fête des *Purim* en mémoire de cet événement. Racine l'a mis sur la scène dans sa tragédie d'*Esther*. Un des livres canoniques de la Bible porte le nom d'*Esther*; on l'attribue à Mardochee.

**ESTHONIE**, govvt. de la Russie, borné au N. par le golfe de Finlande, à l'O. par la mer Baltique, au S. par le golfe et le govvt. de Livonie, à l'E. par le govvt. de St-Pétersbourg; 275 k. de l'E. à l'O., sur 80 du N. au S.; 330 000 h.; ch.-l. Revel. Les îles de Dagø, Roghe, Vouko et Nargen en dépendent. Pays peu fertile dont les forêts couvrent la plus grande partie. Élève considérable de bœufs, brebis, chèvres et chevaux. — L'Esthonie doit son nom aux *Estyi*, peuple sarmate, d'origine finnoise, qui l'habitait jadis. Le roi de Danemark Canut IV les soumit en 1080 et leur imposa le Christianisme. A la fin du XII<sup>e</sup> siècle, les Chevaliers teutoniques et les Porteglaive de Livonie s'emparèrent du pays et le partagèrent avec les évêques d'Ungannie et de Riga. L'Esthonie se révolta en 1218 et appela le roi de Danemark Waldemar II, 1219; celui-ci enleva une partie du pays aux Chevaliers teutons; mais en 1347, par le traité de Marienburg, Waldemar IV vendit aux Chevaliers teutoniques de Livonie tout ce qu'il possédait de l'Esthonie, et jusqu'en 1559, ce pays partagea les destins de la Livonie. Attaquée par la Russie, l'Esthonie se donna en 1561 à la Suède, à laquelle elle fut assurée par les traités suivants, notamment par celui d'Oliva en 1660; mais, après la guerre entre Charles XII et Pierre le Grand, la paix de Nystadt (1721) réunit l'Esthonie à la Russie. Les paysans esthoniens étaient tous serfs avant 1816; l'empereur Alexandre les émancipa à cette époque.

**ESTIENNE**. V. ETIENNE.

**ESTISSAC**, ch.-l. de c. (Aube), à 20 kil. S. O. de Troyes; 1200 h. Bonneteries, papeteries, etc.

**ESTOILE**. V. ÉTOILE.

**ESTOUTVILLE** (Guill. d'), cardinal, né en 1403, d'une des plus illustres familles de Normandie, m. en 1483, entra dans l'ordre de St-Benoît, et s'éleva aux premières dignités de l'Église; il fut sacré archevêque de Rouen en 1453, après avoir précédemment occupé six évêchés. Il avait été nommé cardinal dès 1437 et devint en 1477 camerlingue de l'Église romaine. En 1451 il fut envoyé par le pape auprès de Charles VII, afin de l'engager à s'unir aux Anglais pour tourner leurs forces contre les Turcs, mais il échoua dans ce projet. Il est surtout célèbre par la réforme qu'il introduisit dans l'Université de Paris, de concert avec des commissaires tirés du clergé et du parlement. Il fit élever à ses frais les deux tours qui décorent la cathédrale de Rouen et le palais des archevêques de cette ville.

**ESTRADES** (Geoffroy, comte d'), guerrier et diplomate, né à Agen en 1607, mort en 1686, défendit Dunkerque contre les Espagnols en 1652, fit avec distinction la campagne de Catalogne en 1655, et remplit plusieurs missions importantes en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, où il obtint la cession de Dunkerque à la France (1662). Dans une dispute engagée au sujet de la préséance, il reçut à Londres du baron de Wateville, représentant de l'Espagne, une insulte dont Louis XIV exigea une réparation éclatante. Ambassadeur en Hollande en 1667, il signa le traité de Bréda avec le Danemark. Il suivit Louis XIV à la conquête de la Hollande et gagna le bâton de maréchal de France en 1675 par la prise de Liège. Il fut un des plénipotentiaires pour la paix de Nimègue en 1678. Il a laissé des *Lettres et Mémoires*, impr. à La Haye, 1743, 9 vol. in-12.

**ESTRAMADURE**, nom donné à deux prov. de la Péninsule hispanique, l'une portugaise, l'autre espagnole, parce qu'au temps où les Maures possédaient

une partie de la Péninsule, elles formaient la prov. *extrême* ou la plus mérid. des roy. chrétiens, celle qui était le plus au delà du Duéro (*extrema Durri*).

L'*Estramadure espagnole* a pour bornes au N. l'anc. roy. de Léon, au S. l'Andalousie, à l'E. la Castille, à l'O. le Portugal. Elle forme une capitainerie générale qui comprend les intendances civiles de Cacerès et de Badajoz. Elle a 270 kil. sur 150; 680 000 hab.; ch.-l., Badajoz. Beaucoup de mont., sol en général fertile, mais mal exploité; nombreux troupeaux de mérinos transhumants. Peu de commerce et d'industrie.

L'*Estramadure portugaise* a pour bornes au N. le Beira, au S. et à l'E. l'Alentéjo, à l'O. l'Océan; 200 k. sur 130; 900 000 hab.; ch.-l., Lisbonne. Mont. nombreuses, surtout au N.; les principales sont celles d'Estrella et de Cintra. L'E. est arrosée par le Tage, le Zezere, la Soure. Climat très-chaud, tremblements de terre. Pays très-fertile; grains et fruits; huiles et vins recherchés pour l'exportation. Mines de cuivre, fer, houille, marbre. Commerce de sel.

Les deux Estramadures firent jadis partie de la Lusitanie et étaient habitées par les *littones*. Les Maïns s'en emparèrent en 411, les Suèves en 420, les Visigoths en 477 et enfin les Maures en 712. Elles furent comprises dans le califat de Cordoue depuis 756 jusqu'au commencement du XI<sup>e</sup> siècle. Mérida en était alors la principale ville. En 1016, Badajoz devint la capit. d'un petit État maure indépendant qui comprenait les deux Estramadures, l'Alentéjo et l'Algarve; cet État devint en 1094 la proie des Almoraïdes; en 1161 il fut conquis par Abdel-Moumen, fondateur des Almohades; celui-ci défit en plusieurs rencontres Alphonse Henriquez, roi de Portugal, qui avait soumis en grande partie les deux Estramadures; mais après sa mort en 1184, l'Estramadure portugaise resta définitivement annexée au roy. de Portugal. Quant à l'Estramadure espagnole, Alphonse IX, roi de Léon, en conquit une partie; il prit Alcantara, Mérida (1229), Cacerès, Badajoz et Mérida (1230); son fils, Ferdinand III, roi de Castille, acheva de la soumettre (1236-1240).

**ESTRÈS-SAINT-DENIS**, ch.-l. de cant. (Oise), à 17 k. O. de Compiègne; 1200 hab. Fil de lin, toiles, cordages. Commerce de blé et de chevaux.

**ESTRÈS** (famille d'), maison noble de France, originaire de l'Artois, a pris son nom de la petite v. d'Estrées en Cauchie, près de Béthune, et a formé un grand nombre de branches. Elle est surtout célèbre pour avoir donné le jour à la belle Gabrielle.

**ESTRÈS** (Gabrielle d'), maîtresse de Henri IV, née vers 1570, était fille d'Antoine d'Estrées, grand maître de l'artillerie, gouverneur de l'île-de-France. Le hasard ayant conduit Henri, vers la fin de 1590, au château de Cœuvres, qu'habitait Gabrielle, il conçut pour elle une vive passion. Il la maria pour la forme (à Damerval de Liancourt), puis la fit divorcer pour la rendre libre, l'appela à la cour, créa pour elle le duché de Beaufort, et combla d'honneurs tous ses parents; il songeait même à divorcer pour l'épouser, lorsque Gabrielle mourut subitement, en 1599, après avoir mangé une orange. On soupçonna qu'elle avait été empoisonnée. Douce et bonne autant que belle, Gabrielle était aimée de tous; cependant Sully ne cessa de combattre son influence. Elle avait eu de Henri IV, entre autres enfants, César, chef de la maison de Vendôme.

Annibal d'Estrées, frère de Gabrielle, né en 1573, m. en 1670, devint maréchal de France sous Louis XIII et fut ambassadeur à Rome, où il déploya une grande fermeté; il a laissé des *Mém. sur la régence de Marie de Médicis*, 1666. — Jean, comte d'Estrées, fils du préc., 1628-1707, fut fait vice-amiral en 1670, maréchal en 1681, battit l'amiral hollandais Binks à Tahago en 1677, reprit cette île aux Hollandais et devint vice-roi des colonies d'Amérique. — Victor Marie d'Estrées, 1660-1737, fils du préc., commanda les armées navales réunies de Louis XIV et de Phi-

lippe V en 1703, et contribua puissamment à assurer la couronne d'Espagne au petit-fils de Louis XIV : il fut fait maréchal de France par Louis XIV et grand d'Espagne par Philippe V, et fit partie du conseil de régence en 1715, après la mort de Louis XIV. Il était de l'Académie française et de l'Académie des sciences. — César d'Estrées, né en 1628, mort en 1714, fils cadet d'Annibal, fut de bonne heure évêque de Laon et fut fait cardinal en 1674 ; par son caractère conciliant, il travailla à pacifier l'Église, et par son esprit il mérita d'être reçu membre de l'Académie. Ses *Négociations avec Rome* de 1617 à 1687 sont conservées en mss. à la Bibliothèque impériale. — Louis Letellier, comte d'Estrées, fils d'une sœur du maréchal Victor Marie, né en 1695, mort en 1771 : il se distingua à Fontenoy (1745) et à Raucoux (1746), devint maréchal en 1756, commanda en chef en Allemagne, et battit le duc de Cumberland à Hastenbeck (1757). Le nom de d'Estrées s'éteignit avec lui.

ESTRÉES (l'abbé d'). V. DESTRÉES.

ESTRELLA (SIERRA DA), chaîne de mont. du Portugal, dans les prov. de Beira et d'Estramadure, s'étend vers l'E. jusqu'aux frontières d'Espagne où elle se lie aux monts de Gata, s'unit vers l'O. aux monts de Cintra, et court au S. O., encadrant du côté oriental le cours du Zezere.

ESTREMOZ, *Extrema* ou *Stremontium*, v. forte de Portugal (Alentejo), à 40 kil. N. E. d'Évora ; 5300 hab. Citadelle, arsenal. On y fabrique des vases en terre poreuse pour rafraîchir l'eau (*Alcaravas*). Les Espagn. y battirent les Portugais en 1665.

ESTRITHIDES, dynastie danoise qui occupa le trône de 1047 à 1375, tire son nom d'Estritha, fille de Suénon I, et mère de Suénon II. V. DANEMARK.

ESTYES, *Æsty*, peuple de la Sarmatie européenne, Finnois d'origine, habitait près de la mer des Suèves (Baltique), et a donné son nom à l'Esthonie.

ESZEK, *Mursa*, v. des États autrichiens, capit. de l'Esclavonie, sur la r. dr. de la Drave, près de son confluent avec le Danube, à 218 kil. S. de Bude ; 13 000 hab. Place forte, arsenal, casernes, etc. La ville proprement dite ne contient que 80 maisons bourgeoises : mais en dehors des ouvrages qui la défendent s'étendent de vastes faubourgs. La forteresse a été bâtie au xvii<sup>e</sup> siècle par Léopold I après la conquête de l'Esclavonie.

ÉTABLES, ch.-l. de c. (Côtes-du-Nord), à 13 k. N. O. de St-Brieuc, sur la Manche ; 263 hab.

ÉTABLISSEMENTS DE S. LOUIS, recueil d'ordonnances et règlements publiés par Louis IX en 1269, et qui s'appliquaient spécialement à l'Ile-de-France. Quelques-uns croient que ce recueil a été fait par des légistes après la mort du roi. C'est le 1<sup>er</sup> code promulgué en France depuis les Capitulaires de Charlemagne. On y trouve une double législation, l'une toute féodale, pour les nobles ; l'autre tirée des lois romaines, pour les roturiers. Ces *Établissements* ont été publiés par Ducange, en 1668, à la suite de Joinville ; par Laurière, en 1723, dans la collection des *Ordonnances* ; par St-Martin, en 1786, avec une version en langue moderne ; et de nos jours par M. Isambert, dans le *Recueil des anciennes lois françaises*.

ÉTAIEN, ch.-l. de c. (Meuse), à 20 kil. N. E. de Verdun ; 2494 hab. Autrefois ville forte. Collège.

ÉTAMPES, *Stampe*, ch.-l. d'arr. (Seine-et-Oise), à 52 kil. S. de Versailles, sur les riv. d'Étampes et de Juine ; 7650 hab. Trib. de 1<sup>er</sup> inst., collège. Tour de Guinette, où fut enfermée la reine Ingeburge : c'est le seul reste de l'ancienne forteresse bâtie par le roi Robert. Tanneries, mégisseries, plus de 50 moulins. Grand commerce de grains, farines, légumes. Patrie d'E. Geoffroy-St-Hilaire, qui y a une statue. — La v. d'Étampes est fort ancienne : elle est citée dès le vi<sup>e</sup> siècle. Plusieurs conciles s'y sont tenus, notamment en 1130. Elle a beaucoup souffert pendant les guerres religieuses des xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> s. Henri IV la prit en 1590 et en rasa les fortifications. Étampes fut érigée en comté en 1327 par Charles IV.

François I en fit un duché en faveur d'Anne de Pisseleu, sa maîtresse (1536). Ce duché a été possédé en dernier lieu par Gabrielle d'Estrées.

ÉTAMPES (Anne de PISSELEU, duchesse d'), dite d'abord Mlle d'*Heilly*, maîtresse de François I, née vers 1508, était fille d'honneur de Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, mère de François I, et avait dix-huit ans lorsque ce prince la connut. Il la maria à un certain Jean de Brosse et lui donna le comté d'Étampes, qu'il érigea pour elle en duché. La duchesse domina François I pendant 22 ans : elle combla les siens de faveurs, troubla la cour et porta la désunion dans la famille royale par sa haine contre Diane de Poitiers, maîtresse du Dauphin ; elle favorisa, en livrant des secrets d'État, les succès de Charles-Quint et de Henri VIII en France, dans l'intention de rabaisser le Dauphin qui était chargé de les combattre, et fit signer à François I le honteux traité de Crespy. Après la mort de François I, en 1547, elle fut reléguée dans ses terres et embrassa le Protestantisme. Elle mourut dans l'obscurité vers 1576. D'un esprit brillant et cultivé, elle passait à la cour pour « la plus savante des belles et la plus belle des savantes. »

ÉTAMPES-VALENÇAY (Achille d'). V. VALENÇAY.

ÉTAMPES (Jacques d'). V. LA FERTÉ-IMBAULT.

ÉTAPLES, *Stapula*, ch.-l. de c. (Pas-de-Calais), à l'embouchure de la Canche, à 10 kil. N. O. de Montreuil ; 1800 hab. Station. Raffineries, entrepôt de sel, eau-de-vie, bière. Pêche. Cette ville possédait autrefois un port, envahi par les sables. Un traité de paix y fut signé entre Henri VII et Charles VIII en 1492, au moment où ce dernier partait pour l'Italie.

ÉTATS (Terre des), île de l'Océan Atlantique méridionale, à l'E. de la Terre de Feu, dont le détroit de Lemaire la sépare : 70 kil. sur 20. Stérile et déserte.

ÉTATS GÉNÉRAUX. On donna ce nom jusqu'en 1789 aux assemblées générales de la nation, composées de la réunion des députés des trois ordres, c'est-à-dire de la noblesse, du clergé et du tiers état. La 1<sup>re</sup> assemblée qui prit ce titre fut convoquée en 1302 par Philippe IV, dit le Bel, à l'occasion du différend qui s'était élevé entre ce prince et le pape Boniface VIII ; la réunion eut lieu à Notre-Dame de Paris : les 3 ordres prononcèrent en faveur du roi.

Les principales assemblées des États généraux qui suivirent eurent lieu :

En 1308, à Tours, sous Philippe le Bel, au sujet de l'abolition des Templiers ;

En 1313, pour voter la levée des tailles ;

En 1317 et en 1328, pour le couronnement de Philippe V et Philippe VI, à l'exclusion des femmes, par application de la loi salique ;

En 1356 et 1357, à Paris, pendant la captivité du roi Jean, pour voter des subsides et traiter de la délivrance du roi (cette assemblée est célèbre par les troubles qu'excita dans Paris le prévôt Étienne Marcel) ;

En 1420, à Paris : ils ratifièrent le traité de Troyes, et votèrent un subside sous l'empire des menaces du roi d'Angleterre Henri VI ;

En 1468, à Tours : ils s'opposèrent à ce que la Normandie fût démembrée pour le frère du roi, et décidèrent que l'apanage des princes ne consisterait désormais qu'en un revenu fixe de 12 000 liv. de rente ;

En 1484, convoqués à Tours par Anne de Beaujeu, régente : ils déclarèrent la majorité de Charles VIII, dont la garde fut néanmoins confiée à sa sœur Anne de Beaujeu, et demandèrent l'abolition d'un grand nombre d'abus. Cette assemblée est la première où il y ait eu des formes d'assemblée législative. Le *Journal des États de 1484* a été publié dans les *Documents inédits de l'histoire de France* ;

En 1506, à Tours : ils se prononcèrent contre le mariage de Claude de France, fille de Louis XII, avec Charles d'Autriche, et pour son union avec le duc d'Angoulême (François I) ;

En 1560, à Orléans, pendant la minorité de Charles IX : ils donnèrent la régence à Catherine de Mé-

décis, et préparèrent des lois commerciales qui furent en vigueur jusqu'en 1789;

En 1576 et 1588, à Blois : dans les premiers, l'édit de pacification accordé par Henri III aux Huguenots fut révoqué, et le roi, après avoir inutilement tenté de s'opposer à la Ligue, s'en déclara lui-même le chef; — aux seconds, qui furent convoqués à la suite de la journée des Barricades, les Ligueurs exprimèrent le vœu de déferer la couronne au duc de Guise : Henri III prévint l'effet de ce vœu en faisant assassiner le duc;

En 1593, à Paris, tenus par la Ligue pendant le siège de Paris, pour exclure du trône Henri (IV) et y appeler l'infante d'Espagne. Ces États n'eurent aucun résultat. La satire *Ménippée* couvrit les députés de ridicule. Les procès-verbaux de ces États ont été publiés dans les *Documents inédits de l'hist. de France*;

En 1614, tenus à Paris, au moment de la majorité de Louis XIII : ils restèrent sans résultat à cause des querelles entre les trois ordres, et furent dissous;

En 1789, à Versailles. Ils sont appelés *Assemblée nationale* et *Assemblée constituante*. V. ASSEMBLÉE.

MM. Thibaudeau (1843), Rathery (1845) et Boullée (1850) ont donné l'*Hist. des États généraux de France*.

ÉTATS GÉNÉRAUX. On désigne souvent par ce nom les anciennes Provinces-Unies ou États de Hollande.

ÉTATS-UNIS (les), grande république fédérale de l'Amérique sept., entre l'Amérique anglaise au N., l'Océan Pacifique à l'O., la Confédération mexicaine au S. O., le golfe de Mexique au S., l'Atlantique à l'E., s'étend de 25° à 52° lat. N., et de 70° à 127° long. O., ayant env. 4500 kil. de l'E. à l'O. et 2200 du N. au S.; capit., Washington. La population totale, qui en 1783 n'était que de 2 500 000 hab., est auj. d'env. 30 000 000 (dont plus de 3 millions d'esclaves). La population est en grande partie accumulée à l'E. et le long des côtes de l'Océan Atlantique; à l'O. (sauf en Californie) et dans l'intérieur des terres s'étendent de vastes solitudes à peine peuplées par quelques tribus indiennes, dont le nombre total ne s'élève guère qu'à 300 000. La République est divisée en États (*states*) qui sont indépendants et se gouvernent par eux-mêmes; en Territoires (*territories*), qui sont régis par le gouvernement fédéral, et en Districts qui sont annexés soit à un État, soit à un territoire. Elle compte auj. 35 États.

États. Chefs-lieux.

Au N. E.	Maine, New-Hampshire, Vermont, Massachusetts, Rhode-Island,	Augusta, Portland. Concord. Montpellier. Boston. Providence et Newport.
	Connecticut,	Hartford et New-Haven.
Au milieu	New-York, New-Jersey, Pensylvanie, Delaware, Maryland,	Albany. Trenton. Harrisburg. Dover. Annapolis.
Au S.	Virginie, div. depuis 1862 en <i>V. orient.</i> , et <i>V. occidentale</i> . Caroline du Nord, Caroline du Sud, Géorgie, Floride, Alabama,	Richmond.  Raleigh. Columbia. Milledgeville. Tallahassee. Tuscaloosa, puis Montgomery.
	Mississippi, Louisiane,	Jackson. Nouv.-Orléans, puis Bâton-Rouge.
A l'O.	Texas, Tennessee, Kentucky, Ohio, Indiana, Illinois,	Austin. Nashville. Frankfort. Columbus. Indianapolis. Springfield.

États.	Chefs-lieux.
Missouri,	Jefferson.
Arkansas,	Little-Rock.
Michigan,	Détroit, Lansing.
Iowa,	Iowa-city.
Minnesota,	St-Paul.
Wisconsin,	Madison.
Californie,	S.-Francisco, S.-José.
Oregon,	Oregon-city, puis Salem.
Kansas,	Lawrence.
Nouv.-Mexique,	Santa-Fé.

On y compte en outre le district de Columbia, et 6 territoires : Utah, Washington, Nébraska, Colorado, Nevada, Dakota.

Parmi les 35 États, 15 admettent des esclaves : ce sont les 2 Carolines, l'Alabama, le Texas, la Floride, la Géorgie, la Louisiane, le Mississippi, l'Arkansas, la Virginie, le Tennessee, le Missouri, le Kentucky, le Maryland, le Delaware.

Les treize États suivants : New-Hampshire, Massachusetts, Rhode-Island, Connecticut, New-York, New-Jersey, Pensylvanie, Delaware, Maryland, Virginie, les deux Carolines et la Géorgie, formaient seuls le territoire des États-Unis au moment de la déclaration d'indépendance, en 1776. Voici l'ordre dans lequel les États nouveaux ou territoires vinrent s'y associer : Vermont, détaché de New-York, 1791; Tennessee, détaché de la Caroline du Nord, 1796; Kentucky, détaché de la Virginie, 1799; Ohio, par création, 1802; Louisiane, achetée à la France en 1803 (État en 1812); Indiana, créée en 1816; Mississippi, séparé de la Géorgie, 1817; Illinois, par création, 1818; Alabama, détaché de la Géorgie, 1819; Maine, détaché de Massachusetts, 1820; Missouri, détaché de la Louisiane, 1821; Michigan et Arkansas, 1836; Floride et Iowa, 1845; Texas et Wisconsin, 1846; N.-Mexique et Californie, 1848; Minnesota, territoire en 1849, État en 1858; Oregon et Utah, 1850; Washington, formé de la partie N. E. de l'Oregon, 1853; Nébraska, 1854; Kansas, 1856 (État en 1860); Virginie occidentale, 1862.

Les États-Unis sont traversés par plusieurs chaînes de montagnes. Les principales sont, à l'E., les Alleghany et les mont. Bleues, qui s'étendent parallèlement aux côtes de l'Océan, et à l'O. les mont. Rocheuses, qui séparent les États-Unis du Mexique. Le Mississippi, le Columbia, l'Apalachicola, le Mobile, qui en descendent, sont les plus grands fleuves des États-Unis. Le St-Laurent est commun aux États-Unis et à l'Amérique anglaise.

Le climat varie avec la latitude et suivant qu'on marche vers l'ouest, où il est infiniment plus froid. La partie sud est très-chaude et extraordinairement fertile; de vastes savanes occupent les bords du golfe de Mexique; d'immenses forêts remplissent les vastes espaces à l'O. des monts Alleghany. La région du nord, à l'O. des monts Alleghany, s'appelle *région des Lacs* à cause des lacs nombreux dont elle est remplie et dont quelques-uns sont comme des mers; plusieurs d'entre eux, les lacs Supérieur, Huron, Érié, Ontario, sont communs aux États-Unis et aux possessions anglaises; le lac Michigan est compris tout entier dans les États-Unis. Presque tout le pays a été couvert longtemps d'immenses forêts vierges, qui disparaissent peu à peu devant les empiètements continuels du pionnier et du cultivateur. Les forêts des États-Unis sont peuplées par un grand nombre d'animaux sauvages et féroces, dont plusieurs particuliers à l'Amérique : le cougar ou puma, le mouton des mont. Rocheuses, l'élan, le moose ou daim d'Amérique, le castor, l'opossum, etc.; parmi les oiseaux, on y remarque les pigeons ramiers, l'oiseau moqueur, le colibri; on y trouve aussi de nombreux reptiles, des serpents à sonnettes, des alligators et un grand nombre de tortues. Le sol est partout fort riche en productions de toute espèce : froment, maïs, riz,

tabac, canne à sucre, indigo, coton de qualité supérieure. En outre, on trouve en abondance de la houille, du sel, de l'alun, du soufre. L'État de Missouri renferme d'immenses mines de plomb; on trouve l'or en abondance dans la Virginie, dans les Carolines et surtout dans la Californie. — L'industrie et le commerce ont pris une extension prodigieuse dans les États-Unis : d'immenses manufactures ont été fondées de toutes parts; des canaux, des chemins de fer sillonnent le pays en tous sens; la marine marchande est la première après celle de l'Angleterre; la pêche, surtout la pêche de la baleine, occupe des milliers de matelots. La population des États-Unis se compose en grande partie d'Européens dont les quatre cinquièmes sont d'origine anglaise; ces derniers se partagent en deux types distincts, le *virginien* et le *yankee*; les premiers forment en quelque sorte l'aristocratie noble; les seconds, la bourgeoisie commerçante. Les Français dominent dans les États du S. O. (Louisiane, Mississipi, Missouri, Illinois), pays autrefois français: les colons allemands sont devenus très-nombreux depuis quelques années. Outre les Européens, on compte un grand nombre de métis et de nègres, soit libres, soit esclaves (les esclaves sont encore très-nombreux dans plusieurs États du Sud, notamment dans la Virginie, les Carolines et la Géorgie); enfin les indigènes, dont le chiffre décroît tous les jours, sont de plus en plus refoulés vers le nord et vers l'ouest. — Le gouvernement des États-Unis est une république fédérative. Il se compose d'un président, nommé pour quatre ans, d'un vice-président, d'un sénat et d'une chambre de représentants; il siège à Washington. Les territoires sont régis immédiatement par le gouvernement fédéral; mais quand le chiffre de leur population dépasse 60 000 hab., ils ont le droit de prendre le rang d'État. Le district fédéral dépend du gouvernement fédéral. — Tous les cultes sont tolérés aux États-Unis, mais la religion réformée y domine; parmi les nombreuses sectes dans lesquelles elle se divise, celles des Presbytériens, des Anglicans, des Méthodistes, sont les plus nombreuses. Viennent ensuite les Catholiques, les Congrégationalistes, les Quakers, les Moraves, etc. Les Catholiques ont 7 archevêchés (Baltimore, Cincinnati, San-Francisco, St-Louis de Missouri, la Nouv.-Orléans, New-York, Oregon-city) et une vingtaine d'évêchés.

*Histoire.* L'existence des États-Unis comme État indépendant ne date que de 1776 : mais l'histoire du pays remonte plus haut. Les Vénitiens Jeah et Sébastien Cabot en reconquirent les premiers les côtes en 1497; Ponce de Léon découvrit la Floride en 1512; Verazzani visita en 1524 toute la côte septentrionale jusqu'au 34° de lat. De 1562 à 1565 les Français essayèrent vainement de coloniser la Floride; en 1584 des Anglais s'établirent en Virginie. B. Gosnold en 1602, Hudson en 1607, Jean Smith en 1614, firent d'importantes découvertes dans le nord. Les Hollandais, marchant sur leurs traces, colonisèrent en 1614 l'État de New-York, auquel ils donnèrent le nom de *Nouv.-Pays-Bas*. Des Puritains, émigrés de la Grande-Bretagne, vinrent en 1620 s'établir dans le Massachusetts. Le New-Hampshire fut colonisé en 1621, et porta d'abord le nom de *Laconie*; en 1627 le Delaware reçut une colonie suédoise; le Maryland fut colonisé en 1632, le Connecticut en 1635, le Rhode-Island en 1638 : tous ces pays durent leurs premiers habitants aux persécutions religieuses. Charles II, roi d'Angleterre, donna en 1662 au comte Clarendon et à sept autres seigneurs le pays qui forma depuis les deux Carolines, et en 1681 au quaker Guillaume Penn la contrée appelée de son nom Pensylvanie. Une compagnie anglaise s'établit dans la Géorgie en 1732 sous le règne de Georges II. Tandis que les côtes se peuplaient ainsi, l'intérieur des terres recevait également de nouveaux habitants. En 1683, le Français De la Salle, parti du Canada, descendant le Mississipi, avait pris possession de la Louisiane au nom de Louis XIV; en 1699, une colonie française

s'y était établie. En 1717, la compagnie française d'Occident fonda la Nouv.-Orléans; en 1735, elle éleva la v. de Vincennes, dans l'État d'Indiana. Un territoire ainsi partagé entre deux nations rivales ne pouvait tarder à devenir le théâtre de guerres sanglantes : en 1754 la guerre éclata entre les Français et les Anglais : elle dura sept ans. Les Français y perdirent le Canada, l'Acadie, l'île du Cap-Breton; ces pertes furent consommées par le traité de 1763. C'est à la suite de cette guerre que commença la mésintelligence entre le gouvernement anglais et ses colonies. Ces dernières ayant acquis un accroissement considérable, le gouvernement se crut autorisé à les charger de nouveaux impôts, et, malgré des représentations répétées, des droits onéreux furent établis, sans le consentement des colons, sur le timbre, le papier, le verre, le thé, etc. (1764-67). La fermentation fut bientôt générale, et en 1773 Boston donna le signal de la révolte. En 1775 se livra la bataille de Bunker's Hill où les Anglais furent défaits. Un congrès s'établit à Philadelphie et donna à Georges Washington le commandement suprême de l'armée américaine. Le 4 juillet 1776, les treize colonies anglaises (V. leurs noms ci-dessus) se déclarèrent indépendantes. Après une guerre opiniâtre, qui offrit des chances diverses, la victoire de Saratoga (1777) et la reddition du général Burgoyne donnèrent aux insurgés une supériorité décidée. En 1778, la France fit un traité d'alliance avec les États-Unis, et les aida puissamment, tant sur mer que sur terre, à combattre les Anglais : Lafayette, Rochambeau et une foule d'autres officiers français s'illustrèrent dans ces combats. Un traité fut également conclu par les insurgés avec l'Espagne en 1779. Enfin la capitulation de Cornwallis, en 1781, força l'Angleterre à reconnaître l'indépendance des États-Unis, et à accepter la paix, qui fut signée à Paris, le 3 sept. 1783. La guerre terminée, le congrès s'occupa d'établir une constitution qui fut acceptée par tous les États en 1787, et en 1789 Washington fut appelé à la présidence. Pendant la guerre qui éclata bientôt après entre la France et l'Angleterre, le président s'empressa de déclarer la neutralité des États-Unis (1793). A l'abri de cette neutralité, d'importantes améliorations purent s'établir dans le pays; le territoire s'agrandit par l'achat de vastes terres que vendirent les tribus indiennes et par l'acquisition de la Louisiane (1803). Mais depuis 1809 de nouvelles difficultés s'élevèrent entre l'Angleterre et les États-Unis, surtout à l'occasion de la question de la liberté des mers, et la guerre fut déclarée en 1812 : elle dura jusqu'en 1815, et se termina encore à l'avantage de la République. Depuis, les États-Unis n'ont point cessé de vivre en bonne intelligence avec les puissances européennes, et la paix n'a été troublée que par de courtes expéditions contre le Mexique, qui s'est vu enlever le Texas, le Nouv.-Mexique, la Californie (1845-1848).

A la fin de 1860, à l'occasion de l'élection d'un président abolitionniste, Abr. Lincoln, il se fit une grande scission entre les États du Sud, partisans de l'esclavage, et les États du Nord, opposés à cette institution. Dix États, les deux Carolines, la Floride, la Géorgie, l'Alabama, le Mississipi, la Louisiane, le Texas, l'Arkansas, le Tennessee, et une partie de la Virginie, déclarèrent successivement (20 déc. 1860-12 juin 1861) se détacher de l'Union, se constituèrent en *Confédération* séparée, élurent un président, Jefferson Davis, adoptèrent une nouvelle capitale (Richmond), et opposèrent une armée à celle de l'Union. Pendant 4 ans, les *Confédérés*, commandés par Beauregard, Jackson et Lee, livrèrent aux *Fédéraux*, commandés par Scott, Mac Clellan, Burnside, Sherman et Grant, une suite de batailles meurtrières, où les succès et les revers se balancèrent longtemps; enfin la cause de l'Union l'emporta : la prise et l'incendie de Richmond (avril 1865) amenèrent la capitulation des divers corps d'armée confédérés.



**Bancroft, Hildreth, Tucker, Ratton**, écrivains nationaux, ont écrit l'histoire des États-Unis; M. Ed. Laboulaye a donné leur *Histoire politique* (1855).

*Présidents des États-Unis :*

Georges Washington,	élu en	1789
et pour la 2 <sup>e</sup> fois,		1793
John Adams,		1797
Thomas Jefferson,		1801
et pour la 2 <sup>e</sup> fois,		1805
James Madison,		1809
et pour la 2 <sup>e</sup> fois,		1813
James Monroe,		1817
et pour la 2 <sup>e</sup> fois,		1821
John Quincy Adams,		1825
Andrew Jackson,		1829
et pour la 2 <sup>e</sup> fois,		1833
Martin Van-Buren,		1837
W. Harrison (J. Tyler, vice-présid.),		1841
James Polk,		1845
Z. Taylor (Fillmore, vice-président),		1849
Franklin Pierce,		1853
Buchanan,		1857
Abraham Lincoln, 1861 et pour la 2 <sup>e</sup> fois en		1865

ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE CENTRALE. V. GUAYMALA.

ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE DU SUD. V. COLOMBIE.

ÉTATS-UNIS DU RIO DE LA PLATA. V. RIO DE LA PLATA.

**ETCHMIADZINE**, v. de la Russie mérid. (Erivan), à 16 kil. O. d'Erivan, à 50 kil N. O. de l'Ararat. Fameux monastère, résidence du patriarche arménien grec. On y prépare l'huile sainte.

**ETEOCLE**, fils aîné d'Édipe et de Jocaste, et frère de Polynice. A la mort de leur père, il fut convenu qu'ils régneraient alternativement sur Thèbes pendant un an. Étéocle monta le premier sur le trône; mais, l'année expirée, il ne voulut pas en descendre. Polynice, soutenu par Adraste, roi d'Argos, son beau-père, vint à la tête d'une armée d'Argiens revendiquer ses droits. Les deux frères se livrèrent un combat singulier, et dans leur acharnement ils se tuèrent réciproquement. V. POLYNICE.

**ETHELWOLF**, roi d'Angleterre de la dynastie saxonne (857-60), fils d'Ethelwolf, enleva la couronne à son père, pendant que celui-ci était à Rome (V. ETHELWOLF). Après la mort de son père, il épousa la veuve de ce prince, mais il fut bientôt obligé par le cri public de rompre ce mariage incestueux.

**ETHELBERT**, roi d'Angleterre de la dynastie saxonne (860-66), avait d'abord partagé le pouvoir avec son frère Ethelwald. Il eut à repousser plusieurs invasions des Danois.

**ETHELRED I**, roi d'Angleterre de la dynastie saxonne (866-71), frère d'Ethelwald et d'Ethelbert. Son règne fut perpétuellement troublé par les incursions des Danois : il périt des suites d'une blessure qu'il avait reçue en les combattant. Il eut pour successeur Alfred le Grand, son frère. — II, de la dynastie saxonne (978-1016), succéda à son frère Édouard le Martyr. Sous son règne, les Danois firent les plus grands progrès et vinrent mettre le siège devant Londres. Il fit massacrer tous les Danois qui s'étaient établis en Angleterre (le 13 nov. 1002, jour de St-Brice) : Suénon, roi de Danemark, vengea ses concitoyens, et chassa Ethelred (1013), qui ne put remonter sur le trône qu'à la mort de ce prince. Il vit ses États envahis de nouveau par Canut, (1016) et en mourut de douleur.

**ETHELWOLF**, roi d'Angleterre de la dynastie saxonne (836-58). Pendant que son royaume était ravagé par les Danois, établis à Thanet, ce roi pieux allait faire un pèlerinage à Rome; il rendit ses sujets tributaires du St-Siège, et imposa une dime au profit du clergé. En son absence, son fils Ethelwald s'était fait décerner la couronne; à son retour, Ethelwolf la résigna sans opposition. Ce prince avait épousé en secondes noces Judith, fille de Charles le Chauve.

**ETHICUS** (HISTOR.), géographe latin que l'on ne connaît que par trois extraits informés sur la géographie du monde romain, vivait vers le VI<sup>e</sup> ou le VII<sup>e</sup> s. de

notre ère et était probablement originaire de l'Istrie, comme l'indique son nom. Les extraits d'Ethicus ont été imprimés sous le nom de *Cosmographie d'Ethicus*, d'abord à Venise, 1513, puis à Bâle, 1535, à Leyde, 1722, par Gronovius, et à Paris, 1852, par M. d'Arvezac, avec un savant *Mémoire* sur l'auteur.

**ETHIOPIE**, *Ethiopia*, nom donné vaguement dans les temps les plus anciens à toute la région qui s'étendait au sud de l'Égypte. Dans la suite, le nom d'Éthiopie s'appliqua plus spécialement à tout le bassin du Haut-Nil, depuis les cataracts jusqu'au cap Pelgado, comprenant les pays nommés auj. *Nubie, Abyssinie, Kordofan, Dar-Four, Adel, Magadoro, Mélinde*, etc. Le vague de cette dénomination provient du sens même du mot *Ethiopicus*, qui veut dire *visage brûlé* (du grec *aithô*, brûler, et *ops*, visage). Parmi les tribus nombreuses qui habitaient l'Éthiopie, on distinguait : les Éthiopiens de Méroë, qui habitaient entre le Nil et l'Atbarah : leur capit. était Méroë (V. ce nom); les Blemmyes, à l'E. de Méroë; les Nubes ou Nubiens, à l'O. de Méroë; les Sembrites, au S. de Méroë, dans le territoire desquels se trouvaient Sembobitis et Axum. Viennent ensuite les Éléphantophages, les Strouthiophages, les Ophiophages (*mangeurs d'éléphants, d'otruches, de serpents*), qui habitaient l'intérieur des terres; les Troglodytes, qui s'étendaient sur la côte depuis la frontière de l'Égypte jusqu'au détroit de Bab-el-Mandel; le port d'Adulis était chez eux. Plus au S. se trouvaient les Ichthyophages, les Créophages, les Chélonophages (c.-à-d. *mangeurs de poissons, de viande et de tortues*), et les Macrobiens, qui vivaient, dit-on, de 120 à 150 ans. — On ne sait presque rien sur l'histoire de l'Éthiopie. La Bible appelle ce pays la *Terre de Chus*, ce qui la suppose peuplée par les descendants de Chus, fils de Cham et frère de Misraïm : les tribus qui l'habitent paraissent en effet originaires d'Arabie. Les Juifs et les Phéniciens y vinrent de bonne heure pour y faire le commerce. On voit fleurir en Éthiopie dès les temps les plus anciens l'empire de Méroë, d'où l'on croit que sortent les colonies qui civilisèrent l'Égypte. Vers le XV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les Éthiopiens furent soumis par Sésostris; mais au commencement du VIII<sup>e</sup> s., ils conquièrent l'Égypte à leur tour et ils la gardèrent jusqu'en 713 av. J.-C. : la 26<sup>e</sup> dynastie des rois d'Égypte (Sabacon, Sua, Tharaca) est une dynastie éthiopienne. Ptolémée et les Romains tentèrent vainement de soumettre cette contrée; cependant les Romains finirent par s'emparer de quelques portions de la partie la plus septentrionale, qu'ils annexèrent au gouvernement d'Égypte sous le nom de *Ethiopia supra Egyptum*. Les Éthiopiens eurent plusieurs rois du nom de Candace : l'une d'elles fut tributaire d'Auguste. Le Christianisme fut introduit dans leur pays au IV<sup>e</sup> siècle; il s'y est conservé jusqu'à nos jours. V. ABYSSINIE.

**ETHRA**, fille de Pithée, roi de Trézène, fut séduite par Egée, roi d'Athènes, qui la rendit mère de Thésée. Dans la suite, elle alla à Athènes avec son fils et le fit reconnaître par son père. V. THÉSÉE.

**ETIENNE** (S.), *Stephanus* (c.-à-d. *couronné*), Juif de naissance, était un des 7 diacres choisis par les Apôtres. Il fut accusé par les Juifs d'avoir blasphémé contre Dieu et contre Moïse en disant que Jésus de Nazareth détruirait le lieu saint, et fut lapidé à Jérusalem, environ 9 mois après la mort de J.-C. : il est le premier martyr. On le fête le 26 décembre.

**ETIENNE I** (S.), pape de 253 à 257, était Romain. Il combattit les Novatiens, condamna Marcell, évêque de Léon, attaché à l'hérésie, surtout contre S. Cyprien la validité du baptême donné par les hérétiques et souffrit le martyre en 257. On le fête le 2 août.

**ETIENNE II**, Romain, pape de 752 à 757, se trouvant menacé par Astolphe, roi des Lombards, vint en France demander secours à Pépin le Bref et le sacra (754). Pépin, ayant enlevé à Astolphe l'exarchat de Ravenne et la Pentapole, qu'il avait usurpés sur les empereurs d'Orient, en fit don au St-Siège (755) :

ce fut là le premier noyau des États de l'Église, et l'origine de la puissance temporelle des papes.

ÉTIENNE III, Sicilien, pape de 768 à 772, fut élu après une vacance de 13 mois. Il fit condamner dans un concile les antipapes Constantin et Philippe.

ÉTIENNE IV, Romain, pape de 816 à 817, vint en France sacrer Louis le Débonnaire.

ÉTIENNE V, Romain, pape de 885 à 891, fit des prodiges de charité pour soulager le peuple pendant une cruelle famine.

ÉTIENNE VI, Romain, pape de 896 à 897, fit exhumer le corps de Formose, son prédécesseur, qu'il accusait d'avoir usurpé, présenta dans un concile ce cadavre revêtu des habits pontificaux, l'accusa d'avoir usurpé le siège de Rome, lui fit trancher la tête par le bourreau et le fit jeter dans le Tibre. Cette vengeance atroce ayant soulevé le peuple, Étienne fut chargé de fers et jeté dans une prison où il périt étranglé.

ÉTIENNE VII, Romain, régna de 929 à 931, sans rien faire de remarquable.

ÉTIENNE VIII, Allemand, pape de 939 à 942, était parent de l'empereur Othon. Il fut élevé sur le St-Siège par la protection de Hugues, roi d'Italie. Sa qualité d'étranger le fit détester des Romains.

ÉTIENNE IX, pape de 1057 à 1058, d'abord abbé du Mont-Cassin, était frère de Godefroi le Barbu, duc de Lorraine. Il réforma les mœurs, et mourut à Florence en odeur de sainteté, après 8 mois de règne.

ÉTIENNE, empereur d'Orient, fils de Romain I, fut associé par son père à l'empire en 919, avec ses 2 frères Christophe et Constantin, et régna jusqu'en 945, époque à laquelle il fut exilé.

ÉTIENNE I (S.), roi de Hongrie, succéda en 997 à son père Geysa, 4<sup>e</sup> duc de Hongrie, réforma les mœurs barbares de ses peuples, fit venir des missionnaires qui prêchèrent l'Évangile, publia un code, et reçut du pape Sylvestre II, en l'an 1000, le titre de roi, avec celui d'*apôtre de la Hongrie*. Il mourut en 1038. La couronne que lui donna le pape sert encore aujourd'hui pour le sacre des rois de Hongrie. Il est honoré le 2 sept. — L'impératrice Marie-Thérèse institua en son honneur, en 1764, l'*Ordre de S. Étienne*, destiné à récompenser le mérite civil. On n'y admet que des nobles. La décoration est une croix pattée verte, bordée d'or, avec un écusson portant, outre les lettres M. T. (Marie-Thérèse), la couronne de Hongrie surmontée d'une croix blanche et entourée des mots : *Publicum meritum præmium*. Au revers on lit en abrégé : *S. Stephano regi apostolico*.

ÉTIENNE II, roi de Hongrie, dit *le Foudre ou l'Éclair*, succéda en 1114 à Coloman II, son père, fit la guerre, avec des succès divers, aux Vénitiens, aux Polonais, aux Russes et aux Bohémiens, et fut vaincu par Jean Comnène, empereur de Constantinople. Il se rendit odieux par ses cruautés. N'ayant point d'enfants, il résigna sa couronne à Béla, son cousin, et se fit moine. Il mourut en 1131.

ÉTIENNE III, fils de Geysa II, lui succéda en 1161 et secourut l'emp. Manuel Comnène contre Venise. En son absence, ses oncles Ladislas et Étienne usurpèrent; il fut rétabli dès 1163, et régna jusqu'en 1173.

ÉTIENNE IV, *le Cuman*, succéda en 1270 à Béla IV, son père; s'illustra par ses victoires sur Ottokar, roi de Bohême, et rendit la Bohême tributaire. Il mourut en 1272.

ÉTIENNE BATHORI, roi de Pologne. V. BATHORI.

ÉTIENNE DE BLOIS, roi d'Angleterre, de la maison de Blois, né en 1105, avait pour mère une fille de Guillaume le Conquérant, qui avait épousé un comte de Blois. A la mort de Henri I (1135), il usurpa le trône sur Mathilde, fille et légitime héritière de ce prince. Il eut longtemps à combattre contre Mathilde et Henri son fils (Henri II), qui soutenait le roi d'Écosse David, oncle de Mathilde; il finit cependant par rester tranquille possesseur du trône, mais à la condition de reconnaître Henri pour son successeur. Il mourut en 1154. Il avait épousé l'héritière des comtes de Boulogne.

ÉTIENNE DE BYZANCE, grammairien grec, natif de Constantinople, qui vivait vers la fin du v<sup>e</sup> siècle, avait composé, sous le titre d'*Ethnica*, un *Dict. géographique et historique*, ouvrage précieux pour l'étude de l'antiquité; il ne nous en reste qu'un extrait fait par le grammairien Hermolaüs, contemporain de Justinien, et quelques fragments, publiés par Berkelius et Gronovius, Leyde, 1688, in-fol.; par G. Dindorf, Leipsik, 1825, 4 vol. in-8, et par Meinecke, Leipsik, 1849, 2 vol. in-8.

ÉTIENNE ou ESTIENNE, célèbre famille d'imprimeurs et de savants français, a pour chef Henri Étienne, né à Paris vers 1460, mort en 1521, et a surtout été illustrée par Robert et Charles, fils de Henri, et par H. Étienne II, fils de Robert. L'hist. des É. a été écrite par Maittaire, Lond. 1709, par Renouard, 1837, et par A. F. Didot, 1856 (dans la *Biogr. gén.*).

ÉTIENNE (Robert), né à Paris en 1503, mort à Genève en 1559, fut à la fois le plus habile imprimeur et un des plus savants hommes de son temps. Il penchait vers la Réforme, ce qui lui suscita des difficultés de la part des théologiens; mais il fut longtemps protégé par François I. Inquiété à la mort de ce prince pour une traduction de la Bible, qu'on accusait d'infidélité, il se retira à Genève (1552), et y embrassa ouvertement le Calvinisme. Parmi ses éd. on remarque sa *Bible latine*, 1532, in-fol., un des chefs-d'œuvre de la typographie; le *Nouveau Testament grec*, 1550; *Eusèbe, Denys d'Halicarnasse, Dion Cassius*, auteurs dont il imprima le premier les ouvrages: parmi ses écrits originaux, le *Thesaurus linguæ latinæ*, Paris, 1532, souvent réimprimé; et un *Dictionarium latino-gallicum*, 1543, 2 vol. in-fol. Robert Étienne était gendre de Simon de Colines, habile imprimeur de Paris, et fut d'abord son associé.

ÉTIENNE (Henri II), fils de Robert, né à Paris en 1532, eut de bonne heure une vive passion pour l'étude du grec, parcourut l'Italie pour y découvrir des manuscrits, suivit son père à Genève et y embrassa comme lui le Calvinisme, puis vint s'établir imprimeur à Paris. Ayant épuisé sa fortune dans de savantes investigations à l'étranger, il fut longtemps soutenu par un riche protecteur, Ulrich Fugger. Il employa douze ans à préparer et à imprimer un grand *Dictionnaire de la langue grecque*, qui parut sous le titre de *Thesaurus græcæ linguæ*, Paris, 1572 (réimpr. à Londres de 1816 à 1828 en 7 v. in-f., et à Paris par les frères Didot, 1840 et ann. suiv.); mais cet ouvrage admirable n'ayant pas obtenu tout le succès qu'il méritait, Henri Étienne se trouva ruiné et fut forcé de quitter Paris. Il erra longtemps de ville en ville, poursuivi par ses créanciers et mourut aliéné, à l'hôpital de Lyon, en 1598. Il a publié presque tous les ouvrages grecs, prosateurs et poètes; a donné entre autres les éditions *principes d'Anacréon* (avec un trad. en vers latins, qui est un chef-d'œuvre), d'*Appien*, de *Maxime de Tyr*, etc., et a trad. en latin *Théocrète*, *Pindare*, *Sextus Empiricus*, etc. Ses éd. les plus célèbres sont : *Poete græci principes heroici carminis*, 1556, in-fol.; *Pindari et cæterorum octo Lyricorum carmina*, 1560, in-24; *Artis medicæ principes*, 1567, 2 vol. in-fol.; *Platonis opera*, 1578, 3 vol. in-fol. Il a en outre rédigé un *Ciceronianum Lexicum*, 1557, et a laissé quelques ouvrages écrits en français, parmi lesquels on remarque la *Conformité des merveilles anciennes avec les nouvelles ou Apologie pour Hérodote*, 1556, un *Traité de la Conformité du français avec le grec*, 1565, et celui *De la Précellence du langage français*, 1579, réimprimés tous deux en 1853 par Léon Feugère.

ÉTIENNE (Charles), frère de Robert, né en 1504, se fit recevoir médecin, fut précepteur chez l'ambassadeur Baïff, puis s'établit imprimeur (1551) et publia aussi d'excellentes éditions. Il mourut en 1564, endetté. Outre des *Dictionnaires latin et grec*, on lui doit un *Dictionarium historico-geographico-poeticum*, 1553, qui jouit d'une grande vogue, et le *Prædium rusticum*, 1554, mis en français par Liébault,

son gendre, sous le titre de *Maison rustique*, ouvrage qui devint promptement populaire.

Plusieurs autres membres de cette famille exercèrent avec honneur leur profession à Paris et à Genève jusqu'à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle : le dernier, Antoine Étienne, 1592-1674, imprimeur à Paris, a donné de belles éd. de *S. Jérôme*, 1609, de *Plutarque*, 1624, d'*Aristote*, 1629. Ruiné, infirme et aveugle, il mourut à l'Hôtel-Dieu.

ÉTIENNE (Charles Guillaume), écrivain dramatique et publiciste, né en 1778 à Chamouilley (Hte-Marne), mort en 1845, occupait un modeste emploi à l'armée, lorsqu'une pièce de circonstance qu'il fit pour le camp de Boulogne appela sur lui l'attention de Napoléon. Le ministre Maret le prit pour secrétaire et se chargea de sa fortune : il devint en 1810 chef de la division littéraire au ministère de la police, puis censeur. Il donnait à la même époque des comédies qui obtinrent du succès : il fut admis à l'Académie française en 1811. Privé de ses emplois par les Bourbons en 1814, exclu même de l'Académie, où il ne rentra qu'en 1829, il se jeta dans la politique et fit une rude guerre à la Restauration dans le *Constitutionnel* et la *Minerve* : ses *Lettres sur Paris*, dans ce dernier recueil, eurent une grande vogue. Elu député en 1820 par le dép. de la Meuse, il prit place parmi les défenseurs de la cause libérale et fut en 1830 un des rédacteurs de l'adresse des 221 ; il fut quelques années plus tard élevé à la pairie. Ses œuvres les plus connues sont : parmi ses comédies, les *Maris en bonne fortune* (1803), en 3 actes et en prose ; *Briegys et Palapat* (1807), en 1 acte et en vers ; les *Deux Gendres* (1810), en 5 actes et en vers (l'envie l'accusa d'avoir, dans cette comédie, copié une pièce inconnue d'un jésuite, intitulée *Conara*, avec laquelle la sienne avait seulement quelque analogie par le sujet) ; *l'Intrigante* (1813), en 5 actes et en vers, dont les représentations furent défendues à cause de prétendues allusions blessantes pour la cour impériale ; parmi ses opéras-comiques, *Gulistan*, 1805 ; *Cendrillon*, 1810 ; *Joconde*, 1814 ; *Jeannot et Colin*, 1814 ; le *Rossignol*, 1817 ; *Aladin ou la Lampe merveilleuse*, 1822. Il a aussi composé, soit seul, soit en société, de charmants vaudevilles et une *Histoire du Théâtre-Français depuis la Révolution*. Étienne brille par un esprit fin et délicat ; il a porté dans la comédie une gaieté vive et de bon goût, une grande vérité d'observation et a su soutenir l'intérêt sans blesser la raison ni les bienséances. Une éd. de ses *Œuvres* a paru en 1846-47, 4 vol. in-8. M. A. de Vigny, son successeur à l'Académie, y a fait son *Éloge*.

ÉTIENNE (Ant. MEGRET, baron d'), administrateur, né à Paris en 1720, mort en 1767, fut appelé en 1751 à l'intendance d'Auch et de Pau, introduisit dans la province qui lui était confiée d'importantes améliorations, malgré l'opposition des parlements et des villes elles-mêmes, et fit exécuter, en grande partie à ses propres frais, 200 lieues de routes (800 k.), La v. d'Auch lui a élevé une statue.

ETNA ou GIBEL, de l'arabe *djebel*, montagne ; célèbre volcan de Sicile, au N. E., dans la prov. de Catane (Val di Demone), par 37° 46' lat. N., 12° 41' long. E., a une base circulaire de 180 k. de circuit, et s'élève à près de 3250<sup>m</sup>. On y distingue une foule de cratères éteints, sans compter ceux qui sont en activité, dont le principal a près de 5 kil. de circonférence. Les éruptions de l'Etna sont connues de temps immémorial : la Fable nous montre les géants Eneïade et Typhon ensevelis vivants sous l'Etna ; c'est là aussi que Vulcain et les Cyclopes forgeaient les foudres de Jupiter. Les v. anc. de Naxos, Inessa, Hybla, et plusieurs autres ont été détruites par les éruptions du volcan. Les plus terribles dans les temps modernes sont celles de 1183, qui fit périr 15 000 h. ; de 1669, qui en détruisit 20 000 ; de 1693, 60 000 ; les plus récentes sont de 1809, 1830 et 1843. Plusieurs fois la lave a été sur le point de submerger Catane. — Empédocle voulut, dit-on, descendre dans le cra-

tère de l'Etna ; il y périt. Dans ces derniers temps divers voyageurs s'y sont fait descendre avec des cordes, mais il a fallu bientôt les remonter. — La végétation à la base et sur les flancs de l'Etna est magnifique : c'est sur cette montagne que se trouve le châtaigner *di cento cavalli*, sous lequel 100 chevaux tiennent à l'aise : il a 37<sup>m</sup> de circonférence.

ÉTOILE (l'), bourg du dép. de la Drôme, à 10 k. S. de Valence, 1000 hab. Vin estimé. — Autrefois place forte. Le château, occupé auj. par des établissements industriels, fut embelli par Diane de Poitiers qui prenait le titre de *Dame de l'Étoile*.

ÉTOILE (Pierre de l'), grand audancier de la chancellerie de France, né à Paris en 1540, mort en 1611. Profitant de sa position qui le mettait en relation avec les grands et lui permettait d'apprendre bien des particularités curieuses, il rédigea depuis 1574 jusqu'à sa mort un journal de tout ce qui venait à sa connaissance. Ce recueil, qui formait 5 vol. in-fol., et qui n'avait jamais été destiné à être publié, est une source précieuse de renseignements sur les règnes de Henri III et de Henri IV ; c'est l'œuvre d'un homme consciencieux, impartial et d'une rare indépendance. On en a extrait le *Journal de Henri III*, publié en 1621 par Servin, et en 1744 par Lenglet-Dulresnoy ; et le *Journal de Henri IV*, dont l'éd. la plus complète a paru à La Haye, 1741 (reprod. dans la collection de *Mémoires de Petitot*). — Son fils, Claude de l'Étoile, né à Paris en 1597, mort en 1652, homme d'esprit et de goût, fut un des premiers membres de l'Académie française. Il a laissé des poésies et quelques pièces de théâtre composées pour le cardinal Richelieu. Quand l'Académie entreprit la critique du *Cid*, c'est lui qui en fut chargé.

ÉTOILE (Ordre de l'), ordre de chevalerie créé en France en 1351 par Jean le Bon, à l'imitation de l'ordre de la Jarretière, créé en 1349 en Angleterre par Édouard III. Les chevaliers juraient de ne pas reculer de quatre pas. Les insignes étaient un collier et une étoile blanche sur émail rouge avec cette devise : *Monstrant regibus astra viam*. Cette décoration fut tellement prodiguée que dès le temps de Charles V elle avait perdu toute valeur.

ÉTOILE-POLAIRE (ordre de l'), ordre suédois destiné aux ministres, aux ambassadeurs, aux magistrats, aux savants et aux littérateurs. L'insigne est une croix d'or à huit pointes, émaillée de blanc, ayant au centre un médaillon d'azur qui porte une étoile polaire et la devise : *Nescit occasum*. Cet ordre, dont l'origine est incertaine, fut réorganisé en 1748 par le roi de Suède Frédéric I.

ÉTOLIE, *Ætolia*, contrée de la Grèce propre, séparée de l'Acarnanie à l'O. par l'Achéloüs, avait à l'E. les Locriens Ozoles, le Parnasse et l'Éta ; au N. l'Épire et la Thessalie, au S. le golfe d'Ambracie et la mer de Corinthe. Thermus et Calydon en étaient les principales places. Thermus était le siège du *Pan-ætolium* ou assemblée générale des Étoliens. Les Étoliens étaient grossiers, violents et querelleurs ; ils furent sans cesse en guerre, soit avec leurs voisins, soit entre eux. — On donne à l'Étolie pour premiers habitants les Curètes ; elle tire son nom d'Ætolus, frère d'Epéus, roi d'Elide, qui s'y réfugia après avoir commis un meurtre involontaire. C'est en Étolie que la Fable place Méléagre et Diomède. Pendant la guerre du Péloponèse, les Étoliens se déclarèrent pour Lacédémone. Après la mort d'Alexandre, ils firent la guerre sans grandes pertes à Cratère et à Antipater, 323-22 ; puis, s'étant alliés avec Antigone Gonatas (280-243), ils tentèrent de dominer la Grèce occidentale et formèrent une ligue dans laquelle entrèrent l'Acarnanie, l'Élide, la Messénie. Après la mort d'Antigone, ils perdirent l'alliance des rois de Macédoine, mais ils n'en persévèrent pas moins dans leurs projets d'agrandissement : de là une guerre avec la Ligue Achéenne, dite *Guerre des deux Ligues* (220-217 av. J.-C.) ; les Achéens secondés par le roi de Macédoine, Philippe V, eurent le dessus.

Les Étoliens, pour se venger, firent alliance avec les Romains contre Philippe, lors des deux premières guerres de Macédoine, et leur rendirent des services essentiels; mais bientôt, mécontents de ces alliés, ils appelèrent en Grèce le roi de Syrie Antiochus, 192. Après la défaite de ce prince (190), ils furent soumis par Fulvius Nobilior, 189, et réunis à la prov. romaine d'Achaïe. Ils conservèrent néanmoins leurs lois. Sous Constantin, l'Étolie fut comprise dans la Nouv.-Épire et fit partie de la préfecture d'Illyrie. Après la prise de Constantinople par les Latins, Théodore l'Ange, de la famille impériale grecque, forma une principauté indépendante dans l'Épire et l'Étolie; mais la discorde s'étant mise entre ses descendants, le sultan Amurath II s'empara du pays en 1432; Scanderbeg chassa un instant les Turcs de l'Étolie, et il la laissa en mourant aux Vénitiens; mais ceux-ci ne purent la conserver, et elle rebomba bientôt sous le joug ottoman. A la fin du dernier siècle, une peuplade étolienne, les Souliotes (V. ce nom), opposa une héroïque résistance aux agressions d'Ali-Pacha; mais ce n'est que lors de l'insurrection de 1821 que l'Étolie recouvra son indépendance. Aujourd'hui l'Étolie est partagée entre la Turquie et le nouveau royaume de Grèce: une petite fraction est comprise dans la Basse-Albanie, et fait partie de l'eyalet de Roumélie; le reste forme la nomarchie d'*Étolie et Acarnanie*, qui a pour ch.-l. Missolonghi.

**ETON**, v. d'Angleterre (Buckingham), sur la Tamise, à 30 kil. N. O. de Londres et à 55 kil. S. E. de Buckingham, vis-à-vis de Windsor, avec laquelle elle communique par un pont; 3500 h. Eton est célèbre par une grande école, dite *King's College*, fondée en 1440, où l'on fait d'excellentes études.

**ÉTREPAGNY**, ch.-l. de canton (Eure), à 25 kil. N. E. des Andelys; 386 hab. Les Mérovingiens y eurent un manoir. Ce fut plus tard une seigneurie qui appartint aux comtes de Melun, aux ducs de Longueville et enfin à la famille Turgot.

**ÉTRETAT**, vge du dép. de la Seine-Inf., sur la Manche, à 23 kil. N. E. du Havre; 1600 hab. Eglise Notre-Dame, qui reproduit en petit l'abbaye de Fécamp. Bains de mer. Pêche d'huîtres et de homards renommés; rochers à pic et percés à jour qui s'élevèrent comme des pyramides au milieu de la mer.

**ÉTRURIE**, *Etruria*,auj. *Toscane* et *patrimoine de S. Pierre*, région de l'Italie, entre l'Apennin, la mer Tyrrhénienne, la Ligurie, le Latium, avait pour bornes la Macra au N., le Tibre au S. On la divisait en 12 *lucumonies*, qui avaient pour ch.-l. Cæré, Tarquinies, Veies, Vulsinies, Cortone, Vétulonies, Clusium, Perugia, Ruselles, Arretium, Volaterras, Populonie. Plus tard, elle fut pour v. principales Florence, Pise, Lucques. Ses hab., qu'on nomme indifféremment Étrusques, Tyrrhéniens et Tusques, paraissent descendre des Pélasges. C'est à tort qu'une tradition les faisait venir de la Lydie. Au XI<sup>e</sup> siècle avant J.-C., ils furent asservis par les Rasena, qu'on croit venus de la Rhétie. Ceux-ci fondèrent dans leur pays une confédération de 12 cités (nommées plus haut); ils en avaient déjà auparavant fondé une autre plus au N., dans le bassin du Padus (Brixia, Vérone, Mantoue, Felsine ou Bononia, Melpum, Hadria, etc.) et vers 800 avant J.-C. ils en fondèrent une 3<sup>e</sup>. plus au S., entre le Vulturne et le Silare (Nole, Vulturne, Atelle, Acerres, etc.). Les 3 ligués, bien qu'indépendantes, étaient unies par un lien fédéral. Vulsinies était le chef-l. général de la conféd. : c'est là que se tenaient les assemblées générales. Les trois conféd. avaient longtemps fleuri, celle du N. par l'agriculture, celles du centre et du sud par le commerce maritime. L'opulence, la mollesse, les vices qui en sont inséparables, préparèrent leur chute. De 587 à 521 les invasions gauloises brisèrent la conféd. du nord et ne laissèrent indépendantes que quelques cités des Rasena. A partir de 424, les Samnites rompirent de même la conféd. du sud en prenant Vulturne (Cepoue). La ligue du

centre fut celle qui résista le plus longtemps. Une de ses lucumonies, Tarquinies, donna deux rois à Rome (Tarquin l'Ancien, et Tarquin le Superbe), et même, le *lars* (ou roi) de Clusium, Porsenna, conquit Rome un instant, 507 av. J.-C.; une autre des cités étrusques, Veies, la mit à deux doigts de sa perte, 485-77; mais enfin Rome prit le dessus, conquit Veies, 395; assujettit Faléries, Tarquinies, Cæré, 385-352, et soutint trois grandes guerres contre les Étrusques unis aux Samnites ou aux Gaulois, 313-309, 302-299, 296-283; après avoir subi de sanglantes défaites à Sutrium, à Pérouse, au lac Vadimon, l'Étrurie fut contrainte à subir le joug. Au IV<sup>e</sup> siècle de l'empire, l'Étrurie, sous le nom de Toscie ou Toscane, fut une des huit prov. du diocèse d'Italie. Elle forma au IX<sup>e</sup> siècle un duché particulier. *Voy. TOSCANÈ*. — Le peuple étrusque est un des plus singuliers de l'antiquité. Ses prêtres avaient une haute réputation de science: ils employaient certaines formules secrètes; ils inventèrent les augures, l'art des aruspices, l'art des expiations; c'est d'eux que les Romains empruntèrent les noms de leurs dieux et presque toute leur religion, surtout les cérémonies du culte. Leur religion semble avoir été cruelle et sanguinaire: ils immolaient des victimes humaines, qui pour la plupart étaient des prisonniers de guerre. Les sépultures étaient très-soignées, et l'on a retrouvé dans les tombeaux des Étrusques nombre d'antiquités précieuses, qui prouvent que chez eux l'industrie était portée très-loin, surtout pour l'art de la poterie, du vernis, de la teinture: on estime particulièrement les vases étrusques, le plus souvent rouges et ornés de peintures noires. Les constructions de ce peuple, solides et colossales, ont donné naissance à l'*ordre toscan*, qui a pour caractère des pilastres carrés un peu lourds. On a beaucoup d'inscriptions en langue étrusque; mais cette langue n'en est pas mieux connue. L'écriture étrusque est tout autre que l'écriture romaine du siècle d'Auguste. L'empereur Claude avait écrit une *Histoire d'Étrurie*, dont on doit regretter la perte. De nos jours, Otfried Muller (en 1828) et Lepsius (en 1842) ont publié d'intéressants travaux sur les Étrusques.

**ÉTRURIE** (Royaume d'). Par le traité de Lunéville, 1801, l'ancien grand-duché de Toscane fut enlevé à Ferdinand III, de la maison d'Autriche, pour être érigé en royaume sous le titre de *Royaume d'Étrurie*, et fut donné par échange au fils unique de l'infant Ferdinand, duc de Parme, au jeune Louis de Parme, que la guerre avait privé de ses États. Ce prince fut installé la même année, mais il m. peu après, à la fleur de l'âge, 1803. Après la mort de Louis, le roy. d'Étrurie fut gouverné par sa veuve, Marie-Louise, fille de Charles IV, r. d'Espagne, qui administrait comme tutrice de son fils en bas âge, Charles-Louis (Louis II). En 1807, le roy. d'Étrurie fut absorbé dans l'empire français, et forma les 3 dép. de l'Arno, de l'Ombrone et de la Méditerranée; en 1809, ce pays fut donné à Elisa, sœur de Napoléon, qui prit le titre de grande-duchesse de Toscane. En 1814, il fut restitué à l'archiduc Ferdinand III. V. *TOSCANÈ*.

**ETTENHEIM**, v. du grand-duché de Bade, à 30 kil. N. de Fribourg-en-Brigau, et près de la frontière de France (25 kil. S. E. de Strasbourg); 2700 hab. Château, qui était une des résidences des évêques de Strasbourg. C'est de là que fut enlevé le duc d'Enghien pour être amené à Vincennes, 1804.

**ETTLINGEN**, v. du grand-duché de Bade, sur l'Alb, à 7 kil. S. de Carlsruhe; 3000 hab. Les lignes d'Ettingen furent forcées en 1734 par le maréchal de Berwick. Les Français y battirent les Autrichiens le 9 juillet 1736.

**ETYMANDER**,auj. *Helmend*, fleuve d'Asie, descendait du Paropamise, arrosait la Drangiane et se jetait dans le lac Arien (*Aria palus*).

**EU**, *Alga* ou *Auga*, ch.-l. de cant. (Seine-Infér.), sur la Bresle, à 31 kil. N. E. de Dieppe, à 3 kil. de la mer, au milieu d'une vaste forêt; 3609 hab. Trib.

de commerce, collège. Biscuit, serges, dentelles, toile de lin, etc. Très-beau château, bâti originairement par Rollon, le 1<sup>er</sup> duc normand; restauré par Louis-Philippe; riche galerie de portraits historiques, parc magnifique; église très-ancienne, renfermant les tombeaux des anciens comtes d'Eu.—La v. d'Eu fut érigée en comté l'an 996, en faveur d'un fils naturel de Richard I, duc de Normandie. Au xiii<sup>e</sup> siècle, ce comté passa dans la maison de Brienne; il fut confisqué en 1350, après la mort du comte d'Eu, connétable de France, condamné comme coupable de trahison, et fut donné à Jean d'Artois. Il échut en 1472 au comte de Nevers, et passa depuis dans la maison de Guise par le mariage de Henri le Balafré avec Catherine de Clèves, veuve d'Antoine de Croi, de la maison de Bourgogne-Nevers. En 1657, le comté fut vendu à Marie-Louise d'Orléans, qui le donna au duc du Maine, fils de Louis XIV. Il passa ensuite à la famille de Penthièvre, et enfin, par mariage, à celle d'Orléans qui le posséda jusqu'en 1848.—Louis XI fit brûler la ville d'Eu en 1475, pour l'empêcher de tomber aux mains des Anglais. Louis-Philippe recut en 1843, dans le château d'Eu, la reine Victoria. Ce château fut réuni en 1852 au domaine de la couronne.

**EUBAGES**, devins gaulois. Voy. DRUIDES.

**EUBÉE**, *Eubœa*, auj. *Négrepont* ou *Egribo*, grande île de la mer Égée, de forme oblongue, s'étendant le long des côtes de l'Attique, de la Béotie et de la Locride, depuis le cap Sunium jusqu'à la Thessalie. Elle porta successivement les noms de *Chalcis* (c.-à-d. *airain*, parce que c'est de là, dit-on, que le premier *airain* fut tiré), de *Maecris* (à cause de sa longueur), d'*Abantis* (à cause des Abantes, ses premiers habitants). Elle avait trois v. principales : Chalcis, Érétrie et Caryste. Après les Abantes, l'Eubée fut habitée par des Histiéens, puis par des Ioniens. Athènes s'en empara de bonne heure et la garda malgré diverses révoltes jusqu'à l'an 404 av. J.-C., époque où elle passa sous la domination des Lacédémoniens; mais plus tard l'influence d'Athènes s'y rétablit; Philippe II, roi de Macédoine, détruisit cette influence et y substitua la sienne. L'Eubée passa avec le reste de la Grèce sous la domination des Romains.—Entre l'Eubée et la partie de la Béotie appelée Aulide, dans l'endroit où l'île se rapproche le plus du continent, se trouvait le détroit de l'Enrippe. V. ce nom.

**EUCLIDE**, philosophe de la secte mégarique, né à Milet vers 360 av. J.-C., disciple et successeur d'Euclide de Mégare, n'est connu que par son esprit subtil; il inventa plusieurs arguments capiteux, nommés dans l'école le *menteur*, le *sortit*, etc.

**EUCHÈRE** (S.), évêque de Lyon, au v<sup>e</sup> siècle, sortait d'une famille illustre de la Gaule et était sénateur lorsqu'il quitta le monde pour la solitude. Il fut fait évêque en 434 et assista au premier concile d'Orange, en 441. On a de lui : *Éloge du désert de Lérens*; *Traité du mépris du monde*, en latin (ces deux ouvrages ont été trad. par Arnould d'Andilly, 1672); *Histoire des martyrs de la légion thébaine*, trad. par J. Am. Dubourdière, 1705. On l'hon. le 16 nov.

**EUCLIDE** de Mégare, philosophe, qui florissait vers 400 av. J.-C., recut d'abord les leçons de Parménide et ensuite celles de Socrate. On dit qu'il était si avide d'entendre Socrate que, malgré la loi qui défendait aux Mégariens, sous peine de mort, d'entrer dans Athènes, il s'introduisait dans la ville déguisé en femme pour assister aux leçons de ce philosophe. Après la mort de son maître, à laquelle il assista, selon Platon, il se retira à Mégare et y ouvrit l'école qui fut nommée école *mégarique*. On s'y attachait surtout à la dialectique, ce qui la fit nommer aussi école *éristique*, c.-à-d. *disputante*.

**EUCLIDE**, célèbre géomètre grec, enseigna les mathématiques à Alexandrie sous Ptolémée, fils de Lagus, vers 320 av. J.-C., et compta le roi lui-même au nombre de ses disciples. On raconte que le roi, rebuté des difficultés que lui offrait l'étude de la géométrie, lui demanda s'il n'y avait pas une voie plus

facile pour l'apprendre. « Non, lui répondit le maître, il n'y a pas de route royale en mathématiques. » Euclide avait rédigé, sous le titre d'*Éléments*, en 15 livres, une sorte d'encyclopédie des sciences mathématiques de cette époque; la partie qui traite de la géométrie sert encore auj. de base à l'enseignement. On a en outre de ce grand géomètre : *Data* (Données), traité fort goûté par Newton; *Introduction harmonica*, où il traite de la musique; *Optica*, *Catoptrica*; *De Divisionibus* (de la division des polygones), ouvrage contesté et dont il ne reste qu'une version latine, et les *Porismes*, restitués d'après l'analyse laissée par Pappus et publiés en 1860 à Paris par M. Chasles. Ses *Ouvrages complètes* ont été données par Grégoire, Oxford, 1703, gr.-lat., et trad. en français par F. Peyrard, Paris, 1814-1818, 3 vol. in-4, avec texte grec et trad. latine.

**EUDEMON-JEAN** (André), jésuite, né à la Canée (Candie), mort à Rome en 1625. Élève issu des Paléologues. Amené très-jeune en Italie, il entra dans la Société de Jésus en 1581, professa la philosophie à Rome, la théologie à Padoue, et fut chargé de plusieurs missions par le pape. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse : *Epistola monitoria ad Joann. Barclaium*, Cologne, 1613, où il défend l'autorité du pape; *Apologia pro Henrico Garneto*, 1610, où il présente comme un martyr de la foi Henri Garnet, condamné à mort en 1606 à Londres pour n'avoir pas révélé la conspiration des Poudres, dont il avait eu connaissance. On lui attribue aussi une violente diatribe contre Louis XIII.

**EUDAMIDAS**, roi de Sparte. V. SPARTE.

**EUDES**, duc d'Aquitaine de 681 à 735, était fils de Boggis et descendant de Clotaire I. Il enleva aux rois de Neustrie et d'Austrasie les pays nommés depuis Nivernais, Vivarais et Provence arlésienne, 687-715, soutint Rainfron, maire de Neustrie, contre Charles-Martel, 717-19, triompha de l'émir Al-Zamah entre Toulouse et Carcassonne, 721, et mit aussi deux fois en déroute l'émir Ambiza, 725 et 726. Cependant, menacé dans ses États par Charles-Martel, il appela à son aide les Musulmans qu'il venait de vaincre. Mais bientôt, épouvanté des dévastations commises par ses alliés, il se réconcilia avec Charles et concourut à la victoire de Poitiers, 732. Il eut pour fils et successeur le célèbre Hunald.

**EUDES**, fils aîné de Robert le Fort, duc de France, porta d'abord les titres de comte de Paris et de Troyes, et devint duc de France à la mort de son père. De concert avec l'évêque Goslin, il défendit courageusement Paris, assiégé par les Normands en 885; il fut en reconnaissance nommé roi de France par les grands vassaux, après la déposition de Charles le Gros (887), et à l'exclusion de Charles le Simple, dernier rejeton de la race carlovingienne. De 893 à 896, il eut à combattre Charles le Simple; il finit par traiter avec ce prince; il lui laissa tout le pays entre le Rhin et la Seine, et se réserva Paris avec toute la France occidentale. Il mourut en 896.

**EUDES**, comte de Champagne. V. CHAMPAGNE.

**EUDES DE MONTEUIL**, architecte. V. MONTEUIL.

**EUDISTES**, congrégation de prêtres séculiers fondée à Caen en 1643, par Jean Eudes, prêtre de l'Oratoire, et frère de l'historien Mézeray; elle avait pour but l'éducation des ecclésiastiques et des missionnaires, et dirigeait plusieurs séminaires. On la connaît aussi sous le nom de *Congrégation de Jésus et de Marie*. Elle existe encore (à Rennes).

**EUDOXE** de Cnide, mathématicien, astronome et géographe grec, né vers 409 av. J.-C., mort vers 356, avait été disciple de Platon. Il alla en Égypte s'instruire dans la science des prêtres du pays et ouvrit une école à Cnide. Il établit dans cette ville un observatoire, fit de nombreuses observations, donna à l'année 365 jours et un quart, perfectionna l'*Octaètride*, période de huit ans; inventa un nouveau cadran solaire (l'araignée), trouva en géométrie plusieurs théorèmes nouveaux, avança la théo-

rie des sections coniques, et composa plusieurs ouvrages qui ne nous sont point parvenus. Cependant son traité des *Phénomènes* se retrouve presque tout entier dans le poème d'Aratus. Ideler (1830) et Letronne (1841) ont écrit sur les travaux d'Eudoxe.

EUDOXE de Cyzique, navigateur du 1<sup>r</sup> siècle av. J.-C., soupçonna que l'Afrique était entourée par l'Océan, et proposa au roi d'Égypte, Ptolémée Evergète II, d'en faire le tour. Selon les uns, il exécuta ce voyage; selon une version plus probable, adoptée par Strabon, ce projet ne reçut pas d'exécution.

EUDOXIE, *Elia Eudoxia*, femme d'Arcadius, empereur d'Orient, était fille du comte franc Bauto, général de Théodose. Elle aida le ministre Eutrope à se défaire de son rival Rufin, puis se défit de ce ministre pour être elle-même maîtresse absolue. Elle persécuta S. Jean Chrysostôme et l'envoya dans l'exil où il succomba. Elle était montée sur le trône en 395 et m. en 404, d'une fausse couche.

EUDOXIE, *Athenais Eudoxia*, femme de Théodose II, empereur d'Orient, était fille de Leontius, philosophe d'Athènes, et se nommait d'abord Athenais. Elle fut placée sur le trône, en 421, par Pulchérie, sœur de Théodose, qui avait remarqué sa beauté et son esprit, et fut d'abord aimée avec passion; mais dans la suite, son mari, la croyant à tort infidèle, l'exila en Palestine. Elle mourut à Jérusalem en 460. Elle avait mis en vers les huit premiers livres de l'*Ancien Testament*. On a d'elle un poème en 3 livres sur le martyre de S. Cyprien; on lui attribue, mais avec peu de fondement, un *Centon d'Homère* (dans la *Bibliothèque des Pères*): c'est une vie de J.-C. faite avec des vers de l'*Illiade* et de l'*Odyssee*.

EUDOXIE, *Licina Eudoxia*, femme de Valentinien III, empereur d'Occident, et fille d'Athénais Eudoxie, fut forcée, après le massacre de son époux, d'épouser Maxime, meurtrier de ce prince. Pour se venger, elle appela en Italie Genséric, roi des Vandales, qui saccagea Rome (455), mais qui l'emmena elle-même en Afrique. Elle ne recouvra sa liberté que sept ans après.

EUDOXIE MACHREBOLITISSA, femme de Constantin Ducas, empereur d'Orient (1059), resta maîtresse de l'empire à la mort de ce prince (1067); épousa Romain Diogène qu'elle fit empereur, et fut, après la mort de ce dernier, reléguée dans un couvent par Michel Ducas, l'un des fils issus de son premier mariage, qui venait d'être placé sur le trône (1071). On a d'elle, sous le titre d'*Ionia* (champ de violettes), un précieux recueil polygraphique publié par Villousson (*Anecdota graeca*), Venise, 1781, 2 vol. in-4.

EUGANELI, peuple de la Haute-Italie, sur les confins de la Rhétie, près de la Vénétie, habitait les bords du Haut-Adige, occupés depuis par les Vénètes et les Cénomans. Leur nom s'est conservé dans celui des monts Euganéens, au S. O. de Padoue.

EUGÈNE, *Eugenius*, rhéteur et grammairien, professait la rhétorique à Vienne (en Dauphiné), lorsque, après le meurtre de Valentinien II, il fut salué empereur par le comte gaulois Arbogaste, dont il était le secrétaire. Vaincu et pris par Théodose près d'Aquilée, il fut décapité en 394.

EUGÈNE (S.), évêque de Carthage en 481, fut persécuté sous les rois vandales Hunéric et Thrasimond, et mourut l'an 505 dans un monastère du Langue-doc. On a de lui une *Ehortation aux fidèles de Carthage*; *Expositio fidei catholicae*; *Apologeticus pro fide*; *Altercatio cum Arianis*, ouvrage dont il ne reste que des fragments. On l'hon. le 13 juillet.

EUGÈNE I (S.), pape de 654 à 657, natif de Rome, fut élu du vivant de Martin I, que l'empereur Constantin II avait déposé, et tenta inutilement de ramener les Monothélites. On le fête le 27 août.

EUGÈNE II, romain, pape de 824 à 827, au temps de Louis le Débonnaire, tint un concile à Rome pour la réforme du clergé. Sa charité lui mérita le titre de *Père des pauvres*. On lui attribue l'institution de l'épreuve par l'eau froide.

EUGÈNE III, pape de 1145 à 1153, né à Pise, avait été moine à Clairvaux. Forcé de s'éloigner de Rome, où dominait Arnaut de Brescia, il erra en Italie, en Allemagne, en France, et ne put rentrer que momentanément à Rome. Pendant son séjour en France, il tint à Paris un concile pour examiner les erreurs de Gilbert de la Porée et visita Clairvaux (1146). Il convoqua la 2<sup>e</sup> croisade.

EUGÈNE IV, pape de 1431 à 1447, Vénitien de naissance, était neveu de Grégoire XII. Il eut de longs démêlés avec le concile de Bâle, qui prétendait s'élever au-dessus de lui, fut déposé par ce concile, qui lui opposa Félix V, prononça la dissolution de cette assemblée factieuse, convoqua un autre concile à Ferrare, puis à Florence (1438 et 39), et réalisa un moment l'union des Grecs et des Latins; malheureusement cette union dura trop peu. Eugène IV protégea les lettres et les sciences: Rome lui doit un gymnase pour l'enseignement gratuit des sciences humaines.

EUGÈNE (Eugène de SAVOIE-CARIGNAN, appelé vulgairement le *Prince*), généralissime des armées impériales, né à Paris en 1663, mort en 1736, était fils d'Eugène Maurice, duc de Savoie-Carignan et comte de Soissons, et d'Olympe Mancini, nièce de Mazarin. Louis XIV n'ayant pas voulu l'employer, il entra comme volontaire au service de l'Autriche (1683), obtint bientôt un régiment, se distingua dans une foule d'actions, fut nommé feld-maréchal en 1687 et feld-maréchal général en 1693. Chargé en 1697 du commandement de l'armée impériale, il gagna sur les Turcs la bataille décisive de Zenta, qui fut suivie de la paix de Carlowitz. Lors de la guerre de la succession à la monarchie d'Espagne, il n'hésita pas à combattre contre la France. En Italie, dans la campagne de 1701, il repoussa Catinat, battit Villeroi à Chiari et s'empara de presque tout le Mantouan. En Allemagne, en 1704, il remporta avec Marlborough la mémorable victoire de Hochstett sur les Français et les Bavares. De retour en Italie en 1705, il fut repoussé par le duc de Vendôme à la journée de Cassano; mais dans les deux années suivantes, il fit rentrer tout le Milanais et la Lombardie sous l'obéissance de l'empereur. En 1708, sur les bords de l'Escaut, il mit les Français en déroute à Oudenarde; en 1709 il les vainquit encore à Malplaque; mais en 1712 il fut à son tour battu par Villars à la bataille décisive de Denain. Plénipotentiaire au congrès de Rastadt, il négocia avec beaucoup d'habileté. Il remporta sur les Turcs à Peterwaradin (1716) et à Belgrade (1717) deux grandes victoires, qui les forcèrent une seconde fois à demander la paix (traité de Passarowitz, 1718). La paix avec la France ayant été rompue en 1733 au sujet de la succession au trône de Pologne, Eugène reprit le commandement; mais il ne montra pas cette fois les mêmes talents; après avoir laissé prendre Philisbourg, il se hâta de signer la paix et se retira à Vienne. Ce général dut ses succès à d'heureuses inspirations, à la rapidité de son coup d'œil et à sa prodigieuse activité plutôt qu'à une méthode positive et sûre. Il a laissé quelques écrits politiques. *L'Histoire du prince Eugène* a été écrite par Dumont et Rousset, 1729, par Mauvillon, 1740, par Ferrari (en latin), 1747, et par Zamarsky, Vienne, 1858. Il a été publié à Paris en 1810 une *Vie du prince Eugène par lui-même*, qui a pour auteur le prince de Ligne: ce n'est qu'une mystification.

EUGÈNE DE BEAUHARNAIS. V. BEAUHARNAIS.

EUGÉNIE (Ste), abbesse d'Hohenbourg en Alsace de 720 à 735, était fille d'un duc d'Alsace et sœur de Ste Odile. Elle est hon. le 16 sept.

EUGUBIUM, *Eugubio* ou *Gubbio*, petite v. de l'Etat de l'Eglise, dans l'Ombrie. On y découvrit en 1444 sept tables d'airain chargées d'inscriptions fort anciennes en langues étrusque, ombrienne et latine; elles sont connues sous le nom de *Tables Eugubines*. Elles ont été récemment publ. par Huscshke, Leip., 1859, avec lexicque et commentaires. Lepsius a tenté

de les expliquer dans sa dissertation de *Tabulis Eugubinis*, Berlin, 1833.

**EULALIE** (Ste), vierge et martyre, née à *Augusta Emerita* (auj. *Merida*, en Estramadure), n'avait que douze ans lors de la persécution de Dioclétien. D'une piété ardente, elle s'échappa de la maison paternelle pour aller braver le juge, et renversa les idoles en sa présence. On tenta inutilement de la ramener par la douceur, et on finit par la livrer aux tortures : elle fut brûlée vive en 308. On la fête le 10 déc.

**EULÉE**, *Eulæus*, fleuve. V. **CHOASPE**.

**EULER** (Léonard), célèbre géomètre, né à Bâle en 1707, m. en 1783, reçut les leçons de J. Bernouilli, fut appelé par Catherine II en Russie en 1727, professa les mathématiques à St-Petersbourg, vint en 1741 se fixer à Berlin, et retourna en 1775 à St-Petersbourg où il finit ses jours. Il avait perdu la vue dès l'âge de 59 ans, mais il ne s'en livrait pas avec moins d'assiduité à l'étude. Il était membre des Académies de St-Petersbourg, de Berlin, associé de l'Académie des sciences de Paris, et fut pensionné par la Prusse et la Russie. Cet homme infatigable a produit un nombre prodigieux d'ouvrages. Embrassant les sciences mathématiques dans leur universalité, il leur a fait faire de grands pas, surtout au calcul différentiel et intégral ; il appliqua l'analyse à la mécanique, à la construction des vaisseaux, et donna la démonstration de plusieurs théorèmes énoncés par Fermat. Il est à regretter qu'il ait eu avec d'Alembert, son rival de science, des démêlés où le bon droit ne paraît pas avoir été de son côté. Entre ses nombreux écrits, presque tous rédigés en latin, on doit remarquer : sa *Mécanique exposée analytiquement*, St-Petersbourg, 1736 ; *l'Introduction à l'Analyse de l'Infini*, Lausanne, 1748 ; *la Science navale*, 1749 ; *les Institutions de calcul différentiel*, 1755 ; — *de calcul intégral*, 1768 ; *les Lettres à une princesse d'Allemagne* (la princesse d'Anhalt-Dessau, nièce du roi de Prusse), écrites en français, de 1760 à 1762, publiées à St-Petersbourg en 1768, 3 vol. in-8. Ce dernier ouvrage, où l'auteur traite à la fois de physique, de métaphysique et de logique, a été plusieurs fois réimprimé, notamment à Paris en 1787, par les soins de Condorcet, qui en a retranché les passages antiphilosophiques ; par Labey en 1812, par M. Cournot en 1842, par M. Saisset en 1843. Euler a en outre fourni à l'Académie de St-Petersbourg une foule de mémoires. *L'Eloge d'Euler* a été prononcé par Condorcet. — Euler eut plusieurs enfants qui presque tous marchèrent sur ses traces. L'ainé, Jean Albert, né en 1734 à St-Petersbourg, mort en 1800, partagea plusieurs prix à l'Académie des sciences avec Bossut et Clairaut, et enseigna la physique à St-Petersbourg. — Le 2<sup>e</sup>, Charles, né en 1740, m. aussi en 1800, remporta également plusieurs prix à l'Académie des sciences ; il exerça la médecine à St-Petersbourg et fut médecin de l'empereur. — Le 3<sup>e</sup>, Christophe, né en 1743 à Berlin, m. vers 1805, appliqua avec succès les mathématiques au génie militaire.

**EUMATHIUS**, romancier grec, dont la patrie est incertaine et que l'on suppose être du xiv<sup>e</sup> s., est auteur des *Amours d'Ismène* et d'*Isménias*, roman mal écrit et de mauvais goût, qu'on avait à tort attribué à Eustathe de Constantinople. Ce roman a été publié avec une trad. latine et des notes par G. Gaulmin, Paris, 1617, par Teucher, Leipsick, 1792, et par Ph. Lebas, dans le *Erotici scriptores de la Biblioth. grecq. de Didot*, 1856 ; il a été trad. en franç. par Beauchamps, 1729, et par Ph. Lebas, 1828.

**EUMÉE**, *Eumæus*, fidèle serviteur d'Ulysse, avait d'abord été gardien des troupeaux de héros. Ulysse lui confia l'administration de ses biens pendant son absence. Après le retour de son maître à Ithaque, il l'aïda à se défaire des poursuivants de Pénélope et à se remettre en possession de son royaume.

**EUMÈNE**, *Eumenes*, un des lieutenants d'Alexandre, né de parents obscurs à Cardie, dans la Chersonèse de Thrace, avait d'abord été secrétaire de

Philippe. Sous Alexandre, il commanda le corps des *Hétères* (c.-à-d. *Compagnons*). A la mort du conquérant, il reçut en partage la Paphlagonie et la Cappadoce, et eut sans cesse à combattre les autres généraux, soit pour protéger la veuve et les enfants d'Alexandre et empêcher le démembrement des États macédoniens, soit pour défendre ses propres provinces. Trahi par les siens, il fut battu par Antigone à Orciniun en Cappadoce (320 av. J.-C.) : il soutint un long siège dans Nora (319) et tomba enfin entre les mains de son ennemi qui le jeta en prison et l'y fit égorger (315). Plutarque et Cornélius Népos ont écrit sa vie.

**EUMÈNE I**, roi de Pergame de 263 à 241 av. J.-C., fit quelques conquêtes sur les rois de Syrie, et encouragea les lettres ; mais il se déshonora par son intempérance et mourut d'un excès de vin.

**EUMÈNE II**, son neveu, fils d'Attale I, monta sur le trône l'an 198 av. J.-C., fit alliance avec les Romains, auxquels il conserva toujours la foi jurée, soutint avec avantage différentes guerres contre Persée, roi de Macédoine, contre Prusias, roi de Bithynie, et mourut en 157. Eumène II est célèbre par son amitié pour ses frères Attale et Philétère. Ce prince cultivait les lettres et augmenta beaucoup la bibliothèque de Pergame, où il introduisit l'usage du parchemin. — Il laissa un fils en bas âge, qui ne figura qu'un instant sur le trône sous le nom d'Eumène III (157) : il m. au bout d'un an.

**EUMÉNIDES**, c.-à-d. *propices*, nom donné aux Furies par antiphrase. Une fête était célébrée tous les ans à Athènes en leur honneur : on leur immolait des brebis pleines. Eschyle les a mises sur la scène.

**EUMENIUS**, rhéteur du iii<sup>e</sup> siècle, né vers 260 à Autun, mort vers 311, professa l'éloquence dans sa ville natale et fut secrétaire de Constance Chlore. Chargé de diriger les écoles des Gaules, il prononça à cette occasion un discours *Pro restaurandis scholis*, le plus important de ses écrits. Il reste de lui quatre panegyriques, que l'on trouve dans la collection des *Panegyrics veteres* (Paris, 1643) et qui ont été trad. par l'abbé Landriot, 1854. Sa latinité est supérieure à celle des auteurs de son siècle.

**EUMOLPE**, roi d'Eleusis, à la fois guerrier, barde et prêtre, était, selon les uns, né en Attique et petit-fils de Triptolème, ou, selon d'autres, originaire de Thrace, et genre de Tégryrus, roi de ce pays. Il disputa le trône d'Athènes à Erechthée, et périt en le combattant à la tête des Eleusiniens. Il institua (vers 1374<sup>e</sup>) les mystères d'Eleusis. Ses descendants, les *Eumolpides*, eurent pendant 1200 ans le privilège de présider à ces mystères.

**EUNAPE**, *Eunapius*, né à Sardes en Lydie au iv<sup>e</sup> siècle, parent et disciple de l'éclectique Chrysanthius, alla se perfectionner à Athènes, puis retourna en Lydie où il exerça la médecine. Contemporain et zélé partisan de Julien, il se montra ardent adversaire des Chrétiens. Aussi ses opinions sont-elles trop passionnées pour être impartiales. On a de lui des *Vies des Philosophes*, où il donne des détails intéressants sur plusieurs philosophes éclectiques, sur des médecins et des rhéteurs de son temps. Cet ouvrage, publié pour la 1<sup>re</sup> fois en 1569 à Anvers par Junius, puis en 1596, à Heidelberg, par Commelin, grec-latin, a été édité de nouveau avec des améliorations par Boissonnade, Amst., 1822, 2 vol. in-8. et réimpr. à la suite de Philostrate dans la *Biblioth. grecque* de Didot, 1849. Eunape avait aussi écrit une *Histoire des Césars* en 14 livres (depuis Claude II, en 268, jusqu'aux fils de Théodose, 407), dont il ne reste que des fragments (on les trouve à la suite de l'édition de 1822). On doit à M. Cousin de savantes recherches sur Eunape (dans ses *Nouveaux Fragments*).

**EUNOME**, hérésiarque du iv<sup>e</sup> siècle, né en Cappadoce, adopta les opinions d'Aétius, devint en 360 évêque de Cyzique par la protection d'Eudoxe, patriarche arien de Constantinople, fut dans la suite déposé et exilé en Mauritanie, et mourut dans sa patrie en 393. Il niait que le Fils de Dieu se fût fait

homme, faisait procéder le S.-Esprit du Fils seul, rejetait les miracles attribués aux martyrs et le culte des reliques. Ses disciples sont nommés *Euomiens*. Ses erreurs ont été réfutées par S. Basile, Grégoire de Nazianze et Grégoire de Nysse. Sa vie a été écrite en allemand par W. Klose, Kiel, 1832.

**EUNUS**, chef de la 1<sup>re</sup> révolte des esclaves contre les Romains, était un esclave natif de Syrie. Il réussit par des prestiges à acquérir une grande influence sur ses compagnons d'esclavage, se mit à la tête de 50 000 d'entre eux en Sicile, et défit plusieurs généraux romains. Ayant été pris par Perpenna, il fut mis en croix, 136 av. J.-C.

**EUPATOR**. V. **ANTIOCHUS** et **MITHRIDATE VII**.

**EUPATORIA**, la *Kozlov* des Tartares, v. et port de Crimée, sur la côte occid., par 45° 14' lat. N.; env. 9000 hab. Bonne rade, belle mosquée. Kozlov était l'entrepôt du commerce des Tartares avec l'Anatolie. Prise en 1736 et 1771 par les Russes, à qui la possession en fut confirmée en 1783, elle reçut d'eux le nom d'*Eupatoria* en souvenir de l'antique *Eupatoria*, v. fondée en Tauride par Mithridate *Eupator* et située dans le voisinage, sur la baie actuelle de Sébastopol, à l'E. de *Cherson*. *Eupatoria* a été occupée de 1854 à 1856 par l'armée anglo-française.

**EUPATRIDES**, c.-à-d. *nés de pères illustres*, nobles. On donnait ce nom à Athènes aux plus anciennes familles, celles qui descendaient de ces Ioniens que la conquête dorienne avait chassés du Péloponèse et qui s'étaient réfugiés en Attique; tels étaient les Alcéméonides, les Pisisstradiés, les Mélanthides, les Pœonides. On opposait les *Eupatrides* aux *Montagnards* et aux *Paraliens* (habitants de la côte).

**EUPEN**, *Neaux* en français, v. des États prussiens (Prov. rhénane), à 16 kil. S. O. d'Aix-la-Chapelle; 12 000 hab. Manufactures renommées de draps et de casimirs (fondées par des réfugiés français). — Cette ville appartenait jadis aux Pays-Bas autrichiens; elle fut cédée à la Prusse en 1815.

**EUPHÉMIE** (Ste), vierge de Chalcédoine, souffrit le martyre vers 307. On la fête le 16 sept.

**EUPHORBIE**, guerrier troyen qui porta le premier coup à Patrocle et fut tué par Ménélas. Son bouclier fut suspendu dans le temple de Junon à Mycènes. On conte que Pythagore, pour appuyer sa doctrine de la métempsychose, disait avoir vécu sous le nom d'Euphorbe et prétendant reconnaître son bouclier.

**EUPHRANOR**, peintre et sculpteur grec, né à Corinthe, contemporain et rival de Parrhasius et de Phidias, florissait vers l'an 350 av. J.-C. On admire surtout de lui un tableau de la bataille de Mantinée, des statues de Minerve, de Latone, de Paris.

**EUPHRASIE** (Ste), religieuse solitaire de la Thébaine, morte vers 410, était fille d'Antigone, gouverneur de la Lycie et parent de Théodose l'Ancien. On la fête le 13 mars. — Une autre Ste Euphrasie, d'Alexandrie, née en 413, m. vers 467, quitta la maison paternelle pour s'enfermer dans un monastère où elle resta jusqu'à sa mort cachée sous des habits d'homme et se livrant aux pratiques les plus rigides. Les Grecs l'hon. le 25 nov. et les Latins le 11 févr.

**EUPHRATE**, le *Pherat* des Hébreux, le *Frat* des Turcs, riv. de la Turquie d'Asie, naît dans les montagnes de l'Arménie mérid., près de Diadin, arrose le pachalik d'Erzeroum, sépare celui de Diarbekir de ceux de Sivas et de Marach, et traverse les pachaliks de Bagdad et de Bassora; il baigne les villes de Semisat, Bir, Rakka, Kerkisieh, Annah, Hit, Hillah, Samava, rejoint le Kara-Sou, l'Erzen, le Mourad-Tchaï, le Khabour, s'unit au Tigre à Corna, et prend, à partir de ce point, le nom de Chat-el-Arab; reçoit ensuite le Kerkah, passe à Bassora, et tombe enfin dans le golfe Persique par 5 bouches, après un cours d'env. 1850 k. Ce fleuve éprouve comme le Nil des crues périodiques et dépose sur les terres un limon qui les fertilise. L'anc. Babylone, Samosate, Nicéphorie, Circesium, Cunaxa, étaient jadis sur ses rives. Le vaste pays compris entre l'Euphrate et le

Tigre, qui se nomme auj. Aldjezireh (c.-à-d. *les îles*), portait, chez les anciens, le nom de *Mésopotamie*, qui signifie *entre les fleuves*. L'Euphrate commença à être sillonné par les bateaux à vapeur; il offre par là à l'Europe, et surtout à l'Angleterre, un moyen de communications promptes et à l'Inde.

**EUPHROSINE**, une des Grâces. V. **GRÂCES**.

**EUPOLIS**, poète comique d'Athènes, contemporain d'Alcibiade et rival d'Aristophane, né vers 446 av. J.-C., m. vers 410, appartenait à l'*ancienne comédie*. Il s'attira de fâcheuses aventures par la hardiesse de ses critiques. On ne sait du reste que fort peu de chose sur la vie de ce poète: il périt, à ce qu'on croit, dans un combat naval contre les Lacédémoniens. On trouve quelques fragments d'Eupolis dans Stobée, Athénée, Pollux, etc. Ils ont été recueillis par Runkel, Leipsick, 1829, dans les *Poete comici* de Meinecke, 1839, et dans les *Comicorum fragm.* de la collection Didot, 1855.

**EURE**, *Ebura*, *Autura*, riv. de France, naît à 20 k. N. E. de Montagne (Orne); baigne Courville, Chartres, Maintenon, Nogent-le-Roy, Anet, Ivry, Pacy; devient navigable à St-Georges, reçoit la Blaise, l'Avre et l'Iton, et tombe dans la Seine près de Pont-de-l'Arche, après un cours de 180 kil. env.

**EURE** (département de l'), entre ceux de la Seine-inf. au N., d'Eure-et-Loir et de l'Orne au S., du Calvados à l'O., de S.-et-Oise et de l'Oise à l'E.; 5811 k. c., 398 661 h.; ch.-l., Evreux. Il est formé de l'ancien Vexin normand, d'une partie du Perche et du comté d'Evreux. Sol plat; fer, grès à paver, pierre meulière, pierre de taille; eaux minérales; bonnes terres à blé; cidre, légumes, fourrages; belles forêts; culture bien entendue. Belle race de chevaux normands, vaches, mules, ânes, mérinos, gros porcs, etc. Forges et fourneaux; draps fins et autres (surtout à Louviers), tissus de coton, bonneterie, filatures, papeteries. — Ce départ. a 5 arr. (Evreux, Louviers, Pont-Audemer, Bernay, les Andelys), 36 cant. et 794 comm.; il dépend de la 2<sup>e</sup> division militaire, de la cour impériale de Rouen, et forme le diocèse d'Evreux.

**EURE-ET-LOIR** (départ. d'), un des départ. de l'intérieur, au N. de celui de Loir-et-Cher, au S. de celui de Seine-et-Oise, à l'E. des départ. de la Sarthe et de l'Orne, à l'O. de celui du Loiret; 6028 kil. carrés; 290 455 h.; ch.-l., Chartres. Il est formé en partie de la Beauce, du Dunois, du Perche, du comté de Dreux et du Thimerais. Sol plat; quelques collines et vallées, étangs. Fer, belles pierres de taille, grès à paver, marne, terre à faïence, à porcelaine, à poterie. Très excellents; lin, chanvre, vin, fruits à cidre. Gros bétail, mérinos, beaucoup d'abeilles. Assez d'industrie (usines à fer, toiles, filatures, gros lainesages, bonneteries, papeteries, etc.). Commerce de grains et farines, bestiaux, volaille, laines, etc. — Ce départ. a 4 arr. (Chartres, Châteaudun, Dreux, Nogent-le-Rotrou); 24 cant. et 437 communes; il fait partie de la 1<sup>re</sup> division militaire, dépend de la cour imp. de Paris et forme le diocèse de Chartres.

**EURIC** ou **ÉVARIC**, roi des Visigoths de 466 à 484, succéda à Théodoric II, son frère, après l'avoir fait assassiner. Le sénat romain lui ayant abandonné les provinces au delà des Alpes, il ravagea la Gaule, prit Bourges, Clermont, Arles, en 480, puis Marseille, en 481, et contraignit Odoacre à lui céder ses droits sur l'Espagne et sur les Gaules. Son royaume finit par embrasser toute la Gaule entre la Loire et la Méditerranée et toute l'Espagne. Arien zélé, il eut à lutter contre la population orthodoxe de ses États. Il recueillit les anciennes lois et en rédigea de nouvelles. Il m. à Arles, laissant le trône à son fils Alaric.

**EURIPE**, auj. *Canal de Négrepont*, détroit qui sépare l'île d'Eubée de l'Attique et de la Bœotie, était célèbre à cause des flux et reflux qui s'y manifestaient, phénomène dû à de violents courants se dirigeant en sens contraires, et que l'on ne remarque nulle part ailleurs dans la Méditerranée.

**EURIPIDE**, célèbre poète tragique grec, naquit à



Salamine l'an 480 av. J.-C. Le jour même où les Athéniens remportèrent une victoire sur les Perses à l'embouchure de l'Euripe (d'où lui vint son nom d'*Euripide*). Il se livra d'abord à l'athlétique, puis étudia la philosophie sous Anaxagore, et se consacra enfin à la poésie. Il devint le rival de Sophocle et fut couronné cinq fois. Cependant, se voyant en butte à des accusations d'impiété et à des attaques personnelles, il quitta Athènes et se retira en Macédoine auprès du roi Archélaus qui l'éleva aux plus hautes dignités. Il y mourut à l'âge de 78 ans : on dit que se promenant dans un bois, il fut déchiré par une meute de chiens. Euripide opéra dans le théâtre une révolution importante : il réduisit le rôle du chœur et ne le fit intervenir que d'une manière conforme à la vraisemblance; en outre, à l'aveugle loi du Destin il substitua l'empire des passions. Ce poète, dont le style est un modèle d'élégance, brille surtout par le pathétique, ce qui l'a fait proclamer par Aristote *le plus tragique des tragiques*. Il régna dans ses tragédies une philosophie hardie, ce qui lui a valu le surnom de *Philosophe du théâtre*; mais il abuse quelquefois des sentences et des tirades philosophiques. Il dirige souvent de dures attaques contre les femmes. Aristophane l'a déchiré lui-même dans plusieurs de ses pièces, notamment dans les *Grenouilles*. Euripide avait composé, dit-on, 84 tragédies; il ne nous en est parvenu que 18, plus un drame satirique, le *Cyclope*. Les plus estimées de ses tragédies sont : *Hécube*, les *Phéniciennes*, les *Troyennes*, *Médée*, *Aleste*, *Hippolyte*, *Iphigénie*, *Iphigénie en Tauride*. Plusieurs ont été imitées par Racine, dont Euripide était le poète favori, par Voltaire, Crébillon et Guimond de La Touche. On estime les éditions de Barnès, Cambridge, 1694; de Musgrave, Oxford, 1778, 4 vol. in-4; de Beck, Leipsik, 1779-88, 3 vol. in-4; l'édition de *Variorum* de Glasgow, avec tous les commentaires, 1821, 9 vol. in-8; celle de Matthiæ, 10 v. in-8, Leips., 1831-37 (complétée par un *Lexicon euripideum*, 1841); celles de Boissonade, 1825-27, 5 vol. in-12; de Dindorf, Leips., 3 v. in-8, 1833-40, et celle de la collection Didot, due à M. Fix, Paris, 1843. Euripide a été trad. en partie par Brumoy et par Prévost de Genève, 4 vol., Paris, 1782-97, et en totalité par M. Artaud, 2 v. in-12, 1842. Quelques-unes de ses tragédies ont été mises en vers français (*Hécube*, par Drouet, 1840; les *Phéniciennes* et *Hippolyte*, par H. Halévy, 1845; *Aleste*, par M. Romtain, 1860). M. Patin l'a parfaitement apprécié dans ses *Tragiques grecs*.

**EUROPE**, fille d'Agénor, roi de Phénicie, et sœur de Cadmus, fut aimée de Jupiter, qui l'enleva sous la forme d'un taureau, et l'emmena dans la partie du monde qui depuis porta son nom. Il la rendit mère de Minos, d'Éaque et de Rhadamante.

**EUROPE**, *Europa*, une des cinq parties du monde, la plus petite pour la superficie, mais la plus riche, la plus éclairée et la plus puissante; s'étend de 36° 20' à 76° 58' lat. N., et de 27° 5' long. O. à 60° long. E. Ses bornes sont au N. la mer Glaciale, à l'O. l'Atlantique, au S. la Méditerranée, à l'E. l'Asie, dont elle est séparée par la rivière Kara, les monts Ourals, le fleuve Oural, la mer Caspienne, le Caucase, la mer Noire et la mer de Marmara. Elle a environ 4000 kil. de long sur 3500 de large. Sa population est d'env. 270 000 000 d'hab.

Géographiquement, l'Europe est divisée en 16 contrées principales, dont 4 au N. : Iles Britanniques, Danemark, Suède et Russie; 7 au centre : France, Belgique, Hollande, Suisse, Allemagne, Autriche et Prusse; 5 au S. : Espagne, Portugal, Italie, Turquie et Grèce. — Politiquement, l'Europe est partagée en États indép. dont le nombre a souvent varié. Ce sont actuellement le Roy. uni de la Grande-Bretagne, le roy. de Suède et Norvège, celui de Danemark; l'empire de France, les roy. de Belgique, de Hollande et de Prusse, la Confédération germanique, la Confédération suisse et l'empire d'Autriche; les roy. de Portugal et d'Espagne (avec la république

d'Andorre); les États italiens, divisés jusqu'en 1860 en États sardes, principauté de Monaco, grand duché de Toscane, duchés de Parme, Modène et Lucques, États de l'Église (avec la république de St-Marin), roy. des Deux-Siciles, et réunis pour la plupart en 1861 sous le nom de Royaume d'Italie; l'empire de Russie, l'empire ottoman, les principautés unies de Moldavie et de Valachie, celles de Serbie, le roy. de Grèce et la République des Iles Ionniennes.

L'Europe est découpée profondément par plusieurs mers intérieures et par des golfes nombreux. Les mers intérieures sont : la mer Blanche, la mer Baltique, la mer du Nord, la Manche, la mer Adriatique ou golfe de Venise, la mer de Marmara, la mer Noire, la mer d'Azov. Les principaux golfes sont ceux de Botnie, de Finlande, le Zuyderzée, les golfes de Gascogne, de Lion, de Gènes, de Lépante. Les détroits principaux sont : le Skager-Rack, le Cattégat, le Sund et les deux Belts, entre le Danemark et la Suède, le Pas-de-Calais entre la France et l'Angleterre, le détroit de Gibraltar entre l'Espagne et l'Afrique, le détroit de Bonifacio entre la Corse et la Sardaigne, le détroit de Messine entre l'Italie et la Sicile, le détroit des Dardanelles ou Hellespont, et le canal de Constantinople ou Bosphore, entre la Turquie d'Europe et la Turquie d'Asie. Parmi les îles qui font partie de l'Europe, nous citerons : la Nouv.-Zemble et le Spitzberg dans l'Océan Glacial; la Grande-Bretagne, l'Irlande, les îles Hébrides, Orcades, Shetland, Féroë entre l'Océan Atlantique et la mer du Nord; les îles Wight, Jersey, Guernesey, dans la Manche; Belle-Isle et les îles de Noirmoutiers, de Ré, d'Oleron, dans l'Atlantique; les Baléares, la Sardaigne, la Corse, la Sicile, les îles Ionniennes, les Cyclades et les Sporades, Candie et Chypre, dans la Méditerranée. — Le sol de l'Europe orientale est plat, surtout au nord; elle n'offre que peu de montagnes, sauf sur les frontières, où les monts Ourals et le Caucase s'élèvent à d'assez grandes hauteurs. Partout ailleurs, l'Europe est hérissée de hautes montagnes : au centre, s'élèvent les Alpes d'où sortent de nombreuses ramifications, formant elles-mêmes de nouvelles chaînes, et portant des noms particuliers : tels sont en Italie, les Apennins; en France, le Jura, les Vosges, les Cévennes; en Espagne, les Pyrénées, les monts de Gata, d'Estrella, la Sierra-Morena, les Alpujaras; en Allemagne, le Harz, le Böhmerwald, l'Erzgebirge, le Riesengebirge, les Sudètes; en Hongrie, les Carpathes; en Turquie, le Glioubotin, le Tchardagh, le Balkan : entre la Norvège et la Suède s'étendent les Doornes ou Alpes Scandinaves; dans la Grande-Bretagne les monts Cheviot et Grampians. — Les principaux fleuves, outre l'Oural, commun à l'Europe et à l'Asie, sont : le Volga, le Don, le Dniepr, le Dniestr, les deux Dwina, le Danube, la Vistule, l'Oder, l'Elbe, la Meuse, le Rhin, l'Escant, la Seine, la Loire, la Garonne, le Rhône, l'Èbre, le Tage, le Pô, l'Arno, le Tibre. — L'Europe est presque tout entière comprise dans la zone tempérée; aussi le climat y est-il en général doux et sain. L'aspect de cette contrée est moins brillant, moins riche que celui des belles contrées de l'Amérique et de l'Asie; le sol y est moins productif; mais l'agriculture, bien mieux dirigée, fait produire immensément à la terre; nulle part il n'y a moins de jachères, de steppes et de lieux inhabitables; nulle part les animaux féroces ne sont devenus plus rares. — On trouve en Europe quelques mines d'or et d'argent, notamment en Transylvanie, en Hongrie, en Valachie, et dans les monts Ourals; le cuivre, l'étain, le platine, y sont plus communs; tous les autres métaux, surtout le fer, s'y trouvent en abondance, ainsi que la pierre à bâtir, les marbres, le sel gemme, la houille, etc. — Presque tous les habitants de l'Europe sont de la race blanche caucasienne; ceux qui habitent le Nord appartiennent à la famille finnoise; au centre se sont répandues les familles celte, germanique et slave; au S., les familles

ibère, thraco-pélasgique, turque, sémitique. — La religion dominante est le Christianisme, mais il se divise en plusieurs églises : l'E. catholique romaine (Italie, France, Espagne, Portugal, Autriche, Irlande, Belgique); l'E. grecque (Grèce et Russie); l'E. luthérienne, réformée ou calviniste (Allemagne, Suisse, Suède, Norvège, Hollande et partie de la France); l'E. anglicane (Angleterre); l'E. presbytérienne (Ecosse). On y trouve encore le Judaïsme, professé par les restes du peuple juif répandus dans toute l'Europe, surtout en Allemagne et en Pologne, et l'Islamisme pratiqué par les Turcs. — La plupart des gouvernements de l'Europe sont monarchiques; mais les uns sont des monarchies absolues : Turquie, Russie; les autres des monarchies représentatives : France, Angleterre, Prusse, Autriche (depuis 1861), Suède, Danemark, Hollande, Belgique, Saxe, Bavière, Wurtemberg, Bade, Grèce, Portugal, Espagne, Italie. Quelques-uns sont des républiques : Suisse, Francfort, Brême, Hambourg, Lubeck; îles Ioniennes, St-Marin, Andorre; ces 3 dernières sont sous la protection de puissances voisines, et n'ont qu'une ombre d'indépendance. Il y a en Europe cinq puissances prépondérantes, desquelles dépendent surtout les destinées de l'Europe, ce sont la France, l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse.

**Histoire.** L'Europe a reçu ses premiers habitants de l'Asie; tandis que de vastes et puissants empires florissaient dans cette partie du monde, l'Europe était encore plongée dans la barbarie; la Grèce en sortit la première et elle s'éleva bientôt au plus haut degré de civilisation; elle répandit en même temps ses colonies dans l'Italie méridionale et sur les côtes de l'Espagne et de la Gaule. Rome, fondée au vi<sup>e</sup> siècle avant J.-C., conquit peu à peu toute l'Italie, et finit par étendre sa domination sur l'Europe presque entière. Après la chute de l'empire romain, des Barbares, venus pour la plupart d'Asie, envahirent l'Europe, et pendant plusieurs siècles il régna dans cette contrée une anarchie effroyable. On vit s'élever alors l'empire des Visigoths en Espagne, ceux des Francs dans les Gaules, des Lombards en Italie, des Saxons au nord de la Germanie, des Avars au sud. L'empire grec, seul reste de la grandeur romaine, subsista néanmoins dans l'Europe orientale. La fin du viii<sup>e</sup> siècle vit Charlemagne créer un puissant empire, qui occupait la plus grande partie de l'Europe occidentale; mais un siècle ne s'était pas écoulé que ce vaste empire était démembré. De ses ruines, sortirent les royaumes particuliers de France, d'Allemagne, d'Italie, de Lotharingie ou Lorraine, de Provence, de Bourgogne, etc. Au x<sup>e</sup> siècle les puissances du Nord sortent de leur obscurité : la Russie, la Suède, la Norvège et le Danemark prennent rang parmi les Etats européens; en même temps les Maures, qui avaient envahi la péninsule hispanique du viii<sup>e</sup> au x<sup>e</sup> siècle, commencent à reculer devant les rois chrétiens de Léon, de Castille, d'Aragon et de Portugal. Au xv<sup>e</sup> siècle, après la prise de Constantinople par les Ottomans (1453), tous les grands Etats de l'Europe se trouvaient à peu près fondés. On n'a plus guère à citer parmi les nouveaux Etats nés depuis cette époque que les Provinces-Unies, ou Pays-Bas, détachées de la monarchie espagnole au xvi<sup>e</sup> siècle, et le roy. de Prusse, créé au xviii<sup>e</sup> siècle. La guerre générale qui éclata après la révolution de 1789 changea un instant la face de l'Europe; l'empire français en embrassa presque toute la partie occident.; mais après la chute de l'Empire, l'ancien ordre de choses fut en grande partie rétabli. Les délimitations des Etats fixées par les traités de 1815 sont celles qui subsistent encore aujourd'hui, à l'exception de celles du royaume des Pays-Bas, partagé depuis 1831 en royaume de Belgique et royaume de Hollande; de l'empire ottoman, duquel la Grèce s'est définitivement séparée en 1827; des Etats sardes, qui, de 1859 à 1861, se sont accrus de la Lombardie, de l'Emilie, de la Toscane et des

Etats de Naples; et de la France, qui a recouvré en 1860 la Savoie et le comté de Nice.

**EUROPE ANCIENNE.** L'Europe connue des anciens était bornée au N. par l'Océan Sarmatique, le *Codanus Sinus* et l'Océan Germanique; à l'O. par l'Océan Atlantique, au S. par le détroit de Gadès et la mer Intérieure; à l'E. par la mer Egée, l'Hellespont, la Propontide, le Bosphore de Thrace, le Pont-Euxin, le Bosphore Cimmérien, le Palus-Méotide et le Tanais. — On peut diviser l'Europe ancienne en 19 parties : au N. les îles Britanniques, la Chersonèse Cimbrique, la Scandinavie, au N. E. de vastes contrées peu connues et désignées sous le nom de Sarmatie ou Scythie européenne; au centre, la Gaule, la Germanie, la Vindélicie, la Rhétie, le Norique, la Pannonie, la Dacie et l'Illyrie; au S. l'Hispanie, l'Italie, la Mésie, la Thrace, la Macédoine et la Grèce.

**EUROTAS** (!), dit auj. *Iri* et *Vasili-potamo*, petite riv. de Laconie, arrosait Sparte et se jetait dans le golfe Laconique. Les Spartiates l'adoraient comme un dieu et lui donnaient le nom de *Fluve-Roi* (*Basiléus potamos*), d'où son nom moderne. Le laurier rose, le myrte, l'olivier ornaient ses bords.

**EUROTAS**, roi. *Voy. SPARTE.*

**EURUS**, dieu du vent d'EST, chez les Grecs.

**EURYALE**, Troyen, ami de Nisus. *Voy. NISUS.*

**EURYBIADÉ**, général spartiate, commandait avec Thémistocle à Salamine (480 av. J.-C.). Effrayé à la vue de la multitude des vaisseaux de Xerxès, il voulait s'éloigner au moment du combat; et comme Thémistocle s'y opposait, il s'emporta au point de lever sur lui le bâton : « Frappe, lui dit Thémistocle, mais écoute. » Ramené par ce trait de modération et de grandeur d'âme, Eurybiade se rendit à l'avis du général athénien. D'accord avec Thémistocle, il dissuada les Grecs, après leur victoire, de couper la retraite aux troupes de Xerxès, en détruisant le pont que ce prince avait jeté sur l'Hellespont.

**EURYDICE**, femme d'Orphée, remarquable par sa beauté. Elle fut, selon la Fable, piquée par un serpent pendant qu'elle fuyait les poursuites du berger Aristée et périt de cette blessure. Orphée descendit aux Enfers pour l'y chercher; mais trop impatient de la posséder, il la perdit au moment même où elle allait revoir le jour. *Voy. ORPHÉE.*

**EURYDICE**, reine de Macédoine, femme d'Amynτας, était illyrienne. Cette princesse ambitieuse et déréglée, voulant placer sur le trône Ptolémée Alorités, son beau-frère, pour lequel elle éprouvait une passion incestueuse, fit périr son époux (369 av. J.-C.) et un de ses propres enfants. Philippe, le 3<sup>e</sup> de ses fils, sut se soustraire à ses embûches.

**EURYDICE**, femme de Philippe Arrhidée, qui fut reconnu roi de Macédoine après la mort d'Alexandre, son frère, gouverna quelque temps sous le nom de son faible époux. Elle s'opposa à Olympias et à Roxane, qui, soutenues par Polysperchon, voulaient faire reconnaître Alexandre; mais elle se vit abandonnée au moment du combat et se réfugia dans Amphipolis. Olympias lui envoya un poignard, un lacet et du poison, lui laissant le choix du genre de mort : elle s'étrangla, 316 av. J.-C.

**EURYMÉDON**, riv. de Pamphylie, se jetait dans le golfe de Pamphylie, près de Side. Cimon y battit les Perses, 470 av. J.-C. C'est auj. le *Capsi-sou*.

**EURYPON**, roi de Sparte, 1028-21, donna son nom aux Eurypontides, dits aussi Proclides. *V. PROCLÈS.*

**EURYSTHÉE**, fils de Stéthénus, régna sur Mycènes vers 1369 av. J.-C., et eut toute sa vie, dit la Fable, le droit de commander à Hercule, parce qu'il était né quelques heures avant lui (*Voy. HERCULE*). Il imposa au héros les pénibles entreprises connues sous le nom des *Douze travaux d'Hercule*. Après la mort d'Hercule, il persécuta ses enfants; il périt dans un combat livré contre Hyllus, l'un d'eux, près de l'isthme de Corinthe.

**EURYSTHÈNE** et **PROCLÈS**, fils jumeaux d'Aristodème, l'un des trois chefs héraclides qui con-

quirent le Péloponèse (1180 av. J.-C.), montèrent ensemble sur le trône de Sparte, et régnèrent simultanément, le 1<sup>er</sup> 43 ans, le 2<sup>e</sup> 42. Il y eut toujours depuis à Lacédémone deux rois, un de chacune des deux branches : les *Eurysthénides* (dits aussi *Agides*), et les *Proclides* (ou *Euryponides*).

**EURYSTHÉNIDES.** Voy. EURYSTHÈNE et SPARTE.

**EURYTUS**, roi d'Échalie, ville de Thessalie, avait promis sa fille Iole à celui qui le surpasserait dans l'art de tirer de l'arc. Vaincu par Hercule, il voulut éluder sa promesse; mais celui-ci assiégea Échalie, enleva Iole et força Eurytus à s'enfuir dans l'île d'Éubée où il fut tué.

**EUSEBE**, surnommé *Pamphile*, célèbre évêque de Césarée (en Palestine), dit le *Père de l'histoire ecclésiastique*, né vers 270, mort vers 338, se lia de bonne heure avec le vertueux Pamphile, dont il joignit le nom au sien en preuve d'affection; visita les solitaires de l'Égypte et de la Thébaïde, fut fait évêque de Césarée en 315 et refusa le siège d'Antioche que lui offrait l'empereur Constantin. Il assista au concile de Nicée (325) et eut part à la rédaction du symbole qui y fut rédigé. Cependant on lui reproche d'avoir penché vers l'Arianisme. Il contribua en effet avec les évêques ariens à faire déposer Eustathe au concile d'Antioche (330) et sollicita de Constantin, dans les conciles de Césarée et de Tyr (334), l'exil de S. Athanase et le rappel d'Arius. D'anciennes chroniques le placent au nombre des saints, mais l'Église ne le reconnaît pas pour tel. Eusèbe était un des hommes les plus savants de l'antiquité : il a laissé un grand nombre d'ouvrages précieux pour l'histoire, surtout pour celle de l'Église primitive; tous sont écrits en grec. Les principaux sont : *Histoire ecclésiastique*, en 10 livres, depuis J.-C. jusqu'à la défaite de Licinius (publiée par Valois, grec-latin, Paris, 1659, in-fol., dans sa *Collection des historiens ecclésiastiques grecs*, et séparément par Reading, Cambridge, 1720; par Heinichen, Leipsick, 1829, 3 v. in-8, et par Schwegler, Leips., 1852; trad. en français par le président Cousin, 1675); *Préparation et Démonstration évangéliques* (publ. par Fr. Vigier, Paris, 1628, gr.-lat., 2 vol. in-fol., et par Th. Gaisford, Oxford, 1852, 2 vol. in-8, et trad. en franç. par Séguier de St-Brisson, 1846, 2 vol. in-8); on y trouve un fragment attribué à Sanchoniathon; *Vie de l'empereur Constantin et Panégyrique* de ce prince (publiés par Heinichen, Leipsick, 1830); *Apologie d'Origène*; *Topographie de la Terre-Sainte*, trad. par S. Jérôme; quelques ouvrages de théologie; enfin une célèbre *Chronique*, qui va depuis le commencement du monde jusqu'à la 20<sup>e</sup> année du règne de Constantin : l'original grec de cet ouvrage s'est perdu, mais nous en possédons une trad. latine avec continuation par S. Jérôme, publiée par Scaliger en 1606; on en a retrouvé en 1874 une trad. arménienne qui a été publiée par Zohrab et Mai, Milan, 1818, et par J. B. Aucher, avec les fragments grecs, Venise, 1819. Tous les ouvrages d'Eusèbe ont été réunis dans la *Patrologie* de M. Migne, 1857.

Le nom d'*Eusèbe*, qui en grec veut dire *pieux*, a été porté par plusieurs autres personnages, entre autres : Eusèbe de Nicomédie, évêque de Constantinople, mort en 342, qui fut un fauteur déclaré de l'Arianisme et un adversaire acharné de S. Athanase; — un évêque de Samosate, sous Théodose, qui, au contraire, combattit les Ariens; — un évêque de Dorylée, qui combattit l'hérésie de Nestorius; — un pape, élu en 310, mort la même année; — un pieux évêque de Verceil, mort en 370, qui fut canonisé, et qu'on fête le 15 décembre; — enfin un prêtre romain, martyr au 1<sup>er</sup> siècle, honoré le 14 août.

**EUSTACHE** (S.), martyr à Rome, portait d'abord le nom de Placide et reçut après sa conversion le nom d'Eustache ou Eustathe (c.-à-d. *constant*). Il souffrit la mort sous Adrien, vers l'an 130 de J.-C., avec sa femme et ses deux fils. On le fête le 20 sept. Les actes de ce saint ont été publiés en grec par

Combes, Paris, 1660 et trad. en français par le P. Lesueur. Ils renferment des contes incroyables.

**EUSTACHE**, nom de plusieurs comtes de Boulogne dont le plus célèbre est Eustache III, frère de Godfrey de Bouillon, mort en 1125. Il eut pour fille et pour héritière Mathilde, qui épousa Étienne de Blois, depuis roi d'Angleterre. Eustache IV, son petit-fils, m. en 1153, disputa la Normandie à Geoffroy V, puis à Henri Plantagenet.

**EUSTACHE DE SAINT-PIERRE.** V. SAINT-PIERRE.

**EUSTACHE** (Barthélemy), *Eustachi* en italien, savant anatomiste et médecin, né vers 1510 à San-Severino dans la Marche d'Ancone, mort en 1574, fut archiâtre et professeur du collège de la Sapienza à Rome. On lui doit une foule de découvertes anatomiques dans le système des os, des muscles, des nerfs, des veines, entre autres celle du canal de communication de l'oreille interne avec l'arrière-bouche, canal qui a conservé le nom de *trompe d'Eustache*. Il a publié le *Lexicon d'Erotien*, Venise, 1556; des dissertations *De Renibus*, 1563, *De Dentibus*, 1563, quelques *Opuscules*, 1564, parmi lesquels se trouve la description de l'organe de Pouie. Il laissa des *Tables anatomiques* d'une admirable exactitude, qui n'ont été publiées qu'en 1714, par Lancisi.

**EUSTATHE** (S.), évêque de Bérée, puis d'Antioche en Syrie, né à la fin du 11<sup>e</sup> siècle à Side en Pamphylie, fut le premier à combattre la doctrine d'Arius. Les Ariens parvinrent à le faire déposer et exiler vers l'an 337. Léon Allacci a publié sous le nom de ce prélat un *Traité sur la Pythionisse*, Lyon, 1629, in-4. On le fête le 16 juillet.

**EUSTATHE** de Constantinople, archevêque de Thessalonique au 11<sup>e</sup> siècle, mort vers 1198, fut le plus savant grammairien de son temps. Avant d'être élevé au siège épiscopal, il avait été *maître des orateurs*, c.-à-d. chargé d'expliquer au peuple les livres saints, et s'était fait connaître par de nombreux ouvrages. On a de lui des *Commentaires sur l'Iliade et l'Odyssée*, qui renferment des extraits des scholiastes antérieurs (Rome, 1542; Bâle, 1559; Leipsick, 1825-30, 5 vol. in-8); des *Remarques sur Denys le Périégète* (dans les éd. de Denys); des notes sur S. Jean Damascène, des fragments d'un *Commentaire sur Pindare* et divers *Opuscules*, publ. par Tafel, Francfort, 1832. On lui a attribué à tort le roman d'*Ismène et Isménias*, qui est l'œuvre d'Eumathios. V. ce nom.

**EUTERPE**, c.-à-d. *Qui charme*, une des neuf Muses, présidait à la musique et à la poésie lyrique. On la représente une flûte à la main ou à la bouche.

**EUTHYDÈME**, roi de la Bactriane de 220 à 196 av. J.-C., fut quelque temps en guerre avec Antiochus III, qui voulait rentrer en possession de cette contrée, autrefois soumise aux rois de Syrie; mais il réussit à faire reconnaître son indépendance.

**EUTIN**, v. du grand-duché d'Oldenbourg, à 13 k. de la mer du Nord, à 31 k. de Lübeck; 3000 h. Anc. évêché. Vieux château, palais moderne. Eutin a donné son nom à une branche de la maison de Holstein-Gottorp. Cette branche s'est ensuite divisée en trois rameaux, dont le 1<sup>er</sup> a occupé le trône de Suède de 1751 à 1818, et n'est pas encore éteint; le 2<sup>e</sup>, dit Holstein-Eutin-Oldenbourg, a possédé le grand-duché d'Oldenbourg jusqu'en 1823; le 3<sup>e</sup>, nommé Holstein-Eutin proprement dit ou Eutin-Eutin, a succédé au 2<sup>e</sup> dans la possession de ce duché depuis 1823.

**EUTOCIUS** d'Ascalon, géomètre grec, qui vivait vers l'an 540 de J.-C., est auteur de *Commentaires sur Apollonius de Perge* (dans l'éd. d'Apollonius par Halley, 1710), et sur *Archimède* (Bâle, 1544).

**EUTROPE**, *Flavius Eutropius*, historien latin du 4<sup>e</sup> siècle, florissait sous Constantin et sous Julien, avec lequel il marcha contre les Perses, et vivait encore sous Valens. On a de lui un abrégé d'histoire romaine, sec et aride, mais clair et commode, le *Breviarium rerum Romanarum*, en 10 livres, qui va depuis la fondation de Rome jusqu'à l'empereur Valens, auquel il est dédié. Les meilleures éditions de cet

ouvrage sont celles d'Havercamp, Leyde, 1729; de Zell, Stuttgart, 1829; il a été trad. par l'abbé Paul, 1809, par N. A. Dubois, 1843 (dans la *Biblioth. lat. franc.* de Panckoucke), et par M. Baudement (collection Nisard). On ne sait si cet historien est le même qu'un Eutrope préfet du prétoire en 381.

**EUTROPE**, célèbre eunuque, natif d'Arménie, favori d'Arcadius, empereur d'Orient, réussit, en 395, à l'aide de l'impératrice Eudoxie, à renverser le ministre Rufin, qui avait été longtemps tout-puissant, mais révolta bientôt lui-même le peuple par ses cruautés et ses débauches et fut renversé par Eudoxie. Il eût été massacré aussitôt par la multitude sans l'intervention de S. Jean Chrysostôme, qui apaisa le peuple par un de ses plus beaux discours (398). Néanmoins il fut condamné à mort l'année suivante.

**EUTYCHÉENS**. V. EUTYCHÈS.

**EUTYCHÈS**, hérésiarque grec, était archimandrite d'un monastère près de Constantinople lorsque s'éleva l'hérésie de Nestorius, qui soupait deux personnes en J.-C. Il sortit de sa retraite pour défendre la foi; mais il tomba lui-même dans une hérésie nouvelle, qu'il commença à répandre en 448: il enseignait qu'il n'y avait qu'une nature en J.-C., la nature divine, par laquelle avait été absorbée la nature humaine comme une goutte d'eau l'est par la mer. Accusé dès 449 par Eusèbe de Dorylée et par Flavien, patriarche de Constantinople, il comparut dans un concile tenu à Ephèse et qui reçut le nom de *brigandage d'Ephèse*, à cause des violences qui s'y commirent. Secrètement soutenu par l'empereur Théodose II, il fut absous; mais après la mort de ce prince il fut condamné dans le concile de Chalcédoine en 451. Il mourut vers 454, âgé d'env. 75 ans. Son hérésie prit de grands accroissements après sa mort. Ses partisans sont nommés *Eutychéens* ou *Monophysites* (partisans d'une seule nature). Cette hérésie subsiste encore en Orient, en Égypte et en Abyssinie.

**EUTYCHIUS**, nommé en arabe *Sa'id-ibn-Batrich*, patriarche d'Alexandrie en Égypte, né en 876 à Fostat (Vieux-Caire), m. en 940, devint en 933 patriarche melchite d'Alexandrie. Il était versé, non-seulement dans la théologie, mais aussi dans la médecine et l'histoire, et il écrivit sur ces différentes sciences. On a de lui, entre autres écrits, une histoire universelle en arabe, qu'il intitula *Rangée de piétés précieuses* et qui est connue sous le nom d'*Annales*. Ces annales, qui vont jusqu'en 937, ont été traduites en latin par Poockock, Oxford, 1658, 2 vol. in-8.

**EVAGORAS**, nom de deux rois de Salamine en Chypre, dont le 1<sup>er</sup>, issu de Teucer, s'éleva sur le trône vers l'an 410 av. J.-C., conquit presque toute l'île de Chypre, accueillit Conon à sa cour après la défaite d'Égos Potamos (405), et résista longtemps au roi de Perse. Il périt assassiné en 374, victime d'une vengeance particulière. Isocrate a fait de ce prince un pompeux panégyrique. — Le 2<sup>e</sup>, petit-fils du préc., succéda à Nicoclès, son père, fut détrôné par son oncle Protogoras, trouva un refuge à la cour du roi de Perse Artaxerce-Ochus, qui le remplaça sur le trône, mais fut renversé de nouveau.

**EVAGRE le Scholastique**, *Evagrius*, historien grec, né vers 536 à Epiphanie (Syrie), fut avocat à Antioche, questeur sous Titère Constantin, et garde des dépêches du préfet sous Maurice. On a de lui une *Histoire ecclésiastique*, en 6 liv., qui va depuis l'an 431, époque de la condamnation de Nestorius par le concile d'Ephèse, jusqu'en 593; elle a été trad. en latin par W. Musculus, Christopherson et Adr. de Valois, imprimée avec celles d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomène et de Théodoret, Paris, 1544, in-fol., et trad. en franç. par le président Cousin.

Un autre **EVAGRE**, moine du 1<sup>er</sup> siècle, professeur de littérature sacrée à Constantinople, a laissé quelques écrits: *Monachus*, *Gnosticus*, *Sententiæ*, qu'on trouve dans les collections des Pères grecs.

**EVANDRE**, prince arcadien, conduisit une colonie dans le Latium vers 1300 av. J.-C., fut accueilli par

Faunus, roi des Aborigènes, civilisa ces peuples, et bâtit près de l'Aventin la v. de *Pallanté*, qu'il appela ainsi du nom de son fils Pallas. Il donna l'hospitalité à Hercule et secourut Enée contre les Rutules.

**ÉVANGÉLIQUE** (Église), église formée par la fusion qui, en 1817, se fit entre les Luthériens et les Calvinistes dans le duché de Nassau. Cette fusion eut lieu la même année à Francfort-sur-le-Mein, puis à Weimar, à Hanau et dans la Bavière rhénane (1818), dans la principauté d'Anhalt-Bernbourg (1819), dans celle de Waldeck et le grand-duché de Bade (1821), dans la Hesse (1822), ainsi que dans une partie du Wurtemberg. En Prusse, cette fusion a éprouvé une grande résistance.

**ÉVANGÉLISTES** (les Quatre). On nomme ainsi les écrivains sacrés qui ont rédigé la vie et la doctrine de J.-C.: ce sont S. Mathieu, S. Marc, S. Luc et S. Jean. Ils sont désignés par les quatre animaux de l'Apocalypse, le 1<sup>er</sup> par l'ange, le 2<sup>e</sup> par le lion, le 3<sup>e</sup> par le taureau, le 4<sup>e</sup> par l'aigle.

**ÉVANGILE** ou NOUVEAU TESTAMENT. V. ce mot au *Dict. univ. des Sciences, des Lettres et des Arts*.

**EVANS** (Olivier), mécanicien des États-Unis, né en 1755 près de Philadelphie, mort en 1811, est l'inventeur des machines à vapeur à haute pression. Il avait précédemment imaginé une machine à fabriquer des cartes (1777), et avait apporté des perfectionnements importants aux moulins de meunier (1782). Il exposa en 1797 ses idées sur les machines à vapeur à haute pression; mais il trouva peu d'approbateurs et mourut avant d'avoir vu son invention prendre le rang qu'elle occupe aujourd'hui.

**ÉVARIC**, roi des Visigoths. V. **ERIC**.

**ÉVAUX**, ch.-l. de c. (Creuse), à 33 k. N. E. d'Aubusson; 2000 h. Grains, bétail, grosses toiles. Tanneries, mégisseries. Eaux thermales renommées. Aux env. ruines du château de La Roche-Aymon. Évaux était jadis le ch.-l. du pays de Combrailles.

**ÈVE**, la première femme, mère du genre humain, fut créée après Adam. Selon la Genèse, Dieu la tira du corps de l'homme et la plaça avec lui dans le paradis terrestre. S'étant laissé séduire par le démon, caché sous la forme d'un serpent, elle mangea du fruit défendu et en fit manger à son époux; cette désobéissance les fit chasser tous deux du paradis et entacha toute la race humaine du péché originel. Le nom d'Ève veut dire en hébreu *mère des vivants*.

**ÈVÈQUE**, chef d'un diocèse. V. ce mot au *Dict. univ. des Sciences, des Lettres et des Arts*.

**EVEREST** (mont), le plus haut pic de l'Himalaya (8836<sup>m</sup>), entre le Kunchingina et la v. de Catmandou, par 27° 59' lat. N. et 84° 37' long. E. Il a été ainsi appelé du nom d'un arpenteur anglais qui le mesura.

**EVESHAM**, v. d'Angleterre (Worcester), à 24 k. S. E. de Worcester, sur l'Avon; 4000 hab. Anc. abbaye. Il se livra en 1265, près de cette ville, une bataille entre Simon de Montfort, comte de Leicester, et le prince Édouard, qui devint roi sous le nom d'Édouard I. Simon de Montfort y fut tué.

**ÈVHÈMÈRE**, philosophe grec, natif de Messène ou plus probablement d'Agrigente, vivait dans le 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Il fut ami de Cassandre, roi de Macédoine, qui le chargea de missions importantes, et visita pour ce prince l'Océan Indien. On le regarde comme l'auteur du système qui explique la mythologie par l'histoire. Suivant lui, Jupiter, Saturne, et tous les dieux de l'Olympe, n'étaient que d'anciens rois, ou des personnages puissants attachés à leur suite, qui avaient antrefois vécu dans l'île de Panchaïe, pays fabuleux qu'il place sur la côte orientale de l'Arabie. Ses écrits, parmi lesquels l'*Histoire sacrée* occupait la principale place, furent vantés par les Épicuriens. Ennius les traduisit en latin. Il reste quelques fragments de cette traduction, placés à la suite de ceux d'Ennius, recueillis par Colonna, 1591, et par Hesselius, 1707. L'abbé Sevin, Fourmont et Foucher ont inséré de savantes dissertations sur Èvhèmère dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*.

**EVIAN**, *Aquitanum*, bourg de France (Hte-Savoie), dans l'anc. Chablais, sur le lac de Genève, à 10 k. N. E. de Thonon; 2500 h. Petit port. Eaux minérales alcalines, dites d'*Amphion*; bains fréquentés.

**ÉVILMÉRODACH**, roi de Babylone (562-60), fils et successeur de Nabuchodonosor II, rendit la liberté à Joachim II, roi de Juda, et périt victime d'une conspiration tramée par son beau-frère Nériglissor. Il protégea Daniel.

**EVISA**, ch.-l. de c. (Corse), à 36 kil. N. d'Ajaccio; 1370 h. Toile de lin.

**EVORA**, *Ebura*, puis *Liberalitas Julia*, v. de Portugal, ch.-l. de l'Alentéjo, à 128 k. R. de Lisbonne; 15000 hab. Place forte, citadelle. Archevêché. Anc. université. Monuments antiques; restes d'un temple de Diane, dont on attribue la fondation à Sertorius; aqueduc construit par les Romains. — Sertorius résida à Evora; J. César érigea cette ville en municipalité. Prise par les Maures en 715, elle leur fut enlevée en 1166. Il s'y tint en 1482 une diète où le roi Jean II dépouilla les nobles d'une partie de leurs privilèges. Les Espagnols s'en emparèrent en 1663; mais le maréchal de Schomberg la reprit peu après. En 1828, elle se souleva pour don Miguel; mais elle fut prise par l'armée constitutionnelle.

**ÉVRAN**, ch.-l. de c. (Côtes-du-Nord), à 11 k. S. de Dinan, sur le canal d'Ille-et-Rance; 339 hab. Landes aux environs.

**ÉVRECY**, ch.-l. de c. (Calvados), à 16 kil. S. O. de Caen; 500 hab.

**ÉVREUX**, *Mediolanum Aulercorum*, puis *Ebuovices* chez les anciens, *Ebroicium* au moyen âge, ch.-l. du dép. de l'Eure, sur l'Ilton, à 104 kil. N. O. de Paris par route, à 107 par chemin de fer; 12 877 h. Évêché, suffragant de Rouen; trib. de 1<sup>re</sup> inst. et de commerce; lycée, école normale, bibliothèque, jardin botanique, théâtre, Belle cathédrale, église St-Faurin, palais de l'évêque, hôtel de la préfecture, tour de l'Horloge, bâtie en 1417 par les Anglais. A 2 k. de la ville était le célèbre château de *Navarre*, auj. détruit (V. NAVARRE). Draps, coutils, bonneterie, étoffes de coton. Commerce très-actif. — Evreux, capit. des *Aulerci Ebuovices*, portait primitivement le nom de *Mediolanum*, qu'elle changea contre celui du peuple dont elle était le ch.-l.; elle devint en 989 la capit. du comté d'Evreux (V. ci-après). Les Normands la prirent en 892, Lothaire la pillà en 962. Elle fut saccagée par Henri I, roi d'Angleterre en 1120, et brûlée par Philippe-Auguste en 1195. En 1793 Buzot essaya vainement de faire de cette ville un centre de résistance contre la Convention.

**ÉVREUX** (comtes d'). Le comté d'Evreux fut formé en 989 pour Robert, fils de Richard I, duc de Normandie. Richard, fils de Robert (1037-1067), et Guillaume, son petit-fils (1067-1118) lui succédèrent. Sous ce dernier, le comté devint lieu vassal de l'Angleterre (1104). Philippe-Auguste, après avoir pris deux fois la ville d'Evreux, se fit céder tout le comté par Jean sans Terre en 1200; toutefois, le nom d'Evreux resta, avec une légère corruption (*Deveureux*), à une famille anglaise, issue probablement des anciens possesseurs du comté (Voy. ESSEX). Quant au comté lui-même, il resta quelque temps réuni au domaine de la couronne; mais en 1298 Philippe le Bel le donna en apanage à Louis, 5<sup>e</sup> fils de Philippe le Hardi. En 1317 Philippe le Long l'érigea en pairie. En 1328, Philippe le Sage, fils de Louis, devint roi de Navarre par son mariage avec Jeanne II, fille unique de Louis le Hutin, et n'en conserva pas moins le comté d'Evreux; Charles II le Mauvais, son fils, lui succéda sur le trône de Navarre, mais il perdit le comté d'Evreux qui fut confisqué en 1378 par le roi de France Charles V. Il fut cédé définitivement à la France en 1404 par Charles III, dit le Noble, fils de Charles le Mauvais. En 1569, Charles IX le donna à son frère le duc d'Alençon, qui le posséda jusqu'à sa mort, 1584. Enfin, en 1642, Louis XIII le donna à Frédéric-Maurice, duc de Bouillon, en

échange de la principauté de Sedan. La maison de Bouillon le conserva jusqu'en 1789.

**EVRIPO**. V. EURIPE, EGRIBO et NÉGREPONT.

**ÉVRON**, ch.-l. de cant. (Mayenne), 35 k. N. E. de Mayenne; 2854 h. Collège; station, hospice de la Charité, anc. abbaye de Bénédictins, dont l'église sert auj. de paroisse. Collège. Toile, linge de table. Commerce en vins, eau-de-vie, fil, laine, grains et volailles.

**EXARCHAT**. Voy. EXARQUE et RAVENNE.

**EXARQUE**, mot grec qui signifie *Celui qui commande au dehors* (par rapport à Constantinople), servait à désigner dans l'empire romain d'Orient de grands dignitaires civils et ecclésiastiques.

Les exarques civils étaient de véritables vice-rois, à qui l'on confiait le gouvernement de plusieurs provinces. L'histoire fait surtout mention des exarques de Rome, d'Afrique, d'Italie et de Ravenne; ces derniers sont les plus connus. Voy. RAVENNE.

Les exarques ecclésiastiques étaient des délégués du patriarche de Constantinople ou du St-Synode, chargés de visiter les diocèses, et de surveiller la discipline et les mœurs du clergé; aujourd'hui même on donne en Orient le titre d'*exarque* à des évêques chargés de fonctions semblables à celles des légats de la cour de Rome.

**EXCELLENCE**, titre d'honneur. V. le *Dict. univ. des Sciences, des Lettres et des Arts*.

**EXCHIEUHL**, ch.-l. de cant. (Dordogne), sur l'Isle, à 37 kil. N. E. de Périgueux; 1632 hab. Belle fontaine, due au maréchal Pugeaud. Vins et truffes. — En 1615, cette petite ville fut érigée en marquisat pour Daniel de Talleyrand, prince de Chalais.

**EXELMANS** (Isidore, comte), l'un de nos plus brillants généraux de cavalerie, né à Bar-le-Duc en 1775, s'enrôla dès 1791, à peine âgé de 16 ans, devint en 1801 aide de camp de Murat, fut nommé colonel en 1805, après le combat de Wertingen, où il avait eu trois chevaux tués sous lui; général de brigade en 1807, après la bataille d'Eylau, à laquelle il eut une part glorieuse; passa en Espagne en 1808, fut pris en pleine paix par les guérillas espagnoles et conduit en Angleterre, mais parvint à s'échapper en se jetant dans une barque avec laquelle il traversa la Manche (1811); fit l'expédition de Russie, et fut nommé général de division en 1812, après la bataille de la Moscowa. Pendant les Cent-Jours, quelques jours avant la bataille de Waterloo, il surprit une division prussienne qui déjà marchait sur la capitale, et la détruisit entièrement. Exilé au retour des Bourbons, il ne put rentrer en France qu'en 1823. Il prit part en 1830 aux journées de Juillet, et seconda le général Pajol dans sa marche sur Rambouillet. Nommé pair de France, sous Louis-Philippe, il devint en 1839 grand chancelier de la Légion d'honneur, et en 1851 maréchal de France. Il périt en 1852, d'une chute de cheval. M. J. Nollet a écrit sa Vie.

**EXETER**, *Isca*, v. d'Angleterre, cité-comté, et ch.-l. du comté de Devon, sur l'Ex, à 258 k. O. S. O. de Londres; 33000 hab. Évêché, fondé en 1050. Port pour les bâtiments de 150 tonneaux; beau quartier de South Quay; cathédrale de construction anglo-normande, dont l'origine remonte à 932. Fabriques de toile; grand commerce de laine. *Isca* était le ch.-l. des *Dumnonii*; deux fois les Danois la détruisirent. Les *Cécils* sont marquis d'Exeter.

**EXETER**, v. et port des États-Unis (New-Hampshire), à 17 kil. S. O. de Portsmouth; 5000 hab. École classique (*Philip's academy*). Fonderie de canons, chantiers de construction.

**EXHAM**, v. d'Angleterre. Voy. HEXHAM.

**EXILI**, empoisonneur. Voy. MINVILLIERS.

**EXILLES**, b. des États sardes (Piémont), à 65 k. O. de Turin et à 10 k. O. de Suse, dans un défilé, près de la Dora Riparia; 1500 h. Fort qui commande la vallée de Houix, démantelé en 1796, rétabli en 1825. Le chev. de Belle-Isle y fut défait et tué en 1746.

**EXMES**, *Orrimum*, ch.-l. de cant. (Orne), sur la Dives, à 18 kil. E. d'Argentan; 500 hab. Fondé par

les Romains; pris au moyen âge par les Anglais à qui il fut repris par Dunois.

**EXMOUTH**, v. d'Angleterre (Devon), à 13 k. S. E. d'Exeter, et à l'emb. de l'Exe dans la Manche; 3000 h. Bains de mer. Patrie de Walter Raleigh.

**EXMOUTH** (Édouard PELLEW, lord), amiral anglais, né à Douvres en 1737, m. en 1833, se distingua dans plusieurs combats contre la marine française en Amérique et dans les Indes, devint contre-amiral en 1804, vice-amiral en 1808, fut chargé en 1816 du commandement de la flotte britannique dans la Méditerranée, châtia l'insolence des Algériens en bombardant Alger et força le dey à lui remettre 1200 esclaves. Il consacra le reste de sa carrière à l'instruction des marins.

**EXODE**, c.-à-d. *sortie*, un des livres de la Bible, contient l'histoire des Hébreux depuis la sortie d'Égypte jusqu'à la dédicace du tabernacle dans le désert.

**EXPIILLY** (l'abbé Jean Joseph), né à St-Rémy (Provence), en 1719, m. en 1793, fut successivement secrétaire d'ambassade du roi de Sicile, examinateur et auditeur général de l'évêché de Sagona en Corse, chanoine de Tarascon. Il parcourut une partie de l'Europe en recueillant de précieuses observations sur les pays qu'il visitait, et laissa des ouvrages qui sont encore estimés pour l'exactitude des détails sur le climat, les mœurs, la population et les rapports politiques des diverses contrées : *Cosmographie* (en 5 parties), 1749; *Géographe manuel*, 1757, souvent réimprimé; *Description historique et géographique de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande*, 1759; *De la population de la France*, 1765, écrit d'économie politique, supérieur à tous les ouvrages de ce genre qui avaient paru jusque-là; *Dictionnaire géographique des Gaules et de la France*, 1762-70, 6 vol. in-fol. : ce dernier ouvrage est très-estimé, quoiqu'il ne soit pas terminé (il va jusqu'à la lettre S).

**EXSUPERANTIUS** (Julius), historien latin qu'on croit être du v<sup>e</sup> siècle, passe pour être l'auteur d'un livre intitulé : *De Marii, Lepidii et Sertorii bellis civilibus*, qui se trouve souvent à la suite de Salluste (notamment dans les éd. d'Havercamp, 1742, et de Gerlach, 1823), et qu'on suppose tiré des histoires de cet écrivain.

**EXTRAVAGANTES**. On appelle ainsi les constitutions des papes postérieures aux Clémentines (bulles de Clément V), et dont la plupart ont été publiées par Jean XXII. On leur donna ce nom, parce qu'elles furent longtemps dispersées et en dehors des recueils du droit canon (*extra vagantes*). V. DÉCRÉTALES.

**EXUMA** ou GRANDE EXUMA, une des îles Lucayes, par 78° 20' long. O., 23° 30' lat. N. : 40 kil. sur 4; 1500 hab. Au S. est une île plus petite qu'on appelle la *Petite-Exuma*. On y cultive le coton. — On donne le nom de *Cayes-d'Exuma* à la chaîne d'îlots qui s'étend au N. O. de l'île jusqu'à 24° 38' lat. N.; et celui de *Canal d'Exuma* au détroit qui sépare l'île de San-Salvador de celles d'Exuma et de Stocking.

**EXUPÈRE** (S.), évêque de Toulouse à la fin du 1<sup>er</sup> s., mort vers 410, contemporain et ami de S. Jérôme, acheva la basilique commencée par S. Saturnin, changea le temple de Minerve en une église dédiée à la Ste Vierge (auj. *la Dorade*), et vendit tous ses biens, ainsi que les vases sacrés de son église, pour soulager le peuple, ruiné par les invasions des barbares. On le fête le 28 sept. et le 14 juin.

**EYALET**, du grec *aigialos*, littoral, est, dans la division de l'empire ottoman, synonyme du pachalik, mais n'est guère dit que des trois pachaliks primitifs, la *Roumélie*, l'*Anatolie*, et l'*Al-Djezaïr* ou gouv't du capitain pacha. L'eyalet est gouverné par un pacha et se divise en *livals* ou *sandjakats*.

**EYBAR**, v. d'Espagne (Guypuzcoa), à 35 kil. O. S. O. de St-Sébastien; 2000 hab. Forges pour la construction des navires; manufactures d'armes.

**EYCK (VAN)**, peintre. V. VAN EYCK.

**EYCKENS** (Pierre), dit le *Vieux*, peintre d'histoire,

né vers 1599 à Anvers, mort vers 1649. Ses tableaux les plus remarquables sont : *La dispute de Ste Catherine contre les docteurs païens*; *la Cène*; *S. Jean prêchant dans le désert*.

**EYDER**, *Egidora*, ou *Egidora*, rivière qui naît dans le duché de Holstein, et se jette dans la mer du Nord.

**EYGUIÈRES**, ch.-l. de c. (Bouches-du-Rhône), à 33 kil. E. d'Arles; 2581 hab. Oliviers, mûriers.

**EYGURANDE**, ch.-l. de c. (Corrèze), à 24 kil. N. E. d'Ussel; 215 hab.

**EYLAU**, *Preussich-Eylau*, ville des États prussiens (Prusse orient.), à 44 kil. S. E. de Königsberg; 2700 hab. Il s'y livra les 7 et 8 février 1807 une bataille sanglante et acharnée où Napoléon défait les Russes et les Prussiens. On appelle *Deutsch-Eylau*, une autre ville de Prusse, à 50 kil. S. de Marienwerder.

**EYMET**, ch.-l. de c. (Dordogne), sur le Dropt, à 24 kil. S. O. de Bergerac; 1500 hab. Jadis fortifié.

**EYMOUTIERS**, ch.-l. de c. (Hte-Vienne), à 40 k. E. S. E. Limoges, sur la Vienne; 1600 h. Jadis fortifié. Collège. Filatures de soie, fabriques de cire.

**EYNARD** (J. Gabriel), philhellène genevois 1775-1863. Après s'être enrichi dans la banque, il organisa, et souvent fit à ses frais, les envois de vivres et d'argent à la Grèce soulevée contre les Turcs (1825-1829); il ne cessa depuis d'aider les Grecs de ses libéralités ou de son influence.

**EYRAGUES**, (bourg des Bouches-du-Rhône), arr. d'Arles, à 4 kil. S. de Château-Renard; 2272 hab. Hôtel de ville; remparts construits en 1560. Vin blanc.

**EYRIÈS** (J. B.), géographe, né à Marseille en 1767, m. en 1846; fut l'un des fondateurs de la Société de géographie, a rendu service à la science en traduisant de l'anglais, de l'allemand, du suédois et du russe, plusieurs bons ouvrages. Il a publié d'utiles compilations, l'*Abrégé de Géographie moderne*, avec Pinkerton et Walcknaer, et l'*Abrégé des Voyages modernes depuis 1780*, 14 vol. in-8, 1822-1824, qui fait suite à l'*Hist. générale des voyages* de Laharpe.

**EYSSE**, *Excisum*, vge du dép. de Lot-et-Garonne, dépendant de Villeneuve d'Agen; 1600 hab. Anc. abbaye de Bénédictins, auj. maison de détention.

**EZÉCHIAS**, roi de Juda, 723-694 av. J.-C., fils et successeur d'Achaz, rétablit le culte du vrai Dieu, battit les Philistins, et tenta de délivrer la Judée du tribut qu'elle payait aux Assyriens. Leur roi Sennachérib allait s'emparer de Jérusalem, lorsqu'un ange exterminateur fit périr 185 000 hommes de son armée. Ezéchias, attaqué d'un ulcère, était sur le point de mourir, lorsque Dieu, touché de ses prières, lui accorda encore 15 ans de vie. Ezéchias, après sa guérison, composa un célèbre cantique d'actions de grâces qu'Isaïe nous a conservé (ch. xxxviii), et que J. B. Rousseau a mis en vers français. C'est sous le règne d'Ezéchias que prophétisaït Isaïe.

**EZÉCHIEL**, c.-à-d. *que Dieu fortifie*, un des quatre grands prophètes des Juifs, appartenait par sa naissance à la race sacerdotale. Il fut emmené en captivité à Babylone avec Jéchonias, roi de Juda, vers 599 av. J.-C., et relégué sur les bords du fleuve Chaboras en Mésopotamie. Il prédit, sous des formes allégoriques, la fin de la captivité, le retour des Juifs à Jérusalem, le rétablissement du temple, le règne du Messie et la vocation des Gentils, ainsi que la mort de Sédécias; et toutes ses prédictions furent accomplies. Le recueil de ses prophéties étincelle de beautés; les images en sont vives et variées, les descriptions frappantes, le style énergique; mais elles sont quelquefois obscures. Ezéchiel prophétisa depuis la 5<sup>e</sup> année de la captivité de Joachim jusqu'à la 27<sup>e</sup>. On ne sait rien sur la fin de sa vie.

**EZRAËL** ou AZRAËL, l'ange de la mort suivant les Mahométans, est chargé de conduire les âmes des morts devant le souverain juge.

## FABI

F. Chez les Romains, la lettre F se mettait dans les abrégés pour, *filii Fabius*; FL pour *Flavius*. A Rome on marquait d'un F au front les esclaves fugitifs, comme on marquait en France les criminels des deux lettres T. F. (*travaux forcés*).

**FABER** (Basile), lexicographe, né en 1520 à Soraw, dans la Basse-Lusace, mort en 1575, enseigna les humanités à Nordhausen, à Magdebourg, et fut recteur de l'Université d'Erfurt. Il a donné, entre autres ouvrages, un grand *Dictionnaire latin*, publié pour la 1<sup>re</sup> fois à Leipsick en 1571, in-fol., sous le titre de *Thesaurus eruditionis scholasticae*, et souvent réimprimé depuis, avec des additions de Buchner, Cellarius, J. Thomasius, Stubel, etc., notamment à Francfort, en 1749, par J. H. Leich, 2 vol. in-fol. Ardent partisan de la Réforme, il traduisit en latin quelques-uns des écrits de Luther.

V. FABRE, FAVRE et LEFEBVRE.

**FABERT** (Abraham), maréchal de France, né à Metz en 1599, mort en 1662, entra à quatorze ans dans la carrière militaire, se distingua en 1627 comme major au siège de La Rochelle, contribua puissamment en 1629 à la prise de Suse qu'assiégeait Louis XIII en personne, dirigea le siège de Chivas en Savoie, et battit complètement l'armée du prince Thomas qui cherchait à débloquer la place. Promu au grade de capitaine des gardes françaises, il se signala de nouveau dans une foule d'actions, notamment au siège d'Arras (1640), à la bataille de la Marfée (1641), et aux sièges de Collioure et de Perpignan (1642). En 1654, il dirigea sous les yeux de Louis XIV le siège de Stenay, et força cette place à capituler. Fabert reçut le bâton de maréchal de France en 1658 : c'est le 1<sup>er</sup> roturier qui ait été élevé à cette dignité. Ce grand capitaine n'était pas moins admirable par sa loyauté, son désintéressement et son humanité, que par son courage. Sa *Vie* a été écrite par Courtilz de Sandras, 1697, et par Jos. de Laharpe, 1752.

**FABIEN** (S.), pape de 236 à 250, était Romain. Il périt dans la persécution de Dèce. On l'hon. le 30 janv.

**FABIENS**, nom sous lequel on connaît dans l'histoire 306 guerriers de la famille Fabia qui, l'an 477 av. J.-C., ayant à leur tête le consul Fabius Vibulanus, se chargèrent à eux seuls, avec leurs clients au nombre de 4000, de combattre les Vénéens; ils vainquirent l'ennemi en plusieurs rencontres; mais, étant tombés dans une embuscade sur les bords de la Créméra, ils périrent accablés par le nombre.

**FABIOLE** (Ste), d'une famille illustre de Rome, fit bâtir à ses frais un hôpital, distribua son bien aux pauvres, alla visiter les lieux saints et m. en 400. S. Jérôme a célébré ses vertus. On l'hon. le 27 déc.

**FABIUS** (les), illustre famille de Rome, prétendait descendre d'Hercule par une fille d'Évandre, et fut ainsi nommée, dit-on, pour avoir introduit à Rome la culture de la fève (*faba*). — Une tribu de Rome prit de cette famille le nom de *Fabia*. Cette famille fournit les 306 Fabiens et plusieurs autres héros.

**FABIUS MAXIMUS RULLIANUS** (Q.), maître de la cavalerie sous le dictateur Papirius Cursor, 325 ans av. J.-C., battit les Samnites et leur tua 20 000 hommes; mais comme il avait livré la bataille en l'absence du dictateur et sans son ordre, il faillit payer de sa tête cette infraction à la discipline : il ne dut la vie qu'aux prières de son père, M. Fabius Ambustus. Il fut ensuite cinq fois consul, deux fois dictateur, interroi et prince du sénat. Il vainquit de nouveaux Samnites, unis aux Etrusques, à la bataille de *Sentinum* (296) et leur tua, dit-on, 60 000 hommes. Ses exploits lui méritèrent le surnom de *Maximus*, très-grand, que portèrent depuis ses descendants.

**FABIUS PICTOR** (Q.), le plus ancien des historiens romains, vivait vers l'an 220 av. J.-C. Il écrivit les

## FABR

*Annales de l'histoire romaine* depuis le règne de Romulus jusqu'à son temps; il n'en reste que peu de fragments. Il devait le surnom de *Pictor* à un de ses ancêtres qui avait peint le temple de la déesse Salus.

**FABIUS MAXIMUS VERRUCOSUS** (Q.), surnommé *Cunctator*, temporisateur, fameux adversaire d'Annibal, fut cinq fois consul (233-209 ans av. J.-C.), et fut nommé dictateur après la défaite de Trasimène, en 217. Contraint de partager le commandement avec Minutius Rufus, son maître de la cavalerie, il sauva cet imprudent général d'une défaite assurée (216). Il se signala, surtout pendant les six mois de sa dictature, en amusant Annibal par des délais et des feintes, sans vouloir jamais livrer bataille. Après avoir ainsi fatigué et épuisé son armée, il la cerna près de Casilinum et il allait la forcer à se rendre à discrétion quand un stratagème la sauva (V. CASILINUM). En 209, il reprit Tarente sur Annibal, mais il légitima sa victoire par des cruautés. Fabius s'opposa au projet formé par Scipion de transporter la guerre en Afrique; il mourut en 205, peu avant l'exécution de ce projet.

On connaît encore : *Q. F. Emilianus*, consul en 145, qui fit la guerre avec quelque succès à Viriathe : il était fils de Paul-Émile et passa par adoption dans la famille des Fabius; — *Q. F. Scrvilianus*, qui fut battu par Viriathe et signa un traité honteux, 141; — *Q. F. Maximus*, qui battit en 122 les Allobroges unis aux Arvernes, et reçut le nom d'*Allobrogicus*.

**FABRE** (J.), protestant de Nîmes, célèbre par son amour filial : son père devant être envoyé aux galères pour avoir pratiqué son culte malgré les édits royaux, il se dévoua pour lui et alla subir sa peine au bague de Toulon, 1756. Un si beau dévouement étant venu à la connaissance du duc de Choiseul, alors ministre, il le fit délivrer, après six ans de fers. Ce trait de piété filiale a été mis sur la scène par Falbaire dans *l'Honnête Criminel*.

**FABRE D'ÉGLANTINE** (Ph. Franc. Nazaire), écrivain et homme politique, né en 1755 à Limoux, remporta pour prix aux Jeux Floraux une *églantine* d'argent : d'où son surnom. Il s'était déjà fait connaître au théâtre par plusieurs pièces qui avaient obtenu du succès, lorsqu'éclata la Révolution. Il en adopta les principes avec ardeur, devint membre de la Commune de Paris, secrétaire de Danton, et enfin député à la Convention nationale. Là il professa longtemps les doctrines les plus violentes; mais ayant voulu revenir à une conduite plus modérée, il se fit des ennemis : accusé de s'être laissé corrompre à prix d'argent, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, condamné et exécuté le même jour que Danton et Camille Desmoulin, qui se plaignaient d'être *accolés à un voleur* (5 avril 1794). Fabre avait eu une grande part à la rédaction du calendrier républicain. Ses *Œuvres* ont paru à Paris, 1802, 2 vol. in-8. La meilleure de ses pièces est le *Philtre de Molière* ou la *Suite du Misanthrope*, comédie en 5 actes et en vers qui fut représentée en 1790 : c'est le tableau de l'égoïste victime de son égoïsme même. On a encore de lui le *Présomptueux*, 1789, l'*Intrigue épistolaire*, en 5 actes et en vers, 1790, et les *Précipitateurs*, qui ne furent joués que cinq ans après sa mort : il y met en scène l'application des principes de l'*Émile* de J. J. Rousseau.

**FABRE D'OLIVET**, littérateur médiocre, de la même famille que Jean Fabre (de Nîmes), né à Ganges (Hérault) en 1767, mort à Paris en 1825, a donné quelques romans et quelques poésies, mais il est surtout remarquable par la tournure mystique de son esprit. Il prétendit avoir découvert le chef des hiéroglyphes et avoir retrouvé le vrai sens de la langue hébraïque, qui était, disait-il, restée ignorée jusqu'à lui; il publia dans ce but la *Langue hébraïque restituée*, 1816 :

cet ouvrage insensé fut mis à l'*Index*. Fabre prétendait avoir guéri des sourds-muets par une méthode secrète (*Guérison de Rodr. Griuel*, 1811).

FABRE (Frang. Xavier), peintre français, né à Montpellier en 1766, mort en 1837, fut élève de David, obtint en 1787 le grand prix de peinture, se rendit à Rome, puis à Florence, où il se lia avec la comtesse d'Albany, veuve du dernier des Stuarts et d'Alfieri. Ses principaux tableaux sont : *la Mort de Milton de Crotona* ; *Philoctète dans l'île de Lemnos* ; *la chaste Susanne* ; *le Jugement de Paris* ; *la Mort de Philopœmen*, le portrait d'Alfieri, etc. Il se distingua par la sévérité du style, la pureté du dessin et la richesse de la couleur. Le musée de Montpellier a été enrichi par Fabre de plusieurs riches collections : depuis sa mort il porte le nom de *Musée-Fabre*.

FABRE (Victorin), écrivain et poète, né à Jaujac (Ardèche) en 1785, mort en 1831, se fit remarquer dès l'âge de 20 ans, et publia dans le court espace de sa vie un assez grand nombre d'ouvrages en prose et en vers qui lui assurent un rang distingué, mais où l'on sent trop souvent le rhéteur. Voici les principaux : *Éloge de Boileau*, 1805 ; *Discours en vers sur les voyages*, 1807 ; *Éloge de P. Corneille*, 1808 ; *la Mort de Henri IV*, poème, avec notes, 1808 ; *Éloge de La Bruyère*, 1810 ; *Tableau littéraire du XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1810 ; *Éloge de Montaigne*, 1813. Ses Œuvres ont été publiées par C. Durand, 1844, 6 vol. in-8.— Son frère, Auguste F., 1792-1839, s'est aussi distingué dans les lettres. On lui doit : *la Calédonie*, poème en douze chants, 1823 ; *Histoire du siège de Missolonghi*, 1826 ; *la Révolution de 1830 et Mémorial historique de la Révolution*, 1833. Les deux frères fondèrent en 1829 *la Tribune*, journal politique avancé.

FABRETTI (Raphaël), antiquaire, né à Urbin en 1618, mort en 1700, fut successivement trésorier d'Innocent VIII, légat dans le duché d'Urbin, et préfet des archives secrètes du château St-Ange sous Innocent XII. Chargé de diverses missions importantes, il se lia avec les savants de l'Espagne, de la France et de l'Italie. On a de lui des *Dissertations sur les aqueducs des Romains*, des *Observations sur la colonne Trajane*, Rome, 1683, in-fol., de savantes recherches sur *la Table itaque* (bas-relief qui représente les événements de la guerre de Troie), sur le canal souterrain creusé sous le règne de Claude pour l'écoulement des eaux du lac Fucin, et sur la topographie du Latium, mais il est surtout connu par un *Recueil d'Inscriptions*, 1699, un des ouvrages les plus parfaits que l'on possède en ce genre.

FABRIANO, v. de l'Italie (prov. de Macerata), sur le Giano, à 40 k. O. de Macerata ; 7500 h. Evêché.

FABRICE (Jérôme), médecin, né à Acquapendente en 1537, mort en 1619, remplaça Fallope dans sa chaire de chirurgie à Padoue. Il pratiqua son art avec le plus grand succès et avec un rare désintéressement, et reçut des habitants de Padoue les distinctions les plus honorables. Ses écrits d'anatomie et de physiologie, qui furent longtemps classiques, ont été réunis sous ce titre : *Opera omnia anatomica et physiologica*, Leipsick, 1687, Leyde, 1738, in-fol. Ses traités de chirurgie (*Opera chirurgica*) ont été imprimés à Padoue, 1617 et 1666, in-fol., et trad. en français, Rouen, 1658, Lyon, 1670. On lui doit, entre autres découvertes, celle des valves situées à l'intérieur des veines, qu'il décrivit dans son traité *De Venarum ostioliis*, 1603.

FABRICE de Hilden (Guill.), chirurgien, né à Hilden près de Cologne en 1560, mort en 1634, exerça son art à Berne, perfectionna les instruments de chirurgie, fit plusieurs découvertes en anatomie et publia des ouvrages estimés. Ses œuvres ont été réunies par Beyer sous le titre d'*Opera omnia*, Francfort, 1646, in-fol. On y remarque son traité *De la Gangrène* et un recueil d'observations intitulé *Centuries*.

FABRICIUS, C. Fabricius Luscinus, général romain, célèbre par sa pauvreté et son désintéressement. Consul l'an 282 av. J.-C., il vainquit les Samnites, les

Brutiens et les Lucaniens, et refusa les dons des Samnites auxquels il avait fait accorder la paix. Deux ans après, ayant été député vers Pyrrhus pour traiter de l'échange des prisonniers, il refusa également les présents du roi. Pyrrhus, charmé de ses vertus, lui confia les prisonniers pour les emmener à Rome, à la condition de les lui renvoyer si le sénat refusait de payer leur rançon : le sénat n'ayant point admis les demandes de Pyrrhus, Fabricius les lui renvoya tous fidèlement. L'an 278 av. J.-C., il fut de nouveau nommé consul et envoyé encore une fois contre Pyrrhus. Le médecin de ce prince lui ayant offert de l'empoisonner, il en instruisit le roi, qui, frappé de sa générosité, délivra tous les prisonniers sans rançon, et bientôt évacua l'Italie. Fabricius fut nommé censeur en 275. Il mourut si pauvre, que l'Etat fut obligé de faire les frais de ses funérailles et de doter sa fille. Plutarque a écrit sa *Vie*.

FABRICIUS (Théodore), un des premiers partisans de la Réforme, né en 1501 à Anholt-sur-Pyssel (comté de Zutphen), mort en 1559. avait été disciple de Luther et de Mélancthon. Chassé de Cologne pour ses opinions, il devint en 1544 premier pasteur de l'église réformée de St-Nicolas à Zerbst. Il se fit une grande réputation pour ses connaissances en hébreu. On lui doit les ouvrages suivants : *Institutiones grammaticæ in linguam sanctam*, Cologne, 1528 ; *Articuli pro evangelica doctrina* ; *Tabulæ de nominibus et verbis Hebræorum*, Bâle, 1546, etc.

FABRICIUS (George), poète et historien, né à Chemnitz en 1516, mort en 1571, fut protégé par l'empereur Maximilien II et dirigea pendant 25 ans le collège de Meissen. Il a composé des poésies latines tirées de sujets sacrés, Bâle (1560), ainsi qu'un traité *De Poëtica* (1566), et a donné des éd. de *Térence* (1548), de *Virgile* (1551), d'*Horace* (1555, avec les commentaires d'Acron et de Porphyron), et d'anciens poètes ecclésiastiques (1562). On a encore de lui : *Roma, sive de veteris Romæ situ, regionibus, vis, templis et aliis ædificiis*, Bâle, 1550 et 1587 ; *Origines stirpis saxonice*, 1597. Son style latin est d'une remarquable pureté.

FABRICIUS (Frang.), érudit, né en 1525 à Duren (Prov. rhénane), mort en 1573, recteur de l'école de Dusseldorf, a donné des éd. de *Lysias* (Cologne, 1554), de *P. Orose* (1561), a commenté les *Comédies de Térence* (1565), ainsi que plusieurs ouvrages de *Cicéron* et a écrit en latin une *Vie* de cet orateur.

FABRICIUS (J. Albert), savant bibliographe, né à Leipsick en 1668, mort en 1736, passa la plus grande partie de sa vie à Hambourg, y remplaça en 1699 Vincent Placcius dans la chaire d'éloquence et de poésie, enseigna aussi la théologie, et fut en 1708 nommé recteur de l'école St-Jean. Travailleur infatigable, il a laissé plus de cent ouvrages. Les principaux sont : *Bibliotheca latina* ou *Notice des auteurs latins et de leurs éditions*, 1697, réimprimée en 1773 par J. A. Ernesti avec de grandes améliorations ; *Biblioth. græca*, 1705-28, refondue par Harles, 1790-1812 ; *Biblioth. antiquaria*, 1713 et 1760 ; *Biblioth. medix et infimæ latinitalis*, 1734-46, terminée après sa mort par Schœttgen et rééditée par Mansi, Padoue, 1754 ; *Bibliotheca ecclesiastica*, 1718 : c'est un recueil d'auteurs qui ont écrit sur l'histoire ecclésiastique. Il a en outre donné des éd. de *Dion Cassius*, de *Sextus Empiricus*, des écrits apocryphes de l'Ancien et du Nouveau Testament, et de divers ouvrages de V. Placcius, de Mabillon, Banduri, Morhof, etc. Reimarus a écrit sa *Vie*.

FABRICIUS (J. Chrétien), entomologiste danois, né à Tundern (Sleswig) en 1743, mort à Copenhague en 1807, étudia les sciences à Upsal sous Linné, auquel il resta attaché toute sa vie, et fut nommé conseiller du roi de Danemark. Il parcourut presque tous les pays de l'Europe pour compléter ses collections. Ses principaux ouvrages sont : *Systema entomologiæ*, 1775 ; *Philosophia entomologica*, 1778 ; *Entomologia systematica*, 1792-96 ; on lui doit en outre des traités séparés sur un grand nombre d'espèces. Fa-



bricius appliqua les méthodes de Linné à la classification des insectes et prit pour base de sa classification les organes de la bouche.

**FABRICIUS AB ACQUAPENDENTE.** V. FABRICE.

**FABRICIUS HILDANUS.** V. FABRICE de Hilden.

**FABRONI** (Ange), biographe, surnommé le *Plutarque italien*, né en 1732 à Marradi (Toscane), mort en 1803, fut prieur de la basilique de St-Laurent à Florence, provéditeur de l'Université de Pise, et joutit de la faveur du grand-duc Léopold de Toscane et du pape Clément XIV. Il a publié: *Vita et Italorum doctrina excellentium qui sæculis XVII et XVIII floruerunt*, 20 vol. in-8, 1766-1805; et a donné à part les *Vies de Laurent et de Cosme de Médicis, de Léon X, de Pétrarque*, écrites en latin; des *Éloges des Italiens illustres*, entre autres ceux de Dante, Politien, Arioste, Tasse, en italien; il a en outre composé l'*Hist. de l'Université de Pise*, 1791-95 (latin), et a rédigé pendant 25 ans le *Giornale de letterati*, 1771-96, 105 vol. in-12.

**FABRONI** (J. Valentin), savant, né à Florence en 1752, mort en 1822, fut l'ami et le collaborateur de F. Fontana; enseigna les sciences à Florence et à Pise; fut chargé de diverses missions scientifiques par le gouv. toscan et devint directeur du musée de Florence. Il contribua beaucoup à faire entreprendre en Italie l'exploitation des mines de houille et répandit l'emploi de ce combustible; il perfectionna les procédés de la peinture, améliora les vins, découvrit la manière de faire le borax, et publia sur la chimie, l'agriculture et l'économie, une foule d'ouvrages utiles. Ses *Mémoires* sont insérés dans les *Annales de chimie*.

**FABROT** (Ch. Annibal), juriconsulte, né à Aix en 1586, mort en 1659, était professeur de droit et avocat dans sa ville natale. Il fut lié avec les principaux personnages de son temps, entre autres Peiresc, Bignon, Duvar et le chancelier Séguier, qui l'attirèrent à Paris. On lui doit la publication et la traduction latine des *Basiliques* de l'empereur Léon le Philosophe, Paris, 1647; la traduction de *Théophile*, commentateur des *Institutes*, 1638; une éd. annotée de *Cujas*, 1658, 10 vol. in-fol.; des dissertations *De Tempore partus*, *De numero puerperii*, etc.

**FABVIER** (le général), né en 1782 à Pont-à-Mousson (Meurthe), mort en 1855, servit avec distinction dans l'artillerie, fut blessé à la bataille de Salamanque, à celle de la Moscowa et sous les murs de Paris, accompagna en 1817, comme chef d'état-major, le maréchal Marmont, chargé de pacifier Lyon, et se trouva par suite engagé dans de vives contestations avec le général Canuel, qui le fit condamner comme dilamateur; alla en 1823 servir la cause des Grecs, organisa un corps d'armée et défendit en 1826 l'acropole d'Athènes; prit en 1830 une part active à la révolution de Juillet, fut aussitôt nommé commandant de la place de Paris avec le grade de maréchal de camp, et fut élevé à la pairie en 1845. Il fut nommé en 1848 ambassadeur à Constantinople, puis en Danemark et rentra dans la vie privée après le 2 décembre 1851. On a de lui: *Journal des opérations du 6<sup>e</sup> corps* en 1814, et *Lyon* en 1817.

**FACARDIN.** V. FAIKR-EDDYN.

**FACCIOLATI** (Jacq.), savant italien, né en 1682 à Torriglia près de Padoue, mort en 1769, professa d'abord la théologie et la philosophie au séminaire de Padoue, puis occupa la chaire de logique à l'Université de cette ville (1702). Il donna avec Forcellini, son élève, une nouvelle édition du *Dictionnaire latin* de Calepin, 1718, et entreprit l'année suiv. avec le même collaborateur, un grand *Lexicon* latin, accompagné d'exemples classiques (V. FORCELLINI). On lui doit aussi des éditions des *Leçons* de Schrevelius, de Nizolius, de Tursellini; une *Histoire de l'Université de Padoue*; une *Logique*, des discours en latin (*Orationes*) et des édit. annotées du *De Officiis* et de quelques autres traités de Cicéron.

**FACHINGEN**, vge du duché de Nassau, sur le Lahn, à 9 kil. N. E. de Nassau. Sources minérales.

**FAENZA**, *Faventia*, v. forte de la Romagne, à

27 kil. S. O. de Ravenne, sur le Lamone et le canal Zanelli; 20 000 hab. Evêché. Citadelle, murailles de 5 kil. de tour; place publique avec portique, palais public, dôme ou cathédrale, tour de l'horloge. On y fait surtout le commerce de ce genre de poterie qui, dit-on, a été appelée *faïence* du nom de cette ville (V. FAYENCE). Patrie du mathématicien Torricelli. — Cette ville est très-ancienne; elle fut ravagée par les Goths au vi<sup>e</sup> siècle et prise par l'emp. Frédéric II en 1240. Dans la suite, elle fut possédée par les Vénitiens, puis par les Bolognais, et fut cédée à l'Eglise en 1509 avec la légation de Ravenne. Elle a suivi en 1859 le sort de la Romagne.

**FAËRNE** (Gabriel), poète latin du xvi<sup>e</sup> siècle, né à Crémone vers 1500, mort en 1561, eut pour protecteur le cardinal Jean Ange de Médicis (Pie IV), qui l'attira à Rome auprès de lui et pourvut à sa fortune. Le fondement de sa célébrité est un *Recueil de Fables* en vers iambiques latins, d'une élégance remarquable, qui parut pour la 1<sup>re</sup> fois à Rome, 1564. Ce recueil a été traduit en vers français par Perrault, Paris, 1699. Les plus belles éditions des *Fables* de Faërne sont celles de Parme, 1793, impr. par Bodoni, et de Leyde, 1826, donnée par J. Kroon. Lorsque Faërne composa ses fables, on n'avait pas encore retrouvé celles de Phèdre. On a prétendu, mais sans preuve, que Faërne avait connu ces fables.

**FAGAN**, auteur comique, né à Paris en 1702, m. en 1755, a produit un grand nombre de pièces de théâtre dont quelques-unes se ressentent des habitudes de l'auteur, qui fréquentait les cabarets. Les principales sont: *les Originiaux*; *le Reudex-vous*; *le Marié sans le savoir*; *le Marquis auteur*; *la Pupille* (1734), qui passe pour la meilleure. Son *Théâtre* a paru en 1760, 4 vol. in-12.

**FAGEL**, nom d'une famille qui a fourni à la Hollande un grand nombre d'hommes d'Etat et d'officiers distingués. Gaspard Fagel, né à Harlem en 1629, mort en 1688, fut secrétaire général aux États généraux, arrêta, avec le chevalier Temple, les préliminaires de la paix de Nimègue, 1678, et rédigea, lors de l'élévation de Guillaume III au trône d'Angleterre, le manifeste de ce prince, où il déploya une politique habile; — Franç. Nic. Fagel, son neveu, général d'infanterie au service des États généraux de Hollande, puis lieutenant-feld-maréchal de l'empereur, se distingua dans les guerres contre la France: à Fleurus, 1690, à la défense de Mons, 1691, au siège de Namur, ainsi qu'aux batailles de Ramillies, 1706, et de Malplaquet, 1709. Il mourut en 1718.

**FAGON** (Guy Crescent), professeur de botanique et de chimie au Jardin des Plantes, puis directeur de cet établissement, né à Paris en 1638, mort en 1718, se distingua dans la pratique de la médecine par ses succès et son désintéressement, et fut nommé en 1694 premier médecin de Louis XIV. Il contribua à l'embellissement du Jardin des Plantes, fit, pour enrichir cet établissement, des excursions botaniques en Auvergne, en Provence, dans les Alpes et les Pyrénées; fit ordonner par Louis XIV les savantes explorations de Plumier en Amérique, de Feuillée au Pérou, de Tournefort en Asie, et fut le protecteur de ce dernier. Il fut un des premiers à reconnaître l'efficacité des eaux de Barèges et du quinquina. Il était membre honoraire de l'Académie des sciences.

**FAHLUN**, v. de Suède. V. FALUN.

**FAHRFELD**, bourg des États autrichiens (Autriche propre), à 33 kil. S. O. de Vienne. Manufacture impériale de glaces, et fabrique de laiton.

**FAHRENHEIT**, physicien, né à Dantzick vers 1690, mort en 1740, se fixa en Hollande, et se lia à Leyde avec S'Gravesande. Il est l'inventeur de l'aréomètre et du thermomètre à mercure qui portent son nom: son thermomètre est divisé en 212 degrés; les deux points extrêmes sont la chaleur de l'eau bouillante et le froid intense produit par un mélange de neige et du sel ammoniac: le 0 de notre thermomètre centigrade correspond au 32<sup>e</sup> degré de celui de

Fahrenheit. Il a fourni de savants mémoires aux *Acta eruditorum* de Leipsick, et aux *Transactions philosophiques* de Londres.

**FAI-FO**, v. de Cochinchine. V. HUE-AN.

**FAIN** (Agathon J. Franç., baron), né à Paris en 1778, mort en 1837, fut successivement employé dans les bureaux du Directoire; secrétaire archiviste du cabinet de l'Empereur et depuis 1813 son secrétaire particulier. Après la 2<sup>e</sup> abdication de Napoléon, il consacra ses loisirs à recueillir et à publier ses souvenirs sur l'Empereur. Depuis 1830 il fut appelé à deux reprises différentes à l'intendance générale de la liste civile, et fut élu député en 1834. On a de lui: le *Manuscrit de l'an III* (1828); le *Manuscrit* de 1812 (1827); le *Manuscrit* de 1813 (1824-25); le *Manuscrit* de 1814 (1823-25). On trouve dans tous ses écrits, avec une grande exactitude, une vive admiration pour Napoléon.

**FAINÉANTS** (rois). On désigne sous ce nom les derniers rois mérovingiens, qui abandonnaient l'exercice du pouvoir aux maires du palais. On les montrait au peuple dans les Champs de Mars, puis on les faisait rentrer dans leur retraite. Les rois fainéants commencent à Thierry III (673-691), qui se laissa gouverner d'abord par Ebroin, puis par Pepin-d'Héristal. Les autres furent Clovis III, Childébert III, Dagobert III, Chilpéric II, Thierry IV et Childéric III qui fut détrôné par le maire du palais Pepin le Bref (752). — On a aussi surnommé le *Fainéant* Louis V, le dernier des rois carolingiens en France (986-987).

**FAIRFAX** (lord Thomas), un des généraux les plus célèbres dans les guerres civiles de l'Angleterre, né en 1611 à Denton dans le comté d'York, mort en 1671, appartenait par sa famille à la secte religieuse et politique des Presbytériens. Son père, Ferdinand Fairfax, était général en chef de l'armée du Nord, opposée par le Parlement à l'armée royale: il servit sous lui en qualité de général de cavalerie: tous deux remportèrent en 1644 sur les troupes de Charles I la sanglante victoire de Marston-Moor. En 1645 Thomas Fairfax fut lui-même nommé général en chef, et il écrasa, de concert avec Cromwell, l'armée royale à Naseby. Néanmoins, lorsque Cromwell voulut perdre le malheureux Charles I, Fairfax refusa de siéger parmi les juges de ce prince; et après l'exécution de la fatale sentence, il refusa encore une place dans le conseil qui exerçait le pouvoir exécutif; il conserva cependant son commandement en chef. A la mort de Cromwell, il concourut, en secondant Monk, à la restauration de Charles II, se réconcilia entièrement avec le nouveau roi, et passa le reste de sa vie dans la retraite. Thomas Fairfax est compté au nombre des poètes et des orateurs de son temps. Il a laissé des élogues et des *Mémoires* qui ont été publiés en 1699, in-8.

**FAIRFAX** (Édouard), poète, de la même famille, vivait à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle et mourut en 1632. Il est auteur d'une traduction estimée de la *Jérusalem délivrée*, publiée en 1600 sous le titre de *Codefroy de Bouillon*.

**FAIRHEAD** (c.-à-d. *belle tête*), cap d'Irlande sur la côte N. E., à env. 200<sup>m</sup> de hauteur.

**FAISANS** (île des). V. BIDASSOA.

**FAKIR-EDDYN** ou **FACARDIN**, émir, prince des Druses, était maître des montagnes du Liban et d'une partie de la côte de Phénicie. Attaqué par Amur IV, il fut vaincu après une vigoureuse résistance, et périt étranglé par ordre du sultan, 1635. — On connaît encore sous ce nom un historien musulman du xiii<sup>e</sup> siècle, auteur d'une *Histoire chronologique des dynasties*, qui n'est qu'une histoire des califes jusqu'à la destruction du califat en 1258. Elle est conservée en manuscrit à la Bibliothèque impériale. S. de Sacy en a donné des extraits dans sa *Chrestomathie arabe*. Freytag (Bonn, 1823), M. Cherbonneau (Paris, 1846, dans le *Journal asiatique*), en ont traduit des parties importantes.

**FAKIR-EDDYN-RAZI**, docteur musulman, né à Rei (Perse) vers 1150, mort en 1210, enseigna la théologie musulmane et la philosophie, et écrivit un grand

nombre d'ouvrages dont les principaux sont: *Traité des principes de la religion*; *Traité de métaphysique et de théologie*; *Sources de la philosophie*; *Commentaire sur l'Alcoran*.

**FAKIRS** ou **FAQUIRS** (c.-à-d. *pauvres*), espèce de religieux mahométans répandus en grand nombre dans différents pays de l'Orient, surtout dans l'Inde, parcourent le pays en vivant d'aumônes. Ils se soumettent aux jeûnes les plus austères et aux tortures les plus affreuses pour mériter une félicité éternelle et pour obtenir la vénération des fidèles, qui les regardent comme de saints personnages. Les plus fanatiques croient se sanctifier par des pratiques extravagantes: on en voit rester debout plusieurs années sans s'asseoir ni se coucher; tenir jusqu'à la mort les bras élevés en l'air; demeurer exposés nuit et jour à la chaleur, au froid, aux piqûres des insectes; s'enterrer dans des fossés pour plusieurs jours; se mettre du feu sur la tête, et laisser brûler la peau et la chair jusqu'à l'os; se condamner au silence durant de longues années, ou s'absorber dans la contemplation, en fixant leur nombril, etc. Le plus souvent ils vivent isolés comme des ermites; quelquefois ils vont par bandes nombreuses, exigeant un tribut partout où ils passent et se livrant aux plus grands excès.

**FALAISE**, *Falesia*, ch.-l. d'arr. (Calvados), à 35 k. S. E. de Caen; 9498 hab. Jolie ville. Ancien château fort, belle tour. Collège, tribunal. Bonneterie, mouselines, calicots, siamoises, dentelles, tanneries, mégisseries. Falaise était jadis importante. C'est là qu'est né Guillaume le Conquérant, qui y a une statue. Les ducs de Normandie y résident souvent. Philippe-Auguste la leur enleva en 1204. Henri V, d'Angleterre, la reprit en 1418, et Charles VII en 1450. Henri IV la prit d'assaut en 1590. — A Guibray, faubourg de Falaise, se tient du 10 au 25 d'août une foire célèbre, la première de France après celle de Beaucaire. Elle a été instituée au xi<sup>e</sup> siècle par Robert, duc de Normandie.

**FALBAIRE** (Ch. G. FENOUILLOT de), auteur dramatique, né à Salins en 1727, mort en 1800, occupait un emploi dans les finances, et devint inspecteur général des salines de l'Est. Il a laissé un assez grand nombre de pièces de théâtre, dont les plus remarquables sont: *l'Honnête criminel* (V. FABRE), drame en 5 actes et en vers, représenté en 1767 et qui eut un grand succès comme pièce de circonstance; *les Deux Acarés*, comédie en 2 actes et en prose, mêlée d'ariettes, 1771. Ses *Ouvrages* ont été publiés à Paris en 1787, 2 vol. in-8.

**FALCON** (Cap), cap d'Algérie, prov. et au N. O. d'Oran, par 35° 50' lat. N. et 3° 7' long. O.

**FALCONER** (Will.), poète écossais, né à Edimbourg vers 1730, servait dans la marine. Il composa en 1751 un poème sur la mort de Frédéric, prince de Galles; publia en 1762 le *Naufrage*, poème descriptif où cette terrible catastrophe est peinte avec une admirable vérité, et dédia cette œuvre au duc d'York, qui lui accorda sa protection et lui procura de l'avancement dans la marine. Il s'embarqua en 1769 pour le Bengale; mais le vaisseau qui le portait périt après avoir quitté le cap de Bonne-Espérance. On doit à Falconer un excellent *Dictionnaire de marine*, 1769. — Un autre Will. Falconer, né à Chester en 1741, mort en 1824, fut un médecin distingué. On lui doit des recherches estimées sur *l'Influence du climat* (1781) et sur *l'Influence des passions* (1788).

**FALCONER** (Thomas), écrivain anglais, né à Chester en 1736, mort en 1792, a laissé des *Tables chronologiques depuis Salomon jusqu'à Alexandre le Grand*, Oxford, 1796, et a préparé une édition de *Strabon*, publiée par son neveu, Oxford, 1807.

**FALCONET** (Et. Maurice), statuaire, né à Paris en 1716 de parents originaires de Suisse, mort en 1791, exécuta à St-Pétersbourg, 1766, la statue équestre en bronze de *Pierre le Grand*, ouvrage gigantesque qui coûta 12 années de travail, ainsi qu'un groupe colossal en marbre blanc, représentant l'An-

**nonciation**, et d'autres morceaux estimés. A son retour en France il fut nommé recteur de l'Académie royale de peinture et de sculpture, et exécuta de nouveaux chefs-d'œuvre : *Moïse* et *David*, pour l'église St-Roch. à Paris; *Milon de Crotone*, *Pygmalion*, *Alexandre*, *l'Hiver*, la *Mélancolie*, *L'Amour menaçant*, etc., toutes productions qui se font remarquer, les unes par la vigueur, les autres par la grâce. Il a publié des *Réflexions sur la sculpture*, 1761, et quelques autres écrits qui tous ont été réunis en 6 vol. in-8, Lausanne, 1781.

**FALCONIA** (PROBA), poétesse chrétienne du IV<sup>e</sup> s., née en Etrurie, était l'épouse d'Adelfius, proconsul sous Honorius vers l'an 379. On a d'elle un centon de Virgile qui forme une *Histoire de l'ancien et du Nouveau Testament*. Il a été imprimé pour la 1<sup>re</sup> fois à Venise, 1472, avec Ausone, et depuis par Kromayer, Magdebourg, 1719, et par Wolf, 1724.

**FALÉMÉ**, riv. de Sénégambie, naît dans le roy. de Fouta-Djalo par 10° 15' lat. N., 13° 20' long. O., et tombe dans le Sénégal, r. g., au-dessus et à l'E. de Bakel, après 900 kil. de cours.

**FALÉRIES**, *Falerii*, dite aussi *Aequum Faliseum* ou *Faliska*,auj. *Sta-Maria-di-Falari*, près de Civita Castellana, v. d'Etrurie et l'une des 12 cités étrusques, près du Tibre, à l'E. de Tarquinies, fut prise par Camille l'an 394 av. J.-C., se révolta contre Rome en 357, signa en 352 une trêve de 40 ans, se souleva de nouveau en 312 et fut alors définitivement soumise. Ses habitants se nommaient Falisques. Faléries est célèbre par l'aventure du maître d'école qui proposa à Camille de lui livrer les enfants des principaux citoyens de cette ville : Camille eut la générosité de repousser cette offre criminelle; en reconnaissance les habitants se rendirent à lui.

**FALERNE**, *Falernum*, v. et mont. de Campanie, entre le mont Massique et le fleuve Vulturne, furent longtemps célèbres par leurs vignobles, qui disparaurent, dit-on, du temps de Théodoric, vers l'an 500.

**FALGA** (CAFFARELLI DU). V. CAFFARELLI.

**FALIERO** ou plutôt **FALIERI** (Marino), doge de Venise, fut élevé à cette dignité à l'âge de 76 ans (1354), après avoir, pendant de longues années, glorieusement servi son pays. Il avait une épouse jeune, belle, et dont il était jaloux à l'excès; un jeune patricien, Sténo, l'un des chefs du tribunal des Quarante, l'ayant insulté d'une manière sanglante dans la personne de sa femme, Marino le déféra au tribunal des Quarante, qui ne le condamna qu'à deux mois de prison. Cette peine lui paraissant dérisoire, il conçut contre le tribunal une haine violente, qui s'étendit bientôt sur tous les patriciens, et il forma avec des conspirateurs subalternes une conjuration dont le but était le massacre de tous les patriciens de Venise. Mais le projet fut découvert, et Marino fut exécuté en 1355, sur l'escalier même de son palais. Cette catastrophe a fourni le sujet de deux tragédies, l'une de lord Byron, l'autre de C. Delavigne.

**FALISCA**, FALISQUES. V. FALÉRIES.

**FALISCUS**. V. GRATIUS.

**FALKIRK**, jadis *Ecclesbræ*, v. fort anc. d'Ecosse (comté de Stirling), à 19 kil. S. de Stirling et à 35 k. O. d'Edimbourg, près du canal qui joint les riv. de Forth et de Clyde; 12 800 hab. Belle église, pyramide de 46<sup>m</sup>. Trois foires, les plus grandes de l'Ecosse. Aux env., immenses forges de Carron. — En 1298 les Ecossois furent défaits à Falkirk par le roi d'Angleterre Edouard I; Jacques Stuart et 40 000 Ecossois périrent dans le combat. En 1746, il s'y livra une 2<sup>e</sup> bataille où l'armée du prétendant Ch. Edouard Stuart mit en fuite les troupes de Georges II.

**FALKLAND**, v. d'Ecosse (Fife), à 15 kil. S. O. de Cupar; 2500 hab. Ancien palais des rois d'Ecosse; château bâti par Jacques V, qui fut la résidence favorite de Jacques VI. Titre de vicomté, appartenant auj. à la famille Carey.

**FALKLAND** (île), dans l'Océan Atlantique mérid., par 62° 10' long. O., 51° 20' lat. S., est la plus grande

des îles Malouines. — Les Anglais s'en sont emparés en 1765, mais ils n'y ont formé d'établissement sérieux qu'en 1840.

**FALKLAND** (Lucius CAREY, vicomte de), gentilhomme de la Chambre du roi d'Angleterre, membre du Parlement, secrétaire d'Etat de Charles I, né en 1610. Après s'être d'abord prononcé en faveur de la rébellion, il épousa chaudement la cause royale et se dévoua à l'infortuné Charles I; il fut tué en 1643 à la bataille de Newbury.

**FALKOEPING**, bourg de Suède (Vestrogothie), à 100 kil. N. E. de Gothenbourg. Albert de Mecklembourg y fut battu et pris, en 1389, par l'armée de Marguerite de Valdemar.

**FALLOPE** (Gabriel), *Fallopio*, célèbre anatomiste et chirurgien italien, né à Modène vers 1523, mort en 1562, professa l'anatomie et la chirurgie à Pise, puis à Padoue. Il est le premier qui ait donné l'ostéologie et l'angiologie exactes du fœtus; il décrit avec non moins de justesse l'organe de l'ouïe, dont le canal tortueux porte encore son nom; le ligament qui va de l'épine antérieure de l'iléon à la symphyse du pubis; les appareils sécrétaires de la bile, de l'urine, de la semence, et les annexes de l'utérus dits *trompes de Fallope*. On a de lui : *Observations anatomicae*, Venise, 1561, et divers opuscules réunis sous le titre de *Opera tam practica quam theoretica*, Venise, 1584, et Francfort, 1600, 3 vol. in-fol.

**FALLOT** (Gust.), philologue, élève de l'Ecole des Chartes, né à Montbéliard en 1807, m. en 1836, était secrétaire du Comité des travaux historiques et sous-bibliothécaire de l'Institut. Il fut prématurément élevé à l'érudition, dans laquelle il s'était déjà distingué. On estime ses *Recherches sur les formes grammaticales de la langue française et de ses dialectes au XIII<sup>e</sup> siècle*, publiées après sa mort par P. Ackermann, Paris, 1839, in-8, et ses travaux sur les patois.

**FALMOUTH**, *Cenonis Ostium* selon les uns, *Folubæ Portus* et *Volmatum* selon les autres, v. et port d'Angleterre (Cornouailles), à 70 kil. S. O. de Launceston, à l'embouch. du Fal; 8000 hab. Bon port, avec rade, 2 châteaux forts (Pendennis et St Mawes). Pêche de la sardine; exportation d'étain, de cuivre, etc. Falmouth fut, avant Southampton, la station des paquebots pour le transport des lettres anglaises dans les différentes parties du monde.

**FALSTAFF** (sir John), un des compagnons de débauche du roi d'Angleterre Henri V, pendant sa jeunesse. Shakespeare a fait de lui le type du grand seigneur ruiné, abruti par les vices et l'ivrognerie, et conservant encore dans son air et dans ses manières quelques traces à demi effacées de son ancienne grandeur. Falstaff joue un rôle important dans le drame de *Henri IV*; il est le héros des *Comédiens de Windsor*. On croit que l'original de ce personnage est un certain Fastolf qui servit avec quelque distinction dans les campagnes de France, assista à la bat. d'Azincourt et au siège d'Orléans, mais qui prit honteusement la fuite à la bataille de Patay, et m. en 1469.

**FALSTER**, île du Danemark, dans le Cattégat, au S. de celle ex Fionie; 44 kil. sur 23; 20 000 hab. Ch.-l., Nikiøbing.

**FALTCIH** ou **FALTSI**, vge de Moldavie, près du Pruth, à 110 kil. S. E. d'Iassy. Aux env. est la plaine de Wale-Strimbe; où Pierre le Grand fut cerné par les Turcs (1711); il obtint néanmoins, grâce au courage de Catherine, une paix honorable, qui ne lui imposait d'autre sacrifice que la cession d'Azov.

**FALUN** ou **FÄLLUN**, v. de Suède (Suède propre), ch.-l. du gouv. de Stora-Kopparberg, à 200 k. N. O. de Stockholm; 5000 hab. Hotel de ville, école des mines. Aux env. se trouvent de riches mines de cuivre, les plus considérables de la Suède, qui sont exploitées par l'Etat.

**FAMAGOSTE**, *Arsinoe*, puis *Fama Augusta*, v. ruinée de Pile de Chypre, sur la côte E., à 31 kil. S. E. de Nicosie; 300 hab. Elle a un port fortifié, mais ensablé. Evêché catholique. — Fondée par Ar-

sinô, sœur de Ptolémée Philadelphie, cette ville passa sous la domination des Romains. Guy de Lusignan y fut couronné roi de Chypre et de Jérusalem en 1191. Les Génois la prirent en 1372. Les Vénitiens la possédèrent de 1489 à 1571 : à cette époque, les Turcs s'en emparèrent après un siège meurtrier. En 1735, un tremblement de terre acheva sa ruine.

**FAMARS, *Fanium Martis***, vge du dép. du Nord, à 6 kil. S. de Valenciennes; 300 hab. — Les Français y établirent en 1793 un camp fortifié pour la défense de Valenciennes. Antiquités romaines.

**FAMÈNE. V. MARCHE-EN-FAMÈNE.**

**FAMIEH, *Apamea***, v. de Syrie (Damas), sur le bord S. E. du lac de Famieh et sur la r. dr. de l'Aasi, à 40 kil. N. O. de Hama; 2000 hab. Fondée par Séleucus Nicator qui lui donna le nom de sa femme Apamée, elle devint dans la suite la capitale de la Syrie 2<sup>e</sup>.

**FAMILLE** (Pacte de), traité signé le 15 août 1761, à l'instigation du duc de Choiseul, entre les rois de France, d'Espagne et le duc de Parme, et ainsi nommé parce que tous les contractants appartenaient à la famille des Bourbons, avait pour but de prévenir, par l'union des forces françaises, espagnoles et italiennes, la supériorité de la marine anglaise. Ce traité n'eut pas tous les résultats qu'on en espérait : le roi des Deux-Siciles refusa d'y accéder. Du reste, les événements de 1789 le rompirent.

**FAMINE** (Pacte de), nom sous lequel on a flétri l'odieuse monopole des grains qui se fit de 1765 à 1789, au profit de plusieurs financiers qui étaient parvenus à abuser des intentions de Louis XV. C'est à ces accapareurs qu'on attribua les cruelles famines qui ont désolé la France à différentes époques, notamment dans les années 1767-69, 1775-78, 1788-89. En 1768, un commis, nommé Riville, trahit le secret des monopoleurs, et tout allait être découvert lorsque ce malheureux fut arrêté et mis à la Bastille. Les événements de 1789 mirent fin à cet abominable trafic.

**FANAGORIE, *Phanagoria***, v. forte de Russie, dans l'île de Taman, à l'embouch. du Kouban dans la mer Noire. Antiquités, restes d'une naumachie.

**FANARIOTES**, race de Grecs établis dans l'empire ottoman, qui presque tous remplissaient auprès des sultans et des pachas les fonctions de drogmans ou d'interprètes et de secrétaires intimes. Ils descendaient des Grecs qui restèrent à Constantinople après la prise de cette ville par les Turcs en 1453, et furent ainsi nommés du quartier qui leur avait été assigné à Constantinople, le *Phanar* (fanal). L'influence des Fanariotes fut très-grande aux xviii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles; ils ont été en possession de fournir des hospodars à la Valachie de 1707 à 1821. L'insurrection grecque de 1821 mit un terme à leur crédit.

**FANJEAUX, *Fanium Jovis***, ch.-l. de c. (Aude), à 16 kil. S. E. de Castelnaudary, sur une montagne; 1800 hab. Belle perspective. C'était jadis une ville forte : ses remparts furent détruits en 1229; le prince de Galles la brûla en 1355.

**FANO, *Fanium Fortunæ***, v. de l'État ecclésiastique, à 11 kil. S. E. de Pesaro; 9000 hab. Evêché, belle cathédrale; bibliothèque; superbe théâtre antique, arc de triomphe élevé à Auguste. Soirées, pêche. — Cette ville dut son nom à un temple élevé à la Fortune par les Romains en mémoire de la défaite d'Asdrubal (207 av. J.-C.). Totila la détruisit en 545; Bélisaire la releva. Patrie de Clément VIII.

**FANO**, île de l'Adriatique, à 26 kil. N. O. de Corfou : 500 h. D'Anville en fait l'île de Calypso.

**FANSHAWE** (Richard), poète et homme d'État anglais, né en 1607 à Ware-Park (Hertford), mort à Madrid en 1666, fut envoyé en ambassade par Charles I et Charles II à la cour d'Espagne et à celle de Portugal et négocia un traité de paix entre l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal, 1665. Il a traduit en vers anglais les *Odes* d'Horace; le *Pastor fido* de Guarini, 1646; la *Lusiade* du Camoëns, 1655.

**FANTI** (État de), contrée de la Guinée supérieure,

sur la côte d'Or; 220 kil, sur 60; Mankasim en est la capitale. Cet État est tributaire de l'Achanti.

**FANTIN-DESODOARDS** (Ant.), écrivain, né en 1738 à Pont-de-Beauvoisin en Dauphiné, m. à Paris en 1820, était vicaire général d'Embrun en 1789. Il adopta les principes de la Révolution et renonça à l'état ecclésiastique. On a de lui : *Histoire philosophique de la Révolution française*, Paris, 1796 et 1817; *Histoire des révolutions de l'Inde au xviii<sup>e</sup> siècle*, 1796-1797; *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, continuant l'ouvrage du président Hénault jusqu'à la rentrée de Louis XVIII en France, 1820.

**FANUM FORTUNE** (c.-à-d. temple de la Fortune),auj. *Fano*, v. de l'Ombrie, entre les embouch. du Pisaura et du Métaure. V. FANO.

**FANUM JOVIS**, ville de Gaule,auj. *Fanjeaux*.

**FANUM MARTIS**, nom commun à trois villes de la Gaule : la 1<sup>re</sup> (auj. *Corsault*), dans la Lyonnaise 3<sup>e</sup>; — la 2<sup>e</sup> (auj. *Montmartin*), dans la Lyonnaise 2<sup>e</sup>; — la 3<sup>e</sup> (auj. *Famars*), dans la Belgique 2<sup>e</sup>.

**FANUM VOLTUMNÆ**,auj. *Viterbe*? v. d'Etrurie, au N. O. de Faléries, était ainsi nommée d'un temple où les chefs de la Confédération étrusque se réunissaient pour délibérer, sous les auspices de Voltumna, déesse du bon conseil.

**FAOU** (le), le *Hêtre*, ch.-l. dec. (Finist.), au fond de la rade de Brest, à 19 k. N. O. de Châteaulin; 1500 h.

**FAOUE** (le), c.-à-d. *Bois de hêtres*, ch.-l. dec. (Morbihan), sur l'Elle, à 45 kil. O. de Napoléonville; 2200 h. Dans l'église on remarque un jubé sculpté en bois, chef-d'œuvre du genre.

**FAQUIRS. V. FAKIRS.**

**FARDELLA** (Michel Ange), savant sicilien, né à Trapani en 1650, mort en 1718, entra dans l'ordre de St-François, se livra spécialement à la physique et aux mathématiques, et occupa successivement la chaire de philosophie à Modène, celles d'astronomie et de philosophie à Padoue. Il embrassa la philosophie de Descartes, dont il avait puisé les principes, pendant un voyage qu'il fit à Paris (1678), dans la conversation d'Arnauld, de Malebranche et de Lamy. Ses principaux ouvrages sont : *Universæ philosophiæ systema*, Venise, 1691, in-12; *Universæ usualis mathematicæ theoria*, 1691; *Logica*, 1696 : il y soutient avec Malebranche que l'existence des corps ne peut être prouvée que par la révélation.

**FAREHAM**, v. et port d'Angleterre (Hampshire), à 9 kil. N. O. de Portsmouth, à l'extrémité N. O. de la rade de Portsmouth; 6000 hab. Chantiers de construction; commerce de huile; bains de mer.

**FAREL** (Guill.), réformateur, né à Gap en 1489, mort en 1565, étudia à Paris, prêcha avec ferveur dans le Dauphiné et en Suisse, s'établit à Genève en 1532, y devint ministre, et y attira Calvin, avec lequel il opéra la réforme dans cette ville; mais il ne tarda pas à se brouiller avec Calvin, à l'occasion de disputes sur la Cène. Il fut banni de Genève en 1538 pour son rigorisme excessif et se retira à Neuchâtel, où il mourut. On a de lui quelques ouvrages théologiques, écrits en français : *le Glaive de l'esprit*, la *Sainte Cène du Seigneur*, etc.

**FARET**, poète médiocre, né vers 1596 à Bourg en Bresse, mort en 1646, était secrétaire du comte d'Har-court. Il fut un des premiers membres de l'Académie Française, et fut lié avec Vaugelas, St-Amand, etc. Il a laissé des poésies qui paraissent dans les recueils du temps, et quelques ouvrages en prose, notamment les *Vertus du prince*, *l'Honnête homme ou l'Art de plaire à la cour*, et une traduction d'*Eutrope*; mais il n'est guère connu aujourd'hui que par ces vers de Boileau :

Ainsi tel autrefois qu'on vit, avec Faret,  
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret, etc.

**FARFADETS**, espèce de lutins. V. FARFADET au *Dict. univ. des Sciences, des Lettres et des Arts*.

**FARGEAU** ou FERGEUX (S.), *Ferrutius*, prêtre gaulois, martyrisé à Besançon vers 212, avec le diacre

S. Ferréol, *Ferreolus*, son frère. On les fête tous deux le 16 juin.

**FARIA Y SOUSA** (Manoel de), historien et poète portugais, né vers 1588 à Souto, mort à Madrid en 1647, entra fort jeune en qualité de gentilhomme chez don Gonzales, évêque d'Oporto; s'attacha ensuite à la cour d'Espagne; suivit en 1631, comme secrétaire, le marquis de Castel-Rodrigo dans son ambassade à Rome, puis revint se fixer à Madrid, où il passa le reste de sa vie dans la culture des lettres. On a de lui : des *Commentaires sur La Lusitade du Camoëns*, Madrid, 1639; une *Histoire de Portugal*, 1628, ouvrage estimé; *El Asia portuguesa*, Lisbonne, 1666; *la Europa portuguesa*, 1678; *El Africa portuguesa*, 1681, et un recueil de poésies sous le titre de *Fuente de Aganipe* (la Fontaine d'Aganippe), Madrid, 1644. On reproche à cet écrivain, comme à tous ceux de son siècle, une grande affectation.

**FARNELLI** (Carlo Broschi, dit), célèbre chanteur, né à Naples en 1705, était fils d'un meunier, d'où le surnom sous lequel il est connu. Il débuta à Rome dès l'âge de 17 ans, et bientôt il surpassa tous les chanteurs du temps et excita un enthousiasme universel. Il alla en 1734 à Londres où il amassa une grande fortune, fut appelé quelques années après à Madrid où il charma par ses accents les souffrances du vieux roi Philippe V; acquit sous Ferdinand VI, par la protection de la reine, une grande influence sur les affaires, fut fait chancelier de Calatrava, et devint le dispensateur des grâces; mais il n'usa de son crédit que pour faire le bien. Il quitta l'Espagne en 1762 à la mort de la reine, et se retourna à Bologne, où il mourut en 1782.

**FARMOUIER** ou **FARE-MOUSTIER**, bourg du dép. de Seine-et-Marne, canton de Rozoy, à 8 kil. O. de Coulommiers; 1000 hab. Jadis célèbre abbaye de Bénédictines, fondée par Ste Fare, en 617.

**FARNABE** (Thomas), *Farnaby*, grammairien anglais, né à Londres en 1575, mort en 1647, était fils d'un charpentier. Après avoir été jésuite, soldat, navigateur, il se fit maître d'école à Martock (Somerset), puis à Londres, et eut un grand succès. Pendant la guerre civile, il fut emprisonné par les Parlementaires comme fauteur de Charles I. On a de lui des notes estimées sur Juvénal, Perse, Martial, Lucain, Virgile, Ovide, Térence, Sénèque le tragique, etc., et plusieurs ouvrages originaux: *Index rhetoricus*, *Phraséologie anglo-latine*, etc.

**FARNÈSE**, maison princière d'Italie, dont l'existence remonte au XII<sup>e</sup> siècle, était originaire du château de Farneto près d'Orviété. Elle a fourni plusieurs généraux aux petits États de l'Italie, a donné naissance au pape Paul III (Alexandre Farnèse) et a longtemps régné sur Parme et Plaisance.

Pierre Louis Farnèse, fils du Pape Paul III, né d'un mariage secret et antérieur à l'ordination de son père, fut investi par son père des duchés de Parme et de Plaisance en 1545. Cinq ans auparavant il avait été chargé de soumettre Pérouse, qui s'était révoltée contre le pape; il se rendit maître de cette ville, dévasta son territoire, et fit périr dans les supplices les principaux citoyens. Pierre Farnèse était un homme abominable, livré aux plus honteuses passions; il se rendit odieux par ses procédés tyranniques, souleva Plaisance par ses spoliations et ses crimes, et fut poignardé en 1547 par un noble de cette ville. Il laissa 5 enfants, entre autres Octave, qui lui succéda, et Horace, qui épousa Diane, fille naturelle de Henri II, roi de France. — Octave Farnèse, son fils, était gendre de Charles-Quint, ayant épousé Marguerite d'Autriche; cependant ce ne fut qu'après bien des contestations qu'il put prendre possession de Plaisance, qui s'était donnée à l'empereur, et ce n'est qu'à partir de 1556, c'est-à-dire neuf ans après la mort de son père, qu'il jouit en paix de son héritage; il se fit bénir de ses sujets pendant un règne de 39 années, et mourut en 1586.

Alexandre Farnèse, le 3<sup>e</sup> duc (1586-92), fut un gé-

néral distingué. Il se signala à la bataille de Lépante sous don Juan d'Autriche, en 1571; fut chargé par Philippe II, roi d'Espagne, du gouvernement des Pays-Bas, et remporta plusieurs avantages sur Maurice de Nassau. Il vint en 1590 pour secourir Paris assiégé par Henri IV; força ce prince à lever le siège, et entra dans la ville en libérateur. Deux ans après il marcha au secours de Rouen, également assiégé par Henri IV, et força encore ce prince à se retirer. Mais il fut mortellement blessé devant Caudebec en 1592. Il emporta dans la tombe l'estime de son adversaire même, Henri IV. Alexandre, toujours occupé à la guerre, n'était jamais entré dans les États dont il avait été reconnu duc dès 1586. — Ranuce I, son fils, rappela la férocité de son aïeul Pierre Louis. Sous son règne fut construit le fameux théâtre de Parme, par Alcott, sur le modèle des anciens théâtres romains. Il m. en 1622. — Les autres ducs de Farnèse, Ranuce I, 1593-1622; Odoardo ou Edouard, 1622-46; Ranuce II, 1646-94; François, 1694-1727; Antoine, 1727-31, ne firent rien d'important; ils n'eurent guère de remarquable que leur monstrueuse cupidité. Leur histoire se borne à un événement, la ruine de Castro et la perte de son territoire après une guerre de 8 ans contre les papes, 1641-49 (V. URBAIN VIII et INNOCENT X). — Antoine, frère et successeur de François, et fils de Ranuce II, mourut sans postérité. Sa nièce, Elisabeth Farnèse, mariée à Philippe V, roi d'Espagne, apporta à la maison espagnole de Bourbon le duché de Parme et de Plaisance. 1731, et en assura successivement la possession à ses deux fils, don Carlos et don Philippe.

La famille Farnèse est célèbre par la protection qu'elle donna aux arts. Elle possédait à Rome un palais où elle avait formé une collection des chefs-d'œuvre de la sculpture antique. On connaît surtout le *Taureau de Farnèse*, auj. à Naples; la *Flora*, *l'Hercule*, le *Gladiateur*, dits aussi de Farnèse.

**FARNHAM**, v. d'Angleterre (Surrey), sur la Wey, à 14 k. O. de Guildford; 6000 h. Vieux château fort, résidence d'été des évêques de Winchester. On récolte aux environs le meilleur houblon du royaume.

**FARO**, v. murée du Portugal, capit. de l'Algarve, à 200 kil. S. E. de Lisbonne; 8000 h. Evêché, citadelle, bonne rade. Commerce d'exportation (oranges, liège, sumac, fruits secs).

**FARO** (cap), *Peloriano prom.*, cap de Sicile, à la pointe N. E., commande l'entrée du phare ou détroit de Messine. Vin estimé.

**FARQUHAR** (George), auteur dramatique, né en 1678 à Londonderry en Irlande, fut d'abord comédien, puis officier. Ayant épousé une femme sans fortune, il ne put résister aux privations que lui imposaient les besoins de sa famille, et mourut de chagrin en 1707, à l'âge de trente ans. On a de lui sept comédies, remarquables par la vivacité de l'intrigue et la gaieté du dialogue, mais dans lesquelles on trouve une licence inexcusable; ce sont : *Love in a bottle*, 1698; *The Constant couple*, 1700; *Sir Harry Wildair*, 1701; *The Stage-coach*, 1704; *The twin Rivals*, 1705; *The Recruiting officer*, 1706; *The Beaux' Stratagem* (la Rose du Petit-Maitre), 1707, son chef-d'œuvre. Ses *Œuvres* ont été imprimées plusieurs fois, notamment en 1772, Londres, 2 vol. in-12.

**FARRINGDON**, v. d'Angleterre (comté de Berks), à 25 k. S. O. d'Oxford; 3000 h. Vaste église gothique; anc. abbaye de l'ordre de Cîteaux.

**FARS** ou **FARSIKISTAN**, la *Perse* des anciens, la plus riche prov. de la Perse, entre le Kerman et le Séistan à l'E., l'Irak-Adjémi au N., le Khousistan à l'O., le golfe Persique au S. O. et au S.; 570 k. sur 450; 600000 h.: ch.-l., Chiraz. La chaîne des monts Bakhtéry parcourt le Farsistan du N. O. au S. E., et donne naissance à plusieurs petites rivières dont la principale est le Bendemir. On y trouve plusieurs lacs et des eaux thermales. Culture médiocre, riz passable, raisins exquis, vins fins, dattes, coton, soie, chanvre; beaux chevaux, chameaux, bétail, gibier,

poisson. Commerce actif par le golfe Persique. C'est dans le Fars que l'on parle le plus pur idiome persan. — Cette province a donné son nom à tout l'empire de Perse. C'est là que régnaient les ancêtres de Cyrus lorsqu'ils étaient encore tributaires des Mèdes. Le Fars passa ensuite sous la domination d'Alexandre le Grand, des Séleucides, rois de Syrie, et des Arsacides, rois des Parthes. C'est du Fars que sortit en 223 Ardechyr-Babekhan, fondateur de la dynastie des Sassanides. Les Arabes le conquièrent en 647 et y fondèrent Chiraz en 695. Après plusieurs révolutions, cette province fut soumise par les Turcomans; elle devint en 934 le berceau et le centre de la dynastie des Bouïdes. En 1263 elle fut incorporée à l'empire des Mogols gengiskhanides; en 1393 Tamerlan s'en empara, et ses descendants la possédèrent jusqu'en 1469. Les Turcomans du Mouton-Blanc en devinrent alors maîtres, et après eux les Sophis, en 1499. Les Afghans y dominèrent un instant (1723); mais en 1730 le Farsistan fut conquis par Thamas Kouli-Khan. Après la mort de cet usurpateur, 1747, il fut en proie à l'anarchie pendant 14 ans. Kérim-khan y fonda en 1761 la dynastie des Zendides, à laquelle Aga-Mohammed substitua en 1794 celle des Kadjars, auj. régnante. V. PERSE.

**FARSA**, *Pharsale*, v. de la Turquie d'Europe (Roumélie), à 20 k. S. de Larisse; 5000 hab.

**FARSISTAN**. V. FARs.

**FASTES**, FASTES CONSULAIRES OU CAPITOLINS. V. notre *Diction. univ. des Sciences*.

**FATIME**, *Fatimeh*, fille de Mahomet, épousa son cousin Ali l'an 2 de l'Hégire (623 de J.-C.), en eut trois fils et mourut deux mois après son père. Elle a donné son nom à la dynastie des califes fatimites.

**FATIMITES**, dynastie musulmane, qui a régné en Égypte et en Mauritanie, a pour chef Obéïd-Allah, qui prétendait descendre de Fatime, fille de Mahomet, par Ismaël, le 6<sup>e</sup> des douze imams, qui tous descendaient d'Ali et de Fatime (d'où les noms d'*Alidés* et d'*Ismaélides* donnés aussi à ces califes). Obéïd-Allah, vers l'an 909 de J.-C., se fit passer pour le *Mahadi* (V. ce mot), s'empara avec le secours d'Abou-Abdallah, son disciple, de Sedjelmesse et renversa les Aglabites. Son 3<sup>e</sup> successeur, Moez Ledinillah, étendit ses conquêtes jusqu'en Égypte, où il prit le titre de calife, en opposition avec les califes de Bagdad. Sa postérité régna sur ce pays jusqu'en 1171; elle fut alors renversée par les Ayoubites. (Pour la liste des califes fatimites, V. CALIFE.)

**FATIO DE DULLER** (Nic.), géomètre et astronome, né en 1664 à Duiller près de Nyon (Vaud), d'une famille originaire d'Italie, mort en 1753, se fixa de bonne heure à Londres et fut reçu dès l'âge de 24 ans membre de la Société royale. On lui doit des recherches savantes sur la distance du soleil à la terre et sur les apparences de l'anneau de Saturne. Il trouva une manière de travailler les verres de télescope, de percer les rubis et de les appliquer au perfectionnement des montres, de mesurer la vitesse d'un vaisseau; il imagina une chambre d'observation suspendue de manière à permettre d'observer facilement les astres dans un navire; mais il est surtout connu pour avoir donné naissance à la querelle qui s'éleva entre Leibnitz et Newton, en attribuant à ce dernier l'invention du calcul différentiel. Né protestant, Fatio se montra partisan enthousiaste des camisards des Cévennes réfugiés à Londres, se crut lui-même inspiré et se fit mettre au pilori à Londres en 1707 pour ses extravagances. Dans la suite, il entreprit un voyage en Asie pour convertir l'univers. On a de lui quelques écrits scientifiques et des mémoires dans les *Transactions philosophiques*.

**FATTORE** (IL), peintre. V. PENNI.

**FAUCHE-BOREL** (Louis), agent royaliste, né en 1762 à Neufchâtel en Suisse, mort en 1829, était imprimeur à Neufchâtel au moment de la Révolution française. Il se voua à la cause des Bourbons, nous dans leur intérêt et de leur part des relations avec

Pichegru, Barras, Moreau, qui parurent écouter ses propositions; mais vit toujours ses projets échouer au moment de l'exécution, et fut plusieurs fois emprisonné. Après la Restauration il ne fut payé que d'ingratitude; il retourna à Neufchâtel, où il vécut dans la misère, et mit fin à ses jours. Il a laissé des *Mémoires*, publ. à Paris en 1830, 4 v. in-8.

**FAUCHER** (les frères). On connaît sous ce nom deux frères jumeaux, nés à La Réole en 1760, qui furent condamnés à mort sous Louis XVIII en 1815. Ils s'étaient tous deux distingués dans les guerres de la République, et furent créés en même temps généraux de brigade, sur le champ de bataille. Ils reprirent du service dans les Cent-Jours, et refusèrent de reconnaître l'autorité des Bourbons à leur retour. Ils furent aussitôt traduits devant le conseil de guerre de Bordeaux, et fusillés (27 juillet 1815).

**FAUCHER** (Léon), publiciste, né en 1803 à Limoges, d'une famille sans fortune, mort en 1854, entra fort jeune comme précepteur dans la famille Dailly, dont il resta l'ami, se voua à la politique après la révolution de 1830, écrivit dans divers journaux, notamment dans le *Courrier français*, dont il devint en 1839 le rédacteur en chef, défendit surtout dans ses écrits la cause de la liberté commerciale, fut élu en 1846 député de la Marne et se montra chaud partisan de la réforme, mais fut aussi un des plus courageux à réparer les ruines faites en 1848. Appelé au ministère de l'intérieur après l'élection du 10 déc., il réprima énergiquement le désordre; il quitta le ministère en mai 1849 à la suite d'un vote qui blâmait un de ses actes, mais il y reentra en avril 1851. Il se retira définitivement après l'événement du 2 déc. Il avait été reçu en 1849 à l'Académie des sciences morales. Après sa mort, sa veuve, née Wolowska, a fait en son nom à l'Académie des sciences morales un don de 20000 francs, destiné à fonder un prix annuel d'économie politique. M. Wolowsky, son beau-frère, a réuni ses écrits sous le titre de *Mélanges d'économie politique et de finances* (2 vol. in-8, 1856).

**FAUCHET** (Claude), né à Paris en 1529, mort en 1601, est un des premiers qui se soient occupés à compiler nos anciens auteurs et nos vieilles chroniques. Il suivit le cardinal de Tournon en Italie (1554), obtint la charge de 1<sup>er</sup> président de la Chambre des monnaies et fut nommé par Henri IV historiographe de France. On a de lui: *Antiquités gauloises et françaises jusqu'à Clovis*, 1579, qu'il continua depuis jusqu'en 987; *De l'Origine de la langue et de la poésie française*, 1581; une trad. de Tacite, 1582, et quelques ouvrages, entre autres un *Traité des libertés de l'Église gallicane*, réunis sous le titre d'*Ouvrages de Fauchet*, 1610, 2 vol. in-4. Ses ouvrages sont fort savants, mais si mal écrits que Louis XIII, après les avoir lus dans sa jeunesse, en conçut, dit-on, de l'aversion pour toute espèce de lecture.

**FAUCHET** (l'abbé Claude), né en 1744, était vicaire général à Bourges au moment de la Révolution: il en adopta les principes avec ardeur et fut nommé en 1791 évêque constitutionnel du Calvados, puis membre de l'Assemblée législative. Mais s'étant opposé sous la Convention au mariage des prêtres et à l'abolition du culte, il s'attira la haine des Montagnards et fut envoyé à l'échafaud avec les Girondins en 1793.

**FAUCIGNY**, anc. province des États sardes (Savoie), auj. partie du dép. français de la Haute-Savoie, entre le Chablais au N., le Valais au N. E., Aoste au S. E., et la prov. de Gênes au S. O., avait 60 k. sur 31, comptait 100000 h., et avait pour ch.-l. Bonneville. Pays montagneux. Cette province est formée de l'anc. baronnie de Faucigny, qui en 1233 fut réunie par mariage au domaine des comtes de Savoie. Elle fut admise en 1815 au privilège de la neutralité suisse, ce qui donna lieu aux réclamations de la Suisse lors de sa réunion à la France en 1860.

**FAUCHILLES** (les monts), une des chaînes des Vosges, s'en sépare au ballon d'Alsace, se dirige de l'E. à l'O., pour joindre le plateau de Langres, et sé-

pare les bassins de la Meuse et de la Moselle de celui de la Saône. Leur nom vient de ce que ces montagnes forment une sorte d'*arc de cercle* : la concavité de l'arc est tournée vers le S.

**FAUCOGNEY**, ch.-l. de c. (Hte-Saône), à 40 k. N. de Lure; 1270 hab. Jadis fortifié. Minéral de fer, pierres à rasoir, toiles, kirschenwasser.

**FAUCON-BLANC** (ordre du), ou de la *Vigilance*, ordre institué en 1732 par Ernest-Auguste de Saxe-Weimar pour les services militaires. La décoration est une croix d'or octogone, étoilée, émaillée de vert et chargée d'un faucon blanc armé et beccqué d'or. La devise est : *Vigilando ascendimus*.

**FAUJAS** DE SAINT-FOND, un des fondateurs de la géologie, né en 1750 à Montélimart, mort à Paris en 1819, professeur et administrateur au Musée d'histoire naturelle, a fait plusieurs découvertes précieuses, notamment en ce qui concerne les produits volcaniques, et a publié : *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay*, 1768; *Histoire naturelle du Dauphiné*, 1782; *Voyage en Angleterre, en Écosse et aux îles Hébrides*, 1797; *Minéralogie des Volcans; Essai de Géologie*, 1803-9, 2 vol. in-8. Il découvrit la mine de fer de La Voulté (Ardèche), et celle de pouzzolane de Chenavary en Velay.

**FAULHABER** (J.), mathématicien, né à Ulm en 1580, mort en 1635, enseigna les mathématiques à Ulm. Il se plaisait à proposer aux savants des problèmes qu'il croyait insolubles : Descartes, alors simple officier au service de l'Allemagne, en résolut plusieurs en se jouant, au grand étonnement du professeur. On a de lui, entre autres écrits, un *Recueil de Récréations mathématiques*, en allemand, Ulm, 1613.

**FAULHORN**, mont. des Alpes bernoises, à 50 k. S. E. de Berne, entre la vallée de Grindelwald et le lac de Brienz, à 2753<sup>m</sup> de haut. Une auberge est située à 30<sup>m</sup> du sommet; c'est l'édifice le plus haut placé de l'Europe.

**FAULQUEMONT**, ch.-l. de cant. (Moselle), sur la Nied, à 36 kil. E. de Metz; 1500 hab. Station. Anc. marquisat lorrain, créé en 1629.

**FAUNA** ou *FATUA*, déesse latine, sœur et femme de Faunus, avait le don de prédire.

**FAUNES**, *Fauni*, divinités champêtres, issues de Faunus. On les représente avec des cornes et des pieds de chèvre. Ils se distinguent des Satyres en ce que leurs occupations se rapprochaient davantage de l'agriculture; ils étaient moins hideux et avaient moins de brutalité. Ils accompagnaient Faunus.

**FAUNUS**, dieu des champs et des bergers, fils de Picus, régna, dit-on, sur le Latium vers 1300 av. J.-C., accueilli dans ses États Evandre, venu d'Arcadie, et répandit en Italie le culte des dieux et l'agriculture. Après sa mort, ses sujets, charmés de son gouvernement, le placèrent au rang des dieux champêtres. On lui attribuait le don des oracles. On lui donnait une forme analogue à celle des Satyres. Il avait pour femme Fauna, et pour compagnons les Faunes. — Le Faunus des Latins répond au Pan des Grecs.

**FAUCQUEMBERGUE**, ch.-l. de c. (Pas-de-Calais), à 20 kil. S. O. de St-Omer; 1000 hab. Patrie de Montigny. Grand marché de grains et de bestiaux.

**FAURIEL** (Ch.), 1<sup>er</sup> supérieur général des Chanoines réguliers de la Congrégation de France, né en 1594 à Luciennes près St-Germain-en-Laye, mort en 1674, travailla avec zèle, de concert avec le cardinal de La Rochefoucauld, à la réforme des congrégations religieuses. Il a laissé pour plusieurs ordres des *Constitutions*, toutes remplies de l'esprit de Dieu.

**FAURE** (L. Joseph, comte), jurisconsulte, né au Havre en 1760, mort en 1837, fut successivement juge à Paris en 1791, substitut près du tribunal criminel de la Seine, membre du Conseil des Cinq-Cents, puis du Tribunat, et enfin conseiller d'État (1807). Il est un des principaux auteurs du code Napoléon : en 1806, il fit au Corps législatif un rapport sur le *Code de procédure*, et en 1810 sur le *Code pénal*.

**FAURIEL** (Claude), littérateur, né en 1772 à St-

Étienne, mort en 1844, servit quelques années dans sa jeunesse, devint secrétaire du général Dugommier, puis fut attaché au cabinet du ministre Fouché; mais il abandonna bientôt la carrière administrative pour les lettres et vint se fixer à Paris, où il se lia avec les savants les plus distingués de la *Société d'Anteuil*, notamment avec Cabanis, qui lui adressa sa fameuse *Lettre sur les Causes premières*. Fauriel qui possédait un grand nombre de langues, avait déjà traduit quelques ouvrages étrangers, lorsqu'il publia en 1824 les *Chants populaires de la Grèce moderne*, qui contribuèrent à exciter une vive sympathie pour la cause des Grecs. Nommé en 1831 professeur de littérature étrangère à la Faculté de Paris, il remplit avec éclat cette chaire qui avait été créée pour lui. Il donna en 1833 l'*Origine des épopées chevaleresques*, en 1836 une *Histoire de la Gaule méridionale sous les conquérants germains*, qui le fit admettre la même année à l'Académie des inscriptions; éditée en 1837 l'*Histoire de la croisade contre les Albigeois*, en vers provençaux (dans les *Documents inédits sur l'histoire de France*), et laissa en mourant une *Histoire de la poésie provençale*, qui a été publiée en 1846, 3 vol. in-8, et des travaux analogues sur les littératures italienne et espagnole, notamment des *Études sur Dante*, publiées en 1854. Ses écrits se font remarquer par la finesse des aperçus et la nouveauté des découvertes, non moins que par l'érudition. M. Guigniaut a lu en 1861 à l'Académie des inscriptions une *Notice sur Fauriel*.

**FAUST** (Jean), fameux magicien et nécromancien. On le fait naitre à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, dans la Souabe, le Wurtemberg ou le Brandebourg, étudiant d'abord à Ingolstadt, puis à Wittemberg en Saxe, et on lui donne toutes les connaissances cultivées de son temps, théologie, jurisprudence, philosophie, astronomie; il s'attacha surtout aux sciences occultes, telles que l'astrologie, la chiromancie, la démonologie. Un oncle riche lui ayant légué sa fortune, il en profita pour se livrer à tous les genres d'excès; quand son patrimoine fut épuisé, il fit, selon la légende, un pacte avec le diable, qui lui apparut caché sous le nom et la forme de *Méphistophélès*, petit moine gris, et il s'engagea par ce pacte à lui livrer son corps et son âme à la condition que le démon le servirait pendant 24 ans. En effet, pendant 24 années, Faust réussit dans tout ce qu'il entreprit; mais au bout de ce temps il disparut. C'est vers 1550 qu'on place cet événement. On donne pour amante à Faust l'innocente Marguerite, qu'il avait séduite, et pour compagnon un fidèle serviteur, Wagner. Il a pu exister un véritable Faust, mais le personnage vulgairement désigné sous ce nom a fini par n'être plus qu'un type qui représente à la fois l'avidité, la témérité et le danger de la science. La vie de J. Faust a été écrite plusieurs fois, notamment par George Wiedman, Hambourg, 1593, et trad. en français sous le titre d'*Histoire prodigieuse et lamentable de J. Faust, grand magicien et enchanteur*, par Palma Cayet, Paris, 1674. Heuman a composé une curieuse dissertation sur Faust, Wittemberg, 1683. Goethe, en Allemagne, Marlowe, en Angleterre, ont mis sur la scène la légende de Faust. — Quelques-uns ont pensé que Faust n'est autre que Jean Fust de Mayence, un des inventeurs de l'imprimerie, dont la vie aurait été défigurée par les contes populaires.

**FAUSTA** (Flavia Maximiana), fille de Maximilien Hercule, et femme de Constantin, s'éprit d'une passion criminelle pour Crispus, fils de l'empereur, mais d'un autre lit. Irritée des refus du jeune prince, elle l'accusa devant Constantin d'avoir voulu attenter à sa pudeur; celui-ci, trop crédule, fit aussitôt mettre son fils à mort; mais ayant ensuite découvert la vérité, il fit étouffer Fausta dans un bain chaud, 327.

**FAUSTE**, *Faustus*, abbé de Lérins, né vers 400 dans la Grande-Bretagne, mort vers 490, était ami de Sidoine Apollinaire. Il fut fait évêque de Riez en 460. Il combattit la prédestination et écrivit un

*Traité de la grâce et du libre arbitre*, qu'on trouve dans la *Biblioth. aes Pères*. Il a été longtemps regardé comme saint et honoré le 18 janvier. — Un autre Fauste, martyr à Cordoue en 304, est honoré comme saint le 13 oct.

**FAUSTINE**, nom de deux impératrices romaines, qui toutes deux ne se signalèrent que par leurs déportements. La 1<sup>re</sup>, *Annia Galeria Faustina*, était femme d'Antonin le Pieux; la 2<sup>e</sup>, *Faustina junior*, fille de la préc., épousa le vertueux Marc-Aurèle, et fut mère de l'empereur Commode. Toutes deux furent, malgré leurs torts, traitées par leurs époux avec une excessive indulgence et reçurent après leur mort les honneurs divins.

**FAUVILLE-EN-CAUX**, ch.-l. de c. (Seine-Inf.), à 18 k. N. O. d'Yvetot; 1400 hab.

**FAVARD DE LANGLADE** (Guill. Jean, baron), né à St-Florent, près d'Issoire, en 1762, mort en 1831, était avocat au parlement de Paris avant la Révolution. Il entra au Conseil des Cinq-Cents en 1795, au Tribunal après le 18 brumaire, fut nommé conseiller à la Cour de cassation en 1808, et devint en 1829 président de cette cour. Il fut député pendant les Cent-Jours et sous la Restauration. Il a travaillé aux différents codes. On a de lui : *Conférences du Code civil*, 1805; *Répertoire de la législation du notariat*, 1807; *Code pénal, avec l'exposé des motifs*, 1808; *Répertoire de la nouvelle législation*, 1823-1825.

**FAVART** (Ch. Simon), auteur comique, né à Paris en 1710, mort en 1792, était fils d'un pâtissier en renom, chansonnier amateur, et exerça d'abord lui-même la profession de son père; puis il se mit à travailler pour l'Opéra-Comique. Il amena la vogue à ce théâtre et en devint directeur. Ce théâtre ayant été supprimé à la demande des Italiens, jaloux de son succès (1745), il dirigea une troupe ambulante qui suivait en Flandre le maréchal de Saxe, et fit pour l'armée de nombreux impromptus qui entretenaient l'ardeur guerrière du soldat. A son retour, il travailla pour les Italiens et le Théâtre-Français. On a de lui plus de 60 pièces, remplies pour la plupart d'esprit, de gaieté et de délicatesse; les plus connues sont : *la Chercheuse d'esprit*; *Annette et Lubin*; *Ninette à la cour*; *Bastien et Bastienne*; *la Fée Urgèle*; *la Belle Arsène*, opéras-comiques; *les trois Sultanes*, comédie en 3 actes et en vers, qui est restée au répertoire; *l'Anglais à Bordeaux*, etc. Son *Théâtre complet* forme 10 vol., 1763-72; son *Théâtre choisi*, 3 vol., 1809. Il a laissé des *Mémoires*, publiés en 1808 par son petit-fils. Favart était fort lié avec l'abbé de Voisenon, et avait épousé vers 1745 une charmante actrice, Mlle Duronceray (1727-1772); tous deux eurent quelque part à plusieurs de ses opéras. Mme Favart, qui réussissait également dans la comédie, le chant et la danse, jouait surtout avec une grande supériorité les pièces de son mari. — Leur fils, né en 1749, mort en 1805, a été acteur aux Italiens et a donné lui-même quelques pièces.

**FAVENTIA**,auj. *Faenza*, v. de la Gaule Cisalpine, au S. de Ravenne. Totila y battit les Grecs, en 542. — On donnait encore ce nom à *Fayence*, v. de France (Var); — et à *Barcelone*, v. d'Espagne.

**FAVERGES**, bourg de France (Hte-Savoie), à 23 k. S. E. d'Annecy; 3200 hab. Vieux château, transformé en manufacture de soie. Aux env., papeteries, fabrique de cuivre en planches, etc. On croit que cette ville est Panc. *Casuarina*.

**FAVERSHAM**, v. d'Angleterre (Kent), à 13 kil. N. O. de Cantorbéry; 5500 hab. Fabrique de poudre à canon. Pêche d'huitres. — Dès 811 Faversham était v. royale. En 1147 le roi Étienne y fonda une abbaye de Bénédictins, dont les ruines subsistent encore.

**FAVIGNANA**, *Agusa*, une des îles Egades, à 13 kil. de la côte occid. de Sicile; 10 k. sur 3; 4000 h.

**FAVORINUS**, sophiste grec, natif d'Arclate (Arles) en Gaule, disciple de Dion Chrysostôme, contemporain de Plutarque, enseignait la rhétorique à Athènes et à Rome sous Adrien, et jouit quelque temps de la

faveur de ce prince, mais il finit par se l'aliéner par ses sarcasmes, et fut chassé de Rome avec les autres philosophes. Il mourut vers 135. En philosophie, il penchait vers le scepticisme: il avait composé un traité des *Tropes pyrrhoniens*, dont Diogène Laërce et quelques autres écrivains ont conservé des fragments. Il avait aussi rassemblé les matériaux d'une *Histoire universelle*, dont on regrette la perte.

**FAVORINUS** (VARINUS ou GUARINO, dit), lexicographe du XVI<sup>e</sup> siècle, né à Favara, près de Camerino, m. en 1537, était un religieux de la congrégation de St-Silvestre. Il fut précepteur de Jean de Médicis (Léon X), directeur de la bibliothèque de Florence, évêque de Nocéra. Il a rédigé un grand dictionnaire de la langue grecque, *Magnum ac perutile dictionarium*, Rome, 1523, Bâle, 1538, Venise, 1712, in-fol., et a trad. les *Aphorismes* de Stobée, 1519.

**FAVORITE** (la). On connaît sous ce nom : 1<sup>o</sup> un palais voisin de Mantoue, près duquel Bonaparte remporta, le 16 janv. 1797, une victoire qui lui livra Mantoue; — 2<sup>o</sup> un château de plaisance du gr.-duché de Bade, près de Baden-Baden, construit en 1725 par les soins de la margrave Sibylle, veuve de Louis-Guillaume, vainqueur des Turcs.

**FAVRAS** (Thomas MAHY, marquis de), né à Blois en 1744, lieutenant des Suisses de la garde de Monsieur, frère de Louis XVI et depuis roi (Louis XVIII), fut accusé en 1789 d'un complot ayant pour but d'égorger Lafayette, Necker et Bailly, et d'enlever Louis XVI, pour le mettre à la tête d'une armée contre-révolutionnaire. Il fut condamné à être pendu et fut exécuté le 19 février 1790. D'après la rumeur publique, le véritable chef du complot aurait été Monsieur, qui cependant ne fit rien pour le sauver.

**FAVRE** (Pierre), *Faber*, jésuite, né en 1506 au Villaret (diocèse de Genève), m. à Rome en 1546, avait été répétiteur d'Ignace de Loyola à Ste-Barbe, et fut le premier de ses compagnons. Il contribua puissamment à la fondation et à la propagation de l'ordre des Jésuites: c'est lui qui établit les collèges de Cologne (1544), de Combrem et de Valladolid (1546).

**FAVRE** (Ant.), *Faber*, jurisconsulte, né en 1557 à Bourg-en-Bresse, mort en 1624, passa sa vie au service du duc de Savoie, qui le chargea de plusieurs missions, et devint président du sénat de Savoie. Il réforma la jurisprudence en cherchant l'interprétation des *Pandectes* dans l'esprit de la loi et non dans les arguties des commentateurs, et rédigea dans ce but plusieurs ouvrages estimés : *Jurisprudentia Papiniana*; *De erroribus pragmaticorum*; *Rationalia in Pandectis*; *Codex Fabrianus*; *De Religione regenda*; qui ont été réunis en 10 vol. in-fol., Lyon, 1658-81. Il a aussi composé des quatrains moraux, 1601, qu'on trouve avec ceux de Pibrac. Ant. Favre est père du grammairien Claude Favre, plus connu sous le nom de *Vaugelas*.

**FAWKES** (Guy), *Guido Falxius*, officier catholique anglais sous Jacques I, fut un des principaux acteurs de la conspiration des Poudres, 1605. Il fut arrêté au moment où il allait mettre le feu aux barils de poudre placés sous la salle des séances du Parlement, fut condamné à mort, et subit le supplice avec fermeté. Tous les ans, le 5 nov., on promène dans les rues de Londres le mannequin de ce conspirateur.

**FAY-LE-FROID**, ch.-l. de c. (Hte-Loire), à 30 k. S. E. du Puy, près du Lignon; 700 hab.

**FAYAL**, une des Açores, par 31<sup>o</sup> 12' long. O., 38<sup>o</sup> 30'-38<sup>o</sup> 38' lat. N.; 20 kil. sur 15; 25 000 hab. Ch.-l., Horta. Citrons, oranges, vins; porcs. Cette île est, après St-Michel, la plus fréquentée du groupe.

**FAYDIT** (l'abbé), né à Riom vers 1640, mort en 1709, entra chez les Oratoriens et fut forcé d'en sortir pour avoir écrit en faveur de Descartes. Il fit quelque bruit en dénigrant de grands noms, souleva les théologiens par ses paradoxes sur la Trinité, qui le firent enfermer à St-Lazare, et mit dans toutes ses attaques une violence et un cynisme qui le décreditaient. On a de lui : *De Mentē humana iuxta*



*placita Neotericorum*, 1671, ouvrage cartésien; *Remarques sur Virgile et sur Homère*, 1705, assez estimé; *la Télémachomanie*, 1713, mauvaise critique du chef-d'œuvre de Fénelon.

**FAYEL** (de). V. COCCY et VERGY (Gabrielle de).

**FAYENCE**, *Faventia*, ch.-l. de c. (Var), à 20 kil. N. E. de Draguignan; 2800 hab. Verrerie, tannerie. C'est, assure-t-on, le premier endroit en France où l'on ait fabriqué la faïence, récemment importée de Faenza en Italie; selon d'autres, c'est à Fayence même qu'elle aurait été inventée.

**FAYETTE**. V. LA FAYETTE.

**FAYETTEVILLE**. Ce nom a été donné à plusieurs villes et comtés des États-Unis en l'honneur de La Fayette. La v. principale de ce nom se trouve dans la Caroline du N., à 90 k. S. de Raleigh, et est le ch.-l. du comté de Cumberland; 8000 hab. Quelques édifices. On en exporte du coton, du tabac, du chanvre, des bois de construction, des munitions navales. C'est un des lieux les plus sains de la Caroline.

**FAYL-BILLOT**, ch.-l. de c. (Hte-Marne), à 24 k. S. E. de Langres; 2393 hab.

**FAYOUM**, dép. de la Moyenne-Égypte, borné à l'E. par ceux de Djizeh et de Benysouef; 90 k. sur 55; 60 000 hab.; ch.-l., Medinet-el-Fayoum (l'anc. *Crocodilopolis* ou *Arsinoë*). C'est une vallée située sur la limite orient. des déserts de Libye. Pays fertile, surtout au N. Industrie plus active que dans le reste de l'Égypte. Grand commerce avec le Caire. Nombreuses ruines, entre autres celles du labyrinthe.

**FAZOOL**, petit État de Nubie, sur la r. g. du Bahr-el-Azrek, entre 11° et 12° lat. N., 32° long. E., a pour capit. Adassi. Forêts improductibles. Or natif.

**FEBRONIUS** (Justin). V. HONTHEIM.

**FÉCAMP**, *Fisci campus* ? ch.-l. de c. (Seine-Inf.), sur la Manche, à 67 k. N. O. de Rouen par route, 81 par chemin de fer; 12 000 h. Port à l'embouch. de la riv. de Fécamp. Trib. de commerce. Toiles de Caux, calicots, indiennes; raffineries; corroieries; chantiers de construction; cordonnerie de pacotille. Commerce d'huile de navette, soude, cuirs, draperie. Armements pour pêches diverses. Entrepôt de denrées coloniales. Anc. abbaye (fondée en 664).

**FÉCLAUX**, espèces de héros sacrés chez les Romains, institués par Numa ou Ancus, étaient chargés d'annoncer aux peuples voisins la paix, la guerre ou les trêves, et réglaient les formules des traités. Ils étaient au nombre de vingt. Cette institution dura probablement aussi longtemps que le paganisme.

**FEDER** (J. George Henri), philosophe allemand, né en 1740 à Schornweibach près de Bayreuth, m. en 1821, fut professeur de philosophie à Göttingen, puis directeur du collège *Georgianum* et de la bibliothèque à Hanovre. On a de lui : *Recherches sur la volonté humaine*, 1779-93; *Principes de la connaissance de la volonté*, 1783. Il combattit Kant et enseigna une morale accessible à tous.

**FÉDÉRALISME**, nom donné en 1792 et 1793 au dessein qu'on prêtait aux Girondins de former des dép. de la France autant d'États égaux en droits et de les relier entre eux contre Paris pour détruire la prépondérance de la capitale. Malgré les troubles qui agitérent à cette époque l'Ouest et le Midi, il ne parait pas que ce projet ait existé.

**FÉDÉRATION**. On désigne particulièrement sous ce nom la fête qui fut célébrée au Champ de Mars de Paris, le 14 juillet 1790, premier anniversaire de la prise de la Bastille. On y vit réunis, au nombre de 60 000, les députés des 83 dép.; Louis XVI assista à cette fête, et y jura la constitution. L'enthousiasme y fut porté à son comble. Une 2<sup>e</sup> fédération eut lieu le 14 juillet 1792; mais l'Union et l'entraînement qui avaient signalé la 1<sup>re</sup> avaient déjà fait place aux méfiances. Pendant les Cent-Jours (1815), on tenta de renouveler les anciennes fédérations à Paris et dans la Bretagne, mais sans aucun résultat.

**FEDERICI** (J. B. Frédéric VIASSALO, dit Camillo), poète dramatique, né en 1751 à Garesso (Piémont),

mort en 1802, a fait pour différents théâtres d'Italie un grand nombre de pièces, dont quelques-unes ont eu le plus grand succès. Une des meilleures, intitulée *la Bugia vive poco* (*le Mensonge dure peu*), a été transportée sur notre scène sous le nom de *la Keranche* par Roger et Creuzé de Lesser; une autre, le *Remède est pire que le mal*, a été traduite dans la *Collection des chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. Ce poète a de la verve; il atteint le comique par les situations plutôt que par la gaieté de l'esprit, sait nouer une intrigue et grouper les personnages; mais il est faible dans la peinture des mœurs. souvent pédantesque et affecté. Il a été donné à Milan, en 1828, un *Choix* des pièces de Federici.

**FÉDOR** IWANOWITCH, empereur de Russie, le dernier de la dynastie de Rurick, né en 1557, succéda en 1584 à son père Iwan IV, et mourut en 1598, empoisonné, dit-on, par Godunow, son beau-frère, auquel il avait abandonné le soin des affaires.

**FÉDOR** II, fils de Godunow, régna après lui, 1605, mais fut presque aussitôt mis à mort par le faux Dmitri.

**FÉDOR** III ALEXIEWITCH, empereur de Russie, fils d'Alexis et petit-fils de Mich. Romanov, succéda à son père en 1676, soumit l'Ukraine, agrandit et embellit Moscou et fit brûler tous les titres de noblesse afin que les distinctions fussent désormais la part du mérite. Il mourut en 1682, laissant la couronne à ses deux jeunes frères Iwan V et Pierre le Grand.

**FÉES**, êtres fantastiques, jouissaient d'un pouvoir surhumain, mais étaient soumises quelquefois à des lois bizarres et humiliantes. On les représente tantôt sous la figure d'une femme jeune, belle, couverte d'habits magnifiques; tantôt comme une vieille ridée et couverte de haillons; mais elles sont toujours armées d'une baguette magique, instrument de leur puissance surnaturelle. Sans être immortelles, elles ont une existence de plusieurs milliers d'années. On a cherché leur origine dans les *faunæ* ou *faunæ* des anciens, qui prédisaient l'avenir et dont la première était *Fatua* ou *Fauna*, l'épouse de Faunus; on fait aussi dériver leur nom (en italien *fata* de *fatum*, destin; mais la croyance aux fées paraît plutôt se rattacher à la religion des Druides et dériver de la vénération que les Gaulois avaient pour les Druidesses. Quoi qu'il en soit, les fées ont joué un très-grand rôle au moyen âge; elles occupent une grande place dans les romans de chevalerie. A cette époque, de grandes familles, des contrées même avaient leur fée protectrice: telles étaient *Mélusine*, patronne de la maison de Lusignan; la fée *Banshee*, en Irlande, protectrice des Fitz-Gérald; *Viriane*, élève de l'enchanteur Merlin, renommée en Bretagne; la fée des *Ortoli*, en Corse; la fée *Morgane*, à Reggio; la *Dame Blanche* des Avenel, en Écosse; la fée *Urgyle*, etc. Plusieurs écrivains, Walckenaër, A. Maury, en France, Wolf, Schreiber, en Allemagne, se sont livrés à de savantes recherches sur les fées. Perrault et Mme d'Aulnoy ont écrit pour l'enfance des *Contes de Fées* qui ont pour base d'antiques traditions.

**FEHRBELLIN**. v. des États prussiens (Brandebourg), sur le Rhyn, à 53 k. N. O. de Berlin; 1250 h. L'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, y remporta une grande victoire sur les Suédois en 1675: un monument a été élevé près de la ville en mémoire de cet événement.

**FÉINAIGLE** (Grégoire de), mnémomiste, né en Allemagne vers 1765, vint en France en 1806 pour y enseigner l'art d'aider la mémoire, en employant des procédés de localisation dont il se disait à tort l'inventeur. Après avoir obtenu quelques succès, il finit par devenir l'objet du ridicule. Il se retira à Londres où il mourut en 1820.

**FEITAMA** (Sibrand), écrivain hollandais, né à Amsterdam en 1694, mort en 1758, donna d'abord au théâtre d'Amsterdam une tragédie intitulée: *Fabricsius*, et un drame allégorique: *le Triomphe de la poésie et de la peinture*, puis renonça à la composition pour se livrer à la traduction. Il a trad. avec

succès plusieurs tragédies de Corneille, de Voltaire, de Crébillon, de Lamothe-Houdard, et a mis en vers hollandais la *Télémaque*, 1733, et la *Henriade*, 1753. Son théâtre a été publié en 1735, 2 vol. in-4.

**FEITH** (Rhyvis), poète hollandais, né à Zwoll, en 1753, mort en 1824, fut avec Bilderdijk le restaurateur de la poésie en Hollande. Il était bourgmestre de sa ville natale, et receveur de l'Amirauté. L'Académie de Leyde ayant mis au concours l'*Éloge de Ruyter*, il envoya une ode qui fut considérée comme un chef-d'œuvre. Ses principaux ouvrages sont, en vers : un poème sur le *Bonheur de la paix*, des *Odes* et *Poésies diverses*, parmi lesquelles on remarque le *Tombeau*, 1796-1810; plusieurs tragédies : *Thirsa*, ou le *Triomphe de la Religion*, 1784; *Johanna Gray*, 1791; *Inès de Castro*, 1793, et *Mutius Cordus* ou *Rome déviée*; en prose, un roman de *Ferdinand et Constance*, et des *Lettres sur divers sujets de littérature*, 6 vol. in-8, 1784-94.

**FELD-MARÉCHAL**, titre d'un haut grade militaire qui fut d'abord en usage dans l'armée impériale d'Allemagne, et qui depuis a été employé aussi par la Prusse, la Russie et l'Angleterre. — *Feld-maréchal* est la traduction littérale de notre *maréchal de camp*; mais il désigne de fait un grade beaucoup plus élevé, analogue à celui de maréchal de France.

**FELEGYHAZA**, v. de Hongrie, ch.-l. de la Petite-Cumanie, à 105 kil. S. E. de Pesth; 15 400 hab.

**FÉLETZ** (l'abbé), critique, né en 1767 à Grimont près de Brives, mort en 1850, se montra opposé à la Révolution, ce qui le fit condamner à la déportation, mais échappa à l'exil en se cachant; fut attaché dès l'origine à la rédaction du *Journal des Débats*, et y donna pendant plus de 30 ans des articles de critique qui se distinguent à la fois par la sûreté du goût, la solidité de l'instruction et l'urbanité de la forme. Féletz était inspecteur de l'Académie de Paris et conservateur de la bibliothèque Mazarine. Il fut admis à l'Académie française en 1827. Un choix de ses articles a été publié en 1828 sous le titre de *Mélanges de philosophie, d'histoire et de littérature*, 1828, 6 vol. in-8, et a été complété en 1840 par un volume de *Jugements historiques et littéraires*: c'est comme une histoire de notre littérature pendant un quart de siècle. M. D. Nisard a bien apprécié son talent dans son *Discours de réception* à l'Académie.

**FÉLBIEN** (André), né à Chartres en 1619, mort à Paris en 1695, fut successivement secrétaire d'ambassade à Rome (1647), historiographe du roi, contrôleur général des ponts et chaussées, membre et secrétaire de l'Académie d'architecture, garde du cabinet des Antiques, et fut admis à l'Académie des inscriptions dès sa fondation (1663). Il a laissé de nombreux ouvrages; les principaux sont : *Origine de la peinture*, 1660; *Principes de l'architecture, de la sculpture, de la peinture et des autres arts*, avec un *Dictionnaire des termes propres*, 1675-90; *Entretiens sur les vies et les ouvrages des plus excellents peintres anciens et modernes*, 1666-1688; c'est le plus estimé de ses ouvrages; *Description sommaire du château de Versailles*, 1674; *Description de tableaux, des statues, etc., des maisons royales*, 1687. — Son fils aîné, J. Franç. F., 1658-1733, a donné la *Vie des plus célèbres architectes*, 1687. — Son 2<sup>e</sup> fils, dom Michel F., Bénédictin de St-Maur, 1666-1719, est auteur d'une *Histoire de l'abbaye de St-Denis*, 1706, et d'une *Histoire de Paris*, que la mort interrompit et qui fut achevée par Lobineau.

**FÉLICE** (Barthélemi de), infatigable écrivain, né à Rome en 1723, d'une famille originaire de Naples, mort à Yverdon en 1789, enseigna d'abord les sciences avec distinction à Rome et à Naples. Forcé de quitter Naples par suite d'une intrigue amoureuse, il erra longtemps en Italie et en Suisse, se fixa vers 1756 à Berne, s'y lia avec Haller et embrassa la religion protestante. Il alla plus tard former à Yverdon un grand établissement d'imprimerie, d'où sortirent une foule de bons ouvrages, et il dirigea en même temps avec

succès un pensionnat. Après avoir traduit de l'anglais ou du français en latin et en italien des ouvrages scientifiques qu'il voulait faire connaître à l'Italie (Descartes, Maupertuis, d'Alembert, Newton), il rédigea à partir de 1758, avec Tscharnier, des journaux littéraires et scientifiques, estimés; éditales *Principes du droit naturel et des gens de Burlamaqui*, qu'il abrégéa ensuite sous le titre de *Leçons de droit de la nature et des gens*, 1769, donna en 1770 des *Leçons de logique*, et publia enfin, de 1770 à 1780, une *Encyclopédie ou Dictionnaire universel des connaissances humaines*, Yverdon, 48 vol. in-4, avec 10 vol. de planches, immense ouvrage, dont l'*Encyclopédie* de Diderot forme la base, et dans lequel il eut pour collaborateurs Euler, Haller, Lalande, et plusieurs autres savants français, italiens et allemands. On lui doit encore un *Dictionnaire de justice naturelle*, 1778, 13 vol. in-4, un *Dictionnaire de la Suisse*, 1775, etc.

**FELICITAS JULIA**, un des noms anc. de LISBONNE.

**FÉLICITÉ** (Ste), dame romaine, martyrisée avec ses sept fils en 150, sous Antonin le Pieux, ou en 164, sous Marc-Aurèle. L'Église place sa fête au 10 juill. — Autre sainte, compagne de Perpétue. V. PERPÉTUE.

**FÉLINO** (du TILLOT, marquis de), ministre de Parme, né à Bayonne en 1711, s'était formé à Versailles dans les bureaux des finances. Louis XV le plaça auprès du duc de Parme, l'infant don Philippe, son gendre, 1749. Il obtint toute la confiance du prince, devint en 1759 premier ministre, et rendit le duché florissant par sa bonne administration. Il eut des démêlés avec le St-Siège au sujet des investitures, bannit les Jésuites, et fonda l'Université de Parme. En récompense de ses services, don Philippe le créa marquis de Féliino, 1769. Disgracié par le fils de ce prince, 1771, il se retira en Espagne, puis en France, où il mourut en 1774.

**FÉLIX**, proconsul en Judée pour les Romains vers l'an 53 de J.-C., frère de Pallas, affranchi de Claude, épousa Drusille, princesse juive, fille du vieux roi Agrippa I. Il tyrannisa les Juifs et fit mourir le grand prêtre Jonathas. C'est devant lui que comparut S. Paul à Césarée; il retint l'apôtre en prison pour plaire aux Juifs.

**FÉLIX I** (S.), Romain, pape de 269 à 274. Sous lui, l'Église fut troublée par l'hérésie de Paul de Samosate et persécutée par l'empereur Aurélien. Il soutint les fidèles, les encouragea à supporter les persécutions et à souffrir le martyre, prêt à se dévouer lui-même, et mourut en prison. On le fête le 30 mai.

**FÉLIX II**, antipape, d'abord archidiacre de l'Église de Rome, fut placé sur le St-Siège par l'empereur Constance pendant l'exil du pape Libère, en 355. Trois ans après, Libère étant revenu à Rome, Félix en fut chassé.

**FÉLIX III**, pape, né à Rome, fut élu en 483, rejeta l'édit d'union des deux Églises, publié par l'empereur Zénon; condamna Acace, évêque de Constantinople, et plusieurs autres hérétiques; assembla un concile à Rome en 487 pour mettre fin aux dissensions religieuses de l'Église d'Afrique, et m. en 492.

**FÉLIX IV**, pape de 526 à 530, natif de Bénévent, élu par l'appui de Théodoric, se signala par sa sagesse.

**FÉLIX V**, antipape, élu par le concile de Bâle en 1450, était duc de Savoie et avait longtemps gouverné ses États sous le nom d'Amédée VIII. V. SAVOIE.

**FÉLIX** de Valois (S.). V. VERMANDOIS (Hug. de).

**FELLAHS**, paysans ou cultivateurs en Égypte.

**FELLATAHS**, dits aussi *Foulahs* et *Peuls*, peuple de l'Afrique centrale, est répandu dans toute la Nigritie occid. (Sénégalie), où il possède les États de Fouta-Toro, de Fouladou, de Bondou, de Fouta-Djalo, etc.; et dans la Nigritie centrale (Soudan), où il habite le Ouasselon, le Sangara, et l'empire des Fellatahs proprement dit.

**FELLATAHS** (Empire des), vaste État de la Nigritie centrale, comprend sous sa domination les roy. ou pays de Gouber, Koubi, Guari, Niffé, Zamfra, Zoug-Zég, Kano, Douri, Kachena, Katagoum, Kourri-

Kourri, Djacoba : capit., Sakatou. Cet État est aujourd'hui la puissance prépondérante du Soudan. Il a été fondé à la fin du siècle dernier par le prétendu prophète Othman Danfolio, qui, sorti du Gouber, soumit la plupart des États que comprend le Soudan.

**FELLENBERG** (Ph. Emmanuel), célèbre pédagogue, né à Berne en 1771, d'une famille patricienne et riche, mort en 1844. Après avoir étudié les divers modes d'éducation, ceux surtout de Pestalozzi, de Pfeffel, de Saltzmann, il fonda vers 1799, dans le domaine jusque-là désert d'Hofwyl, près de Berne, un *Institut agricole*, auquel il joignit successivement un *Institut de Pauvres* ou école d'industrie, un *Institut de jeunes Nobles*, qui offrait un système complet d'études, et un *Institut normal* pour former des instituteurs, embrassant ainsi toutes les parties de l'éducation. Ces divers établissements, où affluaient des élèves de toutes les parties de l'Europe, prospérèrent de son vivant ; mais ils succombèrent peu après sa mort. Fellenberg voulait faire de l'agriculture un moyen d'éducation pour les pauvres, et couvrir par le produit du travail des élèves les frais d'éducation. Il a publié en allemand des *Vues sur l'agriculture de la Suisse et le moyen de la perfectionner* (trad. par Ch. Pictet, Genève, 1808).

**FELLER** (Joachim), écrivain allemand, né à Zwicau en 1638, mort en 1691, débuta comme poète à 13 ans, fut professeur de poésie à Leipsick, puis bibliothécaire de l'université de cette ville. Il mourut d'une chute faite dans un accès de somnambulisme. Il faisait fort bien le vers latin. On a de lui : *Florus philosophici ex Virgilio* ; *Cygni Cygnæ* ; c'est la biographie des hommes distingués qu'avait produits Zwicau (*Cygnæ*), sa patrie. — Son fils, Joachim Frédéric Feller, 1673-1726, secrétaire du duc de Weimar, publia *Monumenta inedita*, Iéna, 1714, 12 vol. in-4 ; *Histoire généalogique de la maison de Brunswick-Lunebourg*, Leipsick., 1717 (en allem.) ; *Otium Hanoveranum, sive Miscellanea ex ore et schedis Leibnitzii*, Leipsick, 1718.

**FELLER** (François Xavier de), jésuite, né à Bruxelles en 1735, enseigna les humanités, puis la théologie à Liège, à Luxembourg, à Tyrnau en Hongrie, revint, après la suppression de son ordre, se fixer à Liège, où il se mit à écrire ; se réfugia en Westphalie lors de l'invasion des Français (1794), et mourut à Ratisbonne en 1802. Il a publié un grand nombre d'écrits, tous empreints d'un zèle ardent contre les philosophes et les Jansénistes ; le plus célèbre est un *Dictionnaire historique*, publié pour la première fois en 1781, 6 vol. in-8, souvent réimprimé depuis, avec des augmentations ; ce dictionnaire est en grande partie copié de celui de Chaudon. Feller a rédigé à Liège de 1774 à 1794 un *Journal historique et littéraire*. On a aussi de lui un *Catéchisme philosophique*, 1777, des *Discours sur la religion et la morale*, 1778, où l'on trouve du talent ; un *Examen de l'histoire naturelle de Buffon*, où il attaque les théories du naturaliste, et des *Observations sur le système de Newton*, où il nie le mouvement de la terre.

**FELLETTIN**, ch.-l. de c. (Creuse), à 8 kil. S. d'Aubusson, sur la Creuse ; 3494 h. Papeteries dites d'Aubusson, draps, teintureries, tanneries. Institution ecclésiastique. Restes d'un anc. temple de Vénus.

**FELSINA**, v. de l'Italie ancienne. V. BONONIA.

**FELSÖE-BANYA**, v. de Hongrie (Svathmar), à 7 k. E. de Nagy-Banya ; 4500 h. Administration des mines. Aux env., mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre et de plomb.

**FELTON** (John), Irlandais, lieutenant dans l'armée anglaise envoyée au secours de La Rochelle en 1628, assassina le duc de Buckingham au moment où la flotte allait partir d'Angleterre. Loin de se soustraire au supplice, il le brava avec fanatisme.

**FELTRE**, *Feltra*, v. de Vénétie, à 26 k. S. O. de Bellune ; 6000 h. Evêché. Blanchisserie de cire, filature de soie. Patrie de Victorin de Feltré. Napoléon I donna le titre de duc de Feltré au général Clarke.

**FEMERN**, île danoise de la mer Baltique, près de la côte du Holstein, dépend du Slesvig ; 22 k. sur 12 ; 8000 hab. ; ch.-l., Burg. Navigation active.

**FÉNELON** (François DE SALIGNAC DE LAMOTHE-). né en 1651 au château de Fénelon en Quercy, d'une famille noble et ancienne, fut destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique, et prêcha avec succès dès l'âge de 15 ans. Après avoir étudié à St-Sulpice, il fut chargé par l'archevêque de Paris de l'instruction des *nouvelles catholiques* ; ces fonctions lui inspirèrent le traité de l'*Éducation des filles*. Sur la recommandation de Bossuet, Louis XIV lui confia la direction d'une mission dans le Poitou : repoussant l'auxiliaire de la force, Fénelon réussit par sa douceur et son éloquence à opérer un grand nombre de conversions. A son retour, le roi le choisit, d'après le conseil de Mme de Maintenon, pour être précepteur de son petit-fils, le duc de Bourgogne. Il sut enseigner à son élève toutes les vertus d'un chrétien et d'un prince, et lui inspira pour sa personne une affection qui ne se démentit jamais. Lorsque cette éducation fut terminée, Louis XIV le promut à l'archevêché de Cambrai (1694). Né avec une âme tendre, et rempli d'un pur amour pour Dieu, Fénelon accueillit les idées mystiques de Mme Guyon : Bossuet, qui avait été jusque-là son ami, l'attaqua vivement sur ce point, et le St-Siège condamna (1699) l'*Explication des Maximes des Saints*, que l'archevêque de Cambrai avait publiée pour se justifier. Fénelon se soumit avec humilité et abjura publiquement ses erreurs. Vers le même temps, parut le *Télémaque*, ingénieuse fiction, où sont enseignés les devoirs d'un roi : cet ouvrage, que Fénelon n'avait pas voulu rendre public, lui avait été soustrait par un domestique infidèle. Louis XIV y vit une satire de son règne, arrêta l'impression et disgracia l'auteur. Retiré dans son diocèse, Fénelon ne s'occupa que du bonheur de son troupeau ; il prit soin lui-même de l'instruction religieuse du peuple et des enfants, et se fit universellement chérir par sa bienfaisance. Pendant le cruel hiver de 1709, il se dépouilla de tout pour nourrir l'armée française qui campait près de lui. La réputation de ses vertus attira à Cambrai nombre d'étrangers de distinction, entre autres Ramsay, qu'il convertit et qui ne le quitta plus. Il mourut en 1715, à 64 ans, après avoir eu la douleur de voir expirer son élève. Fénelon est inférieur à Bossuet pour la force et le sublime, mais aucun auteur ne l'a égalé pour l'onction et le charme du style : c'est l'écrivain qui a le mieux reproduit dans les temps modernes la noble simplicité des anciens. Comme homme et comme chrétien, personne n'a porté plus loin les vertus douces et n'a mieux su faire aimer la religion. Il avait en politique des idées fort libérales. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, mais on en a perdu quelques-uns, Louis XIV ayant fait brûler, à la mort du duc de Bourgogne, plusieurs de ses écrits qui se trouvaient dans les papiers du prince. Les ouvrages principaux de Fénelon sont : l'*Éducation des filles*, 1687 ; le *Traité du ministère des pasteurs*, 1688 ; les *Maximes des Saints*, 1697 ; les *Aventures de Télémaque*, publiées en 1699 sans l'aveu de l'auteur, réimprimées en 1717 par les soins de sa famille : cet ouvrage, qui est à la fois une épopée et un profond traité de morale et de politique, a eu une foule d'éditions, a été traduit dans toutes les langues et même a été mis en vers latins (une 1<sup>re</sup> fois à Berlin, 1743, une 2<sup>e</sup> fois à Paris, par Al. St. Viel, 1808) ; *Dialogues des Morts* et *Fables*, écrits composés pour l'éducation du duc de Bourgogne, 1712 ; *Démonstration de l'existence de Dieu*, 1713, et avec une 2<sup>e</sup> partie, 1718, souvent réimprimé, notamment en 1810 avec notes d'Aimé-Martin ; *Dialogues sur l'éloquence*, avec une *Lettre à l'Académie française*, 1718 ; *Examen de la conscience d'un roi* (pour le duc de Bourgogne), imprimé seulement en 1734 ; des *Sermons*, qui pour la plupart furent prêchés d'abondance ; des *Lettres spirituelles*. Les œu-

vres de Fénelon ont été publiées par l'abbé Querboëuf aux frais du clergé de France, Paris, 1787-92, 9 vol. in-4; mais cette publication fut interrompue par la Révolution; la seule édition vraiment complète est celle qu'ont donnée MM. Gosselin et Caron, d'après les mss. de l'auteur et avec sa *Correspondance*, 1820-30, 36 vol. in-8. Sa *Vie* a été écrite par Ramsay et par l'abbé Querboëuf; son *Éloge* a été composé par La Harpe, d'Alembert et l'abbé Maury. Bausset a donné *l'Histoire de Fénelon*, 1808, 3 vol., 1817, 4 vol. in-8. On doit à M. Gosselin *l'Histoire littéraire de Fénelon*, 1843, ouvrage qui complète le précédent.

FÉNELON (J. B. A. DE SALIGNAC, abbé de), né en 1714 à St-Jean-d'Estissac en Périgord, était petit-neveu du préc. Il fut aumônier de Marie Leczinska, femme de Louis XV, puis dirigea un établissement charitable fondé pour améliorer le sort des *petits Savoyards* à Paris. Malgré ses vertus, il fut arrêté comme suspect sous la Terreur, et traduit au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort : tous les Savoyards résidant à Paris se rendirent à la Convention pour demander la grâce de celui qu'ils appelaient leur *bon père*; leurs prières furent vaines, et il subit le supplice le 8 juillet 1794. C'est en son honneur que le nom d'Asile-Fénelon a été donné à l'établissement charitable de Vaujours, destiné à élever des enfants pauvres.

On connaît encore, dans cette famille, Bertrand de Salignac de La Mothe-Fénelon, ambassadeur auprès de la reine Elisabeth de 1568 à 1575, dont on a quelques écrits (*Siège de Metz en 1552*, *Voyage de Henri II aux Pays-Bas*, etc.), et une *Correspondance diplomatique* fort instructive, publiée par Teulet de 1838 à 1841, 7 vol. in-8.

FENESTRANGE, *Vistringen*, ch.-l. de c. (Meurthe), à 16 k. N. de Sarrebourg; 1500 h. Bonneterie, tannerie, blanchisseries de toiles. C'était jadis le ch.-l. d'une baronnie et une des archi-marchaussions de l'empire d'Allemagne. La maison de Fenestrang s'étant éteinte au xv<sup>e</sup> siècle, ses domaines passèrent, les uns aux princes de Salm, les autres par mariage aux princes de Croÿ et d'Havrè. Marie-Antoinette en fit don à la famille Polignac.

FENESTRELLE, bourg des États sardes, sur le Cusone, à 30 k. N. O. de Pignerol; 800 h. Eau de menthe. Ce bourg est situé dans un col entre deux montagnes sur lesquelles on voyait jadis des forts qui ont été rasés en 1796. Le col de Fenestrelle fut franchi par l'armée française en 1516.

FENIN (Pierre de), chroniqueur du xv<sup>e</sup> siècle, d'une famille noble de l'Artois, a rédigé une *Chronique* qui s'étend de 1407 à 1427, et qui a été publiée en 1653 par Godefroy, à la suite de *l'Histoire de Charles VI* par Juvénal des Ursins, et réimprimée dans les collections de *Mém. relatifs à l'hist. de France* par Petitot, et par Michaud et Poujoulat.

FENNI, nom latin des FINNOIS.

FENOUILLOT DE FALBAIRE. V. FALBAIRE.

FENRIR, loup qui joue un rôle important dans la mythologie scandinave, était fils de Loke. Enfermé dans le Valhalla par les Ases, parce qu'une prédiction annonçait qu'il dévorerait un jour Odin, il brisa deux fois ses chaînes : les dieux effrayés firent forger par les Alfes noirs, génies malfaisants, mais habiles ouvriers, des fers que rien ne pouvait rompre, et l'attachèrent par le cou sur un rocher où il doit rester prisonnier jusqu'à la fin du monde.

FENTON (Elisée), poète anglais, né en 1683 à Shelton (Stafford), mort en 1730, passa la plus grande partie de sa vie auprès du comte Orrery, dont il éleva le fils, puis auprès de la veuve de sir William Trumball, qui lui avait aussi confié l'éducation de son fils. On a de lui un recueil de *Poésies*, remarquables par l'élégance, 1717; une tragédie de *Mariamne*, 1723; la traduction des 1<sup>er</sup>, 4<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> livres de *l'Odyssée*, insérée dans celle de Pope; et une *Vie de Milton*, estimée de Johnson.

FÉODALITÉ (de *feodum*, fief). On nomme ainsi

un état de choses né de l'envahissement et de la conquête de l'empire romain par les Barbares, et qui consistait dans une espèce de confédération de seigneurs investis chacun d'un pouvoir souverain dans leurs propres domaines, mais inégaux en puissance, subordonnés entre eux, et ayant des devoirs et des droits réciproques. De là, une distinction entre les *seigneurs suzerains* et les *vassaux* ou *feudataires*. Le *vassal* était celui qui, ayant reçu à titre de récompense une propriété territoriale nommée *benefice* ou *fief*, se trouvait par là dans la dépendance du donateur, auquel il devait foi et hommage. Le *suzerain* était celui qui, ayant conféré le fief, avait droit à l'obéissance du vassal. Du reste, le même seigneur pouvait être suzerain pour certains fiefs (ceux qu'il avait conférés), et vassal pour d'autres (ceux qu'il avait reçus). — Le système féodal paraît avoir existé en germe de temps immémorial chez les Germains; il fut régulièrement établi en Gaule à l'époque de la conquête des Francs; toutes les terres conquises furent alors divisées en *alloux* ou terres libres, dévolues par le sort à des chefs indépendants, et *benefices* ou *fiefs* (comme on les nomma plus tard) terres concédées par un chef à ses compagnons d'armes en récompense des services qu'ils lui avaient rendus à la guerre. Dans l'origine presque tous les *benefices* étaient amovibles; quelques-uns étaient viagers; mais bientôt ils devinrent héréditaires; néanmoins il y eut longtemps à la fois des fiefs temporaires, des fiefs viagers et des fiefs perpétuels. En France, l'hérédité des fiefs fut sanctionnée en 587 par le traité d'Andelot; elle le fut de nouveau trois siècles après par l'édit de Quierzy-sur-Oise (877), qui étendit l'hérédité aux gouvernements des provinces de l'empire carlovingien. De ce moment commence la véritable époque féodale; les possesseurs des fiefs devenus héréditaires accrutent facilement leur puissance sous les derniers Carlovingiens, et les grands feudataires devinrent de fait indépendants. En 987, Hugues Capet consumma le triomphe de la féodalité en renversant la dynastie régnante; mais aussi dès la même époque commence la lutte du pouvoir royal contre la féodalité. Hugues Capet et ses premiers successeurs ne sont encore vraiment rois que dans leurs propres domaines. Louis VI fut le premier qui sut rendre à la royauté le rang qui lui appartenait. L'établissement des Communes, en fournissant aux rois un auxiliaire contre la puissance des vassaux; les Croisades, en forçant les seigneurs d'engager à la couronne des domaines qu'ils ne purent depuis recouvrer, portèrent les premiers coups à la féodalité; Philippe-Auguste, S. Louis, Philippe le Bel, soit par la force des armes, soit par jugement, achat, donation, succession, réunirent nombre de fiefs au domaine royal. Leurs successeurs, devenus plus forts, acquièrent victorieusement les privilèges des feudataires; enfin, Louis XI et Richelieu portèrent les derniers coups à la féodalité. La Révolution française acheva d'en faire disparaître les dernières traces.

En Allemagne, la féodalité s'établit comme en France; mais elle eut un autre résultat. Les empereurs furent trop faibles pour lutter contre leurs grands vassaux : de là la multiplicité des petits États indépendants que renferme encore aujourd'hui cette contrée.

FER (île de), la *Pluvialia* ou *Ombrios* des anciens, la plus occid. des îles Canaries, par 20° 30' long O., et 25° 45' lat. N. : 22 kil. sur 16; 5000 hab.; ch.-l., Valverde. Sol montueux et volcanique; forêts, pâturages; orseille, fruits, bons vins, eau-de-vie. Cette île a longtemps servi de point de départ pour compter les longitudes, sans doute parce qu'on la considérait comme placée à l'extrémité du monde. Une ordonnance de Louis XIII rendue en 1634 y fit passer le 1<sup>er</sup> méridien. Ce 1<sup>er</sup> méridien, adopté alors par une grande partie des États de l'Europe, n'est plus guère employé auj. que par les Allemands. Depuis l'adop-

tion du système décimal (1792), il a été remplacé en France par le méridien de Paris.

**FÉRAUD**, conventionnel. V. **FERRAUD**.

**FÉRDINAND**. Ce nom, qu'on suppose dérivé de l'allemand *ferdiemen*, mériter, a été porté par un grand nombre de princes : empereurs d'Allemagne, rois d'Espagne, de Naples, de Sicile, etc.

#### 1. Empereurs d'Allemagne.

**FÉRDINAND I**, empereur d'Allemagne, 2<sup>e</sup> fils de Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, frère putné de Charles-Quint, né en 1503 à Alcalá de Hénarès (Castille), mort à Vienne en 1564, hérita, à la mort de Maximilien I, son grand-père, des provinces autrichiennes (1519), devint roi de Bohême et de Hongrie en 1526, après la mort de Louis, dont il avait épousé la sœur; fut élu roi des Romains en 1531, et succéda comme empereur à Charles-Quint après l'abdication de ce prince en 1556. Le pape Paul IV refusa de le reconnaître pour chef de l'empire, par la raison que le consentement du St-Siège n'était intervenu ni à son élection ni à l'abdication de Charles-Quint: Ferdinand nia la nécessité de ce consentement, et depuis, les empereurs ont cessé de demander la confirmation du pape. Le règne de ce prince fut paisible; ses dernières années furent consacrées à concilier les Protestants et les Catholiques.

**FÉRDINAND II**, arrière-petit-fils du précédent, né en 1578, fut couronné roi de Bohême en 1617, roi de Hongrie en 1618, et empereur en 1619. Il eut pour compétiteur l'électeur palatin, Frédéric V, qui souleva contre lui les Protestants, et donna par là naissance à la fameuse guerre de Trente ans. Battu à Prague (1620), l'électeur Frédéric fut dépossédé de ses États; Christian IV, roi de Danemark, qui lui succéda comme défenseur des Protestants (1625-29), fut également battu à Lutter, 1626, et signa la paix de Lubeck, 1629; mais les généraux de Ferdinand furent à leur tour battus par Gustave-Adolphe à Leipsick (1631) et à Lutzen (1632); cependant, ayant repris l'avantage à Nordlingen (1634), l'empereur put faire avec quelques-uns de ses ennemis des accommodements avantageux. Il mourut peu après, en 1637. Acharné contre les Protestants, il avait rendu contre eux en 1629 l'*Édit de restitution*, par lequel il les privait de tous les droits qui leur avaient été concédés. Ce prince eut pour généraux Maximilien de Bavière, Tilly et Wallenstein; il fit tuer ce dernier comme rebelle. Hurter a écrit sa *Vie*. Leips. 1857.

**FÉRDINAND III**, fils du préc., né à Gratz en 1608, m. en 1657, fut couronné roi de Bohême en 1625, de Hongrie en 1627, et succéda à son père en 1637. Il continua la guerre de Trente ans, commencée par son père, et eut à combattre à la fois les Suédois et les Français leurs alliés, conduits par Baner, Turénne et le grand Condé. Incapable de lutter contre de pareils adversaires, il se vit forcé de signer en 1648 le traité de paix de Westphalie, qui accorda la liberté de conscience à l'Allemagne, laissa la Poméranie à la Suède, et assura à la France l'Alsace et les trois évêchés de Toul, Metz et Verdun. Ferdinand III avait fait élire de son vivant son fils aimé Ferdinand roi des Romains, sous le nom de Ferdinand IV; mais celui-ci mourut en 1654.

#### II. Espagne (Castille, Léon, Aragon, etc.).

**FÉRDINAND I**, le *Grand*, fut reconnu roi de Castille dès 1034, du vivant de Sanche III, son père, roi de Navarre; s'empara des États de Bermeide, roi de Léon, en 1037; rendit tributaires les rois de Tolède, de Saragosse et de Séville; repoussa les Maures, leur prit Viséu, Lamégo, Coimbre, et recula les bornes de ses États jusqu'au milieu du Portugal. On lui reproche la mort de Garcia IV, son frère, roi de Navarre, qu'il tua dans une bataille près de Burgos (1054), et les cruautés qu'il exerça contre ses ennemis vaincus. Il mourut en 1065, après avoir partagé ses États entre ses trois fils.

**FÉRDINAND II**, roi de Léon, fils d'Alphonse VIII, succéda à ce prince en 1157, et se distingua pen-

dant un règne de 30 ans par sa prudence, sa valeur et son affabilité. Régent en Castille, après la mort de Sanche III, son frère, pendant la minorité d'Alphonse IX, son neveu, il apaisa les troubles qu'y avait causés la rivalité des Castro et des Lara. Il enleva aux Maures plusieurs places importantes, recula les limites de ses États, et mourut en 1188, au moment où il se préparait à une croisade. C'est de son règne que date l'ordre militaire de St-Jacques, destiné à la défense des domaines des Chrétiens.

**FÉRDINAND III**, le *Saint*, petit-fils de Ferdinand II, et fils d'Alphonse IX, roi de Léon et de dona Bérengère, reine de Castille, né l'an 1200, mort en 1252, monta sur le trône de Castille en 1217 après Bérengère qui abdiqua en sa faveur, et sur celui de Léon en 1230, après la mort d'Alphonse, réunissant ainsi ces deux couronnes, qui depuis ne furent plus séparées. Il combattit les Musulmans, les chassa de Cordoue, de Séville, de Cadix, de Xérès, fonda l'Université de Salamanque, et mérita par ses vertus d'être placé au rang des saints par le pape Clément X en 1671. On l'honore le 30 mai.

**FÉRDINAND IV**, l'*Ajourné*, roi de Castille et de Léon, né à Séville en 1285, mort en 1312, succéda en 1295 à son père Sanche IV. Les premières années de son règne furent très-orageuses: don Juan, son oncle, se fit proclamer roi de Léon, et Alphonse de La Cerda prit le titre de roi de Castille; les rois de Portugal et d'Aragon s'emparèrent de plusieurs places de son royaume. Mais la régente Marie de Molina, sa mère, fit face à tout et se conduisit avec tant de sagesse, qu'elle lui assura la couronne. Ferdinand repoussa les Maures qui avaient envahi ses États, et leur enleva en 1309 la place de Gibraltar. On conte qu'ayant fait jeter du haut d'un rocher deux gentilshommes, les frères Carvajal, accusés d'assassinat, ceux-ci, avant d'être précipités, *Pajournèrent* à comparaitre devant Dieu dans 30 jours, et qu'en effet il mourut au bout de ce terme; d'où viendrait son surnom.

**FÉRDINAND V**, le *Catholique*, roi de Castille, d'Aragon, de Grenade et de Sicile, né en 1452, mort en 1516, était fils de Jean II, roi d'Aragon et de Sicile. Il épousa à 17 ans Isabelle, héritière de Castille, et régna au nom de sa femme sur ce pays dès 1474. En 1479, il hérita des États de son père, et réunit ainsi sous ses lois presque toute l'Espagne. Il réorganisa en 1481 le tribunal de l'Inquisition, enleva en 1492 la ville de Grenade aux Maures et chassa de ses États les Maures et les Juifs; il accueillit Christophe Colomb qui découvrit et occupa en son nom le Nouveau-Monde; il enleva en 1504 le royaume de Naples aux Français qui venaient de le conquérir, de concert avec lui. Isabelle laissa, en mourant, la Castille à sa fille Jeanne la Folle, mais en donnant à Ferdinand la tutelle de ce royaume jusqu'à la majorité de son petit-fils don Carlos (depuis Charles Quint). L'archiduc Philippe, époux de Jeanne la Folle, lui disputa un instant la régence; mais ce prince étant mort en 1506, Ferdinand fut reconnu pour tuteur par les grands de la Castille. En 1512, il annexa à ses États la Navarre espagnole, et réunit ainsi sous son sceptre toute la Péninsule (moins le Portugal). Ferdinand V éleva l'Espagne au plus haut point de puissance, agrandit la puissance royale, abaisa les grands et rendit aux lois toute leur force; en outre, il mérita le surnom de *Catholique* par son ardeur à combattre les Infidèles; mais on lui reproche sa versatilité et sa fourberie, qui lui valurent aussi le surnom de *Rusé*: il se joua de la bonne foi de Charles VIII et de Louis XII, et se montra tantôt leur allié et tantôt leur ennemi. Il fut habilement secondé dans ses entreprises par son ministre, le cardinal Ximénès, et dans ses conquêtes par son général Gonsalve de Cordoue.

**FÉRDINAND VI**, roi d'Espagne, fils de Philippe V, né en 1713, monta sur le trône en 1746. Il ne travailla qu'au bonheur de ses sujets: secondé par un habile ministre, le marquis de La Ensenada, il réforma l'administration de la justice et des finances,

ranima le commerce, établit des manufactures, creusa des canaux, rétablit la marine, favorisa les études, créa plusieurs universités et fonda l'Académie de St-Ferdinand. Son règne fut affligé par plusieurs calamités : Lima en 1746, Quito en 1755, furent presque entièrement détruites par des tremblements de terre. Ce prince avait des accès de mélancolie que le charme de la musique réussissait seul à dissiper (V. FARINELLI). Il mourut en 1759, universellement regretté. Il ne laissait pas d'enfants et il eut pour successeur Charles III, son frère.

FERDINAND VII, fils aîné de Charles IV et de Marie-Louise de Parme, né en 1784, mort en 1833, montra dès sa première jeunesse une haine profonde pour le favori Godoy, qui dominait le roi et la reine, et fut arrêté en 1807 comme conspirateur; mais, après le soulèvement populaire d'Aranjuez (mars 1808), son père se vit forcé d'abdiquer en sa faveur. Au bout d'un mois, à l'entrevue de Bayonne, ce prince lui reprit la couronne pour la mettre entre les mains de Napoléon, qui la donna lui-même à son frère Joseph. Ferdinand fut retenu à Valençay jusqu'à la fin de 1813, époque à laquelle Napoléon lui rendit son trône. De retour en Espagne, il abolit en 1814 la constitution des cortès de 1812, violant par là les engagements qu'il avait pris en rentrant; par suite, il éclata en 1820 une insurrection militaire qui le força d'accepter une constitution; mais bientôt, aidé du secours de Louis XVIII, roi de France, qui envoya à son secours une armée commandée par son neveu, le duc d'Angoulême, il réussit à comprimer l'insurrection et à faire rentrer ses sujets sous le joug (1823). Il fit de vains efforts pour recouvrer les colonies d'Amérique. Ce prince avait été marié 4 fois; cependant il ne laissa qu'une fille, Isabelle, qu'il avait eue de Marie-Christine, princesse napolitaine. Par un décret rendu en 1830, dit *Pragmaticque Sanction*, il abolit l'acte de 1713 par lequel Philippe V avait exclu les femmes du trône; puis il légua la couronne à sa fille, l'infante Isabelle, sous la tutelle de Marie-Christine, à l'exclusion de don Carlos, son frère.

### III. Naples et Sicile.

FERDINAND I, roi de Naples, de la maison d'Aragon, né en 1424, mort en 1494, succéda en 1458 à Alphonse le Magnanime, dont il était fils naturel. Il eut longtemps à combattre les prétentions de Jean de Calabre, fils de René d'Anjou; vaincu d'abord à Sarno (1460), il resta vainqueur à Troia (1462). Ce prince était faux et cruel; son peuple se souleva plusieurs fois contre lui; mais il parvint à maintenir son autorité par la terreur.

FERDINAND II, fils d'Alphonse II, et petit-fils du préc., fut couronné en 1495, après l'abdication de son père. L'inimitié que le peuple napolitain avait vouée à Ferdinand I et à Alphonse II s'étendit sur lui : lors de l'invasion du roi de France Charles VIII, le peuple, les troupes et la noblesse abandonnèrent Ferdinand pour se soumettre au monarque français. Cependant, par un revirement subit d'opinion, les Napolitains ne tardèrent pas à rappeler leur souverain, qui s'était retiré dans l'île d'Ischia, et les Français durent abandonner le territoire napolitain. Ferdinand mourut en 1496, âgé de 26 ans.

FERDINAND III, roi de Sicile (1479), puis de Naples de 1504 à 1516, est le même que Ferdinand V, dit *le Catholique*. V. ce nom à la série *Espagne*.

FERDINAND IV (comme roi de Naples; I, comme roi des Deux-Siciles), n'avait que 8 ans quand son père don Carlos, appelé à la couronne d'Espagne sous le nom de Charles III, lui laissa le trône de Naples, sous la tutelle de Tanucci, en 1759. Ayant pris parti contre la France pendant la Révolution, il perdit en 1798 ses États de terre ferme, mais il y rentra l'année suivante, ramené par le cardinal Ruffo, et y laissa exercer de cruelles vengeances; il les perdit de nouveau en 1806 pour avoir violé la neutralité qu'il avait jurée : Napoléon donna ce royaume à Joseph, son frère, puis à Murat. Ferdinand continua

néanmoins à régner en Sicile; en 1815, il remonta sur le trône de Naples qu'il conserva jusqu'à sa mort, en 1825. Ce prince faible fut gouverné par la reine Marie-Caroline et son indigne favori Acton. Il avait donné en 1812 une constitution, qu'il retira en 1816; de là en 1820 une violente insurrection, qui ne fut réprimée qu'avec le secours de l'Autriche.

FERDINAND II, roi des Deux-Siciles, fils de François I et d'Isabelle d'Espagne, né en 1810, mort en 1859, succéda en 1830 à son père. Il donna d'abord des espérances que la suite ne réalisa pas, vit éclater, soit en Sicile, soit dans ses États continentaux, plusieurs insurrections qu'il réprima de la manière la plus violente, fut contraint, en 1848, de donner une constitution, mais l'abolit dès l'année suivante; exerça contre ses sujets de telles rigueurs que les puissances étrangères furent obligées d'intervenir, et amena par son impopularité la chute de sa dynastie. Le peuple l'avait surnommé le roi *Bomba*. On lui accorde d'avoir amélioré l'organisation de l'armée et des finances. Il laissa dix enfants : son fils aîné François II lui succéda, mais il fut renversé au bout d'un an.

### IV. Portugal.

FERDINAND, roi de Portugal, né à Coïmbre en 1340, succéda à Pierre le Cruel, son père, en 1367; soutint deux guerres malheureuses contre Henri II, roi de Castille, et contre Jean I, successeur de Henri II, et fut forcé de renoncer à ses prétentions sur quelques domaines de la Castille. Ce prince s'était d'abord aliéné le cœur de ses sujets en épousant Éléonore Tellez de Ménézez, qu'il avait enlevée à don Laurent Velasquez d'Acunha; mais il sut par la sagesse de son gouvernement ramener les esprits, et mourut regretté, en 1383.

FERDINAND, infant de Portugal, fils de Jean I, né à Santarem en 1402, passa en Afrique dès l'âge de 15 ans pour combattre les Maures, et mit le siège devant Tanger; mais il fut fait prisonnier et mourut à Fez, en captivité, en 1443. Les malheurs de ce prince sont le sujet d'un grand nombre de légendes, parmi lesquelles nous citerons la *Chronique* du P. Jérôme Ramas, Lisbonne, 1577, in-8.

### V. Princes divers.

FERDINAND I, grand-duc de Toscane de 1587 à 1609; et Ferdinand II, de 1621 à 1690, tous deux de la maison de Médicis, n'ont rien fait de remarquable.

FERDINAND III, grand-duc de Toscane, de la maison de Lorraine-Autriche, était fils du grand-duc Léopold (depuis l'empereur Léopold II). Il monta sur le trône en 1790, fut forcé par les Anglais de prendre parti contre la France, vit en conséquence ses États envahis dès 1796 par Bonaparte, et conquis définitivement en 1799. Il se retira à Vienne, pendant que Louis de Parme, puis Elisa Bonaparte, occupaient son trône. En 1805, il accepta de Napoléon le grand-duché de Wurtzbourg et accéda à la confédération du Rhin. Il rentra dans son duché en 1814, et y régna paisiblement jusqu'en 1824.

FERDINAND DE PARME. V. PARME.

FERDINAND (ordre de S.), ordre napolitain, institué en 1800 par Ferdinand, roi des Deux-Siciles, en mémoire de son rétablissement sur le trône de Naples, pour récompenser les sujets restés fidèles. La décoration consiste en une croix d'or formée de rayons et de fleurs de lis, ayant au centre l'image de S. Ferdinand avec la légende *Fidei et Merito*. Le cordon est bleu avec un liséré ponceau.

FERDINAND (ordre militaire de S.), ordre espagnol, créé en 1811 par les cortès d'Espagne, et confirmé par Ferdinand VII lors de sa rentrée à Madrid. L'insigne de l'ordre est une croix d'or pommelée, émaillée de blanc, ayant au centre l'image de S. Ferdinand avec l'exergue : *El rey y la patria*. Le ruban est ponceau, liséré d'orange.

FERDOUCY (Aboul-Cacem-Mansour), poète persan, né à Rizvan, près de Thous, dans le Khorazan, vers 940, m. vers 1020, vint habiter Gazna, et y

composa, sur l'invitation de Mahmoud le Gaznévide, le *Châh-Nâmeh*, histoire des anciens rois de Perse. Ferdoucy employa 30 années à exécuter cette immense composition, qui ne contient pas moins de 120 000 vers; mais, tandis qu'il se livrait au travail dans la retraite, ses ennemis le perdirent dans l'esprit du roi. Mal récompensé par ce prince, il lança contre lui une vive satire et s'expatria. Il se retira à Bagdad, où sa haute réputation lui mérita la protection du calife. Après quelques années d'exil, il fut rappelé dans sa patrie, et termina sa carrière à Thous. Le *Châh-Nâmeh* a été publié en persan à Londres par le capitaine Turner-Macan, 1829, 4 vol. in-8; il a été traduit en anglais par Atkinson, Londres, 1831. Enfin, ce grand ouvrage a été traduit en français, et publié avec le texte et des commentaires, par M. Jules Mohl, Paris, 1838-1860, 5 vol. in-fol.

**FERE** (La), v. de France. V. LA FERÈ.

**FÈRE-CHAMPENOISE**, ch.-l. de c. (Marne), à 33 k. S. d'Épernay; 1800 h. Bataille sanglante, où Païle gauche de l'armée de Napoléon fut écrasée par les alliés après une résistance héroïque, le 25 mars 1814.

**FÈRE-EN-TARDENOIS**, ch.-l. de cant. (Aisne), sur l'Oucreq, à 19 kil. N. E. de Château-Thierry; 2000 h. Poterie, bonneterie, huiles, etc.

**FEREKHABAD**, v. de l'Inde anglaise (Calcutta), sur le Gange, r. g., à 160 kil. E. d'Agra; 70 000 h. Palais du nabab, hôtel des monnaies. Soieries, tissus de coton; grand commerce avec le Cachemire. Lord Lake remporta en 1805, près de cette ville, une victoire sur Holkar, chef des Mahrattes.

**FERENTINUM**,auj. *Ferentino*, lieu du Latium, près d'Anagnia, où se tenait la confédération latine. — La v. act. de *Ferentino*, dans l'État ecclés. (Frosinone), est à 65 k. S. E. de Rome; 6800 h. Evêché.

**FERENTUM**,auj. *Forezza*, v. d'Apulie, au S. E. de Venusia, s'unit aux Samnites contre Rome et fut prise par le consul A. Cerretanus, en 319 av. J.-C.

**FÉRÉTRIEN** (de *ferire*, frapper), surnom donné à Jupiter par Romulus, à la suite d'un combat contre Acron, roi des Céniniens, comme ayant lui-même frappé le roi ennemi et donné la victoire aux Romains. Jupiter Férétrien avait un temple sur le mont Capitolin, où l'on portait les dépouilles opimes.

**FERGUSON** ou **FERGUSON** (Jacques), mécanicien et astronome écossais, né en 1710 à Keith (Banffshire), m. en 1776, s'instruisit tout en gardant les moutons dans une ferme. Il donna à Londres des leçons publiques de physique, publia des tables et des calculs astronomiques, et composa plusieurs ouvrages qui obtinrent un grand succès. Les principaux sont: *L'Astronomie enseignée d'après les principes de Newton*; *Introduction à l'électricité*; *Leçons sur divers sujets de mécanique, d'hydrostatique, d'hydraulique, de pneumatique et d'optique*; *Traité de perspective*. Il était membre de la Société royale. On a de lui de savants *Mémoires*, dans les *Transactions philosophiques* de cette société.

**FERGUSON** (Adam), écrivain écossais, né en 1724 à Logierait, près de Perth, m. en 1816, avait été jusqu'en 1757 aumônier d'un régiment écossais. Il fut en 1759 élu professeur de philosophie naturelle à Edimbourg, devint en 1764 professeur de philosophie morale, en 1778 secrétaire de la commission envoyée en Amérique pour traiter avec les colonies insurgées, résigna en 1785 ses fonctions de professeur pour voyager en Italie, et vécut depuis dans la retraite. Il débuta comme auteur en 1767 par un *Essai sur la société civile* (traduit par Bergier, 1783); publia en 1769 des *Institutions de philosophie morale* (trad. par Reverdit, Genève, 1775), qui ne sont qu'un sommaire de ses leçons, et donna un exposé plus étendu de sa doctrine dans les *Principes des sciences morales et politiques*, 1792; mais le plus célèbre de ses ouvrages est *l'Histoire des progrès et de la chute de la république romaine*, 1782, rééditée en 1799, avec des corrections importantes; traduite par De-meunier, 1784. Dans ce dernier ouvrage, il voulut

imiter Gibbon; mais, s'il l'égalait pour l'érudition il lui resta inférieur par le style et l'intérêt.

**FERGUSON** (Robert), né à Edimbourg en 1751, m. en 1774, se distingua comme poète. Ses poésies sont écrites les unes en anglais pur, les autres dans le dialecte écossais; ces dernières sont les plus estimées. Robert Burns le prit pour modèle. Le recueil de ses poésies a été imprimé à Glasgow, 1813, 2 vol. in-12, avec sa vie par D. Irving.

**FERIABAD**, v. de Perse (Mazanderan), à 53 kil. N. E. de Halfrouch. On évaluait autrefois sa population à 16 000 hab., mais elle est beaucoup diminuée. Ruines d'un grand château, bâti par Abbas le Grand.

**FERICHTAH** (Mohammed-Cacem), historien persan, né vers 1560 à Asterabad, vint de bonne heure se fixer à Ahmednagar dans le Dekan. Il occupa des postes éminents à la cour de Visapour, et publia, sous le titre de *Kétabi témam*, une histoire de l'Inde en 12 livres, qui s'étend de 997 à 1620, et qui a été trad. en anglais par J. Briggs, Londres, 1829.

**FÉRID**, **FÉRIDOUN**, *F. FÉRYD*, **FÉRYDOUN**.

**FÉRIES LATINES**, *Feriae latinae*, fête annuelle instituée par Tarquin le Superbe, roi de Rome, pour consacrer l'alliance qu'il avait conclue avec tous les peuples du Latium. Elle était placée sous l'invocation de Jupiter *Latiavis* (protecteur du Latium). La durée de cette fête, bornée d'abord à un seul jour, fut dans la suite portée à quatre. On la célébrait sur le mont Albain, dans le temple de Jupiter *Latiavis*; 47 peuplades du Latium y étaient représentées. Le consul en exercice en déterminait l'époque.

**FERJEUX** (S.). V. FARBEAU (S.).

**FERMANAGH**, comté d'Irlande (Ulster), entre ceux de Tyrone, Donegal, Monaghan, Cavan, Leitrim; 45 k. sur 26; 156 400 h.; ch.-l., Enniskillen. Montagnes, marais, bois, lac Erne. Vallées fertiles, mais mal cultivées. Fer, houille; toiles, eau-de-vie.

**FERMAT** (Pierre), grand géomètre, né en 1601 à Beaumont-de-Lomagne, près de Montauban, mort en 1665, était conseiller au parlement de Toulouse, et cultivait les sciences comme par délassement. Il fut en correspondance avec Descartes, Pascal, Roberval, Torricelli, Huyghens, Mersenne, et fit un grand nombre de découvertes dans les parties les plus élevées des mathématiques. Il partage avec Descartes la gloire d'avoir appliqué l'algèbre à la géométrie. Il imagina pour la solution des problèmes une méthode, dite de *maximis et minimis*, qui le fait regarder comme le premier inventeur du calcul différentiel; il créa, en même temps que Pascal, le *calcul des probabilités*; découvrit le premier en arithmétique les propriétés de plusieurs nombres; commenta, en l'étendant, Diophante, et rétablit avec une admirable sagacité plusieurs ouvrages perdus d'Apollonius et d'Euclide. Il était en même temps un habile helléniste et un profond jurisconsulte. Ce savant cachait ses méthodes, dont quelques-unes ont été perdues avec lui. On a de lui quelques opuscules, publiés 15 ans après sa mort par son fils, Samuel de Fermat, sous le titre de *Varia opera mathematica* Toulouse, 1679, et des *Remarques sur Diofante*, dans l'édition de cet auteur donnée en 1670. Ses travaux les plus importants ont été résumés dans le *Précis des œuvres mathématiques de P. Fermat*, par E. Brassinne, Toulouse, 1853, 1 vol. in-8.

**FERMIERES GÉNÉRAUX**. On nommait ainsi sous l'ancien régime ceux qui tenaient à ferme ou à bail les revenus publics, composés surtout alors de la taille, de la gabelle (l'impôt du sel), de l'impôt des tabacs, des octrois, etc. Ils formaient une association privilégiée, qui compta longtemps 40 membres, et qui fut ensuite portée à 60. Ils s'enrichissaient rapidement. Leur nomination dépendait du ministre des finances, et le plus souvent le ministre recevait du personnage préféré un pot-de-vin considérable. L'institution des fermiers généraux remonte à Philippe le Bel. Elle donna lieu à une foule d'abus, que l'Assemblée Constituante fit disparaître en 1790, en supprimant les fermes.

**FERMO**, *Firmum*, v. d'Italie, ch.-l. de l'anc. Marche de Fermo, à 180 k. N. E. de Rome et à 4 k. O. de l'Adriatique; 18 000 h. Petit port. Archevêché. Patrie de Lactance?—La Marche de F., entre celles de Macerata, de Camerino, d'Ascoli et l'Adriatique, avait 42 k. sur 29 et 112 000 h. Annexée en 1860 au roy. d'Italie.

**FERNAMBOUC**, v. du Brésil. V. FERNAMBOUC.

**FERNAND**, pour Ferdinand. V. FERDINAND.

**FERNANDEZ** (Juan). Portugais. Employé dans l'expédition envoyée en 1446 par l'infant don Henri pour l'exploration des côtes d'Afrique et dirigée par Antonio Gonzales, il fut pris par les Maures du Sahara, voisins du Rio-de-Ouro, et put pénétrer dans ces terres inhospitalières. A son retour, il fit connaître les mœurs des tribus barbares dans des récits qui ont été recueillis par les historiens portugais. Dans un second voyage, en 1448, il voulut pénétrer plus avant dans l'intérieur; mais il fut abandonné par ses compagnons, et ne reparut plus.

**FERNANDEZ** (Denis), navigateur portugais, découvert en 1445 l'embouch. du Sénégal et le cap Vert.

**FERNANDEZ** (Alvaro), un des marins portugais qui montaient le *St-Jean*, galion qui échoua en 1552 sur les côtes de Natal, échappa à ce naufrage et en donna un récit, qui fut publié à Lisbonne en 1554, et dont le plus grand intérêt est dans la fin tragique du capitaine Manuel de Souza et de sa famille. Esménard a fait de ce funeste événement un des épisodes de son poème de *la Navigation*.

**FERNANDEZ** (Juan), pilote espagnol du xvii<sup>e</sup> siècle, découvrit en 1572, sur les côtes du Chili, les îles qui portent son nom, et en 1574 celles de St-Félix et de St-Ambroise, au N. des précédentes. Parti du Chili en 1576, il rencontra à son retour une côte qui avait toutes les apparences d'un continent et que l'on croit être la Nouv.-Zélande; mais il ne put pousser plus loin ses recherches, et la mort l'empêcha de revenir.

**FERNANDEZ** Navarette, peintre. V. NAVARETTE.

**FERNANDEZ** (île de JUAN). V. JUAN-FERRETTE.

**FERNANDO-PO**, île d'Afrique, dans le golfe de Biafra, par 6° 20' long. E., 3° 28' lat. N., à 60 k. O. de la côte de Guinée; 14 000 h. Découverte en 1482 par un Portugais qui lui donna son nom. Cédée en 1778 par le Portugal à l'Espagne; occupée temporairement de 1827 à 1834 par les Anglais en vue de la répression de la traite.

**FERNEL** (Jean), médecin, né en 1497 à Clermont (Oise), mort en 1558, commença par étudier avec passion les mathématiques et l'astronomie, se livra ensuite à la médecine, et acquit bientôt une telle célébrité que Henri II lui donna le titre de son premier médecin. Ses principaux ouvrages sont : *Cosmotheoria*, 1528, où il indique le moyen de mesurer avec exactitude un degré de méridien; *De naturali parte medicinae*, 1542 (c'est un traité de physiologie); *Universa medicina*, 1567, ouvrage capital, qui a eu plus de 30 éd.; *Therapeutices universalis libri septem*, 1571; *Febrium curandarum methodus generalis*, 1577. Fernel n'est pas moins remarquable par l'élegance du style que par la solidité des doctrines : véritable éclectique, il avait recueilli et systématisé ce qu'il y avait de mieux dans tous ses prédécesseurs, grecs, latins et arabes. Il a mérité d'être surnommé le *Galien moderne*.

**FERNEY** ou FERNEX, ch.-l. de c. (Ain), au pied du Jura, à 9 k. S. E. de Gex, à 7 k. N. O. de Genève; 1200 hab. Horlogerie, faïence, poterie. Voltaire en devint seigneur en 1758 et y résida 20 ans : d'un pauvre hameau, il fit une petite ville, y favorisa l'industrie et y répandit l'aisance. On y voit encore son château, qui a passé depuis par plusieurs mains.

**FERNS**, bourg d'Irlande (comté de Wexford), à 24 k. N. de Wexford; 700 h. Anc. résidence des rois de Leinster; anc. évêché catholique, supprimé en 1835.

**FÉROË** (archipel de), groupe d'îles de l'Océan Atlantique, entre l'Islande et les îles Shetland, par 7° 55'-10° 25' long. O., 61° 20'-62° 30' lat. N., se compose de 22 îles, dont 17 habitées; 8000 h. Baies et

anses nombreuses, détroits semés de récifs. Pêche de la morue, du hareng; chasse du phoque et des oiseaux aquatiques, entre autres l'éider qui fournit l'édreton. — Cet archipel appartient au Danemark et forme un bailliage dont le ch.-l. est Thorshavn, dans l'île de Stromôë. Découvert au ix<sup>e</sup> siècle par des Norvégiens, il passa avec la Norvège sous la domination danoise. Les Anglais l'ont occupé de 1807 à 1814.

**FÉRONIE**, divinité romaine, dont le culte était originaire d'Etrurie, présidait aux travaux de l'agriculture et aux limites des champs; ses prêtres, au dire de Strabon, marchaient nu-pieds sur les charbons ardents sans se brûler. Elle avait un temple célèbre, *Feronia fanum*, en Etrurie, au S. E. de Luna.

**FERRAH**, v. forte de l'Afghanistan, par 60° 6' long. E., 32° 48' lat. N., sur le Ferrah-Rond. On croit que c'est l'anc. *Parra*, v. importante de l'empire des Parthes. Elle fut restaurée au xi<sup>e</sup> siècle par Mahmoud le Gaznévide; fortifiée en 1749; occupée en 1857 par les Persans. — Ferrah est le ch.-l. d'une prov. de même nom, bornée au N. O. par le Khoracan, au S. E. par le Kandahar, au S. par le Séistan, à l'O. par la Perse, et qui compte 250 000 hab.

**FERRAND** (Ant. François Claude, comte), ministre d'État et pair de France, né en 1758, mort en 1825, avait d'abord été conseiller aux enquêtes dans le parlement de Paris, et proposa un des premiers à cette compagnie de demander à Louis XVI la convocation des États généraux. Effrayé bientôt de la direction que prenaient les affaires, il émigra en 1790; pendant l'émigration, il fit partie du conseil du prince de Condé. Rentré en 1801, il partagea ses loisirs entre les lettres et les travaux politiques. Il eut pendant un temps la confiance de Louis XVIII, qui le nomma ministre d'État, directeur des postes, et qui même le consulta pour la rédaction de la Charte. On a de lui : *l'Esprit de l'histoire*, 1802, ouvrage estimé et souvent réimprimé; *Théorie des révolutions*, 1817. Il avait été nommé par ordonnance en 1816 membre de l'Académie française.

**FERRAND** DE LA CAUSSADE (J. H. BEGAYS), général, né en 1736 à Monflanquin, mort en 1805, fit avec honneur plusieurs campagnes sous Louis XV, commanda l'aile gauche de l'armée du Nord à Jemmapes, refusa de livrer Valenciennes que Dumouriez voulait ouvrir aux ennemis, et s'y défendit avec 9000 hommes contre 150 000. Il n'en fut pas moins arrêté comme noble sous la Terreur et emprisonné jusqu'au 9 thermidor. Sous le Consulat, il fut préfet de la Meuse-Inférieure. Il a publié : *Précis de la défense de Valenciennes*, Paris, 1805.

**FERRARE**, le *Forum Aheni* des anciens, *Ferrara* en italien, v. du nouveau roy. d'Italie, précédemment ch.-l. de légation dans l'État ecclésiastique, à 324 kil. N. O. de Rome, sur une branche du Pô et sur le canal Panfilio; 30 000 hab. : elle en comptait jadis 60 000. Archevêché, université; citadelle, cathédrale, beau palais d'Este, villa Bevilacqua; très-beau théâtre; chartreuse, hôtel de ville; belle place. Nombreux établissements littéraires ou d'instruction; riche bibliothèque. Industrie et commerce peu actifs. Patrie de Savonarole, T. V. Strozzi, Guarini, G. Bentivoglio; séjour de Boiardo, Arioste, Tasse, etc. — Fondée vers 452 par les habitants de la v. d'Aquilee, qui venait d'être détruite par les Huns, Ferrare fut d'abord peu importante. Après avoir été soumise à l'empire d'Occident, aux Hérules, aux Ostrogoths, aux empereurs byzantins, elle tomba, au viii<sup>e</sup> siècle, entre les mains des Lombards, puis fut comprise dans la donation que Pepin fit au pape Étienne II, mais ne fut que vassale de l'Église. Au x<sup>e</sup> s., elle s'érigea en république. Après avoir passé par plusieurs mains, elle devint en 1208 la possession de la maison d'Este. Les princes de cette maison en firent leur résidence et leur capitale. C'est de ce moment que date l'importance de Ferrare, qui devint bientôt un des principaux centres littéraires de l'Italie. Rétabli en 1317 par le pape dans leurs États, dont ils



avaient été un moment dépouillés par les Vénitiens, les seigneurs de Ferrare se reconnurent vassaux du St-Siège. Eugène IV transporta momentanément à Ferrare le concile de Bâle en 1438. En 1471 la seigneurie fut érigée en duché, et depuis ce temps elle resta, à quelques interruptions près, et en dépit des efforts de Jules II, à la maison d'Este, qui la garda jusqu'en 1597. A cette époque, la ligne ducal s'étant éteinte (par la mort d'Alphonse II), Clément VIII prit possession du duché de Ferrare comme suzerain. Les Français occupèrent Ferrare en 1796 et en firent le ch.-l. du dépt. du Bas-Pô. Le pape recouvra cette ville en 1814; mais en concédant aux Autrichiens le droit d'y entretenir garnison. En 1860, Ferrare, évacuée par les Autrichiens, se sépara des États pontificaux et s'unifia au roy. de Sardaigne. — La prov. de F. est au N. de celle de Ravenne, à l'E. de celle de Bologne et de Modène, à l'O. de l'Adriatique; 70 k. sur 60; 110 000 h. Pays fertile, mais l'air y est malsain, surtout aux env. des marais de Comacchio.

**FERRARE** (ducs de). V. ESTE (maison d').

**FERRARE** (Hippol., cardinal de). V. ESTE (Hipp. d').

**FERRARI**, nom commun à un grand nombre d'artistes, de savants et de littérateurs italiens. Les principaux sont : Gaudenzio F., dit le *Milanais*, peintre, né en 1484, m. en 1550. Il était élève de Pérugin et ami de Raphaël, qui l'employa dans plusieurs travaux au Vatican. Quoique sa manière ait beaucoup de rapport avec celle de Raphaël, on n'y trouve ni autant de grâce, ni autant de beauté; il l'excella surtout dans l'expression de la majesté divine et des sentiments pieux. Les galeries du Capitole et du Vatican possèdent plusieurs de ses ouvrages : *Une Vision*, *la Femme adultère*, *la Crèche*, *S. Paul mendiant*, etc.; — Louis Ferrari, mathématicien, né à Bologne en 1522, mort en 1566; il était disciple de Cardan et inventa une méthode ingénieuse pour résoudre les équations du 4<sup>e</sup> degré; il enseigna à Milan et à Bologne; — Philippe F., religieux servite, né vers 1570 à Orvillo (près d'Alexandrie), mort en 1626 : on lui doit un *Lexicon geographicum* (Milan, 1627), qui a servi de base au *Dictionnaire de Baudrand*; — J. B. F., jésuite de Sienna, 1584-1655, auteur d'un *Dict. latin-syriaque*, et d'un traité estimé *De cultura florum*, 1623, avec de belles planches; — Gui F., jésuite, né à Novare en 1717, mort en 1791; on lui doit plusieurs ouvrages historiques estimés, entre autres : *De rebus gestis Eugenii principis a Sabaudia*, Rome, 1747-73.

**FERRATUS** mons, auj. *Jurjura*, chaîne de montagnes de l'Afrique sept. V. ATLAS et JURJURA.

**FERRAUD**, député des Hautes-Pyrénées à la Convention, voulut, dans la journée du 1<sup>er</sup> prairial (le 20 mai 1795), s'opposer à la populace qui forçait les portes de la Convention, et fut tué d'un coup de pistolet. Sa tête, coupée et mise au bout d'une pique, fut portée jusque sur le bureau du président, Boissy-d'Anglas, qui resta inébranlable sur son siège, et salua respectueusement la tête de son infortuné collègue. La Convention rendit à Ferraud les honneurs funèbres.

**FERREIRA**, v. de Portugal (Alentéjo), à 24 kil. O. de Béja, a donné son nom aux marquis de Ferreira, de la maison de Cadaval.

**FERREIRA** (Ant.), poète portugais, né à Lisbonne en 1528, mort en 1569, occupait une place de juge au tribunal suprême de Lisbonne. Il réussit dans Pégédie, l'épître, l'ode, la comédie, la tragédie; sa meilleure pièce est *Inês de Castro*, une des premières tragédies régulières qu'aient produites les temps modernes. On a réuni ses poésies à Lisbonne, 1598; ses comédies ont paru en 1621 avec celles de Sà de Miranda. On l'a surnommé *l'Horace portugais*.

**FERRÉOL** (S.), tribun dans l'armée romaine, subit le martyre à Vienne en Dauphiné en 304. On le fête le 18 sept. — Premier évêque de Besançon, compagnon de S. Irénée, subit le martyre avec son frère S. Fargeau. V. ce nom.

**FERRERAS** (Jean de), historien espagnol, né à

Labaniza près d'Astorga en 1652, mort à Madrid en 1735, occupait une cure de village, quand le cardinal de Porto-Carrero, instruit de son mérite, l'appela à Madrid. Il jouit de la faveur de Philippe V, qui le nomma son bibliothécaire et lui confia des charges importantes; par excès de modestie, il refusa les plus hautes dignités de l'Église. Ferreras a laissé un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire, la théologie et la politique; le plus célèbre est *l'Hist. d'Espagne* (jusqu'en 1589), Madrid, 1720-27, 16 v. in-4, trad. en français par Vaquette d'Hermilly, 1751, ouvrage non moins remarquable par le style que par l'exactitude et l'esprit de critique.

**FERRET**, dit le *Grand Ferret* à cause de sa taille, né vers le milieu du xiv<sup>e</sup> siècle à Rivecourt près de Verberie, était d'une force prodigieuse. Il se signala d'abord dans la faction des *Juques*, mais il servit ensuite le Dauphin (Charles V). Les Anglais ayant surpris le château de Louguet, le grand Ferret, armé d'une hache et suivi de quelques domestiques, se précipita sur eux, tue de sa main 45 ennemis, culte le reste et délivra la place; une nouvelle troupe se présente, elle est encore taillée en pièces. Accablé de fatigue après deux jours de combat, Ferret était sur le point de succomber à une fièvre brûlante, lorsqu'il apprit qu'une douze Anglais s'avancèrent pour lui arracher la vie; il s'élança de son lit, saisit sa hache, tue cinq ennemis et force les sept autres à chercher leur salut dans la fuite. Épuisé par ce dernier effort, il mourut peu de jours après.

**FERRETTE**, *Pfirt* en allemand, ch.-l. de c. (Haut-Rhin), à 14 kil. S. E. d'Altkirch; 800 hab. Tout auprès est Vieux-Ferrette, jadis ch.-l. du comté de Ferrette. Vieux château, une des plus belles ruines du moyen âge. — Le comté de Ferrette, formé lors du démembrement du comté de Montbéliard au xiv<sup>e</sup> siècle, comprit d'abord les seigneuries de Ferrette, de Thann, d'Altkirch; puis celles de Belfort, de Delle et de Rougemont. Frédéric I, son premier comte, le posséda dès 1104, mais n'en prit le titre qu'en 1125.

En 1271 le comté de Ferrette devint vassal de l'Église de Bâle. Jeanne, fille d'Ulric II, le porta au xiv<sup>e</sup> s. dans la maison d'Autriche par son mariage avec Albert, 4<sup>e</sup> fils de l'empereur Albert, et le comté fut incorporé au landgraviat de Haute-Alsace. En 1469, l'archiduc Sigismond l'engagea, comme toutes ses possessions en Alsace, au duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, qui le fit administrer par le sire de Hagenbach. La tyrannie de ce dernier y ayant fait éclater une révolte (1474), le comté revint à la maison d'Autriche; il fut compris comme les possessions autrichiennes dans le lot de Ferdinand, lors du partage de 1522 entre ce prince et son frère Charles-Quint. Par le traité de Westphalie (1648), la France devait recevoir le comté de Ferrette; mais il y eut contestation, et le comté ne fut définitivement réuni qu'en 1660. Louis XIV le donna à Mazarin en 1659; il passa depuis à la famille Valentin.

**FERRIER** (S. VINCENT). V. VINCENT.

**FERRIERE** (Claude de), docteur en droit de l'Université de Paris, né dans cette ville en 1639, mort en 1715, professa avec succès la jurisprudence. Il a laissé une traduction des *Institutes de Justinien* avec des analyses du *Code*, du *Digeste* et des *Novelles*; des *Commentaires sur la Coutume de Paris*; *Introduction à la pratique*; *la Science parfaite du notaire*, etc. — Son fils, Claude Joseph de Ferrière, doyen des professeurs en droit de Paris, perfectionna ses ouvrages, refondit *l'Introduction à la pratique*, dont il fit un *Dictionnaire de Droit*, 1740, et augmenta la *Science parfaite du notaire* (1761), qui a été plusieurs fois publiée depuis.

**FERRIÈRES**, *Aqua Segesta*, ch.-l. de c. (Loiret), à 14 kil. N. de Montargis; 1300 hab. Anc. abbaye fort célèbre, fondée sous Clovis II. V. LOUP (S.). — Village de Seine-et-Marne, à 27 k. de Meaux; 600 h. Anc. seigneurie; beau château, qui a appartenu à Fouché; auj. propriété du baron de Rothschild.

**FERRIÈRES** (Ch. Élie, marquis de), membre de l'Assemblée constituante, né à Poitiers en 1741, mort en 1804, a laissé, entre autres ouvrages, des *Mémoires pour servir à l'histoire de l'Assemblée constituante et de la révolution* de 1789, an VII (1799), ouvrage remarquable par l'impartialité, réimprimés par les frères Baudouin dans la *Collection des Mémoires relatifs à la révolution française*, 1821.

**FERROL** (le), v. d'Espagne (Galice), à 20 k. N. E. de La Corogne, sur la baie du Ferrol; 15 000 h. Place forte; port superbe sur l'Atlantique; forges, caserne, arsenal, chantiers de construction, corderie, lami-noir; toiles à voiles, etc. Cette ville n'était qu'un bourg avant 1752. Les Anglais l'assiégèrent vainement en 1799: les Français le prirent en 1809 et 1823.

**FERRONNIÈRE** (LA BELLE), une des maîtresses de François I, était une bourgeoise de Paris et reçut son nom soit de la profession de son mari, qui aurait été ferronnier ou marchand de fer, soit simplement du nom de ce mari, qui s'appelait Ferron. Cet homme feignit, dit-on, d'autoriser les désordres de sa femme, et imagina un odieux moyen de se défaire à la fois d'elle et de son amant. En effet, la belle Ferronnière en mourut bientôt et François I ne guérit jamais. — Cette femme a donné son nom à une parure consistant en une bandelette qui entoure la tête et qui ferme sur le front avec une camée ou une pierre précieuse.

**FERRY** (Nicolas), naît célèbre. V. BÉBÉ.

**FERRY DE ST-CONSTANT** (J. L.), littérateur, né en 1755 à Fano (États romains), mort en 1830, vint de bonne heure en France, fut avant 1789 secrétaire de l'ambassadeur français en Hollande, devint en 1807 proviseur du collège d'Angers, et fut envoyé à Rome en 1811, pour y organiser l'instruction publique et y fonder un lycée. En 1814, il se retira à Fano, sa patrie. On a de lui : *De l'éloquence des orateurs anciens et modernes*, Paris, 1789; les *Rudiments de la traduction*, 1808 et 1811.

**FERSEN** (AXEL, comte de), feld-maréchal suédois, d'une famille illustre de Livonie, se distingua dans les diètes de la Suède par son éloquence et son désintéressement et fut trois fois élu président du corps de la noblesse. Il se montra toujours opposé au parti de la cour; en 1756, il fit condamner à mort le comte de Brahé, ainsi que plusieurs autres seigneurs qui voulaient faire une révolution en faveur du roi. Il perdit toute influence sous Gustave III. — Son fils, nommé aussi Axel de Fersen, vint de bonne heure en France, y commanda le régiment *Royal-Suédois*, fit la campagne d'Amérique, puis revint en France, se montra dévoué à Louis XVI, favorisa le voyage de Varennes, et secourut la famille royale pendant sa détention au Temple. De retour dans sa patrie, il fut en crédit auprès de Charles XIII, qui le nomma chancelier de l'Université d'Upsal; mais, injustement soupçonné par le peuple d'avoir contribué à la mort du duc d'Augustembourg, prince royal, il fut tué dans une émeute à Stockholm.

**FERTÉ** (la). V. LA FERTÉ.

**FÉRUSSAC** (François d'AUBEHARD, baron de), né en 1786 au Chartron (Tarn-et-Garonne), mort en 1836, lieutenant-colonel d'état-major, était fils de J. B. Louis de Férussac, officier d'artillerie et géologue distingué, né en 1745, mort en 1815, auteur d'une *Histoire naturelle des Mollusques*, Paris, 1819-32, 4 vol. in-4, à laquelle il avait consacré 30 années de travail. François de F. compléta ce grand ouvrage et publia lui-même, de 1823 à 1831, le *Bulletin universel des sciences et de l'industrie*, journal périodique qui contribua à répandre le goût des sciences. Il fut quelque temps député après 1830.

**FERVERS**, génies immatériels, émanés d'Ormuzd, qui, dans la religion de Zoroastre, sont les types ou modèles des êtres. Chaque individu a son Ferver, type antérieur, pur, chaste, brillant, et qui survit à l'être qui le représente sur la terre.

**FÉRYD-EDDIN-ATTCHAR**, poète persan, né en 1119 à Nichapour dans le Khorasân, quitta un com-

merce lucratif pour embrasser la doctrine des *sofis*, se fit derviche, et se livra à tous les excès du mysticisme. Il fut massacré vers 1222 par les Mogols, qui avaient envahi son pays. On a de lui plusieurs poèmes moraux et mystiques, dont les plus célèbres sont le *Pend-Nâmeh* ou le *Livre des Conseils*, édité et trad. par M. de Sacy, 1819, et le *Mantic-Uttair* ou le *Langage des Oiseaux*, poème de philosophie religieuse, publié en persan par M. Garcin de Tassy et analysé par lui dans sa *Poésie philosophique chez les Persans*, 1857.

**FÉRYDOUN**, roi fabuleux de la Perse, petit-fils de Djemchid, délivra les peuples iraniens du joug de l'usurpateur Zohak, et gouverna avec sagesse. Le *Zend-Avesta* lui donne un règne de 500 ans. Le *Chah-Nâmeh* raconte son histoire. Ses successeurs furent les derniers Pichdadiens. On a longtemps cru voir dans Férydoun l'Arbacès des Grecs : depuis, quelques savants ont combattu cette opinion.

**FÊSA**, *Passargade*, v. de Perse (Fars), à 136 k. S. E. de Chiraz, dans un défilé; 25 000 hab. Tissus de soie, de coton, de laine. Culture de tabac.

**FESCENNINS** (vers), chants satiriques et licencieux en usage à Rome, surtout dans les noces, tiraient leur nom de Fescennia, petite ville d'Étrurie (au N. de Faléries), d'où ils avaient été importés.

**FESCH** (Joseph), cardinal, archevêque de Lyon, né à Ajaccio en 1763, mort en 1839, était oncle maternel de Napoléon. Il fut nommé archevêque de Lyon en 1802, cardinal en 1803, puis envoyé comme ambassadeur à la cour de Rome. En 1805, il fut élevé aux dignités de grand aumônier de l'Empire, de comte et de sénateur. Il ne craignit pas, en 1810, de s'opposer aux volontés de Napoléon à l'égard de Pie VII. Tombé en disgrâce, il se retira dans son diocèse, où il resta jusqu'en 1814. Après l'abdication de l'Empereur, il alla vivre à Rome où il passa ses derniers jours dans l'étude des lettres et des arts, sans vouloir jamais consentir à se démettre de son archevêché. Il avait formé une riche collection de tableaux : il en a légué 1200 à la ville d'Ajaccio.

**FESTUS** (Sext. Pomp.), écrivain latin, qui vivait vers le commencement du IV<sup>e</sup> siècle de J.-C., abrégea le traité *De Verborum significatione* de Verrius Flaccus, et fut lui-même abrégé par Paul Diacre. Il ne reste, outre l'abrégé de Paul Diacre, que des fragments de Festus lui-même, trouvés dans les mss. de Pomponius Lætus et publiés à Rome par F. Orsinus, 1581. Le tout a été réimpr. par Dacier, Paris, 1681, *ad usum Delphini*; par Lindemann, Leips., 1832; Egger, Paris, 1838, et C. O. Muller, Leips., 1839, et a été trad. en franç. par A. Savagner, 1846, dans la collection Panckoucke.

**FÉSULES**, *Fæsula*,auj. *Fiesole*, v. de l'Étrurie anc., à 5 k. N. E. de Florence et près de l'Apennin, devint colonie romaine sous Sylla, et fut en 63 av. J.-C. le centre des tentatives de Mallius en faveur de Catilina. Stiliçon y battit Radagaise en 406.

**FÊTES**, jours consacrés au repos, à l'accomplissement des devoirs religieux ou à des souvenirs publics ou domestiques. Pour la division et l'énumération des fêtes, V. notre *Dict. univ. des Sciences*. V. en outre, dans celui-ci, le nom de chaque fête.

**FÊTE-DIEU**, ou **FÊTE DU SAINT-SACREMENT**, *festum Corporis Christi*, fête religieuse qui a pour but d'honorer la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de l'eucharistie, est célébrée le jeudi qui suit la Trinité. En France, la célébration en est renvoyée au dimanche suivant. Cette fête fut instituée le 8 sept. 1246 par le pape Urbain IV. Ce ne fut néanmoins qu'en 1312 que la bulle d'Urbain IV fut confirmée au concile de Vienne et que la célébration de la Fête-Dieu devint générale. Cette fête était autrefois accompagnée de processions publiques où l'hostie sainte était portée en grande pompe à travers les rues; depuis 1830, ces processions ne se font plus à Paris et dans quelques autres grandes villes.

**FETH-ALI-SCHAH** ou **BABA KHAN**, roi de Perse,

2<sup>e</sup> prince de la dynastie turcomane des Kadjars, né en 1762, mort en 1834, fut d'abord gouverneur du Farsistan pour son oncle Aga-Mohammed, et monta sur le trône de Perse en 1797 à la mort de ce dernier. Après avoir triomphé de plusieurs compétiteurs, il tourna ses armes contre la Géorgie (1803), mais ne put soumettre le prince George, qui avait appelé les Russes à son secours. En 1805, il fit alliance avec Napoléon contre la Russie; mais après la paix de Tilsitt, il abandonna cette alliance pour celle de l'Angleterre. En 1813, il conclut la paix avec les Russes, en abandonnant ses prétentions sur la Géorgie. La même année, il enlevait au roi de Kaboul la province d'Hérat; mais la mésintelligence qui éclata entre ses fils Abbas-Mirza et Mohammed-Ali l'empêcha de la conserver. En 1821, il déclara la guerre à la Porte et obtint pour la Perse un traité avantageux (1823). Après la mort de l'empereur Alexandre, Feth-Ali conçut le projet de reconquérir sur les Russes les places qu'il avait perdues. D'abord vainqueur, il fut ensuite défait en plusieurs rencontres par le général Paskévitch et signa en 1828 un traité par lequel il abandonnait l'Arménie persane : l'Araxe devint alors la frontière entre la Russie et la Perse.

**FÉTICHISME**, c.-à-d. adoration des *fétiches*, idolâtrie grossière, est ainsi appelée du mot *fetisso* (chose fêlée, ensorcelée), nom donné par les Portugais aux objets du culte des nègres d'Afrique. Ce culte, qui est celui des peuples les moins civilisés, consiste dans l'adoration des objets naturels, tels que les éléments, surtout le feu, les fleuves, les animaux, les arbres, les pierres mêmes; ou d'être invisibles, génies bienfaisants ou malfaisants, créés par la superstition et la crainte, tels que les *grisgris* de l'Afrique centrale, les *manitous* et les *ockis* de l'Amérique, les *burkhans* de la Sibérie. Le fétichisme s'étend depuis les hordes sauvages de l'Australie jusqu'aux peuples moins barbares du centre de l'Asie et de l'Afrique à nisi que de l'Amérique septentrionale. Les prêtres de ces peuples grossiers sont appelés *griots* en Afrique, *jongleurs* en Amérique, *chamanes* dans l'Asie centrale.

**FEU** (culte du). Le feu a été l'objet de l'adoration d'un grand nombre de peuples. Chez les anciens, les Perses regardaient le culte du feu comme la partie fondamentale de leur religion, et les cérémonies de ce culte sont retracées avec détail dans le *Zend-Avesta*. Les Perses salueaient tous les matins le soleil levant, symbole du feu le plus pur; ils regardaient le feu comme le protecteur des États, et conservaient dans des sanctuaires particuliers le feu sacré qui ne devait s'éteindre jamais. Behram, fils d'Ormuzd et l'un des 28 Izeds, était le génie du feu. Chez les Persans actuels, les Guèbres, qui habitent surtout dans le Kerman et le Guzzerat, ont conservé encore aujourd'hui toutes les cérémonies des anciens Perses à l'égard du feu (V. GUÈBRES). Le feu *inextinguible* (*pyr asbeston*) des Grecs, qui brûlait sans cesse à Athènes et à Delphes, le culte de Vulcain, le feu qu'entretenaient à Rome les prêtresses de Vesta, rappellent encore la déification du feu, idolâtrie commune du reste à tous les peuples de race pélasgique. On la retrouve aussi dans la religion des Péruviens.

FEU GRÉGOIS. V. cet article au *Dict. univ. des Sciences, des Lettres et des Arts*.

FEU (TERRE DE), ou *Archipel de Magellan*, archipel situé à la pointe S. de l'Amérique mérid., se compose d'une infinité d'îles et d'écueils qui s'étendent de 52° 30' à 55° 59' lat. S., et est séparé du continent par le détroit de Magellan, dont la navigation est très-périlleuse. Pays effroyable, hérissé de montagnes volcaniques et couvert de neiges éternelles. Les naturels sont dans un état de misère et d'abrutissement profond. Ils se nourrissent de poisson, surtout de la chair des phoques et des loutres qu'ils prennent sur les côtes. L'île principale ou *Terre-de-Feu* proprement dite, située à l'E. des autres et remarquable par son étendue, renferme un volcan, ce qui lui a valu son nom. — Cet archipel fut aperçu

pour la 1<sup>re</sup> fois en 1520 par Magellan; Cook en 1768, et peu après sir Banks et Solander le visitèrent. Les Anglais y ont un établissement pour protéger leurs navires baleiniers. — ILE DE FEU. V. FOGO.

**FEUERBACH** (Anselme), criminaliste allemand, né en 1775 à Jéna, mort en 1833, était fils d'un avocat. Après s'être fait connaître par des *Recherches sur le crime de haute trahison* et sur la *Révision des principes du droit criminel*, il ouvrit en 1799 des cours à Jéna, fut nommé en 1801 professeur de l'université de cette ville, enseigna aussi à Kiel, puis à Landshut en Bavière, se fixa dans ce dernier pays, et devint conseiller intime et président de la Cour d'appel d'Anspach. On a de lui un *Manuel du droit criminel*, Giessen, 1801, ouvrage classique sur la matière. Il rédigea en 1813 un *Nouveau Code pénal*, qui fut adopté pour la Bavière et servit de base aux codes du Wurtemberg et de plusieurs autres États (il a été trad. en franc. par Ch. Vattel, 1852). Feuerbach est un des chefs de l'école des *Rigoristes*, qui s'attachent à la lettre de la loi, ne laissant rien à l'arbitraire du juge. Il fonda la législation criminelle sur une sorte d'intimidation qu'il appelle *contrainte psychologique*. — Il laissa cinq fils, dont le plus connu est Louis, né en 1804, fervent disciple d'Hegel, auteur de nombreux écrits sur la philosophie et l'histoire de la philosophie, fameux surtout par ses attaques contre la propriété et la religion.

FEULLADE (la). V. LA FEULLADE.

**FEULLANTINES**, religieuses qui suivaient la réforme des Feuillants. Leur premier couvent fut établi en 1590 à Montesquiou près de Toulouse. En 1622, Anne d'Autriche fonda au faubourg St-Jacques à Paris une maison de Feuillantines, sur l'emplacement de laquelle a été ouverte la rue de ce nom.

**FEULLANTS**, *Folietani*, ordre de religieux Bernardins de la règle de Cîteaux, fut institué en 1577 par Jean de La Barrière à l'abbaye de Feuillant près de Toulouse. Ils devaient avoir la tête et les pieds nus, dormir sur des planches, manger à genoux, s'imposer des privations surhumaines; mais l'austérité de cette règle fut bientôt adoucie. Les Feuillants prirent une grande part aux troubles de la Ligue; Bernard de Montcaillard, dit le *Petit Feuillant*, se signala surtout par la véhémence de ses sermons. En 1630, Urbain VIII sépara les Feuillants d'Italie, sous le nom de *Réformés de St-Bernard*, des Feuillants de France qui, en 1790, comptaient 24 maisons. Leur maison de Paris, fondée en 1587, occupait l'emplacement actuel de la rue Castiglione et de la partie de la rue de Rivoli qui longe les Tuileries. Les Feuillants portaient une robe blanche avec un capuce blanc.

FEULLANTS (club des), société formée de la partie modérée du club des Jacobins qui se sépara de ce club en 1790. Elle tint ses premières séances au Palais-Royal, et prit le nom de *Feuillants* quand elle vint s'établir au couvent des Feuillants près des Tuileries. On comptait parmi ses membres Lafayette, Bailly, Dupont, les frères Lameth. Leurs adversaires leur avaient donné le nom de *Club monarchique*. Il ne fut plus question de ce club après le 10 août.

FEUILLE (Louis), savant minime, de l'Académie des sciences, né à Mane, près de Forcalquier, en 1660, mort en 1732, voyagea par ordre du roi dans les différentes parties du monde, visita en 1709 et 1710 le Pérou et le Chili, et détermina avec exactitude la position des côtes de ces pays. Il a laissé : *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques faites sur les côtes de l'Amérique*, Paris, 1714-1725, 3 vol. in-4; *Voyage aux Canaries*, pour la fixation du premier méridien; *Histoire des plantes médicinales du Pérou et du Chili*, etc.

FEUQUIÈRES, vge du dép. de Poise, à 32 kil. N. N. O. de Beauvais; 1300 hab. Etolles de laine, bonneterie. Érigé en marquisat en 1646.

FEUQUIÈRES (Manassés de PAS, marquis de), lieutenant général sous Louis XIII, né à Saumur en 1590, était issu d'une famille noble de l'Artois, qui

tirait son nom du bourg de Pas (dans le Pas-de-Calais), et qui était connue dès le temps des Croisades. Il contribua puissamment à la prise de La Rochelle, fut chargé en 1633 d'une mission en Allemagne pendant la guerre de Trente ans, et réussit, dans les *Conférences d'Heilbronn*, à resserrer l'Alliance entre la France, la Suède et les princes protestants de l'Allemagne. Chargé en 1639 du siège de Thionville, il y fut blessé et pris, et mourut quelques mois après de ses blessures. Il a laissé des mémoires sur ses *Négociations en Allemagne*, publiés en 1753, 3 vol. in-12. — Son fils, Isaac de F., ambassadeur en Suède de 1672 à 1682, déterminait la Suède à s'unir à la France contre l'Allemagne coalisée. Il fut aussi ambassadeur à Madrid, de 1685 à 1688, année de sa mort. Il a laissé une vaste correspondance diplomatique, conservée aux archives des affaires étrangères, et d'où M. Ét. Gallois a tiré les *Lettres inédites de Feuquières*, publiées en 1846-47, 5 vol. in-8.

FEUQUIÈRES (Ant. de PAS, marquis de), fils d'Isaac, né en 1648, mort en 1711, se signala sous Louis XIV par sa bravoure; servit sous Luxembourg, Turenne et Catinat, et contribua beaucoup au gain de la bataille de Nerwinde (1693), où il commandait comme lieutenant général. Disgracié quelques années après pour avoir parlé trop librement, il occupa ses loisirs à écrire des *Mémoires sur la guerre*, qui sont estimés, et que Voltaire a mis à profit pour son *Siècle de Louis XIV*. Ils ont été publiés par son neveu en 1770, 4 vol. in-4.

FEURS, *Forum Segusiavorum*, ch.-l. de c. (Loire), sur la Loire, r. dr., à 22 kil. N. E. de Montbrison; 2600 hab. Restes de construction romaine; dignes qui resserrent la Loire, etc. Patrie de l'anatomiste Duverney et du colonel Combes, tué à Constantine. — Déjà importante au temps des Gaulois, cette ville devint la capitale du Forez, auquel elle donna son nom. En 1441, ses comtes l'abandonnèrent pour aller habiter Montbrison. Les Calvinistes la prirent et la saccagèrent en 1562.

FEUTRIER (Hyac.), évêque de Beauvais, né à Paris en 1785, m. en 1830, brilla comme prédicateur, devint successivement vicaire de la grande aumônerie, curé de la Madeleine, vicaire général du diocèse de Paris, et enfin évêque de Beauvais (1826); fut, à la chute du ministère Villèle, chargé du portefeuille des affaires ecclésiastiques, se montra constitutionnel et fit rendre la célèbre ordonnance du 16 juin 1828, qui limitait le nombre des élèves des petits séminaires et fermait les maisons des jésuites; mais il indisposa par ces mesures une partie du clergé. On a de lui : *Panégirique de Jeanne d'Arc* (prononcé dans la cathédrale d'Orléans, le 8 mai 1821, jour anniversaire de la délivrance d'Orléans), *Oraison funèbre du duc de Berry* (1820), — *de la duchesse d'Orléans* (1821).

FEVRET (Ch.), juriste, né en 1583 à Semur en Auxois, m. en 1661. était fils d'un conseiller au parlement de Bourgogne et exerça avec éclat la profession d'avocat au barreau de Dijon. On a de lui un célèbre *Traité de l'abus*, publié à Dijon en 1653, plusieurs fois réimprimé, avec additions, notamment en 1736, avec l'éloge de l'auteur, et un dialogue *De claris fori Burgundiensis oratoribus*, 1654. — Son fils, Pierre Févret, 1625-1706, conseiller au parlement de Dijon, fonda la bibliothèque de cette ville. — Son petit-fils, Charles Marie Févret, est plus connu sous le nom de Fontette. V. ce nom.

FÉVRIER (journées des 22, 23 et 24) 1848, journées dans lesquelles fut renversé le gouvernement du roi Louis-Philippe. L'insurrection parisienne prit naissance à l'occasion de la défense d'un banquet réformiste, et à la suite d'une grande manifestation de l'opposition contre cette défense (22). Commencée au cri de *Vive la Réforme*, la révolution se termina au cri de *Vive la République*. Le roi Louis-Philippe, pour prévenir une lutte sanglante, abdiqua en faveur de son petit-fils le comte de Paris; mais cette

abdication tardive ne put avoir son effet, et la République fut proclamée dès le 24 février.

FEYJOO (Jérôme), écrivain espagnol, né à Compostelle en 1701, mort en 1764, abbé de St-Vincent d'Oviédo, renonça de bonne heure au monde pour se livrer à l'étude des langues, de l'histoire et des belles-lettres. Il fit paraître en 1726 son *Théâtre critique universel*, espèce de revue satirique des opinions des hommes et des principales professions de la vie, qui eut un succès prodigieux : cet ouvrage a été traduit par d'Hermilly, 1742-1746, 4 vol. in-12. On a du même auteur des *Lettres curieuses et instructives*, Madrid, 1748, 8 vol. in-8. Campomanes a donné une édition de ses œuvres avec une *Vie* de l'auteur, Madrid, 1780, 33 vol. in-8.

FEZ, v. de l'empire de Maroc, ch.-l. de la prov. de son nom, à 375 kil. N. E. de Maroc; env. 100 000 h., dont 3000 juifs. C'est une des plus belles villes de la Barbarie; mais elle n'a pas de beaux monuments. On y fabrique des couvertures et *haïks* en laine, des calottes rouges connues sous le nom de *fez*, des armes blanches et à feu, du maroquin, de la poudre à canon, etc. Son commerce est actif. Elle a été longtemps un foyer littéraire et scientifique; elle possède encore des écoles renommées et une bibliothèque considérable pour le pays. — Fondée en 793 ou 807 par Edris; prise en 1459 par Alphonse de Portugal, mais bientôt reprise par les Maures.

FEZ (roy. de), au N. E. du Maroc proprement dit, au N. O. du roy. de Taflet, à pour bornes au N. la Méditerranée, à PO. l'Atlantique et à l'E. l'Algérie. Il a 520 kil. sur 450. Ch.-l. Fez; autres villes princip., Méquinez, Tétouan, Tanger, Rabat. Le pays est traversé par les monts Errifs qui réunissent le grand et le petit Atlas, et arrosé par le Sebou. Le climat est brûlant dans les lieux bas, tempéré dans les montagnes; le sol, très-fertile. — Ce pays, après avoir formé la plus grande partie de la Mauritanie Tingitane, fut annexé sous les derniers empereurs au diocèse d'Hispanie, devint en 429 la proie des Vandales et tomba en 678 au pouvoir des Arabes, qui y établirent l'Islamisme. Sous eux, le royaume de Fez fit d'abord partie du grand califat de Damas; mais il s'en détacha de bonne heure, et devint en 782 le centre de la puissance des Édrisites. Il fut ensuite annexé par Abderramane III (931-960) au califat de Cordoue; mais il lui échappa en 960 pour passer sous les lois des califes fatimites. En 1070, les Almoravides s'en emparèrent, et en firent une dépendance de leur empire. Les Almohades leur succédèrent en 1145, mais ils établirent leur résidence à Maroc. Sous les Mérinides (1248), Fez reprit sa prééminence et même soumit les royaumes voisins de Sous, de Maroc et de Taflet; mais en 1536, il perdit toutes ces provinces; depuis ce temps, il fut sans cesse en guerre avec le Maroc; enfin, il fut subjugué en 1730 par les souverains de cet empire, dont il n'est plus aujourd'hui qu'une province.

FEZENZAC, *Fidentiacus pagus*, ancien pays de France (Gascogne), entre le Condomois au N., le Haut Armagnac à l'E., l'Astarac au S., et le Bas-Armagnac à PO., avait pour ch.-l. Vic-Fezenzac. Il est auj. compris dans le dép. du Gers. Érigé en comté en 802, il devint héréditaire en 920, fut réuni à l'Armagnac en 1140, et à la couronne en 1589.

FEZENZAC (maison de), illustre maison de Gascogne, qui passe pour la plus ancienne de France, a pour chef Sanche Mittara, prince de Navarre, qui devint en 890 duc de Gascogne, et qui lui-même était, dit-on, issu des Mérovingiens par Caribert, duc d'Aquitaine, fils de Clotaire II. Le premier qui prit le nom de Fezensac est Guillaume Garcia, 2<sup>e</sup> enfant d'un fils de Sanche Mittara, à qui échu le comté de Fezensac, renfermant alors les villes d'Auch, de Vic et tout l'Armagnac. Sa descendance forma plusieurs branches, entre autres celles d'Armagnac, de Monttesquiou, de Marsan, d'Artagnan, noms dont la célébrité fit oublier celui de Fezensac; ce nom fut re-

nouvelé par Louis XVI en 1777 pour être porté par le chef de la famille, qui était représentée alors par un Montesquiou.

**FEZENZAGUET** (vicomté de), petit pays du Bas-Armagnac, auj. compris dans le dép. du Gers, avait pour ch.-l. Mauvesin (arr. de Lectoure). Il fut donné en apanage en 1163 par Bernard IV, comte d'Armagnac, à son 4<sup>e</sup> fils, Roger. Gérard V, fils de Roger, devint en 1256 comte d'Armagnac par l'extinction des lignes aînées; mais en 1285, son fils cadet fonda une nouvelle branche de comtes de Fézenzaguet. Incorporé de nouveau à l'Armagnac en 1603, ce pays fut réuni à la couronne avec cette province.

**FEZZAN**, *Phezanía*, roy. de l'Afrique centrale, au S. de l'État de Tripoli, s'étend de 23° 55' à 30° 50' lat. N., et de 10° 15' à 17° 5' long. E. : 576 kil. sur 310; 100 000 hab. Ch.-l. Mourzouk; autres villes, Ghermah, Sehba, Bangem, Tesaouan. Le Fezzan se compose de plusieurs oasis séparées par d'immenses plaines de sable. On n'y trouve aucun cours d'eau; cependant le sol est très-fertile dans les oasis : les dattes y sont les meilleures connues. C'est le grand marché intérieur de l'Afrique septentrionale, et le rendez-vous des caravanes du Caire, de Tripoli, de Tunis, de Ghadamès. — Le Fezzan était primitivement habité par les Garamantes, dont la ville actuelle de Ghermah rappelle le nom. Au temps de Pline, ce pays portait le nom de Phazanie, d'où est dérivé le nom moderne. Conquis par les Arabes, le Fezzan redevint, grâce à sa position au milieu des sables du désert, un État indépendant; cependant, cet État avait fini par payer tribut au bey de Tripoli, tout en conservant des chefs indigènes. En 1811, Mohammed-el-Mokry, envoyé par le bey de Tripoli pour percevoir le tribut, s'empara de Mourzouk pour son propre compte, massacra la famille régnante, et se fit confirmer par le bey dans sa nouvelle conquête en lui offrant un tribut triple du précédent.

**FIACRE** (S.), patron des jardiniers, né en Irlande vers 600, vint en France, établit dans la Brie, près de Meaux, à l'endroit où se trouve auj. un village de son nom, un hospice pour les pèlerins, et mourut en 670. On l'hon. le 30 août. Les voitures de louage appelées *fiacres* ont pris le nom de ce saint parce que les premières furent établies à l'hôtel *St-Fiacre*, rue St-Martin (en face de la rue Montmorency).

**FIBONACCI** (Léonard), dit *Léonard de Pise*, du nom de sa patrie, vivait au XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Il voyagea parmi les Arabes d'Afrique, et en rapporta, dit-on, en 1202, les chiffres arabes et la notation algébrique, dont d'autres attribuent l'introduction à Gerbert. On a de lui : *Liber Abaci*, et *Quadrati numeri*, publ. par Boncompagni, Florence, 1854.

**FICHTE** (J. Gottlieb), philosophe allemand, né en 1762 à Ramenau en Lusace, mort à Berlin en 1814, fut d'abord précepteur à Königsberg, où il se lia avec Kant. Il se fit connaître de bonne heure par la *Critique de toute Révélation* (1792), et par un écrit sur la *Révolution française* (1793), et devint en 1793 professeur de philosophie à Iéna, où il excita un grand enthousiasme par son éloquence, ainsi que par la nouveauté de ses idées. Accusé d'athéisme, il se démit en 1799 et se retira à Berlin, où il devint professeur et en même temps recteur de l'université. Lors de l'Invasion des Français en Prusse, il prononça des *Discours à la nation allemande*, qui ranimèrent vivement l'esprit public. Dans le but de compléter le système de Kant et de donner une base inébranlable aux connaissances humaines, Fichte imagina une théorie qu'il appelle la *doctrine de la science* : partant de la seule idée du *moi*, il prétend en faire sortir la notion du monde et celle de Dieu même. Ce système est connu sous le nom d'*idéisme transcendantal*. Il fut modifié lui-même considérablement dans la suite, et tomba dans une espèce de panthéisme. Il reconnut enfin la vanité de la spéculation et la nécessité de s'en rapporter aux convictions naturelles de la conscience. Fichte eut

un grand nombre de disciples, entre autres Schelling, qui devint ensuite son adversaire. Ses principaux ouvrages sont : *Idée de la Doctrine de la science*, 1794; *Principes fondamentaux de la Doctrine de la science*, 1794; *Destination de l'homme de lettres* (trad. par Nicolas, 1838), 1794; *Droit naturel*, 1796; *Système de morale*, 1798; *Destination de l'homme*, 1800 (trad. par Barclou de Penhoën, 1832); *Théorie de la religion*, 1806; *Méthode pour arriver à la Vie heureuse*, trad. par M. Bouillier, 1845. Il a en outre exposé ses opinions dans un *Journal philosophique*, publié à Iéna, 1797 et années suivantes. Une *Vie de Fichte* a été publiée en 1830 par son fils, Herm. Fichte, prof. à Bonn, qui a donné aussi ses *Oeuvres complètes*, Berlin, 1845-46, 8 vol. in-8. M. Grimblot a trad. ses *Oeuvres choisies*, 1843 : on y trouve la *Doctrine de la Science*.

**FICHELGEURGE** (e.-à d. *monts aux sapins*), mont, et plateau de Bavière (Hte-Franconie), par 50° lat. N., 9° 13' long. E., lie le Böhmerwald au Jura de Franconie; son sommet le plus haut, le Schneberg, atteint 1050<sup>m</sup>. De ses flancs sortent la Naab au S., l'Eger à l'E., la Saale au N. et le Mein à l'O.

**FICIN** (MARSILE), *Marsilio Ficino*, né à Florence en 1433, mort en 1499, était fils du médecin de Côme de Médicis. Il étudia dès sa première jeunesse avec ardeur la langue grecque et la philosophie de Platon, devint recteur de deux églises de Florence, puis chanoine de la cathédrale, et fut comblé des bontés de Côme, Pierre et Laurent de Médicis. Il rendit à Platon un culte presque idolâtre et établit à Florence une académie platonicienne. Il croyait à l'astrologie et à la divination. On lui doit la première trad. latine de Platon, Venise, 1491, ainsi que celles des *Ennéades* de Plotin, Florence, 1492, du *Pimander* de Mercure Trismégiste et de plusieurs traités de Jamblique, de Porphyre, Venise, 1497, et celle de *Denys l'Aréopagite*, Cologne, 1536. Il a en outre composé lui-même un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Theologia platonica*, 1488; *De Vita*, 1489; *Apologia*, 1498. Il y professe un néoplatonisme emprunté aux derniers Alexandrins. Ses œuvres ont été rassemblées en 2 v. in-fol., Paris, 1641.

**FIDANZA** (Bonaventure de). V. BONAVENTURE.

**FIDÉLITÉ** (Ordre de la). On l'appelle ainsi : 1<sup>o</sup> un ordre prussien institué en 1701 par Frédéric III, électeur de Brandebourg, et plus connu sous le nom d'ordre de l'Aigle-Noir; — 2<sup>o</sup> un ordre institué en 1715 par le margrave Charles Guillaume de Bade-Dourlach, à l'occasion de la fondation de Carlsruhe.

**FIDÈNES**, *Fidena*, petite v. des Sabins, au confluent du Tibre et de l'Anio, fut prise par Romulus, Tullus Hostilius, Ancus Martius, Tarquin l'Ancien, mais ne reçut de colonie romaine qu'en 425 av. J.-C. Son amphithéâtre s'élevait l'an 26 de J.-C. : 20 000 personnes y pénétraient. Il ne reste de Fidènes que quelques ruines auprès de *Castel Giubileo*.

**FIDJI** ou *VITI*, archipel du grand Océan équinoxial, entre 15° 45' et 19° 42' lat. S., 174° et 179° long. E. Illes principales : Viti-Levou, Vanoua-Levou, Kandalou, Tabé-Ouni, Laguembia; nombreux îlots se rattachant les uns aux autres. Habitants sauvages. Tasman découvrit ces îles en 1643; Cook les visita en 1773 et 1777, Wilson en 1797, Dumont d'Urville en 1827 et 1838. Les Américains en tirent du bois de sandal. Ces îles se sont placées en 1859 sous le protectorat de l'Angleterre.

**FIEF**, en latin moderne *Fodum*, du saxon *fee*, salaire, et *od*, bien, propriété; d'où *féodalité* (V. ce mot). On désignait par cette dénomination la terre donnée à titre de récompense par un chef german ou franc aux guerriers de sa bande, qui l'avaient suivi dans les combats. C'est dans une charte de Charles le Gros en 884 que le mot *fief* est employé pour la 1<sup>re</sup> fois pour désigner ces sortes de concessions, que jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle on avait appelées *beneficium*, bénéfice. On distinguait les fiefs en *grands fiefs* ou *pairies féodales* (V. PAIRS); en *fiefs*

*simples*, qui relevaient directement de la couronne, et *arrière-fiefs*, dont les possesseurs ne relevaient qu'indirectement de la couronne et dépendaient d'un seigneur qui lui-même était feudataire et soumis à un suzerain plus puissant. Le nombre des fiefs varia en France d'une manière infinie.

**FIELDING** (Henri), romancier anglais, né en 1707 à Sharpsham-Park (Somerset), mort à Lisbonne en 1754, était fils d'un lieutenant général et fut d'abord destiné au barreau. Ayant épuisé sa fortune dans la dissipation, il fit des comédies et des romans pour vivre, puis il obtint une place de juge de paix à Londres, emploi qui le tira de la misère et qu'il remplit avec zèle et talent. Walter Scott appelle Fielding le créateur du roman anglais : il est en effet le peintre fidèle de la société anglaise de son temps ; il combattit à outrance l'hypocrisie puritaine ; ses tableaux sont vrais, ses intrigues bien conduites ; sa gaieté, un peu grivoise, mais de bon aloi. Il se place entre Cervantes et Lesage. Le plus célèbre de ses romans est *Tom Jones ou l'Enfant trouvé*, 1750, qu'on regarde comme un modèle du genre. On a encore de lui : *Jonathan Wild*, *Joseph Andrews*, 1742 ; *Amélia*, 1751. Plusieurs de ses comédies sont imitées de Molière. *Tom Jones* a été trad. par Laplace, 1750, Chéron, 1804, Labédollière, 1833, Dufauconpret, 1836, L. de Wailly, 1846 ; *Jonathan Wild*, par Picquet, 1763 ; *Amélia*, par Mme Riccoboni. Les *Œuvres complètes* de Fielding ont été plusieurs fois publiées, notamment à Londres, 1833, 10 vol. in-8. — Sa sœur, Sarah Fielding, a donné le roman de *David Simple*, 1749, et quelques autres écrits.

**FIENNES** (Robert MOREAU de), connétable de France, né vers 1308 au château du même nom, dans le Boulonnais, mort vers 1385. Après le désastre de Poitiers, où périt le connétable Gautier de Brienne, 1356, il reçut la dignité de connétable comme récompense des services qu'il avait déjà rendus dans la guerre de Cent ans. Il seconda le Dauphin (Charles V) dans ses efforts contre les Anglais, reprit Auxerre en 1360, et chassa les Grandes compagnies de Routiers de Pont-St-Esprit, de Frontignan, de La Charité (1361-65). Après la signature du traité de Brétigny, qui cédait aux Anglais le territoire où se trouvait sa baronnie de Fiennes, il refusa l'hommage au roi étranger et soutint un siège dans son château contre 25 000 hommes (1369). Il se démit en 1370 de la dignité de connétable, et la fit déléguer à Du Guesclin.

**FIESCHI** (Joseph), exécrable assassin, né en Corse en 1790, tenta en 1835 de faire périr d'un seul coup le roi de France Louis-Philippe et les princes de la famille royale. Dans ce but il dressa une machine infernale dans une maison du boulevard du Temple, et le 28 juillet, pendant une grande revue, il la fit partir au moment où le roi passait devant ses fenêtres, accompagné de son état-major : 18 personnes perdirent la vie, au nombre desquelles le maréchal Mortier ; le roi n'échappa que par miracle. Fieschi fut pris et condamné à mort avec Pépin et Morey, ses complices. Cet homme, qui avait d'abord été berger, puis soldat et enfin garde-moulin, se trouvait sans place et sans ressources au moment de l'attentat, et s'était laissé gagner par l'appât d'un modique salaire.

**FIOLE**, *Fiesula*, v. de Toscane. à 6 kil. N. E. de Florence ; 2200 hab. Evêché. V. FESULES.

**FIOLE** (Giovanni da), peintre. V. GIOVANNI.

**FIESQUE**, en italien *Fiesco*, au pluriel *Fieschi*, illustre famille de Gènes qui remonte aux premiers temps du moyen âge. Elle posséda d'abord en pleine souveraineté et à titre de comté la ville de Lavagna, située à l'E. de Gènes ; mais elle la céda à cette république en 1198, et reçut en échange le droit de bourgeoisie et de noblesse. Les Fiesques possédaient de nombreux fiefs dans la Ligurie, le Piémont, la Lombardie, l'Ombrie, et même dans le royaume de Naples. Ils ont donné à l'Eglise deux papes (Innocent IV et Adrien V), un grand nombre de cardinaux, de patriarches, d'évêques et d'archevêques.

On compte parmi eux plusieurs nobles du St-Empire, un maréchal de France sous Louis IX, plusieurs généraux, quatre amiraux ; le plus célèbre de tous est J. L. Fiesque (qui suit), auteur de la conspiration dite *Conjuration de Fiesque*.

**FIESQUE** (J. Louis), noble génois, né vers 1524, conspira en 1547 contre André Doria, qui exerçait le pouvoir suprême à Gènes, et contre Jeannétin Doria, neveu d'André, qui devait lui succéder. Il était déjà maître de la ville, et avait fait massacrer Jeannétin Doria, lorsqu'il tomba à la mer en passant sur une planche et se noya. Après sa disparition, la conspiration fut bientôt étouffée ; ses complices furent cruellement punis. L'histoire de cette conspiration a été écrite en italien par Mascardi, 1629, et en français par le cardinal de Retz. Schiller a mis sur la scène la *Conjuration de Fiesque* ; Ancelot a donné en 1824 une tragédie de *Fiesque*.

**FIÉVÉE** (J.), écrivain, né à Paris en 1767, mort en 1839, fut d'abord imprimeur, renonça à sa profession pour les lettres, donna en 1798 la *Dot de Suzette*, roman qui offrait un heureux mélange de grâce et de simplicité, puis s'adonna à la politique et se jeta dès 1795 dans une opposition qui était alors périlleuse. Depuis, il se rallia aux divers gouvernements, fut censeur, puis préfet sous l'Empire, et rédigea tour à tour la *Chronique de Paris*, la *Gazette de France*, le *Journal de l'Empire*, genre de travail dans lequel il montra beaucoup de talent. Sous la Restauration, il se montra royaliste ardent, écrivit dans le *Journal des Débats*, et contribua par l'habileté de sa polémique au succès de cette feuille. On a de lui une *Correspondance politique et administrative*, 15 vol. in-8, 1814-20. Ses *Œuvres* ont été publiées par J. Janin, 1842.

**FIFE**, comté maritime de l'Ecosse, appelé d'abord *Othelinia*, est situé dans la partie S. E. de l'Ecosse, au N. du golfe de Forth, à l'E. des comtés de Perth, Clackmannan, Kinross, et sur la mer : 65 kil. sur 25 ; 160 000 hab. ; ch.-l., Cupar. Hauts pics de Lomond, lac de Kilkonghar, où est la *grotte de Macduff*. — On croit que ce pays fut érigé en comté en 840 par Kenneth, roi d'Ecosse, en faveur de Fife-Macduff qui lui donna son nom. Ce comté fut le théâtre des premiers troubles qui éclatèrent en Ecosse au xvr<sup>e</sup> siècle.

**FIFE** (comtes de), illustre famille d'Ecosse, dont l'origine remonte selon les uns au roi d'Ecosse Duffus, tué dans un combat en 965, selon les autres à Fife-Macduff, qui reçut le titre de comte du roi Kenneth II vers 840, en récompense des services qu'il avait rendus dans les guerres contre les Pictes. Ses descendants, parmi lesquels on remarque Macduff qui soutint Malcolm contre l'usurpateur Macbeth, portèrent le titre de comtes de Fife jusqu'en 1353. Le nom de Duff subsista seul à partir de cette époque ; mais en 1759, W. Duff de Bracco reprit le titre de comte de Fife. Ce titre est encore aujourd'hui porté par un pair d'Angleterre.

**FIGEAC**, ch.-l. d'arr. (Lot), à 50 kil. N. E. de Cahors ; 6237 hab. Trib. de 1<sup>re</sup> inst., collège, société d'agriculture. Toiles, étoffes de coton. Patrie des Champollion. — Figeac doit son origine à une abbaye de Bénédictins, fondée vers 819, par Pépin 1<sup>er</sup>, roi d'Aquitaine. Les Calvinistes s'en emparèrent en 1576 et y construisirent des fortifications, démolies en 1622.

**FIGUEIRA** (Jacques), navigateur portugais, s'empara de l'île de Sumatra en 1510, au nom d'Emmanuel le Grand, son souverain.

**FIGUEIREDO** (Ant. PEREIRA de), oratorien portugais, né en 1725 à Macao, mort en 1797, publia d'abord des ouvrages de grammaire, puis s'attacha à la politique, écrivit en faveur du pouvoir royal, fut nommé membre du tribunal de censure en 1768, puis interprète dans les bureaux des affaires étrangères et de la guerre et membre de la junte de l'instruction publique. Il était membre de l'Académie de Lisbonne. Ses principaux ouvrages sont : *Exercices des langues latine et portugaise*, latin et portugais, Lisbonne, 1751 ; *Novo methodo da Grammatica latina*, 1752,

in-8; *Doctrina veteris ecclesiae de suprema regum potestate*, 1765, in-fol., traduit en français, 1766.

**FIGUEROA** (Franc. de), poète espagnol, que ses contemporains surnommaient le *Divin*, né à Alcalá de Hénarès en 1540, mort en 1620, eut une grande célébrité de son temps et fut membre des académies de Naples, de Rome, de Bologne et de Siéne. Il a composé plusieurs comédies, dont la meilleure est intitulée : *Amor y Fortuna*. Ses *OEuvres* ont été imprimées à Lisbonne en 1626.

**FIGULIÈRES**, en esp. *Figuera*, v. d'Espagne (Barcelone), à 37 kil. N. E. de Gironne et à 58 kil. S. de Perpignan; 8400 hab. Citadelle importante, dite *San Fernando*, à 600<sup>m</sup> de la frontière française. Arsenal, magasin à poudre, casernes, etc. Grande place entourée d'arcades. Les Français se sont emparés plusieurs fois de la citadelle, notamment en 1285, 1675, 1794, 1808 et 1823.

**FIGULUS**. V. NIGIDIUS.

**FILADELPHIA**, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Calabre Ult. 2<sup>e</sup>), à 19 kil. S. de Nicastro; 3200 hab. A 4 kil. au N. O. se trouve l'*Ostia di Cicéron*, construite sur l'emplacement du *Fundus Sica*, qui faisait partie de l'anc. *Hippontium*, et où Cicéron se réfugia pour se soustraire aux recherches de Clodius.

**FILANGIERI** (Gaëtan), publiciste, né à Naples en 1752, d'une famille noble et ancienne, fut destiné à l'état militaire; mais il préféra l'étude du droit, et se distingua de bonne heure au barreau. Il occupa depuis 1777 plusieurs emplois à la cour et fut appelé en 1787 au conseil suprême des finances. Une application trop assidue et des malheurs domestiques abrégèrent sa vie, et il mourut à l'âge de 36 ans, en 1788. Filangieri s'est fait un nom européen par l'ouvrage intitulé : *Science de la législation*, où il traite des règles générales de la législation et des moyens de perfectionner les lois existantes, 1780-88, 7 vol. in-8. L'ouvrage est malheureusement resté inachevé; dans ce qui en a paru, l'auteur expose les règles générales de la législation, puis il les applique à la politique, à l'économie sociale, à l'éducation, à l'instruction publique, à la religion. Malgré son mérite, c'est un livre fait trop vite et par un homme trop jeune. Il y règne un esprit hardi, qui l'a fait mettre à l'*Index* à Rome. Il a été traduit par Gallois, 1789-91, 7 vol. in-8, et annoté par Benj. Constant, 1821, 6 vol. in-8.

**FILASSIER** (J. J.), compilateur, né en Flandre vers 1736, mort en 1806. Enthousiaste des écrits de J. J. Rousseau, il fit plusieurs ouvrages dans le but de contribuer au perfectionnement de l'éducation, entre autres : *Dictionnaire historique d'éducation*, Paris, 1771, 2 vol. in-8 (recueil d'anecdotes instructives, souvent réimprimé); *Éraste, ou l'Ami de la jeunesse*, 1773 (abrégé encyclopédique en forme de dialogues). Filassier était aussi un agronome distingué; on lui doit la *Culture de la grosse asperge*, 1783, et un *Dictionnaire du Jardinier*, 1790; il fut membre de l'Assemblée législative.

**FILICIAIA** (Vincent de), poète lyrique italien, né en 1642 à Florence, mort en 1707. Retiré à la campagne, il cultiva longtemps la poésie en silence, sans songer à rien publier; mais plusieurs odes qu'il composa lors de la délivrance de Vienne et de la défaite des Turcs par Sobieski (1683) ayant été connues, il jouit bientôt d'une réputation européenne, et se vit recherché par les princes. Le grand-duc de Toscane le nomma sénateur et lui donna le gouvernement de la ville de Volterra; la reine Christine le combla de bienfaits. Le recueil de ses poésies parut en 1684, in-4, et a été publié d'une manière plus complète par son fils, Scipion F., Florence, 1707. Il en a paru en 1762 une éd. en 2 vol., dont le 1<sup>er</sup> contenant des poésies toscanes, odes ou canzoni, sonnets, et l'autre des vers latins. Outre ses odes sur l'*Expulsion des Turcs*, on admire ses sonnets sur l'*Italie* et sur la *Providence*.

**FILICURI**, *Phaniscusa* ou *Phenicodes*, une des Iles Lipari, à l'E. de Lipari, à 10 kil. sur 7 et 800 h.

**FILLEAU DE LA CHAISE** (Jean), né à Poitiers

vers 1630, mort à Paris en 1693, fut chargé d'écrire l'*Histoire de S. Louis*, avec les pièces recueillies par Tillemont. Cet ouvrage parut en 15 livres, Paris, 1688, in-4, et eut un grand succès. On a encore de lui des *Discours sur les pensées de Pascal*, 1672. — F. de St-Martin, son frère cadet, mort vers 1695, a donné une traduction du *Don Quichotte*, 1677, 4 v. in-12, qui a été souvent réimprimée.

**FILLES-DIEU**, religieuses hospitalières, avaient d'abord été appelées *Sœurs de St-Gervais*, parce qu'elles avaient été, en l'an 1300, chargées du service de l'hôpital de ce nom. Elles portaient une robe blanche avec un manteau noir; elles avaient leurs principales maisons à Paris (où une rue a conservé leur nom), à Orléans, à Beauvais et à Abbeville.

**FILMER** (sir Robert), publiciste anglais, né en 1604, dans le comté de Kent, mort en 1647, soutint la cause royaliste et publia dans ce but : *Anarchie d'une monarchie limitée ou mixte*, 1646, et *Patriarcha*, où il fait dériver la politique de l'autorité paternelle. Il fut réfuté par Locke et Algernon Sidney.

**FIMBRIA**, fougueux partisan de Marius, égorgé sur son bûcher le grand pontife Mucius Scévola. Envoyé en Asie comme lieutenant du consul Valérius Flaccus (86 av. J.-C.), il souleva l'armée contre ce général, et le fit périr pour se mettre à sa place. Il remporta plusieurs avantages sur Mithridate, et parcourut l'Asie, exerçant ses vengeances sur les partisans de Sylla; mais bientôt, poursuivi lui-même par ce général, il fut réduit à se donner la mort (84).

**FINAL**, *Finale* en italien, v. des États sardes, avec un petit port sur le golfe de Gènes, à 53 kil. S. O. de Gènes; 6000 hab. Trois forts. Aux env. grottes curieuses. Anc. ch.-l. d'un marquisat que l'empereur Charles VI vendit en 1713 à la ville de Gènes.

**FINAL**, v. du Modénais, sur le Panaro, à 9 kil. N. E. de Modène; 6000 hab. Soieries, toiles; riz.

**FINGAL**, guerrier écossais, père d'Ossian (V. OSSIAN). — On appelle *Grotte de Fingal* une grotte de l'île de Staffa, formée de colonnes basaltiques.

**FINGUERRA** (Tomaso ou Maso), sculpteur et orfèvre de Florence, inventa, l'an 1452, l'art d'imprimer des estampes avec des planches de cuivre gravées en creux. On estime surtout son estampe du *Couronnement de la Vierge*, qui est au Louvre. Cet artiste excellait aussi dans l'art de nieller.

**FINISTÈRE** (cap), *Finis terræ*, *Artabrum prom.*, promontoire d'Espagne (Galice), à l'angle N. O. de la Péninsule, était regardé par les anciens comme le point où le monde finissait à l'Occident. Ce cap a donné son nom à deux bat. navales entre les flottes de France et d'Angleterre, livrées en 1748 et 1805, et toutes deux fatales à la France.

**FINISTÈRE** (cap), *Bolerium prom.*, *Land's End* en anglais, cap d'Angleterre, au S. O. du Cornouailles.

**FINISTÈRE** (dép. du), le plus occidental des dép. de la France, se trouve à la fois sur la Manche et sur l'Océan Atlantique, et est borné à l'E. par les dép. du Morbihan et des Côtes-du-Nord; 111 kil. sur 81; 6934 kil. carrés; 627 304 hab.; ch.-l., Quimper. Il prend son nom de sa position à l'extrémité occidentale de la terre de France. Il est formé de la partie la plus occidentale de la Bretagne et comprend les lies d'Ouessant et de Sein. Côtes découpées, beaucoup de baies, anses et bons ports. Monts Arrées et montagnes Noires; climat humide; mines de plomb argentifère (à Poullauen et Huelgoat); houille, grès, gneiss, schistes, bonnes pierres à aiguiser les faux; 4 sortes de marbres, terre à bruyères, mais fertile (grains, légumes, grands choux, fruits à cidre, tabac); pâturages excellents, quelques forêts. Bons chevaux (2 races), bétail (petite race), moutons, pores, etc. Industrie active : exploitation des mines; toiles diverses, corderies, papier, tabac, etc. — Le dép. du Finistère se subdivise en 5 arr. (Quimper, Brest, Morlaix, Château-lin, Quimperlé), 43 cant., 281 comm.; il dépend de la 16<sup>e</sup> div. militaire, de la cour imp. de Rennes, et a un évêché à Quimper.

**FINLANDE**, *Finnlingia, Fennonia, Venedia* en latin moderne, prov. de la Russie d'Europe, bornée par le golfe de Finlande au S., par le golfe de Botnie à l'O., par la Norvège au N., s'étend de 59° 53' à 70° lat. N. et de 17° à 30° 15' long. E. : 1100 kil. carrés sur 550; 1 700 000 h. Abo en était jadis la capitale; c'est auj. Helsingfors. Les archipels d'Åland et d'Abo en dépendent. La F. est actuellement divisée en 8 petits gouvs : Nyland, Abo, Tavestehus, Viborg, St-Michel, Kuopio, Vasa, Uléaborg. Elle a été formée de la réunion successive de la Finlande propre, d'une partie de la Laponie, de la Botnie et de la Carélie. La Finlande renferme une grande quantité de lacs (dont les principaux sont les lacs de Ladoga, Pajani, d'Enara, de Saïma); elle a de beaux ports, quelques mines de fer, de cuivre, et des carrières de marbre. Le froid y est extrême et dure de 6 à 7 mois; le sol est peu propre à l'agriculture, sauf au S. et à l'O. L'industrie est peu avancée.—La Finlande fut totalement ignorée des anciens, bien qu'ils paraissent avoir connu les *Fenni* ou Finnois (V. FINNOIS). Elle fut d'abord habitée par les Lapons; les Finnois ou Tchouides vinrent l'occuper à une époque incertaine et refoulèrent les Lapons au N. Aux <sup>x</sup>, <sup>xi</sup>, <sup>xii</sup> siècles, les peuplades qui l'habitaient formaient autant de petits États indépendants. Les Suédois en firent la conquête en 1157, sous Éric le Saint, et y introduisirent le Christianisme. La possession de cette province fut longtemps disputée entre les Suédois et les Russes; la paix de Viborg (1609) et celle de Stolbova (1617) l'assurèrent à la Suède. Les Russes obtinrent une portion de la Carélie par le traité de Nystad, 1721; ils acquirent en outre diverses places de la Finlande par celui d'Abo, 1743, et enfin le reste du pays par celui de Frédéricshamn, 1809. Elle reçut alors le nom de *Grande Principauté*.

**FINLANDE** (golfe de), bras oriental de la mer Baltique, s'étend, au S. de la Finlande, de 59° à 60° 37' lat. N. et de 19° 25' à 27° 37' long. E. Il a 115 kil. de long, de 13 à 28 de large, et reçoit entre autres rivières la Néva. Ses côtes sont semées d'îlots et de récifs.

**FINMARK** (c.-à-d. *Marche finnoise*), province sept. de la Norvège, entre 60°-71° lat. N., est séparée de la Laponie russe par la rivière de Tana, et est bornée au N. et à l'O. par l'Océan Glacial; 660 kil. sur 300; 45 000 hab. Lieu principal, Hammerfest. Un nombre infini d'îlots sont répandus sur les côtes du Finmark, qui, à son extrémité sept., est terminé par le cap Nord. Cette province stérile et glacée est habitée par des Lapons nomades qui se nourrissent de la chair et du lait de leurs rennes, et par des Finnois qui y ont émigré au <sup>xviii</sup> siècle et lui ont donné leur nom.

**FINN-MAGNUSSEN**, savant archéologue, né en 1781 à Skalholt en Islande, mort en 1847. D'abord juge à Reikiavick, il alla en 1809 se fixer à Copenhague, s'y livra à d'intéressantes recherches sur les antiquités littéraires des contrées du Nord, devint professeur de langue islandaise à l'université, puis directeur en chef des archives du royaume. Il a traduit les *Eddas* en danois, et a donné, entre autres ouvrages : *Commentaires sur les Sagas*, en latin; *Archéologie septentrionale*; *Doctrines et origines de l'Edda*; *Parabole des religions des anciens Scandinaves et des peuples indopersans*, tous trois en danois; *Dictionnaire de la mythologie des anciens peuples du Nord*, en latin.

**FINNOIS**, *Fenni*, peuple répandu au N. de l'Asie et de l'Europe, que distinguent un visage plat, un teint jaunâtre, des joues caves, peu de barbe et une taille moyenne; on en compte auj. 3 millions environ. Ils habitaient dans les premiers temps de l'empire romain l'intérieur des terres comprises depuis la Vistule et les monts Carpathes jusqu'au Rha (Volga); mais lors de l'arrivée des Goths, ils furent moitié soumis et moitié refoulés dans la Sarmatie septentrionale et la Scandinavie. On peut les partager dès cette époque en deux groupes : les *Fenni* occidentaux ou Finnois proprement dits, qui habitaient les

pays actuels de Finlande, d'Ingrie et de Livonie, et descendaient jusqu'au confluent du Volga et de l'Oka; les *Fenni* orientaux, depuis le confluent du Volga et de l'Oka jusqu'aux monts Oural. Dans la suite, les migrations successives des barbares de l'Asie resserrèrent peu à peu les Finnois dans la partie de l'Europe qui a pris d'eux le nom de Finlande. On croit que les Finnois sont une branche des Huns (*Hunni*). Ils ont une langue à part. Les Russes les nomment *Tchouides*.

**FINSTERHORN** ou FINSTERAARHORN, c.-à-d. *Corne sombre de l'Ar*, haute mont. de Suisse, entre les cantons de Berne et du Valais; 4362<sup>m</sup> d'élévation.

**FIONIE**, en danois *Fyen*, île du Danemark dans la mer Baltique, entre le petit Belt, qui la sépare du Jutland, et le grand Belt, qui la sépare de Seeland; 80 kil. sur 55; 115 000 hab.; ch.-l., Odensée. Climat humide, sol plat; quelques rivières, entre autres l'Odensé. Culture bien entendue : grains, chanvre et lin, houblon, cumin; peu de bois. Chevaux, abeilles; pêche fluviale; chaux, craie, plâtre, pierres, tourbe. Quelque industrie, peu de commerce. — Elle forme, avec l'île de Langeland qui en est voisine, 2 bailliages du roy. de Danemark, Odensée et Svendborg.

**FIORAVANTI** (Leonardo), empirique italien, né à Bologne vers 1520, mort en 1588, fut à la fois chirurgien, médecin, alchimiste, exerça son art avec un grand succès dans les principales villes d'Italie, et porta dans ses écrits comme dans ses discours la forfanterie d'un charlatan. On a de lui des traités de *Scienza universale*, Venise, 1564; *dei Secreti intorno alla medicina, chirurgia et alchemia*, 1571; *il Tesoro della vita umana*, etc. Son nom est resté à un baume de son invention qui est encore employé contre les rhumatismes et les névralgies. (Pour la composition de ce baume, V. notre *Dict. univ. des Sciences*, au mot BAUME.)

**FIORAVANTI** (Valentino), compositeur, né à Rome en 1764, mort en 1837, élève du Conservatoire de Naples, a donné à différents théâtres des opéras qui jouirent d'une véritable vogue, due à leur gaieté franche et naturelle. Parmi ses charmantes productions, on aimait surtout celles qui ont pour titre : *le Cantatrice villane* (joué à Paris en 1806), et *I Virtuosi ambulanti* (1807). On a de lui plusieurs messes et autres morceaux de musique d'église, qu'il a composés comme maître de chapelle de St-Pierre de Rome (fonctions qu'il remplissait depuis 1816). On estime surtout son *Miserere à trois voix de soprani*.

**FIORI**, terminaison géographique suédoise et danoise, veut dire *bras de mer* ou *détroit*.

**FIRAND**, île et ville du Japon, près de la côte S. de l'île de Ximo. Les Hollandais y abordèrent en 1609 et y fondèrent le premier établissement qu'ils aient eu au Japon; ils en furent chassés en 1640. Ils avaient fait dans l'île de nombreuses conversions.

**FIRDOUCY**. Voy. FERDOUCY.

**FIRENZE**, nom italien de FLORENCE.

**FIRENZUOLA**, *Florentia*, v. du Parmesan, à 23 k. S. E. de Plaisance; 3000 hab. Patrie du cardinal Alberoni. A 13 kil. au S. se trouvent les ruines de l'anc. *Veieia*, engloutie au <sup>iv</sup> siècle par un éboulement.

**FIRENZUOLA** (Ange), écrivain toscan, né à Florence en 1493, m. vers 1548, étudia à Pérouse et se lia dans cette ville avec le fameux Arétin. Il suivit d'abord le barreau, puis entra chez les religieux de Vallombrose, et fut pourvu de plusieurs abbayes. Il mena, comme son ami l'Arétin, une vie fort licencieuse, et publia des écrits plaisants ou galants, entre autres : *Discours des animaux*, imités des fables orientales (traduits par G. Cottier, 1556); *Entretiens d'amour*; *Nouvelles* dans le genre de Boccace; *Dialogues sur les beautés des dames* (trad. par Pallet, 1578). Il a aussi composé des poésies *bernesques*. Ses œuvres ont été réunies à Florence en 1763 et 1848.

**FIRMA AUGUSTA**, v. d'Hispanie, auj. *Ectja*.

**FIRMICUS MATERNUS** (Julius), écrivain chrétien du <sup>iv</sup> siècle, a composé vers 348 un *Traité de la fausseté des religions profanes*, publié d'ordinaire



avec *Minutius Felix*, et donné séparément par F. Munster, Copenhague, 1827. On lui attribue aussi un ouvrage sur l'*Astronomie*, ou plutôt sur l'astrologie, imprimé en 1501 par Ald. Manuce.

**FIRMIN** (S.), 1<sup>er</sup> évêque d'Amiens, né à Pampelune, prêcha le Christianisme à Beauvais et à Amiens et subit le martyre vers 287. On le fête le 25 sept.

**FIRMINY**, v. du dép. de la Loire, à 11 kil. S. O. de St-Etienne; 4500 hab. Clous, noir de fumée, rubans. Aux env., riches mines de houille.

**FIRMUM**, adj. *Fermo*, v. du Picenum, près de l'omb. du Tinnà dans l'Adriatique, devint colonie romaine en 264 av. J.-C.

**FIRMUS** (M.), général romain, né à Séleucie en Syrie, se proclama empereur en Égypte et voulut venger Zénobie; il fut pris par Aurélien qui le fit mourir sur la croix. Il était d'un aspect si horrible, qu'on l'avait surnommé le *Cyclope* (273).

**FIRMUS**, général des Maures en Afrique, se révolta contre Valentinien II en 370. Après quelques succès, il fut forcé de se donner la mort, 372.

**FIROUZ**, rois de Perse. V. PARGURUS et PÉROSES.

**FIROUZABAD**, v. de Perse (Fars), à 100 kil. S. de Chiraz; 2000 h. Eau de rose célèbre. La ville est bâtie sur les ruines de *Firozchah*, ville jadis importante. Toutes deux tirent leur nom de rois nommés Firouz.

**FISC**, trésor particulier des princes. V. cet art. au *Dict. univ. des Sciences*.

**FISCHART** (J.), satirique. V. MENTZER.

**FISCHER** (J. Fréd.), philologue, né à Cobourg en 1726, m. à Leipsick en 1799, fut nommé en 1751 correcteur de l'école de St-Thomas à Leipsick, et devint en 1762 professeur de belles-lettres à l'université de cette ville. Il a donné des éditions estimées d'Anacréon, d'Eschine le *Socratique*, de Théophraste, de Paléphate, de plusieurs dialogues de Platon, et a publié d'excellentes *Remarques sur la grammaire grecque* de Weller, 1748 et 1798.

Le nom de Fischer a été porté en Allemagne par un grand nombre d'autres personnages, notamment par un célèbre architecte de Vienne qui florissait vers 1700, et à qui on doit le palais de Schönbrunn et l'église St-Barthélémy à Vienne; — et par deux savants mathématiciens: Fun J. Charles Fischer, né en 1760 à Alstedt (Saxe-Weimar), mort en 1833, fut professeur à Iéna, à Dortmund, à Greifswalde, et est auteur d'excellents ouvrages sur les mathématiques et d'*Éléments de physique* (Iéna, 1797), trad. en français par M. Biot; — l'autre, Gott. Aug. Fischer, né en 1763 près de Meissen, mort en 1832, professeur à l'école polytechnique de Saxe, a publié divers ouvrages, parmi lesquels on remarque *l'Art de faire des calculs de tête*, Dresde, 1808.

**FISHER** (J.), évêque de Rochester, chancelier de l'Université de Cambridge, né à Beverley (comté d'York) vers 1455, était très-habile dans la controverse et les questions théologiques. Il défendit avec zèle le Catholicisme et s'opposa avec courage au divorce de Henri VIII avec Catherine d'Aragon. Ce prince le fit condamner à mort; il fut exécuté en 1535. Il venait d'être nommé cardinal par le pape.

**FISHGARD**, petit port du pays de Galles, à 31 k. N. de Pembroke, sur le canal St-George; 2000 hab. Un corps français de 1200 hommes y fit une descente en 1797 et y fut fait prisonnier.

**FISMES**, *Fines Remorum*, ch.-l. de c. (Marne), à 27 k. O. de Reims; 2120 h. Lainages, vins, liqueur dite *vin de Fismes* servant à colorer les vins de Champagne rosés. Patrie de Velly et d'Adrienne Lecouvreur. Il se tint dans cette ville deux conciles provinciaux, en 881 et 935.

**FITERO**, v. d'Espagne (Bilbao), à 25 k. S. O. de Tudela; 2500 hab. Abbaye royale. Draps communs, huile; fabrique de chaussures particulières dites *alpargatas*. Eaux thermales.

**FITZ**, d'un vieux mot français qui veut dire *fil*, mot que l'on ajoute quelquefois en Angleterre au nom du père pour désigner le fils. Il s'applique sur-

tout aux fils naturels des rois d'Angleterre, comme Fitz-James, duc de Berwick (fils naturel de Jacques II). — En Irlande, plusieurs familles font précéder leur nom du mot Fitz; les principales sont les Fitz-Gérald et les Fitz-Moritz.

**FITZ-GÉRALD**, la plus illustre famille d'Irlande, remonte au temps d'Édouard le Confesseur; elle porta dès 1314 le titre de comtes de Kildare, auquel elle ajouta en 1766 celui de ducs de Leinster.

**FITZ-GÉRALD** (lord Edward), né en 1763, près de Dublin, fils du premier duc de Leinster, et d'Emilia Lennox, fille du duc de Richmond et nièce de Fox. Il embrassa d'abord la carrière des armes et combattit dans la guerre d'Amérique; mais en 1790, il quitta le service et vint prendre place au parlement d'Irlande. Dès que la révolution française eut éclaté, Fitz-Gérald en adopta les principes et se rendit en 1793 à Paris: il y épousa la belle Pamela, fille, disait-on, du duc d'Orléans. L. Philippe Joseph, et de Mme de Genlis. De retour en Irlande, Fitz-Gérald voulut affranchir son pays; il détermina le Directoire à lui fournir une flotte et des troupes (1796) et tenta un débarquement; mais il échoua, fut trahi, livré, et condamné à mort par la cour du banc du roi; il mourut de ses blessures avant le supplice (4 juin 1798). Th. Moore a écrit sa *Vie*, Lond., 1831.

**FITZ-JAMES** (maison de), noble famille, originaire d'Angleterre, mais française à partir du maréchal de Berwick, à pour titre *James Stuart*, duc d'York, roi d'Angleterre sous le nom de Jacques II, dont le fils naturel, Berwick, fut le 1<sup>er</sup> duc de Fitz-James.

**FITZ-JAMES** (Franc. de), 2<sup>e</sup> fils du maréchal de Berwick, né en 1709, mort en 1764, embrassa l'état ecclésiastique, et devint en 1727 abbé de St-Victor, puis évêque de Soissons (1739). On a de lui une *Instruction pastorale contre le P. Berruyer* et des *Oeuvres posthumes*, publ. en 1769, 2 vol. in-12. — Charles, duc de Fitz-James, 3<sup>e</sup> fils du maréchal, et frère du préc., 1712-1787, fut pair et maréchal de France. — Édouard, duc de Fitz-James, petit-fils de Charles, 1776-1838, était pair sous la Restauration. Il donna sa démission en 1830, se fit élire en 1834 député de Toulouse, et fut un des orateurs les plus distingués du parti légitimiste.

**FITZ-JAMES**, vge du dép. de l'Oise, à 2 k. N. E. de Clermont; 600 hab. Ce village, nommé d'abord *Wart*, était une seigneurie qui fut érigée en duché-pairie en 1710, en faveur de Fitz-James, duc de Berwick, fils naturel de Jacques II.

**FIUME**, *Flumen S. Viti*, v. maritime des États autrichiens (Croatie), ch.-l. du littoral hongrois, sur le golfe de Quarnero, à l'emb. de la Fiumara, à 80 k. E. S. E. de Trieste; 1000 h. Port franc. Lazaret, bibliothèque, gymnase; belle église de St-Vit. Toiles, drap, potasse, tabac; rosoglio, raffinerie de sucre, etc. Commerce très-actif; station des bateaux à vapeur allant de Trieste à Zara. Prise en 1809 par les Français et comprise par eux dans les provinces illyriennes.

**FIUMESINO**, petit riv. d'Italie, dans la prov. de Forlì, naît à 3 k. N. E. de Sogliano, et tombe dans l'Adriatique, à 13 k. S. E. de Cervia, après un cours de 20 k. C'est l'anc. *Rubicon*. V. ce mot.

**FIUMICINO**, *Portus Augusti*, petit port de l'État romain, à 25 k. S. O. de Rome, à l'emb. du bras septentrional du Tibre, approvisionnement Rome de poisson.

**FIVES**, vge du dép. du Nord, à 2 k. E. de Lille; 5000 h. Fabriques de céreuse, de noir animal, de colle-forte, de sucre de betterave. C'est là que Louis XIV reçut, en 1667, la capitulation de Lille.

**FLACCUS**, V. NORATIUS, VALERIUS et VERRIUS.

**FLACIUS** (Mathias), théologien protestant, né en 1520, à Albone en Illyrie, mort en 1575, avait étudié sous Luther et Mélanchthon. Il enseigna la langue hébraïque à Wittemberg (1544), puis la théologie à Iéna (1557). Il eut en 1560 de longues discussions avec Strigelius sur le péché originel, et fut pour cette raison forcé de quitter l'Université d'Iéna (1562). Il professa depuis dans différentes villes d'Al-

lemagne et de Hollande. Flacius est auteur d'une histoire ecclésiastique, en latin, qui est connue sous le nom de *Centuries de Magdebourg*, parce qu'il la commença dans la ville de ce nom. Elle a été imprimée à Bâle, 13 vol. in-fol., 1559-74. On en a publié un extrait en 9 vol. in-4, Tubingue, 1592-1604. Cet extrait a été trad. partiellement en français. On a aussi de lui une *Clavis sacrae Scripturae*.

**FLAGELLANTS**, pénitents qui allaient en procession par les villes, nus jusqu'à la ceinture et armés d'un fouet dont ils se flagellaient publiquement, en chantant des cantiques, pour expier leurs péchés. On les nommait aussi *Blancs-battus*, parce qu'ils portaient une sorte de manteau blanc. Les premiers Flagellants apparurent au XI<sup>e</sup> siècle. S. Pierre Damien fut un des plus ardents à les propager. En 1268 ils formèrent une véritable secte, et Reimier, dominicain de Pérouse, fut déclaré leur chef. La peste qui désola l'Allemagne en 1348 redoubla leur ferveur, et ils se multiplièrent, malgré les censures du clergé. En 1574, le roi de France, Henri III, s'enrôla dans cet ordre avec toute sa cour. Il n'y a pas un siècle qu'on trouvait encore de ces fanatiques en Italie et dans le midi de la France. J. Boileau a écrit en latin une *Histoire des Flagellants* (Paris, 1700), trad. en franç. par l'abbé Grouet, 1701.

**FLAHAUT**, famille noble de Picardie, possédait dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, la seigneurie de La Billarderie en Boulonnais, et reçut le titre de comte à la fin du dernier siècle. Elle a fourni à la France plusieurs officiers distingués. — C'est à cette famille qu'appartient le comte de Flahaut, né en 1785, ancien aide de camp de Napoléon, pair de France sous Louis-Philippe, sénateur et ambassadeur en Angleterre sous Napoléon III.

FLAHAUT (Mme de), comtesse de Souza. V. SOUZA.

**FLAMAND** (Franc.), sculpteur. V. DUQUESNOY.

**FLAMBOROUGH**, bourg d'Angleterre (York), à 26 kil. S. E. de Scarborough; 1400 hab. A 4 kil. E. se trouve le cap de Flamborough, sur lequel on a élevé en 1806 un phare de 83<sup>m</sup> de haut.

**FLAMEL** (Nicolas), écrivain-juré de l'Université de Paris au XIV<sup>e</sup> siècle, né à Pontoise vers 1350, mort en 1413, tenait, avec sa femme Pernelle, une modeste échoppe d'écrivain près de l'église St-Jacques-la-Boucherie. Ce personnage a été le sujet des fables les plus absurdes. Il avait acquis par des moyens qui n'étaient pas connus une fortune considérable; on prétendit qu'il avait trouvé le secret de faire de l'or. Quoi qu'il en soit, on lui attribue la fondation de plusieurs hôpitaux et de plusieurs chapelles; il embellit les églises de St-Jacques-la-Boucherie et des Innocents. La source des richesses de Flamel paraît se trouver dans les rapports qu'il entretenait avec les Juifs, très-persécutés alors: dépositaire de ce qui leur appartenait, il devenait propriétaire des biens de ceux qui mouraient en exil ou dans les supplices. On lui attribue plusieurs ouvrages d'alchimie, qui n'ont aucune authenticité. L'abbé Villain a donné l'*Hist. critique de Flamel et de Pernelle*, Paris, 1661.

**FLAMINES**, prêtres romains institués par Romulus ou par Numa, étaient ainsi nommés du *flammeum*, espèce de voile couleur de feu qu'ils portaient sur la tête, et dont ils enveloppaient leurs cheveux. Ils se divisaient en deux classes, les *Flamines majeurs* et les *Flamines mineurs*. Parmi les premiers, on distinguait le *Fl. dial* ou de Jupiter, le *Fl. martial* ou de Mars, et le *Fl. Quirinal*, c.-à-d. de Quirinus ou Romulus. Le nombre des Flamines mineurs était illimité. Les Flamines majeurs étaient nommés par le collège même; le peuple assemblé par curies élisait les mineurs. Les uns et les autres avaient pour costume une toge prétexte, pour coiffure un casque surmonté d'un petit cône allongé ou *apex*. — Le Flamme dial, grand pontife de Jupiter, avait la chaise curule, la robe de pourpre, et se faisait précéder d'un licteur; mais il était soumis à une foule de pratiques bizarres et ridicules: ainsi il lui était dé-

fendu de toucher des fèves ou de la farine levée; il ne pouvait passer une seule nuit hors de Rome, ni aller à cheval, ni porter sur lui aucun nœud, etc. Si sa femme venait à mourir, il perdait sa dignité.

**FLAMINIE**, *Flaminia*, une des sept provinces du diocèse d'Italie sous l'empire romain, s'étendait de Modène à l'Adriatique, et avait pour bornes à l'O. l'Emilie, au N. la Vénétie, au S. la Valérie, ch.-l., Ravenne. Elle correspondait à la partie orientale de la légation de Bologne, aux légations de Ferrare et de Ravenne, et à une partie de celle de Forlì. Elle devait son nom à la voie Flaminienne qui la traversait.

**FLAMINIENNE** (Voie), *Flaminia via*, une des grandes voies romaines, conduisait de Rome à *Ariminum* par la Sabine, l'Ombrie, le pays des *Senones*, et avait 360 milles de long. Elle fut commencée en 221 av. J.-C. par le censeur Flaminus, dont elle reçut le nom. On la prolongea depuis jusqu'à Aquilée.

**FLAMININUS** (F. QUINTUS), général romain, consul l'an 197 av. J.-C. Envoyé contre Philippe, roi de Macédoine, et contre la Ligue Achéenne, il battit Philippe sur l'Aoûs, détacha du parti de ce prince les Achéens, avec lesquels il fit alliance, le défit complètement lui-même à Cynoséphales, et peu après proclama libres, aux yeux isthmiques, toutes les villes grecques, mesure qui excita leur enthousiasme (196). Il réduisit ensuite Nabis, tyran de Sparte, mais sans vouloir l'anéantir, et souleva les Étoliens contre la domination étrangère. De retour à Rome, il y obtint les honneurs du triomphe; la cérémonie dura trois jours. Envoyé en 194 à la cour de Prusias, où Annibal avait trouvé un asile, il déclina ce prince à livrer son hôte aux Romains, ce qu'Annibal ne put éviter qu'en s'empoisonnant. Plutarque a écrit sa Vie.

**FLAMINUS NEPOS** (C.), consul l'an 223 av. J.-C., était plébéien, avait d'abord été tribun du peuple et avait proposé une loi agraire. Pendant son consulat, il battit les Gaulois Insubriens. Il fut de nouveau nommé consul en 217: brave, mais présomptueux, il eut la témérité de livrer bataille à Annibal sans attendre son collègue et malgré les ordres du sénat; il fut complètement battu sur les bords du lac Trasimène et périt dans l'action. Quelques années auparavant (221), étant censeur, il avait fait construire la voie et le cirque qui portèrent son nom.

**FLAMMA**. V. CALPURNIUS.

**FLAMSTEED** (J.), astronome anglais, né en 1646 à Derby, mort en 1719, fut le premier chargé des travaux astronomiques à l'observatoire de Greenwich (1676). Avec des moyens fort imparfaits, il obtint des résultats merveilleux. On a de lui: *Historia coelestis*, 1712 et 1725 (c'est un des plus riches dépôts d'observations; on y trouve un catalogue de 2866 étoiles). On lui doit un magnifique *Atlas céleste*, 1729. Il proposa pour la construction des cartes une projection qui diffère de celle de Mercator et qui est connue sous le nom de *projection de Flamsteed*.

**FLANATIQUE** (Golfe), *Flanaticus sinus*, enfoncement de l'Adriatique entre l'Istrie et l'Illyrie, est aujourd'hui le golfe de *Quarnero*.

**FLANDRE**. On donnait anciennement ce nom à tout le pays compris entre le Bas-Escaut, la mer du Nord, l'Artois, le Hainaut et le Brabant. Elle formait un vaste comté, qui avait pour capit. Gand. On y distinguait le *Comté de Flandre*, la *Flandre française*, la *Flandre gallicane*, dite aussi *Flandre welche* et *wallonne*, la *Flandre allemande* ou *flamande* (V. ci-après). — Le sol de la Flandre est sablonneux, bas et marécageux, le climat humide et cependant assez sain en général; la culture y est très-active et la fertilité extraordinaire. Un grand nombre de rivières et de canaux sillonnent ce pays, et facilitent les transports. Parmi les premières, on remarque l'Escaut, la Lys, la Dender, la Drume, l'Yser; parmi les canaux, ceux de Gand à Bruges, de Bruges à Ostende, de Dunkerque, de Furnes, de Nieuport, de Loo, etc.

Les principales productions sont les céréales, le lin, le chanvre, le colza, le houblon, le tabac; il y a peu de bois, mais beaucoup de pâturages: on y nourrit quantité de bêtes à cornes et des chevaux excellents. L'industrie principale consiste dans la fabrication de la bière, des toiles et des dentelles.

Du temps des Romains, le territoire de la Flandre, qui faisait partie de la Gaule Belgique (*Belgique 2<sup>e</sup>*), était occupé par les *Morini*, par une partie des *Nervi* et des *Menapii*. Ces peuples opposèrent une vive résistance à César: les Nerviens à eux seuls armèrent contre lui 60 000 hommes et faillirent exterminer ses légions. Cette partie remuante de la Gaule Belgique se souleva, à la suite du Batave Civilis, 68 ap. J.-C. Le christianisme y fut introduit, sous Maximien et Dioclétien, par Piat, Chrysole et Eucher, tous trois martyrs. En 415, Clodion, chef des Francs, vainqueur des Romains, envahit cette contrée et prit Tournay et Cambrai. A cette invasion succédèrent, en 449, les ravages d'Attila. En 486, Clovis s'empara du pays, qui, sous ses descendants, fit partie de la Neustrie; il fut administré par des gouverneurs dits *Forestiers*. Ce n'est qu'au vii<sup>e</sup> s. qu'apparaît le nom de Flandre: encore ne s'étendait-il à cette époque qu'au territoire de Bruges. Ce pays fut compris dans le roy. de France par le traité de Verdun, 843. En 862, il fut érigé en comté, vassal des rois de France, en faveur de Baudouin, dit *Bras de Fer*, gendre de Charles le Chauve, dont la famille le conserva jusqu'en 1119. Les comtes de Fl. étaient en 987 au nombre des six pairs de Hugues Capet. Deux comtes de Flandre eurent le titre de régent de France: l'un, Baudouin V, fut tuteur de Philippe I; l'autre, Philippe, fils de Thierry, eut la tutelle de Philippe-Auguste. Un 3<sup>e</sup>, Baudouin IX, fut empereur de Constantinople (1204). Après l'extinction de la 1<sup>re</sup> dynastie de ses comtes, la Flandre fut possédée, en vertu d'un testament de Baudouin VII, par Charles I, le Bon, fils de Canut, roi de Danemark (1119-1127), et après la mort de celui-ci par Guillaume Cliton, fils de Robert II, duc de Normandie, que le roi de France Louis le Gros investit du comté; mais Guill. Cliton périt l'année suivante (1128) au siège d'Aloust. Thierry d'Alsace, fils de Thierry, duc de Lorraine, lui succéda et transmit le comté à ses descendants. Dans les guerres de la France et de l'Angleterre, les comtes de Flandre prirent souvent parti pour celle-ci, malgré les liens de vassalité qui les attachaient à la France. Après la mort de la comtesse de Flandre Marguerite II, qui avait épousé successivement Bouchard, seigneur d'Avesnes, et Guy de Dampierre, la Flandre échut à Guy de Dampierre, un de ses fils (1280). La révolte de Guy contre Philippe le Bel, en 1297, fut suivie de la conquête et de la réunion de son comté à la couronne de France; mais en 1302 les Flamands s'insurgèrent, battirent Philippe le Bel à Courtray, et obtinrent qu'on leur rendit leurs comtes (1304). En 1337, sous Louis I de Dampierre, les villes flamandes, à l'instigation du premier Arteveld, reconnurent comme roi de France Edouard III d'Angleterre, et par là donnèrent lieu à la guerre de Cent ans, entre les rois de France et d'Angleterre. En 1382, elles se révoltèrent, sous la conduite de Philippe Arteveld, contre Louis II, leur comte, qui appela les Français à son secours, et ils s'attirèrent ainsi la terrible défaite de Rosebecque. Après la mort de Louis II (1384), la dynastie française de Valois-Bourgogne remplaça celle des Dampierre par le mariage de Philippe I, duc de Bourgogne, avec Marguerite, fille de Louis II. Cette époque fut pour les villes de Flandre un temps de splendeur et de prospérité; les villes populeuses de Gand, de Bruges, d'Ypres, etc., avaient acquis par leur commerce des richesses immenses; mais, jalouses de leurs libertés, elles étaient sans cesse en querelle avec leurs seigneurs. Après la mort de Charles le Téméraire, qui avait toujours été en guerre avec Louis XI (1465-1477), le comté de Flandre échut à sa fille Marie; celle-ci,

en épousant l'archiduc Maximilien, porta ce comté avec toutes ses dépendances dans la maison d'Autriche; de là, les longues guerres de la France avec cette maison. En 1526, le traité de Madrid, en abolissant la vassalité de la Flandre, brisa le dernier lien qui attachait ce pays à la France. Charles-Quint l'incorpora aux 17 provinces qui formèrent le cercle de Bourgogne. Le traité des Pyrénées, en 1659, rendit à la France quelques villes de la Flandre et de l'Artois. Le traité de Nimègue lui donna tout l'Artois et une bonne partie de la Flandre avec un peu du Hainaut et la ville de Cambrai (1678). La paix d'Utrecht (1713) conféra la Flandre non française à la ligne d'Autriche-Autriche; elle passa en 1740 à la maison de Lorraine-Autriche, mais toujours en restant partie intégrante de l'empire germanique. En 1792, les Français envahirent la Flandre impériale, et ils l'occupèrent depuis jusqu'en 1814. Ils en formèrent les dép. de la Lys et de l'Escaut. En 1814, cette partie de la Flandre fut donnée au roi des Pays-Bas, qui en fit deux provinces. Après le soulèvement des Belges en 1830, elle resta à la Belgique.

#### Comtes de Flandre.

<i>1<sup>re</sup> Dynastie.</i>		Jeanne, qui épousa
Baudouin I,	862	Fernand de Portugal, puis Thomas de Savoie.
Baudouin II,	879	
Arnoul I et Baudouin III,	918	Marguerite II, qui épousa Guillaume de Dampierre,
Arnoul II,	965	1206
Baudouin IV,	989	1244
Baudouin V,	1036	<i>Dynastie de Dampierre.</i>
Baudouin VI,	1067	Guy,
Arnoul III,	1070	Robert III,
Robert I,	1071	Louis I,
Robert II,	1093	Louis II,
Baudouin VII,	1111	Marguerite III, de Dampierre, épouse de Philippe I, duc de Bourgogne,
<i>Divers.</i>		<i>Dynastie des ducs de Bourgogne.</i>
Charles I de Danemark,	1119	Jean sans Peur,
Guillaume Cliton de Normandie,	1127	Philippe II, le Bon,
<i>Dynasties d'Alsace et de Hainaut.</i>		1384
Thierry I, d'Alsace,	1128	Charles II, le Téméraire,
Philippe,	1168	1467
Marguerite I, qui épousa Baudouin VIII, comte de Hainaut,	1191	Marie, qui épousa Maximilien d'Autriche,
Baudouin IX, empereur de Constantinople,	1194	1477
M. Van Praet, en 1828, et M. Ed. Leglay, en 1844,		<i>Dynastie d'Autriche.</i>
		Philippe III, le Beau, 1482
		Charles III (Charles-Quint), 1506
ont donné l' <i>Histoire des comtes de Flandre.</i>		

FLANDRE ALLEMANDE, FLAMANDE OU FLAMINGANTE, partie maritime de l'anc. comté de Flandre, s'étendait entre la mer du Nord et la Lys, et avait pour v. princ. Gand et Bruges. On y parlait le flamand.

FLANDRE FRANÇAISE, prov. sept. de l'anc. France, au S. de la préc., avait pour capit. Lille; autres v. princ.: Douai, Cassel, Dunkerque, Hazebrouck. Elle était ainsi nommée, même avant d'appartenir à la France, parce qu'on y parle le français pur. Elle forme auj. la plus grande partie du dép. du Nord (les 4 arr. de Dunkerque, Hazebrouck, Lille, Douai). — Elle appartenait d'abord au comté de Flandre, et fut cédée à la France en 1678, par la paix de Nimègue. Envahie en 1791 par les Autrichiens, elle fut un instant occupée, malgré l'héroïque résistance des Lillois; Pichegru la reprit en 1793.

FLANDRE GALLICANE, dite aussi *Flandre wallone* ou *wallone*, partie de l'anc. Flandre, comprise entre la Lys au N. et la Flandre française au S. O.: Tournay en était la ville principale. On l'appelait ainsi parce qu'on y parlait le dialecte wallon.

FLANDRE IMPÉRIALE, partie de l'anc. Flandre située sur les 2 rives de l'Escaut, s'étendait, sur la r. g., de Gand à Anvers, et sur la r. dr., entre l'Escaut et

la Dender, comprenant le comté d'Alost. C'est la partie E. de la Flandre orientale actuelle.

FLANDRE OCCIDENTALE, prov. du roy. actuel de Belgique, bornée au N. et au N. O. par la mer du Nord, à l'E. par la Flandre orientale, au S. par le Hainaut, au S. O. et à l'O. par le dép. du Nord; 70 kil. sur 60; 660 000 hab.; ch.-l., Bruges. La Flandre occid., partie occid. de l'ancien comté de Flandre, formait avant 1814 le dép. français de la Lys. Elle est divisée en 4 arr. (Bruges, Courtray, Furnes, Ypres).

FLANDRE ORIENTALE, prov. du roy. de Belgique, bornée au N. par la Zélande, à l'E. par la prov. d'Anvers et le Brabant mérid., au S. par le Hainaut, à l'O. par la Flandre occid.; 60 k. sur 33; 800 000 h.; ch.-l., Gand. La Flandre orient., partie de l'ancien comté de Flandre, formait avant 1814 le dép. français de l'Escaut. Elle se divise en 4 arr. (Gand, Oudenarde, Dendermonde, Eecloo).

FLANDRIN (Hippolyte), peintre français, né à Lyon en 1809, m. en 1864. Élève de M. Ingres, il se livra d'abord à la peinture historique, et composa plusieurs œuvres remarquables, *St-Clair guérissant les aveugles*, *Euripide écrivant ses tragédies*, *Dante dans le cercle des envieux*, *le Christ et les petits enfants*, *St-Louis dictant ses commandements*, *St-Louis prenant la croix pour la 2<sup>e</sup> fois*, *Mater Dolorosa*, *Napoléon législateur*, etc. Il exécuta les peintures murales de St-Germain des Prés et de St-Vincent de Paul, etc., et y fit preuve, comme peintre, d'un sentiment religieux très-élevé. Il a surtout excellé dans le portrait, où il compte peu d'égaux pour la vérité et l'expression. Il était membre de l'Académie des Beaux-Arts, où son *Éloge* a été lu par M. Beulé (1864).

FLASSAN (Gaëtan BAXIS, comte de), historien, né en 1770 dans le Comtat-Venaissin. On lui doit une *Histoire de la diplomatie française*, 1808, et une *Histoire du congrès de Vienne*, 1829.

FLAVIA, famille romaine. V. FLAVIUS.

FLAVIA CÉSARIENNE, *Flavia Caesariensis*, une des 5 prov. du diocèse de la Bretagne romaine, comprenait les comtés de l'E. situés au N. de la Tamise, et avait pour ch.-l. *Venta* (Winchester).

FLAVIEN (S.), fut élu en 381 patriarche d'Antioche du vivant de son prédécesseur Paulin, ce qui fit naître dans l'église de Syrie un schisme qui ne fut éteint que sous Innocent I. Flavien plaida auprès de Théodose en faveur des habitants de sa métropole, qui dans une sédition avaient renversé les statues de l'empereur et de l'impératrice, et il obtint leur grâce. S. Chrysostôme nous a conservé le discours admirable qu'il prononça à cette occasion. Il mourut en 404. — Un autre Flavien, évêque d'Antioche en 498, se rendit suspect de nestorianisme, fut déposé en 511 et exilé à Pétra, où il mourut en 518.

FLAVIEN (S.), patriarche de Constantinople en 447, fit condamner Eutychès en 448, et périt en 449 à Ephèse, victime des violences des Eutychéens. On l'hon. le 15 ou le 18 février.

FLAVIENS (les), famille romaine. V. FLAVIUS.

FLAVIGNY, ch.-l. de c. (Côte-d'Or), à 14 k. E. de Semur; 850 h. Anis très recherchés, bons vins rouges. Belle église gothique.

FLAVIOBRIGA,auj. *Bilbao*, v. d'Hispanie (Tarraconaise), chez les Cantabres, sur la côte.

FLAVIUS, nom d'une famille plébéienne de Rome, de laquelle étaient issus les empereurs Vespasien, Titus et Domitien.—Constance Chlore, Constantin le Grand, portèrent aussi ce nom.

FLAVIUS (Cneus), scribe ou secrétaire d'Appius Claudius, fils d'un affranchi. Il déroba à Appius et publia un recueil des formules sans lesquelles une procédure ne pouvait être valable, formules que les patriciens avaient jusqu'alors cachées soigneusement au peuple. Il acquit par là une grande popularité. Il fut élu édile curule et tribun du peuple (303) et entra dans la suite au sénat.

FLAXMAN, sculpteur et dessinateur anglais, né

à York en 1755, m. en 1826. Il fut nommé en 1810 membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture de Londres et professeur dans cet établissement. On estime surtout de lui les monuments funéraires de *Howe* et de *Nelson* à St-Paul, celui du *comte Mansfeld* à Westminster, du poète *Collins*, à Chichester; le *Bouclier d'Achille*, bas-relief d'après l'*Iliade*, les statues de Reynolds et de Washington. Il fit de beaux dessins au trait pour les œuvres d'Homère, d'Hésiode, d'Eschyle et de Dante. Cet artiste appartient à l'école classique: il unit l'élégance à la noblesse; il invente et compose bien; mais, dans ses œuvres de sculpture, le fini laisse à désirer. Son *Œuvre*, gravée par Réveil, a été publiée à Paris, 1832. 2 vol. obl.

FLÉCHIER (Esprit), évêque et orateur sacré, né en 1632 à Pernes, dans le comtat d'Avignon, d'une famille d'artisans, entra dans la congrégation de la Doctrine chrétienne à l'âge de 16 ans, professa d'abord la rhétorique à Narbonne, vint à Paris en 1661, et obtint la place de lecteur du Dauphin par la protection du gouverneur de ce prince, le duc de Montausier. Fléchier se fit d'abord connaître par des sermons qui obtinrent du succès; mais il réussit surtout dans l'oraison funèbre. Les deux premières qu'il prononça furent celles de la duchesse de Montausier (1672) et de la duchesse d'Aiguillon (1675). En 1679 il prononça celle de Turenne; c'est là que son talent s'éleva à toute sa hauteur. Louis XIV le nomma en 1685 à l'évêché de Lavaur, puis, en 1687, à celui de Nîmes. Ce diocèse était rempli de Calvinistes, et l'édit de Nantes venait d'être révoqué: Fléchier sut pourtant se concilier l'affection générale. Il mourut en 1710, regretté de tous également. Cet orateur se place après Bossuet dans l'oraison funèbre en 1675. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1782 par Ducreux, 10 vol. in-8. On y remarque, avec les *Oraisons funèbres*, des *Sermons*, des *Panegyriques de saints*, une *Vie de Commendon*, et enfin des *Histoires de Théodose* et de *Ximènes*, qui ont plus de mérite littéraire que de valeur historique. Il a laissé de curieux *Mémoires sur les grands-jours de Clermont*, publiés en 1844 seulement par M. Genod.

FLEETWOOD (Ch.), gouverneur d'Irlande sous Cromwell, fils de W. Fleetwood, échanson des rois Jacques I et Charles I, prit de bonne heure du service, se fit élire membre du long-parlement, s'y déclara contre Charles I, fut en 1647 un des commissaires chargés par l'armée de traiter avec le parlement, et contribua en 1650 au gain de la bataille de Worcester. Il épousa la fille de Cromwell, veuve d'Ireton; son beau-père le nomma alors commandant général des troupes d'Irlande, puis vice-roi de cette île. Néanmoins, Fleetwood s'opposa à ce que Cromwell prit le titre de roi, et fut même un des premiers à faire déposer son fils Richard Cromwell. Proscrit après la restauration des Stuarts, il mourut dans l'obscurité. C'était un homme faible et sans résolution.

FLEIX, vge du dép. de la Dordogne, à 22 kil. O. de Bergerac; 1600 hab. Il y fut signé en 1580 un traité qui fit trêve aux guerres religieuses.

FLEMING (Abraham), écrivain anglais, né à Londres vers le milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, a traduit les *Bucoliques* et les *Georgiques* de Virgile, 1575; les *Épîtres* de Cicéron, les *Lettres* de Pline, 1576, et a composé quelques ouvrages: *Combats entre le vice et la vertu*, 1582; *le Diamant de la dévotion*, 1586, etc.

FLEMMING (J. H., comte de), général suédois, né en 1667, mort en 1728, entra de bonne heure au service de l'électeur de Saxe Jean-George, qui l'honora de son amitié, et fut nommé par Frédéric-Auguste, successeur de ce prince, feld-maréchal et premier ministre. Il contribua puissamment à assurer sur la tête de son maître la couronne de Pologne

qui lui était disputée par le prince de Conti. Il poussa avec vigueur la guerre contre Charles XII, et il ne tint pas à lui que ce prince ne fût arrêté lors de la visite imprudente qu'il vint faire à Dresde au roi Auguste. Après la bat. de Pultawa, il essaya vainement d'assurer la Livonie à la Saxe, et de décider le roi de Prusse à déclarer la guerre à la Suède.

**FLENSBURG**, v. murée du Danemark (Sleswig), à 29 k. N. de Sleswig, sur le Flensborg-fjord; 14 000 h. Port sûr et profond. étroit d'entrée; chemin de fer. Hôtel de ville, théâtre, bourse, école de navigation. Toile à voiles, tabac, savon, papier, bleu de Prusse; fonderie de cuivre; raffinerie de sucre, eau-de-vie de grains, teintureries; chantiers de construction. Commerce actif, armements pour la pêche au Groënland.

**FLERS**, ch.-l. de c. (Orne), à 21 kil. N. de Domfront; 4895 hab. Toiles, coutils, basins.

**FLESELLES** (Jacques de), prévôt des marchands de Paris, né en 1721, fut une des premières victimes de la Révolution. Accusé d'entretenir des relations avec la cour et de tromper le peuple en l'abusant par de fausses promesses d'armes et de munitions, il fut tué d'un coup de pistolet à l'hôtel de ville, le 14 juillet 1789, jour de la prise de la Bastille. Sa tête fut coupée et promenée dans les rues au bout d'une pique.

**FLESSINGUE**, *Vlissingen* en hollandais, v. forte du roy. de Hollande (Zélande), dans l'île de Walcheren, à 6 kil. S. O. de Middelburg, à l'emb. du Hondt (bras de l'Escaut); 8000 hab. Excellent port militaire et marchand; chantiers de construction; bassin pour 50 vaisseaux; siège d'une amirauté, etc. Patrie de Ruyter. — Flessingue est la 1<sup>re</sup> ville qui, en 1572, se déclara contre les Espagnols. En 1585 le prince d'Orange l'engagea à la reine Elisabeth en garantie d'un prêt fait à la Hollande : les Anglais la gardèrent jusqu'en 1616. Réunie à la France de 1807 à 1814, elle fut bombardée par les Anglais en 1809 : c'est alors que fut détruit son superbe hôtel de ville.

**FLETCHER** (Richard), prêtre anglican, fut chargé en 1587 d'accompagner Marie Stuart à Péchafaud, et montra contre cette malheureuse reine une animosité fanatique. Lorsque la tête eut été tranchée, il s'écria : « Périssent ainsi tous les ennemis d'Elisabeth ! » Il fut fait, en récompense de son zèle, évêque de Bristol, puis de Londres. Cependant il mourut disgracié, en 1596. Ce prêtre s'était marié deux fois.

**FLETCHER** (John), auteur dramatique, fils du précédent, né en 1576, dans le comté de Northampton, fut destiné au barreau, mais renonça à cette carrière pour les lettres, se lia avec le poète Beaumont, et donna en société avec lui plus de 50 pièces, tragédies et comédies. Il survécut à son ami, mort en 1615, et fit seul quelques nouvelles pièces. Il mourut de la peste en 1625. Autant qu'il est possible de distinguer les ouvrages des deux amis, on estime davantage les comédies de Fletcher; elles brillent par l'esprit, la vivacité et la fidélité des peintures de mœurs. Les meilleures sont : *le Fat*, *le Capitaine*, *le Voyage des amants*, *l'Ennemi des femmes*. Contemporains de Shakespeare, Beaumont et Fletcher eurent de leur temps plus de vogue que ce grand poète. L'édition la plus complète de leurs œuvres est celle de Dyce, Londres, 1844, 11 vol. in-8. Elles ont été traduites dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, 1823 et séparément par E. Lafond, 1864.

**FLETCHER de SALTOUN** (André), patriote écossais, né à Saltoun en 1653, mort à Londres en 1716. Membre du parlement d'Écosse, il se montra orateur énergique, républicain zélé, combattit successivement le gouvernement de Charles II, de Jacques II et de Guillaume III, entra dans la conspiration de Monmouth, et s'opposa toujours à la réunion de l'Écosse et de l'Angleterre. Il a laissé quelques écrits politiques qui ont été réunis à Glasgow, 1749.

**FLEURANCE** ou **FLEBRANGES**, ch.-l. de c. (Gers), à 11 kil. S. de Lectoure; 2900 hab. Jolie ville. Commerce en grains, eau-de-vie, plumes d'oie, etc. —

Anc. seigneurie qui a donné son nom à un membre de la maison de La Mark. F. MARK (Robert III de LA).

**FLEURIEU** (Ch. P. CLARET, comte de), ministre de la marine sous Louis XVI, membre de l'Institut, né à Lyon en 1738, m. en 1810, entra dès l'âge de 13 ans au service de mer et montra de bonne heure une habileté et une instruction surprenantes : en 1763, il fabriqua, de concert avec Ferdinand Berthoud, la première horloge marine qu'on eût encore vue. Nommé en 1776 directeur général des ports et arsenaux, il dirigea les opérations navales de la guerre d'Amérique et fournit les plans des voyages de découverte entrepris par La Pérouse et le chevalier d'Entrecasteaux. Appelé en 1790 au ministère de la marine, il donna sa démission l'année suivante, et fut nommé gouverneur du jeune Dauphin (Louis XVII). Il devint membre du Conseil des Anciens en 1797; fut exclu de cette assemblée le 18 fructidor, et appelé par Bonaparte au conseil d'État après le 18 brumaire. On a de lui : *Découvertes des Français dans le S. E. de la Nouv.-Guinée* en 1768 et 1769, Paris, 1790; *Le Neptune Américo-septentrional*, 1780; *Le Neptune des mers du Nord*, 1794. On lui doit aussi la rédaction du *Voyage autour du monde fait pendant les années 1790 et 1792*, par Étienne Marchand, an vi (1798). Ses ouvrages sont précieux par l'exactitude des détails et la perfection des cartes hydrographiques. — On a donné son nom à une baie de la Terre de Diémen, sur la côte orientale, découverte en 1802 par Baudin; — et à une île située à l'extrémité N. O. de la Terre de Van Diémen, découverte en 1798 par Flinders, puis explorée par Freycinet.

**FLEURUS**, v. de Belgique (Hainaut), dans une vaste plaine, près de la Sambre (r. g.), à 11 kil. N. E. de Charleroi; 4000 h. Station. Cailloux roulés de quartz hyalin dits *diamants de Fleurus*. — Cette v. a donné son nom à 4 batailles mémorables : la 1<sup>re</sup> en 1622, entre l'armée espagnole sous les ordres de Gonzales de Cordoue, général de la ligue catholique, et les troupes de l'Union protestante commandées par le bâtard de Mansfeld : les deux partis s'attribuèrent l'avantage; — la 2<sup>e</sup> en 1690 : le maréchal de Luxembourg y défit G. Frédéric, prince de Waldeck, l'un des plus habiles généraux de la ligue d'Augsbourg; — la 3<sup>e</sup> livrée le 26 juin 1794 (8 messidor an ii) : le général Jourdan y défit les Impériaux sous les ordres du prince de Cobourg; c'est la plus importante; elle donna la Belgique à la France; c'est à cette bataille qu'on fit pour la 1<sup>re</sup> fois usage de l'aérostat; — la 4<sup>e</sup>, plus communément appelée *bataille de Liégeois*, eut lieu le 16 juin 1815 : Napoléon y défit complètement le général prussien Blücher.

**FLEURY**, *Floriacum*, nom commun à un grand nombre de bourgs et villages de France. Les plus connus sont : 1<sup>o</sup> un vge du dép. de l'Aude, à 16 k. N. E. de Narbonne; 1305 h. Anc. baronnie érigée en 1736 en duché-pairie pour un neveu du cardinal de Fleury; — 2<sup>o</sup> Fleury-sur-Andelle (Eure), ch.-l. de c., à 15 k. N. des Andelys; 1400 hab. Église toute moderne. Filatures, tissage mécanique, imprim. sur indiennes; — 3<sup>o</sup> Fleury-sur-Loire ou Saint-Benoît-sur-Loire, bourg du Loiret, à 36 kil. N. O. de Gien; 1640 h. Anc. monastère de Bénédictins, où se conservaient les reliques de S. Benoît; il n'en reste que l'église, qui renferme le tombeau de Philippe I. La bibliothèque était une des plus riches de France.

**FLEURY** (l'abbé Claude), sous-précepteur des enfants de France, né à Paris en 1640, mort en 1723, embrassa l'état ecclésiastique en 1667 après avoir été pendant 9 ans avocat au parlement; fut nommé en 1672 précepteur des princes de Conti, et devint en 1689 sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berry, petits-fils de Louis XIV, dont Fénelon était le précepteur, et fut nommé en 1717 confesseur de Louis XV. Il avait reçu en 1706, comme récompense de ses soins, le prieuré d'Argentueil, et avait été admis à l'Acad. française en 1696. Fleury est surtout connu par ses ouvrages : les principaux sont

le *Catéchisme historique*, 1679; les *Mœurs des Israélites*, 1681; les *Mœurs des Chrétiens*, 1682; *Traité du choix des études*, 1686; enfin, l'*Histoire ecclésiastique*, précédée du *Discours sur cette histoire*, 1691 et années suivantes, 20 vol. in-4 : c'est le plus important de tous. Cette histoire s'étend depuis l'établissement du Christianisme jusqu'en 1414. Il en a paru chez Didier en 1840 une nouvelle édition en 6 vol. grand in-8, avec 4 livres inédits, qui contiennent l'esquisse du xv<sup>e</sup> siècle (1414-1517). On trouve dans l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury un style facile et naturel, une vaste érudition, une morale pure, de sages réflexions; mais la critique y est quelquefois outrée : son 9<sup>e</sup> *Discours sur l'église gallicane* a été mis à l'*Index* à Rome. Rondet a réuni ses *Opuscules* en 5 vol., Nîmes, 1780; Emery a publié en 1807 de *Nouv. Opuscules*.

FLEURY (André Hercule de), cardinal et ministre, né à Lodève en 1653, fut d'abord aumônier de Louis XIV, devint en 1698 évêque de Fréjus, fut choisi en 1715 par le vieux roi mourant pour être précepteur du jeune Louis XV, et sut gagner toute la confiance de son élève. En 1726 il fut choisi pour remplacer le duc de Bourbon dans la charge de premier ministre; la même année, il fut nommé cardinal. Il montra de la sagesse dans l'administration intérieure, diminua les impôts et mit quelque ordre dans les finances; mais il ne sut pas maintenir l'influence de la France au dehors, et abandonna Stanislas, roi de Pologne, dans la guerre qu'il soutenait pour reconquérir son trône; cependant, par le traité de Vienne (1736), il fit céder par l'Autriche au roi déchu les duchés de Lorraine et de Bar, en stipulant que ces duchés, après la mort de Stanislas, reviendraient à la France. Dans la guerre de la succession (1740), le cardinal ne fit pas encore jouer à nos armées un rôle bien brillant, mais il ne vit pas la fin de cette guerre : il mourut en 1743. Honnête, désintéressé, simple et sans faste, Fleury eut les qualités de l'homme privé plutôt que les talents du ministre. Il avait été élu membre de l'Académie française en 1717, de celle des sciences en 1721, de celle des inscriptions et belles-lettres en 1725, et avait les titres de proviseur de Sorbonne et de supérieur de la maison de Navarre.

FLEURY (J. BÉNARD, dit), célèbre comédien, né en 1750 à Lunéville, mort en 1822, était fils d'un des acteurs de la troupe du roi Stanislas. Il débuta à la Comédie-Française en 1772, et réussit parfaitement dans les rôles de petits-maîtres, de courtisans, de mauvais sujets. On ne se lassait pas de l'applaudir dans le *Chevalier à la mode*, l'*Homme à bonnes fortunes*, et surtout dans le marquis de l'*École des bourgeois*. Il quitta la scène en 1818. On a publié en 1836 de prétendus *Mémoires de Fleury*, faits d'après quelques notes trouvées dans ses papiers après sa mort.

FLEVO (lac), lac situé jadis au N. du Rhin inférieur, dans le pays des Bataves, et qui communiquait par un étroit canal (dit *Fleum ostium*), avec l'Océan Germanique. L'irruption des eaux de l'Océan en 1225 l'agrandit et en fit le Zuiderzee actuel.

FLIBUSTIERS (de *flyboat*, vaisseau qui vole; ou plutôt de *free booter*, libre pillard), pirates des Antilles qui se sont fait un nom dans le xvii<sup>e</sup> siècle par leur audace et leur acharnement contre les Espagnols. Descendus de ces Boucaniers de l'île de St-Domingue dont les Espagnols avaient détruit le commerce, ils s'établirent dans l'île de la Tortue près de St-Domingue, d'où ils couraient les mers, pillant les colonies et les vaisseaux espagnols, et dissipant ensuite leur butin dans la débauche. Les plus fameux furent : l'Anglais Morgan, qui prit Panama en 1670; Pierre Legrand, de Dieppe, qui avec une barque montée par 28 hommes enleva le vaisseau amiral espagnol; Nau l'Olonnais et Michel le Basque qui prirent Maracaibo, et Monbars l'Extremiteur qui en 1683 s'empara de la Vera-Cruz. Le dernier exploit de ces pirates fut la prise de Carthagène (Amérique),

dont ils s'emparèrent en 1697, à l'aide d'une flotte de corsaires français. Depuis cette époque leur nombre diminua sensiblement : l'histoire n'en parle plus après le xvii<sup>e</sup> siècle. Oëmelin (1775) et Archenholz (1804) ont écrit l'*Histoire des Flibustiers*.

FLINDERS (Matth.), navigateur anglais, né vers 1760, mort en 1814, parcourut en 1798 avec Bass les côtes de la Nouv.-Hollande, découvrit le détroit de Bass qui sépare la Terre de Van Diémen du continent, et publia à son retour : *Voyage aux Terres australes pendant les années 1801-1803*, Londres, 1814.

FLINDERS (Terre de), partie de la côte S. de l'Australie, entre les 130° et 136° de long. E., est bornée à l'O. par la Terre de Nuyts.

FLINSBERG, v. des États prussiens (Silésie), près de la Queiss, à 25 k. S. O. de Löwenberg; 2500 h. Verrière. Eaux minérales.

FLINT, v. d'Angleterre (pays de Galles), ancien ch.-l. du comté de Flint, à l'emb. de la Dee et à 17 k. S. O. de Liverpool; 3210 hab. Bains de mer. Ruines d'un château fort. Richard II fut pris près de là et forcé de céder sa couronne au duc de Lancastre (Henri IV), en 1399. — Le comté de Flint, entre ceux de Denbigh à l'O., de Chester à l'E. et la mer d'Irlande au N., a 45 kil. sur 20 et 70000 hab. Il a pour capit. Mold, qui a récemment remplacé Flint. Pâturages, grains; plomb, houille, zinc, etc.

FLIZE, ch.-l. de c. (Ardennes), à 7 kil. S. E. de Mézières; 300 hab. Anc. château, converti en manufactures de draps, forges, fabriques d'essieux.

FLODDEN, hameau d'Angleterre (Northumberland), à 18 kil. S. de Berwick, est célèbre par la bat. qui s'y livra en 1513, entre les Anglais, commandés par Surrey, et les Ecossais, commandés par Jacques IV : le roi d'Écosse y périt avec presque toute sa noblesse.

FLODOARD, chroniqueur français, né à Epernay en 894, mort à Reims en 966, était chanoine de la cathédrale de cette ville. On a de lui une *Histoire de l'église de Reims*, écrite en latin, et pleine de recherches aussi exactes que savantes, publiée par Sirmond, Paris, 1611; par Colvener, Douai, 1617, et réimpr., avec une trad. franç. de M. Lejeune, par l'Acad. de Reims, 1854; et une *Chronique* estimée, qui s'étend de 919 à 966, publiée par Duchesne, et trad. par M. Guizot dans sa *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*.

FLOGNY, ch.-l. de c. (Yonne), à 14 kil. N. O. de Tonnerre, sur l'Armançon et le canal de Bourgogne, est traversé par le chemin de fer de Paris à Lyon; 382 hab. Aux env., restes d'un camp romain.

FLOR (Roger de), célèbre aventurier, né vers 1260, était fils d'un grand fauconnier de l'empereur Frédéric II, et était entré fort jeune dans l'ordre des Templiers. Marin et guerrier, il s'était déjà signalé à St-Jean-d'Acre contre les Musulmans, et en Sicile en combattant pour Frédéric contre les princes de la maison d'Anjou, lorsqu'il offrit ses services, en 1303, à l'empereur grec Andronic, pressé par les Turcs. Il passa en Anatolie en 1304 avec une armée composée de Catalans, d'Aragonais et d'Almogavars, battit les Turcs en plusieurs rencontres, et obtint d'Andronic en récompense la main de sa nièce avec le titre de *César*; mais, sa faveur ayant excité la jalousie de Michel, fils de l'empereur, il fut égorgé par ordre de ce prince, 1307. Ses soldats le vengèrent et ravagèrent les provinces byzantines.

FLORAC, ch.-l. d'arr. (Lozère), à 35 kil. S. E. de Meude, sur le Tarnon, près de son confluent avec le Tarn; 2000 hab. Trib. de 1<sup>er</sup> inst., église calviniste. Eau minérale, mûriers, vignes.

FLORAUX (Jeux), fêtes célébrées à Rome en l'honneur de la déesse Flore. V. FLORE.

Dans les temps modernes, on a donné ce nom à une institution littéraire qui existe à Toulouse et qui a pour but d'encourager la poésie. On y distribue aux meilleurs vers des prix qui consistent en différentes fleurs, d'or ou d'argent, telles que la violette, l'é-

glantine, le souci, l'amarante, le lis. Cet institution fut fondée en 1322 par plusieurs poètes qui se réunirent pour former ce qu'on appela le *Collège de la gaie science*; elle fut renouvelée vers 1500 par Clément Isaura, et fut, en 1695, érigée en académie. Elle subsiste encore aujourd'hui. La distribution des prix a lieu, chaque année, le 3 mai.

**FLORE**, *Flora*, déesse des fleurs et des jardins chez les Romains, épouse de Zéphyre, était représentée la tête et les mains chargées de fleurs. Son culte, établi chez les Sabins, fut introduit à Rome par Tatius. On célébrait en son honneur les jeux floraux, qui avaient lieu à l'époque de la floraison (avril). Ils se célébraient la nuit : il y régnait une grande licence. Renouvelés vers 230 av. J.-C., ces jeux ne devinrent annuels qu'à partir de 174 av. J.-C. Selon Lactance, le culte de la déesse Flore aurait pour origine un legs qui aurait été fait au peuple romain par une courtisane nommée Flora, à la condition qu'on célébrerait tous les ans une fête en son honneur.

**FLORE (Ste)**, née à Cordoue d'un père musulman, fut élevée par sa mère dans la religion chrétienne et subit le martyre plutôt que d'abjurer, en 851. On l'honore le 24 nov.

**FLORE (FRANC-)**, peintre flamand. V. FLORIS.

**FLORENCE**, *Florentia Tuscorum* chez les anciens, *Firenze* en italien, capitale de la Toscane, sur l'Arno, dans une situation délicieuse, à 372 kil. N. O. de Rome, et à 1400 kil. S. E. de Paris; 110000 hab. Archevêché, résidence de l'administration; cour d'appel, université fondée en 1438, école de médecine et de chirurgie, écoles pies. Édifices superbes et qui en font une des plus belles villes du monde : palais Pitti, Vieux-Palais ou *degli Uffici*, contenant la galerie de Florence ou de Médicis, nombreux palais appartenant à des particuliers; magnifique cathédrale dite *Duomo*; belles églises; beaux jardins et agréables promenades, notamment celle des *Cascine*; places vastes et richement décorées; neuf théâtres (*la Pergola*, *Cocomero*, etc.). Les statues, tableaux et autres objets d'art se trouvent en profusion à Florence. Cette ville a de plus beaucoup d'établissements scientifiques, artistiques et littéraires (bibliothèques Magliabecchiana, Laurentine, Musée florentin, Musée d'histoire naturelle); plusieurs acad. et sociétés savantes, entre autres l'Académie *della Crusca*; une célèbre école de peinture, un observatoire, etc. Florence fabrique les taffetas dits *florence*, des chapeaux de paille, des lainages, de la carrosserie, des instruments de mathématiques, des parfums et des liqueurs; on y fait de belles mosaïques en pierre dure. Patrie des Médicis, du Dante, de Boccace, de Machiavel, de Guichardin, de Villani, de Marsile Ficin, d'Améric Vespeuce, de Cimabué, de Brunelleschi, d'André del Sarto, et d'un grand nombre de peintres qui ont formé l'école dite florentine; des musiciens Lulli et Cherubini, de plusieurs papes, entre autres Léon X. — Florence existait du temps des Etrusques, mais elle n'eut quelque célébrité que quand Sylla en eut fait une colonie romaine (81 av. J.-C.). Elle était au 1<sup>er</sup> siècle la capit. de la prov. d'Etrurie. Stilicon y remporta une grande victoire sur Radagaise en 406. Prise et reprise successivement par Totila, par Narsès, elle finit par être ruinée : Charlemagne la releva en 781. Tout en faisant partie du marquisat de Toscane, elle resta à peu près maîtresse d'elle-même et finit par s'ériger en république. Longtemps étrangère aux factions qui déchiraient l'Italie, elle était arrivée à un haut point de prospérité; mais en 1215 elle prit part à ces discordes, et depuis ce temps elle devint la proie de l'anarchie : elle fut dans l'Italie centrale le siège de la puissance des Guelfes. Son gouvernement subit de fréquentes variations; cependant sa tendance fut éminemment démocratique : elle s'érigea en république en 1250 et se donna en 1282 une constitution dite *Ordinamenti di giustizia*, qui fit arriver au gouv't les *Arts majeurs* (le gros commerce). Souvent en guerre avec l'empire,

avec Milan, avec les Pisans, avec les papes; soumise à Naples de 1314 à 1317, puis de 1326 à 1328; à Gautier de Brienne, duc d'Athènes, de 1342 à 1343; gibeline un instant, de 1378 à 1383, elle acquit au milieu des guerres Pistoie, Arezzo, Pise, Cortone, Livourne, et s'assura la domination de toute la Toscane. Elle tomba à partir de 1421 sous l'influence des Médicis, et finit, malgré quelques révolutions passagères, malgré l'occupation momentanée des Français (1494) et les prédications de Savonarole, par devenir le patrimoine de cette famille. Elle conserva d'abord le nom de république; mais, à partir de 1569, Florence et son territoire furent érigés en grand-duché sous le titre de grand-duché de Toscane (V. ce nom). — A Florence se tint en 1439 le 18<sup>e</sup> concile œcuménique, suite de celui de Ferrare, qui lui-même faisait suite à la partie du concile de Bâle tenue de l'aveu du pape. On s'y occupa des moyens de réunir les églises d'Orient et d'Occident. Cette ville fut désolée en 1348 par une peste horrible, dont Boccace a laissé une célèbre description.

Le nom de Florence a été donné à plusieurs villes des États-Unis : la plus importante est dans l'Alabama, sur le Tenessee; 2000 hab.

**FLORENCE** (le cardinal de). V. ZABARELLA.

**FLORENSAC**, ch.-l. de c. (Hérault), à 8 kil. S. E. de Pezenas; 3525 hab. Beau pont suspendu.

**FLORENT (S.)**, abbé du monastère de Glonne, auj. St-Florent-le-Vieux, mort au commencement du 7<sup>e</sup> siècle. On le fête le 7 nov. — Il ne faut pas le confondre avec S. Florentin, qui est hon. le 27 sept.

Le nom de Florent a été porté par plusieurs comtes de Hollande. V. HOLLANDE (liste des comtes).

**FLORENTIA**, auj. *Fiorenzuola* et *Fiorance*.

**FLORES**, une des Açores, la plus occid., par 33° 28' long. O., 39° 33' lat. N.; 15000 hab. : 26 kil. sur 14.; ch.-l., Flores. Orseille, vins, grains, bons fruits.

**FLORES**, une des îles de la Sonde, par 117° 37-120° 45' long. E., 7° 53'-9° 3' lat. N. : 310 kil. sur 90. On y remarque un volcan. Cannelle sauvage, sandal, coton, riz, bois de sapan. Habitants malais : quelques Portugais. L'île appartient à la Hollande. — On nomme *Détroit de Florès* le canal qui se trouve entre l'île de Florès et les îles de Solor et de Sabroun.

**FLORIACUM**. V. FLEURY.

**FLORIAN** (J. P. CLARIS de), littérateur, né en 1755 au château de Florian (près de Sauve, Gard), avait pour mère une dame espagnole et pour grand-oncle Voitaire, qui de bonne heure encouragea ses essais. Il entra comme page chez le duc de Penthièvre, servit quelque temps comme officier de dragons, puis vint se fixer à Anet et à Sceaux, auprès du duc de Penthièvre, dont il devint le favori et dont il distribuait les bienfaits. Il fut reçu à l'Académie française en 1788. La Révolution vint troubler son bonheur : il fut incarcéré en 1793 et mourut peu après à Sceaux en 1794, à 38 ans. Florian s'était exercé dans plusieurs genres : quoiqu'il manquât de vigueur et de génie, il se distingua toujours par la grâce et la sensibilité. Il a écrit de petites comédies remarquables par le naturel et la délicatesse : les *Deux billets*, 1779; *Jeannot et Colin*, 1780; les *Deux jumeaux de Bergame*, le *Bon ménage*, 1782, pièces jouées au Théâtre-Italien et dont Arlequin est le héros; des nouvelles, pleines d'intérêt, des pastorales, dont les plus estimées sont *Estelle et Galaté* (1783); des poèmes en prose, *Numa Pompilius* (1786), *Gonzalve de Cordoue* (1791), précédé d'un excellent *Précis sur les Maures*, et des *Fables* charmantes, en vers, qui lui assurent le premier rang après La Fontaine. Il avait beaucoup étudié la littérature espagnole : il a laissé une traduction libre de *Don Quichotte*. Il a été fait plusieurs éditions de ses œuvres; on distingue celles de Briand, 1823-24, 13 vol. in-8, et de Fr. Jauffret, 1837, 12 vol. in-8. Fr. Jauffret a écrit sa *Vie*, et Lacretelle son *Eloge*.

**FLORIDA-BLANCA** (don José MONTINO, comte de), ministre espagnol, né en 1729 à Hellin (Murcie), m.

en 1808, fut d'abord ambassadeur près de la cour de Rome et fit preuve, dans cette mission, de talents qui le firent choisir pour principal ministre par Charles III, 1777. Son administration à l'intérieur fut sage et glorieuse : il favorisa les sciences, les arts, le commerce et l'industrie, créa des routes, des canaux, des aqueducs ; mais il échoua dans une expédition contre Alger et dans l'entreprise de chasser les Anglais de Gibraltar ; en outre, il engagea son pays dans une guerre ruineuse et impolitique contre l'Angleterre en prenant parti pour les États-Unis. Disgracié par Charles IV en 1792, il resta plusieurs années emprisonné à Pampelune. Il ne reparut qu'en 1808 et fut alors élu président de la junte centrale ; mais il mourut la même année.

**FLORIDE**, presqu'île et État de l'Union, au N. E. du golfe du Mexique, à l'O. de l'Atlantique, au S. E. de l'État d'Alabama et au S. de la Géorgie ; 470 kil. sur 200 ; 140 425 habitants, dont 61 745 sont esclaves ; capit., Tallahassée. Jadis la Floride était divisée en Floride orient., ayant pour ch.-l. St-Augustin, et Floride occid., ayant pour ch.-l. Pensacola, d'où le nom de *Deux-Florides* donné souvent à ce territoire. Terrain plat, bas et marécageux. Savanes immenses ; sables en beaucoup d'endroits ; chaleur étouffante et fièvres terribles. Plusieurs lignes de chemins de fer. — Le nom de Floride, qui vient de Pâques-Fleuries, fut donné à cette contrée par Juan Ponce de Léon, qui y débarqua en 1512 le dimanche des Rameaux ou de *Pâques-Fleuries*. Longtemps on donna le nom de Floride à tout le pays situé à l'O. du Mississippi. Sur ce vaste espace vivaient six puissantes nations indigènes : les Natchez, les Criks, les Séminoles, les Tchickasah, les Chactas ou Têtes-Plates, les Yazoux. Les Espagnols se rendirent maîtres du pays après une vigoureuse résistance, en 1539, et ils le possédèrent jusqu'en 1763, époque à laquelle la Floride fut cédée à la Grande-Bretagne. En 1781, les Espagnols la reconquirent, et le traité de Paris en 1783 leur en confirma la possession ; en 1820 les États-Unis achetèrent à l'Espagne et en firent un territoire, qui devint *État* en 1845. Les tribus indiennes de ce pays, quoique fort réduites en nombre, ont longtemps tenu en échec les Américains : en 1843 elles ont été pour la plupart transportées au delà du Mississippi. La Floride s'est séparée de l'Union en 1861. — On nomme *Traité des Florides* un traité conclu en 1819 pour fixer les limites des États-Unis et du Mexique.

**FLORIEN**, *M. Antonius Florianus*, frère utérin de l'empereur Tacite, prétendit lui succéder après sa mort, en 276, et se fit reconnaître par le sénat. Probus ayant été proclamé par les légions d'Orient, il marcha à sa rencontre ; mais il fut battu à Tarse en Cilicie et ses propres soldats le massacrèrent. Il n'avait régné que deux mois.

**FLORIS** (Franz), dit *Franco-Flore*, peintre d'histoire, né à Anvers en 1520, m. en 1570, fut surnommé par ses compatriotes le *Raphaël flamand*, quoiqu'il fût loin d'égalier ce grand maître. Après avoir visité l'Italie, il se fixa à Anvers. Il jouit de l'estime de Charles-Quint et de Philippe II, et amassa par son talent une grande fortune ; mais il se déshonora par son intempérance. On distingue parmi ses œuvres de beaux *Arcs de triomphe*, les *Douze travaux d'Hercule*, un *Jugement dernier* (à Bruxelles), la *Chute des mauvais anges* (à Anvers). — Il forma un grand nombre d'élèves dont le plus célèbre est son fils François, dit *Floris le Jeune*.

**FLORUS** (L. Annæus Julius), historien latin, qu'on croit natif d'Espagne et de la famille de Sénèque et de Lucain, vivait probablement au II<sup>e</sup> s., sous Trajan et sous Adrien. On a sous son nom un *Építome* ou *Abrégé de l'histoire romaine* depuis Romulus jusqu'à Auguste, en 4 livres, ouvrage écrit d'un style brillant et rapide, mais quelquefois déclamatoire. On lui attribue à tort le *Pervigilium Veneris* et quelques autres poésies, qui paraissent être d'une époque postérieure. Les meilleures éd. de Florus sont celles ad

*usum Delphini*, données par Tanneguy Lefèvre, Paris, 1674 ; de Maittaire, Londres, 1715 ; de Duker, Leyde, 1722 ; de Hubner et Jacobitz, Leips., 1832, et de Otto Jahn, Leips., 1852. Il a été trad. par Coëf-fetau, 1618 ; par l'abbé Paul, 1774 ; par Ragon, 1826 (dans la collection de Panckoucke) ; par Durozier, 1829, et dans la collection Nisard. On en a aussi une trad. par le duc d'Orléans, frère de Louis XIV.

**FLOUR** (S.), 1<sup>er</sup> évêque de Lodève, prêcha la foi dans le Languedoc et l'Auvergne, et fut, selon une légende fort douteuse, martyrisé vers 389. Il donna son nom à la v. de St-Flour. On le fête le 5 nov.

**FLUDD** (Robert), *Robertus de Fluctibus* ; né à Milgate (Kent) en 1554, mort à Londres en 1637, cultiva toutes les sciences connues de son temps, surtout la médecine et la physique ; donna dans les erreurs de la théosophie, de l'alchimie, de la magie, et s'affilia aux Rose-Croix. Ses écrits, presque inintelligibles, jouirent cependant d'une grande réputation et furent réfutés par Kepler, Gassendi et Mer-senne. Les principaux sont : *Utriusque Cosmi historia*, Oppenheim, 1617 ; *De supernaturali microscopi historia*, 1619 ; *Clavis philosophiæ et alchimiciæ fluidanæ*, Francfort, 1633. Ses *Œuvres* forment 6 vol. in-fol. Il y traite des sciences occultes et prétend révéler les mystères du monde invisible, ainsi que les rapports du ciel avec la terre.

**FLUE** (Nicolas de), saint personnage suisse, né en 1417 dans le canton d'Unterwald, mort en 1487. Après avoir passé 50 ans dans la pratique de toutes les vertus, et avoir été élu landamman de son canton, il se retira dans un ermitage. Néanmoins, il conserva toujours une grande influence : il empêcha la guerre civile entre les cantons suisses et les habitants de Soleure et de Fribourg, et fit admettre ces 2 villes dans la confédération, 1481. On lui attribue, entre autres ouvrages, un *Traité de la Vie solitaire*. Il a été béatifié par Clément IX. Les murs de l'église de Stanz sont ornés de légendes empruntées à sa vie.

**FO** ou **FOË**, fondateur d'une secte religieuse qui compte de nombreux partisans en Chine, n'est sans doute qu'un des nombreux Bouddhas qui parurent en Asie. On le fait naître dans l'Inde, à Bénarès, ou dans le Cachemire, env. 1027 ans av. J.-C. Il réforma la religion des Brachmanes, proscrivit la distinction des castes et l'inégalité des hommes, et enseigna une doctrine dont les principes fondamentaux sont de ne point mentir, de respecter le bien d'autrui, de ne tuer aucune créature vivante, de s'abstenir de vin, d'éviter l'impureté, de croire à des récompenses et à des punitions après la vie. Sa doctrine ne commença à se répandre en Chine qu'environ 200 ans av. J.-C. Ses prêtres se nomment Bonzes et vivent réunis dans des monastères.

**FODÉRÉ** (F. Emmanuel), médecin, né en 1764 à St-Jean de Maurienne en Savoie, d'une famille pauvre, mort en 1835, se fit recevoir docteur à Turin, fut envoyé à Paris, pour s'y perfectionner, aux frais du roi Victor-Amédée, entra comme médecin dans l'armée française lors de la réunion de la Savoie à la France (1792), et obtint au concours en 1814 la chaire de médecine légale à la Faculté de Strasbourg, chaire qu'il remplit jusqu'à sa mort. Outre de savantes recherches sur les *gouttes*, le *crétinisme*, et en général sur les *maladies des montagnards*, sur le *délire* et sur la *pneumatologie humaine*, on lui doit un *Traité de médecine légale*, publié d'abord en 1798 et refondu en 1813 (6 vol. in-8), ouvrage bien supérieur à ce qui existait. Une statue lui a été érigée dans sa ville natale.

**FOE**, législateur chinois. V. ro.

**FOE** (De), écrivain anglais. V. de FOE (Daniel).

**FOEHR**, île du Danemark, sur la côte O. du Sleswig ; 12 kil. sur 8 ; 6600 hab. ; ch.-l., Wick.

**FOEODOSIE**. V. CAFFA.

**FOERŒ** ou **FOEROER** (Iles). V. FŒRŒ.

**FOES** (Anuce), *Fœsius*, médecin et helléniste, né à Metz en 1528, mort en 1595, étudia à Paris, revint



se fixer à Metz en 1556, et fut nommé par ses concitoyens médecin de la ville. C'est à lui en grande partie que l'on doit la réhabilitation de la médecine hippocratique et la chute des doctrines arabites. Les plus importants de ses ouvrages sont : *Oeconomica Hippocratica, alphabeti serie distincta*, Francfort, 1588, in-f., savant commentaire sur les mots obscurs d'Hippocrate; *Hippocraticis opera omnia*, Francfort, 1595, in-fol. : c'est une des premières et des meilleures éditions d'Hippocrate; elle est accompagnée pour la 1<sup>re</sup> fois d'une excellente traduction latine.

**FOGARACH**, v. de Transylvanie, à 49 kil. N. O. de Cronstadt, sur l'Aluta; 5000 hab. Evêché grec-uni. Beau pont. Vieux château fort.

**FOGELBERG**, sculpteur suédois, né à Gothenbourg en 1787, mort à Trieste en 1854, vécut presque toujours à Rome. Ses œuvres se distinguent par la majesté ou par la grâce. On remarque surtout ses statues d'*Odin*, de *Thor*, de *Balder*, au musée de Stockholm; un *Birger Jarl* et *Charles Jean XIV* (Bernardotte), qui ornent deux places de Stockholm; un *Apollon* et une *Vénus*.

**FOGGIA**, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples, ch.-l. de la Capitanate, sur le Cervaro, à 133 k. N. E. de Naples; 20 900 h. Evêché. Palais de l'intendance, collégiale, bibliothèque. — Foggia fut fondée au 1<sup>er</sup> siècle près de l'anc. *Arpi*. Manfredi battit près de cette ville le pape Innocent V, mais il y fut défait à son tour par Charles d'Anjou (1266). Foggia ayant pris parti pour Conradin, Charles la détruisit; elle fut rebâtie peu de temps après. Elle souffrit beaucoup du tremblement de terre de 1781.

**FOGGINI** (P. Franç.), bibliothécaire du Vatican, né à Florence en 1713, mort en 1783, jouit de la faveur des papes Benoît XIV et Pie VI, et publia un grand nombre de savants ouvrages, les uns sur la théologie, les autres sur les antiquités et la littérature. On lui doit la publication du fameux ms. de Virgile conservé à Florence dans la bibliothèque des Médicis et regardé comme le plus ancien (il parut à Florence en 1741, in-4), et d'un important travail sur le calendrier romain : *Verrii Flacci fastorum anni romani reliquia, ex marmorearum tabularum fragmentis Præneste effossis*, Berne, 1779, in-fol.

**FOGLIETTA** (Uberto), historien génois, né en 1518, mort en 1581, publia en 1559 sur sa patrie un livre qui le fit exiler : *della Repubblica di Genova*, passa la plus grande partie de sa vie à Rome auprès du cardinal Hippolyte d'Este, et publia dans cette ville : *Historia Genuensium; Clarorum Ligurum Elogia; De Causis magnitudinis Turcarum imperii; De Linguae latinae usu et praestantia*, et plusieurs opuscules qui devaient faire partie d'une histoire générale de son temps. Il passe pour un des meilleurs écrivains latins modernes.

**FOGO** ou **ILE DU FEU**, une des îles du Cap-Vert, par 26° 40' long. O., 14° 50' lat. N. : 27 kil. sur 23; 9700 hab.; ch.-l., St-Philippe. Vaste volcan, haut de 2964<sup>m</sup> et presque continuellement en éruption.

**FOHI** ou **FOUHI**, 1<sup>er</sup> empereur et 1<sup>er</sup> législateur de la Chine. On place son avènement vers l'an 2950 ou même 3300 avant notre ère. On ne sait rien de bien précis sur son règne; on lui attribue l'institution du mariage, l'invention de la pêche, de la chasse, de la musique, de l'écriture, du calendrier, de l'usage du fer, etc. Il reconnut un Dieu suprême et lui rendit un culte. — Il ne faut pas le confondre avec Fo, réformateur de la religion en Chine.

**FOIX**, *Furum*, v. de France, ch.-l. du dép. de l'Ariège, sur l'Ariège, à 722 k. S. de Paris; 5507 h. Trib. de 1<sup>er</sup> inst., collège, école normale, biblioth., société d'agriculture et des arts. Chemin de fer. Martinets à cuivre et à fer, forges à la catalane, etc. Sur un rocher escarpé qui domine la ville, on voit les ruines de trois tours gothiques, servant auj. de prison. Quelques auteurs ont prétendu que Foix a été fondée par les Phocéens qui lui auraient donné le nom de *Phocée*, d'où serait dérivé par corruption le nom de Foix;

mais cette ville ne paraît pas remonter au delà du 11<sup>e</sup> siècle de J.-C. Elle fut assiégée en 1210 par les Albigeois et en 1272 par Philippe le Hardi.

Foix (Gouvt de), un des grands gouvt de la France avant la Révolution, était situé entre le Languedoc et le Roussillon, et se composait de la province de Foix, plus le Donnezan et la cosuzeraineté du roi de France sur l'Andorre; ch.-l., Foix. Il fait auj. partie du dép. de l'Ariège.

Foix (Province, jadis comté de), partie du pays des *Volces Tectosages* sous les Romains; se divisait en haut et en bas pays de Foix, et avait pour places principales : dans le haut-pays, Foix, Tarascon, Ax; dans le bas-pays, Pamiers, Saverdun, Lezat, Mas-d'Azil. — Le comté de Foix, après avoir fait partie de l'empire romain, du roy. des Visigoths, de la monarchie mérovingienne, du duché d'Aquitaine, de l'empire carlovingien, et enfin du comté de Carcassonne, fut détaché de ce dernier comté au 11<sup>e</sup> siècle, forma d'abord une seigneurie, et fut érigé en comté en 1050 en faveur de Roger I, fils de Bernard de Foix et petit-fils de Roger I, comte de Carcassonne; il fut uni en 1290 à la vicomté de Béarn. En 1398, Isabelle, héritière du comté de Foix, le porta dans la maison de Grailly, par son mariage avec Archambault de Grailly. En 1479, Eléonore, reine de Navarre, qui avait épousé Gaston IV, comte de Foix, mourut, en choisissant pour son successeur son petit-fils François Phœbus; mais celui-ci mourut fort jeune, et sa sœur Catherine, en épousant Jean, sire d'Albret, fit passer dans cette maison le comté de Foix, ainsi que la couronne de Navarre. De ce moment, les destinées de ce comté se confondent avec celles de la Navarre. H. Castillon a donné *l'Histoire du comté de Foix*, Paris, 1852.

**FOIX** (Raymond-Roger, comte de), fils de Roger-Bernard I, lui succéda en 1188, accompagna Philippe-Auguste à la Terre-Sainte en 1191; se signala au siège d'Ascalon et à la prise de St-Jean-d'Acre, et revint avec le roi lorsque Richard Cœur de Lion eut pris le commandement de l'armée des Croisés. S'étant déclaré en faveur des Albigeois, le comte de Foix fut battu en plusieurs rencontres, et dépouillé de ses États, qui cependant lui furent rendus par le concile de Latran. Il mourut en 1223.

Foix (Roger-Bernard III, comte de), 1265-1302, eut des démêlés avec Philippe le Hardi et Pierre d'Aragon, qui le tinrent quelque temps en captivité. Il se distingua comme poète et comme troubadour.

Foix (Gaston III, comte de), vicomte de Béarn, né en 1331, mort en 1391, fut surnommé *Phœbus*, soit à cause de sa beauté, soit parce que, semblable au dieu Phœbus, il avait une blonde chevelure; ou enfin parce qu'il avait pris un soleil pour emblème. Il succéda à son père Gaston II, à l'âge de douze ans, et s'illustra par sa valeur et sa magnificence; mais on lui reproche un caractère violent et on l'accuse d'avoir causé la mort de son propre fils: ce jeune prince, accusé d'avoir voulu empoisonner son père à l'instigation de Charles le Mauvais, fut emprisonné et cruellement maltraité par Gaston; il se laissa mourir de faim dans sa prison (1382). La vie de Gaston se passa dans des guerres continuelles: il fit ses premières armes en 1345 contre les Anglais, alla en 1356 en Prusse pour combattre les Infidèles dans les rangs des Chevaliers Teutoniques; contribua en 1358, pendant la *Jacquerie*, à la délivrance de la cour de Meaux, et combattit le comte d'Armagnac, qui manifestait des prétentions sur le Béarn (1372), ainsi que le duc de Berri, qui lui avait enlevé le titre de lieutenant du Languedoc (1375). On a de lui un livre sur la chasse intitulé : *Miroir de Phœbus, des déduits de la chasse des bestes sauvages et des oyseaux de proye*, en prose, imprimé à Poitiers, 1560, in-f. C'est du style emphatique et embrouillé de cet ouvrage qu'est, dit-on, venue l'expression *faire du Phœbus*. Une statue a été érigée dans Pau à Gaston de Foix. — Le surnom de Phœbus a été, après Gas-

ton III, porté par quelques autres membres de la famille, dont un fut roi de Navarre en 1479.

FOIX (Pierre de), dit *l'Ancien*, cardinal et archevêque d'Arles, né en 1386, mort en 1464, fut député par Benoît XIII au concile de Constance, convoqué pour examiner les droits des prétendants au trône pontifical, et contribua à l'élection de Martin V. Envoyé par le nouveau pontife en qualité de légat près du roi d'Aragon, il convoqua en 1429 un concile à Tortose, et, en obtenant la démission de l'antipape Clément VIII, termina heureusement le schisme. En 1457, il rassembla un concile provincial à Avignon, et y fit arrêter de sages réglemens pour l'administration des diocèses. Toulouse lui dut la fondation du *Collège de Foix*, doté de 25 bourses en faveur d'étudiants pauvres.

FOIX (Gaston de), duc de Nemours, fils de Jean de Foix, vicomte de Narbonne, et de Marie d'Orléans, sœur de Louis XII, né en 1489, fut mis en 1512 à la tête de l'armée d'Italie, et mérita par ses hauts faits d'être surnommé *le Foudre d'Italie* : il débelloa Bologne, prit Brescia et gagna sur l'armée hispano-italienne la bataille de Ravenne, 11 avril 1512, mais il périt en poursuivant les vaincus.

FOIX (Catherine de), porta en dot la Navarre avec le comté de Foix à Jean d'Albret en 1484. Ses États furent envahis en 1512 par Ferdinand le Catholique, roi d'Espagne : l'usurpation ayant été sanctionnée par une bulle du pape Jules II, Catherine en mourut de chagrin, 1517.

FOIX. V. LAUTREC, LESGUN, CHATEAUBRIAND.

FOKCHANI, v. de Valachie, sur la frontière de la Moldavie, sur la r. dr. du Milkov, à 130 k. N. E. de Bukharest; 10 000 h. Les Turcs y furent défaits par les Russes en 1789. La Commission centrale des Principautés de Valachie et de Moldavie y siégea en 1858.

FOLARD (le chevalier de), surnommé *le Végèce français*, tacticien, né à Avignon en 1669, m. dans cette ville en 1752, montra de bonne heure un goût décidé pour la carrière des armes. La lecture des *Commentaires de César* lui apprit à considérer la guerre non comme un simple métier, mais comme un art savant et profond. Aussi, toutes les actions où il se trouva furent-elles pour lui une source d'instruction et de remarques savantes, qu'il consigna depuis dans ses ouvrages. Il prit part à toutes les guerres de la fin du règne de Louis XIV, donna aux généraux sous lesquels il servait tantôt des plans de défense de places, tantôt des plans de campagne; se distingua en qualité de capitaine à la bataille de Malplaquet (1709); alla successivement, après la paix d'Utrecht (1713), offrir ses services aux chevaliers de Maitte contre les Turcs, puis au roi de Suède Charles XII, et sut faire adopter ses idées par ce dernier prince. A son retour en France, il fut nommé mestre de camp et commandant de place. Il donna à la fin de sa vie dans les extravagances des Convulsivonnaires. Ses principaux ouvrages sont : *Nouvelles découvertes sur la guerre*, Paris, 1724; *Défense des places*; *Commentaires sur l'Histoire de Polybe* (trad. en franc. par dom Thuillier), ouvrage estimé, dont la meilleure éd. est celle d'Amsterdam, 1735, 7 vol. in-4. L'auteur a placé en tête un *Traité de la colonne et de l'ordre profond*, où il expose un système de tactique qui donna lieu à de vives discussions, mais dont quelques idées ont été mises en pratique avec succès.

FOLDVAR, v. de Hongrie (Tolna), ch.-l. de Marche, sur le Danube, à 35 kil. N. E. de Simeontornya; 12 000 hab. Dépôt de sel; bateaux à vapeur.

FOLEMBRAY, bourg du dép. de l'Aisne, à 31 k. O. S. O. de Laon; 1100 h. Anc. château royal, où Mayenne fit sa scumission à Henri IV, le 24 janv. 1596. Grande verrerie, dite du *Vivier*, fournissant annuellement plusieurs millions de bouteilles et 150 000 cloches à jardin.

FOLENGO (Théophile), poète burlesque, né en 1491 dans un faubourg de Mantoue, d'une famille noble, entra à 16 ans dans l'ordre des Bénédictins,

quitta quelques années après son couvent pour courir le monde avec une femme qu'il avait séduite, et afin de se livrer à son goût pour la poésie. Il reentra cependant au couvent en 1526 et il y mourut en 1544. Il est le créateur du genre *macaronique* : il publia à Venise en 1517, sous le pseudonyme de Merlino Cocco, un recueil de poésies de ce genre (intit. *Macaronée* ou *Plat de macaroni*), où il mêle le latin, l'italien et le patois mantouan. On a aussi de lui *l'Orlandino* ou *l'Enfance de Roland*, et des poésies dévotes. Il a paru à Paris en 1606 une *Histoire macaronique de Merlin Cocco* qui n'est que la trad. de ses poésies burlesques.

FOLIGNO, *Fulginium*, v. de l'État ecclésiastique (délégation de Pérouse), à 31 k. S. E. de Pérouse; 12 000 h. Evêché. Belle cathédrale de *San-Feliciano*; plusieurs églises remarquables, dont l'une renfermait *la Madone de Foligno*, tableau de Raphaël, transporté à Paris lors de l'occupation française, et auj. au Vatican. Musée d'antiquités. Fabriques de cire et de papier; confitures estimées.

FOLKSTONE, v. d'Angleterre (Kent), à 10 k. O. S. O. de Douvres; 4500 h. Port très-fréquent. Service de vapeur pour Boulogne. Chemin de fer pour Londres; télégraphe électrique sous-marin. Bains de mer. Anc. couvent. Patrie de Harvey.

FOLKUNGS, puissante famille de Suède, posséda longtemps la dignité de *l'arl des Suédois*, sorte de mairie du palais, finit par s'emparer de tout le pouvoir, et donna quatre rois à la Suède, 1250-1374.

FONCEMAGNE (Ét. LAUREAULT de), sous-gouverneur du duc de Chartres, né à Orléans en 1694, m. en 1779, fut reçu en 1722 à l'Académie des inscriptions. Il a rédigé de savants mémoires sur les premiers temps de notre histoire (dans le *Recueil* de l'Académie). Il soutint contre Voltaire l'authenticité du testament politique du cardinal de Richelieu.

FONDI, *Fundi*, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Terre-de-Labour), à 88 k. N. O. de Naples; 5000 h. Evêché. Cathédrale. La voie Appienne traverse la ville. Son territoire formait l'anc. *Cæcubus ager*, célèbre par ses vins, auj. fort dégénérés.—Entre Fondi et la mer est le *lac de Fondi*, dont les eaux se rendent dans la mer par deux canaux.

FONFRÈRE (J. B. BOYER-), un des Girondins, né à Bordeaux en 1166, était un des principaux négociants de cette ville. Député à la Convention nationale en 1791, il se signala par son éloquence et son courage : il dénonça les massacres de septembre, s'opposa à l'organisation du tribunal révolutionnaire et accusa Marat. Cependant, au 31 mai, il fut sauté par Marat lui-même comme s'étant opposé, dans la commission des douze, à l'arrestation d'Hébert et de Dumas. Il n'en continua pas moins à combattre la Montagne avec vigueur. Enfin, sur la proposition d'Amar, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, condamné et exécuté avec les Girondins. Il n'avait que 27 ans.—Son fils, Henri Fonfrère, né en 1788, mort en 1841, s'est fait un nom comme publiciste : il défendit sous la Restauration les idées libérales dans le principal journal de Bordeaux.

FONS. Ce nom, qui veut dire *fontaine*, entre dans la composition d'un grand nombre de noms géographiques, soit anciens, soit modernes, dont les plus connus sont : *Fons Apont* en Italie, auj. Abano; *Fons Bellaqueus*, auj. Fontainebleau; *Fons Ebraldinus*, Fontevrault; *Fons Padire*, Paderborn; *Fons Rapidus*, Fontarabie; *Fons Tungrorum*, Spa.

FONSECA (golfe de), golfe de l'Océan Pacifique équinoxial, sur la côte O. de l'État de Nicaragua (Amérique centrale), par 90° long. O., 13° 30' lat. N.

FONSECA (Rodrigue de), évêque de Burgos et membre du conseil de la reine Isabelle, né à Séville en 1452, mort en 1530, fit tout ce qui dépendit de lui pour entraver l'expédition de Christophe Colomb, et s'opposa constamment aux généreux efforts faits par Las Casas pour améliorer le sort des Indiens.

FONSECA (Pierre de), jésuite, surnommé *l'Aristote*

*portugais*, né en 1528 au vge de Cortizada, mort en 1599, professa la philosophie à Evora et à Lisbonne, s'éleva aux premières dignités de son ordre, fut nommé par Philippe II ministre de Portugal quand l'Espagne fut devenue maîtresse de ce royaume, et fut chargé de diverses négociations par le pape Grégoire XIII. On a de lui *Institutiones dialecticæ*, Lisb., 1564, et un *Commentaire sur la Métaphysique d'Aristote*, en latin, Rome, 1572-1602, 4 vol. in-fol. Il inventa en théologie la *Science moyenne*, méthode par laquelle il voulait concilier le libre arbitre avec la Providence, et qu'on attribue aussi à Molina.

**FONTAINE**, ch.-l. de c. (Haut-Rhin), à 9 k. E. N. E. de Belfort; 310 hab.

**FONTAINE-FRANÇAISE**, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 3/4 kil. N. E. de Dijon; 1100 hab. Forges, hauts fourneaux. Henri IV y battit les Ligueurs commandés par le duc de Mayenne et par les Espagnols (15 juin 1595) : c'est là qu'il sauva la vie à Biron.

**FONTAINE-LÈS-DIJON**, bourg aux portes de Dijon. Patrie de S. Bernard. Anc. prieuré des Feuillants.

**FONTAINE-LE-DUN**, ch.-l. de c. (Seine-Inférieure), à 23 kil. N. E. d'Yvetot; 500 hab.

**FONTAINE-L'ÉVÊQUE**, v. de Belgique (Hainaut), sur la Bablone et près de la Sambre, à 9 k. O. de Charleroi; 3000 hab. Fonderie de fer. Marbre aux env. — Longtemps les comtes de Hainaut et les princes de Liège s'en disputèrent la possession; les Autrichiens s'en emparèrent en 1757; les Français la leur enlevèrent en 1794. Ceux-ci la rendirent en 1814.

**FONTAINE** (Nicolas), né à Paris en 1625, mort à Melun en 1709, passa quelques années à Port-Royal, s'attacha à Nicole, Arnauld et Sacy, et fut enfermé à la Bastille avec ce dernier comme janséniste, de 1664 à 1669. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Vies des Saints pour tous les jours de l'année*, 1679; *les Figures de la Bible*, 1694, ouvrage connu sous le nom de *Bible de Roquaimont* et attribué à Le Maître de Sacy; une trad. des *Homélies de S. Jean Chrysostôme sur les épîtres de S. Paul*, et de précieux *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*, 1726.

**FONTAINE DE LA ROCHE** (Jacq.), ardent janséniste, né à Fontenay-le-Comte en 1688, m. en 1741, était curé de Mantelan au diocèse de Tours. Il rédigea, depuis 1727 jusqu'à sa mort, les *Nouvelles ecclésiastiques*, et exalta dans sa gazette les prétendus miracles du diacre Paris. Il figura parmi les *Appelants*.

**FONTAINE DES BERTINS** (Alexis), géomètre, membre de l'Académie des sciences, né en 1725 à Claveysson (Drôme), mort en 1771, conçut le goût des mathématiques en lisant la *Géométrie de l'infini* de Fontenelle, et donna d'ingénieuses solutions de plusieurs des problèmes les plus difficiles. Il s'occupait le premier de la théorie générale et des applications du calcul intégral, et donna à l'Académie des sciences des *Mémoires* qui ont été imprimés en 1740, en un vol. in-4. Il eut de vives disputes avec d'Alembert au sujet de la priorité de la découverte du principe général de dynamique connu sous le nom de *Principe de d'Alembert*.

**FONTAINE MALHERBE** (Jean), littérateur, né près de Coutances vers 1740, mort en 1780, a composé des héroïdes, des discours en vers, des fables, des contes moraux et des pièces de théâtre médiocres. Plusieurs de ses poésies furent couronnées par l'Académie.

**FONTAINE** (P. François), architecte, né à Pontoise en 1762, mort en 1853, était fils d'un architecte. Envoyé à Rome en 1785, après avoir obtenu le second grand prix, il s'y lia avec Percier; fut adjoint à ce dernier comme architecte des bâtiments de la couronne sous l'Empire, prit part aux grands travaux de construction entrepris alors à St-Cloud, au Louvre, aux Tuileries, à Compiègne, à Fontainebleau, traça le dessin de la rue de Rivoli, éleva l'arc de triomphe du Carrousel (1810), construisit sous Louis XVIII la chapelle expiatoire de Louis XVI (rue d'Anjou); exécuta pour le duc d'Orléans d'importants travaux à Eu et à Neuilly, et dirigea la restauration du palais

de Versailles. Il a écrit, soit seul, soit avec Percier : *Maisons et autres édifices modernes dessinés à Rome* (1813, in-fol.); *Décorations intérieures* (1812, in-fol.). Il a laissé des *Mémoires*, encore inédits. Il avait été nommé dès 1811 membre de l'Académie des beaux-arts. M. Halévy y a lu sa *Notice* en 1854.

**FONTAINEBLEAU**, *Fons Blaudi* ou *Fons Bellaqueus* en latin moderne, ch.-l. d'arr. (Seine-et-Marne), à 17 kil. S. de Melun (14 par ch. de fer), à 60 k. S. E. de Paris, au milieu de la belle forêt de Fontainebleau et sur le chemin de fer de Paris à Lyon; 11 939 h. Vaste château royal, avec un parc et des jardins magnifiques. Trib. de 1<sup>re</sup> inst., collège, bibliothèque. Caserne d'infanterie, quartiers de cavalerie; hospice; manufacture de faïence et de porcelaine. Fontainebleau est le lieu de naissance de Henri III et de Louis XIII, des auteurs dramatiques Dancourt et Poinciset, et du peintre Lantara. On récolte à Fontainebleau et dans les environs, notamment à Tomery, l'excellent raisin dit *chasselas de Fontainebleau*; on retire de la forêt des quantités énormes de grès qui servent au pavage. La forêt a 53 kil. de tour et 19 796 hectares de superficie. On a beaucoup disputé sur l'étymologie du nom de Fontainebleau : il paraît venir d'une source dite *Bleau*, que renferme la forêt, et qui elle-même a été ainsi appelée, soit à cause de la beauté de ses eaux (*fontaine belle eau*), soit parce qu'elle fut découverte pendant une chasse par un chien nommé *Blaud*. — Résidence royale dès le temps du roi Robert (999); habitée surtout par Louis VII et ses successeurs jusqu'au xiv<sup>e</sup> siècle; agrandie par François I (qui l'orna des chefs-d'œuvre de l'art), par Henri II, Henri IV, Louis XIV et Napoléon, et restaurée de 1837 à 1840 par Louis-Philippe. Séjour de Christine, qui y fit assassiner Monaldeschi; de Pie VII, pendant sa détention, 1812-13. Plusieurs édits sont datés de Fontainebleau (1539, 1550, 1561). Louis XIV y signa la révocation de l'édit de Nantes, 1685. Il y fut conclu en 1785, sous la médiation de la France, un traité de paix entre l'Autriche et la Hollande. En 1807 un traité y fut signé entre la France et l'Espagne; le 4 avril 1814, Napoléon y abdiqua en faveur de son fils : il y fit de touchants adieux à la vieille garde (le 20 avril). Vatout a fait l'histoire de Fontainebleau, 1840.

**FONTAINES** (le comte de). *F. FUENTES*.

**FONTAINES** (Marie Louise de GIVRY, comtesse de), morte en 1730, est connue par deux romans : la *Comtesse de Savoie* et *Aménophis, prince de Lydie*, qui ont été imprimés avec les œuvres complètes de Mmes de La Fayette et de Tencin, 1804, et réimprimés à part en 1812. On attribue à Chapelle une grande part dans ses écrits.

**FONTANA** (Prosper), peintre d'histoire, né en 1512 à Bologne, mort en 1576, travailla à Gènes avec Perino del Vaga, à Florence avec Vasari, fut appelé à Rome par le pape Jules III, et devint l'un des peintres du palais. Ses compositions sont grandioses, son coloris beau et vif, ses idées fécondes et hardies. Parmi ses ouvrages, on distingue : *Jésus Christ mis au tombeau* (à Bologne); *L'adoration des Mages* (auj. à Berlin). Il fut le maître de Louis et d'Aug. Carrache. — Sa fille, Lavinia FONTANA, connue aussi sous le nom de *Lavinia Zappi*, née à Bologne en 1552, m. en 1614, imita son coloris, mais lui resta inférieure pour le dessin et la composition. Grégoire XIII l'appela à Rome et la nomma peintre de la cour. Ses principales œuvres sont : à Bologne, *S. François de Paule bénissant un enfant*; à Rome, une *Madeleine*; à Berlin, *Vénus et l'Amour*.

**FONTANA** (Jean), né à Mili près de Côme en 1540, m. en 1614, fut un des architectes de l'église de St-Pierre de Rome, mais excella surtout dans l'hydraulique. Il rétablit l'anc. aqueduc d'Auguste, qui amenait l'eau du lac de Bracciano au sommet du Janicule, et bâtit, avec Maderno, la fontaine Pauline, où cette eau vient aboutir; il fit arriver à Frascati l'eau Algida pour l'embellissement des villa

du Belvédère et de Mondragone, établit à Tivoli la digue qui servait à former l'anc. cascade de l'Anio, et éleva des digues à Ravenne et à Ferrare.

FONTANA (Dominique), architecte, frère du préc., né en 1543 à Milli, m. à Naples en 1607, fut chargé par Sixte-Quint de dresser l'obélisque qu'on voit actuellement sur la place St-Pierre à Rome, et qui était alors près du Vatican, à moitié enseveli sous des ruines. Rome lui doit aussi le palais pontifical de *Montecavallo*, au Quirinal, la bibliothèque du Vatican, l'*Acqua felice*, fontaine qui amène l'eau d'une montagne éloignée d'env. 20 kil. A la mort de Sixte-Quint, Fontana fut accusé par des ennemis jaloux d'avoir détourné à son profit des sommes considérables, et se vit obligé de quitter Rome. Il se retira à Naples, y fut nommé ingénieur du roi, et y construisit la fontaine *Medina* et le palais royal, ouvrages qui suffiraient à sa réputation.

FONTANA (Charles), architecte, né à Bruciato près de Côme en 1634, mort à Rome en 1714, fut chargé par Innocent XI et Clément XI de la construction des palais Grimani et Bolognotti, du mausolée de la reine Christine dans l'église St-Pierre, des fontaines St-Pierre et Ste-Marie, du théâtre Tordinone, de l'église St-Michel à Ripa, du palais du mont Citorio, etc. On a de lui plusieurs écrits relatifs à son art : *Il tempio Vaticano e la sua origine con gli edifici più cospicui antichi e moderni*, Rome, 1694; *L'Anfiteatro Flavio descritto e delineato*, 1725; etc.

FONTANA (Félix), physicien et anatomiste, né dans le Tyrol en 1730, mort à Florence en 1805, professa d'abord la philosophie à Pise, puis fut appelé à Florence par le grand-duc Léopold (depuis empereur), et chargé par ce prince de former dans cette ville un cabinet de physique et d'histoire naturelle. Il réussit à représenter par des préparations en cire colorée toutes les parties du corps humain. On lui doit aussi de savantes recherches sur la physiologie, la chimie et la physique. Ses principaux ouvrages sont : *Riserche filosofiche sopra la fisica animale*, Florence, 1775; *Riserche fisiche sopra'l veneno della vipera*, Lucca, 1767; *Principes raisonnés sur la génération*, etc. — Son frère, le P. Grégoire Fontana, 1735-1803, membre de la communauté des Ecoles pies, se distingua comme mathématicien, remplaça Bosovich dans la chaire de mathématiques de Pavie, et exécuta de beaux travaux d'analyse.

FONTANELLE (J. Gaspard du bois), littérateur, né en 1737 à Grenoble, mort en 1812, travaillait avant la Révolution au *Journal de Politique et de Littérature* et au *Mercur de France*, et fut, dans ses dernières années, professeur de belles-lettres à l'École centrale de l'Isère, puis professeur d'histoire à la Faculté de Grenoble. Il s'est exercé dans différents genres de littérature. Parmi ses nombreux écrits nous citerons : *Navfrage et aventures de Pierre Viaud*, 1768; *Anecdotes africaines*, 1775; *Contes philosophiques et moraux*, 1779; *Vie de P. Arétin et de Tasson*, 1768; une traduction des *Métamorphoses d'Ovide*, 1802; un *Cours de belles-lettres*, publié en 1813, ouvrage encore utile. Il a aussi composé plusieurs pièces de théâtre, entre autres *Eriçie* ou *la Vestale*, 1768, dont la représentation fut défendue.

FONTANES (L. de), poète et administrateur, né à Niorl en 1757, mort à Paris en 1821, était fils de J. Marcellin de Fontanes, inspecteur des manufactures, et fut élevé par les Oratoriens. Il se distingua de bonne heure par son talent pour la poésie et publia ses premières productions dans le *Mercur de France* et l'*Almanach des Muses*. Dans la Révolution, il se montra l'ami d'une sage liberté. Proscrit au 18 fructidor, il se réfugia en Angleterre, où il se lia avec Chateaubriand. Il revint après le 18 brumaire et s'attacha à Bonaparte. Lors du rétablissement des études, il fut nommé professeur de belles-lettres au collège des Quatre-Nations, et membre de l'Institut. Il entra en 1804 au Corps législatif, en devenant président en 1805, et s'y fit remarquer par son

éloquence, mais aussi par son adulation; cependant il mêla quelquefois à l'éloge d'utiles avis. Nommé en 1808 grand maître de l'Université, il fit réfléchir les bonnes études et favorisa la religion. Il fut appelé au sénat en 1810. M. de Fontanes a laissé peu de poésies, mais elles se distinguent par l'élegance et la pureté du style. On estime surtout le *Verger*, 1788; le *Jour des Morts*, imité de Th. Gray, 1796; *les Tombeaux de St-Denis*, 1817; une trad. de l'*Essai sur l'homme* de Pope, 1783 et 1821. Il travailla longtemps à un grand poème épique, la *Grèce déléguée*, qu'il n'a pu achever. Non moins remarquable comme orateur que comme poète, il brilla par la noblesse et l'élegance, mais il manque de feu. La collection de ses discours a été publiée en 1821; on y remarque l'*Éloge de Washington* (1800). Ses *Oeuvres* ont été pub. en 1839 par Ste Beuve, 2 v. in-8, d'après ses mss., avec une bonne *Notice* sur l'auteur.

FONTANET, v. de France. V. FONTENAY.

FONTANGES (Marie Angélique DE SCORAILLE, duchesse de), née en 1661, n'avait que 17 ans lorsqu'elle fut produite à la cour, comme fille d'honneur de Madame; elle frappa le roi par sa beauté et ne tarda pas à supplanter Mme de Montespan. Mais ayant perdu ses charmes à la suite d'une couche, et n'ayant point d'ailleurs assez d'esprit naturel pour captiver le roi, elle fut bientôt oubliée. Elle se retira au couvent de Port-Royal, où elle mourut en 1681, à 20 ans. Elle avait fait venir la mode d'une coiffure qu'elle affectionnait et qui porta son nom.

FONTANIEU (Gaspard Moïse), savant historien, né en 1693, mort en 1767, fut successivement intendant de Grenoble, conseiller d'État, contrôleur des meubles de la couronne. Il a laissé en manuscrit des *Histoires de Charles VII, de Charles VIII, du Dauphiné*; mais il est surtout connu pour avoir formé un riche et précieux recueil de titres sur l'histoire de France, avec notes, observations et dissertations. Ce recueil, remplissant 841 portefeuilles in-4, est à la Bibliothèque impériale.

FONTANINI (Juste), écrivain italien, né en 1666 dans le Frioul, mort en 1736, fut nommé par Clément XI professeur d'éloquence à l'Université de Rome, cultiva avec succès l'histoire ecclésiastique et s'en servit pour défendre avec ardeur les intérêts du St-Siège. Il en fut récompensé par de riches bénéfices et le titre d'archevêque d'Ancyre; néanmoins, il finit ses jours dans la disgrâce. Parmi ses ouvrages, on remarque un *Traité de l'éloquence italienne*, 1706, et une *Histoire des savants du Frioul*.

FONTARABIE, *Fons Rapidus* en latin moderne, *Fuenterriaba* en espagnol, l'*OEaso* des anciens, v. d'Espagne (Guipuscoa), sur la Bidassoa, à son emb. dans le golfe de Gascogne; 2000 hab. Petit port, fort St-Eln. Importante autrefois. Elle fut assiégée à diverses reprises, notamment en 1521 par François I, en 1639 par Condé, qui ne put la prendre, et en 1719 par Berwick, qui s'en empara.

FONTENAY, FONTANET ou FONTENOY-EN-PUISAYE, *Fontanetum*, vge de l'anc. Bourgogne (Yonne), à 28 kil. S. O. d'Auxerre; 850 hab. Célèbre par la victoire que Charles le Chauve et Louis le Germanique y remportèrent sur leur frère Lothaire, le 25 juin 841. Un monument commémoratif y a été érigé en 1860.

FONTENAY-AUX-ROSES, joli vge du dép. de la Seine, à 2 kil. N. O. de Sceaux, à 10 k. S. de Paris; 1200 h. Il doit son nom à la grande quantité de roses qu'on y cultivait. Station du chemin de fer de Sceaux; nombreuses maisons de campagne; institution de *Ste-Barbe des Champs*, succursale du collège *Ste-Barbe*. — Dans l'arr. de Sceaux se trouve aussi *Fontenay-sous-Bois*, à 2 kil. E. de Vincennes, et appartenant au bois de ce nom; 1569 h.

FONTENAY-L'ABATU. V. FRONTENAY.

FONTENAY-LE-COMTE, ch.-l. d'arr. (Vendée), sur la Vendée, à 56 kil. S. E. de Bourbon-Vendée; 6170 h. Trib., collège, belle église, fontaine gothique, qui a fait donner à la ville le nom qu'elle porte; grandes

ruines d'un château fort; port dit du *Gros-Noyer*; Jépôt de remontes. Chapellerie, toiles, cordes. Patrie de Viète, N. Rapin, Brisson, Belliard. Le cardinal de Bourbon (Charles X) y mourut. — Fontenay-le-Comte doit son nom et son origine aux comtes de Poitiers, qui la possédaient. Elle fut souvent prise et reprise pendant les guerres religieuses et sous la République. Pendant la Révolution, cette v. prit le nom de Font-le-Peuple; elle fut jusqu'en 1804 le ch.-l. du dép.

**FONTENAY** (le P.), jésuite, né à Paris en 1663, mort en 1742, était recteur du collège d'Orléans quand on le chargea de continuer l'*Histoire de l'Église gallicane* commencée par Longueval. Il en publia les tomes IX et X.

**FONTENELLE** (Abbaye de). V. ST-VANDRILLE.

**FONTENELLE** (Bern. LE BOUVIER de), l'homme le plus universel de son siècle, né à Rouen en 1657, m. à Paris en 1757, âgé de 100 ans, était, par sa mère, neveu de Corneille. Il remporta dès l'âge de 14 ans un prix académique, se fit connaître par des poésies légères et pastorales, donna en 1680 une tragédie, *Aspar*, qui fut sifflée; prit part à la querelle sur le mérite des anciens, et se déclara pour les modernes; fit des opéras, entre autres *Thétis et Pélée*, qui eut du succès, publia un roman médiocre, les *Lettres du chevalier d'Her*, donna en 1680 ses *Dialogues des morts*, qui furent bien accueillis, et fit paraître en 1786 les *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, puis l'*Histoire des oracles*, d'après Van Dal, ouvrages qui le placèrent parmi les bons écrivains de l'époque, et le firent admettre à l'Académie française en 1691. Dans la seconde moitié de sa vie il se livra plus spécialement aux sciences exactes, composa la *Préface de l'analyse des infiniment petits* de L'Hôpital, et donna lui-même la *Géométrie de l'infini* (1727). Il entra en 1697 à l'Académie des sciences, et fut de 1699 à 1737 secrétaire de cette compagnie; il rédigea en cette qualité l'*Histoire de l'Académie* (1666-99), et les *Eloges des Académiciens*, qui sont regardés comme le modèle du genre. Il s'occupait aussi de métaphysique et professa le cartésianisme tout en s'écartant de Descartes sur la question de l'origine des idées; il a laissé un traité *Du Bonheur* et un *Projet de traité de l'esprit humain*. Fontenelle brille surtout par la clarté et la simplicité de style; il eut le talent de mettre les matières scientifiques à la portée de tous les lecteurs. Il se fit une réputation dans le monde par la finesse de son esprit et l'à-propos de ses réparties. Portant jusqu'à l'excès la réserve, il disait que s'il tenait toutes les vérités dans sa main, il se garderait bien de l'ouvrir. On lui a reproché de la sécheresse et de l'égoïsme; on cite cependant un lieu des traits de générosité; il était d'ailleurs sensible à l'amitié et fut étroitement lié avec Lamotte. Ses *Oeuvres* ont été publiées en 1758, 11 vol. in-12; 1790, 8 vol. in-8, et 1825, 5 vol. in-8. D'Alembert et Garat ont écrit son *Éloge*.

**FONTENELLES** (Guy de BEAUMANOIR, baron de), chef de bande, d'une anc. famille de Bretagne, se déclara pour la Ligue, s'empara de plusieurs places en Bretagne, notamment de l'île de Tristan, dont il fit son quartier principal, et exerça d'horribles cruautés. Il n'en fut pas moins compris dans le traité que Mercœur fit avec Henri IV; mais, ayant depuis trempé dans la conspiration de Biron, il fut rompu vif à Paris en place de Grève, en 1602.

**FONTENOY**, vge de Belgique (Hainaut), à 7 kil. S. E. de Tournay, près de la r. dr. de l'Escaut; 700 h. Les Français, commandés par le maréchal de Saxe, y battirent, le 11 mai 1745, les Anglais, les Autrichiens et les Hollandais coalisés.

**FONTENOY-LE-CHÂTEAU**, bourg de France (Vosges), à 27 kil. S. O. d'Épinal; 2000 hab. Kirschenwasser, Patrie du poète Gilbert. — C'était autrefois une ville très-forte; elle a appartenu à la maison de Bourgogne, et passa, dans le xviii<sup>e</sup> siècle, à celle de Croy.

**FONTENOY-EN-PUISAYE**. V. FONTENAY.

**FONTETTE** (Charles Marie FEVRET de), érudit, né

en 1710 à Dijon, d'une honorable famille de magistrats (V. FEVRET), mort dans la même ville en 1772, fut dès l'âge de 26 ans conseiller au parlement de Bourgogne. Il s'adonna à l'histoire et rassembla une foule de documents précieux, qui ont été recueillis à la Bibliothèque impériale. On lui doit une édition fort améliorée de la *Bibliothèque historique* du P. Le Long, 1768.

**FONTÉVRAULT**, Fons Ebraldi, bourg du dép. de Maine-et-Loire, à 16 k. S. E. de Saumur; 830 h. Ce bourg est célèbre par une riche abbaye de Bénédictines, fondée par Robert d'Arbrissel en 1099. Ce monastère, qui renfermait à la fois des religieuses et des religieux, y fut toujours, depuis la mort de Robert, gouverné par une abbesse. Cette abbaye, qui était chef d'ordre, eut de nombreuses succursales; on comptait en 1245 jusqu'à 5000 Fontévristes. Les religieuses portaient la robe blanche, le rochet de batiste plissé, la guimpe, les bas et les souliers blancs, la ceinture noire et le voile noir; quand elles sortaient, elles avaient une longue robe d'étamine noire. Depuis 1804, l'abbaye a été transformée en une maison de détention; une colonie agricole est annexée.

**FONTRAILLES** (L. d'ASTARAC, marquis de), fut chargé par Gaston, duc d'Orléans, de négocier avec le duc d'Olivaréz les moyens de secourir la conspiration de Cinq-Mars contre le cardinal de Richelieu, et conclut le traité secret par lequel l'Espagne devait fournir des troupes et de l'argent. La conspiration ayant été découverte, Fontrailles s'enfuit en Angleterre; il n'en revint qu'après la mort du cardinal, et mourut en 1677. On a de lui: *Relation des choses particulières de la cour pendant la faveur de M. de Cinq-Mars* (dans les *Mém. de Montrésor* et la collection Petitot), et des *Lettres*, restées manuscrites.

**FOOTE** (Samuel), acteur et auteur comique anglais, surnommé l'*Aristophane moderne*, né en 1720 dans le comté de Cornwallles, mort en 1777, dirigea pendant quelque temps le théâtre de New-Market en même temps qu'il jouait comme acteur, et se fit remarquer par la licence avec laquelle il attaquait dans ses rôles les personnages contemporains les plus distingués; on fut forcé plusieurs fois de lui interdire la scène. Il réussissait surtout dans la farce et la satire. Ses œuvres se composent de vingt pièces, qui brillent plutôt par l'esprit et la gaieté que par le plan. On n'a guère conservé au théâtre qu'une seule de ses pièces, *The Mayor of Garrat*. Elles ont été réunies à Londres en 1778, 4 vol. in-8.

**FORBACH**, ch.-l. de c. (Moselle), à 18 k. N. O. de Sarreguemines; 4428 h. Station; douane frontière; verrerie, fabrique de pipes et de tissus métalliques.

**FORBIN**, anc. famille de Provence, qui a produit plusieurs hommes distingués, a pour chef Palamede de Forbin, seigneur de Soliers, surnommé le *Grand*, qui fut d'abord président de la chambre des comptes et conseiller du roi René, comte de Provence. Il déclina ce prince à céder ses États à Louis XI, qui, dès qu'il en fut maître, le nomma gouverneur de la Provence, 1481. Il mourut en 1508. Cette maison a formé plusieurs branches, dont les principales sont celles de *Forbin des Issarts* et de *Forbin Jonson*.

**FORBIN** (Claude, d'abord chevalier, puis comte), brave marin, né en 1656 à Gardanne, près d'Aix en Provence, m. en 1733, servit d'abord sous le comte d'Estées en Amérique et sous Duquesne au bombardement d'Alger, où il fit preuve d'une rare intrépidité. Après avoir été deux ans grand amiral du roi de Siam, près duquel il avait accompagné l'ambassadeur français (1686), il eut le commandement d'une frégate, avec laquelle il seconda Jean Bart dans ses luttes contre les Anglais. Nommé chef d'escadre en 1707 après une sanglante victoire remportée sur les mêmes ennemis dans la mer du Nord, il se signala avec Duguay-Trouin au combat du cap Lizard. Chargé en 1708 de conduire à Edimbourg le chevalier de St-Georges, il ne put y réussir, et comme on le rendait responsable de cet échec, il se retira du service, 1710. Ses *Mémoires*, publiés à Amster-

dam en 1730, ont été rédigés sur ses notes par Reboulet.

**FORBIN** (L. Nic. Ph. Aug., comte de), peintre et connaisseur, né en 1779 au château de La Roque (Bouches du Rhône), mort en 1841 à Paris, était à Lyon lors du siège de cette ville par la Convention, y vit périr sous ses yeux son père et son oncle, fut recueilli et élevé par un habile dessinateur lyonnais, Boissieu, qui l'initia à la pratique de son art, s'enrôla afin d'échapper à la proscription et ne tarda pas à se distinguer; mais prit de bonne heure son congé afin de se livrer à son goût pour la peinture, et visita l'Italie, où il obtint la protection de la princesse Borghèse. Nommé, à la Restauration, directeur général des musées, il agrandit celui du Louvre et en établit un spécial au Luxembourg pour les œuvres des peintres vivants. Peintre habile lui-même, il a produit, entre autres ouvrages : *l'Eruption du Vésuve*, qui lui ouvrit les portes de l'Académie des beaux-arts, la *Mort de Pline*, la *Vision d'Ossian*, la *Procession des Pénitents noirs*, une *Scène de l'Inquisition*, *Inès de Castro*, le *Campo Santo de Pise*, le *Cloître de Sta-Maria Novella* à Florence. On a de lui un *Voyage dans le Levant*, 1819; des *Souvenirs de Sicile*, 1823; un *Mois à Venise*, 1824, ouvrages accompagnés de vues prises par lui-même. On a publié en 1843 son *Portefeuille*, avec un texte rédigé par le comte de Marcellus, son genre.

**FORBIN-JANSON** (Toussaint de), dit le *cardinal de Janson*, né en 1625, mort en 1713, fut évêque de Pigne, puis de Marseille et de Beauvais, ambassadeur de Louis XIV en Pologne et auprès du St-Siège, et enfin grand aumônier. Il dut le chapeau de cardinal (1690) au roi de Pologne Jean Sobieski, à l'élection duquel il avait puissamment contribué.

**FORBIN-JANSON** (Ch. Auguste), évêque de Nancy, né à Paris en 1785, était en 1806 auditeur au Conseil d'Etat. Il renonça à la carrière administrative pour entrer au séminaire, organisa en 1814, avec M. de Rauzan, l'œuvre des missions, et prêcha lui-même avec un grand éclat; fut nommé en 1823 évêque de Nancy, déploya dans ce poste un zèle ardent qui lui suscita de nombreux ennemis, se vit par suite forcé de quitter son diocèse en 1830, mais sans donner sa démission; s'embarqua pour le Canada, où ses prédications produisirent d'heureux fruits, et mourut peu après son retour, en 1834, près de Marseille, lorsqu'il se disposait à partir pour la Chine: il venait de fonder l'*Oeuvre de la Sainte-Enfance* pour le rachat et le baptême d'enfants chinois.

**FORBONNAIS** (Franc. VÉRON du VERGER, sieur de), économiste, né au Mans en 1722, mort en 1800, se fit connaître dès 1750 par des mémoires pleins de vues sages sur l'administration des finances: fut nommé en 1756 inspecteur général des monnaies, fut placé en 1759 auprès du contrôleur général Silhouette, et eut le principal mérite des utiles réformes qu'opéra ce ministre; mais il ne tarda pas à être écarté des affaires par les intrigues de Mme de Pompadour. Il se retira dans ses terres et consacra ses loisirs à la composition de ses ouvrages. On a de lui: *Considérations sur les finances d'Espagne*, 1753; *Éléments du commerce*, 1754; *Recherches sur les finances de France*, 1758, ouvrage fort estimé; *De la Circulation des denrées*, 1800. Il fut appelé à l'Institut dès sa fondation.

**FORCADEL** (Pierre), né à Béziers, obtint en 1560 par la protection de Ramus une chaire de mathématiques au Collège de France, et mourut vers 1576. On lui doit des trad. françaises de la *Géométrie* d'Euclide, 1564; des *Livres de Proclus sur le mouvement*, 1565; du *Traité des poids* d'Archimède, 1565, etc. — Son frère, Etienne F., 1534-73, obtint après Cujas la chaire de droit de Toulouse (1554). Il a écrit sur le droit, l'histoire, et a fait des vers latins et français. Son fils fit paraître en 1579 ses *Oeuvres poétiques*.

**FORCALQUIER**, *Forum Neronis* des Romains, *Forum Calcarium* au moyen âge, ch.-l. d'arr. (B.

Alpes), sur l'Arque et au pied d'une colline, à 45 k. S. O. de Digne; 3022 hab. Trib. de 1<sup>re</sup> instance; société d'agriculture. Chapellerie, poterie; huile, vins, soie, etc. Jadis ch.-l. du comté de Forcalquier, formé en 1054 aux dépens du comté d'Arles. Ce comté passa en 1094 dans la maison des comtes d'Urgel; en 1208 il fut uni par mariage au comté de Provence. Les comtés de Provence et Forcalquier, inséparables depuis, furent portés en 1245, par Béatrix qui en était l'héritière, à son mari Charles d'Anjou, frère de S. Louis, qui devint roi des Deux-Siciles en 1265. V. PROVENCE.

**FORCELLINI** (Egidio), philologue, né à Fener, près de Padoue, en 1688, mort en 1768, fut l'élève de Facciolati, et consacra toute sa vie à rédiger, d'après un plan arrêté de concert avec son maître, le savant dictionnaire latin, italien et grec intitulé: *Totius latinis Lexicon*, publié à Padoue en 1771, 4 vol. in-fol., réimprimé en 1805, augmenté d'un supplément en 1816, Padoue, 1 vol. in-fol., réédité à Padoue, 1827-31, 4 vol. in-4, par Furlanetto, qui y a fondu les suppléments et y a fait de nombreuses additions, et plusieurs fois réimprimé depuis, notamment à Venise et à Padoue, par Corradini, 1858-60. Forcellini était prêtre: il fut chargé en 1724 de la direction du séminaire de Ceneda, près de Bellune, et y enseigna la rhétorique; mais il résigna ces fonctions pour se livrer tout entier au travail de son dictionnaire, qui cependant ne put paraître qu'après sa mort.

**FORCHHEIM**, v. forte de Bavière (Hte-Franconie), au confluent de la Regnitz et de la Wiessen, à 30 k. N. de Nuremberg; 4000 h. Il s'y tint en 1077 une diète où Rodolphe de Rheinfelden fut élu empereur.

**FORDYCE** (David), théologien et moraliste écossais, né en 1711 à Aberdeen, entra dans la carrière ecclésiastique, fut nommé en 1742 professeur de philosophie morale au collège Maréchal dans sa ville natale, publia en 1745 *Dialogues sur l'Éducation*, et en 1748 un excellent traité de *Philosophie*. On a aussi de lui *Théodore*, dialogue sur l'art de prêcher. Il mourut en 1751 dans un naufrage sur les côtes de Hollande. — Son frère, Jacques Fordyce, 1720-96, pasteur d'une congrégation de non-conformistes établie à Londres, s'est fait connaître comme prédicateur: on estime surtout ses *Sermons aux jeunes femmes*. — Guill. F., frère des préc., 1724-92, exerça la médecine à Londres avec succès. On a de lui: *Recherches sur les causes, les signes et les moyens curatifs des fièvres putrides et inflammatoires*, 1773; *Leçon sur la vertu antiseptique de l'acide muriatique*, 1790. — George F., neveu du préc. et fils de David, 1736-1802, a donné des *Éléments de médecine pratique*, devenus classiques, Londres, 1768, un *Traité de la digestion des aliments*, 1791, et a fait d'intéressantes expériences sur la température du corps humain.

**FORESTIERS**, officiers qui, sous les deux premières races des rois de France, avaient juridiction dans les pays forestiers. Les gouverneurs de la Flandre s'appelaient *grands forestiers*; mais ce titre paraît plutôt venir du flamand *vorst*, président ou comte, que des forêts qui couvraient le pays. Le titre de *Forestier* disparaît après Charles le Chauve.

**FORESTIÈRES** (Villes). On désignait spécialement sous ce nom plusieurs v. allemandes comprises dans l'anc. cercle de Souabe, et situées jadis dans la Forêt-Noire, qui ne s'étend plus auj. jusque-là; ce sont Laufenbourg, Rheinfelden, Secking, Waldshut, Ensisheim. — On donne encore ce nom à 4 villes de Suisse: Lucerne, Schwitz, Altorf et Stanz.

**FORÊT DE BOHÈME**. V. BEHMERWALD.

**FORÊT-NOIRE**, *Schwarzwald* en allemand, *Herzcyntia*, puis *Martiana sylvia* chez les Romains, vaste forêt d'Allemagne, s'étend sur une longue chaîne de montagnes qui court du S. au N. parallèlement au Rhin dans le royaume de Wurtemberg et le grand-duché de Bade, et qui prend de là le nom de *Montagnes de la Forêt-Noire*. De Bâle à Pforzheim, elle a env. 260 kil. de long sur 50 de large; son étendue était jadis beaucoup plus grande. La neige y tombe

pendant 8 mois de l'année et le climat en est fort rude. Le Danube et plusieurs affluents du Rhin y ont leur source. Mines de fer, de cuivre, d'argent, de cobalt. Verreries, chapeaux de paille, pendules. — Cette forêt a donné son nom au cercle de la Forêt-Noire, une des divisions du Wurtemberg, situé à l'E. et au N. du grand-duché de Bade : 100 kil. sur 95; 400 000 h.; ch.-l., Rutlingen.

**FORÊTS** (dép. des), un des dép. de l'ancien empire français, formé en grande partie du duché de Luxembourg, avait pour ch.-l. Luxembourg, et se divisait en 4 arr (Luxembourg, Bilsbourg, Diekirch, Neufchâteau). Ce pays est aujourd'hui partagé entre la Belgique et la Hollande. Son nom venait des nombreuses forêts qui en couvraient la surface.

**FOREZ**, *Forensis pagus*, anc. prov. de France, qui faisait partie du grand-gouv't du Lyonnais, à l'O. du Lyonnais propre, au S. du Charolais et du Beaujolais, au N. du Vélay et du Vivarais, à l'E. de l'Auvergne; ch.-l., Feurs. Autres places, Montbrison (qui devint le capit. en 1441), St-Etienne, Néronde, Chazelles, Roanne, St-Rambert. Ce pays était habité anciennement par les *Segusiavi*, qui avaient pour capit. *Forum Segusiavorum* (Feurs). Aujourd'hui il forme le dép. de la Loire et une partie des dép. de la Haute-Loire et du Puy-de-Dôme. — Les premiers comtes du Forez possédaient également le Lyonnais et le Beaujolais. Trois dynasties de comtes se succédèrent dans le Forez; la dernière fut celle de Bourbon, à laquelle le Forez échut par le mariage de Louis II, duc de Bourbon, avec Anne, Dauphine d'Auvergne, seule héritière de ce comté. Après la défection du connétable Ch. de Bourbon (1523), le Forez fut confisqué et bientôt après (1531) il fut réuni à la couronne. On doit à M. Latour-Véran de savantes *Études sur le Forez*, 1860, et ann. suiv.

**FORFAIT** (P. Alex.), ingénieur maritime, né à Rouen en 1752, mort en 1807, servit quelque temps dans la flotte et donna des modèles de vaisseaux qui sont demeurés types, fut député à l'Assemblée législative en 1791, et donna une grande impulsion à la construction navale; fut appelé par Bonaparte, après le 18 brumaire, au ministère de la marine, et prépara sous le consulat la flotte destinée à une descente en Angleterre. Il a laissé, entre autres ouvrages, un *Traité de la mâture*, 1788.

**FORFAR**, v. d'Écosse, ch.-l. du comté de Forfar, à 79 kil. d'Édimbourg; 9000 hab. Toile écrue, sabots. — Le comté de Forfar, dit aussi comté d'*Angus*, situé entre ceux d'Aberdeen, Kincardine, Perth, le golfe de Tay et la mer du Nord, a 60 kil. sur 53; 192 000 hab. Il est traversé par les monts Grampians.

**FORGES-LES-EAUX**, ch.-l. de c. (Seine-Inf.), dans le vallon de Bray, à 25 k. S. E. de Neufchâtel; 1200 h. Toiles, faïence façon de Rouen et de Sarreguemines, fromage de Neufchâtel. Eaux ferrugineuses, en vogue au temps de Louis XIII et d'Anne d'Autriche.

**FORLENZE** (J. Nic), oculiste, né en 1751 à Picerano (Naples), mort en 1833, se forma en France sous Desault, fut nommé en 1799 oculiste des Invalides, fit un grand nombre de belles cures, et rendit la vue par l'opération de la cataracte à Portalis, ministre des cultes. On a de lui des *Considérations sur l'opération de la pupille artificielle*, 1805.

**FOR-L'ÉVÊQUE**, *Forum episcopi*. On donna d'abord ce nom à un bâtiment situé à Paris, rue St-Germain-l'Auxerrois, où l'évêque avait sa cour de justice. Cette juridiction ayant été supprimée en 1674, le bâtiment devint une prison royale, destinée aux détenus pour dettes et aux comédiens délinquants. Il fut démoli en 1780.

**FORLÌ**, *Forum Livii*, v. d'Italie, naguère ch.-l. de la légation romaine de Forlì, à 270 kil. N. O. de Rome, sur l'anc. Voie Emilienne; 16 000 hab. Evêché. Belle cathédrale, palais Albizzi, Merenda, Piazza; palais du magistrat; belle place; mont-de-piété. Filature de soie, toiles cirées, raffinerie de soufre, etc. Patrie de Morgagni. — Cette v. fut réunie aux États

de l'Église par Jules II. En 1521, les Français y défèrent les Espagnols; ils s'en emparèrent en 1797 et en firent la capit. du dép. du Rubicon. Insurgée contre le pape en 1831, elle s'est entièrement détachée des États romains en 1860 pour reconnaître l'autorité du roi de Sardaigne. — La légation, aujourd'hui prov. de Forlì, est bornée au N. O. et au N. par la prov. de Ravenne, à l'E. par la mer Adriatique, au S. par la légation d'Urbini et à l'O. par la Toscane : 67 kil. sur 55; 195 000 hab.

**FORLÌMPOPOLI**, *Forum Populii*, v. d'Italie, à 7 k. S. E. de Forlì; 5000 hab. Beaucoup de ruines. Cette ville a été détruite en 700 par les Lombards, et en 1370 par Grégoire XI, pour punir les habitants de leurs brigandages.

**FORMENTERA**, *Ophiusa* ou *Pityusa minor*, une des Îles Baléares, à 15 k. S. d'Ivica; 1500 h. Très-fertile.

**FORMERIE**, ch.-l. de c. (Ois.), à 34 kil. N. O. de Beauvais; 1200 hab. Grains, bestiaux, laines.

**FORMEY** (J. H. Samuel), fécond écrivain, né à Berlin en 1711, d'une famille de réfugiés français originaire de Vitry en Champagne, mort en 1797, fut d'abord pasteur à Brandebourg; fut appelé en 1737 à la chaire d'éloquence à Berlin, puis à celle de philosophie; devint membre de l'Académie des sciences et belles-lettres de cette ville dès sa formation, puis directeur de la classe de philosophie et conseiller privé. Parmi ses nombreux travaux littéraires, on remarque : *Mémoires pour servir à l'histoire et au droit public de Pologne*, La Haye, 1741; *la Belle Wolfenne* ou *Abrégé de la philosophie de Wolf*, 1741-53; *Conseils pour former une bibliothèque*, 1746; *Mélanges philosophiques*, 1754; *Eloges des académiciens de Berlin*, 1757; *Abrégé de l'histoire de la philosophie*, 1760; *Frédéric le Grand, Voltaire*, Jean-Jacques, d'Alembert, 1789. Il a en outre rédigé plusieurs journaux littéraires.

**FORMIES**, *Formiæ*, aujourd'hui *Mola di Gaeta*, v. du Latium mérid., sur la mer Tyrrhénienne, à l'O. de Minturnes, dans le pays des Volques. Près de là était *Formianum*, maison de campagne de Cicéron, où cet orateur fut assassiné.

**FORMIGNY**, vge de l'anc. Normandie (Calvados), à 19 kil. N. O. de Bayeux; 550 hab. Le connétable de Richemont y remporta en 1450 sur les Anglais une victoire qui leur enleva la Normandie. Un monument a été élevé sur le champ de bataille.

**FORMOSE**, *Thai-Ouan* en chinois, grande île située au S. E. de la Chine, par 117° 52'-119° 37' long. E., 21°-25° lat. N., dépend de la prov. continentale de Fou-kian : 400 kil sur 140; env. 2 500 000 h.; ch.-l., Thai-Ouan. Une chaîne de montagnes coupe l'île en deux du N. au S.; plusieurs volcans; or, argent, cuivre, sel, soufre, camphre, eaux thermales. La partie orientale est habitée par des indigènes indépendants; la partie occidentale, où sont les Chinois, est fertile et bien cultivée. — Les Chinois s'établirent dans cette île en 1430; les Portugais la visitèrent au XVI<sup>e</sup> s., et lui donnèrent le nom de *Formose* à cause de la beauté du climat; les Japonais et les Hollandais y fondèrent des colonies au commencement du XVII<sup>e</sup> s.; mais en 1661, le pirate chinois Koxinga s'empara de l'île tout entière; il y régna jusqu'en 1683. A cette époque, les Chinois aidés des Hollandais la reprirent.

On nomme *Canal de Formose* le détroit qui sépare le continent chinois et l'île de Formose.

**FORMOSE**, pape de 891 à 896, était d'abord évêque de Porto, près de Rome. Il condamna Photius, sacra empereur Lambert, duc de Spolète, puis mit à sa place Arnoul, roi de Germanie. Sa mémoire fut flétrie par le fougueux Etienne VI, qui l'accusa d'usurpation et fit déterrer son cadavre pour lui faire son procès; mais il fut réhabilité en 898 par Jean IX.

**FORMULAIRE**, formule de foi qu'un propose pour être reçue ou signée. Les plus célèbres formulaires sont celui de 1653, par lequel Innocent X condamna cinq propositions de Jansénius, et celui de 1665 par lequel Alexandre VII confirmait le précédent. Les

Jansénistes y opposèrent la plus vive résistance : ce qui amena de longs troubles. V. JANSÉNIS ET ALEX. VII.

**FORNARINA** (la). V. RAPHAEL.

**FORNOUE**, *Fornovo* en italien, *Forum Novum* en latin, bourg d'Italie (Parme), à 22 kil. S. O. de Parme, sur le Taro, au pied de l'Apennin. Charles VIII, forcé d'abandonner Naples, y battit les Milanais et leurs alliés, qui voulaient s'opposer à son retour en France (6 juillet 1495).

**FORRES**, v. d'Ecosse (Elgin), à 15 kil. O. d'Elgin, près de la baie de Findhorn; 4000 hab. Aux env., obélisque élevé en mémoire d'une victoire de Malcolm II sur les Danois (1008 ou 1010). Shakespeare place à Forres la scène de sa tragédie de *Macbeth*.

**FORSTER** (J. Reinhold), voyageur et naturaliste, né en 1729 à Dirschau en Prusse, fut ministre protestant à Dantzig, puis intendant des colonies de Saratow en Russie; passa de là en Angleterre où il donna des leçons de langues, et s'embarqua en 1772 avec Cook comme naturaliste de l'expédition. A son retour, il publia, quoiqu'il eût promis de n'en rien faire, la relation de son voyage. Par suite de ce manque de foi, il fut obligé de quitter l'Angleterre. Il fut nommé en 1780 professeur d'histoire naturelle à Halle en Prusse, où il mourut en 1798. On a de lui : *Caractères des plantes australes* (en latin), Göttingue, 1776; *Observations faites dans un voyage autour du monde, sur la géographie, la physique, l'histoire naturelle*. Londres, 1778, en anglais, trad. en français par Pingeron; *Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord, Francfort-sur-l'Oder*, 1784, traduit par Broussonnet, 1788.

**FORSTER** (J. George Adam), fils du préc., né près de Dantzig en 1754, mort à Paris en 1794, fit avec son père le voyage autour du monde; enseigna l'histoire naturelle à Cassel et à Wilna, et fut nommé bibliothécaire de l'électeur de Mayence. Lors de la prise de Mayence par les Français en 1792, il fut envoyé à Paris pour demander au nom des Mayençais leur réunion à la République. Il a laissé : *Voyage autour du monde sur le vaisseau la Résolution, commandé par le capitaine Cook, dans les années 1772-75*, en anglais, Londres, 1777, et en allemand, Berlin, 1779-80; *Essais sur la géographie morale et naturelle et la philosophie usuelle*, 1789-97, 6 v. in-8.

**FORSTER** (George), voyageur anglais attaché à la compagnie des Indes, étudia profondément les langues orientales, et put, à l'aide de cette connaissance, visiter en 1782 tout le pays qui s'étend entre le Bengale et la Perse; il revint en Angleterre par la Russie, et publia en 1790 la relation de son voyage. Il avait fait paraître dès 1785 un intéressant *Essai sur la mythologie des Hindous*. Il mourut en 1792 à Allahabad, au moment où il allait entreprendre de nouveaux voyages.

**FORTAVENTURE**, *Fuerteventura*, une des îles Canaries, par 16° 10'-16° 52' long. O., 28° 4'-28° 46' lat. N. : 90 kil. sur 53; 10 000 h.; ch.-l., Ste-Marie de Bethancuria. Pays montagneux, quelques plaines fertiles. On en tire des grains et de la soude.

**FORT-DE-FRANCE** ou **FORT ROYAL**, capitale de la Martinique, par 63° 26' long. O., 14° 35' lat. N., au fond d'une baie; 11 000 hab. Evêché, cour impér. et trib. de 1<sup>re</sup> inst. Port excellent, sur la côte E., détendu par le fort St-Louis et par ce qui reste des ouvrages du fort Bourbon, demantelé en 1809 par les Anglais. La ville fut fondée en 1672 et presque détruite en 1839 par un tremblement de terre.

**FORTEGUERRA** ou **FORTEGUERRI** (Scipion), dit *Cartieromaco* (trad. grecque italianisée de son nom), savant philologue, né à Pistoie en 1466, m. à Rome en 1515, était élève de Politien et jouit de la faveur de plusieurs cardinaux. Il fit imprimer chez Alde Manuce plusieurs des éditions *princeps* les plus estimées des auteurs grecs : l'*Organon* d'Aristote, la *Géographie* de Ptolémée, l'*Onomasticon* de Julius Pollux, *Aristophane*, *St-Grégoire de Nazianze*, l'*Anthologie*, etc. Il a composé à la louange de la lan-

gue grecque un discours célèbre, *De laudibus litterarum græcarum*, Venise, 1504, réimprimé par H. Étienne en tête de son *Thesaurus lingue græcæ*.

**FORTEGUERRA** (Nic.), cardinal et poète, nommé le *Jeune* (pour le distinguer d'un autre cardinal de même nom), né à Pistoie en 1674, de la même famille que le préc., mort en 1735, dût une fortune brillante à son esprit, à son caractère enjoué et à son talent pour la poésie, et fut élevé aux dignités ecclésiastiques par Clément XI, Innocent XIII et Clément XIII. Il livra aux flammes avant de mourir tous ses manuscrits inédits. On a de lui : *les Comédies de Térrence*, en vers italiens, 1736; *Ricciardetto* (Richardet), 1738, poème héroï-comique dans le genre de Berni, faisant suite au *Roland furieux*; il le composa comme en se jouant et par gageure, afin de prouver combien ce genre est facile. Ce poème a été trad. en vers français par Du Mourrier, Paris, 1766, et par le duc de Nivernois, 1797.

**FORTESQUE** (sir John), jurisconsulte anglais, était en 1442 grand-juge du banc du roi. Il jouit de la faveur de Henri VI, qui le nomma chancelier, mais il perdit tout crédit à l'avènement d'Edouard IV et fut poursuivi comme partisan de la maison de Lancastre. Il accompagna la reine Marguerite dans sa fuite en Flandre, et fut pris après la bataille de Tewsbury (1471). Il obtint cependant sa grâce du vainqueur, et m. dans la retraite. On a de lui un traité *De laudibus legum Angliæ*, imprimé seulement sous Henri VIII.

**FORTII**, *Bodotria*, riv. d'Ecosse, nait dans le comté de Stirling, sépare les comtés de Linlithgow et de Fife, tombe au S. d'Inverkeithing dans le golfe dit auj. *Frith of Forth*, et nommé par les Romains *Bodotria æstuarium*. Son cours est de 230 k. Le *Grand-Canal* le met en communication avec la Clyde.

**FORTIA**, maison ancienne, originaire du roy. d'Aragon, est connue depuis le x<sup>e</sup> siècle. Elle a formé en France plusieurs branches, dont 4 principales : *F.-Chailli*, *F. d'Urban*, *F. de Montréal* et *F. de Piles*.

**FORTIA D'URBAN** (François, marquis de), érudit, né en 1756 à Avignon, mort en 1843, était issu d'une antique famille catalane. Il était colonel des milices du pape dans le comtat Venaissin lorsque la réunion d'Avignon à la France vint le rendre à la vie privée. Se livrant dès lors tout entier à son goût pour l'étude, il cultiva avec un égal succès les mathématiques, l'histoire et la géographie. Il était membre de la Société des antiquaires de France et membre honoraire de l'Académie des inscriptions. Outre des dissertations sur des sujets très-divers, il a publié : *Mémoires pour servir à l'histoire ancienne du globe*, 10 vol. in-12, 1805-1807 (on y distingue ses recherches sur les déluges); *Tableau historique et géographique du monde jusqu'au siècle d'Alexandre*, 1810, 4 vol. in-12; *Histoire du Portugal*, 1828, 10 vol. in-8; *Histoire antédiluvienne de la Chine et Description de la Chine*, 1830-40. On lui doit la publication de l'*Histoire du Hainaut* par Jacques de Guise, lat.-franc., 1826 et années suiv., 22 vol. in-8, et un *Recueil des Hindrâves anciens*, qui parut après sa mort, 1845, in-4. Il eut une grande part à une nouvelle édition de *l'Art de vérifier les dates*.

**FORT-LIBERTÉ**, autrefois **FORT-DAUPHIN**, v. et port de l'île d'Haïti, dép. du Nord, à 40 kil. S. E. du Cap-Français. Bon port, fortifié.

**FORT-LOUIS** ou **FORT-VAUBAN**, bourg du dép. du Bas-Rhin, dans une île du Rhin, à 40 kil. N. N. E. de Strasbourg; 1500 hab. Brasseries, chaudronnerie, etc. Le fort, construit par Vauban en 1689, a été en partie détruit par les alliés en 1815.

**FORTORE** (il), riv. d'Italie. V. FREUTO.

**FORTOUL** (Hippolyte), écrivain et ministre, né en 1811, à Digne, mort en 1856 aux eaux d'Éms, se fit connaître de bonne heure par diverses publications historiques et littéraires, fut nommé en 1840 professeur de littérature française à la Faculté de Toulouse, obtint de grands succès dans son enseignement, devint en 1846 doyen de la Faculté d'Aix;



fut élu en 1848 représentant à l'Assemblée nationale, et s'y fit apprécier du prince Louis-Napoléon, qui, en 1851, après le 2 décembre, l'appela au ministère de l'instruction publique, poste qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il fut élevé en 1853 à la dignité de sénateur et admis en 1854 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Comme ministre, M. Fortoul voulut faire une plus forte part à l'étude des sciences et associer plus étroitement les sciences et les lettres. En outre, il modifia profondément l'organisation de l'instruction publique en supprimant la section permanente du Conseil de l'Université, en réduisant à seize le nombre des académies, et surtout en se réservant la faculté de révoquer sans jugement les professeurs de tout ordre. On a réuni en 1854-56, sous le titre de *Réforme de l'enseignement*. Le recueil de ses actes administratifs, et, sous le titre d'*Études d'archéologie et d'histoire*, ses divers travaux d'érudition. Il avait précédemment publié à part plusieurs ouvrages dans lesquels on trouve réunies l'érudition et l'élégance : *Histoire du xv<sup>e</sup> siècle*; *Étude sur la maison des Stuarts*; *le Génie de Virgile*; *la Danse des morts expliquée*; *De l'Art en Allemagne*: ce dernier est le plus remarquable de ses écrits.

**FORTUNAT**, *Venantius Honorius Clementianus Fortunatus*, évêque de Poitiers, et l'un des meilleurs poètes de son temps, né vers 530 près de Trévis, mort en 609. Il vint en Gaule vers 565, assista aux noces de Sigebert et de Brunehaut, composa un épithalame pour cette cérémonie; fut attaché comme chapelain au monastère fondé à Poitiers par Ste Radegonde, épouse du roi Clotaire, et édifica son siècle par ses vertus. Ses *Oeuvres* ont été publiées à Cagliari, 1573, à Cologne en 1600, à Mayence, 1617, et trad. dans la collection Panckoucke. Elles se composent d'un poème en 4 chants en l'honneur de S. Martin, de poésies religieuses en vers élégiaques, et d'hymnes adoptées en partie dans les offices: on y remarque le *Vexilla regis*. Son style est souvent incorrect et prétentieux, mais ses écrits sont un monument précieux pour l'histoire de l'époque.

**FORTUNE**, déesse allégorique, adorée chez les Grecs et surtout chez les Romains. On la représente chauve par derrière, avec des ailes et se tenant debout, un pied posé sur un globe ou une roue en mouvement et l'autre pied en l'air. Elle avait à Antium, chez les Volques, ainsi qu'à Préneste et qu'à *Fanum Fortunæ* dans l'Etrurie, des temples magnifiques où l'on rendait des oracles.

**FORTUNÉES** (Iles). V. CANARIES.

**FORUM**, c.-à-d. place publique. On désignait plus spécialement sous ce nom la principale place publique de Rome, celle où se réunissaient les assemblées par tribus. Elle était située à peu près au centre de la ville, entre les monts Quirinal et Palatin. Dans le Forum s'élevait la tribune aux harangues ou *rostris*. Tout autour régnaient des portiques, des temples et des *basiliques* où l'on rendait la justice. Le *Forum* est auj. désert et s'appelle *Campo Vaccino* (ou Champ aux Vachers), parce qu'il avait été converti au moyen âge en un marché de bestiaux. En 1812 et 1813, l'administration française a fait déblayer une partie du Forum, mis à jour quelques-uns de ses monuments et commencé des travaux de conservation qui ont été continués par le gouvernement papal. Aux viii<sup>e</sup> et ix<sup>e</sup> siècles de Rome on créa 4 nouveaux *forums*, dits de Jules-César, d'Auguste, de Nerva et de Trajan. Ce dernier était le plus beau.

**FORUM**, suivi d'un nom au génitif, désigne un grand nombre de v. anciennes qui primitivement n'étaient que des champs de foire. Telles sont : **FORUM ALLENI**, v. de la Gaule Cispadane, auj. *Ferrare*; — **F. APPII**, v. d'Ombrie, auj. *San-Donato*; — **F. CLAUDII**, v. des Alpes Grecques, chez les Centrons, auj. *Mouliers en Tarantaise*; — **F. CORNELII**, v. de la Gaule Cispadane, auj. *Imola*; — **F. DIGUNTORUM**, v. de la Gaule Transpadane, auj. *Crema*; — **F. GALLORUM**, v. de la Gaule Cispadane, près de Modène, où Antoine défit

Vibius Pansa et fut à son tour défait par Hirtius (43 av. J.-C.): c'est auj. *SanDonino ou Castel-Franco*; — **F. JULII**, v. de Vénétie, chez les Carni, auj. *Cividale-di-Friuli*; — **V. de la Gaule Narbonnaise**, auj. *Fréjus*; — **F. LIVII**, v. de la Gaule Cispadane, chez les *Senones*, auj. *Forli*; — **F. NERONIS**, v. de la Gaule Narbonnaise 2<sup>e</sup>, auj. *Lodève*; — **F. NOVUM**, v. de la Gaule Cispadane, auj. *Fornoue*; — **F. POPULI**, v. de la Gaule Cispadane, auj. *Forlimpopoli*; — **F. SEGUSIVORUM**, v. de la Lyonnaise 1<sup>re</sup>, auj. *Feurs*; — **F. SEMPRONII**, v. d'Ombrie, auj. *Fossombrone*; — **F. VULGANI**, en Campanie, auj. la *Solfatara*.

**FOS. V. FOS-LÈS-MARTIGUES.**

**FOSCARI** (François), doge de Venise de 1423 à 1457, soutint avec avantage plusieurs guerres contre les ducs de Milan et soumit les pays de Brescia, de Bergame et de Vérone, mais fut abreuvé de chagrins domestiques. Il perdit successivement trois de ses fils, et vit exiler le 4<sup>e</sup>, accusé d'avoir reçu des présents de princes ennemis de la république. Foscari fut déposé en 1457, et mourut trois jours après l'élection de son successeur. Ses malheurs ont fourni à lord Byron le sujet d'un drame et à Verdi d'un opéra.

**FOSCARINI** (Marc), doge de Venise en 1762, né en 1695, m. en 1763, est auteur d'une *Histoire de la littérature vénitienne*, Padoue, 1752, ouvrage riche en documents, et rédigé avec critique, mais malheureusement inachevé. — Un autre F., Michel, 1632-92, a continué l'*Histoire de Venise* de Nani.

**FOSCOLO** (Ugo), écrivain italien, né à Zante en 1776, mort en 1827. Lorsque Venise fut donnée à l'Autriche, il se retira en Lombardie et fut nommé professeur de littérature à Pavie. Accusé en 1815 d'avoir pris part à une conspiration pour chasser d'Italie les Autrichiens, il se réfugia en Angleterre. On a de lui des poésies, dont la plus remarquable est le *Chant des tombeaux* et un poème intitulé *les Grâces*; trois tragédies médiocres: *Thyeste*, *Ajax* et *Ricciarda*, et les *Dernières lettres de Jacques Ortis*, 1802, roman dans le genre de Werther, où l'on trouve une vive sensibilité, mais quelque emphase: c'est le meilleur de ses écrits; il a été trad. par Sénones, 1814, et par M. Trognon, 1819. Ses *Oeuvres complètes* et ses *Lettres* ont été publ. à Florence, 1850-54.

**FOS-LÈS-MARTIGUES**, vge du dép. des Bouches-du-Rhône, à 9 kil. S. O. d'Istres et à 40 kil. S. O. d'Aix, sur les bords du canal de Bouc; 1200 hab. On présume que c'est le lieu où abordèrent les Phocéens qui vinrent bâtir Marseille, et l'on a cru retrouver leur nom dans son nom. Il est plus probable cependant qu'il vient de *Fossa Mariana*, canal actuellement obstrué, que Marius fit creuser à ses troupes entre le Rhône et la mer, et qu'on nomme auj. le *Bras-Mort*. A l'embouchure de ce canal était *Fossa Mariana portus*, ruiné par les Sarrasins.

**FOSSA**. Ce mot, joint à un adjectif ou à un nom propre au génitif, désignait un canal. On connaît surtout : *Fossa Corbulonis* (auj. le *Vliet*), canal qui joignait la Meuse au Rhin en traversant l'île des Bataaves; — *Fossa Drusiana*, qui mettait en communication le Rhin septentrional (Yssel) avec le lac Flevo; — *Fossa Mariana*, canal creusé par les troupes de Marius en 103, tandis qu'il attendait les Cimbres: il allait du Rhône à Marseille (V. FOS-LÈS-MARTIGUES).

*Fossa* tout seul désignait le détroit qui sépare la Sardaigne de la Corse, auj. détroit de *Bonifacio*.

**FOSSALTA**, riv. de la Romagne, affluent de la Scultenna, célèbre par la bataille que les Guelbes de Bologne y remportèrent en 1249 sur les Gibelins: ils y firent prisonnier le roi Enzo.

**FOSSANO**, v. des États sardes, à 19 kil. N. E. de Coni, près de la Stura; 16 000 hab. Evêché. Château fort, arsenal. Prise par les Français en 1796. Champignonnet y fut battu par Mélas en 1799.

**FOSSAT** (LE), ch.-l. de cant. (Ariège), sur la Lize, à 20 kil. N. O. de Pamiers; 1000 hab.

**FOSSÉ** (P.-Thom. du). V. DUFOSSE.

**FOSSÉUX**, branche des Montmorency. V. ce nom.

**FOSSOMBRONE**, *Forum Sempronii*, v. d'Italie, dans l'anc. Etat ecclésiastique, à 13 kil. S. E. d'Urbino; 8500 hab. Evêché. Commerce de soie.—C'est là qu'Asdrubal fut défait par les consuls Claudius Néron et Livius Salinator, 207 av. J.-C.

**FOTAT**, dit aussi le *Vieux-Caire*, v. d'Egypte, sur la r. dr. du Nil, à 2 kil. S. O. du Caire, vis-à-vis de Djizeh, sert avec Boulaq de port au Caire. On croit que c'est l'anc. *Babylone* d'Egypte.

**FOTHERGILL** (John), médecin anglais, né en 1712 à Carr-end (York), m. en 1780, était quaker. Il pratiqua son art à Londres où il acquit une grande fortune, tout en donnant une part de son temps aux pauvres, se livra aussi avec ardeur à la botanique, répandit en Angleterre plusieurs plantes médicinales exotiques et publia un grand nombre de mémoires sur des sujets de thérapeutique et de botanique, recueillis par Lettson, Londres, 1783, 3 vol. in-8.

**FOTHERINGAY**, vge d'Angleterre (Northampton), à 44 kil. N. E. de Northampton; 400 hab. C'est là qu'était le château où Marie Stuart fut jugée; condamnée à mort et exécutée (1587). Il fut rasé après l'avènement de Jacques II.

**FOU**, bouffon de la cour. V. **BOUFFON** au *Dict. univ. des Sciences*.

**FOUAH**, *Nauteratis*? v. de la B.-Egypte, à 25 kil. S. E. de Rosette, sur le bras occid. du Nil. Toiles, maroquins, *tarbouchs* (bonnets turcs). C'était avant Rosette l'entrepôt des marchandises qui descendent ou remontent le Nil.

**FOUCHAN**, v. de Chine (Kouang-Toung), à 35 k. S. O. de Canton; 800 000 hab. suivant les uns, 200 000 seulement suivant d'autres. Soieries, étoffes de coton, porcelaines. Grand commerce.

**FOUCHÉ** (Joseph), dit *Fouché de Nantes*, duc d'Ortrante, né en 1754 à La Martinière, près de Paimboeuf, était préfet des études chez les Oratoriens de cette ville lorsqu'éclata la Révolution. Il en embrassa la cause avec ardeur, et fut député en 1792 par la ville de Nantes à la Convention nationale, où il fit partie du comité de l'instruction publique. En 1793 il accompagna à Lyon Collet d'Herbois, chargé de faire exécuter le décret qui ordonnait la destruction de cette ville et eut part aux cruautés qui furent commises alors. Chassé de la Convention après la chute de Robespierre, il obtint la protection de Barras, qui, au 13 thermidor an VII, le nomma ministre de la police. Il déploya dans ce poste une grande activité ainsi qu'une sagacité rare, et rendit service à Bonaparte dans la journée du 18 brumaire en ne prenant aucune mesure contre le coup d'État. Sans avoir confiance en sa probité, le premier Consul le maintint dans son poste; Fouché le conserva jusqu'en 1810; à cette époque, il fut remplacé, pour s'être compromis par une intrigue diplomatique en Angleterre. Après la campagne de Russie, il fut chargé du gouvernement des provinces illyriennes, poste fort difficile: il y montra de la modération, et sut y faire supporter la domination française. Pendant les *Cent-Jours* il tint de nouveau le portefeuille de la police. Après la défaite de Waterloo, il devint président du gouvernement provisoire, et négocia avec les puissances alliées. Louis XVIII lui rendit pour un moment la police, puis il le nomma, pour l'éloigner, ambassadeur à Dresde. Frappé par l'ordonnance du 12 janvier 1816, comme ayant voté la mort de Louis XVI, il mourut en exil à Trieste, en 1820. Fouché était un ministre très-habile, mais sans convictions et fort peu scrupuleux. On a fait paraître sous son nom en 1824 des *Mémoires* qui ont été déclarés apocryphes par sa famille.

**FOUCHER** (Simon), abbé, chanoine de Dijon, né à Dijon en 1644, mort à Paris en 1696, était lié avec les savants et les philosophes les plus distingués de son temps, Ménage, Baillet, Rohault, Leibnitz. Il chercha à restaurer l'antique philosophie des Académiciens. On a de lui: *Dissertation sur la recherche de la vérité ou sur la philosophie académique*,

1673; *Critique de la Recherche de la vérité* de Malebranche, 1675, et quelques traités de physique.

**FOUCHER** (Paul), de l'Académie des inscriptions, né à Tours en 1704, mort en 1779, a laissé un traité de la *Religion des Perses* et des *Recherches sur la Religion des Grecs* (dans les Mémoires de l'Académie).

**FOUESNANT**, ch.-l. de c. (Finistère), à 15 k. S. E. de Quimper; 500 hab.

**FOUGERAY**, ch.-l. de c. (Ille-et-Vilaine), à 31 k. N. E. de Redon; 917 hab.

**FOUGÈRES**, ch.-l. d'arr. (Ille-et-Vilaine), à 48 k. N. E. de Rennes; 9000 h. Trib., collège. Pomenade pittoresque, ruines d'un vieux château fort. Toile à voiles, chapeaux, flanelle; tanneries, teintureries (écarlate et autres). — Fougères était jadis le titre d'une baronnie. Elle a été 4 fois brûlée dans les guerres de la Vendée.

**FOUGEROLLES-L'ÉGLISE**, v. de la H.-Saône, à 26 k. N. O. de Lure; 5600 h. Kirschenwasser.

**FOU-HI**, législateur chinois. V. **FO-HI**.

**FOUILLOUX**. V. **DU FOUILLOUX**.

**FOU-KIAN**, prov. de Chine, au S. E., entre celles de Tchê-Kiang au N., de Kiang-Si à l'O., de Kouang-Toung au S. et le détroit de Formose à l'E.; 600 kil. sur 500; 15 000 000 d'hab.; ch.-l., Fou-Tcheou. Climat très-chaud; belles cultures, thé noir, camphre.

**FOULA**, une des îles Shetland, à 30 k. O. de l'île de Mainland, par 60° 9' lat. N.

**FOULADOU**, Etat de la Nigritie occidentale, entre le Kaarta, le Konkadou et le Ghialonkadou, est habité par les Fellatahs et a pour v. princ. Bangassi.

**FOULAHS** ou **FELLATAHS**. V. **FELLATAHS**.

**FOULLON** (Jos. Franc.), une des premières victimes de la Révolution, d'une famille noble d'Anjou, né à Saumur en 1715, avait été intendant des armées et était intendant des finances depuis 1771, lorsqu'il fut nommé contrôleur général le 12 juillet 1789, après la retraite de Necker. Le choix de cet homme, depuis longtemps impopulaire, excita une vive irritation. Étant tombé entre les mains du peuple peu de jours après la prise de la Bastille, il fut pendu à une lanterne dans la rue de la Verrière (22 juillet); sa tête fut portée en triomphe avec une poignée de foin dans la bouche. On l'accusait d'avoir conseillé la banqueroute et d'avoir dit pendant la famine: « Si cette canaille n'a pas de pain, qu'elle mange du foin; » mais rien ne justifia ces odieuses accusations. Créé par Louis XV baron de Doué, Foulon ne s'était au contraire fait remarquer dans cette seigneurie que par sa bienfaisance.

**FOULLON**, bourgade de Madagascar, sur la côte E., à 50 kil. N. de Tamatave; 50 huttes. Anc. établissement français.

**FOULQUES**, archevêque de Reims en 883, soutint le roi Charles le Simple contre Eudes, le couronna à Reims en 893, et parvint ensuite à concilier les deux rivaux. Charles reconnaissant le nomma son chancelier. Il fut assassiné en 900 par Baudouin, comte de Flandre, qui convoitait l'abbaye de St-Bertin, dont Foulques était bénéficiaire.

**FOULQUES**, curé de Neuilly-sur-Marne, célèbre par sa piété et son éloquence, fut autorisé par le pape Innocent III à prêcher une croisade en 1199, s'acquitta de cette mission avec succès, mais mourut bientôt après de ses fatigues, 1201.—Un autre Foulques, de Marseille, né vers 1155, m. en 1231, moine de Cl-teaux, puis évêque de Toulou-e, prêcha la croisade contre les Albigeois. Il avait d'abord été troubadour: Raynoudard a publié quelques-unes de ses poésies.

**FOULQUES**, nom de plusieurs comtes d'Anjou, dont les principaux sont: Foulques III, dit *Nerra* ou *le Noir*, comte d'Anjou en 987, mort à Metz en 1040: il fit la guerre à Conan I, duc de Bretagne, le défait en 992 près de Conquereux, et le tua de sa propre main. Vaincu par Eudes II, comte de Blois, il ne se maintint que par l'assistance du roi Robert. En 1025, il mit à feu et à sang la v. de Saumur, conquise sur Odon de Champagne. Pour expier ses fau-

tes il fonda des abbayes, visita les lieux saints et se fit traîner sur une claie dans Jérusalem en criant : « Seigneur, ayez pitié du traître et parjure Foulques. » — Foulques IV, le *Réchin* ou le *Querelleur*, petit-fils du préc., né à Château-Landon en 1043, mort en 1109 : il entra avec son frère aîné, Geoffroy le Barbu, en partage de la succession de Geoffroy Martel, leur oncle, et eut pour sa part l'Anjou et la Saintonge (1060). Il dépouilla son frère de la Touraine et se fit redouter de ses voisins. Il eut avec l'archevêque de Tours une querelle qui faillit le faire excommunier ; mais ses libéralités lui assurèrent l'indulgence des commissaires nommés par le pape pour examiner sa conduite. Bertrade de Monfort, sa femme, lui fut enlevée par Philippe I, roi de France. Foulques avait écrit une *Histoire des comtes d'Anjou*, dont il ne re-te qu'un fragment, inséré dans le *Spicilegium* de D'Achery et trad. par l'abbé de Marolles dans ses *Histoires des anciens comtes d'Anjou*. — Foulques V, fils du préc., fit d'abord la guerre à Louis le Gros, puis passa en Palestine, épousa Méli-sente, fille de Baudouin II, roi de Jérusalem, succéda à ce prince sur le trône de Jérusalem en 1131, et repoussa les attaques des Turcs. Il mourut en 1144, laissant sa couronne de Palestine à Baudouin, son fils aîné, et son comté d'Anjou à Geoffroy Plantagenet, le puiné.

**FOUNG-HOANG-TCHING**, v. de la Chine (Ching-king), sur le Tsao-ho, près des frontières de la Corée, est le seul lieu par où les Coréens puissent communiquer avec les Chinois. Très-populeuse.

**FOUNG-THIAN**, V. MOUKDEN.

**FOUQUET** (Nic.), surintendant des finances, célèbre par sa disgrâce, né à Paris en 1615, était fils d'un riche armateur breton. Après avoir été maître des requêtes et procureur général au parlement de Paris, il fut appelé en 1652, par la protection de la reine mère, Anne d'Autriche, à l'administration des finances. Il réussit pendant quelque temps à faire face aux dépenses de l'État, qui déjà était obéré ; mais un déficit considérable ayant bientôt été reconnu, on l'accusa de dilapidation : il avait, en effet, amassé une fortune immense et avait dépensé 18 millions dans sa seule terre de Vaux (près Melun). Prévoyant sa disgrâce, il avait fait des dispositions pour résister : il n'en fut pas moins arrêté en 1661, après une fête à laquelle le roi lui-même avait assisté dans le château de Vaux. Jugé et condamné par une commission, qui était composée en grande partie de ses ennemis, il fut enfermé dans la citadelle de Pignerol : il y mourut en 1680, après 19 ans de captivité. Colbert, qui aspirait à lui succéder, avait été le premier artisan de sa ruine. Fouquet conserva dans ses revers de nobles amis, entre autres Pellisson, qui partagea sa disgrâce, La Fontaine, qui chanta ses malheurs, le poète Hesnault, qui écrivit un sonnet sanglant contre Colbert ; Mme de Sévigné et Mlle de Scudéry. Son crime, longtemps contesté, n'est auj. que trop avéré. Sa *Vie* a été écrite par d'Auigny. A. Chéruel a publié en 1862 des *Mém. sur sa vie publique et privée*. — V. BELLE-ISLE.

**FOUQUIER-TINVILLE** (Ant. Quentin), accusateur public, né en 1747 à Hérouel, près de St-Quentin (Aisne), avait été procureur au Châtelet avant la Révolution. S'étant fait remarquer dans les clubs dès 1789 par la violence de ses opinions, il se concilia la faveur de Danton et de Robespierre, qui le firent nommer en 1793 accusateur public près le tribunal révolutionnaire. Il fit condamner des milliers d'accusés, le plus souvent sans les entendre et sans aucune forme de procès. Parmi ses victimes on remarque Marie-Antoinette et les Girondins. Il n'épargna pas même Danton et Robespierre, ses anciens protecteurs. Il finit par être lui-même décrété d'accusation, peu après la journée du 9 thermidor, fut condamné après un procès qui ne dura pas moins de 41 jours, et monta sur l'échafaud le 17 floréal suivant (mai 6 1795), accusé de malédiction.

**FOURCHAMBAULT**, commune du dép. de la Niè-

vre, à 7 kil. N. O. de Nevers; 5380 hab. Importantes usines créées par MM. Boignes et occupant 3000 ouvriers : ateliers de fonderie et de construction pour le matériel des chemins de fer, les ponts en fer et grands travaux d'art en fer coulé, les essieux destinés à l'artillerie, les lits en fer, etc.

**FOURCHES-CAUDINES**, *Furculæ Caudinæ*, lieu du Samnium, près de Caudium, célèbre par la capitulation honteuse qu'y fit l'armée romaine. V. CAUDIUM.

**FOURCROY** (Ant. Franç. de), chimiste, né à Paris en 1755, remplaça en 1784 Macquer dans la chaire de chimie du Jardin des Plantes, et se fit bientôt une grande réputation par le talent avec lequel il professait. Il fut nommé en 1792 député de Paris à la Convention, où il fut un des membres les plus actifs du comité de l'instruction publique, entra ensuite au Conseil des Cinq-Cents, puis au Conseil d'État ; devint en 1801 directeur général de l'instruction publique, et déploya dans ces fonctions une grande activité : on lui doit l'organisation des écoles de médecine de Paris, Montpellier, Strasbourg, des écoles de droit, ainsi que d'un grand nombre de lycées et de collèges. Toutefois, ses vues ne s'accordant pas entièrement avec celles de Napoléon, il se vit éloigné lors de l'établissement définitif de l'Université ; il fut très-sensible à cette disgrâce et mourut peu après, d'apoplexie, en 1809. On a de lui plusieurs ouvrages ; les plus importants sont : *Système des connaissances chimiques et de leur application*, 1801 ; *Philosophie chimique*, 1792 et 1800, ouvrage traduit dans presque toutes les langues, et où les faits fondamentaux de la science sont rendus dans un style propre à les graver dans la mémoire ; il a en outre laissé un grand nombre de mémoires sur des questions particulières. Fourcroy a découvert plusieurs composés qui détonent par la percussion, a perfectionné l'analyse des eaux minérales et des substances animales. Palissot de Beauvois, Cuvier et Pariset, ont écrit son *Éloge*.

**FOURIER** (le bienheureux P.), curé de Matincourt, né en 1565 à Mire dans l'anc. Lorraine, mort en 1640, réforma les chanoines réguliers de St-Sauveur de Lorraine, institua les religieuses de Notre-Dame, vouées à l'instruction des filles, et mourut en odeur de sainteté. Il a été béatifié en 1730.

**FOURIER** (J. B. J.), géomètre, né à Auxerre en 1768, mort en 1830, fut élevé par les Bénédictins à l'École militaire d'Auxerre et était destiné à l'état monastique ; mais il préféra s'adonner aux sciences. Connu de bonne heure par des travaux importants, il fut attaché en 1795 à l'École polytechnique, où il enseigna l'analyse, fit partie de l'expédition d'Égypte, devint secrétaire de l'Institut d'Égypte, et rédigea en cette qualité l'*Introduction* au grand ouvrage publié par cette compagnie. Il fut nommé préfet de l'Isère en 1802 : dans ce poste, qu'il conserva jusqu'à la Restauration, il sut rapprocher tous les partis. L'Académie des sciences l'admit dans son sein en 1817, et le choisit pour secrétaire perpétuel à la mort de Delambre ; il fut élu en 1827 membre de l'Académie française. Fourier est surtout connu pour sa *Théorie analytique de la chaleur*, 1822, in-4, ouvrage dans lequel il approfondit, au moyen des mathématiques, toutes les questions relatives à cet important sujet. On lui doit aussi plusieurs mémoires éparés dans différents recueils ; des *Rapports sur les progrès des sciences mathématiques*, 1822-29, et des *Éloges de Delambre*, W. Herschell et Bréquet. Son *Éloge* a été prononcé par Arago, de l'Académie des sciences, et par M. V. Cousin, de l'Académie française.

**FOURIER** (Ch.), fondateur de l'école d'économistes dite *sociétaire* ou *phalanstérienne*, né à Besançon en 1768, mort à Paris en 1837, était fils d'un marchand de draps, et fut commis dans diverses maisons de commerce jusqu'à l'âge de 50 ans. Il se livra de bonne heure et solitairement à des recherches spéculatives sur l'organisation de la société, et publia ses idées dès 1808, sous le titre de *Théorie des quatre mouvements* : il s'y proposait de fonder un ordre

social où toutes les passions humaines, bonnes ou mauvaises, trouveraient une place légitime et une satisfaction qui tournât au profit général; où toutes les aptitudes fussent appliquées, où ce fût un droit et un attrait pour tous, et non plus un devoir pénible, de concourir au bien-être universel; et pour cette fin, il voulait associer les hommes en *capital, travail et talent par groupes, par séries, puis par phalanges*, au moyen de l'*attraction passionnée*, dont il fait la loi de l'humanité. Malgré le peu d'attention qu'avait obtenu ses théories, il continua à les développer dans le *Traité de l'association domestique agricole* (1822), le *Nouveau Monde industriel* (1829), et la *Fausse Industrie* (1835). Il créa en 1832, avec le concours de quelques disciples, le *Phalanstère*, journal qui prit en 1836 le titre de la *Phalange*. Sa doctrine, assez peu facile à saisir dans ses ouvrages, a été résumée et éclaircie par V. Considérant, l'un de ses disciples, dans un livre intitulé: *Destinée sociale*. Mme Gatti de Gamond a publié en 1838 *Fourier et son système*. Ses disciples tentèrent, mais sans succès, l'application de sa doctrine dans un *Phalanstère* qu'ils fondèrent à Condé-sur-Vesgre.

**FOURMONT** (Etienne), orientaliste, né en 1683 à Herblay (Seine-et-Oise), mort en 1745 à Paris, possédait presque toutes les langues de l'Europe et de l'Asie. Il fut nommé en 1715 professeur d'arabe au Collège de France, et devint en même temps associé de l'Académie des inscriptions. Il est un des premiers Français qui aient fait une étude sérieuse du chinois: il fit connaître dès 1719 les 214 *clefs* ou caractères élémentaires de l'écriture chinoise, et donna en 1742 la *Grammatica sinica*, fruit de vingt ans de travail. Il avait entrepris un dictionnaire chinois et un grand nombre d'autres ouvrages qui n'ont pas paru. Il eut pour élèves de Guignes et Deshauterayes. Et. Fourmont avait publié dès 1706 les *Racines latines* mises en vers français, à l'imitation des *Racines grecques* de Lancelot. — Son frère, Michel Fourmont, né en 1690, mort en 1746, enseigna le syriaque et l'éthiopien au Collège de France, fut admis à l'Académie des inscriptions en 1724, fut envoyé en Orient par Louis XV en 1728, et en rapporta plusieurs manuscrits grecs, ainsi que des inscriptions, dont l'authenticité est quelquefois douteuse.

**FURNEL** (J. Franç.), né à Paris en 1745, m. en 1820, avocat au barreau de Paris, est connu par d'utiles ouvrages sur la jurisprudence: *Traité du voisinage*, 1799 et 1812; *Hist. des avocats au parlement et au barreau de Paris depuis S. Louis*, 1813; *Hist. du barreau de Paris dans le cours de la Révolution*, 1816; *Lois rurales de la France*, 1819. Il a publié aussi un ouvrage intéressant sur les antiquités nationales, intitulé: *État de la Gaule à l'époque de la conquête des Francs*, 1805.

**FURNELS**, ch.-l. de c. (Lozère), à 41 kil. N. O. de Marvejols; 600 hab.

**FOURNIER** (P. Simon), graveur et fondeur de caractères, né à Paris en 1712, mort en 1768, se fit d'abord connaître par d'assez bonnes vignettes en bois, se mit ensuite à graver sur acier des lettres de fonte, grosses et moyennes, et les premiers corps de caractères, et publia sur son art plusieurs écrits remarquables: *Traité historique et critique sur l'origine de l'imprimerie*, 1763; *Manuel typographique*, 1764; *Traité historique, pratique et critique sur l'origine et les progrès des caractères de fonte pour l'impression de la musique*, 1765.

**FOURIER**. V. FOURIER.

**FOURS**, ch.-l. de c. (Nièvre), à 52 k. S. E. de Nevers; 1507 h. Fabriques de porcelaine.

**FOURVIÈRES**, *Forum vetus*. V. LYON.

**FOUS** (fête des), fête qui avait pour objet d'honorer l'Âne qui porta Jésus lors de son entrée à Jérusalem, était répandue dans toute la France au moyen âge et se célébrait le jour de la Circoncision (1<sup>er</sup> janvier). On chantait un office ridicule, puis on faisait une procession solennelle et l'on se livrait à toutes

sortes d'extravagances. On essaya en vain dès le XII<sup>e</sup> siècle de supprimer la fête des Fous; elle ne disparut que vers le XVI<sup>e</sup> siècle.

**FOUSSERET** (Le), ch.-l. de c. (H.-Garonne), à 34 k. S. O. de Muret; 2000 h. Patrie de l'abbé Sicard.

**FOUTA-DIALO**, un des États peuls de la Nigritie occid., dans la région montagneuse d'où sortent la Gambie, le Sénégal, le Falemé, le Rio-Grande, a 600 k. de l'E. à l'O., 36 du S. au N., et a pour ville principale Timbou. Les habitants sont Mahométans.

**FOUTA-TORO**, un des États peuls de la Nigritie occid., à l'O. de Bondou, s'étend le long de la r. g. du Sénégal, de Bakel à Dagana (15-18° long. O.). Le roi réside dans l'*Ile-à-morfil*. Il a pour cap. Kiélogn.

**FOU-TCHEOU**, v. de Chine, ch.-l. de la prov. de Fou-kian, près de l'emb. du Si-ho; env. 500 000 h. Pont de plus de 100 arches sur le Tchang, affluent du Si-ho. Établissements d'instruction publique; industrie variée, commerce actif, surtout en thé noir. Bon port, ouvert aux Européens en 1842.

**FOWLER** (Thomas), pharmacien et médecin anglais, né à York en 1736, m. en 1801, contribua à répandre l'usage de l'arsenic comme médicament, et le fit entrer dans ses *gouttes fébrifuges*, connues aussi sous le nom de *liqueur de Fowler*.

**FOX** (Rich.), évêque anglais, né en 1466 à Ropesley (Lincoln), mort en 1528, jouit d'une haute faveur auprès de Henri VII, fut employé par ce prince dans toutes ses négociations et dans les affaires les plus délicates, fut fait conseiller privé, garde des sceaux, principal secrétaire d'État, et obtint successivement les évêchés d'Exeter et de Winchester. Éclipsé par Wolsey sous Henri VIII, il se retira dans son diocèse. L'Université d'Oxford lui doit la fondation du collège dit *Corpus Christi*, l'un des premiers où l'on ait enseigné le grec.

fox (John), théologien anglais, né en 1517 à Boston (Lincoln), mort en 1587, fut inquisiteur à cause de son zèle pour la doctrine de Luther, fut forcé de se retirer à Bâle, où il se fit correcteur d'imprimerie, et ne rentra dans sa patrie qu'après la mort de la reine Marie. Le duc de Norfolk, que Fox avait élevé, devint son protecteur et lui procura une prébende; mais il ne put être élevé aux dignités de l'Église anglicane, parce qu'il était *non-conformiste*. On a de lui, entre autres écrits, *Actes et monuments de l'Église ou Martyrologe* (appelé par les Catholiques la *Légende dorée de Fox*), Londres, 1563, 1634 et 1850: c'est l'histoire de tous les sectaires qui ont combattu l'Église romaine depuis le X<sup>e</sup> s. Sa vie, écrite par Samuel Fox, son fils, se trouve en tête de ce livre.

fox (George), fondateur de la secte des *Quakers*, né en 1624 à Drayton (Leicester), mort en 1690, était fils d'un pauvre tisserand, et exerça d'abord lui-même l'état de cordonnier. Élevé dans la secte des Presbytériens, il s'exalta au point de se croire inspiré, et prétendit avoir reçu du ciel la mission de ramener les hommes à la simplicité du Christianisme primitif. Il commença à prêcher en 1647, parcourut l'Angleterre, l'Écosse, la Hollande, l'Amérique anglaise, fit partout de nombreux prosélytes, et subit des persécutions qu'il supporta avec une résignation admirable. Fox rejetait tout culte extérieur et toute hiérarchie, prêchait contre la guerre, les procès, les dîmes; refusait de découvrir sa tête ou de fléchir le genou devant aucune puissance humaine et de faire aucun serment. Les plus célèbres de ses disciples sont W. Penn et Barclay. Il a laissé sa propre biographie sous le titre de *Fox's Journal*.

fox (Ch. Jacq.), un des plus grands orateurs de l'Angleterre, né à Londres en 1748, mort en 1806, était fils de Henri Fox (lord Holland), secrétaire d'État sous George II, qui l'initia de bonne heure aux affaires. Elu député en 1768, avant même qu'il eût atteint l'âge légal de 20 ans, il défendit d'abord les ministres pour complaire à son père, et fut nommé l'un des lords de l'Amirauté, puis de la trésorerie. Mais, s'étant lié avec Burke, il entra dans l'opposi-

tion et fut destitué par lord North (1774). Il se plaça bientôt par son éloquence à la tête du parti whig et s'opposa de toute sa force aux mesures qui amenèrent la perte des colonies américaines. Étant parvenu à renverser le ministère, il fut chargé en 1782 du portefeuille des affaires étrangères et fit conclure la paix avec l'Amérique et la France (1783); mais les mesures qu'il proposait contre les malversations de la Compagnie des Indes ayant échoué à la Chambre haute, il se retira du ministère, reentra dans l'opposition et combattit avec force la politique de Pitt. Défenseur constant de la tolérance et de la liberté, il se montra favorable à la Révolution française et ne cessa de conseiller la paix avec la France. A la mort de Pitt (1806), il recut de nouveau le portefeuille des affaires étrangères; malheureusement, il mourut peu de mois après, au moment où il allait signer la paix générale. Fox peut être considéré comme le Démosthène de l'Angleterre; ses discours brillent surtout par la vigueur, la logique et la clarté. Sa harangue sur le *bill de l'Inde* est son chef-d'œuvre. Ses discours, recueillis à Londres en 1815, ont été trad. avec ceux de Pitt, par Janvry et Jussieu, 1819, 12 vol. in-8. Fox avait composé une *Histoire des deux derniers Stuarts*, qui n'a été publiée qu'après sa mort, et qui a été trad. par d'Andrezel, 1809. Il est à regretter qu'à des qualités aussi éminentes, cet homme d'Etat ait joint une vie fort dissipée et une passion effrénée pour le jeu. Ses *Mémoires* ont été publiés en 1806 par Walpole et en 1854 par lord J. Russell, avec sa *Correspondance*.

FOX (H.), lord HOLLAND. V. HOLLAND.

FOY (Maximilien Sébastien), général et orateur célèbre, né en 1775 à Ham en Picardie, entra à 15 ans à l'école d'artillerie de La Fère, servit en Italie, en Allemagne, puis en Portugal et en Espagne, où il se signala surtout à la bataille de Salamanque (1812), enfin dans les campagnes de France et de Belgique, et fut blessé à Toulouse et à Waterloo. Il fut créé dès 1810 général de division, et nommé en 1814, par Louis XVIII, inspecteur de l'armée. Élu député en 1819 par le dép. de la Somme, il déploya un grand talent oratoire, défendit les principes constitutionnels et les sentiments patriotiques, ne cessa de lutter contre les tendances de la Restauration, et réussit plusieurs fois à arrêter le gouvernement des Bourbons dans sa marche rétrograde. Son éloquence vive, chaleureuse, avait quelque chose d'élevé et de généreux qui le plaçait au-dessus des querelles de parti. Un concours immense de citoyens accompagna son cercueil; une souscription nationale ouverte en faveur de sa famille produisit près d'un million. Un monument a été érigé à sa mémoire au cimetière de l'Est. Ses *Discours*, avec notice biographique, ont paru en 1826. On a aussi de lui une *Histoire des guerres de la Péninsule sous Napoléon*, publiée en 1827, Paris, 4 vol. in-8.

FOYATIER (Denis), sculpteur, né à Bussières (Loire) en 1793, mort en 1863, était fils d'un pauvre tisserand, et commença par sculpter des figurines en gardant les moutons; alla étudier la sculpture à Lyon, puis à Paris. Ses principales œuvres sont *Spartacus* et *Jeanne d'Arc*.

FOZ ou FOS. V. FOS-LES-MARTIQUES.

FRÀ, mot italien, abrégé de *frate*, frère, se place devant le nom de baptême de tout membre d'une communauté religieuse. Pour les personnages désignés par ce mot, V. le nom qui suit *Fra*.

FRACASTOR (Jérôme), médecin et poète, né en 1483 à Vérone, mort en 1553, enseigna dès l'âge de 19 ans la philosophie à Padoue, puis exerça la médecine et devint médecin du pape Paul III. Il a laissé des ouvrages de médecine, d'astronomie, de métaphysique, etc.; mais ce qui rend son nom célèbre, c'est le poème intitulé: *Syphilitis sive Morbus gallicus*, en 3 livres, où il a su, en traitant un sujet si scabreux, unir la décence à l'élégance du style et à la vivacité des images. Publié pour la 1<sup>re</sup> fois à Vérone en

1530, il a été depuis bien des fois réimprimé; il a été traduit dans plusieurs langues, notamment en français, 1753, par Macquer, et mis en vers par Barthélemy, 1840. Il avait aussi entrepris un poème latin en 3 chants sur *Joseph*, qui est resté inachevé. Ses *Œuvres complètes* ont été publiées à Venise, 1555. Ses poésies latines ont paru à part, Padoue, 1728; on y remarque, outre la *Syphilitis*, un poème *De curacanium venaticorum*. Comme médecin, on doit à Fracastor la composition du *Dioscoridium*.

FRÀ-DIAVOLO (Michel pozza, connu sous le nom de), c.-à-d. *Frère Diable*, l'un des chefs insurgés calabrais, né à Itri, dans la Terre de Labour, fut d'abord chef de brigands, et exerça dans toute la Calabre de tels ravages que le gouv. de Naples mit sa tête à prix. Toutefois, en 1799, le cardinal Ruffo, croyant tous les moyens bons pour chasser les Français, ne rougit pas de se servir de Frà-Diavolo, et lui accorda un brevet de colonel. Il eut bientôt organisé sa troupe et contribua avec elle à reprendre Naples. Après l'avènement de Joseph Bonaparte, il excita divers soulèvements. Il fut pris à San-Severino après une belle défense, condamné à mort et pendu à Naples en 1806. Il est le héros du charmant opéra-comique de *Frà-Diavolo* de Seribe et Auber.

FRAGA, *Gallia Flavia*, v. d'Espagne (Aragon), prov. d'Huesca, à 107 kil. S. E. de cette ville, sur la r. g. de la Cinca: 4000 h. Jadis forte. Alphonse I, roi d'Aragon, y fut défait par les Maures en 1134.

FRAGONARD (J. Honoré), peintre, né à Grasse en 1732, mort en 1806, fut élève de Boucher. Il se distingua d'abord dans le genre sérieux, et donna en 1765 son tableau de *Coresus et Calirhoé*, qui fut justement admiré et qui le fit recevoir à l'Académie; mais désespérant d'atteindre au premier rang dans ce genre, il le quitta pour le genre érotique, dans lequel il obtint le plus grand succès, il devint bientôt le peintre à la mode, et amassa une grande fortune que la Révolution lui fit perdre. Il fut nommé l'un des conservateurs du Musée par l'Assemblée nationale. On estime surtout parmi ses petits tableaux: *la Fontaine d'Amour*, *le Sacrifice de la Rose*, *le Serment d'Amour*, *le Verrou* et *le Contrat*. — Son fils, Alexandre Évariste, né à Grasse en 1783, mort à Paris en 1850, recut de lui les premières leçons, et lui dut, outre l'art de rendre les compositions piquantes, une grande facilité; il se perfectionna sous David, et se distingua à la fois dans la peinture et la sculpture. Comme peintre, il a composé *François I armé chevalier*, *François I recevant le Primatice* (au plafond du Louvre), *les Bourgeois de Calais*, *Jeanne d'Arc montant sur le bûcher*, *le Tasse lisant la Jérusalem*. Comme sculpteur, on lui doit l'ancien fronton de la *Chambre des Députés* et une statue colossale de *Pichegru*.

FRAGUIER (Cl. Franç.), érudit, né à Paris en 1666, mort en 1728, entra jeune dans l'ordre des Jésuites, le quitta en 1694 pour se livrer à ses goûts littéraires, et fut chargé à partir de 1706 de la rédaction du *Journal des Savants*. Il avait été élu dès 1705 membre de l'Académie des inscriptions; il fut admis en 1725 à l'Académie française. Il était lié avec Segrais et Huet, et admis dans la société de Mme La Fayette et de Ninon de Lenclos. On a de lui, dans le recueil de l'Académie des inscriptions, un grand nombre de dissertations sur des points intéressants de la littérature et de la philosophie des anciens (de *l'Ironie de Socrate*, de son *Démon familier*; *Sentiments de Platon sur la poésie*, etc.), et un bon poème latin où la philosophie de Platon est résumée: *Mopsus sive scholia Platonica*, 1721.

FRAIZE, ch.-l. de c. (Vosges), sur la Meurthe, à 16 kil. S. E. de St-Dié: 633 hab. Mine de cuivre.

FRAMERIES, v. de Belgique (Hainaut), à 7 kil. S. O. de Mons; 6500 hab. Mines de houille.

FRAMERY (Nic. Et.), né à Rouen en 1745, mort en 1810, a donné un assez grand nombre d'opéras-comiques et a fait lui-même la musique de plusieurs

Il a le premier imaginé de parodier des opéras italiens. On lui doit des traductions littérales de *la Jérusalem délivrée* (en société avec Panckoucke), Paris, 1785, 5 vol. in-8; du *Roland furieux*, 1787, 10 vol. in-12, et plusieurs écrits sur la musique.

**FRANÇAIS** (le comte Ant.), dit *Français de Nantes*, né en 1756 à Beaurepaire en Dauphiné, mort en 1836, était directeur des douanes à Nantes lorsqu'il fut élu membre de l'Assemblée législative, en 1791. Il s'y fit remarquer à la fois par son patriotisme et sa modération, entra en 1798 au Conseil des Cinq-Cents, devint, après le 18 brumaire, préfet de la Charente-Inférieure, fut nommé en 1804 conseiller d'État et directeur des Droits réunis, et bientôt après comte de l'Empire. Député de l'Isère de 1819 à 1822, il fut élevé à la pairie après la révolution de 1830. Français de Nantes a publié sous le voile de l'anonyme : *Manuscrit de feu Jérôme*, 1825; *Recueil de fadaïses de feu Jérôme*, 1826, écrits pleins d'originalité, dans la manière de Sterne et de Swift. Vers la fin de sa vie il s'occupa surtout d'agriculture. Pendant qu'il était directeur des Droits réunis, Français de Nantes recueillit dans ses bureaux beaucoup de gens de lettres que la Révolution avait atteints.

**FRANC-ALLEU**, terre libre de toute charge sous le régime féodal (V. ALLEU). — On donnait spécialement ce nom dans l'anc. France à un petit pays de France situé sur les confins de la Hte-Marche et de la B.-Auvergne. Il faisait partie du pays de Combrailles, dépendait de la sénéchaussée de la Hte-Marche et avait Sermur pour chef-lieu. Il devait son nom aux franchises dont il jouissait.

**FRANCAVILLA**, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 33 kil. N. E. de Tarente; 12 000 h. Tabac semblable à celui d'Espagne. Etouffes et bas de coton. Poterie.

**FRANCE**, *Gallia, Gallia Transalpina*, un des États de l'Europe occidentale, par 42° 20' 51" 5' lat. N., et 7° 9' long. O. — 5° 56' long E., est bornée au N. par la Manche et le Pas-de-Calais (qui la séparent de l'Angleterre), par la Belgique, le Luxembourg et la Prusse Rhénane; à l'E. par le grand-duché de Bade, la Suisse et les États sardes; au S. par la Méditerranée et l'Espagne; à l'O. par l'Océan Atlantique. Étendue : 1064 kil. du N. O. au S. E.; 924 kil. du S. O. au N. E.; superficie : 541 000 kil. carrés; popul. en 1861 (en y comprenant les annexions effectuées en 1860) : 37 382 225 âmes; capitale, Paris. On comprend dans son territoire plusieurs îles qui l'avoisinent : la Corse et les îles d'Hyères dans la Méditerranée; les îles de Ré, d'Oléron, d'Ouessant, Belle-Île et l'Île-Dieu dans l'Océan Atlantique. La France possède en outre des colonies dans les diverses parties du monde : 1° en Amérique, les îles St-Pierre et Miquelon, la Martinique, la Guadeloupe, avec les petites îles qui en dépendent, et la Guyane française; 2° en Afrique, l'Algérie, le Sénégal et l'île de Gorée, les îles Bourbon, Ste-Marie, Mayotte et Nossi-Bé; 3° en Asie, les établissements de Pondichéry, Karikal, Mahé, Yanaon, Chandernagor (dans l'Inde), de Saïgon (en Cochinchine); 4° dans l'Océanie, les îles Marquises et de Taïti, la Nouv.-Calédonie et les îles Gambier. La France a quelque temps possédé en Amérique la Louisiane, le Canada, St-Domingue, Ste-Lucie et Tabago; en Afrique, l'île de France et partie de Madagascar; en Asie, plusieurs comptoirs, dont le plus important était Surate; mais elle a perdu toutes ces possessions.

Nous donnerons successivement la description générale du pays, puis les divisions de la France actuelle, celles de la France anc., et enfin l'histoire.

**I. Description.** Considérée sous le rapport physique, la France offre plusieurs chaînes de mont. dont quelques-unes très-élevées : ce sont, le Jura et les Alpes à l'E.; les Vosges au N. O. du Jura; puis, en redescendant au S. E., les mont. de la Bourgogne, du Forez, de l'Auvergne et les Cévennes; enfin, au S. les Pyrénées, qui la séparent de l'Espagne. Elle a 6 grands fleu-

ves : le Rhin et la Meuse (qui n'y ont qu'une partie de leur cours), le Rhône, la Garonne, la Loire, la Seine. La France est en outre arrosée par un grand nombre de rivières navigables (Somme, Orne, Vienne, Charente, Adour, Aude, Hérault, Var, qui se jettent dans la mer; Yonne, Marne, Aisne, Oise, Allier, Cher, Loiret, Indre, Vienne, Mayenne, Ariège, Lot, Tarn, Dordogne, Isère, Drôme, Durance, etc., qui se jettent dans les grands fleuves); en même temps qu'ils fertilisent le territoire, tous ces cours d'eau facilitent la navigation. Les canaux les plus remarquables sont ceux du Midi, du Centre, du Rhône au Rhin, de Bourgogne, le canal latéral à la Loire, ceux du Cher, de Nantes à Brest, de Niort à La Rochelle, du Loing, de Briare. On compte 28 routes impériales, 97 routes départementales, beaucoup de routes vicinales, et un grand nombre de chemins de fer, qui pour la plupart aboutissent à la capitale. La France possède de riches mines de houille, de lignite, d'asphalte, le fer, le plomb y abondent aussi; le cuivre est plus rare, l'argent bien plus encore; l'or ne vaut pas la peine d'être exploité; on y trouve de nombreuses carrières d'albâtre, de porphyre, de granit, de beaux marbres, des pierres lithographiques, des pierres meulières, des pierres à bâtir, des pierres à fusil, des ardoises, du plâtre, du kaolin, de la terre à faïence, de la terre vitriolique et sulfurique, de la terre à foulon, etc.; de nombreuses salines, des sources salées et des marais salants, des eaux minérales renommées (Bagnères, Aix, Balaruc, Barèges, Vichy, Mont-Dore, Eaux-Bonnes, Bourbonne, Bourbon-Lancy, Plombières, Forges, St-Amand, etc.). — Le sol, bien que varié, est presque partout fertile et offre de riches plaines à céréales, de belles prairies naturelles et artificielles, des vignobles renommés (en Champagne, Bourgogne, Lyonnais, Dauphiné, Bordelais, Languedoc, Roussillon). On trouve cependant des landes incultes au S. O., sur les côtes de l'Océan, ainsi que dans la Sologne, et de vastes bruyères dans les dép. de l'anc. Bretagne. Les forêts, bien que dévastées depuis 60 ans, occupent encore une très-grande superficie. Outre les céréales et le vin, la France donne, selon le climat, une foule d'autres productions : chanvre, tabac, houblon, graines oléagineuses, plantes tinctoriales, fèves, pois, haricots, châtaignes, pommes de terre, fruits en quantité, olives, truffes; la betterave est un objet de grande culture et fournit immensément de sucre : on élève beaucoup de vers à soie, ainsi que d'abeilles; beaucoup de volailles, de bêtes de somme, de gros et petit bétail (on a introduit depuis peu d'années le mérinos et la chèvre du Thibet). L'industrie est très-florissante : dans le Nord et quelques parties de l'E., elle ne le cède qu'à l'Angleterre; elle l'emporte sur tous les autres pays pour les arts de goût. La France produit surtout des draps et autres tissus de laine, des soieries magnifiques, des toiles de toute espèce, des batistes, lins, percales, dentelles, tulles, blouses, toiles de coton, cotonnades et mousselines; toiles peintes, gants, rubans, tapis et tapisseries, couvertures, chapellerie, peausserie de tous les genres, porcelaine, faïence, poterie, verrerie, raffinerie, distilleries, brasseries, sucreries, produits chimiques, armes, poudre, quincaillerie, horlogerie, bijouterie, ébénisterie, carrosserie, métallurgie, plaqués, machines, instruments de musique et de science, imprimés, gravure, etc. Le commerce tant intérieur qu'extérieur est des plus considérables. Les principales exportations consistent en soieries, lainages, étoffes de coton, modes et objets de toilette, toiles, vins, eaux-de-vie, liqueurs, huile d'olive, meubles et objets de mode, livres et objets d'art, armes, peaux, instruments de précision; les importations, en denrées coloniales (sucre, café, coton, tabac, indigo, cacao, cochenille), fil, huiles diverses, potasse, goudron, toiles, or, argent, étain, cuivre.

La nation française est la plus homogène de l'Europe; cependant les Méridionaux diffèrent sensible-

ment des Septentrionaux, surtout hors des grandes villes; le type allemand est très-marqué encore en Alsace et en Lorraine; le type gaélique en Basse-Bretagne, le type basque au pied des Pyrénées occidentales. Outre le français, on parle dans quelques provinces l'allemand, le bas-breton ou breyard, le basque ou escualdanac. La langue française, remarquable par sa clarté, est presque devenue en Europe la langue universelle. Les Français, formés d'un mélange de Gaulois (composés eux-mêmes de Galls, de Kymris et d'Ibères, habitants primitifs du pays), de Grecs et de Romains, et plus tard de Francs, d'Alains, de Goths, de Burgundes, de Suèves, ont néanmoins gardé infiniment du vieux caractère gaulois. Ils sont très-sociaux, gais, spirituels, actifs, braves, téméraires même; on leur reproche d'être fougueux, inconstants, vaniteux. — Le gouv't de la

France est une monarchie représentative, qui porte auj. le nom d'Empire. Il se compose de l'Empereur, du Corps législatif et du Sénat. Toutes les religions y sont tolérées et même salariales; néanmoins la religion catholique est celle de la grande majorité.

#### II. Divisions de la France actuelle.

Sous le rapport administratif, la France se divise aujourd'hui en 89 dép. qui tirent presque tous leur nom des fleuves ou des montagnes qui les traversent. Chaque dép. se divise en arrondissements (au nombre de 373), les arrondissements en cantons (2938), et ceux-ci en communes (37 510). Chaque dép. est administré par un préfet; les arrond. par des sous-préfets, d'où le nom de sous-préfectures qu'on leur donne souvent; chaque commune par un maire. Voici la liste alphabétique des 89 dép., avec les provinces anciennes auxquelles ils correspondent.

#### Provinces anciennes.

*Départements.*

Ain,  
Aisne,  
Allier,  
Alpes (Basses-),  
Alpes (Hautes-),  
Alpes-Maritimes,  
Ardèche,  
Ardennes  
Ariège,  
Aube,  
Aude,  
Aveyron,  
Bouches-du-Rhône,  
Calvados,  
Cantal,  
Charente,  
Charente-Inférieure,  
Cher,  
Corrèze,  
Corse,  
Côte-d'Or,  
Côtes-du-Nord,  
Creuse,  
Dordogne,  
Doubs,  
Drôme,  
Eure,  
Eure-et-Loir,  
Finistère,  
Gard,  
Garonne (Haute-),  
Gers,  
Gironde,  
Hérault,  
Ile-et-Vilaine,  
Indre,  
Indre-et-Loire,  
Isère,  
Jura,  
Landes,  
Loire,  
Loire (Haute-),  
Loire-Inférieure  
Loiret,  
Loir-et-Cher,  
Lot,  
Lot-et-Garonne  
Lozère,  
Maine-et-Loire,  
Manche,  
Marne,  
Marne (Haute-),  
Mayenne,  
Meurthe,  
Meuse,  
Morbihan,  
Moselle,  
Nièvre,  
Nord,  
Oise,  
Bourg,  
Laon,  
Moulins,  
Digne,  
Gap,  
Nice,  
Privas,  
Mézières,  
Foix,  
Troyes,  
Carcassonne,  
Rhodéz,  
Marseille,  
Caen,  
Aurillac,  
Angoulême,  
La Rochelle,  
Bourges,  
Tulle,  
Ajaccio,  
Dijon,  
Saint-Brieuc,  
Guéret,  
Périgueux,  
Besançon,  
Valence,  
Évreux,  
Chartres,  
Quimper,  
Nîmes,  
Toulouse,  
Auch,  
Bordeaux,  
Montpellier,  
Rennes,  
Châteauroux,  
Tours,  
Grenoble,  
Lons-le-Saulnier,  
Mont-de-Marsan,  
Saint-Étienne,  
Le Puy,  
Nantes,  
Orléans,  
Blois,  
Cahors,  
Agen,  
Mende,  
Angers,  
Saint-Lô,  
Châlons,  
Chaumont,  
Laval,  
Nancy,  
Bar-le-Duc,  
Vannes,  
Metz,  
Nevers,  
Lille,  
Beauvais,

Bourgogne (*Bresse, Bugey, Dombes*, etc.)  
Ile-de-France, Picardie, Champagne (*Brie*)  
Bourbonnais.  
Haute-Provence.  
Haut-dauphiné et Provence.  
Ancien comté de Nice.  
Languedoc (*Vivarois*).  
Champagne (*Rhételais, Rémois*).  
Foix, Gascogne (*Conserans*).  
Champagne, Bourgogne.  
Bas-Languedoc.  
Guyenne (*Bouergue*).  
Basse-Provence.  
Basse-Normandie (*Bessin, Bocage*).  
Haute-Auvergne.  
Angoumois, Saintonge, Poitou.  
Aunis, Saintonge.  
Haut-Berry, Bas-Bourbonnais.  
Bas-Limousin.  
Corse.  
Bourgogne (*Dijonnais, Auxerrois*).  
Haute-Bretagne.  
Haute-Marche.  
Guyenne (*Périgord*).  
Franche-Comté, comté de Montbéliard.  
Bas-Dauphiné.  
Haute-Normandie (*pays d'Érèux, Verin Normand*).  
Orléanais (*pays Chartr.*, part. de la *Beauce*), Perche.  
Basse-Bretagne.  
Bas-Languedoc.  
Haut-Languedoc, Gascogne (*Comminges*).  
Gascogne (*Astarac, Armagnac*).  
Guyenne (*Bordelais, Médoc, Bazadais*).  
Bas-Languedoc.  
Haute-Bretagne.  
Bas-Berry, Touraine.  
Touraine, Anjou, Poitou.  
H.-Dauphiné (*Grésivaudan*), B.-Dauphiné (*Viennois*).  
Franche-Comté (*bailliage d'Aral*).  
Gascogne (*pays des Landes, Chalosse*)  
Lyonnais (*Forez, Beaujolais*).  
Languedoc (*Vélay*), Haute-Auvergne.  
Haute-Bretagne (*Diocèse de Nantes*).  
Orléanais (*Orléan. propr.*, *Sologne, Gâtinais, Beauce*).  
Orléanais (*Blaissais, Beauce*), partie du Berry.  
Guyenne (*Quercy*).  
Guyenne (*Agénois*), Gascogne.  
Languedoc (*Gévaudan*).  
Anjou.  
Basse-Normandie (*Cotentin, Arranchin*).  
Champagne (*Brie-Champenoise, Perthois, Rémois*).  
Champagne (*Bassigny, Vallage*).  
Haut-Maine, Haut-Anjou.  
Lorraine (*duché de Lorraine, Tulois*).  
Lorraine (*duché de Bar, Verdunois*).  
Basse-Bretagne.  
Lorraine (*Messin, Pays allemands*).  
Nivernais, Orléanais, Bourgogne.  
Flandre, Hainaut (*Cambrésis*).  
Ile-de-France, Beauvais (*Verin*), Haute-Picardie.

## Départements.

Orne,  
Pas-de-Calais,  
Puy-de-Dôme,  
Pyrénées (Basses-),  
Pyrénées (Hautes-),  
Pyrénées-Orientales,  
Rhin (Bas-),  
Rhin (Haut-),  
Rhône,  
Saône (Haute-),  
Saône-et-Loire,  
Sarthe,  
Savoie,  
Savoie (Haute-),  
Seine,  
Seine-et-Marne,  
Seine-et-Oise,  
Seine-Inférieure,  
Sèvres (Deux-),  
Somme,  
Tarn,  
Tarn-et-Garonne,  
Var,  
Vaucluse,  
Vendée,  
Vienne,  
Vienne (Haute-),  
Vosges,  
Yonne,

## Chefs-lieux.

Alençon,  
Arras,  
Clermont-Ferrand,  
Pau,  
Tarbes,  
Perpignan,  
Strasbourg,  
Colmar,  
Lyon,  
Vesoul,  
Mâcon,  
Le Mans,  
Chambéry,  
Annecy,  
Paris,  
Melun,  
Versailles,  
Rouen,  
Niort,  
Amiens,  
Alby,  
Montauban,  
Draguignan,  
Avignon,  
Bourbon-Vendée,  
Poitiers,  
Limoges,  
Epinal,  
Auxerre,

*Sous le rapport ecclésiastique*, la France et ses colonies sont divisées en 90 diocèses, dont 17 sont archevêchés, et 73 évêchés. Il y a en outre un consistoire général pour les Luthériens (à Strasbourg), des consistoires et des synodes pour les Réformés ou Calvinistes, et des synagogues pour les Juifs.

Archevêchés, avec leurs évêchés suffragants.

*Aix, Arles et Embrun.*

Marseille.  
Digne.  
Ajaccio.  
Fréjus et Toulon.  
Gap.  
Nice.  
Alger.  
*Alby.*  
Rodez.  
Mende.  
Cahors.  
Perpignan.  
*Auch.*  
Aire.  
Bayonne.  
Tarbes.  
*Avignon.*  
Nîmes.  
Viviers.  
Valence.  
Montpellier.  
*Besançon.*  
Strasbourg.  
Verdun.  
Saint-Dié.  
Metz.  
Belley.  
Nancy.  
*Bordeaux.*  
Agen.  
Poitiers.  
La Rochelle et Saintes.  
Angoulême.  
Périgueux.  
Luçon.  
La Basse-Terre (Guadel.).  
St-Denis (Réunion).  
St-Pierre (Martinique).  
*Bourges.*  
Clermont.

Le Puy.  
Saint-Flour.  
Limoges.  
Tulle.  
*Cambray.*  
Arras.  
*Chambéry.*  
Moutiers.  
St-Jean de Maurienne.  
Annecy.  
*Lyon et Vienne.*  
Autun.  
Dijon.  
Grenoble.  
Langres.  
Saint-Claude.  
*Paris.*  
Chartres.  
Orléans.  
Meaux.  
Versailles.  
Blois.  
*Reims.*  
Soissons.  
Beauvais.  
Châlons.  
Amiens.  
*Rennes.*  
Quimper.  
Vannes.  
St-Brieuc.  
*Rouen.*  
Bayeux.  
Séez.  
Evreux.  
Coutances.

*Sens et Auxerre.*  
Troyes.  
Moulins.  
Nevers.  
*Toulouse et Narbonne.*

## Provinces anciennes.

Normandie (les *Marches, Houlme*), Maine (*Perche*).  
Artois, Picardie (*Boulonnais*).  
Basse-Auvergne (*Limagne*).  
Béarn et Basse-Navarre, Gascogne (*Soule et Labour*).  
Gascogne (*Bigorre, les Quatre-Vallees*).  
Roussillon (*Cerdagne*), Bas-Languedoc.  
Basse-Alsace.  
Haute-Alsace, Sundgau, république de Mulhausen.  
Lyonnais (*Lyonnais propre, Beaujolais*).  
Franche-Comté (*bailliage d'Amont*).  
Bourgogne (*Mâconnais, Charolais*).  
Bas-Maine, Haut-Anjou.  
Savoie (*Savoie propre, Maurienne, Tarentaise*).  
Anc. Savoie (*Génois, Faucigny, Chablais*).  
Ile-de-France.  
Ile-de-France (*Gâtinais, Brie*), Champagne (*Brie*).  
Ile-de-France (*Illeppoix, Mantais, Vexin, Gâtinais*).  
Haute-Normandie (*Roumois, pays de Caux, Bray*).  
Haut-Poitou.  
Picardie.  
Haut-Languedoc (*Albigeois*).  
Guyenne, Gascogne, Languedoc.  
Basse-Provence.  
Comtat d'Avignon, Haute-Provence.  
Bas-Poitou.  
Haut-Poitou.  
Haut-Limousin, Basse-Marche.  
Lorraine (*duché de Lorraine, pays des Vosges*).  
Bourgogne (*Auxerrois*), Champagne (*Sénonais*).  
Montauban. Le Mans.  
Carcassonne. Laval.  
Pamiers. Angers.  
*Tours.* Nantes.

*Sous le rapport judiciaire*, on compte 28 Cours d'appel ou Cours impériales, auxquelles ressortissent toutes les causes plaidées devant les trib. de 1<sup>re</sup> inst. Elles siègent à : Agen, Aix, Amiens, Angers, Bastia, Besançon, Bordeaux, Bourges, Caen, Chambéry, Colmar, Dijon, Douai, Grenoble, Limoges, Lyon, Metz, Montpellier, Nancy, Nîmes, Orléans, Paris, Pau, Poitiers, Rennes, Riom, Rouen, et Toulouse.

*Sous le rapport de l'instruction publique*, la France avait été partagée, dès la création de l'Université, en 27 académies, répondant aux 27 cours d'appel existant alors. La loi du 15 mars 1850 créa une acad. par département. La loi du 27 mai 1854 en réduisit le nombre à 16 : Aix (Basses-Alpes, Bouches-du-Rhône, Corse, Var, Vaucluse) ; — Besançon (Doubs, Jura, Haute-Saône) ; — Bordeaux (Dordogne, Gironde, Landes, Lot-et-Garonne, Basses-Pyrénées) ; — Caen (Calvados, Eure, Manche, Orne, Sarthe, Seine-Inf.) ; — Clermont (Allier, Cantal, Corrèze, Creuse, Haute-Loire, Puy-de-Dôme) ; — Dijon (Aube, Côte-d'Or, Haute-Marne, Nièvre, Yonne) ; — Douai (Aisne, Ardennes, Nord, Pas-de-Calais, Somme) ; — Grenoble (Hautes-Alpes, Ardèche, Drôme, Isère) ; — Lyon (Ain, Loire, Rhône, Saône-et-Loire) ; — Montpellier (Aude, Gard, Hérault, Lozère, Pyrénées-Orient.) ; — Nancy (Meurthe, Meuse, Moselle, Vosges) ; — Paris (Cher, Eure-et-Loir, Loir-et-Cher, Loiret, Marne, Oise, Seine, Seine-et-Marne, Seine-et-Oise) ; — Poitiers (Charente, Charente-Inf., Indre, Indre-et-Loire, Deux-Sèvres, Vendée, Vienne, Haute-Vienne) ; — Rennes (Côtes-du-Nord, Finistère, Ille-et-Vilaine, Loire-Inf., Maine-et-Loire, Mayenne, Morbihan) ; — Strasbourg (Bas-Rhin, Haut-Rhin) ; — Toulouse (Ariège, Aveyron, Haute-Garonne, Gers, Lot, Hautes-Pyrénées, Tam, Tarn-et-Garonne). Les deux dép. formés en 1860 de l'anc. Savoie ont été érigés en 1862 en une nouvelle académie, qui a pour ch.-l. Chambéry. Nice a été rattachée à l'acad. d'Aix.

*Sous le rapport militaire*, la France est partagée en 22 divisions militaires, commandées chacune par un général de division. Ce sont :  
1<sup>re</sup>, Paris, Seine, Seine-et-Oise; Oise, Seine-et-Marne; Aube; Yonne; Loiret; Eure-et-Loir.



2°, Rouen	Seine-Inférieure : Eure; Calvados; Orne.
3°, Lille,	Nord; Pas-de-Calais; Somme.
4°, Châlons-sur-Marne,	Marne; Aisne; Ardennes.
5°, Metz,	Moselle; Meuse; Meurthe; Vosges.
6°, Strasbourg,	Bas-Rhin; Haut-Rhin.
7°, Besançon,	Doubs; Jura; Côte-d'Or; Haute-Marne; Haute-Saône.
8°, Lyon,	Rhône; Saône-et-Loire; Loire; Ain; Drôme; Ardèche.
9°, Marseille	Bouches-du-Rhône; Var; Alpes-Maritimes; Basses-Alpes; Vaucluse.
10°, Montpellier,	Hérault; Aveyron; Lozère; Gard.
11°, Perpignan,	Pyrénées-Orientales; Ariège; Aude.
12°, Toulouse,	Haute-Garonne; Tarn-et-Garonne; Lot; Tarn.
13°, Bayonne,	Basses-Pyrénées; Landes; Gers; Hautes-Pyrénées.
14°, Bordeaux,	Gironde; Charente-Inférieure; Charente; Dordogne; Lot-et-Garonne.
15°, Nantes,	Loire-Inférieure; Maine-et-Loire; Deux-Sèvres; Vendée.
16°, Rennes,	Ille-et-Vilaine; Morbihan; Finistère; Côtes-du-Nord; Manche; Mayenne.
17°, Bastia,	Bastia; Ajaccio.
18°, Tours,	Indre-et-Loire; Sarthe; Loir-et-Cher; Vienne.
19°, Bourges,	Cher; Nièvre; Allier; Indre.
20°, Clermont,	Puy-de-Dôme; Hte-Loire; Cantal.
21°, Limoges,	Haute-Vienne; Creuse; Corrèze.
22°, Grenoble,	Isère; Savoie; Haute-Corrèze; Hautes-Alpes.

Sous le rapport maritime, la France est divisée en 5 préfectures, subdivisées en arrondissements, sous-arrondissements, quartiers et sous-quartiers :

Préfectures.	Arrondiss.	Quartiers et s.-quart.
	Marseille...	Marseille.
		Antibes, Cannes, St-Tropez, Fréjus, Toulon, Nice, Hyères, La Seyne, La Ciotat, Martigues, Arles, Cette, Agde, Narbonne, Port-Vendres, St-Laurent-de-la-Salanque.
	La Corse...	Bastia, Rogliano, Bonifacio, Ajaccio.
III. France ancienne.		
<p>Avant 1789 la France était officiellement divisée en gouvernements. Il ne faut pas confondre les gouvernements avec ce que l'on appelait vulgairement provinces. Les provinces devaient leur origine aux fiefs nombreux auxquels la conquête avait donné naissance et elles s'élevaient au moins au nombre de 80 : car on comptait parmi les provinces, non-seulement de grandes contrées, comme la Normandie, la Bretagne, la Bourgogne, la Guyenne, mais une foule de petits pays, tels que la Beauce, la Bresse, le Bugey, le Vexin, etc., qui, pour la plupart, étaient compris dans les grandes provinces. Quant aux gouvernements, tantôt ils étaient formés d'une seule province (Flandre, Picardie, Normandie, Bretagne, tantôt ils en comprenaient plusieurs (Lorraine et Barrois, Guyenne et Gascogne, Lyonnais et Forez).</p> <p>On distinguait de grands et de petits gouvernements; leur nombre varia souvent : depuis 1768, on compta 40 gouvts, dont 32 grands et 8 petits.</p>		
<i>Gr. gouvernements. Capitales. Départements.</i>		
Flandre française,	Lille.	Nord.
Artois,	Arras.	Pas-de-Calais.
Picardie,	Amiens.	Somme.
Normandie,	Rouen.	Seine-Infér. Eure. Orne. Calvados. Manche. Ardennes.
Champagne-et-Brie,	Troyes.	Marne. Haute-Marne. Aube.
Lorraine-et-Barrois,	Metz.	Vosges. Meurthe. Moselle. Meuse.
Alsace,	Strasbourg.	Haut-Rhin. Bas-Rhin.
Bretagne,	Rennes.	Ille-et-Vilaine. Côtes-du-Nord. Finistère. Morbihan.
Anjou,	Angers.	Loire-Infér.
Maine-et-Perche,	Le Mans.	Maine-et-Loire. Sarthe.
Touraine,	Tours.	Mayenne. Indre-et-Loire.
Poitou,	Poitiers.	Vienne. Deux-Sèvres. Vendée.
Aunis, Saintonge et Angoumois,	La Rochelle, Saintes.	Charente-Infér. Charente.
Ile-de-France,	Paris.	Seine. Seine-et-Oise. Seine-et-Marne. Oise.
Orléanais,	Orléans.	Aisne. Loiret. Eure-et-Loir. Loir-et-Cher.
Berry,	Bourges.	Indre. Cher.
Auvergne.	Clermont-Ferrand.	Puy-de-Dôme. Cantal.

Préfectures.	Arrondiss.	Quartiers et s.-quart.
1° Cherbourg.	Dunkerque.	Dunkerque, Gravelines, Calais, Boulogne, St-Valery-sur-Somme.
	Le Havre..	Dieppe, Le Tréport, Fécamp, St-Valery-en-Caux, le Havre, Rouen, Honfleur.
	Cherbourg..	Caen, La Hougue, Isigny, Cherbourg.
	St-Servan..	Granville, St-Malo, Cancale, Dinan.
2° Brest. ....	Brest. ....	St-Brieuc, Binic, Paimpol, Tréguier, Morlaix, Lannion, Brest, Le Conquet, Camaret, Quimper, Douarenez, Audierne.
	Lorient....	Lorient, Concarneau, Port-Louis, Auray, Vannes, Belle-Ile-en-Mer.
3° Lorient...	Nantes.....	Le Croisic, Redon, Paimboeuf, Pornic, Nantes.
	Rochefort..	Noirmoutier, Ile-d'Yeu, Sables-d'Olonne, St-Gilles-sur-Vic, La Rochelle, Marans, Ile de Ré, Ile d'Oléron, Rochefort, Marenne, Saintes, Royan.
4° Rochefort.	Bordeaux..	Pauillac, Blaye, Libourne, Bordeaux, Langon, La Teste, Dax, Bayonne, St-Jean-du-Luz.



1668 Flandre,	Par conq. puis par traité.
1678 Franche-Comté,	{ Conquise dès 1608, confirmée par le traité de Nimègue (1678).
1766 Lorr. Barrois,	A la mort du roi Stanislas.
1768 Corse,	Achetée aux Génois.
1791 Comtat Venaisin, Avignon,	{ Par décret de l'Assemblée nationale.

En 1790, un décret de l'Assemblée constituante divisa la France en 83 départements. — En 1804, ce nombre était porté à 107. Les anciens dép. en formaient alors 85 au lieu de 83, par le dédoublement du dép. de *Rhône-et-Loire* (qui fit le dép. du Rhône et celui de la Loire), et par la division de la Corse en deux dép., le Golo et le Liamone. Les 22 nouveaux étaient :

Départements.	Chefs-lieux.	Pays correspondants.
Vaucluse (créé dès 1791 par l'Ass. nat.),	Avignon,	Comtat Venaissin.
Mont-Blanc,	Chambéry,	Savoie.
Alpes-Maritimes,	Nice,	Comté de Nice.
Pyle,	Bruxelles,	} Belgique.
Iscaut,	Gand,	
Forêts,	Luxembourg,	
Jemmapes,	Mons,	
Lys,	Bruges,	
Meuse-Inférieure,	Maëstricht,	
Deux-Nèthes,	Anvers,	
Ourthe,	Liège,	
Sambre-et-Meuse,	Namur,	
Roër,	Aix-la-Chapelle,	
Sarre,	Trèves,	
Rhin-et-Moselle,	Coblentz,	} Républ. de Genève.
Mont-Tonnerre,	Mayence,	
Léman,	Genève,	
Doire,	Ivrée,	} Piémont.
Pô,	Turin,	
Marengo,	Alexandrie,	
Sésia,	Verceil,	
Stura,	Coni,	

En 1812, l'Empire français comptait 130 dép., dont 23 nouveaux (la Corse avait été ramenée à un seul départ.; mais le dép. de Tarn-et-Garonne avait été formé en 1808 aux dépens des dép. voisins). Les 23 nouveaux étaient :

Bouches-de-l'Escaut,	Middelbourg,	} Hollande.
— du Rhin,	Bois-le-Duc,	
— de la Meuse,	La Haye,	
— de l'Yssel,	Zwoll,	
Ems-Occidental,	Groningue,	} Westphalie.
Ems-Oriental,	Aurich,	
Frise,	Leuwarden,	
Yssel-Supérieur,	Aurheim,	
Zuyderzée,	Amsterdam,	
Lippe,	Münster,	} Villes han-
Bouches-de-l'Elbe,	Hambourg,	
Bouches-du-Weser,	Brême,	} Danovre.
Ems-Supérieur,	Osnabrück,	
Taro,	Parme,	} Duché de Parme et Plaisance.
Aino,	Florence,	
Méditerranée,	Livourne,	
Ombroine,	Sienna,	
Rome,	Rome,	} États Romains.
Trasimène,	Spoleto,	
Gènes,	Gènes,	} États de Gènes.
Montenotte,	Savone,	
Apennin,	Chiavari,	
Simplon,	Sion,	Valais.

De 1815 à 1860 la France ne compta plus que 86 dép. En 1860, 3 nouveaux dép. furent formés avec les territoires cédés par le roi de Sardaigne : ce sont les Alpes-Maritimes, la Savoie et la Haute-Savoie.

IV. Histoire. L'histoire de la France ne commence

réellement qu'avec le règne de Clovis, petit-fils de *Mérovée* et véritable fondateur de la dynastie *mérovingienne*. Les règnes de Pharamond, de Clodion, de Mérovée, de Childéric, n'ont rien d'authentique. A l'avènement de Clovis, en 481, les Visigoths, les Burgundes, les Romains, les Allemands, se disputaient le territoire de la Gaule : Clovis assura la supériorité aux Francs, défit les Romains à Soissons (486), assujettit les Allemands par la victoire de Tolbiac, après laquelle il se fit chrétien (496), réduisit les Visigoths à la Septimanie par la vict. de Vouillé (507) et ébranla la puissance des Burgundes, que ses fils détruisirent en 534. Ceux-ci, après la mort de Clovis (511), avaient partagé le territoire conquis par leur père, et de ce partage étaient nés quatre royaumes distincts : ceux de Paris, de Metz, de Soissons et d'Orléans. En 528, Clotaire I réunît tout l'empire des Francs : mais de 561 à 613 ont lieu de nouveaux partages, suivis de guerres civiles qui, après une réunion momentanée, amenèrent la division de la France en quatre régions : Austrasie, Neustrie, Bourgogne et Aquitaine. Parmi ces quatre régions, l'Austrasie et la Neustrie jouent le principal rôle, et leur puissance se balance quelque temps ; mais en 687 l'Austrasie, où s'étaient conservées avec le plus de pureté les mœurs antérieures à la conquête, et qui s'était trouvée le moins en contact avec la civilisation romaine, prend l'ascendant sur la Neustrie. A cette époque l'Austrasie avait cessé d'être une monarchie ; et tandis que les princes mérovingiens régnaient encore en Neustrie, l'Austrasie s'était convertie en une sorte de république féodale, gouvernée par les Héristall avec le titre de ducs. Ces ducs d'Austrasie ne tardèrent point à s'imposer comme *maires du palais* aux rois de la Neustrie ; la Bourgogne fut soumise à leur obéissance, et l'Aquitaine, en proie à l'invasion arabe, trouva un libérateur dans Charles Martel, l'un d'eux, 732. — Bientôt un autre de ces *maires*, Pépin le Bref, s'empare de la couronne, 752, par la déposition de Childéric III, dernier roi mérovingien, et commence ainsi la seconde dynastie ou maison *carlovingienne*. Il subjuge l'Aquitaine et la Septimanie, réunit pour la première fois toute la France, sauf la Bretagne ; étend son influence jusqu'en Italie, force Astolphe, roi des Lombards, à respecter le pape Étienne, et donne un territoire à l'Église. Charlemagne, son fils (768-814), soumet l'Espagne septentrionale, l'Italie, la Germanie saxonne, la Bavière, l'Avarie, et forme un immense royaume, qu'il proclame nouvel empire d'Occident (800). Cet empire ne subsiste que jusqu'en 843. époque à laquelle il se démembré et donne naissance aux royaumes particuliers de France, d'Italie et de Germanie. Quant à la couronne impériale, elle devient le partage des lignes italique et germane de la maison carlovingienne, passe ensuite à des feudataires étrangers, et finit par rester aux Allemands. En France, la décadence des Carlovingiens commence dès 843 ; la féodalité se forme et s'agrandit aux dépens de la royauté. Dès 887 un des grands feudataires de la couronne, Eudes, le premier des Capets, usurpe le trône sur les Carlovingiens qui étaient presque sans domaine et sans force ; deux fois replacés sur le trône (893 et 936), ceux-ci achèvent de perdre leurs domaines et ils tombent définitivement en 987. — Hugues Capet commence la 3<sup>e</sup> dynastie, celle des *Capétiens*, et donne pour base à la royauté son vaste duché de France. D'habiles efforts, la longue durée des règnes, la formation des communes, et principalement les Croisades, favorisent l'accroissement du pouvoir royal (87-1108). De 1108 à 1226, le domaine royal s'agrandit rapidement : la Normandie, l'Anjou, le Maine, le Poitou (1204-5) sont repris à l'Angleterre. Le vaste comté de Guyenne et de Gascogne avec toutes ses annexes était sur le point de revenir à la couronne, sans le divorce de Louis le Jeune avec Éléonore d'Aquitaine (1152). Saint Louis (1226-1270) agrandit peu le territoire.

mais il fit plus pour la royauté en donnant à la couronne l'autorité morale et la juridiction souveraine. Sous Philippe III (1270-1284), qui réunit le Languedoc, la France intervient dans toutes les querelles des royaumes espagnols chrétiens, et étend son influence jusqu'à Naples. Philippe IV commence à recouvrer les territoires cédés à Lothaire en 843, lutte victorieusement contre l'autorité temporelle des papes, oppose à l'aristocratie et au clergé les États généraux, qu'il assemble le premier, et les parlements, dont il semble être le vrai fondateur. Sous ses fils (1314-28) s'opère une réaction féodale, que ces princes secondent en aveugles; la branche des Valois (1328) les imite d'abord; en outre, par sa folle témérité, elle met la France à deux doigts de sa perte. Les rois d'Angleterre, unis aux Flamands et aux Bretons, commencent la guerre dite de *Cent ans* (1337-1453). Vaincue à Crécy sous Philippe de Valois (1346), à Poitiers sous Jean II (1356), la France se relève sous Charles V (1364-80). La minorité, et bientôt la décadence de Charles VI (1380-1422), le nombre trop grand de princes du sang, tous pourvus d'apanages et visant ou à la couronne ou à l'autorité, la puissance de la seconde maison de Bourgogne (1361), bientôt rivale de la maison royale, les sanglantes collisions des Bourguignons et des Armagnacs, compromettent de nouveau l'existence de la nation: les Anglais, vainqueurs à Azincourt (1415), possèdent presque toutes les provinces maritimes de la France (Normandie, Guyenne, etc.); mais Jeanne d'Arc commence à changer la fortune (1429): Charles VII est sacré à Reims; les Anglais, après de longs combats, sont chassés de France (1453). Louis XI, successeur de Charles VII, combat victorieusement la féodalité, et réunit onze grands fiefs à la couronne (1461-83). Charles VIII commence les guerres d'Italie (1494-98); Louis XII s'épuise à les continuer; François I, d'abord vainqueur des Suisses à Marignan (1515), mais ensuite défait par les Impériaux à Bicoque (1522), et à Pavie (1525), où il est fait prisonnier, ne peut qu'opposer une digne à l'énorme débordement de la puissance de Charles-Quint (1515-47). Henri II acquiert les Trois-Évêchés (1552); mais bientôt naissent les guerres civiles de religion qui ruinent la France, et où la maison de Valois périt en la personne de Henri III (1562-89). Henri IV commence alors la branche royale des Bourbons: il termine la guerre civile (1589-94), cicatrise les plaies de la France et prépare sa grandeur (1594-1610). Sous Louis XIII (1610-43), Richelieu, après avoir abattu la faction protestante, écrase les restes de la féodalité et jette les fondements de la monarchie absolue de Louis XIV; ce grand ministre fait jouer à la France le premier rang dans la guerre de Trente ans (1618-1648), et lui assure la prépondérance que possédait jadis la maison d'Autriche. Devenue la première puissance de l'Europe par les traités de Westphalie (1648) et des Pyrénées (1659), la France sous Louis XIV prétend en être la dominatrice; elle voit se former trois coalitions contre elle, grandit à Nimègue (1678), reste stationnaire à Riswick (1697), recule à Utrecht (1713), épuisée par la guerre de la succession d'Espagne. Sous Louis XV (1715-1774), elle acquiert la Lorraine et la Corse, mais n'a pas de système politique, se bat en faveur de l'Autriche (1756-1763), laisse démembrer la Pologne (1768-1774), manque la facile conquête de l'Inde (1740-1756), et perd ses colonies. Mais à la même époque elle se place à la tête des nations par sa littérature, et la langue française devient la langue européenne. Sous Louis XVI, la France se venge de l'Angleterre en favorisant les efforts des colonies anglo-américaines, qui se déclarent indépendantes (1775-1783), mais elle la laisse s'étendre et la supplanter dans les Indes orientales. En 1789 éclate la Révolution: l'Assemblée nationale ne veut d'abord que détruire les abus et donner une constitution à la France; mais bientôt elle renverse à la fois l'antique constitution française et la dynas-

tie. En 1792, la France s'érige en république; et pendant plusieurs années elle lutte glorieusement contre l'Europe coalisée; mais en même temps elle est déchirée par les dissensions intestines, et finit par être opprimée par un gouvernement tyrannique et sanguinaire (*V. CONVENTION*). Elle commence à respirer sous le Directoire (1795-99); mais la faiblesse de ce gouvernement la met à deux doigts de sa perte. Lasse enfin de troubles, elle revient sous une nouvelle forme à la monarchie: Napoléon, d'abord consul (1799), est proclamé empereur en 1804. Il rétablit l'ordre à l'intérieur, ramène la victoire et rend pour quelques années toute l'Europe occidentale sujette de la France, mais il perd toute l'élite de ses troupes en Russie (1812), et succombe en 1814. Les Bourbons sont ramenés par l'étranger, et la France est alors réduite à ses anciennes limites. Louis XVIII donne la Charte et établit le gouvernement représentatif; mais son succès. Charles X se perd par son antipathie pour le régime constitutionnel, et en 1830 la branche aînée des Bourbons est remplacée par la branche cadette ou d'Orléans: Louis-Philippe voulut que la *Charte fût une vérité*. Le 24 févr. 1848, une révolution soudaine rétablit la république par surprise; mais dès 1851 ce gouvernement anarchique est renversé par un coup d'État (2 déc.), et l'année suivante il fait place à un nouvel empire: Napoléon III est proclamé par le suffrage universel. Sous ce gouvernement éminemment populaire, la France se relève: la soumission de l'Algérie est complétée (1851-57); la Russie est vaincue en Crimée (1854-55); l'Autriche, battue à Magenta et à Solferino, est chassée de la Lombardie et de l'Italie (1859); la Savoie et Nice sont ajoutées à la France (1860); la Chine et l'emp. d'Annam nous sont ouverts (1860-61); le Mexique est châtié et réduit (1862-64). Parmi les nombreuses histoires générales de la France, on connaît surtout celles de Mézeray, Daniel, Vély, Anquetil, Sismondi, H. Martin.

*1<sup>re</sup> race. Mérovingiens.*

Pharamond ?	420-427
Clodion,	427-448
Mérovée,	448-458
Childéric I,	458-481
Clovis I,	481-511
Clodomir (à Orléans),	511-524
Thierry I (à Metz),	511-534
Théodebert I (à Metz),	534-548
Théodebald (à Metz),	548-555
Childébert I (à Paris),	511-558
Clotaire I (à Soissons, 511-558); seul,	558-561
Sigebert I (en Austrasie),	561-575
Childébert II (d'abord en Austrasie; en	
Austrasie et Bourgogne depuis 593),	575-596
Théodebert II (en Austrasie),	596-612
Caribert I (à Paris),	561-567
Guntran (Orléans et Bourgogne),	561-593
Thierry II (1 <sup>o</sup> à Orléans et en Bourgogne,	
2 <sup>o</sup> en Austrasie, 612),	596-613
Chilpéric I (à Soissons 561), puis à Paris,	567-584
Clotaire II (d'abord à Soissons, puis seul),	584-628
Caribert II (en Aquitaine),	628-631
Dagobert I (en Austrasie, 622, à Soissons,	
628, puis seul),	628-638
Sigebert II (en Austrasie),	638-656
Clovis II (Neustrie et Bourgogne),	638-656
Clotaire III (Neustrie et Bourgogne),	656-670
Childéric II (en Austrasie, 656-670), seul,	670-673
Dagobert II (Austrasie),	674-679
Thierry I, ou III (Neustrie, 673-679), puis seul),	679-691
Clovis III,	691-695
Childébert III,	695-711
Dagobert II (ou III),	711-715
Clotaire IV,	717-719
Chilpéric II,	715-720
Thierry II (ou IV),	720-737
	737-742
Childéric III,	742-752

*Interrègne,*

II<sup>e</sup> race. *Carlovingiens.*

<i>Pepin d'Héristall</i> (duc d'Austrasie),	687-714
<i>Théodald</i> ,	714-715
<i>Charles-Martel</i> ,	715-741
<i>Carloman</i> (abdiqne),	741-747
<i>Pépin le Bref</i> (avec Carloman, 741; seul, 747), roi de France,	752-768
<i>Carloman</i> ,	768-771
<i>Charlemagne</i> (avec Carloman, 768-771); seul,	771-814
<i>Louis I, le Débonnaire</i> ,	814-840
<i>Charles II, le Chauve</i> ,	840-877
<i>Louis II, le Bègue</i> ,	877-887
<i>Louis III et Carloman</i> ,	879-882
<i>Carloman seul</i> ,	882-884
<i>Charles le Gros ou le Gras</i> (empereur),	884-887
<i>Eudes ou Odon</i> (1 <sup>er</sup> roi capétien),	887-898
<i>Charles III, le Simple</i> (proclamé roi, 892, puis seul après la mort d'Eudes),	898-923
<i>Robert I</i> (2 <sup>e</sup> roi capétien),	923-936
<i>Raoul</i> (parent des Capétiens),	936-954
<i>Louis IV, d'Outre-Mer</i> ,	954-986
<i>Lothaire</i> ,	986-987
<i>Louis V, le Fainéant</i> ,	

III<sup>e</sup> race. *Cupétiens.*

<i>Hugues Capet</i> ,	987-996
<i>Robert II</i> ,	996-1031
<i>Henri I</i> ,	1031-1060
<i>Philippe I</i> ,	1060-1108
<i>Louis VI, le Gros</i> ,	1108-1137
<i>Louis VII, le Jeune</i> ,	1137-1180
<i>Philippe II, Auguste</i> ,	1180-1223
<i>Louis VIII, le Lion</i> ,	1223-1226
<i>Louis IX ou saint Louis</i> ,	1226-1270

1. *Ligne aînée ou Philippine.*

<i>Philippe III, le Hardi</i> ,	1270-1285
1 <sup>re</sup> Branche aînée.	
<i>Philippe IV, le Bel</i> ,	1285-1314
<i>Louis X, le Hutin</i> ,	1314-1316
<i>Jean I (le Posthume)</i> ,	1316
<i>Philippe V, le Long</i> ,	1316-1322
<i>Charles IV, le Bel</i> ,	1322-1328

2<sup>e</sup> Branche puînée ou de Valois

(issue de <i>Philippe III</i> , par un frère de <i>Philippe IV</i> , <i>Charles de Valois</i> , père de <i>Philippe VI</i> ).	
<i>Philippe VI, de Valois</i> ,	1328-1350
<i>Jean II, le Bon</i> ,	1350-1365
<i>Charles V, le Sage</i> ,	1364-1380

(a) *Rameau aîné de la branche de Valois.*

<i>Charles VI, le Bien-Aimé</i> ,	1380-1422
<i>Charles VII, le Victorieux</i> ,	1422-1461
<i>Louis XI</i> ,	1461-1483
<i>Charles VIII</i> ,	1483-1498

(b) *Rameau cadet de la branche de Valois, ou Valois-Orléans* (issue de *Charles V* par *Louis*, duc d'Orléans, son second fils).

<i>Primogéniture, Orléans-Orléans</i> (issue de <i>Charles</i> , duc d'Orléans, fils aîné de <i>Louis d'Orléans</i> ).	
<i>Louis XII</i> ,	1498-1515
<i>Secondogéniture, Orléans-Angoulême</i> (issue de <i>Jean</i> , comte d'Angoulême, deuxième fils de <i>Louis</i> , duc d'Orléans, et petit-fils de <i>Charles V</i> ).	

<i>François I</i> ,	1515-1547
<i>Henri II</i> ,	1547-1559
<i>François II</i> ,	1559-1560
<i>Charles IX</i> ,	1560-1574
<i>Henri III</i> ,	1574-1589

II. *Ligne cadette ou Robertine, ou maison de Bourbon* (issue de *Robert de Clermont*, sixième fils de *saint Louis* et frère de *Philippe III*).

<i>Henri IV</i> ,	1589-1610
<i>Louis XIII, le Juste</i> ,	1610-1643

1<sup>re</sup> Branche aînée de la maison de Bourbon.

<i>Louis XIV, le Grand</i> ,	1643-1715
<i>Louis XV, le Bien-Aimé</i> ,	1715-1774
<i>Louis XVI</i> (déclaré déchu du trône le 10 août 1792, décapité le 21 janvier 1793),	1774-1793
<i>Louis XVII</i> (en prison, mais censé roi),	1793-1795
<i>République</i> (proclamée le 21 septembre),	1792-1804

<i>Convention</i> ,	1792-1795
<i>Directoire</i> ,	1795-1799
<i>Consulat</i> : <i>Bonaparte</i> , 1 <sup>er</sup> consul, puis consul à vie,	1799-1804
<i>Empire</i> : <i>Napoléon I</i> , empereur des Français et roi d'Italie,	1804-1814
<i>Napoléon II</i> (proclamé par le gouvernement provisoire),	1815
<i>Louis XVIII</i> ,	1814-1824
<i>Napoléon I</i> (pour la 2 <sup>e</sup> fois, du 20 mars au 24 juin),	1815
<i>Charles X</i> ,	1824-1830
2 <sup>e</sup> Branche puînée de la maison de Bourbon, maison d'Orléans (issue de <i>Philippe</i> , frère de <i>Louis XIV</i> ):	
<i>Louis-Philippe I</i> , roi des Français,	1830-1848.
<i>République</i> , proclamée de nouv. le 24 févr. 1848.	
<i>Louis-Napoléon Bonaparte</i> , élu président le 10 déc.	1848,
Proclamé empereur sous le nom de <i>Napoléon III</i> ,	1852.

Outre la France proprement dite et l'Île-de-France, le nom de France a désigné spécialement un petit pays comprenant le territoire de St-Denis et des paroisses environnantes; il s'étend de Luzarches à Charenton et de Dammartin à Montmorency. C'est en ce sens qu'on disait au XII<sup>e</sup> siècle: *St-Denis-en-France*.

FRANCE (NOUVELLE-). V. CANADA.

FRANCE ORIENTALE. V. FRANCONIE, AUSTRASIE.

FRANCE (ILE-DE-). V. ÎLE-DE-FRANCE et ÎLE MAURICE.

FRANCSCAS, ch.-l. de c. (Lot-et-Garonne), à 11 kil. S. E. de Nérac; 1300 hab.

FRANC-FLORE, peintre. V. FLORIS.

FRANCFORT-SUR-LE-MEIN, *Frankfurt-am-Mein* en allemand, une des 4 villes libres de la Confédération germanique, siège de la Diète germanique, sur le Mein, à 31 kil. N. E. de Mayence et à 847 N. E. de Paris; 67 000 hab. Ville belle et bien percée; magnifique cathédrale, où l'on couronnait les empereurs; nombreux monuments du moyen âge; hôtel de ville, dit *Ræmer*, où siège le Sénat; palais de la Tour-et-Taxis, où se tiennent les séances de la Diète; *Saalhof*, anc. résidence des Carlovingiens, mais dont les bâtiments actuels sont modernes, etc.; salle de spectacle, Hôtel-Dieu, hôpital du St-Esprit. Établissements des sciences, lettres, arts, musées, bibliothèque, jardin botanique. Grand commerce de banque et d'entrepôt; 2 foires importantes; manufactures de tapis, de papiers peints, de cartes à jouer. Patrie de Goethe et de la famille Rothschild. — Francfort est une ville très-ancienne, mais elle n'est devenue fameuse qu'au VIII<sup>e</sup> siècle: elle était alors la capitale de la France orientale ou Franconie; elle fut en quelque sorte la capitale de tout l'empire germanique sous les deux premières dynasties qui succédèrent aux Carlovingiens. Elle fut érigée dès 1254 en ville libre et impériale, et fut proclamée *ville du gouvernement* par la Bulle-d'Or (1256). Prise par Custine en 1792, elle devint en 1806 la capitale du grand-duché de Francfort (V. ci-après). En 1815 le congrès de Vienne, en anéantissant le grand-duché, rendit à Francfort son indépendance, la déclara ville libre et en fit la capitale de la Confédération germanique. — Il se tint à Francfort en 794 un concile pour traiter la question du culte des images. Il s'y tint aussi plusieurs diètes: dans celle de 1142, Conrad III rendit la Saxe à Henri le Lion; celle de 1338 proclama l'empire indépendant du St-Siège. C'est de Francfort que fut lancé le 1<sup>er</sup> déc. 1813 le manifeste des souverains alliés contre Napoléon.

La République de Francfort se compose de la ville et d'un territoire situé sur les deux rives du Mein et borné au N. et au N. E. par la Hesse électorale, au S. par Hesse-Darmstadt, et à l'O. par le duché de Nassau: 13 kil. sur 9; 80 000 hab. y compris la ville de Francfort. La souveraineté réside dans l'ensemble de la population chrétienne; le gouv<sup>t</sup> se compose d'un Sénat, d'un Corps législatif et d'un conseil municipal. La ville a deux bourguemestres, nommés an-

nuellement. Dans les assemblées ordinaires de la Diète, les quatre villes libres réunies ont une voix; mais dans les assemblées générales, la république de Francfort compte pour une voix à elle seule.

FRANCFORT (grand-duché de), un des États de la Confédération du Rhin, créé en 1806, avait pour v. principales, outre Francfort, Aschaffenburg, Fulde et Hanau. Ce grand-duché fut donné au prince de Dalberg, primat d'Allemagne. En 1815, son territoire fut réparti entre la république de Francfort, la Hesse Electorale, la Bavière et la Prusse.

FRANCFORT-SUR-L'ODER, v. de Prusse (Brandebourg), ch.-l. de gouv., à 50 kil. S. E. de Berlin, sur l'Oder et un canal qui joint l'Oder à l'Elbe et à la Vistule; 30 000 hab. Cour d'appel, gymnase, école de sages-femmes. Anc. université, fondée en 1506 et transférée en 1809 à Berlin. Monument du duc Léopold de Brunswick. Industrie assez active : soieries, bonneterie, ganterie, maroquin, toiles, bougies, etc. Assez grand commerce. Patrie de H. Kleist. — Fréquemment assiégée (par le margrave de Misnie en 1290, par l'emp. Charles IV en 1348, par les Hussites en 1432, par les Polonais en 1459), cette ville eut encore beaucoup à souffrir dans les guerres de Trente ans et de Sept ans. — Le gouv. de Francfort, l'un des 2 de la prov. de Brandebourg, est situé à l'E. de celui de Berlin, et est borné au N. par la Poméranie, à l'E. par la prov. de Posen, au S. E. par la Silésie, au S. par la Saxe; il compte 825 000 hab. — V. FRANKFORT.

FRANCHE-COMTÉ, anc. prov. et grand gouv. de France, entre la Lorraine au N., la Champagne et la Bourgogne à l'O., la Bresse, le Bugey et le pays de Gex au S., et la Suisse à l'E. Elle se divisait en 4 grands bailliages (Besançon, Dôle, Amont, Aval); capit., Besançon; autres villes, Dôle, Vesoul, Salins, Baume-les-Dames, Pontarlier, Lons-le-Saulnier. Le Jura en parcourt toute la partie orientale. Riv., la Saône, le Doubs, l'Ain et leurs affluents. Air froid sur les montagnes, chaud dans les vallées; sol fertile, bons vins. Assez d'industrie, horlogerie, connue sous le nom d'*horlogerie de Comté*, liqueurs, fromages, etc.; forges et usines, etc. Le Franche-Comtois est intelligent, économe, bon et hospitalier. La Franche-Comté a fourni plusieurs hommes célèbres dans les genres les plus divers : Dunod, Pichégu, Rouget de l'Isle, Suard, Ch. Nodier, Cuvier, Th. Jouffroy, etc. Cette province forme auj. les dép. du Jura, du Doubs, de la Hte-Saône. — La Franche-Comté, jadis habitée par les *Sequani*, forma sous les Romains la prov. appelée *Maxima Sequanorum*. Elle fit successivement partie du roy. des Burgundes, du vaste empire de Charlemagne, du roy. de Lothaire I, du roy. de Charles de Provence, du roy. d'Italie de Louis II, de celui de Boson, enfin du roy. des Deux-Bourgognes, 896-1032; d'où elle passa au roy. de Germanie, et conséquemment à l'empire. Elle fut érigée en comté au x<sup>e</sup> siècle pour un certain Léotalde, 951 : c'est à cette époque qu'elle commence à porter le nom de Franche-Comté; puis elle prit le titre de comté palatin de Bourgogne (1169). Elle passa successivement par mariages dans les maisons d'Ivrée, de Souabe (ou Hohenstaufen), 1169, de Méranie, 1208, de Châlons, 1248; fut réunie un instant à la couronne de France par le mariage de Jeanne, héritière de ce comté, avec Philippe le Long, 1315; mais, à la mort de ce dernier, Jeanne épousa Eudes de Bourgogne, 1322. En 1361, après la mort de Philippe de Rouvre, la Franche-Comté échut à Marguerite de Flandre, ensuite elle passa, par mariage encore, dans la maison de Bourgogne, 1384, puis dans celle d'Autriche, 1477. De 1384 à 1477, la Franche-Comté et le duché de Bourgogne s'étaient trouvés réunis dans les mêmes mains; en 1477 ils furent séparés de nouveau, le duché ayant été réuni à la France comme fief masculin, tandis que la Comté, fief germanique et féminin, était portée par mariage dans la maison de Habsbourg. En 1548, Charles-Quint incorpora la Franche-Comté au cercle de Bour-

gogne. Louis XIV s'en empara en 1668, comme faisant partie de la dot de sa femme Marie-Thérèse d'Autriche; mais il fut obligé de la rendre par la paix d'Aix-la-Chapelle, conclue la même année; l'ayant conquise de nouveau en 1674, il s'en fit confirmer la possession par le traité de Nimègue, 1678. La Franche-Comté possédait un parlement (à Dôle, puis à Besançon) et une université (à Gray, puis à Dôle et enfin à Besançon).

FRANCHEVILLE (Pierre), ou FRANCOVELLE, sculpteur, né à Cambrai en 1548, mort vers 1615, se rendit en Italie, prit pour maître Jean de Bologne, résida longtemps à Pise, et devint membre de l'Académie de sculpture de Florence. Henri IV le rappela en France, et, après la mort de ce roi, il fut nommé sculpteur de Louis XIII. Il a exécuté, entre autres ouvrages, le groupe du *Temps enlevant la Vérité*, dans les parterres des Tuileries, un *David vainqueur de Goliath*, au musée du Louvre. Ces morceaux manquent peut-être d'ampleur, mais ils sont exécutés avec une fermeté remarquable.

FRANCHEVILLE (Jos. du FRESNE de), écrivain, né à Doullens en 1704, se fit d'abord connaître par une *Histoire des finances*, Paris, 1738-40, qu'il n'a pas achevée, donna en 1741 une espèce de roman historique, les *Premières expéditions de Charlemagne*; fut appelé à Berlin par Frédéric II, devint membre de l'Académie de cette ville et y m. en 1781. On a de lui une trad. de *Boèce*, Berlin, 1744, et un poème sur le ver à soie, *Bombyx* (en français), Berlin, 1755. Voltaire, avec lequel il était lié, a publié en 1747 sous son nom la 1<sup>re</sup> édition du *Siècle de Louis XIV*.

FRANCIA (Franc. RAIBOLINI, dit LE), peintre italien, né à Bologne en 1460, mort en 1533, exerça d'abord la profession d'orfèvre. Le style de cet artiste tient à la fois de celui du Pérugin et de celui de Jean Bellini, avec lesquels Raphaël le compare. On regarde comme ses chefs-d'œuvre un *S. Sébastien*, remarquable par l'exactitude des proportions et la beauté des formes (à Bologne), et un tableau représentant *Joseph d'Arimathie, S. Jean et les trois Maries pleurant Jésus descendu de la croix* (au Louvre). — Son fils, Jacques F., imita si bien sa manière qu'il est difficile de distinguer l'un de l'autre.

FRANCIA (le Dr Gaspard Rodriguez de), dictateur du Paraguay, né à l'Assomption en 1758, d'un père français et d'une créole, mort en 1840, étudia d'abord la théologie, exerça ensuite la profession d'avocat, et fut nommé secrétaire de la junte lors de la révolution qui chassa les Espagnols de Buénos-Ayres, en 1811. Il se fit bientôt élire consul au Paraguay, puis dictateur temporaire, enfin dictateur à vie, et exerça pendant de longues années un pouvoir absolu, qu'il consolida par les supplices et les emprisonnements. Cependant son administration fut utile : le Paraguay lui doit son organisation, ses manufactures, son commerce. Cruel, soupçonneux et bizarre, Francia ne voyait partout que des conspirations; il avait fermé son empire à tous les étrangers, et ne laissait plus repartir ceux qui y avaient une fois pénétré (V. BONPLAND). Semblable en plus d'un point à Louis XI, ce tyran faisait de son barbier son confident.

FRANCIS (Philip), écrivain, né vers 1715 à Dublin, mort en 1773, vint en Angleterre en 1750, y dirigea quelque temps une institution privée, devint ensuite chapelain de lord Holland, eut part à l'éducation de son fils, le célèbre Fox, et fut enfin nommé chapelain adjoint de Chelsea. On lui doit une trad. estimée d'*Horace* en vers, et des trad. de *Démosthène* et d'*Eschine*, 1757. — Son fils, nommé aussi Philip, 1740-1818, fut, par la protection de Fox, pourvu d'emplois importants et devint en 1773 membre du conseil du Bengale. Il est un de ceux à qui l'on attribue les fameuses *Lettres de Junius*.

FRANCISCAINS, FRÈRES MINEURS, ou MINORITES, comme ils s'appelaient eux-mêmes par humilité; ordre religieux, fondé en 1208 par S. François d'Assise, à la *Portioncule* d'Assise, faisait vœu de pau-

vreté et renonça à tous les biens de ce monde : c'est un des ordres mendiants. Ils portaient un froc gris, de laine grossière, avec une ceinture de corde et un capuchon court et arrondi. Ils avaient le droit de se livrer dans leurs églises à la confession et à la prédication. Ces religieux, protégés par les papes, se répandirent par toute l'Europe, et comptèrent bientôt des milliers de monastères, enrichis par la piété des fidèles. De leur sein sortirent des hommes célèbres, tels que S. Bonaventure, Roger Bacon, Duns Scott, Alexandre de Hales, S. Antoine de Padoue. Les papes Nicolas IV, Alexandre V, Sixte IV, Sixte-Quint et Clément XIV appartenaient aussi à l'ordre des Franciscains. Les Franciscains étaient en rivalité avec les Dominicains, surtout depuis leur introduction dans les chaires de l'Université de Paris. Les deux ordres eurent pour principaux champions, chez les Franciscains Duns Scott, chez les Dominicains S. Thomas, qui pendant longtemps divisèrent l'école en *Scotistes* et *Thomistes*. Cet ordre a donné naissance à une foule de communautés particulières, soit d'hommes, soit de femmes. Les plus connues sont, pour les hommes, les *Pères de l'Observance*, moins déchaussés, fondés en Italie en 1363, par Paul de Foligno; les *Récollets* ou recueillis (*Recollecti*), et les *Cordeliers*, noms que prirent les Franciscains établis en France; les *Capucins*, qui se distinguaient par une longue barbe et un capuchon pointu; les *Minimes*, les *Célestins*, etc.; — pour les femmes, les *Urbanistes*, établies en 1260 à Longchamps, près de Paris, par Ste Isabelle, et confirmées par Urbain II; les *Capucines*; les *Clarisses* ou *Déchaussées* (V. ces noms). En 1221, S. François avait fondé en outre un *Tiers-Ordre* pour les séculiers qui voulaient prendre le cordon des Frères Mineurs; c'est de cet ordre que sortirent les *Béguins* ou *Fratricelli*, et les *Picpues*, ainsi appelés du monastère de Picpus, près de Paris, où ils s'établirent. La totalité des religieux des deux sexes de St-François était au XVIII<sup>e</sup> siècle de 115 000 moines et de 28 000 nonnes, répartis dans 8000 couvents. Ils disparurent de France, avec les autres ordres religieux, en 1790, mais ils subsistent encore ailleurs, surtout en Italie et dans l'Amérique espagnole; quelques-uns même ont reparu en France depuis 1850. Les Franciscains sont les gardiens du St-Sépulchre à Jérusalem.

FRANCK-JUGE, V. VEHME (sainte).

FRANCK, famille d'artistes flamands au XVI<sup>e</sup> s., a produit plusieurs peintres distingués : d'abord les trois frères Jérôme, François et Ambroise, puis Sébastien et François le jeune, tous deux fils de François. Tous vécurent à Anvers; cependant Jérôme passa quelque temps à Paris et fut nommé 1<sup>er</sup> peintre du roi Henri III. Ils se sont surtout exercés dans le genre d'histoire : on estime *Notre-Seigneur au milieu des docteurs*, de François (à Anvers); le *Martyre de S. Crépin*, d'Ambroise; l'*Histoire d'Esther*, l'*Enfant prodigue*, le *Christ en croix*, de François le jeune. Leurs œuvres proviennent des connaissances anatomiques; leur couleur a de la finesse. — V. FRANCK.

FRANCKE (Aug. Hermann), philanthrope et piétiste, le *Köllin* de l'Allemagne, né à Lützell en 1663, m. en 1727, était pasteur de Glaucha, près de Halle, dans le duché de Brandebourg, et fonda dans cette ville, tant de ses deniers qu'à l'aide d'aumônes, deux établissements destinés à l'instruction des pauvres enfants : la *Maison des Orphelins* et le *Paradoygiem*. Il y joignit une espèce d'imprimerie sténo-type afin de pouvoir donner la Bible au peuple à très-bon marché; de 1715 à 1795 on en tira 1570333 exemplaires. Outre trois ouvrages relatifs à l'établissement dont il était fondateur, Francke a publié des *Sermons* et des *Oraisons funèbres*, Halle, 1727, in fol.

FRANCA-MACONNERIE, V. FRANCS-MAGONS.

FRANCOEUR (L. Benjamin), mathématicien, né en 1773 à Paris, mort en 1849, était fils du surintendant de la musique de l'Opéra. Il entra à l'École polytechnique dès sa fondation, y devint répétiteur,

puis examinateur, fut nommé en 1803 professeur de mathématiques à l'École centrale de St-Antoine (École Charlemagne), en 1809 à la Faculté des sciences de Paris, se vit en 1815 écarté de l'École polytechnique pour opinion politique, et consacra depuis tout son temps à l'enseignement de la Faculté et à des travaux qui ont popularisé la science. Il fut admis en 1842 à l'Institut. Ses principaux ouvrages sont : *Mécanique*, 1800; *Cours complet de mathématiques pures*, 1810; *Uranographie*, 1812; *Goniométrie*, 1820. Il a aussi donné des *Éléments de Technologie*, de *Dessin linéaire*, de *Géodésie*, de *Statique*, une *Astronomie pratique*, a coopéré au *Dictionnaire de Technologie* et à l'*Encyclopédie moderne*. Ses ouvrages se recommandent par l'ordre, la clarté, l'exactitude et l'utilité pratique. Un de ses fils, professeur de mathématiques à l'École des beaux-arts, a donné une *Notice sur sa vie et ses ouvrages* (1833).

FRANÇOIS. Ce nom a été porté par un assez grand nombre de personnages que nous distribuerons comme suit : *Saints*, *Souverains* et *Personnages divers*.

#### Saints.

FRANÇOIS D'ASSISE (S.), instituteur de l'ordre des *Frères Mineurs*, dits aussi *Franciscains*, né à Assise en Ombrie l'an 1182, m. en 1226, était fils d'un riche marchand nommé Bernardon. Il fut d'abord destiné par son père à l'aider dans son commerce, et étudia dans ce but le français qu'il apprit si bien qu'on lui en donna le surnom de *François*, nom sous lequel il est connu; mais à l'âge de 24 ans il renonça à toute occupation mondaine, abandonna ses biens, fit vœu de pauvreté et se consacra tout entier à la prédication et à des œuvres pieuses. Il rassembla bientôt autour de lui, à la Portioncule près d'Assise, de nombreux disciples, forma dès 1208 un ordre qu'il nomma par humilité les *Frères Mineurs*, et leur donna une règle qui fut approuvée en 1215 par le pape. Il défendait à ses disciples de rien posséder en propre, leur prescrivait de vivre d'aumônes et de se répandre par toute la terre pour convertir les pécheurs et les infidèles. Il alla lui-même dans ce but en Syrie et en Égypte (1219). En 1224, s'étant retiré sur une montagne la veille de l'Exaltation de la Ste Croix, il eut, après un long jeûne, une vision célèbre dans laquelle il reçut l'impression des *stigmates* de J.-C. : il vit descendre du ciel le Sauveur sous la forme d'un *seraphin* crucifié; il se sentit au même moment comme percé de trous dans toutes les parties du corps où les clous avaient été enfoncés dans le corps du Christ, et il en conserva les cicatrices; cette vision lui fit donner le surnom de *Seraphique*. Outre l'ordre des Frères Mineurs, S. François institua en 1221 le *Tiers-Ordre*, association de séculiers qui s'engageaient à observer toutes les pratiques compatibles avec leur condition. Il fut canonisé par Grégoire IX; l'Église l'honore le 4 oct., jour de sa mort. Ses *Œuvres*, qui comprennent les *Statuts* de son ordre, des *Sermons*, des *Cantiques* et des *Lettres*, ont été publiées à Anvers, 1623, in 4. M. Chaviv de Malan a donné une *Hist. de S. François d'Assise*, 1841. V. FRANCISCAINS.

FRANÇOIS DE PAULE (S.), fondateur de l'ordre des *Minimes*, né en 1416 à Paule en Calabre, mort en 1507, fut des son enfance voué à S. François d'Assise; dont on lui donna le nom; se retira fort jeune dans une solitude au fond de la Calabre, y acquit bientôt un grand renom de sainteté, fonda un monastère dans lequel il réunit plusieurs disciples sous le nom de *Minimes*, c.-à-d. les derniers entre tous, et fut le supérieur général du nouvel ordre. Ils faisaient vœu d'humilité, et se livraient surtout à l'exercice de la charité. S. François de Paule, qu'on surnommait le *saint homme*, avait la réputation d'opérer des guérisons miraculeuses : Louis XI, dangereusement malade, le fit venir en France, espérant être guéri par ses prières; mais le pieux ermite ne put que rendre au roi la résignation et l'aider à mourir chrétiennement (1483). Après la mort de Louis XI, il resta en France, où il fut protégé par Charles VIII et

Louis XII, et y établit quelques maisons de son ordre. Il mourut dans celle du Plessis-les-Tours. Sa fête est célébrée le 2 avril.

FRANÇOIS XAVIER (S.), *L'Apôtre des Indes*, né en 1506 au château de Xavier, près de Pampelune, m. en 1552, vint étudier à Paris, au collège Ste-Barbe, où il s'unit d'une étroite amitié avec S. Ignace de Loyola, le fondateur de l'ordre des Jésuites; entra lui-même dans le nouvel ordre, et fit vœu, en 1534, d'aller travailler à la conversion des infidèles. Il partit en 1541 pour les Indes orientales, y fit, à Goa surtout, plusieurs conversions éclatantes, et pénétra jusqu'au Japon: il mourut au moment où son zèle l'appelait en Chine. L'Église l'honore le 3 déc. On a de lui un *Catéchisme*, avec 5 livres de *Lettres*. trad. par L. Pagès, Paris, 1854. Sa *Vie* a été écrite par le P. Bouhours, 1621, et par Daurignac, 1858.

FRANÇOIS DE SALES (S.), né en 1567 au château de Sales, près d'Annecy en Savoie, d'une famille noble, m. en 1622, fut élevé au sacerdoce en 1593 après avoir reçu une brillante éducation et avoir brillé au barreau. Le diocèse de Genève était alors rempli de Calvinistes; S. François, par ses prédications pleines d'onction et de charité, raffermir la foi des Catholiques et convertit une foule de Réformés. Il fut nommé évêque de Genève en 1602, et fonda en 1610 l'ordre de la *Visitation*. Chargé de différentes missions en France, il avait su se concilier l'affection de Henri IV et de Louis XIII. Il était étroitement lié avec la pieuse Mme de Chantal, à laquelle il confia la direction de l'ordre de la Visitation, et avec S. Vincent de Paul. S. François de Sales a laissé des écrits qui sont fort goûtés par les âmes pieuses; ils ont été réunis en 1822, Paris, 16 vol. in-8, et à Besançon en 1859, 13 vol. in-8. Les plus estimés sont l'*Introduction à la vie dévote*, *Philothée*, *Traité de l'Amour de Dieu*, *Entretiens spirituels*. On le fête le 29 janv. Sa *Vie* a été écrite par le P. Marsollier, 1789, et par M. Hamon, curé de St-Sulpice, 1854.

FRANÇOIS DE BORGIA (S.) V. BORGIA.

FRANÇOIS RÉGIS (S.) V. RÉGIS.

#### Souverains.

FRANÇOIS I, roi de France, né en 1494, mort en 1547, était fils de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, et de Louise de Savoie, arrière-petit-fils de Valentine de Milan. Il succéda en 1515 à Louis XII, dont il avait épousé la fille Claude. A peine sur le trône, il se mit à la tête d'une armée pour faire valoir les droits qu'il avait sur le Milanais comme issu de Valentine de Milan. Les Suisses, qui défendaient l'entrée de ce duché, furent taillés en pièces à Marignan (1515); la conquête du Milanais suivit immédiatement cette victoire. Il signa en 1516 avec le pape Léon X la paix de Viterbe et le *Concordat* de Bologne, et en 1519, avec Charles-Quint, le traité de Noyon, qui semblait assurer la paix de l'Europe. Cependant en 1520, Charles-Quint, déjà roi d'Espagne, ayant hérité des États de Maximilien, François I, qui, comme lui, avait prétendu à l'Empire, lui déclara la guerre; mais il n'eut prouva que des revers: après la défaite de Lautrec à la Bicoque (1522), la retraite de Bonivet, battu à Biagrosso, et la perte de Bayard, il fut lui-même vaincu et fait prisonnier à Pavie (1525). Les Français avaient fait dans ce combat des prodiges de valeur; le roi écrivit à sa mère: *Tout est perdu, fors l'honneur!* François I, emmené captif en Espagne, ne recouvra sa liberté que par un traité onéreux signé à Madrid en 1526, par lequel il s'engageait notamment à céder la Bourgogne à Charles-Quint. Ce traité n'ayant pu être entièrement exécuté, parce que les États de Bourgogne refusèrent de se séparer de la France, la guerre recommença presque aussitôt. François I essaya de nouveaux revers; il perdit la plus grande partie de son armée devant Naples et conclut un second traité à Cambrai en 1529. Il envahit encore l'Italie en 1535: il conquit la Savoie, mais il vit dévaster la Provence et signa en 1538 à Nice une nouvelle paix. Charles-Quint ayant refusé d'investir du duché de Milan un des fils

du roi, comme il l'avait promis, une 4<sup>e</sup> guerre recommença, en 1542: après des succès variés, François I consentit à une paix définitive en 1544: par le traité signé à Crespy, le Milanais fut assuré au duc d'Orléans, 2<sup>e</sup> fils du roi. Malgré ses revers, François I se distingue par un caractère noble et chevaleresque, qui le place fort au-dessus de son rival; en outre, il releva en France les lettres et les beaux-arts, protégea les savants et mérita par là le titre de *Père des Lettres*; il fonda le Collège de France et l'Imprimerie royale, commença le Louvre, bâtit ou embellit les châteaux de Fontainebleau et de Chambord et appela en France les grands artistes d'Italie; il encouragea les explorations de Verazzani et de J. Cartier en Amérique, etc. Mais il termina sa gloire par une vie licencieuse, qui finit par lui devenir funeste. En outre, il épuisa les finances par ses guerres et ses prodigalités, et vendit, pour se créer des ressources, les offices de magistrature et de finances; enfin, il exerça de grandes rigueurs contre les Protestants et les Vaudois. Sa vie a été écrite par Varillas, 1655, et par Gaillard, 1766. Il avait composé quelques poésies, qui ont été publiées par Champollion, avec quelques-unes de ses *Lettres*, Paris, 1847.

FRANÇOIS II, roi de France, né en 1544, fils aîné de Henri II et de Catherine de Médicis, épousa dès 1558 Marie Stuart, reine d'Écosse, devint roi en 1559, et mourut l'année suivante, sans laisser de postérité. Les princes Lorrains, François duc de Guise, et son frère Charles, duc de Lorraine, exercèrent l'autorité sous le nom du jeune roi, qui était aussi faible d'esprit que de corps, et, par l'abus qu'ils en firent, ils préparèrent les guerres de religion. Le roi de Navarre, Antoine de Bourbon, et le prince de Condé, son frère, tentèrent inutilement de s'opposer à leur pouvoir, et voulurent enlever le roi à Amboise; mais leur complot échoua.

FRANÇOIS I, empereur d'Allemagne, né en 1708, était le fils aîné de Léopold, duc de Lorraine. Il hérita du duché de son père en 1729, et l'échangea en 1735 contre celui de Toscane que la mort du dernier des Médicis laissait vacant. Il épousa en 1736 Marie-Thérèse, fille de l'empereur Charles VI. A la mort de ce prince (1740), il disputa la couronne impériale à l'électeur de Bavière, que la France soutenait et qui prit le nom de Charles VII; il échoua dans cette première tentative, et ne réussit à se faire reconnaître empereur qu'en 1745. Il régna paisiblement pendant 20 ans; la gloire de son règne fut ternie par son excessive avarice. Il eut 16 enfants, entre autres Joseph II, qui lui succéda en Autriche, Léopold II, qui régna en Toscane, et Marie-Antoinette, qui épousa Louis XVI.

FRANÇOIS II, né en 1768, mort en 1835, succéda en 1792 à son père Léopold II, comme empereur d'Allemagne, roi de Bohême et de Hongrie. Frère de la malheureuse Marie-Antoinette, il se trouva engagé dès le commencement de son règne dans la guerre contre la France: il fut battu partout et se vit contraint de signer en 1797 le traité de Campo-Formio, qui lui enlevait les Pays-Bas et la Lombardie. Ayant peu après repris les armes, il ne fut pas plus heureux, se fit battre à Marengo, et perdit par le traité de Lunéville (1801) toutes ses possessions sur la rive gauche du Rhin. Dans une 3<sup>e</sup> campagne, en 1805, il fut battu à Elchingen, à Ulm, à Austerlitz, et signa la paix de Presbourg, qui diminuait encore ses possessions. Lors de l'établissement de la Confédération du Rhin, il dut renoncer au titre d'empereur d'Allemagne, 1806, et prit, en se bornant à ses États héréditaires, le titre d'empereur d'Autriche, sous le nom de François I. Il tenta une 4<sup>e</sup> fois le sort des armes en 1809, fut encore battu à Eckmühl, à Wagram et se vit contraint de demander la paix (paix de Schönbrunn): pour la cimenter, il donna sa fille Marie-Louise à l'empereur Napoléon (1810). Néanmoins, il entra en 1813 dans la coalition contre son gendre et contribua puissamment à le détrôner.



Les événements de 1814 le remirent en possession de la plus grande partie de ses États, et il régna depuis paisiblement jusqu'à sa mort.

FRANÇOIS 1<sup>er</sup>, empereur d'Autriche, le même que FRANÇOIS II, empereur d'Allemagne. V. ci-dessus.

FRANÇOIS I, roi des Deux-Siciles, né en 1777, m. en 1820, était fils de Ferdinand I et de l'archiduchesse Marie-Caroline. Deux fois, pendant qu'il était prince héréditaire, son père lui remit le gouvernement de l'État avec le titre de vicair général (*alter ego*) : en 1812, lorsque lord Bentinck imposa à la Sicile une constitution anglaise; et en 1820, lors du soulèvement de Naples et de Palerme. Il monta sur le trône en 1825 et ne fit rien de remarquable. Il était assez aimé de ses sujets. Il eut d'un 1<sup>er</sup> mariage Caroline-Ferdinand-Louise, depuis duchesse de Berry; et d'un 2<sup>e</sup>, Ferdinand II, qui lui succéda, et Marie-Christine, régente d'Espagne de 1833 à 1840.

FRANÇOIS, ducs de Bretagne. V. BRETAGNE.

FRANÇOIS, duc de Modène. V. ESTE ET MODÈNE.

*Personnages divers.*

FRANÇOIS FLAMAND, sculpteur. V. DUCUESNOY.

FRANÇOIS DE NEUFCHÂTEAU (Nic. Louis, comte), homme d'État et écrivain, né en 1750 à Saffais (Meurthe), mort en 1828, fut élevé dans la ville de Neufchâteau, voisine du lieu de sa naissance, dont il prit le nom. Enfant précoce, il fit dès l'âge de 12 ans des vers qui lui méritèrent les encouragements de Voltaire. Après avoir rempli diverses fonctions dans la magistrature en France et à St-Domingue, il siégea à l'Assemblée législative, et devint secrétaire, puis président de cette assemblée. Ministre de l'intérieur en 1797, il entra au Directoire à la place de Carnot après le 18 fructidor, en sortit en 1798 pour reprendre le portefeuille de l'intérieur, et signala son administration par son zèle pour les lettres, l'industrie et le commerce : c'est lui qui eut la 1<sup>re</sup> idée des expositions publiques de l'industrie. Créé sénateur sous l'Empire, il ne s'occupa plus guère que d'agriculture. Il entra en 1816 à l'Académie française. On a de lui des *Poésies légères*, une comédie de *Pamela*, jouée au Théâtre-Français en 1793 et qui le fit emprisonner; un *Discours sur l'art de lire les vers*, les *Tropes*, poème en 4 chants, des *Fables et Contes en vers*, un *Essai sur les meilleurs ouvrages français écrits en prose jusqu'aux Provinciales*, de bons traités d'éducation et d'agronomie, etc. On trouve dans ses écrits de la facilité et de l'élégance, mais peu de force et d'originalité.

FRANÇOISE (Ste), née à Rome en 1384, m. en 1440, fut le modèle des épouses et des mères, et se distingua par une inépuisable charité. Elle fonda en 1425 les *Oblates* dites aussi *Collatines*, dont elle fut la supérieure. On l'honore le 9 mars.

FRANÇOISE (sainte), dame de Chantal. V. CHANTAL.

FRANÇOISE DE RIMINI, femme d'une grande beauté, fille d'un seigneur de Ravenne, de la maison des Polenta, vivait à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle. Son père la maria à Lanciotto Malatesta, seigneur de Rimini, homme rempli de valeur, mais difforme, et dont le frère Paolo était, au contraire, un beau cavalier. François ayant trahi son mari pour son beau-frère, Lanciotto les surprit dans un entretien criminel, et les perça tous deux de son épée. On place en 1389 l'aventure de Françoise de Rimini. C'est un des plus touchants épisodes de l'*Enfer* du Dante et le sujet d'une tragédie de Silvio Pellico.

FRANCON. V. BONIFACE VII.

FRANCONI (Ant.), habile écuyer, né à Venise en 1738, mort à Paris en 1836, commença par être bachelier et physicien ambulancier, puis établit à Lyon et à Bordeaux des combats de taureaux, s'associa en 1783 à l'écuyer anglais Astley qui avait ouvert un manège à Paris, et fonda le théâtre équestre auquel il donna le nom de *Cirque Olympique*, et qui acquit une vogue prodigieuse. — Ses fils et ses petits-fils ont continué d'attirer le public par le talent de leurs écuyers et la perfection de la mise en scène de leurs

pièces féeriques et militaires. Le dernier écuyer célèbre de ce nom est Laurent Franconi, mort en 1849.

FRANCONIE, *Frankenland*, un des dix cercles de l'anc. empire d'Allemagne, entre ceux de Bavière, Souabe, B.-Rhin, H.-Rhin, Hte-Saxe, Bohême, était un des moindres de l'empire pour l'étendue, mais un des plus florissants. Il avait pour capit. Nuremberg et contenait les évêchés de Bamberg, de Wurtzbourg, d'Eichstedt, la maîtrise de l'Ordre Teutonique à Mergentheim, les États princiers de Brandebourg-Bayreuth, Brandebourg-Anspach, Henneberg-Schleusingen, Henneberg-Rœnhiild, Henneberg-Schmalkalden, Löwenstein-Werthheim, Hohenlohe-Waldenbourg, les villes impériales de Nuremberg, Rothenbourg, Windsheim, Schweinfurt, Weissenbourg, outre plusieurs comtés, entre autres celui de Hohenlohe. Au V<sup>e</sup> siècle cette contrée formait le centre du roy. de Thuringe. En 527, elle fut conquise par les Francs, qui la nommèrent *Thuringe française*, puis *France orientale* (717), par opposition à la *France occidentale* ou *Rhénane*; enfin, au X<sup>e</sup> siècle, on la désigna sous le nom de Franconie, qui n'est qu'une dérivation du précédent. Elle forma depuis 902 un *duché* dont les possesseurs se rendirent de bonne heure indépendants. L'un d'eux, Conrad, fut élu roi de Germanie en 911, et laissa son duché à son frère Eberhard, tué en 939 à la bat. d'Andernach. Conrad le Sage lui succéda dans le duché et périt en 955, en combattant les Huns. En 1024 Conrad II, 6<sup>e</sup> duc de Franconie, surnommé *le Saliq*, fut élu empereur et devint ainsi chef de la maison impériale de Franconie qui, après lui, donna encore trois souverains à l'empire : Henri III (1039), Henri IV (1056), Henri V (1106-1125). Quant au duché de Franconie, Conrad II l'avait cédé à son cousin Conrad le Jeune; mais ce prince, s'étant révolté contre lui, fut dépossédé de ses États, et le duché revint aux empereurs. Henri V en mourant le légua à Conrad de Hohenstaufen, empereur en 1138. Celui-ci le laissa après sa mort à son fils Frédéric de Rothenbourg, d'où il passa d'abord à Conrad, fils de l'empereur Frédéric Barberousse; puis à Philippe, qui fut empereur en 1198. Ce dernier, par ses libéralités, mit fin à l'existence du duché de Franconie en le morcelant en plusieurs fiefs qui devinrent États souverains. Le duché ne subsista plus dès lors que nominativement; les débris en furent conférés aux burgraves de Nuremberg, mais le titre resta aux évêques de Wurtzbourg. En 1387 l'empereur Wenceslas donna le nom de *Thuringe-et-Franconie* à l'un des 4 cercles dans lesquels il divisa l'Allemagne, et en 1512, Maximilien forma de la Franconie un des dix cercles définitifs de l'empire. Pendant la guerre de Trente ans, on essaya un instant de reconstituer le duché de Franconie en faveur du duc Bernard de Weimar. En 1814 la plus grande partie de la Franconie échurent à la Bavière; elle y forma les cercles de Haute-Franconie, Passe-Franconie et Franconie moyenne; le reste fut partagé entre le Wurtemberg, le grand-duché de Bade, la Hesse-Electorale et la Hesse-Darmstadt, la Prusse et les duchés de Saxe, qui le possèdent encore.

FRANCONIE (BASSE-), cercle de Bavière, au N. O.; 500 000 h.; ch.-l., Wurtzbourg; autres v. princip. : Aschaffenburg, Schweinfurt. Il est arrosé par le cours inférieur du Mein, ce qui lui avait fait donner, avant 1837, le nom de Cercle du *Bas-Mein*. — FRANCONIE (HAUTE-), cercle de Bavière, au N. E.; 500 000 hab.; ch.-l., Bayreuth; v. princip. : Bamberg, Bayreuth. Avant 1837, on le nommait Cercle du *Haute-Mein*. — FRANCONIE (MOYENNE), cercle de Bavière, à l'O., entre ceux de Ilte et B.-Franconie au N., de Souabe-et-Neubourg au S., de Haut Palatinat à l'E., et le Wurtemberg à l'O.; 534 000 hab.; ch.-l., Anspach; v. princip. : Nuremberg, Finkelsbuhl, Erlangen, Nordlingen, Schwabach, Furth. Riche en carrières de pierres lithographiques. C'était précédemment le Cercle de la *Réat*.

FRANCONIE (monts de), chaîne de mont. de Bavière (Hte-Franconie), à l'O. du Fichtelberg; sommet principal, le Sieglitzberg, 760<sup>m</sup>.

FRANCONVILLE, vge du dép. de Seine-et-Oise, à 12 kil. S. E. de Pontoise et à 6 kil. O. de Montmorency; 1250 h. Maisons de plaisance. On y voyait autrefois un beau château, auj. détruit. Station du chemin du Nord.

FRANCOVELLE, sculpteur. V. FRANCHEVILLE.

FRANCS, *Franci*, en all. *Franken*, c.-à-d. livres ou fiers, intrépides, confédération des Germains du N.-O., se composait de peuples qui habitaient entre le Weser, le Rhin et le Mein : Chamaves, Cattes, Chauques, Bructères, Tencères, Angrivariens, Attuariens, Sciambres, Dulgibins, etc. Plus tard, on donna spécialement ce nom à deux de leurs tribus, aux *Francs Saliens*, qui habitaient sur les bords de la Sala (Yssel), et qui s'établirent ensuite dans l'O. et le centre des Gaules; et aux *Francs Ripuaires*, qui occupaient surtout la rive droite du Rhin et avaient Cologne pour ville principale. — La confédération des Francs apparut vers l'an 240 de J.-C., sous l'emp. Gordien III. Elle devint bientôt célèbre par sa bravoure, et fit diverses invasions en Gaule, surtout sous Gallien; elle fut battue par Aurélien, Probus, Constance Clhore, Constantin (qui fit périr par milliers les prisonniers francs dans le cirque de Trèves). Les Francs revinrent dans les Gaules sous Constance II et sous Julien : ce dernier les battit en 358, mais il permit aux Francs Saliens de se fixer dans la Toxandrie (Brabant). Malgré ces guerres continuelles, les Francs, comme les autres barbares, étaient en possession de fournir des recrues aux armées romaines; divers Francs (Baudouin, Sylvain, Mellobaud, Arbogast), furent tout-puissants près des empereurs et disposèrent de la pourpre à leur gré. Lors de la grande invasion de 406, ils restèrent fidèles aux Romains, défendirent la frontière gauloise et voulurent barrer le passage aux barbares qui marchaient sur le Rhône; n'ayant pu y réussir, ils prirent leur part des dépouilles de l'empire. En 429 au plus tard, sous Clodion, ils entrèrent en Gaule, s'établirent vers Tongres ou à Tournai, ravagèrent Trèves avec fureur, et parcoururent le pays jusqu'à la Loire. Ils s'allièrent souvent aux Romains contre les Armoricaux, les Saxons, les Visigoths, et s'unirent à eux pour repousser, en 451, les hordes d'Attila dans les plaines de Châlons. Enfin, sous Clovis, ils devinrent le peuple dominant de la Gaule, et formèrent plusieurs petits royaumes dans ce pays qui prit alors le nom de France (V. FRANCE); à la même époque ils embrassèrent la religion catholique. — Les Francs étaient partagés en tribus nombreuses, qui semblent avoir eu chacune leur roi. Les chefs militaires (*heerzog*) avaient autour d'eux des bandes d'*antrauste* (antrustions) ou fidèles qui, se groupant volontairement à leur suite, avaient pour vivre sa table ou le pillage. Il faut donc distinguer chez les Francs la nation et la bande. La couronne, bien qu'étant exclusivement le partage d'une seule famille, était néanmoins élective entre les membres de cette famille : le roi élu était élevé sur le pavois. Une assemblée générale, dite *mall*, décidait des grandes affaires. Un grand juge, dit *moradom* (*major domus*, maire du palais), rendait la justice. Les coutumes, très-simples d'abord, ne furent rédigées qu'après Clovis : les textes les plus anciens ne remontent pas au delà de Dagobert. Il y eut deux de ces codes grossiers, la *Loi salique*, la *Loi ripuaire* : ils répondaient à la division de la nation en Saliens et Ripuaires.

FRANCS (en Orient). Dans tous les États du Levant on désigne sous le nom de *Francs* tous les Européens, soit parce que les Français jouèrent le rôle le plus important dans ces contrées depuis le temps des Croisades, soit à cause des privilèges que la Porte a toujours accordés aux Français, qui furent très-souvent ses alliés. On appelle langue *franque* un jargon parlé dans le Levant, qui sert d'intermédiaire

entre les Européens et les Orientaux; il est surtout composé d'italien.

FRANCS-MAÇONS, société secrète répandue dans différentes contrées du globe, surtout en Angleterre, en Allemagne et en France, à pour objet, d'après les statuts publiés par l'ordre même : « l'exercice de la bienfaisance, l'étude de la morale universelle, et la pratique de toutes les vertus. » Les Francs-Maçons se considèrent comme frères et doivent s'entraider en quelque lieu qu'ils se trouvent, à quelque nation, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent. On n'est admis dans l'ordre qu'après certaines cérémonies initiatrices et certaines épreuves dites *voyages*; les initiés jurent de ne rien révéler des secrets de l'ordre. Ils ont des signes convenus pour se reconnaître. Les Francs-Maçons ont adopté certains symboles qui sont tous empruntés à l'art de bâtir : le *tablier de peau*, la *truëlle*, l'*équerre*, le *compas*; ils sont distribués en un certain nombre de petites assemblées dites *loges*, présidées chacune par un *vénérable*; le lieu dans lequel ils se réunissent est appelé *temple*, en mémoire du temple de Salomon. Ils reçoivent, selon qu'ils sont plus ou moins avancés dans l'initiation, des grades divers, dont le nombre ne s'élève pas à moins de 33; mais il n'y a que trois de ces grades vraiment essentiels, ceux d'*apprenti*, de *compagnon* et de *maître*; les *initiés* qui sont arrivés au grade le plus élevé forment une espèce de conseil qu'on nomme *Grand Orient*; le Grand Orient de France réside à Paris. Les Francs-Maçons ont deux banquets par an pour célébrer les deux fêtes de l'ordre, l'une au solstice d'été, l'autre au solstice d'hiver. — L'origine de la maçonnerie est enveloppée d'une grande obscurité : les uns la font sortir des mystères de l'Égypte et de la Grèce, les autres la font remonter à la fondation du temple de Jérusalem sous Salomon, et lui donnent pour instituteur Hiram, architecte de ce temple; d'autres enfin la regardent comme un reste de l'ordre des Templiers, des Francs-Juges ou de la Société des Rose-Croix. Selon l'opinion la plus probable, l'institution maçonnique devrait son existence à une confrérie ou association d'architectes et de maçons qui ne commence à être connue qu'au VIII<sup>e</sup> siècle de notre ère; ces artistes, voyageant d'un bout de l'Europe à l'autre, auraient construit ces basiliques, ces cathédrales gothiques du moyen âge si remarquables par leur élégance et leur uniformité. C'est en Lombardie que ces maçons exercèrent d'abord leurs talents; de là ils se répandirent dans la Gaule, pénétrèrent dans l'Allemagne à la suite de Charlemagne, et passèrent ensuite en Angleterre où ils formaient déjà au X<sup>e</sup> siècle une puissante corporation, qui eut pour président le prince Edwin, frère du roi Athelstan; on les voit au XIII<sup>e</sup> siècle construire la magnifique cathédrale de Strasbourg sous la direction d'Erwin de Steinbach (1277). Ils avaient obtenu des empereurs et des papes le privilège exclusif d'exécuter certains travaux d'architecture; pour éviter toute concurrence, ils tenaient leurs procédés secrets et exigeaient un long noviciat. Avec le temps, et lorsque les procédés de l'architecture furent universellement connus, l'association maçonnique perdit son caractère primitif; un grand nombre de personnes étrangères à l'architecture y furent admises; néanmoins les instruments et les dénominations tirés de l'art de construire y furent conservés, mais ce ne furent plus que des symboles; les réunions ne conservèrent bientôt plus de l'organisation primitive que l'esprit de fraternité. C'est en Angleterre que l'on trouve les traces les plus anciennes de l'ordre maçonnique organisé à peu près comme il l'est aujourd'hui : en 1327 tous les lords étaient maçons; en 1502 Henri VII se déclara protecteur de l'ordre et tint une loge dans son propre palais. Ce n'est qu'en 1725 que cette nouvelle maçonnerie fut introduite en France; elle le fut par lord Derwent-Waters, gentilhomme dévoué aux Stuarts. Elle ne tarda pas à se répandre; elle avait

pour grand maître en 1771 le duc de Chartres (depuis duc d'Orléans), et sous l'Empire, Joseph, frère de Napoléon. Le prince Murat en est auj. le grand maître.

Les associations maçonniques ont de tout temps excité la défiance des gouvernements, par la facilité qu'elles offrent aux conspirateurs de se réunir secrètement; on les a aussi regardés comme hostiles à la religion. Elles furent prosrites en 1425 par le parlement anglais, en 1561 par la reine Elisabeth; en 1757, le Châtelet de Paris procéda contre elles; elles furent également poursuivies en Espagne, en Russie; en Italie, les papes Clément XII, Benoît XIV, Pie VII et Léon XII les ont condamnées. Néanmoins, elles ont continué à subsister partout. Aujourd'hui elles ont perdu de leur importance, et leurs réunions, sans cesser de s'occuper d'œuvres philanthropiques, semblent avoir le plaisir pour objet principal.

**FRANCS-TAUPINS**, *talparii*, *fossores*, ouvriers mineurs des armées qui fouillaient la terre à la façon des taupes, et sapaient la base des murs et des tours avec des machines de fer appelées *talpa*. On les tenait en mépris: le nom de *taupin* devint une injure adressée par la noblesse aux milices des campagnes.

**FRANCOU** ou **FRANCON**, personnage fabuleux, que d'anciens chroniqueurs donnent pour père à la nation française. Ils en font un fils d'Hector, qui serait venu s'établir en Gaule après la ruine de Troie. Ronsard, dans sa *Francoide*, avait adopté cette fable.

**FRANEKER**, v. du roy. de Hollande (Frise), sur un canal, à 17 k. O. de Leeuwarden; 5000 h. Bien bâtie, très-propre. Université longtemps florissante, fondée en 1585, supprimée en 1811, transformée depuis en *Athénée*; bibliothèque, jardin botanique, etc. Instruments de mathématiques, corderies.

**FRANGIPANI** (les), c.-à-d. *Brise-pains*, surnom de la famille des Schinella, lui vint, dit-on, de ce que dans un temps de famine l'un de ses membres distribua du pain au peuple de Rome. Elle se signala dans les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles par son dévouement pour l'empire et son acharnement contre les Guelfes et le St-Siège, surtout contre Gélase II: ce pontife, arraché de l'autel et indignement maltraité par Cencio Frangipani, fut obligé de s'enfuir en France. Après la bataille de Tagliacozzo, 1268, Conradin fut livré par un Frangipani, Jean d'Astura, qui reçut pour prix de sa trahison des fiefs considérables et s'établit à Naples, où il devint chef d'une nouvelle branche de la même famille. On trouve encore auj. des Frangipani dans le Frioul et jusqu'en Hongrie.

**FRANK** (Jean Pierre), médecin, né en 1745 à Rottalben (margraviat de Bade), mort en 1821, attira l'attention par ses recherches sur la *Police médicale*, professa la médecine à l'Université de Göttingue (1784), puis à celle de Pavie (1785), fut appelé en 1795 à Vienne pour organiser le service médical des armées, en 1804 à Wilna pour fonder une clinique, et refusa l'offre que lui fit Napoléon de se fixer en France. Ses principaux écrits sont: *Système de police médicale* (en allemand, 6 vol. in-8, Manheim, 1779-1819): c'est le 1<sup>er</sup> ouvrage complet où aient été traitées toutes les questions d'hygiène publique; *Médecine pratique* (en latin, 6 vol. in-8, Manheim, 1792-1821), ouvrage vraiment pratique. fruit de 50 années d'observations: il a été trad. par Goudareau, 1820-1828. Frank a laissé son nom à un remède tonipurgatif qui a joui d'une grande vogue. — Son fils, Jos. Frank, né en 1771, le remplaça à Pavie, puis à Wilna, et publia ses *Œuvres posthumes*, Vienne, 1824. Il a donné lui-même un grand traité de pathologie médicale: *Præcox medicæ universæ præcepta*, Leipsick, 1821-43, 13 vol. in-8, trad. en français par Bayle. — V. **FRANCK** et **FRANCKE**.

**FRANKENAU**, bourg de Bavière (Franconie moy.), à 25 k. d'Anspach; 1700 h. Résidence du prince de Hohenlohe-Schillingfürst.

**FRANKENBERG**, v. du roy. de Saxe, à 12 kil. N. E. du Vieux-Chemnitz; 3500 hab. Lainages, toiles, étoffes de coton, indiennes, brasseries. Cuivre aux

environs. Jadis fortifiée par Charlemagne pour la garantir des Saxons. Anc. comté. Parmi les comtes de Frankenberg, on remarque J. Henri, cardinal-archevêque de Malines et primat de Belgique, qui lutta contre l'empereur Joseph II pour la liberté de l'Église.

**FRANKENHAUSEN**, ville de la Principauté de Schwartzbourg-Rudolstadt, sur la Wipper, à 55 k. N. E. de Gotha; 4000 h. Grande saline, eaux thermales. Les Anabaptistes y furent tués en pièces en 1525: Th. Munzer, leur chef, fut pris et décapité.

**FRANKENSTEIN**, v. murée des États prussiens (Silésie), à 65 kil. S. O. de Breslau; 5370 hab.

**FRANKFORT**, capit. du Kentucky, sur la r. dr. du Kentucky, à 95 k. de sa jonction avec l'Ohio; 5000 h.

**FRANKLIN** (Benjamin), né en 1706 à Boston (Massachusetts), était fils d'un pauvre fabricant de savon et fut d'abord ouvrier imprimeur. A force d'ordre et d'économie, il devint lui-même en 1729 chef d'une imprimerie importante à Philadelphie, et acquit bientôt une honnête aisance. Il s'occupa dès lors d'objets d'utilité publique, fonda une bibliothèque et une société littéraire, publia des journaux et des almanachs qui lui servaient à répandre dans le peuple une utile instruction, et ne tarda pas à entrer dans l'administration. Il fut d'abord secrétaire (1736), puis membre de l'assemblée de Pensylvanie (1747), et fit adopter d'importantes mesures, telles que l'organisation d'une milice nationale, la fondation de collèges et d'hôpitaux. En même temps, il se livrait à l'étude des sciences, faisait de précieuses découvertes sur l'électricité, reconnaissait l'identité de la foudre et du fluide électrique, inventait le paratonnerre (1752) et faisait les plus heureuses applications de la science: on lui doit le système de chauffage connu sous le nom de *Cheminée à la Franklin*. Il fut nommé en 1753 maître général des postes en Amérique et fut député en 1757 en Angleterre, pour défendre près de la métropole les intérêts de ses compatriotes. Il réussit dans plusieurs négociations délicates et fit révoquer en 1765 l'*acte du timbre*, qui enlevait aux colonies américaines le droit de s'imposer elles-mêmes. Mais de nouvelles vexations ayant allumé la guerre entre l'Angleterre et l'Amérique, il quitta Londres en 1775. Nommé à son arrivée député de la Pensylvanie au congrès, il concourut avec Washington à organiser la défense du pays et eut une grande part à la déclaration de l'indépendance (1776). Envoyé en France pour solliciter des secours, il fut accueilli à Paris avec enthousiasme, et obtint tout ce qu'il demandait (1778). En 1783, il signa le traité de paix qui assurait l'indépendance de sa patrie. Il retourna deux ans après aux États-Unis; son retour fut un triomphe. Il fut nommé président de la Pensylvanie. En 1788, il se retira des affaires et mourut deux ans après, à l'âge de 84 ans. A sa mort, l'Union prit le deuil pendant un mois, et l'Assemblée nationale de France pendant 3 jours. — Franklin ne fut pas seulement un excellent citoyen et un habile physicien; il fut encore un grand moraliste et un modèle de vertu: il s'était créé une méthode de réforme morale, qui consistait à combattre successivement chaque vice. Il contribua au perfectionnement de ses concitoyens par une foule d'écrits populaires, parmi lesquels on remarque la *Science du Bonhomme Richard*. Turgot a résumé les plus beaux titres de Franklin dans ce vers célèbre:

*Eripuit caelo fulmen, sceptrumque tyrannis.*

Les œuvres de Franklin ont été réunies à Londres, 1806-1811, 3 vol. in-8. Elles ont été trad. en français dès 1773 par Barbeu-Dubourg. On a publié depuis la *Science du Bonhomme Richard*, avec divers opuscules, Dijon, 1795; des *Mélanges de morale et d'économie politique*, trad. par A. Ch. Renouard, 1825; les *Mémoires de Franklin, écrits par lui-même*, 1818, et sa *Correspondance*, 1817. Son *Éloge* a été prononcé par Condorcet à l'Académie des sciences, dont il était associé. M. Mignet a publié en 1848 une *Vie de Fran-*

*clin à l'usage de tout le monde.* Son nom a été donné, aux États-Unis, à un grand nombre de comtés et de villes, dont aucun n'est important.

**FRANKLIN** (le capitaine sir John), célèbre marin anglais, entreprit en 1845 d'aller à la recherche du passage du Nord-Ouest, mais, depuis son départ, on ne reçut pas de ses nouvelles. A la sollicitation de sa femme, plusieurs expéditions furent envoyées à sa recherche : le capitaine John Rae découvrit, en 1854, aux env. de la baie d'Hudson, des débris de l'équipage du capitaine Franklin; enfin, MacIntock trouva, en 1859, la preuve qu'il était mort dès 1847 au milieu des glaces polaires, sur la côte N. O. de l'île du Roi-Guillaume. Un prix a été décerné à Franklin après sa mort par la Société de Géographie de Londres comme ayant découvert un passage au Nord-Ouest.

**FRÀ-PAOLO.** V. SARPI.

**FRASCATI, Tusculum**, v. des États romains, à 17 k. S. E. de Rome; 6000 h. Évêché, fondé en 269. Aux env., villas délicieuses, entre autres les villas *Borghèse, Aldobrandini, Monti, Bracciano, Falconieri, Torlonia, Rufinella*, etc. C'est là qu'étaient autrefois les célèbres maisons de campagne de Lucullus et de Cicéron. — L'ancienne ville de *Tusculum*, détruite par les Romains en 1191, n'était plus qu'un pauvre village lorsque le pape Paul III, vers 1550, la releva, l'entoura de murailles et donna l'exemple d'y construire des villas.

**FRAT**, nom arabe de l'*Euphrate*.

**FRATICELLI** (diminutif de l'italien *frate*, frère), nom donné quelquefois aux Français, qui s'appelaient eux-mêmes *Frères mineurs*. On a désigné plus spécialement sous ce nom une subdivision du Tiers-Ordre de Franciscains nommés aussi Bégüins, et une secte d'hérétiques née au sein de l'ordre des Franciscains : ils prétendaient que l'Église romaine était la Babylone de l'Apocalypse, que la règle de St-François était la règle évangélique observée par J.-C. et ses apôtres, que les sacrements étaient inutiles, et ils faisaient consister la perfection dans la pauvreté. Les papes Jean XXII et Boniface VIII les condamnèrent.

**FRAUENBURG**, v. des États prussiens (Prusse), sur le Frische-Haff, à 9 kil. S. O. de Braunsberg; 2200 hab. Résidence de l'évêque catholique d'Ermland. Cathédrale, où l'on voit le tombeau de Copernic, ainsi qu'une machine hydraulique inventée par lui.

**FRÄUFELD**, v. de Suisse, ch.-l. du canton de Thurgovie, à 33 kil. N. E. de Zurich; 2800 h. Elle est bien bâtie. Ancien château sur une hauteur. La diète helvétique se réunissait jadis dans cette ville.

**FRÄUNHOFER** (Joseph), opticien bavarois, né en 1787 à Straubing, m. en 1826, était fils d'un simple vitrier et fut longtemps ouvrier tailleur de verres. A force de travail, il s'instruisit dans les sciences physiques et mathématiques, ce qui lui permit d'apporter dans son industrie d'importants perfectionnements et même de faire des découvertes en optique. Il fut nommé conservateur du cabinet de physique de Munich et membre de l'Académie de cette ville. Fraunhofer perfectionna la fabrication du *crownglass*, ainsi que celle de l'*héliomètre*, du *micromètre*, du *microscope achromatique*, et exécuta le grand *télescope parallaxique* de Dorpat. Il fit une étude particulière de la diffraction de la lumière, du spectre solaire, et obtint sans le secours d'aucun prisme un spectre homogène.

**FRÄUSTADT**, v. des États prussiens (Posen), à 77 kil. S. O. de Posen; 6000 h. Tribunal. Draps, toile damassée. Les Suédois y battirent les Saxons et les Russes en 1706.

**FRAXINET.** V. LA GARDE-FRESNET.

**FRAYSSINOUS** (l'abbé Denis de), né en 1765 à Carrières (Aveyron), mort en 1842, fit depuis 1801, aux Carmes d'abord, puis à St-Sulpice, des *Conférences sur la religion*, qui attirèrent la foule et qui exercèrent une influence salutaire sur la jeunesse, fut, au retour des Bourbons, nommé premier aumônier de Louis XVIII, fut en 1822 sacré évêque d'Hermon-

polis, admis à l'Académie française, et nommé grand maître de l'Université; il reçut en outre, en 1824, le portefeuille des affaires ecclésiastiques, qu'il garda jusqu'en 1828. Il s'attacha à faire prévaloir la religion dans l'éducation de la jeunesse, se montra favorable aux Jésuites, et ne craignit pas d'avouer leur existence en France. Il vivait dans la retraite lorsqu'en 1833 Charles X lui confia l'éducation du duc de Bordeaux. Ses *Conférences* ont été publiées en 1825 sous le titre de *Défense du Christianisme* (3 vol. in-8, auxquels il en a été ajouté un 4<sup>e</sup> en 1843); on a en outre de lui : *Vrais principes sur les libertés de l'Église gallicane* (1818), *Oraisons funèbres du prince de Condé* (1818), *du cardinal Talleyrand* (1821), *de Louis XVIII* (1824). Il se faisait remarquer par une éloquence mesurée, une logique pressante, un ton grave et plein d'autorité.

**FRAZER**, fleuve de l'Amérique du N. (Nouv.-Calédonie), sort du versant O. des monts Rocheux, coule au S., puis à l'O. et se jette, après un cours de 500 k., dans l'Océan Pacifique. Riches placers, découverts en 1858.

**FRÉ**, dieu de l'anc. Égypte, fils de Fré et l'un des 3 Khaméfis, est le symbole du Soleil. On l'adorait sous la figure d'un jeune homme ou d'un sphinx, portant sur le front un disque rouge ou vert.

**FRÉDÉGAIRE**, dit le *Scholastique*, ce qui signifiait le *Savant*, chroniqueur du vi<sup>e</sup> s., né, à ce qu'on suppose, en Bourgogne, mort vers 660, a laissé une chronique en 5 livres : les trois premiers ne sont qu'une compilation de Jules Africain, Eusèbe, etc., et vont jusqu'à la mort de Bélisaire (561); le iv<sup>e</sup> est un abrégé de Grégoire de Tours et va jusqu'en 584; le v<sup>e</sup> continue l'histoire jusqu'en 641 et contient de précieux renseignements sur les règnes de Clotaire II, Dagobert I et Clovis le Jeune. Quatre anonymes y ont ajouté un vi<sup>e</sup> livre qui va jusqu'en 748. Le v<sup>e</sup> livre, le plus important, se trouve à la suite du *Grégoire de Tours* de Ruminart, et dans Duchesne (*Scriptores coetanei*). M. Guizot l'a traduit dans sa *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*.

**FRÉDÉGONDE**, reine de France, née en 543 à Montdidier, d'une famille obscure, épousa Chilpéric I, après lui avoir fait répudier Audouère dont elle était la suivante, et avoir assassiné Galsuinte, 2<sup>e</sup> femme du roi. Brunehaut, sœur de Galsuinte et femme du roi Sigebert, ayant poussé son époux à venger cette mort, celui-ci envahit la Neustrie; mais il fut tué à Vitry par des gens qu'avait apostés Frédégonde (575). Cette femme se défit également de Mérovée, fils de Chilpéric et d'Audouère, qui avait épousé Brunehaut devenue veuve, de l'évêque Prétextat, qui avait béni cette union, et de plusieurs autres. Enfin on l'accuse d'avoir fait assassiner Chilpéric lui-même, qui venait de découvrir son commerce criminel avec un seigneur nommé Landry (584). Frédégonde avait eu un fils de Chilpéric : elle le fit reconnaître roi en Neustrie sous le nom de Clotaire II, gouverna comme régente, défit en 593 à Droissey (*Truccia*), près de Soissons, Childébert, fils de Brunehaut, puis, en 596, Brunehaut elle-même, à Latofao. Elle mourut à Paris l'année suivante.

**FRÉDÉRIC** (S.), l'apôtre des Frisons, évêque d'Utrecht de 820 à 838, fut massacré par ordre de l'impératrice Judith de Bavière, dont il avait censuré les désordres. On l'honore le 18 juillet.

**FRÉDÉRIC**, souverains de divers pays.

*Allemagne.*

**FRÉDÉRIC I, Barberousse**, empereur d'Allemagne, fils de Frédéric le Borgne, duc de Souabe, naquit en 1121, et obtint la couronne en 1152, à la mort de Conrad III, son oncle. Il commença par pacifier l'Allemagne en se réconciliant avec Henri le Lion (avec lequel au reste il ne tarda pas à se brouiller de nouveau), et replaça sous la domination impériale les royaumes d'Arles, de Pologne et de Danemark. La plus grande partie de son règne fut employée, tantôt à conquérir des duchés en Italie, tantôt à y réprimer des révoltes. Sans cesse en guerre avec Alexandre III,

qui avait pris en main la défense des cités guelfes, il fut excommunié en 1160 par ce pape, et fut obligé, après avoir été défait à Legnano par les Milanais (1176), de venir baiser les pieds du pontife, qui ne lui pardonna qu'à ce prix. En 1183, le traité de Constance rendit la paix et l'indépendance à l'Italie. Roi chevaleresque, Frédéric prit la croix en 1189, à la voix de Guillaume de Tyr : il remporta quelques avantages sur les Turcs en Asie-Mineure; mais son armée, forte de 100 000 hommes, fut presque entièrement détruite par les maladies, et lui-même il se noya dans la petite riv. de Sélef (l'anc. *Calycadnus*). Son fils Henri IV, pour lequel il avait obtenu la main de Constance, héritière de la Sicile, lui succéda.

FRÉDÉRIC II, empereur d'Allemagne, roi des Deux-Siciles sous le nom de Frédéric I, né en 1194, fils de Henri VI et de Constance, succéda à son père en 1197; mais il ne fut paisible possesseur de la couronne qu'en 1220, après la mort de ses deux compétiteurs, Othon de Brunswick et Philippe de Souabe. Frédéric avait été protégé par le pape Innocent III dans sa lutte contre ses compétiteurs, et en retour il avait fait vœu d'aller combattre les infidèles; cependant ce ne fut qu'après avoir été excommunié par Grégoire IX qu'il se décida à partir (1228). Cette croisade fut terminée sans combat : Frédéric traita à prix d'or avec le sultan Méhélin de la reddition de Jérusalem, et se fit couronner roi de la ville sainte : sa lâche conduite le fit anathématiser par le pape. A son retour, il trouva une partie de l'Italie soulevée contre lui, mais il réussit à tout faire rentrer sous son pouvoir. Une 2<sup>e</sup> révolte ayant eu lieu dans la Lombardie en 1240, il saccagea Milan, pilla les églises et commit, surtout contre le clergé, d'horribles cruautés. Il fut excommunié de nouveau (1245) : le pape Innocent IV le déclara déchu, et appela au trône Henri Raspon, landgrave de Thuringe, puis Guillaume, comte de Hollande. Accablé de fatigues et de soucis, Frédéric II mourut en 1250, à Fiorentino (près de Foggia dans la Pouille) : on le crut empoisonné par Mainfroi, un de ses bâtards. Ce prince, impie, cruel et débauché, possédait cependant une intelligence remarquable : il parlait plusieurs langues, n'était étranger à aucune des connaissances de son temps, aimait et cultivait même les lettres; on a de lui quelques poésies en langue italienne. des *Lettres* en latin, et un traité *De arte venandi cum avibus*. Il développa les études à Padoue, à Bologne et à Salerne, établit une université à Naples, jeta les fondements de celle de Vienne, apporta de l'Orient des Mss. précieux, fit traduire en latin les œuvres d'Aristote, l'*Almageste* de Ptolémée et les principaux traités de Galien, favorisa l'agriculture, l'industrie et le commerce, et reforma la législation. On doit à M. Huillard-Bréholles l'*Histoire diplomatique de Frédéric II*, Paris, 1833-60, 7 v. in-4.

FRÉDÉRIC III, le *Pacifique*, empereur d'Allemagne, né en 1415, mort en 1493, était fils d'Ernest, duc d'Autriche, et porta d'abord, comme duc, le nom de Frédéric V. Élu après la mort d'Albert II en 1440, il ne porta sur le trône qu'une extrême indolence. Mathias Corvin, roi de Hongrie, n'ayant pu obtenir de lui aucun secours contre les Turcs, envahit ses États une fois qu'il fut débarrassé de ces ennemis, et le força à lui céder Vienne et toute la Basse-Autriche, qu'il garda de 1485 à 1490; Charles le Téméraire se fit céder par lui les droits impériaux sur les provinces du Rhin. Néanmoins, Frédéric prépara l'agrandissement de la maison d'Autriche en mariant son fils Maximilien avec Marie, héritière du duché de Bourgogne.

FRÉDÉRIC, le *Beau*, fils de l'empereur Albert I, né en 1286, régna à partir de 1308 sur le duché d'Autriche. Il fut élu empereur par quelques électeurs en 1314, à la mort d'Henri VII, mais le plus grand nombre avait déjà donné la couronne à Louis de Bavière. Les deux compétiteurs levèrent des armées : Louis vainquit Frédéric à Muldorf en 1322, le retint prisonnier pendant trois ans, et le força à re-

noncer solennellement à ses prétentions. Il mourut en 1330.

#### Brandebourg et Prusse.

FRÉDÉRIC I, électeur de Brandebourg, porta d'abord le nom de Frédéric VI comme burgrave de Nuremberg et comte Hohenzollern. Il acheta en 1417 de l'empereur Sigismond la Marche de Brandebourg, à laquelle était attaché le titre d'*électeur*, combattit les Mecklenbourgeois et les Poméranis, envahit aux premiers la Marche de Priegnitz, aux seconds l'Uckermark, 1422; mais fut moins heureux en combattant les Hussites à la tête des troupes impériales, 1421 et 1431. Il m. en 1440.

FRÉDÉRIC II, électeur de Brandebourg, 1440-50, 2<sup>e</sup> fils du préc., appelé *Dent de fer* à cause de sa force, acheta du grand maître de l'ordre Teutonique la Nouv.-Marche, et réunit, après la mort de son frère cadet, la Vieille-Marche et la Marche de Priegnitz à ses possessions. Il disputa sans succès la Passe-Lusace à George Podiebrad, roi de Bohême. Il abdiqua en 1470, en faveur de son frère Albert l'Achille.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME, électeur de Brandebourg, dit le *Grand Electeur*, né en 1620, régna de 1640 à 1688, et augmenta la puissance de sa maison. Il remporta plusieurs avantages sur les Polonais, signa avec eux en 1657 une paix qui lui assura la souveraineté de la Prusse ducale, se joignit en 1674 à l'Espagne et à la Hollande contre Louis XIV, entra en Alsace, puis alla repousser de ses États les Suédois auxquels il imposa un traité onéreux. Ce prince favorisa le commerce, fit creuser un canal de la Sprée à l'Odér, et donna asile à un grand nombre de Protestants chassés de France par la révocation de l'édit de Nantes.

FRÉDÉRIC I, roi de Prusse, d'abord électeur de Brandebourg sous le titre de Frédéric III, né en 1657, mort en 1713, succéda en 1688 dans l'électorat à son père, Frédéric-Guillaume. En 1702, l'empereur Léopold, qu'il avait secouru contre les Turcs, grêga en sa faveur le duché de Prusse en royaume. Généreux et magnifique, il s'entoura d'une cour brillante, introduisit les arts dans ses États, fit des largesses aux savants, fonda l'université de Halle (1694), l'Académie de peinture (1696), et l'Académie de Berlin (1700), dont Leibnitz fut le président.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME I, roi de Prusse, né en 1688, de Frédéric I, lui succéda en 1713. Autant son père fut généreux et ami des arts, autant il se montra avare, rude et ennemi de la civilisation : les exercices du corps trouvèrent seuls grâce devant lui, la vie de caserne fut la sienne. Pendant son règne, la Prusse offrit l'aspect d'un camp, où se trouvaient rassemblés des soldats géants, recrutés dans les différentes parties du monde, qu'il se plaisait à faire manœuvrer. En 1715, il se joignit à Frédéric IV, roi de Danemark, contre la Suède : il obtint à la paix, en 1720, la cession d'une partie de la Poméranie. Il mourut en 1740, peu regretté de ses sujets et peu digne de l'être; mais il laissait à son fils, le célèbre Frédéric II, des trésors et une armée bien disciplinée.

FRÉDÉRIC II, le *Grand*, né à Berlin en 1712, mort en 1786, était le 3<sup>e</sup> fils de Frédéric-Guillaume, et eut pendant sa jeunesse beaucoup à souffrir des rigueurs paternelles. Il monta sur le trône en 1740. Cette année même, après la mort de l'empereur Charles VI, qui avait laissé sa succession à sa fille Marie-Thérèse, Frédéric, profitant de la position difficile où se trouvait cette princesse, fit valoir d'anciennes prétentions sur la Silésie, envahit cette province, et, après avoir battu les généraux autrichiens, se la fit céder en 1742, par le traité de Breslau. Par ce traité, Frédéric avait parfaitement abandonné la France, son alliée, qui était aussi alors en guerre avec l'Autriche. En 1741, Marie-Thérèse ayant voulu reprendre la Silésie, Frédéric entra en campagne : il remporta en 1745, sur le prince Charles de Lorraine, général des troupes impériales, la victoire de Friedberg, bientôt suivie du traité de Dresde, par lequel il était confirmé dans la possession de la pro-

vince en litige. Pendant les dix ans de paix dont jouit ensuite la Prusse, Frédéric fit fleurir le commerce, l'industrie et les arts, encouragea les sciences et les lettres, les cultiva lui-même avec succès, appela à sa cour Voltaire, Diderot, d'Alembert, Maupeituis, etc., et éleva son royaume à un si haut point de gloire et de prospérité que les autres puissances en furent inquiètes. En 1756, commença la guerre dite de *Sept ans*; l'Autriche étant parvenue à mettre dans ses intérêts la France, la Saxe, la Suède et la Russie, ces puissances se coalisèrent contre Frédéric, qui n'avait qu'un allié peu sûr, l'Angleterre. Il eut à livrer dans cette guerre 16 combats : malgré des efforts inouïs, il fut un instant chassé de la plus grande partie de son royaume; mais il se releva tout à coup en battant à Rosbach les armées française et autrichienne commandées par le général de Soubise (1757), reconquit bientôt tout ce qu'il avait perdu, et signa en 1763 la paix d'Hubertshourg, qui lui assurait de nouveau la Silésie. Sorti vainqueur de cette longue lutte, Frédéric reporta ses vues sur l'intérieur du royaume, répara les maux de la guerre, fit renaître l'abondance et la prospérité, et proclama dans ses États la tolérance religieuse. En 1772, il prit part au démembrement de la Pologne et se fit adjoindre la Prusse occidentale. En 1778, il s'opposa à l'occupation de la Bavière par l'empereur Joseph II : il força ce prince à signer le traité de Teschen, 1779. Frédéric II est assurément un des grands rois des temps modernes : il éleva son petit État au rang d'une grande puissance qui fut longtemps l'arbitre de la paix et de la guerre en Europe. Doué surtout du génie de la guerre, il n'arrêtait souvent ses plans que sur le champ de bataille. Il se montra dans toute sa carrière le plus intrépide des soldats, le plus habile et le plus tenace des politiques. Ce prince a laissé plusieurs ouvrages, tant en vers qu'en prose, tous écrits en français, sa langue de prédilection. Trop souvent, il y professe des doctrines antireligieuses. On y remarque l'*Anti-Machiavel*, écrit avant son avènement; les *Poésies du philosophe Sans-Souci* (nom qu'il prenait dans ses écrits); l'*Art de la guerre*, poème en 6 chants; des *Mémoires historiques*, qui le placent au 1<sup>er</sup> rang des historiens de son temps, et une *Correspondance* des plus intéressantes. Le roi de Prusse Frédéric-Guillaume II a fait faire à ses frais une magnifique édition des *Oeuvres complètes de Frédéric II*, 33 vol. in-8 : commencée en 1840, 100<sup>e</sup> anniversaire de l'avènement de ce grand roi, elle a été terminée en 1857. La Vie de Frédéric II a été écrite par Decina et par Paganel.

FRÉDÉRIC-GUILLEUME II, né en 1744, mort en 1797, était neveu du grand Frédéric et lui succéda en 1786. Il se livra sans aucun ménagement à son goût pour le plaisir, et sacrifia d'habiles ministres et de bons généraux aux caprices de ses maîtresses; il se laissa en outre aller aux rêveries des illuminés, qui égarent son imagination et l'entraînèrent dans des fautes ridicules; il fit ainsi perdre à la Prusse la majeure partie de sa prépondérance. Après avoir joué un rôle peu honorable dans la guerre qui éclata en 1787 entre la Porte et la Russie, il fut, contre toute attente, le premier à proposer, en 1791, la coalition de Pillnitz contre la République française. Son armée, sous les ordres du duc de Brunswick, envahit la France et s'avança jusque dans les plaines de Champagne; l'on s'attendait à la voir marcher sur Paris, lorsqu'elle se retira tout à coup et se reporta sur le Rhin. Il fit avec la France une paix à part en 1795. Dans les années précédentes, il avait pris part avec la Russie aux nouveaux partages de la Pologne et avait acquis la Prusse méridionale.

FRÉDÉRIC-GUILLEUME III, fils du préc., né en 1770, mort en 1840, succéda à son père en 1797. Il garda jusqu'en 1805 la neutralité dans les diverses coalitions formées contre la France; mais il finit par céder aux instances de la Russie. La campagne de 1806, couronnée par la victoire d'Iéna, ouvrit aux Français

les portes de Berlin (où le roi ne put rentrer qu'en 1809), et le traité de Tilsitt lui enleva la moitié de son territoire. Re entré dans sa capitale, Frédéric-Guillaume s'appliqua à réparer les maux de la guerre; mais de nouveaux désastres l'attendaient, et ses États eurent encore beaucoup à souffrir pendant les guerres sanglantes de 1812 à 1814. Après la bataille de Waterloo, la Prusse ne tarda point à se relever sous l'administration sage et paternelle de Frédéric, dont les efforts constants et la modération contribuèrent puissamment à maintenir la paix européenne. Cependant il fut toute sa vie fort hostile aux Catholiques. Ce prince avait épousé en 1793 Louise-Amélie, fille du duc de Mecklembourg-Strelitz, pour laquelle il ressentit toujours l'amour le plus vif : il la perdit en 1810. En 1824, il contracta un mariagemorganatique avec la comtesse Augusta de Harrach, qu'il nomma princesse de Liegnitz et comtesse de Hohenzollern.

FRÉDÉRIC-GUILLEUME IV, fils du préc., né en 1795, m. en 1861 (le 1<sup>er</sup> janv.), monta sur le trône en 1840. Il porta dans les affaires une grande irrésolution. Après avoir promis une constitution, il l'ajourna pendant plusieurs années; cependant il convoqua en 1847 les États généraux, mais trop tard pour conjurer l'orage. En 1848, il vit éclater dans Berlin une émeute terrible et fut contraint de saluer de son balcon les cadavres des insurgés. Il donna enfin une constitution (5 déc. 1848), mais il s'effraya de la modifier dès que le danger fut passé. Après une tentative intempestive de ses partisans pour reprendre Neuchâtel en Suisse, il consentit à renoncer à ses droits sur cette principauté (1857). L'Allemagne du Nord lui doit le *Zollverein*. Atteint en 1857 d'un affaiblissement mental, il laissa l'administration à son frère, le prince Frédéric-Guillaume, auj. régnant.

#### Danemark.

FRÉDÉRIC I, roi de Danemark et de Norvège, né en 1471, mort en 1533, fils de Christian I, fut choisi en 1523 pour succéder à Christian II, son neveu, qui venait d'être déposé. Il se maintint sur le trône par une habile politique, fit alliance avec Gustave Wasa, roi de Suède, et avec les villes anséatiques, et gagna la noblesse par ses libéralités. Il introduisit le Luthéranisme dans ses États (1526). On lui reproche la conduite qu'il tint à l'égard de Christian II, qu'il fit emprisonner au mépris des conventions.

FRÉDÉRIC II, roi de Danemark et de Norvège, né en 1534, mort en 1588, succéda en 1559 à son père Christian III, et conquit le pays des Ditmarses, qu'il partagea avec les ducs de Holstein. De 1561 à 1570, il eut à soutenir la guerre contre la Suède pour le motif le plus futile : il s'agissait de savoir lequel des deux monarques porterait sur son écusson les trois couronnes de Danemark, Suède et Norvège, autrefois unies. Cette guerre fut terminée par la paix de Stettin, qui reconnut au Danemark la Norvège, la Scanie, la Blékingie et le Gothland. Frédéric protégea les sciences et l'industrie : il donna à Tycho-Brahé l'île de Hæwen pour y construire le fameux observatoire d'Uranienborg.

FRÉDÉRIC III, roi de Danemark et de Norvège, né en 1609, mort en 1670, succéda en 1648 à son père Christian IV. Assiégé dans Copenhague en 1658 par Charles Gustave, roi de Suède, il fut délivré par le courage des habitants. En 1660, après s'être fait de sûrs appuis du clergé et de la bourgeoisie, il obtint une autorité absolue, et le trône, auparavant électif, fut rendu héréditaire dans sa famille. Homme crédule, ce prince perdit beaucoup d'argent à la recherche de la pierre philosophale.

FRÉDÉRIC IV, roi de Danemark et de Norvège, né en 1671, mort en 1730, succéda à son père Christian V en 1699, se ligua avec le czar Pierre I contre le roi de Suède Charles XII, mais fut bientôt contraint de signer une paix honteuse à Travendahl (1700). Lors du désastre de Charles XII à Pultawa, il reprit les armes et parvint à enlever au roi de Suède plusieurs places, notamment Stralsund. La mort de

Charles XII amena une paix définitive qui fut toute à l'avantage du Danemark (1720). Frédéric fonda plusieurs colonies, établit une mission à Tranquebar, fonda plusieurs institutions utiles, notamment la maison des orphelins, l'école militaire de Copenhague, et 240 écoles pour l'instruction des classes pauvres.

**FRÉDÉRIC V**, roi de Danemark et de Norvège, né en 1723, mort en 1766, succéda en 1746 à son père Christian VI, et eut un règne pacifique. Il peupla le Jutland de colonies allemandes et françaises. fit l'acquisition de Ste-Croix aux Antilles et des Iles Nicobar dans l'Inde, développa le commerce, encouragea les sciences, établit une académie de peinture à Copenhague, et prépara l'affranchissement des paysans, que compléta Christian VII, son fils et son successeur.

**FRÉDÉRIC VI**, roi de Danemark, né en 1768, mort en 1839, fut associé dès 1784 à son père Christian VII, qui était tombé en enfance; mais ne prit le titre de roi qu'en 1808. Il eut d'abord à réparer les maux que les Anglais avaient faits à Copenhague sous le règne de son père en bombardant cette ville (1807); il battit les Suédois qui voulaient s'emparer de la Norvège, et les obligea à demander la paix, qui fut signée à Jonköping en 1809. Il s'allia avec la France, et lui resta longtemps fidèle: aussi en 1814, se vit-il enlever la Norvège, qui fut donnée à la Suède. Il reçut néanmoins en échange la Poméranie suédoise, l'île de Rugen et le Lauenbourg. Frédéric ne s'occupa plus que de l'administration intérieure de son royaume: il établit en 1834 des États provinciaux, et favorisa de tout son pouvoir les arts, les sciences, l'agriculture et le commerce. Il eut pour successeur son cousin Christian VIII.

#### Suède.

**FRÉDÉRIC I**, roi de Suède, né en 1676, mort en 1751, était landgrave de Hesse-Cassel lorsqu'il épousa, en 1715, Ulrique-Éléonore, sœur de Charles XII, roi de Suède, et héritière du trône. Ulrique, ayant succédé à son frère en 1719, ne tarda pas à se démettre de son autorité en faveur de son époux, et celui-ci fut proclamé roi en 1720. Il conclut la paix avec le Danemark, auquel il céda le duché de Slesvig, et signa avec la Russie en 1721 le traité de Nystadt, qui enlevait à la Suède la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie et la Carélie. Depuis, il ne s'occupa plus qu'à réparer les maux qu'avait soufferts la Suède pendant les guerres de Charles XII. Il rétablit les finances, l'agriculture et le commerce, protégea les sciences et fonda une académie à Stockholm

#### Palatinat.

Le Palatinat comte cinq princes du nom de Frédéric: I (1449-1476), II (1544-1554), III (1557-1576), IV (1583-1610), V (1610-1632). Le seul qui ait joué un rôle important est Frédéric V, qui épousa en 1618 Élisabeth, fille de Jacques I, roi d'Angleterre. A la sollicitation de cette princesse, il se mit à la tête du parti protestant en Allemagne, et accepta la couronne de Bohême que lui offrirent en 1619 les habitants de ce pays, révoltés contre l'empereur Ferdinand II; ce prince s'était rendu odieux aux dissidents de la Bohême en violant leurs privilèges. Frédéric V entra à Prague, mais il en fut chassé dès l'année suivante par l'armée impériale, fut mis au ban de l'empire et se vit dépourvu de ses États héréditaires, qui furent donnés à la Bavière. Il mourut en 1632. Il avait eu 13 enfants, dont le plus connu est Charles-Louis, qui recouvra le Palatinat en 1648.

#### Sicile et Naples.

**FRÉDÉRIC I D'ARAGON**, roi de Sicile de 1296 à 1337, avait d'abord été chargé du gouvernement de l'île par son frère Jacques lorsque celui-ci alla en 1291 prendre possession du royaume d'Aragon. Jacques ayant cédé la Sicile à Charles II d'Anjou, déjà maître de Naples, le pape ordonna en 1296 à Frédéric de la lui livrer; mais ce jeune prince refusa d'obéir, et les Siciliens le proclamèrent roi en 1296. Après avoir lutté avec avantage contre les forces réunies de la France, de Naples et de l'Aragon, il obtint la paix

en 1302, à condition qu'il épouserait Éléonore, 3<sup>e</sup> fille de Charles II, et qu'il renoncerait au titre de roi de Sicile pour prendre celui de roi de Trinacrie.

**FRÉDÉRIC II D'ARAGON**, le Simple, roi de Sicile, petit-fils du préc., succéda en 1355 à Louis, son frère aîné, et régna jusqu'en 1377. Il perdit en 1356 Messine et Palerme, que lui enleva Jeanne, reine de Naples, et ne recouvra ces deux villes que 9 ans après. Il fit la paix avec Jeanne en 1372, et lui paya tribut.

**FRÉDÉRIC D'ARAGON**, roi des Deux Siciles, succéda en 1496 à son neveu Ferdinand II. A peine était-il assis sur le trône qu'il se vit enlever son royaume par les armes de Louis XII et par la perfidie de Ferdinand, roi d'Aragon et de Castille, son parent, qui, après avoir feint de le secourir, s'entendit avec Louis XII pour partager ses États. Il se réfugia en France, et Louis XII lui donna en dédommagement le duché d'Anjou avec 30 000 ducats.

**FRÉDÉRIC-AUGUSTE**, rois de Saxe. V. AUGUSTE.

**FREDERICA**, v. du Danemark (Jutland), sur le petit Belt, dont elle commande l'entrée, à 60 kil. N. E. de Ribe; 4500 h. Place forte, bâtie en 1650 sous Frédéric III, prise et brûlée par les Suédois en 1651; bombardée en 1849 par les Allemands, qui furent battus peu après sous ses murs par les Danois (6 juillet).

**FREDERIKSBORG**, dép. de la province danoise des Iles, occupe le N. E. de l'île de Sélande. Il tire son nom du château royal de Frederiksborg, situé à 18 kil. N. N. O. de Copenhague, et construit au milieu d'un petit lac. Fondé par Frédéric II, il fut achevé par Christian IV en 1624; plusieurs rois ont été couronnés dans son église.

**FREDERIKSHALD** ou **FREDERIKSHALL**, auparavant *Halden*, v. de Norvège (Aggerhuus), à 25 kil. S. E. de Christiania, sur le golfe de Swinesund et près des frontières de la Suède; 5000 hab. Port (bon jadis), château fort. Les Suédois y soutinrent un siège en 1665; Charles XII fut tué devant cette place en l'assiégeant à son tour en 1718: un monument a été élevé en 1860 sur le lieu où il fut frappé.

**FREDERICKSHAMN**, v. de la Russie d'Europe (Finlande), à 100 kil. S. O. de Viborg; 2700 hab. Port, école de cadets. Exportation de goudron et de bois de construction. — Cette ville, nommée d'abord *Wekhalax*, reçut son nom actuel de Frédéric I, qui la fortifia et lui accorda des privilèges. Elle fut prise par les Russes en 1712. Il y fut signé en 1809 un traité par lequel la Suède céda à la Russie la Finlande et les îles d'Aland.

**FREDERICKSHAVN**, v. et port du Danemark (Jutland), sur le Cattégat, à 60 k. N. E. d'Aalborg. Phare. On s'y embarque ordinairement pour la Norvège.

**FREDERIKSTADT**, v. du Danemark (Slesvig), sur l'Eider, à 33 kil. S. O. de Slesvig; 5000 hab. Fondée en 1621 par des Hollandais de la secte d'Arminius, forcés d'émigrer.

**FREDERIKTOWN** ou **SAINT-ANN**, v. et port du Nouv. Brunswick (Possession anglaise dans l'Amérique du N.), et capit. de la province, sur le St-Jean. par 69° 5' long. O., 45° 55' lat. N.; 5000 hab.

**FREETOWN**, c. à-d. *ville libre*, v. de la Guinée septentr., sur la Sierra-Leone, près de son embouch. dans l'Océan, par 14° 22' long. O., 8° 32' lat. N.; ch.-l. de la colonie anglaise de Sierra-Leone; 10 000 h. Église, théâtre, casernes; écoles mutuelles pour les nègres. Fondée par la Société africaine de Londres pour l'émancipation des Noirs.

**FRÉGELLES**, *Fregella*,auj. *Ceprano* près de Pontecorvo; v. du Latium, chez les Volques, à FO. d'Anagnina, fut soumise par les Romains dans la guerre contre les Volques (495-376 av. J.-C.); se révolta, mais fut reprise en 329 et 314; reçut une colonie romaine en 329, et fut détruite de fond en comble par Opimius en 125 av. J.-C., après une insurrection en faveur de la cause italique.

**FREGOSO** (au pluriel *FREGOSI*), riche et puissant; famille de marchands génois, qui, après que la noblesse eut été écartée du gouvernement, acquit un

grand crédit et fut longtemps en lutte avec la famille des Adorni. Ils avaient embrassé le parti gibelin. Le 1<sup>er</sup> personnage de cette maison qui figure dans l'histoire est Dominique Fregoso, élu doge en 1371, après l'expulsion de Gabriel Adorno, à laquelle il avait puissamment contribué. Il fut lui-même déposé en 1378, à la suite d'une révolte excitée par Antoine Adorno et Nic. Guarco. — Jacques Fregoso, fils de Dominique, fut nommé doge en 1390 après l'abdication d'Ant. Adorno, mais fut forcé dès l'année suivante de céder la place à Ant. Adorno même, qui regretta de l'avoir abandonnée. — Thomas Fregoso, son fils, fut élu en 1415, et abdiqua en 1421, lors du siège de Gênes par Carmagnole, général de Philippe-Marie, duc de Milan, auquel les Génois voulaient, contre son avis, se soumettre. En 1435 il fut de nouveau nommé doge, mais déposé en 1442 à la suite d'une conjuration de Jean Antoine de Fiesque.

— Après quelques révolutions, Jean Fregoso, puis Louis Fregoso furent doges (1447-1450). Ce dernier fut déposé en 1450, et Pierre Fregoso, neveu de Thomas, lui succéda. En 1458 Pierre persuada aux Génois de se soumettre à Charles VII, roi de France; mais en 1459 il essaya de chasser les Français de Gênes qu'ils occupaient, et périt dans cette tentative. — Paul Fregoso était d'abord archevêque de Gênes: il continua les projets de Pierre, contribua à l'expulsion des Français, et fut élu doge en 1463; mais il fut peu après obligé de se retirer devant les troupes de François Sforza, duc de Milan, à qui Louis XI avait cédé ses droits sur Gênes. — Baptiste Fregoso, neveu du préc., fut élu en 1478, et chassé en 1483 par son oncle même, devenu cardinal, qui, au bout de quelques années, remit Gênes au duc de Milan. — Octavien Fregoso, doge en 1514, traita en 1515 avec François I, et resta gouverneur de Gênes. En 1522 il fut obligé de se rendre au marquis de Pescaire, général de l'empire. Il mourut quelques mois après. — En 1528 la famille des Fregosi perdit son nom et fut incorporée par André Doria dans celle des Fornari, afin d'éteindre les querelles sans cesse renaissantes qu'ils excitaient dans la république.

**FREHER** (Marquard), juriconsulte, né en 1565 à Augsburg, mort en 1614, professa le droit à Nuremberg, et fut chargé de diverses missions diplomatiques. Parmi ses nombreux ouvrages on remarque: *Germanicarum rerum scriptores aliquot insignes*; Francfort, 1600-1611; *Rerum moscovitarum scriptores*, 1600; *Rerum bohemicarum scriptores*, 1602.

**FREIBERG**, v. murée du roy. de Saxe (Erzgebirge), à 30 kil. S. O. de Dresde; 15 000 hab. Vieux château (auj. magasin); cathédrale, monument de l'électeur Maurice, hôtel de ville, église St-Pierre. Académie et écoles des mines; cabinet minéralogique de Werner. Industrie: tresses en or et en argent; maroquin, laiton, dentelles, draps; fonderies de canons et de cloches, moulins à poudre, etc. Aux environs, riches mines d'argent, de cuivre, d'étain, de plomb, de fer et d'arsenic, découvertes en 1160. Les Prussiens battirent les Impériaux à Freiberg en 1762.

**FREIND** (John), médecin anglais, né en 1675, mort en 1728, professa la chimie à Oxford à partir de 1705, accompagna comme médecin les armées anglaises en Espagne et en Italie; fut à son retour nommé membre du parlement (1723); se fit enfermer à la Tour de Londres à cause de sa vive opposition; fut relâché ensuite, et nommé premier médecin de la princesse de Galles. Il a publié: *Histoire de la médecine*, 1725 (trad. en français, 1728); *P'Emmènologie* (trad. par Devaux, 1730); *Prælectiones chemice*, 1710. Ses *Œuvres* ont été réunies à Londres en 1733, in-fol., et réimp. à Paris en 1735, in-4.

**FREINSHEIM** (J.), *Freinsheimius*, érudit, né à Ulm en 1608, mort en 1660, fut professeur d'éloquence à Upsal, bibliothécaire et historiographe de la reine Christine. On a de lui une édition très-estimée de *Quinte-Curce*, Strasbourg, 1640, à laquelle il a joint, pour les livres I à III, des *Suppléments* écrits en fort

bon latin, et qui sont devenus inséparables de l'ouvrage. Il a également suppléé les livres XI-XX de Tite-Live, 1649-54: ce supplément se trouve dans plusieurs éditions de Tite-Live et a été trad. par Dureau de la Malle. On lui doit aussi de bonnes notes sur *Tacite*, sur *Florus*, ainsi qu'un index de *Phèdre*.

**FREISINGEN**, v. murée de Bavière, sur l'Isar, à 32 kil. N. E. de Munich; 6000 hab. Château, lycée, école de sourds-muets. — Jadis capitale d'un évêché souverain, transféré à Munich et érigé en archevêché, mais sans souveraineté, en 1817. L'église, qui date de 718, fut fondée par S. Corbinian.

**FREISINGEN** (Othon de). V. OTHON.

**FREJUS**, *Forum Julii*, ch.-l. de c. (Var), à 30 k. S. E. de Draguignan, dans des marais malsains, sur le Reiran, et près de la mer, qui y forme le golfe de Fréjus; 2436 hab. Evêché, suffragant d'Aix, trib. de commerce. Ruines romaines d'un amphithéâtre, d'un phare, d'un aqueduc; restes de la *Porte de César* et de la *Porte Dorée*, arc de triomphe. La mer s'est retirée à 2 kil. de la ville. — Ville fort ancienne, fondée sans doute par les anciens habitants de Marseille, et colonisée en 49 av. J.-C. par un lieutenant de Jules César, qui lui donna le nom du général; elle servit d'arsenal de marine depuis Auguste. Elle fut ravagée par les Sarrasins en 940, puis donnée par Guillaume, comte d'Arles, à l'évêque Riculf. Patrie du général romain Agricola, de Corn. Gallus, de l'abbé Sieyès, de Désaugiers, etc. C'est à Fréjus que débarqua Bonaparte à son retour d'Égypte et qu'il s'embarqua pour l'île d'Elbe.

**FREMINET** (Martin), peintre, né à Paris en 1567, m. en 1619, étudia sous Jean Cousin, séjourna 15 ans en Italie, prit Michel-Ange pour modèle, et fut, à son retour, nommé 1<sup>er</sup> peintre de Henri IV, 1603. Il décora le plafond de la chapelle de Fontainebleau de fresques qui représentent des patriarches, des rois juifs et des scènes de la vie de J.-C. Il composait bien et dessinait correctement, mais, exagérant la manière de Michel-Ange, il forçait les attitudes et faisait trop ressortir les muscles. Il était l'ami du poète Régnier qui lui a dédié une de ses satires.

**FREMONT** d'ABLANCOURT (Nic.), diplomate et littérateur, né à Paris en 1625, mort à La Haye en 1693, était neveu, par sa mère, de Perrot d'Abblancourt, et professait la religion réformée. Turanne, son protecteur, l'avait fait nommer ambassadeur en Portugal, puis résident à Strasbourg; mais il fut forcé de quitter la France à la révocation de l'édit de Nantes, et se retira en Hollande, où il devint historiographe de Guillaume d'Orange. Fremont a ajouté à la trad. de Lucien, par Perrot d'Abblancourt, le *Dialogue des lettres de l'Alphabet* et le *Supplément à l'Histoire véritable*. Il a rédigé lui-même un *Dict. des Rimes* (1660), refondu depuis par Richelet, un *Dialogue de la Santé* (1684), et une *Hist. de Portugal depuis le traité des Pyrénées*, publ. après sa mort, 1701.

**FRENICLE** de BESSY, mathématicien du xvii<sup>e</sup> siècle, né à Paris, mort en 1675, réussissait à résoudre sans le secours de l'algèbre tous les problèmes qu'on lui proposait; il employait pour cela une méthode de tâtonnement qu'il tenait secrète; on a su après sa mort que c'était la *méthode d'exclusion*, méthode tombée dans l'oubli depuis le perfectionnement de l'algèbre indéterminée. Frenicle avait été reçu à l'Académie des sciences en 1666. Son *Éloge* y fut prononcé par Condorcet. On a de lui *Traité des triangles rectangles*, et *des carrés magiques*.

**FRENTANI**, anc. peuple de l'Italie, sur l'Adriatique, au N. du Frento, faisait partie de la confédération des Samnites, et prit avec ce peuple les armes contre les Romains; ils furent soumis en 305 av. J.-C. Leur pays est compris dans l'*Abruzze Citérieure*.

**FRENTO**,auj. le *Fortore*, riv. d'Italie, entre le Samnium et l'Apulie, tombait dans l'Adriatique vis-à-vis des îles de Diomède.

**FRÈRES DE LA CHARITÉ**. V. CHARITÉ.

FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES. V. ÉCOLES.



FRÈRES MINEURS. V. FRANCISCAINS.

FRÈRES PRÉCHIEURS. V. DOMINIENS.

**FRÉRET** (Nic.), érudit, né en 1668 à Paris, mort en 1749, était fils d'un procureur au parlement et fut destiné au barreau; mais il préféra les recherches d'érudition. Il fut en 1714 attaché à l'Académie des inscriptions comme élève, et devint bientôt membre, puis secrétaire perpétuel de cette compagnie. Ayant, dans un *Discours sur l'origine des Français*, prononcé à l'Académie en séance publique, émis sur cette question tout historique une opinion qui déplut au pouvoir, il fut mis pour quelque temps à la Bastille; il renonça dès lors à ses recherches sur l'histoire nationale, et ne s'occupa plus que de l'antiquité. A la fois chronologiste, géographe, philosophe, grammairien, il a fait sur les parties les plus diverses un nombre prodigieux de travaux, et a porté partout le flambeau de la critique. Il a débrouillé la chronologie des peuples anciens : Grecs, Assyriens, Chaldéens, Indiens, Chinois même, ainsi que l'histoire des premiers temps de la mythologie et de la philosophie. Peu soigneux de sa renommée, il se contentait d'insérer dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions* le fruit de ses savantes recherches, ou les gardait en manuscrit. Leclerc de Sept-Chènes a publié en 1796 un recueil de ses œuvres, 20 vol. in-12, qui est loin d'être complet. Champollion-Figeac avait entrepris en 1825 une édition plus complète; il est à regretter qu'elle n'ait pu être continuée. Parmi les ouvrages les plus importants de Fréret, on remarque sa *Défense de la chronologie contre le système de Newton*; ses *Réflexions sur l'étude des anciennes histoires et sur le degré de certitude de leurs preuves*; son traité de *l'Origine des Grecs*. On lui attribua après sa mort plusieurs ouvrages irréguliers qui paraissent n'être pas de lui, tels que la *Lettre de Thrasibule à Leucippe* et *l'Examen critique des apologistes de la religion*, qui est plus probablement de Lésespe de Burigny.

**FRÉRON** (Elie Catherine), journaliste, né à Quimper en 1719, fut élève des Jésuites, et professa quelque temps avec distinction dans leur collège de Louis-le-Grand. Il abandonna l'enseignement pour la critique et se posa en adversaire de la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle. D'abord collaborateur de l'abbé Desfontaines, avec lequel il rédigea les *Observations sur les écrits modernes* et les *Jugements sur quelques ouvrages nouveaux*, il créa lui-même, en 1746, un petit journal, *Lettres à la comtesse de \*\*\* sur quelques écrits modernes*, où il attaquait les réputations les mieux établies, et qui fut bientôt supprimé. Il commença en 1749 un nouveau journal intitulé : *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, qui en 1754 prit le nom de *l'Année littéraire*. Ce fut surtout cette feuille qui fit sa réputation; il y soutint une lutte opiniâtre contre les novateurs; aussi souleva-t-il contre lui une nuée d'ennemis, à la tête desquels il faut placer Voltaire, qui l'accabla dans la satire du *Pauvre Diable*, et le mit en scène dans la comédie de *l'Écossais*, sous le nom de *Frelon*. Il faut cependant bien se garder de juger le journaliste d'après les accusations de ses adversaires. Fréron s'opposa constamment à des innovations qu'il croyait de mauvais goût; mais sa critique contre les personnes fut le plus souvent réservée. Il mourut en 1776. M. Ch. Monselet a publié : *Fréron, sa vie, ses écrits, sa correspondance*, 1863.

**FRÉRON** (Louis Stanislas), fils du préc., né en 1757, continua *l'Année littéraire*, qui déchut bientôt entre ses mains. Irrité des injustices dont son père avait été victime, il embrassa avec chaleur les principes de la Révolution; il rédigea *l'Orateur du Peuple*, journal des plus violents, fut un des auteurs de la pétition du Champ de Mars, de la journée du 10 août et des massacres de septembre. Élu à la Convention, il prit place parmi les plus fougues montagnards. Envoyé en mission dans le Midi, il y commit des cruautés qui ont rendu son nom odieux, et dont

Toulon et Marseille gardent encore le souvenir. Cependant au 9 thermidor, il se prononça avec énergie contre Robespierre et précipita la chute du tyran. Bonaparte, arrivé au pouvoir, le nomma sous-préfet de la partie méridionale de St-Domingue; mais il y succomba au bout de deux mois (1802). Il a laissé des *Mémoires* sur sa mission dans le Midi.

**FRESNAY-LE-VICOMTE**, ch.-l. de c. (Sarthe), à 32 k. S. O. de Mamers; 3000 hab.

**FRESNAYE** (La). V. LA FRESNAYE.

**FRESNE-EN-VOIVRE**, ch.-l. de c. (Meuse), à 21 k. S. E. de Verdun; 1000 hab.

**FRESNE-ST-MAMETZ**, ch.-l. de c. (H.-Saône), à 27 k. N. E. de Cîteaux; 550 h. Église gothique.

**FRESNEL** (Aug. Jean), savant physicien, né à Broglie (Eure), en 1788, fut d'abord ingénieur des ponts et chaussées. Il quitta ce service en 1815 pour s'appliquer tout entier à l'étude de la physique, et bientôt après il publia sur la diffraction, la polarisation et la double réfraction de la lumière des mémoires qui changèrent la face de la science; et ébranla le système newtonien de l'émission et soutint celui des *ondulations* de l'éther. Il s'occupa surtout de perfectionner les phares et inventa le système des phares lenticulaires. Nommé dès 1821 examinateur à l'École polytechnique, il fut admis en 1823 à l'Académie des sciences. Il mourut en 1827, au moment où la Société royale de Londres venait de lui décerner la médaille d'or de Rumford pour ses découvertes sur la lumière. Ses travaux sont consignés dans les *Annales de chimie et de physique*, 1816-25; dans le *Bulletin de la Société Philomatique*, 1822-24, et dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, t. V-VII. Son *Mémoire sur l'éclairage des phares* a été imprimé séparément en 1822. Arago, qui avait été son collaborateur, prononça son *Éloge* à l'Institut.

**FRESNES-SUR-ESCAUT**, v. du dép. du Nord, à 1 k. S. O. de Condé; 4000 h. Mine de houille, verrerie, chîcorée-café, blanchisseries de toiles.

**FRÉTEVAL**, v. du dép. de Loir-et-Cher, sur le Loir, à 17 kil. N. E. de Vendôme; 900 hab. Grande usine à fer. L'air iéro-garde de Philippe-Auguste y fut battue en 1194 par les Anglais, qui enlevèrent les archives de la couronne.

**FREUDENTHAL**, v. de Moravie, à 45 k. N. O. de Troppau; 2900 h. Anc. résidence du grand maître de l'Ordre Teutonique.

**FRÉVENT**, bourg du Pas-de-Calais, sur la Canche, à 13 kil. S. de St-Pol; 2000 h. Patrie du conventionnel Lebas.

**FREY** ou **FREYR**, dieu scandinave. V. **FREYR**.

**FREYA**, déesse de la beauté et de l'amour chez les Scandinaves, fille de Njord, était sœur de Frey et femme d'Odour ou Hoder, qui l'abandonna et qu'elle tenta vainement de retrouver. On la confondue à tort avec Frigg. Cette déesse répond à la Vénus des Grecs; le Vendredi lui était consacré comme à Vénus; c'est de là que ce jour a été appelé *Freytag*. Elle est aussi quelquefois le symbole de la Lune.

**FREYBERG**. V. **FREIBERG**.

**FREYCHINET** (Claude de SAULDES de), navigateur, né à Montelmart en 1779, mort en 1842, accompagna le capitaine Baudin dans un voyage aux terres Australes (1800-1804), et exécuta lui-même, de 1817 à 1820, sur l'*Uranie*, avec le titre de capitaine de frégate, un voyage autour du monde, destiné principalement à des observations sur les sciences naturelles, ainsi qu'à des expériences sur le magnétisme terrestre et la figure de l'hémisphère austral, et fut, à son retour, nommé capitaine de vaisseau, puis admis à l'Académie des sciences. Son *Voyage* a été publié aux frais de l'État, 1823-44, 9 vol. in-4, avec atlas. Son nom a été donné à une partie de la côte mérid. de la Nouv.-Hollande (par 136-138° long. E.) et à une île de l'archipel Daneroux, découverte en 1823 par Dupontey. — Henri de Freychinet, son frère aîné (1777-1840), servit au-si dans la marine sous l'Empire, scutum en 1805, près de St-Domingue, et avec

une simple corvette, le *Phaëton*, une lutte glorieuse contre une frégate anglaise, administra nos colonies de Bourbon (1821-26), de la Guyane (1827), de la Guadeloupe (1829), fut nommé contre-amiral en 1828 et préfet maritime à Rochefort en 1834.

**FREYR**, un des trois grands dieux scandinaves (avec Odin et Thor), était fils de Niord et frère de Freya. Dieu de l'atmosphère, il dispense les pluies, le soleil, le beau temps. Il est aussi le dieu de la paix, de l'agriculture et des richesses, et quelquefois le principe viril et créateur, en opposition avec Freya, sa sœur, qui représente le principe féminin. Enfin on en fait aussi le symbole du soleil.

Un roi du nom de Freyr figure parmi les plus anciens rois de la Suède; il régnait à Upsal et construisit le temple païen de cette ville.

**FREYRE** (don Manoel), général espagnol, né en 1765 à Ossuna (Andalousie), mort en 1834. Colonel en 1808, pendant la lutte de l'Espagne contre Napoléon, il prit une part glorieuse aux batailles d'Ocana (1809) et de Salamanque (1813), et commanda une partie de l'armée anglo-espagnole à la bataille de Toulouse (1814). Chargé en 1820 par Ferdinand VII de réprimer l'insurrection de l'île de Léon, il ne satisfait point les vues de la cour et fut disgracié.

**FREYTAG**. Ce nom a été porté par plusieurs savants allemands, notamment par un bibliographe, né en 1723 à Pforta (H.-Saxe), mort bourgmestre de Naumbourg en 1776, qui a publié : *Anacta litteraria de vrbis rarioribus*, Lipsick, 1750; *Apparatus litterarius, ubi libri partim antiqui, partim rari recensentur*, 1752; *Specimen historie litteraræ*, 1765. — Ce nom est honoré auj. par le D<sup>r</sup> G. Guill. Freytag, orientaliste, né en 1788 à Lunebourg, professeur à Bonn, à qui l'on doit un excellent *Dictionnaire arabe-latin*, Halle, 1830-1836, 4 vol. in-4; *Arabum proverbâ*, Bonn, 1840, etc.

**FRÉZIER** (Amédée), ingénieur et voyageur, né à Chambéry en 1682, mort à Brest en 1773, servit successivement dans l'infanterie et dans le génie, fut chargé en 1711 de reconnaître les colonies espagnoles, en 1719 de lever une carte de St-Domingue, et fut nommé en 1740 directeur des fortifications de la Bretagne. On lui doit : *Traité des feux d'artifice*, 1706; *Voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili et du Pérou*, 1716; *Théorie et pratique de la coupe des pierres et des bois*, 1737-39, qu'il abrégéa sous le titre d'*Éléments de Stéréotomie*, 1759.

**FRIANT** (Louis, comte), général français, né en 1758 à Villers (Somme), mort en 1829, entra dans les gardes-françaises en 1781, fit partie de l'armée de la Moselle comme lieutenant-colonel, fut nommé général de brigade en 1794 et bientôt après gouverneur du Luxembourg; prit part à l'expédition d'Italie et à celle d'Égypte, où il obtint le grade de général de division, passa en Allemagne en 1805, prit une grande part à la bataille d'Austerlitz où il eut 4 chevaux tués sous lui, à celles d'Auerstedt, d'Eylau, d'Eckmühl, de Wagram, où il fit des prodiges de valeur, et fut en récompense créé comte de l'Empire. Nommé en 1812 commandant des grenadiers de la garde, il fut blessé à leur tête à la bataille de Waterloo. Après la déchéance de l'Empereur, il vécut dans la retraite. — Son fils, le général Friant, a publié sa *Vie militaire*, Paris, 1857.

**FRIBOURG**, *Freibourg* en all., v. de Suisse, ch.-l. du canton de Fribourg, sur la Sarine; 9000 h. (catholiques). Évêché. Résidence de l'évêque de Fribourg, Lausanne et Genève; anc. pensionnat de Jésuites, fermé depuis 1847, musée, bibliothèque. Chemin de fer; beau pont suspendu, belle cathédrale gothique, dont le clocher a 122<sup>m</sup> et qui possède un orgue remarquable d'Aloys Mooser; bel hôtel de ville, maison de force, monnaie. Remparts crénelés, flanqués de tours féodales. Fabriques de chapeaux de paille, de draps; teintureries, brasseries, tanneries. Commerce de détail, fromages, bois. — Fribourg fut bâtie vers 1178 par le margrave de Bade, Bertold IV, duc de

Zähringen; elle devint au siècle suivant le patrimoine des comtes de Kibourg (1218-1364), fut sous la domination des Habsbourg de 1264 à 1452; se soumit aux ducs de Savoie en 1452, se rendit indépendante en 1477, se fit admettre dans la Confédération helvétique en 1481, fit quelques conquêtes sur le duc de Savoie, 1535, et acquit la moitié de la vallée de Gruyères. A Fribourg fut conclu en 1516 un traité d'alliance entre la France et le corps helvétique connu sous le nom de *Paix perpétuelle*. En 1803 y fut signé l'acte de *médiation* de la France.

**FRIBOURG** (cant. de), canton suisse, au S. O., entre ceux de Berne au N. et à l'E., de Vaud au S. et à l'O., le lac de Neuchâtel au N. O., a 60 k. sur 30, et 100 000 hab. (presque tous catholiques); ch.-l., Fribourg. Mont. au S. et à l'O. (Alpes bernoises et Jura); beaux pâturages, forêts de sapin. Agriculture et éducation de bestiaux renommées; fameux fromages de Gruyères. — L'éducation fut jusqu'en 1847 entre les mains des Jésuites : aussi Fribourg prit-il une part active à la guerre du *Sunderbund* (V. ce mot). La constitution est démocratique depuis 1831. Le pouvoir souverain appartient à un grand conseil, dont les membres, désignés pour 9 ans par une élection à deux degrés, se renouvellent par tiers tous les trois ans. Ce conseil nomme son président, choisit les membres du conseil d'État, ceux du tribunal d'appel, et les députés à la diète fédérale. Le canton de Fribourg est le 9<sup>e</sup> dans l'ordre d'admission et le 8<sup>e</sup> par ordre d'importance. — Pour l'histoire, V. **FIBOURG** (ville).

**FRIBOURG-EN-BRISGAU**, v. du grand duché de Bade, ch.-l. du cercle du Haut-Rhin, sur la Dreisam, à 115 k. S. O. de Carlsruhe; 15 000 hab. Archevêché récemment créé; université célèbre, surtout pour ses études théologiques, fondée en 1456; bibliothèques, écoles des eaux et forêts, institut polytechnique. On y remarque la cathédrale (*Münster*), avec de beaux vitraux, les palais du grand-duc et de l'archevêque, la statue de Berthold III de Zähringen, fondateur de la ville. Hôpitaux civil, militaire et des orphelins; maison de correction et de travail. Fabriques d'instruments de physique et de chirurgie. — Après avoir appartenu à la maison de Zähringen, cette v. se révolta en 1416, acheta sa liberté, puis se donna aux ducs d'Autriche. Elle fut prise par les Suédois en 1632, 1634 et 1638. Condé y défait les Impériaux en 1644; Créqui s'en empara en 1677, Villars en 1713, Coigny en 1744. Elle fut donnée au duc de Modène par la paix de Lunéville, 1801, et au grand-duc de Bade par celle de Presbourg, 1805.

**FRIBOURG**, v. des États prussiens (Saxe), sur l'Unstrutt, à 22 k. S. O. de Mersebourg; 2400 h. Combat entre les Prussiens et les Français, 21 oct. 1813.

**FRICKTHAL**, petit pays du cant. d'Argovie, entre l'Aar au S. E. et le Rhin au N., tire son nom du bourg de Frick, à 10 kil. N. d'Aarau, et de *thal*, vallée. Il appartient à l'Autriche jusqu'à la paix de Lunéville.

**FREDERICIA**. V. **FREDERICA**.

**FRIEDBERG**, v. des États prussiens (Silésie), à 50 k. O. S. O. de Liegnitz; 1600 h. Frédéric II y vainquit les Autrichiens en 1745.

**FRIEDBERG**, v. de Bavière (H.-Danube), sur l'Acha, à 6 k. E. d'Augsbourg; 2000 h. Mise à feu et à sang par les Suédois en 1632 et 1646. Moreau y battit les Autrichiens en 1796.

**FRIEDLAND**, v. des États prussiens (Prusse), ch.-l. de cercle, sur l'Alle, à 43 k. S. E. de Königsberg; 2500 h. Napoléon y remporta sur les Russes, le 14 juin 1807, une éclatante victoire, qui amena la paix de Tilsitt. — Ville de Bohême (Bunzlau), au confluent de la Wittig et de la Rössnitz; 3200 h. Beau château. Cette v. fut érigée en duché pour Wallenstein.

**FRIEDLINGEN**, bourg du grand-duché de Bade, à l'entrée de la Forêt-Noire, entre Bâle et Huningue, avec un fort sur le Rhin. Villars y remporta, le 14 oct. 1702, sa 1<sup>re</sup> victoire sur le prince de Bade.

**FRIGGA**, divinité scandinave, fille de Fiorgvin et

femme d'Odin, dont elle est les quatre *Ases* : Balder, Braga, Hermode et Thor. Elle connaît l'avenir, mais sans le révéler à personne. Elle tenta vainement de prévenir la mort de son fils Balder. On la confond quelquefois, mais à tort, avec Freya.

**FRIMONT** (Jean, baron de), général au service de l'Autriche, né en Lorraine en 1756, m. en 1831, émigra de France en 1791 et se mit à la solde des ennemis de son pays. Il obtint des succès dans les campagnes de 1812 et 1814, où il commandait la cavalerie autrichienne; fut en 1815 opposé à Suchet dans le Piémont, força ce général à évacuer la Savoie, entra en France avec l'armée d'occupation; marcha en 1821, à la tête d'une armée autrichienne, contre les Napolitains insurgés, réussit à étouffer la révolte et à rétablir le roi Ferdinand I, et fut nommé en 1825 commandant général de la Lombardie.

**FRILOU**, *Friuli* en italien, anc. prov. mérid. de l'empire d'Autriche, sur l'Adriatique, occupait la partie orient. de l'anc. Vénétie jusqu'aux frontières de l'Istrie et tirait son nom de la v. de *Ciridale del Friuli*, l'anc. *Forum Julii*. Il se divisait en deux parties: le *Frioul autrichien*, à l'E., ch.-l. Trieste; et le *Frioul vénitien*, à l'O., ch.-l. Udine. — Le Frioul est un des duchés créés par les Lombards en Italie. Conquis par Charlemagne, il fut érigé en *Marche* au IX<sup>e</sup> siècle pour opposer une digue aux incursions des Slaves et fut donné à Eberhard, père de Bérenger, qui devint empereur et roi d'Italie. Au X<sup>e</sup> s., cette Marche devint la propriété des patriarches d'Aquilée. Ceux-ci la cédèrent à Venise en 1420; mais au XVI<sup>e</sup> siècle, l'Autriche en conquit une partie: c'est alors que l'on commença à distinguer le Frioul autrichien et le Frioul vénitien. Ce dernier fut cédé à l'Autriche par le traité de Campo-Formio, 1797; mais en 1805 tout le Frioul fut réuni au roy. d'Italie. En 1814, ce pays fut rendu à l'Autriche; mais le nom de Frioul ne reparut plus; le Frioul vénitien forma la délégation d'Udine, dans le roy. Lombard-Vénitien; et le Frioul autrichien, compris dans le roy. d'Illyrie, forma le cercle de Trieste et celui de Goritz. — Sous le 1<sup>er</sup> Empire, le maréchal Buroc reçut le titre de *duc de Frioul*.

**FRISCH** (J. Léonard), né en 1666 à Sulzbach (Wurtemberg), mort en 1743, était ministre protestant. Il passa la première partie de sa vie à voyager: visita l'Allemagne, la France, la Suisse, l'Italie, la Turquie, etc., se fixa en 1700 à Berlin, enseigna la langue russe à Leibnitz, fut reçu en 1706 membre de l'Académie de Berlin, et y fut chargé en 1731 de diriger la classe historico-philologico-germanique. Frisch a laissé un grand nombre d'ouvrages: *Dictionnaire allemand-latin*, Berlin, 1711; *Nouveau Dictionnaire des passagers, français-allemand et allemand-français*, 1712; *Programma de origine characteris slavonici vulgo dicto cirilici*, 1727; *Description des insectes de l'Allemagne*, 1730-1738; *Description des oiseaux de l'Allemagne*, 1735-1765. — Son fils, J. Léopold, ministre protestant à Grünberg, termina son ouvrage sur les oiseaux et écrivit lui-même sur l'histoire naturelle.

**FRISCHE-HAFF**, lagune longue et étroite (95 k. sur 20), formée par la mer Baltique sur les côtes des régences prussiennes de Dantzick et de Königsberg, est séparée de la mer par la *Frische-Nehrung*, langue de terre d'env. 10 kil. de large, et ne communique avec la Baltique que par un goulet. Elle reçoit la Pregel, la Passarge et un bras de la Vistule.

**FRISCHLIN** (Nicodème), *Frischlinus*, philologue, né en 1547 dans le duché de Wurtemberg, mort en 1590, fut à 20 ans professeur de belles-lettres à Tubingen, reçut de l'empereur Rodolphe la couronne poétique avec le titre de chevalier, et fut fait comte palatin pour avoir composé trois panégyriques des empereurs de la maison d'Autriche. Des envieux le firent chasser deux fois de Tubingen: il se retira à Mayence, d'où il écrivit au duc de Wurtemberg, nu de ses anciens protecteurs, une lettre pressante pour de-

mander des secours; n'ayant rien obtenu, il s'emporta au point d'insulter le prince. Il fut aussitôt arrêté, conduit au château de Wurtemberg, puis enfermé dans la forteresse d'Aurach; il tenta de s'échapper par la fenêtre de sa prison, mais il tomba sur des rochers, et y périt. On a de lui: *Opera epica*, Strasb., 1598; *Opera elegiaca*, 1601; *Opera scenica*, 1604, comprenant des comédies et des tragédies latines, parmi lesquelles on remarque *Rebecca*; *De astronomia cum doctrina celesti et naturali philosophia congruentia*, 1586; *Facetiv selectiones*, 1603; *Orationes selectae*, 1605 et 1618, et un curieux écrit intitulé *Grammatica strigillis* (1584), où il critique les grammaires latines du temps.

**FRISE**, On désigne actuellement sous ce nom :

1° La **FRISE** proprement dite ou **FRISE OCCIDENTALE**, *Friesland*, une des prov. du roy. de Hollande, bornée à l'E. par celles de Groningue et de Drenthe, au N. et au N. O. par la mer du Nord, et au S. par la prov. d'Over-Yssel, au S. O. par le Zuyderzée: 65 k. sur 60; 280 500 hab.; ch.-l., Leeuwarden. Sol plat, bas (souvent plus bas que la mer); beaucoup de lacs et de petits canaux; bons pâturages. Lin, chanvre, froment, navette. Toiles, les plus belles de l'Europe, genièvre, bière, etc. — La Frise occid. fut longtemps disputée par les comtes de Hollande et les ducs de Saxe; elle se soumit en 1457 à l'empire germanique. En 1498, l'empereur Maximilien nomma Albert, duc de Saxe, gouverneur perpétuel de la Frise. Les Frisons se révoltèrent sous son successeur et se donnèrent à Charles, duc de Gueldre. Celui-ci céda la Frise à Charles-Quint en 1523; et en 1579 cette prov. entra dans l'union d'Utrecht, et depuis elle suivit le sort des Provinces-Unies.

2° La **FRISE ORIENTALE**, *Ostfrise*, dite aussi *Gouvt d'Aurich*, prov. du Hanovre, entre la Hollande à l'O., le grand-duché d'Oldenbourg à l'E., la mer du Nord au N., et le gouvt d'Osnaabruck au S.: 80 kil. sur 65, 190 000 hab.; ch.-l., Aurich. Pays très-plat; sol marécageux et argileux, fertile cependant au S.: grains, légumes, colza et lin. On y élève beaucoup de chevaux et de bêtes à cornes. Pêche très-active. — La Frise orientale fut longtemps gouvernée par des comtes particuliers, qui depuis 1657 avaient titre de princes de l'empire. A l'extinction de cette maison, en 1744, elle passa sous la domination de la Prusse. Napoléon la réunit en 1807 au roy. de Hollande, et ensuite à la France, où elle forma le d.p. de l'Emso-oriental. En 1814 elle fut rendue à la Prusse qui la céda au Hanovre en 1815.

L'étendue de la Frise a souvent varié. Primitivement ce nom désignait tout le pays situé de la mer depuis la Meuse jusqu'au Weser. Dans la suite il fut restreint à l'espace compris entre le ruisseau de Kintheim près d'Alkmaar à l'O. et le Weser à l'E.

La Frise ne fut entamée que faiblement par les Romains. Elle était la demeure principale des Francs Saliens, c.-à-d. de la *Sala* (l'Yssel actuel). Indépendante sous les premiers Mérovingiens, elle fut vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle soumise par l'Austrasie, et, bien que souvent en révolte, devint une annexe de cette monarchie; elle fut ensuite comprise dans l'empire de Charlemagne, puis dans le royaume de Germanie, et fut assignée pour demeure au pirate northman Gottfried en 882. A la chute des Carolingiens germains, en 911, elle forma un des grands-duchés de l'empire, mais ne prit que peu de part aux affaires générales, et fut insensiblement divisée en petits États, comtés, seigneuries ou républiques, dont les deux principaux ont formé la *Frise propre* et la *Frise orientale*.

**FRISUS** (GEMMA, dit). V. GEMMA.

**FRISONS**, *Frisii*, peuplade germanique fort ancienne, habitait entre le Rhin, la mer du Nord et l'Em; ils avaient au S. O. les Bataves, au S. les Bructères et les Marses, qui plus tard furent remplacés par les Angrivariens et les Chamaves; à l'E. les Chauques. On pense que les Frisons avaient habité

primitivement l'île des Bataves et qu'ils en furent chassés au temps de César. Drusus et Germanicus les soumièrent et conclurent même une alliance avec eux; mais ces peuples se révoltèrent sous Claude (47); sous Néron ils défrirent quelques légions romaines. Au IV<sup>e</sup> siècle on les voit compris dans la confédération des Saxons. Au VI<sup>e</sup> siècle les conquêtes des Austrasiens les refoulèrent au nord. V. FRISE.

**FRITH**, bras de mer, commence un grand nombre de noms géographiques anglais. V. le nom qui suit.

**FRITIGERN**, chef de Visigoths établis dans l'empire romain (376), affranchit ses compatriotes de la tyrannie de la cour d'Orient, défit à Marcianopolis le gouverneur de la Mœsie, et battit l'empereur Valens lui-même à Andrinople en 378. Il mourut en 381.

**FRITZ**, abréviation du nom de Frédéric.

**FRITZLAR**, v. de Hesse-Cassel, ch.-l. de cercle, sur l'Edder, à 24 k. S. O. de Cassel; 2300 hab. Anc. v. forte; siège de l'évêché de Bürberg, érigé en 741 par S. Boniface, qui y fonda une célèbre abbaye de Bénédictins. Prise par Conrad, landgrave de Thuringe, en 1232; par les Français, pendant la guerre de Trente ans; par le duc de Brunswick, en 1761. Attribuée à la Hesse en 1801 par la paix de Lunéville.

**FROBEN** (Jean), *Frobenius*, célèbre imprimeur, né vers 1460 à Hermelbourg en Franconie, vint en 1491 s'établir à Bâle et mourut dans cette ville en 1527. Il fut particulièrement lié avec Érasme. On lui doit l'impression des œuvres de S. Jérôme, S. Cyrien, Tertullien, S. Hilaire, S. Ambroise, S. Augustin. Il avait commencé à publier les Pères grecs; ses deux fils, Jérôme et Jean, continuèrent cette entreprise, et publièrent S. Chrysostôme et S. Basile, etc. On lui doit aussi les *Oeuvres d'Érasme*.

— George Louis Froben, de la même famille, né en 1566, mort en 1645, a donné, entre autres ouvrages, *Penu Tullianum sive Indices copiosissimi in Ciceronem*, Hambourg, 1618.

**FROBISHER** (sir Martin), navigateur anglais du XVI<sup>e</sup> siècle, né à Doncaster (comté d'York), entreprit trois voyages pour trouver au N. O. de l'Europe un passage qui conduisit en Chine (1576-1578), et forma dans ce but une compagnie qui lui fournit des vaisseaux et de l'argent: il parcourut les côtes du Groenland et du Labrador et pénétra dans un détroit auquel il donna son nom (par 63° 8' lat. N.), mais il ne réussit point à découvrir le passage cherché. Il fit plus tard partie des troupes envoyées par Elisabeth au secours de Henri IV, et périt en attaquant le fort de Crozyan près de Brest. La relation de son voyage se trouve dans le recueil d'Hackluyt (tome III), et a été trad. dans le recueil des *Voyages au Nord*.

**FROCHOT** (Nic.), préfet de la Seine, né en 1761 à Dijon, mort en 1828, était avant la Révolution prévôt d'Ainay-le-Duc. Député à l'Assemblée nationale, il s'y lia avec Mirabeau. Arrêté comme suspect en 1793, il sortit de prison après le 9 thermidor, fut élu député après le 18 brumaire, et appelé en 1800 par le premier Consul à la préfecture de la Seine. Napoléon, satisfait de ses services, l'avait nommé successivement conseiller d'État, grand officier de la Légion d'honneur, comte de l'Empire; mais, en 1812, à la suite de la conspiration de Mallet, qu'il n'avait pas su prévenir, il fut révoqué et disgracié. Néanmoins l'Empereur, au retour de l'île d'Elbe, le nomma préfet des Bouches-du-Rhône. Après la 2<sup>e</sup> Restauration, il alla vivre dans la retraite.

**FROELICH** (Érasme), savant jésuite allemand, né en 1700 à Grätz en Styrie, m. à Vienne en 1758, était bibliothécaire du collège Thérésien, professeur d'histoire et d'archéologie à Vienne. Il a publié de 1733 à 1757 plusieurs ouvrages importants pour la numismatique, spécialement sur les médailles et monnaies des rois et des villes grecques, romaines et asiatiques: *Utilitas rei nummaria veteris*, Vienne, 1733; *Annales regum et rerum Syriae, nummis veteribus illustrati*, 1744; *Regum veterum numismata, anecdota, aut perrara*, 1752.

**FROHSDORF**, bourg et château des États autrichiens, dans les Alpes styriennes, à 46 kil. E. de Vienne, sur les frontières de la Hongrie, possédé d'abord par la maison Lichtenstein, puis acheté par la veuve de Murat, devint en 1841 la résidence de la duchesse d'Angoulême et du duc de Bordeaux.

**FROÏLA I**, régna de 757 à 768 sur les Asturies et Léon, fonda Oviédo, et défendit vaillamment ses États contre les Maures. Il fut assassiné en 768 par son frère Aurèle, qui vengeait ainsi le meurtre d'un autre frère que Froïla avait fait périr par jalousie.

— Froïla II, roi de Léon, succéda en 923 à son frère Ordogno, dont il avait les vices, mais non les qualités. Chassé du trône au bout de peu de mois, à cause de ses cruautés, il mourut de la lèpre en 924.

**FROISSART** (Jean), chroniqueur et poète, né à Valenciennes en 1333, mort vers 1410, embrassa l'état ecclésiastique, mais sans en remplir les fonctions, et passa sa vie dans les plaisirs, à la cour des princes et des grands, recueillant de leur bouche des récits qu'il s'empressait de consigner dans ses écrits, ou charmant leurs loisirs par la lecture de ses chroniques et de ses poésies. Il parcourut la France, la Flandre, l'Angleterre, l'Écosse, et s'attacha successivement à la reine d'Angleterre, Philippine de Hainaut, femme d'Édouard III, au prince Noir, au duc de Brabant, Venceslas, à la comtesse de Boulogne, et au comte de Foix, Gaston Phœbus. Dans ses dernières années il obtint le canonicat de Chimay. Le grand ouvrage de Froissart est sa *Chronique de France, d'Angleterre, d'Écosse et d'Espagne* (de 1322 à 1400): cette chronique n'est qu'une suite de récits où il ne règne pas grand ordre, et qui offre beaucoup d'incorrections et de négligences; mais on y trouve une grâce et une naïveté qui charment; l'auteur excelle surtout dans les scènes qui frappent l'imagination et s'adressent aux yeux, telles que batailles, lêtes, tournois. La *Chronique* de Froissart a été imprimée pour la 1<sup>re</sup> fois à Paris vers 1498 en 4 v. in-fol. L'édition la meilleure est celle de M. Buchon, dans la *Collection des Chroniques*, 15 v. in-8, 1824 et ann. suiv. Froissart avait aussi composé un grand nombre de poésies, dont Buchon a publié un choix, Paris, 1829. Valenciennes lui a érigé un monument (1856).

**FROISSY**, ch.-l. de cant. (Oise), à 26 k. N. O. de Clermont; 800 hab.

**FROMENT-MEURICE** (François), orfèvre joaillier, né à Paris en 1802, m. en 1855, était dessinateur habile, sculpteur et ciseleur expérimenté, réunissant les qualités de l'artiste et du praticien. Ses œuvres, remarquables par le goût et le fini, sont dignes des anciens maîtres: elles consistent en bracelets, figurines, bagues, miroirs, candélabres, coupes, patères, vases, coffrets, services de table, aiguères, ostensoirs, calices, reliquaires, épées ornées, etc.

**FROMOND** ou **FROMONT** (Libert), *Fromondus*, docteur en théologie, né en 1587 à Hacksœr-sur-Meuse près de Liège, mort à Louvain en 1653, enseigna d'abord la philosophie à l'Université de Louvain, puis remplaça Jansénius, son ami, dans la place de professeur d'Écriture sainte à cette même université. Il est un de ceux à qui Jansénius légua le soin de faire imprimer son *Augustinus*. Fromont a laissé un grand nombre d'ouvrages, entre autres: *Brevi anatomia hominis*, Louvain, 1641 (mis à l'Index); *Chryssippus, sive de libero arbitrio*, 1644; *Homologia Augustini Hipponensis et Augustini Yprensis (id est Jansenii)*. Il a écrit aussi de savants commentaires sur les Épîtres de S. Paul, sur les Actes des Apôtres et sur les écrits de Sénèque.

**FROMOND** (J. Claude), religieux camaldule, né à Crémone en 1703, mort en 1765, enseigna la philosophie à l'Université de Pise. Il cultiva les mathématiques pures, la physique, la chimie, l'histoire naturelle, et fit faire des progrès à toutes ces sciences. Il découvrit que la contraction du cœur est le résultat d'une force physique, opinion dont Haller a

prouvé depuis la vérité, et popularisa les procédés propres à rappeler les noyés à la vie. Il était correspondant de l'Académie des sciences de Paris et membre de presque toutes celles d'Italie. Les plus remarquables de ses ouvrages sont : *Nova introductio ad philosophiam*, Venise, 1748; *Della fluidità de' corpi*, Livourne, 1754; *Examen in arceputa mechanice principia*, Pise, 1759.

**FRONDE** (Guerre de la). On nomme ainsi une guerre civile qui eut lieu en France pendant la minorité de Louis XIV (1648-1653) entre le parti de la cour (c.-à-d. la régente Anne d'Autriche et Mazarin, son principal ministre) et le parti de la noblesse et du parlement. Déjà depuis longtemps la faveur insigne dont Mazarin était l'objet, le désordre des finances, la création de plusieurs impôts vexatoires avaient irrité soit les grands, soit le peuple, et avaient excité plusieurs collisions avec la cour; mais ce n'est qu'en 1648 que la guerre éclata ouvertement. Le parlement venait de rendre un arrêt célèbre, l'*arrêt d'union*, par lequel il s'engageait à se réunir au grand conseil, à la cour des comptes et à la cour des aides, pour délibérer sur les affaires d'Etat et réformer la constitution, s'élevant ainsi en corps politique. Mazarin fait déclarer cet arrêt attentatoire aux droits de la royauté, et sur la résistance du parlement, il ordonne l'arrestation de deux des membres de ce corps, le président de Blancménéil et le conseiller Broussel. Le peuple de Paris se soulève, dresse dans les rues des *barricades* (V. ce mot), et force la régente à relâcher les prisonniers, ainsi qu'à accueillir les demandes des Compagnies (ordonnance du 24 oct.). Celle-ci se retire alors à St-Germain, et fait pendant plusieurs mois assiéger Paris par le prince de Condé, qui s'était déclaré pour elle. A la tête du parti opposé à la cour, qu'on appelait la *Fronde*, étaient le coadjuteur de Paris, Paul de Gondy (depuis cardinal de Retz), le prince de Conti, frère de Condé, le maréchal de Turenne, égaré un moment, les ducs de Beaufort, de La Rochefoucauld, le duc et la duchesse de Longueville. Un premier accommodement, conclu à Rueil le 11 mars 1649, suspendit les hostilités; mais elles recommencèrent bientôt. Cette fois Condé, mécontent de la cour, s'était joint aux *Frondeurs*; il fut arrêté par surprise avec Conti et Longueville (18 janv. 1650), et fut enfermé à Vincennes. Gaston d'Orléans, frère du dernier roi, se mit alors à la tête des mécontents; l'insurrection gagna les provinces et devint bientôt si redoutable que la reine se vit obligée de céder: elle rendit la liberté aux princes et sacrifia momentanément Mazarin, qui se se retira à Cologne (févr. 1651). Mais la discorde s'étant mise entre les chefs de l'insurrection, Condé et Gondy, Anne d'Autriche profita de ce moment pour rétablir son autorité et rappeler Mazarin. Condé, proscrit par le parlement, quitta Paris, s'allia secrètement avec la cour d'Espagne, et va soulever la Guyenne et le Poitou; Turenne, au contraire, rentre dans le devoir, et offre ses services à la cour dont il devient le ferme appui. Le 26 juin 1652, les deux rivaux se livrent, aux portes mêmes de Paris, dans le faubourg St-Antoine, un combat sanglant, qui ne décide rien. Condé se réfugie dans les Pays-Bas espagnols; cependant Mazarin se retire à Liège et la reine se rapproche du coadjuteur. Celui-ci s'engage à ménager une réconciliation: en effet, la régente put, peu de jours après (21 oct. 1652), rentrer sans obstacle à Paris avec le jeune roi Louis XIV, qui venait d'atteindre sa majorité. A peine maîtresse du pouvoir, elle fait arrêter le coadjuteur et rappelle Mazarin; celui-ci, redevenu tout-puissant, fait condamner à mort par le parlement le prince de Condé (qui ne rentra en grâce qu'en 1659), exile Gaston d'Orléans à Blois, s'assure des autres chefs de la faction et met ainsi fin à la guerre civile (1653). La Fronde eut cela de singulier que plusieurs femmes y jouèrent le rôle le plus important, notamment Mlle de Montpensier, fille de Gaston et nièce de

Louis XIII; la duchesse de Montbazou, maîtresse du duc de Beaufort, et la duchesse de Longueville, qui égara Turenne; en outre, tout s'y faisait avec une frivolité et une gaieté sans exemple, ce qui rendit cette guerre plus ridicule que sérieuse. *L'Histoire de la Fronde* a été écrite par M. le comte de Ste-Aulaire (Paris, 1841, 2 vol. in-8), qui a cherché à la réhabiliter en la présentant comme un essai sérieux d'une monarchie tempérée par la magistrature. — Mongiat donne du nom de *Fronde* une explication curieuse. « Il y avait, dit-il, dans les fossés de Paris une troupe de jeunes gens qui se battaient à coups de pierre avec des *frondes*. Le parlement rendit un arrêt pour défendre cet exercice; et un jour qu'on opinait, un président parlant selon le désir de la cour, son fils, qui était conseiller, dit: « Quand ce sera mon tour, je *fronderai* bien l'opinion de mon père. » Depuis, on nomma *frondeurs* ceux qui étaient contre la cour. »

**FRONSAC**, *Franciacum*, ch.-l. de c. (Gironde), au confluent de l'Isle et de la Dordogne, à 2 kil. N. O. de Libourne; 500 hab. Vins estimés. — Fonsac était autrefois le titre d'un duché considérable créé par Henri IV pour le comte de St-Paul, de la maison d'Orléans-Longueville, et qui passa ensuite dans celle de Richelieu. L'aîné des Richelieu portait le nom de *duc de Fonsac* du vivant de son père.

**FRONTEIRA**, v. de Portugal (Alentéjo), à 49 kil. N. O. d'Elvas; 3000 hab. Schomberg, commandant les Portugais, y battit les Espagnols en 1663.

**FRONTENAY-L'ABATU**, ch.-l. de c. (Deux-Sèvres), à 11 kil. S. O. de Niort; 2350 hab. Autrefois place forte, prise par S. Louis en 1242, érigée en duché-pairie en 1774, sous le nom de *Rohan-Rohan*, pour Hercule Méridac de Rohan, prince de Soubise.

**FRONTIGNAN**, ch.-l. de c. (Hérault), à 20 kil. S. O. de Montpellier, sur l'étang de Maguelone, à 2 kil. de la mer; 1800 hab. Hôtel de ville remarquable. Station. Aux env., eaux minérales. Vins muscats et raisins secs très-renommés.

**FRONTIN**, *S. Julius Frontinus*, écrivain latin, né vers l'an 40 de J.-C., mort vers l'an 106, fut préteur de la ville, trois fois consul, et commanda les armées en qualité de proconsul dans l'expédition d'Agrippa en Bretagne (78). Il reste de lui deux ouvrages principaux : *Stratagemmes de guerre*, en 4 livres, offrant le récit de toutes sortes de ruses de guerre tirées de la vie des grands capitaines grecs, romains et carthageois; et *De aqueductibus urbis Romæ*, contenant non-seulement la description fort bien faite des aqueducs de Rome au temps de Néron, mais aussi leur histoire: il composa ce dernier écrit pendant qu'il était lui-même *curateur des eaux de la ville*. Les *Stratagemmes* ont été imprimés dans les *Veteres de re militari scriptores*, Wesel, 1670, in-8, et plusieurs fois séparément, par Oudendorp, Leyde, 1731; par Schwebel, Leipsik, 1772, avec notes; ils ont été traduits en français par un ancien officier, Paris, 1772; et de nouveau par M. Baudement (1849, dans la collection Nisard). Le livre *De aqueductibus urbis Romæ* a été publié par Poleni à Padoue, 1722, et à Altona, 1792, avec notes; trad. en français par Rondelet, avec une notice sur Frontin, 1820. Ces 2 ouvrages sont réunis dans l'édition de Bologne, 1694, in-fol., ainsi que dans la collection Panckoucke, avec une trad. française par Ch. Bailly, 1849. — Blum et Lachmann ont publié à Berlin, en 1853 (dans les *Agrimensores romani*), un livre *De limitibus*, qu'ils attribuent à Frontin, mais sans preuve suffisante.

**FRONTON**, ch.-l. de c. (Hte-Garonne), à 28 kil. N. de Toulouse; 2200 hab. Bons vins rouges.

**FRONTON**, *M. Cornelius Fronto*, rhéteur latin du n<sup>e</sup> siècle, eut pour élève Marc-Aurèle qui lui conserva toujours une vive reconnaissance et le nomma consul en 161. Aulu-Gelle l'égalé à Cicéron. On lui attribue un traité *De vocabulorum differentiis*, Vienne, 1509, Milan, 1815. Angelo Mai a retrouvé dans les palimpsestes des fragments de Fronton, en-

tre autres un traité *De eloquentia*, et a publié à Rome en 1823 sa correspondance avec Marc-Aurèle; elle a été trad. et publiée avec le texte en regard, sous le titre de *Lettres inédites de Marc-Aurèle et de Fronton*, par A. Cassan, 1830, 2 vol. in-8.

**FRONTON-DU-DUC**, savant jésuite, né à Bordeaux en 1558, mort en 1624, enseigna à Pont-à-Mousson et à Bordeaux, puis fut nommé bibliothécaire du Collège de Clermont (à Paris), et s'occupa surtout de donner de bonnes éditions des Pères grecs d'après les mss. Outre la *Bibliotheca veterum Patrum*, 1624, 2 vol. in-fol., on lui doit des éditions estimées de *S. Jean Chrysostôme*, de *S. Jean Damascène*, de *Grégoire de Nysse*, de *Nicéphore Calliste*, etc.

**FROSINONE**, *Frusino*, v. de l'État ecclésiastique, ch.-l. de délégation, sur la Cosa, à 76 kil. E. S. E. de Rome; 8000 hab. Bon vin. — La délégation est située sur la Méditerranée, au N. O. du roy. de Naples; 134 000 hab. C'est dans cette contrée que se trouvent les fameux Marais Pontins.

**FROUARD**, vge du dép. de la Meurthe, à 8 k. N. O. de Nancy; 1105 hab. Station du ch. de fer de Paris à Strasbourg, point de jonction de l'embranchement de Metz. Ruines d'un château du x<sup>e</sup> siècle.

**FRWARD**, cap de la Patagonie, sur le détroit de Magellan, forme l'extrémité mérid. de l'Amérique.

**FRUCTIDOR** (dix-huit). On nomme ainsi un fameux coup d'État exécuté le 18 fructidor an v (4 septembre 1797), par la majorité du Directoire, composée de Barras, Laréveillère-Lepaux et Rewbell, contre les deux autres directeurs, Barthélemy et Carnot, et contre ceux des membres du Conseil des Cinq-Cents et du Conseil des Anciens qu'on accusait d'être favorables à la royauté. Les trois directeurs firent cerner les Conseils par le général Augereau et obtinrent sans peine l'avantage. Les résultats de cette révolution furent la condamnation à la déportation de deux directeurs, de 11 membres du Conseil des Anciens, de 42 membres du Conseil des Cinq-Cents, de 35 journalistes, et d'une foule de prétendus conspirateurs, parmi lesquels un grand nombre de prêtres: tous devaient être conduits à Sinnamari. Les élections d'une cinquantaine de départements furent annulées.

**FRUGES**, ch.-l. de c. (Pas-de-Calais), à 26 k. N. E. de Montreuil; 3200 hab. Draps communs, bas.

**FRUGONI** (Ch. Innocent), poète génois, né en 1692, mort à Parme en 1768, était entré dans la congrégation des Somasques; mais, dégoûté d'un état pour lequel il n'avait nul vocation, il obtint en 1733 la permission de se seculariser. Après avoir professé la rhétorique avec succès à Brescia, à Rome, à Gènes, à Bologne, il fut, par le crédit du cardinal Bentivoglio, admis à la cour du duc de Parme, François Farnèse. Il suivit la fortune de ce duché, sujet de tant de querelles et de combats au xviii<sup>e</sup> siècle, et termina heureusement sa vie à la cour de l'enfant don Philippe. Il a composé des sonnets, des odes ou *canzoni*, des épitres, des satires, et un grand nombre de pièces de circonstance pour naissances, mariages, victoires, etc.; il excelle dans le vers libre (*sciolto*). Ses *Poésies* forment 9 vol. in-8, Parme, 1779; on en a fait un choix en 4 vol., Brescia, 1782.

**FRUMENCE** (S.), *Fruventius*, apôtre de l'Éthiopie, né à Tyr à la fin du i<sup>e</sup> siècle, fut élevé par Méropius, son parent, négociant qui avait des relations lointaines; fut conduit par lui en Abyssinie, obtint l'affection du roi de ce pays, et en profita pour y faire connaître la religion catholique. Il fit en 331 un voyage en Égypte, fut sacré évêque par S. Athanase, patriarche d'Alexandrie, retourna près de ses néophytes et continua jusqu'à sa mort (360) à gouverner son église. Il résidait à *Axum*. On l'hon. le 27 oct.

**FTA**, divinité égyptienne, la 2<sup>e</sup> des trois Khaméfis (Knef, Fta, Fré): c'est le feu, créateur, producteur, vivificateur. Engendré par Knef, il a pour femme Neith ou Athor et engendre Fré (le Soleil). Il est représenté sous des formes diverses, soit comme un homme trapu, à jambes torses, à barbe négligée,

tenant le sceptre augural ou le marteau, soit comme un enfant, soit enfin comme un dieu Terme, ayant pour tête un nilomètre, où se distinguent deux yeux. Il affecte toujours des formes bizarres. Ordinairement sa tête est celle d'un épervier ou d'un scarabée. Les Grecs ont vu en lui leur Vulcain.

**FUALDÈS** (Ant. Bernardin), ancien procureur du roi, né en 1761, vivait dans la retraite à Rodez lorsqu'il devint, le 19 mars 1817, victime d'un assassinat accompagné de circonstances atroces. Les débats de cette cause fixèrent longtemps l'attention générale. Bastide et Jausion, qui passaient pour les amis de la victime, furent reconnus être les auteurs du crime; ils y avaient été poussés par le désir de se dispenser de payer une somme de 26 000 francs qu'ils devaient à Fualdès. Ils furent condamnés à mort à Rodez, puis à Alby. *L'Histoire et le procès des assassins de Fualdès* ont été publiés en 1818.

**FUCHS** (Léonard), médecin et botaniste, né l'an 1501 à Wemdingen (Grisons), mort en 1566, professa la médecine à Ingolstadt et à Tubingue. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages en latin sur la médecine et sur la botanique, qui ont contribué à la renaissance de ces deux sciences. Les plus remarquables sont: *Institutiones medicæ ad Hippocratis, Galeni aliorumque veterum scripta recte intelligenda*, Tubingue, 1665; *Paradoxa medica*, Bâle, 1535; *Historia stirpium*, Bâle, 1542. Ce dernier, le plus important, a été trad. en plusieurs langues, notamment en français par Éloi Magnan, 1549. Fuchs combattit la fâcheuse influence des médecins arabes et ramena ses contemporains à l'étude des observateurs grecs; il rencontra de nombreux adversaires, entre autres J. Cornarius, qui écrivit contre lui *Vulpecula excoxiata* (le Renard écorché), faisant allusion à son nom de *Fuchs*, qui veut dire renard. Une jolie plante d'Amérique a été appelée *Fuchsia* en l'honneur de L. Fuchs. — Il ne faut pas le confondre avec Remacle Fuchs, médecin et naturaliste, né à Limbourg vers 1520, mort à Liège en 1587, auteur de: *Historia aquarum quæ in communi sunt usu, et recte distillandi ratio*, Paris, 1542; *Pharmacorum tabulæ*, 1546; — ni avec Gilbert Fuchs, frère du préc., médecin de Liège, né en 1504, mort en 1567, auteur de: *Conciliatio Avicennæ cum Hippocrate et Galeno*, Lyon, 1541.

**FUCIN** (Iac), *Fucinus lacus*, auj. *lac de Celano*, lac de l'Italie anc., chez les Marse, était sujet à de fréquents débordements. Claude en fit conduire les eaux dans le *Liris*. Il a été desséché de 1852 à 1858.

**FUEGO**, une des îles du Cap-Vert. *V. fogo*.

**FUENCARRAL**, v. d'Espagne (N.-Castille), à 8 k. N. de Madrid; 2000 h. Vin muscat exquis.

**FUENTE**, FUENTES (c.-à-d. *fontaine*), nom qui entre dans plusieurs noms géographiques d'Espagne, dont les plus connus sont: *Fuente-Cantos*, v. de l'Estramadure (Badajoz), à 90 k. N. E. de Badajoz; 4800 hab. Patrie du peintre Zurbaran. Le maréchal Mortier y battit les Espagnols le 15 sept. 1810; — et *Fuente-Ovejuna*, v. d'Andalousie (Cordoue), à 60 k. N. O. de Cordoue; 5000 hab. Celle-ci appartint à l'ordre de Calatrava.

**FUENTES** (don Pedro Henriquez d'AZEVEDO, comte de), général espagnol, né à Valladolid en 1560, servit en Portugal sous le duc d'Albe, puis en Flandre sous Alexandre Farnèse, et accompagna ce prince en France, où le roi d'Espagne, à la faveur des troubles de la Ligue, espérait asseoir sa domination. Il se signala également par son courage à la guerre et par son talent dans les missions diplomatiques pendant les règnes de Philippe II, de Philippe III et de Philippe IV. Il périt en 1643 à la bat. de Rocroy, gagnée par le duc d'Enghien; il y commandait cette fameuse infanterie espagnole qui fut si longtemps la terreur de l'Europe. Tourmenté de la goutte, ce général octogénaire s'était fait porter en litière sur le champ de bataille.

FUENTES (Barthélemy de). On a sous ce nom la re-

lation d'un navigateur qui prend le titre d'amiral au service d'Espagne, et qui, parti de Lima en 1630 pour voyager vers le Nord, prétend avoir découvert un passage du N. O. au N. E. de l'Amérique, pour passer d'Asie en Europe. Cette relation, publiée pour la 1<sup>re</sup> fois à Londres en 1708, a été l'objet de vives disputes : on regarde la découverte de Fuertès comme imaginaire.

**FUENTES-DE-ONORE** (LAS), vge d'Espagne (Salamanque), à 23 k. O. de Ciudad-Rodrigo; 600 hab. Combat indécis entre les Français et l'armée combinée des Anglo-Espagnols, 5 mai 1811.

**FUEROS**. On désigne ainsi en Espagne les droits et privilèges particuliers de certaines provinces du Nord, ainsi que les chartes qui les consacrent. L'origine de ces privilèges remonte aux commencements de la monarchie espagnole ; ils existaient déjà au temps de la lutte des petits rois de l'Espagne septentrionale contre les Maures, et paraissent modélés sur les lois des Visigoths. Le 1<sup>er</sup> des fueros écrits qui soit connu est celui de Léon qui date de 1020. C'est à Alphonse VI qu'on doit la plupart des fueros les plus populaires : en 1076, ce prince rédigea le fuero de Sepulveda, qui, destiné d'abord à l'Estramadure, fut ensuite étendu à la plupart des villes de la Castille. Les prov. basques (Guipuscoa, Alava, Biscaye et Navarre) se sont montées dans ces derniers temps fort attachées à leurs fueros ; excitées par don Carlos, elles prirent les armes en 1833, pour les défendre et obtinrent de les conserver.

**FUESSLI** (prononcez *Fusseli*), famille de Suisse, a fourni, pendant les xviii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, plusieurs hommes distingués dans les arts et les lettres. Les plus connus sont : Mathieu F., peintre, né à Zurich en 1598, mort en 1664. Il se fit une réputation par son habileté à représenter des scènes de désolation, batailles, pillages, incendies, etc. Il a aussi gravé avec succès dans le genre de Callot. — J. Gaspard F., arrière petit-fils du préc., né à Zurich en 1706, mort en 1782. Il se distingua dans les genres du portrait et du paysage, mais il est surtout connu comme écrivain. On lui doit l'*Histoire des meilleurs peintres de la Suisse*, 1755-1780, 5 vol. in-4 ; et un *Catalogue des meilleures gravures*, 1771. Lié avec Meigs et Winkelmann, il publia le *Traité sur le beau et le goût en peinture* du premier, 1762, et les *Lettres de Winkelmann*, 1778. — J. Rodolphe F., frère de J. Gaspard, fut également habile comme peintre, comme dessinateur et graveur. On lui doit un *Dictionnaire des artistes*, publ. à Zurich de 1763 à 1777. — Henri F., fils de J. Gaspard, né en 1738, mort à Londres en 1825. Il étudia la théorie de l'art sous Sulzer à Berlin, se lia étroitement à Zurich avec Lavater, visita Rome où il s'enthousiasma pour Michel-Ange, puis alla en 1776 se fixer en Angleterre, où il fut quelque temps précepteur. Consacrant ses loisirs à la peinture, il prit bientôt rang parmi les plus grands artistes de l'époque ; il succéda à West dans la chaire de professeur à l'Académie de peinture, et devint directeur de cet établissement. Admirateur de Shakspeare, de Milton, de Klopstock, il porta dans la peinture le genre romantique : il excella dans les scènes effrayantes, ainsi que dans l'art de rendre les sentiments les plus intimes et de donner un corps aux idées métaphysiques ; mais on lui reproche des bizarreries qui l'empêchèrent longtemps d'être apprécié. H. Fuessli a prodigieusement produit ; la plus grande partie de ses tableaux a été faite pour la *Galerie de Shakspeare* et pour la *Galerie de Milton*. Ses *Leçons sur la peinture* ont été publ. par Knowles, Lond., 1831.

**FUGGER** (les), riche et illustre famille de Souabe, issue d'un tisserand des env. d'Augsbourg, qui vivait vers 1300. Cette famille acquit d'abord dans le commerce des toiles, puis dans le haut négoce, une immense fortune. A la fin du xv<sup>e</sup> siècle, elle rendit de grands services aux empereurs d'Allemagne, notamment à Maximilien et à Charles-Quint, en leur

faisant des avances considérables ; elle en obtint des titres de noblesse et s'allia aux familles les plus anciennes de l'Allemagne. Promus aux plus hautes dignités de l'empire, les Fugger employèrent leurs richesses toujours croissantes à favoriser le commerce et à doter Augsbourg de monuments magnifiques et d'établissements philanthropiques. Les membres les plus connus de cette famille sont les trois frères Ulric, Jacques et Georges Fugger ; puis Raimond et Antoine, tous deux fils de Georges. — Ulric reçut en nantissement de l'empereur Maximilien, pour les avances qu'il lui avait faites, le comté de Kirchberg et la seigneurie de Weissenhorn, qui restèrent depuis la propriété de sa famille ; il encouragea les savants et soutint les efforts de Henri Étienne lorsqu'il publiait son *Trésor de la langue grecque*. — Antoine et Raimond firent en grande partie les frais de l'expédition de Charles-Quint contre Alger, et obtinrent de lui le droit de battre monnaie. Antoine Fugger, recevant un jour l'empereur, brûla devant ce prince, pour le fêter dignement, tous les titres de créance qu'il avait sur lui. — Il existe encore plusieurs branches de cette famille en Allemagne, notamment celle de Kirchberg, qui possède auj. les domaines autrefois engagés par Maximilien ; et celle des Babenhausen, élevée au rang de princes d'empire par l'empereur François en 1803.

**FULBERT** (S.), évêque de Chartres, né vers 960, à Chartres, ou, selon quelques-uns, en Italie, eut pour maître Gerbert (depuis pape), et pour protecteur le roi Robert, devint un des plus savants hommes de son temps, fut sacré évêque en 1007 et mourut en 1029. On le fête le 10 avril. Ses *Œuvres*, qui contiennent des sermons, des hymnes, etc., ont été publiées en 1595 par Papire Masson.

FULBERT, chanoine de Paris, au xv<sup>e</sup> siècle, oncle d'Hélioise, n'est connu que par la cruelle vengeance qu'il exerça sur Abélard. V. ABÉLARD.

**FULDE**, v. de la Hesse-Cassel, à 112 kil. S. de Hesse-Cassel, sur la Fulde; 14 000 h., la plupart catholiques. Evêché catholique, autrefois principer ; cour d'appel, séminaire et écoles diverses. Cathédrale, église St-Michel, château avec jardins, bibliothèque de 50 000 vol. Lainages, toiles, faïence, porcelaine, etc. Aux env., beau château de la *Faisanderie*. Abbaye cistercienne, fondée en 744 par S. Boniface. — Fulde a dans le dernier siècle donné son nom à un petit état qui eut d'abord titre d'évêché (1752-1803), puis de grand-duché (1803), et qui fait auj. partie de la Hesse-Electorale : jo nt à la principauté d'Hersfeld et au comté de Smalkalde, l'anc. grand-duché formé depuis 1821 une prov. de cet État, qui est bornée au N. par le Rhœngebirge, au S. par le Vogelsberg et qui compte 140 000 hab. — L'abbaye de Fulde fut sécularisée en 1803. Son territoire passa successivement au prince de Nassau-Orange, au grand-duc de Francfort (Dalberg), à la Prusse (1817), et fut enfin partagé entre la Hesse et la Bavière.

FULLE, *Fulda*, riv. d'Allemagne, nait dans le Rhœngebirge, près de Reusbach en Bavière, devient navigable à Hersfeld, passe à Fulde, et se joint près de Minden à la Werra ; cours, 180 k.

**FULGENCE** (S.), *Fabius Claudius Fulgentius*, évêque de Ruspina en Afrique, né vers 468 à Leptis dans la Byzacène, mort en 533, était intendant du domaine dans sa province, lorsque la lecture de S. Augustin le déterminà à entrer dans la vie religieuse. Après avoir fait un voyage à Rome en 500, pour visiter le tombeau des apôtres, il fut nommé évêque de Ruspina ; il fut exilé peu après par Thrasimond, roi des Vandales, qui favorisait les Ariens, mais fut appelé par Hildéric, successeur de Thrasimond. Il a laissé plusieurs ouvrages dans lesquels il combat les Ariens, les Nestoriens, les Eutychiens, les Pélagiens ; il mérita, tant par son style que par son zèle, d'être surnommé l'*Augustin* de son siècle. Ses *Œuvres* ont été publiées à Paris, en 1684, 1 vol. in-4, et à Venise, 1772, in-fol. Il a aussi laissé quelques

écrits littéraires, entre autres *Enarrationes allegorice fabularum*. On le fête le 1<sup>er</sup> janvier.

FULGENCE. V. PLANCIADÉ et GOTESCALC.

**FULHAM**, bourg d'Angleterre (Middlesex), sur la r. g. de la Tamise, à 9 k. S. O. de Londres; 17000 h. Beau château, résidence d'été de l'évêque de Londres.

**FULLEBORN** (G. Gustave), né à Glogau en 1769, mort en 1803, exerça les fonctions de ministre évangélique à Glogau, puis professa l'hébreu, le grec et le latin à Breslau. Quoique enlevé fort jeune, il a laissé des travaux utiles sur la philologie et la philosophie; le plus important est : *Fragments pour l'histoire de la philosophie*, Zullichau, 1791.

**FULLER** (Thomas), ministre anglican, né en 1608 dans le comté de Northampton, m. en 1661. Dévoté à la cause de Charles I, il éprouva quelques disgrâces pendant la guerre civile et ne recouvra ses bénéfices qu'à la Restauration. Il s'était fait un nom comme prédicateur; il n'est guère connu auj. que comme historien. On a de lui *Histoire de la Guerre sainte* (c.-à-d. des Croisades), 1640; *Histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne*, 1656; *Hist. des grands hommes de l'Angleterre*, 1662. Ses écrits sont pleins d'érudition, mais entachés de mauvais goût.

**FULMINANTE** (LÉGION). V. MELITÉNE.

**FULRADE**, abbé de St-Denis au viii<sup>e</sup> siècle, d'une puissante famille d'Alsace, contribua à placer Pepin sur le trône des Mérovingiens. Chargé de missions importantes par ce prince près du souverain pontife, et par le souverain pontife près des rois lombards, il les termina toutes heureusement, obtint de grands honneurs pour lui-même et de grands privilèges pour son abbaye, où il mourut en 777.

**FULTON** (Robert), célèbre mécanicien des États-Unis, né en 1765 à Little-Britain (Pensylvanie), m. en 1815, se livra d'abord à la peinture, puis se voua à l'étude de la mécanique, et fit plusieurs inventions utiles, telles qu'un moulin pour scier et polir le marbre, une machine à faire des cordes, un bateau pour naviguer sous l'eau, une machine pour faire sauter les vaisseaux en l'air; enfin il perfectionna le bateau à vapeur, inventé en France peu auparavant par le marquis de Jouffroy (V. ce nom) : c'est à Paris qu'il fit, en 1807 et 1803, l'essai de son nouveau mode de navigation; mais la France eut le tort de n'y pas accorder assez d'attention et il porta son invention à l'Amérique, qui l'accueillit avec empressement : en 1807, il lança le premier bateau à vapeur sur l'Hudson pour la navigation entre Albany et New-York. Chargé dès ce moment de construire un grand nombre de bateaux semblables pour la navigation sur les rivières de l'Amérique du Nord, il fit promptement une grande fortune. Fulton a laissé entre autres ouvrages un *Essai sur les canaux*. Colden a donné sa *Vie*, New-York, 1817.

**FULVIA** GENS, illustre famille de Rome, se divisait en 5 branches : les *Curvus*, les *Nobilior*, les *Flaccus*, les *Patinus* et les *Centumalus*. Elle fournit à la république plusieurs magistrats. V. FULVUS.

**FULVIE**, courtisane romaine, avait pour amant le chevalier Q. Curius, l'un des complices de Catilina; elle lui arracha le secret de la conspiration, le découvrit à Cicéron, et sauva ainsi la république.

**FULVIE**, femme du tribun P. Clodius, puis de Marc-Antoine. Après le meurtre de Clodius, tué par Milon, elle fit placer son cadavre devant sa maison, et souleva le peuple contre le meurtrier. Ayant dans la suite épousé Antoine, elle trempa dans ses proscriptions, et ne montra pas moins de cruauté que lui : quand on apporta au triumvir la tête de Cicéron, elle lui perça la langue avec un poinçon d'or. Pendant qu'Octave et Antoine faisaient la guerre au dehors contre les meurtriers de César, elle exerça dans Rome une autorité presque souveraine. Pour se venger d'Octave, qui venait de répudier sa fille Clodia, elle excita contre lui le consul L. Antoine, frère du triumvir, et forma un parti très-puissant. Obligée de quitter Rome, elle s'enferma avec L. Antoine dans Pé-

rouse, où elle soutint un long siège : la famine seule put la déterminer à se rendre (41 av. J.-C.). Elle alla rejoindre son époux en Grèce et eut avec lui à Athènes une entrevue orageuse; le chagrin que lui causa la passion d'Antoine pour Cléopâtre la conduisit au tombeau (40).

**FULVIUS NOBILIOR** (M.), préteur en Espagne en 196 av. J.-C., y fit de grandes conquêtes, et s'empara de Tolède, place qui avait été regardée jusqu'alors comme imprenable. Consul en 189, il fit la guerre en Grèce, soumit les Éoliens, et s'empara d'Ambracie et de l'île de Céphalénie, qui avaient embrassé leur parti. Elu censeur dix ans après, avec Émilium Lepidus, son ennemi mortel, il renonça généreusement à son ressentiment pour ne pas compromettre le bien public.

**FULVIUS FLACCUS** (M.), consul l'an 125 av. J.-C., seconda les tentatives des Gracques, fit exécuter la loi agraire et voulut faire obtenir à tous les peuples d'Italie le droit de bourgeoisie. Cité devant le peuple avec C. Gracchus par le consul Opimius pour rendre compte de sa conduite (121), il refusa de répondre, et s'empara du mont Aventin; mais il y fut poursuivi et égorgé avec un de ses fils par ordre du consul.

**FUMAY**, ch.-l. de c. (Ardennes), sur la Meuse, à 16 k. N. E. de Rocroy; 2500 h. Aux env., nombreux ardoisiers. Anc. couvent d'Hiéronymites.

**FUMÉE** (Martin), sieur de Genillé, d'une famille de Touraine, était petit-fils d'Adam Fumée, médecin de Charles VII et de Louis XI. On a de lui : *Histoire des Indes occidentales*, Paris, 1578; *Hist. des guerres faites par Justinien contre les Vandales et les Goths*, trad. de Procope, 1587; *Hist. des troubles de Hongrie et de Transylvanie*, 1594; *Du vrai et parfait amour, contenant les amours honnêtes de Théagène et de Charicle*, 1599, roman qu'il annonça, par supercherie, comme trad. du grec d'Athénagoras.

Jacques Fumée, de la même famille, a donné : *Origine et progrès des chevaliers de Malte*, 1604.

**FUMEL**, ch.-l. de c. (Lot-et-Garonne), sur le Lot, à 22 kil. N. E. de Villeneuve; 2000 hab. Papeteries.

**FUMONE**, v. de l'État ecclésiastique, à 11 k. N. O. de Frosinone; 1800 hab. Château où fut emprisonné Célestin V après son abdication.

**FUNCHAL**, capit. de l'île de Madère, sur la côte méridionale; 15 000 hab. Baie peu sûre, port défendu par des forts; résidence du gouverneur et d'un évêque. Grand commerce de vins de Madère, surtout avec les Anglais. Environs délicieux.

**FUNCK** (J. Nic.), né en 1693 à Marbourg, mort en 1777, professeur d'éloquence, puis bibliothécaire à Rhintel, a fait sur la langue latine un ensemble de travaux qui en offrent une histoire complète : *De Origine linguæ latinæ*, Giessen, 1720; *De Pueritia linguæ latinæ*, 1720; *De Adolescentia linguæ lat.*, 1723; *De Virili ætate ling. lat.*, 1737; *De Senectute ling. lat.*, 1744-50. Il fait dériver le latin de l'ancienne langue des Germains.

**FUNDI**, auj. *Fondi*, v. du Latium, chez les Volscs, était renommée par ses vins.

**FUNDY** (baie de), vaste baie de l'Amérique du Nord, entre la Nouv.-Écosse et le Nouv.-Brunswick.

**FUNÉRAILLES**. V. ce mot dans notre *Dict. des Sc.*

**FUNFKIRCHEN**, v. de Hongrie. V. CIRQUE-ÉGLISES.

**FURCA**, mont. des Alpes Bernoises, à 12 kil. O. du St-Gothard, se termine par deux pointes en *fourche*, d'où son nom; 2532<sup>m</sup> de hauteur. Le Rhône et la Reuss y prennent leur source.

**FURENS**, petite riv. de l'anc. Forez (Loire), auquel elle donnait son nom, naît à 13 kil. S. E. de St-Etienne, et s'unit à la Loire à 4 kil. N. de St-Rambert, après un cours de 35 kil. Ses eaux sont favorables pour la trempe des fers et des aciers.

**FURETIÈRE** (Ant.), né à Paris en 1620, mort en 1688, s'attacha d'abord à l'étude du droit et fut pendant quelques années procureur fiscal de St-Germain-des-Prés; il reçut ensuite les ordres et fut nommé abbé de Chalivoy. Il avait été admis en 1662 à l'Académie



française; mais cette compagnie l'exclut de son sein 23 ans après, l'accusant d'avoir profité du travail commun pour composer le dictionnaire qui porte son nom. Il se vengea en écrivant contre l'Académie des *factums* et des libelles en vers et en prose, et lui intenta même un procès. Il n'a paru du vivant de Furetière qu'un spécimen de son dictionnaire, sous le titre d'*Essai d'un Dictionnaire universel*, 1684; ce n'est qu'en 1690 qu'il fut publié en entier. La 1<sup>re</sup> éd. parut à Rotterdam; la dernière a été publiée par Brutel de La Rivière et Basiage de Beauval, Amsterdam, 1725, 4 vol. in-fol. Réimprimé plus tard à Trévoux, le *Dictionnaire* de Furetière cessa de porter son nom, et ne fut plus désigné que sous le titre de *Dictionnaire de Trévoux*. Furetière est encore auteur du *Roman bourgeois*, 1666 (réimpr. en 1855 par Ed. Fournier et C. Asselineau); de *Fables* et de quelques autres écrits en prose et en vers. Il avait été avant son procès lié avec Boileau, Racine et La Fontaine; il eut quelque part à la parodie de *Chapelain décoiffé* (qui se trouve dans les *Œuvres* du satirique) et à la comédie des *Plaideurs* de Racine.

**FURGAULT** (Nic.), helléniste, né en 1706 à St-Urbain près de Joinville (Hte-Marne), m. en 1795, professa longtemps avec distinction la grammaire et les humanités au collège Mazarin. On a de lui : *Nouvel abrégé de la grammaire grecque*, Paris, 1746, ouvrage qui resta longtemps classique; *Dictionnaire géographique, historique et mythologique portatif*, 1776; *Dictionnaire d'antiquités grecques et romaines*, 1768; *les Principaux idiotismes grecs*, 1784; *les Ellipses de la langue latine*, 1789.

**FURGOLE** (J. B.), avocat au parlement de Toulouse, né en 1690 à Castel-Ferrus dans l'anc. Armagnac, mort en 1761, a laissé quelques ouvrages estimés : *Traité des Testaments*; *Traité des donations*; *Traité de la seigneurie féodale*, 1761. Ses *Œuvres* ont été imprimées à Paris, 1775-76, 8 vol. in-8.

**FURIES** (du latin *furere*, être en colère), divinités infernales, filles de la Nuit et de l'Achéron, étaient chargées de punir les crimes des hommes dans les Enfers, et quelquefois même sur la terre. On en compte ordinairement trois, Tisiphone, Alecto et Mégère. On les représente avec un air terrible, les cheveux entrelacés de serpents, tenant une torche d'une main et de l'autre un poignard. On les nommait aussi par antiphrase *Eumenides*. Primitivement les Grecs ne reconnaissaient qu'une Furie; ils la désignaient sous le nom d'*Erimys* (vengeresse).

**FURIUS**, nom d'une famille patricienne de Rome, qui a fourni à la république un grand nombre de magistrats. Le plus célèbre est le dictateur Camille (*M. Furius Camillus*).

**FURIUS BIBACULUS** (M.), mauvais poète latin du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., natif de Crémone, avait composé un poème *De Bello gallico*, où se trouvait ce vers :

*Jupiter hibernas cana nive conspuat Alpes,*

qu'Horace, dans ses Satires (II, 5, 41), parodie ainsi :

*Furius hibernas cana nive conspuat Alpes.*

**FURLANETTO**, lexicographe. F. FORCELLINI.

**FURNEAUX**, groupe d'îles de l'Océanie, au N. E. de la Terre de Diémen, par 40° lat. S. et 145° 35' long. E. Déc. en 1773 par le capitaine anglais Furneaux.

**FURNES**, *Feuren* en flamand, v. de Belgique (Flandre occid.), à 42 kil. S. O. de Bruges, près de la mer et à l'emb. de plusieurs canaux; 5000 hab. Toiles, houblon, beurre. — Détruite par les Flamands au 15<sup>e</sup> siècle, souvent prise par les Français, notamment en 1297 après la bat. de Furnes, où Robert, comte d'Artois, tailla en pièces l'armée flamande, et en 1744, par le prince de Clermont.

**FURST** (Walter), un des fondateurs de la liberté helvétique, né près d'Altorf (Uri), mort en 1317. V. TELL et MELCHTAL.

**FÜRSTENBERG** (comté de), anc. État immédiat de l'empire d'Allemagne, dans le cercle de Souabe, était

composé d'abord du village de Fürstenberg (dans le grand-duché actuel de Bade, à 53 kil. N. O. de Constance), et de la seigneurie de Hausen dans la Forêt-Noire; en 1530 il s'agrandit des seigneuries d'Heiligenberg, Stügingen, Mœskirch, etc. Le comté devint en 1664 une principauté, qui en 1806 fut médiatisée et placée sous la souveraineté des États voisins, Wurtemberg, Bade, Hohenzollern-Sigmaringen. La principauté contient env. 100 000 hab. — La maison de Fürstenberg prétend descendre des Agilolfings par Éga, maire de Dagobert I. Elle s'est divisée et subdivisée en plusieurs branches; auj. il n'existe que deux lignes, les princes de Fürstenberg, qui ont conservé les anciennes possessions de la famille en Souabe (plus Pürlitz en Bohême), et les landgraves de Fürstenberg (seigneurs de Weitra en B.-Autriche). — C'est dans une cour du château actuel des princes de Fürstenberg, à Donaueschingen, que naît le Danube.

**FÜRSTENBERG** (Ferdinand de), évêque de Paderborn, né en 1626 à Bilsten en Westphalie, mort en 1683, fut protégé par le nonce Chizi, qui, devenu pape sous le nom d'Alexandre VII, l'appela à Rome, et le nomma successivement camérier secret, évêque de Paderborn (1661), de Munster (1678), et enfin vicaire général du St-Siège pour les pays du Nord. Il employa sa fortune et son crédit à encourager les lettres et les arts et à soutenir les jeunes gens que leur pauvreté eût empêchés de cultiver d'heureuses dispositions pour les sciences : Pierre Frank, Nicolas Heimsius, le P. Larue, Commire, recurent ses bienfaits. On a de lui : *Monumenta Paderbornensia ex historia romana, franca et saxonica eruta*, Paderborn, 1669; *Pornata*, Paris, 1684, et Rome, 1656 (dans les *Poemata septem illustrium virorum*).

**FÜRSTENBERG** (François Égon de), prince-évêque de Strasbourg, né en 1626, était l'un des principaux ministres de l'électeur de Cologne, et rendit en cette qualité de nombreux services à Louis XIV. Il devint évêque de Metz en 1658, prince-évêque de Strasbourg en 1663, et se montra toujours très-favorable à la France. Il mourut en 1682 à Cologne, six mois après que Strasbourg eut ouvert ses portes aux Français. — Guillaume Égon de Fürstenberg, frère du précédent, cardinal, né en 1629, était également dévoué à la France. Il succéda à son frère dans l'évêché de Metz en 1663, et dans celui de Strasbourg en 1682; il fit créé cardinal la même année. La diète de Ratisbonne l'ayant déclaré ennemi de l'empire, il se retira en France. Il mourut en 1704 à Paris, à l'abbaye de St-Germain-des-Prés, que le roi lui avait donnée et dont il restaura le palais abbatial. On a par reconnaissance donné son nom à une rue qui aboutit à l'abbaye. — Fréd. Guill. François de F., 1729-1810, fut ministre de l'électeur de Cologne, qui le chargea d'administrer la principauté de Münster; il fit b'nir son administration. C'est lui qui fonda l'Université catholique de Münster.

**FÜRTH**, v. de Bavière (Franconie moy.), au confluent de la Regnitz et de la Pegnitz, à 6 kil. O. N. O. de Nuremberg; 16 000 hab. (dont 2600 Juifs et 500 Catholiques). Trib. du cercle. Industrie active et variée : cire à cacheter, cartes à jouer, horlogerie, miroirs, lunettes, ouvrages en laque, bois, os et corne; joaillerie, fonderie en or, cuivre, etc. Commerce d'expédition, affaires de banque, etc. Grande foire à la St-Michel. Cette ville appartenait autrefois au burgraviat de Nuremberg, avec lequel elle fut donnée à la Bavière par le traité de Presbourg, 1805. Il s'y livra en 1632 une bat. entre Wallenstein et Gustave-Adolphe.

**FURY-ET-HÉCLA** (Déroit de), dans les terres arctiques de l'Amérique, par 82°-88° long. O., 69°-70° 12' lat. N., sépare l'île Cockburn de la presqu'île Melville. Découvert en 1821 par le capitaine Parry, qui lui donna le nom des bâtiments de l'expédition.

**FUSARO**, *Acherusia palus*, petit lac du roy. de Naples, à 19 kil. O. S. O. de Naples. Ses bords étaient jadis un lieu de sépulture, ce qui le fit assimiler au

fleuve des Enfers. Ce lac est entouré de riants coteaux qui rappelaient les champs Elysées.

**FUSELI** ou **FUSLLI**, peintres. V. **FUESSLI**.

**FUSEN**, v. de Bavière (Haut-Danube), sur le Leck, à 33 kil. S. E. de Kempten; 1800 hab. Un traité de paix y fut conclu en 1745 entre la Bavière et l'Autriche : par ce traité l'électeur de Bavière renonçait à la succession d'Autriche.

**FUST** (Jean), riche orfèvre de Mayence, partage avec Guttemberg et Schœffer l'honneur d'avoir inventé l'imprimerie. Il forma en 1450 une association avec Guttemberg; ils employèrent d'abord des planches de bois, puis des caractères mobiles en bois, et enfin des caractères fondus de matrices fondues elles-mêmes, et ils donnèrent ensemble la *Biblia sacra latina*, in-fol., de 637 feuillets, sans date, mais qui a dû être publiée de 1450 à 1455. Ayant rompu son association avec Guttemberg, Fust en forma une nouvelle avec Schœffer, à qui il donna sa petite fille en mariage, et publia : le *Psalmorum codex*, 1457,

le premier livre qui ait été imprimé avec date; la *Biblia latina*, 1462; enfin le *De Officiis*, 1466. Fust vint à Paris en 1466; on croit qu'il y mourut de la peste.

**FUXUM**, nom latin moderne de la ville de FOIX.

**FUZELIER** (Louis), auteur dramatique, né à Paris en 1672, mort en 1752, était l'ami et le collaborateur de Lesage. Il rédigea le *Mercure de France* depuis 1744, et travailla en outre pour tous les théâtres du temps; il donna au Théâtre-Français : *Momus fabuliste*, spirituelle critique des fables de *Lamotte*, les *Amusements de l'automne*, les *Amusements raisonnables*, le *Procès des Sens*; à l'Opéra, les *Amours des Dieux*, les *Amours des Déeses*, les *Amours de Tempé*, *l'École des Amours*; au Théâtre-Italien, *Momus exilé*, les *Noce de Gamache*, *Arlequin-Persée*, etc. Laharpe ne voit en lui qu'un froid et plat rimeur. Cependant sa comédie de *Momus fabuliste* eut un grand succès.

**FYEN**. V. **FIONIE**.

**FYROUZ**. V. **PACORUS** et **PEROSÉS**.

## G

*G. Cherchez à Dj, J, Tch, les noms qui ne se trouveraient point ici.*

G. La lettre G s'employait dans les abréviations latines pour *gens*, ou pour *Gaius* (*Caius*). — Chez les modernes, G est l'initiale de Guillaume, Godefroi, George, Gabriel, etc. S. G s'écrivit pour Sa Grandeur.

**GABAA**, auj. *Gib*, v. de la tribu de Benjamin, à 8 kil. au N. de Jérusalem, est célèbre par la naissance de Saül et par l'attentat qui causa la guerre dite des Benjamites : ses habitants ayant déshonoré la femme d'un lévite d'Ephraïm, celui-ci appela les autres tribus à le venger, et toutes, se réunissant contre la tribu de Benjamin, détruisirent de fond en comble la ville coupable. David défît les Philistins à Gabaa.

**GABALI**, peuple de l'Aquitaine 1<sup>re</sup>, entre les Arvernes au N. O. et les Volces Arécomiques au S. E., habitait le Gévaudan moderne, et avait pour ch.-l. *Anderitum* (*Antérieux* ou *Jarouls*).

**GABAON**, v. de la tribu de Benjamin. Lors de la conquête du pays de Chanaan par Josué, les Gabaonites furent des premiers à faire alliance avec lui; Josué les défendit contre cinq rois qui les assiégeraient; c'est pendant ce combat que Dieu arrêta le soleil pour permettre à Josué d'achever la victoire.

**GABARDAN**, petit pays de l'anc. Gascogne, au S. du Bazadais, à l'O. du Condomais, au N. de l'Eauzan, à l'E. du Marsan. Places, Gabarret (ch.-l.), Aix, Baudignan. Il est auj. compris dans la partie E. du dép. des Landes et dans le S. O. de Lot-et-Garonne. Ce pays a eu des vicomtes dès 1050; il a ensuite appartenu aux seigneurs de Béarn.

**GABARRET**, ch.-l. de c. (Landes), à 46 k. N. E. de Mont-de-Marsan; 1000 hab. Jadis ch.-l. du Gabardan. On y voit les restes d'une abbaye de Templiers et une maison de Jeanne d'Albret et de Henri.

**GABELLE** (de l'allemand *gabe*, don, tribut), impôt sur le sel. V. **GABELLE** au *Dict. univ. des Sciences*.

**GABELUS**, Israélite qui habitait Ragès en Médie et à qui le jeune Tobie alla réclamer 10 talents.

**GABES**, v. d'Afrique. V. **CABES**.

**GABIAN**, bourg du dép. de l'Hérault, sur la Tongue, à 14 kil. N. O. de Pézenas; 1100 hab. Aux env., houille, vitriol, source de pétrole (*huile de Gabian*); bélemnites fossiles; cristaux durs imitant le diamant.

**GABIES**, *Gabii*, v. du Latium, chez les Volques, à 16 kil. N. E. de Rome, était une colonie d'Albe. Après un long siège, elle fut livrée à Tarquin le Superbe par l'artifice de Sextus, son fils : celui-ci, feignant une brouillerie avec son père, avait surpris la

confiance des Gabiens en implorant leur pitié pour ses malheurs. Cette ville était déjà en ruines au temps d'Auguste.

**GABINIUS** (Q.), tribun du peuple en 140 av. J.-C., fit rendre la loi *Gabinia*, qui portait que dans les élections des magistrats les citoyens donneraient leur suffrage par scrutin secret.

**GABINIUS** (A.), tribun du peuple en 67 av. J.-C., proposa et fit adopter une loi qui donnait à Pompée une autorité extraordinaire pour anéantir les pirates. Consul l'an 58, il fit, de concert avec Clodius, exiler Cicéron. Gouverneur de Syrie en 57, il vainquit, près de Jérusalem, Aristobule, roi des Juifs, et le remplaça par Hircan. Quoique le sénat lui eût ordonné de revenir à Rome, il resta à la tête de son armée et passa même en Égypte pour rétablir sur son trône Ptolémée XI (55) : de retour à Rome il fut accusé de lèse-majesté publique et de concussion. Cicéron le défendit sur les instances de Pompée; mais il ne put le faire absoudre que sur le 1<sup>er</sup> point. Gabinius mourut à Salone dans une expédition contre les Illyriens (46).

**GABINUS LACUS**, dans le Latium, au N. E. de Gabies. C'est le lac de *Castiglione*, auj. desséché.

**GABON** (côte de), partie de la Guinée supérieure, entre 3<sup>o</sup> 30' lat. N. et 0<sup>o</sup> 45' lat. S., est arrosée par le Gabon, à l'emb. duquel la France a formé en 1843 un comptoir fortifié.

**GABRIAS**, fabuliste. Les uns le regardent comme le même que Babrius (V. ce nom); les autres comme différent. Quoi qu'il en soit, on a sous ce nom un recueil d'apologues ésoptiques distinct de celui de Babrius, et qui se compose de quatrains écrits en grec. Le véritable auteur de ces quatrains est un grammairien du 1<sup>er</sup> siècle, nommé Ignatius Magister. M. Laprade a donné une édition et une traduction française des quatrains attribués à Gabrias, Paris, 1853.

**GABRIEL**, c.-à-d. *force de Dieu*, archange, fut envoyé de Dieu, d'abord à Zacharie, pour lui annoncer la naissance d'un fils (S. Jean-Baptiste); puis à la Ste Vierge, pour lui annoncer qu'elle avait été choisie pour être la mère du Sauveur. Le même archange avait été envoyé à Daniel pour lui expliquer ses visions et lui révéler l'époque de la venue du Messie. Les Mahométans croient que c'est lui qui apportait à Mahomet les feuilles du Coran.

**GABRIEL SIONITE**, savant maronite, né à Eddin dans le Liban (Syrie) vers 1577, mort en 1648, étudia à Rome au collège des Maronites, y apprit le latin et le syriaque, ainsi que la théologie; fut reçu docteur en

cette faculté et ordonné prêtre. En 1614, il vint en France, rempli au Collège royal à Paris la chaire de professeur d'arabe, et concourut à la publication de la *Bible polyglotte* de Le Jay : il s'était engagé à y fournir les textes syriaque et hébreu ; mais ses retards et ses prétentions exagérées compromettant l'entreprise, il fut mis à Vincennes par ordre de Richelieu, et n'en sortit qu'en donnant les deux textes. On a de lui : *Grammatica arabica Maronitarum*, Paris, 1616 ; *Geographia Nubiensis*, 1619, traduite d'Edrisi ; *Liber psalmorum*, trad. du syriaque.

GABRIEL (Jac. Ange), architecte, né en 1710 à Paris, mort en 1782, était fils de Jacques Gabriel, architecte lui-même, à qui Nantes, Rennes, Bordeaux, Dijon, doivent de grands embellissements. Il travailla au Louvre, restaura la cathédrale d'Orléans, et eut soin d'y conserver le style gothique, quoique ce genre fut alors peu goûté : construisit la belle salle de spectacle du palais de Versailles et le château de Compiègne, bâtit en 1751 à Paris l'École militaire, son chef-d'œuvre, donna le plan de la place de la Concorde, et éleva, de 1763 à 1772, les deux beaux palais à colonnades qui la bordent au nord. Une avenue des Champs-Élysées porte son nom. Ses compositions se distinguent par l'imagination, la grandeur, une bonne entente des masses ; mais son goût manquait quelquefois de pureté.

GABRIELLE D'ESTREES. V. ESTREES.

GABRIELLE DE VERGY. V. COUCY et VERGY.

GACÉ, ch.-l. de c. (Orne), sur la Touque, à 22 k. à l'E. d'Argentan ; 1800 hab. Toiles de cretonne. Château ou naquit Matignon.

GACON (France), poète satirique, né à Lyon en 1667, mort en 1725, attaqua dans le style le plus grossier toutes les célébrités de son temps : J. B. Rousseau, Lamoignon et Boileau même furent les principaux objets de ses diatribes. On a de lui : *le Poète sans fard*, recueil de satires et d'épigrammes, 1696 et 1701 ; une trad. d'*Inacéon* en vers, 1712 ; *l'Anti-Roussseau*, 1712 ; *l'Homère vengé*, 1715 (contre Lamotte). Gacon avait été de l'Oratoire, et il obtint à la fin de sa vie le prieuré de Baillon.

GACON-DUFOUR (Mme), romancière, née à Paris en 1753, morte en 1835, avait épousé d'abord M. d'Humières, puis M. J. Michel Dufour, avocat, et était fort liée avec Sylvain Maréchal, fameux athée. Elle a donné une quinzaine de romans, tous médiocres, quelques-uns dans le genre historique, la *Cour de Catherine de Médicis*, 1807 ; *Mémoires sur Mmes de La Vallière, de Montespan, etc.* ; *Correspondance de Mme de Châteauroux*. — de plusieurs personnages de la cour de Louis XV ; et quelques écrits utiles sur l'économie domestique et rurale.

GAD (tribu de), une des 12 divisions de la Judée, à l'E. du Jourdain, s'étendait de l'Hiéromax au torrent de Jazer, entre la demi-tribu orient. de Manassé et celle de Ruben, et avait pour v. principales Maspha, Babbath-Ammon, Rammoth Galaad et Jabès-Galaad. Elle était ainsi nommée de Gad, 7<sup>e</sup> fils de Jacob.

GADAMÈS, v. d'Afrique. V. GIADAMÈS.

GADARA, v. puissante de la Palestine, dans la demi-tribu orient. de Manassé, sur l'Hiéromax, devant la capit. de la Pérée, et fit partie de la Décapole.

GADDI (Taddeo), peintre et architecte, né à Florence vers 1300, mort en 1322, étudia près de son père, qui était habile dans la mosaïque, et se perfectionna sous Giotto, dont il était le filleul. Le premier de son temps, il sut donner de l'expression à ses figures. Il l'emporte quelquefois sur Giotto pour la couleur et la vivacité. Comme architecte, il acheva la tour du dôme de Florence, et fit les plans du *Ponte Vecchio* de cette ville.

GADES, adj. Cadix, v. de l'Hispanie (Bétique), dans une île à Pemb. du Bétis, sur le *fretum Gaditanum*, fut fondée par les Phéniciens. Elle était célèbre par ses danseuses et par son commerce avec Carthage. Hercule y avait un temple fameux. Patrie du consul C. Balbus et de Columelle.

GADITANUM FRETUM, le détroit de Gibraltar.

GAÉLIQUE (Langue), langue que parlaient les anciens Celtes ou Galls (Gaels), habitants primitifs de la Gaule et des îles britanniques. On la parle encore dans quelques parties de l'Irlande (V. FRESSE), dans les highlands de l'Écosse, dans le Pays de Galles et la Basse-Bretagne, où elle est connue sous le nom de *bas-breton* ou *bresonec* ; elle se perd de jour en jour.

GAERTNER (Jos.), naturaliste allemand, né en 1732 à Calw (Wurtemberg), m. en 1791, fut professeur d'anatomie à Göttingue, de botanique à St-Petersbourg, parcourut l'Ukraine, et y fit des découvertes importantes en botanique ; revint en 1770 dans sa patrie et alla en 1778 à Londres, où il mourut en 1791. On a de lui : *De Fructibus et seminibus*, Stuttgart, 1788-91 ; *Carpologia*, Leips., 1805.

GAETAN OU CAÏETAN, nom de deux familles italiennes, l'une de Pise, où elle était à la tête du parti gibelin ; l'autre de Rome, qui donna à l'Église de grands dignitaires, entre autres Boniface VIII.

GAETAN (S.), *Caïetanus*, fondateur de l'ordre des Théatins, né à Tif-ne près de Vicence en 1480, m. en 1547 ; fut d'abord jurisconsulte à Vicence, puis se fit ordonner prêtre. Il se retira à Rome et y fonda en 1524 un nouvel ordre qui fut d'abord désigné sous le nom de *Cleres-Régulârs*, et qui prit le nom de *Théatins*, parce qu'il eut pour 1<sup>er</sup> supérieur l'archevêque de Chieti (en latin *Te.te*), J. P. Caraffa, depuis pape sous le nom de Paul IV. Gaétan devint supérieur de l'ordre après Caraffa. On le fête le 7 août.

GAETAN, cardinal. V. CAÏETAN.

GAËTE, *Caïeta* des anciens, *Gaeta* en italien, v. de l'anc. roy. de Naples (Terre de Labour), sur la Méditerranée, à 70 k. N. O. de Naples ; 15 000 h. Place forte. Port vaste et bien abrité. Evêché. Belle cathédrale, contenant le tombeau du duc de Bourbon ; plusieurs tours (d'Orlando, Latratina, de Cicéron). Beaucoup d'antiquités : restes d'un temple de Neptune, des *villas* d'Adrien, de Scaurus, etc. Patrie du cardinal Caïetan et du pape Gélase II. — Cette v. est très-ancienne ; on lui donne les Lestrygons pour fondateurs ; des Grecs de Samos y vinrent ensuite. Selon Virgile, elle tirait son nom de la nourrice d'Enée, *Caïeta*, qui y aurait été enterrée. Elle tomba au pouvoir des Romains en 340 av. J.-C. Antonin le Pieux l'embellit et lui donna un port. Après la destruction de l'empire romain, Gaète eut des ducs qui devinrent les vassaux de l'Église. Alphonse d'Aragon la prit en 1435 et la réunit au roy. de Naples. Les Français y signèrent en 1504 une capitulation par laquelle ils abandonnaient le roy. de Naples aux Espagnols. Gaète eut à subir plusieurs sièges remarquables : elle fut prise en 1702 par les Autrichiens, en 1734 par une armée sarde-espagnole, en 1799 et 1806 par les Français, en 1815 et 1821 par les Autrichiens. Pie IX se réfugia à Gaète en 1848 et y séjourna près d'un an. Le roi de Naples François II s'y retira en 1860, après l'entrée de Garibaldi à Naples ; il y fut assiégé par les Piémontais et capitula le 13 févr. 1861. — Napoléon I donna le titre de duc de Gaète à Gaudin, son ministre des finances.

GAFFARELLI. V. CAFFARELLI.

GAGE (Thomas), voyageur irlandais du xviii<sup>e</sup> s., m. en 1655, était dominicain. Envoyé au Mexique en 1625, il y séjourna 12 ans, prêchant les Indiens, et acquit la connaissance de la langue, des mœurs et de l'histoire du pays. De retour en Angleterre, il embrassa la religion anglicane, poussa ses compatriotes à s'emparer des colonies espagnoles et publia dans ce but en 1648 une *Description des Indes occidentales*, qui fut traduite en français par Beaulieu en 1676.

GAGE (Thomas), commandant en chef des troupes royales anglaises dans l'Amérique du Nord, et dernier gouverneur du Massachusetts pour le roi d'Angleterre, exerça d'odieuses rigueurs contre les colons insurgés, déclara la loi martiale dans Boston après l'issue de la bataille de Lexington, et se vit,

après l'affaire de Bunker's-Hill, contraint à se rembarquer pour l'Angleterre. Il y mourut en 1787.

**GAGNIER** (Jean), orientaliste, né à Paris vers 1670, m. en 1740, était Gênois. Il sortit de son couvent, se retira en Angleterre, où il embrassa la religion réformée, s'y maria, et enseigna les langues orientales à Oxford. On a de lui une trad. latine de l'*Histoire juive* de Joseph-Ben-Gorion, Oxford, 1706; une *Vie de Mahomet*, en latin, d'après Aboulféda et Jannab, 1723, ouvrage estimé; une trad. latine d'une partie de la *Géographie d'Aboulféda*, 1726-27.

**GAGUIN** (Robert), historien, né à Collines en Artois vers 1440, mort en 1502, fut professeur de théologie, puis supérieur des Mathurins (1473), et remplit diverses missions sous Louis XI, Charles VIII et Louis XII. On a de lui plusieurs ouvrages précieux : une *Chronique* intitulée *Compendium supra Francorum gestis*, qui va jusqu'en 1491, Paris, 1497, qu'il continua ensuite jusqu'en 1499; une trad. de la *Chronique de Turpin*, 1527; une prosodie (*Ars metrificandi*), des *Lettres, des Discours*, en latin, et une poétique latine, *Ars metrica*, 1477.

**GAIATH-ED-DYN**, surnom de plusieurs princes seldjoucides. V. KONIEN (sultanie de), et MAS' OUD.

**GAIL** (J. B.), laborieux helléniste, né à Paris en 1755, mort en 1829, fut professeur de grec au Collège de France, conservateur des manuscrits grecs et latins de la Bibliothèque impériale, et entra en 1809 à l'Académie des inscriptions. Il a contribué à relever l'étude du grec en France lors du rétablissement des études; cependant la solidité de son érudition a été mise en doute, et ses travaux philologiques obtinrent peu d'autorité. Il a donné des éd. et trad. de *Théocrite*, 1792, in-8; d'*Anacréon*, 1793, in-8; d'*Homère*, 1801, 7 vol. in-8; de *Xénophon*, 1797-1815, 10 v. in-4; de *Thucydide*, 1807, 10 vol. in-8; une *Grammaire grecque*, 1798, ouvrage qui fut longtemps classique, et un recueil intitulé le *Philologue*, en 24 vol. in-8, 1817-28, où il reproduisit une foule de mémoires et opuscules philosophiques publiés à diverses époques. — Sa femme, née Sophie Garre, 1776-1819, s'est fait remarquer par son talent pour la musique. On lui doit les opéras des *Deux Jaloux*, 1813, et de la *Sérénade*, et un grand nombre de romances qui eurent la vogue. — Son fils, Franc. G., 1795-1845, professeur d'histoire, a donné des recherches estimées sur le *Culte de Bacchus*, 1821, et une éd. des *Geographi graeci minores*, 1827-31.

**GAILLAC**, ch.-l. d'arr. (Tarn), à 23 k. O. d'Alby; 6000 h. Trib., collège. Chapeaux, eau-de-vie, teintureries, futaies, construction de bateaux; vins blancs. Patrie de Vaissette et de Portal; le général d'Hautpoul est né aux environs. — Gaillac existait au VIII<sup>e</sup> siècle; Raimond, comte de Toulouse, y fonda en 960 une abbaye de Bénédictins, autour de laquelle se forma la ville. Gaillac était le siège de la juridiction royale du pays des Albigeois.

**GAILLARD** (Gabriel Henri), littérateur, né en 1726 à Ostel (Aisne), mort en 1806, abandonna la carrière du barreau pour les lettres et publia plusieurs bons ouvrages, qui le firent admettre en 1760 à l'Académie des inscriptions et en 1771 à l'Académie Française. On a de lui : *Rhétorique française à l'usage des demoiselles*, 1745; *Poétique française à l'usage des dames*, 1749; *Histoire de Marie de Bourgogne*, fille de Charles le Téméraire, 1757; *Hist. de François I<sup>er</sup>*, 1766-69, 7 vol. in-12; *Hist. de Charlemagne*, 1782, 4 vol. in-12; *Hist. de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, 1771-74-77, 11 vol. in-12 : c'est son meilleur ouvrage; *Hist. de la rivalité de la France et de l'Espagne*, 1801 et 1807, 8 vol. in-12. Il a en outre rédigé la plus grande partie du *Dictionnaire historique de l'Encyclopédie méthodique*, et a composé des *Éloges de Descartes*, de *Corneille*, *Charles V*, *Henri IV*, et une *Vie de Malesherbe*, dont il avait été l'ami. Gaillard est un écrivain judicieux; son style est clair et souvent élégant. Dans ses ouvrages historiques, il a le plus

souvent préféré l'ordre des matières (histoire militaire, ecclésiastique, civile, littéraire) à l'ordre chronologique, qui eût montré plus fidèlement la marche et l'enchaînement des événements. Du reste, il recherche la vérité avec ardeur et sagacité.

**GAILLON**, *Castrum Gallionis*, ch.-l. de c. (Eure), à 14 kil. S. E. de Louviers; 1200 hab. Anc. résidence royale. Maison centrale de détention. Cette prison occupe l'emplacement du château que le cardinal Georges d'Amboise fit construire de 1502 à 1509. Le beau portique de ce château, qui décore auj. la cour de l'école des beaux-arts à Paris, est dû à Pierre Fain, architecte rouennais. Il ne reste des anc. constructions que le porche d'entrée flanqué de 4 tours, le beffroi de l'horloge, une tour de la chapelle, et les *oubliettes*. Aux env. était une Chartreuse, fondée par le cardinal de Bourbon; elle fut brûlée en 1764.

**GAINAS**, général goth au service d'Arcadius, empereur d'Orient, fit assassiner le ministre Rufin, à l'instigation de Stilicon (395); se fit nommer commandant de la milice romaine, suscita une révolte pour perdre Eutrope, à qui il devait tout, obtint la mort de ce nouveau ministre (399), et domina quelque temps le faible Arcadius. Déclaré à la fin ennemi de l'État, il prit ouvertement les armes, mais il fut battu en Thrace, fut contraint de reculer jusqu'au delà du Danube, et périt de la main des Huns, chez qui il avait cherché un asile, 400.

**GAINSBOROUGH**, v. et port d'Angleterre (Lincoln), à 25 kil. N. O. de Lincoln, sur le Trent; 8000 hab. Cette ville doit son nom à un chef saxon dont Alfred le Grand épousa la fille en 869. Le roi Suénon y fut assassiné en 1013; le général royaliste Cavendish y fut tué dans un combat contre Cromwell.

**GAINSBOROUGH** (Thomas), peintre anglais, né en 1727 dans le comté de Suffolk, mort en 1788, réussit dans le portrait, mais plus encore dans le paysage. Ses tableaux sont recherchés pour la finesse du coloris et l'agrément des figures.

**GAIS**, vge de Suisse (Appenzel), à 5 k. N. E. d'Appenzel; 2000 hab. École normale. Source d'eau minérale. Les Suisses y battirent les Autrichiens en 1405.

**GAISFORD** (Thomas), helléniste anglais, né en 1780, mort en 1855, professa la littérature grecque à Oxford, et devint en 1847 curateur de la Bibliothèque bodléienne. Il a donné d'excellentes éditions qui lui ont mérité le titre de correspondant de l'Institut : *Poetae minores graeci*, 1814-21; *Stobae*, 1822; *Hérodote*, 1825; *Suidas*, 1834; *Parœmiographi graeci*, 1854; l'*Etymologicum magnum* et *Théodoret*, 1854.

**GAISUS**, jurisconsulte. V. CAIUS.

**GALAAD** (pays de), auj. *Dschalad*, pays montagneux de l'anc. Palestine, à PE. des monts qui bornent le bassin du Bas-Jourdain, était compris dans les tribus de Ruben, de Gad et de Manassé, ou dans les contrées appelées depuis Pérée et Batané. Il renfermait *Jabès-Galaad* et *Ramoth-Galaad*.

**GALAM**, capit. d'un État de même nom, en Sénégambie, entre le Sénégal et la Falémé, à 700 kil. E. de St-Louis. Établissement français. Galam est le centre du commerce des contrées environnantes : gomme, ivoire, poudre d'or.

**GALAN**, ch.-l. de c. (Hte-Pyrénées), à 26 kil. E. de Tarbes; 1000 hab. Commerce de mules.

**GALANTHA**, v. de Hongrie (Presbourg), à 46 k. E. de Presbourg; 2000 h. Aux princes d'Esterhazy.

**GALAPAGOS** (îles), c.-à-d. *Iles des Tortues*, groupe d'îles du Grand-Océan Équinoxial, s'étend à l'O. des côtes du Pérou, entre 90° 24' et 94° 22' long. O., et entre 1° 43' lat. N. et 1° 25' lat. S. La plus grande est Albemarle; ensuite viennent Chatam, Norfolk, Bindloss, Cowley, etc. On y trouve des tortues de mer délicieuses, mais les tortues de terre sont funestes à la santé. Du reste, ces îles sont stériles et désertes. Cédées en 1855 par la république de l'Équateur aux États-Unis. — On donne aussi le nom de *Galapagos* à des îlots situés au N. du banc de Bahama.

**GALATA**, faubourg de Constantinople, au S. de

**Péra.** Plusieurs mosquées; arsenal de Top-hané. Tour du Christ, élevée par les Génois en 1446, et qui sert à avertir les habitants en cas d'incendie. Galata appartient quelque temps aux Génois. C'est auj. le quartier des négociants européens.

**GALATÉE.** Néréide, fille de Nérée et de Doris, fut aimée de Polyphème et d'Acis, et préféra ce dernier au difforme Cyclope. Polyphème, irrité de cette préférence, lança un rocher sur Acis et Pécrasa.

**GALATÉE,** fille d'un roi de la Celtique, s'éprit d'Hercule qui était venu dans ce pays, et en eut un fils nommé Galatès. Selon Diodore de Sicile, c'est cette Galatée qui aurait donné son nom aux Gaulois.

**GALATES,** habitants de la Galatie.

**GALATIE,** *Galatia, Gallo-Græcia*, sandjakats d'Angourieh et de Kiangari; anc. contrée de l'Asie-Mineure, bornée au N. par la Bithynie et la Paphlagonie, à l'O. par la Phrygie, à l'E. par le Pont, au S. par la Cappadoce, était arrosée par l'Halys et le Sangarius, et devait son nom aux Galates (ou Gallo-Grecs), mélange de Gaulois et de Grecs qui envahirent l'Asie en 278 av. J.-C. Nicomède I, roi de Bithynie, qu'ils avaient secouru contre Antiochus I, roi de Syrie, leur céda un vaste territoire. Les Galates l'agrandirent encore par leurs conquêtes dans l'Asie-Mineure; mais après qu'Antiochus le Grand, dont ils étaient devenus les auxiliaires, eut été vaincu à Magnésie (190), ils furent eux-mêmes attaqués et surpris par le consul romain Manlius Vulso, 189-180, puis définitivement incorporés à l'empire par Auguste (25 av. J.-C.). On distinguait dans la nation des Galates trois peuplades: les *Trocmes* à l'E., les *Tolistobôies* au S. O., les *Tectosages* au N. O. Ancyre était leur capitale. Sous les derniers empereurs la Galatie fut divisée en Galatie 1<sup>re</sup> (*Galatia prima* ou *Proconularis*), ch.-l. Ancyre; et Galatie 2<sup>e</sup> (*Galatia secunda* ou *Salutaris*), ch.-l., Pessinonte. Les Galates, tant qu'ils furent indépendants, étaient régis par des *tétrarques*, ainsi nommés parce qu'il y avait quatre chefs dans chacune des trois peuplades dont la nation se composait. Ils formaient une sorte d'aristocratie militaire élective. Ils vendaient leurs services à tous les princes voisins. Ils conservèrent leurs mœurs et leur langue jusqu'au iv<sup>e</sup> siècle de notre ère.

**GALATZ,** *Ariopolis*, v. de Mohlavie, sur la r. g. du Danube, à 65 kil. O. d'Isman: 10000 hab. Port franc, où entrent de gros bâtiments; bateaux à vapeur pour Vienne, Widdin, Orsova, Silistrie, Varna, Constantinople et Trébisonde. Entrepôt du commerce de la Valachie et de la Moldavie avec Constantinople. Bataille entre les Russes et les Turcs en 1789: ces derniers y furent défaits et la ville fut prise. Des préliminaires de paix y furent signés en 1791.

**GALBA** (Sergius ou Servius Sulpitius), préteur en Lusitanie l'an 161 av. J.-C., ayant été vaincu, se vengea des vainqueurs en feignant de traiter avec eux et en les faisant massacrer par trahison: il alluma par cette perfidie la guerre de Viriathé. Accusé à Rome pour cette conduite déloyale, il parvint à se soustraire à la condamnation par son éloquence pathétique, et fut même dans la suite nommé consul (144 av. J.-C.). Cicéron cite Galba comme le meilleur orateur de son temps.

**GALBA** (Servius Sulpitius), empereur romain, né près de Terracine, l'an 4 av. J.-C. Après avoir été consul sous Tibère, l'an 30 de J.-C., il commanda les armées de Germanie; fut, sous Claude, gouverneur de l'Afrique, puis, sous Néron, gouverneur de l'Espagne Tarraconaise. Redoutant l'influence que Galba s'était acquise par ses vertus, Néron allait l'immoler à son inquiète jalousie, quand celui-ci le prévint en se révoltant, 68. Proclamé empereur en Espagne, il fut peu après reconnu de tout l'empire. Sa sévérité et son avarice le rendirent bientôt odieux aux prétoriens, auxquels il avait refusé le *donativum*. Othon, qui n'avait pu se faire choisir par Galba pour son successeur, profita de ces dispositions du peuple à son égard pour le faire assassiner, ainsi que Pison,

son fils adoptif, et se fit proclamer à sa place. Galba n'avait régné que huit mois. C'était un prince doué de grandes qualités: on a dit de lui qu'on l'aurait toujours cru digne de l'empire s'il n'eût jamais été empereur. Plutarque a écrit sa *Vie*.

**GALE** (Théophile), théologien anglais non-conformiste, né en 1628 dans le comté de Devon, mort à Londres en 1678, est auteur d'un ouvrage singulier intitulé: *la Cour des païens* (*the Court of the Gentiles*), Oxford, 1669-77, où il veut prouver que les sages du paganisme ont emprunté des Ecritures saintes non-seulement leur théologie, mais même leur philosophie. On a encore de lui: *Philosophia universalis*, 1676, et quelques autres ouvrages.

**GALE** (Thomas), savant anglais, né dans le comté d'York en 1636, mort en 1702, doyen d'York, fut professeur de grec à l'Université de Cambridge et membre de la Société royale de Londres. On lui doit: *Opuscula mythologica, ethica et physica* (fragm. de Paléphate, Ocellus, Héraclite, Théophraste, etc.), Cambridge, 1671, *Historia poetica scriptores antiqui* (Apollodore, Conon, Parthénios, Antoninus Liberalis, etc.), 1675, *Rhetores selecti*, 1676; *Iamblichus de mysteriis*, grec et latin, 1678; *Historia anglicana scriptores quinque*, 1687, in-fol.; *Historie britannica saxonica, anglo-danica scriptores XV*, 1691. Il avait préparé une édition de *l'Her britannicum* d'Antonin, qui a été publiée par Roger Gale, son fils, Londres, 1709.

**GALEAS.** V. VISCONTI ET SFORZA.

**GALÈRE,** *C. Galerius Valerius Maximianus*, empereur romain, né en Dacie, fut d'abord berger, ensuite soldat, et par son courage devint général. Dioclétien l'adopta, lui fit épouser sa fille et le nomma César avec Constance Chlore, l'an 292. Envoyé contre Narsès, roi des Perses, en 296, il fut d'abord battu par ce général; mais ensuite il le vainquit à son tour, et le contraignit à demander la paix. En 305, il força par ses menaces Dioclétien et Maximien d'abdiquer, et devint, avec Constance Chlore, maître de l'empire. Il se réserva l'Orient et l'Italie. Constance étant mort au bout d'un an, Galère eut pour collègue Constantin, fils de ce prince, auquel il ne voulut conférer que le titre de César, mais qui se fit proclamer Auguste par les soldats. Maxence ayant pris la pourpre dans l'Italie, Galère marcha contre lui; mais il fut vaincu. Peu après, il fut attaqué d'un ulcère épouvantable, et mourut à Sardique en Dacie, l'an 311. Animé d'une haine implacable contre les Chrétiens, Galère arracha en 304 à Dioclétien l'édit de persécution qui ensanglanta la fin de ce règne; il les persécuta lui-même cruellement.

**GALESUO,**auj. *Galeso*, petite riv. de l'anc. Calabre (Terre d'Otrante), qui se jette dans le golfe de Tarente après 20 k. de cours, a été célébrée par Virgile (*Georg.*, IV, 126), et par Horace (*Od.*, II, vi, 10).

**GALETTI** (J. G. Aug.), historien allemand, né à Altenbourg en 1750, mort en 1828, fut professeur au gymnase de Gotha, puis conseiller aulique et historiographe du duc de Saxe-Gotha. On lui doit: *Histoire du duché de Gotha*, Gotha, 1781; *Hist. de la Thuringe*, 1782-85; *Hist. d'Allemagne*, 1785-95; *Hist. d'Espagne et de Portugal*, 1809-10; *Hist. de la civilisation des trois derniers siècles*, 1814.

**GALGACUS**, chef des Calédoniens, résista longtemps aux Romains commandés par Agricola. Acculé à l'extrémité du pays, il succomba enfin, avec presque tous les siens, dans une grande bataille, livrée en 84 de J.-C., au lieu appelé auj. Stone-Ilaven. Tacite met dans la bouche de Galgacus un discours admirable que ce chef adresse à ses troupes au moment du dernier combat.

**GALGALA**,auj. *G'gal*, v. de la tribu de Benjamin, à l'E. de Jéricho, où les Israélites s'arrêtèrent après avoir passé le Jourdain et où Saül fut saisi roi.

**GALIANI** (l'abbé Ferd.), né en 1728, à Chieti (Abruzzi-Citérieure), mort en 1787, s'est distingué comme littérateur, tant par sa prose que par sa poésie.

nomiste. Il fonda sa réputation par un grand ouvrage sur la *Monnaie*, qu'il fit paraître à Naples en 1749, et fut un des premiers à exhumer les richesses archéologiques d'Herculanum. Envoyé en 1759 à Paris par le roi de Naples comme secrétaire d'ambassade, il s'y vit partout recherché à cause de son esprit et de sa vivacité; il se lia particulièrement avec Grimm et Diderot. Pendant son séjour à Paris, il composa en français, à l'occasion d'une disette, des *Dialogues sur le commerce des blés* (1770), écrits piquants, qui étaient dirigés contre les économistes de l'époque et qu'on regarde comme un chef-d'œuvre de raison et de plaisanterie. Rappelé à Naples en 1769, il y remplit avec succès les plus hauts emplois. Il a laissé un *Commentaire sur Horace*, publié à Paris en 1821, à la suite de la trad. d'Horace de Campenon, et un volumineux recueil de lettres, dont il n'a paru que sa *Correspondance avec Mme d'Épinay*, Paris, 1818.

**GALICE**, anc. prov. de l'Espagne, portant auj. le titre de capitainerie générale, et formant jadis un royaume particulier, est située à l'angle N. O. de la Péninsule, entre l'Océan Atlantique au N. et à l'O., le Portugal au S. et les prov. de Valladolid, Léon et Asturies à l'E., à 220 k. sur 200 et 1 795 199 hab.; elle avait pour capit. générale Santiago. Depuis 1833 elle est subdivisée en 4 prov. : la Corogne au N. O., Pontevedra au S. O., Orense au S. E., et Lugo au N. E. Les côtes de la Galice sont très-découpées : elles offrent de nombreuses baies et quelques bons ports : la Corogne, le Ferrol, Vigo. La chaîne des monts Cantabres couvre de ses ramifications la Galice tout entière; plusieurs rivières y prennent leur source : l'Oro, le Méa, l'Ulla et le Tamboga; le Minho en arrose la partie méridionale. La culture est peu avancée et les céréales rares; mais les montagnes sont couvertes de forêts où abonde le gibier; les pores de la Galice sont très-recherchés; sur les côtes la pêche est très-productive. Le fer, l'étain et le plomb se trouvent en assez grande quantité dans les montagnes; autrefois les Romains y exploitaient plusieurs mines d'or et d'argent. Les Galiciens sont robustes, laborieux, et peuvent être comparés à nos Auvergnats. — La Galice fut jadis habitée par les *Callaici*, issus sans doute des *Galls* ou Gaulois. Ils défendirent avec énergie leur indépendance contre les Carthaginois, qui ne purent les soumettre, puis contre les Romains. Ils furent compris dès l'an 197 av. J.-C. dans la prov. d'Espagne citée, assujétis 60 ans plus tard par Brutus le Galliaïque, et rangés par Auguste dans la Tarraconaise. Au 1<sup>er</sup> siècle de J.-C., Adrien rendit à ce pays son ancien nom; mais alors la *Galæcia*, outre la Galice actuelle, comprenait une partie du Portugal jusqu'au Duero, avec les Asturies, la Biscaye, et une partie des prov. de Léon et de Castille. En 409, la Galice fut occupée par les Suèves : ils y fondèrent un vaste royaume qui embrassa un moment la Lusitanie et la Bétique. Après de longues guerres, ce royaume fut détruit en 585 par les Visigoths, qui y luttèrent courageusement contre l'invasion des Maures. Soumise au 8<sup>me</sup> siècle par les rois des Asturies, qui lui imposèrent des comtes, la Galice fut érigée en royaume particulier par Ferdinand le Grand, roi de Léon et de Castille, pour son 3<sup>e</sup> fils, Garcia, en 1065, mais elle fut dès 1073 réunie de nouveau à la Castille; néanmoins les seigneurs de cette contrée restèrent presque indépendants jusqu'au règne de Ferdinand V, le Catholique, qui en 1480 l'arracha au joug féodal; depuis, elle n'a plus été considérée que comme une prov. de l'Espagne, tout en conservant son titre de royaume.

**GALICE (NOUV.-)**, anc. division du Mexique sous la domination espagnole, portait le titre de royaume. Elle a depuis formé l'intendance de Guadaluajara et partie de celles de Zacatecas et de San-Luis de Potosi.

**GALICIE** (Royaume de), en allemand *Galizien*, dit aussi *Russie rouge* et *Lodomirie*, partie de la monarchie autrichienne, entre la Pologne russe au N., la Russie et la Moldavie à l'E., la Moravie et la

Silésie à l'O., la Hongrie et la Transylvanie au S. : 590 kil. sur 170; env. 5 000 000 d'hab.; ch.-l. Lemberg. On la divise en 19 cercles : Lemberg, Wadowice, Bochnia, Sandec, Iaslo, Tarnow, Rzesznow, Sanok, Sambor, Przemysl, Zolkiew, Zloczow, Tarnopol, Brzezani, Stry, Stanislawow, Czortkow, Kolomea, Czernowitz; Cracovie y a été incorporée en 1846. Depuis cette incorporation, la Galicie a formé 2 govts, Galicie occid., capit. Cracovie; G. orient., capit. Lemberg. Cette prov. possède un archevêché catholique, à Lemberg, et 2 évêchés suffragants, à Przemysl et à Tarnow. Il y a en outre un évêché arménien à Lemberg et un évêché grec à Czernowitz. Sol plat au N. et à l'O., plus montagneux à l'E., et surtout au S., où il est appuyé à la chaîne des Carpathes. Rivières principales : la Vistule, le Boug, le Pruth, le Dniestr et plusieurs affluents de ces rivières. Terrain fertile en grains, lin, chanvre, tabac, plantes oléagineuses, légumes, fruits; mais l'agriculture est arriérée. Gros bétail, bons chevaux, abeilles. Fer, cuivre, plomb argentifère, mais surtout sel gemme, qu'on y trouve en prodigieuse abondance. — Le nom de Galicie est tout moderne : le pays ne porte ce nom que depuis sa réunion à l'Autriche, en 1772; il portait autrefois le nom de *Russie rouge*, et primitivement celui de *Chrobatie rouge* ou *Czernienske* (pays rouge). Au 8<sup>e</sup> siècle, il faisait partie des États de Miécislas I, roi de Pologne; il fut envahi à la fin du même siècle par le duc de Kiev, Wladimir ou Wlodimir le Grand. A cette époque la Russie Rouge reçut le nom de *Lodomirie*. Plusieurs princes y formèrent alors des États indépendants, parmi lesquels on remarque le duc de *Halicz* (du nom duquel est dérivé le nom moderne de *Galicie*). En 1198, Roman, descendant de Wladimir, réunifia toute la Lodomirie; mais il fut tué à la bataille de Zawichost en 1206. Au milieu des guerres qui suivirent sa mort, André II, roi de Hongrie, fit couronner roi de Halicz et de Wlodimir (de Galicie et de Lodomirie) Coloman, son 2<sup>e</sup> fils (1214); mais il ne parvint jamais à le mettre en possession de sa couronne. Daniel, fils de Roman, se défit de ses compétiteurs (1246), et transmit sa couronne à Léon, son fils, qui fonda Léopol (auj. Lemberg), et mourut en 1301. En 1340, Casimir, roi de Pologne, réunifia définitivement cette contrée à ses États, et elle suivit dès lors les destinées de la Pologne. Lors du 1<sup>er</sup> partage de ce royaume, en 1772, l'Autriche fit valoir les droits qu'elle prétendait lui avoir été légués par André, roi de Hongrie; à ce titre, elle réunifia la Russie Rouge à son empire et lui imposa le nom de Galicie. En 1809, les Polonais reconquirent la Galicie et elle fut réunie au grand-duché de Varsovie; mais après 1814, la Galicie fut rendue à l'Autriche, qui en forma un royaume. En 1846, elle s'insurgea, mais elle fut bientôt réduite, et vit appesantir son joug.

**GALIEN** (Claude), *Galenus*, célèbre médecin grec, né à Pergame l'an 131 de J.-C., mort vers 200, était fils de Nicon, habile architecte, qui lui donna le surnom de *Galenus* (doux), sans doute à cause de la douceur de son caractère. Il s'adonna d'abord à la philosophie, surtout à celle d'Aristote; puis se consacra à la médecine, voyagea pour se perfectionner, séjourna plusieurs années dans Alexandrie, où il fit une étude profonde de l'anatomie, puis exerça son art à Pergame, et vint à Rome à trente-quatre ans. Il s'y fit bientôt distinguer, et devint médecin des empereurs Marc-Aurèle, Vêrus et Commode. On croit qu'il retourna à Pergame à la fin de sa vie. Galien est, après Hippocrate, le premier médecin de l'antiquité; il s'est attaché à faire revivre la doctrine du vieillard de Cos, et il a composé lui-même une foule d'écrits qui formaient un corps complet d'études médicales; il possédait beaucoup de connaissances en anatomie : cependant il paraît n'avoir disséqué que des animaux. Plusieurs de ses écrits sont perdus. Les principaux de ceux qui nous restent sont : en anatomie, *De anatomicis administratio-*

*nibus*; De usu partium, son chef-d'œuvre, qui est, comme il le dit, un hymne à l'auteur du corps humain; pour la médecine: *De constitutione artis medicæ*; 14 livres de *Thérapeutique*; des *Commentaires sur divers écrits d'Hippocrate*; un traité *De locis affectis*; le traité de la saignée, *De curandi ratione per sanguinis missionem*. Il avait aussi écrit sur d'autres sciences, notamment sur la philosophie; il inventa la 4<sup>e</sup> figure du syllogisme; et on a sous son nom un traité de *l'Histoire de la philosophie* et une *Dialectique* (retrouvée en 1814 par Minoi le Mynas). Il est à regretter que Galien ne se soit pas entièrement garanti de l'esprit d'hypothèse; il expliquait tout en médecine, comme en physique, par 4 éléments, l'eau, l'air, la terre, le feu; par 4 qualités physiques, le chaud, le froid, l'humide, le sec; et par 4 humeurs: sang, bile, pituite, atrabile, qui, mélangées en diverses proportions, forment tous les tempéraments; il admettait pour rendre compte des phénomènes de la vie un *esprit vital*. Son style est en général élégant et abondant, mais il n'a pas la simplicité et la concision d'Hippocrate. Ses écrits sont restés pendant bien des siècles l'oracle de l'école, chez les Arabes comme en Europe. Ils ont été cent fois publiés et commentés. Les principales éd. sont celles de René Chartier, grec-latin, Paris, 1639-79, 13 vol. in-fol. (avec Hippocrate), et de G. Kühn, Leipsick, 1821-33. gr.-lat., 20 vol. in-8. M. le Dr Daremberg en a entrepris la trad. complète en français, Paris, 1854, et années suivantes.

**GALIGAI** (Leonora). V. CONCINI.

**GALILÉE** (la), *Galilæa*, une des quatre grandes divisions de la Palestine, la plus septentrionale, était bornée au N. par le cours du Léonte et par le Liban qui la séparait de la Phénicie, à l'E. par le Jourdain et le lac de Tibériade ou mer de Galilée, au S. par les chaînes des monts Gelboé et Carmel, à l'O. par la Méditerranée. Elle comprenait les tribus de Nephtali, Aser, Dan et Zabulon, avait pour ch.-l. Sephphris ou Diocésarée, et renfermait en outre les v. d'Acco ou Ptolémaïs, Nazareth, Cana, Béthulie, Capharnaüm. Elle se divisait en Galilée supérieure (*Galilæa superior*, *Galilæa populosa*, *Galilæa Gentium*), habitée par un mélange d'Égyptiens, d'Arabes et de Phéniciens; et Galilée inférieure (*Galilæa inferior*), autour du lac de Tibériade. Comprise dans le roy. d'Hérode, elle devint à la mort de ce prince le partage de son fils Philippe, qui la gouverna pendant toute sa vie. Réunie momentanément à l'empire romain en 34, elle fut donnée par Caligula au petit-fils d'Hérode, Agrippa, à la mort duquel, en 44, elle fut de nouveau réduite en prov. romaine, avec tout le reste de la Palestine, sous le nom de Judée. Dans les derniers temps de l'empire, elle fit partie de la *Palestine 1<sup>re</sup>*, qui dépendait du diocèse et de la préfecture d'Orient. Elle est aujourd'hui comprise dans le pachalik d'Acre en Syrie. Les Orientaux l'appellent *Beled-el-Boukra* (pays de l'Évangile). — Souvent on donne à J.-C. le nom de *Galiléen*, parce qu'il fut élevé à Nazareth, v. de Galilée, et qu'il fit en Galilée ses premiers miracles; de là aussi le nom de *Galiléens* donné aux Chrétiens.

**GALILÉE** (mer de), ou de TIBÉRIADE. V. TIBÉRIADE.

**GALILÉE** (Empire de). On nommait ainsi une association qu'avaient formée au xv<sup>e</sup> s. les clercs des procureurs de la Chambre des comptes de Paris, pour se distinguer des clercs des procureurs au parlement, qui s'étaient constitués en *Royaume de la Basoche*. Ce nom leur venait de ce qu'ils se réunissaient dans la rue de *Galilée* qui longeait les bâtiments de la Chambre des comptes, et où habitaient beaucoup de Juifs. Cette bizarre association dura jusqu'en 1789.

**GALILÉE**, *Galileo Galilei*, né en 1564 à Pise, d'une famille noble, mais pauvre, fut destiné par son père à la médecine, mais abandonna bientôt cette étude pour celle des sciences mathématiques vers lesquelles l'entraînait un goût naturel. Il y fit de tels progrès que dès l'âge de vingt-quatre ans, il

fut nommé par la protection des Médicis professeur de mathématiques à l'Université de Pise. Inquiété dans cette ville à cause de la hardiesse de ses idées en physique, qui étaient contraires aux doctrines reçues, il résigna sa chaire en 1592; mais peu après, il fut nommé professeur à Padoue et obtint dans cette ville de grands avantages. Il y fit ses découvertes les plus importantes. Après avoir enseigné une vingtaine d'années à Padoue, il vint se fixer à Florence sur les instances du grand-duc de Toscane, et jouit auprès de ce prince d'une grande faveur. Mais la fin de sa vie fut empoisonnée. Ayant publié un ouvrage dans lequel il exposait, selon Copernic, le mouvement de la terre et l'immobilité du soleil, il se vit, en 1633, dénoncé au tribunal de l'Inquisition de Rome; on l'accusait d'être en contradiction avec la Bible. Condamné à l'âge de 70 ans, il fut contraint d'abjurer ses doctrines à genoux et fut privé de sa liberté pour un temps indéfini. On dit qu'après avoir prononcé l'abjuration, il ne put s'empêcher de dire à demi-voix: *E pur si muove* (et pourtant elle se meut). Il n'est pas vrai, du reste, qu'il ait été, comme on le croit vulgairement, plongé dans les cachots de l'Inquisition, et qu'il soit mort en captivité. On lui donna pour prison le logement même d'un des officiers supérieurs du tribunal, mais toujours sous la surveillance du saint-office; il lui fut même permis quelque temps après de résider dans une maison de campagne auprès de Florence, et d'y poursuivre ses études. Néanmoins il ne voulut plus rien publier depuis. Il perdit la vue à l'âge de 74 ans, et mourut 4 ans après, en 1642. Galilée fut le véritable créateur de la physique expérimentale: on lui doit la découverte des lois de la pesanteur, l'invention du pendule (qui lui fut suggérée un jour par les oscillations isochrones d'une lampe suspendue à la voûte de l'église de Pise), celle de la balance hydrostatique, d'un thermomètre, du compas de proportion, et enfin du télescope qui porte encore son nom (1609); avec ce dernier instrument, il fit une foule d'observations (entre autres celles des satellites de Jupiter, 1610), qui changèrent la face de l'astronomie. Ses principaux ouvrages sont: *Sidereus nuntius*, Florence, 1610, où il expose ses découvertes astronomiques; *Quatre dialogues sur les systèmes du monde de Ptolémée et de Copernic*, en italien, 1632, trad. en latin par Bernegger, Strasbourg, 1636; cet ouvrage est considéré comme un chef-d'œuvre pour le style aussi bien que pour la science; c'est celui qui fournit les motifs de sa condamnation; *Dialogues sur le mouvement et sur la résistance des fluides*, imprimé à Leyde en 1638, par les soins du comte de Noailles, ambassadeur de France à Rome; *Epistole tres de conciliatione sacra Scripturæ cum systemate teluris mobilis*, 1649. Ses Œuvres ont été réunies à Milan, 1808, 13 vol. in-8. M. Alheri en a publié à Florence une éd. plus complète, sur des mss. récemment retrouvés, 1813-46, 20 vol. in-8.

**GALIN** (P.), musicien, né à Bordeaux en 1786, mort à Paris en 1822, inventa une méthode nouvelle pour simplifier l'enseignement de la musique, qu'il appela *Mélopaste*, et la développa dans l'écrit intitulé: *Exposition d'une nouvelle méthode pour l'enseignement de la musique*, Bordeaux et Paris, 1818. Cette méthode, renouvelée de J. J. Rousseau et dans laquelle l'étude du rythme est séparée de celle de l'intonation, a été depuis propagée et perfectionnée par MM. Paris et Chevê.

**GALITZCH** ou **GALITZ**, v. de Russie d'Europe (Kostroma), à 116 kil. N. E. de Kostroma; 6000 hab. Fondée en 1152 par le grand-duc George Dolgorouki. On croit que c'est cette ville qui a donné son nom à la famille Galitzin.

**GALITZIN** (maison de), illustre famille russe, issue à la fin du xv<sup>e</sup> siècle de Michel Ivanovitch Boulgakof, qui descendait lui-même des grands princes de Lithuanie. Boulgakof avait reçu le surnom de *Galitzza* (c.-à-d. *gantetct*), d'un gant de cuir qu'il avait

coutume de porter à la main droite ; suivant d'autres, ses descendants prirent leur nom de la v. de Galitz.

**GALITZIN** (Wasili), dit le *Grand*, seigneur russe, né en 1633, devint en 1680 ministre du czar Fédor Alexiovitch, et lui persuada d'abolir les titres de noblesse afin de n'avancer que le mérite. Tout-puissant sous la régente Sophie, dont il était l'amant, il comprima une révolte des Strélitz (1682), conclut en 1686 la paix de la Pologne, envoya une ambassade en France, mit un terme aux incursions des Tartares de la Crimée (1688), et prépara la civilisation de son peuple. Accusé en 1689 d'avoir conspiré avec la régente contre la vie du jeune prince Pierre (Pierre I), il fut envoyé en exil. Il mourut en 1713 dans un couvent de Moscou. — La famille Galitzin a fourni sous les règnes suivants des généraux et des administrateurs distingués, entre autres : le prince Michel G., gouverneur de la Finlande en 1703, feld-maréchal en 1724, qui prit part aux négociations qui amenèrent la paix de Nystadt ; — Alexandre G., qui battit les Turcs à Choczim en 1769, et fut nommé par Catherine II maréchal et gouverneur de Moscou ; — le prince Dimitri G., ambassadeur en France (1765), puis en Hollande, qui fut lié avec les hommes les plus illustres de l'époque ; il publia plusieurs ouvrages scientifiques, entre autres une *Description de la Tauride*, en russe (trad. en franç. en 1788), et donna en Hollande une édition complète des œuvres d'Helvétius. Il mourut à Brunswick en 1803. — La famille Kourakin tient à cette maison, comme issue d'un frère de Michel Ivanovitch, tige de la famille des Galitzin.

**GALL** (S.), né en Irlande dans le vi<sup>e</sup> siècle, fut disciple de S. Colomban, qu'il accompagna en France en 585 ; se retira plus tard en Suisse, y fonda, à 8 k. du lac de Constance, le célèbre monastère qui prit son nom (V. ST-GALL), et mourut en 646. Il avait été nommé évêque de Constance, mais il refusa cette dignité. On le fête le 16 oct. — Un autre S. Gall, évêque de Clermont, né vers 489, mort en 554, se fit remarquer, par son savoir et sa piété, du roi d'Austrasie Thierry I<sup>er</sup>, qui l'appela à sa cour. On l'hon. le 1<sup>er</sup> juillet. Sa *Vie* a été écrite par Grégoire de Tours, qui était son neveu.

**GALL** (Franc. Jos.), fondateur de la cranioscopie, né en 1758 à Tiefenbrunn près de Pforzheim (grand-duché de Bade), mort en 1828 à Montrouge près Paris, était fils d'un marchand. Il se fit recevoir médecin à Vienne en 1785, exerça quelque temps dans cette ville, y jeta les fondements de la doctrine à laquelle son nom est attaché, et commença, en 1796, à l'exposer dans des cours particuliers. Inquiété à Vienne pour ses opinions, il vint à Paris en 1807, et y reçut un si bon accueil qu'il se fit naturaliser Français (1819). Il fit pendant longtemps à l'Athénée les cours publics qui popularisèrent sa doctrine. Il prétendait que les instincts, les facultés et les qualités intellectuelles ou morales sont attachés chacun à quelque partie du cerveau, et il chercha à découvrir le siège ou l'organe de chaque faculté, pensant que toutes sont reproduites par la forme extérieure du crâne. Les facultés fondamentales qu'il admettait sont au nombre de 27 : 1<sup>o</sup> instinct de la reproduction ; 2<sup>o</sup> amour de la progéniture ; 3<sup>o</sup> attachement ; 4<sup>o</sup> courage ou instinct de la défense ; 5<sup>o</sup> penchant à la destruction et au meurtre ; 6<sup>o</sup> ruse ; 7<sup>o</sup> instinct de la propriété et penchant au vol ; 8<sup>o</sup> orgueil ; 9<sup>o</sup> vanité ; 10<sup>o</sup> circonscription ; 11<sup>o</sup> mémoire des choses ; 12<sup>o</sup> sens des localités ; 13<sup>o</sup> mémoire des personnes ; 14<sup>o</sup> mémoire verbale ; 15<sup>o</sup> sens du langage ; 16<sup>o</sup> sens de rapport des couleurs et talent de la peinture ; 17<sup>o</sup> sens des rapports musicaux ou talent de la musique ; 18<sup>o</sup> sens du rapport des nombres ou talent mathématique ; 19<sup>o</sup> sens de la mécanique et talent de l'architecture ; 20<sup>o</sup> sagacité comparative ; 21<sup>o</sup> esprit métaphysique ; 22<sup>o</sup> esprit caustique ou de saillie ; 23<sup>o</sup> talent poétique ; 24<sup>o</sup> bienveillance et sentiment du juste ; 25<sup>o</sup> mimique ; 26<sup>o</sup> sentiment religieux ; 27<sup>o</sup> fermeté. Il assigne aux facultés animales et grossières les par-

ties postérieures et latérales de la tête, aux facultés intellectuelles la partie antérieure, aux qualités morales le sommet. La doctrine de Gall, connue sous le nom de *Phrénologie*, a trouvé de nombreux partisans et d'ardents contradicteurs ; on l'a attaquée avec l'arme du ridicule et avec celle de la raison ; les métaphysiciens et les théologiens l'ont accusée de conduire au matérialisme et au fatalisme ; d'ailleurs, ses partisans ne sont pas d'accord sur l'emplacement des organes, sur leur nombre, sur la classification des facultés (V. SPURZHEIM). Quoi qu'il en soit, on ne peut contester que Gall ait avancé l'anatomie et la physiologie du cerveau. Son ouvrage fondamental est le suivant : *Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier, avec des observations sur la possibilité de reconnaître les dispositions intellectuelles et morales par la configuration de la tête*, 1810-20, 4 vol in-4 et in-fol., et 1822-25, 6 vol. in-8, avec un atlas de 100 planches in-fol. Parmi les nombreux écrits où cette doctrine est combattue, on remarque ceux de M. Lélut, membre de l'Institut : *Qu'est-ce que la Phrénologie?* 1835 ; *Rejet de l'organologie phrénologique*, 1843 ; et le livre de M. Ad. Garnier intitulé : *la Psychologie et la Phrénologie comparées*, 1839.

**GALLAIS** (J. Pierre), écrivain politique, né en 1756 à Doué près de Saumur, mort en 1820, était entré jeune chez les Bénédictins. Il combattit la Révolution dans des brochures hardies, concourut à la rédaction de la *Quotidienne*, puis du *Journal de Paris*, et fut nommé en 1800 professeur d'éloquence et de philosophie à l'Académie de législation. Il fut un des premiers à attaquer Napoléon en 1814. L'empereur Alexandre le choisit pour son correspondant littéraire. Outre plusieurs écrits de circonstance, on lui doit *l'Histoire du 18 brumaire*, et une suite à *l'Histoire de France* d'Anquetil jusqu'en 1815.

**GALLAND** (Ant.), orientaliste, né en 1646 à Rollet près de Montdidier, mort en 1715, accompagna en 1670 Nointel, ambassadeur à Constantinople ; fit depuis deux autres voyages en Orient, pendant lesquels il se perfectionna dans l'étude du grec et de l'arabe, et exécuta, avec le titre d'*antiquaire du roi*, un grand nombre de recherches archéologiques ; fut admis en 1701 à l'Académie des inscriptions, et devint en 1709 professeur d'arabe au Collège de France. Il est surtout connu par les *Mille et une Nuits*, charmant recueil de contes qu'il traduisit de l'arabe, 1704-8, 12 vol. in-12. On a encore de lui : *Paroles remarquables, bons mots et maximes des Orientaux*, 1694, *Contes et fables de Pédipai et Lokman*, 1724, et une foule de dissertations sur des médailles grecques ou romaines et sur divers points d'archéologie.

**GALLAND** (André), oratorien, né à Venise en 1709 de parents français, mort en 1779, employa la plus grande partie de sa vie à publier une précieuse collection des Pères : *Bibliotheca græco-latina veterum patrum antiquorumque scriptorum Ecclesiæ*, Venise, 1765-81, 14 vol. in-fol. On y trouve 380 écrivains des sept premiers siècles.

**GALLAPAGOS**. V. GALAPAGOS.

**GALLARATE**, v. de Lombardie, à 35 kil. N. O. de Milan ; 3900 hab. Fondée, dit-on, par une légion romaine nommée *Galleria*. Fortifiée et florissante au x<sup>e</sup> siècle ; ses fortifications ont été détruites au xiii<sup>e</sup>.

**GALLAS**, peuple nomade de l'Afrique, répandu sur les confins de l'Abyssinie méridionale, domine depuis le xvii<sup>e</sup> siècle dans les États de Gondar, Ankober, Amhara, Angot, etc. Ils sont féroces et belliqueux ; ils se distinguent des autres nègres par une teinte moins foncée et par leurs cheveux, qui sont longs et non crépus.

**GALLAS** (Mathias), feld-maréchal d'Autriche, né en 1589 dans le comté de Trente, mort à Vienne en 1647, servit sous Wallenstein, refusa d'entrer dans les projets ambitieux de ce général contre l'empereur Ferdinand II, et les dénonça à ce prince dont il se concilia ainsi la faveur. Général en chef de



l'armée envoyée contre la France en 1636, il s'avança sans obstacles jusqu'à St-Jean-de-Losne en Bourgogne; mais il ne put prendre cette place, qui cependant n'était défendue que par une faible garnison, et dut battre en retraite à l'approche du grand Condé. En 1644, il fit également contre les Suédois une campagne malheureuse, qui lui mérita, dit Puffendorf, la réputation d'être le premier général du monde pour perdre une armée.

**GALLE**, famille hollandaise qui a fourni plusieurs artistes distingués : Philippe, dessinateur et graveur, né à Harlem en 1537, mort à Anvers en 1612, qui grava les chefs-d'œuvre de Breughel, de Stradan, etc. ; — Théodore, fils aîné de Philippe, né à Anvers en 1560, qui grava d'après Rubens et Martin Vos; — Corneille, dit le *Vieux*, fils puîné de Philippe, et le plus célèbre de ceux qui portèrent ce nom : il naquit à Anvers vers 1570, visita l'Italie, grava d'après Van Dyck, Rubens, Raphaël, Carrache, etc., ou d'après ses propres dessins, et se fit surtout remarquer par la correction, la facilité et le bon goût de ses dessins; — Corneille, dit le *Jeune*, fils du préc., né à Anvers en 1600 : il n'eut pas le talent de son père.

**GALLE** (André), graveur en médailles, né à St-Étienne en 1761, mort en 1844, fut d'abord simple ouvrier chez un fabricant de boutons, commença la pratique de son art en gravant des ornements sur les fusils de chasse, vint à Paris vers 1798, révéla son talent par une belle médaille de la *Conquête de la haute Égypte* et consacra depuis son burin aux grands événements de l'époque : *Retour d'Égypte*, *Bonaparte à Fréjus*, *Couronnement de Napoléon*, *Friedland*, *Entrée de Louis XVIII à Paris*, *Départ de la duchesse d'Angoulême*, *Conquête d'Alger*, *Translation des cendres de Napoléon*, etc. Ses œuvres sont des modèles de précision, de netteté et en même temps d'exactitude historique. M. Raoul-Rochette a lu à l'Institut, en 1848, une *Notice sur Galle*.

**GALLÉCIE**, *Gallæcia*. V. GALICE.

**GALLÉGO**, riv. d'Espagne, descend des Pyrénées et se jette dans l'Èbre à Saragosse : env. 180 k.

**GALLES**, prêtres de Cybèle, ainsi appelés d'un certain Gallus, leur fondateur, qui paraît n'être autre qu'Atys (V. ce nom), ou du Gallus, fleuve de Phrygie, affluent du Sangarius. En se faisant initiés, ils se mutilaient eux-mêmes. Ils couraient de ville en ville, portant l'image de la déesse, jouant des cymbales ou sonnant de la trompette, et semblaient agités d'une fureur divine pendant laquelle ils chantaient des cantiques sacrés appelés *galliambes*. Ils prédisaient l'avenir et recevaient en échange de nombreuses aumônes. Leur chef se nommait *archigalle*. Ces prêtres fanatiques et vagabonds, dont la Phrygie et la Galatie furent le berceau, se répandirent dans tout l'empire romain. Ils s'introduisirent à Rome en 206 avant J.-C., et y apportèrent la statue de Cybèle.

**GALLES** (Principauté de), *Wales* en anglais, *Cambria* chez les anciens, contrée située dans la partie occidentale de la Grande-Bretagne, à pour bornes au N. la mer d'Irlande, à l'O. le canal St-Georges, au S. le canal de Bristol, et à l'E. les comtés de Monmouth, de Hereford, de Shrop et de Chester : 65 k. sur 140; 1 200 000 hab., de race celtique. Cette principauté est divisée en 12 comtés (V. ANGLETERRE). Le pays est hérissé de hautes montagnes, qu'entrecourent des vallées profondes et qui s'étendent du S. O. au N. O.; ces montagnes sont peu élevées : la principale, le Snowdon, n'a que 1084<sup>m</sup>. L'air y est vif et froid, mais salubre. Les montagnes renferment des mines de houille inépuisables; les métaux s'y trouvent également en abondance : l'argent et le cuivre à Caernarvon, le plomb à Cardigan, le fer dans tout le sud. L'agriculture est peu avancée; l'industrie consiste surtout dans la métallurgie et dans la fabrication de flanelles. Les habitants des montagnes parlent encore un idiome particulier, issu de l'ancien celtique ou gaélique (V. GAÉLIQUE); en outre, ils ont

conservé l'originalité de leur caractère et une partie de leurs mœurs : ils sont bons, hospitaliers, vifs, irascibles et superstitieux. — La principauté de Galles fut probablement peuplée par une colonie de Gallo-Kymris sortis de la Bretagne continentale : d'où le nom de *Galles* ou *Wales*, et celui de *Kymbery* ou *Cambria* qu'on lui donnait anciennement. Les principaux peuples qui l'habitaient au temps des Romains étaient les Ordovices au N. et les Silures au S. Les Romains firent de vains efforts pour les soumettre. Suetonius Paulinus occupa un instant le nord de la contrée; mais au S. les *Silures* attaquèrent les Romains, et, sous la conduite de Caractacus, ils résistèrent courageusement aux efforts d'Agricola. Lorsque les Romains quittèrent la Grande-Bretagne (411), les Cambriens formèrent une sorte de monarchie fédérative, qui dans les jours de danger obéissait à un chef unique nommé *pendragon*. Ils repoussèrent successivement les Anglo-Saxons, les Danois et les Normands, même après la conquête de Guillaume; ils ne furent soumis que par Edouard I (1283); toutefois la réunion ne fut complète que sous Henri VIII, en 1536. Edouard donna le titre de *prince de Galles* à son fils Edouard II. et depuis, les fils aînés des rois d'Angleterre ont toujours porté ce nom.

**GALLES** (NOUV.-), *New-Wales* ou *West-Main*, vaste contrée de l'Amérique anglaise (NOUV.-Bretagne), par 47° 30'-64° lat. N. et 83°-108° long. O., est bornée à l'E. par la mer d'Hudson, au N. par le golfe de Chesterfield, à l'O. et au S. O. par des ramifications des monts Rocheux, au S. par le Canada : 2200 k. sur 450. Le Churchill ou Mississippi la divise en deux parties : Nouv.-Galles mérid. et Nouv.-Galles septentrionale. La population s'élève à peine à 40 000 individus; le principal établissement est le Fort-York. Climat très-rude, mais fort sain; végétation maigre dans le nord, mais développée au S. — La Nouv.-Galles est soumise au gouverneur du Canada; le monopole du commerce, qui consiste principalement en fourrures, appartient à la compagnie de la baie d'Hudson; il se fait surtout à *Fort-York*, à l'embouchure du Nelson.

**GALLES** DU SUD (NOUV.-), *New-South-Wales*, vaste colonie anglaise située dans la partie orientale de l'Australie, s'étend depuis le cap York jusqu'au cap Wilson, par 10° 39'-39° 11' lat. S., sur une longueur d'env. 310 myriamètres. La colonie, qui ne comptait que 13 000 hab. en 1802, en compte auj. plus de 300 000, dont une grande partie se compose d'anciens *convicts* (déportés), ou de leurs descendants; capit., Sydney; les autres villes importantes sont Paramatta, Bathurst, Port-Macquarie, Goulburn, Maitland. — L'intérieur de la Nouv.-Galles est peu connu; les côtes sont découpées par un grand nombre de baies et baignées par le golfe Carpentarie; le pays est traversé par les Montagnes Bleues. Les rivières principales sont le Macquarie, le Brisbane, le Castlereagh, le Hastings, l'York, etc. Le climat est très-chaud, et néanmoins très-salubre. La végétation est puissante et originale; on y a trouvé des végétaux et même des animaux jusqu'alors inconnus (V. AUSTRALIE). Les indigènes appartiennent à la race nègre et ont l'intelligence fort peu développée. — La colonie de la Nouv.-Galles fut fondée dans le but d'en faire un lieu de déportation. Cook l'avait déjà visitée en 1770; en 1788 le commodore Philips y aborda avec 800 condamnés et fonda l'établissement de Botany-Bay; mais bientôt après il transféra la colonie à Port-Jackson ou Sydney. La colonie reçut de rapides accroissements. L'administration est confiée à un gouverneur nommé par la mère patrie, et assisté d'un conseil exécutif, nommé par lui, et à une assemblée législative de 54 membres, élus par les colonies libres. La prospérité de la colonie s'accroît de jour en jour, surtout depuis la découverte des mines d'or de l'Australie. Depuis 1840, on n'y envoie plus de *convicts*.

**GALLES** (prince de), titre que porte l'héritier pré-

somptif de la couronne d'Angleterre. V. ÉDOUARD et GALLES (principauté de).

GALLES (Ile du PRINCE DE). V. PRINCE.

GALLET, chansonnier, né à Paris vers 1700, était épicière droguiste. D'un caractère jovial, il vécut dans l'intimité de Piron, Collé, Panard, et fit de société avec eux plusieurs pièces fort gaies, ainsi que plusieurs parodies, qui eurent du succès; mais il négligea ses affaires, fit banqueroute, et mourut dans la misère, 1757.—Un autre Gallet, joueur fameux du XVIII<sup>e</sup> siècle, est mentionné dans les satires de Régnier (sat. XIV), et dans celles de Boileau (sat. VIII). Il perdit toute sa fortune d'un coup de dé.

GALLICANE (Église), c.-à-d. église des Gaules et de France. Cette église, tout en étant sincèrement attachée à la foi catholique et au St-Siège, réclame certaines franchises, connues sous le nom de *libertés gallicanes*, qu'elle fait remonter aux premiers temps: elle insiste particulièrement sur la distinction des 2 puissances, spirituelle et temporelle, ainsi que sur leur indépendance; elle met l'infailibilité, non dans le pape seul, mais dans le corps épiscopal tout entier uni à son chef; elle proclame l'autorité suprême des conciles généraux et celle des saints canons dans le gouv't de l'Église. Ces doctrines ont été longtemps enseignées dans les écoles théologiques et en particulier à la Sorbonne; elles ont été résumées dans la déclaration du clergé de France en 1682, rédigée par Bossuet. Cette déclaration porte en substance: « Que l'Église doit être régie par les canons, que saint Pierre et ses successeurs n'ont reçu de puissance que sur les choses spirituelles; que les règles et les constitutions admises dans le royaume doivent être maintenues, et les bornes posées par nos pères demeurer inébranlables; que les décrets et jugements du pape ne sont irréfutables qu'autant que le consentement de l'Église est intervenu, etc. » Les libertés gallicanes ont eu pour principaux défenseurs Hincmar, Gerson, Bossuet, l'abbé Fleury, le cardinal de La Luzerne, Bausset, Frayssinous, Guillon, Boyer, Affre, etc.

GALLICIE. V. GALICIE.

GALLIEN, P. *Licinius Egnatius Gallienus*, empereur romain, fils de Valérien, né en 232, fut associé par son père à l'empire dès 253. Son père ayant été fait prisonnier par Sapor en 260, il ne fit rien pour le tirer de captivité, et s'empressa de se faire reconnaître empereur. Il commit toutes sortes de cruautés, se plongea dans les excès du luxe et de la débauche, et ne dut la conservation de son trône et de ses provinces qu'au courage d'Odenat, roi de Palmyre, un de ses alliés. Sous son règne les Barbares envahirent les Gaules, la Grèce et l'Orient; et trente de ses généraux, connus sous le nom des *Trente Tyrans*, prirent la pourpre. Il venait de réduire Ingenuus en lilyrie et Posthumus en Gaule, et il assiégeait Aurélius dans Milan, lorsqu'il fut tué par un de ses officiers, en 268.

GALLIFET (Joseph de), écrivain mystique, né en 1663 à Aix, mort vers 1745, était provincial des Jésuites de Lyon, lorsqu'il fit vœu, dans une maladie, de se consacrer tout entier à la gloire du *Sacré-Cœur de Jésus*. Dès qu'il fut rétabli, il publia un traité sur ce sujet, qui parut en latin à Rome, avec un mémoire de la mère Alacoque, 1726, et qu'il traduisit sous ce titre: *De l'excellence de la dévotion au Cœur adorable de Jésus*, Paris, 1733; il travailla jusqu'à la fin de sa vie à établir cette nouvelle dévotion, qui fut admise en France en 1765 à la demande du clergé.

GALLION (Jun.), frère de Sénèque, se nommait d'abord *Annæus Novatus*, et reçut le nom de Gallion de son père adoptif. Il était proconsul d'Achaïe lorsque les Juifs lui amenèrent S. Paul pour le faire condamner; mais il ne voulut point intervenir dans ces disputes. Enveloppé dans la disgrâce de son frère, il se perça de son épée.

GALLIOLI, *Callipolis*, v. forte de la Turquie d'Europe (Roumélie), ch.-l. de livah, sur le bord oc-

cidental du canal des Dardanelles, dit aussi *Détroit de Gallipoli*, à 140 k. S. d'Andrinople; 18 000 hab. Evêché grec. Deux bons ports; la ville est défendue par 14 châteaux forts. Fabriques de maroquins. C'est la 1<sup>re</sup> ville que les Turcs aient eue en Europe: ils la prirent en 1356.—Le livah de Gallipoli, situé le long de la mer de Marmara, a une longueur de 460 kil. et une largeur de 150, et compte 600 000 h. Il correspond au S. de l'anc. Thrace et à la Macédoine orientale.—On donne le nom de *Presqu'île de Gallipoli* à la presqu'île sur laquelle est située Gallipoli: c'est l'anc. *Chersonèse de Thrace*.

GALLIOLI, *Callipolis*, v. de l'anc. roy. de Naples (Terre d'Otrante), à 44 k. E. d'Otrante, sur une île du golfe de Tarente unie à la côte par un pont; 10 000 h. Place forte, château fort; port commode, mais d'entree difficile. Evêché, cathédrale.

GALLO-GRÈCE. V. GALATIE.

GALLOIS (l'abbé Jean), savant universel, né à Paris en 1632, mort en 1707, était versé dans l'étude de toutes les langues et de toutes les sciences. Chargé après la mort de Denis de Sallo de continuer le *Journal des Savants*, il le rédigea pendant huit années, 1666-74, traitant de toutes les matières, sciences et lettres, avec exactitude et profondeur. Il était en même temps garde de la Bibliothèque du roi, et professeur de langue grecque au Collège de France. Il fut élu membre de l'Académie française en 1673, et de celle des sciences, en 1668.

GALLOPAGOS. V. GALAPAGOS.

GALLOWAY, district d'Ecosse, au S. E., comprend le comté de Wigton avec l'intendance de Kirkcudbright et a pour lieu principal New-Galloway, ville de 4 000 âmes, sur la riv. de Ken, à 40 k. S. E. d'Ayr. Ce bourg fut longtemps indépendant et résista souvent aux rois d'Ecosses.

GALLOWAY, v. et comté d'Irlande. V. GALWAY.

GALLOWAY (RUVIGNY, comte de). V. RUVIGNY.

GALLS ou GAELS, peuple qui a donné son nom à la Gaule et au pays de Galles. V. GAULOIS, CALLES.

GALLUS (Cornelius), poète et guerrier romain, de l'ordre des chevaliers, né à *Forum Julii* (Fréjus) l'an 69 av. J.-C., rendit d'importants services à Octave dans la guerre d'Alexandrie, et fut créé par lui gouverneur d'Égypte. Il abusa tellement de son pouvoir, qu'il fut rappelé et condamné à l'amende et à l'exil; il se donna la mort, l'an 26 av. J.-C., à l'âge de 43 ans. Il était lié avec Virgile, qui lui adressa sa x<sup>e</sup> églogue. Il avait composé 4 livres d'éloges qui ne nous sont pas parvenues; on a cependant sous son nom 6 éloges, mais elles paraissent être d'un poète du VI<sup>e</sup> siècle, nommé Maximien. On les trouve ordinairement à la suite des poésies de Catulle, Tibulle et Propertius; Pezay les a traduites. Ces éloges ont aussi été trad. par L. Puget, à la suite de Propertius, dans la collection Nisard. On a quelquefois attribué le *Ciris* à Corn. Gallus.

GALLUS (C. Vibius Trebonianus), général en Mésie, fit périr par trahison l'empereur Decius, dans une expédition contre les Goths, et se fit proclamer empereur, en 251. Il eut d'abord pour collègue Hostilien, fils de Decius, mais il ne tarda pas à le faire périr pour s'associer son propre fils, Volusien. Il traita avec les Goths, et persécuta les Chrétiens. Il allait combattre Émilien, qui avait usurpé, lorsqu'il fut tué en Ombrie, par ses propres soldats, 253.

GALLUS (Flav. Constantinus), neveu de Constantin et frère de Julien, fut créé César en 351 par Constantine II, et chargé du gouvernement de l'Orient. Il remporta plusieurs avantages sur les Perses; mais il fit le plus cruel abus de son pouvoir, et mit à mort plusieurs des principaux habitants de la Syrie et d'Antioche. Rappelé par l'empereur, il fut jugé, condamné, et eut la tête tranchée en 354.

GALLUS (SULPITIUS). V. SULPITIUS.

GALNA, v. de l'Inde anglaise. V. GAULNA.

GALSUINTE ou GALSWINTHE, fille d'Aithanagilde, roi des Visigoths, et sœur aînée de Brunehaut, née

vers l'an 540, fut, à la sollicitation de sa sœur, donnée en mariage à Chilpéric, roi de Neustrie, que cette princesse espérait par cette union détourner de son commerce avec Frédégonde (567). Mais le faible Chilpéric se laissa bientôt, malgré ses promesses, dominer de nouveau par Frédégonde, et, à l'instigation de cette femme, il fit étrangler Galsuinde pendant son sommeil. C'est en voulant tirer vengeance de ce crime que Brunehaut s'engagea dans la lutte sanglante où elle finit par succomber.

**GALUPPI** (Pasquale), professeur de philosophie à l'Université de Naples, né en 1770 à Tropea (Calabre), mort en 1846, publia sur la philosophie de nombreux ouvrages qui popularisèrent la science, et soumit à une sage critique les doctrines étrangères. On a de lui : *Elementi di filosofia*, Messine, 1821; *Lettre philosophique*, 1827, trad. par M. Peisse, 1844 (il y traite des vicissitudes de la science sur la question de la connaissance, depuis Descartes jusqu'à Kant). Il était correspondant de l'Institut.

**GALVANI** (L.), médecin et physicien, né à Bologne en 1737, mort en 1798, fut nommé en 1762 professeur d'anatomie à l'Université de Bologne, et perdit cette place lors de l'établissement de la République cisalpine, pour n'avoir pas voulu prêter serment au nouveau gouvernement. Il fit en 1790 la découverte de ces propriétés électriques que l'on a désignées depuis sous le nom de *Galvanisme* : ayant par hasard approché un conducteur électrique des muscles d'une grenouille écorchée, il remarqua avec étonnement les mouvements qui s'y produisaient, en fit l'objet d'une étude spéciale, et publia sur ces phénomènes, en 1791, une célèbre dissertation *De virtus electricitatis in motu musculari*. Il crut y voir la preuve d'une électricité particulière résidant dans l'animal, et pensa même avoir découvert le fluide nerveux ; mais depuis, Volta a démontré que la cause du développement de l'électricité dans les phénomènes observés par Galvani résidait dans le contact de substances hétérogènes. L'Institut de Bologne a publié en 1841 les *Œuvres complètes de Galvani*.

**GALVESTON**, baie du golfe du Mexique, dans l'État de Texas, à Pemb. du Rio de la Trinidad, est presque fermée au S. par l'île Galveston ou San-Luis, dans laquelle on trouve une v. de Galveston, à P. O., avec un port très-commerçant ; 8000 hab. Bateaux à vapeur pour la Nouv.-Orléans, chemin de fer pour Houston. La v. ne date que de 1837.

**GALWAY**, *Galloridia*, v. d'Irlande, ch.-l. du comté de Galway, à 180 k. O. de Dublin ; 30 000 h. Evêché catholique, collège de Jésuites. Port, séparé de la ville, église collégiale, bourse, caserne, plusieurs anciens monastères, etc. Industrie médiocre (lainages, toiles). Pêche, brûlage de varech. — Galway est une v. ancienne. Elle était jadis très-forte ; elle fut conquise par les Anglo-Normands en 1232. Elle refusa en 1641 de recevoir les troupes du Long-Parlement, et protégea les rebelles en se donnant au duc d'Ormond ; elle fut prise en 1651 ; en 1690 elle se déclara pour Jacques II et opposa une longue résistance aux troupes de Guillaume III. — Le comté de Galway, dans le Connaught, est situé entre ceux de Mayo au N., de Clare au S. et l'Atlantique à l'O. ; 140 k. sur 70 ; 425 500 h. Beaucoup de lieux incultes.

**GAMA** (Vasco de), célèbre navigateur portugais, né au port de Synis en Portugal vers 1460, fut chargé, en 1497, par le roi Emmanuel, de chercher une route vers l'Inde en doublant le cap de Bonne-Espérance, qu'avait déjà découvert Barthélemy Diaz ; il réussit pleinement, doubla le cap en déc. 1497, et jeta l'ancre devant Calicut en mai 1498, après avoir couru mille dangers. A son retour (1499), il fut accueilli avec la plus grande distinction par le roi Emmanuel, et reçut la grandesse avec le titre d'amiral des Indes et de comte de Vidigueyra. Il repartit en 1502 avec 19 vaisseaux, soumit une partie des côtes de l'Afrique orientale, forma des établissements à Mozambique, à Sofala, fit des traités avec le roi de

Cananor, pénétra jusqu'à Cochin et se fit un allié du rajah de ce pays. De retour à Lisbonne, on le laissa 21 ans dans l'inaction. Enfin en 1524 il fut envoyé dans les Indes par le roi Jean III avec le titre de vice-roi, mais il mourut à Cochin peu après son arrivée, en 1525. L'histoire de l'expédition de Vasco de Gama a été racontée par l'historien Barros, et chantée par le Camoëns dans ses *Lusiades*.

**GAMACHES**, ch.-l. de c. (Somme), sur la Bresle, à 27 k. S. O. d'Abbeville ; 1800 h. Jadis place importante. Ruines d'un château fort, détruit en 1500 par les Anglais. Filatures, moulins à huile. Patrie de Vatable. — Village du dép. de l'Eure, à 17 k. E. N. E. des Andelys ; 376 h. Château jadis important dont il reste des vestiges et des souterrains.

**GAMACHES** (Joachim ROTAULT de), maréchal de France, d'une maison anc. du Poitou, servit sous Charles VII et Louis XI, reçut le bâton de maréchal en 1461, défendit Paris contre le comte de Charolais dans la guerre du *Bien-Public*, 1465, et défendit Beauvais contre Charles le Téméraire en 1472. Malgré tant de services, Louis XI, le soupçonnant de trahison, le fit arrêter en 1476 ; il fut condamné à payer 20 000 francs d'amende et à 5 ans de prison ; mais l'arrêt ne fut point exécuté, et Gamaches mourut dans ses terres, en 1478.

**GAMACHES** (Simon), ecclésiastique, né en 1672 à Meulan, mort en 1756, était chanoine de Ste-Croix-de-la-Bretonnerie et membre de l'Académie des sciences. On a de lui : *Système du philosophe chrétien* ; *Système du cœur*, publié sous le nom de *Clarigny*, 1704, ouvrages où il essaya de populariser les sciences métaphysiques et morales.

**GAMAIN** (François), serrurier de Louis XVI, fut chargé par ce prince de construire la fameuse armoire de fer. Malgré les bons traitements qu'il avait toujours recus à la cour, il n'eut pas honte de se tourner contre elle, révéla l'existence de la fameuse armoire après le 10 août (1792), accusa même le roi et la reine d'avoir voulu l'empoisonner pour ensevelir leur secret, et obtint à ce titre une pension.

**GAMALIEL**, docteur de la loi au temps de J.-C., se montra favorable à la nouvelle religion, défendit S. Pierre contre les Juifs, qui voulaient le faire pérorer, fut le maître de S. Paul, et se fit, à sa vie on croit, baptiser secrètement à la fin de sa vie. On l'hon. comme saint (3 août).

**GAMBA**, État de la Guinée septentr., au N. de celui de Dahomey, dont il est tributaire, a pour ch.-l. une ville de même nom, à 360 kil. N. de Dahomey. Ses habitants sont agriculteurs et fort doux.

**GAMBA** (Partolomeo), bibliographe, bibliothécaire de St-Marc à Venise, né à Bassano en 1780, mort en 1841, a donné un excellent livre de bibliographie, *Serie dell'edizioni de' testi di lingua italia* (Bassano, 1805), des notices sur les *Hommes illustres de Bassano*, sur les *Femmes célèbres de Venise*, et une *Galerie des littérateurs et artistes vénitiens*.

**GAMBARA** (Laur.), poète latin moderne, né à Brescia en 1496, mort en 1586, a composé la *Gigantomachie* et *Columbus* ou la *Découverte du Nouveau-Monde*. Ses vers ne manquent ni de goût, ni d'élégance. Ses *Œuvres* ont eu plusieurs éditions (Bâle, 1555 ; Rome, 1581, etc.). — Véronique Gambarà, 1485-1550, née près de Brescia, cultiva la poésie italienne, réussit surtout dans le sonnet, et fut l'amie de Bembo. Elle avait épousé le seigneur de Correggio. Ses vers ont été ras-embles en 1 vol. in-8, Brescia, 1759.

**GAMBEY** (H.), habile mécanicien, membre du Bureau des longitudes et de l'Institut, né à Troyes en 1789, mort en 1847, se forma à l'École de Châlons, porta au plus haut degré l'art de construire les instruments de précision, perfectionna le *théodolite*, l'*héliostat*, la *boussole*, inventa le *caténotre*, et construisit pour l'Observatoire un *équatorial* et un *cerce mural méridien* de 2<sup>m</sup> de diamètre, admirés des connaisseurs. Travailleur solitaire, il n'avait pas fait connaître toutes ses méthodes : quelques-unes

eussent été ensevelies avec lui si M. Armand Séguier ne les eût recueillies ou retrouvées.

**GAMBIE**, fleuve d'Afrique, naît par 13° 38' long. O., 10° 37' lat. N., dans l'État de Fouta-Toro, sous le nom de Diman; coule de l'E. à l'O.; baigne le Bondou, le Saloum, le Badibou, le Barra, reçoit entre autres riv. la Cazamance, le Cacheo, baigne les comptoirs de Bathurst et d'Albreda, et tombe dans l'Océan par plusieurs embouchures, que jadis on prenait pour autant de fleuves différents, après un cours d'env. 1700 kil. Il communique par un bras avec le Sénégal. — La contrée arrosée par le Sénégal et la Gambie a reçu le nom de Sénégalie.

**GAMBIER** (James), amiral anglais, 1756-1833, issu d'une famille chassée de France par la révocation de l'Édit de Nantes, bombardé Copenhague en 1807, détruisit la flotte française avec des brûlots à l'île-d'Aix, 1809, et fut fait en récompense chevalier du Bain et baron. Il a laissé son nom à un archipel du grand Océan, par 23° lat. S., 137° long. O., découvert en 1797 par le capitaine Wilson, et placé depuis 1844 sous le protectorat de la France.

**GAMÉLIES**, fêtes en l'honneur de Junon, protectrice des mariages (*gamos* en grec), faisaient donner chez les Grecs le nom de *Gamélion* au mois dans lequel on les célébrait, mois qui répond à janvier.

**GAN**, v. du dép. des B.-Pyénées, sur la Nées, à 8 kil. S. O. de Pau; 3000 hab. Vin estimé.

**GAND**, *Gent* en flamand, *Gandavum* en latin moderne, v. de Belgique, ch.-l. de la Flandre orientale, au confluent de l'Escaut avec la Lys et autres rivières, à 49 kil. N. O. de Bruxelles; 120 000 hab. Place forte. Evêché; cour d'appel des deux Flandres, université libre, fondée en 1806; collège royal, académie de dessin, sculpture, peinture et architecture; sociétés savantes, bibliothèque, musée, etc. La ville est située sur 36 petites îles jointes par 300 ponts; elle a 17 kil. de tour, et renferme dans son enceinte des jardins et des terres labourables. On y remarque un magnifique bassin, terminé en 1828 et pouvant contenir 400 bâtiments; l'hôtel de ville, commencé en 1481; le beffroi, élevé en 1183; le *béguinage*, vaste bâtiment formant tout un quartier; le palais de l'université; la citadelle, bâtie de 1822 à 1830; la cathédrale de St-Bavon, commencée au XIII<sup>e</sup> siècle, surmontée d'une tour haute de 90<sup>m</sup>, et qui possède des tableaux de Van Dyck et de Van Eyck, et une crypte du X<sup>e</sup> siècle; le palais épiscopal, les églises St-Michel, St-Nicolas et St-Jacques, riches en œuvres d'art; les restes de l'abbaye de St-Pierre, autrefois la plus riche des Pays-Bas; le théâtre. Chemins de fer pour Bruges, Ostende, Anvers, etc. Fabriques de toiles, filatures de coton, imprimeries sur toiles, etc. Commerce actif, surtout pour les toiles de Flandre et les produits du sol. Patrie de Charles-Quint, de Daniel Heinsius et de Philippe Laensberg, astronome. — L'origine de Gand est fort incertaine: suivant les Belges, elle remonte au VII<sup>e</sup> s.; elle fut fortifiée en 1053 par le comte Baudouin, et devint bientôt une des plus riches villes de la Flandre; elle se mit plusieurs fois à la tête des révoltes flamandes, surtout de celles qui eurent lieu en 1336 contre le comte de Flandre, Louis de Nevers, sous la conduite de Jacques Arteveld; contre Louis II de Mâle (1379-83), sous la conduite de Philippe Arteveld, et contre Charles-Quint en 1538: c'est pour aller réduire les Gantois que ce dernier obtint du trop généreux François I de traverser la France. En 1576 y fut signée la fameuse Pacification de Gand, par laquelle les provinces du nord et du midi des Pays-Bas s'unirent contre les Espagnols. Gand fut prise en 1678 par Louis XIV, en 1745 par Lowendahl, en 1792 et 1795 par les armées de la République. Elle devint sous l'Empire le ch.-l. du dép. de l'Escaut. Louis XVIII s'y retira pendant les Cent-Jours (1815), et y publia un journal officiel, le *Moniteur de Gand*. En 1815, l'Angleterre et les États-Unis y signèrent un traité de paix.

**GANDERSHEIM**, v. du Brunswick, sur la Gande, à 39 kil. N. de Gœttingue; 2400 hab. Anc. abbaye, fondée en 856. Elle devint dans la suite abbaye laïque impériale et eut un chapitre de Dames.

**GANDIE**, **GANDIA**, v. et port d'Espagne (Valence), sur la Méditerranée, à 59 k. S. de Valence; 6050 h. On recueille au env. les meilleurs melons d'Espagne. Anc. duché, donné aux Borgia en 1485 par Ferdinand le Catholique, appartenant auj. à la famille d'Ossuna; anc. université, fondée en 1547, et supprimée en 1772. Beau palais des ducs de Gandie.

**GANDIE** (Franc. BORGIA, duc de). V. BORGIA.

**GANDJAM**, riv. de l'Hindoustan septentr., sort des monts des Circars et se jette dans le golfe de Bengale au-dessous de la ville de Gandjam. — Cette ville, située par 19° 22' lat. N., 82° 58' long. E., est le ch.-l. d'un district de l'Inde anglaise (Madras), formé de la partie septentr. de l'anc. État de Cica-cole, qui compte 600 000 hab. Commerce très-actif, surtout en toiles de coton.

**GANDJOUR**. V. DANDJOUR.

**GANDOUANA**, anc. prov. de l'Hindoustan, entre 17° et 25° lat. N., 75° et 83° long. E., au S. de Malwa, au N. des prov. d'Haïderabad et d'Orissa: 890 kil. sur 800; 4 000 000 d'hab. Le Gandouana se divise en 2 parties: 1° roy. de Nagpour (vassal des Anglais sous un prince maharatte); 2° district de Gandouana ou de Djabbalpour (aux Anglais et dans la présidence de Calcutta). Capit. anc., Gharrâ (auj. presque inhabitée); princ. villes actuelles: Nagpour, Djabbalpour. Pays généralement montagneux et boisé.

**GANEÇA**, dieu indien, fils de Bhavani, est le dieu de la sagesse chez les Hindous. On le représente avec une tête d'éléphant, symbole de discernement et de sagacité, avec un gros ventre, des jambes courtes, et monté sur un rat, que les Indiens considèrent comme un animal prévoyant. Ganeça, qu'on a comparé à Janus, préside à l'année et à toutes les cérémonies religieuses, à la paix, aux routes et au commencement de toute entreprise. On lui attribue l'invention des mathématiques et de l'astronomie.

**GANELON**, personnage félon, à la trahison duquel les chroniques et les poèmes chevaleresques attribuent la défaite de Roland, était un seigneur du Beaujolais. Charlemagne le vainquit sur la montagne de Torvéon; Louis le Débonnaire fit raser son château d'Avenas (Beaujolais). Selon une tradition, il aurait été exécuté à Laon.

**GANGA**, divinité des Hindous, n'est que la personification du Gange.

**GANGANELLI**. V. CLÉMENT XIV.

**GANGE**, *Ganges* en latin, grand fleuve de l'Hindoustan, naît dans les monts Himalaya, au Thibet, sous le nom de Bagirathi, par 76° 40' long. E., 31° 4' lat. N., à plus de 4000<sup>m</sup> de hauteur, et prend le nom de Gange dans le Gherouâl, après avoir reçu l'Alakananda à Devapraïaga (*divin confluent*); traverse les prov. de Delhi, Agra, Aoude, Allahabad, Bahar, Bengale, passant par Farrakhabad, Allahabad, Mirzapour, Bénarès, Ghazipour, Patna, Radjamahala; et après avoir suivi la direction du S. O., puis celles du S. et de l'E., se dirige au S. E. en formant un énorme delta, dans lequel il se divise en plusieurs branches, dont la plus forte est l'Hougly, qui passe par Calcutta et à Chandernagor. Cours total, env. 3000 kil. Affluents: à droite le Calinaddy, le Djemnah; à gauche le Ramganga, le Gogra, le Gandak, le Bagmaty, le Koucy, le Mahanada, la Tistah. Le Bramapoutre, qui vient du N. E., reçoit d'abord une des branches nombreuses du Gange, et s'unissant lui-même à ce fleuve, se jette avec lui dans l'Océan par une même embouchure. Le Gange a dans la dernière partie de son cours une largeur de 4 à 5 kil.; profond de 10<sup>m</sup> dans les 800 derniers k. de son cours, il est navigable sur une étendue de 2000 kil. Tous les ans il sort de son lit et inonde ses bords: en avril et en juillet, ses eaux s'étendent sur un espace de plus de 100 lieues. La barre s'y fait

sentir quelquefois jusqu'à 300 kil. de de la mer. Ce fleuve est aux yeux des Hindous un fleuve sacré : ils en font, sous le nom de *Ganga*, une déesse, qui est identique à Bhavani ; ils réservent ses eaux pour les cérémonies les plus augustes du culte ; ils croient se purifier au moral comme au physique en s'y baignant ; ils regardent comme le comble du bonheur et comme l'aurora de la vie céleste de mourir dans ses eaux.

**GANGES**, ch.-l. de cant. (Hérault), près de l'Hérault, r. g., à 45 kil. N. O. de Montpellier ; 4000 h. Eglise calviniste. Elève de vers à soie ; filature de soie, bas de soie. Aux env., belle grotte à stalactites, dite la *Grotte des Fées ou des Demoiselles*.

**GANGES** (Anne Elisabeth de ROSSAN, marquise de), née à Avignon en 1636, épousa en 1658 le marquis de Ganges, étant déjà veuve du marquis de Castellane. Sa beauté lui avait fait donner à la cour, où elle avait été présentée par son premier mari, le surnom de la *Belle Provençale*. De retour à Avignon après son 2<sup>e</sup> mariage, elle inspira une criminelle passion à ses deux beaux-frères, l'abbé et le chevalier de Ganges. Ayant résisté avec courage, elle périt frappée de plusieurs coups d'épée que le chevalier lui porta, après avoir essayé vainement de l'empoisonner. Les deux frères furent condamnés à être rompus (1667), mais ils avaient réussi à sortir de France.

**GANGRES**, *Gangra*, auj. *Kiankari*, v. de Galatie, résidence du roi Déjotarus.

**GANLIU** (Ch.), économiste, né en 1758 à Allanche (Cantal), mort en 1826, fut d'abord avocat à Paris ; entra en 1799 au Tribunal, où il resta jusqu'en 1802 ; fut en 1815 nommé député ; défendit les libertés publiques, mais toujours avec modération, et porta souvent la lumière dans les questions de finances. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur le revenu public*, 1806 et 1823 ; *Des Systèmes de l'économie politique*, 1809 ; *Dictionnaire de l'économie politique*, 1826 ; *Théorie de l'économie politique*, 1830 ; tous attestent un esprit droit et consciencieux.

**GANNAL** (J. Nic.), né en 1791 à Sarrelouis, m. en 1852, quitta la pharmacie militaire pour la chimie, fut préparateur du cours de Thénard, fit plusieurs applications utiles de la science, notamment à la fabrication du borax indigène (1819), de la colle forte, et se voua, à partir de 1825, à l'art des embaumements : son meilleur procédé consistait à injecter dans le corps par la carotide une solution de sulfate d'alumine. Il a laissé une *Histoire des embaumements*, 1837.

**GANNAT**, *Gannatum* ou *Gannapum*, ch.-l. d'arr. (Allier), sur l'Andelat, à 54 kil. S. de Moulins et à 382 k. S. E. de Paris ; 5800 h. Trib., collège. Blés, vins. Belle église Ste-Croix. Ruines de l'anc. château. — Gannat fut détaché en 1210 des domaines du comte d'Auvergne, alors révolté, et donné à Guy de Dampierre, comte de Bourbon.

**GANNERON** (Aug. Hipp.), banquier, né à Paris en 1792, mort en 1847, fit de bonnes études à Ste-Barbe, suivit quelque temps le barreau, et le quitta pour l'industrie. Juge au tribunal de commerce en juillet 1830, il donna, le lendemain de l'apparition des ordonnances inconstitutionnelles de Charles X, l'exemple de la résistance légale : un imprimeur ayant, conformément aux prescriptions nouvelles, refusé d'imprimer le *Courrier français*, Ganneron et ses collègues le condamnèrent à exécuter ses engagements, nonobstant les ordonnances, qu'ils déclarèrent contraires à la Charte. Élu après la révolution député, membre du conseil municipal, colonel de la 2<sup>e</sup> légion, il fut un des plus fermes appuis du nouveau gouvernement. Il est un des créateurs du *Comptoir d'escompte*.

**GANS** (Ed.), juriconsulte, né à Berlin en 1798, m. en 1839, se lia de bonne heure avec Hegel, dont il partagea les doctrines, fut nommé en 1826 professeur de droit à Berlin, et se fit remarquer par sa parole claire, vive et colorée. Parmi ses écrits, on distingue ses *Scholies sur Caius*, Berlin, 1820, où il

combat l'école de Savigny et de Hugo ; et un *Traité du droit de succession*, 1823-29, 3 v. in-8, qui est son ouvrage capital. Il publia une grande partie de l'édition posthume des *Oeuvres* de Hegel, et rédigea presque toute la *Philosophie de l'histoire*, dont Hegel n'avait laissé que l'introduction.

**GANTEAUME** (Honoré), marin, né à La Ciotat en 1755, mort en 1818, était sous-lieutenant de vaisseau en 1789. Il obtint un avancement rapide, commanda dans le Levant une escadre qui captura plusieurs navires marchands anglais, accompagna Brueys en Égypte en qualité de chef d'état-major, réussit à ramener Bonaparte en France, mais échoua dans la mission de porter des secours à l'armée d'Égypte. Lors de la proclamation de l'Empire, il fut fait vice-amiral, comte, et nommé commandant de la flotte de Brest, puis inspecteur général des côtes de l'Océan ; en 1810, il entra au conseil de l'Amirauté. Il adhéra à la déchéance de l'Empereur en 1814 et fut fait pair par Louis XVIII.

**GANYMÈDE**, jeune prince d'une grande beauté, fils de Tros, roi de Troie, fut, selon la Fable, enlevé par l'aigle de Jupiter, et transporté au ciel pour y remplacer Hébé comme échanson des dieux. Il forme dans le ciel la constellation du *Verseau*.

**GAOUTAMA**. V. *BODDDHA*.

**GAP**, *Vapincum*, ch.-l. du dép. des H.-Alpes, à 677 k. S. E. de Paris ; 8219 hab. Evêché, trib., collège. Belle cathédrale, où l'on voyait le mausolée du duc de Lesdiguières, par Jacob Richier, monument transporté depuis à l'hôtel de la préfecture. Chemin de fer. Cadis, soie, laine, chapeaux, etc. — Cite v. est fort ancienne : elle fut la capit. des *Tricorii*, et au moyen âge du Gapençais. Elle souffrit beaucoup des invasions des Sarrasins et des Lombards. Elle fut prise par Lesdiguières en 1575, resta aux Protestants jusqu'en 1582, fut prise et ravagée en 1692 par Victor Amédée, duc de Savoie.

**GAPENÇAIS**, *Vapincensis tractus*, partie du H.-Dauphiné, sur les confins de la Provence, et au S. E. de l'Embrunais ; ch.-l., Gap. Sous les Romains, ce pays fit partie de la Viennoise, puis de la Narbonnaise ; il avait pour habitants les *Caturiges* et les *Tricorii*. Il appartint successivement aux Burgundes, aux Francs, au roi d'Arles, et, après le démembrement du royaume, aux comtes de Provence, aux comtes de Toulouse, aux comtes de Forcalquier, qui en cédèrent une partie à l'évêque de Gap. Charles VII s'en empara en 1448 ; mais il le restitua à René, comte de Provence ; il fut réuni définitivement à la France par Louis XI, en vertu du testament de René. Il est auj. compris dans le dép. des H.-Alpes.

**GARAKPOUR**, v. de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'anc. Aoude, sur le Rapti ; 20 000 h. Elle est le ch.-l. d'un district, cédé aux Anglais en 1801.

**GARAMA**, auj. *Gherma*, v. d'Afrique, au S. de la Grande-Syrie, avait donné son nom aux Garamantes. C'était un rendez-vous de commerce entre les habitants de la Libye intérieure et ceux de la côte.

**GARAMANTES**, peuple indigène de l'Afrique intérieure, au S. de l'Atlas, qui le séparait de la Numidie, habitait le pays de Zab et une partie du Sahara et avait Garama pour v. princ. : c'était le peuple le plus mérid. que les Romains connussent en Afrique. C. Balbus lit, en 21 av. J.-C., une expédition célèbre dans le territoire des Garamantes.

**GARAMOND** (Claude), graveur et fondeur de caractères, né à Paris vers 1480, mort en 1561, fut chargé par François I de graver, d'après les dessins d'Ange Verger, pour l'impression des auteurs grecs, les trois sortes de caractères grecs connus depuis sous le nom de *garamond* : la perfection de ces caractères n'a pas encore été surpassée. Ses caractères romains ne sont pas moins estimés.

**GARASSE** (Franç.), jésuite, né à Angoulême en 1585, mort en 1631, s'est fait une fâcheuse célébrité par la virulence de ses critiques. Il prêcha d'abord, et se fit remarquer par la fougue de ses discours et

par les traits satiriques dont il les assaisonnait; puis il se mit à écrire, et emporté, par un zèle outré, il attaqua sans mesure tout ce qui lui paraissait contraire à la religion ou plutôt aux intérêts de son ordre : le poète Théophile, l'historien Pasquier, l'avocat général Servin, le philosophe Charron furent les principaux objets de ses invectives. Cependant sa fin fut honorable : il mourut à Poitiers, d'une maladie contractée en visitant les malades de l'hospice. On a de lui : *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps*, Paris, 1623; une *Somme théologique*, 1625, qui fut censurée par la Sorbonne, et une foule de pamphlets publiés sous de faux noms. Il a laissé des *Mémoires*, qui ont été publ. pour la 1<sup>re</sup> fois en 1860, à Paris, par M. Ch. Nisard.

**GARAT** (Joseph), né en 1749 à Bayonne, m. en 1833, était fils d'un médecin d'Ustaritz, près de Bayonne. Après s'être fait recevoir avocat à Bordeaux, il vint à Paris, s'y lia avec les philosophes, et se fit bientôt connaître avantageusement par ses *Éloges de l'Hôpital*, 1778; de *Suger*, 1779; de *Montausier*, 1781; de *Fontenelle*, 1784, dont les trois derniers furent couronnés par l'Académie; il écrivit en même temps dans le *Mercur*, dans le *Journal de Paris*, et fut chargé du cours d'histoire au *Lycée*, qui venait d'être fondé (1785). Envoyé aux États généraux (1789) par les pays basques comme représentant du tiers état, il devint sous la Convention ministre de la justice, et remplaça Danton après les massacres de septembre (12 octobre 1792) : il eut en cette qualité la cruelle mission de lire à Louis XVI sa sentence. Il accepta peu après (14 mars 1793) le portefeuille de l'intérieur, que quittait Roland, mais il montra dans cette haute position peu de fermeté et de clairvoyance, et la quitta au bout de peu de mois. Il fut peu après jeté en prison et n'en sortit qu'au 9 thermidor. Appelé en 1794 aux écoles normales, il y fit des leçons fort brillantes sur l'*Analyse de l'entendement*. Élu en 1796 membre du Conseil des Anciens, il se laissa nommer sénateur, puis comte par l'empereur Napoléon. Esprit profond, bon écrivain, Garat était faible comme homme politique; on a dit que c'était un *jacobin malgré lui*. Outre ses *Éloges*, il a publié des *Considérations sur la Révolution*, 1792; des *Mémoires sur la Révolution*, 1795, où il explique sa conduite; des *Mémoires sur Saard*, son ami, 1820, et a laissé en manuscrit des *Éloges de Bossuet*, de *Condillae*, de *Montesquieu*, et une *Histoire des Basques*. Membre de l'Académie des sciences morales dès la fondation (1795), il avait été en outre nommé en 1806 membre de l'Académie française; il en fut exclu sous la Restauration.

**GARAT** (Pierre Jean), célèbre chanteur, neveu du préc., né à Ustaritz en 1764, mort à Paris en 1823, vint dans la capitale à 20 ans, y excita par son talent un enthousiasme universel, et obtint la protection de la reine Marie-Antoinette et du comte d'Artois, qui le pensionnèrent généreusement. Réunissant tous les registres, doué d'une extrême flexibilité, il rendait avec une égale supériorité les scènes pathétiques et les airs sérieux ou bouffes de l'école italienne. Après avoir parcouru les principales villes de l'Europe, il revint se fixer à Paris, fut nommé en 1796 professeur au Conservatoire, et y forma un grand nombre de brillants élèves, Nourrit, Dérivis, Levasseur, Ponchard, etc. Il faisait lui-même des romances : tout le monde a répété celle dans laquelle il déplorait les malheurs de la reine Marie-Antoinette : *Vous qui portez un cœur sensible*, qui le fit arrêter en 1793. Ce grand artiste avait une extrême fatuité : il fut sous le Directoire le type des *Ineroyables*.

**GARAY** (Jean de), général espagnol, né à Badajoz en 1541, passa en Amérique, et fut chargé de nouvelles explorations dans l'Amérique méridionale; découvrit, après avoir remonté le Parana, une immense contrée intérieure, et y fonda Santa-Fé-de-Véra-Cruz, sur les bords du Parana. Il fut nommé en récompense, par Philippe II, lieutenant

général et gouverneur de l'Assomption (1576). En 1580, il rebâtit la ville de Buénos-Ayres, que les Indiens avaient détruite, et sut, par une conduite pleine de douceur et de prudence, y attirer les naturels eux-mêmes. Cependant, il fut massacré par quelques-uns d'entre eux pendant qu'il remontait le Parana, allant de Buénos-Ayres à l'Assomption (1592).

**GARAY** (don Martin de), ministre des finances d'Espagne, né en Aragon en 1760, mort en 1822, se déclara contre les Français lors de l'invasion, fut nommé en 1808 secrétaire général de la junte centrale, puis des Cortès (1810), et eut jusqu'à la rentrée de Ferdinand VII une part importante dans le gouvernement. Appelé au ministère des finances par Ferdinand VII en 1814, il voulut introduire d'utiles réformes et faire supporter au clergé et à la noblesse leur part des charges publiques; mais ces mesures, bien que nécessaires financièrement, soulevèrent l'opposition des parties intéressées : il perdit bientôt son crédit auprès du roi, et fut disgracié en 1818, emportant l'estime générale.

**GARB, GARVE** (c.-à-d. *couchant*), nom qu'avaient donné les Arabes à la partie S. O. du Portugal, qui en a conservé le nom d'*Al-Garve*. — On le donne proprement à la partie N. O. de l'empire de Maroc, située dans le roy. de Fez, sur le détroit de Gibraltar.

**GARBIEH**, prov. de la Basse-Égypte, dans le Delta, sur la Méditerranée, bornée à l'O. par celles de Menouf et de Rosette; à l'E. par celles de Damiette et de Mansourah : 130 kil. sur 65; 230 500 h.; ch.-l., Mehallat-el-Kébir.

**GARCIA** ou **GARCIAS**, nom de plusieurs comtes de Castille et de quelques rois de Navarre, dont on trouvera la série aux articles de ces royaumes; deux seulement méritent d'être mentionnés à part :

**GARCIA I**, comte de Castille, né en 938, mort en 990. Il succéda à Fernand-Gonzalès, son père, en 970, comprima la révolte des comtes de Vêla, battit Almanzor à Osma en 984, et remporta sur les Maures plusieurs autres avantages, mais fut blessé mortellement et pris dans un dernier combat.

**GARCIA I** et **II**, rois de Navarre. V. NAVARRE.

**GARCIA III**, surnommé *le Trembleur*, roi de Navarre, fils de Sanche II, auquel il succéda en 994. Il combattit les Arabes, se ligua contre Almanzor avec Bermude, roi de Léon, et le défait à la bat. de Calatanazor en 998. Il mourut en 1001, à l'âge de 43 ans. Quoique très-brave, il fut surnommé *le Trembleur*, parce que toutes les fois qu'il revêtait son armure un frisson involontaire s'emparait de lui : « Mon corps tremble, disait-il, du péril où mon courage va le porter. »

**GARCIA IV**, fils aîné de Sanche III, succéda à son père dans la Navarre et dans une partie de la Vieille-Castille (1035), repoussa Ramire I, roi d'Aragon, son frère, qui avait envahi ses États (1042), mais fut pris en trahison par un autre de ses frères, Ferdinand, roi de Castille (1054). S'étant échappé, il arma pour se venger, mais il périt dans une bataille la même année.

**GARCIA DE PARÈDES** (don Diego), capitaine espagnol, né à Truxillo dans l'Estramadure en 1466, fut le compagnon d'armes de Gonzalve de Cordoue, et partagea ses exploits et sa gloire dans les guerres d'Italie. En quittant ce pays, il alla retrouver Charles-Quint, dans l'armée duquel il combattit avec sa valeur ordinaire; mais il mourut peu après, des suites d'une chute de cheval (1530). Ce guerrier était d'une taille gigantesque et d'une force physique extraordinaire; pour la loyauté et la bravoure, il mérita d'être comparé à notre Bayard.

**GARCIA** (Manuel), compositeur et chanteur célèbre, né à Séville en 1779, mort à Paris en 1832, débuta à Madrid en 1801, et parcourut ensuite l'Espagne, l'Italie et la France, obtenant partout les plus brillants succès. Ses principaux opéras sont : *il Califò di Bagdad* (donné à Naples en 1812); *l'Anbergiste, les Clefvièdes de maître Adam, le Poète colporteur*. F. O.

*restan*, 1822, etc. — Il fut père de Marie Garcia (Mme Malibrant) et de Pauline Garcia (Mme Viardot).

**GARCILASO** (ou plutôt **GARCIAS LASO**) DE LA VEGA, célèbre poète espagnol, né à Tolède en 1500 ou 1503, était d'une illustre famille, alliée à la maison de Guzman. Cet homme, qui ne devait chanter que les douceurs du repos, tint l'épée toute sa vie, et mourut en combattant : il prit part à toutes les guerres de Charles-Quint, se distingua particulièrement à la bataille de Pavie (1525), et fut tué au fort de Mity (Var) en 1536, dans l'invasion des Impériaux en Provence. Il n'était alors âgé que de 33 ans; cependant il avait, au milieu du tumulte des camps, composé des chants qui l'ont rendu immortel. Ils consistent surtout en églogues, en odes et en élégies. Sa poésie est simple, facile, harmonieuse dans le style, gracieuse, naïve, mélancolique dans la pensée. Ses compatriotes le nommèrent le *Pétrarque espagnol*. Ses principaux modèles furent Pétrarque et le Dante. Les meilleures éditions de ses œuvres sont celle de Venise, 1553, avec les poésies de Boscan, son émule et son ami, et celle de Madrid, 1765 et 1788, avec une bonne préface et des notes utiles.

**GARCILASO DE LA VEGA**, historien espagnol, surnommé *l'Inca*, parce qu'il descendait par sa mère de la famille royale du Pérou, né en 1530 à Cuzco, mort en 1568, avait pour père Sébastien Garcilaso, un des lieutenants d'Alvarado et de Pizarre, et gouverneur de Cuzco. Il s'appliqua de bonne heure à connaître et à éclaircir l'histoire de cette partie de l'Amérique. Il était parvenu à recueillir tous les matériaux nécessaires à ce travail lorsque l'ombregé Philippe II, craignant l'influence que pouvaient lui donner son nom et son origine, lui fit intimement l'ordre de se rendre en Espagne : il se fixa à Valladolid et y composa ses écrits. On a de lui : *Commentaires royaux qui traitent de l'origine des Incas, de leurs lois et de leur gouvernement*, Lisbonne, 1609-16, 2 vol. in-fol., trad. par Dalibard, Paris 1744; *Hist. générale du Pérou*, 1616, in-fol., trad. par Baudouin, 1633; *Hist. de la Floride*, 1605, trad. par Richelieu, 1670. On reproche à Garcilaso un style ampoulé; mais on s'accorde à louer la fidélité de ses récits.

**GARD**, *Vardo*, riv. de France, est formée par la jonction du Gardon-d'Anduze et du Gardon-d'Alais, qui sortent tous deux des Cévennes, arrose le dép. du Gard, passe à 8 kil. N. de Nîmes, près de laquelle elle est traversée par le *Pont du Gard*, et tombe dans le Rhône par le r. dr., entre Aramon et Beaucaire, après un cours de 60 kil. environ. — Ce qu'on appelle le *Pont du Gard*, à 18 kil. N. E. de Nîmes, est un aqueduc, qui fut construit par les Romains : on l'attribue à Agrippa, gendre d'Auguste. Il est long de 279<sup>m</sup>, haut de 49, et se compose de 3 rangs d'arches élevées les unes sur les autres : le rang supérieur portait l'aqueduc servant à amener jusqu'à Nîmes les eaux des sources d'Aire et d'Aïrone. Cet aqueduc fut brisé lors de l'invasion des Barbares.

**GARD** (dép. du), dép. maritime de la France, borné au S. par la Méditerranée, est situé à l'O. de l'embouchure du Rhône et au S. du dép. de l'Ardeche : 5997 kil. carrés; 422 107 hab.; ch.-l., Nîmes. Il est formé d'une partie du Bas-Languedoc. Il est traversé au N. O. par les Cévennes et est arrosé par le Rhône, l'Ardeche, le Gard, la Cèze, la Vidourle. Climat très-doux, température variable, vents impétueux, grande sécheresse. Nombre de marais (dont 17 salants). Houille, plomb, zinc, manganèse, antimoine; marbre, plâtre, kaolin, ocre, pouzzolane, etc. Sol très-varié, aride ou maigre en beaucoup d'endroits; grains en petite quantité, légumes, fruits du Midi, très-bons vins (Lidénon, St-Gilles et Tavel), eaux-de-vie; oliviers, mûriers; garance, etc. Gros bétail (de petite espèce), moutons, vers à soie, etc. Cadis, étoffes de soie, de coton; distilleries, savons, etc. — Le dép. se divise en 4 arr. (Nîmes, Alais, Uzès, Le Vigan), 38 cant. et 438 comm., appartient à la 10<sup>e</sup> division militaire, possède une cour impériale et un évêché à Nîmes.

**GARDA**, bourg de Vénétie, à 26 kil. N. O. de Véronne, sur la rive orientale du lac de Garda. Petit port; pêche de sardines et d'ables. Bonaparte défait Wurmsen aux environs en 1796.

**GARDA** (lac de). *Benacus lacus*, lac de Vénétie, le plus oriental des grands lacs de la région au S. des Alpes. Ce fleuve forme depuis 1859 la limite entre les États autrichiens et les États sardes. Il a 38 kil. de long sur 16 de large et est traversé par le Mincio, qui y entre par le N. et en sort à Peschiera. Navigation active entre les ports de Peschiera, Sala et Desenzano.

**GARDAFUI**, cap d'Afrique. V. **GUARDAFUI**.

**GARDANNE**, ch.-l. de c. (B.-du-Rhône), à 10 kil. S. d'Aix; 3000 hab. Fortifications. Mines de fer et de houille. Le roi René y eut un château de chasse.

**GARDANNE** (le comte), général de l'Empire, né à Marseille en 1766, mort en 1818, se distingua aux batailles d'Austerlitz, d'Éna, d'Eylau; fut envoyé en 1807 comme ministre plénipotentiaire en Perse où un de ses ancêtres avait été consul de France, avec mission de susciter la Perse contre la Russie, mais y eut peu de succès et revint sans ordre. Il servit depuis en Espagne sous Masséna et y éprouva un échec qui le fit disgracier. Il se rallia aux Bourbons à leur retour.

**GARDE CONSULAIRE**, IMPÉRIALE, NATIONALE, etc. V. ces mots au *Dictionnaire des Sciences*.

**GARDEL** (P. Gabriel), danseur et chorégraphe, né à Naney en 1758, mort en 1810, débuta à Paris en 1774, dirigea pendant plus de 40 ans. les ballets de l'Opéra, et composa lui-même un grand nombre de ballets, dont voici les principaux : *Télémaque*, 1789; *Psyché*, 1790; *le Jugement de Paris*, 1793; *la Dansomanie*, 1800; *le Retour de Zéphyr*, 1802; *Achille à Scyros*, 1804; *Paul et Virginie*, 1806; *Vénus et Adonis*, 1808; *Alexandre chez Apelles*, 1808; *l'Enfant prodigue*, 1812; *Proserpine*, 1818; *la Servante justifiée*, 1818. Il a en outre composé les divertissements de plusieurs opéras. — Son frère et sa femme, attachés également à l'Opéra, eurent aussi de la réputation comme danseurs : sa femme, qu'on surnommait la *Vénus de Médicis de la danse*, excellait surtout dans le rôle de *Psyché*.

**GARDIN DU MESSIL** (J. B.), savant latiniste, né en 1720 à St-Cyr près de Valognes, fut professeur de rhétorique à Paris dans les collèges de Lisieux et d'Harcourt, puis principal du Collège Louis-le-Grand (1764), et mourut à Valognes en 1802. Il est auteur d'un traité sur les *Synonymes latins*, 1777 et 1788, ouvrage estimable et longtemps classique, mais surpassé depuis par les travaux de Boderlein et par ceux de MM. Barrault et Grégoire.

**GARDINER** (Et.), évêque de Winchester et grand chancelier d'Angleterre, né en 1483 à St-Edmund-Bury, mort en 1555, était fils naturel de Woodwill, archevêque de Salisbury. Secrétaire du cardinal Wolsey, il fut envoyé à Rome par Henri VIII pour obtenir son divorce avec Catherine d'Aragon : il s'efforça de justifier ce divorce et de soutenir la suprématie royale dans un traité : *De vera obedientia* (Londres, 1534), qui fut mis à l'Index. Attaché néanmoins à la foi catholique, il eut, sous Edouard VI, de vifs démêlés avec Thomas Cranmer, archevêque anglican de Cantorbéry, et fut jeté en prison comme ennemi de la Réforme. A l'avènement de Marie, il ne tarda pas à recouvrer sa faveur, et fut nommé grand chancelier. Il conseilla à cette princesse d'agir avec sévérité contre les Réformés, et en fit périr plusieurs dans de cruels supplices.

**GARDINER** (William), mathématicien anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle, est auteur de *Tables de logarithmes estimés*, Londres, 1742, in-fol., qui ont été plusieurs fois revues et imprimées depuis, notamment par Callet, Paris, 1783 et 1795.

**GARDON**, V. **GARD**.

**GARENGEOT** (Jacq. Croissant de), chirurgien, né en 1688 à Vitré (Bretagne), mort à Cologne en 1759, vint à Paris à 23 ans, fut successivement démonstrateur royal, chirurgien-major du régiment du

roi, contribua puissamment au progrès de la chirurgie, et fut membre de l'Académie de chirurgie de Paris et de la Société royale de Londres. On a de lui : *Traité des opérations de chirurgie*, Paris, 1720; *Traité des instruments de chirurgie*, 1723; *Myotomie humaine et canine*, 1724; *Splanchnologie, ou Anatomie des viscéres*, 1728; *Opération de la taille par l'appareil latéral*. Son nom est resté attaché à un instrument qui sert à enlever les dents molaires, la *clef de Garengeot*; cependant il n'est pas l'inventeur de cette *clef* : il n'a fait que la perfectionner.

**GARGANO** (cap), *Garganum promont.*, pointe de terre dans l'anc. roy. de Naples (Capitanate), un peu au-dessous du 42° degré de lat. N., forme cette forte saillie qui s'avance dans la mer Adriatique et qui est dominée par le mont Santo-Angelo (*Garganus mons*). Elle termine l'éperon de la botte que figure la péninsule italique.

**GARGETTE**, bourg d'Attique où naquit Épicure.

**GARIEP**, fleuve d'Afrique. V. ORANGE.

**GARIGLIANO** ou GARILLAN, *Liris*, riv. d'Italie (États-Romains), formée par la jonction du Sacco et du Liri, passe à Ponte-Corvo, et tombe dans le golfe de Gaète, à 14 kil. E. de Gaète. Cours, 60 kil. Les troupes de Louis XII y furent défaits par celles de Ferdinand le Catholique en 1503, et celles du roi de Naples François I par Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne, le 3 nov. 1860.

**GARIZIM**, mont de Palestine (tribu d'Éphraïm). Les Samaritains y élevèrent le temple qu'ils voulurent opposer à celui de Jérusalem. Ils intentèrent aux Juifs à ce sujet un célèbre procès qui fut décidé contre eux par Ptolémée Philométor, pris pour arbitre, 150 av. J.-C.

**GARLANDE**, famille puissante au x<sup>e</sup> siècle, ainsi nommée d'un château de la Brie, qu'elle possédait, joutit de la faveur de Louis VI, qui donna successivement la dignité de sénéchal à trois de ses membres : Ansel, sénéchal en 1108, tué en 1117 en combattant Hugues, sire du Puiset, révolté contre le roi; Guillaume, son frère, et Étienne, qui, bien que prêtre et archidiacre, ne craignit pas d'accepter des fonctions qui l'exposaient à répandre le sang.

**GARLANDE** (Jean de), poète et grammairien, que les uns placent à la fin du x<sup>e</sup> siècle, et les autres, avec plus de fondement, au xiii<sup>e</sup> siècle, était né en Angleterre et vint se fixer en France, où il enseigna avec distinction. On a de lui : *De mysteriis Ecclesie*; *De Contemptu mundi*, poème attribué par erreur à S. Bernard; *Florctus*, espèce de centon que Gerson commenta; *Facetus*, poème sur les devoirs de l'homme, et un livre intitulé *Libellus de verborum compositis*, sorte de dictionnaire qui renferme des notions intéressantes sur des sujets divers (imprimé à Rouen en 1508, réimpr. à Paris en 1857, par Géraud).

**GARLIN**, ch.-l. de c. (B.-Pyrénées), à 33 k. N. E. de Pau; 1100 hab.

**GARNERAY** (Jean François), peintre d'histoire, élève de David, né à Paris en 1755, mort en 1837, s'attacha dans ses tableaux, qui pour la plupart sont des tableaux de chevalet, à rappeler des monuments de la France qui n'existent plus et à représenter des scènes en rapport avec ces monuments. On remarque en ce genre : *Vue de la Ste Chapelle*, avec une *Scène du Lutrin*; *La grande galerie de Fontainebleau*, où *Diane de Poitiers vient demander à François I la grâce de son père*; *Louis XVI au Temple*. Il avait été chargé par la Convention de faire le portrait de *Charlotte Corday* avant son exécution.

**GARNERAY** (Ambroise Louis), peintre de marines, fils du préc., né en 1783, m. en 1857. Après avoir été préparé par son père à la peinture, il s'enrôla par goût dans la marine, eut part aux exploits de Surcouf, fut pris par les Anglais en 1806 et détenu sur les pontons jusqu'en 1814, reprit alors les pinceaux et réussit d'autant plus dans les marines qu'il avait longtemps servi sur mer. On lui doit des *Vues des principaux ports de France et de l'étranger*, la

*Prise du Kent par Surcouf*, *l'Attaque d'une division anglaise par la frégate la Virginie*, *le Combat de Navarin*. Il inventa une toile à peindre dite *extra-souple et imputrescible*, qui lui valut une médaille d'argent à l'exposition universelle de 1855.

**GARNERIN** (J. Baptiste et André Jacques), aéronautes (1766-1845 et 1770-1823), perfectionnèrent le parachute, inventé par le physicien Charles, et exécutèrent avec succès de nombreuses descentes : ils firent leurs premières expériences à Paris vers 1797. — Elisa Garnerin, fille de Jean-Baptiste, née en 1791, est la 1<sup>re</sup> femme qui ait tenté une descente en parachute; elle renouvela depuis plus de 50 fois cette périlleuse expérience dans tous les pays de l'Europe et en Amérique.

**GARNET** (le P.), jésuite anglais, né en 1555 à Nottingham, fut envoyé jeune en Italie, étudia sous Bellarmin, prit l'habit à Rome, revint en Angleterre comme missionnaire en 1584, et devint provincial de la Compagnie dans ce pays. Impliqué en 1606 dans la conspiration des Poudres, il fut pendu comme ayant négligé de révéler le complot, dont il avait eu connaissance par la confession. Les Jésuites le considèrent comme un martyr.

**GARNIER** (Robert), auteur dramatique, né en 1534 à La Ferté-Bernard (Sarthe), mort en 1590, est un des premiers en France qui ait fait des pièces régulières. On a de lui 9 tragédies, dont la meilleure est *Bradamante*, jouée en 1580. Garnier était lieutenant général du bailliage du Mans, et fut nommé par Henri IV conseiller au grand conseil. Quoique la langue de cet auteur soit encore informe, on trouve déjà dans ses pièces le sentiment de la grandeur. Ses *Oeuvres*, recueillies dès 1585, ont souvent été réimprimées dans le xvii<sup>e</sup> siècle.

**GARNIER** (Jean), jésuite, né à Paris en 1612, professa les lettres, puis la théologie dans divers collèges et mourut en 1681 à Bologne, pendant qu'il se rendait à une assemblée générale de son ordre qui se tenait à Rome. On a de lui des éd. de *Marius Mercator*, 1673; de *Libérat*, 1675; *Systema bibliothecæ collegii parisiensis*, 1678, où il propose un bon système de distribution bibliographique. Il termina l'édition de *Théodoret* commencée par le P. Sirmond.

**GARNIER** (dom Julien), savant bénédictin, né en 1670 à Connerre (Sarthe), m. en 1725, fut appelé en 1699 du Mans à Paris pour y préparer une éd. de *S. Basile* et en publia les 2 premiers volumes en 1721 et 1722, in-fol., avec texte grec, trad. latine; le 3<sup>e</sup> ne put paraître qu'après sa mort, en 1730, par les soins de dom Maran. Cette édition est encore aujourd'hui la meilleure et la plus belle.

**GARNIER** (J. J.), historiographe, né en 1729 à Gorron (Mayenne), m. en 1805, était professeur d'hébreu au Collège de France et inspecteur de cet établissement. Il fut admis en 1762 à l'Académie des inscriptions, et fut choisi après la mort de Villaret pour continuer l'*Histoire de France*. On lui doit les règnes de Louis XI à Charles IX. Inférieur pour le style à Velly et à Villaret, il l'emporte sur eux par ses recherches. Il a aussi publié *l'Origine du gouvernement français*, 1765, quelques écrits littéraires, et des *Mémoires* sur la philosophie ancienne, dans le recueil de l'Académie des inscriptions. On cite de lui des traits d'une admirable générosité.

**GARNIER** (le comte Germain), économiste, né à Auxerre en 1754, mort à Paris en 1821, fut procureur au Châtelet, puis secrétaire de Mme Adélaïde, sœur de Louis XVI, et fut appelé en 1791 au ministère de la justice, mais il refusa cet honneur et s'expatria en 1793. Sous l'Empire, il fut nommé préfet, comte, puis sénateur, et devint en 1809 président du Sénat. Il a trad. les *Recherches sur les richesses des nations* de Smith, 1802, et a laissé lui-même plusieurs bons ouvrages d'économie politique : *De la propriété dans ses rapports avec le droit politique*, 1792; *Principes d'économie politique*, 1796; *Valueur des monnaies de compte dans*



*l'antiquité*, 1817 (ouvrage qui fut combattu par Le-tromne); *Hist. de la monnaie depuis la plus haute antiquité jusqu'à Charlemaque*, 1819. — Son frère aîné, Ch. Garnier, 1746-95, avocat et littérateur, a donné des *Proverbes dramatiques*, 1784, et a écrit le *Cabinet des Fées*, 41 vol. in-8, 1784 et années suiv., et les *Voyages imaginaires*, 39 vol. in-8, 1787, etc.

GARNIER (Étienne), peintre d'histoire, né à Paris en 1759, mort en 1849, remporta en 1788 le premier prix de peinture, fut envoyé comme pensionnaire à Rome, et entra à l'Académie des beaux-arts en 1816. Ses œuvres principales sont : *S. Jérôme*, 1790; *Ajax*, 1791; *Socrate et Alcibiade*, 1791; *Dédale et Icare*, 1792; *la Famille de Priam*, 1792; *Nausicaa et Ulysse*; *Anacréon*; *la Charité romaine*; *Éponine et Sabinus*; *la Mort d'Eurydice*; *Napoléon dans son cabinet*. Il se distingue par la grâce du dessin et la beauté du coloris. — GARNIER-PAGÈS. V. PAGÈS.

GAROFALO (Benvenuto Tisio, dit le), peintre italien, né en 1481 à Ferrare, m. en 1559, fut l'ami de Raphaël et imita si bien sa manière que ses *Vièges* et ses *enfants* ont souvent été attribués à ce grand maître. Ses chefs-d'œuvre sont le *Massacre des Innocents*, la *Résurrection de Lazare* et la *Prise de Jésus*, qu'il peignit de 1519 à 1524 dans l'église de St-François de Ferrare; une *Samaritaine*, et le *Séjour des élus*, où il plaça l'Arioste entre deux saints. Par allusion à son nom, qui veut dire œillet en italien, il a peint un œillet sur ses œuvres originales.

GARONNE, *Garumna*, riv. de France, naît dans les Pyrénées espagnoles au val d'Aran, dans la gorge d'Artigues, par 1° 25' long. O., 42° 43' lat. N.; entre en France après un cours de 48 k., baigne les dép. de Hte-Garonne, de Tarn-et-Garonne, de Lot-et-Garonne, de la Gironde; reçoit à gauche le Gers, à droite l'Ariège, le canal du Midi, le Tarn, le Lot, s'unit à la Dordogne au Pec-d'Ambez, et prend alors le nom de Gironde. La Garonne arrose St-Béat, Montrejeau, St-Gaudens, Cazères, Muret, Toulouse, Agen, Tonneins, Marmande, La Réole, Langon, Bordeaux, Blaye, et, unie à la Dordogne, tombe dans l'Océan près de la Tour-de-Cordouan, après un cours de 580 k. La marée remonte le fleuve jusqu'à 130 k. et y forme une barre qui est connue sous le nom de *mascaret*. — Le canal du Midi, qui s'unit à la Garonne à 2 kil. au-dessous de Toulouse, fait communiquer ce fleuve avec la Méditerranée. — Un autre canal, le *Canal latéral à la Garonne*, fait suite au canal du Languedoc, avec lequel il se raccorde à Toulouse: il longe la r. dr. du fleuve jusqu'à Agen, puis passe sur la r. g., et finit à Castels. Il a 200 k. de long.

GARONNE (dép. de la HAUTE-), un des dép. frontalières de la France, a pour bornes au S. l'Espagne, à l'E. le dép. de l'Ariège, à l'O. celui des Htes-Pyrénées, au N. celui de Tarn-et-Garonne: 6717 k. carrés; 484 081 h.; ch.-l., Toulouse. Il est formé d'une partie du Languedoc (diocèse de Toulouse et Lauragais) et de plusieurs annexes de la Gascogne (Comminges, Nébouzan, Quatre-Vallées, Lomagne, Conserans). Il est traversé au S. par la chaîne des Pyrénées, et contient les monts Nèthou, Quairat, etc. Forêts au N. et surtout au S., belles plaines et prairies dans les vallées. Cuivre, plomb, jayet, antimoine, bismuth, zinc; marbres de toutes couleurs, marbre statuaire, granit, ardoises; eaux minérales (Bagnères). Vins excellents (Fronton, Montesquieu, Cappens); grains, fruits, lin, châtaignes, truffes, etc. Chevaux, mulets, ânes, gros bétail, volaille estimée. Industrie métallurgique; distilleries; verreries, manufactures d'étoffes de coton, de fil, etc. Commerce actif, surtout celui de transit. — Ce dép. a 4 arr. (Toulouse, Muret, Villefranche, St-Gaudens), 39 cant. et 597 comm. Il appartient à la 12<sup>e</sup> div. militaire, a une cour impériale et un archevêché à Toulouse.

GARRICK (David), célèbre acteur anglais, né à Hereford en 1716, mort en 1779, descendait d'une famille française de protestants réfugiés nommée La Garrigue. Il était destiné au barreau; mais un pen-

chant irrésistible le porta vers le théâtre. Ses débuts furent des triomphes (1741): il excita à Londres et à Dublin, surtout dans les pièces de Shakespeare, et dans les rôles de *Richard III*, de *Roméo* et de *Macbeth*, une admiration enthousiaste. Il avait achevé en 1747 le théâtre de Drury-Lane à Londres, et il ne cessa d'y attirer la foule; il quitta la scène en 1776, ayant acquis une fortune de 3500 000 fr. Garrick était d'une taille peu élevée; ses traits étaient réguliers, son regard plein de feu, sa voix sonore et mélodieuse; son visage revêtait avec une facilité prodigieuse l'expression des passions les plus diverses et des caractères les plus opposés; il bannit l'emphase de la tragédie et y porta un naturel parfait. Garrick était aussi auteur dramatique: il a laissé plusieurs pièces estimées, entre autres *le Valet menteur*, 1741; *le Tuteur*, 1759; *le Bon ton dans l'antichambre*, 1759; *le Bon ton dans le salon*, 1775. Ses Œuvres ont été publiées à Londres, 1798, 3 vol. in-12. Il a en outre laissé d'intéressants *Mémoires*, qui ont été publiés à Londres en 1780 et trad. par Marignie. Il eut pour ami Samuel Johnson et s'aïda beaucoup de ses conseils. Il fut inhumé à Westminster, près de Shakespeare.

GARRIGUES (monts), mont. de France, font partie de la chaîne des Cévennes, commencent sur la limite des dép. du Gard et de l'Aveyron, se dirigent au S. O. dans ce dernier dép. et se terminent à la source de l'Orb, sur les confins du dép. de l'Hérault; leur étendue est de 60 kil.

GARSIMUNE (pour *Garcia Ximenes*). V. NAVARRE.

GARTEMPE, riv. de France, naît près de l'Épinas (Creuse), passe à Montmorillon, et tombe dans la Creuse par la r. g., sur la limite du dép. d'Indre-et-Loire, après un cours de 220 k. — Commune du dép. de la Creuse, sur la Gartempe, à 6 k. O. de Guéret. Anc. domaine de la famille Voysin de Gartempe.

GARTH (Samuel), médecin et poète anglais, r. en 1671 dans le comté d'York, mort en 1719, devint médecin de George I et membre du collège de médecine de Londres, et établit dans cette ville des *dispensaires*, salles de consultation gratuite et de pharmacie en faveur des pauvres. On a de lui un poème burlesque intitulé: *the Dispensary*, Londres, 1699; c'est une satire spirituelle dirigée contre les médecins et les apothicaires qui s'opposaient à ses efforts philanthropiques; et un petit poème de *Claremont*, où il chante cette belle résidence.

GARUMNA, riv. de Gaule, auj. la *Garonne*.

GARVE (Christ.), professeur de philosophie à Leipsick, né en 1742 à Breslau, mort en 1798, s'attachait surtout à la morale et à l'histoire de la philosophie et joignit à une érudition profonde un sage éclectisme. On lui doit des traductions allemandes des *Traité de Morale* d'Aristote, de Cicéron, de Fergusson, de W. Paley, et quelques ouvrages originaux: la *Logique des probabilités*, 1766, en latin; *Union de la Morale et de la Politique*, 1788; *Principes de la Morale*, 1798; *Manière d'écrire l'histoire de la philosophie* (allemand), etc.

GASCOGNE, portion mérid. de l'anc. grand-gouv. de Guyenne-et-Gascogne, entre l'Océan à l'O., le Languedoc et le gouv. de Foix à l'E., la Guyenne au N., l'Espagne et le gouv. de Navarre et Béarn au S. Elle peut se diviser en 3 parties: 1<sup>o</sup> pays à l'O. et au N. du gouv. de Navarre et Béarn (Condomais, Gabarret, Marsan, Tursan, pays des Marenses, Landes, la Chalosse, le Labour); 2<sup>o</sup> pays à l'E.: ce sont au N. l'Armagnac, au S. le Bigorre, le Nébouzan, le Comminges, le Conserans; 3<sup>o</sup> la Soule, au S. de tout le pays. Ch.-l. général, Auch, qui est aussi celui de l'Armagnac. Elle a formé les dép. des H.-Pyrénées, du Gers et des Landes, et quelques parties de ceux des B.-Pyrénées, de la H.-Garonne, de Lot-et-Garonne et de Tarn-et-Garonne. — La Gascogne, qui formait du temps des Romains la Novempopulanie ou Aquitaine 3<sup>e</sup>, prit son nom des Vascons ou Basques, peuple d'Espagne qui, refoulé par les Goths,

franchit les Pyrénées vers l'an 542, et s'établit dans les prov. nommées depuis Gascogne et Guyenne. Vaincu et soumis en 602 par Thierry II, roi de Bourgogne, et Théodébert II, roi d'Austrasie, ils furent réunis au duché d'Aquitaine. Mais dès 630, la Gascogne fut détachée, avec l'Aquitaine, du roy. des Francs, et donnée à Bogis, 2<sup>e</sup> fils de Caribert. En 714, les Gascons se soulevèrent, mais Pepin et Charlemagne les replacèrent sous la dépendance des ducs d'Aquitaine. La Gascogne formait alors un duché comprenant six comtés: Bigorre, Bordeaux, Agen, Fezensac, Lectoure, plus le comté de Gaseogne propre, qui avait pour ch.-l. St-Sever, nommé pour cette raison *Cap-de-Gascogne*. Le titre de duc de Gaseogne passa en 1036 par mariage à la maison de Poitiers-et-Aquitaine; en 1137 le mariage d'Éléonore, héritière des comtes d'Aquitaine, avec Louis VII, réunit un instant la Gascogne à la couronne de France; mais le 2<sup>e</sup> mariage de cette princesse (avec Henri Plantagenet, 1152) mit la Gascogne sous la domination anglaise. Elle resta aux Anglais jusqu'en 1453, époque à laquelle Charles VII la réunit définitivement à la France. L'abbé Montlezun a publié en 1850 une *Hist. de la Gascogne*.

**GASCOGNE** (golfe de), *Aquitanicus sinus*, partie de l'Océan Atlantique comprise entre les côtes occident. de la France et les côtes septent. de l'Espagne.

**GASCONS**. Ce sont proprement les *Basques* venus d'Espagne pour occuper la Gascogne (*V. GASCOGNE*); mais on étend vulgairement la dénomination de Gascons à tous les habitants du pays compris entre les Pyrénées et la Garonne. Les Gascons ont l'esprit fin, délié, adroit, fécond en inventions, mais ils ont aussi la réputation de fanfaron.

**GASSENDI** (Pierre), philosophe français, né en 1592 à Champstercier près de Digne, mort à Paris en 1655, se fit remarquer par sa précocité, obtint au concours une chaire de rhétorique dès l'âge de 16 ans, et enseigna la philosophie et la théologie à Aix dès 21 ans. Il embrassa l'état ecclésiastique, devint en 1623 prévôt de la cathédrale de Digne, et fut pourvu d'un bénéfice avantageux qui lui permit de bonne heure de se livrer à son goût pour les sciences. En 1624, il publia une critique d'Aristote (*Exercitationes paradoxice adversus Aristotelem*), qui souleva beaucoup d'adversaires, mais qui attira sur lui l'attention. En 1645, il fut appelé à Paris et nommé professeur de mathématiques au Collège de France. Il se lia avec les savants les plus distingués, tels que Galilée, Képler, Hobbes, Mersenne, Pascal, Lamothé-le-Vayer, et devint le centre de leurs réunions. Savant universel, il se distingua à la fois comme philosophe, physicien, mathématicien, astronome, historien, antiquaire; mais c'est surtout comme philosophe qu'il est célèbre. Il fut un des premiers à sentir le vide de la philosophie d'Aristote et il l'attaqua hardiment dans ses *Exercitationes*; il lui préférait celle d'Épicure, et il fit des travaux d'une érudition admirable pour restaurer et réhabiliter cette doctrine si longtemps oubliée et condamnée. Il publia dans ce but trois ouvrages importants: *De Vita et moribus Epicuri*, 1647; *Animadversiones in librum X Diogenis Laertii* (livre consacré à Épicure), 1649; *Syntagma philosophiæ Epicuri*, 1649; il y rassemblait tous les passages des anciens où il est parlé d'Épicure, exposait et confirmait plusieurs des opinions de ce philosophe, tout en combattant avec force ses dogmes impies. Gassendi se forma en outre une doctrine à lui, sorte d'éclectisme qui avait pour base les données de l'expérience: elle se trouve exposée dans son *Syntagma philosophicum*, ouvrage posthume, où il traite toutes les parties de la science. Il eut avec Descartes de vives discussions et écrivit contre lui deux traités: *Disquisitio metaphysica adversus Cartesium*, 1642; *Dubitaciones et instantiæ adversus Cartesii metaphysicam*, 1644; il attaquait surtout la doctrine des idées innées, et enseignait que toutes nos idées viennent des sens, les

unes immédiatement, les autres médiatement. Il réfuta aussi les folies mystiques de Robert Fludd et de Morin. On doit à Gassendi plusieurs ouvrages d'astronomie, d'importantes découvertes sur cette science, et d'excellentes biographies de Tycho-Brahé, Copernic, Peirese, etc. Ses œuvres ont été réunies à Lyon, 1658, 6 v. in-fol., avec sa vie par Sorbier. Bernier a donné un excellent *Abrégé* de sa doctrine; Molière et Bachaumont avaient reçu ses leçons.

**GASSENDI** (J. J. BASILEN de), général d'artillerie, de la même famille que le préc., né à Digne en 1748, mort en 1828, se distingua surtout au passage du St-Bernard, où il donna l'idée de transporter les canons à bras en les plaçant dans des troncs d'arbres creusés, quitta le service, avec le grade de général de division, pour entrer dans l'administration, devint conseiller d'État, sénateur en 1806, et fut nommé pair de France par les Bourbons. On lui doit l'*Aide-mémoire à l'usage des officiers d'artillerie*, 1789, manuel estimé et souvent réimprimé.

**GASSION** (Jean de), maréchal de France, né à Pau en 1609, servit en Piémont sous le duc de Rohan, passa ensuite en Suède, et combattit en Allemagne sous les ordres de Gustave-Adolphe; se signala à la bataille de Leipsick, gagnée par ce prince en 1631; revint en France après la mort de Gustave, commanda l'aile droite de l'armée française à la journée de Rocroy (1643), et y décida la victoire. La même année, après s'être signalé à la prise de Thionville, où il fut blessé, il fut créé maréchal, quoique huguenot. Il prit Courtray, Furnes, Dunkerque, mais en 1647 il reçut un coup de mousquet au siège de Lens, et mourut 5 jours après. Ce général joignait à une audace extrême dans l'action une grande prudence dans le conseil.

**GASSNER** (J. Joseph), né en 1727 à Bratz (Tyrol), mort en 1779, fut d'abord curé de Klösterle dans le pays des Grisons, et se fit une grande réputation par des guérisons qu'on regarda comme miraculeuses. Croyant que les maladies étaient l'effet de la possession, il prétendait les guérir en chassant les démons au nom de Jésus. Il parcourut, à partir de 1773, la Suisse et une partie de l'Allemagne, suivi d'une foule de malades, et séjourna surtout à Elwang, à Sulzbach, à Ratisbonne. L'autorité ecclésiastique et l'empereur Joseph II, alarmés de l'influence qu'exerçait cet enthousiaste, le forcèrent à cesser ses exorcismes et à se renfermer dans sa cure (1777). On a écrit une foule de volumes, soit pour raconter, soit pour discuter les miracles de Gassner. Il a publié lui-même une *Instruction pour combattre le Diable* (en allem.), 1774.

**GASTINE**, GASTINAIS. *V. GÂTINE*, etc.

**GASTON** DE FOIX, D'ORLÉANS. *V. FOIX, ORLÉANS*.

**GASTON** (Hyacinthe de), poète, né à Rhodéz en 1767, mort en 1808, servit dans l'armée de Condé, puis se réfugia en Russie; revint en France sous le consulat et fut fait proviseur du lycée de Limoges. On a de lui une traduction de Virgile en vers (Paris, 1808), bien inférieure à celle de Delille.

**GASTOUNI**, v. de l'État de Grèce (Élide), sur une riv. de même nom, à 110 kil. N. O. de Tripolizza; 3000 hab. Petit port, château. Aux environs, ruines de l'ancienne Élis.

**GATA**, v. d'Espagne (Badajoz), sur la riv. Gata, au pied des monts de Gata, à 50 kil. S. O. de Valencia; 2400 h. — Les *Monts de Gata* lient les monts de Grédos à la sierra Estrella; la Gata (affluent de l'Alagon) y prend sa source. Ces montagnes tirent leur nom des carrières d'agates qui s'y trouvent.

**GATA**, *Charidumum prom.*, cap d'Espagne, à la pointe S. O., sur la Méditerranée, au S. O. d'Almeria, par 36° 43' 30" lat. N., et 4° 28' 3" long. O. Duquesne y livra aux Espagnols en 1643 un combat dans lequel il fut blessé.

**GATAKER** (Thomas), théologien et critique anglais, né à Londres en 1574, mort en 1654, fut successivement instituteur particulier, prédicateur, et recteur de Rotherhithe (Surrey). On a de lui plu-

sieurs ouvrages de controverse et d'autres écrits dont les plus remarquables sont : un *Discours sur la nature et l'usage des loteries*, 1619; une bonne édition, avec trad. latine, de *Marc-Aurèle*, précédée d'un discours sur la philosophie des Stoïciens, qui renferme de savantes recherches, Cambridge, 1652; et 6 livres de remarques critiques sous le titre d'*Adversaria miscellanea*, 1659. Une partie de ses écrits a été publiée sous le titre d'*Opera critica*, Utrecht, 1698, in-folio.

**GATICHINA**, v. de Russie, dans le govvt et à 44 k. S. S. O. de St-Petersbourg; 8000 h. Château impérial, qui était le séjour de Paul I; école de jardinage; maison d'enfants trouvés et de jeunes aveugles.

**GATES** (Horace), général américain, né en Angleterre vers 1728. avait servi dans l'armée anglaise pendant la guerre de Sept ans. Il s'établit dans la Virginie après la paix de 1763. prit les armes en faveur de sa nouvelle patrie lors de la guerre de l'indépendance, fut chargé du commandement de l'armée du Nord en 1776, battit le général Burgoyne en plusieurs rencontres et le força à mettre bas les armes à Saratoga le 17 octobre 1777. Nommé en 1780 général en chef de l'armée du midi dans la Caroline, il s'efforça vainement de résister à lord Cornwallis. Il mourut en 1806.

**GATESHEAD**, v. d'Angleterre (Durham), sur la Tyne, est considérée comme un faubourg de Newcastle, dont elle n'est séparée que par un pont; 18 000 hab. Houilles, forges, fonderies de fer.

**GATIEN** (S.), évêque de Tours, un des apôtres des Gaules, vint d'Italie en ce pays vers 250 pour y prêcher la religion, fit un grand nombre de prosélytes, s'arrêta à Tours, dont il fut le 1<sup>er</sup> évêque, et subit le martyre vers 301. On le fête le 18 déc.

**GÂTINAIS**, *Vastiniensis pagus*, anc. pays de France, était divisé en Gâtinais français (dans l'Ille-de-France) et Gâtinais orléanais. Le 1<sup>er</sup> avait pour capit. Nemours, et forme auj. la partie S. O. du dép. de Seine-et-Marne. Le 2<sup>e</sup> avait pour capit. Montargis, et renfermait le petit pays de Puisaye; il ferme auj. l'E. du dép. du Loiret et quelques portions de ceux de la Nièvre et de l'Yonne. Ce pays était renommé par son miel et son petit vin. — Le Gâtinais eut dès le xi<sup>e</sup> siècle des comtes particuliers. Geoffroy le Barbu, l'un d'eux, fils d'Hermengarde, sœur de Geoffroy le Martel, comte d'Anjou, succéda à son oncle dans le comté de Touraine, mais fut dépossédé par Foulques, son frère cadet. Celui-ci, craignant la colère du roi de France, Philippe I, lui céda le Gâtinais, qui fut dès lors réuni à la couronne.

**GÂTINE** ou GASTINE (c.-à-d. *lande defrichée*), nom donné à plusieurs pays de l'anc. France, notamment à une partie du Bas-Poitou, qui avait pour lieu principal Parthenay. Il fait auj. partie des Deux-Sèvres.

**GATTEAUX** (Nic. Marie), graveur en médailles, né en 1751 à Paris, mort en 1832, était fils d'un serrurier. Il montra une aptitude précoce pour le dessin et devint, sous Louis XVI, graveur du roi. Parmi ses médailles, on remarque l'*Établissement de l'École de Médecine* de Paris, le *Sacre de Louis XVI*, l'*Invention des aérostats*, la *Fédération*, la médaille pour les *Prix de vertu* de l'Académie, et une foule de portraits. Habile mécanicien, il inventa la presse à timbre, ainsi qu'une machine pour la *mise au point* des œuvres de sculpture. — Son fils, Édouard G., né en 1788, s'est distingué à la fois comme graveur et comme sculpteur.

**GATTEL**, lexicographe, né à Lyon en 1743, mort en 1812, enseigna la philosophie à Lyon, la grammaire générale à Grenoble, et devint sous l'Empire professeur du lycée de Grenoble. On a de lui un *Dict. espagnol-français et français-espagnol*, Lyon, 1790, et un *Dictionnaire portatif français*, Paris, 1797, et 1819, 2 v. in-8: c'est un ouvrage estimé.

**GATTEVILLE**, vge du dép. de la Manche, à 26 k. E. de Cherbourg; 1170 hab. Il donne son nom au promontoire qui termine la presqu'île du Cotentin à

l'E., et à un beau phare, haut de 70<sup>m</sup>, bâti sur ce promontoire en 1833.

**GAU**, anc. nom en usage en Germanie pour désigner une circonscription territoriale. Les *gaus* étaient administrés par un comte dit *gaugraf*. Il en reste encore des vestiges dans les noms de *Brisgau*, *Thurgau* (d'où Thurgovie), *Nordgau*, *Sundgau*, etc.

**GAU** (Franc. Chrét.), architecte, né en 1790 à Cologne, mort à Paris en 1854, s'était fait naturaliser. Il étudia sous Debret et Lebas, alla explorer les monuments de l'Égypte et de la Nubie, publia à son retour les *Antiquités de la Nubie*, avec un texte rédigé par Niebuhr et Letronne, 1821-23, et acheva en 1824 les *Ruines de Pompéies* de Mazois. On lui doit les plans de l'église *Ste-Clotilde*, à Paris, ainsi que la prison de la Roquette, ingénieusement disposée pour l'isolement et la surveillance.

**GAUBIL** (Antoine), savant missionnaire jésuite, né à Gaillac en 1689, mort en 1759, fut envoyé à la Chine en 1723, y apprit parfaitement les langues chinoise et manchoue, devint interprète de la cour impériale, exerça cette charge pendant 30 ans, et mérita l'entière confiance de l'empereur. Il mourut à Péking en 1759. C'est peut-être celui de tous les Européens qui a le mieux connu la littérature chinoise. On a de lui : *Traité historique et critique de l'Astronomie chinoise*; *Histoire de Gentchiscan* (Gengis-Khan) et de toute la dynastie des Mongour, 1739; *Traité de la chronologie chinoise*; une trad. française du *Chou-King*, livre qui renferme les traditions historiques de la Chine, 1771; *Description de Péking*, 1785 (posthume); des notices et des lettres, dans le recueil des *Lettres édifiantes* (t. XVI à XXXI).

**GAUCHER** DE CHÂTILLON. V. CHÂTILLON.

**GAUCHOS**, nom que portent dans l'Amérique méridionale, surtout au Brésil, dans l'Uruguay et la Plata, les habitants de la campagne, issus pour la plupart du mélange des Espagnols avec les indigènes. A peine civilisés, ils élèvent des bêtes à cornes et des chevaux sauvages, et sont remarquables par leur vigueur et leur agilité.

**GAUDEN** (J.), évêque anglican, né en 1605, mort en 1662, était chapelain à Warwick au commencement de la guerre civile sous Charles I<sup>er</sup>, et se déclara d'abord pour le Parlement; mais à la vue des excès qui se commettaient, il changea d'opinion et embrassa la cause royale. Il publia après l'exécution du roi un ouvrage qui eut un grand succès, l'*Érikôn basilikè*, ou portrait du roi dans ses souffrances. Au retour de Charles II, il fut fait évêque d'Exeter, puis de Worcester (1662).

**GAUDENTS** (des Chevaliers), ordre particulier à l'Italie, institué en 1204 par quelques nobles bolonais, et approuvé par Urbain IV. Ils s'obligeaient à protéger la veuve, l'orphelin et le pauvre, et à s'entretenir dans l'intérêt de la paix. Ils portaient le manteau blanc, et la croix rouge surmontée de deux étoiles. Ils devaient être nobles de père et de mère; ils suivaient la règle des Dominicains, sans être astreints au célibat ni à la vie commune. Le P. Dominique Federici a écrit leur *Histoire*, Venise, 1787.

**GAUDICHAUD** (Ch.), botaniste, né en 1789 à Angoulême, mort en 1854, était pharmacien de marine. Attaché comme naturaliste aux expéditions scientifiques de l'*Uranie*, de l'*Hermione* et de la *Bonite*, il en publia la partie botanique. Il n'était pas encore de retour de ses voyages, lorsqu'il fut, en son absence, nommé membre de l'Académie des sciences (1837). Il eut avec Mirbel une polémique des plus vives et des plus intéressantes sur le mode de développement des végétaux. Outre ses voyages, il a publié des *Recherches générales sur l'organographie, l'organogénie, la physiologie*, qui obtinrent en 1835 le prix de physiologie expérimentale décerné par l'Académie des sciences.

**GAUDIN** (Michel Charl.), duc de Gaëte, habile financier, né en 1756 à St-Denis, mort en 1844, fut nommé par Necker chef d'un des bureaux de la di-

rection générale des contributions, devint en 1791 un des commissaires de la Trésorerie créée par l'Assemblée nationale, accepta le portefeuille des finances après le 18 brumaire (1799) et le garda jusqu'à la chute de l'Empire. Il releva le crédit, établit le système de contributions directes qui nous régit encore, exécuta le cadastre, et fit créer le ministère du Trésor, ainsi que la Cour des comptes. Il fut en récompense nommé duc de Gaëte (1809) et resta jusqu'au bout fidèle à Napoléon. Accusé d'avoir aidé l'empereur à spolier le trésor, il vit son innocence proclamée par Louis XVIII lui-même. Nommé régent de la Banque en 1820, il conserva ces fonctions jusqu'en 1834. Gaudin a publié des *Mémoires et Souvenirs* (3 vol. in-8, 1826-34).

**GAUGAMELA**, vaste plaine de l'anc. Assyrie, à l'O. du Tigre et près d'Arbèles. C'est là que se livra la fameuse bataille vulgairement dite d'*Arbèles*.

**GAULANITIDE**, petit pays de Palestine, s'étendait depuis le mont Hermon au S. jusqu'au fleuve Hiéromax et avait pour v. princ. Gaulon et Gamala.

**GAULE**. On désignait sous ce nom : 1° la Gaule proprement dite ou Gaule Transalpine (France actuelle); 2° la Gaule Cisalpine (Italie septentrionale); 3° la préfecture des Gaules, qui comprenait avec la Gaule Transalpine les îles Britanniques et l'Hispanie.

**I. GAULE** proprement dite, appelée par les Romains *Gallia Transalpina*, parce qu'elle était située par rapport à eux au delà des Alpes, contrée de l'Europe anc., comprenant à peu près la France actuelle, plus la Belgique, avait pour limites au N. la Manche (*Oceanus britannicus*) et la mer du Nord (*Oceanus germanicus*), à l'E. le Rhin et les Alpes, au S. la Méditerranée et les Pyrénées, à l'O. l'Océan Atlantique. Elle était habitée, avant l'arrivée des Romains, par des peuples de quatre races différentes : 1° des Celtes ou Galls; 2° des Germains (Kymris ou Cimbres, Belges et Volques, *Volca*), venus postérieurement; 3° des Ibères ou Ligures; 4° des Grecs (les Massiliotes et leurs colonies). Ce pays n'avait pas de nom général, ni même de division géographique reconnue.

*Provinces. Chefs-lieux.*

Germanie ou Germanique 1 <sup>re</sup> ou supérieure,	Moguntiacum (Mayence),
Germanie ou Germanique 2 <sup>o</sup> ou inférieure,	Colonia Agrippina (Cologne),
Belgique 1 <sup>re</sup> ,	Treveri (Trèves),
Belgique 2 <sup>e</sup> ,	Remi (Reims),
Lyonnaise 1 <sup>re</sup> ,	Lugdunum (Lyon),
Lyonnaise 2 <sup>e</sup> ,	Rotomagus (Rouen),
Lyonnaise 3 <sup>e</sup> ,	Cæsarodunum (Tours),
Lyonnaise 4 <sup>e</sup> ,	Senones (Sens),
Grande Séquanaise,	Vesontio (Besançon),
Aquitaine 1 <sup>re</sup> ,	Avaricum (Bourges),
Aquitaine 2 <sup>e</sup> ,	Burdigala (Bordeaux),
Aquitaine 3 <sup>e</sup> ou Novempopulanaie,	Convenæ, Ausci (Auch) ou Elusa (Eauze),
Narbonnaise 1 <sup>re</sup> ,	Narbo Martius (Narbonne),
Narbonnaise 2 <sup>e</sup> ,	Aquæ Sextiæ (Aix),
Viennaise,	Vienna (Vienne),
Alpes Maritimes,	Ebrodunum (Embrun),
Alpes Grecques et Pennines	Darantasia (Moutiers-en-Tarantaise),

avant la conquête de César. Les Grecs l'appelaient vaguement Celtique. Les Romains, qui en possédaient depuis l'an 123 av. J.-C. une portion au S. E., qu'ils appelaient *Provincia* (la Provence moderne), ne connaissaient pas les limites et l'étendue du reste.

Lors de la conquête de César (59 av. J.-C.), on distinguait dans la Gaule deux parties : la Province romaine, dite aussi *Gallia braccata*, à cause des braies ou hauts-de-chausses que portaient les habitants; la Gaule libre, ou chevelue (*Gallia comata*), ainsi nommée à cause des longs cheveux qui distinguaient ses habitants. Celle-ci se subdivisait : 1° en *Belgique*, alors bornée au N. et à l'E. par le Rhin (*Rhenus*), au N. O. par la mer de Germanie, au S. O. par la Marne (*Matrona*) et la Seine (*Sequana*); 2° en *Aquitaine*, entre l'Océan, la Garonne et les Pyrénées; 3° en *Gaule propre ou Celtique*, entre le Rhône, la Garonne, l'Océan, la Seine, la Marne, et la partie inférieure du Rhin. A cette époque, la Gaule comptait, dit-on, 400 peuples et 800 villes, formant des confédérations où les plus faibles étaient groupés à divers titres comme sujets ou comme clients autour des plus puissants. Ceux-ci étaient : 1° dans la G. Belgique, les *Bellovaci*, *Suessiones*, *Remi*, *Treveri*, *Nervi*; 2° dans la Celtique, les *Helvetii*, *Sequani*, *Edui*, *Arverni*, *Armorici*, *Carnutes*, *Senones*; 3° en Aquitaine, les *Tarbelli* et les *Ausci*. Il faut y ajouter, dans la Province romaine, les *Allobroges*, les *Cavares*, les *Tolosates*. — Auguste partagea la Gaule en 4 grands départements : Narbonnaise, Aquitaine, Lyonnaise et Belgique. Dans cette dernière, la contrée située sur la r. g. du Rhin fut sous-divisée en Germanique supérieure et Germanique inférieure (dites plus tard 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup>); l'Aquitaine s'étendit au N. jusqu'à la Loire. — Lors de l'organisation de l'empire sous Constantin, la Gaule propre fut comprise avec la Bretagne romaine, l'Hispanie, et la Mauritanie Tingitane, dans la *Préfecture des Gaules*; elle forma un des trois diocèses de cette préfecture et se subdivisa elle-même en 17 provinces dont voici le tableau :

*Pays modernes correspondants.*

Grand-duché du Bas-Rhin. — Hesse-Darmstadt. — Bavière Rhénane. — Départements français du Haut et du Bas-Rhin.
Pays-Bas : Hollande méridionale, Gueldre méridionale, Nord-Brabant, Zélande, Anvers, Limbourg; Liège, Namur. — Grand-duché du Bas-Rhin.
Grands-duchés du Bas-Rhin et de Luxembourg. — Départements français : Meuse, Moselle, Meurthe, Vosges, Haute-Marne.
Pays-Bas : Flandre, Hainaut. — Départements français : Nord, Pas-de-Calais, Somme, Oise, Aisne, Marne, Haute-Marne.
Haute-Marne, Côte d'or, Nièvre, Allier, Saône-et-Loire, Rhône, Loire, Ain.
Seine-et-O., Seine-Inf., Eure, Calvados, Orne, Manche.
Finistère, Côtes-du-N., Ille-et-Vil., Morbihan, Loire-Inf., Mayenne, Sarthe, Maine-et-L., Indre-et-L.
Seine-et-Marne, Seine, Seine-et-Oise, Eure-et-Loir, Loir-et-Cher, Loiret, Nièvre, Yonne, Aube.
Haute-Saône, Doubs, Jura, Saône-et-Loire, Ain.
Cher, Indre, Creuse, H.-Vienne, Corrèze, Puy-de-D., Allier, Lozère, Cantal, Aveyron, Lot, Tarn-et-G.
Loire-Inférieure, Maine-et-Loire, Vendée, Deux-Sèvres, Vienne, Charente-Inférieure, Charente, Gironde, Dordogne, Lot-et-Garonne, Gers.
Gironde, Landes, Gers, Haute-Garonne, Hautes-Pyrénées, Basses-Pyrénées, Ariège.
H.-Garonne, Ariège, Pyrénées-Orient., Aude, Tarn-et-Gar., Tarn, Hérault, Gard, Lozère, Ardèche.
B.-du-Rhône, Var, Vaucluse, B.-Alp., H.-Alp., Isère.
B.-du-Rhône, Vaucluse, Drôme, Isère, Ain, Savoie.
Var, Basses-Alpes, Hautes-Alpes, Alpes maritimes. — Suisse : canton de Genève.

Savoie. — Suisse : canton du Valais.

Au v<sup>e</sup> siècle la Viennaise fut partagée en 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup>, et alors il y eut 18 provinces en Gaule.

Les principales villes des Gaulois avant la conquête étaient (indépendamment des villes antiques de Massilia, Tolosa, Narbo) Gergobia, Uxellodunum, Avaricum, Genabum, Bibracte, Vesontio, Aventicum, Alesia, Durocortorum, Agendicum, Autricum, Bratspanium, Treveri. Sous les Romains beaucoup d'autres villes devinrent importantes, les unes fondées par eux, comme Aquæ Sextie ou Aix, Lugdunum ou Lyon, Colonia Agrippina ou Cologne, les autres antérieures à leur domination : Arelate, Avonio, Arausio, Vienna, Culuro ou Gratianopolis, Noidunum (Nyons), Nemausus (Nîmes), Cossio ou Vasates, Elusa, Aquæ Tarbellicæ, Burdigala, Divona ou Cadurci, Limonum ou Pictavi, Nemetum ou Arverni, Nervinum, Turones, Suindinum ou Cénomani, Lutetia ou Parisii, Nemetacum ou Atrebatès, Samarobriva ou Ambiani, Tungri, Argentoratum, Moguntiacum. C'est à Trèves que résidait le préfet des Gaules.

Les Gaulois ne commencent à figurer dans l'histoire qu'au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Vers l'an 587, des bandes gauloises, chassées de leur territoire par l'invasion des Kymris, allèrent s'établir en Germanie sous Sigovèse, en Italie sous Bellovèse; et pendant 67 ans cette émigration continua vers l'Italie septentrionale, d'où elle fit disparaître la domination étrusque, et qui prit alors le nom de Gaule Cisalpine. Ils firent d'autres invasions dans l'Italie centrale (390-348), où ils furent un moment maîtres de Rome (389); en Grèce (279 et 278), où ils ne furent détruits que par la fureur des éléments; en Asie, où ils fondèrent un État fédératif (la Galatie). Ils acquirent par là une grande réputation de bravoure et devinrent la terreur des pays qu'ils avaient envahis. Après de longues guerres, les Romains soumièrent la Gaule Cisalpine (310-163), et bientôt après ils attaquèrent la vraie Gaule, la Gaule au N. O. des Alpes. Appelés d'abord au secours des Massiliens, ils défèrent les Décéates et les Oxybiens, qui les menaçaient, battirent en plusieurs occasions, de 125 à 118, les Salluves, les Ligures, les Voconces, les Allobroges, les Arvernes, et formèrent dès lors la *Provincia romana* (121), qui dans l'origine ne comprenait que des pays situés à l'E. du Rhône, mais qui à partir de l'an 106 embrassa les Helviens, les Arécomiques, les Tectosages, les Tolosates et les Sardoniens. De 58 à 50, César soumit le reste de la Gaule. Depuis ce temps, sauf les révoltes de peu de durée (V. CIVILIS, CLASSICUS, SABINUS, POSTHUME, VICTORINUS, TETRICUS), ce pays resta soumis aux Romains jusqu'à l'invasion de 406. Leur domination n'y cessa totalement qu'en 486 à l'époque de l'établissement des Francs.

La religion des Gaulois était le druidisme (V. DRUIDES); leur langue était le celtique ou gaulique (V. GAÉLIQUE); leur civilisation était peu avancée: de puissantes corporations de prêtres, des nobles guerriers, autour desquels se groupaient des espèces de clans, une population agreste de serfs, voilà quels étaient les éléments de la nation gauloise. Dans les cas de guerre générale, plusieurs grandes nations s'unissaient par des confédérations pour mieux résister à l'ennemi; on choisait un chef qui avait autorité sur tous. Les vêtements nationaux étaient la saie (*sagum*) et les pantalons (*bracæ*); les armes vulgaires, l'angon (espèce de javelot) et le gais (*gaisum*, espèce de pieu); les sabres étaient de cuivre et mal trempés. — M. Amédée Thierry a donné l'*Histoire des Gaulois*. Une *Carte de la Gaule* a été entreprise en 1860 par ordre de l'empereur Napoléon III.

II. GAULE CISALPINE, *Gallia Cisalpina* (auj. *États sardes*, royaume Lombard-Vénitien, Émilie, etc.), partie sept. de l'Italie, ainsi nommée de sa position *en-deçà des Alpes* relativement aux Romains. On la nommait aussi quelquefois *Gallia togata*. Elle avait pour limites à PO. le Var et les Alpes, au N. les Alpes et les lacs situés à leur pied, à l'E. le territoire de Tergeste (Trieste), au S. le Rubicon et l'Arno ou la *Mœra*. Elle était divisée en 4 régions, dont les deux

premières étaient séparées par le *Padus* (le Pô). 1<sup>o</sup> Gaule Cispadane (auj. duchés de Parme et de Modène, Bolognais, Ferrarais et Romagne); villes: *Placentia* et *Ravenne*; 2<sup>o</sup> Gaule Transpadane (auj. Piémont septentrional et Milanais); villes: *Augusta Praetoria*, *Augusta Taurinorum*, *Segusio*; 3<sup>o</sup> Ligurie (auj. duché de Gènes), au S. O.; villes: *Genua*, *Albium Intemelium*; 4<sup>o</sup> Vénétie et Istrie (auj. pays Vénitien), au N. E.; villes: *Adria*, *Patavium*. — Sous Constantin, la Gaule Cisalpine fut partagée: 1<sup>o</sup> en Gaule Cispadane, subdivisée en Flaminie, Émilie, Piémont; 2<sup>o</sup> en Gaule Transpadane, subdivisée en Vénétie, Istrie et Ligurie. On y ajouta les Alpes Cottiennes, près des sources du Pô, et les deux Rhéties qui avaient appartenu à la Germanie. — Le nom de Gaule Cisalpine s'appliquait plus spécialement à la Cispadane et à la Transpadane; car ces deux contrées avaient pour principaux habitants des Gaulois, tandis que les Ligures étaient Ibères, et que les Vénitiens semblent être de race slave. — La G. Cisalpine, primitivement peuplée de Pélasges, fut ensuite soumise en partie par les Rasènes ou Étrusques, qui formèrent, au N. et au S. du Pô, une confédération de 12 cités. De 587 à 520 les Étrusques furent assujettis ou chassés par les Gaulois, qui fondèrent dans ce pays les v. de Mediolanum, de Bressia, de Vérone, etc. C'est de la G. Cisalpine devenue gauloise que partirent les expéditions qui de 390 à 348 firent trembler Rome. En 312, les Sénonès s'unirent aux Étrusques pour repousser les attaques de Rome, mais ils furent vaincus. Ils reprirent les armes avec les Ombriens et d'autres Gaulois en 299, et furent encore battus, surtout en 283, au lac Vadimon. Les Gaulois Boiens et les Insubes éprouvèrent le même sort de 238 à 232, de 225 à 222. Lors de la 2<sup>e</sup> guerre punique, ils se déclarèrent pour Annibal et firent du mal aux Romains, surtout en 215, à la bataille de *Litana Sylva*. Victorieuse de Carthage, Rome se vengea des Gaulois cisalpins: elle soumit successivement les Cénomans (197), les Insubes (194), les Boiens (192), les Liguriens (189-163), le littoral de la Vénétie (183), les Euganiens (117), les Carnes (115); enfin Auguste, en réduisant les Sallaves, acheva la soumission de toute cette contrée.

III. GAULES (préfecture des), grande division établie par Constantin. V. ci-dessus GAULE (en général).

GAULE CISPADANE ET TRANSPADANE, subdivisions de la Gaule Cisalpine. V. GAULE CISALPINE.

GAULMIER (Eugène), poète, né en 1795 à St-Amand (Cher), était fils d'un receveur des finances. Après s'être destiné successivement à la médecine, au droit, à l'Église, il se voua à l'enseignement et professa avec distinction la rhétorique à Nevers, à Reims, à Bourges. Il cultivait en même temps la poésie avec une ardeur qui lui devint funeste: il succomba prématurément, en 1829, à une affection cérébrale. Il avait composé un grand nombre de poésies où brillent des beautés de premier ordre, et avait entrepris de traduire *Tibulle*; ses œuvres éparées ont été recueillies par ses anciens élèves (3 vol. in-8, 1830). On y remarque, outre sa trad. de *Tibulle*, son *Ode sur le dévouement de Malesherbes*, couronnée en 1821 par l'Académie française, ses pièces sur le *Dérouement des médecins français à Barcelone*, sur la *Traite des Nègres*, l'*Élégie sur la mort d'un collier*, la *Jeune mère mourante*, l'*Ode à Manuel*, les *Souvenirs du poète*, ainsi qu'un discours sur les *Nouvelles doctrines littéraires*, où il combat les tendances romantiques.

GAULMIN (Gilbert), né à Moulins en 1585, mort en 1665, avait été intendant du Nivernais et conseiller d'État. Il était très-versé dans les langues grecque et orientales. On a de lui des trad. latines des romans de *Rhodante* et *Dusielès* de Théodore Prodromus, 1625; d'*Ismène* et *Isménie* d'Eumathe, 1618; du livre anonyme *De Vita et morte Mosis*, hébreu et latin, avec notes, 1629, et du *Livre des lumières en la conduite des rois*, de Pilpay, 1644. GAULNA ou GALNA, v. forte de l'Inde anglaise

(Bombay), ch.-l. d'un district de même nom, à 130 k. S. E. de Surate. Prise par les Anglais en 1804.

**GAULOS**, île de la Méditerranée. V. gozzo.

**GAULTIER (N.)**, *Gualterius*, chevalier français, fit partie de la croisade entreprise par Godefroy de Bouillon; devint chancelier de Roger, prince d'Antioche; fut pris par les Musulmans, après la fin malheureuse de ce prince, et écrivit à son retour les événements qu'il avait vus (1115-1119), sous le titre de *Bella Antiochena* (dans le recueil de J. Bongars).

**GAULTIER (Philippe)**, *Gualterus de Insulis*, G. de *Castellione* (de Châtillon), né à Lille en Flandre au XI<sup>e</sup> siècle, mort vers 1201, a composé vers 1180 un poème héroïque latin intitulé *Alexandreis, sive Gesta Alexandri Magni*, qui a été publié à Strasbourg, 1513, et à Lyon, 1538. Ce poème, qui n'est pas sans mérite, fut longtemps regardé comme classique. L'auteur y suit Quinte-Curce; il peint avec force et chaleur; mais on lui reproche de l'emphase, des négligences de style et des fautes de prosodie.

**GAULTIER (Claude)**, avocat au parlement de Paris, né en 1590, mort à Paris en 1666, a laissé des *Mémoires* et des *Plaidoyers*, qui ont été réunis à Paris, en 1662. Il n'est plus guère connu que par ces vers de Boileau (sat. IX) :

Dans vos discours chagrins, plus aigre et plus mordant  
Qu'une femme en furie, ou Gaultier en plaidant.

**GAULTIER (Édouard Camille, dit l'abbé)**, instituteur, né en 1746 à Asti en Piémont d'une famille française, mort en 1818, fut ordonné prêtre à Rome, vint se fixer à Paris en 1780, et se consacra à l'éducation de l'enfance. Il avait imaginé, pour aplanir au premier âge les difficultés de la science, de réduire les études élémentaires à une espèce de jeu, de tout mettre en action, de provoquer sans cesse l'activité de l'esprit par des interrogations et de récompenser immédiatement les efforts au moyen de jetons. Il ajouta plus tard à cette méthode l'enseignement mutuel. Forcé pendant la Révolution de se réfugier en Angleterre, il y obtint des succès brillants; il revint en continuant l'application en France en 1800. Il a laissé un cours complet d'études élémentaires (lecture, écriture, arithmétique, langues française, latine; géographie, histoire, etc.), formant 21 vol. in-18. Voici les principaux : *Leçons de géographie par le moyen du jeu*, 1788; *Jeu raisonnable et moral pour les enfants*, 1791; *Exposé du cours complet des jeux instructifs*, 1802. Il a formé des élèves distingués qui ont propagé et amélioré sa méthode.

Voy. GAUTHIER et GAUTIER.

**GAUR**, v. de l'Inde. V. GOUR.

**GAURE** (comté de), anc. petit pays de France, dans le Bas-Armagnac, avait pour ch.-l. Fleurance. Ce comté fut possédé successivement par les comtes de Fezensac, par ceux d'Armagnac et par les sires d'Albret, d'où il passa à la couronne. Il est auj. compris dans le dép. du Gers et forme l'arr. de Lectoure.

**GAURES**, c.-à-d. *infidèles*, nom donné en Orient par les Musulmans aux sectateurs de Zoroastre.

**GAURIDES**. V. GOURIDES.

**GAURISANKAR** ou EVEREST, un des pics les plus élevés de l'Himalaya, entre le Népal et le Sikkim. On lui donne 8840<sup>m</sup>.

**GAURUS MONS**, auj. *Monte-Gauro* (Terre de Labour), mont. des env. de Capoue. Le consul Valérius Corvus y battit les Samnites en 343 av. J.-C.

**GAUSS** (Ch. Fréd.), astronome et mathématicien, né à Brunswick en 1777, mort en 1855, trouva dès l'âge de 18 ans la méthode des *moindres carrés*, devint en 1807 professeur d'astronomie à Göttingue, et consacra toute sa vie à des études astronomiques dans l'observatoire de cette ville. On a de lui : *Disquisitiones arithmeticae* (1801), ouvrage qui transforma l'arithmétique transcendante; *Theoria motus corporum caelestium* (1809), *Theoria combinationis observationum erroribus minimis obnoxia* (1823), et un *Atlas du magnétisme terrestre* (avec G. We-

ber). On lui doit de nouvelles méthodes pour calculer la révolution des planètes, l'invention du *magnétomètre*, celle de l'*héliotrope*, instrument propre à rendre visibles les stations les plus éloignées au moyen de la réflexion de la lumière solaire; des travaux estimés sur la géodésie, la physique du globe, etc. Il était associé de l'Institut de France.

**GAUSSIN** (Jeanne Catherine GAUSSEM, dite Mlle), actrice de la Comédie-Française, était fille d'un laquais de l'acteur Baron et d'une ouvreuse de loges. Elle débuta à Lille, fut appelée à Paris en 1731, parut avec succès sur la scène dans les rôles de *Junie*, d'*Andromaque*, d'*Iphigénie*, de *Bérénice*; créa le rôle de *Zaïre*, et reçut de Voltaire à ce sujet l'épître la plus flatteuse. Elle ne montra pas moins de talent dans les *ingénues* et les *amoureuses* de la comédie que dans les *jeunes premières* de la tragédie. Sa sensibilité, la naïveté de son jeu, la grâce enchanteresse de son organe, la placèrent au premier rang. Elle quitta le théâtre en 1763, et mourut quatre ans après.

**GAUTAMA**. V. BUDDHA GAUTAMA.

**GAUTHÉY** (Emilian Marie), ingénieure, né à Châlon-sur-Saône en 1732, mort en 1806, fut directeur général des canaux de la Bourgogne, et inspecteur général des ponts-et-chaussées. On lui doit les quais de Châlon-sur-Saône, le pont de Navilly sur le Doubs, le canal qui joint la Saône à l'Yonne, celui qui va du Doubs à la Saône, etc. On a de lui : *Application de la mécanique à la construction des voûtes*, 1772; *Projet de dérivation jusqu'à Paris des riv. d'Ourcq, Théroutenne et Beuvronne*, 1803; *Traité complet sur la construction des ponts et canaux navigables*, 2 vol. in-4, 1809-13, publié par M. Navier, son neveu.

**GAUTIER** ou GAUTHIER (S.), premier abbé de St-Martin de Pontoise, fut élu vers 1060, et mourut en 1099. On le fête le 8 avril.

**GAUTIER**, dit *Sans avoir*, chevalier français, bourguignon selon les uns, normand selon d'autres, se croisa à la voix de Pierre l'Ermite en 1096, et fut choisi par lui pour commander l'avant-garde des Croisés qui ne voulaient point attendre le départ du général en chef, Godefroy de Bouillon. Il les conduisit avec des peines extrêmes à travers l'Allemagne, la Hongrie, la Bulgarie, où presque tous furent tués par les habitants, irrités de leur indiscipline et de leurs rapines. Cependant Gautier put arriver à Constantinople, où il fut accueilli par l'empereur Alexis Comnène. Il s'empressa de passer en Asie pour y combattre les Turcs; mais il périt dans une embuscade aux env. de Nicée.

**GAUTIER DE BRIENNE**, duc d'Athènes. V. BRIENNE.

**GAUTIER DE ST-VICTOR**, abbé de la communauté de ce nom, qui vivait au XII<sup>e</sup> siècle, écrivit vers 1180 un traité intitulé : *Contre les quatre labyrinthes*, où il combat certaines opinions d'Abélard, de Gilbert, de Pierre Lombard et de Pierre de Poitiers. Ce livre curieux pour l'histoire du temps est resté manuscrit.

**GAUTIER-GARGUILLE**, fameux acteur et auteur de farces au temps de Louis XIII, né en Normandie, était camarade de Turpin et de Gros-Guillaume, et épousa la fille de Tabarin. Attaché au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, il excellait à contrefaire les Gascons et les vieillards dupés; son jeu était d'une bouffonnerie et d'un naturel achevés. Il publia en 1631 un recueil des chansons qu'il débitait dans ses rôles.

**GAUTIER D'AGORY** (Jacques), membre de l'Académie de Dijon, né à Marseille en 1710, mort en 1785, cultiva à la fois avec succès la peinture, la gravure, l'anatomie et l'histoire naturelle. Il partagea avec Leblond l'honneur d'avoir inventé la gravure en couleurs. On a de lui une *Myologie complète* en 20 planches imprimées en couleurs, 1746. Il avait commencé un *Journal d'observations sur la physique* qui a été continué par l'abbé Rosier. — Arnaud Éloi, son fils, a publié d'excellentes planches d'anatomie et d'histoire naturelle, 1757-73, gravées aussi en couleurs.

**GAUTIER DE SIBERT**, membre de l'Académie des

inscriptions, né à Tonnerre vers 1725, mort en 1798, a laissé outre 8 Mémoires insérés dans le recueil de l'Académie : *Variations de la monarchie française dans son gouvernement*, Paris, 1765-1789, 4 vol. in-12, ouvrage utile et intéressant, mais qui manque un peu de critique; *Vies des empereurs Tite, Antonin et Marc-Aurèle*, 1769; *Histoire des ordres de St-Lazare, de Jérusalem et du Mont-Carmel*, 1775. Il a aussi écrit sur la *Philosophie de Cicéron*, sur la *Différence des Académiciens et des Sceptiques*.

GAUTIER. V. GAULTIER.

**GAVARNIE**, vge du dép. des Hautes-Pyrénées, sur le Gave de Pau, à 49 kil. S. S. E. d'Argelès et à 12 kil. S. de Luz-en-Barèges, près d'un port ou passage pour aller en Espagne; 366 hab. Près de là est une enceinte de rochers à pic, dite le *Cirque*, où le Gave se précipite d'une hauteur de 420<sup>m</sup>, en formant une magnifique cascade.

**GAVE**, *Gabarus* en latin, mot synonyme de torrent dans l'anc. Béarn. — Gave de Pau, d'Oléron, de Mauléon, etc. V. le mot qui suit Gave.

**GAVEAUX** (Pierre), acteur et compositeur, né à Béziers en 1761, mort en 1825. Il quitta le petit collet pour le théâtre, débuta à Bordeaux, fut appelé à Paris en 1789, et chanta pendant 20 ans avec le plus grand succès au théâtre Feydeau. Comme compositeur, il a donné 34 opéras : *Sophie et Moncars* (1797) et *Léonore* (1798) sont les meilleurs. Sa musique était facile et chantante, mais faible. On a gardé mémoire de plusieurs de ses mélodies (la *Piété filiale*, le *Petit matelot*, le *Bouffe et le tailleur*, etc.); l'air qu'il composa en 1795, après les excès de la Terreur, pour le *Réveil du peuple*, hymne de Saint-Marc, eut une vogue extraordinaire.

**GAVESTON** (Pierre de), favori d'Edouard II, roi d'Angleterre, avait été placé par Edouard I près de ce prince encore jeune, et avait gagné son affection en corrompant ses mœurs, en lui inspirant des passions honteuses et en s'y prêtant lui-même avec une complaisance infâme. Ses prodigalités et son orgueil firent plusieurs fois révolter la noblesse, et le roi fut obligé de l'exiler; mais à peine le mécontentement paraissait-il calmé qu'il le rappelait auprès de lui. Il le créa comte de Cornouailles, en fit son premier ministre et lui donna la main de sa nièce, fille du comte de Gloucester. Enfin les barons, las de supporter son joug, prirent les armes une dernière fois, le firent prisonnier et lui tranchèrent la tête, l'an 1312.

**GAVIUS**, citoyen romain, l'une des victimes de Verrès, habitait une petite ville de Sicile, lorsqu'il fut arbitrairement arrêté par le proconsul, battu de verges et mis en croix sur la place publique de Messine, malgré sa qualité de citoyen romain. Cicéron a éloquentement raconté son supplice dans le *De Suppliciis*.

**GAVRAY**, ch.-l. d'c. (Manche), sur la Siennne, à 19 kil. S. O. de Coutances; 1,00 hab. Toiles de crin pour tamis.

**GAY** (John), poète anglais, né à Barnstaple (Devonshire) en 1688, fut d'abord commis chez un marchand de soie. La duchesse de M-nmouth, qui avait eu occasion d'apprécier son talent, le prit pour secrétaire, et il put dès lors se livrer à loisir à son goût pour les lettres. Il accompagna comme secrétaire le comte de Clarendon dans son ambassade en Hanovre. Il jouit quelque temps des faveurs de la cour; mais ayant été disgracié, il en conçut un vif chagrin et mourut peu après, en 1732, à 45 ans. On a de lui des comédies (*The wife of Bath*; *What d'ye call it? Three weeks after marriage*); des opéras, dont les plus célèbres sont le *Guccu* (*The Beggar*) et *Polly* qui y fait suite; des tragédies et des poésies diverses, mais il est surtout connu par ses fables, qu'il composa en 1726 pour l'instruction du jeune duc de Cumberland, et par des *Eglogues rustiques* (*la Semaine du Berger*), pleines de naturel. Ses fables ont été traduites par Mme de Kéralio, Paris, 1759, et mises en vers par Joly de Salins, 1811.

**GAY** (Sophie de LA VALETTE, dame), femme d'es-

prit, née à Paris en 1776, m. en 1852. était fille du financier La Valette. Mariée fort jeune à un acent de change, elle divorça en 1799 pour épouser M. Gay, qui fut sous l'Empire receveur général du dép. de la Roër. Son salon devint le rendez-vous de la plus brillante société: elle était particulièrement liée avec Pauline Bonaparte (princesse Borghèse). Elle débuta dans la carrière des lettres en 1802, par un roman assez faible, *Laure d'Estell*, donna en 1813 *Léonie de Montreuse*, son chef-d'œuvre, en 1815 *Anatole*, récit plein d'intérêt, dont le héros est un sourd-muet, en 1818 les *Malheurs d'un amant heureux*, où elle peint au naturel la société du Consulat et de l'Empire. Depuis 1830, elle fit paraître une série d'ouvrages dans le goût du jour: la *Physiologie du ridicule*, la *Duchesse de Chateauroux*, la *Comtesse d'Egmont*, le *Comte de Guiche*, etc. Parmi ses œuvres dramatiques, on a remarqué le *Marquis de Pomenars*, donné à la Comédie-Française en 1819; le *Chevalier de Canolle*, à l'Opéra Comique, 1836. Poète et bonne musicienne, elle a composé les paroles et la musique de plusieurs romances qui ont eu la vogue, entre autres, *Marris*. Elle a laissé des mémoires: les *Souvenirs d'une vieille femme*, publiés en 1834, en sont un fragment. Tous ses écrits brillent par un esprit naturel, un style net et courant, et respirent une rare parfum d'élégance et de bonne compagnie. Elle eut pour fille Delphine Gay (Mme Em. de Girardin): on a dit, sans vouloir rabaisser par là ses mérites personnels, que sa fille était son plus bel ouvrage.

**GAY-LUSSAC** (Nic. François), chimiste et physicien, né en 1778 à St-Léonard (Hte-Vienne), mort en 1850, entra à l'École polytechnique, fut de bonne heure distingué par Berthollet, qui le dirigea dans ses premiers essais, débuta en 1802 par un beau travail sur la loi de la dilatation des gaz, exécuta en 1804, avec M. Biot d'abord, puis seul, deux célèbres ascensions aérostatiques, s'éleva jusqu'à 7000<sup>m</sup> et fit dans ces hautes régions d'intéressantes observations de physique; voyagea en 1805 et 1806 avec Alex. de Humboldt pour recueillir des observations magnétiques; entreprit en 1808 avec Thénard, au moyen de la pile galvanique, des recherches sur le *potassium*, le *sodium*, le *bore*, récemment découverts par Davy, et publia en 1811 le résultat de ses travaux sous le titre de *Recherches physico-chimiques* (2 vol. in-8); fit dès 1813 une étude approfondie de l'iode, que le salpêtrier Courtois avait trouvé par hasard, et publia sur ce sujet en 1816 un remarquable Mémoire; porta la lumière de l'analyse sur une foule de sujets de chimie et de physique, tels que le chlore, l'acide fluorique, l'azote, le soufre, l'acide prussique, le cyanogène, l'acide hydrochlorique; découvrit l'acide chlorique oxygéné; étudia l'expansion de la vapeur, l'hygrométrie, la capillarité; compléta et fixa la théorie des proportions définies; inventa l'alcoomètre qui a gardé son nom, construisit un baromètre transportable, trouva des méthodes plus sûres pour essayer l'or et l'argent, et porta dans les procédés et les instruments de la science une précision inconnue jusque-là. Il avait été admis à l'Inst. tut dès 1804; il devint bientôt professeur de physique à la Faculté des sciences, professeur de chimie à l'École polytechnique et au Muséum, vérificateur des ouvrages d'or et d'argent à la Monnaie, membre du conseil de perfectionnement des poudres et salpêtres, etc. Député depuis 1831, il fut en 1839 nommé pair de France. En même temps que par ses travaux Gay-Lussac contribuait puissamment aux progrès de la science, son enseignement lucide et intéressant en répandait le goût. Ses nombreux mémoires ont été publiés dans les recueils de la Société d'Arcueil, de l'Académie des sciences, de la Société philomatique, dans les *Annales de physique et chimie*, qu'il rédigea avec Arago de 1816 à 1840. Son *Cours de physique* a été recueilli et publié en 1827 par M. Grosseclin; son *Cours de chimie*, par M. Gautier de Claubry, 1828. Ce savant eut avec Dalton, Davy et Berzélius

de vifs démêlés pour la priorité de quelques découvertes, qu'on lui disputait à tort.

**GAYAH**, v. de l'Inde anglaise (Calcutta), à 90 kil. S. de Patna, sur le Foulgo; 40 000 hab. Ville sainte, regardée comme la patrie de Bouddha. Il s'y rend annuellement 100 000 pèlerins.

**GAYANT**, nom donné en Flandre, notamment à Douai, à un personnage légendaire en l'honneur duquel on célèbre une fête annuelle qui a lieu le 7 juillet ou le dimanche le plus voisin : on promène les mannequins gigantesques de Gayant, de sa femme et de ses enfants, en jouant un vieil air national. *Gayant* paraît n'être qu'une forme du mot *géant*.

**GAZA** (de *ghaza*, trésor, ou d'un mot hébreu qui signifie *forte*), auj. *Gazza*, grande v. des Philistins, au S. d'Ascalon, au N. de Raphia et près de la mer. C'est de cette ville que Samson enleva les portes; c'est sous les ruines d'un de ses temples qu'il se fit écraser avec 3000 Philistins. Elle fut prise par Ezéchias, par Alexandre le Grand, malgré la résistance de Bétis, et fut reprise par Alexandre Jannée. Ptolémée et Séleucus y battirent Antigone en 312 av. J.-C. Détruite pendant les guerres civiles de la Judée, elle fut rebâtie par Gabinus. La ville moderne de *Gazza* a env. 5000 hab. Elle fut prise par les Français pendant l'expédition d'Égypte, en 1799.

**GAZA** ou **GAZACA**, v. de l'Atropatène, anc. résidence d'été des rois de Perse. On en voit les ruines entre Erivan et Hamadan.

**GAZA** (Théodore), grammairien grec, né à Thesalonique vers 1400, mort en 1478, vint en Italie après la prise de sa ville natale par les Turcs en 1429, enseigna le grec à Ferrare et y fonda une académie; fut appelé à Rome en 1455 par Nicolas V, et s'y lia avec le cardinal Bessarion. On a de lui une excellente *Grammaire grecque*, en grec, publiée avec trad. latine, par Erasme, Bâle, 1521, et Paris, 1529; des trad. latines des *Problèmes* et de l'*Hist. des animaux* d'Aristote, ainsi que de plusieurs autres ouvrages.

**GAZA** (ÉNÉE de), philosophe platonicien. V. ENÉE.

**GAZNA**, **GAZNAH** ou **GHSNI**, v. du Kaboul (Afghanistan), à 100 kil. S. O. de Kaboul et à 2350<sup>m</sup> au-dessus de la mer; 12 000 hab. Cette ville, importante autrefois, a donné son nom à la dynastie des Gaznévides, qui en est sortie, et qui y eut sa capitale. On voit encore au env. le tombeau du sultan Mahmoud, le plus grand prince de cette dynastie; il est visité par une foule de pèlerins. Gazna fut prise en 1116 par les Perses et en 1158 par Ala-Eldyn, prince de Gour, qui en massacra les habitants. Les Anglais s'en sont rendus maîtres en 1839.

**GAZNEVIDES**, dynastie tartare et musulmane qui régna 214 ans sur une grande partie de la Perse et de l'Hindoustan, tire son nom de la ville de Gazna, son berceau et sa capitale. Alp-Tekin, né à Gazna, et sorti de la nation des Turcs Hoëikes, secoua le joug des Samanides et fonda la dynastie vers 960. Sebek-Tekin, gendre d'Alp-Tekin, monta sur le trône après lui, en 975, et eut pour successeur son fils Mahmoud, qui prit le titre de sultan en 997, conquit une grande partie de l'Inde et de la Perse, et forma un vaste empire qui s'étendait de la mer Caspienne au Gange supérieur. Après la mort de Mahmoud, vers 1028, l'empire gaznévide perdit beaucoup de sa puissance. Mas'oud, Mohammed, Maudoud, Mas'oud II, Aboul-Haçan-Ali, Abd-el-Raschid, Ferokh-zad, Ibrahim, Mas'oud III, Chirzad, Arslan-Chah, Bahram-Chah, y régnèrent successivement jusqu'en 1158, époque où Bahram-Chah fut chassé de Gazna par Ala-Eddyn, de la dynastie des Gourides. Kosrou-Chah et Kosrou-Melik régnerent encore quelque temps à Lahore, mais ce dernier fut vaincu et mis à mort en 1189, et en lui finit la dynastie des Gaznévides. Leur histoire, écrite en persan, a été trad. en allemand par Fr. Wilken, Berlin, 1832.

**GEANGİR** ou **DJHAN-GUR** (Aboul-Maz'Affer-Nourreddin-Mohammed), empereur mogol, fils d'Akbar, né en 1569, monta sur le trône en 1605, après la

mort de son père, et eut à combattre plusieurs de ses propres enfants. Il mourut en 1627, laissant la réputation d'un prince juste, équitable, généreux, ami et protecteur des arts et des lettres. On a de lui des mémoires sur les 17 premières années de son règne et quelques chapitres ajoutés aux *Commentaires* de Babour sur sa propre vie. Il avait épousé la belle Nour-Djihân, qui eut sur lui un grand ascendant.

**GEANTS**, êtres fabuleux, d'une taille colossale, nés de la Terre, qui, selon la Fable, avait été fécondée par le sang que perdit Uranus quand il fut mutilé par Saturne. On leur donne aussi pour père le Tartare. Confiants en leur force et leur taille monstrueuse, ils voulurent venger la défaite des Titans, leurs proches parents, et tentèrent à leur tour de détrôner Jupiter; mais celui-ci, aidé d'Hercule, les terrassa bientôt : il les frappa de la foudre, précipita les uns dans les enfers et ensevelit les autres sous des montagnes volcaniques. Les plus célèbres sont Typhon, Typhoë, Encelade, Ephialte, Otus, Euryte, Titye, Alcyonée, Porphyryon, Briarée. Claudien a chanté leur défaite dans son poème de la *Gigantomachie*. — La Fable parle d'autres géants qui furent la terreur des humains : Antée, Géryon, Polyphème, etc.

La Bible nous apprend qu'il exista un peuple de géants. Ils étaient de la race d'Énac et habitaient la terre promise avant l'arrivée de Moïse. Og, roi de Basan, l'un d'eux, n'avait pas moins de 9 coudées.

**GEANTS** (CHAUSSEE DES). V. CHAUSSEE.

**GEANTS** (MONTAGNES DES), en allem. *Riesengebirge*, branche des monts Sudètes. V. SUDÈTES.

**GEAUNE**, ch.-l. de c. (Landes), à 24 kil. S. E. de St-Sever; 923 hab.

**GEBEL**, c.-à-d. montagne. V. DJEBEL.

**GÉBELIN** (COURT DE). V. COURT DE GÉBELIN.

**GÉBER**, **YÉBER** ou **GIABER**, alchimiste arabe, né à Thous en Perse ou à Harran en Mésopotamie, vivait à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle ou au commencement du IX<sup>e</sup>. On ne sait rien de sa vie. Un des premiers il tenta d'opérer la transmutation des métaux en or, et, tout en cherchant une chimère, il fit des découvertes importantes (le sublimé corrosif, l'eau forte, l'eau régale, le nitrate d'argent, etc.). Ses ouvrages, qui se trouvent en mss. à la Bibliothèque impériale, ne sont connus que par des trad. latines. Les principaux sont : *Alchemia*, Berne, 1545; *De investigatione perfectionis metallorum*, Bâle, 1562; *Summa perfectionis magisterii*, Dantzic, 1682 (trad. en français par Salmon, 1672). Ils ont été reproduits dans la *Bibliothèque des philosophes chimistes* de Manget. On a fait honneur à Géber, mais sans preuve, de l'invention de l'algèbre.

**GEDANUM**, nom latin moderne de DANTZICK.

**GÉDÉON**, juge et général des Hébreux de 1349 à 1309 av. J.-C. Voyant ses compatriotes opprimés par les Madianites, il choisit les 300 plus braves, les munit de vases de terre renfermant des flambeaux allumés, puis entra avec eux dans le camp ennemi, en leur ordonnant de sonner de la trompette et de secouer leurs flambeaux tous à la fois. Les Madianites, épouvantés de cette attaque nocturne, ainsi que de ce bruit et de cet éclat inattendus, et croyant les Hébreux en grand nombre, s'entre-tuèrent ou furent pris par l'ennemi. Les Hébreux, affranchis, offrirent le sceptre à Gédéon; mais il se contenta du titre de juge. Il mourut très-âgé, laissant 70 enfants, qui furent tous, à l'exception de Joathan, tués par Abimélech, leur frère naturel.

**GÉDIKE** (Fréd.), instituteur allemand. né dans le Brandebourg en 1754, mort en 1803, dirigea plusieurs gymnases en Prusse, devint membre de l'Académie de Berlin et du comité chargé de perfectionner la langue allemande, enfin inspecteur des écoles. Outre plusieurs compilations classiques, on a de lui : *M. Tullii Ciceronis historia philosophia antiquæ*, Berlin, 1781 et 1800, ouvrage précieux qui contient, dans l'ordre chronologique, tous les textes de Cicéron relatifs aux philosophes antérieurs.



**GÉDOYN** (l'abbé), savant ecclésiastique, né à Orléans en 1667, mort en 1744, entra chez les Jésuites, professa la rhétorique dans leur collège de Blois, puis rentra dans le monde, fut admis chez Ninon de Lenclos, sa parente, et obtint par le crédit de ses amis des bénéfices avantageux. Il fut reçu en 1711 à l'Académie des inscriptions et en 1719 à l'Acad. française. Il a laissé une *Traduction de Quintilien*, 1718, réimprimée plusieurs fois, et assez estimée; une *Traduction de Pausanias*, 1731, des *Réflexions sur le goût*, et divers opuscules qui ont été réunis sous le titre d'*OEuvres diverses*, 1745.

**GÉDOSIE**, *Gedrosia*, auj. le *Mekran*, grande prov. de l'empire des Perses, entre la Carmanie à l'O., l'Inde et l'Indus à l'E., la Drangiane et l'Arachosie au N., s'étendait au S. le long de la mer Erythrée, était arrosée par l'*Arbis* et avait pour capitale une ville de *Poura*. On a peu de renseignements sur l'intérieur de cette contrée. Elle fut conquise par Darius I, puis par Alexandre.

**GEEFS** (Guill.), sculpteur belge, né en 1806 à Anvers, mort en 1860. On lui doit le *monument de la place des Martyrs*, à Bruxelles, le *monument de Rubens*, à Anvers, etc.

**GEELE** ou **GHEEL**, v. de Belgique. V. GHEEL.

**GÉFLE** ou **GEFLEBORG**, v. de la Suède propre, ch.-l. du gouv. de même nom, à l'embouch. du Gefe dans le golfe de Botnie et à 158 k. N. N. O. de Stockholm; 9000 h. Evêché. Maisons en bois; rues larges et bien pavées; commerce maritime florissant; pêche active. — Le gouv. de Gefle, formé des anc. prov. de Gestrikland et Helsingland, compte 111 000 hab.

**GÉHENNE**, vallée située au S. de Jérusalem, près de la porte dite des *Potiers*, sur les frontières des tribus de Juda et de Benjamin. Cette vallée, qui était riante et fertile, ayant été souillée par des sacrifices sanglants offerts au dieu Moloch, fut abandonnée: on y jeta depuis les cadavres des malfaiteurs et des animaux, et elle ne fut plus pour les Juifs qu'un lieu d'horreur et le symbole de l'enfer.

**GEISPOLTZEIM**, ch.-l. de c. (Bas-Rhin) à 11 kil. S. O. de Strasbourg, sur le chemin de fer de Strasbourg à Bâle; 2200 hab. Rubans, amidon.

**GÉLA**, d'ab. *Lindes*, auj. *Terranova* ou *Alicata*? v. de Sicile, sur la côte mérid., à l'emb. du Gélas. Fondée par les Rhodiens et les Crétois vers 690 av. J.-C., elle fonda à son tour Agrigente, puis Phintiade qui prit aussi le nom de Géla. Gélon, tyran de Syracuse, avait été d'abord tyran de Géla.

**GÉLAD-EDDYN**, F. D'ÉLAD.

**GÉLÈ**, peuple d'Asie. V. CADUSIE.

**GÉLANOR**, fils de Sthénéus, roi d'Argos, régnaît vers 1572 av. J.-C. Il se vit enlever la couronne par Danaüs. Il fut le dernier des Inachides.

**GÉLASE I** (S.), pape de 492 à 496, approuva ce que son prédécesseur, Félix I, avait fait contre Acace; refusa d'admettre à sa communion Euphémus, patriarche de Constantinople, qui ne voulait pas condamner la mémoire de cet hérésiarque; combattit également les erreurs des Eutychiens, et convoqua en 494 à Rome un concile dans lequel fut dressé le canon des saintes Écritures. On lui doit le *Sacramentaire* de l'Église romaine, imprimé à Rome en 1640. On le fête le 21 nov.

**GÉLASE II**, pape, né à Gaète et connu d'abord sous le nom de *Jean de Gaète*, fut élu en 1118. Cincio Frangipani, consul de Rome, qui avait voulu faire élire un autre pape, le contraignit à sortir de Rome, et, de concert avec l'empereur Henri V, fit élire à sa place Maurice Bourdin, sous le nom de Grégoire VIII. Gélase se retira à Gaète, d'où il excommunia l'antipape et ses protecteurs. Il rentra un instant dans Rome, mais il en fut bientôt chassé de nouveau par Frangipani. Il se réfugia alors en France, où il fut reçu avec honneur, et termina ses jours dans l'abbaye de Cluny, en 1119.

**GELBOÉ** (mont), auj. *Djilbo*. petite chaîne de mont. de la Palestine, dans les tribus d'Issachar et de Zabul-

on, est célèbre par la défaite et la mort de Saül, qui y fut battu par les Philistins (1040 av. J.-C.).

**GELÉE** (Claude), peintre. V. LORRAIN (Claude).

**GELHEIM** ou **GELHEIM**. V. GELHEIM.

**GELIMER**, roi des Vandales. V. GILMER.

**GELERT** (Christophe), littérateur allemand, né en 1715, à Hainichen, près de Freyberg en Saxe, enseigna avec succès la philosophie morale à Leipsick, et mourut dans cette ville en 1769. Il a laissé des ouvrages de genres fort divers, des poésies religieuses, des comédies, des dissertations littéraires; mais il est surtout célèbre par ses *Fables* et ses *Contes*, dont un 1<sup>er</sup> recueil parut en 1746 et un 2<sup>e</sup> en 1748, et qui obtinrent une vogue populaire. On lui doit aussi des *Leçons de Morale* estimées, publiées après sa mort, 1770. Ses *Fables* ont été traduites en prose par Toustaint, Berlin, 1768, et mises en vers par Stévens, Breslau, 1777; sa *Morale* a été trad. par Pajon, Utrecht 1775. Ses œuvres complètes en 10 vol. in-8 ont paru à Leipsick, 1784, 1841, etc. — Son frère, Christian G., savant métallurgiste, 1713-95, fit à Freyberg des cours de minéralogie, de métallurgie et fut nommé administrateur des forges et fonderies de cette ville. 1764. On a de lui des *Éléments de Métallurgie chimique*, Leipsick, 1750, et des *Éléments de Docimasie*, 1755, trad. par d'Holbach, 1758. Il a le premier appliqué en grand le procédé d'extraction des métaux précieux par l'amalgamation à froid.

**GELNHAUSEN**, v. de Hesso-Cassel (Hanau), sur une haute mont., et près de la Kinzig, à 20 kil. E. de Hanau; 4000 hab. Anc. ville impériale. Ruines d'un palais de l'emp. Frédéric I.

**GÉLON**, tyran de Sicile, s'empara d'abord du pouvoir à Géla, l'an 491 av. J.-C., puis vint régner à Syracuse, en 484, et fit le meilleur usage de l'autorité qu'il avait usurpée. Il allait secourir la Grèce envahie par Xerxès, quand les Carthaginois, à l'instigation de ce prince, attaquèrent la Sicile avec 300 000 h. Gélon les battit près d'Himère, les réduisit à demander la paix, et stipula pour 1<sup>re</sup> condition que Carthage abolirait les sacrifices humains, 480. Il voulut ensuite abdiquer la puissance, mais le peuple le força de la garder. Il régna avec autant de justice que de sagesse, embellit Syracuse, réforma les mœurs et mérita d'être appelé le *Père de la patrie*. Il mourut l'an 478 av. J.-C., et eut pour successeur Hiéron.

**GÉLONS**, *Geloni*, peuple sarmate, entre le *Danaster* et le *Danapris*, habitait au S. des *Budini*. Les villes grecques d'*Olbia* et d'*Odessus* étaient dans le pays qu'ils occupaient, mais sans leur appartenir. Les Gélons étaient d'origine grecque; ils étaient connus dès le temps d'Hérodote. A la fin du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère ils furent compris dans l'empire goth.

**GEMARA**, F. TALMUD.

**GEMBOLOUX** ou **GEMBOURS**, v. de Belgique (Namur), à 15 kil. N. O. de Namur; 2500 hab. Institut agricole. Ville jadis fortifiée; anc. abbaye de Bénédictins. En 1578, don Juan d'Autriche y battit à la tête des Espagnols l'armée des États généraux; en 1794, les Autrichiens, commandés par Beaulieu, y furent défaits par les Français.

**GEMBOLOUX** (Sigebert de), bénédictin. V. SIGEBERT.

**GÉMEUX**, *Gemini*, le 3<sup>e</sup> et le 12<sup>e</sup> signes du zodiaque, représente les deux Tyndarides, Castor et Pollux. Cette constellation était favorable aux navigateurs.

**GEMELLI-CARERI** (J. Fr.), voyageur, né à Naples en 1651, m. en 1724, exécuta de 1680 à 1698 un long et difficile voyage dans presque toutes les parties du monde; visita l'Europe, l'Asie et l'Afrique, s'avança jusqu'à la grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie; puis parcourut le Mexique et plusieurs autres États de l'Amérique. En 1699, il publia à Naples la relation de ses voyages sous le titre de *Giro del mondo* (Tour du monde); elle a été trad. par Dubois de St-Gelais, Paris, 1719.

**GEMENOS**, bourg de France (B.-du-Rhône), à 20 kil. E. de Marseille; 1835 h. Verrerie, exploitation de la craie. Château et parc chantés par Delile.

**GÉMISTE PLÉTHON** (George). V. **PLÉTHON**.

**GEMMA** (Regnier), surn. *Frisius* ou *le Frison*, mathématicien, né en 1508 à Dokkum en Frise, m. en 1555, enseignait à l'Université de Louvain. Il s'est rendu célèbre par ses travaux sur l'astronomie. On a de lui : *Charta sive mappa mundi*, dédiée à Charles-Quint, Louvain, 1540; *De Radio astronomico et geometrico liber*, Anvers, 1545; *De Annuli astronomici usu*, 1548; *De Principiis astronomia et cosmographia*, Paris, 1547, 1582, trad. par Peissière; *De Astrolabio catholico*, Anvers, 1540, in-8. — Son fils, Cornelle Gemma, 1535-79, s'est distingué comme astronome et comme médecin. On a de lui, sous le titre de : *De arte cyclognomica*, une sorte d'encyclopédie des sciences médicales et philosophiques, Anvers, 1569, et un traité *De naturæ divinis caracterismis*. 1575.

**GEMMI** (le), mont. de Suisse (Valais), sur les confins du canton de Berne et du Valais, a 2320<sup>m</sup> de haut. On y a taillé dans le roc une route pour les mulets, qui part des bains de Louèche.

**GÉMONIES**, *Gemonia scalar*. On appelait ainsi à Rome un escalier qui descendait de la Prison au Forum et où l'on exposait les corps des suppliciés. Ce lieu était voisin du Tibre et du mont Aventin.

**GÉMOZAC**, ch.-l. de c. (Charente-Inf.), à 22 kil. S. de Saintes; 656 hab.

**GEMUND** ou **GMUND**, v. des États autrichiens (Illyrie), à 65 kil. N. O. de Klagenfurth; 3500 h. Mines et fonderies de fer.

**GENABUM**, v. de la Gaule (Lyonnaise 4<sup>e</sup>), est auj. *Orléans*. On a dit à tort que c'était *Gen*.

**GENAPPE**, v. de Belgique (Brabant mérid.), sur la r. g. de la Dyle, à 25 kil. S. E. de Bruxelles; 1600 hab. Le château de Genappe fut assigné pour demeure par Philippe le Bon à Louis XI, alors dauphin, et réfugié près de lui. Il se livra près de cette v., avant et après la bataille de Waterloo, plusieurs combats entre les Français d'un côté, et les Anglais et les Prussiens de l'autre.

**GENÇAY**, ch.-l. de c. (Vienne), à 28 kil. N. E. de Givray; 1150 hab. Étoffes de laine, poteries.

**GENCE** (J. B.), écrivain, né en 1755, à Amiens, m. en 1840, à Paris, avait été archiviste au dépôt des chartes et à l'Imprimerie impériale. Enthousiaste de *l'Imitation de J.-C.*, il se consacra presque en entier à cet ouvrage, en donna une trad. en 1820 et fit paraître en 1826 une édition nouvelle de l'original, collationnée sur un grand nombre de manuscrits. Il a tenté de prouver que le véritable auteur de ce livre fameux est le chancelier Gerson.

**GENDARMES**, **GENDARMERIE**. V. ces mots au *Dict. univ. des Sciences, des Lettres et des Arts*.

**GENDEY**, ch.-l. de c. (Jura), à 20 kil. N. E. de Dôle; 700 hab.

**GENÉBRARD** (Gilbert), né à Riom vers 1537, m. en 1597, entra chez les Bénédictins, se fit recevoir à Paris docteur en théologie, fut nommé en 1566 professeur d'hébreu au Collège de France, se signala par son zèle pour la Ligue et fut promu par Grégoire XIV à l'archevêché d'Aix. Ayant, dans un *Traité des élections*, attaqué la nomination aux bénéfices par le roi, il fut condamné par le parlement d'Aix, déclaré déchu de son archevêché et banni à perpétuité. Cependant il obtint de Henri IV de finir ses jours au prieuré de Semur. S. François de Sales se glorifiait d'avoir été son disciple. On a de Générard, outre ses écrits de polémique, une *Chronologie sacrée*, en latin, 1580, in-fol., et une trad. française de *Josèphe*, 1578.

**GÉNÉRAL D'ARMÉE**, **GÉNÉRAL D'ORDRE**, **GÉNÉRALISSE**. V. ces mots au *Dict. univ. des Sciences*.

**GÉNÉRALIF** (le), en espagnol *Xeniralife*, palais de plaisance des rois maures à Grenade, près de l'Alhambra, sur le penchant d'une colline, servait de résidence d'été.

**GÉNÉRALITÉ (LA)** ON PAYS DES ÉTATS GÉNÉRAUX On désignait sous ce nom plusieurs pays sujets de la

république des Provinces-Unies tout entière, et non d'une seule des provinces en particulier. Ces pays comprenaient : 1<sup>o</sup> une partie du Brabant (v. princ., Bois-le-Duc, Eindhoven, Bréda, Berg-op-Zoom); 2<sup>o</sup> le district de Maëstricht; 3<sup>o</sup> une partie du Limbourg (Fauquemont, Dalem); 4<sup>o</sup> une partie du quartier supérieur de la Gueldre (Venloo-Stevens-Waard, Nieu-stadt); 5<sup>o</sup> une partie de la Zélande (L'Écluse, Kadsand, Biervliet, Axel).

**GÉNÉRALITÉS**. On appelait ainsi, dans l'ancienne France, la juridiction d'un intendant général des finances. Le nombre de généralités varia souvent. Au milieu du xiv<sup>e</sup> siècle, on en comptait 4 : la Langue-d'Oc, la Langue-d'Iol, la Normandie et le pays d'Outre-Seine. Sous François I, il y en avait 16. En 1787, on en comptait 32, parmi lesquelles on distinguait : 20 généralités *avec élections* (les élections étaient les trib. chargés de juger en 1<sup>er</sup> inst. les contestations relatives aux impôts), savoir : Amiens, Rouen, Caen, Alençon, Paris, Soissons, Châlons-sur-Marne, Orléans, Tours, Bourges, Poitiers, La Rochelle, Moulins, Limoges, Riom, Lyon, Grenoble, Bordeaux, Montauban, Auch; — 12 généralités *sans élections* : Flandre, Hainaut, Lorraine, Metz, Alsace, Bretagne, Bourgogne, Franche-Comté, Toulouse, Montpellier, Roussillon, Aix. — En dehors de ces 32 généralités étaient les *Pays d'états*, qui votaient eux-mêmes leurs contributions et en réglaient la perception; c'étaient : les châtellenies de Lille et de Douai (dites états de Flandre), la Provence, le Béarn, la Basse-Navarre, le Bigorre, le comté de Foix, et les pays de Soule, d'Armagnac, de Nébouzan et de Marsan. — Toutes ces distinctions ont été abolies à la révolution de 1789.

**GÈNES**, surnommée *Gènes-la-Superbe*, *Genova* chez les anc., *Genova* en italien, grande v. d'Italie, dans les États sardes, c. l. de l'intendance de Gènes, au fond du golfe de même nom, avec un magnifique port, à 150 k. S. E. de Turin; 128 000 h. Archevêché, cour royale et tribunal, cour d'amirauté; université, académie des beaux-arts. Cette v., bâtie en amphithéâtre, offre un aspect majestueux du côté de la mer, mais elle est assez triste à l'intérieur. Elle a beaucoup de beaux palais en marbre blanc, ornés de sculptures et de peintures, et renfermant plusieurs collections, dont quelques-unes magnifiques. On y remarque trois belles rues (*Balbi*, *Nuora*, *Nuorissima*), deux belles places, le pont Carignan, de superbes églises (St-Laurent, qui est l'église métropolitaine, *l'Annonciade*, St-Ambroise); la banque St-George (dont les règlements remontent à 1407); des aqueducs, un grand arsenal naval et militaire, appelé *la Darse*, de vastes chantiers, dits de *la Foce*; musée d'histoire naturelle, trois bibliothèques, jardins botaniques, écoles diverses, 2 collèges dont un de Jésuites; 5 hôpitaux et hospices, 3 théâtres. Industrie active : velours, damas, étoffes de soie, bas, gants, dentelles, fleurs artificielles, pâtes alimentaires, fruits confits, bijouterie en filigrane d'or et d'argent, ouvrages en corail, chapeaux de paille et de feutre, etc. Très-grand commerce : le port de Gènes est, après ceux de Marseille et de Trieste, le plus important de la Méditerranée. Aux environs, carrières riches en beaux marbres. — Gènes paraît avoir été fondée vers 707 av. J.-C., par les Liguriens; elle fut conquise par les Romains et incorporée à la Gaule Cisalpine par Marcellus en 222 av. J.-C.; Magon, frère d'Annibal, la détruisit pendant la 2<sup>e</sup> guerre punique (205); les Romains la relevèrent 3 ans après. Elle devint sous les empereurs une v. municipale. Après la chute de l'empire elle appartint successivement aux Hérules, 476, puis aux Ostrogoths, aux exarques grecs, 553, aux Lombards, à Charlemagne. Elle se rendit indépendante sous les successeurs de ce prince (au commencement du x<sup>e</sup> siècle), et se donna des consuls. Au xi<sup>e</sup> siècle elle était déjà importante par le commerce et la navigation; elle s'enrichit pendant les croisades en transportant les Croisés en Asie, et bientôt elle marcha de pair avec Pise et Venise. Elle

étendit son territoire à droite et à gauche sur le golfe qui prit son nom, et conquit autour d'elle les côtes S. E. et S. O. du golfe, qui prirent le nom de *Rivière (rive) du Levant et Rivière du Ponent*. En 1190, Gènes avait remplacé ses consuls par un podestat. Elle eut aux xiii<sup>e</sup> et xiiii<sup>e</sup> siècles à soutenir contre Pise une guerre acharnée, dans laquelle elle finit par triompher. Après une victoire navale remportée en 1284 près de l'île de la Melloria, elle enleva à sa rivale Sassari, l'île de Corse, et détruisit les ports de Pise et de Livourne, 1290. Les Génois, ayant puissamment contribué à rétablir sur le trône de Constantinople les empereurs grecs, obtinrent des Paléologues, en récompense, d'immenses avantages. Ceux-ci leur cédèrent les faubourgs de Péra et de Gaïata (à Constantinople), la v. de Caffa en Crimée, où ils conduisirent une colonie, Smyrne, Scio, Mételin, Ténédos, etc., 1261-1295. Depuis cette époque Gènes entra en lutte avec Venise pour la suprématie en Orient : elle mit cette république à deux doigts de sa perte d. ns les guerres dites de Caffa (1350-55) et de Chiozza (1378-81); mais enfin elle se vit contrainte de céder le pas à sa rivale. Gènes était depuis longtemps déchirée par des dissensions intérieures, surtout par les querelles des Guelfes et des Gibelins, et affaiblie par de fréquentes révolutions; ses habitants échangeaient sans cesse de gouvernement: après avoir obéi à des consuls et à des podestats étrangers, ils s'étaient donné en 1257 des dictateurs sous le titre de *capitani*, puis des protecteurs (1270), qui gouvernaient concurremment avec des *abbés du peuple*, espèces de tribuns; enfin ils se donnèrent des *doges* (ou ducs), en 1339. Le 1<sup>er</sup> fut Simon Boccanegra: les maisons duciales les plus connues sont les familles nobles des Doria, des Spinola, des Fieschi, des Grimaldi; puis les familles plébéiennes des Adorni, des Fregosi. Deux fois les Génois, incapables de se gouverner par eux-mêmes, se mirent entre les mains de la France, sous Charles VI (1391) et sous Louis XI (1458); puis ils se donnèrent aux marquis de Montferrat, aux ducs de Milan. Ils avaient déjà perdu au milieu de ces révolutions la plus grande partie de leurs possessions italiennes; l'invasion des Turcs leur enleva leurs établissements sur la mer Noire et dans l'Archipel (1475). André Doria avait de nouveau soumis Gènes à la France; mais mécontent de François I, il s'allia avec Charles-Quint, affranchit Gènes de la domination française, et lui donna une nouvelle constitution (1528): les doges furent rétablis, mais ils ne furent plus à vie; ils étaient élus pour deux ans, et on leur adjoignait deux consuls et un censeur (André Doria fut le 1<sup>er</sup> censeur). Presque con-pira, mais sans succès, contre ce nouveau gouv<sup>t</sup> (1547). Gènes resta depuis étroitement liée à l'Espagne, et prit parti pour elle contre la France. En 1684, Louis XIV fit bombarder Gènes qui avait insulté son ambassadeur; le doge dut venir en personne lui faire réparation. En 1746, les Autrichiens occupèrent Gènes; ils en furent chassés 3 mois après. En 1768, les Génois cédèrent à la France la Corse, dont ils ne pouvaient plus comprimer les révoltes. En 1796, cette place fut occupée par les Français, et l'année suivante son territoire forma la *République ligurienne*. En 1800, les Français, commandés par Masséna, soutinrent dans Gènes un siège mémorable contre les Anglais et les Autrichiens; ils furent forcés de rendre la v., mais ils y rentrèrent peu après. En 1805, l'État de Gènes fut incorporé à l'Empire français, et forma les dép. de Gènes, des Apennins et de Montenotte. En 1814, Gènes fut donnée au roi de Sardaigne par le congrès de Vienne.

GÈNES (État de) L'anc. république comprenait une étroite lisière de terrain (dite *Rivière*) entre les Apennins et la mer, et se divisait : 1<sup>o</sup> en *Riv. du Levant* (où se trouvaient les v. de Gènes, Rapallo, Lavagna, Sestri di Levante, Spezio, Luni, Sarzana); 2<sup>o</sup> en *Riv. du Ponent* (Novi, Gavi, la Bocchetta, Savone, Albenga, Vintimille, San-Remo); 3<sup>o</sup> en marquisat de Finale. On peut y ajouter la Corse, qu'elle perdit en 1768.

GÈNES (dép. de), un des dép. de l'empire français, entre la mer, le Pô, le dép. du Taro et ceux de la Stura et de Montenotte, avait pour ch.-l. Gènes.

GÈNES (Intendance générale ou duché de), une des 8 intendances générales des États sardes, s'étend depuis Nice à l'O. jusqu'au duché de Parme au S. E., et se subdivise en 7 intendances : Gènes, Savone, Albenga, Novi, Chiavari, Bobbio, Spezia.

GÈNES (golfe de), *Ligusticus sinus* ou *mare Ligusticum*, golfe situé entre la France et l'Italie sept.

GÈNES ou GENÈSE (S.), comédien, remplissait, lors de l'entrée de l'empereur Dioclétien à Rome, le rôle d'un né-phyte dans une bouffonnerie où les mystères des Chrétiens étaient tournés en ridicule, quand tout à coup il déclara, au milieu de la représentation, qu'il se sentait éclairé d'une lumière intérieure et qu'il était chrétien. Conduit devant l'empereur, il mourut dans les tourments, martyr de la foi nouvelle, 286. Retrouv. un traité ce sujet dans une de ses tragédies. On honore S. Genès le 25 août.

GENÈSE (R. H. de) (lac de). V. TIBÉRIANE (mer de). GENÈSE (du mot grec *génésis*, génération, le premier livre du Pentateuque de Moïse et de toute la Bible, comprend le récit de la création et l'histoire des premiers hommes jusqu'à la mort de Joseph et à la naissance de Moïse.

GENESICUS (Joseph), de Byzance, historien du Bas-Empire, au x<sup>e</sup> siècle, est auteur d'une *Hist. de l'empire grec* (de 813 à 886), imprimée à Venise, 1733, in-fol. grec-latin, dans la collection *Byzantine*.

GENEST (l'abbé), littérateur, né en 1639 à Paris, m. en 1719, élu membre de l'Académie française en 1689, avait été homme d'épée avant de prendre le petit collet. Secrétaire des commandements du duc du Maine, il devint un des familiers et fut l'un des ornements de la petite cour de Sceaux. Il a écrit plusieurs pièces pour cette cour, entre autres une tragédie de *Pénélope*, que Bossuet citait avec éloge, des *Odes* à la louange de Louis XIV, et un poème sur la *Philosophie cartésienne*, 1716. — V. GENÈS (S.).

GENÈVE, *Genève* en latin, *Genf* en allemand, v. de Suisse, ch.-l. du cant. de Genève, à l'extrémité S. O. du lac Léman, près du confluent du Rhône et de l'Arve, à 207 kil. S. E. de Paris, à 6.6 par chemin de fer; 32 000 hab. dont env. 20 000 Calvinistes. Belle cathédrale St Pierre, hôtel de ville, collège, observatoire, hôpital, 4 ponts, statue de J. J. Rousseau, œuvre de Pradier. Sociétés savantes, université, fondée par Calvin, bibliothèques, musées et collections diverses, etc. Genève est une des v. les plus éclairées et les plus industrieuses qui existent : sa horlogerie, sa bijouterie sont renommées; elle fabrique des instruments de mathématiques et de chirurgie; des étoffes de laine, de soie, etc. Comm. rec. important de transit; navigation active sur le lac : bateaux à vapeur pour Coppet, Nyon, Vevey, Thonon, etc.

D'abord aux Allobroges, Genève fut comprise dans la Province romaine, et devint au v<sup>e</sup> siècle une des villes princip. des Burgundes. Suivant le sort de la Bourgogne, elle passa avec elle sous la domination des Francs, et devint, après Charlemagne, le siège d'un évêché souverain, relevant de l'Empire. Pendant la féodalité, elle fut le théâtre de rixes fréquentes entre ses évêques et les comtes qui portaient le titre de comtes du Genèvevois. Ceux-ci, s'étant éteints en 1410, furent remplacés par les ducs de Savoie. Genève se donna le joug de ces ducs en 1544, fit alliance en 1556 avec Berne et Fribourg, embrassa la réforme en 1533, expulsa son évêque, devint la résidence de Calvin, qui y fit proscrire le culte catholique (1535), et fut dès lors considérée comme la *Rome du Calvinisme*. Le duc de Savoie tenta en vain de la surprendre en 1602; il fut forcé de signer l'année suivante un acte qui reconnaissait l'indépendance de Genève, sous la garantie de la France, de Berne et de Zurich. Genève, avant 1801, était non pas un canton suisse, mais une république alliée des cantons. Cette république eut d'abord un gouv<sup>t</sup> démocratique; il devint

aristocratique en 1782. Prise par les Français en 1798, Genève devint, sous l'Empire, le ch.-l. du dép. du Léman; elle fut agrégée à la Suisse en 1815. Elle a été ensanglantée en 1840 par une guerre civile qui a eu pour résultat de donner à ses institutions un caractère plus démocratique. — Genève a produit une foule d'hommes illustres : Casaubon, Leclerc, Lefort, J. J. Rousseau, Bonnet, Huber, Deluc, Saussure, Lesage, Picet, De Candolle, Sismondi, Necker, Tœpfer, etc.

GENÈVE (canton de), le 2<sup>e</sup> de la Confédération suisse, entre le cant. de Vaud au N., la France au N. O., la Savoie au S. et à l'E.; 28 k. sur 9; 64 000 h. dont 38 000 Calvinistes. Il a été formé de l'anc. république de Genève, plus quelques districts de la Savoie et du pays de Gex. Il possède, outre Genève, deux villes, Versoy et Carouge, et a deux enclaves dans le canton de Vaud. Le lac Léman, dit aussi lac de Genève, occupe une grande partie de son territoire, qui est arrosé en outre par le Rhône et l'Arve. On y parle français. — Ce cant. n'a été admis dans la Confédération qu'en 1815 (V. GENÈVE). Le pouvoir législatif est exercé par un Grand Conseil, renouvelé tous les deux ans; le pouvoir exécutif et administratif, par un Conseil d'Etat de 7 membres élus pour deux ans. Tous les citoyens âgés de 21 ans jouissent des droits politiques.

GENÈVE (lac de) ou lac LÉMAN, *Lemanus lacus*, lac situé au S. O. de la Suisse, entre le cant. de Vaud, le Valais et la Savoie, a 70 kil. de long sur 14 de large et est traversé par le Rhône; ses eaux nourrissent des poissons exquis; ses côtes offrent des sites délicieux (entre autres celui de Meillière). Ce lac est exposé à des crues subites et quelquefois même à des tempêtes; néanmoins la navigation y est fort active; et il est sillonné par de nombreux bateaux à vapeur. Sa plus grande profondeur est de 308 mètres.

GENÈVIÈVE (Ste), *Genovefa*, patronne de Paris, née à Nanterre près de Paris vers 419 ou 422, morte en 512, n'était, selon l'opinion commune, qu'une simple bergère. Sur le conseil de S. Germain d'Auxerre, elle se consacra à Dieu. Après la mort de ses parents, elle vint demeurer à Paris chez sa marraine, et y mena une vie toute de piété et d'abstinence. Selon une tradition, lors de l'invasion d'Attila dans les Gaules (451), les Parisiens effrayés voulaient abandonner leur ville; Geneviève les retint en leur prédisant que Paris serait épargné, et sa prédiction s'accomplit. A une autre époque elle procura des vivres aux Parisiens affligés d'une disette. A sa prière, Clovis fit bâtir au sommet de Paris en l'honneur de S. Pierre et S. Paul l'église qui a reçu depuis le nom de la sainte elle-même (au haut de la mont. de Ste Geneviève). L'église l'honore le 3 janvier, jour de sa mort. Ses reliques étaient exposées à la vénération des fidèles dans l'église qui lui avait été consacrée; après la destruction de cette église, elles l'ont été dans celle de St-Etienne-du-Mont; depuis 1852, elles ont été transférées dans la magnifique basilique, à laquelle son nom a été rendu (l'ancien Panthéon). Une neuvaïne, commençant le 3 janvier, jour de sa fête, y attire une foule considérable.

GENÈVIÈVE DE BRABANT, fille d'un duc de Brabant, épousa, vers l'an 710, Sifrid ou Sifroy, châtelain de Hohen-Simmeren, un pays de Trèves, et fut accusée d'adultère auprès de son mari par l'intendant Golo, qui avait en vain essayé de la séduire. Sifroy, alors absent, ordonna de la faire périr, ainsi qu'un enfant qu'elle venait de mettre au monde, et dont elle était enceinte au départ de son époux sans que celui-ci le sût. Les hommes chargés d'exécuter cet ordre barbare ne purent se résoudre à l'accomplir, et abandonnèrent la mère avec l'enfant dans une forêt, où, selon la légende, une biche les nourrit de son lait pendant six ans. Au bout de ce temps (737), Sifroy retrouva fortuitement son épouse dans une chasse où il poursuivait la biche nourricière; il reconnut l'innocence de Geneviève, lui rendit tous ses

honneurs, et fit mettre à mort le perfide Golo. Geneviève fit bâtir à l'endroit même où elle avait été retrouvée une chapelle dédiée à la vierge, la chapelle de *Frauenkirchen*, dont les ruines existent encore et attirent de nombreux pèlerins. Les Belges regardent Geneviève comme une sainte et l'honorent le 2 avril. Son aventure a fourni le sujet d'un grand nombre de légendes, romans, complaintes, drames et tragédies; les drames de La Chaussée, de Tieck et de Muller sont les plus remarquables. Le P. Cerrisiers a donné une *Vie* de cette sainte (1656).

GENÉVOIS (comté, puis duché de), *Gebennensis ducatus*, anc. prov. des États sardes, dans le duché de Savoie, entre la prov. de Carouge au N. O., le Faucigny au N. E., la Savoie supérieure au S. E., la Savoie propre au S. O.; ch.-l., Annecy. Ce pays appartint d'abord aux comtes de Genève (d'où le nom qu'il a retenu, quoique la ville de Genève n'en fasse nullement partie); il passa ensuite à Humbert et Othon de Villars, puis à la maison de Savoie qui l'aliéna en 1564, l'érigeant en apanage avec titre de duché. Le Génois fut de nouveau incorporé à la Savoie en 1659. De 1792 à 1815, il fut compris dans l'empire français et fit partie du dép. du Mont-Blanc. Réuni aux États sardes en 1815, il fut annexé à la France avec le reste de la Savoie en 1860: il fait aujourd'hui partie du dép. de la Haute-Savoie.

GENÉVOIS (Charles-Félix, duc de), depuis roi de Sardaigne. V. CHARLES-FÉLIX.

GENÈVRE (mont), *Janus mons*, mont. des Alpes Cottiennes, sur la limite de la France et des États sardes, dans le dép. des H.-Alpes; hauteur, 3686<sup>m</sup>. La Durance et la Doire Ripaire y ont leurs sources. Quelques-uns croient que c'est sur ce point qu'Annibal franchit les Alpes. Les Français ont rendu en 1802 la route par le mont Genève plus praticable: un obélisque, élevé en 1807, consacre ce souvenir.

GENÉVIS-KHAN, c. à d. le *puissant Khan*, célèbre prince mongol, né en 1155 ou 1162, mort en 1227, s'appelait Témudjin et était d'abord simple chef d'une horde mongole, tributaire des Tartares khitans, qui étaient alors maîtres de la Tartarie orientale. En peu d'années, il agrandit prodigieusement son faible héritage. S'étant fait proclamer en 1206 souverain de tous les Mongols, il conquiert le pays des Tartares Oïgours (1209) et la Chine septentrionale (1213); soumit la Corée (1219), la Transoxane (1221), le Khorasân et l'Irak-Adjémy (1222), le Kharism et plusieurs provinces de la Perse orientale, le Kandahar et le Moultan (1224), et enfin une partie de la Russie méridionale. Il était alors maître d'un territoire qui s'étendait de la mer Noire à la mer de Chine. En mourant, il partagea ces vastes États entre ses quatre fils, qui lui avaient servi de lieutenants dans ses conquêtes: Batu-Khan, fils de Touchi-Khan, l'aîné, eut le Kaptchak et la Russie mérid.; Djagataï, le Turkestan et l'Asie centrale; Mangou, la Perse; et Oktai-Khan, la Chine. Gengis-Khan se montra souvent conquérant inhumain et barbare: les villes de Bokara, de Samarcand, de Ferganah, de Balk furent détruites par ses ordres, et une foule de monuments des arts et des lettres furent anéantis dans Pékin; cependant, il donna à ses sujets un code de lois, qui est encore en vigueur en Tartarie.

GENIE, *Genius*, chez les Romains, *Dæmon* chez les Grecs, dieu subalterne, esprit d'ange gardien, qui, dans les croyances des Grecs et des Romains, s'attachait à chaque homme dès sa naissance et présidait à toute sa vie. Chacun lui offrait, au jour natal, du vin, de l'encens, des fleurs, jamais de victimes sanglantes; ce qu'on pouvait faire de plus agréable pour lui était de travailler à son propre bien-être: aussi les Romains disaient-ils *genio indulgere* (satisfaire son génie) pour s'abandonner au plaisir. On croyait que les génies se manifestaient quelquefois sous la forme de serpents. — Au moyen âge on admettait des génies propres à chacun des 4 éléments: les *Sylphes*, pour l'air; les *Gnomes*, pour

la terre; les *Ondins*, pour l'eau, et les *Salamandres*, pour le feu.

**GENIE CIVIL, GENIE MILITAIRE.** V. ces mots au *Dict. univ. des Sciences*.

**GENIN** (François), philologue, né à Amiens en 1803, mort en 1836, fut élève de l'École normale, professa au collège et à la Faculté de Strasbourg, écrivit en même temps dans le *National* et devint en 1848 chef de division au ministère de l'Instruction publique. Il a publié, outre des écrits de polémique, des travaux sérieux qui prouvent de l'érudition et de l'originalité, mais quelquefois aussi l'amour du paradoxe : *Variations du langage français depuis le XII<sup>e</sup> siècle*, 1845; *Lexique comparé de la langue de Molière et des écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle*, 1846; *Idées critiques philologiques*, 1856. On lui doit des éditions des *Lettres de la reine de Navarre*; de la *Chanson de Roland*; de l'*Éclaircissement de la langue française* par J. Palsgrave; de la farce de *Maitre Patelin*.

**GENLIS**, ch.-l. de c. (Côte-d'Or), sur la Tille, à 19 kil. S. E. de Dijon. Station.

**GENLIS** (Félicité Stéphanie DUCREST DE ST-AUBIN, comtesse de), célèbre femme auteur, née en 1746, au château de Champcery près d'Autun, d'une famille noble, mais pauvre, morte en 1830, reçut une éducation brillante, qu'elle fut en partie à la générosité du financier La Popelinière, et fut mariée dès l'âge de 15 ans au comte Bruslard de Genlis (depuis marquis de Sillery). Nièce de Mme de Montesson, qui avait épousé secrètement le duc d'Orléans, elle entra par son crédit dans la maison de ce prince, et fut peu après chargée, avec le titre de *gouverneur*, de l'éducation de ses enfants (Mme Adélaïde, Louis-Philippe, le duc de Chartres, le duc de Montpensier et le comte de Beaujolais). Elle exerça bientôt sur le prince lui-même un grand ascendant; elle paraît même avoir puissamment contribué à lui faire prendre parti contre la cour. Forcée d'émigrer en 1792, elle revint en France sous le Consulat et reçut une pension de Napoléon, avec lequel elle entretenait correspondance. A la Restauration, elle perdit tout crédit; néanmoins elle reçut jusqu'à sa mort une pension de la maison d'Orléans. Elle a laissé de son mari deux filles; on la regarde aussi comme la mère de la célèbre Pamela qui épousa lord Fitz-Gérald. Les ouvrages de Mme de Genlis ne s'élevèrent pas à moins de quatre-vingts; ils se rapportent presque tous à l'éducation et consistent en contes, fables, romans et petites comédies. Les principaux sont : *Théâtre d'éducation à l'usage des jeunes personnes*, 1771-80, 4 vol. in-8, où la morale est présentée avec art et intérêt; *Annales de la vertu*, 1781, 2 vol. in-8; c'est un cours d'histoire où ne figurent que les actions vertueuses; *Adèle et Théodore, ou Lettres sur l'éducation*, 1782, 3 vol. in-8, où les divers procédés des plus habiles pédagogues sont mis en œuvre avec bonheur; *les Veillées du château*, 1784, 4 vol. in-12; *les Petits émigrés*, 1798, 2 vol. in-8; *Contes moraux et Nouvelles historiques*, 1802 et 1803, 4 vol. in-8, recueil plein de variété, d'intérêt et de délicatesse. Elle a aussi composé de nombreux romans historiques, parmi lesquels on remarque : *Mlle de Clermont*, 1802; *la Duchesse de La Vallière*, 1804; *Mme de Maintenon*, 1806; *le Siège de La Rochelle*, 1808, ouvrages qui eurent du succès, mais qui ont le tort de fausser l'histoire. Enfin, elle publia en 1825 ses *Mémoires* (10 vol. in-8), ouvrage diffus, qui offre des révélations curieuses, mais qui fit grand scandale. Mme de Genlis a surtout réussi dans ses ouvrages d'éducation : dans ces livres, écrits avec naturel et élégance et remplis d'intérêt, elle enseigne une morale pure, que malheureusement elle n'a pas toujours mise elle-même en pratique.

**GENNADE**, *Gennadius*, prêtre de Marseille, au V<sup>e</sup> s., mort vers 495. On a de lui *De Viris illustribus* ou *De Scripturis ecclesiasticis*, dans lequel il traite des écrivains ecclésiastiques (impr. à la suite d'un ouvr. analogue de S. Jérôme, et à part, par J. Fuchte,

Helmstädt, 1612); de *Dogmatibus ecclesiasticis*, ouvrage qu'on a quelquefois attribué à S. Augustin, mais dont les sentiments, tout opposés à ceux de ce Père, sont entachés de semi-pélagianisme (publié par Ehler, Berlin, 1856). Gennade est un écrivain érudit, mais de peu de jugement.

**GENNADE** (George SCHOLARIUS, plus connu sous le nom de), né à Constantinople vers 1400, mort en 1464, fut juge-général des Grecs et secrétaire de Jean VII, et suivit cet empereur au concile général de Florence (1439). Il y appuya d'abord la réunion des deux églises; mais il se montra ensuite un des plus ardents adversaires de l'union. Après la prise de Constantinople par les Turcs, il fut nommé patriarche par Mahomet II; il abdiqua en 1438 et se retira dans un monastère. Dans les disputes philosophiques de son temps, il prit parti pour Aristote et écrivit contre Pléthon, qui défendait le Platonisme.

**GENARO** (Jos. Aurèle de), juriconsulte, né à Naples, en 1701, mort en 1761, unit les lettres à la jurisprudence. Il fut nommé en 1738 par le roi Charles VIII magistrat de Naples, fut chargé en 1741 par le ministre Tanucci de préparer un code uniforme pour tout le royaume, et fut appelé en 1753 à une chaire de droit féodal à Naples. On a de lui : *Respublica jurisconsultorum*, 1731, fiction ingénieuse, où il fait comparaître pour les juger les plus célèbres juriconsultes; *Ferix autumnales*, 1752, dialogue où l'on trouve une partie du Digeste mise en vers latins avec assez de bonheur.

**GENNES**, ch.-l. de c. (Maine-et-Loire), sur la r. g. de la Loire, à 20 kil. N. O. de Saumur; 1800 h. Restes d'un temple romain.

**GENOILHAC**, ch.-l. de c. (Gard), à 27 kil. N. O. d'Alais; 1500 h. Mine de plomb argentifère.

**GENOILHAC** (Jacq. GALOT de), né vers 1466, m. en 1546, fit ses premières armes en Italie sous Charles VIII; se distingua aux bat. de Fornoue et d'Agnadell; fut nommé en 1512 grand maître de l'artillerie; assista à la bataille de Marignan et à celle de Pavie, où ses sages conseils ne furent pas suivis par François I, et fut nommé gouverneur du Languedoc en 1545. — Son fils, François de G., né en 1516, mourut avant lui, en 1544, des blessures qu'il avait reçues à la bat. de Cérisoles.

**GENOLA**, v. des États Sardes (Coni), à 17 kil. E. de Saluces. Mélas y battit Champannet en 1799.

**GENOUDE** (A. Eugene de), publiciste, né en 1792 à Montélimart, mort en 1849, fut successivement étudiant en droit, professeur au lycée Bonaparte, séminariste, aide de camp du prince de Polignac, et se consacra enfin à la politique. Il prit, à partir de 1823, la direction de la *Gazette de France*, où il soutint constamment la cause de la monarchie et de la religion, et ne cessa depuis 1830 de réclamer le suffrage universel. Devenu veuf en 1835, il embrassa l'état ecclésiastique. Élu député de la Haute-Garonne en 1846, il ne put être réélu en 1848, bien que le suffrage universel, pour lequel il avait tant combattu, eût alors triomphé. Genoude a publié de nombreux écrits, appartenant les uns à la polémique du jour, les autres à la théologie et à l'histoire, entre autres une *Histoire de France* en 23 vol. in-8, 1844-48; les *Pères des trois premiers siècles*, traduits en français, 6 vol. in-8, 1837-43, et une nouvelle traduction de la *Bible* (23 vol. in-8, 1821-24, et 5 vol. in-4, 1839-40), traduction fort vantée pour son élégance et publiée aux frais de l'État, mais à laquelle des juges compétents préfèrent encore la simplicité de celle de Sacy.

**GENOVÉFAINS**, chanoines de l'abbaye de Ste-Genève qui formaient un ordre connu sous le nom de *Congrégation de France*, remontent aux premiers temps de la monarchie; on pense qu'ils furent institués par Clovis vers 500 pour desservir une église que ce roi venait de fonder à Paris à la sollicitation de Ste-Genève. Ils suivirent la règle de S. Augustin. Ils portaient une robe blanche et un rochet; hors du couvent ils se couvraient d'un manteau noir. Ils

subirent plusieurs réformes : en 1626, on leur donna pour supérieur le P. Ch. Faure, homme d'une piété exemplaire. Les Génovéfains desservaient les paroisses, administraient les hôpitaux et les maisons de charité, dirigeaient les séminaires; plusieurs se sont illustrés dans les lettres. Ils avaient en dernier pour chef-lieu l'édifice qui forma depuis la bibliothèque Ste-Geneviève et la lycée Napoléon. A la fin du XVIII<sup>e</sup> s., ils comptaient 107 maisons et plus de 1300 membres.

**GENOVÈSE (LE)**, peintre. V. STROZZI.

**GENOVESI (Ant.)**, philosophe et économiste, né en 1712, près de Salerne, reçut les ordres, mais préféra l'enseignement de la philosophie à la théologie et professa, à l'université de Naples, la métaphysique, puis la morale. En 1754, Bartolomeo Intieri, homme riche, et ami des sciences, fonda pour lui à Naples une chaire d'économie politique; il la remplit avec le plus grand succès, et l'occupa jusqu'à sa mort, 1769. Eclectique en philosophie, il tâcha de concilier Bacon et Descartes, Locke et Leibnitz; il créa en Italie l'économie politique, et exerça par ses écrits une grande influence; mais il mérita d'être censuré à Rome pour quelques-unes de ses opinions théologiques. Il écrivit d'abord en latin et donna dans cette langue des *Éléments de Métaphysique*, 1743, et une *Logique*, 1745. Depuis, il adopta la langue vulgaire, et publia : en 1757 et 1765, *Lezioni di Commercio e d'Economia*; en 1766, *Logica per gli giovanetti et Scienze metafisiche*; en 1767, *Dicossina* (c'est un traité de Morale).

**GENSÉRIC**, roi des Vandales, de 428 à 477, était le 2<sup>e</sup> fils du roi Godégisile, et succéda à Gundéric, son frère. Il passa d'Espagne en Afrique, l'an 429, à la sollicitation du gouverneur romain de ce pays, le comte Boniface, qui s'était révolté contre l'empereur Valentinien, et s'empara promptement de la Mauritanie. Boniface, rappelé au devoir par S. Augustin, voulut plus tard repousser l'ennemi qu'il avait appelé; mais il fut vaincu par le roi barbare. Genséric s'empara de Carthage en 439, y établit le siège de son royaume, et força l'empereur à lui accorder la paix et à le reconnaître maître de l'Afrique. Quelque temps après, Valentinien ayant été tué par Pétrone Maxime, Eudoxie, sa veuve, appela Genséric en Italie pour venger sa mort. Genséric accourut aussitôt, prit Rome (455), la pillà pendant 14 jours, en emporta des trésors immenses, dévasta le Péloponèse, l'Épire, la Balmatie, l'Istrie, prit Nicopolis, et emmena Eudoxie elle-même en captivité. Il laissa la réputation d'un conquérant farouche, qui ne respirait que le meurtre et le carnage. Il laissa ses vastes États à Hunéric, son fils.

**GENSONNE (Armand)**, né à Bordeaux en 1758, était en 1789 avocat au parlement de cette ville. Envoyé en 1791 à l'Assemblée législative, il s'y fit remarquer par une éloquence vive et animée, qu'aiguësait le sarcasme; il y provoqua la déclaration de guerre à l'Autriche. Réélu à la Convention, il y forma, avec ses compatriotes Guadet et Vergniaud, le noyau du parti de la *Gironde*. Il demanda que le procès de Louis XVI fût renvoyé aux assemblées primaires, et combattit les Terroristes. Arrêté le 2 juin 1793, avec la plupart des Girondins, il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, et exécuté le 31 octobre. Son vrai crime était d'avoir été l'ami et le confident de Dumouriez.

**GENTILHOMME**, homme de race noble. V. ce mot au *Diction. des Sciences, des Lettres et des Arts*.

**GENTIL-BERNARD**, poète. V. BERNARD.

**GENTILIS (Albéric)**, né en 1551, dans la Marche d'Ancône, m. en 1611, renonça à la foi catholique pour embrasser la Réforme, se retira en Carniole, et de là en Angleterre; fut professeur de droit à Oxford, et publia, entre autres écrits, trois livres *De Jure belli*, Leyde, 1598, in-8; c'est peut-être le 1<sup>er</sup> ouvrage qui ait été écrit sur le droit international.

**GENTILIS (J. Valentin)**, hérétique du XVI<sup>e</sup> siècle, né à Cosenza (roy. de Naples), obligé de fuir sa patrie pour

opinion religieuse, se retira à Genève, où il répandit les doctrines de Socin. Inquiété par Calvin (1558), il passa en France, où il ne fut pas mieux accueilli, de là en Moravie, puis à Vienne, et revint en Suisse. Arrêté à Berne, il fut condamné et mis à mort pour avoir attaqué le dogme de la Trinité (1566). Il est considéré par les siens comme un martyr.

**GENTILLY**, anc. bourg du dép. de la Seine, sur la Bièvre, à 5 kil. S. de Paris, à 7 kil. N. E. de Sceaux; est depuis 1860 annexé à Paris. Il comptait avant l'annexion près de 16 000 h. Fabriques d'acides minéraux, de savons, de pâtes alimentaires, blanchisseries, glaciers. — Anc. résidence des rois francs de la 1<sup>re</sup> et de la 2<sup>e</sup> race. S. Eloi y avait fondé un monastère. Pepin y avait un château, auj. détruit.

**GENTILS** (de *gentes*, nations), nom sous lequel les païens sont désignés dans l'Écriture sainte. S. Paul est appelé spécialement l'*Apôtre des Gentils*.

**GENTIOUX**, ch.-l. de c. (Creuse), à 23 kil. S. O. d'Aubusson; 1500 hab.

**GENTIUS**, roi d'Illyrie, parvint au trône en 172 av. J.-C. par un fratricide. Il s'allia avec Persée, roi de Macédoine, contre les Romains. N'ayant point reçu de lui les secours qu'il en attendait, il fut vaincu, pris et emmené à Rome par le préteur Anicius (168).

**GENTZ** (Frédéric de), publiciste prussien, né à Breslau en 1764, mort en 1832, fut un des plus constants adversaires de la Révolution française. Attaché comme secrétaire à la direction générale de la guerre à Berlin, il rédigea le manifeste de la Prusse contre la France en 1806, ainsi que celui de l'Autriche en 1809 et 1813. Secrétaire des Conférences de Vienne en 1814 et 1815, il en dressa les protocoles et fut un des rédacteurs du pacte de la Ste-Alliance. Il a publié : *Système de l'équilibre européen*; *Sur la moralité des révolutions*; *Sur la déclaration des droits de l'homme*; *Vie de Marie Stuart*, 1799, trad. en franç. par Damaze de Raymond, Paris, 1820.

**GENUA**, ville de la Ligurie, auj. *Gènes*.

**GEOFFRIN (Marie Thérèse Roder d'ame)**, née à Paris en 1699, morte en 1777, était fille d'un valet de chambre de la Dauphine. Elle épousa dès l'âge de 15 ans un riche entrepreneur de glaces, dont elle demeura bientôt veuve. Douée de tous les agréments de l'esprit aussi bien que du corps, elle fit de sa maison le rendez-vous des gens de lettres, des savants et des artistes de la capitale ainsi que des étrangers de distinction. Stanislas Poniatowski, qui l'honorait du nom de mère, la fit venir à Varsovie après son avènement au trône de Pologne. On cite de Mme Geoffrin une foule de maximes et de pensées heureuses, et plusieurs actes de générosité accomplis avec une délicatesse admirable. Indulgente et généreuse, elle avait pour devise : *donner et pardonner*. Amie des idées philosophiques, elle dépensa des sommes considérables pour soutenir l'*Encyclopédie*. D'Alembert, Thomas et Morellet, qui avaient vécu dans son intimité, ont écrit son *Éloge*. — Sa fille qui épousa le marquis de La Ferté-Imbault, ne partageait pas son goût pour les philosophes.

**GÉOFFROY (S.)**, *Gothofredus*. V. GODEFROY.

**GÉOFFROY**, ducs de Bretagne. Geoffroy I, fils de Conan Geoffroi, comte de Rennes, succéda à son père en 992. Le 1<sup>er</sup> il prit le titre de duc de Bretagne; mais ce titre ne fut pas reconnu par son suzerain. Voulant s'emparer des États du comte de Nantes, Judicaël-Bérenger, il lui fit une guerre longue et cruelle, mais sans résultats. Revenu à des sentiments plus pacifiques, il se rendit à Rome en pèlerinage. Lorsqu'il rentrait dans ses États, il fut tué d'un coup de pierre lancée par une femme irritée de ce qu'une de ses poules avait été dévorée par un oiseau de proie du duc. — Geoffroy, 3<sup>e</sup> fils de Henri II, roi d'Angleterre, épousa dès l'enfance Constance, fille de Conan IV, duc de Bretagne. Henri II, sans attendre la mort de Conan, dont Geoffroy devait hériter, s'empara de la Bretagne au nom de son fils (1166). Néanmoins Geoffroy ne compte comme duc que depuis 1171. Il rendit

une loi connue sous le nom d'*Assise de Geoffroy*, par laquelle les biens des barons et des chevaliers passaient à leurs fils aînés, au détriment des autres enfants. Geoffroy fut l'élève fidèle de Philippe-Auguste. Il périt à Paris en 1186, mortellement blessé dans un tournoi que le roi de France donnait en son honneur. Il était père du jeune Arthur, que son oncle Jean sans Terre, roi d'Angleterre, fit assassiner pour s'emparer de ses États.

GEOFFROY, comtes d'Anjou. L'Anjou a eu cinq comtes de ce nom, dont le 1<sup>er</sup> régna de 958 à 985 et fut sénéchal de France sous Lothaire, et dont les plus importants sont : Geoffroy II et Geoffroy V. — Geoffroy II, comte de 1041 à 1060, était brave et d'une humeur belliqueuse, ce qui lui fit donner le surnom de *Martel*. Il ajouta à ses États le comté de Poitou, que lui apporta en mariage la veuve de Guillaume V, duc d'Aquitaine; le comté de Vendôme, qu'il enleva à son neveu Foulques, dit l'*Oïson*; enfin la Saintonge et la Touraine. Il essaya même, mais sans succès, de s'emparer de la Guyenne. Appelé au secours de la Sicile par l'empereur grec Michel le Paphlagonien, il défit les Sarrasins, et reçut en récompense la *Sainte-Larme*, relique dont il fit présent à l'abbaye de la Trinité de Vendôme. Il mourut dans un monastère d'Angers, où il avait pris l'habit religieux. — Geoffroy V, surnommé *Plantagenet* (parce qu'il portait à son casque une branche de *genêt*), fils de Foulques, comte d'Anjou et roi de Jérusalem, né en 1113, mort en 1151, acquit le duché de Normandie par son mariage avec Mathilde, fille de Henri I, roi d'Angleterre. A la mort du roi, en 1135, il eut à lutter, pour conserver l'héritage de sa femme, contre Étienne de Blois, qui enleva à Mathilde le trône d'Angleterre, et contre Louis le Jeune, roi de France; il perdit la Normandie et vit ses propres États ravagés par une famine si terrible qu'on alla jusqu'à se nourrir de chair humaine (1146). — Henri, son fils aîné, recouvra la Normandie, devint roi d'Angleterre sous le nom de Henri II, et fut le chef de la dynastie des Plantagenets.

GEOFFROY de Monmouth, *Galfridus Monumetensis*, prélat anglais, né vers 1100, mort vers 1180, vécut à la cour de Henri I et de Henri II et fut fait évêque de St-Asaph en 1151. Il écrivit vers 1147, d'après des manuscrits bretons apportés de la Bretagne française: *Origo et Gesta regum Britanniarum... ab Eneac et Bruto* (Paris, 1517, in-4), histoire fabuleuse qui fut la source des romans de chevalerie; l'*Vita Merlini Caedonii*, en vers latins, avec l'exposé de ses *Propheéties*. Ces ouvrages ont été fréquemment réimprimés et traduits, avec des additions.

GEOFFROY de Winesalf ou de Vinsanf, *Galfridus de Vinosalvo*, poète latin de la fin du xii<sup>e</sup> siècle, a composé une poétique (*Nova Poetria*), dédiée au pape Innocent III. On lui attribue, mais sans preuve suffisante, l'*Itinerarium Ricardi Anglorum regis in Terram sanctam*, qui se trouve dans les recueils de Bongars et de Gale.

GEOFFROY de Beaulieu, dominicain, né près de Chartres vers 1200, mort en 1274, accompagna S. Louis dans ses deux croisades et écrivit une *Vie* de ce prince, qu'on trouve dans les recueils de Duchesne et dans les *Actes* des Bollandistes.

GEOFFROY (J. Louis), critique, né à Rennes en 1743, mort en 1814, fut élevé chez les Jésuites, fut nommé en 1776 professeur de rhétorique au collège de Montaigu, puis au collège Mazarin, à Paris, et travailla, après la mort de Fréron, à la rédaction de l'*Année littéraire* (1776-92). Proscrit en 1793 pour avoir rédigé l'*Ami du Roi*, il se fit maître d'école dans un village, et ne revint à Paris qu'après le 18 brumaire (1799). Il entra vers la même époque au *Journal de Débats*, où il se chargea de la partie littéraire, spécialement de l'analyse des pièces de théâtre. On trouvait dans ses feuilletons une érudition sans pédantisme, mais il s'y montra souvent injuste et partial, tant à l'égard de Voltaire, à qui il déclara la guerre, qu'à l'égard de plusieurs des artistes les plus remarquables

du temps, Talma, Mlle Contat, etc., dont il ne voulut pas reconnaître le talent. Ses feuilletons furent réunis après sa mort sous le titre de *Cours de littérature dramatique* (1819-20, 5 vol. in-8). Geoffroy a laissé une *Trad. de Théocrite* (1801) assez estimée en son temps, et un *Commentaire sur Racine*, 1808.

GEOFFROY, honorable famille de savants, issue de Mathieu François Geoffroy, échevin de Paris en 1617, doit sa 1<sup>re</sup> illustration à Étienne François, né à Paris en 1672, mort en 1731. Après avoir visité pour s'instruire l'Angleterre, la Hollande et l'Italie, il fut nommé en 1707 professeur de chimie au Jardin du Roi (Jardin des Plantes), en 1709 prof. de médecine et de pharmacie au Collège de France, et fut élu en 1726 doyen de la Faculté de Paris. Il avait été admis dès 1698 à la Société royale de Londres et en 1699 à l'Académie des sciences de Paris. Son principal titre est un *Traité de Matière médicale*, rédigé en latin, publié après sa mort en 1741 par Claudon de Courcelles, en 3 vol. in-8, mais en français par A. Bergier, 1743, complété depuis par Bernard de Jussieu, A. de Nobleville et Saleme, et trad. dans presque toutes les langues de l'Europe. On lui doit aussi une *Tables des rapports observés en chimie entre différentes substances*, où se trouve pour la 1<sup>re</sup> fois énoncée la loi si importante des affinités électives. Fontenelle a écrit son *Eloge*. — Son frère Claude Joseph, né en 1685, m. en 1752, étudia sous Tournefort, parcourut, pour s'instruire, le midi de la France, et fut à son retour (1705) reçu membre de l'Académie des sciences. Il fournit au recueil de cette compagnie 60 Mémoires sur l'histoire naturelle, la botanique, la chimie et la pharmacie. — Étienne Louis, fils d'Étienne François, né en 1725, mort en 1810, fut un des praticiens les plus renommés de son temps. Tout en exerçant sa profession, il se livra avec succès à l'histoire naturelle, et publia : *Histoire des insectes qui se trouvent aux environs de Paris*, 1762 et 1799; *Traité des coquilles qui se trouvent aux env. de Paris*, 1767. On lui doit aussi un poème élégant, écrit en latin, *Hygione, sive Ars sanitatem conservandi*, 1771 (trad. en franç. par Launoy, 1774). A la vue des excès révolutionnaires, il quitta Paris et se retira dans sa terre de Chartreuse près de Soissons. Il était correspondant de l'Académie des sciences. — René Claude Geoffroy, fils d'Étienne-Louis, 1767-1831, servit quelques années avec bravoure dans les armées de la République, puis exerça la médecine, devint médecin de l'hôtel-Dieu de Paris, montra beaucoup de dévouement en 1811 pendant l'invasion du typhus, et consacra ses dernières années à la pratique gratuite de son art. — Son fils, M. Ernest Geoffroy de Ville-neuve, représente depuis plusieurs années le dép. de l'Aisne dans nos assemblées législatives.

GEOFFROY ST-HILAIRE (Étienne), zoologiste, né en 1772 à Etampes, mort en 1844, issu d'une famille de savants médecins, se vint de bonne heure aux sciences, naturelles dont il avait puisé le goût dans les leçons de Brisson et de Daubenton et dans la société d'Hauy. Sur la proposition de Daubenton, il fut nommé dès 1793 sous-démonstrateur au Jardin des plantes; trois mois après, cet établissement ayant été réorganisé, il y devint professeur-administrateur, et fut chargé de la zoologie : il ouvrit le 1<sup>er</sup> cours qui ait été fait en France sur cette science, commença les collections zoologiques et créa la ménagerie. Mis dès 1794 en relation avec G. Cuvier, alors ignoré, il devina son génie, l'appela à Paris, et vécut avec lui fraternellement. De 1798 à 1802, Geoffroy fit partie de l'expédition d'Égypte : il explora le pays conquis, et fut un des fondateurs et des membres les plus actifs de l'Institut du Caire; il sauva par son énergie les collections scientifiques, qu'une capitulation abandonnait aux Anglais. Il fut admis à l'Institut en 1807, et nommé en 1809 prof. de zoologie et de physiologie comparées à la Faculté des sciences. Il professa jusqu'à sa mort. Purement zoologiste d'abord, E. Geoffroy travailla quelque

temps de concert avec Cuvier : mais à partir de 1807, il s'en sépara et se livra presque entièrement à des spéculations sur la *philosophie de l'hist. naturelle*, science dont on peut le regarder comme le père. Il s'attacha à démontrer l'*unité de composition organique* entre les diverses espèces d'animaux, unité déjà présentée par Buffon et Goethe, et fonda la *théorie des analogues* qui lui servait à démontrer l'unité de composition. Il conçut aussi dès 1807 une idée qui est le complément des précédentes, celle de l'analogie qu'offrent les caractères permanents des espèces inférieures avec les caractères transitoires de l'embryon dans l'homme et les animaux supérieurs; enfin, il se servit de sa doctrine pour expliquer heureusement, par des *arrêts de développement*, les inégalités des êtres et les monstruosités des individus. Un débat célèbre s'éleva en 1830, au sein de l'Acad. des sciences, entre Cuvier et Geoffroy, au sujet de l'unité de composition : le monde savant se partagea entre les deux antagonistes. Le style de Geoffroy a du nerf et de l'éclat, mais est quelquefois négligé, et par suite obscur. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire naturelle des mammifères* (avec Fréd. Cuvier), 1819-1837, in-fol.; *Philosophie anatomique*, 1818 et 1822, 2 vol. in-8 (c'est là que se trouve exposée sa nouvelle doctrine) : *Principes de la philosophie zoologique*, 1 vol. in-8, 1830 (il y résume sa discussion avec Cuvier); *Études progressives d'un naturaliste*, 1835, in-4. Statue à Étampes. Son *Éloge* a été lu à l'Académie par M. Florens.

GEOFFROY-SAINTE-HILAIRE (Isidore), zoologiste, fils du précédent, né à Paris en 1805, m. en 1861, fut successivement aide-naturaliste au Muséum, suppléant à la Faculté des sciences de Paris, doyen de celle de Bordeaux, professeur de zoologie au Muséum et à la Faculté des sciences de Paris, et inspecteur général des études; entra en 1833 à l'Académie des sciences; s'attacha surtout à confirmer et à développer les idées philosophiques de son père. Ses principaux écrits sont un *Traité de Tératologie* (1832-36), des *Essais de Zoologie générale* (1840) et l'*Histoire naturelle générale des règnes organiques* (1854-61). Il fonda en 1854 la Société d'acclimatation.

GÉOGRAPHES GRECS (les PETITS), géographes qui n'ont fait que des périplies, des monographies, ou dont il ne nous reste que des fragments peu étendus; tels sont : Hannon de Carthage, Scylax de Caryande, Isidore de Charax, Artémidore, Agathémètre, Dicaërque, Denys le Périégète, Scymnus de Chios, Arrien, Marcien d'Héraclée, etc. La collection en a été publiée par David Hoeschel, Augsburg, 1600, in-8; par J. Gronovius, Leyde, 1697, in-4; par J. Hudson, 1698-1712, 4 v. in-8; et par C. Müller (dans la *Bibl. grecque* de Didot, 1855). — On appelle *Grands géographes* Strabon, Pausanias, Ptolémée, Étienne de Byzance.

GEORGE ou GEORGES (S.), *Georgius*, était, selon une légende, un jeune prince de Cappadoce, qui souffrit le martyre sous Dioclétien, et qui, comme Persée, sauva la fille d'un roi qu'un dragon allait dévorer : on le représente armé d'une lance et pourfendant le dragon. Il est fort célèbre en Orient, et c'est de là que son culte a passé en Occident. On l'honore surtout en Russie, en Angleterre et à Gènes. Les Russes ont adopté S. George avec son dragon pour leur principal emblème et ont donné son nom au premier de leurs ordres militaires; les Anglais et les Génois l'ont pris pour patron. Il est aussi le patron des armuriers. On le fête le 23 avril.

GEORGE (ordre de st-), ordre militaire de Russie, institué en 1769 par Catherine II. — Ordre de Bavière dont l'institution remonte aux croisades, et qui fut renouvelé en 1729 par Charles-Albert (depuis, l'empereur Charles VII).

GEORGE I, roi d'Angleterre, de la maison de Hanovre, né à Osnabruck en 1660, mort en 1727, était fils d'Ernest Auguste, 1<sup>er</sup> électeur de Hanovre, et de la princesse Sophie, petite-fille de Jacques I, roi d'An-

gleterre, et succéda en 1688 à son père comme électeur. En 1714, à la mort de la reine Anne, il fut appelé au trône d'Angleterre comme le plus proche héritier dans la ligne protestante, et commença ainsi la dynastie anglaise de Hanovre. Il s'appuya sur le parti whig et conserva le plus souvent une sage neutralité dans les guerres du continent. Toutefois, il prit part à la triple alliance de 1717 et à la quadruple alliance de 1718 contre l'Espagne. Il avait choisi pour principal ministre Robert Walpole, dont l'habileté réprima toutes les tentatives de désordre, et rendit vaines les intrigues du prétendant Jacques III. Malheureux en famille, il fut obligé de divorcer avec Sophie de Zell, qui s'était compromise par une intrigue amoureuse, et enferma cette princesse dans un château fort, où elle termina son existence après 32 ans de captivité (1716).

GEORGE II, roi d'Angleterre, fils du précéd., né en 1683, m. en 1760, succéda à son père en 1727. Il garda d'abord pour ministre le célèbre Walpole, qui sut conserver la paix pendant les 12 premières années de ce règne; mais l'ayant ensuite écarté, il entreprit des expéditions désastreuses. Dans la guerre de la succession d'Autriche, il se déclara pour Marie-Thérèse et contre la France : ses armes, heureuses à Dettingen (1743), échouèrent aux combats de Fontenoy (1745) et de Lawfeld (1747), qui furent suivis du traité d'Aix-la-Chapelle (1748). Il est vrai qu'en même temps son trône était raffermi par la victoire de Culloden, remportée sur le prétendant, Charles-Édouard, en Écosse (1746). La guerre s'étant rallumée sur le continent en 1755, l'Angleterre éprouva de nouveaux revers en Allemagne et perdit tout le Hanovre; mais ces pertes furent compensées par de brillantes conquêtes aux Indes et en Amérique. On doit à G. II la création du *British Museum*.

GEORGE III, roi d'Angleterre, né en 1738, m. en 1820, succéda en 1760 à George II, son grand-père, obtint de brillants succès contre la France et l'Autriche dans la guerre de Sept ans, conclut en 1763 une paix avantageuse, qui cependant ne satisfit pas encore son pays, excita par des mesures arbitraires une émeute qui faillit lui être fatale (1768); eut à soutenir la guerre contre les colonies d'Amérique révoltées, fut forcé en 1783 de reconnaître l'indépendance des États-Unis, mais étendit les conquêtes de l'Angleterre dans l'Inde, et réunit définitivement l'Irlande au royaume. Il combattit de tout son pouvoir la Révolution française, et s'empressa de rompre la paix d'Amiens, conclue en 1802. En 1810, il tomba en démence; il ne mourut que dix ans après. George III eut pour principal ministre le célèbre Pitt; c'est sous son règne que brillèrent à la tribune Fox, Burke, Sheridan, et sur mer Jervys et Nelson. Il laissa plusieurs fils : Georges IV et Guillaume IV, qui régnèrent, Edouard, duc de Kent, père de la reine Victoria, Ernest-Auguste, qui fut roi de Hanovre.

GEORGE IV, roi d'Angleterre, fils de Georges III, né en 1762, m. en 1830, eut une jeunesse scandaleuse. Il fut appelé à la régence en 1811, lorsque son père fut tombé en démence, mais il ne prit le titre de roi qu'en 1820. Quoiqu'il se fût précédemment déclaré pour les Whigs, il s'abandonna longtemps aux Tories, et eut pour principaux ministres Castlereagh et Wellington. Il contribua à renverser Napoléon, mais tint une conduite peu loyale envers le héros vaincu qui était venu se confier à lui. Il rendit de nombreuses lois contre la liberté de la presse, et eut à réprimer des troubles incessants dans l'Irlande. Cependant en 1823 il se rapprocha du parti libéral, et prit pour ministre Canning; en 1829, fut accordée l'*émancipation des Catholiques*. George IV avait épousé en 1796 la princesse Caroline à laquelle il intenta un scandaleux procès en adultère.

GEORGE, duc de Clarence. V. CLARENCE.

GEORGE, prince de Danemark, frère de Christian V, épousa la princesse Anne, fille de Jacques II, roi d'Angleterre. Lorsque ce dernier eut été détrôné en



1688 par Guillaume d'Orange, George embrassa le parti du vainqueur, qui le créa duc de Cumberland. Son épouse ayant succédé en 1702 à Guillaume sur le trône d'Angleterre, il fut nommé grand amiral; du reste, il ne prit aucune part aux affaires. Il mourut en 1708, à 55 ans.

GEORGIE est aussi le nom de onze rois de Géorgie. GEORGE I se révolta contre l'empereur grec Basile II (1021), résista victorieusement à ses efforts et obtint de lui une paix avantageuse; il mourut en 1027. — GEORGE IV (1206-1222), fit plusieurs conquêtes dans l'Aderbidjan, s'allia aux rois francs de Syrie et de Palestine, mais ne put préserver la Géorgie de l'invasion des Mongols en 1220. — GEORGE VI profita de la décadence des Gengiskhanides pour affranchir la Géorgie; il m. en 1346. — GEORGE XI, fils d'Héraclius, ne régna que deux ans, 1798-99. Ne pouvant s'opposer aux ravages des Turcs et des Lesghis, il légua en mourant ses États à la Russie. V. GEORGIE.

GEORGE PISIDES, écrivain grec qui florissait vers 630. était diacre, garde des archives et référendaire de l'église de Constantinople. On a de lui: *De expeditione Heraclii contra Persas*; *Bellum arabicum*; *Hexameron*, poème où il raconte la création; *De vanitate vitæ*, autre poème. Ses contemporains le regardaient comme un grand écrivain et un grand poète. Ses œuvres ont été publiées à Rome en 1777, in-8°, et réimpr. à Montrouge, par l'abbé Migne, 1860.

GEORGE LE SYNCELLE, historien grec, ainsi nommé de la fonction qu'il exerçait (le *syncelle* était un clerc qui habitait la même cellule que le patriarche et l'accompagnait partout), fut attaché à Taraise, patriarche de Constantinople; écrivit de 780 à 800, et mourut, à ce qu'on croit, vers 800. Il a laissé une *Chronographie* qui va jusqu'à l'an 284 de J.-C., et que Théophane l'Isaurien a continuée jusqu'en 813. Elle a été imprimée dans la *Byzantine* et à Bonn, par G. Dindorf, 1829. Elle paraît avoir été faite, ainsi que la *Chronique* d'Eusèbe, d'après Jules Africain et offre quelques renseignements précieux.

GEORGE DE TRÉBIZONDE, écrivain grec, né en 1390 en Crète, d'une famille originaire de Trébizonde, mort à Rome en 1486, vint à Venise vers 1430 pour y enseigner le grec; fut appelé à Rome par le pape Eugène, et chargé de traduire des ouvrages grecs en latin; mais il s'acquitta avec peu de soin de cette mission et se vit bientôt surpassé par Valla et Théodore Gaza. Il a traduit, entre autres ouvrages, les *Problèmes* et la *Rhétorique* d'Aristote, l'*Attageste* de Ptolémée, quelques écrits de S. Cyrille et de S. Jean Chrysostôme, et a écrit une *Comparaison d'Aristote et de Platon* où il élève le premier fort au-dessus du second; il fut combattu par Gémiste Pléthon.

GEORGE SCHOLARIUS. V. GENNAË.

GEORGE CADODAL. V. CADODAL.

GEORGE (J. François), jésuite, né en Lorraine, en 1731, mort en 1813, s'attacha au prince Louis de Rohan qui l'emmena dans son ambassade à Vienne, devint son grand vicaire quand il eut été nommé cardinal, et fut chargé de la défense dans le célèbre procès du *Collier*. Déporté pendant la Révolution, il se réfugia en Suisse, puis alla en Russie offrir à Paul I la grande maîtrise de l'ordre de S. Jean de Jérusalem (1799). Il revint en France sous le Consulat et fut nommé vicaire général de l'évêque de Nancy. Il a laissé d'intéressants *Mémoires* sur la fin du xviii<sup>e</sup> siècle (1760-1806), publiés à Paris en 1818, 6 vol. in-8.

GEORGETOWN, v. et port des États-Unis (district de Colombia), sur le Potomak, à 4 kil. O. N. O. de Washington dont la sépare le Rock-Creek; 8000 h. Collège catholique. Commerce considérable.

GEORGETOWN ou STABROEK, capit. de la Guyane anglaise, ch.-l. du gvt de Demerara, près de la Demerara; 21 000 hab. Evêchés catholique et anglican. Exportation de sucre, café, rhum, etc.

GEORGETOWN, ch.-l. de l'île du Prince-de-Galles; 10 000 hab. Port, fort, arsenal, casernes, etc.

GEORGETOWN, v. de l'île de Grenade. V. ST-GEORGE.

GEORGIE, en arabe, en persan et en turc *Gurdjistan* (c.-à-d. *pays d'esclaves*), et en russe *Groussia*, prov. de l'empire russe, bornée au N. par le Caucase qui la sépare de la Circassie, à l'O. par la mer Noire, au S. par l'Arménie et le cours inférieur du Kour, à l'E. par le Daghestan et le Chirvan; 450 kil. sur 300; 250 000 hab.; ch.-l. Tiflis; autres villes: Gouri et Téliavi. La Géorgie se divise en trois districts: 1<sup>o</sup> le Karthli (vulgairement appelé *Carduel* ou *Kartalinie*); 2<sup>o</sup> le Kakheth; 3<sup>o</sup> le Samketh. A ces trois provinces, qui forment la Géorgie propre, longtemps appelée *Géorgie persane*, il faut ajouter la Gourie, l'Iméréthie, la Mingrétie et le Souaneth qui composaient la *Géorgie turque*, et qui appartiennent auj. également à la Russie. La Géorgie est toute couverte des ramifications du Caucase; on y trouve partout des vallées fertiles et délicieuses; aussi a-t-on voulu y placer le paradis terrestre. Elle est arrosée par de nombreuses rivières dont la principale est le Kour. Le climat est chaud et le sol très-fertile; on y cultive avec succès le mûrier, la vigne et le coton. On y élève de superbes troupeaux de gros et de menu bétail; on y trouve des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre et d'étain, des rubis, de l'alun, du jaspé, de l'ambre noir. Les Géorgiens sont très-braves; mais ils sont féroces, pillards et adonnés à l'ivrognerie. Leurs femmes sont célèbres dans tout l'Orient par leur beauté. La religion du pays est celle des Grecs dits orthodoxes; ils ont une langue à part, qui a deux dialectes, le sacré et le profane.

Les Géorgiens habitent le pays connu autrefois sous le nom d'*Ibérie*, ainsi qu'une partie de la *Colchide* à l'O. et de *Pattanie* à l'E. Ils font remonter leur origine jusqu'à 2640 av. J.-C., et reconnaissent pour 1<sup>er</sup> roi Thagamros, qu'ils font contemporain de Nemrod. Ils se soumettent volontairement à Alexandre; mais après la mort du conquérant (323), ils choisirent pour chef Pharnavaz, descendant de leurs anciens rois, qui délivra le pays de toute domination étrangère, et fit alliance avec Antiochus, roi de Syrie. Artocès, un de ses successeurs, fut l'allié de Mithridate; mais, vaincu par Pompée (65) il se soumit aux Romains. Néanmoins la Géorgie conserva ses rois: elle fut gouvernée par les Arsacides de 71 av. J.-C. à 242 après, et, à partir de 242, par les Sassanides. Le Christianisme y fut introduit en 280 et y remplaça le culte des astres. Au vi<sup>e</sup> siècle, Chosroës Nouschirvan détrôna Bakour IV, et donna aux Géorgiens un roi de sa famille (668). Les Géorgiens résistèrent longtemps aux armes victorieuses des Arabes; mais en 732, Merwan, qui fut depuis le calife Merwan II, étendit sa domination au delà du Kour, et à la fin du viii<sup>e</sup> siècle, la Géorgie tout entière était regardée comme une province des califes. Elle avait alors pour rois des princes de la dynastie des Bagratides ou Pagaritides, qui déjà régnaient en Arménie. En 861, les Géorgiens secouèrent le joug musulman, mais au x<sup>e</sup> s. ils furent successivement soumis par les Dilmites sortis du Ghlan et par les Bouides. Sous Bagrat IV (1027-1072), Alp-Arslan soumit ce pays, et un grand nombre de Turcs Seljoucides s'y établirent. David III releva la Géorgie (1089), et, secondé par les Khazars, étendit au loin ses conquêtes. En 1248, la Géorgie fut réunie au vaste empire des Gengiskhanides. De 1386 à 1400, elle eut à subir plusieurs invasions de Tamerlan, qui la réduisirent à l'état le plus déplorable. Alexandre I (1407-1442) partagea ses États entre ses trois fils, qui formèrent les royaumes rivaux de Karthli, de Kakheth et de Gourie, et il prépara ainsi la ruine de la Géorgie: en effet, des 1520, la Géorgie orientale devint vassale des Sophis de Perse, et la Géorgie occidentale des sultans ottomans. Ceux-ci conquirent tout le pays en 1589; mais de 1603 à 1615, Chah-Abbas la reprit aux Turcs et la remit sous la domination de la Perse; elle retomba presque tout entière sous le joug des Turcs en 1724. Nadir-Chah

en soumit une partie dont il donna le gouvernement à Theimouroz II en 1740. Héraclius, successeur de ce dernier (1760-1798), menacé d'un concurrent par le souverain de Perse Kerim-Khan, s'allia aux Russes et finit par se reconnaître leur vassal en 1783; mais en 1795, Aga Mohammed fit une invasion en Géorgie, prit Tiflis et emmena une foule d'habitants en esclavage. L'arrivée d'une armée russe prévint une nouvelle invasion (1797). Georges XI, fils d'Héraclius, signa en mourant l'acte qui soumettait ses États à l'empereur Paul I (1799). En 1802, la Géorgie fut déclarée province russe; mais de continuelles révoltes rendirent pendant longtemps encore cette possession purement nominale.

**GÉORGIE, Georgia**, un des États-Unis de l'Amérique du Nord, bornée au N. par l'État de Tennessee, au N. E. par la Caroline du Sud dont le sépare la Savannah, à l'E. par l'Océan, au S. par la Floride, à l'O. par l'Alabama : 490 k. sur 400; 1 057 286 h. (des esclaves en forment près de la moitié); ch.-l. Milledgeville. La Géorgie offre plusieurs chaînes de montagnes au N. O. : dans cette partie, le climat est tempéré; partout ailleurs il est chaud. Le sol est très-fertile, surtout en coton, le commerce fort actif; plusieurs chemins de fer. Dans la partie occid. habitaient plusieurs tribus belliqueuses, dont les principales étaient les Creeks et les Cherokees : elles ont été expulsées en 1835. — Jadis le nom de Géorgie s'étendait à toute la contrée située à l'E. du Mississippi, et comprenait les États actuels de Mississippi et d'Alabama. Les Anglais s'y établirent pour la 1<sup>re</sup> fois en 1733, sous le règne de George II (D'où son nom). La colonie souffrit d'abord de la guerre qui éclata peu après entre l'Espagne et l'Angleterre; mais en 1752 la compagnie qui la dirigeait régna ses droits à la Couronne, et dès lors la colonie prit un nouvel essor. Elle se déclara indépendante en 1776 et entra en 1861 dans la confédération des États séparatistes.

**GÉORGIE MÉRIDIONALE**, dite aussi *île du Roi-George*, île de l'Océan austral, à l'O. de la Terre-de-Feu, par 39° long. O., 54° 30' lat. S. Glaces et neiges éternelles Découverte en 1675 par le Français La Roche.

**GÉORGIE SEPTENTRIONALE**, archipel de la mer polaire, de 97° à 117° long. O. et par 75° lat. N., a pour îles principales les îles Melville, Sabina, Bathurst. Découvert par les Anglais.

**GÉORGIEVSK**, v. forte de la Russie (gouv't du Caucase), sur la petite Kouma, à 320 kil. N. O. de Tiflis; 3000 hab. (presque tous Cosaques du Volga). Fondée en 1771, elle fut de 1793 à 1825 le ch.-l. du gouv't du Caucase.

**GÉPIDES, Gepidae**, une des trois divisions du peuple goth, se fixa vers les sources de la Vistule, sur le revers des monts Carpathes, tandis que les Ostrogoths et les Visigoths poussaient au Sud : de là, dit-on, leur nom, qui voulait dire *trainards* ou *parresseux*. Entre les années 240-246 de J.-C., les Gépides forcent à s'expatrier les Burgundes, qui habitaient le nord de l'Allemagne, et les refoulent, par la Thuringe et la Franconie, vers le Rhin. En 269, sous Claude II, les Gépides commencent leurs incursions sur le territoire romain. Soumis par les Huns, ils secouent le joug à la mort d'Attila (453), sous la conduite d'Ardaric, et s'établissent entre le Marosch au N., le Danube au S., la Theiss à l'O. et la Temes au S. E. Vers l'an 548, éclata entre les Gépides et les Lombards, qui étaient devenus leurs voisins, une guerre sanglante, qui finit par amener la destruction des premiers : les Avars, appelés par les Lombards, exterminèrent une partie de la nation (567); le reste émigra et se dispersa. Rosemonde, fille de Cunimond, dernier roi gépide, qu'Alboin, roi des Lombards, avait tué de sa propre main, vengea la mort de son père dans le sang du meurtrier qu'elle avait été forcée d'épouser (573).

**GÉRA**, v. de la principauté de Reuss, ch.-l. de la seigneurie de Géra, sur l'Elster-Blanc, à 25 k. S. O.

d'Altenbourg; 12 000 hab. Ville murée, palais des princes de Reuss. Industrie, lainages, étoffes de soie, cotonnades : brasseries, etc. La seigneurie de Géra, enclavée entre les pays de Saxe-Altenbourg, Saxe-Weimar, et le gouv't prussien de Mersebourg, a 474 kil. carrés et 32 000 h. Elle appartient en commun aux deux États de Reuss-Schleitz et Reuss-Lobenstein-Ebersdorf.

**GERACE, Locri**, puis *Hieracium*, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Calabre Ult. I<sup>re</sup>), à 53 kil. E. N. E. de Reggio; 8000 hab. Evêché. Eaux minérales sulfureuses, vin estimé. Cette ville fut très-endommagée par le tremblement de terre de 1783.

**GÉRANDE** (Joseph Marie, baron de), né à Lyon en 1783, mort en 1842, fut élevé par les Oratoriens et destiné à l'Église, prit part en 1793 à la défense de Lyon contre les troupes de la Convention, ce qui le contraignit à s'exiler; entra en 1796, s'enrôla et assista à la bataille de Zurich (1799). Cultivant la philosophie au milieu des camps, il fut à la même époque couronné par l'Institut pour un remarquable mémoire sur l'influence du langage (*des Signes et de l'Art de penser dans leurs rapports mutuels*, 1800), et par l'Académie de Berlin pour un mémoire sur la *Génération des connaissances humaines* (Berlin, 1802), mémoire qui devint plus tard l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie*. Attaché par Lucien Bonaparte au ministère de l'Intérieur, il fut nommé en 1804 secrétaire général de ce ministère, accompagna en 1805 Napoléon en Italie, et introduisit l'administration française en Toscane (1808), dans les États romains (1809), puis en Catalogne (1812). Membre du conseil d'État dès 1811, il en fut écarté à la Restauration, mais il y reentra bientôt. Il fut appelé en 1819 à la chaire de droit administratif nouvellement créée, et élevé à la pairie en 1837. Il était de l'Académie des sciences morales depuis 1804. Zélé philanthrope, De Gérando fut un des fondateurs de la Société de la morale chrétienne, de la Société pour l'instruction élémentaire, de la Société d'encouragement pour l'industrie, des salles d'asile; il créa lui-même à Paris en 1839 un ouvroir qui porte encore son nom. Outre les mémoires déjà cités, on a de lui : *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, publiée d'abord en 1804, en 3 vol. in-8; refondue dans une 2<sup>e</sup> édition, dont les 4 premiers vol. parurent en 1832 et années suivantes, et dont les 4 derniers n'ont paru qu'en 1847, d'après ses manuscrits; *Du perfectionnement moral*, 1824, 2 vol. in-8; *De l'éducation des sourds-muets*, 1827; *Cours normal des instituteurs primaires*, 1832; *Institutes de droit administratif*, 1829 et 1845, 4 vol. in-8. On lui doit aussi le *Visiteur du pauvre* (1820); *De la bienfaisance publique* (1839). Il a laissé en manuscrit des traités *Des Méthodes* et *De l'Existence de Dieu*, et un *Examen de Condillac, de Descartes, de Malebranche, de Locke*. D'abord disciple pur de Condillac, De Gérando se garantit bientôt de l'exagération de cette école, et donna un des premiers l'exemple d'un éclectisme impartial : son *Histoire comparée des systèmes* est encore la meilleure histoire de la philosophie qui ait paru en France. Son style, correct et même orné, est un peu diffus. M. Mignet a lu une *Notice historique* sur ce savant à l'Académie des sciences morales en 1854. — Un de ses fils, M. J. De Gérando, aujourd'hui procureur général, a lui-même publié plusieurs écrits philanthropiques et religieux : *Tableau des Sociétés religieuses et charitables de Londres*, 1824; *Divines prières et méditations*, 1839; le *Démocrate chrétien*, 1848.

**GÉRARD** (S.), évêque de Toul, 963-994, protégé les savants et fonda des écoles. On l'hon. le 23 avril.

**GÉRARD**, dit *Toma*, instituteur de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, né en 1040 dans l'île de Martigues, sur la côte de la Provence, fut nommé vers 1080 supérieur d'un hôpital pour les pèlerins annexé à l'église qui venait d'être bâtie à Jérusalem par des négociants d'Amalfi, jeta en 1100 les fon-

dements de l'ordre hospitalier de St-Jean, et en fut nommé grand maître. Il mourut en 1121. Il mérita par ses vertus et sa charité d'être mis au nombre des bienheureux.

GÉRARD DE CRÉMONA, savant traducteur, né vers l'an 1114, près de Crémone, mort en 1187, s'appliqua avec succès à la philosophie et à l'astronomie, passa en Espagne pour y étudier les ouvrages des Arabes, et traduisit en latin divers traités d'Alhaken, d'Avicenne, de Rhasis, d'Albucasis, ainsi que l'*Almageste* de Ptolémée d'après une traduction arabe.

GÉRARD GROOT, c.-à-d. le *Grand*, fondateur des *Frères de la Vie commune*, né à Deventer en 1340, mort en 1384, était fils de Werner Groot, consul de cette ville. Il renonça à une belle fortune pour se consacrer à la vie religieuse, et fonda un institut qui avait pour objet de transcrire les manuscrits, de se vouer à l'éducation et à la prière, et qu'il fit approuver par le pape en 1376. Son institut fut transporté en 1386 de Deventer au monastère de Windesheim, où il forma une congrégation de chanoines réguliers. Ce nouvel ordre rendit de grands services aux lettres : il en sortit plusieurs hommes distingués, tels que Thomas-à-Kempis et Gerlac Petersen. On doit à Gérard Groot quelques écrits mystiques et un livre *De Vita in communi degentium* (sur les Frères de la Vie commune). Quelques-uns n'ont été imprimés que de nos jours, par Gérard Acquoy, 1860-61. Sa Vie a été écrite par A-Kempis, et plus récemment par Delprat, 1818 et 1856.

GÉRARD (Balthasar), fanatique, né à Villafans (Hte-Saône), assassin en 1584, à Delft, le prince d'Orange, Guillaume de Nassau, alors stathouder des provinces soulevées contre l'Espagne. Il fut pris et écartelé. Il était entré au service du prince, et avait captivé sa confiance par un excès de zèle. Il prétendit n'avoir pas de complices, assurant qu'il n'avait eu d'autre mobile que l'intérêt du parti catholique et espagnol. Ce fanatique n'avait que 22 ans. Le roi d'Espagne, Philippe II, donna des lettres de noblesse à sa famille.

GÉRARD, peintre hollandais. F. DOW et HONTHORST. GÉRARD (Alexandre), écrivain écossais, né en 1728 à Garioch (comté d'Aberdeen), mort en 1795, embrassa l'état ecclésiastique, se livra à la prédication, professa la philosophie et naturelle et expérimentale au collège Maréchal (1752), puis la théologie à l'université d'Aberdeen (1771). Il a laissé un *Essai sur le goût*, Londres, 1759; un *Essai sur le génie*, 1767; des *Sermons*, 1780, et un traité des *Devoirs du pasteur*, 1799. L'*Essai sur le goût*, ouvrage estimé, a été traduit en français par Eidous, 1766.

GÉRARD (Phil. Louis), chanoine, né à Paris en 1737, mort en 1813. Après avoir passé sa jeunesse dans la dissipation et l'incrédulité, il se convertit et se voua au saint ministère. Il fut longtemps vicaire de St-Merry, à Paris, puis chanoine de St-Louis du Louvre. Il subit une longue détention pendant la Révolution. On a de lui : le *Comte de Valmont* ou les *Egarements de la raison*, 1775. 5 vol. in-12, espèce de roman moral et religieux, où il paraît raconter sa propre histoire (cet ouvrage a eu une très-grande vogue); les *Leçons d'histoire*, ou *Lettres d'un père à son fils sur les faits intéressants de l'histoire*, 1786-1806. 11 vol in-12; *l'Esprit du Christianisme*, précédé d'un précis de ses preuves, 1803, in-12.

GÉRARD (le baron), peintre d'histoire, né à Rome en 1770, d'un Français et d'une Italienne, mort en 1837, étudia d'abord la sculpture sous Pajou, et reçut depuis 1784 les leçons de David. Sa 1<sup>re</sup> œuvre importante fut le *Béatissime*, 1795; vinrent ensuite *Psyché recevant le premier baiser de l'Amour*, 1796; les *Trois Âges*, 1806; la *Bataille d'Austerlitz* et *Ossian*, 1810. Il excellait dans les portraits; toutes les notabilités de l'Empire et de l'Europe voulurent être peintes par lui. Sous la Restauration, Gérard produisit : *l'Entrée d'Henri IV à Paris*, 1817; *Corinne improvisant au cap Misène* et *Thésis portant les armes d'Achille*,

1819; le *Tombeau de Ste-Hélène*, 1826; *Louis XIV déclarant son petit-fils roi d'Espagne*, 1828; *l'Értase de Ste Thérèse*, le *Sacre de Charles V*, 1829; *l'Espérance*, 1829; la *Peste de Marseille*, 1832, et les 4 penditifs de la coupole du Panthéon. Gérard fut une des gloires de l'école de David, et un des derniers imitateurs de la belle antiquité : son dessin est à la fois vigoureux et élégant; sa couleur, harmonieuse et brillante; ses compositions, remarquables par la justesse de la pensée et de l'expression, sont en même temps pleines d'art et de poésie. Louis XVIII le nomma son 1<sup>er</sup> peintre et le fit baron.

GÉRARD (Maurice Étienne, comte), maréchal de France, né en 1773 à Damvillers (Meuse), mort en 1852, était fils d'un notaire. Il s'enrôla en 1791, servit en Italie sous Bernadotte, d'ont il devint l'aide de camp et bientôt l'ami, se signala à la bataille d'Austerlitz, où il fut blessé; à Wagram, où il contribua puissamment au gain de la victoire; fit des prodiges de valeur au sanglant combat de Valantina, où il remplaça le général Gudin, tué à la tête de ses troupes, et à la bataille de la Moskowa, après laquelle il fut nommé général de division (1812), contribua avec Davoust à sauver l'arrière-garde surprise par Korno, commanda une division à Lützen et à Bautzen, fit, pendant la campagne de France, les efforts les plus énergiques pour défendre le territoire, notamment au pont de Dienville, à St-Pancré, à Montereau, à Méry; fut placé, pendant la campagne de 1815, sous les ordres du général Grouchy, et insista vainement auprès de lui pour marcher sur Waterloo, où l'on entendait la canonnade; eut, le même jour (18 juin), la poitrine traversée d'une balle à Wavres; se retira à Bruxelles, après le licenciement de l'armée, rentra en France en 1817, mais sans reprendre de service; fut élu député en 1822 et 1827, et se plaça, avec Manuel et Foy, sur les bancs de l'opposition; accueillit avec joie la révolution de 1830; fut aussitôt chargé du portefeuille de la guerre, et réorganisa l'armée; reçut peu après le bâton de maréchal; fut mis en 1831 à la tête de l'armée du Nord, et repoussa les Hollandais de la Belgique; fit en 1832 le siège d'Anvers, qui se rendit après 24 jours de tranchée (23 déc.); fut nommé en 1835 grand chancelier de la Légion d'honneur et en 1838 commandant supérieur de la garde nationale. Napoléon, qui le proposa pour modèle, l'avait désigné dans ses *Mémoires* pour la dignité de maréchal de France. Une statue lui a été érigée à Damvillers. M. J. Nollet a écrit sa Vie.

GÉRARD DE Nerval, littérateur, né à Paris en 1808, mort en 1855, débuta dès 1826 par des poésies de circonstance, étudia la littérature allemande et fit paraître en 1830 un *Choir de ballades et de poésies* traduites de Goethe, Schiller, Klopstock, Burger, Schubert, Körner, etc.; rédigea pour les revues et les journaux des nouvelles et des feuilletons qui furent remarqués, fonda en 1835 le *Monde dramatique*, qu'il dirigea jusqu'en 1841; composa, avec Alexandre Dumas, l'*Alchimiste* et *Léo-Burckhart*, drames en 5 actes, puis seul l'*Imagier de Harlem*, 1852, ainsi que le poème de deux opéras-comiques, *Piquillo* (musique de Monpou) et *Les Monténégrins* (musique de Limnander). Sujet à des atteintes d'aliénation mentale. Gérard de Nerval se perdit dans un de ses accès. Aux plus riches fantaisies de l'imagination, cet écrivain joignait une rare simplicité de style.

GÉRARDMER ou GÉROME, ch.-l. de cant. (Vosges), sur un petit lac de même nom, à 30 kil. S. de St-Dié; 5600 hab. Boissellerie, sabots, fromages renommés.

GÉRARE, anc. v. des Philistins, à l'E. de Gaza, était la résidence d'Abimélech.

GERASA, v. de la Décapole de Palestine, au N. de Gadara et au S. de Damas. C'est au v. *Djerrach*, ville déserte, où l'on trouve de belles ruines.

GERBERON (Dom Gabr. el), bénédictin de St-Maur, né à St-Calais en 1628, mort en 1711, prit parti pour les Jansénistes. Il a laissé, entre autres ouvrages : *le Miroir de la piété chrétienne*, 1676; *l'histoire du Jai-*

*sénisme*, 1700, et a donné une édition estimée de *S. Anselme*, 1671.

**GERBEROY**, vge du dép. de l'Oise, à 25 kil. N. O. de Beauvais; 600 hab. Château fort, auj. en ruines. Ville importante au moyen âge. Guillaume le Conquérant y assiégea son fils Robert; Henri II, roi d'Angleterre, la prit en 1160; elle fut de nouveau prise par les Anglais en 1437, mais reprise dès 1449.

**GERBERT**, pape V. SYLVESTRE II.

**GERBEVILLER**, ch.-l. de c. (Meurthe), à 11 kil. S. de Lunéville; 2252 hab. Bonneterie.

**GERBI**, île d'Afrique. V. ZERRELL.

**GERBIER** (J. B.), célèbre avocat, né à Rennes en 1725, mort en 1788, débuta à Paris en 1753, et y plaida avec un succès toujours croissant. En 1771, lors de l'exil du parlement par le chancelier Maupeou, il se sépara de ses confrères, et consentit à plaider devant la commission qui remplaçait le parlement. Son éloquence était insinuante et pathétique; sa diction nette, son élocution facile, sa voix étendue et pénétrante. On le surnomma *l'Aigle du barreau*. Plusieurs des causes dans lesquelles il a plaidé se trouvent dans le recueil des *Causes célèbres*: une des plus remarquables est la *Bernardine*, où il fit condamner l'abbé de Clairvaux à 40 000 écus de dommages-intérêts au profit d'une pauvre femme dont le mari avait été séquestré dans un couvent de Bernardins. Ses plaidoires, recueillis par Hérault de Séchelles, se trouvent manuscrites à la bibliothèque des avocats.

**GERBIER-DES-JONCS**, mont. de France (Ardèche), dans les Cévennes, à 28 k. O. N. O. de Privas; 1551 m. La Loire y prend sa source. Éboulée en 1821, cette mont. a été en partie remplacée par un lac.

**GERBILLON** (J. François), jésuite missionnaire, né à Verdun en 1654, fut un des fondateurs de la mission française en Chine (1685), devint maître de mathématiques de l'empereur Kang-hi, fut supérieur général de la mission, dirigea le collège français à Pékin, et mourut dans cette ville en 1707. Il fit imprimer en chinois à Pékin des éléments de *Géométrie*. On a de lui des *Relations de ses voyages en Tartarie* de 1688 à 1698, dans l'*Histoire générale des voyages*.

**GERDIL** (Hyacinthe Sigismond), cardinal, né en 1718 à Samoëns en Savoie, mort en 1802, entra dans l'ordre des Barnabites, enseigna la philosophie à Casal et à Turin (1749), fut précepteur du prince royal de Piémont (Charles-Emmanuel IV), et reçut la pourpre de Pie VI (1777). Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, les uns en italien, les autres en latin, quelques-uns en français, qui lui assurent un rang élevé parmi les philosophes et les théologiens. La plupart sont consacrés à réfuter les incroyables; il y brille à la fois par la force de la dialectique et par la modération. Les principaux sont: *De l'origine du sens moral*; *De l'existence de Dieu*; *De l'immortalité de l'âme*, contre Locke; *Incompatibilité des principes de Descartes et de Spinosa*; *l'Anti-Émile ou Réflexions sur la théorie de l'éducation de Rousseau*; *Démonstration mathématique contre l'éternité de la matière et du mouvement*; *Caractères de la vraie religion*. Ses œuvres ont été réunies en 20 v. in-4 à Rome, 1806-21. Gerdil était de l'Académie de la Crusca et de celle de Turin.

**GERGOVIE**, *Gergobia*, v. de Gaule, chez les Arvernes, sur une haute montagne. Vercingétorix y vainquit les Romains; César l'assiégea, mais ne put la prendre. Longtemps on a cru que cette ville était la même qu'*Augustonemetum* (Clermont); elle en est seulement voisine; il a été récemment établi qu'elle est située à 5 kil. au S., sur une hauteur qui se détache des Monts Dômes et qu'on nomme encore auj. *Gergoie ou mont Gergovin*. — Une autre Gergovie était située dans le pays des Eduens, mais appartenait aux Boïens; elle fut fondée du temps de César. On la place dans le dép. de la Nièvre, au lieu où est auj. *St-Révérien*, à 27 kil. S. de Clamecy; sa forteresse, *Arx in Boïis*, aurait laissé son nom au vge d'*Arzembois*. D'autres la placent à Montluçon.

**GERHARDT** (Ch.), chimiste français, né en 1816

à Strasbourg, mort dans la même ville en 1856, était fils d'un fabricant de produits chimiques. Il alla compléter ses études scientifiques en Allemagne sous le chimiste Liebig, fut nommé en 1844 professeur de chimie à la Faculté de Montpellier, et en 1855 professeur à la Faculté et à l'École de pharmacie de Strasbourg. Il venait d'être élu correspondant de l'Académie des sciences lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée. Ch. Gerhardt avait conçu, avec Laurent, son ami, le projet de réformer la chimie organique: considérant certaines substances organiques comme des composés équivalents entre eux, il ne donna pas aux formules qui les représentent une valeur absolue, mais il les classa d'après les analogies de leurs métamorphoses; il choisit à cet effet un certain nombre de composés dont il fit des *types* auxquels il en rapportait une foule d'autres, distribués en séries. Outre de savantes recherches sur les *huiles essentielles*, les *acides anhydres* et les *amides*, on lui doit la traduct. de plusieurs ouvrages de Liebig, un *Précis de chimie organique* (1844) et un grand *Traité de chimie organique* (1850-1856, 4 vol. in-8), qui fait suite au *Traité de chimie* de Berzélius. G. Chancel a donné une *Notice sur sa Vie et ses travaux* (1857).

**GERICAULT** (André), peintre d'histoire, élève de Guérin, né à Rouen en 1791, mort en 1824, exposa en 1819 un tableau qui le plaça au niveau des grands maîtres: *le Naufrage de la Méduse*, auj. au musée du Louvre. Ses autres compositions sont: *un Chasseur à cheval*; *un Cuirassier blessé*; *une Forge de village*. On a aussi de lui beaucoup de dessins et d'aquarelles, entre autres un *Épisode de la retraite de Moscou*. Le caractère de son talent est une énergie un peu fougueuse. Cet artiste, enlevé prématurément, avait des partisans enthousiastes, qui l'opposaient à David.

**GERING** (Ulric), imprimeur, né près de Lucerne, vers 1440, mort vers 1510, eut avec Martin Krantz et Michel Friburger, la gloire d'introduire l'imprimerie en France. Ils vinrent s'établir à Paris en 1470. Le peuple, les prenant pour des sorciers, menaçait leur industrie, et déjà le parlement les avait condamnés; il fallut que Louis XI intervint pour les sauver.

**GERLAC PETERSEN**, écrivain ascétique, chanoine régulier de Windesheim, né en 1378 à Deventer (Hollande), mort en 1411, composa des entretiens spirituels, qui le firent surnommer *le second A-Kempis*: *Breviloquium de accidentiis exterioribus*; *De liberata spiritibus*; *Ignitum cum Deo soliloquium*, Cologne, 1616, in-12, trad. en franç., Paris, 1667.

**GERLE** (dom), chartreux, né en 1740 en Auvergne, était en 1789 prieur du couvent de Port-Sainte-Marie. Député aux États généraux par le clergé de Riom, il adopta les idées révolutionnaires, mais ne s'en fit pas moins remarquer par son exaltation religieuse. En 1794, il crut avoir trouvé une femme inspirée dans une vieille fille nommée Catherine Théot, qui se donnait le titre de mère de Dieu, et qui le proclama prophète. Tous deux secondèrent Robespierre lorsqu'il fit proclamer par la Convention l'existence de l'Être suprême. Ils furent accusés d'avoir formé une conspiration théocratique, et jetés en prison peu avant le 9 thermidor; dou Gerle recouvra la liberté après cet événement.

**GERMAIN** (S.), dit *l'Auxerrois*, évêque d'Auxerre, né dans cette ville en 380, m. en 448, était gouverneur de la province d'Auxerre pour l'empereur d'Occident, lorsqu'il fut ordonné prêtre par Amator, évêque d'Auxerre. Amator étant mort peu après, Germain fut élu à sa place (418). Il avait eu une jeunesse peu réglée; il se consacra désormais tout entier aux devoirs religieux, et se condamna à la vie la plus austère. Il fit deux voyages dans la Grande-Bretagne pour y prêcher contre l'hérésie de Pélagé (428 et 446), et mourut à Ravenne, où il était allé implorer de Valentinien III le pardon des Armoricains. On le fête le 26 et le 31 juillet.

**GERMAIN** (S.), dit *de Paris*, évêque de Paris, né à Autun en 496, m. à Paris en 576, fut élu évêque

en 554, et fut en grande faveur à la cour des rois Childébert et Clotaire. Néanmoins, il excommunia Caribert, un des fils de ce dernier, pour ses débordements. Il s'interposa vainement entre Sigebert et Chilpéric dans la lutte suscitée entre ces deux rois par Frédégonde. Il fonda l'église qui porte encore aujourd'hui le nom de St-Germain des Prés, à Paris. On le fête le 28 mai. Sa Vie a été écrite par Fortunat.

**GERMAIN** (Thomas), architecte, sculpteur et orfèvre, né à Paris en 1673, m. en 1748, était fils de Pierre Germain, habile ciseleur, dont les ouvrages ornaient le château de Versailles. Thomas G. exécuta en 1704 un des trophées qui ornent le chœur de Notre-Dame, en 1722 un soleil dont Louis XV fit présent à l'église de Reims, fit construire en 1738 l'église St-Louis-du-Louvre et confectionna un grand nombre de belles œuvres d'orfèvrerie; la plupart ont été fondues sous Louis XV et pendant la Révolution, pour les besoins de l'État; aussi celles qui ont été conservées ont-elles un grand prix.

**GERMAIN** (Sophie), mathématicienne, née à Paris en 1776, m. en 1831, attira l'attention de Lagrange qui l'encouragea, découvrit les lois des vibrations des lames élastiques, et rédigea sur ce sujet un mémoire qui fut couronné par l'Institut en 1820, et qu'elle publia sous le titre de *Recherches sur la théorie des surfaces élastiques*. On lui doit aussi quelques autres travaux estimés.

**GERMAINS**. V. GERMANIE.

**GERMANICA CÆSAREA**, *Marach*, v. de Syrie, dans la Comagène. Patrie de Phéracique-Nestorius.

**GERMANICUS** (TIB. DRUSUS NERO), fils de Drusus Nero, né à Rome vers l'an 16 av. J.-C., était neveu et fils adoptif de Tibère, et avait épousé Agrippine, petite-fille d'Auguste. Dès sa jeunesse, Auguste lui confia des commandements importants, soit en Dalmatie, soit en Pannonie; il l'éleva au consulat l'an 12 de J.-C. A la mort de ce prince, en 14, il eut à réprimer une révolte terrible des légions de Germanie, qui voulaient le saluer empereur; il repoussa ce titre avec indignation et fit rentrer les soldats dans le devoir; néanmoins Tibère vit dès ce moment en lui un rival dangereux. Chargé peu après de la guerre contre les Germains, il battit Arminius, leur chef (l'an 16 de J.-C.), reprit les aigles de Varus, et se couvrit de gloire par des exploits qui lui valurent le titre de *Germanicus*. Tibère, jaloux de ses succès, le rappela à Rome, puis l'envoya en Orient. Après avoir apaisé les troubles de l'Arménie, et avoir donné un roi à ce pays, il eut une altercation avec Pison, gouverneur de Syrie et confident intime de Tibère, qui s'était plu à l'insulter. Il le chassa de sa province, mais, peu après, il fut emporté par une maladie aiguë, l'an 19 de J.-C.; il n'avait que 34 ans. Il témoigna en mourant qu'il se croyait empoisonné, et excita ses amis à le venger. Agrippine, sa veuve, porta ses cendres en Italie, et accusa Pison, qui prouvait le supplice en se donnant la mort. Germanicus réunissait toutes les vertus et tous les talents: il était adoré universellement pour sa bonté, sa générosité et sa justice. Possédant les dons de l'esprit comme ceux du cœur, il s'était livré avec succès à l'étude de l'éloquence et de la poésie; on a de lui une traduction des *Phénomènes* d'Aratus. Tacite a fait de Germanicus le héros de ses *Annales*. On a plusieurs fois mis sur la scène sa fin tragique. V. ARNAULT.

**GERMANIE**, *Germania* (de *geh* ou *wehr-mann*, homme de guerre?), vaste contrée de l'Europe ancienne, correspondant à peu près à l'Allemagne actuelle. A la mort d'Auguste, elle avait pour bornes au N. le *sinus Codanus* et la mer Germanique, à l'O. le cours du Rhin, au S. les Alpes et le cours du Danube. Sa limite à l'E. était fort incertaine: elle paraît avoir été la Vistule et les Carpathes. On peut la diviser en deux parts: Germanie romaine et Germanie purement barbare. La 1<sup>re</sup>, au S. O., était séparée de la 2<sup>e</sup> par un long mur de retranchement qui s'étendait du Rhin au Danube, qui commençait près d'A-

*quæ Mattiaca* (Wiesbaden) et se terminait au confluent du Naab et du Danube (*Voy. mur du DIABLE*). Les *Decumates agri*, espèce de frontière militaire située en deçà de ce mur et correspondant à peu près au Brisgau actuel, formaient le district principal de la Germanie romaine; il faut y joindre les deux Germaniques, l'Helvétie, la Rhétie et la Vindictie. Quant à la Germanie purement barbare, il est fort difficile de déterminer les noms et la position des peuples qui l'habitaient: toutefois, dans les deux premiers siècles de notre ère, la Germanie paraît avoir été partagée entre trois grandes nations principales: 1<sup>o</sup> les *Hermions* au N. E., entre l'Elbe et la Vistule; 2<sup>o</sup> les *Ingævons* au N. et au N. O.; 3<sup>o</sup> les *Istævons* à l'O. — 1. Les *Hermions*, que l'on regarde comme la souche des deux autres, et qui sont désignés tantôt sous le nom de *Tentons*, tantôt sous celui de *Suèves*, comprenaient les *Semnonés*, entre l'Elbe et l'Oder; les *Varini*, entre les embouchures de la Trave et de la Warne; les *Sidni*, depuis la Warne jusqu'à l'Oder; les *Rugii*, dans la Poméranie; les *Gothones* et les *Heruli*, sur les bords de la Baltique et en Pologne; les *Vandali* et les *Silingi*, dans les monts Sudètes et la Lusace; les *Burgundiones* et les *Lygii*, derrière les Vandales et dans la Silésie. Il faut y joindre les *Langobardi* (Lombards) et les *Angli*, qui primitivement habitaient sur les bords de l'Elbe et qui émigrèrent, les 1<sup>ers</sup> chez les Istævons, et les 2<sup>es</sup> chez les Ingævons. — 2. Les *Ingævons* comprenaient de nombreuses et puissantes tribus répandues des embouchures du Rhin aux rives occidentales de la Baltique; c'étaient: les *Frisii*, dans la Hollande et le Hanovre; les *Chauci*, dans le pays d'Oldenbourg et de Brême; les *Angriarii*, aux environs de Lunebourg et de Kalenberg; les *Saxons*, dans le Holstein actuel (divisés eux-mêmes en *Ostphales*, *Westphales* et *Angarii*); on peut y joindre les peuples de la Scandinavie mérid., *Hellerviones*, *Suiones*, *Fenni*, et ceux des bords de la Baltique orient., *Estyi*, *Venedi*, etc. — 3. Sous le nom d'*Istævons*, on réunissait les *Chamavi*, *Tubantes*, *Usipii*, *Ansiarii*, et *Bructeri*, entre le Weser et le Rhin; les *Sicambri*, *Attuarii* et *Marsi*, depuis la Lippe jusqu'à Cologne; les *Chassuarii*, *Teneteri* et *Ingriones*, sur la rive occident. du Weser; les *Catti*, dans la Thuringe. Depuis les sources du Weser jusqu'au Mein et à la Saale; les *Turoni*, les *Marringi* et les *Mattiaci*, aux environs de Marbourg et de Wiesbaden; les *Cerusci* dans le Harz, les *Fosi* dans le Brunswick, etc. Toutes ces tribus formèrent à diverses époques de grandes confédérations, telles que celles des Sicambres, des Chérusques et des Cattes, qui plus tard devinrent les deux puissantes confédérations des Francs et des Allemands (*Alemanni*). — Les *Quadi*, les *Marcomani*, les *Bori* et les *Hermanduri*, émigrés de diverses tribus, habitaient au midi de la Germanie et dans la forêt Hercynienne, et formèrent plus tard de puissants empires.

Les Germains se distinguaient par une grande taille, une force prodigieuse, des cheveux blonds, des yeux bleus, une peau blanche. Accoutumés dès l'enfance aux intempéries, ils marchaient presque nus, n'ayant qu'un court manteau ou une peau de bête sur les épaules. Ils portaient la chevelure longue, signe distinctif de l'homme libre. Du temps de César et d'Auguste, ces peuples étaient encore barbares, mais moins que les Slaves et les Scythes. Grossiers plutôt que féroces, ils étaient francs, loyaux, hospitaliers, observateurs religieux de leur parole; ils laissaient aux esclaves et aux femmes les soins pacifiques, mais du moins ils connaissaient l'agriculture; ils avaient des demeures fixes, bien qu'ils détestassent les villes; ils avaient des usages qui pour eux étaient en quelque sorte un code oral; ils se groupaient autour de chefs de leur choix pour de grandes expéditions; ils obéissaient pour la plupart à des rois héréditaires, mais ils n'en avaient pas moins une sorte d'aristocratie dans le conseil des

grands et des vieillards, et une démocratie dans les *malls* ou diètes nationales où tous les hommes libres se rendaient. Il faut bien distinguer chez eux la *nation*, qui comprenait, avec les guerriers, les femmes, les enfants, les vieillards, d'avec la *bande*, composée d'hommes armés qui s'associaient à la fortune d'un guerrier renommé et le suivaient dans une expédition. — La religion des Germains était grossière : leurs divinités principales étaient Hertha (la Terre), *Teutsch* ou *Tuisco*, père de la race germanique, *Wodan* ou *Odin* et *Thor*, dieux de la guerre, *Freya*, femme d'Odin (V. ces noms). Ils croyaient aux sorts, aux oracles, aux prophéties : les femmes surtout leur semblaient aptes à prédire, et sous ce rapport ils témoignaient à quelques-unes d'entre elles une vénération qu'on a eu tort de croire générale. Leurs défaits capitaux étaient le goût des orgies, le jeu, l'extrême irascibilité, l'ignorance et une paresse sans bornes pour tout ce qui n'était pas la guerre, la chasse ou l'exercice de la souveraineté.

L'histoire de la Germanie av. J.-C. est presque inconnue. On suppose que ses habitants appartiennent à la race indo-européenne et qu'ils émigrèrent de l'Asie vers le VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère. L'invasion du Gaulois Sigovès en Germanie vers 587 av. J.-C., celle des Cimbres et des Teutons en Gaule et en Italie, où ils furent exterminés par Marius, 103-101, la tentative du Suève Arioviste sur la Gaule, en sont presque les seuls grands traits connus. Les Romains, devenus maîtres de la Gaule l'an 50 av. J.-C., de la Rhétie l'an 15 av. J.-C., se trouvèrent en contact avec les Germains au delà du Rhin et du Danube, et dès ce temps les hostilités commencèrent (F. DRUSUS et GERMANICUS). Au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, les Chérusques et les Marcomans étaient de tous les peuples germains les plus puissants; ils avaient formé chacun une confédération de tous leurs voisins. L'an 9 de J.-C., Arminius, à la tête de la ligue des Chérusques, battit Varus et rendit pour quelques années la liberté à la Germanie. Dans les siècles suivants, la ligue des Marcomans, plus connue sous les noms de *Ligue des Suèves* et de *Ligue des Alamans*, devint de plus en plus redoutable. Vers 244 se réorganisa aussi la ligue chérusque, sous le nom de *Ligue des Francs* (V. FRANCS). Les attaques perpétuelles des uns et des autres pendant 160 ans (244-403) affaiblirent immensément l'empire romain : la grande invasion de 408, opérée d'abord malgré l'opposition des Francs, porta la décadence de l'empire d'Occident au plus haut point, et bientôt Visigoths, Burgundes, Suèves, s'établirent en Gaule et en Espagne. Les Francs parurent à leur tour et portèrent les derniers coups, de 420 à 486. Les Vandales étaient en Afrique depuis 429; les Hérules, en 476, les Ostrogoths, en 493, les Lombards, en 568, devinrent les maîtres de l'Italie; de 455 à 584 les Jutes, les Saxons et les Angles occupèrent presque toute la Bretagne romaine (Angleterre). L'empire d'Occident devint donc presque exclusivement la proie des peuples germains. Plusieurs d'entre eux disparurent : les Ostrogoths et les Vandales sous les coups de l'empire grec, les Suèves sous ceux des Visigoths, ceux-ci sous ceux des Arabes; les Jutes, Angles et Saxons, furent soumis par les Northmans (ou Normands); les Lombards par les Francs. Finalement les Francs devinrent le peuple dominant dans l'ancien empire d'Occident, comme dans toute la Germanie. On distinguait alors dans cette vaste contrée quatre nations germaniques : les Francs, les Alemans (ou Suèves), les Saxons, les Bavares. Sous les successeurs de Charlemagne, la Germanie forma quelque temps un royaume particulier. Après la chute des Carolingiens en Germanie, le nom de Germanie fit place à celui d'Allemagne; mais pendant longtemps ces deux noms furent pris l'un pour l'autre.

GERMANIE (ROYAUME DE). On donne ce nom à un des royaumes nés du démembrement de l'empire de Charlemagne. Par le traité de Verdun en 843, Louis, dit le *Germanique*, petit-fils de Charlemagne, avait

obtenu en partage toutes celles des provinces situées au delà du Rhin qui avaient fait partie de la monarchie des Francs, et en deçà du Rhin les villes de Spire, de Worms et de Mayence; il en forma le royaume de Germanie. Ce royaume était défendu à l'E. par les Marches de Carinthie, de Bohême, d'Autriche, entre l'Enns et la Leitha; et par celles des Sorabes, entre l'Elbe et l'Odér. Au S. E. se trouvaient les Marches de Liburnie, de Frioul et d'Istrie. En 870, le roy. de Germanie fut agrandi, par le traité de Mersen, de la Lorraine allemande, située à l'E. de la Meuse, avec les villes de Bâle, Strasbourg, Metz, Cologne, Trèves, Aix-la-Chapelle et Utrecht. Les prov. frontières du roy. de Germanie étaient gouvernées par des ducs et des margraves; celles de l'intérieur, par des comtes; mais pendant le règne de Louis l'Enfant, la Franconie orientale, la Lorraine, la Souabe, la Bavière et la Thuringe étaient devenues des souverainetés héréditaires, et ne reconnaissaient que nominale l'autorité du roi de Germanie. Ce titre subsista cependant même après la mort de Louis l'Enfant (911), mais il cessa dès lors d'appartenir à la dynastie Carolingienne, Louis l'Enfant étant mort sans laisser de postérité. Après ce prince, Conrad de Franconie usurpa le trône sans pouvoir le rendre héréditaire dans sa famille. Henri l'Oiseleur, de Saxe, s'en saisit en 919 et le transmit à ses descendants. Ce dernier prince agrandit encore le roy. de Germanie par ses victoires sur les Hongrois et les Normands, et par la création de nouveaux margraves, tels que ceux de Sleswig, de Saxe septentr., de Misnie et de Haute et Basse-Lusace. Henri l'Oiseleur, déjà roi de Germanie, fut proclamé empereur en 933. Cependant le titre de roi de Germanie ne fut remplacé définitivement par celui d'empereur qu'en 962 sous son fils Othon le Grand, qui, ayant conquis l'Italie septentr., se fit couronner à Rome par le pape Jean XII. Depuis cette époque, le titre de roi de Germanie ne fut plus donné qu'aux empereurs élus, mais non encore couronnés à Rome; puis il fut affecté aux fils des empereurs. Les empereurs faisaient décerner ce titre à leurs fils par les électeurs de l'empire, pour assurer la transmission héréditaire de cette couronne dans leur famille. Les rois de Germanie allaient ensuite recevoir en Italie la couronne de fer et le titre de rois de Lombardie; mais ils ne devenaient empereurs qu'après leur couronnement à Rome. Toutefois, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, lorsque les empereurs d'Allemagne se furent affranchis de l'espèce de suprématie que la cour de Rome affectait envers eux, les titres de rois de Germanie et d'empereur se confondirent peu à peu. Enfin, lorsque la maison d'Autriche se fut affermie sur le trône, dans la 2<sup>e</sup> moitié du XV<sup>e</sup> siècle, elle introduisit la coutume nouvelle de faire décerner à l'héritier présomptif le titre de roi des Romains, qui fit disparaître définitivement celui de roi de Germanie. — Pour la liste des rois de Germanie ou d'Allemagne, V. PART. ALLEMAGNE.

GERMANIQUE I<sup>re</sup> ou G. SUPÉRIEURE, auj. l'*Alsace*, le *grand-duché du Bas-Rhin*, la *Bavière rhénane*, une des 17 prov. du diocèse de Gaule à la mort d'Auguste, entre la Belgique I<sup>re</sup> et le Rhin, comprenait du S. au N. les *Rauraci*, les *Tribocci*, les *Nemetes*, les *Fangiones*, les *Caracates*, et avait pour ch.-l. *Moguntiacum* (Mayence).

GERMANIQUE 2<sup>e</sup> ou G. INFÉRIEURE, auj. partie du *grand-duché du Bas-Rhin*, à l'O. du Rhin, et *Belgique orientale*, une des 17 prov. du diocèse de Gaule à la mort d'Auguste, au N. des deux Belges et de la Germanique I<sup>re</sup>, comprenait les *Ubii*, *Gugerni*, *Torandri*, *Tungri* ou *Aduatici*, *Condrusi*, *Menapii*, et avait pour ch.-l. *Colonia Agrippina* (Cologne).

GERMANIQUE (Confédération). V. ALLEMAGNE.

GERMANOS, archevêque de Patras, né à Dimitziana en Arcadie, fut un des premiers à exciter les Grecs à l'insurrection contre les Turcs (1821), souleva les Péloponnésiens au nom de la religion, se rendit en 1822 au congrès de Vérone pour solliciter les se-

cours des puissances chrétiennes, puis à Rome où il tenta la réunion des deux églises d'Occident et d'Orient. Il fut enlevé par le typhus en 1826.

**GERMERSHEIM**, *Vicus Julius*, v. forte de la rivièrè rhénane, au confluent de la Queich et du Rhin, à 17 kil. S. de Spire; 1470 hab. Place forte. Rodolphe de Habsbourg y mourut en 1291.

**GERMINAL AN III** (Journé du 12), 1<sup>er</sup> avril 1795. Les faubourgs de Paris s'insurgèrent contre la Convention, dans le but de combattre la réaction thermidorienne et de soutenir les anciens chefs du parti populaire. Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois, Vadier, Barère, etc. Les insurgés pénétrèrent dans la salle de l'Assemblée, en demandant le rétablissement de la Constitution de 1793; mais ils furent repoussés.

**GEROMÉ**, v. de France. V. GÉRARDMER.

**GERRI**, *Aceris*, bourg d'Espagne (Barcelone), à 40 kil. O. de Cervera; 650 hab. Source salée, d'où l'on tire annuellement 14 000 charges de sel.

**GERS**, *Ægirtius*, riv. de France, coule du S. au N., arrose les dép. des H.-Pyrénées, du Gers, de Lot-et-Garonne, et tombe dans la Garonne à 7 kil. au-dessus d'Agen, après 150 kil. de cours.

**GERS** (dép. du), entre ceux des Landes à l'O., de la H.-Garonne et de Tarn-et-Garonne à l'E., des Hautes-Pyrénées au S., de Lot-et-Garonne au N. : 5152 kil. carrés; 298 931 hab.; ch.-l., Auch. Il est formé de l'Armagnac, de l'Astarac, d'une partie de la Lomagne, du Comminges, du Condomais. Montagnes, vallées longitudinales où courent du S. au N. beaucoup d'affluents de la Garonne. Marbre rouge et vert, marne, spath fusible, etc. Terre à bruyères; grains, vin, lin, légumes secs, ail, oignons (cultivés en grand). Gros bétail, chevaux, mules, ânes, porcs, volaille (foies de canard renommés). Eau-de-vie estimée; toiles, verre, faïence, etc. — Le dép. du Gers a 5 arr. (Auch, Mirande, Condom, Lectoure, Lombez), 29 cant. et 684 comm. Il fait partie de la 13<sup>e</sup> division militaire, dépend de la cour imp. d'Agen et de l'archevêché d'Auch.

**GERSAU**, bourg de Suisse (Schwytz), à 18 kil. S. E. de Lucerne, sur le lac de Lucerne; 1600 hab. Il forma dès 1315 un petit Etat indépendant qui fut réuni au canton de Schwytz en 1798.

**GERSEN** (Jean), bénédictin de Cavaglia en Piémont, est un de ceux auxquels on attribue l'imitation de J.-C. Il l'aurait écrite de 1220 à 1240. On a révoqué en doute son existence même, son nom paraissant n'être qu'une altération de celui de Gerson.

**GERSNHEIM**, v. du grand-duché de Hesse-Darmstadt, à 17 kil. S. O. de Darmstadt, 2600 hab. Patrie de l'imprimeur Schœffer.

**GERSON** (Jean CHARLIER de), surnommé le Docteur très-Christien, *Doctor Christianissimus*, né en 1363, d'une famille obscure, à Gerson, près de Réthel, fut élevé au collège de Navarre à Paris, et se fit recevoir docteur en théologie. Il avait déjà fait preuve en plus d'une occasion d'énergie et de talent, quand on le donna pour successeur à Pierre d'Ailly dans la charge de chancelier de l'Université (1392). Gerson déploya dans l'exercice de ces fonctions un courage et une sagesse admirables. Après l'assassinat du duc d'Orléans, en 1408, il s'éleva énergiquement contre le duc de Bourgogne, auteur de l'attentat, et fit condamner Jean Petit, son apologiste. Sa fermeté fut la même dans ses rapports avec l'Église : en même temps qu'il se montrait l'adversaire de toute hérésie, principalement aux conciles de Pise et de Constance, il soutenait avec force les libertés de l'Église gallicane, et combattait le relâchement de la discipline. Après le concile de Constance (1415), il ne put revenir dans sa patrie, à cause des troubles civils qui la désolaient, et se retira en Bavière. Durant son exil, il composa ses *Consolations de la Théologie*, ouvrage divisé en quatre livres. Au bout de deux années il put rentrer en France, mais il ne prit plus aucune part aux affaires publiques, et alla s'enfermer à Lyon au couvent des

Célestins, où il s'occupa à composer des livres ascétiques et à enseigner de pauvres enfants. Il mourut en 1429. Les meilleures éd. de ses ouvrages sont celles de Geyler, Strassb., 1488. 3 v. in-f., et de Dupin, Paris, 1706, 5 vol. in-f. On y remarque les traités sur la *Théologie mystique*, le traité *De Austeritate papæ*, et les *Sermons* en français. De graves critiques, Bellarmin, Mabillon, Gence et les Bénédictins lui attribuent l'imitation de J.-C. (V. A-KEMPIUS) : sa *Consolation interne*, écrite en français, offre en effet une grande analogie avec cet écrit si célèbre. V. l'*Éloge de Gerson*, de L. Faugère; *Doctrina Gersoni de mystica theologia*, de M. Jourdain. Paris, 1838; les *Études sur Gerson*, de M. Ch. Vert, 1859.

**GERSTENBERG** (H. Guill. de), poète et critique allemand, 1737-1823; a publié des poésies, un drame d'*Ugolin*, et les *Lettres sur les merveilles de la Littérature* (1766-1770), recueil critique qui eut une heureuse influence.

**GERTRUDE** (Ste), fille de Pepin de Landen, maire du palais des rois d'Austrasie, née en 626, m. en 659, se consacra à Dieu dès l'âge de dix ans, fonda avec sa mère le couvent de Nivelles en Brabant, et en fut la première abbesse. On la fête le 17 mars.

**GERTRUDE** (Ste), abbesse d'un couvent de l'ordre de St-Benoît, née à Eslehen en Saxe, prit l'habit en 1294 chez les Bénédictines de Robersdorf, et mourut en 1334. Elle est célèbre par un livre de *Révélation*s (en latin), où elle raconte ses communications avec Dieu et qui est placé par les mattres de la spiritualité auprès de ceux de Ste Thérèse; il a été publié par Lanspergius, chateaux; par Blossius, abbé de Liessies, et par dom Nicolas Canteleu sous le titre d'*Insinuations pietatis*, 1662, et a été trad. en français par dom Mège, 1674. On la fête le 15 nov.

**GERTRUYDENBERG**, v. de Hollande (Brabant sept.), à 15 kil. N. E. de Breda; 1500 hab. Elle tire son nom de Ste Gertrude, fille de Pepin de Landen, à qui son père la donna en 647. Prise plusieurs fois (1753, 1593, 1793). Il s'y tint en 1710 des conférences entre les ambassadeurs de Louis XIV et les députés des Etats généraux : ceux-ci firent les propositions les plus humiliantes, que Louis repoussa.

**GERUZEZ** (Eugène), littérateur français, né à Reims en 1799, m. en 1865; fut élève de l'École normale, professa dans les collèges, à l'École normale et à la Faculté des lettres de Paris. On lui doit : *Hist. de l'élog. franc. du xiv<sup>e</sup> au xvi<sup>e</sup> siècle*, 1837; des *Essais d'hist. litt.*, 1835-45; une *Hist. de la litt. fr. jusqu'en 1789*, 1852, et une *Hist. de la litt. fr. pendant la Révolution*, 1863.

**GERVAIS** (S.), de Milan, fils de S. Vital et de Ste Valérie, souffrit le martyre avec son frère S. Protais au 1<sup>er</sup> siècle. On dit que ces deux martyrs apparemment à S. Ambroise pour lui découvrir le lieu où ils avaient été ensevelis, et qu'Ambroise, ayant trouvé leurs reliques, les plaça dans la basilique qu'il faisait bâtir à Milan (380). On les fête le 19 juin, jour de la translation de leurs reliques. — S. Gervais a dans Paris (quartier de l'Hôtel-de-Ville) une église qui remonte au vi<sup>e</sup> siècle; elle a été rebâtie en 1212, et ornée en 1616 d'un beau portail fait sur les dessins de Jacques De Brosse; elle contenait de fort beaux tableaux de Lesueur, représentant l'histoire des deux martyrs.

**GERVAISE** (Nic.), missionnaire, né à Paris en 1662, voyagea dans le royaume de Siam, fut à son retour nommé curé de Vannes, quitta sa cure pour se rendre à Rome, et y fut sacré évêque *in partibus*. Ayant recommencé ses missions, il fut massacré en Amérique par les Caraïbes, 1729. Il a écrit : *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam; Description historique du royaume de Macassar*. 1688; *Vie de S. Martin de Tours*, 1699; *Histoire de Boécé*, 1715. — Dom Armand, son frère, né vers 1660, mort en 1751, fut Carme déchaussé, puis abbé de La Trappe,

et sortit de son couvent pour se mettre à écrire. Il publia une *Histoire générale de Cîteaux*, (Avignon, 1746), qui lui attira la haine des Bernardins et le fit enfermer à l'abbaye de Notre-Dame-des-Reclus. On lui doit une foule d'écrits, entre autres : *Vie d'Abélard et d'Héloïse*, 1720; *Lettres d'Abélard et d'Héloïse*, trad. en français, 1723; *Histoire de l'abbé Suger*, 1721, et la *Vie* de plusieurs Pères (S. Cyprien, S. Irénée, S. Epiphane, S. Paulin, etc.).

**GÉRYON**, fils de Chrysaor et de Callirhoé, et roi d'Erythie ou des Baléares. Les poètes en ont fait un géant à trois corps, qui avait de grands troupeaux de bœufs rouges qu'il nourrissait de chair humaine; il avait pour les garder un chien à deux têtes, et un dragon à sept. Hercule le tua avec ses défenseurs, et emmena ses bœufs pour les offrir à Eurysthée.

**GÉSATES**, tribu gauloise, située entre le Rhône et les Alpes, avait pour arme principale le *gasum*, épieu ferré. Les Gésates envahirent l'Italie avec les Sénonais en 225 av. J.-C. et tuèrent le consul Atilius Regulus; 7 ans après, Britomar, leur roi, fut battu et tué à Clastidium, par le consul Marcellus.

**GESENIUS** (H. Guill.), orientaliste, né à Nordhausen en 1785, mort en 1842, fut successivement professeur au gymnase de Helmstedt, répétiteur de théologie à Gœttingue, professeur de littérature anc. au gymnase d'Heiligenstadt; et, depuis 1810, professeur de théologie à l'université de Halle. Ses principaux ouvrages, outre une *Grammaire* et un *Dictionnaire hébraïque* fr et estimés, sont : *Histoire de la langue et de l'écriture hébraïques*, Leipzig, 1815; de *Pentateuchi Samaritani origine et auctoritate*, 1815; *Système de la langue hébraïque*, 1817; de *Samaritanorum theologia*, 1822; *Thesaurus philologico-criticus linguæ hebraicæ et chaldaicæ*, 1827-58; *Études paléographiques sur l'écriture phénicienne et carthaginoise*, 1835; *Scripturæ linguæque Phœnicæ monumenta quotquot supersunt*, 1837.

**GESNER** (Conrad), le *Pline de l'Allemagne*, né à Zurich en 1516, mort en 1565, se livra avec ardeur à l'étude, malgré les obstacles que lui opposait sa pauvreté; fut reçu médecin à Bâle en 1541, fut nommé en 1555 professeur d'histoire naturelle à Zurich, et jouit de la faveur de l'emp. Ferdinand. Il mourut victime de son dévouement à soigner les malades dans une violente épidémie. Il a laissé une foule de travaux dans les genres les plus différents : des éditions et des traductions d'auteurs grecs, entre autres d'*Élien*, grec-latin, 1556; un excellent recueil bibliographique sous le titre de *Bibliotheca* (Zurich, 1545), réimprimé avec augmentations par Simler et Frisius (1583, in-fol.); une *Histoire des animaux*, en latin (Zurich, 1551-1589, 4 vol. in-fol.). Ouvrage le plus vaste et le plus savant qu'on eût publié jusque-là sur ce sujet; plusieurs écrits sur la *Botanique* (Nuremberg, 1754-1770), où il établit le 1<sup>er</sup> une classification scientifique fondée sur les organes de la fructification; et un traité de la comparaison des langues, *Mithridates de differentiis linguarum*, Zurich, 1555. Il a aussi écrit, mais avec moins de succès, sur la théologie : ses *Partitions theologicae* sont à l'Index à Rome.

**GESNER** (J. Mathias), philologue, né en 1691 à Roth, près d'Anspach, mort en 1761, enseigna d'abord les belles-lettres à Weimar, fut nommé en 1734 prof. d'éloquence et bibliothécaire de l'Université de Leipsick, et fonda dans cette ville le *Séminaire philologique*, espèce d'école normale pour former de jeunes professeurs. Savant universel, il possédait, outre le latin et le grec, la connaissance des langues orientales, de la philosophie, des mathématiques, de l'histoire naturelle et du droit. Il s'occupa sans cesse d'améliorer les méthodes d'enseignement et d'avancer les études. Il donna des éditions de Caton, de Varron, de Columelle et de Palladius, qu'il réunit sous le titre de : *Agriculteurs latins*, Leipsick, 1735, 2 vol. in-4; du *Lexique* de Basile Faber, La Haye, 1735, 2 v. in-fol.; du *Panegyrique* et des *Lettres de Pline*, 1735-39-49; de *Quintilien*, 1738; de *Claudien*, 1759, du *Thesau-*

*rus linguæ latinæ* de Robert Étienne, Leipsick, 1749, et publia une *Chrestomathie* de Cicéron et une *Chrestomathie grecque*, longtemps classique. Ses opuscules ont été recueillis à Breslau en 8 vol. in-8.

**GESNER** (J. J.), orientaliste et antiquaire, né à Zurich en 1707, mort en 1787, a donné un recueil gravé des médailles grecques et romaines connues jusqu'alors, sous le titre de *Numismata antiqua populorum et urbium omnia*, Zurich, 1735-38.

**GESNER** (Salomon), écrivain, né à Zurich en 1730, mort en 1788, était fils d'un libraire, et fut lui-même libraire et imprimeur à Zurich. Il montra d'abord peu d'aptitude pour l'étude; mais le commerce des grands poètes de l'époque, surtout de Klopstock, lui inspira ensuite le goût des lettres, et dès 1755 il se fit connaître par le poème pastoral de *Daphnis*. Il publia en 1756 des *Idylles* qui le placèrent au 1<sup>er</sup> rang dans ce genre, et donna en 1758 le poème de *la Mort d'Abel*, en prose, remarquable par le sentiment biblique. Il a encore composé le *Premier Navigateur*, poème, 1762, le *Tableau du Déluge*, des *Contes moraux*. Ses écrits se distinguent par une aimable naïveté et par la pureté des sentiments. L'auteur donnait dans sa vie privée l'exemple de toutes les vertus domestiques. Gesner en outre était excellent peintre de paysage et bon graveur. On a de lui des *Lettres sur le paysage*, fort estimées. Ses œuvres ont été trad. en français : la trad. de Huber, Meister et Bruté de Loirelle forme 3 vol. in-4, Paris, 1786-93. Son œuvre de graveur, comprenant des figures faites pour ses contes moraux et pour ses idylles, forme 336 pl., et a été publié à Zurich, 1752-88.

**GESOBRIVATE** ou **GESOCRIBATE**,auj. *Brest*.

**GESORIACUM**, partie de *Boulogne-sur-Mer*, v. de Gaule (Belgique 2<sup>e</sup>), chez les *Moringi*, dans le *Noricicum tractus*, était unie par un pont à *Bononia*.

**GESSEN** (pays de), district de l'Égypte anc. (Égypte inf.), sur la r. dr. du Nil et à l'E. de Bubastis. Ce pays, très-fertile, fut donné par Pharaon à Jacob et à ses fils, sur la demande de Joseph, et fut jusqu'au départ de Moïse la demeure des Israélites en Égypte. Il s'appelle auj. *Toumital* et est traversé par le nouveau canal de Suez.

**GESSENAI** (le), *Saanen*, vallée et village de Suisse (Berne), sur la Sarine, à 50 kil. S. O. de Berne, est situé à 1036<sup>m</sup> au-dessus de la mer, à 12 kil. S. O. de Zweisimmen. Fromages estimés.

**GISSI** (Francesco), peintre, né à Bologne en 1588, mort en 1649, élève et collaborateur du Guide, égala presque son maître. On voit de lui dans la galerie de Milan un superbe tableau de la *Vierge*.

**GISSLER** (Hermann), gouverneur des cantons de Schwytz et d'Uri pour Albert I d'Autriche, fut cause, par sa cruauté, de l'insurrection qui enleva ce pays à la maison d'Autriche en 1307 et périt, selon la tradition, de la main de Guillaume Tell.

**GISSNER**. V. **GESNER**.

**GESTRICIE** ou **GESTRIKLAND**, anc. division de la Suède, entre l'Upland au S., l'Helsingland au N., le golfe de Botnie à l'E., la Dalécarnie à l'O., avait pour ch.-l. Geste, et forme auj. avec l'Helsingland le lan de Gelfeborg.

**GÊTA** (P. Septimius), fils de Septime-Sévère et frère de Caracalla, fut associé avec son frère à l'empire par leur père en 198, et partagea le trône après la mort de l'empereur, en 211. Caracalla chercha à l'empoisonner afin de régner seul; n'ayant pu y réussir, il l'assassina de sa propre main, entre les bras mêmes de leur mère, Julia Donna, l'an 212. Céta était un prince doux et aimé du peuple.

**GÊTES**, *Gæta*, anc. peuple de l'Europe barbare, habitait dans les montagnes de la Hongrie, de la Transylvanie, de la Bukowine, de la Moldavie et de la Valachie. Les uns les font descendre des Thraces, d'autres les regardent comme une branche des Scythes, de laquelle seraient sortis les Germains et les Scandinaves; on les confond aussi avec les Daces, dont la capitale *Zarnigêthuse* rappelait leur nom.



Les historiens grecs citent un de leurs rois, Téléphè, qui se serait distingué à la guerre de Troie. Sous leur reine Tomyris et sous Iudathyrse ils défirent Cyrus et Darius fils d'Hystaspe. Alexandre les combattit, puis les admit dans son alliance. Plus tard Lysimaque, roi de Thrace, fut défait par eux; mais, vaincus à leur tour, ils quittèrent les vallées de l'Hémus. Au temps d'Ovide, qui fut exilé dans leur pays, à **Tomî**, les Gètes avaient franchi le Danube et s'étaient étendus le long des bords du Pont-Euxin jusqu'au Borysthène, dans le pays appelé de leur nom Désert des Gètes (auj. la *Bessarabie*). D'autres pénétrèrent dans la Transylvanie, d'où ils chassèrent les Agathyrses. Au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère on les voit mêlés aux Daces dont ils suivirent depuis les destinées. On cite parmi les sages ou *ases* de ce peuple: Zamolxis, qui les civilisa et qui était révéré par eux comme un dieu; Anacharsis, qui voyagea en Grèce, et Abaris fameux magicien. V. MASSAGÈTES.

**GETH** ou **GATH**, v. de Palestine, dans la tribu de Dan, sur la mer, à 16 kil. de Joppé, était la patrie de Goliath et fut prise par David sur les Philistins.

**GETHSEMANI**, lieu situé sur une montagne à l'E. et près de Jérusalem. C'est là qu'était le Jardin des Oliviers, où J.-C. passa une nuit dans l'agonie.

**GÉTULIE**. *Gatulia*, partie du *Biledulgerid*, du *Maroc*, du *Sedjelmesse*, du *Sahara*, anc. contrée de l'Afrique, au S. de l'Atlas, avait au N. la Numidie et les deux Mauritanies, à l'E. le pays des Garamantes, au S. la Nigritie et à l'O. l'Océan Atlantique, l'arbas, que l'on fait contemporain de Dilon, est le plus célèbre de leurs rois. Carthage avait beaucoup de Gétules parmi ses mercenaires. Jugurtha vaincu s'enfuit chez ce peuple et y forma d'excellents soldats avec lesquels il prolongea la guerre contre les Romains. Les Gétules avaient les mœurs des Kabyles modernes, et probablement ils n'en diffèrent pas.

**GEULINX** (Arnold), professeur de philosophie et de théologie, né à Anvers en 1625, mort à Leyde en 1669, était d'abord catholique et enseigna 12 ans à l'Université catholique de Louvain (1646-1658), puis il adopta la Réforme, et fut pourvu d'une chaire de philosophie à Leyde. Il a laissé: *Logica*, Leyde, 1662; *Giùthi scauton, sive Ethica*, publié après sa mort, 1675; *Compendium physicum*, 1688; *Metaphysica vera*, 1691, et des *Notes sur les principes de Descartes*, 1691. Geulinx déduisit des principes de ce philosophe le système des *Causes occasionnelles*, d'après lequel Dieu seul meut le corps à l'occasion des volontés de l'âme, sans que l'âme agisse elle-même sur le corps.

**GÉVAUDAN**, *Gabalitanus* ou *Garuldanus pagus*, anc. pays de France, dans le grand-gouff de Languedoc, entre le Velay, le Vivarais, le Bas-Languedoc, le Rouergue et l'Auvergne. On y remarquait Mende (ch.-l. général), Marvejols, Javouls, Espagnac, Langogne, Florac, Barre, Quezac. Il est aujourd'hui compris dans les dép. de la Lozère et de la Haute-Loire. Ce pays, habité autrefois par les *Gabali*, fut compris par les Romains dans la Celtique, puis dans l'Aquitaine 1<sup>re</sup>. Il fit ensuite partie du roy. d'Austrasie et du duché d'Aquitaine: il devint comté sous les rois francs de la 2<sup>e</sup> race. La maison de Toulouse le posséda héréditairement du 5<sup>e</sup> au 11<sup>e</sup> siècle. A cette époque, Raymond de St-Gilles, comte de Toulouse, l'alléna pour subvenir aux frais de la guerre sainte. — Il ne faut pas confondre le comté de Gévaudan avec la vicomté de même nom. Celle-ci avait pour ch.-l. Grèzes (Lozère). Elle fut possédée au 5<sup>e</sup> siècle par Bernard, frère de Pérenger, vicomte de Milhand en Rouergue. Elle passa ensuite dans la maison de Barcelone, puis dans celle d'Aragon. Jacques I, roi d'Aragon, la céda à S. Louis en 1258.

**GEVREY**, ch.-l. de c. (Côte-d'Or), à 11 kil. S. O. de Dijon; 1500 hab. Station. Vins renommés.

**GEVROLLES**, vge de la Côte-d'Or, arr. et à 27 k. E. N. E. de Châtillon; 670 hab. Bergerie impériale.

**GEX**, ch.-l. d'arr (Ain), sur le Jorname, au pied

du Jura, à 92 kil N. E. de Bourg; 2800 hab. Station. Trib. de 1<sup>re</sup> inst. Mérimos; commerce de laine, fromages recherchés. — Autrefois Gex était ch.-l. du *Gestensis pagus*, petit pays presque indépendant. Il avait pour places principales Gex, Versoy, Ferney, le Fort-de-l'Ecluse. Soumis successivement par les ducs de Savoie, les Bernois et les Gênois, il fut cédé à la France en 1601. Compris d'abord dans le dép. du Léman, il fut réuni en 1814 à celui de l'Ain.

**GEYER** (Éric Gustave), historien et poète suédois, né en 1783 dans le Wermeland, mort en 1847, fut en 1810 nommé adjoint à la Faculté de philosophie d'Upsal, en 1817 professeur d'histoire, puis historiographe du roi, et représenta l'Université aux diètes de 1828 et de 1840. On lui doit une excellente *Histoire de Suède*, qui malheureusement ne va que jusqu'à la fin du règne de Christine (trad. par J. F. de Lundblad, Paris, 1840). Il a aussi composé des poésies nationales, qu'il mit lui-même en musique, et qui excitèrent un enthousiasme universel, surtout le *Wiking*, le *Dernier barde*, le *Dernier héros*.

**GEYLER** (I.), écrivain et prédicateur suisse, né à Schalouse en 1445, mort à Strasbourg en 1510, où il était chapelain de l'évêque, a donné une édition des *Oeuvres de Gerson*, Strasbourg, 1488, 3 v. in-fol. et a laissé lui-même un recueil de sermons sur la *Nef des fous* (*Narrenschiff*) de Séb. Brandt. Ce recueil fut publié en latin par Othier, sous le titre de *Navicula sive Speculum fatuorum*, Strasb., 1510.

**GEYSA**, duc de Hongrie au 5<sup>e</sup> s., fut converti au Christianisme par Adalbert, évêque de Prague, et fut père d'Étienne le *Saint*, qui lui succéda en 997.

**GEYSA I**, roi de Hongrie, fils de Péla I, renversa du trône Salomon, son cousin, et régna trois ans, de 1074 à 1077. — **Geysa II**, arrière-petit-fils de Geysa I, fut couronné roi de Hongrie en 1141, après la mort de Béla II, son père, et mourut en 1161. Il prêta hommage à l'empereur Conrad III en 1151.

**GEYSERS**, sources thermales d'Islande, lancent des jets d'eau d'une manière intermittente et à diverses hauteurs. Les jets des deux sources principales, le Grand-Geyser et le Nouveau-Geyser, s'élèvent à 30 et 50<sup>m</sup>.

**GHADAMÈS** ou **RHADAMÈS**, oasis d'Afrique, dans l'État de Tripoli, au S. O., renferme 92 villes ou bourgades, et forme comme une république tribulaire du pachà de Tripoli. Elle a pour ch.-l. une ville du même nom, à 400 kil. S. S. O. de Tripoli, par 8° 5' long. E., 30° 41' lat. N. Cette oasis, couverte de forêts de palmiers, produit des dattes en abondance. Commerce avec Bournou, Kachena, Tombouctou. Aux environs, ruines d'une ville anc., Cydame, soumise par les Romains l'an 19 de J.-C.

**GHARIBOUR**, île de l'Inde. V. ELEPHANTA.

**GHAT** ou **BHAT**, oasis de l'Afrique, chez les Touaregs du Sahara, à 1000 kil. E. de Laghouat, et à l'O. du Fezzan. Marché important.

**GHATTES** (monts), double chaîne de montagnes qui s'étend sur toute la surface de la péninsule indienne, se distingue en *Ghattes occident.*, longues de 1400 k. (de l'emb. du Tapty au cap Comorin), et *Gh. orient.*, longues d'env. 600 k. (dans les prov. de Salem, Carnatic, Balaghat, jusqu'au Krichna). Les Ghattes occident. serrent de très-près la côte; elles ont des sommets qui s'élèvent à 1500 et 2000<sup>m</sup>.

**GHAZAN KHAN**, sultan de la Perse occidentale, né dans le Mazandéran en 1271, m. en 1304, était fils d'Arghoum-Khan et petit fils de Gengis Khan. Il protégea les Chrétiens qui, persécutés par le sultan d'Égypte, avaient abandonné la Syrie et s'étaient réfugiés en Perse. Après avoir ramporté quelques avantages en Syrie sur Nasser, sultan d'Égypte, il fut complètement défait. Il donna aux Persans une espèce de code, qui est encore en vigueur, et dont un extrait, trad. par Kirk Patrick, avec des notes, a été publié à Calcutta en 1786.

**GHÉDIMIN**, grand duc de Lithuanie, succéda vers l'an 1315 à Witold qu'il avait fait assassiner, battit

les Chevaliers Teutons et les Russes qui ravageaient ses États, conquit la principauté de Kief, fonda Wilna en 1320, et s'allia à la Pologne en mariant sa fille Anne au prince Casimir, fils du roi Ladislas Lokietek (1325). Il périt 3 ans après dans une expédition contre les Chevaliers Teutons (1328); cependant les annales russes le font vivre jusqu'en 1341. — Olgiard, son 2<sup>e</sup> fils, fut père du 1<sup>er</sup> Jagellon.

**GHEEL**, v. Belgique (Anvers), à 20 k. S. de Turnhout, au centre de la Campine; env. 10 000 h. Draps, étoffes de coton. Les habitants des environs reçoivent en pension des aliénés qui, grâce à l'apparence de liberté dont ils jouissent, et aux bons soins qu'on prend d'eux, recouvrent quelquefois la raison.

**GHERRAI**, khan tartare de Crimée, issu de Gengis-Khan par Batou-Khan, obtint en 1475, contre son frère, le secours de Mahomet II, dont il reconnut la suzeraineté. Sa postérité régna en Crimée jusqu'en 1783.

**GHERARDESCA**, famille noble et puissante de Pise, qui tire son nom de la *Gherardesca*, petit pays situé entre Livourne et Piombino, le long de la mer, joua un rôle important dans les guerres intestines de Pise au XIII<sup>e</sup> siècle. Elle soutint longtemps le peuple contre l'aristocratie; puis se déclara pour les empereurs de la maison de Souabe, se mit à la tête du parti gibelin, et combattit avec acharnement le parti guelfe, à la tête duquel étaient les Visconti. Le personnage le plus connu de cette famille est le fameux Ugolin, comte de la Gherardesca. Cet homme tenta d'asservir sa patrie, et, pour y réussir, il se rapprocha de Jean Visconti, chef du parti guelfe à Pise. Le complot ayant été découvert (1274), il fut arrêté et jeté en prison, puis banni. Il passa dans l'armée des Florentins et des Luccois, et, aidé de leurs secours, il força ses concitoyens à le rappeler (1276). Quelque temps après, il parvint par de nouvelles menées à se faire nommer capitaine général de la république: il n'avait pas craint, dit-on, pour forcer ses compatriotes à se jeter dans ses bras, de laisser battre par les Génois, à la Meloria, la flotte des Pisans, dont le commandement lui était confié (1284); il se défit de ses ennemis, soit en les exilant, soit en les faisant périr, et devint le tyran de sa patrie. Il ne tarda pas à se brouiller avec l'archevêque de Pise, Roger d'Ubal dini, non moins ambitieux et non moins cruel; ce prélat conspira sa perte, et fit prendre les armes au peuple (1288). Ugolin, attaqué dans son palais, fut pris après une vigoureuse résistance, avec trois de ses fils et l'un de ses petits-fils. Roger les fit tous enfermer dans une tour près de la ville, et les y laissa mourir de faim. Le Dante a décrit dans son *Enfer*, avec un admirable talent, le supplice d'Ugolin et de ses enfants dans la *tour de la Faïm*; depuis, l'infortune d'Ugolin a été cent fois reproduite par le pinceau, le ciseau et le burin.

**GHERGONG**, anc. capit. de l'Assam, auj. ch.-l. de l'Assam central, sur le Dikho, affluent du Brahmapoutre, par 92° 15' long. E., 29° lat. N. Prise en 1662 par Aureng-Zeyb; auj. en ruines.

**GHERMA**, *Garama*, v. du Fezzan, à 80 kil. N. O. de Mourzouk. Aspect misérable. L'anc. *Garama* était beaucoup plus grande que la ville actuelle.

**GHEROUAL**, anc. prov. de l'Hindoustan, à pour bornes au N. le Thibet, au S. le Delhi, à l'E. le Népal, et à 240 kil. sur 200. Elle appartient auj. aux Anglais et forme 3 districts de la présidence de Calcutta: Sirinagor, Kemaon, Sirmore. C'est dans ce pays, sur lequel s'étend l'Himalaya, que naissent les riv. qui forment le Haut-Gange (Bagirathi, Alakananda, Ramganga, Kali).

**GHESQUIÈRE DE RAEMSDONK** (Joseph de), jésuite, né à Courtray vers 1736, m. vers 1800, fut un des plus laborieux Bollandistes, et publia les saints de la Belgique: *Acta Sanctorum Belgii*, 1783-1794, 6 v. in-4. On lui doit quelques travaux de numismatique et des recherches sur l'auteur de l'*Imitation de J.-C.*

**GHLARA-D'ADDA**, district de la Lombardie, situé

entre l'Adda, l'Oglio et le Pô, est ainsi nommé parce que c'est un terrain d'alluvion composé de galet (*ghiarà*, galet, gravier). C'est dans ce district que se trouvent les villes de Pizzighettone et Crème.

**GHIBERTI** (Laurent), sculpteur et architecte, né à Florence en 1378, mort vers 1455, exécuta pour le baptistère de l'église St-Jean à Florence deux portes en bronze qui font l'admiration des connaisseurs; sur ces portes sont représentés divers sujets du Nouveau Testament. Rival de Brunelleschi, il travailla avec lui à la construction de la cathédrale de Florence et l'orna de magnifiques vitraux. Il a laissé un ouvrage sur la sculpture.

**GHILAN**, dit aussi **DILEM**, pays des *Gela* ou *Cadusi*, province de la Perse, entre le Chirvan au N. O. et le Mazandéran au S. E., sur les bords de la mer Caspienne, à 270 k. de long sur 80 de large; 250 000 h.; ch.-l. Reht. Chaleurs très-fortes, que tempèrent des vents de mer; sol fertile. — Le Ghilan est une des provinces cédées à la Russie en 1723 par Chah-Tamasap; la Russie s'en dessaisit en faveur de la Porte en 1724, et celle-ci le rendit à la Perse en 1737. C'est du Ghilan que sortirent les Bouides.

**GHIOLOF** (empire), dans la Nigritie maritime, formait jadis un État très-vaste et très-florissant, et comprenait, avec le Ghiolof proprement dit, les roy. actuels de Cayor, Oualo, Baol, Sin, Sa'oum. — Le Ghiolof proprement dit a pour capitale Ouarkogh. Les Ghiolofs, dits aussi *Folofs*, sont les plus beaux et les plus noirs des Nègres.

**GHIRLANDAJO** (Domenico CORRADI, dit LE), peintre florentin, né en 1451, mort en 1495, essaya le premier d'imiter la dorure à l'aide de la couleur, et de donner de la profondeur aux tableaux par la distinction des plans et la gradation des teintes. On admire son *Massacre des Innocents* peint à fresque dans le chœur de Sta-Maria-Novella à Florence. Le musée du Louvre possède de lui la *Visitation de Ste Anne à la Vierge*. Le nom de *Ghirlandajo* lui vient d'une parure en forme de *guirlande* inventée par son père, qui était orfèvre. Il inventa lui-même un genre de mosaïque. Ghirlandajo fut le maître de Michel-Ange.

**GHIUSTENDIL** ou **KUSTENDIL**, *Ulpianum*, *Justiniana secunda*, v. de Turquie d'Europe (Roumélie), ch.-l. de livah, sur une mont. de même nom, à 61 kil. S. O. de Sophie; 10 000 hab. Evêché grec.

**GHIZNI**, V. GAZNA.

**GHIZONI**, ch.-l. de c. (Corse), arr. de Corte; 1600 hab. Formé en 1860 aux dépens du canton de Vezzani.

**GHUZEL-HISSAR**, *Magnesia Meandri*, v. murée de la Turquie d'Asie (Anatolie); sur une mont., à 90 k. S. E. de Smyrne; 30 000 h. Très-commerçante: entrepôt du commerce de l'Anatolie avec Smyrne.

**GIABER**, alchimiste arabe. V. GÉBER.

**GIAC** (Pierre de), ministre et favori de Charles VII, fut élevé au pouvoir par le crédit du ministre Louvet, qu'il avait capté par l'intrigue. Afin de se maintenir à ce poste, il favorisa les goûts de Charles VII pour le repos et la mollesse, et fit échouer les entreprises du connétable de Richemont en détournant l'argent destiné aux frais de la guerre; le connétable, n'espérant pas obtenir justice du roi, fit enlever Giac, et le traduisit devant une commission extraordinaire. Il fut condamné à mort et jeté à l'eau dans un sac, à Dun-le-Roi, 1426.

**GIAFAR** ou **DJAFAR**, 6<sup>e</sup> imam de la race d'Ali, né à Médine en 702, mort en 765, reçut les surnoms de *vrai* et de *preux* (*seïd halhal*), pour ses vertus et ses exploits, qui ne sont qu'imaginaires. Les Chyites le vénèrent comme un saint.

**GIAFAR**, fils d'Yahia, de la famille persane des Barmécides (V. ce nom), fut d'abord le favori du calife Haroum-al-Raschid: c'est sous ce caractère qu'il figure dans les *Mille et une Nuits*. Après la disgrâce de Fadhil, son frère aîné, il lui succéda au titre de vizir et déploya dans ces hautes fonctions des talents et des vertus; néanmoins, il ne tarda pas à éprou-

ver lui-même une terrible disgrâce, et il entra dans sa chute toute sa famille. Il périt en 803, par l'ordre d'Haroun, et tous les Barmécides furent exterminés ou exilés. La véritable cause de sa mort paraît avoir été son amour pour Abbassa, sœur du calife.

**GIANNI** (François), poète, né vers 1760 à Rome, mort à Paris en 1823, parcourut l'Italie, et excita un enthousiasme général par son talent d'improvisation. Il improvisa à Milan devant Bonaparte, qui lui donna plus tard le titre de poète impérial. Gianni chania avec exaltation les victoires du héros. Ses hymnes sur les victoires de *Marengo*, d'*Austerlitz*, d'*Iéna*, etc., sont des chefs-d'œuvre. A la fin de sa vie, il consacra son talent à des sujets religieux.

**GIANNONE** (Pierre), écrivain, né en 1676 à Ischitella (Pouille), fut d'abord avocat à Naples, publia en 1723 une *Histoire civile du royaume de Naples*, ouvrage rempli de savantes recherches, mais où il attaque l'autorité du St-Siège; s'attira par là toutes sortes de disgrâces, fut excommunié par son archevêque et se vit forcé de quitter Naples; mena longtemps une vie errante, cherchant un asile successivement à Vienne, à Venise, à Padoue, à Modène, à Genève; fut attiré en Savoie par trahison, y fut arrêté en 1736 par ordre du roi de Sardaigne, emprisonné à Turin, et mourut dans sa prison, en 1748, après s'être rétracté. Son *Histoire de Naples* a été trad. dès 1742, par Demonceaux, en 4 vol. in-4, La Haye (Genève). Vernet, ministre protestant, en a extrait les passages les plus hardis sous le titre d'*Anecdotes ecclésiastiques*, La Haye, 1738.

**GIAOUR**, c.-à-d. *infidèle, mécréant*, terme injurieux dont les Musulmans se servent pour désigner les infidèles, à quelque religion qu'ils appartiennent. On le dérive d'un mot persan qui veut dire *partisan du veau d'or*; il ferait allusion aux adorateurs du veau d'or, dont le Coran parle souvent avec mépris. Byron a composé un poème intitulé : *le Giaour*.

**GIBBON** (Édouard), historien anglais, né en 1737, d'une famille ancienne, à Putney (Surrey), mort en 1794, changea deux fois de religion dans sa jeunesse : il passa du Protestantisme au Catholicisme après la lecture de l'*Histoire des variations* de Bossuet; puis il revint du Catholicisme au Protestantisme pour se conformer au désir de ses parents. En 1770, il entra au parlement et il y siégea huit ans; mais il n'y joua aucun rôle important. En 1761, il publia un *Essai sur l'étude de la littérature*, qui le fit connaître dans le monde savant, en France surtout, cet ouvrage étant écrit en français. En 1776 parut le 1<sup>er</sup> vol. de son *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*; l'ouvrage ne fut achevé qu'en 1787. On y trouve une érudition vaste et solide, une critique aussi exacte qu'ingénieuse, un intérêt soutenu; mais on reproche à l'auteur d'avoir rabaisé à plaisir le Christianisme et de n'avoir montré aucune sympathie pour les souffrances des Chrétiens. En 1783, il se retira à Lausanne, où il passa le reste de sa vie. L'*Hist. de la décadence* a été traduite dans presque toutes les langues de l'Europe. Le 1<sup>er</sup> vol. fut mis en français par Leclere de Septchènes, secrétaire de Louis XVI, ou, assure-t-on, par Louis XVI lui-même; les suivants le furent par Cantwell, Demeunier et Boulard. Cette traduction a été refondue par M. Guizot, qui y a joint une *Notice sur la vie et le caractère de Gibbon*, 1812, 13 vol. in-8. Lord Sheffield, ami de Gibbon, a donné ses œuvres diverses (*Miscellaneous works*) en 3 v. in-4, 1796-1815; elles se composent de *Mémoires* autobiographiques, d'une vaste *Correspondance*, d'*Extraits raisonnés*, de *Lectures*, etc. Ces mémoires ont été traduits par Marignié, Paris, 1798, 2 v. in-8. Le talent de l'écrivain a été fort bien apprécié par M. Villemain dans son *Tableau de la Littérature au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Ses erreurs ont été réfutées en Angleterre par Watson, Wittaker, Priestley; en Italie, par Spedalieri.

**GIBEL**, c.-à-d. *montagne*. V. **DJÉBEL** et **ETNA**.

**GIBELINS**, partisans de la maison impériale de Souabe, opposés aux Guelfes. V. **GUELFES**.

**GIBERT** (Balthasar), professeur de l'Université, né à Aix en 1662, mort en 1740, enseigna la philosophie à Paris, au collège dit de Beauvais, puis la rhétorique au collège Mazarin, fut cinq fois recteur de l'Université de Paris, s'attira en 1740 le mécontentement du roi pour avoir parlé contre la bulle *Unigenitus*, et fut exilé à Auxerre. Il a laissé : *la Rhétorique ou les Règles de l'éloquence*; *Jugements des savants sur les auteurs qui ont traité de la Rhétorique*; *Observations sur le Traité des études de Rollin*, et des *Éloges de Lamoignon, de Mêmes*, etc.

**GIBERT** (J. P.), prêtre, cousin du précédent, né à Aix en 1660, enseigna la théologie à Toulon et à Aix, puis s'établit à Paris, où il mourut en 1736. On lui doit les *Institutions ecclésiastiques*, 1720, et un *Corpus juris canonici*, Genève, 1736, et Lyon, 1737. 3 vol. in fol, ouvrages estimés.

**GIBRALTAR**, *le Calpe* des anciens, le *Gibel-el-Tarik* des Arabes, v. espagnole possédée par les Anglais, à l'extrémité mérid. de la Péninsule, sur un cap qui domine la Méditerranée, à l'entrée E. du détroit de Gibraltar; 20000 hab. (non compris 4000 h. de garnison anglaise). Très-belle baie, vaste port, évêché anglican. Gibraltar est une des places les plus fortes de l'univers. Le rocher sur lequel elle est située offre de profondes cavernes, qui sont autant d'arsenaux à l'épreuve de la bombe. En même temps que cette place est pour l'Angleterre la clef de la Méditerranée, elle sert aux Anglais d'entrepôt pour une infinité de marchandises d'Amérique et d'Orient, et fait un grand commerce avec l'Espagne et le Maroc. Port franc, bateaux à vapeur pour Lisbonne, Oporto, Falmouth, Southampton, Marseille, Malte, Corfou, Alexandrie. — On fait dériver le nom de Gibraltar de l'arabe *gibel el Tarik*, montagne de Tarik (le 1<sup>er</sup> général qui ait amené les Maures en Espagne). Les Anglais surprirent cette ville en 1704, pendant la guerre de la succession d'Espagne; le traité d'Utrecht leur en confirma la possession. La France et l'Espagne réunies ont plusieurs fois tenté de la reprendre, en 1704, en 1727, en 1779 et en 1782 (cette dernière fois à l'aide des batteries flottantes de l'Argon); mais toujours sans succès.

**GIBRALTAR** (détroit de), *Fretum Gaditánum* ou *Herculeum*, entre la péninsule hispanique et l'empire de Maroc, a 64 k. de long et 15 seulement de large dans sa partie la plus étroite. Un courant continué le traverse et porte les eaux de l'Océan dans la Méditerranée, dont le niveau est moins élevé. — Selon la Fable, ce détroit n'existait pas primitivement; ce serait Hercule qui aurait donné passage aux eaux de l'Océan, en séparant les deux monts de *Calpe* (Gibraltar) et d'*Abyla* (Ceuta), qui depuis portèrent le nom de Colonnes d'Hercule.

**GIBRAT** (J. B.), doctrimaire, né vers 1727, près de Cordes, au diocèse de Tarbes, mort en 1803, principal du collège de Castelnau, a écrit une *Géographie moderne*, qui a eu plusieurs éditions, et une *Géographie ancienne, sacrée et profane*, 1790, 4 vol. in-12, qui mérite encore d'être consultée.

**GIBSON** (Edmond), évêque de Londres, né en 1669, mort en 1748, possédait une connaissance approfondie des langues du Nord, des antiquités de son pays, et des droits ainsi que des devoirs du clergé anglais. Il a publié, entre autres ouvrages, une trad. latine du *Chronicon saxonium*, avec l'original anglo-saxon et des notes, Oxford, 1692, une trad. anglaise de la *Britannia* de Camden, Londres, 1695, et les *Œuvres posthumes de sir H. Spelman relatives aux lois et antiquités de l'Angleterre*, 1698, in-4.

**GIÉ** (Pierre, maréchal de), vicomte de Rohan, né en Bretagne vers 1450, mort en 1513, donna à Louis XI de nombreuses marques de dévouement, fut créé par lui maréchal en 1475, reprit en Flandre, en 1479, toutes les places que Louis XI avait réunies à la monarchie après la mort du duc de Bour-

gogne, Charles le Téméraire, et dont Maximilien d'Autriche venait de s'emparer, servit avec la même distinction sous Charles VIII et Louis XII, mais fut disgracié pour avoir déplu à la reine Anne de Bretagne, épouse de Louis XII, et fut enfermé pendant 5 ans au château de Dreux (1504). Gié avait été gouverneur du jeune duc d'Angoulême (François I.).

**GIEN**, *Gianum* en latin moderne, ch.-l. d'arr. (Loiret), à 67 kil. S. E. d'Orléans; 6000 hab., trib. de 1<sup>re</sup> inst. Beau port. Faïence façon anglaise, blé, vins, laines. — On a cru à tort que Gien était l'ancienne ville de *Genabum*. Le jeune duc d'Orléans y signa en 1410 un traité avec les ducs de Berry, de Bourbon et de Bretagne, contre le duc de Bourgogne Jean Sans Peur, pour venger son père assassiné.

**GIENS**, *Pomponiana*, petite presqu'île fortifiée dans le dép. du Var, au N. de l'île Porquerolles.

**GIER**, petite riv. de France, sort des Cévennes, passe à St-Chamond et à Rive-de-Gier (Loire), et tombe dans le Rhône, par la r. dr., près de Givors.

**GIERIG** (Théoph. Erdmann), philologue, né à Wehrau (Hte-Lusace), en 1753, mort en 1814, fut recteur à Lennep (duché de Berg), professeur de théologie et gymnastique à Dortmund, enfin professeur et recteur au lycée de Fulde. On a de lui : *Plutarchi instituta et apophthegmata laconica*, Leipzig, 1779; des éditions estimées des *Lettres* et du *Panegyrique* de Pline, ainsi que *la Vie, le Caractère moral et le mérite littéraire de Pline*, 1798.

**GIESSEN**, v. de Hesse-Darmstadt, sur la Lahn et la Wiesack, à 8 kil. E. de Wetzlar; 10 000 hab. Université luthérienne, fondée en 1607; biblioth. riche en mss.; observatoire, collections scientifiques. Filature de laines; étoffes de coton, etc. Ville jadis fortifiée; les fortifications furent rasées en 1805.

**GIFFORD** (William), critique anglais, né à Ashburton (Devonshire), vers 1755, mort en 1826, fut d'abord mousse, puis apprenti cordonnier, et dut à son talent naturel pour les vers la protection du chirurgien Cookesley, qui le fit entrer à l'Université d'Oxford. Il fonda en 1809 le *Quarterly Review*, revue écrite dans l'esprit des Tories, qu'il opposa à l'*Edinburgh Review*. Ses principaux ouvrages sont la *Baviade* et la *Maviade*, satires contre le mauvais goût du temps, et la traduction de *Juvénal*, 1802. On lui doit la publication des *Œuvres de Massinger*, 1808, et de *Ben-Johnson*, 1816. — Un autre Gifford, John, 1758-1818, se mit aux gages des Tories et publia de nombreux pamphlets de circonstance. Il a laissé une *Histoire de Will. Pitt et de son époque*, 1809, qui contient de précieux renseignements.

**GIGELLI, GIGERI**. V. DJGELLI.

**GIGLI** (Jérôme), littérateur italien, né à Sienne en 1660, mort à Rome en 1722, professa la littérature toscane dans sa ville natale, et y jouit d'abord d'une grande faveur; mais son penchant à la satire lui ayant attiré un grand nombre d'ennemis, on le perdit dans l'esprit du grand-duc Cosme III, et il se vit disgracié, dépouillé de ses fonctions et de sa fortune. On a de lui des *Drames sacrés et profanes*, représentés avec succès sur différents théâtres d'Italie; des *Comédies*, les unes originales, les autres traduites ou imitées du français (surtout de Molière); et une édition des *Œuvres de Ste Catherine*, 1717, qui est à l'*Index* à Rome.

**GIGLIO**, *Ignilium*, île de la Méditerranée, sur la côte de la Toscane, et à 17 kil. de la terre, par 8° 35' long. E., 42° 21' lat. N.; 1200 hab. Beau marbre.

**GIGNAC**, ch.-l. de c. (Hérault), à 24 kil. S. E. de Lodève; 2500 h. Curieuse église de Notre-Dame de Grâce. Savon, eau-de-vie, amandes, huiles.

**GIHON**, fleuve de l'Asie anc., un des quatre qui arrosaient le Paradis terrestre. V. EDEN et ДИЮН.

**GIJON**, *Gigia*, v. et port d'Espagne (Oviédo), sur l'Océan, à 35 kil. N. E. d'Oviédo; 6260 hab. Bon port, vieux château, batteries. Belle place publique, arc de triomphe, antiquités. Bibliothèque, école d'hydrographie et de sciences exactes. Fabriques de vases

en grès, chapeaux, toiles, couvertures. Premier séjour des rois d'Oviédo. Patrie de Jovellanos.

**GILA**, rivière du Mexique (Sonora), naît dans la Sierra-de-los-Mimbres, et se jette dans le Colorado par la r. g., après un cours de 520 kil.

**GILBERT** (S.), gentilhomme d'Auvergne, vécut d'abord à la cour et accompagna Louis le Jeune à la croisade en 1146; à son retour, il embrassa la vie monastique et fonda l'abbaye de Neuf-Fontaines, qui prit depuis le nom de St-Gilbert; il mourut en 1152. On l'honore le 6 juin.

**GILBERT DE LA PORRÉE**, *Porretanus*, évêque de Poitiers, né dans cette ville vers 1070, mort en 1154, professa la dialectique et la théologie à Paris, se mit à la tête des *Réalistes*, attaqua vivement les *Nominaux*, vit plusieurs de ses propositions condamnées par le concile tenu à Reims en 1148, mais se rétracta, et ne s'occupa plus jusqu'à sa mort (1154) que du soin d'instruire ses diocésains. On a de lui, entre autres ouvrages, un traité *Des six Principes*, imprimé avec plusieurs anc. éditions d'Aristote, et des *Commentaires*, dont un sur l'*Apocalypse*.

**GILBERT** (Guill.), médecin de la reine Elisabeth, né à Colchester en 1540, mort en 1603, fit de nombreuses expériences de physique, et fut un des premiers à étudier les propriétés de l'aimant. On a de lui : *De Magnete, magneticisque corporibus*, Londres, 1600, et plusieurs autres écrits, qui ont été réunis par W. Boswell, sous ce titre : *De mundi nostri sublanaris philosophia nova*, Amsterdam, 1651. Il expliquait tout par l'aimant.

**GILBERT** (Gabriel), poète médiocre du xviii<sup>e</sup> siècle, né vers 1610, mort vers 1680, était calviniste. Il fut d'abord secrétaire de la duchesse de Rohan, puis de la reine de Suède, Christine, qui le nomma son résident à Paris, jouit de la protection de Monsieur, frère du roi, et de Richelieu, et néanmoins mourut dans la misère. On a de lui l'*Art de plaire*, poème imité d'Ovide, des odes, des psaumes, et une quinzaine de pièces de théâtre, tragédies ou comédies, qui eurent du succès dans leur temps, entre autres, *Téléphone* (1642), où le cardinal fit entrer des vers de sa façon; *Rodogune* (1644), tragédie qui offre une telle ressemblance avec la pièce de Corneille (jouée en 1646), qu'on accusa Gilbert de l'avoir connue à l'avance et mise à contribution; *Hippolyte* (1646), dont Racine paraît avoir imité quelques vers dans *Phèdre*. Gilbert manque de chaleur et ne sait pas construire un plan; cependant il contribua à épurer la langue et à préparer le goût.

**GILBERT** (Laurent), poète du xviii<sup>e</sup> siècle, né en 1751, à Fontenoy-le-Château, en Lorraine, d'une famille pauvre, vint à Paris, n'ayant d'autre ressource que son talent. Il s'essaya d'abord dans l'ode, mais, ne recevant pas l'accueil qu'il attendait, il devint misanthrope, embrassa le genre de la satire, attaqua surtout les philosophes avec virulence, et se fit par là des ennemis sans se tirer de la misère. Pendant qu'il luttait ainsi contre la mauvaise fortune, une chute de cheval le rendit fou : conduit à l'Hôtel-Dieu, il s'étrangla dans un de ses accès en avalant une petite clef, et mourut à l'âge de 29 ans (1780). Les meilleures éditions de ses œuvres sont celles de Dalibon, 1822, et de Ch. Nodier, 1826; on y remarque *Le Dix-huitième siècle*, satire; *Mon Apologie*, ses *Adieux à la vie*, et une *Ode* imitée des psaumes, qu'il composa huit jours avant sa mort. On trouve dans sa poésie une verve et une énergie qui promettaient un grand poète.

**GILCHRIST** (John Borthwick), orientaliste, né à Edimbourg en 1759, mort en 1841, professa l'hindoustani et le persan au collège de Calcutta, puis à Edimbourg et à Londres. Ses travaux ont fait faire d'immenses progrès à la linguistique : son *Dictionnaire anglais-hindoustani*, Calcutta, 1787-1790, et sa *Grammaire*, 1796, sont classiques.

**GILDAS** (S.), *le Sage*, né vers 516 dans la Grande-Bretagne, prêcha en Angleterre et en Irlande, passa

en Gaule, s'établit à Ruys près de Vannes, y fonda un monastère (*St-Gildas de Ruys*), et mourut vers 565, à Ruys même, on, selon d'autres, en Angleterre, à Glastonbury. On a sous son nom une curieuse lettre *De excidio Britannia*, écrite vers 560 et publ. à Londres en 1525 et 1838. Les paysans bretons invoquent ce saint pour guérir la folie. On l'hon. le 29 janv. On a supposé à tort l'existence de deux Gildas.

**GILIMER**, dernier roi des Vandales en Afrique, descendant de Genséric, usurpa le trône en 530, après en avoir précipité le faible Hildéric, allié des Romains. Justinien saisit ce prétexte pour l'attaquer, et envoya contre lui Bélisaire qui le défit en 534 à la bat. de Tricaméron, lui enleva Carthage et s'empara de sa personne. Justinien fit du royaume des Vandales une province de son empire, mais il accorda à Gilimer un domaine considérable en Galatie.

**GILLES** (le comte), *Ægidius*, général romain qui commandait en Gaule au v<sup>e</sup> siècle V. *ÆGINUS*.

**GILLES** (S.), *Ægidius*, Grec de nation, vint, selon la légende, d'Athènes en Gaule au vi<sup>e</sup> siècle, se mit sous la conduite de Césaire, archevêque d'Arles; fut chargé par ce prélat d'aller présenter une requête au pape Symmaque, et fonda, dans le lieu nommé depuis St-Gilles (Gard), un monastère dont il fut 1<sup>er</sup> abbé. Il mourut en 550. On le fête le 1<sup>er</sup> septembre.

**GILLES DE PARIS**, *Ægidius Parisiensis*, poète et historien du xiii<sup>e</sup> siècle, vivait sous Philippe-Auguste et Louis VIII; il était diacre et enseigna les belles-lettres à Paris. Il composa pour le prince Louis, fils de Philippe-Auguste, un poème latin intitulé : *Carolanus*, en 5 livres, où il chante Charlemagne et le propose pour modèle au jeune prince; ce poème a été publié en partie dans les *Scriptores rerum francicarum* de Duchesne. Il a aussi écrit *Historia primæ expeditionis hierosolymitanæ*, publié par D. Martène (*Anecdota*, tom. III).

**GILLES** (Jean), *J. Ægidius Nucerenis*, né, à ce qu'on croit, à Noyers en Auxois, vers la fin du xv<sup>e</sup> siècle, était professeur et correcteur d'imprimerie à Paris. On a de lui : *Proverbia gallicana secundum ordinem alphabeti reposita et latinis versiculis tractata*, Paris, 1519, trad. sous ce titre : *Proverbes communs et belles sentences*, 1602.

**GILLES** (Nicole), chroniqueur du xv<sup>e</sup> siècle, fut notaire et secrétaire de Louis XII, puis secrétaire du trésor jusqu'en 1496, et mourut à Paris en 1503. Il a écrit : *Les Annales et Chroniques de France, de l'origine des Français jusqu'au roi Charles VIII*. Paris, 1492, in-4, qui furent continuées par D. Sauvage, Belleforest et Chappuis.

**GILLES** (Pierre), *Gyllius*, naturaliste, né en 1490, à Alby, m. en 1535, visita les bords de la Méditerranée et de l'Adriatique, fut envoyé dans le Levant par François I, explora les ruines de Chalcédoine, revint à la suite d'Aramont, ambassadeur de France, fut appelé en Italie auprès du cardinal d'Armagnac, et mourut à Rome. On a de lui : *Ex Æliani historia, itemque ex Porphyrio, Heliodoro, Oppiano, libri XVI; De vi et natura animalium; De gallicis et latinis nominibus piscium*, Lyon, 1533, et dans l'édition d'Élien de Conrad Gesner; *De Bosphoro Thracio; De Topographia Constantinopolitana et de illius antiquitatibus*, Lyon, 1561. Ces deux derniers ouvrages ont été réédités à l'aide d'un voyage écrit en grec au ii<sup>e</sup> siècle, dont il avait un ms.

**GILLES DE ROME** ou G. COLONNA. V. COLONNA.

**GILLES MUNOZ**, antipape. V. MUNOZ.

**GILLIANEZ**, navigateur portugais, natif de Lagos, fut chargé en 1433 par l'infant don Henri de Portugal de faire un voyage de découvertes sur les côtes de l'Afrique, parvint en 1434 à doubler le cap Bojador et reçut en récompense la dignité d'amiral.

**GILLIES** (John), historien écossais, né en 1747, à Brechin (Forfar), m. en 1836, fut d'abord précepteur et devint historiographe du roi pour l'Écosse, après Robertson, son ami. Il était membre de la Société royale de Londres et de celle des Antiquaires.

Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de la Grèce jusqu'au partage de l'empire d'Alexandre*, 1786; *Hist. universelle depuis Alexandre jusqu'à Auguste*, 1807; *Frédéric II, roi de Prusse, comparé à Philippe, roi de Macédoine*, 1789. On a encore de lui des traductions de *Lysias* et d'*Isocrate*, 1778; de l'*Éthique* et de la *Politique* d'Aristote, 1797, ainsi que de la *Rhétorique*, 1823. *L'Histoire de la Grèce* est le plus important de ses travaux; malgré son style diffus et ambitieux, cet ouvrage se recommande par la sagacité des aperçus, la proportion des parties, et par une marche régulière. Il a été trad. par Carra, Paris, 1787-88, 6 vol. in-8, et refondu par M. Ruelle, dans son *Histoire résumée des temps anciens*, Paris, 1841, 2 vol. in-8.

**GILOLO**, ou HALAMAHERA, la plus grande des Moluques, par 0° 50' lat. S.-2° 20' lat. N., 124° 50'-126° 50' long. E., offre une surface très-découpée; 380 kil. du N. au S. sur 69 de l'E. à l'O. La partie N. appartient au sultan de Ternate, le S. au sultan de Tidore, le centre à des chefs indépendants. Elle a pour lieux principaux Gilolo, sur la côte O., résidence d'un chef qui prend le titre de sultan, Bitjolie et Galéla, qui ont depuis 1824 des résidents hollandais. Climat, brûlant; sol fertile: on en tire du sucre, des épices. Habitants de race malaise. V. *MOLUQUES*.

**GILON**, dit de Paris, cardinal, né à Toucy, près d'Auxerre, à la fin du xi<sup>e</sup> siècle, m. vers 1142, vint à Paris où il se fit une grande réputation par ses connaissances et son talent pour la poésie; mais en 1119, il quitta le monde, et entra dans l'ordre de Cluny. Le pape Calixte II, qui l'avait remarqué, se l'attacha et le nomma évêque de Tusculum, puis cardinal. Honoré II l'envoya à la Terre-Sainte pour apaiser les querelles qui y divisaient le clergé, et le monde ensuite légat en Pologne. On a de lui : *De Via hierosolymitana*, en vers et en 6 livres, imprimé dans le *Thesaurus Anecdotorum* de D. Martène.

**GILPIN** (W.), écrivain anglais, né en 1724, m. en 1804, descendait de Bernard Gilpin (1517-83), l'un des premiers réformateurs anglais, dit l'*Apôtre du Nord*. W. Gilpin, fut vicaire de Boldre, dans New-Forest, près de Lymington, après avoir tenu une maison d'éducation florissante à Cheam dans le Surrey. Il a décrit d'une manière intéressante et dans un style poétique les beautés pittoresques de la Grande-Bretagne; ses principaux ouvrages sont : *Voyages en différentes parties de l'Angleterre, particulièrement dans les montagnes et sur les lacs du Cumberland et du Westmoreland*, 1787; *Beautés pittoresques de l'Écosse*, 1789; *Beautés pittoresques des pays boisés avec les rues de New-Forest dans le New-Hampshire*, 1791. On a aussi de lui des notices biographiques sur Latimer, Wicief, Jean Huss, Jérôme de Prague, Th. Cranmer, etc., et quelques ouvrages ascétiques.

**GIL POLO** (Gaspard), poète espagnol, né à Valence en 1516, mort en 1572, a composé de gracieux sonnets et des *canzones*, mais est surtout connu comme auteur de *Diana enamorada*, fable pastorale qui fait en quelque sorte suite au chef-d'œuvre de Montemayor, et qui est aussi remarquable par l'invention que par la pureté et l'harmonie du style. La *Diana* a été imprimée à Valence en 1564, et imitée en latin par Barthius, dans son *Erodidascalus*.

**GIL VICENTE**, le *Planteur portugais*, né en 1480 à Barcellos (Minho), mort à Évora en 1557, avait d'abord étudié le droit, mais se consacra de bonne heure à l'art dramatique. Ses pièces ne sont point régulières et pèchent souvent contre le goût; mais l'originalité, la richesse d'invention, le naturel et la vivacité du dialogue, la force comique qui y domine, les rendent dignes d'être encore lus. C'est surtout dans les *farces* que brille le génie de Gil-Vicente; on a en outre de lui des *autos* (où la poésie bucolique tient beaucoup de place), des comédies et des tragi-comédies. Ses *Œuvres* ont été publiées à Lisbonne en 1562, in-fol., par son fils (éd. très-rare), et réimprimées à Hambourg, 1834, 3 vol. in-8.

**GIMONE**, riv. de France, nait dans les Pyrénées près de Villemur, arrose Gimont, Beaumont-de-Lomagne, et se jette dans la Garonne, r. g., à 4 kil. de Castel-Sarrasin, après un cours de 110 kil.

**GIMONT**, ch.-l. de c. (Gers), sur la Gimone, à 26 kil. E. d'Auch; 1810 hab. Collège. Près de là, mine de turquoises. Anc. abbaye de Cîteaux.

**GIN** (P. L. Cl.), conseiller au parlement, né à Paris en 1726, mort en 1807, était arrière-neveu de Boileau. Il publia un grand nombre d'écrits, mémoires pour la plupart, entre autres : *De l'Éloquence du barreau*, 1767; *De la Religion, par un homme du monde*, 1779, refondu en 1806 sous le titre de *la Religion du vrai philosophe*; il traduisit *Homère, Hésiode, Théocrite, Pindare, Démosthène, Eschine, Virgile*, et eut la prétention de continuer l'*Histoire universelle* de Bossuet, 1802.

**GINESTAS**, ch.-l. de c. (Aude), à 14 kil. N. O. de Narbonne; 540 hab. Bons vins rouges.

**GINGI**, v. de l'Inde (Karnatic), à 60 kil. N. O. de Pondichéry, était regardée comme imprenable; néanmoins elle fut prise par les Français en 1750, puis par les Anglais en 1761.

**GINGUENÉ** (P. L.), littérateur français, né à Rennes en 1748, mort à Paris en 1816, se fit d'abord connaître par un joli poème, *la Confession de Zulmé*, 1779, et travailla à divers journaux littéraires et politiques. Il remplit sous la République quelques fonctions administratives, fut directeur général de l'instruction publique (1795-97), puis ambassadeur à Turin, siégea quelque temps au tribunal, et se retira des affaires lors de la fondation de l'Empire. Il fit de 1803 à 1816 un cours de littérature à l'Athénée, et rédigea l'*Histoire littéraire de l'Italie*, 9 v. in-8, 1811 et ann. suiv., vaste composition qui a fait sa réputation, mais qu'il ne put achever (Salfi en publia en 1819 les 3 derniers vol.). On a encore de Ginguené un *Rapport sur les travaux de la classe d'histoire et de littérature ancienne*, 1807-13; des *Fables*, en vers, imitées de fabulistes italiens, 1810, et un grand nombre d'articles dans la *Biographie universelle*. Il avait été admis à l'Institut en 1803. Il était l'ami de Piccini, qu'il soutint dans sa lutte contre Gluck et sur lequel il a laissé une excellente *Notice*.

**GIOBERTI** (l'abbé Vinc.), né à Turin en 1801, mort en 1852, enseigna la théologie à Turin, et fut choisi pour chapelain par le roi de Sardaigne Charles-Albert, mais se fit exiler en 1833 à cause de la hardiesse de ses opinions; se retira en France, puis en Belgique; fit à Bruxelles, de 1834 à 1845, des cours de philosophie et d'histoire, qui furent fort suivis, et y publia des ouvrages de polémique qui rendirent son nom populaire en Italie; fut ramené dans sa patrie par les événements de 1848, se vit à cette époque appelé par Charles-Albert à la direction des affaires et nommé président du conseil. Aussi opposé à l'anarchie qu'au despotisme, il proposa de faire rétablir par une armée piémontaise le pape et les autres princes italiens dépossédés; n'ayant pu faire adopter cette proposition, il résigna le pouvoir. On a de lui des ouvrages de pure philosophie : *Essai sur le beau*; *Introduction à l'étude de la philosophie*; *Lettres sur les doctrines de Rosmini*; — de Lamennais; — de V. Cousin; mais il doit surtout sa réputation à ses écrits politiques : *Primauté civile des Italiens*, 1843; le *Jésuite moderne*, 1847, où il attaque violemment cet ordre célèbre : *Rénovation de l'Italie*, 1851, où il expose les fautes récemment commises par les Italiens, et leur donne des conseils pour l'avenir. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits.

**GIOCUNDO** (Fra Giovanni), en latin *Jocundus*, dominicain, né à Vérone vers 1435, mort vers 1520, se distingua comme architecte et comme littérateur, et fut successivement attaché à l'empereur Maximilien I, au roi de France Louis XII et au pape Léon X. Comme architecte, il construisit divers édifices à Vérone, bâtit à Paris le pont Notre-Dame, la Chambre des comptes, la *Chambre dorée* du parlement;

exécuta à Venise de grands travaux qui prévirent les atterrissements des lagunes, et dirigea avec Michel-Ange les travaux de la basilique de St-Pierre. Comme érudit, il donna des éditions estimées de *Vitruve*, de *César*, des *Agriculteurs romains*, de *Pline le Jeune*, dont il découvrit plusieurs lettres, et rassembla un grand nombre d'inscriptions anciennes.

**GIOIA** (Flavio), d'Amalfi, pilote ou capitaine de vaisseau, né à Pasitano près d'Amalfi à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, passe pour être l'inventeur de la boussole, dont il fit, dit-on, le premier usage en 1302 ou 1303. La vertu qu'a l'aimant de se diriger vers le nord était connue bien avant lui, mais la boussole en usage alors ne consistait que dans une aiguille aimantée qui flottait dans un vase d'eau, soutenue par du liège; Gioia eut le mérite de la suspendre sur un pivot qui lui permit de se mouvoir en tous sens, et de rendre ainsi les observations plus faciles et plus exactes.

**GIOIA** (Melchior), né à Plaisance en 1767, mort en 1829, reçut les ordres, adopta les idées révolutionnaires lors de l'arrivée des Français en Italie, rédigea le *Moniteur cisalpin*, fut nommé par Napoléon historiographe d'Italie, puis chef du bureau de la statistique de Milan, fut destitué en 1820 pour ses opinions politiques, et se donna dès lors tout entier aux lettres. Les plus estimés de ses ouvrages sont : *Tables statistiques*, Milan, 1808; *Du mérite et des récompenses*, 1818; *Idéologie*, 1822; *Éléments de philosophie*, 1822; *Philosophie de la statistique*, 1826; *la Nouvelle Galatée*, traité de la politesse, etc. Il professa en général les doctrines de Locke et de Bentham. Presque tous ses ouvr. sont condamnés à Rome.

**GIOLORS**. V. GHIOLORS.

**GIORDANO** (Luc), peintre, né à Naples en 1632, mort en 1701, se forma sous Ribéra et Pierre de Cortone, et reçut le surnom de *Fapresto*, à cause de la facilité avec laquelle il travaillait. Cette facilité lui permettait d'imiter la manière des autres peintres; ce qui le fit encore appeler le *Protée de la peinture*. Par suite de la rapidité de son travail, son dessin n'est pas toujours correct; mais sa couleur est toujours brillante, harmonieuse et aérienne. Il séjourna successivement à Rome, à Parme, à Venise, à Florence, exécutant partout des ouvrages distingués, fut appelé par Charles II à Madrid en 1692 et orna de ses peintures l'Escorial. Ses principaux tableaux sont : *Ste Cécile mourante*, *Vénus caressant l'Amour*, *l'Enlèvement des Sabines*, *le Jugement de Paris*, *Jésus se soumettant à la mort*, *Mars et Vénus servis par les Grâces et les Amours* (ces 3 derniers sont au musée de Paris). Giordano a souvent signé ses tableaux du nom latin de *Jordanus*, ce qui l'a fait confondre quelquefois avec le peintre flamand Jacques Jordaens. — V. BRUNO (Giordano).

**GIORGI** (Dominique), prêtre italien, antiquaire et bibliographe, né à La Costa, près de Rovigo, en 1690, mort à Rome en 1747, a laissé divers ouvrages estimés sur les antiquités ecclésiastiques, qui lui avaient été demandés par les papes Innocent XIII, Benoît XIII et Benoît XIV. Ses principaux sont : *De antiquis Italiae metropolitibus*, Rome, 1722; *De origine ecclesiae Beneventanæ*, 1725; *De Liturgia romani pontificis*, 1731; *Vita Nicolai V*, 1742.

**GIORGI** (Ant. Aug.), religieux augustin, né près de Rimini en 1711, mort en 1797, devint procureur général de son ordre et mérita souvent d'être consulté par Benoît XIV sur les affaires de la religion. Il possédait les langues grecque, hébraïque, chaldéenne, samaritaine et syriaque. On a de lui : *Alphabetum tibetanum*, Rome, 1762; *De Arabibus interpretationibus veteris Testamenti*, 1782.

**GIORGION** (George BARBARELLI, dit LE), un des plus anciens peintres de l'école vénitienne, né en 1477 à Castel-Franco, mort de la peste en 1511, exécuta à Venise un grand nombre de peintures à fresque que le temps a détruites. On a conservé plusieurs de ses tableaux à l'huile. Ils sont reconnaissables à la fermeté de la touche, à la vivacité des cou-

leurs, à l'énergie des reliefs, à la bizarrerie des airs de tête et des draperies. Ses œuvres produisaient de loin un effet plus heureux que de près. Le musée de Paris en possède quatre : *Salomé recevant la tête de S. Jean Baptiste, Jésus assis sur les genoux de sa mère, Concert champêtre, Gaston de Foix, duc de Nemours*. On admire encore son *Christ mort*, à Trévis, et le *Moïse sauvé des eaux*, dans le palais archiépiscopal de Milan.

**GIOSPINNO**, peintre. **VOY. JOSEPH.**

**GIOTTINO** (Thomas di Laffo), peintre, petit-fils de Giotto, né à Florence en 1324, mort en 1356, est auteur d'un grand tableau où Gauthier de Brienne, duc d'Athènes, que les Florentins avaient chassé de leur ville en 1343, est représenté sous des formes grotesques et entouré d'attributs satiriques. Cette composition est peu propre à justifier la réputation dont a joui cet artiste.

**GIOTTO** (pour *Angiolotto*, diminutif d'*Angelo*), peintre, sculpteur et architecte, né vers 1266 à Vespignano près de Florence, mort en 1334, avait été dans son enfance gardien de troupeaux. Cimabué devina son talent et le prit pour élève. Ce maître avait déjà restauré l'art en faisant revivre l'étude de la nature depuis longtemps abandonnée; mais sa manière était rude et sèche : Giotto, en prenant aussi la nature pour modèle, la revêtit de formes plus nobles et prépara ainsi Raphaël. Parmi ses nombreux tableaux on remarque un *S. François d'Assise recevant les stigmates* (au Louvre), et une mosaïque représentant *S. Pierre marchant sur les eaux* (dans St-Pierre de Rome). Il dirigea comme architecte les fortifications de Florence en 1334. Giotto était l'ami du Dante, dont il a conservé les traits, et qui lui consacra en retour quelques vers dans la *Divine Comédie*. Laurent de Médicis lui érigea un tombeau magnifique à Florence, et l'on mit au-dessous de son buste ces vers d'Ange Politien :

*Ille ego sum per quem pictura extincta revixit, etc.*

**GIOVANNI DA FIESOLE**, surnommé *Fra Angelico*, *Il Beato Angelico*, le *Peintre des anges*, peintre toscan, né en 1387, entra jeune chez les Dominicains de Fiesole, prit l'habit de l'ordre, et n'en cultiva pas moins son art : il couvrit de peintures à fresque les murs de son couvent, fut appelé à Rome par Nicolas V pour orner une chapelle du Vatican, et mourut dans cette ville en 1455, avec une grande réputation de sainteté, qui le fit béatifier. Il avait refusé, pour se livrer tout entier à son art, les plus grands honneurs ecclésiastiques. Ce pieux artiste ne voulut peindre que des sujets sacrés; il ne prenait jamais sa palette sans avoir invoqué Dieu. Son coloris est suave et bien fondu; ses têtes d'anges et de saints sont d'une beauté angélique qui justifie bien le surnom sous lequel il est connu. Parmi ses tableaux, on admire encore à Florence ses *Noces de la Vierge* et son *Couronnement de la Vierge*.

**GIOVENAZZO**, *Natiolum*, v. et port d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Terre de Bari), à 19 kil. N. O. de Bari; 7000 hab. Archevêché. Hautes murailles, vieux château, maison de refuge.

**GIOVIO**, famille de Côme qui a produit plusieurs écrivains distingués, entre autres Paul Jove. **V. JOVE.**

**GIPHANIUS** (Hubert van Giffen, dit en latin), jurisconsulte. le *Cujas de l'Allemagne*, né à Buren, dans la Gueldre, en 1534, mort à Prague en 1604, enseigna le droit à Strasbourg, à Ingolstadt, et jout de la faveur de l'emp. Rodolphe II. On a de lui : *Commentarius ad institutiones*, Ingolstadt, 1596; *Antinomiarum juris civilis*, 1605; *Oeconomia juris*, 1606; une édition de *Lucrèce*, Anvers, 1566, et des *Commentaires sur la Morale d'Aristote*, 1608.

**GIRALDI** (Lilio Gregorio), *Lilius Gregorius tyraldus*, savant et poète latin, né à Ferrare en 1479, mort en 1552, protonotaire apostolique sous Clément VII, a laissé différents écrits qui ont été réunis à Leyde, 1696, in-fol. Les plus remarqua-

bles sont : *De annis et mensibus*, Bâle, 1541; *Historia de Diis gentium*, Lyon, 1555, in-fol. On n'avait de son temps, sur la mythologie, que l'ouvrage très-imparfait de Boccace, intitulé : *Genealogia Deorum* : l'ouvrage de Giraldi est le 1<sup>er</sup> qui ait été fait sur cette matière d'après les sources originales; *Historia poetarum tam graecorum quam latinorum dialogi X*, Bâle, 1545; *Dialogi duo de poetis nostrorum temporum*, Florence, 1551.

**GIRALDI CINTIO** (J. B.), littérateur, de la même famille que le précédent, né à Ferrare en 1504, professa 12 ans à l'université de cette ville et jout de la faveur des ducs de Ferrare. Une querelle littéraire qui s'engagea entre lui et Pigna au sujet d'un livre dont chacun d'eux se prétendait l'auteur, le détermina à quitter sa patrie; il n'y revint qu'en 1573, et mourut trois mois après. On a de lui des *Tragédies*, dont la meilleure est *Orbecche* (1541), des *Poésies diverses*, en latin : un poème héroï-comique d'*Ercole*; une *Histoire de la maison d'Este*, une *Vie d'André Doria*, des *Discours*, etc. Son meilleur ouvrage est un recueil de cent nouvelles intitulé : *Gli Ecatomiti*, Mondovi, 1505, et traduit par Gabriel Chappuis, Paris, 1584.

**GIRALDUS CAMBRENSIS**. **V. BARRY** (Giralde).

**GIRARD** (J. B.), jésuite, né à Dôle vers 1680, était recteur du séminaire de la marine à Toulon. Parmi ses pénitentes se trouvait Catherine Cadière, fille d'une grande beauté et d'une piété exaltée, qui prétendait avoir des visions et des révélations. Son directeur l'avant congédiée, cette femme l'accusa de séduction, d'inceste spirituel, de magie et de sorcellerie. Le procès fut instruit au parlement d'Aix, et ce ne fut qu'à grand'peine que le P. Girard put se faire acquitter : il mourut deux ans après à Dôle, où il s'était retiré. Toutes les pièces du *Procès du P. Girard* ont été publiées en 1731.

**GIRARD** (l'abbé Gabriel), grammairien, né à Clermont en Auvergne vers 1677, mort en 1748, était secrétaire général du roi pour les langues esclavone et russe, chapelain de la duchesse de Berry, fille du régent, et fut admis à l'Académie française. On a de lui : *la Justesse de la langue française*, ou les *Différentes significations des mots qui passent pour synonymes*, 1718, souvent réimprimé sous le titre de *Synonymes français*, et augmenté par Beauzée, Roubaud, Guizot, etc.; *Vrais principes de la langue française*, 1747; *l'Orthographe française sans équivoque*, 1716. — Un autre abbé Girard (Ant. Gervais), né en 1752 à Joux près de Pontarlier, mort en 1822, fut longtemps professeur de rhétorique à Rodez, puis devint proviseur et inspecteur d'Académie à Cahors. On a de lui des *Précépes de rhétorique*, Rodez, 1787, souvent réimprimés. Il compta parmi ses élèves l'abbé Frayssinous.

**GIRARD** (Stephen), fameux millionnaire, né en 1750 à Périgueux, de parents pauvres, mort à Philadelphie en 1831. Classé de la maison paternelle, il s'embarqua comme mousse à Bordeaux, alla à New-York, puis à Philadelphie, s'y livra au commerce avec un succès extraordinaire, et amassa en peu d'années par son intelligence, mais aussi par une avarice sordide, une fortune qui s'élevait à sa mort à plus de 70 millions. Il laissa un testament par lequel il frustrait sa famille et fondait à Philadelphie un collège d'où tout ecclésiastique était exclu.

**GIRARD** (Philippe de), habile inventeur, né en 1775 à Lourmarin (Vaucluse), mort en 1845, entreprit de répondre à l'appel de Napoléon qui, en 1810, avait promis un prix d'un million à l'inventeur de la meilleure machine à filer le lin : il y réussit en 1813 et fonda à Paris la 1<sup>re</sup> filature de lin; mais la chute de l'Empire le priva de la récompense promise. Ruiné par de dispendieux essais, il fut réduit à offrir ses services à l'étranger : il fut nommé en 1826 ingénieur en chef des mines de Pologne. Il revint à Paris en 1844, sans avoir fait fortune. Cependant ses droits à l'invention de la filature mécanique

du lin avaient été proclamés en 1842 par la Société d'encouragement; au moment où il mourut, une société de filateurs et de mécaniciens venait de lui assurer une pension de 6000 fr., et le gouv't français allait enfin le récompenser. Une loi rendue en 1853 assura du moins une pension viagère à ses héritiers. Outre la machine à filer le lin, Phil. de Girard perfectionna la machine à vapeur, inventa les lampes hydrostatiques à niveau constant, ainsi qu'un procédé pour fabriquer les bois de fusil à la mécanique. M. G. Desclosières a publié une *Notice sur sa vie et son invention*.

GIRARD (le P. Grégoire), instituteur suisse, de l'ordre des Cordeliers, né en 1765 à Fribourg, mort en 1850, fut d'abord curé catholique à Berne. Il dirigea de 1805 à 1823 l'école française de Fribourg, qu'il porta au plus haut point de prospérité; professa de 1825 à 1835 la philosophie à Lucerne, et se retira en 1835 dans un couvent de son ordre, où il se consacra à la rédaction de ses ouvrages. Le plus important est le *Cours éducatif de langue maternelle*, en français, publié à Paris par MM. Rapet et Michel (1845-48, 6 vol. in-12) : il y transforme l'étude de la langue, si souvent fastidieuse et stérile, en un puissant moyen de culture intellectuelle et morale. Cet ouvrage, vraiment original, valut à l'auteur un prix extraordinaire de 6000 fr. que lui décerna l'Institut de France (1844), et le titre de correspondant de l'Académie des sciences morales. On lui doit encore un *Cours de philosophie* (Lucerne, 1829-1831, en allemand), remarquable par la clarté et l'élévation.

GIRARDIN (René Louis, marquis de), maréchal de camp, né à Paris en 1735, mort en 1808, était issu de la famille noble des *Gherardini* de Florence. Il est un des premiers en France qui aient su embellir les jardins et leur donner des formes pittoresques : il disposa dans ce goût sa terre d'Ermenonville, y offrit une retraite à J. J. Rousseau, et fit élever au philosophe après sa mort un tombeau dans l'île des Peupliers. On lui doit un traité *De la Composition des paysages*, 1777, ouvrage estimé.

GIRARDIN (Stanislas Xavier, comte de), fils du préc., né en 1762 à Lunéville, mort en 1827, eut un instant pour maître J. J. Rousseau. Il entra au service à 17 ans, embrassa les principes de la Révolution, fut député du bailliage de Senlis aux États généraux, présida en 1790 le directoire de l'Oise, et plus tard l'Assemblée législative; fut incarcéré pendant la Terreur et ne recouvra la liberté qu'au 9 thermidor. En 1802, il présida le tribunal; il accompagna en 1806 le roi Joseph à Naples, servit au siège de Gaète comme colonel, et en Espagne comme général, devint en 1812 préfet de la Seine-Inférieure, où il se fit chérir de ses administrés; et n'en fut pas moins destitué à la Restauration. Cependant, en 1819, il fut appelé à la préfecture de la Côte-d'Or, mais il fut révoqué dès 1820. La même année il était élu député de la Seine-Inférieure. A la Chambre il se fit remarquer par sa constance à soutenir les doctrines constitutionnelles. On a publié en 1828 : *Discours et Opinions, Journal et Souvenirs de St. Girardin*. — L'aîné de ses fils, le comte Ernest Stanislas de G., plusieurs fois député, se rendit acquéreur d'Ermenonville. — Son frère cadet, le comte Alex. de G., né en 1776, mort en 1855, fit avec distinction les campagnes de l'Empire, se distingua surtout à Austerlitz, où, avec 10 hommes, il fit 400 prisonniers et prit 4 pièces de canon, à Ostrowno, où, avec 2 bataillons, il repoussa 6000 Russes, à Champaubert et à Montmirail, où sa brillante conduite lui valut le grade de général de division. Il se rallia aux Bourbons en 1815 et fut 1<sup>er</sup> vengeur de Louis XVIII et de Charles X. On a de lui un grand nombre d'écrits de circonstance, parmi lesquels on remarque : *Projet de législation sur les chasses*, 1817; *la Question chevaline simplifiée*, 1843. Il est père de M. Émile de Girardin, le célèbre publiciste.

GIRARDIN (Mme de), femme distinguée par son

esprit et ses talents littéraires, née en 1805 à Aix-la-Chapelle, morte en 1855, était fille de la célèbre Mme Sophie Gay, et fut d'abord connue sous le nom de *Delphine Gay*. Dès l'âge de 17 ans, elle adressait à l'Académie une pièce de vers sur le *Dévouement des sœurs de Ste-Camille pendant l'épidémie de Barcelone*; bientôt après, elle célébra, dans des chants pleins de sensibilité, de naturel et d'harmonie, plusieurs des événements qui excitaient la sympathie générale, *la Mort de Napoléon, la Mort du général Foy, l'Insurrection de la Grèce*, ce qui lui mérita le surnom de *Muse de la Patrie*. Dès 1824, elle publia, sous le titre d'*Essais poétiques*, un recueil de ses productions qui fut accueilli avec la plus grande faveur : Charles X lui fit dès lors une pension de 1500 fr. sur sa cassette. A Rome, en 1827, elle reçut une véritable ovation à l'occasion d'une pièce de vers sur le *Retour de Romains captifs à Alger*. Elle était dantout l'éclat de sa réputation et de sa beauté lorsqu'en 1831 elle épousa M. Émile de Girardin. Son salon devint bientôt le rendez-vous de toutes les illustrations littéraires. Mme de Girardin a cultivé avec succès le roman (*le Lorgnon, le Marquis de Pontanges, la Canne de Balzac, Marguerite*), la comédie (*l'École des Journalistes*, 1839; *Lady Tartufe*, 1853; *la Joie fait peur*, 1854; *le Chapeau d'un horloger*), et même la tragédie (*Judith*, 1843; *Cléopâtre*, 1847); elle réussissait surtout dans la peinture des sentiments les plus délicats. Elle écrivit de 1836 à 1839, pour le feuilleton de la *Presse*, des *Courriers de Paris*, pleins de verve, d'esprit et d'enjouement (réunis sous le titre de *Le Vicomte de Lavigny et de Lettres parisiennes*). Une belle édit. de ses *Œuvres complètes* en 6 v. in-8 a paru en 1860.

GIRARDON (François), sculpteur, né à Troyes en 1630, mort à Paris en 1715, fut protégé par le chancelier Séguier, qui l'envoya à ses frais étudier à Rome. De retour en France, il orna de ses ouvrages, en marbre et en bronze, les maisons royales. Après la mort de Lebrun, il obtint la charge d'inspecteur général des sculptures. Ses ouvrages les plus remarquables sont les groupes en marbre d'*Apollon chez Thésis, de Pluton enlevant Proserpine*, et de l'*Hirer*, dans le jardin de Versailles; la statue équestre de Louis XIV, en bronze, qui ornait la place Vendôme, et qui fut détruite dans la Révolution, le *Mausolée de Richelieu*, à la Sorbonne, et celui de Louvois, qui était dans l'église des Capucines, auj. détruite.

GIRARDOT (Nic. de), horticulteur, né vers 1715, avait d'abord servi dans les mousquetaires et avait été blessé à Dettingue (1733). Rentré dans la vie privée, il se retira à Bagnolet, près de Vincennes, et s'y adonna à la culture du pêcher. Il améliora cette culture et en communiqua le goût à son voisinage, si bien que la vente des pêches a depuis fait la réputation et la fortune des jardiniers de Bagnolet, de Montreuil et de Vincennes.

GIRAUD (J. B.), sculpteur, né en 1752 à Aix en Provence, m. en 1830. Ses principaux ouvrages sont un  *Mercure*, un *Hercule*, un *Achille mourant*. Il entra à l'Académie en 1789. Il fit mouler à ses frais les plus précieux monuments de la sculpture antique, et coopéra à l'ouvrage intitulé *Recherches sur l'art statuaire des Grecs*. — Son frère, Grégoire Giraud, né au Luc (Var) en 1738, m. en 1836, fut son élève et son émule. Il le seconda dans ses efforts pour conserver les traditions de l'antique. On lui doit plusieurs bas-reliefs remarquables : *la Mort de Pallas, Philoctète blessé*; une statue de *Triomphateur*, et un *Faune jouant avec les serpents sacrés*.

GIRAUD (de comte Giovanni), auteur comique italien, originaire de France, né à Rome en 1776, m. en 1834, quitta le service pour se livrer à la poésie dramatique, fut en 1809 nommé par Napoléon inspecteur général des théâtres de l'Italie, et alla après 1814 s'établir en Toscane, où il s'enrichit par le commerce. Son *Teatro domestico*, recueil de petites pièces de société, composé en grande partie à l'imi-



tion de Berquin, a paru à Milan (1823), et à Florence (1825). On y remarque le *Précepteur dans l'embarras*, d'où a été tirée la pièce française de même titre; la *Capricieuse corrigée*, le *Rendez-vous dans l'obscurité*. Son théâtre a été traduit avec celui d'Alberto Nota par Th. Bettinger, Paris, 1839.

**GIRAUDEAC** (le P. Bonaventure), savant jésuite, né en 1697 à St-Vincent-sur-Jard (Vendée), m. en 1774, professa la rhétorique à La Rochelle. Il a surtout écrit pour la jeunesse. On a de lui: *Introduction à la langue grecque*, en 5 parties, méthode estimée, publiée d'abord en 1739, refondue en 1752; une petite *Odyssée*, poème mnémorique écrit en grec, dans lequel il a réuni, en 604 vers, toute les racines grecques (ce poème, qui fait partie de sa méthode, a été publié à part et traduit par Lécuyer en 1802); *Præcis linguae sanctæ*, 1757, grammaire et dictionnaire abrégé de la langue hébraïque, où il propose une méthode de lire l'hébreu plus simple que celle de Masclef; enfin des ouvrages de piété et d'éducation, parmi lesquels on remarque: *Histoires et paraboles du P. Bonaventure*, 1766, écrit qui eut un succès populaire, et *l'Évangile médité*, distribué pour tous les jours de l'année, 1773.

**GIRAULT-DUVIVIER** (Ch. P.), grammairien, né à Paris en 1765, m. en 1832, était associé d'agent de change et ne s'occupa de grammaire qu'en faisant l'éducation de ses filles. Il publia en 1811 la *Grammaire des grammaires*, 2 vol. in-8, ouvrage qui contient l'analyse raisonnée des meilleurs traités sur la grammaire française et qui a été amélioré par M. A. Lemaire, 1842. On lui doit aussi une *Encyclopédie de l'antiquité*, 1830, qui présente, d'après les meilleurs auteurs, l'origine, les progrès des arts et des sciences chez les anciens.

**GIRGENTI**, en grec *Acragas*, en latin *Agrigentum*, v. de Sicile, ch.-l. d'intendance, à 102 kil. S. de Palerme, à 3 kil. de la mer; 18 000 hab. Evêché, tribunaux. La ville est mal bâtie et sale, mais on y jouit d'une superbe perspective; belle cathédrale. A 2 kil. de là, se trouve *Girgenti Vecchio* où l'on voit les ruines de l'anc. Agrigente. Girgenti même occupe l'emplacement de l'anc. citadelle. — L'intendance de G., située sur la côte mérid. de la Sicile, entre celles de Trapani à l'O., et de Calatanissetta à l'E., a 130 kil. sur 35 de large, et 250 000 hab. Grande exploitation de soufre et de pétrole.

**GIROD** (Amédée), dit *Girod de l'Ain*, né en 1781, d'une famille honorable du pays de Gex (Ain), m. en 1847, avait pour père J. L. Girod, membre des conseils des Anciens, des Cinq-Cents, et baron de l'Empire. Il suivit la carrière de la magistrature, fit partie de la Chambre des Représentants aux Cent-Jours, entra au barreau après la chute de Napoléon, défendit le général Drouot accusé d'avoir, au retour de l'île d'Elbe, attaqué la France à main armée, et réussit à le faire acquitter; fut élu député en 1827 et redigea le rapport sur la proposition d'accusation du ministre Villèle, eut part à la révolution de 1830, fut aussitôt après nommé préfet de police et prit des mesures efficaces pour rétablir l'ordre, fut élu en 1831 président de la Chambre des Députés, et porté en 1832 au ministère de l'instruction publique, puis, en 1839, à celui de la justice et des cultes. Il avait été nommé dès 1832 pair et vice-président du Conseil d'État. Dans ces diverses positions, il se montra toujours dévoué à l'intérêt public.

**GIRODET** (Anne Louis), célèbre peintre, né en 1767 à Montargis, m. à Paris en 1824, fut adopté par le médecin Triouan, dont il joignit le nom au sien, reçut les leçons de David, remporta en 1789 le grand prix de peinture, fut envoyé à Rome, y exécuta deux tableaux remarquables: *Endymion*, et *Hippocrate refusant les présents d'Artaxerce* (1791), auj. à l'École de Médecine, et ne revint d'Italie qu'après un séjour de cinq ans, pendant lesquels il courut les plus grands dangers, comme partisan de la Révolution. Après son retour, il produisit successive-

ment *Ossian*, *Danaë*, *les Saisons*, *Scène du déluge*, 1806, son chef-d'œuvre, qui obtint le grand prix décennal, *Antiochus et Stratonice*, les *Funérailles d'Atala*, la *Révolte du Caire*, enfin *Galatée*, 1819. Avec une admirable pureté de dessin et un coloris animé, Girodet possédait une imagination brillante et originale, et une teinte de poésie rêveuse. Il était en même temps bon littérateur et même poète estimable: on a de lui un poème en 6 chants, le *Peintre*, et des traductions d'*Anacréon*, de *Musée*, de *Lucain*, qui renferment des beautés, de l'élégance et de l'harmonie.

**GIROMAGNY**, ch.-l. de c. (H.-Rhén.), sur la Saourense, à 12 kil. N. O. de Belfort; 1950 h. Tissus de coton. Mines de cuivre, carrière de porphyre.

**GIRODNE**, nom que prend la Garonne, après avoir reçu la Dordogne au Bec d'Amboz.

**GIRODNE** (dép. de la), dép. maritime de la France, sur le golfe de Gascogne, au S. du dép. de la Charente-Inf., et au N. de celui des Landes; 10 250 kil. carrés; 667 193 hab.; ch.-l., Bordeaux. Il est formé du Bordelais, du Bazadais et d'une portion de l'Agénaïs et du Périgord. Sol fertile au N. et à l'E.: céréales, vins célèbres, rouges et blancs, connus sous le nom général de *Bordeaux*, et parmi lesquels on distingue ceux de Médoc, Château-Margaux, Lafitte, Ht-Brion, St-Emilion, Graves, etc.; quelques forêts sur la côte O., pins, chênes-lièges, etc.; beaucoup de bêtes à laine. Sol assez uni; dunes (qu'on a fixées depuis 1787 par des plantations de pins maritimes); landes, marais, étangs. Constructions navales, corderies, extraction de résine, de goudron; manufactures de tabac; verreries, faïence, eaux-de-vie, esprits, vinaigres; raffineries de sucre. Très-grand commerce maritime, surtout avec les colonies, l'Inde et l'Amérique. — Le dép. de la Gironde a 6 arr. (Bordeaux, Blaye, Bazas, Libourne, Lesparre, La Réole), 48 cant. et 580 communes. Il appartient à la 14<sup>e</sup> division militaire, à la cour impériale et à l'archevêché de Bordeaux.

**GIRODNE** (la), **GIRODINS** (les), parti célèbre qui joua un rôle important dans l'Assemblée législative et dans la Convention, fut ainsi nommé parce qu'on y remarquait principalement des députés de la Gironde. Distingués presque tous par leur éloquence, les Girondins donnèrent d'abord l'Assemblée et furent des plus ardents à faire proclamer la République; mais après les événements du 10 août (1792) et les massacres de septembre, ils témoignèrent hautement leur horreur pour les excès populaires, condamnèrent le régime de la Terreur et voulurent faire régner la modération. Dès ce moment, ils devinrent en butte à la haine du parti démagogique. On les accusait surtout de conspirer contre l'unité et l'indivisibilité de la République. Le 31 mai 1793, 29 députés girondins furent mis en état d'arrestation, à l'instigation de Robespierre, et le 31 octobre, malgré les vaines démonstrations de quelques départements en leur faveur, 20 députés, parmi lesquels on remarque Brissot, Gensonné, Vergniaud, Ducos, Silvère, etc., montèrent sur l'échafaud; Valazé se poignarda devant ses juges. Les autres Girondins, poursuivis par les envoyés de la Convention, ne purent échapper longtemps à la mort. — On désigne souvent les Girondins sous la dénomination de *Fédéralistes*, parce qu'ils voulaient, prétendant on, faire des divers départements autant d'états indépendants et fédérés entre eux, à l'instar des États-Unis d'Amérique. *L'Histoire des Girondins* a été écrite, à des points de vue fort différents, par M. de Lamartine et par M. Granier de Cassagnac.

**GIRONE**, *Geronda* chez les anciens, *Gerona* en espagnol, v. forte d'Espagne (Catalogne), ch.-l. de la prov. de Gironne, sur une mont. que baigne le Ter, à 85 kil. N. E. de Barcelone; 16 000 hab. Evêché. Place forte. Cathédrale, dont on vante la façade et dont le campanile garde le nom de tour de Charlemagne. Etablissements de bienfaisance et d'instruc-

tion. Filatures de coton, toiles communes, bas, lainages, étoffes de coton, savon, papier. — Cette ville, qui est très-ancienne, fut conquise sur les Maures par Charlemagne, mais bientôt perdue. Elle dépendit dans la suite du comté de Barcelone, et eut ses comtes particuliers. Elle donnait son nom aux fils aînés des rois d'Aragon. Elle eut à subir un grand nombre de sièges : les Français la prirent en 1656, 1694, 1711 et 1809. — La prov. de Gironne, entre celle de Barcelone à l'O. et au S., la Méditerranée à l'E., et la France au N., est formée d'une partie de l'anc. Catalogne; 165 000 hab.

**GIROU** de **BUZAREINGUES** (H.), agronome et physiologiste, né en 1773 à St-Geniez (Aveyron), mort en 1856, servit d'abord dans le génie, se retira de bonne heure pour raison de santé, se consacra à l'exploitation de son domaine de Buzareingues et se livra en même temps à d'intéressantes recherches sur l'agriculture et les sciences, ce qui lui valut le titre de correspondant de l'Institut. Entre ses nombreux écrits, on remarque : *Essais sur les mérinos*, 1812; *Physiologie appliquée aux chevaux*, 1814; *Distribution et rapports des deux sexes*, 1828; *Philosophie physiologique*, 1828; *Mémoire sur l'évolution des plantes*, 1831; *Mécanisme des sensations*, 1848, et surtout ses travaux sur la *Génération*.

**GISCHALE**, *Gischala*, v. de Galilée, aux env. de Gadara, fut la dernière qui tint contre les Romains, animée par les discours de Jean de Gischale.

**GISCON**, général carthaginois, fils d'Himilcon, fut chassé de Carthage par une cabale, et rappelé vers 339 av. J.-C. On lui permit de se venger de ses ennemis comme il le voudrait : il se contenta de les voir prosternés à ses pieds et de leur montrer que leur vie dépendait de lui. Envoyé en Sicile vers 338 contre les Corinthiens, commandés par Timoléon, il obtint une paix avantageuse. — Un autre Giscon commandait à Lilybée en Sicile, sous Amilcar Barca, et s'y distingua. Chargé, à son retour, de réprimer la révolte des mercenaires, il tomba entre leurs mains et fut tué, 239 av. J.-C.

**GISELE**, fille de Charles le Simple, roi de France, épousa en 912 Rollon, duc de Normandie. V. ce nom.

**GISOLFE**, 1<sup>er</sup> duc de Frioul, neveu d'Alboin, roi des Lombards, fut créé duc par ce prince en 568 et fut tué dans un combat contre le roi des Avares.

**GISOLFE**, duc de Bénévent, issu du précédent, monta sur le trône ducal vers 686, régna 17 ans et fit une incursion dans le duché de Rome en 702.

**GISOLFE I**, prince de Salerne de 933 à 978, fils de Guaimar II, prit en 959 la défense des princes de Bénévent et de Capoue contre le pape Jean XII; sut se garantir de l'invasion d'Othon le Grand en Italie (969), mais fut quelque temps privé de son trône par Landolf en 973. — Gisolf II (1052-1057) fut dépossédé par Robert Guiscard, son beau-frère.

**GISORS**, *Gisortium*, ch.-l. de cant. (Eure), sur l'Epte, à 26 kil. E. des Andelys; 3600 hab. Collège, église du xiii<sup>e</sup> siècle avec des vitraux et des sculptures remarquables; restes des anciennes fortifications : tour St-Thomas, tour du Prisonnier. Manufacture d'indiennes, filature hydraulique du coton, blanchisserie, apprêts. Gisors était autrefois la capit. du Vexin normand; sa possession fut disputée par Louis le Gros et Henri I d'Angleterre, 1109.

**GITANOS**. V. BOHÉMIENS.

**GIURGEVO**, *Djordjova*, v. forte de Valachie, sur la r. g. du Danube, à 70 kil. S. de Bucharest, en face de Routschouk; 15 000 hab. Château fort, qu'envièrent deux bras du Danube; pris par les Russes en 1771, 1810 et 1829.

**GIUSTINIANI**, famille patricienne de Venise qui a fourni plusieurs hommes distingués. Laurent G., évêque, puis patriarche de Venise (1451), mérita d'être canonisé. On l'invoque sous le nom de S. Laurent Justinien (V. S. LAURENT). — Bernard G., sénateur vénitien, né en 1408, m. en 1489, fut chargé de différentes missions auprès de Ferdinand, roi de Naples, de

Louis XI, roi de France, des papes Pie II, Paul II et Sixte IV, et fut procureur de St-Marc. On a de lui : *De Origine urbis Venetiarum rebusque ab ipsa gestis*, Venise, 1492. — Augustin G., dominicain, né à Gènes en 1470. Il se livra avec ardeur à l'étude des langues orientales, fut fait évêque de Nebbio, en Corse, par Léon X, assista au 5<sup>e</sup> concile de Latran, fut appelé en France par François 1<sup>er</sup>, qui le prit pour chapelain et le nomma professeur d'hébreu à Paris, retourna dans son diocèse en 1522, et périt en 1531 dans une traversée de Gènes en Corse. On a de lui : *Psalterium hebræum, græcum, arabicum, chaldaicum, cum tribus latinis interpretationibus*, in-fol., Gènes, 1516 : c'est le premier ouvrage de ce genre qui ait été publié. — Marc Antoine G., doge de 1684 à 1688, s'allia contre les Turcs avec l'empereur Léopold I et le roi de Pologne J. Sobieski : c'est sous son administration qu'eut lieu la conquête de la Morée par les Vénitiens.

**GIVET**, ch.-l. de c. (Ardennes), sur la Meuse, à 40 kil. N. E. de Rocroy, près de la frontière belge, 6001 hab. Place de guerre, fortifiée par Vauban. On y distingue 3 parties : sur la rive droite de la Meuse, *Givet-Notre-Dame* ou *Petit-Givet*; sur la rive gauche, *Givet-St-Hilaire* ou *Grand-Givet*, qui sont réunis par un beau pont; et, sur une hauteur voisine, *Charlemont*, qui doit à Charles-Quint sa fondation et son nom. Petit port, chemin de fer; cuivre, faïence, colle-forte, cêruse, tanneries. Patrie de Mèhul.

**GIVONNE**, vge du dép. des Ardennes, à 6 kil. N. E. de Sedan; 500 hab. Fonderies, lamineries, fabriques de faux, enclumes, balanciers, etc.

**GIVORS**, ch.-l. de c. (Rhône), sur la r. dr. du Rhône, au confluent du Gier, à 22 k. S. O. de Lyon; 10 000 h. Verrerie à bouteilles, teinturerie de soie en couleurs fines, forges. Chemin de fer conduisant à St-Étienne, canal communiquant avec Rive-de-Gier.

**GIVRY**, ch.-l. de c. (Saône-et-Loire), sur l'Orbize, à 9 kil. O. de Chalon-sur-Saône; 3000 hab. Aux env. belle forêt, vignobles estimés.

**GIZEH**, v. d'Égypte. V. DJIZEH.

**GLABER** (Raoul), bénédictin de Cluny, né en Bourgogne, mort à Cluny en 1050, mena une vie très-dérégulée quoiqu'il eût embrassé l'état ecclésiastique. On a de lui une *Chronique* qui va de l'an 900 à l'an 1046; elle a été imprimée dans les *Historiæ Francorum* de P. Pithou, dans les *Scriptores Francorum coetanei* de Duchesne, et trad. dans la *Collection des mémoires sur l'Hist. de la France* de Guizot. On trouve une *Vie de Glaber* dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. VII, et des *Mémoires sur ses ouvrages*, par Lacurne-Sainte-Palaye, dans le Recueil de l'Académie des inscriptions, t. VIII.

**GLABRIO**, consul romain. V. ACILIUS.

**GLACIALE ANTARCTIQUE** (mer), mer que l'on suppose occuper toute l'étendue de la zone glaciale du Sud, du cercle polaire antarctique au pôle; elle est fort peu connue, les glaces qui la couvrent empêchent les navigateurs d'y pénétrer : le Nouveau-Shetland, les terres Sandwich, Adélie, Louis-Philippe, Victoria, sont les seuls points qu'on ait pu aborder.

**GLACIALE ARCTIQUE** (mer), mer de glaces qui s'étend du pôle boréal au cercle polaire arctique, est bornée au S. par les côtes septentrionales de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique. La Nouvelle-Zemble au N. O. de l'Asie, et le Spitzberg au N. de la Suède, sont les deux plus grandes îles de cette mer. Elle est surtout fréquentée pour la pêche de la baleine. Les principaux navigateurs qui l'ont explorée sont : Hudson, en 1607; Philipps et lord Mulgrave, en 1773, et plus récemment les capitaines Ross et Parry qui se sont élevés jusque sous 82° 45' 15" lat. N.

**GLADIATEURS** (de *gladius*, épée), hommes qui faisaient profession de se battre dans le cirque, soit contre les bêtes féroces, soit contre d'autres hommes. Ils étaient pour la plupart esclaves; cependant quelques-uns étaient de condition libre et embrassaient ce métier par ardeur guerrière : c'étaient le plus

souvent des Gaulois ou des Germains. Les Romains aimaient ce spectacle avec fureur; dans les jeux publics, il n'était pas rare de voir jusqu'à 300 paires de gladiateurs. On en distinguait diverses classes : le *mirmillon*, qui était armé d'un bouclier et d'une faux, et portait sur son casque l'image d'un poisson de mer nommé *mirmillo*; le *rétaire*, qui devait le combattre, tenait un trident d'une main, et de l'autre un filet avec lequel il cherchait à envelopper la tête de son adversaire; les *essédaires*, qui combattaient en chariot; les *andabates* ou *équestres*, qui combattaient à cheval; les *bestiaires*, qui combattaient les bêtes féroces, etc. Quand un gladiateur était blessé, il devait mettre bas les armes, et il restait à la discrétion du vainqueur, qui le tuait, à moins que les spectateurs ne s'y opposassent : s'ils levaient la main en abaissant le pouce, c'était signe qu'ils lui faisaient grâce; s'ils levaient le pouce, il fallait l'imoler. L'arrivée de l'empereur sauvait la vie au vaincu. Les gladiateurs avaient le droit de ne plus se représenter dans l'arène au bout de trois ans de service; on leur donnait leur congé en leur remettant un feuret de bois (*rudis*) et une palme d'argent. — On place à l'an 264 av. J.-C. l'introduction des combats de gladiateurs à Rome : on les donnait d'ordinaire à l'occasion des funérailles des grands personnages. Constantin les interdit en 326; cependant ce n'est qu'en 402 qu'ils furent entièrement abolis, par l'empereur Honorius. Les anciens nous ont laissé plusieurs belles statues de gladiateurs : les plus célèbres sont le *Gladiateur* dit *Borghèse*, au Capitole de Rome, et le *Gladiateur mourant*, aussi à Rome.

**GLAFEY** (Adam Fréd.), publiciste et historien, né à Reichenbach (Saxe) en 1692, mort en 1753, fit pendant plusieurs années avec succès des leçons publiques sur le droit naturel à Leipsik, et fut nommé en 1726 archiviste privé de la cour de Dresde. On a de lui, en allemand : *Précis historique de la maison électoral de Saxe*, Francfort, 1721; *Historia Germaniæ polemica*, 1722; *Traité du droit naturel*, 1723; une *Histoire complète du droit de la nature*, 1739; et la continuation du *Théâtre historique des prétentions et des disputes des grands souverains en Europe*, de Schroder (en latin).

**GLAMORGAN** (comté de), un des comtés méridionaux de la principauté de Galles, à l'E. de celui de Caermarthen, à l'O. de celui de Monmouth : 80 k. sur 40; 124 600 hab.; ch.-l., Cardiff. Climat rude; montagnes peu élevées, mais abruptes, vallées pittoresques : on a surnommé ce comté le *Jardin du pays de Galles*. Fer, houille, pierres calcaires; fonderies. Antiquités romaines et normandes. — Ce comté fut jadis habité par les *Silures*.

**GLANDEYES** *Glanuaticra* ou *Glanum Lirii*, anc. v. du dép. des Basses-Alpes, sur le Var, à 47 kil. N. E. de Castellane, a été détruite par les débordements du Var, et n'a plus que 40 hab. Ses anciens habitants l'ont abandonnée pour se retirer à Entrevaux. Anc. évêché, anc. château.

**GLANDORP** (Jean), littérateur allemand, né à Munster vers 1500, mort en 1564, fut recteur du gymnase de Hanovre, puis professeur d'histoire à Marbourg. Il a publié : *Sylva carminum elegiacorum in enarrationem Commentariorum C. Julii Casaris*, Magdebourg, 1551; *Disticha sacra et moralia*, 1559; *Descriptio gentis Antioxiæ*, 1559; *Descriptio gentis Julix*, 1576; *Onomasticon historie romana*, 1589, ainsi que des notes sur César, Cicéron (épîtres familières), etc.

**GLANFEUIL**, anc. monastère de l'Anjou, s'élevait au lieu dit auj. *St-Maur-sur-Loire* (Maine-et-Loire), à 32 k. N. O. de Saumur. Fondé en 543 par S. Maur, ruiné vers 750.

**GLANVILLE** (Ranulph de), baron anglais du xii<sup>e</sup> s., célèbre à la fois comme juriconsulte et comme guerrier, descendant d'une famille normande. Il était *justiciaire* du royaume sous Henri II : chargé en 1166 de rédiger un corps de lois anglaises, il écrivit dans

ce but un livre curieux, *Tractatus de legibus*, qui a été publié en 1554, et trad. du latin en anglais par J. Beames à Londres, en 1812, avec une *Vie de l'auteur*. Comme guerrier, il repoussa avec courage le roi d'Écosse, qui avait fait une invasion en Angleterre. Il prit la croix avec le roi Richard, et périt au siège de St-Jean-d'Acre, en 1190.

**GLANVILLE** (Joseph), théologien catholique anglais, né à Plymouth en 1636, mort en 1680, fut d'abord curé à Bath, puis prébendier de l'église de Worcester et chapelain de Charles II. Il défendit la religion contre les athées, et combattit en même temps ceux qui abusaient de la religion pour justifier des superstitions. On a de lui : *la Vanité du dogmatisme, avec des réflexions sur le péripatétisme et une opologie de la philosophie*, 1661; *Scep sis scientifica*, ou *l'Ignorance avouée*, 1665; *Considérations philosophiques sur l'existence des sorciers et de la sorcellerie*, 1666, ouvrage qui lui fit reprocher une assez grande crédulité; *Philosophia pia*, ou *Discours sur le caractère religieux et la tendance de la philosophie expérimentale*, 1671; *Saducismus triumphatus*, posthume, 1726. Il professa une sorte de scepticisme, qui chez lui n'est que l'examen impartial des erreurs accréditées. Il éleva des doutes, bien avant Hume, sur l'idée de cause. Il défendit la philosophie de Bacon et la Société royale de Londres, dont il était membre, contre leurs détracteurs.

**GLAPHYRA**, femme d'Archélaüs, grand prêtre de Bellone à Comana, en Cappadoce, séduisit Antoine par sa beauté et obtint de lui le royaume de Cappadoce pour ses fils Sisenna et Archélaüs. — Une autre Glaphyra, sa petite-fille, épousa successivement Alexandre, fils d'Hérode, puis Juba, roi de Mauritanie, et Archélaüs, roi de Judée, son beau-frère.

**GLAREANUS** (H. LORIS, dit), savant philologue, né en 1488, dans le canton de Glaris (d'où son nom de *Glareanus*), mort à Fribourg en 1563, était lié avec Érasme, et fut un des propagateurs de la science au xvi<sup>e</sup> siècle. Également versé dans la philosophie, la théologie, l'histoire, l'astronomie et la chronologie, il enseigna les mathématiques et la philosophie à Bâle (1515), les belles-lettres au Collège de France à Paris (1521), l'histoire à Fribourg (1529). Il a laissé des commentaires sur presque tous les poètes et les historiens de l'antiquité, notamment sur Horace, Ovide, Tite-Live, Cicéron. On cite parmi ses autres écrits : *Helvetia Descriptio*, poème latin, 1514; *De Geographia liber*, Bâle, 1527; et un curieux traité de musique intitulé *Dodecachordon*, 1547.

**GLARIS**, *Gloronia* ou *Glarizium* en latin moderne, *Glarus* en allemand, v. de Suisse, ch.-l. du canton de Glaris, à 130 kil. N. E. de Berne; 4000 hab. — Ce canton, situé au N. de celui des Grisons, au S. et à l'O. de celui de St-Gall, a 40 kil. sur 26; il compte 30000 hab., presque tous protestants. Montagnes et vallées; le pays est fréquemment ravagé par les inondations de la Linth et de ses affluents. Peu d'agriculture, mais beaucoup de pâturages et de bétail; fromage vert, dit *schabziger*; quelque industrie. — Ce canton avait d'abord été la propriété du couvent de Seckingen qui l'inféoda en 1209 à la maison de Habsbourg; il entra en 1352 dans la Confédération suisse. Sa dernière constitution, toute démocratique, date de 1836.

**GLASER** (Christ.), chimiste, né à Bâle, mort en 1678, était apothicaire de Louis XIV et démonstrateur au Jardin du Roi. Il fut impliqué dans l'affaire de la Brinvilliers, mais il s'en tira. On lui doit le *sel polychreste* qui porte son nom (sulfate de potasse) et un ouvrage remarquable par sa clarté : *Traité de la chimie, enseignant par une brève et facile méthode toutes ses plus nécessaires préparations*, Paris, 1663.

**GLASGOW**, *Glascorium*, grande v. d'Écosse (Lanark), à 65 k. O. d'Édimbourg, sur la r. dr. de la Clyde; 400 000 hab. Divisée en 2 parties : la vieille v., mal bâtie, sombre et malpropre; la nouvelle ville, qui est percée de larges rues et remplie de superbes édi-

ffices, tels que : *Courthouse* (palais de justice), *Traders-Hall* (la Bourse), l'hôtel de ville, la salle de spectacle, la cathédrale dite *St-Mungo church*, les églises *St-André* et *St-George*, l'hôpital dit *Royal Infirmary*. Célèbre université, fondée en 1450 par Will. Turnbull, évêque de Glasgow, et qui réunit 1500 étudiants; *Grammar-School*, institution académique d'Anderson, fondée en 1796 par le professeur de ce nom. Nombreuses manufactures; fonderies pour les machines à vapeur, les mécaniques et les caractères d'imprimerie. Verrieres, raffineries, teintureres. Commerce considérable, facilité par plusieurs canaux. Bateaux à vapeur pour Liverpool, Dublin, Belfast, Londonderry, Cork, Inverness, etc. Un chemin de fer l'unit à Berwick. Patrie de Th. Reid. — La ville de Glasgow est fort ancienne. Son origine est attribuée à S. Mungo, qui y fonda en 560 un évêché, érigé en archevêché en 1454. Guillaume le Lion, roi d'Écosse, érigea Glasgow en bourg vers 1172; depuis elle recut de nombreux privilèges des rois d'Écosse. Le Prétendant la prit en 1745. C'est dans cette v. que se tint, en 1638, l'assemblée de l'Église d'Écosse qui établit le presbytérianisme.

GLASGOW (PORT-), v. d'Écosse (Renfrew), à 32 kil. O. de Glasgow, sur le golfe de la Clyde; 6000 hab.; sert de port à Glasgow. Elle fut fondée en 1668.

GLASTONBURY, v. d'Angleterre (Somerset), à 9 k. S. O. de Wells, dans une presque île marécageuse dite île d'Avalon; 3500 hab. Ruines d'une magnifique et riche abbaye. Cette abbaye, fondée, selon la légende, par Joseph d'Arimathie, mais assurément à une époque fort anc., fut détruite par les Danois en 703, rebâtie par le roi Edmond en 873, enrichie par ce prince et ses successeurs, et supprimée par Henri VIII.

GLATZ, *Glacium* en latin moderne, ville forte des États prussiens (Silésie), ch.-l. de cercle, à 77 kil. S. O. de Breslau; 9000 hab. Anc. ch.-l. du comté de Glatz. Lainages, peluche, mousselines, damas, toiles, savon, maroquins; imprimerie sur toiles, etc. — Glatz fut assiégée et occupée par le roi Henri III, 1049; par les Polonais, 1114; par les Hussites, 1421; par les Autrichiens, 1622; elle se rendit à la Prusse en 1742, fut prise par les Autrichiens en 1759, par les Bavaois et les Wurtembergeois en 1807. — Le comté de Glatz, anc. comté d'Empire, entre la Bohême, la Silésie, la Moravie, est auj. compris dans les États prussiens et dans le gouv't de Breslau, auquel il fournit 2 cercles (Glatz, Habelschwerdt); il compte env. 100 000 hab. — Anc. fief de la couronne de Bohême, ce comté fut donné en 1331 à Henri VI de Breslau, puis il appartint aux ducs de Munsterberg jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle; à Ferdinand II d'Autriche de 1534 à 1547, à la Bavière (1547-61), à l'Autriche (1561-1742); il fut occupé en 1742 par la Prusse, qui le conserva depuis (sauf de 1760 à 1763).

GLAUBER (Jean Rodolphe), chimiste et médecin allemand du xvii<sup>e</sup> siècle, se fixa en Hollande après avoir beaucoup voyagé, et mourut à Amsterdam en 1668. Grand partisan de l'alchimie, il cherchait la panacée universelle et la pierre philosophale; mais, au milieu de ses expériences, il fit quelques découvertes utiles, entre autres celle du *sel secret* (sulfate d'ammoniaque) et du *sel admirable de Glauber* (sulfate de soude), que l'on emploie comme purgatif. Il a laissé plusieurs écrits; les principaux sont : *Miraculum mundi*, Amsterdam, 1653; *De Medicina universalis, sive de Auro potabili*, 1658, et un traité de *l'Art distillatoire*, en latin, 1659, qui ont été trad. en franç. par Teil, Paris, 1659. Son emphase le fit appeler le *Paracelse* de son époque.

GLAUCHA ou GLAUCHAU, v. murée du roy. de Saxe (Erzgebirge), à 12 kil. N. E. de Zwickau; 4400 hab. Patrie du minéralogiste Agricola. Château des princes de Schœnburg.

GLAUCIA (C.), préteur, ami du tribun Saturninus. Celui-ci, voulant le faire nommer consul, fit assassiner Memmius, son compétiteur. Le peuple indigné massacra Glaucia et Saturninus, l'an 100 av. J.-C.

GLAUCUS, pêcheur d'Anthédon, en Béotie, se précipita dans la mer après avoir mangé d'une herbe merveilleuse, fut chlangé en dieu marin et reçut le don de prophétie. — Petit-fils de Bellérophon et fils d'Hippolochus, vint au secours de Troie avec un corps de Lyciens. Au moment de combattre Diomède, il reconnut en lui un hôte de son père et troqua ses armes avec lui en signe d'amitié : comme ses armes étaient d'or et celles de Diomède d'airain, on dit depuis le *troc de Glaucus* pour exprimer un marché inégal. Glaucus fut dans la suite tué par Ajax.

GLEICH (Jos. Aloys), écrivain, né à Vienne en 1772, mort en 1841, occupait un modeste emploi dans les finances autrichiennes. D'une imagination inépuisable, il a composé près de 200 romans et autant de pièces de théâtre. Il réussissait surtout dans les romans de chevalerie; on lit encore le *Chevalier noir*, *Harald ou la Guerre des couronnes*, *Bodo et ses frères*. Ses meilleures pièces ont été recueillies sous le titre de *Théâtre comique*, Brunn, 1821 : on y distingue les *Chevaliers du lion*.

GLEIM (J. Guill. Louis), poète, né en 1719 à Ermsleben, près d'Halberstadt, mort en 1803, fut secrétaire de Guillaume, margrave de Brandebourg et servit avec distinction dans les troupes prussiennes. Il a chanté la gloire des armes de son pays dans des chants guerriers qui lui méritèrent le surnom de *Tyr-tée allemand*. Il a aussi réussi dans le genre anacréontique et surtout dans la fable. Ses *Fables* ont paru à Berlin en 1756.

GLÉNANS (les), groupe de 9 petites îles de l'Océan atlantique, près des côtes de France (Finistère), vis-à-vis de Concarneau, à 21 kil. de la pointe de Penmarch. Position importante en cas de guerre. Un fort a été construit sur l'île principale.

GLENCOE, vallée d'Écosse, dans la partie septentrionale du comté d'Argyle, est remplie de rocs escarpés, et offre un des plus magnifiques spectacles du pays. On croit que c'est la patrie d'Ossian. Au milieu, est un petit lac d'où sort la *Cona*. C'est près de là que fut massacré le clan des Macdonald. 1692.

GLINSKY (Michel), d'une famille princière de Lithuanie, s'illustra en combattant les Tartares et jouit de la faveur du roi de Pologne Alexandre (1505), mais fut disgracié par le successeur de ce prince, Sigismond; il se réfugia en Russie auprès du czar Vasilii IV, et lui fournit les moyens de s'emparer de Smolensk et de plusieurs autres places de la Pologne. Devenu plus tard suspect à Vasilii, il fut jeté dans un cachot où il resta 13 ans et n'en sortit qu'à la mort du czar. Sa fille se dévoua pour le soigner dans sa prison. — Sa nièce, Hélène, avait épousé Vasilii IV et fut mère d'Ivan IV. — Ses frères disputèrent la régence aux Chouisky pendant la minorité d'Ivan IV.

GLIOBOTIN (monts), *Scordus mons*, chaîne de monts de la Turquie d'Europe, lie le Nissava Gora à l'Argentario, et sépare la Servie de l'Albanie.

GLOCESTER, GLOUCESTER (qu'on dérive du saxon *glow caêr*, belle ville), *Claudia castra* en latin, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de Gloucester, sur la Severn, à 178 kil. N. O. de Londres; 15 000 hab. Evêché anglican. Belle cathédrale; nouveau palais de justice, nouvelle prison. Immense fabrication d'épingles (pour 25 millions par an). Aux environs, superbe pont d'une seule arche (150 pieds anglais d'ouverture). Eaux minérales. Cette v. fut une des premières à se déclarer contre Charles I (1641). — Le comté de Gloucester, borné au N. par ceux de Worcester et de Hereford, au S. par ceux de Wilt et de Somerset, a 100 kil. sur 35 et compte 432 000 h. Climat tempéré; beaucoup de pommes et de poires; houille, fer, gypse, pierre à chaux, eaux minérales; nombreux canaux.

GLOCESTER (comtes et ducs de). Le titre de comte ou de duc de Gloucester a été porté par plusieurs personnages historiques, la plupart fils ou frères des rois d'Angleterre. Robert, comte de Gloucester, fils naturel de Henri I, soutint les droits de Mathilde,

sa sœur, au trône d'Angleterre contre Étienne de Blois, 1138, et fit Étienne prisonnier, mais il fut pris à son tour par les partisans de ce prince; il recouvra la liberté par l'échange qu'on fit des deux chefs et remporta une nouvelle victoire à Wilton. Il mourut en 1146. Le parti de Mathilde tomba avec lui. — Thomas Woodstock, duc de Gloucester, frère d'Édouard III, fut l'un des tuteurs du jeune Richard II, fils d'Édouard (1377). Fier de quelques succès remportés sur la France, il essaya, dit-on, de détrôner son neveu (1399) : celui-ci le fit arrêter à Calais et mettre à mort. — Un autre duc de Gloucester, oncle et tuteur d'Henri VI, fut condamné, à l'instigation de l'évêque de Winchester, son rival, qui l'accusa de trahison, 1447. Zélé pour les lettres, il donna à l'université d'Oxford une bibliothèque riche en livres précieux. — Richard, duc de Gloucester. V. RICHARD III.

Le titre de duc de Gloucester fut rétabli en 1764 en faveur de William Henry, neveu de George III, m. en 1807. — W. Frédéric, fils de W. Henri, feld-maréchal, 1776-1834, lui succéda dans ce titre. Il avait épousé en 1816 la 4<sup>e</sup> fille de George III et avait été élevé au rang de prince du sang.

**GLOCKNER**, montagnard des États autrichiens, sur les limites du Salzbourg, du Tyrol et de la Carinthie, à quelques k. de Klagenfurth. Hauteur, 3000 m.

**GLOGAU** ou **GROSS-GLOGAU**, c.-à-d. *Grand Glogau*. *Glocaria major*, v. des États prussiens, ch.-l. de cercle, dans la Silésie, à 55 kil. N. de Leignitz, située jadis près de l'Oder, auj. à 7 kil. de ce fleuve; 15 500 hab. Arsenal, magasins à poudre; draps, imprimerie d'indiennes, etc. Chemin de fer. — Il y eut des ducs ou princes de Glogau, de la famille royale des Piasts, qui résidèrent dans cette ville jusqu'en 1476. Ils s'éteignirent à cette époque; leur principauté échet à la Bohême et par suite à l'Autriche. Frédéric prit la ville de Glogau en 1741; les Français s'en emparèrent en 1806; elle fut rendue à la Prusse en 1814. — On donne le nom de *Petit-Glogau* ou *Glogau supérieur*, *Klein-Glogau*, *Ober-Glogau*, à une petite ville de Silésie, à 15 kil. S. d'Oppeln; 2200 hab.

**GLOGGNIITZ**, v. d'Autriche, sur la Leitha, au-dessus de Neustadt. Station de chemin de fer.

**GLOMMEN**, riv. de Norvège, sort du lac Eersund, se divise près de Rakestad en deux bras, qui tous deux se jettent dans le Skager-Rack. Son cours est de 480 kil. Il offre plusieurs cascades.

**GLOTA**, la *Clyde*, riv. de l'anc. Calédonie (Écosse), au N. O. de la Valentie. Agricola parvint à son embouchure l'an 85 de J.-C. C'est de la *Glota* à l'estuaire de la *Bodotria* qu'allait le mur d'Antonin, qui formait la limite de l'Empire romain au N. O.

**GLOVER** (Richard), poète anglais, né à Londres en 1712. m. en 1785, était commerçant, fut élu au parlement par les négociants de Londres et joua un rôle dans l'opposition. On a de lui un poème de *Léonidas*, Londres, 1737, qui eut un grand succès et fut traduit par Bertrand, 1783; l'*Athénaiide*, poème posthume, en 30 chants; deux tragédies, *Boadicée* et *Mède*, et des *Mémoires*, Londres, 1814.

**GLUCK** (Christophe), compositeur célèbre, né en 1712 dans le H.-Palatinat, m. à Vienne en 1787, étudia la musique à Milan sous San-Martini, et donna ensuite sur différents théâtres d'Italie plusieurs opéras qui ne furent point remarqués. Ce peu de succès était dû en partie à la faiblesse des librettis; Gluck s'adjoignit alors le poète Ranieri di Calzabigi, et son opéra d'*Hélène* et *Paris*, travaillé sur un plan large, fut accueilli avec transport. En 1774 il vint à Paris, et y donna successivement plusieurs chefs-d'œuvre : *Iphigénie en Aulide*, *Orphée*, *Armide*, *Iphigénie en Tauride*, *Alceste*, dont les paroles sont en français. Le dernier sujet fut aussi traité par Piccini; il s'éleva à cette occasion entre les deux compositeurs, et par suite entre leurs partisans, les *Piccinistes* et les *Gluckistes*, une querelle fort animée sur la prééminence des deux rivaux et du genre

cultivé par chacun d'eux. Les deux chefs d'école avaient chacun leur part de gloire bien distincte : à Piccini la suavité de la mélodie, à Gluck la vérité musicale, le pathétique, la puissance et la grandiose de l'harmonie. Dégoûté de la lutte, Gluck quitta la France en 1780. A la tête des Gluckistes étaient l'abbé Arnould et Suard; à la tête des Piccinistes, Marmontel, La Harpe, Ginguené. A. Schmal a publié à Vienne en 1854 : *Vie et ouvrages de Gluck*.

**GLUCKSTADT**, *Fanum Fortunæ*, ch.-l. de bailliage et de tout le duché de Holstein, sur l'Elbe, r. dr., à 300 kil. S. O. de Copenhague; 6000 hab. Port, école de marine; plusieurs canaux; commerce maritime très-actif. Armements pour la pêche de la baleine. Fondée en 1619, assiégée en 1628 par Tilly, mais inutilement. Ses fortifications ont été détruites depuis 1814.

**GLYGAS** (Michel), écrivain grec du Pas-Empire, vivait au xiv<sup>e</sup> siècle, ou selon quelques-uns au xv<sup>e</sup>, et habitait la Sicile. Il est auteur d'*Innates* qui vont de la création jusqu'en 1118, et qui ont été publiés par P. Labbe, Paris, 1660, dans la collection byzantine, et de *Lettres* intéressantes. — Un autre Glycerius, Michel, patriarche de Constantinople en 1316, a laissé un traité sur la *Syntaxe*.

**GLYCERIUS** (Flavius), emper. romain d'Occident. Soldat obscur, il fut revêtu de la pourpre en 473, par Gundobald, prince burgunde; mais Léon I, empereur d'Orient, irrité d'un choix fait sans sa participation, donna la couronne à Julius Nepos; Glycerius, s'étant laissé surprendre dans Rome, fut forcé d'y renoncer. Il recut en échange l'évêché de Salone. J. Nepos ayant été exilé dans cette même ville de Salone, Glycerius l'y fit tuer. Il m. en 480.

**GLYCON**, statuaire grec, auteur de la belle statue d'Hercule dite l'*Hercule Furieux*. On croit qu'il vint en Italie vers le temps d'Auguste.

**GMELIN** (J. George), naturaliste, né à Tubingue en 1709, m. en 1755, passa fort jeune en Russie, enseigna la chimie et l'histoire naturelle à St-Petersbourg, fut chargé en 1733 d'un voyage scientifique en Sibérie, employa dix années à explorer cette contrée, revint en 1747 dans son pays, et y enseigna la botanique jusqu'à sa mort. On lui doit la *Flore de Sibérie*, St-Petersbourg, 1747-70, en latin; *Voyage en Sibérie*, Göttingue, 1751, en allemand, abrégé par Kéralio, Paris, 1767. — Sam.-Théoph. Gmelin, son neveu, né à Tubingue en 1745, enseigna la botanique à St-Petersbourg, fit un voyage scientifique pour la Russie, visita le Mazandéran, la mer Caspienne; fut en 1774 jeté dans une prison par un khan des Kirghises et mourut de la dysenterie dans les montagnes du Caucase. On lui doit : *Historia furcorum*, St-Petersb., 1768, et une *Relation de ses Voyages*, 1770-84 (la publication en fut terminée par Pallas). — J. Frédéric, neveu de Jean George, né à Tubingue en 1748, m. en 1804, fut professeur de médecine dans sa ville natale, puis à Göttingue, et fit un grand nombre de traités élémentaires de botanique, de minéralogie, de métallurgie, de chimie, etc. On estime surtout son *Histoire générale des poissons*, et son *Dictionnaire de Botanique* (*Onomatologia Botanica*).

**GNEDITSCH** (Nicolas), poète russe, né à Pultawa en 1784, mort en 1833 à St-Petersbourg, était conservateur de la Bibliothèque impériale, conseiller aulique, membre de l'Académie russe. Il a traduit l'*Iliade* en vers russes, 1831, 2 vol in-4. On lui doit aussi des traductions de l'*Abusar* de Ducis, du *Roi Lear* de Shakspeare, du *Tancrède* de Voltaire, et des chants populaires des Grecs. Il a en outre composé des poésies originales, dont quelques-unes ont été trad. par Dupré de St-Maur, 1823.

**GNESNE**, v. murée de l'anc. Pologne, auj. dans les États prussiens (Posname), à 49 kil. N. E. de Posen, 6000 hab. Archevêché, dont le titulaire était primat de Pologne et vicaire du roi pendant les interregnes. Draps, toiles, eau-de-vie de grains, bière; tanne-

ries. Jadis capitale de la Grande-Pologne. Les Prussiens la prirent en 1793.

**GNIPHON**, *M. Antonius Gniphon*, grammairien latin du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., né en Gaule, vint à Rome se perfectionner à l'école de Lucius Plotius, son compatriote; enseigna lui-même ensuite la grammaire, les belles-lettres et l'art oratoire, et compta parmi ses élèves César et Cicéron. On lui attribue un grand nombre d'ouvrages; tous sont perdus.

**GNOMES** (du grec *gnômé*, pensée, intelligence), êtres fantastiques, imaginés par les Gnostiques, et dont les poètes se sont emparés. Ce sont des génies bienfaisants qui habitent l'intérieur de la terre, et qui ont un empire souverain sur cet élément, comme les Sylphes sur l'air, les Salamandres sur le feu, les Ondins sur les eaux. Ils sont d'une taille minime, mais pleine de grâce dans ses proportions. Ils habitent les grottes cristallines et gardent les mines d'or et d'argent que recèlent les entrailles de la terre. Invisibles, ils servent et défendent l'homme à son insu toutes les fois que Dieu le leur commande.

**GNOMIQUES** (du grec *gnômé*, pensée, maxime), poètes grecs qui ont mis en vers des sentences morales; tels sont: Solon, Pythagore (pour ses *Vers dorés*), Théognis, Phocylide. On y joint aussi Hésiode.

**GNOSTIQUES** (du grec *gnôsis*, connaissance, intuition), partisans de certaines doctrines religieuses et philosophiques répandues surtout en Asie et en Égypte, et qui eurent une très-grande vogue au premier siècle de l'ère chrétienne et dans les siècles suivants. Ils regardaient comme insuffisante et inexacte la révélation contenue dans les livres saints, et prétendaient avoir seuls la vraie science (*gnôsis*) de la divinité et de toutes les choses divines: ils la devaient, soit à une intuition directe, soit à une tradition qui remontait au berceau de l'humanité et qu'ils plaçaient au-dessus de toute autre révélation. Ils admettaient pour expliquer le monde trois choses: la matière, le Démonurge, auteur du monde actuel, qui n'est qu'une œuvre imparfaite, et le Sauveur, chargé de réformer l'œuvre du Démonurge et de réparer le mal. La plupart joignaient à ces dogmes celui de l'émanation, et faisaient sortir toutes choses du sein d'un Dieu suprême, être ineffable et irrévélé. Ces doctrines, issues de l'alliance des croyances orientales avec la religion juive ou chrétienne et avec la philosophie platonicienne, donnèrent naissance à une foule de sectes: on en trouve le germe au 1<sup>er</sup> siècle dans Simon le Magicien, Méandre le Samaritain, Cérinthe, Dosithée, et Philon le Juif. Elles furent développées aux 1<sup>er</sup> et 3<sup>es</sup> s. par Marcion, hérétique de Syrie, Cerdon, sorti de l'Asie-Mineure, Saturnin d'Antioche, Bardesane d'Édesse, Tatien, Basilide, Valentin, Carpocrate, tous trois à Alexandrie. Elles furent combattues à la fois par les Pères de l'Église (S. Clément, Origène, Irénée, Théodoret, Epiphane, Tertullien, S. Augustin), et par les philosophes, notamment par Plotin. On doit à M. Matter une *Histoire critique du Gnosticisme*, 1828 et 1842, ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions, et à Néander: *Développement des systèmes gnostiques*, 1818, et *l'Antignostique*, 1826.

**GOA**, île et v. de l'Inde, dans l'anc. Bedjanpour, sur la côte O. ou de Malabar. — La ville actuelle de Goa, *Villanova-da-Goa* ou *Pandjim*, ch.-l. des possessions portugaises dans l'Inde, est située par 17° 22' long. E., 15° 30' lat. N., dans l'île de Goa; 20 000 hab. Elle a remplacé l'ancienne Goa, située à 9 kil. de là, dans la même île, et qui n'a que 4000 hab. Deux beaux ports, fortifications redoutables. Résidence du vice-roi portugais. Archevêché: l'archevêque, primat des Indes, habite une île voisine, l'île San-Pedro. Goa renferme un très-grand nombre de commerçants juifs et banians. — L'île de Goa est dans la mer d'Oman, à l'emb. de la Mandova, qui la sépare de la terre ferme; elle a 40 kil. de tour. Elle forme, avec les districts de Diu et de Daman, le gouv. de Goa, dont la population est de 420 000 âmes. —

L'anc. Goa, habitée au 1<sup>er</sup> siècle par une population arabe, fut prise par Albuquerque en 1510 et devint la capitale des Portugais dans l'Inde. Cette ville a joué le plus grand rôle dans tout le 17<sup>ème</sup> siècle. Sa décadence date de l'époque où les Anglais enlevèrent aux Portugais leurs possessions dans les Indes. Elle fut abandonnée au 18<sup>ème</sup> siècle, à la suite d'une épidémie. Les Anglais s'emparèrent de l'île et de la v. de Goa en 1807, mais ils les rendirent aux Portugais en 1814. Nulle part l'inquisition ne fut plus rigoureuse qu'à Goa; sa domination y subsista jusqu'en 1815.

**GOAREC**, ch.-l. de c. (Côtes-du-Nord), sur le Blavet, à 43 kil. O. N. O. de Loudéac; 855 hab.

**GOAVE** (LE GRAND), v. de l'île d'Haïti (dép. de l'Ouest), à 46 kil. S. O. du Port-au-Prince, sur le golfe de Léogane, avec un port et un fort. — Le Petit-Goave est à 53 kil. O. S. O. du Port-au-Prince, sur une petite baie, et a aussi un fort. Ce dernier fut fondé en 1655, par les Filibustiers. Culture du café.

**GOBEÛM** FROM., cap qui forme l'extrémité N. O. de la Gaule, chez les *Osismii*, est auj. le cap *St-Mahé* ou *St-Mathieu*, près du Conquet (Finistère).

**GOBANUM**, nom latin d'*Abergavenny*.

**GOBELIN** (Gilles), teinturier, natif de Reims, vint avec son frère s'établir à Paris sous le règne de François I, et y fonda, à l'extrémité du faubourg St-Marcel, près de la rivière de Bièvre, un établissement pour les teintures en laine, qui est devenu célèbre et qui conserve encore auj. le nom des Gobelins. On lui doit, dit-on, le secret de la teinture en écarlate. La maison des Gobelins est devenue en 1667 manufacture royale; on y exécute encore auj. des tapisseries destinées aux palais impériaux.

**GOBERT** (le baron Napoléon), fils d'un général distingué de l'Empire, tué à Baylen, naquit en 1807 et eut pour parrain l'empereur Napoléon. Il embrassa la carrière militaire, que sa santé le força de quitter, prit part aux journées de juillet 1830, fut attaché peu après à l'ambassade française en Angleterre, alla en 1833 en Égypte et mourut au Caire d'une fièvre gagnée pour s'être baigné imprudemment dans le Nil. Possesseur d'une fortune considérable, il légua à l'Académie française et à l'Académie des inscriptions une rente de 10 000 fr., sur laquelle 9000 devaient être donnés annuellement à l'auteur du meilleur ouvrage sur l'histoire de France, à la condition que l'auteur désigné cesserait d'en jouir dès qu'aurait paru un ouvrage supérieur. Augustin Thierry a joui de ce prix jusqu'à sa mort.

**GOBINET** (Ch.), docteur de Sorbonne, né en 1613, à St-Quentin, m. en 1690, fut 43 ans principal du collège du Plessis à Paris, et y fit beaucoup de bien tant par ses exemples que par ses leçons. On lui doit plusieurs ouvrages d'éducation et de piété, longtemps classiques, dont le style a vieilli, mais qui n'ont rien perdu de leur mérite, entre autres: *Instruction de la jeunesse en la piété*, Paris, 1655; *Instruction chrétienne des jeunes filles*, 1682; *Instr. sur la manière de bien étudier*, 1689. — Son neveu, Jean G., lui succéda dans la direction du Plessis.

**GOELENUS** (Rodolphe), professeur de logique à Marbourg, né en 1547 à Corbach (comté de Waldeck), m. en 1628, a laissé: *Psychologia*, Marbourg, 1590; *Philosophia practica*, 1604; *Idea philosophiæ platoniciæ*, 1612; *Lexicon philosophicum*, 1613, etc.

**GOELENUS** (Rodolphe), fils du précéd., médecin, né à Wittemberg en 1572, mort en 1621, professait la physique et les mathématiques à Marbourg. Crédule et enthousiaste, il adopta et propagea les idées de Paracelse; il est un des plus anciens partisans de la médecine magnétique, qu'a depuis pratiquée Mesmer. On a de lui, entre autres ouvrages singuliers: *Tractatus de magnetica curatione vulnerum*, Marbourg, 1608; *Synarthrosis magnetica*, 1617; *Mirabilium naturæ liber*, 1625, etc. Il a aussi écrit sur *Puranoscopie*, la *chiroscopie*, etc., 1603.

**GODARD** (S.), évêque de Rouen au 1<sup>er</sup> s., assista au concile d'Orléans de 511, et fit de nombreuses

conversions dans son diocèse. Il m. vers 530, et fut enterré à Rouen dans l'église qui porte encore son nom. On a dit, mais sans preuves, qu'il était frère de S. Médard. On l'hon. le 8 juin.

**GODAVERY**, fleuve de l'Indoustan, sort des Ghattes occidentales, dans l'Aurengabad; traverse le Bider, le Berar, les Circars septentr., passe à Nandere et Manzapet; reçoit la Mandjera, la Pounra, la Ouarda, et tombe dans le golfe de Bengale par plusieurs bouches, après un cours d'environ 1500 kil. Ses eaux sont sacrées comme celles du Gange.

**GODEAU** (Ant.), évêque de Grasse et Vence, né à Dreux en 1605, mort à Vence en 1672, était parent le Comart. Il commença sa fortune par de petits vers qui lui firent de la réputation à l'hôtel de Rambouillet, où on le surnommait *le Nain de Julie*, et qui lui valurent la protection de Richelieu, ainsi qu'un fauteuil à l'Académie française. Le cardinal ayant reçu de lui, entre autres pièces, une paraphrase du *Benedicite*, lui dit, en jouant sur le mot, qu'en retour il lui rendait *Grasse* (grâces), et en effet il le fit évêque de cette ville. Outre ses poésies, parmi lesquelles on remarque les *Fastes de l'Église*, qu'il prétendait opposer aux *Fastes* d'Ovide, Godeau a composé plusieurs ouvrages sérieux, entre autres une *Hist. de l'Église* jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle (Paris, 1653), justement estimée, et des *Vies de S. Paul*, de *S. Augustin* et de *S. Charles*.

**GODEBERT**, roi des Lombards, fils d'Aribert, succéda à son père en 661, partagea le trône avec Pertharite, son frère, et s'établit à Pavie. La guerre ayant éclaté entre les deux frères, Godebert appela à son secours Grimoald, duc de Bénévent : celui-ci profita de ces divisions pour s'emparer de la Lombardie, fit massacrer Godebert, chassa Pertharite et se fit couronner roi, 662.

**GODECHARLES** (Guill.), sculpteur, né à Bruxelles en 1750, mort en 1835, remporta le grand prix de sculpture, enseigna longtemps à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, et fut successivement sculpteur du prince Charles de Lorraine, d'Albert de Saxe-Teschén, de Napoléon et du roi des Pays-Bas. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque les bas-reliefs du palais des Deux-Chambres et du château de Laeken, les statues des magnifiques jardins de Wespelaar (entre Louvain et Malines). Cet artiste, d'une fécondité prodigieuse, eut plus de facilité que de goût, plus de force que de grâce et de pureté.

**GODEFROY** (S.) ou GEFROY, *Gothofredus*, abbé de Nogent en 1091, devint évêque d'Amiens en 1104, et mourut en 1115. On le fête le 8 novembre.

**GODEFROY** de Strasbourg, minnesinger du XI<sup>e</sup> siècle. On lui doit, outre plusieurs poésies, un grand poème de chevalerie intitulé *Tristan et Isolde*, tiré des traditions de la Table-Ronde. Ce poème a été continué par Ulrich de Furheim, Henri de Freyberg et plusieurs autres. La meilleure édit. est celle de Breslau, 1823, 2 vol. in-8.

**GODEFROY** (Denis), juriconsulte français, né à Paris en 1549, m. en 1622, était fils d'un conseiller au Châtelet. Ayant embrassé la Réforme, il se vit forcé de quitter la France, et se retira d'abord à Genève, puis à Strasbourg, et à Heidelberg, et se fixa enfin à Strasbourg, où il enseigna le droit romain. On a de lui une excellente édition avec notes du *Corpus juris civilis*, qui a fait époque, et qui est devenue classique. Elle parut d'abord à Lyon en 1583, et fut réimprimée à Paris en 1628. On a aussi de lui un livre connu sous le titre d'*Immo Gothofridi*, où il s'efforce de contenter les antinomies apparentes du droit romain. Enfin, il a laissé des notes sur *Cicéron*, sur *Sénèque*, et autres écrivains latins, et un livre contre l'autorité temporelle des papes. — Il laissa deux fils qui abjurèrent le protestantisme et revinrent en France : l'un, Théodore, fut nommé historiographe en 1632, rédigea le *Cérémonial de France* et composa quelques écrits historiques; l'autre, Jacques, prof. de droit à Genève, est estimé comme juris-

consulte et érudit. On lui doit des éditions, des *Fragments des douze Tables*, 1616, et du *Codez Theodosianus*, Lyon, 1667, posthume, 1665 et 1736. — Un autre Denis, fils de Théodore, a laissé une *Histoire de Charles VII*, 1661.

**GODEFROY** de BOUILLON. V. BOUILLON.

**GODEGISEL**, 3<sup>e</sup> fils de Gondioc, roi des Bourguignons, eut le pays de Besançon en partage après la mort de son père (463). Il s'allia avec Clovis contre son frère Gondebaud; mais Gondebaud l'assésa dans Vienne, le fit prisonnier et le mit à mort, 507.

**GODERVILLE**, ch.-l. de c. (Seine-Infér.), à 30 kil. N. E. du Havre; 850 hab. Station.

**GODESCALC**. V. GOTESCALC.

**GODESCARD** (J. Franç.), savant ecclésiastique, né en 1728 à Roquemont, près de St-Saens (Seine-Inf.), mort en 1800, fut successivement secrétaire de l'archevêché de Paris, prieur de N.-Dame-de-Bon-Repos, près Versailles, et chanoine à Paris. On a de lui une traduction estimée des *Vies des Pères, des martyrs*, et autres saints, d'Alban Butler, Paris, 1763-1788, 12 vol. in-8; souv. réimpr., notamment à Besançon, 1843, 10 vol. in-8, et à Lille, 1855, 5 vol. grand in-8. Il avait lui-même rédigé un *Abrégé* de ce grand ouvrage, qui a paru en 1802, 4 vol. in-12.

**GODIN** (Louis), astronome, membre de l'Académie des sciences, né à Paris en 1704, m. en 1760, fut envoyé au Pérou en 1736 avec Bouguer et La Condamine, pour déterminer la figure et la mesure de la terre, séjourna longtemps à Lima et y fut témoin du tremblement de terre de 1746; fit ensuite un voyage en Espagne et en Portugal et put voir aussi le tremblement de terre de Lisbonne, en 1755. On a de lui, outre plusieurs *Mémoires*, une *Hist. de l'Acad. des sciences* de 1680 à 1699, 11 vol. in-4, et un *Appendix aux Tables astronomiques de Lahire*, 1724.

**GODOLPHIN** (Sydney, comte de), ministre anglais, né vers 1650, mort en 1712, administra les finances sous Jacques II. Guillaume III et la reine Anne (de 1679 à 1710), et contribua par une sage administration aux succès militaires qui illustrèrent ce dernier règne. Il appartenait au parti whig et fut enveloppé dans sa disgrâce en 1710.

**GODOUNOF** (Boris), czar de Russie de 1598 à 1605, était Tartare d'origine. Sa sœur Irène ayant épousé le czar Fédor Ivanowitch, il obtint un grand crédit et devint 1<sup>er</sup> ministre. Il n'en profita que pour trahir son maître, l'empoisonna et usurpa le trône, 1598; il avait dès 1592 fait périr Dimitri, frère de Fédor, et héritier de la couronne. Après quelques années de troubles, pendant lesquelles il se montra quelquefois habile, mais toujours cruel, il fut lui-même empoisonné, en 1605. Son fils, Fédor II, ne se soutint qu'un moment sur le trône.

**GODOY** (don Manuel), prince de la Paix, né en 1767 à Badajoz, d'une famille noble, mais pauvre, entra fort jeune dans les gardes du corps de Charles IV, roi d'Espagne, attira l'attention de la reine Marie-Louise par les agréments de sa personne et par son talent musical, sut en même temps capter la faveur du faible roi, fut porté avec une rapidité scandaleuse aux grades les plus élevés, devint en 1792 premier ministre et fut en même temps créé duc d'Alcudia; fit déclarer la guerre à la France après la condamnation de Louis XVI, conclut en 1795 la paix de Bâle, à l'occasion de laquelle il fut créé prince de la Paix et grand d'Espagne; signa l'année suivante, à St-Ildefonse, un traité d'alliance offensive et défensive avec la République française, traité qui entraîna son pays dans une guerre désastreuse; se vit écarté des affaires en 1798 par une intrigue de cour, mais sans perdre l'affection personnelle du couple royal, et fut, en compensation, élevé au grade de capitaine général; reentra au pouvoir en 1800, ayant plus de crédit que jamais, se mit en 1801 à la tête d'une armée destinée à occuper le Portugal de concert avec la France, fit assez heureusement une facile campagne et signa le traité

de Badajoz, dont un article secret lui assura plusieurs millions; déclara la guerre à l'Angleterre en 1804, sous la pression de la France, et reçut à cette occasion le titre de généralissime, mais ne put empêcher que l'Espagne, battue à Trafalgar, perdit ses plus belles colonies; tenta en 1806 de secourir le joug de Napoléon, et seconda en secret la coalition du Nord, mais s'empressa, dès qu'il connut les victoires d'Iéna et d'Austerlitz, de mettre son pays à la discrétion de l'Empereur; excita, par cette lâche conduite, l'indignation universelle en Espagne, et vit le propre fils du roi, le prince des Asturies (Ferdinand VII), se mettre à la tête des mécontents; ne craignit pas, sur l'ordre de Charles IV, de faire incarcérer ce prince, et de le traduire en jugement comme conspirateur, mais fut arrêté dans sa vengeance par l'intervention de Napoléon, qui se réserva le jugement du différend; prévint dès lors le sort de la monarchie espagnole, et détermina le roi et la reine à quitter Madrid et à s'embarquer pour le Mexique; mais échoua encore dans ce projet, par suite de la révolte d'Aranjuez (18 mars 1808), qu'avait fomentée le prince des Asturies, et n'échappa à la fureur populaire que par l'abdication de Charles IV; fut jeté dans une étroite prison par Ferdinand, devenu roi pour un instant, mais fut relâché au bout de quelques jours sur les instances de la France, et amené à Bayonne, où il contribua à déterminer Charles IV à signer son abdication; accompagna la famille royale dans ses diverses résidences en France et en Italie; vint, après la mort des deux époux, se fixer à Paris, vécut dans l'obscurité dans cette ville et y mourut en 1851, dans sa 85<sup>e</sup> année. Il avait été marié en 1797 à une princesse du sang royal, Maria Teresa de Bourbon, fille de l'infant don Louis, et cousine du roi, qui ne lui donna sa main qu'avec répugnance. Le prince de la Paix a été l'objet d'accusations de toute nature, dirigées les unes contre ses mœurs, les autres contre sa politique: il a rédigé, pour réfuter ces dernières, des *Mémoires*, qui ont été traduits par J. G. d'Esmeñard, Paris, 1836-38, 4 vol. in-8. Bien que manquant d'instruction et de moralité, Godoy connaissait bien les hommes et les employait habilement: il était doux, et ne versa jamais de sang.

**GODWIN** (le comte), seigneur anglais d'origine saxonne, fils d'Ulfnoth, comte de Sussex, ou, selon d'autres, d'un simple pâtre, exerça pendant plusieurs années sur les rois d'Angleterre un pouvoir égal à celui qu'eurent en France les maires du palais, maria sa fille Edith au roi Édouard le Confesseur, et prépara à son fils Harold les moyens d'usurper le trône. Chef du parti anglais contre les Normands introduits à la cour, il se révolta en 1051. Défait avec ses fils, il s'enfuit à Bruges; cependant il put rentrer en Angleterre et même recouvra sa faveur. Il mourut subitement en 1054, étant à table avec le roi Édouard.

**GODWIN** (William), écrivain anglais, né en 1756 à Wisbeach (Cambridge), mort en 1836, fut d'abord prédicateur et ministre d'une congrégation non conformiste. Il abandonna l'église pour se faire écrivain, se fixa à Londres et y fit paraître plusieurs ouvrages qui excitèrent au plus haut point l'attention publique: *la Justice politique*, 1793, où il peignait avec talent les plaies sociales, mais où il attaquait la plupart des institutions, même le mariage et la propriété; *Caleb Williams*, 1794, roman philosophique, écrit dans le même but, qu'il fit suivre de *Fleetwood*, de *Mandeville*, 1817, etc. On a de lui aussi une *Vie de Chaucer*, 1803, et une bonne *Histoire de la république d'Angleterre*, 1824-1828. A la fin de sa vie, il se fit libraire. Malgré ses déclamations contre le mariage, il se maria deux fois. Sa 1<sup>re</sup> femme, miss Wollstoncraft, est connue par quelques écrits, surtout par une *Défense des droits des femmes*, 1790. Les écrits de Godwin sont remarquables par l'éloquence et l'énergie: il y exalte jusqu'à

l'extrême les vertus morales, et attribue une grande part dans les actions humaines aux motifs désintéressés, s'opposant ainsi à Bentham qui ramenait tout à l'utilité. Il rétracta dans ses derniers ouvrages quelques théories trop avancées. Plusieurs de ses écrits ont été traduits en français, notamment *Caleb Williams*, par G. Garnier, Paris, 1794, et par Sam. Constant de Rebecque, Genève, 1795.

**GOELHEIM**, bourg de Bavière (cercle du Rhin), près de Kaiserslautern, et à 45 kil. S. de Mayence; 1200 hab. Adolphe de Nassau y fut défait et tué en 1298 par Albert d'Autriche. Un monument y consacre ce souvenir.

**GOEMOER**, comitat de Hongrie, dans le cercle en deçà de la Theiss, entre ceux de Zips et de Lipto au N., de Hevesch et de Neograd au S.: 99 k. sur 70; 222 000 hab. Ch.-l. Gross-Sieffelsdorf, et auparavant Pleisnicz. Montagnes, forêts; climat froid. Bétail, lin, vin, tabac, peu de grains; fer de qualité supérieure, aimant. — Ce comitat est ainsi nommé d'une petite ville de Goemœr, qui y est située.

**GOERLITZ**, v. murée des États prussiens (Silésie), sur la Neisse, à 80 kil. O. de Liegnitz; 20 000 hab. Plusieurs monuments. Société des sciences, collection de cartes géographiques. Cabinets de physique, de minéralogie, de médailles, de machines, etc.; bibliothèques. Draps, toiles, rubans de fil, chapeaux.

**GOERRES** (J. Joseph), écrivain, né à Coblenz en 1776, mort à Munich en 1848, adopta d'abord les doctrines de la Révolution et la philosophie de la nature de Schelling, tout en les alliant à des idées mystiques, publiées, à partir de 1807, avec Arnim et Brentano, une collection de *Livres populaires de l'Allemagne*, où il remettait en honneur les légendes du moyen âge, fut en 1813 un des plus ardents à soulever ses compatriotes contre les Français, et rédigea dans ce sens le *Mercur rhénan*; mais, ayant continué l'agitation démagogique après 1815, il devint suspect et fut forcé de sortir des États prussiens (1819). Ses idées s'étant depuis tournées vers le catholicisme, il fut accueilli par le roi de Bavière, qui lui confia en 1827 une chaire de littérature et d'histoire à l'Université de Munich. Outre ses écrits politiques et religieux, on a de lui une *Histoire mythique de l'Asie*, le *Livre héroïque de l'Iran* (d'après le *Schah-Nameh* de Ferdoucy, Berlin, 1820), et la *Mystique chrétienne*, 1836-42 (trad. par M. Ste-Foy, 1855). Goerres avait fini par devenir un des chefs de l'école catholique allemande. — Son fils, Guido G., mort en 1852, l'a suivi dans cette voie et a écrit une *Histoire de Jeanne d'Arc*.

**GOERTZ** (G. Henri SCHLITZ, baron de), ministre de Charles XII, né dans la seigneurie de Schlitz en Franconie, avait d'abord servi le duc de Holstein-Gottorp. Charles XII le choisit pour son ministre après son retour de Bender: il eut l'art de créer de nouvelles ressources pour continuer la guerre; mais il lui fallut, pour l'exécution de ses plans, recourir à des mesures arbitraires qui soulevèrent contre lui une partie de la nation. Accusé après la mort du roi de haute trahison et de dilapidation, il fut condamné à mort sans avoir été entendu, et exécuté à Stockholm en 1719. Son vrai crime était d'être étranger.

**GOERTZ** (J. Eustache, comte de), diplomate, né en 1737, en Franconie, de la même famille que le précédent, mort en 1821, s'attacha à la cour de Weimar, fut chargé de l'éducation des enfants de la duchesse douairière Amélie, et forma le prince Charles-Auguste, qui fit de Weimar l'Athènes de l'Allemagne; puis entra au service du roi de Prusse Frédéric II, fut chargé par lui de diverses négociations en Russie, en Hollande, où il obtint peu de succès, et fut enfin ministre de Prusse à la diète de Ratisbonne. Il a laissé des *Mémoires sur les négociations qui ont précédé le partage de la Pologne*, Weimar, 1810, et sur les *Négociations pour la cession de la Bavière* en 1778, Francfort, 1812.

**GOETHA-ELF**, riv. de Suède, sort du lac Wener,



se partage en deux bras à Kongelf, et va se perdre dans le Cattégat, à Gothenbourg, après un cours de 130 kil. Célébre cataracte de Trollhatta.

**GOETHALS.** F. HENRI DE GAND.

**GOETHE** (Jean Wolfgang), l'un des plus grands écrivains de l'Allemagne, né en 1749 à Francfort-sur-le-Mein, mort en 1832, était fils d'un conseiller impérial. Il étudia le droit à Leipsick, et reçut le bonnet de docteur à Strasbourg. Il était destiné au barreau, mais il préféra s'adonner tout entier à la littérature, dont les écrits de Lessing surtout lui avaient inspiré le goût. Il commença à se faire connaître dès 1772 par le drame de *Götz de Berlichingen*; il publia en 1774 le roman de *Werther*, qui lui avait été suggéré par une aventure de jeunesse. Cet ouvrage, d'un genre tout nouveau, obtint un succès prodigieux, et lui valut la protection et l'amitié du jeune duc de Weimar, Charles-Auguste, qui l'attacha à sa personne, d'abord en qualité de conseiller de légation, et ensuite comme membre du conseil privé. Il n'en fit pas moins paraître successivement un grand nombre d'ouvrages de genres divers, parmi lesquels on distingue les drames de *Clavijo*, *Stella*, *Iphigénie en Tauride*, *le Tasse*, *le comte d'Egmont*; les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, roman; le *Grand Cophte*, comédie; le poème d'*Hermann* et *Dorothee*, les *Métamorphoses des plantes*, les *Élégies romaines* (écrites à Rome en 1790), et enfin le drame de *Faust* (1798), œuvre philosophique et religieuse, où il a exprimé ses sentiments, ses luttes intérieures, ses méditations, et après lequel il n'eut plus de rival. Napoléon, pendant son séjour à Erfurt, voulut voir l'écrivain dont le nom remplissait l'Allemagne, et le décora de la grand-croix de la Légion d'honneur (1808). Goethe prit peu de part à la grande lutte du patriotisme allemand contre la France, et pendant que tout s'armait autour de lui, il publiait tranquillement son roman des *Affinités électives* et ses mémoires sous le titre de *Vérité et Poésie* (1813). Malgré cette indifférence, il fut choisi pour ministre d'État par le duc de Weimar (1815); conserva ces fonctions jusqu'en 1828. Sans être rajeuni par l'âge, il fit encore paraître plusieurs ouvrages: le *Dixan oriental* (1819), les *Années de voyage de Wilhelm Meister* (1821), faisant suite aux *Années d'apprentissage*; la 2<sup>e</sup> partie de *Faust* (1829), de charmantes ballades et de nombreux mémoires sur différentes branches des sciences physiques. Il s'éteignit doucement à l'âge de 83 ans et fut inhumé à Weimar, entre Schiller, qui avait été son ami, et le prince Charles-Auguste, son protecteur. Il laissait en mourant des *Mémoires* et une *Correspondance* avec Schiller, avec injonction de n'en prendre connaissance qu'en 1850. Goethe est un des génies les plus remarquables que l'Allemagne ait produits: comme poète, il égale, s'il ne les surpasse, les plus grands poètes de son pays; prosateur, son style est un modèle de pureté et d'élégance; comme savant, il a attaché son nom à plusieurs découvertes ingénieuses, notamment au principe de l'unité de composition, développé depuis si heureusement par De Candolle en botanique, par Geoffroy St-Hilaire en zoologie. Mais on cherchant en vain dans ses nombreux ouvrages l'enthousiasme; génie vaste et élevé, mais cœur froid et égoïste, Goethe paraît n'avoir d'autre religion qu'un panthéisme indécis et le prosaïsme une indifférence générale. Ses œuvres ont été imprimées plusieurs fois; les éditions les plus récentes sont celle de Stuttgart, 1827-1831, 40 vol. in-8, à laquelle on a joint un supplément en 15 vol., 1832 et années suivantes, et celle de Paris 1835-37, 4 vol. grand in-8. Il existe dans notre langue de nombreuses traductions de son *Théâtre* et de chacune de ses œuvres séparées. M. Porchat, de Lausanne, en a publié une trad. complète, 1860-63, 10 vol. 8°. On doit à X. Marmier des *Études sur Goethe*, 1835, et à H. Richelot: *Goethe, ses Mémoires et sa vie*, 1863.

**GOETTINGUE**, *Geöttingen*, v. du roy. du Hano-

vre dans le gouv. d'Hildesheim, sur la Leine, à 120 kil. S. E. de Hanovre; 12 000 h. Université célèbre, dite *Georgia Augusta*, fondée en 1735 par George II, bibliothèque (une des plus riches du monde), jardin botanique, musée, observatoire, collections scientifiques nombreuses; magnifiques établissements pour les sciences et les arts. Société royale, fondée en 1750. Industrie active; nombreuses imprimeries, instruments de mathématiques et de physique, etc. — Fondée au XI<sup>e</sup> siècle et jadis ville hanséatique; le commerce y fut très-actif, jusqu'à la guerre de Trente ans. Les Autrichiens l'assiégèrent vainement en 1641; les Français la prirent en 1757 et en 1762, et l'occupèrent de 1803 à 1807; elle fit partie du roy. de Westphalie jusqu'en 1814. — La principauté de Goettingue formait jadis un État particulier (compris dans le cercle de B.-Saxe), qui appartenait à une branche de la maison de Brunswick, et qui, à l'extinction de cette branche, s'unit à la principauté de Kalenberg. Elle est auj. comprise dans le roy. de Hanovre, à pour bornes le Brunswick au N. et à l'E., la Saxe prussienne et la Hesse électorale au S.: 65 kil. sur 50; 180 000 h.

**GOETZ DE BERLICHINGEN.** V. BERLICHINGEN.

**GOFFIN** (Hubert), maître mineur de la houillère d'Ans, près de Liège, sauva au péril de sa vie 70 ouvriers qu'une inondation avait surpris dans la mine et menaçait d'y engloutir (1812). Il fut en récompense décoré par Napoléon de la croix d'honneur.

**GOG** et **MAGOG**, êtres mystérieux que la Bible représente comme rois de peuples géants, ennemis d'Israël. Dans l'Apocalypse, ils sont les précurseurs de l'*Antéchrist*. — On désigne aussi sous ces noms deux énormes statues de guerriers saxons placées à Londres devant la porte du *Guildhall*.

**GOGOL** (Nicolas), écrivain russe, né en 1808, débuta par un recueil de *Nouvelles*, puis donna une comédie, le *Contrôleur*, où il signalait les abus de l'administration; acheva de rendre son nom populaire par son roman des *Ames mortes*, peinture assez libre de la société russe, qui lui suscita quelques persécutions; alla passer plusieurs années à Rome, puis revint dans sa patrie, où il fut enlevé presque subitement en 1852 par une mort que l'on a lieu de croire volontaire. Il était, depuis 1847, atteint d'une noire hypocondrie; dans un de ses accès, il brûla tous ses manuscrits. Une traduction de ses *Nouvelles choisies* et de son roman de *Taras Boulba*, espèce d'Iliade cosaque, a été donnée par L. Viardot, 1845.

**GOGRAH**, dite aussi *DEVA* (c.-à-d. *Dirine*), l'*Élégantisme* d'Arrien? riv. de l'Hindoustan, sort des monts Himalaya, baigne l'Aoude et la présid. d'Aggrah; reçoit le Kaffi, le Rapti, et tombe dans le Gange à Mandji, après un cours de 800 kil. Elle forme une magnifique cascade à Kanaar. Les Hindous regardent cette riv. comme sacrée.

**GOGUET** (Ant. Yves), conseiller au parlement de Paris, né en 1716, m. en 1758, est connu par un bon ouvrage: *De l'origine des lois, des arts et des sciences. et de leurs progrès chez les anciens peuples*, 1758, réimprimé en 1820, 3 vol. in-8.

**GOHELLE** (La), petit pays de l'anc. Artois (auj. Pas-de-Calais), où étaient Aix-en-Gohelle, Bully-en-Gohelle, Arleux-en-Gohelle, Montigny-en-Gohelle, Bouvignies-en-Gohelle et Sains-en-Gohelle.

**GOHIER** (L. Jérôme), l'un des Directeurs de la République française, né en 1746 à Semblançay en Touraine, mort en 1830, était d'abord avocat à Rennes. Il se prononça avec force contre les parlements Maupeou, fut chargé par les états de Bretagne de la défense des droits de la province et rédigea à cet effet un mémoire dans lequel il protestait contre les mesures du ministre Brienne; fut nommé en 1791 membre de l'Assemblée législative, où il combattit la formule du serment civique imposé aux prêtres; fut chargé après le 10 août de faire un rapport sur les papiers trouvés aux Tuileries, et s'acquitta de cette mission avec modération; fut ap-

pelé en 1799 à remplacer Treillard au Directoire, et s'y montra, avec Moulin et Roger-Ducos, l'adversaire de Sieyès. Président du Directoire au 18 brumaire, il protesta avec énergie, mais inutilement, contre la violence qui lui était faite; cependant il accepta deux ans après la place de consul général en Hollande. Il a publié des *Mémoires*, 1824.

**GOIS** (Ét. Pierre Adrien), statuaire, né en 1731 à Paris, m. en 1823, remporta le grand prix de sculpteur à 17 ans, fut admis à l'Académie en 1770, et devint professeur en 1776. On cite de lui *L'Hôpital*, au grand escalier des Tuileries, *Molé*, à l'Institut, *S. Vincent*, à St-Germain-l'Auxerrois, *S. Jacques* et *S. Philippe*, au Musée des beaux-arts.

**GOITO**, bourg de Vénétie, sur la r. dr. du Minicio, à 12 kil. N. O. de Mantoue. Les Piémontais y obtinrent sur les Autrichiens le 30 mai 1848 un avantage éphémère.

**GOJAM**, prov. d'Abyssinie (Amhara), au S. du lac Dembea, au N. de la prov. de Damot. Hautes montagnes qui renferment la source du Bahr-el-Azrek (Nil bleu). Explorée en 1846 p. M. d'Abbadie.

**GOLBÉRY** (Aimé de), né à Colmar en 1786, m. en 1854, fut successivement procureur impérial à Colmar, conseiller à la cour de Strasbourg, procureur général à la cour de Besançon, député (1834), et siégea parmi les membres de l'opposition modérée. On a de lui quelques ouvrages estimés : *Lettres sur la Suisse*, 1827-1832, *Antiquités de l'Alsace*, 1828; *Suisse et Tyrol*, 1839 (dans *l'Univers pittoresque*), et des traductions de *Suétone*, de *l'Histoire romaine* de Niebuhr, de *l'Histoire universelle de l'antiquité*, de Schlosser. Il était correspondant de l'Institut.

**GOLCONDE**, v. célèbre de l'Inde anglaise médiante, dans le Décan (États du Nizam) et dans la province d'Haïderabad, sur un rocher à 3 kil. O. d'Haïderabad, dont elle est comme la citadelle. C'est l'entrepôt des diamants qu'on recueille dans la Krichna et le Pennar; c'est dans cette ville qu'on les taille. Golconde était jadis la capitale du roy. de Telinga; auj. elle est fort déchue, mais elle est encore très-forte; elle sert de trésor au Nizam et de prison d'État; les banquiers d'Haïderabad peuvent s'y retirer en cas d'alarme. Nul Européen n'y entre sans un permis du prince. — On donne quelquefois le nom de Golconde à la prov. d'Haïderabad. V. HAÏDERABAD.

**GOLDAST** (Melchior), historien, né en 1576 à Espen (Thurgovie), mort en 1635, chancelier de l'Université de Giessen, a donné plusieurs recueils estimés entre autres : *Scriptores rerum Suevicarum*, Francfort, 1605; — *Alemannicarum*, 1606 et 1730; *Constitutiones Imperiales*, 1607 et 1713.

**GOLDBERG**, v. des États prussiens (Silésie), à 17 k. S. O. de Liegnitz; 5800 hab. Draps, flanelles, bas de laine, gants. Aux env. mine d'or, auj. abandonnée.

**GOLDONI** (Ch.), le premier auteur comique de l'Italie, né à Venise en 1707, mort à Paris en 1793, était fils d'un médecin. Il étudia successivement la médecine, le droit, la théologie, mais se sentit entraîné vers le théâtre et produisit une foule de pièces qui furent jouées avec le plus grand succès sur tous les théâtres d'Italie. En 1761 il fut appelé en France pour y être attaché au Théâtre Italien; il y donna, outre des comédies italiennes, quelques pièces françaises, entre autres *le Bourru bienfaisant* (1771), qui est resté au répertoire. Il était en outre maître de langue italienne des filles de Louis XV, ce qui lui valut plus tard une pension de 3600 livres. La suppression de cette pension pendant la Révolution le laissa dans un état voisin de la misère, et il mourut de chagrin au moment où la Convention, sur la proposition de Chénier, la lui restituait. Goldoni a mérité d'être appelé le *Molière italien*: comme notre grand comique, en effet, il est peintre de mœurs très-fidèle, et en même temps il poursuit impitoyablement les vices et les travers, dans un langage naturel et souvent mordant. Tout en conservant à la scène les personnages traditionnels de Pantalon, d'Arle-

quin, de Colombine, il tenta une réforme qui eut pour but de remplacer les farces qu'on leur faisait jouer par de bonnes comédies. Ses pièces se distinguent par la fertilité de l'invention, la variété des caractères, des situations et des intrigues, l'unité de l'action, la vivacité du dialogue, le naturel des situations. Son *Théâtre* a eu nombre d'éditions; la meilleure est celle de Lucques, 1809, 26 vol. in-18. Quelques-unes de ses pièces ont été traduites : *le Père de famille* et *le Véritable ami*, par Deleyre; *Paméla* et *la Veuve rusée*, par Bonnet du Valguier; *la Suivante gènevoise*, les *Mécontents*, par Sablier; *Paméla mariée*, par Desriaux; *le Menteur*, *Molière*, *Térence* et *l'Auberge de la poste*, par Aignan (dans les *Théâtres étrangers* du libraire Ladvocat). Il a laissé des *Mémoires*, qui ont été publiés à Paris en 1787.

**GOLDSMITH** (Olivier), célèbre écrivain, né en 1728 en Irlande, mort en 1774, fut destiné à l'Église, préféra la médecine et se rendit à Edimbourg pour l'y étudier. Forcé de quitter cette ville pour dettes, il se sauva sur le continent; parcourut la Hollande, la France, l'Allemagne, la Suisse, voyageant à pied, et n'ayant souvent d'autre ressource que son talent sur la flûte. De retour en Angleterre en 1758, il commença par écrire dans les revues littéraires, puis il publia sous son propre nom divers ouvrages qui lui firent bientôt une grande réputation. Néanmoins, ses habitudes de prodigalité et son caractère morose l'empêchèrent d'être heureux; il mourut dans un âge peu avancé. Il a écrit des romans, dont le plus estimé est *le Vicaire de Wakefield*, populaire en France comme en Angleterre; des *Contes moraux*; des ouvrages historiques élémentaires : *Abregé d'histoire romaine*, *Histoire de la Grèce*, *Histoire d'Angleterre*; des *Lettres sur l'histoire d'Angleterre*; des poèmes, dont le meilleur est *le Village abandonné*; des comédies qui eurent beaucoup de succès, surtout *She stoops to conquer* (Elle s'abaisse pour vaincre), 1772. On trouve dans ses écrits une sensibilité vraie, une philosophie douce, un style, facile, pur, élégant. Ses *Oeuvres* ont été publiées à Edimbourg, 1801, 4 vol. in-8. Washington Irving a fait paraître à Paris en 1825 ses *Miscellaneous Works*. Presque tous ses ouvrages ont été trad. en français, quelques-uns, notamment le *Vicaire de Wakefield*, par différents auteurs.

**GOLGOTHA**, colline située à l'O. et tout près de Jérusalem, est le lieu où l'on exécutait les criminels. C'est là que fut crucifié J.-C. C'est ce qu'on appelle vulgairement *le Calvaire*. V. ce mot.

**GOLLATH**, géant philistin, natif de Geth, haut de plus de 6 coudées (env. 3<sup>m</sup>), vint défier les Israélites. David s'offrit pour le combattre, sans autre arme que sa fronde : il le renversa d'un coup de pierre et lui coupa la tête avec la propre épée du géant.

**GOLIKOFF** (Iwan), écrivain russe, né à Koursk en 1735, mort à St-Petersbourg en 1801, était d'abord négociant. Il se livra à l'étude de l'histoire et de la littérature, recueillit une foule de documents sur la vie de Pierre le Grand, et fit paraître de 1788 à 1790, en russe : *Les hauts faits de Pierre le Grand*, 12 vol. in-12. Il publia successivement jusqu'en 1798 divers suppléments à cet ouvrage qui formèrent 18 nouveaux volumes; il le compléta enfin en 1798 par les *Anecdotes de Pierre le Grand*. Paul I lui donna en 1800 le titre de conseiller aulique.

**GOLIUS** (Jacques), orientaliste, né à La Haye en 1596, mort en 1667, fut attaché à l'ambassade que les Provinces-Unies envoyèrent au Maroc en 1622. obtint à son retour une chaire d'arabe, et visita de 1625 à 1629 la Syrie, l'Arabie et la Turquie. On a de lui entre autres ouvrages : *Lexicon arabico-latinum*, Leyde, 1653, in-fol.; *Alfragani elementa astronomica*, 1669, in-4; *Ahmedis arabssida vite et rerum gestarum Timuri (Tamerlan) historia*, 1636, in-4.

**GOLO**, riv. de Corse, naît au S. du mont Paglia-Orba, arrose le N. E. de l'arr. de Corte, traverse celui de Bastia, et tombe dans la Méditerranée près des ruines de *Mariana*, après un cours de 65 kil. —

Cette riv. donna son nom en 1793 à un dép. de la République française qui comprenait toute la partie septentrionale de la Corse et qui avait pour ch.-l. Bastia. Il a été réuni à celui de Liamone en 1811 pour former le dép. actuel de la Corse. — V. GENEVIÈVE.

**GOLOVINE** (Féodor Alexiévitich, le comte), né vers 1650, mort en 1706, d'une des grandes familles de Russie, fut avec Lefort le serviteur le plus dévoué de Pierre le Grand. Il conduisit une ambassade en Chine et parvint à conclure un traité d'alliance avec le Céleste empire (1689). En 1697, il contribua à la prise d'Azof où il commandait l'infanterie; il fut l'année suivante choisi avec Lefort pour accompagner le czar pendant son voyage dans les divers États de l'Europe. Il conclut plusieurs traités avantageux pour la Russie, à Amsterdam, à Londres, à Vienne, à Copenhague, à Varsovie, et fut en récompense nommé successivement comte de l'Empire, membre de l'ordre de St-André, grand amiral, grand chancelier, ministre des affaires étrangères et feld-marchal.

**GOLOVINE** (Gabriel Ivanovitch, comte), né en 1660, d'une famille polonoise, mort en 1734, servit avec fidélité Pierre le Grand, Catherine I et Pierre II, et fut fait grand chancelier en 1709. — Michel Gavrilovitch, son fils, jouit d'un grand crédit sous l'impératrice Anne, fut vice-chancelier et ministre de l'intérieur; mais ayant, après la mort de cette princesse, agi contre les intérêts d'Éliabéth. il fut subitement destitué en 1711 et conduit en Sibérie, où il mourut en 1755.

**GOLOVINE** (Vassili Michalovitch), amiral russe, né en 1776, mort en 1831, fut chargé de relever les côtes orientales de la Russie d'Asie, fit dans ce but deux voyages autour du monde (1806-1817); resta prisonnier des Japonais de 1811 à 1814, et publia ses deux voyages à son retour. Eyrès a traduit le *Voyage de Golovine, contenant le récit de sa captivité chez les Japonais*. Paris, 1818.

**GOLTZIUS** (Hubert), savant hollandais, né en 1526 à Venloo (Gueldre), mort en 1587, eut la réputation d'être le premier numismate de son temps. On l'accuse cependant d'avoir admis un grand nombre de médailles suspectes. Il dessinait et gravait lui-même les médailles. Ses principaux ouvrages sont : *Icones imperatorum Romanorum*, Anvers, 1557, in-f.; *Thesaurus rei antiquariæ uberrimus*, 1579, in-f.; *Fasti magistratum et triumphorum Romanorum ab U. C. ad Augusti obitum*, 1566, in-fol.

**GOLTZIUS** (Henri), graveur et peintre sur verre, né en 1558 dans le duché de Juliers, mort en 1617, s'exerça de lui-même dès son enfance à dessiner, à graver, à colorier des vitraux, puis alla travailler à Harlem sous la direction de Philippe Galle, et visita l'Allemagne et l'Italie. Il a souvent imité, à s'y méprendre, la manière de Lucas de Leyde et celle d'Albert Durer. Il a aussi peint plusieurs tableaux qui ne sont pas sans mérite, quoiqu'il ne se fût mis à la peinture qu'à 42 ans.

**GOMAR** (Franc.), *Gomarus*, fameux ministre protestant, né à Bruges en 1563, mort en 1641, exerça d'abord son ministère à Francfort, puis enseigna la théologie à Leyde. Là il eut de longues et vives querelles avec Jacques Arminius, son collègue, au sujet du libre arbitre, et voulut faire accepter dans toute leur rigueur les dogmes de Calvin sur la prédestination; ces querelles divisèrent les villes et les églises de la Hollande, et Gomar se vit forcé en 1611 de quitter Leyde; néanmoins il réussit, au synode de Dordrecht (1618), à faire condamner la doctrine de son adversaire. Ses *Oeuvres* ont été imprimées à Amsterdam en 1645, in-fol. Ses partisans furent appelés *Gomaristes*; ses adversaires *Arminiens*.

**GOMBAUD**, roi bourguignon. V. GONDEBAUD.

**GOMBAUD** (Jean Ogier de), poète français, né en Saintonge vers 1576, mort à Paris en 1666, fut membre de l'Académie Française dès sa fondation. Écrivain fade et médiocre, il composa des sonnets et des madrigaux qui furent cependant fort goûtés de son

temps. A l'hôtel Rambouillet, on l'avait surnommé le *B-au Ténébreux*. Boileau a dit de lui :

Et Gombaud tant loué garde encore la boutique.

On a de lui : *Endymion*, poème en prose, 1624; *Amaranthe*, pastorale, 1631; *les Danaïdes*, tragédie, 1658; et des recueils de *Poésies*, 1616; de *Sonnets*, 1619; et d'*Epigrammes*, 1657.

**GOMBERVILLE** (Marin LEROY de), membre de l'Académie Française à sa création, né à Paris en 1600, mort en 1674, fit paraître dès 14 ans un *Éloge de la Vicillesse*, en 110 quatrains. Il s'essaya à écrire l'histoire, mais son penchant le ramenait à la poésie et au roman. On a de lui, outre le recueil de ses *Poésies: Discours des vertus et des vices de l'histoire, avec un traité de l'origine des Français*, 1620; *Doctrine des mœurs, tirée de la philosophie des Stoïques*, 1646; et plusieurs romans qui eurent la vogue en son temps : *la Caritie*, 1622; *Poléandre*, 1637 (dont la *J. une Alcédiane* d'Angélique Gomez est une suite); *la Cythérée*, 1642, qui eut 9 éditions.

**GOMBETTE** (Loi), loi des Bourguignons, ainsi appelée de Gombauld ou Gondebaud, 3<sup>e</sup> roi des Bourguignons, qui la promulgua à Lyon en 502. Elle renferme beaucoup de dispositions du Code Théodosien, établit que les Bourguignons laisseront aux vaincus le tiers au moins des terres conquises, et accorde aux Romains les mêmes droits qu'au peuple vainqueur. Elle fut complétée par une 2<sup>e</sup> partie publiée en 519 par Sigismond, fils et successeur de Gondebaud. Louis le Débonnaire y substitua en 840 les capitulaires de Charlemagne. La loi *Gombette* a été plusieurs fois publiée, notamment dans le *Codex legum antiquarum* de Lindberg, Francfort, 1613, et a été trad. en français par Peyré, Lyon, 1855.

**GOMER**, fils aîné de Japhet, et père d'Ascenez, Riphath et Thogorma, fut, dit-on, la tige des peuples primitifs de la Galatie. — C'est aussi de Gomer qu'on fait descendre les Cimbres et les Celtes. On a donné par suite le nom de *Gomer* à la langue de ces anciens peuples, dont on retrouve encore des traces dans le dialecte gallique, parlé dans la Basse-Bretagne et le Pays de Galles.

**GOMERA** (île), *Capraria*, une des Canaries, de forme presque ronde, a 26 kil. sur 22; 12 000 hab.; ch.-l., St-Sébastien, Montagnes; quelques vallées délicieuses. Vins estimés.

**GOMEZ** (Ferd.), gentilhomme espagnol, né à Tolède vers 1138, mort en 1212, se distingua d'abord dans la carrière des armes contre les Maures et les Portugais, et obtint la faveur du roi Ferdinand II, faveur que ses désordres finirent par lui faire perdre. Délivré comme par miracle d'un péril imminent, il revint à la vertu, et fonda en 1176, sous les auspices de son souverain, un ordre de chevaliers voués à la défense de la chrétienté (1176). Cet ordre reçut d'abord le nom de *St-Julien du Poirier*; il se fonda au xiv<sup>e</sup> siècle dans celui d'Alcantara.

**GOMEZ** de Ciudad-Réal (Ferd.), médecin, né en 1388, mort en 1457, fut attaché à la personne de Jean II jusqu'à la mort de ce prince en 1453, acquit une grande réputation par des cures difficiles, et se distingua aussi dans les lettres. On a de lui, sous le titre de *Centon circulaire du bachelier Ferdinand Gomez* (en espagnol), un recueil de 105 lettres dans lesquelles on trouve l'histoire secrète du règne de Jean II. Il a été publié à Madrid en 1765. — Un autre Gomez de Ciudad-Réal (Alvarez), poète, 1488-1538, d'une des premières familles de Guadalajara, s'était distingué dans les guerres de 1506, de 1512 et de 1525. Il composa des poésies latines, qui lui valurent en son temps le surnom de *Virgile espagnol*; la plus remarquable est un poème sur la *Toison d'Or*, Tolède 1540. On a encore de lui : *Theologica descriptio de los mysterios sagrados*, poème en 12 chants, 1511, et *Satiras morales*, 1604.

**GOMEZ** (Sébastien), peintre, né à Séville vers 1616, était fils d'un nègre, esclave de Murillo. Ce grand maître

tre donna des leçons de peinture au jeune Gomez, qui dès lors fut surnommé le *Mulâtre de Murillo*. On connaît de lui une *Notre-Dame avec l'enfant Jésus*, une *Ste-Anne*, un *Christ à la colonne*, à Séville, etc. Sa manière est gracieuse et son coloris vif. — Gomez de Valencia (Phil.), peintre, né à Grenade en 1634, mort en 1694, à imité avec succès Alonso Cano. On cite de lui la *Présentation des clefs de Séville à Ferdinand III par les députés maures*, et un *Christ dans le linceul*.

GOMEZ (Angélique POISSON, dame de), fille du comédien Poisson, née à Paris en 1684, morte en 1770, épousa un gentilhomme espagnol sans fortune, et fut obligée pour vivre de mettre à profit les talents littéraires qu'elle possédait. Ses ouvrages les plus connus sont : *les Journées amusantes*, 1723; *la Jeune Alcidaïne*, faisant suite au roman de Gomberville qui porte ce titre, 1733; *Anecdotes persanes*, *Cent Nouvelles nouvelles*, 1735.

GOMOR, comitat de Hongrie. V. GOMER.

GOMORRIE, v. mérid. de Palestine, au N. de Sodome, fut prise par Chodorlahomor, roi d'Élam, puis anéantie avec Sodome par le feu du ciel en punition des abominables débauches de ses habitants. La mer Morte en couvre l'emplacement.

GOMROUN, v. de Perse. V. BENDER-ABASSI.

GONAÏVES (Les), v. d'Haïti, ch.-l. du dép. de l'Artibonite, sur la côte O. et sur le golfe de Gonave, 6000 hab. Bon port. C'est là que fut proclamée en 1804 l'indépendance d'Haïti.

GONATAS (ANTIGONE). V. ANTIGONE.

GONCELIN, ch.-l. de cant. (Isère), à 30 kil. N. E. de Grenoble et près de l'Isère; 1650 hab.

GONDAR, dite *la Ville aux 44 églises*, v. d'Afrique, capit. du roy. de Gondar, et précédemment capit. de tout l'empire d'Abyssinie, par 35° 10' long. E., 12° 34' lat. N., à 60 k. S. O. d'Axoum; env. 50 000 h. Nombreuses églises : on remarque surtout celle dite *Koskom*; palais du roi ou *négus*, assez délabré. — Le roy. de GONDAR improprement dit *roy. d'Amhara*, un des débris de l'empire d'Abyssinie, comprend les provinces centrales de cette région (Dembea, Gojam, Belessem, Damot, Voggara, Tcheïga, etc.). Ce roy. est exposé aux ravages des Gallas.

GONDEBAUD, roi des Bourguignons, fils de Gondioc et petit-fils de Gondicaire. A la mort de son père (463), il n'eut en partage que le pays de Genève, mais il dépouilla et mit à mort ses trois frères Gondemar, Godégisile et Chilpéric, et étendit ainsi son royaume depuis le H.-Rhin jusqu'à la Méditerranée et depuis la Hte-Loire jusqu'aux Alpes. Clovis, qui avait épousé Clotilde, fille de Chilpéric, un des frères dépouillés, déclara la guerre à Gondebaud et le vainquit (501); il lui accorda cependant la paix, à la condition qu'il abandonnerait l'arianisme pour embrasser le Catholicisme. Il m. en 516. Gondebaud donna à ses sujets un code célèbre, connu sous le nom de *loi Gombette*. (V. ce mot). Cette loi fut promulguée en 502 à Lugdunum (Lyon), sa capitale.

GONDELOUR. V. KADDALOR.

GONDEMAR I, prince bourguignon, fils de Gondioc, et frère de Gondebaud, avait eu en partage à la mort de son père le pays de Vienne (en Dauphiné) (463); il en fut dépouillé en 476 par Gondebaud, qui le fit mettre à mort.

GONDEMAR II, roi des Bourguignons, 2<sup>e</sup> fils de Gondebaud, succéda à son frère Sigismond en 524; chassa les Francs de son royaume, vainquit et tua Clodomir, leur roi, dans la plaine de Véseronce, 524; conserva la paix avec l'Italie en cédant plusieurs villes à Théodoric, et resta paisible possesseur de ses États jusqu'en 534. A cette époque il fut vaincu à Autun et détroné par les fils de Clovis. Il mourut prisonnier en 541. Son royaume fut réuni à la France.

GONDERIC, roi des Vandales de 406 à 427.

GONDI (maison de), illustre maison de France, originaire de Florence. Un rejeton de cette famille, Antoine de Gondi, vint en France avec Catherine de

Médicis et fut maître de l'hôtel sous Henri II. — Albert de Gondi, son fils, né en 1522, m. en 1602, épousa en 1565 Claude-Catherine de Clermont, baronne de Retz, et devint le chef d'une branche nouvelle; il est connu sous le nom de maréchal de Retz (V. ce nom). — Son fils, Emmanuel de Gondi, 1581-1662, général des galères sous Louis XIII, eut à combattre les Barbaresques et les Rochellois. Il fut père du fameux cardinal de Retz. — Cette maison a donné à l'Église de Paris deux évêques, qui tous deux devinrent cardinaux. Le 1<sup>er</sup> permit, pendant le blocus de Paris par Henri IV, que l'argenterie des églises servit à secourir les habitants. — Le 2<sup>e</sup> est le fameux *Cardinal de Retz*. — V. RETZ.

GONDICAIRE, 1<sup>er</sup> roi des Bourguignons, entra en Gaule en 406, s'empara en 411 d'un vaste territoire situé à l'E. de la Gaule, du Rhin aux Alpes, se reconnut d'abord tributaire des Romains, puis se révolta et fut vaincu par Aëtius. Il resta depuis fidèle aux Romains et combattit avec eux Attila : il périt en 436, dans une grande bataille livrée aux Huns près du Rhin. Gondioc, son fils, lui succéda.

GONDIOC, 2<sup>e</sup> roi des Bourguignons, succéda en 436 à son père Gondicaire, étendit ses conquêtes et régna jusqu'en 463. Il partagea en mourant ses États entre ses quatre fils : Chilpéric, qui devint roi de Lyon; Gondemar I, de Vienne; Gondebaud, de Genève, et Godégisile, de Besançon.

GONDOK, *Condahates*, riv. de l'Inde, prend sa source dans le Thibet, par 80° 45' long. E., 30° lat. N.; franchit l'Himalaya, traverse le Neypour, sépare l'Aoude du Béhar, et tombe dans le Gange après un cours de 800 kil.

GONDOUIN (Jacques), architecte, né en 1737 à St-Ouen, près Paris, m. en 1818, était fils d'un jardinier de Louis XV, ce qui lui procura la protection du roi. Il fut élève de Blondel et pensionnaire de l'école de Rome. Il a construit l'*École de médecine* de Paris, dont le style est éminemment classique, et a dirigé avec Lepère la construction de la colonne de la place Vendôme : ils transporta scrupuleusement dans ce monument les formes, les détails et les proportions de la colonne Trajane de Rome.

GONDOVALD, fils naturel de Clotaire I, fut opposé par les leudes de la Gaule méridionale au roi Gontran, proclamé roi à Brives, en 584, et reconnu par une partie de l'Aquitaine. Trahi au moment de la lutte, il fut pris dans Comminges et mis à mort par ordre de Gontran et de Childbert II (585).

GONDECOURT, ch.-l. de cant. (Meuse), sur l'Ornain, à 27 kil. S. O. de Commercy; 1600 hab. C'était une des 4 prévôtés du Bassin mouvant.

GONDRIN (Ant. de), duc d'Antin. V. ANTIN.

GONSESSE, ch.-l. de cant. (Seine-et-Oise), à 30 k. E. S. de Pontoise, à 15 kil. N. E. de Paris; 2350 h. Station. Franges de coton, blanchisseries de toiles, etc. Boulangerie jadis renommée.

GONFALON ou GONFANON, grande bannière en usage au moyen âge, et ainsi nommée parce qu'elle était ornée de plusieurs pendans appelés *fanons*. Dans plusieurs républiques italiennes, les *gonfaloniers* (porteurs du gonfalon) furent longtemps des officiers de justice, ou les commandants d'un corps de troupes destiné à protéger l'exécution des lois. Dans quelques-unes même, comme à Florence avant le XI<sup>e</sup> siècle, on nommait ainsi le chef de l'État. — En France, le gonfalon était plus spécialement une bannière d'église, qu'on arborait pour lever des troupes, et qui était portée par les avoués ou défenseurs temporels des abbayes et des églises; tous les vassaux du clergé se rangeaient sous cette bannière.

GONGORA Y ARGOTE (Luis de), poète espagnol, né à Cordoue en 1611, m. en 1627, embrassa à 45 ans l'état ecclésiastique, et devint aumônier de Philippe III. Il composa des sonnets, des romances, des chansons, des satires et de petits poèmes (*les Solitudes*, 1622, *Polyphème*, 1624). Après avoir débuté par un langage précis et naturel, il mit à la mode, sous

le nom d'*Estilo culto*, un style ampoulé qui a été désigné sous le nom de *gongorisme*. Ses œuvres ont été publiées à Madrid en 1630 et 1659. Don Ramon Fernandez en a donné un choix. Madrid, 1787.

**GONNELIEU** (Jérôme de), jésuite, né à Soissons en 1640, m. à Paris en 1715, se distingua comme prédicateur, comme directeur des consciences et comme écrivain ascétique. Il a laissé : *Exercices de la vie spirituelle*, Paris, 1701 ; *Méthode de bien prier et Pratique de la vie intérieure*, 1710, ouvrages pleins d'onction. On connaît sous son nom une traduction de *l'Imitation de J.-C.*, publiée en 1673, qui est de J. Cusson, et dans laquelle il n'a fait qu'insérer des prières et des pratiques.

**GONSALVE DE CORDOUE**, surnommé *le Grand Capitaine*, général espagnol, né en 1443 à Montilla, près de Cordoue, se signala d'abord contre les Maures, et leur enleva Grenade (1492). Appelé en 1500 par les Vénitiens, il força les Turcs à lever le siège de Zante. Placé l'année suiv. par le roi Ferdinand à la tête d'une expédition dans le roy. de Naples, dont Louis XII, roi de France, venait de s'emparer, il débarqua à Tropea, battit les Français à Barletta et à Seminara (1503), remporta une victoire complète à Cerignola, dans la Pouille, sur le duc de Nemours, qui y périt (1503), et assura à l'Espagne la possession du roy. de Naples, dont il fut nommé connétable. Mais des envieux le calomnièrent auprès de Ferdinand : il recut l'ordre de quitter Naples, et il alla finir ses jours dans la disgrâce à Grenade (1515). Gonsalve était généreux autant que brave; cependant on lui reproche de la duplicité et des traits de cruauté. Sa Vie a été écrite par le P. Duponce et par Quintana; Florian en a fait le héros d'un roman.

**GONTAUT** (maison de), noble famille de France, originaire du bourg de Gontaut, dans l'ancien Agénois (Lot-et-Garonne), remonte au x<sup>e</sup> siècle. La plupart de ses membres se sont illustrés par les armes : elle a fourni 4 maréchaux et un amiral. Dès l'an 1180, les seigneurs de Gontaut prennent le titre de seigneurs de Biron. V. BIRON.

**GONTHER** d'Andernach (Jean), médecin allemand, né en 1487 à Andernach, mort à Strasbourg en 1574, fut recteur des écoles publiques à Goslar, professeur de grec à Louvain; vint ensuite exercer la médecine en France, et fut à partir de 1535 médecin de François I; mais les mesures dirigées contre les Protestants l'obligèrent à retourner en Allemagne. Il s'occupa surtout d'anatomie et fut le maître de Vésale et de Rondelet. Il a laissé des ouvrages estimés : *Anatomicarum Institutionum libri IV*, Paris et Bâle, 1536; Padoue, 1558, revu par Vesale; *De Medicina vet et nova*, Bâle, 1571; *De la Peste*, Strasbourg, 1564. Il a traduit en latin divers traités de Galien.

**GONTRAN**, 2<sup>e</sup> fils de Clotaire 1<sup>er</sup>, roi de France, eut en partage en 561 les roy. de Bourgogne et d'Orléans; calma les dissensions fréquentes qui s'élevaient entre ses frères, battit les Lombards et fit cesser leurs incursions sur son territoire. La mort de ses trois frères le laissa seul possesseur des Gaules; il se déclara le protecteur de ses neveux, fit sacrer roi de Soissons Clotaire II, fils de son frère Chilpéric I, et légua ses Etats à Childébert II. Il mourut en 593, et fut canonisé. On le fête le 28 mars.

**GONZAGUE**, en italien *Gonzaga*, bourg de Vénétie, à 20 kil. S. de Mantoue, a donné son nom à l'illustre famille des Gonzague.

**GONZAGUE**, famille princière d'Italie, qui depuis le x<sup>e</sup> siècle a donné des seigneurs à quelques souverainetés de l'Italie, de grands dignitaires à l'Eglise, des princesses, à plusieurs maisons royales, et qui régna sur Mantoue de 1328 à 1708. Elle se partagea en plusieurs branches : 1<sup>o</sup> la branche aînée, à laquelle appartinrent les marquis, puis ducs de Mantoue, et qui s'éteignit en 1627; 2<sup>o</sup> la branche collatérale des ducs de Nevers, qui la remplaça en 1627; 3<sup>o</sup> la branche des ducs de Guastalla, issue en 1557 de la branche aînée, et éteinte en 1746; 4<sup>o</sup> la

branche des ducs de Sabonetta et de Castiglione; 5<sup>o</sup> la branche des comtes de Novellara, éteinte en 1728.

Louis de Gonzague, fondateur de cette maison, se défit en 1328 de Passerino Bonacossi, *capitano* de Mantoue, et se fit proclamer à sa place. Il ajouta Reggio à ses Etats (1335) et mourut en 1361.

Jean François II, marquis de Mantoue de 1484 à 1519, fut choisi en 1495 par le pape, les Vénitiens, l'Espagne et le duc de Milan, pour commander leurs troupes réunies contre Charles VIII, roi de France, lors de l'expédition de ce prince en Italie, et remporta quelques avantages sur l'armée française. Il ne s'en mit pas moins à la solde de Louis XII en 1503, et prit part en 1509 à la Ligue de Cambrai contre Venise.

Frédéric I de Gonzague, fils aîné du préc., s'attacha à Charles-Quint et en obtint l'érection du marquisat de Mantoue en duché, 1530, ainsi que la possession du Montferrat, 1536. Il m. en 1540. Un des fils, Louis de G., devint par mariage duc de Nevers. — V. NEVERS.

Ferdinand 3<sup>e</sup> fils de Jean François II, se mit au service de Charles-Quint, et acquit la réputation d'un des meilleurs généraux de l'Italie. Il prit Florence en 1530. Charles-Quint l'avait fait vice-roi de Sicile et gouverneur de Milan; mais il s'y rendit odieux par ses concussions et sa dureté et fut dépouillé de ce gouv't par Philippe II, en 1556. Il acheta alors le duché de Molfetta dans le roy. de Naples, et la v. de Guastalla dans le Parmesan, qui fut érigée en duché en sa faveur. Il mourut en 1557, laissant ses nouveaux Etats à ses descendants. On le soupçonne d'avoir empoisonné le dauphin, fils de François I, roi de France, et d'avoir fait assassiner P. L. Farnèse, duc de Parme, en 1547.

Charles I, duc de Nevers, fils de Louis de Gonzague, duc de Nevers, et petit-fils de Frédéric, duc de Mantoue, se porta héritier du duché de Mantoue à la mort du duc Vincent, son cousin, 1627, et eut pour concurrents César de Gonzague, duc de Guastalla, et le duc de Savoie qui était soutenu par les Espagnols. Après avoir été surpris par les Impériaux dans Mantoue, qui fut livrée au pillage, Charles fit sa soumission. Il finit, avec l'appui de la France, par obtenir l'investiture des duchés de Mantoue et de Montferrat (1630). Il mourut en 1637 et eut pour successeur Charles II (1637-65), son petit-fils. — Charles II, n'étant âgé que de 8 ans, fut d'abord placé sous la tutelle de sa mère. Il vendit à Mazarin en 1659 toutes ses possessions de France (duché de Nevers, Rethel, Mayenne, etc.) — Charles III, dernier duc de Mantoue, fils de Charles II, né en 1652, lui succéda dans la tutelle de sa mère, prit parti pour Louis XIV dans la guerre de la succession d'Espagne, reçut garnison française à Mantoue et vit par suite ses Etats envahis par les Impériaux après le désastre de Turin (1706). Il mourut en 1708, empoisonné par une femme. Il ne laissait pas d'enfants.

Lucrece de Gonzague, femme illustre du xvi<sup>e</sup> siècle, née vers 1520, morte en 1576, fille de Pyrrhus de Gonzague, seigneur de Gozzuolo; avait appris le latin et le grec de Bandello, qui fit un poème à sa louange (V. BANDELLO). Son mari, P. Mandouët, seigneur ferrarais, ayant été condamné à mort pour conspiration (1546), elle obtint la commutation de la peine en une détention perpétuelle et s'enferma avec lui. Elle entra dans un couvent après sa mort.

Marie Louise de Gonzague, de la ligne de Nevers, née vers 1612, épousa en 1645 Wladislas, roi de Pologne, puis, en 1649, Jean Casimir, son successeur, et fut chassée de ses Etats avec son 2<sup>e</sup> époux; elle mourut en 1667. — Sa sœur puînée, Anne de Gonzague, née en 1616, connue sous le nom de *Princesse palatine*, est célèbre par sa beauté et son esprit; elle épousa le prince Edouard, comte palatin, fils de l'électeur palatin Frédéric V, et vint se fixer à Paris, où elle fit l'ornement de la cour d'Anne d'Autriche. Après une vie de plaisir et d'intrigues, elle passa ses dernières années dans la pénitence et mourut à Paris en 1684. Bossuet a prononcé son *Oraison funèbre*.

On a sous son nom des *Mémoires*, publiées en 1786 par Rulhières, à qui on les attribua.

**GONZALVE**. V. GONSALVE.

**GORDES**, *Vordenses*, ch.-l. de c. (Vaucluse), à 16 k. N. O. d' Apt; 1115 hab.

**GORDIEN I**, dit *l'Ancien* et *l'Africain*, empereur romain, né à Rome en 157, était proconsul en Afrique, où il avait mérité d'être surnommé *le Vrai Scipion*, et avait 80 ans lorsqu'il fut proclamé à Carthage conjointement avec son fils, par les troupes révoltées contre le féroce Maximin, 237. Il refusa vainement la pourpre. Au bout de six semaines il s'étrangla en apprenant que son fils avait été vaincu et tué dans Carthage par Capélien, général de Maximin. — Gordien II, dit *le Jeune*, son fils, avait été associé à l'empire: il périt à Carthage en combattant Capélien. Il avait 46 ans. — Gordien III, dit *le Pieux*, petit-fils par sa mère de Gordien I, fut placé sur le trône en 238, après la mort de Pupien et Balbin, n'étant encore âgé que de 13 ans. Dirigé par le préfet du prétoire Misithée, dont il épousa la fille, il gouverna sagement. Il périt en Orient, en 244, pendant qu'il combattait Sapor, roi des Perses. On le crut assassiné par Philippe l'Arabe. L'histoire des Gordiens a été écrite par Jules Capitolin.

**GORDIEN** (Néus). V. CORNUTS.

**GORDIUM**, plus tard *Juliopolis*, v. de Phrygie, sur le Sangarius, près des frontières de la Galatie, fut longtemps la capitale du pays. C'est là que se trouvait le nœud Gordien. V. GORDIUS.

**GORDIUS**, Phrygien qui, de simple labourer, devint roi, pour avoir accompli un oracle qui promettait le trône à celui qui entrerait le premier dans le temple de Jupiter à Gordium. Midas, son fils, consacra au dieu le char qui le portait quand on vint lui offrir la royauté. Le joug était lié au timon par un nœud si artistement fait, qu'on ne pouvait en apercevoir les bouts: on le nommait le *nœud gordien*. L'oracle promettait l'empire de l'Asie à celui qui délierait ce nœud. Alexandre, au début de son expédition contre la Perse, désespérant de le délier, le coupa d'un coup d'épée, et parvint ainsi à accomplir ou plutôt à éluder l'oracle (334).

**GORDON** (famille de), anc. maison d'Écosse, qui paraît être venue s'établir dans la Grande-Bretagne à la suite de Guillaume le Conquérant (1066). Les Gordon s'allièrent aux nobles maisons de Keith, d'Argyle, de Norfolk, et même aux Stuarts, à la cause desquels ils se montrèrent toujours fidèles. Ils reçurent en 1684 le titre de ducs. La ligne mâle des ducs s'est éteinte en 1836 en la personne de George Gordon, né en 1770, pair en 1807, général en 1819, et garde du grand-seau d'Écosse. — John Byron, père du célèbre lord Byron, avait épousé Catherine Gordon, issue de la branche aînée de cette famille, d'où vient que le poète portait aussi le nom de Gordon.

**GORDON** (Patrik), noble écossais, issu de la même famille, né en 1635, mort en 1698, quitta jeune sa patrie, et devint feld-maréchal de Russie et gouverneur de Moscou sous le règne de Pierre le Grand, à qui il rendit de grands services dans la guerre de 1696 contre les Turcs, et dans la révolte des Strélitz. On a de lui un *Journal* précieux, publié de nouveau et complété à St-Petersbourg en 1840.

**GORDON** (George), connu sous le nom de *lord Gordon*, né en 1750, membre de la chambre des Communes, s'y fit remarquer par son opposition au ministère et causa, par ses déclamations contre le bill en faveur des catholiques, des troubles qui amenèrent son emprisonnement, en 1780. Mis en jugement, il fut acquitté. Ayant publié en 1788 un libelle contre la reine de France, il fut arrêté et mis à Newgate, où il mourut en 1793.

**GORDON** (Alexandre), antiquaire écossais, mort à la Caroline vers 1750, a laissé, sous le titre d'*Itinerarium septentrionale*, un voyage dans plusieurs comtés d'Écosse et d'Angleterre (1726-1732), in-fol.; les *Vies du pape Alexandre VI et de César Borgia*,

1729, trad. en franç., 1732; une traduction de *l'Histoire complète des anciens amphithéâtres* de Scipion Maffei, 1730, in-8; des descriptions de momies égyptiennes, d'héroglyphes et autres antiquités, etc.

**GORDYENE**, partie sept. du *Kourdistan*, contrée d'Arménie, entre la Bagraydanène au N. et le Tigre au S., était voisine de l'Atropatène et de l'Assyrie.

**GORÉE**, *Bir* en langue indigène, îlot situé sur la côte de Sénégambie, à 3 k. S. du cap Vert, par 14° 40' lat. N., 19° 45' long. O.; 6000 hab. Ses côtes sont très-escarpées et presque inaccessibles. La plus grande partie de l'île est occupée par la ville de Gorée, que défend le fort St-Michel. Trib., cour d'assises. Gomme, ivoire, poudre d'or. — Les Hollandais s'emparèrent de cette île en 1619, et l'appellèrent Gorée, du nom d'une île de la Zélande. L'amiral d'Estreées la leur enleva en 1667. Occupée en 1804 par les Anglais, elle a été rendue à la France en 1815. Elle dépend du gouvernement du Sénégal.

**GORGIAS**, sophiste grec, né à Léontium en Sicile vers l'an 465 av. J.-C., vécut, dit-on, 107 ans. Envoyé par les Léontins à Athènes pour y demander des secours, il se fit tellement admirer des Athéniens par son éloquence qu'on l'y retint pour donner des leçons de rhétorique. Non moins remarquable comme philosophe, il écrivit un livre de la *Nature*, dans lequel il soutenait qu'il n'y a rien de réel, rien qui puisse être connu, rien qui puisse être enseigné ou transmis par les mots. On a sous son nom deux discours, dans les *Orateurs grecs* de Reiske, et dans les *Orateurs attici* de la collection Didot. — Platon a donné le nom de *Gorgias* à un dialogue célèbre où il traite de la rhétorique et se moque des sophistes et des rhéteurs de son temps.

**GORGONES**, monstres femelles, célèbres dans la Fable, étaient sœurs et filles de Phorcys et de Ceto. On en comptait trois: Méduse, Sthéno et Euryale. Homère n'en cite qu'une, qu'il nomme Gorgo. Elles habitaient près du jardin des Hespérides, situé aux environs des colonnes d'Hercule. Elles n'avaient qu'un œil en commun et étaient si hideuses à voir qu'elles changeaient en pierres tous ceux qui les regardaient. Persée délivra la terre de ces monstres, et parvint, avec le secours de Minerve, à trancher la tête de Méduse que la déesse attacha à son égide.

**GORI** ou **CORRI**, v. de Russie d'Asie (Géorgie), ch.-l. de prov., à 80 kil. N. O. de Tiflis, près du confluent du Kour et du Didi-Liakvi; 1500 hab. Cette ville a donné son nom à la Gorie.

**GORI** (l'abbé), antiquaire florentin, 1691-1757, élève de Salvini, fut un des hommes les plus savants de son temps. Il a donné, entre autres ouvrages, un recueil des *Inscriptions grecques de la Toscane* (1726-44, 3 v. in-f., lat.), *Museum florentinum* (1731-43), 9 v. in-f.). On lui reproche de manquer de critique; il n'en a pas moins rendu de grands services à l'archéologie et à l'art.

**GORIONIDES** (Joseph), dit aussi *Ben Gorion* et *Jossiphon*, rabbin juif, du VIII<sup>e</sup> ou du IX<sup>e</sup> siècle, est auteur d'une *Histoire juive* qui a été imprimée à Mantoue vers 1470, et qui a été traduite en latin par Munster, Bâle, 1541, et par Gagner, Oxford, 1706.

**GORITZ** ou **GORICE**, *Gærtz* en allemand, v. des États autrichiens (Illyrie), sur l'Isonzo, à 41 kil. N. O. de Trieste; 10 000 hab. Evêché. Sociétés savantes; imprimerie de livres hébreux pour l'Orient. Soieries, bougies, rubans de fil; liqueurs. Cette ville fut pendant quelques années le séjour des Bourbons déchus du trône de France. Charles X y m. en 1836.

**GORKUM**, v. forte du roy. de Hollande (Hollande mérid.), à 35 kil. S. E. de Rotterdam, sur la Meuse; 6000 hab. Eglise et hôtel de ville remarquables. Pêche active. Commerce (grains, beurre, chanvre, poissons, surtout saumons). Patrie de l'orientaliste Erpenius, des peintres J. Van der Heyden, J. Van der Ulft, et Abr. Blœmaert. — Fondée en 1230; très-florissante au XIV<sup>e</sup> siècle; presque submergée en 1809. Prise en 1787 par les Prussiens, et en 1795

par les Français, qui l'ont fortifiée; reprise par les Prussiens en 1814.

**GORLITZ**, v. de Silésie. V. GÖRLITZ.

**GORM**, le *Vieux*, roi Danois, fils de Canut I, régna de 913 à 930 environ, fit des incursions dans le nord de l'Allemagne et en Russie jusqu'à Kiev, et laissa prêcher le Christianisme dans ses États.

**GORRAH**, nom qu'on donne souvent au Sellaïje et à la Beyah réunis, avant leur jonction avec le Tchennab; c'est l'anc. *Hijhase*.

**GORRON**, ch. de c. (Mayenne), sur le Colmort, à 17 kil. N. O. de Mayenne; 2600 hab. Anc. château fort, auj. détruit.

**GORTSCHAKOFF** (Michel), général russe, 1795-1861, se signala dans les guerres contre les Turcs, les Polonais et les Hongrois; fut le général en chef de l'armée russe dans la guerre de Crimée, et résista longtemps dans Sébastopol à l'attaque des Anglais et des Français. Il était un des membres les plus influents du vieux parti russe.

**GORTYNE**, v. de Crète, au S. O. de Gnosse, sur le fleuve Léthé. Près de cette ville était le fameux Labyrinthe (V. ce mot). — Ville d'Arcadie, au confluent de l'Alphée et du Gortynias.

**GORZE**, ch.-l. de c. (Moselle), à 17 kil. S. O. de Metz; 1600 hab. Anc. abbaye de Bénédicteins.

**GOSLAR**, v. murée du Hanovre, sur la Gôse, à 6 k. S. E. de Hildesheim; 8000 h. Siège de l'exploitation des riches mines du Harz. Cathédrale antique, vieux château impérial, dit *Kaiserburg*, où se rassemblèrent plusieurs diètes impériales. Antécédents saxonnés. Potasse, tabac, savon, vitriol, liqueurs, bière renommée, eau-de-vie de grains, etc. Aux environs, plomb, ocre, soufre, ardoises. — Goslar était jadis une ville impériale; elle fut donnée à la Prusse en 1803, annexée au royaume de Westphalie en 1807; puis rendue en 1813 à la Prusse, qui la céda au Hanovre en 1815.

**GOSLIN**, évêque de Paris, était cousin de Charles le Chauve. Il concourut avec le comte Eudes à défendre Paris contre les Normands qui l'assiégeaient (885) : monté lui-même sur une brèche et armé d'une hache, il combattit avec courage, repoussa plusieurs assauts, et tua de sa main Sigefroy, chef des Normands; il mourut pendant le siège, en 886.

**GOSPORT**, v. et port d'Angleterre (Hampshire), à 2 kil. O. de Portsmouth, d'où elle n'est séparée que par un petit bras de mer; 15 000 hab. Bel hôpital d'Asiatar (pour les marins), tonderies et autres établissements pour la marine royale.

**GOSSE** (Étienne), auteur dramatique, né en 1773 à Bordeaux, mort en 1834, s'enrôla en 1793, devint rapidement officier, se retira du service après avoir été blessé en Vendée (1796), et occupa sous l'Empire un emploi que la Restauration lui fit perdre. Il a fait des comédies, dont les meilleures sont *les Femmes politiques*, 1797, et *le Médisant*, en 3 actes et en vers, 1816; des romans, entre autres *les Amants vendéens*, 1800, et des *Fables*, 1818, remplis d'allusions politiques, et qui eurent un grand succès. On a aussi de lui des *Prorbes dramatiques*, 1819, et *les Bêtes parlantes*, ouvrage satirique en vers.

**GOSSEC** (François Joseph), compositeur, né à Vergnies (Hainaut) en 1733, mort à Paris en 1829, était fils d'un laboureur. Il fut un des créateurs de la symphonie, introduisit une instrumentation plus vigoureuse, et tira surtout parti des ressources qu'offrent les instruments de cuivre. Il composa des opéras qui eurent un grand succès : *les Pêcheurs*, 1766; *la Fête du village*, 1778; *Rosine*, 1786; *la Reprise de Toulon*. On lui doit une *Messe des Morts* et un *O Salutaris* qui sont regardés comme ses chefs-d'œuvre. C'est lui qui pendant la Révolution fit la musique pour presque toutes les fêtes patriotiques. Après avoir été, de 1775 à 1780, maître de musique à l'Opéra, il créa en 1784 une école de chant, d'où est sorti le *Conservatoire*. Il fut nommé inspecteur de ce dernier

établissement dès sa fondation, 1795. Il fut aussi de l'Institut dès sa création.

**GOSSELIN** (François Joseph), savant géographe, né à Lille en 1751, mort à Paris en 1830, était destiné au commerce et fut pendant plusieurs années député de sa province au conseil de commerce siégeant à Paris. Après avoir voyagé pour s'instruire et avoir visité la Suisse, l'Italie, l'Espagne, les Pays-Bas, recueillant partout des matériaux sur la géographie des anciens, il débuta en 1789 dans la carrière scientifique en remportant le prix proposé par l'Académie des inscriptions sur la *Comparaison de Strabon et de Ptolémée*. Il fut admis à l'Académie en 1791 et devint en 1799 conservateur du cabinet des antiques. Son premier ouvrage est la *Géographie des Grecs analysée ou les Systèmes d'Ératosthène, de Strabon et de Ptolémée comparés entre eux* (mémoire couronné), 1790; il le fit suivre d'une foule de mémoires qu'il lut à l'Institut, et qu'il recueillit sous le titre de *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens*, 1798 à 1813, 4 vol. in-4, ouvrage capital rempli de découvertes importantes, mais où il se laissa entrainer par l'esprit de système; il supposait que les anciens ont possédé la mesure exacte de la terre, dont la connaissance leur aurait été léguée par un peuple primitif; il expliquait les contradictions apparentes qu'on trouve dans les auteurs sur la distance des lieux en admettant différents stades qu'on aurait confondus jusqu'à lui.

**GOTAMA**, J. BOUDDHA.

**GOTESCALC**, prêtre allemand, partit en 1096 à la tête d'une troupe indisciplinée de 15 000 croisés, qui furent presque tous tués en Hongrie.

**GOTESCALC**, surnommé *le second Fulgence*, hérétique, né en Allemagne vers l'an 806, embrassa la vie monastique à Orbais, abbaye de l'ordre de St-Benoît, dans le diocèse de Soissons. Nourri de la lecture de S. Augustin, il crut trouver dans cet auteur le dogme de la prédestination absolue et enseigna que Dieu a gratuitement prédestiné les élus à la vie éternelle et les réprobés à la mort éternelle. Cette doctrine ayant été condamnée au concile de Mayence en 848, et Gotescalec ayant refusé de se rétracter, il fut déclaré hérétique incorrigible et se vit déposé du sacerdoce, battu de verges et enfermé pour le reste de ses jours dans l'abbaye de Ht-Villiers, par ordre d'Hincmar, archevêque de Reims. Il mourut dans sa prison, en 868, sans avoir consenti à une rétractation. Sa vie a été écrite par Usserius, 1631, et par le jésuite L. Cellot, 1655.

**GOTHA**, capit. du duché de Saxe-Cobourg-Gotha, près de la Leine, à 74 k. N. O. de Cobourg, à 876 k. N. E. de Paris; 15 000 hab. Station de chemin de fer. Beau château ducal avec terrasse; musée ouvert au public; biblioth., riche cabinet de médailles, cabinet chinois, galerie de tableaux; gymnase, écoles polytechn., de commerce, normale primaire. Porcelaine, toiles de coton, lainages, etc. On y rédige depuis 1764 l'*Almanach de Gotha*. Patrie de Götter, de Th. Reinesius.

**GOTHARD** (S.), né en Bavière, réforma plusieurs monastères, et fut évêque d'Hildesheim de 1021 à 1038. On l'hon. le 4 mai. — V. ST-GOTHARD.

**GOTHEMBOURG** ou **GETHENBURG**, v. de Suède (Westrogothie), ch.-l. du comté de Gothenbourg-et-Bohus, à 480 kil. O. S. O. de Stockholm; 25 000 h. Evêché, place forte, consulats. Rues larges et régulières; bon nombre d'édifices. Imprimeries, fabriques de drap, de tapis, de toiles à voiles, d'horlogerie; filatures de coton, corderies, papeteries, raffineries, teintureries, etc. Chantiers de construction; commerce florissant; bateaux à vapeur pour Stockholm, Copenhague, etc. Gothenbourg fut fondée en 1607 par Charles IX, détruite en 1611 par les Danois, et rebâtie par Gustave-Adolphe. — Le comté de Gothenbourg-et-Bohus, formé de l'anc. province de Bohus et d'une partie de la Westrogothie, est borné au N. par la Norwège, à l'E. par le gou-

vernement d'Elfsborg dont elle est séparée par le Gœta-Elf, au S. par celui de Halmstad, et à l'O. par le Skager-Rack et le Cattégat.

**GOTHIE** (roy. de). On désignait jadis sous ce nom la portion mérid. de la Suède, au S. de la Suède propre et à l'E. de la Norvège; elle était divisée en 3 parties : 1° Ostrogothie (subdivisée en Ostrogothie propre, Smaland, îles d'Éland et Gotland); 2° Westrogothie (Westrogothie propre, Bohus, Dalie, Wermland); 3° Gothie du Sud (Halland, Skana, Blekinge). Auj. la Gothie forme 12 län ou gouvts : Linköping, Calmar, Kronoberg, Gotland, Jönköping, Skaraborg, Elfsborg, Gœtheborg-et-Bohus, Halmstad, Christianstad, Malmœhus, Blekinge. La Gothie tirait son nom des Goths, qui la conquièrent vers le 1<sup>er</sup> siècle de J.-C. Elle forma jusqu'au xiii<sup>e</sup> siècle un roy. à part. Un prince de la famille royale de Suède porte le titre de *duc de Gothie*.

*Canal de Gothie*, grand canal qui fait communiquer la Baltique et la mer du Nord, allant de Stockholm à Gothenbourg. Il est composé en grande partie de lacs et de rivières réunis par des canaux. Il a été achevé en 1832.

*Marche de Gothie*. V. SEPTIMANIE.

**GOTHIQUE** (mer), *Codanus sinus*, la mer Baltique.

**GOTHOFREDUS**. V. GODEFROY, GEOFFROY, GALFRID.

**GOTHONS**, *Gothones*. V. GOTH.

**GOTH**, *Gothi*, peuple germanique. Ils eurent, à ce qu'on croit, pour habitation première, soit le *Boiohemum* qu'ils partageaient, dit-on, avec les Marcomans, soit les sources de la Vistule; ils conquièrent ensuite la Scandinavie méridionale et centrale, ainsi que le nord de la péninsule Cimbrique, tous pays où on les trouve établis 3 siècles av. J.-C. et où leur passage est attesté par les noms de *Gothie*, *Codanus sinus*, *Jutland* (car Jutes et Goths ne diffèrent pas); puis ils revinrent au S. de la Baltique où une de leurs tribus s'établit sous le nom de *Gothons* (dans la Prusse actuelle); de là, subjuguant les Venèdes, Burgundes, Roxolans, lazyges et Finnois, ils s'étendirent de proche en proche depuis la Vistule et la Theiss jusqu'au Rha, et se divisèrent en trois grandes masses ne formant qu'un même État (Gépides, au N. des Alpes Bastarniques; Visigoths ou Goths du Ouest, du Tibisque au Borysthène; Ostrogoths ou Goths de l'Est, du Borysthène au Rha); ils franchirent plusieurs fois le Danube et même le Pont-Euxin, pour ravager l'empire (sous Maximin, Gordien, Décimus); rançonnèrent Marcianopolis, prirent Philippopolis, assujettirent Gallien au tribut, mais furent repoussés par Claude II qui prit de là le surnom de Gothique (269); occupèrent la Dacie Trajane dès que les Romains l'abandonnèrent (274); se jetèrent sur le roy. du Bosphore, qu'ils détruisirent, et pillèrent l'Asie-Mineure. Leur roi Hermanric porta leur puissance à son plus haut degré dans le iv<sup>e</sup> siècle : leur empire embrassait vers 350 tout le pays qui s'étend depuis le Don jusqu'à la Theiss et depuis la mer Noire jusqu'à la Baltique; mais ils furent arrêtés dans leurs progrès par l'invasion des Huns; Hermanric périt en combattant ces derniers sans pouvoir arrêter leur marche (376). Une partie des Goths, les Ostrogoths, consentit à subir le joug des Huns; les autres, les Visigoths, franchissant le Danube, se jetèrent de nouveau sur l'empire romain et obtinrent du faible Valens des terres en Mésie (376); mais dès 378, ils reprirent les armes contre l'empire : vainqueurs à Andrinople, ils pillèrent les faubourgs de Constantinople : ils ne furent réduits que par Théodose I, qui prit les plus redoutables à sa solde. A la mort de cet empereur (395), Alaric I, leur chef les promène par toute la Thrace et la Macédoine; il se fait donner par Arcadius le titre de général des milices romaines en Illyrie orientale (397), il envahit deux fois l'Italie sous le règne d'Honorius (403-409), prend et saccage Rome (410). Ataulf, son frère et son successeur, fonda la monarchie des Visigoths dans la Gaule méridionale et l'Hispanie (412).

De leur côté, les Ostrogoths, redevenus libres en 453, à la mort d'Attila, obtinrent des demeures, les uns en Pannonie, les autres en Thrace; puis ils se réunirent tous sous Théodoric le Grand, et allèrent, avec l'aveu de l'empereur Zénon, reprendre l'Italie sur les Hérules (489-93); ils fondèrent dans ce pays le roy. des Ostrogoths, qui, après avoir été florissant sous Théodoric (493-526), tomba bientôt en décadence, puis succomba sous les coups de Bélisaire et de Narsès (534-553). Les Ostrogoths passèrent alors en Norique, mais ils n'existèrent plus comme nation. — Le royaume des Visigoths en Espagne se maintint jusqu'en 711, époque à laquelle il fut détruit par les Arabes; néanmoins les restes de la nation se conservèrent dans les montagnes des Asturies et de la Galice, et y fondèrent les petits royaumes chrétiens qui furent le noyau de la monarchie espagnole. — Les Goths étaient de tous les barbares les plus aptes à la civilisation. Ils embrassèrent la religion chrétienne du temps de Constantin, mais ils adoptèrent l'hérésie d'Arius. La loi des Visigoths est sans contredit la plus savante et la plus douce des lois barbares. Pour plus de détails sur l'histoire des Ostrogoths et des Visigoths, V. ces noms. — On peut consulter sur les Goths, qui paraissent être identiques avec les Scythes et les Gètes : Jornandès, *De Getarum, sire Gothorum origine et rebus gestis*; Pinkerton, *Recherches sur l'origine et les établissements des Scythes et des Goths*, trad. par Miel, 1804, et Bergmann, *Recherches sur les Gètes*.

**GOTTER** (Fréd. Guil.), poète allemand, né à Gotha en 1746, m. en 1797, occupait dans sa ville natale un emploi qui lui faisait le loisir de se livrer aux lettres. Il avait étudié à fond la langue et la littérature françaises, et appréciait nos chefs-d'œuvre poétiques; il chercha à en reproduire les beautés dans ses œuvres. Il a composé des épitres, des élégies, des poésies légères et des ouvrages dramatiques. Le recueil de ses *Poésies* a été publié à Gotha, 1787-88, 2 v. On y trouve des imitations de l'*Oreste*, de la *Méropé* et de l'*Alzire* de Voltaire. Il a aussi donné des *Opéras-Comiques* et des *Drames*.

**GOTTINGUE**. V. GËTTINGUE.

**GOTTLAND**, île suédoise de la mer Baltique, au S. E. de la Suède, par 15° 48'-16° 49' long. E., 56° 54'-57° 56' lat. N. : 115 kil. sur 63, forme un gouv't; 40 000 hab.; ch.-l., Wisby. Climat moins rude qu'en Suède. Forêts, grains, beaucoup de légumes; bétail; pêche active. — Cette île fut peuplée à une époque fort reculée par les Goths. Elle fut conquise par les Danois en 1361 et 1437; le traité de 1644 la donna à la Suède. Les Russes l'occupèrent momentanément en 1807. Le roi de Suède Charles IX porta d'abord le titre de duc de Gotland.

**GOTTLIEBEN**, bourg de Suisse (Thurgovie), à 2 kil. O. de Constance; 250 hab. Vieux château fort. où furent enfermés Jean XXIII, Jean Huss et Jérôme de Prague pendant le concile de Constance (1414). Le prince Louis Napoléon (Napoléon III) l'acheta en 1837 et le restaura.

**GOTTORP**, bailliage du Danemark, dans la partie mérid. du duché de Sleswig, tire son nom du château de Gottorp qui défend la ville de Sleswig, son ch.-l.; 20 000 hab. Il a donné son nom à une branche de la maison de Holstein.

**GOTTSCHED** (J. Christian), écrivain allemand, né en 1700 près de Kœnigsberg, m. en 1766, enseigna les belles-lettres à Leipsick depuis 1730, et influa puissamment, par ses leçons et ses ouvrages de critique, sur le développement de la littérature allemande. Ses principaux écrits sont : l'*Éloquence académique*, à l'usage des écoles, 1728; *Essai d'art poétique pour les Allemands*, 1730; *Histoire critique et littéraire de la langue allemande*, 1732-44; *Grammaire allemande*, 1748 : cet excellent ouvrage a eu de nombreuses éditions; *Dictionnaire des arts libéraux*, 1780. On lui doit des traductions de Bayle, de Fontenelle, une tragédie de *Caton*, et deux recueils de poésies.



sies (1736 et 1750), qui sont médiocres. Gottsche fit tous ses efforts pour constituer une littérature propre à l'Allemagne et fut le chef d'une école qui, tout en visant à l'originalité, plaçait au-dessus de tout la pureté de la langue et la correction du style. On lui reproche de la pédantisme.

**GOUALIOR**, v. et fort de l'Inde anglaise (Agrah), anc. capit. du roy. de Sindhya, par 75° 42' long E., 26° 15' lat. N., à 105 kil. S. d'Agrah; 80000 hab. Célèbre forteresse regardée comme la clef de l'Hindoustan du côté des Mahrattes et comme inexpugnable; elle fut prise pourtant par les Anglais en 1780. Rendue aux Mahrattes en 1805, elle est devenue la capit. de l'État de Sindhya; les Anglais l'ont prise de nouveau en 1844. — Goualior donne son nom à un vaste et fertile district de l'Inde, qui se trouve vers le centre de la presqu'île, entre 26° et 27° lat. N., et qui compte près de 4 millions d'hab.

**GOUDA**, quelquefois *Ter-gour*, v. du roy. de Hollande (Holl. mérid.), sur l'Yssel et la Gouwe, à 17 k. N. E. de Rotterdam; 15 000 hab. Superbe et vaste cathédrale, remarquable par ses vitraux peints; grandes écluses, etc. Pipes, fromages estimés. Entrepôt de marchandises pour Amsterdam, Rotterdam et la Belgique. Patrie du voyageur Houtman.

**GOUDELOUR**, F. KADDALORE.

**GOUDIMEL** (Claude), compositeur du XVI<sup>e</sup> siècle, né vers 1510, probablement en Franche-Comté, fut maître de chapelle à Besançon, puis se rendit à Rome et y fonda une école, d'où sortit Palestrina, revint vers 1555 en France, où il embrassa le Calvinisme, et fut tué à Lyon en 1572, lors du massacre de la St-Barthélemy. On a de lui des messes, des motets et autres chants d'église, dont plusieurs remarquables, et des chansons. Il mit en musique la traduction des *Psaumes* de Cl. Marot et de Th. de Bèze, ainsi que les *Odes* d'Horace (Paris, 1555) : c'est un de ses meilleurs ouvrages. Ses productions se font remarquer par la pureté de l'harmonie.

**GOUDJERATE**, prov. de l'Inde. F. GUZZERAT.

**GOUDOULI** ou **GOUDELIN** (Pierre), poète toulousain, né en 1579, m. en 1649, était avocat. Il écrivit dans l'idiome languedocien des poésies diverses, qui eurent un grand succès : ses compatriotes lui assurèrent un revenu, afin qu'il pût se livrer tout entier à son talent. Ses Œuvres ont été imprimées à Toulouse en 1648, in-4, et réimprimées en 1842, 2 v. in-8; on y admire surtout son *Chant Royal* et son *Ode sur la mort d'Henri IV*.

**GOUET** (le), petite riv. des Côtes-du-Nord, naît près de Quintin, passe à St-Brieuc, et se jette dans la Manche au port du Légué, après un cours de 50 kil.

**GOUFFÉ** (Armand), le *Panard* du XIX<sup>e</sup> siècle, né à Paris en 1775, m. en 1845, occupait au ministère des finances un emploi de chef de bureau. Il se retira à Beaune, en 1827, au sein de sa famille. Ami de la gaieté et de la bonne chère, il fut un des fondateurs du *Caveau moderne*. Il a donné à divers théâtres, le plus souvent avec des collaborateurs, un grand nombre de vaudevilles et de petites pièces (*Cange* ou le *Commissionnaire*, *Bientôt, les deux Jocrisses*, *Nicodème à Paris*, le *Chaudronnier de St-Flour*, le *Duel* et le *Déjeuner*, le *Directeur dans l'embaras*, etc.). Il réussit surtout dans la chanson; plusieurs de celles qu'il composa sont devenues populaires : tout le monde a chanté sous l'Empire *Plus on est de fous, plus on rit*. Gouffé se place dans ce genre entre Désaugiers et Béranger : on a dit que Désaugiers faisait des *ponts-neufs*, Béranger des *odes* et Gouffé des *chansons*. Il en publia plusieurs recueils sous les titres de *Ballon d'essai* (1802), *Ballon perdu* (1804), *Encore un ballon* (1807), le *Dernier ballon* (1812).

**GOUFFIER**, maison du Poitou à laquelle appartenait Bonnavet, et qui s'allia à celle des Choiseul. F. BONNAVET et CHOISEUL.

**GOUGES** (Olympe de), femme AUBRY, née à Montauban en 1755, était fille d'une revendeuse à la toilette. Elle vint à Paris à 18 ans, s'y fit bientôt re-

marquer par sa beauté et son esprit, adopta avec exaltation les idées révolutionnaires et forma, dit-on, la société des *Tricoteuses*; néanmoins, elle souffrit lors du procès de Louis XVI pour défendre le roi, et elle combattit le système de la Terreur; ce qui la fit condamner à mort à la fin de 1793. Elle avait composé plusieurs pièces de théâtre : *le Mariage de Chérubin*, 1785; *l'Homme généreux*, 1786; *Molière chez Ninon*, 1787; *le Couvent ou les Faux forçés*, 1792; des romans et des pamphlets.

**GOUGH** (Richard), antiquaire anglais, né à Londres en 1735, m. en 1809, a publié entre autres ouvrages les *Monuments funéraires de la Grande-Bretagne*, 3 vol. in-f., 1786-99, et a mérité d'être surnommé le *Camden* du XVIII<sup>e</sup> siècle.

**GOUGHENS**, commune de la Hte-Saône, à 10 k. S. de Lure; 500 hab. Salines et houillères. La concession de ces mines donna lieu en 1847 à un triste procès à la suite duquel le ministre Teste fut condamné comme prévaricateur.

**GOUJET** (l'abbé Cl. P.), savant compilateur, né à Paris en 1697, m. en 1767, était oratorien et chanoine de St-Jacques de l'Hôpital, et se montra ardent janséniste. Il a composé plus de 60 ouvrages; les plus importants sont : *Vie des saints*, 1730, 7 vol. in-12; *Bibliothèque des écrivains ecclésiastiques*, faisant suite à la collection de Dupin, 1736; *Bibliothèque française*, 18 vol. in-12, Paris, 1740, renfermant des analyses de livres peu connus; *Mémoires sur le collège de France*, 1758, in-4; *Histoire du pontificat de Paul V*, 1765. On lui doit une édition du *Dictionnaire* de Richelet, ainsi que des corrections et additions importantes pour l'édition de 1750 du *Dictionnaire* de Moréri.

**GOUJON** (Jean), célèbre sculpteur et architecte, le restaurateur de la sculpture en France, né vers 1510, mort en 1572, prit les anciens pour modèle et mérita d'être appelé le *Phidias français* et le *Corrége de la sculpture*. J. Goujon était calviniste : on a dit qu'il avait été tué le jour de la St-Barthélemy, tandis qu'il travaillait, sur un échafaudage, aux décorations du vieux Louvre, mais cette tradition ne repose sur aucun fondement. Il eut pour amis Germain Pilon, Pierre Lescot et Philibert Delorme, artistes célèbres alors, et il forma Bullant. Son chef-d'œuvre est la fontaine des Innocents à Paris (1550), où l'on admire des figures de Naiades de la forme la plus gracieuse. Le Louvre possède son groupe de *Diane à la biche* et son buste de *Coligny*. Il orna de sculptures le château d'Écouen, pour Anne de Montmorency, le château d'Anet pour Diane de Poitiers, et la partie du Louvre que bâtit Pierre Lescot. On doit aussi à son ciseau les sculptures qui ornent l'hôtel de Carnavalet à Paris. A la science de l'anatomie, cet artiste joignait un goût parfait, un dessin irréprochable, un travail fin et précieux; ses groupes ont des formes élégantes et pures, les attitudes en sont variées, les draperies franchement jetées; les figures ont tant de relief qu'on croirait embrasser toute la rondeur. On trouve dans une ancienne traduction de Vitruve par Martin (Paris, 1547) un *Appendice* écrit par J. Goujon. On a gravé ses plus beaux ouvrages dans le *Musée des monuments français*. Revil les a publiés à part en 1844.

**GOULARD** (Thomas), chirurgien, né vers 1720 à St-Nicolas de la Grave, près de Montauban, mort vers 1790, était démonstrateur royal de chirurgie et d'anatomie à Montpellier et chirurgien-major de l'hôpital militaire de cette ville. On a de lui un *Traité des effets des préparations de plomb*, et *principalement de l'extrait de saturne*, 1760. Son nom est resté attaché à l'extrait de saturne, qu'on appelle vulgairement *eau de Goulard* (acétate de plomb).

**GOULART** (Simon), écrivain du XVI<sup>e</sup> siècle, né à Senlis en 1543, mort en 1628, adopta la religion réformée, se réfugia après la St-Barthélemy à Genève, où il avait été reçu ministre dès 1566, et présida le synode après Théodore de Bèze. On a de lui un ou-

vrage curieux et recherché : *Trésor d'histoires admirables*, Genève, 1620; des Mémoires historiques sur la *Ligue*; des traductions de *Xénophon*, *Sénèque*, *Théodoret*, etc., et des éditions de *S. Cyprien*, de *Tertullien*, de *Plutarque* et d'*Amyot*.

**GOULETTE** (la). V. TUNIS.

**GOULU** (Nicolas), professeur de grec au Collège de France, né en 1530, près de Chartres, mort en 1601, était gendre de Dorat. Il a surtout travaillé sur la philosophie de Cicéron (*In Ciceronis doctrinam topicam*, 1560; *In universam Ciceronis philosophiam*, 1564, etc.). On lui doit aussi une traduction des *Hymnes* de Callimaque, des *Sermons* de Grégoire de Nysse, etc. — Son fils, Jean Goulou, mort en 1629, fut général des Feuillants, composa plusieurs traités religieux, et donna des traductions de *S. Denis l'Aréopagite*, 1629, et d'*Épictète*, 1630. Il a composé, sous le titre de *Lettres de Phylarque* (c. à d. général des Feuillants) à *Ariste*, un ouvrage critique où il attaque violemment Balzac.

**GOUMTI**, riv. d'Hindoustan, naît dans le district de Bareilly (présid. d'Agrah); traverse l'Aoude, où il baigne Laknau; l'Allahabad, où il baigne Djouanpou, et se jette dans le Gange, par la r. g., à Tchandraouty, après un cours de 520 k. — Une riv. de même nom arrose le district de Tipperah dans la présidence de Calcutta et se jette dans le Brahma poutre.

**GOUR** ou **GAUR**, v. du Kaboul, ch.-l. du pays de Gour ou Ghorat, à 220 kil. N. de Kandahar, par 34° 18' lat. N., 62° 10' long. E., fut la capitale des Gourides et leur donnason nom. Elle fut prise au xiii<sup>e</sup> s. par le khan du Kharism, ravagée ensuite par Gengis-Khan et par Tamerlan, et n'offre plus que des ruines.

**GOUR**, quelquefois **LAKNAOUTY**, la *Gangia Regia* de Ptolémée ? v. de l'Inde, sur le Gange, par 34° 18' lat. N., 62° 20' long. E., fut la capit. du Bengale de 1204 à 1564; elle a été abandonnée à cause de son insalubrité.

**GOURDON**, ch.-l. d'arr. (Lot), près du Bleu, à 32 kil. N. de Cahors; 5000 hab. Trib. de 1<sup>re</sup> inst. Société d'agriculture. Toile à voiles, bonneterie, chapeaux : vins, truffes.

**GOURGAUD** (Gaspard), général d'artillerie, né à Versailles en 1783, mort en 1852, était fils d'un musicien de la chapelle de Louis XVI et neveu de Dugazon. Entré au service dès 1801, il se signala à la bataille d'Austerlitz, où il fut blessé, à celles d'Iéna, de Friedland, d'Essling, et surtout à Wagram; devint en 1811 l'un des officiers d'ordonnance de Napoléon, prit une part glorieuse à la campagne de Russie, entra le 1<sup>er</sup> dans le Kremlin, où il sauva l'Empereur et une partie de l'armée en enlevant, au péril de sa vie, une mèche qui allait mettre le feu aux poudres; ne se distinguant pas moins dans la campagne de France, eut, après le combat de Brienne, le bonheur de sauver une 2<sup>e</sup> fois la vie à l'Empereur; combattit comme général de brigade à Waterloo, où il tira les derniers coups de canon; accompagna Napoléon à Ste-Hélène, mais se vit obligé de s'éloigner par suite de mésintelligence avec un de ses compagnons d'exil; fit à son retour en Europe d'actives démarches auprès des souverains réunis à Aix-la-Chapelle pour faire adoucir le sort du prisonnier; publia en 1818 la *Campagne* de 1815, écrite à Ste-Hélène, fut, pour cette publication, rayé par Louis XVIII des contrôles de l'armée. reentra en activité sous Louis-Philippe, qui l'éleva au grade de général de division et le choisit pour aide de camp; accompagna en 1840 le prince de Joinville à Ste-Hélène, ramena avec lui en France les cendres de l'Empereur et fut à son retour élevé à la pairie. Gourgaudd a rédigé, avec Monthonlon, les *Mémoires pour servir à l'Histoire de France sous Napoléon* (1822-25, 8 v. in-8). Il a réfuté Bourrienne dans les *Erreurs de Bourrienne* et a combattu les calomnies contenues dans la *Vie de Napoléon* de W. Scott.

**GOURIDES** ou **GAURIDES**, dynastie qui régna sur la Perse au xii<sup>e</sup> siècle, eut pour chef Hussein-Mahmoud-Gouri, gouverneur du pays de Gour pour les *Gaznévides*, qui se déclara indépendant en 1155. Les

Gourides, sous la conduite d'Ala-Eddyn, conquièrent rapidement toute la Perse, et en chassèrent les *Gaznévides* (1158); mais en 1213 ils furent eux-mêmes renversés par les khans du Kharism.

**GOURIE** ou **GOURIEL**, partie méridionale de la *Colchide*, anc. région d'Asie sur la mer Noire, entre les embouch. du Tchokor et du Rioni, au S. de la Mingrétie; env. 40 000 hab. Elle tire son nom d'une v. de *Gori* ou *Gouri*, auj. peu importante, et est divisée en *Gourie russe*, qui est annexée à la prov. d'Iméréthie et qui a pour ch.-l. Poti, et en *Gourie turque*, dans le pachalik de Trébizonde; ch.-l., Batoum. Vastes forêts; cire, miel (dont une espèce envivante), vin, maïs, millet, tabac. — La Gourie fit partie du roy. de Géorgie jusque vers le milieu du xv<sup>e</sup> siècle, puis du roy. d'Iméréthie. A la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, elle se coua le joug, mais pour subir bientôt la domination ottomane. Les Russes s'en sont approprié la plus grande partie en 1801.

**GOURIE-GORODOK**, v. et fort de la Russie d'Europe (Orenbourg), sur l'Oural, à 12 kil. de son emb. dans la mer Caspienne; 3000 hab., cosaques. Elle fit partie du gouv't d'Astrakhan jusqu'en 1753.

**GOURIN**, ch.-l. de c. (Morbihan), à 6 k. N. O. de Napoléonville; 1122 hab.

**GOURNAY**, *Gornacum*, ch.-l. de cant. (Seine-Inférieure), à 44 kil. S. E. de Neufchâtel, sur l'Epte; 3164 hab. Trib. de commerce, bibliothèque. Station. Beurre renommé, cidre, etc. Aux env., eaux minérales dites de *Jouvence*. — Cette v. appartenait jadis aux *Caletes*. Rollon en fit le ch.-l. d'une seigneurie au x<sup>e</sup> siècle. — On appelle cette v. *Gournay-en-Bray*, pour la distinguer de deux vges de même nom situés dans les dép. de l'Oise et de Seine-et-Oise.

**GOURNAY** (Mlle Marie LEJARS de), femme célèbre par son esprit, née à Paris en 1566, morte en 1645. Ayant lu à l'âge de 18 ans les *Essais* de Montaigne, elle conçut pour l'auteur la plus vive admiration, s'en fit connaître, et lui inspira un si tendre attachement qu'il lui donna le titre de sa *Fille d'alliance*. Après la mort de Montaigne, elle donna deux édit. estimées des *Essais*, en 1594 et 1635. Elle a aussi composé elle-même quelques écrits, parmi lesquels on remarque *l'Égalité des hommes et des femmes* et la *Défense de la poésie et du langage des poètes* (où elle défend la vieille langue de nos poètes). Elle a trad. des morceaux de Virgile, de Tacite et de Salluste, 1623. Elle était recherchée des personnes les plus distinguées et reçut une pension du roi.

**GOURNAY** (Vincent de), économiste, né à St-Malo en 1712, mort en 1759, était fils d'un riche négociant. Il dirigea longtemps les opérations de son père à Cadix, et visita les principaux pays de l'Europe pour y étudier l'état du commerce. Il quitta les affaires en 1749, acheta, d'après le conseil de Maupais, une charge de conseiller au grand conseil, fut nommé deux ans après intendant du commerce, et parcourut à ce titre les provinces de France, signalant et combattant partout les abus. Gournay fut avec Quesnay le fondateur de l'école des économistes; mais il diffère essentiellement de Quesnay, en ce qu'il ne plaçait pas toute la richesse dans la terre et reconnaissait que l'industrie crée une valeur réelle et ajoute beaucoup à la richesse nationale; grand partisan de la liberté commerciale, il proclama le premier cette fameuse maxime : Laissez faire, laissez passer. On n'a de lui qu'une trad. d'un *Traité sur le commerce et l'intérêt de l'argent*, de Josias Child (Paris, 1754, in-12). Turgot a écrit son *Éloge*.

**GOUROU**, mot indien qui veut dire *maître, instituteur*, désigne spécialement tantôt Boudha, tantôt Ganéga. — Dans la religion des Syks, il désigne le chef spirituel de la confédération, et se joint au nom propre. Les plus célèbres *Gourous* des Syks sont : Nanek, qui porta le premier ce titre, et Govinda.

**GOURVILLE** (J. HERAULD de), né en 1625, mort en 1703, fut d'abord secrétaire du duc de La Rochefoucauld, à qui il rendit des services pendant les

troubles de la Fronde; fut nommé par Mazarin intendant des vivres à l'armée de Catalogne, obtint par la protection de Fouquet la place de receveur général des tailles de Guyenne, et fit rapidement une grande fortune. Accusé de concussion, il fut enveloppé dans la disgrâce de Fouquet et s'exila. Pendant son exil, il fut chargé d'une mission secrète auprès du duc de Brunswick; il s'en acquitta avec succès et obtint sa grâce. Il reentra en France en 1681. On a de lui des *Mémoires* qui vont de 1642 à 1678, Paris, 1724.

**GOVEA**, bourg du Portugal (Beira), à 80 kil. N. E. de Coïmbre; 1700 hab. — Enlevé aux Maures par Ferdinand le Grand 1038. Philippe III l'éleva en marquisat en faveur de la maison de Silva.

**GOVEA** (Ant. de), *Corcanus*, juriconsulte et philologue, né à Béja en Portugal l'an 1505, vint jeune se fixer en France; cultiva d'abord la littérature et composa des poésies latines estimées; puis s'adonna à la philosophie, enseigna la doctrine péripatéticienne, eut à ce sujet de vifs démêlés avec Ramus, et publia contre lui, en 1543: *Pro Aristotele adversus P. Ramū calumnias*; puis il se consacra à la jurisprudence, et enseigna le droit avec éclat à Toulouse, à Valence, à Grenoble. Il mourut à Turin en 1566. Ses œuvres ont été publiées à Rotterdam sous le titre d'*Opera juridica, philosophica*, etc., 1756, 2 vol. in-fol. — Son frère, André de G., vint aussi en France, enseigna la grammaire et la philosophie au collège Ste-Barbe à Paris, puis au collège de Guyenne à Bordeaux; fut rappelé en Portugal en 1547 par le roi Jean III et chargé de fonder à Coïmbre un collège sur le plan des écoles françaises. Il mourut l'année suivante, lorsque cet établissement commençait à prospérer.

**GOVEA** (Ant.), moine augustin, fut envoyé à Goa en 1597 pour professer la théologie, alla, en 1602, solliciter du roi de Perse Chah-Abbas la permission de fonder des établissements dans ses États, fut jeté en prison, s'échappa, et tomba entre les mains de corsaires algériens, qui le retiennent encore pendant 8 ans. Il publia à son retour plusieurs ouvrages qui ont de l'intérêt: *Histoire des progrès de l'Église catholique en la réduction des chrétiens de S. Thomas*, Coïmbre, 1606, trad. en français, 1609; *Relations de la Perse et de l'Orient*, 1609; *Relation des guerres et victoires de Chah-Abbas*, 1611, trad. en 1646.

**GOUVION-SAINT-CYR** (Laurent), maréchal de France, né en 1764 à Toul (Meurthe), de parents sans fortune, mort en 1830, se destinait aux arts et donna des leçons de dessin. Il embrassa avec ardeur les idées nouvelles en 1789, obtint un emploi dans l'état-major de la garde nationale de Paris, s'enrôla en 1792 dans le bataillon des *Chasseurs républicains*, fit toutes les campagnes des armées du Rhin et de Rhin et Moselle, fut fait général de division en 1794, devint en 1798 général en chef de l'armée de Rome, en 1803 de l'armée de Naples, et se signala dans ces deux commandements par son intégrité autant que par son habileté; jouit d'abord de peu de faveur auprès de l'empereur à cause de son attachement aux idées républicaines, et resta quelque temps sans emploi; fut néanmoins rappelé dès 1806, fit la campagne de Prusse et de Pologne en 1807, et fut nommé gouverneur de Varsovie. Envoyé en Espagne en 1808, il fit une campagne brillante en Catalogne, où il prit Rosas et Barcelone. Appelé en Russie en 1812 et placé à la tête du 6<sup>e</sup> corps de la grande armée, il remporta sur le comte de Wittgenstein la brillante victoire de Polotsk, et reçut en récompense le bâton de maréchal avec le titre de comte de l'Empire. En 1813 il défendit Dresde, y soutint un long siège et obtint une capitulation honorable; il n'en fut pas moins retenu prisonnier par trahison. Rentré en France en 1814, il reconnut le gouvernement de Louis XVIII; il suivit le roi à Gand en 1815, et fut chargé à différentes reprises, de 1815 à 1821, du ministère de la guerre. Il porta dans son administration des idées libérales qui contribuèrent à rallier les

esprits à la cause des Bourbons et fit de bonnes lois sur le recrutement, sur l'avancement militaire et les pensions de retraite. La réaction de 1821 l'écarta du ministère. Rentré dans la vie privée, il s'occupa de régler ses mémoires. On a de lui: *Journal des opérations de l'armée de Catalogne en 1808 et 1809*, Paris, 1821; *Mémoires sur les campagnes des armées du Rhin et de Rhin et Moselle*, 1829; *Campagnes de 1812 et de 1813*, Paris, 1831. Habile tacticien, profond dans ses combinaisons, Gouvion-St-Cyr excellait dans la guerre méthodique. Sa *Vie* a été écrite par Gay de Vernon, 1837.

**GOVEA, GOVEANUS**. V. GOVEA.

**GOVINDA**, dit aussi *Gourou Govind*, chef des Syks, né en 1656 à Patnah, succéda en 1671 à son père, qui avait été assassiné par ordre d'Aurang-Zeyb. Poursuivi par les agents du conquérant mogol, il erra dans divers pays, excitant partout la haine contre le nom musulman; trouva un asile dans le Pendjab; réussit à transformer des peuplades jusque-là timides en une nation belliqueuse et redoutable, et fonda ainsi la puissance temporelle des Syks, qui, depuis Nanek, n'étaient qu'une secte religieuse. Malgré tous ses efforts, il ne put parvenir à chasser les Mongols. Il mourut, à ce qu'on croit, en 1708 à Nandere, dans le Décan. Gourou-Govind enseignait un pur théisme qui conciliait le Mahométisme et le Brahmoïsme; comme Mahomet, il promettait le ciel à ceux qui mouraient en combattant. Il donna à ses partisans un livre sacré (*le Livre des Dix Rois*), écrit dans l'idiome du Pendjab.

**GOWER** (J.), vieux poète anglais, contemporain de Chaucer, né vers 1320, mort en 1408, exerça la profession de juriconsulte, et fut attaché à la cour de Richard II et de Henri IV. Il avait composé un grand poème en 25 livres et en trois parties sous le titre de *Spectulum meditantis, Vox clamantis, Confessio amantis*. La 1<sup>re</sup> partie, en 10 livres et en vers français, fait l'éloge du bonheur conjugal, et donne le moyen de recouvrer la grâce perdue. La 2<sup>e</sup>, en 7 livres et en vers élégiaques latins, n'est guère qu'une chronique métrique de l'insurrection des communes sous Richard II (ces deux premières parties n'ont pas été imprimées). La 3<sup>e</sup> est un poème anglais en 8 livres, écrit par l'ordre de Richard II, mêlé de couplets ou strophes en vers latins; ce poème, qui est en grande partie imité de notre Jean de Meung, roule sur la métaphysique de l'amour; il obtint un grand succès (imprimé à Londres en 1483, 1532 et 1857). Gower a pu, par son style travaillé, rendre de grands services à la langue anglaise; mais il n'a ni l'esprit ni l'élégance de Chaucer. Sa versification est harmonieuse, mais sa poésie a un caractère sentencieux qui lui donne quelque chose de péglantesque.

**GOYA-Y-LUCIENTES** (don François), peintre espagnol, né en 1746 à Fuente-de-Todos (Aragon), mort à Bordeaux en 1828, imita Vélasquez et Rembrandt. Ses chefs-d'œuvre sont un *Crucifix* pour l'église St-Ferdinand à Madrid, *S. François de Borja* à Valence, *l'Arrestation de J.-C.* à Tolède, la *Famille de Charles IV*, ouvrage qui lui valut le titre de premier peintre de la cour. On lui doit aussi une collection de *capriccios*, caricatures politiques remplies de verve et d'originalité.

**GOYAZ**, primitivement VILLAROA, v. du Brésil, ch.-l. de la prov. de Goyaz, sur le Vermelho, à 976 k. N. O. de Rio de-Janeiro, par 16° 20' lat. S., 50° 49' long. O.; 8000 hab. Evêché. — La prov. de Goyaz, entre celles de Para à l'O., Fernambouc et Minas-Geraes à l'E., a 160 k. sur 580 et env. 200 000 h. Pays montagneux, arrosé par le Vermelho, le Tocantins et le Parahiba. Superbes forêts, bois colorants, écorces et plantes médicinales, sucre, ananas; culture du coton et du tabac; mines d'or (qu'on n'exploite plus), diamants, cristal, etc.

**GOZON** (Dieudonné de), grand maître de St-Jean de Jérusalem en 1345, s'était signalé, n'étant encore que simple chevalier, en délivrant l'île de Rhodes

d'un serpent monstrueux qui la désolait (exploit que quelques-uns regardent comme fabuleux). Elevé à la grande maîtrise, il fit revivre l'ancienne discipline de l'ordre, augmenta les fortifications de Rhodes, rétablit le roi de la Petite-Arménie et l'aïda à chasser les Sarrasins venus d'Égypte. Il mourut en 1353, dans un âge avancé.

**GOZZE** ou **GOZZO**, *Gaulos* chez les anciens, île de la Méditerranée, à 6 kil. N. O. de Malte : 15 kil. sur 8 ; 16 000 hab. ; lieu principal, Rabato. Cette île fut donnée aux chevaliers de St-Jean de Jérusalem en même temps que Malte (1530), dont elle a toujours suivi le sort. Elle appartient auj. aux Anglais.

**GOZZI** (Gaspard), littérateur, né à Venise en 1713, mort en 1786, est estimé comme critique : il fit paraître, à partir de 1768, *l'Observateur vénitien*, journal dans le genre du *Spectateur anglais*. Il a aussi publié une *Apologie* de Dante contre les attaques de Bettinelli, 1758, et divers ouvrages en prose ou en vers, 1759. — Charles Gozzi, son frère, né en 1718, mort vers 1801, travailla pour le théâtre. Il attaqua de front le genre trop sérieux créé par Goldoni, et y opposa un genre fantastique et bouffon qui eut quelque temps la vogue. Ses *Oeuvres* parurent à Venise, 1772-91, 10 vol. 8°. Son *Théâtre* a été traduit par Alph. Royer, 1865. Il a laissé des *Mémoires*, qui ont été traduits par P. de Musset.

**GOZZOLI** (Benozzo), peintre, né à Florence en 1400, mort à Pise en 1478, élève de fra Giovanni da Fiesole, fut un des artistes les plus féconds de l'ancienne école italienne. Il peignit toute une muraille du *Campo Santo* de Pise, et y retraça toute l'histoire de l'Ancien Testament, depuis Noé jusqu'à Salomon. Quoique dessinant mieux que la plupart des maîtres de son époque, il leur fut inférieur sous le rapport de l'expression. Cependant ses œuvres se distinguaient par la vie et la fraîcheur.

**GRAAF** (REGNIER de), médecin et anatomiste hollandais, né à Schoonhove en 1641, mort en 1673, étudia sous Sylvius, dont il adopta les doctrines ; vint se perfectionner à Paris, puis se fixa à Delft où il exerça jusqu'à sa mort. On lui doit d'intéressantes recherches sur le *suc pancréatique* (Leyde, 1664), sur les organes génitaux (1668) et sur la génération (1672) : il prouva que les vivipares naissent d'un œuf, aussi bien que les ovipares. Il eut de vives disputes avec Swammerdam. Ses *Oeuvres*, écrites en latin, ont été réunies à Leyde en 1677, in-8.

**GRAAL** (LE SAINT). V. **GRÉAL**.

**GRABOUSA**, *Cimarus*, îlot de la Méditerranée, à la pointe N. O. de l'île de Candie. Les Vénitiens la possédaient dès le xiii<sup>e</sup> siècle ; elle leur fut enlevée en 1692 par les Turcs. Elle servait de refuge à un grand nombre de pirates qui furent détruits par la marine française en 1828.

**GRACAY**, ch.-l. de c. (Cher), à 52 kil. O. de Bourges ; 2986 hab. Anc. seigneurie. Aux env. se trouve un monument celtique formé de 21 pierres énormes, dites les *Pierres folles*.

**GRACCHUS** (Tibérius Sempronius), père des Gracques, d'une famille plébéienne, fut deux fois consul (177 et 163 av. J.-C.), vainquit les Hispaniens et les Ligures, soumit la Sardaigne et fut honoré du triomphe. Il est célèbre par son éloquence et par sa grandeur d'âme : ennemi personnel des Scipions, il n'en défendit pas moins Scipion l'Africain ainsi que Scipion l'Asiatique contre les accusations des tribuns. Il obtint en reconnaissance la main de Cornélie, fille de Scipion l'Africain : il en eut les Gracques, que leur mère éleva elle-même avec le plus grand soin.

**GRACCHUS** (Tibérius), fils aîné du précédent, né en 162 av. J.-C. Nommé questeur en 137, il suivit le consul C. Hostilius Mancinus en Espagne, et sauva, en traitant avec les Numantins, l'armée romaine que l'inhabileté du consul avait mise en danger. Élu tribun en 133, il fit passer, malgré l'opposition violente des patriciens, une loi agraire qui limitait la

possession des terres usurpées sur le domaine public et distribuait aux citoyens pauvres les terres détenues illégalement ; en outre, il leur distribuait les richesses qu'Attale, roi de Pergame, avait léguées en mourant au peuple romain. Mais le sénat, craignant son influence, le fit assassiner au milieu de ses partisans, au bout de l'année, au moment où il allait se faire réélire.

**GRACCHUS** (Caius), frère de Tibérius, plus jeune que lui de 10 ans. Le Sénat, dans le but de l'éloigner, l'avait nommé questeur en Sardaigne (126), mais il s'empressa de revenir à Rome dès qu'il fut sorti de charge. Il fut nommé tribun en 123 et réélu avec acclamation l'année suivante. Pendant les deux ans qu'il exerça cette charge, il fit passer aussi une loi agraire, appela les peuples de l'Italie au droit de suffrage, fit transférer aux chevaliers le pouvoir judiciaire, pourvut aux embellissements de Rome, créa plusieurs colonies afin de donner des terres aux citoyens indigents, et conduisit lui-même une de ces colonies à Carthage. Écarté du tribunal par les intrigues des sénateurs, il ourdit un complot contre eux. Caius ayant réuni ses partisans dans le Forum, le consul Opimius s'y rendit avec des hommes armés, et voulut dissoudre l'assemblée. Un combat s'ensuivit, dans lequel le peuple, qui était sans armes, fut facilement vaincu. C. Gracchus se vit forcé de fuir dans le temple de Diane, puis il se réfugia dans un bois voisin. Il y fut tué par ordre d'Opimius, ou, selon d'autres, se fit donner la mort par un esclave, l'an 121 av. J.-C. Sa tête avait été mise à prix : le meurtrier qui l'apporta y avait coulé du plomb pour la rendre plus lourde. Cicéron loue l'éloquence des Gracques : il relève surtout chez Caius l'éloquence, la force et la passion. Plutarque a écrit la *Vie des Gracques*.

**GRÂCES** (les), *Charites* chez les Grecs, *Gratie* chez les Latins, filles de Jupiter et d'Eurynome, ou selon d'autres d'Apollon et de Vénus, étaient des compagnes de Vénus et présidaient à la gaieté des festins, à l'harmonie des fêtes, à la joie innocente, à tout ce qui est beau, radieux, attrayant : elles étaient la personification de ce qu'il a de plus séduisant dans la beauté. Les Grecs juraient par les Grâces et ouvraient le repas en vidant une coupe en leur honneur. On en compte ordinairement trois : Aglaé (brillante), Thalie (verdoyante, qui inspire la joie), et Euphrosyne (qui réjouit l'âme). A Sparte et à Athènes, on n'en admettait que deux. On les représentait tantôt vêtues de longues robes, tantôt sous la figure de trois jeunes vierges nues, sans ceinture, les mains et les bras entrelacés, et formant des danses agréables auprès de Vénus. Parmi les groupes antiques des Grâces qui ont été conservés, les plus célèbres sont ceux de la villa Borghèse et du palais Ruspoli à Rome, et celui que l'on conserve au Dôme de Sienna.

**GRACIOSA-DIOS**, v. de l'État de Honduras, à 98 kil. N. E. de San-Salvador ; 1500 hab. Fondée en 1536 par Juan de Chaves, elle fut jusqu'en 1544 le siège de l'audience royale de Guatemala et de Nicaragua.

**GRACIOSA**, une des Açores, au N. O. de Terceira ; 12 000 hab. ; ch.-l. Santa-Cruz.

**GRACQUES** (les), nom par lequel on désigne les deux célèbres tribuns Tibérius et Caius Gracchus. V. **GRACCHUS**.

**GRADENIGO** (Pierre), doge de Venise de 1289 à 1311, fut élu par la faction aristocratique, voulut rendre l'aristocratie héréditaire, et s'attira la haine du peuple par des mesures contraires à la liberté. Il eut à déjouer les conspirations de Marino, Bocconio et Tiepolo, champions de la cause populaire. — Barthélemy Gr., doge de 1339 à 1343, réprima un soulèvement des Grecs de Candie. — Jean Gr., succéda en 1355 à Marino Faliero, qui avait conspiré contre l'État, punit ses complices et fit la paix avec les Génois. Il mourut en 1356.

**GRADISKA**, v. de Bosnie, sur la r. d. de la Save, en face de Vieux-Gradiska. — **VIEUX GRADISKA**, v. des États autrichiens (Esclavonie), à 40 kil. O. de Poséga; 2500 hab. Place forte. — **NOUV. GRADISKA**, bourg des États autrichiens (Esclavonie), à 182 kil. O. de Peterwaradin; 1600 hab.

**GRADO**, v. et port des États autrichiens (Illyrie), à 31 kil. S. O. de Goriz; 2500 hab. Le patriarce l'Aquilon y transporta son séjour vers 568, et le patriarcat resta dans cette ville jusqu'en 551, époque à laquelle il fut transféré à Venise.

**GRAFENBERG**, vge de la Silésie autrichienne, à 32 k. S. de Neisse. C'est là que fut fondé le 1<sup>er</sup> établissement hydrothérapique. V. PRESSNITZ.

**GRÄTZ** ou **GRATZ**, *Gracium* ou *Gratum*, v. murée des États autrichiens, en Styrie, ch.-l. du cercle de Grätz, à 180 kil. S. O. de Vienne, sur la Muhr; 60 000 hab. Siège de l'évêché de Seckau, autrefois principer, et du gouvernement de la Styrie. *Burg* ou château, nouvel hôtel de ville, cathédrale remarquable, université; *Johanneum* (établissement pour les hautes sciences); bibliothèque de 100 000 volumes; musée d'histoire naturelle (avec collections); observatoire, etc. Soieries, cotonnades, draps; faïence; porcelaine, etc. Grand commerce. — Le cercle, entre l'archiduché d'Autriche au N. E., le cercle de Bruck au N. O., l'Illyrie à l'O., le cercle de Marburg au S., et la Hongrie à l'E., compte 345 000 hab.

**GRAEVINUS**, *J. George Graef*, érudit, né en 1632 à Naumbourg en Saxe, mort en 1703, se forma en Hollande sous Gronovius, le remplaça en 1658 dans la chaire d'histoire de Beverer, fut appelé en 1661 à l'université d'Utrecht, et y enseigna l'histoire avec une grande distinction jusqu'à sa mort; il compta au nombre de ses élèves le prince de Nassau, fils de Guillaume I. On a de lui des éditions estimées de *Justin*, *Catulle*, *Tibulle*, *Properce*, *Suetone*, *Florus*, *César*, de plusieurs ouvrages de *Cicéron*, *cum notis variorum*, et *le Trésor des antiquités romaines*, en latin, 12 v. in-f., Utrecht, 1694 (c'est un recueil de tous les traités sur les antiquités romaines qui lui avaient paru mériter d'être conservés en un seul corps); le *Trésor des antiquités d'Italie*, 1701-1723. — *de Sicile*, *Sardaigne et Corse*, 1723-1725 : ces 2 derniers ouv., écrits aussi en latin, ne forment pas moins de 15 vol. in-folio; ils furent terminés par Burmann. On admire l'élegance de la latinité de Grævinus.

**GRAFFIGNY** (Françoise d'ARCONCOURT, dame de), née à Nancy en 1695, morte en 1758, avait épousé un chambellan du duc de Lorraine, homme violent, dont elle fut obligée de se séparer. Elle vint à Paris en 1743 avec Mlle de Guise (depuis duchesse de Richelieu), s'y consacra aux lettres, et publia en 1746 les *Lettres d'une Péruvienne*, roman incertain qui eut du succès; elle donna aussi deux drames, *Cécile*, qui réussit, *la Fille d'Iristide*, qui échoua, et composa des petites pièces pour les enfants, entre autres *la Fièvre d'Azor*. Ses Œuvres forment 4 vol. in-12, Paris, 1788. On a publié en 1820, sous le titre de *Vie privée de Voltaire et de Mme Duchâtelet*, 29 lettres de Mme de Graffigny, écrites pendant un séjour qu'elle fit à Cirey et qui n'étaient pas destinées à l'impression.

**GRAHAM** (George), célèbre horloger et mécanicien de Londres, né en 1753, mort en 1751, a inventé l'*échappement à cylindre* et exécuté des instruments d'astronomie et de mathématiques d'une précision admirable, notamment le *mural*, qu'il fit pour Halley, le *secteur*, à l'aide duquel Bradley a fait de nouvelles observations sur les étoiles fixes, et un planétaire connu sous le nom d'*Orrey*, parce qu'il fut fait pour le comte de ce nom.

**GRAHAM'S TOWN**, v. de la colonie anglaise du Cap, à 35 k. N. O. de Bathurst; 2000 h. Résidence du gouverneur des districts de l'Est.

**GRAILLY**, antique maison de Guyenne, acquit le comté de Foix en 1398 par le mariage d'Archambault de Grailly avec Isabelle, héritière de la maison de

Foix. Son membre le plus illustre est Jean de Grailly, dit le *Capit de Buch*. V. CAPITAL.

**GRAINES** (Côte des). V. CÔTE DES GRAINES.

**GRAINVILLE** (J. B. FRÉNY, Xavier cousin de), écrivain, né au Havre-de-Grace en 1776, mort en 1836, était cousin de Bernardin de St-Pierre. Il entra dans la carrière ecclésiastique, se fit quelque réputation comme prédicateur et embrassa pendant la Révolution l'état d'instituteur. On a de lui une comédie en vers, le *Jugement de Pénélope*, et un poème en prose, le *Dernier Homme du monde* (1805). Le peu de succès de ce poème, auquel il attachait beaucoup de prix, lui causa une fièvre violente; dans un accès, il se jeta dans le canal de la Somme, à Amiens, où il s'était retiré. Le poème du *Dernier Homme* était tombé dans l'oubli quand il en fut tiré en 1810 par un érudit anglais nommé Croft. Ch. Nodder en publia une 2<sup>e</sup> éd. en 1811 avec une notice intéressante. Creuzé de Lessier le mit en vers; ce travail, bien supérieur à celui de Grainville, a été publié en 1831.

**GRAISSESSAC**, commune de l'Hérault, cant. et au N. de Bézarioux; 1500 hab. Riche mine de houille; chemin de fer conduisant à Béziers.

**GRAMAT**, ch.-l. de c. (Lot), sur l'Alzou, à 30 kil. N. E. de Gourdon; 1830 hab. Laines, eaux minérales.

**GRAMMONT**, *Gerardsbergen* en flamand, *Gerardi mous* en latin, v. murée de Belgique (Flandre or.), sur la Dender, à 51 kil. S. E. d'Oudenarde, 8000 h. Toiles, tapis de pied, tapisseries, dentelles, tabac, etc. — Fondée en 1068 par le comte Bau louin de Mons, qui en avait acheté le terrain d'un nommé Gérard.

**GRAMMONT**, vge de France (Hte-Saône), à 22 kil. S. de Lure; 350 hab. Anc. château fort, qui a donné son nom à la famille de Grammont.

**GRAMMONT** ou **GRAMDMONT**, anc. abbaye de Bénédictins, fondée près de Muret (Hte Garonne), au milieu des montagnes, en 1076, par des religieux qu'avait réunis Étienne, fils d'un vicomte de Thiers, eut des prieurs jusqu'en 1318, puis des abbés électifs. La règle de l'ordre était très-sévère; elle fut mitigée par Innocent IV en 1217, et cet ordre fut supprimé en 1769.

**GRAMMONT** (famille de), illustre famille de Bourgogne, ainsi nommée de l'anc. château fort de Grammont, en Franche-Comté (Haute-Saône), entre Vesoul et Montbéliard, remonte au x<sup>e</sup> siècle, et compte parmi ses ancêtres S. Théodule, évêque de Sion sous Charlemagne. En 1636 la terre de Grammont fut érigée en comté par le roi d'Espagne, Philippe IV; en 1708, Louis XIV donna le marquisat de Villersexel à Michel, comte de Grammont, lieutenant général, en récompense de sa belle défense de Rheinstein. La famille de Grammont a fourni trois archevêques à Besançon : Ant. Pierre I, mort en 1698; Franc. Joseph, mort en 1717, et Ant. Pierre II, mort en 1754. Besançon est remplie des monuments de leur bienfaisance. Le d'ap. de la Hte-Saône, reconnaissant envers cette famille, a successivement choisi pour députés, depuis 1815, le marquis de Grammont (Alex. Théodule), alors chef de la maison, et beau frère de Lafayette, puis son fils Ferdinand, comte de Grammont. — Il ne faut pas confondre cette famille avec celle des Gramont. V. ci-après.

**GRAMONT** (que l'on écrit souvent, mais à tort, *Gramont*), famille anc. et illustre, issue de Sanche Garcia d'Aure, qui vivait à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, tire son nom de la seigneurie de *Gramont* dans la Basse-Navarre (Labourd). D'abord comté, cette maison fut érigée en duché en 1643. Elle a fourni plusieurs personnalités éminentes, ducs, maréchaux et pairs de France. Nous citerons : Gabriel de Gramont, mort en 1534; il fut ambassadeur de France à la cour de Rome sous le règne de Louis XII, et chargé par François I de plusieurs missions diplomatiques dont il s'acquitta avec succès; il reçut en récompense l'évêché de Poitiers, puis l'archevêché de Toulouse; — Philibert de Gramont, comte de Guiche, qui épousa en 1567 la *belle Corisande* (V. GRUCHE); — Antoine III, duc de Gramont, qui se distingua comme militaire

et diplomate sous Louis XIII et Louis XIV et fut fait maréchal en 1641; il mourut en 1678, à 74 ans; il a laissé des *Mémoires* sur ses négociations, publiés en 1716 par un de ses fils, Ant. Charles, duc de Gramont. C'était un des plus beaux hommes et des cavaliers les plus accomplis de son temps; Louis XIV le chargea d'aller en Espagne demander la main de Marie-Thérèse. — Philibert, comte de Gramont, son frère, accompagna Louis XIV dans la conquête de la Franche-Comté et de la Hollande; mais il est surtout célèbre par son esprit, sa galanterie et son adresse au jeu. Il fut quelque temps disgracié pour avoir disputé au roi le cœur de Mlle Lamotte-Houdancourt. Il avait épousé la sœur d'Ant. Hamilton, qui a laissé sous le titre de *Mémoires du comte de Gramont* un portrait piquant de son caractère. Il mourut en 1707. — Armand de Gramont, comte de Guiche, fils aîné du maréchal Antoine III, est l'un des premiers qui passèrent le Rhin en 1672 (V. GUICHE). — Louis, duc de Gramont, lieutenant général, colonel des gardes françaises, causa par une coupable désobéissance la défaite de Dettingen, 1745; il fut tué à Fontenoy, 1745. — A cette maison se rattache celle des ducs de *Gramont-Caderousse* (ainsi appelés d'une île du Rhône comprise dans leurs domaines : c'est une famille du comtat Venaissin, qui tenait du pape le titre de duc.

GRAMONT OU GRAMOND (Gabriel de BARTHÉLEMY, seigneur de), historien, né vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, mort à Toulouse en 1634, appartenait à une famille parlementaire originaire du Rouergue. Il fut président au parlement de cette ville et conseiller d'État. On a de lui : *Historia prostratae Ludovico XIII sectoriorum in Gallia rebelliorum*, Toulouse, 1623, où il fait l'apologie de la St-Barthélemy; *Historiarum Gallicæ ab excessu Henrici IV libri XVIII*, 1643, in-fol., ouv. médiocre, où il prétendit continuer de Thou.

GRAMONT (Scipion de), sieur de St-Germain, né en Provence au XVI<sup>e</sup> siècle, fut secrétaire du cabinet de Louis XIII, eut la confiance de Richelieu, fit plusieurs voyages en Italie, et mourut, dit-on, à Venise en 1638. On a de lui : *L'Abregé des artifices, traictant de plusieurs inventions nouvelles*, Aix, 1606; *la Rationnelle ou l'Art des conséquences*, Paris, 1614; *Traité de la Nature, des qualités et prérogatives des points, où se voient plusieurs belles et admirables curiosités*, 1619; c'est un écrit de géométrie; *le Denier royal, traité curieux de l'or et de l'argent*, 1620, in-8; *Rupella capta*, poème sur la prise de La Rochelle, dédié au cardinal de Richelieu, 1628.

GRAMPIANS (monts), *Grampius montes*, chaîne de montagnes qui traverse l'Ecosse centrale du S. O. au N. E., depuis la presqu'île de Cantyre, dans le comté d'Argyle, jusqu'au cap Kinnaid dans le comté d'Arberdeen, s'étend de l'O. à l'E. depuis l'Océan Atlantique jusqu'à la mer d'Allemagne. Son développement est de 400 kil. — Ses plus hauts sommets sont : le Ben-Nevis, 1364<sup>m</sup>; le Ben-na-Muich-Diudh, 1346<sup>m</sup>. Les monts Grampians partagent l'Ecosse en deux régions tout à fait distinctes : celle qui est située au N. prend le nom de hautes-terres (*high-lands*), et celle qui est au S. celui de basses-terres (*low-lands*).

GRAN (Le), riv. de Hongrie, naît dans le comitat de Gœmœr et tombe dans le Danube, par la r. g., en face de la v. de Gran, après un cours de 260 kil. GRAN, *Strigonium* en latin, *Esztorgom* en hongrois, v. de Hongrie, ch.-l. du comitat de Gran, au confluent du Gran et du Danube, à 45 kil. N. O. de Bude; 13 000 hab. Archevêché primatial de Hongrie; collège de Bénédictins, belle cathédrale, construite en 1821. Draps, teintureries; bons vins; eaux thermales. Les Turcs prirent cette ville en 1540; Jean Sobieski et Charles de Lorraine la reprirent en 1683. Un violent incendie en détruisit une partie en 1818. — Le comitat, situé entre ceux de Bars, Komorn, Pesth, a 49 k. sur 36 et compte env. 100 000 h.

GRANADA, v. du Nicaragua, près du volcan de Granada, sur la rive O. du lac de Nicaragua; 10 000 h.

Indigo, cochenille, cuirs, sucre. Fondée en 1523; saccagée par les flibustiers en 1680 et 1856.

GRANBOURG (Le), ou MARIGOT, ch.-l. de l'île française Marie-Galande, sur la côte S. O.; 2500 h. GRANCEY-LE-CHÂTEAU, ch.-l. de c. (Côte-d'Or); à 40 kil. N. de Dijon; 700 hab. Château magnifique.

GRANCOLS (Jean), docteur en Sorbonne, chapelain de *Monsieur*, frère de Louis XIV, né vers 1660, mort en 1732, avait une connaissance profonde des antiquités ecclésiastiques. On a de lui : *Traité de l'antiquité des cérémonies des sacrements*, 1692; *le Quétisme contraire à la doctrine des sacrements*, 1695; *l'Antique discipline de l'Eglise sur la confession et la pénitence*, 1697; *Traité des liturgies*, 1697; la trad. des *Catéchèses* de S. Cyrille, 1715, etc.

GRAND, bourg du dép. des Vosges, à 15 kil. O. de Neufchâteau; 1300 hab. Clouteries. Restes d'un amphithéâtre romain, dit *Amphith. de Julien*.

GRAND D'ESPAGNE. V. GRANDESSE.

GRAND-BOURG DE SALAGNAC, ch.-l. de c. (Creuse), à 19 kil. S. O. de Guéret, sur la Gartempe; 3015 hab.

GRANDCHAMP, ch.-l. de c. (Morbihan), à 19 kil. N. O. de Vannes; 500 hab. George Cadoudal y fut battu par les Républicains en l'an VIII.

GRAND-COMBE (LA), ch.-l. de c. (Gard), à 16 k. N. E. d'Alais; 6000 h. Riche mine de houille connue depuis peu, exploitée par une puissante société, et desservie par un chemin de fer conduisant à Alais. Station de chemin de fer. Ce canton, distraint de celui de Genoilhac, a été créé en 1858.

GRAND-COURONNE, ch.-l. de c. (Seine-inf.), à 8 kil. O. de Rouen; 1000 hab.

GRAND-DUC, nom que portent plusieurs princes souverains de l'Allemagne et de l'Italie. En Allemagne on compte 7 grands-ducs : ceux de Bade, de Hesse, de Saxe-Weimar, de Mecklembourg-Strelitz, de M.-Schwerin, d'Oldenbourg, de Luxembourg. En Italie, il en existait un seul, celui de Toscane. — En Russie, le titre de grand-duc est porté par les princes du sang.

GRANDE-BRETAGNE, GRANDE-CÉSARIENNE, GRANDE-GRÈCE, etc. V. BRETAGNE, etc.

GRANDESSE, dignité qui est d'usage en Espagne. Les *grands d'Espagne* sont divisés en trois classes : les grands de la 1<sup>re</sup> classe parlent au roi la tête couverte; ceux de la 2<sup>e</sup> parlent au roi la tête découverte, mais se couvrent pour écouter sa réponse; ceux de la 3<sup>e</sup> attendent l'invitation du roi pour se couvrir. Avant le XVI<sup>e</sup> siècle, tous les nobles (*hidalgos*) d'Espagne portaient le titre de *ricos hombres* : Charles-Quint y substitua le nom de *grands*. Auj. la grandesse a perdu toute son importance et n'a plus qu'une existence nominale.

GRANDIDIER (Phil. André), historien ecclésiastique, né à Strasbourg en 1752, mort en 1787, eut pour protecteur le cardinal de Rohan, devint successivement archiviste de l'évêché de sa ville natale, chanoine du grand-chœur, historiographe de France. On a de lui : *Histoire de l'évêché et des évêques de Strasbourg*, Strasb., 1776 et 1778 (il n'en a paru que 2 vol. sur 8 qu'elle devait avoir); *Histoire ecclésiastique, militaire, civile et littéraire de l'Alsace*, 1787; *la Cathédrale de Strasbourg*, 1782.

GRANDIER (Urbain), prêtre fameux par sa fin tragique, né en 1590 à Rovère, près de Sablé (diocèse du Mans), était curé de St-Pierre à Loudun et chanoine de Ste-Croix. Il sollicita la place de directeur des religieuses d'un couvent d'Ursulines à Loudun; mais un concurrent plus heureux l'emporta. Peu après, les Ursulines furent atteintes d'une espèce de folie contagieuse, se croyant tourmentées par des esprits malins. On prétendit aussitôt qu'elles étaient possédées du démon, et on accusa Grandier de leur avoir jété un maléfice. Il porta plainte en calomnie devant l'archevêque de Bordeaux, Charles de Sourdis; ce sage prélat calma les esprits et assoupit l'affaire. Mais à quelque temps de là, un émissaire du cardinal de Richelieu, Laubardemont, étant venu à Loudun, l'accusation fut renouvelée devant lui. Le curé, qui

peut-être avait donné prise par une vie peu réglée, fut déclaré coupable d'adultère, de sacrilège, de magie, de maléfice et de possession, et condamné à être brûlé vif après avoir été appliqué à la torture. La sentence fut exécutée en 1634 sur la place de Loudun. On regarda cette exécution atroce comme une vengeance du cardinal, contre lequel Urbain Grandier avait écrit un pamphlet. Aubin, écrivain protestant, a publié à Amsterdam en 1776 : *Histoire des diables de Loudun, ou Cruels effets de la vengeance de Richelieu*. On conserve à la Bibliothèque impériale la procédure du curé de Loudun.

**GRANDJOUAN**, hameau de la Loire-Inf., à 24 k. de Châteaubriant, dépend de la commune de Nozay; 200 h. Ecole régionale d'agriculture et ferme-école, fondée en 1833; fabr. d'instruments aratoires; haras de juments arabes.

**GRAND JUGE**, titre créé en France en 1802 pour un haut fonctionnaire chargé de l'administration de la justice. V. **REGNIER**.

**GRAND-LEMPS** (Le), ch.-l. de c. (Isère), arr. et à 20 kil. S. de La Tour-du-Pin; 2070 hab.

**GRAND-LIEU** (lac de), lac de France, dans le dép. de la Loire-Inf., à 10 k. S. O. de Nantes, avait 8 kil. sur 6 et 3894 hectares de superficie. Il communiquait avec la rive gauche de la Loire par un canal navigable de 22 kil. Il a été desséché en 1860. — Selon une tradition, l'emplacement occupé maintenant par ce lac était autrefois un vallon délicieux du nom d'*Herbadilla*, qu'embrageait la forêt de Verlave et qui fut submergé vers 554 ou 580.

**GRAND-LUCÉ** (Le), ch.-l. de c. (Sarthe), à 25 k. S. O. de St-Calais; 2500 hab.

**GRAND-MAÎTRE**, titre des chefs de certains ordres et de certains corps. V. ce mot au *Dict. univ. des Sciences, des Lettres et Arts*.

**GRANDMÉNIL** (J. B. FAUCHARD en), célèbre comédien, né à Paris en 1737, mort en 1816, avait suivi d'abord la carrière du barreau. Par suite de contrariétés de famille, il alla s'engager au théâtre de Bruxelles, puis il entra en France, joua aux grands théâtres de Bordeaux et de Marseille, fut appelé en 1790 à Paris, et parut avec le plus grand succès à la Comédie-Française. Il faisait les rôles à manteaux : il excellait dans les rôles de l'*Arare*, d'Arnolphe (dans l'*Ecole des femmes*), de Francolin (dans la *Métromanie*), du commandeur (dans le *Père de famille*). Lors de la réorganisation de la Comédie-Française, il fut nommé sociétaire. Il prit sa retraite en 1811. Il était professeur au Conservatoire et membre de l'Académie des beaux-arts.

**GRAND MOGOL**. V. **MOGOL**.

**GRAND-MONT**. V. **GRAMMONT**.

**GRAND-OURS** (lac du), lac de l'Amérique du Nord, par 123° 35' long O., 65° 10' lat. N., à 140 kil. sur 50. Ses eaux s'écoulent dans le fleuve Mackenzie.

**GRAND-PORT**. V. **PORT-BOURBON**.

**GRANDPRE**, ch.-l. de c. (Ardennes), sur l'Aire, à 15 kil. S. E. de Vouziers; 1500 hab. — Jadis ch.-l. d'une seigneurie qui appartenait à la maison de Joyeuse.

**GRANDRIEU**, ch.-l. de c. (Lozère), à 31 kil. de Mende; 1560 hab.

**GRAND SÈRE** (Le), ch.-l. de c. (Drôme), sur la Galaure, à 50 kil. N. N. E. de Valence; 1700 h. Hauts fourneaux, affinerie pour fer et acier. Ruines d'un château fort, nommé *Jadis Castrum Serris*.

**GRANDS JOURS**. On donnait primitivement ce nom, dans le comté de Champagne, aux assises solennelles que les comtes tenaient à Troyes à certains jours de l'année pour rendre justice. Dans la suite ce nom s'étendit aux assises extraordinaires que les rois de France envoyaient tenir par leurs commissaires ou tenaient eux-mêmes dans les provinces éloignées de la capitale. Les juges étaient tirés des parlements. C'est le règne de François I qui offre le plus d'exemples de *grands jours*; ce roi en fit tenir à Poitiers en 1531 et 1541; à Moulins en 1534, 1540 et 1545; à Troyes en 1535, à Angers en 1539,

à Riom, 1546, etc. Les derniers furent tenus en 1605 par Henri IV dans le Quercy et le Limousin, en 1633 à Poitiers, sous Louis XIII, et en 1665 à Clermont-Ferrand, sous Louis XIV. Ceux-ci sont connus par la relation qu'en a rédigée Cléber.

**GRANDVAL** (Ch. Franç. RACOT de), acteur célèbre, né à Paris en 1711, mort 1784, joua pendant 40 ans avec un succès soutenu : il excellait également dans la comédie et dans la tragédie. Il a laissé quelques pièces fort plaisantes, mais licencieuses. — Son père, Nic. Racot de Grandval, né en 1676, mort en 1755, avait aussi été acteur; il fut ensuite organiste. On a de lui un poème intitulé : *Cartouche ou le Vice puni*, 1725.

**GRANDVILLE** (J. J.), dessinateur, né en 1804 à Nancy, mort en 1847, reçut les premières leçons de son père, peintre de miniatures, vint se perfectionner à Paris, et s'ouvrit une voie nouvelle en créant la caricature philosophique et sociale. Il débuta par les *Tribulations de la petite propriété*, que suivirent les *Plaisirs de tout âge*, la *Sibylle des salons*, puis les *Métamorphoses du jour*, dont les piquantes figures, moitié hommes, moitié animaux, rendirent son nom populaire. Il enrichit de ses dessins la *Silhouette*, l'*Artiste*, la *Caricature*. le *Charivari*, illustra *Guliver*, *Robinson*, *Béranger*, *Jérôme Paturot*, interpréta avec un admirable talent les *Fables de La Fontaine*, donnant aux animaux l'expression de la physionomie humaine, puis en vint à composer des livres en estampes où le texte n'est plus que l'accessoire (*Scènes de la vie privée et publique des animaux*, *Petites misères de la vie humaine*, etc.). Il donna dans les derniers temps de sa vie les *Fleurs animées*, les *Étoiles animées*, l'*Autre monde*, compositions empreintes d'un certain mysticisme qui avait sa source dans la tristesse : il avait perdu coup sur coup une femme qu'il aimait et trois jeunes enfants. Grandville était parvenu à exprimer avec autant de justesse et de concision que d'esprit les sentiments les plus secrets du cœur humain, les traits les plus fins du caractère.

**GRANDVILLIERS**, ch.-l. de c. (Oise), à 34 kil. N. O. de Beauvais; 1800 h. Calicot, draperies, etc. Bâti en 1213 par Philippe de Dreux, évêque de Beauvais. Aux env., beau château de Domercaneourt.

**GRANET** (Franc. Marius), peintre, né à Aix en 1775, mort en 1849, était fils d'un maître maçon. Il se trouvait réduit à peindre des poupes et des poues de vaisseau lorsqu'il fut tiré de cette humble profession par le comte de Forbin, son compaign d'études. Après avoir visité avec cet ami Paris et l'Italie, il s'ouvrit une voie nouvelle en s'attachant aux effets de lumière : il débuta en ce genre par une *Fue du cloître des Feuillants*, envoya de Rome en 1810 *Stella traçant une Vierge sur les murs de sa prison*, peignit ensuite le *Chœur des Capucins de la place Barberine*, où l'illusion est parfaite, et ne cessa de produire d'excellents ouvrages qui assurèrent sa réputation. Admis à l'Académie en 1830, il donna depuis la *Mort du Poussin* (1831), la *Communión des premiers chrétiens dans les Catacombes* (1837), la *Cérémonie funèbre aux Invalides après l'attentat de Fieschi* (1839), où son talent se montra sous de nouvelles faces. On l'a quelquefois appelé le *Rembrandt français*; cependant il réussit le plus souvent à éviter les écueils de l'artiste hollandais. Peintre de la lumière par-dessus tout, Granet a su par le choix des sujets et des lieux, par le caractère de ses personnages, élever son style à la hauteur de la peinture d'histoire. Raoul Rochette a lu à l'Institut, en 1851, une *Notice* sur cet artiste.

**GRANGENEUVE** (J. Ant.), avocat de Bordeaux, né dans cette ville en 1750, fut nommé député de la Gironde à l'Assemblée législative, puis à la Convention, et prit une part active et honorable à toutes les discussions : lors du procès de Louis XVI, il se refusa, ne pouvant, dit-il, réunir en sa personne les fonctions d'accusateur, de témoin et de juge. Il

fut compris dans la proscription des Girondins du 31 mai 1793, arrêté à Bordeaux, et guillotiné. Dans la première ardeur de son fanatisme républicain, avant le 10 août, Grangeneuve avait formé le projet de se faire assassiner afin de faire peser les soupçons sur le roi et de soulever ainsi le peuple.

**GRANIQUE**, *Granicus*,auj. *Oustoolasou*, petite riv. de l'Asie-Mineure (Mysie), tombait dans la Propontide, à l'O. de Cyzique. Alexandre remporta sur ses bords sa 1<sup>re</sup> victoire sur les Perses, 334 av. J.-C. Lucullus y battit Mithridate l'an 73 av. J.-C.

**GRANJA** (La), c.-à-d. *la Ferme*, résidence royale des souverains d'Espagne, près de St-Ildephonse, est située, comme notre Versailles, sur une éminence. Elle fut fondée par Philippe V. — La Granja a été, le 12 août 1836, le théâtre d'une insurrection militaire qui força la régente Christine à accepter provisoirement la constitution de 1812; une nouvelle constitution fut par suite rédigée et promulguée en 1837 : Espartero eut tout le pouvoir.

**GRAN-SASSO** ou MONTE-CORNO, un des sommets de l'Apennin central dans l'anc. roy. de Naples, à 17k. N. E. d'Aquila; 2980<sup>m</sup> : c'est le plus haut de l'Apennin.

**GRANSON**, *Grandis-nium*, v. de Suisse (Vaud.), ch.-l. du district, à 32 kil. N. de Lausanne et près de Morat, sur la rive occid. du lac de Neuchâtel; 800 hab. Vieux château, résidence des anciens barons de Granson. Charles le Téméraire y fut complètement battu par les Suisses en 1476.

**GRANT** (Terre de), côte S. E. de l'Australie, sur le détroit de Bass, s'étend de 138° 15' à 144° 2' long. E.

**GRANT** (Ch.), homme d'État, né en Écosse l'an 1746, mort à Londres en 1823, fut nommé par lord Cornwallis président du bureau du commerce à Calcutta en 1787; devint en 1793 un des directeurs de la Compagnie des Indes; introduisit d'importantes améliorations et proscrivit le trafic des importations. Député du comté d'Inverness à la Chambre des Communes, il contribua puissamment à faire renouveler la charte de la Compagnie (1813). Il se signala également par sa philanthropie, travailla à l'émancipation des esclaves, à la propagation de l'instruction, et introduisit en Écosse les écoles du dimanche.

**GRANTHAM**, v. d'Angleterre (Lincoln), à 35 kil. S. de Lincoln, sur un canal qui aboutit au Trent; 9000 h. École où étudia Newton. Courses de chevaux.

**GRANVILLE** (Ant. PERRENOT de), cardinal, ministre de Charles-Quint et de Philippe II, né à Ornanès près de Besançon en 1517, mort à Madrid en 1586, fut initié à la politique par son père, qui était chancelier de Charles-Quint. Evêque d'Arras dès 23 ans, il montra une grande habileté aux côtés de Worms et de Ratisbonne, où il assistait son père, et fut nommé garde des sceaux en 1544. Il conclut en 1553, contre les Réformés, une alliance difficile entre l'Espagne et l'Angleterre, qui fut sanctionnée par le mariage du fils de Charles-Quint avec Marie, fille de Henri VIII, roi d'Angleterre. Cette alliance ayant été rompue à l'avènement d'Elisabeth, l'habile ministre en conclut une autre avec la France à Cateau-Cambrésis, en 1559. Chargé enfin, avec Marguerite de Parme, par Philippe II, d'établir dans les Pays-Bas le govt absolu et l'unité religieuse, il s'acquitta de cette mission avec un zèle qui lui valut le chapeau de cardinal (1561); mais il se fit par sa rigueur tant d'ennemis qu'il se vit obligé de s'éloigner (1554). Il se retira à Besançon, et s'y livra à la culture des lettres. Philippe II le nomma en 1571 vice-roi de Naples, puis le rappela près de lui et lui confia la régence pendant son voyage en Portugal. Promu en 1584 à l'archevêché de Besançon, il mourut avant d'avoir pu se rendre dans son nouveau diocèse. Granville a laissé manusc. de précieux *Mémoires* sur les affaires du temps, qui étaient conservés à la bibliothèque de Besançon et qui ont été publ. en 1839 et années suiv. par M. Weiss, dans les *Documents inédits*, sous le titre de *Papiers d'État de Granville*.

**GRANVILLE**, *Grannomum*, ch.-l. de cant. (Man-

che), sur une presqu'île, à 26 kil. N. O. d'Avranches; 13 568 h. Port sûr, mais d'accès difficile; môle magnifique; fortifications. Trib. et chambre de commerce; école de navigation; chantiers de construction; entrepôt de sel. Pêche d'huîtres (dites de Cancale), cabotage, armements pour la pêche de la morue et pour l'Amérique; grand commerce d'exportation avec l'Angleterre. Bateaux à vapeur pour Jersey. — Cette v. ne fut qu'un bourg jusqu'au xv<sup>e</sup> siècle : en 1440 les Anglais en firent une place forte; elle fut prise par les Français en 1450, brûlée par les Anglais en 1695, assiégée en 1793 par les Vendéens qui ne purent s'en emparer, et bombardée en 1803 par les Anglais.

**GRANVILLE** (George), vicomte de Lansdowne, homme d'État, né en 1667, mort en 1735. Il se fit remarquer à la Chambre des Communes dans les rangs des Tories, fut nommé en 1710 secrétaire d'État de la guerre à la place de Robert Walpole, puis fut élevé au rang de pair, de membre du conseil privé, et enfin nommé trésorier de la maison de la reine. Disgracié à l'avènement de George I, il se vit accusé d'avoir favorisé une descente du prétendant en Angleterre, et subit une année de détention, 1715. En 1722 il passa en France, où il demeura dix ans. Ami des lettres, ce lord les cultivait lui-même : ses *Œuvres*, qu'il publia en 1732, se composent de comédies, de tragédies, et de dissertations historiques. Il fut un des protecteurs de Pope.

**GRANVILLE SHARP**, philanthrope, né en 1735 à Bradford-Dale, mort en 1813, fils d'un doyen du Northumberland, fut un des premiers et des plus ardents à combattre l'esclavage des nègres. Il occupait un emploi dans les bureaux de la guerre, et refusa des postes plus importants afin de vaquer librement à la mission qui lui s'était donnée. Il fit prévaloir ce principe que tout esclave qui met le pied sur lesol de la Grande-Bretagne est libre; fonda la colonie de Sierra-Leone en Afrique (1787), et fut un des fondateurs de la Société pour l'abolition de la traite. Il a écrit plus de 50 pamphlets pour répandre ses vues. Il a aussi laissé quelques écrits philosophiques.

**GRASSE**, ch.-l. d'arr. (Alpes marit.), à 15 kil. de la Méditerranée et à 912 kil. S. E. de Paris; 12 825 hab. Trib., collège. Rues étroites, belle promenade du *Cours*. Huile d'olive, savon, tabac, liqueurs, essences, parfums renommés. Commerce d'oranges, citrons, miel, cire, et des produits de ses fabriques. Jadis évêché (V. GODEAU). Patrie des peintres Fragonard. — Cette ville remonte au xi<sup>e</sup> siècle; elle servit souvent d'asile aux habitants de Fréjus et d'Antibes contre les incursions des pirates. — L'arr. de Grasse appartenait avant 1860 au dép. du Var.

**GRASSE** (Franç. Jos. Paul, comte de), lieutenant général des armées navales, né en 1723 à Valette en Provence, mort en 1788, passa par tous les grades, fut nommé chef d'escadre en 1779, et assista à toutes les batailles qui eurent lieu pendant la guerre de l'indépendance en Amérique : attaqué en 1782 dans la mer des Antilles près des Saintes par lord Rodney dont les forces étaient bien supérieures, il fut forcé d'amener son pavillon après un combat des plus acharnés et resta deux ans prisonnier en Angleterre; il ne revint en France qu'à la paix. A son retour il publia un *Mémoire* justificatif et fut honorairement acquitté.

**GRASSET DE ST-SAUVEUR** (Jacq.), compilateur, né en 1757 à Montréal, au Canada, mort en 1810, vint étudier à Paris, et fut longtemps vice-consul en Hongrie et dans le Levant. Il a publié *Costumes civils de tous les peuples connus* (avec Sylvain Maréchal), 1784 et ann. suiv.; *Tableaux cosmographiques de l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique*, 1787; *l'Antique Rome*, 1795, en 50 tableaux; *Encyclopédie des voyages*, 1795-96; *le Séraï ou l'histoire des intrigues secrètes du Grand Seigneur*, 1796; les *Fastes du peuple français*, 1796; *Esprit des ana*, 1801; *Voyage pittoresque dans les quatre parties du monde*, 1806;



les *Archives de l'honneur*, 1805, etc. La plupart de ces écrits sont sans valeur.

**GRASSIN** (Pierre), vicomte de Busancy, conseiller au parlement de Paris, fonda en 1569 à Paris le collège dit des *Grassins*, en faveur des pauvres écoliers de la ville de Sens; ce collège était situé rue des Amandiers, sur la montagne Ste Geneviève. Depuis 1789, il est devenu une propriété particulière.

**GRATAROLI** (Guill.), médecin du xvi<sup>e</sup> siècle, né à Bergame en 1516, mort en 1568, étudia à l'Université de Padoue, quitta l'Italie désolée par la guerre et par des querelles religieuses, professa la médecine à Marbourg et à Bâle, et acquit la réputation d'un habile praticien. On a de lui : *De litteratorum valetudine*, Paris, 1561; *De medicina et rei herbarie origine, progressu et utilitate*, Strasbourg, 1564, ouvrage estimé; *Discours sur les moyens de conserver et augmenter la mémoire*, traduits du latin par Et. Coppé, Lyon, 1586.

**GRATET-DUPLESSIS** (Alex.), littérateur, né en 1792 à Janville (Eure-et-Loir), mort en 1853, fut successivement professeur dans divers collèges, professeur, inspecteur et enfin recteur des Académies de Caen et de Douai. On lui doit la *Bibliographie parémiologique*, 1847, indiquant tous les ouvrages consacrés aux proverbes; la publication ou la réimpression de pièces devenues rares (*l'Ordre des bannerets de Bretagne*, le *Doctrinal des nouveaux mariés*, le *Mirouer des femmes vertueuses*, etc.), une bonne édition annotée de *La Rochefoucauld* (1853), et une collection de petits livres récréatifs, qui paraurent sous le pseudonyme d'*Hilaire le gai*. — V. DOLOMIEU.

**GRATIANOPOLIS**, v. de Gaule,auj. *Grenoble*.

**GRATIANOPOLITANUS** PAGUS, le *Grésivaudan*.

**GRATIEN**, *Flavius Gratianus*, empereur d'Occident, né à Sirmium en 359, fut associé à l'empire en 367, par Valentinien I, son père, dès l'âge de huit ans, et lui succéda en 375, conjointement avec son jeune frère Valentinien II. Il repoussa les Allemands et les Goths. Le trône de Constantinople étant devenu vacant par la mort de Valens, il y éleva Théodose, le plus habile de ses généraux, 379. Gracien, élève d'Ausone, aimait les lettres, mais était fort hostile au paganisme; ayant fait enlever du Capitole la statue de la Victoire, il se rendit par là odieux aux Romains, et dès que le tyran Maxime se fut fait proclamer dans la Grande-Bretagne, il se vit abandonné de ses sujets. Il fut pris et mis à mort près de Lyon par Andragathius, lieutenant de Maxime, en 383.

**GRATIEN**, canoniste, né à Chiusi en Toscane, embrassa la vie religieuse à Bologne, et mourut dans cette ville vers le milieu du xii<sup>e</sup> siècle. Il est auteur d'un recueil des décrets des papes, connu sous le nom de *Décret de Gratien*, qui fut publié pour la 1<sup>re</sup> fois en 1151 et qui a été plusieurs fois imprimé, notamment à Strasbourg en 1471, et tout récemment à Leipzig, dans le *Corpus juris canonici* de Richter, 1833-39. V. DÉCRETALES.

**GRATIOLET** (Louis-Pierre), naturaliste, né à Ste-Foy (Gironde), m. en 1865, fut l'élève et (1844-50) le suppléant de Blainville, puis professeur à la Faculté des sciences de Paris; a laissé des savants Mémoires, et donné un tome II à l'*Anatomie comparée du système nerveux*, de Leuret, 1858.

**GRATIUS FALISCUS**, poète latin, né à Faléries, v. des Falisques, était contemporain et ami d'Ovide, qui le cite avec éloges. Il a laissé un poème intitulé : *Cyngneticon*, qui, publié pour la 1<sup>re</sup> fois à Bologne, 1504, in-fol., a souvent été réimprimé. Il a été traduit en prose par Cabaret-Dujaty (dans la collection Panckoucke), et en vers par L. A. Jaquot, 1854.

**GRATTAN** (H.), orateur irlandais, né à Dublin en 1750, mort à Londres en 1820, entra en 1775 au parlement d'Irlande, prit dès l'abord un rang distin-

gué parmi les membres de l'opposition, réussit en 1782 à empêcher la réunion du parlement de l'Irlande à celui de la Grande-Bretagne, et fut depuis ce moment le chef reconnu des *religions clubs* d'Irlande. Bien que protestant, il ne cessa de réclamer les droits électoraux pour ses compatriotes catholiques. Après le rappel du vice-roi d'Irlande Fitz-William, il chercha à s'opposer à l'insurrection qui en fut la suite; mais ses efforts furent vains, et il quitta le parlement. Il y rentra un moment pour s'opposer aux mesures de Pitt qui allaient consommer l'union; mais il devait encore échouer. A partir de 1805, il siégea dans le parlement anglais, et s'y porta toujours le défenseur des catholiques irlandais. Ses discours ont été recueillis à Londres, 1822, 4 vol. in-8. Son fils a publié sa Vie, 1839.

**GRAYZ**, v. d'Allemagne. V. GRÆTZ.

**GRAUDENZ**, v. des États prussiens (Prusse), ch.-l. de cercle, sur la Vistule, à 40 kil. S. O. de Marienwerder; 8300 hab. Draps, distilleries, brasseries; grains. Fort qui commande la Vistule. Les Français l'assiégèrent en 1807.

**GRAULHET**, ch.-l. de c. (Tarn), à 20 kil. N. E. de Lavaur, sur le Dadou; 2400 hab. Maroquins.

**GRAUN** (Ch. Henri), chanteur et compositeur allemand, né en 1701 à Wahrenbruck (Saxe), mort en 1759, débuta comme premier ténor à Brunswick et recut bientôt le titre de vice-maître de chapelle. Frédéric le Grand le chargea de créer l'opéra de Berlin. Ses principaux opéras sont : *Polydore*, 1726; *Koldinda*, 1741; *Demoiselle*, 1746; *Britannico*, *Méropé*, 1756. Son oratorio de la *Mort de Jésus* est son chef-d'œuvre.

**GRAVE**, v. forte de Hollande (Brabant sept.), sur la r. g. de la Meuse, à 12 kil. S. O. de Nimègue; 3000 hab. Prise par Maurice de Nassau en 1602, par les Français en 1672, et par Guillaume, prince d'Orange, en 1674. — V. GRAVES et LAGRAVE.

**GRAVELINES** (de *Gravenlinghe*, c. à-d. *fossé ou canal des comtes*), v. forte de France, ch.-l. de c. (Nord), à 18 kil. O. S. O. de Dunkerque, à l'embouchure de l'Aa dans la Manche; 5819 hab. Assez jolie ville; port ensablé. Chantiers de construction; hôpital militaire; armements pour la pêche de la balteine, de la morue et du hareng. — Fondée en 1160, cette v. prit son nom d'un canal que les comtes de Flandre y avaient fait creuser. Les Anglais la dévastèrent en 1383. Le comte d'Ermont et les Espagnols y défilèrent en 1558 le maréchal de Thermes. Le maréchal de La Ferté la prit en 1658; elle fut fortifiée sur les plans de Vauban.

**GRAVES**. On appelle ainsi, sur la côte du dépt. de la Gironde, d s couches de *gravier* qui s'étendent près des confluents de la Garonne et de la Dordogne, de la Garonne et du Ciron, de l'Isle et de la Dordogne; ces terrains, très meubles et propres à conserver la chaleur, conviennent à la vigne. C'est là que se récoltent les meilleurs vins du Médoc, ce qui les fait appeler *Vins de Graves*. Les plus célèbres sont, pour les vins rouges, ceux de Tal-nez, Mégrnac, Pessac; pour les vins blancs, ceux de Blanquetort, Eylmes, Faillat, Villenave.

**GRAVESANDE**, v. de Hollande (Holl. mérid.), à 13 kil. S. O. de La Haye, sur la mer; 750 hab. Anc. résidence des comtes de Hollande.

**GRAVESANDE** (Guill. Jacob's), sav. nt hollandais, né à Bois-le-Duc en 1688, mort en 1742, publia dès l'âge de 18 ans un *Essai de perspective* qui le fit remarquer; coopéra pendant plusieurs années au *Journal littéraire* publié à La Haye, fit en 1715 un voyage en Angleterre pendant lequel il se lia avec les savants de ce pays, et devint en 1717 professeur à l'Université de Leyde où il enseigna successivement les mathématiques, l'astronomie et la philosophie. Il fut un des premiers à adopter et à propager les théories de Newton, et il contribua par ses travaux aux progrès de la physique et des mathématiques. Ses ouvrages les plus remarquables sont : *Phy-*

*sices elementa mathematica, experimentis confirmata*, La Haye, 1720 et 1742, trad. en français par Joncourt, 1746; *Philosophiæ Newtonianæ instituta*, 1723 et 1744; *Introductio ad philosophiam, metaphysicam et logicam continens*, 1736 et 1756, trad. en français par Joncourt, ouvrage devenu classique. En métaphysique. 'S Gravesande est disciple de Locke : il fait comme lui consister la liberté dans le pouvoir de faire ce qu'on veut, plutôt que dans celui de choisir.

**GRAVESEND**, v. et port d'Angleterre (Kent), à 35 k. S. E. de Londres, sur une éminence qui domine l'entrée de la Tamise; 7000 hab. Port très-fréquenté, douane très-active : on y examine les papiers des bâtiments qui se rendent à Londres. Construction navale; bains de mer; but de promenade en bateau à vapeur pour les habitants de Londres.

**GRAVINA**, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Terre de Bari), à 55 k. S. O. de Bari; 10 000 hab. Evêché. Anc. duché. Patrie de Dominique de Gravina.

**GRAVINA** (Dominique de), historien italien du XIV<sup>e</sup> siècle, né à Gravina, a écrit en latin le *Journal des événements qui se sont passés dans la Pouille de 1332 à 1350*; ce *Journal* est inséré dans les *Scriptores rerum italicarum* de Muratori, tome XII.

**GRAVINA** (Pierre), poète latin, né à Palerme vers 1453, mort en 1527, embrassa l'état ecclésiastique; se fixa à Naples, où il eut pour protecteurs Gonsalve de Cordoue et Prosper Colonne, et se lia avec Pontanus, Sannazar et autres personnes de mérite. Ses poésies, qui se composent principalement d'épigrammes, ont été recueillies en partie par Scipion Capécé, et imprimées à Naples, 1532. On regrette la perte de son poème *De Gonzalvi Cordubæ rebus gestis*.

**GRAVINA** (J. Vincent), jurisconsulte et littérateur, né à Roggiano, près de Cosenza, en 1664, mort à Rome en 1718, fonda avec quelques amis à Rome, en 1695, la célèbre Académie des Arcadiens (*Arcadi*). Il obtint en 1699 une chaire de droit civil au collège de la Sapience à Rome, puis enseigna le droit canonique, et eut le mérite de remonter aux meilleures sources. Il ne négligea jamais les lettres; il forma Métastase, et se plut à faire la fortune de ce grand poète. Ses ouvrages ont été réunis à Naples, 1756, 3 vol. in-4; les plus remarquables sont : *De Ortu et progressu juris civilis*, Naples, 1701-1713; *De Institutione studiorum*; *Delle Favole antiche*, trad. en français par J. Regnault; *Della Ragione poetica*, 1708; *Della Tragedia*, 1715. Gravina avait lui-même composé plusieurs tragédies.

**GRAVINA** (Ch., duc de), amiral espagnol, né à Naples en 1747, était, dit-on, fils naturel de Charles III. Il passa en Espagne avec ce prince, reçut en 1793 le commandement d'une division de la flotte, eut une part honorable à la défense de Roses en Catalogne assiégée par l'armée française, et mérita le grade de contre-amiral. La paix ayant été faite avec la France, il commanda la flotte espagnole réunie devant Cadix à la flotte française sous les ordres de l'amiral Villeneuve, 1805 : il fut blessé à la bataille de Trafalgar, qui avait été livrée contre son avis, et mourut peu après de ses blessures, en 1806.

**GRAY**, *Gradicum*, ch.-l. d'arr. (Hte-Saône), sur la Saône, à 56 kil. N. O. de Vesoul; 6535 hab. Trib. de commerce, collège. Port fréquenté, chemin de fer, beau pont, vieux château, casernes, moulin magnifique. Grands chantiers de construction; grand commerce en grains et en vins; entrepôt des denrées expédiées du midi de la France et des colonies pour l'Allemagne; produits des houillères et verreries des dép. de la Loire et du Rhône; merrains et bois de marine destinés pour Toulon. — Fondée vers le VII<sup>e</sup> s., cette v. dépendait de la Franche Comté. Louis XIV la prit en 1668 et la démantela.

**GRAY** (Thomas), poète anglais, né à Londres en 1716, mort en 1771, fut élevé à Eton, où il se lia avec Horace Walpole; étudia le droit à Cambridge, et obtint dans cette université une chaire d'histoire

qu'il ne remplit jamais. Il était d'un caractère mélancolique. Gray a laissé des odes, des élégies et quelques poésies latines, entre autres un poème : *De principis cogitandi*. Ses poésies forment un très-petit volume, mais l'élégance et la sublimité de quelques-unes ont suffi pour le placer parmi les premiers poètes anglais. On estime surtout son *Élégie écrite dans un cimetière de campagne*, traduite par Chénier, imitée par Fontanes dans le *Journal des Morts*, ses *Odes sur le Printemps*, sur le *Collège d'Eton*; *L'Hymne à l'Adversité*. La meilleure édit. de ses œuvres est celle de J. Mitford, Londres, 1816 et 1853 : elle contient, outre les poésies, des lettres de l'auteur et une notice sur sa vie. Les poésies ont été trad. par Lemierre neveu, Paris, 1798. — V. GREY.

**GRAZIANI** (Ant. Marie), écrivain, né en 1537 à Borgo-San-Sepolcro en Toscane, mort en 1611, fut le secrétaire et le coopérateur du cardinal Commendon, qu'il accompagna dans ses diverses missions; puis devint secrétaire de Sixte-Quint, fut fait en 1592 évêque d'Amelia, et envoyé en 1594 comme légat près de la république de Venise. On a de lui divers écrits historiques, en latin, estimés pour leur exactitude et leur élégance : *De bello Cyprio*, Rome, 1616 (trad. en français par Lepelletier, 1685); *De casibus virorum illustrium*, Paris, 1680, trad. par Lepelletier; et une *Vie de Commendon*, publiée et traduite du latin par Fléchier, 1669. — Un autre Graziani, Jean, né à Bergame en 1670, mort en 1730, a aussi écrit sur l'histoire. On lui doit, entre autres ouvrages, une *Histoire de Venise*, en latin (Padoue, 1728), qui continue celle d'A. Morosini.

**GRAZIANI** (Jérôme), poète, né en 1604 à Pergola, mort en 1675, eut pour protecteur François I, duc de Modène, qui le prit pour secrétaire (1657) et lui donna le comté de Sarzano. On a de lui : *Cleopatra*, poème en 6 chants, qu'il composa à 22 ans (1626); *la Conquista di Granata* (1650), poème en 26 chants, qui le place au nombre des meilleurs poètes épiques de son pays; une tragédie de *Cromwell*, 1671, la meilleure pièce de ce genre qu'ait eue l'Italie jusqu'à la *Méropé* de Maffei.

**GRAZZINI** (Ant. Franc.), poète italien, surnommé *il Lasco* ou le *Dard* (nom d'une espèce de poisson), né en 1503 à Florence, mort en 1583, fonda en 1540 l'Académie des *Umidî*. Ayant été exclu de cette compagnie à la suite de querelles littéraires, il se vengea par des satires; en outre, il fonda avec plusieurs autres savants, en 1582, une nouvelle compagnie. L'Académie *della Crusa* (V. ce mot), qui devint bientôt plus importante que la première. Grazzini a composé six *Comédies* (Venise, 1582); des *Stances*, et *Poésies diverses*; *la Guerra de' Mostri*, poème bouffon (1584); et un recueil de *Nouvelles*, 1559, que leur licence a fait condamner à Rome.

**GRÉAL** ou **GRAAL**. On appelle dans la Légende le *Saint-Gréal* un vase mystique qui contenait le sang de J.-C. recueilli de ses blessures par Joseph d'Arimathe, vase qu'on prétendait être le même que celui dans lequel était contenu le vin que but le Sauveur à la dernière cène. Ce vase aurait été conservé par Joseph d'Arimathe et transporté par lui dans la Bretagne (Angleterre); il conférerait à celui qui le possédait toutes sortes de privilèges merveilleux; mais il ne pouvait être conquis que par un chevalier vierge. Le *St-Gréal* joue un grand rôle dans les romans des chevaliers de la Table-Ronde : ce précieux vase ayant été perdu, les chevaliers firent plusieurs expéditions à sa recherche. Leroux de Lincy a publié le *Roman du St-Gréal*, qui paraît être une œuvre du XII<sup>e</sup> siècle. — Quelques-uns font venir le nom de *St-Gréal* des mots *sank réal* (pour *royal* ou *réel*).

**GREATERAKES** (Valentin), guérisseur irlandais, né en 1628, mort en 1680, servit quelque temps dans l'armée avec distinction, puis fut juge de paix. Enclin à la contemplation, il se crut inspiré et doué du don de guérir les écrouelles. Il commença en 1662 à faire des cures, et obtint une telle réputation que

le roi d'Angleterre lui-même l'appela à sa cour. Il vint à Londres en 1666; mais, importuné de sa propre célébrité, il retourna en Irlande dès l'année suivante. Greatrakes guérissait par attouchement et frictions. Il a laissé un *Exposé de sa vie et de ses cures*, Londres, 1676. St-Evremond l'avait surnommé *le Prophète irlandais*.

**GRÉAVES** (Jean), en latin *Gravius*, orientaliste anglais, né en 1602 à Colmore (Hampshire), mort en 1652, professa plusieurs années la géométrie et l'astronomie au collège de Gresham à Londres, puis à l'Université d'Oxford; alla en 1637 visiter l'Égypte, y rassembla une collection précieuse de manuscrits, de pierres gravées, de médailles et autres antiquités, et fut à son retour nommé à la chaire d'astronomie d'Oxford. Il fut en 1648 chassé d'Oxford et dépouillé de tous ses emplois, comme royaliste. On a de lui des traités sur divers sujets : *Pyramidographia*, 1646; *Traité du pied romain et du denier*, en anglais, 1647; *Elementa linguæ persicæ*, 1649; des traductions d'ouvrages orientaux sur l'astronomie et la géographie, et des poésies, etc. Ses *Oeuvres mêlées* ont été publiées en 1737, 2 vol. in-8.

**GRÉBAN** ou **GRESBAN** (Simon et Arnoul), nom de deux frères natis de Compiègne et tous deux célèbres comme poètes au XV<sup>e</sup> siècle. Simon était religieux du monastère de St-Riquier en Ponthieu; Arnoul, chanoine de l'église du Mans. Ils sont les auteurs d'un *Mystère de la Passion* fort célèbre et du *Triomphant mystère des Actes des apôtres*, ouvrage écrit en vers, joué avec un grand succès au Mans en 1510, et qui ne tarda pas à faire le tour de la France. C'est l'œuvre d'une imagination désordonnée.

**GRÈCE**, *Græcia*, contrée célèbre, située au S. E. de l'Europe. Nous donnerons : 1<sup>o</sup> la géographie de la Grèce ancienne, 2<sup>o</sup> la géographie de la Grèce moderne, 3<sup>o</sup> une notice historique sur le pays.

1. **GRÈCE ANCIENNE**. L'étendue et les limites de ce pays n'ont jamais été déterminées par les anciens d'une manière précise. En n'y comprenant que les pays habités par la race hellénique, elle était bornée au N. par les monts Acrocérauniens et Cambuniens, à l'E. par la mer Égée, au S. par la Méditerranée, à l'O. par la mer Ionienne, et formait une vaste presqu'île plongeant dans la Méditerranée. On la divisait communément en 3 grandes régions : au N., l'Épire et la Thessalie; au centre, l'Hellade ou Grèce propre, dans laquelle on distinguait, de l'O. à l'E., l'Acarnanie, l'Étolie, la Doride, la Locride et la Phocide, la Bœotie, l'Attique et la Mégaride; au S. le Péloponèse, qui contenait l'Achaïe, la Corinthie, l'Argolide, la Laconie, l'Arcadie, la Messénie et l'Élide. Tout le pays était divisé en une foule de petits États indépendants, les uns fédératifs, les autres isolés, dont le nombre et l'importance variaient sans cesse aux différentes époques (V. ci-après la partie historique). On étendait quelquefois le nom de Grèce à la Macédoine, à l'Illyrie mérid. et même à la Thrace, ainsi qu'aux îles Ioniennes. La Grèce était traversée du N. au S. par une chaîne centrale, le Pinde, qui se rattache aux Alpes Illyriennes et au mont Hémus, et à laquelle appartenait l'Olympe, l'Othrys, le Pélion, l'Ossa, l'Éta, le Parnasse, l'Ilélicon, le Cithéron, le Pentélique, l'Hymette et le cap Sunium; dans le Péloponèse dominait le Taygète, d'où se détachent le Parthénion et le Lycée. Ce pays était arrosé à l'O. par l'Aous et l'Acchelous; à l'E., par le Pénée, le Sperchius, le Céphise; dans le Péloponèse coulaient l'Alphée, le Ladon, l'Eurotas.

**GRÈCE MODERNE**, royaume qui comprend la Grèce propre ou Hellade, la presqu'île de Morée ou Péloponèse et les îles voisines. Il s'étend, de l'O. à l'E., depuis le golfe de l'Arta jusqu'au golfe de Volo, de 18° 20' à 23° 20' long. E., et du S. au N. depuis 36° 20' jusqu'à 40° lat. N.; il a pour bornes au N. la partie continentale de la Turquie d'Europe; au N. E. et à l'E. l'Archipel; au S. la Méditerranée, et à l'O. la mer Ionienne. La Grèce continentale peut avoir

520 kil. de long sur 200 de large, et un peu plus d'un million d'hab.; capit. Athènes. Avant son indépendance, le territoire de la Grèce formait, dans l'empire ottoman, le pachalik de Morée ou de Tripolitza, le sandjakat de Livadie, la plus grande partie de ceux de Carélie et de Lépante, et une partie de l'exalet des îles (Négrepont, les Cyclades et une partie des Sporades). En 1833 la Grèce libre fut divisée en 10 *nomes* qui étaient eux-mêmes subdivisés en 54 *éparchiés*. En 1836 cette division fut remplacée par 30 *gouvts*, réduits eux-mêmes à 24 en 1838; en 1845, on revint à la division en 10 *nomes* ou *nomarchies*. En 1863, les îles Ioniennes furent annexées au roy. de Grèce.

NOMARCHIES.	ÉPARCHIÉS.	CHEFS-LIEUX.
ATTIQUE ET BÉOTIE.	Égine.	Égine.
Chef-lieu : Athènes.	Mégaride.	Mégare.
	Attique.	Athènes.
	Thèbes.	Thèbes.
	Livadie.	Livadie.
ÉUBÉE.	Chalcis.	Chalcis.
Chef-lieu : Chalcis.	Xérochori.	Xérochori.
	Carysto.	Carysto.
	Scopelo.	Scopelo.
PHOCIDE ET LOCRIDE.	Parnasside.	Amphissa.
Chef-lieu : Lamia.	Doride.	Égition.
	Locride.	Atalandi.
	Phthiotide.	Lamia.
	Valtos.	Ambracia.
ACARNANIE ET ÉTOLIE.	Vonitza, Xéroméron.	Vonitza ou Anactorium.
Chef-lieu : Missolonghi.	Missolonghi.	Missolonghi.
	Lépante.	Lépante.
	Trichonie.	Agrinion.
	Eurytanie.	Carpemisi ou Calidromi.
ARGOLIDE ET CORINTHIE.	Nauplie.	Nauplie.
Chef-lieu : Nauplie.	Argos.	Argos.
	Hydra.	Hydra.
	Trézène.	Poros ou Calavria.
	Spetzia.	Spetzia.
	Corinthe.	Corinthe.
	Patras.	Patras.
ACHAÏE ET ÉLIDE.	Ægialée.	Vostizza ou Ægium.
Chef-lieu : Patras.	Calavryta.	Calavryta.
	Elis.	Pyrgos.
	Mantinée.	Tripolitza.
	Kynourie.	Aios Petros (St-Pierre).
ARCADIE.	Gortyne.	Gortyne ou Carytèna.
Chef-lieu : Tripolitza.	Mégalopolis.	Leondari.
	Triphylie.	Cyparissia.
	Olympie.	Andritzéna.
MESSÉNIE.	Pylus.	Navarin.
Chef-lieu : Calamata.	Messénie.	Nisi.
	Calamata.	Calamata.
	Lacédémone.	Sparte.
LAONIE.	Épidaure-Limera.	Moneubasic.
Chef-lieu : Sparte.	Gythion.	Marathonisi.
	Étylon.	Étylon.
	Syra.	Hermopolis.
	Zéa.	Zéa.
CYCLADES.	Andros.	Andros.
Chef-lieu : Syra.	Finos.	Tinos.
	Naxos.	Naxos.
	Santorin.	Santorin (Théra).
	Milo.	Milo.

Le climat de la Grèce est délicieux, surtout dans l'Attique; le sol, bien que montagneux, est fertile; mais après la guerre de l'indépendance la culture est restée longtemps négligée. Les montagnes sont couvertes de forêts d'oliviers et les vallées remplies de myrtes, de lentilles et de lauriers-roses. On y trouve plusieurs mines, surtout de plomb et d'étain, ainsi que de magnifiques carrières de marbre blanc, notamment dans l'Attique. Les principales

exportations consistent en huile, fruits, excellents vins, raisins de Corinthe, cuirs, laines, bétail. L'industrie est encore sans importance; on ne trouve en Grèce que quelques manufactures de fil de soie et de coton teint en rouge, de peaux de chèvres maroquinées, de tapis, de vestes de soie et de grosses étoffes de laine. — Les habitants professent la religion grecque (V. ci-après EGLISE GRECQUE). Ils parlent une langue dérivée de l'ancien grec classique, et connue sous le nom de grec moderne. Le gouvernement est une monarchie constitutionnelle et héréditaire. Le roi doit (après le roi actuel Othon) professer le culte grec.

*Histoire.* Les Grecs se disaient *autochthones*, c'est-à-dire nés sur le sol même. Les habitants primitifs de la Grèce furent les Pélasges, qui se subdivisaient eux-mêmes en de nombreuses tribus parmi lesquelles on remarque les Thesprotes, les Aones, les Hyantes, les Lélèges, les Dolopes, les Dryopes, les Telchines, etc., tous peuples barbares. Il est difficile de dire quelle fut l'origine des Pélasges; il est probable qu'ils étaient originaires de l'Asie. A partir du  $xx^e$  s. av. J.-C., des colonies égyptiennes et phéniciennes abondent sur les côtes méridionales de la Grèce et y répandent les germes de la civilisation. Inachus et Phoronée, son fils, fondent Argos (1986); Ogygès réunit sous ses lois les habitants de la Béotie et de l'Attique (1869); Sparton (1880) et Lélèx (1742) jettent les fondements de Sparte. Peu après apparaissent les Hellènes que l'on suppose sortis de l'Asie comme les Pélasges et arrivés par la Caucasie et la Thrace. Du  $xv^e$  au  $xiv^e$  siècle, ce nouveau peuple, qui se subdivisait en 4 branches (Doriens, Éoliens, Ioniens et Achéens), substitue sa domination à celle des Pélasges, dont le plus grand nombre émigrent et vont fonder des colonies dans l'Europe occidentale; une des tribus helléniques, celle des Graies (*Graii, Græci*), finit par donner son nom à tout le pays. C'est dans cette période qu'il faut placer l'arrivée de l'Égyptien Cécrops à Athènes (1643), le règne de Deucalion en Thessalie (1635). Les traditions conservent le souvenir d'un déluge qui aurait inondé toute la Grèce au temps de Deucalion. Viennent ensuite les règnes de Cadmus à Thèbes (1580), de Danaüs à Argos (1572), de Minos en Crète (vers 1500), l'arrivée de Pélops, qui s'établit dans l'Asie, qui prend de lui le nom de *Péloponèse*. A cette période, pendant laquelle la Grèce a reçu les premières notions de l'agriculture et des arts, ainsi qu'un culte modelé sur les religions de l'Égypte et de la Phénicie, avec des lois civiles et des institutions régulières, succède une nouvelle époque, connue sous le nom de *Temps héroïques* (1500-1190). Elle est signalée par les exploits fabuleux de Bellérophon, de Persée, d'Hercule, de Thésée, de Jason, par la fondation des Jeux olympiques, la création des Amphictyonies, l'expédition des Argonautes (1330), les deux guerres de Thèbes (1313 et 1303), enfin la guerre de Troie (1280-1270). Pendant ce temps les Héraclides ou descendants d'Hercule ont soumis le Péloponèse. Mais les Hellènes, déjà maîtres de la Thessalie et de la Grèce centrale, viennent s'établir dans cette péninsule aux dépens des Héraclides, et finissent par les en expulser (1307), sous la conduite des fils de Pélops. Quatre-vingts ans après la guerre de Troie (1190), les Héraclides, unis aux Doriens, envahissent de nouveau le Péloponèse et en chassent à leur tour les Pélopidès, ainsi que les Ioniens et les Éoliens. La rentrée des Héraclides dans le Péloponèse commence le *moyen âge* de la Grèce, période de transition, pendant laquelle la civilisation rétrograde d'abord; mais bientôt la Grèce se relève, envoie partout d'innombrables colonies, sur les côtes de l'Asie-Mineure (Ionie, Éolie, Doride), en Thrace, dans l'Italie méridionale (Grande-Grèce), et jusque sur les côtes de la Gaule et de l'Hispanie. Homère publie ses poèmes; les mœurs s'adouccissent; chaque ville adopte le culte d'une divinité particulière; les

grands mystères de Cérés sont fondés à Éleusis pour conserver les anciennes traditions du culte pélasgique; Lycurgue donne des lois à Sparte (898); partout les petits États se constituent en républiques; la royauté est abolie à Athènes (1132), à Argos (820), en Élide (780), à Corinthe (747), en Arcadie et en Messénie (668), etc.; Sparte seule conserve le gouvernement monarchique. Athènes reçoit les lois de Dracon (624), puis de Solon (590); les Pisistratides, qui voulaient rétablir la royauté, sont chassés (509). Peu après commencent les *Guerres médiques* (490); elles sont signalées par les glorieuses victoires de Marathon (490), de Salamine (480), de Platée (479), de Mycale (479), par les grands noms de Miltiade, Thémistocle, Léonidas, Aristide, Cimon, qui sauvèrent, avec l'indépendance du pays, la civilisation de l'Europe. A la même époque les sciences et les arts brillent du plus vif éclat: Eschyle, Sophocle et Euripide s'immortalisent dans la tragédie; Aristophane dans la comédie; Hérodote et Thucydide, dans l'histoire; Thalès, Démocrite, Pythagore, Parménide, Héraclite, Anaxagore, fondent les différentes écoles de philosophie; Socrate, et bientôt après Platon et Aristote, réforment ou étendent la science; Hippocrate crée la médecine; Phidias orne les temples de la Grèce de ses chefs-d'œuvre; Périclès brille comme orateur et homme d'État, et il gouverne Athènes pendant 30 ans. Mais la Grèce, victorieuse au dehors, commence à s'affaiblir par ses guerres intestines. Athènes et Sparte, rivales de gloire et de puissance, commencent la *Guerre du Péloponèse*, qui dure 27 ans (431-404), et qui se termine par la prise d'Athènes; cette guerre, dans laquelle Alcibiade, Nicias, Cléon, Brasidas et Lysandre jouent le principal rôle, donne à Sparte la prédominance (*Hégémonie*) dans les affaires de la Grèce. Délivrée de sa rivale, Sparte abuse à son tour de sa puissance; mais Thrasylbulé chasse d'Athènes les *Trente Tyrans* (403), et la Grèce entière se ligue contre Lacédémone; Conon, Iphicrate et Chabrias relèvent le nom athénien, tandis qu'Antalcidas, par un traité honteux avec la Perse (387), soulève contre Sparte l'indignation générale. En même temps Mélépidas chasse de Thèbes la garnison lacédémonienne qui avait surpris la Cadmée (378), et Epaminondas, vainqueur de Sparte à Leuctres (371), élève un instant la Béotie au premier rang dans la Grèce; mais la puissance de sa patrie périclète avec lui à Mantinée (363). La *Guerre sacrée*, guerre que les Phocéens allument contre eux en pillant le temple de Delphes (355), donne au roi de Macédoine, Philippe, l'occasion de s'immiscer dans les affaires de la Grèce, et bientôt ce prince, profitant habilement des dissensions des Grecs, les soumet presque tous à son empire, malgré les efforts de Démosthène; il finit par les assujettir entièrement à la bataille de Chéronée (338). Alexandre, son successeur, après avoir réprimé une vaine tentative de soulèvement, va, au nom de la Grèce, déclarer la guerre au grand roi, et soumet presque toute l'Asie à sa domination; mais il meurt au milieu de ses conquêtes (323). Néanmoins la mort du conquérant ne rend pas à la Grèce son indépendance: vaincue à Lamia, elle tombe sous le joug d'Antipater, puis sous celui de Cassandre et d'Antigone Gonatas; en même temps, elle est déchirée par d'éternelles dissensions. En vain la *Ligue Achéenne*, instituée en 284, illustrée à deux reprises par Aratus (251) et par Philopœmen (188-183), essaye de rallier tous les peuples de la Grèce; elle épuise ses forces à combattre la *Ligue rivale des Étoliens* (222-216); les Romains profitent de ces querelles pour assujettir l'illyrie grecque (229), réduire les Étoliens qui s'étaient alliés contre eux avec Antiochus, roi de Syrie (190), anéantir les royaumes de Macédoine et d'Épire (168-147), et ils finissent par soumettre la Grèce entière après l'avoir un instant, par dérision, proclamée indépendante, 196. (V. FLAMINIUS). La prise de Corinthe par Mum-

mius (146) consumma l'asservissement des Grecs. Tout leur territoire devint province romaine sous le nom d'*Achaïe*.

Depuis ce moment, l'histoire de la Grèce n'offre presque aucun fait important : elle se confond avec celle de l'empire romain. Soulevé un instant par Mithridate, la Grèce fut soumise par Sylla après le siège sanglant d'Athènes. 87. Après ce dernier effort, elle demeura paisible et n'aspira plus qu'à dominer par les lettres et les arts, dans lesquels elle instruisit les Romains; ce qui a fait dire au poète :

*Græcia capta ferum victorem cepit et artes  
Intulit agresti Latio.*

Lors du partage de l'empire, sous Théodose, la Grèce fit partie de l'empire d'Orient, qui eut quelquefois de la le nom d'*Empire grec* (l. ORIENT). Le nouvel empire est sans cesse désolé par les invasions des barbares, les Visigoths, sous la conduite d'Alaric (395-398), ravagent la Grèce en tous sens; les Vandales (466), les Ostrogoths (475), les Bulgares (500), l'envahissent à leur tour. Viennent ensuite les Slaves (540), qui, pendant deux siècles, parcourent toutes les parties de la Grèce et finissent par s'y établir, d'abord en Macédoine sous Justinien II (687), puis dans le Péloponèse au pied du mont Taygète (746). Deux expéditions furent faites contre eux par les empereurs de Constantinople, la 1<sup>re</sup> sous Irène (783), la 2<sup>e</sup> sous Michel III (842-867); après cette dernière, les Slaves soumis se fondent dans la population gréco-romaine. Le ix<sup>e</sup> siècle fut signalé par les invasions des Arabes, et le x<sup>e</sup> par celles des Bulgares; mais les unes et les autres furent repoussées victorieusement. En 1080, Robert Guiscard conduisit en Grèce la 1<sup>re</sup> expédition normande, et soumit l'Épire ainsi qu'une partie de la Thessalie; en 1146, le roi normand de Sicile, Roger, ravagea l'Étolie et l'Acarnanie, pénétra dans le golfe de Corinthe, prit Corinthe, Thèbes, et emmena une foule de Bécotiens captifs. Enfin, lors de la création de l'empire latin de Constantinople (1204), la Grèce conquise par les Croisés fut partagée en un nombre infini de fiefs dont les trois principaux furent le despotat d'Épire, les duchés d'Athènes et de Thèbes et les principautés d'Achaïe, de Morée, et de Nauplie; les Vénitiens, qui avaient prêté leurs galères aux Croisés, eurent en partage la plupart des côtes et les îles de l'Archipel. La durée de ces nouveaux États fut courte : les empereurs de Constantinople, rétablis en 1260, en avaient reconquis une partie, et ceux de ces États qui restèrent indépendants ne tardèrent point à tomber comme l'empire d'Orient sous la domination ottomane. Mahomet II avait déjà pris Constantinople, en 1453, lorsqu'un de ses généraux, Omar Pacha, s'empara d'Athènes, en 1456; l'Épire, restée indépendante sous Scanderbeg, fut soumise après la mort de ce héros (1467) : toute la Morée avait reconnu la domination musulmane dès 1460; les Vénitiens seuls résistèrent plus longtemps, et ce ne fut qu'en 1573 qu'ils furent forcés d'abandonner toutes leurs prétentions sur la Grèce. Tout le pays fut alors au pouvoir des Turcs, qui en formèrent les 4 pachaliks de Salonique, de Janina, de Livadie et de Morée ou de Tripolizza, et sous lesquels il ne tarda pas à tomber dans la situation la plus misérable. Cet état de choses subsista sans grand changement jus-à la proclamation de l'indépendance de la Grèce. — Les Monténégrins en Épire, soutenus par les Russes, se soulevèrent les premiers (1766); mais cette insurrection fut facilement comprimée; les Mainotes les imitèrent en Morée (1769-1779), mais avec aussi peu de succès; les Souliotes en Albanie voulurent aussi secouer le joug; ils résistèrent d'abord victorieusement aux armées d'Ali, pacha de Janina, et firent pour quelque temps reconnaître leur indépendance (1772); mais ils furent aussi réduits en 1804, et l'Albanie tout entière, ainsi que l'Épire, devint la proie d'Ali-Pacha. Cependant, en 1821, éclata un soulèvement général; il fut suivi d'une guerre acharnée qui dura neuf ans, et dont les faits

les plus importants sont l'héroïque défense de Missolonghi (1826), la victoire navale remportée à Navarin par les forces combinées de la France, de l'Angleterre et de la Russie (1827) et l'expédition des Français en Morée (1828). Dans cette guerre s'illustrèrent Kolokotronis, Marco-Botzaris, Miaulis, Mayrcondorati, Mavromichalis, Constantin Kanaris, etc. Enfin, grâce à l'intervention des puissances européennes, l'indépendance de la Grèce fut proclamée le 3 février 1830. La couronne fut offerte au prince de Saxe-Cobourg (depuis roi de Belgique), qui ne put l'accepter. On élut alors, le 7 mars 1832, le prince Othon, 2<sup>e</sup> fils du roi de Bavière, encore enfant, dont la majorité fut fixée au 1<sup>er</sup> juin 1835. Cette élection rencontra une vive opposition et le mécontentement fut encore augmenté par la faveur accordée aux étrangers : en 1843, Othon se vit obligé d'expulser les Bavaurois; en 1862, il fut lui-même renversé par une insurrection. Un prince de Danemark fut proclamé roi en 1863 sous le nom de George I.

On peut consulter, pour l'histoire de la Grèce ancienne, outre les écrivains grecs, Hérodote, Thucydide, Xénophon, etc., les histoires de Rollin, de Gillies, de Thirlwall, de Grote; — pour la Grèce moderne, l'*Essai historique sur l'état des Grecs depuis la conquête musulmane* de M. Villemain, l'*Histoire de la régénération de la Grèce* de Pouqueville, l'*Histoire de l'insurrection hellénique* de J. Philémon (1859), et de Gervinus, trad. en fr., 1863, la *Grèce rom. byzant. turque et régénérée* de M. Brunet de Presles, 1860.

GRÈCE (GRANDE-), *Græcia magna*, nom vague donné par les anciens à l'Italie méridionale à cause des nombreuses colonies grecques dont ses rives furent couvertes. La Grande-Grèce comprenait les régions nommées : Brutium, Lucanie, Calabre, Apulie (Iapygie et Messapie). On l'étendait même à la Campanie, Rhegium, Locres, Crotona, Sybaris, Tarente, Salente, Héraclée, Métaponte, Élée, Neapolis (Naples), Paléopolis et Cumès, en étaient les v. principales.

GRÉCOURT (J. B. Joseph WILLART de), poète licencieux, né à Tours en 1684, mort en 1743, état ecclésiastique, et fut pourvu dès l'âge de 13 ans d'un canonicat à Tours. Préférant le plaisir aux devoirs de son état, il composa des vers gais et libres, qui le firent rechercher des grands. Ami du maréchal d'Estrées et du duc d'Aiguillon, il passa une partie de sa vie chez ce dernier, au château de Vézetz en Touraine. Il a laissé des épîtres, des fables, des contes, des chansons, trop souvent ordurières; ses vers sont négligés, mais faciles. On a réuni ses œuvres en 4 vol. in-12, 1761 et 1764.

GRÉCQUE (EGLISE). On réunit sous ce nom tous les Chrétiens qui célèbrent l'office dans la langue grecque; mais on doit bien distinguer l'*Eglise grecque unie* et l'*Eglise grecque schismatique*.

L'*Eglise grecque unie* est en communion avec l'Eglise latine, adoptant la formule signée en 1439 au concile de Florence par les Grecs et les Latins. Les Grecs-Unis étaient surtout répandus en Russie et en Pologne; mais les efforts du gouvernement russe en ont beaucoup diminué le nombre.

L'*Eglise grecque schismatique* n.e. la suprématie du pape, le dogme que le St-Esprit procéda du Père et du Fils, le Purgatoire, rejette la Confirmation, consacre l'Éucharistie avec du pain levé, permet d'ordonner prêtres des clercs mariés, célèbre l'office en langue grecque, exclut des églises les statues, et n'admet que les 8 premiers conciles œcuméniques. Elle est répandue dans la Grèce, les îles Ionniennes, l'Anatolie, la Russie. Né en 858, sous le patriarche Photius, le schisme grec fut consommé en 1053 par le patriarche Cérularius. Le 2<sup>e</sup> concile de Lyon, en 1274, et le concile de Florence en 1439, ont vainement tenté de mettre un terme à ce schisme. — L'Eglise grecque reconnut longtemps pour son chef le patriarche de Constantinople; les Russes se séparèrent de ce chef en 1588 et eurent d'abord un patriarche distinct, résidant à Moscou; depuis Pierre le Grand, ils n'ont d'autre chef de leur religion que

l'empereur même. Dans le nouveau roy. de Grèce, la religion est régie par un synode supérieur.

**GREDOS** (Sierra de), en Espagne, chaîne de montagnes qui sépare le bassin du Duero de celui du Tage, s'étend de l'O. à l'E., entre les prov. de Salamanque et d'Avila d'une part, de Cacerès et de Tolède de l'autre. Sa longueur est de 90 kil.

**GREENLAW**, v. d'Écosse, ch.-l. du comté de Berwick, à 57 kil. S. E. d'Édimbourg; 1500 hab.

**GREENOCK**, v. d'Écosse (Renfrew), sur le golfe de la Clyde, à 31 kil. N. O. de Glasgow; 37 000 hab. Port spacieux et commode, creusé en 1707. Plusieurs écoles. Construction maritime; toiles à voiles, savon, chandelles, poterie, verrerie, raffineries, etc. Pêche du hareng. Commerce maritime fort étendu, surtout avec les Indes occidentales. Patrie de J. Watt.

**GREENWICH**, *Grenovicum*, v. d'Angleterre (Kent), sur la Tamise, r. dr., à 10 kil. S. E. du pont de Londres, par 2° 20' 15" long. O., 51° 28' 40" lat. N.: 65 000 hab. (et, avec Deptford et Woolwich, plus de 100 000 hab.) Magnifique hôpital des Invalides de la marine, fondé en 1696, et bâti sur l'emplacement d'un anc. palais des rois d'Angleterre. Observatoire célèbre, fondé par Charles II en 1675, par lequel les Anglais font passer leur 1<sup>er</sup> méridien et où se fabriquent les instruments d'optique et de navigation. Beau parc, dessiné par Le Nôtre. Greenwich est la station des yachts royaux. Sur la riv. opposée de la Tamise, sont les *docks* et chantiers de la Compagnie des Indes.

**GRÈES** (du grec *gracia, graxa*, vieille femme), filles aînées de Phorcys et de Ceto, et sœurs des Gorgones, étaient ainsi appelées parce qu'elles vinrent au monde avec des cheveux blancs. On en comptait trois, Enyo, Péphrède et Dino. Elles n'avaient qu'une dent et qu'un œil, qu'elles se prêtaient tour à tour; cet œil unique leur fut enlevé par Persée, à qui elles avaient refusé d'indiquer la demeure des Gorgones.

**GRÉGOIS** (FEU). V. CALLINICUS, DUPRÉ, et l'art. FEU au *Dict. univ. des Sciences*.

**GRÉGOIRE** (S.), le *Thaumaturge*, c.-à-d. le *faiseur de miracles*, né à Néocésarée dans le Pont, d'une famille païenne, fut converti et instruit par Origène; devint évêque de Néocésarée en 240, et convertit presque toute sa province. Il eut à subir, ainsi que son église, de cruelles persécutions sous Déce; mais il échappa miraculeusement au supplice. Il mourut en 264 ou 270. On le fête le 17 nov. Il opéra des miracles extraordinaires, qui ont été racontés par S. Basile et S. Grégoire de Nyse, et qui l'ont fait regarder comme un autre Moïse. On a de lui quelques écrits, publiés par Gér. Vossius, Mayence, 1604, in-4, gr.-lat., et réimp. à Paris, 1622, in-fol., et dans la *Patrologie* de l'abbé Migne, 1857.

**GRÉGOIRE** (S.), surnommé *l'Illuminateur*, apôtre de l'Arménie, né en 257, mort en 331, était fils d'un prince parthe. Il convertit la nation arménienne, ainsi que son roi Dertad (Tiridate), et fut le 1<sup>er</sup> évêque et le 1<sup>er</sup> patriarche de cette contrée. En 319, il accompagna Tiridate à Rome, où Constantin les reçut avec honneur. On a de lui une vingtaine d'*Homélies*, en arménien, Venise, 1837; des *Hymnes* et des *Prières*, insérées dans l'office arménien. On l'hon. le 30 sept.

**GRÉGOIRE** (S.) de Naziance, le *Théologien*, un des Pères de l'Église grecque, né en 328 près de Naziance en Cappadoce, étudia à Césarée de Palestine et à Alexandrie, puis se rendit à Athènes avec S. Basile, son compatriote. Ordonné d'abord évêque du bourg de Sasima, en Cappadoce, Grégoire gouverna ensuite comme coadjuteur l'Église de Naziance dont son père était évêque; plus tard il vint à Constantinople (375), opéra un grand nombre de conversions parmi les Ariens, et s'attacha, par ses instructions, à faire revivre la foi du concile de Nicée. L'empereur Théodose l'éleva au siège de Constantinople, et assembla un concile dans cette capitale pour faire confirmer cette élection (381); mais les évêques d'Égypte attaquèrent le nouvel archevêque, et Grégoire, abandonné de l'empereur même, se démit de ses fonctions. Il

retourna en Cappadoce, et y vécut dans la solitude, se livrant à la composition des nombreux ouvrages qui attestent la beauté de son génie. Il mourut vers 389. On le fête le 9 mai. On a de lui 50 discours ou *Sermons*, traduits par l'abbé de Bellegarde, Paris, 1698; 178 poèmes, trad. par Gaullayer, 1718, parmi lesquels on remarque un poème *Sur les vicissitudes de sa propre vie*, trad. par Lefranc de Pompignan; et beaucoup d'épigrammes. On lui a attribué la *Passion du Christ*, poème scénique qui n'est qu'un centon de auteurs classiques grecs. L'abondance, l'élegance, la grâce, la facilité, sont les caractères distinctifs de son style. On y trouve aussi une sensibilité vive et une imagination riche, mais qui l'entraîne quelquefois au delà des bornes. Ses œuvres ont été publiées à Bâle, 1550, à Paris, 1609, 2 vol. in-fol., avec version latine, à Venise, 1753, 2 vol. in-fol., et réimp. dans la *Patrologie* de l'abbé Migne, 4 vol. gr. in-8. Sa *Vie* a été écrite par Hermant, 1675. J. Planche a donné un *Choix de poésies* et de *Lettres* de S. Grégoire de Naziance, avec trad. franç., Paris, 1827.

**GRÉGOIRE** (S.), évêque de Nyse, frère de S. Basile, né à Sébaste vers l'an 330, fut forcé par les Ariens de quitter son siège, qu'il ne reprit qu'après la mort de Valens. Il assista au grand concile d'Antioche (379), au 2<sup>e</sup> concile œcuménique de Constantinople (381), et mourut vers 396. On le fête le 9 mars. Il a laissé de nombreux ouvrages qui se font remarquer par la supériorité de la raison et la pureté du style, mais qui sont d'un logicien plus que d'un orateur. Les principaux sont des traités de la *Formation de l'homme*, du *Destin*, de la *Virginité*, de la *Perfection chrétienne*; des homélies sur l'*Ecclésiaste*, le *Cantique des Cantiques*, l'*Oraison dominicale*; des *Discours* et des *Panegyriques*, entre autres celui de S. Basile; des *Oraisons funèbres*; des *Vies de saints*; enfin des *Lettres*. Ses *Œuvres* ont eu un grand nombre d'éditions: la 1<sup>re</sup> parut en latin, Cologne, 1537, in-fol.: les autres, à Bâle, 1567 et 1571; à Paris, 1573 et 1603, même format. Fronton du Duc les a publiées grec-latin, Paris, 1615 et 1618, 2 vol. in-fol. Elles ont été rééditées par Cl. Morel, Paris, 1638, et par l'abbé Migne, 1858. Plusieurs de ses sermons ont été traduits en français par Goulu.

**GRÉGOIRE** de Tours (S.), *Georgius Florentinus Gregorius*, historien et évêque, né en Auvergne en 539, m. en 593, élu évêque par la ville de Tours en 573. est honoré le 17 nov. Il défendit contre Chilpéric et Frédégonde le jeune Mérovée, qui était venu chercher un asile auprès du tombeau de S. Martin, prit également la défense de l'évêque Prétextat, accusé devant le concile de Paris, et montra en toute circonstance un caractère énergique. Il possédait des lumières au-dessus de son siècle et a écrit un assez grand nombre d'ouvrages (*Traité de la Gloire des martyrs*; de la *Gloire des confesseurs*; des *Miracles de S. Martin de Tours*; des *Miracles de S. André*, etc.); mais il est surtout connu par son *Histoire ecclésiastique des Francs* (*Historia Francorum*, en 10 liv.), qui comprend 174 ans (417-591): c'est un des ouvrages les plus précieux pour les premiers temps de notre histoire. Elle fait partie du *Recueil des historiens de France*, par dom Bouquet, et de la *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France* donnée par M. Guizot. Guadet et Taranne en ont publié une trad. avec le texte, 4 vol. in-8, 1836-39. H. Bordier en a donné une nouvelle trad., Paris, 1859-60.

**GRÉGOIRE** I (S.), le *Grand*, pape, né à Rome vers l'an 540, mort en 604, embrassa la vie religieuse après avoir été prêtre à Rome. Une vie pieuse, une naissance illustre, une grande fortune, de grands talents pour l'administration, le firent élire à l'unanimité, en 590. Lors de l'invasion des Lombards en Italie, il conclut avec ces Barbares un traité honorable. Il s'efforça d'introduire le Christianisme parmi les vainqueurs, travailla à l'abolition de l'esclavage, fonda des monastères et fit observer une discipline sévère par le clergé. C'est à lui qu'on doit la conver-

slon de la Grande-Bretagne (V. AUGUSTIN) et celle des Gotlis ariens. On a accusé ce pape d'avoir par excès de zèle brûlé les livres profanes et détruit des monuments païens; mais cette accusation a été victorieusement réfutée. C'est Grégoire I qui a le plus contribué à constituer la liturgie de la messe et qui a établi le rit dit *grégorien* (V. GREGORIEN). Il laissa de nombreux écrits, parmi lesquels on remarque le *Sacramentaire*, recueil des prières pour les messes et pour l'administration des sacrements, et l'*Antiphonaire*, recueil des chants d'église usités de son temps. La meilleure édition de ses *Œuvres* est due à Denis Ste-Marthe et Bossin, Paris, 1705, 4 vol. in-fol. On a une traduction de ses *Lettres choisies*, par L. H. Gondrin. On le fête le 12 mars et le 3 sept. Le P. Maimbourg a écrit l'*Histoire de sa vie et de son pontificat*, 1686. — Un ordre de S. GRÉGOIRE LE GRAND a été fondé par Grégoire XVI en 1831 pour récompenser le mérite religieux, civil et militaire. Il a pour insigne une croix d'or octogone émaillée de rouge, offrant au centre l'image de S. Grégoire, suspendue à un ruban rouge et liseré orange.

GRÉGOIRE II (S.), Romain, élu en 715, rétablit le monastère du Mont-Cassin, convoqua en 729 un concile contre les Iconoclastes, envoya S. Boniface prêcher la religion en Allemagne, et mourut en 731. On l'honore le 2 fév.

GRÉGOIRE III, Syrien, fut placé par le peuple sur le St-Siège pendant les funérailles de Grégoire II (731). Il eut à combattre les Lombards et à lutter contre les Iconoclastes; mais il mourut avant d'avoir pu extirper l'hérésie (741). Il mérita par sa charité d'être appelé l'*Ami des Pauvres*.

GRÉGOIRE IV, fils d'un patricien de Rome, élu en 827, mort en 844. Pendant les troubles entre Louis le Débonnaire et ses fils, il vint en France pour y rétablir la paix; mais il ne put y réussir, et se prononça contre le père. Il fortifia le port d'Ostie.

GRÉGOIRE V, *Brunon*, élu neveu de l'empereur Othon III. Il fut élu en 996, eut à lutter contre le sénateur Crescentius, fit chasser de Rome par les soldats de son oncle l'antipape Philagathe, qui avait pris le nom de Jean XVI (997); imposa sept années de pénitence à Robert, roi de France, qui avait épousé Berthe sa cousine, et l'obligea à la répudier (998). Il mourut l'année suivante.

GRÉGOIRE VI, antipape. V. LÉON.

GRÉGOIRE VI, *Jean Gratiin*, Romain, fut élu en 1044. Trois autres pontifes se disputaient le St-Siège, Benoît IX, Sylvestre III et Jean XX, et tout le Patrimoine de S. Pierre était au pillage; Grégoire parvint, à force d'or, à éloigner les antipapes, et s'efforça de mettre un terme au désordre; mais des cardinaux ambitieux et l'empereur Henri III, dit le Noir, entravèrent ses sages réformes, et dans son découragement il abdiqua (1046).

GRÉGOIRE VII (S.), pape célèbre, appelé d'abord *Hildebrand*, né vers l'an 1013, était fils d'un charpentier de Soana en Toscane, et fut d'abord moine de Cluny. Chargé d'une mission à Rome, il y connut le prêtre Gratiin, depuis Grégoire VI, et s'attacha à lui. Il fut fait cardinal par Léon IX; son crédit alla toujours croissant sous les régnes suivants, et il fut élu en 1073. Il remit en vigueur le célibat ecclésiastique, combattit la simonie, s'efforça d'étendre son autorité jusque sur le temporel, et prétendit même disposer du royaume. A cette époque, les souverains, non contents de distribuer d'immenses domaines aux évêques, les investissaient eux-mêmes des fonctions épiscopales; Grégoire VII réclama pour la puissance ecclésiastique le droit d'investiture aussi bien que l'institution canonique. Il rencontra dans l'empereur Henri IV un redoutable adversaire: la lutte terrible qui s'engagea entre eux est connue sous le nom de *querelle des Investitures* (V. ce mot). Henri fut un moment contraint de renoncer au droit qu'il s'était arrogé d'instituer des évêques, et, après avoir été excommunié, il se vit

réduit à s'humilier aux pieds du pontife (1077); mais il se releva bientôt, vint attaquer Grégoire dans Rome même à la tête d'une armée (1080), et lui opposa l'antipape Guilbert, sous le nom de Clément III. Grégoire VII appela à son secours le Normand Robert Guiscard, duc de Calabre, qui le rétablit sur son siège, mais qui remplit Rome de sang. Grégoire suivit ses libérateurs quand ils sortirent de Rome; il mourut peu après, en 1085, à Salerne. D'un zèle ardent, qui put paraître quelquefois excessif, inflexible dans ses résolutions, austère dans ses mœurs, ce pontife fut assurément un grand et saint homme. Il fut canonisé: on l'hon. le 25 mai. — On a de Grégoire VII des *Lettres* (dans les collections des Conciles); des *Maximes* sur le pouvoir pontifical, recueillies dans un écrit intitulé: *Dictatus papa*; un *Commentaire sur les psaumes pénitentiels*; qui est aussi attribué à Grégoire I. Les ouvrages les plus importants à consulter sur ce pape sont l'*Histoire du pape Grégoire VII*, par J. Voigt, Weimar, 1815, 2 vol. in-8, trad. par l'abbé Jager, 1839, et celle de Gfroerer, 5 v. in-8, Schaffouse et Leips., 1859-60.

GRÉGOIRE VIII, *Albert de Spinaccio*, successeur d'Urban III, élu en 1187, ne régna que deux mois.

GRÉGOIRE IX, neveu d'Innocent III, était cardinal-évêque d'Ostie quand il fut élu, en 1227. Il fit prêcher une nouvelle croisade, excommunia deux fois Frédéric II, d'abord pour avoir refusé d'aller en Palestine après s'y être engagé, puis pour avoir fait une paix honteuse avec les Infidèles. Il se vit plusieurs fois forcé par ce prince irrité de quitter Rome en fugitif. Il mourut en 1241, dans sa centième année. Il a donné un recueil des décisions papales, appelé *Décretales de Grégoire IX*: c'est une des principales parties du *Corps de droit canonique*.

GRÉGOIRE X, *Thibaut Visconti*, d'abord archidiacre de Liège, fut élu en 1271, quoique absent. Il tint à Lyon en 1274 un concile général auquel assistèrent les ambassadeurs des souverains de l'Europe et de quelques-uns des princes de l'Asie: il s'agissait de réunir les Eglises grecque et latine, d'envoyer des secours en Palestine et de donner des règles de discipline au clergé. Ce dernier article eut seul un commencement d'exécution. Grégoire X décida Philippe le Hardi à céder au St-Siège le comtat Venaisin, qui faisait partie de l'héritage d'Alphonse de Poitiers et de sa femme Jeanne de Toulouse. Il mourut en 1276.

GRÉGOIRE XI, *Pierre Roger de Braufort*, né en 1332 près de Limoges, neveu de Clément VI, élu en 1370, régna d'abord à Avignon. Sur les instances des Romains, il reporta le St-Siège à Rome, et mit ainsi fin à ce qu'on appelait la *Captivité de Babylone*. Il condamna l'hérésie de Wiclif et m. en 1378.

GRÉGOIRE XII, *Angelo Corrarior*, d'une des premières familles de Venise, était évêque de cette ville lorsqu'il fut élu en 1406. Le grand schisme d'Occident affligeait alors l'Eglise, et depuis la mort de Grégoire XI il y avait deux papes, l'un en France, l'autre en Italie. Grégoire XII avait juré de se démettre du pontificat si son rival (Benoît XIII) en faisait autant, pour laisser élire un seul pape; mais comme tous deux tardaient à tenir leur serment, les cardinaux les déposèrent au concile de Pise (1409) et nommèrent Alexandre V. Grégoire finit par adhérer à cette décision. On lui conserva le titre de doyen des cardinaux. Il mourut en 1417, à 91 ans.

GRÉGOIRE XIII, *Buoncompagno*, élu en 1572, fut élevé sur le St-Siège d'une voix unanime par le crédit du cardinal de Granvelle. Il tenta, mais en vain, d'organiser, de concert avec l'Espagne, une expédition contre les Turcs, envoya des secours de troupes et d'argent à Henri III contre les Calvinistes, et soutint la Ligue; mais il s'est principalement rendu célèbre par la réforme du calendrier Julien et l'établissement du *Calendrier grégorien*. Grégoire mourut en 1585, à 83 ans. Ce pape, très-versé dans la jurisprudence, avait professé cette science avec dis-

tion à Bologne, sa patrie. Il aimait les arts et embellit Rome de plusieurs édifices.

GRÉGOIRE XIV, *Nicolas Sfondrato*, élu en 1590, ne régna que dix mois. Il excommunia Henri IV et les Calvinistes de France, et envoya aux Ligueurs des secours de toute espèce.

GRÉGOIRE XV, *Alessandro Ludovisio*, né en 1554, était cardinal-archevêque de Bologne, sa patrie, lorsqu'il fut élu pape, en 1621, à l'âge de 67 ans. Le duc de Lesdiguières lui avait dit : « Je me ferai catholique quand vous serez pape. » Il tint parole. Grégoire érigea l'évêché de Paris en archevêché, fonda le collège de la Propagande de Rome, canonisa S. Ignace, donna des secours à l'empereur contre les Protestants, et mourut en 1623, pleuré des pauvres, objets constants de sa charité.

GRÉGOIRE XVI, *Mauro Capellari*, pape, né à Bellune en 1765, élu en 1831, mort en 1846. Entré très-jeune chez les Camaldules de Murano, près de Venise, il devint successivement abbé de ce monastère, procureur, vicaire général de la congrégation; fut nommé par Léon XII visiteur apostolique des universités, cardinal (1825), enfin préfet de la congrégation de la Propagande. Il conserva sur le trône pontifical les habitudes de la vie la plus simple. Opposé à toute innovation, il vit, au début de son règne, éclater de violentes insurrections, et ne put réussir à les réprimer qu'en invoquant le secours de l'Autriche : ce qui amena l'occupation d'Ancone par les Français (1832). Il se montra favorable à l'ordre des Jésuites, seconda de tout son pouvoir les missions, créa plusieurs évêchés nouveaux, surtout en Amérique, régla les mariages mixtes, et condamna les doctrines exagérées de Larraennais (1832 et 1835). Ce pape était fort savant dans les matières ecclésiastiques et canoniques. Il a laissé quelques écrits, entre autres, le *Triomphe du St-Siège*, 1799 (traduit par l'abbé James, 1833, et par Menghi d'Arville, 1839), et des discours sur les *Fondements de la religion*, 1801. Il créa l'ordre de *S.-Grégoire le Grand*, et reforma celui de l'*Éperon d'or*, auquel il donna le nom de *Saint-Sylvestre*.

GRÉGOIRE MAGISTROS, prince arménien, de la race royale des Arsacides de Perse, né vers l'an 1000, m. en 1058, fut élevé à Constantinople, fit nommer Kékig II, roi d'Arménie, jouit d'une grande influence auprès de lui, repoussa l'invasion des Turcs-Seldjoucides, et reçut le titre de duc de Mésopotamie, après la destruction du roy d'Arménie par l'empereur Constantin-Monomaque. Il persécuta les idolâtres soumis à sa puissance, et en contraignit un grand nombre à embrasser le Christianisme. On a de lui des *Lettres* sur des sujets politiques, historiques, littéraires, philosophiques et théologiques; une *Grammaire arménienne*; un *Poème* sur l'ancien et le nouveau Testament; une traduction d'Euclide, etc.

GRÉGOIRE (l'abbé), né en 1750 à Vého près de Lunéville, m. en 1831, était curé d'Emberménil, et s'était fait connaître par quelques écrits en faveur de la tolérance et de la liberté, lorsqu'il fut député en 1789 aux États généraux pour représenter le clergé de Lorraine. Il fut un des premiers à provoquer la réunion des trois ordres, prêta le serment du Jeu-de-Paume, présida la fameuse séance du 14 juillet (1789), où les députés se déclarèrent en permanence, vota pour l'abolition de tous les privilèges, prêta serment le 1<sup>er</sup> à la constitution civile du clergé, et fut élu évêque constitutionnel de Blois. Envoyé à la Convention en 1792, il appuya la proposition d'abolir la royauté, fit restituer aux Juifs leurs droits civils et politiques, et décréter l'abolition de l'esclavage (1794). Absent lors du procès de Louis XVI, il écrivit qu'il votait pour sa condamnation, sans toutefois se prononcer pour la peine de mort. Après avoir également siégé au conseil des Cinq-Cents et au Corps législatif, il fut élu sénateur en 1801; il était du petit nombre des sénateurs qui faisaient de l'opposition, et fut un des premiers à proposer la déchéance

de l'Empereur. Il ne s'en vit pas moins persécuté sous la Restauration : il fut éliminé de l'Institut, dont il faisait partie depuis la création; élu député en 1819 par le dép. de l'Isère, le parti royaliste le fit exclure comme *indigne*. Au moment de sa mort, l'archevêque de Paris (M. de Quélen) ne permit point de lui administrer les sacrements et lui refusa la sépulture chrétienne; son cercueil fut porté à bras et accompagné par plus de 20 000 citoyens. Ses principaux écrits sont : *Essai sur la régénération des Juifs*, 1789; *Essai historique sur les arbres de la liberté*, 1794; *Hist. des sectes religieuses*, 1810 et 1828; *De l'Influence du Christianisme sur la condition des femmes*, 1821; *Essai sur les libertés de l'église gallicane*, 1818; *Hist. des confesseurs des empereurs, rois, etc.*, 1824; *Hist. du mariage des prêtres*, 1826. Son *Hist. des sectes* et son *Hist. de ses confesseurs* sont à l'Index à Rome. Grégoire a laissé des *Mémoires*, qui ont été publ. en 1837, par Hipp. Carnot, 2 v. in-8.

GRÉGOIRE DE ST-VINCENT. V. ST-VINCENT.

GRÉGORAS (Niccéphore), historien grec, né à Héraclée dans le Pont vers 1255, mort vers 1360, donna à Constantinople des leçons publiques qui lui attirèrent un grand concours d'auditeurs et jouit de la faveur de l'empereur Andronic l'Ancien. Il eut de vives querelles avec Palamas au sujet de la réunion des communions chrétiennes, et encourut la disgrâce de l'impératrice Anne. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages; le plus important est son *Histoire romaine ou de Constantinople*, en 38 livres (1240-1357), publiée en partie à Genève, 1615, in-f., grec-lat., complète, par Boivin, 1702, enfin par Bekker, Bonn, 1856, trad. en franç. par le prés. Cousin. V. Parisot a publié à part et trad. le 37<sup>e</sup> livre, jusque là inédit (1850).

GRÉGORIEN (Calendrier), calendrier adopté par Grégoire XIII en 1582 pour réformer le *Calendrier julien*. V. CALENDRIER au *Dict. univ. des Sciences*.

GRÉGORIEN (rit), rit introduit à la fin du vi<sup>e</sup> siècle par le Pape Grégoire le Grand, afin d'établir une liturgie uniforme. V. LITURGIE au *Dict. des Sciences*. — On appelle *Chant grégorien*, une sorte de plainchant, qu'on croit imité des chants dont se servaient les Grecs aux mystères de Cérès Eleusine; il fut introduit dans les Gaules et la Grande-Bretagne par le moine Augustin, apôtre de l'Angleterre.

REGORIUS (PUBLIUS), *Tiphernas*, écrivain italien, né au commencement du xv<sup>e</sup> siècle à Tiphernum, mort vers 1469, professa avec éclat les littératures grecque et latine à Naples, à Milan, à Paris (vers 1445), puis revint en Italie, et se fixa à Venise. Il a laissé des versions latines des 7 derniers livres de Strabon, Venise, 1472; du discours de Dion Chrysostôme *De Regno*; des *Homélies* sur *Job* de S. Jean Chrysostôme, et quelques poésies latines, Venise, 1472 et 1538, in-4.

REGORY (James), mathématicien écossais, né à New-Aberdeen en 1636, mort en 1675, professait les mathématiques à l'Université de St-André. Il eut la 1<sup>re</sup> idée du télescope à réflexion, que perfectionna Newton. On a de lui : *Opticæ promota*, Londres, 1663; *Exercitationes geometricæ*, 1666; *Vera circuli et hyperbolæ quadratura*, 1667, où il démontre que cette quadrature est impossible et ne peut être obtenue qu'approximativement; *Geometricæ pars universalis*, 1668. — Son neveu, David Gregory, 1661-1708, enseigna les mathématiques à Edimbourg et l'Astronomie à Oxford. On a de lui des traités estimés : *Catoptrix et Dioptrix elementa*, Oxford, 1695; *Astronomix physicæ et geometricæ elementa*, 1702, et une excellente édit. grecque-latine d'*Euclide*.

REGORY (John), médecin écossais, petit-fils de J. Gregory, né à Aberdeen en 1724, mort en 1773, professa d'abord la philosophie, puis la médecine au collège du Roi à Aberdeen, fut nommé vers 1766, professeur de médecine à l'Université d'Edimbourg, et obtint de brillants succès dans la pratique. Il laissa quelques bons ouvrages : *Essai sur les moyens de rendre les facultés de l'homme plus utiles à son bonheur*,



trad. par Mlle de Kéralio, Paris, 1775: les *Facultés de l'homme comparées à celles des animaux*, 1777; *Sur les devoirs et la profession du médecin*, trad. en 1787; *Legs d'un père à ses filles*, publié en 1774, par son fils, et traduit par Bernard, 1781 et par Morellet, 1800. Ce dernier écrit, rempli de sagesse et de sensibilité, se place à côté des ouvrages de Fénelon et Mme Lambert. Ses *Œuvres complètes* ont été réunies à Etimbourg, 1788, 4 vol. in-8.

GREGORY (George), théologien et littérateur irlandais, né en 1754 à Edern-n, mort en 1808, fut ministre anglican à Liverpool, puis à Londres, et seconda les honorables efforts de Wakefield, de Roscoe et de Wilberforce pour provoquer l'abolition de la traite des nègres. On a de lui des *Essais historiques et moraux*, 1785; *l'Économie de la nature d'après les principes de la philosophie moderne*, 1796; *Dictionnaire des sciences et des arts*, 1806; des *Sermons*; la *Vie de Chatterton*; une *Notice sur les poésies de Rowley*, 1789, et des *Lettres sur la philosophie naturelle*, publiées après sa mort, 1808.

GREIFSWALDE, v. et port. des États prussiens (Poméranie), ch.-l. de cercle, sur le Rick, à 16 kil. de la Baltique et à 28 kil. S. E. de Stralsund; 12 000 h. Université célèbre, fondée en 1156; riche bibliothèque, jardin botanique. Tabac, huile, eau-de-vie de grains, raffinerie de sel. Chantiers de construction. Commerce et navigation fort active. — Fondée en 1233, et possédée d'abord par les ducs de Poméranie, elle prit un accroissement rapide par son commerce, et dès 1270 fut admise parmi les villes hanséatiques. Elle souffrit beaucoup pendant la guerre de Trente ans, et fut donnée à la Suède par le traité de Westphalie. Depuis ce temps sa prospérité a toujours été en décroissant. Elle fut cédée à la Prusse avec la Poméranie antérieure en 1720.

GREIZ, capit. de la principauté de Reuss-Greiz, sur la r. dr. de l'Elster-Blanc, à 90 kil. S. O. de Leipzig; 7 000 h. Château du prince, beau parc, hôtel de ville. Fisseranderies. V. REUSS.

GRENACHE (vin de). V. COLLIORE.

GRENADE. *Granada* en espagnol, v. d'Espagne, capit. de la capitainerie générale et ch.-l. de l'intendance de son nom, à 400 kil. S. de Madrid, près du confluent du Xénil et du Darro, au milieu d'une vaste et riche plaine; 90 000 hab. On en comptait 400 000 au temps des Maures. Archevêché, cour d'appel, université. Hautes murailles en ruines, grosses tours; quelques belles places; maisons dans le goût mauresque, nombreuses fontaines, promenades et jardins délicieux, édifices magnifiques (*Alhambra*, *Généralif*, palais archiépiscopal, cathédrale, renfermant les tombeaux de Ferdinand et d'Isabelle, couvents des Hiéronymites et de Santa-Cruz). Très peu d'industrie, commerce presque nul. — Grenade fut fondée par les Maures au 8<sup>e</sup> siècle près des ruines de l'antique *Iliberis*. Elle fit d'abord partie du roy. de Cordoue et devint en 1235 capit. d'un roy. particulier: elle était alors célèbre par son industrie, sa puissance, ses richesses et la magnificence de ses édifices. Défendue par des murailles flanquées de 1030 tours, elle résista longtemps aux rois chrétiens, et succomba enfin en 1492, après un long siège. V. GRENADE (R. de).

GRENADE (Roy. de), un des États maures fondés sur les ruines de l'empire des Almohades d'Espagne, prit naissance en 1235 sous Mohammed I (Aben-al-Hamar), fondateur de la dynastie des *Nasérides* ou *Alhamarides*. Il devint en 1245 tributaire de la Castille et aida même les Chrétiens à détruire toute autre puissance maure en Espagne (1248-57). Des dissensions domestiques et des révoltes presque perpétuelles réduisirent ce roy. à la ville de Grenade et à quelques villes autour d'elle. Néanmoins ses rois se maintinrent jusqu'en 1492, époque où ils furent chassés par Gonzalve de Cordoue. Boabdil (Abou-Abd'Allah Mohammed), qui régnait alors à Grenade, se réfugia en Afrique, où il fut tué. Le roy. de Grenade s'était élevé sous les Maures à une haute prospérité par l'agricul-

ture et surtout par l'industrie: les soieries, les étoffes de Grenade étaient les premières du monde; et ce royaume ne comptait pas moins de 3 millions d'h. Les rapports continuels des Maures de Grenade avec les Chrétiens leur avaient fait adopter des mœurs chevaleresques, jusqu'alors inconnues aux Musulmans. Quant aux factions des Zégris et des Abencérages, l'histoire de leur rivalité est plutôt fabuleuse que réelle. Les Maures de Grenade, quoique soumis, se révoltèrent contre les rois d'Espagne en 1567; ils furent définitivement chassés de la Péninsule en 1609.

GRENADE (Capitainerie générale de), une des 12 divisions militaires de l'Espagne, au S., entre celles d'Andalousie au N. et à l'O., de Valence à l'E., et la Méditerranée au S.; 1 000 000 d'h.; capit., Grenade. Elle est divisée en 3 provinces ou intendances, Malaga à l'O., Grenade au centre, et Almería à l'E. Très-hautes mont. (Sierra Nevada, Sierra Segura), qui forment le système dit *Bétique*; sables aurifères. Beau climat, mais très-varié, brûlant sur la côte, tempéré à l'intérieur; sol très-fertile, oliviers, oranges, citronniers, câtrats, patates douces, cannes à sucre, etc. — L'intendance de Grenade, entre l'Andalousie au N., les provinces de Malaga à l'O., d'Almería à l'E., et la Méditerranée au S., compte 427 000 hab.; elle est arrosée par le Guadalquivir.

GRENADE, v. de France (Hte-Garonne), ch.-l. de cant., à 22 kil. N. O. de Toulouse; 4 300 hab. Grains. — Autre ch.-l. de cant. (Landes), sur l'Adour, à 14 kil. S. E. de Mont-de-Marsan; 1 500 hab.

GRENADE (Ile), *Grenada*, une des Antilles anglaises, par 12° lat. N., 64° long. O. : 44 kil. sur 26; 32 000 hab., presque tous de couleur; ch.-l., George-Town. Coton, café, sucre, indigo. — Cette Ile, habitée primitivement par les Caraïbes, fut découverte par Christ. Colomb en 1498; les Espagnols l'ayant négligée, des Français s'y établirent en 1650. Les Anglais la leur enlevèrent en 1762; elle leur fut assurée en 1783. Le comte d'Estaing battit une flotte anglaise près de la Grenade en 1779.

GRENADE (NOUV.-), république fédérative de l'Amérique mérid., formée en 1831 du démembrement de la république de Colombie, a pour bornes au N. la mer des Antilles et la république de Vénézuëla à l'E. la Guyane, au S. la républ. de l'Équateur et à l'O. la républ. de Costa-Rica et le Grand Océan; elle compte env. 2 700 000 d'hab. et comprend 8 États fédéraux: Antioquia, Bolivar, Boyaca, Cauca, Cundinamarca, Magdalena, Panama, Santander; villes principales: Sta-Fé-de-Bogota (qui est le capit. générale de tout l'État), Popayan, Panama, Carthagène, Tunja. Productions: pierres précieuses, or, argent, émeraude (à Muzo), bois d'ébène et de teinture, plantes médicinales, quinquina, vanille, cacao, cochenille, indigo, coton, tabac, soie, perles et corail. — Le climat varie suivant l'élevation du sol; fréquents tremblements de terre. Le pays est sillonné par les ramifications des Andes, entre autres par la chaîne du Quindiu, dont le point culminant, le pic de Tolima, atteint 5584<sup>m</sup>, et par la Sierra de Sta-Marta, où quelques pics dépassent 5800<sup>m</sup>. Les principales riv. sont: le Chagres, l'Atrato, la Magdalena et ses affluents le Cauca et le Bogota, l'Orénoque, qui se rendent à l'Atlantique, et le San-Juan, affluent du Grand Océan. — Avant la déclaration d'indépendance de la Colombie (1819), la Nlle-Grenade formait une vice-royauté espagnole qui comprenait les républiques actuelles de Nouv.-Grenade et de l'Équateur. Elle est depuis 1857 une république fédérative, administrée par un président. Le pouvoir souverain réside dans un Congrès, composé d'un Sénat et d'une Chambre de députés. Le Catholicisme est la religion de l'État.

GRENADE (Louis de), dominicain. V. LOTIS.

GRENADES ou GRENADES, groupe d'Iles qui fait partie des Petites Antilles, s'étend de l'île de St-Vincent à l'île de Grenade, par 12° 14'-13' 51" lat. N. et 63° 30'-61" long. O. Carriacou est la plus grande. Elle appartient aux Anglais depuis 1763.

**GRENELLE**, anc. bourg du dép. de la Seine, à l'O. de Paris, entre cette v. et Auteuil, auj. compris dans l'enceinte même de Paris, comptait au moment de l'annexion 15 000 h. Nombreuses usines : poudrette et autres engrais, noir animal, bougies, poterie, carton-pâte, colle forte, cordes d'instruments, pâtes alimentaires, produits chimiques. Forges, lamineries, scieries de bois, etc. Anc. poudrière, qui fit explosion en 1784. Près de l'anc. barrière de Grenelle est un puits artésien profond de 547<sup>m</sup>, dont l'eau monte à 33<sup>m</sup> au-dessus du sol et se distribue dans Paris. Il a été terminé en 1841, après 7 ans de travail.

**GRENOBLE**, *Cularo*, puis *Gratianopolis*, v. forte de France, ch.-l. du dép. de l'Isère, sur l'Isère, à son confluent avec le Drac, à 558 k. S. E. de Paris (576 par la route de Lyon); 34 726 hab. Place de guerre de 1<sup>re</sup> classe, ch.-l. de div. militaire. Evêché, cour imp., acad. univ., éc. de droit, de méd., fac. des lett. et sciences, lycée, école d'artillerie; sociétés sav.; biblioth., musée, etc. L'Isère divise la v. en deux parties : sur la r. dr. est le faubourg St-Laurent, resserré entre la rivière et les montagnes, couronné par le fort de la Bastille; sur la r. g., le quartier de Bonne (nom du connétable Bonne de Lesdiguières). Magnifiques quais, cathédrale gothique, palais de justice, place Grenette, ornée d'une belle fontaine. La principale industrie est la ganterie, qui n'occupe pas moins de 12 000 personnes. Patrie de Condillac, Mably, Vaucanson, Mme de Tencin, Gentil Bernard, Barnave, Mounier, Cas. Périer. Bayard naquit aux env. — Cette v. fut fondée par les Romains l'an 121 av. J.-C. dans le pays des Allobroges : ils la nommèrent *Cularo* ou *Cularum*, c.-à-d. lieu reculé, à cause de son éloignement. Elle fut agrandie et embellie par l'empereur Gratien, dont elle prit le nom. Elle fit partie du roy. d'Arles, et devint enfin la capitale du Dauphiné, dont elle suivit le sort. Il y fut fondé en 1339 une université, qui fut réunie à celle de Valence en 1565. Pendant la guerre de religion, elle se déclara pour les Calvinistes : le fameux baron des Adrets y commandait. La v. étant restée au pouvoir des Ligueurs, Lesdiguières s'en empara pour Henri IV, en 1590. Grenoble fut occupée par les alliés en 1814 et 1815. Elle est la 1<sup>re</sup> ville importante qui ait ouvert ses portes à Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe. Il y éclata en 1816 une insurrection bonapartiste qui fut aussitôt réprimée (V. DILIER). Il a été fait à Grenoble de 1825 à 1839 de grands travaux de fortification.

**GRENVILLE** (George), homme d'État, né en 1792, mort en 1770, fut député de Buckingham, rempli sous Georges III les places de trésorier de la marine, de 1<sup>er</sup> lord de l'amirauté, de chancelier de l'échiquier (1763-65). Il est l'auteur du fameux *acte du timbre* qui souleva les premières résistances dans les colonies de l'Amérique. — Son fils, Will. Gr., 1759-1834, fit partie du ministère de Pitt (1783) et devint en 1790 ministre des affaires étrangères. Il se signala par son acharnement contre la France, contribua puissamment à l'acte d'union de l'Irlande, fut mis en 1806 à la tête d'un ministère de coalition où figuraient Erskine, Fox et lord Grey, et résigna le pouvoir parce qu'il ne put obtenir l'émancipation de l'Irlande.

**GRÉOULX**, *Criselum* ou *Gredolæ*, vge des B.-Alpes, près du Verdon, à 18 k. S. O. de Riez; 1400 h. Eaux hydro-sulfureuses, connues dès le temps des Romains.

**GRESBAN**. V. GRÉBAN.

**GRESHAM** (sir Thomas), riche bourgeois de Londres, né en 1519, mort en 1579, acquit une grande fortune dans le commerce, réussit sous Edouard VI et Elisabeth à négocier divers emprunts, ce qui le fit surnommer le *Négociant royal*, et fut, en récompense de ses services, fait baron par Elisabeth. Il fit construire à ses frais la Bourse de Londres, 1566-69, ainsi que le collège de *Gresham*.

**GRESIVAUDAN**, *Gratianopolitanus tractus*, portion du Ht-Dauphiné comprenant la belle vallée de l'Isère depuis son entrée en France jusqu'à sa réunion avec le Drac, avait pour ch.-l. Grenoble, et pour places principales Vizille, Lesdiguières, St-Bonnet,

Sassenage, Bourg-d'Oysans et la Grande-Chartreuse. — Le Grésivaudan fut donné avec titre de principauté aux évêques de Grenoble par les derniers souverains du roy. de Bourgogne. Les comtes d'Albon se l'approprièrent ensuite. Il fait auj. partie des dép. de l'Isère et des Htes-Alpes.

**GRESSET** (J. B. Louis), poète élégant, né en 1709 à Amiens, mort en 1777, entra chez les Jésuites à 16 ans, et professa les humanités dans leurs collèges de Tours, et de La Flèche. Il se fit d'abord connaître par un poème badin, *Vert-Vert*, où il chanta, en vers de 10 syllabes, les aventures du perroquet des Visitandines de Nevers (1733), et composa successivement plusieurs autres pièces dans le genre badin (*le Lutrin vivant*, *le Carême impromptu*), qui eurent beaucoup de succès, surtout la *Chartreuse* (ainsi intitulée d'un belvédère qu'occupait le poète au Collège Louis-le-Grand). Réprimandé par ses supérieurs pour ses goûts mondains, il quitta les Jésuites (1735), vint vivre à Paris et se maria. Gresset s'exerça depuis dans des genres fort divers, fit des tragédies qui réussirent peu, et des comédies qui eurent plus de succès. *Le Méchant* (1747), l'une d'elles, est une de nos meilleures pièces : il y attaque un vice qui était alors fort à la mode; les portraits sont d'un naturel parfait et les vers excellents. Gresset fut admis à l'Académie Française en 1748. Il se retira peu après à Amiens, et renonça à la poésie pour se livrer tout entier à des exercices de piété; dans l'ardeur de son zèle, il brûla lui-même plusieurs de ses ouvrages. Ses *Oeuvres complètes* ont été publiées par Fayolle, 1803, 3 v. in-18; Campenon a donné en 1823 ses *Oeuvres choisies*.

**GRESSY** ou GRÉSY, ch.-l. de c. (Savoie), sur l'Isère, arr. et près d'Albertville; 1500 h. Antiquités.

**GRETN-GREEN**, village d'Ecosse (Dumfries), à 35 kil. S. E. de Dumfries; 2000 h. C'est le premier endroit qu'on trouve en Ecosse sur la route de Londres à Edimbourg. Ce village est célèbre par les mariages clandestins qui s'y contractaient. Un certificat de comparution des 2 époux délivré par un témoin quelconque suffisant, selon les lois écossaises, pour rendre un mariage valide, sans consentement de parents, ni publications de bans, beaucoup d'Anglais allaient se marier en Ecosse pour éluder la rigueur des lois de leur pays. La cérémonie était célébrée par un habitant quelconque du lieu, pêcheur, forgeron, ou aubergiste. Le gouvernement britannique a interdit, à partir de 1857, ce genre de mariage aux sujets non domiciliés en Ecosse. On cite parmi les personnages qui avaient été ainsi unis lord Eldon, Erskine, et un frère du roi de Sicile, Charles-Ferdinand de Bourbon, qui épousa en 1836 la célèbre Pénelope Smith.

**GRÉTRY** (André Ernest Modeste), compositeur, né à Liège en 1741, mort en 1813, sentit dès son enfance une vive passion pour la musique, alla étudier en Italie, en rapporta une mélodie pure et simple, fraîche et gracieuse, et vint se fixer à Paris en 1768. Parmi ses nombreux opéras, il faut citer *le Huron*, 1768 (paroles de Marmontel), qui commença sa réputation; *le Tableau parlant*, 1769; *Zémire et Azor*, 1771; *L'ami de la maison*, 1772; *la Rosière de Salency*, 1774; *L'amant jaloux*, 1778; *la Caravane*, 1783; *Richard Cœur de Lion*, 1784; *Panurge*, 1785. Il a laissé un *Essai sur la musique*, 1789, où il expose sa méthode. Grétry possède le naturel, la grâce, l'expression vraie; mais son instrumentation est nue et il pêche quelquefois contre l'harmonie. Du reste, il sut trouver le véritable accent comique du langage musical, et mérita d'être appelé le *Molière de la musique*. Il fut nommé membre de l'Institut (Classe des Beaux-Arts) dès la création. Il avait acquis à Montmorency l'ermilage qu'avait habité J. J. Rousseau, et c'est là qu'il mourut. — Son neveu, André Joseph Grétry, 1774-1826, a écrit des opéras comiques, des comédies, des romans, qui eurent peu de succès.

**GREUZE** (J. B.), peintre français, né à Tournus en 1726, mort à Paris en 1805, s'adonna à la peinture malgré l'opposition de sa famille et se forma presque seul. Les œuvres qui ont fait sa réputation sont empruntées à la vie ordinaire : ce sont le plus souvent des scènes de famille et quelquefois de véritables drames. Elles brillent par la naive simplicité qu'il a su prêter à ses personnages, par une modestie touchante, par une grâce infinie, et par un coloris fin et vrai. Ses têtes sont pleines d'expression, mais il néglige les draperies, et cherche trop le relief. Ses principaux tableaux sont : *le Père paralytique*, *la Bénédiction paternelle*, *la Malédiction*, *le Père de famille expliquant la Bible à ses enfants*, *l'Accordée du village*, *la Mère bien-aimée*, *la Petite fille au chien*, *la Jeune fille qui pleure son oiseau mort*, *la Cruche cassée*. Ses tableaux ont été gravés par les meilleurs maîtres. Il fut admis à l'Académie de peinture en 1769. Mme de Valory a publié une comédie-vaudeville en un acte, intitulée : *Greuze ou l'Accordée du village*, avec une notice sur l'artiste, 1813.

**GRÉVIN** (Jacq.), médecin et poète, né en 1538 à Clermont (Oise), en 1570, reçut les leçons de Muret et les conseils de Ronsard, obtint la protection de Marguerite, fille de François I, et duchesse de Savoie et l'accompagna en Piémont. Il composa quelques pièces (comédies et tragédies), qui eurent du succès et qui, selon Lhalippe, le placent au-dessus de Jodelle. Son *Théâtre* et ses *Poésies* ont été publiés à Paris en 1562. Il a traduit du grec les *Thériques* de Nicandre, et les préceptes de Plutarque *Sur le Mariage*.

**GRÉW** (Nébémie), savant anglais, né vers 1628 à Coventry, mort en 1711, exerça la médecine à Coventry, puis à Londres, où il fut membre du collège des médecins et de la Société royale (1673). On a de lui : *l'Anatomie des Plantes* (en anglais), Londres, trad. par Levasseur, 1675; *Musæum Regalis Societatis*, 1681; *Cosmographia sacra*, 1701.

**GREY** (Jane), arrière-petite-fille de Henri VII, roi d'Angleterre, née en 1537, fut un instant placée sur le trône par les intrigues de Jean Dudley, duc de Northumberland, qui en fit l'instrument de son ambition. Ce seigneur, après avoir marié son 4<sup>e</sup> fils, le duc de Guildford, avec Jane, avait su arracher au faible Édouard VI un testament qui déferait la couronne à cette jeune princesse, au préjudice de Marie Tudor, sa propre sœur (1553). Marie leva une armée, força sa rivale à descendre d'un trône où on l'avait portée malgré elle, et, sans pitié pour sa jeunesse et son innocence, la fit mettre à mort, avec les ducs de Northumberland et de Guildford (1554). Jane n'avait que 17 ans, et elle était déjà remarquable par son esprit et ses connaissances, ainsi que par sa beauté. Sa mort a fourni à Young la matière d'un poème; à Laplace, à Mme de Staël, à Briffaut, à Soumet, des sujets de tragédie, et à Paul Delaroché le sujet d'un touchant tableau. On a d'elle quelques écrits, publiés par Frère, Rouen, 1832.

**GREY** (lord Ch. Howick, comte), homme d'État, né en 1764 à Fallowden (Northumberland), d'une famille sortie jadis de Normandie, mort en 1845. Lié au parti whig, il entra à la Chambre des Communes en 1786, proposa dès 1793 la réforme parlementaire, fit partie en 1806 du ministère de Fox, à la mort duquel il reçut le portefeuille des affaires étrangères et devint ministre dirigeant; se retira en 1807 parce qu'il n'avait pu faire abolir le serment du *test*, entra la même année, par droit d'hérédité, à la Chambre des Lords, où il prêta un constant appui aux mesures libérales, notamment à l'émancipation des catholiques (18-9), fut rappelé au ministère après la révolution de 18-30, et fit enfin triompher la réforme parlementaire (1832). On lui doit aussi l'émancipation des esclaves des Indes occidentales et diverses mesures libérales en faveur de l'Écosse et de l'Irlande. Il résigna le pouvoir en 1834. — Son fils Henri, lord Howick, né en 1802,

a suivi la même ligne de conduite, et a fait partie du ministère Melbourne (1835-1839).

**GREYTOWN**, I. SAN JUAN DE NICARAGUA.

**GREZ-EN-BOÛÈRE**, ch.-l. de c. (Mayenne), à 13 kil. N. E. de Château-Gonthier; 1800 hab.

**GREZES**, village du dép. de la Lozère, à 7 k. de Marvéjols; 450 hab. Jadis place importante et ch.-l. de la vicomté du Gévaudan.

**GRIBEACVAL** (J. B. VAQUETTE de), officier d'artillerie, né à Amiens en 1715, mort en 1789, suivit, comme lieutenant-colonel, le comte de Broglie à Vienne, où Marie-Thérèse le nomma feld-marchéchal, se signala surtout à la défense de Schweidnitz (1762), où il résista pendant plus de deux mois aux efforts de Frédéric II, et fut, à son retour en France, nommé maréchal de camp, puis inspecteur général de l'artillerie. Avant lui on employait dans tous les services les mêmes bouches à feu : il les varia selon leur destination (campagnes, sièges, places et côtes), et dressa des tables de construction qui fixèrent les dimensions de chaque pièce : c'est ce qu'on appelle le *système Gribœural*. C'est à lui qu'est due cette artillerie qui a rendu tant de services sous la République et l'Empire.

**GRIFFET** (Henri), jésuite, né à Moulins en 1698, mort en 1771, enseigna les humanités au collège Louis-le-Grand, puis quitta l'enseignement et devint prédicateur de la cour. Il se retira à Bruxelles après la suppression de son ordre. On a de lui une édition de *l'Histoire de France* du P. Daniel, Paris, 1755-58, 17 vol. in-4, avec d'importantes additions (notamment l'histoire de Louis XIII); un *Traité des différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité de l'histoire*, 1769, et un *traité de l'Insuffisance de la religion naturelle*, 1770.

**GRIFFET DE LABAUME**, neveu du préc., 1756-1805, travailla pour les libraires, traduisit un grand nombre d'ouvrages anglais ou allemands, entre autres les *Sermons* de Sterne, le *Sens commun* de Payne, le *Voyage de F. Hornemann en Afrique*, *l'Histoire des Suisses*, de Jean de Muller, et plusieurs romans de Wieland.

**GRIFFON** ou **GRIFFON**, 3<sup>e</sup> fils de Charles-Martel, fut exclu du partage des États paternels par Pépin et Carloman, ses frères, et enfermé dans un monastère (741). Après l'abdication de Carloman (747), il fut rendu à la liberté par Pépin; mais, plus sensible à une ancienne injustice qu'à un bienfait récent, il passa dans les rangs des Saxons rebelles. Vaincu et pris, il obtint sa grâce; mais il alla soulever les Aquitains contre Pépin. Vaincu de nouveau, il fut tué dans la vallée de Maurienne (752).

**GRIFFONS**, animaux fabuleux, participant de l'aigle et du lion, gardaient, selon la Fable, les mines d'or du pays des Arimaspes.

**GRIGNAN**, ch.-l. de c. (Drôme), à 27 kil. S. O. de Montélimart; 2000 h. Truffes. Anc. château où mourut Mme de Sévigné, dont le tombeau est dans l'église. Grignan était le ch.-l. d'un comté de Provence qui appartenait successivement aux maisons d'Adhémar et de Castellane.

**GRIGNAN** (Franc. Marguerite de sévigné, comtesse de), fille de Mme de Sévigné, née en 1648, à Paris, morte en 1705, était l'idole de sa mère. Elle épousa en 1669 le comte de Grignan, lieutenant général de Provence, et fut pendant de longues années éloignée de sa famille : cette séparation donna lieu à la célèbre correspondance de Mme de Sévigné. On n'a de Mme de Grignan que quelques lettres, qui se trouvent parmi celles de sa mère et qu'on ne trouve pas dans les autres; on prétend que la plus grande partie de ses lettres a été brûlée par sa famille. Femme grave et sérieuse, elle admirait Descartes, qu'elle appelait son père. On a d'elle un *Resumé du système de Fenelon sur l'amour de Dieu*, où elle entre dans les raisonnements les plus subtils de la métaphysique et dans les profondeurs du mysticisme. — Elle laissa deux filles, dont l'une, Pauline, devint marquise de Simiane, et dont l'autre,

Marie Blanche (que Mme de Sévigné nomme *ses petites entrailles*), se fit religieuse de la Visitation.

**GRIGNOLS** ou **FLAUJAC**, ch.-l. de c. (Gironde), à 14 kil. S. E. de Bazas; 1800 hab.

**GRIGNON**, célèbre ferme-modèle du dép. de Scine-et-Oise, dans la commune de Thiverval, près de Neaulphe-le-Château, à 12 kil. O. de Versailles. On y a fondé en 1826 une école d'agriculture.

**GRIMALVA** (Jean de), aventurier espagnol. Chargé en 1518 par Vélasquez, gouverneur de Cuba, d'aller reconnaître le Yucatan, que Fernand de Cordova venait de découvrir, il poursuivit sa route à P. O. et fit la découverte du Mexique; il prit possession du pays au nom du roi d'Espagne et de Vélasquez, mais il n'y forma point d'établissements. — Un autre Grimalva (Fernand), lieutenant de Cortez, découvrit la Californie: chargé de faire des découvertes dans la mer du Sud en 1533, et naviguant de conserve avec Mendoza, il fut séparé de celui-ci; après avoir couru près de 1300 kil., il aborda dans une île déserte, située près de la pointe de la Californie et appelée auj. Socorro; trois ans après, il accompagna Cortez en Californie.

**GRIMALDI**, famille illustre de Gènes, une des quatre de la haute noblesse de cette république, possédait depuis l'an 980 la seigneurie (plus tard principauté) de Monaco, qui lui est restée. Elle était, avec celle des Fiesque, à la tête du parti guelfe. Les Grimaldi ont occupé pendant plusieurs siècles les premières dignités de Gènes. Ils acquirent des fiefs considérables dans le roy. de Naples et en France, où ils possédèrent le duché de Valentinois. La ligne masculine s'est éteinte en 1731 en la personne du prince Antoine de Grimaldi; mais Louise Hippolyte de Grimaldi, duchesse de Valentinois, héritière d'Antoine, en épousant en 1715 François de Matignon, comte de Thorigny, lui imposa la condition de conserver le nom et les armes de Grimaldi.

Renier ou Raimond Grimaldi, né à Gènes dans le xiii<sup>e</sup> siècle, amiral de France sous Philippe le Bel, battit et dissipa en 1304 la flotte du comte Gui de Flandre, sur les côtes de la Zélande, et fit le comte prisonnier. — Antoine, amiral génois, vengea en 1332 les outrages que les Catalans avaient fait essuyer à sa patrie en 1331; désola les côtes d'Espagne, fut mis en 1353 à la tête des forces navales de la république pour combattre l'amiral vénitien Nicolas Pisani, mais éprouva, à la Loiera, un échec qui mit Gènes à deux doigts de sa perte, et la réduisit à se donner à Jean Visconti, seigneur de Milan. — Jean, amiral génois, remporta en 1431 sur le Pô, près de Crémone, une victoire signalée sur Nicolas Trévisan, amiral vénitien. — Dominique, cardinal, archevêque et vice-légat d'Avignon, assista au combat de Lépante en 1571 en qualité de surveillant des galères de l'Église, et y fit preuve d'intrépidité. Il ne se signala pas moins par son ardeur à poursuivre les hérétiques, qu'il expulsa entièrement de son diocèse.

**GRIMALDI** (Jean François), peintre, graveur et architecte italien, né en 1606 à Bologne, d'où son surnom de *Bolognese*, mort en 1680, adopta les principes des Carrache et de l'Albane et produisit entre autres chefs-d'œuvres, *Mercur* et *Argus* (au musée de Berlin). Attiré en France par le cardinal Mazarin, il peignit quelques fresques au Louvre. Il fut ensuite employé par Innocent X à orner de fresques le palais du Vatican et le Quirinal à Rome. Son dessin est d'une remarquable correction; il a beaucoup de légèreté dans la touche et de vérité dans le coloris.

**GRIMAUD**, *Olbia* 2 ch.-l. de cant. (Var), à 27 kil. S. E. de Draguignan; 1500 h. Il donne son nom au golfe de Grimaud (*Gambraeus sinus* des anciens), formé par la Méditerranée entre le cap Lisandre et les rochers des Frères, et qui a 11 kil. sur 7.

**GRIMAUD** (Guill.), professeur de médecine à Montpellier, né à Nantes en 1750, mort en 1789 à 39 ans. Élève de Barthez, il lui succéda dans sa chaire. Il

mit le premier en avant les doctrines physiologiques que développèrent depuis et d'après lui Bichat et Richerand. On a publié de Grimaud un *Cours des Fièvres*, 1791.

**GRIMM** (Fréd. Melchior, comte de), critique célèbre, né en 1723 à Ratisbonne, d'une famille pauvre et obscure, m. à Gotha en 1807; fut d'abord précepteur; devint secrétaire du duc d'Orléans, et se lia dans Paris avec les écrivains de l'époque, surtout avec J. J. Rousseau et Diderot. Il entretenait avec le duc de Saxe-Gotha, avec l'impératrice de Russie et plusieurs autres princes, une correspondance littéraire, qui avait pour but de leur rendre compte du mouvement littéraire de la France, et à laquelle eurent part Diderot, Raynal et Suard; à laquelle des impressions contemporaines donne à cette correspondance un grand intérêt. Il fut nommé par le duc de Saxe-Gotha, en 1776, baron et ministre plénipotentiaire en France; quitta Paris en 1790, et se retira à Gotha. Catherine II le nomma en 1795 son ministre près les États de Basse-Saxe. La *Correspondance littéraire, philosophique et critique* de Grimm s'étend de 1759 à 1790; elle a été publiée à Paris de 1812 à 1813, en 16 vol. in-8, et de 1829 à 1831, en 15 vol., avec notes et éclaircissements, par M. Taschereau. Il a paru en 1814 un volume de morceaux détachés de Grimm, où l'on remarque le *Petit Prophète*, brochure piquante qu'il a publiée en 1753 en faveur de la musique italienne.

**GRIMM** (les frères), philologues allemands, qui ont souvent travaillé en collaboration. Le plus célèbre est l'aîné (Jacques-Louis), né en 1785 à Hanau, m. en 1863, qui embrassa d'abord la carrière diplomatique, puis y renonça pour se livrer à la philologie; professa à Göttingue et à Berlin; fut en 1848 membre de l'Assemblée nationale allemande; a publié une *Grammaire allemande* (1819), plusieurs fois réimprimée; un *Dictionn. allemand* (1852) très-complet; *Antiquités du droit allem.* (1828); *Mythologie allem.* (1835); *Histoire de la langue allem.* (1848); de savantes éditions de poèmes latins ou allemands du moyen âge (*Waltharius*, le *Renard*, etc.) — Son frère (Guill.-Charles) (1786-1859) a fait également de nombreuses éditions de poèmes du moyen âge, et a collaboré au *Dict. allem.* de J.-L. Grimm. — Le nom des frères Grimm est populaire en Allemagne par la publication d'un recueil des anciens contes allemands (*Contes de l'enfance et de la maison*, 1850). Un choix de ces contes a été trad. par Fr. Baudry, 1864.

**GRIMMA**, v. murée du roy. de Saxe, à 30 kil. S. E. de Leipsick; 3300 hab. Collège; bibliothèque. Draps, flanelle, poudre à poudrer; teinture en bleu. — Cette v. doit son origine à une colonie slave de Sorabes.

**GRIMOALD**, fils de Pepin le Vieux, obtint, sous le roi Sigebert II, la mairie d'Austrasie, après avoir fait assassiner Othon, son rival (642). Sigebert avait, en mourant, laissé un fils en bas âge, Dagobert II: Grimoald relégué cet enfant dans le cloître de Slane (Irlande) et plaça son propre fils sur le trône. Mais les Francs le livrèrent, lui et son fils, au roi de Neustrie, Clovis II, frère de Sigebert, qui les fit mettre à mort (656).

**GRIMOALD**, duc de Bénévent, puis roi des Lombards, était fils de Gisolve, duc de Frioul. Il succéda d'abord à son oncle Gasolve, duc de Bénévent (647); mais, appelé en Lombardie au secours du jeune Godobert, un des fils d'Aribert, roi des Lombards, qui était en guerre avec Pertharite, son propre frère, il profita des dissensions des deux princes pour leur enlever la couronne (662). Il mourut en 671. En montant sur le trône de Lombardie, il avait laissé le duché de Bénévent à son fils Romuald. Celui-ci eut pour successeur Grimoald II, qui régna de 677 à 680.

**GRIMOALD I.** prince de Bénévent, fils et successeur d'Argise en 788, avait été élevé à la cour de Charlemagne; après la mort de son père, il retourna dans

son duché, et fut contraint de reconquérir son héritage sur Adalgise, fils de Didier, dernier roi des Lombards, qui venait de s'emparer de la principauté de Bénévent. Il repoussa avec succès les attaques de Pepin et de Louis, fils de Charlemagne, et mourut en 806. Il avait épousé en 793 la fille de l'empereur grec. — Grimoald II lui succéda. Attaqué par Charlemagne, il obtint la paix en 812, moyennant tribut. Il fut assassiné en 818 par Siggyn, comte d'Acerenza, à qui Louis le Débonnaire donna ses États.

**GRIMOARD**, pape. V. **URBAIN V**.

**GRIMOARD** (Phil.-Henri, comte de), général français, né à Verdun vers 1750, mort en 1815, était issu d'une famille d'Avignon qui donna à l'Église le pape Urbain V. Après avoir servi avec distinction dans l'état-major, il fut appelé près de Louis XVI au moment de la Révolution; il travailla dans le cabinet du roi; c'est lui qui traça le plan de la campagne de 1792. Partisan du gouvernement constitutionnel, il échappa à la mort sous la Terreur qu'en se cachant. On lui doit un grand nombre de publications, dont plusieurs sont utiles pour la stratégie et l'histoire militaire de la France : *Essai théorique et pratique sur les batailles*, 1775; *Traité sur la constitution des troupes légères et sur leur emploi en campagne*, 1782; *Recherches sur la force de l'armée française*, 1806; *Traité sur le service de l'état-major général des armées*, 1809.

**GRIMOD DE LA REYNIERE** (Alex.-Balthazar), gastronome, né à Paris en 1758, m. en 1838, était fils d'un riche fermier général. Il publia quelques brochures pleines d'esprit, et rédigea de 1797 à 1798 le *Censeur dramatique*; mais il est surtout connu comme auteur de *Palmanach des Gourmands*, 1803-1812, 8 vol. in-18, réimprimé en 1856 dans les *Clasiques de la Table*. On lui doit aussi le *Manuel des Amphitryons*, 1808.

**GRIMSEL**, montagne des Alpes bernoises, sur les limites du cant. de Brie et du Valais. Le pic de Sildelhorn, sa plus haute arête, a 2878 m. Ancien couvent de Frères hospitaliers. Beau cristal de roche.

**GRINGOIRE** ou **GRINGORE** (Pierre), poète français, né vers 1475 ou 1480, mort vers 1544, était Lorrain selon les uns, Normand selon les autres. Il parcourut une grande partie de la France, s'arrêtant dans les v. et les châteaux où il écrivait des pièces bouffonnes et satiriques; vint en 1500 à Paris, où il écrivit, à la demande de Louis XII, contre le pape Jules II. Il fut fait, à son retour dans son pays, hérald d'armes du duc de Lorraine. On a de lui : *le Château du Labour* et *le Château d'Amour*, Paris, 1499 et 1500; compositions allégoriques en vers : *les Abus du monde*, 1504, où il critique tous les états; *Jeu du prince des Sots* et de *Mère Sotte*, joué aux halles de Paris en 1511 (pièce satirique contre Jules II); *les Fantaisies de Mère Sotte* (1516); *les Menus propos de Mère Sotte*, 1521; *les Fantaisies du monde qui règne*, 1532. On lui attribue aussi 2 *sotties* : *le Vieux monde* et *le Nouveau monde*. Il termina par des poésies religieuses et composa pour la confrérie de S.-Louis le *Mystère de S.-Louis*, l'un des ouvrages les plus marquants en ce genre. Ce qui reste de Gringoire a été publié par d'Harcourt et Montaignon, 1858-61 (dans la *Bibl. élzévirienne*).

**GRINGONNEUR** (Jacquemin), peintre du xiv<sup>e</sup> s. Il exécuta différents jeux de cartes pour Charles VI, ce qui lui a fait attribuer l'invention des cartes.

**GRIPPON**, fils de Charles-Martel. V. **GRIFON**.

**GRISELDA** ou **GRISELIDIS**, marquise de Saluces, personnage légendaire plutôt qu'historique, est citée comme le modèle des vertus conjugales et le type de l'obéissance absolue dans le mariage. Fille d'un pauvre paysan du bourg du Villanotta près de Saluces, en Piémont, elle attira par sa beauté et ses vertus l'attention de Gaultier, seigneur de Saluces, qui vers l'an 1103 la prit pour épouse. Griselda lui donna deux enfants, une fille et un fils, et fit tout ce qui dépendait d'elle pour le rendre heureux; mais

le bizarre époux, voulant éprouver sa docilité et sa constance, lui enleva ses enfants, qu'il fit passer pour morts; lui fit subir pendant de longues années toutes sortes de privations et de mauvais traitements et la contraignit même à servir une femme dont il avait fait sa maîtresse. Griselda supporta tout avec une admirable résignation. Enfin, Gaultier, vaincu par tant de vertu, lui rendit son amour, et la réunit à ses enfants le jour même où il célébrerait leurs noces. L'histoire de Griseldis, écrite en 1216 par Alibetan de Brescia, et trad. en 1592 par Renaud de Louhans, a été impr. en 1838 chez Didot. Cette histoire romanesque a été souvent reproduite au moyen âge dans les *Fabliaux* et les *Moralités* dramatiques; elle a fourni à Boccace, dans son *Décameron*, un récit plein d'intérêt et d'émoi on; elle est aussi le sujet d'un des contes de Chaucer.

**GRIS-NEZ**, *Hium pr montorium*, cap de France (Pas-de-Calais), à l'extrémité des collines de l'Artois, entre Calais et Ambleteuse. C'est le point le plus rapproché de l'Angleterre.

**GRISOLLES**, ch.-l. de cant. (Tarn-et-Garonne), arr. et à 29 kil. S. E. de Castel-Sarrazin; 2130 hab. Coutellerie estimée. Curieuse église paroissiale. Grissoles est bâtie sur une voûte romaine, qui conduisait de Toulouse vers Moissac et Agen. C'était autrefois une place forte.

**GRISONS** (canton des), en allemand *Graubünden*, c.-à-d. *Lignes grises*, un des cantons de la confédération helvétique, le plus au S. E., a pour bornes à l'E. le Tyrol, au N. O. les cant. de St-Gall, Glaris et Uri, au S. le cant. du Tésin et au S. E. la Lombardie; 150 kil. sur 80; 90 000 hab. (dont 38 000 catholiques, 52 000 protestants); ch.-l., Coire. Montagnes très-hautes, qui appartiennent aux Alpes rhétiques; on y distingue le Septemer, le Splügen et la Bernina; il est arrosé par le Rhin et l'Inn et contient 5 grandes vallées (celles du Rhin postérieur et antérieur, de l'Engadine, de l'Albula et du Frettingau). Plomb, cuivre, eaux minérales; vastes forêts, beaux pâturages, un peu de blé et de vin. Commerce de transit, industrie nulle. — Ce cant. est lui-même une petite républ. fédérative composée de 3 Lignes : Ligne supérieure ou Grise (*Graubündli*), Ligne Cadée ou de la Maison-de-Dieu (*Gottshausbündli*), Ligne des Dix-Juridictions ou Drotures (*Zehngerichte*); ch.-s., Ilanz, Coire, Davos. — Le pays des Grisons, jadis partie de la Rhétie, appartient successivement à l'empire d'Occident, aux *Alb-mani*, au roy. Ostrogoth d'Italie de Théoderic, à l'Austrasie, au roy. de Germanie, puis il forma une division du duché de Souabe, et finit par se subdiviser en un grand nombre de petites communes et de fiefs, parmi lesquels le comté de Coire fut le plus important. Aux xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles les communes et plusieurs fiefs formèrent, en se groupant, d'abord la Ligne Cadée (vers 1401), puis la Ligne Grise (1424), et la Ligne des Dix Juridictions (1436); toutes trois formèrent une confédération générale et une alliance perpétuelle en 1471. En 1525 les Grisons s'emparèrent de la Valtellina, ainsi que du pays de Chiavenna et de Bormio. Ils firent alliance en 1600 avec la république du Valais, en 1602 avec la ville de Berne, en 1707 avec Zurich. En 1701 ils avaient en vain demandé à entrer comme canton dans le corps helvétique, ils n'y furent admis qu'en 1798. Ce canton occupe le 15<sup>e</sup> rang par ordre d'admission, le 2<sup>e</sup> par l'étendue, le 9<sup>e</sup> par la population. La langue des actes publics est l'allemand; on parle aussi le roman et l'italien. L'autorité suprême réside dans un grand conseil de 65 membres élus par les communes; un petit conseil de 3 membres élus par le grand conseil, dont un pour chaque Ligne, exerce le pouvoir administratif.

**GRITTI** (André), général, puis doge de Venise. Comme général, il rendit d'éminents services à sa patrie dans les guerres qu'elle eut à soutenir, de 1508 à 1513, contre l'Empire et la France. En 1509 il chassa les Impériaux de Padoue; en 1512 il reprit Brescia

sur les Français. Mais la même année il fut battu et fait prisonnier par Gaston de Foix qui reconquit Brescia. Amené à Paris, il eut l'habileté de rendre Louis XII favorable à Venise, et conclut un traité de paix avec ce prince en 1513. Nommé doge en 1523, il se déclara tantôt pour, tantôt contre la France, et profita des troubles qui désolaient l'Italie pour recouvrer plusieurs possessions de la république. Il m. en 1538.

**GRODNO**, v. et port de la Russie d'Europe, ch.-l. du gov. de Grodno, à 150 kil. S. O. de Wilna, sur la riv. dr. du Niémen; 18 000 hab. Résidence du gouverneur, cour criminelle et civile, école de médecine, bibliothèque, jardin botanique, cabinet d'histoire naturelle; école de cadets. Deux châteaux, églises des Jésuites et des Carmélites, palais Radzivil et Sapiéha. Industrie : draps, soieries, fil d'or et l'argent, etc. Commerce actif. — L'origine de Grodno est inconnue; elle fut prise par les chevaliers Teutoniques en 1283; de 1673 à 1752 elle fut le siège d'une des diètes polonaises. Les Russes s'en emparèrent en 1792 et en firent en 1795 la capitale de la Lithuanie, puis du gov. de Grodno. On y signa en 1793 un des traités qui démembrement la Pologne. — Le gov. de Grodno, entre ceux de Wilna, Minsk, Volhynie, Pologne, a 320 k. sur 200 et 900 000 h., dont env. 80 000 juifs. Il est arrosé par le Niémen et le Boug. Sol plat; forêts; carrières et mines; blé, lin, manne; gros bétail, abeilles. Peu d'industrie.

**GROENINGEN**, v. de Hollande. V. GRONINGUE.

**GROENLAND**, c.-à-d. *Terre verte*, vaste région de l'Amérique septentrionale, au N. E., consiste en une grande île, qu'on croyait jadis faire partie du continent. Il commence à 20° long. O. et 59° 38' lat. N., et se prolonge, sans qu'on en ait encore atteint l'extrémité, jusqu'à 80° de long. et 73° de lat. Il a pour bornes au N. et l'E. l'Océan arctique, au S. et à l'O. la Méditerranée arctique et l'Océan de Baffin. On compte à peine dans cette immense contrée 24 000 h., dont 6000 env. d'Européens. Les indigènes sont de la race des Esquimaux. Le froid y est extrême (45° centig. en hiver), et dure presque toute l'année; mais le climat n'a pas toujours été aussi rigoureux : il paraît s'être refroidi depuis le xiv<sup>e</sup> siècle. L'été, quoique très-court, est quelquefois chaud. Grands aigles, rennes, chiens dont on se sert pour tirer les traîneaux, renards rouges et blancs, lièvres blancs, ours blancs, baleines, phoques, etc. Les habitants vivent surtout de poisson. Le Groenland appartient au Danemark, et fait partie de l'Amérique danoise. On le divise en inspectorat du Nord (ch.-l. Egedesminde), inspectorat du Sud (ch.-l. Julianeshaab), et Groenland indépendant, dont l'on ne connaît que quelques points. Les Danois font sur les côtes la pêche de la baleine et du phoque et le commerce de peaux, d'huile de poisson, de fanons de baleine. — Le Groenland fut découvert en 982 par l'Islandais Eric Randa, qui lui donna le nom *Grœnland* à cause de son aspect verdoyant. La colonie qu'il fonda disparut en 1406. Sous les rois de Danemark Frédéric II, Christian IV, Frédéric III, eurent lieu quelques tentatives de colonisation le long de la côte orientale. De 1720 à 1736 le missionnaire danois Egede y fonda une colonie, qu'il nomma *Godthaab* (Bonne-Espérance); les Frères Moraves en établirent une autre en 1733, avec l'aide du comte de Zinzendorf. Ces missions sont presque les seuls établissements danois au Groenland. Scoresby (1821), Graah (1829-1831), Rink (1852) et le prince J. Napoléon (1858) sont les voyageurs les plus récents qui aient visité ce pays.

**GROIX**, île fortifiée de France, dans l'Atlantique, près de la côte du dép. du Morbihan, à 9 kil. S. O. de Port-Louis et en face de l'embouch. du Blavet : 3500 h. Un combat naval y fut livré en 1795 (V. LINOIS). — On dérive son nom du celtique *groah*, druidesse, fée.

**GRONINGUE**, v. forte et port du roy. de Hollande, ch.-l. de la prov. de même nom, sur la Hunse et près de la mer, à 145 kil. N. E. d'Amsterdam; 24 000 hab. Nombreux canaux, belles constructions,

hôtel de ville, cathédrale St-Martin avec une tour de 110<sup>m</sup>, hôpital militaire; pont Botering-Hoog, etc. Université qui date de 1614, sociétés d'histoire naturelle, de chimie, etc. Quelque industrie, chantiers de construction; assez de commerce. Patrie de Rodolphe Agricola, d'Hemsterhuys, etc. — Groningue fut fondée vers la fin du vi<sup>e</sup> siècle. Au ix<sup>e</sup> elle était commerçante et riche, mais les Normands la ravagèrent; elle se releva en 1110 et fut alors murée. Elle passa en 1497 dans les mains de Maximilien d'Autriche, qui en donna l'administration au duc de Saxe, Albert II; mais la ville préféra se soumettre à l'évêque d'Utrecht : deux fois assiégée (1503, 1514), elle résista deux fois; elle échappa à la domination autrichienne en se soumettant au duc Charles de Gueldre. Cependant, Charles-Quint y fit son entrée en 1536. Elle accéda la dernière à l'union d'Utrecht (1594), qui consuma l'indépendance des sept Provinces-Unies. — La province de Groningue est située au N. E. du roy. de Hollande sur les confins du Hanovre; 80 kil. sur 27; 200 000 hab.

**GRONOVIVS** (Jean Fréd.), critique et humaniste, né à Hambourg en 1611, mort en 1671, professa les belles-lettres à l'Université de Leyde. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Diatriba in Statii poetæ Sylvas*, La Haye, 1637; *De Sesterciis*, Deventer, 1643; *De Musæo Alexandrino* (dans le tome VIII<sup>e</sup> du *Thesaurus antiquitatum græcarum* de son fils); *Lectiones plautinæ*, etc., Amst., 1740, avec une Vie de Plaute. Il a revu et commenté un grand nombre de classiques latins (*Tite-Live*, *Stace*, *Justin*, *Tacite*, *Aulu-Gelle*, *Sénèque*, *Salluste*, *Pline*), qui font presque tous partie de la collection dite *Variorum*. — Jacques, son fils, né à Deventer en 1645, professa les belles-lettres à Leyde, et y mourut en 1716. Le plus important de ses écrits est le *Thesaurus antiquitatum græcarum*, Leyde, 1697-1702, 12 vol. in-fol., sur le plan du *Thesaurus antiquorum* de Grævius, mais moins estimé. Il fut l'éditeur de plusieurs auteurs anciens commentés par son père. Il a commenté lui-même *Hérodote*, *Polybe*, *Cicéron*, *Quinte-Curce*, *Suetone*, *Macrobe*, *Ammien Marcellin*, etc. D'un caractère caustique et querelleur, il attaque et injurie souvent dans ses commentaires les savants les plus estimés. — Abraham, fils aîné de Jacques, pratiqua la médecine en Hollande et en Angleterre. Il a publié de bonnes éditions de *Justin*, de *Tacite* et de *Pomponius Mela*, qui font partie de la collection *Variorum*; les *Variæ historiæ* d'Élien, Leyde, 1731; le traité *De animalium natura* du même, Londres, 1744. On a aussi de lui *Varia geographica*, Leyde, 1739.

**GROOT**, V. GROTIUS et GÉRARD GROOT.

**GROS** (Ant. Jean, baron), peintre d'histoire, né à Paris en 1771, mort en 1835, eut pour premier maître son père, peintre en miniature, puis reçut les leçons de David. Atteint par la réquisition, il fit partie de l'armée d'Italie, fut attaché à l'état-major et put, en suivant les opérations militaires, acquérir un talent particulier pour peindre les batailles. Après avoir exécuté sur les lieux mêmes son tableau de *Bonaparte au pont d'Arcole*, il revint à Paris, remporta en 1802 le prix de peinture dont le sujet était la *Bataille de Nazareth*, puis fit paraître, sous le Consulat et l'Empire, une suite de tableaux admirables qui pour la plupart célébraient les gloires de l'époque : les *Pestiférés de Jaffa*, la *Bataille d'Aboukir*, *Bonaparte aux Pyramides*, le *Champ de bataille d'Eylau*, *l'Entrevue de Napoléon et de l'empereur d'Autriche en Moravie*. Il fut élu membre de l'Institut en 1815 et nommé en 1816 professeur à l'École des beaux-arts. Sous la Restauration, Gros fut surtout occupé à peindre la coupole de Ste-Geneviève (le Panthéon); il y représenta de la manière la plus heureuse quatre sujets tirés des grandes époques de l'histoire de France. Ce grand ouvrage, qui avait demandé dix ans, fut achevé en 1824, et valut à l'auteur, avec des applaudissements universels, le titre

de baron et un don de 100 000 fr. Depuis cette époque, Gros ne fit plus rien de remarquable; le regret de se survivre et de se voir attaqué et méconnu le porta à se donner la mort; on trouva son corps dans un étang près de Meudon. Outre les œuvres déjà mentionnées, on doit citer encore de Gros *Supho à Leucade*, *Charles-Quint visitant avec François I les tombeaux de St-Denis*, le *Départ de Louis XIII au 20 mars*, *Charles X au camp de Reims*, *Ariane à Naxos*, *David jouant de la harpe devant Saül*, *Vénus sortant de l'onde*. Gros est le plus grand peintre d'histoire de son école et le seul véritable peintre de batailles de son époque. Sa composition est puissante et grandiose, son dessin hardi, plein de verve et de vérité, son expression parfaite, son coloris chaud et transparent.

GROS (Étienne), philologue, né à Carcassonne en 1797, mort en 1856, fut successivement professeur dans divers collèges de l'Université, inspecteur de l'Académie de Paris et proviseur du Lycée Bonaparte. Il a publié des traductions de la *Rhétorique d'Aristote* (1822) et de l'*Examen critique des plus célèbres écrivains de la Grèce* de Denys d'Halicarnasse, 1826, 3 vol. in-8. Il avait entrepris une édition critique, avec traduction française, de l'*Histoire romaine* de Dion Cassius (4 vol. seulement ont paru de son vivant, 1845-1855; l'ouvrage a été terminé par V. Boissée, 1861 et ann. suiv.). On lui doit l'édition *principale* de la *Rhétorique* de Philodème (1841, in-8).

GROS DE ROZE, numismate, V. ROZE.

GROSBOIS, vge de Seine-et-Oise, à 23 k. N. de Corbeil, à 2 k. S. de Boissy-St-Leger. Beau château avec grand parc qui appartient successivement à Monsieur, frère de Louis XVI, à Barras, à Moreau et à Berthier.

GROSIER (J. B. Gabriel), savant jésuite, né en 1743, mort en 1823, vécut de sa plume après la suppression de la Société, et fut, à la fin de sa vie, nommé bibliothécaire de l' Arsenal. Il écrivit dans l'*Année littéraire*, et continua seul la rédaction de ce journal après la mort de Fréron. De 1777 à 1784, il fit paraître, avec le concours du savant Deshautesrayes, l'*Histoire de Chine*, traduite à Pékin par le P. Mailla sur les originaux chinois, 12 vol. in-4; il y joignit un *Discours préliminaire*, et le fit suivre d'une *Description de la Chine*, 1785, 1 vol. in-4, ouvrage excellent, qui lui appartient en entier. Grosier donna en 1792 : *Mémoires d'une Société célèbre* (celle des Jésuites) *considérée comme corps littéraire et académique*, 1792, 4 vol. in-8.

GROSLEY (P. Jean), avocat et littérateur, né à Troyes en 1718, mort en 1785, fut quelque temps attaché à l'administration de l'armée d'Italie (1745-46), puis voyagea en Angleterre et en Hollande, et publia plusieurs savants ouvrages qui le firent être associé de l'Académie des inscriptions. Il a donné : *Recherches pour l'histoire du droit français*, Paris, 1752; *Vie des frères Pignon*, 1756; *Essais historiques sur la Champagne*; *Éphémérides troyennes*, 1767; *Opuscules politiques*; *Éloges littéraires*, publiés de 1771 à 1785; sa *Vie* par lui-même, 1787. On a en outre publié en 1813. Ses *Œuvres inédites*. Dans ses écrits il mêlait sans cesse la bouffonnerie à l'érudition : ses *Mémoires de l'Académie de Troyes* (1774) ne sont qu'un recueil de facéties.

GROSS-MORNE, V. MORNE.

GROSS-ASPERN, vge des États autrichiens, près d'Essling, sur la r. g. du Danube; 700 hab. Napoléon y remporta sur les Autrichiens, les 21 et 22 mai 1809, une victoire qui est plus connue en France sous le nom de bataille d'Essling.

GROSS-BELEN, vge des États prussiens (Brandebourg), dans la région de Potsdam, près de Wettstock. Il s'y livra le 23 août 1813, entre les Prussiens, commandés par Bulow et Bernadotte, et le maréchal Oudinot, un combat dont l'issue fut perdue à Napoléon les fruits de la victoire de Dresde.

GROSSE-TÊTE (ROBERT), théologien, V. ROBERT. GROSSETO, v. de Toscane, ch.-l. de dép., sur

l'Ombrone, à 26 k. S. de Florence; 3000 h. Evêché, cour d'appel. Aux env., vastes salines. — Le dép. de Grosseto est baigné par la Méditerranée, et confine aux États de l'Église. Il a env. 80 000 hab.

GROSSI (Tommaso), littérateur italien, né à Milan en 1791, mort en 1853, était notaire. Il débuta dans les lettres en 1814 par des poésies pleines de verve et de patriotisme, écrites dans le dialecte milanais, qui lui valurent une grande popularité; puis il publia, en société avec Porta, un drame de *Maria Visconti*. Il réussit surtout dans la nouvelle en vers, genre auquel appartiennent *Ildegonda*, 1820, *la Fuggitiva*, 1825, *Ulrico e Lida*, 1837. On a encore de lui un beau roman historique, *Marco Visconti* (trad. en 1835). Il avait entrepris une épopée, *I Lombardi alla prima crociata*, en 15 chants, pompeusement célébrée par ses amis, mais qui est restée inachevée.

GROSS-TEQUIN, ch.-l. de cant. (Moselle), à 31 k. S. O. de Sarreguemines; 1600 hab.

GROTEFEND (G. Frédéric), philologue, né à Munden en 1775, mort en 1853, directeur du lycée de Hanovre depuis 1825, fut un des premiers à essayer l'interprétation des inscriptions cunéiformes (1802). Il a laissé, entre autres écrits : *Insumenta linguæ Umbriæ*, Hanovre, 1835-38; *Rudimenta linguæ Osce*, 1839; et un *Essai sur la géographie et l'histoire de l'Italie ancienne*, 1840-42, rempli d'hypothèses hardies.

GROTJUS (Hugues ou Huizo de Groot, dit), célèbre Hollandais, né à Delft en 1583, m. en 1646, se fit remarquer par sa précocité et composa des vers latins d's l'âge de 8 ans. Après avoir étudié à Leyde, où il cultiva à la fois les lettres, la théologie, la philosophie et le droit, il accompagna dans son ambassade en France le grand pensionnaire Barneveldt, n'étant encore âgé que de 15 ans, et se fit dès lors remarquer de Henri IV. De retour en Hollande, il suivit quelque temps le barreau; il publiait en même temps des poésies latines qui eurent un grand succès, et des ouvrages d'érudition qui le placèrent au premier rang des philologues. Nommé dès 1601 historien des États de Hollande, il se mit à rédiger les annales de son pays. Il obtint en 1607 la place d'avocat fiscal des provinces de Hollande et de Zélande; devint en 1613 conseiller pensionnaire de la v. de Rotterdam, membre des États de Hollande, et eut bientôt après entrée aux États généraux. Ayant pris parti pour Barneveldt contre le stathouder Maurice, et ayant soutenu les Arminiens contre les Gomaristes, que protégeait le stathouder, il se vit disgracié, et fut en 1619 condamné à une prison perpétuelle ainsi qu'à la confiscation de ses biens. Après deux ans de captivité, sa femme le fit évader, en l'enfermant dans une caisse de livres. Il se réfugia en France, et y fut bien accueilli par Louis XIII, qui lui fit une pension. A la mort de Maurice (1631), il tenta de rentrer dans sa patrie; mais il fut de nouveau proscrit. Christine, reine de Suède, lui offrit un asile, et le nomma son ambassadeur en France. Il y résida dix ans (1635-45); mais y ayant éprouvé quelques dégoûts par suite de ses dissentiments avec Richelieu et Mazarin, il demanda son rappel. Assailli par une tempête à son retour, il débarqua près de Dantzick et se fit transporter malade à Rostock (Mecklembourg), où il mourut. Grotius s'est exercé avec succès dans les genres les plus différents; cependant c'est comme publiciste qu'il est le plus célèbre; c'est lui qui crea le droit des gens. Ses principaux ouvrages sont : en politique, le traité *De Jure belli et pacis*, Paris, 1624, souvent commenté, et traduit par Barbeyrac; le traité de la *Liberté des mers (Mare Liberum)*, 1608; et le *De imperio potestatum circa sacra*, 1647; en histoire, les *Annales de Hollande (De rebus belgicis)*, en 18 livres (depuis la mort de Philippe II jusqu'en 1609), publiées après sa mort, en 1657; l'*Histoire des Goths, des Vandales et des Lombards*, en latin, 1655; en théologie, *De veritate religionis christianæ*, 1636, souvent traduit, et des *Commentaires sur l'Ancien et le Nouveau Testament*, en littérature, des tra-

vaux sur *Marcien Capella*, *Lucain*, *Sénèque le tragique*; sur *Euripide*, *Théocrite*, *Aratus*, *Stobée*; le recueil intitulé *Veterum de fato sententia*, 1624; des *Excerpta ex tragediis et comædiis grecis*, traduits en vers latins fort élégants; l'*Anthologie grecque*, avec une traduction en vers latins; des tragédies chrétiennes, et une foule de poésies latines héroïques, élégiaques, épigrammatiques, etc. Enfin on a de lui une correspondance étendue. Sa Vie a été écrite par G. Brandt en hollandais, 1727, et par Lésveque de Burigny en français, 1752.

**GROTTE DU CHIËN.** V. CHIËN.

**GROU (J.)**, traducteur, né en 1731 près de Calais, mort en 1803, entra chez les Jésuites, quitta la France lors de la suppression de l'ordre, et se retira en Hollande, puis en Angleterre. Il a trad. en français plusieurs ouvrages de Platon : la *République*, 1762; les *Lois*, 1769, et quelques *Dialogues*, 1770 : ces traduct. sont estimées pour leur exactitude. Il est aussi auteur de la *Morale tirée des Confessions de S. Augustin*, 1786, et de divers ouvrages de dévotion.

**GROUCHY (Emmanuel, marquis de)**, maréchal de France, né à Paris en 1766, d'une famille noble de Normandie, mort en 1847, était en 1789 sous-lieutenant des gardes du corps. Il adopta les idées nouvelles, se distingua dans les premières guerres de la Révolution, et fut nommé dès 1793 général de brigade. Privé de son grade par le décret qui excluait tous les nobles, l s'engagea comme simple soldat et obtint bientôt sa réintégration. Envoyé en 1798 à l'armée d'Italie, sous les ordres de Jourbert, il détermina l'abdication du roi de Sardaigne, et réunit ainsi le Piémont à la France. Il prit une part glorieuse à la bat. de Novi, où il reçut 14 blessures; aux victoires d'Hohenlinden, d'Eylau, de Friedland, de Wagram, de la Moskowa; aux combats de Brienne, de La Rothière, de Vauchamps, de Craonne, où il fut grièvement blessé; et fut, pendant les Cent-Jours (1815), opposé au duc d'Angoulême dans le Midi, le fit prisonnier, et reçut de l'Empereur à cette occasion le bâton de maréchal. Appelé ensuite en Belgique, il y joua un rôle important : il marchait, selon ses instructions, à la poursuite, de Blücher avec un corps de 30 000 hommes, lorsque se livra la bataille de Waterloo (18 juin); ne recevant pas d'ordre, il ne put venir prendre part à la bataille, quoiqu'il entendit le bruit de la canonnade et qu'il fut impatiemment attendu de l'Empereur : cette fatale absence décida du sort de la journée. La Restauration refusa de reconnaître à Grouchy le titre de maréchal, qui ne lui fut confirmé qu'en 1831; il fut nommé pair en 1832. Il a publié divers écrits pour expliquer sa conduite à Waterloo, notamment des *Fragments historiques*, 1840. — Deux sœurs du marquis de Grouchy épousèrent, l'une Condorcet, l'autre Cabanis, et se firent remarquer par leur esprit et leurs qualités. — Le maréchal a laissé deux fils qui se sont aussi distingués dans l'armée : tous deux sont devenus généraux de division.

**GROUVELLE (Ph. Ant.)**, littérateur, né à Paris en 1758, m. en 1806, était en 1789 secrétaire des commandements du prince de Condé. Il n'en adopta pas moins les principes de la Révolution, devint secrétaire du conseil exécutif après le 10 août 1792, et en cette qualité lut à Louis XVI le décret de la Convention qui le condamnait à mort. Il fut ministre de France en Danemark en 1794, et membre du Corps Législatif en 1800. On a de lui, outre des écrits de circonstance, des *Mémoires historiques sur les Templiers*, 1805; des éditions des *Lettres de Mme de Sévigné*, 1805, et des *Oeuvres de Louis XIV*, 1806.

**GRUBENHAGEN (Principauté de)**, ancien Etat d'Empire, dans le cercle de Basse-Saxe, entre les principautés de Kalenberg, Wolfenbüttel, Blankenbourg, comptait env. 63 000 hab., et avait pour capital Elmbeck. Cette principauté doit son nom à la famille de Gruben, dont le château, auj. en ruines,

était situé sur le mont Grubenhagen, à 2 kil. de Rotenkirchen. Ce domaine fut ensuite possédé par les Guelles de Brunswick. La ligne de Grubenhagen, sortie de cette maison, s'éteignit en 1596. Après de longues contestations, trois branches de la ligne de Goettingue (sortie de la maison de Brunswick), se partagèrent la principauté. En 1815, elle fut donnée au Hanovre, qui l'a gardée depuis; elle fait auj. partie du gouv. de Hildesheim.

**GRUBER (Godefroy)**, érudit, né en 1774 à Naumbourg, mort à Halle en 1851, fut successivement professeur à Iéna, à Dresde, à Wittemberg, à Halle. Il a écrit sur les sujets les plus divers (*Destination de l'Homme*, *Dictionnaires d'Esthétique*, — *de Mythologie*, — *de Synonymes*, etc.), mais il est surtout connu par l'*Encyclopédie universelle des Sciences et des Arts*, qu'il fonda avec Ersch en 1818, et qu'il continua seul depuis 1828 jusqu'à sa mort : elle était alors arrivée au CIII<sup>e</sup> volume.

**GRUERIE**, anc. juridiction royale. V. ce nom au *Dict. univ. des Sciences, des Lettres et des Arts*.

**GRUISSAN**, vge du dép. de l'Aude, à 12 kil. S. E. de Narbonne, sur l'étang de Gruissan qui communique avec la Méditerranée; 3000 hab. Petit port.

**GRÜTHUISEN (François)**, astronome et naturaliste bavarois, né en 1774 au château d'Altenberg, m. en 1852, servit d'abord comme chirurgien dans l'armée autrichienne, puis professa l'histoire naturelle à l'école de médecine de Munich, et accepta en 1826 la chaire d'astronomie dans l'université de cette ville. On lui doit d'intéressantes recherches microscopiques, et on lui attribue la 1<sup>re</sup> idée de la lithotritie. Ses principaux ouvrages sont : *Anthropologie*, 1810; *Organozoonomie*, 1811; *De la nature des comètes*, 1811; *Essais de physiognosie*, 1812; *Histoire naturelle du ciel étoilé*, 1837; *Critique des plus récentes théories de la terre*, 1838. On estime surtout ses travaux sur la lune, dans laquelle il croyait avoir trouvé des traces d'habitation.

**GRUNBERG**, v. murée des États prussiens (Silésie), à 95 kil. N. O. de Liegnitz; 10 000 h. Ecole de sourds-muets. Draps, tabac, chapeaux de paille, toiles imprimées. Aux env., culture importante de la vigne et des arbres fruitiers.

**GRUSIE** ou **GROUSIE**, prov. de l'empire Russe, dans le gouv. des pays du Caucase, entre le Caucase au N., la mer Noire à l'O., la Turquie d'Asie au S. O., la Perse au S., et la prov. Caspienne à l'E.; 1 000 000 hab.; ch.-l., Tiflis. Elle se compose de l'anc. Géorgie, de l'Imérétie, de la Mingrétie, du pachalik d'Akhaltzikh et de la portion de l'Arménie enlevée à la Turquie et à la Perse. Elle forme un exarchat ecclésiastique grec, divisé en 3 éparchies épiscopales : Grusie, Mingrétie et Imérétie.

**GRÜTER (Jean)**, *Janus Gruterus*, laborieux philologue, né à Anvers en 1560, mort en 1627, professa les belles-lettres à Rostock, à Wittemberg, à Heidelberg; passa dans cette dernière ville la plus grande partie de sa vie, et vit son existence troublée par les guerres qui désolaient le Palatinat. Il a laissé de nombreux ouvrages, parmi lesquels on distingue des éditions annotées de *Sénèque*, *Tacite*, *Tite-Live*, *Stace*, *Plaute*, *V. Paternulus*, *Florus*, *Cicéron*, etc. On lui doit en outre : *Deliciae poetarum Gallorum, Italorum, Belgiorum*, etc., Francfort, 1603-1612; *Corpus inscriptionum*, Heidelberg, 1603, in-fol., vaste trésor qui a été encore enrichi par Grævius et par Rhenusius; *Lampas sive Fax artium*, etc., Francfort, 1602-1634, 6 vol. in-8, recueil précieux de commentateurs et de critiques.

**GRÜTLI**, prairie du canton d'Uri, au pied du Seelisberg, sur un golfe du lac des Quatre-Cantons, est célèbre par le serment d'affranchir leur patrie qu'y prêtèrent, dans la nuit du 7 nov. 1307, Werner, Stauffacher, Walter Furst et Arnold Melchthal.

**GRUYÈRES**, *Griens* ou *Greyers* en allemand, vallée du canton de Fribourg, à 25 k. S. de Fribourg, est arrosée par la Sarine. Riches pâturages; fro-



mages très-estimés, répandus partout, et que l'on imite ailleurs. — Dans la valléec est un bourg de même nom, avec château, où résidèrent jusqu'en 1555 les vicomtes de Gruyères, vassaux du comte de Savoie.

**GRYNAÏS** (Simon), théologien protestant, ami de Mélancthon, né en 1493 à Veringen en Souabe, mort de la peste à Bâle en 1541, professa la langue grecque à Vienne, puis à Heidelberg, et la théologie à Bâle, propagea la Réforme en Souabe, surtout à Tubingue, et prit part, en 1540, avec Mélancthon, Capiton, Bucser et Calvin, aux conférences de Worms. On lui doit la découverte des 5 derniers livres de Tite-Live, qu'il trouva au monastère de Laurisheim près de Worms en 1531; des traductions de quelques ouvrages d'*Aristote*, de *Plutarque*, de *S. Jean-Chrysostôme*; des éditions du *Platon* de Marsile Ficin, Bâle, 1534; de l'*Almageste* de Ptolémée, en grec, Bâle, 1538 (édit. princeps), et de divers autres ouvrages, ainsi qu'un précieux recueil de voyages modernes, sous le titre de *Norus orbis*, Bâle, 1532, in-f.

**GRYPHIUS** ou *GRYPHE*, famille d'imprimeurs, qui forma des établissements importants à Lyon, à Paris, à Venise, etc. Le plus connu est Sébastien Gryphe, né en 1493 à Reutlingen en Souabe, et mort en 1556. Il exerça son art à Lyon de 1518 à 1556. Ses impressions sont remarquables à la fois par la pureté du texte, par la beauté et la netteté des caractères, qui sont généralement du type italique. Il cultiva lui-même la littérature avec succès. Les savants de son temps, tels que C. Gsner et Scaliger, l'honoraient de leur amitié. On cite parmi les chefs-d'œuvre sortis de ses presses *Theaurus lingua sancta* de Sanctes Pagnin, 1529, in-fol. et une *Bible latine*, 1550, 3 vol. in-fol.

**GRYPHUS** (André), en allem. *Greif*, poète dramatique, né en 1616 à Gross-Glogau, en Silésie, mort en 1664, fut précepteur dans la famille du comte palatin de Schenbörner, voyagea en Hollande, en France, en Italie; puis se fixa dans sa ville natale, et fut nommé en 1650 syndic provincial de la principauté de Glogau. On le considère comme le père du drame moderne en Allemagne; il a composé des tragédies et des comédies; son théâtre se distingue par la justesse des observations, la sagesse des plans, et la peinture bien étudiée des caractères. On a aussi de lui des odes, des chants religieux et les poésies funéraires. Son fils, Chrétien Gryphius, a publié ses œuvres, Breslau, 1698.

**GRYPSWALDE**. V. GREIFSWALDE.

**GUA DE MALVES** (l'abbé J. P. de), né à Carcassonne en 1712, m. en 1786, étudia principalement les mathématiques, fut admis à l'Académie des sciences, et pendant quelques années professa la philosophie au Collège de France. On a de lui, entre autres ouvrages, *l'Usage de l'Analyse de Descartes*, Paris, 1750; et la traduction du *Voyage d'Anson*, 1740, et des *Dialogues d'Ulysses et Philonous*, de Berkeley, 1750.

**GUADALAJARA**. V. GUADALAXARA.

**GUADALAVIAR**, *Turia*, riv. d'Espagne, sort de la Sierra de Albarracín; baigne Albarracín, Teruel, Ademuz, Valence, Grao, et tombe dans la Méditerranée, après un cours de 200 kil.

**GUADALAXARA**, *Arriaca*, v. d'Espagne, ch.-l. d'intend., à 53 kil. N. E. de Madrid, sur le Bènarès; 7000 hab. Pont fort ancien. La v. était jadis entourée de gros murs dont il reste des débris. Palais du duc de l'Infantado, église des Cordeliers. Philippe V y avait fondé une manufacture royale de draps, qui n'existe plus. — Les Maures conquièrent cette ville en 714 et lui donnèrent le nom qu'elle porte encore auj. Alphonse VI, roi de Castille et Léon, la reprit en 1081. — L'intend. de Guadaxara est située dans la Nouvelle-Castille, sur les confins de la Vieille-Castille, et compte 200 000 hab. Elle est arrosée par le Tage. On y remarque, outre Guadaxara, Buytrago et Colmenar.

**GUADALAXARA**, v. du Mexique, capit. de l'état de

Xalisco, sur le Rio-Grande. à 450 kil. N. O. de Mexico; 60 000 h. Evêché; université; cour de justice; hôtel des monnaies. Riche et belle cathédrale; aqueduc remarquable. Excellents cigares; poterie très recherchée. — Fondée en 1531 par Nuno de Guzman. Elle est la 2<sup>e</sup> du Mexique en importance.

**GUADALCANAL**, v. d'Espagne (Séville), à 27 k. S. E. de Llerena; 5000 hab. Aux env., mines d'argent, de plomb, de mercure, de houille.

**GUADALCAZAR**, bourg du Mexique, à 92 k. N. E. de San-Luis-de-Potosi. Mines d'argent et de mercure.

**GUADALIMAR**, riv. d'Espagne, un des affluents du Guadalquivir, naît dans la prov. de Chinchilla (Murcie), arrose celle de Murcie, reçoit à droite le Guadarmena, et se jette dans le Guadalquivir, à 22 kil. N. de Jaén, après un cours d'env. 110 kil.

**GUADALOPE**, riv. d'Espagne, naît à 35 kil. E. de Tével (Aragon), et se jette dans l'Ebre, près de Caspe, au S. O. de Lérida, Cours, 130 kil.

**GUADALQUIVIR** (de l'arabe *Qud-al Kibir*, le grand fleuve), le *Batis* des anciens, riv. d'Espagne, naît dans la Sierra de Gazorla, aux confins des intend. de Jaén et de Murcie, à 24 kil. E. S. E. d'Ubeda; baigne Andujar, Cordoue, où il devient navigable, puis Séville, San-Lucar-de-Barameda; reçoit à droite le Guadalimar (gros du Guadarmena), la Campana, le Guadamellato, le Guadalquivir, le Guadiato, le Biar; à gauche, la Guadiana-Menor, le Guadalentin, le Jaén, le Guadaljox, le Xenil, le Carbonès, et se jette dans l'Océan Atlantique à San-Lucar, après un cours d'env. 400 kil. Ses eaux sont bourbeuses. Le Guadalquivir forme un peu au-dessous de Séville deux îles très-grandes, dites *Isla Mayor* et *Isla Menor*.

**GUADALUPE**, v. d'Espagne, (Estramadure), dans la prov. et à 110 kil. E. de Cacerès, au pied des monts Guadalupe, sur le Guadalupejo; 3000 hab. Célèbre couvent d'Hiéronymites, où mourut Charles-Quint.

**GUADALUPE** (Sierra de), *carpetani montes*, mont. d'Espagne, sur les confins des prov. de Tolède, de Cacerès et de Badajoz; elles sont couvertes de forêts de châtaigniers remplis de gibier; elles renferment des mines de cuivre et de fer et des marbres précieux.

**GUADARMEZA**, riv. d'Espagne, naît près d'Alcaraz (Manche), et tombe, après un cours de 150 kil., dans le Guadalimar, affluent du Guadalquivir.

**GUADARRAMA**, riv. d'Espagne, sort de la Sierra de Guadarrama, traverse la prov. de Madrid et tombe dans le Tage à 17 kil. au-dessous de Tolède, après un cours de 130 kil.

**GUADARRAMA** (Sierra de), chaîne de mont. d'Espagne, entre les prov. de Ségovie et d'Avila, tant partie de la sierra d'Estrella, et lie le Somo-Sierra aux monts de Greñs. Son étendue est d'environ 90 kil. Elle sépare le bassin du Douro de celui du Tage. La Guadarrama et les Maucanès prennent naissance sur son versant S. E.

**GADELLOUPE**, une des petites Antilles françaises, entre les îles d'Antigua au N., de la Dominique au S., de la Martinique au S. E.; 35 k. sur 37; environ 138 000 hectares; 135 000 hab., dont les hommes de couleur forment les trois-quarts. sa forme est très-irrégulière: un canal, dit la Rivière-Salée, la coupe en deux parties qui sont comme deux îles, l'une à l'O., qui garde le nom de Guadeloupe, et qu'on nomme aussi *Basse-Terre*, l'autre à l'E., qu'on appelle *Grande-Terre* (pour la distinguer des *Petites-Terres*, îlots situés à la pointe S. E. de la Grande-Terre). La Guadeloupe propre est montagneuse et n'est cultivée que sur les côtes; elle a pour ch. l. Basse-Terre; la Grande-Terre est plate, partiellement et très-riche; ch.-l., Pointe-à-Pitre. Un évêché y a été créé en 1850. Une cour impériale siège à la Basse-Terre. La Guadeloupe est exposée à de désastreux tremblements de terre: il s'y trouve une mont. volcanique, la Soufrière, haute de 1588<sup>m</sup>, qui fume perpétuellement. Les principaux objets de culture et de commerce sont la canne à sucre, le café, le coton, le cacao, le tabac, le girofle et autres épices. La seule production

du sucre est d'env. 24 millions de kilogr. par an. — La Guadeloupe, habitée originairement par les Caraïbes et appelée par eux *Karikera*, fut découverte le 4 novembre 1493 par Christophe Colomb, qui lui donna le nom de Guadeloupe (*Guadalupe*) à cause de la ressemblance de ses montagnes avec la Sierra de Guadalupe en Espagne. Négligée par les Espagnols, elle fut occupée en 1635 par les Français qui en chassèrent les Caraïbes et qui la possédèrent encore actuellement. Cette île fut occupée à diverses reprises par les Anglais (1759, 1794, 1810 et 1815). L'esclavage y a été aboli en 1848. La Guadeloupe est la patrie des généraux Coquelle, Dugommier et Gobert et du poète Léonard. — De la Guadeloupe dépend administrativement Marie-Galande, les Saintes, la Désirade, et la partie française du île St-Martin.

**GUADET** (Elie), un des Girondins, né en 1758 à St-Emilion, était avocat à Bordeaux en 1789. Il fut député à l'Assemblée législative et à la Convention, s'y fit remarquer par un beau talent oratoire ainsi qu'à des sentiments généreux, et forma, avec Vergniaud et Gensonné, ce qu'on a nommé le *Triumvirat de la Gironde*. Dans le procès de Louis XVI il vota la mort, mais avec appel au peuple. Plusieurs fois il accusa avec courage Marat et Robespierre; il finit par succomber sous les coups de ce dernier. Mis hors la loi, ainsi que les autres Girondins le 31 mai 1793, il se sauva avec quelques-uns de ses amis politiques dans sa ville natale; mais il fut saisi dans la maison de son père, et périt sur l'échafaud à Bordeaux (1794). Comme orateur, Guadet était inégal, mais sensible, impétueux, entraînant; il improvisait toujours.

**GUADIANA**, *Anas* chez les anc., *Guad-Anas* chez les Arabes, riv. d'Espagne et de Portugal, naît en Espagne dans la Sierra d'Alcaraz, sort des marais de Ruidera (Manche), disparaît près d'Alcazar et coule sous terre pendant 22 kil.; reparaît au lieu dit Ojos de la Guadiana (les Yeux de la Guadiana), coule à l'O., entre les chaînes Lusitanique et Marianique, puis au S.; sépare l'Espagne du Portugal, arrose Argamassilla, Medellín, Mérida, Badajoz, Moura, Mertola; forme entre ces deux dernières villes une cascade appelée *Saut-du-Loup* et se jette dans l'Océan Atlantique entre Castromarim et Ayamonte, après un cours d'env. 660 kil. (dont 75 seulement navigables). Elle reçoit à droite les riv. de Zangara, Rianzarès (gros-sie de la Giguëla), Caya, Corbes; à gauche celles d'Azuero, Jabalon, Guadalema, Matachel, Chanza, Ardila.

**GUADIX**, *Acci*, v. murée d'Espagne (Grenade), à 65 kil. N. E. de Grenade, sur le Guadix, affluent de la Guadiana Menor; 10 000 h. Évêché. Soieries, toiles à voiles, clouteries, etc. Antiquités romaines. — Les Maures ont possédé cette ville jusqu'en 1489.

**GUAIMAR**, nom de plusieurs princes de Salerne. Guaimar I régna de 880 à 901, repoussa les Sarrasins à l'aide des Grecs, puis eut à se défendre contre les Grecs eux-mêmes. Il se rendit odieux à ses sujets et fut surnommé *G. de Mauvaise-Mémoire*. — Son fils, G. II, 901-933, fut plus sage et obtint le nom de *Bonne-Mémoire*. — G. III, 994-1031, se servit de quelques aventuriers normands venus en pèlerinage dans ses Etats pour repousser les Sarrasins, et leur donna en récompense des établissements qui furent le berceau de leur puissance en Italie. — G. IV, son fils, 1031-52, investit Rainolf, chef des Normands, du comté d'Averse, soumit avec son secours la république d'Amalfi, ainsi qu'à plusieurs provinces de l'Italie mérid., et prit le titre de duc de Pouille et de Calabre. Il périt assassiné par des habitants d'Amalfi.

**GUALBERT** (S. Jean), né en 999, mort en 1073. Après une jeunesse fort dissipée, il prit l'habit de moine à l'abbaye de San-Miniato, et se signala par sa ferveur. Il fonda, à Vallombreuse dans l'Apennin, au diocèse de Fiesoli, un nouvel ordre, sous la règle de S.-Benoît. Cet ordre fut approuvé par le pape en 1070. On fête S. Gualbert le 12 juillet.

**GUAM** ou SAN-JUAN, île du Grand-Océan équinoxial, la plus méridionale et la principale des îles

Mariannes; 200 k. de tour; 6000 hab.; ch.-l. Sant'Ignazio-de-Agana. Récifs de corail sur les côtes. Au centre, montagnes, parmi lesquelles un petit volcan. Les indigènes construisent des pirogues qui passent pour être les plus fins voiliers de l'univers.

**GUANAXUATO** ou SANTA-FÉ-DE-GUANAXUATO, v. du Mexique, capit. de l'Etat de Guanaxuato, à 250 k. N. O. de Mexico, et à 1880<sup>m</sup> au-dessus du niveau de la mer; 35 000 hab. Ville commerçante. Aux env., riches mines d'or et d'argent de Valenciana, Marfil, Ste-Anne, Ste-Rose; les mines d'argent sont les plus riches du monde. — La v. fut fondée en 1554 et érigée en cité en 1741. — L'Etat de G. est situé entre ceux de Xalisco à l'O., de Mexico à l'E.: 250 kil. sur 130; 720 000 hab., dont 200 000 Indiens.

**GUANCAVELICA**, v. du Pérou. V. HUANGAVELICA. **GUANCHES**, indigènes des îles Canaries; on les croit originaires d'Afrique. V. CANARIES.

**GUANUCO**, v. du Pérou. V. HUANUCO.

**GUAPORÉ**, riv. du Brésil (Mato-Grosso), naît par 61° 30' long. O., 14° 18' lat. S.; coule à l'O., puis au N. O.; sépare le Brésil et le Pérou, et se joint au Mamoré pour former le Madeira, après un cours de 1100 kil. Il reçoit de nombreux affluents.

**GUARANIS**, un des peuples indigènes les plus répandus de l'Amérique mérid., habite les rives du Parana, de l'Uruguay et de l'Ibicuy. Ils avaient été en grande partie convertis par les Jésuites au xvii<sup>e</sup> siècle, et formaient une petite république sous la domination de ces religieux. Ils se divisent en plusieurs branches qui ont des noms particuliers; mais ils parlent tous la même langue. On porte auj. leur nombre à 200 000.

**GUARDA**, *Lancia Oppidana*, v. du Portugal (Beira), sur le Mondego, à 62 kil. S. E. de Viseu; 2500 h. Évêché; cathédrale remarquable. — Cette ville fut fondée par don Sanche, roi de Portugal, sur l'emplacement de l'ancienne *Lancia Oppidana*, et reçut le nom de *Guarda (garde)*, parce qu'elle servait comme de rempart contre les Maures.

**GUARDAFUI**, *Aromatum promontorium*, cap qui forme la pointe la plus orientale de l'Afrique, par 11° 46' lat. N. et 49° 38' long. E., à l'extrémité N. E. de la côte d'Adel. C'est une montagne fort élevée, qu'on aperçoit de très-loin en mer.

**GUARDIA** (LA), nom commun à plusieurs villes fortes d'Espagne, dont les principales se trouvent : 1° dans la prov. de Tolède, à 26 kil. S. E. de Tolède; 5000 hab.; 2° dans celle de Santiago, à 33 k. S. O. de Tuy, à l'embouchure du Minho dans l'Océan; 2450 hab.; 3° dans celle de Bilbao, à 13 kil. N. O. de Logrono; 2450 hab.

**GUARINI** (dom P.), orientaliste français, 1678-1729, entra chez les Bénédictins, enseigna le grec et l'hébreu dans plusieurs maisons de son ordre, à Rouen et à Reims, puis devint bibliothécaire de l'abbaye St-Germain des Prés, à Paris. On a de lui : *Grammatica hebraïca et chaldaïca*, Par., 1726; *Lexicon hebraïcum et chaldaïco-biblicum*, 1746, ouvrages estimés, où il combat le système de Maschef.

**GUARINI** (Baptiste), savant italien, l'un des restaurateurs des lettres en Italie, né à Vérone en 1370, mort en 1460, est le premier de sa nation qui ait donné des leçons publiques de langue grecque. Il avait fait le voyage de Constantinople et avait reçu les leçons d'Emmanuel Chrysoloras. Au concile de Ferrare, il servit d'interprète entre les Grecs et les Latins. Il a laissé plusieurs écrits, dont les plus remarquables sont une traduction latine de Strabon, faite sur la demande du pape Nicolas V et souvent imprimée, des *Vies d'Aristote*, de *Platon*, un *Abrégé de la Grammaire grecque* de Chrysoloras, et un *Dictionnaire latin*, imprimé à Bâle en 1481.

**GUARINI** (J. B.), poète, arrière-petit-fils du précédent, né à Ferrare en 1537, m. en 1612, enseigna les humanités à l'Université de Ferrare, fut admis à la cour des ducs, et s'y lia d'une étroite amitié avec le Tasse, qu'il défendit dans la suite avec le plus

grand zèle. Après avoir été 14 ans attaché au duc de Ferrare, sans en recevoir de récompense, il passa successivement au service du duc de Savoie, du duc de Mantoue, du grand-duc de Florence, Ferdinand, dont il n'eut guère plus à se louer, et se retira à Venise, où il termina sa vie. Guarini s'exerça surtout dans le genre dramatique. Le plus célèbre de ses ouvrages est *Il Pastor fido*, tragi-comédie pastorale en 5 actes et en vers, souvent imprimée, et traduite dans presque toutes les langues de l'Europe, notamment en français par Pecquet, 1733. Ce poème peut soutenir le parallèle avec *l'Aminta* du Tasse; cependant le style de Guarini, bien que brillant et riche d'images, n'a pas la pureté, la douceur, l'élégance qui caractérisent le poète de Sorrente. Ses *Oeuvres* ont été publiées à Ferrare, 1737, 4 vol. in-4. On y trouve des comédies, des satires, des sonnets, des odes, et même des traités politiques.

GUARINI (Camille), architecte et littérateur, né à Modène en 1624, m. en 1683, appartenait à l'ordre des Théatins, et enseigna les belles-lettres et la philosophie avant de se faire architecte. Le duc de Savoie l'appela à sa cour en 1668, comme architecte et lecteur. Guarini a élevé en Italie et à l'étranger un grand nombre de monuments: à Turin, le palais du prince royal et du prince de Carignan, la chapelle royale, l'église St-Laurent, le collège des nobles; à Vicence, l'église St-Gaétan; à Modène, le couvent des Théatins; à Messine, celui des Somasques; à Lisbonne, l'église Ste-Marie de la Providence; à Paris, l'église Ste-Anne et la maison des Théatins. Il est de l'école de Borromini, époque de décadence. Comme écrivain, on lui doit, entre autres ouvr: ces: *Placita philosophica*, Paris, 1665; *Trattato di ortificazione*, Turin, 1676; *Leges temporum et planetarum*, 1678; *Celestis mathematica*, 1683; *Architettura civile*, 1737, 2 vol. in-fol., ouvrage qui contient les plans de la plupart de ses monuments.

GUARINO, lexicographe, V. FAVORINUS.

GUARNERIUS, célèbre famille de luthiers italiens, établie à Crémone pendant le xviii<sup>e</sup> et le xviii<sup>e</sup> siècle. Le plus ancien est André Guarnerius, contemporain de Stradivarius, et élève de Nicolas Amati. Ses violons, ses altos et ses basses participent des qualités de ces deux maîtres. Ses meilleurs violons portent la date de 1662 à 1680. — Joseph, neveu et élève d'André ainsi que de Stradivarius, n'eut pas moins de renommée; ses violons sont datés de 1711 à 1740.

GUASCO (Ottaviano de), savant piémontais, chanoine de Tournai, né à Pignerol en 1712, vint en France en 1738, se lia avec Montesquieu, passa plusieurs années dans l'intimité de cet homme célèbre, obtint plusieurs prix sur des questions d'érudition, fut élu membre de l'Académie des inscriptions, fut comblé de bienfaits par le roi de Sardaigne et m. à Vérone en 1781. Il a écrit en français On a de lui une *Histoire du pape Clément V*, 1747; un recueil de *Dissertations historiques, politiques et littéraires*, 1756; un recueil de *Lettres familières de Montesquieu*, 1767; une traduct. italienne des *Satires* du prince D. Cantemir et de *l'Esprit des lois* de Montesquieu.

GUASPRES (Gaspard DEGHET, dit, par corruption de son prénom, LE), peintre, né à Rome en 1613 d'une famille patricienne, m. dans la même ville en 1675, eut pour maître le Poussin, qui avait épousé sa sœur. Il excella dans le paysage historique, égala en ce genre Cl. Lorrain, Salvator Rosa, et Poussin lui-même, qui fit les figures de plusieurs de ses tableaux. Il travaillait avec une facilité extraordinaire. Souvent il acheva en un seul jour un vaste paysage. Pour mieux observer et reproduire la nature, il avait loué aux environs de Rome quatre maisons de campagne situées à des expositions différentes.

GUAST (le marquis du), F. AVALOS (Alph. d').

GUASTALLA, v. forte d'Italie, sur la r. dr. du Pô, près de son confluent avec le Crostolo, à 27 k. N. E. de Parme, et à 30 k. N. de Modène; 6 000 h. Jadis ch.-l. du duché de Guastalla,auj. ch.-l. de district.

Château fort, évêché, séminaire. Fabriques diverses; filature de soie, grand commerce de riz. Célèbre victoire des Français sur les Autrichiens, le 19 sept. 1734. — L'ancien duché de Guastalla, enclavé entre le duché de Modène et le roy. Lombard-Vénitien, était borné à PO. par le Crostolo; il avait 16 kil. de long sur 14 de large, et env. 30 000 hab. Après avoir eu des souverains particuliers, il tomba, en 1677, entre les mains des ducs de Mantoue; l'empereur François I, époux de Marie-Thérèse, s'en empara en 1746, après la mort du dernier duc; il le céda en 1748 à don Philippe, duc de Parme, par le traité d'Aix-la-Chapelle. En 1796, il fut réuni à la république italienne, puis donné par Napoléon à sa sœur Pauline. Peu après il fut compris dans le roy. d'Italie, où il forma le d'p. de Crostolo. Réannexé en 1815 au duché de Parme, il fut cédé en 1847 au duc de Modène, à la mort de l'archiduchesse Marie-Louise. Il est depuis 1860 compris dans le Royaume d'Italie.

GUASTALLINES, religieuses de l'ordre des Barnabites, furent ainsi appelées du nom de leur institutrice, Louise Torrelli, comtesse de Guastalla. On les appelle aussi les *Angéliques*.

GUATAVITA, bourg de la Nouv.-Grenade (Cundinamarca), à 31 kil. N. de Bogota, était, avant la conquête espagnole, le séjour d'un cacique puissant. Aux environs se voit un lac qui contient, dit-on, une énorme quantité d'or et d'objets précieux, que les Indiens y jetaient et l'honneur de leurs dieux.

GUATEMALA ou GUATIMALA, *Guatemala-la-Nueva*, v. d'Amérique, cap. de la république de Guatemala, par 9° 45' long. O., 14° 40' lat. N., sur le Rio-das-Vacas; 60 000 hab. Archevêché, université, collèges, séminaires; académie des beaux-arts, bibliothèque, musée d'histoire naturelle, etc. Assez jolie ville, située dans une belle et vaste plaine: les maisons sont basses pour atténuer l'effet des tremblements de terre. Belle place, où sont réunis la cathédrale, le palais archi-épiscopal et le palais du gouvernement; hôtel de ville, monnaie, douane. Ateliers de sculpture et de broderie; instruments de musique, mousselines, gazes; porcelaine, poterie. Ses musiciens, sculpteurs, orfèvres et en général tous ses ouvriers sont très-renommés. Culture importante du tabac et de la cochenille. Aux env., aqueduc de 9 k. de long. Cette v. fut fondée en 1775, après la ruine de Guatemala-la-Vieja.

GUATEMALA (VIEILLE)-, en esp. *Guatemala-la-Vieja*, *Santiago de los Caballeros de Guatemala* et *Antigua*, v. du Guatemala, à 35 k. N. de Guatemala-la-Nueva, entre les volcans d'Agua et de Fuego, dont l'un vomit de l'eau, et l'autre du feu; env. 18 000 hab. C'était jadis la 1<sup>re</sup> ville du Guatemala. Elle fut fondée par les Espagnols en 1524, le jour de la St-Jacques (d'où son nom de Santiago), en face du mont Agua (d'où celui d'Antigua), sur l'emplacement d'une ville indienne; elle comptait déjà 34 000 h. lorsqu'elle fut détruite, en 1541, par une éruption des deux volcans. Rebâtie à peu de distance, elle fut de nouveau renversée en 1774 par un tremblement de terre; c'est alors qu'elle fut fondée Guat-mala-la-Nueva. L'anc. ville se releva néanmoins en 1799.

GUATEMALA (Confédération de), Etat fédératif de l'Amérique, qu'on nommait aussi *États-Unis de l'Amérique centrale*, était située sur la mer du Mexique et la mer Pacifique, et bornée à PE. par la mer des Antilles, à PO. par le Grand Océan, au N. par le Mexique, et au S. par l'isthme de Panama et l'Etat de Colombie. Elle comprenait 5 Etats (Guatemala, Honduras, San-Salvador, Nicaragua, Costa-Rica), plus un district fédéral, et avait pour ch.-l. San-Salvador. — Les Espagnols abordèrent pour la 1<sup>re</sup> fois dans cette contrée en 1502; ils soumièrent facilement les tribus qui l'habitaient, quoiqu'elles eussent victorieusement résisté aux empereurs du Mexique. Une *audience royale*, présidée par un capitaine général, gouvernait le pays, qui reçut le titre du royaume, et fut divisé en 15 provinces. En 1821, le Guatemala, suivant l'exemple des autres colonies espagnoles, se

déclara indépendant. Il se constitua d'abord en provinces-unies, puis en république fédérale; mais en 1839, une insurrection sépara l'État de Honduras de la Confédération; en 1847, les 4 autres États se sont également déclarés indépendants.

**GUATEMALA** (État de), république de l'Amérique centrale, naguère un des 5 États de la Confédération de Guatemala, entre le Mexique au N. et à l'O., l'Océan Pacifique au S., les États de San-Salvador, de Honduras et le golfe de ce nom à l'E., forme une longue et étroite lisière sur les côtes de l'Océan; 520 k. sur 200; env., 100 000 h.; ch.-l., Guatemala.

**GUATIMOZIN**, le dernier empereur indigène du Mexique, neveu et gendre de Montézuma, lui succéda en 1520. Il entreprit de secouer le joug des Espagnols, réussit à chasser Cortez de Mexico, mais fut vaincu à son tour, assiégé dans sa capitale et arrêté dans sa fuite sur le lac de Mexico (1521). Cortez, qui l'avait d'abord traité avec générosité, eut la faiblesse de le livrer à des forcenés qui, pour le forcer à découvrir ses trésors, l'exposèrent, avec son principal ministre, sur des charbons ardents. Celui-ci, vaincu par la douleur, s'étant tourné vers son maître comme pour lui demander la permission de parler, Guatimozin lui dit: « Et moi, suis-je donc sur des roses? » Guatimozin fut cependant cette fois arraché à la mort par Cortez; mais bientôt après, en 1522, il fut pendu, sur le soupçon d'avoir voulu s'enfuir de sa prison. Ce prince n'avait que 25 ans.

**GUAYAQUIL**, riv. de la Nouv.-Grenade et de l'Équateur, sort du lac Sambobambam, passe à Guayaquil et tombe après 90 kil. de cours dans le Grand Océan où il forme le golfe de Guayaquil. Elle est large et profonde. Nombreux crocodiles.

**GUAYAQUIL**, v. de la république de l'Équateur, ch.-l. de la prov. de Guayaquil, sur le Guayaquil, à 25 kil. de l'Océan et à 250 kil. S. O. de Bogota; 22 000 hab. Evêché, collège, école de navigation. Port militaire et de commerce très-important: long pont; 2 forts, chantiers de construction, arsenal, consulats. Exportation de cacao, quinquina, tabac, acajou et autres bois. — Bâtie d'abord à quelque distance du lieu qu'elle occupe auj., la v. fut transférée au lieu actuel en 1537. Plusieurs fois incendiée et promptement rebâtie. Elle secoua le joug de l'Espagne en 1819, fut quelque temps le ch.-l. d'un État indépendant, puis d'un des 3 dépt. de la Colombie, et est auj. celui d'une des 7 prov. de l'Équateur.

**GUAYCOUROS** ou **GUAICUROS**, nation indigène répandue dans les plaines du Paraguay, du Brésil et de l'État de Buénos-Ayres. Ce sont d'excellents cavaliers, redoutables à la guerre. Ils vivent de chasse, de pêche, et de l'élevé des troupeaux.

**GUAYMAS**, v. et port du Mexique (Sonora-et-Cinaloa), sur le golfe de Californie et le Grand Océan, à 320 kil. N. E. de Cinaloa; 6000 hab. Entrepôt de commerce entre la Chine et l'Amérique du Nord. Cette v., qui est encore toute récente, prend de jour en jour plus d'importance.

**GUAYRA** (La) ou **LA GOYARE**, v. du Vénézuéla, sur la mer des Antilles, à 17 k. N. O. de Caracas, dont elle est le port; 10 000 hab. Port peu sûr et peu commode, et pourtant très-fréquenté; consulats. Chaleur de 30° à 35° centig.; fièvres dangereuses pour les Européens. Grand commerce maritime: cacao, café, sucre, indigo, peaux. — Fondée en 1588; vainement assiégée par les Anglais en 1739 et 1743. Un tremblement de terre la détruisit presque entièrement en 1812.

**GUBBIO**, *Eugubium*, v. d'Italie, à 41 kil. S. d'Urbino; 4500 hab.; ch.-l. de district, évêché. Étoffes de laine, soieries. Monuments antiques (romains et étrusques): c'est là qu'on a trouvé les célèbres tables *Eugubines*. J. EUGUBINUS.

**GUBEN**, v. des États prussiens (Brandebourg), au confluent de la Neisse et du Lubst., à 44 kil. S. de Francfort-sur-l'Oder; 12 600 h. Draps, bas de laine, toile; tanneries, brasseries, filatures de laine.

**GUDIN** (Ch. Ét. César), général, né en 1768 à Montargis, avait été condisciple de Bonaparte à l'École de Brienne. Après avoir fait les premières campagnes de la République, il obtint en 1799 le grade de général de brigade. Placé sous les ordres de Masséna en Suisse, il enleva la position du Grimsel, franchit les passages du Valais et battit les Autrichiens et les Russes au St-Gothard. Général de division en 1800, il fit les campagnes d'Autriche en 1801, et celles de 1806 et 1807 en Prusse et en Pologne, prit Custring et contribua à la vict. d'Eylau. En 1809, il se distingua à Abensberg, et montra de grands talents militaires et une rare intrépidité à Eckmühl, à Ratisbonne, à Wagram. Il fut tué au début de la campagne de Russie, le 20 août 1812, au moment où, à la tête de sa division, il enfonçait une colonne ennemie à Valontina. Son nom est inscrit sur l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile.

**GUDIN DE LA BRENELLERIE** (P. Phil.), homme de lettres, né à Paris en 1738, mort en 1812, était l'ami de Beaumarchais. On a de lui des tragédies de *Coriolan* et de *Lothaire*; un *Essai sur l'histoire des comices de Rome*, 1789; la *Conquête de Naples*, 1801. On lui doit la 1<sup>re</sup> éd. complète des *Oeuvres de Beaumarchais*, 1809, 7 vol. in-8.

**GUDDLE** (Ste), patronne de Bruxelles, petite nièce de Pepin de Landen, fut élevée dans la piété par Ste Gertrude, sa parente et sa marraine, se consacra à Dieu dans le monastère de Nivelles, et mourut le 8 janv. 712, jour où l'Église l'honore. On conserve ses restes à Bruxelles dans l'église qui porte son nom.

**GUËBRES** (du mot persan *Ghebr*, *infidèle*), nom que les Musulmans donnent en général aux peuples autres que les Juifs et les Chrétiens, qui ne professent pas l'Islamisme, s'applique plus particulièrement aux adorateurs du feu, sectateurs de Zoroastre. On les appelle aussi *Parsis*, parce qu'ils sont originaires du Fars ou Farsistan (la Perse anc.). Les Guëbres adorent le soleil, comme l'image de la divinité et le type du feu le plus pur; ils vénèrent aussi les autres astres; jamais ils n'éteignent le feu volontairement, mais ils le laissent mourir faute d'aliment; si leur maison brûle, ils ne cherchent point à éteindre l'incendie. Ils conservent religieusement les livres sacrés de Zoroastre. Les Guëbres sont doux, fidèles, bienfaisants et hospitaliers. — Le culte du feu, après avoir régné en Perse depuis les temps les plus anciens, cessa d'y dominer sous Alexandre et sous ses successeurs, les Séleucides et les Arsacides. En 225, il y fut rétabli par Ardechyr Babekh, fondateur de la dynastie des Sassanides en Perse; mais en 653, lors de l'invasion arabe et de l'introduction de l'Islamisme, ce culte fut pros crit, et ses partisans se dispersèrent. Les uns se retirèrent dans les contrées montagneuses au S. de la mer Caspienne, les autres passèrent dans le Guzzerat. Les diverses dynasties musulmanes qui se succédèrent en Asie les poursuivirent à outrance. Cependant on en trouve encore en Perse, à Téhéran, à Isphahan, et surtout dans le Kerman. Dans l'Indostan, ils trouvèrent plus de tolérance: ils y habitent les bords du Sind et le Guzzerat; mais leur véritable patrie est Bombay, où ils forment la majorité de la population, et où ils vivent sous la protection des Anglais. A Daman, au N. de Bombay, ils conservent dans un temple depuis plus de 1200 ans le feu sacré qu'ils ont apporté de la Perse quand les Musulmans les contraignirent de s'exiler.

**GUËBRIANT** (J. B. BUDES, comte de), maréchal de France, l'un des plus grands hommes de guerre du XVII<sup>e</sup> siècle, né en 1602 à Plessis-Budes près de St-Brieuc, fit ses premières armes en Hollande; s'éleva par des actions d'éclat, se signala au siège de Brisach, 1638, prit Pontarlier, Noseroy, Joux, fut nommé en 1639 gén. en chef de l'armée du Rhin, força le passage du fleuve à Bacharach, gagna sur les Impériaux en 1641 la vict. de Wolfenbuttel et en 1642 celle de Kempen, après laquelle il reçut le bâton de

maréchal; mais il périt dès 1643, d'une blessure reçue au siège de Rothweil en Souabe. Guébriant fut aussi un négociateur habile et un orateur éloquent. — Sa femme, connue sous le nom de la *Maréchale de Guébriant*, fut chargée, en qualité d'ambassadrice, de conduire au roi de Pologne Stanislas IV la princesse Marie Louise de Gonzague, qu'il avait choisie pour épouse.

**GUEBWILLER**, ch.-l. de c. (H.-Rhin), sur la Lauch, à 26 k. S. O. de Colmar; 9000 hab. Belle église de St-Léodegard ou St-Léger, du x<sup>e</sup> siècle. Filature de coton, toiles peintes, potasse, kirschenwasser; excellent vin; houillères; arboisiers, etc. Tout auprès est le Ballon de Guébwiller, haut de 1450<sup>m</sup>; c'est le point culminant des Vosges. — La ville fut fondée en 1271. Elle fut assiégée vainement en 1414 par les Armagnacs.

**GUELDIMINE**. V. GUENIMIN.

**GUELDRE**, *Gelder* en allemand, *Welderen* en hollandais; v. des États prussiens (Prov. Rhénane), dans la régence de Dusseldorf, sur la Niers, à 24 k. S. O. de Wesel, 4000 h. Draps, toiles, bonneterie. — Fondée en 1097, cette ville était jadis la capitale du duché de Gueldre, et lui avait donné son nom : aujourd'hui elle n'est plus même comprise dans la province de Gueldre (qui appartient à la Hollande). Elle fut souvent assiégée (1587, 1703, 1757) et finit par être démantelée en 1764.

**GUELDRE** (province, jadis duché de), prov. du roy. de Hollande, bornée au N. O. par le Zuyderzée, au N. par la prov. d'Over Yssel, à l'E. et au S. E. par les États prussiens, au S. par le Limbourg et le Brabant septentrional, à l'O. par la Hollande mérid., et la prov. d'Utrecht : 130 kil. sur 85; 400 000 hab.; ch.-l. Arnheim. Elle est divisée en 4 districts : Arnheim, Nimègue, Zutphen et Thiel. Le sol est plat et sablonneux, entrecoupé de marais et de tourbières, mais il est partout bien cultivé, notamment dans l'île de Bétuwe, formée par le Rhin et le Wahal. Le colza, le houblon et les fruits en sont les principales productions. On y trouve peu de fabriques; elle fait cependant un commerce de transit assez considérable. — Cette contrée fut habitée anciennement par les Bataves, les Sicambres et les Usipètes. Les rois Francs l'occupèrent ensuite; les successeurs de Charlemagne la firent administrer par des gouverneurs qui se rendirent indépendants, et dont la dernière héritière porta la Gueldre en dot au prince Othon de Nassau en 1061. Elle fut érigée en comté en 1079, et transformée en duché en 1339. Ce duché passa, par suite de mariages, d'abord dans la maison de Juliers (1371), puis dans celle d'Egmont (1423). Arnoul, comte d'Egmont, le vendit en 1471 au duc de Bourgogne, Charles le Téméraire; Charles-Quint s'en empara en 1543, et l'incorpora au cercle de Bourgogne. Lors de la révolution des Pays-Bas (1579), la partie de la Gueldre située au nord du Rhin et le quartier de Zutphen, accédèrent à la Confédération des Provinces-Unies; le reste demeura soumis à l'Espagne. Le traité d'Utrecht, en 1713, donna la Gueldre espagnole à la maison d'Autriche, à l'exception de la ville de Gueldre et d'une petite portion du duché, qui fut cédée à la Prusse. Le traité de Lunéville (1801) donna toute la Gueldre à la France; elle fut restituée au Pays-Bas et à la Prusse, en 1814.

**GUELFERBYTUM**, nom latinisé de Wolfenbützel.

**GUELFES** (maison des), en allemand *Welfen*. Gueffe ou Welf est un prénom usité dans plusieurs familles d'Allemagne, mais il désigne plus spécialement une famille princière, émigrée dans le x<sup>e</sup> s. d'Italie en Allemagne. Avant son émigration elle se divisait en 2 branches qui possédaient un grand nombre de domaines dans l'Allemagne méridionale, notamment entre le Brenner et le St-Gothard. Un membre de la maison d'Este, Azzon ou Ezzelin, né vers l'an 1020, mort dans un âge très-avancé, épousa Cunégonde, héritière des Gueffes de la 2<sup>e</sup> branche,

et réunit leurs possessions à ses domaines d'Italie. Gueffe ou Welf, dit *Gueffe le Grand*, fils d'Azzon, et depuis duc de Bavière, hérita à son tour des possessions de la 1<sup>re</sup> branche, dite *Gueffes d'Altdorf*, et devint ainsi, vers le milieu du xi<sup>e</sup> siècle, la tige de la nouvelle maison des Gueffes, ce qui le fait appeler Gueffe I. Il reçut en 1070 de l'empereur Henri IV le duché de Bavière qui venait d'être enlevé au duc Othon II; mais il se brouilla dans la suite avec Henri, parce que celui-ci l'obligea de restituer au duc Othon, avec lequel il s'était réconcilié, une partie de la Bavière; il entra dans une ligue formée contre ce prince, prit Ratisbonne, Augsbourg, Saltzbourg, et battit Henri devant Wurzburg. Il partit ensuite pour la croisade, et mourut dans l'île de Chypre à son retour (1101). — Gueffe II, duc de Bavière, fils et successeur du précédent, épousa la comtesse Mathilde, fille de Boniface d'Este, dont il se sépara par un divorce en 1097. Il embrassa d'abord la cause de l'empereur Henri IV, puis il l'abandonna pour celle du rebelle Henri V; il fut en grande faveur sous le règne de ce dernier prince. Il mourut sans enfants en 1120, laissant la Bavière à son frère Henri le Noir, qui la transmit en 1126 à son fils Henri le Superbe. — Celui-ci accrut encore les domaines des Gueffes et recut le duché de Saxe de son beau-père l'empereur Lothaire. Mais après la mort de ce dernier, ayant voulu disputer l'empire à Conrad III, de Hohenstaufen, il fut dépouillé de la plus grande partie de ses États (1139). — Gueffe III, frère de Henri le Superbe, et tuteur de Henri le Lion, son neveu, s'efforça de reconquérir pour son pupille la Bavière que l'empereur Conrad avait donnée à Léopold d'Autriche. En 1140, la diète de Worms le mit au ban de l'empire; il livra alors à l'empereur la bataille de Weinsberg, mais il la perdit; c'est à cette bataille que furent pris pour la 1<sup>re</sup> fois les noms de *Gueffes* et de *Gibelins*, cri de guerre adopté par les deux partis (V. ci-après). Gueffe III vit sa famille réduite à la possession de Brunswick et de Lünebourg. Cependant, il se réconcilia dans la suite avec Conrad, et l'accompagna en Palestine. Il mourut à son retour vers 1145. — Après la ruine totale des Gueffes, expulsés de la Saxe et de la Bavière, leur héritier, Othon, dit l'*Enfant*, petit fils de Henri le Lion, réunit les débris de leurs domaines et en fit hommage (1235) à l'empereur Frédéric II, qui les lui rendit comme fiefs de l'empire et avec le titre de duc de Brunswick. Cette maison fleurit encore auj. sous ce titre, et règne sur le Brunswick, le Hanovre et l'Angleterre. V. BRUNSWICK.

**GUELFES** et **GIBELINS**, noms de deux partis puissants qui divisèrent l'Allemagne et l'Italie aux xii<sup>e</sup>, xiii<sup>e</sup> et xiv<sup>e</sup> siècles. La querelle prit naissance en Allemagne. Deux familles illustres de ce pays, ayant pour chefs, l'une Conrad, fils de Frédéric de Hohenstaufen, duc de Souabe, seigneur de Wiblingen (d'où par corruption *Gibelin*); l'autre, Henri le Superbe, duc de Saxe, neveu de Welf (*Gueffe II*), duc de Bavière, se disputèrent la couronne impériale après la mort de Lothaire (1138). Conrad, chef des Gibelins, ayant été élu empereur, les Gueffes refusèrent de le reconnaître, et lui cherchèrent partout des ennemis. Dès ce moment tout l'empire se partagea en Gueffes et en Gibelins; c'est dans une bataille livrée en 1140 par Gueffe III à Conrad devant le château de Weinsberg, et perdue par lui, que ces noms furent employés pour la 1<sup>re</sup> fois; ils servaient de cri de guerre et de mot de ralliement aux deux partis. — Ces querelles, terminées en Allemagne par la vict. de Conrad, qui assura l'avantage aux Gibelins, furent transportées en Italie et elles y durèrent longtemps encore. La famille des Gueffes trouva des partisans dans presque toutes les villes de l'Italie, lassés du joug des empereurs, et vit se déclarer pour elle le pape, irrité de la vive opposition qu'il avait rencontrée de la part de l'empereur dans l'affaire des *Investitures* (V. ce mot). Les villes de la Lombardie, Milan à leur tête, se proclamèrent libres et formèrent une

ligue toute dévouée au parti guelfe. Une ligue contraire, mais moins puissante, formée sous le patronage de Pavie, resta fidèle à l'empereur, et se mit à la tête des Gibelins. Ce ne fut toutefois qu'en 1159 que l'Italie devint le théâtre d'une guerre ouverte. Les Gibelins furent d'abord vainqueurs : l'empereur Frédéric Barberousse, malgré les efforts du pape Alexandre III, prit Milan, la détruisit de fond en comble (1162), et soumit toutes les cités lombardes. Mais il fut défait à son tour près de Legnano, en 1176, et forcé, à la diète de Constance, en 1183, d'assurer l'indépendance aux villes lombardes. La lutte recommença sous le règne de l'empereur Frédéric II. Ce prince fut d'abord vainqueur : il battit les Milanais à Corte-Nova (1237), mais son fils Entius fut vaincu par les Bolognais ; l'Allemagne le déposa lui-même et se donna à Guillaume, comte de Hollande, compétiteur que lui avait suscité le pape Innocent IV ; Frédéric, accablé de chagrin, alla mourir dans ses États de Naples (1250). A partir de cette époque, la querelle des Guelfes et des Gibelins ne fut plus qu'une lutte particulière entre deux ou quelques villes d'Italie, ou entre deux ou quelques familles dans une même ville. A Vérone, *Eccein le Féroc* fit triompher un instant le parti gibelin ; mais il succomba enfin sous les efforts du marquis d'Este (1259). A Milan, les Torriani, chefs du parti guelfe et de la cause populaire, furent contraints de céder le pouvoir aux Visconti, partisans des Gibelins (1277). A Florence, où les Guelfes et Gibelins furent souvent désignés sous les noms de *Blancs* et *Noirs* (*Bianchi* et *Neri*), Silvestre de Médicis enleva l'autorité à la famille gibeline des Uberti, et donna une constitution démocratique aux Florentins (1258). Pise fut fidèle aux empereurs ; mais, abandonnée par eux, elle tomba en 1284 sous l'influence des Guelfes, après une guerre désastreuse contre Gènes. Rome flottait entre l'oligarchie et la démocratie, entre les Gibelins et les Guelfes ; le tribun Nicolas Rienzi donna un moment le pouvoir aux derniers (1347). En général les Gibelins étaient partisans de la domination impériale et de la hiérarchie féodale ; les Guelfes, de la domination de l'Eglise et de l'indépendance nationale. Leurs querelles, après avoir ensanglanté l'Italie pendant quatre siècles, ne cessèrent que par l'effet de la lassitude universelle et surtout par la diversion qu'occasionna l'invasion des Français en Italie (1495).

**GUELFES** (ordre des), ordre de chevalerie institué en 1815 dans le roy. de Hanovre par le prince-régent d'Angleterre, en mémoire des Guelfes, fondateurs de la maison qui règne auj. sur le Brunswick, le Hanovre et l'Angleterre. L'insigne est une croix d'or à 8 pointes pommelées, anglée de léopards ; au centre est un médaillon de gueule chargé d'un cheval d'argent sur un tertre de sinople, avec cette légende : *Nec aspera terrent*. Le ruban est bleu céleste.

**GUELMA**, *Calama*, v. et poste militaire de l'Algérie (Constantine), ch.-l. de cercle, à 65 kil. S. O. de Bone, à 100 kil. E. N. E. de Constantine, près la r. dr. de Seybousse ; 3000 hab. Oliviers. Ruines romaines et puniques. Guelma fut occupé en 1836.

**GUÉMÈNEE**, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 20 kil. O. de Napoléonville ; 1500 hab. Ce bourg donna son nom à une ligne de la maison de Rohan et fut érigé en principauté en 1570. V. ROHAN-GUÉMÈNEE.

**GUÉMÈNEE-PENFAS**, ch.-l. de c. (Loire-Inférieure), sur le Don, à 35 kil. N. E. de Savenay ; 4680 hab.

**GUENARD** (Antoine), né à Damblin, en Lorraine en 1726, mort en 1806, était entré chez les Jésuites et en sortit à la suppression de l'ordre. On a de lui un *Discours sur l'esprit philosophique*, couronné par l'Académie française en 1755 ; c'est un des plus beaux modèles d'éloquence académique.

**GUÉNARD** (Elisabeth), baronne de Méré, née à Paris en 1751, morte en 1829, a publié une foule d'écrits métriques, romans, compilations, mémoires, ouvrages d'éducation, dont une partie parut sous les pseudonymes de Boissy, Geller, Faveroles, et qui ali-

mentaient les cabinets de lecture. On remarque dans le nombre : *Irma, ou les Malheurs d'une jeune orpheline* (la duchesse d'Angoulême), 1801, roman royaliste ; *Mémoires de la princesse de Lamballe*, 1801 ; *Histoire de Mlle Elisabeth*, 1802 ; *Mémoires de Marion Delorme* ; — de la comtesse Dubarry, etc. Elle ne craignait pas de traiter les sujets les plus scabreux.

**GUÉNEAU DE MONTBEILLARD** (Philibert), naturaliste, né en 1720 à Semur, mort à Paris en 1785. Buffon l'associa à ses travaux, et lui confia la description des oiseaux dans son *Histoire naturelle* ; il s'en acquitta avec un tel talent que l'on fut longtemps à reconnaître dans ses articles une main étrangère : on estime surtout l'histoire du paon, du rossignol, de l'hirondelle. Il s'occupa aussi d'insectologie, et traita ce sujet dans l'*Encyclopédie méthodique*.

**GUÉNÉE** (l'abbé), né à Etampes en 1717, mort en 1803, professa pendant 20 ans la rhétorique au collège du Plessis. Devenu professeur émérite, il consacra ses loisirs à la défense de la religion, et écrivit, sous le titre de *Lettres de quelques Juifs portugais, allemands et polonais à M. de Voltaire* (Paris, 1769), un ouvrage plein d'instruction et d'esprit, dans lequel il réfute les nombreuses erreurs du patriarcat de Ferney. Il fut admis en 1778 à l'Académie des inscriptions et nommé peu après sous-précepteur des enfants du comte d'Artois. Il a donné à l'Académie de savantes *Recherches sur la Judée*.

**GUER**, ch.-l. de cant. (Morbihan), à 23 kil. E. de Ploërmel ; 4000 hab. Instruments aratoires.

**GUERANDE**, ch.-l. de cant. (Loire-Inf.), à 47 kil. O. de Savenay ; 8600 hab. Draps, tissus de lin, de coton et de basin. Aux env., marais salants. — Cette v. fut fondée au *v<sup>e</sup>* siècle et entourée de murailles en 1431 par Jean V, duc de Bretagne. Prise en 1342 par Louis d'Espagne, en 1373 par Duguesclin, elle fut vainement assiégée en 1379 par Olivier de Clisson, et en 1489 par le maréchal de Rieux. Un célèbre traité y fut conclu en 1365 ; par ce traité, qui mit fin à la guerre de la succession de Bretagne, la maison de Blois céda ses droits sur la Bretagne aux comtes de Montfort.

**GUÉRARD** (Ch.), érudit, né en 1797 à Montbard, où son père était juge de paix, m. en 1854, entra à la Bibliothèque royale en 1825 comme simple employé, devint en 1833 conservateur, fut à la même époque nommé professeur à l'École des chartes et élu membre de l'Académie des inscriptions. Après avoir été l'auxiliaire de Fortia d'Urban, avec lequel il éditait la 3<sup>e</sup> partie de l'*Art de vérifier les dates*, il finit par se consacrer exclusivement à l'histoire diplomatique de l'ancienne France. On lui doit en ce genre plusieurs grands travaux, parmi lesquels on remarque son mémoire sur le *Système des divisions territoriales de la Gaule*, couronné en 1830 ; le *Cartulaire de l'abbaye de St-Père de Chartres* (1840) ; celui de l'*abbaye de St-Bertin* (1841), et le *Polyptique de l'abbé Irminon*, dénombrement des revenus de l'abbaye de St-Germain des Prés sous Charlemagne (1844), ouvrage qu'il enrichit d'éclaircissements de toute espèce. M. Naudet a lu à l'Institut en 1857 une *Notice historique sur la vie et les travaux de Guérard*.

**GUERCHE** (LA). V. LA GUERCHE.

**GUERCHIN** (Le), c.-à-d. le *Louche*, dont le vrai nom était J. Fr. Barbieri, peintre célèbre, né en 1590 à Cento près de Bologne, mort en 1666, se forma seul et se perfectionna par l'étude des tableaux des Carrache et de Caravage. Il était doué d'une extrême facilité et travailla prodigieusement. On connaît de lui plus de 250 tableaux. On admire dans ses œuvres la force du coloris, ainsi que le talent avec lequel il imitait la nature et faisait illusion aux yeux. D'une piété fervente, il a surtout traité des sujets religieux. Ses ouvrages les plus remarquables sont les peintures du dôme de la cathédrale de Plaisance, un *Ecce homo* et *Ste Pétronille*, à Rome, un *S. Antoine*, à Padoue, *les Enfants de Jacob lui montrant*

*la robe ensanglantée de Joseph, S. Jérôme s'éveillant au bruit de la trompette, Coriolan fléchi par sa mère, la Mort de Caton d'Utique, les Adieux de Priam et d'Hector* (ce dernier au musée de Marseille).

**GUERCHY** (Louis REGNIER, comte de), né en 1715, mort en 1767, suivit d'abord la carrière militaire, s'empara d'Éms en Bohême, et se distingua à Fontenoy. A la paix, il fut nommé ambassadeur en Angleterre (1763); mais ayant eu des démêlés avec le chevalier d'Éon qui avait reçu la mission secrète de le surveiller, il demanda son rappel.

**GUÉRET**, ch.-l. du dép. de la Creuse, entre la Creuse et la Gartempe, à 340 kil. S. de Paris; 5150 hab. Trib., collège, école normale, biblioth., musée, société d'agriculture, pépinière départementale, dépôt de remonte. Église du XII<sup>e</sup> s. Patrie de Varillas. — Cette v. se forma autour d'une abbaye fondée vers 720 par S. Pardoulphe ou Pardoux. Elle devint plus tard la capitale du comté de la Marche; elle obtint une chartre de commune en 1406.

**GUERICKE** (Otto de), physicien, né à Magdebourg en 1602, mort à Hambourg en 1686. On lui doit la *machine pneumatique* (1650), une *balance pour peser l'air*, et les *hémisphères dits de Magdebourg*, qui servent à démontrer la force de compression de l'air. Il a fait aussi des observations astronomiques et a le premier annoncé la périodicité des comètes. Il regardait les taches du soleil comme de petites planètes très-rapprochées de cet astre. On a recueilli le résultat de ses recherches physiques et astronomiques sous le titre de *Experimenta nova ut vocant Magdeburgica*, Amst., 1672, in-fol. On a de lui une relation du sac de Magdebourg en 1631 (publiée seulement en 1860). Magdebourg lui a érigé un monument (1852).

**GUÉRIGNY**, bourg du dép. de la Nièvre, arr. et à 15 kil. N. E. de Nevers, sur la Nièvre; 1450 hab. Près de là, sont les forges de La Chaussade.

**GUERILLAS**, c.-à-d. *petites guerres*, bandes qui se formèrent en Espagne pour combattre les Français dans la guerre de 1808 à 1814; les chefs de *guerillas* les plus redoutés étaient Renovalet, Mina, l'Empecinado, le curé Mérino.

**GUÉRIN** (Gilles), fécond sculpteur, né à Paris en 1696, m. en 1678, orna de ses œuvres le Louvre, Versailles, ainsi que les châteaux des plus grands seigneurs, et plusieurs églises de Paris et de la province; fut de l'Académie de peinture et de sculpture dès la fondation, et y fut nommé professeur. Au Louvre, il fit, pour la chambre du roi, un bas-relief représentant la *Fidélité, l'Autorité et la Justice*; à Versailles, on remarque, dans le bosquet des bains d'Apollon, deux beaux chevaux abreuvés par des Tritons, et près de la pyramide d'eau l'Amérique, le dernier de ses ouvrages.

**GUÉRIN** (Pierre), peintre d'histoire, né à Paris, en 1774, m. en 1833, était fils d'un quincaillier. Il remporta le grand prix de peinture en 1797, se rendit en Italie en 1798, fut nommé en 1814 professeur à l'École des beaux-arts, en 1815 membre de l'Institut, en 1822 directeur de l'Académie française à Rome, remplit ces fonctions jusqu'en 1829, et fut créé baron à son retour. Ses principaux tableaux sont : *le Retour de Marcus Sextus*, 1800; *Phèdre et Hippolyte*, 1802; *Bonaparte pardonnant aux révoltés du Caïre*; *Andromaque*, 1810; *Énée et Didon*; *Egiste et Clytemnestre*, 1817, l'un des plus beaux ouvrages de l'école française. On a reproché à Guérin un appareil théâtral, des poses déclamatoires, et un coloris imparfait, mais on lui reconnaît une grande pureté de contours, un goût parfait dans l'ajustement, et une profonde entente de l'expression. Presque tous ses tableaux ont été gravés.

— Un autre peintre du même nom, Paulin G., né à Marseille en 1783, m. en 1855, a laissé, entre autres ouvrages : *Cain après le meurtre d'Abel*, 1812, au Luxembourg; *Ulysse en butte au courroux de Neptune*, 1824, au musée de Rennes; *Adam et Ève chassés du Paradis*, 1827; *le Dévouement du che-*

*valier Boze pendant la peste de Marseille*, 1834; *la Conversion de S. Augustin*, 1844.

**GUERNESEY**, *Sarnia*, île de la Manche, sur les côtes de France, mais appartenant à l'Angleterre, est à 52 kil. N. de Cherbourg et à 120 kil. S. de l'île de Portland; 29 000 hab., dont 3000 marins; ch.-l., St-Pierre-le-Port. Côtes échancrées, beaucoup de ports et de baies. Climat doux, sol fertile, gros bétail. Communications très-suivies avec Cherbourg, Granville et St-Malo. On y faisait jadis un commerce de contrebande très-actif. — Cette île faisait partie du duché de Normandie; elle fut réunie à la couronne d'Angleterre par Henri I. Les Français ont plusieurs fois tenté de la reprendre, notamment en 1780. L'île est administrée par un lieutenant gouverneur. Elle possède un corps législatif, appelé les États, qui se compose du bailli, du procureur, de 12 jurés, des recteurs et constables de paroisses. Les habitants parlent un patois normand. La cour royale se sert du français.

**GUERNICA**, bourg d'Espagne (Biscaye), à 25 kil. N. E. de Bilbao; 850 hab. C'est là que se tenaient les *fueros* de la Biscaye.

**GUÉROULT** (P. Claude Bernard), dit *Guéroult l'aîné*, humaniste, né à Rouen en 1744, mort à Paris en 1821, fut successivement professeur d'éloquence au collège d'Harcourt, professeur du lycée Charlemagne, conseiller de l'Université, directeur de l'École normale. La Restauration l'enleva à cette École, qu'il dirigeait depuis sa création. On a de lui des traductions estimées : *Morceaux extraits de l'histoire naturelle de Plin*, 1785; *Histoire naturelle des animaux de Plin*, avec le texte en regard, 1802; *Discours choisis de Cicéron*, 1789 et 1819; une *Nouv. méthode pour étudier la langue latine, suivant les principes de Dumarsais*, 1798, et une *Grammaire française*, 1806. — Son frère, Ant. Guill., 1749-1816, professa les belles-lettres au Collège Louis-le-Grand et dans divers autres collèges de Paris, et devint professeur d'éloquence latine au Collège de France. Il publia aussi quelques ouvrages, notamment un *Dictionnaire de la France monarchique*, 1802, et traduisit quelques discours de Cicéron (dans la collection Panckoucke).

**GUERRE** (Martin), né à Andaye au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle, avait quitté sa femme, après 10 ans de mariage, pour aller porter les armes en Espagne. Il était absent depuis huit ans lorsqu'un certain Arnaud du Tilh, qui avait avec lui une ressemblance frappante, et qui s'était lié à l'armée avec lui pour bien connaître tout son passé, se présenta à sa femme comme étant Martin Guerre, réussit à l'abuser complètement ainsi que toute sa famille, et usurpa tous les droits de l'absent. Il jouit pendant trois ans du fruit de son imposture, et il ne fallut pas moins que la présence du véritable époux pour démasquer ce Sosie : il fut pendu en 1560.

**GUERRE DE CENT ANS**, etc. V. le nom qui suit GUERRE.

**GUERRERO**, État du Mexique, sur le golfe de Vera-Cruz, entre les États de Vera-Cruz au N., d'Oaxaca à l'O. et de Tabasco au S. E.; env. 300 000 hab.; ch.-l., Tixtla. Formé en 1850.

**GUET** (e). V. cet art. au *Dict. univ. des Sciences*.

**GUÉTIN** (Le), vge du dép. du Cher, à 57 kil. S. E. de Bourges, et 12 kil. O. de Nevers; 300 hab. Station du Grand central; bifurcation.

**GUETTARD** (J. Ét.), médecin naturaliste, né à Étampes en 1715, mort à Paris en 1786, était membre de l'Académie des sciences et conservateur du cabinet d'histoire naturelle du duc d'Orléans. C'est un des hommes qui ont le plus contribué à répandre en France le goût de la minéralogie. On a de lui : *Mémoire sur la nature et la situation des terrains qui traversent la France et l'Angleterre*, 1746; — *sur les granits de France*, 1751; — *sur quelques montagnes de la France qui ont été des volcans*, 1752; *Histoire de la découverte faite en France de matières semblables à celles dont la porcelaine de la Chine*

est composée. 1765. Cette découverte a donné lieu à l'établissement de la manufacture de Sèvres.

**GUEUDEVILLE** (Nic.), écrivain, né à Rouen vers 1650, m. en 1725, était entré chez les Bénédictins, mais fut forcé de quitter son couvent à cause de la licence de ses opinions. Il s'enfuit en Hollande, y embrassa le Protestantisme, s'y maria, et y publia, à partir de 1699, *l'Esprit d s cours de l'Europe*, feuille qui fut supprimée comme contenant des offenses contre le gouvernement français, mais qu'il fit revivre presque aussitôt sous le titre de *Nouvelles des cours de l'Europe*. Il mourut dans l'indigence à La Haye. On a de lui une *Critique du Télémaque*, Cologne, 1700; le *grand Théâtre historique*, traduit de Imhof, Leyde, 1703-5, 5 vol. in-f.; *Atlas historique*, avec un *Supplément*, Amst., 1713-21, 7 vol. in-f.; des traductions de *Plaute*, d'*Érasme*, de *Corn. Agrippa*, de *Th. Morus*, etc., qui sont peu estimées.

**GUEUXON**, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), sur l'Arroux, à 34 k. N. O. de Charolles; 1800 h. Forges.

**GUEULETTE** (Th. Simon), littérateur, né à Paris en 1683, mort en 1766. On a de lui : *les Soirées bretonnes, contes de fées*, 1712; *les Mille et un quarts d'heure, contes tartares*, 1723; *les Aventures merveilleuses du mandarin Fumhoua, contes chinois*, 1723; *les Sultanes de Guzarate, contes mongols*, 1732; *les Mille et une heures, contes péruviens*, 1733, plusieurs pièces représentées au Théâtre-Italien, et des éditions de Rabelais, de Montaigne, de *l'Histoire du petit Jehan de Saintré*, d'A. Lasalle.

**GUEUX**, nom que prirent les partisans de la révolution qui au xvi<sup>e</sup> siècle détacha de la couronne d'Espagne plusieurs provinces des Pays-Bas. Trois cents députés du parti calviniste, ayant à leur tête H. de Bréderode, issu des comtes de Hollande, et Louis, comte de Nassau, étaient venus en 1566 réclamer de la gouvernante Marguerite de Parme l'abolition de l'inquisition; celle-ci se montrant effrayée de cette démonstration, le comte de Barleymont, son conseiller, la rassura en lui disant : *Ce ne sont que des gueux*, faisant allusion à la simplicité de leurs vêtements. Ce mot imprudent ayant été entendu devint le mot d'ordre d'une révolution : les insurgés se firent honneur du nom de *Gueux*, et prirent pour armes l'épée et la besace. On distinguait les *Gueux des bois*, qui combattaient sur terre, et les *Gueux de mer*, qui avaient cherché un refuge sur la mer. — Les exploits des *Gueux* ont été chantés au xviii<sup>e</sup> siècle par Onno de Haren, descendant d'Adam de Haren, un de leurs principaux chefs.

**GUEVARA** (Ant.), écrivain espagnol, né vers 1480, dans l'Alava, m. en 1545, entra dans l'ordre des Franciscains, devint prédicateur et historiographe de Charles-Quint, puis évêque de Cadix et de Moncedo. On a de lui, outre des *Sermons*, un ouvrage intitulé : *Marco Aurelio* (Valladolid, 1529), traduit en 1531 par Berthault de Lagrise sous le titre de *Livre doré de Marc-Aurèle*, et en 1555 par Herberay des Essars sous le titre d'*Horloge des Princes* : c'est une espèce de roman moral analogue à la *Cypédie*, dans lequel l'auteur trace la vie du prince le plus parfait de l'antiquité, pour l'offrir en modèle à Charles-Quint; c'est de cet ouvrage (l. III, ch. 11) que La Fontaine a tiré le fond du discours qu'il prête au paysan du Danube. On a aussi publié de lui *Encomium vitæ rusticæ* et un *Recueil de Lettres*, Valladolid, 1539, qui contient l'histoire de la révolte des *Communeros* en 1522, et qui a été traduit en français sous le titre d'*Épîtres dorées*. Comme écrivain, on loue sa pureté; comme historien, on suspecte sa véraçité : Heumann l'appelle *Mendacissimus*.

**GUEVARA** (L. VELEZ de), écrivain espagnol, surnommé le *Scarron* de son pays, né en 1574 à Ecija, mort en 1644, exerçait la profession d'avocat, et faisait souvent rire les juges sur leur siège par ses plaidoiries spirituelles. Il composa plus de 400 comédies, pleines d'esprit et de gaieté, mais perdues pour la plupart; des romans de mœurs, dont le plus

célèbre est le *Diabre boiteux (Diablo cojuelo)*, Madrid, 1648, si heureusement imité par Lesage.

**GUGLIELMI** (P.), compositeur, né en 1727 à Massa-Carrara, mort à Rome en 1804, obtint les plus grands succès sur les théâtres d'Italie, de Vienne, de Londres; partagea la faveur du public avec Paisiello et Cimarosa, et fut nommé en 1793 par Pie VI maître de chapelle de St-Pierre. On estime surtout, parmi ses opéras sérieux, *Artaserse*, la *Clemlenza di Tito*, la *Didone*, *Enea*; et parmi ses opéras bouffons, la *Virtuosa in Margellina*, le *Due Gemelle*, la *Bella Piscatrice*. Il a aussi laissé de la musique de chambre et d'église : on admire son oratorio de *Debora*. Ce maître se distingue par la pureté, la simplicité, la clarté et par l'unité dans la pensée.

**GUI** ou **GUY** (S.), *Vitus*, martyr au III<sup>e</sup> s., subit le supplice en Lucanie avec S. Modeste et St. Crescenc. L'Église l'honore le 15 juin. — Un autre S. Gui, surnommé le *Pauvre d'Anderlecht*, d'un village du Brabant, vivait au XI<sup>e</sup> siècle et était simple bedeau de la cure de Laeken près de Bruxelles. Il se signala par sa piété et son humilité et mérita d'être canonisé. On l'honore le 12 septembre.

**GUI** ou **GUINO**, nom de plusieurs ducs Carlovingiens de Spolète. Le 1<sup>er</sup> de ce nom régnait vers 843. — Gui III, fils de Gui II et d'Adélaïde, fille de Pepin, roi d'Italie, tenta, mais inutilement, de se faire nommer roi de France lors de la déposition de Charles le Gros (887), mais il réussit à enlever la couronne d'Italie à Bérenger, duc de Frioul, et se fit couronner empereur à Pavie par Étienne V en 889. Il mourut en 894, au moment où il allait combattre à la fois Bérenger et Arnoul, roi de Germanie.

**GUI**, duc de Toscane, fils et successeur d'Adalbert II, monta sur le trône en 917, épousa la célèbre Marosie, alors toute-puissante à Rome, aida son frère utérin Hugues à se faire nommer roi d'Italie, 928, étendit sa puissance dans l'Italie méridionale, fit assassiner le pape Jean X, qui gênait son ambition, et mourut lui-même peu après, en 929.

**GUI** de LUSIGNAN, roi de Jérusalem. V. LUSIGNAN.

**GUI L'ARÉTIN**, *Guido d'Arezzo*, moine bénédictin de l'abbaye de Pomposa, au duché de Ferrare, né à Arezzo vers 990, mort à une époque inconnue, enseignait la musique dans son couvent. Il a été longtemps regardé comme l'auteur de la *gamme*, ainsi que du système de solmisation encore suivi auj. On a reconnu récemment que l'invention ne lui appartenait pas; mais il est vrai qu'il simplifia la méthode d'enseignement et qu'il fit le 1<sup>er</sup> usage des syllabes *ut, ré, mi, fa, sol, la*, comme signes musicaux. C'étaient les syllabes initiales d'autant de vers d'une hymne. Guy a laissé quelques écrits qui ont été réunis et publiés par l'abbé Gerbert dans la collection *Scriptores ecclesiastici de musica sacra*, 1784, 3 vol. in-fol.

**GUI-PAPE**, en latin *Guido-Papa*, jurisconsulte du xv<sup>e</sup> siècle, né vers 1402 à St-Symphorien d'Ozon, professa le droit à Lyon et à Grenoble, devint conseiller au parlement du Dauphiné, et mourut vers 1477, après avoir rempli diverses missions pour le roi Louis XI. Son ouvrage le plus important est intitulé : *Decisiones Gratiano-politanae*, Grenoble, 1490. Chorier en a donné un abrégé en français sous le titre de *Jurisprudencæ de Gui-Pape*, avec une *Vie* de l'auteur, Grenoble, 1692.

**GUIBAUD** (Eustache), oratorien, parent de Massillon, né à Hyères en 1711, mort en 1794, professa les humanités à Marseille et à Lyon, fut inquiété comme janséniste, et se retira dans une maison de son ordre à Marseille. Il a publié une *Explication du Nouveau Testament*, à l'usage des collèges, Paris, 1785, 8 vol. in-8; une *Morale en action*, à l'imitation de celle de Béranger, Lyon, 1797, et a travaillé au *Dictionnaire historique* de l'abbé Barral.

**GUIBERT**, antipape, était archevêque de Ravenne, lorsque, par la protection de l'empereur Henri IV, il fut élevé, en 1080, sur le siège pontifical à la place de Grégoire VII : il prit le nom de Clément III.



Il resta maître d'une partie de la ville de Rome pendant le pontificat de Victor III. Il en fut chassé sous Urbain II, mais il y rentra bientôt, et ce ne fut qu'en 1100, sous Pascal II, qu'il en fut définitivement expulsé. Il mourut subitement la même année à Città di Castello.

**GUIBERT** (Hippolyte, comte de), maréchal de camp et écrivain, né à Montauban en 1743, mort en 1790, était fils de Ch. Benoit de Guibert, général distingué (mort en 1786, gouverneur des Invalides). Il servit avec distinction dans la guerre de Sept ans (1756-63, fut envoyé en Corse pour y former une légion dont il eut le commandement, se signala au combat de Ponte-Nuovo, qui assura à la France la conquête de cette île (1769); fut rappelé à Paris par le comte de St-Germain, et coopéra aux réformes tentées par ce ministre; fut nommé en 1787 rapporteur du conseil d'administration de la guerre, et dut en cette qualité appuyer des mesures qui le rendirent impopulaire; tenta sans succès de se faire nommer député aux États généraux par le bailliage de Bourges, et mourut peu après de chagrin, en 1790. Visant à la gloire des lettres ainsi qu'à celle des armes; Guibert donna des ouvrages de genres fort divers qui attirèrent l'attention publique et qui le firent admettre à l'Académie française (1786). On a de lui : *Essai général de tactique*, Liège, 1772, qu'il fit suivre de la *Défense du système de guerre moderne*, 1779; des tragédies (*Le Connétable de Bourbon*, 1775; *La Mort des Gracques*, et *Anne de Boulen*, publ. après sa mort); des *Éloges* de Catinat, du chancelier L'Hôpital et de Frédéric II, roi de Prusse). Dans tous ses écrits, le style est animé, mais souvent enflé. Le meilleur de ses ouvrages est sa *Tactique*. Non moins remarquable par les avantages du corps que par ceux de l'esprit, Guibert inspira de vives passions (V. L'ESPINASSE). — Sa veuve (née de Courcelles), publia plusieurs manuscrits qu'il avait laissés sur l'art de la guerre, ainsi que les *Lettres de Mlle de L'Espinasse*. Elle a elle-même traduit quelques ouvrages de l'anglais.

**GUIDRAY** (voire de). V. FALMISE et CARROTGES.

**GUICHARDIN**, *Francesco Guicciardini*, historien italien, né à Florence en 1482 d'une famille ancienne, mort en 1540, se destina d'abord au barreau, fut à 23 ans professeur de jurisprudence, entra ensuite dans la carrière diplomatique, fut envoyé en ambassade auprès de Ferdinand le Catholique, puis appelé à Rome par le pape Léon X, qui le combla d'honneurs, et lui donna le goût de Maléne et de Reggio. Envoyé dans la Romagne par Clément VII, il y rétablit le calme, fonda des établissements utiles, ouvrit des routes, et ne négligea rien pour augmenter la prospérité de ce pays. Nommé lieutenant général du St-Siège, il défendit avec succès Parme, assiégée par les Français, et maintint Bologne sous la domination de Rome en apaisant la révolte des Pepoli qui aspiraient à l'autorité souveraine. Retiré dans sa patrie, il donna d'utiles conseils à Alexandre de Médicis, et, après la mort de ce prince, contribua puissamment à l'élection de Cosme. Guichardin a laissé une *Histoire d'Italie*, qui commence en 1490 et finit en 1534. Cette histoire, à laquelle il travailla 27 ans, est, de l'aveu des meilleurs critiques, une œuvre d'un mérite supérieur; mais on lui reproche quelque partialité. On estime l'édition de Fribourg (Florence), 1775-76, 4 vol. in-4. Il en a paru une édition à Paris en 1832, 6 vol. in-8, avec une préface de Ch. Botta, qui a continué l'ouvrage. L'histoire de G. a été trad. en français par Favre, 1738; cette trad. est enrichie de notes par Georgeon, avocat au parlement. Guichardin a laissé en outre des *avis et conseils en matière d'État*, Anvers, 1525, in-8, trad. en 1577; *Relation de sa légation en Espagne*, publiée pour la 1<sup>re</sup> fois en 1825, à Pise, par J. Rosini, et quelques autres écrits longtemps inédits, publiés de 1857 à 1860 par M. Canestrini.

**GUICHE**, village du dép. des B.-Pyrénées, à 23

kil. S. de Bayonne; 1500 hab. Anc. domaine de la maison de Guiche, branche de celle de Gramont.

**GUICHE** (Diane, comtesse de), dite *la belle Corisande*, fille de Paul d'Andouins, avait épousé Philibert de Gramont, comte de Guiche, gouverneur de Bayonne (qui mourut d'une blessure en 1580), et resta veuve à 26 ans. Henri IV, qui n'était encore que roi de Navarre, en devint éperdument amoureux, la comtesse le paya de retour et lui resta dévouée toute sa vie; pendant les guerres de la Ligue, elle vendit pour lui ses diamants, engagea ses biens, et alla jusqu'à lui envoyer des levées de 20 000 Gascons, qu'elle avait enrôlés à ses frais. Henri lui avait écrit avec son sang la promesse de l'épouser, mais il ne tint pas cette promesse. Elle mourut oubliée en 1620. On conserve en manuscrit à la bibliothèque de l' Arsenal les lettres d'Henri IV à Corisande; elles ont été publiées dans le *Mercur* de 1769.

**GUICHE** (Armand de GRAMONT, comte de), lieutenant général, né en 1638, était fils du maréchal de Gramont et arrière-petit-fils de la belle Corisande. Après avoir servi avec distinction dans la guerre de Flandre, il fut exilé par Louis XIV pour s'être mêlé à une intrigue contre Mlle de La Vallière. Il rentra en France en 1671, après huit ans d'exil, et fit la campagne de Hollande de 1672 sous le grand Condé; au passage du Rhin, il se jeta le premier à la nage dans le fleuve, et entraîna toute l'armée par son exemple. Il mourut l'année suivante de la douleur que lui causa la défaite d'une escorte qu'il commandait. Mme de Sévigné rend compte de cette mort d'une manière touchante dans une de ses lettres (datée du 8 décembre 1673).

**GUICHE** (LA). V. LA GUICHE.

**GUICHEN**, ch. l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 42 k. N. E. de Redon; 3000 h. Source ferrugineuse.

**GUICHEN** (Urbain du BOUËXIC, comte de), marin, né à Fougères en 1712, m. en 1790, fut nommé capitaine de vaisseau en 1756, prit part comme chef d'escadre au combat d'Ouessant en 1778, puis commanda la flotte de Brest, et soutint, en 1781, près de la Dominique, plusieurs luttes glorieuses contre l'amiral anglais Rodney.

**GUICHENON** (Samuel), historien, né à Mâcon en 1607, m. en 1664, était avocat à Bourg, et fut nommé historiographe de Savoie et de France. On a de lui : *Histoire de Bresse et de Bugy*, Lyon, 1650; *Histoire généalogique de la maison de Savoie*, 1660.

**GUIDAL** (Max. Jos.), général de brigade, né Grasse en 1755, entra dans la conspiration du général Malet en 1812, et fut condamné à mort avec lui.

**GUIDE** (LU), *Guido Reni*, célèbre peintre italien, né à Bologne en 1575, mort en 1642, fut, avec l'Albane, élève des Carrache, obtint et la protection du pape Paul V, qui l'appela à Rome. Il y trouva un rival dans le Caravage, dont le genre était opposé au sien, et qui lui voua une haine mortelle; mais il n'y opposa à cette inimitié que la douceur et la modération. Après avoir passé quelques années à Bologne, à Mantoue, à Naples, il revint à Rome, à la sollicitation du pape Paul V, qui le combla de faveurs. Il aurait eu une vie digne d'envie si sa passion du jeu ne s'était emparée de lui; accablé de dettes, il fut délaissé, et passa ses derniers jours dans l'oubli et la misère. Le Guide a laissé un très grand nombre de tableaux remarquables; on cite en première ligne le *Crucifiement de S. Pierre*, un *S. Michel*, le *Martyre de S. André*, *L'Espérance*, la *Cenci*, à Rome; *Jésus couronné d'épines*, à Dresde; *Bradamente et Fleur d'épine*, à Florence; *l'Enlèvement d'Helène*, une *Annocation*, à Paris. La richesse de la composition, la correction du dessin, la grâce et la noblesse de l'expression, une distribution de lumière large et harmonieuse, des airs de tête admirables, la fraîcheur du coloris: telles sont les qualités qui distinguent généralement ses productions. La plupart de ses tableaux ont été gravés, quelques-uns par lui-même.

**GUIDI** (Ch. Alex.), poète lyrique, né à Pavie en

1650, mort en 1712, vécut d'abord à la cour du duc de Parme Ranuccio II, puis obtint la faveur de la reine Christine, qui l'emmena à Rome (1685), et s'y lia dans cette ville avec le cardinal Alberti (depuis Clément XI). On a de lui des *Poésies lyriques* estimées, Parme, 1671, deux pastorales, *Endimione et Dafne*, et une tragédie, *Amalasona*.

**GUIDO**. V. GUI et GUIDE (LE).

**GUIDONIS** (Bernard), dominicain, né en 1260 dans le Limousin, m. en 1331, remplit avec rigueur les fonctions d'inquisiteur en Languedoc de 1307 à 1323 et devint évêque de Lodève. C'était un des hommes les plus savants de son temps. On a de lui : *Sententia inquisitionis Tolosana* (à la suite de l'*Historia inquisitionis* de Ph. Limbroch); *Chronicon comitum Tolosanorum* (dans l'*Hist. des comtes de Toulouse* de Cate); *Descriptio Galliarum* (dans les *Scriptores Francorum coactanei* de Duchesne).

**GUID' UBALDO** (le marquis), mathématicien, né à Urbino vers 1540, mort en 1601, passa sa vie livrée à l'étude dans son château de Monte-Baroccio. On a de lui, entre autres ouvrages : *Planispheriurum theoria*, 1560; *Mechanicorum libri VII*, 1577; *Perspectiva libri VI*, 1600, ouvrage où il posa les premiers principes de la perspective.

**GUIERS**, riv. de France, se forme près des Échelles par la jonction de deux bras (Guiers-Vif, Guiers-Mort), coule entre le dép. de l'Isère et la Savoie, et tombe dans le Rhône à 15 kil. S. de Belley, après un cours de 50 kil.

**GUIGNARD** (J.), jésuite, régent et bibliothécaire du collège de Clermont (auj. collège Louis-le-Grand, à Paris), fut impliqué dans le procès de J. Châtel, assassin de Henri IV. Condamné par le parlement pour des écrits séditieux qu'il avait publiés sous la Ligue, il fut exécuté en 1595.

**GUIGNES**, ville de France. V. GUINES.

**GUIGNES** (Joseph de), orientaliste, né à Pontoise en 1721, mort à Paris en 1800, étudia la langue chinoise sous Fourmont, le remplaça en 1745 comme secrétaire-interprète à la Bibliothèque du roi, fut nommé censeur royal en 1753, professeur de syriaque au Collège royal (Collège de France) en 1757, garde des antiques au Louvre en 1769, et membre de l'Académie des belles-lettres en 1773. On a de lui : *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols*, 1756-58, 5 vol. in-4, ouvrage d'un travail immense; *Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne*, 1759; *le Chou-King*, traduit avec notes, 1770, in-4; un grand nombre de *Mémoires*. En outre, il travailla 35 ans au *Journal des Savants*. Erudit consciencieux, il n'hésita pas à combattre lui-même sur la fin de sa vie plusieurs des opinions qu'il avait soutenues dans ses précédents ouvrages. On reproche à ce savant d'avoir trop négligé son style. — Son fils, Louis Joseph, 1759-1845, cultiva aussi les langues orientales et fut consul à Canton. On a de lui un *Voyage à Pékin*, 1809, et un bon *Dict. chinois-français et latin*, 1813, in-f., réimprimé en 1853 par le P. Mangier.

**GUIGNOLÉ** (S.), né dans l'Armorique, d'une famille de princes Gallois, se consacra à Dieu, fonda le monastère de Landevenec (près de Brest), se livra aux plus rudes austérités, et m. dans un âge avancé vers 529. On l'hon. le 3 mars.

**GUIGUES I**, dit le *Vieux*, tige des dauphins du Viennois, possédait le comté d'Albon, ainsi que quelques autres terres dans les environs de Grenoble, et fit ériger ses domaines en principauté. Il fonda le prieuré de St-Robert, près de Grenoble, et prit, sur la fin de sa vie, l'habit de moine de Cluny. Il eut pour successeur son fils Guigues II (1075-80). — La plupart de ses descendants portèrent le nom de Guigues. Les plus connus sont : G. IV, fils et successeur de G. III (1120); il est le 1<sup>er</sup> prince viennois qui ait pris le titre de *Dauphin*, titre qui a fait donner celui de *Dauphiné* à la principauté. Il mourut en 1142, à la fleur de l'âge, d'une blessure qu'il

avait reçue dans un combat contre le comte de Savoie. — G. V., son fils, qui mourut à peine âgé de 30 ans, en 1162, ne laissa point d'enfants; sa sœur Béatrix hérita de ses États, et porta le Dauphiné en dot à Hugues de Bourgogne, qui mourut en 1192 à la croisade, laissant un fils qui prit le nom de Guigues VI. — G. VII, fils de G. VI, laissa ses États à Jean, son fils, qui mourut sans enfants en 1281. Alors, par le mariage d'Anne, sœur de Jean, le Dauphiné passa dans la maison d'Humbert de La Tour. — G. VIII, petit-fils d'Humbert de La Tour, qui avait commencé une nouvelle maison de Dauphiné, remporta dès l'âge de 16 ans une victoire signalée sur Edouard, comte de Savoie, dans la plaine de Varen, conduisit des troupes à Charles IV, roi de France, et contribua à la victoire remportée par Philippe VI à Cassel sur les Flamands en 1328. Attaqué de nouveau par le comte de Savoie, il fut tué dans un engagement près de Voiron, en 1333, à l'âge de 24 ans. Il avait épousé en 1323 Isabelle de France, 3<sup>e</sup> fille de Philippe le Long, mais il ne laissa point d'enfants. Il eut pour successeur son frère, Humbert II, qui légua ses États à la France.

**GUILBERT** DE PIXÉRÉCOURT (Ch.), fécond dramaturge, né en 1773 à Nancy, mort en 1844, sortait d'une famille noble, qui possédait le château de Pixérécourt près Nancy. Emmené en émigration par son père, ancien major au régiment de Royal-Roussillon, il rentra en France dès 1793, se cacha dans Paris, eut à lutter contre la misère, et ne put faire jouer sa première pièce qu'en 1797, après de nombreux rebuts. Ayant réussi, il fit représenter depuis sur différents théâtres, notamment à l'*Ambigu* et à la *Gaité*, une foule de pièces des genres les plus divers, comédies, opéras, vaudevilles, drames, mélodrames. Il excellait surtout dans ce dernier genre, et mérita d'être surnommé le *Corneille*, le *Shakspeare du boulevard*. Dans ses mélodrames, où l'intérêt est puissamment augmenté par une habile mise en scène, il représente les situations les plus terribles, les plus déchirantes, les actes les plus noirs, mais il sait tempérer le tragique par le bouffon; du reste, il a toujours soin de faire triompher la vertu. Son style, enlê et ronflant, offre la déclamation inhérente au genre, mais il était parfaitement adapté au goût de son public. Guilbert de Pixérécourt fut longtemps directeur du théâtre de la *Gaité*, et s'enrichit dans cette entreprise; mais l'incendie de la salle en 1835 lui fit perdre une partie de sa fortune. Après cette catastrophe, il se retira à Nancy. Parmi ses productions, dont le nombre ne s'élève pas à moins de 120, on remarque : *les Mystères d'Udolphe*, 1798; *Cælina ou l'Enfant du mystère*, 1800; *le Pèlerin blanc*, 1801; *l'Homme à trois visages*, 1801; *la Femme à deux maris*, 1802; *les Mines de Pologne*, 1803; *Tekéli*, 1803; *les Maures d'Espagne*, 1804; *la Forteresse du Danube*, 1805; *Robinson Crusod*, 1805; *la Rose blanche et la Rose rouge*, 1809; *Marguerite d'Anjou*, 1810; *les Ruines de Babylone*, 1810; *le Chien de Montargis*, 1814; *Charles le Téméraire*, 1814; *Christophe Colomb*, 1815; *le Monastère abandonné*, 1816; *la Fille de l'exilé*, 1819; *Valentine*, 1820; *l'Évasion de Marie Stuart*, 1822; *la Tête de mort*, 1827; *Latude*, 1834. Il a donné lui-même ses *Œuvres choisies*, 4 vol. in-8, Nancy, 1841-1843, et y a joint, sous le titre de *Souvenirs*, une notice de sa propre vie.

**GUILDFORD**, v. d'Angleterre, capit. du comté de Surrey, sur la Wey, à 30 kil. S. O. de Londres; 6000 hab. Ville jolie; château en ruines, église de la Trinité, hôtel de ville, prison, théâtre, etc. — Jadis résidence de divers rois saxons et normands. Godwin fit périr dans le château de Guildford, en 1036, 600 partisans d'Alfred, fils du roi Ethelred. Cette v. donne le titre de comte à la famille North.

**GUILDFOED** (le duc de), 4<sup>e</sup> fils du duc de Northumberland, avait épousé Jeanne Grey, et comptait monter sur le trône avec elle, lorsqu'il fut arrêté et

mis à mort par ordre de la reine Marie. F. GREY (Jane).

**GUILDHALL**, hôtel de ville de Londres. Cet édifice fut construit en 1411; il joue un assez grand rôle dans l'histoire d'Angleterre.

**GUILHÉN DE CASTRO**. V. CASTRO.

**GUILLARD** (Nic. François), poète dramatique, né à Chartres en 1752, mort en 1814, a composé les paroles de plusieurs opéras qui ont eu un grand succès, entre autres *Iphigénie en Tauride*, 1779, musique de Gluck; *Oedipe à Colone*, 1787, musique de Sacchini; la *Mort d'Adam*, 1809, musique de Lesueur.

**GUILLAUME**, en anglais *William*, en allemand *Wilhelm*. Ce nom a été porté par un grand nombre de personnages célèbres dans l'histoire.

### I. Saints.

**GUILLAUME** (S.), seigneur d'Aquitaine, porta d'abord les armes sous Charlemagne, chassa les Sarrasins du Languedoc, et recut de l'empereur en récompense le comté de Toulouse et le titre de duc d'Aquitaine. En 808, il renonça au monde et se retira dans la vallée de Gellone près de Lodève, où il bâtit le monastère nommé depuis *St-Guilhem* (ou *Guillaume*) du Désert. Il y vécut en saint, et mourut en 812, le 28 mai, jour où il est honoré.

**GUILLAUME** (S.), dit de *Malavalle* ou *Maleval*, gentilhomme français, fut d'abord militaire et mena une vie licencieuse; mais s'étant converti, il entreprit le pèlerinage de Jérusalem afin d'expier ses fautes. A son retour, en 1153, il se fixa près de Sienna, dans la vallée déserte de Malavalle, et y vécut saintement jusqu'en 1157. Plusieurs personnes, attirées par la sainteté de sa vie, se réunirent dans ce lieu solitaire, et y formèrent la congrégation qui prit plus tard le nom de *Guillemites*. S. Guillaume est fêté le 10 février.

**GUILLAUME** (S.), archevêque de Bourges, de la famille des comtes de Nevers, vivait vers 1200. Après avoir été chanoine à Soissons et à Paris, il se retira dans la solitude de Grandmont (diocèse de Limoges), puis entra dans l'ordre de Cîteaux; il y vivait dans la retraite lorsqu'il fut élevé malgré lui sur le siège de Bourges, en 1201. Il s'y fit remarquer par sa piété et sa tolérance. Il mourut le 16 janvier 1209; on l'honore ce jour-là même.

### II. Ducs de Normandie et chefs normands.

**GUILLAUME I**, *Longue Épée*, fils de Rollon, sous la conduite duquel les Normands étaient venus s'établir en France, lui succéda vers 927, força les comtes de Bretagne à se reconnaître ses vassaux (928); battit le comte de Cotentin, qui était venu mettre le siège devant Rouen (933); défendit Charles le Simple contre Raoul, duc de Bourgogne, et contribua à replacer Louis d'Outremer sur le trône. Il périt en 943, assassiné par un comte de Flandre dans une conférence que ce seigneur lui avait proposée.

**GUILLAUME II**, dit le *Bâtard* et le *Conquérant*, qui devint roi d'Angleterre. V. ci après.

**GUILLAUME CLITON**, fils de Robert II, duc de Normandie, qui avait été dépossédé de son duché par Guillaume le Roux et Henri I. Soutenu par le roi de France Louis le Gros, il somma Henri I de lui restituer son héritage (1116) et fit de vains efforts pour faire valoir ses droits. Il fut investi en 1127 du comté de Flandre, et périt en combattant pour s'y établir (1128).

**GUILLAUME**, dit *Bras de Fer*, 1<sup>er</sup> chef des Normands dans le royaume de Naples, était l'aîné des 12 fils de Tancredé de Hauteville. Il passa en Italie en 1035 avec Drogon et Humfroy, ses frères, et 300 aventuriers normands déguisés en pèlerins; se mit d'abord au service de Guaimar IV, prince de Salerne, pour lequel il reprit Amalfi, puis à celui de George Maniacés, patrice grec, qui voulait enlever la Sicile aux Sarrasins. Après avoir combattu avec bravoure pendant six années pour la cause des Grecs, Guillaume, irrité de la mauvaise foi de ses alliés, qui lui refusaient le salaire convenu, tourna ses armes contre eux, et conquit la Calabre et la

Pouille (1042). Il se fit proclamer en 1043 *comte de Pouille* et partagea ses conquêtes entre ses compagnons. Il mourut en 1046, avant d'avoir consolidé sa puissance. Drogon, son frère, lui succéda.

**GUILLAUME I**, le *Mauvais*, roi normand des Deux-Siciles, 3<sup>e</sup> fils de Roger I, lui succéda en 1154, et m. en 1166. Il eut à combattre à la fois le pape Adrien IV, l'empereur grec Manuel, Robert II, prince de Capoue, et même ses sujets révoltés; il réussit à triompher de toutes ces résistances, mais il ne maintint son pouvoir que par des cruautés qui le rendirent odieux et qui justifient bien son surnom.

**GUILLAUME II**, le *Bon*, fils du précéd., roi des Deux-Siciles de 1166 à 1189, fut constamment en guerre avec l'empereur Frédéric Barberousse. Cependant il mérita le titre de *Bon* par les soins qu'il donna à la prospérité de ses sujets. Il eut pour successeur Tancredé, petit-fils du roi Roger.

**GUILLAUME III**, roi de Sicile, succéda à Tancredé, son père, en 1194, sous la tutelle de la reine Sibylle, sa mère, et fut déposé par l'empereur Henri VI, qui prétendait à la couronne de Sicile, du chef de Constance, sa femme. Enfermé en 1195 dans une forteresse du pays des Grisons après avoir été privé de la vue, il y resta jusqu'à la fin de ses jours.

### III. Rois d'Angleterre.

**GUILLAUME I**, le *Bâtard*, le *Conquérant*, fils naturel de Robert le Diable, duc de Normandie, et d'une paysanne de Falaise, né en 1027, fut élevé comme un enfant légitime et présenté par son père, partant pour la croisade, comme le futur duc. Il perdit son père à l'âge de 8 ans (1035), et eut pendant quelques années à disputer son héritage contre des seigneurs puissants. Henri I, roi de France, qui l'avait protégé dans cette première lutte, envahit ensuite lui-même la Normandie; mais il fut défait dans une sanglante bataille à Mortemer (1054), et Guillaume ne fut plus inquiété dans la possession de ses États héréditaires. L'occasion de les agrandir s'offrit bientôt à lui. Edouard le Confesseur, roi d'Angleterre, son parent et son ami, lui avait, à ce qu'il prétendait, légué en mourant ses États: Guillaume passa aussitôt en Angleterre, y vainquit, à la bataille d'Hastings (1066), Harold, son compétiteur au trône, et se fit couronner roi. Il employa, pour affermir sa conquête, des moyens odieux: il dépouilla de leurs domaines les seigneurs saxons pour en revêtir les guerriers normands, donna tous les emplois à ses compagnons d'armes, accabla le peuple d'impôts et de corvées, et fit bâtir la Tour de Londres pour tenir en respect les habitants de la ville. En 1072, il marcha contre Malcolm, roi d'Écosse, et le força à prêter hommage. Il eut depuis à soutenir une guerre de 15 ans contre son fils aîné Robert, qui, avec l'aide du roi de France Philippe 1<sup>er</sup>, lui disputait la Normandie. Il venait, en 1087, de commencer une expédition contre Philippe, pour se venger de quelques plaisanteries que ce prince s'était permises sur son embonpoint, lorsqu'il reçut une blessure mortelle au sac de Mantes. Il fut ramené à Rouen, où il mourut. Son corps, abandonné de ses fils, fut porté à Caen et inhumé dans l'église de St-Etienne (abbaye aux hommes), qu'il avait fondée. Ce prince eut de grands talents militaires, une bravoure qui allait jusqu'à la témérité, beaucoup d'adresse et d'énergie, mais il se montra fourbe, cruel et vindicatif. Sa *Vie* a été écrite par plusieurs historiens, entre autres par l'abbé Prévost. *L'Histoire de la conquête de l'Angleterre* par Guillaume a été écrite par Augustin-Thierry (1825). Une statue équestre lui a été élevée à Falaise.

**GUILLAUME II**, dit le *Roux*, de la couleur de ses cheveux, fils du précéd., avait été destiné par son père à régner sur l'Angleterre, tandis que son frère aîné Robert devait posséder la Normandie. Il fut couronné roi en 1087. Robert, soutenu par les grands du royaume, lui disputa le trône, mais sans succès; ce prince finit même par lui engager son

duché de Normandie pour 10 000 marcs d'or, en partant pour la croisade (1096). Guillaume s'empara de ce duché pendant que son frère était en Terre-Sainte; mais il eut à comprimer plusieurs révoltes des Normands, excitées par Philippe, roi de France. Ses exactions, ses violences, ses cruautés le faisaient détester de tous; S. Anselme, abbé du Bec, accablé par lui de mauvais traitements, fut contraint de se réfugier à Rome. Il mourut en 1100, tué accidentellement à la chasse par W. Tyrrel.

GUILLAUME III, né en 1650, à La Haye, était fils de Guillaume II de Nassau, prince d'Orange, et de Henriette Marie Stuart, fille de Charles I, roi d'Angleterre. Il fut élu stathouder de Hollande en 1672, sous le nom de prince d'Orange, et commanda les troupes de la république, alors en guerre avec Louis XIV. Quoique souvent vaincu dans cette guerre, notamment à Senef (1674), il fit partout face à l'ennemi, donna les preuves les plus éclatantes de courage, de prudence et d'habileté, et conclut avec la France, à Nimègue, une paix honorable, qui assurait l'indépendance des Provinces Unies (1678). Guillaume d'Orange avait épousé Marie, fille de Jacques II, roi d'Angleterre; Jacques, par sa prédilection marquée pour la religion catholique, irritait de jour en jour les Anglais: son gendre, profitant de cet état des esprits, se fit un parti puissant en Angleterre, débarqua en 1688 avec une flotte sur les côtes, et se vit aussitôt entouré de nombreux partisans, à la tête desquels était le célèbre Marlborough. Il obligea le faible Jacques II à se retirer en France, et se fit proclamer roi à sa place, sous le nom de Guillaume III (1689), tout en conservant son titre de stathouder en Hollande. Jacques, soutenu par Louis XIV, ayant tenté de recouvrer son trône, il le vainquit à la Boyne en Irlande (1690). Deux ans après, sa flotte battit les Français à La Hogue (1692), et bien que défait à Steinkerk et à Nerwinde (1692 et 93), il força le roi de France à le reconnaître roi d'Angleterre par la paix de Ryswick (1697). Après avoir eu de grandes difficultés à vaincre dans l'intérieur de ses nouveaux États, Guillaume III se rendit enfin maître de tous les esprits, et put consacrer la liberté politique et religieuse. Il mourut en 1702, d'une chute de cheval, laissant l'Angleterre paisible et puissante. Anne, sa belle-sœur, lui succéda. Sa *Vie* a été écrite par Trévor, Londres, 1839, et par Macaulay, 1848.

GUILLAUME IV, 3<sup>e</sup> fils de Georges III, né en 1765, mort en 1837, porta à partir de 1788 le titre de duc de Clarence. Il servit sur mer dès sa première jeunesse, devint amiral après avoir passé par tous les grades, et protégea constamment la marine. Avant de monter sur le trône, ce prince avait longtemps mené une conduite scandaleuse, vivant publiquement avec l'actrice Jordans. Il épousa en 1818 une fille du duc de Saxe-Meiningen, mais il n'en eut point de postérité. Après la mort de George IV, en 1830, il fut proclamé roi. Il favorisa successivement les whigs et les tories; cependant la réforme parlementaire fut accomplie sous son règne (1832). Il fut remplacé sur le trône par sa nièce, la reine Victoria.

#### IV. Comtes de Hollande et rois des Pays-Bas.

GUILLAUME, comte de Hollande, fut pendant le grand interrègne proclamé empereur d'Allemagne par le pape Innocent IV en 1247, en opposition à Frédéric II, et resta seul maître de l'empire à la mort de Conrad IV, 1254. Plus occupé de ses affaires propres que de celles de l'empire, il fit la guerre à ses voisins pour étendre ses États. Il périt en 1256, dans une guerre contre les Frisons.

GUILLAUME DE NASSAU-ORANGE, stathouder de Hollande. V. NASSAU et GUILLAUME III (roi d'Angl.).

GUILLAUME 1<sup>er</sup>, roi des Pays-Bas, né en 1772 à la Haye, était fils de Guillaume V, stathouder de Hollande (dépossédé par les Français et mort à Brunswick en 1806), et fut d'abord connu sous les titres de prince d'Orange, de duc de Nassau, de *Prince héréditaire des Provinces-Unies de Hollande*. Il servit

dans la campagne contre la France en 1793 et 94 sous le prince de Cobourg, disputa vainement son pays aux Français, fut dépoillé par Napoléon I de ses possessions patrimoniales en Allemagne pour avoir refusé d'accéder à la Confédération du Rhin, rentra en Hollande des 1813, après la bataille de Leipsick, prit dès lors le titre de *prince souverain*, et reçut des Alliés en 1815 celui de roi des Pays-Bas, réunissant sous son sceptre la Belgique et la Hollande. Il donna à son peuple une constitution et un gouv<sup>t</sup> représentatif, mais il s'aliéna les Belges en inquiétant le culte catholique et en imposant l'usage de la langue flamande. Une insurrection formidable éclata à Bruxelles le 25 août 1830, peu de jours après la révolution de France. Malgré sa longue et énergique résistance, il ne put empêcher la séparation des deux pays: il finit par y accéder en 1838. Bientôt il mécontenta les Hollandais eux-mêmes en présentant un budget onéreux, qui fut rejeté (1839), et en contractant un mariage avec une dame belge et catholique, la comtesse d'Oultremont. Dégouté du trône, il abdiqua en 1840, et se retira à Berlin, où il mourut subitement en 1843, laissant une fortune de plus de 300 millions.—Guillaume II, né en 1792, qui lui avait succédé en 1840, mourut dès 1848: il s'était attaché à diminuer les charges du peuple et à concilier tous les intérêts. Il eut pour successeur son fils, né en 1817, qui prit le nom de Guillaume III.

#### V. Rois et princes divers.

GUILLAUME, roi d'Écosse, surnommé *le Lion*, parce qu'il portait un lion dans ses armes, succéda en 1165 à son frère Malcolm IV, fit la guerre à Henri II, roi d'Angleterre, fut vaincu, fait prisonnier, enfermé au château de Falaise, et ne recouvra sa liberté qu'après s'être reconnu vassal du roi d'Angleterre. A l'avènement de Richard Cœur de Lion, il se délivra de ce vasselage moyennant 10 000 marcs d'argent. Depuis, il régna paisible jusqu'à sa mort, en 1214.

GUILLAUME, ducs d'Aquitaine. L'Aquitaine a eu dix ducs de ce nom. Les plus connus sont: G. I, *le Saint*. V. ci-dessus GUILLAUME (S.). — G. III, lit *Tête d'é-toupe* à cause de la couleur des cheveux; il régna de 942 à 956, se vit forcé de faire hommage de son duché à Louis d'Outremer, fut en guerre avec le roi Lothaire qui le battit à Poitiers en 954, et le força à lui fournir des secours contre le comte de Champagne. — G. V, le *Grand* (993-1030): il protégea les sciences et les lettres, les cultiva lui-même et établit une école dans son palais. Il se retira dans l'abbaye de Maillezais et y prit l'habit. — G. IX (1086-1127), guerrier et troubadour. Il partit en 1101 pour la Terre-Sainte avec une nombreuse armée et revint presque seul. Livré au plaisir et à la galanterie, il dépouilla souvent des monastères pour enrichir des femmes et des courtisans et fut excommunié en 1119 par le concile de Reims. On trouve quelques pièces de lui dans la *Bibliothèque du Poitou* de Drexel du Radier. — G. X, dernier duc d'Aquitaine (1127-1137), fils du préc., s'abandonna, comme son père, au plaisir. Son règne fut agité par des guerres presque continuelles, tantôt contre le roi Louis le Gros, tantôt contre les Normands. A sa mort, ses États passèrent entre les mains de sa fille Éléonore, si connue sous le nom d'Éléonore de Guyenne.

#### VI. Savants, artistes, etc.

GUILLAUME D'APULIE ou DE POUILLE, *Gulielmus Apuliensis*, moine du Mont-Cassin au XI<sup>e</sup> siècle, composa vers 1090, à la demande du pape Urbain II, une *Chronique* en vers latins où il raconte les conquêtes des Normands dans l'Apulie, la Calabre et la Sicile. Cette chronique, en vers faciles, donne de précieux renseignements sur cette partie de l'histoire. Éditée pour la 1<sup>re</sup> fois à Rouen en 1582, elle a été reproduite dans les recueils de Leibnitz et de Muratori.

GUILLAUME DE JUMIÈGES, bénédictin, de l'abbaye de Jumièges, mort vers 1090, est auteur d'une *Histoire des Normands*, en latin, trad. dans la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, de

M. Guizot. Elle forme 2 parties : la I<sup>re</sup> va jusqu'en 996, et n'est qu'un abrégé de Dudo; la II<sup>e</sup> va jusqu'à 1066. Ce chroniqueur peint les mœurs et les caractères avec vérité.

GUILLAUME DE CHAMPEAUX, *Guilielmus de Campellis*, philosophe scolastique, archidiacre de Paris, était fils d'un laboureur de Champeaux en Brie. Il enseigna avec éclat à l'école du Cloître Notre-Dame à Paris, puis au Cloître St-Victor, et compta Abélard au nombre de ses disciples. Éclipsé dans ses leçons et vaincu dans la dispute par son élève, il renouça à l'enseignement. Il fut nommé en 1113 évêque de Châlons-sur-Marne, prit l'habit de Cîteaux en 1119 et mourut deux ans après. G. de Champeaux était un des plus zélés défenseurs de la doctrine réaliste. Il a laissé un *Traité de l'origine de l'âme* (dans le tome V du *Theaurus* de P. Maribœu) et un *Livre des sentences*, resté manuscrit.

GUILLAUME DE MALMESBURY, historien anglais, né vers 1066, d'une famille normande, mort vers 1142, était bénédictin. Il a laissé une histoire d'Angleterre en 2 parties : *Ge to Regum Anglorum*, de 455 à 1120, et *Historia novella*, de 1120 à 1142. Elle a été pub. par T. D. Hardy, Londr., 1850, 2 vol. in-8. C'est, après l'ouvrage de Bède, la première histoire digne de ce nom que possède l'Angleterre.

GUILLAUME DE TYR, archevêque de Tyr, né à Jérusalem vers 1138, vint étudier les lettres en Occident, et à son retour dans sa patrie gagna la confiance d'Amour, roi de Jérusalem; fut nommé par ce prince archidiacre de la métropole de Tyr en 1167, et précepteur de son fils Baudouin, fut chargé de plusieurs missions à Constantinople et à Rome, concerta une alliance avec Manuel, empereur grec, 1168, devint archevêque de Tyr en 1174. assista au concile de Latran en 1178, refusa de reconnaître la suprématie d'Héraclius, patriarche de Jérusalem, qui tenta de l'empoisonner, 1184, vint en 1188 prêcher une croisade en Europe et mourut vers 1193. On a de lui : *Historia belli sacri a principibus christianis in Palaestina et in Oriente gesti*, Bâle, 1549, in-f., insérée dans les *Gesta Dei per Francos* de Bongars et reimpr. dans les *Historiens des Croisades* publ. par l'Acad. des inscr., Paris, 1844-59, in-f., trad. en franç. dès 1573 par G. de Préau. Cette histoire, qui malheureusement est inachevée (elle ne va que jusqu'en 1183), a le cachet de la sincérité; elle se lit avec intérêt et avec fruit. Guillaume de Tyr avait aussi composé une *Histoire des Arabes*, qui s'est perdue.

GUILLAUME LE BRETON, *G. Armoricus*, historien et poète, né en Bretagne vers 1165, mort vers 1226, remplit les fonctions de conseiller intime auprès de Philippe-Auguste, dont il obtint, entre autres bénéfices, un canonicat à Sens. On a de lui une *Histoire des gestes de Philippe-Auguste* et la *Philippide*, poème en 12 livres : ces deux ouvrages, écrits en latin, se trouvent, le 1<sup>er</sup> dans la collection des *Historiens de France* et dans les *Mém. relatifs à l'histoire de France* de M. Guizot, le 2<sup>e</sup> dans la collection de Duchesne.

GUILLAUME D'AUVERGNE, philosophe scolastique, né à Aurillac, fut nommé en 1228 évêque de Paris et mourut en 1249. Il se fit remarquer par l'étendue de ses connaissances et par l'originalité de ses vues, principalement sur la théologie naturelle. Il penchait vers le Platonisme. Il avait étudié les Néoplatoniciens et les auteurs arabes; on croit qu'il fut le premier en Europe à faire usage des livres attribués à Hermès Trismégiste. Ses ouvrages ont été publiés à Nuremberg, 1496, in-fol., et à Orléans, 1674, 2 vol. in-fol.

GUILLAUME DE ST-AMOUR, docteur en Sorbonne et chanoine de Beauvais, né vers 1200 à St-Amour (Jura), mort en 1272, combattit l'institution des Frères mendiants et attaqua sans mesure les abus du clergé dans un livre hardi, les *Périls des derniers temps*, 1256, qui fut condamné par le pape.

GUILLAUME DE MEERBEKA OU DE MEERBECKE, dominicain, né vers 1230 à Meerbecke (Brabant), était disciple d'Albert le Grand et ami de St. Thomas. Il

fut chapelain et pénitencier du pape Clément IV (1268), accompagna Grégoire X au Concile de Lyon (1274), fut nommé par Jean XXI archevêque de Corinthe, et mourut dans son diocèse vers 1300. Possédait également le grec et l'arabe; il rendit d'importants services à son siècle : il entreprit, à l'instigation de St. Thomas, une nouv. trad. latine d'Aristote; il traduisit aussi divers traités de Simplicius, de Proclus, d'Hippocrate. La plupart de ces trad. sont restées inédites; M. V. Cousin a inséré dans son *Proclus* ce que Guillaume avait trad. de cet auteur.

GUILLAUME DE NANGIS, bénédictin de St-Denis, mort en 1300, fut garde des chartes de St-Denis de 1289 à 1299. Il est auteur d'une *Chronique des rois de France*; des *Vies de St. Louis et de ses frères, Philippe le Hardi et Robert*, insérées dans la collect. d'A. Duchesne, et pub. à part par H. Gérard, 1843.

GUILLAUME DE LORRIS, poète français du XIII<sup>e</sup> siècle, né à Lorris, près de Montargis, vivait au temps de St. Louis et mourut fort jeune, en 1260, à ce qu'on croit. Il est auteur du célèbre roman de *la Rose*, continué par Jean de Meung; ce n'est autre chose que l'art d'aimer, mis sous une forme allégorique. *La Rose*, si difficile à cueillir, est la femme aimée que l'amant n'obtient qu'après mille obstacles. Cet ouvrage a été fréquemment imprimé; on estime surtout l'édition de Méon, Paris, 1814, 4 vol. in-8. La partie du roman de *la Rose* composée par Guillaume de Lorris renferme 4000 vers de huit syllabes.

GUILLAUME, dit *Frère Guillaume*, peintre sur verre, né à Marseille en 1475, mort à Arezzo, en 1537, était dominicain. Sur l'invitation du pape Jules II, il accompagna en Italie le frère Claude, son compatriote, habile peintre sur verre, et exécuta avec lui de belles verrières pour le Vatican. Il peignit seul les vitraux de Ste Marie dell'Anima, à Rome, ainsi que ceux de la cathédrale et de l'église St-François d'Arezzo.

GUILLEMES, bourg de France (Alpes marit.), ch.-l. de c. de l'arr. de Puget-Théniers, près de la r. g. du Var; 1200 hab. Anc. ville forte; rochers à pic.

GUILLEMOT (Charles, comte), lieutenant général et pair de France, né à Dunkerque en 1774, mort à Bade en 1840, fit toutes les campagnes de l'Empire en qualité de chef d'état-major, fut créé général de division en 1813, fut nommé en 1816 directeur général du dépôt de la guerre, et prit une grande part à la réorganisation de cette administration. En 1823 il dressa les plans de l'expédition d'Espagne sous le commandement du duc d'Angoulême, accompagna ce prince dans l'expédition, conseilla la célèbre ordonnance d'Andujar et fut à son retour créé pair de France. En 1824, il fut nommé ambassadeur près la Porte ottomane et seconda les réformes entreprises par le sultan Mahmoud. Il fut rappelé en 1831, et vécut depuis dans la retraite. Il a publié la *Campagne* de 1823, Paris, 1826.

GUILLEMITES, congrégation religieuse instituée en 1153 par S. Guillaume de Malvalle, fut d'abord établie dans la vallée de Malvalle, près de Sienne, puis se répandit dans toute l'Italie, en France et en Allemagne. Dès 1256 les Guillemites eurent un monastère à Montouge près Paris; ils furent transférés en 1298 à Paris même, au Marais. Ils portaient de grands manteaux blancs, d'où ils reçurent le nom de *Blancs-Manteaux*. — Longtemps avant la Révolution, les Guillemites n'avaient plus de maison en France.

GUILLERAGUES (le comte LAYRONE de), né à Bordeaux, était 1<sup>er</sup> président de la cour des aides de Bordeaux lorsqu'il fut nommé, en 1779, ambassadeur à Constantinople. Il a la grande réputation de son *Ambassade auprès du Grand Seigneur*, Paris, 1687. Boileau lui a adressé sa 1<sup>re</sup> Épître, sur la *Nécessité de se connaître soi-même*.

GULLERI (les frères), nom de trois brigands fameux pendant les guerres de la Ligue; ils étaient issus d'une famille noble de Bretagne et avaient servi parmi les Ligueurs sous le duc de Mercœur. Lorsque Henri IV fut monté sur le trône, ils levèrent une

troupe de voleurs avec laquelle ils parcoururent les grandes routes, et mirent à contribution les châteaux du Lyonnais, de la Guyenne, de la Saintonge et du Poitou. Ils avaient établi leur quartier général au château des Essarts, sur les frontières de la Bretagne et du Bas-Poitou. Assiégés dans cette retraite en 1608, ils furent faits prisonniers après une longue résistance, et rompus vifs sur la place de Saintes.

**GUILLESTRE**, ch.-l. de cant. (H.-Alpes), à 19 k. N. E. d'Embrun; 1000 hab. Anc. place forte. Toiles, usine à fer. Marbres aux environs.

**GUILLET** (Pernette ou), femme poëte du xvi<sup>e</sup> s., contemporaine et émule de Louise Labé, née à Lyon en 1520, morte dès 1545, possédait une grande instruction et s'était de bonne heure fait connaître par des poésies gracieuses et par des chansons qu'elle chantait elle-même en s'accompagnant du luth ou de l'épinette. Ant. Dumoulin fit imprimer les *Rymes de gentille et vertueuse dame Pernette du Guillet*; elles ont été réimpr. à Lyon en 1856.

**GUILLOIN**, ch.-l. de c. (Yonne), sur le Serein, à 14 kil. N. E. d'Avallon; 800 hab. Un traité y fut conclu en 1359, pour l'évacuation de la Bourgogne par les Anglais.

**GUILLOIN** (l'abbé), évêque de Maroc, né à Paris en 1760, mort en 1847, publia en 1788 des *Mélanges de littérature orientale* qui le firent remarquer de Barthélemy, fut introduit par ce savant chez la princesse de Lamballe, qui le prit pour aumônier, lecteur et bibliothécaire; combattit la constitution civile du clergé, fut forcé de se cacher sous la Terreur, et exerça la médecine à Sceaux; reparut en 1801 pour publier des *Recherches sur le Concordat*, qui lui valurent quatre mois de détention au Temple, fut néanmoins, lors du rétablissement du culte, nommé chanoine de Paris et bibliothécaire de l'archevêché, et accompagna le cardinal Fesch à Rome. Appelé à la Faculté de théologie de Paris dès sa création (1810), il fit avec distinction le cours d'éloquence sacrée pendant 30 ans, devint doyen de cette Faculté, puis inspecteur de l'Académie de Paris. Promu par Louis-Philippe à l'évêché de Beauvais, il ne put obtenir ses bulles du pape, parce qu'il avait administré l'abbé Grégoire, évêque constitutionnel de Blois, sans avoir observé toutes les règles ecclésiastiques; néanmoins, ayant reconnu ses torts, il fut nommé en 1832 évêque in partibus de Maroc. Outre quelques ouvrages littéraires ou philosophiques (*Commentaires de La Fontaine*, *Entretiens sur le suicide*, *Histoire de la philosophie*, etc.), l'abbé Guilloin a publié une *Bibliothèque choisie des Pères grecs et latins*, traduits en français (Paris, 1825-28, 26 vol. in-8). Il a donné en outre en 1838 une trad. complète de *S. Cyprien*. Combattant à la fois l'ultramontanisme et l'incrédulité, il publia en 1835 une *Réfutation des ouvrages de M. de Lamennais*, et en 1842 un *Examen des doctrines de Gibbon, Strauss et Salvador*.

**GUILLOTIÈRE** (LA), faubourg de Lyon, sur la r. g. du Rhône. Fabriques de soies, d'acide sulfurique, vitriol, etc. C'était avant 1852 une commune distincte de Lyon, qui comptait 38 000 h.

**GUILLOTIN** (Jos. Ignace), médecin, né à Saintes en 1738, mort en 1814, exerçait son art à Paris lorsqu'il fut élu membre de l'Assemblée nationale. Il s'y fit remarquer par la sagesse de ses vues et la modération de ses principes. Wantant diminuer les souffrances des suppliciés, il proposa l'abolition du genre de supplice suivi jusqu'alors : sa proposition ayant été acceptée, le peuple donna son nom à la machine fatale employée pour exécuter les condamnés. Ce n'est cependant pas lui qui est l'inventeur de la guillotine : il s'était borné à faire décréter l'égalité des peines et à recommander la recherche d'un supplice prompt et uniforme (1<sup>er</sup> déc. 1789); ce fut le Dr Ant. Louis, secrétaire de l'Académie de chirurgie, qui détermina le mode de supplice et qui arrêta, avec un mécanicien du nom de Schmidt, le plan de la machine, qui fut employée pour la première

fois le 25 avril 1792 (V. l'art. GUILLOTINE dans notre *Dict. univ. des Sciences*).

**GUIMARAENS**, v. du Portugal (Minho), à 42 kil. N. E. de Porto ; 7000 hab. Palais construit par Alphonse I, duc de Bragançe; plusieurs belles places; église collégiale. Coutellerie, quincaillerie, linge de table. Patrie du roi Alphonse I et du pape Damase I.

**GUIMARD** (Marie Madeleine), célèbre danseuse, née à Paris en 1743, morte en 1816, entra en 1762 à l'Opéra où elle eclipsa bientôt toutes ses rivales, et eut longtemps la vogue. Elle fit époque dans les annales du scandale comme dans celles de l'art. Elle s'était fait bâtir, rue de la Chaussée d'Antin, un magnifique hôtel et un théâtre, mais elle finit par se ruiner.

**GUIMOND DE LA TOUCHE** (Claude), poëte dramatique, né à Châteauroux vers 1723, mort en 1760, entra chez les Jésuites en 1739, et fut obligé, après 14 ans, de quitter la Compagnie pour avoir frôné quelques-unes des pratiques qui y étaient usées. Rentré dans le monde, il se consacra à la poésie dramatique : en 1757 il présenta au Théâtre-Français la tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, œuvre bien conçue et pathétique, qui, malgré des incorrections de style, eut un très-grand succès. On a aussi de lui une *Épître à l'Amitié* et les *Soupirs du cloître*, ou le *Triomphe du fanatisme*, violente satire contre les Jésuites, qui n'a paru qu'après sa mort.

**GUINÉE**, vaste région de l'Afrique occidentale comprise entre la colonie de Sierra-Leone au N. et le cap Lopez au S., s'étend, sur une longueur d'environ 3000 k., de lat. N. à 2<sup>e</sup> lat. S. Elle est bornée au N. par le Soudan et la Sénégambie, à l'O. et au S. O. par l'Océan, au S. par le Congo, à l'E. par des pays peu connus. Cette région est vulgairement divisée en six côtes, qui, en allant du N. O. au S. E., sont : la *Côte du Vent* (subdivisée en *Côte des Graines*, de *Malagouette* ou du *Poirre*, et *Côte des Dents* ou d'*Ivoire*), la *Côte d'Or*, la *Côte des Esclaves*, la *Côte de Benin*, la *Côte de Calabar* et la *Côte de Gabon*. — Quelques uns étendent le nom de Guinée à tout le littoral africain compris depuis le cap Rouge en Sénégambie jusqu'au cap Nègre, au S. de l'État de Kakonda, par 12<sup>e</sup> lat. S., et divisent alors la Guinée en *Guinée septentrionale*, depuis le cap Rouge jusqu'au golfe de Biafra, ou même jusqu'au cap Lopez, et *Guinée méridionale* ou côte d'Angola, au S. de la première. — Les Espagnols et les Portugais découvrirent successivement les divers points de la côte de Guinée (du cap Rouge au cap Nègre) de 1446 à 1484.

**GUINÉE** (golfe de), partie de l'Océan Atlantique qui s'étend le long des côtes de la Guinée, depuis le cap Palmar jusqu'au cap Lopez, par 10<sup>e</sup> long. O. et 7<sup>e</sup> long. E. et par 5<sup>e</sup> lat. N. et 2<sup>e</sup> lat. S. Il forme deux golfes plus petits, celui de Benin et celui de Biafra, et contient les îles de Fernando-Po, du Prince, de St-Thomas et d'Annobon.

**GUINÉE** (NOUVELLE-). V. PAPOUASIE.

**GUINEGATTE** et mieux ENGUINEGATTE, lieu du Pas-de-Calais, à 20 kil. N. O. de St-Omer ; 400 hab. Il s'y livra deux batailles funestes à la France, l'une le 4 août 1479, entre Maximilien d'Autriche et Louis XI; l'autre le 16 août 1513, entre les Français et les Anglais. Pour cette dernière, V. EPERONS (journée des).

**GUINES**, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 31 kil. N. E. de Boulogne ; 4500 hab. Canal. Fabriques de tuelles et de dentelles; raffineries de sel. Grand commerce de bestiaux, volailles, gibier; entrepôt des bois de la forêt de Guines et de la houille de Hardinghen. — Jadis ch.-l. d'un comté, et l'une des plus fortes places de la Picardie. C'est entre Guines et Ardres que se tint l'entrevue du Camp du drap d'or. G. fut une des dernières villes rendues par les Anglais.

**GUINGAMP**, ch.-l. d'arr. (Côtes-du-Nord), à 31 kil. N. O. de St-Brieuc, sur le Trieux ; 6466 hab. Trib., collège, société d'agriculture. Eglise et halle remarquables. Fabriques de fil et de percales lustrées, dites *guingamps*; tanneries, etc. — Jadis ch.-l. du duché de Penthièvre.

**GUI-PAPE. V. GUI.**

**GUIPUSCOA**, une des provinces basques de l'Espagne, la plus au N. E., a donné son nom à une capitainerie générale située entre le golfe de Biscaye au N., la Vieille-Castille à l'O. et au S., et la Navarre à l'E., qui compte 375 000 hab., et qui comprend 3 intendances : Guipuscoa au N. E., ch.-l., St-Sébastien; Biscaye au N. O., ch.-l., Bilbao; Alava au S., ch.-l. Vittoria. Sol montagneux, traversé par les Pyrénées, et riche en mines de fer. — L'intendance de Guipuscoa a 141 752 h. Outre St-Sébastien, son ch.-l., elle renferme Fontarabie. — Le Guipuscoa faisait partie du pays des *Cantabres*. Soumis avec peine par les Romains sous Auguste, il passa successivement sous la domination des Goths, des Maures, des rois de Navarre et des rois de Castille (depuis 1200). Comme les autres provinces basques, il jouissait de privilèges importants nommés *fueros*, et il a combattu longtemps pour les conserver. **V. FUEROS.**

**GUIRAUD** (le baron Alexandre), né en 1788 à Limoux (Aude), mort en 1847, était fils d'un manufacturier, et jouissait d'une aisance qui lui permit de se livrer à ses goûts littéraires. Après avoir remporté quelques palmes aux jeux Floraux, il vint à Paris, présenta en 1820 au Théâtre-Français la tragédie de *Pélage*, dont la représentation fut défendue parce qu'un archevêque y était mis en scène; fit jouer à l'Odéon en 1822 les *Machabées*, tragédie en 5 actes, qui obtint un grand succès; donna l'année suivante *le Comte Julien ou l'Expiation*, qui réussit moins bien, et en 1827 *Virginie*, qui fut plus heureuse. Il abandonna de bonne heure le théâtre et consacra son talent à la poésie lyrique et élégiaque; on estime ses *Élégies savoyardes*, 1823; ses *Chants hellènes*, 1824. On a aussi de lui des romans chrétiens : *Césaire*, *Flavien ou De Rome au désert*, et un ouvrage plus sérieux, la *Philosophie catholique de l'histoire*. Comme Soumet, son compatriote et son ami, Guiraud répandit dans ses écrits les sentiments religieux qui étaient dans son cœur. Il avait été reçu à l'Acad. française en 1826.

**GUIRAUDET** (Ch.), littérateur, né à Alais en 1754, mort à Dijon en 1804, était lecteur de Madame au moment de la Révolution. Il fut député par la ville d'Alais à l'Assemblée Constituante en 1790, devint secrétaire général du ministère des relations extérieures sous le Directoire, et préfet de la Côte-d'Or sous le Consulat. Il a laissé des *Contes en vers*, 1780; un traité de *l'Influence de la tyrannie sur la morale publique*, 1796; des *Discours sur Machiavel*, et une *Traduction de Machiavel*, 1799, ouvrage resté incomplet et peu estimé.

**GUISCARD**, ch.-l. de c. (Oise), sur la Verse, à 34 kil. N. E. de Compiègne; 1400 hab. Château.

**GUISCARD** (Robert). **V. ROBERT GUISCARD.**

**GUISE**, ch.-l. de c. (Aisne), sur l'Oise, à 24 kil. N. O. de Verrier; 4000 hab. Ville forte, jadis importante, enceinte flanquée de tours. Lin, chanvre, fil, huile; tanneries, filatures. Patrie de Camille Desmoulins. — Cette ville, fondée au ix<sup>e</sup> siècle, était jadis la capit. de la Thiérache. Elle devint ensuite la capit. d'un comté particulier qui, en 1333, fut apporté en dot au duc de Lorraine Raoul par Marie de Blois ou de Châtillon, et qui fut érigé en duché par François I en 1527 en faveur de Claude, 3<sup>e</sup> fils du duc de Lorraine René II. Claude fut ainsi le chef de l'illustre maison de Guise, qui se divisa en deux branches, celle des ducs de Guise, éteinte en 1675, et celle des ducs d'Elbeuf, qui survécut jusqu'en 1825. — La ville de Guise fut prise par les Anglais en 1423, mais reprise dès 1426; prise par les Impériaux en 1536, elle fut reprise par François I; assiégée vainement en 1543, 1636 et 1650.

**GUISE** (Claude DE LORRAINE, duc de), tige de l'illustre maison de Guise, né en 1496, mort en 1550, était le 3<sup>e</sup> fils de René II, duc de Lorraine, et fut d'abord connu sous le nom de comte d'Aumale. Il vint se fixer en France vers la fin du règne de

Louis XII, y obtint des lettres de naturalisation, servit avec la plus grande distinction sous François I, fit des prodiges de valeur à la bat. de Marignan (1515), défait les Anglais devant Heslin (1522), et repoussa les paysans de l'Alsace et de la Souabe qui voulaient envahir la Lorraine (1525). François I, pour le récompenser, érigea en sa faveur le comté de Guise en duché-pairie (1527), et le nomma gouverneur de la Champagne. En 1542 il conquit le duché de Luxembourg; l'année suivante il repoussa les Impériaux déjà maîtres d'une partie de la France. Il avait épousé en 1513 Antoinette de Bourbon, tante d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, père d'Henri IV; il en eut François, duc de Guise; Claude II, duc d'Aumale (**V. AUMALE**); Charles, card. de Lorraine.

**GUISE** (Franç. DE LORRAINE, duc de), fils aîné du précéd., né en 1519, est un des plus grands capitaines qu'ait eus la France. Il se distingua dès 1545, au siège de Boulogne, où il reçut une blessure à la figure qui lui valut le surnom de *Balafré*. Nommé en 1552 par Henri II lieutenant général des Trois-Évêchés, il soutint victorieusement contre Charles-Quint le siège de Metz (du 31 oct. 1552 au 15 janv. 1553), et gagna en 1554 avec Tavannes, sur le même ennemi, la bataille de Renty. Mis en 1557 à la tête d'une armée envoyée, à la sollicitation du pape Paul IV, pour conquérir le royaume de Naples, que défendait le duc d'Albe, il remporta plusieurs victoires, mais il échoua dans cette entreprise, privé des secours qu'avait promis le pape. Rappelé en France après la défaite de St-Quentin (1557), et investi d'un pouvoir extraordinaire avec le titre de lieutenant général du royaume, il refoula les Anglais vers le Nord, leur enleva Calais, Guines, Ham (1558), battit dans la même année les Espagnols à Thionville, et amena ainsi la paix de Cateau-Cambrésis (1559). A la mort de Henri II, qui eut lui peu après, François de Guise et son frère le cardinal de Lorraine, oncle du nouveau roi, le jeune François II, qui avait épousé leur nièce (Marie Stuart), s'emparèrent du gouvernement. Adversaires ardents du Calvinisme, ils déjouèrent la conjuration d'Amboise, 1560, et poursuivirent le procès de Louis de Condé et d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, arrêtés dans Orléans. Privé de son influence à l'avènement de Charles IX, le duc de Guise forma en 1561, avec le comte de Montmorency et le maréchal de St-André, un célèbre *triumvirat* dans le but de ressaisir le pouvoir. Le massacre des Protestants à Vassy (1562), par les gens de sa suite, donna le signal des guerres de religion. Il commanda l'armée catholique avec Montmorency, et gagna sur Condé et Coligny, chefs de l'armée protestante, la bataille de Dreux (1562); mais, l'année suivante, lorsqu'il se préparait à assiéger Orléans, la place d'armes des Huguenots, il fut tué d'un coup de pistolet par un gentilhomme protestant nommé Poltrot de Méré.

**GUISE** (Henri I DE LORRAINE, duc de), le 2<sup>e</sup> *Balafré*, fils aîné de François de Guise, né en 1550, fut témoin du meurtre de son père sous les murs d'Orléans, et voua dès ce moment une haine implacable aux Protestants. Après s'être couvert de gloire par sa défense de Poitiers contre l'amiral Coligny (1569), il se déshonora en prenant le rôle d'assassin; c'est lui qui commença le massacre de la St-Barthélemy en ordonnant le meurtre de l'amiral (1572). En 1575 il défait, près de Dormans (Marne), un corps d'Allemands alliés des Huguenots; il reçut dans cette action une blessure au visage qui lui valut le surnom de *Balafré*. L'année suivante se forma la *Ligue*; le duc de Guise en fut le chef. Depuis ce moment jusqu'à sa mort, il fit tout pour s'ouvrir la voie au trône, faisant prêcher et répandre des libelles contre Henri III, traitant avec le roi d'Espagne Philippe II, qui lui envoya de l'argent (1585), et avec le pape Grégoire XIII, qui favorisait la Ligue. Il fit enfin rédiger un mémoire qui demandait le changement de gouvernement et l'éta-

blissement de l'inquisition, et il le présenta dans l'assemblée tenue à Nancy (1588). Après cet acte, et malgré la défense de Henri III, il entra dans Paris où il fut reçu avec enthousiasme et tint le roi assiégé dans le Louvre à la journée des Barricades, 12 mai 1588. Toutefois, il n'osa prendre la couronne, et se contenta de faire signer au roi *l'édit de l'Union*, qui le nommait lieutenant général du royaume. Henri, courroucé, dissimula, et convoqua les États généraux à Blois pour y traiter de la réforme du royaume. A peine le duc de Guise y était-il arrivé qu'il fut assassiné dans le château royal par des gardes apostés à la porte du cabinet du roi (23 déc. 1588). — Son frère, Louis de Lorraine, cardinal de Guise, archevêque de Reims, qui avait activement secondé ses projets, fut lui-même mis à mort le lendemain. — La mort du duc de Guise a fourni le sujet de quelques tragédies, parmi lesquelles nous citerons les *États de Blois*, par Raynouard, 1814.

GUISE (Charles de LORRAINE, duc de), fils de Henri de Guise et de Catherine de Clèves, né en 1571, fut arrêté après le meurtre de son père, quoiqu'il n'eût que 17 ans, et détenu à Tours. Il parvint à s'échapper en 1591 et prit d'abord les armes contre Henri IV, mais il fit bientôt après sa soumission, et reçut le gouv't de la Provence. En 1622 il conduisit une flotte contre les Rochelois et les battit, mais, ayant inspiré de l'ombrage à Richelieu, il se retira en Italie, où il mourut en 1640.

GUISE (Henri II de LORRAINE, duc de), 4<sup>e</sup> fils du préc., né en 1614, fut d'abord destiné à l'Église. Il avait déjà été nommé à l'archevêché de Reims lorsque, devenu l'aîné de sa famille, il rentra dans le monde. Il eut même une fâcheuse célébrité par ses aventures galantes. Il se jeta dans le parti du comte de Soissons contre Richelieu, quitta la France avec la comtesse, et fut en son absence condamné à mort par le parlement de Paris; mais il fit sa paix avec la cour en 1643. En 1647, il se rendit en Italie pour seconder la révolte des Napolitains contre l'Espagne (V. MASANIELLO); il défit les troupes espagnoles commandées par don Juan, et saisit les rênes du gouvernement; mais ses galanteries indisposèrent certains nobles de Naples, qui ouvrirent les portes à l'ennemi. Il fut fait prisonnier et conduit en Espagne, où il resta jusqu'en 1652: il fut délivré par le prince de Condé. Il essaya de nouveau en 1654 de conquérir Naples, mais sans plus de succès. Au retour, il fut nommé grand chambellan. Il mourut en 1664, sans laisser de postérité. Il a rédigé des *Mémoires* sur l'expédition de Naples, qui ont été publiés par son secrétaire Saintcyon, Paris, 1668. — M. R. de Bouillé a donné *l'Histoire des ducs de Guise*, 1849.

GUISE (Jacques de), historien V. GUYSE.

GUIFON (Jean), armateur de La Rochelle, né en 1585, fut nommé en 1621, par ses compatriotes insurgés, amiral de leur flotte, soutint avec gloire en 1622 une lutte acharnée contre les troupes royales qui commandait le duc de Guise, et obtint du roi des conditions avantageuses; reprit les armes en 1627 pour repousser une nouvelle attaque dirigée par le cardinal de Richelieu en personne, fut pendant le siège élu maire de la Rochelle et jura de poignarder quiconque parlerait de se rendre. Toutefois après 13 mois de siège, la famine le contraignit à capituler. Il prit dans la suite du service dans la marine royale, contribua à reprendre sur les Espagnols les îles Ste-Marguerite, et assista à la bat. navale perdue par les Français devant Orbitello en 1646. On pense qu'il y périt. Selon une autre version, il rentra dans sa patrie où il mourut honoré, en 1654. — Chimiste. V. GUYTON.

GUITRES, ch.-l. de cant. (Gironde), au confluent de l'Isle et du Lary, à 18 kil. N. E. de Libourne; 1400 hab. Pont suspendu sur l'Isle. Anc. abbaye de Bénédictins qui date de la fin du XI<sup>e</sup> siècle: l'église, en style roman, subsiste encore. Restes d'une arche en briques qu'on appelle le *Pont de Charlemagne*.

Cette petite ville fut en 1548 le théâtre d'une insurrection de paysans contre l'impôt de la gabelle: les insurgés, qu'on appelait les *Guitres*, furent battus partout et leur chef pendu à Libourne.

GUIXAR, lac du Guatemala (San-Salvador), reçoit la rivière Mitlan et s'écoule dans l'Océan Pacifique par une rivière dite aussi Guixar; il a 90 kil. de tour. Il renferme une île boisée où l'on voit les ruines d'une anc. ville, nommée *Zacualpa*.

GUIZOT (Pauline de MEULAN, dame), née à Paris en 1773, morte en 1827, était fille d'un receveur général de la généralité de Paris. Ruinée par la Révolution, elle publia d'abord des romans: *les Contradictions*, 1799; *la Chapelle d'Ayton, ou Emma Courtenay*; à partir de 1801, elle écrivit dans le *Publiciste*, que Suard venait de fonder. En 1812 elle épousa M. Guizot, qu'elle seconda dans quelques-uns de ses travaux, et depuis elle publia divers ouvrages d'éducation: le *Journal d'une Mère, les Enfants*, 1812, recueil de contes pour le 1<sup>er</sup> âge; *l'Écolier, ou Raoul et Victor*, couronné par l'Académie; *Nouveaux Contes*, 1823; *Éducation domestique*, 1826; *une Famille* (ouvrage inachevé, qui a été terminé par Mme Tastu). Tous ces ouvrages offrent une morale pure avec une élévation peu commune de pensées. On a dit qu'on trouvait en Mme Guizot la parfaite harmonie de la raison et du cœur.

GULDIN (Paul), savant mathématicien suisse, né à St-Gall en 1577, mort à Gratz en 1643, abjura la religion protestante en 1597, entra chez les Jésuites et professa les mathématiques à Rome. On a de lui: *Problema arithmeticum de rerum combinationibus*, Vienne, 1622; *Problema geographicum de motu terræ ex mutatione centrigravitatis*, 1622: il y pose ce théorème, qui a conservé son nom: que toute figure formée par la rotation d'une ligne autour d'un axe immobile est le produit de la quantité génératrice par le chemin de son centre de gravité.

GULF-STREAM, grand courant de l'Océan Atlantique, part du golfe du Mexique, traverse le canal de Bahama, suit les côtes de l'Amérique du Nord jusqu'au banc de Terre-Neuve, se dirige alors directement à l'E. vers l'Europe, où il se divise en 2 branches, dont l'une va se briser sur les côtes de l'Islande et de la Norvège, tandis que l'autre vient se jeter dans le golfe de Gascogne. Il se reconnaît à la température élevée de ses eaux, à leur couleur bleue, ainsi qu'à leur forte salure. Ce courant fait suite au courant Equinocial, qui vient du cap de Bonne-Espérance. Il fut signalé au XVI<sup>e</sup> siècle par Gilbert.

GULHANÉ, vaste plaine qui s'étend devant le palais impérial à Constantinople, et où fut proclamé le Hatti-chérif de 1839. V. HATTI-CHÉRIF.

GULISTAN, c.-à-d. *Pays des Roses*, vge de Perse, dans le Kara-badji (Jardin-Noir), au confluent du Kour et de l'Araxe. Il y fut signé en 1816 un traité en vertu duquel la Perse céda à la Russie le Chirvan, et renonça à toute prétention sur l'Abasie, le Daghestan et la Géorgie. Ce traité recut de nouveaux développements en 1827 par la convention de Tourkmanchâh. — *Gulistan* est aussi le titre d'un poème célèbre de Saadi.

GULUSSA, roi numide, fils de Masinissa. Après la mort de son père (120 av. J.-C.), il partagea le roy. avec ses deux frères Micipsa et Manastabal sous la protection des Romains. Il se montra en toute occasion l'ennemi acharné des Carthaginois.

GUMBENIN, v. des États prussiens (Prusse orientale), ch.-l. de régence, sur la Pissa, à 105 kil. E. de Königsberg; 7000 hab. Gymnase, écoles d'architecture et d'accouchement. Draps, bonneteries, eau-de-vie de grains, bière, etc. Fondée en 1724 par Fréd.-Guillaume I. — Le gouv't de G., qui formait la partie S. O. de l'ancienne Lithuanie, est borné à l'O. par celui de Königsberg, à l'E. par la Pologne russe. Il a 220 k. du N. au S. et compte 600 000 h.

GUNDIAC, GUNDWALD. V. GONDIO, GONDVALD. GUNDLING (Nic. Jér.), philosophe et juriscôn-



sulte, né près de Nuremberg en 1671, mort en 1729. professa successivement la philosophie, l'éloquence et la jurisprudence à l'Université de Halle, puis devint recteur de cette Université et conseiller du roi de Prusse. On remarque parmi ses ouvrages : *Via ad veritatem moralem*, 1714; *Via ad veritatem juris naturæ*, 1714; *Histoire de la philosophie morale*, 1706-1708, en lat.; *Histoire de la littérature*, en all., posthume, 1734. Il fonda, comme Hobbes, tout le droit et toute la morale sur la force, qu'il nomme *coercition*.

GUNDLING (J. P., baron de), professeur d'histoire à l'Académie de Berlin, puis historiographe de Prusse, né en 1673, mort en 1731, vécut à la cour de Frédéric I, et fut par ses ridicules le jonc de cette cour. Il a laissé la *Vie de Frédéric I et de Frédéric II* et une excellente *Description du Brandebourg*, etc.

GÜNS, v. de Hongrie (Eisenburg), sur la riv. de Güns, à 33 k. S. d'Edenbourg; 6000 h. Château. Güns soutint un siège opiniâtre contre les Turcs en 1532.

GUNTER (Edmond), mathématicien anglais, né en 1581 dans le comté de Brecknok, m. en 1626, professa l'astronomie au collège de Gresham. On lui doit l'invention de plusieurs instruments géométriques, tels que le *secteur* à l'aide duquel on trace les lignes parfaites des cadrans solaires; l'*échelle dite de Gunter* ou *règle logarithmique*, qui simplifie les opérations de calcul. Ses *Œuvres*, contenant ses observations astronomiques et ses découvertes, ont été imprimées à Londres, 1673, in-4.

GUNTHERIC, GUNTHIER, F. GONDERIC, GONTIER.

GUNZBURG, v. murée de Bavière (H.-B. nabe), au confluent du Danube et du Günz, à 49 kil. O. d'Augsbourg; 3000 hab. Château. Les Français y battirent les Autrichiens le 9 oct. 1805.

GURAU, v. des États prussiens (Silésie), ch.-l. de cercle, à 80 kil. N. E. de Breslau; 3500 hab.

GURK, nom de deux rivières des États autrichiens (Illyrie), qui tombent, l'une dans la Save en face de Ran (100 kil. de cours), l'autre dans la Drave, à 24 kil. E. de Klagenfurt (cours, 140 kil.). Celle-ci arrose un bourg de Gurk, dans la Carinthie, à 35 kil. E. de Klagenfurt, qui donne son nom à un évêché dont le siège est à Klagenfurt.

GURRAH, v. du Bengale, dans l'anc. prov. de Gandouana, à 5 kil. S. O. de Djabalpour, est le ch.-l. d'un district qui formait jadis une principauté, conquise par les généraux d'Akbar en 1564. Elle passa ensuite au pouvoir d'Aureng-Zeyb et des Mahrattes, auxquels les Anglais l'enlevèrent.

GUSTASP, GOUCISTAP, anc. roi perse de la race des Kaïaniens. C'est, d'après le *Zend-Avesta*, sous ce prince que parut Zoroastre. Les uns voient en lui Cyaxare I, roi des Mèdes, les autres le père de Darius *Hystaspis*, d'autres Darius lui-même.

GUSTAVE I ou GUSTAVE WASA, roi de Suède, né en 1496, mort en 1560, était fils d'Eric Wasa, seigneur suédois, et fut un des six otages que le roi de Danemark Christian II se fit donner par la Suède en 1518, avant de s'emparer à main armée de ce royaume. Gustave Wasa, prisonnier en Danemark, résolut d'affranchir son pays; il parvint à s'évader à la fin de 1519, se réfugia dans la Dalécarlie, dont les habitants détestaient l'oppression étrangère, vécut quelque temps parmi eux déguisé en paysan, se livrant aux travaux des champs et des mines; se fit enfin connaître, révéla ses projets, fut aussitôt entouré de partisans, et marcha à leur tête sur Stockholm (1523); il y éta à peine arrivé qu'il fut proclamé roi. Après avoir assuré la paix avec ses voisins, il s'occupa de ramener la prospérité dans son royaume; il releva les finances, favorisa le Luthéranisme, le fit officiellement adopter par les États à la diète de Vesteras, en 1527, fit décréter que tous les biens du clergé qui ne seraient pas nécessaires à l'entretien de ce corps reviendraient à l'État, et se réserva la nomination des évêques. En 1540 il fit déclarer la couronne héréditaire dans sa maison. Si l'on en excepte quelques troubles excités par le

clergé mécontent et par Christian II, troubles qu'il réprima facilement, il passa le reste de son règne en paix, occupé à faire prospérer l'agriculture, à encourager le commerce, à fonder des écoles publiques, et à créer une marine. À l'âge de 70 ans, il abdiqua solennellement, le 25 juin 1560, devant la diète, en faveur de son fils Eric, et hérita l'assemblée après l'avoir remerciée. Il mourut 3 mois après.

GUSTAVE II ou GUSTAVE-ADOLPHE, surnommé *le Grand*, roi de Suède, né en 1594, succéda à son père Charles IX, en 1611. Il se fit un conseil d'hommes de mérite, à la tête duquel il plaça le chancelier Oxenstiern. La Suède le était alors en guerre avec trois puissances, le Danemark, la Russie et la Pologne; il conclut la paix avec les deux premières (1613 et 1617), et força la 3<sup>e</sup>, par deux victoires remportées, l'une en 1626, près de Wallhof en Semigalie, l'autre en 1628, à Stelm, dans la Prusse occidentale, à lui céder toutes les places fortes de la Livonie et de la Prusse polonoise. Après avoir ainsi terminé cette guerre, Gustave fit alliance avec les princes protestants d'Allemagne contre l'empereur Ferdinand II, dont les généraux Tilly et Wallenstein avaient soumis l'Allemagne jusqu'aux bords de la Baltique, et se mit à la tête du parti protestant (1630). Il traversa en vainqueur, au milieu de l'hiver le plus rigoureux, la Poméranie, la Marche de Brandebourg et la Saxe, et remporta une sanglante victoire à Leipsick sur Tilly (1631). L'année suivante, après avoir soumis les électeurs de Trèves, de Mayence et du Rhin, après avoir forcé le passage du Rhén contre Tilly, qui y fut blessé mortellement, il engagea une grande bataille contre Wallenstein à Lutzen; la victoire fut gagnée, mais il périt dans l'action (1632). Au milieu de ses guerres, Gustave-Adolphe avait encouragé le commerce, l'industrie et les lettres, et avait fondé la première cour de justice (1614). Il reconstruisit Gothenbourg, où une statue lui a été érigée. Il eut pour successeur sa fille Christine. *L'Histoire de Gustave Adolphe* a été écrite en français par Mauvillon, 1764; en suédois par Fryxel, 1838; en allemand par Gröner, 1839.

GUSTAVE III, roi de Suède, né en 1746, succéda à son père Adolphe Frédéric en 1771. Sans employer la violence, il sut faire accepter par les États, en 1772, une constitution nouvelle qui rendait à la couronne son ancienne autorité, dont la noblesse et le sénat l'avaient dépouillée depuis Charles XII. En 1788 éclata une guerre avec la Russie, qui soutint l'opposition de la noblesse; la flotte suédoise fut d'abord battue à Hogland et, pour comble de malheur, le Danemark se ligua avec la Russie contre la Suède, et envoya une armée assiéger Gothenbourg. Cependant, grâce à la médiation de l'Angleterre, de la Prusse et de la Hollande, Gustave força le Danemark à signer un traité de neutralité, puis, reprenant la guerre avec la Russie, il remporta sur elle une victoire navale dans le détroit de Suenskund, et parvint à signer la paix à Værbø (15 août 1790). La même année, il força la diète d'accepter l'acte d'*union et de liberté*, qui investissait le roi du droit de paix et de guerre. Mais d'ès lors sa perte fut jurée par la noblesse; une conspiration, à la tête de laquelle était le comte de Bern, s'ourdit contre lui, et, dans la nuit du 15 au 16 mars 1792, au bal masqué de la cour, un noble suédois, Anckarström, tira sur lui à bout portant un coup de pistolet. Gustave survécut 14 jours à sa blessure. Ce prince était instruit, et encourageait les lettres et les arts; il fonda l'Académie de Stockholm (1786) et enrichit le musée de cette ville de collections précieuses. On a de lui des *Discours*, des *Lettres* et des *Pièces dramatiques*, qui ont été traduits en français, par Dechaux, Paris, 1803, 5 vol. in-8, et des *Mémoires*, Hamb., 1843-46.

GUSTAVE IV, roi de Suède, né en 1778, fut proclamé roi après la mort de son père Gustave III (1792), n'étant âgé que de 14 ans. La tutelle fut déléguée à son oncle, le duc de Sudermane, il se vi

dépoillé de la Finlande par la Russie, de Stralsund et de Rugen par la France, avec laquelle il s'était imprudemment mis en hostilité. Il s'aliéna la noblesse en cassant le régiment des gardes, corps d'élite composé de nobles; il mécontenta également le peuple par des demandes d'hommes et d'argent, et il se forma une conspiration dans le but de le déposer : en 1809 il se vit contraint d'abdiquer; la diète l'exila à perpétuité et proclama roi le duc de Sudermanie, son oncle, sous le nom de Charles XIII. Depuis, Gustave vécut à l'étranger sous les noms de comte de Holstein-Gottorp et de colonel Gustavson, résidant alternativement en Allemagne, dans les Pays-Bas et en Suisse. Il mourut à St-Gall en 1837. — Il a laissé un fils, né en 1799, qui prend le titre de prince de Wasa; ce prince est au service de l'Autriche et a rang de feld-maréchal. Il n'a pas d'enfant mâle.

**GUSTAVIA**, capit. de l'île suédoise St-Barthélemy (Petites-Antilles), sur la côte occid.; 10 000 h. Port franc.

**GUSTROW**, v. murée du grand-duché de Mecklembourg-Schwérin, ch.-l. du cercle de son nom, à 60 kil. N. O. de Schwérin; 10 000 hab.

**GUTHRIE** (William), écrivain écossais, né en 1708 à Brechin (Forfar), mort en 1770, vint à Londres après avoir exercé dans son pays la profession de maître d'école; se mit aux gages des libraires et du gouvernement, et composa un grand nombre d'ouvrages historiques. Le seul de ses écrits qui soit connu aujourd'hui est la *Grammaire géographique, historique et commerciale*, dont la partie astronomique est due à James Ferguson. Cet ouvrage a été fréquemment réimprimé et a été traduit par Noël et Soullès, Paris, 1807, avec atlas.

**GUTTENBERG** (Jean GENSFLEISH de), inventeur de l'imprimerie, né à Mayence vers 1400, d'une famille noble, mort en 1468, vint vers 1424 s'établir à Strasbourg. Il paraît avoir fait dans cette ville les premiers essais du nouvel art en 1438 ou 1440 : il employa d'abord des caractères mobiles en bois; mais il ne tarda pas à y substituer des caractères en métal, fondus dans un moule ou *matrice*; il compléta son invention par l'application de la presse. Après avoir dépensé de grandes sommes dans ses premiers essais, il retourna vers 1444 à Mayence, s'y associa en 1450 à Fust, qui lui fournit des fonds et avec lequel il imprima la *Biblia latina*, dite aux 42 lignes; puis il rompit cette association et forma à lui seul, en 1456, un nouvel établissement qu'il conserva jusqu'en 1465. Il fut nommé à cette époque gentilhomme de l'électeur Adolphe de Nassau. Guttenberg ne mit son nom à aucun des livres qu'il imprima, de sorte que l'on ne peut déterminer avec certitude les ouvrages sortis de ses presses. On lui a même contesté l'honneur de sa découverte, mais sans preuves suffisantes. Depuis 1640, les libraires de l'Allemagne et les habitants de Strasbourg célèbrent tous les cent ans en l'honneur de Guttenberg la fête de l'invention de l'imprimerie. Des statues lui ont été érigées à Mayence, à Strasbourg et à Paris (dans la cour de l'imprimerie impériale).

**GUY**, v. cul.

**GUYANE**, région de l'Amérique mérid. qu'entourent l'Atlantique, l'Amazonie, le Rio-Negro, le Cassiquiare et l'Orénoque, s'étend de 52° à 71° long. O. et de 9° lat. N. à 4° lat. S. Elle se divise en 5 parties :

1° *Guyane colombienne* (ci-devant *espagnole*), la plus septentr. de toutes : elle s'étend, sur l'Océan, depuis l'embouch. de l'Orénoque jusqu'au cap Nassau, et dans l'intérieur, le long de l'Orénoque jusqu'au delà de l'équateur, et comprend plus de 350 000 kil. carrés. Jadis à l'Espagne, elle fait auj. partie de la république de Vénézuéla. Elle ne compte guère que 60 000 h. et a pour capitale Angostura, appelée aussi *Nueva-Guyana*.

2° *Guyane anglaise*, au S. O. de la précéd. Elle s'étend le long de la côte de l'Océan jusqu'au fleuve

Corentyn, qui la sépare de la Guyane hollandaise; elle a 38 000 kil. carrés, et 125 000 colons, auxquels il faut ajouter un grand nombre de nègres marrons qui vivent dans les bois. Elle se divise en deux gouvernements : Essequebo-Demerary (ch.-l., Georgetown), et Berbice (ch.-l., Nouvel-Amsterdam). Elle faisait jadis partie de la Guyane hollandaise; mais les Anglais s'en emparèrent en 1808 et se la firent assurer en 1814.

3° *Guyane hollandaise*, ou district de Surinam, sur l'Océan Atlantique, entre la Guyane anglaise (au N. O.) et la Guyane française (au S. et à l'E.), dont elle est séparée par le Maroni; 115 000 kil. carrés; 90 000 hab. dont 60 000 noirs; ch.-l., Paramaribo. Le Surinam traverse toute la colonie. Primitivement colonisé par les Anglais, cette contrée fut envahie par les Hollandais en 1667. Les Anglais la reprirent lorsque la Hollande fut tombée au pouvoir des armées françaises; ils la restituèrent à la paix d'Amiens (1802); mais en 1808, ils s'emparèrent de la partie N., qui forme auj. la Guyane anglaise.

4° *Guyane française*, entre la Guyane hollandaise au N. O., et le Brésil au S. et au S. O., est bornée au N. par le Maroni et au S. par l'Ararouari; 150 000 kil. carrés; env. 18 000 h., y compris les hommes de couleur; ch.-l. Cayenne; autres lieux principaux, Sinnamary, Approuague. — Les premiers établissements français datent de 1604 : le pays fut alors appelé *France équinoxiale*. Les Anglais s'en emparèrent en 1654, les Hollandais en 1676, et les Portugais en 1809. En 1817, ces établissements furent restitués à la France.

5° *Guyane brésilienne*, la plus grande des 5 Guyanes, est située au S. des Guyanes colombienne et française, entre le Rio-Negro, le fleuve des Amazones et les Cordillères, et s'étend du côté de l'E. jusqu'à l'Océan où elle se termine par le cap Nord. Ce vaste territoire, d'une étendue de près de 1 300 000 kil. carrés, est à peine peuplé. Il fait partie de la prov. de Para, où il forme la Comarque de Rio-Negro, et ne renferme qu'un petit nombre de villes peu importantes : Thomar, Barra-do-Rio-Negro, Alemquer, Barcelos, Olivença, etc. — La Guyane brésilienne appartenait nominalement à la France; mais celle-ci la céda au Portugal en 1713, et ce dernier la perdit avec le Brésil.

La Guyane renferme un assez grand nombre de montagnes, mais toutes peu élevées : le pic de Duiva, point culminant, n'a guères que 2500<sup>m</sup> : la principale chaîne, la Cordillère du Nord, sépare le bassin de l'Orénoque de celui de l'Amazonie, et prend successivement les noms de Parimé, de Paracaina, d'Acary, de Tumucumaque. De nombreuses rivières en descendent : le Cachipuck, le Berbice, la Demerara, l'Essequebo, l'Oyapoc, le Surinam, la Mana, l'Approuague, le Maroni, le Rio-Negro, le Rio-Branco, etc.; quelques-unes roulent de l'or. Le climat est varié suivant les hauteurs, et généralement brûlant, surtout le long de la mer; vastes forêts; nombreux marais, d'où une grande humidité et un climat insalubre. Le sol produit toutes les denrées alimentaires des tropiques; il est d'une fertilité rare : on peut y faire jusqu'à 8 récoltes successives; le riz, le maïs, le manioc, le tabac, les épices, le coton, le roucou, le cacao, la vanille, l'indigo et le café y réussissent bien. Les arbres atteignent des proportions colossales : l'acajou, le cocotier, le cotonnier, le bois de fer, le manguiier et le cassia peuplent les forêts. Parmi les arbres fruitiers, on remarque l'abricotier, l'acajou-pomme, le sapotillier, le palmier, etc. Les côtes seules de la Guyane sont vraiment aux Européens ou aux puissances issues de colonies européennes : tout l'intérieur est occupé par des peuplades indigènes, dont les plus importantes sont : les Caraïbes, les Tamanaques, les Gauraunos, les Guayquines, les Guayvas, les Araucas, les Galibis.

Selon quelques auteurs, Colomb aurait découvert lui-même la Guyane en 1498; d'autres prétendent

qu'elle ne fut reconnue qu'en 1500, par Vincent Pinçon, ou en 1504, par Vasco Nunez. Diverses tentatives furent faites dans l'intérieur au XVI<sup>e</sup> siècle pour y découvrir l'Eldorado; mais ces recherches furent toujours vaines.

**GUYARD DE BERVILLE**, écrivain français, né à Paris en 1697, mort en 1770, se fit auteur à plus de 60 ans. Il donna en 1760 une *Hist. de Bayard* et en 1767 une *Hist. de Duqueschin*, qui furent bien accueillies et plusieurs fois réimprimées. Néanmoins il vécut dans la gêne et mourut à Bieêtre.

**GUYARD** (Laurent), statuaire, né en 1723 à Chaumont en Bassigny, mort en 1788, eut pour maître Bouchardon et remporta le grand prix en 1750. En butte à la jalousie de son propre maître, il s'expatria, et porta ses talents en Prusse, puis se fixa à Parme, auprès du duc Ferdinand, qui goûtait son talent. On cite de lui un groupe d'*Ènée et Anchise*, pour le grand Frédéric; des copies de l'*Apollon du Belvédère*, du *Gladiateur*, au Luxembourg; le monument élevé à S. Bernard à Clairvaux; et le mausolée de la princesse de Gotha, son chef-d'œuvre.

**GUYENNE**, anc. province de France, comprise dans le grand-guyt de Guyenne-et-Gascogne, dont il occupait la partie septentrionale, avait pour bornes au S. la Gascogne et le Languedoc, à l'E. le Languedoc, à l'O. l'Océan, au N. la Saintonge, l'Angoumois, le Limousin, l'Auvergne, et se subdivisait en 6 prov.: Bordelais, Bazadais, Agenais, Périgord, Quercy, Rouergue, Ch.-I. Bordeaux. On distinguait quelquefois la Hte-Guyenne, au S.: cap. Montauban; et la B.-Guyenne, au N.: capit. Bourdeaux. — La Guyenne a formé les dép. de la Gironde, du Lot, de Lot-et-Garonne, de la Dordogne et de l'Aveyron, et partie de ceux des Landes et de Tarn-et-Garonne.

**GUYENNE-ET-GASCOGNE** (grand guyt de), le plus vaste de l'ancienne France, était formé des deux grandes régions qu'indique son nom, et avait, comme la prov. de Guyenne, pour capit. générale Bordeaux. On en a formé 8 dép. entiers (Gironde, Dordogne, Lot-et-Garonne, Lot, Aveyron, Landes, Gers, H.-Py-rénées), et partie de 5 autres (Corrèze, Tarn-et-Garonne, Hte-Garonne, Ariège, B.-Py-rénées).

Le nom de Guyenne fut longtemps synonyme de celui d'Aquitaine, dont il paraît n'être qu'une corruption. On ne le trouve employé dans des actes authentiques qu'à partir du commencement du XVI<sup>e</sup> siècle. L'histoire de la Guyenne est celle de l'Aquitaine et de la Gascogne (V. ces noms). Après avoir formé quelque temps un État indépendant, mais toujours uni d'intérêt à la France, après avoir été un instant réunie à la couronne par le mariage de Louis VII avec Éléonore, héritière des ducs d'Aquitaine (1137), la Guyenne fut portée par la même princesse, en 1152 à un prince anglais, et les rois d'Angleterre la conservèrent jusqu'en 1453. Elle fut, à cette époque, réunie à la couronne de France par Charles VII. Louis XI l'en détacha pour la donner en apanage à son frère Charles (1469); mais depuis la mort de ce dernier (1472), elle resta toujours unie au domaine royal.

**GUYENNE** (Charles de France, duc de), 4<sup>e</sup> fils de Charles VII, et frère de Louis XI, né en 1446, porta d'abord le titre de duc de Berry. N'étant encore que duc de Berry, il se mit à la tête de la Ligue du Bien public, formée par les seigneurs contre le roi, son frère. Après la bataille de Monthéry, Louis XI, dissimulant sa colère, lui donna en échange de son duché de Berry le duché de Normandie; mais en même temps, il lui suscita des embarras qui le forcèrent bientôt à demander un nouvel apanage. Après plusieurs offres dérisoires, Louis XI, pressé par les attaques du comte de Charolais, finit par lui céder le duché de Guyenne (1469). Cependant, Charles ne cessa point de conspirer: il venait de conclure avec le duc de Bourgogne une alliance qui ne tendait pas à moins qu'à enlever la couronne à Louis XI, lorsqu'il mourut presque subitement, non sans soupçon de poison (1472).

**GUYENNE** (Éléonore de), V. ÉLÉONORE.

**GUYENNE** (le maréchal de), V. CREGNI (Jacques de).

**GUYON** (Jeanne BOUVIER de LA MOTHE, dame), célèbre mystique, née à Montargis en 1648, fille de Bouvier de La Mothe, maître des requêtes. Nourrie de la lecture des écrits de S. François de Sales et de Mme de Chantal, elle montra de bonne heure un grand goût pour la vie ascétique, et voulut se faire religieuse, mais sa famille s'y opposa. Restée veuve à 28 ans avec plusieurs enfants, elle crut avoir reçu mission de convertir les hérétiques, abandonna sa famille et ses affaires (1680), se rendit à Genève, où ses efforts échouèrent, puis parcourut le Piémont, le Dauphiné, ainsi que plusieurs autres provinces, répandant une doctrine qui réduisait la religion à l'amour pur de Dieu, et qui conduisait au quietisme. Après cinq ans de courses, elle se fixa à Paris: elle s'y fit bientôt de nombreux partisans, au nombre desquels on compta Fénelon et Mme de Maintenon; mais aussi elle eut à y subir toutes sortes de tribulations: elle fut enfermée dans un couvent, puis à la Bastille et à Vincennes, et sa doctrine fut censurée à la suite de conférences que dirigeait Bossuet (1695). Rendue à la liberté après six ans de détention, elle fut exilée à Diziers près de Blois. Elle y passa le reste de sa vie, ne s'occupant que de bonnes œuvres, et y mourut en 1717. Mme Guyon avait composé un grand nombre d'écrits spirituels, qui forment en tout 39 volumes; ils ne brillent ni par la méthode ni par le style. On y remarque: *Moyen court et très-facile pour l'oraison*; et *le Cantique des Cantiques selon le sens mystique*; les *Torrents spirituelles*; les *Vers mystiques*, composés à Vincennes. Ses *Opuscules mystiques* ont été publiés à Cologne, 1704, in-12. On a une *Vie de Mme Guyon*, prétendue écrite par elle-même, qui ne paraît pas authentique.

**GUYOT** de PROVINS, vieux poète français, né à Provins vers 1150, visita en récitant ses vers les principales villes de l'Europe, alla en pèlerinage à Jérusalem, et finit par se faire religieux à Cluny. Il composa dans sa retraite, vers 1204, sous le titre de *Bible*, un poème satirique, où il critique les vices des hommes de tous états, depuis les princes jusqu'aux plus petits. Ce poème, qui se compose de 2700 vers, est un des plus anciens livres où il soit parlé de la bonsoie: elle y est désignée sous le nom de *Marinette*. On le trouve dans les *Fabliaux* publiés par Barbazan et Méon, Paris, 1808.

**GUYSE** (Jacques de), corlelier, né à Mons en 1336, mort en 1399 à Valenciennes, professa pendant 25 ans dans les couvents de son ordre. Il est auteur d'une chronique latine intitulée: *Illustration de la Gau'e Belgique; Antiquités du pays de Hainaut*, imprimée à Paris en 1531 et 1532, in fol., et publiée de nouveau en 1826 par Fortia d'Urban, avec traduction française.

**GUYTON** DE MORVEAU (L. Bern.), savant chimiste, né à Dijon en 1737, mort en 1816, était fils d'un professeur de droit. Il entra de bonne heure dans la magistrature, et fut longtemps avocat général à Dijon; mais il cultiva en même temps les sciences avec ardeur, fit fonder par les états du Bourgogne des cours de sciences, et se chargea lui-même d'enseigner la chimie (1775), tout en continuant à remplir ses fonctions de magistrat. On lui doit les fumigations de chlore employées contre les miasmes pestilentiels, ainsi que plusieurs découvertes importantes. Il eut le premier l'idée de la nouvelle nomenclature chimique (1782), qu'il établit de concert avec Lavoisier (1787). Député en 1791 à l'Assemblée législative, puis à la Convention, il s'y montra partisan des idées nouvelles. Il contribua puissamment à la fondation de l'École Polytechnique et y remplit lui-même une chaire. Il fut de l'Institut dès la fondation. Il avait été nommé administrateur de la Monnaie; mais il perdit cette place à la Restauration (1814). Le plus remarquable de ses ouvrages est un *Traité des moyens de des-*

*infecter l'air*, 1801. On lui doit en grande partie le *Dictionnaire chimique de l'Encyclopédie méthodique*. — Maire de La Rochelle. V. GUITON.

**GUZMAN** (Alph. PÉREZ de), capitaine espagnol, né à Valladolid en 1258, mort en 1309. était fils naturel de Pierre de Guzman, gouverneur de La Castille. Il se distingua particulièrement sous le règne de Sanche IV, roi de Castille, et enleva aux Maures Tarifa (1293). Nommé gouverneur de cette place, il y fut assiégé par l'infant don Juan, révolté contre son frère. Ce prince, qui avait en sa puissance un des fils de Guzman, menaça de l'égorger si le père ne rendait la place; Guzman répondit que, *plutôt que de commettre une trahison, il lui préférait lui-même un poignard pour tuer son fils*, et il lui jeta sa dague par-dessus les murailles; l'enfant fut égorgé, mais don Juan fut battu et obligé de se retirer. Lope de Vega a célébré en beaux vers l'action héroïque de Guzman. Ce général servit avec le même dévouement Ferdinand IV, successeur de Sanche, et la reine mère Marie. Il enleva Gibraltar aux Maures en 1308; mais l'année suivante, il fut blessé mortellement dans une embuscade. Alphonse de Guzman est la tige de l'illustre maison de Medina-Sidonia, qui s'éteignit vers 1770.

**GUZMAN** (Louise de), régente de Portugal, fille de Jean Emmanuel Pérez, duc de Médina-Sidonia, épousa Jean de Bragança, qui fut élevé sur le trône de Portugal en 1640, sous le nom de Jean IV, après la révolution qui enleva ce pays à la domination de l'Espagne. Louise avait contribué puissamment à l'élévation de son mari, et, lorsqu'il fut sur le trône, elle se montra son plus sage conseiller: aussi la nomma-t-elle régente en mourant (1656). Elle tint d'une main ferme les rênes de l'État, que lui disputaient les principaux seigneurs, déjoua tous les complots et força ses ennemis même à la respecter. Lorsque son fils, Alphonse VI, eut atteint sa majorité, en 1662, elle se démit du pouvoir. Abreuvée de dégoûts par les courtisans, elle se retira dans un cloître, où elle mourut en 1666.

**GUZMAN** (Éléonore de). V. ÉLÉONORE.

**GUZMAN** (Gaspard de). V. OLIVAREZ.

**GUZZERAT** ou **GODDERATE**, prov. de l'Hindoustan, au N. O. de la presqu'île en deçà du Gange, formée une presqu'île comprise entre les golfes du Cutch et de Cambaye: 600 kil. sur 250; 7 000 000 d'hab. Le Guzzerat peut se diviser en Guzzerat indépendant et Guzzerat anglais. Le Guzzerat anglais comprend le territoire qui environne le golfe de Cambaye et la partie méridionale de la presqu'île; il est dans la présidence de Bombay, dont il forme 4 districts (Surate, Barouch, Kaïra, Ahmedabad). Le Guzzerat indépendant obéit à un chef mahratte, tributaire des Anglais. Les Portugais ont deux établissements importants au Guzzerat: Daman au S. de Surate, et Diu dans l'île de ce nom. Le sol de ce pays est plat et marécageux; il est arrosé par le Mahÿ, la Nerbedda, le Tapti, qui souvent l'inondent dans la saison pluvieuse (de juin à septembre). On recueille dans cette contrée de riches moissons de céréales, des plantes oléagineuses et tinctoriales. Les forêts y sont très-étendues et remplies d'animaux dangereux. Le commerce est fait en général par des Banians; les paysans appartiennent à la caste des Soudras (V. BRAHMANISME). Dans le Guzzerat indépendant habitent un grand nombre de tribus radjepoutes et maharattes dont les principales sont les Coulies et les Bhils; elles se signalent par leur amour pour le vol et le pillage. — Les Radjepoutes dominaient dans le Guzzerat lorsque les Musulmans les en chassèrent, en 1022; le pays fut envahi par les Afghans en 1202, par les Mogols en 1297; et en 1390 les Radjepoutes parvinrent à en reconquérir la souveraineté, à la faveur de l'invasion de Tamerlan; en 1572 Akbar réunit de nouveau le Guzzerat à l'empire des Mogols; mais après la mort d'Aureng-Zeyb, 1707, il devint la proie des Maharattes. En 1780 les Anglais en conquirent

une partie, et bientôt ils étendirent leur influence sur la contrée tout entière.

**GUZZERAT**, v. des Syks, à 90 kil. N. de Lahore, à quelque distance de la riv. dr. du Chennab. Les Anglais, commandés par le général Gough, y défirent les Syks en 1849.

**Gÿ**, ch.-l. de cant. (H.-Saône), à 20 kil. E. de Gray; 2000 hab. Bons vins rouges; tanneries, teintureries. Jadis place forte.

**GYAROS**, auj. *Ghioura*, une des Cyclades à l'E. de Céos, au S. O. d'Andros, fut un des lieux d'exil sous l'empire romain. Presque déserte auj.

**GYGÈS**, roi de Lydie, fondateur de la dynastie des Mermnades, était d'abord le favori du roi Candaule. Ce prince, fier de la beauté de sa femme, la lui fit voir toute nue. La reine ainsi outragée donna à Gygès l'alternative de périr lui-même ou de faire périr Candaule. Gygès prit le dernier parti, épousa la reine et monta sur le trône, 708 av. J.-C. Il régna jusqu'en 680 (ou 670). Il étendit l'empire des Lydiens aux dépens des villes grecques des côtes de l'Asie-Mineure, attaqua Milet et Smyrne, s'empara de Colophon, et subjuga la Troade. Platon, dans sa *République*, et Cicéron, dans ses *Offices*, font de Gygès un berger et racontent qu'ayant trouvé dans les flancs d'un cheval d'airain un anneau merveilleux qui rendait invisible celui qui le portait, il en profita pour séduire la reine et pour assassiner Candaule.

**GYLIPPE**, fameux général lacédémonien, né vers 450 av. J.-C., fut envoyé par ses compatriotes au secours des Syracusains, battit les généraux athéniens Nicias et Démosthène devant Syracuse, 414, accompagna Lysandre au siège d'Athènes, et fut chargé par lui de faire transporter à Sparte 1500 talents pris sur l'ennemi. Il s'en appropriâ par fraude 300; mais ce vol ayant été découvert, il fut forcé de s'expatrier pour échapper au supplice.

**GYLLENBORG** (Ch., comte de), homme d'État suédois, né en 1679, mort en 1746, fut ambassadeur de Suède en Angleterre sous Charles XII, devint secrétaire d'État en 1718, fut l'adversaire constant de Horn, chef de la faction des *Bonnets*, se mit à la tête du parti des *Chapeaux*, qui favorisait l'indépendance nationale et voulait opposer l'influence de la France à celle de la Russie, réussit à faire prévaloir ses vues aux diètes de 1734 et 1738, fut alors mis à la tête du ministère, conclut avec la France une alliance pour dix ans et fit déclarer la guerre à la Russie.

**GYMNASES**, édifices consacrés chez les anciens aux exercices du corps. V. ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

**GYMNOSOPHISTES**, c.-à-d. *philosophes nus*, philosophes indiens, ainsi appelés par les Grecs parce qu'ils allaient nu-tête et nu-pieds. Ils faisaient profession de vivre dans la retraite et de mépriser la douleur. Calanus, l'un d'eux, se sacrifia en montant sur un bûcher devant Alexandre et toute l'armée macédonienne. Trois siècles plus tard, un autre Gymnosophiste, Zarménochégas, se brûla dans Athènes devant Auguste.

**GYNDÈS**, *Kara sou*, riv. d'Assyrie, sortait des monts *Matiani* et tombait dans le Tigre. On conte que Cyrus, irrité de ce qu'un de ses chevaux s'y était noyé, ordonna, pour punir le fleuve, de creuser 360 canaux par lesquels ses eaux devaient se perdre; mais les canaux se comblèrent, et avec le temps la rivière reprit son cours. — Riv. de l'anc. Perse, auj. *Zayendeh-Roud*, passait à Aspadana.

**GYNÉE**, partie de la maison réservée aux femmes chez les anciens. V. ce mot au *Dict. univ. des Sciences*.

**GYPSIES**, un des noms donnés aux Bohémiens.

**GYRALDUS**, V. GIRALDI.

**GYRGEH**, v. de la Hie-Egypte. V. DJIRDIEH.

**GYTHIUM**, v. et port du Péloponèse, sur la côte orient. du golfe Laconique, au N. de Laas, fut prise par les Romains l'an 195 av. J.-C. Ruines près et au N. de *Marathonisi*, restes d'un théâtre en marbre.

**GYULA**, *Julia*, v. de Hongrie, ch.-l. du comitat de Bekes, à 28 k. N. O. de Zarand; 5000 hab. Château.

## HABS

## HAÇA

**HABACUC**, un des 12 petits prophètes, vivait, à ce qu'on croit, sous Joachim, vers 600 av. J.-C. Il a laissé 3 chapitres, dans lesquels il prédit la captivité des Juifs à Babylone et leur rétablissement dans leur patrie. Ses prophéties se distinguent par l'énergie et la vivacité des expressions.

**HABAT** ou **GARB**, contrée de Maroc, dont elle forme la partie N. O., s'étend du mont Zalag au détroit de Gibraltar et est baignée par la Méditerranée au N. E., l'Atlantique à l'O. Ce pays est traversé par une chaîne du petit Atlas. Il est très fertile, et compte au moins 200 000 hab. Villes principales : Tanger, Tétouan, Larache.

**HABEAS CORPUS**. On nomme ainsi en Angleterre un ordre écrit ou *writ* adressé par un magistrat à un geôlier pour lui enjoindre d'élargir un prisonnier. Cette dénomination vient des premiers mots de la formule latine dans laquelle l'ordre est conçu. Tout citoyen qui croit être détenu arbitrairement peut, en adressant une requête au lord-chancelier, ou, en son absence, à l'un des juges de la cour du banc du roi, obtenir un *writ* d'*habeas corpus*. Longtemps disputé, ce droit fut définitivement réglé par un bill rendu en 1680. Dans les temps de troubles, l'*habeas corpus* fut plusieurs fois suspendu, notamment en 1715, 1745, 1794, 1817.

**HABERT** (François), poète médiocre du xvii<sup>e</sup> s., né en 1520, à Issoudun, mort vers 1574, vécut pauvre et se surnomma lui-même le *Banni de Liessé*. Il traduisit en vers les *Métamorphoses d'Oride*, les *Distiques de Caton*, les *Satires d'Horace*, et composa lui-même : *La jeunesse du Banni de Liessé*, les *Métamorphoses de Cupido*, le *Temple de Chasteté*, et autres poèmes allégoriques.

**HABERT DE CERISY** (Germain), abbé de St-Vigor, né à Paris en 1610, mort en 1654 ou 1655, fut membre de l'Académie française dès la fondation. On a de lui : les *Métamorphoses des yeux de Philis en astres*, poème, 1639, et des *Poésies diverses*, qui se ressentent du goût du temps. Il est un de ceux que Richelieu avait chargés de la critique du *Cid*.

**HABESCH**, nom donné à l' Abyssinie par les indigènes. Le mot *Abyssinie* en est une corruption.

**HABSAL**, v. de Russie (Revel), chef-lieu de district, dans une presqu'île, sur la Baltique, à 160 kil. S. O. de Revel; 1,500 h. Port fréquenté, commerce actif. — Fondée en 1279; prise par les Danois en 1559, par les Suédois en 1645, par les Russes en 1710.

**HABSBOURG**, *Habsburgum*, château de Suisse (Argovie), à 12 kil. N. E. d'Aarau, fut fondé vers 1020 sous le nom d'*Habitschburg* (château des autours), dont *Habsbourg* est une corruption. Berceau de la maison de Habsbourg.

**HABSBOURG** (maison de), illustre maison d'Allemagne, qui remonte au viii<sup>e</sup> siècle et qui tire son nom du château de Habsbourg en Suisse. On la fait descendre d'Élrico, duc d'Alsace, né vers 626, mort vers 690; mais sa chronologie ne commence à offrir quelque certitude qu'à partir de Gottram le Riche, comte d'Alsace de 917 à 954. Radebot, son petit-fils, bâtit le château de Habsbourg en 1020, et Werner II, un des fils de Radebot, prit le 1<sup>er</sup> le titre de comte de Habsbourg. Dans la guerre entre l'empereur Henri IV et l'anti-empereur Rodolphe, Werner embrassa le parti de ce dernier (1077-1080). — Adalbert III, arrière-petit-fils de Werner II, succéda à son père Werner III en 1163, fit la guerre en Palestine (1187-91 et 1196-98), combattit ensuite Berthold V de Zähringen et fonda Waldshut; il prit le 1<sup>er</sup> le titre de Landgrave d'Alsace. — Après la mort de Rodolphe II, fils d'Adalbert III (1232), la maison des Habsbourg se partagea en deux branches : Habsbourg-Habsbourg

et Habsbourg-Laufenbourg, dont les chefs sont Albert IV et Rodolphe III, son frère.

**Branche aînée**. Albert IV, tige de la branche aînée ou impériale, eut pour sa part Habsbourg, le comté d'Argovie et les alleux d'Alsace; il y joignit par mariage le comté de Kybourg. Son fils Rodolphe IV agrandit considérablement ses domaines du côté de la Suisse et acquit en Allemagne le duché d'Autriche; il porta au plus haut degré la splendeur de cette maison et fut appelé au trône impérial en 1273; il régna 18 ans (1273-91) sous le nom de Rodolphe I; et eut pour successeur dans ses États héréditaires, et plus tard à l'empire (1298), son fils Albert (Albert I comme duc d'Autriche et empereur). Sous celui-ci les Suisses se révoltèrent, et pendant toute la durée du xiv<sup>e</sup> siècle et la moitié du xv<sup>e</sup>, la maison de Habsbourg s'éleva vainement à les combattre; elle se vit successivement enlever la plus grande partie de ses domaines. En 1538 un nouveau prince de la maison d'Autriche-Habsbourg fut appelé au trône impérial; il régna sous le nom d'Albert II; depuis lui, la maison d'Habsbourg régna sans interruption sur l'Allemagne jusqu'en 1740; cinquans après, l'héritière de cette maison, Marie-Thérèse, porta ses possessions dans la maison de Lorraine, qui régnait encore actuellement (V. ALLEMAGNE, AUTRICHE, et les art. RODOLPHE, ALBERT, FRÉDÉRIC, etc.).

**Branche cadette**. Elle eut pour tige Rodolphe III, oncle de l'empereur Rodolphe de Habsbourg, et reçut en partage Laufenbourg, Waldshut, Neu-Habsbourg (sur le lac des quatre-Cantons) et les domaines de Kiekgau. Après la mort de Rodolphe III, cette branche se partagea en deux rameaux (les comtes de Habsbourg-Laufenbourg et les nouveaux comtes de Kybourg). Le 1<sup>er</sup> de ces deux rameaux, commencé par Goilefroy mort en 1271), s'éteignit au commencement du xv<sup>e</sup> siècle. Eberhard, tige du second, avait acquis le comté de Kybourg en épousant Anne, héritière de cette maison; il mourut en 1284; sa descendance s'éteignit en 1415. La branche aînée réunit alors tous les domaines de la maison.

**HABS-HEIM**, chef-l. de cant. (H.-Rhén.), à 17 kil. N. E. d'Altkirch; 1600 hab. Vins, kirsch. Station.

**HAÇA** (ou **HASSAN**, 5<sup>e</sup> café), fils d'Ali et de Fatime, fille de Mahomet, fut élu à Koufa l'an 660 de J.-C., après la mort de son père, tué dans cette même ville. Il eut pour compétiteur Moaviah, et consentit à abdiquer après six mois de règne, afin d'éviter l'effusion du sang. Il mourut en 669, empoisonné par un des fils de Moaviah, qui craignait qu'il ne voulût faire valoir ses droits. Il est compté par les Chy'ites au nombre des *imams*; après lui l'imamat passa à son frère Hussein.

**HAÇA** (BENNON), le dernier des Elrissites qui régnaient en Mauritanie, monta sur le trône en 951, fut attaqué par les Gbaidites et les Ommiades espagnols, fait prisonnier et amené à Cordoue; s'évadant, alla rassembler quelques troupes en Égypte, et tenta de reconquérir ses États du Maroc; mais après quelques succès il fut assassiné, en 984.

**HAÇA-BEN-SABBAH**, un des chefs de la secte des Ismaéliens de Perse, connue aussi sous le nom d'*Assassins*, né en Perse vers 1050. Après avoir occupé les postes les plus élevés auprès du sultan Maïek-chah, il fut chassé de la cour pour avoir voulu supplanter le premier ministre, son bienfaiteur; il embrassa alors la secte des Ismaéliens (V. ce mot) et répandit dans la Perse cette hérésie. Il se fit un grand nombre de partisans, à la tête desquels il s'empara en 1091 du château d'Alamout, situé sur une montagne élevée, aux environs de Kasbin, dans l'Irak-Adjémi, et se forma un petit État indépendant. Il s'attacha de fanatiques sectaires qu'il savait exalter

en leur faisant boire un breuvage enivrant (le *hatchich*), et qui à sa voix couraient assassiner les victimes qu'il désignait. Il conserva sa puissance jusqu'à sa mort (1124) et étendit ses conquêtes. Ses successeurs sont connus sous le nom de *Vieux de la Montagne*. V. ASSASSINS.

HAÇAN-BUZURK, c.-à-d. le *Grand*, chef de la maison des *Ilkaniens*, avait été nommé par Behaderkhan gouverneur de l'Asie-Mineure; il s'empara de Bagdad à la mort du prince mogol (1355), et fonda un nouvel empire. Il mourut vers 1356.

HAÇAN-BEN-AL-HAÇAN, vulgairement *Alhazen*, astronome arabe, né à Bassora vers 980, mort en 1038, fut appelé en Egypte par le sultan Hakem pour y construire une machine qui devait mettre les habitants à l'abri des inondations du Nil; il ne put exécuter ce projet, et, pour échapper à la colère du sultan, feignit d'être fou. On a de lui un traité d'*Optique*, trad. en latin et publié par Risner, Bâle, 1572.

HACELDAMA (c.-à-d. *prix du sang*), champ voisin de Jérusalem, fut acheté avec l'argent qui avait été donné à Judas pour trahir Jésus, et que le traître, poussé par ses remords, avait rendu au chef de la synagogue. Ce champ servit de sépulture aux étrangers.

HACHA (RIO-DE-LA) V. RIO-DE-LA-HACHA.

HACHEM. V. HASHEM et HESCHAM.

HACHETTE (Jeanne), de Beauvais, s'est rendue célèbre par le courage qu'elle déploya lors du siège que le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, fit de cette ville en 1472; elle monta, dit-on, sur la muraille à la tête de plusieurs autres femmes et arracha l'étendard qu'y plantait déjà un soldat bourguignon. Les historiens varient sur le véritable nom de cette héroïne (Jeanne *Fouquet* ou Jeanne *Lainé*); il paraît que le nom de Hachette lui vient d'une *hachette* dont elle aurait été armée au moment du siège.

HACHETTE (Pierre), géomètre, né à Mézières en 1769, m. en 1834, devint professeur à l'École Polytechnique dès sa fondation (1794), fit partie de l'expédition d'Égypte; fut nommé en 1816 professeur à la Faculté des sciences de Paris, et fut admis à l'Institut en 1830. On a de lui un traité de *Géométrie descriptive*, un *Traité élémentaire des Machines*, une *Correspondance sur l'École polytechnique*, et de nombreux mémoires.

HACHETTE (Louis), libraire français, né à Rethel en 1806, m. en 1864; était élève de l'École normale; fut éloigné de l'enseignement par le licenciement de cette école en 1822; fonda en 1826 une librairie classique, à laquelle son activité donna de très-grands développements; y joignit depuis une librairie scientifique et littéraire d'où sont sorties de nombreuses et importantes publications; a fondé plusieurs recueils périodiques, la *Revue de l'Instr. publ.*, le *Manuel général de l'instr. primaire*, etc.

HACKNEY, paroisse d'Angleterre (Middlesex), à 5 kil. N. E. de Londres, dont on la regarde comme un faubourg; 32 000 hab. Serres, pépinières, hospice d'orphelins. On croit que c'est à Hackney que furent d'abord employées les voitures de louage que les Anglais appellent *Hackney coaches*.

HADDINGTON, v. d'Ecosse, ch.-l. du comté d'Haddington, à 24 kil. E. d'Édimbourg, sur la Tyne, 6000 hab. Chemin de fer. — Le comté de Haddington ou d'East-Lothian a pour bornes au N. le golfe de Forth, au S. le comté de Berwick, à l'E. la mer du Nord, à l'O. le comté d'Édimbourg; 40 kil. sur 26; 36 000 hab. Mines de fer, de plomb, de houille.

HADELN, petit pays du Hanovre, à l'emb. de l'Elbe; 22 kil. sur 17. 16 000 hab.; cit.-l., Otterdorf. Sol plat, au-dessous du niveau de l'Océan.

HADERSLÉBEN, v. du Danemark (Sleswig), ch.-l. de bailliage, à 51 kil. N. de Flensborg, sur le Petit Belt; 3000 hab. Petit port, qui sert de principal passage pour aller du Sleswig à l'île de Fionie.

HADJAR, contrée d'Arabie. V. BAHRÉIN.

HADJI (c.-à-d. en arabe *pèlerin*), nom que prennent les Musulmans qui ont fait le pèlerinage de la Mecque ou de Médine, pèlerinage que doit faire au moins une fois dans la vie tout disciple de Mahomet.

HADJI-KHALFA, savant turc, nommé aussi *Kalib-Tchélibi*, né à Constantinople vers 1600, m. en 1658, fut 1<sup>er</sup> secrétaire et grand trésorier du sultan Amurath IV. On a de lui: *Découverte des pensées touchant les livres et les genres*, précieux traité de bibliographie, publ. à Leipzig par Flugel, turc-lat., 7 vol. in-4, 1843-58; *Tables chronologiques depuis la création d'Adam jusqu'en 1640*, Constantinople, 1733, in-fol., trad. du turc en latin par Koehler, et en franç. par Galland; *Géographie*, en arabe; *Histoire de Constantinople*, etc., 1732 (trad. en français par Armain, 1743).

HADLEY (sir John), astronome du XVIII<sup>e</sup> siècle, membre et vice-président de la Société royale de Londres, a inventé l'*octant* ou *quartier de réflexion* qui porte son nom, et qui permet, dans les observations astronomiques, de mesurer les angles malgré le mouvement du vaisseau. On a de lui: *Description d'un nouvel instrument pour mesurer les angles*, 1731.

HADRAMAOUT, contrée de l'Arabie méridionale, s'étend le long du golfe d'Oman, entre l'Yémen à l'O. et le Marah à l'E. Villes principales: Macouba, Sahar, Sedjer, Dofar, Morebat et Hazek, toutes sur la côte. — L'Hadramaout tire son nom de l'ancien peuple des *Adramites*, qui l'habitait jadis, avec les Sabéens, les Homérites, etc. Il était compris dans l'Arabie Heureuse.

HADRIA, HADRUMETUM, etc. V. ADRIA, etc.

HÉMI EXTREMA, *Emineh Boroun*, cap de la Thrace, au N. E., formait la séparation entre la Mésie et la Thrace, et terminait à l'E. les monts Hémus.

HÉNDEL (George Frédéric), compositeur célèbre, né en 1684 à Halle en Saxe, d'où les Italiens l'ont surnommé *il Sassone*, mort à Londres en 1759, annonça dès son enfance une vocation décidée pour la musique: à l'âge de dix ans, il composait des sonates et des motets. Après avoir voyagé en Italie et sur le continent, il se fixa à Londres lors de l'avènement au trône d'Angleterre de George I, électeur de Hanovre, dont il était le maître de chapelle. Il fit les délices des Anglais, qui le regardent comme un compatriote, et qui lui décernèrent les honneurs de la sépulture à Westminster. Hændel a composé 50 opéras, dont les plus remarquables sont: *Agrippine*, *Renaud*, *Mutius Scévola*, *Alexandre et Scipion*; 26 oratorios, parmi lesquels on cite le *Messie*, *Judas Machabée*, *Moïse en Égypte*; 8 vol. de *motets*, 4 de *cantates*, etc. Ses compositions se distinguent par l'invention, par la hardiesse et le sublime des conceptions et par l'élévation du style; mais on leur reproche un peu de dureté et de négligence dans les détails.

HAFF, veut dire *port* en allemand: de là *Kurische-Haff*, et les dérivés *Haven*, *Havn*.

HAFIZ (MOHAMMED), poète lyrique persan, né à Chiraz vers 1320, mort vers 1391, a chanté la beauté, l'amour, le plaisir, et a mérité, par la grâce de ses poèmes et aussi par leur licence, d'être surnommé *l'Anacréon de la Perse*. Le recueil de ses poésies, ou *Divan*, qui contient 571 *odes* ou *ghazels*, a été publié à Calcutta, 1791, 1 vol. in-fol., en persan. Il en a été traduit divers morceaux par d'Herbelot (dans sa *Bibliothèque orientale*), et par Herbin, 1806, avec une notice sur ce poète. Hammer en a donné une traduction complète en allemand, Tubingue, 1812.

HAFNIA, nom de Copenhague en latin moderne.

HAGA, nom latinisé de *La Haye*.

HAGANON, fav. de Charles le Simple. V. CHARLES.

HAGEDORN (Fréd. de), poète, né à Hambourg en 1708, mort en 1754, a composé des poésies remarquables par l'originalité des pensées et la pureté du style: *le Sage*, 1741; *la Félicité*, 1743; *l'Amitié*, poèmes didactiques; des *Fables* et des *Contes* en vers, une satire, le *Savant*, et des épigrammes. Ses œuvres complètes ont été publiées à Hambourg, 1800,

5 v. in-8. Quelques-unes ont été trad. par Huber, dans son *Choix de poésies allemandes*, 1766. Hagedorn était grand admirateur de la littérature française. — Son frère, Christian Louis H., directeur des Académies des beaux-arts de Dresde et de Leipsick, a laissé des *Considérations sur la peinture*, Leipsick, 1762, regardées comme classiques.

**HAGENBACH** (Pierre, sire de), favori de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, fut nommé par ce prince en 1469 gouverneur des comtés de Ferrette, de Sundgau, de Brisgau et d'Alsace. Il abusa à un tel point du pouvoir qu'il occasionna la formation d'une ligue contre la Bourgogne entre l'archiduc d'Autriche, la Suisse, le Palatinat, et le roi de France Louis XI. Il fut pendu dans une émeute populaire par les habitants de Brisach (1474).

**HAGETMAU**, ch.-l. de cant. (Landes), dans la Chalosse, à 12 kil. S. de St-Sever; 2000 hab. Vins recherchés. Restes d'un château des Grammont.

**HAGUE** (La). V. HOGUE (La).

**HAGUENAU**, ch.-l. de c. (B.-Rhin), sur la Moder, à 28 kil. N. de Strasbourg; 8000 hab. Ville forte; collège, église byzantine de St-George. Faïence et poteries; percales, calicots, siamoises, goudron, etc. — Cette ville se forma autour d'un château construit, vers 1005, par un comte de Hohenstaufen, et où résidèrent souvent les empereurs de cette famille; c'était une des villes impériales de la Basse-Alsace. Elle fut prise par les Suédois en 1632; les Impériaux, commandés par Montecuculli, l'assiégèrent vainement en 1675; mais ils la prirent en 1705; Villars la reprit l'année suivante. En 1793 les Français défirent sous ses murs les Autrichiens et les Prussiens.

**HAHN** (Simon Fréd.), historien, né en 1692 à Klosterbergen près de Magdebourg, mort en 1729, avait acquis dès l'âge de 10 ans une espèce de célébrité par la précocité de ses connaissances, principalement en histoire. Il succéda, à 24 ans, au savant Eckart, professeur d'histoire à l'Université de Helmstedt; en 1724, le roi d'Angleterre, George I, le nomma son historiographe et son bibliothécaire à Hanovre. Parmi ses différents ouvrages, on remarque son *Histoire de la Constitution de l'Empire et des empereurs*, depuis Charlemagne jusqu'à Guillaume de Hollande, en all., Halle, 1721-1724, 4 vol. in-4.

**HAIN** (L. Phil.). poète tragique, né à Trippstadt, dans le Palatinat, en 1746, mort en 1787, fut secrétaire des finances et référendaire des comptes à Deux-Ponts. Il a donné quelques tragédies qui, malgré l'irrégularité du plan, sont remarquables par l'énergie du style, la hardiesse des portraits et la sublimité des pensées. Les meilleures sont: *la Rébellion de Pise*, 1776; *Robert de Hohenecken*, 1778.

**HAHNEMANN** (Samuel), fondateur de la médecine homœopathique, né en 1755 à Meissen (roy. de Saxe), m. en 1843, avait pour père un pauvre peintre sur porcelaine. Reçu docteur en médecine à Erlangen, il se fixa en 1791 à Leipsick, où il étudia avec le plus grand soin la chimie et la matière médicale; découvrit de nouveaux moyens de constater les falsifications du vin ainsi que les empoisonnements par l'arsenic, et trouva le précipité connu depuis sous le nom de *mercure soluble d'Hahnemann*. Mécontent de la médecine régnante, il entreprit une série d'expériences dans le but de reconnaître les propriétés des médicaments, et se trouva conduit à proclamer que les spécifiques les plus propres à guérir une maladie sont les substances mêmes qui produisent sur l'homme bien portant les symptômes de cette maladie. Dès lors, à l'axiome hippocratique: *Contraria contrariis curantur*, il substitua ce principe opposé: *Similia similibus curantur*; il nomma en conséquence la nouvelle doctrine *homœopathie* (d'ἴσμιον, semblable, πάθος, mal). Il enseigna en outre que les remèdes homœopathiques ne devaient être pris qu'à des doses *infinitésimales*. Ce fut en 1793, à l'hospice de Georgenthal près de Gotha, qu'il fit ses premiers essais. Attaqué par ses confrères et par

les pharmaciens, dont il ruinait l'industrie par la simplicité de ses remèdes, il se vit plusieurs fois contraint de changer de résidence: il trouva pendant 14 ans un asile à Coethen (1820-34). Il vint en 1835 se fixer à Paris, après s'être remarqué, à 80 ans, avec une jeune Française, Mélanie d'Hervilly, et y mourut dans sa 89<sup>e</sup> année. Ses principaux ouvrages sont: *l'Organon de l'art de guérir*, Dresde, 1810, traduit par Jourdan, 1832; la *Matière médicale*, 1811-1821, traduite par le même, 1834; *Des maladies chroniques* (il les attribue pour la plupart à un vice psorique ou à un vice syphilitique), 1828, trad. en 1832 et 1846. Quelque opinion qu'on ait sur le foud de la doctrine d'Hahnemann, on reconnaît qu'il a rappelé l'attention sur l'action de médicaments trop négligés, et qu'il a fait lui-même d'intéressantes découvertes sur les propriétés spécifiques de plusieurs substances. Le Dr Perry et le Dr L. Simon ont donné des *Notices* sur sa vie et ses travaux.

**HAÏDERABAD** ou HYDERABAD, c.-à-d. ville du lion, v. de l'Inde, dans le roy. du Décan, ch.-l. de la prov. d'Haïderabad, et résidence du Nizam, sur la r. dr. du Moussy, à 3 kil. E. de Golconde, à 310 kil. N. N. O. de Madras, par 17° 15' lat. N., 76° 9' long. E.; 200 000 hab. Commerce de diamants. — Cette ville, fondée en 1586, portait d'abord le nom de *Bagnagor*; ce nom fut changé en celui d'Haïderabad, en l'honneur d'Ali, genre de Mahomet, que l'on nomme quelquefois Haïder-Allah, le lion de Dieu. — L'ancienne prov. d'Haïderabad, qu'on nomme aussi prov. de Golconde, est bornée au N. et au N. O. par le Bèler, au S. O. par le Bedjapour, dont elle est séparée par la Bima et la Krichna, au S. par la prov. de Balaghat et le pays des Circars septentrionaux, à l'E. par le Gandwana, dont le Godavery la sépare, et à pour villes principales Haïderabad et Golconde. Cette contrée est couverte de montagnes, mais elles sont peu élevées. On y trouve un grand nombre de vallées, toutes extrêmement fertiles. Les habitants professent presque tous le Brahmanisme, et parlent le dialecte telinga. — L'Haïderabad appartenait jadis aux radjahs de Telingana et de Belnagar; les Mahométans le conquièrent au xv<sup>e</sup> siècle, et en firent un État particulier sous le nom de *Royaume de Golconde*. Aureng Zeyb le réunit à son empire en 1687. Vers 1719, Tchyukili-Khan, gouverneur de cette province pour les Mongols, s'y rendit indépendant; il régna jusqu'en 1748. Ghazy-ed-Dyn, son fils, lui succéda. Vint ensuite Nizam-Aly, qui eut à combattre à la fois Haïder-Ali, les Mahrattes et les Anglais. Il se reconquit vassal de ces derniers en 1800.

**HAÏDERABAD**, v. de l'Inde (Sindh), capit. d'une principauté vassale des Anglais, dans une île formée par le Sind, et dans l'ancien Moultan, par 25° 22' lat. N. et 69° 15' long. E.; 20 000 hab. Citadelle. Fabriques d'armes, grand commerce. Cette ville fut fondée vers le milieu du siècle dernier.

**HAÏDER-ALI** ou HYDER-ALI, conquérant indien, né en 1718 près de Kolar, dans le roy. de Maïssour (Mysère), était fils du commandant d'une forteresse et prétendait descendre de Mahomet. Il se distingua de bonne heure contre les Mahrattes, fut en récompense élevé par le radjah de Maïssour au rang de ministre, mais ne tarda pas à se révolter. S'empara en 1761 de Sréngapatnam et de tout le Maïssour, dont il chassa le radjah, rangea sous ses lois, avec le secours des Français, les côtes de Malabar et de Calcutt, ainsi que les Maldives, et se fit appeler le *Roi des Iles de la mer des Indes*. Les Anglais essayèrent inutilement de s'opposer à ses progrès; il mourut en 1782 dans la ville d'Arcate, laissant ses États à ses fils Tippou Saïb et Kérym-Saïb.

**HAÏDOUCKS**, milice instituée en Hongrie par Matthias Corvin vers 1460, fut supprimée en 1605, et reçut alors pour demeure six villages du comitat de Szabolseh. Ce pays, connu depuis sous le nom de *Pays des Haïdoucks*, est situé à l'E. et à l'O. de Debreczin.

Il compte une population de 60 000 individus et a pour ch.-l. Besszermeny. Les Haïdouks jouissent de grands privilèges, mais ils sont tous astreints au service de la cavalerie; ils sont armés et costumés comme les hussards. — A l'exemple des magnats hongrois, qui ont des Haïdouks dans leur suite, plusieurs souverains et ambassadeurs étrangers ont pris à leur service des domestiques de haute taille habillés comme les Haïdouks : c'est ce qu'on appelait *haïdouques* sous Louis XIV.

**HAÏG**, père de la nation arménienne, descendant de Japhet par Gomer et Thorgom. D'après la tradition arménienne, il prit part à la construction de la tour de Babel; mais, dans la suite, ne voulant pas obéir à Bélus, il se rendit, avec 300 personnes de sa famille, en Arménie, son pays natal, dont il soumit les indigènes. Bélus lui déclara la guerre, et, dans une rencontre qui eut lieu sur les bords du lac de Van, Haïg le tua d'un coup de flèche. Depuis il resta maître du pays. On le fait vivre 400 ans et mourir l'an 2265 av. J.-C. C'est de son nom que les Arméniens se sont appelés *Haïk*, et l'Arménie *Haïasdan*.

**HAILLAN** (GIBARD, seigneur du). V. DU HAILLAN.

**HAIMBURG**, *Carmuntum*? v. de l'archiduché d'Autriche, à 44 kil. S. E. de Vienne, sur la riv. dr. du Danube : 2700 hab. Manufacture de tabac.

**HAI-NAN**, île de la mer de Chine (Kouang-toung ou Canton), à l'E. du golfe de Tonkin, n'est séparée du continent chinois que par un canal de 17 kil. : 270 kil. sur 130; env. 1 000 000 d'hab.; ch.-l. Khoung-tcheou. Habitants enclins à la piraterie. — Les Chinois abordèrent pour la 1<sup>re</sup> fois dans cette île env. 108 ans av. J.-C., et ne tardèrent point à la soumettre. Cependant il y a encore dans l'intérieur des tribus indépendantes et presque sauvages.

**HAINAUT**, *Hanagorvensis comitatus*, prov. du roy. de Belgique, bornée au N. par les deux Flandres et le Brabant mérid., à l'E. par la prov. de Namur, au S. et à l'O. par la France : 100 kil. de long sur 50 de large; 800 000 hab.; ch.-l. Mons. Le Hainaut se divise en 6 districts (Ath, Charleroi, Mons, Soignies, Thuin et Tournay). Il est arrosé par la *Haine*, qui lui donne son nom, par l'Escaut, la Dendre et la Sambre. Au S. E. le sol est montagneux; ailleurs il est plat, mais bien cultivé, et produit en abondance blé, légumes, lin et chanvre, fruits, houblon et fourrages; excellents pâturages. Le district de Mons renferme d'immenses mines de houille; il y a aussi des mines de fer et de plomb, des carrières d'ardoise et de marbre. Industrie active : métallurgie, brasseries, faïenceries; verrerie, toiles, tissus de laines, et dentelles. — Le Hainaut fut primitivement habité par les Nerviens : il n'a pris le nom de *Hainaut* que dans le vi<sup>e</sup> siècle. Dès le v<sup>e</sup> siècle, il eut des comtes particuliers; mais ils ne devinrent héréditaires qu'en 860, à partir de Régnier, mort en 916. Au xii<sup>e</sup> s., Baudouin réunit par mariage le Hainaut et la Flandre, et dès lors ces deux pays eurent la même destinée. Le Hainaut fut occupé en 1427 par Philippe le Bon, duc de Bourgogne; il passa, avec la succession des ducs de Bourgogne, dans les mains de l'Autriche; le traité des Pyrénées (1659) et celui de Nimègue (1678) en cédèrent à la France la partie mérid., qui forma le *Hainaut français* (capit. Valenciennes; autres villes : Condé, Maubeuge, Le Quesnoy, Landrecies, Avesnes, Givet, Charlemont, Philippeville); le reste fut donné à l'empereur et prit le nom de *Hainaut autrichien*. En 1793, les Français s'emparèrent du Hainaut autrichien et en firent le dép. de Jemmapes. En 1814, le Hainaut forma une prov. du roy. des Pays-Bas, et en 1830 il resta à la Belgique. Reiffenberg a donné l'*Histoire du comté de Hainaut*.

**HAINAUT** (Jeanne, comtesse de), fille de Baudouin, comte de Flandre, 1<sup>er</sup> empereur français à Constantinople, fut, ainsi que Marguerite, sa sœur, amenée à la cour de France lorsque son père eut été fait prisonnier par le roi des Bulgares (1206), et fut mariée en 1211 à Fernand, fils de Sanche I, roi de

Portugal, par Philippe-Auguste, qui exigea en même temps la cession des villes d'Aire et de St-Omer, partie de la dot de la comtesse. Fernand, peu après son mariage, se révolta au sujet de cette cession et se liguait contre le roi de France avec Jean sans Terre, roi d'Angleterre; mais il fut défait à Bouvines (1214), fait prisonnier et enfermé à la tour du Louvre. Jeanne régna seule sur la Flandre. Elle jouissait paisiblement de ses États, lorsqu'en 1225 le bruit courut que Baudouin, son père, qu'on avait cru mort, allait reparaître. Il parut en effet un Baudouin, qui voulut se faire passer pour le comte de Flandre; mais l'imposture fut bientôt reconnue, et l'imposteur fut pendu à Lille en 1226. Cet événement a fait peser sur Jeanne d'horribles soupçons que rien ne justifie. Cette princesse mourut en 1244 sans postérité.

**HAINE**, riv. de Belgique (Hainaut), passe près de Mons et se jette dans l'Escaut près de Condé, après un cours de 80 kil. Le Hainaut en tire son nom.

**HAINICHEN**, v. du roy. de Saxe, à 15 kil. O. N. O. de Freyberg; 3500 hab. Patrie de Gellert.

**HAÏTI** (c.-à-d. *Pays montagneux* dans la langue caraïbe), l'*Hispaniola* de Christ. Colomb, l'île *St-Domingue* des Français, grande île de la mer des Antilles, au S. E. de Cuba et à l'E. de la Jamaïque, a env. 660 kil. de long sur 260 de large, et près d'un million d'hab. On y distingue la partie française, à l'O., et la partie espagnole, à l'E. La partie franç. a pour capit. Port-au-Prince. L'île entière est divisée en 6 dép. : Ouest, Sud, Artibonite, Nord, Nord-Est, Sud-Est, qui ont pour ch.-l. Port-au-Prince, les Cayes, les Gonaïves, le Cap-Haïtien, Santiago, Sto-Domingo. L'île se termine à l'E. par le cap Engagno, et à l'O. par 2 prolongements, entre lesquels se trouvent le golfe et l'île de Gonave. Le pays est traversé de l'E. à l'O. par les monts Cibao, riches en mines d'or, d'argent, de cuivre, de mercure; le pic le plus élevé a 2400m; au S. E. s'étendent de grandes plaines qui nourrissent d'immenses troupeaux. De nombreuses riv. (l'Artibonite, la Youna, la Neyba, l'Ozama, le grand Yaque) rendent le sol très-fertile (surtout en café, canne à sucre, coton, tabac, bois d'acajou, de campêche), mais le climat est humide et malsain. Le gouv. a été successivement républicain et monarchique. Un sénat et une chambre de représentants concourent à la confection des lois. La langue française est la langue officielle; on parle espagnol dans la région orientale de l'île. Le Catholicisme est la religion de l'État; les autres religions sont tolérées. — Cette île fut découverte par Christ. Colomb le 6 déc. 1492 et fut le siège du 1<sup>er</sup> établissement européen en Amérique. Les Espagnols y fondèrent en 1495 Santo-Domingo, dont la prompte prospérité fit donner à toute l'île le nom de *St-Domingue*. Ils eurent bientôt soumis les indigènes qui étaient de race caraïbe; mais les mauvais traitements qu'ils leur firent subir ne tardèrent point à les faire décroître à tel point qu'à peine il restait 150 naturels au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle. La colonie n'avait encore que peu d'importance lorsque l'amiral anglais Drake la ravagea en 1586. Au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle (vers 1640), des boucaniers qui s'étaient établis dans l'île de la Tortue, près de la côte septentrionale d'Haïti, dévastèrent les établissements espagnols, et, après avoir été reconnus par le gouv. français, ils finirent par s'établir dans la partie occidentale de l'île; le traité de Ryswick, en 1697, céda définitivement cette partie à la France. La colonie française s'accrut rapidement et prospéra tellement qu'en 1789 on y comptait 7800 plantations et 600 000 habitants (dont 500 000 esclaves), tandis que la partie espagnole comptait à peine 125 000 âmes. L'excès même de sa prospérité causa sa ruine : ses nombreux esclaves, traités avec trop de rigueur, se révoltèrent en 1722; cette 1<sup>re</sup> tentative fut facilement réprimée; mais l'Assemblée nationale ayant, par un décret du 28 mars 1790, appelé les hommes de couleur à partager les droits politiques, les noirs profitèrent des



discordes que ce décret avait excitées parmi les colons, et se soulevèrent partout (1791); ils commirent, sous la conduite d'un certain Boukman, les plus grandes atrocités. En 1793, Mayaca, chef noir, s'empara du Cap et en massaça tous les habitants libres. L'année suivante, un autre chef, Toussaint Louverture, enleva les principales places de la colonie française, chassa une armée anglaise que les colons de la Jamaïque avaient envoyée au secours des blancs, et s'empara de la partie espagnole d'Haïti, que l'Espagne venait de céder à la France (1795). En 1802, le général Leclerc, à la tête de 20 000 Français, débarqua à St-Domingue, s'empara par surprise de la personne de Toussaint Louverture et l'envoya en France. Les hostilités, un instant suspendues, recommencèrent en 1803 sous la conduite du général noir Dessalines. L'un des lieutenants de Toussaint; les Français furent refoulés jusqu'au Cap, et Rochambeau, qui avait succédé à Leclerc, fut obligé de se rendre à une flotte anglaise. Toutefois ce n'est qu'en 1805 que l'île fut complètement évacuée par les troupes françaises. Dessalines, maître de l'île, proclama son indépendance et prit le titre d'empereur d'Haïti sous le nom de Jacques I; il fut assassiné en 1806. Christophe s'empara aussitôt du pouvoir; après une lutte acharnée contre Pétion, son rival, il resta maître de la plus grande partie de l'île, et prit en 1811 le titre de roi, sous le nom de Henri I. Pétion conserva néanmoins jusqu'à sa mort la partie S. de l'île et y maintint le gouvernement républicain. Christophe périt dans une insurrection militaire en 1820. Alors Boyer, qui avait succédé en 1818 à Pétion dans le gouvernement du sud, fut proclamé président. Il soumit la partie espagnole et devint maître de toute l'île (1824). En 1825, la France reconnut l'indépendance d'Haïti, qui devait en retour payer aux anciens colons une indemnité de 150 000 000 de francs, indemnité qui en 1838 fut réduite à 90 millions. En 1843, Boyer, accusé de tyrannie, fut expulsé, et remplacé par le général Héard, puis par Guérrier, 1844, par Pierrot, 1845; par Riché, 1846; par Souleuvre, 1847; ce dernier se fit proclamer empereur en 1849 sous le nom de Faustin I. En 1859 une nouv. révolution renversa Souleuvre, accusé d'exactions, et rétablit la république sous la présidence de Geffard. Au milieu de ces troubles perpétuels, la partie orientale de l'île s'était définitivement séparée. Elle forma depuis 1843, sous le nom de *République dominicaine*, un État à part, qui comptait env. 50 000 hab. et qui avait pour capitale Santo-Domingo. Plusieurs tentatives furent faites sans succès par les Haïtiens pour la recouvrer; voulant se soustraire à de nouvelles attaques, elle reconnut, en 1861, l'autorité de l'Espagne. — *V. L'histoire d'Haïti* par M. Madiou, 1847, et par M. Ardouin, 1860.

**HALEM**, nom arabe qui veut dire *magistrat*, se dit chez les Musulmans de tous les juges et gens de loi qui sont sous l'autorité d'un cadî. — Halem est aussi le nom propre de plusieurs princes musulmans qui ont régné soit à Cordoue, soit en Égypte. *V. AL-HAKEM*.

**HALKETT** (Richard), historien anglais, né vers 1553, dans le comté d'Hereford, m. en 1616. On a de lui : *les Principales navigations et les principaux voyages et trafics de la nation anglaise*, en anglais, Londres, 1582. 3 vol. in-fol., recueil très-estimé.

**HALKODADI**, v. du Japon, à l'extrémité S. de l'île d'Yéso, sur la côte N. du détroit de Sangar, entre Matsmai à l'O. et le cap Sirija à l'E.; 16 000 h. Beau port, ouvert aux Européens depuis 1855.

**HALBERSTADT**, v. des États prussiens (Saxe), ch.-l. de cercle, sur l'Holzemme, à 45 kil. S. O. de Magdebourg; 20 000 hab. Cour d'appel, gymnase, écoles, bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle, etc. Ville bâtie dans le genre gothique. Belle cathédrale de St-Étienne, du XIII<sup>e</sup> siècle, église de Notre-Dame, hôtel de ville, Draps, lainages, tabac, gants de cuir, chapeaux, bougies, eau-de-vie. — Ville très-ancienne; elle devint en 804 le siège d'un évêché qui fut sécu-

larisé à la paix de Westphalie (1648). Halberstadt fut en 1134 le siège d'une diocèse de l'empire.

**HALDAT** (Alex.), physicien, né en 1770 à Bourmont (Meurthe), m. en 1852. Il fut successivement chirurgien des armées, professeur de physique et inspecteur d'Académie; contribua de tout son pouvoir au rétablissement de l'Académie des sciences et des lettres de Nancy et fut nommé correspondant de l'Institut. On lui doit une *Exposition de la doctrine magnétique*, Nancy, 1852.

**HALES** (Étienne), physicien et naturaliste, né en 1677 dans le comté de Kent, m. en 1761. On lui doit plusieurs inventions utiles, entre autres celle des ventilateurs destinés à renouveler l'air dans les hôpitaux, les prisons, les mines, les vaisseaux (1741), et un procédé pour dissoudre la pierre dans la vessie, qui lui valut la médaille de Copley. Il a publié : *Statique des animaux*, trad. par Sauvage, Genève, 1744; *Statique des végétaux*, trad. par Buffon; *l'Art de rendre l'eau de mer potable*, etc.

**HALES** (ALEXANDRE de). *V. ALEXANDRE de HALES*.

**HALESOWEN**, v. d'Angleterre (Shrop), à 11 kil. S. O. de Birmingham; 12 000 hab. Anc. abbaye de Prémontrés. Église dont on admire le clocher. Patrie du poète Shenstone.

**HALÉVY** (Jacques-Frémontal), compositeur, né à Paris en 1799 de parents israélites, m. en 1862; reçut les leçons de Berton et de Cherubini; a donné plusieurs opéras, parmi lesquels on remarque *la Juive* (1835). L'un des chefs-d'œuvre de notre scène lyrique, *l'Éclair*, *la Reine de Chypre*, *Charles VI*, *les Mousquetaires*, *la Fée aux roses*, *le Val d'Andorre*, *Jaguarita*, *la Magicienne*. On y trouve tout à la fois le style le plus élevé, de puissants effets dramatiques, une mélodie enjouée et gracieuse, toujours une composition originale, une instrumentation riche et savante. On admire surtout ses morceaux d'ensemble. Il devint professeur au Conservatoire (1827), membre (1836), puis secrétaire perpétuel (1851) de l'Académie des beaux-arts, où son *Éloge* a été lu par M. Beulé.

**HALFAY**, pays de la Nubie mérid., s'étend le long du Bahr-el-Azrek depuis 14° 10' lat. N., sur un espace de 380 k. Ch.-l. Halfay, à 115 kil. S. O. de Ghendi.

**HALIACMON**, adj. *l'Inde Karasou*, fleuve de la Macédoine, sortait des monts Citus et tombait dans le golfe Thermaïque entre le Lydius et l'Axius.

**HALIARTE**, *Haliartes*, adj. *Mazi*? v. de Biotie, sur la côte S. du lac Copais. Elle fut saccagée par Xerxès et détruite par les Romains dans la 3<sup>e</sup> guerre de Macédoine.

**HALICARNASSE**, *Halicarnassus*, adj. *Bodrum*, v. de Carie, dans la Doride, au N. du golfe Géramique, avait été fondée par les Doriens. Elle eut d'us la suite des rois d'origine carienne, parmi lesquels il faut remarquer les deux Artémise et Mausole, dont on admire le tombeau (*V. ces noms*). Patrie d'Hérodote et de l'historien Denys (d'Halicarnasse). Belles ruines.

**HALICZ**, primitif *Galitch*, v. des États autrichiens, dans la Galicie, sur la r. dr. du Dniester; 4000 hab. Cette ville avait jadis un évêché. De son nom est dérivé le nom de la *Galicie*.

**HALIDON** ou **HALIBDOWN-HILL**, lieu d'Écosse, entre Berwick et Édimbourg. Les Écossais, partisans du jeune roi David Bruce, y furent vaincus par le roi d'Angleterre Édouard III, qui portait Balhol au trône (1333); le généralissime écossais, Archibald Douglas, y périt avec 12 000 des siens.

**HALIFAX**, v. d'Angleterre (York), dans une vallée profonde, à 3 kil. d'un bras du Calder, à 59 k. S. O. d'York; 40 000 hab. Belle église gothique; église moderne de la Ste-Trinité. Beaucoup d'industrie; draps, mérinos, peluches, serges, tapis, tissus de coton, teintureries. Communications actives avec Hull, Manchester, Liverpool, Lancaster. Cette ville, fondée en 1443, a dû à son industrie un accroissement rapide.

HALIFAX, v. et port de l'Amérique anglaise, capit. de la Nouv.-Écosse, sur la vaste baie de Chebuctoo où peuvent mouiller à l'aise 1000 navires : 25 000 hab. Evêchés catholique et anglican. Chantier royal. Commerce très-actif.

HALIFAX (George SAVILLE, marquis d'), homme d'État, né vers 1630 dans le comté d'York, mort en 1695, jouit longtemps de la faveur de Charles II et de Jacques II, fut créé par le premier de ces princes pair, vicomte, et enfin marquis d'Halifax; fut successivement membre du conseil privé (1672), garde des sceaux (1682), et devint président du conseil à l'arvénement de Jacques II (1685), dont il avait soutenu les droits à la couronne. Ayant été disgracié en 1686, il se rangea parmi les ennemis du roi, et lors du débarquement du prince d'Orange, Guillaume III, il fut un des premiers à offrir la couronne à ce prince (1688). Guillaume lui conféra le titre de secrétaire du sceau privé; mais Halifax ne tarda pas à se faire disgracier de nouveau, et depuis il ne cessa de s'opposer aux mesures du gouvernement. C'était un homme de beaucoup d'esprit, mais d'un caractère fort inconstant. Il a laissé quelques écrits : *Caractère d'un Trimmer* (c.-à-d. nageur entre deux eaux); *Caractère de Charles II*; *Maximes d'État*; *Avis d'un père à sa fille*. Ses opuscules ont été réunis en 1704.

HALIFAX (Ch. MONTAIGU, comte d'), homme d'État et poète anglais, né en 1661 à Horton (Northampton), mort en 1715, était fils du précédent. Il fut nommé en 1694 chancelier de l'échiquier et sous-trésorier, entra en 1700 à la Chambre des Lords, avec le titre de baron d'Halifax, et reçut peu après le titre de comte. En 1696, il conçut le plan d'un fonds général, qui donna naissance au fonds d'amortissement établi ensuite par Robert Walpole. En 1706, il proposa et négocia la réunion définitive de l'Écosse à l'Angleterre. Après la mort de la reine Anne, il montra beaucoup de zèle pour assurer la succession à la maison de Brunswick. Cependant, n'ayant pas été nommé par George I lord grand trésorier, il se jeta par dépit dans le parti des Tories. Halifax a laissé quelques poésies (Londres, 1715); il protégea les gens de lettres (Addison, Pope, Swift, etc.).

HALL, *Hala ad Oenum*, v. des États autrichiens (Tyrol), sur la r. de l'Inn, à 3 kil. E. d'Innsprück; 8000 hab. Aux env., eau minérale et saline qui produit 300 000 quintaux de sel par an.

HALL ou SCHWÉBISCHE-HALL, c.-à-d. *Hall de Souabe*, v. du Wurtemberg (Iaxt), à 32 kil. N. O. d'Elwangen; 7000 hab. Eau minérale et bains fréquents. Source salée d'où l'on tire 100 000 quintaux de sel par an. Église gothique, deux bibliothèques. Jadis ville libre de l'Empire. C'est là que furent frappés pour la 1<sup>re</sup> fois, en 1224, les liards allemands, qui en tirèrent le nom de *Haller* ou *Heller*.

HALL (Basil), marin anglais, 1789-1844, fut attaché en 1816 à la mission de lord Amherst en Chine, explora les côtes de la Corée et l'archipel Liou-Tcheou, dont il publia la description en 1818, fut chargé, de 1820 à 1822, d'explorer les côtes de l'Amérique méridionale, et en donna la description en 1824 (trad. dès 1825 sous le titre de *Voyage au Chili, au Pérou*, etc.), et fit ensuite pour son propre compte divers voyages qu'il a publiés sous le titre de *Travels in North-America*, 1839. Atteint à la fin de sa vie d'aliénation, il mourut dans une maison de fous.

HALLAM (H.), historien anglais, né en 1778 à Windsor, mort en 1859, étudia à Oxford, travailla de bonne heure à la *Revue d'Édimbourg*, dont il devint un des rédacteurs principaux, publia en 1818 le *Tableau de l'Europe au moyen âge*; en 1827, l'*Histoire constitutionnelle de l'Angleterre*, et dix ans après l'*Introduction à l'Histoire littéraire de l'Europe aux xv<sup>e</sup>, xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles*. Ces ouvrages, fruits de recherches profondes, et écrits avec méthode et élégance, obtinrent un légitime succès, et furent immédiatement trad. en français (par M. Guizot et par Alph. Borghers). Hallam était un des directeurs

du Musée britannique. Il était associé de l'Institut de France, où son éloge a été lu par M. Mignet, 1862.

HALLAND, prov. de Suède. V. HALMSTAD.

HALLE, *Hala Saxonum*, v. des États prussiens (Saxe), sur la Saale, dans la régence et à 15 kil. N. de Mersebourg; 35 800 hab. (sans compter les étudiants). On y distingue 3 parties : Halle, Glaucha, Neumarkt, et 5 faubourgs. Université célèbre, fondée en 1694, à laquelle a été réunie celle de Wittemberg en 1816 : elle est le berceau du *Pietisme*. Soc. d'histoire naturelle, école de Franke, écoles de médecine, de chirurgie, des mines. Immenses salines, qui produisent plus de 300 000 quintaux par an. Draps, serges, flanelle, bas de soie, chapeaux; fabriques d'amidon, etc. Patrie de Struensee, de Hændel, de Michaelis l'orientaliste, et du médecin Hoffmann. — Halle remonte au ix<sup>e</sup> siècle; en 981 Othon II l'éleva au rang de ville. Elle soutint au xiii<sup>e</sup> siècle une longue guerre contre les évêques de Magdebourg, et au xv<sup>e</sup> contre l'électeur de Saxe. Pendant les guerres de Trente ans et de Sept ans, Halle fut plusieurs fois prise et saccagée. La Prusse la posséda depuis 1694. En 1806 les Français s'en emparèrent et la réunirent au roy. de Westphalie. En 1814 elle fut rendue à la Prusse.

HALLE, v. de Belgique (Brabant méridional), sur la Senne, à 16 kil. S. O. de Bruxelles; 8000 hab. Célèbre église Notre-Dame, remarquable par ses vitraux et ses ornements d'architecture. Savon, ustensiles en bois, raffineries de sel, papeteries, etc.

HALLÉ (Jean Noël), médecin, né à Paris en 1754, mort en 1822, était fils d'un peintre distingué, Noël Hallé, surintendant des tapisseries de la Couronne. Il fut successivement professeur de physique médicale et d'hygiène à l'École de santé, professeur au Collège de France et à la Faculté de médecine, 1<sup>er</sup> médecin de Napoléon I, puis de Monsieur, après la Restauration. Il était membre de l'Académie de Médecine et de l'Institut. C'est Hallé qui a créé en France l'enseignement de l'hygiène. On a de lui des *Recherches sur le méphitisme des fosses d'aisances*, 1785; une *Hygiène* estimée, 1806; d'excellents articles d'hygiène dans l'*Encyclopédie* et dans le *Dictionn. des Sciences médicales*, et une édit. des *Œuvres complètes de Tissot*, 1809-1813, 11 vol. in-8. Il travailla beaucoup au *Codex* publié en 1818 et contribua à propager la vaccine. Ce médecin ne se faisait pas moins remarquer par ses sentiments religieux et son indépendance que par son instruction médicale. Son *Éloge* a été prononcé, à l'Institut, par Cuvier, et à l'Académie de Médecine, par Dubois (d'Amiens).

HALENCOURT, ch.-l. de c. (Somme), à 17 k. S. E. d'Abbeville; 1300 h. Toile à matelas.

HALLER (Albert de), savant et poète suisse, né à Berne en 1708, mort en 1777, se fit remarquer par une précocité extraordinaire. Il manifesta d'abord un goût très-vif pour la poésie, mais il s'appliqua ensuite à la médecine et aux sciences naturelles. Après avoir reçu les leçons de Boërhaave à Leyde, et avoir visité à Londres et à Paris les plus habiles médecins de l'époque, il revint à Berne, où il pratiqua son art et fut nommé bibliothécaire. Le roi d'Angleterre George II ayant fondé en 1735 une université à Gœttingue, il y fut chargé de l'enseignement de l'anatomie, de la chirurgie et de la botanique. Il y resta 17 ans et y composa plusieurs de ses meilleurs ouvrages; il prit part à la fondation de la Société royale de Gœttingue, et en fut nommé président. En 1753, il se retira dans sa patrie, et y occupa jusqu'à sa mort des fonctions administratives, sans cesser toutefois de se livrer à l'étude des sciences. Haller cultiva avec un égal succès la botanique, l'anatomie, la physiologie, et ne négligea pas la poésie. Il a composé 200 écrits; les plus importants sont, en botanique : la *Flora de la Suisse* (*Historia stirpium Helvetiae*), Berne, 1768; en anatomie et en physiologie, ses *Icones anatomicæ*, Gœttingue, 1756; ses recherches sur la respiration, sur l'irrita-

bilité, sur la génération, sur le développement du poulet et des fœtus, réunies sous le titre d'*Opera minor*, Lausanne, 1762-68; ses *Elementa physiologiae*, Lausanne, 1757-66, ouvrage qui a opéré une révolution dans la science. On lui doit encore la *Bibliothèque de la botanique*, Zurich, 1771; — de la *Chirurgie*, Berne, 1774; — de l'*Anatomie*, Zurich, 1774 et 1777, — de la *Médecine*, Bâle, 1776, recueils qui attestent une érudition prodigieuse. Parmi ses poésies, on estime surtout son poème sur les *Alpes* (1729), qui a été trad. en français par Tschärner. On a aussi de lui trois romans politiques écrits en français, *Caton*, *Usong* et *Alfred*, et un *Journal intime*, publ. en 1787 et trad. en français. La principale découverte de Haller, celle à laquelle son nom est resté attaché, est celle de l'irritabilité considérée comme force particulière à la fibre charnue et indépendante de la sensibilité proprement dite. Ce savant porta dans tous ses écrits des sentiments de piété que ses découvertes ne firent qu'augmenter. Son *Éloge* a été fait par Condorcet et Vicq-d'Azyr.

Un petit fils de Haller, Ch. Louis de H., né à Berne en 1768, r. en 1854, est auteur de la *Restauration de la Politique* (1824), ouvrage écrit en allem. et qu'il traduisit lui-même en français: il y combat les idées révolutionnaires et fonde, comme Bonald, la société sur le régime patriarcal. Il se convertit au Catholicisme, se fixa en France, et fut attaché comme publiciste au ministère des Affaires étrangères.

**HALLEY** (Edmond), astronome anglais, né à Londres en 1656, mort en 1742, inventa dès l'âge de 19 ans une méthode pour déterminer les aphélie et les excentricités des planètes; alla en 1676 à l'île Ste-Hélène pour y faire des observations astronomiques; fixa la position de 350 étoiles, et reconnut les lois des variations de la bou-sole. Appliquant les principes de Newton au cours des comètes, il reconnut la périodicité de ces astres et prédit dès 1705 le retour pour 1758 de la comète qui avait paru en 1682, et que l'on a nommée depuis la comète de *Halley* (cette comète a une révolution de 75 ans; elle parut en 1305, 1380, 1456, 1531, 1607, 1682, 1758, 1835). Il dressa des *Tables de la lune*, s'efforça de reconnaître les lois du mouvement de cette planète, et découvrit le mouvement propre des étoiles. Admis à la Société royale de Londres dès l'âge de 22 ans (1678), il devint en 1713 secrétaire perpétuel de cette compagnie; il fut nommé en 1703 professeur de géométrie à Oxford, et succéda à Flamsteed dans la place d'astronome à l'observatoire de Greenwich. On lui doit une bonne édition d'Apollonius de Perge et la 1<sup>re</sup> édition des *Principia* de Newton (1686).

**HALLUIN**, ville de France, dans le dép. du Nord, à 18 kil. N. E. de Lille, près de la Lys; 4240 hab. Tissus de lin et de coton; tisseranderies, blanchisserie de fil. Anc. duché qui appartient à Schomburg.

**HALMA** (l'abbé), érudit, né en 1755 à Sedan, mort en 1828 à Paris, enseigna les mathématiques et la géographie à Sedan; devint en 1792, principal du collège de cette ville; s'établit en 1797 à Paris et y tint un pensionnat; devint sous l'Empire secrétaire du conseil de l'École polytechnique, professeur de mathématiques au Prytanée, bibliothécaire des ponts et chaussées, et fut nommé en 1816 conservateur de la bibliothèque de Ste-Geneviève. Il se consacra à traduire l'*Almageste* de Ptolémée, qui n'avait jamais été jusque-là traduit en français. Cet ouvrage parut sous le titre de *Composition mathématique de Claude Ptolémée* (avec notes de Delambre), 2 vol. in-4, 1813-1816. Il le fit suivre de la traduction des *Hypothèses et époques des planètes de Ptolémée*, 1821, ainsi que des *Commentaires de Théon sur Ptolémée*, 1822. Il a aussi beaucoup écrit sur le zodiaque de Denderah.

**HALLMSTAD** ou **HALLAND**, préfecture de Suède, dans la partie S. O. de la Gothie, baignée à l'O. par le Cattégat; 310 kil. sur 80; 110 000 hab.; ch.-l.,

Hallmstad, petite ville de 2000 hab., sur le Cattégat.

**HALONÈSE**, *Halonesus*,auj. *Dromi*, île de la mer Egée, sur la côte de Thessalie, entre Scopelos et Péparèthe, est fameuse dans la Fable par le massacre que les femmes y firent de leurs maris.

**HALYS**, auj. le *Kizil-Irmak*, le plus grand fleuve de l'Asie-Mineure, descendait du Taurus, courait à l'O., puis au N., traversait la Galatie et tombait, par le golfe d'Amise, dans le Pont-Euxin, après avoir séparé la Paphlagonie d'avec le Pont. Sur ses bords Alyatte et Cyavare se livrèrent, l'an 601 av. J.-C., une bataille qui fut interrompue par une éclipse.

**HAM**, *Hamun* ou *Hamctum*, ch.-l. de cant. (Somme), 24 kil. S. E. de Péronne; 2000 hab. Rouenneries, guingamps; sucre de betterave. Célèbre château fort, construit en 1470 par le comte de St-Pol, et qui sert de prison d'Etat; entre autres prisonniers, quatre ministres de Charles X (1830) et le prince Louis Napoléon (1840) y ont été détenus. Père du poète Vadé et du général Foy.

**HAMA** ou **HAMAM**, l'*Amath* de la Bible, l'*Epiphania* des Grecs, v. forte de Syrie, ch.-l. de livah, sur l'Oronte, à 185 kil. N. E. de Damas; 60 000 h. Citadelle, murailles; palais du cheik, mosquées, bazars, caravansérails, bains publics. Beau coup d'industrie (soieries, drap, ceintures, turbans, etc.). Grand commerce à alep, entrepôt de marchandises d'Europe. Anc. principauté ayoubite.

**HAMADAN**, *Ecbatane*? ville de Perse (Irak-Al-jemi), à 280 kil. O. S. O. de Téhéran, près du mont Elvend; 30 000 h. Citadelle et remparts en ruines. Quelques monuments (bazars, mosquées, bains, caravansérails); quelque industrie. Les tombeaux d'Avicenne et des poètes Attard et Aboul-Hasif y attirent beaucoup de pèlerins. Environs charmants et vantés. — On croit que cette ville occupe l'emplacement de l'ancienne Ecbatane. Elle a été très-florissante sous les Saphis; mais depuis, sa prospérité a toujours été en décroissant; elle fut prise et dévastée au xiv<sup>e</sup> siècle par Tamerlan, et en 1724 par Ahmed, pacha de Bagdad.

**HAMAORYADES** (des mots grecs, *hama*, ensemble, et *drys*, chêne), nymphes des arbres, naissaient et mouraient avec l'arbre auquel elles étaient attachées. V. DRYADES.

**HAMAH**, V. HAMA.

**HAMAKER** (H. ARENS), orientaliste, né en 1789 à Amsterdam, mort en 1835, fut appelé en 1817 à Leyde, où il enseigna jusqu'à sa mort les langues orientales. Il possédait l'arabe, l'hébreu, le syriaque, le persan, le sanscrit, etc. On lui doit un excellent *Catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque de Leyde*, en latin, 1820, et une dissertation *De Morte prophetarum*, 1833.

**HAMANN** (Jean George), écrivain allemand, né en 1730 à Königsberg, mort en 1788 à Dusseldorf, changea souvent de carrière. Il était également versé dans la théologie, la jurisprudence, les langues orientales, l'économie politique, la littérature ancienne et moderne. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque : *Mémoires socratiques recueillis pour l'usage du public*, Amsterdam (Königsberg), 1759; *les Nuées, supplément aux mémoires socratiques*, Altona, 1761; *Apologie de la lettre H*, ou *Observations extraordinaires sur l'orthographe des Allemands*, Pise (Francfort), 1773; *Dictionnaire des phrases poétiques*, 1775, en français Hamann avait adopté un langage mystérieux et métaphorique qui le fit surnommer le *Magé du Nord*. On a réuni ses fragments sous le titre de *Feuilles sibylliques du Magé du Nord*, Lipsick, 1819. Il y défend la révélation contre le scepticisme.

**HAMAZEL** ou PIC D'YDAM, montagne de l'île de Ceylan, par 5<sup>e</sup> 47' kil. N. et 78' 11" long. E., haute d'env. 3335 m. On y monte à l'aide d'une chaîne fixée à son sommet. Les Indiens y font un pèlerinage assidu. — On y voit sur une pierre l'empreinte grossière d'un pied gigantesque, qui, selon les indi-

ènes, est le pied de Bouldha, et selon les Chrétiens, celui d'Adam ou de S. Thomas.

**HAMBOURG**, *Hamburgium*, *Hammonia* et *Hochburi castellum* en latin moderne, v. libre d'Allemagne, sur la r. dr. de l'Elbe, à 90 kil. de son emb. dans la mer du Nord : 165 000 h. (dont 100 000 luthériens, 15 000 juifs, et le reste catholique, réformés ou moraves). Chemins de fer. Rues étroites et tortueuses, excepté dans la nouvelle ville (*Neustadt*) : nombreux canaux. Parmi les édifices, on cite les églises St-Michel qui a une tour de 152<sup>m</sup>, et St-Pierre avec une tour de 139<sup>m</sup>, la Synagogue, en style byzantin, la Banque, la Bourse, l'hospice des orphelins, le nouvel Hôtel-Dieu, l'Observatoire, les salles de spectacle, le *Baumhaus*, l'hôtel de l'Amirauté, la bibliothèque, le musée, etc. Anc. archevêché, fondé en 831 par S. Anschaire, auj. supprimé. Plusieurs établissements scientifiques : gymnase *Johanneum*, école de navigation ; institution de sourds-muets. Grand commerce maritime, surtout avec le Danemark ; Hambourg est l'entrepôt du commerce du N. de l'Allemagne ; son port, en forme de croissant, fait des armements pour la pêche de la baleine et du hareng. Communications régulières : par bateaux à vapeur avec le Havre, Bordeaux, Amsterdam, Londres et les deux Amériques ; chemins de fer pour Altona, Kiel, Magdebourg, Berlin. Patrie de Gronovius, Hagedorn, Holstenius, Basedow. — Le territoire de Hambourg s'étend peu au delà des limites de la ville, et est restreint entre les duchés de Holstein et de Lauenbourg, et le roy. de Hanovre. La république possède, en outre, mais en commun avec Lubeck, quelques villages du duché de Lauenbourg. La population totale de l'État de Hambourg ne dépasse pas 210 000 âmes. Le gouv. est démocratique ; le pouvoir exécutif appartient à un sénat composé de 4 bourgmestres et de 24 conseillers électifs. Dans les assemblées ordinaires de la Diète germanique, les 4 villes libres ont ensemble une voix ; mais dans l'assemblée générale, Hambourg a une voix à elle seule. Son contingent est de 1300 hommes.

— Charlemagne jeta en 808 les fondements de la ville. Au x<sup>is</sup> siècle, elle était déjà une place de commerce importante ; au xiii<sup>e</sup>, elle forma avec plusieurs autres villes la célèbre ligue *Hanseatique*. Jusq'en 1618, elle fut sous la dépendance des ducs de Holstein ; mais à cette époque elle se fit reconnaître ville libre et impériale : cependant elle ne fut totalement affranchie de l'hommage que réclamaient les ducs de Holstein qu'en 1770. A partir de ce moment, le commerce de Hambourg prit le plus grand essor, et cette ville devint une des plus florissantes de l'Allemagne ; mais le blocus continental (1806) porta un coup funeste à son commerce. Elle fut occupée militairement par les Français de 1806 à 1809, et réunie à l'Empire en 1810 ; elle devint alors le ch.-l. du dép. des Bouches-de-l'Elbe. En 1813, le maréchal Davoust y soutint un siège mémorable : il s'y maintint pendant un an, et ne la rendit qu'en mai 1814. après le retour des Bourbons en France. Hambourg reprit aussitôt son ancien gouvernement. En 1842, la ville fut en partie détruite par un terrible incendie ; mais elle se releva promptement de ce désastre.

**HAMELIN** (Ferd.-Alph.), amiral français, né à Pont-Lévéque, m. en 1864 ; était neveu du contre-amiral Hamelin, m. en 1839 ; s'embarqua comme mousse à onze ans ; devint aspirant en 1808, et conquit tous ses grades par une suite de campagnes et d'actions d'éclat pendant les guerres de l'Empire, de la Restauration, du gouv. de Juillet et du 2<sup>e</sup> Empire ; fut ministre de la marine (1855-60).

**HAMELN**, v. murée du Hanovre, sur le Weser, à 40 kil. S. O. de Hanovre ; 6000 h. Maison de détent. Jadis défendue par le fort George, que les Français détruisirent en 1806.

**HAMILCAR**. V. AMILCAR.

**HAMILTON**, v. d'Écosse (Lanark), sur la Clyde et l'Avon, à 59 kil. S. O. d'Édimbourg et à 19 kil. N. O. de Lanark ; 9500 h. Casernes de cavalerie, beau châ-

teau des ducs d'Hamilton, contenant de riches collections. Manufacture de tissus de coton. — Cette ville se nommait d'abord Cadyow ; elle prit le nom d'Hamilton au xiii<sup>e</sup> siècle, lorsque la famille de ce nom vint s'y établir. Elle reçut le titre de baronnie en 1456.

**HAMILTON**, célèbre famille écossaise, issue, dit-on, d'une branche cadette de la famille anglaise de Leicester. On raconte qu'un gentilhomme de cette famille, Gilbert d'Hamilton, ayant tué en duel un seigneur anglais, se réfugia vers 1272 en Écosse, où il fut accueilli par le roi, et que ce prince lui donna le domaine de Cadyow qui prit depuis son nom. Il fut la souche d'une famille qui devint bientôt puissante, et qui reçut successivement les titres de comtes d'Arran (1503) et de ducs d'Hamilton (1643).

**HAMILTON** (James d'), 1<sup>er</sup> comte d'Arran, prêté au roi d'Écosse Jacques III un puissant appui contre les projets ambitieux des Douglas, fut en récompense comblé de faveurs par ce prince, épousa sa fille Marie (1474), fut fait en 1503 comte d'Arran, titre qui depuis fut toujours porté par le chef de la famille et fut chargé plus tard de la lieutenance générale du royaume. Il mourut en 1519.

**HAMILTON** (James), 2<sup>e</sup> comte d'Arran, duc de Châtelleraut, tuteur de Marie Stuart. V. ARRAN.

**HAMILTON** (Patrick), issu de la noble famille écossaise de ce nom, né en 1503, reçut les ordres, voyagea en Allemagne au moment où naissait la Réforme et voulut à son retour propager en Écosse les idées nouvelles ; mais il souleva contre lui le clergé par la violence de ses attaques ; saisi dans son lit par ordre de l'archevêque de St-André, il fut condamné comme hérétique à être brûlé vif ; il subit le supplice à St-André, en 1527, et montra beaucoup de courage. Il avait à peine 24 ans. Les Réformés le regardent comme un martyr.

**HAMILTON** (James, 1<sup>er</sup> duc d'), né en Écosse en 1606, fut un des plus fidèles serviteurs de Charles I ; mais la haine qu'il conçut contre Montrose, autre défenseur du trône des Stuarts, l'empêcha de rendre à la royauté tous les services qu'il aurait pu. Presbytérien modéré, il désirait concilier les intérêts de sa religion avec ceux de la couronne ; Montrose voulait sans restriction le rétablissement de l'ancien ordre de choses. Celui-ci l'ayant emporté dans l'esprit de Charles I, Hamilton fut jeté dans une prison (1645). Rendu à la liberté peu après, il ne se vengea qu'en levant pour le roi une armée de 20 000 hommes ; mais il fut battu par Cromwell, fait prisonnier à Preston, et décapité peu de jours après Charles I (1649). Il avait été fait duc en 1643. — Un de ses descendants, James, comte d'Arran, créé pair en 1711, m. en 1730, reprit le titre de duc d'Hamilton qui avait été aboli par Cromwell, après le supplice du précédent.

**HAMILTON** (Ant., comte d'), écrivain spirituel, né en Irlande en 1646, et issu de la famille écossaise de ce nom, fut amené jeune en France par son père qui avait émigré après le supplice de Charles I, y passa tout le temps de l'exil des Stuarts, reentra en Angleterre avec Charles II (1660), et obtint de Jacques II un régiment, ainsi que le gouvernement de Limerick, en Irlande. Il revint en France avec Jacques, et fit l'ornement de la petite cour de ce prince à St-Germain ; il mourut dans cette ville en 1717. Le comte de Gramont avait épousé sa sœur. Hamilton a écrit en français plusieurs ouvrages qui se font remarquer par une plaisanterie fine, par la causticité et la gaieté ; le plus connu est celui qu'il publia sous le titre de *Mémoires du comte de Gramont*, dont son beau-frère est le héros : ce livre original, qui est un chef-d'œuvre en son genre, offre une peinture fidèle des mœurs corrompues de la cour à cette époque. On doit également à Ant. Hamilton plusieurs jolis contes mêlés de vers : le *Bélier*, *Fleur d'Épine*, les *Quatre Facardins*, *Zénéide*, composés par gageure à l'imitation des *Mille et une Nuits*. Il a aussi laissé des vers charmants. La meilleure édition de

ses *Oeuvres complètes* est celle qu'a donnée Renouard, Paris, 1812, 3 vol. in-8; Champagnac a donné ses *Oeuvres choisies*, 1825, 2 vol. in-8.

**HAMILTON** (sir Will.), ambassadeur, né en 1730 en Écosse, frère de lait du roi George IV, résida à la cour de Naples de 1764 à 1800, et mourut en 1803. Amateur éclairé des arts et des sciences naturelles, il a publié plusieurs ouvrages précieux, entre autres : *Observations sur le Vésuve et l'Étna et autres volcans*, Lond., 1772; *Campi Phlograri*, Naples, 1776, et a formé un riche musée d'antiquités, gravé en 1806. Il avait épousé en secondes noces une femme qui s'est rendue fameuse par sa beauté et ses déportements, Emma Harle; cette femme, qui avait été servante et avait mené la vie la plus déréglée, parvint à le captiver par ses charmes, et obtint même la plus grande influence à la cour de Naples, en s'emparant de l'esprit de la reine Marie-Caroline. Elle trahit son mari pour l'amiral Nelson, auquel elle inspira une folle passion. Elle mourut près de Calais, en 1815, à 55 ans. Elle avait publié elle-même peu auparavant les *Lettres de Nelson*, Londres, 1815. Ses *Mémoires*, remplis de révélations scandaleuses, parurent l'année suivante et excitèrent une indignation universelle.

**HAMILTON** miss Elisabeth, née en 1758, à Belfast en Irlande, d'une famille sans fortune, morte en 1816, à Harrowgate, fut chargée de l'éducation de deux jeunes Écossaises, composa d'excellents ouvrages d'éducation et fut en ce genre la rivale de miss Edgeworth. On a d'elle : *Lettres sur les principes élémentaires de l'éducation*, 1801, trad. par L. C. Chéron; *Lettres sur la formation du principe religieux et moral*, 1806; *Essais populaires tendant à former le cœur et l'esprit*. Elle donna la religion pour base à l'éducation.

**HAMILTON** (W.), philosophe, né en 1788 à Glasgow, m. en 1856, enseigna d'abord le droit écossais à l'Université d'Édimbourg et fut appelé en 1836 à la chaire de logique et métaphysique. L'un des principaux rédacteurs de la *Revue d'Édimbourg*, il publia dans ce recueil d'intéressantes dissertations, qu'il réunit en 1852 sous le titre de *Discussions on philosophy, literature, etc.* ? s'écarta sur plusieurs points des doctrines de l'école écossaise et fut le logicien de cette école. M. L. Reisse a publié en 1840 des *Fragments de philosophie* traduits d'Hamilton.

**HAMLET**, prince danois, qu'on place vers le 11<sup>e</sup> siècle av. J.-C., était, selon des traditions rapportées par Saxo Grammatiscus, néveu par sa mère de Roric, roi de Danemark, et fils d'Horvendill, souverain feudataire du Jutland, que son frère Fêngo assassina na pour s'emparer de ses États et pour épouser sa veuve. Hamlet n'échappa à la mort qu'en contraignant le fou. Cette histoire, que la plupart des historiens regardent comme fabuleuse, a fourni à Shakespeare le sujet d'une de ses plus belles tragédies.

**HAMM**, v. murée des États prussiens (Westphalie), à 32 kil. N. O. d'Arensberg; 5100 hab. Trib., gymnase; chemin de fer. Jadis ville libre et hanseatique, et ch.-l. du comté de La Mark.

**HAMMAMET**, v. de l'É. a. de Tunis, à 65 kil. S. E. de Tunis, sur le golfe de même nom; 10 000 h. On croit que c'est l'anc. *Adrumète*.

**HAMME**, v. de Belgique (Flandre or.), à 6 kil. N. de Termonde; 8500 h. Hôpital, maison d'orphelins, Savon, amidon, toiles, cordages, etc.

**HAMMER** (dos. de), baron de Purgstall, orientaliste, né en 1774 à Gratz, mort en 1836, suivit à Constantinople en 1799 l'ambassade autrichienne, fut envoyé bientôt après en Égypte, et en rapporta une riche collection d'objets précieux, monnaies, manuscrits et pierres hiéroglyphiques, dont il fit don à la bibliothèque impériale de Vienne; fut nommé en 1802 secrétaire de légation à Constantinople, en 1806 agent consulaire en Moldavie, en 1811 interprète près de la chancellerie de l'empire; fut envoyé à Paris en 1815 pour réclamer les manuscrits orient-

aux provenant des bibliothèques de Vienne; fut élevé en 1817 à la dignité de conseiller aulique, et fait baron en 1835. Il était président de l'Académie de Vienne et associé de l'Institut de France. On lui doit un grand nombre de publications savantes, dont les principales sont : *Constitution politique et administrative de l'empire ottoman* (1816); *Hist. des Assassins* (1818); *Hist. de l'empire ottoman* (1827-34), le plus important de ses ouvrages; *Hist. de la poésie ottomane* (1836); *Galerie des souverains musulmans* (1839); *Hist. de la horde d'or* (1840); *Hist. des Péloviens* (1843); *Hist. de la Littérature arabe* 1850-52), œuvre inachevée, qui s'arrêta à l'an 1143. Plusieurs de ces ouvrages ont été traduits en français, notamment *l'Histoire de l'empire ottoman*, par Hallett (1835-43) et par Dochez (1840).

**HAMMERFEST**, v. de Norvège (Finmark), dans l'île de qualøe, sur la mer glaciale, par 20° 55' long. E., 70° 40' lat. N., à 320 k. N. de Tromsø; 1000 h. C'est la ville la plus septentrionale de l'Europe. Port fréquenté, bateaux à vapeur. Pêche active.

**HAMMERSMITH**, v. d'Angleterre (Middlesex), à 6 kil. S. O. de Londres, sur la Tamise; 3000 hab. Pont suspendu. Couvent catholique, belle villa de *Brandenburg-House*, qui appartient à la marquise d'Anspach, puis à la reine Caroline.

**HAMO A Îles**, V. NAVIGATEURS (Iles des).

**HAMP** ou **HAMPSHIRE**, V. HAMPSHIRE.

**HAMPDEN** (John), patriote anglais, né à Londres en 1594, d'une famille noble et ancienne du Buckinghamshire, était cousin de Cromwell. Il entra en 1626 à la Chambre des Communes, fut un des premiers à refuser de payer la taxe de mer (*stipnamy*), établie arbitrairement par Charles II (1637), subit pour cet acte de résistance un procès qui lui donna une grande popularité, et devint l'un des membres les plus influents du Long-Parlement. Il entra l'un des premiers avec le comte d'Essex en campagne contre le roi et périt en 1648 dans une escarmouche. Doué d'une éloquence entraînant, de beaucoup de fermeté et des qualités extérieures qui dominent le peuple, Hampden était appelé à jouer un grand rôle si la mort ne l'eût enlevé si tôt.

**HAMPSHIRE**, HANTS ou SOUTHAMPTON, comté de l'Angleterre, est borné au N. par celui de Berks, à l'O. par ceux de Dorset et de Wilt, au S. par la Manche, à l'E. par les comtés de Sussex et de Surrey. Il a environ 230 kil. de long sur 50 de large. 314 300 hab.; c. v. L. Winchester; autres villes principales, Southampton, Portsmouth, Gosport, Fareham, Alton, Andover. Le comté est arrosé par l'Itchen, l'Avon, l'Anton. Peu d'industrie; agriculture perfectionnée. Eaux minérales et bains de mer fréquents. — Cette contrée, primitivement occupée par les *Belgæ*, fut conquise par Vespasien et réunie à la Bretagne I<sup>re</sup>. Elle fit ensuite partie du royaume de Wessex; sous la domination saxonne, elle prit le nom d'*Hantunscyre*, d'où le nom moderne.

**HAMPSHIRE** (NEW), un des États-Unis de l'Amérique du Nord, borné au N. par le Bas-Canada, à l'E. par le Maine, au S. par le Massachusetts, et à l'O. par le Connecticut; 270 kil. sur 130; 318 000 hab.; ch.-l. Concord. Il est arrosé par le Connecticut, le Merrimack et l'Androscooggin. Pays montagneux, surtout au centre et au N., ce qui la fait surmonter à Suisse de l'Amérique. Climat salubre; sol fertile en grains; pâturages; mines de fer, sel, plomb, houilles, carrières de marbre et de granit. Industrie développée; commerce actif. — Le capitaine Smith visita le premier, en 1614, les côtes du New Hampshire, alors habitée par les Abénaquis; une colonie anglaise s'y établit en 1623 et donna au pays le nom de *Lacônia*, qui en 1629 fut changé en celui de New-Hampshire, parce que le capitaine J. Mason, à qui ce territoire fut concédé, était gouverneur du Hampshire. En 1640, il fut réuni au Massachusetts, dont on le sépara en 1679. Il proclama son indépendance en 1792.

**HAMPSTEAD**, vge pittoresque d'Angleterre (Middlesex), à 5 kil. N. O. de Londres, sur le penchant d'une montagne; 9000 hab. Un des principaux cimetières de Londres. Eaux minérales.

**HAMPTON**, bourg d'Angleterre (Middlesex), à 17 kil. O. S. O. de Londres; 2000 hab. Belles maisons de campagne, entre autres le palais d'Hamp-ton-Court, résidence royale : ce palais fut construit en 1515 par le cardinal Wolsey, qui en fit présent à Henri VIII (1526), et rebâti par Guillaume III : il renferme de belles galeries de tableaux. Un traité y fut signé en 1562 entre la reine Elisabeth et le prince de Condé, chef des Calvinistes : ceux-ci devaient livrer le Havre pour obtenir des secours.

**HAMZAH**, principal fondateur de la secte des Druses, propagea la nouvelle secte après le meurtre du calife Al-Hakem, et soutint que ce calife était une incarnation de la divinité. V. AL-HAKEM.

**HANAU**, *Hanovia*, v. de l'Électorat de Hesse, ch.-l. de la prov. de Hanau, près du confluent de la Kinzig et du Mein, à 15 k. S. de Cassel et à 15 k. S. E. de Francfort-sur-le-Mein : 16 000 hab. Cour d'appel, gymnase, établissements de bienfaisance. Château de l'électeur, hôpital, synagogues remarquables; hôtel de ville, cathédrale avec une tour inclinée. Lainages, soieries, bas, camelots, chapeaux, faïence, porcelaine, bijouterie en or, argent, fer, etc. Aux environs on remarque Wilhelmsbad et le château de Philippsruhe. — Ville ancienne, bâtie sur l'emplacement d'une colonie romaine. Inutilement assiégée en 1636 par les Impériaux. Napoléon y battit les Autrichiens et les Bavares le 30 octobre 1813. — La prov. de Hanau, bornée au N. par la Hesse-Darmstadt et la prov. de Fulde, à l'E. et au S. par la Bavière, a 80 kil. sur 16, et 125 000 hab. C'était jadis un comté indépendant, qui devint comté d'empire en 1429. En 1451 les comtes de Hanau se partagèrent en deux branches : Hanau-Münzenberg et Hanau-Lichtenberg; la 1<sup>re</sup> ligne s'étant éteinte en 1642, ses domaines revinrent à la branche cadette qui subsista jusqu'en 1736. A cette époque, le comté fut partagé entre la Hesse-Cassel et la Hesse-Darmstadt; peu après il échut tout entier à la Hesse-Cassel. En 1803, il fut érigé en principauté. En 1806 les Français s'emparèrent de la principauté, et la réunirent en 1809 au grand-duché de Francfort. En 1813, elle retourna alors à la Hesse-Electorale.

**HANBAL**, sectaire musulman, né à Bagdad en 786, mort en 855, fut le chef d'une secte qui soutenait que le Coran est la parole de Dieu, éternelle, incréée, et fut persécuté par ceux qui prétendaient que ce livre est de la main des hommes. Il est resté en grande vénération auprès de ses partisans, qu'on appelle les *Hanbalites*. Ils sont surtout répandus dans les principales îles du grand archipel Indien.

**HANGARVILLE** (mugues d'), antiquaire, né à Nancy en 1719, mort en 1805, était fils d'un marchand. Il mena d'abord une vie d'aventurier, voyagea beaucoup, se faisant passer pour gentilhomme, entra en relation à Naples avec l'ambassadeur anglais W. Hamilton, et se lia avec Winckelmann et avec les connaisseurs les plus célèbres. Il a publié : *Antiquités étrusques, grecques et romaines du cabinet de W. Hamilton*, Naples, 1766, et Florence, 1806, angl.-franç., 4 vol in-fol; *Monuments de la vie privée des douze Césars*, Caprée (Nancy), 1780, complétés par les *Monuments du culte secret des dames romaines*, 1784, ouvrages licencieux, dans lesquels on l'accuse d'avoir ajouté du sien aux vrais monuments de l'antiquité; *Recherches sur l'origine et les progrès des arts en Grèce*, Londres, 1785, ouvrage capital, qui le place auprès des Winckelmann et des Visconti.

**HANEFITES**, secte musulmane, la plus ancienne des quatre principales sectes *sunnites* ou orthodoxes, a pour chef Abou-Hanifâh (F. ce nom), qui lui a donné son nom. Cette secte domine en Turquie, en Tartarie et parmi les Musulmans de l'Inde.

**HANGO-UDDE**, vge de Russie (Finlande), à la

pointe mérid. de la Finlande, sur le golfe de ce nom. Pierre le Grand remporta près de là, sur la flotte suédoise, sa 1<sup>re</sup> victoire navale, le 27 juillet 1714.

**HANG-TCHEOU**, grande v. de la Chine (Tché-kiang), à 220 kil. S. E. de Nan-king, sur le Tsié-tang, à 18 kil. de tour; on lui donne 700 000 hab. Vaste château fort, beaux quais, pagodes, tours à 9 étages, arcs de triomphe. Beaucoup d'industrie; grand commerce. Cette ville a été saccagée par les rebelles en 1860.

**HAN-KIANG**, riv. de Chine, nait dans la prov. de Chen-si, au S. O., et tombe dans le Yang-tsé-kiang au-dessous de Youtchang; cours : 1200 kil.

**HANNON**, général carthaginois, fut vaincu et pris, sous les murs de Messine, par Appius Claudius Caudex, 264 av. J.-C. — Amiral carthaginois, fut battu devant les îles Egades par le consul Lutatius Catulus, 242 av. J.-C. : cette défaite fit perdre à Carthage l'empire de la mer. — Chef du parti opposé à la faction barcine, combattit en toute occasion Amilcar et Annibal, son fils, fit refuser à celui-ci les secours dont il avait besoin pour se maintenir en Italie, et le força ainsi d'abandonner ses conquêtes.

**HANNON**, navigateur carthaginois, fut chargé de faire un voyage de découverte sur les côtes d'Afrique au delà des Colonnes d'Hercule, et laissa une relation de son expédition en langue punique. Nous en avons un extrait en grec, sous le titre de *Périphe d'Hannon*. Les savants ne sont d'accord ni sur l'époque à laquelle vivait Hannon, ni sur l'étendue des côtes qu'il a parcourues : les uns le font vivre 500 ans, les autres 1000 av. J.-C. Il paraît fort probable que Hannon ne fit pas le tour de l'Afrique et qu'il ne poussa pas au delà du cap Bojador. Le *Périphe d'Hannon* a été publié à Bâle, 1533; à Paris, 1826, par Gail; à Leipsick, 1829, par Kluge; et dans les *Geogr. vet.* d'Hudson; il a été trad. en français par Châteaubriand, dans son *Essai sur les Révolutions*, et par Gosselin, dans ses *Recherches sur les côtes d'Afrique*.

**HANOUMAN**, dieu singe des Indiens, fils de Pavana, le roi des vents, accompagna Rama dans ses expéditions, comme Pan, chef des Faunes et des Satyres, suivit Bacchus dans l'Inde. Aidé des singes, il construisit pour l'armée de Rama ce pont de rochers que les Portugais ont appelé *Chaussée d'Adam*; puis, attachant à sa queue des matières inflammables, il porta l'incendie dans la capitale de Lanka. On lui attribue un des 4 systèmes de musique indienne. Il est représenté avec une longue queue, suivi d'une foule de singes et tenant à la main un éventail ou une lyre. Il a un temple magnifique à Calicut.

**HANOVRE**, *Hanover* en allemand, v. d'Allemagne, capit. du roy. de Hanovre et de la principauté de Kalenberg, à 862 kil. N. E. de Paris, à 133 kil. S. de Hambourg; 28 300 hab. (40 000 avec les faubourgs). Elle se divise en 4 parties : *Altstadt*, *Neustadt*, *Égidiën-Neustadt*, *Garternhausen*. Bien bâtie et régulière en général; château royal, hôtel de ville, riche bibliothèque, musée d'antiquités germaniques, écoles diverses, place de l'Esplanade, monument en l'honneur de Leibnitz, colonne commémorative de Waterloo. Plusieurs chemins de fer. Patrie d'Herschel, d'Iffland, des deux Schlegel. Hanovre était jadis une ville hanséatique. Elle fut dès 1163 la résidence de Henri le Lion. De 1636 à 1714, elle fut celle des électeurs; les rois de Hanovre y résident depuis 1837.

**HANOVRE** (Royaume de), Etat de la Confédération germanique, borné au N. par la mer du Nord, l'Oldenbourg et le Mecklembourg, à l'E. par la Prusse et le Brunswick, au S. par la Hesse, la Prusse et les principautés de Lippe et de Waldeck, et à l'O. par la Hollande. Superficie, 38 000 kil. carrés; environ 1 840 000 hab.; capit., Hanovre. Ce royaume est divisé en 6 gouvernements (*landdrostieien*), qui prennent le nom de leurs chefs-lieux (Hanovre, Hildesheim, Lunebourg, Stade, Osnabrück, Aurich), plus le Capitaneat montagneux de Clausthal. Le roy. actuel a été formé de la réunion des anciens pays suivants : duché de

Brême (moins la ville de ce nom), avec le pays d'Hadeln, p<sup>té</sup> de Lunebourg, portion du duché de Lauenbourg, duché de Verden, principauté de Kalenberg et de Hildesheim, comtés de Hoya et de Diepholz. A ces États, qui forment un tout continu, s'ajoutent : au S. E. la principauté d'Osnabrück, le sud du comté de Lingen, le comté de Bentheim, les cercles de Meppen et d'Emsbühren, et au N. la Frise orientale, avec le pays de Harling. Il faut y joindre les enclaves de Grubenhagen et de Gœttingue, séparés du roy. de Hanovre par le duché de Brunswick. — Le sol du Hanovre est généralement plat, excepté dans la partie orientale, traversée par les monts Harz et Solling (tous deux riches en métaux), ainsi que dans les pays d'Hildesheim et de Kalenberg. De l'O. à l'E. s'étend une large bande de sable, sans culture et couverte de bruyères. Les principales rivières sont l'Elbe, l'Oste, le Weser, l'Aller, l'Éms et la Leine; sur la côte septentr. on remarque la baie de Dollart, qui forme l'un des plus vastes ports du continent; dans l'intérieur, les lacs de Steinhud, Dûme et Jordan (ce dernier souterrain). Le Hanovre est un pays agricole plutôt que manufacturier; cependant l'industrie linière y est très-développée. Il fournit d'excellents chevaux; on y élève aussi une grande quantité d'abeilles. Mines exploitées d'argent, de fer, de plomb; houille, tourbe, sources salées, grand commerce de bois. Établissements scientifiques importants, au tête desquels est l'Université de Gœttingue. Plusieurs lignes de chemins de fer.

**Histoire.** Le Hanovre fut primitivement habité par les Chérusques au S., les Lombards et les Chauques au N. Au temps de Charlemagne, il était occupé par des peuplades saxonnes. Il continua, même après la conquête, à être gouverné par des ducs saxons. Au x<sup>e</sup> siècle, on y remarquait 4 familles souveraines : celles de Brunswick, de Nordheim, des Billung et de Supplinbourg. Au commencement du xii<sup>e</sup>, l'héritière des Billung épousa Henri le Noir, de la famille des Guelfes, et de ce mariage naquit Henri le Superbe, duc de Bavière, qui, en épousant l'héritière des maisons de Brunswick, Nordheim et Supplinbourg, étendit sa domination sur presque tout le Hanovre. Othon l'Enfant, son petit-fils, ayant été mis au ban de l'empire, fut dépouillé de presque tous ses États, à l'exception de Lunebourg, Kalenberg, Brunswick, Grubenhagen et Gœttingue, qui formèrent le duché de Brunswick (1235). Après la mort d'Othon, ce duché fut partagé entre les diverses branches de la maison de Brunswick (V. BRUNSWICK). Ernest Auguste, de la branche de Brunswick-Lunebourg, réunit une grande partie des domaines du duché de Brunswick et fut élevé en 1692 à la dignité d'électeur sous le titre d'électeur de Hanovre; il avait épousé la fille de l'électeur palatin, petite-fille de Jacques I, roi d'Angleterre, et acquit par là des droits éventuels au trône de la Grande-Bretagne. George-Louis, son fils, réunit à ses domaines le reste du duché de Brunswick en épousant en 1698 Sophie Dorothee, héritière des autres branches de la maison de Brunswick. Héritier le plus proche de la reine Anne, George-Louis succéda à cette princesse sur le trône d'Angleterre en 1714. où il prit le titre de George I. Depuis cette époque jusqu'en 1837, le Hanovre a toujours été gouverné par les rois d'Angleterre, sans toutefois faire partie de ce royaume. Sous George II, le Hanovre s'agrandit du pays d'Hadeln et du comté de Bentheim; mais il souffrit beaucoup des guerres de 1741 à 1756. George III y joignit une partie du Harz, et en 1802 l'évêché d'Osnabrück y fut réuni. En 1803, les Français occupèrent le Hanovre; ils le cédèrent à la Prusse en 1805, mais l'occupèrent de nouveau en 1807 : une partie du pays fut réunie au royaume de Westphalie; le reste fit partie de l'empire français, et forma les dép. de l'Éms-oriental, de l'Éms-supérieur, des Bouches-du-Weser et des Bouches-de-l'Elbe. En 1813, l'électorat de Hanovre fut rendu à ses anciens

maîtres; en 1814, il fut érigé en royaume. A cette époque, il s'accrut d'Hildesheim, de la Frise orientale, de la ville de Goslar, d'une partie du pays d'Eichsfeld, des districts de Meppen et d'Emsbühren; il céda de son côté une partie du Lauenbourg au Danemark, ainsi que quelques districts séparés à la Prusse et à l'Oldenbourg. En 1837, à la mort de Guillaume IV, roi d'Angleterre, le trône de la Grande-Bretagne étant échu à sa nièce Victoria, le Hanovre, qui était fief masculin, revint à Ernest Auguste, duc de Cumberland. 5<sup>e</sup> fils de George III et frère cadet de Guillaume IV, qui prit le titre de roi. Ce prince, chef du parti tory en Angleterre, se montra peu disposé à favoriser les tendances libérales de la nation hanovrienne; il retira une constitution établie en 1833 et fut sans cesse en lutte avec son parlement; la révolution de 1848 le força d'accorder des réformes. Son fils, George V, né en 1819, lui succéda en 1851, quoique aveugle. — Le Hanovre occupa le 5<sup>e</sup> rang dans la Confédération germanique; il a 4 voix à la diète et fournit un contingent de 17 200 hommes.

**HANOVRE (NOUVEL-)**, contrée de l'Amérique septentrionale, dans la Nouv. Bretagne (possessions anglaises), s'étend le long de l'Océan Pacifique, par 50°-54° lat. N., entre le Nouveau-Cornouailles au N., la Nouv.-Géorgie au S., l'île de Quadra-et-Vancouver au S. E. Un grand nombre d'îles sont répandues sur les côtes, entre autres les archipels de Pitt et de la Princesse-Royale; une chaîne de montagnes traverse le pays du N. O. au S. E. Cette contrée est très-froide et à peine habitée. Elle fournit de belles fourrures. Elle reçut son nom de Vancouver qui en explora les côtes en 1792 et 1793.

**HANRIOT.** V. HENRIOT.

**HANS**, forme allemande du nom de Jean.

**HANSE** (la). V. HANSEATIQUES (villes).

**HANSE PARISIENNE** (la), association des marchands d'eau de Paris, qui datait, dit-on, de la domination romaine, fut constituée définitivement sous Philippe-Auguste. Elle avait le monopole de la navigation de la Seine à Paris et à 7 ou 8 lieues en amont ainsi qu'en aval, et percevait un droit sur les marchandises transportées. Louis XIV la supprima en 1672 et en attribua les droits au trésor royal.

**HANSEATIQUES** (Villes), du vieux allemand *hansen*, s'associer. On ne donne actuellement ce nom qu'aux trois villes libres de Hambourg, de Brême et de Lubeck, mais au moyen âge il s'appliquait à une grande ligue commerciale. La Hanse ou Ligue hanseatique prit naissance en 1241 par le traité formé entre Hambourg et Lubeck dans le but de protéger leur commerce contre les pirates de la Baltique et de défendre leurs franchises contre les princes voisins. Les avantages que produisit cette union engagèrent bientôt un grand nombre de villes à s'y faire admettre. A Hambourg et Lubeck se joignirent successiv. Brême, Bruges, Bergen, Novogorod, Londres, Cologne, Brunswick, Dantzick, et plus tard Dunkerque, Anvers, Ostende, Bordeaux, Rotterdam, Amsterdam, etc.; on y ajouta même Calais, Rouen, St-Malo, Bordeaux, Bayonne, Marseille, Barcelone, Séville, Cadix, Lisbonne, ainsi que Livourne, Messine et Naples. Au moment de la plus grande prospérité, la Ligue compta jusqu'à 80 villes. On les divisait en 4 sections, à la tête desquelles étaient Lubeck, Cologne, Brunswick et Dantzick, chacune avec une assemblée annuelle. Tous les trois ans, les députés de la confédération se réunissaient, le plus souvent à Lubeck. Chaque ville fournissait son contingent militaire et sa contribution en argent. La Ligue avait son droit maritime particulier. Pendant quelques siècles, cette association fleurit et étendit au loin son commerce; mais, à partir du xv<sup>e</sup> siècle, la découverte de l'Amérique et l'extension de commerce maritime qui en fut la suite la firent déchoir rapidement: elle fut dissoute en 1630, et se trouva réduite aux trois villes nommées ci-dessus. *L'Histoire de la Ligue hanseatique* a été écrite, en

français, par Roux de Rochelle, Paris, 1844, et en allemand par Barthold, Leips., 1854.

**HANS-SACHSE**, poète allemand, né à Nuremberg en 1494, mort en 1576, exerçait le métier de cordonnier et cultivait en même temps la poésie avec quelque succès. Il devint doyen des *maîtres poètes* (*meistersänger*), espèce de confrérie de poètes-artisans. Il a composé des comédies, des tragédies, des contes, des fables, et a traduit les psaumes pour le culte réformé, ce qui l'a fait appeler le *Poète de la Réforme*. Des *Mélanges de poésies* de Hans-Sachse ont été publiés à Nuremberg en 1560, in-fol., et ses *Oeuvres complètes* en 1570-79, 5 vol. in-f., et réimpr. à Gotha en 1821. On a trouvé en 1855 dans les archives de Zwickau 13 vol. in-fol. manuscrits, restes de 35 volumes qui contenaient la copie de toutes ses poésies.

**HANTS. V. HAMPSHIRE.**

**HANWAY** (Jonas), philanthrope, né à Portsmouth en 1712, mort en 1786, étudia le commerce à Lisbonne, voyagea en Russie, puis en Perse, fut nommé en 1762 commissaire des vivres de la marine et employa tous ses loisirs à des œuvres de bienfaisance. On lui doit l'institution de la Société de Marine anglaise, l'établissement des *écoles du dimanche*, une maison de refuge pour les filles repenties (*Magdalen Charity*), et les assurances contre l'incendie. Il a laissé, entre autres écrits : *la Vertu dans les classes inférieures*, 1774.

**HAOUSSA**, Etat de la Nigritie centrale, à l'O. du Bournou, par 12° lat. N., et 8° long. E., sur la rive du Niger, a pour v. principales Kano, Sakkatou et Katagoum. Habitants doux, industriels et agriculteurs. Le Haoussa est peu connu : il n'a encore été visité que par Clapperton et Oudney, de 1820 à 1825.

**HAPARANDA**, v. de Suède (Botnie or.), sur le golfe de Botnie, à l'embouch. de la Tornée. Port de commerce et observatoire. La ville fut fondée en 1813.

**HAQUIN**, nom de plusieurs rois de Norvège, dont les seuls remarquables sont : Haquin I, qui régna de 936 à 958 ou 961 : il détrôna Eric, son frère ; cependant, il gouverna avec douceur et mérita le surnom de *Bon* ; il périt pour avoir voulu introduire le Christianisme dans ses Etats. — H. VI, 1247-1263, le *Vieux*, fils naturel de Haquin IV, eut à combattre de nombreux compétiteurs, et se fit une telle réputation de puissance et de sagesse que S. Louis et Alphonse le Sage, roi de Castille, recherchèrent son alliance. Il ajouta à ses Etats l'Islande, le Groenland, les îles Shetland et les Orcades, et donna un code à ses sujets. Il abolit l'épreuve du feu. — H. VII ou VIII, fils de Magnus, associé à son père dès 1345, fut proclamé roi en 1350, et joignit en 1361 la couronne de Suède à celle de Norvège ; mais, ayant mécontenté les Suédois, il fut dépossédé par eux et remplacé dès 1363 par Albert de Mecklembourg : il tenta inutilement de remonter sur le trône. Haquin avait épousé Marguerite, fille du roi de Danemark, qui réunit sur sa tête les 3 couronnes du Nord.

**HARALD**, rois de Danemark et de Norvège, dont la chronologie est fort incertaine ; l'histoire des premiers rois de Danemark de ce nom est inconnue.

**HARALD dit Biaatand** (c.-à-d. à la dent bleue), 1<sup>er</sup> ou 7<sup>o</sup> du nom, devint roi de Danemark vers 930, vint en France combattre Louis d'Outremer et Lothaire en faveur de Richard, duc de Normandie (945 et 972), et força Lothaire à conclure un traité favorable à son allié ; mais il fut battu plus tard par les empereurs Othon I et Othon II, qui lui imposèrent pour conditions, le 1<sup>er</sup> d'embrasser le Christianisme, le 2<sup>e</sup> de céder la Norvège, qu'il possédait depuis peu. Il fut détrôné par son fils Suénon en 980. — H. VIII, fils de Suénon I, régna d'abord avec son père, lui succéda en 1014, avec son frère Canut, et mourut peu après en Angleterre, pendant qu'il aidait son frère à conquérir ce royaume. — H. IX, fils de Suénon II, monta sur le trône en 1076, substitua à l'usage du combat judiciaire la

formalité de se purger d'une accusation par le serment, et se montra toujours ami de la paix ; il se retira dans un couvent, où il mourut en 1080.

**HARALD I**, roi de Norvège, monta sur le trône l'an 863. Il ne possédait d'abord que quelques provinces de la Norvège méridionale ; il soumit à sa domination le pays tout entier. Il abdiqua en 930 et m. en 933. On le surnommait *Haarfager* (aux beaux cheveux). — II, fils d'Eric, qui avait été détrôné par Haquin I, monta sur le trône vers 950, à la mort de ce dernier : il abusa de son pouvoir, et fut massacré (962). — III, surn. *Haradrad* (le Sévère), 1047-1066, était fils de Sigurd et beau-frère de S. Olaüs. Il remplaça Magnus, son neveu, fonda la ville d'Opslo, et mourut en Angleterre où il était venu combattre Harold II (1066), peu de jours avant le débarquement de Guillaume le Conquérant. Avant de monter sur le trône, il avait été chef de la garde Varangienne, à Constantinople, avait pris Athènes pour la punir d'une révolte (1040), et avait eu les aventures les plus étranges. — IV, aventurier, se fit proclamer roi en 1135, en se disant fils de Magnus III, et enleva ainsi le trône à Magnus IV, qui l'enferma dans un couvent ; mais il périt bientôt lui-même sous les coups d'un nouveau prétendant, Sigurd Slembidiakni, qui se disait aussi fils de Magnus III (1136).

**HARALD I, II**, rois d'Angleterre. V. HAROLD.

**HARBURG**, v. murée du Hanovre, à 40 kil. N. O. de Lunebourg, sur la r. g. de l'Elbe, en face de Hambourg ; 5000 hab. Tabac, toiles à voiles, lainages, soieries, bas, chapeaux. Entrepôt franc. Davous avait en 1813 joint cette ville à Hambourg par des ponts qui ont été détruits en 1818.

**HARCOURT**, bourg du dép. de l'Eure, à 15 kil. N. E. de Bernay ; 1000 h. Berceau de la famille d'Harcourt. Anc. place forte, prise en 1418 par les Anglais, et en 1590 par les Ligueurs.

**HARCOURT-THURY**, bourg du Calvados, ch.-l. de c. (Calvados), sur l'Orne, à 26 kil. N. O. de Falaise ; 1150 h. Ce lieu se nommait d'abord *Thury* ; il reçut le nom d'*Harcourt* de Henri d'Harcourt, pour qui il fut érigé en marquisat en 1700.

**HARCOURT** (famille d') ; maison noble de France, qui tire son nom du bourg d'Harcourt (Eure), remonte au ix<sup>e</sup> siècle et reconnaît pour fondateur Bernard le Danois, qui était parent du chef normand Rollo, et qui reçut de lui la terre d'Harcourt en récompense des services qu'il lui avait rendus dans ses guerres contre les Anglais et les Neustriens (876). La sirerie d'Harcourt, comprenant les terres d'Elbeuf et de Lillebonne, fut érigée en comté par Philippe de Valois, 1328. En 1355, les d'Harcourt formaient 3 branches : les domaines de la 1<sup>re</sup> passèrent par mariage, en 1440, dans la maison de Lorraine ; ceux de la 2<sup>e</sup>, dans la maison de Longueville. La 3<sup>e</sup>, qui existe encore, s'est partagée en deux rameaux, H.-Beuvron et H.-d'Olonde. — Raoul d'Harcourt, chanoine de Paris, archidiacre de Rouen et de Coutances, conseiller de Philippe le Bel, fonda en 1280, à Paris, le collège d'Harcourt, sur l'emplacement duquel a été bâti le lycée St-Louis. — Un autre d'Harcourt, Guy, évêque de Lisieux, fonda à Paris en 1336 le collège dit de *Lisieux*. V. LISIEUX. — Jean II, sire d'H., fut maréchal de France sous Philippe le Hardi et amiral sous Philippe le Bel en 1293. — Godefroi d'H., le *Botteux*, fils de Jean III, se laissa séduire par Edouard III, roi d'Angleterre, favorisa en 1346 la descente de ce prince en Normandie, et commanda même une partie de l'armée anglaise à la funeste bataille de Crécy. Mais après le combat, ému de la mort de son frère, qui avait été tué à ses côtés, il vint implorer le pardon de son souverain, Philippe VI. Cependant en 1355, sous le roi Jean, il repassa du côté de l'ennemi, pour venger la mort de son neveu, Jean V d'Harcourt, qui avait eu la tête tranchée pour cause de trahison et vint ravager la Normandie. Il périt dans



un engagement (1356), après avoir déployé dans le combat la plus grande bravoure.

Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, surnommé *Cadet la Perle*, parce qu'il était *cadet* de la maison de Lorraine-Elbeuf, et qu'il portait une *perle* à l'oreille, né en 1601, m. en 1666, fut un des généraux les plus distingués de son siècle. Mis par Louis XIII à la tête de l'armée du Piémont en 1639, il défit devant Quiers le prince Thomas de Savoie, général des Espagnols, et força Turin à capituler (1640). En 1645, il battit encore les Espagnols, à Llorens en Catalogne; mais il fut obligé en 1646 de lever le siège de Lérida. Envoyé en Flandre en 1649, il vainquit de nouveau les Espagnols devant Valenciennes, prit Condé et Maubeuge. Pendant la Fronde, il servit d'abord avec zèle la cour; mais il eut ensuite le tort, comme Turenne et Condé, de s'unir aux troupes étrangères. Cependant il reconnut bientôt sa faute et fit sa paix avec la cour : il obtint le gouv't de l'Anjou. On a de lui un recueil manuscrit de *Lettres*, conservé à la Bibliothèque impériale.

Henri, premier duc d'H., maréchal de France, fut d'abord aide de camp de Turenne (1673), servit avec la plus grande distinction en Flandre, fut nommé, en 1697, ambassadeur à Madrid, et accompagna le duc d'Anjou quand il alla prendre possession du trône d'Espagne. Il reçut en 1700 les titres de duc et pair, fut fait maréchal en 1703, et mourut en 1718. Deux de ses fils ont été aussi maréchaux. — La famille d'Harcourt a auj. pour chef le duc François, né en 1786, pair en 1837, ambassadeur en Espagne en 1831 et à Rome en 1848.

**HARDENBERG** (Principauté de), une des juridictions du roy. de Hanovre, dans le gouv't d'Hildesheim, à pour ch.-l. Norten; 5000 hab.

**HARDENBERG** (Ch. Aug., prince de), homme d'État, né en 1750 dans le Hanovre, mort en 1822, fut d'abord au service de l'électeur de Hanovre (1778) et du duc de Brunswick (1787), entra en 1790 au service du roi de Prusse, suivit au nom de ce souverain les négociations de Bâle avec la France en 1795, reçut en 1806 le portefeuille des affaires étrangères, fut nommé en 1810 chancelier d'État, seconda de tout son pouvoir la réaction contre la France, signa en 1814 la paix de Paris, et assista comme plénipotentiaire aux Congrès d'Aix-la-Chapelle, de Carlsbad, de Vienne et de Vérone. Le roi de Prusse le créa prince en 1814. Il a laissé des *Mémoires*, qui ont paru à Berlin en 1851, 2 vol. in-8.

**HARDENBERG** (Frédéric de). V. NOVALIS.

**HARDERWYK**, v. murée de Hollande (Gueldre), sur le Zuyderzée, à 44 kil. N. O. d'Arnhem; 5000 h. Port qui s'ensable. Pêche, préparation de poisson fumé. Anc. ville hanséatique; anc. université, fondée en 1600, supprimée en 1816. La ville fut prise par Charles-Quint en 1522, et par les Français en 1672.

**HARDI CANUT**, prince danois. V. CANUT.

**HARDOUIN** (Jean), dit *le P. Hardouin*, savant jésuite, né à Quimper en 1646, mort en 1729, enseigna quelque temps la rhétorique, puis devint bibliothécaire du collège Louis le Grand (1683). Il a composé plusieurs ouvrages qui sont remplis d'érudition, mais où il se plaît à soutenir les paradoxes les plus étranges; il mettait en doute toute l'histoire ancienne, niait l'authenticité de la plupart des écrits que l'antiquité nous a légués, prétendait même que l'Énéide de Virgile, les Odes d'Horace, sont l'œuvre de moines du moyen âge, et n'y voyait que des allégories chrétiennes; il n'accordait aucune foi aux médailles, regardait comme chimériques tous les conciles antérieurs aux conciles de Trente, etc; il mettait au nombre des athées Descartes, Malebranche, Pascal et tous les Jansénistes. Ses supérieurs, effrayés de la hardiesse de son scepticisme historique, le forcèrent à se rétracter sur quelques points (1708); mais il n'en persista pas moins dans ses opinions. Plusieurs de ses ouvrages, notamment son *Commentaire sur le Nouv. Testament*, sont à l'*Index*. On lui

doit une édition encore estimée de *Pline le Naturaliste*, 1685, 5 vol. in-4, et une *Collection des conciles*, 1715, 12 vol. in-fol.

**HARDOUIN** (J.), architecte. V. MANSARD.

**HARDOUIN DE PÉREFINE**. V. PÉREFINE.

**HARDWICKE** (Phil. YORKE, comte de), écrivain et homme d'État anglais, né en 1730, mort en 1790, entra au Parlement en 1741, devint intendant de l'Université de Cambridge et membre du conseil du roi. Étant encore à l'université, il avait composé avec plusieurs de ses condisciples, sous le titre de *Lettres athéniennes* (1740 et 1798), un ouvrage dans le genre du *Voyage d'Anacharsis*, qui fait bien connaître les mœurs et les institutions des Athéniens. Il a été traduit par Math. Christophe, 1802.

**HARDY** (Alexandre), poète dramatique, né à Paris vers 1560, mort en 1632, composa plus de 600 pièces de théâtre (tragédies, comédies ou tragi-comédies), dont plusieurs ont eu une grande vogue, mais qui pour la plupart sont oubliées. Il obtint de Henri IV le titre de poète du roi, mais il n'en vécut pas moins dans la gêne. Ses pièces, composées dans le goût du théâtre espagnol, et souvent imitées de ce théâtre, témoignent d'une grande fécondité et d'une certaine entente de la scène. On en a imprimé 41, qui forment 6 vol in-8, 1623-28; la moins mauvaise est sa tragédie de *Mariamne*. Corneille fit bientôt oublier cet auteur. Hardy travailla à l'année pour des troupes de comédiens; il est le premier qui ait reçu la rétribution qu'on appelle *part d'auteur*.

**HAREN**, noble famille hollandaise, originaire de la Frise, contribua puissamment dans le xvi<sup>e</sup> siècle à l'indépendance des Provinces-Unies, et fournit depuis à la Hollande plusieurs hommes d'État et littérateurs distingués. Adam de Haren fut proscrit pour avoir signé la pétition des nobles adressée à la gouvernante des Pays-Bas, 1566, et fit partie en 1572 de la redoutable association dite des *Gueux*. — Onno-Zwier de Haren, 1713-1779, occupa plusieurs places éminentes dans l'administration et cultiva en même temps la littérature avec succès. On a de lui un poème intitulé *les Gueux*, dans lequel il chante l'attachement de son pays (Amsterdam, 1769 et 1785).

**HARFLEUR**, petite v. du dép. de la Seine-Infér., sur la riv. dr. de la Seine, près de son embouch., au confluent de la Seine et de la Lézarde, à 7 kil. E. N. E. du Havre; 1800 hab. Petit port en partie comblé, station. Faïence, raffinerie de sucre, dépôt d'huiles. — Harfleur, qu'on croit être l'anc. *Calcedonium* ou *Caracotinum*, était jadis fortifiée et plus importante. Les Anglais s'en emparèrent en 1415, en furent chassés en 1433, la reprirent en 1440, et la perdirent définitivement en 1450. Harfleur est bien déchu depuis que son port a été comblé.

**HARIRI** (Abou-Mohammed-Alkassen-Ben-Ali), écrivain arabe, né à Bassora en 1054, mort en 1122, est auteur d'un *Traité* en vers sur la grammaire arabe, intitulé : *Molhat-alirab*; mais il est surtout connu par le recueil des *Makamas* ou *Séances de Hariri*, espèces de nouvelles en prose et en vers, au nombre de 50, où l'auteur, en racontant l'histoire d'un certain Abou-Zeyl, qui fit tous les métiers, passe en revue toutes les conditions de la vie. Cet ouvrage est un des plus populaires de la littérature arabe et sert de livre classique pour l'enseignement. Les six premières séances ont été publiées, arabe-latin, par Schultens, Francker, 1731; et les autres dans les *Mines de l'Orient*, avec des traductions latines par Reiske, Jahn, Kinck, Rosenmuller, etc. L'ouvrage a été imprimé en entier à Calcutta, 1809-1814, 3 vol. in-4, et à Paris, par Silvestre de Sacy en 1822, et par M. Reinaud, 1847-53, 4 vol. in-4, avec commentaires. M. Peiper en a donné une trad. complète en latin, 1831. MM. Garcin de Tassy, Munk et Cherbonneau en ont traduit en français quelques parties.

**HARISPE** (le général), né en 1768 à St-Etienne-de-Bagorry, m. en 1855, fit avec distinction les

campagnes de la République et de l'Empire, se signala surtout à la bat. d'Iéna, à celle de Friedland, où il fut blessé, puis au siège de Saragosse, et défendit vaillamment le territoire français en 1814 sous le maréchal Soult. Écarté par la Restauration, il fut rappelé au service en 1830, élevé à la pairie en 1835 et fait maréchal en 1851.

**HARLAY**, famille noble et ancienne de France, a fourni à la magistrature et à l'Église plusieurs hommes distingués. Elle forma les branches de Beaumont, de Nancy, de Cési, de Champvallon, de Montglas. Elle s'est éteinte en 1717.

**HARLAY** (Achille de), l'un des hommes qui ont le plus honoré la magistrature française, né en 1536, m. en 1616, était également distingué par l'étendue de son savoir, l'intégrité de ses jugements et son courage civil. Il était fils de Christophe de Harlay, conseiller au parlement, puis président à mortier. Conseiller dès 22 ans, il remplaça en 1572 son père dans ses fonctions de président, et fut nommé en 1582, par Henri III, 1<sup>er</sup> président du parlement, en remplacement de Christophe de Thou, son beau-père. Au milieu des troubles de la Ligue, il déploya une fermeté inébranlable et montra une fidélité à toute épreuve. Le 12 mai 1588, dans la journée des Baricades, alors que le duc de Guise était vraiment roi dans Paris, Harlay, sollicité de reconnaître le pouvoir de cet usurpateur, osa dire au duc : *C'est grand-pitié quand le valet chasse le maître; au reste, mon âme est à Dieu, mon cœur au roi, et mon corps est entre les mains des méchants; qu'on en fasse ce qu'on voudra*. On le respecta quelque temps; mais après le meurtre des Guises, il fut enfermé à la Bastille par les Seize. Il n'en sortit qu'après l'assassinat de Henri III, moyennant une rançon de 10 000 écus. Il se rendit aussitôt auprès du nouveau roi, Henri IV, et usa de toute son influence pour favoriser son entrée dans Paris. Rétabli dans ses fonctions, Ach. de Harlay combattit avec vigueur les doctrines ultramontaines : il fit condamner par le parlement les livres de Mariana et de Bellarmin. Il se démit de sa charge en 1616, après 34 ans d'exercice, et mourut la même année. On a de ce magistrat la *Coutume d'Orléans*, imprimée en 1583. — Son petit-neveu, nommé aussi Achille de Harlay, fut 1<sup>er</sup> président du parlement de Paris de 1689 à 1707. Il jouit de la faveur de Louis XIV et seconda les intentions du roi dans l'affaire de la légitimation de ses bâtards. Il est surtout célèbre par son esprit : on cite de lui une foule de mots piquants; on en fit dans le temps un recueil sous le titre d'*Harlayana*.

**HARLAY** (François de), seigneur de Champvallon, né à Paris en 1625, m. en 1695, devint archevêque de Rouen en 1651, de Paris en 1670, fut chargé par Louis XIV de la direction des affaires ecclésiastiques, et eut une grande part à la révocation de l'édit de Nantes. Il présida plus. fois les assemblées du clergé : dans celle de 1682, il contraignit en plus d'une occasion les vues de Bossuet. C'est lui qui célébra le mariage secret de Louis XIV avec Mme de Maintenon. Ce prélat était de l'Académie française : il la protégea de tout son pouvoir.

**HARLAY**, seigneur de Nancy. V. SANCY.

**HARLEM** ou HAARLEM, v. du roy. de Hollande, ch.-l. de la Hollande septentr., près du lac de Harlem, à 17 k. O. d'Amsterdam : 25 000 hab. Évêché catholique, tribunaux, collège et autres établissements d'instruction publique, riche bibliothèque, jardin botanique, académie de peinture et de sculpture, société d'horticulture et autres sociétés savantes. Rues larges, grande place du marché, église de St-Bavon, où l'on remarque un jeu d'orgues de 8000 tuyaux; *Prinsenhof*, hôtel de ville; chemin de fer. Toiles, rubans, passementeries, gazes, dentelles; on y fabriquait jadis des soieries et des velours fort estimés. On cultive à Harlem, mais avec moins de passion qu'autrefois, des tulipes et des jacinthes. Environs charmants, belle promenade

de Harlem *merhout*. Patrie de Laurent Coster, inventeur de l'imprimerie suivant les habitants de Harlem; des peintres Van der Helst, Wouwermans, Berghem; des érudits Schrevelius et Scriverius. — On ignore l'époque où fut fondée Harlem. Elle soutint en 1572 et 1573 un siège terrible contre le duc d'Albe, qui ne la prit qu'au bout de sept mois, et qui fit périr la moitié de ses habitants, en violant la capitulation.

**HARLEM** (lac ou mer de), s'étendait entre les villes de Harlem, de Leyde e d'Amsterdam, et communiquait avec le Vieux-Rhin et le golfe de l'Y : 25 kil. sur 11. Il avait été formé au xvi<sup>e</sup> siècle par une irrigation de la mer On a récemment réussi à le dessécher (1840-1858).

**HARLES** (Gottlieb-Christophe), érudit, né en 1738 à Culmbach, mort en 1815, fut professeur de littérature grecque et orientale au gymnase de Cobourg (1765), puis directeur du séminaire philosophique d'Erlang en 1770. On a de lui des éditions de *Théocrite*, *Bion* et *Moschus*, de *Coluthus*, de *Cicéron*, *Corn. Nepos*, etc., les *Vies des philologues*, en latin, Brème, 1770-2; *Introductio ad historiam linguæ græcæ*, 1778; et une éd. fort estimée de la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, Hambourg, 1790-1812, 12 vol. in-4, avec d'importantes augmentations.

**HARLEY** (Robert), comte d'Oxford, ministre de la reine Anne, né à Londres en 1661, mort en 1724, fut longtemps le chef du parti tory dans la chambre des Communes. Il parvint à ruiner la puissance de Marlborough et de Godolphin (1710), et fut nommé, lors de la formation d'un nouveau ministère, chancelier de l'échiquier et trésorier. Il remplit les coffres de la reine sans être fort scrupuleux sur les moyens, et créa dans ce but les loteries royales. Il fut un des négociateurs du traité d'Utrecht (1713). Jaloux du crédit de Bolingbroke, son collègue, il tenta vainement de le supplanter, et fut lui-même destitué brusquement en 1714. Sous George I, il fut accusé de trahison par le parti whig (1715), et enfermé pendant deux ans à la Tour; mais son innocence fut reconnue par un jugement solennel. Il vécut depuis dans la retraite, formant une riche bibliothèque et une belle collection de manuscrits, qui après sa mort furent achetées par l'État. Elles se trouvent auj. au Muséum britannique, où elles sont connues sous le nom de *Collection harléienne*. Le *Catalogue* en a été publié par Johnson, 1743-44.

**HARLINGEN**, v. forte de Hollande (Frise), à 26 k. O. de Leeuwarden, sur le Zuyderzée : 8000 hab. Murailles, fossés, docks, fortes digues, belles écluses; hôtel de ville, ci-devant hôtel de l'amirauté. Toiles à voiles, canevas, moulins à scies, briqueteries.

**HARMÉNOPOULE** (Constantin), jurisconsulte du Bas-Empire, né à Constantinople en 1320, mort en 1383, fut sous les empereurs Cantacuzène et Jean Paléologue juge supérieur, préfet de Thessalonique, et grand chancelier. On lui doit un ouvrage précieux, écrit en grec, le *Procheiron nomôn*, seu *Promptuarium juris civilis*, manuel de droit en 6 livres, publié à Paris en 1540, trad. en latin par Bern. Key (1547), et par J. Mercier (1556). On a aussi de lui *Hist. du synode*, un traité de *Droit canonique* (*Epi tome divinatorum et sacrorum Canonum*), publié en grec, avec une trad. latine de Leunclavius, dans le *Jus græco-romanum* de Freher, Francf., 1596, in-f. On lui attribue un *Dictionnaire des verbes grecs*, retrouvé en 1843 par M. Minoïde Mynas.

**HARMODIUS**, V. ARISTOIGTON.

**HARMONIE** ou HERMONIE, fille de Mars et de Vénus, et femme de Cadmus, porta en Grèce les premières notions de l'art de la musique. Elle eut de Cadmus un fils nommé Polydore, et quatre filles, Ino, Agavé, Autonoe et Sémélé. Elle fut chérie, ainsi que Cadmus, en serpent, symbole d'éternel rejuvenissement. — Harmonie était aussi une des divinités cabiriques : elle était alors femme d'Hermès et était considérée comme le symbole de l'admirable harmonie qui règne dans l'univers.

**HARMONIE**, vge de Pensylvanie, sur la baie de Conequenessing, à 280 k. N. O. de Harrisburg. G. Rapp s'y établit en 1803 avec des prosélytes qu'il avait amenés du Wurtemberg, et qui sont connus sous le nom d'*Harmonistes*, mais il eut peu de succès. — Rapp donna le nom de *Neu-Harmony* à un autre village qu'il alla fonder en 1814 dans l'État d'Indiana, à 20 k. N. de Mont-Vernon, sur le Wabash, à 30 kil. de son embouchure. Robert Owen chercha à y établir vers 1825 sa société de coopération; mais il échoua également.

**HARO** (don Louis de), ministre et favori de Philippe IV, roi d'Espagne, né en 1598, était neveu, par sa mère, du fameux duc d'Olivarès. Il remplaça son oncle au pouvoir en 1644, soumit Naples et la Catalogne, qui étaient révoltées, administra sagement, fit la paix avec les Provinces-Unies (1648), et conclut avec la France le traité des Pyrénées (1659). Il mourut au milieu de sa puissance, en 1661, regretté du roi et de la nation.

**HARO** (cri ou clameur de). V. CLAMEUR dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

**HAROERI**, divinité égyptienne. V. NORUS.

**HAROLD I**, roi d'Angleterre, fils du conquérant danois Canut le Grand, succéda à son père sur le trône d'Angleterre en 1036, et eut pour compétiteur son frère Hardi-Canut. Au moment d'en venir aux mains, les deux frères firent un arrangement par lequel Harold céda à Hardi les provinces méridionales de l'Angleterre; mais Harold, aidé du comte Godwin, sut bientôt, par la trahison, se rendre seul maître de tout le royaume. Il mourut en 1039; son frère, qui accourait pour le combattre, exerça sur son cadavre d'horribles vengeances. — II. Il était fils du comte Godwin, qui avait joui d'un grand pouvoir sous les règnes précédents, et frère d'Edith, femme d'Édouard le Confesseur. Un naufrage l'ayant jeté sur la côte du comté de Ponthieu, Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, se le fit livrer, et ne le laissa partir qu'après qu'il lui eut fait hommage et juré de seconder ses prétentions à la couronne d'Angleterre. Harold se fit néanmoins proclamer à la mort d'Édouard, 1066. Il battit à Stamford-bridge son frère Tostig qui, soutenu par l'armée norvégienne de Harald III, lui disputa la couronne; mais à peine venait-il de remporter la victoire qu'il fut attaqué lui-même et défait par Guillaume, à la bataille de Hastings. Il périt dans l'action.

**HAROMSZEK**, comitat de Transylvanie, entre ceux de Czik, de Kronstadt, la Valachie et la Moldavie; 59 kil. sur 65; 100 000 hab.; ch.-l., Ilyefalva.

**HAROUJ**, chaîne de montagnes de l'État de Tripoli, est une ramification de l'Atlas, et se partage en deux chaînes secondaires : l'Haroudj el-Abiad (c. à-d. blanc), au S. O., et l'Haroudj el-Açouad (c. à-d. noir), à l'E., sur la limite méridionale de l'Ézzan.

**HAROUÉ**, ch.-l. de c. (Meurthe), sur le Madon, à 30 kil. S. de Nancy; 700 hab. Beau château, où naquit le maréchal de Bassompierre et qui appartient auj. à la famille de Beauvau. La terre d'Haroué fut érigée en marquisat au xvii<sup>e</sup> siècle en faveur de la maison de Bassompierre.

**HAROUN-AL-RASCHID** (c. à-d. le *Justicier*), calife abbasside, né en 765, à Rei (Médie), mort à Thous en 809, s'était déjà distingué en combattant dans l'Asie-Mineure les troupes de l'impératrice Irène, lorsqu'il remplaça sur le trône, en 786, son frère Mouça-al-Hadi. Ce dernier, jaloux des succès de Haroun, était, dit-on, sur le point de l'assassiner, lorsque leur mère commune, se voyant inévitablement réduite à n'avoir plus qu'un fils, préféra sacrifier Mouça. Haroun éleva l'empire des califes à son plus haut degré de splendeur : il fit d'immenses conquêtes en Asie, battit en plusieurs occasions Irène et Nicéphore et les força à lui payer tribut, étendit ses relations jusqu'en Occident, et sollicita l'alliance de Charlemagne. Il protégea les arts et les lettres et s'entoura d'une cour magnifique; mais on lu re-

proche sa cruauté. Il fit périr plusieurs membres de sa propre famille dans d'horribles supplices. Au nombre de ses victimes, on cite la famille des Barmécides, qui pendant longtemps avait joui du plus grand crédit. V. BARMÉCIDES.

**HARPAGE**, satrape mède, fut chargé, au rapport d'Hérodote, par Astyage, de faire périr Cyrus, qui venait de naître, et se contenta de le remettre, pour être exposé, à un berger, qui l'éleva. Dix ans après, Astyage, informé de l'exécution de son ordre, punit Harpage en lui faisant servir dans un festin les membres de son propre fils. Le malheureux père cacha d'abord son ressentiment, mais dans la suite il se révolta et détrôna Astyage, de concert avec Cyrus, 561 av. J.-C.

**HARPALE**, *Harpalus*, seigneur macédonien, reçut d'Alexandre le gouvt de Balybone et la garde de ses trésors pendant l'expédition du conquérant dans l'Inde, 327 av. J.-C. En l'absence de son maître, il accabla les peuples d'impôts et dissipa les richesses qui lui étaient confiées; puis, redoutant un juste châtement, il s'enfuit à Athènes, où il réussit, à l'aide de ses trésors, à gagner Démosthène et à soulever le peuple. Mais bientôt les Athéniens, menacés de la colère du roi, le chassèrent de leurs murs. Il se réfugia en Crète, où il fut assassiné, en 325, par la trahison d'un ami.

**HARPALE**, astronome grec, corrigea, vers 480 av. J.-C., le cycle de Cléostrat, et en proposa un nouveau de 9 ans, qui fut lui-même corrigé par Méton.

**HARPALYCE**, princesse guerrière, fille d'Harpalyceus, roi de Thrace, repoussa Néoptolème, qui avait envahi la Thrace. Elle fut prise et tuée par des paysans dont elle avait enlevé les bestiaux.

**HARPER'S FERRY**, bourg de l'État de Virginie, dans le comté de Jefferson, au confluent du Shenandoah et du Potomac, à 13 kil. E. de Charlestown. Chemin de fer, pont de 250<sup>m</sup>, qui a remplacé le bac (*ferry*) d'où la ville avait tiré son nom. Manuf. d'armes.

**HARPIES**. V. HARPYIES.

**HARPOCRATE**, dieu égyptien, fils d'Osiris et d'Isis, était le symbole du soleil au sortir de l'Éther. Son nom, *Har-Pokrat*, signifie en égyptien *Har-œri* (Horus, ou le Soleil) *aux pieds mous*, c. à-d. sans force et indique la faiblesse des rayons du soleil de février. Il était représenté sous la figure d'un enfant enveloppé de langes. Il tenait un doigt sur la Bouche pour montrer qu'il était enfant et ne pouvait parler; ce qui le fit prendre à tort, par les Grecs, pour le *Dieu du silence*.

**HARPOCRATION** (Valérius), grammairien grec d'Alexandrie, viva t, suivant les uns, du temps de Marc-Aurèle (161), suivant les autres, du temps de Julien (350). Il n'est connu que par un *Lexique grec* des mots employés par les dix grands orateurs de la Grèce. Ce livre a été publié par Alde, Venise, 1503 et 1527, par Gronovius, Leyde, 1696, par Bekker, Berlin, 1853, et par Dindorf, Oxford, 1858.

**HARPONELLY**, district de l'Inde anglaise (Madras), dans l'anc. prov. d. Balaghat, est borné au N. et à l'O. par la Toundredra, au S. par l'anc. Maïssour (Mysore), et a pour ch.-l. une v. de même nom. — Les Radjahs de ce district furent successivement tributaires des souverains du Bchnagar, de ceux de Bedjipour, des Mongols et des Mahrattes. Tippou-Saïb s'empara de ce pays en 1786; les Anglais le lui enlevèrent en 1800.

**HARPYIES** (du grec *harpazô*, enlever), monstres de la Fable, filles de Thaumata et d'Électre, ou de Neptune et de la Terre, étaient au nombre de trois : Aëlo, Océpète, et Céléno. On les représente avec un visage de vieille femme, un corps de vautour et des ongles crochus. Elles enlevaient les viandes à peine servies, ou les souillaient d'une odeur infecte, qu'elles répandaient partout sur leur passage. On les vit d'abord en Thrace, où elles tourmentèrent longtemps Phinée; mais Calais et Zéthès, fils de Borée, les chassèrent de ce pays; elles se retirèrent alors dans les îles Strophades. Quelques savants voient

dans les Harpyies la personnification des vents pestilentiels; d'autres pensent qu'elles étaient l'image symbolique de la mort quand elle enlève prématurément des jeunes filles.

**HARRACH** (comtes de), noble famille autrichienne, possessionnée en Bohême, remonte au XIII<sup>e</sup> siècle et est surtout devenue célèbre à partir du XVI<sup>e</sup>. Ferdinand Bonaventure de H., diplomate, né en 1637, mort en 1706, fut ambassadeur en Espagne sous Charles II, et fit de vains efforts pour assurer la succession d'Espagne à la ligne autrichienne; il a laissé des *Mémoires et négociations secrètes* (La Haye, 1720), qui contiennent des détails curieux sur la cour de Charles II. — Son fils, Louis Thomas Raymond de H., mort en 1742, lui succéda dans l'ambassade d'Espagne, et protesta en 1702 contre le testament de Charles II. Il fut vice-roi de Naples de 1728 à 1733. — Ch. Borromée de H., d'une branche cadette, 1761-1829, s'est signalé par sa bienfaisance: il exerça gratuitement la médecine pendant 25 ans; de 1805 à 1809, sa maison fut ouverte à tous les blessés dont les environs de Vienne étaient alors encombrés. Il est l'oncle d'Augusta de Harrach, que le roi de Prusse Frédéric Guillaume III épousa en 1824, et qu'il fit princesse de Liegnitz.

**HARRAN**, *Charra*, v. de la Turquie d'Asie (Diarbekir), ch.-l. de livah, à 90 kil. S. E. d'Orfa. Célèbre par la défaite de Crassus (V. CARRHES), et par une savante école musulmane qui, au X<sup>e</sup> siècle, traduisit nombre d'ouvrages grecs en arabe.

**HARRINGTON**, bourg et port d'Angleterre (Cumberland), sur la mer d'Irlande, à 2 kil. S. de Workington; 1845 hab. Titre de comté porté par une branche de la famille Stanhope.

**HARRINGTON** (James), publiciste, né en 1611 à Upton (Northampton), mort en 1677, fut favorable à la cause du Parlement pendant la guerre civile, mais conserva une telle modération qu'on le choisit pour tenir compagnie au roi Charles I dans sa captivité (1646). Après l'exécution du roi, il vécut quelque temps retiré, et composa dans sa retraite une espèce d'utopie, intitulée *Oceana*, où il trace le plan d'une république parfaite: cet ouvrage, qui parut en 1656, déplut à Cromwell, qui y vit une satire de son gouvernement, et elle attira sur son auteur quelques persécutions. Sous la Restauration, Harrington fut arrêté comme républicain, et enfermé à la Tour sous prétexte de haute trahison (1661); mais il fut relâché sans qu'on eût rien pu prouver contre lui. Un remède trop violent, qu'on lui avait fait prendre pendant sa détention, altéra sa raison. Outre l'*Oceana*, Harrington a composé des *Aphorismes*, où il expose ses principes d'une manière plus précise. Il a aussi laissé quelques poésies, mais qui ne s'élèvent pas au-dessus du médiocre. Ses œuvres ont été réunies par Toland, Londres, 1700, et par Birch, 1747. L'*Oceana* a été traduit en français en 1795.

**HARRIOT** (Thomas), mathématicien, né à Oxford en 1560, m. en 1621, accompagna en 1585 Walter Raleigh en Virginie, leva la carte du pays, et publia à son retour la relation de son voyage, 1588. Il a fait un grand pas à l'analyse des équations algébriques, en transportant le premier dans un seul membre tous les termes de l'équation. Il a résumé ses travaux dans son *Artis analyticae praxis*, Londres, 1631.

**HARRIS** (John), écrivain anglais, né vers 1667, mort en 1719, entra dans l'Église, fut secrétaire, puis vice-président de la Société royale de Londres. Il est le 1<sup>er</sup> qui ait publié une encyclopédie en langue vulgaire; son ouvrage est intitulé: *Lexicon technicum ou Dictionnaire universel des sciences et des arts*, 2 vol. in-fol., Londres, 1708; son plan a reçu de Chambers et de Diderot de plus amples développements. On lui doit aussi une *Théorie de la Terre*, 1697; un *Recueil de voyages*, en latin, Londres, 1705, et un *Dialogue sur l'Astronomie*, 1717.

**HARRIS** (James), né en 1709 dans le comté de Salisbury, mort en 1780, était neveu de Shaftesbury.

Il cultiva à la fois les lettres et la politique, fut membre de la Chambre des Communes, lord de l'Amirauté (1762), contrôleur et secrétaire de la reine (1774). Il a publié, sous le titre d'*Hermès* (1751), une *Grammaire philosophique* fort estimée, qui a été trad. et commentée par Thurot (1796); elle se distingue par une métaphysique subtile et une connaissance profonde des grammairiens grecs et latins. Il a aussi laissé d'excellents traités sur l'art en général, sur la musique, la peinture, la poésie. En métaphysique, Harris combat le sensualisme. Son fils, lord Malmesbury (V. ce nom), a donné une belle éd. de ses œuvres, en 2 vol. in-4, Londres, 1801.

**HARRISBURG**, v. des États-Unis, ch.-l. de la Pensylvanie, sur la r. dr. du Susquehannah, à 140 kil. N. O. de Washington; 16 600 hab. Chemin de fer, beaux palais de justice et du gouvernement, arsenal. — Cette ville, fondée en 1785, voit son importance augmenter tous les jours.

**HARRISON** (John), habile mécanicien anglais, né en 1693 à Foulby (Yorkshire), mort en 1776, était fils d'un charpentier. Entraîné par un goût naturel, il s'adonna de lui-même à la mécanique et à l'horlogerie, et parvint à fabriquer des instruments d'une perfection inconnue jusque-là: on lui doit entre autres inventions, le *Compensateur*, pendule composé de plusieurs métaux d'inégale dilatabilité qui se compensent (1726); une horloge marine que le mouvement des vaisseaux ne peut déranger (1735), et une montre marine pour servir à la détermination des longitudes en mer: il la nomma *garde-temps* (1761). La Société royale lui décerna pour cette dernière invention un prix de 20 000 liv. sterling. Il a donné une description de sa montre marine, qui a été traduite par le P. Pézenas, 1767.

**HARRISON** (Thomas), architecte, né en 1744 à Richmond (Yorkshire), mort en 1829, alla se former à Rome, fut chargé à son retour d'élever, tant à Londres que dans les divers comtés de l'Angleterre, un grand nombre d'édifices publics ou particuliers, construisit le *Panoptique* de Chester, modèle des maisons de détention, ainsi que le théâtre et la bourse de Manchester, et jeta sur la Dee un superbe pont, d'une seule arche, qui n'a pas moins de 200 pieds anglais d'ouverture.

**HARRISON** (le gén. W. H.), président des États-Unis, né en 1775 dans la Virginie, servit d'abord dans l'armée et prit part à une expédition contre les Indiens du Nord-Ouest, fut nommé vice-gouverneur de l'Indiana et député de cet État au Congrès, fit adopter plusieurs mesures favorables aux provinces occidentales, ce qui lui valut le surnom de *Père de l'Ouest* et le fit élire gouverneur de l'Indiana; fut, dans la guerre engagée contre les Anglais (1812), appelé au commandement en chef des forces américaines, reprit aux Anglais les places de Cleveland, Sanducky, Détroit, Chicago, pénétra dans le haut Canada, où il battit le général Proctor (5 oct. 1813), et rétablit les affaires dans le bas Canada. Il donna sa démission en 1814 parce qu'un ordre intempestif l'avait enlevé au théâtre de ses succès, et fut quelque temps réduit à remplir la modeste fonction de greffier. En 1836, ses amis tentèrent, mais sans succès, de l'élever à la présidence: ils y réussirent en 1840, mais il venait à peine d'entrer en exercice lorsqu'il mourut (1841).

**HARROW**, vge d'Angleterre, dans le Middlesex, sur la colline la plus élevée du comté, ce qui le fait nommer *Harrow-on-the-Hill*, à 16 kil. O. de Londres; 4000 hab. Chemin de fer. Air pur, belle vue. Collège célèbre pour les études classiques, fondé en 1571 par John Lyon.

**HARTE** (miss). V. HAMILTON (lady).

**HARTFORD**, v. et port des États-Unis, une des 2 capit. du Connecticut, sur la r. dr. du Connecticut, à 423 kil. N. E. de Washington; 20 000 h. Evêché cathol., siège d'une *Circuit-Court*, collège, maison de sourds-muets, musée, etc. Chemin de fer pour New-Haven, bateaux à vapeur. — Fondée en 1633

HARTFORT, v. d'Angleterre. V. HERTFORD.

**HARTLEY** (David), médecin anglais, né en 1705. m. en 1757, est auteur d'*Observations sur l'homme, ses facultés, ses devoirs, ses espérances*, 1649 et 1791, ouvrage matérialiste, traduit par R. A. Sicard, 1802, et réimprimé par Haller.

**HARTSOEKER** (Nic.), savant hollandais, né en 1656 à Gouda, mort en 1725, reçut les leçons de Huyghens, se lia à Paris avec Cassini, Malebranche et l'Hôpital, alla vers 1696 à Rotterdam, où il donna des leçons de mathématiques au czar Pierre, et fut nommé en 1704 professeur de mathématiques et de philosophie à Dusseldorf par l'électeur palatin. Il découvrit les animalcules spermatiques, et perfectionna le microscope et le télescope. Ses principaux ouvrages sont : *Essai de dioptrique*, 1694 ; *Principes de physique*, 1696 ; *Traité de physique*, 1696 ; *Recueil de pièces de physique, où l'on fait voir l'invalidité du système de Newton*, 1722.

**HARTWELL**, château du comté de Buckingham, près d'Aylesbury, à 60 kil. N. O. de Londres, fut, de 1811 à 1814, la résidence du comte de Provence (depuis Louis XVIII).

**HARTZ**, HARZ ou HARZGEBIRGE. *Hercynius mons*, chaîne de mont. de l'Allemagne, s'étend, sur une longueur d'env. 150 kil., dans le Hanovre, le duché de Brunswick et la Prusse. Dans le Hanovre, il va de Langelsheim à Harzgerode, traversant ainsi la partie orient. de la principauté de Goettingue et celles de Grubenhagen et de Hildesheim ; dans le Brunswick, il occupe les districts du Harz et de Blankenbourg ; dans la Prusse une partie de la régence de Magdebourg et de la Saxe. Sommets principaux, le Brocken, qui divise la chaîne en Harz-Inf. et Harz-Sup., le Rammelsberg, le Bruchberg, l'Andreasberg, etc. Célèbres mines de fer, de plomb, de cuivre, d'argent, de zinc, exploitées depuis le x<sup>e</sup> siècle, et dont une partie est exploitée en commun par le Brunswick et le Hanovre. Ces montagnes sont couvertes de forêts qui jadis étaient beau coup plus étendues, et appelées par les Romains *Hercynia Sylva*. — Le Harz avait donné, sous l'empire français, son nom à un dép. du roy. de Westphalie (ch.-l. Heiligenstadt) ; il donne auj. à un district du duché de Brunswick (ch.-l. Seesen).

**HARVEY** (Will.), médecin anglais, né en 1578 à Folkstone (Kent), mort en 1657, se livra avec ardeur à l'anatomie expérimentale, visita pour s'instruire les savants de la France, de l'Italie et de l'Allemagne, se fixa à Londres en 1604, fut nommé en 1613 professeur d'anatomie et de chirurgie au Collège de médecine de cette ville, devint médecin de Jacques I et de Charles I, et chef du collège de Merton à Oxford. Ayant servi le parti du roi pendant la guerre civile, il se vit dépouillé de ses places, et vécut depuis dans la retraite. On lui doit, entre autres découvertes, celle des lois de la circulation du sang qu'il communiqua dès 1619 à ses élèves, et au public en 1628. Ses principaux ouvrages sont : *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus*, 1628 (c'est là qu'est exposée sa découverte) ; *De generatione animalium*, 1651. Ses œuvres ont été réunies en 1766, à Londres, 2 vol. in-4.

**HARWICH**, v. d'Angleterre (Essex), à 13 k. S. E. d'Ipswich, sur la mer du Nord : 5000 h. Vaste port de refuge, fort Landguard qui le défend ; bains de mer.

**HARZ**. V. HARTZ.

**MARZGERODE**, v. murée du duché d'Anhalt dans le Harz, à 44 kil. S. O. de Bernbourg : 2500 hab. Château ducal ; administration des mines ; fonderie d'argent. Source minérale et bains fréquentés.

**HASBAIN** ou HASBAVE. V. HESBAVE.

**HASCIEM** (Mohammed-Ben-Hamet, dit le *Chérif*), docteur de la loi de Mahomet, prit le titre de *Chérif*, parce qu'il se prétendait issu de Mahomet. Il envoya vers 1508, au nom du roi de Fez, prêcher la guerre sainte par ses trois fils contre les Chrétiens, alors maîtres d'une partie de l'Afri que septentrionale, obtint de rapides succès, et fonda la dynas

tie des Chérifs, qui, à partir de 1509, régnèrent sur presque toute la Barbarie occidentale, et qui sont encore auj. sur le trône de Maroc. — V. HESCHAM.

**HASCHIMIAH**, v. d'Asie voisine d'Anbar, bâtie en 751 par Aboul-Abbas, 1<sup>er</sup> calife abasside, qui la nomma ainsi en l'honneur de Haschem, un de ses ancêtres, et qui y transféra le siège du califat. Elle fut abandonnée quand Bagdad eut été bâtie.

**HASE** (Charles-Benoît), philologue français, né à Sulza (Saxe) en 1780, m. en 1864 ; fit ses premières études en Allemagne, visita Paris en 1801, où il se fit naturaliser en 1820 ; entra (1805) à la Bibl. impériale, où il fut plus tard conservateur des Manuscrits ; devint professeur d'allemand des enfants de la reine Hortense (1812), prof. de grec moderne et de paléographie à l'École des langues orientales (1815), de gramm. comparée à la Faculté des lettres de Paris (1852) ; membre de l'Acad. des Inscriptions (1824). Il a donné des éditions de Lydus (1812-23), de Léon Diaire (1819), associé son nom à toutes les grandes publications d'érudition (*Mémoires de l'Acad. des Inscriptions*, *Journal des Savants*, *Journal asiatique*, etc.) et collaboré activement, avec M. Dindorf, à l'édition du *Thesaurus linguae graecae* de M. Esuienne, publiée par MM. Didot (1840-64).

**HASLI**, vallée de la Suisse, dans le S. E. du canton de Berne, sur les confins de ceux d'Unterwald et d'Uri, est encaissée entre les massifs les plus élevés des Alpes et traversée par l'Aar. On n'y voit pas de villes, mais plusieurs petits villages, dont le principal est celui de Meyringen. Le Hasli compte 7000 hab. environ, qu'on croit d'origine scandinave, et qui semblent avoir conservé des traces de cette origine.

**HASPARREN**, ch.-l. de cant. (B.-Pyrénées), à 24 kil. S. E. de Bayonne : 5494 hab. Tanneries, mégisseries, chamoiseries. Grand commerce de détail.

**HASSAN**. V. HAÇAN.

**HASSE** (Adolphe), compositeur, né à Bergedorf près de Hambourg, en 1705, m. en 1783, mit en musique tous les opéras de Metastase, et composa des *Litanies* et un *Miserere*, regardé comme un chef-d'œuvre.

**HASSEL** (J. G. Henri), géographe et statisticien, né à Wolfenbüttel en 1770, devint en 1800 directeur du bureau de statistique du roy de Westphalie, fut, après la dissolution de ce royaume, chargé par le duc de Brunswick d'une mission diplomatique à Paris, puis se fixa à Weimar, où il mourut en 1829. On a de lui : *Description géographique et statistique des duchés de Wolfenbüttel et de Blankenbourg*, Brunswick, 1802 ; *Précis statistique de tous les États de l'Europe*, 1805 ; *Aperçu statistique de l'empire d'Autriche*, 1807 ; — *du roy de Westphalie*, 1809 ; *Manuel de la statistique des États de l'Europe*, 1812 ; *Dictionnaire général de Géographie et de statistique*, 1817-18 ; *Almanach généalogique, historique et statistique*, Weimar, 1823-28, etc. Il a en outre coopéré à un grand nombre d'ouvrages, notamment à l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber.

**HASSELQUIST** (Fréd.), naturaliste suédois, né en 1722 à Taernvalla (Gothie orient.), fit en 1749, d'après les conseils de Linné, un voyage en Palestine, et y recueillit les objets les plus rares en histoire naturelle. Il était sur le point de revenir en Europe, lorsqu'il mourut à Smyrne, en 1752. Linné a publié le résultat de ses recherches sous le titre d'*Iter Palaestinum*, un suédois, Stockholm, 1757, trad. en français par Eidous, Paris, 1769.

**HASSELT**, v. forte de Belgique, ch.-l. du Limbourg belge, sur la Demer, à 75 kil. E. de Bruxelles ; 10 000 hab. Draps, toile, savon, eau-de-vie de grains et de genièvre, garance, cacao-café. Près de là est le *Camp des Francs*, où, selon la tradition, Pharamond fut élevé sur le pavois.

**HASSENFRAZ** (Jean-Henri), né à Paris en 1755, mort en 1827, fut d'abord charpentier, puis ingénieur-géographe, ingénieur des mines, et alla dans la Styrie et la Carinthie étudier l'art de fabriquer

le fer. Ardent fauteur de la Révolution, il fut un des meneurs qui agitèrent les faubourgs en 1792, et qui préparèrent le 10 août; fit partie de la Commune de Paris, devint 1<sup>er</sup> commis du ministère de la guerre, et attaqua vivement Dumouriez devant la Convention. Il ne joua plus aucun rôle après la chute de Robespierre. Membre de l'Institut dès la création, professeur à l'École des mines, il fut aussi un des fondateurs de l'École polytechnique, et y enseigna la physique. Il perdit ses emplois en 1815. On a de lui : *Cours de minéralogie*, 1796; *l'Art du charpentier*, 1804; *Sidérotechnie ou l'Art de traiter les minerais de fer*, 1812; *l'Art de calciner la pierre calcaire*, 1825; et le *Dictionnaire physique de l'Encyclopédie méthodique*, 1816-1821, 4 vol. in-4.

**HASTENBECK**, bourg du roy. de Hanovre (Kalenberg), à 40 kil. S. O. de Hanovre; 400 hab. Le maréchal d'Estrées y battit en 1757 les Anglais, commandés par le duc de Cumberland. — On place dans les plaines voisines l'*Idistavicus campus* des anciens.

**HASTING** ou **HASTINGS**, aventurier du IX<sup>e</sup> siècle, né en Danemark ou en Normandie vers 810, vint à la tête des Normands ravager les rives de la Loire en 845, saccagea Amboise, mais fut repoussé par les habitants de Tours. Il fit ensuite une expédition en Italie, et s'empara en 861 de la ville de Luna, qu'il prenait, dit-on, pour Rome même, puis il fit de nouvelles descentes en France, pilla en 866 l'Anjou, le Poitou et la Touraine, et battit Robert le Fort à Brissarthe; mais il fut repoussé devant Rennes. Néanmoins il obtint de Charles le Chauve le comté de Chartres. Ilaida Charles le Gros contre Rollon, puis alla, à ce qu'on croit, mourir en Danemark, vers 893.

**HASTINGS**, v. maritime d'Angleterre (Sussex), à 90 kil. S. E. de Londres; 12 000 hab. C'est un des *Cinq-Ports*. Port jadis grand et commode, auj. à peu près comblé. Cabotage, pêche, construction de petits bâtiments. Bains de mer. Ruines d'un vieux château sur un roc escarpé. — Guillaume le Conquérant remporta en 1066 à Hastings, sur Harold II, la victoire qui fit passer la couronne d'Angleterre des mains des Saxons à la dynastie normande.

**HASTINGS** (Warren), gouverneur des Indes, né en 1733 dans le comté d'Oxford, mort en 1818, d'une famille ancienne qui se prétendait issue du fameux pirate danois. Nommé en 1772 gouverneur du Bengale, et en 1774 gouverneur général de toutes les possessions anglaises dans l'Inde, il déploya une assez grande habileté, et usa de tous les moyens pour augmenter les possessions et les richesses de la Compagnie; mais en même temps, il exerça contre les Hindous toutes sortes de vexations, et montra une rigueur, une perfidie et une avidité qui soulevèrent des plaintes universelles. Il fut rappelé en 1785, et on informa contre lui dans le Parlement d'Angleterre; Fox, Shéridan et surtout Burke se portèrent ses accusateurs et dévoilèrent avec une admirable éloquence les crimes de ce tyran. Après 10 années de débats, la Chambre des Lords, cédant à des considérations politiques, ou même, dit-on, gagnée en partie par les trésors de la Compagnie, prononça son acquittement (1795). Quoique coupable d'actes odieux, cet administrateur avait fait preuve de désintéressement et était resté pauvre : la Compagnie des Indes, dont il avait servi les intérêts, lui fit une pension jusqu'à la fin de ses jours. Hastings avait une connaissance profonde de la littérature orientale : on lui doit la découverte des livres sacrés des Hindous. Gleig a publié des *Mémoires sur sa vie*, Londres, 1841. On peut aussi consulter le *W. Hastings* de Macaulay (dans l'*Edinburgh Review*).

**HASTINGS** (Franc. RAWDON MOIRA, marquis d'), né en 1754, mort en 1826, fils du comte de Moira et d'Élisabeth, Hastings se distingua en Amérique et dans les guerres du continent et dirigea la désastreuse affaire de Quiberon. Nommé gouverneur général de l'Inde en 1812, il battit les Mahrattes, soumit le Népal et gouverna habilement; néanmoins, il se vit accusé de malversation par la Compagnie des Indes,

mais il parvint à se justifier pleinement (1822). Il fut nommé en 1824 gouverneur de Malte.

**HATFIELD**, v. d'Angleterre (Hertford), à 10 kil. d'Hertford, sur la Lea; 4000 hab. Beau château où résida Élisabeth avant de monter sur le trône; palais construit par Cécil Burelgh, comte de Salisbury, et où Charles I fut fait prisonnier. — Village du comté d'York, célèbre par la bataille qui s'y livra en 633 entre Edwin, roi de Northumberland, Cadwallo, roi de Galles, et Penda, roi de Mercie.

**HATERAS**, cap et fort de la Caroline du Nord, sur l'Atlantique, par 35° 14' lat. N., 77° 55' long. O.

**HATTI-CHÉRIF**, c.-à-d. écrit noble. On désigne ainsi dans l'empire ottoman les ordonnances où le sultan a apposé sa signature, ou quel renferment quelques mots de son écriture. L'un des plus célèbres est celui qu'a solennellement proclamé le sultan Abdul-Medjid, le 3 nov. 1839, à Gulhané (jardin du séraï), en présence de tous les hauts fonctionnaires de la Porte : ce *hatti-chérif* est comme la charte de l'empire ottoman : il assure à tous les citoyens de la Turquie sans distinction de religion, des garanties quant à leur vie, leur honneur, leur fortune et leur liberté personnelle. Il a été complété par le *hatti-houmaïoum* du 18 février 1856.

**HATZFELD** (famille de), anc. maison d'Allemagne, prend son nom du château de Hatzfeld, situé sur les bords de l'Edder dans le duché de Hesse, à 28 kil. N. O. de Marbourg. Les personnages les plus connus de cette maison sont : Melchior de Hatzfeld, général au service de l'empire, qui commanda un corps dans la guerre de Trente ans, fut opposé à Baner, à Guébriant, à Gustave Adolphe, battit le comte palatin Charles Louis à Lemgo en 1638, prit part à la victoire de Duttlingen, et s'empara de Varsovie; il mourut en 1658; — François Philippe Adrien, élevé par Frédéric II au rang de prince en 1741; — et François Louis, prince de Hatzfeld, né en 1756, mort en 1827, célèbre par un trait de générosité de Napoléon. En 1806, lorsque l'Empereur, après la victoire d'Iéna, entra dans la capitale de la Prusse, Hatzfeld feignit de se rallier à sa cause, et fut chargé par lui du gouvernement civil de Berlin; mais on apprît bientôt qu'il correspondait avec l'armée prussienne. Une lettre dans laquelle il rendait compte des forces de l'armée française ayant été interceptée, il fut arrêté comme espion. Aussitôt sa femme se rend au château, obtient audience, et se jette aux pieds de Napoléon pour implorer sa clémence : celui-ci lui remet la lettre accusatrice en lui disant : « Je n'ai plus de preuves contre votre mari, il est libre. » Le comte de Hatzfeld fut plus tard ambassadeur de Prusse dans les Pays-Bas et en Autriche.

**HAUBOLD** (Gottlieb), juriconsulte, né à Dresde en 1766, mort en 1824, fut professeur des antiquités du droit à l'Université de Leipsick (1789), puis professeur de droit saxon, assesseur, et enfin conseiller à la cour souveraine de Saxe. On a de lui : *Lineamenta institutionum historicarum juris Romani*, Leipsick, 1805; *Lineamenta doctrinæ Pandectarum*, 1820; *Manuale Basilicorum*, 1819, et des *Tables chronologiques du Droit*, en lat., 1790. Haubold fut un des fondateurs de l'École historique.

**HAUBOURDIN**, ch.-l. de cant. (Nord), sur la Deule et le canal de Douay à Lille, à 7 kil. S. O. de Lille; 3000 hab. Filatures, blanc de céruse; raffinerie de sel. tanneries, scieries mécaniques.

**HAUCHECORNE** (l'abbé), docteur de Sorbonne, né à Bolbec vers 1750, professa la philosophie au Collège des Quatre-Nations. Il a donné quelques ouvrages estimés : *Abrégé latin de philosophie*, 1784, *Logique française*, 1784, longtemps classique.

**HAUDRIETTES**, religieuses hospitalières qui suivent la règle de St-Augustin, tiraient leur nom de leur fondateur Étienne Haudri, secrétaire de Louis IX, qu'il suivit en Terre-Sainte. Sa femme, qui l'avait cru mort, s'était consacrée à la vie cénotique, dans une maison qui lui appartenait. Haudri, de retour

dans sa patrie, voulut la faire relever de son vœu, et n'obtint la dispense du pape qu'à la condition d'abandonner la maison à 12 religieuses pauvres, avec les biens nécessaires pour leur entretien.

**HAUGWITZ** (H. Charles, comte de), homme d'État prussien, né en 1758 en Silésie, mort à Vienne en 1832, fut ministre plénipotentiaire de Prusse à Vienne (1790), signa en cette qualité le traité de Pillnitz (1792), devint ensuite ministre des affaires étrangères et président du cabinet (1794), se montra assez favorable à la France et obtint par là pour son pays des avantages considérables : il lui fit céder le Hanovre. Après la bataille d'Iéna (1806), il se retira des affaires. Il a laissé des *Mémoires*, rédigés en franc., dont quelques fragments ont été publ. à Iéna en 1837.

**HAUCKSBEE** (Francis), physicien anglais, né vers 1660, reçu membre de la Société roy. de Londres en 1705, a fait des découvertes sur l'électricité et l'acoustique, et a inventé la machine électrique (vers 1706). Selon quelques-uns il n'aurait fait que perfectionner cette machine en substituant des globes de verre aux bâtons de soufre employés précédemment. On a de lui : *Expériences physico-mécaniques*, Londres, 1709, trad. en français, 1754.

**HAURAN**, nom actuel de l'Auranitide.

**HAUSER** (Gaspard), enfant mystérieux, trouvé en 1828 à Nuremberg, paraissait avoir été séquestré depuis son enfance, savait à peine parler et ne pouvait donner aucune explication sur sa personne. Il tenait à la main, quand on le trouva, une lettre adressée à un officier de la garnison de Nuremberg, dans laquelle il était dit qu'il était né en 1812, et que son père avait fait partie d'un régiment bavarois de cavalerie. Recueilli par la charité publique, il fut confié aux soins d'un professeur de Nuremberg qui se chargea de son éducation; puis fut placé, par la protection de lord Stanhope, dans les bureaux d'un tribunal à Anspach. Il fut l'objet de plusieurs tentatives de meurtre, et succomba à l'une d'elles en 1833, sans qu'on ait pu en connaître l'auteur. On peut consulter sur cet infortuné : *Gaspard Hauser, exemple d'un attentat à l'existence intellectuelle d'un être humain*, par Feuerbach, Anspach, 1832.

**HAUSSMANN** (Jean Michel), manufacturier, né en 1749 à Colmar, mort à Strasbourg en 1824, avait été destiné à la pharmacie et avait dans ce but fait une étude approfondie de la chimie. Il fonda à Logelbach, près de Colmar, une fabrique d'indiennes qui devint bientôt florissante; fit des découvertes importantes pour la teinture, fut un des premiers à employer la méthode de blanchiment de Berthollet, introduisit en France le bleu anglais et l'emploi de l'acide oxalique pour l'impression des mouchoirs, et réussit en 1812 à fixer le prussiate de fer sur les toiles de coton et de lin et sur les tissus de laine, de manière à produire, sans indigo, toutes les nuances du bleu. — M. G. Haussmann, né à Paris en 1809, préfet de la Seine depuis 1853, est son petit-neveu.

**HAUSSRUCK**, cercle de la Haute-Autriche, entre les cercles du Traun et de l'Inn, et le Danube, a 2360 hect. de superficie et 200 000 hab.; ch.-l. Weis.

**HAUTEFUILLE** (Jean de), physicien et mécanicien, né à Orléans en 1647, mort en 1724, était prêtre et avait pour protectrice la duchesse de Bouillon, qu'il accompagna dans ses voyages en Angleterre et en Italie. On lui doit, entre autres inventions, l'application du ressort spiral au balancier des montres (1674). On a de lui : *Explication de l'effet des trompettes parlantes* (porte-voix), Paris, 1673; *Pendule perpétuelle*, 1678; *L'Art de respirer sous l'eau*, 1680; *Balance magnétique*, 1702; *Perfection des instruments de mer*, 1716; *Inventions nouvelles*, 1717; *Cause de l'écho*, 1718; *Problèmes d'horlogerie*, 1719.

**HAUTEFORT**, ch.-l. de cant. (Dordogne), à 35 k. N. E. de Périgueux; 1400 hab. Bel hospice.

**HAUTEFORT** (Marie de), une des femmes les plus distinguées du xviii<sup>e</sup> siècle par sa beauté et son esprit, née en 1616, morte en 1691, était dame d'atours

de la reine Anne d'Autriche. Elle jouit de l'amitié de Louis XIII, fut éloignée de la cour par Richelieu pour avoir pris part à quelques intrigues contre le ministre, subit une nouvelle disgrâce pour son opposition à Mazarin, et épousa néanmoins, en 1646, le maréchal de Schomberg. M. Cousin, dans le livre intitulé : *Mme de Hautefort*, 1856, a donné d'intéressants détails sur cette femme remarquable.

**HAUTE GARONNE**, etc. V. le mot qui suit HAUTE.

**HAUTERIVE** (Maurice, comte de), diplomate, né en 1754 à Aspres-les-Corps (Htes-Alpes), mort à Paris en 1830, fut quelque temps professeur dans un collège d'Oratoriens à Tours (1779), accompagna Choiseul-Gouffier dans son ambassade à Constantinople (1784), fut chargé d'affaires de la France en Moldavie (1785), puis consul à New-York (1792), se la en Amérique avec Talleyrand, qui, dès qu'il eut la portefeuille des affaires étrangères, l'appela près de lui comme chef de division, et fut lui-même chargé à diverses reprises de l'intérim de ce ministère. Il travaillait directement avec Napoléon, et jouissait de toute sa confiance. Il rédigea pendant qu'il était aux affaires 62 traités politiques ou commerciaux. Il a publié quelques écrits sur la politique, entre autres *De l'état de la France à la fin de l'an VIII* (1800), soit sur la philosophie (*Théologie ou Théorie de l'ordre*), et a laissé de curieux *Mémoires*.

**HAUTEROCHE** (Noël Lebbeton, sieur de), acteur et auteur dramatique, né à Paris en 1617, mort en 1707, était fils d'un huissier au parlement. Contrarié dans son goût pour les armes, il s'enfuit en Espagne pour y prendre du service, et se vit réduit à se faire comédien. Il entra au Théâtre-Français et y joua avec succès jusqu'en 1680. On a de lui plusieurs comédies, dont les meilleures sont : *Crispin médecin*, *L'Esprit-flet*, *le Cocher supposé*, *le Deuil*. Son *Théâtre*, où l'on trouve de la gaieté, de l'intrigue et l'entente de la scène, mais où la comédie dégénère souvent en farce, a été imprimé plusieurs fois, notamment en 1772, 3 vol. in-12.

**HAUTESSE**, titre que l'on donne exclusivement au padichah ou grand seigneur des Ottomans.

**HAUTEVILLE**, ch.-l. de c. (Ain), à 25 k. au N. de Belley; 700 h. Pierre blanche pour sculpteur.

**HAUTEVILLE-LA-GUICHARD**, vge du dép. de la Manche, à 13 kil. N. E. de Coutances; 1350 hab. Patrie et domaine de Tancred de Hauteville.

**HAUTEVILLE** (Tancred de), seigneur normand, eut 12 fils dont les plus célèbres sont Guillaume Bras de Fer, Drogon, Humphroy, Robert Guiscard, Roger, qui conquiert la Sicile. V. leurs noms.

**HAUTOUILL**, famille du Languedoc, connue dès le x<sup>e</sup> s., a produit plusieurs personnages distingués :

Jean Joseph d'Hautouill-Salette, général de cavalerie, né en 1754 au château de Salette, embrassa de bonne heure la carrière des armes, fit avec distinction les guerres de la République et de l'Empire, se signala surtout à la bat. d'Austerlitz, où il occupa l'aile droite de l'ennemi, à la tête de ses cuirassiers; à la bat. d'Iéna et enfin à celle d'Eylau, où il enfoua le centre de l'armée russe, mais où il fut blessé mortellement (1807).

Henri Amand, baron, puis marquis d'H., général d'artillerie, né en 1780, m. en 1854, fit aussi avec éclat les campagnes de l'Empire, se distingua surtout à Wagram (1809) et à Bre-de, où il fut blessé grièvement (1813), et combattit en 1814 dans la plaine de St Denis, soutenu sur des béquilles. Il se rallia aux Bourbons après l'abdication de l'Empereur et leur resta fidèle jusqu'à sa mort. Appelé à Prague en 1833 pour être gouverneur du duc de Bordeaux, il déplit par ses idées libérales et revint bientôt en France. — Son frère, Alphonse Henri, comte d'H., né à Versailles en 1789, s'est distingué à la fois dans l'armée et l'administration; il fit la campagne d'Espagne de 1808, prépara en 1830, comme directeur de l'administration de la guerre, l'expédition d'Alger, fut chargé en 1840 du portefeuille de la guerre,

en 1850 du gouvernement de l'Algérie, et fut nommé en 1852 sénateur et grand référendaire du Sénat.

**HAUTPOUL** (Marie de MONTGEROULT, comtesse de BEAUFORT, puis d'), femme auteur, née en 1760, morte en 1837, était nièce de Marsollier. Veuve du comte de Beaufort, capitaine au régiment du Roi, qui fut fusillé après l'expédition de Quiberon (1795), elle épousa en secondes noces le comte Charles d'Hautpoul, colonel du génie sous l'Empire, de la même famille que le général. Ses principaux écrits sont *Zilia*, roman pastoral, 1796; *Childéric, roi des Francs*, 1806; *Séverine*, 1808; *Clémentine*, 1809; *les Habitants de l'Ukraine*, 1820. On lui doit un *Cours de littérature et l'usage des demoiselles*, 1815 et 1821, qui remplit une lacune dans l'éducation. Elle s'exerça également dans la poésie et réussit surtout dans l'héroïde.

**HAUY** (l'abbé), minéralogiste, né en 1743, au bourg de St-Just (Oise), mort en 1822, était fils d'un tisserand, et fut élevé comme boursier au collège de Navarre. D'abord régent de 5<sup>e</sup> dans ce collège, il cultiva les sciences naturelles par pur délassément. Ayant un jour laissé tomber à terre un groupe de spath calcaire cristallisé, il remarqua avec étonnement que les morceaux conservaient une forme régulière et constante; conduit par cet heureux hasard qu'il sut féconder, il créa une science nouvelle, la *Cristallographie*; ses premiers mémoires sur cette découverte datent de 1781. Admis en 1783 à l'Académie des sciences, il fut bientôt après nommé professeur adjoint de botanique au Jardin des Plantes, puis conservateur du cabinet des mines (1794), professeur de minéralogie au Muséum d'histoire naturelle et à la Faculté des sciences de Paris. Ses principaux ouvrages sont : *Traité de minéralogie*, en 4 vol. in-8, Paris, 1801 et 1823; *Caractères physiques des pierres précieuses*, 1817; *Traité de Cristallographie*, 2 vol. in-8, 1822. On a aussi de lui un excellent *Traité élémentaire de physique*, 1803.

**HAUY** (Valentin), frère du précéd., fondateur de l'institution des jeunes aveugles, né en 1745 à St-Just (Oise), mort en 1822, était simple commis aux affaires étrangères lorsqu'il conçut l'idée d'une méthode pour instruire les aveugles; cette méthode consistait à remplacer les signes visibles par des signes en relief. Après avoir fait d'heureuses applications de ce procédé, il fonda en 1784 à Paris une maison pour les jeunes aveugles. Ayant essayé quelques tracasseries, il quitta Paris en 1806, et alla fonder à St-Petersbourg et à Berlin des établissements analogues. Il ne revint en France qu'en 1817. On a de lui : *Essai sur l'éducation des aveugles*, 1786, imprimé en relief par les enfants aveugles.

**HAWAÏ**, V. HAWAÏ.

**HAVANE** (LA), capitale de l'île de Cuba, sur la côte septentr., à l'entrée du havre de son nom; 150 000 h. (dont 25 000 esclaves). Évêché, université, fondée en 1728, écoles diverses, jardin botanique; société pour les sciences et les arts. Port magnifique; fortifications. L'aspect de la ville est triste; les rues en sont étroites, sales et malsaines; on remarque cependant la grande place, les églises, et surtout la cathédrale, où se voit le tombeau de Christophe Colomb, deux hôpitaux, le lazaret, l'arsenal, etc. L'industrie est peu avancée, mais le commerce très-considérable. Cette ville sert d'entrepôt entre le continent américain et l'Europe; ses principales exportations consistent en sucre, café et tabac très-estimés. — L'Espagnol Diégo Vélasquez fonda La Havane en 1511, et la nomma *Puerto de Carenas*; mais bientôt les colons, trouvant la position de la ville peu favorable, la reconstruisirent à quelque distance, sous le nom de *San-Cristoval de la Havana*. Les Français et les Boucaniers s'en emparèrent plusieurs fois pendant le xv<sup>e</sup> siècle. Les Anglais la prirent en 1762; mais ils la rendirent à l'Espagne après la paix de 1763.

**HAVEL**, riv. d'Allemagne, sort du lac de Woblitz, dans la partie S. E. du Mecklembourg-Schwérin,

traverse les États prussiens, où elle reçoit la Sprée, le Rhyn, la Dosse, et tombe dans l'Elbe à 9 kil. au-dessous d'Havelberg. Cours 270 kil.

**HAVELBERG**, v. de Prusse (Brandebourg), dans une île de la riv. de Havel, à 119 k. N. O. de Berlin; 3000 hab. Trib., dépôt de mendicité. Bois, tabac, raffinerie de sucre, eau-de-vie de grains.

**HAVERCAMP** (Siebert), philologue et numismate, né en 1683 à Utrecht, mort à Leyde en 1742, fut quelque temps ministre de l'Évangile; il fut appelé en 1721 à Leyde, y professa l'histoire, l'éloquence et le grec, et y forma un riche cabinet de médailles. On a de lui des éditions de *Tertullien*, Leyde, 1718; de *Lucrèce*, 1725; de *Salluste*, 1742; d'*Eutrope*, d'*Orose*, de *Censorinus*, etc. Il a publié en outre : *Dissertationes de Alexandri magni numismate*, 1722; *Thesaurus Morellianus* (V. André MORELL), 1734; l'*Histoire expliquée par les médailles*, 1736 (en hollandais); *Sylloge scriptorum de lingua graece prononciatione*, 1736-1740; *Introductio in antiquitates romanas*, 1740. Ce savant manque quelquefois de critique, mais ses ouvrages contiennent une foule d'utiles renseignements.

**HAVRE**, mot d'origine germanique, le même que *haff* ou *haven*, veut dire port de mer.

**HAVRE** (LE), dit aussi le *Havre de Grâce*, v. et port de France (Seine-Infér.), ch.-l. d'arr., sur la r. dr. de la Seine, à son emb. dans la Manche, à 213 k. N. O. de Paris et 229 k. par chemin de fer; 80 000 h. Place forte, ch.-l. de sous-arr. maritime; trib. de 1<sup>er</sup> inst. et de commerce, lycée, école d'hydrographie. Magnifique hôtel de ville, terminé en 1860; banque, bourse et chambre de commerce. Chemin de fer pour Paris. La v. offre un aspect pittoresque; elle est dominée par le cap de la Hève et par le coteau d'Ingouville, qui s'élève au-dessus d'elle en amphithéâtre. Le port peut contenir 500 navires; il est formé de 6 bassins et d'un avant-port; mais son entrée est étroite. Les maisons du Havre sont régulièrement bâties; on remarque la rue de Paris. Parmi les édifices publics, on cite, outre l'hôtel de ville, les églises Notre-Dame et St-François, la salle de spectacle, la tour François I (à l'entrée du port), l'arsenal, le musée avec bibliothèque, en avant duquel sont les statues de Bernardin de St-Pierre et de Cas. Delavigne. Bains Frascati. Commerce maritime des plus importants : les principales exportations consistent en soieries, indiennes, toiles, quincaillerie, arçonnerie, orfèvrerie, glaces, meubles, papiers de tenture, instruments, comestibles et conserves, vins, liqueurs, farines, etc.; les importations, en coton, sucre, café, thé, cacao, riz, drogueries, épices, indigo, bois. Des services réguliers de bateaux à vapeur mettent le Havre en communication avec Honfleur, Trouville, Caen, Rouen, et, à l'étranger, avec Londres, Brighton, Southampton, Amsterdam, Hambourg; en outre, de nombreux paquebots desservent régulièrement les principaux ports de l'Espagne, du Portugal, du Mexique, du Brésil et des États-Unis. La pêche de la baleine y occupe près de 2000 marins. L'industrie consiste en chantiers pour la construction des navires, en fabriques d'amidon, d'huiles, de produits chimiques, en raffineries de sucre, dans la confection de dentelles, d'objets en coquillage. Patrie des Scudéry, de Mme La Fayette, de Dicuquemare, Bernardin de St-Pierre, Cas. Delavigne, Ancelot. — La ville est toute moderne. Au xv<sup>e</sup> siècle on voyait sur son emplacement deux tours, que les Anglais prirent sous Charles VII. François 1<sup>er</sup> jeta les premiers fondements de la ville en 1516 : on l'appela de son nom *Franciscopolis* ou *Ville Française*; mais une antique chapelle de *Notre-Dame de Grâce*, située près de là, fit prévaloir celui de *Havre de Grâce*. En 1562, la trahison livra le Havre aux Anglais; il fut repris 9 mois après; en 1694, les Anglais le bombardèrent, mais sans y faire de notables dommages. Sous Louis XIV, le Havre devint le siège de la Compagnie des Indes. En 1852, la ville, devenue insuffi-



sante pour sa population, fut agrandie par la suppression des fossés et par l'annexion des faubourgs d'Inguville, de Graville et de Sanvic.

**HAYRÉ** (ducs d'). V. CROY.

**HAWAII**, appelée *Ouchyhée* et *Sandwich* par les Anglais, île de la Polynésie, la plus grande de l'archipel Sandwich, par 157° 9' et 158° 30' long. O., 18° 53' et 20° 19' lat. N., a 154 k. de long et 132 de large; 150 000 h. Lieux principaux : *Kai-Roua*, *Kara-Kaoua* et *Tia-Tatoua*, résidences du gouvernement. Sol montagneux et volcanique; points culminants : le *Mouna-Roa* (4157<sup>m</sup>), le *Mouna-Kea* (4029<sup>m</sup>), le *Mouna-Vororai* (3228<sup>m</sup>). — Cook fut tué par les naturels de cette île, en 1779. V. SANDWICH.

**HAWKESWORTH** (John), écrivain, né à Islington en 1713, mort en 1773, se fit d'abord connaître par des articles spirituels dans *l'Advertiser*, feuille rivale du *Spectator* (1752-1754), et dans le *Gentleman's Magazine*, journal de critique littéraire, publia ensuite d'ingénieux romans, entre autres un conte oriental, *Almorán et Hamet*, trad. par l'abbé Prévost, et fut choisi en 1772 pour rédiger la relation des voyages de Cook. Il donna à cette relation un grand intérêt; mais il y professe des idées antireligieuses et respecte peu la décence dans ses descriptions. On a aussi de cet auteur une bonne traduction anglaise du *Télémaque*.

**HAWKINS**, famille de marins anglais, a produit : William H., qui, sous le règne de Henri VIII, fit, de 1530 à 1532, trois voyages au Brésil, dont Hakluyt a donné le récit; — sir John H., né à Plymouth en 1520, qui fit en Espagne, en Portugal et aux Canaries, plusieurs voyages dont la relation a également été insérée dans le recueil d'Hakluyt. Il remporta plusieurs avantages sur les Espagnols avec une escadre mise sous ses ordres par la reine Elisabeth, mais échoua devant Porto-Rico et m. à la suite de cet échec, 1595. Il s'était enrichi par la traite; il fonda de ses deniers à Chatham un hôpital pour les invalides de la marine. — Son fils, Richard H., 1560-1622, s'est aussi distingué dans les guerres maritimes contre les Espagnols. Il a laissé des *Observations faites dans un voyage à la mer du Sud* Londres (1622). — Un 2<sup>e</sup> William H., 1595-1613, pénétra dans les États du Grand Mogol Djihan-Guir, et jouit quelques années de sa faveur, mais fut forcé par les intrigues des Portugais de quitter le pays. Il a laissé en manuscrit une relation de ses voyages qui a été mise à profit par Purchas. Thévenot et Delory.

**HAWKINS** (John), avocat et écrivain, né à Londres en 1719, m. en 1789, a publié en 1776 une *Histoire de la science et de la pratique de la musique*, 5 v. in-4, qui lui avait coûté 16 ans de recherches et qui est précieuse par l'abondance des matériaux.

**HAWKWOOD** (sir John), capitaine anglais du xiv<sup>e</sup> siècle, connu sous le nom de *Jean de l'Aiguille*, était tailleur à Londres lorsqu'il fut enlevé par la presse et forcé de s'enrôler. Il se signala dans les guerres contre les Français, obtint en 1360 le grade de capitaine avec le titre de chevalier, fit partie de ces compagnies franches connues sous le nom de *Tard-Venus*, ravagea à leur tête la Provence, et leva sur les États du pape de fortes contributions, puis se mit à la solde de plusieurs princes d'Italie, et entra enfin au service de la république de Florence, où il acquit la réputation d'un grand homme de guerre et fit une grande fortune. Il mourut en 1394, après avoir fondé à Rome un hôpital pour les pauvres voyageurs anglais.

**HAXO** (le baron), général du génie, né en 1774 à Lunéville, mort en 1838, fut nommé colonel après le siège de Saragosse, qu'il avait dirigé (1809), général de brigade après la bat. de Wagram, général de division après celle de Mohilow, 1812, fut blessé et pris à Culin, où il commandait le génie de la garde, et fut élevé à la pairie après 1830. Il fortifia la plupart de nos places frontières, et dirigea en 1832 le siège d'Anvers. On a de lui un *Mémoire sur le figuré du terrain dans les cartes topographiques*,

et des *Études* sur un nouveau système de fortifications, qui ne sont point destinées à la publicité. Membre du comité des fortifications pour la défense de Paris, il se prononça pour l'enceinte continue.

**HAYANGE**, bourg du dép. de la Moselle, sur la Fensch, dans l'arr. et à 12 kil. O. S. O. de Thionville; 2455 hab. Usine à fer, fonderie, moulerie, fabrication de projectiles de guerre, d'essieux d'artillerie, etc. Patrie du maréchal Molitor.

**HAYDER**, HAYDERABAD, etc. V. HAIDER.

**HAYDN** (Franç. Joseph), célèbre compositeur allemand, né en 1732, d'un pauvre charron du village de Rohrau près de Vienne, m. en 1809, passa sa jeunesse dans l'indigence, fut d'abord enfant de chœur et se plaça comme laquais chez Porpora pour se former à l'école de ce maître. Il fut nommé en 1760 maître de chapelle du prince Nicolas Esterhazy à Vienne. Appelé à Londres en 1790 et 1793, il y fut reçu avec enthousiasme et s'y enrichit. Il a composé une foule d'ouvrages des genres les plus divers : des opéras, dont les plus connus sont le *Diabolo boiteux*, *Armide*, *Orlando paladino*, *Orfeo*; cinq oratorios, parmi lesquels on remarque *la Création et les Saisons*; des symphonies, des sonates, des sérénades, des concertos, des quatuors. C'est surtout par ses symphonies et ses autres compositions instrumentales qu'Haydn s'est rendu célèbre; il est resté inimitable en ce genre. M. Framery a publié une *Notice sur Haydn*, Paris, 1810.

**HAYLEY** (W.), littérateur, né à Chichester en 1745, m. en 1820. On a de lui un recueil de *Poésies* (Londres, 1785, 6 vol. in-8), où l'on remarque des *Épîtres* adressées à Gibbon, les *Triumphes de la modération*, poème en six chants, un *Essai sur la poésie épique*, et quelques comédies; un *Essai philosophique, historique et moral sur les vieilles filles*, 1785, ouvrage plaisant, traduit par Sybille; une *Vie de Milton* (dans l'édition de Milton, par Boylston, 1798), et une *Vie de Cooper*, 1803. Étroitement lié avec ce poète, il eut part à sa trad. de *l'Iliade*.

**HAYTON** ou HETOUN, nom de deux princes chrétiens d'Arménie qui régnèrent, le 1<sup>er</sup> de 1222 à 1269, le 2<sup>e</sup> de 1289 à 1308. Tous deux eurent à se défendre contre les invasions des Tartares et des Mameloucks et eurent un règne fort agité. Le 2<sup>e</sup> vint trouver le pape Clément V à Poitiers, pour lui proposer de reconquérir Jérusalem avec le secours des Mongois.

**HAYTON**, historien arménien, parent du roi Hayton II, né vers 1250, se fit moine en Chypre en 1305 et rédigea en français une *Histoire orientale*, qu'il vint offrir à Rome au pape Clément V. Cet ouvrage curieux, où il raconte les guerres des Arméniens contre les Tartares, fut publié à Paris en 1529, sous le titre d'*Histoire merveilleuse du grand Khan*, puis traduit en arménien et en latin. On lui attribue une *Chronologie* qui va de 1076 à 1296.

**HAZAAEL**, roi de Syrie, d'abord officier du roi Benadad, détrôna ce prince et se fit proclamer à sa place, vers l'an 876 av. J.-C. Il ravagea les royaumes d'Israël et de Juda, prit Jérusalem, et y exerça des cruautés inouïes. Il mourut en 833.

**HAZEBROUCK**, ch.-l. d'arr. (Nord), à 42 kil. O. de Lille, sur le chemin de fer de Lille à Dunkerque; 6000 h. Trib., collège. L'église a une flèche de 85<sup>m</sup>. Station du chemin de fer du Nord. Fils, toiles, cuirs; tabac, houblon, plantes oléagineuses.

**HAZLITT** (W.), écrivain, né en 1778 à Maidstone (Kent), m. en 1830, était fils d'un ministre anglican. Il s'appliqua d'abord à la peinture, puis se mit à écrire pour vivre. Il se fit connaître en 1806 par un pamphlet politique : *Libres pensées sur les affaires du temps*, travailla depuis dans les journaux, et se fit la réputation d'un radical et d'un dangereux sceptique; aussi vécut-il sans cesse dans les disputes et la misère. On a de lui : *Essai sur les principes des actions humaines*, 1809; *Examen du théâtre anglais*, 1818; *Vie de Napoléon*, 1827; il opposa cette histoire à celle de Walter Scott, *Criticisms*,

œuvre posthume (1851). Il a aussi écrit sur la peinture, et a publié les *Mémoires d'Holcroft*.

**HEATHFIELD** (lord). V. ELLIOTT (Aug.).

**HÉBÉ** (c.-à-d. *Jeunesse* en grec), déesse de la jeunesse, fille de Jupiter et de Junon, servait le nectar aux dieux. S'étant un jour laissée tomber pendant qu'elle remplissait ses fonctions, elle en eut tant de honte qu'elle ne voulut plus réparaître. Jupiter la remplaça par Ganymède. Hébé devint l'épouse d'Hercule lorsque le héros fut monté au ciel. Cette déesse avait à Corinthe un temple fameux.

**HÉBEL** (Jean Pierre), poète allemand, né en 1760, près de Schopfheim (Bade), m. en 1826, fut professeur au gymnase d'Erlangen, pasteur, conseiller ecclésiastique, directeur du lycée de Carlsruhe (1808). Il a écrit, dans le dialecte alémanique (qu'on parle dans la Forêt-Noire, en Suisse, en Souabe, et en Alsace), des poésies qui devinrent bientôt populaires; elles ont été publiées à Carlsruhe, 1808. Poète chrétien et moral, Hébel s'attacha à répandre dans le peuple l'amour du travail, la charité, la piété, et il sut y réussir. Parmi ses poésies, on distingue *le Maire de Schopfheim, la Forge, la Matinée du dimanche, le Mois de janvier*. Hébel a laissé encore, en prose, le *Petit trésor de l'ami des pays rhénans*, 1811, et les *Histoires bibliques*, 1824. Max. Buchon a traduit ses *Poésies*, 1846.

**HÉBENSTREIT** (Pantaleón), musicien et maître de danse à Leipsick, a inventé un instrument qui fut appelé de son nom *Pantaleon* ou *Pantolon*: c'est une espèce de tympanon qui se joue avec deux baguettes. Il vint en 1705 le faire entendre à la cour de Louis XIV, et y obtint du succès; le duc d'Eisenach le prit pour maître de chapelle en 1706.

**HÉBENSTREIT** (J. Ernest), professeur, puis doyen de la faculté de médecine de Leipsick, né en 1703, m. en 1757, a publié, entre autres écrits, un poème en vers latins, *De homine sano et agrotto*, en 5 chants, 1753.

**HÉBER**, patriarche, fils de Salé, et l'un des ancêtres d'Abraham, vécut, d'après la Bible, 404 ans, de 3041 à 2637 av. J.-C. On suppose que c'est de lui que les Hébreux ont tiré leur nom.

**HÉBERT** (Jacq. René), démagogue, surnommé *le Père Duchêne*, né à Alençon en 1755, d'une famille pauvre, menait à Paris, avant 1789, une vie fort misérable: il avait été contrôleur de billets à la porte d'un théâtre et laquais. Bien que dépourvu d'instruction, il se mit à écrire, et publia, à partir de 1789, un journal politique intitulé *le Père Duchêne*, où l'exagération des doctrines ne le cédait qu'au cynisme du langage. Après le 10 août, il fut nommé substitut du procureur général de la Commune (Chaumette), et eut des lors une part active à toutes les mesures prises par ce redoutable corps. On l'accusa d'avoir, dans le procès de Marie-Antoinette, forgé contre cette malheureuse princesse les plus horribles accusations, et d'avoir comploté le massacre des Girondins dans le procès qui précéda leur proscription au 31 mai. Trouvant la Convention trop modérée, il voulut transporter à la Commune tous les pouvoirs de cette assemblée; mais il fut en cela désapprouvé par Robespierre même: arrêté par ordre du comité de Salut public, il périt sur l'échafaud le 24 mars 1794. Hébert dominait au club des Cordeliers: ses partisans, parmi lesquels on remarque Anacharsis Clootz, Ronsin, Vincent, Momoro, étaient appelés les *Hébertistes*. C'est lui qui, de concert avec eux, institua le culte de la Raison.

**HÉBRE, Hébrus**, adj. le *Maritza*, fleuve de Thrace, sortait des monts Rhodope, coulait à l'E., puis au S., et se jetait dans la mer Égée au-dessous de *Trajanopolis*, après un cours d'env. 400 kil. Il formait à son embouchure un lac appelé *Stentoris lacus*. Selon la fable, la tête d'Orphée fut jetée dans l'Hébre par les Bacchantes.

**HÉBREUX**, nom que portait primitivement le peuple juif, dérive, selon les uns, d'*Héber*, un des ancêtres d'Abraham; selon les autres, du mot *héber*,

au delà, parce que les Hébreux, sortis de la Chaldée, venaient d'*au delà* de l'Euphrate. Depuis Jacob, ce nom fut remplacé par celui d'Israélites, qui lui-même fit place à celui de Juifs.

**HÉBRIDES**, *Ébudes insulæ*, îles situées dans l'Océan Atlantique, sont répandues sur la côte occid. de l'Écosse, depuis la presqu'île de Cantyre jusqu'au cap Wrath, s'étendent dans un espace de 300 kil., entre 8° 25'-10° 5' long. O., et 55° 22'-58° 35' lat. N. On en compte près de 300, dont 86 habitées; population: environ 110 000 individus. Sept de ces îles, situées dans le golfe de la Clyde, forment le comté de Bute; les autres dépendent en partie du comté d'Inverness, et en partie de celui de Ross. Les principales sont Skye, St-Kilda, Lewis, Benbecula, Harris, Uist, Cannay, Barra, Staffa, Mull, Jura, Islay, Iona. On y parle le gaélique ou celtique. Sol généralement stérile. Grand commerce de duvet, de soude, de varech, de poisson, mines de fer, plomb et argent. Antiquités et curiosités naturelles. Les habitants ressemblent beaucoup aux montagnards écossais par les mœurs, la langue et le costume. — Ces îles furent d'abord habitées par les Pictes, qui y conservèrent leur indépendance jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle; elles tombèrent ensuite au pouvoir des Danois et des Norvégiens, et furent réunies à l'Écosse en 1264. Charles II s'y réfugia après sa défaite à Cullodine.

**HÉBRIDES** (NOUV.-), groupe d'îles du Grand-Océan, à l'E. de l'Australie, sont au nombre de 21, et s'étendent dans un espace de 460 kil., par 14° 29'-20° 4' lat. S. et 165° 21'-168° long. E. Les principales sont: Mallicolo, Tanna, St-Barthélemy, Aurore, la Pentecôte, Erromanga, l'île des Lépreux, le Monument. Habitants sauvages, mais agriculteurs, industriels et hospitaliers; ils sont d'une laideur extrême. Sol riche, qui produit en abondance figuiers, muscadiers, oranges, cocotiers, bananiers, arbres à pain et cannes à sucre. On n'y trouve d'autres quadrupèdes que le rat, le cochon et la chèvre. — Ces îles furent découvertes en 1506 par Quiros, qui les nomma *Terre australe du St-Esprit*. Bougainville les explora en 1768 et les nomma *Grandes-Cyclades*; Cook, qui les visita en 1773, les regardait comme les plus occidentales du Grand-Océan, et en raison de cette analogie avec les Hébrides d'Europe, il les nomma *Now-Hébrides*, nom qu'elles ont gardé.

**HÉBRON**, plus anciennement ARBÉ ou CARIATH-ARBÉ, v. fort ancienne de la Palestine, dans la tribu de Juda, au S. de Jérusalem, avait été bâtie peu après le déluge. Elle est célèbre par le sacre de David, qui y régna sept ans avant d'être maître de tout Israël; par la naissance de S. Jean-Baptiste, et par le voisinage de la caverne où furent enterrés Abraham et Sara, Isaac et Rébecca, Jacob et Lia. Hélène, mère de Constantin, y avait fait bâtir une église. C'est auj. un misérable bourg.

**HÉCATE**, fille de Jupiter et de Latone, remplissait trois rôles différents: *Lune* dans le ciel, *Diane* sur la terre, *Proserpine* dans les enfers, ce qui l'a fait nommer par les poètes *la triple Hécate*. Cependant on désignait plus spécialement sous ce nom la déesse des enfers; elle présidait aux enchantements et aux expiations; on l'adorait dans les carrefours, d'où son surnom de *Trivia*. Le nombre trois et le chien noir lui étaient consacrés.

**HÉCATÉE** de Millet, ancien historien grec, un de ceux que l'on nomme *logographes*, était né à Millet vers 546 av. J.-C., et joua un rôle important dans sa patrie: il prit part, avec Aristagoras, à l'insurrection des Ioniens contre le roi de Perse, 503 av. J.-C., quitta sa patrie après les mauvais succès de cette tentative, voyagea en Asie et en Grèce, pour recueillir les matériaux de ses écrits, et vécut, à ce qu'on croit, jusque vers l'an 480 av. J.-C. Il est un des premiers qui aient écrit l'histoire en prose; il laissa, sous le titre d'*Histoire des Généalogies*, un ouvrage qui offrait les généalogies des familles illustres en remontant jusqu'aux temps héroïques. Il

avait aussi écrit un précieux traité de géographie intitulé : *Periegesis*, avec des dessins ou cartes. On n'a de lui que quelques fragments, publiés par Creuzer, dans ses *Historicorum Græcorum antiquissimorum fragmenta*, Heidelberg, 1806, par Klausen, Berlin, 1831, et reproduits dans les *Historic. græc. fragm.* de la collection Didot. — Un autre Hécateé, d'Abdère (colonie de Téos), qui vivait sous Alexandre et Ptolémée I, avait aussi écrit sur l'histoire et sur la géographie; on lui attribue une *Histoire des Juifs*. Il reste de lui quelques fragments, qui ont été publiés par P. Zornius, Altona, 1730, et qui se trouvent aussi dans la collect. Didot.

**HÉCATOMBÉON**, le 1<sup>er</sup> mois de l'année civile des Athéniens, était ainsi nommé des fêtes *Hécatombées* qu'on célébrait alors en l'honneur d'Apollon, et dans lesquelles on immolait une hécatombe au dieu. Il répondait à juillet et août.

**HÉCATOMPYLOS** (c.-à-d. la *Ville aux cent portes*), un des noms de la Thèbes d'Égypte. V. THÈBES. — Ville d'Hyrcanie, auj. *Damghan*, à l'E. des Portes Caspiennes, devint la capitale des Parthes.

**HÉCATONÈSE**, auj. *Musconisi*, de grecque, sur la côte O. de l'Éolie, à l'E. de l'île de Lesbos.

**HECHINGEN**, v. des États prussiens, anc. capit. de la principauté de Hohenzollern-Hechingen, à 50 kil. S. O. de Stuttgart et au pied du mont Zollern; 3600 h. Source sulfureuse. Château où résidait le prince; gymnase. Réunie à la Prusse en 1850.

**HÉCLA**, volcan d'Islande, sur la côte S. O. à 40 k. S. E. de Skalholt; 3 cimes principales: la plus haute a 1557 m. On connaît 22 éruptions de ce volcan depuis l'an 1004: les dernières sont de 1766 et 1845.

**HECQUET** (Phil.), médecin, né en 1661 à Abbeville, m. en 1737, exerça d'abord à Reims, se retira en 1688 à Port-Royal-des-Champs pour se livrer à des exercices de dévotion, sans cesser toutefois de soulager les malades, se fit recevoir médecin de la Faculté de Paris en 1697, et devint docteur-régent, puis doyen de la Faculté (1712). Il exerçait sa profession avec le plus noble désintéressement, et visitait les pauvres de préférence aux riches. Il était grand partisan de la saignée; on croit que c'est lui qui est désigné dans Gil-Blas sous le nom de *docteur Sangrado*. Ses principaux ouvrages sont: *Traité de la saignée*, 1707; *Traité des dispenses de carême*, 1709; de la *Digestion et des maladies de l'estomac*, 1712; *Norus medicinz conspectus*, 1722; *la Médecine théologique, ou la Médecine telle qu'elle se fait voir sortie des mains de Dieu*, 1733; *le Brigandage de la Médecine*, 1733; *la Médecine naturelle*, 1738; *la Médecine, la Chirurgie, et la Pharmacie des pauvres*, 1740-42. On lui doit aussi le *Naturalisme des Convulsions*, 1733, où il prouve que les convulsions qu'éprouvaient les Jansénistes au tombeau du diacre Paris n'avaient rien de surnaturel.

**HECTOR**, le plus brave des Troyens, fils de Priam et d'Hécube, époux d'Andromaque. Pendant le siège de Troie, il soutint avec gloire plusieurs combats contre les plus redoutables guerriers grecs, Ajax, Diomède, etc., et tua un grand nombre de leurs meilleurs capitaines, entre autres Patrocle, ami d'Achille; mais il périt lui-même sous les coups d'Achille, qui sortit de son inaction pour venger la mort de son ami. Achille vainqueur attachait son cadavre à son char et le traîna trois fois autour des murs de Troie, cependant il consentit à rendre ses restes à Priam, qui était venu l'implorer. Hector laissait un fils, Astyanax, qui fut mis à mort après le siège. Luce de Lancival a fait une tragédie d'*Hector*.

**HÉCUBE**, épouse de Priam, roi des Troyens, eut de ce prince 19 enfants, entre autres Hector, Paris, Ménélas, Polyxène, Cassandre, Polydore. Étant enceinte de Paris, elle songea qu'elle portait un flambeau qui allait embraser l'Europe et l'Asie. Pendant la guerre de Troie, elle perdit presque tous ses enfants, et vit massacrer sous ses yeux Polyxène, sa fille, et Astyanax, son petit-fils. Après le siège, elle

devint l'esclave d'Ulysse; conduite en Thrace chez le roi Polymnestor, à qui Priam avait confié le plus jeune de ses enfants, Polydore, et qui l'avait fait lâchement périr, elle punit ce traître en lui crevant les yeux et en mettant à mort ses deux enfants. Elle fut, dit la Fable, changée en chienne. Euripide a fait d'*Hécube* l'héroïne d'une de ses plus belles tragédies.

**HÉDE**, ch.-l. de cant. (Ille-et-Vilaine), à 22 kil. N. O. de Rennes, près d'un étang; 1000 hab. Forteresse jadis importante.

**HÉDELIN**, abbé d'Aubignac. V. AUBIGNAC.

**HEDERICH** (Benj.), philologue, né en 1675 à Geithen en Misnie, mort en 1748, était recteur du gymnase de Hayn, petite ville de Saxe, voisine de Dresde. Il a composé plusieurs lexiques classiques, entre autres un *Dictionnaire mythologique*, et un *Lexicon manuale græcum*, Leipzig, 1722, qui a longtemps joui de la vogue, et qui a été réimprimé en 1766 par J. A. Ernesti, en 1827 par Fr. Passow, etc.

**HEDJAZ**, contrée de l'Arabie, une des cinq grandes divisions de cette péninsule, est bornée au N. par le désert de Syrie, à l'E. par le Nedjed, au S. par l'Yémen, à l'O. par la mer Rouge et au N. O. par l'Égypte; il a 1500 kil. environ du N. E. au S. E., et 270 de l'E. à l'O. Dans la division vulgaire de l'Arabie, l'Hedjaz est compris, au N. O., dans l'Arabie-Pétrée et au N. E., dans l'Arabie-Déserte. Ses principales villes sont: dans l'intérieur, la Mecque et Médine (les deux villes saintes). Thaïef, Abou-Arich; sur la côte, Djedjah, port de la Mecque, Djedan, Rabagh, Jambo, Tor. L'Hedjaz est moins fertile que l'Yémen; il est montagneux, surtout au N. O., où s'élèvent les monts Horeb et Sinaï. On n'y trouve point de rivières, mais seulement quelques sources et des puits, qui se dessèchent pendant l'été. Néanmoins le sol est cultivé sur les côtes; on y recueille surtout du baume, de la myrrhe et de l'encens. Les chevaux de l'Hedjaz sont les meilleurs de l'Arabie. La population se compose partie d'Arabes sédentaires, partie d'Arabes nomades ou Bédouins: on y trouve aussi des Baniens, des Turcs et des Abyssins. — L'histoire de l'Hedjaz remonte à une très-haute antiquité: c'est dans ce pays qu'habitaient les Amalécites, les Édomites ou Iduméens, les Madiantés, les Nabathéens. Les traditions attribuent la fondation de la Mecque, capitale de ce pays, à Djorhan, dont la fille aurait épousé Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar; Kidar, 2<sup>e</sup> fils d'Ismaël, lui succéda dans la possession de la Mecque. Leurs descendants continuèrent à régner pendant 27 générations jusqu'à Abd-al-Motaleb et Abou-Taleb, l'aïeul et l'oncle de Mahomet. Après Mahomet, l'Hedjaz fut la résidence des trois premiers califes, et, depuis, ce pays a toujours été gouverné par des chérifs descendants d'Ali: aussi se souleva-t-il souvent contre la domination des Ommiades et contre celle des Abbassides, qu'ils regardaient comme ayant usurpé le califat. Le premier chérif, Ismaël-ben-Yousouf, entra dans la Mecque en 865. En 931 ses descendants furent chassés par les Carmathes, qui mirent à leur place les Beni-Mouça, autre branche des Alides. A ceux-ci succédèrent en 1061 les Hachémides, en 1202 les Kattadahides, qui gardèrent le pouvoir près de 600 ans. En 1802 les Wahabites s'emparèrent de la Mecque; mais en 1818 le pacha d'Égypte, Méhémet-Ali, les en chassa; il donna le titre de chérif à un membre de la famille des Bouménéides, Yahia, dont la famille est encore auj. en possession du chérifat. Les chérifs ont toujours été tributaires des puissances voisines, notamment de la Turquie et de l'Égypte. Le Hedjaz est la seule partie de l'Arabie qui appartienne à l'Empire ottoman.

**HEDWIG** (Jean), médecin et botaniste, né en 1730 à Cronstadt (Transylvanie), mort en 1799, pratiqua son art à Chemnitz (Saxe), et vint en 1781 s'établir à Leipzig, où il fut nommé professeur et intendant du Jardin des Plantes. On a de lui: *Fundamenta historia naturalis muscorum frondosorum*, Leipsick, 1782-83; *Theoria generatiosis et fruc. v.*

*cationis plantarum cryptogamicarum*, 1784. Ces ouvrages ont fait faire des progrès à la physiologie végétale, et les théories de Hedwig sur la fructification ont été généralement admises.

**HEDWIGE** ou **AVOYE** (Ste), patronne de la Silésie, fille de Berthold, duc de Carinthie, et sœur d'Agnes de Méranie, née en 1174, épousa Henri, duc de Silésie et de Pologne, et lui donna six enfants, qu'elle éleva elle-même. Après la mort de son mari, elle fonda à Trebnitz en Silésie une abbaye pour des religieuses de Cîteaux, et s'y enferma. Elle y mourut en 1243. On la fête le 15 octobre.

**HEDWIGE**, fille de Louis, roi de Hongrie, épousa en 1386 Jagellon, duc de Lithuanie, qui devint roi de Pologne sous le nom de Wladislas V. Elle mourut en 1399, à Cracovie, après avoir contribué puissamment à répandre le Christianisme en Lithuanie.

**HEEM** (Jean David de); peintre hollandais, né à Utrecht en 1600, m. en 1674, réussit admirablement à exécuter les fleurs, les fruits, les oiseaux, les insectes. Ses tableaux sont très-finis; le coloris en est tendre et harmonieux.

**HEEMSKERCK** (Martin van), peintre hollandais, surnommé le *Raphaël de la Hollande*, né en 1498 au bourg d'Heemskerck, mort en 1574, était fils d'un maçon et devait suivre la profession de son père; mais son goût pour le dessin le décida à quitter la maison paternelle. Il alla étudier sous J. Schoorl, et partit ensuite pour l'Italie, où il travailla d'après les chefs-d'œuvre anciens et avec les conseils de Michel-Ange. Il en rapporta une manière plus étudiée, recommandable par la pureté des contours, mais qui ne justifie pas entièrement le surnom qui lui a été décerné. Il se fixa à Harlem et s'enrichit du fruit de ses productions. Lorsqu'en 1572 les Espagnols s'emparèrent de Harlem, les tableaux de Heemskerck furent en grande partie la proie des flammes ou des pillards. On cite parmi ses ouvrages : *S. Luc peignant la Vierge et l'Enfant Jésus*; *Mars et Vénus surpris par Vulcain*.

**HEEREN** (Arnold), historien, né en 1760 à Arberg, près de Brème, mort en 1842, prit le goût des études philologiques et historiques dans la société de Heyne, dont il épousa la fille; débuta par une savante édition des *Écloux* de Stobée (Gœttingue, 1793 à 1801, 4 vol. in-8), fit dès 1787 des cours à l'Université de Gœttingue comme professeur extraordinaire, et y fut nommé en 1799 professeur d'histoire. Il reçut du roi de Hanovre le titre de conseiller aulique, et fut élu associé de l'Institut de France. Il s'occupa surtout de recherches sur la politique et le commerce des anciens. Ses principaux ouvrages sont : *Idées sur la politique et le commerce des peuples de l'antiquité*, commencé dès 1793, plusieurs fois refondu, et dont la dernière édition originale est de 1826 (trad. par W. Suckau, 1830-44, 7 vol. in-8); *Manuel historique du système politique des États de l'Europe*, 1809 (trad. par M. Guizot et Vincens de St-Laurens, 2 vol. in-8, 1821); *Manuel de l'histoire ancienne*, 1799 (trad. par l'huot, 1827, in-8); *Histoire de la littérature classique au moyen âge*; *Essai sur l'influence des croisades*, mémoire couronné par l'Institut, et trad. par Ch. Villers, 1808.

**HEGEL** (Wilh. Frédéric), célèbre philosophe allemand, né à Stuttgart en 1770, m. en 1831, était fils du secrétaire du gouv. de Wurtemberg. Il étudia à Tubinge (où il fut le camarade de Schelling), puis à Iéna, où Fichte enseignait; il adopta d'abord les idées de ce philosophe, puis celles de Schelling, et finit par se faire un système à lui. Il débuta dans l'enseignement en faisant des cours publics à l'Université d'Iéna, 1801, dirigea de 1808 à 1816 le gymnase de Nuremberg. se vit appeler en 1816 à la chaire de philosophie de Heidelberg, remplaça en 1818 à Berlin son maître Fichte, et enseigna dans cette ville avec un grand succès jusqu'à sa mort. Combatant à la fois Kant, qui avait établi la distinction et l'antagonisme du subjectif et de l'ob-

jectif, et Fichte, qui était tombé dans un idéalisme purement subjectif, Hegel admettait comme Schelling l'unité absolue de toutes choses, l'identité du sujet et de l'objet; mais, tandis que Schelling, pour expliquer comment tout dérive de cette unité, prend son point de départ dans l'absolu, qui lui est révélé par une intuition immédiate, Hegel part de l'idée, et prétend, par la seule force de la dialectique, faire sortir de l'idée toutes choses, l'absolu, la nature, l'esprit; l'absolu, c'est l'idée pure, l'idée considérée en elle-même et d'une manière abstraite; la nature, c'est l'idée manifestée et devenue objet; l'esprit, c'est l'idée faisant retour sur elle-même; et, selon qu'en revenant ainsi sur elle-même, l'idée (devenue alors esprit) s'envisage comme *esprit subjectif*, comme *esprit objectif*, ou comme *esprit absolu*, elle nous donne soit l'âme, objet de la psychologie, soit nos semblables et la société, objet de la morale, soit enfin Dieu, objet de la religion. Hegel définit en conséquence la philosophie « la science de la raison en tant que celle-ci est l'idée et la conscience de toute existence dans son développement nécessaire. » Pour bâtir son système, il part de ce principe : « Tout ce qui est rationnel est réel; et ce qui est réel est rationnel. » Il divise toute la philosophie en trois parties : la *Logique*, science de l'idée pure, qui se confond pour lui avec la métaphysique; la *Philosophie de la nature*, science de l'idée dans son existence objective; la *Philosophie de l'esprit*, où il explique comment l'idée engendre l'âme, la société, et Dieu même. Dans tout ce système, Hegel débute par des abstractions, qui sont pour lui le fondement de toute réalité; mais nulle part il n'indique le procédé qui lui donne ces abstractions. Sa philosophie a prêté, en politique et en religion, à des applications dangereuses : on l'accuse de conduire au panthéisme et de supprimer l'immortalité de l'âme. Hegel s'est aussi beaucoup occupé de l'histoire (qui pour lui est le développement de l'esprit universel dans le temps), et surtout de l'histoire de la philosophie, qui doit, selon lui, montrer le progrès de l'esprit dans la conscience de cette vérité qu'il est lui-même l'absolu. Il a laissé de nombreux écrits, qui ne forment pas moins de 19 vol., recueillis par ses amis après sa mort (Berlin, 1832-45); on y trouve une telle obscurité que ses disciples s'accusent mutuellement de ne pas les comprendre. Les principaux sont : *Différence de Fichte et de Schelling*, 1801; *Phénoménologie de l'esprit*, 1807; *Logique*, 1812; *Encyclopédie des sciences philosophiques*, Heidelberg, 1817; *Philosophie du droit*, 1821; *Esthétique*, *Philosophie de l'histoire*, *Philosophie de la nature* (posthumes). Sa *Logique*, a été trad. par Sloman et Wallon, 1844, et par Véra, 1860; son *Esthétique*, par Ch. Bénard, 1840-51; sa *Philosophie de la Nature*, par A. Véra, 1863. Rosenkrantz a écrit sa *Vie*, Berlin, 1844.

**HEGESIAS**, philosophe cyrénaïque, qui florissait vers l'an 300 av. J.-C., prétendait qu'il vaut mieux mourir que vivre, parce que la somme des maux l'emporte sur celle des biens, et conseillait le suicide, ce qui le fit surnommer *Pisithanate* (qui persuade la mort). Plusieurs de ses disciples s'étant en effet donné la mort, le roi Ptolémée fit fermer l'école où l'on enseignait une doctrine si dangereuse, et exila le philosophe. — On connaît aussi sous le nom d'Hégésias un poète cyclique du vi<sup>e</sup> siècle av. J.-C., auteur de *Cypriques*; — et un des historiens d'Alexandre, dont on a quelques fragments, recueillis par C. Müller, à la suite de son édition d'Arrien, 1846 (dans la collection Didot).

**HEGESIPPE**, le plus ancien historien ecclésiastique, vivait de l'an 100 à l'an 180. Juif de naissance, il se convertit au Christianisme, vint à Rome vers 157 et y mourut. Il avait écrit, sous le titre de *Commentaires sur les Actes des Apôtres*, une *Histoire de l'Église*, dont on n'a que des fragments, conservés dans Eusèbe. On a aussi, sous son nom : *De Bello judaico et excidio urbis*, mais on croit que

cet ouvrage est d'un autre auteur de même nom qui aurait vécu sous Constantin. Quoi qu'il en soit, il a été publié à Cologne, par Gualther, 1559, et à Leipzig, par Weber, 1858, et traduit en français par Millet de St-Amour, 1551. — Un autre Hégésippe, d'Athènes, contemporain d'Eschine et de Démosthène, se distingua comme poète comique et comme orateur; on a de lui un discours, *De Haloneso* (imprimé avec ceux de Démosthène). On lui attribue quelques épigrammes de l'Anthologie. — V. MOREAU (H.).

**HEGWISCH** (Dietrich), historien, né en 1740 près d'Osnabrück, m. en 1812, était professeur d'histoire à Kiel et conseiller d'Etat du Danemark. On a de lui : *Histoire de la monarchie des Francs depuis la mort de Charlemagne jusqu'à l'extinction des Carolingiens*, 1779; *Hist. des Allemands depuis Conrad I jusqu'à Henri II*, 1781; *Hist. de Maximilien I*, 1782; *Hist. de la civilisation en Allemagne depuis Maximilien I*, 1788; *Hist. du règne de Charlemagne*, 1792 (traduit en français en 1805), et divers mémoires sur l'antiquité, dont un, fort estimé, traite des *Finances des Romains*.

**HÉGIRE** (de l'arabe *hedjra*, fuite), ère des Musulmans, commence, selon l'*Art de vérifier les Dates*, au 16 juillet 622 après J.-C., époque à laquelle Mahomet s'enfuit de la Mecque, où il était persécuté, pour se retirer à Yatrib (depuis Médine). Pour traduire une date formulée d'après l'hégire en année de J.-C., il faut ajouter 622 à l'année musulmane; mais, comme l'année musulmane est lunaire et par conséquent plus courte que la nôtre, il faut retrancher du nombre obtenu environ 3 ans par siècle.

**HEIDELBERG**, *Edelberga*, *Myrtilletum* en latin moderne, v. du grand-duché de Bade (cercle du Bas-Rhin), sur le Neckar, à 47 kil. N. E. de Carlsruhe; 15 000 hab. Université célèbre, fondée en 1386 par l'électeur Rupert I et relevée en 1802 par le grand-duc de Bade, Charles-Frédéric (d'où en lui a donné le nom de *Ruperto-Carolina*); bibliothèque dite *Palatine*, de 120 000 vol., jardin botanique, cabinets et collections scientifiques; institut agricole, société des sciences naturelles et de médecine; maison d'aliénés. Belles églises de St-Pierre et du St-Esprit; palais remarquables de l'université et du grand-duc; chemins de fer pour Bade, Carlsruhe, Mannheim, Francfort. Draps, toile, coton, bas de soie, papier, savon, tapis de laine, maroquins, perles fausses; vins estimés. Aux env., ancien château électoral, dont les ruines sont magnifiques et dans les caves duquel est un fameux tonneau ou *foudre*, contenant 140 000 litres. — Cette ville existait dès 1225; elle fit longtemps partie du Palatinat. Agrandie par l'électeur Rupert ou Robert I, elle devint en 1362 la résidence des électeurs palatins. Elle fut prise et saccagée plusieurs fois; en 1622, par les Bavaois, commandés par Tilly, qui enleva la bibliothèque et la donna au pape; en 1674, par Turenne; en 1693, par le maréchal de Loges. Elle déchu quand l'électeur palatin fut fixé sa résidence à Mannheim, 1719. Elle fut réunie au duché de Bade en 1802.

**HEILBRONN**, v. murée du Wurtemberg (Neckar), sur le Neckar, à 50 kil. N. de Stuttgart; 12 000 hab. On y remarque la tour St-Kilian, où fut enfermé Gœtz de Berlichingen; l'anc. château de l'ordre teutonique (auj. caserne); la maison de correction, une belle fontaine. Moulins à plâtre, eau-de-vie de grains, orfèvreries, filatures. Commerce de laines et de plâtre. Principal entrepôt du commerce du Wurtemberg et centre des vignobles du pays. — Autrefois ville libre impériale, elle fut donnée au Wurtemberg en 1802. Les princes protestants d'Allemagne y signèrent en 1594 un traité d'alliance entre eux, qui fut confirmé en 1603 à Heidelberg. Le chancelier de Suède, Oxenstiern, y conclut un traité avec les princes luthériens d'Allemagne en 1633.

**HEILIGENKREUTZ** (c.-à-d. *Ste-Croix*), v. de Hongrie (Edenbourg), à 10 kil. S. d'Edenbourg; 2200 h. Eaux minérales. — Bourg de la Basse-Autriche près

de Vienne. Anc. abbaye de l'ordre de Cîteaux, avec une belle bibliothèque et de riches collections.

**HEILIGENSTADT**, v. des États prussiens (Saxe), sur la Leine, à 78 k. N. O. d'Erfurt; 4000 h. Château, maison de correction. Eau-de-vie de grains, horloges en bois. Anc. ch.-l. de la principauté d'Eichsfeld.

**HELLY** (Jacques de), dit le maréchal de Guyenne. V. CHÉQUI (Jacques de).

**HELLY** (Mlle de). V. ÉTAMPES (duchesse d').

**HEILSBERG**, v. des États prussiens (Prusse), sur l'Alle, à 65 kil. S. de Königsberg; 4000 hab. Château du prince-évêque d'Ermland. Les Français y battirent les Russes le 11 juin 1807.

**HEILSBRONN**, v. de Bavière (Rezat), à 24 k. S. O. de Nuremberg; 500 h. Eglise où sont les tombeaux de divers princes de Nuremberg et de Brandebourg.

**HEILTZ-LE-MAURUPT**, ch.-l. de cant. (Marne), à 20 kil. N. E. de Vitry-le-Français; 900 hab.

**HEIN** (Pierre), marin hollandais, vulgairement appelé *Petit Hein*, né à Delfts haven en 1570, fut d'abord mousse, et s'éleva par son courage et son habileté au rang d'amiral (1613). En 1628, à la tête d'une escadre de 31 vaisseaux, il enleva la flotte espagnole, dite *Flotte d'argent*, sur laquelle se trouvaient plus de 12 millions. Il fut tué en 1629 dans un combat qu'il livra sur les côtes de Flandre à des vaisseaux espagnols sortis de Dunkerque; ces vaisseaux furent pris au moment même de sa mort.

**HEINE** (H.), écrivain, né en 1797 à Busseldorf, de parents israélites, m. en 1856 à Paris, s'est distingué à la fois dans la littérature allemande et dans la littérature française. Il abjura la religion juive pour le Protestantisme, séjourna successivement à Hambourg, à Berlin, à Munich, et vint en 1830 se fixer à Paris. Après avoir débuté par des poésies lyriques, il fit représenter en Allemagne deux tragédies, *Almonzor* et *Hadcliff*, qui eurent peu de succès. Il publia en 1826 ses *Reisebilder* (esquisses de voyage), qui commencèrent sa réputation, et en 1827 ses *Lieder* ou *Chants*, qui furent reçus avec enthousiasme par la jeunesse allemande. Il donna, à partir de 1830, à la *Revue d's Deux-Mondes*, d'intéressants articles sur les beaux-arts, et publia plusieurs ouvrages également écrits en français, qui ne laissent pas soupçonner une plume étrangère (*Atta-Troll*, rêve d'une nuit d'été, *Lazare*, *Lutece*). Frappé de paralysie 8 ans avant sa mort, il n'en conserva pas moins toute la vivacité de son esprit. Ecrivain original, H. Heine unit l'enthousiasme du poète lyrique à l'ironie de l'humoriste; il offre un singulier mélange de tristesse et de gaieté, de délicatesse et de cynisme, de passion et d'insensibilité. Ce qui lui a manqué, c'est la foi en quelque idée, religieuse ou philosophique; il persiflait toutes les croyances et même faisait montre d'athéisme. Michel Lévy a publié ses *Œuvres complètes* (1856-57). M. de Jenquières-Antonelle a donné une *Étude sur H. Heine*.

**HEINECCIUS** (J. Théophile), en allem. *Heinecke*, jurisconsulte allemand, né en 1681, à Eisenberg (Altenbourg), m. en 1741, fut successivement professeur de philosophie à Halle (1713), professeur de droit dans la même ville (1720), puis à Franeker (1723), à Francfort-sur-l'Oder (1727), et de nouveau à Halle (1733). On lui doit des travaux remarquables sur la jurisprudence, la philosophie et les belles-lettres; mais c'est surtout comme jurisconsulte qu'il est célèbre. Ses nombreux écrits ont été réunis par J. C. Uhl, sous ce titre: *Opera ad universam jurisprudentiam, philosophiam et litteras pertinentia*, Genève, 1744-48, 8 vol. in-4, avec un volume de supplément publié en 1771. On y remarque: *Antiquitatum romanarum jurisprudentiam illustrantium syntagma*; *Historia juris romani ac germanici*; *Elementa juris civis, secundum ordinem Institutionum*; — *secundum ordinem Pandectarum*, etc. Ses ouvrages jouissent d'une grande autorité et sont encore utiles aujourd'hui.

**HEINECKEN** (Christian Henri), enfant prodigieux

par sa précocité, né à Lubeck en 1721, parla dès les premiers mois de sa naissance; il savait, dit-on, à un an, les principaux événements du Pentateuque; à 13 mois, il connaissait l'histoire de l'Ancien Testament, à 14 mois, celle du Nouveau, et à 2 ans et demi répondait à toutes les questions sur l'histoire et la géographie. Le latin et le français lui étaient familiers à 3 ans. Il ne vivait guère que du lait de sa nourrice: on voulut le sevrer, mais il mourut peu de temps après, en 1725, à l'âge de 5 ans. Sa vie a été écrite par de Schœneich son précepteur.

**HEINRICH**, forme allemande du nom HENRI.

**HEINSBERG**, v. des États prussiens. (Prov. Rhénane), à 31 kil. N. d'Aix-la-Chapelle; 1600 hab. Elle était avant le xv<sup>e</sup> siècle ch.-l. d'une seigneurie. En 1542 Charles-Quint la prit et la ruina.

**HEINSE** (J. J. Guill.), littérateur allemand, né en 1749 à Langewiesen (Schwartzbourg-Sondershausen), m. en 1803, se forma à la poésie sous Wieland, se rendit en 1776 à Dusseldorf, où il coopéra avec Jacobi à la rédaction du journal *Iris*, visita l'Italie de 1780 à 1783, puis obtint l'emploi de bibliothécaire de l'électeur de Mayence. On a de lui des *Épigrammes*, une traduction de *Pétrone*, *Laidion ou les Mystères d'Eleusis* (1773), *Ardinghello* (1787), roman dont le style est d'une énergie admirable et d'un coloris brillant, mais auquel on reproche une trop grande licence; *Hildegard de Hohenthal* (1795); *Anastasia*, ou *Lettres sur l'Italie* (1803); et une *Correspondance*, publiée à Zurich en 1808.

**HEINSIUS** (Daniel), philologue hollandais, né en 1580 à Gand, m. en 1655, eut pour maîtres Scaliger et Dousa, fut nommé en 1605 professeur d'histoire et de politique à Leyde, puis bibliothécaire de cette ville, et acquit une telle réputation d'érudition que la France et plusieurs États étrangers lui firent des propositions avantageuses; mais il préféra rester dans sa patrie: les États de Hollande, pour le récompenser, le nommèrent leur historiographe. Secrétaire du synode de Dordrecht en 1618, il s'y montra calviniste zélé à l'excès. Daniel Heinsius a donné, de 1600 à 1639, une foule d'éditions ou de commentaires d'ouvrages grecs et latins, tels que la *Poétique* et la *Politique* d'Aristote, *Andronicus de Rhodes*, *Théophraste*, *Hésiode*, *Théocrite*, *Horace*, *Ovide*, *Tite-Live*, *Silius Italicus*, *Sénèque le Tragique*, *Maxime de Tyr*, *S. Clément*, le *Nouveau Testament*, etc. Il a laissé des poésies latines très-estimées, entre autres un poème *De contemptu mortis*, en 4 livres, et une tragédie, *Herodes infanticida*, des harangues latines, des vers grecs, des vers hollandais et quelques facéties: *Laus asini*, *Laus pediculi*, etc. Ses *Poemata* ont paru à Leyde, 1613; ses *Orationes*, en 1615. Daniel Heinsius eut de vifs démêlés avec Balzac, et surtout avec Saumaise. — Nicolas Heinsius, son fils, né à Leyde en 1620, m. en 1681, se livra aussi à l'étude des anciens, et parcourut les principaux pays de l'Europe pour visiter les bibliothèques et consulter les manuscrits. En 1650 la reine Christine l'attira auprès d'elle à Stockholm, et le chargea de faire des achats de livres et de manuscrits pour sa bibliothèque. Quatre ans après, les États de Hollande le nommèrent leur résident auprès de cette princesse. Il fut aussi chargé d'autres missions en Russie et auprès de divers États allemands. Il a donné d'excellentes éditions de *Claudian*, Amst., 1650 et 1665; d'*Ovide*, 1652 et 1668; de *Prudence*, 1667, de *Virgile*, 1676; de *Valerius Flaccus*, 1680, et a mérité d'être appelé le restaurateur des poètes latins. Heinsius a en outre composé, comme son père, des poésies latines, principalement des élégies, qui sont remarquables par l'élégance.

**HEINSIUS** (Ant.), grand pensionnaire de Hollande, de la même famille que les précéd., né vers 1640, m. en 1720, fut d'abord conseiller pensionnaire de la ville de Delft, et gagna la confiance de Guillaume d'Orange. Chargé par ce prince, après la paix de Nimègue (1678), d'une mission auprès de Louis XIV,

il se vit menacé par Louvois, auquel il résistait, d'être enfermé à la Bastille: dès ce moment il conçut une haine implacable contre Louis XIV. Il fut nommé grand pensionnaire en 1689, et fut réélu de cinq en cinq ans jusqu'à sa mort; il forma avec Marlborough et le prince Eugène ce triumvirat qui fut si funeste à la France. Lors de la guerre de la succession d'Espagne, il ne cessa de s'opposer à la paix, et il entraîna ainsi la Hollande dans des dépenses ruineuses.

**HEISS** (Jean de), historien, né au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle, était seigneur de Kogenheim en Alsace. Il fut résident de l'électeur palatin à la cour de France, puis intendant de l'armée française en Allemagne, et mourut à Paris en 1688. On a de lui une *Hist. de l'Empire*, en français, Paris, 1684, continuée par Bourgeois de Chastenot et par Vogel.

**HEISTER** (Laurent), médecin, né à Francfort-sur-le-Mein, en 1683, m. en 1758, professa avec succès, à l'Université d'Altorf, puis à celle d'Heimstædt, la chirurgie, l'anatomie et la botanique. On a de lui: *Compendium anatomicum*, 1724; *Institutiones chirurgicæ*, 1750, ouvrages qui ont été longtemps classiques. Il s'était surtout occupé des maladies des yeux: on lui doit un bon traité *De cataracta*, 1713.

**HELDER** (LE), v. forte du roy. de Hollande (Hollande sept.), sur la mer du Nord, à 36 k. N. d'Alkmaar; 3000 h. Port militaire, château fort et excellents ouvrages qui défendent l'entrée du Texel et la rade de Nieuwe-Diep. — Il s'y livra en 1653 un combat naval entre les flottes anglaise et hollandaise, où l'amiral hollandais Van Tromp fut tué. Les Anglais occupèrent cette place en 1799, mais elle fut reprise aussitôt par Brune.

**HELENA**, *Elne*, v. de Gaule. V. ILLIBERIS.

**HELENA**, *HELENE VICUS*, bourg de la Gaule Belgique, où les Francs firent défaits par Majorin, lieutenant d'Aëtius, vers 447. On n'est point d'accord sur l'emplacement de ce lieu: les uns le placent à *Hesdin*, les autres à *Lens*; d'autres au village d'*Alaine* ou d'*Halène*, près de Péronne.

**HÉLÈNE**, princesse grecque, célèbre par sa beauté, était, selon la Fable, le fruit des amours de Jupiter, métamorphosé en cygne, et de Lédâ, femme de Tyndare, roi de Sparte, et était sœur de Clytemnestre, de Castor et de Pollux. Dès ses premières années, sa beauté fit tant de bruit que, lorsqu'elle avait à peine 12 ans, Thésée l'enleva du temple de Diane, où elle dansait; mais ses frères Castor et Pollux la ramenèrent dans la maison de Tyndare. Celui-ci, la voyant recherchée par un grand nombre de princes, et craignant d'irriter ceux qu'il refuserait, fit jurer à tous les prétendants que, lorsque son choix serait tombé sur l'un d'eux, ils se réuniraient tous pour le défendre. Hélène fit choix de Ménélas; elle lui donna une fille, Hermione. Pendant une absence que fit ce prince, Paris, prince troyen, qui avait été chargé d'une mission à Sparte, se fit aimer d'Hélène, l'enleva et l'emmena à Troie. Cet enlèvement fut la cause de la fameuse guerre de Troie. Paris ayant été tué pendant le siège, Hélène épousa Déiphobe, autre fils de Priam; mais, après la prise de Troie, elle livra perfidement ce prince aux Grecs, et entra ainsi en grâce auprès de Ménélas, qui la ramena à Sparte. Contrainte de quitter Sparte à la mort de Ménélas, elle se retira à Rhodes, où Polyxo, veuve de Téléphème, qui avait péri au siège de Troie, la fit pendre. Suivant une autre tradition, Hélène aurait été enlevée à Paris par Mercure, tandis qu'une vaine image, ouvrage des dieux, était emmenée à Ilion par le fils de Priam. Selon d'autres encore, Hélène aurait été poussée par une tempête sur la côte d'Égypte, et retenue par le roi Protée: Ménélas serait venu la reprendre après la ruine de Troie.

**HÉLÈNE** (Ste), 1<sup>re</sup> femme de Constance Chlore et mère de Constantin. Constance la répudia lorsqu'il eut été créé César, pour épouser la fille de Maximien. Constantin, devenu empereur, lui donna le

titre d'impératrice, et lui accorda un grand crédit. Hélène embrassa, ainsi que son fils, la religion chrétienne, et en favorisa les progrès. Elle visita Jérusalem en 325, et fit construire l'église du St-Sépulchre sur le mont Calvaire : c'est en jetant les fondements de cette église que l'on découvrit, en 326, les restes de la vraie croix; elle les fit transporter à Rome. Elle m. en 328. On la fête le 18 août. — F. SAINTE-HELENE.

**HÉLÈNE**, fils de Priam, était habile devin. Il fut fait prisonnier par Ulysse pendant la guerre de Troie, et devint, après la prise de la ville, l'esclave de Pyrrhus; il gagna l'amitié de ce prince par des avis importants que lui inspirait son habileté dans l'art de prédire. Pyrrhus, pour reconnaître ses services, lui donna en mariage Andromaque, dont il avait fait précédemment sa propre épouse, et lui céda en mourant une partie de ses États.

**HELIGOLAND** ou HÉLIGOLAND (c. à d. *pays des saints*), l'*Hertha* des anciens, île de la mer du Nord, à 65 kil. N. O. de l'emb. de l'Elbe: 2500 hab. (Frison). Deux petits ports, dont le principal s'appelle aussi Heligoland. Bains de mer. — Jadis au Danemark; prise par les Anglais en 1807, elle fut assurée à cette puissance en 1814.

**HÉLI**, juge et grand prêtre des Juifs de 1152 à 1112 av. J.-C., succéda à Samson et eut Samuel pour successeur. Il ne sut pas faire respecter son autorité; ses fils Ophni et Phinéas abusèrent du pouvoir qu'il leur avait imprudemment confié, et furent battus et tués par les Philistins, qui s'emparèrent de l'arche sainte : à cette triste nouvelle, Héli tomba à la renverse; il mourut de sa chute.

**HÉLIADES**, filles du Soleil (*Hélios* en grec), et de Clymène, et sœurs de Phaéton, se nommaient Lamprothée, Phæatuse et Phorée. La mort de leur frère leur causa une si vive douleur qu'elles le pleurèrent quatre mois entiers. Les dieux les changèrent en peupliers; leurs larmes devinrent des grains d'ambre.

**HÉLIASTES** (Tribunal des), un des tribunaux d'Athènes, le premier après l'Aréopage, connaissait du rapt, de l'adultère, des concussions et des causes civiles les plus graves. Ses membres étaient au nombre de 200 dans les occasions ordinaires; quelquefois on les portait à 500, à 1000 et même 1500. Leur nom venait de ce qu'ils s'assemblaient sur une place appelée l'*Héliée* (d'*Hélios*, soleil).

**HÉLICE**, anc. v. d'Achaïe, au N., envahie et détruite par la mer, ainsi que Bura, en 373 av. J. C.

**HÉLICON**, adj. *Zagora-Vouni*, mont. de la Grèce propre, sur les confins de la Phocide et de la Béotie, s'étendait de Stiris en Phocide à Thespies en Béotie. On y voyait les fontaines d'Aganippe et d'Hippocrène, le ruisseau du Peimesse, les grottes des Libéthrides. Elle était consacrée aux Muses et ornée des statues de ces déesses, ainsi que de celles des grands musiciens et des grands poètes. Le bourg d'Asera, patrie d'Homère, était au pied de l'Hélicon.

**HÉLIGOLAND**. F. HELGOLAND.

**HÉLIODORE**, ministre de Seleucus Philopator, roi de Syrie, persécuta les Juifs et pénétra dans le temple de Jérusalem pour en enlever le trésor, mais, au moment de consommer le sacrilège, il en fut empêché par une main miraculeuse, 176. Ce ministre perfide empoisonna son roi et usurpa le trône; mais il en fut précipité par Antiochus, frère du dernier roi (174).

**HÉLIODORE**, évêque de Tricca en Thessalie, né à Emèse en Phénicie, vivait au IV<sup>e</sup> siècle, sous Théodose et ses successeurs. On a de lui les *Éthiopiennes*, ou *Amours de Théagène et de Chariclée*, roman où l'on trouve des détails intéressants sur l'Égypte. Cet ouvrage est, à ce qu'on croit, le fruit de sa jeunesse. Le manuscrit en fut trouvé par hasard en 1526 à Bude, par un soldat, dans la bibliothèque du roi de Hongrie, Mathias Corvin, qu'il pillait. Les meilleures éditions sont celles de Commelin, gr.-lat., 1596, de Mitscherlich, 1798, de Coray, 1805, 2 vol. in-8; il se trouve dans les *Erotici* de la

collection Didot. Il a été traduit par Amyot, 1549 (traduction revue par Trognon, 1822), par Quenneville, 1803, et par Zévort (dans la *Biblioth. Charpentier*).

**HÉLIOGABALE** ou ÉLAGABALE, *Varius Avitus Bassianus Heliogabalus*, empereur romain, fils illégitime de Caracalla et de sa nièce Julie Soémès, qui était femme du sénateur Varius Marcellus, fut dès son enfance grand prêtre d'Élagabale, dieu du soleil à Emèse en Syrie, et fut proclamé empereur par la légion d'Emèse en 217, peu après le meurtre de Caracalla par Macrin. A peine monté sur le trône, il se livra à tous les genres de désordres et de folie : il voulut introduire à Rome le culte de son dieu Élagabale et fit venir d'Emèse à Rome à grands frais la pierre noire qui le représentait, fit entrer au sénat sa mère et son aïeule, créa un sénat de femmes, qui fut présidé par sa mère, tua Gannys qui l'avait fait empereur, et mit tous les emplois à l'encan. Il avait adopté Alexandre Sévère, son cousin; mais bientôt, jaloux de l'ascendant que ce prince exerçait sur l'armée, il voulut s'en défaire : les prétoriens indignés le tuèrent lui-même, en 222. On a surnommé ce prince le *Sardanapale de Rome*. L'histoire de son règne, écrite par Hérodien et Lampride, renferme des faits d'une telle extravagance qu'on doit croire qu'il était en démence.

**HÉLIOPOLIS** (c.-à-d. *Ville de Soleil*), en égyptien *On*, v. de la Bse-Égypte, ch.-l. d'un nome, sur le canal de Trajan, était située à 11 kil. N. E. du Caire, près du village actuel de *Matarieh*. Elle contenait un beau temple de Fré (le soleil), où l'on adorait le dieu sous la forme du bœuf Anévis. Suivant les Grecs, Apollon (*Hélios*) rendait des oracles à Héliopolis. Platon habita cette ville pendant son séjour en Égypte. — Kléber y remporta, le 20 mars 1800, une victoire éclatante sur les Turcs.

**HÉLIOPOLIS**, adj. *Balbek*, v. de Célésyrie, au N., près de l'Antiliban, avait deux temples du soleil dont il reste des ruines magnifiques. F. BALBEK.

**HÉLIOS**, nom grec du Soleil. F. APOLLON.

**HELL** (Maximilien), astronome, né en 1720 à Schemnitz en Hongrie, m. en 1792, était de l'ordre des Jésuites. Il fut nommé en 1755 astronome et conservateur de l'observatoire de Vienne, et fut envoyé en 1758 et 1759 en Laponie pour y observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, et pour étudier la direction du pôle magnétique. On lui doit des observations exactes, des relations instructives de ses voyages, et des *Éphémérides astronomiques*, Vienne, 1757-1786, in-8. — F. NOMMAIRE DE HELL.

**HELLADA**, l'ancien *Sperchius*, riv. de la Grèce moderne, naît en Thessalie, sort du lieu où se joignent les monts Klytzos et Hellovo, coule de l'O. à l'E. et tombe dans le golfe de Zeïtoun, au N. et près des Thermopyles, après un cours d'env. 100 kil.

**HELLADE**, *Hellas*, nom donné 1<sup>o</sup> au roy. primitif d'Hellen; il était situé dans la Phthioïde, aux environs de l'Énipée; — 2<sup>o</sup> à la Grèce propre (Attique, Mégaride, Béotie, Phocide, Locride, Étolie, Acarnanie, plus Ambracie et les îles d'Eubée et de Leucade). Ce nom est encore donné à la Grèce actuelle.

**HELLADIS**, grammairien grec, d'Antinoë en Égypte, vivait au IV<sup>e</sup> siècle, sous Constantin. Il avait composé une *Chrestomathie* en vers iambiques, dont il reste quelques fragments, conservés par Photus, traduits en latin par A. Schott, et publiés avec des notes par Moursius, Utrecht, 1637.

**HELLAH**, v. de Turquie. F. HILLAH.

**HELLANICUS**, de Lesbos, historien grec, né à Mitylène en 495 av. J.-C., mort vers 411, écrivait une quinzaine d'années avant Hérodote. Il avait traité des événements qui se sont passés depuis les guerres Médiqes jusqu'à la guerre du Péloponèse; il ne reste de lui que des fragments, publiés par G. Sturz, Leipzig, 1787 et 1826, in-8, et dans les *Historic. græc. fragmenta*, de la collection F. Didot, 1841.

**HELLE**, fille d'Atamas, roi de Thèbes, et de Néphélé, fuyant, avec son frère Phyxus, les fureurs

de sa belle-mère Ino, voulut, dit-on, traverser sur un béliet à toison d'or le détroit qui sépare la Thrace de la Troade; mais elle se laissa choir dans les eaux, et y périt : c'est depuis que ce détroit aurait pris le nom d'*Hellespont* (mer d'Hellé).

**HELLEN**, fils de Deucalion et de Pyrrha, régnait sur la Phthiotide vers l'an 1500 av. J.-C. Il fut père d'Eolus, de Dorus et de Xuthus; ce dernier eut pour fils Ion et Achæus, qui furent, ainsi qu'Eolus et Dorus, les chefs de tribus puissantes, auxquelles ils donnèrent leurs noms. Quant à Hellen, son nom fut étendu à tous les peuples de la Grèce.

**HELLENES**, *Hellenes*, race grecque qui du xv<sup>e</sup> au xi<sup>e</sup> siècle av. J.-C. substitua sur beaucoup de points sa domination à celle des Pélasges. On la fait venir de la Scythie ou des environs du Caucase. On lui donne pour 1<sup>er</sup> auteur Deucalion, qui eut deux fils, Amphictyon et Hellen (vers 1600); ce dernier, à son tour, donna le jour à Dorus, à Eolus, à Xuthus, père d'Ion et d'Achæus, qui eux-mêmes transmirent leur nom aux 4 grandes tribus des Hellènes; les Doriens, les Eoliens, les Ioniens et les Achéens (V. ces noms). Les Hellènes occupèrent primitivement la Phthiotide; sous Hellen leur demeure prit le nom d'Hellale. Divisés après Hellen en 4 grands corps (vers 1440), ils se répandirent dans toute la Grèce. — Les Grecs se donnent encore auj. le nom d'*Hellènes*.

**HELLENISTES**, nom donné aux colons juifs qui se rendirent en Egypte après la destruction du roy. de Juda par Nabuchodonosor (600 av. J.-C.), et qui furent accrus en 331 par ceux qu'Alexandre appela pour peupler Alexandrie. On les nomma ainsi parce qu'ils avaient adopté la langue et les usages des *Hellènes*.

**HELLESPONT**, *Hellespontus*, c.-à-d. *Mer d'Hellé*, auj. le canal des Dardanelles, détroit qui unit la mer Egée à la Propontide et sépare l'Europe de l'Asie, doit son nom à la mort tragique d'Hellé (V. ce nom). Sur ses bords se trouvaient les villes de Sestos et Abydos, placées en face l'une de l'autre, et célèbres par les amours de Héro et de Léandre. Entre ces deux villes, le détroit a tout au plus 2 kil. de largeur : on peut le traverser à la nage. Xerxès passa l'Hellespont sur un pont de bateaux, 480 av. J.-C. — Au iv<sup>e</sup> siècle, on donna le nom d'*Hellespont* à une prov. du *Dioécèse d'Asie*, répondant à la Mysie.

**HELLEVOETSLUIS**, port militaire de Hollande (Hollande mérid.), sur la côte S. de Pile Voorn, à 26 kil. S. O. de Rotterdam; 2500 hab. Arsenal, chantiers. C'est de là que Guillaume d'Orange partit le 11 nov. 1688, pour envahir l'Angleterre. Les Français prirent cette place en 1795.

**HELLIN**, *Hunum*, v. d'Espagne (Murcie), à 56 k. S. E. d'Albacète; 8900 hab. Eaux minérales, soufre.

**HELMEND**, riv. de l'Afghanistan, sort du mont Koh-i-Baba, au N. O. de Kaboul, traverse le Khoracan, l'Afghanistan propre et le Séistan, et tombe dans le lac Zerreh, après un cours d'env. 1000 kil.

**HELMONT**, médecin. V. VAN-HELMONT.

**HELMSTEDT**, v. du duché de Brunswick, ch.-l. de cercle, à 35 kil. E. S. E. de Brunswick; 6400 h. Université fondée en 1575, supprimée en 1809 : on y remarquait la faculté de théologie. Gymnase et autres établissements d'instruction. Anc. abbaye, sécularisée en 1802. — La ville fut bâtie par Charlemagne en 782.

**HÉLOÏSE**, amante d'Abélard, née à Paris en 1101, était nièce de Fulbert, chanoine de Notre-Dame de Paris. Belle, pleine d'esprit et de science, elle inspira une vive passion à son maître Abélard, qui la séduisit, puis l'épousa secrètement. Elle en eut un fils qu'elle mit au monde dans le pays natal d'Abélard, au bourg de Palais en Bretagne : il fut nommé Astrolabius. Après la cruelle vengeance exercée par Fulbert sur Abélard, Héloïse se fit religieuse au couvent d'Argenteuil; puis elle alla fonder l'abbaye du Paraclet, dont elle fut la première abbesse. Elle y mourut en 1164. Ses restes furent réunis à ceux de son époux dans l'église du Paraclet. Après avoir été

transportés en divers endroits, ils ont été déposés en 1787 au cimetière de Père-Lachaise près de Paris. Il reste d'Héloïse quelques lettres écrites à son amant après leur séparation; on les trouve parmi les écrits d'Abélard. V. ABLARD.

**HÉLORE**, *Helorum*, auj. *Muri-Ucci*, v. de Sicile, sur la côte E., au N. du cap Pachynum, au S. E. de Nêthe, dans une situation délicieuse, qui fit donner à ses environs le nom d'*Heloria Tempe*.

**HELOS**, v. de l'anc. Grèce (Laconie), au S., au fond du golfe Laconique; fut prise deux fois par les Laconiens : la 1<sup>re</sup> sous Agis, vers 1059 av. J.-C., la 2<sup>e</sup> sous Alcarnène vers 813; soumise la 1<sup>re</sup> fois, elle fut détruite la 2<sup>e</sup>, et ses habitants, vendus à l'encan, restèrent esclaves, eux et leur postérité; ce sont eux que l'on connaît sous le nom d'*Ilotes*. V. ce mot.

**HELOUNG-KIANG**, v. de l'empire chinois (Dacurie), sur l'Amour, à 1300 kil. N. de Peking, sur 50<sup>e</sup> 1<sup>er</sup> lat. N., et 145<sup>e</sup> 6<sup>e</sup> long. E. Grand commerce de fourrures avec la Russie.

**HELPE**, nom de 2 rivières de France, la Grande-Helpe et la Petite-Helpe, qui arrosent le dép. du Nord; toutes deux tombent dans la Sambre. La Grande-Helpe baigne Avesnes.

**HELINGSBORG**, v. et port de Suède (Malmœhus), à l'entrée du Sund, vis-à-vis d'Elsevær; 4500 hab. Beau port, fermé par un môle. Restes d'un château fort. Victoire des Suédois sur les Danois en 1709.

**HELINGSFORS**, v. de la Russie d'Europe (Finlande), capit. de la Finlande et du gov't de Nyland, à 295 k. N. O. de St-Pétersbourg, sur une presqu'île du golfe de Finlande; 19 000 h. Bon port; plusieurs forts. Archevêché luthérien; université, qui a remplacé en 1827 celle d'Abo. Grains, planches, bois de construction, etc. — Cette ville fut fondée par Gustave Wasa : brûlée en 1741 pendant la guerre entre la Russie et la Suède, elle a été depuis rebâtie plus régulièrement.

**HELVÉTIQUE**. V. SUISSE.

**HELVÉTIENS**, *Helvetii*, peuple de la Grande-Séquanais, à l'E., borné au N. et à l'E. par le Rhin, au S. par les Alpes et le Rhône jusqu'au lac de Genève, à l'O. par le Jura, se divisait en 4 grandes tribus : Tigurins, Tugènes, Urbigènes et Ambrons. L'an 61 av. J.-C., les Helvétiens émigrèrent en masse, au nombre de 368 000 âmes, et voulurent envahir les Gaules. César leur barra le passage à Genève, les suivit jusqu'à Autun (Bibracte), les y battit et les força à rentrer dans leur pays (58).

**HELVÉTIQUE** (République). V. SUISSE.

**HELVÉTIQUE** (Confession). On nomme ainsi : 1<sup>o</sup> une exposition de foi des églises réformées de Suisse, que rédigea Zwingle en 1530, et qui fut solennellement adoptée et jurée à Bâle en 1534 : on la connaît aussi sous le nom de *Confession de Bâle*; 2<sup>o</sup> une 2<sup>e</sup> exposition de foi que firent les mêmes églises en 1566, et à laquelle Théodore de Bèze et Bullinger eurent la plus grande part. Cette confession ne reconnaît pour juge en matière de foi que la parole de Dieu, proscribit les images, enseigne la prédestination absolue, n'admet que deux sacrements, le baptême et la sainte cène, et même ne regarde ce dernier que comme une cérémonie commémorative. Elle est en usage auj. la règle de foi dans les églises de Suisse.

**HELVÉTIUS** (Adrien), médecin, né en Hollande vers 1661, d'une famille originaire du Palatinat, m. à Paris en 1727, était fils d'un médecin alchimiste qui l'envoya de bonne heure à Paris pour vendre des pondres et des drogues de sa composition. Il découvrit lui-même les vertus de l'ipécacuanha, et, ayant opéré avec ce remède des cures heureuses, fut produit à la cour, obtint de Louis XIV une gratification de 1000 louis pour sa découverte, avec des titres honorifiques, et fut en peu de temps une grande fortune. Le duc d'Orléans, devenu régent, le nomma son médecin. Il a laissé quelques écrits de médecine pratique. — Son fils, Jean Claude Adrien, exerça son art avec non moins de succès. C'est lui qui sauva Louis XV dans la maladie si grave qu'il fit dans son



enfance, en 1719; il reçut en récompense une pension de 10 000 livres. Il a aussi laissé quelques écrits.

**HELVÉTIUS** (Claude Adrien), philosophe, fils du précéd., né à Paris en 1715, m. en 1771, obtint dès l'âge de 23 ans une place de fermier général qui lui valait 100 000 écus de rente. Il s'entoura de gens de lettres et quitta la finance en 1750 pour se livrer lui-même à la littérature. Après avoir hésité quelque temps sur le genre qu'il choisirait, et s'être essayé dans les mathématiques, la poésie et la tragédie, il se décida pour la philosophie, et publia en 1758 un ouvrage qui attira sur lui l'attention, le livre de *l'Esprit*, où il réduisit toutes nos facultés à la sensibilité physique, ne reconnaissant entre l'homme et la brute d'autre différence que la conformation des organes, et où il veut prouver que l'homme n'est guidé dans tous ses jugements et dans toute sa conduite que par l'intérêt personnel. Cet ouvrage, qui renverse toutes les idées de morale, donna lieu à de nombreuses réfutations; il fut en outre condamné à la fois par la Sorbonne, par le pape et le parlement; il fut brûlé par la main du bourreau en 1759, et l'auteur fut contraint de se rétracter. Depuis cette époque, Helvétius ne publia plus rien; il voyagea en Angleterre et en Allemagne, bien accueilli partout. A son retour, sa maison devint le rendez-vous d'une société choisie, dont sa femme faisait le principal ornement. Helvétius a laissé plusieurs ouvrages posthumes; le principal est intitulé: *De l'homme, de ses facultés intellectuelles et de son éducation*; il y soutient que toutes les intelligences sont égales, et que la différence entre elles ne provient que de l'éducation. On a aussi de lui un poème du *Bonheur*, ouvrage froid et médiocre, qui n'est guère qu'un abrégé du livre de *l'Esprit* et auquel il n'a pu d'ailleurs mettre la dernière main. Ses œuvres complètes ont été publiées en 14 vol. in-8, Paris, 1796 (par les soins de Laroche, légataire des manuscrits de l'auteur). Son style est agréable et fleuri, mais plein d'allégerie; son livre de *l'Esprit* est chargé de digressions. En dépit de ses doctrines arides et égoïstes, Helvétius avait un caractère noble et même généreux; on cite de lui des traits de bienfaisance qui donnent un éclatant démenti à son système. — Mme HELVETIUS (Mlle de Ligniville), née en 1719, d'une famille noble et pauvre de Lorraine, m. en 1800, était nièce de Mme de Graffigny. Après la mort de son mari elle se retira à Auteuil, et sa maison fut longtemps l'asile des philosophes. En mourant, elle légua sa maison d'Auteuil à Cabanis.

**HELVICUS** (Christophe), chronologiste, né en 1581 à Sprindlingen près de Francfort, m. en 1617, possédait les langues anciennes et orientales, la théologie et la médecine. Il professa le grec et l'hébreu (1605), puis la théologie (1610) à l'Université de Giessen. On a de lui: *Theatrum chronologicum*, Giessen, 1609; *Chronologia universalis*, 1618 et 1639.

**HELVIDIUS PRISCUS**, Romain célèbre par son républicanisme et son stoïcisme, ami et gendre de Thraséas, fut exilé sous Néron. Il rentra sous Galba; mais il refusa de reconnaître Vespasien, qui, irrité de son opposition, le fit mettre en prison, puis le fit tuer, en 75. — Son fils, homme consulaire, qui partageait ses vertus et ses sentiments, fut mis à mort par Domitien en 94. Il était l'ami de Pléne.

**HELVIE**, mère de Sénèque. C'est pour elle que ce philosophe écrivit le traité intitulé: *Consolatio ad Helviam*, au sujet de la mort d'un parent.

**HELVIENS**, *Helvi*, peuple de la Gaule, dans la Narbonnaise 1<sup>re</sup>, au N., habitait le pays nommé depuis *Vivarais*, et avait pour chef lieu *Alba Helviorum* (auj. *Aps en Vivarais*, dans l'Ardeche).

**HELVEOTISLUYS**. V. BELLEVOISLUYS.

**HELVIOT** (Pierre), dit le *Père Hippolyte*, savant religieux, du tiers ordre de St François et de la communauté de Piepus, né à Paris en 1660, mort au couvent de Piepus en 1716, a publié, outre quelques écrits ascétiques, *Histoire des ordres monastiques religieux et militaires*, Paris, 1714-1721,

8 vol. in-4 (les 3 derniers sont du P. Max, Bulet). Cet ouvrage, justement estimé, a été plusieurs fois réimprimé, notamment dans la coll. de l'abbé Migne, avec de grandes augmentations, 7 vol. gr. in-8.

**HELYSICES**, anc. peuple de la Gaule, habitait dans la Province romaine, vers l'emb. de l'*Atax* (Aude).

**HEM**, peintre hollandais. V. HEMM.

**HÉMMONT**, *Harmionis*, une des 6 prov. du diocèse de Thrace, au N. et au S. de l'Hémus, avait pour ch.-l. *Andrinopolis*. Elle tirait son nom de l'Hémus.

**HEMLINCK** (Hans ou Jean), peintre flamand, né vers 1425 à Damme, près de Bruges, ou à Bruges même, m. en 1499, fut l'un des premiers maîtres de l'école flamande. On connait de lui la *Nativité de J.-C.*, tableau composé en 1479 pour l'hôpital St-Jean de Bruges, où il avait reçu des soins, le *Marriage de Ste Catherine*, la *Châsse de Ste Ursule* et *S. Christophe portant l'enfant Jésus*, à Bruges, la *Résurrection*, au Louvre. Ce peintre, que quelques-uns préfèrent à Van Eyck même, se distingue par la vérité, l'harmonie, par une touche fine et délicate et par une composition gracieuse.

**HÉMONIE**, *Harmonia*, nom que portait la Thessalie avant l'invasion des Thes-protés-Thessaliens. On y comptait au temps de la guerre de Troie neuf royaumes: 1<sup>o</sup> celui des Énéantes et des Peirrhéens au N. E. (ch.-l. Dolone Polympique); 2<sup>o</sup> celui de Gyrtou dans la vallée du Titirèse et du Pénée (places: Gyrtou, Olobosson, Arzissa); 3<sup>o</sup> celui d'Échaone, sur le haut Pénée (Céhalie, Tricca, Ithome); 4<sup>o</sup> celui des Myrmidons, Hellènes et Achéens, état fédératif dont Achille était le chef (places: Trachis, Phthie, Alope, Alos); 5<sup>o</sup> celui de Magnésie au S. E., vers le Pélion; 6<sup>o</sup> celui de Méthone, encore plus au S.; 7<sup>o</sup> celui d'Orménion, au N. de celui de Magnésie; 8<sup>o</sup> celui de Phylace, dans la péninsule, entre les golfes Pagasétique et Maliaque (places: Phylace, Péléce, Iton, Antron); 9<sup>o</sup> celui de Phères et Glaphyre, aux environs du lac Béhéïs. V. THESSALIE.

**HEMS**, *Emesa*, v. forte de Syrie (Damas), ch.-l. de l'ah, près de l'Oronte, à 136 kil. N. E. de Damas; 35 000 h. Beau coup de mosquées, églises grecques, bazar, etc. Soieries, toile de coton, savon. Commerce actif avec Hama, Damas. Alp. Ibrahim-pacha battit les Turcs à Hems en 1832; cette place fut occupée par les Anglais en 1840. V. EMÈSE.

**HEMSKERK**. V. HEEMSKERK.

**HEMSTERHUYUS** (Hilbre), savant critique hollandais, né à Groningue en 1685, m. en 1766, professa la philosophie et les mathématiques à Amsterdam, puis le grec à Franeker (1725) et à Leyde (1740) et ranima le goût de la littérature grecque en Hollande. On a de lui des éditions de *l'Onomasticon* de Pollux, Amst., 1706, des œuvres de *Lucien*, avec *Commentaires* (1720-37, terminée par Reitz et Gesner); du *Plutus* d'Aristophane, avec *Notes*, 1744; des *harangues latines*, et un vol. d'*Anecdota*, publié en 1825, à Leyde. — François H., son fils, 1720-1790, vécut à La Haye, fut 11<sup>e</sup> commis de la secrétairerie du conseil d'État des Provinces-Unies, et consacra ses loisirs à la philosophie. On a de lui: *Lettres sur la sculpture*, Amst., 1769; *Lettre sur les desirs*, 1770; *Lettre sur l'homme et ses rapports*, 1773, *Sophyle*, ou *la Philosophie*, dialogue, 1778; *Arséide*, ou *de la Divinité*, dialogue, 1779; *Alexis*, ou *de l'Age d'or*, 1787; *Simon*, ou *des Farces de l'âme*; *Lettre de Proclès à Photime*, sur l'athéisme. Tous ses ouvrages sont écrits en français; ils ont été recueillis à Paris en 1792 et 1809, 2 vol. in 8, avec des vignettes dessinées par l'auteur même, et à Amsterdam, 1846-51, 3 vol. in 8. En Philosophie, Hemsterhuyus penche vers le Platonisme. En Esthétique, il expliquait le plaisir qui cause le beau par le nombre plus ou moins grand d'idées que l'âme peut embrasser à la fois, et par l'exercice plus ou moins facile des facultés de l'intelligence.

**HÉMUS**, *Hermus*, auj. le *Balkan*, chaîne de montagnes qui sépare la Thrace d'avec la Mésie-Infé-

rière, court de l'O. à l'E., jetant au S. E. les monts Rhodope et aboutissant, par l'*Hæmi extrema* (Emin-Dagh), au Pont-Euxin. L'Hémus est très-élevé; il n'offre que peu de pas ou cols par lesquels on puisse le franchir. V. BALKAN.

**HÉNARÈS**, riv. d'Espagne, naît dans la chaîne ibérique, baigne Siguenza, Guadalaxara, Alcalá-de-Henarès, et tombe dans la Jarama. Cours, 150 kil.

**HÉNAULT** (Ch. Jean François, dit le Président), né à Paris en 1685, m. en 1770, à 85 ans. était fils d'un fermier général. Nommé conseiller dès 1706, il devint en 1710 président de la première chambre des enquêtes au parlement de Paris. Peu après, la reine, qui l'affectionnait, lui donna la charge de surintendant de sa maison. Hénault s'était fait de bonne heure remarquer à la cour et dans le monde par son esprit et son amabilité; il s'exerça dans différents genres de littérature, fit d'assez bons vers, et finit par s'adonner aux recherches historiques. Il fut reçu à l'Académie française en 1723, et à celle des inscriptions en 1755. Il était lié avec les hommes les plus distingués de son temps, et se vit recherché par Voltaire. Le principal fondement de sa réputation est un *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, publié pour la 1<sup>re</sup> fois en 1744, in-4; malgré quelques erreurs, cet ouvrage, le 1<sup>er</sup> qui eût paru en ce genre, a eu une foule d'éditions; il a été continué par Walckenaer (1822) et par Michaud (1835); il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Le président Hénault a laissé aussi un poème, *l'Homme utile*, des tragédies médiocres (*Cornélie*, *Vestale*, *Marius à Cyrthe*), des comédies spirituelles (*la petite Maison*, *le Jaloux de lui-même*, *le Réveil d'Épiménide*), enfin des poésies légères, d'un tour facile et agréable. Sérieux a publié ses *Oeuvres inédites*, Paris, 1806, in-8. Le baron du Vigan, son arrière-neveu, a donné ses *Mémoires*, 1855, in-8.

**HÉNAULT**, poète du XVII<sup>e</sup> siècle. V. HESNAULT.

**HÉNÉTÈS**, *Heneti*, peuple de Paphlagonie, habitait primitivement entre le *Sangarius* et le *Parthenius*. Il émigra sous la conduite d'Antéor, vers 1270 ou 1180 av. J.-C., et s'établit au fond du golfe Adriatique, d'où il chassa les *Euganei*. V. VENÈTES.

**HENGIST** et **HORSA**, nom de deux frères saxons qui abordèrent vers l'an 449 à l'emb. de la Tamise, où les avait appelés Vortigern, roi des Bretons, alors en guerre avec les Pictes. Avec le secours de ces Saxons, les Bretons repoussèrent les Pictes; mais, après la victoire, les Saxons prétendirent rester dans le pays. Sur le refus de Vortigern, ils s'allièrent avec les Pictes et marchèrent contre les Bretons. Vortigern, qui avait pris la place de son père Vortigern, déposé par les Bretons, fut complètement défait en 455 au combat d'Eglesford (auj. *Ailsford*). Horsa, l'un des chefs saxons, périt dans le combat; mais Hengist, resté vainqueur, s'établit à Cantorbéry, et y fonda le roy. de Kent (l'un des sept de l'Heptarchie saxonne), qui comprenait les comtés actuels de Kent, Middlesex, Essex et Surrey.

**HENISCH** (George), *Henischius*, érudit, né en 1549 à Bartfelden en Hongrie, mort en 1618, fut professeur de rhétorique et de mathématiques à Augsbourg, puis bibliothécaire de la ville. On a de lui : *Institutiones dialecticæ*, Augsbourg, 1590; *Arithmetica perfecta*, 1605; *Præceptiones rhetorice*, 1593; des éditions d'*Hésiode*, Bâle, 1580; d'*Arétée*, 1603; un *Enchiridion medicinz*, 1573. Il a traduit le *Commentaire* de Proclus sur *la Sphère*, 1609, et a donné une dissertation estimée *De asse et partibus ejus*. Il avait commencé, sous le titre de *Thesaurus linguæ et sapientiæ germanicæ* (1616, in-f.), un excellent dictionnaire, que malheureusement il ne put achever.

**HENKE** (H. Phil. Conrad), théologien protestant, né en 1752 à Hehlen (duché de Brunswick), mort en 1809, fut successivement professeur de théologie à Helmstædt, directeur du séminaire des prédicateurs, abbé du couvent de Kœnigsplutter et vice-président du consistoire de Wolfenbuttel. Il a laissé : une *His-*

*toire de l'Église* (en allemand), plusieurs fois réimprimée; *Lineamenta institutionum fidei christianæ*, et a rédigé les *Annales de l'Histoire ecclésiastique*. Ses ouvrages sont attachés de rationalisme.

**HENKEL** (J. Frédéric), chimiste et minéralogiste allemand, né en 1679 à Freyberg (Saxe), mort en 1744, fut conseiller des mines du roi Auguste II. On a de lui : *Flora saturniana*, Leipsick, 1722; *Pyritologia*, histoire naturelle de la pyrite, trad. par d'Holbach et Charas, Paris, 1760; *Introduction à la Minéralogie*, 1747, trad. par d'Holbach, 1756.

**HENLEY**, v. d'Angleterre (Oxford), sur la Tamise, à 40 kil. S. E. d'Oxford; 3600 hab. Beau port. Commerce avec Londres, surtout en drèche, farine, bois.

**HENNEBERG** (comté d'), anc. principauté d'Allemagne, dans le cercle de Franconie, entre la Hesse, la Thuringe, les territoires de Fulde et de Wurtzbourg, comptait env. 100 000 h. Schmalkalden, Meiningen, Ostheim, Schleusingen en étaient les places principales. — Ce comté eut d'abord des seigneurs particuliers, issus des comtes des Grabfelde; en 1583, cette maison s'étant éteinte, le comté fut possédé en commun par les diverses lignes de la maison de Saxe; en 1660, elles se le partagèrent. En 1815 la Prusse devint maîtresse de la partie appartenant à l'électorat de Saxe; le reste est possédé auj. par les ducs de Saxe-Weimar, de S.-Cobourg-Gotha et de S.-Meiningen.

**HENNEBONT**, ch.-l. de C. (Morbihan), sur le Blavet, à 7 kil. N. E. de Lorient; 4000 hab. Petit port, pont suspendu, église gothique. Grains, miel, cire, suif, chanvre, vins, peaux, fer, etc. Place très-forte au XIV<sup>e</sup> siècle. Charles de Blois y assiéga vainement Jeanne de Montfort en 1342. Jean de Montfort y mourut en 1345.

**HENNEPIN** (P.), religieux récollet, d'Ath en Hainaut, né en 1640, mort vers 1700, partit comme missionnaire pour le Canada en 1675, visita les grands lacs de ce pays, et signala le 1<sup>er</sup> le Meschacébé (Mississippi). On a de lui : *Description de la Louisiane*, Paris, 1683; *Découverte d'un grand pays entre le Nouv. Mexique et la mer Glaciale*, 1691; *Nouv. Voyage*, 1698; dans ces deux derniers ouvrages, il raconte les découvertes de Lasale, qu'il avait accompagné.

**HENNEQUIN** (Pierre Ant.), peintre, né à Lyon en 1763, mort en 1833, élève de David, obtint le grand prix et fut envoyé à Rome. Ardent républicain comme son maître, il courut plus d'un danger dans la Révolution. En 1814, il se réfugia en Belgique, et alla demeurer à Liège, puis à Tournay, où il devint directeur de l'Académie de dessin. Ses principaux ouvrages sont la *Fédération du 14 juillet*, *Oreste poursuivi par les Furies* (au Louvre), et un plafond du Louvre. Ses tableaux se distinguent par la pureté du dessin, le mouvement dans les figures, l'énergie du sentiment; mais la couleur en est forcée.

**HENNEQUIN** (Ant. Marie), avocat, né en 1786, à Monceaux près de Paris, mort en 1840, se fit de bonne heure une réputation au barreau de Paris par une élocution facile, jointe à une logique serrée. Il brilla surtout dans les procès politiques, et prêta l'appui de son talent à la cause royaliste : en 1830, il défendit le ministre Peyronnet devant la Chambre des Pairs; en 1832, il assista la duchesse de Berry après son arrestation. Il fut élu en 1834 député par la ville de Lille. Il avait été en 1821 un des fondateurs de la *Société des Bonnes études*. Il a fait paraître en 1824 un *Choix de ses Plaidoyers*, et en 1838 un *Traité de Législation*. — Son fils aîné, Victor Hennequin, né en 1816, mort en 1854, abandonna le barreau pour les utopies socialistes, s'enthousiasma pour les doctrines de Ch. Fourier et de Considérant, les soutint dans la *Démocratie pacifique*, alla les prêcher dans les grandes villes de France, s'exalta au point de perdre la raison et mourut prématurément. — Gabriel Hennequin, cousin du célèbre avocat, né en 1775, mort en 1842, officier de marine distingué puis chef de bureau au ministère de la marine, a donné : *l'Esprit de l'Encyclopédie*, 1822, 15 vol. in 8.

**HENNERSDORF**, v. de Saxe (Lusace), à 12 kil. N. de Zittau : 3000 hab. Patrie de Zinzendorf. Communauté de Frères Moraves.

**HENNUYER** (Jean Le), évêque de Lisieux, né en 1497, m. en 1578, fut précepteur de plusieurs princes de la famille royale, et confesseur de Henri II, de Diane de Poitiers et de Catherine de Médicis. Il se montra en toute occasion l'adversaire ardent des Calvinistes, et fit une vive opposition à l'Édit de 1562, qui leur était favorable. Quelques historiens ont dit cependant que, lors de la St-Barthélémy (1572), il préserva du massacre les protestants de son évêché, et le dramaturge Mercier, adoptant cette version, a fait de *Hennuyer* le héros d'un drame philanthropique (1772); mais, selon d'autres, cette supposition n'aurait aucun fondement, et ne serait que l'effet d'une confusion entre l'Édit de 1562 et celui de 1572 : si l'évêque de Lisieux résista au premier, qui favorisait les Calvinistes, il ne fit rien, disent-ils, pour s'opposer au second. Cependant, M. l'abbé Cagniard, curé de Lisieux, s'est efforcé, dans un écrit intitulé : *la St-Barthélémy et J. Hennuyer* (1851), d'établir la vérité de l'acte d'humanité qui lui est attribué.

**HENNUYERS**, habitants du Hainaut.

**HÉNOTIQUE**, *Hénoticon* (du grec *hénôtés*, unité), édit d'union rendu l'an 482 par l'empereur Zénon, à la sollicitation d'Acacius, patriarche de Constantinople, dans le but de réconcilier les Catholiques et les Eutychéens. Il ne fit qu'exciter dans l'empire d'Orient de vives disputes et provoqua de longues persécutions : aussi le pape Félix III le condamna-t-il.

**HENRI**. Ce nom est commun à un grand nombre de personnages historiques que nous répartirons dans les séries suivantes : I. Souverains d'Allemagne et princes allemands; II. Rois de France; III. Rois d'Angleterre; IV. Rois de Castille et de Portugal; V. Personnes diverses.

1. *Souverains de l'Allemagne et princes allemands.*

**HENRI I**, dit *l'Oiseleur*, né en 876, fils d'Othon, dit l'illustre, duc de Saxe, fut en 919 élu roi de Germanie, et devint le chef de la maison de Saxe, qui compta, après lui, 4 empereurs. Il soumit la Bavière, la Souabe, enleva la Lorraine à la France, repoussa les Danois, les Slaves, les Hongrois, les Huns, rendit la Bohême tributaire, créa les margraviats de Slesvig, de Brandebourg, de Misnie, d'Autriche, de Styrie, fonda Quédlimbourg, Meissen, Magdebourg, et dota l'Allemagne de ses premières chartes municipales. Il mourut en 936, laissant la couronne à son fils Othon le Grand. On le nommait *l'Oiseleur*, parce que les députés qui lui annoncèrent son élection le trouvèrent un faucon sur le poing.

**HENRI II**, le *Saint* ou le *Boiteux*, arrière-petit-fils du précéd., né en 972, mort en 1024. Il régna sur la Bavière dès 995, succéda à son cousin Othon III en 1002 sur le trône d'Allemagne, et fut couronné empereur à Rome en 1014. Son règne fut une lutte continuelle et presque toujours heureuse, soit avec les grands vassaux allemands et Italiens, qui cherchaient à se rendre indépendants, soit avec les Slaves et les Hongrois, qu'il voulait soumettre et convertir. Il réunifia la Bohême à l'empire et érigea en royaume la Pologne et la Hongrie, devenues chrétiennes, 1008. Sa piété, son zèle pour la propagation du Christianisme, sa soumission à l'autorité de l'Église et ses vertus héroïques l'ont fait mettre au nombre des saints. L'Église l'honore le 15 juillet. Il fut le dernier empereur de la maison de Saxe.

**HENRI III**, le *Noir*, de la maison de Franconie, fils et successeur de Conrad II le *Sauvage*, né en 1017, monta sur le trône en 1039. Après une guerre heureuse contre les Bohèmes (1042) et les Hongrois (1043), il passa en Italie où tout était en confusion, obtint l'abdication de Grégoire VI, et fit nommer successivement trois papes allemands (Clément II, 1046, Damase II, 1048, et Léon IX, 1049), et donna aux Normands l'investiture de la Calabre et de la Pouille. Revenu en Allemagne, il combattit de nouveau les Hongrois,

confisqua le duché de Bavière (1053), qu'il donna à son fils; il mourut en 1056, lorsqu'il allait repousser une invasion des Slaves. Il travailla à réformer les mœurs du clergé et combattit la simonie.

**HENRI IV**, fils de Henri III, lui succéda en 1056, âgé de six ans. Ses oncles, les ducs de Saxe et de Bavière, avaient enlevé la tutelle à sa mère, Agnès d'Aquitaine, et mettaient les domaines au pillage : il secoua leur autorité dès qu'il eut atteint sa majorité, les battit en plusieurs rencontres, et après une dernière victoire resta maître absolu (1075). Le trafic honteux qu'il fit des dignités ecclésiastiques et la corruption de ses mœurs mécontentèrent l'Église et les grands vassaux, et excitèrent une révolte des Saxons. Vaincus à Hohenbourg, ceux-ci s'adressèrent au pape comme à un arbitre suprême : Henri fut cité à comparaître devant Grégoire VII, mais il ne répondit qu'en faisant déposer le pape par la diète de Worms, en 1076. Alors commença entre l'empire et la papauté la grande querelle dite des *Investitures* (V. ce mot). Henri, frappé d'excommunication et déclaré déchu, vint humblement demander son pardon aux pieds du pape à Canossa (1077); mais, encouragé et excité par les seigneurs lombards, il oublia bientôt ses promesses et fit la guerre à Grégoire VII, ainsi qu'aux princes allemands qui avaient élu empereur à sa place Rodolphe de Souabe. Il créa un antipape, Guibert, sous le nom de Clément III, 1080. battit ses ennemis d'Allemagne, repassa en Italie, prit Rome et s'y fit couronner par l'antipape Clément III (1082); mais il s'éloigna de cette ville à l'approche des Normands. Il triompha ensuite des Saxons et de son nouveau compétiteur Hermann de Luxembourg et soumit encore une fois l'Italie, qui soulevait contre lui la comtesse Mathilde (1091). Son propre fils, Conrad, qu'il avait déjà fait nommer roi des Romains, s'étant uni à ses ennemis, Henri IV le fit déposer et lui donna pour successeur son second fils Henri (1097); mais celui-ci se souleva à son tour et le fit déposer par la diète de Mayence, en 1105; il s'échappa de sa prison et vint mourir à Liège dans l'indigence (1106). Par l'effet de son excommunication, son corps resta 5 années sans sépulture.

**HENRI V**, le *Jeune*, 2<sup>e</sup> fils du préc., né en 1081, parvint à l'empire en 1106 par sa révolte contre son père et par l'appui du pape Pascal II. Après avoir échoué dans des guerres contre les Flamands, les Polonais et les Hongrois, il vint à Rome pour se faire couronner par le pape. Mais son refus de renoncer au droit d'investiture occasionna une lutte sanglante : Henri pénétra dans Rome, fit prisonnier Pascal II, l'obligea à lui abandonner les investitures et à le couronner empereur (1112). Mais Pascal, devenu libre, protesta contre la violence qu'il avait subie, réclama les droits de l'Église et excommunia Henri. Cette sentence souleva l'Allemagne contre l'empereur. Néanmoins, Henri voulut s'emparer des domaines légués au St-Siège par la comtesse Mathilde (1116) : il entra encore une fois à Rome en vainqueur, en chassa de nouveau le pape Pascal II, qui mourut peu après, et opposa à son successeur Gélase II l'antipape Bourdin (Grégoire VIII), 1118. Cette lutte acharnée ne fut terminée que par le traité de Worms (1122), par lequel Henri renonça au droit d'investiture spirituelle. Il venait d'entreprendre une guerre contre la France qui avait soutenu le pape contre lui, lorsqu'il mourut en 1125.

**HENRI VI**, le *Cruel*, fils de Frédéric I (*Barberousse*), lui succéda en 1190. Après quelques expéditions en Allemagne, il fit triompher par ses armes ses droits sur les Deux Siciles, pays qu'il réclamait du chef de sa femme Constance, tante de Guillaume II, dernier roi de ce pays. Ses efforts pour rendre la couronne impériale héréditaire, la captivité qu'il fit subir à Richard *Cœur de Lion* et ses cruautés envers les Siciliens, le rendirent odieux. Il se disposait à se croiser lorsqu'il mourut en 1197, empoisonné, dit-on, par sa femme. Il laissait un fils, qui fut Frédéric II.

HENRI VII, duc de Luxembourg, né en 1282, fut élu empereur en 1308, après une vacance de 7 mois. Il voulut faire revivre les anciens droits de l'empire sur l'Italie et se fit couronner roi de Lombardie à Milan. Invité par les Gibelins à passer les monts, il soutint une longue et sanglante lutte contre le roi de Naples et le parti guelfe; il entra de force dans Rome, mais ne put se faire couronner empereur qu'en usant de violence. La mort l'arrêta au milieu de cette guerre en 1313. Louis V de Bavière lui succéda.

HENRI, dit *le Raspon*, landgrave de Thuringe et anti-empereur, fut opposé en 1246 par les évêques électeurs à Frédéric II, qu'Innocent IV venait de déposer; on le nomma pour cette raison le *roi des prêtres*. Il défit près de Francfort Conrad, fils de Frédéric II; mais il fut peu après blessé mortellement, au siège d'Ulme, en 1247.

HENRI le *Querelleur*, 2<sup>e</sup> fils d'Henri l'Oiseleur, fut duc de Lorraine et plus tard de Bavière. Il se révolta trois fois contre son frère Othon le Grand, qui lui pardonna toujours. Il mourut en 955.

HENRI le *Superbe*, neveu de Guelle II et fils de Henri le Noir, duc de Bavière, succéda à son père en 1126. L'empereur Lothaire II lui donna sa fille, avec le duché de Saxe, et y ajouta dans la suite la Toscane et les États de la comtesse Mathilde, en récompense des services qu'il lui avait rendus en Italie. Devenu par là le plus puissant prince de l'Allemagne, il semblait, à la mort de Lothaire, assuré de l'empire; mais, son orgueil ayant exaspéré les électeurs, ce fut Conrad de Hohestaufen qui fut élu (1138). Henri refusa de prêter serment de fidélité; il fut aussitôt mis au ban de l'empire et dépourillé de ses États. Il fit enfin sa paix avec Conrad, qui lui rendit seulement le duché de Saxe; il mourut en 1139, lorsqu'il se préparait à reconquérir la Bavière.

HENRI le *Lion* (1139-1180), fils de Henri le Superbe, fut à la mort de son père dépourillé de son héritage par l'empereur Conrad; mais il recouvra, sous l'empereur Frédéric I, les duchés de Saxe et de Bavière (1152), et fut quelque temps le plus puissant prince de l'Allemagne. Ayant refusé à l'empereur Frédéric des secours pour défendre l'Italie, ce prince, irrité de son ingratitude, le cita devant plusieurs diètes et le fit dépouriller de ses deux grands duchés (1180): il fut réduit à la possession de Brunswick et de Lunébourg. Il mourut à Brunswick en 1195. Il avait épousé Mathilde, sœur de Richard Cœur de Lion. Il est la tige de la maison de Brunswick ou de Hanovre qui règne encore auj. sur le Brunswick, le Hanovre et l'Angleterre.

HENRI de Prusse (le prince), 3<sup>e</sup> fils du roi Frédéric-Guillaume et frère de Frédéric II, contribua puissamment aux succès de son frère pendant la guerre de Sept ans: ses principaux faits d'armes sont la délivrance de Breslaw, 1760, et la victoire de Freyberg, 1762, où il battit les Impériaux. Les Polonais, charmés de sa valeur, lui offrirent la couronne; mais la Russie empêcha l'exécution de ce projet. Ami de la France, il était venu à Paris en 1788 pour y passer la fin de sa vie; mais la Révolution le força de s'éloigner. Il mourut à son château de Rheinsberg en 1802. On a une *Vie du prince Henri de Prusse*, par M. L. J. de Bouillé, Paris, 1809.

## II. Rois de France.

HENRI I, fils de Robert et petit-fils de Hugues Capet, né en 1065, m. en 1060, succéda à son père en 1031, après avoir vaincu sa mère Constance et les grands vassaux qui voulaient donner la couronne à son frère cadet Robert; toutefois, il céda à ce frère le duché de Bourgogne. Il intervint dans toutes les guerres survenues entre ses vassaux, défendit et raffermi sur son trône ducal Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, mais il se brouilla dans la suite avec ce prince, et fut vaincu par lui à Mortemer (1054). C'est sous son règne que la dignité de connétable fut instituée et que le comté de Sens fut

acquis. Henri avait épousé Anne de Russie, fille du grand-duc Iaroslav, dont il eut Philippe I.

HENRI II, né en 1518, fils de François I, lui succéda en 1547. Le but constant de sa politique fut d'affaiblir la puissance espagnole. Après avoir racheté Boulogne des mains des Anglais en 1550, il s'allia avec Protestants d'Allemagne, insurgés contre Charles-Quint, et commença la guerre par la prise de Metz, Toul et Verdun, en 1552. Charles, accouru avec une nombreuse armée, assiégea Metz sans succès, et, après la défaite d'une partie de son armée à Renti, signa à Vaucelles une trêve de 5 ans, en 1556. Henri II rompit la trêve après l'abdication de Charles-Quint. A la reprise des hostilités, le général français (le comte de Montmorency) fut battu à St-Quentin; mais le duc de Guise, qui fut aussitôt rappelé d'Italie, où il avait gagné plusieurs batailles, releva les affaires de Henri II: il reprit en 1558 sur les Anglais la ville de Calais, qui depuis 210 ans était séparée de la couronne, et obtint sur les Espagnols de grands succès. Néanmoins Henri II conclut en 1559 à Cateau-Cambrésis une paix peu honorable, par laquelle la France perdait une grande partie de ses conquêtes (Thionville, Mariembourg, Montmédy, Hesdin, Théroouanne, Yvoy, Bouillon, la Corse, le Montferrat, la plus grande partie de la Savoie, de la Bresse et du Piémont). Il mourut le 10 juillet de la même année, d'une blessure que lui fit dans un tournoi le comte de Montgomery. Fort rigoureux envers les Calvinistes, Henri II rendit contre eux les édits de Châteaubriant, 1551, et d'Écouen, 1553, qui prononçaient la mort contre les protestants surpris dans l'exercice clandestin de leur culte; en 1559, deux membres du parlement, Dufaur de Pibrac et Anne Dubourg furent incarcérés, pour s'être fait les défenseurs de la liberté de conscience. Henri II avait eu pour femme Catherine de Médicis, et il eut d'elle 10 enfants dont plusieurs moururent jeunes et dont 3 occupèrent le trône (François II, Charles IX, Henri III). Il eut pour maîtresse avouée la célèbre Diane de Poitiers.

HENRI III, 5<sup>e</sup> fils de Henri II, né en 1551, porta d'abord le titre de duc d'Anjou. Avant de monter sur le trône, il s'était acquis une grande réputation par les victoires de Jarnac et de Moncontour, remportées sur les Huguenots, ce qui le fit élire roi de Pologne en 1573. Mais il abandonna ce royaume dès l'année suivante pour venir succéder en France à Charles IX. Le pays était alors divisé en trois partis: les Protestants, qui reconnaissaient pour chefs le prince de Condé et Henri de Navarre; les Politiques ou Catholiques modérés, qui s'étaient alliés aux Protestants et se trouvaient sous l'influence du duc d'Alençon, frère du roi; enfin les Catholiques exaltés, qui reconnaissaient pour chef le duc de Guise. Après quelques hostilités contre les Protestants et les Politiques, Henri III leur accorda, en 1576, la paix de Loches ou de Beaulieu, à des conditions honorables; mais les Catholiques, irrités de ces concessions, craignant pour la religion et excités par le duc de Guise, formèrent la *Ligue ou Sainte Union*, dans laquelle devait entrer tous les citoyens sous peine d'être traités en ennemis. Le but ostensible de la Ligue était de sauver la religion en exterminant les Calvinistes; mais on voulait en outre enfermer le roi dans un monastère et donner la couronne au duc de Guise. Dans le but de neutraliser cette Ligue, Henri s'en déclara le chef, mais il ne réussit pas à ramener à lui les Catholiques: les États de Blois, sous l'influence des Ligueurs, le forcèrent à recommencer la guerre contre les Protestants. Il leur accorda de nouveau la paix à Nérac en 1580; mais cette paix ne fut pas de longue durée, et la guerre devint plus acharnée lorsque, en 1584, par la mort du duc d'Alençon, frère du roi, un prince protestant, Henri de Navarre, fut devenu l'héritier présomptif de la couronne. Henri III, qui soupçonnait le vrai but de la Ligue, n'osait cependant pas encore se brouiller avec le duc de Guise. La *Journée des Barricades*

ayant anéanti le pouvoir du roi à Paris, il s'échappa, assembla les États à Blois, y appela le duc de Guise, et l'y fit assassiner, en 1588. Ce crime souleva contre lui toute la France catholique, et il fut obligé d'avoir recours à Henri de Navarre. Avec lui il assiéga Paris, et il était sur le point de s'en emparer lorsqu'il fut assassiné par J. Clément, le 1<sup>er</sup> août 1589; il expira le lendemain. Ce prince s'était rendu méprisable, même aux hommes de son parti, par sa faiblesse, ses débauches, sa honteuse condescendance pour ses favoris, que l'histoire a flétris sous le nom de *mignons*, par ses prodigalités, et sa superstition. Avec lui s'éteignit la maison de Valois.

HENRI IV, dit le *Grand*, né en 1553, au château de Pau, était fils d'Ant. de Bourbon, duc de Vendôme, et de Jeanne d'Albret, reine de Navarre. Il descendait de Robert, comte de Clermont, 6<sup>e</sup> fils de S. Louis, et se trouvait être héritier légitime de la couronne de France à l'extinction de la famille de Valois. Sa mère l'éleva dans la religion réformée; il apprit l'art de la guerre sous l'amiral Coligny. Après le traité de St-Germain (1570), il épousa la sœur du roi, Marguerite de Valois; il devint roi de Navarre à la mort de sa mère, 1572. Quoique beau-frère du roi, il ne put échapper au massacre de la St-Barthélemy qu'en se faisant catholique. Malgré sa soumission il fut gardé à vue, et ne parvint à s'évader qu'à la mort de Charles IX, en 1575. Alors il rétracta une abjuration forcée, revint à son ancien culte, et se mit à la tête du parti huguenot. De nombreux succès, notamment une victoire remportée à Coutras sur Joyeuse (1577), et le courage, l'habileté, la franchise, la générosité dont il donnait tous les jours des preuves, lui firent bientôt un grand renom. Après la journée des *Barricades* (1578), Henri III fit sa paix avec lui, et les deux princes vinrent assiéger Paris, qui était au pouvoir des Ligueurs. A la mort de Henri III, il fut reconnu roi de France par une partie de l'armée, le 2 août 1589, mais la Ligue refusa de le reconnaître et proclama roi le vieux cardinal de Bourbon sous le nom de Charles X. En même temps, la défection d'un grand nombre de catholiques le torçait de lever le siège de Paris. Deux victoires, remportées sur Mayenne, chef de la Ligue, à Arques (1589) et à Ivry (90), relevèrent ses affaires, et il put reprendre le siège de Paris; mais il dut le lever encore à l'approche du duc de Parme, qui l'empêcha aussi de prendre Rouen (1592). Malgré son courage et ses habiles manœuvres, la guerre eut duré peut-être longtemps encore s'il n'eût consenti à abjurer le Calvinisme (1593). Paris ouvrit bientôt ses portes, et les chefs de la Ligue se soumirent l'un après l'autre. Cependa il eut encore à livrer quelques combats : la victoire de Fontenay-Française lui soumit la Bourgogne (1595) et la prise d'Amiens réduisit la Picardie (1596). En 1598, Henri publia l'*Édit de Nantes*, par lequel il assurait aux Calvinistes la liberté religieuse avec d'importants privilèges, et signa avec le roi d'Espagne la paix de Vervins. Depuis lors il donna tous ses soins au gouvernement et ne s'occupa plus qu'à guérir les plaies de la guerre civile. Les finances, dirigées par Sully, devinrent prospères; le commerce, l'agriculture, les arts furent protégés; il mérita d'être surnommé le *Restaurateur de la France*. A l'extérieur, Henri IV reprit les projets de François I et de Henri II contre la maison d'Autriche, rétablit l'influence française en Italie, acquit de la Savoie la Bresse, le Bugey et la Valromey (1601), soutint les Pays-Bas insurgés contre l'Espagne, rapprocha en Allemagne les Luthériens et les Catholiques. Il avait, assure-t-on, formé le projet d'une espèce de République chrétienne, où les différends auraient été jugés par une diète souveraine, où toutes les religions auraient été mi-es sur le pied de l'égalité. Il voulait avant tout établir l'équilibre entre les grandes puissances, et déjà il armait contre l'Autriche pour faire restituer aux héritiers protestants de Juliers les domaines confisqués sur eux par l'empereur Mathias, lorsqu'il fut assassiné : il fut frappé le 14 mai 1610

d'un coup de couteau par le fanatique Ravallac. Déjà plusieurs conspirations (F. Biron, Bouillon) et plusieurs tentatives d'assassinat (V. Barrière, Châtel) avaient été faites contre lui. Henri IV a été justement surnommé par la postérité le *bon Henri*, à cause de l'amour qu'il avait pour son peuple. Ce prince n'est pas moins connu par sa galanterie que par ses qualités guerrières et politiques; il eut plusieurs maîtresses dont la plus célèbre est Gabrielle d'Estrees. Son mariage avec Marguerite de Valois ayant été déclaré nul en 1599, Henri avait épousé Marie de Médicis, en 1600. Il eut pour successeur Louis XIII, son fils. Sa Vie a été écrite par Pérégrin, et son *Histoire* par M. Poirson (1837). Voltaire l'a pris pour le héros de sa *Henriade*. M. de Rommel a publié en 1840 sa *Corresp. inéd. avec Maurice, Landgrave de Hesse*. M. Berger de Xivrey a donné les *Lettres de Henri IV* dans les *Documents inéd. de l'Hist. de France* (7 vol. in-4, 1843-55).

### III. Rois d'Angleterre.

HENRI I, dit *Beaucerre*, 3<sup>e</sup> fils de Guillaume le Conquérant, né en 1068, m. en 1135, porta d'abord le titre de duc de Normandie. A la mort de son frère Guillaume le Roux, il usurpa la couronne au préjudice de Robert Courte-Housse, son frère aîné, en 1100; ce dernier l'eut, mais il fut vaincu et fut prisonnier à Tinchebray (1106). Henri, consolidé sur le trône, fit oublier son usurpation par un règne heureux et habile. La charte qu'il donna à ses barons est regardée comme la première origine des libertés anglaises. Henri fut entraîné dans quelques guerres soit contre les comtes d'Anjou et de Flandre, soit contre le roi de France Louis le Gros, qu'il battit à Brenneville (1119). Il eut aussi de vifs démêlés avec S. Anselme, archevêque de Cantorbéry, au sujet des investitures. On l'avait surnommé *Bon clerc* à cause de son amour pour les lettres. Son neveu Etienne lui succéda, au préjudice de sa fille Mathilde, qu'il avait désignée.

HENRI II, fils de Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou, et de Mathilde, fille de Henri I, naquit en 1133 et devint roi d'Angleterre à la mort d'Etienne en 1154. Avant de monter sur le trône, il avait épousé Éléonore de Guyenne, que Louis VII venait de répudier (1152). Il conquit l'Irlande en partie (1171), rendit l'Écosse vassale, et réforma l'administration et la justice. Ses possessions en France comprenaient, outre la Normandie, les domaines de son père (Anjou, Touraine, Maine et Berry), ceux de sa femme Éléonore de Guyenne (Guyenne, Poitou, Saintonge, Auvergne, Périgord, Angoumois, Limousin), et de plus la Bretagne, qu'il acquit en 1166. Son règne fut troublé par une lutte qu'il engagea inconsidérément contre Th. Becket, archevêque de Cantorbéry, et contre le clergé d'Angleterre, en publiant les *Constitutions de Clarendon* qui restreignaient la juridiction des tribunaux ecclésiastiques; l'Église l'emporta, mais Thomas Becket périt assassiné (1170). Excommunié pour ce meurtre, qu'il avait provoqué, s'en commandé, Henri se vit de plus attaqué par tous ses ennemis, auxquels se joignirent ses propres fils et sa femme Éléonore. Vainement il révoqua les constitutions de Clarendon et se soumit à recevoir la discipline sur le tombeau de Th. Becket; la révoite, quelque temps apaisée, recommença avec plus de violence, soutenue par le roi de France Louis VII et par Philippe-Auguste, et le malheureux roi succomba à Foxevés de sa douleur; il mourut à Chinon en 1189. Richard Cœur de Lion lui succéda.

HENRI III, fils de Jean sans Terre, n'avait que 9 ans lorsqu'il succéda à son père, en 1216. La régence fut confiée au duc de Pembroke, qui sut rattacher au jeune prince les barons révoltés contre son père et Éoigner son compétiteur, Louis de France (depuis Louis VIII). A partir de 1219, Henri III gouverna seul. Il voulut recouvrer ses domaines de France, que Philippe-Auguste avait enlevés à Jean sans Terre; mais il fut battu par S. Louis à Taillebourg et à Saintes en 1242, et ne dut qu'aux scrupules du saint roi d'être rétabli dans une partie des possessions de sa

famille. Il tenta vainement la conquête de la Sicile, que le pape lui avait donnée. L'énormité des impôts souleva contre Henri les barons d'Angleterre; il se vit contraint par Simon de Montfort à signer les *Provisions d'Oxford* (1258), mais il refusa bientôt de les observer; il fut battu et fait prisonnier à Lewes par Simon de Montfort, en 1264, et se vit contraint de confirmer la *Grande charte*, donnée par son père. Son fils Édouard releva ses affaires et vainquit les barons à Evesham en 1265. Depuis Henri III régna paisiblement. Il mourut en 1272.

HENRI IV, né en 1367, avait pour père le duc de Lancastre, 3<sup>e</sup> fils d'Édouard III. Persécuté et exilé par Richard II, il profita des haines que la tyrannie de ce prince avait soulevées pour le faire déposer (1399), et pour s'emparer de la couronne, qui, au défaut de Richard, revenait à Roger Mortimer, petit-fils du duc de Clarence, 2<sup>e</sup> fils d'Édouard III, et à Anne Mortimer, sa fille. Cette usurpation et le meurtre de Richard II excitèrent des révoltes qui furent réprimées par la sanglante bataille de Shrewsbury, en 1403, et suivies de cruelles vengeance. Henri IV, après avoir fait la guerre à l'Écosse et à la France, mourut détesté, en 1413.

HENRI V, né en 1388, était fils de Henri IV et lui succéda en 1413. Il signala le commencement de son règne par un changement heureux dans ses mœurs dissolues, et reprima les entreprises des partisans de Wiclif. Il profita des dissensions qui déchiraient la France, divisée entre les factions des Armagnacs et des Bourguignons, pour lui déclarer la guerre, et remporta en 1415 la victoire d'Azincourt, à la suite de laquelle il conclut une trêve de 2 ans, mais il recommença les hostilités en 1418, lorsqu'il se fut allié avec la reine de France, Isabeau de Bavière, et avec le duc de Bourgogne. Le traité de Troyes, signé en 1420, lui donna pour épouse Catherine, fille de Charles VI, avec le titre de régent du royaume de France, et le désigna pour héritier du trône au préjudice du Dauphin (Charles VII). Il exerça en effet la régence, fit la guerre au Dauphin, le repoussa derrière la Loire et se rendit maître de presque toute la France; mais il mourut au milieu de ses succès, à 34 ans, au château de Vincennes, en 1422.

HENRI VI, fils de Henri V, n'avait que 8 mois à la mort de son père, 1422, et fut proclamé à la fois roi d'Angleterre et de France, sous la régence de ses oncles, le duc de Bedford pour la France, et le duc de Gloucester pour l'Angleterre. Bedford remporta d'abord de grands succès contre Charles VII, et fit sacrer Henri roi de France à Notre-Dame, en 1431; mais, son frère Gloucester s'étant brouillé avec le duc de Bourgogne, le plus puissant allié de l'Angleterre, le roi de France reprit bientôt l'offensive, et parvint en 1435 à chasser presque entièrement les Anglais. Une paix fut conclue, et, pour la cimenter, Henri VI épousa une princesse française, Marguerite d'Anjou (1445). Cette princesse énergique exerça toute l'autorité, son mari étant resté toute sa vie en tutelle, à cause des accès d'imbécillité auxquels il était sujet. Elle disgracia le duc de Gloucester; mais elle eut bientôt à combattre Richard, duc d'York, issu par les femmes du 2<sup>e</sup> fils d'Édouard III, qui voulait gouverner au nom du roi, et le neveu de ce prince, le fameux comte de Warwick. C'est alors que commença entre les partisans d'York et ceux de Henri ou de Lancastre la célèbre lutte dite des *Deux-Roses* (V. ce mot). Henri VI fut battu par le duc d'York à St-Albans, et tomba entre ses mains (1455). Cependant il ressaisit le pouvoir à l'aide de sa femme après la victoire remportée par cette princesse à Wakefield (1460), et dans laquelle périt le duc d'York; mais, défait lui-même à Towton (1461), puis à Hexham (1464), il tomba encore une fois entre les mains de ses ennemis, à la tête desquels s'était mis le fils du duc d'York, Édouard (1464), et fut enfermé à la Tour de Londres. Cette fois Henri fut détrôné par son rival, qui régna sous le nom d'Édouard IV. En

1470, il est rétabli un instant par le caprice de Warwick; mais Édouard, rentré dans Londres, s'empara de sa personne, bat Warwick à Barnet, Marguerite à Tewksbury, et fait la reine prisonnière, ainsi que son fils, qui est aussitôt massacré (1471). Henri VI, jeté dans une prison, cessa de vivre peu de jours après: on soupçonna que sa mort était l'effet d'un crime.

HENRI VII, chef de la famille des Tudor, né en 1458, m. en 1509, descendait, par sa mère, du duc de Lancastre, 3<sup>e</sup> fils d'Édouard III (V. tudor), et portait d'abord le titre de comte de Richmond. Forcé de quitter l'Angleterre sous Édouard IV, chef de la maison d'York, il vint en 1485 revendiquer les droits de sa famille contre Richard III. Il termina heureusement la querelle des Deux-Roses par la victoire décisive de Bosworth où périt Richard III, et épousa Elisabeth, héritière de la maison d'York. Son règne fut troublé par 3 imposteurs, Lambert Simnel, Wilford, et Perkin Warbeck, qui se prétendaient les légitimes héritiers du trône. Henri triompha de tous les trois, et depuis lors il régna paisiblement. Il favorisa la marine et les voyages de recherche: c'est sous son règne que fut découvert le Canada (1498). Ce prince était fort avare: il amassa un immense trésor. Sa vie a été écrite par François Bacon. — Sa fille aînée, Marguerite, épousa Jacques IV, roi d'Écosse, ce qui amena plus tard l'avènement des Stuarts.

HENRI VIII, né en 1491, fils de Henri VII, lui succéda en 1509. Il abandonna d'abord le soin des affaires à son ministre Wolsey, et ne s'occupa guère que de ses plaisirs. Wolsey l'engagea dans une lutte contre la France: il avait obtenu sur les Français quelques avantages, notamment à Guinegate (1513), quand il se vit rappelé dans son pays par une invasion du roi d'Écosse, Jacques IV; mais déjà Jacques avait été vaincu et tué à la bataille de Flodden. L'année suivante, Henri se réconcilia avec Louis XII et lui donna sa sœur Marie en mariage. En 1520, il eut avec François I la célèbre entrevue du *Camp du Drap d'Or*, malgré laquelle Wolsey le fit entrer dans les intérêts de Charles-Quint. Cependant, après la bataille de Pavie, Henri, alarmé de la puissance de l'empereur, fit sa paix avec la France (1525). Ayant conçu une vive passion pour Anne Boleyn, femme d'honneur de la reine Catherine d'Aragon, il voulut divorcer et prétexta pour y réussir des scrupules hypocrites. Comme le pape refusait de prononcer le divorce, Henri, s'en prenant à Wolsey, son premier ministre, le disgracia; bientôt il rompit avec l'Église même, quoiqu'il se fût montré jusque là zélé catholique et qu'il eût lui-même écrit contre Luther; et, après s'être fait proclamer par le parlement *protecteur et chef suprême* de l'Église d'Angleterre, il épousa Boleyn (1531). Cinq ans après il la fit décapiter sous prétexte d'adultère. Depuis, il épousa successivement Jeanne Seymour, qui mourut en couches, Anne de Clèves, qu'il répudia pour sa laideur, Catherine Howard, qu'il mit à mort pour adultère, et enfin Catherine Parr, qui lui survécut. Tout en se séparant de l'autorité du St-Siège, Henri maintint les autres points du dogme catholique, qui ne fut attaqué que sous le règne suivant; il sévit alternativement contre le Catholicisme et contre la religion réformée: Fisher et Thomas Morus furent ses plus illustres victimes. Il s'enrichit en dépouillant les églises et les monastères. Depuis le schisme, Henri VIII fut presque toujours l'allié de François I; cependant il lui déclara la guerre en 1544 à l'instigation de Charles-Quint, et prit Boulogne, mais il ne tarda pas à rendre cette place et à conclure la paix. Henri mourut en 1547, laissant 3 enfants qui régnèrent après lui: Édouard VI, Marie et Elisabeth. Herbert, en Angleterre, et Audin, en France, ont écrit l'*Histoire de Henri VIII*.

#### IV. Rois de Castille et de Portugal.

HENRI I, roi de Castille, succéda en 1214 à son père, Alphonse IX, à 9 ans, et m. en 1217 Bérengère, sa sœur, et le comte de Lara régnaient en son nom.

HENRI II, comte de Transtamare, fils naturel d'Al-

phonse XI et d'Éléonore de Guzman, né en 1333, m. en 1379, eut de longs démêlés avec son frère Pierre le Cruel, et usurpa sur lui la couronne de Castille, après l'avoir battu à Montiel et tué dans une entrevue, 1369. Quoique parvenu au trône par le crime, il se montra sage et bienfaisant, et eut des succès contre les rois de Portugal, de Navarre et d'Aragon.

HENRI III, dit *l'Infirme*, fils de Jean I, roi de Castille, lui succéda en 1390, à 11 ans. Après avoir secoué la tyrannique tutelle de ses deux oncles, il les combattit, les vainquit et leur pardonna (1395). Dans le schisme qui divisait l'Église, il se déclara pour Boniface VIII, mais, ayant été excommunié par lui pour avoir voulu introduire quelques modifications dans la discipline de l'Église, il reconnut l'enoit XIII, son rival. Il obtint de grands succès sur les Portugais et les corsaires africains, et prit Tétouan. Il mourut en 1406, laissant le trône à Jean II, son fils.

HENRI IV, dit *l'Impuissant*, fils de Jean II, roi de Castille, lui succéda en 1454, à l'âge de 30 ans. Il eut d'abord à soutenir une guerre contre l'Aragon, qui fut terminée par la médiation de la France (1461). Il eut longtemps à lutter contre ses propres sujets qui refusaient de reconnaître sa fille (Jeanne) pour héritière du trône, contestant la légitimité de sa naissance, et qui le contraignirent à désigner Isabelle, sa sœur. Il tourna ensuite ses armes contre les Maures sans obtenir d'autre succès que de reprendre Gibraltar. Il mourut en 1474, haï et méprisé à cause de ses infâmes débauches et de sa lâche complaisance pour les désordres de sa femme.

HENRI de Bourgogne, tige des rois de Portugal, était petit-fils de Robert I, duc de Bourgogne, et arrière-petit-fils de Robert, roi de France. Il se mit au service des rois de Castille Ferdinand et Alphonse VI, obtint de grands succès sur les Maures, en fut récompensé par la main de la fille naturelle d'Alphonse, et reçut, avec le titre de comte souverain (1095), la cession du Portugal, qu'il avait conquis sur les Infidèles. Il gouverna ses États avec sagesse et y fit fleurir la religion. Il fut tué au siège d'Alstorga, en combattant les Maures, 1112. Son fils, Alphonse I, prit le 1<sup>er</sup> le titre de roi de Portugal.

HENRI de Portugal, duc de Viseu, surnommé *le Navigateur*, né en 1394, mort vers 1463, était le 4<sup>e</sup> fils de Jean I, roi de Portugal. Il fit une étude approfondie de la géographie et de l'art de la navigation, et signala plusieurs fois son courage sur mer, notamment dans les expéditions contre Ceuta et Tanager. Ce prince appela autour de lui les marins et les voyageurs les plus célèbres et fonda une école nautique à Sagres près du cap-St-Vincent. Il dirigea lui-même diverses expéditions : la découverte de l'île de Porto-Santo (1418), celle de Madère (1419) et des Açores (1432), ainsi que plusieurs voyages au Sénégal et aux côtes de Guinée, furent dues à ses soins. On lui attribue l'astrolabe et les cartes plates.

HENRI (le cardinal), roi de Portugal, 3<sup>e</sup> fils du roi Emmanuel, était archevêque de Braga et d'Evora lorsque la mort de son neveu Sébastien, qui périt en Afrique l'appela au trône (1578). Il se montra faible, irrésolu, et mourut sans s'être choisi un successeur, en 1580. Philippe II, roi d'Espagne, s'empara du Portugal après sa mort.

#### V. Personnes divers.

HENRI de Champagne, roi de Jérusalem, né vers 1150, m. en 1197, eut une part glorieuse à la 3<sup>e</sup> croisade, se distingua surtout au siège de Ptolémaïs et fut élevé sur le trône du consentement des seigneurs croisés en 1192. Il avait épousé Isabelle, veuve de Conrad, marquis de Tyr.

HENRI de Hanaut, empereur latin de Constantinople, de la maison de Flandres, né en 1174, prit part à la 4<sup>e</sup> croisade. Son frère Baudouin étant tombé entre les mains des Bulgares en 1205, il fut nommé régent, puis empereur en 1206. Après quelques guerres heureuses contre les Bulgares et les empereurs grecs, il mourut empoisonné, en 1216, au

moment où il marchait contre Michel, despote de Servie.

HENRI *l'Hermite*, hérésiarque du XII<sup>e</sup> s., qu'on croit originaire d'Italie, vécut d'abord en anachorète. Il rejetait une grande partie des Écritures, ne voulait pas d'églises, ne donnait le baptême qu'aux adultes, niait la présence réelle et supprimait la messe, prescrivait les croix, le culte des morts, etc. Chassé du Mans par Hildebert, évêque de cette ville, il se rendit à Lausanne, puis partit de cette ville en 1116 pour parcourir le midi de la France avec Pierre de Bruys, et fit un si grand nombre de prosélytes que le pape Eugène III fut obligé d'envoyer un légat pour combattre ses erreurs (1147). Il trouva dans S. Bernard un adversaire redoutable. Il fut pris et enfermé à l'abbaye de Clairvaux, où il mourut. Ses partisans sont connus sous les noms d'*Henriciens* et de *Petrobuisiens*. Ils se confondirent avec les Albigeois.

HENRI DE GAND, *Henricus Gandavensis*, théologien scolastique, surnommé *Doctor solennis* à cause de l'autorité de ses doctrines, né en 1220, à Mada près de Gand, mort en 1295, enseigna longtemps à l'Université de Paris et devint archidiacre de Tournay. On a de lui : *Quodlibeta theologica*, Paris, 1518; *Summa theologica*, 1520; *De scriptoribus ecclesiasticis*, etc. Il était réaliste et associait les idées de Platon aux formes aristotéliques.

HENRI DE CONDÉ, DE GUISE, etc. V. CONDÉ, etc.

HENRI I, roi d'Haïti. V. CHRISTOPHE.

HENRI, écrivain anglais, etc. V. HENRY.

HENRICHOMONT, ch.-l. de cant. (Cher), à 23 k. O. de Sancerre; 1'01 hab. Cette ville donnait son nom à une petite principauté.

HENRICHOMONT (Principauté de), ou de Pois-Belle, petit État jadis indépendant, était enclavé dans le Berry et comptait env. 6000 h. Outre Henrichomont, on y trouvait Bois-Belle, Mennetou-Sallon, Quantilly. Sully acheta en 1597 cette pté à Charles de Gonzague, et fit bâtir près de Bois-Belle la petite ville d'*Henrichomont*, qu'il nomma ainsi en l'honneur d'Henri IV. La principauté fut réunie à la couronne en 1766.

HENRICIENS, hérétiques. V. HENRI l'Hermite.

HENRIETTE DE FRANCE, reine d'Angleterre, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, née à Paris, en 1609, épousa en 1625, à Londres, le roi Charles I, qui venait de monter sur le trône d'Angleterre. Lorsque la guerre civile qui causa la perte de son époux commença à éclater, Henriette, qui professait la religion catholique, fut accusée d'agir le roi contre les Protestants, et en 1644, elle se vit forcée de fuir vers les côtes de France, poursuivie par le canon anglais. Cette malheureuse princesse, après la fin déplorable de son époux (1649), se retira dans le couvent de la Visitation, qu'elle fonda à Chaillot. En 1660, à l'avènement de son fils Charles II, elle revint en reine d'Angleterre; mais elle revint bientôt à Chaillot. Elle mourut en 1669, à Colombes, où elle passait l'été. Bossuet prononça son *Oraison funèbre* : c'est un de ses chefs-d'œuvre. Ch. Cotolendi a donné l'*Histoire* de cette princesse, avec un *Journal de sa vie*, Paris, 1690. Ses *Lettres à Charles I* ont été publiées à Londres en 1857.

HENRIETTE D'ANGLETERRE, duchesse d'Orléans, fille de la précéd. et de Charles I, née à Exeter en 1644, épousa en 1661 Philippe, duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Belle et spirituelle, elle obtint un brillant succès à la cour de Louis XIV; négligée par son mari, elle ne sut pas se garantir des séductions. En 1670, elle fut chargée par Louis XIV d'une mission secrète auprès du roi d'Angleterre Charles II, son frère, dans le but de détacher ce prince de l'alliance des Hollandais : au bout de dix jours, elle était de retour après avoir obtenu un plein succès. Peu de jours après, le 29 jan., elle mourut presque subitement, après avoir l'un verre d'eau de chèvêche; elle n'avait que 26 ans. On soupçonna qu'elle avait été empoisonnée, et l'opinion accusa le chevalier de Lorraine, qu'elle avait fait exiler; mais il n'y a pas de

preuves positives. Bossuet prononça son *Oraison funèbre* ; c'est, comme celle de sa mère, un des plus beaux morceaux de ce grand orateur. Mme de La Fayette a laissé une *Hist. d'Henriette d'Angleterre*.

**HENRION DE PANSEY** (P. P. Nic.), magistrat, né en 1742 à Treveray (Meuse), mort à Paris en 1809, s'était distingué avant la Révolution comme avocat. Sous le Directoire, il fut administrateur du dép. de la Marne, puis professeur de législation à l'école centrale de Chaumont; il devint membre de la Cour de cassation sous le Consulat. Napoléon l'appela au Conseil d'État. En 1814, il eut le portefeuille de la justice sous le gouvernement provisoire. En 1818, il succéda à Desèze comme président de la Cour de cassation, et remplit ces fonctions jusqu'à sa mort, conservant dans l'âge le plus avancé l'intégrité de ses facultés. On a de lui des traités estimés : *De la compétence des juges de paix*; *De l'autorité judiciaire en France*; *De la police rurale et forestière*; *Des assemblées nationales en France*, c. 1826; *Du pouvoir municipal et de la police des communes*.

**HENRIOT** ou **HANRIOT** (Franc.), commandant de la garde nationale parisienne de 1793 à 1794, né à Nanterre en 1761, de parents pauvres, avait rempli à Paris, avant la Révolution, divers emplois peu élevés. Dans la journée du 10 août, il se fit remarquer par son audace, et bientôt après, Robespierre le fit élire chef de la section des droits de l'homme. Dévoté à la Montagne, il investit la salle de la Convention au 31 mai et força les représentants à prononcer la proscription des Girondins; il reçut en récompense le commandement de la garde nationale. Au 9 thermidor, au moment de secourir le parti de Robespierre, il se déconcerta et se réfugia à l'hôtel de ville, où un des présidents du tribunal révolutionnaire, indigné de sa lâcheté, le jeta par une fenêtre. Il fut traîné le lendemain à l'échafaud.

**HENRIQUEZ** (Henri), jésuite portugais, un des premiers compagnons de S. Ignace, né vers 1520, mort en 1600, fut missionnaire aux Indes. Il acquit la connaissance des langues des différentes contrées où il prêcha, et publia des *Grammaires* et des *Vocabulaires* de ces langues. Il a aussi écrit : *une Vie de la Ste Vierge*, des *Vies de Saints* et un traité *Contra fabulas Ethnicorum*.

**HENRIQUEZ** (Jeanne). V. JEANNE HENRIQUEZ.

**HENRY** (Robert), historien écossais, né en 1708 dans le comté de Stirling, mort en 1790, fut ministre de l'Église presbytérienne d'Écosse. On a de lui une *Histoire d'Angleterre*, publiée de 1771 à 1793, 6 v. in-4, qui se termine à la mort de Henri VIII. Cet ouvrage traite en autant de sections distinctes de l'histoire civile, de la religion, des institutions, du commerce, des arts, des mœurs, etc. Il a été trad. par Boulard et Cantwell, Paris, 1789-96, 6 vol. in-4.

**HENRY** (Patrick), un des fondateurs de l'indépendance des États-Unis, né en 1736, m. en 1799, exerça d'abord la profession d'avocat, fut élu membre de l'assemblée de Virginie en 1765, député au congrès, 1774, gouverneur de la Virginie, 1776, et fut plusieurs fois rappelé à ce poste : il fit prendre par l'État de Virginie des mesures vigoureuses contre l'Angleterre, surtout contre l'impôt du timbre, mesures qui furent bientôt adoptées par tous les autres États. P. Henry est peut-être l'orateur le plus éloquent qu'ait possédé l'Amérique.

**HENRY** (P. Franc.), littérateur français, né à Nancy en 1759, m. à Paris en 1833, est auteur d'une *Histoire du Directoire*, 1801; d'une *Hist. de Napoléon Bonaparte*, 1826; et a trad. de l'anglais les *Œuvres politiques de J. Harrington*, 1789, les *Voyages de Parkinson* (1797), de *Stedman et Thomson*, de *Percival*, de *Bruce* (1795), de *Vancouver* (1802), la *Vie de Washington* de Marshall (1807), etc.

**HENRY** (Noël Ét.), pharmacien, né à Beauvais en 1767, m. en 1832, fut 35 ans chef de la pharmacie centrale des hôpitaux de Paris, professa la chimie à cet établissement et à l'École de pharmacie, fut un

des principaux rédacteurs du *Codex* et un des premiers membres de l'Académie de médecine. On lui doit l'analyse d'un grand nombre de substances (*rhubarbe, gentiane, écorce de Winter, cannelle, véteriver*), des mémoires sur les *iodures, la strychnine*, etc.; un *Manuel d'Analyse des eaux minérales*, 1825, et la *Pharmacie raisonnée* (avec Guibourt), 1828.

**HÉPHESTION**, favori d'Alexandre le Grand, fut le compagnon de ses travaux et de ses plaisirs. Il épousa une des filles de Darius. Il mourut à Ecbatane l'an 324 av. J.-C. : Alexandre fut si touché de cette perte qu'il en pensa mourir de douleur, et qu'il fit crucifier le médecin qui l'avait soigné. Il lui fit des funérailles magnifiques et voulut le faire adorer comme un demi-dieu.

**HÉPHESTION**, grammairien grec d'Alexandrie, vivait sous Vespasien. On a de lui un *Enchiridion de métris et poëmate*, publié, avec trad. latine, par J. Corn de Pauw, Utrecht, 1727, et par Gaisford, Oxford, 1801, 1823 et 1855.

**HÉPHESTIOS**, nom grec de Vulcain.

**HEPTANOMIDE**, *Heptanomis*, dite aussi *Moyenne-Egypte*, auj. prov. d'Ouestanieh ou de *Vostoum*, l'une des 3 grandes régions de l'Égypte ancienne, était située au centre, et avait pour capitale Memphis. Elle comprenait sept nomes : d'où son nom.

**HEPTARCHIE** (c.-à-d. sept royaumes), nom par lequel on désigne les sept royaumes créés successivement du 6<sup>e</sup> au 11<sup>e</sup> siècle par les Angles et les Saxons dans la Grande Bretagne. Ces royaumes sont ceux de *Kent*, fondé par Hengist vers 455, de *Sussex*, par Ella en 491, de *Wessex*, par Gerdic en 516, d'*Essex* en 526, de *Northumberland* en 547 (celui-ci forma primitivement, v. 540, 2 roy. distincts, ceux de *Déirie* au S. et de *Bernicie* au N.), d'*Est-Anglie* en 571, et de *Mercie* en 584. Ils comprenaient toute l'Angleterre, moins le pays de Galles, et de plus la partie méridionale de l'Écosse. Après s'être longtemps combattus, ces petits États furent réunis de 800 à 827 sous la domination d'un seul maître, Egbert, roi de Sussex, qui prit le nom de roi d'Angleterre.

**HÉRACLÉE**, *Heraclea* (d'*Héraclès*, nom grec d'Hercule), nom commun à un grand nombre de villes anciennes, qu'on supposait fondées par Hercule, et parmi lesquelles on distingue : 1<sup>o</sup> *Heraclea Thracica* ou *Perinthus*, auj. *Erekli* (V. PERINTH); 2<sup>o</sup> *Heraclea Pontica* ou *Eriobolus*, auj. *Erekli*, en Bithynie, sur le Pont-Euxin, colonie milésienne, qui fut très-florissante, et qui elle-même fonda beaucoup d'autres colonies; — 3<sup>o</sup> *Heraclea Lucania*, auj. *Policoro*, en Italie, sur la côte de la mer Ionienne, près de Métaponte, à l'emb. de l'Aciris; c'était une colonie de Tarente et la patrie de Zeuxis. Pyrrhus y battit les Romains l'an 280 av. J.-C.; ceux-ci la soumettent en même temps que Tarente, 273. On y a trouvé en 1732 des tables d'airain avec inscriptions grecques, antérieures à l'ère chrétienne (publ. et commentées en 1754 par Mazzocchi); — 4<sup>o</sup> *Heraclea Minoa*, sur la côte mérid. de la Sicile, à l'O. et près d'Agrigente, colonie crétoise, très-grande et très-riche pendant un temps, mais ruinée par les Carthaginois; — 5<sup>o</sup> *Heraclea Caccabaria*, auj. *Saint-Tropez*, v. de la Narbonnaise 2<sup>e</sup>, au S. de *Forum Julii* et sur la mer.

**HÉRACLÉONAS**, fils d'Héraclius et de l'impératrice Martine, monta sur le trône en 641 conjointement avec son frère consanguin Héraclius-Constantin, n'étant âgé que de 15 ans. La mort de son frère, qui périt empoisonné (V. HÉRACLIUS), le rendit seul maître de l'empire. Son gouvernement, odieux au peuple, dura seulement quelques mois : il fut déposé, eut le nez coupé, et fut envoyé en exil, où il mourut.

**HÉRACLÉOPOLIS**, v. d'Égypte, qu'on supposait fondée par Hercule, à l'O. du Nil, sur le canal de Joseph, était ch.-l. de nome dans l'Heptanomide. On y rendait un culte à l'Ichneumon. On l'appelait *magna*, pour la distinguer d'une ville plus petite, *H. parra*, dans la Basse-Égypte, entre Tanis et Péluse.

**HÉRACLIDE** de Pont, *Ponticus Heraclides*, phi-



losophe grec, d'Héraclée dans le Pont, vivait dans le 1<sup>er</sup> s. av. J.-C. Il vint se fixer à Athènes et y fut successivement disciple de Platon, de Speusippe et d'Aristote. Il avait composé plusieurs ouvrages sur la philosophie, la physique et la grammaire. Tous ces ouvrages sont perdus ; il reste seulement quelques extraits de son *Traité des constitutions des États*, publiés par Kœrler, Halle, 1804, par Coray, Paris, 1805 ; et dans les *Historicæ græcæ fragmenta* de la collection Didot. En astronomie, il plaçait la terre au centre du monde et admettait sa rotation. — Nous avons sous le nom d'Héraclide deux écrits qui paraissent être l'ouvrage d'un auteur alexandrin, d'une époque incertaine : les *Allégories d'Homère*, publ. dans les *Mythologica opuscula* de Th. Gale, et séparément, par Schow (Gœt., 1782, et par Mehler, Leyde, 1851, et les *Choses incroyables* (Leips., 1843).

**HÉRACLIDES.** On appelle à usi les fils, petit-fils et autres descendants d'Héraclée (appelé en grec *Héraclés*). Après la mort de ce héros (vers 1307 av. J.-C.), Hyllus son fils et son héritier direct et les autres Héraclides avaient été chassés de Trynthe et du Péloponèse par Eurysthée. Ils se retirèrent d'abord dans la Trachinie, puis en Attique, d'où, avec le secours de Thésée, ils essayèrent de rentrer dans le Péloponèse. Vaincus dans deux expéditions, et repoussés par un oracle, ils renoncèrent à leurs tentatives après la mort d'Hyllus, et se retirèrent chez les Doriens en s'engageant à ne point inquiéter le Péloponèse pendant 100 ans. Infidèles à cet engagement, les Héraclides, aidés des Doriens et sous la conduite de Cléolée et d'Aristomaque, tentèrent deux nouvelles invasions, qui n'eurent aucun résultat. Enfin, dans une 5<sup>e</sup> expédition, ils réussirent à rentrer dans le Péloponèse, et en firent la conquête. Ils avaient à leur tête Aristodème, dont les deux fils, Eurysthène et Proclès, régnèrent conjointement à Lacédémone ; Témène, qui s'empara d'Argos, et Cresphone, auquel échut la Messénie. Cet événement eut lieu 80 ans après la prise de Troie (1190 ou, selon une autre chronologie, 1164 ans av. J.-C.). D'autres Héraclides régnèrent à Corinthe, en Lydie et en Macédoine. Les premiers étaient issus d'Aléas, petit-fils d'Héraclée, les seconds d'Alcée, fils d'Héraclée et d'Omphale ou de Malis ; les troisièmes de Caranus.

**HÉRACLÈTE**, d'Éphèse, philosophe grec de l'école d'Ionie, florissant vers 500 av. J.-C. Il occupa une haute magistrature dans sa patrie ; mais, ayant été victime d'une injustice, il renonça aux affaires et se retira loin de la société des hommes sur une montagne solitaire, où il vivait d'herbes et de racines. Accablé d'infamités précoces, il se laissa mourir de faim, à l'âge de 60 ans. Héraclète était d'une humeur chagrine et misanthropique, ce qui a fait dire qu'il pleurait toujours ; on l'oppose vulgairement à Démocrite, qui riait sans cesse. Il avait composé un *Traité de la Nature* (en prose), et d'autres écrits, tous remarquables par leur profondeur, mais aussi par leur obscurité, ce qui lui a fait donner le surnom de *Ténébreux*. Héraclète admettait pour principe unique le feu, mais un feu pur et subtil, bien différent de celui que nous voyons ; l'univers est, selon lui, le produit de deux tendances opposées, *l'harmonie* ou la *concorde* et la *discord*. Il disait que toutes choses sont dans un écoulement perpétuel, que tout *devient*, que rien ne demeure, que les parties de l'univers sont sans cesse rapprochées par la concorde et séparées par la discord ; que le monde doit périr par un embrasement général. Il reconnaissait une raison universelle que tous les hommes reçoivent par une sorte d'aspiration. Il ne reste d'Héraclète que quelques fragments, qui ont été réunis par H. Étienne dans sa *Poesis philosophica*, 1573, par Schleiermacher, dans la *Science des anciens*, 1808 ; dans les *Philosophorum fragmenta* de la Collection Didot, et qui ont été cités séparément par Huhmann, Leips., 1852.

**HÉRACLÈUS**, empereur d'Orient, fils d'un exarque d'Afrique, renversa le tyran Phocas en 610, et se fit

couronner à sa place, à l'âge de 35 ans. De 610 à 622, son règne ne fut marqué que par des désastres ; l'empire, envahi en Europe par les Avars, en Asie-Mineure et en Égypte par les Perses, fut réduit aux murs de Constantinople. Mais de 622 à 629, ce fut une époque de gloire ; il remporta plusieurs victoires sur Chosroès II, roi des Perses, et reconquit l'Asie-Mineure jusqu'au Tigre, tant-his que le patrice Bonose repoussait les Barbares à l'in de Constantinople. Mais ensuite commença une nouvelle période de revers et de honte, de 632 à 641 : Héraclius ne s'occupait plus que de controverses théologiques ; il publia en faveur des *Monothéistes* un fameux édit appelé *l'Éthèse* : pendant ce temps les lieutenants du calife prenaient Damas (632), Jérusalem (637), et enlevaient à l'empire grec la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine et l'Égypte. Héraclius mourut en 641, laissant deux fils, Héraclius-Constantin et Héracléonas. C'est ce prince qui recouvra la vraie croix ; il la reçut de s mains de Siroès, roi de Perse.

**HÉRACLÈUS II CONSTANTIN**, fils d'Héraclius et de Flavia Endoxia, né en 612, succéda à son père en 641, et ne régna que quelques mois. Il partagea le trône avec Héracléonas son frère consanguin, fils de l'impératrice Martine. Ayant appris que son père avait déposé un trésor considérable chez Pyrrhus, patriarche de Constantinople, et que ce trésor devait être remis à l'impératrice Martine dans le cas de quelque disgrâce, il le fit enlever. Martine se vengea en l'empoisonnant.

**HÉRACLÈUS**, roi de Géorgie, 1760-1798. F. GEORGIE.

**HÉRAT**, anc. *Aria*, v. de l'Afghanistan, capit. du Khorasan orient, et de l'État de Hérat, à 640 N. N. O. de Kaboul, par 34° 55' lat. N. et 58° 16' long. E. On porte sa population à 100 000 hab. Elle est fortifiée, renferme un grand nombre de bazars, de mosquées, de caravansérails et de bains. Fabriques d'étoffes de coton et de soie, châles, tapis, essences de rose, etc. ; commerce considérable. — Cette ville existait, dit-on, des temps d'Alexandre. Elle a été ravagée par les divers conquérants qui se sont disputé la domination de l'Asie. Elle fut prise par les Gourides, qui y firent leur résidence de 1150 à 1220, par Gengis-khan, puis par Tamerlan, qui en fit le siège de son empire ; les Sophis la réunirent ensuite à la Perse ; mais les Afghans la leur enlevèrent en 1715. Nadir-chah la reprit en 1731 pour les Perses et Ahmed-chah en 1749 pour les Afghans. Depuis ce temps elle forme un État indépendant. La Perse a longtemps maintenu ses prétentions sur Hérat et a tenté plusieurs fois de s'en emparer ; elle y avait enfin réussi en 1856 ; mais, en 1857, les Anglais la forcèrent à renoncer à cette conquête.

**HÉRAULD** (Dudier), *Heraldus*, avocat au parlement de Paris et philologue, né vers 1579, mort en 1649, avait été d'abord professeur au collège de Sedan. Il eut avec Saumaise les démêlés qui firent beaucoup de bruit, en a de lui divers ouvrages de droit, des *Notes* estimées sur *Tertulien*, *Minutius Félix*, *Arnobe*, *Martial*, et des *Mélanges* (*Adversaria*), où il combat Saumaise, Paris, 1609.

**HÉRAULT**, *Arauris*, riv. de France, naît dans les Cévennes (dép. du Gard), arrose Ganges, St-Guilhem, Pizenas, Bezan, et se jette dans la Méditerranée, au port d'Agde, après 130 kil. de cours.

**HÉRAULT** (dép. de l'), borné au N. par les dép. du Gard et de l'Aveyron ; à l'E. par celui du Gard ; au S. par celui de l'Aude et la Méditerranée ; à l'O. par ceux du Tarn et de l'Aude ; 6230 kil. carrés ; 509 391 hab. ; ch.-l., Montpellier. Il a été formé au dépend du Bas-Languedoc. Ce d'p. est arrosé par l'Hérault, le Lez et l'Orbie ; il est traversé par les canaux du Midi, de Lunel, de Gray-s., de La Pyrade, de Montpellier, de Beaucaire. Le sol est gras et riche ; il produit peu de blé mais donne beaucoup de fleurs et de fruits ; campagnes couvertes d'oliviers et de mûriers, jardins remplis d'orangers, citronniers, grenadiers ; près toujours verges, prairies artificielles, vins excellents (Lunel, Frontignan, St-Christophe,

*St-George* et autres); melons, plantes médicinales, tinctoriales; moutons nombreux et estimés, vers à soie, grande pêche de la sardine près de Cette : 70 396 hectares de forêts (chênes et pins). Houille, granit, marbre, albâtre, plâtre, eaux minérales, marais salans, sources minérales (Balaruc, La Malou). Draps communs; bonneterie en soie, laine et coton d'huile de *poil d'Inde*; fabriques de merrain, papier, d'huile de ricin, acier, verdet, acides minéraux; eaux-de-vie et *trois-six*, confitures, raisins secs, olives confites, bois de construction. Grand commerce maritime. — Ce dép. a 4 arr. (Béziers, Lodève, Montpellier, St-Pons), 36 cantons et 328 communes; il possède un évêché et une cour impériale qui ont leur siège à Montpellier.

**HÉRAULT DE SÈCHELLES** (Marie Jean), conventionnel, né à Paris en 1760, d'une famille noble, était déjà connu comme avocat et littérateur lorsque la Révolution éclata. Il en embrassa les principes avec chaleur. fut député à l'Assemblée législative, puis à la Convention, présida plusieurs fois cette seconde assemblée, notamment au 2 juin, lors de la proscription des Girondins, et rédigea en grande partie la constitution de 1793, établie après cet événement. Il fit aussi partie du comité de Salut public, mais il s'y montra fort réservé : aussi fut-il accusé de *reculer* : il fut en conséquence arrêté quelques jours avant Danton, son ami, et Camille Desmoulins, et monta avec eux sur l'échafaud, 5 avril 1794. Hérault de Sèchelless a laissé quelques écrits : *Éloge de Suger*, 1779; *Visite à Buffon*, 1785, réimprimé en 1802 sous le titre de *Voyage à Montbard*; *Rapport sur la constitution de 1793*; *Théorie de l'ambition*, posthume (publ. en 1802 par Salettes).

**HÉRAUT**, **HÉRAUT D'ARMES**. V. ces mots au *Dict. univ. des Sciences*.

**HERBART** (J. Fréd.), philosophe, né en 1776 à Oldenbourg, mort en 1841, puisa le goût de la philosophie dans les leçons de Fichte, fut précepteur à Berne, puis professeur de philosophie à Königsberg et à Gœttingue. Ses principaux ouvrages sont : *Pédagogique*, 1806; *Philosophie pratique*, 1808; *Psychologie fondée sur l'expérience*, 1824; *Métaphysique générale*, avec des *Éléments de la philosophie de la nature*, 1828; *Encyclopédie de la philosophie*, 1831; *Examen du droit naturel et de la morale*, 1836; *Recherches psychologiques*, 1839-40. Sa philosophie est une protestation du bon sens contre l'idéalisme qui avait envahi l'Allemagne. D'accord avec Kant pour placer dans l'expérience la source de toute connaissance, il se sépara de lui en rejetant comme impossible la critique de la raison; il veut que l'examen porte, non sur les facultés, mais sur les notions données. Du reste, il ne tarde pas à s'égarer lui-même quand il prétend, dans sa philosophie de la nature, expliquer la chaleur, la lumière, l'électricité, le magnétisme, la vie. Hartenstein a publié ses *Œuvres posthumes*, avec sa *Biographie*, Leipsick, 1842-43.

**HERBAULT**, ch.-l. de c. (Loir-et-Cher), à 14 kil. O. de Blois; 720 hab.

**HERBELOT** (Barthélemy d'), orientaliste, né à Paris en 1623, mort en 1695, possédait l'arabe, l'hébreu, le syriaque, le persan, parcourut l'Italie pour y rechercher les manuscrits, résida longtemps à Florence auprès du grand-duc, fut à son retour en France nommé interprète pour les langues orientales, puis professeur de syriaque au Collège de France. On a de lui : *Bibliothèque orientale ou Dictionnaire universel, contenant tout ce qui concerne les peuples de l'Orient*, Paris, 1697, in-fol., et La Haye, 1777-1782, 4 vol. in-4, ouvrage qui atteste une érudition immense, mais qu'on accuse de manquer de critique. L'auteur ne put le faire imprimer lui-même; il fut publié par Galland.

**HERBERAY DES ESSARTS** (Nic. d'), écrivain du xvi<sup>e</sup> siècle, d'une famille noble de Picardie, mort vers 1552, était commissaire d'artillerie. Il a traduit de l'espagnol les 8 premiers livres de l'*Amadis des*

*Gaules*, 1540-48; le 1<sup>er</sup> livre de la *Chronique de Florès de Grèce*, 1552; l'*Horloge des princes*, de Guevara, 1555, et du grec l'*Histoire des Juifs* de Flavien Josèphe, 1557.

**HERBERSTEIN** (Sigismond, baron d'), historien, né dans la Styrie, en 1486, mort en 1566, remplit diverses missions diplomatiques pour l'Autriche en Russie, en Danemark, à Constantinople, en Espagne, et rédigea une histoire de Russie fort estimée : *Recurum Moscoviticarum commentarii*, Vienne, 1549.

**HERBERSTEIN** (Ch., comte de), évêque de Laybach, né en 1722 dans la Carniole, mort en 1787, concourut à introduire en Allemagne les réformes ecclésiastiques qui ont signalé le règne de Joseph II; mais encourut les réprimandes de la cour de Rome pour s'être montré plus dévoué aux volontés de l'empereur qu'aux règles de l'Église.

**HERBERT**, comte de Vermandois. V. VERMANDOIS. HERBERT, trouvère du xiii<sup>e</sup> siècle, n'est connu que comme auteur du *Dolopathos*, poème français de 13 000 vers, composé pour l'instruction et l'amusement de Louis, fils de Philippe-Auguste : c'est un recueil de nouvelles dont la 1<sup>re</sup> idée paraît remonter jusqu'à la littérature indienne. Il a été publié à Paris en 1856, par Ch. Brunet et A. de Montaiglon.

**HERBERT DE CHERBURY** (lord Edouard), homme d'État et philosophe, né en 1581 à Montgomery (Galles), mort en 1648, eut dans sa jeunesse une grande réputation de bravoure et de galanterie à la cour d'Angleterre et à celle de France. Après avoir servi avec distinction sous le prince d'Orange, il fut nommé par Jacques I ambassadeur auprès de Louis XIII. Ayant intercédé en faveur des Protestants de France, il eut à ce sujet de vifs démêlés avec le connétable de Luynes et quitta son poste. A son retour, il fut créé pair d'Irlande, puis d'Angleterre. Herbert de Cherbury fut un des premiers à professer le déisme. Il a consigné ses opinions sur ce sujet dans les ouvrages intitulés : *De veritate prout distinguitur a revelatione, De religione laici*, Paris, 1624, Londres, 1645. On a aussi de lui une *Histoire de Henri VIII*, en anglais, ouvrage très-estimé; et sa *Vie*, écrite par lui-même, publiée en 1730 par Horace Walpole.

**HERBIERS** (Les), ch.-l. de c. (Vendée), à 40 kil. N. E. de Bourbon-Vendée; 1600 hab.

**HERBIGNAC**, ch.-l. de c. (Loire-Inférieure), à 35 kil. N. O. de Savenay; 600 hab.

**HERBIPOLIS**, non latinisé de WURTZBOURG.

**HERBLAY**, vge de Seine-et-Oise, à 30 k. N. E. de Versailles; 1600 hab. Station du chemin de fer du Nord. Château. Pierre à bâtir et pierre à plâtre.

**HERBST**, imprimeur. V. OPORIN.

**HERBST** (J. Fréd. Guill.), naturaliste, né en 1743 à Petershagen (principauté de Minden), mort en 1807, fut d'abord instituteur à Berlin, reçut ensuite les ordres, fut aumônier d'un régiment prussien, se distingua comme prédicateur, cultiva en même temps les sciences, et devint membre de plusieurs sociétés savantes. Outre des recueils de *Sermons*, il a laissé : *Histoire naturelle des écrivisses et des crabes*, Zurich et Berlin, 1782-84, 3 vol. in-4; *Introduction à la connaissance des insectes*, 1784-87, 3 vol. in-fol.; *Introduction à la connaissance des vers*, 1787-89, 2 vol. in-8; *Système naturel de tous les insectes connus*, 1783-1804, 11 vol. in-8.

**HERCULANUM**, *Heraclæa*,auj. *Portici et Resina*, v. de Campanie, au pied du Vésuve, sur la côte, entre Neapolis (Naples) et Pompeii, fut renversée en partie, puis ensevelie sous la lave, l'an 79 de J.-C., par une éruption du volcan. Un hasard fit découvrir son emplacement en 1711 : des fouilles habilement dirigées ont fait retrouver une partie de la ville. On en a tiré nombre d'antiquités précieuses, recueillies au musée Bourbon de Naples. Herculanium était une ville fort belle, bien percée, à rues droites, riche en monuments et en belles maisons. Les principaux édifices qu'on a déblayés jusqu'ici sont un théâtre, pou-

vant contenir 8000 spectateurs, une basilique, avec un portique de 12 colonnes, la maison d'Argus, la villa dite des Papyrus. On y a trouvé fort peu d'argent et fort peu de cadavres, preuve que les habitants avaient en presque tous le temps de s'enfuir. Un musée a été formé à Naples pour recueillir les objets d'antiquité trouvés dans les fouilles. On peut consulter sur les ruines d'Herculanum l'ouvrage publié par l'Académie de Naples sous le titre : *Antichità di Ercolano*, 9 vol. in-fol., Naples, 1757-92, et celui de Guill. Zahn, plus récent et plus complet (1828-44).

**HERCULE**, le plus célèbre des héros de l'antiquité, était, selon la Fable, fils de Jupiter et d'Alcémène, femme d'Amphitryon, roi de Tirynthe, et petit-fils d'Alcée (fils lui-même de Persée), ce qui le fait appeler *Alcède*. Il naquit à Thèbes. Il avait été conçu en même temps qu'Eurysthée, son cousin. Junon, qui le haïssait à cause de l'infidélité dont il était le fruit, avait fait jurer à Jupiter que celui des deux enfants qui naîtrait le premier aurait la supériorité sur l'autre, puis elle avait avancé la naissance d'Eurysthée, afin de lui assurer la supériorité. Dès qu'Hercule fut né, elle envoya deux serpents pour le dévorer; mais l'enfant les étouffa de ses mains. Hercule devint en peu de temps d'une taille et d'une force extraordinaires, et se distingua par une foule d'exploits. Obligé par le destin d'obéir à Eurysthée, devenu roi de Mycènes, il entreprit par ses ordres de ce prince ces travaux périlleux qui sont connus sous le nom des *Douze travaux d'Hercule* : il étouffa le lion de Némée, tua le sanglier d'Erymanthe et l'Hydre de Lerne, perça des es biches les oiseaux du lac Stymphale, dompta le taureau de Crète, tua Dionée, roi de Thrace, qui nourrissait ses chevaux de chair humaine, enleva les bœufs de Géryon et les pommes d'or des Hespérides, atteignit la biche aux pieds d'airain, nettoya les étables d'Augias, défit les Amazones et fit prisonnière leur reine Hippolyte; tira Thésée des enfers et traîna Cerbère à la lumière du jour. Outre ces douze travaux, il exécuta une foule d'autres exploits : il lutta contre le géant Antée en Égypte, contre le brigand Cacus en Italie, contre les Centaures en Thessalie, et rendit Alceste à la lumière; il sépara les montagnes de Calpé et d'Abyla, qui auparavant étaient réunies et qui formèrent depuis ce qu'on a nommé les *Colonnes d'Hercule*, tua le centaure Nessus, qui voulait enlever Déjanire, sa femme, délia Prométhée enchaîné sur le Caucase, délivra d'un monstre marin Hésione, fille de Laomédon, tua ce même Laomédon et prit Troie pour punir ce roi parjure de lui avoir refusé la récompense promise; il s'empara de Pylos, d'Échalie, etc. Ayant emmené d'Échalie Iole, fille d'Euryte, il se disposait à épouser cette princesse, quand Déjanire, sa 1<sup>re</sup> femme, se voyant délaissée, lui envoya une tunique teinte du sang empoisonné du centaure Nessus, croyant ce présent propre à le ramener à elle. Mais Hercule ne se fut pas plus tôt revêtu de cette robe qu'elle se colla sur sa peau et le déchira cruellement : ne pouvant supporter ses souffrances, il éleva un immense bûcher sur le mont Eta, et s'y brûla. Philoctète, son ami, reçut son arc et ses flèches et recueillit ses cendres. Jupiter plaça le héros au ciel et lui donna Hésé pour épouse. Hercule eut plusieurs femmes, dont les plus connues sont Mégare, qu'il tua dans un accès de fureur, et Déjanire, dont il eut Hyllus. Il aima Omphale, reine de Lydie, et fila à ses pieds pour obtenir ses faveurs. Hercule avait été exclu de ses États héréditaires par Eurysthée : après sa mort, les Héraclides, ses descendants, firent de nombreux efforts pour les reconquérir, mais ils ne parvinrent à y rentrer qu'en 1190 av. J.-C. (**V. HÉRACLIDES**). — Le grand nombre des exploits qu'on attribue à Hercule fait croire qu'il a existé plusieurs personnages de ce nom. Varron en compte jusqu'à 43. Diodore en reconnaît 3; Cicéron en distingue 6, dont 3 grecs, un 4<sup>e</sup> Égyptien, fils du Nil, un 5<sup>e</sup> Crétois, et un Indien, appelé aussi *Bélus*. Les Grecs ont cru retrouver leur Hercule dans tous les pays qu'ils ont parcourus :

ils l'ont vu sous les traits du Bel ou Baal de Syrie, du Melkart de Tyr, du Djom Égyptien, du Rama hindou, de l'Ogmios gaulois. Quoi qu'il en soit, on doit au moins distinguer : 1<sup>o</sup> un Hercule-dieu, dont le culte serait originaire d'Orient et qui ne serait que la personification du peuple phénicien et de ses migrations; 2<sup>o</sup> un Hercule-roi, issu de la famille de Persée et tige des Héraclides, auquel on a prêté tous les exploits merveilleux et allégoriques de l'Hercule dieu. On place celui-ci au XIII<sup>e</sup> ou au XIV<sup>e</sup> s. av. J.-C. (on le fait naître vers 1330 ou en 1262). Quelques savants ne voient dans Hercule qu'un personnage allégorique, et le confondent avec le soleil : ses douze travaux représenteraient les douze mois ou les douze signes du Zodiaque. Le plus souvent on fait d'Hercule le type de la force et du courage. Une ingénieuse allégorie, attribuée à Prodicus, le représente hésitant, au début de la vie, entre la Vertu et le Vice, Minerve et Vénus, et se décidant pour la Vertu. La plus belle représentation que l'antiquité nous ait laissée d'Hercule est l'*Hercule Farnésé*, œuvre de Glycon, actuellement à Naples : le héros est appuyé sur sa massue, et tient à la main les pommes d'or du jardin des Hespérides.

**HERCULE** (Maximien), empereur. **V. MAXIMIEN**.

**HERCULE D'ESTE**. **V. ESTE**.

**HERCULE** (Les Colonnes d'). Les anciens nommaient ainsi les deux monts Abyla et Calpé (le 1<sup>er</sup> en Afrique et le 2<sup>e</sup> en Espagne), qui jadis, dit-on, ne formaient qu'une seule montagne et qu'Hercule sépara pour faire communiquer la Méditerranée avec l'Océan. C'était, selon la Fable, le point où le héros s'était arrêté dans ses voyages. On croit que les véritables colonnes d'Hercule ne sont que les deux colonnes du temple de Melkart à Gadès, colonnes qu'on retrouve dans tous les temples phéniciens.

**HERCULIS PORTUS**, nom commun à plusieurs ports dont la fondation était attribuée à Hercule. Les principaux sont : 1<sup>o</sup> *Herculis Cosani portus*, auj. *Porto-Ercole*, petite ville de l'Etrurie mérid., près de Cosa, à laquelle elle servait de port; 2<sup>o</sup> *Herculis Liburni portus*, lieu de l'Etrurie septentr., au S. de l'emb. de l'Arnus, et sur l'emplacement où est auj. *Livourne*; 3<sup>o</sup> *Herculis Monoeci portus*, auj. *Monaco*, ville de Ligurie, auprès de *Nizza* (Nice).

**HERCYNIE** (forêt), *Hercynia Silva*, immense forêt qui couvrait presque toute la Germanie, s'étendait du Rhin à l'Erzgebirge (*Hercynii Montes*) et au Bohmerwald (*Gabreta mons*). La Forêt-Noire, ainsi que les bois qui couvrent les montagnes du Hartz et de l'Erzgebirge, n'en sont que des restes. *Hartz*, *Erz* sont probablement les radicaux du mot *Hercynia*.

**HERDER** (J. GOTTFRIED), écrivain, né en 1744 à Mohrungen (Prusse orient.), d'une famille pauvre, mort en 1803, était fils d'un simple maître d'école, et s'éleva par ses seuls efforts. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut successivement prédicateur à Riga, à Schaumbourg-Lippe, à Weimar, et devint président du consistoire de cette dernière ville. Il s'exerça dans les genres les plus divers et laissa une foule d'écrits qui se rattachent soit à la religion et à la théologie, soit à la philosophie, soit à l'histoire, à l'archéologie, à la littérature et aux arts, et dont le recueil, publié après sa mort par Ch. G. Heyne et Muller, ne forme pas moins de 45 vol. in-8. Tubingue, 1805-10. Le plus célèbre est intitulé : *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité* (trad. par Quinet, 1827) : il y montre la marche progressive de l'humanité et tâche de dévoiler les desseins de la Providence sur l'homme. On remarque en outre son *Hist. de la poésie des Hébreux* (trad. par Mme Carlowitz, 1850), ses *Dissertations sur la langue allemande*; — *Sur les rapports de la poésie allemande avec celle des Orientaux*; — *Sur la théorie du beau dans les arts*; — *Sur les causes de la décadence du goût*; et des *Sermons*, pleins d'onction, qui l'ont fait appeler le *Fénelon de l'Allemagne*. En philosophie, il combattit Kant et tenta de réhabiliter Spinoza,

mais avec peu de succès. Herder est surtout un écrivain éloquent, d'une imagination riche et féconde, d'un esprit plus étendu que profond, animé de pensées nobles et généreuses, mais peu rigoureux et souvent superficiel.

**HERDONÉE**, *Herdonea*,auj. *Ardoña*, anc. v. de l'Apulie, au centre, près du Cerbalus (auj. *Cervaro*). Annibal y remporta une vict. en 212 av. J.-C. sur Fulvius Flaccus, et en 210 sur Centumalus.

**HERDONIUS** (Appius), citoyen romain, Sabins de naissance, voulut usurper le souverain pouvoir : il réussit à s'emparer du Capitole avec une troupe d'exilés ou d'esclaves ; mais il y fut assiéé et périt dans le combat, 460 ans av. J.-C. On soupçonna Césion, fils de Cincinnatus, d'être son complice.

**HÉREËNS** (monts), *Heraimontes*, auj. *monts Sori*, chaîne de mont. de Sicile, au N. E., liait les monts Néhrodes aux monts Péliériens.

**HEREFORD**, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté d'Hereford, sur la Wye, à 216 kil. N. O. de Londres ; 10 000 hab. Evêché anglican. Cathédrale, palais épiscopal, bibliothèque, etc. Place forte au temps des Saxons. Elle souffrit beaucoup pendant la guerre des Deux-Roses et sous Charles I. Patrie de Garrick. — Le comté, situé au S. O. de l'Angleterre, entre ceux de Salop, Gloucester, Monmouth, Worcester, Brecknock, Radnor, a 60 kil. sur 53. et 115 000 hab. Aspects charmants, sol fertile, forêts, culture parfaite, bestiaux et moutons recherchés. Ce comté faisait partie, sous les Romains, du pays des Silures, et sous les Saxons du roy. de Mercie.

**HEREFORD** (comtes d'). V. DEVEREUX.

**HERENNIUS** (PONTIUS), général samnite, attira 2 armées romaines dans le défilé de Caudium, et les fit passer sous le joug (*Pourches Caudines*), l'an 321 av. J.-C. Vaincu l'année suivante par le consul Publius Philo, il essaya à son tour, avec 7000 des siens, l'humiliation qu'il avait imposée aux Romains. Vaincu de nouveau et pris en 292 par Q. Fabius Maximus, il orna le triomphe du vainqueur, puis fut mis à mort.

**HERENNIUS** (C.), Romain à qui est adressé la *Rhétorique ad Herennium*, attribuée à Cicéron. On ne sait rien de cet Herennius, et l'on doute fort que la Rhétorique qui lui est adressée soit de Cicéron ; on l'attribue à Antonius Gniphon ou à Cornificius.

**HERENTHALS**, v. de Belgique (Anvers), à 32 kil. E. d'Anvers, sur la Petite-Néthe : 3500 hab. Draps, dentelles, distilleries, corroieries. Ville très ancienne ; elle portait autrefois le nom de Val-Vaudru.

**HÉRÉSIE**, *H.*, dans notre *Dict. univ. des Sciences*, l'article *Hérésie*, et, dans celui-ci, les noms particuliers des principales hérésies et des hérésiarques.

**HERFORD**, v. des États prussiens (Westphalie), au confluent de l'Aa et de la Werra, à 24 kil. S. O. de Minden. 7000 hab. Jadis forte. Trib., gymnase, musée d'antiquités westphaliennes. On y voit un mausolée en l'honneur de Witikind, érigé par Charles IV en 1377 à Enger, et transporté à Herford en 1414.

**HERHAN** (L. Étienne), imprimeur et fondeur en caractères, né à Paris en 1768, m. en 1853, a attaché son nom à un ingénieur procédés de stéréotypie. Au lieu de composer la *planche mère* avec des caractères mobiles en relief, il eut l'idée de se servir à cet effet de caractères de bronze en creux (*lettres-matrices*), que le compositeur réunissait comme des caractères ordinaires, pour en former des pages : c'est sur ces *motrices paginaires*, comme il les appelait, qu'il obtenait directement le cliché en frappant à froid à l'aide d'un mouton. Ce procédé, d'après lequel il donna de belles éditions de nos classiques, ayant dû être abandonné comme trop dispendieux, Herhan s'associa avec Pierre et Firmin Didot, et concourut avec eux au perfectionnement du procédé de stéréotypie qui a prévalu.

**HÉRICART** de THURY, ingénieur, né en 1777 à Thury près de Senlis, m. en 1854, fut, sous Napoléon I. ingénieur en chef des mines et directeur des travaux publics du dép. de la Seine, exécuta, entre

autres grands travaux, ceux qui furent faits à cette époque dans les Catacombes de Paris, fut admis en 1824 à l'Institut, présida la Société d'agriculture, et siégea de 1815 à 1830 à la Chambre des Députés. Il a écrit sur la minéralogie et la géologie et a donné une intéressante *Description des Catacombes*, 1815.

**HÉRICOURT**, ch.-l. de cant. (H.-Saône), sur la Luzeur, à 26 k. S. E. de Lure ; 3500 hab. Station. Église protestante, anc. château. Toiles, filatures de coton, bonneterie, quincailleries, etc.

**HÉRICOURT** (L. de), juriconsulte, né à Soissons en 1687, d'une anc. famille de Picardie, m. en 1752, entra dans la Congrégation de l'Oratoire, ne s'en fit pas moins recevoir avocat au parlement de Paris, et devint le plus savant canoniste de la France : il était zélé gallican. Ses principaux ouvrages sont : *Lois ecclésiastiques de France*, Paris, 1719 et 1771 ; *Traité de la vente des immeubles par décret*, 1727 ;  *Coutume de Vermandois*, 1728. On lui doit aussi un *Abrégé de la discipline de l'Église du P. Thomassin*.

**HÉRISAU**, v. de Suisse (Appenzell), un des 2 ch.-l. des Rhodes extérieures, à 11 kil. N. O. d'Appenzell ; 8000 hab. Aux env., ruines des châteaux de Schwanberg et de Rosenberg ; sources sulfureuses et bains de Heinrichsbad.

**HÉRISANT** (L. Théod.), diplomate et littérateur, né à Paris en 1743, m. en 1811, était fils d'un imprimeur. Reçu avocat en 1765, il alla étudier le droit germanique en Allemagne, fut nommé secrétaire à la légation de la diète de Ratisbonne (1772), puis conseiller de légation et chargé d'affaires, revint en 1792 à Paris, et se voua dès lors exclusivement aux lettres. On a de lui : les *Éloges de Caylus*, de *Johy de Fleury* et *du duc d'Orléans*, *régent*, des *Fables*, et *discours en vers*, 1733, in-12. Il a coopéré à la *Bibliothèque historique de la France*, et à la *Bibliothèque de société* de Chamfort. — Son frère, L. Ant. Hérissant, né en 1745, s'était déjà distingué comme médecin et littérateur, lorsqu'il mourut à 24 ans. On lui doit des *Éloges de Gonthier d'Andernach* et de *Ducange*, un poème lat. sur *l'Imprimerie* et la *Bibliothèque physique de la France*, liste des ouvrages français qui traitent de l'histoire naturelle, 1771.

**HÉRISANT DES CARRIÈRES** (J. Thomas), professeur de langue française, né à Paris vers 1742, m. en 1820 à Croydon, près de Londres, est auteur d'ouvrages élémentaires, dont les principaux sont : *Précis de l'histoire de France*, en français et en anglais, Londres, 1793 ; *Grammatical institutes of the french language*, 1793 ; *Petit Parnasse français*, 1796. Il a traduit *l'histoire d'Angleterre* de Goldsmith (1777), et a donné une édition augmentée du *Dictionnaire anglais-français* de Boyer.

**HÉRISSON**, ch.-l. de cant. (Allier), à 24 kil. N. E. de Montluçon ; 1400 h. Plumes à écrire.

**HÉRISTAL**, v. de Belgique (Liège), sur la Meuse, à 6 kil. N. E. de Liège : 6000 hab. Houillères, acier pour bijouterie, ustensiles de fer. Anc. place forte, qui fut la résidence de la famille d'Héristal et des premiers rois de la 2<sup>e</sup> race ; elle fut ensuite comprise dans le duché de Basse-Lotharinge (B.-Lorraine), et devint plus tard l'apanage des fils puînés des ducs de Brabant. En 1546 elle fut réunie aux domaines des princes de Liège, dont elle a depuis suivi la destinée.

**HÉRISTAL** (Maison d'), maison illustre d'où sortit la dynastie des Carolingiens, a eu pour fondateurs Pepin, sire d'Héristal, maire du palais sous-Thierry III. V. PEPIN ET CARLOINGIENS.

**HÉRMÈUM** PROM., c.-à-d. *Cap de Mercure*, nom commun à plusieurs caps dans l'antiquité. Les principaux sont les caps nommés auj. *Della Cacca*, en Sardaigne ; — *Iéni-hissar*, dans le détroit de Constantinople sur la côte européenne ; — *Cap Bon*, dans l'État de Tunis, au N. E., vis-à-vis de la Sicile.

**HERMANARIC**, roi goth, de la famille des Amalés, né vers 280 de J.-C., succéda à Gébéric, régna de 336 à 376, soumit les Hérules, les Vendes, les Estyens, et recula les limites de l'empire des Goths

jusqu'au Don, à la Theiss, au Danube et à la Baltique. Vaincu par les hordes innombrables des Huns, il se donna la mort pour ne pas survivre à sa défaite.

**HERMANÇE**, vge de Suisse, à 14 kil. N. E. de Genève; 400 hab. Anc. ville forte, détruite à la fin du IV<sup>e</sup> s. par les Bourguignons. Rébâtie par la reine Hermançarde (d'où son nom), elle fut brûlée par les Bernois au XVI<sup>e</sup> siècle.

**HERMANDAD** (la sainte), du latin *germanitas*, confrérie. On nomma ainsi en Espagne, surtout en Castille, une association d'officiers de police, tirés de l'ordre des bourgeois et chargés de veiller à la sûreté des routes. Elle fut établie dans le royaume de Castille en 1486; elle avait trois résidences principales : Tolède, Ciudad-Rodrigo et Talavera. Elle fut dans la suite transformée en une justice chargée d'exécuter les ordres de l'inquisition.

**HERMANFROI**, l'un des fils de Bazin, roi de Thuringe, hérita du tiers de ce royaume à la mort de son père. Mais, poussé par les conseils de sa femme Amalbergue, niece de Théodoric le Grand, il s'empara du royaume entier, en faisant périr ses deux frères, Bertiaire et Baldéric. Pour renverser ce dernier, il avait été secondé par Thiéri, roi de Metz; mais, ayant refusé d'admettre ce prince au partage du butin, il fut attaqué en 528, perdit toute la Thuringe, qui fut réunie à l'empire des Francs, et fut précipité en 530 du haut des murs de Tolbiac.

**HERMANGARDE**, 2<sup>e</sup> femme de Charlemagne, était fille de Didier, roi des Lombards. Elle fut répudiée en 771, après un an de mariage. — 1<sup>re</sup> femme de Louis le Débonnaire, fut mère de Lothaire, l'epin et Louis. C'est elle qui par ses conseils perfides déterminà à se soumettre Bernard, roi d'Italie, révolté contre son père. — Fille de Louis II, roi d'Italie et empereur d'Occident, épousa en 879 Boson, roi de la Bourgogne Cisjurane et soutint un siège de 2 ans dans Vienne contre les rois francs Louis III et Carloman. Devenue veuve en 888, elle conserva la régence du roy de Bourgogne jusqu'à l'avènement de son fils Louis l'Aveugle, et se retira alors dans un couvent.

**HERMANN**, héros germain. V. ARMINUS.

**HERMANN DE LUXEMBOURG**, dit le Lorrain, comte de Salm, et fils de Gilbert, comte de Luxembourg, fut élu roi des Romains en 1081, après la mort de Rodolphe de Souabe, par les Saxons révoltés contre l'empereur Henri IV, fut couronné à Goslar et se soutint quelque temps; mais abandonné de ses partisans, il fut forcé de se réfugier en Lorraine. Il mourut à Metz en 1088.

**HERMANN**, landgrave de Thuringe de 1190 à 1216, fils du landgrave Louis de Fer, fut nommé comte palatin de Saxe à la place de Henri le Lion, mis au ban de l'empire, et contribua à faire nommer empereur Frédéric II. Ce prince aimait les lettres, et il figure lui-même parmi les *minnesinger*. C'est sous son règne et dans sa résidence même qu'eut lieu, en 1207, le célèbre concours poétique connu sous le nom de *Combat de Wartourg*.

**HERMANN**, surnommé *Contractus* à cause de la contraction de ses membres, mine de Ketschenau, né en 1013, m. en 1054, à lassé sous le titre de *Chronicon de sex aetatibus mundi*, une chronique importante, surtout pour l'histoire des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles. Imprimée pour la 1<sup>re</sup> fois, mais d'une manière incomplète, à Bâle, 1525, elle a été publiée en entier par Usermann en 1792 et par Pertz (dans les *Monumenta Germanicæ*). On a encore d'Hermann : *Opuscula musica*; *De mensura astrolabii*, etc.

**HERMANN** (Godefroi), philologue, né à Leipsick en 1772, mort en 1848, se forma sous Reiz, son parent, professa successivement la philosophie, l'éloquence et la poésie à l'Université de Leipsick; fonda en 1819 la Société grecque, et contribua pu samment par cette fondation, ainsi que par ses cours et ses écrits, aux progrès de la philologie. D'abord des 1815 de l'ordre du Mérite civil, puis anobli par le roi de Saxe, il fut en 1835 nommé associé étranger de l'A-

cadémie des inscriptions. Ses travaux ont eu principalement pour objet la *métrique* des anciens, dont il réussit en partie à débrouiller le chaos; il publia dans ce but : *De Metris poetarum graecorum et romanorum*, 1796; *Manuel de métrique* (allemand), 1798; *Elementa doctrinae metricæ*, 1816, ouvrage dont il donna lui-même un abrégé en 1818. On lui doit en outre d'excellents travaux sur la *Grammaire grecque*, sur les *Dialectes*, sur la *Mythologie primitive*; de bonnes éditions des *Orphiques* (1805), des *Hymnes d'Homère* (1806), et des *Tragédies d'Eschyle* (1852, posthume).

**HERMANNSTADT**, *Cibinium* en latin mod., une des 2 capit. de la Transylvanie, ch.-l. du pays des Saxons et du cercle d'Hermannstadt, sur le Cibin, à 115 k. S. E. de Klausenburg; 22 000 hab. Siège de la diète des Saxons et du gouverneur militaire; évêché grec; consistoire luthérien; tribunal d'appel; maison d'orphelins; lycée; bibliothèque et musée. Aspect gothique; belle place; arsenal, hôtel de ville, hôtel des états, palais de *Buchenthal*, caserne, théâtre. Draps, laines, mousselines, chapeaux, papier, poudre, etc. Cette v. fut fondée en 1160 par des Saxons. — Le cercle d'Hermannstadt, entre ceux de Reissmarkt, de Leschkirch et de Weissenbourg et la Valachie, compte env. 320 000 hab.

**HERMANRIC**, V. HERMANRICH.

**HERMANT** (Jean), curé de Mallot près de Bayeux, né en 1750 à Caen, mort en 1725, a laissé, outre un recueil d'*Homélies*, plusieurs abrégés qui eurent du succès : *Histoire des conciles*, Rouen, 1695; *Hist. de l'établissement des ordres religieux et des congrégations de l'Eglise*, 1697; *Hist. des ordres militaires et des ordres de chevalerie*, 1698; *Hist. des hérésies*, 1717. On lui doit aussi une *Hist. du diocèse de Bayeux*, Caen, 1705. Il inclinait au Jansénisme.

**HERMAPHRODITE**, fils de Meroure (Hermès) et de Vénus (Aphrodite). Un jour qu'il se baignait dans une fontaine, la Naïade qui y présidait conçut pour lui de l'amour, et pria les dieux d'unir tellement leurs corps que désormais ils n'en fissent plus qu'un; ce vœu fut exaucé, et Hermaphrodite conserva depuis les attributs des deux sexes. — V. SALMACIS.

**HERMAS** (S.), chrétien du 1<sup>er</sup> siècle, que l'on croit disciple de S. Paul et habitant de Rome, est auteur d'un ouvrage grec intitulé : *le Pasteur*, divisé en trois parties (les *Visions*, les *Preceptes* et les *Similitudes*), qui est un des plus anciens monuments du Christianisme et qui a joui d'une grande autorité. Il écrivait vers l'an 92. On a perdu l'original grec du *Pasteur*; il n'en reste qu'une version latine, que Coteler a insérée dans ses *Monuments des temps apostoliques*, Paris, 1672; il a été trad. en franç. par Legras, de l'Oratoire, 1717. On a annoncé en 1855 que l'original grec avait été retrouvé, avec une traduction éthiopique. S. Hermas est honoré par les Grecs le 18 mars et par les Latins le 9 mai.

**HERMENAULT** (L.), ch.-l. de c. (Vendée), à 9 kil. N. O. de Fontenay-le-Comte; 600 hab.

**HERMENT**, ch.-l. de c. (Puy-de-Dôme), près de la Sioule, à 45 kil. O. de Clermont-Ferrand; 800 h. C'était jadis une baronnie, qui appartenait en dernier lieu à la maison de Rohan Soubise.

**HERMÈS**, nom de Mercure chez les Grecs. L'Hermès grec était surtout révéré comme dieu de la parole et de l'éloquence; on le représentait sous la figure d'un homme de la bouclie duquel sortaient de petites chaînes qui aboutissaient aux oreilles de ses auditeurs pour les enlainer. — Les Grecs donnaient aussi le nom d'*Hermès* à une sorte de pilastres surmontés d'une tête de ce dieu, et que l'on plaçait dans les grands chemins et les carrefours.

**HERMÈS TRISMEGISTE** (c.-à-d. *Mercury trois fois grand*), le Thoth ou Mercure des Égyptiens, personnage fabuleux, que les Égyptiens et d'après eux les Grecs regardaient comme le père de toutes les sciences, le législateur et le fondateur de l'Égypte, et que l'on place dans le IX<sup>e</sup> siècle av. J.-C. On lui

attribuait l'invention du langage, de l'alphabet, de l'écriture, de la géométrie, de l'arithmétique, de l'astronomie, de la médecine: il était l'instituteur de la religion et des cérémonies, le créateur de la sculpture, de l'architecture, de la musique, enfin de tous les arts; on lui rapportait plus spécialement les sciences occultes: les alchimistes le regardaient comme leur patron. On lui attribuait une foule d'ouvrages relatifs à la religion ou aux sciences, qui sont connus sous le nom de *Livres hermétiques*, et que gardaient les prêtres égyptiens. Hermès Trismégiste paraît avoir été à la fois pour les anciens le symbole de l'intelligence divine (*le Logos* de Platon) et la personification du sacerdoce égyptien, auquel appartenait toute science. Il nous reste quelques-uns des livres qu'on lui attribuait; le principal est *le Pœmander* (le pasteur), appelé vulgairement *Pimander*, dialogue où il traite de la puissance et de la sagesse divine, de la nature des choses et de la création du monde. On en a une traduction ou rédaction grecque, qui fut apportée au *x<sup>e</sup>* siècle de Macédoine à Florence par Léonard de Pistoie, et que Côme de Médicis fit traduire en latin par Marsile Ficin (1491); elle fut publiée à Paris par Turnèbe, 1554, in-4, grec-latin, et trad. en franç., partie par de Foix de Candale et G. de Préau, partie par G. Joly et Habert, Paris, 1557 et 1574. Ces livres sont évidemment apocryphes.

**HERMÈS** (George), théologien catholique, né en 1775 à Dreyerwalde (Westphalie), m. en 1831, fut nommé professeur au gymnase de Munster en 1798, puis professeur de théologie dogmatique à l'université de la même ville (1807), et fut appelé en 1819 à l'Université de Bonn. Il obtint dans son enseignement les plus brillants succès; mais épuisé par ses travaux, il mourut avant le temps. Alliant la philosophie avec la théologie, Hermès tenta de substituer la raison à la foi, et voulut démontrer également la vérité intérieure et la vérité extérieure du Christianisme, espérant rapprocher ainsi les Catholiques et les Protestants; mais ses efforts n'obtinrent pas l'approbation du clergé catholique: il se vit désapprouvé par l'archevêque de Cologne, et sa doctrine fut condamnée par un bref du pape en 1835. On a d'Hermès: *Recherches sur la vérité intérieure du Christianisme*, Munster, 1805; *Introduction philosophique à la théologie chrétienne catholique*, 1819-1829, et *Dogmatique chrétienne catholique*, publiée après sa mort, 1834. — Un autre Hermès, Auguste, né en 1736 à Magdebourg, m. en 1821, s'est fait connaître comme théologien protestant et comme prédicateur. Il devint en 1780 conseiller au consistoire de Quedlinbourg d'abord piétiste, il embrassa plus tard le rationalisme. On a de lui, outre des *Sermons*, un *Manuel de la religion*, trad. en franç. par la reine Elisabeth de Prusse, femme de Frédéric II, 1785.

**HERMÉSIANAX**, poète grec, natif de Colophon, florissait vers 336 av. J.-C. Il avait laissé 3 livres d'*Élégies* adressées à sa maîtresse, la courtisane Leontium. Athénée nous a transmis des fragments du III<sup>e</sup> livre. Schneidewin a publié les fragments d'H. dans les *Poete elegiaci*, Gœtt., 1838.

**HERMIAS**, souverain d'Atarne en Mysie, avait d'abord été esclave d'un certain Eubulus, qui s'était rendu maître d'Atarne, après avoir secoué le joug du roi de Perse, et qui, l'ayant pris en affection, lui laissa ses États. Hermias avait dans sa jeunesse suivi les leçons d'Aristote: le philosophe se retira auprès de lui après la mort de Platon. Ayant refusé de payer tribut au roi de Perse Artaxerce Ochus, Hermias fut mis à mort par ce prince, 345 av. J.-C. Il avait une sœur, Pythias, que sa mort laissait sans secours: Aristote l'épousa. Ce philosophe a célébré les vertus d'Hermias dans un hymne admirable, qui nous a été conservé; il lui érigea un monument dans Atarne.

**HERMIAS**, philosophe chrétien du II<sup>e</sup> siècle, est auteur d'un ouvrage grec, où il traite des principes des choses, de l'âme, de la divinité, et combat les opi-

nions des sages du paganisme en montrant leurs contradictions. Cet écrit, intitulé: *Destruction des philosophes*, a été imprimé avec une version latine de J. J. Fugger à Zurich, 1560, in-f., à Paris, 1624, in-f., à Leyde, 1840, par Menzel; et, avec une trad. franç., à la suite de l'*Octavius* de Péricaud, Lyon, 1842. L'abbé Guillon l'a aussi trad. dans la *Bibl. des Pères*.

**HERMINE** (Ordre de l'), ordre de chevalerie institué en 1381 par Jean V, duc de Bretagne, à l'occasion de sa réconciliation avec la France et avec Clisson. L'insigne était un collier d'or chargé d'hermines, avec cette devise: *A ma vie*; on y ajouta ensuite un collier d'argent terminé par une hermine pendante.

**HERMIONE**, fille de Ménélas et d'Hélène, épousa Pyrrhus, roi d'Épire; mais, voyant que ce prince la négligeait pour Andromaque, sa captive, elle le fit assassiner à Delphes par Oreste, son cousin, qu'elle épousa bientôt après.

**HERMIONE**, divinité cabirique. V. HARMONIE.

**HERMIONE**, v. d'Argolie, sur la côte E. du golfe Argolique, capit. d'un petit Etat dit *Hermionide*. Beau temple de Cérés; pourpe estimée. C'est auj. *Castri*.

**HERMIONS**, un des 3 grands peuples de la Germanie barbare. V. GERMANIE.

**HERMITAGE** (l'). V. ERMITAGE (l').

**HERMOCRATE**, général syracusain, eut beaucoup de part à la défaite des généraux athéniens Démosthène et Nicias, qui assiégeaient Syracuse (413), mais il se fit bannir pour avoir conseillé de traiter les captifs avec humanité. Ayant essayé de rentrer à Syracuse les armes à la main, il périt dans cette tentative, 407. Sa fille fut épousée par Denys l'Ancien.

**HERMODE**, dieu Scandinave, un des fils d'Odin, était, comme Mercure, le messager des dieux.

**HERMODORE**, philosophe d'Éphèse, fut banni de sa patrie, vint à Rome l'an 450 av. J.-C., conseilla aux Romains d'aller chercher des lois en Grèce, et coopéra à la rédaction des *Lois des Douze Tables*.

**HERMOGÈNE**, rhéteur grec, né à Tarse en Cilicie, florissait vers l'an 180 de J.-C. Dès l'âge de 15 ans il improvisait des discours qui attireraient à Tarse un grand concours d'étrangers; avant l'âge de 24 ans il avait publié une *Rhetorique*, plusieurs traités sur *l'Art oratoire*, et des *Exercices de rhétorique* (*Progymnasmata*). Mais il perdit subitement la mémoire à 25 ans et tomba dans l'imbecillité. Il vécut cependant très-âgé. Ses ouvrages ont été imprimés dans le recueil des *Rhétieurs grecs*, Venise, 1608, in-fol., et dans les *Rhétieurs grecs* de Walz (Stuttgart, 1836); ils ont été traduits en latin, avec *Commentaires*, par Gasp. Laurent, Genève, 1614. Veesenmeyer a publié à part à Nuremberg, 1812, les *Progymnasmata*, dont le texte grec n'a été retrouvé qu'en 1791, par Heeren.

**HERMOGÈNE** TIGELLITUS, habile chanteur, natif de Sardes, et favori d'Auguste, est plusieurs fois mentionné par Horace (*Sat.* I, II, 3; III, 4 et 129; IV, 72; IX, 25; X, 18, 80 et 90). Il était affranchi.

**HERMOGÈNE**, jurisconsulte du IV<sup>e</sup> siècle, forma, sous les règnes d'Honorius et de Théodose II, un *Recueil de constitutions* dit *Coder hermogenianus*, dont il reste des fragments, publiés par P. Pithou dans les *Anciens Jurisconsultes*, Paris, 1572.

**HERMOLAUS**, jeune Macédonien qui conspira contre Alexandre pour se venger d'un châtimement injurieux (il avait été fouetté publiquement). Ayant été découvert, il subit la mort avec courage, 328 av. J.-C.

**HERMOLAUS BARBARUS**. V. BARBARO.

**HERMON**, auj. *Djebel-el-Djaïk*, chaîne de montagnes de la Palestine, était une ramification de l'Antiliban. On y distinguait: 1<sup>o</sup> *l'Hermon major*, qui commençait sur les limites de la Palestine et de la Cœlésyrie, séparait la tribu de Nephtali de la demi-tribu orientale de Manassé, et se terminait sur les bords du lac de Génésareth; 2<sup>o</sup> *l'Hermon minor*, au S. O. du lac de Génésareth, dans la tribu de Zabulon.

**HERMONTIENS**, auj. *Ermonth*, v. de l'Égypte ancienne (Thébaïde), au S. O. et près de Thèbes, sur la r. g. du Nil, était ch.-l. de nome. Belles ruines.

**HIERMOPOLIS**, nom commun à deux villes de l'Égypte ancienne, où l'on vénérât particulièrement Toth (Hermès des Grecs). L'une, *Hiermopolis magna*, dans l'Heptanomie, à l'O. et près du Nil, vis-à-vis d'Antinéô, sur les frontières de la Thébaine, était ch.-l. de nome: on en voit les ruines près d'*Achmounein*; — l'autre, *Hiermopolis parva*, dans la B.-Égypte, sur le canal d'Alexandrie, près du lac Maréotis, est auj. *Damanhour*.

**HIERMOPOLIS**, ch.-l. de l'île de Syra. V. SYRA.

**HERMOTIME**, de Clazomène, philosophe grec du v<sup>e</sup> siècle av. J.-C., fut, à ce qu'on croit, le maître d'Anaxagore. Les anciens en racontent mille choses merveilleuses: il pouvait prédire l'avenir et voir ce qui se passait dans les lieux éloignés; son âme se séparait de son corps, qui restait immobile et commoût, et allait parcourir les espaces célestes, puis elle revenait et annonçait ce qu'elle avait vu dans son voyage aérien. Il fut un des premiers à distinguer l'esprit de la matière et à démontrer que le monde est l'ouvrage d'une intelligence raisonna ble.

**HERMUNDURES**, *Hermunduri*, peuple de Germanie, de la famille des Hermions, habitait au S. de l'*Albis* (Elbe), entre la Sala et la chaîne hercynienne. Les Romains commercèrent avec eux, et les regardaient comme les plus civilisés des Barbares. En l'an 19 de J.-C., ils vainquirent Catualda, roi des goths; en 51, ils battirent les Quades; en 152, ils s'unirent aux Marcomans contre les Romains.

**HERMUS**, auj. le *Sarabat* ou le *Koudous*, fleuve de l'Asie-Mineure, prenait sa source en Phrygie au-dessous de Dorylée, traversait la Lydie, recevait le Cögame, le Pactole et l'Hayllus, et se jetait dans la mer Égée près de Smyrne.

**HERNATH**, riv. de Hongrie, naît dans les monts Carpathes (comitat de Zips), arrose Iglo, Kaschlau, et tombe dans la Theiss à Kernsyteti, dans le comitat de Zemplin, après un cours de 225 kil.

**HERNEUTES**. V. HERNUTI et MORAVES (Frères).

**HERNIQUES**, *Hernici*, peuple du Latium, au S. E. de Rome, avait pour capit. *Avagnia*. Soumis par les Romains dès 486 av. J.-C., ils leur furent longtemps fidèles; cependant ils s'insurgèrent en 363 et 305.

**HERNÉSAND**, v. de Suède, ch.-l. du Wester-Norrland, dans l'île d'Hernö et sur le golfe de Botnie, à 400 kil. N. de Stockholm; 2500 hab. Evêché luthérien, gymnase, jardin botanique. Chantier de construction, eau-de-vie de grains, huile de graines, goudron, toile. — Plusieurs fois dévastée par les Russes (1710, 1714, 1721).

**HÉRO**, jeune fille de Sestos, prêtresse de Vénus, était aimée d'un jeune Grec d'Abydos, nommé Léandre, qui, toutes les nuits, traversait l'Hellespont pour la visiter. Léandre ayant péri dans une tempête, Hérodésespérée se précipita dans la mer. Les *Amours de Héro* et de *Léandre* ont été chantés par Musée.

**HÉRODE**, famille célèbre que l'on croit originaire de l'Idumée, et qui régna sur la Palestine après avoir enlevé le gouvernement de ce pays à la famille des Machabées. Elle a pour chef Antipater, Iduméen de nation et juif de religion, qui fut le principal ministre d'Hyrcan II, et qui sous ce prince faibla usurpa toute l'autorité. Les principaux membres de cette famille, après Antipater, sont Hérodé, dit le *Grand*, (J. ci-après); — Hérodé Antipater, fils d'Hérodé le Grand et de Doris, sa 1<sup>re</sup> femme, qui fut mis à mort par Hérodé parce qu'il conspirait; — Aristobule, fils d'Hérodé le Grand et de la belle Mariamne, fille d'Alexandra (il fut, ainsi que sa mère Mariamne et son frère Alexandre, mis à mort par son père qui les soupçonnait de conspirer; il laissa, entre autres enfants, Hérodé-Agrippa 1<sup>er</sup> et la belle Hérodjade); — Hérodé-Philippe, fils d'Hérodé le Grand et d'une autre Mariamne (fille du grand prêtre Simon): il fut tétrarque de la Batanée, de la Gaulanite et de la Trachonitide; il épousa sa propre nièce, Hérodjade, et en eut Salomé la Danseuse; — Hérodé-Archélaus, fils d'Hérodé le Grand et de Malthacé, qui succéda à

son père en Judée, puis fut relégué par Auguste dans les Gaules (V. ARCHÉLAUS); — Hérodé Antipas, autre fils d'Hérodé le Grand et de Malthacé, qui fut tétrarque de Galilée et de Pérée, et qui fut le deuxième mari d'Hérodjade, précédemment femme de son frère Philippe; — Hérodé-Agrippa I, petit-fils d'Hérodé le Grand par Aristobule, qui fut placé par Caligula sur le trône de Judée; — Hérodé-Agrippa II, fils d'Hérodé-Agrippa I, qui fut roi de Chalcide et de Batanée et mourut vers l'an 101 de J.-C. (J. ci-après). Il fut le dernier prince de la maison d'Hérodé.

**HÉRODE**, le *Grand* ou *l'Ascalonite*, roi des Juifs, né l'an 72 av. J.-C., à Ascalon, était fils d'Antipater, premier ministre d'Hyrcan. Il fut d'abord gouverneur de la Galilée pour les Romains. Pendant les guerres civiles, il s'attacha successivement à Cassius et à Antoine. Ce dernier le fit nommer par le sénat, d'abord tétrarque, puis roi de la Judée, à la place de l'Asmonéen Antigone II (40 av. J.-C.). Il fut obligé de faire la conquête de ses États, et n'en tra dans Jérusalem qu'après avoir pris cette ville d'assaut, 37 av. J.-C. Après la mort d'Antoine, il sut plaire à Octave, qui lui laissa son trône, et même lui donna de nouvelles provinces. Dans sa reconnaissance, il institua des jeux en l'honneur de son prince, lui dédia un temple et donna le nom de *Sébastos* (c.-à-d. Auguste) à la v. de Samarie, qu'il fit rebâter. D'un caractère ombrageux et cruel, Hérodé fit mettre à mort Mariamne, sa femme, qu'il avait éperdument aimée, Alexandre et Aristobule, fils qu'il avait eus de cette princesse, un autre de ses fils, Antipater, qu'il avait eu de Doris, sa première femme, et une foule de personnages éminents, qui excitaient ses soupçons. Ayant appris qu'il venait de naître à Bethléem un enfant auquel était promis le royaume de la Judée, il fit exterminer tous les enfants mâles de Bethléem, qui étaient au-dessous de deux ans. Il mourut un an après la naissance de J.-C. Malgré ses crimes, Hérodé eut quelques qualités; il releva les Juifs par son crédit auprès de l'empereur et par sa magnificence; dans une famine, il vendit toute sa vaisselle pour secourir ses sujets; enfin, il fit rebâter le temple 19 av. J.-C.). Ses États furent partagés entre ses fils (J. ci-après).

**HÉRODE-ARCHÉLAUS**, fils d'Hérodé le Grand, lui succéda en Judée. V. ARCHÉLAUS.

**HÉRODE-ANTIPAS**, fils d'Hérodé le Grand, à la mort de son père, il fut nommé par Auguste tétrarque de la Galilée; il jouit de la faveur de Tibère et bâtit en son honneur la ville de Tibériade sur les bords du lac Génésareth. Jaloux d'Agrippa, son neveu, que Caligula avait nommé roi des Juifs, il vint à Rome afin de le supplanter; mais l'empereur irrité lui ôta sa province et l'exila à Lyon; il passa depuis en Espagne, où il mourut en 40. Hérodé Antipas avait épousé sa nièce Hérodjade, qu'il s'était fait céder par son frère H.-Philippe; c'est lui qui, à la demande de cette princesse, fit périr S. Jean-Baptiste, qui avait blâmé leur union incestueuse. C'est aussi devant lui que Pilate renvoya Jésus, qui était né son sujet.

**HÉRODE-PHILIPPE**, fils d'Hérodé le Grand et de Mariamne, fille de Simon, fut après la mort de son père tétrarque de la Batanée, de la Trachonitide et de la Gaulanite; il embellit la ville de Bethsara et celle de Panéas (qu'il nomma *Césarée*). Il mourut après un règne paisible de 37 ans, sans laisser d'enfants. Il avait épousé Hérodjade, sa nièce; cette princesse ayant inspiré une vive passion à son frère Hérodé-Antipas, il consentit à lui lui céder.

**HÉRODE-AGRIPPA I**, roi de Judée, fils d'Aristobule et petit-fils d'Hérodé le Grand, passa une partie de sa jeunesse à Rome et fut gouverneur de Galgula. A son avènement, ce prince lui fit prendre le titre de roi (l'an 37), et lui donna la tétrarchie de Judée; Claude y joignit les autres provinces qui avaient composé le royaume d'Hérodé le Grand. Il mourut après 7 ans de règne. Il est le père de la fameuse Bérénice, qui fut aimée de Titus. On croit que c'est lui qui fit massacrer S. Jacques et arrêter S. Pierre. — **HÉRODE-**

AGRIPPA II, fils du préc., était très jeune à la mort de son père. Il fut privé du roy. de Judée par Claude, qui plus tard lui donna en échange la Chalcide et la Batané. Il ne put empêcher la révolte des Juifs en 68 et figura dans les rangs des Romains au siège de Jérusalem par Titus. Il mourut vers l'an 100.

HÉRODE-ATTICUS, rhéteur grec. V. ATTICUS.

HÉRODIADÉ, fille d'Aristobule, et petite-fille d'Hérode le Grand et de la belle Mariamne. Était comme celle-ci remarquable par sa beauté. Elle fut d'abord mariée à Hérode-Philippe, tétrarque de Batané, son oncle, puis à Hérode-Antipas, tétrarque de Galilée, et frère de Philippe, celui-ci ayant consenti à la céder à son frère. S. Jean-Baptiste ayant blâmé cette union incestueuse, Hérodiade s'en vengea en le faisant mettre à mort. V. SALOMÉ (la danseuse).

HÉRODIEN, historien grec du III<sup>e</sup> s. de J.-C., né à Alexandrie, remplit à Rome des fonctions importantes. Il a écrit l'histoire de son temps. Son ouvrage, divisé en 8 livres, s'étend depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à l'avènement de Gordien III (180-238 de J.-C.) : il est estimé pour la fidélité, le style en est fleuri et même souvent affecté. Hérodien a été publié par H. Étienne, grec-latin, Paris, 1581; T. G. Irmsich, Leipsick, 1789-1805; Imm. Bekker, Berlin, 1826, et dans la *Bibliothèque grecque* des Didot. Il a été trad. en latin dès 1453 par Ange Politien, et en français par Bois-Guilbert, 1695, l'abbé Mongault, 1700, et par M. L. Halévy, 1860, in-12.

HÉRODIEN, grammairien d'Alexandrie au II<sup>e</sup> siècle, était fils d'Apollonius Dyscole. Il vécut aussi à Rome et jouit de la faveur de Marc-Aurèle. Il avait rédigé une *Prosodie générale*, ouvrage précieux, aujourd'hui perdu, mais dont il reste un abrégé, publié à Leyde par Bæker, 1820, et à Leipsick, par Maurice Schmidt, 1860. On a de lui quelques petits traités (pub. dans les *Grammairiens anc.*). On lui attribue les *Épimérismes*, espèce de dictionnaire des termes difficiles (publié par Boissonade, Lond., 1819). Ses ouvrages étaient fort estimés des anciens. Ce qu'il en reste est encore utile pour l'histoire des théories grammaticales.

HÉRODOTE, célèbre historien grec, surnommé le Père de l'histoire, né l'an 484 av. J.-C., à Halicarnasse, était neveu du poète Panyasis. Il voyagea dès sa jeunesse dans la Grèce, l'Égypte et l'Asie, afin de s'instruire de l'histoire et des coutumes des peuples. À son retour, il trouva sa patrie opprimée par Lygdamis, et fut contraint de se retirer à Samos; mais il rentra peu après dans Halicarnasse et renversa le tyran. Payé d'ingratitude par ses concitoyens, il s'exila et se mit à rédiger son *Histoire*. Il lut le commencement de cet ouvrage aux Grecs assemblés aux jeux olympiques (456 av. J.-C.), et excita un enthousiasme universel (V. THUCYDIDE); 12 ans après il lut l'ouvrage entier, à la fête des Panathénées, et reçut des Athéniens en récompense une somme de 10 talents (54 000 francs). À la fin de sa vie, il se retira à Thurium en Italie; il y mourut dans un âge avancé, vers 406. L'histoire d'Hérodote se compose de 9 livres auxquels les Grecs dans leur admiration ont donné les noms des 9 Muses; elle a pour sujet principal les guerres médiques; mais l'auteur a rattaché à ce sujet comme introduction ou comme épisodes l'histoire des Perses, des Médes, des Égyptiens et de plusieurs autres peuples. On regarde universellement Hérodote comme le plus véridique des historiens anciens; on lui reproche seulement de la crédulité et l'amour du merveilleux: toutefois on doit dire qu'en rapportant des faits extraordinaires, il ne les donne le plus souvent que comme des traditions. Son style, élégant et harmonieux, se rapproche de celui de la poésie; il a écrit en dialecte ionien. Les principales éditions d'Hérodote sont l'édition princeps, publiée en 1474 à Venise par Laurent Valla, grec-latin; celles de Wesseling, Amst., 1763, in-fol.; de Schweighæuser, Strasb., 1816, 12 vol. in-8; de Brèhr, Leipsick, 1835 et 1857, 4 vol. in-8, et de G. Dindorf, 1844 (dans la *Bibl. grec.* de Didot). L'*Hist.* d'Hérodote a été trad.

en français par Saliat, Paris, 1575; par Larcher, 1786, 7 vol.; par Miot de Melito, 1822, 3 vol. in-8, et par Giguet, 1860, in-12. M. Bouchot a donné des *Récits tirés de ses histoires*, 1860. — On attribue à Hérodote une *Vie d'Homère* qui ne paraît pas être de lui, mais qui est cependant d'une haute antiquité.

HÉROLD (L. Jos. Ferd.), habile compositeur, né à Paris en 1792, m. en 1833, était fils d'un pianiste allemand, et élève de Méhul; il remporta en 1812 le grand prix de composition, et fut envoyé en Italie. Il com. osa en 1815, à Naples, son premier ouvrage dramatique: *la Gioventù d' Enrico quinto*, opéra en 2 actes. Il a donné à Paris: *les Rosières*, 1817; *la Clochette*, 1817; *le Muletier*, 1823; *Marie*, 1826; *Zampa*, 1831; *le Pré aux Clercs*, 1832, qui toutes eurent du succès: les deux dernières sont ses chefs-d'œuvre. On a en outre de lui quelques productions instrumentales. La musique d'Hérolde se distingue par l'abondance des motifs heureux, la fraîcheur et la grâce des mélodies, la force dramatique, et l'art de l'instrumentation.

HÉRON, mécanicien et mathématicien d'Alexandrie, disciple de Ctésibius, vivait vers l'an 120 av. J.-C. Il aborda presque toutes les parties des mathématiques appliquées, fit des automates, des clepsydres et des machines à vent, inventa la fontaine qui porte encore son nom, et composa de savants écrits dont il reste quelques fragments, entre autres: *Pneumatica* (traité des machines à vent), *Belopœcea* (des machines de guerre), qu'on trouve dans les *Mathématiciens v. teres*, 1693, in-fol. On doit à M. Letronne des *Recherches sur les fragments d'Héron*, 1832.

HÉRON le Jeune, mathématicien de Constantinople, du X<sup>e</sup> siècle, est auteur d'un traité *des Machines de siège* et d'une *Glôdésie*, opusculs mal traduits en latin par Barocius, Venise, 1572, in-4<sup>e</sup>. M. H. Martin a donné un mémoire *Sur les mathématiciens nommés Héron* (dans le Recueil de l'Acad. des inscriptions).

HÉROOPOLE, en égyptien *Pythom*, v. de la B.-Égypte, à l'E. de Bubaste, au N. du golfe Héropolite (branche occidentale du golfe Arabeque, aujourd'hui *de Suez*), sur le canal de Néchao, est aujourd'hui *Aboukheid*.

HÉROPHILE, sibylle d'Erythrée, avait été d'abord gardienne du temple d'Apollon Sminthien dans la Troade. Elle prédit à Hécube les malheurs que causerait l'enfant qu'elle portait dans son sein (Paris).

HÉROPHILE, médecin grec, de Chalcédoine en Bithynie, vivait vers 320 av. J.-C. Il exerça son art à Alexandrie sous Ptolémée Lagus, fut un des créateurs de l'anatomie, et fit plusieurs découvertes importantes. On dit qu'il poussa l'amour de la science jusqu'à disséquer des corps vivants. Il a laissé son nom à une partie du cerveau qu'on nomme encore aujourd'hui *torcular* ou *pressoir d'Hérophile*.

HÉROS, nom que les Grecs donnaient aux grands hommes qui s'étaient rendus célèbres soit par une force prodigieuse, soit par une suite de belles actions, et surtout par de grands services. Après leur mort, leurs âmes s'élevaient jusqu'au séjour des dieux, et par là devenaient dignes des honneurs réservés aux dieux mêmes. On rendait aux héros un culte, qui ne consistait guère qu'en cérémonies funèbres dans lesquelles on faisait l'énumération de leurs exploits. Les principaux héros de la Grèce sont Persée, Hercule, Thésée, Pirithoüs, Jason et les Argonautes, Cadmus, Orphée, Bellérophon, et les guerriers qui prirent part aux deux guerres de Thèbes et au siège de Troie, Adraste, Tydée, Capanée; Agamemnon, Achille, Ulysse, Nestor, Ajax, Diomède, etc. — On nomme *Temps héroïques* la période qui a précédé les temps historiques; on l'étend depuis l'arrivée en Grèce de la 1<sup>re</sup> colonie conduite par Inachus au XI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. jusqu'au retour des Héraclides dans le Péloponèse, ou même jusqu'à Lycurgue.

HÉROUVAL, hameau du dép. de l'Oise, à 38 k. S. O. de Beauvais. Tour de Montjavoult, qui s'élève sur l'emplacement d'un collège de Druides et d'un temple de Jupiter. On y a trouvé récemment, surtout en 1842, de curieuses antiquités gauloises.



**HERRERA** (Ferdinand de), poëte espagnol, surnommé *le Dirin*, né à Séville vers 1516, mort en 1597. On a de lui un grand nombre de poésies diverses (sonnets, chansons, élégies, etc.), qui se distinguent par l'élevation et la hardiesse des pensées, ainsi que par l'harmonie du style. Elles ont été publiées sous le titre d'*Obras en verso*, Séville, 1532. Il a aussi donné, en prose : *Relation de la guerre de Chypre et du combat de Lépante*, 1572.

**HERRERA** (Antonio de) TORDESILLAS, appelé du nom de sa mère, historien, né en 1559 à Cuellar près de Ségovie, mort en 1625, alla jeune en Italie, y obtint la protection de Vespasien de Gonzague, frère du duc de Mantoue, et fut, à la recommandation de ce prince, nommé par Philippe II premier historiographe des Indes et de Castille, et secrétaire d'État. On a de lui : *Hist. de ce qui s'est passé en Angleterre et en Écosse pendant la vie de Marie Stuart*, 1590; *Hist. du Portugal et de la conquête des îles Açores*, 1591; *Hist. des affaires de France*, 1598; *Hist. du monde sous Philippe II*, 1606; *Hist. générale des gestes des Castillans dans les îles de Terre-Ferme de l'Océan*, de l'an 1492 à 1554, Madrid, 1601-15, 4 vol. in-fol. (trad. par La Coste, 1663-71); *Description des Indes occidentales*, 1601 (traduit en 1622); *Gestes des Espagnols, des Français et des Vénitiens en Italie, depuis l'an 1285 jusqu'à l'an 1559*, 1624. Herrera est un des meilleurs historiens de l'Espagne : il est exact et impartial; mais on lui reproche de la prolixité, de la confusion et trop de goût pour le merveilleux.

**HERRERA** (François), *le Vieur*, peintre, né à Séville en 1576, mort à Madrid en 1636, fut élève de Louis Fernandez, et fonda une nouvelle école, d'où sortirent des artistes célèbres, notamment Diego Velasquez. D'un caractère âpre et intraitable, il força ses élèves, sa femme et ses propres enfants à s'éloigner de lui. Ses meilleures compositions se voient dans les églises de Séville; on cite, entre autres, son *Jugement universel*. Il a peint aussi des tableaux de genre (appelés en espagnol *bolegonellos*), qui représentent des viandes, de la volaille, du poisson. Il possédait à fond l'art de composer, la connaissance de l'anatomie et la science du clair obscur.

**HERRERA** (François), *le Jeune*, fils du précédent, né en 1622, m. vers 1680, se distingua comme peintre et comme architecte. Il quitta de bonne heure la maison paternelle, à cause des violences de son père, continua ses études à Rome, cultiva l'histoire, le genre, les fleurs, et réussit surtout à peindre des poissons; ce qui lui fit donner le surnom de *lo Spagnuolo de pesci*. A la mort de son père, il revint en Espagne, se fixa à Madrid, renonça à l'architecture pour se livrer tout entier à la peinture, et fut nommé peintre du roi. Ses principaux ouvrages sont un *S. François*, une *Cène*, une *Ascension* (cette dernière à Notre-Dame d'Atocha), etc.

**HERRERA** (Séb. Barnuevo), peintre, architecte, sculpteur et graveur, né à Madrid en 1619, m. en 1671, eut pour maître Alonzo Cano, se perfectionna par l'étude de Paul Véronèse et du Tintoret, et devint peintre de la cour et conservateur de l'Escorial. Son dessin est pur et correct; son coloris rappelle celui du Titien. On distingue son *Triomphe de S. Augustin* et sa *Naissance de la Vierge*, à Madrid.

**HERRNALS**, v. d'Aurichie, à 3 k. N. de Vienne; 4000 hab. Institution impériale pour l'éducation des filles d'officiers sans fortune.

**HERRNHUT**, v. du roy. de Saxe (Lusace), à 17 k. N. O. de Zittau; 1500 h. Siège de la direction des Frères Moraves. Herrnhut fut fondé en 1722 par Zinzendorf et fut le 1<sup>er</sup> établissement des Frères Moraves, qui prennent de là le nom d'*Herrnhutter* ou *Hornbœuers*.

**HERSAN** (Marc Ant.), professeur, né à Compiègne en 1652, mort en 1724, enseigna les humanités et la rhétorique au collège du Plessis, où il eut pour élève Rollin, qui resta son ami; puis devint professeur adjoint au Collège de France. En 1697,

il se retira dans sa ville natale et s'y consacra à l'instruction des enfants pauvres. On a de lui une *Oraison funèbre du chancelier Le Tellier*, en latin, des vers latins, qui sont au nombre des meilleurs qu'aient faits les modernes, des *Pensées sur la mort, tirées de l'Écriture*, 1722. Il fonda, par testament, une maison de Sœurs de charité destinées à instruire les jeunes filles et à soigner les malades. Rollin a écrit son *Éloge*.

**HERSCHELL** (William), astronome, né en 1738 à Hanovre, mort en 1822, était fils d'un habile musicien. Il exerça lui-même quelque temps la profession de son père, vint en 1759 se fixer en Angleterre, où, pendant quelques années, il vécut péniblement du produit de ses leçons, fut nommé organiste à Halifax en 1765, puis à Bath en 1766, et vit dès lors sa position s'améliorer. Conduit par l'étude de la musique à celle des mathématiques et de là à l'astronomie, il ne cultiva d'abord la science que par délassement; mais bientôt, y ayant obtenu de brillants succès, il abandonna son état et se livra tout entier à ses nouvelles études. Trop pauvre pour acheter des télescopes, il se mit à en fabriquer lui-même (1774); il ne tarda pas à exécuter des instruments plus parfaits et plus puissants que tous ceux que l'on connaissait (entre autres un télescope long de 39 pieds anglais, ou 12 mètres, qui exigea 4 ans de travail, 1785-89). Avec leur secours il fit les observations les plus importantes; il découvrit une nouvelle planète, Uranus (13 mars 1781), puis les satellites de cette planète (1787), et deux nouveaux satellites de Saturne (1789); il reconnut que le système solaire n'est pas fixe et qu'il se porte tout entier vers la constellation d'Hercule; il fit une étude particulière des nébuleuses, aperçut dans les masses blanches qui les forment un nombre prodigieux de petites étoiles, reconnut parmi celles-ci des étoiles centrales, autour desquelles les autres exécutent une révolution régulière, et ouvrit ainsi une voie nouvelle aux observations. Le roi George III lui accorda une protection toute particulière, lui fit une pension et lui donna, au bourg de Slough, une habitation voisine de son château de Windsor; c'est là qu'Herschell a fait la plupart de ses observations. La Société royale de Londres s'empressa de l'admettre dans son sein; l'Institut de France le nomma son associé. Herschell eut pour auxiliaires dans la construction de ses télescopes et dans ses observations son frère Alexandre et sa sœur Caroline (morte en 1818, à 98 ans). Ce savant a laissé une foule de mémoires, qui ont été insérés dans les *Transactions philosophiques* de la Société royale, et qui ont rapport, les uns à l'optique et à la construction des instruments; les autres au système solaire, aux planètes, à leurs satellites, aux comètes; d'autres enfin à l'astronomie stellaire, qu'il créa presque en entier. M. Arago a prononcé son *Éloge*, 1842. — Son fils, John Herschell, né en 1792, hérita de ses goûts scientifiques et de ses secrets pour la fabrication des verres de télescope; il a fait faire de nouveaux pas à l'astronomie ainsi qu'à l'optique.

**HERSENT** (Ch.), oratorien, né à Paris vers 1590, mort en Bretagne en 1660, se brouilla avec les Oratoriens et écrivit contre eux, accusa le cardinal de Richelieu de vouloir séparer la France de l'Église de Rome et écrivit à cette occasion, en 1640, un livre qu'intitula : *Optati Galli de cavendo schismate*, par allusion à l'écrit de S. Optat contre le schisme des Donatistes; cet ouvrage fut censuré par 16 évêques, condamné par le parlement, et brûlé par les mains du bourreau. Étant allé à Rome, il s'y fit excommunier par le pape Innocent X pour avoir pris la défense de Baïus et de Jansénius. Outre ses écrits de polémique, on a de lui un travail estimé sur *S. Denis l'Aréopagite*, 1626.

**HERSENT** (L.), peintre d'histoire et de genre, né à Paris en 1777, mort en 1806, fut élève de Regnault, obtint à 20 ans le 2<sup>e</sup> grand prix, exposa dès 1804, et

produisit successivement un grand nombre de tableaux qui furent remarqués : *Achille livrant Briseïs aux héros d'Agamemnon*, *Atala s'empoisonnant dans les bras de Chactas*, *la mort de Bichat*, *Daphnis et Chloé*, *Les Cases soigné par des sauvages*, le *Passage du pont de Landshut*, *Louis XVI distribuant des secours au peuple*, *l'Abdication de Gustave Wasa* : ce dernier, son chef-d'œuvre, a été détruit en 1848 dans le sac du Palais-Royal. Hersent excellait aussi dans le portrait. Il fut admis à l'Académie des beaux-arts en 1822. Ses œuvres sont empreintes d'un sentiment délicat et vrai ; la peinture en est fine, mais sans largeur. La plupart ont été gravées. — Mme Hersent, Dlle L. Mauduit, née en 1784, s'est aussi distinguée dans la peinture d'histoire et le portrait.

**HERSÉRANGE**, vge du dép. de la Moselle, à 40 k. de Brier; 600 hab. Hauts fourneaux, forges, fonderies.

**HERSFELD**, v. de Hesse-Cassel, ch.-l. de cercle, sur la Fulde, à 41 kil. N. E. de Fulde; 7000 hab. Château; anc. abbaye de Bénédictins.

**HERTFORD**, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de même nom, sur la Lea, à 34 kil. N. de Londres; 6000 hab. Anc. château fort, où furent détenus David, roi d'Écosse, et Jean le Bon, roi de France. École élémentaire de 500 enfants dépendant de l'hôpital Christ-Church; collège des Indes orientales pour l'instruction des jeunes gens qui se destinent au service des Indes. — Le comté, situé dans l'intérieur, au S. de ceux de Cambridge et de Bedford, a 40 kil. sur 24, et 160 000 hab. Sol aride, culture bien entendue et productive à force d'engrais. Grand commerce avec la capitale, peu d'industrie.

**HERTZBERG**. V. **HERZBERG**.

**HERTHA**, divinité des Germains, était la déesse de la Terre (*Erde* en allemand). On conservait dans une île de la Baltique (Rügen ?) un char qui lui était consacré, et sur lequel on la promenait à certaines époques. Son culte était répandu dans toute la Germanie et surtout dans la forêt Hercynienne; il se conserva longtemps en Suède, où il fut détruit au XII<sup>e</sup> siècle par Waldemar I.

**HERULES**, peuple germain, qu'on croit originaire de la Sarmatie, apparaît pour la première fois dans l'histoire au III<sup>e</sup> siècle. Ils habitaient alors, avec les Goths, les rivages septentrionaux de la mer Noire. Soumis par Hermanaric, roi des Goths, ils devinrent avec ce peuple la proie des Huns; mais, après la mort d'Attila (453), on les voit recouvrer leur indépendance et fonder un empire puissant sur les bords du Danube, au N. de la Thrace. Au V<sup>e</sup> siècle, les Hérules, unis aux Rugiens et autres peuplades scythes, et conduits par leur roi Odoacre, envahirent l'Italie, prirent Rome et portèrent le coup mortel à l'empire romain d'Occident (476); mais leur puissance fut de peu de durée: dès 493 ils furent complètement défaits par les Ostrogoths, qui les chassèrent d'Italie. Ils allèrent chercher un asile, les uns chez les Gépides, les autres dans l'empire d'Orient, où l'empereur Anastase leur assigna des terres en Illyrie. Chassés de l'empire au VI<sup>e</sup> siècle à cause de leurs brigandages, ils se retirèrent en Germanie. Depuis cette époque, ils disparaissent de l'histoire. Les Hérules étaient regardés comme les plus féroces des Barbares; ils se refusèrent toujours à embrasser le Christianisme.

**HERVAGIUS**, imprimeur. V. **HERWAGEN**.

**HERVAS** (de P. Laurent), savant jésuite espagnol, né en 1735 à Horcajo dans la Manche, mort en 1809, séjourna longtemps dans les Missions de l'Amérique, fit une étude approfondie des idiomes des naturels, vint en Italie quand son ordre eut été banni des États espagnols, se fixa d'abord à Césène, puis fut appelé à Rome par Pie VII et nommé préfet de la bibliothèque Quirinale. Sous le titre d'*Idea dell'universo*, il publia en italien, de 1778 à 1787, un vaste ouvrage en 21 vol. in-4 (qui l'a traduit lui-même en espagnol) et y traçait l'histoire de l'homme, de la société, des langues, la description du globe terrestre et des corps célestes; on y remarque ses travaux de

linguistique, notamment un *Catalogue des langues connues, avec des notices sur leurs affinités*; un *Vocabulaire polyglotte*, comprenant 150 langues, avec *l'Oraison dominicale en 307 langues ou dialectes*.

**HERVEY** (J.), écrivain anglais, né en 1714, à Hardington (Northampton), mort en 1758, était curé de Weston-Favel. Prédicateur éloquent, ecclésiastique plein de charité, il est surtout connu par deux ouvrages dans le genre de ceux d'Young, où l'on trouve un style élégant, harmonieux, joint à une sensibilité douce et mélancolique : les *Méditations au milieu des tombeaux*, 1746, et les *Contemplations sur la nuit et les cieux étoilés*, 1747, tous deux en prose. Ils ont été trad. par Letourneur, 1770, et par Mme d'Arconville, 1771. Baour-Lormian en a mis en vers plusieurs morceaux.

**HERVILLY** (Louis Ch., comte d'), était en 1791 commandant de la garde constitutionnelle à pied de Louis XVI; il défendit le château des Tuileries au 20 juin et au 10 août 1792. Il passa en Angleterre en 1793, fit, à la tête d'un corps de royalistes, une descente en Bretagne (juin 1795), mais fut repoussé par Hoche et blessé grièvement à Quiberon; on le transporta à Londres, où il mourut de ses blessures.

**HERWAGEN** (J.), *Hervagius*, imprimeur de Bâle au XVI<sup>e</sup> siècle, mort en 1564, était ami d'Érasme. Il a publié des éditions estimées de *Démosthène*, de *Procope*, et les *Scriptores rerum Germanicarum*, 1532.

**HERY**, vge du dép. de l'Yonne, à 13 kil. N. E. d'Auxerre; 1600 hab. Beau château. Anc. couvent de Bénédictins, où se tint en 1015 un concile national pour traiter de la paix entre le roi Robert et Othon-Guillaume, qui prétendait à la succession de Hugues I, duc de Bourgogne, son beau-père.

**HERZBERG** (Fréd., comte de), ministre de Frédéric II, roi de Prusse, né en 1725 en Poméranie, mort en 1795, fut chargé pendant 30 ans du département des affaires étrangères. Il était en outre conservateur des archives secrètes, et put ainsi puiser à leur source les plus précieux documents sur l'histoire de son pays. Il négocia le traité de paix de la Prusse avec la Russie et la Suède en 1762, la paix de Hubertsbourg en 1763, eut une grande part au premier partage de la Pologne, signa le traité de Teschen, pacifia la Belgique et la Hollande, et conclut en 1790 le traité de Reichenbach. On a de lui : *Mémoire sur la population primitive de la Marche de Brandebourg*, couronné par l'Académie de Berlin en 1752; *Histoire de l'ancienne puissance maritime de Frédéric-Guillaume*; *Recueil de manifestes, déclarations, traités, rédigés par la cour de Prusse*, 3 vol. in-8, 1789-95.

**HERZÉGOVINE** ou **HERSEK**, contrée presque indépendante de l'Empire ottoman, bornée au N. par la Croatie, au S. par le Montenegro, à l'E. par la Bosnie, au S. O. par la Dalmatie; env. 300 000 hab. (esclavens et catholiques grecs); ch.-l., Trébigne; autre ville principale, Mostar. Pays montagneux, couvert par des ramifications des Alpes dinariques. — Avant le XIV<sup>e</sup> siècle, l'Herzégovine faisait partie du royaume de Croatie. Incorporée à la Bosnie en 1326, elle fut, au milieu du siècle suivant, érigée en duché par l'empereur Frédéric III sous le nom de Ste-Sabe (*ducatus Sta-Saba*). En 1699, par la paix de Carlowitz, l'Herzégovine fut assurée au sultan, qui venait de s'en emparer. Depuis, elle a formé un livah de la Turquie, compris dans l'eyalet de Bosnie. Il faut cependant en excepter la ville de Castel-Nuovo et quelques districts environnants, qui étaient possédés depuis 1682 par les Vénitiens, et qui appartiennent au royaume autrichien de Dalmatie. Ce pays est insurgé en 1861 contre la domination turque.

**HESBAYE** ou **HASBAIN**, partie de l'anc. principauté de Liège, s'étendait sur la r. g. de la Meuse depuis Liège jusqu'à Huy, et renfermait, outre Liège, St-Trond, Tongres, Hérislat, Landen, Huy. Ce pays est le berceau des Carlovingiens.

**HESCLIAN**, 10<sup>e</sup> calife ommeide, succéda à son frère Yézid, et régna à Damas de 724 à 743. Il défait le

khan du Turkestan, et Zayd, petit-fils de Hussein, fils d'Ali, qui avait été proclamé calife à Koufa.

**HESCHAM I** (ABOU-WALID), calife de Cordoue, surn. *Al-Radhîq*, c.-à-d. *le Bon*, succéda l'an 788 à son père Abdrame I, eut d'abord à combattre ses frères qui s'étaient révoltés, les défit et leur pardonna; puis tourna ses armes contre les Chrétiens: il ravagea la Galice, franchit les Pyrénées, prit Narbonne et Gironne (794), mais il fut à son retour vaincu dans la Galice par Alphonse II. Il mourut en 796. Hescham I contribua beaucoup à l'embellissement de Cordoue et acheva la grande mosquée.

**HESCHAM II** (AL-MOWALID-BILLAH), calife de Cordoue, n'avait que 11 ans à la mort de son père Al-Hakem (976). Almanzor fut nommé régent pendant sa minorité, et remporta de grandes victoires sur les Chrétiens (F. ALMANZOR). Mais après la mort de cet habile ministre, le faible He-cham fut détrôné par Mohammed-al-Madhi, qui le jeta dans les fers (1006). Il fut tiré de captivité en 1012 par une nouvelle révolution et replacé sur le trône; mais 3 ans après, il périt assassiné dans une sédition (1015).

**HESCHAM III** (ABOU-BEKK), dernier calife de Cordoue. fut proclamé, malgré ses refus, après la mort de Yahiah-ou Motali (1027). Il tenta vainement de résister aux Chrétiens et d'apaiser les troubles intérieurs, et fut forcé d'abdiquer en 1031. Après lui le califat fut démembré.

**HESCHAM**, chef du Maroc. F. HASCHAM.

**HESDIN**, *Helena vicus* ? ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), sur la Canche, à 25 kil. S. E. de Montreuil; 3450 hab. Bas de lit, savon, tanneries. Patrie de l'abbé Prévost et du voyageur Jacquemont. — La ville actuelle a été fondée par Charles-Quint en 1554, à quelque distance d'Helzin le Vieux, que Philibert Emmanuel, duc de Savoie, général de l'empereur, avait pris l'année précédente sur les Français et qu'il avait fait détruire. Le maréchal de La Mailleraye s'empara du nouvel Hesdin en 1639. Le traité des Pyrénées (1659) l'assura définitivement à la France.

**HÉSÉBON**, v. lévitique de la Palestine, dans la tribu de Rubin. Elle est dans les premiers siècles un évêché, qui donne encore son titre à un évêché *in partibus*.

**HÉSIODE**, célèbre poète didactique grec, originaire de Cumès en Éolie, naquit ou du moins vécut dans le bourg d'Acras en Béotie, d'où il est nommé *Acrasius poeta*. On croit, sur l'autorité d'Hérodote, qu'il était contemporain d'Homère, et vivait au commencement de IX<sup>e</sup> siècle av. J.-C.; les Alexandrins le placent plus d'un siècle après Homère, du reste on ne sait rien de certain sur sa vie. Il avait composé un grand nombre de poèmes; on n'en a conservé que trois: *Les Travaux* et *les Jours*, où il traite surtout de l'agriculture; on y admire l'épisode de Pandore; ce poème parait avoir inspiré les *Georgiques* de Virgile; la *Théogonie*, ou généalogie des dieux, source précieuse pour la connaissance de la mythologie; le *Bouclier d'Hercule*, imité par Virgile dans la description du bouclier d'Énée. Ces poèmes brillent par la simplicité et l'élégance plutôt que par le génie. Ils ont été commentés par Aristarque, par Proclus, Jean Tzetzes, Mosch, etc. Quelques savants croient que c'est à tort que l'on attribue à Hésiode tous les ouvrages que nous avons sous son nom; il serait tout au plus l'auteur des *Travaux*, la *Théogonie* et surtout le *Bouclier* seraient d'une époque plus récente. Parmi les nombreuses éditions d'Hésiode, on distingue celles de H. Étienne, Paris, 1566, in fol.; de Heinsius, 1603; de Th. Robinson, Oxford, 1734; de Luesner, Leipsick, 1778; de Th. Gaisford, Oxford, 1814; et Leipsick, 1823; de Boissonade, Paris, 1824; de Gœtting, Gotha, 1831 et 1844; de F. S. Lehrs, dans la *Bibl. grecq.* de Didot, 1841; de Van Lempe, Amst., 1848-54. Il a été traduit en français par Bergier, 1767; Gin, 1785; Coupé, 1796; J. Chenu, 1844; et mis en vers par Baif, 1574, et par Fresse-Montval, 1843.

**HÉSIONE**, fille de Laomédon, roi de Troie, et sœur

de Priam. Neptune irrité contre Laomédon, qui avait manqué à la parole donnée, envoya un monstre marin qui désolait les campagnes. L'oracle consulté désigna Hésione pour victime expiatoire. Hercule la délivra au moment où elle allait être dévorée par le monstre; mais, n'ayant pas non plus obtenu de Laomédon la récompense promise, il enleva Hésione et la fit épouser à son ami Telamon. Cet enlèvement devint le prétexte de l'enlèvement d'Hélène par un prince troyen. Danchet a fait un opéra d'*Hésione*.

**HESNAULT** (J.), poète du XVII<sup>e</sup> siècle, fils d'un boulangier de Paris, était un des protégés de Fouquet, et fut le maître de Mme Deshoulières. Il publia en 1670 un vol. d'*Oeuvres diverses*, qui contient des sonnets (entre autres un sonnet fameux contre le ministre Colbert), et quelques pièces en prose, où règne la philosophie épicurienne. Il avait commencé à traduire Lucrece en vers; mais il supprima son travail par scrupule religieux; on a cependant conservé l'*Invocation à Venus*, qui est estimée.

**HESPER** (c.-à-d. *le soir*, *le couchant*), fils de Japhet et frère d'Atlas, fut père d'Hespéris, la mère des Hespérides. Chassé d'Afrique par son frère Atlas, il vint, dit-on, dans l'Italie, qu'il prit à lui le nom d'Hespérie. Selon autres un autre tradition, ce prince, recommandable par sa justice et sa bonté, étant un jour monté au sommet du mont Atlas pour observer les astres, fut subitement emporté par un vent impétueux. Le peuple, qui le regrettait, donna son nom à la plus brillante des planètes, à ce lieu que nous appelons *Venus*, *l'Étoile du berger* ou *l'E. du soir*, parce qu'elle paraît le soir à l'occident.

**HESPRIDES**, c.-à-d. *Occidentales*, filles d'Atlas et d'Hespéris, étaient au nombre de trois: Eglé, Aréthuse, et Hyperméthe. Elles possédaient un jardin rempli de fruits de toute espèce, surtout de pommes d'or (oranges), et placées sous la garde d'un dragon à cent têtes, fils de la Terre, Hercule, par l'ordre d'Éurysthée, se transporta dans le jardin des Hespérides, tua le dragon, rapporta les pommes d'or, et accompagna ainsi le douzième de ses travaux. On n'est malheureusement d'accord sur le lieu qu'habitaient les Hespérides: le plus grand nombre des traditions le placent dans la Mauritanie, au pied de l'Atlas; d'autres dans la Cyrénaïque, ou l'on trouve une ville d'Hesperis (depuis Bérenice), ou en Espagne près de Gales (Gadix), ou même dans les îles Fortunées (ou Canaries), qu'on nommait îles des Hespérides.

**HESPERIE**, *Hesperia*, c. à d. *l'Occidentale*, nous donne d'abord par les Grecs à l'Italie, fut ensuite appliqué par eux à l'Espagne, quand leurs connaissances en géographie s'étendirent plus à l'ouest.

**HESS** (J. J.), théologien protestant, né à Zurich en 1711, m. en 1828, se distingua comme prédicateur et devint doyen du clergé dans sa ville natale. On a de lui: *Histoire de ses trois dernières années de la vie de J.-C.*, Zurich, 1772; *Hist. des Apôtres*, 1775; *Hist. des Israélites*, 1776-89.

**HESSE**, en allemand *Hessen*, rég. ou de l'Allemagne, comprise entre le Rhin, le Mein et le Weser, habitée jadis par les *Hassii*, branche de la nation des Gattes, a donné son nom à une maison souveraine, sortie de même de celle de Thuringe. Des le temps de Charlemagne, on trouve des seigneurs ou comtes de Hesse: héréditaires, appelés *Erstliche* ou *Werner* ou *Gison*. L'héritier de Gison IV porta en 1130 ses domaines dans la maison de Thuringe; mais en 1263, ils en furent détachés, avec le titre de landgraviat, en faveur de Huno I (c. ci-après *HESSÉ CASSEL*). En 1567, à la mort de Philippe le Magnanime, les landgraves de Hesse se partagèrent en plusieurs branches, dont deux, celles de *Hesse-Cassel* et de *Hesse-Darmstadt*, existent encore. De cette dernière se détacha en 1796 la branche de *Hesse-Hombourg*, également souveraine aujourd'hui. D'autres lignes cadettes épanouies, mais non souveraines, sont encore issues de la maison de Hesse. Les deux principales, sorties toutes deux de la branche de Cassel, sont

celles de *Hesse-Rheinfels-Rothenbourg*, fondée en 1677, éteinte en 1834, et de *Hesse-Philippsthal*, fondée en 1684, et divisée actuellement en deux rameaux : *Hesse-Philippsthal* et *Hesse-Philippsthal-Barchfeld*.

**HESSÉ-CASSEL** ou **HESSÉ-ÉLECTORALE**, État de la Confédération germanique, borné au N. par le gouv't prussien de Minden et le Hanovre, à l'E. par le gouv't prussien d'Erfurt, le grand-duché de Saxe-Weimar, au S. E. par la Bavière, au S. O. par le grand-duché de Hesse-Darmstadt, à l'O. par la principauté de Waldeck : 110 kil. sur 220; 755 000 h.; ch.-l. Cassel. Cet État est divisé en 4 provinces : Hte-Hesse, P.-Hesse, grand-duché de Fulde, et principauté de Hanau; ch.-lx. Cassel, Marbourg, Fulde et Hanau. La Hesse-Electorale forme un plateau montagneux; elle est presque tout entière couverte de forêts; le climat y est fort rude. La Fulde, la Werra, le Mein, la Lahn, le Diemel, sont les principales rivières qui l'arrosent. On y cultive le tabac, les céréales, le lin, les légumes, les fruits et la vigne (au sud). Le sol renferme beaucoup de sel et de houille, du fer, du cuivre, de l'alun, du vitriol, de la chaux, etc. Industrie active en toiles, tuiles, faïence, orfèvrerie, etc. Commerce de transit considérable, facilité par plusieurs chemins de fer. Le gouvernement est monarchique constitutionnel. La religion protestante est professée par la majorité des habitants. On compte plusieurs établissements d'instruction, dont le plus important est l'Université de Marbourg. L'électorat a trois voix dans les assemblées générales de la diète. — Henri I, dit l'Enfant, premier landgrave de Hesse (1263), était fils d'un duc de Brabant et d'une fille du landgrave de Thuringe; il fut déclaré prince d'empire par l'emp. Adolphe de Nassau en 1292, et établit sa résidence à Cassel. Ses descendants régnèrent d'abord sur toute la Hesse jusqu'à Philippe le Magnanime, qui, en mourant (1567), partagea ses domaines entre ses 4 fils. L'aîné, Guillaume IV, le Sage, eut Cassel et la moitié de tout l'héritage; c'est lui qui est le fondateur de la maison de Hesse-Cassel. Il accrut ses domaines, et mourut en 1592. Maurice, son successeur, perdit Marbourg, et fut forcé par son fils Guillaume V d'abdiquer (1627). Guillaume s'unit à la France et à la Suède pendant la guerre de Trente ans, et laissa en mourant (1637) un fils mineur sous la tutelle de sa veuve. Celle-ci gouverna avec sagesse, et acquit l'abbaye d'Hersfeld et une partie du comté de Schauenbourg. Un de ses descendants, Frédéric de Hesse-Cassel, épousa Ulrique Eleonore de Suède, sœur et héritière de Charles XII, et occupa le trône de Suède (1720-1751). En 1801, Guillaume IX perdit Saint-Goar et Rheinfels par le traité de Lunéville. En 1803, il reçut le titre d'Électeur, sous le nom de Guillaume I. Allié d'outre de Napoléon, il vit ses États envahis en 1806 : ils furent partagés entre la Westphalie et le grand-duché de Francfort. Il les recouvra en 1813 et 1814, et garda le titre d'Électeur, quoique ce titre se trouvât sans objet, l'Empire d'Allemagne n'existant plus. Il eut pour successeur en 1821, son fils Guillaume II, dont la mauvaise administration donna naissance à des troubles fréquents, et qui se vit forcé en 1831 de donner une constitution libérale. Sous Frédéric-Guillaume I, qui lui succéda en 1847, éclatèrent de nouveaux troubles : il les apaisa momentanément en accordant des réformes (1849), mais il ne tarda pas à les rétracter (1852), et depuis ce pays est dans un état perpétuel de lutte et d'agitation.

**HESSÉ-DARSTADT** (GRAND-DUCHÉ DE). État de la Confédération germanique, borné au N. par le duché de Nassau et la Hesse-Electorale, à l'E. par la Hesse-Electorale et la Bavière, au S. E. par le grand-duché de Bade, au S. par la Bavière rhénane, à l'O. par les gouvernements prussiens de Coblenz et d'Arensberg et par le duché de Nassau. La prov. de Hanau, qui appartient à la Hesse-Electorale, sépare le grand-duché de Hesse en deux portions presque

égales, l'une au N. (90 kil. sur 55), l'autre au S. (95 kil. sur 60). On y compte 860 000 h. (dont un quart Catholiques); capit. générale, Darmstadt. Division : deux principautés, celles de Starkembourg et de la Hte-Hesse, et une province, la Hesse-rhénane, qui ont pour ch.-lx Darmstadt, Giessen et Mayence. Le pays est arrosé par le Rhin, qui y reçoit le Mein et la Nahe; par le Neckar, la Lahn, la Fulde, le Schwalm et l'Édder. Le sol est plat sur la rive droite du Rhin et sur la rive gauche du Mein; le reste est coupé de différentes chaînes de montagnes, couvertes de forêts, et dont les principales sont celles de Taunus, Odenwald, Vogelsberg, Westerwald et Mont-Tonnerre. Climat doux et agréable. Les principales productions sont le blé, les pommes de terre, le lin, les graines oléagineuses, les fruits, le vin (sur les bords du Rhin). Les montagnes contiennent du fer, du cuivre, du grès, de la tourbe et des eaux minérales. L'industrie consiste en bonneterie, toiles, flanelle, draps et tanneries; commerce de transit et d'expédition. Le gouvernement, réglé par la charte de 1820, modifiée en 1848 et 1851, est constitutionnel. La Hesse-Darmstadt a trois voix dans l'assemblée générale de la diète. — Georges, 4<sup>e</sup> fils de Philippe le Magnanime, qui régnait sur la Hesse entière, fut le premier landgrave de Hesse-Darmstadt (1567); il n'eut d'abord qu'un 8<sup>e</sup> des biens de son père : cette part se composait de Darmstadt et de son territoire; mais il vit bientôt ses domaines s'agrandir par la mort de deux de ses frères, Philippe et Louis III. Louis V, fils de George, céda en 1595 à son frère Frédéric le territoire de Hombourg qui depuis forma un landgraviat distinct. Au siècle suiv., George II céda Marbourg à la Hesse-Cassel. En 1801, Louis X perdit une partie du comté de Lichtenberg et quelques autres districts sur la r. g. du Rhin; il reçut en échange le duché de Westphalie, Mayence et quelques portions du Palatinat; en 1806, il entra dans la Confédération du Rhin et changea son titre de landgrave en celui de grand-duc; il prit alors le nom de Louis I. En 1813, il entra dans la ligue contre la France. En 1815, il céda à la Prusse ce qu'il avait de la Westphalie, mais s'étendit sur les bords du Rhin. En 1816, il rendit aux landgraves de Hesse-Hombourg leur souveraineté, dont ils avaient été dépouillés en 1806. En 1820, il donna à son peuple une constitution assez libérale. Ses successeurs, Louis II (1830), et Louis III (1848), s'attirèrent des difficultés en retirant ou restreignant les libertés qu'il avait accordées.

**HESSÉ-HOMBOURG** (landgraviat de). État de la Confédération germanique, se compose du landgraviat de Hombourg, enclavé dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt (Hte-Hesse), et de la seigneurie de Meissenheim, entre le cercle bavaois du Rhin, le gouv't prussien de Coblenz et la principauté oldenbourgeoise de Birkenfeld; 316 kil. carrés; 25 000 h.; ch.-l., Hombourg. Sol peu riche, en partie montagneux; forêts nombreuses, quelques mines de fer et de houille; culture bien entendue : grains, fruits en abondance. Le gouv't est monarchique; la religion, le Luthéranisme. La Hesse-Hombourg a une voix dans les assemblées générales de la diète. — Ce landgraviat fut détaché de celui de Hesse-Darmstadt en 1595 pour Louis V en faveur de son frère cadet Frédéric. En 1806, il fut placé sous la souveraineté de la Hesse-Darmstadt; mais les traités de 1815 le rétablirent comme État indépendant en y ajoutant la seigneurie de Meissenheim.

**HESSÉ** (Philippe, landgrave de), dit le Magnanime, fils de Guillaume II, succéda à son père en 1509, n'étant âgé que de 5 ans, fut proclamé majeur à 14 ans; repoussa plusieurs invasions étrangères, réprima les Anabaptistes (1525), embrassa le Luthéranisme en 1526, signa en 1530 la confession d'Augsbourg, et fit toujours partie depuis de la ligue des princes protestants. Il fut vaincu par Charles-Quint à Muhlberg (1547), fut 4 ans retenu prisonnier

par ce prince, et mourut en 1567. C'est lui qui fonda l'Université de Marbourg.

**HESSE** (Guillaume, landgrave de), le *Sage*, fils du précéd., né en 1522, mort en 1592, succéda à son père en 1567. Il protégea les lettres, les arts et les sciences, et cultiva lui-même l'astronomie. On a de lui des observations astronomiques, publiées sous le titre de *Calii et siderum in eo errantium observationes Hassiacæ*, Leyde, 1628.

**HESSE-CASSEL** (George-Guill., d'abord landgrave, puis électeur de), né en 1743, était feld-maréchal au service de la Prusse. Comte de Hanau dès 1761, il régna sur tout le landgraviat à partir de 1785. Entré dans la coalition contre la France en 1792, il fit la campagne de 1793, mais il traita en 1795 avec la République. En 1803, il échangea son titre de landgrave contre celui d'électeur de l'empire germanique. N'étant associé de nouveau en 1806 aux projets de la Prusse contre la France, il fut, après la bataille d'Iéna (1806), privé par Napoléon de sa souveraineté. Il la recouvra en 1813 et mourut en 1821.

**HÉSUS**, c.-à-d. le *Terrible* en celtique, dieu des Gaulois, présidant aux combats, ainsi qu'aux chants des Bardes. C'est surtout par l'effusion du sang humain qu'on l'honorait. On le représente armé d'une hache. Des savants modernes le regardent comme un conquérant venu de l'Orient, et lui attribuent l'introduction du *Druidisme* dans la Gaule.

**HÉSUCHIUS**, écrivain grec d'Alexandrie, qu'on place au III<sup>e</sup> siècle de J.-C., a laissé un lexique dans lequel il explique les mots les moins usités que l'on trouve dans les auteurs grecs; cet ouvrage est d'un grand secours pour faciliter la lecture des poètes, des historiens, des philosophes et même des auteurs sacrés. On ne connaît qu'un manuscrit du *Lexique d'Hésychius*; il fut découvert par Musurus et publié à Venise en 1514, in-fol. Les meilleures éditions de ce lexique sont celles de J. Alberti et Ruhnkemius, Leyde, 1746-66, de Schow, Leipsick, 1792; de Schmidt, Iéna, 1859. — Un autre Hésychius, de Milet, qui vivait au VI<sup>e</sup> s. et qui était chrétien, a laissé un *A. réglé des vies des philosophes* et des fragments sur l'*Origine de Constantinople*, publiés par J. Meursius, Leyde, 1613, par Orellius, Leipsick, 1820, et dans les *Historic. grac. fragm. de la Bib. iuthique grecque* de Didot.

**HÉTÉRIE** (du grec *hétaria*, association, fraternité). On a donné ce nom à deux sociétés qui furent fondées au commencement de ce siècle dans l'intérêt des Grecs. La première, l'*Hétérie des Philomuses* ou des *Amis des muses*, fut fondée à Vienne par Cape d'Istria, dans un but tout philanthropique; elle se proposait de répandre les lumières en Grèce en y créant des écoles, en y relevant la religion, et de avait en même temps occuper de la recherche et de la conservation des monuments de l'antiquité. Soutenue par les princes, les ministres et les savants de tous les pays de l'Europe, elle obtint par souscription des sommes considérables. Elle avait son siège à Athènes. — La deuxième, toute politique, se proposa l'affranchissement de la Grèce. Elle resta à l'état de société secrète jus-quin au moment de l'insurrection générale (1821). On en attribue la première idée au poète patriote Rinzas, qui fut livré au supplice par le gouvernement turc en 1798; elle fut renouvelée en 1814, et eut son siège d'abord à Odessa, puis à Kiebnef en Bessarabie. Se confondant bientôt avec la première hétérie, elle se répandit rapidement dans toute la Grèce et prépara activement l'insurrection générale. En 1820 l'Hétérie choisit pour chef Alexandre Ypsilanti. Le rôle de cette association finit dès que la guerre fut ouvertement déclarée.

**HÉTÉENS**, peuple chanaanéen, habitant les montagnes d'Hébron. Après la conquête, il fut compris dans la tribu de Juda.

**HETMAN** ou **ATTAMAN**, nom que porte le chef des Cosaques. Cette dignité fut créée en 1576 par Étienne Bathori, roi de Pologne, en faveur de Bogdan Rozynski. Les insignes étaient un drapeau, une

queue de cheval, un bâton de commandement et un miroir. Les *hetmans* étaient toujours choisis parmi les chefs les plus distingués des Cosaques; cependant l'empereur Nicolas conféra cette dignité à l'héritier de la couronne, le grand-duc Alexandre (auj. empereur). — Dans l'ancien royaume de Pologne il y avait deux *grands hetmans*: le *grand hetman de la couronne* et le *grand hetman de Lithuanie*. Ces grandes dignités res parvinrent à une très-haute autorité; par la constitution de 1768 ils prirent place parmi les ministres d'État, et l'un d'eux devait toujours avoir le portefeuille de la guerre.

**HETZEL** (J. G. Fred.), orientaliste, né en 1753, Königsberg en Prusse, mort en 1829, enseigna les Langues orientales dans l'Université de Giessen, puis dans celle de Dorpat, et donna, outre des livres élémentaires pour l'étude de l'hébreu, du chaldéen, du syriaque et de l'arabe, une traduction allemande de la *Bible*, avec notes explicatives, 10 vol. in-8, Lemgo, 1780-91, et un *Dictionnaire de la Bible*, 3 vol. in-8, Leipsick, 1783-85.

**HEUCHIN**, ch.-l. de cant. (Pas-de-Calais), à 10 k. N. O. de St-Pol; 600 hab.

**HEUMANN** (Ch. Aug.), professeur à Göttingue, né dans le duché de Saxe-Weimar en 1681, m. en 1761. On a de lui un *Dictionnaire des Anonymes et des Pseudonymes*, en latin, Iéna, 1711; *Conjectures republicitæ litterariæ*, 1718, et 12 vol. de *Comment. sur le N. Testament*, 1750-63. — Jean HEUMANN, professeur de jurisprudence à Altdorf, né en 1711, m. en 1760, a écrit entre autres ouvrages: *Pe rædiplicationem imperii ac regni germanicæ inde à Carolo Magni temporibus*, 1745; *Initia juris Germanicæ*, 1757; *Espirit des lois allemandes*, 1759.

**HEURES** (LES), filles de Jupiter et de Télémaque, habitaient Polympe; elles remplissaient les fonctions de ministres du soleil et ouvraient les portes du ciel. Tantôt elles présidaient aux divisions du jour et alors on en comptait 19, chez les Grecs, ou 12, chez les Romains; tantôt on les faisait présider aux saisons, et alors on n'en admettait que six; Diane, l'Économie, qui présidaient chacune à une saison, l'Été, l'Automne, l'Hiver, puis Carpo et Thalatie, qui présidaient ensemble à l'Automne. On les représentait jeunes, belles, parfumées, formant des chœurs et des danses avec les Grâces, Hété, Harmonie et Vénus, tandis que les Muses chantaient. — Pour la division des heures du jour chez les anciens, V. not. *Dict. univ. des Sciences*.

**HEURNUS** (Jean), Van Heurn, médecin d'Utrecht, 1543-1601, professa la médecine à Leyde, fut le premier à démontrer dans cette ville l'anatomie sur des cadavres humains, devint médecin de Maurice d' Nassau et fit des cures merveilleuses. On a de lui, en latin, *Maladies de la tête*, Leyde, 1602; *Institutiones de medicina*, 1606; *Commentaires sur Hippocrate*, 1609. Ses ouvrages ont été réunis à Leyde, 1648, in-f. — Son fils Othon Heurnus, 1577-1650, enseigna la philosophie et la médecine à Leyde. Il a laissé: *Antiquitates philosophæ barbaricæ*, Leyde, 1600; *Bacchonica, aappiatica, indicæ, etc., philosophæ rimordæ*, 1619.

**HEURTELoup** (Nic., baron), chirurgien militaire, né à Tournai en 1750, m. en 1812, devint chirurgien en chef de l'armée sous le Consulat, remplaça Percy en 1808 à l'armée d'Allemagne et montra un dévouement sans bornes. — Son fils, Ch. Heurteloup, né en 1793, s'est illustré par ses perfectionnements qu'il a apportés à l'art de la *Lithographie* (qu'il préférait appeler *Lithotypie*), et a obtenu en 1828 un prix de 5000 fr. de l'Académie des sciences.

**HEURTIER** (J. Franc.), architecte, né à Paris en 1759, m. en 1823, obtint le grand prix d'architecture en 1764, passa 4 années à Rome, devint à son retour architecte du roi, inspecteur des bâtiments de la couronne, membre de l'Académie royale et du conseil des bâtiments. Il a restauré les monuments de Versailles, construit la salle de spectacle de la même ville, et élevé à Paris, de 1781 à 1783, le théâ-

tre de la place Favart, qui offre une des applications les plus heureuses de l'ordre ionique.

**HEUSDEN**, v. de Hollande (Brabant-sept.), à 12 kil. N. O. de Bois-le-Duc; 1900 hab. Citadelle. Les Français prirent cette ville en 1672 et en 1795.

**HEUSINGER** (Michel), philologue, né près de Gotha en 1600, m. en 1751, professeur et directeur du gymnase d'Eisenach, a publié des éditions estimées des *Césars* de Julien, Gotha, 1736; *d'Esopé*, 1741; *de Cornélius Népos*, 1747. — J. Frédéric H., son neveu, 1718-1778, recteur du gymnase de Wolfenbuttel, a édité le *Traité de l'éducation des enfants* de Plutarque, 1749, a publié des *Corrections sur Callimaque*, 1766, et a donné une excellente édition des *Offices* de Cicéron, publiée par C. Heusinger, son fils, Brunswick, 1783.

**HEUZET** (J.), professeur de belles-lettres au collège de Beauvais à Paris, né à St-Quentin vers 1660, m. en 1728, a publié à l'usage des collèges plusieurs recueils estimés, qui sont encore classiques: *Conciones ex Sallustii Livii Curtii et Taciti historiis collectae*, 1721; *Selectæ e Veteri Testamento historiae*, 1726; *Selectæ et profana scriptoribus historiae*, 1727, souvent réimprimé, traduit par Ch. Simon, 1752, et par Barrett, 1781.

**HÈVE** (LA), cap de France, tout près du Hâvre, tout à l'extrémité O. du dép. de la Seine-Inf., ferme au N. l'embouchure de la Seine. Deux beaux phares.

**HÉVELIUS** (J.), astronome allemand, né à Dantzig, en 1611, m. en 1687, acquit par ses travaux une réputation européenne et fut pensionné par Louis XIV. Il perfectionna les instruments, fit plusieurs découvertes importantes, entre autres celle de l'étoile changeante qu'on a depuis nommée *Mira* (1662), observa le passage de Mercure sur le soleil, et laissa un grand nombre d'écrits, dont voici les principaux: *Selenographia*, Dantzig, 1647, in-fol. (c'est la description d'une *Carte de la lune* qu'il avait donnée en 1640); *Cometographia*, 1668; *Machina caelestis*, 1673-1679: la plus grande partie des exemplaires de cet important ouvrage périt dans un incendie, en 1679. Hévélius était aidé dans ses observations par sa femme, qui, après sa mort, publia ses derniers ouvrages.

**HÉVESCH**, comitat de Hongrie (cercle de Pesth), borné au N. par les comitats de Borsod et de Gœmör, à l'E. par celui de Szabolch et la grande Cumanie, au S. par les comitats de Csongrad et de Bekes, à l'O. par le district des Iazyges et le cercle en deçà du Danube: 140 kil. sur 45; 350 000 hab.; ch.-l., Erlau. Au N., monts Matra; ailleurs, plaines et marécages, surtout le long de la Theiss. — Ce comitat prend son nom du petit bourg d'Hevesch, qui est situé à 40 kil. S. d'Erlau.

**HÉXAMÉRON**, c.-à-d. *Six jours*, titre donné à plusieurs ouvrages composés sur les six jours de la création. On connaît surtout ceux de S. Basile et de S. Ambroise et un poème de Dracontius.

**HÉXAPLES** (du grec *hexaploos*, sextuple), nom donné à un important travail qu'avait fait Origène sur l'Ancien Testament, et qui offrait en six colonnes: 1° le texte hébreu, en caractères hébraïques; 2° le même texte, en caractères grecs; 3° la version des Septante; 4° celle d'Aquila; 5° celle de Théodotion; 6° celle de Symmaque. Cette publication, souvent citée dans les premiers temps du Christianisme, avait pour but de mettre un terme aux disputes qui s'élevaient sans cesse entre les Juifs et les Chrétiens, au sujet de l'interprétation des Écritures. Les *Hexaples* n'existent plus; elles paraissent avoir été perdues au vi<sup>e</sup> siècle; on n'en a conservé que des fragments, qui ont été rassemblés par Montfaucon, Paris, 1714, et par Bahrdt, Leipsick, 1769.

**HÉXAPLE** (c.-à-d. *six villes*). V. DORIDE.

**HÉXHAM**, *Alexodunum*, v. d'Angleterre (Northumberland), sur la Tyne, à 32 kil. O. de Newcastle; 6000 hab. Porte antique, 2 vieilles tours, etc. Anc. évêché. transféré à Durham. Dans la guerre des Deux-Roses, les partisans de la Rose-Rouge y furent défaits par ceux de la Rose-Blanche en 1464.

**HEYDEN**. V. VAN DER HEYDEN.

**HEYDENREICH** (Ch. H.), né en 1764 à Stolpen en Saxe, m. en 1801, adopta avec enthousiasme la philosophie de Kant et fut nommé en 1785 professeur de philosophie à Leipsick. Il abrégéa sa vie par l'excès du travail et par l'abus de l'opium et des spiritueux. On a de lui: *Idées originales sur les objets les plus intéressants de la philosophie*, Leipsick, 1793-96; *Système de la Nature d'après les principes critiques*, 1794-95, et une traduction de la *Restauration de la philosophie*, de Buonafede, avec additions.

**HEYM** (J.), lexicographe, né en 1759 à Braunschweig (Bse-Saxe), m. en 1821, était professeur de langue allemande, d'antiquités, d'histoire, de statistique, de science commerciale et de géographie à l'Université de Moscou. On a de lui: *Essai d'une encyclopédie géographique de l'empire russe*, Gœtt., 1796; *Dictionnaire complet des langues allemande, russe et française*, Moscou, 1796-97; *Dict. complet russe-français-allemand*, 1799-1802; *Grammaire allemande* (à l'usage des Russes), 1802; *Grammaire russe* (à l'usage des Allemands), 1804.

**HEYNE** (Christ. Gottlob), érudit, né en 1729 à Chemnitz en Saxe, d'un pauvre tisserand, m. en 1812, se forma lui-même et parvint avec des peines infinies à acquérir une instruction profonde malgré la misère de ses parents. Il fut longtemps attaché comme simple copiste à la bibliothèque du comte du Bruhl à Dresde; mais, ayant commencé à se faire connaître par ses éditions de *Tibulle* (Leipsick, 1755) et *d'Épictète* (Dresde, 1756), il fut nommé en 1761 professeur d'éloquence à l'Université de Gœttingue; il devint peu après bibliothécaire de cette ville, et président du séminaire philologique. Heyne travailla pendant 50 ans à répandre le goût d'une saine érudition, à agrandir la bibliothèque de Gœttingue, à réformer les écoles. Il s'est surtout occupé d'illustrer les poètes et les mythologues: ses travaux sur les anciens poètes unissent l'érudition du philologue, de l'historien, de l'archéologue au jugement sûr et délicat de l'homme de goût. Ses principales éditions sont celles de *Virgile*, 4 vol., Leip., 1767-76 (reproduite dans les *Classiques latins* de Lemaire, et réimpr. à Londres en 1830, 3 v. in-8); de *Pindare*, 3 v., Gœtt., 1774; de *l'Iliade* d'Homère, 10 v., Leips., 1802; d'*Apollodore*, Gœtt., 1782; de *Diodore de Sicile*, 11 v. in-8, 1790-1806 (collect. de Deux-Ponts). On a encore de lui des *Opuscules académica*, Gœtt., 1785-1811, 6 v. in-8. — Sa fille, connue sous le nom de Thérèse Huber (V. HUBER), s'est distinguée dans les lettres. — V. HEINE.

**HEYRIEUX**, ch.-l. de cant. (Isère), à 20 kil. N. E. de Vienne; 1400 hab.

**HIELMAR**, lac de Suède, entre les gouyts de Westeras, de Nyköping et d'Örebro, à 60 kil. sur 18, et communique avec le lac Mælær par un canal.

**HIBERNIE**, *Hibernia*, nom donné par les Romains à l'Irlande. V. IRLANDE.

**HIDALGO**, nom qu'on donne en Espagne à tout noble et même à tout propriétaire indépendant: c'est une espèce de noble d'un ordre inférieur. On a prétendu dériver ce nom de *hijo del Gotto* (fils de Goth), parce que l'on suppose que ces nobles descendent des anciens Goths qui dominaient dans le nord de l'Espagne avant la conquête des Maures; mais il paraît bien plutôt venir de *hijo*, fils, et *algo*, biens, fortune, et signifier *fils de famille*.

**HIELMAR**, lac de Suède. V. HIELMAR.

**HIEMPSAL**, roi de Numidie, fils de Micipsa. Jugurtha, son frère adoptif, le fit tuer au bout de quelques mois de règne. — Un autre Hiempsal, petit-fils de Masinissa, reçut des Romains une partie des États de Jugurtha, et eut pour successeur Julia I.

**HIERA**, c.-à-d. *Sacrée*, la plus méridionale des îles Éoliennes, à 24 kil. N. de la Sicile, est aj. *Vulcano*. — Une des îles Egades, est aj. *Maretimeo*.

**HIERACIUM**, v. de Calabre, aj. *Gérace*.

**HIERAPOLIS** (c.-à-d. en grec *ville sacrée*), v. de

Phrygie, près du Méandre, au N. de Laodicée. Beau temple d'Apollon et Diane, pillé en 54 av. J.-C. par Crassus. Patrie d'Épictète.

**HIÉROCLÈS**, juge à Nicomédie, fut un des principaux incitateurs de la persécution exercée par Dioclétien contre les Chrétiens (303), et fut, en récompense de son zèle, fait par ce prince gouverneur d'Alexandrie. Il tenta de détourner les fidèles de leur religion et de les convaincre d'erreur en leur adressant un livre intitulé *L'ami de la vérité*, qui fut réfuté par Eusèbe et Lactance. C'est cet Hiéroclès que Chateaubriand introduit dans ses *Martyrs*.

**HIÉROCLÈS**, philosophe platonicien, enseignait à Alexandrie au commencement du 5<sup>e</sup> siècle. On lui attribue des *Commentaires sur les vers dorés de Pythagore*, qui nous ont été conservés (publiés pour la 1<sup>re</sup> fois à Padoue en 1474, et dont Müllach a donné une bonne édit., Berlin, 1853), et un *Traité de la Providence et du libre arbitre*, dont il ne reste que des fragments (publ. à Londres en 1673, avec trad. latine). Les *Commentaires sur Pythagore* ont été trad. en français par Dacier, 1706. — Un autre Hiéroclès, fort postérieur, a formé, sous le titre de *Philogelos*, un recueil grec de facéties, publié par Fréher, 1605, par Coray, 1812, par Boissonade, 1818, et complété par les découvertes de Minoide Mynas (1844).

**HIÉROGLYPHES** (du grec *hiéros*, sacré, et *glypho*, sculpter), caractères employés par les anciens Égyptiens pour écrire, et dont on trouve encore des restes nombreux sur les monuments de l'Égypte. Cette écriture consiste en figures gravées ou sculptées qui forment 3 classes : les unes représentent les objets mêmes, les autres ne font que les rappeler symboliquement ou conventionnellement ; d'autres enfin sont employés comme signes phénétiques, c.-à-d. pour représenter, non plus les choses, mais les sons des mots. La signification des hiéroglyphes se perdit sans doute dès le temps où les Grecs se furent rendus maîtres de l'Égypte, et elle est restée ignorée pendant deux mille ans. De nos jours, un Français, Champollion, eut la gloire de retrouver la clef de cette écriture énigmatique.

**HIÉROMAX**, auj. l'*Yrmouk* ou le *Chériot et Mandhur*, riv. torrentueuse de Palestine, sortait de l'Auranitide, traversait la demi-tribu orient. de Manassé, et se jetait dans le Jourdain. par la r. g., un peu au S. du lac de Génésareth.

**HIÉRON I**, roi ou tyran de Gêla et de Syracuse, succéda à son frère Gélon vers 478 av. J.-C., régna onze ans, soumit Agrigente et secourut la ville de Cumès contre les Étrusques. Il s'était d'abord rendu odieux par sa cruauté, et avait essayé de faire périr Polyzèle, son frère, le souponnant d'aspirer à la royauté ; mais ensuite il changea de conduite, se réconcilia sincèrement avec son frère, rendit son peuple heureux et fit fleurir les sciences et les arts. Il appela à sa cour les poètes Bacchylide, Épicharme, Simonide, Pindare, Eschyle, et remporta lui-même plusieurs couronnes dans les jeux de la Grèce : c'est lui que chante Pindare dans ses *Olympiques*.

**HIÉRON II**, descendant de Gélon, fut proclamé roi de Syracuse, après une victoire qu'il venait de remporter sur les Mamertins, 269 av. J.-C. Dans la suite, les Mamertins ayant imploré le secours des Romains, Hiéron, trop faible pour résister seul à ces nouveaux ennemis, fit alliance avec les Carthaginois (265) : ce fut la origine de la 1<sup>re</sup> guerre punique. Hiéron, malgré son courage, se vit battu, ainsi que ses alliés, par App. Claudius, et fut bientôt assiégé dans Syracuse même (261). Il fit alors la paix, et depuis il resta l'allié fidèle de Rome pendant 50 ans qu'il régna. Il mourut l'an 215 av. J.-C., âgé de 95 ans. Hiéron était courageux, ami des sciences, très-instruit lui-même. Il fut le protecteur d'Archimède.

**HIÉRONYME**, *Hieronymus*, petit-fils d'Hiéron II, roi de Syracuse, lui succéda l'an 215 av. J.-C. Il rompit l'alliance qu'Hiéron avait faite avec les Romains et se rendit odieux par ses débauches et ses

cruautés. Il périt au bout de 15 mois avec toute sa famille, victime d'une conspiration.

**HIÉRONYMITES**, religieux qui se proposaient pour modèle la vie que S. Jérôme (*Hieronymus*) menait dans la solitude de Bethléem. On distingue : 1<sup>o</sup> les H. d'Espagne, fondés en 1370 par Th. mas de Sienna, du tiers ordre de St-François : ils s'occupaient d'éducation ; le couvent de l'É-curial leur appartenait ; — 2<sup>o</sup> les *ermîtes de St-Jérôme*, fondés en 1380 dans l'Ombrie par Pierre de Pise, et dont l'austérité était telle qu'ils passaient pour sorciers ; — 3<sup>o</sup> les H. de l'*Obsérvance*, institués en Lombardie vers 1424 par Loup d'Orléans, qui réforma la règle de Thomas.

**HIÉROPHANTE**, c.-à-d. *révélateur des choses sacrées*. On nomma ainsi en Grèce et en Égypte tout pontife chargé d'instruire ceux qui aspiraient à l'initiation, et plus spécialement le grand prêtre de Cérès Eleusine, qui découvrait les mystères aux initiés. Cette dignité, une des plus honorables d'Athènes, était réservée à la famille des Eumolpides, qui la conserva pendant 1200 ans. L'Hiérophante d'Eleusis ceignait un diadème et portait une robe parsemée d'étoiles d'or. Il ne pouvait se marier.

**HIÉROSOLYMA**, nom latin de JERUSALEM.

**HIÉRSAC**, ch.-l. de c. (Charente), à 14 kil. N. O. d'Angoulême; 680 hab. Bons vins.

**HIGHLANDS**, c.-à-d. *hautes terres*. On désigne ordinairement sous ce nom la partie septentrionale et montagneuse de l'Écosse, pour la distinguer des *Lowlands* ou *basses terres*, qui forment l'Écosse méridionale. — Les *Highlanders*, habitants des *Highlands*, renfermés dans un pays presque inaccessible, ont conservé longtemps la vie et les mœurs patriarcales ; ils vivaient séparés par familles ou *clans*, sous la conduite d'un chef appelé *laird* ou *chieftain*. Longtemps fidèles à la cause des Stuarts, ils jouèrent un rôle important dans les efforts tentés par ces princes pour reconquérir le couronne d'Angleterre ; mais, après les insurrections de 1715 et 1745, le gouvernement anglais prit des mesures pour introduire la civilisation dans les Highlands : de larges routes percées à travers les montagnes mirent un terme à l'isolement ou vivaient les montagnards ; depuis lors, leurs mœurs se sont sensiblement modifiées.

**HILAIRE** (S.), *Hilarus*, docteur de l'Église, évêque de Poitiers, né dans cette ville vers 300, de parents nobles et païens, embrassa la religion chrétienne après l'avoir profondément étudiée, fut élevé à l'épiscopat par ses concitoyens vers 330 et se montra bientôt un des plus éminents défenseurs du Christianisme : il se fit surtout remarquer au concile de Milan (355), ainsi qu'à celui de Boziers (356). Les Ariens, qu'il combattait, le firent exiler en Phrygie ; mais il reparut au concile de Séleucie (359) pour combattre les mêmes adversaires, et revint ensuite dans son évêché, où il mourut vers 367. Ses œuvres, écrites en latin, se composent de 12 livres sur la *Trinité*, d'un *Traité de 8 synodes*, de *Commentaires sur S. Mathieu*, sur les *Épîtres de S. Paul*, et sur les *Psalmes*, de 3 écrits adressés à l'empereur Constance, et de *Poésies chrétiennes*. Elles ont eu plusieurs éditions ; la meilleure est celle de dom constant, Paris, 1633, in-f., réimp. à Wurtzbourg, 1781 88, 3 vol. in-8. Le *Commentaire sur S. Paul*, récemment retrouvé, a été publié dans le *Spicilegium* de P. Pitra en 1852. S. Hilaire est vénération, impétueux, mais quelquefois obscur et enflé ; S. Jérôme l'appelle le *Rhône de l'éloquence latine*. On le fête le 14 janvier.

**HILAIRE** (S.), évêque d'Arles, né en 401, m. en 449, fut élevé par S. Honorat, abbé de Lérins, et le remplaça en 429 sur le siège d'Arles. Il combattit les erreurs des semi-pélagiens. Il avait écrit plusieurs ouvrages ; on a seulement de lui quelques *Homélie*, une *Explication du Symbole* et la *Vie de S. Honorat*. On le fête le 5 mai.

**HILAIRE** (S.), pape de 461 à 467, originaire de Sardaigne, soutint, dans le 2<sup>e</sup> concile d'Éphèse, l'ia-

vius, évêque de Constantinople, contre les Eutychiens. On le fête le 21 février.

**HILARION (S.)**, né près de Gaza en Palestine, vers l'an 292, étudiait dans les écoles païennes d'Alexandrie lorsqu'il se convertit au Christianisme. Il alla visiter S. Antoine dans le désert et voulut marcher sur ses traces. De retour dans sa patrie, il partagea ses biens entre ses frères et les pauvres, se retira dans une solitude affreuse, il y fonda plusieurs monastères, et fut ainsi l'instituteur de la vie monastique en Palestine. Il quitta plus tard sa solitude, parcourut les déserts de l'Égypte, passa en Sicile, en Dalmatie, et enfin dans l'île de Chypre, où il termina ses jours dans un ermitage, vers 372. La légende lui attribue des miracles extraordinaires. On le fête le 21 octobre.

**HILDBURGHAUSEN**, v. de Saxe-Meiningen, anc. capit. de Saxe-Hildburghausen, sur la Werra; à 28 k. S. E. de Meiningen; 3550 hab. Château ducal. Établissements d'instruction. V. Saxe-Hildburghausen.

**HILDEBERT** de Tours, le *Vénéral*, archevêque de Tours, né à Lavardin dans le Vendômois vers 1057, m. en 1134, étudia sous Bérenger et sous Hugues, combattit Phéricite Henry, disciple de Pierre de Bruys, et ne s'illustra pas moins par ses vertus que par son mérite littéraire. On a de lui : *Tractatus philosophicus, Moralis philosophia*; des *Lettres* en latin, des *Serm.* et des *Poésies latines*, parmi lesquelles un poème de *Ornatu mundi* et une *Épigramme* sur un hermaphrodite. Ses œuvres ont été publiées par dom Beaugendre, Paris, 1708, in-fol.

**HILDEBRAND**, roi des Lombards en Italie, monta sur le trône en 736, partagea d'abord le pouvoir avec son oncle Luitprand, gouverna seul à partir de 744, mécontenta son peuple par son orgueil et sa tyrannie, et fut détrôné la même année. On mit à sa place Rachis, duc de Frioul.

HILDEBRAND, pape. V. GRÉGOIRE VII.

**HILDEGARDE**, 2<sup>e</sup> femme de Charlemagne, fille de Hildebrand, comte de Souabe, fut mère de Charles, roi d'Austrasie de Pépin, roi d'Italie, et de Louis le Débonnaire.

**HILDEGARDE (Ste)**, abbesse de St-Rupert, près de Pingen sur le Rhin, née vers 1100, dans le diocèse de Mayence, morte en 1178, eut des visions, qu'elle consigna par écrit, et rédigea, en outre, sur des sujets de mysticité, de morale ou de théologie, des lettres et des traités qui eurent beaucoup de vogue. On a réuni ses œuvres à Cologne, 1566. On l'hon. le 17 sept.

**HILDEGONDE (Ste)**, religieuse de l'ordre de Cîteaux, née vers 1098, dans le diocèse de Cologne, m. en 1189, visita la Palestine avec son père sous des habits d'homme, parcourut ensuite l'Italie, l'Allemagne, et entra à l'abbaye de Schonau sous le nom de frère Joseph. Son sexe ne fut découvert qu'à sa mort. Les religieux de Cîteaux la fêtent le 20 avril.

**HILDEN**, v. des États prussiens (prov. Rhénane), à 13 kil. S. E. de Dusseldorf; 1200 hab. Patrie de Fabrice dit de Hilden.

**HILDESHEIM, Hennespolis**, v. de Hanovre, ch.-l. de la principauté de même nom, à 26 kil. S. E. de Hanovre; 14 000 hab. Évêché fort ancien, fondé par Charlemagne et suffragant de Cologne; gymnases catholique et luthérien. Cathédrale du x<sup>e</sup> s., contenant une statue d'Arminius, le vainqueur de Varus. Hospice d'orphelins, maison d'aliénés, école de sourds-muets. — La principauté à pour bornes au N. le gouv. de Lunebourg, à l'E. la Saxe prussienne, au S. le Brunswick, à l'O. le gouv. de Hanovre; 65 k. sur 50; 37 000 h. — Cette principauté fut longtemps un évêché princier. En 1519, les ducs de Brunswick et de Hanovre s'emparèrent d'une grande partie de son territoire et ils ne le rendirent qu'en 1643. En 1802, elle fut cédée à la Prusse : en 1807, Napoléon la réunit au roy. de Westphalie; les traités de 1815 l'ont donnée au Hanovre.

**HILDUIN**, chroniqueur du ix<sup>e</sup> siècle, mort en 840, était abbé de St-Denis, de St-Médard de Sois-

sons et de St-Germain des Prés à Paris, et chapelain de Louis le Débonnaire. Il abandonna la cause de ce prince pour servir Lothaire et Pépin; étant revenu ensuite près de Louis, il le quitta de nouveau pour se ranger dans le parti de Lothaire : il fut, en punition, relégué dans l'abbaye de Corvey en Saxe par l'empereur (830), et ne revint de l'exil qu'à la sollicitation d'Hincmar. Hilduin a écrit les *Actes du martyre de S. Denys*, imprimés dans les *Vies des Saints* de Surius. Il confond dans cet ouvrage S. Denys, évêque de Paris, et S. Denys l'Aréopagite, et raconte sans critique les faits les plus incroyables, entre autres le miracle de S. Denys, qui, après avoir été décapité, aurait porté sa tête dans ses mains.

**HILLA**, v. de la Turquie d'Asie (Bagdad), ch.-l. de Iyah, sur la r. dr. de l'Euphrate, à 100 kil. S. de Bagdad, est construite sur une partie de l'emplacement de Babylone. Titre d'évêché dit de Babylone. Ville grande, mais remplie de jardins. Château du gouverneur, mosquées (dont une dite mosquée du Soleil et célèbre parmi les Chyites), bazar. C'est l'entrepôt du commerce entre Bagdad et Bassorah.

**HILLEL l'Ancien**, docteur juif, né à Babylone, au 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., forma une école célèbre et soutint avec zèle les traditions orales contre Schammaï, qui prêchait que la foi est due seulement aux Écritures. S. Jérôme attribue à Hillel l'origine des scribes et des pharisiens. — Hillel le *Saint*, président du Sanhédrin à Jérusalem 30 ans av. J.-C., est l'auteur d'un manuscrit de la Bible, très-estimé des Juifs. Il vécut, dit-on, 120 ans. — Hillel le *Prince*, arrière-petit-fils de Judas le Saint et contemporain d'Origène, composa vers 260 un *Cycle* de 19 ans qui fut en usage jusqu'au règne d'Alphonse, roi de Castille. Hillel introduisit chez les Juifs l'usage de compter les années depuis la création du monde. Selon S. Épiphane, il se convertit au moment de la mort.

**HILOTES**. V. ILOTES.

**HIMALAYA** (c.-à-d. en indien *Séjour de la neige*), l'*Imaüs* et l'*Émodus* des anciens, grande chaîne de montagnes de l'Asie centrale, la plus haute du globe, s'étend de 25° à 35° lat. N. et de 72° à 95° long. E., sur les limites de l'Hindoustan et du Thibet, depuis le fleuve Kachgar à l'O. jusqu'aux frontières de la Chine à l'E., sur une longueur de 2500 kil. La chaîne principale se dirige du N. O. au S. E. à travers la partie septentrionale du Cachemire, du Gêroual, du Népal et du Boutan; elle donne naissance à l'Indus, au Gange, au Brahmapoutre, à l'Iraouaddy et à leurs nombreux affluents. Parmi ses plus hautes montagnes, on cite le Kunchingia (8588<sup>m</sup>), le Gaouritchanka ou mont Everest (8836<sup>m</sup>), le Dhawalagiri (8187<sup>m</sup>), le Juwahir (7824<sup>m</sup>) et le Chamalari auquel on donne près de 9000<sup>m</sup>. L'Himalaya a été déifié par les Hindous, qui en font le père du Gange.

**HIMÈRE, Himera**,auj. *Termini*, v. de Sicile, sur la côte N., à l'emb. d'une petite riv. du même nom, était une colonie de Zancle, et fut fondée en 639 av. J.-C. Les Carthaginois y furent battus par Gélon en 480, ils la prirent et la détruisirent en 409. On la rebâtit à 16 kil. de là sous le nom de *Therma Himérens*. Patrie de Stésichore.

**HIMERIUS**, grammairien et sophiste grec, né à Pruse, en Bithynie, professa avec succès la rhétorique à Athènes au temps de Julien, et compta parmi ses auditeurs S. Basile et S. Grégoire de Nazianze. Il se montra ennemi ardent des Chrétiens. On a de lui des *Déclamations*, parmi lesquelles on remarque un *Panegyrique de Julien*. Elles ont été publ. à Cœttingue, 1790, par Wernsdorf, et à Paris, dans la *Biblioth. grecq.* de Didot, 1849.

**HIMILCON**, navigateur carthaginois, que l'on croit contemporain d'Hannon, fit le premier voyage dans l'Océan septentrional : il y explora les îles Britanniques et Cassitérides (Sorlingues).

**HIMILCON**, général carthaginois, soumit la plus grande partie de la Sicile, mais ne put prendre Syracuse, que Denys l'Ancien défendit vaillamment.



Désespéré de cet échec, il se donna la mort. 398 av. J.-C. — n., surnommé *Phœnix*, général de la cavalerie carthaginoise, de la faction Barcine, défendit avec valeur les approches de Carthage, assiégée par Scipion Émilien, mais, à la suite d'une entrevue secrète avec Scipion, il passa à l'ennemi avec 2000 chevaux, et contribua par sa défection à la perte de Carthage. 147 av. J.-C.

**HINCMAR**, archevêque de Reims, né en 806, d'une des familles les plus considérables des Gaules, mort en 882, avait été élevé au monastère de St-Denis. Il devint religieux de cette abbaye, fut appelé à la cour par Louis le Délouaier, obtint toute la confiance de ce prince, ainsi que celle de son fils, Charles le Chauve, et fut fait par ce dernier archevêque de Reims, en 845. Dans les querelles que Charles eut avec le pape Adrien II, il se déclara pour le roi, et fut ainsi un des premiers défenseurs des libertés gallicanes; il eut à cette occasion de violents démêlés avec son propre neveu, Hincmar, évêque de Laon, qui s'était déclaré pour le pape. Il combattit aussi avec force la dangereuse doctrine de la prédestination absolue de Gôtescale, et la fit condamner par deux conciles. 849 et 853. Il mourut à Épernay, en fuyant les Normands qui avaient envahi son diocèse. Ses *Oeuvres* ont été publiées par le P. Sirmond, Paris, 1645, 2 vol. in fol. On y remarque le *Traité de la prédestination* (contre Gôtescale), et un *écrit sur le divorce du roi Lothaire avec la reine Thierberge*. — Hincmar, évêque de Laon, neveu du précédent, prit parti pour le pape contre Charles le Chauve et contre son propre oncle, fut cité devant les conciles de Verberie (869) et d'Atigny (870), puis devant celui de Douzy, et fut, malgré l'appui du pape, condamné et déposé (871). Soupçonné de rébellion, il fut jeté en prison; on eut la barbarie de lui crever les yeux. Il fut réhabilité en 878; il mourut peu après.

**HINDOËN**, île de l'Océan arctique, la plus grande des îles Loffoden sur la côte N. O. de la Norvège.

**HINDOU-KOÛH**, c.-à-d. *Caracas à dieu*, le *Paropamisus* des anciens, haute chaîne de montagnes de l'Asie centrale, s'étend de 34° à 36° lat. N. et de 51° à 72° long. E., depuis les frontières de la Perse jusqu'à la rive droite de l'Indus, dans le sud du Turkestan et du Badakéhan et dans le nord de l'Afghanistan, et se rattache à l'Himalaya par sa partie méridionale. Elle donne naissance sur son versant méridional à un grand nombre de rivières qui toutes appartiennent au bassin de l'Indus. Ses sommets les plus hauts atteignent 7200 mètres.

**HINDOÛS**, nom de la race indienne, s'étend à tous les indigènes des Indes orientales. V. INDE.

**HINDOÛSTAN** ou **HINDOSTAN**. On désigne sous ce nom tantôt toute l'Inde à l'E. du Gange, tantôt seulement la partie septentrionale de cette péninsule, au N. du Décan, depuis le 21° degré de lat. N.

**HIPPARCHIA**, femme grecque, n'ê à Marathon en Thrace, s'attacha au philosophe cynique Crates, l'épousa malgré sa difformité, et entra dans la secte des Cyniques. On lui attribue quelques écrits. On a de Wieland un roman intitulé *Crates et Hipparchia*, trad. en franç. par Vanderbourg, 1818.

**HIPPARQUE**, *Hipparchus*, fils de Pisistrate, tyran d'Athènes, lui succéda avec son frère Hippias, l'an 528 av. J.-C. et fut tué en 514 par Harmodius, dont il avait outragé la sœur. Ce tyran aimait les lettres; admirateur d'Homère, il obligea les Rhapsodes à réciter ses vers avec plus d'ordre aux Panathénées, attira près de lui Anacréon et Simonide et forma une bibliothèque publique.

**HIPPARQUE**, astronome et mathématicien grec, né à Nicée en Bithynie dans le 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., fit la plupart de ses observations à Rhodes en 128 et 127. Il reconnut la précession des équinoxes, appliqua la géométrie à l'astronomie, créa la trigonométrie, inventa la projection stéréographique, donna les moyens de déterminer l'inégalité des mouvements du soleil et de la lune, calcula la distance de ces deux astres

à la terre, prédit le cours des planètes et des éclipses pour 600 ans, perfectionna l'usage de la dioptrique, des anneaux solsticiales et équinoxiaux, construisit les premiers astrolabes, dressa un catalogue des étoiles, et laissa nombre d'ouvrages sur la géométrie et l'astronomie; il y traitait du *Lever et du coucher des étoiles*, des *Ascensions des 12 signes*, de la *Rétrogradation des étoiles*, de la *Grandeur et de la distance du soleil et de la lune*. Il ne reste de lui qu'un *Comment. sur les Phénomènes d'Aratus*, œuvre de sa jeunesse, et la *Description des Constellations*, qui ont été publiées par Vettori, Florence, 1567, in-fol.

**HIPPIAS**, fils de Pisistrate, lui succéda dans le gouvernement d'Athènes avec son frère Hipparque. Celui-ci ayant été tué en 514 par Harmodius et Aristogiton, Hippias commit, pour venger sa mort, toutes sortes de cruautés, et se rendit tellement odieux que les Athéniens le chassèrent, 510. Il se retira auprès du roi de Perse Darius, et le décida à porter la guerre dans l'Attique. Il périt dans les rangs des Perses à Marathon, 490.

**HIPPIS**, sophiste d'Élis, florissait à Athènes en même temps que Protagoras, vers l'an 450 av. J.-C. Il se vantait de tout savoir et faisait payer cher ses leçons. Platon l'a livré au ridicule dans deux de ses dialogues, le *Grand et le Petit Hippias*.

**HIPPO**, v. d'Afrique. V. HIPPOCÈ.

**HIPPOCRATE**, le père de la médecine, né l'an 460 av. J.-C., dans l'île de Cos, de la famille des Esclepiades, qui, depuis plusieurs siècles, était vouée à l'art de guérir, voya sea, pour s'instruire, en Grèce et dans plusieurs provinces de l'Asie, résida tantôt à Cos, tantôt en Thessalie ou en Thrace, tantôt à Pella à la cour de Perlicæus, roi de Macédoine, tantôt à Athènes, enseignant et pratiquant la médecine. Il florissait surtout à l'époque de la guerre du Péloponnèse. On raconte sur lui plusieurs anecdotes que la critique moderne a mises en doute; ainsi on prétend qu'il guérit de la peste les Athéniens en allumant de grands feux au milieu de la ville, et que les citoyens d'Athènes reconnaissant lui décernèrent des récompenses magnifiques; qu'il repoussa les propositions d'Artaxerxès-Longuemain, roi de Perse, qui voulait, à force d'or, l'enlever à la Grèce. Il mourut à Larissa dans un âge très-avancé, à 80 ans selon les uns, à 100 ans selon les autres. Il offrit par ses moeurs et par son habileté le modèle d'un parfait médecin, et mérita le surnom de *divin richeur*. Avant Hippocrate, la médecine se réduisait presque à des jongleries et à des pratiques superstitieuses dont les prêtres avaient le secret et le monopole. Le premier il divulgua généralement les méthodes curatives. En outre, il créa l'art d'observer, et sut se garantir des hypothèses auxquelles s'abandonnaient les médecins de son temps; il consigna dans ses écrits le fruit de ses observations, et le fit avec tant de bon sens qu'il ne dissimula pas même les erreurs dans lesquelles il avait pu tomber. Il traite avec supériorité des signes des maladies, prescrit les remèdes les plus simples, et veut que le médecin ne fasse que suivre et imiter la marche de la nature. Il reconnut le premier l'importance de la diète que; il joignit l'exercice de la chirurgie à celui de la médecine. Du reste, il connaissait peu l'anatomie. Nous avons sous le nom d'Hippocrate un grand nombre d'ouvrages, écrits en dialecte ionien. On doute que tous soient du même auteur, et l'on pense que quelques uns appartiennent à d'autres médecins de la même famille qui ont porté le même nom. Les principaux sont les traités de la *Nature de l'homme*, où se trouve la théorie célèbre des quatre humeurs (sang, phlegme, bile, atrabile), des *Fractures*; des *Airs*, des *Faux et des Lieux*, traité qui, avec celui des *Épidémies*, offre de précieux matériaux pour l'hygiène et la prophylactique; les *Pronostics*, et surtout les *Aphorismes*, que l'on regarde comme son chef-d'œuvre. On a donné une foule d'éditions soit des traités détachés, soit des œuvres diverses d'Hippocrate; les principales éditions

complètes sont celles de Venise, 1556, in-fol., toute grecque; de Genève, 1657, avec trad. latine, 2 vol. in-fol., donnée par Foëx; de Paris, 1639-79 (avec une trad. latine, par Cornarius), 13 vol. in-fol., due à Chartier; du Dr F. Emerins, Utrecht, 1860, in-4. Hippocrate a été traduit en français par A. Dacier, Paris, 1697, 2 vol. in-12; Gardeil, Toulouse, 1801, 4 vol. in-8; Mercy, Paris, 1808-24, 10 vol. in-12. M. Littré en a publié de 1839 à 1861 (10 v. in-8) une nouvelle trad. française avec le texte en regard, accompagnée de commentaires et de notes qui font de cette publication une œuvre monumentale. M. Damberger a donné les *Œuvres choisies*, Paris, 1844-55.

**HIPPOCRÈNE** (c.-à-d. *fontaine du cheval*), fontaine de Béotie, sortait du mont Hélicon et était consacrée aux Muses et à Apollon. Ses eaux avaient, selon la Fable, le pouvoir de donner l'inspiration poétique. Le cheval ailé Pégase la fit jaillir de la montagne en frappant le rocher d'un coup de pied.

**HIPPODAMIE**, fille d'Enomais, roi de Pise en Elide. Son père ne voulait la marier qu'à celui qui le vaincrait à la course des chars: Pélops réussit par ruse à le surpasser, et obtint Hippodamie, dont il eut Atrée et Thyeste. — Une autre Hippodamie, fille d'Athrax, épousa Pirithous. Il s'éleva à ses noces une rixe célèbre entre les Lapithes et les Centaures.

**HIPPODROME**, édifice destiné aux courses de chars. V. ce mot au *Dict. univ. des Sciences*.

**HIPPOGRIFFE** (d'*hippos*, cheval, et *gryps*, griffon), animal fabuleux, moitié cheval, moitié griffon, est une création du poète italien Boiardo, qui imagine cette monture pour faire voyager ses héros à travers les airs; l'Arioste l'employa après lui.

**HIPPOLYTE**, fils de Thésée et d'Antiope, reine des Amazones, n'aimait que la chasse, et fuyait le commerce des femmes. Ayant repoussé les propositions coupables de sa belle-mère Phèdre, il fut accusé par elle auprès de Thésée d'avoir voulu la séduire. Thésée, trompé, appela sur son fils la vengeance de Neptune; le dieu, pour le punir, fit sortir de la mer un monstre affreux qui effraya ses chevaux et les entraîna au milieu de rochers où le malheureux Hippolyte perdit la vie. On place la scène de cet événement près de Trézène en Argolide. A la prière de Diane, Esculape le ressuscita sous le nom de Virbius (*vir bis*), et depuis il habita près de la déesse dans le bois sacré d'Aricie en Italie.

**HIPPOLYTE** (S.), docteur de l'Église, disciple de S. Irénée, vivait à la fin du 2<sup>e</sup> s. et au commencement du 3<sup>e</sup>. Les uns le font évêque de *Portus Romæ* (sur le Tibre), les autres évêque d'une ville de *Portus* en Arabie. Il subit le martyre en 235. On l'hon. le 21 août. On a sous son nom plusieurs écrits qui ont été recueillis par Fabricius, Hambourg, 1716-18, 2 vol. in-fol., et dont plusieurs avaient été publiés à part: *Canon Paschalis*, table pour déterminer le jour de la fête de Pâques: c'est la plus ancienne qui soit conservée (Leyde, 1555); *De Antichristo*, et *De Suzanna et Daniele* (dans le XXVI<sup>e</sup> v. de la *Bibliothèque des Pères*); *Demonstratio adversus Judæos* (dans l'*Apparatus sacer* de Possevin); *De Deo trino et uno* (Mayence, 1606, in-4<sup>e</sup>, grec-lat.). On lui a attribué les *Philosophumena*, ou *Kéfestation des Hérésies*, en 10 liv., ouvrage rapporté du mont Athos en 1842 par Minoïde Mynas, publié en 1851 à Oxford par M. E. Miller, en 1852 à Londres par Bunsen, et en 1861 à Paris par P. Cruxic. Cet ouvrage, attribué aussi à Origène, a donné lieu à de vives controverses, qui sont encore sans solution.

**HIPPOLYTE**, officier romain, converti par S. Laurent et mis à mort avec lui (258), est hon. le 13 août.

**HIPPOMÈNE**, amant d'Atalante, vainquit cette princesse à la course en semant sur son chemin des pommes d'or, et obtint ainsi sa main. V. ATALANTE.

**HIPPONAX**, poète grec, né à Ephèse, florissait vers 540 av. J.-C. Chassé de sa patrie par les tyrans qui l'opprimaient, il alla se fixer à Clazomène. Il s'est surtout exercé dans la satire, et s'est rendu redoutable en ce genre (V. BUPALE). On lui attribue l'inven-

tion du choliambe. On n'a de lui que peu de fragments. Ils ont été publiés par Welcker, Göttingue, 1817, in-4<sup>e</sup>, et dans les *Poëtes elegiaci* de Schneidewin, 1839.

**HIPPONE**, *Hippo Regius*, auj. *Bone*, v. et port de la Numidie orientale, sur la Méditerranée, à l'emb. du *Tibitidi*, était d'abord un établisst carthaginois. Elle fut conquise par Gula, père de Masinissa, devint une des résidences des rois numides, puis reçut une colonie romaine. Elle fut saccagée par les Vandales. Cette ville eut S. Augustin pour évêque. V. BONE.

*Hippo Zarytos* ou *Diarrhytos*, auj. *Bizerte*, v. de la Zeugitane, près d'Utique, sur la mer. *Zarytos* n'est qu'une corruption de *diarrhytos* (c.-à-d. arrosée).

**HIPPONIUM**, dite aussi *Vibo* ou *Vibona Valentia*, auj. *Bivona*, v. d'Italie, sur la côte occid. du Bru-tium, était une colonie locrienne. Prise par Denys le Tyran en 389 av. J.-C., puis par Agathocle en 293.

**HIRA**, v. de Chaldée, au S. E., est auj. *Mesched-Ati*.

**HIRAM**, roi de Tyr, fils d'Abiba, régna de l'an 1023 à l'an 985 av. J.-C., conquit l'île de Chypre, et fit alliance avec David et Salomon. C'est lui qui fournit l'or, l'argent et les bois de cèdre nécessaires pour la construction du temple de Jérusalem. — Architecte tyrien, fut sur la recommandation d'Hiram, roi de Tyr, chargé par Salomon de diriger la construction du temple de Jérusalem. Il périt, selon une tradition, assassiné par une partie des ouvriers. Ce meurtre est devenu le sujet d'un mythe allégorique qui joue un grand rôle dans la franc-maçonnerie.

**HIRNHAYM** (Hérôme), religieux prémontré et docteur en théologie, né à Troppau en 1635, m. en 1679, fut élu abbé de Strachow ou Montsin dans la ville de Prague en 1669. On a de lui quelques ouvrages de piété, entre autres *Méditations pro singulari diebus*, et un écrit singulier: *Typho generis humani*, où il attaque la vanité de la science humaine et professe un dangereux scepticisme. Ces 2 ouvrages sont à l'*Index* à Rome.

**HIRPINS**, *Hirpini*, peuple du Samnium, entre la Campanie à PO. et l'Apulie à l'E., dans le S. de la Principauté Ulérieure actuelle. Ils avaient pour villes principales *Aquilonia*, *Caudium*, *Bénévent*. Ils furent soumis par Rome vers l'an 290 av. J.-C.

**HIRSCHAU**, *Hirsaugia*, bourg du Wurtemberg, sur la Nagold; 750 h. Anc. abbaye de Bénédictins, fondée en 830, et l'une des plus célèbres de l'Allemagne. C'est là que Trithème écrivit sa *Chronique*. Hirschau fut brûlé en 1692 par les Français.

**HIRSCHBERG**, v. des États prussiens (Silésie), ch.-l. de cercle, à 52 kil. S. O. de Liegnitz, au confluent du Bober et du Sacken; 8000 hab. Toiles, linon, draps, bas, papier, imprimerie sur toile, raffinerie de sucre. Souvent prise et brûlée (1549, 1633 et 1634). — Le cercle d'Hirschberg a 60 000 hab.

**HIRSCHING** (Fréd.), savant compilateur, né en 1762, m. en 1800, était professeur à Erlangen. On a de lui: *Description des principales bibliothèques de l'Allemagne*, Erlangen, 1786; *Dictionnaire des personnages célèbres du XVIII<sup>e</sup> siècle*, continué par J. H. M. Ernesti, Cobourg, 1794-1813; 17 vol. in-8<sup>e</sup>.

**HIRSINGEN**, ch.-l. de cant. (H.-Rhin), à 5 kil. S. d'Altkirch, sur l'Ill; 1356 h. Tourbières.

**HIRSON**, ch.-l. de cant. (Aisne), sur Poise, à 19 kil. N. E. de Ver vins; 2880 h. Station de ch. de fer. Fil à dentelles; fonderie de poids, forges. Jadis ville forte: ses fortifications ont été détruites en 1637.

**HIRSOVA**, bourg et château fort de Bulgarie, près de la r. dr. du Danube, à 90 k. N. E. de Silistrie.

**HIRTIVS** (Aulus), général romain, accompagna César en Gaule comme lieutenant du général, fut lié à la fois avec César et Cicéron, et profita de cette position pour réconcilier ces deux personnages. Nommé consul, avec Vibius Pansa, après le meurtre du dictateur (43 av. J.-C.), il marcha aussitôt contre Antoine, et le battit à Modène, mais il périt en emportant d'assaut le camp d'Antoine. On lui attribue le VIII<sup>e</sup> livre des *Commentaires de César sur la guerre des Gaules*, ainsi que les livres sur la *Guerre d'A-*

*lexandrie* et sur celle d'*Afrique* (qui se trouvent à la suite de César). On a aussi sous son nom un livre de la *Guerre d'Espagne*, qui paraît peu digne de lui.

**HISPALIS**,auj. *Séville*, v. de la Bétique, chez les *Turdétani*, sur le Bétis, passait pour avoir été fondée par Hercule, c.-à-d. probablement par les Phéniciens (dont Hercule, le même que Melkart, était le dieu).

**HISPANIE**, *Hispania*, auj. *Espagne* et *Portugal*, contrée de l'Europe, bornée au N. par les Pyrénées, de tous les autres côtés par la mer. Elle était arrosée par 6 grands fleuves dont le vers suivant offre les noms :

*Sunt Minius, Durius, Tagus, Anas, Bortis, Perus.*

Elle fut divisée par Auguste en trois prov. (Tarraconaise, Lusitanie, Bétique), puis, par Adrien, en cinq (Tarraconaise, Gallécie, Carthaginoise, Lusitanie, Bétique). Au IV<sup>e</sup> siècle, l'Hispanie forma un des 3 diocèses de la préfecture des Gaules et eut sept prov. (les cinq précédentes, plus les îles Baléares et la Mauritanie Tingitane). Sous les Goths la division de l'Hispanie en cinq prov. fut conservée, mais on les dénomma, d'après leurs chefs-lieux : *Tarraco*, *Braccara-Augusta*, *Carthago Nova*, *Emerita*, *Hispalis*. — Les principaux peuples de l'Hispanie étaient : 1<sup>o</sup> entre les Pyrénées et l'Èbre, les *Iergites*, les *Laletani*, les *Cerctani*, les *Vascones*; 2<sup>o</sup> entre l'Èbre et la Bétique, les *Hercanones* sur les deux rives de l'Èbre, les *Edetani*, les *Lobetani*, les *Contestani*; 3<sup>o</sup> au N. O., les *Astures*, les *Cantabri*, les *Artabri*, les *Callaici*; 4<sup>o</sup> dans les bassins du Douro et du Tage, les *Taccici*, les *Carpetani*, les *Vettones*, les *Lusitani*; 5<sup>o</sup> du Tage à la Bétique, les *Ortani*, les *Celtiberi*, les *Celtici*, les *Cunici*; 6<sup>o</sup> en Bétique, les *Turduli*, les *Turdétani*, les *Ba-titani*, les *Bastulae*. — L'Hispanie fut habitée dès la plus haute antiquité par des peuples de race ibérienne. Lors de l'invasion kymrique dans la Gaule, un grand nombre de Celtes passèrent les Pyrénées, et, se confondant avec les Ibères de l'Hispanie septentrionale, formèrent la race mêlée des Celtibères. De bonne heure les Phocéens, les Rhodiens, les Massaliotes, les Zacynthiens, les Phéniciens, couvrirent de colonies les côtes orientales de l'Hispanie. Les riches mines d'or qu'elle possédait fixèrent l'attention des Carthaginois, qui s'emparèrent du littoral de la Bétique avant 266, et qui, de 236 à 219, sous Amilcar, Asdrubal et Annibal, poussèrent très-loin leurs conquêtes à l'intérieur. De 216 à 206, Rome chassa les Carthaginois et se substitua à leur domination; une 2<sup>e</sup> guerre, de 197 à 178, lui soumit le territoire oriental entre l'Èbre et les Pyrénées, comprenant les *Carpetani*, les *Celtiberi*, les *Turdétani*, les *Vaccii*; dans une 3<sup>e</sup> série de guerres, dites guerres de Viriathus (153-139) et de Numance (143-133), elle subjuguait les *Lusitani*, les *Callicii*, les *Arevaci*, et consolida son empire sur les Vaccéens et les Celtibères. Métellus le Baléarique dépeupla les Baléares en 123. Enfin Auguste assujettit les Astures et les Cantabres (25-20). Dans l'intervalle, de 85 à 71 av. J.-C., l'Hispanie avait servi de refuge à Sertorius, partisan de Marius, proscrit par Sylla après la mort de son rival; de 49 à 45, elle avait lutté en faveur des Pompéiens contre César, qui n'acheva de ruiner leur parti qu'à la bataille de Munda. Sous l'empire, l'Hispanie fut très-florissante; elle donna à Rome des écrivains distingués: Sénèque, Lucain, Martial, et un empereur, Trajan. De 408 à 411 les Sueves, les Aains et les Vandales, les Visigoths, vinrent s'y établir. Les derniers restèrent bientôt maîtres de toute la péninsule. F. ESPAGNE.

**HISPANIOLA**, prem. et nom donné par les Espagnols à Saint-Domingue. F. HAÏTI.

**HISSAR** (c.-à-d. *chitauan*), v. forte du Tukestan, à 210 kil. S. E. de Samarcand; ch.-l. du territoire de même nom, à l'E. de la Boukharie. — HISSAR-FIROUZ, v. du Bengale, ch.-l. de district, sur la r. g. de la Djemnah à 160 kil. N. O. de Delhi. Forteresse importante, fondée au XIV<sup>e</sup> siècle par le sultan Firouz.

**HISTÉE**, *Histia*, puis *Oreus*, auj. *Orio*, v. de

l'île d'Eubée, sur la côte N. O., à l'embouchure du Callas, envoya des colonies en Thessalie.

**HISTÉE**, *Histiæus*, tyran de Milet, fut un de ceux que Darius chargea de garder le pont du Danube, lors de son expédition en Scythie; il empêcha les Ioniens de céder aux conseils de Miltiade qui voulait rompre le pont. Darius en récompense le nomma gouverneur de l'Ionie. Mais ce prince ayant rétracté les promesses qu'il lui avait faites, Histée se révolta; il combattit d'abord avec succès les troupes de Darius; mais il finit par être vaincu par Harpage, fut pris et mis à mort dans la ville de Sardes, 494 av. J.-C.

**HISTÉOTIDE**, *Histirotis*, petit pays de l'anc. Grèce, dans la Thessalie, éant borné au N. par la Perrhorbie, dont le séparaient les monts Cambuniens, à l'E. par la Pélasgiotide, au S. par le Pénée, qui le séparait de la Thessaliote, et à l'O. par le Pindé, qui le séparait de l'Épire. Gomphi et Phœstus en étaient les villes principales. Il tira son nom d'une colonie d'*Histiæ*, ville de l'Eubée.

**HIT**, *Is* ou *Eiopolis*, v. de la Turquie d'Asie (Bagdad), sur l'Euphrate, r. dr., à 180 kil. O. de Bagdad; 2000 hab. Naphte et bitume en abondance.

**HITFOH**, v. d'Angleterre (Hertford), à 23 kil. N. O. d'Hertford; 6000 hab. Belle église, anc. abbaye de Carmélites, fondée sous Édouard II. — Cette ville fut fondée par les Saxons. Guillaume le Roux en fit présent à Bernard de Balliol, dont les descendants la possédèrent jusqu'à Jean de Balliol, roi d'Écosse, qui en fut dépossédé par Édouard II; celui-ci la donna à Robert de Kendale, mais elle entra dans le domaine de la couronne sous le règne suivant. A dater de cette époque, elle a souvent été donnée en apanage à divers princes ou a fait partie du douaire des reines d'Angleterre.

**HOADLY** (Benjamin), évêque anglican, né en 1676 à Westerham (Kent), mort en 1761, fut évêque de Bangor (1715), puis de Hereford (1721), de Salisbury (1733) et de Winchester (1734). Grand partisan de la liberté civile et religieuse, il prétendait que le clergé ne devait avoir aucune autorité temporelle, il eut à ce sujet de vifs démêlés avec le haut clergé. Ami de Clarke, il penchait comme lui vers un système religieux très-voisin du déisme. Son principal ouvrage est un *Exposé du sacrement de la Cène* (1735). Il a mis une excellente notice sur Clarke en tête des œuvres posthumes de cet auteur (1732).

**HOANG HAI**, ou *Mer Jaune*, portion de la mer de Chine, entre la Chine propre à l'O. et la Corée à l'E., s'étend de 115° 25' à 123° long. E., forme les deux golfes de Pé-tchi-li et de Liao-tong. Elle reçoit le Hoang-ho. Elle est peu profonde, et tire son nom du limon jaunâtre que les cours d'eau y apportent.

**HOANG HO**, ou *Fleuve Jaune*, fleuve immense de l'empire chinois, naît en Mongolie, dans les monts de Koukoumor, traverse la Mongolie, entre en Chine par la prov. de Kan sou, puis, après avoir traversé cette prov., sort de la Chine, court d'abord au N. E., redescend ensuite au S. O., rentre en Chine, sépare les prov. de Chen-si et de Chan-si, traverse le Honan sept., et, se dirigeant tout à coup brusquement vers le S., arrose les provinces d'An-hoei et de Kian-sou, et tombe dans la Mer Jaune par 34° 6' lat. N. Son cours est d'env. 3200 kil. et sa largeur varie de 600 à 1200<sup>m</sup>. Le Hoang ho est rapide et large, mais peu profond en beaucoup d'endroits, ce qui en rend la navigation très-difficile; malgré des digues immenses, il est très-sujet aux débordements. Ses eaux coulent sur un terrain argileux qui leur donne une couleur jaunâtre, d'où son nom.

**HOANG HI**, empereur de la Chine, monta sur le trône vers 2698 av. J. C., et fut, selon les traditions, un des premiers législateurs de cet empire. Il divisa ses sujets en plusieurs classes qui furent distinguées par divers costumes, partagea ses États en 10 provinces, et favorisa les progrès des sciences; sous son règne on découvrit la boussole et l'art de la navigation; on inventa la monnaie, les poids et les mesures; on reconnut la véritable durée de l'année solaire, etc.

On lui attribue encore cent autres inventions qui paraissent fort douteuses. On le fait vivre plus de 100 ans.

**HOBART-TOWN**, capit. de la terre de Van-Diémen, sur la côte S. et sur le Derwent, à 14 kil. de son emb.; env. 30 000 hab. Evêché anglican. Port franc. Cette ville a été fondée vers 1804; elle s'accroît tous les jours.

**HOBBEMA** (Meindert), paysagiste hollandais, qui n'est guère connu que par ses ouvrages. On le fait naître vers 1611, soit à Harlem, soit à Anvers, soit à Hambourg, et mourir en 1663. Il habita le plus souvent la Hollande: les sujets qu'il traite sont tirés des provinces de Drenthe et de Gueldre. Élève et rival de J. Ruysdael, il connaissait l'art difficile d'employer des nuances claires, tout en donnant beaucoup de vigueur à son coloris. Ses toiles sont éclatantes de lumière dans les endroits où tombe le soleil, et conservent une douce pénombre dans le reste du paysage; nul n'a su mieux faire usage des teintes fuyantes. Van de Velde, Berchem, Lingelbach et d'autres peintres ont souvent peint les figures de ses tableaux.

**HOBBS** (Thomas), philosophe anglais, né en 1588 à Malmesbury, m. en 1679, était fils d'un ministre anglican. Il se distingua dès son enfance par ses heureuses dispositions pour l'étude; n'étant encore qu'écolier, il traduisit en vers latins la *Médée* d'Euripide. Il fut chargé de l'éducation des enfants de Cavendish, comte de Devonshire, et les accompagna sur le continent. A son retour, il fut présenté au chancelier Bacon, et passa dans la rédaction latine de quelques-uns de ses écrits. Pendant les guerres civiles, il embrassa chaudement la cause royaliste, et s'efforça de la servir par ses écrits. En 1640 il se réfugia en France, et fut chargé d'enseigner la philosophie au prince de Galles. Il se lia à cette époque avec Mersenne, Gassendi, Sorbière, et entra en relation avec Galilée et Descartes; il adressa à ce dernier des objections fort pressantes contre ses *Méditations*. Hobbes entra dans sa patrie dès 1653; après la Restauration (1660), il reçut de Charles II une pension de 100 livres sterling. Ses opinions exagérées et son caractère intolérant lui ayant fait de nombreux ennemis, il quitta Londres et passa ses dernières années dans la retraite. Il mourut à 92 ans dans la famille Devonshire. Hobbes s'est rendu célèbre par des doctrines paradoxales, et par la rigueur avec laquelle il tira les conséquences des principes qu'il avait une fois posés. Méprisant les travaux de ses devanciers, il voulut penser par lui-même et prétendit refaire toute la science. Il définît la philosophie, *la science des effets par leurs causes, et des causes par leurs effets*; il la borna à l'étude des corps, aux faits qui sont directement observables à nos sens, renvoyant à la foi la connaissance de l'âme et de Dieu. On connaît surtout son système de politique: selon lui, il n'y a d'autre droit que la force; tous les hommes, dans l'état de nature, ont un droit égal à toutes choses, et sont nécessairement dans un état de guerre perpétuel; il faut pour faire régner la paix, établir au-dessus d'eux une autorité une et despotique; rien n'est juste ou injuste en soi: ce sont les princes qui font la justice ou l'injustice par leurs commandements ou leurs prohibitions. Hobbes voulait soumettre au prince l'Eglise aussi bien que l'Etat. Il poussa l'amour du paradoxe jusqu'à attaquer la certitude de la géométrie et à vouloir réformer les mathématiques; mais il ne réussit qu'à se rendre ridicule. Ses principaux ouvrages sont: *De cive*, 1642 et 1647; *De la nature humaine* (en anglais), 1650; *Leviathan, ou du pouvoir ecclésiastique et civil* (en anglais), 1651, puis en latin, 1668; *Éléments de philosophie*, comprenant trois sections: *Du corps, de l'homme, du corps politique*, 1658-59, publiés d'abord en anglais, puis en latin; *De libertate, contra Bramhallum*, 1656. Il donna lui-même une collection de ses œuvres latines en 1668, 2 vol. in-4. Une édit. plus complète a

paru à Londres en 1844, et ann. suiv., en 16 vol. in-8. On a en français le *Traité du citoyen*, traduit par Sorbière, Amst., 1649; le *Corps politique*, par le même, Leyde, 1653; la *Nature humaine*, trad. par d'Holbach, 1772. Hobbes a aussi laissé quelques ouvrages historiques; il a traduit Thucydide et même a mis Homère en vers anglais, mais avec fort peu de succès. Il a écrit sa propre vie en vers latins, 1679.

**HOCEIN**, F. HUSSEIN.

**HOCHBERG** (margraves de), une des lignes de la maison margraviale de Bade, ainsi nommée du château de Hochberg, près de Fribourg en Brisgau, eut pour tige Henri (2<sup>e</sup> fils du margrave de Bade Herman III), qui en 1190 partagea l'héritage de son père avec son frère Herman IV. En 1300, la maison de Hochberg se divisa en 2 branches, dont la 1<sup>re</sup> s'éteignit en 1418 et la 2<sup>e</sup> en 1503. Toutefois, le titre de margrave de Hochberg fut renouvelé en 1796 en faveur de la baronne Louise Geyer de Geyersberg, qu'avait épouséemorganatiquement le margrave de Bade Charles-Frédéric. Charles-Léopold-Frédéric, l'aîné des fils de Louise, est monté sur le trône ducal de Bade en 1830, après la mort de son dernier frère, le grand-duc Louis-Guillaume-Auguste.

**HOCHÉ** (Lazare), général en chef des armées de la république française, né en 1768 à Versailles, était simple sergent dans les gardes françaises lorsque la Révolution éclata. Après avoir passé rapidement par différents grades, il reçut, à peine âgé de 25 ans, le commandement en chef de l'armée de la Moselle; il avait été préféré pour ce poste à Pichegru, qui dès ce moment lui voua une haine mortelle. Hoche attaqua aussitôt les Autrichiens; malgré un échec éprouvé à Kaiserslautern, il les battit sous Weissenbourg, leur prit Germersheim, Spire et Worms, et les chassa de toute l'Alsace (1793-94). A la suite de différents avec Pichegru, que favorisait St-Just, il fut jeté en prison par ordre du comité de Salut Public. Redevenu libre au 9 thermidor (27 juillet 1794), il fut bientôt après placé à la tête de l'armée de la Vendée. Guerrier intrépide, mais en même temps homme généreux, il sut à la fois repousser les bandes royalistes et respecter les droits des citoyens paisibles: il battit les émigrés débarqués à Quiberon (21 juillet 1795), défit les corps des deux principaux chefs de la chouannerie, Charrette et Stofflet, s'empara de leur personne, rétablit partout le calme, et mérita ainsi le glorieux titre de *Pacificateur de la Vendée*. Il fut à la fin de 1796 chargé d'opérer un débarquement en Irlande; mais cette expédition, contrariée par les vents, n'eut aucun résultat. A son retour, il fut appelé au commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse, qui comptait 80 000 hommes (février 1797). Il passa aussitôt le Rhin, gagna successivement sur les Autrichiens les batailles de Neuwied (17 avril), d'Uckerath, d'Altenkirchen. Les préliminaires de Léoben interrompent ses succès. Il fut chargé ensuite du commandement en chef des armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin (réunies sous le nom d'armée d'Allemagne), mais il mourut peu après, à la suite d'une courte maladie d'entrailles (sept. 1797). La rumeur publique imputa sa mort au poison, et les partis s'accusèrent réciproquement. Ce grand général, dont la vie si courte a été si bien remplie, avait pris pour devise: *Res, non verba*. Un monument fut élevé en son honneur à Wissenthurm, près de Neuwied; Versailles lui a érigé une statue. A. Roussetin de St-Albin a laissé une *Vie de Hoche*, avec sa *Correspondance administrative*. M. Cl. Desprez a donné *L. Hoche d'après sa Correspondance*, 1858.

**HOCHFELD**, ch.-l. de cant. (Bas-Rhin), près de la Zorn, à 17 kil. E. de Saverne; 2500 h. Station. Tourbe.

**HOCHHEIM**, bourg du duché de Nassau, S. O. de Francfort; 2000 hab. Station. Vins excellents.

**HOCHKIRCH**, v. du roy. de Saxe (Lusace), à 9 k. S. E. de Bautzen. Frédéric II y fut battu par Daun

(14 oct. 1758). Il s'y livra un 2<sup>e</sup> combat en 1813, après la bataille de Lutzen, où les Français furent vainqueurs.

**HOCHSTEDT** (c.-à-d. *ville haute*), v. de Bavière (Souabe), sur le Danube, à 35 k. N. O. d'Augsbourg; 2300 hab. Elle est défendue par un château fort, construit sur une hauteur voisine. Le 20 sept. 1703, les Impériaux y furent défaits par les Français et les Bavaurois commandés par le maréchal de Villars et l'électeur de Bavière; le 13 août 1704, l'armée alliée, commandée par le prince Eugène de Savoie et le duc de Marlborough, y remporta à son tour une victoire sur les Français et les Bavaurois commandés par le maréchal de Tallart et l'électeur de Bavière (les Anglais ont donné à cette dernière bataille le nom de *Blenheim*, village situé dans la même plaine qu'Hochstaedt); le 19 juin 1800, les Français, commandés par Moreau, y taillèrent en pièces les Autrichiens, vengeant ainsi la défaite de 1704.

**HOCCINQUICOURT** (Ch. de moxcur, maréchal d'), né en 1599, d'une anc. famille de Picardie, se distingua dans les différentes campagnes contre les Espagnols, sous Louis XIII, à La Marfée, à Ville-Franche, etc., commanda l'aile gauche de l'armée royale à la bat. de Réthel ou Turenne, alors rebelle, fut défait (1650), et reçut le bâton de maréchal l'année suivante. Il fut en 1652 battu à Blénau par Condé, qui était alors dans les rangs des Espagnols. Envoyé en Catalogne en 1653, il assiégea inutilement Gérone; rappelé peu après en Flandre, il força les lignes de l'ennemi devant Arras; mais bientôt on le vit, pour plaire à des femmes qui étaient du parti de la Fronde (Mmes de Montbazou et de Châtillon), abandonner la cour et se joindre aux Espagnols (1655). Ceux-ci lui confièrent la défense de Dunkerque; il fut tué devant cette place en 1658. On a, sous le titre de *Conversation du maréchal d'Hocquin-court avec le P. Canaye*, un écrit assez piquant, attribué à Charleval (il se trouve dans les œuvres de St-Evremond).

**HOEDER**, dieu du hasard, chez les Scandinaves.

**HOEIERNA** (J. B.), savant sicilien, né en 1597, m. en 1660, était archevêque de Palma. Il dressa de nouvelles éphémérides astronomiques, découvrit la marche des satellites de Jupiter, décrivit le premier la singulière structure de l'œil de la mouche, de la dent des vipères, connut l'usage du prisme, et découvrit avant Newton, plusieurs propriétés de la lumière. On a de lui de nombreux ouvrages.

**HOEIZ**, seigneur allemand, né vers 1710 en Moravie, est célèbre par son faste ainsi que par son amour éclairé pour les lettres et les arts. Il avait réuni dans sa terre de Roswalde en Moravie tout ce que le luxe et la volupté peuvent enfanter de plus séduisant. Là, au milieu d'une petite cour d'amis, ce seigneur faisait représenter devant lui les chefs-d'œuvre des scènes française, allemande et italienne. Il fut l'ami du grand Frédéric, qui lui adressa quelques vers et qui vint souvent le visiter à Roswalde. Hoëiz, sur la fin de sa vie, perdit sa fortune; il fut recueilli par le roi de Prusse à Potsdam où il mourut en 1778.

**HOEKSE**, c.-à-d. *Hameçons*, parti politique hollandais, opposé aux *Cabillauds*. V. ce mot.

**HOEL I**, duc de Bretagne en 509, fut chassé par Clovis de ses États, se réfugia en Angleterre, et revint en 513 reprendre à force ouverte possession de ses domaines. Il mourut en 545. Il avait fondé en 541 l'évêché d'Aleth (depuis St-Malo). — II, son fils et successeur, fut tué par son frère Canor à la classe, en 547. — III, fils de Judaël, prit possession des États de son père en 594, et mourut en 612. — IV, comte de Nantes, succéda au fils d'Alain IV en 953, et périt en 980. — V, duc de Bretagne de 1066 à 1084. — VI, prit les armes en 1148 pour conquérir les provinces de Nantes et de Quimper, qui lui étaient échues en partage; Eudes, son compétiteur, le mit en déroute en 1154, et les Nantais le chassèrent en 1156.

**HOE**, ou STAD-AM HOE, v. de Bavière (Hte-Franconie), sur la r. g. de la Saale, à 49 kil. N. E. de Bayreuth; 10 600 hab. Gymnase, bibliothèque, Gaze.

linon, fil, lainages, etc.; fer, beau marbre. Commerce. — Fondée au XI<sup>e</sup> siècle. Victoire du prince Henri de Prusse sur les Autrichiens en 1759, et de Murat sur les Russes, 6 février 1807.

**HOEFER** (André), chef des insurgés du Tyrol, né en 1767 dans la vallée de Passeyer, près de Meran, était aubergiste et marchand de blés. Lors de l'invasion du Tyrol par les armées française et bavaroise en 1808, il poussa les Tyroliens à la révolte et fut élu leur chef. Il chassa les Bavaurois du Tyrol, et détruisit même plusieurs détachements français (1809); mais après le traité de Vienne, il mit bas les armes avec sa troupe. Accusé de conserver des intelligences avec les Autrichiens, il fut arrêté en 1810 et conduit à Mantoue, où il fut fusillé. L'empereur d'Autriche nobilita sa famille en 1819, et en 1834 on lui éleva une statue dans l'église des Franciscains d'Innsprück.

**HOEFBAUER** (J. Christophe), né en 1766 à Bielefeld, mort en 1827, professa avec succès la philosophie dans sa ville natale, on a de lui: *Traité du droit naturel*, Lille, 1793; *Théorie naturelle de l'âme*, 1796; *Recherches sur les maladies de l'âme*, 1802-07.

**HOEFMANN** (J. J.), érudit, né à Pâle en 1635, m. en 1706, est auteur d'un *Lericon historico-geographico-phéologiqueum*, Pâle, 1677, qui est un trésor d'érudition, d'un *Epitome metrica historica*, 1686, où il mit en vers la chronologie, et d'une *Historie paporum*, 1687-98, qui fut mise à l'index.

**HOEFMANN** (Godefroy), juriconsulte, né en 1692, mort en 1735, professeur à Leipzig, est auteur d'un *Bibliotheca juris germanici*, Francfort, 1734.

**HOEFMANN** (Fréd.), médecin et chimiste, né à Halle en 1660, mort en 1742, se fit recevoir docteur en médecine et se fixa dans sa ville natale. Il fut nommé professeur à l'Université de Halle, récemment fondée, et se fit par la pratique et ses travaux une telle renommée que les académies les plus célèbres l'honnorent dans leur sein et qu'il fut appelé dans diverses cours de l'Allemagne et comblé d'honneurs. Il a laissé un système complet de médecine; *Medicina rationalis systematica*, Halle, 1730, trad. par Brühner à Albincourt, 1739-43, 9 vol. in-12. C'est à l'auteur qu'on doit la préparation si connue sous le nom de *gouttes ou liqueur anodine d'Hoffmann* (éther sulfurique alcoolisé), qui est encore un des meilleurs calmants. Comme les Méthodistes, il expliquait les maladies par l'excès de la contraction, qui produit les spasmes, ou de la dilatation, qui produit l'atonie. Ses œuvres complètes ont été publiées avec soin, à Genève, de 1740 à 1753, en 11 parties in-fol.

**HOEFMANN** (Wilhelm), romancier, né à Königsberg en 1776, fut destiné à la magistrature, quoiqu'il se sentit plus de goût pour les arts, et fut en effet quelque temps assesseur à Posen (1800). Ayant perdu cet emploi pour avoir caricaturé de hauts personnages, il se fit chef d'orchestre, puis directeur de théâtre, et résida successivement en cette qualité à l'amburg, à Leipsick, à Dresde. Il se mit à écrire vers 1810, travailla à la fois pour le théâtre et pour la presse, composa des opéras qui eurent du succès, et publia des contes fantastiques qui obtinrent la vogue. Il fut vers la même époque nommé conseiller près le tribunal d'appel de Berlin (1816). Passant brusquement d'un état de gêne à l'opulence, il se livra à tous les genres d'exès et abrégé sa vie; il mourut à Berlin en 1822. W. Hoffmann a créé le genre fantastique, genre dans lequel l'auteur se livre à tous les écarts d'une imagination délirante et passe sans cesse des idées les plus bouffonnes aux pensées les plus profondes, des scènes les plus gaies aux descriptions les plus horribles; on le prendrait pour un fou. Il allait le plus souvent chercher ses inspirations au cabaret, et jetait sur le papier tout ce qui lui passait par le cerveau quand il était à moitié ivre. On a de lui: *Fantaisies dans la manière de Callot*, 1811; *FFair du diable*, 1816; *Les Tableaux nocturnes*, 1817; *les Souffrances d'André sur de théâtre*; *le Petit Zacharie*; *les Ircés de Scapron*, 1819-21; *Contemplations*

du chat Murr; la Princesse de Brambilla, 1821. Ses Œuvres choisies ont été publiées à Berlin en 10 v., 1827-28; il en a été donné à Paris en 1850 une édition compacte. Loève Weimars a traduit les Œuvres d'Hoffmann, Paris, 1829-33. 20 v. in-12; M. Toussenet a donné en 1830 une trad. des Contes, qu'il fit suivre de la trad. des Œuvres complètes, 1830-33, 20 v. in-12. M. Champ-Fleury a donné en 1856 les Contes posthumes d'Hoffmann, avec la biographie de l'auteur. Hoffmann avait un talent remarquable comme dessinateur et comme musicien; il faisait des caricatures dans le genre de Callot; il a composé des symphonies, des trios, des quatuors, et a fait la musique de plusieurs opéras; le meilleur est *Ondine*, 1816.

HOFFMANN (Francois), écrivain français, né à Nancy en 1760, m. à Paris en 1828, composa les paroles de plusieurs opéras comiques: *Euphrosine et Coradin*, 1790 (musique de Méhul), *Stratonice*, 1792 (du même maître), *le Secret*, *les Rendez-vous bourgeois*, etc., qui eurent du succès, et donna au Théâtre français une jolie comédie, *le Roman d'une heure ou la Folle gageure* (1803), puis devint un des rédacteurs du *Journal de l'Empire* (auj. des *Débats*), et se fit remarquer par des articles de critique pleins d'esprit et de goût. Ses Œuvres ont été publiées en 10 vol. in-8, 1828-29.

HOFWYL, domaine de Suisse (Berne), à 12 k. N. de Berne, sur la route de Soleure, est célèbre comme le siège d'une école d'agriculture et d'éducation, fondée par Fellenberg en 1799. On y appliquait, dans l'enseignement, la méthode de Pestalozzi.

HOGARTH (Will.), peintre et graveur, célèbre par son originalité, né à Londres en 1697, mort en 1764, était fils d'un prote d'imprimerie. Il commença à se faire connaître en 1725, en illustrant *Hudibras*. Il excellait surtout dans les scènes populaires; il créa la caricature morale en représentant dans une série de tableaux ou de gravures la suite des aventures d'un même personnage. Telles sont: la *Vie d'une courtisane* (en 6 planches), la *Vie du libertin* (8 pl.); une *Élection parlementaire* (4 pl.); *le Travail et la Paissance*; *les Buveurs de punch* (en 12 grav.); *les Comédiennes ambulantes*; *l'Opéra des Gueux*. Il fut à la fin de sa vie nommé peintre du roi. Son Œuvre se compose de 160 pièces environ. Les éditions les plus amples sont celle de Londres, 1808, 2 vol. in-4, avec des explications par J. Nichols et G. Steevens, et celle de J. Hannay, 1861. On a aussi de cet artiste une *Analyse de la beauté*, 1753, trad. en 1805 par Jansen, avec une *Vie d'Hogarth*: il y donne la *ligne serpentine* comme la base du beau dans les formes.

HOGG (James), poète écossais, dit *le berger d'Ettrick*, né en 1772 à Ettrick (Selkirk), mort en 1835, composait des chansons et des ballades tout en gardant ses troupeaux. Remarqué de Walter Scott et de Wilson, il vint à Edimbourg vers l'âge de trente ans et y publia un volume de poésies qui eut du succès. On y remarque la *Veillée de la Reine*, 1813; *les Pèlerins du soleil*, *la reine Hynde*. Il a aussi composé des romans, mais ils sont moins estimés.

HOGLAND, île de Russie, dans le golfe de Finlande, dépend du gov't de Wasa: 9 k. sur 3; 650 h. Bon mouillage, phare. Bataille navale indécise entre les Russes et les Suédois (17 juill. 1788).

HOGUE (LA) ou HAGUE (LA), cap de France, situé à l'extrémité N. O. du dép. de la Manche.

HOGUE (LA) ou LA HOGUE, fort situé sur la côte E. du dép. de la Manche, à 18 k. E. de Valognes, donne son nom à une rade, où la flotte française, arrmée pour rétablir Jacques II, et commandée par Tourville, fut battue et en partie détruite, le 29 mai 1692, par les flottes combinées de l'Angleterre et de la Hollande, commandées par l'amiral Edmond Russel, dont les forces étaient très-supérieures.

HOHENBERG, ancien comté de l'empire d'Allemagne, auj. compris dans le roy. de Wurtemberg (cercle de la Forêt-Noire), avait pour villes principales Rothenbourg, Horb, Schenberg et Oberndorf.

HOHENGROLDSEK, anc. comté de l'empire,

compris auj. dans le grand-duché de Bade, où il forme le bailliage de Seelbach, appartient d'abord aux comtes de Klönonbourg, qui s'éteignirent en 1691. En 1711, l'Autriche le donna aux comtes (depuis princes) de Layen. En 1814, il revint à l'Autriche, qui le céda en 1819 au grand-duc de Bade.

HOHENHEIM, vge du Wurtemberg (Neckar), à 10 kil. S. E. de Stuttgart. Beau château; école agricole et forestière, fondée en 1818. Près de là, parc et haras royal de Klein-Hohenheim.

HOHENLINDEN, vge de Bavière (Isar), près d'Ebersberg et à 33 kil. E. de Munich; 300 h. Les Français commandés par Moreau, y défirent les Autrichiens, commandés par l'archiduc Jean (3 déc. 1800): cette victoire amena la paix de Lunéville.

HOHENLOHE, anc. principauté de l'empire d'Allemagne, dans la partie S. O. du cercle de Franco-nie, est auj. comprise dans le royaume de Wurtemberg, à l'exception d'une faible portion qui appartient à la Bavière (cercle de la Rezat). — La maison des princes de Hohenlohe eut pour fondateur Eberhard de Franconie, frère de Conrad I, élu roi de Germanie en 912; elle a pris son nom d'un château dont on voit encore les ruines à 7 kil. S. O. d'Uffenheim. Elle a formé plusieurs branches: celles de Brauneck, de Holloch, de Spekfeld, de Neuenstein, de Waldenburg, d'Eringen, de Langenburg. Auj. elle se divise en deux lignes principales: Hohenlohe-Neuenstein (subdivisée en Langenburg, Langenburg-Kirchberg et Ehringen ou Ingelfingen), et Hohenlohe-Waldenburg (subd. en Bartenstein, Jaxtberg, Schillingsfurst). En 1741 et 1764, les Hohenlohe avaient été reconnus princes immédiats de l'empire. En 1806 la principauté fut médiatisée et placée sous la souveraineté du Wurtemberg et de la Bavière. Les deux frères cadets du dernier prince de Hohenlohe-Schillingsfurst ont hérité, en 1834, du landgrave de Hesse Rheinfels-Rothenburg, des seigneuries de Ratibor et de Corvey, et ont été créés en 1840, par le roi de Prusse, le premier, duc de Ratibor, l'autre, prince de Ratibor et de Corvey.

Les personnages de cette famille les plus connus sont: Frédéric Louis, prince de Hohenlohe-Ingelfingen, général au service de Prusse, né en 1746, mort en 1818, qui commandait en chef les troupes prussiennes en 1806: il se fit battre à Iéna, mit bas les armes à Prenzlau (28 oct. 1806), et après cet échec se retira dans ses terres; — Louis, prince de Hohenlohe-Bartenstein, né en 1765, mort en 1829: il s'unit en 1792 aux princes français émigrés, se mit à la tête d'un corps de troupes dit *chasseurs de Hohenlohe*, que son père avait équipé, refusa en 1806 d'entrer dans la Confédération du Rhin, ce qui amena la médiatisation de sa principauté, reentra en France avec les Bourbons, y prit du service et fit en 1823 la campagne d'Espagne, après laquelle il fut fait maréchal et pair de France. Louis XVIII avait donné à la légion étrangère, dont ce prince avait été colonel, le nom de *Régiment de Hohenlohe*; — le prince Alexandre de Hohenlohe-Schillingsfurst, grand prieur de Gross-Varadin en Hongrie, puis évêque *in partibus* de Sardique, né en 1794, mort en 1849. Ce dernier est connu par sa ferveur et par des miracles qui firent grand bruit en 1820 et 1821: il obtenait des guérisons par la seule vertu de la prière: quand les malades étaient éloignés, il était nécessaire qu'ils s'unissent avec lui en priant au même jour et à la même heure. Il a laissé quelques écrits mystiques, des *Sermons* (Ratisb., 1840), et des *Mémoires*, publiés à Paris en 1836.

HOHENSTAUFEN, bourg de l'anc. Souabe, dans le roy. actuel de Wurtemberg, à 43 kil. N. O. d'Ulm; 1200 hab. Ruines du château des sires de Hohenstaufen, construit vers 1080, détruit en 1525.

HOHENSTAUFEN (maison de), illustre famille de Souabe, qui a fourni plusieurs empereurs à l'Allemagne. Ses plus anciens membres connus sont: Frédéric de Buren, dit aussi de Staufen, né vers

1015, en Souabe, au château de Hohenstaufen, qui épousa H. Hegarle, fille d'un comte de Hohenlohe et demi-sœur de l'empereur Conrad le Salique; il servit avec fidélité Conrad le Salique et ses enfants, Henri III et Henri IV; — Frédéric, dit l'Anicien, fils du précédent, comte de Staufen, né vers 1050, mort en 1105; après avoir défendu vaillamment l'emp. Henri IV, il reçut de lui en récompense la main de sa fille Agnès avec la Souabe et la Franconie pour dot, et fut ainsi le 1<sup>er</sup> duc de Souabe et de Franconie (1080). — Son fils, Frédéric II, le Borgne, soutint Henri V contre le St-Siège et fut, avec son frère Conrad, vicaire général de l'empire pendant l'absence de cet empereur, occupé en Italie (1116). A la mort de Henri, 1125, il disputa la couronne à Lothaire, combattit Henri le Superbe, petit-fils de Welf 1<sup>er</sup>, gendre de l'empereur, et commença ainsi la rivalité des Guelfes et des Gibelins. Il fut père du célèbre Frédéric Barberousse. — Conrad, frère de Frédéric le Borgne, fut fait duc de Franconie par Henri V en 1112, fut, ainsi que son frère, vicaire de l'empire, et fut reconnu empereur sous le nom de Conrad III à la mort de Lothaire, en 1137 (V. CONRAD III). C'est de son avènement que datent les longues guerres des Guelfes et des Gibelins. V. ces noms.

Les membres de la maison de Hohenstaufen qui ont porté la couronne impériale sont : Conrad III, qui régna de 1137 à 1152; Frédéric I, Barberousse (1152-1190); Henri VI (1190-1197), qui le premier joignit les Deux-Siciles à ses États; Philippe (1198-1208); Frédéric II (1212-50); Conrad IV (1250-54). Le dernier prince de cette famille est l'infortuné Conradin, fils de Conrad IV, qui régna un instant en Sicile; il fut mis à mort en 1268 par Charles d'Anjou, à qui le pape avait donné ses États. — La maison de Hohenstaufen, après avoir porté au plus haut degré la puissance impériale, surtout sous Conrad III et Frédéric Barberousse, tomba sous ses derniers princes au plus bas degré de l'affaiblissement; elle succomba enfin sous les coups des papes et des grands vassaux. Après la chute de cette maison, l'Allemagne fut livrée à une longue anarchie, qu'on connaît sous le nom de *Grand interrègne* (1254-1273), et qui ne fut terminée que par l'avènement de la maison de Habsbourg. Ranner a donné l'*Hist. des Hohenstaufen*, Leipzig, 1852. On doit à M. Cherrier l'*Hist. de la lutte des papes et des empereurs de la maison de Souabe*, Paris, 1841 et 1861.

**HOHENZOLLERN**, une des plus anc. maisons souveraines de l'Allemagne, possessionnée en Souabe, prétend descendre de Tassillon, duc de Bavière au viii<sup>e</sup> siècle, et remonte certainement au x<sup>e</sup> siècle. Elle doit son nom à un château situé sur le Zollernberg, près de Sigmaringen, et construit au x<sup>e</sup> siècle par un comte de Zollern, Rodolphe II, qui descendait de ce comte, et qui vivait au xii<sup>e</sup> siècle, et 2 fils, Frédéric et Conrad, qui devinrent les chefs de deux lignes principales, la *ligne de Souabe*, qui retint le nom de Hohenzollern, et la *ligne de Franconie*, de laquelle sortirent les burgraves de Nuremberg et les électeurs de Brandebourg, depuis rois de Prusse. La ligne de Hohenzollern proprement dite se divisa elle-même en deux branches à la mort de Charles, comte de Zollern, né en 1516, m. en 1576. Son fils aîné, Étienne Frédéric II, né vers 1545, m. en 1605, devint chef de la branche aînée, qui prit le nom de Hohenz.-Hechingen, du château d'Hechingen, que ce prince avait fait bâtir, et qui fut élevée en 1620 à la dignité princière. Charles II, 2<sup>e</sup> fils de Charles I, né en 1547, mort en 1606, fut le chef de la 2<sup>e</sup> branche, celle des Hohenz.-Sigmaringen, également élevés, en 1635, à la dignité de princes. A la ligne de Franconie se rattachent, outre les électeurs de Brandebourg, les margraves de Bayreuth et d'Anspach.

**HOHENZOLLERN-HECHINGEN**, anc. État souverain de la Confédération germanique, enclavé dans le roy. de Wurtemberg, comprenait, outre le comté de Ho-

henzollern proprement dit les seigneuries d'Hirschenlatt et de Stetten; 26 kil. sur 11; 22 000 hab. Ville principale, Hechingen. Pays montagneux et couvert de forêts, arrosé par le Neckar et la Starzel, et fertile en plantes oléagineuses. — Cette principauté est depuis 1819 réunie aux États prussiens, le prince ayant abdiqué en faveur du roi de Prusse.

**HOHENZOLLERN-SIGMARINGEN**, anc. État souverain de la Confédération germanique, enclavé dans le roy. de Wurtemberg et touchant vers le sud au grand-duché de Bade, est partagé en deux portions par le Hohenzollern-Hechingen. Il se compose des comtés de Sigmaringen et de Vödingen, des seigneuries de Glat et de Beuren et d'une partie des possessions médiates des princes de Furstenberg et de Thurn-et-Taxis. La part au méridionale de cette principauté a 53 kil. sur 11, et l'autre 22 sur 13; 52 000 hab. Villes principales : Sigmaringen, où siégeait le gouverneur des 2 principautés, auj. réunies en une seule province; Trechteltingen et Hangeloch. Rivières principales : le Neckar, l'Elach et quelques affluents du Danube. Sol un et fertile sur la droite du Danube; partout ailleurs montagneux et couvert de forêts. Mines de fer et carrières calcaires. — Cette principauté a été, comme la précédente, réunie à la Prusse en 1819.

**HOLBACH** (P. THUR, baron d'), libre penseur, né en 1723 à Hildesheim, dans le Palatinat, d'une famille riche, m. en 1789, vint à Paris dès sa jeunesse, cultiva avec ardeur les sciences naturelles, embrassa avec passion et professa avec fanatisme les opinions philosophiques les plus outrées, et fit de sa maison le rendez-vous des esprits forts les plus hardis; il fut principalement pour amis Diderot, Grimm, Naigeon, et Lagrange, le traducteur de Sénèque, qui fut le précepteur de ses enfants. On a de lui d'utiles ouvrages sur la chimie, la minéralogie, la métallurgie, traduits pour la plupart de l'allemand; mais il est surtout connu par ses écrits philosophiques et antiréligieux, dans lesquels il eut pour collaborateurs Diderot, Naigeon, Lagrange, et qui parurent presque tous sous le voile de l'anonyme ou du pseudonyme; il y attaqua avec acharnement, non-seulement la religion établie, mais toute croyance religieuse, et prêcha ouvertement l'athéisme. Les principaux sont : *Le Christianisme dévoilé*, 1767, qu'il donna comme étant de Boulanger; *la Contagion sacrée*, 1767; *Théologie portative*, 1768, sous le nom de l'abbé Bernier; *Essai sur les préjugés*, sans date; le *Système de la nature*, 1770, publié sous le pseudonyme de Mirabaud (ce dangereux ouvrage est devenu l'évangile de l'athéisme et du matérialisme); *le Bon sens du curé Méslier*, 1772; *la Morale universelle*, 1776; *Éléments de la morale universelle*, 1790. Le baron d'Holbach a en outre traduit un grand nombre d'écrits des philosophes et incrédules anglais, tels que Hobbes, Collins, Toland, Gordon. La plupart de ses écrits ont été condamnés en France par le Parlement, et mis à l'Index à Rome; le *Système de la Nature*, blâmé même par Voltaire et Frédéric II, a été réimprimé par Bergier, Duvoisin, Rochefort, Holland, etc.

**HOLBEIN** (Hans ou Jean), célèbre peintre, né en 1498 à Augsburg (et non à Bâle), étant fils de J. Holbein, dit le Vieux, peintre distingué, et neveu de Sigismond Holbein, peintre et graveur qui habitait Bâle, sur l'invitation d'Érasme il passa en Angleterre en 1526; il sut plaire à Henri VIII, qui apprécia son talent et le combla de présents. Il mourut de la peste à Londres en 1554. Cet artiste peignait aussi facilement de la main gauche que de la main droite. Il est surtout estimé pour ses portraits. Parmi ses tableaux on cite : *la Richesse, la Pauvreté, l'Adoration des mages, la Danse de village et une Danse des morts*. On lui attribue la fameuse *Danse macabre* peinte à fresque sur les murs d'un des cimetières de Bâle (V. MACABRE) et, au *Dict. des Sciences, dans les Morts*; cet artiste se distingue par le sentiment de la nature, par une couleur chaude, vigoureuse, intense, et par des formes pleines. La majeure partie de ses œuvres orne les églises.

lections anglaises, surtout le château de Windsor et celui de Longford, près de Salisbury. La collect. de ses portraits, parmi lesquels on remarque ceux d'*Érasme* et de *Thomas Morus* (au Louvre), a été gravée par Bartolozzi, Londres, 1792-1800, 2 v. grand in-f. On trouve sa *Vie* avec la liste de ses ouvrages dans l'*Encyclopaedia Moriva* d'Érasme.

**HOLBERG** (Louis, baron de), écrivain danois, le *Plaute* de son pays, né en 1684 à Bergen en Norvège, m. en 1754, quitta l'état militaire pour se livrer aux lettres, fut nommé en 1716 professeur de littérature à l'Université de Copenhague, et composa une foule de pièces estimées qui peuvent le faire regarder comme le fondateur de l'art dramatique en Danemark. Parmi ses comédies, on cite : le *Potier d'étain homme d'état*, la *Capricieuse*, la *Chambre de l'accouchée*, *Jean de France*, le *Paysan métamorphosé en seigneur*. On a aussi de lui : *Pierre Pors*, épopée comique en 14 chants, 1791 ; *l'Éter Subterranéum*, ou *Voyages de Niel Klim dans les régions souterraines*, roman politique écrit dans le goût de Swift ; une *Histoire du Danemark*, 1732-35 ; une *Histoire ecclésiastique jusqu'à Luther*, et une foule d'autres ouvrages, les uns en prose, les autres en vers. On a publié ses *Œuvres* à Copenhague, 1806-1814, 21 vol. in-8. Plusieurs de ses comédies ont été traduites dans les *Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers*.

**HOLCROFT** (Thomas), auteur dramatique et romancier, né à Londres en 1744, mort en 1809, était fils d'un cordonnier, et fut d'abord lui-même cordonnier comme son père, puis palefrenier et vétérinaire. Il fit ensuite quelques études, monta sur la scène en Irlande et à Londres, quitta le métier d'acteur en 1781 et se mit à composer des comédies et des drames qui pour la plupart sont médiocres, et des romans où l'on trouve assez d'imagination, mais peu de goût. C'est lui qui introduisit le mélodrame en Angleterre. On a de lui : *Abejns*, 1780 ; *Anna Saint-Yves*, 1792 ; *Hugh Trevor*, 1794 ; *Brian-Perdue*, 1807 (trad. sous ce titre : *le Fils perverti par son Père*) ; le *Septique*, ou *le Bonheur de l'homme*, poème où il manifeste l'incrédulité la plus hardie. Il a traduit du français la *Vie privée de Voltaire* ; les *Mémoires du baron de Treuck* ; *l'Histoire secrète de la cour de Berlin*, de Mirabeau, et les ouvrages posthumes de Frédéric II. Holcroft avait embrassé avec ardeur les principes de la Révolution française, ce qui lui attira dans son pays de fâcheuses affaires. Il a laissé des *Mémoires*, qui ont été publiés après sa mort par Hazlitt, Londres, 1809, et complétés par son fils, 1851 ; il y donne un libre cours à son scepticisme.

**HOLDA**, prophétesse de Jérusalem, annonça aux envoyés du roi Josias les maux qui devaient punir le peuple juif, mais en ajoutant que ces maux n'arriveraient pas sous le règne de ce prince parce qu'il s'était humilié devant le Seigneur. *V. rois*, l. IV, ch. xxii.

**HOLKAR** (Molhar Raou), chef maharatte, né vers 1700, mort en 1766, était fils d'un berger de *Hol*, village du Décan, d'où lui vint son nom. Il équipa à ses frais quelques cavaliers, devint un des chefs les plus puissants de la Confédération des Mahrattes, pénétra dans les États du Grand Mogol jusqu'aux portes de Delhi (1735), partagea avec Sindyah la prov. de Malwa et obtint la partie occid. avec Indore pour capitale (1749), y ajouta de nouvelles conquêtes et forma ainsi ce qu'on a appelé l'*État de Holkar*. Cet État, situé entre 21° 10'-24° 50' lat. N. et 71° 24'-75° 10' long. E., se composait de 3 parties distinctes : la plus considérable, comprise dans les anc. prov. de Malwa, Guzzerat et Kandeich, est bornée au N. par les Radjepoutes du Sindyah, à l'E. et à l'O. par les possessions anglaises, au S. par les États du Nizam, et a env. 400 k. sur 130. Ses deux autres, beaucoup plus petites, sont enclavées dans le Malwa. Popul. totale : 1 200 000 h. Des dissensions s'étant élevées entre les successeurs de Holkar, l'un d'eux, époué par son frère, eut recours aux Anglais. Après plusieurs succès, ceux-ci conclurent en 1818 au prince régnant un traité par le-

quel il se reconnaissait vassal de l'Angleterre. En 1839, Molhar-Raou fit partie de la coalition qui tenta vainement de s'opposer à l'expédition anglaise, chargée de rétablir Chab-Choudjah sur le trône de Kaboul. Ses États furent annexés aux possessions angl. en 1857.

**HOLLABRUNN**, bourg de l'Autriche propre, sur la Schmeida, à 28 k. N. O. de Kornenbourg ; 3500 h. Masséna y battit les Autrichiens le 10 juillet 1809.

**HOLLAND**, partie du comté de Lincoln. *V. LINCOLN.*

**HOLLAND** (Henri fox, lord), le 1<sup>er</sup> homme d'état anglais qui ait porté le titre de lord Holland, né en 1705, mort en 1774, avait pour père Stephen Fox, un des plus fidèles serviteurs des Stuarts et le fondateur de l'Hospice de Chelsea. Il avait été élevé à Éton avec Pitt, dont il fut le constant adversaire ; il entra au Parlement en 1735, s'attacha au ministre Walpole, qui le fit nommer en 1737 inspecteur du bureau des travaux publics, devint secrétaire de la guerre en 1746, payeur général des troupes en 1757, et fut créé en 1762 par George III lord Holland et pair. — Son fils aîné, Stephen Fox, hérita du titre de lord Holland ; son 2<sup>e</sup> fils est le célèbre orateur Ch. Fox. *V. FOX.*

**HOLLAND** (H. Richard Vassall fox, 3<sup>e</sup> lord), fils de Stephen Fox et neveu du célèbre Fox, né en 1772, mort en 1840, remplaça son père à la chambre des lords et fut, comme son oncle, le champion des libertés publiques. Il fit partie en 1806 du ministère Fox et Grenville en qualité de lord du sceau privé ; se signala en 1814 et 1815 par sa conduite généreuse envers la France, et blâma ouvertement les mauvais procédés du gouv. anglais envers Napoléon. Il contribua puissamment à l'abolition des actes de corporation et du *test* (1828), ainsi qu'à la réforme parlementaire (1832). Sous le ministère de lord Grey et de lord Melbourne, il accepta le poste de chancelier du duché de Lancastre. On lui doit des *Mémoires sur Lope de Véga* et *Guillen de Castro*, 1805, et la publication des *Mémoires sur George II* d'Horace Walpole, 1822.

**HOLLAND** (G. Jonathan), philosophe allemand, né en 1742 à Rosenfeld (Wurtemberg), mort en 1784, fut sous-gouverneur des fils du prince de Wurtemberg (dont l'aîné, Frédéric Guillaume, eut depuis le titre de roi), et accompagna les jeunes princes dans leurs voyages en Prusse et en Russie. On a de lui, entre autres ouvrages : *Réflexions philosophiques sur le Système de la Nature* de d'Holbach, Londres (Neufchâtel), 1772, en français, ouvrage solidement pensé, et d'assez bon style, quoique écrit par un étranger.

**HOLLANDE** (Roy. de), la *Bataria* des anciens, roy. situé entre 1°-4° 48' long. E., et 51°-53° lat. N., a pour bornes au N. et à l'O. la mer du Nord, au S. la Belgique, à l'E. le Hanovre et les prov. prussiennes de Westphalie et du Rhin ; 240 kil. sur 230 ; 3 500 000 h. (dont 1 300 000 Cathol.) ; capitale, Amsterdam (néanmoins le gouv. réside à La Haye). Le Royaume de Hollande est divisé en 11 provinces :

Provinces. *Chefs-lieux.*

Hollande septentrionale,	Amsterdam.
Hollande méridionale,	La Haye.
Zélande,	Middelbourg.
Brabant septentrional,	Bois-le-Duc.
Utrecht,	Utrecht.
Gueldre,	Arnheim.
Overyssel,	Zwoll.
Drenthe,	Assen.
Groningue,	Groningue.
Frise,	Leeuwarden.
Limbourg hollandais,	Maëstricht.

A ces 11 prov., qui forment le royaume de Hollande proprement dit, il faut ajouter le grand-duché de Luxembourg, que le roi gouverne à titre de grand-duc, et qui fait partie de la Confédération germanique ; puis les diverses colonies de la Hollande, savoir : en Afrique, Elmina et quelques établissements sur la Côte d'Or en Guinée ; en Amérique, les îles Bonair, Curaçao, St-Eustache, Saba, la moitié de St-Martin, la Guyane Hollandaise ; dans l'Océanie, Java, Sumatra, Bencoulen, Madoura, Célèbes, Bor-



néo, les archipels de Sumbava, de Timor, des Moluques, la Terre et l'île des Papous. La population totale de ces colonies s'élève à 16 000 000 d'hab.

Le pays est partout plat et quelquefois même au-dessous du niveau de la mer et n'est défendu contre les inondations de l'Océan que par un ensemble admirable de digues; un vaste système de canalisation donne aux eaux un libre cours. Les principaux cours d'eau sont : l'Escaut, la Meuse (qui reçoit la Roër, le Wahal et la Lech), le Rhin, l'Yssel, l'Amstel, l'Y, l'Hunse, le Vecht, l'Éms. Parmi les nombreux canaux qui sillonnent la Hollande, on distingue ceux du Nord (d'Amsterdam à Nieuwhep), de Zederik (de Vianen à Gorkum), de Zuid-Williems-Waast (de Bois-le-Duc à Maëstricht), de l'Éms au Zuyderzée. Les principaux chemins de fer sont ceux d'Amsterdam à Rotterdam par Harlem, Leyde, La Haye, Delft et Schiedam (83 kil.); d'Amsterdam à Arnheim par Utrecht (93 kil.); de Rotterdam à Utrecht, par Woerden et Gonda (53 kil.); de Maëstricht à Aix-la-Chapelle (35 kil.). Les emplacements de la mer ont formé plusieurs golfes sur les côtes : le Dollart, le Lauwersée, entre les prov. de Frise et de Groningue, le Biesbosch, près de Dordrecht; le Zuyderzée, entre la prov. de Hollande et la Frise (ce golfe était un lac avant 1225, ainsi que le Dollart); la mer de Harlem, vaste lac, formé il y a trois siècles, par une inondation, et récemment desséché (V. HARLEM). — Les côtes de la Hollande sont semées d'îles nombreuses qui se partagent en deux groupes : le groupe septentrional, à l'entrée du golfe de Zuyderzée et le long de la Frise (il comprend les îles de Wieringen, Texel, Vlieland, Terschelling, Ameland, etc.); le groupe méridional, comprenant les îles formées par les différents bras de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin (les principales sont celles de Kadzand, Nord et Sud-Hévéland, Walcheren, Tholen, Schouwen, Over-Flakke, Voorn et Beyerland). — La Hollande abonde surtout en pâturages; on y cultive avec succès le blé, le lin, la garance, le tabac, les fruits; l'agriculture et l'horticulture y sont poussées à un haut degré de perfection. Le climat est brumeux et humide; les habitants des *polder* (marais) et des îles sont exposés à des fivers endémiques; cependant le froid des hivers et les vents d'est corrigent l'insalubrité de l'air. L'industrie est très-active; elle consiste principalement en toiles, connues sous le nom de *toiles de Hollande*, blanchisseries, papeteries, draps, étoffes de soie, velours, tanneries, farines, pipes, fromages dits *de Hollande* (ou en fabrique annuellement 15 millions de kilogr. environ); produits chimiques, filerie, gravures, taille de diamants, etc. Le commerce, bien que moins étendu qu'autrefois, est encore très-considérable; les principales importations consistent en grains, sels, vins, bois, draps, etc.; les exportations, en toiles, fromages, beurre, viande et poisson salés, épiceries, garance, etc.; il faut ajouter en outre le change, le commerce de commission, celui de fleurs, la pêche de la baleine et du hareng. — La Hollande possède une littérature assez riche; elle compte des poètes et des littérateurs du 1<sup>er</sup> rang; Vondel, Catz, Van Hooft, de Buren, Foith, Biberdrift; elle est la terre classique de l'érudition et a produit Erasme, Ruhnkenius, les Heinsius, Hemsterhuys, Wyttenbach, Heyne, etc. Dans les sciences, elle cite Huyghens, Boerhaave, Swammerdam, Musschenbroek, etc. Le Hollandais aime la symétrie et se distingue par une minutieuse propreté. — Tous les cultes sont également protégés en Hollande; le Calvinisme est la religion la plus répandue; viennent ensuite les Luthériens, les Catholiques, les Mennonites, les Remontrants, les Juifs. — Le gouvernement est une monarchie constitutionnelle, héréditaire pour les deux sexes. Le roi exerce le pouvoir exécutif et partage le pouvoir législatif avec les États généraux, qui se composent de deux chambres. Le gouvernement des colonies ap-

partient exclusivement au roi. Chaque province a ses États particuliers composés de membres élus dans les trois ordres de l'État (l'ordre équestre ou des nobles, l'ordre des villes et l'ordre des campagnes). Le duché de Luxembourg a une administration à part.

**Histoire.** La Hollande, dont le nom signifie *pays creux*, était désignée par les Romains sous le nom d'île des Bataves. Elle fut longtemps inhabitable; les eaux couvraient sa surface six mois de l'année; le reste du temps d'humides forêts en rendaient le séjour insalubre. Cependant les Bataves, que l'on regarde comme la plus ancienne tribu établie dans ces pays, formaient déjà une colonie considérable au temps de César; ce conquérant fit avec eux un traité d'alliance lorsqu'il entreprit de soumettre la Gaule belgeque (54 av. J.-C.). Sous Tibère, Drusus s'empara de leur pays. Après la mort de Néron, ils se soulevèrent sous la conduite de Civilis (69-71); ils furent vaincus par Cerialis, mais ils restèrent de fait indépendants. Trois peuplades distinctes occupaient alors la Hollande: les Bataves, les Frisons et les Brueteros. Après la dissolution de l'Empire romain ils passèrent sous le joug des Francs. Charles Martel fit la guerre aux Frisons, qui s'étaient séparés des Francs sous les derniers Mérovingiens, et remporta sur eux en 736 une victoire sanglante. Charlemagne leur imposa le Christianisme. Sous les faibles successeurs de ce prince, la Hollande se partagea en plusieurs États, gouvernés par des souverains indépendants. Tels furent: les comtes de Hollande proprement dite (depuis 863), les ducs de Gueldre, les seigneurs de Frise et de Brabant, les évêques d'Utrecht, etc. En 1433, Philippe de Bourgogne réunit cette contrée à ses vastes domaines en se la faisant céder par Jacqueline de Bavière, sa consine, héritière de la Hollande et du Brabant; il en confia le gouvernement à des lieutenants ou *stadhouders* (elle portait alors le nom de *Pays-Bas*). Après la mort de Charles le Téméraire (1477), sa fille Marie de Bourgogne porta cet héritage dans la maison d'Autriche, et, après Charles-Quint, il devint la propriété de la branche espagnole de la même maison. C'est à cette époque que se développèrent dans la Hollande le commerce et l'industrie, qui favorisèrent surtout la découverte du Nouveau-Monde et celle du passage aux Grandes-Indes. Dès 1523 la réforme de Luther s'établit en Hollande; elle y fit de rapides progrès. Sous le *stadhouderat* de Guillaume d'Orange (1559), les principaux seigneurs, alarmés de l'influence du cardinal de Granvelle, ministre de Marguerite, duchesse de Parme, et sœur de Philippe II, que ce prince avait nommé *gouvernante des Pays-Bas* (1559), et craignant pour leur patrie l'effet des rigueurs de l'Inquisition, déclarèrent ouvertement leur opposition aux édités rendus contre la Réforme et en demandèrent le rappel (1564). Repoussés dans leurs demandes, ils s'associèrent pour résister; on les connaît sous le nom ironique de *Gueux* (V. ce mot). L'arrivée du duc d'Albe (1567), envoyé par Philippe II pour remplacer la gouvernante Marguerite, l'organisation du *Conseil de troubles*, que l'on a appelé le *Tribunal de sang*, qui fit, dit-on, périr plus de 18 000 individus dans l'espace de trois années, excitèrent un soulèvement général contre l'autorité espagnole; et Guillaume d'Orange parvint, après une lutte héroïque, à affranchir sa patrie. Par l'union d'Utrecht (1579), un nouveau gouvernement fut établi sous le nom de *République des Sept-Provinces-Unies*. Les sept prov. étaient celles de Hollande, de Zélande, de Gueldre, d'Utrecht, de Frise, d'Over-Yssel et de Groningue. Guillaume d'Orange fut mis à la tête du nouvel État avec le titre de *stadhouder*, son autorité demeurant toutefois balancée par celle des États généraux. Assassiné en 1584 par un fanatique, il fut remplacé par Maurice de Nassau, sous la conduite de celui-ci, les Hollandais, secourus par Elisabeth et Henri IV, continuèrent à lutter contre l'Espagne, qui, en

1609, fut obligée de conclure une trêve de 12 ans. Cet intervalle fut rempli par les querelles des Gomaristes et des Arminiens : le synode de Dordrecht, 1618, se prononça pour les Gomaristes ; Maurice fit périr le grand pensionnaire Barneveldt, et emprisonner Grotius et Hogerbeets, pensionnaires de Rotterdam et de Leyde. La guerre contre l'Espagne ayant recommencé en 1621, la Hollande s'allia avec la France, et lui dut d'être reconnue État indépendant à la paix de Westphalie (1648). Deux ans après le stathoudérat fut aboli, et la Hollande se constitua en république. Elle soutint alternativement plusieurs guerres glorieuses contre l'Angleterre et la Suède (J. THOMP, RUYTER, DE WITT, etc.) ; puis, ayant conclu en 1668 avec ces deux puissances un traité connu depuis sous le nom de *triple alliance*, elle essaya de s'opposer aux projets ambitieux de Louis XIV. Abandonnée presque aussitôt par ses alliés, la république des Provinces-Unies essuya plusieurs défaites ; elle crut alors devoir reconstituer le stathoudérat (1672) en faveur de Guillaume III, prince d'Orange (depuis roi d'Angleterre, 1689-1702). Des circonstances favorables, et surtout l'habileté de l'amiral Ruyter, rétablirent la prospérité de l'État si gravement compromise : Guillaume, investi de pouvoirs extraordinaires, en profita pour faire déclarer le stathoudérat héréditaire dans sa maison (1674), et bientôt il unit à cette dignité la couronne d'Angleterre (1688). Après la mort de Guillaume III, le stathoudérat fut aboli de nouveau (1702) : la République, gouvernée par le grand pensionnaire Heinsius, resta l'alliée de l'Angleterre et de l'Autriche contre la France jusqu'à la paix d'Utrecht (1713). En 1747, se voyant menacée par les succès du maréchal de Saxe, elle rétablit le stathoudérat en faveur de Guillaume IV et le rendit héréditaire. Guillaume recouvre, au traité de paix d'Aix-la-Chapelle (1748), tout ce que la République avait perdu ; mais il est obligé de raser ses places fortes. Sous Guillaume V, qui lui succède en 1751 sous la tutelle de sa mère et du duc de Brunswick, le commerce et la puissance de la Hollande commencent à déchoir. Ce pays est déchiré par des troubles intérieurs et affaibli au dehors par des guerres continuelles : Guillaume V est obligé d'abdiquer (1784) ; mais il est bientôt rétabli par le duc de Brunswick, qui vient occuper la Hollande. Enfin, après diverses vicissitudes, elle est conquise par les Français, 1794-95. Elle prend alors le nom de *République Batave*, et se divise en 8 dép. (Amstel, Delft, Dommel, Ems, Escaut-en-Meuse, Texel, Rhin, et Vieux-Yssel). Mais cette constitution ne dura que peu de temps. En 1806, la Hollande fut érigée en *Royaume de Hollande* en faveur de Louis Bonaparte, qui releva le pays, y introduisit le code français et se rendit fort populaire. En 1810, elle fut réunie à l'empire français : elle y forma les dép. de Bouches-de-la-Meuse, des Bouches-de-l'Yssel, de l'Ems occid. et de l'Ems orient., de la Frise, de l'Yssel supérieur, et du Zuyderzée. En 1814, la Hollande reprit son indépendance : réunie à la Belgique, elle forma, sous le nom de *Royaume des Pays-Bas*, un nouvel État, qui fut donné à Guillaume-Frédéric d'Orange, fils de Guillaume V, le dernier stathouder. Une révolution ayant séparé violemment la Belgique du reste des Pays-Bas en 1831, la Hollande redevint un royaume particulier. Toutefois, ce n'est qu'en 1839 que le roi des Pays-Bas consentit à reconnaître l'indépendance de la Belgique. Bien qu'ainsi réduits, ses États conservèrent officiellement le titre de Royaume des Pays-Bas.

#### *Stathouders de Hollande et Rois des Pays-Bas.*

Guillaume I, d'Orange,	1559
Maurice,	1584
Henri-Frédéric,	1625
Guillaume II,	1647
<i>Suppression du Stathoudérat. République.</i>	
Jean de Witt, grand pensionnaire,	1650

#### *Stathouderat rétabli.*

Guillaume III,	1672
<i>Nouvelle suppression du Stathouderat.</i>	
Heinsius, grand pensionnaire,	1702
<i>Stathouderat de nouveau rétabli.</i>	
Guillaume IV, d'abord stathouder de la Frise,	1747
puis de tout le pays,	1751
Guillaume V,	
<i>République Batave, 1795-1806.</i>	
Schimmpenninck, grand pensionnaire, 1805-1806	
<i>Royaume de Hollande.</i>	
Louis Bonaparte,	1806
<i>Réunion à la France, 1810-1814.</i>	
<i>Royaume des Pays-Bas.</i>	
Guillaume I,	1814
Guillaume II,	1840
Guillaume III,	1849

HOLLANDE (comté de), ancien État souverain, et, depuis, une des Sept-Provinces-Unies, était borné au N. et à l'O. par la mer du Nord, au S. par la Meuse, le Brabant et l'évêché d'Utrecht, à l'E. par le Zuyderzée, et se divisait en Hollande sept. ou West-Frise, qui s'étendait depuis Amsterdam jusqu'à la mer du Nord, et Hollande mérid., depuis la même ville jusqu'à la Zélande, le Brabant et le pays d'Utrecht. Villes principales : Amsterdam, Dordrecht, Harlem, Delft, Leyde, Rotterdam, Gouda. — Ce pays, jadis habité par les Bataves et les Caninéfates, fut conquis par les Francs au 1<sup>er</sup> siècle et érigé en comté par Charles le Chauve en 863 en faveur de Thierry I ; cependant le nom de Hollande ne commença à être employé qu'au 11<sup>e</sup> siècle, après que ce comté eut été augmenté d'une partie du territoire d'Utrecht sous Thierry IV. En 1229 le comté de Hollande passa à la maison de Hainaut, puis en 1345, par mariage, à celle de Bavière. Jacqueline de Bavière céda en 1433 ses États à Philippe de Bourgogne, et après la mort de Charles le Téméraire le comté de Hollande passa à la maison d'Autriche (1477). Ce pays se révolta des premiers contre le gouvernement tyrannique de Philippe II : dès 1579 il fit partie des Sept-Provinces-Unies. En 1795, il fut compris dans la République batave ; en 1806, dans le royaume de Hollande ; en 1810 dans l'empire français, où il forma les dépts du Zuyderzée et des Bouches-de-la-Meuse. La Hollande devint en 1814 une des prov. du roy. des Pays-Bas, et en 1831, du roy. de Hollande. Elle se divise actuellement en 2 prov. : Hollande sept. et Hollande mérid.

#### *Comtes de Hollande.*

<i>1<sup>e</sup> Dynastie d'Alsace.</i>		<i>2<sup>e</sup> Dynastie de Hainaut.</i>	
Thierry I,	863	Jean II,	1299
Thierry II,	903	Guillaume III,	1304
Thierry III,	947	Guillaume IV,	1337
Arnoul,	988	<i>3<sup>e</sup> Dynastie de Bavière.</i>	
Thierry IV,	993	Marguerite, et Louis	
Thierry V,	1039	de Bavière, emp.,	1345
Florent I,	1049	Guillaume V,	1351
Gertrude de Saxe,	1062	Albert,	1358
Robert le Frison,	1066	Guillaume VI,	1404
Geoffroy le Bossu,	1070	Jacqueline,	1417
Thierry VI,	1075	<i>4<sup>e</sup> Dynastie de Bourgogne.</i>	
Florent II,	1092	Philippe le Bon,	1436
Thierry VII,	1123	Charles le Témé-	
Florent III,	1163	raire,	1467
Thierry VIII,	1190	Marie,	1477
Ada,	1203	<i>5<sup>e</sup> Dynastie d'Autriche.</i>	
Guillaume I,	1204	Philippe II, le Beau,	
Florent IV,	1223	archiduc,	1482
Guillaume II,	1235	Charles V, emp.,	1506
Florent V,	1255	Philippe III (II com-	
Jean I,	1296	me roi d'Espagne),	1558

HOLLANDE SEPTENTRIONALE, prov. du roy. actuel de Hollande, entre le Zuyderzée à l'E. et la mer du Nord à l'O. et au N., est bornée au S. par la Hollande mérid. et l'anc. mer de Harlem, 2292 k. carrés ; 540 000 h. ; ch.-l., Amsterdam. Elle se divise en 4 arr., Amsterdam, Harlem, Horn, Alkmaar.

HOLLANDE MÉRIDIONALE, prov. du roy. actuel de Hol-

lande, bornée au N. par l'anc. mer de Harlem, à l'E. par les prov. d'Utrecht et de Gueldre, au S. par celles de Brabant sept. et de Zélande, à l'O. par la mer du Nord; 2778 k. carrés, 610 000 h.; ch.-l., la Haye. Elle forme 7 arr. : Saardam, Rotterdam, la Haye, Delft, Leyde, Dordrecht, Gorikum.

**HOLLANDE (NOUVELLE)**. V. AUSTRALIE.

**HOLMIA**, nom latinisé de STOCKHOLM.

**HOLOPHERNE**, général de Nabuchodonosor I, envahit la Judée, et mit le siège devant Béthulie. Il allait s'en emparer, lorsqu'il fut tué pendant son sommeil par Judith, 659 av. J.-C. V. JUDITH.

**HOLSTEIN**, duché qui fait partie de la Confédération germanique, est borné au N. par le territoire de Slesvig, au N. E. et à l'E. par la Baltique et le duché de Lauenbourg, au S. par la république de Hambourg et par l'Elbe, à l'O. par la mer du Nord; 145 kil. sur 90; 525 000 hab.; ch.-l. Glückstadt. Il se divise en 20 bailliages : Steinborg, pays des Dithmarses, Rendsbourg, comté de Kantauz, seigneurie de Pinneberg, Altona, Reinbek, Trittau, Tremsbüttel, Rethwisch, Rheinfeld, Travendal, Segeberg, Neumünster, Plön, Arensbek, Bordesholm, Kiel, Kronhagem, et Cismar. Le Holstein est arrosé par l'Elbe, le Stor, la Bille, l'Alster, l'Eyder, etc., et traversé par le canal de Kiel. On y trouve beaucoup de lacs. Il produit des céréales en abondance : blé, sarrasin; légumes, pommes de terre; houblon, chanvre, lin, bois, etc. On y élève des bestiaux, et surtout des chevaux estimés. La relig. dominante est le Luthéranisme. — Le Holstein fut primitivement occupé par des peuplades saxonnes. Conquis par Charlemagne, qui en forma le margraviat de *Nordalbingie*, il resta longtemps, sous les successeurs de ce prince, soumis aux ducs de Saxe de la race de Billung, puis, après leur extinction, à Lothaire de Supplinbourg, qui en investit, à titre de comté, Adolphe de Schauenbourg, en 1106. La famille de Schauenbourg conserva ce comté pendant plus de 350 ans; sous cette dynastie, le Slesvig fut uni au Holstein (1386). La ligne de la maison de Schauenbourg qui régnait sur le Holstein s'étant éteinte en 1559, les États élurent pour comte, en 1660, Christian I, de la maison d'Oldenbourg, déjà roi de Danemark, en stipulant que le Holstein ne serait pas pour cela réuni au Danemark, et aurait toujours ses princes à part et une administration propre. Christian I fit ériger le Holstein en duché par l'empereur Frédéric III (1674). Deux petits-fils de ce prince, Christian III, roi de Danemark de 1534 à 1559, et Adolphe, son frère cadet, partagèrent entre eux le duché (1544); ils devinrent ainsi la souche de deux branches principales : la bran. he aînée ou *branche royale*, qui continua à régner sur le Danemark (V. DANEMARK), et de laquelle sont issues les lignes de H. Sonderbourg-Augustenberg et de H. Sonderbourg Beck ou Glücksbourg; la branche cadette ou *branche ducale*, qui eut en partage le château et le territoire de Gottorp, et qui prit de là le nom de *Holstein-Gottorp*. Cette 2<sup>e</sup> branche a donné naissance à deux rameaux : celui de Holstein-Gottorp proprement dit, d'où est sortie la famille qui régit en Russie depuis 1762; et celui de Holstein-Éutin, d'où est sortie la famille qui a régné sur la Suède depuis 1751 jusqu'en 1818. La branche royale de Holstein et la branche ducale de Holstein-Gottorp ont été longtemps en guerre pour la possession de diverses parties du duché; leurs querelles n'ont cessé qu'en 1773, par un arrangement en vertu duquel le roi de Danemark est devenu seul possesseur de tout le Holstein, mais en cédant à une branche des ducs de Holstein-Éutin les comtés d'Oldenbourg et de Delmenhorst. Après la dissolution de l'Empire germanique, en 1806, le Holstein fut réuni au Danemark; il entra dans la Confédération des 1815, tout en restant au Danemark. Mais bientôt il s'éleva entre le roi de Danemark et le duc, qui, uni au Slesvig par la constitution du

28 mai 1831, réclamait ses anciennes libertés, de violents conflits, qui furent portés en 1846 devant la Diète germanique, et qui finirent par amener la guerre dite du *Slesvig-Holstein* (1848-50), à laquelle participèrent la Prusse et la Confédération, et dans laquelle le Danemark eut le dessus. Ces querelles paraissent terminées par les concessions du roi de Danemark Frédéric VII, qui rétablit en 1852 les anciens États provinciaux du Holstein; mais elles se sont ravivées depuis et ont amené une guerre désastreuse, à la suite de laquelle le Holstein fut, ainsi que le Slesvig, séparé de la monarchie danoise par le traité de Vienne, le 30 oct. 1864.

La branche de la maison de Holstein qui règne sur la Russie a pour chef Charles Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, né en 1702, mort en 1739, qui épousa une fille de Pierre le Grand, Anne Petrovna, et dont le fils, Charles Pierre Ulric, fut choisi par l'impératrice Elisabeth, sa tante, pour lui succéder; il monta sur le trône en 1762 sous le nom de Pierre III; les empereurs issus de ce prince sont Paul I, Alexandre I, Nicolas, Alexandre II. — En Suède, la maison de Holstein avait acquis des droits au trône par le mariage de Frédéric IV, duc de Holstein-Éutin, avec Sophie, sœur aînée de Charles XII, un neveu de ce prince, Adolphe-Frédéric, élu prince royal en 1743, par l'influence de la Russie, monta sur le trône en 1751. Les rois de Suède de cette nouvelle dynastie sont, après Adolphe-Frédéric, Gustave III, Gustave IV, Charles XIII. Par suite de la déposition de Gustave IV, la maison de Holstein-Gottorp se trouva exclue du trône, quoiqu'elle eût encore des rejetons. — La branche d'Oldenbourg a pour chef Frédéric Auguste de Holstein-Éutin; ce prince était déjà évêque de Lubeck, lorsqu'il fut investi en 1773 du comté d'Oldenbourg, qui peu après (1776) fut érigé pour lui en duché; il mourut en 1785 et eut pour successeur son neveu, le duc Pierre (mort en 1829), dont la postérité règne encore sur l'Oldenbourg.

**HOLSTEIN-GOTTORP** (le comte de). V. GUSTAVE IV.

**HOLSTENIUS** (Luc), en allemand *Holst*, savant laborieux, né à Hambourg en 1596, mort en 1661. Après avoir fait de brillantes études à Leyde, il sollicita un emploi au gymnase de Hambourg. N'ayant pu l'obtenir, il quitta pour jamais sa patrie, voyagea en Italie, en Sicile, en Angleterre, en France, et fut admis dans l'intimité des savants les plus illustres de l'Europe. Pendant son séjour à Paris (1624-1627), il fut bibliothécaire du président de Mesmes. Vers la même époque, il abjura le Protestantisme, dans lequel il avait été élevé, pour embrasser le Catholicisme (1625); il s'attacha en 1627 au cardinal François Barberini, nonce du pape, alla se fixer à Rome, devint bibliothécaire et chanoine du Vatican en 1626, et remplit honorablement plusieurs missions délicates que lui confia la cour de Rome, entre autres celles de recevoir l'abjuration de la reine Christine et de travailler à la conversion de Frédéric, landgrave de Hesse-Darmstadt (1637). On a de lui des poésies latines; on lui doit une édition, avec trad. latine, de la *Vie de Pythagore*, de la *Théorie des Intelligibles* et de *l'Attre des nymphes* de Porphyre, Rome, 1630; des *Notes sur l'Argonautique* d'Apollonius, sur Saluste le philosophe, Étienne de Byzance, 1679; un *Codex regularum monasticarum*, 1661; des *Recherches sur la géographie sacrée*, 1666, et d'intéressantes *Lettres*, publ. par Boissonade, Paris, 1817. Il a laissé machérys un grand nombre d'autres travaux, pour lesquels il avait amassé d'immenses matériaux.

**HOLY HEAD**, bourg d'Angleterre (Galles), dans l'île et le comté d'Anglesey, à 37 kil. N. O. de Caernarvon; 4500 h. Chantiers; paquebots pour Dublin.

**HOLY ISLAND** (ie. à d. *Hexante*), dite aussi *Indisfarne*, petite île d'Angleterre, sur la côte E. et dépendant du comté de Durham; 15 k. de tour. Petit port à l'E., petite ville au S. O.; 900 h., presque tous pêcheurs. Château fort. Ruines d'un ancien monastère de Bénédictins, siège primitif de l'évêché de Durham.

**HOLYROOD** (c.-à-d. *Sainte croix*), anc. abbaye d'Écosse et palais royal dont on voit encore les ruines à l'extrémité orientale de la *Ville vieille* d'Édimbourg. L'abbaye fut fondée par David I, roi d'Écosse, en 1128, pour des moines augustins. En 1544 l'armée du comte d'Hertford brûla et détruisit le monastère. Reconstruit par Jacques I et Charles II, il fut de nouveau détruit après l'expulsion des Stuarts : le palais seul a été conservé. On y montre encore la chambre à coucher de Marie Stuart où périt le malheureux Rizzio. Ce palais a servi de résidence au roi de France Charles X et à sa famille après les événements de 1830.

**HOLYWELL** (c.-à-d. *Puits sacré*), bourg d'Angleterre (Galles), dans le comté de Flint, à 22 k. de Flint, sur la Dee; 11 000 h. Aux env., plomb, houille, usines en tout genre, fonderies, martinets, tréfileries, filatures de coton. Célèbre source de St-Winifred.

**HOLZHAUSER** (Barthél.), pieux ecclésiastique, né en 1613, à Langnau, près d'Augsbourg, m. en 1658, étudia chez les Jésuites à Ingolstadt, fut successivement curé de Tittmoningen, de Leogingthalen dans le Tyrol et de Bingen près de Mayence. Il forma à Tittmoningen en 1640 un établissement de prêtres qui vivaient en commun et se consacraient à former des pasteurs. D'une piété ardente, il eut des visions et des révélations et fit même des prédications. Il a écrit : *Constitutiones clericorum secularium in communi viventium*, Cologne, 1622; un *Traité de l'Amour de Dieu*, en allemand, 1663; *Opusculum visionum variarum*, etc.

**HOM**, personnage mythologique des Perses, fut suscité par Ormuzd sous le règne de Djemchid, pour annoncer la *parole divine* et fonda le Magisme en créant un corps de prêtres chargés de conserver et de propager ses dogmes. On lui donne pour symbole *l'arbre de Vie*, avec lequel même on l'identifie. Zoroastre n'aurait fait que réformer la religion de Hom.

**HOMBERG**, v. murée de la Hesse-électorale, ch.-l. de cercle, à 35 kil. S. O. de Cassel; 4 000 hab. Martinets, fonderies de fer. — V. de la Hesse-Darmstadt, à 24 kil. S. E. de Marbourg; 1 600 hab.

**HOMBERG** (Guillaume), chimiste, né en 1652 à Batavia, d'une famille saxonne, m. à Paris en 1715, était d'abord avocat à Magdebourg; mais, s'étant lié dans cette ville avec Otto de Guericke, il quitta le Barreau pour les sciences naturelles. Il voyagea, pour augmenter ses connaissances, en Italie, en France, en Angleterre, et se fit ensuite recevoir médecin à Wittmeberg. Colbert l'attira en France par des offres avantageuses (1682) : il se fixa à Paris, s'y convertit au Catholicisme, et y épousa la fille du médecin Dodart. Il fut agrégé en 1685 à l'Académie des sciences; en 1702, le duc d'Orléans le choisit pour lui enseigner la physique, et le nomma son premier médecin. Homberg est connu par les perfectionnements qu'il apporta à la fabrication du phosphore, déjà découvert par Künckel, par l'invention d'une nouvelle machine pneumatique, d'un nouveau microscope, et par une foule d'ingénieuses découvertes. Il a fourni à l'Académie des sciences 48 mémoires dont les plus curieux sont intitulés : *Manière de faire le phosphore brûlant de Künckel* (qui s'extrait de Purine), 1702; *Analyse du soufre commun*, 1703; *Manière de copier sur verre coloré les pierres gravées*, 1712; *Sur la génération du fer*, 1705; *Sur la virification de l'or*, etc. Son nom est resté attaché à l'acide borique, qu'il découvrit et qu'on appela depuis *sel sédatif de Homberg*.

**HOMBOURG**, capit. du landgraviat de Hesse-Hombourg, à 14 kil. N. de Francfort-sur-le-Mein, est adossée au mont Taunus; 5 000 hab. Toiles, flanelles, soieries, horlogeries, cuirs. Résidence du landgrave. Eaux minérales en renom, maisons de jeu très-suivies; école forestière. — Pour le landgraviat, V. HESSE.

**HOMBOURG**, v. de la Bavière Rhénane, sur le Klein-Erbach, à 9 kil. N. de Deux-Ponts; 2 200 hab. Laines, tissus de coton. Fondée en 1682; elle eut d'abord un château fort, qui fut rasé en 1714.

**HOMBOURG-L'ÉVÊQUE** ou **LE HAUT**, v. de France (Mo-

selle), à 30 k. O. de Sarreguemines, sur le chemin de fer de Metz à Sarrebrouck; 1 800 h. Forges, affinerie, martinets. — Autrefois fortifiée; prise par les Français en 1678. Auj. ses fortifications sont en ruine.

**HOMÉ** (H.), lord Kaimes, écrivain écossais, né à Kaimes (Berwick) en 1696, fut lord justicier du tribunal criminel d'Écosse depuis 1752, et mourut en 1782. Parmi ses plus importants ouvrages on distingue, outre plusieurs traités de jurisprudence : *Essais sur les principes de la morale et de la religion naturelle*, 1751 (ils s'y montre grand partisan de la doctrine de la nécessité); *Éléments de critique*, 1762; *Esquisses de l'histoire de l'homme*, 1773. Ami de Reid, il appartenait à l'école écossaise. Comme Reid, il multiplia trop les principes et les facultés de l'âme. Du reste, ses *Éléments de critique* offrent une heureuse application de la psychologie à la littérature.

**HOMÉ** (John), auteur dramatique, né en 1724 dans le comté de Roxburgh, m. en 1808, était ministre du culte en Écosse, lorsqu'il fit représenter, en 1750, la tragédie de *Douglas*, une des meilleures du théâtre anglais. Forcé par ses confrères de résigner sa cure pour avoir cultivé les lettres profanes, il se consacra tout entier au théâtre, et donna plusieurs autres tragédies. Il obtint de lord Bute une pension et des emplois. Outre ses tragédies, on a de lui une *Hist. de la rébellion de 1745*, Lond., 1802. Ses œuvres ont été rassemblées par H. Mackenzie, Édimbourg, 1822.

**HOMÈRE**, le plus grand des poètes grecs, florissait, selon les Marbres de Paros, à la fin du x<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (vers 907). On ne sait rien de certain sur sa personne; on a même nié son existence. Nous rapporterons cependant, d'après le faux Hérodote, les traditions les plus répandues à son égard. Il était d'origine ionienne; sept villes se disputaient l'honneur de lui avoir donné le jour :

*Smyrna, Chios, Colophon, Salamis, Rhodos, Argos, Athènes, Orbis de patria certant, Homere, tua.*

Smyrne et Chios sont celles dont les prétentions semblent le mieux fondées. On raconte qu'Homère eut pour mère une jeune fille de Smyrne nommée Critheïs, qui était restée orpheline et qui fut séduite par son tuteur; qu'il naquit sur les bords du fleuve Méles, qui arrose Smyrne (d'où son surnom de *Mélesigène*); que Phénios, qui tenait à Smyrne une école de musique et de belles-lettres, ayant ressenti de l'amour pour Critheïs, l'épousa et adopta son enfant; qu'à la mort de Phénios, Homère lui succéda dans son école; qu'ensuite, ayant conçu le projet de l'*Iliade*, il voyagea pour acquérir par lui-même la connaissance des hommes et des lieux; que, mal accueilli à son retour, il abandonna son ingrate patrie, et alla s'établir à Chios, où il ouvrit une école; que dans sa vieillesse il devint aveugle, tomba dans l'indigence, se vit réduit à errer de ville en ville, récitant ses vers et mendiant son pain; qu'enfin il mourut dans la petite île d'Ios, une des Cyclades. On a sous le nom d'Homère deux poèmes épiques en 24 chants chacun : l'*Iliade*, où il chante les effets de la colère d'Achille, les malheurs des Grecs au siège de Troie pendant l'absence du héros, et la vengeance terrible que celui-ci tira du meurtre de Patrocle; l'*Odyssée*, où il raconte les voyages d'Ulysse errant de contrée en contrée après la prise de Troie, et le retour de ce prince dans son royaume d'Ithaque. On lui attribue en outre des hymnes, au nombre de 33, qui paraissent d'une époque voisine et dont plusieurs ne seraient pas indignes de lui (surtout l'hymne à Cérès, retrouvée en 1780), un petit poème héroï-comique, la *Batrachomyomachie*, ou combat des rats et des grenouilles, espèce de parodie de la poésie épique, qui, selon Plutarque, se rattache à l'œuvre d'un certain Pigrès d'Halicarnasse; enfin quelques épigrammes. Tous ces ouvrages sont écrits dans le dialecte ionien. L'*Iliade* et l'*Odyssée* ont été de tout temps regardées comme les chefs-d'œuvre de l'épopée. Ces deux poèmes brillent, du reste, par des mérites fort divers : on admire dans l'*Iliade* la gran-

deur des conceptions, la beauté et la simplicité du plan, la hardiesse de l'imagination, la richesse et la sublimité des images; on trouve dans l'*Odyssée* un plan moins régulier, une imagination moins éclatante, mais on se sent attaché par un vif intérêt et par une séduisante naïveté. Outre leur beauté intrinsèque, l'*Iliade* et l'*Odyssée* avaient pour les anciens le mérite de renfermer les traditions théologiques, les noms et l'origine des peuples, la description et la situation des pays, et ces deux poèmes jouissaient sous ces divers rapports d'une grande autorité. Les poèmes d'Homère, selon de savants critiques, seraient antérieurs à l'invention de l'écriture, et longtemps ils n'auraient été conservés que par la mémoire; ils furent de bonne heure morcelés et défigurés par les rhapsodes qui en détachaient les épisodes les plus intéressants pour les réciter. Pisistrate, ou, suivant d'autres, Hipparque son fils, fit recueillir et coordonner avec beaucoup de soin ces divers morceaux; depuis, ces poèmes ont été révisés par les plus grands critiques de l'antiquité, Aristote, Aristophane de Byzance, Zénodote, Aristarque; c'est ce dernier qui divisa l'*Iliade* et l'*Odyssée* chacune en 24 chants, et qui leur donna la forme sous laquelle nous les possédons. Ces deux poèmes ont eu, dans l'antiquité même, de nombreux commentateurs, parmi les quels on remarque Didyme et Eustathe, archevêque de Thessalonique; un grammairien du temps d'Auguste, du nom d'Apollonius, a eu encore laissé un *Lexique d'Homère*.

— Malgré l'admiration universelle dont il a été l'objet, Homère a trouvé quelques détracteurs. On cite surtout Zoile dans l'antiquité; Perrault, Lamotte, chez les modernes. Quelques savants, entre autres Vico et plus tard Wolf, ont prétendu qu'Homère n'avait jamais existé, et que les poèmes que nous avons sous son nom n'étaient qu'un recueil de morceaux composés par divers auteurs, qui, sous le nom d'*Homérides*, formaient une espèce d'école; tous ces morceaux auraient été réunis plus tard et groupés en deux grands poèmes. Mais quoiqu'il puisse être vrai que ces productions ont subi des altérations, des interpolations, l'unité du plan et l'ordre qui y règne font justice de si hardis paradoxes. D'autres se sont bornés à prétendre que l'*Iliade* et l'*Odyssée* n'étaient pas du même auteur, et ont regardé l'*Odyssée* comme postérieure à l'*Iliade*. Quant à la *Batrachomyomachie*, il est évidemment impossible de l'attribuer à l'auteur des deux grandes épopées. On a donné des explications fort diverses du nom d'Homère; les uns, partisans des traditions vulgaires, traduisent ce nom par *arctoglye*; d'autres par *otage*, parce qu'Homère aurait servi d'otage dans une guerre que se firent les habitants de Smyrne et de Colophon; d'autres enfin le font dériver d'*homérécé*, rassembler, prétendant que ce mot désignerait fort bien le compilateur qui n'a fait que rassembler des éléments épars pour en former un ensemble. — Nous avons une foule d'éditions et de traductions d'Homère. Parmi les éditions on remarque celle de Florence, 1488, 2 vol. in-fol., donnée par Démétrius Chalcondylas; c'est la plus ancienne; celles de H. Étienne, grecque-latine, Paris, 1566; de Barnès, Cambridge, 1711; de Sam. Clarke, Londres, 1729-30; de Villosion, Venise, 1788 (d'après un manuscrit découvert à Venise, avec les signes critiques des Alexandrins et de précieuses scholies); de F. A. Wolf, Halle, 1794, et Leipsick, 1804 et 1817 (avec d'importants *Prolegomènes*); de Heyne, Leipsick, 1802 (elle contient l'*Iliade* seule); de J. A. Ernesti, Leips., 1764 et 1824; la petite éd. usuelle de Boissonade, Paris, 1823-24; l'excellente éd. de Bothe, Leips., 1832-35, et celle de Dübner, dans la collection Didot (1837). A. Mai a publié en 1819, à Milan, des variantes médites de l'*Iliade*. Les meilleures traductions françaises d'Homère sont: en prose, celles de Mme Dacier, de Butanbé, de Lebrun, de Dugas-Moutel, 1828-33, d'E. Barest, 1342, de P. Giguet, 1859, d'E. Pessonneaux, 1861; en vers, celles de Rochefort, d'Aignan, de Bizan. La *Batrachomyomachie* a été trad. en prose par Ber-

ger de Xivrey (1837); elle avait déjà été mise en vers par Boivin (1715). Les Anglais ont eut les traductions de Pope et de Cowper; les allemands, celles de Rodmer, de Stollberg, de Voss; les Italiens celles de Salvini, de Monti, de Pandenonte. L'*Iliade* a été mise en vers latins par Raimundus Manchius, Rome, 1774, et l'*Odyssée* par Bernard Zinzina, 1778. Il existe une *Vie d'Homère* en grec, faussement attribuée à Hérodote; elle a été traduite par Larcher. Dugas-Moutel a joint à sa traduction une *Histoire des poésies homériques*.

**HOMERIDES**, on désigne par ce nom, soit les descendants d'Homère, soit des poètes d'une certaine époque et d'une certaine école dont Homère n'aurait fait que rassembler les chants, soit les poètes postérieurs à Homère qui s'exercèrent sur des sujets analogues à ceux qu'il avait traités. L'un d'eux, Cimonius de Chios, contemporain d'Eschyle, passa dans l'antiquité pour l'auteur de l'*Hymne à Apollon*. Eustathe l'accuse d'avoir altéré les poésies homériques.

**HOMÉRITES**, peuple de l'Arabie ancienne, habitant dans l'Arabie Heureuse, au S. E. des Sabéens.

**HOMMAIRE DE BELL**, voyageur français, né à Alt kirch en 1812, m. en 1878, fut élève de l'École des mines de St-Etienne, se rendit en 1835 à Constantinople, explora de 1838 à 1840, par mission du gouvernement russe, la Bessarabie, le pays des Cosaques, le Caucase, et publia, à son retour en France, *les Steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée, et la Russie méridionale*, 3 vol., dont les deux premiers furent rédigés par sa femme. En 1846, le gouvernement français le chargea d'un voyage en Turquie et en Perse; mais la mort le surprit à Ispahan. La relation de ce dernier voyage a été publiée de 1854 à 1860 par J. Laurents, qui l'avait accompagné, Paris, 4 v. in-8° et atlas.

**HOMPESCH** (Ferdinand de), dernier grand maître de l'ordre de Malte, né à Dusseldorf en 1744, fut investi de cette dignité en 1797, après avoir été 25 ans maître de la cour de Vienne près de l'ordre. Gagné, à ce que l'on prétend, par l'argent et les promesses du Directoire, il se soumit sans résistance, en 1798, à la flotte française qui alla en Égypte sous la conduite de Bonaparte, et fut conduit à Trieste. Cependant il protesta contre l'occupation française et n'abdiqua qu'en faveur du czar Paul I. Il erra quelque temps en Allemagne, puis se réfugia en France, et mourut à Montpellier en 1803.

**HOMS**, v. de Syrie. V. HEMS.

**HO-NAN**, prov. de la Chine, entre celles de Pé-tchi-li au N. et de Hou-pé au S.; 700 kil. sur 650; 13 800 000 d'hab.; ch.-l., Khai-foung. Elle forme 9 dép., dont un porte aussi le nom de Ho-nan et a pour ch.-l. une v. du même nom. Climat très-doux; agriculture florissante; on a surnommé cette province le jardin de la Chine. — Ch.-l. du dép. de Ho-nan, à 200 kil. O. de Khai-foung, sur un affluent du Hoang-ho. Cette ville est située vers le centre de la Chine, ce qui la fait regarder par les Chinois comme le centre du monde.

**HONARURA**, F. HONOLEULU.

**HONDA**, v. de la Nouv.-Grenade, dans le dép. de Cundinamarca, sur la Magdalena, à 95 kil. N. O. de Bogota; 5000 hab. Très-commerçante avant les guerres de l'indépendance. Mines d'or aux environs. La baie de Honda, sur la mer des Antilles, par 73° 26' long. O., 12° 20' lat. N., fournit des perles.

**HONDUS** ou HOND (Josse), géographe et graveur en cartes, né en 1546, en Flandre, mort à Amsterdam, en 1611, séjourna longtemps en Angleterre. On a de lui un *Traité de la construction des globes*, 1597; des éditions du grand *Atlas de G. Mercator*, 1597; des cartes de la *Description de la Guyane* de Walter Raleigh, et celles des *Voyages* de Drake et de Cavendish.

**HONDSCHOOOTE**, ch.-l. de cant. Nordj., à 18 kil. E. S. E. de Dunckerque; 3000 hab. Pêcheries, fabriques de sucre indigène et de chicorée café. Les Français, commandés par Houchard, y battirent les Anglais commandés par le duc d'York, le 8 sept. 1795.

— On donne le nom de *Canal de Hondshoote* à un petit canal qui fait communiquer Bergues et Furnes et qui a un embranchement à Hondshoote.

**HONDURAS**, État indépendant de l'Amérique centrale, borné au N. par la baie de Honduras, à l'O. par le Guatemala, au S. par les États de Nicaragua et de San-Salvador, à l'E. par la mer des Antilles : 480 k. de l'E. à l'O., et 420 du N. au S.; 360 000 hab.; ch.-l. Comayagua. Climat chaud, humide et malsain; belles plaines, sol fertile en grains, fruits et légumes; beaux pâturages; beaucoup de poisson. Mines d'or et d'argent. — Le Honduras fut découvert en 1502 par Christ. Colomb, qui aborda sur la partie de la côte habitée par les Mosquitos; il fut conquis en 1523 par un lieutenant de Cortez. Sous la domination espagnole, il forma d'abord un gouv't particulier, mais en 1790 il ne fit plus qu'une intendance qui était comprise dans le Guatemala. Devenu indépendant en 1821, avec le reste du Guatemala, il fit d'abord partie de la Confédération de l'Amérique centrale. Il s'en sépara en 1839, et depuis il forme un État particulier : c'est une république, avec un président élu pour 4 ans par le suffrage universel. — Les Anglais possédaient depuis 1798 une partie du Honduras (V. BALIZE) : ils l'ont abandonnée en 1860 par suite d'une transaction avec les États-Unis.

**HONDURAS** (baie ou golfe de), partie de la mer des Antilles comprise entre le cap de Honduras et la presqu'île de Yucatan. Sa largeur est de 360 kil. et sa profondeur à peu près égale. Elle reçoit plusieurs rivières : la Xagua, l'Ulua, la Motagua, le Rio-Golfo, la Balise, etc. — Cette baie est remplie de bancs de sable et de récifs qui en rendent la navigation très-dangereuse. Elle renferme plusieurs îles connues sous le nom d'*Iles de la Baie*. V. BAIE (Iles de la).

**HONFLEUR**, v. et port du dép. du Calvados, ch.-l. de cant. dans l'arrond. et à 16 kil. N. de Pont-Lévéque, à 11 kil. S. E. du Hâvre, à l'emb. de la Seine, riv. g. : 10 100 hab. Le port se compose de deux bassins et d'un vaste avant-port entre 2 jetées ; 2 phares, l'un au N. O., l'autre au N. sur le quai du bassin neuf; quelques édifices d'une architecture ancienne et curieuse. A 1 kil. de la ville est une haute colline, sur laquelle s'élève une chapelle de Notre-Dame-de-Grâce, fondée au x<sup>s</sup>. par Robert le Magnifique, et qui est un but de pèlerinage renommé parmi les marins normands. Chambre de commerce. Entrepôt de denrées coloniales; fabrique de dentelles, coupe-pose, vitriol, acides, biscuits de mer; saleries, chantiers de construction, armements pour la pêche de la morue, de la baleine, du veau marin. Commerce assez considérable. Communications très-fréquentes avec le Hâvre par bateaux à vapeur. Patrie de Daguerrre. — Honfleur était jadis très-florissant, mais il est bien déchu depuis la fondation du Hâvre. Charles VII le prit aux Anglais en 1440; les Calvinistes s'en emparèrent en 1562; le duc d'Anjou le reprit pour la Ligue la même année, et il ne se soumit à Henri IV qu'en 1594.

**HONG-KONG**, île de la Chine, dans la baie de Canton, à l'E. de Macao, par 22° 16' lat. N., 111° 50' long. E., 15 kil. sur 7. Bon mouillage. Cette île fut cédée aux Anglais en 1842, par le traité de Nankin; elle dépend de la présid. de Calcutta et a pour capit. Victoria. L'île, qui n'avait guères que 5000 hab. au moment de l'occupation, en compte auj. près de 120 000, dont un très-petit nombre d'Européens.

**HONGS**, marchands de Canton qui, jusqu'en 1842, eurent le monopole du commerce avec l'étranger.

**HONGRIE**, en latin *Hungaria*, en allemand *Ungarn*, en hongrois *Madgyar-Ország*, vaste contrée d'Europe qui fait auj. partie des États autrichiens et porte le titre de royaume, est bornée au N. par les monts Krapacs, qui la séparent de la Galicie, à l'E. par la Transylvanie et la Valachie, au S. par le Danube et la Drave, qui la séparent de la Serbie, de l'Esclavonie et de la Croatie, à l'O. par la Styrie et l'Archiduché d'Autriche, et au N. O. par la Moravie;

660 kil. de l'E. à l'O., 490 kil. du N. au S.; env. 10 062 680 h. (Madgyares, Slaves, Allemands, Valaques, Grecs, Juifs); capit. Bude, dite aussi Ofen. On rattache ordinairement au royaume de Hongrie, comme *Pays dépendants*, le royaume de Croatie et celui d'Esclavonie, ainsi que le Littoral hongrois, le Pays des Iazyges, la Petite et la Grande-Cumanie, le territoire des Haydouks et le Pays dit des Hongrois dans la Transylvanie.

Avant 1848, la Hongrie propre était subdivisée en *Basse-Hongrie*, comprenant les *Cercles en deçà et au delà du Danube*, et *Haute-Hongrie*, comprenant les *Cercles en deçà de la Théiss*, divisés eux-mêmes en 46 *comitats* ou comtés. En 1849, après la guerre de l'insurrection, les pays dépendants furent séparés de la Hongrie; en outre on en détacha 4 comitats, pour constituer la Voïvodie serbe et le Banat de Temesvar (qui cependant furent réincorporés à la Hongrie en 1860); le reste fut divisé en 5 cercles, subdivisés en 43 comitats, dont nous donnons ci-après le tableau :

	<i>Cercles.</i>	<i>Comitats.</i>	<i>Formés</i>		
Pesth.	}	Borsod.	De l'anc. cercle en deçà de la Théiss.		
		Hévécs.			
		Szolnok.	De l'anc. cercle au delà du Danube.		
		Iazygie et Cumanie.			
		Gran.	De l'anc. c. en deçà du Danube.		
Pesth-Pilis.					
Preshbourg.	}	Pesth-Solt.	De l'anc. c. au delà du Danube.		
		Stuhlweissenbourg.			
		Csongrad.	De l'anc. c. au delà de la Théiss.		
		Presbourg.			
		Haut-Neutra.	De l'anc. cercle au delà du Danube.		
		Bas-Neutra.			
		Trentsin.	De l'anc. cercle en deçà du Danube.		
		Arva-Thurocz.			
		Edenbourg.	}	Liptau.	De l'anc. cercle en deçà du Danube.
				Bars.	
Sohl.	De l'anc. c. en deçà du Danube.				
Neograd.					
Honth.	De l'anc. cercle en deçà du Danube.				
Komorn.					
Kaschau.	}			Edenbourg.	De l'anc. cercle en deçà du Danube.
				Wieselbourg.	
				Raab.	De l'anc. cercle en deçà du Danube.
				Eisenbourg.	
		Veszprim.	De l'anc. cercle en deçà du Danube.		
		Szalad.			
		Tolna.	De l'anc. cercle en deçà du Danube.		
		Baryana.			
		Gross-Wardein.	}	Schumegh.	De l'anc. cercle en deçà du Danube.
				Zips.	
Gömör.	De l'anc. cercle en deçà du Danube.				
Sárosch.					
Unghtar.	De l'anc. cercle en deçà du Danube.				
Zemplin.					
Abaujvar-Torna.	De l'anc. c. au delà de la Théiss.				
Beregh-Ugotsch.					
Gross-Wardein.	}			Marmaros.	De l'anc. cercle en deçà du Danube.
				Szathmar.	
		Szaboltsch.	De l'anc. cercle au delà de la Théiss.		
		Haut-Bihar.			
		Bas-Bihar.	De l'anc. cercle au delà de la Théiss.		
		Arad.			
		Békès-Csanad.			

La surface de la Hongrie est très-variée : au N. et à l'E. les monts Krapacs forment un vaste demi-cercle qui s'étend depuis la Moravie jusqu'à la r. g. du Danube; le S. O. est traversé par les ramifications des Alpes Juliennes; au centre s'étendent d'immenses plaines. Un grand nombre de rivières arrosent la Hongrie : le Danube, le Raab, la March, la Drave, le Waag, la Théiss, la Save, le Gran, la Platten, tous affluents du Danube. On y remarque des lacs assez importants, le lac Balaton et le lac Neusiedel;

les marais y sont également fort nombreux. Le climat est très-variable, sec dans la partie montagneuse, humide et malsain dans les plaines et sur les bords du Danube. Les montagnes renferment des mines d'or, de fer, de cuivre, de plomb; du mercure natif et du cinabre, de l'antimoine, des marbres, du porphyre, de l'opale, du soufre et du sel gemme: on y voit aussi plusieurs sources minérales. Le sol est très-fertile: il produit en grande abondance le blé et toutes sortes de grains, des fruits, des légumes, un tabac très-estimé et des vins très-recherchés (notamment ceux de Tokay, de Bude, d'Édenbourg, d'Erlau, de Kust, de St-George, de Szymie); la facilité de la vie justifie ce dicton national: *Extra Hungariam, non est vita; si est vita, non est ita*. Les pâturages de la Hongrie nourrissent des chevaux réputés infatigables, beaucoup d'ânes et de mulets, ainsi qu'une immense quantité de bétail; on y élève aussi beaucoup d'abeilles. L'industrie est peu active, et la plupart des manufactures sont occupées par des ouvriers allemands; on trouve cependant parmi les Hongrois des tanneurs, des peaussiers, des cordonniers, des fourreurs, des ouvriers en dentelle. Le commerce est presque exclusivement entre les mains des Allemands, des Grecs et des Juifs. — Les Hongrois sont issus de différentes races parmi lesquelles dominent les familles oïgoure, tchoude, finnoise ou hunnique, et ouralienne. Le gouvernement est une monarchie, tempérée par l'aristocratie. Avant 1850, le pouvoir législatif résidait dans une diète, qui avait le droit de voter l'impôt. Elle était composée de deux chambres, la Chambre haute ou des *magnats*, où siégeaient les archevêques et évêques, les princes, comtes et barons, et les gouverneurs des comitats; la Chambre basse, composée des abbés, des députés des comitats, de ceux des chapitres et de ceux des villes royales libres. Elle se réunissait tous les 3 ans à Bude ou à Presbourg. Le pouvoir exécutif était exercé au nom de l'empereur d'Autriche par un comte palatin, assisté d'un conseil. L'administration des comitats était indépendante de la couronne; tous étaient régis par leurs lois et leurs coutumes particulières; ils élisaient eux-mêmes leurs gouverneurs. La noblesse, qui se compose des magnats et du clergé, jouit d'innombrables privilèges; les bourgeois des villes ont aussi de grandes immunités; mais les paysans sont écrasés de corvées et traités presque comme des esclaves. La religion catholique est la religion de l'État et de la majorité des Hongrois. Cependant on compte aussi beaucoup de Grecs-unis, qui ont pour chefs les évêques d'Unghvar et de Gross-Wardein, suffragants de l'archevêque de Gran; et de Grecs schismatiques, reconnaissant le patriarche de Carlowitz. Les Luthériens sont assez nombreux dans le nord; les Calvinistes, au centre. On trouve encore des Sociniens, des Anabaptistes, des Juifs. L'instruction publique, presque nulle au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, est aujourd'hui donnée par les universités de Bude et de Pesth, par les écoles de Bude, Pesth, Presbourg, Debreczin, Zombor, Kaschau, Kronstadt, etc. La Hongrie possède en outre des observatoires à Bude et à Carlsbourg, une académie des sciences à Presbourg, une école de chirurgie à Pesth, des écoles militaires à Pesth et à Waitzen, une école des mines à Schemnitz, et plusieurs musées, parmi lesquels on remarque celui de Pesth. L'idiome qu'on parle en Hongrie se ressent de la diversité des éléments qui ont formé ce peuple: le latin est la langue qui prédomine, il est la langue savante et écrite, la langue parlée est le magdyar, qui a depuis peu été admis dans les actes officiels.

*Histoire.* Du temps des Romains, le pays appelé aujourd'hui Hongrie formait la Dacie occidentale, la Pannonie septentrionale et l'extrémité S. E. de la Germanie, habitée par les Quades. Au III<sup>e</sup> siècle, les Goths occupèrent toute cette contrée; ils en furent chassés en 376 par les Huns (dont le nom joint à celui d'Avares forma, dit-on, celui de *Hungarie*, d'où par abréviation, *Hongrie*). Après la mort d'At-

tila, roi des Huns (453), les Ostrogoths, les Gépides et les Lombards se disputèrent le territoire de la Hongrie. Les Avares finirent par s'en rendre maîtres au VII<sup>e</sup> siècle; mais ils eurent à se défendre contre les incursions des Slaves et des Bulgares. Charlemagne ayant détruit la puissance des Avares (799), les Madgyars, peuple d'origine finnoise, qui au VIII<sup>e</sup> siècle était venu s'établir entre le Don et le Dniepr, et qui avait été expulsé de son premier séjour par les Petchenègues, envahit la Hongrie en 890, sous la conduite d'Almus. Arpad, fils d'Almus, s'allia avec les empereurs d'Allemagne, soumit la plus grande partie des tribus qui occupaient alors la Hongrie, organisa tout le pays et prit le titre de duc de Hongrie. Le Christianisme pénétra en Hongrie dans le siècle suivant, sous le duc Geysa (972-997). Son fils Étienne I le *Saint* acheva la conversion des Hongrois: en récompense, il reçut du pape Sylvestre II le titre de roi (1000), avec le don d'une couronne qui est restée célèbre dans l'histoire du pays. Ce prince soumit complètement les Slaves et les Bulgares, et la Hongrie lui dut la plupart de ses institutions. Après sa mort (1038), les Hongrois furent en proie à de violentes dissensions jusqu'au règne de Ladislas I (1077), qui sut ramener la concorde parmi ses peuples; il conquit la Croatie et la Slavonie, auxquelles Coloman son successeur ajouta la Dalmatie. Bela III, qui avait été élevé à Constantinople, introduisit dans sa cour et parmi les Madgyars la civilisation et les mœurs de l'empire grec. Il épousa Marguerite, comtesse du Vexin, sœur de Philippe-Auguste, roi de France. C'est lui qui établit la division de la Hongrie en comitats. André II conduisit en Terre-Sainte la 5<sup>e</sup> croisade; il laissa par sa faiblesse croître les privilèges des nobles et publia en leur faveur la *Grande charte* (1222). Sous Béla IV, son fils, les Mongols vinrent ravager la Hongrie (1241). Après lui le pouvoir royal, affaibli par les discordes et par les guerres étrangères, fut réduit au plus déplorable état, jusqu'au règne d'André III, en qui finit la dynastie des Arpades (1301). Les Hongrois élurent alors Wenceslas de Bohême, et, après son abdication, Othon de Bavière, qui abdiqua bientôt lui-même (1307). Le pape Boniface VIII leur imposa Charles-Robert, dit *Charobert*, comte d'Anjou, arrière-petit-fils d'Étienne V par les femmes, et qui fut reconnu roi en 1308. Sous son règne la Hongrie s'éleva à un haut degré de splendeur: elle comprenait, outre la Hongrie propre, la Dalmatie, la Croatie, la Bosnie, la Serbie, la Valachie, la Transylvanie, la Moldavie et la Bulgarie. Louis I, son fils, y ajouta la Russie rouge et porta la couronne de Pologne (1370). Marie, fille de Louis, fut après lui déclarée *roi* (1382), et associa au trône son époux Sigismond, fils de l'emp. Charles IV et électeur de Brandebourg (1386). Leur règne est troublé par les révoltes des magnats, l'hérésie de Jean Huss et les invasions des Ottomans, qui remportent la victoire de Nicopolis (1396) et de Semendria (1412). Bientôt parut Jean Hunyade, régent du royaume pendant la minorité de Ladislas V: il bat partout les Turcs, et son fils Matthias Corvin est élu roi après la mort de Ladislas V (1458). Matthias joint les talents d'un souverain à l'habileté d'un grand capitaine: il assura la tranquillité publique, et favorisa la culture des lettres, en fondant une université à Presbourg et un bibliothèque à Bude. Wladislas II, roi de Bohême, élu après Matthias (1490), et Louis II, son successeur, ne purent arrêter les Turcs: ce dernier fut tué à la bataille de Mohacs (1526). Ferdinand d'Autriche et Jean Zapoly se disputèrent alors la possession de la Hongrie; ce dernier finit par être vaincu. Néanmoins le pays ne reconnut la domination autrichienne qu'en 1570, sous Maximilien II, et sous la condition de conserver une existence distincte, ce ne fut même qu'en 1687, que la couronne de Hongrie fut déclarée héréditaire dans la maison d'Autriche. Les empereurs n'eurent pas moins à combattre les révoltes successives de Béthlem-Gabor, de Tékéli et des Ragotsky. Pen-





sous son nom : *Conjuratio adv. principem tenetrum.* 1629.

**HONORATIUS IV**, Jacques Savelli, Romain, élu pape en 1285, m. en 1287, défitra les États de l'Église des brigands qui les infestaient, soutint en Sicile le parti français contre la maison d'Aragon, et fut le défenseur des immunités ecclésiastiques.

**HONOVER**, le Verbe dans l'ancienne religion des Perses, émanait de Zervane-Akéréne, l'Éternel. Il était honoré comme la loi vivante. Il paraît être un premier révélateur, antérieur à Hom et à Zoroastre.

**HONT**, bras occid. de l'Escaut, tombé dans la mer du Nord entre les îles de Kadsand et de Walcheren.

**HONTH** ou **NAGY HONTH** (c.-à-d. *Grand-Honth*), comitat de Hongrie, entre ceux de Bars, Solih, Néograd, Pesth, Gran, Presbourg : 80 kil. sur 45 ; 130 000 hab. : ch.-l., Ipolti-Sagh. Sol montueux, or, argent, cuivre, plomb, cinabre, grenat, vitriol, eaux minérales. — **KIS HONTH**, c.-à-d. *Petit-Honth*, ancien comitat de Hongrie, compris auj. dans celui de Gemör.

**HONTHEIM** (J. Nic. de, théologien catholique, connu sous le pseudonyme de *Justinus Febronius*, né à Trèves en 1701, m. en 1790. Après avoir occupé pendant 9 ans une chaire de droit civil à Trèves, il fut nommé conseiller intime de l'électeur archevêque de cette ville, puis *œcône in partibus* de Myriophyte (1748), et coadjuteur du siège de Trèves. En 1763, il fit paraître, sous le pseudonyme de *Febronius*, un traité *De statu præsentis Ecclesiæ et legitima potestate romani pontificis*, qui fit grand bruit : sous prétexte de défendre les droits des églises particulières, il y attaquait ceux de Rome. Ce livre fut trad. dans toutes les langues de l'Europe, notamment en franc. sous ce titre : *De l'état de l'Église*, et sous celui de *Traité du gouvernement de l'Église et de la puissance du pape*. Il fut condamné à Rome dès 1764. Le véritable nom de l'auteur ayant été découvert, il fut obligé de signer une rétractation (1778). On a encore de Hontheim : *Historia Trevirensis diplomatica et pragmatica*, 1750, 3 vol. in-fol., avec un *Prodomus*, 1757, 2 vol. in-fol.

**HONTHORST** (Gérard), peintre d'histoire et de genre, né 1592 à Utrecht, m. en 1660 ou 1662, élève de Blommaert, séjourna plusieurs années en Italie, puis à Londres, où il exécuta pour le roi Charles I des tableaux remarquables, donna des leçons aux princesses de la famille royale, et fut, à son retour dans sa patrie, nommé peintre de Guillaume I, prince d'Orange. Il excellait à peindre des scènes nocturnes et à reproduire les effets de la lumière artificielle, ce qui le fit surnommer *Gérard des nuits*. Il a une manière vigoureuse et saisissante : ses tableaux frappent l'imagination et charment la vue, mais le coloris en est quelquefois un peu noir. Le musée d'Amsterdam possède de lui 5 tableaux ; le musée du Louvre, 3 : *Le Christ devant Pilate*, *S. Pierre reniant J.-C.*, *le Triomphe de S. Étienne*. On admire en outre un *S. Sébastien*, à la cathédrale de Gand ; *le Couronnement d'épines*, au musée de Bruxelles ; *l'Enfant prodigue*, à Munich ; *l'Incrédulité de S. Thomas*, à Madrid. Il a aussi laissé de très-beaux portraits.

**HOOD** (Samuel), amiral anglais, né en 1724 à Butleigh (Somerset), m. en 1816, fut nommé amiral en 1780, et contribua puissamment à la victoire que lord Rodney remporta en 1782 sur le comte de Grasse, amiral français, dans la mer des Antilles. Envoyé en 1792 dans la Méditerranée pour secourir les royalistes du Midi, il entra dans Toulon ; mais le général Dugommier le força peu après à évacuer cette place : Hood ne le fit toutefois qu'après avoir brûlé dans le port 16 vaisseaux français. Son dernier exploit fut la conquête de l'île de Corse (1795).

**HOOGLEDE**, v. de Belgique (Flandre occid.), à 22 k. N. E. d'Ypres ; 4500 h. Les Franc., commandés par Pichegru, y battirent les alliés, 10 et 13 juin 1794.

**HOOGSTRÆTEN**, v. de Belgique (Anvers), à 17 k. N. O. de Turnhout ; 1500 h. Château, collège archiépiscopal, dépôt de mendicité.

**HOOGSTRÆTEN** (David van), écrivain hollandais, né en 1658 à Rotterdam, se fit recevoir médecin à Leyde, puis s'adonna à la littérature et devint professeur à l'école latine d'Amsterdam. Il a publié des éditions estimées de Phèdre, Térence, Cornélius Népos, a composé des poésies laïnes et hollandaises, un *Dictionnaire hollandais-latin*, Amst., 1704, et un *Grand dictionnaire historique universel*, dans le genre de celui de Moréri, 7 vol. in-fol., Amst., 1733 et années suiv. (terminé après sa mort par Schuer).

**HOOGVLIET** (Arnold), poète hollandais, né à Vlaardingen en 1687, m. en 1763, est auteur d'un poème épique en 12 chants, *Abraham le Patriarche* (1727), qui est placé au premier rang par les Hollandais, et d'une traduction en vers des *Fastes d'Ovide*, 1719 et 1730.

**HOOKE** (Robert), savant anglais, né en 1635 dans l'île de Wigot, m. en 1702, fut un des premiers membres de la Société royale de Londres (1662), et en devint secrétaire perpétuel. Il fut nommé en 1664 professeur de mécanique de la Société royale, et en 1665 prof. de géométrie au collège de Gresham. Hooke inventa un ressort pour régulariser le mouvement du balancier dans les horloges, perfectionna les instruments astronomiques, notamment le micromètre, soupçonna même, avant Newton, la théorie de la gravitation, et fit en mécanique, en astronomie, en physique, en chimie, une foule d'inventions et de découvertes. Né bossu et malade, ce savant était d'un caractère difficile et jaloux : il contesta à Newton ses plus belles découvertes, et eut avec Hévelius et Huyghens de vives discussions. C. pendant il fut lié avec R. Boyle et Th. Willis. Ses principaux ouvrages sont : *Méthode pour mesurer la terre*, 1665 ; *Micographie, ou Description des plus petits corps*, 1665 ; *Preuves du mouvement de la terre*, 1674 ; *Traité des hélioscopes*, 1676 ; *Lectioes cutteriana*, 1678 ; *Expériences et observations philosophiques*, 1726.

hooke (Nathaniel), historien, né vers 1690 à Dublin, de parents catholiques, m. en 1764, est auteur d'une *Histoire romaine* (jusqu'à la fin de la république), Londres, 1733-71, 4 vol. in-4, accompagnée de *Discours* et *Réflexions critiques*, qui ont été traduits à part en français par son fils. La duchesse de Marlborough le chargea de rédiger ses Mémoires sur sa conduite à la cour d'Angleterre ; ils parurent en 1742. — Son fils, L. Joseph Hooke, fut élevé en France, où il devint docteur de Sorbonne et professeur de théologie : c'est lui qui présida la fameuse thèse de l'abbé de Prades (en 1751). On lui doit un traité estimé : *Religionis naturalis, revelata et catholica principia*, Paris, 1754.

**HOOKER** (Richard), théologien, né en 1554, fut recteur de Drayton-Beauchamp (Buckingham), ensuite de Bishop's-Bourne (Kent), et mourut en 1600. On a de lui le *Gouvernement ecclésiastique*, ouvrage plein d'érudition, admiré du pape Clément VIII.

**HOORN**, V. HORN et HORNES.

**HOPE** (Thomas), riche amateur, né en 1774, d'une anc. famille d'Écosse, m. en 1835, visita l'Europe, l'Asie, l'Afrique, dessinant tout ce qui lui semblerait digne d'attention, puis se fixa à Londres, où il forma de riches galeries de peinture et de sculpture. Il a publié des ouvrages estimés : *Ameublements et décors*, 1803 ; *Costumes des anciens*, 1809 ; *Costumes des modernes*, 1812. On a aussi de lui un *Essai historique sur l'Architecture*, 1835.

**HÔPITAL** (L.). V. L'HÔPITAL.

**HOR**, mont. de l'Arabie Pétrée, près des limites de la Palestine, sur laquelle mourut Aarou.

**HORACE**, Q. *Horatius Flaccus*, célèbre poète latin, né à Vénusie en Apulie l'an 64 av. J.-C., était fils d'un affranchi qui avait été huissier aux ventes publiques, et qui fit les plus grands sacrifices pour son éducation ; il étudia les belles-lettres à Rome, puis à Athènes. Dans la guerre civile qui suivit la mort de César, il embrassa le parti de Brutus, et combattit à Philippes en qualité de tribun des soldats ; mais, après la déroute de l'armée républicaine, il prit

la fuite, comme il l'avoue lui-même, et revint à Rome, où la perte d'une partie de ses biens le força à se créer des moyens d'existence; il y acheta une charge de scribe ou secrétaire du trésor, qui lui laissait le loisir de se livrer à la poésie. Il se fit bientôt remarquer de Varius et de Virgile, qui le présentèrent à Mécène, et ensuite à Auguste. Celui-ci lui fit rendre son patrimonie, le combla de bienfaits et voulut l'élever aux honneurs. Horace refusa constamment et n'accepta pas même la place de secrétaire de l'empereur. Il passait une grande partie de sa vie à la campagne, dans la Sabine, à sa terre d'*Ustica* près de Tibur, dont Mécène lui avait fait présent; c'est là qu'il composait ses poésies. Il mourut âgé de 57 ans, six semaines après Mécène, auprès duquel il fut enseveli. Horace était aimable, modeste, paisible, sans ambition. Comme philosophe il était épicurien; mais, de même qu'Epicure, il faisait consistér le bonheur dans l'usage modéré des biens de la vie, et recommandait la pratique des vertus. On l'accuse d'avoir flâté Auguste; mais il pouvait préférer de bonne foi un gouvernement monarchique et paisible à une république turbulente; d'ailleurs il n'a loué dans Auguste que ce qu'il y avait de louable, et il nomme souvent, avec l'accent de l'admiration, les ennemis mêmes de César : Pompée, Antoine, Brutus, Caton. Comme poète, Horace est incontestablement un des plus beaux génies de l'antiquité. Il nous reste de lui 4 livres d'*Odes*, un d'*Épodes*, 2 de *Satires*, 2 d'*Épîtres*, et l'*Art poétique*. Dans ses odes, il se montre tour à tour brillant, énergique et sublime comme Pindare, naïf, délicat et gracieux comme Anacréon; il y imite souvent le rythme des poètes grecs, surtout d'Alcée, d'Archiloque, de Sapho. Ses satires et ses épîtres sont le modèle de l'urbanité, de la raillerie douce et bienveillante; presque tous ses vers sont devenus proverbes. Il est à regretter seulement qu'il brave quelquefois l'honnêteté. Son *Art poétique*, que Boileau a imité en le développant, est encore aujourd'hui le code des hommes de goût. Horace a eu de nombreux commentateurs chez les anciens, entre autres Acron, Porphyryon, Émilien, Terentius Scaurus. On a une foule d'éditions et de traductions de ses œuvres. L'édition princeps parut à Milan en 1470, petit in-fol. Les éditions les plus recherchées sont celles de D. Heinsius, Anvers, 1605, et de Jean Bond, Londres, 1606; l'édition *Vartorium*, donnée par Schrevelius, Leyde, 1653; *Ad usum Delphini*, Paris, 1691; de Jouvency, Paris, 1696; de Bentley, Cambridge, 1700 et 1728; de Bondoni, Parme, 1791; de P. Didot, in-f., Paris, 1799; de Baxter, revue par Gessner et Zeun, Leipsick, 1802; de Mitscherlich, Leipsick, 1800; d'Orell, Zurich, 1838. Parmi les traductions françaises en prose, on estime celles de Dacier, Paris, 1691; de Sanadon, 1728; de Le Batteux, 1750; de Binet, 1783; de Camponon, 1821; de Goubaux et Barbet, 1827; de Patin, de J. Janin, de Cass-Robine, 1860. Les poésies d'Horace ont été trad. en vers par Daru, 1804, Ragon, 1831-37, Duchemin, 1839, Goupil, 1855, H. Cournot, 1858, E. Bouland, 1861; les odes seules par Vanderbourg, 1812; A. de Wailly, 1817; L. Halévy, 1824; Michaux, 1842; J. Lacroix, 1848, Anquetil, 1850, etc. On doit à Walckenaër l'*Hist. de la vie et des poésies d'Horace*, 1840, à Noël Desvergiers des *Études sur Horace*, et à M. Pérennès des *Études critiques et littéraires*.

**HORACES**, nom de trois frères romains qui, sous Tullus Hostilius, vers 667 av. J.-C., combattirent pour Rome contre les trois Curiaques, champions de la ville d'Albe, en présence de l'armée des Romains et de celle des Albains, pour décider lequel des deux peuples commanderait à l'autre. Deux des Horaces ayant été tués au commencement de l'action, le 3<sup>e</sup> feignit de s'enfuir, et, voyant les Curiaques, déjà affaiblis par leurs blessures, le suivre à des distances inégales, il revint sur eux et les vainquit l'un après l'autre. Irrité des reproches que lui adressait sa sœur Camille, qui pleurait un des Curiaques, son fiancé, il la tua dans sa colère. On le traîna aussitôt devant les juges,

qui le condamnèrent à mort; mais il en appela au peuple, qui lui fit grâce en considération de sa victoire; il fut seulement obligé de passer sous le joug. On sait que P. Corneille a mis cet événement sur la scène dans sa tragédie d'*Horace*, l'un de ses chefs-d'œuvre.

**HORAPOLLO** ou HORUS APOLLO, grammairien grec, né vers la fin du 1<sup>er</sup> s. de J.-C., près de Panopie en Égypte, professa, dit-on, la grammaire et les belles-lettres à Constantinople et Alexandrie, du temps de Théodose. On a sous son nom un livre intitulé *Hieroglyphica*, qui paraît être traduit de l'égyptien et dans lequel on explique plusieurs hiéroglyphes. Il a été publié par J. Corn. de Pauw à Utrecht, 1727, grec-latin, par Leemans, Amst., 1735, et par Alex. Turner, avec planches et trad. anglaise, Londres, 1840. Il a été traduit en français par Réquier, 1779, et a été l'objet d'un savant *Mémoire* de Ch. Lenormant, 1818. Cet ouvrage a été de quelque secours à Champollion pour l'explication des hiéroglyphes.

**HORATIUS COCLÈS** (P.), héros des premiers temps de Rome, défendit seul contre l'armée de Porsena (507 av. J.-C.) l'entrée du pont Sublicius, pendant que ses compatriotes le détruisaient derrière lui; quand le pont fut rompu, il se jeta dans le fleuve tout armé, et rentra à la nage dans Rome sain et sauf. *Cocclès* veut dire borgne; ce surnom avait été donné au brave Horatius parce qu'il avait perdu un œil dans un combat.

**HORDE**, mot qui vient du tatar *orto* ou *ordo*, signifie *tente*, et par extension *famille*.

HORDE D'OR (la). V. TARTARES et KAPTCHAK.

**HOREB**, célèbre montagne de l'anc. Arabie, dans l'Arabie-Pétrée, à l'O., et non loin du mont Sinaï, par 18° 33' lat. N. et 31° 42' long. E., à 2477<sup>m</sup> de hauteur. C'est là que Moïse vit Dieu dans un buisson ardent, et qu'il fit jaillir l'eau d'un rocher. Élie s'y réfugia pour éviter les persécutions de Jézabel. Au pied de la montagne est auj. un monastère.

**HORMISDAS**, nom de 4 princes de la dynastie des Sassanides qui régnèrent sur la Perse. le 1<sup>er</sup> en 271 et 272; il favorisa l'hérésie de Manès; le 2<sup>e</sup> de 303 à 311; le 3<sup>e</sup> de 457 à 460: il fut détrôné par son frère Pérosés (aussi quelques-uns ne le comptent-ils pas); le 4<sup>e</sup> (compté pour 11<sup>e</sup>), de 579 à 590. Ce dernier, petit-fils de Chosroès le Grand, se laissa vaincre par les Grecs et les Tartares, perdit les conquêtes que son père avait faites, et mécontenta tellement ses sujets qu'ils le détrônèrent et le mirent à mort. Le nom perse d'Hormisdas est Hormus ou Ormuzd.

**HORMISDAS**, pape de 514 à 523, né à Frosinone, se fit remarquer par son zèle contre les Eutychéens.

**HORMUS**. V. HORMISDAS et ORMUS.

**HORN** ou HOORN, v. et port du roy. de Hollande (Hollande sept.), sur le Zuyderzée, à 32 kil. N. E. d'Amsterdam; 10 000 hab. Arsenal, hôtel de ville, hôtel de l'amirauté; armements maritimes. Commerce jadis très-important, auj. déchu. Patrie du navigateur J. Schouten, de J. Caen, fondateur de Batavia. — Horn fut presque engloutie par une inondation en 1557. Prise par les Anglais en 1799, elle fut évacuée après leur défaite à Alkmaar. C'est à Horn qu'on fabrique les premiers filets pour la pêche du hareng.

HORN, v. de Belgique. V. HORNES.

**HORN** (cap), cap situé à l'extrémité S. de l'Amérique mérid., est dans une petite île voisine de la Terre de Feu, par 70° 6' long. O., 55° 55' lat. S. Ce cap fut découvert en 1578 par Drake et revu en 1616 par Guill. Schouten, qui lui donna le nom de Horn, sa ville natale.

**HORN** (Gustave, comte de), général suédois, né en 1592, mort en 1657, fut un des meilleurs généraux de Gustave-Adolphe. Il commandait l'aile gauche de l'armée suédoise à la bataille de Leipsick (1631), et contribua beaucoup à la victoire. Après la mort de Gustave à Luizen (1632), il marcha en Souabe avec une portion de l'armée, et se joignit au duc de Weimar. Il fut fait prisonnier en 1634, à la bataille de Nordlingen, qui avait été donnée contre son avis, et ne recouvra la liberté qu'en 1642. Il rendit depuis de grands services à la reine Christine dans la guerre

de Danemark, battu plusieurs fois les Danois, et fut fait en récompense comte, sénateur et comte.

**HORN** (Arvid Bernard, comte de), sénateur suédois, de la famille du précédent, né en 1664, mort en 1742, eut une grande part aux événements qui suivirent la mort de Charles XII, fut le principal moteur de la révolution de 1719, présida la diète suédoise en 1720, et détermina les États à élever sur le trône le prince Frédéric de Hesse-Cassel (roi sous le nom de Frédéric I). Deux partis s'étant formés sous le règne de ce prince, il se mit à la tête de celui qui est connu sous le nom de *Bonnets*, qui était dévoué aux intérêts de la Russie et de l'Angleterre, et eut longtemps le dessus; mais en 1738, le parti opposé (celui des *Chapeaux*), qui était favorable à la France, ayant prévalu, il se retira des affaires.

**HORN** (Fréd.), comte d'Aninne, général suédois, né en 1725 dans la Sudermanie, mort en 1796, se mit d'abord au service de la France, se signala contre les Autrichiens dans les campagnes de 1743, 1745 et 1750, et décida par son intrépidité la victoire d'Hastenbeck (1757); fut rappelé en Suède quand la guerre eut éclaté entre la Suède et la Prusse, devint un des conseillers les plus intimes d'Adolphe-Frédéric et de Gustave III, commanda les troupes réunies à Stockholm, où l'on craignait une insurrection, réussit à prévenir la sédition, et fut en récompense fait lieutenant général et comte. — Son fils, le comte Horn, trempa dans le complot formé par Ankarström contre Gustave III, et fut condamné à mort; mais la peine fut commuée en un bannissement perpétuel. Il se retira à Copenhague, où il m. en 1823. Il consacra ses loisirs aux lettres et composa des poésies légères.

**HORN** (George), *Hornius*, écrivain protestant, né en 1620 à Greussen, mort en 1670, fut quelque temps procureur en Angleterre, où il embrassa le Presbytérianisme, puis dans le Palatinat, professa l'histoire, la politique et la géographie à l'Université de Harderwick, puis à celle de Leyde. Il a laissé : *Histoire d'Angleterre* pendant les années 1645-47, en latin, Leyde, 1648, *De l'origine des Américains*, 1652; *Hist. de la philosophie*, 1655; *Hist. ecclésiastique*, en lat., Leyde, 1655-57, trad. en franç. en 1699 (ouvrage mis à l'Index à Rome), et plusieurs compilations historiques et géographiques sous les titres d'*Arca Noë*, 1666, *Arca Mosis*, 1668, *Ulysea*, 1671.

**HORN** (F. Christophe), littérateur, né en 1781 à Brunswick, mort en 1837, occupa diverses chaires à Berlin, puis à Brème. On a de lui des romans (*le Solitaire*; *Guisard le poète*; *les Poètes*, etc.); des morceaux d'histoire (*Néron*, *Tibère*, *Othon*, *Galba*, *Vie de Frédéric-Guillaume*, etc.); des ouvrages de critique : *les Belles-Lettres en Allemagne de 1790 à 1818*, Berlin, 1819; *les Dramas de Shakespeare*, 1823; *Hist. de la Poésie et de l'Éloquence des Allemands*, 1822-29. Ses ouvrages de critique sont estimés.

**HORN** (Phil. et Ant. de). V. **HORNES**.

**HORNECK** (Ottokar de), historien et poète allemand, né au château de Horneck en Styrie vers 1250, mort vers 1310, est au nombre des *Minnesingers* les plus distingués. Il combattit sous les drapeaux de Rodolphe de Habsbourg et vit de près les personnages historiques de son temps. On a de lui une *Histoire des Empires* (jusqu'à la mort de Frédéric II), écrite en 1280, et une *Chronique* en vers des événements contemporains (1266-1309), qui contient 83400 vers; cette chronique, remarquable par sa vérocité, est une des sources les plus précieuses pour l'histoire de cette époque. On conserve le 1<sup>er</sup> de ces ouvrages en manuscrit dans la bibliothèque de Vienne; on trouve le 2<sup>e</sup> dans les *Scriptores rerum austriacarum* de J. Pez. Leips., 1725.

**HORNEMANN** (Fréd. Conrad), voyageur, né à Hildesheim en 1772, fut chargé par la Société d'Afrique de Londres de faire un voyage de découverte dans l'intérieur de l'Afrique, partit du Caire en 1797, visita l'anc. Oasis d'Ammon, alla à Mourzouk, capitale du Fezzan, puis à Tripoli, et partit de cette ville en

1800, avec la caravane du Bornou; on n'a pas eu depuis de ses nouvelles. De Tripoli il avait envoyé en Angleterre le *Journal de ses voyages*, qui a été publié simultanément en allemand à Weimar, et en anglais à Londres, en 1802, et qui a été trad. en franç. par Griffet de la Baume, 1803.

**HORNES**, petite v. et château du roy. de Hollande, près de Ruremond, était sur le territoire de Liège, mais dépendait du duché de Brabant. Hornes et les domaines qui en dépendaient furent érigés en comté en 1450 par l'empereur Frédéric III en faveur de Jacques, sire de Hornes, grand veneur héréditaire du Brabant. Sa famille s'éteignit en la personne de Jean, comte de Hornes (mort au xv<sup>e</sup> siècle), qui, n'ayant pas d'enfants, adopta ceux que sa femme avait eus d'un premier mariage avec un Montmorency-Nivelle. V. l'art. suivant.

**HORNES** (Ph. de MONTMORENCY-NIVELLE, comte de), né en 1522, était le fils aîné de Joseph de Montmorency, seigneur de Nivelles, et d'Anne d'Egmont. Il perdit son père à 8 ans, et sa mère épousa en 2<sup>e</sup> noces Jean, dernier comte de Hornes, qui, n'ayant pas d'enfants, lui laissa son nom et ses biens; il se trouva ainsi le plus riche seigneur des Pays-Bas. Philippe de Hornes fut attaché de bonne heure à la personne de Charles-Quint, qui lui donna le gouvernement de la Gueldre. Il avait puissamment contribué aux victoires remportées par l'Espagne sur la France à St-Quentin et à Gravelines. Cependant il fut arrêté, en 1567, avec le comte d'Egmont, son parent, par l'ordre du duc d'Albe, gouverneur des Pays-Bas, sous l'accusation d'intelligence avec Guillaume d'Orange; tous deux furent décapités l'année suivante. Ils n'avaient pas pris part à la rébellion, mais on leur reprochait leurs relations personnelles avec Guill. d'Orange.

**HORNES** (Ant. Joseph, comte de), issu de l'illustre famille de ce nom, vint à Paris sous la Régence, et fut conduit au crime par une vie de désordres. Pendant la faveur du système de Law, il avait donné rendez-vous à un agioteur dans un des repaires de la rue Quincampoix, sous prétexte d'un marché considérable d'actions, et il l'assassina pour s'emparer de 300000 liv. que renfermait son portefeuille. Arrêté en flagrant délit, il fut condamné au supplice de la roue et exécuté en place de Grève, malgré les pressantes sollicitations de ses nobles parents (1720).

**HORNE-TOOKE** (John), philologue et publiciste, né à Londres en 1736, mort en 1812, suivit d'abord la carrière ecclésiastique; mais, s'étant lié avec le patriote Wilkes, il la quitta pour se livrer à la politique. Il devint un des plus chauds amis de la liberté, fonda un club pour le maintien du bill des droits, soutint dans un pamphlet la cause des Américains insurgés contre la métropole, et fut emprisonné pour ce fait. Il se montra de même grand partisan de la Révolution française, et se vit de nouveau accusé; mais cette fois on l'acquitta. Il fut nommé en 1801 membre de la Chambre des Communes. Outre des pamphlets dans lesquels il manie avec un rare talent la plaisanterie et le sarcasme, on doit à Horne-Tooke d'ingénieuses recherches sur l'histoire de la parole; il regarde toutes les particules comme des débris de mots qui ont été d'abord significatifs; ses opinions philologiques sont consignées dans le singulier ouvrage intitulé : *Epea pterota* (paroles ailées), or *the Divisions of Purley*, Londr., 1786-1805 et 1827.

**HORSNOY**, ch.-l. de canton (Somme), à 28 kil. S. O. d'Amiens; 1200 hab.

**HORPS** (Le), ch.-l. de cant. (Mayenne), à 15 kil. N. E. de Mayenne; 1600 hab.

**HORREA** (c.-à-d. greniers), nom donné par les Romains à divers lieux qui furent primitivement des greniers. — *Ad Horrea*, v. de la Gaule Transalpine, dans la Narbonaise 2<sup>e</sup>, sur une petite baie (le *golfe de Juan*); c'est la ville actuelle de Cannes.

**HORSA**, prince saxon, frère de Heingist, qui fonda le royaume de Kent, fit avec son frère de grandes conquêtes dans la Grande-Bretagne, mais périt en 455

au combat d'Eglesford (auj. Ailsford), avant que la domination des Saxons fût bien établie.

**HORSLEY** (Samuel), prélat anglais, né en 1733, mort en 1806, fut successivement évêque de St-David, de Rochester, puis de St-Asaph. Il était membre de la Société royale de Londres, et quitta cette compagnie à la suite de vives discussions avec son président, sir Joseph Banks. Il a donné des édit. d'*Euclyde* et d'*Apollonius de Perge*, Oxford, 1770, ainsi que des *OEuvres de Newton*, 5 vol. in-4, 1785; a laissé plusieurs ouvrages d'érudition (entre autres *Britannia romana*, 1782), a trad. de l'hébreu les *Prophéties* d'Osée, 1801, et a combattu avec force les doctrines de Priestley sur le matérialisme et la nécessité.

**HORTEŒSE** (la reine), *Hortense Eugénie de Beauharnais*, née à Paris en 1783, morte en 1837, était fille d'Alexandre de Beauharnais et de Joséphine Tachet de la Pagerie, depuis impératrice. Après le mariage de sa mère avec Bonaparte, elle fut, par sa grâce, son esprit et ses talents, l'ornement de la cour consulaire et de la cour impériale. Elle fut mariée en 1802, presque malgré elle, à Louis-Bonaparte; mais ce mariage, mal assorti pour les humeurs, ne fut heureux ni pour l'un ni pour l'autre des deux époux. Devenue reine par l'élevation de Louis Bonaparte au trône de Hollande (1806), elle ne se rendit qu'avec répugnance dans son royaume. Après l'abdication de Louis (1810), elle se fixa à Paris, où son salon devint le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de plus distingué. Elle resta dans la capitale après le 1<sup>er</sup> retour des Bourbons, et fut accusée d'avoir préparé la rentrée de Napoléon: aussi fut-elle forcée de quitter la France en 1815. Après avoir erré quelque temps en Allemagne, en Suisse et en Italie, elle se retira en 1817, sous le nom de duchesse de St-Leu, au château d'Arrenenberg (Thurgovie), sur les bords du lac de Constance. Elle avait eu de son mariage avec Louis trois enfants: Napoléon Charles (né en 1802), Nap. Louis (1804), Ch. Louis Napoléon (1808): le dernier seul a survécu: c'est l'emp. Napoléon III. Cette princesse cultivait avec succès la musique et la poésie: elle a composé des romances, paroles et musique, dont on a retenu quelques-unes, notamment le *Départ pour la Syrie*. Elle a rédigé des mémoires dont elle fit paraître elle-même quelques extraits en 1834. Son corps a été déposé à Rueil, auprès de celui de Joséphine.

**HORTENSIVS** (Q.), orateur romain, né l'an 113 av. J.-C., mort vers 48, occupa le 1<sup>er</sup> rang au barreau de Rome jusqu'à ce que Cicéron y parût. Il se distingua comme militaire dans la guerre des Marse, pendant laquelle il servit en qualité de tribun des soldats; il fut ensuite préteur et devint consul l'an 70. Il ne joua du reste aucun rôle politique. C'était un épicurien, ami du luxe et du repos. On n'a plus aucune de ses harangues. Il parait qu'elles plaisaient peu à la lecture: ce qui lui conciliait des admirateurs, c'était le luxe de son style et surtout un débit séduisant, bien plus que la force des pensées. Cet orateur était doué d'une mémoire prodigieuse. Cicéron eut Hortensius pour adversaire dans plusieurs causes célèbres, et gagna sur lui entre autres celle des Siciliens contre Verrès. Du reste, les deux rivaux furent toujours amis: Hortensius défendit chaudement Cicéron à l'époque de son exil, et celui-ci, dans le *Brutus*, apprécie son talent avec une justice bienveillante, et déplore éloquentement sa mort. Cicéron avait donné le nom d'*Hortensius* à un traité de philosophie, qui est auj. perdu.

**HORUS**, en égyptien, *Hor, Haroëri*, dieu égyptien, fils d'Osiris et d'Isis, est le symbole du soleil printanier. Conçu par Isis, tandis qu'elle était encore dans le sein de sa mère, il fut après sa naissance élevé secrètement dans les lagunes de Bouto. Devenu grand, il attaqua Typhon, le dieu des ténèbres et l'ennemi de sa famille et le tua. Puis, suivi de neuf musiciennes, il parcourut l'Égypte, portant partout la civilisation. On le représentait ordinairement jeune, la chevelure tressée, avec le *pchent* et l'épervier sur

sa tête, ou armé du fouet et du féau, le sceptre augural à la main. Horus a de grands rapports avec l'Apollon-Phœbus des Grecs.

**HORUS APOLLO**. V. HORAPOLLO.

**HOSPITAL** (l'). V. L'HÔPITAL.

**HOSPITALIERS** (ordres), ordres religieux qui avaient pour but de recevoir et de soigner les voyageurs, les pèlerins, les pauvres et les malades. Le plus ancien fut fondé à Sienne à la fin du ix<sup>e</sup> siècle par un pieux habitant de cette ville, appelé Soror, qui y ouvrit l'hôpital dit *Della Scala*. On connaît surtout parmi les ordres hospitaliers les chevaliers de St-Jean de Jérusalem, dits spécialement *Frères hospitaliers* (V. l'art. suiv.); les chevaliers Teutoniques; la congrégation de St-Jean de Dieu ou des Frères de la Charité: celles des Bons-Fils, fondée en 1615 à Armentières, et les religieux de St-Lazare. — Il existait aussi de nombreuses congrégations de *Sœurs hospitalières*: les Sœurs hospitalières de St-Jean de Jérusalem (aussi anciennes que les chevaliers de même nom); les Sœurs de l'Hôtel-Dieu, les Sœurs de Notre-Dame de Paris, fondées en 1624 par Françoise de la Croix, les Haudriettes, les Sœurs grises ou de la Charité.

**HOSPITALIERS** (Frères), nommés aussi *Chevaliers de St-Jean de Jérusalem, Chevaliers de Rhodes, Chevaliers de Malte*. Cet ordre fut établi à Jérusalem après la prise de cette ville par les Croisés en 1099, par Gérard Tom, né à Martigues, en Provence: il avait pour but de recevoir les pèlerins, de pourvoir à leurs besoins et de les soigner dans leurs maladies; il se chargea bientôt (1121), sur la proposition de Raymond Dupuy, 2<sup>e</sup> grand maître, de les défendre par les armes contre les attaques des Infidèles, et devint ainsi un ordre à la fois religieux et militaire. Il suivait la règle de St-Augustin. Après la prise de Jérusalem par Saladin (1188), les Hospitaliers se retirèrent successivement à St-Jean d'Acre, puis en Chypre, et en 1310, à Rhodes, où ils repoussèrent pendant plus de 2 siècles toutes les attaques des Sarrasins. Chassés de cette île en 1522 par Soliman, après un long siège et une défense mémorable, ils se réfugièrent à Candie, puis en Sicile, et s'établirent enfin en 1530 dans l'île de Malte, que Charles-Quint leur avait cédée. Ils sont depuis connus sous le nom de *Chevaliers de Malte*. Dans ce nouvel asile, ils eurent encore à subir les attaques des Turcs: en 1565, La Valette s'illustra en repoussant victorieusement l'une d'elles. Depuis les chevaliers ont été longtemps encore la terreur des Infidèles. Ils conservèrent Malte jusqu'en 1798, époque à laquelle Bonaparte, alliant en Égypte, leur enleva l'île, obtint l'abdication du dernier grand maître (V. MOMPESCH) et mit ainsi fin à l'existence politique de l'ordre. Toutefois, l'empereur de Russie Paul I, qui s'en était déclaré le protecteur, en fut élu grand maître, quoique n'étant pas catholique. L'ordre n'exista plus dès lors que de nom. Son siège fut transféré en 1801 à Catane, puis à Ferrare (1826), enfin à Rome (1834). On a tenté en 1850 de le reconstituer sous la protection du pape: il devait résider en Terre-Sainte, et se vouer, comme dans l'origine, à l'hospitalité, mais ces projets sont restés sans exécution. Le chef nominal de l'ordre réside actuellement à Rome. — Brillant à la fois par l'éclat des armes, par la noblesse et par les richesses, cet ordre rendit de grands services. Parmi ses grands maîtres, on connaît surtout Raymond Dupuy, qui succéda à Gérard; Pierre d'Aubusson, qui défendit Rhodes pendant trois mois contre toutes les forces de Mahomet II; Villiers de l'île-Adam, qui commandait quand Rhodes fut prise; La Valette, qui fonda dans l'île de Malte la cité de La Valette; Dieudonné de Gozon; Rohan-Polduc. — Pour l'organisation de l'ordre de Malte, V. MALTE.

**HOSPODAR**, nom que portent depuis le xiii<sup>e</sup> s. les souverains de Valachie et de Moldavie. Il vient, dit-on, de deux mots slaves qui signifient *maître d'une terre*; d'autres le font dériver par corruption du mot grec *despotés*, seigneur. Les hospodars relevaient d'abord de la Hongrie; mais ils ne tardèrent

pas à tomber sous la dépendance des Turcs, ceux de Valachie dès 1301, ceux de Moldavie en 1536. Les hospodars furent longtemps électifs; mais après plusieurs révoltes les sultans se réservèrent la faculté de les nommer; à partir de 1710 ils confièrent ces fonctions à des Grecs fanariotes. Depuis la révolution grecque (1821), les hospodars sont nommés à vie par les boyards ou nobles du pays, sous l'investiture de la Porte.

**HOSTALRICHI**, v. forte d'Espagne (Catalogne), à 50 kil. S. O. de Gironne; 4000 h. Les Français la prirent en 1809, et y battirent le gén. O'Donnell en 1810.

**HOSTILIE** (Curie), palais construit par Tullius Hostilius, pour les sénateurs albaïns. Ceux-ci ayant été mêlés avec les sénateurs romains, la curie Hostilienne tomba en ruines; elle fut relevée par César.

**HOSTILIEN**, C. Val. Messius Quintus Hostilianus, fils de l'empereur Diocèse, régna quelques mois avec C. Vibius Trebonianus Gallus, en 251. On accusa Gallus, qui déjà régnait seul par le fait, de s'être empoisonné pour rester seul empereur.

**HÔTEL**, HÔTEL DE VILLE, HÔTEL-DIEU. V. ces mots dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

**HOTMAN** (François), *Hotomannus*, juriconsulte, né à Paris en 1524, d'un conseiller au parlement, professait la religion réformée. Il enseigna le droit à Lausanne, à Valence et à Bourges, où ses écoliers le sauvèrent du massacre de la St-Barthélemy en 1572. Il se retira à Genève et de là à Bâle, où il mourut en 1599. On a de lui deux écrits qui ont fait beaucoup de bruit : *Franco-gallia*, sive *Tractatus de regimine regum Gallie et de jure successione*, 1573 (trad. par Simon Goulard, Cologne, 1574), où il prétend que la monarchie française est élective et non héréditaire; *Papæ Sixti Vbration fulmen*, 1586, en faveur du roi de Navarre (Henri IV), alors excommunié. On lui a attribué le *Vindicia contra tyrannum*, publié sous le pseudonyme de Junius Brutus (V. LANGLET). Ses ouvrages ont été recueillis à Genève en 1599, 3 vol. in-fol., par J. Lectius, avec sa Vie. Ils sont condamnés à Rome. — Son frère, Ant. Hotman, se montra d'abord partisan de la Ligue, mais se tint ensuite avec courage les droits de Henri IV.

Il mourut en 1596, avocat général au parlement de Paris. On a de lui plusieurs ouvrages de droit estimés, entre autres : *Traité de la loi salique*; *Traité des droits ecclésiastiques, franchises et libertés de l'église gallicane*. — Jean Hotman de Villiers, fils de François, fut employé à différentes négociations en Allemagne, et acquit la réputation d'un homme d'Etat habile. On a de lui un *Traité des devoirs de l'ambassadeur*, Paris, 1602.

**HOTSPUR** ou **HOTSPEAR**, V. FERRY (Henri).

**HOTTENTOTS**, peuple de l'Afrique australe, occupé, à l'extrémité méridionale de cette partie du monde, une vaste contrée qui est comprise entre 30°-32° lat. S. et 13°-15° lonz. E., et est bornée au N. O. par la Gambésie, au N. E. par le pays des Cafres, et de tous les autres côtés par l'Océan; la colonie du Cap de Bonne-Espérance est enclavée dans ce pays. Cette région est traversée de l'E. à l'O. par le fleuve Orange. Pays montagneux au S. et au N.; au centre s'étendent de vastes plaines sablonneuses et peu fertiles. Les Hottentots forment des tribus assez nombreuses que l'on peut réunir en deux familles : 1° les *Hottentots* proprement dits, dont le nom indigène est *Kouakoua*, et qui se disent eux-mêmes en deux grands tribus, les *Namaquas* ou *Nama-Koua* à l'O., les *Koranas* ou *Kora-Koua* au centre et au N. E.; ce sont les tribus les plus civilisées; elles ont des troupeaux et quelque industrie; elles savent travailler le cuivre. Les missionnaires hollandais y ont fait pénétrer le christianisme et ont fondé quelques établissements; — 2° au S. E., les *Boschimons* (c.-à-d. en hollandais *Hommes des taillis*), dits aussi *Saabs* ou *Houzmans*; c'est le peuple le plus sauvage et le plus abruti de l'Afrique; ils vivent de la manière la plus misérable, se nourrissant du produit de leur chasse ou

de racines; ils sont livrés au plus grossier fétichisme; toujours en guerre avec les autres tribus, ils errent dans les montagnes qui sont sur la 130° septentrionale de la colonie du Cap et se cachent dans les taillis. — Les Hottentots sont entre tous les Africains les plus remarquables par leur laideur; ils sont caractérisés par la forme triangulaire de la tête, la saillie des pommettes, l'aplatissement du nez, la grosseur et la prééminence des lèvres; les femmes offrent dans la partie postérieure une conformation particulière et un développement excessif.

**HOTTINGER** (J. H.), orientaliste et théologien, né à Zurich en 1620, professa dans sa ville natale l'hist. ecclésiastique, la théologie protestante et les langues orientales, fut appelé en 1665 par l'électeur palatin à l'Université d'Hedelberz et y fit revivre les études. L'Académie de Leyde voulut également le posséder; cédant à cette invitation, Hottinger se préparait à partir, lorsqu'il se noya avec trois de ses enfants dans la Limmat, près de Zurich, en 1667. On a de lui : *Grammatica quatuor linguarum, Hebraica, Chaldaica, Syriaca, Arabica*, 1643; *Historia orientalis de Mahumetismo, Saracenisimo, Chaldaismo*, 1650; *Bibliothecarius quadripartitus; Historia ecclesiastica*, etc. — Son arrière-petit-fils, J. J. Hottinger, 1750-1810, professeur et membre du chapitre à Zurich, se fit une réputation comme philologue. On lui doit de bonnes éditions de *Théophraste*, de *Saluste*, des traités de Cicéron *De divinatione*, *De officiis* (avec traduction allemande), et la *Bibliothèque des ouvrages modernes sur la philosophie, la théologie et les belles-lettres*, Zurich, 1784-1786.

**HOCAT**, *Siata*, petite île de France (Moréhan), dans l'Océan Atlantique, entre Belle-Isle et Quiberon; 800 h. Elle a un fort. Elle a appartenu aux moines de St-Gildas de Rhuy, Les Anglais s'en sont emparés en 1695, en 1746 et 1795.

**HOUBIGANT** (Ch. Franc.), hébraïsant, prêtre de Forêt-aux-Bois, né à Paris en 1686, mort en 1783, professa les belles-lettres à Juilly, la rhétorique à Marseille, la philosophie à Soissons, devint supérieur du collège de Vendôme, et fut appelé en 1722 à Paris pour y tenir les conférences de St-Marcure. L'excès du travail lui causa une maladie dangereuse, à la suite de laquelle il resta sourd. On a de lui : *Racines hébraïques sans points-voyelles*, Paris, 1732; *Prolegomena in Scripturam sacram*, 1746; *Biblia hebraica*, texte hébreu, accompagnée de notes critiques et d'une nouv. version latine, 1753; c'est une des plus belles éditions de la Bible; la traduction est élégante; mais elle passe pour trop hardie. Ce savant avait adopté le système de Mascléf, qui supprime les points-voyelles; il l'appliqua dans son édition de la Bible. Houbigant a traduit de l'anglais : la *Méthode courte et facile contre les Juifs* et les *Déistes* de Lesley; les *Pensées sur la religion naturelle* de Forbes; les *Sermons* de Sherlock.

**HOUGHARD** (J. Nic.), général français, né en 1740 à Forbach (Moselle), servit sous Custine en 1792, fut nommé, à la place de ce général qu'on l'accusa d'avoir dénoncé, commandant en chef des armées de la Moselle et du Rhin. Après quelques échecs, il remporta sur les Anglais la vict. de Hondschoote (8 septembre 1793), et leur fit lever le siège de Dunkerque. Il n'en fut pas moins accusé de n'avoir pas profité de ses avantages, condamné à mort et exécuté le 17 nov. 1793. Son fils a publié une *Notice justificative*, Strass., 1809.

**HOUDAIN**, ch.-l. de c. (Pas-de-Calais), à 15 E. S. O. de Bethune; 915 h. Scieries de marbre.

**HOUDAN**, ch.-l. de c. (Seine-et-Oise), à 27 kil. S. de Mantes, sur la Vesdre; 1980 h. Tour élevée, qui dépendait d'un anc. château seigneurial.

**HOUDETOT**, Sophie de LA LIVE DE BILLEGARDE, comtesse d'), fille d'un fermier général et de belle sœur de Mme d'Épinay, née vers 1756, morte en 1813, avait épousé en 1748 un gentilhomme de Normandie, officier distingué, qui mourut dans un âge

avancé avec le titre de lieutenant général. Elle fut une des femmes les plus remarquables du XVIII<sup>e</sup> s. par ses grâces, son esprit et ses qualités personnelles; elle doit surtout sa réputation à la vive passion qu'elle inspira à J. J. Rousseau (1757), ainsi qu'à sa liaison avec St-Lambert. Elle a laissé quelques *Pensées* et des vers pleins de finesse et d'agrément.

**HOUDON**, grand statuaire, né à Versailles en 1741, mort en 1828, reçut les leçons de Pigalle, alla en Italie après avoir remporté le grand prix de sculpture, y séjourna dix ans, fit à Rome un *S. Jean de Latran* et un *S. Bruno*, exécuta, depuis son retour à Paris, *Morphée*, qui lui valut en 1777 le titre d'académicien et celui de professeur de l'Académie; les bustes de Voltaire, J. J. Rousseau, Molière, Franklin, Tourville, Buffon, Diderot, Catherine II. Il fut appelé à Philadelphie pour faire la statue de Washington. On lui doit encore une *Diane nue* (au Louvre), de belles statues de Voltaire et de Molière (au Théâtre-Français), et l'*Écorché*, savante étude qui montre à nu la structure musculaire du corps humain. Ses œuvres reproduisent la nature avec une franchise et une vérité admirables; mais elles manquent d'élevation et d'idéal. Delerot et Legrelle ont donné une *Notice sur Houdon*, 1856.

**HOUEILLES**, ch.-l. de c. (Lot-et-Garonne), sur le Ciron, à 24 kil. N. O. de Nérac; 900 hab.

**HOUEL**, ducs de Bretagne. V. HOËL.

**HOUEL** (Nic.), pharmacien, né à Paris en 1520, m. en 1584, appliqua à des fondations charitables et scientifiques une fortune honorablement acquise dans l'exercice de sa profession: il créa à Paris une *Maison de charité chrétienne*, ainsi que la *Maison des apothicaires*, qui est devenue en 1803 l'*École de pharmacie*. Il a laissé des traités de la *Peste*, de la *Thériaque* et du *Mithridate*, 1573.

**HOUEL**, peintre et graveur, né à Rouen en 1735, m. en 1813, visita l'Italie et publia, à son retour, le *Voyage pittoresque de Sicile*, avec 264 planches d'une parfaite exactitude et d'une belle exécution.

**HOUFALIZE**, ch.-l. de c. du Luxembourg belge, sur l'Ourthe, à 32 k. N. E. de Neufchâteau; 1200 h. Tanneries, brasseries. Anc. château fort; murs démolis par les Français en 1688.

**HOUGHTON** (le major), voyageur anglais, fut chargé en 1789 par le comité d'Afrique d'aller déterminer le cours du Niger, pénétra fort avant dans l'intérieur de l'Afrique, fut égaré par des marchands maures, et mourut à Jarra, en 1791, de la dysenterie. On a publié à Londres en 1792 une relation de son voyage, qui a été trad. par Lallemand, avec les *Voyages de Mango-Park*, Paris, 1795.

**HOUGLY**, riv. de l'Inde anglaise, est formée de la jonction du Cossimbazar et du Djellinghi, les deux bras les plus occidentaux du Gange, traverse les v. d'Hougly, Chandernagor, Calcutta, Sérampour, et se jette au-dessous de cette dernière, dans le golfe du Bengale, par une embouchure de 16 kil. et après un cours de 200 k. Elle est navigable pour les plus gros bâtiments, mais son entrée, obstruée par des bancs de sable, est fort dangereuse. Cette rivière est infestée de crocodiles et de requins; elle n'en est pas moins sacrée aux yeux des Hindous.

**HOUGLY**, v. de l'Inde anglaise (Calcutta), sur l'Hougly, à 35 kil. N. O. de Calcutta, est encore importante, quoique fort déchue depuis 1765, époque où la perception des droits de port fut transportée d'Hougly à Calcutta. Elle fut fondée en 1538, par les Portugais, qui la nommèrent *Golin*. Chah-Djihan la prit en 1632, et permit aux étrangers d'y établir des comptoirs: on la nommait alors *Bouchy-Bender*. Des démêlés s'étant élevés entre les Mongols et les Anglais, ceux-ci quittèrent la ville en 1686; ils n'y revinrent qu'en 1757, mais cette fois en vainqueurs.

**HOUGUE** (LA), cap et rade. V. HOGUE (LA).

**HOULAGOU**, prince mongol, chef de la dynastie persane des Gengiskhanides, né en 1217, était fils de Touly, 4<sup>e</sup> fils de Gengiskhan. Il reçut de son

frère aîné Mangou-khan, en 1251, la mission de conquérir toute la partie occidentale de l'Asie depuis le fleuve Djihoun jusqu'aux frontières de l'Égypte: il soumit en effet tout ce pays en peu d'années et fixa sa résidence à Tauris en Perse. Ayant formé le dessein d'anéantir le califat, il marcha avec toutes ses forces contre Bagdad, s'empara de cette ville après un long siège, en 1258, fit prisonnier et mit à mort le calife Mostasem et porta jusqu'en Syrie la dévastation et le massacre. Il mourut en 1265, à 48 ans; il eut pour successeur son fils aîné Abaka.

**HOULANS** ou HULANS. V. HULANS.

**HOU-NAN** (c.-à-d. *au sud du lac*), prov. de la Chine centrale, au S. du lac Thong-thing et du Hou-pé, compte env. 18 000 000 d'hab.; ch.-l., Tchang-cha.

**HOU-PÉ** (c.-à-d. *au nord du lac*), vaste prov. de la Chine centrale, située au N. du lac Thong-thing, entre les prov. de Ho-nan, d'An-hoëi, de Kiang-si, de Hou-nan, de Sse-tchouen et de Chen-si, compte env. 27 000 000 d'hab., et a pour ch.-l. Vou-tchang. Résidence d'un vicaire apostolique.

**HOURIS**, nom donné par les Musulmans aux beautés célestes qui, selon les promesses du Coran, doivent récompenser après la mort la vertu et la foi du vrai croyant. Elles jouissent d'une jeunesse et d'une beauté éternelles. *Houri* veut dire en arabe: *Qui a la prunelle noire et le blanc de l'œil éclatant*.

**HOUSTON**, v. des États-Unis (Texas), sur le Buffalo-Bayou, à peu de distance de la baie de Galveston: 8000 h. Fondée en 1836, elle a été ainsi nommée en l'honneur du général Sam. Houston, président du Texas, et depuis sénateur au Congrès des États-Unis. Elle a été la capitale provisoire de l'État du Texas.

**HOUTMAN** (Cornelis), voyageur hollandais, né à Gouda vers 1550, fonda le premier un comptoir pour sa nation aux Indes orientales. Dans un 1<sup>er</sup> voyage, en 1595, il aborda à Bantam (Java); dans un 2<sup>e</sup>, en 1598, il forma un établissement à Sumatra, et réussit à partager le commerce de ces parages avec les Portugais, qui, jusque-là, en avaient eu le monopole. Ayant excité les soupçons du roi d'Achem, dans l'île de Sumatra, il fut arrêté et relégué dans l'intérieur de l'île; il y mourut en 1600.

**HOWARD**, anc. et illustre famille d'Angleterre, distinguée par son attachement au Catholicisme, s'allia au commencement du xv<sup>e</sup> siècle, avec l'héritière des ducs de Norfolk, qui eux-mêmes descendaient de la famille des Plantagenet, et joua pendant longtemps un rôle important. Les Howard sont les Montmorency de l'Angleterre: le chef de cette famille a les titres de 1<sup>er</sup> duc, 1<sup>er</sup> marquis, 1<sup>er</sup> comte du royaume, et marche immédiatement après les princes du sang. Le titre de comte-maréchal était également héréditaire dans cette famille. Elle se ramifie en plusieurs branches: celles de Norfolk (branche aînée), d'Arun-del, d'Effingham, de Nottingham, de Carlisle, de Stafford, de Suffolk, de Wicklow.

**HOWARD** (Jean), 1<sup>er</sup> duc de la nouvelle maison de Norfolk, fils de Robert Howard et de Marguerite, héritière des anciens ducs de Norfolk, fut créé en 1483 comte-maréchal d'Angleterre, se fit remarquer dans les guerres de Henri VI contre le roi de France Charles VII, puis fut employé comme négociateur à la cour de France, à celle de Bourgogne et en Portugal, fut, pendant la guerre des Deux-Roses, un des antagonistes de la reine Marguerite d'Anjou, se déclara contre Édouard V en faveur du protecteur (depuis Richard III), et fut en récompense nommé par ce prince, devenu roi, duc de Norfolk, lord-amiral d'Angleterre, d'Irlande et d'Aquitaine. Il périt à la journée de Bosworth, en 1485. — Thomas H., fils aîné du précédent, et 2<sup>e</sup> duc de Norfolk, fut pris à Bosworth et ne fut élargi que trois ans et demi après. Chargé par Henri VII de réprimer une rébellion, il y réussit, obtint ainsi la faveur du roi et devint lord-chancelier en 1501, puis comte-maréchal en 1520. Il mourut en 1524, dans la retraite. Il était grand-père de la malheureuse Catherine Howard. — Thomas

Howard, 3<sup>e</sup> duc de Norfolk, fils aîné du préc., né vers 1473, suivit le marquis de Dorset dans l'expédition de Guyenne, fut nommé grand amiral, contribua beaucoup à la victoire remportée en 1513 à Flodden, sur le roi d'Écosse, et rendit de nouveaux services au roi lors de la rébellion de l'Irlande, qu'il vint à bout de comprimer. Il n'en devint pas moins, ainsi que son fils (le comte de Surrey), suspect de trahison aux yeux de Henri VIII, qui craignait qu'ils n'aspirassent au trône. Ce prince les fit tous deux jeter en prison en 1546 : le fils eut la tête tranchée (V. l'art. suiv.), et le père ne recouvra la liberté qu'au bout de sept ans. Il fut réhabilité à l'avènement de la reine Marie (1553), mais il mourut un an après. — Henri Howard, comte de Surrey, fils aîné du préc., né vers 1515, eut, ainsi que son père, une grande part aux succès de Henri VIII, et jouit pendant plusieurs années de la faveur de ce prince. Capitaine général des armées anglaises, il prit Boulogne en 1546; mais, s'étant laissé battre peu après, et ayant d'ailleurs excité les soupçons du roi par quelques paroles indiscrettes, il fut disgracié et traduit devant un tribunal qui le condamna à mort; il monta sur l'échafaud en 1547. Surrey est un des premiers nobles d'Angleterre qui aient cultivé la poésie: on a de lui des sonnets, des chansons, une traduction du 11<sup>e</sup> et du 14<sup>e</sup> livre de l'*Énéide* en vers blancs, ainsi qu'une traduction de Boccace. C'est lui qui introduisit dans la poésie anglaise le vers blanc ou sans rime. Ses *Oeuvres* ont été publiées avec celles de Th. Wyatt par le docteur Nott, Londres, 1816 et par R. Bell, 1854. — Thomas H., 4<sup>e</sup> duc de Norfolk, fils aîné du comte de Surrey, né vers 1536, était un des principaux confidentiels d'Élisabeth et fut l'un des commissaires chargés en 1568 de faire subir un interrogatoire à Marie Stuart. S'étant laissé toucher par les malheurs et la beauté de la prisonnière, il conçut le projet de la délivrer et de l'épouser; mais son plan fut découvert et il fut condamné à mort, 1572. — Henri H., comte de Northampton et 2<sup>e</sup> fils du comte de Surrey, né à Norfolk en 1539, mort en 1614, s'attacha successivement au comte d'Essex et à Robert Cécil, l'adversaire de son premier protecteur. À l'avènement du roi d'Écosse (Jacques I.), qu'il avait contribué à placer sur le trône, il fut fait comte de Northampton et garde du sceau privé. C'était un homme sans honneur, qui se fit l'instrument des infâmes passions de Jacques I. — Charles H., comte de Nottingham, grand amiral d'Angleterre, 1536-1624, était fils de William Howard, baron d'Effingham, et petit-fils du second duc de Norfolk. Il commanda en 1588 la flotte qui détruisit l'*Invincible armada* des Espagnols; en 1596, il s'empara de Calix et brûla dans ce port une nouvelle flotte espagnole: il fut fait en récompense comte de Nottingham. Essex, jaloux de sa gloire, essaya vainement de le perdre, on dit que Howard s'en vengea dans la suite en l'empêchant d'obtenir sa grâce d'Élisabeth, lorsqu'il eut été condamné pour trahison. — Thomas H., 6<sup>e</sup> duc de Norfolk et comte d'Arundel, célèbre ami des arts. F. ARUNDEL. — William H., comte de Stafford, fils du 6<sup>e</sup> duc de Norfolk. F. STAFFORD. — Charles H., 11<sup>e</sup> duc de Norfolk, d'une lignée cadette, issue du 4<sup>e</sup> duc, abandonna le Catholicisme en 1780, afin de pouvoir porter le titre de comte-maréchal d'Angleterre (office héréditaire dans sa famille), entra aux Communes en 1780, fit de l'opposition au ministère de lord North, et fut pour beaucoup dans sa chute. Il combattit Rockingham, Shelburne et Pitt, qui voulaient faire la guerre à la France, mais, une fois la guerre adoptée, il se joignit au ministère pour qu'elle fût faite le mieux possible. Il mourut en 1815, sans postérité, et le titre de duc de Norfolk passa à un parent éloigné, également issu du 4<sup>e</sup> duc de Norfolk. HOWARD (Catherine), 5<sup>e</sup> femme de Henri VIII, était fille d'Edmond Howard, 3<sup>e</sup> fils du second duc de Norfolk, Thomas Howard. Elle inspira une vive passion au roi Henri VIII, qui l'épousa en 1540; mais deux

ans après, ce prince soupçonneux et cruel l'envoya au supplice sous prétexte d'infidélité.

HOWARD (John), philanthrope anglais, né en 1726 à Smithfield, était fils d'un tapissier qui lui laissa de la fortune. Ayant été pris sur mer par les Français et retenu quelque temps en captivité, il fut tellement ému du sort des prisonniers, qu'il résolut de consacrer sa vie à les souager. Il parcourut presque toute l'Europe pour visiter les prisons, les lazarets et les hôpitaux, cherchant partout les moyens de remédier à l'insalubrité de ces établissements, et de donner aux malades les soins les plus efficaces. Il mourut en 1790 d'une fièvre maligne contractée à Kherson, en Russie, en visitant un malade. On lui a érigé une statue. On a de J. Howard : *État des prisons en Angleterre*, 1777, trad. en français en 1788; *Des principaux lazarets de l'Europe*, 1789, trad. en 1800, et des *Mémoires*, publ. en 1850 par H. Dixon. Son nom est resté à un système de prison perfectionné.

HOWE (Richard Scrope, comte), marin anglais, né à Londres en 1726, mort en 1799, avait servi avec distinction dans la guerre d'Amérique, et était arrivé au grade d'amiral, lorsqu'en 1793 il fut chargé de combattre la flotte française dans la Manche; il remporta, le 1<sup>er</sup> juin 1794, devant Ouessant, une victoire complète, mais chèrement achetée: c'est dans cette action que périt le *Vengeur*. Il fut en récompense comblé d'honneurs. — Son frère, W. Howe, commanda en chef les armées de terre dans la guerre d'Amérique, battit les Américains près de New-York en 1776, s'empara de cette ville, et remporta une nouvelle vict. près de Philadelphie en 1777; il fut néanmoins remplacé par Clinton en 1778.

HOYA, v. du roy. du Hanovre, sur le Weser, à 40 kil. S. E. de Brême; 2000 hab. Grand pont, vieux château fort. — Hoya était le ch.-l. d'un comté jadis souverain, mais qui n'existe plus que comme prov. du Hanovre. Cette prov. compte 120 000 hab. et a pour ch.-l. Nienburg.

HOZIER (d'), généalogiste. V. D'HOZIER.

HRADISCH, v. de Moravie, dans une ile de la March, ch.-l. de cercle, à 65 kil. S. E. d'Olmultz, 1800 hab. On récolte aux environs d'excellents vins. — Le cercle de Hradisch a env. sur 44 et 250 000 h.

HRADISCHIN, F. PRAGUE.

HRONSVITA, religieuse du couvent de Gandersheim au 5<sup>e</sup> siècle, s'illustra par des écrits en vers et en prose, et s'éleva fort au-dessus des femmes de son temps. On a d'elle des poèmes latins sur la *Virge Marie*, l'*Ascension de Notre-Seigneur*, la *Passion de S. Péage*, la *Conversion de Théophile*, la *Passion de S. Denis*; des comédies religieuses, le *Panégyrique des Othons* (de la maison de Saxe), etc. Tous ces ouvrages offrent des beautés remarquables et des idées originales. Ses *Ouvrages* ont été publiés à Nuremberg en 1501, et à Wittemberg en 1707. M. Maguin a publié son *Théâtre* en 1845, avec une traduction française. M. Vignon Rétif de la Bretonne a traduit en vers libres ses *Poésies*, 1855.

HUALINE, une des îles de la Société, au N. O. d'Utah, à 50 kil. de tour. Port Ouahuaru, à l'O.

HUALLAGA, riv. du Pérou, naît dans les Andes (prov. de Tarima), se nomme d'abord Huannco, du nom d'une ville qu'elle arrose, prend le nom de Hualaga à Muna, entre dans la Colombie, et tombe par deux bras différents dans le Tunguragua, affluent de l'Amaru; 800 kil. de cours.

HUAMANGA, GUAMANGU OU LA PAZ, v. du Pérou, ch.-l. du dép. d'Ayacucho, à 330 k. E. S. E. de Lima; 25 000 h. Evêché, belle cathédrale, collège qui jadis jouissait des privilèges d'université. Fonderie d'argent. — Cette ville, fondée en 1539 par Pizarre, donnait autrefois son nom à une province.

HUANCAYELICA, v. du Pérou (Ayacucho), ch.-l. de dép., dans une vallée des Andes, à 240 k. S. E. de Lima; 12 000 hab. Riches mines de mercure, d'or et d'argent. — Le d-p. a env. 80 000 hab.

HUANTCO, v. du Pérou, anc. ch.-l. du dép. de Junin,

auj. ch.-l. de province, à 250 k. N. E. de Lima, sur l'Huanuco. Jadis plus grande et bien peuplée; très-déchue auj. Ruines d'un palais des Incas et d'un temple du Soleil. — La prov. de H., entre celles de Truxillo et de Tarma, à 90 kil. sur 65 et env. 30 000 h.

**HUARTE** (Juan), philosophe espagnol, né en 1520 à St-Jean-Pied-de-Port dans la Basse-Navarre, mort vers 1590, exerça la médecine à Madrid. On a de lui, en espagnol : *Examen des esprits propres aux sciences*, Pampeune, 1575 (souvent réimprimé, traduit en franç. par G. Chappuis, Lyon, 1580, par d'Alibray, 1645, et d'Alquié, 1672). Il y indique à quels signes on peut reconnaître les dispositions naturelles, mais on y trouve des idées bizarres sur les moyens de procréer les sexes à volonté et de faire naître de grands talents. Cet écrit fut réfuté par J. Gubelet, Paris, 1631, et condamné à Rome.

**HUASCAR**, prince péruvien, eut, à la mort de son père Huana-Capac (1529), le roy. de Cusco en partage, tandis que son frère Atahualpa avait Quito. Mécontent de son lot, il marcha contre son frère, mais fut battu et emprisonné; il sollicita alors l'appui des Espagnols : Atahualpa, en ayant été informé, le fit mettre à mort, 1533.

**HUASCO**, v. du Chili, à 40 kil. N. de Coquimbo, sur la riv. du Huasco. Port vaste, mais peu sûr. Florissante jadis, mais très-déchue. Mines d'argent et de cuivre aux environs.

**HUBER** (Marie), théologienne protestante, aussi remarquable par sa beauté que par sa science et son esprit, née à Genève en 1695, morte en 1753, vécut dans une retraite austère, livrée tout entière à l'étude et à la pratique des bonnes œuvres. On a d'elle : *État des âmes séparés du corps*, 1731-39; *le Monde fou préféré au monde sage*, 1731; *la Religion essentielle distinguée de ce qui n'en est que l'accessoire*, 1738, ouvrage inspiré par une piété sincère, mais qui furent vivement attaqués par les ministres calvinistes parce qu'elle y défendait une doctrine analogue au dogme catholique du purgatoire.

**HUBER** (Jean), dessinateur et naturaliste, né à Genève en 1722, mort en 1790, était membre du conseil des Deux-Cents de sa ville natale. Il avait un talent singulier pour tracer des portraits en découpant du papier; il apprit seul la peinture, et présenta avec bonheur plusieurs scènes de la vie privée de Voltaire, dans l'intimité duquel il avait vécu vingt ans. On lui doit de curieuses *Observations sur le vol des oiseaux de proie*, Genève, 1784.

**HUBER** (Franç.), naturaliste, fils du préc., né à Genève en 1750, mort à Lausanne en 1831, fut porté de bonne heure, par l'exemple de son père, à observer la nature, et étudia avec une patience admirable les mœurs des abeilles. Ayant perdu la vue jeune encore, il n'en continua pas moins ses recherches avec le secours de sa femme Aimée Lullin et de François Burnens son domestique. Il publia ses travaux et ses découvertes en 1792 sous le titre de : *Nouvelles observations sur les abeilles*, et sous la forme de lettres à Ch. Bonnet; il en donna une édition plus complète en 1814. On lui doit aussi des recherches sur l'influence de l'air et des gaz par rapport à la germination. — Son fils, Pierre H., m. en 1841, a donné l'*Histoire des mœurs des fourmis*, 1810.

**HUBER** (Michel), littérateur, né en Bavière en 1727, mort à Leipsick en 1804, vint de bonne heure se fixer à Paris, puis alla enseigner le français à Leipsick. Il a traduit en français la plupart des ouvrages de Gessner, ainsi que plusieurs de ceux de Klopstock, Wieland, Gellert, Lessing, Wünckelmann, Kleist, et a ainsi contribué à répandre en France le goût de la littérature allemande. On lui doit encore le *Manuel des amateurs de l'art*, précédé de l'*Hist. de la peinture et de la gravure*, 9 v. in-8, 1797-1808. — Son fils, L. Ferdinand, né à Paris en 1764, mort en 1804, dirigea longtemps l'*Allgemeine-Zeitung*, journal estimé qui paraissait à Ulm. Il avait épousé la fille de Heyne, Thérèse, née à Göttingue

en 1764, morte à Augsbourg en 1829, à qui l'on doit une série de contes et de nouvelles qui eurent le plus grand succès, et qui, de 1819 à 1824, dirigea à Stuttgart le *Morgenblatt*. Ses écrits ont été réunis après sa mort par son fils sous le titre d'*Oeuvres complètes de Thérèse Huber*, 6 vol., Leipsick, 1830-1833.

**HUBERT** (S.), évêque, né vers l'an 656, m. en 728 ou 730, était fils de Bertrand, duc d'Aquitaine, et issu de Clovis. Il vécut d'abord à la cour de Neustrie, la quitta en 674 pour fuir la tyrannie du maire Ebroin, et se réfugia auprès de Pépin d'Héristal, maire d'Austrasie, à la cour duquel il occupa un emploi éminent. Après avoir vécu dans les plaisirs et la dissipation, il se convertit, vers 683, se lia étroitement avec S. Lambert, évêque de Maëstricht, lui succéda en 708, transporta son siège épiscopal à Liège, fit de nombreuses conversions et mérita le titre d'*apôtre des Ardennes*. On le fête le 3 novembre et le 30 mai. Il est le patron des chasseurs; on accorde à ses reliques le pouvoir de guérir la rage. Son corps fut longtemps conservé dans la forêt des Ardennes, à l'abbaye d'Andau, qui a pris de lui le nom de St-Hubert (V. ce nom). Sa Vie a été écrite, en latin, par Jean Robert, Luxembourg, 1621.

**HUBERT** (ordre de St-), ordre chevaleresque de Bavière, avait été créé dès 1444 par Girard V, duc de Berg-et-Juliers, afin de perpétuer le souvenir d'une victoire qu'il avait remportée le jour de la St-Hubert, et fut transporté en Bavière au xviii<sup>e</sup> s. par l'électeur Charles Théodore. Il ne compte que 12 chevaliers et un commandeur. L'insigne de l'ordre est une croix d'or à 8 pointes avec une image de S. Hubert au centre.

**HUBERTSBOURG**, v. du roy. de Saxe, à 40 k. E. de Leipsick. Vieux château. C'est là que fut conclu le 15 février 1763, entre la Prusse, l'Autriche et la Saxe, le traité de paix qui mit fin à la guerre de Sept ans : Marie-Thérèse renonça à ses prétentions sur la Silésie et sur Glatz; Frédéric II, de son côté, rendit l'électorat de Saxe au roi de Pologne.

**HUBNER** (Jean), géographe et historien, né en 1668 à Zittau dans la Haute-Lusace, mort en 1731, fut professeur de géographie à Leipsick, et recteur du *Johanneum* de Hambourg. On a de lui : *Questions sur la géographie ancienne et moderne*, Leips., 1693; *Questions sur l'histoire politique*, 1697; *Géographie universelle*, 1705, trad. par Duvernois, 1757; *Tables géographiques*, 1708 et 1735; *Bibliotheca historica Hamburgensis*, 1715; *Museum geographicum*, Catalogue des meilleures cartes, publié par son fils, Hambourg, 1746. Il a aussi publié des *Histoires bibliques*, qui ont eu plus de cent éditions.

**HUCQUELIERS**, ch.-l. de c. (Pas-de-Calais); à 18 kil. N. E. de Montreuil; 800 hab.

**HUDDERSFIELD**, v. d'Angleterre (York), à 54 kil. S. O. d'York, sur la Colne; 30 000 hab. Grand entrepôt du commerce des draps et lainages. Canal communiquant avec Ashton. — On croit que c'était la station romaine appelée *Cambodunum*.

**HUDIBRAS**. V. BUTLER.

**HUDSON** (Henri), navigateur, fit plusieurs voyages pour le compte d'une compagnie de négociants anglais dans le but de découvrir un passage pour pénétrer en Amérique, soit par le nord-ouest, soit par le nord-est (au N. de l'Asie), découvrit dans l'Amérique septentrionale en 1609 et 1610 le grand fleuve qui porte son nom, puis le détroit et la grande baie auxquels son nom est également resté, enfin une autre baie, qu'il nomma baie de Saint-Michel, du jour où il l'avait reconnue. Les vivres étant venus à manquer, l'équipage se révolta, et le malheureux Hudson fut déposé, avec son fils et quelques matelots, sur une chaloupe et abandonné (1611); depuis on n'a plus entendu parler de ces infortunés. Les détails des expéditions de Hudson se trouvent dans le tome IV du recueil de Purchas, dans les X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> tomes des *Petits voyages* de Debyr. Ses *Voyages* ont été réédités à Londres en 1860 par Asher.

**HUDSON** (John), philologue, né en 1662 à Wide-



hap, dans le Cumberland, mort en 1719, fut conservateur de la bibliothèque Boulléenne, puis principal du collège de Ste-Marie à Oxford. On a de lui des éditions estimées de *Fellicus Paterculus*, Oxford, 1693; de *Thucydide*, 1696; des *Geographi veteris scriptores graeci minores*, 1698; de *Denys d'Halicarnasse*, 1704; de *Longin*, 1710; d'*Esopé*, 1718; de *Joséphe*, avec version latine, 1720.

HUDSON LOWE. V. LOWE.

HUDSON ou NORTH RIVER, fleuve des États-Unis, prend sa source dans les mont. situées à l'O. du lac Champlain, communique avec ce lac par un canal, et, après un cours de 450 kil., se jette dans l'Océan Atlantique, au-dessous de New-York. Il communique aussi par des canaux avec le lac Érié et le fleuve Delaware. Il doit son nom au navigateur Hudson, qui le découvrit en 1609.

HUDSON (baie ou mer d'), vaste golfe de l'Océan Atlantique, dans le nord de l'Amérique septentrionale, s'étend de 51° 15' à 70° lat. N. et de 78° à 98° long. O., et s'avance dans la partie septentrionale de la Nouv.-Bretagne, entre la Nouv.-Galles à l'O., le Canada au S., et le Labrador à l'E. Au N. E. se trouvent la terre de Cumberland et les détroits d'Hudson, de Frobisher et de Cumberland, par lesquels la mer d'Hudson communique avec l'Océan. Cette mer peut avoir 2200 kil. du N. au S., 950 de l'E à l'O. Plusieurs grands fleuves viennent s'y décharger : au S. l'Albany, l'Atituble, le Moose; à l'O. le Severn, le Nelson, le Churchill; à l'E. l'East-Main, etc. — Le danois Anskold découvrit le premier cette mer; Hudson l'explora en 1610 et lui laissa son nom. En 1670, sous Charles II, s'établit au S. de cette baie la célèbre *Compagnie de la baie d'Hudson*, pour le commerce des fourrures.

HUDSON (détroit d'), détroit qui unit la mer d'Hudson à l'Océan Atlantique, est situé au N. du Labrador. Il est souvent fermé par les glaces.

HUDSON, v. des États-Unis (New-York), sur le fleuve Hudson, r. g., à 140 k. E. N. E. de New-York, à 50 k. S. d'Albany, ch.-l. du comté de Columbia; 7000 h. Beau port, armemens pour la pêche de la baleine; manufacture de coton. — Fondée en 1784.

HUE (François, valet de chambre du Dauphin, fils de Louis XVI, fut enfermé au Temple avec la famille royale, et lui témoigna un dévouement sans bornes. Il survécut à ses maîtres, et put sortir de France; il y rentra à la Restauration, et devint premier valet de chambre de Louis XVIII. Il m. en 1819. On a de lui les *Dernières années de Louis XVI*, 1814.

HUE ou HUÉ-FO, capit. de la Cochinchine et de tout l'empire d'An-nam, dans une île d'un fleuve nommé aussi Hué, près de la mer de Chine, par 105° 2' long. E., 16° 23' lat. N.; env. 150 000 hab. Ville belle et très-forte; citadelle flanquée de 12 bastions : les fortifications sont l'œuvre d'ingénieurs français, qui les exécutèrent à la fin du XVIII<sup>e</sup> s.; arsenaux, fonderie de canons, chantiers de construction; 4 grands canaux navigables. Ecoles, commerce.

HUELGOAT, ch.-l. de cant. (Finistère), à 35 kil. S. E. de Chateaulin. 800 hab. Plomb argentifère.

HUELVA, *Onuba*, v. et port d'Espagne (Andalousie), ch.-l. d'intend., sur l'Atlantique, à 96 kil. O. de Séville; 8000 h. Chantiers de construction. Exportation de fruits en Portugal et de poisson frais à Séville. Aux env., mines de soufre, de cuivre et de manganèse. — La prov. d'Huelva, entre l'Estramadure au N., la Méditerranée au S., et le Portugal à l'O., est formée d'une partie occidentale de l'Andalousie; 155 000 h.

HUEKTA (García de la), poète espagnol, né en 1729 à Zafra (Estramadure), mort en 1797, bibliothécaire royal, membre de l'Académie de Madrid, a composé des *Eglogues de pêcheurs*, un poème mythologique, *Jupiter conservateur*, une tragédie de *Rachel*, 1778, fort estimée, et a donné un *Théâtre espagnol choisi*, 1785-88, 16 vol. in-8. Cet écrivain soutint avec zèle la littérature nationale contre l'envahissement des littératures étrangères.

HUESCA, *Osea*, v. d'Espagne (Aragon), ch.-l. d'intend., à 50 kil. N. E. de Saragosse, sur l'Isuela; 9200 hab. Evêché, université. Belle cathédrale gothique; palais *Huaza*. Cette v. fut très-florissante du temps des Romains. Sertorius y établit des écoles publiques; Jules César l'embellit. Pierre I Penleua aux Maures en 1098, après 2 ans de siège. Elle fut alors un instant la capit. d'un petit Etat indépendant qui prit le titre de royaume. En 1364, Pierre IV y établit une université à laquelle il donna le nom de *Sertorius*. — L'intend. civile d'Huesca à 135 kil. sur 110, et compte 150 000 hab.

HUESCAR, v. d'Espagne (Grenade), à 138 k. N. E. de Grenade; 7000 hab. Château fort. — Près de là, ruines d'*Huescar-la-Vieja*, dont on attribue la fondation aux Carthaginois.

HUET (P. Daniel), savant prêtre, né en 1630 à Caen, mort à Paris en 1721, à 91 ans, voyagea dans sa jeunesse, se fit connaître de bonne heure par des ouvrages pleins d'érudition, fut adjoint en 1670 à Bossuet comme sous-précepteur du Dauphin, commença dès cette époque, sur l'invitation du duc de Montausier, la belle collection des classiques *od usum Delphini*, qu'il dirigea jusqu'à la fin, et fut reçu en 1674 à l'Académie française. Depuis longtemps déjà il était membre et président de l'Académie des sciences de Caen, qu'il avait fondée lui-même en 1652. Il se fit ordonner prêtre en 1676 seulement, obtint en 1678 l'abbaye d'Aulnay près de Caen, et devint en 1689 évêque d'Avranches. Il se démit en 1699 de son évêché, afin de se livrer tout entier à son goût pour l'étude, et se retira dans la maison professe des Jésuites à Paris (actuellement lycée Charlemagne), où il resta jusqu'à sa mort. Après avoir été enthousiaste du système de Descartes, Huet devint un de ses plus grands adversaires. Ses principaux ouvrages sont : *De interpretatione*, 1661, dialogue où il traite de l'art de traduire; *Originis commentarii in S. Scripturam*, 1668; *Lettre sur l'origine des romans*, 1670; *Demonstratio evangelica*, 1679, ouvrage d'une érudition immense, mais rempli de conjectures hasardées : on a dit que Huet n'y avait démontré que sa science; *Censura philosophiae cartesianae*, 1689, qu'il compléta dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire du Cartésianisme*, 1692; *Quaestiones Aeternae de concordia rationis et fidei* (qu'il intitula ainsi parce qu'il les écrivit dans son abbaye d'Aulnay), 1690; *Hist. du commerce et de la navigation des anciens*, 1716; *P. D. Huetti comment. de rebus ad eum pertinentibus*, 1718 (écrit où l'on trouve une foule de détails intéressants, et qui a été trad. par Ch. Nisard sous le titre de *Mémoires de D. Huet*, 1854); *Traité philosophique de la faiblesse de l'esprit humain*, 1723; ce dernier ouvrage, qui fit ranger l'auteur parmi les sceptiques, n'a été publié qu'après sa mort et sans nom. Huet s'est aussi exercé en poésie : on a de lui un vol. de *Poemata*, 1700 et 1709, qui contient des vers grecs et latins élégants et souvent spirituels. D'Olivet, ami de Huet, a publié un *Huetiana*, 1722. On conserve à la bibliothèque impériale 300 *Lettres latines* de Huet (de 1650 à 1714). On a découvert en 1852 de nouvelles lettres et des papiers importants pour la biographie de Huet, qui ont été déposés à l'Acad. de Caen. M. Huet de Guerville, petit-neveu de l'évêque, a publié ses *Oeuvres complètes*, 1856-60. M. de Gournay a donné en 1854 : *Huet, sa vie et ses ouvrages*.

HUFELAND (Wilhelm), médecin, né en 1762 dans la régence d'Erfurt, mort à Berlin en 1836, exerça d'abord à Weimar, fut nommé professeur à Iéna en 1793, puis médecin du roi de Prusse (1801), professeur à l'Université de Berlin (1809), conseiller d'Etat (1810), enfin directeur de l'Académie militaire de médecine et de chirurgie (1819). On a de lui : *l'Art de prolonger la vie humaine*, ou *Macrobiotique*, 1796 (plusieurs fois trad. en franç., 1799, 1824, 1837, etc.); *Consuls aux mères sur l'éducation physique*, 1799; *Système de médecine pratique*, 1800-03; *Hist. de la santé*, 1812. Il publia depuis 1795 un *Journal de mé-*

*decine pratique*, qui exerça une utile influence. Au milieu des doctrines contradictoires qui se combattaient, Hufeland se fit remarquer par son impartialité et son éclectisme : il fut un des premiers à reconnaître les phénomènes du magnétisme animal.

**HUGO** (Ch. L.), historien lorrain, né en 1667 à St-Mihiel, mort en 1739, entra dans l'ordre des Prémontrés, devint en 1722 abbé d'Étival et en 1728 évêque *in partibus* de Ptolémaïde. On a de lui, en latin : la *Vie de S. Norbert*, fondateur des Prémontrés, les *Annales de l'ordre des Prémontrés*, et en français : *l'Origine de la maison de Lorraine*, Nancy, 1711, ouvrage hostile à la France, qui fut condamné par le parlement de Paris.

**HUGO** (Gust.), juriconsulte allemand, né en 1764, à Lœrrach (Bade), mort en 1844, enseigna le droit romain à Gœttingue et suivit dans son enseignement l'ordre des matières et non plus celui des titres des *Pandectes*. On lui doit : le *Droit naturel considéré comme philosophie du droit positif*, Gœtt., 1809, et *l'Histoire du droit romain*, 1810.

**HUGO** (Jos. Léopold Sigisbert), général français, né en 1774 à Nancy, mort en 1838, s'enrôla à 14 ans, se distingua dans les campagnes de la République sous Moreau, Kléber et Masséna, puis entra au service de Joseph Bonaparte, alors roi de Naples, et le suivit en Espagne, où il rendit de grands services ; il combattit sans relâche l'*Empecinado*, redoutable chef de guérillas, contribua puissamment à la victoire d'Ocana, fut en 1812 gouverneur de Madrid, et commanda l'arrière-garde lors de la retraite. Il a publié des écrits estimés sur l'art militaire et des *Mémoires*, 1825. — Il est père du célèbre poète Victor Hugo, né en 1802, et d'Abel Hugo, homme de lettres, 1788-1855, qui écrivit dans les petits journaux et travailla pour le théâtre, et qui publia, en outre, plusieurs compilations qui eurent un succès populaire : *France pittoresque*, 1833, *France militaire*, 1834, *France historique et monumentale*, 1836-43.

**HUGUENOTS**, nom donné en France aux partisans de la Réforme et plus spécialement aux disciples de Calvin. Les uns font dériver ce nom d'un certain Hugues, chef d'un parti religieux et politique à Genève ; les autres, avec plus de raison, de l'allemand *eidenossen*, associés par serment, nom donné d'abord aux habitants de Genève soulevés et ligés contre le duc de Savoie.

**HUGUES LE GRAND**, dit aussi le *Blanc* et l'*Abbé*, comte de Paris, duc de France et père de Hugues-Capet, était fils de Robert, comte de Paris, qui disputa la couronne à Charles le Simple. Hugues était, comme son père, plus puissant que le roi, son suzerain, et fut aussi presque toujours en guerre avec lui. Après la bataille de Soissons, où Robert avait été tué (923), il fit nommer roi Raoul, duc de Bourgogne, son beau-frère. En 936, il fit reconnaître Louis IV, d'*Outremer*, mais il ne tarda pas à avoir des démêlés avec lui : il le vainquit devant Laon, le fit prisonnier, et ne lui rendit la liberté qu'après avoir obtenu la cession de cette ville. Cependant, menacé des foudres de l'Église, il prêta serment de fidélité au roi. A la mort de celui-ci (954), il contribua puissamment à faire reconnaître son fils Lothaire, mais en même temps, il ajouta à ses domaines la Bourgogne et l'Aquitaine. Il commença de nouveau à devenir menaçant lorsqu'il mourut, en 956. Il dut son surnom de *Grand* à sa taille ou à l'étendue de ses domaines plutôt qu'à ses actions. On le surnommait le *Blanc* à cause de son teint pâle, l'*Abbé* parce qu'il possédait les abbayes de St-Denis, de St-Germain des Prés et de St-Martin de Tours.

**HUGUES CAPET**, chef de la 3<sup>e</sup> dynastie des rois de France, fils de Hugues le Grand, était déjà duc de France et comte de Paris lorsqu'en 987, après la mort de Louis V, dans une assemblée de ses vassaux tenue à Noyon, il se fit proclamer roi au détriment de Charles, duc de Basse-Lorraine et oncle du feu roi. Il choisit Paris pour sa résidence, associa son fils Robert à la royauté (988), fit de nom-

breuses concessions au clergé pour se le concilier, et marcha ensuite contre Charles de Lorraine, qui avait été proclamé roi à Laon (988). Après quelques hostilités sans importance, la trahison de l'évêque Adalbéron lui livra le prétendant (991) : Hugues l'enferma dans la prison d'Orléans, où il mourut un an après. Il mourut lui-même en 996, laissant la couronne à son fils Robert. Pour l'origine de son surnom de *Capet*, V. *CAPET*.

**HUGUES**, comte de Vermandois, 3<sup>e</sup> fils de Henri I, roi de France, né en 1057, fut un des principaux chefs de la 1<sup>re</sup> croisade, se couvrit de gloire à la bat. de Dorylée (1097) et aux sièges de Nicée et d'Antioche, puis repassa en France, mais, touché des reproches qui lui étaient faits au sujet de son retour, il alla de nouveau en Asie combattre les infidèles : blessé à la bat. d'Héraclée, où les Chrétiens furent vaincus, il mourut peu après, 1102. Par son mariage avec Adélaïde, fille d'Herbert de Vermandois, il devint la tige de la 2<sup>e</sup> maison de Vermandois.

**HUGUES DE PROVENCE**, roi d'Italie, fils de Théobald, comte de Provence, et de Berthe, fille de Lothaire II, roi de Lorraine, régna d'abord en Provence. Il enleva en 926 la couronne d'Italie à Rodolphe, roi de Bourgogne transjurane, que les Italiens avaient chassé, et se fit proclamer roi à Pavie. Il contint les rebelles par les supplices, fit arracher les yeux à son propre frère Lambert, duc de Toscane, et le dépoilla ; il se disposait à faire éprouver le même sort à Béranger, marquis d'Ivrée, son neveu, quand celui-ci prit les armes et le força à se réfugier en Provence, où il mourut l'année suivante (947). Pour s'assurer la domination de l'Italie centrale, Hugues avait épousé la fameuse Marosie, alors toute-puissante à Rome. Son fils Lothaire, qu'il avait associé à la couronne dès 931, soutint quelque temps la lutte contre Béranger.

**HUGUES** (S.), abbé de Cluny, né à Semur en Brienois, vers 1024, mort en 1109, était fils de Dalmace, seigneur de Semur, et descendait des anciens ducs de Bourgogne. Il se fit une grande réputation de sainteté, et fut élu en 1049 abbé et général de l'ordre de Cluny. Il imposa à ses religieux une discipline sévère et fit fleurir parmi eux les sciences et les lettres. Il se vit recherché par l'empereur Henri III, qui le choisit pour parrain de son fils ; d'Alphonse, roi de Castille, qu'il réconcilia avec son frère Sanche, et des papes Léon IX, Victor II, Étienne X, Alexandre II, Grégoire VII ; il fut légat de ce dernier. On le fête le 29 avril. — Un autre S. Hugues, contemporain et ami du préc., né en 1053, mort en 1132, était évêque de Grenoble (1080) : c'est lui qui mit S. Bruno et ses compagnons en possession de la Grande-Chartreuse. On le fête le 1<sup>er</sup> avril.

**HUGUES DE FLEURY** ou de *SAINTE-MARIE*, moine de Fleury ou St-Benoît-sur-Loire, m. vers 1120, a laissé un *Traité de la puissance royale et de la dignité sacerdotale*, publié par Baluze, et une *Chronique* en 6 livres, connue sous le nom de *Chronicon Floriacense*, publiée à Munster en 1638. Elle va jusqu'en 840.

**HUGUES DE ST-VICTOR**, religieux de l'abbaye de St-Victor à Paris, surnommé le *second Augustin*, né près d'Ypres à la fin du xi<sup>e</sup> s., mort en 1140, se fit remarquer par l'élégance de son style et par sa tendance mystique. Il a laissé des *Commentaires sur l'Écriture sainte* ; une *Somme des sentences*, des *traités des Sacrements*, de la *Manière d'étudier*, de la *Sagesse du Christ*, ainsi qu'une *Chronique* qui va jusqu'en 1128. Ses écrits, tous en latin, ont été publiés à Rouen, 1648, 3 vol. in-fol. On lui a attribué plusieurs ouvrages, notamment les *traités De Claustro animæ et De Medicina animæ*, qui sont de Hugues de Fouilloi, moine contemporain. L'abbé Migne a réuni en 1854 les œuvres de St-Victor.

**HUGUES DES PAYSANS**, de la maison des comtes de Champagne, est un des chevaliers qui fondèrent en 1118 l'ordre des Templiers. Il mourut en 1136.

**HUGUES** (Victor), né à Marseille vers 1770, mort

eu 1826, remplit en 1793 les fonctions d'accusateur public, fut nommé en 1794 commissaire de la Convention aux îles du Vent, se mit à la tête des troupes, et reprit sur les Anglais la Guadeloupe, la Désirade, Marie-Galante et les Saintes. Son administration, habile, mais tyrannique, le fit surnommer le *Hobespierre des colonies*. Le Directoire déclara qu'il avait bien mérité de la patrie, et le nomma gouverneur de la Guyane. Accusé en 1809 d'avoir mal défendu cette colonie contre les Anglais et les Portugais, il se vit traduit devant une commission militaire, mais fut acquitté.

**HUIS** (l') ou **LUIYS**, ch.-l. de c. (Ain), à 25 kil. O. de Belley, près de la r. g. du Rhône; 1200 hab.

**HUISNE** (l'), *Idonia* ou *Vinca*, riv. de France, naît à St-Hilaire près de Bellême (Orne), baigne Nogent-le-Rotrou, La Ferté-Bernard, Montfort, et tombe dans la Sarthe, à 2 kil. au dessous du Mans, après un cours de 125 kil.

**HULANS**, corps de cavalerie. V. ce mot au *Dict. univ. des Sciences*.

**HULIN** (P. Aug.), général français, né à Paris en 1758, mort en 1841, se signala au 14 juillet 1789 parmi les vainqueurs de la Bastille, fut nommé la même année commandant de la garde nationale de Paris, accompagna Bonaparte en Italie en qualité d'adjudant général, fut chargé en 1797 et 1798 du commandement de Milan, devint en 1803 général de division et commandant de la garde consulaire, présida en 1804 le conseil de guerre qui condamna le duc d'Enghien, fit avec distinction les campagnes d'Allemagne, et commanda les places de Vienne et de Berlin (1806). Il était à la tête de la force armée à Paris lorsque éclata la conspiration de Mallet (1812) : il la fit échouer par sa courageuse résistance, et reçut en cette occasion d'un des conjurés un coup de pistolet qui lui fracassa la mâchoire. Au retour des Bourbons, il se vit forcé de quitter la France; il ne put y rentrer que plusieurs années après. Il a publié des *Explications au sujet du jugement du duc d'Enghien*, 1833.

**HULL** ou **KINGSTON-UPON-HULL**, v. maritime d'Angleterre (York), à 60 k. S. E. d'York et à 249 k. N. de Londres, au confluent de l'Humber et de l'Hull, près de leur embouchure; 90 000 h. Citadelle, beaux bassins, beaucoup de belles maisons dans les quartiers neufs; belle église gothique de la Trinité, statue de Wilberforce, qui y est née. École latine, école de navigation. Grande industrie : savon, fonderie de fer, raffinerie de sucre, chantiers de construction, moulins à farine et à huile, bière, blanc de cèruse, etc. Beaucoup de commerce. Hull est le marché principal du bassin de l'Humber : canaux, chemins de fer. — Cette ville fut fondée par Édouard I, d'où son nom de *Kingston* (ville du roi); elle soutint en 1643, sous le commandement de lord Fairfax, un siège long et acharné contre les troupes royalistes.

**HULST**, v. du roy. de Hollande (Zélande), ch.-l. de district, sur un bras de l'Escaut; 2000 hab. C'était jadis une place forte. Patrie de Corn. Jansénius, év. de Gand (distinct du célèbre évêque d'Ypres).

**HUMBER**, *Abus*, large riv. d'Angleterre, qui sépare les comtés d'York et de Lincoln, est formée par la réunion de l'Ouse (déjà grossie par le Derwent, l'Ayr, la Dun) et du Trent, passe à Hull et tombe dans la mer du Nord, après 60 kil. de cours. L'Humber a 1600<sup>m</sup> de largeur à la jonction de l'Ouse et du Trent et a 10 kil. à son embouchure.

**HUMBERT I**, dauphin du Viennois, né vers 1240, était le 2<sup>e</sup> fils d'Albert III de la maison de La Tour. Il épousa en 1273 Anne, fille du dauphin Guignes VI, et par suite de ce mariage devint maître du Viennois en 1281. Il eut à défendre son héritage contre Robert, duc de Bourgogne, et contre le comte de Savoie : il fit sa paix avec le 1<sup>er</sup> en 1285; mais le 2<sup>e</sup> lui imposa des conditions onéreuses, ce qui fut un sujet continuel de guerres. En 1306 il abdiqua et prit l'habit religieux chez les Chartreux du val Ste. Marie, au diocèse de Valence; il y mourut l'année suivante. — Hum-

bert II, dernier dauphin du Viennois, fils de Jean II, né en 1312, succéda en 1333 à son frère Guignes VIII. Il établit un conseil de justice qui donna naissance au parlement de Dauphiné, et fonda une université à Grenoble. En 1343, dix ans après la mort de son fils André, il assura le Dauphiné au roi de France, Philippe VI de Valois, sous la condition qu'un fils de France porterait le nom de Dauphin et joindrait à ses armes celles du Dauphiné. Il se croisa en 1346, et gagna un léger avantage sur les Turcs près de Smyrne. A son retour, il abdiqua, remit le Dauphiné au roi de France (1349), et prit l'habit religieux chez les Dominicains. Il fut nommé patriarche d'Alexandrie en 1352, puis administrateur de l'archevêché de Reims; il alla être élevé sur le siège de Paris lorsqu'il mourut, en 1355.

**HUMBERT** ou *Blanches mains*. V. SAVOIE.

**HUMBOLDT** (Ch. Guill., baron de), ministre d'État, chambellan et conseiller privé du roi de Prusse, né en 1767 à Potsdam, m. en 1835, fut employé comme ambassadeur ou comme ministre plénipotentiaire de Prusse dans tous les congrès qui se tinrent de 1810 à 1820, puis plusieurs fois appelé au ministère et fit partie de la commission chargée de préparer une constitution. Il résigna ses fonctions en 1819, désespérant de voir cette constitution réalisée. Il s'est fait un nom dans la science par ses recherches sur l'étude comparée des langues. On a de lui : *Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne au moyen de la langue basque*, 1821; *Dictionnaire basque* (dans le *Mithridate ou Dictionnaire polyglotte* d'Adelung, t. IV); *Lettre sur les formes grammaticales en général et sur la langue chinoise en particulier* (en français), 1827. Il a laissé deux ouvrages inachevés, l'un sur les *Langues de l'archipel Indien*, l'autre sur la *Philosophie des langues*. Ses *Oeuvres* ont été recueillies en 6 v. in-4, Berlin, 1841-48.

**HUMBOLDT** (Alexandre, baron de), savant et voyageur, frère du préc., né en 1769 à Berlin, m. en 1859. Avide de science, il conçut de bonne heure le projet d'une vaste exploration scientifique, vint en 1797 à Paris pour la préparer, y connut Bonpland, qu'il associa à son projet; s'embarqua avec lui en 1799, explora une grande partie de l'Amérique du Sud, naviguant en canot sur les grands fleuves, approchant des cratères des volcans, montant sur le Chimborazo, où il s'éleva jusqu'à 6072<sup>m</sup>; visita avec le même soin Cuba, le Mexique, ne revint en Europe qu'en 1804, se fixa à Paris pour y rédiger son *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau Continent*, ouvrage en 6 parties, dont la publication, commencée en 1805, ne demanda pas moins de 20 ans; entreprit en 1828, aux frais de l'empereur de Russie, avec Rose et Ehrenberg, un voyage d'exploration en Russie et dans l'Asie centrale, et en publia la relation à Paris de 1837 à 1843; quitta définitivement la France en 1847 pour retourner à Berlin, et se mit, malgré son grand âge, à rédiger un vaste ouvrage qui devait présenter l'ensemble des résultats de ses longues études; cet ouvrage, intitulé *Cosmos ou Description physique du monde*, et rédigé en allemand, parut à Berlin de 1847 à 1851; il fut immédiatement traduit en français par MM. Faye et Galuski. Al. de Humboldt a donné, en outre, une foule d'ouvrages détachés et de mémoires sur des questions de physique terrestre, de botanique, de physiologie, de géologie, de géographie, etc. Ce savant renouvelé sur plusieurs points la face des sciences, mais il a surtout avancé la géographie physique et la géographie botanique. Membre de toutes les sociétés savantes, admis dans l'intimité du roi de Prusse, dont il était conseiller privé, recherché par les hommes les plus distingués de tous les pays civilisés, Humboldt a obtenu tous les honneurs auxquels peut aspirer un savant. Il conserva jusqu'à la fin de sa longue vie, avec une santé robuste, l'usage de ses hautes facultés; on a publié sa *Correspondance avec Fernagen* de 1827 à 1858 et sa *Correspond. scient. et littér.*, avec notice de M. de La Roche-Beaucourt (1855).

**HUME** (David), philosophe et historien, né en 1711 à Edimbourg, d'une famille noble, mais peu fortunée, passa sa jeunesse en France où il habita Reims, puis La Flèche, et composa dans cette dernière ville son premier ouvrage, le *Traité de la Nature humaine* (1737), qui fut peu remarqué. Il le fit suivre d'*Essais moraux, politiques et littéraires* (1742), qui commencèrent sa réputation. De retour en Angleterre en 1746, il fut successivement précepteur du marquis d'Analdale et secrétaire du général St-Clair, qu'il accompagna dans son ambassade à Vienne et à Turin. Il publia en 1751 de nouveaux *Essais*, en 1752 des *Recherches sur les principes de la morale*, une *Histoire naturelle de la religion*, et quelques autres écrits philosophiques. Il fut nommé la même année bibliothécaire à Edimbourg. C'est alors qu'il entreprit le plus important de ses ouvrages, *l'Hist. d'Angleterre*, qui parut de 1754 à 1761. Il accompagna en 1761 lord Hertford à Paris comme secrétaire d'ambassade, et s'y lia avec J. J. Rousseau, qui le suivit à Londres en 1766; mais il survint bientôt entre les deux amis une rupture éclatante. Il fut nommé en 1767 sous-secrétaire d'Etat; deux ans après il quitta les affaires et se retira à Edimbourg, où il mourut en 1776. Comme philosophe, Hume professa un scepticisme d'un nouveau genre: selon lui, nos idées ne sont que des copies des impressions que nous avons reçues, et ne peuvent nullement nous instruire de la réalité des objets; il nous réduit ainsi à l'idéalisme et à une sorte de nihilisme; il attaqua surtout l'idée de cause et le rapport de cause à effet, dans lequel il ne voit que la succession constante de faits associés dans notre esprit par l'habitude; il mit en doute la Providence, la religion, les miracles; cependant il respecta la morale, prouva qu'on ne peut la fonder sur l'intérêt et admit une sorte de *sentiment moral*. Comme historien, Hume introduisit une critique sévère dans l'examen des faits; cependant il se montre quelquefois partial: son *Histoire d'Angleterre* est condamnée à Rome, ainsi que ses *Essais philosophiques*. Les *Oeuvres philosophiques* de Hume ont été pour la 1<sup>re</sup> fois réunies en 1826, à Edimbourg; son *Histoire* a été plusieurs fois réimprimée, notamment en 1826, à Oxford, 13 v. in-8, avec la continuation de Smollett. Ses *Oeuvres philosophiques* ont été traduites en français, en 7 v. in-12, Londres, 1788 (trad. encore incomplète); son *Histoire d'Angleterre*, traduite d'abord partiellement par l'abbé Prévost, par Mme Belot, etc., a été publiée en entier à Paris, de 1819 à 1822, en 22 vol. in-8, avec un *Essai sur la vie et les écrits de l'auteur*, par Campenon. Hume a laissé des *Mémoires* et une *Correspondance*, qui ont été publiés à Edimbourg en 1847, par H. Burton.

**HUMFROY**, le 3<sup>e</sup> des 12 fils de Tancrède de Hauteville, succéda en 1051 à son frère Drogon comme comte de la Pouille, combattit avec succès les Grecs, les Allemands et Léon IX, ligués contre les Normands, fit le pape lui-même prisonnier au combat de Civitella, 1053, mais le traita avec le plus grand respect, et obtint de lui l'investiture des pays conquis ou à conquérir en Italie, 1054: c'est de cette époque que date la suzeraineté du St-Siège sur le royaume de Naples. Il m. en 1057, et eut pour successeur son frère Robert Guiscard.

**HUMIÈRES** (L. de CREVANT, maréchal d'), général et courtisan de Louis XIV, jouit des bonnes grâces du roi, fut l'ami particulier de Louvois, obtint le gouvernement de la Flandre, se distingua au siège d'Arras (1658), fut nommé en 1668 maréchal, prit la ville d'Aire (1676), commanda l'aile droite à Cassel (1677), s'empara de Gand (1678), de Courtray (1683), et fut nommé en 1685 grand maître de l'artillerie. Ayant éprouvé un échec en Flandre (1689), il fut remplacé par Luxembourg. Il avait refusé en 1672 de servir sous Turenne, récemment nommé maréchal-général.

**HUMIÈRES** (Mme d'). V. GACON-DUFOUR (Mad.).

**HUMILIES** (Ordre des), confrérie religieuse des deux sexes, fondée à Milan vers 1134 par S. Jean de

Méda, suivait une règle qui avait beaucoup de rapport avec celle de St-Benoit et s'adonnait en même temps à la fabrication du drap. L'ordre ayant dégénéré, le pape Pie V le supprima en 1571.

**HUMMEL** (J. Népomucène), compositeur et pianiste allemand, né à Presbourg en 1778, m. en 1837, se fit admirer dès l'âge de 9 ans par son talent sur le piano, entra comme maître de chapelle au service du prince Esterhazy (1803), puis du roi de Wurtemberg (1816), du grand-duc de Saxe-Weimar (1820), et se vit appelé dans presque toutes les capitales de l'Europe. Il n'eut de rival pour la composition instrumentale que Beethoven. Dans l'exécution, il brillait surtout par la correction et la régularité. Il a laissé, outre de nombreux morceaux de musique instrumentale, 4 opéras, et une *Méthode pour piano*.

**HUNALD**, duc d'Aquitaine depuis 735, fils du duc Eudes, était issu des Mérovingiens. Il eut à soutenir la guerre contre Charles Martel et ses fils, et fut obligé de se reconnaître leur vassal. Pour se venger de son frère Hatton, qui l'avait trahi, il lui fit arracher les yeux; poursuivi par ses remords après ce crime, il abdiqua en faveur de son fils Waïfre, et se retira dans un monastère (745). Il en sortit au bout de 23 ans pour venger la mort de son fils, assassiné par l'ordre de Pépin; fut battu par Charlemagne, puis se retira auprès de Didier, roi des Lombards, qu'il excita à la guerre. Tous deux furent assiégés par Charlemagne dans Pavie, et Hunald périt en 774, assommé par le peuple, sur lequel il avait attiré la guerre.

**HUNDSRÜCK**, c.-à-d. *dos de chien*, contrée montagneuse de la Bavière rhénane et des États prussiens (Prov. Rhénane), est un prolongement des Vosges qui s'étend entre la Nahe, le Rhin et la Moselle. Beaucoup de forêts, entre autres celles de Sohwald et de Hochwald. — Le Hundsrück était jadis compris dans le Palatinat du Rhin, les électeurs de Mayence, Cologne, et le duché de Clèves. Sous l'Empire, il forma les dép. du Mont-Tonnerre, de Rhin et-Moselle, de la Roer. — Quelques-uns dérivent le nom de cette chaîne d'une colonie de Huns que l'empereur Valentin III y aurait établis après la défaite d'Attila.

**HUNERIC**, 2<sup>e</sup> roi des Vandales en Afrique, succéda à son père Genséric en 477, mort en 488. Son règne ne fut qu'une suite de crimes: il fit égorger son frère Théodoric, la veuve de ce prince, ainsi que son enfant, les anciens amis et les ministres de Genséric. Huneric était arien; il persécuta les Catholiques, et en fit, dit-on, périr 40 000 dans d'horribles supplices.

**HUNIGARES** ou HOUNGOURES, anc. peuple de l'Europe au delà du Dniepr, qui apparaît dans l'histoire au VI<sup>e</sup>, VII<sup>e</sup>, VIII<sup>e</sup> siècles, était de race hunnique: son nom signifie Huns de l'Ougrie. Il formait deux grandes tribus, habitant l'une vers les deux grands lacs Onéga et Ladoga, l'autre à l'E. du Dniepr entre ce fleuve et la Desna. Il est croyable que les Hongrois furent principalement des Hunigares de la 2<sup>e</sup> tribu.

**HUNINGUE**, ch.-l. de cant. (Ht-Rhin), à 30 kil. S. E. d'Altkirch et à 3 kil. N. de Bâle, sur la r. g. du Rhin; 1300 hab. Canal. Place jadis très-forte, construite par Vauban en 1668, mais démantelée en 1815, après un siège célèbre où 500 Français, commandés par le général Barbanègre, tinrent pendant douze jours contre 25 000 Autrichiens. — PETIT-HUNINGUE, vge de Suisse, sur la r. dr. du Rhin, à 2 kil. N. de Bâle et vis-à-vis de Huningue; 500 hab. Pêche dusaumon; établissement de pisciculture.

**HUNS**, *Hunni* ou *Chuni*, fameux peuple barbare, était, selon l'opinion la plus commune, d'origine asiatique et de race mongole, et ne différait point des *Hiang-nou*, qui, partis des contrées situées au N. du désert de Kobi, soumièrent les Mandchoux, dévastèrent les frontières septentrionales de la Chine, forcèrent les Chinois à élever la *grande muraille* (vers 210 av. J.-C.), et firent malgré cet obstacle la conquête de l'empire chinois, d'où ils ne furent chassés que 90 ans après J.-C. Affablis par de longues guerres et par des discordes intestines, décimés par une fa-

mine, ces peuples se virent, au commencement du IV<sup>e</sup> siècle, obligés d'abandonner les steppes de la Tartarie, émigrèrent vers l'Occident, et se partagèrent dans leur marche en deux corps de nation : les uns vinrent se fixer sur l'Oxus, à l'E. de la mer Caspienne, où ils reçurent le nom d'*Ephthalites* ou *Huns blancs* (V. ci-après); les autres se dirigèrent sur l'Oural, d'où ils descendirent jusqu'au Caucase, et se répandirent sur l'Occident : ce sont ces derniers qui sont spécialement connus sous le nom de Huns. — Le Huns ne commencent à figurer dans l'histoire de l'Europe qu'à la fin du I<sup>er</sup> siècle. Vers 376 ils traversèrent le *Palus Mæotis* sur la glace, sous la conduite de Balamir, leur roi, subjuguèrent les Alains, puis les Goths, dont ils détruisirent le vaste empire (V. HERMANARIC). Ils vinrent s'établir dans le voisinage de l'empire d'Orient, menacèrent Constantinople et forcèrent les empereurs à leur payer tribut. Théodose II ayant voulu secouer ce joug honteux, ils franchirent la frontière, dévastèrent la Thrace, l'Illyrie, et se firent céder toute la rive droite du Danube (456). Leur puissance fut portée au plus haut degré par Attila, dont les États s'étendirent de la mer Caspienne au Rhin (V. ATTLA). Après avoir tout soumis et ravagé sa route, il vint écloquer en Gaule, et fut battu près de Châlons-sur-Marne, en 451, par le patrice Aëtius, avec l'aide des Francs, des Visigoths et des Bourguignons. Repoussés de la Gaule, les hordes des Huns se tournèrent vers l'Italie, d'où ils traquèrent Aquilée, saccagèrent la Vénétie, menacèrent Rome; mais arrêtés, dit-on, par les supplications du pape Léon ou séduits par les riches présents de l'empereur Valentinien III, elles consentirent à abandonner l'Italie (452). Peu après, la mort d'Attila (453) fit évanouir cette puissance colossale. Ses fils s'étant disputé le trône, les peuples soumis profitèrent de leurs divisions pour secouer le joug, et plusieurs fondèrent de nouveaux empires (V. GEPIDES, GOTES, AVARES). Toutefois un des fils d'Attila, Dinglitsik, se soutint encore quelque temps à la tête d'une partie des Huns dans la Hongrie, pays qui a conservé leur nom. Un autre fils du conquérant, Irnak, ramena en Asie les restes de la nation. Plusieurs de leurs tribus s'établirent alors sur les bords de la mer Noire, depuis le Danube jusqu'au Don, et près du Caucase, où elles sont connues sous le nom de Hunigares ou Hounogoures, Akhatzires ou Khazars, Cidantes, Koutrigoures, Outourgoures, etc. — Les Huns menaient la vie nomade; ils étaient féroces, perfides, d'une hauteur qui les rendait hideux; ils avaient le nez écrasé, les yeux petits et percés comme des trous; ils vivaient à cheval et campaient sous des tentes. Parmi leurs rois on connaît Balamir 376-400, Uldin (400-412), Caratan (412-424), Roilas, vers 425, Roua et Attila, qui régnèrent quelques années ensemble (427-433), Attila, qui régna seul (433-453). Attila avait sa principale résidence dans l'anc. contrée des Iazyges, entre le Danube et la Theiss, vers la Zagiva; il habitait une grande chaumière de bois. De Guignes a écrit une *Histoire des Huns, des Turcs et des Mongols* (1756-1758).

HUNS CIBARITES, habitaient à l'O. de la mer Caspienne, entre le pas de Dordrecht et le Volga, au V<sup>e</sup> et peut-être dès le IV<sup>e</sup> siècle; ils avaient pour capitale une ville de Balaa. Ils furent très-souvent en guerre avec les princes sassanides de Perse.

HUNS EPHTHALITES, nommés par les Grecs *Huns blancs* à cause de leur civilisation et de leur douceur, à l'E. de la mer Caspienne, sur les bords de l'Oxus, dans le S. du Turkestan actuel, avaient pour capitale Varakhchan. On croit qu'ils vinrent s'établir dans cette contrée lors de la grande émigration des Huns au IV<sup>e</sup> s. Ils furent souvent en guerre avec les rois sassanides de Perse; ils mirent sur le trône de Perse Firouz I (Perosès), et y rétablirent Kabad (Cabadès), qui en avait été chassé. Ils finirent par se confondre avec les Turcs.

HUNT (Henry), démagogue radical, né à Wittington (comté de Wilt) en 1773, mort en 1835,

était un des plus riches fermiers de son pays. Il parcourut l'Angleterre, prêchant partout la réforme universelle et provoquant des rassemblements qui souvent devinrent menaçants. Arrêté en 1820 à la suite d'un *meeting* tumultueux qui avait eu lieu à Manchester, il se vit condamné à un an de prison. Après plusieurs tentatives inutiles, il parvint enfin en 1831 à se faire élire membre de la Chambre des Communes; mais il joua un rôle fort secondaire dans cette assemblée. En même temps qu'il prêchait la réforme, Hunt débitait par les rues diverses marchandises de sa fabrication, notamment du cirage, ce qui lui donnait l'apparence d'un charlatan.

HUNTER nom de deux frères écossais qui se sont également distingués dans la chirurgie. William, l'aîné, né en 1718 dans le comté de Larnak, mort à Londres en 1783, vint exercer son art à Londres, devint membre de la corporation des chirurgiens, fut élu membre de la Société royale de Londres (1767), puis associé étranger de l'Académie des sciences de Paris. Il est surtout connu par son *Anatomia uteri gravidæ*, 1774, en 34 planches in-fol. Il fonda à Londres une école et un musée d'anatomie qu'il légua à l'Université de Glasgow, dans laquelle il avait été élevé. — Son frère, John, né en 1728, mort en 1793, l'aïda dans ses recherches anatomiques, et fit lui-même d'importantes découvertes, particulièrement sur les dents et sur le développement de la rage. Il servit comme chirurgien militaire, devint chirurgien de l'hôpital St-George à Londres, chirurgien du roi et chirurgien en chef de l'armée, et fut comme son frère membre de la Société royale. Il a publié : *Histoire naturelle des dents et de leurs maladies*, 1771; *Travé sur les plaies d'armes à feu*, 1794. Il inventa, pour opérer la fistule lacrymale, un instrument qui a conservé son nom, et perfectionna le traitement des anévrysmes. Ses *Ouvrages complètes*, réunies par le docteur Palmer, ont été traduites par G. Richélot, 1843.

HUNTINGDON, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de même nom, sur l'ouse, à 91 kil. N. de Londres; 3267 hab. Patrie de Cromwell. — Le comté, jadis habité par les *Leuini*, est enclavé entre ceux de Northampton et de Cambridgeshire, sauf au S. O., où il est borné par celui de Bedford; il a 49 kil. sur 35, et compte 60 000 h. Pays agricole, presque sans industrie, marécageux en grande partie.

HUNYAD, comitat des États autrichiens (Transylvanie), dans le pays des Hongrois, au S. O., est borné au N. et au N. E. par les comitats de Zaránd et de Weissembourg inférieur, au S. et au S. E. par la Valachie, à l'O. par les comitats d'Arad, de Krassova; 150 000 hab.; ch.-l., Nagy-Enyed.

HUNYADE (Jean), surnommé *Corvin*, vaivode de Transylvanie, né vers 1400, descendant, dit-on, des Paléologues, empereurs de Constantinople; suivant d'autres, il aurait eu pour père l'empereur Sigismund. Il avait déjà plusieurs fois vaincu les Ottomans, lorsqu'en 1440 il fut nommé vaivode de Transylvanie par le jeune Wladislas, roi de Pologne et de Hongrie. Après la mort de Wladislas (1444), il fut appelé à gouverner la Hongrie pendant la minorité de Ladislas V; durant une régence de 12 années, il prouva qu'il était aussi grand politique que bon guerrier. En 1448 il soutint pendant trois jours dans les plaines de Cassovie tout l'effort de l'armée ottomane, quatre fois plus nombreuse que la sienne; en 1456 il mit le comble à sa gloire par sa belle défense de Belgrade contre Mahomet II. Il mourut cette même année de ses blessures, laissant à la Hongrie un second défenseur dans la personne de son fils, Mathias Corvin (I. ce nom). Les Turcs le surnommaient *e Diabli*. La famille des Hunyades avait dans ses armes un *corbeau* tenant dans son bec un anneau d'or; il est probable que c'est de là que lui vint le surnom de Corvin (*Corvinus*).

HUON, F. VILLENEUVE (Huon de).

HUOT (J. J. Nic.), né en 1790, mort en 1845,

fut le collaborateur et le continuateur de Malte-Brun. Il a lui-même écrit des *Manuels* estimés sur la géographie, la géologie, la minéralogie, a fourni de nombreux articles à l'*Encyclopédie méthodique* et autres recueils, a rédigé la *Géologie de la Crimée* (dans la *Relation* du prince de Demidoff), et a donné une traduction de *Pomponius Mela*, avec d'excellentes notes, 1845 (dans la coll. D. Nisard).

**HUPPAZOLI** (François), centenaire, né à Casal (Piémont), en 1587, voyagea dans le Levant, séjourna longtemps à Scio, où il se livra au commerce, fut nommé, à l'âge de 82 ans, consul de Venise à Smyrne, jouit pendant toute sa vie d'une santé parfaite, qu'il dut à la constante régularité de son régime, et mourut en 1702, âgé de 115 ans. Il s'était marié 5 fois : il épousa sa dernière femme à 98 ans, et en eut encore 4 enfants.

**HUREPEL** (PHILIPPE). V. PHILIPPE HUREPEL.

**HUREPOIX**, petit pays de l'anc. Ile-de-France (Seine-et-Oise), entre la Brie, le Gâtinais, l'Orléanais et le Mantais, avait pour ch.-l. Dourdan, et pour autres lieux principaux : Monthéry, Arpajon, Palaiseau, Chevreuse, la Ferté-Aleps, Corceil.

**HURIEL**, ch. l. de c. (Allier), à 13 kil. N. O. de Montluçon ; 1800 h. Ruines d'un vieux château.

**HURON** (lac), grand lac de l'Amérique du Nord, un des plus vastes du globe, entre le Canada au N. et les États-Unis au S. ; 380 kil. sur 220. Il communique au N. O. avec le lac Supérieur par le détroit de Sainte-Marie ; à l'O. avec le lac Michigan par celui de Michilimackinac ; à l'E. avec le lac Simcoe qui communique lui-même avec le lac Ontario ; au S. E. avec le lac Érié par la riv. et le lac St-Clair. Il est traversé du N. O. au S. par la ligne de démarcation entre le Canada et les États-Unis. Sa forme est très-irrégulière, il s'y trouve beaucoup d'îles, entre autres celles de Manatoulin, Drummond, St-Joseph, St-Martin. De fréquentes tempêtes en rendent la navigation dangereuse. Ce lac doit son nom aux Hurons, qui jadis habitaient sur ses bords.

**HURON**, nom commun à deux riv. de l'Amérique du Nord, dites, l'une, *le Huron du lac Érié*, l'autre, *le Huron de St-Clair*, du nom des lacs où elles se perdent ; la 1<sup>re</sup> a un cours de 180 k., l'autre de 120.

**HURONS**, peuple indigène de l'Amérique du Nord, errait sur la côte orient. du lac Huron lors de la découverte du Canada par les Français. Ils réclamèrent la protection des Français contre les Iroquois leurs ennemis. Malgré ce secours, les Iroquois parvinrent à les chasser du territoire qu'ils occupaient (1650). D'autres Hurons vivaient entre les lacs Huron et Ontario et sur les bords du St-Laurent : ils ont disparu, exterminés presque entièrement par les Chérokees. Il ne subsiste plus auj. de Hurons qu'à la petite mission de Lorette, à 10 kil. N. de Québec, où se trouvent 200 cultivateurs descendants des anc. Hurons. Leur idiome s'est perdu.

**HURTADO DE MENDOZA**. V. MENDOZA.

**HUS** (terre de), pays de Job. V. JOB.

**HUSCH** (prononcé *Houch*), v. de Moldavie, sur le Pruth, à 77 kil. S. E. d'Assy. Evêché. Pierre le Grand et Baltadji-Méhémét y signèrent en 1711 le fameux traité qu'avait négocié Catherine I.

**HUSKISSON** (W.), homme d'État, né en 1770 à Birch-Moreton (Worcester), m. en 1830, fut d'abord secrétaire particulier de lord Gower, ambassadeur d'Angleterre en France (1792), devint, sous le ministère Pitt, sous-secrétaire d'État de la guerre (1795), puis secrétaire de la trésorerie, s'attacha ensuite à Canning, et fut, sous ce ministre, président du bureau du commerce (1823). Il était entré à la Chambre des Communes dès 1796. Soit comme ministre, soit comme député, Huskisson se distingua par ses connaissances dans les finances et l'économie politique. Disciple de Smith, il combattit avec force le système prohibitif, fit abaisser les tarifs de douane, et prouva par les faits qu'on ne faisait pas là qu'augmenter les recettes et favoriser la prospérité du pays.

Il périt de la manière la plus malheureuse, écrasé par une locomotive à Liverpool.

**HUSS** (Jean), hérésiarque, né en 1373 à Hussinetz, en Bohême, de parents pauvres, entra dans l'état ecclésiastique, devint en 1409 recteur de l'Université de Prague, et fut choisi pour confesseur par la reine de Bohême, Sophie de Bavière. Ayant eu connaissance des doctrines du réformateur anglais Jean Wicleff, il les embrassa avec chaleur, rejetant l'autorité du pape, attaquant les vices du clergé, les excommunications, les indulgences, le culte de la Vierge et des saints, la communion sous une seule espèce, etc., et fit rapidement de nombreux partisans. Il soutint ses opinions dans plusieurs écrits, notamment dans un *Traité de l'Église*. Déféré pour cet ouvrage au St-Siège, il fut excommunié par le pape Alexandre V, et en appela au concile de Constance. Il se rendit à ce concile en 1414, muni d'un sauf-conduit de l'empereur ; il y fut déclaré hérétique. Ayant refusé de se rétracter, il fut, malgré son sauf-conduit, livré au bras séculier, et brûlé vif à Constance en 1415. Il déploya jusque sur le bûcher un caractère indomptable. Sa mort souleva toute la Bohême et devint le signal d'une guerre sanglante (V. HUSITES). La collection des œuvres de Jean Huss a été publiée en 1558 à Nuremberg, 2 vol. in-fol., avec une préface de Luther, et réimprimée en 1715, sous le titre de *Joannis Hussii et Hieronymi Pragenses confessorum Christi historia*. Bonnechose a publié en 1846 ses *Lettres*, en latin, avec trad. française.

**HUSSARDS**, corps de cavalerie légère. V. ce mot au *Dict. univ. des Sciences*.

**HUSSEIN**, que l'on écrit aussi *Hosseïn*, *Hocceïn*, nom commun à un grand nombre de personnalités musulmanes dont nous citerons les plus célèbres :

**HUSSEIN**, fils d'Ali et de Fatime, fille de Mahomet, fut, après la mort de son frère aîné Hassan (669 de J.-C.), considéré par les Chyites comme l'imam ou chef légitime de la religion. Il vivait en paix à la Mecque, lorsque, après la mort de Moavia (680), il fut appelé à Koufa par les habitants de cette ville, qui lui promettaient de le saluer calife : il se rendait à cette invitation accompagné seulement d'une centaine d'hommes, quand il fut arrêté et mis à mort par les troupes de Yazid, fils de Moavia, qui s'était déjà fait proclamer calife. Il périt à quelque distance de Bagdad, dans les plaines voisines de Kербélah, au lieu qu'on nomma depuis *Mesched-Husseïn* ou *Tombéau de Hussein* ; les Chyites regardent ce lieu comme sacré et y vont en pèlerinage ; le jour de la mort de Hussein est pour eux un jour néfaste.

**HUSSEIN-BEHADER** (Aboul-Gazi), dernier sultan de Perse de la race de Tamerlan, né à Hérat en 1438. Il était d'abord sans héritage, mais il fut se faire un parti puissant, s'empara d'Asterabad, se fit reconnaître en 1459 roi du Mazandéran, envahit le Khorasan, prit Balkh, puis Hérat (1470), et forma ainsi dans la Perse orient. un royaume qu'il rendit longtemps florissant. Il mourut en 1506, à 68 ans, après en avoir régné 40. Ce prince eut pour visir Aly-Chyr, qui avait beaucoup contribué à l'éclat de son règne.

**HUSSEIN** (CHAH-), Sophi de Perse. régna de 1694 à 1729. C'était un prince pieux et d'un caractère doux, mais sans énergie. Mir-Mahmoud, déjà maître du Kandahar, vint à la tête des Afghans insurgés attaquer Is-pahan, capitale de la Perse, s'en empara après un long siège en 1722, et força le faible Chah-Husseïn à abdiquer. Il fut quelques années après massacré avec sa famille par Aschraf, successeur de Mahmoud. La France entama sous ce règne des négociations avec la Perse, et signa avec elle en 1708 un traité de commerce assez avantageux.

**HUSSEIN-PACHA**, surnommé *Koutchouk* (le Petit), favori du sultan Sélim III, né en Circassie ou en Géorgie, vers 1750, m. en 1803, avait été élevé comme page avec Sélim. Il fut nommé par ce prince en 1789 capitain-pacha (grand-amiral), alla en 1798 combattre le rebelle Passwan-Oglou, mais sans pouvoir le

réduire, et commanda en 1801 la flotte turque qui, jointe à celle des Anglais, décida l'évacuation de l'Égypte par les Français (1801). Il donna un grand développement à la marine, introduisit d'utiles réformes, et fit, malgré la résistance des janissaires et des ulémas, discipliner une partie de ses troupes à l'euro-péenne.

HUSSEIN-PACHA, dernier dey d'Alger, né à Smyrne vers 1773, faisait partie de la milice turque d'Alger lorsqu'il fut proclamé dey en 1818. Importuné des réclamations que lui adressait le consul de France, M. Deval, il le frappa rudement de son chasse-mouche (1828). N'ayant voulu accorder aucune satisfaction pour cette insulte, il vit bientôt paraître devant Alger une flotte formidable que commandait le maréchal Bourmont; débarqués le 14 juin 1830, nos troupes commencèrent le 4 juillet à battre en brèche le fort l'Empereur; Hussein, se croyant invincible, avait négligé de prendre aucune des mesures nécessaires pour se défendre: aussi fut-il dès le lendemain obligé de capituler. On lui permit de se retirer avec une partie de ses trésors (5 juillet). Il alla d'abord à Naples, puis à Livourne, vint un instant à Paris et mourut en 1838 à Alexandrie (Piémont).

HUSSINECZ, bourg de Bohême, à 36 kil. S. O. de Piseck; 750 hab. Patrie de Jean Huss.

HUSSITES (Guerre des), guerre civile qui désola la Bohême après le supplice de J. Huss à Constance (1415). Les partisans de ce sectaire, profitant de la faiblesse de l'empereur Wenceslas, prirent les armes sous la conduite de Jean Ziska et de Nic. de Hussinetz, se fortifièrent dans le cercle de Béchin, et y bâ-tirent la ville de Tabor, qui leur servit de forteresse. En 1419, ils s'opposèrent à l'élection de Sigismond comme roi de Bohême, et battirent les Impériaux en plusieurs rencontres; mais ils furent bientôt affaiblis par les discordes qui éclatèrent entre eux, et par la mort de leurs principaux chefs, Nicolas (1420), et Ziska (1424); cependant Koribut, neveu de Vitold, grand-duc de Lithuanie, qui avait été élu roi de Bohême par une partie des Hussites en 1422, releva pendant quelque temps leurs espérances. Il remporta une victoire sur les Impériaux à Aussig (1426), mais il se vit obligé d'abdiquer l'année suivante. André Procope, autre chef des Hussites, ranima leur courage par les victoires de Mies (1427) et de Tachau (1431); l'Autriche, la Franconie, la Saxe, la Bohême catholique, la Lusace et la Silésie, furent ravagées par ses troupes, et devinrent le théâtre de cruautés inouïes. Tout le monde cependant soupirait après la paix, et on entra en négociations: un premier arrangement proposé à Prague (1433), et connu sous le nom de *Compactata de Prague*, n'ayant pas été accepté par tous les partis, les hostilités furent reprises; mais la victoire de Behmischbrod (1434), remportée par les Catholiques unis à la partie modérée des Hussites, les *Calixtins* (V. ce mot), mit fin à la guerre: Sigismond, reconnu roi de Bohême, jura les *Compactata*. Les Hussites, trop faibles pour reprendre les armes, ne défendirent plus leurs droits que dans les diètes; ils finirent par disparaître ou se confondirent dans la secte nouvellement formée des frères Moraves.

HUTCHESON (Francis), moraliste, né en Irlande en 1694, mort en 1747, dirigea d'abord avec succès une école à Dublin, se fit connaître avantageusement par divers ouvrages de philosophie, et fut appelé en 1729 à la chaire de philosophie morale de Glasgow. Il peut être considéré comme le véritable fondateur de la philosophie dite *écossaise*. Ses principaux ouvrages sont: *Recherches sur l'origine des idées de beauté et de vertu*, 1725, trad. par Laget, 1749; *Essai sur les passions*, 1728; *Système de philosophie morale*, 1755, ouvrage posthume, rédigé en latin et trad. par Eidous, 1770. Hutcheson fait consister la vertu dans la bienveillance et le désintéressement; il distingue parfaitement dans ses écrits le bien de l'utile, et établit l'existence d'un *sens moral* et d'un *sens du beau* qui jugent de la bonté et de la beauté comme le goût physique juge des saveurs.

HUTCHINSON (John), né en 1674, à Spennythorn (York), mort en 1737, était intendant du duc de Somerset. Il s'occupa de minéralogie et de physique appliquée à la religion, et prétendit que toutes les connaissances naturelles, physiques aussi bien que philosophiques et théologiques, sont renfermées dans l'Écriture sainte. Il publia dans ce but un ouvrage intitulé: *Principes de Moïse*, 1724 et 1727. Il ramenait tous les agents de la nature à trois: le feu, la lumière et l'esprit, lesquels n'étaient eux-mêmes que des transformations d'un principe unique, l'air; il prétendait trouver dans cette bizarre doctrine l'explication du mystère de la Trinité.

HUTCHINSON (John Hély), général anglais, né à Dublin en 1757, mort en 1832, se distingua dans la campagne d'Égypte, remplaça Abercrombie dans le commandement en chef, en 1801, et força les Français à capituler dans Alexandrie et à évacuer l'Égypte. Il fut en récompense fait baron d'Alexandrie et élevé à la pairie.

HUTTEN (Ulrich de), novateur, né en 1488, d'une famille noble de Franconie, s'enfuit à 16 ans du monastère de Fulde, où il était retenu de force. Il voyagea, étudia le droit à Pavie, puis fut réduit à se faire soldat dans l'armée autrichienne. Il composait en même temps des vers latins qui lui procurèrent bientôt une grande réputation, et qui lui firent décerner par l'empereur Maximilien la couronne poétique. Il se joignit à Luther pour opérer la Réforme, et trouva un puissant appui d'abord dans Albert de Brandebourg, archevêque de Mayence, puis dans Frédéric de Sickingen; mais, bientôt abandonné de ses protecteurs, il se vit privé de toute ressource. Il erra de ville en ville, prêchant ses doctrines, et mourut près de Zurich en 1523, n'ayant que 35 ans. On a de lui: *Arx versificandi*, Wittemberg, 1511; *Epistolæ obscurorum virorum*, 1516, satire piquante dans laquelle il défend Reuchlin contre quelques théologiens de Cologne; *Super interfectione propinqui sui deplorationes*, 1519, discours éloquentes qui avaient pour but d'armer l'Allemagne contre le duc de Wurtemberg, qui avait assassiné un des cousins de Hutten; *Dialogi*, 1520, où il attaque avec aménité l'Église romaine; et des poésies latines, 1538. Ulrich de Hutten avait publié en 1518 deux livres inédits de *Tite-Live*, et découvert en 1519 des manuscrits de *Quintilien* et de *Pline*. Ses *Œuvres* ont été publiées par Munich, Berlin, 1821-1827, 6 v. in-8, et par Bœcking, Leips., 1858-60, 5 vol. in-8. M. Zeller a publié: *Ulrich de Hutten, sa vie, ses œuvres, et son temps*, Paris, 1849.

HUTTON (James), médecin et chimiste, né à Edimbourg en 1726, mort en 1797, était fils d'un marchand. Il fut reçu docteur à Leyde en 1749, cultiva avec succès l'agriculture, la minéralogie, la géologie, la physique, la philosophie, les mathématiques, et publia plusieurs ouvrages: *Théorie de la terre*, 1795 (il y explique l'état actuel des corps terrestres par une fusion ignée primitive); *Principes de la connaissance et des progrès de la raison*, 1791 (il y professe des doctrines analogues à celles de Bosovich et de Berkeley); *Philosophie de la lumière, de la chaleur et du feu*, 1794.

HUTTON (Charles), mathématicien, né en 1737, à Newcastle-sur-Tyne, mort en 1823, tint d'abord une petite école, fut nommé au concours professeur de mathématiques à l'Académie militaire de Woolwich (1772), et remplit ces fonctions pendant 34 ans. Il avait été nommé en 1776 membre de la Société royale de Londres. On a de lui: *Traité de l'arpentage*, 1770, *Traité de mathématiques et de physique*, 1786; *Dictionnaire des sciences mathématiques et physiques*, 1796, 2 vol. in-4; *Tables mathématiques contenant les logarithmes*, 1785 et 1811; *Abrégé des Transactions philosophiques*, 1803-1809, 6 vol., recueil très-utile pour ceux qui cultivent les sciences.

HUY, v. de Belgique (Liège), ch.-l. d'arr., sur la Meuse, à 25 k. O. de Liège: 9000 h. Château fort, beau port, statue de Pierre l'Érmite, qui finit ses jours dans

un couvent de cette ville. Bijouterie, outils en fer. Grains, vin, chaux, alun, houille, etc. Aux env., eaux minérales, fer, chaux. Huy a beaucoup souffert d'une inondation en 1822 et d'un incendie en 1852.

**HUYGHENS** (Christian) de Zuylichem, savant hollandais, fils de Constantin Huyghens, ministre de Guillaume III, prince d'Orange, diplomate et homme de lettres distingué, naquit à La Haye en 1629. Débuta en 1651 par des travaux de géométrie, découvrit en 1656, avec le secours d'objectifs qu'il avait construits lui-même, un satellite de Saturne et reconnut bientôt après l'anneau qui entoure cette planète. Il trouva la loi de la double réfraction, fit une foule d'autres découvertes d'une utilité toute pratique, appliqua le mouvement du pendule aux horloges (1657) et perfectionna le ressort spiral des montres (1675). Recherché par tous les princes de l'Europe, il visita la France, l'Angleterre, fut en 1665 appelé à Paris par Louis XIV, et nommé un des premiers membres de l'Académie des sciences, avec une pension considérable. Il composa à Paris plusieurs de ses principaux ouvrages, sa *Dioptrique*, son *Traité de la percussion*, un *Discours sur la cause de la pesanteur*, et l'*Horologium oscillatorium* (1673). Il retourna dans sa patrie à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes (1685), y fit encore paraître plusieurs ouvrages, notamment un *Traité de la Lumière* (1690), où il expose la théorie des ondes lumineuses, dont la vérité est aujourd'hui admise, et mourut à La Haye en 1695. Il eut le tort, à la fin de sa vie, de ne pas reconnaître tout le mérite du système de Newton et du nouveau calcul inventé par Leibnitz. On lui reproche aussi de s'être laissé quelquefois aller à des hypothèses gratuites. Ses *Oeuvres* ont été recueillies par S'Gravesande en 4 v. in-4, Leyde et Amsterdam, 1724-1728. Il a laissé des mémoires autobiographiques (*De vita propria*). Uylenbroeck a publié à La Haye en 1833 ses *Lettres* à Leibnitz et autres, tirées de la bibliothèque de Leyde, 2 v. in-4. Condorcet a prononcé son *Éloge*.

**HUYOT** (J. Nic.), architecte, né à Paris en 1780, m. en 1840, étudia l'architecture sous Peyre et la peinture sous David, remporta le grand prix d'architecture, fut envoyé en Italie, où il s'appliqua surtout à l'étude de l'archéologie, restaura le temple de la Fortune à Préneste, puis se rendit dans le Levant, visita l'Asie-Mineure, la Syrie, l'Égypte, où il traça en partie le plan du canal du Nil à Alexandrie, enfin la Grèce; revint en France avec de précieuses collections (1822), fut aussitôt nommé prof. d'histoire à l'École d'architecture et l'année suiv. membre de l'Académie des beaux-arts. Chargé de continuer les travaux de l'Arc de triomphe de la barrière de l'Étoile, commencés par Chalgrin, il eut la gloire d'achever cette grande œuvre (1838).

**HUZARD** (J. B.), vétérinaire, né à Paris en 1755, m. en 1839, étudia à l'École d'Alfort, récemment fondée, forma dans Paris un établissement de maréchalerie qui devint très-florissant, fut pendant 40 ans expert auprès des tribunaux, devint inspecteur général des écoles vétérinaires, et entra en 1795 à l'Institut. On lui doit le perfectionnement de plusieurs espèces de chevaux, de moutons, et plusieurs bons ouvrages; c'est lui qui a rédigé la médecine vétérinaire dans l'*Encyclopédie méthodique*. Il avait formé une bibliothèque de 40 000 volumes sur son art.

**HVEN** ou **HWEN**, petite île du Sund, sur la côte S. O. de la Suède, à 24 kil. N. E. de Copenhague, a 8 kil. de tour. D'abord au Danemark, elle fut cédée en 1658 à la Suède. Tycho-Brahé, qui y résidait, y fit construire l'observatoire d'Urianienburg, aujourd'hui détruit.

**HYACINTHE**, jeune prince lacédémonien, d'une grande beauté, était fils d'Amyclas. Il fut, selon la Fable, aimé à la fois d'Apollon et de Zéphyre, et donna la préférence au premier. Un jour qu'il jouait au disque avec le dieu du jour, Zéphyre, pour se venger, poussa le palet d'Apollon contre le front d'Hyacinthe, qui en mourut. Apollon, désespéré de sa perte, le métamorphosa en une fleur, qui prit de lui le nom

d'*hyacinthe*, et grava sur les pétales de cette fleur les deux premières lettres de son nom.

**HYACINTHE** (S.), religieux de l'ordre de St-Dominique, né vers 1183 près de Cracovie, était d'une des premières familles de Pologne. Il fonda à Cracovie en 1217 un monastère de Dominicains, prêcha l'Évangile dans la Mazovie, la Poméranie, le Danemark, la Suède, la Norvège et l'Écosse, opérant de nombreuses conversions, puis fit un voyage à Constantinople, parcourut la Grande Russie et fonda un monastère à Kiev. Il m. à Cracovie en 1257. On l'h. le 16 août.

**HYADES** (du grec *hycin*, pleuvrier), filles d'Atlas, roi de Mauritanie, furent si affligées de la mort de leur frère Hyas, tué à la chasse, qu'elles en moururent de regret. Elles furent changées en une constellation qui préside à la pluie. On en compte généralement sept, quelquefois cinq. Elles forment le front de la constellation zodiacale du Taureau.

**HYANTES**, peuple primitif de la Béotie. Chassés de ce pays par Cadmus, ils se retirèrent en Phocide, où ils fondèrent la ville de *Hyampolis* sur le Parnasse.

**HY-AR-BRAS**, c.-à-d. *Hy le Grand*, nom donné par les Druides au dieu vulgairement appelé *Hésus*.

**HYBLA**, nom commun à trois villes de Sicile : *Hybla major*, aujourd'hui *Paterno*, à 20 kil. N. O. de Catane, dans le Val-di-Demona; — *Hybla minor* ou *Heræa*, aujourd'hui *Calatagirone* ou *Ragusa*, à 20 kil. S. E. de *Leontini*; sur les coteaux qui environnaient celle-ci, on recueillait un miel délicieux, égal à celui de l'Hymette en Attique; — *Hybla parva*, appelée depuis *Megara*, sur la côte S. E. de la Sicile, au N. de Syracuse, au N. E. d'*Hybla minor* et au S. E. d'*Hybla major*. On en voit les ruines sur les bords du Cantaro.

**HYCCARA**, v. de Sicile, sur la côte N., près de *Muro-di-Carini*, Patrie de la fameuse Laïs.

**HYCSOS**, c.-à-d. *Impurs*, nom donné par les anc. Égyptiens, aux chefs de tribus nomades de pasteurs, la plupart Arabes ou Phéniciens, qui envahirent l'Égypte vers l'an 2310 av. J.-C., et qui y formèrent la 17<sup>e</sup> dynastie. Ils occupèrent le N. et le centre du pays. *Salatis*, le 1<sup>er</sup> des rois Hycsos, s'établit à Memphis où il régna 19 ans. Ses successeurs se maintinrent en Égypte environ 260 ans. Ils en furent chassés par les Pharaons Thébains Mispทรงมอติosis et Thoutmosis, vers 2050 av. J.-C. Ils conservèrent longtemps encore leur autorité sur quelques cantons de l'Égypte, et ne furent entièrement chassés qu'au bout de 5 s.

**HYDASPE**, *Hydaspes*, aujourd'hui le *Djelem*, fleuve de l'Inde, dans la partie N. O., venait des monts Imaüs et tombait dans l'Hydraote, après avoir traversé le roy. de Porus. Des 5 rivières du Pendjab, c'est celle qu'on rencontrait la seconde en allant de l'O. à l'E. Le passage de l'Hydaspe par Alexandre en 326 et la bataille qu'il y livra à Porus sont au nombre des plus beaux faits d'armes de ce grand capitaine. C'est sur l'Hydaspe qu'il s'embarqua avec 200 vaisseaux pour descendre jusqu'à l'Indus et de là jusqu'à l'Océan.

**HYDE** (Thomas), orientaliste anglais, né à Billingsley en 1636, mort en 1703, fut conservateur de la Bibliothèque bodléienne, professeur d'hébreu et d'arabe à Oxford, secrétaire-interprète pour les langues orientales. On a de lui : *Tabulae longitudinis ac altitudinis stellarum fixarum ex observationibus Ulugh-Beighi*, Oxford, 1665; *Catalogus bibliothecæ Bodleianæ*, 1674; *de Ludis orientabilibus*, 1694; *Veterum Persarum et Magorum religionis historia*, 1700. Dans ce dernier ouvrage, il établit que les Perses ont toujours conservé la notion d'un Dieu unique.

**HYDERABAD**, **HYDER-ALI**. V. HAIDERABAD, etc.

**HYDRA**, *Hydra*, île de l'État de Grèce, sur la côte O. de l'Argolide; 16 kil. sur 5; 20 000 hab.; ch.-l., Hydra. Pays montagneux, peu fertile, mais commercant. Les Hydriotes passent pour les plus habiles et les plus braves marins de la Grèce. Cette île fut peuplée par des Samiens fugitifs, au temps de Polycrate. Elle ne joue aucun rôle dans l'histoire de la Grèce ancienne. En 1470 elle servit de refuge à des Albanais qui fuyaient la domination ottomane.



Ceux-ci y fondèrent la bourgade d'Hydra. Lors de la guerre de l'indépendance (1821), les Hydrïotes furent les plus terribles adversaires de la marine turque, dont la destruction fut en grande partie leur ouvrage. — La v. d'Hydra, sur la côte N. de l'île, a un bon port et compte env. 15,000 h. Elle est ch.-l. de diocèse et siège d'un métropolitain. École supérieure, école de commerce et de navigation.

**HYDRAOTE**, *Hydraotes*, auj. le *Barç*, riv. de l'Inde, au N. O., sortait de l'Amias, recevait l'Hydaspe, et tombait dans l'*Acsines*, affluent de l'Indus. En allant de l'O. à l'E., c'est la 4<sup>e</sup> des cinq grandes rivières qu'on rencontre dans le Pendjab.

**HYDRE DE LERNE**, serpent monstrueux, né de Typhon et d'Échidna, séjournaît dans les eaux du lac de Lerne en Argolide. Il avait sept têtes, et chacune repoussait à mesure qu'on la coupait, à moins qu'on ne brûlât immédiatement la plaie. Hercule, aidé d'Iolas, en délivra la terre : cet exploit est un des douze travaux que lui imposa Eurysthée. Après avoir tué le monstre, le héros trempa ses flèches dans son sang empoisonné, pour rendre incurables les blessures qu'il ferait. Ce serpent fut transporté au ciel, où il forme la constellation australe de l'*Hydre*. On pense que l'Hydre de Lerne n'était autre chose qu'un marais d'où s'échappaient des miasmes pestentiels et qu'Hercule parvint à dessécher.

**HYDRÏOTES**, habitants d'Hydra. V. HYDRA.

**HYDRONTE**, *Hydruntum*, auj. *Otrante*, ville de l'Apulie méridionale, sur la côte E., au S. E. de Tarente. D'Hydronte à Orique en Épire, il n'y a que 60 kil. : Pompée avait, dit-on, songé à l'inexécutable projet de jeter un pont entre ces deux villes.

**HYÈRES**, *Ara*, ch.-l. de c. (Var), à 18 kil. E. de Toulon, à 5 kil. de la mer et de la rade d'Hyères, qui est très-vaste et très-sûre; 8880 hab. Position délicieuse : orangers, oliviers, pêchers. Climat chaud et sain : on y envoie les malades affectés de phthisie. Huile d'olives, vins, grenades, oranges, etc. Patrie de Massillon. — Cette v. est une colonie de Marseille. Elle portait au moyen âge le nom d'*Ahires* (corruption de son nom latin d'*Ara*). Au XIII<sup>e</sup> siècle elle avait un port où l'on s'embarquait pour la Palestine. Longtemps elle fut l'épave des vicomtes de Marseille, qui la cédèrent au comte de Provence, Charles d'Anjou, frère de S. Louis.

**HYÈRES** (îles d'), *Steeheades*. On nomme ainsi 4 îles qui sont situées sur la côte du dép. du Var et qui font partie du canton d'Hyères : ce sont Porquerolles, Port-Croz, Bagnaux, l'île du Levant ou Titan : les deux premières sont habitées; 1000 h. environ. — François I<sup>er</sup> érigea ces îles en marquisat (1531) sous le nom d'*Îles d'Or*, que leur donnaient les Romains à cause des oranges qu'on y récoltait. Ce marquisat fut d'abord possédé par la maison d'Ornans, qui en céda une partie à celle de Roquandouff; mais la garde de ces îles ayant été négligée par leurs possesseurs, la couronne s'en saisit et y mit garnison. Les Anglais ravagèrent les îles d'Hyères lors du siège de Toulon, en 1793.

Bourg et riv. de Seine-et-Oise. V. YÈRES.

**HYGIE**, c.-à-d. en grec *santé*, déesse de la santé, était fille ou femme d'Esculape. On la représente avec une coupe à la main, la coupe de la santé, et avec un serpent qui veut boire dans cette coupe.

**HYGIN**, *C. Jul. Hyginus*, grammairien latin, natif d'Alexandrie ou d'Espagne, fut d'abord esclave de Jules César, et fut affranchi par Auguste, qui lui confia le soin de la bibliothèque palatine. Il commenta Virgile et fut lié avec Ovide, qui, dans la suite, se brouilla avec lui. On a sous son nom deux ouvrages qui sont très-utiles pour l'étude de la mythologie : un recueil de *Fables mythologiques* et l'*Astronomium poeticum*, publiés tous les deux dans les *Mythographi latini* de Muncker, Amst., 1681. Ces deux ouvrages sont si mal écrits qu'on croit qu'ils ne sont pas d'Hygin. A. Mai a publ. en 1831 des *Fables inédites* qui lui sont attribuées et qui ont été rééditées par Bunte, Leips., 1857. On a aussi

sous le nom d'Hygin un fragment sur la *Castramétation*, à la suite du Végèce de Scriverius, Leyde, 1607; des traités de *Limitibus*, de *Conditionibus agrorum*, publ. par Van Gooes, Amst., 1674. Ces ouvrages paraissent être d'un grammairien du II<sup>e</sup> s., surnommé *Gromaticus* (*l'arpenteur*).

HYGIN (S.), pape de 139 à 142, condamna Cerdon et Valentin. On l'hon. le 11 janvier.

**HYKSOS**, V. MYCÈS.

**HYLAS**, favori d'Hercule, célèbre par sa beauté, était fils d'un roi de Mysie. Il accompagna le héros dans l'expédition des Argonautes et se noya en puisant de l'eau dans un fleuve. Les poètes ont teint qu'il avait été enlevé par les nymphes du fleuve, éprises de sa beauté. Hercule fut inconsolable de sa perte.

**HYLLUS**, fils d'Hercule et de Déjanire, fut, après la mort de son père, le chef des Héraclides, et épousa Iole, qui avait été la maîtresse d'Hercule. Chassé du Péloponèse par Eurysthée, il chercha un refuge chez les Athéniens, puis il revint, à la tête des Héraclides, combattre Eurysthée. Il le tua (vers 1307 av. J.-C.); mais il ne put néanmoins rentrer dans ses États. Il périt quelque temps après dans un combat singulier contre Échémus, chef des Tégéates.

**HYMEN** ou **HYMÈNÉE**, *Hymenaeus*, fils de Bacchus et de Vénus, présidait au mariage. On le représente sous la figure d'un jeune homme blond, couronné de roses, portant un flambeau et enveloppé dans un voile blanc, brodé de fleurs.

**HYMETTE**, *Hymettus*, auj. *Trélovouni*, mont, de l'Attique, à 11 k. S. E. d'Athènes, était célèbre par son miel exquis et par ses carrières de marbre gris.

**HYPANUS**, nom commun à deux riv. de l'Europe barbare : l'une, auj. le *Kouban*, sortait du Caucase, coulait au N. O., puis à l'O. et tombait dans le Palus-Méotide; l'autre, le *Bog*, venue des contrées intérieures de la Scythie d'Europe, se perdit à Olbia dans l'estuaire du Borysthène.

**HYPATIE**, *Hypatia*, fi le de Théon, mathématicien d'Alexandrie, née à Alexandrie vers l'an 370 de J.-C., devint elle-même si habile dans les mathématiques et la philosophie qu'on la surnommait la *Philosophe* et que les magistrats d'Alexandrie l'instituèrent à faire des cours publics. Elle obtint les plus brillants succès et acquit un grand crédit sur Oreste, gouverneur de la ville; mais elle était païenne et on l'accusait d'encourager la persécution des Chrétiens. Des furieux, ameutés contre cette femme, s'emparèrent de sa personne, l'assommèrent, mirent son corps en lambeaux et traînèrent dans les rues ses membres palpitants (415). Hypatie avait composé de savants écrits (*Commentaire sur Diophante*, *Canon astronomique*, *Commentaire sur les coniques* d'Apolonius de Perse); ils ont tous péri dans l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie.

**HYPERBOLUS**, Athénien méprisé. V. OSTRACISME.

**HYPERBORÉENS**, c.-à-d. au delà du *Borée*, nom donné vaguement par les Grecs aux peuples et aux pays du Nord. On plaça d'abord le pays des Hyperboréens au N. de la Thrace, puis on le recula jusqu'aux monts Riphiées. On s'imaginait que par delà ces montagnes existait un peuple chéri des dieux qui pratiquait toutes les vertus, qui vivait sans travail et sans trouble, à l'abri du souffle de Borée, dans un climat d'une douceur inaltérable. C'est du pays des Hyperboréens que l'on faisait venir le sage Abaris.

**HYPERÏDE**, orateur athénien, disciple d'Isocrate et de Platon, et rival de Démosthène. Il fut avec cet orateur l'ennemi des Macédoniens et l'instigateur principal de la guerre Lammaque. Après la bataille de Cranon, il fut enlevé du temple de Neptune, à Egine, et livré à Antipater, qui lui fit souffrir d'horribles tortures, lui arracha la langue, puis le fit mettre à mort, 322 av. J. C. Ses discours sont perdus, à l'exception de deux, qui se trouvent dans les recueils des *Orateurs grecs*, notamment dans la collection Didot, et d'un *Éloge funèbre de Léosthène*, récemment

retrouvé par Ch. Babington, et publié à Oxford, 1853, et à Paris, avec trad. franç., par Deléque, 1858. On lui attribue un discours contre Alexandre, qui se trouve parmi les harangues de Démosthène (c'est la 17<sup>e</sup>). On doit à M. J. Girard un *Mémoire sur Hypéride*, couronné en 1860 par l'Institut.

**HYPÉRIE**, *Hyperia*, 1<sup>er</sup> nom de Camarine.

**HYPÉRION**, un des Titans, fils d'Uranus et frère de Neptune, épousa Thia, et fut père du Soleil, de la Lune, de l'Aurore et de tous les astres. On le confond souvent avec le Soleil même.

**HYPERMNESTRE**, une des Danaïdes, épargna Lynceé son époux, et le fit échapper au massacre des fils d'Égyptus, malgré l'ordre de son père Danaüs. Celui-ci la cita en jugement pour la punir de sa désobéissance; mais le peuple la déclara innocente. Cette fable a fourni à Lemierre le sujet d'une tragédie.

**HYPHASE**, le *Beyah*, l'un des affluents du *Setledge*, ou, selon quelques-uns, le *Setledge* même; riv. de l'Inde, au N. O. (la dernière qu'on rencontre dans le *Pendjab* actuel en allant de l'E. à l'O.), tombait dans l'*Acesines* et se jetait avec lui dans l'*Indus*. Alexandre fut contraint par les murmures de ses soldats d'arrêter sa marche sur la rive droite de ce fleuve; il y fit élever 12 autels aux 12 grands dieux de l'Olympe, pour marquer le terme de son expédition.

**HYSIPYLE**, fille de Thoas, roi de l'île de Lemnos. Les femmes de Lemnos ayant offensé Vénus, cette déesse, pour les punir, inspira à leurs maris le dessein de les abandonner. Les Lemniennes indignées égorgeèrent pendant une nuit tous les hommes de leur île. Hysipyle seule conserva la vie au roi son père, et le fit sauver secrètement dans l'île de Chios. Ce-

pendant les Lemniennes, ayant découvert que Thoas était vivant, chassèrent sa fille de leur île. Elle fut enlevée dans sa fuite par les pirates et vendue à Lycurgue, roi de Némée, qui la choisit pour être la nourrice de son fils Archémore; elle fut la cause involontaire de la mort de cet enfant. V. ARCHÉMORE.

**HYRCAN I** (Jean), souverain pontife des Juifs, 136-107 av. J.-C., fils et successeur de Simon Machabée, soutint les Saducéens contre les Pharisiens, combattit Antiochus Sidétès, subjugué les Iduméens et s'empara de Samarie. — **HYRCAN II**, souverain pontife et roi des Juifs, de 79 à 40 av. J.-C., fils d'Alexandre Jannée, fut détrôné par son frère Aristobule, puis rétabli par les Romains; dépourvillé de nouveau par Antigone, fils d'Aristobule, il fut enfin mis à mort par Hérode, l'an 30 av. J.-C. Il avait alors 80 ans.

**HYRCANIE**, *Hyrcania*, contrée de l'Asie anc., s'étendait le long de la côte S. E. de la mer Caspienne, de l'emb. de l'Ochus aux env. de celle du Maxeras, et avait à l'E. et au S. la Parthiène. Elle appartenait à l'empire des Perses. Ce pays était tout entouré de montagnes remplies de tigres. Ses habitants étaient farouches et n'avaient que fort peu de villes. L'Hyrcanie ancienne correspond à la partie E. du *Mazanderan* et au S. du *Daghestan*.

**HYRCANIENNE (MER)**. V. CASPIENNE (MER).

**HYSTASPE**, prince achéménide, père de Darius I.

**HYSUDRUS**, fleuve de l'Inde, une des branches de l'Hydaspe. On croit que c'est le *Setledge*.

**HYTHIE**, v. d'Angleterre (Kent), à 17 kil. S. O. de Douvres, sur la Manche; 7000 hab. C'est une des villes appelées *Cinque ports*; mais auj. son port est presque comblé. Bains de mer.

## I

(N. B. Cherchez aux lettres J et Y les mots qui ne seraient pas ici.)

I, dans les abréviations, signifiait *Julius, Junius, Jupiter, Imperator*; — *Id.*, *Idus* (Ides).

**IABLONOI**, mont. de la Sibérie. V. STANOVÔI.

**IACCETANI** ou **LACETANI**, peuple de l'Hispanie (Tarraconaise), au N. de l'Èbre et près des Pyrénées, entre les *Vascones* à l'O., les *Ceretani* à l'E. Ville principale, *Iacca* (auj. *Jaca*).

**IACCHUS**, nom que l'on donnait à Bacchus dans les chants Éleusiniques. V. **BACCHUS**.

**IACOUR**. V. **JACOB**. — **IACOUT**. V. **YACOUT**.

**IADERA**, auj. *Zara*, v. de la Dalmatie ancienne, sur l'Adriatique, anc. capit. des Liburnes, à l'O. de *Metula*, au N. O. de *Scardona*.

**LEMTLAND**, lan ou gouv. de Suède (Norrland), entre ceux de Botnie occid. au N. E., de Wester Norrland et de Gelleborg à l'E., de Stora Kopparberg au S., et la Norvège à l'O.: 390 k. sur 270; 50 000 hab.; ch.-l., *Èstersund*. Hautes montagnes dont les sommets sont toujours couverts de neiges, et qui recèlent de nombreuses mines de cuivre et de fer; forêts immenses qui fournissent en abondance des bois de chauffage et de construction. Malgré la rigueur du climat, on y récolte quelques grains.

**IAIK**, riv. de Russie. V. **OURAL**.

**IAKOUTES**, peuple de Sibérie, de race turque, habite dans la prov. d'Iakoutsk, sur les deux rives de la Léna. Les Iakoutes sont forts, courageux, la plupart idolâtres, et polygames, et très-hospitaliers. Environ 40 000 familles.

**IAKOUTSK**, v. de la Russie d'Asie (Sibérie), ch.-l. de la prov. d'Iakoutsk, sur la Léna, par 127° 23' long. E., 62° 1' lat. N.; env. 4000 h. Principal entrepôt du commerce avec Okhotsk et la Kamtchatka (pelleteries, rhubarbe, denrées chinoises). La v. s'est formée autour d'un fort construit en 1632 par les Russes. — La province d'Iakoutsk est bornée au N. par la mer

Glaciale, à l'E. par la prov. d'Okhotsk, à l'O. par celles d'Iémisséïsk et d'Irkoutsk, au S. par la Mongolie: 2600 k. sur 1700; 200 000 h. Elle se divise en 5 cercles (Iakoutsk, Olekminsk, Olinsk, Sélinginsk, Sachiversk). Le climat y est extraordinairement froid et le sol très-peu fertile.

**IALYSE**, ville de l'île de Rhodes. V. **JALYSE**.

**IAMA**, un des huit *Vaous* dans la religion de Brahma, est le dieu de la nuit et des morts. C'est lui qui juge les âmes au sortir du corps.

**IAMBOURG**, v. de la Russie d'Europe (St-Petersbourg), à 118 kil. S. O. de St-Petersbourg, sur la Louga; 2000 hab. Grande place octogone. Cette ville appartenait jadis à l'Ingrie; les Suédois la prirent en 1612, et Pierre le Grand en 1703.

**IANOW**, v. de Russie (Pologne), dans le gouv. de Lublin; 2000 hab. Evêché catholique.

**IAPODES**, peuple de l'anc. Illyrie, sur la côte de l'Adriatique, entre Signia et Métule. Ils furent soumis aux Romains par Sempronius Tuditanus et Pandusius l'an 129 av. J.-C. *Métula* et *Avendo* étaient leurs villes principales.

**IAPYGIE**, *Iapygia*, auj. partie mérid. de la *Terre d'Otrante*, contrée de l'Italie anc., dans l'Apulie, au S. de la Messapie, formait l'extrémité orientale de la Péninsule italique, et s'étendait entre la mer Ionienne et le golfe de Tarente, se terminait par la *prom. Iapygium* ou *Salentinum*. *Hydronte*, *Cullipolis*, *Leuca*, *Uxente*, *Tarente*, en étaient les villes principales. On étendait quelquefois le nom d'Iapygie à toute la partie de l'Apulie habitée par les Grecs. Souvent on confond la Messapie et l'Iapygie.

**IAPYX**, vent d'O. N. O., était favorable à ceux qui se rendaient d'Italie en Grèce.

**IARBAS**, roi de Gétulie, vendit à Didon le terrain où elle fonda Carthage. Selon les historiens, il

voulut épouser cette princesse; mais celle-ci aimait mieux se donner la mort que d'y consentir. Dans l'*Énéide*, Iarbas est fils de Jupiter Ammon et de la nymphe Garamantide, et Didon ne se donne la mort que parce qu'elle se voit abandonnée par Énée, qu'elle préfère à Iarbas.

**IARL**, titre de dignité chez les Danois. V. **EARL**.

**IAROPOLK**, nom de deux grands-ducs de Russie, qui régnèrent, le 1<sup>er</sup> de 973 à 980, le 2<sup>e</sup> de 1132 à 1137. Iaropolk I ne possédait d'abord que Kiev, mais les guerres qu'il soutint contre ses frères Oleg et Vladimir le rendirent maître de toute la Russie.

**IAROSLAV** (George), dit le *Sage*, grand-duc de Russie, fils de Vladimir I, fut d'abord prince de Novogorod, détrôna son frère Sviatopolk après l'avoir battu sur les bords de l'Alta (1019), et régna jusqu'en 1054. Il eut à étouffer plusieurs révoltes, et combattit avec succès Boleslas roi de Pologne et les empereurs de Constantinople. Il s'appliqua aussi aux arts de la paix, encouragea l'architecture et la peinture, éleva des écoles, publia un code célèbre, le *Rouskua pravadra* (vérités russes), rendit l'église russe indépendante et fonda la ville qui porte son nom. Henri I, roi de France, épousa une de ses filles, Anne de Russie.

**IAROSLAV**, v. de la Russie d'Europe. ch.-l. du gouvt d'Araslav, sur le Volga, r. dr., à 260 k. N. E. de Moscou; 36 000 h. Archevêché grec; 84 églises avant l'incendie de 1768 (il en reste encore plus de 40); grand séminaire ecclésiastique; école des hautes sciences; institut agronomique. Industrie active: toiles, linge de table, soieries, chapeaux de feutre, orfèvrerie, etc. Grand commerce avec Moscou, St-Petersbourg. — Iaroslav fut fondée en 1026 par le grand-duc Iaroslav. D'abord comprise dans la principauté de Rostov, elle appartient ensuite à celles de Vladimir, puis de Smolensk; elle reconnut la suzeraineté des ducs de Moscovie en 1426. — Le gouvt est borné par celui de Vologda au N., de Kostroma à l'E., de Vladimir au S., de Tver et de Novogorod à l'O.: 276 kil. sur 240; 950 000 hab. Peu de fertilité, assez d'industrie.

**IASOS**, *Assens*, *Kalesiss*, ile de la mer Égée, sur la côte de la Carie, à l'O., et au fond du golfe *Iasique* (*Iasius sinus*), avait pour ch.-l. une v. de même nom.

**IASSY**, *Jasch* des Moldaves, *Iassorum municipium*, capit. de la Moldavie, par 25° 14' long. E., 47° 10' lat. N., sur le Bachlui, à 17 kil. du Pruth, à 700 k. N. de Constantinople; 40 000 hab. Résidence de l'hospodar; archevêché grec, gymnase. Maisons à un seul étage, planches en guise de pavés. Fréquents incendies, entre autres en 1783 et 1827: celui de 1783 a détruit la cour des Princes (monument attribué à Trajan); avant 1827 on citait le palais de l'archevêque, l'église métropolitaine, l'imprimerie valaque et quelques couvents. Peu d'industrie, commerce de transit assez actif. — Iassy était importante du temps des Romains. Elle a été souvent prise par les Russes. Le 9 janvier 1792 un traité de paix y fut signé entre la Russie et la Porte: la Russie y obtint, avec d'importantes concessions territoriales, le droit d'intervention dans les principautés danubiennes.

**IASZ-BÉRENY** ou *Iaz*, v. de Hongrie. ch.-l. du Pays des Iazyges, à 60 k. E. de Pesth, sur la Zagryva; 15 000 hab. Gymnase, carrières; tombeau d'Attila.

**IATREB**, *Iatrippa*, ville d'Arabie. V. **MÉDINE**.

**IAXARTE**, *Iaxartes*, dit aussi chez les anciens *Tanaïs d'Asie* et *Silis*, auj. le *Si-houn* ou *Sir-Daria*; grand fleuve de l'Asie, sortait de l'Imaus, coulait de l'E. à l'O., rasant la Sogdiane au N. et allait tomber dans le lac Chorasmiqne (mer d'Aral), ou peut-être dans la mer Caspienne, soit que le cours de ce fleuve ait changé, soit que ces deux mers aient été autrefois réunies. Quelques-uns en font un affluent de l'Oxus. Ce fleuve était le cours d'eau le plus septentrional que les anciens connussent en Asie. Alexandre le franchit en 328: il éleva sur ses bords des autels à Bacchus, à Hercule, à Sémiramis, à Cyrus et à lui-même.

**IAXT** (cercle de P), une des 4 divisions du roy. de Wurtemberg, est borné au N. et à l'E. par la Bavière,

au S. par le cercle du Danube, à l'O. par celui du Neckar, et au N. O. par le grand-duché de Bade: 130 kil. sur 80; 380 000 h. Villes principales: Elwangen (ch.-l.) et Hall. Sol montagneux. Ce cercle prend son nom de la rivière d'Iaxt, qui tombe dans le Neckar près de Wimpfen, après un cours de 140 k.l.

**IAZYGES**, peuple de l'Europe barbare, de race sarmate. Ils habitaient d'abord sur les bords du Tanaïs et du Palus Méotide; mais, au commencement du 1<sup>er</sup> s., vaincus par les Goths, ils se divisèrent en trois corps, qui s'établirent, l'un sur le Tanaïs, un autre sur le Porysthène (entre ce grand fleuve et le Danastre), et le troisième dans la région marécageuse entre le Tibisque et le Danube. Les deux premiers restèrent tributaires des Goths; le troisième, à cause de sa position entre la Pannonie et la Dacie trajane, vécut sous la protection romaine: on lui donnait le nom d'Iazyges Métanastes ou *transplantés*. La force principale des Iazyges consistait en cavalerie. Leur nom disparut au milieu de la grande invasion du 5<sup>e</sup> siècle.

— Auj. on donne le nom d'*Iazyggye* et *Cumanie* ou de *Pays des Iazyges* à un district particulier du royaume de Hongrie, entre les comitats de Pesth à l'O. et de Hevesch à l'E. Il a pour ch.-l. Iasz-Bérény et compte 60 000 hab. (descendants des anciens Iazyges).

**IBARRA** (SAN-MIGUEL-DE-), v. de l'Amérique du Sud (Equateur), à 77 kil. N. E. de Quito, au pied du volcan d'Imbaburu; 12 000 hab. Climat doux et salubre. Culture de la canne à sucre et du coton; assez grand commerce. — Fondée en 1597.

**IBARRA** (Joachim), imprimeur espagnol, né à Saragosse en 1725, mort à Madrid en 1785, a publié plusieurs éditions que l'on regarde comme des chefs-d'œuvre de typographie, entre autres une traduction de *Saluste* par l'infant don Gabriel, 1772, in-fol., et un *Don Quichotte*, 1780, 4 vol. in-4.

**IBAS**, évêque d'Édesse en Mésopotamie au 5<sup>e</sup> s., mort en 457, défendit avec ardeur le Nestorianisme. Accusé en 446 de propager les doctrines de Théodore de Mopsueste, il fut absous par les synodes de Tyr et de Bérée; mais le concile d'Éphèse le condamna en 449 et le déposa. Toutefois, il fut rétabli en 451.

**IBÈRE** (P), *Iberus*, auj. l'*Èbre*, fleuve d'Espagne, le plus grand de ceux que ce pays envoie à la Méditerranée, prenait sa source sur le versant sept. des monts *Idubeda*, coulait au S. E. et passait à *Antiobriga*, *Catalgurris*, *Talonium*, *Celsa*, *Octogesa*, *Dertosa*.

**IBÈRES**, *Iberi*. V. **IBÈRIE**.

**IBÈRIE**, *Iberia*, auj. l'*Imcéréthie*, la *Géorgie* et une partie du *Chirran*, contrée de l'Asie ancienne, au S. du Caucase, entre la Colchide à l'O., l'Albanie à l'E., l'Arménie au S., formait une vaste plaine entourée de montagnes. Les Ibères, d'abord soumis aux Perses, puis à Alexandre, recouvrèrent leur indépendance sous les Séleucides. Ravagée par Pompée, mais redevenue libre après Auguste, l'Ibérie vécut le plus souvent sous la protection romaine: Trajan la réunit à l'empire romain, mais elle en fut détachée après sa mort. Elle devint chrétienne au 1<sup>er</sup> siècle, mais elle tomba bientôt sous la domination des rois Sassanides; partageant dès lors les destinées de la Géorgie, elle subit avec elle, au 7<sup>e</sup> s., la domination arabe. Elle appartient aujourd'hui à la Russie. Les principaux peuples de l'Ibérie étaient les Moschiques, les Sacasiens, les Cambyséniens, les Ossariéniens, les Moténiens et les Sapriens. V. **PHILASMANE**.

**IBÈRIE**, nom donné d'abord à la contrée de l'Espagne qu'arrose l'Èbre (*Iberus*), a été depuis étendu à la péninsule tout entière. Les habitants de l'Espagne furent par suite nommés *Ibères*; on retrouve ce nom dans celui de *Celtibères*. — On suppose que les Ibères d'Espagne sont les restes d'un grand peuple anciennement répandu dans les Gaules, d'où il aurait été expulsé par les Celtes ou Galls, on a prétendu, mais sans autre raison qu'une analogie de nom, que ce peuple était originaire du Caucase et notamment de l'Ibérie asiatique.

**IBÉRIQUES** (monts), chaîne de montagnes de l'Es-

pagne, commence vers les sources de l'Èbre et s'étend du N. au S., partageant le pays en deux versants, celui de la Méditerranée et celui de l'Atlantique.

**IBERVILLE**, bras du Mississipi. V. YBERVILLE.

**IBICUY**, riv. de l'Amérique du Sud (Buenos-Ayres), se forme, près de San-Luis, du Rio Beropi, uni au Rio Santa-Maria, coule à l'O. N. O. et se jette dans l'Uruguay, après un cours de 400 kil.

**IBIS**, oiseau aquatique, était fort révérend des Égyptiens, parce qu'on croyait qu'il se nourrissait de serpents et en détruisait une grande quantité; on l'avait même mis au nombre des divinités, ainsi que l'*Pichneumon*, petit quadrupède qui se nourrit aussi d'animaux malfaisants et d'œufs de crocodile. L'ibis était consacré au dieu Toth. On le voit souvent représenté sur les monuments égyptiens.

**IBX**. Ce mot, le même que *aben*, *ebn* ou *ben*, veut dire  *fils*, et forme le commencement d'un grand nombre de noms arabes.

**IBN-AL-ATYR**, historien arabe, né en Mésopotamie en 1160, m. en 1233, a laissé une *Chronique*, qui va depuis le commencement du monde jusqu'en 1158 et qui est la meilleure du moyen âge. Elle a été publiée pour la 1<sup>re</sup> fois, avec notes et trad. suédoise par Tornberg, Upsal, 1851-57. On a aussi de lui l'*Histoire des Atabeks de Syrie*, analysée par Deguignes. M. Reinaud en a donné des fragments étendus, en arabe et en français, dans le recueil des *Historiens des Croisades* publié par l'Acad. des inscriptions.

**IBN-AL-KHATIB**, écrivain arabe d'Espagne, né à Grenade en 1313, m. en 1374, est auteur d'une *Histoire de Grenade*, d'une *Chronologie des califes et des rois d'Afrique et d'Espagne*.

**IBN-AL-MOKAFAFA**, écrivain arabe du VIII<sup>e</sup> siècle, Persan d'origine, est auteur de la 1<sup>re</sup> traduction persane du livre de *Calilah et Dimnah*, attribué à Bidpai (elle a été publiée à Paris par S. de Sacy, 1816, in-4). S'étant attiré par ses sarcasmes la haine de Mansour, neveu d'Abdallah, il fut jeté par ce prince dans une fournaise ardente (757).

**IBN-BATOUTA** (Abou-Abdallah-Mohammed), savant voyageur arabe, né à Tanger en 1302, m. à Fez en 1377, visita de 1325 à 1350 l'Égypte, la Perse, l'Arabie, le Zanguebar, la Boukharie, l'Inde, Ceylan, Sumatra et la Chine. De retour à Tanger, il en repartit bientôt pour parcourir l'Espagne, puis les bords du Niger et l'intérieur de l'Afrique jusqu'à Tombouctou. Le récit de ses voyages, écrit pour le sultan de Maroc, a été publié pour la 1<sup>re</sup> fois d'une manière complète, en français (avec le texte arabe), par Deffremery et Sanguinetti, Paris, 1853, 4 v. in-8.

**IBN-GÉBIROL**. V. AVICENNON.

**IBN-HAUCAL**, voyageur de Bagdad, parcourut pendant 28 ans (942-70) les contrées soumises à l'Islamisme et en donna une description estimée, qu'il intitula : *Les Routes et les Royaumes*. Plusieurs parties de cet ouvrage ont été publ. à Leyde et à Bonn. Ouseley en a donné une trad. anglaise sous le titre d'*Oriental geography of Ibn-Haucal*, Londres, 1800.

**IBN-KHALDOÛN**, né à Tunis en 1332, m. au Caire en 1406, remplit les plus hautes magistratures à Tunis, à Fez et en Égypte auprès du sultan Barkok. Il a laissé une *Histoire des Arabes et des Berbères*, regardée par les Orientaux comme la meilleure école de politique. Deux manuscrits, malheureusement incomplets, de cette grande histoire ont été récemment découverts à Constantinople et à Constantinople (1840). Elle a été publiée en arabe et en français, avec notes, par de Slane, de 1847 à 1864. Quatremère avait déjà publié le texte des *Prolégomènes* de cet ouvrage (dans les *Notices et extraits des manuscrits*).

**IBN-KHILCAN** ou KALLIKHAN, historien et biographe arabe, né à Arbil l'an 1211 de J.-C., m. en 1282, remplit les fonctions de grand cadî à Damas. Il a laissé une *Biographie* très-estimée sous le titre de *Décès des personnages éminents, et Histoire des hommes de ce siècle*, par ordre alphabétique, éditée et trad. en anglais par M. de Slane, 1842-43.

**IBN-ROCHD**. V. AVERROËS.

**IBOS**, bourg de France (Htes-Pyrénées), à 5 kil. O. de Tarbes; 1995 hab. Église fortifiée, qui a servi de refuge aux Protestants.

**IBRAHIM**. Ce nom, qui n'est qu'une forme du nom d'*Abraham*, est fort commun en Orient.

**IBRAHIM** (Abou-Abdallah), fondateur de la dynastie des Aglabites, au IX<sup>e</sup> siècle. V. AGLABITES.

**IBRAHIM**, sultan turc, frère d'Amurat IV, lui succéda en 1640. Craignant les effets de la jalousie de son frère, il avait jusqu'alors contrefait l'imbécile; le surnom lui en resta. Il se livra à tous les excès de la débauche et de la cruauté, excita un soulèvement général, et fut déposé en (1648). Il fut relégué dans le sérail et étranglé quelques jours après. Le siège d'Azov (1641) et la guerre de Candie contre les Vénitiens eurent lieu sous son règne.

**IBRAHIM-BEY**, chef de Mamelouks, né en Circassie vers 1735, s'empara en 1776 du gouvernement du Caire, de concert avec Mourad-bey; partagea d'abord toute l'autorité avec lui, mais finit par rester seul maître de l'administration civile, et exerça pendant longtemps une influence toute-puissante sur les Mamelouks. Lors de l'expédition des Français en Égypte, il n'opposa qu'une faible résistance, fut vaincu en 1799 près d'Al-Arich par Kléber et Reymier et se retira en Syrie. Il fut dépourvu du pouvoir en 1805 par Méhémet-Ali, mais il échappa au massacre des des compagnons (1811). Il mourut en 1817 à Dongola en Nubie, où il s'était réfugié.

**IBRAHIM-PACHA**, fils du vice-roi d'Égypte Méhémet-Ali, né à la Cavale (Roumélie) en 1792, m. au Caire en 1848, seconda activement son père dans la réorganisation de l'armée égyptienne, dirigea avec succès, de 1816 à 1818, l'expédition contre les Wahabites, mit à sac leur capitale, Derreyeh, et fit prisonnier leur chef Abdallah; soumit ensuite le Senaar et le Darfour; fut chargé en 1824 par le sultan de réduire la Morée; fit aux Grecs une guerre d'extermination, mais fut forcé par l'arrivée des Français d'évacuer ce pays (1828); envahit la Syrie en 1831 par ordre de son père, prit Jaffa, Kaiffa, St-Jean-d'Acre, et battit l'armée turque à Hems (19 juillet 1832), puis à Konieh (21 déc.); il marchait sur Constantinople, quand il fut arrêté à Kutayah par l'intervention des puissances européennes (1833). Chargé de gouverner la Syrie, qu'il venait de conquérir, il établit l'ordre dans ce malheureux pays, mais sa rigueur souleva les Napolusains et les Druses. Quelques années après, le sultan ayant recommencé la guerre, Ibrahim remporta à Nézib (24 juin 1839) une victoire décisive sur les Turcs; mais le traité de Londres (15 juill. 1840) et le bombardement des ports de Syrie par la flotte anglaise le forcèrent une seconde fois d'abandonner sa conquête. Depuis lors, il ne s'occupa plus que de l'administration intérieure de l'Égypte, qu'il gouverna même pendant la démission de son père (1847-48). Ibrahim avait visité la France en 1846: il y reçut le plus brillant accueil.

**IBRAHIM** (NAHR-), petite riv. de Syrie. V. ADONIS.

**IBRAHIM-ROUD**, dit aussi *Kerman* ou *Sirdjan*, riv. d'Asie, naît près de Kars, sur les limites du Béloûtschistan, traverse le Kerman et tombe dans le golfe Persique, près de l'île d'Ormuz. Cours, 450 k.

**IBYCUS**, poète lyrique grec, de Rhégium, florissait vers 540 av. J.-C. et vécut quelque temps à la cour de Polycrate, tyran de Samos. On conte qu'assassiné par des voleurs sur une grande route, il prit à témoin de sa mort une troupe de grues qui volaient au-dessus de sa tête. Quelque temps après, un de ses meurtriers voyant passer des grues, dit à ses compagnons sur une place de Corinthe: Voilà les témoins d'Ibycus. Ces paroles furent rapportées aux magistrats, qui firent mettre les voleurs à la question. Ils avouèrent leur crime, et furent punis. Les poésies d'Ibycus avaient beaucoup de rapport avec celles de Stésichore; il n'en reste que quelques fragments, publiés par Fulvius Ursinus, Anv., 1568; par Schneidewin,

Gœttingue, 1833, et dans les *Fragments des lyriques grecs* de Bergk.

**ICA** ou **PUTUMAJO**, riv. de l'Amérique mérid., affluent de l'Amazone, naît dans le Paramo de Guanas et coule au S. E. Cours, 1000 kil. env.

**ICA** (SAN-GERONIMO-DE), v. du Pérou, à 250 kil. S. E. de Lima, ch. l. de la prov. d'Ica; 6000 hab. Verrerie; vins et eaux-de-vie. Fondée en 1563.

**ICARE**, fils de Dédale, s'enfuit, avec son père, du labyrinthe de l'île de Crète, au moyen d'ailes attachées avec de la cire. Mais, s'étant approché de trop près du soleil, la cire se fondit, ses ailes se détachèrent, et il tomba dans la mer Égée, entre Samos et Patmos, près de l'île qu'on appela depuis *Icarie* (auj. *Nikaria*); la mer voisine prit aussi le nom de *mer Icarienne*. Ce personnage est devenu le symbole de la témérité. On explique le mythe d'Icare par l'imprudencence de quelque navigateur qui fit naufrage pour avoir voulu, à l'exemple de Dédale, se servir de la voile que celui-ci venait d'inventer.

**ICARIE**, **ICARIENNE** (MER). V. ICARE.

**ICAUNA**, riv. de Gaule, auj. l'Yonne.

**ICCIUS PORTUS**, port de Gaule. V. ICIUS.

**ICENES**, *Iceni*, peuple de la Bretagne romaine (Flavie Césarienne), au N., avait pour v. principales : *Venta Icenorum* (auj. Caster, près de Norwich), et *Icenorum oppidum* (auj. Ixworth). Ce peuple se mit sous la protection romaine au temps de Claude, et s'insurgea sous Néron. V. BOADICÉE.

**ICHLIM**, riv. de la Russie d'Asie (Tobolsk), naît dans les steppes des Kirghiz-Kaisaks, coule au N. et tombe dans l'Artich par 58° lat. N., après 1750 kil. de cours. Elle donne son nom à une ville située sur ses bords, par 66° 34' long. E., 53° 3' lat. N.; et à un steppé qui s'étend entre le Tobol et l'Artich.

**ICHNEUMON**. V. IBI.

**ICHNUSA**, un des noms anciens de la *Sardaigne*, lui fut donné parce qu'elle a à peu près la forme d'un pied humain (*ichnos*, trace du pied, en grec).

**ICHTHYOPHAGES**, c.-à-d. en grec *Mangeurs de poisson*, nom donné par les anciens à plusieurs peuples qui se nourrissaient de poisson. On en connaissait en Éthiopie; dans l'Arabie-Heureuse, sur la côte du golfe Persique; chez les Troglodytes, sur la côte O. de la mer Rouge; sur la côte occid. de l'Afrique; dans la Gédérosie, sur les bords de la mer Érythrée, etc.

**ICILIUS** (SPENTUS), l'un des cinq premiers tribuns de Rome, fit adopter l'an 493 av. J.-C. la loi *ICILIA*, qui défendait d'interrompre un tribun dans l'exercice de ses fonctions.

**ICLIUS** (LOCUS), tribun du peuple en 454 avant J.-C., obtint que les terres du domaine public de l'Aventin fussent distribuées au peuple, et que les tribuns eussent le droit de convoquer le sénat et de parler dans cette assemblée. Lors de l'enlèvement par le décemvir Appius Claudius de la jeune Virginie, à laquelle il était fiancé, il s'opposa courageusement au ravisseur et souleva l'armée contre les Décemvirs. Il fut, après leur chute, créé tribun du peuple pour la 2<sup>e</sup> fois (449).

**ICGLANS**, nom donné en Turquie à des enfants esclaves qui servent de pages au sultan ou qui remplissent dans le sérail l'office de domestiques.

**ICOLMILL**, une des Hébrides. V. IONA.

**ICONIUM**, auj. *Konieh*, v. d'Asie-Mineure, en Phrygie, sur les confins de la Cilicie, fut au iv<sup>e</sup> s. le ch.-l. de la Lycœonie (prov. du diocèse d'Asie), et devint plus tard la résidence d'une dynastie de Turcs seldjoucides. V. KONIEH.

**ICONOCLASTES**, c.-à-d. *Briseurs d'images*, secte religieuse qui paraît avoir pris naissance vers 485, sous l'empereur Zénon, regardait comme une idolâtrie l'adoration des images et poursuivait ce culte avec acharnement. Ses fanatiques partisans ont détruit une foule de monuments religieux et d'objets d'art des plus précieux. Cette secte fut surtout puissante au viii<sup>e</sup> siècle, sous Léon l'Isaurien, qui la fit approuver par un conciliabule tenu à Constantinople

en 730. Elle fut condamnée par plusieurs conciles, en 787, 842, etc., et disparut peu après, malgré les efforts de quelques empereurs. Cependant on en retrouve l'esprit chez les Vaudois, les Albigeois, les Hussites et en général dans les sectes de Réformés.

**ICOSIUM**, v. de l'Afrique anc. (Mauritanie Césarienne), fondée, selon Solin, par *ringt (vibosis)* compagnons d'Hercule, était située sur l'emplacement de la ville actuelle d'Alger.

**ICTINUS**, architecte grec, florissait à Athènes du temps de Périclès, vers 450 av. J.-C. Il construisit les principaux monuments de cette époque : à Athènes (avec Callicrate et sous la direction de Phidias), le Parthénon, temple de Minerve, et les portiques de l'Acropole; à Eleusis, le temple de Cérès; à Plégalée, en Arcadie, un temple d'Apollon, etc.

**IDA**, auj. *Kas-dagh*, petite chaîne de mont. en Asie-Mineure (Mysie), s'étendait du S. au N. depuis le golfe d'Adramytte jusque près de la Propontide. De l'Ida sortaient le Scamandre, le Rhésus, le Granique. Troie était située au pied de l'Ida : c'est sur ce mont qu'eut lieu le célèbre jugement de Paris.

**IDA**, auj. *Psiloriti* ou *Monte-Giorgio*, chaîne de mont. en Crète, traversait cette île de l'O. à l'E. Jupiter y fut élevé par les Dactyles dits de là *Idéens*. On y récoltait du miel fort estimé.

**IDACE**, évêque espagnol du v<sup>e</sup> siècle, mort après 468, est auteur d'une *Chronique* qui va de l'an 379 jusqu'à 461, et qui a été publiée par le P. Simond, Paris, 1619. On lui attribue des *Fastes consulaires* qui se trouvent dans plusieurs éditions de sa *Chronique*.

**IDALIE**, *Idalium* et *Idalia*, v. de l'île de Chypre, au N. de Citium, dans un site enchanteur, était consacrée à Vénus. Elle n'existait déjà plus du temps de Pline; on trouve une trace de son nom dans le bourg de *Dalim*, au centre de l'île.

**IDANHA-VELHA**, *Egiditania* ou *Igedita*, bourg du Portugal, à 35 kil. E. de Castello-Branco, sur le Ponsul. Patrie du roi Wamba. Prise en 1704 par le duc d'Anjou. Le séjour en est très-malsain; aussi est-elle à peu près abandonnée auj. pour *Idanha-Nova*, située à 13 kil. et qui compte 2500 hab.

**IDANUS**, fleuve de la Gaule, auj. l'Ain.

**IDE** (Ste), comtesse de Boulogne, fille de Godefroi le Barbu, duc de Lorraine, 1040-1113, épousa Eustache II, comte de Boulogne, dont elle eut Godefroy de Bouillon et Baudouin. On l'honore le 13 avril. — Une autre Ste Ide, veuve d'Elbert, seigneur de la cour de Charlemagne, est honorée le 4 sept.

**IDÉALISME**, système philosophique qui n'accorde d'existence réelle qu'aux *idées*. V. ce mot dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

**IDÉENS** (DACTYLES). V. DACTYLES et IDA.

**IDELER** (Louis), savant chronologiste, né en 1766 près de Perleberg (Brandebourg), mort en 1846, professa l'astronomie à Berlin, et fut élu en 1839 associé étranger de l'Institut de France. Il a publié : *Essai sur les observations astronomiques des anciens*, 1806; *Manuel de chronologie*, 1825, ouvrage classique sur cette matière; *Chronologie chinoise*, 1837. — Son fils, Jules Ideler (1809-1842), se livra à de savantes recherches sur la langue copte, les hiéroglyphes, la métrologie, etc.

**IDES**, l'une des divisions du mois chez les Romains. V. ce mot au *Dict. univ. des Sciences*.

**IDISTAVISUS CAMPUS**, vaste plaine de Germanie, chez les Chérusques, sur les bords du *Tisurgis* (Weser), est célèbre par la victoire que Germanicus y remporta sur Arminius l'an 16 de J.-C. On la place en Hanovre, près de la ville act. de *Hastenbeck*, ou plutôt dans le Brunswick, au S. de *Hameln*.

**IDOMÉNÉE**, roi de Crète, petit-fils de Minos II, et fils d'un Deucalion qui régna sur la Crète, fut un des héros qui se distinguèrent le plus au siège de Troie. Assailli par la tempête à son retour, il fit vœu, s'il échappait, de sacrifier à Neptune le premier être vivant qui s'offrirait à ses regards au moment où il débarquerait en Crète. A peine fut-il descendu sur le

rivage que son fils vint pour le féliciter. Idoméée, esclave de son serment, l'immola; mais ce meurtre le rendit si odieux qu'il fut forcé de s'expatrier. Il alla s'établir à Salente dans la Calabre, et y mourut dans un âge avancé. Crébillon (1705) et Lemierre (1764) ont mis sur la scène le sacrifice d'Idoméée.

**IDRIA**, v. des États autrichiens (Illyrie), à 45 kil. O. de Laybach, sur la rivière d'Idria; 5000 hab. Dentelles, chapeaux de paille. Aux env., riches mines de mercure, découvertes en 1497.

**IDRO** (lac d'), *Edrinus lacus*, lac de Lombardie, au N. de Brescia : 11 kil. sur 4 ; il est traversé par la Chiesa. Sur la rive mérid. du lac, on trouve les deux villages d'Idro-Alto et d'Idro-Basso : 1800 hab.

**IDSTEDT**, vge de Danemarck (Slesvig), entre la Trène et l'Eider, à 10 kil. de Slesvig. Les Danois y remportèrent en 1850 une victoire décisive sur les insurgés du Slesvig-Holstein.

**IDSTEIN**, v. du duché de Nassau, à 9 kil. N. de Mayence; 2500 hab. Ecole d'agriculture; école normale primaire. Jadis ch.-lieu d'une seigneurie qui passa à la maison de Nassau en 1721.

**IDUBEDA**, nom anc. d'une chaîne de mont. d'Espagne, auj. la Sierra d'Oca. V. oca.

**IDUMÉENS** ou **EDOMITES**, ancien peuple de l'Arabie, prétendait descendre d'Esau, que l'on surnommait *Édom* (c.-à-d. *le Rouge*). Ils s'établirent d'abord au N. de la mer Rouge, au S. de la mer Morte et des monts Seïr, qui les séparaient du pays appelé depuis tribu de Juda, et s'étendirent ensuite dans l'Arabie Pétrée et dans les pays voisins. On distinguait l'*Idumée orientale*, dite aussi *Auranitide*, à l'E. de la tribu de Gad et de la demi-tribu orientale de Manassé (capit., *Bosra* ou *Bostra*), et l'*Idumée méridionale*, qui renfermait la v. de *Pétra* (capit.) et les ports d'Élath et d'Asiongaber. — Indépendants jusqu'à l'époque de David, les Iduméens furent soumis par ce prince; l'Idumée orientale recouvra son indépendance à la mort de Salomon, mais les Iduméens du Sud ne se détachèrent du royaume de Juda qu'après le règne de Josaphat. Plus tard, Hyrcan I reconquit toute l'Idumée, et la réunit à la Judée. Hérode, qui régna sur la Judée au temps d'Auguste, était Iduméen, et l'empereur Philippe, dit *l'Arabe*, naquit à Bosra. Sous l'Empire romain, les deux Idumées furent d'abord comprises dans les provinces de *Palestine* et de *Judée*; à partir de Constantin, elles formèrent les prov. d'*Arabie* et de *Palestine* 3<sup>e</sup> ou *P. Salulaire*, dans le diocèse d'Orient. — On donnait quelquefois le nom de *Mer d'Idumée* à la mer Rouge.

**IEKATHERINENBOURG**, v. de Russie (Perm), à 260 kil. S. E. de Perm; 20 000 hab. Centre des mines de la Sibérie. Place forte, chancellerie, douane, arsenal, hôtel des monnaies, école des mines. Immenses forges, fonderie de canons; fabriques d'armes, etc.

**IEKATHÉRINODAR**, autrefois *Tmoutarakane*, v. de la Russie mérid., ch.-l. des Cosaques de la mer Noire, sur le Kouban, à 230 kil. N. O. de Stavropol. Au moyen âge, Tmoutarakane fut souvent une principauté presque indépendante, apanage de quelque grand-duc. Catherine II l'agrandit et lui donna son nom en 1792.

**IEKATHERINOGRAD**, v. forte de Russie mérid. (Caucase), à 26 kil. O. de Mozdok, sur le Térék. Fondée en 1777 par Potemkin, à la gloire duquel Catherine II y a fait élever un arc de triomphe.

**IEKATHÉRINOSLAV**, v. de la Russie mérid., ch.-l. de gouv. sur le Dniepr, à 950 kil. S. de Moscou; 15 000 h. Archevêché grec, séminaire; tribunaux; jardin botanique. Comm. de laines et de draps. Prés de cette v. commencent les cataractes du Dniepr. Fondée par Catherine II, en 1787. — Le gouv. d'Iékathérinoslav, situé entre ceux de Pultawa, Kharkhov, Voronéje au N., Kherson à l'O., Tauride et la mer d'Azov au S., les Cosaques du Don à l'E., a 460 kil. sur 170 : 900 000 h. Sol fertile au N. (grains, fruits, chanvre; un peu de vin, peu de bois). Sources salées, huile; moutons et haras; abeilles, etc.

**IEKIL-IRMAK** (c.-à-d. *fleuve vert*), l'anc. *Iris*, fl. de la Turquie d'Asie (Sivas), sort de l'Anti-Taurus, passe à Tokat et Amasieh, reçoit le Keuilu-Hissar (*Lycus*) et se jette dans la mer Noire entre le Kizil-Irmak et Samsoun. Cours, 450 kil.

**IELISAVETPOL**, v. de Russie. V. KANDSAG.

**IELTONSKOE**, lac salé de Russie (Saratov), à 100 k. E. de la r. g. du Volga. L'exploitation du sel y occupe près de 10 000 ouvriers.

**IÉNA**, v. du grand-duché de Saxe-Weimar, à 19 k. E. de Weimar, au confluent de la Leutra et de la Saale; 6000 hab. Ruines de l'ancien château de Kirckberg. Université renommée, fondée en 1558. Bibliothèque, observatoire, jardin botanique, nombreuses sociétés scientifiques et littéraires. Industrie fort active. — C'est dans les environs de cette ville que Napoléon I remporta sur l'armée prussienne, le 14 oct. 1806, la victoire éclatante, qui lui ouvrit les portes de Berlin et lui assura la soumission de la Prusse.

**IÉNI**. Ce mot, qui veut dire *nouveau*, entre dans la composition d'un grand nombre de noms turcs.

**IÉNI-CHEHER**, nom de plusieurs villages de Turquie construits sur les ruines de villes anciennes, telles qu'*Antiochia* et *Magnesia*, dites du *Méandre*, dans l'Anatolie. Le plus important est dans le iivah de Biga (Anatolie), non loin de l'emplacement de l'antique Troie. V. aussi LARISSE.

**IÉNIDJÉ-VARDAR**, v. de Turquie (Roumélie), à 43 k. E. de Saloniki, sur le bord N. du lac d'Iénidjé; 6000 hab. Près de là, ruines de l'antique *Pella*.

**IÉNI-KALEH**, c.-à-d. *Château neuf*, v. de Russie (Tauride), dans la Crimée, sur la r. occid. du détroit, à 13 kil. N. de Kertch. Population peu nombreuse (Grecs et Tartares). Forteresse en ruines. Aux env., puits de naphte, eaux minérales. — Les Turcs bâtirent cette ville en 1703 pour fermer l'entrée de la mer Noire aux Russes; mais ceux-ci la prirent en 1771. Les Français l'occupèrent le 27 mai 1855. — Le détroit d'*Iénikaleh*, dit aussi de *Caffa*, de *Taman* ou de *Kertch* (jadis *Bosphore Cimmérien*), unit la mer Noire à la mer d'Azov, et sépare la Crimée de la prov. du Caucase. Longueur, 40 kil.; largeur, 3 kil.

**IÉNISSEI**, fleuve de la Russie d'Asie, naît, suivant l'opinion vulgaire, dans le pays des Ouriangkai, par 51° lat. N., 96° 30' long. E. Il se forme par la réunion de l'Oulou-Kem et du Bei-Kem, passe à Krasnoïarsk, Iénisséisk et Touroukansk, reçoit à gauche le Sym et le Touroukhan, à droite les trois Tougouska (la plus au sud ou Haute-Tougouska, dite aussi *Angara* ou *Sélanga*, qui traverse le lac Baïkal, est le véritable point de départ de l'Iénisséi), et tombe dans l'Océan Glacial arctique, où il forme le golfe de l'Iénisséi. Cours, 3000 kil. env.

**IÉNISSEISK**, v. de Russie d'Asie (gouv. d'Iénisséisk), sur l'Iénisséi, à 680 kil. N. E. de Tomsk, 6000 h. Commerce de transit très-actif, surtout pour le plomb. Grande foire au mois d'août. Fondée en 1618. — Le gouv. d'Iénisséisk, situé entre ceux de Tobolsk et de Tomsk à l'O., d'Iakoutsk et d'Irkoutsk à l'E., la mer Glaciale au N. et la Tartarie au S., a pour ch.-l. Krasnoïarsk; 2600 kil. de long sur 1100 de large; 260 000 hab., en grande partie Samoyèdes, Ostiaks et Tongouses. Vastes steppes, marais, lacs salés. Au S. E., riche mine d'or, découverte en 1839.

**IERMAK**, hetman des Cosaques du Don à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, entreprit en 1580, à la tête de 6000 hommes, la conquête de la Sibérie. Après de sanglants combats et des fatigues inouïes, il parvint avec 500 h. à Isker ou Sibir, capitale de ce pays et s'en empara. Bientôt les khans des nations voisines reconnurent son autorité, et la Sibérie entière lui fut soumise. Craignant cependant de ne pouvoir conserver sa conquête, il sollicita l'intervention de la Russie, et fit au czar hommage de ses États. Ivan IV accepta cette offre et lui envoya des renforts. Iermak périt en 1583, dans une embuscade où l'avait attiré un chef tartare.

**IERNIS**. V. HIBERNIE et CASHELL.

**IESI**, *Æsis*, v. d'Italie (anc. État ecclésiastique),

sur l'Esio ou Esino, à 23 kil. S. O. d'Ancône; 14 000 h. Evêché. Commerce d'huile, vin, grains.

**IF**, *Hypra* ou *Syphia*, petite île de France (Bouches-du-Rhône), dans la Méditerranée, vis-à-vis et à 3 kil. S. O. du port de Marseille. Cél. château fort, bâti par François I en 1529 et qui sert auj. de prison d'État. Cette île a, dit-on, pris son nom des îfs dont elle était couverte autrefois. Il est plus probable qu'*If* dérive, par corruption, de l'ancien nom de l'île.

**IFFLAND** (Aug. Guill.), acteur et auteur allemand, né à Hanovre en 1759, m. à Berlin en 1814. Il débuta à Gotha en 1777 et devint bientôt le premier comédien de l'Allemagne. Il se mit aussi à écrire, et composa un grand nombre de drames qui réussirent, entre autres *Frédéric d'Autriche* (1790). Après avoir dirigé pendant plusieurs années le théâtre de Mannheim, il se rendit à Weimar, puis à Berlin, où il devint directeur des spectacles de la cour. Il publia une édit. de ses *Oeuvres* en 1798 à Leipsick, 17 v. in-8; mais il a encore beaucoup écrit depuis. On cite parmi ses meilleures pièces le *Crime par point d'honneur* et le *Joueur*. Iffland a traduit en allemand plusieurs pièces françaises de Picard, de Duval, et les meilleures comédies de Goldoni. On a de lui des *Mémoires*, trad. par Ph. Lebas dans la collection des *Mém. sur l'art dramatique*.

**IFTIKHAR**, F. NICHAN-IFTIKHAR.

**IGILGILIS**, anc. v. de Mauritanie, auj. *Djigelli*.

**IGLAU**, en latin *Igloria* ou *Gigloria*, v. des États autrichiens (Moravie), ch.-l. de cercle, à 77 kil. N. O. de Brunn, sur l'Iglava, affluent de la Schwarza: 16 000 h. Gymnase, école pour les enfants des militaires. Draps, potasse, teinturerie, etc. Aux env., mines de plomb, usines, verreries. Iglau fut pris en 1742 par les Prussiens, en 1805 par les Français. Il y fut signé en 1534 un traité de paix entre l'emp. Sigismond et les Hussites. — Le cercle d'Iglau, entre ceux de Brunn et de Znaim, l'Autriche et la Bohême, a 185 000 hab.

**IGLESIAS**, *Ecclesia*, v. de Sardaigne, à 50 k. O. de Cagliari; 6000 h.; donne son nom à une des 4 prov. de la Sardaigne. Evêché, beau palais épiscopal.

**IGNACE** (S.), un des premiers Pères de l'Église, disciple de S. Pierre, fut fait évêque d'Antioche en 68, et souffrit le martyre sous Trajan, l'an 107 ou 116. On célèbre sa fête le 1<sup>er</sup> février. On a de lui 7 *Lettres*, en grec, souvent publiées, d'abord dans les *Patres apostolici*, Amst., 1608, et plus récemment par Bunsen Hamb., 1847, 2 vol. 4<sup>e</sup>, par Petermann, Leips., 1849, in-8, et à Londres par Cureton, d'une manière plus complète. Elles avaient été trad. en français par le P. Legras dès 1717. Ces lettres sont un des plus précieux monuments de la primitive Église.

**IGNACE** (S.), patriarche de Constantinople, né en 799, m. 878, était fils de l'empereur Michel Curopalate. Il fut élu en 816, mais se fit exiler en 857 pour avoir couragement blâmé les vices de Bardas, frère de l'impératrice Théodora, et fut remplacé par le célèbre Photius, qui voulut en vain le faire renoncer à son titre. Il fut rétabli sur son siège en 867 par l'empereur Basile. On le fête le 23 octobre.

**IGNACE** de Constantinople, *Ignatius Magister*, prélat qui vivait à la fin du v<sup>in</sup> siècle et au début du ix<sup>e</sup>, était diacre et gardien des vases sacrés sous les patriarches Tarasius et Nicéphore, dont il a écrit la *Vie*. Il mit en quatrains grecs les fables de Babrius: ces quatrains, publiés d'abord sous le nom de Gabrias ou Babrius, dans l'Esopo d'Alde (Ven., 1505), ont été reproduits, sous le nom du véritable auteur, dans la *Mythologia aenopica* de Névelet.

**IGNACE DE LOYOLA** (S.), fondateur de l'ordre des Jésuites, né en 1491, d'une famille noble d'Espagne, au château de Loyola (Guipuzcoa), suivit d'abord la carrière des armes et mena quelques temps une vie dissipée. Ayant été blessé en 1521 au siège de Pampeleune, il lut pendant sa convalescence quelques livres pieux que le hasard fit tomber entre ses mains, entre autres une *Vie des Saints* et de J.-C. Il se sentit

aussitôt converti, fit vœu de se consacrer tout entier à la religion, et ne se livra plus désormais qu'aux exercices d'une dévotion ardente. Après avoir visité les saints lieux (1524), il se mit, à l'âge de 33 ans, à étudier la théologie afin de travailler plus efficacement au salut des âmes, suivit les cours des universités de Barcelone et d'Alcala, puis ceux des collèges Montaigu et Ste-Barbe à Paris. Inquiet des progrès de la Réforme, il fonda en 1534, avec quelques disciples français et espagnols qu'il s'était attachés (Franc-Xavier, Lainez, etc.), un nouvel institut dont les membres s'engageaient à combattre partout l'hérésie, à aller prêcher l'Évangile en tous lieux et à instruire la jeunesse. Le nouvel ordre fut approuvé par Paul III en 1540 sous le nom de *Cleres de la Compagnie de Jésus*, et élut pour général Ignace, qui le vit prospérer rapidement. Il mourut en 1556, épuisé par les austérités. On a de lui les *Constitutions des Jésuites* en espagnol, trad. en latin, Rome, 1588 (ces constitutions sont un chef-d'œuvre de gouvernement), et des *Exercices spirituels*, en espagnol, traduits en latin, Rome, 1548. Le P. Bouhours a donné en 1679 la *Vie de S. Ignace*, et en 1683 ses *Maximes*. Le P. Maffei avait déjà donné une vie de S. Ignace en latin. Le fondateur des Jésuites a été canonisé en 1622 par Grégoire XV: on le fête le 31 juillet. V. JÉSUITES.

**IGOR I**, grand-duc de Russie, né en 879, m. en 945, fils de Rurik, était mineur à la mort de son père et ne régna qu'après Oleg, son parent (913). Il attaqua Constantinople, et obtint de l'emp. Romain Lécapène un traité de commerce avantageux. Il soumit en 940 les Slaves Uitzes et périt un combattant les Drevliens ou Slaves des plaines.

**IGOR II**, grand-prince de Russie, 3<sup>e</sup> fils d'Oleg Sviaslavitch, succéda en 1146 à son frère Vsévolod sur le trône de Kiev, et fut, six semaines après, détrôné par Isiaslav. Il mourut vers 1202.

**IGUALA**, bourg du Mexique (Puebla), à 150 kil. S. E. de Mexico. Le général Iturbide y signa en 1811 avec le vice roi espagnol le *Plan d'Iguala*. Cette convention portait que le Mexique serait indépendant de l'Espagne, tout en restant gouverné par un prince de la maison royale. Iturbide la viola bientôt lui-même en se faisant proclamer empereur.

**IGUALADA**, *Aque Latæ*, v. d'Espagne (Barcelone), sur la Noya, à 53 kil. N. O. de Barcelone; 10 000 hab. Lainages, tissus de coton, rmes à feu, eau-de-vie, corroieries, etc.

**IGUASSU**, riv. du Brésil, nait près d'Alto, dans la prov. de St-Paul, coule au N. O., puis à l'O., et tombe dans le Parana. Cours, 700 kil.

**IHANSI**, v. de l'Indoustan (Allahabad), à 145 kil. N. O. de Tchatterpou, sur le Pohonje; ch.-l. d'une principauté tributaire des Anglais.

**IHOLDY**, ch.-l. de c. (Basses-Pyrénées), à 27 k. N. O. de Mauléon; 1460 hab.

**IKCHID** (Aboubekr Mohammed), enleva en 933 l'Égypte aux califes, y régna jusqu'en 946, et fonda une dynastie dite des *Ikhidites*, qui en 968 fut remplacée par celle des Fatimites.

**ILANZ**, v. de Suisse (Grisons), à 30 kil. S. O. de Coire; 650 hab. Ilanz est alternativement avec Tussis et Tross le siège de la Ligne Grise. On y conserve les archives du canton. Mines aux envions.

**ILCHESTER**, *Ischalis*, v. d'Angleterre (Somerset), à 49 kil. S. de Bristol; 1200 hab. Soieries, dentelles. Jadis station romaine. Patrie du moine Roger Bacon.

**ILDEFONSE** ou **ALPHONSE** (S.), archevêque de Tolède, né dans cette ville en 607, m. en 667 ou 669, a laissé: *De libata ac scriptura virginitate S. Mariæ*, Valence, 1556; *De scriptoribus ecclesiasticis*, et plusieurs autres écrits, insérés dans les recueils de dom Luc d'Achéry, de Mabillon et de Baluze. Il fut canonisé. L'Église le fête le 23 janvier.

**ILE-ADAM** (L'), ch.-l. de c. (Seine-et-Oise), à 12 k. N. E. de Pontoise, sur la r. g. de l'Oise; 1900 hab. Station du chemin de fer du Nord. Fabrique de porcelaines, comm. de farines. Charmant pays. On y re-

marquait dans une *île* de l'Oise un beau château des princes de Conti. — *auj. démol.* — Aux env., carrières de pierre de taille et de grès. Beaux châteaux de Stors et de Cassan. — *V. VILLIERS DE L'ÎLE-ADAM.*

**ÎLE-BARBE (L')**, île de la Saône, à 2 k. N. de Lyon. Ruines antiques, dites *les Masures*. Elle a possédé une abbaye de Bénédictins, qui fut brûlée en 1562. *Auj. rendez-vous de promenade pour les Lyonnais.*

**ÎLE-BOUCHARD (L')**, ch.-l. de c. (Indre-et-Loire), dans une île de la Vienne, à 17 kil. S. E. de Chinon; 1800 hab. Vins, eau-de-vie, huile de noix, amandes. Anc. baronnie. Patrie du savant A. Duchesne.

**ÎLE-D'AIX (L')**, dans l'Atlantique. *V. AIX (île d').*

**ÎLE-D'ALBY (L')**, ch. de c. (Tarn), à 11 kil. S. O. de Gaillac, sur le Tarn; 1800 hab.

**ÎLE-DE-FRANCE**, anc. prov. et grand gouvt de France, avait pour bornes au N. la Picardie, à l'O. la Normandie, au S. l'Orléanais et le Nivernais, et à l'E. la Champagne. Elle comprenait l'île-de-France propre dite (composée elle-même du Pays de France au N. O., du Paris au S., et de la Goëlle à l'E.), la Brie française, le Gâtinais français, le Hurepoix, le Mantois, le Vexin français, le Thimerais, le Beauvaisis, le Valois, le Soissonnais, le Nyonnais et le Laonnais, et avait pour capit. Paris. Elle a formé le département de la Seine, la plus grande partie de ceux de Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Oise, Aisne, et une petite portion de ceux du Loiret et de la Nièvre. Cette province fut ainsi nommée parce que primitivement elle était comprise entre la Seine, la Marne, l'Ourocq, l'Aisne et l'Oise, et formait presque une île. — L'île-de-France a presque toujours fait partie du domaine de la couronne, excepté à la fin de la dynastie carlovingienne, époque où les ducs de France en possédaient la plus grande partie. Ils l'y firent rentrer par leur avènement à la couronne.

**ÎLE DE FRANCE OU ÎLE MAURICE. V. MAURICE (île).**

**ÎLE-DE-LÉON (Espagne). V. LÉON.**

**ÎLE-D'YEU OU ÎLE-DIEU. V. DIEU.**

**ÎLE-EN-DODON (L')**, ch.-l. de c. (Hte-Garonne), dans la Save, à 38 kil. N. O. de St-Gaudens; 1600 hab.

**ÎLE-JOURDAIN (L')**, ch.-l. de c. (Gers), à 22 kil. N. E. de Lombez, sur la Save; 1976 h. Tanneries, tuileries et briqueteries. Jadis seigneurie, confisquée sur un certain Jourdain de l'île, par Charles le Bel (1324). — Autre ch.-l. de c. (Vienne), à 26 kil. S. O. de Montmorillon, sur la Vienne; 750 hab.

**ÎLE-ROUSSE (L')**, ch.-l. de c. (Corse), sur la côte O., à 20 kil. N. E. de Calvi; 1650 h. Port fortifié. Commerce marit. assez considérable.

**ÎLE-SUR-LE-DOUBS (L')**, ch.-l. de c. (Doubs), à 26 k. N. E. de Baume, sur le Doubs et le canal du Rhône au Rhin; 1850 hab. Station. Forges.

**ÎLE-SUR-LE-SERAIN (L')**, ch.-l. de c. (Yonne), à 13 kil. N. E. d'Avallon; 860 hab.

**ILEK-KHAN OU ILKHANI. V. ILKHANIENS.**

**ILEKSKOI-GORODOK**, v. de Russie (Orenbourg), au confluent de l'Oural et de l'Ilék, à 130 k. O. d'Orenbourg; 2000 h. Ecole des mines. Grandes salines (elles produisent 66 000 000 de kilog. de sel par an) : on y envoie les condamnés aux travaux forcés.

**ILERCAONS**, peuple d'Hispanie (Tarraconaise), sur l'Èbre inférieur, avait pour v. princ. *Dertosa* (Tortosa), et *Ilerca* ou *Ilmarco* (Alarcon).

**ILERGETES**, peuple d'Hispanie (Tarraconaise), habitait entre l'Èbre et le *Storis*, et avait pour v. principales *Ilerda* (auj. *Lérida*). *V. INDIABITS.*

**ÎLES** (Pachalik des), en arabe *Al-Djézair*, une des divisions anc. de l'empire ottoman, comprenait en même temps des îles et de la terre-ferme, des pays en Europe et des pays en Asie, savoir : les îles situées le long de la côte O. de l'Asie-Mineure (Sporades, Rhodes, Chypre, etc.), celle de Candie au sud de l'Archipel, Gallipoli (sur la côte de Thrace), le château des Dardanelles, les v. asiatiques de Biga, d'Iskikmid, de Smyrne, etc. Avant la déclaration d'indépendance de la Grèce (1821), ce pachalik possédait en outre les Cyclades, l'île de Négrepont (avec le con-

tinent voisin, c.-à-d. l'Attique et la Béotie ancienne), et la Morée. Ce pachalik dépendait du capitain-pacha, chef de la marine turque. — Fort réduit auj., il forme Peyalet des Îles, qui a pour chef-lieu Rhodes.

**ÎLES-BRITANNIQUES. V. BRETAGNE (GRANDE-).**

**ILHEOS (RIO DOS)**, riv. du Brésil, prend sa source dans la prov. de Minas-Geraës, traverse celle de Bahia, et tombe dans l'Atlantique, après 180 kil. de cours. Elle donne son nom à un comarque de la prov. de Bahia qui a pour ch.-l. San-Jordos-Ilheos.

**ILI**, riv. de l'empire chinois (Dzoungarie), natt sur le versant N. des monts Thian-chan-nan-lou, court vers l'O. et tombe dans le lac Balkatch, après un cours de 650 kil. — Elle donne son nom à une ville et à une division de la Dzoungarie.

**ILIA**, fille de Numitor. *V. RHEA SYLVIA.*

**ILLIADE. V. HOMÈRE.**

**ILION**, *Ilium*, un des noms de Troie, désignait proprement la citadelle, bâtie par Ilus, fils de Tros. — On connaît sous le nom d'*Ilium recens* une petite ville d'Asie-Mineure, bâtie par Alexandre près de la célèbre Troie, mais plus près de la côte : elle fut ruinée par Sylla, reconstruite par César et depuis détruite de nouveau; on en voit les ruines près de *Tchiblack*.

**ILISSUS**, ruisseau de l'Attique, sortait du mont Hymette, à l'E. N. E. d'Athènes, coulait à l'O. et tombait dans le golfe d'Égine au S. d'Athènes.

**ILITHYIE**, fille de Junon, était une déesse qui chez les Grecs présidait aux accouchements. On la confond avec *Lucine* (V. ce nom). Le mot *Ilithyie* semble dériver d'*eleuthô* (venir, arriver); on le fait aussi venir de *Lilith* ou *Milytta*, déités babyloniennes qui présidaient à la nuit et à l'enfantement.

**ILICUM OU ILION. V. ILION.**

**ILKHANIENS**, dynastie mongole de Perse, a pour chef et pour fondateur Hassan-Bouzrouk-Ilkani ou Ilék-khan, qui descendait d'Arghoun, fils d'Houlagou, et qui, en 1336, à la mort d'Abou-Saïd, prince gengis-khanide, s'empara de tout le pays situé entre le golfe Persique et le Caucase, la mer Caspienne et le Taurus, et établit le siège de son empire à Bagdad. Ses successeurs, Avéïs I et Amed Gésaïr ou Avéïs II, eurent sans cesse à combattre les Djouhaniens et les Modhaffériens (V. ces mots). Les Ilkhaniens furent renversés en 1390, par Tamerlan.

**ILL OU ELL, Elsus**, riv. de France, prend sa source à 17 kil. S. d'Altkirch, dans le dép. du Ht-Rhin, arrose ce dép. et celui du Bas-Rhin, baigne Altkirch, Mulhouse, Ensisheim, Andolsheim, Schelestadt, Benfelden, Erstein, Strasbourg, et se jette dans le Rhin, à 8 kil. au-dessous de cette dernière ville, après 200 kil. de cours, dont la moitié navigable. Elle reçoit la Lauch, le Faecht, le Giesen et l'Andlau, ainsi que le canal de la Bruche et celui du Rhône au Rhin. L'ill donne son nom à l'Alsace (*Ellsats*).

**ILLE**, v. de France (Pyrénées-Or.), dans un riant vallon, près de la Tet; à 20 kil. N. E. de Prades; 3000 h. Anc. fortifications. Autrefois à l'Espagne, elle appartient à la France depuis 1640. — *V. ILE ET ISLE.*

**ILLE**, riv. du dép. d'Ille-et-Vilaine, prend sa source près de Montreuil et se jette dans la Vilaine, r. dr., à Rennes, après un cours de 45 kil. — Le canal d'*Ille-et-Rance*, qui va de Dinan à Rennes, ouvre une voie navigable entre la Manche et l'Océan, à travers la Bretagne : il a 85 kil.

**ILLE-ET-VILAINE (dép. d')**, entre ceux de la Manche au N., de la Mayenne à l'E., de la Loire-inférieure au S., du Morbihan et des Côtes-du-Nord à l'O. : 6820 kil. carrés; 584 930 hab.; ch.-l., Rennes. Ce dép. faisait partie de l'anc. Bretagne. Il est arrosé par l'Ille et par la Vilaine (d'où son nom), par la Seiche, le Cher et le Couesnon, et traversé par les canaux d'Ille-et-Rance et de Nantes à Brest. Sol peu fertile, couvert en partie de forêts et de landes; assez de blé; châtaigniers et pommiers en grand nombre; peu de vignes; beaucoup de lin et de chanvre. Moutons, bêtes à cornes et chevaux. Grès, granit, ardoises, terre à crayon, cailloux dits de *Rennes*, mine



de fer à Paimpont, et de plomb argentifère à Pontpéan. Fabrication de cidre et de liqueurs, filatures, tanneries, métallurgie. Commerce en bestiaux, poules, beurre, fromages; armements pour la pêche et pour le commerce. — Ce dép. a 6 arr. (Fougères, Montfort, Redon, Rennes, St-Malo, Vitré), 45 cant. et 350 communes. Il fait partie de la 16<sup>e</sup> div. militaire, a un archevêché et une cour impér. à Rennes.

**ILLER**, *Ilargus*, riv. d'Allemagne, prend sa source dans le N. O. du Tyrol, passe à Kempten, sépare la Bavière du Wurtemberg, et tombe dans le Danube à 2 kil. au-dessus d'Ulm, après un cours de 160 k. Elle a donné, de 1810 à 1815, son nom à un cercle de la Bavière.

**ILLIBERRIS**, v. de Gaule (Narbonnaise 1<sup>re</sup>), chez les *Sardones*, est auj. *Elne*. — V. d'Hispanie (Bétique), aujourd'hui *Grenade*.

**ILLIERS**, ch.-l. de c. (Eure-et-Loir), à 24 k. S. O. de Chartres, sur le Loir; 2250 h. Draps, serges, bonneterie.

**ILLIMANI** (SEVADA DE), un des plus hauts sommets des Andes du Pérou. V. ANDES.

**ILLINOIS**, riv. des États-Unis, naît dans l'État d'Indiana, où elle se forme de la réunion du Kankakee et de la riv. des Plaines, traverse du N. E. au S. O. l'État d'Illinois, auquel elle donne son nom, et se jette dans le Mississippi, après 680 kil. de cours. — Un affluent de gauche de l'Arkansas porte le même nom.

**ILLINOIS**, un des États-Unis de l'Amérique du N., est borné au N. par celui de Wisconsin, à l'O. par les États d'Iowa et de Missouri, à l'E. par le lac Michigan et par les États d'Indiana et de Kentucky, au S. par ce dernier et le Missouri; 145 400 k. carr.; 1 242 917 h.; ch.-l. Springfield (depuis 1837); autres v. princ.: Vandalia, Chicago. Il est arrosé par l'Illinois, l'Ohio, le Wabash, le Mississippi, la Kaskaskia, etc. On y compte 29 lignes de chemins de fer. Sol plat, bois, prairies, marais; grande fertilité au bord des riv.; climat sain et agréable; grains, lin, tabac. Fer, cuivre, houille, sources salées. — Ce sont les Français qui se sont établis les premiers dans l'Illinois (1693). Ils donnaient surtout ce nom à la contrée située à l'E. du Mississippi, entre l'Ohio et l'Illinois et alors occupée par la tribu indienne des Illinois. La France cède ce territoire à la Grande-Bretagne en 1763; mais celle-ci fut obligée, en 1783, de le céder aux États-Unis. En 1809 l'Illinois, qui avait jusqu'alors été compris dans le territoire d'Indiana, en fut détaché, et forma un territoire particulier, qui en 1818 fut érigé en État.

**ILLITURGIS**, v. d'Hispanie (Bétique), sur le *Batis*, chez les *Turduli*, fut détruite par Scipion (206 av. J.-C.). On la place près d'*Andjar*.

**ILLUMINÉS**. Ce mot a servi, à différentes époques, à désigner les membres de certaines sociétés secrètes, soit religieuses, soit politiques, dont les doctrines avaient toujours un caractère prononcé de mysticisme. Tois furent, au xv<sup>e</sup> siècle, les disciples du théosophe Jacob Boehm, et, au xviii<sup>e</sup>, ceux de Martin Pasqualis, de St-Martin, de Swedenborg, etc. (V. ces noms). — On connaît surtout sous le nom d'*Ordre des Illuminés* une société secrète fondée en 1776 par Adam Weishaupt, professeur en droit à Ingolstadt; son but déclaré était de porter les hommes à s'assister mutuellement sans distinction de religion; mais elle tomba bientôt dans le mysticisme, en même temps qu'elle formait des projets ambitieux. Sa constitution tenait à la fois de celle des Jésuites et de celle des Francs-Maçons. Le gouvernement bavarois, redoutant le caractère politique que prenait cette société, en ordonna la dissolution en 1785 (V. WEISHAUPT). Les *Illuminés* essayèrent de pénétrer en France au début de la Révolution, mais ils n'y firent qu'un très-petit nombre de prosélytes.

**ILLYRIE**, *Illyria*, contrée de l'Europe anc., dont les bornes étaient un peu vagues; elle embrassait, suivant les Grecs, les contrées montagneuses situées au N. O. de l'Hellade; selon les Romains, les pays placés à l'E. de l'Italie et de la Rhétie et au S. du Danube. Le roi de Macédoine, Philippe, père d'Alexan-

dre, ayant conquis la partie mérid. de cette contrée, on distingua l'*Illyrie grecque* (s'étendant de l'Épire au mont Scardus), et l'*Illyrie barbare* (au N. O., habitée par les Dalmates, les Iapides, les Liburnes, etc.). — Les Romains en firent pour la première fois en Illyrie l'an 229 av. J.-C., sous le prétexte de la reine Teuta, veuve d'Agron, mais ils ne purent y faire triompher leur influence qu'après la soumission de Brutus Gentius, en 168. L'Illyrie grecque fut réduite en prov. romaine avec la Macédoine (148); quant à l'Illyrie barbare elle ne fut complètement assujétie que sous Auguste (V. IAPODES, DALMATES, LIBURNES). Au i<sup>er</sup> et surtout au ii<sup>e</sup> et iv<sup>e</sup> siècles de J.-C., les Romains étendirent le nom d'Illyrie à toute la région comprise au S. du Danube, de l'*Oenus* (luna) jusqu'au *Dravo*; on y comprit même la Macédoine, la Thessalie et la Grèce propre. Après la réorganisation de l'Empire sous Constantin, il y eut un *Diocèse d'Illyrie* ou *l'Illyrie occidentale* (ch.-l. Salone), et une *Préfecture d'Illyrie* ou *l'Illyrie orientale*, qui comprenait deux diocèses, la Dacie et la Macédoine, et le préconsulat d'Achène. Au vi<sup>e</sup> siècle, des colonies slaves vinrent s'établir dans la plus grande partie de l'Illyrie, et ne tardèrent point à s'affranchir du joug byzantin. Le nom d'Illyrie commença alors à disparaître, et l'on vit s'élever les royaumes de Dalmatie, de Croatie, d'Esclavonie. En 1080 les Vénitiens et les Hongrois s'établirent dans diverses parties de ce territoire, et un siècle après (1170) se forma le royaume de Kascian ou de Bosnie. Au xv<sup>e</sup> siècle, les Turcs envahirent la Bosnie, la Serbie, l'Albanie; les Vénitiens ne conservèrent plus alors du territoire illyrien que la Dalmatie, et les Hongrois que l'Esclavonie et la Croatie. Ces deux derniers provinces passèrent avec l'Hongrie sous la domination de l'Autriche en 1688. Cet état de choses dura à peu près jusqu'au moment où Napoléon I<sup>er</sup> fit revivre le nom d'Illyrie en créant le gouvt des *Provinces Illyriennes* (1809). En 1815, l'Autriche recouvra ce gouvernement, dont la partie N. O. forma le *Royaume d'Illyrie*. V. ci-après.

**ILLYRIE** (anc. roy. d'), gouvt des États autrichiens, borné au N. par l'Autriche et la Styrie, à l'E. par la Styrie, la Croatie civile et le Littoral hongrois, au S. par l'Adriatique, et à l'O. par la Vénétie et le Tyrol; 270 kil. sur 220; 1 300 000 hab. (Slaves, Wendes, Italiens, Croates et Grecs); ch.-l. Laybach. Avant 1853, le royaume d'Illyrie formait 2 gouvt (Laybach et Trieste), subdivisés eux mêmes, celui de Laybach en 5 cercles (Laybach, Neustadt, Adelsberg, Villach et Klagenfurth), et celui de Trieste en 2 cercles (Goritz et Istrie). Auj. ce royaume a perdu son nom et a été partagé en 3 provinces, celles de Trieste, de Carniole et de Carinthie. L'Illyrie est traversée par les Alpes Noriques, Juliennes et Carinques; on y trouve plusieurs lacs importants, entre autres celui de Czernitz. Ses principales rivières sont la Drave, la Save, l'Isongo, etc. La température, froide au N., est généralement douce ailleurs; le sirocco soufflé fréquemment sur les côtes. Mines d'argent, de mercure, de plomb, de fer, de zinc, de houille, etc. Céréales, vins, fruits, olives, lin, soie, etc. Industrie active en toiles, draps, ouvrages de maille et ustensiles de fer. Sur les côtes on se livre à la pêche et à la construction de navires. Le chemin de fer de Vérone à Trieste traverse une partie de l'Illyrie.

**ILLYRIENNES** (Provinces), anc. gouvt de l'Empire français, sur la côte E. de l'Adriatique, ne comprit d'abord (1809) que la Hte-Carinthie, la Carniole, l'Istrie et le Frioul antiques, le Littoral hongrois et la Croatie mérid.; en 1810, il s'augmenta de l'Istrie et de la Dalmatie vénitienes, de Raguse et de Cattaro. En 1815 ces pays furent rendus à l'Autriche.

**ILLYRIENNES** (îles), îles situées dans la mer Adriatique, le long des côtes de l'Illyrie et de la Dalmatie. Les plus considérables sont Vegna, Cherso, Brazza, Lesina, Sabioncello, Meleda, Curzola.

**ILMEN**, jadis *Moïsk*, lac de Russie (Novogorod), communique par la Volkhova avec le lac Laoga et

a sur sa rive N. la ville de Novogorod : 50 kil. sur 40. Les tempêtes y sont fréquentes. — Ce lac était sacré chez les anciens Slaves.

**ILMENAU**, v. du grand-duché de Saxe-Weimar, ch.-l. de bailliage, à 45 k. S. O. de Weimar et à 8 k. E. de Schmalkalden; 2800 hab. Faïence, lainages, têtes de poupées, papiers, clous, etc. Aux env., mines de de fer et de manganèse.

**ILMINSTER**, v. d'Angleterre (Somerset), à 17 kil. S. O. d'Ilchester; 4000 hab. Ecole gratuite instituée par Édouard VI en 1550.

**ILOROUS**, v. d'Hispanie, dans la Carthaginoise, chez les *Bastitani*, est auj. *Lorca*.

**ILOTES**, esclaves des Lacédémoniens. On nommait ainsi originellement les habitants d'Hélos, v. de Messénie, que les Lacédémoniens avaient réduits en esclavage (V. HÉLOS); ils formèrent depuis une classe particulière d'esclaves qui tenaient le milieu entre les hommes libres et les esclaves proprement dits : ils servaient de matelots, étaient attachés au service des armées ou appliqués à la culture des champs. On traitait les Ilotes avec la dernière dureté; on les entretenait dans l'état le plus abject; quelquefois même on les plongeait volontairement dans l'ivresse, et, dans cet état, on les livrait en spectacle afin de dégouter les jeunes Spartiates de l'intempérance. Ceux qui se distinguaient par la beauté ou le courage étaient impitoyablement mis à mort. Les Ilotes étaient beaucoup plus nombreux que les hommes libres : on comptait environ 220 000 Ilotes contre 31 000 citoyens. Quand leur nombre devenait inquiétant, on envoyait, dit-on, des hommes armés pour les exterminer. Ils tentèrent plusieurs fois de se soulever, et faillirent s'emparer de Sparte après un tremblement de terre, l'an 469 av. J.-C.; mais ils ne purent réussir à secouer le joug. Leur sort s'adoucit après la guerre du Péloponèse et beaucoup même obtinrent la liberté, en récompense des services qu'ils avaient rendus.

**ILURO**, v. de Gaule (Novempopulanie), auj. *Oléron*.

**ILUS**, roi de Troie, qu'on fait régner de 1402 à 1347 av. J.-C., était fils de Tros et de Callirhoé, fille de Scamandre. Il bâtit Ilium, fit la guerre à Tantale et lui enleva ses États. Le feu ayant pris au temple de Minerve, Ilus accourut, saisit le Palladium, et le sauva des flammes. Il lui en coûta la vue, mais la déesse lui en rendit l'usage.

**ILVA** ou **ÆTHALIA**, auj. *Pîle d'Elbe*.

**IMAD-ED-DAULAH** (Ali), chef de la dynastie des Bouïdes, supplanta celle des Samanides en 932, s'empara de Chiraz et de Bagdad, régna sur le Kerman, l'Irak et la Perse, et mourut en 949.

**IMAD-EDDYN** (Mohammed), surnommé *El-Kateb* (le Secrétaire), né à Isphahan en 1125, m. en 1201, fut secrétaire de Nouredin et de Saladin, et quitta la cour pour cultiver les lettres. On a de lui : *Histoire des expéditions de Saladin en Syrie*; *Hist. de la conquête de Jérusalem par Saladin*; *Hist. des poètes musulmans du vi<sup>e</sup> siècle de l'Égypte*; un *Divan*, recueil de lettres et de poésies. M. Reinaud a donné quelques extraits de ses ouvrages historiques dans les *Historiens arabes des Croisades*.

**IMAM** ou **IMAN**, nom donné dans l'origine par les Musulmans au chef suprême de leur religion. Pour les *Sunnites* ou orthodoxes, le titre d'*Imam* se confond avec celui de calife, et la puissance spirituelle n'est pas séparée de la puissance temporelle. Mais la secte des *Chyites* ne reconnaît pour véritable *imam*, après Mahomet, qu'Ali, son gendre, et les descendants d'Ali. En outre, les Chyites se divisent entre eux sur le nombre et la succession des *imams*. Les uns en admettent douze, dont le dernier, enlevé à l'âge de 12 ans, doit reparaitre un jour pour faire régner la vraie religion : ils le nomment le *Mahdi* (le Dirigé), et en font une espèce de Messie, dont ils attendent encore le retour. Les autres n'admettent que sept *imams* : Ali, gendre de Mahomet, Hassan et Hussein, tous deux fils d'Ali, et martyrs, Ali-Seïmolabiddin, Mohammed-Bakir, Giafar-el-Sadic, Ismaël; après ce dernier, ils refu-

sent d'admettre comme imam légitime Mouça, son frère, qu'admettent les autres Chyites, et ils lui substituent la postérité d'Ismaël; on les a nommés de là *Ismaéliens*. Ceux-ci prétendent qu'après Ismaël, le caractère d'*imam* est passé à son fils Mohammed, puis à des personnages inconnus qui pourront se manifester quelque jour. — Le sultan turc, qui, aux yeux des Ottomans, est le chef légitime de la religion, reçoit à ce titre depuis Sélim I (1516) le nom d'*imam*.

On donne aussi le nom d'*imam* à des ministres ordinaires du culte : dans ce sens, l'*imam* est celui qui, à la mosquée, prononce la prière à la tête du peuple, qui fait les mouvements que les assistants doivent répéter et qui préside aux cérémonies de la circoncision et aux enterrements; c'est à peu près notre curé.

En Arabie, on appelle *imams* certains chefs qui ont à la fois le pouvoir politique et religieux : tels sont les imams de l'Yémen ou de Saana, et celui de Maskate. L'État régi par eux s'appelle *Imamat*.

**IMAM-MOUÇA**, bourg de la Turquie d'Asie (Bagdad), sur la r. dr. du Tigre, à 22 k. N. O. de Bagdad, renferme le tombeau de l'imam Mouça, mort en 799.

**IMAÛS**, nom donné par les anciens à une grande chaîne de montagnes de l'Asie supérieure, qui, selon eux, s'étendait depuis le mont Caucase et le Paropamisus jusqu'à l'Océan hyperboréen : elle partageait la Scythie d'Asie en deux régions : Scythie au delà de l'Imaüs (*Scythia extra Imaum*), à l'E., et Scythie en deçà de l'Imaüs (*Scythia intra Imaum*), à l'O. Les monts Imaüs répondent en partie à l'*Himalaya*, et surtout aux monts *Belour*. Ils sont toujours couverts de neige : leur nom vient du sanscrit *imao*, neigeux.

**IMBERT** (Barthélemy), poète, né à Nîmes en 1747, m. dans l'indigence à Paris en 1790, a composé des fables et des vers légers pleins d'esprit; il s'est aussi essayé, mais avec moins de succès, dans la tragédie et la comédie. Il rédigea pendant plusieurs années les articles de spectacle dans le  *Mercure*. On a de lui : *le Jugement de Paris*, poème en 4 chants, 1772, qui fut très-favorablement accueilli; *Fables nouvelles*, 1773; *Historiettes ou Nouvelles*, en vers, 1774; *Choix de fabliaux*, en vers, 1788; *le Jaloux sans amour*, com. en 5 actes et en vers libres, 1781; *le Jaloux malgré lui*, com. en 3 actes et en vers, 1789; *Marie de Brabant*, tragédie, etc. On a donné ses *OEuvres choisies*. 1797, 4 vol. in-8.

**IMBROS**, auj. *Imbro*, île de la mer Égée, au S. de la Samothrace, était jadis, comme cette dernière, le siège (mais non le sanctuaire) du culte mystérieux des Cabires. Auj. elle ne renferme que 2 petits villages. Flio et Castro, et 4000 hab.

**IMÉRÉTHIE**, l'*Ibérie* et la *Colchide* des anciens, prov. de la Russie mérid., est bornée au N. par le Caucase, qui la sépare de la Circassie, à l'E. par la Géorgie, au S. par l'Arménie, au S. O. par la Gourie et à l'O. par la Mingrétie; 140 k. sur 110; 80 000 hab. (Iméréthiens, Arméniens et Juifs); ch.-l. Kotatis ou Koutais. Elle est arrosée par le Rioni (le *Phase*) et ses affluents; hautes montagnes renfermant de riches mines, surtout des mines de fer. Sol très-fertile : millet, maïs, vin, tabac excellent, coton, blé, seigle et orge; fruits variés et en abondance; beaucoup de gibier. Exportation de cuirs, fourrures, miel, cire et bois. Le gouv. russe n'a point encore pu y abolir complètement le commerce des esclaves, et surtout des femmes destinées aux harems des Turcs et des Persans. — Jusqu'au xiv<sup>e</sup> s., l'Iméréthie fit partie de la Géorgie; au commencement du xv<sup>e</sup>, le roi géorgien Alexandre I donna l'Iméréthie à l'aîné de ses fils; cette contrée eut quelque temps des souverains indépendants, mais elle devint bientôt tributaire des Ottomans. En 1804, Salomon II, qui gouvernait l'Iméréthie, se soumit volontairement à la Russie.

**IMHOF** (Jacq. Guill.), généalogiste, né à Nuremberg en 1651, m. en 1728, a rédigé, en latin, la généalogie des principales familles de l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre, de l'Italie, de l'Espa-

gne et du Portugal : *Excellentium in Gallia familiarum genealogia*, Nuremberg, 1687 ; *Regum Magnæ Britannie historia genealogica*, 1690 ; *Genealogicæ historiae cæsarearum, regiarum et principatum familiarum*. 1701 ; *Historia Italia et Hispaniæ genealogica*, 1701, etc.

**IMMÈ** ou **EMMA**, v. de Syrie, dans la Séleucide, entre Émèse et Antioche. Macrin y fut défait par les partisans d'Héliogabale en 218.

**IMOLA**, *Forum Corneli*, v. forte d'Italie (Ravenne), à 39 kil. S. O. de Ravenne; 12 000 hab. Evêché, dont Pie VII fut titulaire. Académie de *Industriosi*. Fabrication de tartre dit de *Bologne*. Les Français défrirent les Autrichiens aux env. en 1797.

**IMPERATOR**, titre que les soldats romains décernaient à leur général victorieux, et qui, après Auguste, devint synonyme de souverain. Le dernier général qui reçut ce titre du temps de l'empire fut Julius Blésus, sous Tibère. V. **EMPEREUR**.

**IMPÉRIALES (VILLES)**. On appelait ainsi dans l'anc. empire d'Allemagne les villes libres qui avaient leur administration particulière et ne relevaient que de l'empereur. — Dans les diètes de l'empire ces villes formaient : 1° le *Banc du Rhin*, comprenant : Cologne, Aix-la-Chapelle, Mayence, Lubeck, Worms, Francfort, Goslar, Brême, Mulhausen, Nordhausen, Dortmund, Wetzlar et Gelnhausen; 2° le *Banc de Souabe*, comprenant : Ratisbonne, Augsbourg, Nuremberg, Eslingen, Ulm, Reutlingen, Nordlingen, Rotenbourg, Halle, Rothweil, Ueberlingen, Heilbronn, Gemünd, Memmingen, Lindau, Ravensbourg, Schweinfurt, Kempten, Windsheim, Kaulfheuren, Weil, Wangen, Pfullendorf, Offenbourg, Leutkirch, Wimpfen, Weissembourg, Zell, Aalen, Buchau et Donawerth.

**IMPÉRIAL** (J. Vincent), homme d'État et poète génois, duc de St-André (dans le roy. de Naples), fut envoyé en ambassade auprès du roi d'Espagne, du duc de Mantoue et du pape, fut en 1625 chargé du gouv. du Milanais, et m. à Gênes en 1645. Il cultiva la poésie avec succès. On a de lui : *Lo Stato rustico* (poème sur l'agriculture), Gênes, 1611, et Venise, 1613; *La Santa Teresa*; la *Phaonide*; et des *Discours politiques*. — Imperial (René), cardinal, né à Gênes en 1651. m. en 1737, était gouverneur de Ferrare, et fut sur le point d'être élu pape à la mort d'Innocent XI (1700). Il protégeait les lettres et forma à Rome une riche bibliothèque que qu'il ouvrit au public.

**IMPÉRIAL-LERCARI** (Franc. Marie), doge de Gênes, eut des démêlés avec Louis XIV, qui, pour le punir d'avoir pris parti pour l'Espagne, fit bombarder Gênes (1684), et le força à venir à Versailles lui offrir sa soumission. Comme on lui demandait ce qu'il y trouvait de plus remarquable à la cour de France, il répondit : « C'est de m'y voir. »

**IMPÉRIAUX**, nom sous lequel on désigna depuis le xvii<sup>e</sup> siècle les forces de l'Empire d'Allemagne.

**IMPHY**, village du dép. de la Nièvre, sur la r. dr. de la Loire, à 15 kil. S. S. E. de Nevers, 2052 hab. Usines importantes, fondées en 1816; laminage du cuivre, du fer et du zinc; forges, etc.

**IMPORTANT** (les), faction politique qui se forma à la mort de Louis XIII, se composait des hommes qui, pour avoir été maltraités par Richelieu, croyaient avoir droit sous le nouveau gouvernement à toutes les faveurs. Elle avait pour chefs les Guise, les Vendôme, le duc d'Épernon, les duchesses de Chevreuse et de Montbazon; on y vit aussi figurer Aug. Potier, évêque de Beauvais, ministre de la régente, jaloux du crédit de Mazarin, ainsi que le duc de Beaufort, gouverneur des enfants d'Anne d'Autriche; ce dernier avait été entravé par la duchesse de Montbazon, qu'il aimait. La régente, pour briser cette cabale, exila plusieurs des seigneurs qui y étaient entrés, fit enfermer le duc de Beaufort à Vincennes, renvoya l'évêque de Beauvais dans son diocèse, et donna désormais toute sa confiance à Mazarin. La plupart des *Importants* prirent part quelques années après aux troubles de la Fronde.

**INA**, roi du Wessex, l'un des royaumes de l'Hep-tarchie saxonne, régna de 689 à 726, soumit les Bretons de Cornouailles, les rois de Kent, de Sussex et de Mercie et fit rédiger un code qui servit de base à celui d'Alfred le Grand. Au retour d'un pèlerinage à Rome, il institua la taxe connue sous le nom de *denier de S. Pierre*.

**INACHUS**, fondateur du royaume d'Argos, était, selon l'opinion vulgaire, originaire de Phénicie et, selon quelques auteurs, de la race des Pélasges. Après avoir séjourné quelque temps en Égypte, il vint, à la tête d'une troupe de pasteurs phéniciens, Égyptiens et arabes, s'établir dans la partie du Péloponèse nommée depuis Argolide vers 1866 ou 1850 av. J.-C.), et y régna 60 ans. Il fut père de Phoronée, qui lui succéda, ainsi que de Io et d'Égialée. La Fable lui donne pour père l'Océan (sans doute parce qu'il était venu par mer). — Un fleuve de l'anc. Argolide, qui passait à Argos, avait reçu le nom d'Inachus; c'est auj. le *Najo* ou *Pianiza*. La Fable le fit père d'Io.

**INARIME**, île de la Méditerranée. V. **ÆNARIA**.

**INARUS**, fils de Psammétique, régna d'abord en Libye, fut élu roi d'Égypte en 463 av. J.-C., s'allia aux Athéniens et battit avec leur secours Achémène, général des Perses; mais, quelque temps après, il fut défait à son tour par Mégabysse, et tomba entre les mains d'Artaxerxe, qui le fit mettre en croix, 456.

**INCAS**, dynastie péruvienne qui avait succédé à la dynastie Aymara au xiv<sup>e</sup> siècle et qui régnait au moment de la conquête du Pérou par Pizarre en 1533. Les Incas se prétendaient issus du soleil, et ne se mariaient qu'entre eux; après leur mort ils étaient adorés comme dieux. Le 1<sup>er</sup> roi de cette dynastie, Manco-Capac, monta sur le trône en 1130; il eut pour successeurs Sinchi-Roca, Loqui Yupanqui, Mayta-Capac, Capac-Yupanqui, Roca, Yahuar-Huacac, Viracocha, Pachacutec, Yupanqui (qui construisit des routes magnifiques), Tupac-Yupanqui, Huayna-Capac, Huascar et Atahualpa, qui devint prisonnier des Espagnols et fut mis à mort en 1533. Un dernier rejeton, Tupac-Amari, fut décapité en 1571. V. **MARMONTEL**.

**INCHBALD** (Elizabeth SIMPSON, connue sous le nom de mistress), actrice et femme-auteur, née en 1750 ou 1753 à Standingfield (Suffolk), m. en 1821, était fille de pauvres fermiers, et quitta à 18 ans la maison paternelle pour chercher fortune à Londres et soulager ainsi la misère de sa famille; elle entra au théâtre, et épousa en 1772 l'acteur Inchbald, qui la laissa veuve des 1777. Née bégue, elle n'obtint que de médiocres succès sur la scène, et la pitta en 1789 pour les lettres. On a d'elle plusieurs comédies qui ont réussi, et quelques romans que l'on met au nombre des plus jolies productions sorties de la plume d'une femme : *Simple Histoire* (1791) *Lady Mathilde* (1793), *Nature et Art* (1796); ces romans ont été souvent traduits en français. On lui doit aussi une *Collection de comédies* du théâtre anglais, avec des préfaces biographiques et critiques, ainsi que d'intéressants *Mémoires*, qui n'ont paru que d'une manière fort incomplète, Lond., 1824.

**INCHOFER** (Melchior), jésuite hongrois, né en 1584, mort en 1648, étudia chez les Jésuites à Rome, fut envoyé par ses supérieurs à Messine pour y enseigner les mathématiques, puis à Macerata pour diriger un collège de son ordre. On a de lui : *Tractatus syllepticus*, Rome, 1633 (il y combat le système de Copernic et de Galilée) ; *Historia sacra latinistis*, Messine, 1635, et Prague, 1682, *Annales ecclesiastici regni Hungarie*, Rome, 1644, et Presb., 1795-97 (inaachévé). On lui a attribué à tort la *Monarchie des Solipses* (satire contre les J. suite-).

**INCITATUS**, nom d'un cheval avec lequel l'empereur Caligula voulut partager les honneurs du consulat. V. **CALIGULA**.

**INCOME TAX**, impôt sur le revenu, établi en Angleterre en 1798. V. ce mot au *Dict. des Sciences*.

**INCROYABLES** (des), nom donné en France sous le Directoire à une classe de jeunes gens qui, par op-

position au costume débraillé des républicains, affectaient une grande recherche dans leur mise, leurs manières et leur parler. Ils représentaient le parti réactionnaire.

**INCULISMA**, nom latin d'*Angoulême*.

**INDE, INDES ORIENTALES**, nom donné vulgairement à l'ensemble des deux grandes péninsules de l'Asie mérid., qui sont séparées par le Gange, et qui sont dites, l'une *Inde en deçà du Gange*, *Inde Cisgange-tique* ou *Hindoustan*, l'autre *Inde au delà du Gange*, *Inde Transgange-tique*, ou *Indo-Chine*.

**I. INDE CISGANGÉTIQUE**, grande presqu'île de l'Asie mérid., s'étend de 7° 27' à 31° 40' lat. N., et de 65° à 90° long. E. Elle a la forme d'un triangle dont la pointe est au S., la base au N. : le côté occidental est baigné par la mer des Indes, le côté oriental par le golfe de Bengale; au N. elle a pour limite les monts Himalaya. Sa longueur est de plus de 3000 kil. du N. au S.; sa plus grande largeur est de 2500 kil. de l'E. à l'O. : sa surface excède 3 160 000 kil. carrés, et sa population dépasse, dit-on, 200 000 000 d'hab. L'Inde en deçà du Gange peut se partager géographiquement en 4 régions : l'*Hindoustan septentrional*, comprenant les contrées montagneuses à l'E. du Sutledje jusqu'aux frontières du Boutan, plus la vallée de Cachemire, le Ghéroual, le Népal; l'*Hindoustan méridional*, comprenant la plus grande partie de l'anc. empire mongol (Lahore, Moultan, Sind, Katch, Guzerat, Malwa, l'Adjemir, Delhi, Agra, Aoude, Allahabad, Behar, Bengale); le *Décan septentrional*, s'étendant depuis la Nerbouda au N. jusqu'à la Toubédra et la Krichna au S. (Kandeich, Aourenabad, Bedjapour, Haïderabad, Bider, Bézar, Gandouana, Orissa, Circars septentrionaux); le *Décan méridional*, terminant le continent et s'étendant jusqu'au cap Comorin (Kanara, Malabar, Katchin, Travancor, Coïmbetour, Karnatic, Salem ou Barramahal, Maissoor, Balaghat). A la 4<sup>e</sup> région appartiennent les Laquedives et les Maldives, plus l'île de Ceylan. On désigne vulgairement la côte S. O. de la presqu'île sous le nom de *Côte de Malabar*, la côte S. E. sous celui de *Côte de Coromandel*.

Les monts Himalaya, qui bornent au N. l'Hindoustan, étendent dans ce pays de nombreuses ramifications; plus au S. se voient les Ghattes, les Nilgherri, les monts Vindhia. Parmi les fleuves les plus remarquables, sont d'abord le Gange et le Sind (*Indus*), grossis chacun par une multitude d'affluents (Hougly, Bagirathy, Djemnah, Sutledje, etc.); viennent ensuite le Brahmapoutre, presque aussi considérable que le Gange, le Godavéri, la Nerbouda, la Krichna, le Tapti, le Kavéri — Le climat varie selon la hauteur à laquelle on s'élève; mais dès qu'on n'est plus sur les montagnes, il est généralement très-chaud. On ne connaît aux Indes que deux saisons, la sèche et la pluvieuse : dans celle-ci, l'eau tombe à torrents, les fleuves couvrent la campagne. Deux moussons se partagent l'année : celles du N., qui soufflent de mai en octobre, celle du S., qu'interrompent quelques vents moins constants (entre autres un vent d'ouest ou de terre qui est souvent meurtrier). Les orages sont épouvantables; le vent suffit pour déraciner de vieux arbres. L'air est généralement sain; mais il survient fréquemment des épidémies meurtrières, surtout le choléra. Le sol est d'une fertilité incomparable en grains, fruits, riz, canne à sucre, coton, plantes tinctoriales et oléagineuses (indigo, safran, oliviers, etc.). Vastes forêts, remplies d'arbres magnifiques et précieux (sandal, cocotier, manguiier, gommier, etc.). Mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de zinc, de sel; beaux diamants (ceux du Bengale, de Bundelkand, de Golconde, sont les plus beaux de l'univers), rubis, saphirs, améthystes, tourmalines, etc. Une foule d'oiseaux au riche plumage peuplent les forêts; la mer, les rivières fournissent une pêche abondante; le mytilé à perles est très-commun au cap Comorin. Mais aussi les animaux funestes fourmillent dans l'Inde : scorpions, serpents venimeux, moustiques en quan-

tités innombrables, gavials (ou crocodiles d'Asie), lions, hyènes, panthères, tigres (nulle part ils ne sont plus beaux que dans l'Inde). — Les habitants appartiennent à des races diverses. Outre les Hindous qui sont les indigènes, on trouve chez eux des Malais, des Mongols, des Chinois, des Guèbres ou Parsis, des Arabes, des Turcs, enfin depuis le dernier siècle un très-grand nombre d'Européens, surtout d'Anglais. Les Hindous, qui forment la majorité, sont très-doux et peu propres à la guerre; ils sont polygames, vivent presque exclusivement de céréales et s'abstiennent en général de tout ce qui a vie; ils vénèrent, entre autres animaux, le bœuf et l'éléphant. Leur principale industrie consiste dans certains tissus d'une perfection remarquable (châles du Cachemire, mousselines de Dakka; toiles de coton dites *indiennes*, soieries, tapis). Ils sont organisés en 4 castes : *Brahmes* ou *Brachmanes*, qui sont leurs prêtres; *Chattriyas*, guerriers; *Waïshias* ou marchands; *Soudras* ou artisans : on nomme *Parias* ceux qui ont perdu leur caste; ils sont méprisés et comme mis hors la loi; leur contact est une souillure. On ne sait si certaines tribus guerrières, telles que les *Mahrattes*, les *Pindaris*, les *Seikhs*, les *Vairs*, sont de race hindoue. Chacune des races qui habitent l'Hindoustan a sa religion propre : les Hindous suivent les uns le Brahmanisme, les autres le Bouddhisme (V. ces noms); les Turcs pratiquent le Mahométisme, les Guèbres le culte de Zoroastre. On parle au moins 20 langues dans l'Hindoustan : les principales sont le bengali, le kanara, le mahratto, le télinga, le malabar, le tamoul : toutes dérivent de deux langues mortes, qu'on nomme langues sacrées, le *sanskrit* et le *pali* : la 1<sup>re</sup> est une des plus belles et certainement la plus riche que l'on connaisse; les langues de l'Europe paraissent en dériver. L'Inde possède une des littératures les plus riches et les plus anciennes du monde : elle se compose des *védas*, livres sacrés auxquels se rattachent les *upavedas* et les *puranas*, vastes commentaires qui contiennent toute une encyclopédie; de plusieurs poèmes immenses, tels que le *Mahabarata*, le *Ramayana*, le *Savitri*; d'un grand nombre de drames; enfin d'ouvrages philosophiques, où l'on trouve en germe tous les systèmes de la Grèce aussi bien que ceux des temps modernes, etc.

**Histoire**. Les commencements de l'histoire de l'Inde sont entièrement fabuleux; les Hindous font remonter leur origine à une antiquité exagérée; cependant, en réduisant leurs calculs à de justes proportions, on peut placer le commencement de leur 1<sup>re</sup> dynastie (celle des rois Chandras) à l'an 3200 av. J.-C. Manou fut leur 1<sup>er</sup> législateur. Le culte de Brahma remonté à la plus haute antiquité. On place vers le vi<sup>e</sup> s. av. J.-C. l'introduction du Bouddhisme. Jusqu'au temps d'Alexandre, les Grecs ne connurent guère ce pays que de nom. Depuis cette époque, diverses expéditions successives le firent de mieux en mieux connaître. Alexandre soumit une partie du Pendjab, où régnait Porus, et descendit l'Indus jusqu'à son embouchure. Séleucus I Nicator pénétra jusqu'au Gange, vainquit Sandracottus (Chandra-Goupta), et établit des relations commerciales entre ses sujets et les Hindous. Les Lagides, de leur côté, ne tardèrent pas à diriger d'Égypte dans l'Inde des flottes qui revenaient chargées de denrées. La décadence des Séleucides ralentit pour un temps les relations commerciales entre l'Inde et l'Occident : aussi a-t-on peu de détails sur l'Inde à cette époque. Cependant on voit la cour impériale de Byzance recevoir plusieurs ambassades indiennes; au vi<sup>e</sup> siècle de notre ère, le moine Cosmas Indicopleuste visita une grande partie de l'Inde et en rapporta le ver à soie. Les conquêtes des Musulmans au commencement du viii<sup>e</sup> siècle, et notamment celles de Kotaïbah, général du calife Abdel-Méïek, qui soumit les rives du Sind vers l'an 707, ajoutèrent aux connaissances que l'Occident possédait déjà sur l'Inde. L'histoire vraiment authentique de cette contrée ne commence guère qu'à l'an 1000 de J.-C., époque de la conquête d'une grande partie de l'Inde

par les Gaznévides. En 1024, Mahmoud le Ghaznévide avait soumis toute la partie septentrionale et occidentale jusqu'au Bengale : l'Inde était alors partagée entre un nombre infini de radjahs, parmi lesquels les radjahs de Lahore étaient les plus puissants; ceux-ci restèrent encore quelque temps indépendants. Vint ensuite la dynastie des Gourides (1185-1289), qui étendit sa domination sur l'Inde entière et y fit régner le Mahométisme; les Gourides cédèrent la place aux Afghans Chilligis, qui devinrent tributaires des Gengiskhanides, puis des Patans et enfin des fils de Tamerlan (1398), et qui s'éteignirent en 1413. Cependant l'empire de l'Inde ne passa aux enfants de Tamerlan qu'après la mort d'un usurpateur, Keser-Khan (1414-1421), et après l'extinction de la courte dynastie des Afghans Lodis (1448-1525); alors Baber, un des petits-fils de Tamerlan, vainqueur des Afghans et des Patans, établit l'empire mongol, qui tint par embrasser presque tout l'Hindoustan et qui atteignit son apogée sous Aureng-Zeyb. Mais ici, comme dans tous les gouvernements despotiques de l'Asie, la mollesse, la trop grande puissance des gouverneurs de provinces, les rivalités des prétendants au trône, affaiblissent bientôt les ressorts de l'État. Le terrible Nadir pilla Delhi (1739), et laisse l'empire mongol irrémédiablement affaibli. Les soubahs et nababs mongols, les radjahs et les tribus de race hindoue, surtout les Mahrattes et les Seikhs, se soulèvent et forment des États indépendants. — Jusqu'au xv<sup>e</sup> siècle, l'Europe n'avait guère connu l'Inde que par les écrivains arabes ou par les récits isolés de quelques voyageurs; mais en 1497, Vasco de Gama doubla le cap de Bonne-Espérance, et vint aborder sur les côtes occidentales de la presqu'île cinganaïque. Pendant le xvi<sup>e</sup> et le xvii<sup>e</sup> siècle toutes les côtes de l'Inde furent explorées par les Portugais et les Hollandais; cependant ces deux peuples ne possédèrent jamais que des places maritimes et ne purent pénétrer jusqu'au cœur du pays : il était réservé aux Français et aux Anglais d'aller plus loin. Au xviii<sup>e</sup> siècle, les gouverneurs français La Bourdonnais et Duplex profitent des divisions et de l'affaiblissement des Mongols pour agrandir la France dans l'Inde (1745-1756); mais la cour de Versailles, au lieu de soutenir leurs efforts, les laisse livrés à eux-mêmes; alors les Anglais, sous la direction de la Compagnie des Indes (F. ce nom) et sous la conduite de Clive et de Warren Hastings, reprennent le rôle que déserte Louis XV : ils commencent par fonder la dévanne du Bengale; ils font du nabab d'Aoude leur vassal; ils obtiennent par surprise et par ruse Bénarès et beaucoup d'autres villes importantes; des guerres heureuses contre les Français, contre les deux rois de Maïssour (Haider-Ali et Tipou-Saïb), contre les Mahrattes, contre tous les indigènes, finissent, vers 1817, par les rendre maîtres de presque tout l'Hindoustan, qu'ils possèdent, soit comme provinces immédiates, soit comme fiefs placés sous leur protection. Cependant l'inique annexion du roy. d'Aoude, opérée en 1856 par le gouverneur général Dalhousie, jointe à diverses causes d'un mécontentement longtemps contenu, donne lieu en 1857 à la révolte des Cipayes et à une insurrection formidable. Le signal fut donné à Meerout, dans le Bengale, par un régiment de cavalerie indigène (mai 1857) : les insurgés furent bientôt maîtres de Delhi et de Lucknow, qui devinrent leurs principales places d'armes. Après deux ans de lutte, les Anglais finissent par comprimer la révolte et réussissent même à étendre leurs conquêtes et à assoier leur domination plus solidement que jamais. A la suite de cette insurrection, la Compagnie des Indes fut abolie et le gouvernement de ce vaste pays réuni à la couronne (1858).

II. INDE TRANSGANGÉTIQUE, INDE AU DELÀ DU GANGE ou INDO-CHINE, grande péninsule de l'Asie mérid., entre 88° et 107° long. E., 1° et 27° lat. N., à pour bornes au N. l'empire chinois, à l'E. la mer de Chine, à l'O. le golfe de Bengale, au S. ces deux mêmes mers ou bras de mer, et le détroit de Singapour. On peut

partager l'Inde Transgangaïque en 5 grandes divisions, subdivisées elles-mêmes en de nombreux États :

<i>Divisions.</i>	<i>Pays qu'elles comprennent.</i>
Empire Birman.	Birmanie propre ou Ava. Martaban. Laos Birman, etc. Assam. Katchar.
États conquis par les Anglais.	Cassay. Aracan. Pégu. Singapour. Siam proprement dit. Cambodge siamois. Laos siamois. Presqu'île de Malacca.
Royaume de Siam.	Royaumes de Pérak, Satengore, Djohore, Pahang et Roubou.
Malacca indépendant.	Cochinchine Tenquin.
Empire d'Annam ou de Vietnam.	Tsiampa. Cambodge annamite. Laos annamite. Bao.
Iles.	Archipel d'Andaman. — de Nikobar.

Un golfe profond, le golfe de Siam, découpe la côte sud du pays et en détache une presqu'île fort longue, celle de Malacca. Plusieurs chaînes de montagnes très-longues et assez hautes courent parallèlement aux côtes et laissent entre elles passage à de longs fleuves, l'Arakan, l'Iraouaddy, le Zatang, le Salouen, le Menam, le Mei-Kong. Le climat, le sol, offrent un peu moins de variété que dans l'Hindoustan, mais les produits en sont peut-être plus riches encore: soie, coton, étain, bois de tek et de sandal; gomme laque, huile, sucre, ivoire, poivre, nids d'oi-seaux, tout y abonde; on y recueille aussi des rubis, des agates, etc. Malheureusement, les habitants sont féroces; ils sont sans cesse en guerre entre eux, et les frontières qui les séparent sont comme des déserts. Il en résulte que l'agriculture est négligée, l'industrie et le commerce très-peu développés. Cependant le port franc de Singapour est une des places marchandes les plus riches du monde. Au reste on connaît très-imparfaitement les peuples de l'Indo-Chine; ils sont peu sociables, et les missionnaires, malgré leur zèle, ne pénètrent chez eux qu'avec la plus grande peine et n'en reviennent que rarement. Ces peuples sont presque tous Bouddhistes. — Les anciens connaissaient fort peu l'Inde Transgangaïque. On croit cependant que leur pays des *Sines* y était compris et que la presqu'île de Malacca correspond à leur *Chersonèse d'Or*. Du reste, les modernes eux-mêmes n'ont que fort peu de notions sur l'histoire de cette contrée (V. les articles spéciaux des pays que renferme l'Indo-Chine.)

INDE ANGLAISE. On comprend sous ce nom les nombreux territoires que la Grande-Bretagne possède dans les Indes orientales, et dont voici l'énumération.

1° Dans l'Inde Cinganaïque, il y faut distinguer les possessions immédiates ou provinces soumises, et les possessions médiates ou pays tributaires.

A. *Possessions immédiates*. Elles ont été longtemps divisées en trois grandes présidences : Calcutta, Madras et Bombay, qui se subdivisent comme il suit :

<i>Présidences.</i>	<i>Pays.</i>
Calcutta.	Bengale.
	Béhar.
	Allahabad.
	Aoude.
	Agra.
	Delhi.
	Ghérooul.
	Adjenar.
	Orissa.
	Gandouana.

Madras.	{	Karnatic.
		Coïmbetour.
		Maïssour.
		Malabar.
		Kanara.
Bombay.	{	Balaghat.
		Circars septentrionaux.
		Aurengabad.
		Bedjapour.
		Kandeich.
		Guzzerat.

En 1859, le Pendjab a été érigé en une nouvelle présidence, comprenant le Trans-Sutledge et le Cis-Sutledge, ainsi que l'anc. territoire de Delhi, Meerut, Rohilkand, Agra, Allahabad, Bénarès, qui forment la province du *Nord-Ouest*. Cette quatrième présidence a pour ch.-l. Lahore.

En dehors des présidences est l'île de Ceylan, qui était restée possession particulière de la couronne lorsque tout le reste de l'Inde était au pouvoir de la Compagnie des Indes et qui forme un gouvernement à part.

B. *Possessions médiates*. Celles-ci sont gouvernées par leurs princes indigènes respectifs; mais le plus grand nombre de ces princes payent tribut.

Pays.	États médiats.	
Adjemir.	Principauté de Djepour.	
	— de Kotah.	
	— de Boundy.	
	— d'Odeypour ou Mewar.	
	— de Djoudpour ou Marwar.	
	— de Tonk.	
	— de Djesselmire	
	— de Bikanir.	
	Katch	Pays des Bhatties.
		Principauté de Katch-Bhondj.
Guzzerat.	Royaume de Baroda.	
	Principauté de Banswara.	
	— de Therad.	
	— de Turrah.	
	— de Dubboi.	
	— de Noanagar.	
	— de Goundal.	
— de Kambaya.		
Malwa.	Royaume d'Hoikar.	
	Principauté de Bopal.	
Allahahad.	— de Dharra.	
	Principauté de Rewah.	
	— d'Ihansi.	
	— de Tehri.	
Agra.	— de Pannah.	
	Principauté de Karoli.	
	— de Bhartpour.	
Delhi.	— de Dholpour.	
	— de Matcherry.	
Bedjapour.	Sirhind ou pays des Seikhs.	
	Principauté de Colapour.	
Haïderabad.	Royaume de Satarah.	
Bider.		
Béar.	Royaume du Décan.	
Aurengabad.		
Gandouana.	Royaume de Nagpour.	
Maïssour.	Royaume de Maïssour.	
Malabar.	Royaume de Travancor.	
Népal.	— de Kotchin.	
Laquedives.	Royaume de Sikkim.	
	Laquedives.	

2° Dans l'*Inde Transgangetique*. Les Anglais ne possèdent encore qu'une partie de cette immense contrée. Voici les noms des pays principaux qui sont dans leur dépendance, et qui ont été organisés en 1862 en une nouvelle présidence.

Pays.	États médiats.
Pays à l'O. de l'I-raouaddy.	Royaume d'Assam.
	Pays de Djintiah.
	— de Katchar.
	— des Garrows.
	— Des Kouki (Tipperah).
Pays à l'E. du Sa-louen.	— des Moïtay.
	Royaume d'Aracan
	Le Pégu.
	Province de Martaban.
	— de Ye.
	— de Tavay.
	— de Ténassérim.
	Île du Prince-de-Galles.
	— de Singapour.
	Province de Malacca.

AUTRES ÉTATS EUROPÉENS DANS L'INDE. Les Français possèdent Pondichéry, Karikal, Yanaon, Chandernagor et Mahé; les Portugais Goa, Daman et Diu. — Les Danois possédaient Tranquebar et Sirampour, mais ils les ont récemment cédés aux Anglais.

Pour l'histoire des possessions européennes dans l'Inde, voy. l'art. général de l'*Inde*, et ci-après l'art. *Compagnie des Indes*, ainsi que l'art. spécial de chaque pays. V. aussi l'*Hist. philosophique des établissements européens dans les deux Indes* de Raynal.

**INDÉPENDANCE** (Guerre de l'), guerre que les colonies anglaises de l'Amérique du Nord firent à l'Angleterre de 1773 à 1783, et qui amena l'indépendance de ces colonies et la création des États-Unis.

**INDÉPENDANTS**. On appelle spécialement ainsi une secte qui se forma parmi les Presbytériens d'Angleterre sous le règne de Charles I, et qui, après avoir grandi secrètement sous le masque de la religion, afficha les principes les plus démocratiques. Dans le gouvernement de l'Église, ils n'admettaient ni prêtres, ni symbole, ni discipline, ni cérémonies; dans le gouvernement de l'État, ils voulaient abolir la royauté, la Chambre des Lords, la hiérarchie des rangs et des titres. Ils refusaient de se soumettre aux décisions des synodes généraux, et prétendaient que chaque église ou chaque congrégation avait en elle tout ce qui était nécessaire pour son gouvernement et sa conduite. De là leur était venu aussi le nom de *Congrégationalistes*. Olivier Cromwell était le chef des *Indépendants*.

**INDES** (Mer des), dite aussi *Océan Indien*, division du Grand-Océan, est comprise entre les deux péninsules de l'Inde, la Perse, l'Arabie, l'Afrique, l'Australie et la Malaisie.

INDES (Compagnie des GRANDES-), nom sous lequel furent réunies en 1602 toutes les associations formées par les Hollandais pour le commerce des Indes. Cette association, toute puissante pendant le xvii<sup>e</sup> siècle, commença à décliner en 1697; sa décadence fut complète vers 1750.

INDES (Compagnie française des), association commerciale fondée en 1664 par Colbert, avec un privilège exclusif de 50 ans, avait son siège à Lorient. Elle essaya vainement de coloniser Madagascar, fonda Pondichéry (1679), mais fut bientôt forcée de renoncer à la plupart de ses privilèges. Prorogée en 1714 pour 10 années, elle fut réunie en 1719 à la *Compagnie des Indes occidentales*, fondée par Law, eut des alternatives de succès et de revers, et fut dissoute en 1769.

INDES (Compagnie anglaise des), association commerciale créée en 1560 par quelques marchands de Londres, n'avait en 1634 que 4 Comptoirs dans l'Inde lorsqu'elle obtint du Parlement le monopole du commerce avec cette contrée. Ce monopole, réglementé par la charte de 1773, restreint en 1814 au commerce de l'Inde avec la Chine, fut aboli complètement en 1833. Dès lors la Compagnie des Indes, qui depuis 1750 était devenue guerrière aussi bien que commerciale, fut transformée en une association politique et n'eut plus qu'à s'occuper du gouv<sup>t</sup> des Indes, sous la suzeraineté de la Couronne d'Angleterre. Le gouv<sup>t</sup> fut confié à un *gouverneur général*, résidant à Calcutta et chargé

du pouvoir exécutif, et à une *Cour des Directeurs*, composée de 12 membres résidant à Londres, et dont les décisions, pour être exécutoires, devaient être soumises à un *Bureau du contrôle*, représentant la Couronne et le Parlement. Du reste les pouvoirs de la Compagnie étaient absolus. Ainsi organisée, la Compagnie des Indes acquit en peu de temps une puissance colossale : en moins d'un siècle, les victoires de lord Clive, du général Harris, du marquis de Hastings, de lord Amherst, de lord Bentinck, lui avaient livré presque en entier l'Hindoustan, et déjà elle avait fait des acquisitions importantes dans l'Indo-Chine, lorsqu'elle fut abolie en 1858, à la suite de l'insurrection des Cipayes. Auj. le gouvt de l'empire indien est exercé directement par la Couronne. **V. INDE.**

**INDES OCCIDENTALES**, dénomination appliquée souvent à l'Amérique, à cause de la position de ce continent à l'ouest de l'Europe, et par opposition à l'Inde propre, appelée souvent *Indes orientales*.

**INDES ORIENTALES OU GRANDES INDES.** **V. INDE.**

**INDIANA**, un des États-Unis de l'Amérique du N., est borné au N. par le Michigan, au S. par le Kentucky, à l'E. par l'Ohio, à l'O. par l'Illinois : 270 kil. sur 240; 1 149 606 hab.; ch.-l., Indianapolis. Cet État est arrosé par l'Ohio, la White-River, la Wabash, etc. Climat salubre; sol plat, surtout au N., et couvert de forêts, de lacs, de prairies et de marécages : orge, avoine, maïs, froment, tabac, pommes de terre, lin et chanvre; quelques vignobles. Mines de houille, de fer et de cuivre; pierre à chaux et marbre. Commerce intérieur très-actif. Chemins de fer et canaux. Élevé du bétail considérable. Quelques tribus indiennes occupent encore la partie septentrionale de cet État. — Des Français, venus du Canada, s'établirent les premiers au milieu des Indiens de ces contrées en 1673; ils y fondèrent Vincennes en 1735. En 1788, les colons se mirent sous la protection des États-Unis; ils souffrirent beaucoup néanmoins de la guerre qui eut lieu avec les Indiens et qui n'a cessé qu'en 1831. En 1801 ce pays prit le titre de territoire d'Indiana : il fut ainsi nommé à cause des nombreux Indiens qui l'habitaient encore. En 1816, il fut érigé en État.

**INDIANAPOLIS**, v. des États-Unis, capit. de l'État d'Indiana, à 178 kil. N. E. de Vincennes, sur la White-River; 14 000 hab. Ecoles renommées. Cette ville, toute moderne, est remarquable par la beauté et la régularité de ses constructions.

**INDIBILIS**, v. d'Hispanie (Tarracoanaise), chez les *Ilercaones*, auj. *Xert* ou *S. Mateo*.

**INDIBILIS**, prince des Ilergètes, en Espagne, s'allia aux Carthaginois et remporta avec leur secours sur P. Scipion, père du grand Scipion, une victoire complète dans laquelle périt le général romain (212 av. J.-C.). Dans la suite, il se rendit au jeune Scipion, et combattit avec lui contre les Carthaginois, espérant que les Romains lui laisseraient son royaume : trompé dans son espérance, il se révolta. Après des succès divers, il perdit la vie dans une bataille, 205 av. J.-C.

**INDICTION**. Ce mot, qui veut dire *édit*, s'appliquait spécialement à l'édit par lequel l'empereur fixait tous les 15 ans la répartition de l'impôt. — En Chronologie, on désigne par ce nom une période de quinze ans, que l'on fait généralement commencer l'an 312 de J.-C., dite de la victoire que Constantin remporta sur Maxence, qui est aussi celle de la victoire du Christianisme sur le Paganisme. L'emploi de cette période pour marquer les dates se rencontre fréquemment dans les auteurs ecclésiastiques, et est encore aujourd'hui conservé dans les bulles des papes. En faisant partir les indictions de l'an 312, l'année 1865 tombe l'an 8 de la 104<sup>e</sup> indiction.

**INDIENS**. Ce nom, qui appartient en propre aux habitants de l'Inde, a été étendu aux habitants du Nouveau-Monde, parce que les premiers navigateurs qui virent cette contrée crurent avoir rencontré l'Inde. Les habitants de l'Inde proprement dite sont plutôt appelés auj. les *Hindous*.

**INDIGÈTES (DIEUX)**, c.-à-d. nés dans le pays, *indé-*

*geniti*, nom donné chez les Romains aux héros divinisés et honorés comme protecteurs d'une ville ou d'un pays : tels étaient Faunus, Enée, Romulus, etc.

**INDIGHIRKA** (I), dite aussi la *Kolima de l'Ouest*, riv. de la Russie d'Asie (Iakoustk), sort des monts d'Okhotsk, court au N., et tombe dans l'Océan Glacial, après un cours de 1300 kil.

**INOË KARASOU**, l'anc. *Haliacmon*, riv. de la Turquie d'Europe (Roumélie), naît, dans le sandjak de Monastir de la réunion de la Natlitzia et du Venetico, court au S. E., puis au N. E., et tombe dans le golfe de Saloniki, après un cours de 250 kil.

**INDJIDJIAN** (le P. Luc), né à Constantinople en 1758, mort à Venise en 1833, membre de la congrégation mékhitariste de St-Lazare, a laissé : *D. description géographique de l'Arménie ancienne*, 1822, in-4; *Histoire contemporaine*, 8 vol. in-8, 1828; *Antiquités de l'Arménie*, en arménien, 3 vol. in-4°, Venise 1835, renfermant des détails intéressants sur les usages, l'histoire et la géographie de l'Arménie ancienne; *Géographie de l'Arménie moderne*, etc.

**INDO-BRITANNIQUE** (EMPIRE). **V. INDE.**

**INDO-CHINE**. **V. INDE TRANSGANGÉTIQUE.**

**INDORE**, v. de l'Hindoustan (Malwa), à 50 kil. S. de Oudjein, et à 310 k. N. E. de Surate. Grande et fortifiée; mais mal bâte. Jadis capit. de l'État d'Holkar, annexé aux possessions anglaises en 1857.

**INDOSTAN** ou **INDOUSTAN**. **V. HINDOUSTAN.**

**INDRA**, le premier des huit Vagous dans la religion de Brahma, est le dieu de l'éther et du jour, le roi des bons génies, le maître des nuages, de la foudre et de la pluie. On le compare au *Diespiter* des Latins. Indra est souvent représenté assis sur l'éléphant Iravat, avec quatre bras, et tenant d'une main une fleur de lotos.

**INDRAPOURA**, v. de l'île de Sumatra, sur la côte S. O., à 270 kil. N. O. de Bencoulen et à l'emb. d'une riv. dite aussi *Indrapoura*. C'est la résidence d'un sultan, tributaire des Hollandais.

**INDRE**, *Inger*, riv. de France, prend sa source dans le dép. de la Creuse, près de Bou-sac, arrose les dép. de l'Indre et d'Indre-et-Loire, et se jette dans la Loire par la r. g., après un cours de 250 kil. Elle passe à La Châtre, Châteauroux, Buzançais, Châtillon-sur-Indre, Loches, Beaulieu, Montbazou, Azay-le-Rideau; elle reçoit l'IGNERAY, l'INDROYE et la VANVRE; un de ses bras se jette dans le Cher.

**INDRE** (dép. de l'), entre ceux de Loir-et-Cher au N., du Cher à l'E., de la Creuse et de la Haute-Vienne au S., de la Vienne et d'Indre-et-Loire à l'O. : 110 k. sur 90; 7017 kil. carrés; 270054 hab.; ch.-l., Châteauroux. Ce dép. est formé par la plus grande partie du ci-devant Berry et de parties de l'Orléanais et de la Marche. Il est arrosé par l'Indre (qui lui donne son nom), le Cher, la Claise, l'Angolin, la Creuse, etc. Sol inégal : 3 régions naturelles : au S. E. le *Bonschaud*, plaines et montagnes couvertes de forêts; au centre la *Brenne*, climat malsain, terres en friche, marais et étangs; à l'E. la *Champagne*: grains, chanvre, lin, châtagnes, moutons et volailles. Mines de fer. Manufactures d'étoffes de laine, de toiles, draps, cuirs, etc. — Ce dép. forme 4 arrondissements. (Châteauroux, Issoudun, La Châtre et Le Blanc), 23 cant. et 246 comm.; il fait partie de la 19<sup>e</sup> division militaire, appartient à la cour impériale et au diocèse de Bourges.

**INDRE-ET-LOIRE** (dép. de l'), entre ceux de Loir-et-Cher au N. E., de l'Indre au S. E., de la Vienne au S. O., de Maine-et-Loire à l'O., et de la Sarthe au N. O. : 110 kil. sur 90; 6432 kil. carrés; 323 572 hab.; ch.-l., Tours. Ce dép. est formé de la Touraine et de portions de l'Anjou, du Poitou et de l'Orléanais. Il est arrosé par l'Indre et la Loire (qui lui donnent leur nom), et par les affluents de ces deux rivières. Ce dép. a été surnommé le *Jardin de la France*. Sol très-fertile; plantes potagères, excellents fruits, maïs, millet, vin; peu de céréales au N.; grasses prairies et belles forêts au centre. Mines de fer, carrières. Grosses draperies, soieries pour meubles, toiles, rubans, passementeries, bonneterie, filatures de laine et de coton, raffi-

neries de sucre, eaux-de-vie, brasseries; tannerie, papeterie, poterie. Commerce de pruneaux, légumes et fruits secs; vins, melons, chanvre, anis, coriandre, angélique; miel, cire, huile de noix. Fer, acier, meules et pierres de taille. Éducation de bestiaux, vers à soie et abeilles. — Ce dép. se divise en 3 arrond. (Tours, Loches et Chinon), 24 cant. et 281 comm. Il appartient à la 18<sup>e</sup> division militaire, à la cour impériale d'Orléans et à l'archevêché de Tours.

**INDRE** (BASSE-), petit port de France (Loire-Inf.), à 19 kil. O. de Nantes; 3655 hab. Station. Forges à l'anglaise pour l'affinage du fer.

**INDRET**, île de la Loire (Loire-Inf.), à 12 kil. O. de Nantes; 2000 hab. Vaste établissement de la marine impériale pour la confection des machines et des vaisseaux à vapeur. Jadis fonderie de canons, fondée en 1778 et qui a été transférée à Brest en 1828.

**INDUCIOMAR**, chef des Gaulois *Treviri*, fut après une résistance héroïque, vaincu et tué par Labiénus, lieutenant de César (*G. des Gaules*, liv. V).

**INDULGENCES**. On nomme ainsi la grâce que l'Église fait aux pénitents en leur remettant en tout ou en partie la peine temporelle due à leurs péchés : d'où l'on doit distinguer les indulgences *partielles* et les indulgences *plénières*; le pape seul accorde ces dernières. Tantôt on ne met d'autre condition à cette grâce (outre le repentir, qui est toujours exigé), qu'un jeûne, une prière; tantôt on impose l'obligation de faire quelque œuvre pie, comme une aumône, un pèlerinage, la coopération à la construction d'une église, d'un hôpital, etc. Lorsque fut prêchée la 1<sup>re</sup> croisade, en 1095, le pape Urbain II accorda indulgence *plénière* à tous ceux qui prendraient les armes pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Au xvi<sup>e</sup> s., Jules II et Léon X, ayant besoin de sommes considérables pour reconstruire la basilique de St-Pierre, firent publier des indulgences pour ceux qui contribueraient à cette œuvre pie. Luther s'éleva avec force contre cette mesure; bientôt il attaqua le dogme même des indulgences, et prit de là occasion pour prêcher la Réforme (1517). Le concile de Trente reconnut le droit d'accorder des indulgences, mais il en réprima l'abus.

**INDUS**,auj. le *Sind*, grand fleuve de l'Asie anc., sortait, suivant Arrien, des monts Paropamisse, traversait le roy. d'Abissare, passait entre le roy. de Taxile à PE. et le pays des Assacéniens et des Nysséens à l'O., puis, après avoir reçu l'Acésinès, grossi de l'Hydaspe, de l'Hydraote et de l'Hyphase (*V. PANDEINAD*), baignait le pays des Sogdes, la Prasiene, la Patalène, et tombait dans la mer Érythrée par plusieurs bouches formant un delta. En 512 av. J.-C., le Grec Scylax fut chargé par Darius de parcourir le bassin de l'Indus. En 325 Alexandre, après s'être embarqué sur l'Hyphase, fut porté jusqu'à l'Indus, et descendit ce fleuve jusqu'à la mer. *V. SIND*.

**INDUSTRIA**, v. de Ligurie, voisine de *Bodincomagus*, avec laquelle on l'a confondue à tort.

**INEBOLI**, *Ionopolis*, v. de la Turquie d'Asie (Anatolie), sur la mer Noire, à 130 kil. O. de Sinope; 3500 hab. Construction de navires.

**INÈS DE CASTRO**, femme célèbre par sa beauté et ses malheurs, d'une famille illustre de Castille, était dame d'honneur de l'infante Constance lorsqu'elle inspira une violente passion au mari de cette princesse, don Pèdre, fils d'Alphonse IV, roi de Portugal. Don Pèdre en eut plusieurs enfants, et, après la mort de sa femme, il l'épousa en secret (1354). Le roi, instruit de cette union, voulut contraindre son fils à la rompre : n'ayant pu y réussir, il fit assassiner Inès, 1355. Lorsque don Pèdre fut monté sur le trône (1357), il vengea cette mort en faisant subir d'horribles supplices aux meurtriers d'Inès; puis, suivant une tradition fort contestée, il fit exhumier le corps de celle qu'il avait aimée, et la couronna solennellement (1361). La fin tragique d'Inès a fourni un bel épisode à l'auteur des *Lusiades*, et a été mise sur la scène par le poète portugais A. Ferreira, par Lamotte, Guiraud et plusieurs autres.

**INFANT**, titre que portent en Espagne et en Portugal les enfants pûnés du roi. Il était déjà usité au x<sup>e</sup> s.; on le donnait alors à tous les enfants des grandes familles : les *infants de Lara*, de *Carrión*, etc.

**INFANTADO**, seigneurie de Castille, ainsi nommée parce qu'elle était jadis l'apanage des *infants* d'Espagne, se composait des villes d'Alcozès, Salméron et Val-de-olivias. Elle fut donnée en 1469 à Diégo Hurtado de Mendoza, marquis de Santillane, en récompense du soin avec lequel il avait gardé l'infante Jeanne. Elle fut érigée en duché en 1475, et passa ensuite par mariage dans la maison de Silva.

On connaît spécialement sous le nom de *duc de l'Infantado* un personnage qui a joué un rôle au commencement du siècle. Le duc, né en 1773, m. en 1841, fut longtemps l'ami et le confident du prince des Asturies (Ferdinand VII) et faillit en 1807 être condamné à mort pour avoir trempé dans la conspiration formée par ce prince contre son père. Il reconnut en 1808 le roi Joseph, mais il s'empressa de se tourner contre les Français après la capitulation de Baylen (1809). Nommé par Ferdinand VII, à son avènement, président du conseil de Castille, il présida en 1823 la régence établie par les Français et devint en 1824 chef du ministère; mais il eut à lutter contre le parti apostolique : ne pouvant réaliser ses projets de réforme, il rentra dès 1826 dans la vie privée.

**INFÉRIEURE** (mer), *Inferum mare*, nom donné par les Romains à la mer Tyrrhénienne, par opposition à la mer *Supérieure* (mer Adriatique).

**INGEVONS**, peuple german. *V. GERMANIE*.

**INGAUNES**, *Ingauni*, peuplade ligur ressermée entre la Méditerranée et l'origine des Apennins, avait pour ch.-l. *Albium Ingaunum* (auj. *Alberga*). Vaincus par App. Claudius Pulcher en 185 av. J.-C., ils se révoltèrent en 181, mais furent réduits l'année suiv.

**INGELBURGE**, reine de France, fille de Valdemar I, roi de Danemark, épousa Philippe-Auguste en 1193; mais ce prince la répudia presque aussitôt pour épouser Agnès, fille du duc de Méranie. Innocent III condamna ce divorce et, en 1199, il mit la France en interdit jusqu'à ce que Philippe eût repris sa 1<sup>re</sup> femme; ce que ce prince fut forcé de faire en 1201. Il n'en eut point d'enfants. Après la mort de Philippe-Auguste, Ingelburge se retira à Corbeil, où elle mourut en 1236.

**INGELHEIM**, nom de 2 villes du grand-duché de Hesse-Darmstadt. L'une, dite *Nieder-Ingelheim*, est à 13 kil. O. de Mayence et à 2 kil. de la r. g. du Rhin; 1900 hab. Charlemagne y fit construire de 768 à 774 un palais dont on voit encore quelques ruines. Patrie du cosmographe Séb. Münster. — L'autre, dite *Ober-Ingelheim*, est située à 13 kil. S. O. de Mayence, entre cette ville et Worms : 2200 hab. Église très-ancienne, avec de beaux vitraux peints. Charlemagne y tint plusieurs diètes, dans l'une desquelles il déposa Tassillon, duc de Bavière (788). — *V. GELHEIM*.

**INGELMUNSTER**, v. de Belgique (Flandre occid.), à 13 kil. N. de Courtray; 5900 hab. Victoire des Français sur les Anglo-Hanoviens (10 mai 1794).

**INGENA** ou **ABRINCATUI**, v. de Gaule,auj. *Auranches*.

**INGENHOUSZ** (Jean), médecin et physicien, né à Bréda (Hollande) en 1730, m. en 1799, alla en Angleterre vers 1767 pour étudier la méthode d'inoculation; séjourna quelque temps à Vienne où il fut nommé médecin de la famille impériale, puis retourna en Angleterre, où il termina sa vie. On a de lui, outre divers ouvrages de médecine : *Expériences sur les végétaux*, en angl., 1779, trad. en franç. par l'auteur, Paris, 1780; de nombreux *Mémoires*, dans les *Transactions philosophiques*, qui roulent sur le magnétisme et l'électricité, sur les électrophanes, sur l'emploi des plateaux de verre, etc. C'est lui qui découvrit que les végétaux, exposés à l'action de la lumière, dégagent de l'oxygène. Il expliquait par l'action de l'aimant les effets que produisait Mesmer.

**INGENIUS** (Decimus Lælius), un des généraux qui usurpèrent la pourpre sous Gallien, fut proclamé



en 260 par la légion de Mésie. Vaincu près de Mursa en Pannonie, il disparut sans qu'on sût s'il avait été tué.

**INGHIRAMI** (Thomas), écrivain latin moderne, né en 1470 à Volterra (Toscane), m. en 1516, vint à Rome en 1483, brilla dans les représentations théâtrales des anciennes pièces latines que le cardinal Riario venait de mettre en honneur, et joua avec un tel succès le rôle de Phèdre dans *l'Hippolyte* de Sénèque que le surnom de *Pedra* lui en resta. Il était compté au nombre des orateurs les plus éloquents de son temps ; Erasme le nomme le Cicéron de son siècle ; les papes, depuis Alexandre VI jusqu'à Léon X, le comblèrent de bienfaits ; l'empereur Maximilien lui donna le titre de comte palatin et la couronne de poète lauréat (1493) ; Jules II le nomma conservateur de la bibliothèque du Vatican et garde des archives secrètes du château St-Ange. Ce qui nous reste des écrits d'Inghirami est bien au-dessous de la réputation qu'il eut de son vivant. On trouve cinq de ses discours dans les *Anecdota romana* d'Amaduzzi. Il avait écrit une *Apologie de Cicéron* ; un *Abrégé de l'histoire romaine* ; un *Commentaire sur l'Art poétique* d'Horace, et des *Notes* sur les comédies de Plaute ; mais ces ouvrages sont perdus. — Un autre Inghirami, Curzio, antiquaire, né à Volterra en 1614, m. en 1655, prétendit avoir découvert de précieux monuments qu'il publia sous le titre d'*Etruscærum antiquitatum fragmenta*, Francf., 1635 ; mais on reconnut qu'ils étaient fabriqués.

**INGOLSTADT, Aureatum**, v. de Bavière (Hte-Bavière), à 65 kil. N. de Munich, sur le Danube et la Schutter ; 10 500 hab. Pont sur le Danube ; gymnase, hôpital. Entrepôt des selts ; industrie active. Tombeau de Tilly. L'Université d'Ingolstadt, créée en 1472, transférée en 1800 à Landshut, a été célèbre. Gustave-Adolphe assiégea vainement cette ville en 1632. Louis de Bade la prit en 1704. Les Français en rasèrent les fortifications en 1800, mais elles ont été relevées de 1827 à 1847 : c'est aujourd'hui une forteresse fédérale. Patrie de Weishaupt, le chef des Illuminés.

**INGOUCHES**, peuple de la Circassie, au S. de la petite Kabardah, forme plusieurs petites tribus indépendantes et sauvages. Ils passent leur temps à chasser et abandonnent aux femmes les soins de l'agriculture.

**INGOUL**, riv. de la Russie d'Europe, a sa source dans le gouvt de Kherson et tombe dans le Boug, par la r. dr., près de Nikolaïev, après un cours de 450 k.

**INGOUVILLE**, ancienne commune du dép. de la Seine-Inf., contiguë au Hâvre, qu'elle domine, est aujourd'hui réunie au Hâvre. V. ce nom.

**INGRANDE**, v. de France (Maine-et-Loire), sur la Loire et le chemin de fer de Tours à Nantes, à 34 k. S. O. d'Angers ; 1550 hab. Grande verrerie. Sucre de betterave. Le village de *Montrelais*, qui fait partie d'Ingrande, est compris administrativement dans le dép. de la Loire-Inf.

**INGRASSIAS** (Jean Phil.), savant médecin de Palerme, né en 1510, m. en 1580, fit quelques découvertes anatomiques, mais s'illustra surtout par son dévouement à ses concitoyens pendant la peste qui désola Palerme en 1575, ce qui lui valut le surnom d'*Hippocrate sicilien*. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Veterinaria medicina*, en latin, 1568 ; *Infermazione del pestifero e contagioso morbo*, 1576, trad. en lat. par J. Camerarius ; *Commentatio in Galeni lib. de Ossibus*, 1603, etc.

**INGRIE, Ingermania**, anc. prov. de la Russie d'Europe, comprenait à peu près le pays qui forme aujourd'hui le gouvt de St-Petersbourg. Ses premiers habitants furent des Slaves, sur qui les Suédois la conquièrent de 1594 à 1609. En 1703, Pierre le Grand s'en rendit maître et la réunit à son empire.

**INGULFE**, chroniqueur anglais né à Londres en 1030, m. en 1109, vint en Normandie, où il fut secrétaire du duc Guillaume, fit ensuite le voyage de la Terre-Sainte, et devint, à son retour, prieur du monastère bénédictin de Fontenelle. Guillaume, devenu roi d'Angleterre, donna à Ingulfe l'abbaye de

Croyland, dans le comté de Lincoln. On a sous son nom : *Historia monasterii Croylandensis ab anno 1064 ad annum 1091*, impr. à Francf., 1691, et à Oxford, 1684 ; mais cet ouvrage, rempli d'anachronismes, doit être l'œuvre d'un moine du XIII<sup>e</sup> ou XIV<sup>e</sup> s.

**INGWILLER**, v. de France (Bas-Rhin), à 17 kil. N. E. de Saverne ; 2190 h. Église consistoriale protestante. Bonneterie, savons, poteries, corderies, etc.

**INHAMBANE**, riv. d'Afrique (Mozambique), court du N. O. au S. E. et se jette dans le canal de Mozambique, au N. O. du cap des Courants, après un cours de 270 kil. Elle a donné son nom à un Bôt et à un gouvt de la capitainerie portugaise de Mozambique.

**INIGO JONES**, V. JONES.

**INKERMANN**, bourg et port de la Russie d'Europe (Tauride), en Crimée, à l'extrémité E. de la baie de Sébastopol, et près de l'emb. de la Tchernâïa, n'est que le reste d'une v. plus importante, dont on voit les ruines dans le voisinage ; on pense que c'est la v. appelée *Kléonas* par Strabon. Vastes cavernes ou cryptes creusées dans le roc et qui ont servi de demeure à des énéolithes dans les premiers siècles du Christianisme. — Les Russes furent battus à Inkermann le 5 nov. 1854 par l'armée anglo-française, que commandaient les généraux Posquet et Cathcart.

**INKRANS**, peuple d'Afrique (Guinée supérieure), tributaire des Achantis, habite sur la Côte d'Or, entre les roy. de Ningo à l'E. et de Fanti à l'O. Leur capitale, Inkran ou Accra, a compté plus de 10 000 h. Avant l'abolition de la traite, ce peuple faisait un commerce considérable d'esclaves avec les Européens. Les Portugais s'établirent des premiers chez les Inkran en 1482 ; vinrent ensuite des Anglais, des Hollandais et des Danois, qui y fondèrent les ports St-James, Crèvecoeur et Christiansborg.

**INN, Oenus ou Enus**, riv. d'Allemagne, naît en Suisse (Grisons), sort du lac Lugna, dans les Alpes Rhétiques, à l'extrémité S. O. de la Hte-Engadine, traverse le Tyrol (où elle arrose Innspruck), la Bavière, l'Autriche, et, après un cours de 450 kil. au N. E., se jette dans le Danube, r. dr., à Passau. — L'Inn donne son nom à un cercle de la Hte-Autriche, séparé de la Bavière à l'O. par la riv. de l'Inn, au N. par le Danube, borné à l'E. par le cercle de Hausruck et au S. par celui de Salzbourg ; 200 000 h., ch.-l., Braunau.

**INNOCENT I** (S.), pape, successeur d'Anastase, régna de 402 à 417. Il obtint de l'empereur Honorius des lois sévères contre les Donatistes, le pressa de traiter de la paix avec Alarie, et, lorsque Rome eut été prise et dévastée, s'appliqua à réparer le mal. Il condamna la doctrine de Pélagé et poursuivit les Novatiens. On le fête le 28 juillet.

**INNOCENT II, Gregoire de Papis**, pape de 1130 à 1143, eut pour compétiteur Pierre de Léon qui prit le nom d'Anaclet. Forcé par son rival de sortir de Rome, il se réfugia auprès du roi de France Louis le Gros, qui tenta inutilement de le rétablir. Ce ne fut qu'à la mort d'Anaclet (1138) qu'il reprit son autorité. Il fit condamner les doctrines d'Abélard et celles d'Arnaut de Brescia au concile de Latran, en 1139.

**INNOCENT III, Lothaire Conti**, pape de 1198 à 1216, agrandit les domaines de l'Église, et se rendit maître absolu dans Rome. Il mit la France en interdit, à l'occasion du divorce de Philippe-Auguste avec Ingeburge (1199), prit une part active aux démêlés de l'Allemagne après la mort de l'empereur Henri VI, couronna d'abord Othon de Brunswick (1209), mais l'excommunia bientôt pour le punir d'un manque de foi, et reconnut à sa place le jeune Frédéric II (1212) ; il excommunia également le roi d'Angleterre Jean sans Terre, qui avait refusé de reconnaître un archevêque de Cantorbéry nommé par lui (1213), et eut son royaume à Philippe-Auguste ; mais il leva l'interdit dès que Jean se fut soumis. Zèle pour la réformation des mœurs, ce pontife tint dans ce dessein le 4<sup>e</sup> concile de Latran. Il fut aussi très-zélé pour la propagation de la foi et pour l'orthodoxie : c'est lui qui fit prêcher la croisade contre les Sarrasins (1202-04).

ainsi que la croisade contre les Albigeois, et qui nomma les premiers inquisiteurs; il approuva en 1215 l'ordre des Frères prêcheurs, fondé par S. Dominique. Il a laissé des *Discours*, des *Homélies*, des *Lettres* (Collogne, 1552, et Paris, 1682); ses lettres sont précieuses par les faits historiques qu'elles contiennent. Il est l'auteur du *Veni, sancte Spiritus*, et passe pour avoir composé le *Stabat Mater*, qui est revendiqué par les Français (V. JACOPONE). *L'Hist. d'Innocent III* a été écrite en allem. par M. F. Hurter, et trad. en franç. par St-Chéron et Haiber, et mieux par l'abbé Jager, 1839.

INNOCENT III, anti-pape. V. ALEXANDRE III.

INNOCENT IV, *Sinibalde de Fiesque*, pape de 1243 à 1254. L'Allemagne et l'Italie étaient alors agitées par les querelles de l'empereur Frédéric II et de l'Église. Frédéric, après avoir fait quelques concessions au nouveau pape, recommença la lutte. Innocent IV, menacé dans sa personne, s'enfuit à Gênes, puis à Lyon, où il tint un concile (1245), qui excommunia Frédéric et le déclara déchu; le pape fit alors élire à sa place Henri de Thuringe, puis Guillaume de Hollande, et prêcha une croisade contre lui; après la mort de ce prince (1250), il se prononça également contre son fils Conrad. Cependant, à la mort de ce dernier (1254), il protégea le jeune Conradin contre Mainfroi, son oncle. Innocent IV se mêla à d'autres démêlés en Danemark, en Suède, en Russie, en Espagne et en Portugal; partout il montra un caractère ferme et même inflexible. Très-zélé pour la propagation de la foi, il envoya des missionnaires jusqu'en Tartarie.

INNOCENT V, *Pierre de Tarentaise*, élu pape le 21 janv. 1276, m. le 22 juin suivant. Il était dominicain, et l'un des plus célèbres théologiens de son ordre; il avait succédé à S. Thomas d'Aquin dans la chaire de théologie à l'Université de Paris, avait été fait archevêque de Lyon en 1272, puis cardinal et évêque d'Ostie. Il a laissé des *Lettres* et des écrits théologiques.

INNOCENT VI, *Étienne d'Albret*, pape de 1352 à 1362, résidait à Avignon. Il était né dans le Limousin, et avait d'abord professé le droit civil à Toulouse. Il protégea les gens de lettres et fonda à Toulouse le collège St-Martial. Il envoya comme légat en Italie, avec une armée, le cardinal espagnol Albornoz, qui, en quelques années (1353-60), parvint à rétablir l'autorité pontificale dans les États de l'Église; mais il eut peu après à défendre le Comtat contre les Routiers.

INNOCENT VII, *Côme de Meliorati*, pape de 1404 à 1406, né à Sulmona dans l'Abruzze, succéda en 1404 à Boniface IX, lorsque déjà l'anti-pape Benoît XIII était en possession de sa dignité usurpée. Les deux compétiteurs firent de vaines démonstrations de conciliation, mais sans arriver à aucun résultat.

INNOCENT VIII, *J. B. Cybo*, né à Gênes en 1432, pape de 1484 à 1492, fut élu par l'influence du vice-chancelier Borgia, célèbre depuis sous le nom d'Alexandre VI. Il s'efforça d'exciter le zèle des souverains de l'Europe contre les Turcs, et se fit remettre le jeune prince Zizim, frère et compétiteur de Bajazet (1490), qui après sa défaite s'était réfugié auprès des Chevaliers de Rhodes. Il excommunia Ferdinand, roi de Naples, qui avait exercé des cruautés contre les sujets du pape, et offrit son royaume à Charles VIII, roi de France. Innocent VIII avait été marié avant d'entrer dans les ordres: un de ses fils épousa une Médicis.

INNOCENT IX, *J. A. Faccinetti*, de Bologne, succéda à Grégoire XIV en 1591, et mourut deux mois après. Cependant il eut le temps d'alléger les impôts.

INNOCENT X, *J. B. Pamfilj*, pape de 1644 à 1655, était né à Rome en 1574. Il dépouilla de ses États le duc de Parme, accusé d'avoir fait assassiner l'évêque de Castro, exila les cardinaux Franç. et Ant. Barberini, quoiqu'ils eussent contribué à son élévation, et condamna les cinq propositions de Jansénius (1653).

INNOCENT XI, *Benoît Odescalchi*, pape de 1676 à 1689, était né à Côme en 1611, et avait d'abord été soldat. Il eut des démêlés avec la France au sujet de la *régale*, des quatre articles arrêtés par l'assemblée du clergé de France et rédigés par Bossuet en 1682, et du droit

de franchise des ambassadeurs français à Rome (V. LA-VARDIN). Il condamna les erreurs de Molinos, 1<sup>er</sup> auteur du Quétisme (1687). Ce pontife avait un caractère sévère et souvent inflexible; mais il s'efforça de faire renaitre la discipline, éloigna des emplois les hommes incapables ou déréglés, rétablit les finances et pourvut aux besoins des pauvres.

INNOCENT XII, *Ant. Pignatelli*, pape de 1691 à 1700, né à Naples en 1615. Il se montra censeur rigoureux des mœurs, n'appela aux emplois que des hommes dignes et fut le père des pauvres. Il arrangea, après quelques concessions faites par Louis XIV, les différends qui s'étaient élevés entre la France et le St-Siège (1693), termina l'affaire du Quétisme et condamna l'*Explication des Maximes des saints*, de Fénelon (1699).

INNOCENT XIII, *Mich. Ange Conti*, pape de 1721 à 1724, né à Rome en 1655, est le 8<sup>e</sup> pape de sa famille. Il publia en 1723 la bulle *Apostolici ministerii*, sur la discipline, et accorda une pension au prince Jacques-Édouard, fils de Jacques II.

INNOCENTS (Fête des). L'Église honore sous le nom de SS. *Innocents*, le 28 déc., la mémoire de tous les enfants qu'Hérode, roi de Judée, fit mettre à mort l'année où naquit le Sauveur, parce qu'il avait appris qu'il venait de naître un enfant destiné à régner un jour sur la Judée et sur le monde entier. On sait que, malgré cette mesure barbare, Jésus échappa à la mort, ses parents l'ayant emmené en Égypte.

INNSBRÜCK. V. INSPRUCK.

INNTHAL (c.-à-d. *vallée de l'Inn*), région du Tyrol, formait, avant 1853, les deux cercles du Haut et du Bas-Inntal (ch.-l. Imms et Innsbruck). Cette vallée a été en 1797, 1805 et 1809 le théâtre de nombreux combats entre les Français et les Tyroliens.

INO, fille de Cadmus et d'Hermione, et femme d'Athamas, roi de Thèbes. Répudiée pour Néphélè, elle fut reprise dans la suite par son époux, et lui donna deux fils, Mélécerte et Léarque. Jalouse des deux fils qu'Athamas avait eus de Néphélè, Phryxus et Hellé, elle décida Athamas à les faire périr. Mais les deux victimes, instruites à temps, s'enfuirent en Colchide sur un bélier à toison d'or. Athamas, dans un accès de folie furieuse, écrasa Léarque contre un mur. Ino, au désespoir, se jeta dans la mer avec Mélécerte: tous deux furent changés en dieux marins.

INQUISITEURS D'ÉTAT, espèce de tribunal institué à Venise en 1501, à l'avènement du doge Loredano, était composé de 3 magistrats chargés de veiller à la conservation de la république et revêtus d'un pouvoir absolu sur tous les citoyens. Leur autorité affaiblit considérablement celle des doges.

INQUISITION, institution qui avait pour but de rechercher et de punir l'hérésie. On la fait dater de l'an 1204, époque à laquelle Innocent III envoya des missionnaires dans le midi de la France pour y convertir les Albigeois. Pierre de Castelnau et les autres moines de Cîteaux qui l'accompagnaient furent les premiers inquisiteurs de fait; mais ce n'est que plus tard, en 1229, que l'Inquisition reçut une organisation précise: c'est alors que Grégoire IX l'éleva au rang des tribunaux réguliers. A partir de 1232, les fonctions inquisitoriales furent exclusivement confiées aux Dominicains. Essayée en France, où elle fut organisée en 1255 par Alexandre III, de concert avec S. Louis, l'Inquisition ne put s'y maintenir. C'est en Espagne qu'elle obtint le plus de puissance: elle fut dans ce pays une institution politique autant que religieuse. Introduite en Catalogne en 1232, elle ne tarda pas à se répandre sur toute la Péninsule; elle y poursuivit surtout les Juifs et les Maures relaps. En 1481, sous Ferdinand et Isabelle, l'Inquisition reçut une nouvelle organisation et obtint un nouvel accroissement de pouvoir; elle reçut alors le nom de *Saint-Office*; on créa un grand inquisiteur général (ce fut le cardinal Torquemada), et on lui adjoignit un conseil, connu sous le nom de la *Suprême*, et 45 inquisiteurs généraux. Ce nouv. tribunal, établi

malgré Sixte IV, qui en trouvait les règlements trop sévères, procéda avec plus de rigueur encore que l'ancien. Il tendit sous Philippe II son action sur les Pays-Bas, et fut une des principales causes de l'insurrection de ces riches provinces, qui furent à jamais perdues pour l'Espagne. Le pouvoir de l'Inquisition s'affaiblit avec les progrès des lumières et de la tolérance. Cependant ce tribunal existait encore en Espagne lorsque les Français entrèrent dans ce pays, en 1808; ils s'empressèrent de l'abolir. Rétabli par Ferdinand VII en 1814, il fut définitivement aboli par les Cortès en 1820. L'Inquisition devait d'abord employer contre les coupables les peines spirituelles; si ce moyen ne suffisait pas, elle les livrait au bras séculier. Les coupables étaient, selon la gravité des cas, plongés dans les cachots, appliqués à la torture ou livrés aux flammes; on appelait *auto-da-fé* (acte de foi) ce genre d'exécution. L'*Histoire de l'Inquisition espagnole*, par le comte J. de Maistre, et le livre intitulé *le Cardinal Ximenez et l'Église d'Espagne*, par le docteur Hefélé, trad. en français.

**INSBRUCK** (c.-à-d. *pont de l'Inn*), *Innsbrück* en allemand, *Feldidena* ou *Oenopontum* en latin, v. des États autrichiens, capit. du Tyrol, à 385 k. S. O. de Vienne, au confluent de l'Inn et du Sill, qu'on y passe sur un pont magnifique; 15 000 hab. Bâtie en amphithéâtre sur une haute colline. Evêché, université ancienne, rétablie en 1826; lycée, école normale, société économique, musée. Soieries, gants, draps, cotonnades, rubans de fil, etc. — Ergive en ville en 1234, longtemps résidence des ducs d'Autriche. Occupée par les Avarois en 1703, par les Français en 1809.

**INSTERBURG**, v. murée des États prussiens (Prusse orientale), à 26 kil. O. de Gumbinnen, au confl. de l'Angerap et de l'Inster; 8500 hab. Château.

**INSTITUT** (L) de France. V. *ACADÉMIE*.

**INSUBRES** ou **INSUBRIENS**, en gaul. is-*Ombra* (c.-à-d. les *hommes forts*), peuple de la Gaule Cisalpine, habitait au N. du Pô, entre l'Adda, le Tésin et les Alpes, dans le pays qui correspond au Milanais actuel, et avait pour ch.-l. *Mediolanum* (Milan). Les Insubres, originaires du pays des Éduens, dans la Gaule transalpine, étaient venus s'établir en Italie lors de la première invasion gauloise, conduite par Bellocse. Les Romains attaquèrent les Insubres l'an 223 av. J.-C., et, par les victoires de l'Adda et de Clastidium, les rendirent tributaires. Unis aux Boïens, ils se révoltèrent en 218, tandis qu'Annibal passait l'Ébre: ils battirent Manlius à Modène, puis se déclarèrent pour les Carthaginois; en 215, ils désertèrent Posthumius à Litana Sylva; en 204 et 203, ils ouvrirent leur pays à Magin; c'est sur leur territoire que fut vaincu ce général en 203. En 200 ils prirent part à la quadruple alliance gallo-grecque contre Rome; mais, battus sur le Mincius par Célius en 197, à Côme par Marcellus, 196, à Mediolanum par Valerius Flaccus, 195, ils furent enfin remis sous le joug.

**INTAPHERNE**, l'un des sept seigneurs persans qui conspirèrent avec Darius, fils d'Hystaspe, contre le faux Smerdis. Désespéré de n'avoir pu obtenir la couronne, il conspira contre Darius. Celui-ci le fit mettre à mort avec toute sa famille.

**INTÉMÉLIENS**, peuple de la Gaule Cisalpine (Ligurie), au S. O. des Ingaunes, sur la Méditerranée, avait pour ch.-l. *Abium Intemelium* (*Vintimille*).

**INTENDANS DE PROVINCE**, **INTENDANTS MILITAIRES**. V. ces art. au *Dict. univ. des Sciences*.

**INTERAMNA** (c.-à-d. *entre les caux*), nom de plusieurs v. de l'Italie anc., dont 2 principales: l'une, auj. *Terni*, en Ombrie, entre deux bras du Nar; patrie de Tacite; l'autre, auj. *Teramo*, chez les *Pratutii*, au S. du *Picenum*, entre le *Liris* et le *Melpis*.

**INTERDIT**, peine disciplinaire ecclésiastique. V. cet art. dans notre *Dict. univ. des Sciences*.

**INTÉRIM** D'AUSSBOURG (L), formulaire ou concor-

dat dressé à Augsbourg par Charles-Quint en 1548 pour apaiser les troubles religieux de l'Allemagne. Il fut ainsi nommé parce qu'il n'était établi que provisoirement en attendant la décision définitive du concile général convoqué à Trente. Il faisait des concessions aux Catholiques comme aux Luthériens, et n'en mécontenta pas moins les deux parties. Il avait été rédigé par J. Piluz, évêq. de Naumbourg, Michel Helling, évêq. titulaire de Sidon, et Jean Agricola, prédicateur de l'électeur de Brandebourg.

**INTERLAKEN** (c.-à-d. *entre les lacs*), vge et anc. abbaye de Suisse (Berne), à 42 kil. S. E. de Berne, avec un château et plusieurs hôtels; 1360 hab. Il prend son nom de sa position entre les lacs de Thun et de Brienz. Environs délicieux.

**INTERREGNE**. L'histoire de France ne compte que deux interrègnes: l'un après la mort de Thierry IV (737-742), l'autre après la mort de Louis X, le Hutin (1316), et pendant la grossesse de Clémence, sa veuve. — Dans l'empire d'Allemagne, il y eut de fréquents interrègnes. On désigne spécialement sous le nom de *Grand interrègne* le temps qui s'écoula depuis la mort de Conrad IV (1254), dernier prince de la maison de Hohenstaufen, jusqu'à l'élection de Rodolphe de Habsbourg (1273): durant cet intervalle une foule de compétiteurs, notamment Guillaume de Hollande, Richard de Cornouailles, Alphonse X de Castille, disputèrent la couronne impériale, et l'Allemagne fut livrée à l'anarchie.

**INTERROI**, magistrat temporaire qui, à Rome, était chargé du gouvernement lorsque les 2 consuls étaient absents ou morts, ou bien lorsque, la durée des fonctions de ces magistrats étant révolue, l'élection de leurs successeurs se trouvait retardée par un motif quelconque. L'interroi devait toujours être un sénateur; ses fonctions duraient cinq jours, après lesquels on nommait un autre interroi.

**INTORCETA** (Prosper), jésuite de Sicile, missionnaire en Chine, né à Piazza en 1625, mort en Chine en 1697, coopéra à la publication du *Tai-hio* et du *Tchoung young*, traduits en latin sous le titre de *Sinarum scientia politica morais*, Canton et Goa, 1667, in-fol. On a aussi de lui *Testimonium de cultu sinensi*, Lyon, 1709, in-8.

**INVALIDES** (hôtels-les). V. ce mot au *Dict. univ. des Sciences*.

**INVASIONS**. Les plus célèbres invasions sont: celles des *Hycsos* en Égypte (v. rs 2310 av. J.-C.); des *Gaulois* (521-389), des *Cimbres* et des *Teutons* (106-102), sous la république romaine; la *Grande invasion des Barbares* dans l'empire romain au iv<sup>e</sup> siècle (V. *BARBARES*); celle des *Normands* au ix<sup>e</sup> siècle, dans l'O. de l'Europe, et celle des *Arabes* dans l'Espagne et la France mérid., du vii<sup>e</sup> au x<sup>e</sup> siècle; enfin celles des Mongols et des Tartares, sous *Gengis-khan* et *Tamerlan*, du xiii<sup>e</sup> au xiv<sup>e</sup> siècle. V. ces noms.

**INVENTION DE LA SAINTE CROIX**, fête annuelle, célébrée dans l'Église romaine le 3 mai en mémoire du jour où Ste Hélène, mère de l'empereur Constantin, retrouva la Croix de J.-C. au Calvaire, en 326. V. *HÉLÈNE* (-TE).

**INVERARY**, v. d'Écosse, ch.-l. du comté d'Argyle, à 130 kil. N. O. d'Edmbourg, sur une petite baie, 1250 hab. Pêche du hareng; commerce de laine, bois, etc. Au env., château des ducs d'Argyle.

**INVEURKEITHING**, bg. et port d'Écosse (Fife), sur le golfe de Forth, à 14 kil. N. O. d'Edmbourg; 2 000 hab. Solfines, houille. Anc. résidence royale.

**INVERNESS**, v. d'Écosse, ch.-l. du comté d'Inverness, à 133 kil. N. O. d'Aberdeen, sur la Ness; 10 000 hab. Port sûr et commode; quelques édifices passables; industrie développée (toiles, lainages, cotons, cuirs), commerce actif. — Inverness, dit-on, était jadis la capitale des rois p. ctes. Après la Révolution de 1688 elle commença à déchoir; depuis 1745, diverses améliorations l'ont un peu relevée. — Le comté d'Inverness, entre ceux de Ross au N., de Perth et d'Argyle au S., de Nairn, le Murray et d'Aberdeen à l'E. et

l'Océan à l'O., a 7000 k. carr., en y comprenant plusieurs îles qui en dépendent (North-Uist, Benbecula, South-Uist, Barra, Skye, et le S. de l'île de Lewis), et compte 105 000 hab. Beaucoup de montagnes, parmi lesquelles le Ben-Nevis; climat humide et froid; landes, bruyères, quelques terres fertiles; gibier abondant, aigles, etc.; fer, chaux, cristal de roche. On y trouve beaucoup d'antiquités celtiques, et les célèbres routes parallèles dites *Routes de Fingal*.

**INVESTITURE.** Sous le régime féodal, on appelait ainsi la mise en possession d'un fief ou d'un bénéfice. Pour les divers modes d'investiture, V. notre *Dict. univ. des Sciences*.

**INVESTITURES (Querelle des).** On connaît sous ce nom dans l'histoire la contestation qui s'éleva au x<sup>re</sup> s. entre les papes et les souverains de divers États de l'Europe, notamment de l'Allemagne, au sujet de la collation des bénéfices ecclésiastiques. Depuis longtemps les évêques et les abbés étaient devenus seigneurs féodaux par suite des nombreuses concessions de biens territoriaux que la piété des princes leur avait faites. Ces biens, étant des fiefs, étaient, de même que les autres fiefs, conférés conformément à la coutume féodale : le prélat, après avoir fait entre les mains de son souverain serment de fidélité, recevait à la fois l'investiture du titre ecclésiastique (archevêché, évêché ou abbaye) et celle des domaines attachés à ce titre : le suzerain disposait ainsi à la fois du spirituel et du temporel, donnant, non-seulement le sceptre et l'épée, mais la crosse et l'anneau. Les papes ne manquèrent pas de réclamer contre cet abus. Grégoire VII surtout s'éleva avec force contre l'investiture spirituelle conférée par les laïques (1074); mais en même temps il réclama pour les papes le droit de conférer l'investiture temporelle des domaines attachés aux dignités ecclésiastiques : telle fut l'origine de la querelle. La lutte, engagée d'abord entre le pape Grégoire VII et l'empereur Henri IV, se continua sous Henri V et les papes Victor III, Urbain II, Pascal II, Gélasie II; elle se termina en 1122, sous le pape Calixte II, par un compromis que l'on connaît sous le nom de *Concordat de Worms* : le pape reconnut à l'empereur le droit de donner l'investiture temporelle, celle des biens séculiers, en se réservant l'investiture spirituelle, c.-à-d. le droit de conférer les titres ecclésiastiques. La querelle des investitures recommença cependant dans le siècle suivant, mais elle se compliqua de la lutte entre les Guelfes et les Gibelins. Elle ne fut entièrement terminée qu'en 1268 à la mort de Conradin.

**IO,** fille du fleuve Inachus, fut aimée de Jupiter, qui la changea en génisse afin de mettre en défaut la jalousie de Junon. La déesse, soupçonnant du mystère, se fit livrer cette génisse par Jupiter, et la donna en garde à Argus aux cent yeux; mais le complice Mercure endormit le gardien au son de sa flûte, lui coupa la tête et délivra Io. Junon, irritée, envoya un taon qui poursuivit la malheureuse princesse et la força d'errer par toute la terre. Elle s'arrêta enfin sur les bords du Nil, où elle reprit sa 1<sup>re</sup> forme, et où elle donna le jour à Epaphus. On dit que les Egyptiens adoraient Io sous le nom d'Isis.

**IOLE,** ou CÉSAREA, v. et port de la Mauritanie, sur la Méditerranée, est auj. *Cherchell*.

**IOLAS,** fils d'Iphiclé et neveu d'Hercule, aida ce héros à vaincre l'Hydre de Lerne en appuyant un fer chaud sur les blessures faites au monstre par le héros, pour empêcher ses têtes de renaître. Après la mort d'Hercule, ayant été rajeuni par Jupiter, il se mit à la tête des Héraclides, et combattit Eurysthée. Suivant Diodore, il aurait conduit en Sardaigne une colonie d'Hellènes.

**IOLCOS,** v. de Thessalie (Magnésie), près de la mer, au fond du golfe Pagasétique, était le ch.-l. d'un petit État que se disputèrent Pélias et Eson, le père du Jason. C'est d'Iolcos que partirent les Argonautes pour la conquête de la toison d'or.

**IOLE,** fille d'Euryte, roi d'Œchalie, fut enlevée, après la prise d'Œchalie, par Hercule qui l'emmena

à Trachine. Ce nouv. amour excita la jalousie de Déjanire et causa la mort d'Hercule (V. *HERCULE*). Après la mort du héros, Iole épousa son fils Hylus.

**IOLOES,** peuple de la Nigritie. V. *CHILOERS*.

**ION,** fils de Xuthus et de Créuse, et frère d'Achéus, épousa Hélice, fille d'un roi de l'Égialée (Achaïe), succéda à son beau-père, et laissa son nom aux *Ioniens*.

**IONA** ou **ICOLAKILL,** une des îles Hébrides, au S. de Mull, a 26 kil. carrés et 500 hab. Belle serpentine jaune, marbre blanc et autres minéraux; beaucoup de ruines antiques. Son premier nom était *I-Columb-Kill*, c.-à-d. cellule de Colomba : elle fut ainsi appelée d'un couvent qui y fut fondé en 565 par S. Colomba. Ce couvent fut, aux vi<sup>e</sup>, viii<sup>e</sup> et ix<sup>e</sup> siècles, l'asile des lettres et des sciences, ainsi qu'un lieu de sépulture pour les rois d'Écosse.

**IONIE, Ionia.** On a donné ce nom à divers pays habités successivement par les Ioniens (V. ce nom), mais plus spécialement à la partie du littoral de l'Asie-Mineure qui s'étend de Phocée à Milet, entre l'Hermus au N. et le Méandre au S. Elle était comprise dans la Lydie (sauf le sud qui appartenait à la Carie) et répondait aux côtes des sandjaks actuels de *Stras*, de *Saroukan* et d'*Aidin*. On y remarquait 12 villes principales, qui formaient une confédération : 1<sup>o</sup> sur le continent, du N. au S., Phocée, Smyrne, Clazomènes, Erythres, Téos, Lébédos, Colophon, Ephèse, Priène, Milet; 2<sup>o</sup> dans les îles voisines, Chios et Samos. L'assemblée générale de la confédération (*Pannionium*) se tenait sur le mont Mycale, entre Ephèse et Priène. De bonne heure l'Ionie fut célèbre par son commerce, sa navigation, ses colonies, ses richesses, son luxe et sa mollesse, ainsi que par son goût pour la poésie, la musique et les beaux-arts. — C'est vers 1140 que les côtes de l'Asie-Mineure virent arriver les premiers Ioniens, partis de l'Attique sous la conduite des fils de Codrus. Les Perses sous Cyrus (548) assujétirent presque entièrement l'Ionie. Elle se révolta en 504, mais fut vaincue, et resta sous le joug jusqu'à ce que les victoires des Grecs d'Europe, dans la 2<sup>e</sup> guerre médique (480 et 479), lui rendissent de fait la liberté, et que le traité de Cimon (449) déclarât en droit l'Ionie indépendante de la Perse. Mais dès lors Athènes s'appropriait Chios, Samos, et attentait à la liberté des autres cités ioniennes. Le traité d'Antalcidas (387) les remit pour quelque temps sous la domination du grand roi. L'Ionie, depuis lors, fut alternativement dépendante, soit de la Perse, soit d'Athènes, soit de Sparte, soit des successeurs d'Alexandre, et finit par tomber sous la domination des Romains, qui cependant laissèrent l'autonomie à ses cités. V. **IONIENS**.

**IONIE (École d').** On nomme ainsi une secte de philosophes qui prit naissance en Ionie, et dont les principaux représentants étaient Ioniens. Cette école, la plus ancienne de la Grèce, a pour caractères d'expliquer le monde par un principe unique, dont les transformations diverses produisent tout ce que nous voyons, et de chercher ce principe dans quelque un des éléments du monde matériel. Les principaux philosophes ioniens sont : Thalès de Milet, qui florissait 600 ans av. J.-C., et qui admettait pour premier principe l'eau ou l'élément liquide; Anaximandre, compatriote et contemporain de Thalès, qui admettait une substance unique, répandue partout, l'*infini*; Anaximène, natif aussi de Milet et disciple d'Anaximandre, pour qui l'*air* fut la substance infinie et primordiale; Diogène d'Apollonie, qui professa une doctrine analogue à celle d'Anaximène; Héraclite d'Ephèse, qui, vers 500 av. J.-C., enseigna que le *feu* est le *substratum* de toutes choses et l'agent universel. On joint aussi à ces noms celui d'Anaxagore, disciple d'Anaximène. Cette secte se fonda plus tard dans celle de Démocrite et d'Épicure.

**IONIENNE (mer), Ionium mare,** portion de la mer Méditerranée, située entre l'Italie à l'O. et la Turquie d'Europe à l'E., contient les îles Ioniennes avec plusieurs autres îles moins importantes.

**IONIENNES (LES),** groupe d'îles qui forment une

république, sous la protection de la Grande-Bretagne, est situé dans la mer Ionienne, au S. O. de la Turquie d'Europe, le long des côtes de l'Albanie et de la Grèce. Il se compose de sept îles principales : Corfou (*Corcyre*), Paxo (*Ericusa*), Théaki (*Ithaque*), Cérigo (*Cythère*), Céphalonie, Zante (*Zacynthe*) et Ste-Maure (*Leucade*), qui ont pour ch.-lx: Corfou (siège du gouvern.), Portogayo, Vathi, Capsali, Argostoli, Zante, et Amaxichi. Il faut y joindre un grand nombre d'îlots moins importants : Merlera, Fano, Samotraki, Anti-Paxo, Meganisi, Cerigotto, et, depuis 1849, ceux d'Élaphonisi, Cervi, Sapientza, cédés par le roy. de Grèce. Superf., 3500 k. carrés env.; popul., 225 000 h. Climat très-doux, sol montagneux. Ces îles produisent peu de céréales, mais beaucoup de raisins, d'olives et du coton. Commerce assez actif. Le goût des îles Ioniennes était avant 1863 une république représentative sous le protectorat du souverain d'Angleterre, qui avait le droit de mettre garnison dans les places et de commander les troupes. Un lord haut-commissaire anglais dirigeait les affaires, de concert avec le président du sénat. Ce sénat représentait le pouvoir exécutif; il était élu tous les cinq ans par des députés envoyés par chacune des sept îles et se composait d'un président, d'un secrétaire d'État et de cinq sénateurs. — Les îles Ioniennes furent célèbres dès l'antiquité; elles jouèrent un rôle important dans la guerre du Péloponèse (V. *CONCYRE*). Soumises par Alexandre, puis par les Romains, elles devinrent en dernier lieu province de l'empire d'Orient. Les empereurs byzantins les ayant négligées, Corfou tomba au pouvoir des rois normands de Naples; mais en 1386 les Vénitiens devinrent maîtres de cette île, puis ils étendirent leur domination sur les autres, et, malgré les efforts des Musulmans, ils en restèrent possesseurs jusqu'à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle. En 1797, les Français, déjà maîtres de Venise, s'emparèrent des îles Ioniennes; en 1799 les Russes et les Turcs réunis les leur enlevèrent, et les constituèrent en un État indépendant sous le nom de république des *Sept-Îles unies* et sous la protection de la Porte et de la Russie. Le traité de Tilsitt (1807) les avait restituées à la France; mais les Anglais s'en emparèrent dès 1809. En 1815, elles recurent avec la dénomination d'*États-Unis des Îles Ioniennes*, la forme d'une république sous la protection de l'Angleterre, protection qu'elles supportèrent impatiemment. L'Angleterre ayant renoncé en 1863, elles votèrent à l'insu leur annexion au roy. de Grèce.

**IONIENS**, *Ionii*, une des quatre divisions du peuple hellène. Ils descendaient d'Hellen par Xuthus, son fils, qui lui-même fut père d'Ion et d'Achaus. Vers 1440, les Ioniens envahirent l'Ogygie orient. et l'Égiale, et donnèrent à ces deux pays, qui furent depuis l'Attique et l'Achaïe, le nom d'Ionie. Lors de l'invasion des Doriens dans le Péloponèse (1190), les Ioniens de l'Égiale, chassés par les Achéens, se réfugièrent chez leurs frères les Ioniens de l'Attique; mais l'Attique était déjà encombrée d'habitants; aussi la plupart des Ioniens cherchèrent-ils bientôt un autre séjour. Vers 1140, sous Nélée et d'autres fils de Codrus, ils allèrent en grand nombre fonder des colonies dans les Cyclades et sur la côte O. de l'Asie-Mineure, ainsi que dans les îles voisines. Ils y bâtirent les 12 villes d'Ionie (V. *IONIE*) et de plus enlevèrent aux Éoliens Magnésie et Smyrne. Les Ioniens d'Asie envoyèrent à leur tour de nombreuses colonies sur toutes les côtes de la Méditerranée et jusque dans le Pont Euxin: ils furent pendant longtemps, sous le rapport du commerce, les rivaux des Phéniciens, des Carthaginois et des Étrusques. De tous les Hellènes, les Ioniens furent sans contredit les plus prompts à se civiliser. La vie élégante, la poésie, la philosophie, les beaux-arts naquirent chez eux dès le ix<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Homère était ionien, ainsi qu'Archilque et Anacréon, les philosophes Thalès, Bias et Héraclite, les artistes Parrhasius et Apelle, la courtisane Aspaspie, etc. Le dialecte ionien était le plus doux de la langue hellénique, et le mode ionien (en musique) était le

plus efféminé et le plus voluptueux. Les Ioniens ont laissé leur nom à un ordre d'architecture qui se distingue par les doubles volutes qui ornent son chapiteau.

**IOS**, *auj. Nio*, petite île de la mer Égée, une des Cyclades, entre Amorgos et Sciros, à 16 kil. sur S. C'est là, dit-on, que mourut Homère.

**IOULIS**, *auj. Joulî*, v. de l'île de Créos, patrie de Simonide. Jadis riche, elle offre en core de belles ruines.

**IURI**, **IOURIE**, formes russes du nom de George. Ce nom a été porté par 3 princes qui ont régné en Russie, V., à l'art. *Russie*, le tableau des souverains.

**IOWA**, État de l'Amérique du N., entre ceux de Wisconsin et d'Illinois à l'E., de Missouri au S. et les districts des Mandanes et des Osages au N. et à l'O.; 235 000 kil. carr.; 250 000 hab.; ch.-l., Iowa-City. Il est arrosé par le Mississipi, le Missouri et leurs affluents, l'Iowa, qui lui donne son nom, la riv. des Moines, le Cédar, etc. Grandes richesses minières: sol fertile et bien cultivé, mais seulement vers le S.: céréales, plantes oléagineuses, sucre, tabac, et; vastes prairies. L'industrie et le commerce y sont encore peu avancés. — L'Iowa faisait jadis partie de la Louisiane et fut cédé avec elle par la France aux États-Unis en 1803. Ce fut d'abord un district qui dépendait du Missouri, puis du Wisconsin; en 1838, il fut érigé en territoire; il devint État souverain en 1846.

**IOWA-CITY**, v. des États-Unis, capit. de l'État d'Iowa, à 1000 kil. N. O. de Washington; 6000 hab. Fondée en 1839, elle s'accroît tous les jours.

**IPHANASSE**, V. *IPHIGÉNIE*.

**IPHIGÈS**, fils d'Amphytryon et d'Alcmène et frère utérin d'Hercule, épousa Pyrrha, fille de Créon, roi de Thèbes, et sœur de Mégare. Il assista à la chasse du sanglier de Calydon, et mourut des blessures qu'il reçut en combattant avec Hercule contre Argée, roi des Éléens. Il eut pour fils Iolas.

**IPHICRATE**, général athénien, était fils d'un condonner. Très-jeune encore, il contribua puissamment à délivrer sa patrie du joug des 30 tyrans (460 av. J.-C.). Peu après, il fit la guerre aux Thraces, et rétablit sur le trône Sœthès, allié d'Athènes. Il remporta plusieurs victoires sur les Spartiates (393). Ce prit une flotte syracusaine, auxiliaire des Lacédémoniens. Il conduisit des secours à Artaxerce, roi de Perse, contre l'Égypte (374), et fut sur le point de s'emparer de Memphis et de tout le pays. Il rétablit sur le trône de Macédoine Eurydice, que Pausanias en avait chassée. Iphicrate introduisit des réformes importantes dans l'armée des soldats athéniens. Malgré ses services, il fut exclu pour avoir failli dans l'attaque de Byzance; il mourut obscurément en Thrace. Cornélius Népos a écrit sa vie.

**IPHIGÉNIE**, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre. Un calme opiniâtre arrêtant trop longtemps l'armée des Grecs dans l'Aulide, Calchas leur déclara que Diane, irritée contre Agamemnon, retenait les vaisseaux et qu'elle ne pourrait être apaisée que par le sang d'une princesse de la famille du roi. Agamemnon, après avoir lutté longtemps, accéda au sacrifice de sa fille aux sollicitations des princes ligués; mais Diane, apaisée, mit à sa place une biche, qui fut tuée immolée, et elle transporta dans la Tauride cette princesse, pour en faire sa prêtresse. Oreste, son frère, que la tempête avait porté sur ces côtes, faillit être immolé par elle à la déesse; mais il se fit reconnaître de sa sœur, et, l'ayant enlevée, il quitta avec elle ce pays inhospitalier. Iphigénie fournit à Euripide le sujet de deux tragédies célèbres, *I. en Aulide* et *I. en Tauride*. La 1<sup>re</sup> a été imitée en franç. par Rotrou (1640), Racine (1674), Leclerc et Coras (1676), en italien par Dolce (1560), en allemand par Schiller (1790). La 2<sup>e</sup> a été en français par Lagrange-Chancel (*Oreste et Pylade*, 1697), Duclou (1704), Guimond de la Touche (1757), en allemand par Gothe (1786). Gluck et Piccini en ont fait le sujet de beaux opéras.

**IPHITUS**, roy d'Élide. L'an 684 av. J.-C., il rétablit les jeux olympiques qui avaient déjà été institués par Hercule plusieurs siècles auparavant et qui

étaient tombés en désuétude après l'invasion des Doriens. Il avait obtenu de l'oracle de Delphes la déclaration que le rétablissement de ces jeux était le remède aux divisions qui désolaient alors la Grèce.

**IPOLI**, riv. de Hongrie, naît dans le comitat de Neograd, passe dans celui de Honth, arrose *Ipoli-Sagh*, ch.-l. du comitat de Nagy-Honth (2000 h.), et grossit le Danube au-dessous du Gran. Cours 140 k.

**IPS**, *Pons Isis*, *Isipontum*, v. d'Autriche propre, sur l'Is (affluent du Danube), au confluent des deux fleuves, à 65 kil. O. de St-Polten; 2000 hab. Maison de prévoyance pour les pauvres.

**IPSARA**, en grec *Psyra*, petite île de l'Archipel, au N. O. de Chio; 10 kil. sur 5; ch.-l. Ipsara. Bon vin rouge. Les Turcs la prirent en 1824, et en massacrèrent les habitants. Ils la possèdent encore aujourd'hui.

**IPSERA**, *Ilspiratis*, v. de la Turquie d'Asie (Erzeroum), ch.-l. de sandjak, à 80 kil. N. d'Erzeroum. Anc. capitale des Pagratides, rois d'Arménie.

**IPSUS**, bourg de l'Asie-Mineure, en Phrygie, au N. E. de Célènes. Séleucus, Ptolémée, Lysimaque et Cassandre y remportèrent, l'an 301 av. J.-C., une grande victoire sur Antigone et Démétrius, son fils; Antigone y perdit la vie, et les vainqueurs partagèrent l'empire d'Alexandre en quatre grandes monarchies, la Macédoine (avec la Grèce), la Thrace, l'Égypte et la Syrie.

**IPSWICH**, *Gippevicum*, v. d'Angleterre, ch.-l. du comté de Suffolk, sur l'Orwell ou Gipping, à 60 kil. S. de Norwich; 26 000 hab. Beau pont en fer; hôtel de ville, douane, halle, prison, maison de correction, hospices; station de chemin de fer; vapeurs pour Londres. Fonderies de fer, chantiers de construction, savonnerie, filatures. Commerce de drèche, grains, houille. Patrie du cardinal Wolsey.

**IRA**, forteresse de la Messénie, sur une montagne de même nom, au N. de Messène, est célèbre par le siège que les Messéniens y soutinrent pendant onze ans contre les Lacédémoniens (682-71). La prise d'Ira mit fin à la 2<sup>e</sup> guerre de Messénie.

**IRAK-ADJÉMI** (c.-à-d. *Pays barbare*), prov. de la Perse, bornée au N. O. par l'Aderbaïdjan, au N. par le Ghilan et le Tabaristan, à l'E. par le Kouhistan, au S. par le Kerman et le Farsistan, à l'O. par le Khouïstan et le Kurdistan; 900 kil sur 400; 2 600 000 h.; ch.-l. Téhéran; v. principales: Isphan, Kachan, Hamadan, Kasbin, Sultanieh. Pays très-élevé et très-montueux, sillonné par les nombreuses ramifications des monts Elbourz, Demavend, Elvend, etc., entre lesquelles s'étendent de vastes plaines sablonneuses où vont se perdre la plupart des cours d'eau qui arrosent la contrée. Quelques cantons sont néanmoins fertiles et bien cultivés; mais l'arrosage y est indispensable. Climat sain et tempéré, excepté deux mois de fortes chaleurs. Beaucoup de bestiaux, chameaux et chevaux estimés; industrie florissante: maroquins, verrerie, faïence. — Ce pays comprend la plus grande partie de la *Médie* ancienne.

**IRAK-ARABI** (c.-à-d. *Pays des Arabes*), la *Babylonie* des anciens, contrée de la Turquie d'Asie, au S. E., formant à peu près les pachaliks de Bagdad et de Basora, est traversée par l'Euphrate et le Tigre, qui s'y réunissent sous le nom de Chat-el-Arab, et composée presque entièrement d'une vaste plaine sèche et aride. On y voyait autrefois les villes de Babylone, de Séleucie et de Ctésiphon; on y trouve encore Bagdad.

**IRAN**. Ce mot, chez les anciens écrivains orientaux, désignait tout le plateau compris entre le Tigre et l'Indus, il est auj. resté à la partie occid., occupée par la Perse, et est souvent synonyme de Perse.

**IRANCY**, b. de France (Yonne), à 14 kil. S. d'Auxerre; 1250 hab. Vin renommé. Patrie de Soufflot. — Mis à sac en 1568 par les troupes du prince de Condé.

**IRAOUADDY**, grand fleuve de l'Asie, naît dans le Thibet occidental, traverse cette contrée de l'O. à l'E., franchit l'Himalaya par le défilé de Singhan-kiat, parcourt tout l'empire birman du N. au S., et aboutit dans la mer des Indes au golfe de Martaban par plu-

sieurs bouches, après un cours d'env. 3200 kil. Il reçoit un très-grand nombre d'affluents, entre autres le Kiayn-deayn ou Iraouaddy occidental.

**IRASA**, contrée de l'Afrique anc., entre Azyris et Cyrène. C'est là que l'on place le royaume d'Antée.

**IRBIT**, v. de la Russie d'Asie (Perm), à 410 kil. E. de Perm, au confluent de l'Irbit et de la Nitzza; 4000 h. Grande foire où se rendent, outre les Russes et les Sibériens, des Boukhares, Tartares, Persans, Grecs, Arméniens. — Fondée en 1635, érigée en ville en 1775.

**IRÈNE**, impératrice de Constantinople, née à Athènes, de parents obscurs, joignait à une rare beauté tous les dons de l'esprit. Constantin Copronyme, frappé de ses qualités, la choisit en 769 pour être l'épouse de son fils, depuis Léon IV. Elle prit un grand ascendant sur l'esprit de son mari, et celui-ci en mourant lui laissa la tutelle de leur fils Constantin VI (780). Irène déploya pendant sa régence toutes les vertus d'une grande reine, et obtint quelques avantages sur les Sarrasins; mais dans la suite, trahie par la fortune, elle conclut avec le célèbre Haroun-al-Raschid une paix onéreuse, quoique utile. En 787 elle assembla à Nicée un concile qui rétablit le culte des images, et fit cesser le schisme de l'Église d'Orient. Son fils, Constantin, arrivé à sa majorité (790), la reléguait dans un château fort; mais elle reparut à la cour au bout de 15 mois, et pour s'assurer désormais le pouvoir, elle eut la barbarie de priver son fils de la vue. Elle s'efforça de faire oublier ce crime par de grandes actions. Elle oublia, dit-on, sa main à Charlemagne ou du moins voulut marier sa fille à l'un des fils du roi franc; mais avant que cette alliance eût pu s'accomplir, elle fut détrônée, en 802, par Nicéphore, son grand trésorier. Exilée dans l'île de Lesbos, elle se vit réduite à filer pour vivre; elle y mourut en 803. Les Grecs, touchés des malheurs, l'ont mise au nombre de leurs saintes, et la fêtent le 15 août.

Une autre Ste Irène, de Thessalonique, subit le martyre en 304. Elle est fêtée le 1<sup>er</sup> avril.

**IRÈNEE** (S.), né vers 140 en Asie-Mineure, à Smyrne ou aux environs, eut pour maîtres S. Papias et S. Polycarpe, vint dans la Gaule vers 177 pour y répandre la foi, fut évêque de Lyon après S. Pothin, et subit le martyre sous Septime-Sévère, vers 202. Il avait écrit en grec contre les Gnostiques et les Valentinieniens un *Traité des Hérésies*, en 5 liv., qui prouve une profonde érudition. Il ne reste que des fragments du texte grec, mais on en a une traduction latine faite du temps même de l'auteur. Il contribua à terminer la dispute sur l'époque de la célébration de la Pâque. Ses œuvres ont été publiées par Erasme, Bâle, 1526; par D. Massuet, Paris, 1710; par le P. Pfaff, Venise, 1734, et par Stieren, Leips., 1848. Elles ont été trad. en français par Genoude, 1837-43. On l'honore le 28 juin. Dom Gervaise, en 1723, et l'abbé Prot, en 1843, ont écrit sa *Vie*.

**IRETON** (H.), général anglais, gendre de Cromwell, et l'un des plus ardents adversaires de Charles I, fut fait prisonnier à la bataille de Naseby (1645), ne recouvra la liberté que parce que le roi ne put emmener ses prisonniers, et contribua beaucoup à la condamnation de ce malheureux prince. Cromwell, rappelé d'Irlande en 1650, laissa son gendre dans cette île, avec le titre de gouverneur et de lord-député. Ireton s'empara des villes de Waterford et de Limerick, mais il fut tué à la prise de cette dernière, 1651.

**IRI**, nom moderne de l'Eurotas. V. EUROTAS.

**IRIARTE** (Ignace), peintre espagnol, né en 1620, dans le Guipuzcoa, mort à Madrid en 1669, était élève d'Herrera le Vieux. Il se consacra au paysage. On admire dans ses œuvres la transparence de l'air, la légèreté des feuillages, un savant emploi du clair-obscur, la limpidité des eaux et la beauté des ciels. Il travailla longtemps avec Murillo, qui ornait ses sites de personnages. Ignace Iriarte fut un des fondateurs de l'Académie de Séville (1660).

**IRIARTE** (Jean d'), érudit, né en 1702 dans l'île de Ténériffe, mort en 1771, se fixa à Madrid en 1724,

fut précepteur du duc d'Albe et de don Manuel, infant de Portugal, puis garde de la bibliothèque royale de Madrid, qu'il enrichit de 2000 manuscrits. On a de lui, entre autres ouvrages, une *Grammaire latine* en vers castillans, avec une nouvelle méthode, 1771. Membre de l'Académie de Madrid, il fut un des principaux collaborateurs de la *Grammaire* et du *Dictionnaire* espagnols, publiés par cette compagnie. — Son neveu, don Domingo de L., diplomate, mort en 1746, signa à Bâle en 1795 la paix entre l'Espagne et la République française. — Thomas de L., frère de Domingo (1750-91), s'est distingué comme poète. Il dirigea le *Mercure* de Madrid, puis devint chef des archives. Accusé devant le tribunal de l'Inquisition, il fut acquitté, mais moyennant une pénitence. Il est connu surtout par ses *Fables littéraires*, espèce de critique fort spirituelle des écrivains de son temps. On a encore de lui trois *comédies*, un poème estimé sur la *Musique*; des *Épîtres morales*, etc. Ses *Œuvres* (en vers et en prose) ont été imprimées à Madrid en 1787 et 1805. Les *Fables* ont été trad. par Lhomandie, 1804.

**IRIS** (c.-à-a. en grec *arc-en-ciel*), fille ou centaure Thaumás et d'Electre, était la messagère des dieux, et en particulier celle de Junon, et portait des ailes brillantes. Junon la plaça au ciel en récompense de ses services et lui donna la forme de l'arc-en-ciel.

**IRIS**, auj. *Pékil-Irmak*, fl. de l'Asie-Mineure, sortait de la Cappadoce, traversait la partie O. du roy. de Pont, et tombait dans le Pont-Euxin, avec le Lycus, près d'Amise, entre l'Halys et le Thermodon.

**IRKOUTSK**, v. de la Russie d'Asie, ch.-l. du gov't d'Irkoutsk, au confluent de l'Irkout et de l'Angara, à 2330 kil. S. E. de Tobolsk; 20 000 hab. Archevêché; 33 églises, 2 couvents, gymnase, séminaire, école de navigation, école japonaise, plusieurs bazars. Draps, toiles; maroquins; savon, chandelles; glaces, eau-de-vie, etc. Commerce avec la Chine et l'intérieur de la Russie, surtout en fourrures. Fondée en 1611; assiégée en 1696 par les Bouriates. Sa population fut doublée par les Strélitz échappés au massacre de 1705. — Le gov't d'Irkoutsk, une des 8 grandes divisions de la Sibérie, a pour bornes à l'E. la prov. d'Iakoutsk, à l'O. et au N. le gov't de Tomsk, au S. la Mongolie. Très-vastes forêts, quelques districts fertiles, mines (entre autres argent et plomb à Nertchinsk). Outre Irkoutsk, ce gov't renferme plusieurs autres places importantes, Kiakhta, Nijnéi-Oudinsk, Nertchinsk, etc. Il est habité par les Mongols-Khalkas, les Tougouses et les Bouriates.

**IRLANDE**, en anglais *Ireland*, en irlandais *Erin* (c.-à-d. *île verte*), *Hibernia*, *Iernis*, et quelquefois *Scotia major* chez les anciens, une des Iles Britanniques et l'un des trois royaumes qui composent le Royaume uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, est située à l'O. de la Grande-Bretagne, dont elle est séparée par le canal St-Georges; 450 kil. du N. au S., sur 280 de l'E. à l'O.; 5 765 000 hab. en 1861 (on en comptait plus de 9 millions en 1811); cap't., Dublin. L'Irlande se divise en 4 grandes prov.: Leinster ou Lagéne à l'E., Ulster ou Ultonie au N., Connaught ou Connac à l'O., Munster ou Mononie au S.; ces provinces sont subdivisées en 32 comtés :

## Comtés.

1<sup>o</sup> Leinster.

Dublin,	Dublin.
Louth,	Dundalk.
East-Meath,	Trim.
Wicklow,	Wicklow.
Wexford,	Wexford.
Kilkenny,	Kilkenny.
Carlow,	Carlow.
Kildare,	Kildare.
Queen's County,	Maryborough
King's County,	Tullamore.
West-Meath,	Mullingar.
Longford,	Longford.

2<sup>o</sup> Ulster.

Antrim,	Belfast.
---------	----------

Down,	Downpatrick.
Armagh,	Armagh.
Tyrone,	Omagh.
Londonderry,	Londonderry.
Donegal,	Donegal.
Fermanagh,	Enniskillen.
Cavan,	Cavan.
Monaghan,	Monaghan.

3<sup>o</sup> Connaught.

Leitrim,	Carrick-on-Shannon
Sligo,	Sligo.
Roscommon,	Roscommon.
Mayo,	Castlebar.
Galway,	Galway.

4<sup>o</sup> Munster.

Clare,	Ennis.
Limerick,	Limerick.
Kerry,	Tralee.
Cork,	Cork.
Waterford,	Waterford.
Tipperary,	Clonmel.

L'Irlande possède 4 archevêchés catholiques, Armagh, Dublin, Cashell, Tuam, et deux archevêchés anglicans, Armagh et Dublin.

Cette contrée, généralement plate, est arrosée par un grand nombre de rivières dont les principales sont : le Shannon, le Brandon, la Lee, la Blackwater, la Boyne, la Liffey, la Suir, la Barrow, la Slane, etc. Il faut y ajouter le Grand-Canal, le canal Royal et le canal de Newry. L'Irlande renferme en outre un grand nombre de lacs, notamment ceux de Swilly, de Foyle, Neagh, Erne, Corrib, Lane ou Killarney, etc. Les côtes, extrêmement échanquées, surtout au S. O., offrent un grand nombre de baies utiles pour la navigation et de ports très-commodes (Bantry, Cork, Belfast, Dingle, Sligo, etc.). Le pays est sillonné par des routes magnifiques; en outre, trois lignes ferrées partent de Dublin : 1<sup>o</sup> celle du N., pour Drogheda, Dundalk, Newry et Belfast, avec embranchement de Dundalk sur Enniskillen, Omagh, Lifford et Londonderry; 2<sup>o</sup> celle de l'O., pour Mullingar, Athlone, Ballinasloe et Galway; 3<sup>o</sup> celle du S. O., pour Kildare, Maryborough, Mallow et Cork. On trouve en Irlande d'excellents pâturages, mais aussi beaucoup de marécages; les forêts ont presque entièrement disparu. Le climat est tempéré, mais humide et variable. Les principales productions du sol sont l'avoine, l'orge et surtout la pomme de terre; le lin et le chanvre; la culture du blé y est encore arriérée. On élève en Irlande beaucoup de bestiaux, des pores, des chèvres et de petits chevaux estimés; on y exploite des mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, de fer, de cobalt et de houille, des carrières de granit et de pierre calcaire, et des ardoisiers. L'industrie est peu développée : elle a pour objets principaux les toiles, mouselines, tissus de coton, l'eau-de-vie, la bière, etc. Le paysan irlandais est presque partout réduit à un état de misère extrême, fruit d'un gouvernement tyrannique, de l'énormité des impôts et de l'avidité des propriétaires fonciers, presque tous Anglais et protestants, qui consomment leurs revenus hors du pays. Le gov't est confié à un vice-roi ou lord-lieutenant, nommé par le souverain de la Grande-Bretagne. L'Irlande est représentée au Parlement par 32 pairs pour la Chambre des Lords, et 105 députés pour la Chambre des Communes. La religion de l'Etat est celle de l'Eglise anglicane; mais les 9 dixièmes de la population professent la religion catholique. L'anglais est la langue officielle, mais on parle aussi la langue *erse*, reste de l'ancienne langue du pays.

L'histoire primitive de l'Irlande est entourée de fables; on sait seulement que ce pays fut peuplé par les Celtes ou Gaëls et par les Ibères; qu'il ne fut jamais compris dans l'empire Romain, bien qu'il ait été connu et décrit par les géographes Strabon, Ptolémée, qu'une de ses peuplades, les Scots, envahit de bonne heure la Calédonie, à laquelle

elle donna son nom et où elle fut sans cesse en lutte avec les Pictes; enfin que le Druidisme y régna jusqu'au IV<sup>e</sup> s., époque à laquelle S. Patrick y introduisit le Christianisme; le nombre des établissements religieux y devint bientôt si grand que l'Irlande fut appelée *l'île des Saints*. L'Irlande était alors divisée entre plusieurs rois indépendants, qui portèrent le nom d'O'Neill dans l'Ulster, d'O'Brien dans le Munster, d'O'Connor dans le Connaught, de Mac-Morrough dans le Leinster, d'O'Melaghlin dans le Meath. Aux VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> s., les Danois s'emparèrent de presque toutes les côtes. Vers 1002, Brien-Boron, roi de Munster, devint maître de la plus grande partie de l'île; il vainquit les Danois à Clontarf (1014). En 1169, Henri II, roi d'Angleterre, qui s'était fait investir de l'Irlande par une bulle du pape Adrien IV dès 1155, y envoya une armée; il s'y rendit en personne en 1171; malgré la résistance héroïque de Roderic O'Connor, les Irlandais furent obligés de céder à des forces supérieures, et Jean, fils de Henri II, fut le premier *vice-roi d'Irlande*. Cependant les Anglais n'avaient soumis qu'une petite partie de l'île (les comtés actuels de Dublin, Meath, Louth et Kildare); le reste était encore indépendant. En 1315, Édouard Bruce, frère du roi d'Écosse, y débarqua, et fut proclamé roi à Dundalk par les Irlandais restés libres; mais il fut vaincu et tué en 1318. Toutefois le pays résista longtemps encore, et la conquête ne fut complétée qu'en 1603, par la soumission de l'Ulster. Les Anglais commencèrent dès lors à faire peser sur l'Irlande un joug intolérable. Déjà plusieurs efforts inutiles avaient été tentés par les Irlandais pour secouer leur domination, lorsqu'au XV<sup>e</sup> s. leur refus d'accéder à la Réforme, introduite en Angleterre par Henri VIII, attira sur eux de nouvelles persécutions. Elisabeth dépouilla les Catholiques irlandais de la faculté d'occuper des emplois publics; Jacques I confisqua les terres des insurgés et les biens du clergé catholique. En 1650, l'Irlande, qui avait pris part dès 1641 pour Charles I, fut mise à feu et à sang par Cromwel et Ireton. Lors de la révolution de 1688, les Irlandais, fidèles aux Stuarts, se déclarèrent pour Jacques II; mais la victoire de la Boyne, remportée en Irlande même par Guillaume d'Orange (1690), anéantit leurs espérances. En 1782, ils obtinrent un parlement indépendant; néanmoins, encouragés par la France, ils s'insurgèrent en 1796. L'insurrection, mal secondée par la République française, fut bientôt comprimée, et les échafauds se relevèrent. En 1800, le parlement anglais décréta l'union définitive des deux pays et supprima l'ombre de parlement que l'Irlande avait conservée; on laissa, il est vrai, aux Irlandais la faculté d'envoyer des députés au Parlement britannique (qui prit, dès lors, le nom de *Parlement impérial*), mais cette faculté ne subsista que pour les Irlandais anglicans: les Catholiques furent privés du droit d'élection et de représentation. Depuis cette époque, l'Irlande n'a cessé de réclamer, surtout par la voix du célèbre agitateur O'Connell (1825-47), l'émancipation des Catholiques et même le rappel de l'union. L'émancipation, longtemps promise et toujours ajournée, fut enfin accordée en 1829, sous le ministère de Robert Peel; mais cette mesure n'a point complètement réparé les maux de l'Irlande. La misère, toujours croissante, a poussé un grand nombre d'Irlandais à émigrer en Amérique et en Australie, et la dépopulation du pays a pris depuis quelques années des proportions effrayantes. On doit à Th. Moore et à El. Regnault de bonnes *Hist. de l'Irlande*.

**IRLANDE** (Mer d'), partie de l'Océan Atlantique située entre l'Angleterre et l'Irlande. Elle communique avec l'Atlantique au N. par le canal du Nord, entre l'Écosse et l'Irlande, et au S. par le canal St-George. Elle renferme les îles d'Anglesey et de Man.

**IRLANDE (NOUVELLE)**, île du Grand-Océan Equinocial, dans l'Océanie, au N. E. de la Nouv.-Bretagne et au S. E. du Nouvel-Hanover, par 2° 30'-4° 59' lat. S., et 148° 18'-150° 50' long. E.; 350 kil. de long sur 35 de

large. Montagneuse et couverte de forêts; on y trouve en abondance des cocotiers et des muscadiers; les bois sont peuplés d'une multitude d'oiseaux de diverses espèces. Les indigènes sont très-laidis, mais moins noirs que les nègres d'Afrique; leur chevelure est longue et laineuse; ils sont doux, sobres, hospitaliers, mais défiants. Ils confectionnent avec beaucoup d'adresse leurs armes et leurs instruments de pêche et de chasse. Lieu principal, Port-Praslin.— La Nouv.-Irlande, découverte par Schouten en 1616, a été revue par Tasman (1643), Dampier (1700) et Carteret (1767).

**IRMINON**, prieur de l'abbaye de St-Germain des Prés, près de Paris, sous Charlemagne et Louis le Débonnaire, a laissé un *Polyptique*, ou *Pouillé* de son abbaye, précieux pour l'histoire de la condition des personnes et des terres à cette époque. Il a été publié par B. Guérard, 1845.

**IRMINUS**, c.-à-d. colonned'lrmin (le même qu'*Hermann, Arminius*), idole des anciens Saxons, était placée sur la montagne fortifiée d'Ehresbourg (maintenant *Stadtberg*, près de Paderborn). Elle représentait un homme armé à la façon des Germains, tenant un étendard d'une main et une lance de l'autre. C'était le dieu de la guerre, ou selon quelques-uns Arminius déifié. Charlemagne détruisit cette idole en 772, ainsi que la forteresse qui la défendait.

**IRNERIUS**, *Werner* ou *Garnier*, le réformateur de la jurisprudence au moyen âge, était né, selon les uns, en Allemagne, selon d'autres à Milan, ou plutôt à Bologne, vers 1065. Selon une tradition, il avait étudié à Constantinople; mais il est plus probable qu'il se forma seul par la lecture des juriscultes anciens. Il enseigna le droit à Bologne de 1100 à 1120, avec un tel éclat que bientôt l'école de cette ville fut aussi célèbre pour la jurisprudence que l'école de Salerne pour la médecine. La grande-comtesse Mathilde, qui régnait sur la Toscane, et l'empereur Henri V, appelèrent Irnerius dans leurs conseils. On place sa mort entre 1138 et 1150. On lui attribue l'institution des grades scientifiques et des insignes affectés à chaque grade. On a de lui des *gloses* qui justifient peu sa réputation. Il laissa de savants disciples: Azzon, Jean Bulgare, Martin Gosia, Porta, et surtout Accurse, qui le fit oublier.

**IROUOIS**, confédération jadis puissante d'Indiens de l'Amérique du Nord, qui habitent aujourd'hui partie dans les États-Unis (New-York), partie dans le Canada. Ils formaient autrefois 5 nations: les Mohawks, les Onéidas, les Onondagas, les Sénécas, les Cayugas; aujourd'hui ils ne comptent plus guère que 12 000 individus. Ils étaient fiers, guerriers, courageux, hospitaliers, amis fidèles, d'une imagination mélancolique; l'abus des spiritueux (dont ils ignoraient l'usage avant l'arrivée des Européens) les a abrutis et énervés.— En 1603, lorsque les Français arrivèrent au Canada, les Iroquois étaient en guerre avec les Adirondaks. Ceux-ci invoquèrent le secours des Français, et, conduits par Champlain, défirent complètement les Iroquois; mais les Hollandais ayant anéanti la nation des Adirondaks, les Iroquois reconquirent leur importance. Ils soutinrent les Anglais, d'abord contre les Français, puis contre les Anglo-Américains; aussi, en 1779, ces derniers en massacrèrent-ils un grand nombre et détruisirent-ils leurs villages. Depuis ce temps, les Iroquois vivent sur ce qu'on appelle les réserves de l'État; mais ils sont resserrés tous les jours par les colons américains, et leur nombre diminue sensiblement.

**IRRAOUADDY**. V. **IRAOUADDY**.

**IRTYCH** ou **IRTISCH**, grand fleuve de l'Asie septentrionale, sort des monts Altaï, dans la Dzoungarie, traverse le lac Dzaïssang, baigne le gouvt de Tomsk (Russie d'Asie), le N. du Turkestan indépendant, le S. du gouvt de Tobolsk, et, après un cours de près de 3000 kil., tombe dans l'Obi au-dessous de Simarowa. Affluents, l'Oulba, l'Om, l'Pichim et le Tobol. Sur la rive g. de l'Irtych les Russes ont élevé, de Buchtarminsk à Onsk, une ligne de forteresses pour arrêter les incursions des Tartares.



**IRUN**, *Irúnia*, v. frontière d'Espagne (Guipuzcoa), sur la r. g. de la Bidassoa, à 18 kil. E. de St-Sébastien; 4,600 hab. C'est la 1<sup>re</sup> ville espagnole qu'on rencontre en sortant de France par la Bidassoa. Elle existait du temps des Romains.

**IRUS**, mendiant d'Ithaque, renommé pour sa grande taille et sa gloutonnerie. Son véritable nom était *Arnee*; mais les amants de Pénélope l'appelaient Irus, parce qu'il faisait leurs messages (du grec *eirain*, parler). Comme il insultait Ulysse, et voulait, sans le connaître, lui défendre l'entrée de son palais, le héros le tua d'un coup de poing.

**IRVINE**, v. d'Ecosse (Ayr), à 18 kil. N. d'Ayr, près du golfe de la Clyde; 7400 hab. Chantiers de construction. Ville fort ancienne. Elle dut son importance à un couvent de Carmélites qui y fut fondé en 1412.

**IRVING** (Washington), l'écrivain le plus populaire des États-Unis, né en 1783 à New-York, de parents originaires d'Ecosse, mort en 1859, visita les principales contrées de l'Europe, débuta par des articles de journaux et par des ouvrages de fantaisie qui parurent sous le voile du pseudonyme, donna en 1820 sous son propre nom le *Sketch book* (livre d'esquisses), charmante peinture des mœurs anglaises; en 1824, les *Contes d'un Voyageur*, qui obtinrent un grand succès; fit paraître de 1828 à 1830, après un séjour de plusieurs années en Espagne, l'*Histoire de la Vie et des Voyages de Christophe Colomb*, qui fut suivie de la *Chronique de la Conquête de Grenade* (1829) et des *Contes de l'Alhambra* (1832); retourna en Amérique en 1832, parcourut divers États de l'Union, publia ses *Expéditions dans les prairies de l'Amérique et Astoria*, où il raconte ses impressions de voyage (1835-37), et donna en 1855 une *Vie de Washington*. Il fut longtemps chargé de fonctions diplomatiques en Europe: secrétaire de l'ambassade américaine à Londres en 1829, chargé d'affaires en 1831, il fut nommé en 1842 ministre près la cour d'Espagne et occupa ce poste avec honneur pendant 4 ans. W. Irving est un conteur charmant: son style vif, coloré, est en même temps pur, plein de grâce et d'harmonie; la vérité et l'originalité de ses peintures l'ont fait appeler le *Wouvermans de la littérature*. Ses travaux historiques ne se recommandent pas moins par la science que par le style. La plupart de ses ouvrages ont été traduits en français aussitôt qu'ils paraissaient par Defauconpret, Benj. Laroche, Mlle A. Sobry, etc.

**IS**, adj. *Tit.* v. de Babylonie, au confluent de la riv. d'Is et de l'Euphrate. Sources de naphte.

**IS**, anc. v. de l'Armorique, dans la baie de Douarnenez (Finistère), fut submergée par la mer en 444.

**IS-SUR-TILLE**, ch.-l. de cant. (Côte-d'Or), à 24 kil. N. E. de Dijon, près du confluent de la Tille et de l'Ignon: 1436 hab. Fabriques de draps, filature de coton, étrilles, tuyaux de poêles, fonderie de cuivre. Tour carrée, reste d'un château fort.

**ISAAC**, fils d'Abraham et de Sara, naquit vers l'an 2266 av. J.-C. selon l'*Art de vérifier les dates*, ou 1896 selon la chronologie vulgaire, sa mère étant âgée de 90 ans. Son père allait l'immoler pour obéir à l'ordre de Dieu lorsqu'il fut sauvé par un miracle (V. ABRAHAM). Il épousa Rébecca, sa cousine, dont il eut Esau et Jacob, et mourut à l'âge de 180 ans. Il était devenu aveugle dans sa vieillesse: Jacob profita de cette infirmité pour se faire bénir par lui au lieu d'Esau.

**ISAAC** (S.), dit le *Parthe* ou le *Grand*, né à Constantinople, patriarche d'Arménie de 390 à 440, a laissé une traduction arménienne de la Bible, et des *Hymnes* qui sont encore chantées dans l'Église arménienne.

**ISAAC COMNÈNE**, empereur grec, fils d'un préfet de l'Orient, fut proclamé empereur en 1057, à la place de Michel Stratiotique, qui venait d'être renversé du trône. Faible et incapable de gouverner, il abdiqua en faveur de Constantin Ducas, l'an 1059, et se retira dans un monastère où il mourut en 1061.

**ISAAC L'ANGE**, empereur grec, prit la place d'Andronic Comnène en 1185: il fut porté au trône par le peuple au moment même où Andronic le faisait con-

duire au supplice. Il se rendit méprisable par ses vices et son incapacité et fut détrôné par Alexis, son frère, qui lui fit crever les yeux (1195). Isaac remonta sur le trône en 1203 avec le secours des Croisés; mais, 6 mois après, il fut détrôné de nouveau et mis à mort par Alexis Ducas, à l'âge de 50 ans.

**ISABEAU** de Bavière. V. ISABELLE.

**ISABELLA** (port de la), sur la côte N. d'Haïti. Colomb y fonda en 1493 le premier établissement espagnol qui ait existé dans l'île d'Haïti.

**ISABELLE** (Ste), sœur de S. Louis, roi de France, née en 1224, morte en 1270, refusa d'épouser Conrad, fils de l'empereur Frédéric, et se retira au monastère de Longchamps, près de Paris, qu'elle avait fondé. On la fête le 22 février, jour de sa mort, et le 31 août.

**ISABELLE** (Ste) de Portugal. V. ELISABETH.

**ISABELLE** DE HAINAUT, fille de Baudouin, comte de Hainaut, issu de Charles de Lorraine, le dernier Carlovingien, épousa le roi de France Philippe-Auguste (1180), en eut un fils, depuis Louis VIII, et mourut en 1190. Elle avait apporté en dot l'Artois. Ce mariage de l'héritière des Carlovingiens avec un descendant de Capet légitima en quelque sorte l'usurpat. des Capétiens.

**ISABELLE DE FRANCE**, reine d'Angleterre, fille de Philippe le Bel, née en 1292, m. en 1358, épousa en 1308 Edouard II, roi d'Angleterre. Négligée par son mari, que gouvernaient d'indignes favoris, elle le fit déclarer déchu, avec l'appui de son frère Charles le Bel, et s'empara de la régence au nom de son fils Edouard III (1326). Peu de temps après, son amant, Roger Mortimer, ayant fait périr le malheureux Edouard II par un affreux supplice (1327), son fils, indigné, secoua le joug qu'elle lui imposait, envoya Mortimer à l'échafaud (1330), et la reléqua elle-même dans une prison où elle mourut au bout de 28 ans. C'est du chef de cette princesse qu'Edouard III et ses successeurs prétendaient tenir leurs droits à la Couronne de France.

**ISABELLE DE BAVIÈRE**, reine de France, fille d'un duc de Bavière, née en 1371, m. en 1435, épousa Charles VI en 1385. Ce prince étant tombé en démence (1392), elle fut mise à la tête d'un conseil de régence dont faisaient partie le duc d'Orléans, frère du roi, et Jean sans Peur, duc de Bourgogne. Il s'éleva bientôt entre ces deux princes une funeste rivalité, d'où naquit la querelle des *Bourguignons* et des *Armagnacs*. Comme Isabelle favorisait le duc d'Orléans, avec lequel elle entretenait, dit-on, des liaisons criminelles, le duc de Bourgogne, pour se venger, fit assassiner ce prince (1407). Malgré son ressentiment, Isabelle consentit à traiter avec le meurtrier, afin de conserver le pouvoir, et, même après l'assassinat de Jean sans Peur (1419), on la vit se liquer avec son successeur, Philippe le Bon, pour livrer la France à l'étranger et dépouiller son propre fils (Charles VII). Elle signa dans ce but le traité de Troyes, qui faisait passer la couronne sur la tête d'Henri V, roi d'Angleterre (1420). Après la mort de Charles VI et de Henri V (1422), elle ne joua plus aucun rôle. Elle mourut en 1435, universellement méprisée.

**ISABELLE DE CASTILLE**, dite aussi *Isabelle la Catholique*, reine d'Espagne, fille de Jean II, roi de Castille, née en 1450, épousa en 1469 Ferdinand V, roi d'Aragon, et succéda en 1474, sur le trône de Castille, à son frère Henri IV, au préjudice de Jeanne, fille du feu roi, dont la légitimité était contestée. Elle eut d'abord à défendre sa couronne contre Jeanne, que soutenait le roi de Portugal Alphonse V; mais la victoire de Toro (1476) la rendit maîtresse absolue de la Castille. Isabelle fit régner dans ses États la justice que des guerres perpétuelles avaient presque anéantie, créa la milice de la *Ste-Hermandad*, donna une nouvelle organisation à l'Inquisition (1481), enleva aux Maures tout ce qu'ils possédaient encore en Espagne, et mit fin à leur empire par la prise de Grenade, en 1492. Après cette conquête, Isabelle et Ferdinand prirent en commun le titre de rois d'Espagne. Leur puissance s'étendit bientôt sur un nouveau monde par les découvertes de Christophe Colomb,

dont Isabelle avait su comprendre le génie et à qui elle avait fourni les vaisseaux qui le conduisirent en Amérique. Mais, au milieu de tant de gloire, son bonheur fut troublé par des chagrins domestiques : elle perdit coup sur coup son fils, don Juan, prince des Asturies, et une fille, reine de Portugal, et fut témoin de la folie de son autre fille Jeanne, archiduchesse d'Autriche. Elle mourut de douleur en 1504, après avoir déclaré Jeanne la Folle héritière de ses États de Castille, conjointement avec Philippe le Beau, son époux.

**ISABELLE D'AUTRICHE**, fille de Philippe II, roi d'Espagne, et d'Elisabeth de France (fille de Henri II), fut mise en avant par le cabinet espagnol (comme étant la nièce et la plus proche parente de Henri III), pour occuper le trône de France, au préjudice de Henri de Navarre (1593). Lorsque Philippe II eut perdu l'espoir de placer la couronne de France sur la tête de sa fille, il lui fit épouser Albert d'Autriche, fils de Maximilien II (1598), et lui donna en dot la souveraineté des Pays-Bas (alors révoltés) et la Franche-Comté. Isabelle accompagna son époux dans ses guerres contre les Hollandais. On raconte que se trouvant au siège d'Ostende, elle jura de ne changer de linge qu'après la prise de cette place : Ostende ayant résisté plus de 3 ans, le linge que portait la princesse avait pris une teinte fauve à laquelle on donna le nom de *couleur Isabelle*. Après la mort d'Albert (1621), dont elle n'avait pas d'enfant, Isabelle n'eut plus que le titre de gouvernante des Pays-Bas ; elle défendit le Brabant contre le prince d'Orange, et déjoua une conspiration tramée pour ériger les Pays-Bas catholiques en république (1632). Elle mourut en 1633.

**ISABELLE-LA-CATHOLIQUE** (Ordre d'), ordre institué en Espagne en 1815 par Ferdinand VII, pour récompenser ceux qui avaient défendu ses domaines d'Amérique. La croix est d'or, à 8 pointes, surmontée d'une couronne olympique ; au milieu est un emblème de l'Amérique, avec cette exergue : *A la lealtad* ; le ruban est moiré blanc, avec liseré orange.

**ISABEY** (J. B.), peintre miniaturiste, né à Nancy en 1764, m. en 1855. Après avoir étudié la peinture historique, il se donna tout entier à la miniature et y obtint le premier rang ; il excellait également dans la peinture sur émail et sur porcelaine, et dans l'aquarelle. Successivement premier peintre de la manufacture de porcelaine de Sèvres, peintre de l'Empereur, puis de Louis XVIII et de ses successeurs, Isabeay a fait le portrait en miniature des principaux personnages de l'Europe, depuis Napoléon jusqu'à l'empereur Alexandre. Dans le tableau connu sous le nom de *la Barque d'Isabeay*, il a réuni les portraits en miniature des personnes de sa propre famille. Parmi ses peintures sur porcelaine, on remarque la *Table des maréchaux* ; parmi ses dessins à la sépia, la *Visite du premier consul à la manufacture d'Oberkampf à Jouy*, la *Parade devant les Tuileries*, et le *Congrès de Vienne*. A la pureté du dessin il unissait la vérité du caractère et de la couleur. — Son fils, Eugène Isabeay, né à Paris en 1807, s'est fait un nom comme peintre de marines et d'intérieurs.

**ISAGORAS**, Athénien, rival de Clisthène, qui avait établi le gouvernement démocratique à Athènes après l'expulsion des Pisistratides (509), tenta, avec le secours du roi de Sparte Cléomène, de rétablir l'oligarchie : il réussit à chasser Clisthène, et fit bannir sept cents familles athéniennes ; mais, assiégé par le peuple dans la citadelle, il fut forcé de capituler, et fut banni à son tour. V. CLISTHÈNE.

**ISAIÉ**, *Isaïas*, fils d'Amos, et neveu d'Amasias, roi de Juda, est le premier des quatre grands prophètes. Il prophétisa sous Joathan, Achaz et Ezéchias. C'est lui qui prédit à ce dernier prince d'abord qu'il allait mourir, ensuite que sa vie serait prolongée de quinze ans. Pour confirmer cette promesse, il fit reculer l'ombre du soleil de dix degrés sur le cadran d'Achaz. Isaïé fut mis à mort et scié en deux, par ordre de l'impie Manassès, fils d'Ezéchias, vers

694 av. J.-C. ; on croit qu'il avait alors plus de 100 ans. Isaïé parle clairement de Jésus-Christ et de son Eglise. Il passe pour le plus éloquent des prophètes : ses idées sont sublimes, ses tableaux énergiques, et son style d'une véhémence extraordinaire. On admire surtout le *Cantique sur la ruine de Babylone*. Ses prophéties ont été traduites séparément par Genoude, 1815.

**ISALA**, riv. du pays des Bataves, est auj. l'Yssel.

**ISAMBERT** (Franc. Andr.), jurisconsulte et homme politique, né en 1792 à Aunay (Eure-et-Loir), m. en 1857, exerça, à partir de 1818, les fonctions d'avocat à la Cour de cassation et au Conseil d'État, se signala sous la Restauration par l'ardeur avec laquelle il combattit les excès du clergé et défendit les condamnés politiques ainsi que les hommes de couleur des colonies, fut nommé en 1830 conseiller à la Cour de cassation, fut à la même époque élu député, siégea également à l'Assemblée nationale en 1848, et prit place parmi les hommes les plus modérés. On lui doit d'importantes collections de jurisprudence : *Recueil des anc. lois françaises, de l'an 420 à la révolution de 1789*, 29 vol. in-8, 1821-23 (avec Decruzy, Jourdan et Taillandier) ; *Recueil des lois et ordonnances à compter de 1814*, 17 vol. in-8, 1820-30 ; *Pandectes françaises, recueil des lois et de la jurisprudence depuis 1789*, 2 v. in-4, 1834 (ouvrage inachevé). Élève de Gail, Isambert était un helléniste distingué : on a de lui les *Anecdotes de Procope*, en grec et en français, 1855, et une *Histoire de Justinien*, 1856. Il a laissé en ms. des trad. de *Flavius Josèphe* et de *l'Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, et une *Histoire des origines du Christianisme*.

**ISAR** ou **ISER**, *Isara*, riv. de Bavière, naît dans les Alpes du Tyrol, à 9 kil. N. E. d'Innsbruck, reçoit la Loisach, l'Ammer, baigne Munich, Landsbut, et se perd dans le Danube au-dessus de Deckendorf. Cours, 280 kil. Avant 1837, elle donnait son nom à une des divisions du roy. de Bavière, qui forme auj. le cercle de Hte-Bavière.

**ISARA**, nom anc. de l'*Isère*, de l'*Oïse* et de l'*Isar*.

**ISARDJIK**, v. de Bosnie, à 53 kil. N. O. de Jéni-Bazar, dans les montagnes, a longtemps été un lieu d'exil adopté par le gouvernement ottoman. C'était jadis la résidence des rois de Bosnie.

**ISATGHA**, v. forte de Turquie (Roumélie), dans la Dobrutscha, sur la r. dr. du Danube, à 150 k. N. E. de Silistrie. Prise par les Russes en 1790, 1828 et 1854.

**ISAURE** (Clémence), dame illustre et riche de Toulouse, que l'on dit issue des anciens comtes de Toulouse, institua vers l'an 1490 les Jeux Floraux dans sa ville natale, et laissa à la ville des revenus considérables pour fournir aux frais des concours de poésie (*V. JEUX FLORAUX*). Elle ne faisait, par cette fondation, que renouveler un établissement qui existait déjà à Toulouse au XIII<sup>e</sup> siècle sous le titre de *Collège de la gaie science*. On croit qu'elle mourut vers l'an 1513, à 50 ans. Du reste, on ne sait rien de sa vie ; son existence même a été mise en doute.

**ISAURIE**, *Isauria*, petit district de l'Asie-Mineure, dans la région du Taurus, était ainsi nommée de la ville d'Isaure, située sur le bord E. du lac Caralis, et était attribuée tantôt à la Phrygie, tantôt à la Lycaonie ou à la Pisidie. Plus tard on étendit beaucoup l'Isaurie à l'E. et au S. E., en y comprenant toute la Trachéotide : elle forma alors une province du diocèse d'Orient, à l'O. de la Cilicie I<sup>re</sup> ; cette province avait pour ch.-l. Séleucie-Trachée. Les habitants de l'Isaurie étaient farouches et braves, mais pillards.

**ISAURIEN** (LÉON, dit L'). V. LÉON.

**ISBOSETH**, fils de Saül, disputa le trône à David à la mort de Saül (1040). Il régna pendant sept ans sur onze tribus d'Israël, tandis que David régnait sur celle de Juda. Au bout de ce temps, il fut abandonné d'Abner, le meilleur de ses généraux, et périt assassiné par deux Benjamites. Il faisait sa résidence à Mahanaim au delà du Jourdain, tandis que David résidait à Hébron.

**ISCA DUMNONIURUM**, v. de la Bretagne romaine (Bretagne 1<sup>re</sup>), sur l'Isca, était la capit. des *Dumnonii*. C'est auj. *Exeter*. — **ISCA SILURUM**, v. de la Bretagne 2<sup>e</sup>, chez les *Silures*, est auj. *Caerléon*.

**ISCALIS**, v. de la Bretagne rom., auj. *Ilchester*.

**ISCANUS** (Joseph), poète latin de la Grande-Bretagne au 1<sup>er</sup> s., natif d'*Isca* (*Exeter*), embrassa la vie monastique, et mourut vers 124. Il est connu par un poème élégant *De bello Trojano*, composé sous Henri II et Richard Cœur de Lion à l'occasion de la 3<sup>e</sup> croisade. Ce poème, attribué pendant le moyen âge à Cornélius Népos, fut rendu à son véritable auteur par Dressemius dans l'édition de Francfort, 1623. On le trouve généralement joint à Dictys et à Darès.

**ISCARIOTE** (JUDAS). V. **JUDAS**.

**ISCHIA**, *Enaria*, dite aussi *Pithécuse* et *Inarim*, île d'Italie, à l'entrée du golfe de Naples : 35 kil. de tour ; 24 000 h. Baies ; bons fruits, vin excellent ; fer, soufre, mine de sel gemme (découv. en 1857), eaux thermales. Au centre est le mont Epomeo, volcan éteint, dont la dernière éruption eut lieu en 1303. L'île a pour ch.-l. *Ischia*, sur la côte O. ; 3000 h. Évêché ; ruines d'une forteresse qu'y bâtit au 1<sup>er</sup> siècle Alphonse d'Aragon. Cette v. est fort ancienne ; elle fut fondée, dit-on, par des Chalcidiens d'Eubée. V. **ENARIA**.

**ISCHL**, v. des États autrichiens (Hte-Autriche), sur la Traun, à 75 kil. S. O. de Steyer ; 2120 h. Sources salées et sulfureuses. Bains très-fréquentés.

**ISÉE**, orateur grec, de Chalcis en Eubée, vint de bonne heure se fixer à Athènes, fut disciple de Lysias et d'Isocrate, et devint le maître de Démosthène. Il nous reste de lui 11 discours, dans lesquels on remarque, avec beaucoup d'élégance et d'harmonie, la simplicité et la gravité qui caractérisent l'éloquence de la tribune. Ils ont été publiés par Reiske, Leipzig, 1775, par Schäfer, Leips., 1822, par Bekker, Berlin, 1823, et dans les *Oratores attici* de la collection Didot. Ils ont été trad. en franç. par l'abbé Auger, 1783.

**ISENBURG** (comté d'), principauté médiévisée de l'Allemagne, dont les possesseurs relèvent du grand-duc et de l'électeur de Hesse, est située partie dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt, partie dans la Hesse-Électorale ; 50 000 h. ; v. princ., Budingén. Sol montagneux, mais bien cultivé ; mines de fer. — La maison d'Isenbourg, qui remonte au 1<sup>er</sup> siècle, est auj. représentée par les princes d'Isenbourg-Birstein, et d'Is.-Budingén, et par les comtes d'Is.-Philippseich, d'Is.-Waechtersbach et d'Is.-Meerholz.

**ISEO** (lac d'), *Sebinus lacus*, dans la Lombardie, sur la limite des prov. de Brescia et de Bergame, entre les lacs de Côme et d'Idro, est ainsi nommé d'Iseo, bourg situé sur son bord mérid., à 17 kil. N. O. de Brescia, et qui compte 2000 hab. Le lac a 22 kil. sur 3. Il est traversé par l'Oglio.

**ISER** ou **ISAR**, riv. de Bavière. V. **ISAR**. — Riv. de Bohême, arrose le cercle de Bunzlau et se jette dans l'Elbe après un cours de 90 k. dirigé du N. E. au S. O.

**ISÈRE**, *Isara*, riv. de France, naît au pied du mont *Iseran* en Savoie, passe à Moutiers-en-Farentaise, à Montmeilan, entre dans le dép. de l'Isère, passe à Grenoble, et se jette dans le Rhône à 9 kil. au-dessous de Valence (Drôme). Cours, 300 kil. Elle reçoit l'Arly, l'Arc, l'Ozeins, le Drac et la Bourne.

**ISÈRE** (dép. de l'), entre ceux de l'Ain au N., du Rhône à l'O., de la Drôme au S. O., des Htes-Alpes au S. E. et la Savoie à l'E. : 150 k. sur 65 ; 841 2 k. carrés ; 577 748 hab. ; ch.-l., Grenoble. Ce dép. a été formé d'une partie du Dauphiné (le Viennois et le Grésivaudan). Il est généralement montagneux et couvert de forêts. Il est arrosé par le Rhône, l'Isère, le Drac et la Romanche. Céréales, légumes, fourrages, chanvre. Gros et petit bétail, moutons, porcs, chèvres ; vers à soie. Mines de fer, argent et plomb ; carrières de marbre, d'albâtre, de granit, de plâtre. Fabriques de soieries, indiennes, draps communs, toiles ordinaires, lainages, ganterie, cuirs, papiers, chaudronnerie ; fromages de Sassenage et d'Oisans, etc. Commerce actif. — Ce dép. se divise en 4 arr. (Grenoble, la Tour-

du-Pin, Saint-Marcellin, Vienne), 45 cant. et 547 600 hab. Il appartient à la 8<sup>e</sup> div. milit., a une cour impériale et un évêché à Grenoble.

**ISERLOHN**, v. des États prussiens (Westphalie), ch.-l. de cercle, à 26 kil. d'Arensberg ; 12 700 hab. École d'arts et métiers, collège. Velours, mouchoirs de soie, etc. Commerce avec la France, l'Italie, etc.

**ISERNIA**, *Esernia*, v. d'Italie, dans l'anc. roy. de Naples (Molise), à 38 kil. O. de Campo-Basso ; 5500 hab. Évêché ; cathédrale, aqueduc. Ville anc. ; ruinée en partie par le tremblement de terre de 1805.

**ISGAUR** ou **ISKURIAH**, *Dioscurias*, puis *Schlotopolis* et *Soteriopolis*, v. et port de la Russie d'Asie, dans l'Abazie, sur la côte E. de la mer Noire, à 26 k. S. E. de Soukoun-kalé.

**ISIAQUE** (Table), table de cuivre sur laquelle on voit représentés la figure et les mystères d'Isis, ainsi que la plupart des divinités égyptiennes, avec leurs attributs distinctifs. Elle fut trouvée au sac de Rome en 1527 ; on la conserve dans la galerie royale de Turin.

**ISIASLAV**, nom de trois princes qui ont régné en Russie. Isiaslav I, fils d'Iaroslav I, régna à Kiev de 1054 à 1078, fut sans cesse en lutte avec les membres de sa famille, notamment avec Igor, son frère, et avec Vseslav, prince de Polotsk ; fut deux fois détroné, et périt dans un combat contre Oleg, son neveu. — Isiaslav II régna à Kiev de 1146 à 1154, après avoir arraché la couronne à Igor, son parent. Il fut lui-même trois fois chassé de ses États : mais trois fois il se fit rétablir ; il mourut sur le trône. — Isiaslav III, reconnu grand prince de Kiev en 1156, à la mort d'Iourié, affaiblit ses États par des partages. Il fut tué devant Bielgorod, qu'il assiégeait inutilement (1167).

**ISIDORE** de Charax, historien et géographe grec, vivait, selon les uns, sous le règne de Ptolémée Lagus, trois siècles av. J.-C., selon les autres, et plus probablement, sous Tibère. On lui doit divers traités historiques, et une *Description de la Parthie*, qui a été publiée par David Hoeschelius (dans les *Géographes grecs*, Oxford, 1703), et par B. Fabricius, 1849, in 8.

**ISIDORE** (S.) d'Alexandrie ou de Péluse, solitaire de la Thébaïde et disciple de S. Jean Chrysostôme, né vers 370 à Alexandrie, m. vers 440, a laissé plusieurs traités théologiques estimés et 5 livres de *Lettres*, remarquables par la noblesse et la simplicité du style. Ses *Oeuvres* ont été publiées par A. Schott, gr.-lat., Paris, 1638, in-f.

**ISIDORE** (S.) de Séville, fils d'un gouverneur de Carthagène (Espagne), fut fait évêque de Séville en 601, et mourut en 646. Il se distingua également par son érudition et sa piété. Il a laissé, entre autres ouvrages, 20 livres d'*Origines* ou *Etymologies*, véritable encyclopédie des sciences de son temps ; des *Commentaires sur l'Ancien Testament* ; un *Traité des écrits ecclésiastiques*, une *Chronique depuis Adam jusqu'en 626*, suivie d'une *Chronique spéciale des Goths*, qui va de l'an 260 à l'an 628. Les meilleures éd. de ces ouvrages sont celles de Madrid, 1599, 2 v. in-f. ; de Paris, 1601, in-fol., et de Rome, 1791-1803, 7 v. in 4. L'*Histoire des Goths* a été publiée séparément par Rosler, Tubingue, 1803 04, in-4.

**ISIGNY**, ch.-l. de c. (Manche), à 20 kil. O. de Mortain ; 409 hab. — Ch.-l. de c. (Calvados), sur la Manche, à 37 kil. O. de Bayeux ; 2500 hab. Trib. de commerce ; station. Beurre renommé, bon cidre ; commerce de légumes. Petit port, cabotage.

**ISIS**, une des divinités principales des Égyptiens, était sœur et femme d'Osiris, et mère d'Horus et d'Harpoerate. Elle régna longtemps sur l'Égypte avec son frère, et tous deux firent fleurir l'agriculture. Osiris ayant été, au retour de la conquête des Indes, assassiné par son frère Typhon, Isis leva une armée pour marcher contre celui-ci, et en donna le commandement à Horus, son fils, qui vainquit l'ennemi en deux batailles rangées. Elle fut mise après sa mort au rang des dieux. On prend Isis tantôt pour la lune, tantôt pour la nature, mère de toutes choses ; on la confond aussi quelquefois avec la vache Io. On la représente

sous la figure d'une jeune femme, la tête surmontée de cornes ou d'un globe lunaire, assise et allaitant Horus; elle a pour attributs le sistre et le lotus. L'Égypte célébrait en l'honneur d'Isis des mystères, qui se répandirent dans la Grèce et l'Italie, et que l'on croit les mêmes que ceux de Cybèle. Elle avait des prêtres nommés *Isiaques*. On voit les mystères d'Isis représentés sur la *Table Isiaque*. V. ce mot.

**ISKANDERIEH**, V. ALEXANDRIE ET SCUTARI.

**ISKANDEROUN**, V. ALEXANDRIE.

**ISKARDO**, v. d'Asie, dans l'Himalaya, sur le Ht-Indus, à 190 k. N. O. de Leh, est la capit. d'un petit État indépendant. Commerce assez important.

**ISKER**, *Oësus*, riv. de la Turquie d'Europe (Roumélie), naît dans le sandjak de Sophia, coule au N. E., et se jette dans le Danube, après un cours de 270 k.

**ISLA** (le P. Jean de L'), jésuite espagnol, né en 1714 à Ségovie, m. en 1783, a composé des ouvrages satiriques dans le genre de Rabelais : le plus remarquable est la *Vida de fray Gerundio*, Madrid, 1758, où il critique avec esprit le mauvais goût et les ridicules des prédicateurs de son temps. Il traduisit le *Gil Blas* de Lesage, y ajouta une suite, et voulut faire croire que l'ouvrage avait été primitivement composé en espagnol : cette mystification fit quelques dupes.

**ISLAM-ABAD**, v. de l'Inde anglaise (Calcutta), sur le Tchittagong, à 13 kil. de son emb., et à 215 kil. S. E. de Dacca; 12 000 hab. Construction de gros navires; canevas de coton. — Les Portugais connurent cette ville dès le xv<sup>e</sup> siècle; ils la nommaient *Porto-Grande*. Elle appartient successivement aux rois afghans du Bengale, aux radjahs d'Arakan, enfin aux Mongols depuis 1666. Les Anglais essayèrent vainement de la prendre en 1689; elle leur fut cédée en 1760.

**ISLAMISME** (de l'arabe *islam*, soumission à Dieu), nom par lequel on désigne la religion de Mahomet.

**ISLANDE**, *Iceland* (c.-à-d. terre de glace), grande île de l'Océan arctique, située entre l'Europe et l'Amérique, par 63° 7'-66° 44' lat. N. et 18° 40'-27° 54' long. O., au N. O. de l'Écosse et à l'E. du Groënland; 390 kil. sur 310; 50 000 hab. env. (on en a compté plus de 100 000); v. capit., Reikiavik (c'était précédemment Skalat). Cette île appartient au Danemark; elle est partagée en trois *amt* ou bailliages, Sonder-Amt, Vester-Amt et Norder-og-Oster-Amt, qui ont pour chefs-lieux Reikiavik, Stappen et Madruvel. Ses côtes offrent une multitude de caps et de golfes étroits; on distingue, parmi les caps, le cap Nord au N. O., le cap Langoness au N. E., et les caps Hékla, Reikianess et Ovardaness à l'O.; parmi les golfes, le Skaga-fiord et le Hval-fiord au N., l'Isa-fiord, l'Arnar-fiord, le Tseyde-fiord et le Sona-fiord à l'O. L'Islande présente l'étrange contraste de glaces éternelles à sa surface et d'un vaste amas de feu dans son sein : on y compte dix volcans en activité, dont le plus connu est l'Hékla (1736 m) et le plus élevé le Jokul (2080 m); on connaît 44 éruptions depuis l'an 1000 jusqu'en 1860, époque de la dernière. On trouve dans diverses parties de l'île des jets d'eau bouillante, mêlée de pierres et de boue : les plus importants sont le Grand-Geyser et le Strok. Les principales rivières de l'Islande sont la Laxaa, la Thiorsaa, la Skaptaa; on y voit aussi un grand nombre de lacs dont quelques-uns exhalent des vapeurs et de la fumée. Le climat de cette île est plus tempéré qu'on ne pourrait le croire; on y récolte un peu de grains, des pommes de terre et du lichen; mais elle est presque entièrement dépourvue de bois. On y élève des bœufs, des vaches, la plupart sans cornes, des moutons qui donnent beaucoup de laine, de petits chevaux de bonne race, des rennes; on y chasse des renards dont la fourrure est estimée; la pêche que l'on fait sur les côtes est très-productive. Les montagnes renferment des mines de fer, de cuivre, de plomb, et surtout du soufre, du porphyre, du cristal de roche, des onyx, des calcédoines, des agates; les prairies fournissent de la tourbe et du bois fossile. Les Islandais sont de taille moyenne et peu vigoureux; ils sont probes, fidèles, hospita-

liers, et tiennent extrêmement à leur patrie; ils ont peu d'industrie, et ne savent que fabriquer des étoffes grossières et préparer les cuirs. Leur langue est un dialecte norvégien, l'anc. langue des Scandinaves, qu'ils ont conservée dans sa pureté : ils ont une poésie assez riche : l'*Edda* et plusieurs des *Sagas* (V. ces mots) ont été rédigés chez eux. Ils professent la religion réformée. — Les anciens ne connaissent probablement pas l'Islande, bien qu'on ait voulu voir en elle l'*Ultima Thule*. En 861, le pirate norvégien Naddo (ou, selon d'autres, le Suédois Gardar, en 863) découvrit cette île, alors déserte, et lui donna le nom de *Sneeland* (terre de neige), changé bientôt en celui d'*Iceland*. De 868 à 874 plusieurs seigneurs, mécontents de la tyrannie d'Harald, quittèrent la Norvège et vinrent fonder en Islande la 1<sup>re</sup> colonie sous la conduite d'Ingolf. En 928 la colonie était déjà florissante et possédait une sorte de gouvernement aristocratique. En 996, le Christianisme y fut introduit. L'île resta paisible et indépendante jusqu'en 1261 : une révolution la soumit alors à la Norvège. L'union de Calmar la fit passer sous la domination des Danois, qui la possèdent encore auj. En 1530, la Réforme et l'imprimerie s'y introduisirent à la fois. En 1809, un aventurier danois, George Jurgensen, s'empara de l'Islande, avec l'appui de l'Angleterre, et s'en déclara souverain; mais il fut chassé de l'île en 1815. En 1855, le commerce de l'Islande, dont le monopole appartenait à quelques négociants de Copenhague, a été ouvert à toutes les nations.

**ISLAY**, une des îles Hébrides, dépend du comté d'Argyle; 40 kil. sur 28; 16 900 hab. Montagnes; cuivre, mercure, plomb, émeraude, etc. Peu de grains, gros bétail. Beaucoup de cavernes, entre autres la grotte de Sanegmore. — Cette île appartient successivement aux Danois, aux Norvégiens, aux Mac Donald, dits *les Lords des Îles*, jusqu'au règne de Jacques IV, sous lequel elle passa à la couronne d'Écosse.

**ISLAY**, v. et port du Pérou (Arequipa), sur l'Océan équinoxial, à 100 k. S. d'Arequipa. Port très-commerçant.

**ISLE** (l'), riv. de France, naît près de Ladignac (Hte-Vienne), à 2 kil. S. E. de Nexon, baigne Excideuil, Périgueux, Astier, Mucidan et Montpont, et se jette dans la Dordogne, à Libourne, après avoir reçu la Hte-Vézère, la Loue et la Dronne. Cours, 225 kil.

**ISLE** (l'), ou **ISLE SUR LA SORGUE**, ch.-l. de cant. (Vaucluse), dans une île de la Sorgue, près de la fontaine de Vaucluse, à 22 k. E. d'Avignon; 4800 hab. Garance, lainages. — V. ILE ET ILE.

**ISLEWORTH**, v. d'Angleterre (Middlesex), à 13 kil. S. O. de Londres; 6000 hab. Site pittoresque; belles maisons de campagne, entre autres Sion-House (au dcu de Northumberland).

**ISLIMNIA**, v. de Turquie. V. SELIMNO.

**ISLINGTON**, v. d'Angleterre (Middlesex), au N. de Londres, se trouve auj. réunie à cette ville par une suite de bâtimens; 35 000 hab. Sources ferrugineuses; laiteries.

**ISLY**, riv. du Maroc, naît au S. d'Ouchda, près des limites de l'Algérie, et se jette dans la Tafna, r. g., après un cours de 100 kil. environ. Le maréchal Bugeaud battit les Marocains sur ses bords, près d'Ouchda, le 14 août 1844, et reçut en mémoire de ce beau fait d'armes le titre de *duc d'Isly*.

**ISMAËL**, un des fils d'Abraham, né de l'union de ce patriarche avec Agar, esclave égyptienne qu'il avait prise pour femme du second rang, vint au monde vers 2280 av. J.-C. (l'an 1906, selon la chronologie vulgaire). Après la naissance d'Isaac (2266), il fut, sur la demande de la jalouse Sara, chassé de la maison paternelle ainsi que sa mère; il erra longtemps dans le désert, et se fixa enfin près de Bersabée, à l'extrémité méridionale de la Palestine. Ismaël devint un habile chasseur et un vaillant guerrier. Il épousa une femme égyptienne dont il eut un grand nombre d'enfants; les Arabes le regardent comme le père de leur nation et l'auteur de leur langue. Il vécut 137 ans.

**ISMAËL**, fils de l'imam Giafar-el-Sadik et 6<sup>e</sup> descendant d'Ali, mort vers 750, a donné son nom à la secte musulmane des *Ismaéliens*. V. ce nom.

**ISMAËL I** ou **CHAH ISMAËL**, fondateur de la dynastie des Sophis de Perse, était fils d'un gouverneur du Chirvan, petit fils de Sophi, et prétendait descendre d'Ali, gendre de Mahomet, par Mouça, le 7<sup>e</sup> des imams. Sorti de sa province vers 1500, il secoua le joug de la dynastie turcomane du Mouton-Blanc, s'empara de Tauris, de Irak, du Farsistan, du Kourdistan, du Diarbékir, en un mot de toute la Perse; entra dans Bagdad (1509), et fit asséoir sur le trône la secte des Chyites; mais il fut arrêté dans ses conquêtes par Sélim I, qui le battit à Tchaldir (1514). Ce prince régna jusqu'en 1523, et partagea ses États entre ses enfants. Il est encore aujourd'hui en grande vénération parmi les Persans. — Ismaël II, petit-fils du précédent, était en prison à la mort de son père Chah-Thamasp (1576) et passa de la prison sur le trône. Il crut affermir sa puissance par le meurtre de ses 8 frères; mais il fut empoisonné lui-même par sa sœur en 1578.

**ISMAËLIENS**, secte musulmane dont l'origine remonte au 11<sup>e</sup> siècle de l'ère musulmane, et qui s'est détachée des Chyites ou partisans d'Ali. Au lieu d'admettre après Mahomet une succession de 12 imams (V. ce mot) comme le font les autres Chyites, ils n'en admettent que 7, et prétendent qu'à la mort d'Ismaël, fils aîné de Giafar-el-Sadik, c'est à tort que l'on transféra la qualité d'imam à Mouça, frère cadet d'Ismaël, et que cette dignité appartenait de droit à Mohammed, fils d'Ismaël. Ce Mohammed ayant disparu fort jeune, les Ismaéliens ne voulurent point croire à sa mort, mais ils prétendirent que sa race s'était conservée et qu'elle se perpétuait par une filiation secrète jusqu'à l'arrivée d'un dernier imam, sorte de messie qui ferait triompher leur secte. Les Ismaéliens professaient une doctrine mystérieuse qui expliquait par des allégories les dogmes de l'islamisme, et qui, dispensant ses adeptes de toute obligation, était également contraire à la morale et à la religion. Les Ismaéliens jouent un grand rôle dans l'histoire de l'Orient du viii<sup>e</sup> au xiii<sup>e</sup> siècle. C'est de cette secte que sont sortis les Karmathes, qui ravagèrent la Perse et la Syrie au viii<sup>e</sup> siècle; les califes fatimites, dont le premier, Obéid-Allah, se prétendait issu d'Ali par Ismaël, et qui régnerent sur l'Égypte de l'an 909 à 1174; les Assassins, dits aussi *Ismaéliens de l'Est*, qui, pendant près 200 ans (de 1090 à 1260), répandirent la terreur dans tout l'Orient; les Druses, qui sont encore fort nombreux en Syrie. On en fait aussi dériver les Nosairis et les Wahabites.

**ISMAL** ou **ISMALOV**, v. de Moldavie, sur le Danube, à 180 kil. S. de Bender; 25 000 hab. Port de quarantaine, station d'une partie de la flottille du Danube. Cuir, peau de chagrin. — Cette ville étant jadis beaucoup plus florissante. Elle fut assiégée en 1789 par Souwarow, qui la prit d'assaut et la livra au pillage pendant trois jours. Cédée en 1812, par le traité de Bukharest, à la Russie, qui l'annexa à la Bessarabie, elle lui a été enlevée par le traité de Paris, en 1856, et réunie à la Moldavie.

**ISMARE**, *Ismarus*, v. et mont. de Thrace, au S., chez les *Cicones*, entre Maronée et Stryma.

**ISMÈNE**, fille d'Œdipe et de Jocaste, fut mise à mort par Créon avec sa sœur Antigone, pour avoir rendu les honneurs funèbres à son frère Polynice.

**ISNARD** (Maxim), membre de l'Assemblée législative et de la Convention, né à Grasse (Var), en 1751, mort en 1830. A l'Assemblée législative il ne se fit remarquer que par l'exaltation de ses sentiments patriotiques et par la violence des mesures qu'il proposait; à la Convention, il se montra plus modéré, se rangea parmi les Girondins, et combattit avec courage le parti de la Montagne. Mis hors la loi au mois d'octobre 1793, il n'échappa à la mort qu'en se cachant; et reparut à la Convention après le 9 thermidor, et fit partie du Conseil des Cinq-Cents; mais, depuis l'avènement de Bonaparte, il resta éloigné des affaires. On a de lui

un beau dithyrambe sur *l'Immortalité de l'âme*, 1805, et quelques écrits politiques, entre autres une brochure intitulée la *Proscription d'Isnard* 1795.

**ISNIK**, l'anc. *Nicée*, v. de la Turquie d'Asie (Anatolie), sur le bord E. du lac d'Isnik (*Ascanius lacus*), qui communique avec la mer de Marmara, à 80 kil. N. E. de Brousse; 1500 hab. Fabriques de faïences, poteries, soieries, tapis, tabac. Cette ville est tout à fait déchuë de son ancienne splendeur. V. *NICÉE*.

**ISNIKMID** ou **ISMID**, l'anc. *Nicomédie*, v. de la Turquie d'Asie (Anatolie), ch.-l. de sandjak, à 160 kil. S. E. de Constantinople, au fond du golfe d'Isnikmid (*Astacenus sinus*); 40 000 hab. Siège d'un archevêché arménien et d'un métropolitain grec. Filatures de soie et poteries; eaux minérales. Isnikmid est le rendez-vous d'un grand nombre de caravanes. V. *NICOMÉDIE*.

**ISOCRATE**, célèbre rhéteur athénien, né l'an 436 av. J.-C., eut pour maîtres Prodicus et Gorgias. Sa timidité naturelle et la faiblesse de sa voix ne lui permettant pas de parler en public, il se voua à l'enseignement de l'éloquence et eut la gloire de compter parmi ses élèves Isée, Hypéride et Lycurgue; il composait aussi des discours sur toutes sortes de sujets, des lettres et surtout des plaidoyers qu'il faisait payer fort cher, et il acquit ainsi une fortune considérable. Il entretenait une correspondance active avec Philippe, roi de Macédoine. Séduit par les flatteries de ce prince, il le défendit contre les attaques de Démosthène et s'opposa, autant qu'il put, à ce que les Athéniens lui déclarassent la guerre; on dit qu'affligé de la perte de la bataille de Chéronée, il se laissa mourir de faim. Il avait alors près de 100 ans. Isocrate se recommande par l'élegance et l'harmonie du style; il est le premier qui ait bien connu l'art de cadencer les périodes; mais il manque de feu et d'énergie. Il reste de cet orateur 21 discours, parmi lesquels on connaît surtout le *Panegyrique d'Athènes* (qu'il mit 15 ans à polir), les *Éloges d'Évagoras* et d'*Hélène*, le *Discours sur la paix*, le *Discours à Nicoclès sur l'art de régner*, le *Disc. à Démocrite*, etc. On a aussi de lui 10 *Lettres*. Outre l'édit. princeps, Milan, 1493, on estime celles de H. Wolf, Bâle, 1553; d'II. Étienne, Paris, 1593, gr.-l.; de Reiske, Leips., 1770-75; de Coray, Paris, 1807; de Bekker, Berlin, 1823-24; de J. G. Baier (coll. Didot), 1846. Auger a trad. en français ses discours, 1782, et M. le duc de Clermont-Tonnerre toutes ses Œuvres, avec le texte, 3v. in-8, 1862-64.

**ISOLA**, v. des États autrichiens (Istrie), sur le golfe de Trieste, à 9 kil. O. de Capo-Istria; 3100 h. Vins.

**ISOLA**, v. d'Italie (dans la Calabre Ulterérieure 2<sup>e</sup>), à 40 kil. E. de Catanzaro; 3000 hab. Evêché.

**ISOLA-BELLA**, V. *BORROMÉES* (Iles).

**ISOLA GROSSA**, *Scardoua*, lie des États autrichiens, dans l'Adriatique, sur la côte de la Dalmatie, au S. O. de Zara; 44 kil. sur 3; 12 000 h. Lieu principal, Salò.

**ISONZO**, *Isonthus* ou *Sontius*, riv. des États autrichiens (Illyrie), nait au mont Terzlou dans le cercle de Goritz, passe à Goritz, à Gradiska, reçoit la Torre, l'Itria et la Wippach, et se jette dans le golfe de Trieste après un cours de 130 k. Sous l'empire français, l'Isonzo formait la limite orientale du roy. d'Italie.

**ISOARD** (Nicolo), compositeur. V. *NICOLÒ*.

**ISPAHAN**, *Aspandana*, v. de Perse (Irak-Adjémi), jadis capitale, de toute la Perse, et auj. ville de second ordre, sur le Zendeheroud, à 350 kil. S. de l'Ihéran; 100 000 hab. Monuments remarquables, mais presque tous en ruine. Fabriques d'étoffes de coton, soie, or et argent; quincaillerie, armurerie, lames de sabres renommées, fruits de toute espèce (et surtout melons et pastèques). Commerce encore considérable. — Ispahan était peu importante dans l'antiquité. Sous les califes de Bagdad, elle devint la capitale de l'Irak-Adjémi, et prit alors un immense accroissement. Prise et ravagée par Tamerlan (1387), elle se releva peu à peu sous les Sophis. Chah-Abbas I en fit la capitale de toute la Perse, l'embellit d'édifices magnifiques, y attira les artistes, les négociants, les ouvriers; elle devint alors l'entrepôt le plus considérable du commerce

de l'Orient (1600). Chardin, qui la visita sous le règne d'Abbas II (1660), évaluait sa population à 600 000 h. Les Afghans s'emparèrent d'Ispahan en 1722, et en détruisirent les plus beaux édifices. Nadir-chah la reprit en 1729, mais il ne chercha point à la restaurer. Depuis ce temps, elle n'a fait que décliner jusqu'à un règne de Feth-Ali-Chah, qui la releva vers 1798.

**ISRAËL** (de l'hébreu *sara*, combattre, *el*, Dieu), nom qui fut donné, selon la Bible, à Jacob, après sa lutte avec un ange (V. JACOB). De là ses descendants furent appelés *Israélites*. V. JUIFS.

**ISRAËL** (Roy. d'), un des deux roy. qui se formèrent en Judée après la mort de Salomon (962), était opposé au roy. de Juda. Il comprenait 10 tribus : Aser, Nephtali, Zabulon, Issachar, Manassé, Ephraïm, Dan, Siméon, Gad, Ruben; ou, en d'autres termes, la Galilée, la Samarie, la Pérée, et l'O. de la Judée propre. Sicheim, Thirsa, enfin Samarie en furent successivement la capitale. Le roy. d'Israël dura 244 ans, de 962 à 718 av. J.-C. Infidèle au vrai Dieu, il fut sans cesse en guerre avec le roy. de Juda et avec les rois de Syrie et d'Assyrie. Il fut détruit par Salmanasar en 718. Ses rois se succédèrent dans l'ordre suivant :

Jéroboam I,	962-943	Joachas,	832
Nadab,	942	Joas,	817
Baasa,	919	Jéroboam II,	776
Éla,	918	<i>Interrègne.</i>	
Zamri,	918	Zacharie,	767-766
Amri,	907	Sellum,	766
Achab,	888	Manahem,	754
Ochosias,	887	Phacée,	753
Joram,	876	Phacée,	726
Jéhu,	848	Osée,	718

**ISRAËLI** (Isaac d'), littérateur anglais, né en 1766 à Enfield, près de Londres, m. en 1848, était d'une famille juive. Destiné au commerce, il préféra les lettres, écrivit dans le *Gentleman's Magazine*, dans le *Quarterly Review*, et se fit un nom comme critique. Parmi ses écrits, on estime surtout ses *Curiosities of Literature*, Londres, 1791-1823, 6 v. in-8, en partie trad. par Bertin, 1809, et ses *Amenities of Literature*, 1841. On a aussi de lui quelques ouvrages historiques, mais ils sont moins appréciés. Ses *Œuvres* ont été rassemblées en 1849 par son fils, Benj. d'Israëli (né en 1805), célèbre à la fois comme littérateur et comme homme politique.

**ISRAËLITES**. V. ISRAËL et JUIFS.

**ISSA**, *Lissa*, île de l'Adriatique, sur les côtes de la Dalmatie, avait une ville de même nom. Menacée par Teuta, reine d'Illyrie, Issa se mit sous la protection romaine : de là la guerre de Rome contre l'Illyrie.

**ISSACHAR** (tribu d'), une des 12 divisions de la Palestine, avait au N. la tribu de Zabulon, au S. la demi-tribu O. de Manassé, et s'étendait de la mer au Jourdain. Jezraël en était la v. principale. Elle devait son nom à Issachar, 5<sup>e</sup> fils de Jacob et de Lia.

**ISSÉDONS**, peuple de Scythie, se divisait en 2 groupes qui habitaient, l'un la Sérique (Cachemire et Sirinagur), l'autre la Scythie au delà de l'Imaüs (Thibet).

**ISSER**, cours d'eau de l'Algérie (prov. d'Alger), coule du S. au N., et se jette dans la mer entre Alger et Dellys. Il donne son nom à la puissante tribu des Issers qui habite ses bords et qui a soutenu contre nos troupes de sanglants combats.

**ISSIGEAC**, ch.-l. de c. (Dordogne), à 20 kil. S. E. de Bergerac : 1000 hab.

**ISSINGEAUX**, v. de France. V. YSSINGEAUX.

**ISSINIE**, pays d'Afrique. V. ASSINIE.

**ISSOIRE**, *Icciodurum*, v. de France (Puy-de-Dôme), ch.-l. d'arr., à 50 kil. S. E. de Clermont-Ferrand, près du confluent de la Cruze et de l'Allier; 5700 hab. Trib. de 1<sup>re</sup> inst. et de commerce; collège. Belle église du XI<sup>e</sup> s. Ville petite et mal bâtie. Chaudronnerie, ustensiles de cuivre; commerce d'huile de noix, de chanvre et de vin. Patrie du cardinal Duprat. — Du temps des Romains, cette ville avait une école et un temple célèbres. Ravagée par les Vandales au VI<sup>e</sup> s., continuellement disputée par les comtes et les duc-

phins d'Auvergne jusqu'en 1531, elle eut encore à soutenir deux sièges terribles en 1577 et 1590.

**ISSOUDUN**, *Auxellodunum*, v. de France (Indre), ch.-l. d'arrond., à 27 kil. N. E. de Châteauroux, sur la Théols et le chemin de fer du Centre; 11 000 hab. Trib. de 1<sup>re</sup> inst. et de commerce; collège. Rues larges et régulièrement bâties. Fabriques de draps, bas, parchemins, huiles, laine et cuirs. Commerce de blé, vins, laine, bétail, fer et bois. Ruines d'un château fort. — Issoudun eut des seigneurs particuliers jusqu'en 1187; les Anglais s'en emparèrent alors et la possédèrent jusqu'en 1220. Philippe-Auguste la réunit à la couronne. Issoudun souffrit d'une peste en 1497, et d'un incendie en 1651. Les Ligueurs s'emparèrent de cette ville; mais les habitants les en chassèrent (1589). La révocation de l'Édit de Nantes lui enleva beaucoup d'habitants. Patrie du P. Berthier, du philologue Thurot, etc.

**IS-SUR-TILLE**. V. IS.

**ISSUS**, auj. *Aiazzo*, v. d'Asie-Mineure (Cilicie des plaines), sur la mer, au fond du golfe Issique, à l'angle N. E. de la Méditerranée, est célèbre par la victoire qu'Alexandre remporta dans les environs sur Darius, l'an 333 av. J.-C. Septime Sévère y défait Pescennius Niger, l'an 194 après J.-C.; Héraclius y battit Chosroës en 622.

**ISSY**, *Issiacum*, v. du dép. de la Seine, sur un coteau près de la r. g. de la Seine, au S. O. de Paris; 6700 hab. Maison ecclésiastique, succursale du séminaire de St-Sulpice. Maisons de campagne; fabrique de produits chimiques. Fort construit en 1842. — Il se tint à Issy en 1694 de célèbres conférences au sujet du quétisme.

**ISSY-L'ÉVÊQUE**, ch.-l. de cant. (Saône-et-Loire), à 40 kil. S. O. d'Aulun, sur la Somme; 2000 hab. Anc. baronnie, appartenant aux évêques d'Aulun.

**ISTÉVONS**, anc. peuple german. V. GERMANIE.

**ISTAKHAR**, v. de Perse (Fars), sur un rocher, près du Bendemir, à 53 kil. N. E. de Chyraz. Patrie du cheikh Al-Estakhry, qui parcourut en 951 le monde musulman, de l'Inde à l'Atlantique, et qui écrivit le *Livre des Climats*, publ. à Gotha en 1839, et trad. en allem. par Mordtmann, Hamb., 1845. Aux env., ruines de l'antique *Persépolis*.

**ISTAMBOUL**, nom turc de CONSTANTINOPLÉ.

**ISTER**, fleuve de l'Europe anc., auj. le *Danube*.

**ISTHME DE CORINTHE** OU DE MORÉE, DE PANAMA, DE SUEZ, etc. V. CORINTHE, PANAMA, SUEZ, etc.

**ISTHMIQUES** (Jeux), un des 4 jeux solennels que célébrait la Grèce dans l'antiquité, étaient ainsi nommés de l'*isthme* de Corinthe, où ils se tenaient. Ils furent d'abord institués par Sisyphe, au XIV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., pour honorer la mémoire de Mélicerte (V. ce nom). Thésée les réorganisa et les consacra à Neptune. On les célébrait tous les 3, 4 ou 5 ans; on y disputait le prix de la lutte, de la course, du saut, du disque, du javelot, de la musique et de la poésie. Les vainqueurs recevaient une guirlande de feuilles de pin. Ces jeux furent abolis l'an 130 de J.-C. sous Adrien.

**ISTIB**, *Stobi*, v. de la Turquie d'Europe (Roumélie), sur la Bagranitza, à 90 kil. N. E. de Monastir; 8000 hab. Château fort. Petits ouvrages en acier.

**ISTRES**, *Ostrea*, ch.-l. de c. (Bouches-du-Rhône), sur le canal de Craïonne, à 49 kil. O. d'Aix : 3000 h. Huile d'olives, kermès. — Cette ville, fondée, dit-on, au commencement du VIII<sup>e</sup> siècle, reçut son nom de la quantité d'huîtres fossiles qui composent les collines environnantes.

**ISTRIE**, *Histria*, prov. des États autrichiens (Illyrie), formant un cercle du gouv. de Trieste, se compose d'une péninsule située au fond de l'Adriatique et bornée au N. par le territoire de Trieste, le cercle de Goritz et la Carniole, à l'E. par la Croatie, la Dalmatie et le golfe de Quarnerolo, au S. et à l'O. par l'Adriatique : 135 kil. sur 100; 235 000 hab.; ch.-l., Pisino; autres villes, Capo d'Istria, Rovigno, Pirano, Pola, etc. Climat malsain; sol fertile : vin, huile, blé (en moindre quantité), miel et fruits. Mines de houille et d'a-

lun; carrières de marbre. — L'Istrie ancienne était bornée au N. par la Liburnie. Ses habitants vivaient de brigandage et de piraterie; ils furent subjugués par les Romains dès 221 av. J.-C., et leur pays fut réduit en province romaine en 178 av. J. C. Comme le reste de l'Italie, l'Istrie subit successivement le joug des Hérules, des Ostrogoths, des Lombards, des Francs (774); elle fut placée au ix<sup>e</sup> s., sous la suzeraineté du patriarche d'Aquilée. En 1190, les Vénitiens s'emparèrent de la plus grande partie du pays; le reste passa à l'Autriche. En 1797, le traité de Campo-Formio céda à l'Autriche l'Istrie vénitienne. En 1805, l'Istrie tout entière fut comprise dans les provinces Illyriennes et réunie à l'empire français; elle fut rendue à l'Autriche en 1814. En 1808 le maréchal Bessières avait été nommé *duc d'Istrie*.

**ISTROPOLIS**, v. de la Mésie inférieure, près de l'embouchure de l'Ister (Danube), avait été fondée par les Milésiens. On a cru la reconnaître dans les villes de *Ghiustandji*, de *Proschloziza* et de *Karahirmen*; c'est plus probablement *Portitza*, sur la mer Noire.

**ITABYRICUS**, un des noms du mont *Thabor*.

**ITALICA**, dite aussi *Divi Trajani civitas*,auj. *Séville-la-Vieille* ou *Santiponce*, grande ville de la Bétique, au N. E. d'*Hispalis*, fondée par Scipion l'Africain. Patrie de Trajan, d'Adrien et de Théodose I.

**ITALIE**, *Italia*, contrée de l'Europe mérid., située entre 36° 34'–47° lat. N. et entre 4°–16° long. E., forme une longue presqu'île, ayant la forme d'une botte éperonnée; elle est bornée au N. par la Confédération germanique et la Suisse, au N. E. par les États autrichiens, au N. O. par la France, et de tous les autres côtés par la Méditerranée, qui à l'O. prend le nom de mer Tyrrhénienne et à l'E. celui de mer Adriatique. Elle a 1300 kil. de longueur diagonale (du Mont-Blanc au cap Spartivento). Sa largeur varie extrêmement; au N. elle atteint 550 kil. de large, au centre et au S. elle n'a pas plus de 220 k., et en quelques endroits se rétrécit au point de n'en avoir que 60; on y compte environ 22 000 000 d'hab., tous Catholiques. On la divise en 3 régions géographiques: l'*Italie septentrionale*, de 44° à 47° lat. N., l'*Italie centrale*, de 42° à 44°, et l'*Italie méridionale*, de 38° à 42°. On peut en outre réunir sous le nom d'*Italie insulaire* les 3 grandes îles de Sicile, de Sardaigne et de Corse, avec les petites îles qui en dépendent.

*Description générale.* Au N. et à l'O. de l'Italie s'étendent les Alpes, auxquelles se lient les Apennins (V. ALPES ET APENNINS); ceux-ci traversent la presqu'île dans toute sa longueur et projettent beaucoup de chaînons secondaires dont fait partie le volcan du Vésuve. En Sicile s'élève une autre chaîne dont l'Etna est le point le plus élevé. L'Italie septentrionale est arrosée par un grand fleuve, le Pô, dans lequel se rendent presque toutes les rivières de cette région (Tésin, Adda, Oglio, Mincio, Trebbia, Taro, etc.). Cependant l'Insozo, le Tagliamento, la Piave, la Brenta, le Bacchiglione, l'Adige ont aussi leur embouchure dans l'Adriatique. Au centre et au sud coulent une foule de petites rivières côtières qui se rendent à la mer: l'Arno, le Tibre, le Garigliano, le Vulturne sur la côte occidentale; le Pescara et l'Ofanto sur celle du golfe Adriatique. Dans l'Italie septentrionale se voient un assez grand nombre de lacs (lacs Majeur, de Côme, de Garda, de Lugano, de Lecco, d'Isèo). L'Italie est célèbre pour la douceur et la beauté de son climat: la chaleur y est brillante en été sur les bords de la Méditerranée et dans les plaines du royaume Lombard-Vénitien; elle est moins forte en général sur la côte orientale; les Apennins, et à plus forte raison les Alpes, présentent beaucoup de points très-frais et même froids. Malheureusement le *sirocco*, vent délétère qui souffle dans le roy. de Naples, les eaux stagnantes qui forment la *Maremme* de Toscane et les *Marais Pontins* des États romains, *Varia cattiva*, ou air malsain, engendré par ces eaux stagnantes, dont on sent au loin l'influence funeste, enfin les deux volcans du Vésuve et de l'Etna

rendent souvent funeste le séjour de ce pays. Le sol varie, mais généralement il est fertile, surtout en Lombardie, où l'on recueille en abondance du riz et toutes les espèces de céréales; et dans le roy. de Naples, dont les huiles, les vins, les oranges jouissent d'une renommée européenne. Sauf le buffle, qu'on y trouve réduit à l'état de domesticité, les quadrupèdes sont ceux du reste de l'Europe; les reptiles venimeux et les scorpions sont très-nombreux; on élève quantité de vers à soie. Les côtes abondent en poissons et en mollusques, dont beaucoup sont excellents. L'or, l'argent, y sont fort rares, mais on y exploite de riches mines de cuivre, de plomb, de fer, de zinc et autres métaux; bancs d'alun et de sel, carrières de pierre à bâtir, d'albâtre, de marbres de toutes sortes (parmi lesquels le beau marbre statuaire de Carrare et de Massa); plusieurs sources thermales et minérales. L'activité des habitants ne répond pas complètement à tant de ressources, surtout dans le centre et le midi. En général, l'agriculture est arriérée, le commerce et l'industrie peu développés; cependant l'Italie a une réputation universelle pour quelques branches spéciales, telles que les porcelaines et les faïences, les mosaïques, les instruments de musique, les cordes d'instruments, les tissus fins de paille dite l'Italie. Venise, Livourne, Trieste, Gènes, sont les villes les plus commerçantes. Les Italiens passent pour être dissimulés, déliants, indolents et superstitieux. Ils sont grands amateurs de spectacles et heureusement organisés pour la poésie, la musique et pour les arts du dessin: aussi les grandes villes d'Italie, Rome surtout, sont-elles célèbres par la multitude des monuments d'architecture, de peinture et de sculpture qu'elles réunissent, et qui attirent dans le pays une foule de visiteurs. — La langue italienne est celle des langues romanes qui se rapproche le plus de l'ancien latin: sa douceur si renommée est moins remarquable encore que sa richesse et son extrême flexibilité. Chaque région de l'Italie a son dialecte; les principaux sont le vénitien, le bergamasque, le napolitain, le corse; mais le dialecte classique est celui de la Toscane. Parmi les grands hommes qu'a produits l'Italie nous rappellerons seulement (laisant à part les anciens, qui pour la plupart appartiennent à Rome), les poètes Dante, Pétrarque, Arioste, le Tasse, Métastase, Alfieri; les politiques Machiavel, Vico, Beccaria, Filanzieri; les grands prosateurs Boccace, Guichardin, Davila; les grands peintres Raphaël, Léonard de Vinci, Titien, Tintoret, Corrège, les Carrache et Salvator Rosa; les grands architectes et sculpteurs Michel-Ange et Canova; les compositeurs Palestrina, Porpora et Pergolèse; les physiciens Galilée, Torricelli, Volta; les papes Grégoire VII, Sixte-Quint, Jules II et Léon X, etc. Le xvi<sup>e</sup> siècle, dans lequel vécut beaucoup de ces grands hommes, est connu sous le nom de *siècle de Léon X*, et est compté au nombre des quatre grands siècles littéraires.

*Géographie de l'Italie ancienne.* 1<sup>o</sup> *Sous la République romaine.* Dès le vi<sup>e</sup> siècle av. J.-C., l'Italie était divisée en trois grandes régions: la *Gaule Cisalpine* au N., l'*Italie proprement dite* au milieu, la *Grande-Grèce* au S. L'Italie proprement dite était bornée au N. par la *Macra*, l'Apennin et l'*Ufis*, à l'O. par la mer inférieure, au S. par le *Silarus* et le *Frento*, à l'E. par l'Adriatique, et se divisait en 7 contrées: l'*Etrurie* au N. O., l'*Pombrine* au N. E., le *Picenum* au S. E. de l'Ombrie, la *Sabine* au S. O. du Picenum et au S. de l'Ombrie, le *Latium* au S. de la Sabine, entre le Tibre et le Liris (Rome y était renfermée), la *Campanie* au S. du Latium, et le *Samnum* à l'E. de ces deux dernières (pour la Gaule Cisalpine et la Grande-Grèce, V. ces noms). — 2<sup>o</sup> *Sous l'Empire*, l'Italie fut divisée d'abord en 11 régions: 1<sup>o</sup> Gaule Cisalpine, 2<sup>o</sup> Ligurie, 3<sup>o</sup> Vénète, 4<sup>o</sup> Etrurie, 5<sup>o</sup> Ombrie (avec les *Senones*, etc.), 6<sup>o</sup> Sabine (avec les *Marsi*, *Peligni*, *Festini*), 7<sup>o</sup> Latium (avec la Campanie), 8<sup>o</sup> Samnium (avec les *Frentani*),

9° Apulie (avec la Peucétie et l'Iapygie). 10° Lucanie, 11° Brutium. — Dans le partage de l'empire romain qui eut lieu à la mort de Constantin (337), on donna le nom de *Préfecture d'Italie* à l'une des deux grandes divisions de l'empire d'Occident, qui comprenait même des pays situés hors de l'Italie. Cette préfecture était divisée en quatre diocèses : 1° le *diocèse d'Italie*, comprenant la *Vénétie* avec l'Istrie au N. E., l'*Émilie* au S. O., la *Flaminie* au S. E. de l'Émilie, la *Ligurie* à l'O. de la Vénétie, les *Alpes Cottiennes* au N. E., la *Rhétie 1°* et la *Rhétie 2°* au N.; 2° le *diocèse de Rome*, subdivisé en *Tuscie-et-Ombrie* au S. de l'Émilie; *Picenum* à l'E., *Sannium* au S., *Valérie* à l'O., *Campanie* au S. O. du Sannium, *Apulie-et-Calabre* à l'E., *Brutium-et-Lucanie* au S.; plus la Sicile, la Sardaigne et la Corse (le Latium formait un district particulier) ; 3° le *diocèse d'Illyrie*; 4° le *diocèse d'Afrique*. V. ces noms.

*Italie au moyen âge.* Sous Justin II, empereur d'Orient en 570, après la chute de l'empire romain d'Occident, l'Italie se trouvait partagée entre l'empire d'Orient et les Lombards. Les *possessions lombardes* comprenaient toute l'Italie septentrionale avec une partie de l'Italie centrale, et se divisaient en 36 duchés dont les principaux étaient ceux de Frioul, de Brescia, d'Ivrée, de Turin et de Pavie au N., de Toscane et de Spolète au centre, de Bénévent au S. L'empire romain d'Orient possédait les côtes septentrionales de l'Adriatique qui formaient l'*Exarchat de Ravenne*; la *Pentapole*, composée des cinq villes de Rimini, Pesaro, Fano, Sinigaglia et Ancône; *Tarente* et le *patriciat de Calabre*, les *duchés de Naples et de Rome*, les côtes de la *Ligurie* avec Gènes. — Au IX<sup>e</sup> s. Charlemagne constitua en faveur de son 2<sup>e</sup> fils Pépin le *Royaume d'Italie*, qui comprenait, avec l'Italie lombarde ou Lombardie, la Bavière et l'Allemagne ou Souabe méridionale. Il avait donné au pape l'Exarchat de Ravenne et la Pentapole qui formèrent depuis le Patrimoine de Saint-Pierre. — A partir du X<sup>e</sup> s., l'Italie, en proie à des révolutions perpétuelles, se partagea en un nombre infini de duchés et de comtés indépendants, qu'il est impossible d'énumérer. Du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle, la plupart des villes maritimes s'élevèrent en républiques, entre autres Venise, Gènes, Pise, Amalfi, et Naples; un grand nombre de villes libres de Lombardie formèrent dans le nord de l'Italie une confédération dite *Ligue lombarde*, à la tête de laquelle se trouvaient Milan et Pavie. L'agrandissement progressif des États de l'Église, les conquêtes des Normands dans l'Italie méridionale, la soumission de la Lombardie par les empereurs d'Allemagne, les guerres que se firent dans les États de Naples et de Sicile les maisons d'Anjou et d'Aragon, changèrent encore plusieurs fois les divisions de l'Italie (V. ci-après la notice historique).

*Italie moderne.* Avant 1789, on y distinguait : le royaume de Sardaigne, la république de Gènes, la république de Venise, le duché de Modène, le duché de Parme, le grand-duché de Toscane, les États de l'Église, le royaume de Naples. Depuis, l'Italie septentrionale, conquise par les Français en 1797, forma la *République Cisalpine* (V. ce nom), qui comprenait le Milanais, la république de Venise, les duchés de Modène et de Massa-Carrara et trois légations des États de l'Église. En 1804, la Savoie, le Piémont et le comté de Nice se trouvaient réunis à l'empire français dont ils formaient 7 départements. En 1805, la république Cisalpine prit le nom de *Royaume d'Italie*; ce royaume, accru successivement de diverses portions de territoire, finit en 1809 par compter 24 dép.

	Départements.	Chefs-lieux.
Au N. du Pô et à l'Ouest.	Agogna,	Novare.
	Oloa,	Milan.
	Lario,	Cômo.
	Adda,	Sondrio.
	Serio,	Bergame.
	Mella,	Brescia.
	Haut-Pô,	Crémone.
Mincio,	Mantoue.	

Au N. du Pô et à l'Est.	Adige,	Vérone.
	Haut-Adige,	Trente.
	Bacchiglione,	Vicence.
	Brenta,	Padoue.
	Adriatique,	Venise.
	Piave,	Bellune.
	Tagliamento,	Trévise.
Au S. du Pô.	Passeriano,	Udine.
	Crostolo,	Reggio.
	Panaro,	Modène.
	Reno,	Bologne.
	Bas-Pô,	Ferrare.
	Rubicone,	Forli.
	Metauro,	Ancône.
Musone,	Macerata.	
Tronto,	Fermo.	

En 1801, le grand-duché de Toscane fut érigé en *Royaume d'Etrurie*; mais en 1808 il fut compris dans l'empire français, auquel il donna 3 dép. (Méditerranée, Arno et Ombrone), tandis que les États de l'Église, déjà absorbés en partie par le royaume d'Italie, donnaient à l'empire français deux départements (Trasimène et Rome). — L'Italie méridionale continua de porter le titre de *Royaume de Naples*; elle renfermait les principautés indépendantes de Bénévent et de Ponte-Corvo, récemment créées. Les événements de 1814 changèrent cet état de choses et établirent en Italie les divisions suivantes, qui ont subsisté avec de légères modifications jusqu'à ces derniers années.

États. Capitales.

*Italie septentrionale.*

Royaume Sarde,	Turin.
Principauté de Monaco,	Monaco.
Royaume Lombard-Vénitien (à l'Autriche),	Milan.
<i>Italie centrale.</i>	
Duché de Modène,	Modène.
— de Parme,	Parme.
— de Lucques,	Lucques.
— de Massa-Carrara,	Massa.
Grand-duché de Toscane,	Florence.
États de l'Église,	Rome.
République de Saint-Marin,	Saint-Marin.

*Italie méridionale.*

Royaume des Deux-Siciles, Naples.  
*Italie actuelle.* Depuis 1860, l'Italie, dont le nom n'était plus actuel, selon le mot de Meiternich, qu'une *expression géographique*, forme un royaume unique, dont le roi de Sardaigne a été proclamé le chef, et qui comprend tous les États autrefois séparés, sauf Venise et Rome, avec ce qui a été maintenu des États de l'Église (Patrimoine de St-Pierre et Campagne de Rome). Le nouveau royaume avait été provisoirement divisé en 10 régions : Piémont, Ligurie, Sardaigne, Lombardie, Parmesan, Modenais, Romagne, Toscane, Naples, Sicile; il forme auj. (1864) 59 provinces.

*Histoire.* L'Italie, suivant les traditions romaines, fut d'abord appelée *Saturnie*, à cause de Saturne, qui, chassé de Crète par son fils Jupiter, y trouva un asile auprès de Janus, roi du pays, à qui il enseigna l'usage des lettres et de l'agriculture. Plus de 400 ans avant la guerre de Troie, une colonie d'Arcadiens vint s'établir en Italie, sous la conduite d'Énotrus, de qui le pays prit le nom d'*OEnotrie*. Italus, l'un de ses successeurs, lui donna celui d'*Italie*. Évandre, obligé de quitter le Péloponèse, y mena vers le XIII<sup>e</sup> s. av. J.-C. une nouvelle colonie d'Arcadiens, et bâtit la petite ville de *Pallanteum*, sur le mont appelé depuis Palatin. Peu de temps après, Énée, à la tête d'une troupe de Troyens qui avaient échappé à la fureur des Grecs, aborda à l'embouchure du Tibre, et ayant épousé Lavinie, fille du roi Latins, bâtit la ville de *Lavinium*. Quoi qu'il en soit de ces traditions, l'Italie primitive fut peuplée d'Aborigènes, de Pélasges (dits aussi Tyrrhènes et Sicules), de Liburnes, d'*Opici* ou Osques; elle reçut ensuite des Hellènes venant du continent grec, puis deux émigrations de conquérants gaulois (les *Cimbres* et ensuite les *Senones* et autres Celtes



compagnons de Bellovèse), et, entre ces deux émigrations, les Etrusques ou Rasena, qu'on fait descendre des monts de la Rhétie. Ceux-ci formaient un État fédératif, le plus puissant de l'Italie, quand Bellovèse arriva (v<sup>e</sup> siècle av. J.-C.). Dès lors commença leur décadence. Rome, fondée depuis 753, profita de cet affaiblissement pour soumettre la fédération tusque. Mais la révolution par laquelle elle expulsa Tarquin le Superbe (509 av. J.-C.) et s'érigea en république lui fit perdre le fruit de ses travaux et la recula pour 160 ans. Pendant ce temps les Gaulois au N., les Samnites au S., devenaient, avec les Romains, les plus fortes nations de la péninsule. Mais de 391 à 350 av. J.-C., les Gaulois épuisent inutilement leurs forces; puis de 343 à 267, Rome, par sa vaillance et sa ténacité, soumet non-seulement les Samnites, mais toute l'Italie du centre et du sud. L'Italie du nord, alors dite Gaule Cisalpine, fut subjuguée pareillement de 221 à 173, sauf quelques districts, et forma une province romaine. L'histoire de l'Italie entière se confond dès lors avec celle de Rome, dont elle suit les destinées. Après la chute de l'empire romain d'Occident (476), l'Italie appartient successivement aux Hérules (476-491), aux Ostrogoths (491-552), aux Grecs (552-568); puis, les Lombards survenant (568), elle fut partagée entre ceux-ci et l'empire d'Orient, de sorte qu'il y eut une *Italie lombarde* ou *barbare*, et une *Italie grecque* ou *romaine*; celle-ci fut gouvernée par un exarque, siégeant à Ravenne. En 726 les violences impolitiques de l'empereur grec Léon III l'Iconoclaste amenèrent un soulèvement : le duché de Rome devint une république sous la présidence des papes. Ceux-ci bientôt se trouvèrent pressés entre les exarques grecs de Ravenne et les rois lombards. Étienne III fut forcé d'appeler à son secours Charles Martel et les Francs. Cependant les Lombards s'agrandirent au S., où ils formèrent aux dépens des Grecs le duché de Bénévent (751); mais leur monarchie fut détruite à son tour par Charlemagne (774), et l'Italie se trouva divisée en trois parties : *Italie franque*, *Italie lombarde*, non relevant des Francs (réduite au duché de Bénévent), *Italie grecque*. Les papes, dans cet état de choses, n'étaient point pleinement souverains; ils relevaient de l'empereur. Après la mort de Charlemagne, l'Italie ne tarda point à former un royaume particulier, auquel la couronne impériale fut jointe à partir de 843. Cette couronne fut longtemps portée par un Carolingien; cependant, après la déposition de Charles le Gros, en 888, des princes italiens (Bérenger, Gui, etc.), essayèrent de se faire reconnaître rois d'Italie. Après l'extinction des Carolingiens d'Allemagne (911), ces princes restèrent indépendants; mais Othon I, en 962, rétablit la souveraineté de l'Allemagne sur l'Italie septentrionale; ses successeurs tentèrent même de conquérir l'Italie grecque. Henri III surtout (1039-1056) rendit les papes de plus en plus dépendants de l'empire. Grégoire VII, pape en 1073, rétablit la papauté dans son indépendance; il voulut même l'élever au-dessus des empereurs, en soulevant la querelle des *Investitures* (1077-1122). Dans le même temps, les Normands s'établirent dans l'Italie grecque, ravie aux empereurs d'Orient et aux Lombards de Bénévent, et préparèrent la création du royaume des Deux-Siciles, qui fut constitué dès 1131, en faveur de Roger I, comme fief du Saint-Siège. Bientôt éclate la guerre des Guelfes et Gibelins d'Italie (1161-1268). Après de longues luttes, les Guelfes l'emportent, les Allemands sont expulsés d'Italie, les villes lombardes et toscanes qui se sont érigées en républiques n'ont plus à craindre de maître de l'autre côté des Alpes. Mais alors presque toutes ont des tyrans indigènes; plus d'une fois les papes sont chassés de Rome, qui se constitue de nouveau en république. Peu à peu, au milieu de révolutions violentes, le destin de l'Italie s'assoint. En 1382, à la suite des *Vépres siciliennes*, le roy. des Deux-Siciles se scinde en deux royaumes (Naples et Sicile), que régissent deux dynasties rivales : cet état de choses dure jusqu'en 1504. Au N., Milan, au mains des Vis-

conti (1277-1447) et des Sforce (1447-1535), devient métropole d'un vaste duché. Le comte Vert (Amédée VI) donne une haute importance à la Savoie (1343-1383). Venise, dès le commencement du xiv<sup>e</sup> siècle, se fait conquérante en terre ferme. La maison d'Este règne à Ferrare, les Gonzague à Mantoue; Florence devient décidément l'État principal de la Toscane, et les Médicis commencent à y dominer. Les papes, après 70 ans de séjour dans Avignon (1309-1378), reprennent pied en Italie; Albornoz fait reconnaître l'autorité d'Innocent VI par presque tout l'État ecclésiastique. 1360. Cependant l'Italie ne peut se soustraire entièrement au joug de l'étranger. En vain le belliqueux pape Jules II (1503-1513) veut en chasser les *Barbares*; la France et l'Espagne se disputent ce beau pays; Charles VIII, Louis XII et François I essayent inutilement de l'asservir; l'Espagne l'emporte; mistress du roy. des Deux-Siciles dès 1505, elle fait du duché de Milan une de ses provinces (1540), et, tenant ainsi l'Italie au N. et au S., elle en organise le reste à son gré; Venise seule reste indépendante. Le xvii<sup>e</sup> siècle fait perdre à l'Espagne un peu de cette prépondérance; le xviii<sup>e</sup> la lui ravit presque entièrement : le Milanais et les Deux-Siciles passent entre les mains de l'Autriche (1706-1721); mais, de 1731 à 1735 et 1738, deux lignes cadettes de la maison de Bourbon d'Espagne obtiennent, l'une, Parme, l'autre, les Deux-Siciles, à la condition toutefois que jamais ces États ne seront réunis à la couronne espagnole. Les guerres de la Révolution française et surtout de l'Empire ébranlent pour quelque temps la face de l'Italie : en 1801, la Savoie et le Piémont sont réunis à la France; le Milanais, enlevé à l'Autriche, forme la république Cisalpine; l'Autriche est indemnisée par la cession de Venise avec ses États de Terre-Ferme; un prince d'Espagne reçoit le royaume d'Étrurie. En 1805, après la bataille d'Austerlitz, et par suite du traité de Presbourg, Venise et la Terre-Ferme sont réunies à la république Cisalpine, qui porte dorénavant le nom de Royaume d'Italie; Gènes est incorporée à l'empire français; le royaume de Naples, conquis par les armes françaises, échappe au roi Ferdinand IV, qui ne garde que la Sicile, et est donné par Napoléon, d'abord à Joseph, son frère (1806), puis à Murat, son beau-frère (1808). La reine d'Étrurie abdique en 1807, et ses États viennent grossir l'empire français; en même temps une partie de l'État romain vient accroître le royaume d'Italie, qui s'enrichit encore du Tyrol méridional (1809), tandis que Rome même et tout ce qui reste de l'État romain entrent dans l'empire français. Ainsi, hormis la Sicile qui conservait les Bourbons de Naples, et la Sardaigne qui reste à la maison de Savoie, toute l'Italie obéit à Napoléon à quatre titres différents : tout le nord-ouest jusqu'au Garigliano (moins la principauté de Lucques et de Piombino, donnée à sa sœur aînée Elisa) est censé empire français; tout l'est et les légations forment son royaume d'Italie, administré pour lui par Eugène son beau-fils, en qualité de vice-roi; Murat, son beau-frère, possède le royaume de Naples. Le pape avait été déposé comme les autres souverains. Mais après les événements de 1814, l'acte du congrès de Vienne (1815) rend au pape tous ses États; à la maison de Savoie, la Savoie, le Piémont, Nice, et y ajoute Gènes; à l'Autriche, le Milanais, plus Venise qui forment le roy. Lombard-Vénitien, et donne à deux princes autrichiens la Toscane et Modène; à Marie-Louise le duché de Parme et à un Bourbon de la maison de Parme le duché de Lucques. Murat garde Naples un instant; mais on le lui reprend pendant les Cent-jours (1815) pour le rendre à Ferdinand IV. L'Autriche avait droit de garnison dans plusieurs places des États romains, dominant toute l'Italie, et soutenant partout le pouvoir absolu. Cette domination ne tarda pas à devenir odieuse : menacée par la société secrète des *Carbonari* et par les écrivains les plus populaires; attaquée plusieurs fois par des insurrections qui furent violemment réprimés (1821, 31, 41), elle fut fortement ébranlée un instant en 1848. En cette an-

née la Sicile se soulève contre le roi de Naples et proclame son indépendance; Naples, Florence, Turin, se font donner des constitutions; Rome s'érige en république; Milan et Venise s'insurgent contre l'Autriche; Parme et Modène chassent leurs ducs; le roi de Sardaigne, Charles-Albert, se met à tête du mouvement et tient quelque temps l'Autriche en échec; mais bientôt, affaibli par la discorde des siens, il est battu à Novare (23 mars 1849), et prend le parti d'abdiquer. Le précédent état de chose est aussitôt rétabli partout, si ce n'est que les États sardes conservent leur constitution et leur gouvernement parlementaire. La tranquillité de l'Italie semblait assurée, lorsqu'en 1859 l'empereur d'Autriche envahit brusquement le Piémont. Repoussé par le roi de Sardaigne, au secours duquel était accouru l'empereur des Français, battu à Montebello, à Palestro, à Magenta et à Solferino, il perdit la Lombardie et vit expulser d'Italie tous les princes qui avaient embrassé sa cause. Après une vaine tentative de confédération, proposée dans les traités de Villafranca et de Zurich, et après la prodigieuse révolution opérée dans le royaume de Naples par le général Garibaldi, tous les États de l'Italie (sauf la Vénétie, laissée à l'Autriche, et Rome, avec les provinces voisines, où la France maintenait l'autorité du pape) s'unirent en 1860 pour former un royaume unique: Victor-Emmanuel, déjà roi de Sardaigne, fut proclamé *roi d'Italie* (mars 1861).

L'histoire de l'Italie a été écrite par Guichardin (complété par Botta), Cantù, Balbo, etc. Micali a donné l'*Hist. des anciens peuples de l'Italie*; Sismondi l'*Hist. des Républiques italiennes*. On doit à M. Zeller un bon résumé de l'*Hist. de l'Italie*.

**ITALIQUE** (École), nom donné à l'école de Pythagore, parce que ce philosophe enseigna en Italie, surtout à Crotona (vers 540 av. J.-C.). Cette école compte pour principaux disciples Ocellus, Timée, Archytas, Alcéméon, Philolaüs; plus tard, Apollonius de Tyane tenta de la régénérer. Le caractère de l'école italique est de s'adonner surtout à la spéculation et à l'abstraction, de tout expliquer par les nombres et les rapports numériques; elle professait en outre la morale la plus austère. Elle se fonda dans le Platonisme.

**ITALUS**, fils de Télégon (que les uns font roi d'Arcadie, les autres fils d'Ulysse), passa en Italie peu d'années après la prise de Troie, régna sur les Cénoréens, et laissa son nom à toute la contrée.

ITALUS (Jean). V. JEAN ITALUS.

**ITAPICURU**, riv. du Brésil, naît dans la Serra-de-Maranhao, et tombe dans la baie de San-Jozé, au S. E. de l'île de Maranhao; cours, 680 kil.

**ITARD** (J. M. Gaspard), médecin de sourds-muets, né en 1775 à Oraison (Basses-Alpes), mort en 1836, fut, dès 1799, attaché par Sicard à l'institution des Sourds-muets, acquit dans le traitement des maladies de l'ouïe une habileté qui lui valut une réputation européenne, et consigna les résultats de sa longue pratique dans son *Traité des maladies de l'oreille*, 1821 et 1842. Il légua une rente de 8000 fr. à l'institution des Sourds-muets pour la création d'une classe de perfectionnement, et une autre rente de 1000 fr. à l'Académie de médecine, dont il était membre, pour la fondation d'un prix triennal en faveur du meilleur mémoire sur l'art de guérir.

**ITCHIL**, anc. pachalik de la Turquie d'Asie, entre ceux de Konieh, de Marach, d'Alep, l'Anatolie et la Méditerranée, se composait de la partie orientale de l'anc. *Pamphylie* et de presque toute la *Cilicie*. Il forme à peu près l'eyalet actuel d'*Adana*.

**ITHAQUE**,auj. *Théaki*, dite aussi *Petite-Céphonie*, une des sept îles Ionniennes, entre Céphalonie et Ste-Maure; 58 kil. sur 8; 8000 hab.; lieu principal, Vathi (port sur la côte S. E.). Les îlots Kalamo, Kastus et Méganisi dépendent d'Ithaque. Montagnes escarpées: blé en petite quantité, huile, bon vin, raisin de Corinthe (on en récolte annuellement 2 000 000 de kilog.); porcs, chèvres; beaucoup de

poissons. — Ithaque formait jadis avec Dulichium le royaume d'Ulysse. On y reconnaît encore aujourd'hui plusieurs sites décrits par Homère dans l'*Odyssée*. Quant à son histoire, cette île a subi toutes les vicissitudes des îles Ionniennes.

**ITHOME**,auj. *Vorciano*, mont. et forteresse de Messénie, au N. O. de Messène. La forteresse fut longtemps le théâtre de la résistance des Messéniens aux Lacédémoniens et fut enfin prise l'an 724 av. J.-C., ce qui mit fin à la 1<sup>re</sup> guerre de Messénie.

**ITIROUP**, dite aussi *Ile des Étais*, une des Kouriles, dans la mer d'Okhotsk; 250 kil. sur 70. Les Japonais y avaient formé un établissement que les Russes détruisirent en 1807.

**ITUUS** ou *ICCIUS PORTUS*, port de la Gaule (Belgique 2<sup>e</sup>), chez les *Morini*, sur le *Fretum Gallicum*, vis-à-vis de *Dubris* (Douvres), dans la Bretagne. On est incertain sur son emplacement: Walckenaer le place à *Wissant*; d'autres plus au S., à *Ambleteuse*, à *Boulogne*; d'autres enfin plus au N., à *Calais* ou même à *Mardick*. M. de Charnacé le place avec plus de probabilité à la *Montoire*, entre les villages de Zudkerke et de Nordkerke.

**ITONK**, riv. de Normandie, naît à 9 kil. N. de Mortagne, près de La Trappe (départ. de l'Orne), arrose Evreux, et tombe dans l'Eure près des Vanches; cours, 110 k. Dans un espace de 5 kil., de Villaret à Gaudreville, son cours est souterrain.

ITOUROUP, une des Kouriles. V. ITRROUP.

**ITRI**, *Itrium*, v. d'Italie, dans l'anc. royaume de Naples (Terre de Labour), à 10 kil. S. E. de Fondi; 5000 hab. Gonzalve de Cordoue battit les Français près de cette ville en 1503.

**ITUNA**, riv. de la Bretagne romaine,auj. l'*Eden*. **ITURBIDE** (don Augustin), général mexicain, né en 1784 à Valladolid de Mechoacan (Mexique), d'une famille d'origine basque, combattit d'abord pour le gouvernement espagnol au Mexique et fut chargé du commandement en chef de l'armée du Nord (1816); mais, ayant été accusé de concussion, il donna sa démission, bien qu'il eût été absous par le vice-roi. En 1820, il se mit à la tête des *Indépendants*, prit Mexico, et à la suite de brillants succès, fit signer au vice-roi espagnol l'arrangement connu sous le nom de *Plan d'Iguala* (1821). Il se fit néanmoins proclamer empereur du Mexique en 1822, sous le nom d'*Augustin I*. Sa puissance fut de très-courte durée: tombé dès 1823, il se réfugia en Italie, puis à Londres. En 1824, il entra incognito au Mexique dans l'espoir de ressaisir la couronne; mais il fut arrêté dès son arrivée et fusillé.

**ITURÉE**, *Ituræa*, région de Palestine, au N. E., vers les sources des affluents de l'Hiéromax, avait beaucoup de montagnes. Ses habitants étaient bons archers et vivaient surtout de brigandages. Elle fut soumise par Aristobule I, et donnée par Auguste à Hérode, qui la réunit à la Judée, et la laissa après sa mort à un de ses fils, Hérode-Philippe.

**ITUZAINGO**, lieu situé sur les confins du Brésil et de l'Uruguay. Il s'y livra, en 1828, entre l'armée brésilienne et la Confédération Argentine, une bataille qui assura l'indépendance de l'Uruguay.

**ITYS**, fils de Térée, roi de Thrace, et de Progné, fut tué par sa propre mère qui le fit apprêter et servir à Térée dans un festin, afin de se venger de ce prince qui lui avait fait infidélité (V. TÈRÉE). Itys fut métamorphosé en faisan.

**ITZEHOE**, v. de Danemark (Holstein), ch.-l. de district, à 60 kil. S. O. de Kiel; 5600 hab. Siège des États du Holstein. Commerce maritime important; bateaux à vapeur pour Hambourg.

**IULE**, fils d'Ascagne et petit-fils d'Enée, né à Lavinium, passait pour être la tige de la famille romaine des *Julius*, à laquelle appartenait César. Virgile donne le nom d'Iule à Ascagne lui-même.

IUURUA, riv. de l'Amérique du S. V. JURUA.

**IVAN** ou JEAN I (Danilovitch) succéda en 1328 à Alexandre II dans les principautés de Vladimir, de

Moscou et de Novogorod : régna pendant 12 ans avec le titre de *grand-duc de Moscou*, sous la suzeraineté du khan des Tartares, et conçut, mais sans pouvoir le réaliser, le projet de réunir tous les petits États de la Russie en une seule monarchie. Il prit l'habit monastique à la fin de sa vie, et mourut en 1350.

IVAN II, 1353-59, était de mœurs pacifiques : cependant, il est le premier qui ait résisté aux Tartares.

IVAN III (Vasilievitch) régna de 1462 à 1505. Il soumit Novogorod (1471) et Kazan (1481), délivra son pays du joug des Tartares, et rassembla sous son sceptre toutes les parties de la Russie. Il introduisit la civilisation dans ses États, organisa l'administration civile et militaire, réforma la législation, régla l'ordre de succession au trône, appela auprès de lui les savants et les artistes étrangers et mérita ainsi le surnom de *Grand*, mais il ternit sa gloire par des actes de cruauté. Il épousa en 2<sup>e</sup> noces la princesse Sophie, nièce du dernier empereur byzantin, et prit le 1<sup>er</sup> le titre de *czar* avec l'aigle à deux têtes de Constantinople.

IVAN IV (Vasilievitch) monta sur le trône à l'âge de 4 ans, en 1533 : la régence fut donnée à sa mère, qui eut à soutenir une lutte sanglante contre les grands. Dès 1544, Ivan prit les rênes de l'État : il fit la guerre aux Tartares, à la Pologne, à la Suède, et fut tour à tour vainqueur et vaincu. Il exerça d'horribles cruautés sur les peuples conquis et sur ses propres sujets ; il tua de sa main son fils aîné : aussi le surnommait-on *le Terrible*. Cependant il avança les progrès du commerce et de la civilisation. Il adopta définitivement le titre de *czar* et y ajouta celui d'*autocrate*. Il mourut en 1584.

IVAN V (Alexiovitch), né en 1661, m. en 1696, était presque aveugle et privé de la parole ; il régna un moment (1682), mais de nom seulement, avec son frère Pierre I et sa sœur Sophie.

IVAN VI (Antonovitch), fut proclamé à la mort de sa tante Anne Ivanovna en 1740, à l'âge de trois mois, sous la régence du duc de Biren ; mais, en 1741, une faction puissante porta sur le trône Elisabeth, fille de Pierre le Grand. Le jeune Ivan fut enfermé en prison. Il avait déjà atteint l'âge de 23 ans, lorsqu'il fut massacré par ses gardiens, sous le règne de Catherine II (1762), à qui sa mort fut imputée.

IVAN-OZERO, c.-à-d. *lac d'Ivan*, lac de la Russie d'Europe (Toula), où le Nord prend naissance. Le canal du Don au Volga, entrepris par Pierre le Grand en 1697, devait partir de ce lac.

IVARY (Philippe), architecte, né à Messine en 1685, m. en 1735, étudia à Rome sous Ch. Fontana, construisit pour le duc de Savoie un grand nombre d'édifices, entre autres l'église du Mont-Carmel, et le splendide monastère de la Superge ; alla ensuite en Portugal et construisit à Lisbonne une église et un palais qui mirent le sceau à sa réputation.

IVERDUN, IVES. V. YVERDUN, etc.

IVIÇA, *Ibiza* en Espagnol, *Ebusus* en latin, île de la Méditerranée, la plus occid. des Baléares, 40 kil. sur 17 ; 22,000 hab. ; ch.-l. Iviça (bon port ; 5000 h.) Elle est couverte de montagnes et de bois, et arrosée par un grand nombre de ruisseaux. Climat doux et sain ; sol fertile : blé, vin, huile, lin, chanvre, coton, figues, amandes, caroubes, oranges et juncs. Salines considérables. — Cette île suivit le sort des autres

Baléares. Les Espagnols l'enlevèrent aux Maures en 1294 ; les Anglais l'occupèrent un instant en 1706.

IVOIRE (côte d'). Voy. DENTS (côtes des).

IVOVY. V. YVOY et CARIGNAN.

IVRÉE, *Eporedia* v. des États sardes, à 49 kil. N. de Turin, sur la Doire-Ballée, ch.-l. de prov. ; 9000 h. Evêché ; place forte. Filature de laine, de coton ; commerce de fromage. — Cette ville appartenait jadis à la Gaule Cisalpine et faisait partie du pays des Salasses. Les Romains y conduisirent une colonie sous le consulat de Marius. Au moyen âge, Ivrée fut le titre d'un marquisat célèbre (V. ci-après). Elle fut donnée en 1248 aux comtes de Savoie par l'empereur Frédéric. Elle fut souvent prise par les Français, notamment en 1641, 1701, 1796 et 1800. Annexée à l'empire français, elle fut jusqu'en 1814 le ch.-l. du dép. de la Doire.

IVRÉE (maison d'), célèbre maison d'Italie, eut pour fondateur Ansehaire, sorti des rois d'Arles, qui prit le titre de marquis d'Ivrée vers 870. Parmi les descendants d'Ansehaire, on cite surtout Bérenger II, son petit-fils, marquis d'Ivrée et roi d'Italie de 950 à 952, ainsi qu'Adelbert, fils de Bérenger, et duc de Lombardie, qui fut roi d'Italie avec son père (tous deux détrônés par Othon) ; enfin, Hardouin qui disputa l'Italie à l'emp. Henri II. 1002.

IVRY ou IVRY-LA-BATAILLE, bourg du dép. de l'Eure, sur l'Eure, à 16 kil. S. E. de Pacy-sur-Eure, 900 hab. C'est dans les env. que Henri IV battit les Ligueurs le 14 mars 1590. On a élevé sur le lieu de la bataille une pyramide, qui fut détruite pendant la Révolution, mais relevée par Napoléon en 1809.

IVRY-SUR-SEINE, bourg du dép. de la Seine, à 15 k. N. E. de Sceaux et à 5 kil. S. E. de Paris ; 7000 hab. Fours à chaux d'un grand produit ; caves naturelles qui servent d'entrepôt pour les vins ; usines nombreuses, verrerie, fabrique d'eau-forte et de coupe-rose, etc. Port, construit en 1842.

IWCY, bourg du dép. du Nord, à 9 kil. N. E. de Cambrai ; 3557 h. Station. Coutellerie, bonneterie.

IXION, roi des Lapithes, fit périr par surprise Déionée, son beau père, pour n'avoir pas à acquitter une dette contractée envers lui, et fut pour ce crime chassé de ses États. Personne ne voulant le purifier de ce crime, il ne trouva l'hospitalité que chez Jupiter, dont il excita la pitié. Mais là, il essaya de séduire Junon. Jupiter substitua à sa femme une nue à laquelle il donna la forme de la déesse. S'étant ainsi convaincu des projets criminels d'Ixion, il le précipita dans les Enfers, où il fut attaché sur une roue qui tournait sans cesse. Du commerce d'Ixion avec la Nue naquirent les Centaures. De Dia, sa femme, il avait eu Pirithoüs.

IXWORTH, *Icenorum oppidum*, v. d'Angleterre (Suffolk), à 12 kil. N. E. de Bury ; 1200 hab. On y a découvert beaucoup de monnaies romaines.

IZERNORE, ch.-l. de c. (Ain), à 11 k. N. O. de Nantua ; 1225 h. On y voit les vestiges d'une ville ancienne de même nom. Antiquités celtiques et romaines.

IZEDS (des), les génies bienfaisants dans la religion de Zoroastre, sont opposés aux *Ders* ou génies du mal. Ils ont été créés par Ormuzd et sont au nombre de 28. Ils viennent immédiatement après les sept Amehaspands, auxquels ils servent de ministres.

## J

N. B. Cherchez par I, G ou DJ les mots qui ne seraient pas ici.

JABÈS-GALAAD, v. de Palestine, dans la demi-tribu orient. de Manassé, au delà du Jourdain et au pied des monts Galaad. Elle fut détruite par les Israélites pendant la guerre contre les Benjamites.

parce qu'elle n'avait pas voulu se déclarer contre ces derniers. Saül y vainquit les Ammonites. Le tombeau de ce roi se voyait aux environs.

JABIN, nom de deux rois d'Asor (pays de Cha-

naan). Le 1<sup>er</sup> fut vaincu et mis à mort avec tout son peuple par Josué (1600 av. J.-C.). Le 2<sup>e</sup> réduisit les Israélites en captivité, et les tint esclaves pendant 20 ans (1416-1396); au bout de ce temps, les Israélites, conduits par Barac et Débora, secoururent le joug : Jabin périt en les combattant.

**JABLONOWSKI** (Stanislas), grand général de la couronne, castellan de Cracovie, d'une famille princière de Pologne, commandait l'aile droite de l'armée polonaise lors de la délivrance de Vienne en 1683. Sa fille Anne fut la mère du roi Stanislas Leszcynski; — Joseph-Alex. Jablonowski, 1712-77, a fondé à Leipzig une société d'histoire, dite *Jablonovienne*.

**JABLONSKI** (Dan. Ernest), théologien protestant, né à Dantzick en 1660, m. à Berlin en 1741, était petit-fils de Coménius. Il fut pasteur à Magdebourg, recteur du gymnase de Lissa, prédicateur du roi de Prusse, et travailla par ordre de ce prince à la réunion des communions protestantes. On a de lui un catéchisme, 1708, des *Sermons*, des traductions de R. Bentley et de Burnet, et une correspondance avec Leibnitz, en latin (publiée par Kappe; Leipsick, 1745), sur la conciliation des sectes protestantes. — Son fils, P. Ernest J., savant orientaliste, né à Berlin en 1693, m. en 1757, fit dès 1714 un voyage aux frais de son gouvernement pour faire des recherches sur la langue copte, devint à son retour professeur de théologie et pasteur de la commune calviniste de Francfort-sur-l'Oder, et publia un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels : *Disquisitione de lingua lycanica*, Berlin, 1714; *Pantheon Aegyptiorum, sive de Diis eorum commentarius*, Francf., 1750-52, 3 vol. in-8; *De Memnone statua*, 1753; *Institutiones historiae christianae*, 1753-56, et divers opuscules sur la langue et les antiquités égyptiennes, réunis à Leyde, par Water, 1804-13, 4 v. in-8.

**JABOK**, petite rivière de Palestine, sortait des monts de Galaad, traversait la tribu de Gad et tombait dans le Jourdain par la r. g.

**JACA**, *Jacca*, v. murée d'Espagne (Saragosse), ch.-l. de district, à 60 kil. N. d'Huesca, non loin de l'Aragon, et du col de Canfran (passage qui communique avec la France); 3500 hab. Evêché. Cathédrale, ancien château fort, construit en 1592. Lainages. — Cette v., jadis capit. des *Iaccetani*, fut prise par Caton l'Ancien en 195 av. J.-C. Elle fut longtemps la capit. de l'Aragon : elle avait des *fueros* d'une très-grande ancienneté. Philippe V lui accorda de grands privilèges, parce qu'elle avait pris parti pour lui pendant la guerre de la succession. Les Français occupèrent Jaca de 1808 à 1814. Dans la dernière guerre civile elle a été souvent prise et reprise par les Christianos et les Carlistes. — Le district de Jaca est montagneux et renferme de gras pâturages.

**JACATRA**, petit roy. de l'île de Java, entre les roy. de Bantam et de Chérifon et la mer : 250 kil. sur 200; 500 000 hab. Café, sucre, indigo, nids d'oiseaux, coton, etc. Aux Hollandais depuis 1619. Il tire son nom d'une v. de Jacatra, jadis très-importante, et qui occupait l'emplacement où a été depuis construite la v. actuelle de *Batavia*. V. ce mot.

**JACKSON** (André), président des États-Unis, né en 1767 dans la Caroline du S., m. en 1845, était d'origine irlandaise. Il prit part dès l'âge de 15 ans à la guerre de l'indépendance, fut, pendant quelques années, avocat général à Nashville (Tennessee), fit partie de la commission qui rédigea la constitution de l'État de Tennessee (1796), fut successivement sénateur de cet État (1797), juge de la cour suprême (1799) et bientôt après chef de la milice. Major général dans la guerre contre les Anglais (1812), il repoussa vigoureusement l'ennemi, conquit la Floride et remporta devant la Nouv.-Orléans, le 8 janv. 1815, une vict. qui mit fin à la lutte. Il repoussa avec le même succès les Indiens qui menaçaient le territoire de l'Union. Élu gouverneur de la Floride en 1821, il fut porté à la présidence par le parti démocratique en 1829 et réélu en 1833. Il sut empêcher

une scission imminente entre les États du Nord et ceux du Sud, et obtint de Louis-Philippe (1835) une indemnité de 25 millions pour dommages causés au commerce des États-Unis pendant les guerres de l'Empire. En 1833, il provoqua, par la suppression de la banque de New-York, une effroyable crise financière.

**JACMEL**, v. et port de l'île d'Haïti, dans le dép. de l'Ouest, à 44 kil. S. O. de Port-Républicain, sur la côte S. et à l'emb. d'une rivière de même nom; 6000 hab. Commerce actif.

**JACOB**, patriarche hébreu, né en 2206 av. J.-C. (1836, selon la chronologie vulgaire), était le 2<sup>e</sup> fils d'Isaac et de Rébecca. Il acheta d'Esau, son frère aîné, son droit d'aînesse, et lui enleva par ruse la bénédiction paternelle. Craignant ensuite la colère d'Esau, il se réfugia en Mésopotamie, chez son oncle Laban. En chemin, il eut, à Béthel, un songe dans lequel il vit les anges descendre et monter une échelle mystérieuse qui allait au ciel, et entendit Dieu lui promettre qu'il serait le père d'une race innombrable. Arrivé chez Laban, il le servit pendant 2 fois 7 ans et épousa successivement ses deux filles, Lia et Rachel. Il retourna ensuite dans son pays en s'échappant furtivement de chez son beau-père. Au milieu de la route, il rencontra un ange sous une forme humaine, luita avec lui la nuit entière, et demeura victorieux. Depuis ce temps Jacob porta le surnom d'Israël (*fort contre Dieu*), que l'ange lui avait donné. Peu après, ayant su qu'Esau venait l'attaquer suivi de 400 hommes, il alla au-devant de lui et l'apaisa par sa soumission et ses présents. Il s'arrêta d'abord à Sichem, puis se fixa à Béthel, où il eut la douleur de se voir enlever son fils chéri Joseph, que ses frères vendirent par jalousie. Mais quelques années après, il apprit que ce fils vivait en Égypte, où il était ministre de Pharaon, et il se rendit près de lui (2076). Pharaon le combla de biens, et lui donna la terre de Gessem, où il s'établit avec ses enfants. Il mourut env. 17 ans après, âgé de 147 ans. Il avait eu de Lia 6 fils, Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar et Zabulon, et une fille, Dina; de Bala et de Zelpha, 4 fils, Dan, Nephtali, Gad et Aser, et enfin de Rachel, ses 2 derniers fils, Joseph et Benjamin. De ses 12 fils, 10 donnèrent leur nom à dix des douze tribus; les deux fils de Joseph, Éphraïm et Manassé, devinrent chefs des deux autres tribus. Quant à Lévi, il fut le chef des *Lévites*, qui étaient voués au culte et répartis dans tout le territoire.

JACOB ZANZALE. V. ZANZALE (Jacob).

**JACOB**, chef des Pastoureaux. V. PASTOUREAUX.

**JACOB DE ST-CHARLES** (le P. Louis), bibliographe, de l'ordre des Carmes, né à Chalon-sur-Saône en 1608, m. en 1670, fut chapelain d'Achille de Harlay, et bibliothécaire du cardinal de Retz. Ses principaux ouvrages sont : *Bibliotheca pontificia*, Lyon, 1643 et 1647 (jusqu'à Urbain VIII); *Traité des plus belles Bibliothèques*, Paris, 1644; *Bibliotheca Parisina* (pour les années 1643-1650); *Bibliotheca Gallica universalis* (pour les années 1643 à 1653).

**JACOB** (Louis Léon, comte), marin français, né à Tonnay-Charente en 1768, m. en 1854, fut nommé lieutenant de vaisseau en 1794 et capitaine en 1803; inventa en 1805 les signaux sémaphoriques; fut chef de la marine à Naples en 1806, devint contre-amiral en 1812, et défendit Rochefort contre la flotte anglaise en 1814. Disgracié au retour des Bourbons, il fut rappelé au service en 1820, gouverna la Guadeloupe de 1823 à 1826, fut nommé en 1827 vice-amiral, puis préfet maritime à Toulon et organisa en cette qualité les expéditions de Morée et d'Alger. Après 1830, il fut élevé à la pairie (1831) et fut un instant ministre de la marine (1834).

**JACOB** (Fréd. Henri), philosophe allemand, né à Dusseldorf en 1743, m. à Munich en 1819, occupa plusieurs places dans l'administration, fut conseiller privé à Dusseldorf, et devint en 1804 conseiller de Bavière et président de l'Académie des sciences de Munich. Il a publié un grand nombre d'ouvrages de

philosophie et de littérature. Comme philosophe, il fut un des adversaires de Kant, et proposa une doctrine mystique qui fondait toute connaissance philosophique sur le sentiment, sorte d'instinct par lequel l'âme atteint immédiatement les vérités les plus importantes, Dieu, la Providence, l'immortalité de l'âme. Ses principaux ouvrages sont : *Lettres sur la doctrine de Spinoza*, Breslau, 1785; *De Hume et de la foi, ou de l'Idéalisme et du Réalisme*, 1787; *Lettre à Fichte*, 1799. Il est aussi l'auteur du célèbre roman de *Wold-mar*, dans lequel il combattit la morale de l'intérêt personnel. Ses *Oeuvres* ont été publiées à Leipsick, 1819-20, 6 vol. in-8.

JACOBI (Jean George), poète allemand, frère aîné du précéd., né en 1740 à Dusseldorf, m. en 1814, était chanoine d'Halberstadt, et professa successivement l'éloquence à Halle et à Fribourg en Brisgau. Il publia, de 1774 à 1756 et de 1803 à 1811, avec le concours des principaux littérateurs de l'Allemagne, un journal littéraire intitulé *l'Iris*; il écrivait en même temps dans le *Mercur allemand* et dans la *Biblioth. allemande des Belles-lettres*. Il a composé des épitres en vers, des cantates, des comédies, des fables, etc. Il avait pris pour modèle Gresset, Chapelain et Chaulieu; on estime son *Voyage d'hiver*, traduit par Armandy, Lausanne, 1796. Ses *Oeuvres compl.* ont été publiées à Zurich, 1807-13 et 1825, 4 vol. in-8.

JACOBI (Ch. Gust.), célèbre mathématicien, né à Potsdam en 1804, m. en 1851, enseigna les mathématiques dès 23 ans à Königsberg en qualité de professeur agrégé, puis à Berlin, devint membre de l'Académie des Sciences de cette ville en 1842, puis associé de l'Institut de France. On lui doit, entre autres ouvrages importants : *Fundamenta novæ theoriæ functionum ellipticarum*, Königsberg, 1829; *Canon arithmeticus*, Berlin, 1829, et une foule de *Mémoires*, épars dans divers recueils. Ses *Oeuvres* ont été réunies à Berlin, 1846-51, 2 vol. in-4.

JACOBLINS, nom donné en France à l'Ordre des Dominicains, parce que leur premier couvent à Paris fut établi rue St-Jacques (1219). Ils avaient aussi rue St-Honoré (sur l'emplacement du marché St-Honoré actuel) un couvent qui devint célèbre dans la Révolution comme siège du fameux club des Jacobins.

JACOBS (club des), société populaire, formée dès 1789, à Versailles, fut d'abord connue sous le nom de *club Breton*, parce qu'elle avait été créée par des députés de la Bretagne. Quand l'Assemblée nationale eut été transférée à Paris, le club s'y transporta aussi, mais en se renouvelant, et prit alors le titre de *Société des Amis de la Constitution*. On lui donna vulgairement le nom de *club des Jacobins*, parce qu'il se réunissait dans l'ancien couvent des Jacobins de la rue St-Honoré. Ce club fut bientôt dirigé par les députés de l'opinion la plus avancée; il étendit ses ramifications par toute la France et exerça la plus funeste pression sur l'opinion publique. On y discutait à l'avance les questions qui devaient être proposées à l'Assemblée nationale et on préparait les nominations et les résolutions. Robespierre en fut longtemps le chef. Ce club fut le principal instigateur des insurrections et des crimes qui souillèrent le règne de la Convention; il fournit le personnel de la trop fameuse Commune de Paris, et se signala tellement par son exaltation révolutionnaire que l'on a depuis étendu le nom de *Jacobins* à tous les démagogues. La chute de Robespierre mit un terme à la domination des Jacobins et leur club fut fermé le 21 brumaire an III (11 nov. 1794). Ils essayèrent de se reconstituer à la fin du Directoire, mais le 18 brumaire les dispersa pour toujours.

JACOBITES, secte religieuse de l'Orient, qui eut pour chef Jacob Zanzale, évêque d'Edesse en 541, ne reconnaissait en J.-C. qu'une seule nature, la nature divine (V. MONOPHYTES). Elle s'est continuée jusqu'à nos jours dans différentes parties de l'Asie, particulièrement en Syrie, en Éthiopie et en Arménie. Son chef réside à Kara-Amid, capitale du Diarbé-

kir. Les Coptes (Égypte) sont encore aujourd'hui en grande partie Jacobites. Ces sectaires se marquaient autrefois le front d'une croix, avec un fer chaud.

Le nom de *Jacobites* a aussi été donné, en Angleterre, aux partisans de Jacques II et de son fils Jacques III, après la révolution de 1688.

JACOBS (Christ. Fréd. Wilh.), savant helléniste, né à Gotha en 1764, m. en 1847, était fils d'un avocat et fut élève de Heyne et de Schütz. Professeur à Gotha dès 1785, il fut appelé à Munich en 1807 pour y professer la littérature ancienne et y faire l'éducation du prince royal, mais il revint à Gotha en 1810 et fut nommé directeur de la bibliothèque ducale. Il était membre de la plupart des académies de l'Allemagne et associé de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de France. On lui doit d'excellents travaux sur *Euripide*, *Philostrate*, *Athènes*, *Élien*, *Stobée*, *Longus*, *Achille Tatius*, *Tzetzès*, dont il épura les textes; une *Chrestomathie grecque* et une *Chrestomathie latine*, devenues classiques; mais il est surtout connu par son édition critique de *l'Anthologie grecque*: ce vaste monument, qui se compose de 13 vol. in-8, en y comprenant ses *Animadversions*, parut à Leipsick de 1794 à 1814; il le compléta par *l'Anthologie de Constantin Céphalas*, publiée d'après un manuscrit de Gotha, 3 vol. in-8, 1813-1817. Jacobs a traduit avec élégance en allemand une partie de *l'Anthologie*, ainsi que les œuvres de Longus, de Philostrate, d'Héliodore, d'Élien, de Velléus Paterculus. Il a en outre composé une série de romans philosophiques et de contes pour l'enfance.

JACOPONE, vieux poète ascétique italien, né à Todt au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, mort en 1306, exerça d'abord la profession d'avocat. Ayant perdu sa femme, il entra chez les Frères Mineurs. Il resta de lui des *Cantiques spirituels* (recueillis à Venise, 1617, in-4), parmi lesquels on remarque le *Stabat Mater*, que d'autres attribuent à Innocent III.

JACOTOT (Joseph), instituteur, né à Dijon en 1770, mort à Paris en 1840, était avant la Révolution professeur d'humanité au collège de Dijon. En 1791, il s'engagea dans le bataillon de la Côte-d'Or et fut nommé capitaine d'artillerie. Lors du rétablissement des études, il fut rappelé à l'école centrale de Dijon, professa successivement le latin, les mathématiques et le droit, devint, sous l'Empire, secrétaire du ministre de la guerre, puis sous-directeur de l'école polytechnique, et fut pendant les Cent-Jours membre de la Chambre des Représentants. Il quitta la France lors de la 2<sup>e</sup> Restauration (1815), se retira en Belgique, fut nommé professeur de littérature française à l'Université de Louvain, puis directeur de l'école militaire de Belgique, et ne reentra en France qu'en 1830. Il attira l'attention publique dès 1818 en annonçant une méthode d'enseignement universel par laquelle il se proposait d'*émanciper les intelligences*: il prétendait que tout homme, tout enfant, est en état de s'instruire seul et sans maître, qu'il suffit pour cela d'apprendre à fond une chose et d'y rapporter tout le reste; que le rôle du maître doit se borner à diriger ou à soutenir l'attention de l'élève; en conséquence il proscrivait les *maîtres explicateurs*. Il proclamait certaines maximes paradoxales qui ont été vivement critiquées: *Toutes les intelligences sont égales; Qui rent peut; On peut enseigner ce qu'on ignore; Tout est dans tout*, etc. On a de lui un *Cours d'Enseignement universel*, savoir: *Langue maternelle*, Louvain, 1823; *Langue étrangère*, Paris 1829; *Mathématiques; Musique*; etc. La méthode Jacotot donna lieu à une vive polémique: elle eut des enthousiastes qui tombèrent dans des exagérations ridicules, et des détracteurs qui ne furent pas toujours justes. — Peintre. V. JACOTOT.

JACQUARD (Jos. Marie), célèbre mécanicien, né à Lyon en 1752, m. en 1834, fils d'un ouvrier *tireur de lacs*, fut longtemps ouvrier lui-même. Avant lui, les machines à tisser, chargées de cordes, de pédales, etc., rendaient nécessaire au tisserand l'adjonction de

compagnons servants : le *métier à la Jacquard* l'en affranchit, lui permit de suffire seul au rouage, et lui épargna des travaux pénibles ou insalubres. Cette invention, dont la 1<sup>re</sup> idée date de 1801, ne s'établit pas sans obstacle, les ouvriers n'y voyant d'abord qu'un moyen de leur enlever leur travail; ce fut seulement en 1812 que l'usage en devint peu à peu général à Lyon. Jacquard qui, par patriotisme, avait refusé les offres les plus avantageuses de l'étranger, eut enfin la satisfaction de voir son mérite reconnu par toutes les villes manufacturières de la France. Il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1819 et passa ses dernières années à Oullins, près de Lyon. La ville de Lyon, qui lui faisait une pension depuis 1806, lui a élevé une statue sur la place de Sathonay en 1840.

**JACQUELINE**, comtesse de Hollande, fille de Guillaume VI, comte de Hollande, et de Marguerite de Bourgogne, épousa en 1415 Jean de Touraine, resta veuve deux ans après, et succéda en 1417 à son père Guillaume VI; elle épousa en secondes noces Jean IV, duc de Brabant, son cousin. Sa couronne lui ayant été enlevée par Jean de Bavière, son oncle, sans que son époux fit rien pour la défendre, elle se réfugia en Angleterre, y épousa le duc de Gloucester, et revint en Flandre avec une armée; elle y fut prise, mais elle parvint à s'échapper, et, à la mort de Jean de Bavière (1425), elle remonta sur le trône. Elle en fut de nouveau chassée par le duc de Bourgogne, 1433, et mourut en 1436, après s'être mariée une 4<sup>e</sup> fois.

JACQUELINE PASCAL. V. PASCAL.

**JACQUEMONT** (Victor), voyageur au Muséum d'histoire naturelle, né à Paris en 1801, fut chargé en 1828 d'explorer l'Inde, parcourut l'Himalaya, le Thibet, pénétra jusqu'à Lahore, où il fut accueilli par le roi Runjet-Sing, visita le Cachemire, le Pendjab, et mourut à Bombay en 1832, des suites d'une fièvre contractée en herborisant dans l'île empestée de Salsette. On a imprimé sa *Correspondance pendant son voyage dans l'Inde*, Paris, 1834, 2 v. in-8, ainsi que son *Voyage dans l'Inde*, 1832-43, 6 v. in-4. Ces ouvrages, aussi remarquables par le talent de l'écrivain que par la science du naturaliste, offrent le plus grand intérêt.

**JACQUERIE** (la), faction qui ravagea la France pendant la captivité du roi Jean en Angleterre (1357), était composée de paysans révoltés contre leurs seigneurs et avait pour chef un certain Guillaume Caillet, surnommé *Jacques Bonhomme*, d'où elle prit son nom. Elle se forma d'abord dans le Beauvaisis et se répandit bientôt dans toute l'Île-de-France et les provinces voisines, attaquant les châteaux et exerçant contre leurs maîtres toutes sortes de violences. Les bourgeois des villes s'unirent aux seigneurs pour exterminer les *Jacques*. Ces bandes furent taillées en pièces par le comte de Foix et par le capitaine de Buch (1258). M. Siméon Luce a donné l'*Hist. de la Jacquerie*, 1860.

**JACQUES** (S.), *Jacobus*, le *Majeur* (c.-à-d. le plus âgé, par rapport au suivant), un des 12 apôtres, fils de Zébédée et frère de S. Jean l'Évangéliste, était d'abord pêcheur. Il s'éloigna de Jérusalem lors de l'arrestation de J.-C., mais il y revint après la mort du Sauveur, et prêcha la foi avec tant de zèle qu'Hérode-Agrrippa le fit mettre à mort, 44. Selon une tradition répandue, S. Jacques aurait prêché la foi en Espagne; et, après son martyre, son corps, mis dans une barque et abandonné à la mer, aurait été déposé sur la côte de la Galice près du lieu appelé depuis St-Jacques de Compostelle. Les habitants de cette ville l'ont en grande vénération, et prétendent posséder son corps, qu'ils conservent dans leur cathédrale. L'Église hon. ce saint le 24 juillet. Il est le patron de l'Espagne.

**JACQUES** (S.), le *Mineur* (c.-à-d. le Jeune), frère de S. Simon et de S. Jude, fut le 1<sup>er</sup> évêque de Jérusalem et mérita d'être surnommé le *Juste*. Il périt assommé par le peuple à l'instigation du grand prêtre Ananus, l'an 62. Il était cousin germain de Jésus, ce qui le fait quelquefois appeler dans le Nouveau-Testament frère du Seigneur. On a de lui une *Épître aux douze tribus* et un discours au concile de Jérusalem (dans les

*Actes des Apôtres*). L'Église l'honore le 1<sup>er</sup> mai, avec S. Philippe.

**JACQUES** (S.) de Compostelle. V. **JACQUES LE MAJEUR** et **SAINT-JACQUES** (ville).

**JACQUES** ou **JAYME** I, roi d'Aragon, surnommé le *Conquérant* ou le *Belliqueux*, né à Montpellier en 1206, commença à régner en 1213, battit les Maures, conquit sur eux le roy. de Valence et les Baléares (1229), eut plusieurs querelles avec les papes, obtint, par le traité de Corbeil (1256), la renonciation de S. Louis aux comtés de Barcelone et de Roussillon et à la seigneurie de Montpellier, et mourut à Xativa en 1276. Il avait écrit lui-même la chronique de son temps. Il laissa deux fils qui régnèrent, l'un sur l'Aragon, sous le nom de Pierre III, l'autre sur Majorque, sous le nom de Jacques I. — II, le *Juste*, roi d'Aragon, 2<sup>e</sup> fils de Pierre III et petit-fils de Jacques I. Avant de monter sur le trône d'Aragon, il avait gouverné pour son père la Sicile, que ce prince venait de conquérir, et avait lui-même régné sur cette île après la mort de son père (1285). Son frère aîné, Alphonse III, roi d'Aragon, étant mort en 1291, il quitta la Sicile, dont il laissa la vice-royauté à Frédéric, son frère puîné, et vint régner sur l'Aragon. Ayant épousé en 1295 une fille de Charles II, de la maison d'Anjou, il céda à ce prince ses prétentions sur la Sicile au préjudice de son propre frère Frédéric. Il confirma en 1325 les privilèges des Aragonais, et mourut en 1327.

**JACQUES** ou **JAYME** I, roi de Majorque, fils puîné de Jacques I, roi d'Aragon, né à Montpellier en 1248, m. en 1311, reçut de son père en 1262, sous le titre de royaume de Majorque, les îles Baléares, le comté de Roussillon et la seigneurie de Montpellier, et força son frère aîné, Pierre III, à lui confirmer cette donation; mais il fut toujours en guerre avec lui, ainsi qu'avec ses deux neveux, Alphonse III et Jacques II, fils et successeurs de Pierre III. — II, roi de Majorque et prince titulaire d'Achaïe, petit-fils du préc., succéda à D. Sanche son oncle en 1324. Il s'aliéna la France en contestant à Philippe de Valois la suzeraineté de Montpellier. Celui-ci le laissa dépourvoir des îles Baléares par Pierre IV d'Aragon et le força à lui vendre le comté de Montpellier, sa dernière possession. Jacques II fut tué en 1349, au moment où il tentait une descente dans l'île de Majorque. — III, fils de Jacques II, fut pris dans le combat où périt son père. Il s'échappa de sa prison, obtint la main de Jeanne I, reine de Naples (1362), fit d'inutiles efforts pour reconquérir ses États, et mourut sans postérité en 1375.

**JACQUES** I, roi d'Écosse, fils de Robert III, né en 1391, était en captivité chez les Anglais quand son père mourut, en 1406. Le royaume fut gouverné par son oncle, le duc d'Albany, qui ne fit rien pour le délivrer. Il ne put recouvrer sa liberté qu'en 1423. Jacques sévit contre les grands qui commettaient impunément toutes sortes d'injustices, mais il se fit par là des ennemis irréconciliables; ils conspirèrent contre lui et l'assassinèrent, en 1437. Ce prince cultivait les lettres; on a de lui un poème allégorique, la *Complainte royale*, qu'il composa pendant sa captivité, et des pièces de poésie, dans lesquelles il décrit les occupations et les divertissements des Écossais; elles ont été publiées sous le titre de *Restes poétiques de Jacques I*, Edimbourg, 1783. — II, fils du préc., né en 1430, n'avait que 7 ans quand il monta sur le trône. Pendant sa minorité, le pouvoir fut exercé par Alexandre Livingston et par le chancelier Crichton. Devenu majeur, il poursuivit les desseins de son père contre la noblesse, ordonna plusieurs exécutions et tua lui-même un comte de Douglas. Cette conduite excita quelques troubles, mais il sut les apaiser. Il périt en 1460, au siège de Roxburgh, frappé par les éclats d'un canon qu'il essayait. — III, fils du préc., régna de 1460 à 1488. Il se laissa gouverner par des favoris, et mécontenta les nobles, qui marchèrent contre lui, conduits par son frère, Alexandre d'Albany. Il parvint une première fois à conjurer l'orage; mais s'étant porté de nouveau au mêmes excès, les principaux feuda-

taires se révoltèrent une seconde fois, mirent à leur tête son fils aîné (Jacques IV), et lui livrèrent à Bannockburn une bataille dans laquelle il périt. — iv, fils du préc., lui succéda à 16 ans, en 1488, défit les nobles révoltés, fit la guerre à Henri VII et à Henri VIII, rois d'Angleterre, se ligua avec Louis XII contre les Anglais, et fut tué à la bat. de Flodden, livrée à Henri VIII (1513). Il avait épousé en 1503 Marguerite, fille du roi d'Angleterre. Henri VII : ce mariage donna naissance aux droits de Jacques VI sur la couronne d'Angleterre. — v, fils du préc., n'avait qu'un an à la mort de son père (1513). Il prit les rênes du gouvernement à l'âge de 13 ans, et se ligua avec François I, roi de France, contre Charles-Quint. François lui donna en mariage Madeleine, sa fille aînée (1536). Après la mort de cette princesse, Jacques épousa Marie de Lorraine, fille de Claude, duc de Guise (1539), dont il eut Marie-Stuart. Jacques mourut en 1542, laissant la couronne à Marie Stuart. C'était un prince vertueux, ami de la paix et de la religion.

JACQUES I, roi d'Angleterre, né en 1566, fils de Marie Stuart et de H. Darnley, régna d'abord en Ecosse sous le nom de Jacques VI, et fut proclamé roi presque en naissant par suite de l'abdication forcée de sa mère (1567). L'Ecosse fut gouvernée pendant sa minorité par son oncle le comte de Murray et par son grand-père le comte de Lennox. Jacques avait des droits sur la couronne d'Angleterre par le mariage de Marguerite, fille de Henri VII, avec Jacques IV, son grand-père : il fut en conséquence reconnu par les Anglais à la mort d'Élisabeth (1603). Il prit le titre de *roi de la Grande Bretagne* et fit tous ses efforts pour opérer la réuni. définitive des deux royaumes. Comme il était fort hostile aux Catholiques, il se forma contre lui, en 1605, un complot, dit *Conspiration des Poudres*, qui faillit le faire périr avec le Parlement tout entier : il bannit par suite de cet événement les Jésuites, qu'on accusait d'y avoir pris part, et fit décréter par le Parlement la formule du *serment d'allégeance* qui refusait au pape tout droit de déposer les rois et de délier les sujets du serment de fidélité. D'une humeur très-pacifique, il laissa l'Autriche dépouiller de ses États l'Électeur Frédéric V, mari de sa fille Elisabeth (1621-23). Il maria son fils aîné, Charles I, à Henriette de France, fille de Henri IV (1625), et mourut peu après. Ce prince eut d'indignes favoris, parmi lesquels on cite Robert Carr, duc de Somerset, et Villiers, duc de Buckingham, qui prirent sur lui le plus funeste ascendant. Il prétendit au pouvoir absolu, voulut, au mépris de la constitution, gouverner sans le Parlement, et prépara ainsi la révolution qui éclata sous son successeur. Du reste, il possédait une grande instruction et était surtout versé dans la théologie : ses flatteurs l'avaient surnommé *le Salomon de l'Angleterre*. Il a laissé quelques écrits, entre autres le *Basileon d'oron* ou *Dou royal*, un *Commentaire sur l'Apocalypse* et des *Méditations sur l'Oraison dominicale*.

JACQUES II, roi d'Angleterre, 2<sup>e</sup> fils de Charles I, né en 1633, fut d'abord connu sous le nom de duc d'York. Il vécut en Hollande et en France pendant le protectorat de Cromwell. Il rentra en Angleterre avec son frère Charles II lors de la Restauration, et fut appelé, malgré une longue et vive opposition, à lui succéder (1685). Il s'était converti au Catholicisme en 1654, pendant son séjour en France, et, quoiqu'il eût juré en montant sur le trône de ne rien entreprendre contre la religion de l'État, il fut accusé de partialité pour les Catholiques; ce qui excita un mécontentement universel. Plusieurs cons. irations éclatèrent contre lui; il vainquit et mit à mort le duc de Monmouth et le comte d'Argyle, qui s'étaient mis à la tête des rebelles (1685); mais quelques années après, il fut détrôné par son gendre, Guillaume, prince d'Orange et stathouder de Hollande, que les mécontents avaient appelé en Angleterre (1688). Battu sur terre à la Boyne en Irlande, et sur mer à la Hogue, il fut, malgré les secours de Louis XIV, forcé de quit-

ter l'Angleterre; sa famille tenta vainement depuis de remonter sur le trône. Jacques vint se fixer à St-Germain, près de Paris; il y tint une petite cour et y mourut en 1701, léguant ses prétentions à son fils Jacques Stuart, dit le *Chevalier de St-George*.

JACQUES (BAULOT, dit *Frère*), lithomiste, né en 1651, près de Lons-le-Saulnier, mort en 1714, perfectionna la taille et inventa un nouveau procédé qu'il appliqua avec le plus grand succès en France, en Allemagne et en Hollande. Sa méthode est celle qu'on appelle à tort *taille anglaise*, *taille de Rau*.

JACQUES BONHOMME. V. JACQUERIE.

JACQUES CŒUR. V. CŒUR.

JACQUES DEL'ÉPÉE (ordre de St-), ordre militaire institué vers 1170, sous Ferdinand II, roi de Léon et de Castille, pour défendre contre les attaques des Maures les pèlerins qui se rendaient à St-Jacques de Compostelle. C'est le plus considérable des ordres militaires d'Espagne. Il avait son principal siège à Celès en Castille. Sous Ferdinand V, en 1493, la grande maîtrise de l'ordre fut réunie à la couronne d'Espagne. L'habit consiste en un manteau blanc, avec une croix rouge, faite en forme d'épée, fleurdélysée par le pommeau et les croisons.

JACQUES DE HAUT-PAS (ordre de St-), ordre de religieux hospitaliers, institué en Italie vers 1260, pour faciliter aux pèlerins le passage des rivières, en leur fournissant des bacs. Ils formaient une congrégation dont le ch.-l. était l'hôpital de St-Jacques du Haut-Pas, sur l'Arno, dans le diocèse de Lucques. Cet ordre se multiplia surtout en France, où le pape nomma en 1286 un commandeur général qui résidait à Paris (rue St-Jacques, à l'hôpital de St-Jacques du Haut-Pas). Il fut supprimé en 1672 et réuni à l'ordre de St-Lazare.

JACQUIER (Franc.), mathém., savant mathématicien, né à Vitry-le-François en 1711, mort en 1788, professa l'écriture Sainte au collège de la Propagande à Rome, puis la physique expérimentale et les mathématiques au collège Romain. Il a laissé des commentaires fort estimés sur les *Principia mathematica* de Newton (en société avec le P. Th. Leseur), Genève, 1740-1742, 3 vol. in-4; *Institutiones philosophicæ*, Rome, 1757, 6 vol. in-12; des *Éléments du calcul intégral*, en français, Parme, 1768, 2 v. in-4; *Trattato intorno la sfera*, 1775, etc.

JACZY, riv. du Brésil, sort des monts de San-Ignacio, dans la prov. de Rio-Grande, coule à l'E., et tombe dans le lac dos Patos, après un cours de 450 kil. Affluents : le Vaccary, le Pardo et le Tacuary.

JADDUS, grand prêtre des Juifs, refusa à Alexandre des secours et des vivres. Le conquérant irrité marcha sur Jérusalem; mais tout à coup, à la vue de Jaddus qui s'avancait à sa rencontre accompagné de tous les Lévités, il s'arrêta et se prosterna à ses pieds, parce que, dit-il, un homme revêtu des mêmes ornements lui était apparu en songe, et lui avait promis l'empire de l'Asie.

JADELOT (Nic.), savant médecin, né à Pont-à-Mousson en 1738, mort en 1793, fut professeur d'anatomie et de physiologie à l'Université de Nancy, et pratiqua son art dans cette ville avec succès. On a de lui, outre plusieurs dissertations sur divers sujets de médecine : *Tableau de l'économie animale*, Nancy, 1789; *Sur les causes de la pulsation des artères*, 1771; *Cours d'anatomie*, 1773; *Physica hominis sani*, 1781; *Pharmacopée des Pauvres*, 1784.

JADON, prophète juif. V. JÉROBOAM.

J.EGERNDORF, *Carnovia*, v. murée des États autrichiens (Silésie), sur l'Oppa, r. g., à 28 kil. N. O. de Troppau; 5300 hab. Château de Lobenstein. Le général russe Apravin dit aux environs les troupes de Frédéric II (30 août 1757). — Cette ville a donné son nom à la principauté (jadis souveraine) de Jægerndorf, dont la plus grande partie se trouve aujourd'hui enclavée dans la Silésie prussienne, tandis que la ville de Jægerndorf elle-même se trouve dans les États autrichiens; cette principauté appartient actuellement au prince de Liechtenstein.

**JAËN**, *Gienna* ou *Giennum* en latin moderne, v. d'Espagne (Andalousie), ch.-l. de l'intendance de même nom, à 300 kil. S. de Madrid, sur une montagne, près du Rio-de-Jaën, affluent du Guadalquivir : 19 000 h. Evêché. Château fort, cathédrale; plusieurs belles places. Environs très-agréables. — La ville de Jaën occupe, suivant les uns, la place d'*Oningis*, selon d'autres, celle de *Mentessa*. Importante dès le temps des Romains, sa prospérité augmenta encore sous les Maures. Comprise dans le califat de Cordoue, elle devint, après le démembrement de ce califat, la capitale d'un petit Etat séparé. Alphonse VIII, roi de Castille, battit les Maures à Jaën, 1157. Ferdinand III de Castille la prit en 1246. Les Maures ravagèrent son territoire en 1295, 1368 et 1407. Depuis ce temps sa décadence n'a fait que s'accroître, malgré les efforts tentés pour lui rendre son ancienne splendeur. — L'intendance de Jaën, entre celles de Ciudadréal, de Grenade et de Cordoue, a 130 kil. sur 110, et 300 000 hab. Au N. s'étendent plusieurs branches de la Sierra Morena, où se trouvent des mines nombreuses, mais peu exploitées. Pâturages magnifiques; vastes forêts, gibier abondant, etc. Industrie presque nulle.

**JAËN-DE-BRACOMOROS**, v. de la république de l'Équateur (Loja), à 260 kil. S. E. de Cuenca, au confluent du Chimchi et de l'Amazone: 8000 hab. Fondée en 1549, et longtemps ch.-l. d'une province.

**JAFFA**, *Joppé*, v. et port de Syrie, sur la Méditerranée, à 55 k. N. O. de Jérusalem, à 100 k. S. O. de St-Jean-d'Acire; env. 6000 h. (la plupart Turcs; 500 Chrétiens catholiques, 6 à 700 Grecs et 100 Arméniens). Jaffa est bâtie en amphithéâtre sur une langue de terre qui s'avance dans la mer : elle est dominée par une citadelle en ruines. Rues étroites et malpropres; plusieurs mosquées et trois couvents; aux environs jardins délicieux remplis d'arbres fruitiers. Le port de Jaffa est le rendez-vous des pèlerins qui vont à Jérusalem. Du reste, le commerce y est peu considérable; il consiste en blé, riz, toile de lin, etc., apportés d'Égypte, et en savon et huiles, qui sont les denrées du pays. — Cette ville est très-ancienne : on prétend qu'elle existait dès le temps de Noé. Les Juifs la nommaient *Joppé* (c.-à-d. *ville agréable*). C'est là que s'embarqua Jonas, et que S. Pierre ressuscita la veuve Tabitha. Des auteurs païens passent à Joppé l'aventure de Persée et d'Andromède. Jaffa eut à subir des sièges nombreux : dans l'antiquité, elle fut prise et reprise par les Égyptiens et les Assyriens; Judas Macchabée la brûla; le général romain Cestius la détruisit; Vespasien la ravagea; au VII<sup>e</sup> siècle les Sarrasins s'en emparèrent; au XIII<sup>e</sup>, les Croisés la prirent d'assaut et en firent un comté que posséda Gautier de Brienne; S. Louis fortifia Jaffa, mais bientôt elle devint la proie des soudans d'Égypte, auxquels les Turcs l'enlevèrent. De ce moment date sa décadence. En 1799, les Français, commandés par Bonaparte, s'emparèrent de la ville après un long siège et une résistance acharnée; mais la peste décima les vainqueurs : c'est alors que le général français, pour relever le courage des soldats démoralisés, osa, dit-on, défier la contagion en touchant de sa main les tumeurs empestées. En 1837, un tremblement de terre détruisit la plus grande partie de la ville et fit périr 13 000 h. En 1840, les Anglais ont pris Jaffa pour les Turcs sur le pacha d'Égypte.

**JAËNA** ou **JAFNAPATAM** V. DJAFNA.

**JAGELLONS**, anc. dynastie qui a régné sur la Lithuanie, la Pologne, la Hongrie et la Bohême. Elle doit son nom au grand-duc Jagiel, qui, ayant épousé Hedwige, fille de Louis, roi de Hongrie et de Pologne (1386), se convertit au Christianisme, et devint lui-même roi de Pologne, sous le nom de Wladislas V. Ses descendants régnèrent, les uns sur la Lithuanie, les autres sur la Pologne. Alexandre Jagellon réunit ces deux couronnes en 1501. La mort de Sigismond II Auguste, qui ne laissait point d'enfants, mit fin à la dynastie des Jagellons en Pologne (1572). — Plusieurs Jagellons fournirent des souverains à la Hongrie et à la Bohême. Wladislas VI, déjà roi de Pologne de-

puis 1434, fut roi de Hongrie de 1440 à 1444. — Un autre Wladislas J., fils aîné de Casimir IV, roi de Pologne, fut élu roi de Bohême en 1471, sous le titre de Wladislas II, et roi de Hongrie en 1490, après Matthias Corvin; mais il ne régna pas en Pologne, où il fut remplacé par son frère Jean I Albert (1492). — Après sa mort (1516), Louis, son fils, régna sur la Bohême et sur la Hongrie jusqu'en 1526. V. **WLADISLAS**, **LADISLAS**, **CASIMIR**, etc.

**JAGERNAT** ou **JAGERNAT**. V. DJAGERNAT.

**JAGUAPIRI**, riv. du Brésil (Para), coule au N. O., et tombe dans le Rio-Negro après 320 kil. de cours.

**JAGUARIBE**, nom de 2 riv. du Brésil : Pune, dans la prov. de Céara, tombe dans l'Atlantique, à 110 k. S. E. de Céara; cours, 400 k.; l'autre, dans la prov. de Bahia, se jette dans l'Atlantique au S. O. de la baie de Tous-les-Saints; cours, 110 kil.

**JAÏDE**, golfe de la mer du Nord, dans le grand-duché d'Oldenbourg, à l'O. de l'emb. du Weser, n'existe que depuis 1218. En 1850, le gouvernement prussien acheta au duc d'Oldenbourg le droit d'y creuser un port dans le but d'y former l'établissement principal de sa flotte.

**JAÏEL**, femme juive, accueillit, après sa défaite, Sisara, général de Jabin, roi d'Asér, et pendant son sommeil le fit périr en lui enfonçant un clou dans la tête.

**JAÏHN** (Jean), orientaliste et théologien catholique allemand, né en 1750 à Taswitz en Moravie, mort en 1817, chanoine de l'église métropolitaine de Vienne, professa l'archéologie biblique, la théologie et les langues orientales à l'université de cette ville. Il a laissé : *Grammaire hébraïque*, en allemand; *Grammaire arabe*, 1796; *Grammaire chaldéenne*; *Archéologie biblique*, 1797-1802; *Lexicon arabico-latinnum*, 1802; *Enchiridion hermeneuticæ*, 1812, avec un *Appendix*, 1815. Ce dernier ouvrage fut mis à l'Index à Rome pour des interprétations hasardées.

**JAÏHN** (Fréd. Louis), patriote allemand, vulgairement appelé le *Père Jean*, né en 1778 dans un village de la Poméranie, m. en 1852, dirigea longtemps un établissement de gymnastique à Berlin. Il fut un des premiers à susciter en Allemagne le sentiment de la nationalité germanique et contribua puissamment en 1813, par ses écrits et ses exemples, à l'élan de la jeunesse allemande soulevée contre la domination française; mais il alarma le gouvernement prussien par les cours qu'il fit, même après l'invasion, sur la nationalité allemande, fut incarcéré en 1820 à Kolberg et ne recouvra la liberté qu'en 1824. Il fit partie de l'Assemblée de Francfort en 1848. On a de lui : *la Nationalité allemande*, 1810 et 1832; *la Gymnastique allemande*, 1816; *Feuilles runiques*, 1814 et 1828.

**JAÏLLOT** (J. B.), né à Paris vers 1710, mort en 1780, fut avocat au parlement de Paris, puis secrétaire d'ambassade à Gênes, et finit par se livrer au commerce des cartes géographiques. Il fonda le *Livre des postes*, et le publia seul jusqu'au moment où l'Administration s'en empara. Il est surtout connu par d'excellentes *Recherches critiques, historiques et topographiques sur la ville de Paris*, 1775, 5 v. in-8.

**JAÏR**, de Galaad, juge des Hébreux de 1283 à 1261. Pendant son administration, les Israélites subirent le joug des Philistins : ce fut la 5<sup>e</sup> servitude; elle dura de 1261 à 1243.

**JAÏRE**, chef de la synagogue de Gapharnaüm, dont Jésus-Christ ressuscita la fille. V. *Matth.*, IX, 18; *Marc*, v, 22; *Luc*, vin, 41.

**JALAPA** ou **XALAPA**, v. du Mexique (Vera-Cruz), sur une hauteur, à 60 k. N. O. de Vera-Cruz; 13 000 hab. Sucre, café. Cette ville était jadis l'entrepôt du commerce du Mexique avec l'Europe. Elle a donné son nom à la racine employée en médecine sous le nom de *jalap*. — Bustaments y publia, le 4 décembre 1829, le *plan dit de Jalapa* dirigé contre le président Guerrero, qui fut bientôt après déposé et fusillé.

**JALÈS**, bourg et château de l'anc. Languedoc,auj. dans l'Ardeche, au S., entre les Vans et Barjac. Il s'y forma en sept. 1790, sous le nom de *Camp de*



**Jalès**, un rassemblement de nobles, qui tenta de soulever le Midi contre l'Assemblée constituante. Cette tentative n'eut aucun résultat : le château de Jalès fut brûlé peu après, 1792.

**JALIGNY**, ch.-l. de c. (Alier), à 14 kil. N. de La Palisse; 750 h. Carrières de marbre; terre à potier.

**JALLABERT** (Jean), savant genevois, né en 1712, m. en 1768. fut ministre de l'Église réformée, professeur de physique expérimentale et de mathématiques à Genève. On a de lui un bon discours sur l'Utilité de la philosophie expérimentale, et des Expériences sur l'électricité, 1748. On lui doit les premiers essais de l'application de l'électricité au traitement des maladies.

**JALOMNITZA**, *Naparis*, riv. de la Valachie, naît sur les frontières de la Transylvanie, et se jette dans le Danube par la r. g. après un cours de 200 kil. Elle donne son nom à un district de la Valachie.

**JALYSE**, v. de l'île de Rhodes, sur la côte O., était une des 3 villes principales de cette île dans l'antiquité. Elle devait son nom à Jalyse, fils de Cercaphus, qui régna sur l'île de Rhodes.

**JAMAÏQUE** (Ia), une des Grandes-Antilles anglaises, au S. de Cuba et à l'O. d'Haïti; 260 kil. sur 50; 400 000 hab., dont 360 000 noirs ou mulâtres. Le ch.-l. est Kingston, mais le siège du gouv't est Spanish-Town ou Santiago-de-la-Vega. On la divise en trois comtés : Cornwall à l'O., Surrey à l'E. et Middlesex au centre. Les montagnes bleues la traversent. Le climat est chaud et malsain; le sol, sujet à de fréquents tremblements de terre, est d'une fertilité extraordinaire. On tire de l'île du sucre, du rhum, qui est renommé, de l'indigo, des plantes médicinales, des bois de teinture, etc. — La Jamaïque fut découverte en 1494 par Christ. Colomb. Elle appartint aux Espagnols jusqu'en 1655; l'amiral W. Penn la leur enleva sous l'Administration de Cromwell, et depuis l'Angleterre l'a toujours gardée. Elle a souvent eu à y réprimer des insurrections, notamment en 1690, 1700, 1795. La Jamaïque est administrée par un gouverneur nommé par la couronne et assisté d'un conseil de 12 membres. Elle a en outre une législature propre composée de membres élus par les franc-tenanciers du pays; le gouverneur anglais a le droit de veto. — Du gouv't de la Jamaïque dépend administrativement les Lucayes et le Honduras.

**JAMARY**, riv. du Brésil (Matto-Grosso), coule au N. O., et tombe dans la Madera; cours, 450 kil.

**JAMBIE**, v. de l'île de Sumatra, sur une riv. de même nom, à 250 k. de Palembang. Caput d'un Etat jadis puissant, qui reconnaît la suzeraineté de la Hollande. Commerce de poudre d'or, de poivre et de roseaux.

**JAMBLIQUE**, *Iamblicus*, philosophe néoplatonicien, né à la fin du III<sup>e</sup> siècle, à Chalcis en Célé-syrie, mort en 333, était disciple de Porphyre, et enseignait à Alexandrie. Outre les trois *hypostases* divines admises par ses prédécesseurs (V. PLOTIN), il admit une foule de *triades* secondaires, naissant les unes des autres. Il renouvela aussi la théorie des nombres de Pythagore, en y rattachant sa propre doctrine. Ce qui le caractérise surtout, c'est qu'il professa une philosophie mystique à laquelle il mêlait la magie et la théurgie; il enseigna les moyens de communiquer avec la divinité ou avec les démons, êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme, prétendant faire lui-même des miracles, et fut un des plus dangereux ennemis du Christianisme. Il reste de lui une *Exhortation à la philosophie* (publiée gr.-lat., par Kiessling, Leips., 1813, in-8); une *Vie de Pythagore*, pleine de fables (publiée par le même, Leips., 1816, in-8, et à la suite du Diogène Laërce de la collection Didot), et un *Livre sur les Mystères des Égyptiens*, ouvrage rempli d'idées extravagantes et qui paraît plutôt appartenir à son école qu'à lui-même (publié, avec une *Lettre apocryphe* de Porphyre à l'Égyptien Anébon, par Th. Gale, gr.-lat., Oxford, 1678, in-fol., et plus récemment par Parthey, Berlin, 1857, in-8). Stobée nous a conservé

quelques fragments de son *Traité sur l'âme*, d'un *Commentaire sur le traité de l'âme d'Aristote* et d'une *Lettre sur le destin*: ces derniers écrits, pleins de sens et d'érudition, ont été traduits en français par M. E. Lévêque, Paris, 1859 (dans le tom. II de la traduction des *Énéides* de Plotin de M. Houillet). On peut consulter sur ce philosophe : Hebenstreit, *De Iamblichi doctrina christiana. reliquii nova*, Leipzig, 1794, et Meiners, *Judicium de iuro qui de Mysteriis Aegyptiorum inscribitur* (dans les *Mém.* de la Société de Gœttingue).

Un autre Jamblique, Syrien, composa vers la fin du II<sup>e</sup> siècle un roman grec intitulé : *les Babyloniens*, ou *Amours de Rhodanès et de Sinonis*; il n'en reste que des fragments, conservés par Photius, et publiés dans les  *Erotici* de la collection Didot.

**JAMES**, forme anglaise du nom de JACQUES.

**JAMES** (Thomas), en latin, *Jamesius*, critique et théologien anglais, né en 1571 à Newport, dans l'île de Wight, m. en 1629. était gardien de la bibliothèque de Bodley à Oxford. Il se signala par son hostilité contre le Catholicisme, et chercha, dans ses écrits, à découvrir les falsifications introduites, disant-il, par les Catholiques dans le texte des saints Pères. Ses écrits principaux sont : *Bellum papale*, Lond., 1600, réfuté par Jos. Bianchini; *le Fisc du pape, ou Tarif des indulgences et des reliques*, Lond., 1617, en latin; *l'Apologie de J. Wiclif*, Oxford, 1608; *Index librorum prohibitorum a pontificibus*, 1627. — Rich. James, son neveu, 1592-1638, aida Selden dans la publication des *Marbres d'Arundel*.

**JAMES** (Thomas), navigateur, fut chargé en 1631, par une compagnie de négociants de Bristol, de chercher un passage au N. O.; il navigua au N. jusqu'à 65° 30' de lat., explora la partie S. de la baie d'Hudson (qui garda son nom), et donna à la portion de continent qu'il vit dans l'O. le nom de *Nouvelles Galles du Sud*. Il nie la possibilité du passage au N. O. Son *Voyage* a été publié à Londres, 1633 et 1740.

**JAMES** (Robert), médecin, né en 1703 à Kinverston (Stafford), m. en 1776, exerça son art successivement à Sheffield, à Lichfield, à Birmingham et à Londres, et se rendit célèbre par la poudre fébrifuge qui porte encore son nom et qu'il exploita comme remède secret (elle se compose de phosphate de chaux et d'antimoine calcinés), ou a de lui : un *Dictionnaire de médecine*, 1743, 3 vol. in-fol. (qui a été traduit en fr. par Diderot, Lavoisier et Toussaint, 1746, 6 vol. in-fol.); *Pratique de la Médecine*, 1746; *De la cure de la goutte et du rhumatisme*, 1747; *De la rage des chiens*, 1760, une *Pharmacopée*, 1764, etc.

**JAMES** ou **JAMES-RIVER**, riv. des États-Unis (Virginie), sort des monts Alleghany sous le nom de *Jackson's-River*, court de l'E. à l'O., arrose Jamestown, et tombe dans la baie de Chesapeake. Cours, 400 kil.

**JAMES** (baie de), golfe de l'Amérique du N., à l'extrémité S. E. de la mer d'Hudson, entre le Labrador, le Canada et la Nouv.-Galles mérid., reçoit l'Albany, la West-River, etc. Elle doit son nom à Th. James, qui l'explora.

**JAMESTOWN**, v. des États-Unis (Virginie), sur la r. g. du James-River, à 80 S. O. de Richmond. C'est le 1<sup>er</sup> établissement que les Anglais aient formé aux États-Unis : il date de 1608.

**JAMESTOWN**, v. forte de l'île de Ste-Hélène, sur la baie de son nom et la côte N. O. de l'île; 3000 h.; ch.-l. de la colonie et résid. nec du gouverneur.

**JAMETZ**, *Gemmacum*, v. de France (Meuse), à 9 kil. S. de Montmédy; 1000 h. Jadis fortifié, Jametz fut le siège d'une seigneurie, qui fut cédée à Louis XIII par le duc de Lorraine en 1641, et donnée depuis par Louis XIV à la maison de Condé.

**JAMYN** (Amadis), poète français, né à Chaource (Champagne), en 1538 ou 40, m. en 1585, fut de bonne heure remarqué par Ronsard, qui le traita comme son fils et lui procura la charge de secrétaire et lecteur du roi. Il a composé des sonnets, des épigrammes, des élégies, des épitres (à Charles IX et aux sei-

gneurs de la cour), réunis sous le titre d'*OEuvres poétiques*, 1575, 79, 84; il y montra plus de goût et de naturel que Ronsard. Il a aussi trad. en vers une partie de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*. On lui donne quelquefois place dans la Pléiade poétique de son temps.

**JANET** (Franç. CLOUET, dit), peintre français, d'une famille d'artistes originaires de Flandre, né vers 1510, m. v. 1580. On le croit élève d'Holbein. Il répudia l'imitation des Italiens, et demeura fidèle à l'ancienne école. Il a laissé des portraits de très-petite dimension. Ses œuvres sont nombreuses en Angleterre, surtout dans la galerie de Hampton-Court. Le musée du Louvre a de lui un charmant portrait de femme (dans le salon carré).

**JANICULE** (mont), *Janiculus mons*, une des sept collines de Rome, la seule qui se trouvât à la droite du Tibre (V. JANUS), fut fortifiée par Ancus Martius, puis jointe à la ville par le pont *Sublucius*. C'est sur le Janicule que se retirèrent, l'an 287 av. J.-C., les plébéiens mécontents du sénat (c'est la troisième *secession*). Le Janicule était fort peu habité. Le roi Numa et le poète Stace y furent enterrés.

**JANINA**, v. de la Turquie d'Europe (Albanie), ch.-l. du pachalik de Janina, sur le bord S. O. du lac du même nom, à 850 kil. S. O. de Constantinople; 12500 hab. (elle en eut jusqu'à 40000, sous Ali-Pacha). Belle situation dans une vallée dite *Champs-Élysées*. Deux citadelles, l'une dans la ville même, l'autre sur la péninsule qui s'avance dans le lac; deux palais, dont l'un bâti par Ali. Archevêché grec. Janina sous la domination d'Ali avait plusieurs écoles élémentaires, un lycée, une bibliothèque publique, et avait pris un aspect tout à fait italien. — Cette ville fut, dit-on, fondée vers 1350 par Jean Cantacuzène, parent de l'empereur de ce nom. Elle fut prise par les Turcs en 1425, et depuis elle leur est restée. On l'a souvent regardée comme la capit. de toute l'Albanie. Elle a joué un grand rôle sous Ali-Pacha (1788-1822), mais auj. elle est sans importance. — Le pachalik, entre ceux de Monastir, de Tricala, de Delvino, d'Avlone et la mer Ionienne, est couvert de montagnes et arrosé par plusieurs affluents de la Voiooutza, par l'Arta et le Mavro-Potamo; il a 250 kil. sur 50 et 200,000 h., la plupart Turcs, les autres Arnauts, Grecs, Juifs, etc.

**JANISSAIRES** (du mot turc *ieni tchéri*, nouvelle troupe, milice turque, créée par Orkhan vers 1360, successivement accrue par Amurat I (1362) et par Bajazet I (1389), était consacrée à la garde du trône et à la défense des frontières. Elle se composait de soldats d'infanterie, et se recrutait principalement parmi les jeunes captifs chrétiens qu'on élevait dans l'Islamisme. On ne comptait dans l'origine que 6000 janissaires, mais le nombre en fut porté plus tard à plus de 100 000; ils étaient choisis parmi les plus beaux hommes. Cette milice d'élite, parfaitement disciplinée, rendit d'abord de grands services, notamment à Varna, à Cassovie, où ils décidèrent de la victoire; mais bientôt, devenue trop puissante, elle se rendit redoutable par son insubordination, fit ou déposa à son gré les sultans, et résista opiniâtrément à toutes les tentatives de réforme. A l'occasion d'une insurrection que les Janissaires avaient excitée en 1826 à Constantinople, le sultan Mahmoud II prononça leur dissolution: la plupart furent massacrés à Constantinople même, sur la place de l'Atmeidan; les autres furent poursuivis dans les provinces et exterminés.

**JANKAU** ou **JANKOWITZ**, bourg de Bohême, à 42 kil. S. O. de Kaurzim; 600 hab. Les Autrichiens y furent défaits en 1645 par le Suédois Torstenson.

**JANNÉE** (ALEXANDRE). V. ALEXANDRE JANNÉE.

**JANNEQUIN** ou **JENNEQUIN** (Clément), compositeur français du xvii<sup>e</sup> siècle, né vers 1500, m. vers 1560, florissait sous François I et Henri II, mais n'est connu que par ses œuvres. Il s'adonnait beaucoup à la musique imitative, ainsi que le prouvent ses compositions intitulées: *le Chant des oiseaux*, *le Caquet des*

*femmes*, *le Rossignol*, *l'Alouette*, *la Bataille* (celle de Marignan), etc. Il a aussi écrit de la musique sacrée. On a de lui, entre autres œuvres, un précieux recueil d'*Inventions musicales à 4 et 5 parties*, Lyon, 1544, et Paris, 1559.

**JANSENISTES**. V. JANSENSITES.

**JANSÉNIUS** (Cornélius JANSEN ou JANSSEN dit), évêque d'Ypres, né en 1585 au village d'Acqui près de Léerlam (Hollande), étudia la théologie à Louvain et à Paris, où il se lia avec l'abbé de Saint-Cyran; fut placé, sur la recommandation de celui-ci, à la tête d'un collège à Bayonne, et retourna en 1617 à Louvain, où il devint principal du collège de Ste-Pulchérie. Nommé en 1630 professeur d'Écriture sainte à l'université de cette ville, il y eut de vifs démêlés avec les Jésuites, auxquels il fit défendre d'enseigner la théologie à Louvain. En 1635, à l'occasion de la guerre de la France avec l'Espagne, il publia un pamphlet énergique, intitulé *Mars Gallicus*, dans lequel il s'élevait contre la politique de Richelieu; l'année suivante, il fut nommé évêque d'Ypres. Il mourut en 1638 de la peste, qu'il avait gagnée en visitant ses diocésains. Jansénius avait publié de son vivant quelques écrits théologiques; mais le plus célèbre de tous ses ouvrages est un traité intitulé *Augustinus*, qui ne parut qu'après sa mort, en 1640 (Louvain, in-fol.); l'auteur s'était proposé d'y exposer les vraies opinions de S. Augustin sur la grâce, le libre arbitre et la prédestination; il y combattait le jésuite Molina, et établissait une doctrine peu favorable à la liberté de l'homme et à la bonté de Dieu. Cet ouvrage excita de vives disputes parmi les théologiens dans les Pays-Bas et en France, et donna naissance à la secte des *Jansénistes*. On en tira cinq propositions qui furent condamnées par Innocent X en 1653, et par Alexandre VII en 1656. L'abbé de Saint-Cyran, puis Arnauld, Nicolle, Pascal et un certain nombre de savants théologiens prirent la défense de l'ouvrage incriminé, et, tout en reconnaissant en principe que les 5 propositions condamnées étaient hérétiques, ils nièrent qu'en fait elles se trouvaient réellement dans l'*Augustinus* ou qu'elles eussent été bien comprises. Les Jésuites se déclarèrent contre les Jansénistes et furent leurs adversaires les plus ardents. Alexandre VII enjoignit aux Jansénistes de signer un formulaire qui contenait une adhésion à la condamnation (1665), et Louis XIV obligea, sous des peines sévères, tous ses sujets à obéir. Les évêques jansénistes se soumièrent sur la question de droit, mais en gardant sur la question de fait un *silence respectueux*. La paix dite de *Clément IX* (1669) ainsi obtenue fut de courte durée. En 1702, une décision de la Sorbonne au sujet du *Cas de conscience* ranima la querelle, qu'envenima encore plus en 1705 un ouvrage du P. Quesnel, prêtre de l'Oratoire, intitulé: *Réflexions morales sur le Nouveau Testament*, dans lequel étaient reproduits les principes de Jansénius, et qui fut condamné en 1713 par le pape Clément XI dans la fameuse bulle *Unigenitus*. Cette bulle ne fut admise en France qu'après une assez longue opposition, et elle devint l'occasion de nouvelles poursuites contre ceux des Jansénistes qui ne voulaient pas y souscrire (on les nomma les *Appelants*, parce qu'ils en appelaient au futur concile de la décision du pape). Dans leur exaltation ces malheureux se crurent honorés du martyre; ils prétendirent qu'un des leurs, le diacre Paris, mort, selon eux, en odeur de sainteté, faisait des miracles, et ils accoururent en foule à son tombeau (1727). Ces folies les couvrirent de ridicule, puis ils tombèrent dans l'oubli. Cependant le parti des Jansénistes continua toujours d'exister et se perpétua jusqu'après la Révolution. Sur l'histoire de cette secte, on peut consulter l'*Histoire du Jansénisme* de dom Gerberon, les *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique* de Picot, *l'Hist. de Port-Royal* de Ste-Beuve. V. PORT-ROYAL.

**JANSON**, imprimeur. V. JENSON.

**JANSSENS** (Abraham), peintre flamand, né à Anvers vers 1560, m. en 1634, s'yjourna longtemps en Italie, où il s'appropriâ la manière des artistes de ce pays, et contribua puissamment à la chute définitive de l'école de Bruges qui avait dominé pendant tout le xv<sup>e</sup> s. Plein de confiance dans son mérite, il se regardait comme supérieur à Rubens. Du reste, fort dérangé dans la conduite, il vécut et mourut misérablement. Ses qualités distinctives sont la couleur et la richesse de la composition. Presque toutes les églises de Belgique possèdent de ses tableaux; mais ses chefs d'œuvre sont dans l'église des Carmes à Anvers.

**JANUS**, le plus ancien roi de l'Italie, était, suivant la Fable, fils d'Apollon et de Créuse, fille du roi d'Athènes Érechthée. Il vint s'établir dans le Latium, où il bâtit, près de la r. dr. du Tibre et sur une colline, la ville qui prit de lui son nom de *Janicule*, et il reçut dans ses États Saturne qui avait été chassé du ciel. Janus policâ les peuples barbares de l'Italie. et eut un règne si paisible qu'on le regarda depuis comme le dieu de la paix. Romulus lui éleva à Rome un temple dont les portes étaient ouvertes en temps de guerre et fermées en temps de paix. Ce temple ne fut fermé que deux fois jusqu'à Auguste, l'une sous Numa. L'autre après la 1<sup>re</sup> guerre punique. Auguste le ferma après la bat. d'Actium. Depuis, il fut encore fermé 5 fois : la dernière, sous Gordien III, après la guerre des Perses. Janus présidait à l'année : on le représente avec une tête à deux faces adossées l'une à l'autre, dont l'une regarde en avant dans l'avenir, l'autre en arrière dans le passé. Janus tenait une clef à la main, parce qu'il présidait aux portes (*janua*) et ouvrait l'année. C'est de lui, dit-on, que le mois de janvier (*januarius*) prit son nom. Les chronologistes placent le règne de Janus au xv<sup>e</sup> s. av. J.-C. (de 1451 à 1415).

**JANUS** mons, nom latin du mont *Genèvre*.

**JANVIER** (S.), martyr, était évêque de Bénévent et fut décapité près de Pouzzoles en 291 ou en 305, après avoir été respecté par les bêtes auxquelles il avait été exposé. Ses reliques ont été transportées à Naples, où on lui a élevé une chapelle fameuse; on y conserve dans un vase du sang de ce saint, qui, assure-t-on, se liqûifie spontanément et entre en ébullition chaque année le jour de sa fête (19 sept.).

**JANVIER** (le P.), chanoine d'Autun, publia en 1742 un poème français *Sur la Conversation*, imité de *P. Ars confabulandi* du P. Tarillon, jésuite. Un sieur Cadot en changea une vingtaine de vers et le publia sous son nom en 1757. Dehille a profité de l'ouvrage de Janvier dans son poème de *la Conversation*.

**JANVIER** (ordre de St.), fondé en 1738 par Charles, roi des Deux-Siciles (depuis Charles III roi d'Espagne) à l'occasion de son mariage avec Amélie de Saxe. La croix, qui est en or et à 8 pointes, offre l'effigie de S. Janvier, avec une burette de son sang et cette devise : *In sanguine fides*. Le ruban est ponceau.

**JANVILLE**, ch.-l. de c. (Eure-et-Loire), à 41 kil. S. E. de Chartres : 1200 hab. Jadis fortifié; ruiné par les Anglais en 1428. Patrie de Colardeau.

**JANZE**, ch.-l. de c. (Ille-et-Vilaine), à 22 k. S. E. de Rennes; 2000 h. Poulardes estimées, dîtes de Rennes.

**JAPET**, *Japetus*, fils d'Uranus et frère de Saturne, régna en Thessalie et eut, entre autres enfants, Atlas, Prométhée et Épirhétée. Les Grecs le regardaient comme l'auteur de leur race. Il paraît être le même que le Japhet de la Bible.

**JAPHET**, un des fils de Noé, peupla l'Europe et une partie de l'Asie occidentale. Les Grecs avaient conservé le souvenir de cette tradition quand ils faisaient de Japet le père de leur race. Japhet eut sept fils, Gomer, Magog, Madai, Javan, Thiras, Tubal et Mosoch. On a fait du 1<sup>er</sup> le père des Cimbres, du 2<sup>e</sup> celui des Scythes, du 3<sup>e</sup> celui des Médes, du 4<sup>e</sup> celui des Italiens ou Grecs, et des trois derniers les pères des habitants de la Thrace, de la Cappadoce et du Pont.

**JAPON**, *Japan* en anglais, *Zipon* ou *Nifon* en japonais, empire de l'Asie orientale, se compose de 4 grandes îles : Yéso, Niphon, Xicoco ou Sikokf, Ximo

ou Kiouïou, et de beaucoup d'îles moins vastes. Environ 40 000 000 d'hab.; capît., Yeddo; v. princip., Miyako, Mara, Osaka, Nangasaki, Matsmaï, etc. L'empire japonais se divise en deux parties inégales, l'empire du Japon proprement dit, et le gouvt de Matsmaï. Ce dernier contient l'île d'Yéso, le sud de celle de Tarakai ou Saghalien, et les Kouriles méridionales.

Le Japon est un pays montagneux; il renferme des volcans et est sujet à de fréquents tremblements de terre. Les rivières sont en général assez petites. La chaleur, tempérée par les brises de mer, ne dépasse jamais 36°, il fait très-froid sur les montagnes. Le sol est peu fertile, mais bien cultivé et donne d'excellent riz, divers grains, des légumes, des épices. On trouve au Japon des mines d'or et d'argent, du fer, mais surtout du cuivre en abondance. — Les Japonais forment une race à part : ils ont la tête grosse, le col court, les cheveux noirs, le nez gros, les yeux obliques, le teint jaunâtre; ils sont fiers, vindicatifs, hardis, robustes. Ils sont très-civilisés et fort délicats sur le point d'honneur, ils ont du goût pour les sciences et les arts, surtout pour la musique et les spectacles; contrairement aux usages de l'Asie, ils n'enferment point leurs femmes. L'industrie est très-avancée chez les Japonais; ils fabriquent de belles étoffes, surtout de soie; travaillent habilement le fer et le cuivre, font d'admirables sabres; leurs ouvrages en bois, leurs vernis, leurs porcelaines sont renommés. Deux religions, le sintoïsme et le bouddhisme, se partagent le Japon; la doctrine de Confucius y est aussi répandue. Le gouvernement est une monarchie héréditaire, despotique et féodale; il a pour chef le *koubo* ou *seïgan*, qu'on nomme souvent l'empereur temporel, par opposition au *dairi* ou *mikado*, empereur spirituel, qui est le chef de la religion. On adore celui-ci, et on le regarde comme une incarnation divine; mais il ne jouit d'aucun pouvoir et même d'aucune liberté réelle. Jadis il cumulait les deux puissances temporelle et spirituelle; mais dès 1158 cette omnipotence avait reçu des atteintes, et en 1585 le *koubo* Taïko Sama (F. ce nom) s'empara de toute l'autorité. Au-dessous du Koubo sont une foule de princes féodataires. — Au xiv<sup>e</sup> siècle Rubruquis et Marco-Paolo apprirent à l'Europe l'existence du Japon. Vers le xv<sup>e</sup> siècle, les Jésuites portugais parvinrent à s'y introduire et convertirent un grand nombre d'habitants; mais leurs succès donnèrent de l'ombrage et suscitèrent une persécution générale; en 1637 l'empereur ordonna que les Portugais et leurs alliés ou parents japonais seraient déportés à Macao. Les Hollandais surent alors, en se déclarant les adversaires des Jésuites, se concilier l'affection du souverain, et ils obtinrent le droit exclusif de commercer avec le Japon; mais depuis quelques années, des traités conclus avec diverses puissances (en 1852 avec les États-Unis, en 1854 avec l'Angleterre, en 1858 avec la France) ont ouvert plusieurs nouveaux ports, entre autres Nangasaki, Simoda, Matsmaï ou Hododi, Kanazawa, Fiozo, Nee e-gata. En outre, les villes de Yeddo et d'Osaka pourront aussi recevoir des commerçants européens. Kaempfer, qui visita Yeddo en 1690 et 1691, Tiumberg, en 1772 et 1776, Sebald, qui séjourna dans le Japon de 1823 à 1830, ont écrit des relations curieuses sur cette contrée.

**JAQUELOF** (Isaac), théologien protestant, né à Vassy en 1647, m. en 1708, quitta la France à la révocation de l'édit de Nantes, se retira d'abord à Heidelberg, puis à La Haye, et enfin à Berlin, où il remplit les fonctions de prédicateur du roi et de pasteur de l'église française. Il eut de vives disputes avec Bayle et Jurieu. On a de lui, entre autres écrits : *Dissertation sur l'existence de Dieu*, La Haye, 1697; *Traité de la vérité et de l'inspiration des livres du Vieux et du Nouveau Testament*. Rotterdam, 1715.

**JAQUOTOT** (Marie Victoire), peintre sur porcelaine, née à Paris en 1772, m. à Toulouse en 1835, fut attachée à la manufacture de Sèvres en 1800, et au cabinet du roi en 1816. Son œuvre est considérable; on cite surtout la *Ste Famille*, la *Belle jardinière*, la

*Vierge au poisson, la Vierge au voile; la Vierge au donataire, d'après Raphaël; la Maîtresse du Titien; la Joconde de Léonard de Vinci; Corinne, Psyché, d'après Gérard; Danaé, Atala, d'après Girodet.*

**JARAMA**, riv. d'Espagne, dans la prov. de Madrid, sort du mont Céjon, dans le Sierra Guadarrama, coule du N. au S., recoit le Mançanarez, le Hénarès, le Tajuna, et se jette dans le Tage près d'Aranjuez.

**JARCHI** (Salomon), savant rabbin, né en 1040, à Troyes. m. en 1105, parcourut toute l'Europe et une partie de l'Asie et de l'Égypte pour augmenter son instruction, et revint à Troyes avec un immense recueil d'observations. On a de lui, en hébreu : *Comment. in Pentateuchum*, Reggio, 1475 (trad. en lat. par Breithaupt, Gotha, 1713, et en all. par Lucas, Leips., 1838); *Comment. in Canticum, Ecclesiasticus*, etc., Naples, 1487; *Comment. in Talmud*. Venise, 1520, etc.

**JARBANE**, esclave d'Omphale, fut aimée d'Hercule et en eut un fils, nommé Alcée, qui devint roi de Lydie, et dont les descendants formèrent la dynastie lydienne des Héraclides. V. ALCEE.

**JARGEAU**, *Gargogilum*, ch.-l. de c. (Loiret), à 20 kil. S. E. d'Orléans, sur la Loire, r. g.; 2800 h. Trés-long pont. Jard fortifié. Les Anglais le prirent en 1420, mais le duc d'Alençon le reprit dès 1421; les Anglais s'en étant rendus maîtres de nouveau, il leur fut enlevé définitivement en 1429 par Jeanne d'Arc.

**JARNAC**, ch.-l. de c. (Charente), sur la r. dr. de la Charente, à 11 k. E. de Cognac; 3400 h. Pont en fil de fer. Comm. de vin; eau-de-vie, bétail, cuirs, etc. Cette ville est célèbre par la victoire que les Catholiques, commandés par le duc d'Anjou (Henri III), y remportèrent sur les Réformés, commandés par le prince de Condé (13 mars 1569) : un monument indique l'endroit où se livra cette bataille. — Jarnac était une anc. baronnie, qui appartint successivement aux maisons de Lusignan, de Craon et enfin de Chabot (1397).

**JARNAC** (Gui de CHABOT, seigneur de), gentilhomme de la chambre du roi Louis François Ier Henri II, eut une querelle d'honneur avec un autre seigneur nommé La Châteigneraine, et obtint de Henri II la permission de se battre avec lui en champ clos (1547). Jarnac allait succomber, lorsqu'il frappa son adversaire au jarret d'un coup inattendu : on a depuis donné le nom de *coups de Jarnac* aux coups de ce genre. Ce duel est le dernier qui ait été autorisé par nos rois.

**JARNAGES**, ch.-l. de c. (Creuse), à 31 kil. S. O. de Bou-sac; 900 h. Beurre, bestiaux, fromage.

**JARRIÈRE** (ordre de la), ordre de chevalerie institué en Angleterre par Édouard III, roi d'Angleterre, en 1349, en souvenir de la victoire de Crécy, où il avait donné pour mot d'ordre le mot *garter* (jarrière). Suivant une tradition généralement répandue, la comtesse de Salisbury, qui était aimée du roi, ayant laissé tomber dans un bal une jarrière, Édouard la releva; et comme son empressement donnait à rire aux courtisans, il s'écria : *Honni soit qui mal y pense*, ajoutant que tel qui riait de cette jarrière s'estimerait heureux d'en porter une semblable; peu après il créa le nouvel ordre. L'ordre de la Jarrière a pour chef le souverain de l'Angleterre; il ne compte que 25 membres, non compris le souverain, les princes du sang et les princes étrangers. Le costume et les insignes des chevaliers sont : une *jarrière* de velours bleu sur laquelle est brodée, en argent, la devise : *Honni soit qui mal y pense*, un *manteau* en velours bleu; un *chaperon* et un *justaucorps* de velours cramoisi, un *chapeau* de velours noir, un *collier* d'or, un *ruban* bleu porté en sautoir de gauche à droite, auquel est suspendue une médaille d'or portant l'effigie de S. George.

**JARROW**, v. et paroisse d'Angleterre (Durham), à 24 kil. N. E. de Durham; 24 200 hab. Ancien monastère. Patrie de Bède le Vénéral.

**JARRY** (Nicolas), calligraphe, né à Paris vers 1620, m. v. 1670, fut nommé *maître écrivain* par Louis XIV, et exécuta pour ce prince ou pour les seigneurs de la cour plusieurs ouvrages qui passent pour des chefs-d'œuvre, entre autres la *Guirlande de Julie* (pour le

duc de Montausier), 1 vol. in-fol. de 30 f., 1641, et les *Heures de Notre-Dame*, 1647, in-8 de 120 feuilles.

**JARVILLE**, vge de France (Meurthe), à 3 k. S. E. de Nancy, sur la Meurthe; 700 hab.

**JASION**, Crétois, fils de Minos, ou, selon d'autres, de Jupiter, et d'Électre, fille d'Atlas; aimait Cérés, out d'elle Plutus et propagea son culte.

**JASLO**, v. des États autrichiens (Galicie), ch.-l. de cercle, à 180 kil. O. de Lemberg; 2000 hab. — Le cercle, entre ceux de Tarnow, Rzeszow, Sanok, Sandek et la Hongrie, a 245 000 hab.

**JASMIN** (Jaquou), poète français, né à Agen en 1798, m. en 1864; fils d'un tailleur, et lui-même perruquier, il se fit par toute la France une réputation pour des poésies en langage agénois pleines de vivacité, de grâce et de fraîcheur; son principal recueil est intitulé, du nom de sa profession, *Les Papillotes (Los Papillotos. 1835-43)*. M. Ste-Beuve a consacré à Jasmin une de ses plus intéressantes *Causeries du Lundi*.

**JASON**, chef des Argonautes, était fils d'Éson, roi d'Iolcos en Thessalie, qui avait été détrôné par Pélias, son beau-frère. Il fut élevé, comme Achille, par le centaure Chiron. A l'âge de 20 ans il somma Pélias de lui restituer l'héritage de son père; mais celui-ci, au lieu de le lui rendre, lui persuada d'aller en Colchide pour y faire la conquête de la *Toison d'or*, que Phryxus y avait apportée, et que gardaient un horrible dragon et des taureaux qui vomissaient des flammes. Jason réunit les princes de la Grèce, s'embarqua avec eux sur le navire *Argo* (d'où ils prirent le nom d'*Argonautes*), et arriva heureusement en Colchide. Là, aidé de la magicienne Médée, fille du roi Éète, à laquelle il avait inspiré de l'amour, il surmonta tous les obstacles et parvint à s'emparer du précieux trésor; puis il retourna dans sa patrie, emmenant Médée, qu'il épousa. De retour à Iolcos, Jason demanda de nouveau le trône à Pélias, et comme celui-ci ne se pressait pas de le restituer, Médée le fit égorgé par ses propres filles, sous prétexte de le rajourner (V. PÉLIAS). Ce crime ne rendit cependant pas à Jason sa couronne : Acaste, fils de Pélias, s'empara, et contraignit son rival d'abandonner la Thessalie. Jason se retira à Corinthe avec Médée; mais là, oubliant les obligations qu'il avait à cette princesse, il la répudia pour épouser Créuse, fille de Créon, roi de Corinthe. Médée, dans sa fureur, fit périr sa rivale (V. CRÉUSE) et égorga les deux enfants qu'elle avait eus de Jason. Celui-ci, selon les uns, errant et sans asile, mourut misérablement; selon d'autres, il revint à Iolcos et parvint à y régner paisiblement.

**JASON**, tyran de Phères, en Thessalie, usurpa l'autorité dans sa ville natale vers 375 av. J.-C., soumit presque toute la Thessalie et une partie de l'Épire, imposa tribut à la Macédoine, s'allia avec Thèbes et s'interposa entre elle et Sparte après la bataille de Leuctres. Il menaçait Delphes, dont il voulait, dit-on, enlever le trésor pour subvenir aux frais d'une expédition qu'il méditait contre la Perse, lorsqu'il périt assassiné au milieu de ses projets, 370.

**JASON**, grand prêtre des Juifs, acheta d'Antiochus Épiphane la grande sacrificature, l'an 175 av. J.-C., et en dépouilla son frère Onias. Supplanté à son tour par Ménélès, son autre frère, il alla mourir en Grèce. Il avait pris un nom grec pour plaire au roi de Syrie.

**JASSY**, capit. de la Moldavie. V. IASSY.

**JATAHY** ou **JUTAY**, riv. de l'Amérique du S., naît dans le Pérou, entre dans le Brésil par 9° 40' lat. S., et tombe dans l'Amazone par 60° long. O. Cours, 1300 k.

**JATINUM**, v. de Gaule, vj. *Meaus*.

**JATIVA**, v. d'Espagne. V. SAN-FELIPE.

**JAUBERT** (le chevalier Amédée), orientaliste, né en 1779 à Aix, d'un avocat au parlement, mort en 1847 à Paris; fut, sur la recommandation de Sylvestre de Sacy, attaché comme interprète à l'armée d'Orient, accompagna en Syrie le général Bonaparte, dont il gagna la confiance, fut à son retour nommé secrétaire

interprète du gouvernement et professeur de turc à l'École des langues orientales (1801), recut diverses missions en Turquie et en Perse, et les remplit avec succès, mais faillit, en se rendant auprès du chah, périr dans un cachot où l'avait jeté le pacha de Bayazid (1805). En 1818, il alla en Asie pour y rechercher la race des chèvres qui produisent le duvet dont on fabrique les châles de cachemire, et en ramena un troupeau de chèvres du Thibet, ce qui permit à Ternaux de naturaliser en France la riche industrie des cachemires. Maître des requêtes sous l'Empire, un moment disgracié sous la Restauration, il devint après 1830 conseiller d'État et en 1841 pair de France. Outre sa chaire de turc, il occupait celle de persan au Collège de France et dirigeait l'École des langues orientales. On a de lui la relation de ses *Voyages en Arménie et en Perse* (1821), une *Grammaire turque* (1823), et une trad. estimée de la *Géographie d'Edrisi*, 2 vol. in-4 (1837-1841). Il avait été admis à l'Académie des inscriptions en 1830.

**JAU COURT** (Louis, chevalier de), littérateur distingué, né à Paris en 1704, mort en 1779, avait étudié la médecine en Hollande sous Boërhaave, mais n'exerça pas cette profession, et préféra se livrer à la culture des sciences et des lettres. Il rédigea pour l'*Encyclopédie* des articles de médecine, de physique, de philosophie et sur toujours, en philosophie, se contenta dans les bornes de la modération. On a de lui une *Vie de Leibnitz*, en tête de la *Théodicée* de ce philosophe. Il avait rédigé en latin un *Lexique universel de médecine*; mais cet ouvrage fut perdu dans un naufrage. Jaucourt était de l'Académie de Berlin.

**JAU COURT** (Franc., marquis de), homme d'État, né à Paris en 1757, mort en 1852, descendait par les femmes de Duplessis-Mornay, et était neveu du précédent. Il adopta en 1789 les idées de réforme, mais avec modération, fut député à l'Assemblée législative, où il combattit les b.o.s. contre les émigrés, ainsi que la tyrannie des clubs; fut incarcéré en 1792, et ne dut la vie qu'aux actives démarches de Mme de Staël; se réfugia en Angleterre, puis en Suisse, reentra en France aussitôt après le 9 thermidor, se rallia à Bonaparte après le 18 brumaire, devint membre, puis président du Tribunal, fut porté au Sénat en 1803, attaché en 1804 à la maison de Joseph en qualité de 1<sup>er</sup> chambellan, accompagna ce prince à Naples et resta fidèle à la cause impériale jusqu'au départ de Marie-Louise et de Joseph (1814); consentit alors à faire partie du gouvernement provisoire, fut élevé par Louis XVIII à la pairie, et chargé, en l'absence de Talleyrand, du portefeuille des affaires étrangères, suivit Louis XVIII à Gand (1815), devint, après les Cent-Jours, ministre de la marine, mais se retira bientôt pour n'avoir pas à signer la reddition de Landau. Étranger de plus à la politique, il s'occupa activement des intérêts du Protestantisme, auquel il appartenait.

**JAUER**, *Juravia*, v. des États prussiens (Silésie), ch.-l. de cercle, à 19 kil. S. de Liegnitz, 7500 hab. Vieux château; plusieurs églises. Marché aux grains.

**JAUFFRET** (Jos.), prélat français, né en 1759 à La-roque-Brussane (Provence), mort en 1823, combattit la constitution civile du clergé, mais accepta loyalement le concordat et devint, sous l'Empire, aumônier de Napoléon, puis évêque de Metz, 1806. Il fut nommé en 1811 archevêque d'Aix, mais il ne prit pas possession de ce diocèse. On a de lui : *De la Religion*, 1790; *Du Culte public*, 1795; *Des Services que les dames peuvent rendre à la religion*, 1800; *Mémoires pour servir à l'Histoire de la religion*, 1803. — Son frère, L. Fr. Jauffret, 1770-1840, a, comme Berquin, travaillé pour l'enfance; on lui doit des *Fables charmantes* (1814 et 1838), le *Petit Théâtre de famille*; le *Théâtre des Maisons d'éducation*, etc. Il avait été professeur du lycée de Montbrison à la création de l'Université et plus tard bibliothécaire de la ville de Marseille.

**JAUJA** ou *XAUJA*, v. du Pérou, à 115 kil. N. de Huancavelica, sur le Jauja, affluent du Rio do Sal; 15 000 hab. Élevé de bestiaux.

**JAUJAC**, boug de France (Arèche), sur l'Alignon, à 15 kil. N. de l'Argentière; 2600 hab. Soieries. Aux environs, anciens cratères, sources d'eaux minérales, mines de houille. Patrie de Viet. et d'Ant. Fabre.

**JAUNE** (Heuve). V. HOANG-HO.

**JAUNE** (mer). V. HOANG-HAI.

**JAURÉGUY** (Jacq.), fanatique, qui tenta en 1582, à l'instigation de l'Espagne, d'assassiner Guillaume, prince d'Orange, était domestique d'un marchand d'Anvers. Il frappa le prince, mais le coup ne fut pas mortel. Il fut pris et livré au supplice.

**JAURÉGUY Y AGUILAR** (J. de), poète et peintre espagnol, né à Tolède en 1566, mort à Madrid en 1611, séjourna longtemps à Rome et s'y forma sur les bons modèles italiens. De retour dans sa patrie, il combattit le mauvais goût des Gongoristes et publia un poème d'Orphée, quelques pièces de théâtre et d'excellentes traductions en vers de l'*Aminte* du Tasse et de la *Pharsale* de Lucain. Comme peintre, Jauréguy se distingue par le coloris, la gradation de la lumière, l'expression des figures et la beauté des chairs. On admire surtout son *Narcisse* et sa *Vénus sortant du bain*. On lui doit le portrait de Cervantes.

**JAUROU**, rivière du Brésil (Mato-Grosso), prend sa source à 150 kil. N. de Villa Bella, coule au S. E., et tombe dans le Paraguay à 40 kil. S. de Villa-Maria. Cours, 280 kil. Au coulement de cette rivière avec le Paraguay, un obélisque, dressé en 1754, marque la limite du Brésil et du Paraguay.

**JAVA**, une des îles de la Sonde, baignée au N. par la mer de Java, au S. par l'Océan Indien, à l'O. par le détroit de la Sonde, qui la sépare de Sumatra, à l'E. par celui de Bali, qui la sépare de l'île de ce nom, enfin au N. E. par le détroit de Madura. Elle a 1000 kil. de long sur 130 de large, et compte env. 10 000 000 d'hab. (dont 150 000 Chinois, 15 000 Européens, le reste Javanais); capit., Batavia. Les Hollandais sont actuellement possesseurs de cette île. — Le climat de Java est très-chaud et très-malsain; des fièvres endémiques déciment fréquemment la population. De hautes montagnes, dont quelques-unes ont été ou sont encore des volcans, traversent l'île. Près des côtes, la chaleur est tempérée par les brises de mer. La saison pluvieuse dure de novembre à mars. La fertilité du sol est extrême: les productions de l'Europe méridionale et celles des contrées tropicales y abondent. De superbes forêts fournissent les bois les plus précieux, mais aussi elles servent de refuge aux tigres, aux boas, et autres monstres féroces. Les montagnes renferment de grandes richesses minérales, encore inexploitées. On a découvert en 1833 de grandes houillères dans la résidence de Tagal. Les habitants, de race malaise, sont mahométans. Ils ne manquent pas d'industrie. — Java, qu'on croit être la *Islandia insula* de Ptolémée, a des annales très-anciennes, mais fabuleuses. Au XIII<sup>e</sup> siècle elle avait pour métropole *Jabodjapahit*. L'Islamisme s'y introduisit vers 1400. Les Portugais y abordèrent en 1511 et y formèrent des établissements que les Hollandais leur enlevèrent en 1596. Batavia y fut fondée par ces derniers en 1619, sur les ruines de Jacarta. Occupée par les Anglais en 1811, cette colonie fut rendue aux Hollandais en 1816. C'est une de leurs colonies les plus florissantes. Ils en tirent d'excellent thé, du riz, du café, du sucre, de l'indigo, des épices.

**JAVA** (PETITE-), une des îles de la Sonde. V. BALI.

**JAVAN**, 4<sup>e</sup> fils de Japhet, père des Jomans ou Grecs.

**JAVARI**, riv. de l'Amérique du S., reçoit le Jurua et le Jutay et se jette dans l'Amazone. V. ce nom.

**JAVEL**, anc. hameau du dép. de la Seine, dépendant de Grenelle et auj. annexé à Paris (xv<sup>e</sup> arr.), sur la riv. g. de la Seine. Fabr. que de produits chimiques fondée en 1776 (eau dite de *Javel*, acide sulfurique, soude, alun, charbon animal).

**JAVOGUES** (Ch.), conventionnel, né à Bellegarde (Ain) en 1759, était huissier. Envoyé à Lyon en 1793 pour chasser cette ville après la mort de Chalier (V. ce nom), il y signala son séjour par de nombreuses exé-

cutions qui excitèrent l'indignation universelle et lui aliénèrent ses collègues même les plus exaltés. Impliqué plus tard dans la conspiration du camp de Grenelle, il fut condamné à mort et exécuté, 1796.

**JAVOLS** ou **JAVOULX**, *Gabali*, puis *Anderitum*, bourg du dép. de la Lozère, à 20 kil. N. E. de Marvejols; 1200 hab. Anc. capit. des *Gabali*, puis du Gévaudan; anc. évêché. Saccagé au v<sup>e</sup> siècle par les Vandales et au viii<sup>e</sup> par les Sarrasins, il ne s'est jamais relevé.

**JAXARTE**, **JAXT**, **V. IAXARTE**, **IAXT**.

**JAY** (Antoine), homme de lettres, né en 1770 à Guitres, près de Libourne (Gironde), mort en 1854, fut d'abord avocat et maire de Libourne, alla en 1796 visiter l'Amérique, séjourna sept ans aux États-Unis; fit paraître à son retour une relation de ses excursions 1803), présenta en 1806 au concours de l'Académie un *Tableau de la littérature au xviii<sup>e</sup> siècle*, qui fut couronné, composa des *Éloges de Corneille et de Montaigne*, qui obtinrent la même distinction, fit paraître en 1812 le *Gleaner* ou *Essais de Nicolas Freeman*, recueil philosophique et humoristique, fut ensuite chargé par l'Empereur de la direction du *Journal de Paris*, auquel il donna une nouvelle vie, et publia en 1815 une *Histoire du ministère de Richelieu*, le plus estimé de ses ouvrages. Opposé à la Restauration, il fonda en 1815, avec quelques amis, le journal *l'Indépendant* (qui prit peu après le titre de *Constitutionnel*), puis la *Minerve* (1818), et encourut, ainsi que Jouy, l'emprisonnement pour la hardiesse de ses attaques: il écrivit avec lui pendant sa captivité les *Ermites en prison*, et après sa libération les *Ermites en liberté*. Sa dernière publication est la *Conversion d'un romantique* (1830), œuvre de polémique littéraire. Il fut admis en 1832 à l'Académie française. Ses *Oeuvres littéraires* ont été réunies en 1831 (4 vol. in-8).

**JAYME**, rois d'Aragon, etc. **V. JACQUES**.

**JAZYGES**, **V. IAZYGES**.

**JEAN**, *Joannes*, nom d'un grand nombre de personnalités historiques.

#### I. Saints et Papes.

**JEAN-BAPTISTE** (S.), le précurseur du Messie, fils de Zacharie et d'Élisabeth, naquit quelques mois avant le Sauveur. Il fut rempli de l'Esprit-Saint dès le sein de sa mère, et se retira de bonne heure dans le désert, pour s'y livrer aux rigueurs les plus austères. L'an 29 de J.-C. il sortit de sa solitude et prêcha sur les bords du Jourdain la venue du Messie. Un grand nombre de Juifs touchés par ses paroles lui demandèrent le baptême; c'est ce qui l'a fait surnommer *Baptiste*. Jésus lui-même voulut être baptisé de sa main. Quelque temps après, S. Jean fut mis en prison pour s'être élevé avec force contre l'union incestueuse d'Hérode Antipas avec Hérodiade sa belle-sœur; il fut dans la suite mis à mort, sur la demande qui en fut faite à Hérode Antipas par Salomé la danseuse, fille d'Hérodiade, l'an 32. La nativité de S. Jean-Baptiste est célébrée le 24 juin et sa décollation le 29 août.

**JEAN L'ÉVANGÉLISTE** (S.), un des 12 apôtres, fils de Zébédée, et frère de S. Jacques le Majeur, naquit à Bethsaïde en Galilée et exerça d'abord le métier de pêcheur. Il avait environ 25 ans lorsqu'il fut appelé à l'apostolat par J.-C. Il fut témoin de presque tous les miracles du Sauveur; il était son disciple chéri; il l'accompagna au jardin des Oliviers et sur le Calvaire; c'est à lui que Jésus recommanda sa mère en mourant. Il commença à prêcher l'Évangile aussitôt après l'Ascension de J.-C.; assista au concile de Jérusalem l'an 51, puis alla prêcher la foi dans l'Asie-Mineure, et jusque chez les Parthes. Il fut le premier évêque d'Éphèse. Arrêté l'an 95, il fut conduit à Rome, où Domitien le fit jeter dans l'huile bouillante; mais il n'en ressentit aucun mal. Il fut ensuite relégué dans l'île de Patmos, où il écrivit l'*Apocalypse*, ouvrage prophétique et allégorique, dont tout le sens n'a pas encore été pénétré. Revenu à Éphèse après la mort de Domitien, il y rédigea son *Évangile* (en grec, à ce qu'on croit). C'est là qu'il mourut, à 94 ans (101). Il reste de lui, outre l'*Évangile* et l'*Apocalypse*, trois

*Épîtres canoniques*. On le fête le 27 déc. Son emblème est l'aigle.

**JEAN CHRYSOSTÔME** (S.), c.-à-d. *Bouche d'or*, le plus éloquent des Pères de l'Église grecque, né à Antioche vers 347, était fils d'un préfet des soldats. Après avoir étudié la rhétorique sous Libanius, il fréquenta le barreau; mais bientôt il quitta cette carrière pour se vouer tout entier à l'étude des Écritures et à la pratique des austérités chrétiennes. En 374 il se retira sur les montagnes de la Syrie: il y vécut plusieurs années en anachorète; mais ayant épuisé sa santé par l'excès des mortifications, il fut obligé de quitter sa solitude et de revenir à Antioche (381). S. Flavian, évêque d'Antioche, l'ordonna prêtre et le garda près de lui comme son vicaire; il se fit dans ces fonctions une telle réputation d'éloquence et de sainteté que l'emp. Arcadius le choisit pour le placer sur le siège de Constantinople (398). Il rendit plusieurs services à l'empereur, et apaisa des révoltes par l'ascendant qu'il avait sur la multitude; il se signala aussi par l'abondance de ses aumônes, ainsi que par son zèle pour la propagation de la foi, et sut unir au zèle la tolérance, disant qu'il faut poursuivre l'hérésie et non l'hérétique. Ayant déplu à l'impératrice Eudoxie, dont il avait blâmé les rapines et les désordres, il fut déposé et exilé. Contraint, malgré son grand âge, à faire des marches forcées pour se rendre au lieu de son exil, il succomba en route, et mourut à Comane, dans le Pont, en 407. On le fête le 27 janvier. On a dit de S. Jean Chrysostôme qu'il était *l'Homme des orateurs*. Son éloquence réunit les mérites de Démosthène et de Cicéron: il a l'énergie du premier, la facilité et l'abondance du second. Ce Père a laissé plusieurs traités dogmatiques, des commentaires sur différentes parties des livres saints, un très-grand nombre de discours, d'homélies et de panégyriques de saints, et des lettres. Les plus estimés de ses ouvrages sont les *Traité du Sacerdoce*, de la *Providence*, de la *Virginité*. Ses œuvres ont été plusieurs fois recueillies: les éditions les plus complètes sont celles du P. Montfaucon, gr.-lat., 13 v. in-f., Paris, 1718-38, reproduite par les frères Gaume, 26 v. in-8, Paris, 1835-40, et celles de la collection Migne et de la *Biblioth. grecque* de Didot, 1855-61. Une grande partie a été traduite en français par l'abbé Guillon, dans la *Biblioth. des Pères* (vol. X à XIX). Quelques écrits ont été trad. séparément, savoir: le *Sacerdoce*, par Ant. Lemaistre, 1550; la *Providence*, par Hermant; plusieurs *Discours* et *Homélies* par Bellegarde; les *Homélies* et *Lettres choisies*, par Ath. Auger, 1785. Une trad. complète, par les Prêtres de l'Immaculée conception, a été entreprise en 1863 (en 11 v. gr. in-8). On a découvert en 1838 cinq homélies inédites de S. Jean Chrysostôme, qui ont été publiées à Leipzig par Bekker. Sa *Vie* a été écrite par Érasme, Hermant, Ménard, Tillemont, Néander, l'abbé Guillon et l'abbé J. B. Bergier (1858). On doit à l'abbé E. Martin (d'Agde) *S. Jean Chrysostôme, ses œuvres et son siècle*, 1861.

**JEAN CALYBTE** (S.), ainsi nommé de la cabane (en grec *Kalybê*) qu'il habitait, vivait au v<sup>e</sup> s. et était fils d'un riche habitant de Constantinople. Il quitta dès l'âge de 12 ans la maison paternelle pour embrasser la vie monastique, mais au bout de 6 ans il se sentit vivement pressé du désir de revoir ses parents. Caché sous des haillons, il vint habiter à leur porte même une misérable cabane et ne se fit connaître d'eux qu'au moment de mourir. On l'hon. le 11 avril.

**JEAN L'AUMÔNIER** (S.), ainsi nommé à cause de ses abondantes aumônes, né en 559 à Amathonte, dans l'île de Chypre, dont son père était gouverneur, m. en 616, fut élevé en 610 sur le siège d'Alexandrie, déploya une charité inépuisable envers les malheureux dans la famine qui désola son peuple en 615 et dans l'épidémie mortelle qui suivit. C'est de ce saint que l'ordre hospitalier de *S.-Jean de Jérusalem* tire son nom.

**JEAN DAMASCÈNE** (S.), né vers 676 à Damas, m. vers 754. Quoique chrétien, il fut élevé au gouvernement de Damas par les califes, qui possédaient alors cette ville; mais bientôt, dégoûté du monde il se

retra dans la solitude de St-Sabas, près de Jérusalem, puis se fit ordonner prêtre. Il combattit les Iconoclastes et écrivit sur la théologie et la philosophie. On le regarde comme le S. Thomas de l'Orient: il est en effet le premier qui ait appliqué la logique d'Aristote à l'enseignement théologique. Ses œuvres ont été publiées par Lejuien, grec-latin, Paris, 1712. 2 vol. in-fol., et réimprimées à Vérone, 1748, et à Montrouge, 1860 (collection Migne). On y remarque une *Dialectique*, des traités des *Hérésies*, des *Huit Vices capitaux*, des *Hymnes*, etc. On l'hon. le 6 mai.

JEAN DE MATHA (S.), fondateur de l'ordre des Trinitaires, qui se consacra au rachat des captifs, né en 1160 dans la vallée de Barcelonnette en Provence, m. en 1213, institua son ordre en 1199 avec Félix de Valois à Cerfroid près de Meaux; obtint la protection de Philippe-Auguste et fit plusieurs voyages en Barbarie, d'où il ramena un grand nombre de captifs. Ses disciples sont nommés *Mathurins*. Sa fête a lieu le 8 fév.

JEAN COLOMBIN (S.), riche habitant de Sienna, m. en 1360, fonda en 1363 l'ordre des Jésuites, consacré au soulagement des malades. On l'hon. le 31 juillet.

JEAN DE DIEU (S.), instituteur des Frères de la Charité, né en Portugal en 1495, d'une famille pauvre, fut d'abord berger, puis soldat, et mena longtemps une vie dissipée. Licencié en 1536, il se convertit peu d'années après et résolut de se consacrer au service des malheureux. Il se fixa dans Grenade, fit de sa maison un hospice pour les indigents et pourvut à leurs besoins par le travail de ses mains; il trouva des imitateurs qui se joignirent à lui: ce fut là le berceau de l'ordre de la Charité. Il mourut en 1550, d'une maladie contractée en sauvant un homme qui se noyait. Il avait reçu de l'archevêque de Grenade le nom de *Jean de Dieu* à cause de sa piété. On le fête le 8 mars.

JEAN DE LA CROIX (S.), fondateur des Carmes déchaussés, né en 1542 à Ontiveros (Vieille-Castille), m. en 1591, entra chez les Carmes à 21 ans, s'associa à Ste Thérèse pour réformer cet ordre, accomplice ce projet en 1568, fit approuver sa réforme par le pape en 1580, et donna le nom de Carmes déchaussés à ses disciples parce qu'ils marchaient pieds nus. Il fut successivement prieur des couvents de Calvario (Andalousie), de Grenade et de Ségovie. Il finit ses jours dans le couvent de Penuela, près d'Ubeda (Sierra-Morena). Il a laissé des ouvrages mystiques, en espagnol, qui ont été réunis en 1619, et dont plusieurs ont été traduits en français par le P. Cyprien (1641), et par le P. Louis de Ste-Thérèse (1665). On le surnomma Jean de la Croix parce qu'il avait pour tout ameublement, avec un lit grossier, une croix de jonc. L'Eglise le fête le 14 déc., jour de sa mort, et le 24 nov. Sa Vie a été écrite par Lechner, Leips., 1858.

JEAN CLIMACQUE (S.). V. CLIMACQUE.

JEAN GUALBERT (S.). V. GUALBERT.

JEAN NÉPOMUCÈNE (S.). V. NÉPOMUCÈNE.

Le nom de Jean a été porté par 23 papes qui ont régné dans l'ordre suivant :

Jean I,	523-526	Jean XIII,	965-972
Jean II,	533-535	Jean XIV,	983-985
Jean III,	560-573	Jean XV,	985
Jean IV,	610-642	Jean XVI,	985-996
Jean V,	685-686	Jean XVI(anti-p.),	997
Jean VI,	701-705	Jean XVII,	1003
Jean VII,	705-707	Jean XVIII,	1003-1009
Jean VIII,	872-882	Jean XIX,	1024-1033
Jean IX,	898-900	Jean XX,	1045-1046
Jean X,	914-928	Jean XXI,	1276-1277
Jean XI,	931-936	Jean XXII,	1316-1334
Jean XII,	956-963	Jean XXIII,	1410-1415

Nous ne ferons connaître que ceux de ces papes qui ont une importance historique.

JEAN 1<sup>er</sup>, Toscan, pape de 523 à 526, fut député par Théodoric, roi des Ostrogoths, auprès de l'empereur Justin 1<sup>er</sup>, pour faire révoquer les édits rendus par ce prince contre les Ariens. N'ayant pas réussi dans sa mission, il fut, à son retour, jeté dans une

prison où il mourut de misère. L'Eglise l'hon. comme martyr le 18 mai.

JEAN IV, Dalimate, pape de 640 à 642, condamna les Monothélites, combatit l'*Ethèse* (déclaration que l'Empereur Héraclius avait publiée en faveur de ces sectaires), défendit la mémoire du pape Honorius, que l'on accusait d'erreur au sujet de la double nature du Christ, et racheta beaucoup de captifs.

JEAN VIII, natif de Rome, d'abord archidiacre, succéda en 872 au pape Adrien II. Attaqué par les Sarrasins, il implora le secours du roi de France Charles le Chauve, mais celui-ci mourut avant d'avoir pu le secourir. Emprisonné par Lambert, duc de Spolète, qui voulait s'emparer de Rome, il s'échappa et se réfugia auprès de Louis le Bègue, qui lui donna les moyens de se rétablir. Pressé de nouveau par les Sarrasins, qui s'étaient emparés de Rome, il eut recours à l'empereur de Constantinople Basile, et consentit, sur sa demande, à reconnaître pour patriarcale Photius, qui avait su le tromper (879). Cette conduite le fit accuser de faiblesse, et fit dire qu'il s'était conduit comme une femme, ce qui donna lieu à la fable de la papesse Jeanne (V. JEANNE). Il mourut empoisonné, en 882. Ce pape couronna trois empereurs: Charles le Chauve (875), Louis le Bègue (878), Charles le Gros (881); il présida ou convoqua onze conciles. On a de lui 326 lettres.

JEAN IX, de Tibur, pape de 898 à 900, eut pour compétiteur Sergius dont il triompha (V. SERGIUS III), couronna l'empereur Lambert, duc de Spolète, et réhabilita la mémoire du pape Formose.

JEAN X, de Ravenne, pape de 914 à 928, était archevêque de Ravenne lorsqu'il fut placé sur le trône pontifical par l'influence de Theodora, femme toute-puissante dans Rome. Il gouverna avec fermeté et repoussa les Sarrasins. Il fut renversé par Gui, duc de Toscane, et par Marosie, fille de Theodora, et jeté dans une prison où il mourut bientôt.

JEAN XI, fils de Marosie, qui le fit nommer pape à 25 ans, l'an 931, fut emprisonné avec sa mère au château St-Empe par Albéric, autre fils de Marosie, qui s'était emparé de l'autorité dans Rome (933), et mourut en prison vers 936. On le croit fils d'Albéric, duc de Spolète, 1<sup>er</sup> mari de Marosie.

JEAN XII, *Octavien Albéric*, fils d'Albéric, patrice de Rome, se fit élire à 18 ans, en 956. Inquieté par Bérenger, roi d'Italie, et par Adalbert, son fils, il eut recours à Othon, roi de Germanie, lui donna le titre de roi de l'Italie, et le couronna empereur (962). Peu après, il seigna contre ce prince avec Adalbert. L'empereur, irrité, le fit déposer par un concile comme sacrilège, et Léon VIII fut élu à sa place; mais Jean XII réussit à rentrer dans Rome (964), et y exerça de cruelles vengeances. Ce prince, indigne de la tiare, mourut trois mois après, d'une courte maladie, ou, selon quelques-uns, assassiné.

JEAN XXI, *Pierre Julien*, élu en 1276, était né à Lisbonne et s'était distingué comme médecin et comme philosophe. Il tâcha d'empêcher la guerre d'éclater entre le roi de France Philippe le Hardi et Alphonse de Castille, et voulut, mais sans succès, leur faire entreprendre une croisade. Il périt de la manière la plus malheureuse à Viterbe, écrasé par les débris d'un palais qui s'éroula (1277).

JEAN XXII, *Jacques d'Este* ou *Duèze*, né à Cahors vers 1244, d'une famille bourgeoise, fut élu en 1316, après Clément V, et fut le second pape d'Avignon. Il favorisa la France, combattit l'élection de Louis de Bavière comme empereur, et offrit la couronne impériale à Jean de Luxembourg, roi de Bohême. Louis, pour se venger, fit élire à sa place l'anti-pape Pierre de Corbière (Nicolas V), mais Jean s'empara de la personne de l'anti-pape et le fit jeter en prison. Il livra au bras séculier l'évêque de Cahors, qu'il accusait d'avoir voulu l'empoisonner. Il mourut en 1334. Ce pape était savant dans la jurisprudence et la médecine. On a de lui plusieurs traités de médecine entre autres le *Tresor des pauvres*, en lat.,

Lyon, 1525, et *l'Élixir des philosophes*, trad. en franç., Lyon, 1557. C'est lui qui publia les *Constitutions dites Clémentines*, et qui dressa celles qu'on nomme *Extravagantes*. C'est aussi lui, dit-on, qui ajouta la 3<sup>e</sup> couronne à la tiare pontificale.

JEAN XXIII, *Balthazar Cossa*, né à Naples, fut élu à Bologne en 1410, par 16 cardinaux, à la mort d'Alexandre V, tandis que d'autres reconnaissent pour pape Pierre de Lune, sous le nom de Benoît XIII. Pressé par l'empereur Sigismond, il rassembla un concile à Constance et consentit à s'en remettre à ce concile du choix d'un seul pape; mais à peine s'était-il rendu à Constance que, prévoyant que le choix lui serait peu favorable, il s'enfuit déguisé; arrêté dans sa fuite, il fut déposé par le concile en 1415 et jeté dans une prison où il resta 3 ans. Martin V le fit élargir et Jean consentit à le reconnaître pour pape légitime, 1419. Il fut nommé doyen du sacré collège, et mourut peu après.

#### II. Empereurs d'Orient.

JEAN I, ZIMISCÈS (c.-à-d. le petit en arménien), empereur de Constantinople, né vers 925, était un habile militaire. Chargé par Romain II de tuer Nicéphore Phocas, il lui laissa la vie et le mit sur le trône (963). Cependant, quelques années après, il conspira contre Nicéphore avec l'impératrice Théophano, le fit égorger, et prit lui-même le titre d'empereur (969). Il étouffa, à l'aide de Bardas Sclérus, la révolte de Bardas Phocas (970), fit la guerre au prince russe Sviatoslav I, le battit à Dristra ou Durostol (971), lui enleva la Bulgarie, passa ensuite en Syrie où ses troupes avaient été battues (972), fit deux campagnes brillantes (973-974), et reconquit un instant la Palestine, à l'exception de Jérusalem; mais il tomba malade en Cilicie et y mourut en 975. On accusa l'eunuque Basile de l'avoir empoisonné.

JEAN II, COMNÈNE, empereur de Constantinople de 1118 à 1143, fils d'Alexis Comnène, fit la guerre avec succès aux Mahométans, aux Serviens et aux Turcs; mais essaya vainement de reprendre Antioche sur les Français. C'était un prince clément et vertueux: on l'appelle *Marc-Aurèle* du Bas-Empire.

JEAN III, DUCAS-VATAÇE, régna à Nicée de 1222 à 1255, pendant que les Français étaient maîtres de Constantinople. Il chassa les Français de l'Asie, reconquit la Thrace, la Macédoine, prit Thessalonique en 1246 et prépara la restauration de l'empire grec.

JEAN IV, LASCARIS, fils de Théodore le Jeune, fut proclamé empereur à Nicée, en 1259, étant encore en bas âge. Michel Paléologue, nommé régent, lui fit crever les yeux la même année, et monta sur le trône. Jean ne mourut cependant qu'en 1284.

JEAN V, PALÉOLOGUE, empereur de 1341 à 1391, monta jeune sur le trône de Constantinople, mais ne régna d'abord que de nom, Jean Cantacuzène ayant usurpé toute l'autorité. A l'abdication de ce dernier (1355), Jean V régna seul. Il laissa les Turcs envahir la Thrace, et, après avoir vainement imploré les secours de l'Occident, il traita avec Amurat. Son règne fut aussi malheureux que long.

JEAN VI, CANTACUZÈNE, fut d'abord régent pendant la minorité de Jean Paléologue (1341), puis força ce prince à partager le trône avec lui en 1347; mais, fatigué des troubles dont ce partage était l'occasion, il abdiqua en 1355 et se retira dans un monastère. Il avait battu les Bulgares, les Turcs, les Génois, qui étaient venus assiéger Constantinople, et avait rendu quelque calme à l'empire. Jean Cantacuzène a laissé, entre autres écrits, une *Histoire de l'empire d'Orient* qui va de 1320 à 1357 (Paris, 1645, grec-latin); elle fait partie de la Byzantine et a été trad. par le président Cousin. Jean C. est l'objet d'une savante thèse de M. Val. Parisot, 1845.

JEAN VII, PALÉOLOGUE, fils d'Andronic III, et petit-neveu de Manuel, força son oncle à l'associer à l'empire, tandis que Bajazet assiégeait Constantinople (1399); mais après la défaite de Bajazet à Ancyre (1402), Manuel le reléqua dans l'île de Lesbos.

JEAN VIII, PALÉOLOGUE, fils de Manuel, fut associé à l'empire par son père en 1419, et régna seul de 1425 à 1448. Attaqué par les Turcs, il demanda des secours aux Latins et consentit, pour les obtenir, à l'union des églises grecque et latine, qui fut résolue au concile de Florence en 1439; mais ses sujets se refusèrent à l'union, et il n'obtint que des secours insuffisants.

#### III. Rois et princes.

JEAN I, dit le *Posthume*, roi de France et de Navarre, fils posthume de Louis X, le Hutin, et de Clémence de Hongrie, né en 1316, fut reconnu en nais-sance roi de France et de Navarre; mais il mourut peu de jours après, et sa succession fut dévolue à Philippe V, son oncle. Quelques-uns ont prétendu qu'il avait été enlevé et élevé secrètement à Sienne sous le nom de *Jean de Guccio*: Louis I, roi de Hongrie, neveu de la reine Clémence, accrédi-ta ce bruit. Ce qui est certain, c'est qu'un prétendu Jean vint en France réclamer la couronne pendant la captivité de Jean II; il fut pris en Provence et emprisonné au château de l'Œuf à Naples, où il mourut.

JEAN II, dit *Jean le Bon*, roi de France, né en 1319, succéda en 1350 à Philippe de Valois, son père. Le commencement de son règne fut troublé par des discordes intestines. Profitant de cet état de choses, les Anglais firent une invasion en France, commandés par Edouard, dit le *Prince noir*, fils d'Edouard III (1355). Jean marcha à leur rencontre; mais il fut complètement battu à la journée de Poitiers, fut fait prisonnier et conduit à Londres (1356). Une trêve fut alors conclue avec l'Angleterre, qui était également épuisée; mais la France, malgré les efforts du dauphin Charles, régent du royaume, tomba dans la plus déplorable anarchie: Charles le Mauvais, roi de Navarre, aspirait ouvertement à la couronne; Marcel, prévôt des marchands, soulevait Paris contre l'autorité du Dauphin, et les campagnes étaient désolées par la *Jacquerie*. Enfin en 1360 fut conclu entre l'Angleterre et la France le traité désastreux de Brétigny, qui rendit la liberté au roi moyennant une forte rançon et la cession de plusieurs provinces. Jean, en quittant l'Angleterre, y laissa comme otage le duc d'Anjou, un de ses fils; celui-ci s'étant évadé en 1363, Jean retourna se constituer prisonnier à Londres, en répondant à ceux qui voulaient l'en dissuader que, *si la bonne foi était bannie de la terre, elle devrait trouver asile dans le cœur des rois*. Il mourut peu après son retour à Londres (8 avril 1364). Jean avait hérité de la Bourgogne à la mort du duc Philippe I; mais il la donna en apanage à son 4<sup>e</sup> fils, Philippe le Hardi (1362).

JEAN SANS TERRE, roi d'Angleterre, né en 1166, fut ainsi nommé parce que son père Henri II ne lui avait point laissé d'apanage. Profitant de l'absence de Richard Cœur de Lion, son frère, qui était à la croisade, il s'empara de la régence. Aussitôt après la mort de ce prince (1199), il prit le titre de roi au détriment d'Arthur de Bretagne, fils de Geoffroi, son frère aîné; on l'accuse même, mais sans preuve suffisante, d'avoir tué de sa propre main ce jeune prince, qui avait amené Philippe-Auguste à se déclarer en sa faveur (1203). Cité pour son usurpation devant la cour des pairs de France, il fut dépouillé des fiefs qu'il possédait en France (Normandie, Anjou, Maine, Touraine, Poitou). En 1213 il eut des différends avec Innocent III au sujet de la nomination d'un archevêque de Cantorbéry, et fut forcé de faire hommage à ce pape de sa couronne. Il se liga ensuite avec l'empereur Othon IV et le comte de Flandre contre Philippe-Auguste; mais, ses alliés ayant été défaits à Bouvines (1214), tandis que lui-même échouait devant La Rochelle, il se vit obligé de demander la paix. L'année suivante, il fut contraint, à la suite d'une révolte des barons anglais, de souscrire la *Grande Charte*, base des libertés anglaises (1215); mais il ne tarda pas à violer ses serments. Les barons se révoltèrent de nouveau et défirent la couronne à Louis, fils de Philippe-Auguste, roi de France; mais Jean mourut sur ces entrefaites, en 1216, et son fils, Henri III, lui succéda.



**JEAN I**, roi de Castille et de Léon, succéda à son père, Henri II, en 1379, à l'âge de 21 ans, et mourut en 1390. Il fit sans succès la guerre au Portugal pour placer son fils sur le trône de ce pays auquel il avait droit par sa mère (V. ci-après JEAN I, roi de Portugal). Il fut surnommé *Père de la patrie* pour sa générosité et sa justice. — **JEAN II**, roi de Castille et de Léon, fils de Henri III, né en 1404, mort en 1453, fut proclamé roi à 22 mois, sous la régence de Ferdinand, son oncle, fit avec succès la guerre aux rois d'Aragon et de Navarre, et aux Maures de Grenade, protégea les lettres et contribua à la restauration de la littérature espagnole. Il fut père de la célèbre Isabelle et de Henri IV (dit *l'Impuissant*).

**JEAN I**, roi d'Aragon, succéda à son père Pierre IV en 1387, et mourut en 1395, à l'âge de 44 ans, haï et méprisé de ses sujets. — **JEAN II**, roi d'Aragon et de Navarre, fils de Ferdinand le Juste, monta en 1425 sur le trône de Navarre par son mariage avec Blanche, fille de Charles le Noble, et en 1458 sur celui d'Aragon, après la mort d'Alphonse le Magnanime, son frère aîné. Jean fut longtemps en guerre avec son propre fils, don Carlos, prince de Viane, à qui Blanche, sa mère, avait laissé en mourant la couronne de Navarre (1441). En 1462 il s'allia avec Louis XI pour dépouiller aussi Blanche, sa fille aînée, qui avait hérité des droits de don Carlos sur la Navarre. Les Catalans, révoltés de la conduite de Jean à l'égard de ses enfants, offrirent successivement la couronne à don Pédre, infant de Portugal, et à René d'Anjou. Celui-ci fut soutenu par l'astucieux Louis XI, et envoya son fils combattre le roi d'Aragon. La mort des principaux combattants mit fin à la lutte : Jean II mourut en 1479 et transmit sa couronne à son fils Ferdinand le Catholique.

**JEAN I**, roi de Navarre (1316). V. ci-dessus JEAN I (le posthume), roi de France. — **JEAN II**, roi de Navarre de 1425 à 1479. V. ci-dessus JEAN II, roi d'Aragon. — **JEAN III**, d'ALBRET, roi de Navarre, fils d'Alain, sire d'Albret, épousa en 1484 Catherine de Navarre, sœur et héritière de François-Phébus, et fut couronné roi de Navarre en 1494. Mais ce prince n'avait aucune énergie; attaqué en 1510 par Ferdinand le Catholique, il s'enfuit lâchement, et perdit la Hie-Navarre, qui fut réunie à la couronne de Castille (1512). Il ne conserva que le Béarn et mourut en France en 1516, laissant un fils, Henri II, roi titulaire de Navarre, dont la fille, Jeanne d'Albret, fut mère d'Henri IV, roi de France.

**JEAN I**, le *Grand*, roi de Portugal, fils naturel de Pierre I, né en 1357, étant grand prieur de l'ordre d'Avis, quand mourut son frère, Ferdinand (1383). Il s'empara du pouvoir et se fit proclamer roi (1385), au préjudice de Béatrix, fille unique de Pierre, qui avait épousé Jean I, roi de Castille. Ce dernier prit les armes contre lui, et fut vaincu à la bataille d'Aljubarrotta (1385). En 1415 Jean I fit une expédition contre les Maures d'Afrique, et leur prit Ceuta. Sous son règne les Portugais, exhortés par l'infant don Henri, se livrèrent avec succès à la navigation : ils découvrirent les îles de Madère et du Cap-Vert, les Canaries, les Açores, et les côtes de la Guinée. Il mourut en 1433. — **JEAN II**, le *Parfait*, fils d'Alphonse V, né en 1445, monta sur le trône en 1481, et mourut en 1495. Il fit condamner à mort le duc de Bragançe, beau-frère de la reine, et tua de sa main Viseo, frère de cette princesse, qui tous deux conspiraient, 1483 et 84. Son attention se porta ensuite vers les découvertes : en 1484, Diego Cam. découvrit les rois de Benin et du Congo : en 1486, B. Diaz explora le cap des Tempêtes, auquel Jean II donna le nom de cap de Bonne-Espérance ; mais ce prince eut le tort de rejeter les offres de Christophe Colomb. — **JEAN III**, né en 1502, succéda à son père Emmanuel en 1521 et mourut en 1557. Il établit en 1526 l'Inquisition à Lisbonne. En 1531 un tremblement de terre fit périr 30 000 personnes, et un débordement du Tage fit d'affreux ravages; il s'efforça

de réparer ces calamités. Comme ses prédécesseurs, il favorisa le commerce, et ses navigateurs découvrirent le Japon en 1542. Jean fut aussi le protecteur des lettres; il rétablit l'Université de Coimbre, et appela, pour la diriger, le célèbre André Gouvea. — **JEAN IV**, chef de la dynastie de Bragançe, né en 1604, était d'abord duc de Bragançe, et descendant du roi Jean I, par Alphonse, fils naturel de ce prince. Depuis 1580 les rois d'Espagne étaient maîtres du Portugal; en 1640, à la suite d'une conspiration adroitement conduite par Pinto, secrétaire du duc, et par la duchesse de Bragançe, Louise de Guzman, le Portugal recouvra son indépendance et Jean fut proclamé roi. Il déjoua plusieurs conspirations, battit les Espagnols à Montijo, près de Badajoz, en 1644, et resta maître absolu du Brésil en 1654, ayant vaincu les Hollandais qui le lui disputaient. Il mourut en 1656, laissant la couronne à son fils Alphonse, sous la régence de sa veuve, Louise de Guzman. — **JEAN V**, né en 1689, roi de 1706 à 1750, prit le parti de l'Autriche contre Louis XIV dans la guerre de la succession d'Espagne, et se fit battre par les Français. Après le traité d'Utrecht (1713), il resta passible dans ses États, qu'il administra sagement. — **JEAN VI**, 2<sup>e</sup> fils de Pierre III et de la reine Marie I<sup>re</sup>, né en 1767, m. en 1826, fut nommé régent du royaume en 1792, lorsque sa mère fut tombée en démente. Attaqué en 1807 par les armées françaises, il se retira avec la famille royale au Brésil, colonie portugaise, et y prit le titre d'empereur. Il fut proclamé roi du Portugal en 1816 à la mort de sa mère, mais il ne revint dans ce pays qu'en 1821. Il se vit contraint à son arrivée de sanctionner une constitution proposée par les Cortès; mais il l'abolit deux ans après. Pendant qu'il était en Portugal, le Brésil se déclara indépendant, et ne lui laissa que le vain titre d'empereur. Jean VI était un prince bon, mais faible, dominé par la reine et le marq. de Chaves. Il laissa 2 fils, don Pedro (Pierre IV), et don Miguel, célèbres par leur inimitié.

**JEAN DE LI NEMBOURG**, dit *l'Aveugle*, roi de Bohême, fils de l'empereur Henri VII, né en 1295, fut élu en 1310 roi de Bohême par les seigneurs de ce pays, qui s'étaient révoltés contre le duc de Carinthie, leur souverain. Il conquist ensuite la Silésie sur les Polonais (1327). Nommé en 1331 vicar de l'empereur Louis V en Italie, il s'empara rapidement de Crémone, Parme, Pavie et Modène; mais il s'arrêta à la sollicitation du pape Jean XXI, qui lui offrait à lui-même la couronne d'Italie. Louis V, instruit de sa trahison, fit soulever la Bohême contre lui. Jean revint précipitamment, battit ses ennemis, et agrandit encore ses États de la Moravie. En 1346 il mena des secours à Philippe de Valois, attaqué par les Anglais, et fut tué à la bataille de Crécy, en combattant vaillamment; depuis quelques années il était aveugle. L'un de ses fils lui succéda en Bohême et devint empereur sous le nom de Charles IV.

**JEAN I** OU **JEAN-ALBERT**, roi de Pologne, 2<sup>e</sup> fils de Casimir IV, né en 1459, m. en 1501, succéda à son père en 1492. Il était ami des lettres et de la paix, et son règne fut peu fécond en événements.

**JEAN II** OU **JEAN-CASIMIR**. V. CASIMIR V.

**JEAN III** OU **JEAN SOBIESKI**. V. SOBIESKI.

**JEAN**, roi de Bulgarie. V. JOANICE.

**JEAN I**, roi de Suède de 1216 à 1222, fils de Sverker le Jeune et successeur d'Eric X, entreprit avec peu de succès une expédition dans l'Esthonie pour y propager le Christianisme. Il mourut sans postérité. — **JEAN II**. V. ci-après JEAN, roi de Danemark. — **JEAN III**, fils de Gustave Wasa, né en 1537, m. en 1592, d'trôna Eric XIV son frère en 1568, termina la guerre commencée sous le règne précédent contre le Danemark, et essaya, mais vainement, d'annuler le Luthéranisme dans ses États (1570-1580). Il fit ensuite la guerre à Ivan Vasilievitch, remporta sur lui plusieurs avantages et signa la paix en 1583. Il fit nommer Sigismond, son fils, roi de Pologne

(1587). La fin de son règne fut troublée par des conspirations.

JEAN, roi de Danemark et de Suède (nommé Jean II en Suède), succéda en Danemark, dès 1481, à Christian I son père, partagea le duché de Holstein avec Frédéric son frère, et tenta vainement de soumettre les Dithmarses. En Suède il monta sur le trône après Stenon Sture (1497), mais les Suédois se révoltèrent contre lui et chassèrent de Stockholm sa femme, Christine de Saxe (1501). Jean régna en Danemark jusqu'en 1513.

JEAN SANS PEUR, duc de Bourgogne, porta d'abord le titre de comte de Nevers et se signala d'abord à la tête d'une armée de Croisés, mais fut battu à Nicopolis (1396). Il succéda à son père Philippe le Hardi en 1404, à l'âge de 33 ans. Il hérita de sa haine contre la maison d'Orléans, qui disputait à celle de Bourgogne le gouv't de la France pendant la démente de Charles VI. En 1407 il fit assassiner dans Paris le duc Louis d'Orléans, et devint par là maître absolu; mais aussi il donna par ce meurtre le signal de la guerre civile des *Bourguignons* et des *Armagnacs*. Chassé de Paris en 1413, par suite des excès que les Cabochiens commettaient en son nom, il y entra en 1418, y fit d'horribles massacres, s'empara de la personne du roi, usurpa toute l'autorité, et favorisa, par les troubles qu'il excitait, les conquêtes des Anglais en France (V. HENRI V). Mais il ne tarda pas à être mécontent de ses alliés et se rapprocha du Dauphin (depuis Charles VII). Attiré par ce prince à une conférence sur le pont de Montreuil, il y fut assassiné en représailles du meurtre qu'il avait commis lui-même sur le duc d'Orléans (1419): on impute ce meurtre à Tanneguy-Duchâtel, favori du Dauphin. Une bravoure et une hardiesse à toute épreuve caractérisaient le duc Jean: il dut son surnom au maintien ferme qu'il conserva devant le sultan Bajazet, qui l'avait fait prisonnier à la bataille de Nicopolis (1396). Il déploya aussi une grande bravoure contre les Liégeois révoltés (1408).

JEAN, ducs de Bretagne. — JEAN I, 1237-1286, et JEAN II, 1286-1305, n'ont rien fait de remarquable. — JEAN III, le *Bon*, régna de 1312 à 1341. Il maria Jeanne de Penthièvre, sa nièce, fille d'un frère aîné, à Charles de Blois, et lui assura sa succession malgré les prétentions de Jean de Montfort: il prépara par là de sanglantes querelles (V. CHARLES DE BLOIS, JEANNE DE PENTHIÈVRE). — JEAN IV, de *Montfort*, frère du préc., eut pour compétiteur Charles de Blois, que Jean III avait nommé son héritier. Il s'était déjà assuré par les armes la plus grande partie de la Bretagne, lorsque la cour des pairs de France adjugea ce duché à Charles de Blois, 1341. Jean se rendit au duc de Normandie, que Philippe de Valois avait envoyé contre lui à la tête d'une armée, et resta 4 ans prisonnier au Louvre. En 1345, il s'échappa et rejoignit Jeanne de Flandre, son épouse, qui avait continué la guerre, mais il mourut peu après (1345), laissant la Bretagne au pouvoir de son ennemi. — JEAN V, le *Vaillant*, fils du préc., fut élevé à la cour d'Édouard III, roi d'Angleterre, dont il épousa la fille. Il attaqua Charles de Blois et le vainquit à Auray (1364). Le roi de France Charles V le reconnut alors pour souverain légitime; mais, peu après, Jean ayant traité avec les ennemis de la France, Charles V fit entrer une armée en Bretagne. Jean, après des succès divers, devint de bonne foi l'ami de la France. Il eut de violentes querelles avec le connétable Olivier de Clisson, qui voulait donner sa fille à l'héritier de Charles de Blois. Il mourut en 1399. — JEAN VI, fils du préc., fut déclaré majeur à 15 ans (1414). Sous Charles VI, il entra dans le parti des Armagnacs, puis il fit alliance avec le duc de Bourgogne, accéda ensuite à la *Ligue du Bien public*, et favorisa les Anglais dans leurs entreprises contre la France. Charles VII, encore dauphin, se vengea de Jean en favorisant le duc de Penthièvre, son compétiteur. Celui-ci l'attira dans un piège (1419) et le retint 5 ans prisonnier. Inconstant

et faible, Jean VI s'allia tour à tour avec Charles VII et avec Henri VI, roi d'Angleterre. Il mourut en 1442.

JEAN DE FRANCE, duc de Berry. V. BERRY.

JEAN D'ARMAGNAC. V. ARMAGNAC.

JEAN DE GAUNT, prince anglais, tige de la maison de Lancastre V. LANCASTRE et DEUX-ROSES.

JEAN DE SOABE, neveu d'Albert I. V. ALBERT I.

JEAN, électeurs de Brandebourg et de Saxe. V. BRANDEBOURG et SAXE.

JEAN, duc de Lorraine. V. LORRAINE.

#### IV. Personnages divers.

JEAN DE GISCHALE, Juif du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, fut d'abord chef de brigands, puis se retira à Gischale, sa ville natale, et voulut assassiner Joseph (l'historien), qui y commandait. Chassé de Gischale, il y revint cependant lorsque cette ville fut assiégée par les Romains, et exhorta les habitants à une défense vigoureuse. Après la prise de cette ville, il se réfugia à Jérusalem et se souilla de crimes pendant le siège de cette ville par Titus. Celui-ci, l'ayant fait prisonnier (70), le condamna à mourir en prison.

JEAN, secrétaire de l'emp. d'Occident Honorius, usurpa le pouvoir à la mort de ce prince (423), se rendit maître de l'Italie, des Gaules et de l'Espagne. Valentinien III l'attaqua avec des forces considérables, l'assiégea dans Ravenne, et, l'ayant pris par trahison, le mit à mort (425).

JEAN LE SCOLASTIQUE, patriarche de Constantinople de 564 à 578, natif d'Antioche, est regardé comme le créateur du droit ecclésiastique: il publia le 1<sup>er</sup> une collection des *Constitutions ecclésiastiques*, et plus tard le *Nomocanon* (accord du droit civil et du droit ecclésiastique). Ces deux ouvrages se trouvent dans la *Biblioth. Juris canonici*, Paris, 1661.

JEAN LE JEÛNEUR, patriarche de Constantinople en 595, prit le titre de patriarche *œcuménique* (c.-à-d. universel), malgré les protestations du pape Grégoire le Grand.

JEAN PHILOPON, grammairien d'Alexandrie du VII<sup>e</sup> siècle, mort vers 660, avait, dit-on, obtenu d'Amrou, général d'Omar, la conservation de la bibliothèque de cette ville; mais Omar la fit brûler. Il avait tant de goût pour l'étude qu'on l'appelait *l'ami du travail* (*philos. ami; ponos, travail*). On a de lui un *Traité de l'Éternité du monde* (Venise, 1537), où il combat Proclus; 7 livres sur la *Cosmogonie de Moïse* (Vienne, 1630), qui sont comme le complément de l'ouvrage précédent, et des *Commentaires* sur quelques ouvrages d'Aristote, les *Analytiques*, la *Physique*, la *Métaphysique*, le *Traité de l'âme*, Venise, 1534 et 1536.

JEAN DE MILAN, poète latin du XI<sup>e</sup> s., a mis en vers les aphorismes de l'école de Salerne. V. SALERNE.

JEAN ITALUS, ainsi nommé à cause de son origine italienne, philosophe byzantin du XII<sup>e</sup> s., excellait dans la dispute. Il jouit de la faveur de l'empereur grec Alexis Comnène, remplaça Michel Psellus dans le titre de *Philosophe en chef* (*hypatus*), forma un grand nombre de disciples et laissa plusieurs ouvrages, la plupart restés manuscrits.

JEAN DE SALISBURY, *Joannes Sarisberiensis*, moine anglais du XII<sup>e</sup> s., né à Salisbury (Wiltshire), vers 1110, vint de bonne heure en France, étudia sous Abélard à Paris, et visita l'Italie où il se lia avec le pape Adrien IV. De retour dans sa patrie, il s'attacha à Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, dont il devint le secrétaire. Il accompagna ce prélat dans son exil et chercha un asile en France. Après la fin tragique de Th. Becket, il fut nommé évêque de Chartres par Louis le Jeune, 1176. Il mourut dans son diocèse en 1180. Il passait pour être l'homme le plus instruit de son temps. On a de lui: *Policraticus* (Leyde, 1639, trad. par Mézeray, 1640), sorte de mélanges où il traite de politique, de morale, de philosophie; *Metalogicus* (Paris, 1610), où il prouve l'utilité des lettres et des arts; des *Vies de S. Anselme*, de *Thomas Becket*; et des *Lettres* fort cu-

rieuses. Ses *Oeuvres complètes* ont été publiées par Giles, Oxford, 1847-48, 5 vol. in-8.

JEAN DE PARIS, savant théologien du XIII<sup>e</sup> siècle, était dominicain. Dans la dispute entre Philippe le Bel et Boniface VIII, il prit parti pour le roi de France contre le pape. Il fut peu après condamné par une commission d'évêques pour quelques propositions mal sonnantes sur l'eucharistie, et on lui défendit de prêcher et d'enseigner. Il mourut en 1304. On a de lui : *De regia potestate et papali* ; *De modo existendi corporis Christi*, etc.

JEAN D'ARRAS, secrétaire du duc de Berry, composa en 1387, par l'ordre de Charles V, et pour l'amusement de la duchesse de Bar, le roman de *Mélusine* (imprimé pour la 1<sup>re</sup> fois en 1478, et depuis par Nodot, 1648, et par Ch. Brunet 1851, dans la *Biblioth. elzévirienne*). Sa *Philomèle scénique*, recueil de chansons avec airs notés, a été imprimée à Tournay, 1632 et 1640.

JEAN DE LEYDE, dont le véritable nom est *J. Bokelson*, chef anabaptiste, était d'abord aubergiste à Leyde. Séduit par les prédications des Anabaptistes, il se joignit à eux dans Munster (1534), chassa l'évêque de cette ville, Waldeck, se fit proclamer roi de la *Nouvelle Sion*, commit toutes sortes d'excès, établit la polygamie, etc. Il soutint pendant 14 mois un siège dans Munster, et la ville ne fut prise que par trahison. Étant tombé entre les mains de Waldeck, il fut livré au supplice et subit avec courage les plus affreuses tortures, 1536.

JEAN DE CALCAR, peintre, né à Calcar, au duché de Clèves, mort en 1547, fut élève du Titien, qu'il prit pour modèle. Il a dessiné les figures anatomiques de Vésale, et les portraits de la *Vie des peintres et sculpteurs* par Vasari. On voit de lui au Musée du Louvre un de ses meilleurs portraits, et à Munich une *Mater dolorosa*. Il peignit une *Nativité* dont Rubens faisait le plus grand cas.

JEAN D'UDINE, peintre italien, né vers 1490, m. à Rome, vers 1564, eut pour maitres le Giorgione et Raphaël. On voit de lui, à Rome, des fresques remarquables, à Venise, la *Présentation au Temple* et *Jésus parmi les docteurs*, à Madrid, des tableaux de fleurs et de nature morte d'une rare perfection.

JEAN DIT DE BOLOGNE, sculpteur français, né à Douai en 1524, mort en 1608, alla de bonne heure à Rome pour étudier les grands maîtres. Ayant présenté à Michel-Ange un modèle où il avait mis tout le fini dont il était capable, celui-ci le brisa en lui disant qu'il fallait apprendre à ébaucher avant que de finir. Touché de cet avis, Jean redoubla d'efforts et devint un des meilleurs sculpteurs de l'Italie. Il se fixa à Bologne et y exécuta un nombre infini de statues; on admire de lui à Florence la statue équestre de Cosme I, les statues colossales de Neptune et de Jupiter, et surtout le groupe représentant l'*Enlèvement d'une Sabine*. Son *Mercury volant* (à Rome) est un des chefs-d'œuvre de la sculpture. Le Musée du Louvre possède de lui un beau groupe de *Pandore enlevée par Mercury*. On lui doit aussi le cheval de bronze qui portait l'anc. statue de Henri IV sur le pont Neuf à Paris.

JEAN DE L'AIGUILLE, chef de patisians. F. HAWKWOOD.

JEAN BART, célèbre marin français. F. BART.

JEAN DE BRUGES, peintre. F. VAN EYCK.

JEAN DUPLAN DE CARPIN, missionnaire. F. CARPIN.

JEAN DE GARLANDE. F. GARLANDE.

JEAN MAYEN, navigateur. F. MAYEN (Jean).

JEAN DE MEUNG, JEAN SECOND, JEAN D'AUTON, etc. F. MEUNG, SECOND, AUTON, etc.

JEAN DE NIVELLE. F. NIVELLE.

JEAN-PAUL, écrivain allemand. F. RICHTER.

JEAN SCOT. F. SCOT.

JEAN DE JÉRUSALEM (Ordre de St-). F. HOSPITALIENS et MALTE (chevaliers de).

JEANNE (Ste). F. ci-après JEANNE DE FRANCE.

JEANNE DE CHANTAL (Ste). F. CHANTAL.

JEANNE DE NAVARRE, reine de France, fille de Henri I, roi de Navarre et comte de Champagne, épousa en

1284 Philippe le Bel, roi de France, et conserva, quoique mariée à ce prince, l'administration particulière de ses États. Elle chassa de la Navarre les Aragonais et les Castillans, et tailla en pièces l'armée du comte de Bar qui avait envahi la Champagne (1297). Elle m. en 1304. — Sa petite-fille, Jeanne II, épousa Philippe d'Évreux, et régna sur la Navarre de 1328 à 1349.

JEANNE DE BOURGOGNE, reine de France, fille d'Othon IV, comte palatin de Bourgogne, épousa Philippe le Long en 1307, fut, ainsi que sa sœur Blanche et sa belle-sœur Marguerite, enfermée pour adultère, 1314, mais fut reprise par son mari. Elle mourut à Boye en 1329. On lui doit le collége de Bourgogne à Paris. — Une autre Jeanne de Bourgogne, fille de Robert II de Bourgogne et d'Agnes de France, dernière fille de S. Louis, épousa en 1313 Philippe de Valois. Elle mourut en 1378 à 55 ans.

JEANNE DE FLANDRE, femme de Jean IV, comte de Montfort. Après la captivité de son mari, qui disputait le duché de Bretagne à Charles, comte de Blois, elle continua courageusement la guerre, avec l'appui des Anglais, et soutint deux sièges dans Hennebion (1342 et 1343). Elle eut pour adversaire Jeanne de Penthièvre, comtesse de Blois, que soutenait le roi de France, ce qui a fait nommer cette guerre la *Guerre des deux Jeanes*.

JEANNE DE PENTHÈVRE, femme du comte Charles de Blois, fit la guerre en Bretagne après la captivité de son mari, et obtint quelques avantages sur Jeanne de Flandre, comtesse de Montfort (F. Art. préc.). Elle était nièce du dernier duc de Bretagne Jean III.

JEANNE DE FRANCE ou DE VALOIS, fille de Louis XI, née en 1461, fut mariée en 1476 à Louis, duc d'Orléans (depuis Louis XII), qui ne l'aimait pas, à cause de sa laideur extrême, et qui, devenu roi, la répudia (1498). Cette princesse vertueuse et résignée se retira à Bourges où elle fonda l'Ordre des Annonciades (1500). Elle y mourut en 1505. On la regarde comme sainte et on la fête le 3 février.

JEANNE D'ALBRET, mère de Henri IV, fille et héritière de Henri d'Albret, roi de la Navarre et du Béarn, et de Marguerite, sœur de François I, née en 1528, fut mariée en 1548 à Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, mit au monde en 1553 le prince qui fut depuis Henri IV, succéda en 1555, avec son mari, à son père Henri d'Albret, resta seule maîtresse de ses États héréditaires en 1562, à la mort du duc de Vendôme, et les gouverna avec fermeté. En 1567, elle y introduisit le Calvinisme, qu'elle avait embrassé dès 1556, et depuis elle voua son fils à la défense de la nouvelle doctrine. Attirée à la cour de France sous le prétexte d'un mariage de son fils avec Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, elle y mourut en 1572, deux mois avant la St-Barthémy; on soupçonna qu'elle avait été empoisonnée. Cette princesse, d'une âme forte et d'un esprit cultivé, avait élevé son fils avec le plus grand soin, et l'avait dignement préparé au grand rôle qu'il a joué.

JEANNE, comtesse de Hainaut (1206-1244). F. HAINAUT (Jeanne, comtesse de).

JEANNE HENRIQUEZ, reine de Navarre et d'Aragon, fille de Frédéric Henriquez, amirante de Castille, fut mariée en 1444 à Jean II, roi de Navarre, aîné sans veuf, et eut de ce prince Ferdinand (dit le *Catholique*); elle fut reconnue en 1481 reine d'Aragon, lorsque Jean II eut succédé dans ce royaume, à son frère Alphonse. Jeanne fut pour don Carlos, prince de Viane, enfant du premier lit, une dure narratrice, elle arma le père contre le fils, et fut même soupçonnée d'avoir empoisonné ce dernier (F. CARLOS). Les Catalans, qui aimaient ce jeune prince, se révoltèrent, et assiégèrent la reine dans Gérone; elle fut délivrée par le comte de Foix (1463). Elle combattit en 1467 Jean, duc de Lorraine, qui disputait la Catalogne à son mari, et déploya dans cette guerre de l'activité et de la fermeté: elle mourut l'année suivante, au siège de Roses.

JEANNE, dite *la Folle*, reine de Castille, fille de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle, épousa en 1496 Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, et fut mère de Charles-Quint. Se voyant négligée par son mari, qu'elle aimait tendrement, elle tomba dans une mélancolie sombre qui dégénéra en folie. En 1504 elle succéda, conjointement avec Philippe, à Isabelle sa mère, comme reine de Castille. Son mari songeait à la faire interdire pour gouverner seul, quand il mourut, en 1506. Ferdinand, le père de Jeanne, fut déclaré régent pour son petit-fils Charles-Quint, mais sous cette condition que Jeanne, si elle recouvrait la raison, aurait seule l'autorité. Quand Ferdinand mourut (1516), Charles ne fut déclaré roi que sous la même condition. Jeanne ne mourut qu'en 1555, dans sa 75<sup>e</sup> année.

JEANNE 1<sup>re</sup>, reine de Naples, succéda en 1343 à Robert d'Anjou, son aïeul, et épousa André de Hongrie, son cousin. Deux ans après, ce prince périt assassiné, et Jeanne donna sa main à Louis de Tarente, son amant, auteur de l'assassinat. Attaquée en 1347 par Louis, roi de Hongrie, frère et vengeur d'André, elle s'enfuit dans la Provence, qui lui appartenait; elle ne put revenir dans ses États d'Italie que quand le pape, au jugement de qui on était convenu de s'en remettre, l'eut déclarée innocente du meurtre de son premier époux. Après la mort de Louis de Tarente (1362), elle se remaria avec Jacques III, roi de Majorque. Comme elle n'eut d'enfant d'aucune de ses unions, elle adopta Charles de Duras, son cousin. Celui-ci, se voyant frustré par un nouveau mariage, se joignit aux ennemis de Jeanne pour lui faire la guerre, et, s'étant emparé de sa personne, la fit étouffer (1382), à 67 ans. Cette princesse était d'une beauté remarquable; elle eut une cour brillante et voluptueuse, et attira près d'elle des gens de lettres, parmi lesquels on remarque Boccace; mais son administration fut déplorable. Il existe une tragédie de La Harpe intitulée *Jeanne de Naples*.

JEANNE II, reine de Naples, fille de Charles de Duras, succéda à Ladislas, son frère, en 1414. Elle se livra à toutes sortes de débauches et combla d'honneurs Alopo et plusieurs autres de ses favoris. S'étant ensuite mariée à Jacques, comte de la Marche, celui-ci fit décapiter Alopo et tous les complices des désordres de la reine, et la retint elle-même prisonnière. Ses sujets la délivrèrent en 1416; Jacques, devenu prisonnier à son tour, s'enfuit en France (1419). Jeanne prit alors un nouveau favori, Caracioli, qu'elle fit mettre à mort quelques années après. Pour se faire un protecteur, elle adopta Alphonse V d'Aragon. Celui-ci n'eut pas la patience d'attendre l'héritage de Jeanne; il prit les armes contre elle. La reine adopta alors, à sa place, Louis d'Anjou (Louis III), qui mourut en 1434, puis René, frère de Louis. Elle mourut en 1435, et sa succession, longtemps restée indécise par suite de ses diverses adoptions, fut enfin dévolue à Alphonse d'Aragon.

JEANNE D'ARC OU DARC, surnommée *la Pucelle d'Orléans*, héroïne célèbre, née en 1409 à Domrémy, près de Vaucouleurs, était fille d'un simple paysan appelé Jacques Darc, et fut elle-même bergère jusqu'à l'âge de 18 ans. A cette époque de sa vie, Jeanne, touchée des malheurs de la France, que désolaient les factions intérieures et que les armées anglaises achevaient de conquérir, eut des visions surnaturelles qui lui imposaient la mission de sauver sa patrie: elle partit de son hameau, et vint à travers mille périls trouver Charles VII dans sa petite cour de Chinon, en Touraine. Introduite auprès du roi, après bien des refus, elle réussit à le convaincre de sa mission divine. Cependant, on ne lui confia d'abord qu'en tremblant le commandement de quelques soldats. S'étant mise à la tête de cette petite troupe, elle réussit en huit jours à délivrer la ville d'Orléans, qui était assiégée par une nombreuse armée anglaise, et qui était la seule place importante qui restât au roi de France (8 mai 1429). Ayant

ainsi rendu la confiance à l'armée et excité son enthousiasme, Jeanne conduisit Charles à Reims, au travers d'un pays occupé par les ennemis, prit plusieurs places sur son passage, vainquit Talbot à Patay, et fit enfin sacrer le roi (17 juillet 1429). Elle voulut alors se retirer, disant que sa mission était remplie; mais elle fut, malgré sa résistance, retenue par les prières du roi. En 1430, elle se jeta dans Compiègne qu'assiégeaient les Bourguignons et les Anglais, et fut faite prisonnière par les Bourguignons, le 24 mai, dans une sortie. Les Anglais se la firent livrer et la firent condamner comme sorcière par un tribunal inique, que présidait Cauchon, évêque de Beauvais, créature du roi d'Angleterre Henri V: elle fut brûlée vive à Rouen (30 mai 1431). Jeanne n'était pas moins remarquable par ses vertus, par sa piété que par son courage; pendant son procès, elle montra un sang-froid et une intelligence extraordinaires. Charles VII fit reviser son procès et le pape Calixte III réhabilita sa mémoire (1456). Sa famille fut anoblie, et le village qui lui avait donné naissance fut exempt de toutes tailles. Orléans, que Jeanne avait miraculeusement délivrée, institua en son honneur une procession solennelle. Une statue équestre lui a été érigée dans cette ville (1855). Un monument a été élevé aussi à la Pucelle sur l'emplacement de sa maison à Domrémy (1820). Jeanne d'Arc a été l'objet d'un grand nombre d'écrits. Nous citerons: *l'Histoire de Jeanne d'Arc*, par Lebrun des Charmettes (1817), et, parmi les travaux plus récents, ceux de MM. Michelet, Vallet de Viriville, A. Desjardins, Wallon, 1860. M. J. Quicherat a publié les *Pièces authentiques du procès de Jeanne d'Arc*, Paris, 1857-50, 6 v. in-8. Jeanne a fourni à Schiller et à Soumet le sujet de belles tragédies; à Casimir Delavigne celui d'une élegie touchante; celui de deux poèmes à l'Anglais Southey et au Français Czaneaux. On connaît la malheureuse tentative de poème épique faite par Chapelain (V. ce nom). Voltaire a souillé son talent en flétrissant, dans un poème burlesque et immoral, la mémoire de cette femme héroïque.

JEANNE HACHETTE. V. HACHETTE.

JEANNE (la papesse). Quelques chroniqueurs ont prétendu qu'après le pape Léon IV (855), et avant l'avènement de Benoît III, le siège pontifical avait été occupé pendant 2 ans par une femme du nom de Jeanne, native de Mayence, qui serait entrée dans l'Eglise sous le nom de Jean d'Angleterre, et aurait été élue papesse sous le nom de Jean VIII; mais que cette femme, étant devenue enceinte, aurait accouché au milieu d'une procession, et révéla ainsi l'imposture. C'est là une fable absurde: car il n'y eut aucun intervalle entre Léon IV et Benoît III son successeur. Pour expliquer l'origine de cette fable, on a dit que, le pape Jean VIII (872-882) ayant eu la faiblesse de consentir à reconnaître le patriarche Photius, on l'accusa de s'être conduit comme une femme, et qu'on le surnomma *la papesse Jeanne*.

JEANNIN (le président), homme d'Etat, né à Autun en 1540, était, dit-on, fils d'un tanneur. Il étudia le droit sous Cujas, s'éleva par son seul mérite, et devint sous Charles IX et Henri III conseiller, puis président au parlement de Bourgogne (1579). Consulté, à l'époque de la St-Barthélemy, par le gouverneur de la province, au sujet des ordres envoyés par Charles IX, il avait été d'avis de différer l'exécution et il sauva par là les Protestants. Il entra néanmoins dans le parti des Ligueurs et s'attacha au duc de Mayenne dont il tempéra souvent la fougue. Après l'avènement de Henri IV, il se rallia franchement à ce prince, fut nommé premier président au parlement de Paris, prit part aux négociations les plus importantes, et partagea avec Sully toute la confiance du roi. Il signa en 1609 le traité qui assurait l'indépendance des provinces-Unies. Après la mort de Henri IV, Marie de Médicis le nomma surintendant des finances; il conserva cette charge jusqu'à sa mort, en 1622. Il a laissé des *Nécessités*

*ciations*, Paris, 1656, in-fol., ouvrage très-estimé des diplomates : elles ont été réprimées en 1819, 3 vol. in-8, et dans la collection Pelitot.

**JEBB** (Samuel), savant anglais, né en 1690, mort en 1772, exerça la médecine avec succès, tout en cultivant les lettres par goût. On a de lui des éditons très-estimées, entre autres celle de l'*Opus majus* de Roger Bacon, Londres, 1733, in-fol., et un recueil des *Écrits publiés sur Marie-Stuart*, 1725 (en latin).

**JÉBUSÉENS**, ancien peuple de la Terre de Chanaan, habitait à l'O. de la mer Morte, dans le pays qui forma depuis la tribu de Benjamin, et avait pour capitale *Jébus*, depuis *Jérusalem*.

**JÉCHONIAS**, roi de Juda, succéda en 597 av. J.-C. à Joachim son père, et fut détrôné trois mois après par Nabuchodonosor, qui l'emmena captif à Babylone.

**JEDBURGH**, v. d'Écosse, ch.-l. du comté de Roxburgh, à 60 kil. S. E. d'Édimbourg : 6000 hab. Bel hôtel de ville. Sources minérales antiscorbutiques. Cette ville remonte au delà du X<sup>e</sup> siècle.

**JEDDAH**, **JEDDO**. V. DJEDDAH, YEDDO.

**JEFFERSON** (Thomas), 3<sup>e</sup> président des États-Unis, né en 1743, à Shadwell (Virginie), mort en 1826, débuta au barreau, entra de bonne heure dans la législation de la Virginie, prit une part glorieuse à l'insurrection des colonies contre la métropole, rédigea la déclaration d'indépendance en 1776, fut envoyé en France en 1784 comme adjoint à Franklin, le remplaça, après son départ, comme représentant des États-Unis, devint secrétaire d'État en 1789, vice-président de la république en 1797, fut élu président en 1801 et réélu en 1805, et resta ainsi 8 ans à la tête de l'administration. Il se retira ensuite, en refusant une continuation de pouvoir qui eût été contraire aux lois de son pays. Il employa ses dernières années à faire fleurir une université qu'il avait fondée. A la fois diplomate, législateur, philosophe, financier et homme d'État, Jefferson a laissé les meilleurs souvenirs. C'est lui qui réunit la Louisiane aux États-Unis. Il a publié plusieurs ouvrages philosophiques et politiques, entre autres des *Notes sur la Virginie*, trad. par Morelet, 1786, et des *Mélanges*, trad. par Conseil, 1823.

**JEFFREYS**, **JEFFREYS** ou **JEFFERY** (George), magistrat anglais fameux par ses inquisitions, né à Acton (Denbigh), mort en 1689, remplit les premiers emplois de la magistrature sous Charles II et Jacques II, et fut nommé grand chancelier à l'avènement de ce dernier. Il fut l'instigateur et l'instrument de la plupart des actes arbitraires et tyranniques de Charles II et Jacques II, et poursuivit les adhérents du duc de Monmouth (1635) et le malheureux Sidney avec une cruauté qui a rendu sa mémoire exécration. A la révolution de 1688, il tenta de s'évader du royaume; mais il fut reconnu par le peuple et conduit à la Tour de Londres où il mourut de chagrin l'année suivante.

**JEGUN**, ch.-l. de c. (Gers), à 16 kil. N. O. d'Auch; 2200 hab. Toiles, tuileries.

**JEHAN**, une des formes du nom de Jean au moyen âge. V. JEAN.

**JÉHOVA** (c.-à-d. *Celui qui subsiste par lui-même*), un des noms que les Israélites donnent à Dieu. Ils ne prononcent que fort rarement ce nom mystérieux et lui substituent, par respect, celui d'*Adonai*.

**JÉHU**, roi d'Israël, 876 à 848 av. J.-C., était d'abord officier de Joram. Par ordre d'Élisée, il monta sur le trône de l'impie Joram, après avoir tué ce prince d'un coup de flèche. Il fit en outre périr Ochosias, roi de Juda, ainsi que Jéuabel, avec tous les princes de la maison royale et les prêtres de Baal. S'étant écarté lui-même du vrai culte, il fut battu par Hazaël, roi de Syrie. Il eut pour successeur son fils Joachaz.

**JÉHU** (COMPAGNIES DE). On donna ce nom pendant la Révolution à des bandes réactionnaires et royalistes qui, après le 9 thermidor au II (1794), exercèrent de sanglantes représailles contre les Terroristes. Elles avaient pris ce nom par allusion au roi Jéhu, qui avait reçu d'Élisée la mission de punir par l'exécution les crimes de la maison d'Acab.

**JÉLYOTTE** (Pierre), chanteur célèbre, né dans le Béarn en 1710, mort en 1788, débuta à 23 ans, avec éclat, à l'Opéra de Paris, et pendant 28 années ne cessa d'obtenir les plus brillants succès. Sa voix était une haute-contre, remarquable par le volume et la plénitude des sons, et par un timbre argenté.

**JEMMAPES**, vge de Belgique (Hainaut), à 5 kil. O. de Mons, sur la Haine; 5000 hab. Commerce considérable de houille. Les Français, commandés par Dumouriez, y remportèrent, le 6 nov. 1792, sur les Autrichiens, une victoire qui amena la conquête de la Belgique. — Jemmapes a donné son nom à un dép. de l'Empire français, formé à peu près de l'anc. Hainaut; il avait pour ch.-l. Mons, et pour sous-préfectures Tournay et Charleroy.

**JEMSHUD**. V. BEMCHUD.

**JENIL**. V. XENIL.

**JENKINS** (H.), homme remarquable par sa longévité, était né vers 1501 à Bolton (Yorkshire), et vécut 169 ans, jusqu'en 1670, conservant ses facultés jusqu'à la fin. On voit son tombeau à Bolton.

**JENKINSON** (Antoine), voyageur anglais du XVI<sup>e</sup> s., voyagea de 1546 à 1572, visita la Russie, pénétra un des premiers dans l'intérieur de l'Asie, séjourna chez les Tartares Uziéks et fut à son retour envoyé en ambassade par la reine Elisabeth auprès du czar de Russie (1571). On trouve ses voyages dans les recueils de Purchas et de Thévenot. On suspecte sa véricité.

**JENKINSON** (Ch.), comte de Liverpool. V. LIVERPOOL.

**JENNÉ**, v. d'Afrique. V. JENNY.

**JENNER** (Édouard), célèbre médecin anglais, né en 1749 à Berkeley (Gloucester), mort à Cheltenham en 1823, est compté au nombre des bienfaiteurs de l'humanité pour avoir découvert et propagé la vaccine. Il avait fait sa découverte dès 1776, à Berkeley, où il exerçait son art, mais il ne la rendit publique qu'en 1796, après l'avoir confirmée par 20 années d'observations et de recherches. Combattue d'abord par les préjugés, elle finit par être appréciée comme elle le méritait, et se répandit rapidement en Angleterre, en France et sur tout le continent. Le Parlement, pour reconnaître le service que Jenner avait rendu à l'humanité en livrant un secret qui eût pu lui être si lucratif, lui décerna une récompense nationale de 20 000 liv. sterling. On a de Jenner : *Inquiry into the causes and effects of the variola vaccina (cow-pox)*, 1798, in-4, et d'intéressants travaux sur l'ornithologie. Le docteur Bousquet a prononcé son *Éloge* à l'Académie de médecine en 1817.

**JENSON** (Nicolas), imprimeur français du XV<sup>e</sup> siècle, était d'abord graveur des monnaies et fut nommé par Charles VII directeur de la monnaie de Tours. Envoyé à Mayence par le roi pour y prendre connaissance de la découverte de Guttenberg; il se fit lui-même imprimeur et alla s'établir à Venise, où il imprima un grand nombre de livres de 1470 à 1481. Ses caractères sont encore auj. très-estimés. Il est l'inventeur des caractères romains.

**JENYNS** (Soame), spirituel écrivain anglais, né en 1704, à Botesham (Cambridge), mort en 1787, fut membre de la Chambre des Communes de 1742 à 1780, et lexit ensuite l'un des lords de la chambre du commerce. On a de lui : *l'Art de la danse*, poème estimé, qu'il publia à 24 ans; des poésies diverses, 1752 et 1778, et un traité de *l'Évidence de la religion chrétienne*, 1774, trad. par Letourneur, 1774, et par Feller, 1779. Ses *Oeuvres complètes* forment 4 vol. in-8, Londres, 1790-93.

**JEPHTE**, juge des Hébreux de 1243 à 1237 av. J.-C., délivra son pays du joug des Ammonites. Au moment de leur livrer un combat décisif, il fit vœu, s'il était vainqueur, de sacrifier à Dieu le premier être vivant qui viendrait sortir de sa maison; il remporta la victoire, mais, en approchant de sa maison, il en vit sortir sa fille Séïla qui venait le complimenter; esclave de son serment, il la sacrifia, tout en détestant son vœu; il lui accorda seulement un délai de deux mois pour aller, avec ses compagnes,

pleurer sa virginité. Quelques-uns pensent qu'il ne s'agit que d'un sacrifice spirituel, et que Jephthé consacra sa fille au service du Seigneur.

**JÉRÉMIE**, l'un des 4 grands prophètes des Juifs, né vers 630 av. J.-C., fut inspiré dès l'âge de 14 ans, prophétisa sous Josias et ses successeurs, et prédit la ruine de Jérusalem et la captivité de Babylone. Les conseils de soumission qu'il ne cessait de donner et ses prédictions lugubres le rendirent odieux à ses concitoyens, et il fut quelque temps retenu en prison sous Sédécias. Après la prise de Jérusalem (587), il voulut rester dans sa patrie pour pleurer sur ses ruines, mais des Juifs qui fuyaient en Égypte l'emmenèrent avec eux. L'époque et le lieu de sa mort sont inconnus. On a de lui des *Prophéties* où la simplicité n'exclut pas l'énergie, et des *Lamentations* où il déplore dans le style le plus pathétique le sort de sa patrie. Les prophéties de Jérémie ont été écrites par Baruch, qui lui servait de secrétaire.

**JÉRÉMIE**, v. d'Haïti, dép. du Sud, sur le golfe de Léogane; 5000 hab. Acajou, gayac, bois de campêche, cacao, café.

**JERFZ**, v. d'Espagne. F. XEREZ.

**JÉRICO**,auj. *Rihah*, v. antique de la Palestine, à 28 kil. N. E. de Jérusalem, sur un affluent du Jourdain. C'était, lors de l'entrée des Israélites en Palestine, une des v. principales des Jébuséens. Les Israélites, conduits par Josué, la détruisirent miraculeusement (1605 av. J.-C.) : il leur suffit pour cela de faire le tour de ses murailles en portant l'arche sainte et en sonnant de la trompette; les murs de la ville s'écroulèrent d'eux-mêmes. Jéricho fut depuis rebâtie et redevint florissante. Titus et Vespasien l'assiégèrent et la prirent (70 de J.-C.). Elle subsiste encore auj., mais elle est sans importance.

**JÉRICHOW**, bourg des États prussiens (Saxe), à 48 kil. N. E. de Magdebourg, près de l'Elbe, r. dr.; 1500 hab. Il donne son nom à 2 cercles de la régence de Magdebourg : l'un a pour ch.-l. Lohburg, et l'autre Genthin.

**JERNINGHAM** (Edward), poète dramatique anglais, d'une famille catholique du Norfolk, né en 1727, mort en 1812, fut élevé au collège anglais de Douai, puis à Paris, et entra dans l'Église. On a de lui plusieurs petits poèmes : *le Déserteur*, 1769; *les Funérailles du moine de La Trappe*, 1771; *le Curé suédois*, 1775; deux tragédies : *Marguerite d'Anjou* 1777, *le Siège de Berwick*, 1794, et une comédie, *the Welsh Heiress* (l'héritière du pays de Galles), 1795. Ses œuvres ont été réunies en 1806.

**JEROBOAM**, auteur du schisme des dix tribus, avait d'abord été au service de Salomon, et s'était enfui en Égypte, après avoir essayé inutilement de soulever plusieurs tribus contre ce prince. Roboam, fils de Salomon, ayant irrité le peuple par ses vexations, dix tribus l'abandonnèrent et élurent pour roi Jérôboam, qui fut ainsi le premier roi d'Israël (962 av. J.-C.). Il établit sa résidence à Sichem, et fit élever à Béthel et à Dan deux veaux d'or qu'il ordonna d'adorer. Un jour qu'il sacrifierait à ses faux dieux, le prophète Jaddon lui prédit la ruine de son culte et la mort de ses prêtres. Le roi, furieux, étendit la main pour le faire arrêter, mais sa main se sécha aussitôt; il n'en reprit l'usage que par l'effet des prières du prophète. Jérôboam mourut en 943, laissant le trône à Nadab son fils.

**JEROBOAM II**, roi d'Israël, 817-776, reprit sur les Syriens Damas et Hamath, et recula les bornes de son roy. au nord et au midi; mais il se déshonora par ses injustices, sa mollesse et ses impiétés.

**JÉRÔME** (S.), *Eusebius Hieronymus*, docteur de l'Église latine, né vers 331 ou plus probablement en 346 à Stridon en Pannonie, d'une famille riche, vint de bonne heure à Rome où il étudia sous Donat et où il se fit baptiser; voyagea dans la Gaule, dans l'Asie, visita les saints lieux et fut ordonné prêtre par Paulin, évêque d'Antioche. De retour à Rome (382), il devint secrétaire du pape Damase; il fut en

même temps chargé d'expliquer publiquement et de traduire les Écritures, et opéra un grand nombre de conversions. Après la mort de Damase, il retourna en Palestine et s'enferma dans un monastère à Bethléem. Il en fut chassé par des hérétiques, et mourut peu après, en 420. S. Jérôme a laissé un grand nombre d'écrits, les uns historiques (parmi lesquels une traduction, avec continuation de la *Chronique d'Eusèbe*), les autres polémiques, dans lesquels il combat les hérétiques de son temps, Vigilance, Jovinien, Pélage; mais son plus beau titre est sa traduction latine de la Bible, faite sur l'Ébreu et la trad. grecque des Septante : elle est connue sous le nom de *Vulgate*, et adoptée comme canonique par le concile de Trente. Il l'accompagna de précieux commentaires. S. Jérôme a un style pur et éloquent; mais il se laisse entraîner à de vifs emportements. Les meilleures édit. de ses *Œuvres* sont celles de dom Martianay, Paris, 1693-1704, 5 vol. in-fol.; et de Vallarsi, Vérone, 1734-42, 11 vol. in-f., reproduite à Venise, 1766-70. Ses *Lettres* ont été trad. par J. Pettit, 1672, et par dom Roussel, 1702. Dom Martianay a trad. son traité des *Vanités du siècle*, 1715. Sa *Vie* a été écrite par Martianay, Dolci et Collombet (1845). On le fête le 30 septembre. S. Jérôme a donné son nom à l'ordre des Hiéronymites.

**JÉRÔME EMILIANI** (s.), fondateur de l'ordre des Somasques, né à Venise en 1481, m. en 1537, avait d'abord suivi la carrière des armes. Il est hon. le 20 juillet.

**JÉRÔME DE PRAGUE**, disciple et partisan fanatique de Jean Huss, né à Prague, défendit son maître accusé devant le concile de Constance (1415). La crainte du supplice lui fit un instant abjurer ses opinions; mais il rétracta bientôt cette abjuration, et recommença à prêcher avec une nouvelle ardeur. Il fut brûlé à Constance en 1416. Comme son maître, il subit le supplice avec courage. Il a laissé des écrits qui se trouvent avec ceux de Jean Huss.

**JERSEY**, *Cæsarea*, île de la Manche, à 25 kil. O. de la côte de France (dép. de la Manche) et à 132 kil. S. de celle d'Angleterre. Quoique si voisine de la France, cette île appartient à l'Angleterre : elle dépend du comté de Southampton; 22 kil. sur 15; 60 000 hab. (4000 Anglais et Irlandais et 2000 Français catholiques; le reste wesleyens et anglicans); ch.-l. St-Hélier. Pays montagneux, côtes environnées de rochers qui en rendent l'accès difficile; climat doux et tempéré; les parties basses et les vallées sont assez fertiles en grains et légumes. Varc en abondance; grande quantité de poissons, huîtres, homards, moules, etc. Cidre, bétail, pommes de terre, etc. Comm. maritime considérable. — Cette île, jadis comprise dans le duché de Normandie, appartient à l'Angleterre depuis le règne de Henri I; cependant elle a toujours été régie par ses propres lois. Les Français ont fait pour la recouvrer de vains efforts.

**JERSEY** ou **PAULUS-HOOK**, v. des États-Unis (New-Jersey), sur l'Hudson, vis-à-vis de New-York; 20 000 h. Chemins de fer; steamers transatlantiques. Verrerie, porcelaine fine, tapis, etc.

**JERSEY (NEW-)**, un des États-Unis de l'Amérique du Nord, borné au N. par l'État de New-York, à l'E. par l'Océan et la riv. d'Hudson, au S. par la baie de Delaware, à l'O. par l'État de Pensylvanie; 260 kil. sur 90; 490 000 hab.; ch.-l., Trenton. Pays montagneux au N., entrecoupé de vallées et de collines au centre, plat au S. Princip. riv., le Passaic, le Raritan, l'Egg-Harbour-River, etc. Climat tempéré au S. E., froid, mais sain au N.; grains, pommes de terre, légumes et fruits : nombreuses mines de fer. Forges, fonderies, usines à fer, tanneries, cordonnerie, etc. Commerce extérieur peu important. — Hudson visita le 1<sup>er</sup> la côte du New-Jersey au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle; les Hollandais y vinrent ensuite. L'Anglais Delaware laissa son nom à la baie de Delaware qu'il y découvrit (1610). Jacques I donna l'investiture de ce territoire à la Compagnie de Virginie, qui néanmoins ne s'y établit pas; les Hollan-

daïs y bâtirent le fort Nassau (auj. *Glocester*), et les Suédois en colonisèrent une autre partie qu'ils nommèrent *Nour-Suède*; les Hollandais expulsèrent les Suédois, et furent à leur tour expulsés en 1664 par les Anglais. Ceux-ci donnèrent au pays le nom de New-Jersey en l'honneur de sir G. Carteret, qui avait défendu Jersey contre les Parlementaires. Ils l'ont conservé jusqu'à la déclaration d'indépendance (1776).

**JÉRUSALEM** (c.-à-d. *la vision de la pair*), *Hierosolyma*, v. antique de la Palestine, capit. du roy. de Juda, était située dans la tribu de Benjamin, à peu près à égale distance de la Méditerranée et du lac Asphaltite, vers les sources du Cédron. Son enceinte, que l'historien Josèphe évaluait à 33 stades de tour, était entourée de triples murs; on y pénétrait par 13 portes. La ville était construite sur plusieurs collines disposées en amphithéâtre et dont les principales étaient celles de Sion et d'Acra; au S. se trouvaient la vallée de Hinon et le quartier *Maspha*, à l'E. la vallée de Josaphat et le mont Moriah. La partie de la v. située sur le mont de Sion était appelée *Haute-Ville* ou *Cité de David*; on y voyait le palais de David et plus tard le palais d'Hérode; sur le mont Moriah s'élevait le temple magnifique construit par Salomon. A l'époque d'Alexandre, la population de Jérusalem pouvait s'élever à 120 000 hab. Auj. Jérusalem n'a plus rien de son anc. splendeur; toutefois elle est encore le ch.-l. d'un sandjak de Syrie (pachalik de Damas) et le siège d'un patriarcat arménien, d'un évêque catholique et d'un évêque protestant. Elle ne compte plus guère que 15 000 hab. et est divisée en 4 quartiers, celui des Juifs, à l'O. de la colline de Sion; celui des Arméniens à l'E. de cette colline; celui des Chrétiens, autour du St-Sépulchre et de la colline d'Acra; celui des Musulmans, sur le mt Moriah. Hautes murailles crénelées et garnies de tours. L'église du St-Sépulchre (bâtie par la mère de Constantin, Ste Hélène; incendiée en 1811, mais reconstruite l'année suiv.) en est le plus précieux monument; on remarque aussi la mosquée d'Omar, *el Haram* (bâtie en 648), et un assez grand nombre de ruines. Peu d'industrie et de commerce. — Lors de l'entrée des Israélites dans la Terre promise, Jérusalem, dite alors *Jebus*, appartenait aux Jebuséens. Les Benjamites, dans la tribu desquels elle se trouvait comprise, conquièrent la ville basse; mais la v. haute, ou Sion, ne fut conquise que par David, qui fit alors de Jérusalem la capit. de son roy. au lieu de Sichem. Salomon y bâtit le célèbre temple qui porte son nom. Capit. du roy. de Juda, après le schisme des 10 tribus, elle fut prise par Sésac et Néchao, rois d'Égypte, par Amasias, roi d'Israël, vainement assiégée par Sennachérib et prise trois fois par Nabuchodonosor (606, 596, 588), qui finit par la détruire (587). Cyrus en permit le rétablissement (536), et le temple de Salomon, détruit par les Assyriens, fut reconstruit (516). Jérusalem commençait à fleurer, mais le gouvernement tyrannique des Séleucides la remplit de désordre et de sang et amena le soulèvement des Machabées, qui rendit pour quelque temps aux Juifs leur indépendance. (166-161.) Jérusalem fut prise ensuite par Pompée l'an 64 av. J.-C., par Titus l'an 70 de J.-C. (le temple fut alors brûlé et la v. détruite presque tout entière), par Julius Severus en 130, sous Adrien. Cet empereur la rebâtit, y éleva un temple à Jupiter Capitolin, la nomma *Elia Capitolina*, et défendit à tous les Juifs d'y mettre le pied, 135. Constantin lui rendit son 1<sup>er</sup> nom et y éleva une basilique. Julien tenta vainement de faire rebâtit le temple des Juifs. Jérusalem a depuis été prise par les Persans en 614, par les Sarrasins en 636, par les Seldjoucides en 1086, puis par les Croisés, qui, en 1099, y fondèrent le roy. de Jérusalem (V. ci-après); par Saladin en 1187, enfin par les Turcs en 1217. Vendue en 1229 par le sultan Méledin à l'emp. Frédéric II, elle fut reprise par les Musulmans en 1241, conquise en 1382 par les Mamelouks et prise de nouveau en 1517 par les

Turcs, qui l'ont gardée depuis. La possession des lieux saints, souvent disputés par les Grecs et les Latins, a été une des causes de la guerre d'Orient, entre la France et la Russie, en 1854. M. Poujoulat a écrit l'*Histoire de Jérusalem* (1842).

**JÉRUSALEM** (Roy. de), fondé en 1099 par Godefroy de Bouillon, lors de la 1<sup>re</sup> croisade, se composait de la Palestine et avait pour fiefs les principautés de Tibériade et d'Antioche, les comtés de Tripoli et d'Edesse, etc., et était régi par la législation connue sous le nom d'*Assises de Jérusalem*. Il fut en un jour presque entièrement par les Infidèles après la bataille de Tibériade, 1187, et Jérusalem même tomba au pouvoir de Saladin. Les 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> croisades ne changèrent rien à cet état de choses. En 1229, l'emp. Frédéric II, auteur de la 6<sup>e</sup> croisade, occupa Jérusalem, et se fit céder presque tout le roy. par Mélik-el-Kamel. Mais dès 1239 Jérusalem fut reprise par les Infidèles, et les Mamelouks, en 1291, achevèrent de conquérir ce qui restait aux Francs.

#### Rois de Jérusalem :

Godefroy de Bouillon,	1099	Sibylle, puis Baudouin V, son fils,	1185
Baudouin I,	1100	Guy de Lusignan,	1186
Baudouin II,	1118	Henri II, de Champagne,	1192
Foulques V, d'Anjou, genre de		Amauri de Lusignan,	1197
Baudouin II,	1131	Jean de Brienne,	1209
Baudouin III,	1162	L'emp. Frédéric II,	1229-39
Amauri,	1174	gendre du préc.,	1229-39

Auj. le titre de roi de Jérusalem est encore porté par l'emp. d'Autriche et le roi de Sardaigne, qui se prétendent héritiers des derniers souverains.

**JÉRUSALEM** (Concile de), fut tenu en 50 par les apôtres, pour fixer les rapports de la nouvelle religion avec l'ancienne alliance. Il déchargea de la circoncision et des pratiques prescrites aux Juifs par la loi de Moïse les Gentils qui embrasseraient le Christianisme. Ce fut le 1<sup>er</sup> concile; cependant on ne le compte pas généralement parmi les conciles œcuméniques.

**JÉRUSALEM** (J. Fréd. Guill.), théologien luthérien, né en 1709 à Osnabruck, m. en 1789, fut chargé par le duc de Brunswick de l'éducation de son fils, et fut aumônier et prédicateur de la cour. Il s'occupa avec succès de l'éducation de la jeunesse, donna le plan du *Collegium Carolinum* de Brunswick et fonda dans l'abbaye de Riddagshausen un séminaire dont il eut longtemps la direction. On a de lui des *Lettres sur la religion de Moïse* (1762), des *Considérations sur les vérités de la religion* (1785), un *Recueil de sermons* estimés (1788-89), et des *Écrits posthumes*, Leips., 1793. — Son fils, Ch. Guillaume J., qui donnait de grandes espérances, se tua dans un accès de mélancolie, en 1773. Ce jeune homme est le type de *Werther* de Goethe.

**JERVIS** (lord). V. ST-VINCENT.

**JESSELMERE**, v. de l'Inde. V. MESSALMERE.

**JESSENIER** (Jean JESSEN, dit), savant médecin, né en 1566 à Nagy-Jessen, en Hongrie, enseigna la médecine avec succès à Wittemberg et à Prague, et fut premier médecin des empereurs Rodolphe et Matthias; mais ayant pris part à la révolte des Hongrois contre Ferdinand II, en 1619, il fut arrêté et condamné à mort en 1621. On a de lui : *Zoroaster*, Wittemberg, 1593; *Anatomia historia*, 1601; *Institutiones chirurgicæ*, 1601; *Vita et mors Tychoonis Braheii*, et des dissertations sur les maladies de la peau.

**JESUATES**, ordre religieux institué à Sienna en 1363 par S. Jean Colombin, était ainsi appelé, dit-on, parce que ses fondateurs avaient tous reçu le nom de Jésus à la bouche. Ils soignaient les malades, et distribuaient des remèdes qu'ils fabriquaient eux-mêmes. Ils ne s'étendirent guère au delà de l'Italie et furent supprimés en 1668.

**JESUITES**, dits aussi *Compagnie* ou *Société de Jésus*, ordre religieux fondé en 1534 par Ignace de

Loyola (V. ce nom), et approuvé en 1540 par le pape Paul III, se consacra à la propagation de la foi, à la conversion des infidèles et des hérétiques, à l'éducation de la jeunesse, et fit un vœu particulier d'obéissance aux ordres du souverain pontife. Cette compagnie, qui a joué un si grand rôle, est surtout remarquable par sa constitution : son général réside à Rome, et de là il exerce un empire absolu sur les membres répandus dans toute la chrétienté. Il a auprès de lui 5 assistants, formant son conseil, et un *admoniteur*, chargé de le surveiller lui-même; en outre, il a sous ses ordres dans chaque pays des *provinciaux*, chargés chacun d'une province. Il y a dans l'ordre 4 degrés : les *profès*, âgés de 33 ans au moins et ayant prononcé leurs vœux, les *coadjuteurs*, divisés en *spirituels* et *temporels*, les *scolastiques* ou étudiants et les *novices*. Tous les membres, avant d'être admis dans la Société, sont soumis à de nombreuses épreuves : chacun est ensuite employé selon sa capacité. — Cet ordre a pris naissance à Paris, où Ignace de Loyola était venu étudier la théologie; il eut pour premiers apôtres, avec Ignace de Loyola, Lainez, Salmeron, Bobadilla, François-Xavier, Rodriguez, tous Espagnols, et Pierre Favre, de Savoie. Il fut institué sous le titre de *Clercs de la Compagnie de Jésus* et s'établit d'abord à Rome. Le pape donna aux Jésuites, dans cette ville, une église qui prit d'eux le nom d'*il Gesu*. La Société se répandit rapidement en Italie, en Espagne, en Portugal; quoique Paris fût son berceau, elle ne fut admise en France qu'après de longs débats; elle éprouva surtout une vive résistance de la part du Parlement et de l'Université et n'obtint que fort tard la permission d'enseigner (1562). Les Jésuites ont rendu des services incontestables : ils ont obtenu de grands succès dans l'éducation de la jeunesse, dans la prédication; par leurs courageuses missions ils ont porté la foi jusque dans les contrées les plus éloignées et chez les peuples les plus barbares; ils ont compté dans leurs rangs des hommes éminents dans les genres les plus divers (les PP. Bourdaloue, Bouhours, André, Sirmond, Petau, Labbe, Bolland, Kircher, La Rue, Brumoy, Porée, Jouvency, Parennin, Duhalde, etc.); mais plusieurs de leurs casuistes les compromirent en enseignant une morale relâchée ou des doctrines dangereuses; en outre, on leur a reproché d'avoir poussé trop loin l'esprit de corps, de s'être trop mêlés des affaires de ce monde, d'avoir recherché avec trop d'ardeur les richesses (ils faisaient le commerce) et surtout l'influence politique. Par suite, ils ont été impliqués dans plusieurs complots ou attentats, quoique rien n'ait pu être prouvé. Ils ont été bannis pour des causes diverses de la plupart des États qui les avaient reçus : d'Angleterre en 1581 et 1601, de France en 1594 et 1762, de Portugal en 1598 et 1759, de Russie en 1717, de Chine en 1753, d'Espagne et de Sicile en 1767; enfin la Société fut supprimée en 1773 par le pape Clément XIV. Avant d'en venir à cette extrémité, on avait tenté de les déterminer à modifier leurs statuts; le général de l'ordre, le P. Ricci, se borna, dit-on, à répondre : *Sint ut sunt, aut non sint*. Les Jésuites continuèrent néanmoins à exister sous d'autres noms tels que ceux de *Frères de la croix*, de *Cordicoles*, de *Paccanarisses*, etc.; ils trouvèrent un asile en Russie en 1779. Le pape Pie VII les rétablit en secret dès son avènement, en 1800, et solennellement en 1814. Ils reparurent en France à la Restauration, sous le nom de *Pères de la Foi*, et eurent pendant quelques années des collèges florissants, notamment à Montrouge et à St-Acheul; ces établissements furent fermés en 1828, comme contraires à la loi existante, mais plusieurs ont été rouverts depuis 1848. Dans ces derniers temps, les Jésuites ont encore été expulsés de Russie et d'Espagne, 1817-20, et de Suisse, 1847. Jusqu'à ce jour l'ordre a compté 24 généraux, dont voici les noms : Ignace de Loyola, 1541; J. Lainez, 1558; F. de Borgia, 1568; E. Mercurien, 1573; Cl. Acquariva, 1581; M. Vitelleschi,

1615; V. Caraffa, 1646; Fr. Piccolomini, 1649; A. Gothofredi, 1652; G. Nickel, 1662; J. P. Oliva, 1664; Ch. de Noyelle, 1682; Th. Gonzales, 1697; M. A. Tamburini, 1706; Fr. Retz, 1730; Ig. Visconti, 1751; A. Centurionio, 1755; L. Ricci, 1758; F. X. Caren, 1800; G. Grüber, 1802; Th. Broszozowski, 1814; L. Forti, 1820; Roothaan, 1839; Becks, 1853. *L'Hist. des J.* a été écrite par les PP. Orlandini, Jouvancy, etc., 7 v. in-f., Rome, 1615-1750, par P. Wolf, Zurich, 1789, Crétineau-Joly, Paris, 1844-46, et l'abbé Guettée, 1858.

**JÉSUITESSES**, ordre de religieuses, fondé en 1534 par deux Anglaises, Warda et Tuittia, à l'imitation de l'ordre que venait de fonder Loyola. Elles faisaient vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, mais ne gardaient point la clôture et prêchaient dans les églises. Cet ordre fut aboli en 1631 par Urbain VIII.

**JÉSUS**, en hébreu *Jehosuah*, c.-à-d. *Sauveur*. Ce nom, assez répandu chez les Juifs, a été porté, avant Jésus-Christ, par neuf personnages différents qui figurent dans la Bible. Les deux plus importants sont : Jésus, fils de Josédéch, qui fut le premier grand prêtre après le retour de la captivité de Babylone, et qui releva le temple avec Zorobabel (335-516); — et Jésus, fils de Sirach, célèbre par sa sagesse, qui florissait sous le pontificat de Simon I (303-284) : il est auteur de l'*Ecclésiastique*, livre dont il ne nous reste qu'une traduction grecque.

JÉSUS-CHRIST, le fondateur de la religion chrétienne, le Messie prédit par les prophètes, le Sauveur, fils de Dieu et Dieu lui-même, médiateur entre Dieu et les hommes, rédempteur du genre humain. Il fut conçu sans péché dans le sein de Marie, vierge de Nazareth, issue de la race de David, et épouse de Joseph, et naquit à Bethléem, dans une étable, le 25 déc. de l'an du monde 4004 (4963 selon l'*Art de vérifier les dates*), l'an de Rome 753, la 31<sup>e</sup> année du règne d'Auguste. Sa naissance fut annoncée à Marie par l'ange Gabriel, et révélée d'une manière miraculeuse à des bergers ainsi qu'à des mages qui vinrent aussitôt l'adorer. Hérode, roi de Judée, craignant, sur la foi d'anciennes prédictions, la venue du Messie, ordonna d'égorger tous les enfants nouveau-nés; mais Joseph et Marie s'enfuirent en Égypte, et l'enfant divin échappa au massacre. Ils ne revinrent à Nazareth qu'après la mort d'Hérode. Jésus passa le temps de sa jeunesse auprès de ses parents, partageant leurs travaux d'artisans. Cependant il avait déjà laissé entrevoir ce qu'il devait être un jour : dès l'âge de 12 ans, il discourtait dans le temple avec les docteurs de la loi et les étonna par la sagesse de ses réponses. A 30 ans, il commença sa mission et s'annonça comme le Messie. Il se fit d'abord baptiser par S. Jean-Baptiste dans les eaux du Jourdain; puis, après s'être retiré dans le désert, où il jeûna quarante jours et où il eut à repousser la tentation de Satan, il choisit 12 disciples, connus depuis sous le nom d'apôtres, et parcourut avec eux les villes de la Judée et de la Galilée, prêchant aux hommes la charité, l'amour de Dieu, l'attente d'une autre vie, donnant l'exemple de toutes les vertus et confirmant ses dogmes par une foule de miracles. Il changea l'eau en vin aux noces de Cana, rendit la santé aux malades, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds; il ressuscita le fils de la veuve de Naïm, ainsi que Lazare. Les nouveaux dogmes qu'il enseignait et les réformes qu'il prescrivait soulevèrent contre lui les Pharisiens et les prêtres Juifs. Il fut accusé devant le gouverneur romain Ponce-Pilate de se dire roi des Juifs et de vouloir renverser le gouvernement établi; en même temps ils séduisirent un de ses disciples, Judas, afin de se le faire livrer; enfin ils se saisirent de sa personne pendant qu'il se trouvait à Jérusalem, où il s'était rendu pour faire la Pâque et où il venait d'instituer l'Eucharistie, en célébrant la Cène avec ses disciples. Renvoyé par Pilate devant Caïphe, grand prêtre des Juifs, il fut jugé par le sanhédrin, composé du prince des prêtres et des principaux magistrats, et fut condamné comme blasphémateur, pour s'être dit



le *Fils de Dieu*. Il eut dès lors à subir toutes sortes d'outrages, fut battu de verges, puis attaché à une croix sur le Calvaire; il rendit l'âme après une longue et douloureuse passion, ayant supporté tant de tortures avec une résignation admirable et pardonnant à ses bourreaux. Il était dans la 33<sup>e</sup> année de sa vie, et dans la 3<sup>e</sup> de sa prédication. Sa mort fut accompagnée de plusieurs prodiges. Jésus ressuscita le 3<sup>e</sup> jour, comme il l'avait prédit, et quoiqu'on eût mis des gardes auprès du tombeau; il apparut ensuite à ses disciples, qu'il eut grand-peine à convaincre, et les chargea d'aller instruire tous les peuples. Le 40<sup>e</sup> jour après sa résurrection, étant sur le mont des Oliviers, il s'éleva au ciel en présence de ses disciples. Le surnom de *Christ*, que l'on joint au nom de Jésus, est un mot grec qui signifie *oint* ou *sacré*. Les détails de la vie et des prédications de Jésus-Christ nous ont été conservés par les évangélistes. Chez les modernes la vie de J.-C. a été écrite bien des fois : on estime celle du P. de Ligny, 3 vol. in-8, 1774, réimp. par M. Foisset, 1855, in-12, et celle de Stolberg, trad. de l'allemand par l'abbé Jager, Paris, 1842. Le livre de l'*Imitation de J.-C.* offre ses vertus en modèle à tous les chrétiens. L'Église, outre le culte qu'elle rend chaque jour à Jésus-Christ dans le sacrifice de la Messe, a consacré plusieurs fêtes à la commémoration des principaux événements de sa vie mortelle. V. NOËL, PAQUES, ASCENSION, PENTECÔTE, FÊTE-DIEU, etc. — L'année de la naissance de J.-C. a été fixée par Denys le Petit à l'an de Rome 753. Il paraît cependant, d'après des calculs adoptés par les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, que la date de sa naissance doit être reportée au 25 déc. de l'an 747 de Rome, 6 ans avant l'ère vulgaire. Jésus aurait ainsi vécu réellement 39 ans et non 33.

**JÉTHRO**, prince ou prêtre du pays de Madian, accueillit Moïse qui fuyait après avoir tué un Égyptien, et lui fit épouser sa fille Séphora.

**JEU DE PAUME** (Séance du), séance tenue le 20 juin 1789, à Versailles, dans le *Jeu de Paume* (rue St-François), et dans laquelle les députés de l'Assemblée nationale, exclus du lieu ordinaire de leurs séances, firent le serment de ne pas se séparer sans avoir donné une constitution à la France.

**JEUMONT**, vge de France (Nord), à 28 kil. N. E. d'Avesnes; 1000 h. Station du chem. du Nord. Usines à fer, scieries mécaniques. On y a trouvé du sélénium.

**JEUPARANA**, ou **RIO DE MACHADO**, riv. du Brésil (Matto-Grosso), coule au N. O. et va se joindre au Madeira (Para), après 450 kil. de cours.

**JEUX PUBLICS**. V. ISTHMIQUES, FLORAUX, etc.

**JEVER**, v. du duché d'Oldenbourg, à 10 k. de la mer du Nord et à 60 k. N. N. O. d'Oldenbourg; 3600 hab. Ch.-l. d'une seigneurie de son nom.

**JÉZABEL**, reine célèbre par son impiété, était fille d'Ithobal, roi de Sidon, et femme d'Achab, roi d'Israël. Elle détourna son mari du culte du vrai Dieu, établit à Samarie le culte de Baal, et fit mourir un grand nombre de prophètes et de saints personnages. Jéhu, parvenu au trône, la fit jeter par les fenêtres de son propre palais à Jezraël, et fouler aux pieds des chevaux (876 av. J.-C.). Elle fut dévorée par les chiens, suivant la prédiction d'Élie.

**JÉZRAËL**, *Esdrelon*, v. de Palestine (Zabulon), près des monts Gelboé, non loin des sources d'un ruisseau nommé aussi Jezraël, qui se rend dans le Jourdain. C'est là que périt Jézabel.

**JITOMIR**, v. de la Russie d'Europe (Volhynie), à 850 kil. S. O. de Moscou; 17 000 hab. (dont 15 000 Juifs). Deux évêchés, l'un grec, l'autre catholique. Chapeaux, tanneries, draps, soieries, toiles, miel, suif, cire, vins, etc.

**JOAB**, général des armées de David, était par sa mère neveu de ce prince. Il anéantit le parti d'Isboseth, compétiteur du roi, défait en plusieurs rencontres les Syriens et les Jébuséens, mais il termina sa gloire en faisant assassiner Abner, dont il craignait la rivalité. Il marcha contre Absalon révolté, le dé-

fit et le tua de sa propre main, malgré la défense de David. A la mort du roi, il prit parti pour Adonias contre Salomon; celui-ci, ayant eu le dessus, le fit mourir à Gabaon, l'an 1001 av. J.-C.

**JOACHAZ**, roi d'Israël (848-832), fils de Jéhu, signala le commencement de son règne par son impiété; mais, ayant été vaincu par Hazaël, roi de Syrie, il s'humilia devant Dieu, et fut sauvé de sa ruine.

**JOACHAZ**, roi de Juda, fils de Josias, s'empara du trône l'an 608 av. J.-C., au préjudice de son frère aîné Joachim; mais, après trois mois de règne, il fut détrôné par Néchao, roi d'Égypte, qui remplaça Joachim sur le trône.

**JOACHIM** ou **ÉLIAKIM**, roi de Juda (608-597), frère aîné de Joachaz, avait été frustré du trône par son frère; il y fut rétabli par Néchao, roi d'Égypte. Il se livra à l'impicité, et persécuta le prophète Jérémie, qui ne cessait de lui prédire les plus grands malheurs. Joachim fut en effet détrôné par Nabuchodonosor (606). C'est de ce moment que date la captivité de Babel.

**JOACHIM II** ou **JÉCHONIAS**, roi de Juda. V. JÉCHONIAS. **JOACHIM** (S.), époux de Ste Anne et père de la Ste Vierge, est fêté le 20 mars.

**JOACHIM**, surnommé *le Prophète*, né en 1130 à Célèce, près de Cosenza, voyagea dans la Terre-Sainte, puis, à son retour, prit l'habit de Cîteaux, devint prieur et abbé de Sambuccino, quitta cette abbaye vers 1183, et alla demeurer à Flora, où il fonda une abbaye dont il fut le premier abbé. Il eut sous sa dépendance un grand nombre de monastères, auxquels il donna des constitutions qui furent approuvées par le pape Célestin III. Il mourut en 1202, laissant un grand nombre d'ouvrages (publ. à Venise, 1516, in-f.). On lui attribua des prédications; d'où son surnom. Dom Gervaise a écrit sa *l'ie*, 1745.

**JOACHIM** (George), surnommé *Rhéticus*, parce qu'il était né à Feldkirch, dans la Valteline (anc. *Rhétie*), né en 1514, mort en 1576, enseigna les mathématiques et l'astronomie à Wittemberg. Il avait embrassé le système de Copernic, et ce fut lui qui, après la mort de cet astronome, publia ses ouvrages. On a de lui des *Ephémérides* selon les principes de Copernic (Lepsick, 1550, in-4), et divers ouvrages sur la physique, la géométrie et l'astronomie.

**JOACHIM**, électeurs de Brandebourg. V. BRANDEBOURG. — Roi de Naples. V. MURAT.

**JOACHIMSTHAL**, v. de Bohême, à 20 kil. N. d'Elnbogen; 4900 hab. Direction et tribunal des mines. Aux env., mines d'argent, de zinc et de cobalt.

**JOAD** ou **JOIADA**, grand prêtre des Juifs sous Ochosis, réussit, avec le secours de Josabeth, sa femme, à soustraire à la fureur d'Athalie le jeune Joas, fils d'Ochosis, et dernier rejeton de la famille royale, et le plaça sur le trône, 870 av. J.-C.

**JOANÈS**, peintre espagnol. V. JUANÈS.

**JOANICE**, dit aussi *Colojean*, c.-à-d. *le beau Jean*, roi de Bulgarie (1196-1207), usurpa le trône sur les fils de Pierre, son frère, et fit sanctionner son usurpation par le pape (1202). L'emp. latin Baudouin ayant refusé l'alliance de Joanice, celui-ci souleva contre lui les Grecs, le battit et le fit prisonnier à Andrinople, puis l'enferma à Ternove, où il mourut peu après. Joanice marcha ensuite contre Boniface, marquis de Montferrat, et roi de Thessalonique; il allait entrer dans Thessalonique, lorsqu'il mourut assassiné par un de ses généraux.

**JOANNY** (Jean Bern. BRISBARBE, dit), acteur français, né à Dijon en 1775, mort en 1854, avait d'abord étudié la peinture. Il prit des leçons de Palma, débuta en 1797, parcourut ensuite la province, où il obtint les plus grands succès, entra en 1819 à l'Odéon, où il créa plusieurs rôles importants du théâtre de C. Delavigne, fut admis au Théâtre français en 1825, et y resta jusqu'à l'époque de sa retraite, en 1841. Cet acteur avait de l'énergie, mais un ton trop emphatique et un débit saccadé; on l'a surnommé *le Talma de la province*.

**JOAS**, roi de Juda, était le plus jeune des fils d'Ochosias. Il échappa au massacre qu'Athalie fit faire de la famille royale, et fut élevé secrètement dans le temple par le grand prêtre Joad et par Josabeth, sa femme. Quand il eut 7 ans, Joad le fit reconnaître pour roi (870 av. J.-C.), et renversa du trône Athalie. Joas régna sagement tant que vécut Joad; mais, après la mort de ce sage conseiller, il s'adonna à l'idolâtrie, et fit subir un cruel supplice à Zacharie, fils de son bienfaiteur. Il fut battu par Hazaël et tué peu après par ses propres sujets (831).

**JOAS**, roi d'Israël de 832 à 817 av. J.-C., fils et successeur de Joachaz, remporta quelques victoires sur Ben-Adad, roi de Syrie, et défit Amasias roi de Juda.

**JOATHAN**, roi de Juda, fils d'Osias, exerça d'abord les fonctions de la royauté quand son père eut été frappé de la lèpre, puis régna en son propre nom, de 752 à 737. Il fit fleurir le culte, battit les Ammonites et les Syriens, et fortifia Jérusalem.

**JOB**, personnage biblique, célèbre par sa patience, vivait dans la terre de Hus, en Arabie, probablement au VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., bien que quelques-uns le supposent contemporain de Moïse. Il se vit en un jour dépouillé de tous ses biens, privé de ses dix enfants, puis fut dévoré par une maladie affreuse; il supporta tous ces maux sans se plaindre. Touché de sa résignation, Dieu, qui n'avait voulu que l'éprouver, lui rendit la santé, doubla ses richesses, lui donna une nouvelle famille, et prolongea sa vie jusqu'à 140 ans. Le *Livre de Job* fait partie de l'Ancien Testament; c'est un des plus sublimes morceaux de la poésie hébraïque. Ce livre a été traduit séparément en prose par Laurent, 1839, par M. Renan, 1860, et mis en vers par Levavasseur, 1826, et Baour-Lormian, 1847.

**JOBARD** (J. B.), savant belge d'origine française, né en 1792 à Baissey (Hte-Marne), m. à Bruxelles en 1861, fut d'abord ingénieur du cadastre dans les Pays-Bas, puis s'occupa avec succès de technologie: il importa en Belgique la lithographie en la perfectionnant, et fit lui-même quelques inventions utiles, ce qui lui valut d'être nommé directeur du Musée de l'industrie belge; mais il est surtout connu comme l'ardent défenseur de la propriété intellectuelle, pour laquelle il inventa le mot barbare de *monautopole* (c.-à-d. monopole de soi-même, de ses propres œuvres). Après avoir donné dans plusieurs brochures des aperçus de sa théorie, il l'exposa au long dans le livre intitulé: *Nouvelle économie sociale, ou Monautopole industriel, artistique et littéraire*, Bruxelles, 1844, qu'il fit suivre en 1845 du *Code complémentaire de l'économie sociale*. Il s'occupait aussi de littérature: il a laissé des *Fables* estimées. Jobard était membre de l'Académie de Bruxelles et associé de plusieurs académies étrangères.

**JOCASTE**, femme de Laius, roi de Thèbes, et mère, puis épouse d'Edipe. V. **EDIPE**.

**JOCONDE**, *Jocundus*. V. **GIACUNDO**.

**JODELLE** (Ét.), sieur du Lymodin, auteur dramatique, né en 1532, à La Houssaye, près de Tournai (Seine-et-Marne), mort en 1573, appartenait à l'école de Ronsard et était l'ami de Belleau. Il est le 1<sup>er</sup> qui ait composé des tragédies imitées des Grecs, avec des chœurs: il fit en ce genre *Cléopâtre captive* et *Didon se sacrifiant* (1552); il composa aussi une comédie en 5 actes, *Eugène*, ou la *Rencontre*, ainsi que diverses poésies françaises et latines, qui lui valurent l'honneur de figurer dans la pléiade poétique de Charles IX. Il jouait dans ses propres pièces. Il n'avait, selon Laharpe, aucune idée de la contexture dramatique; ses vers sont boursofflés et remplis de pointes et de jeux de mots. Ses *Oeuvres et Mélanges poétiques* ont paru à Paris, 1574 et 1583, et d'une manière plus complète à Lyon, 1597.

**JOECHER** (Chrét. Théoph.), biographe, né à Leipsick en 1694, mort en 1758, étudia d'abord en médecine, puis s'appliqua à la théologie et à l'art oratoire, fit des cours particuliers de rhétorique à Leip-

sick de 1715 à 1730, dirigea la publication des *Acta eruditorum* de 1721 à 1739, obtint en 1730 la chaire de philosophie et en 1732 celle d'histoire à Leipsick, et devint en 1742 bibliothécaire de cette ville. Son principal ouvrage est l'*Allgemeines Gelehrten-Lexikon*, ou *Dictionnaire universel des Savants*, Leipsick, 1750, 4 vol. in-4, ouvrage d'une érudition immense, qui donne la biographie de tous les savants avec l'indication de leurs écrits et qui depuis a été continué par Duncel, 1753-60; par Adelung, 1784, et par Röttermund, 1810.

**JOEL**, le 2<sup>e</sup> des 12 petits prophètes, contemporain de Jérémie, fit ses prédictions vers l'an 700 av. J.-C., sous le règne d'Ézéchias ou de Manassé. On a de lui 3 chapitres de prophéties allégoriques, dans lesquels il prédit la captivité de Babylone, la venue du Messie, et le jugement dernier.

**JOFFREY** ou **JOUFFROY** (Jean de), né en 1412 à Luxeuil, mort en 1473, prit de bonne heure l'habit religieux, professa la théologie à Milan, et s'éleva rapidement aux premières dignités de l'Église. Lors de l'avènement de Louis XI (1461), il était évêque d'Arras et sollicitait le chapeau de cardinal: le pape Pie II, qui voulait abolir la *Pragmatica Sanction* de Bourges, à la rédaction de laquelle n'avait point concouru le St-Siège, lui promit la pourpre romaine s'il déterminait Louis XI à supprimer cet acte. Il y réussit, malgré l'opposition du parlement, et obtint en récompense, avec le titre de cardinal, l'évêché d'Alby. Louis XI lui confia plusieurs missions politiques.

**JOGUIS**, religieux ou pèlerin de l'Inde, courait de pays en pays, vivant d'aumônes et se soumettant aux austérités les plus rigoureuses. Ils se tiennent le plus souvent sur les places et aux portes des pagodes, restent des mois entiers sans changer de position, laissant croître leur barbe, leurs cheveux et leurs ongles qui prennent des dimensions démesurées.

**JOHANNEAU** (Eloi), polygraphe, né en 1770, à Contry, près de Blois, mort en 1850, fut professeur au collège de Blois, puis maître de pension dans cette ville, vint en 1805 se fixer à Paris, fut un des fondateurs de l'Académie celtique (depuis Société des Antiquaires), dont il devint le secrétaire principal, fut nommé en 1810 censeur de la librairie, et plus tard conservateur des monuments d'art des résidences royales. Il a publié, outre les *Mémoires de l'Académie celtique: Monuments celtiques* (avec Cambry, 1805); *Origines étymologiques* (1818), et a donné de bonnes éditions annotées de Montaigne, 1821-26, 3 vol. in-8; de Charron, 1821, 3 vol. in-8; de Rabelais (avec Esmangart), 1823-26, 9 vol. in-8, avec les remarques des précédents commentateurs.

**JOHANNISBERG**, bourg du duché de Nassau, à 17 kil. O. de Mayence, sur une montagne; 750 hab. Château. Vignobles célèbres, qui produisent le meilleur vin du Rhin: ces vignobles appartinrent successivement à l'évêque de Fulde, au prince d'Orange, au maréchal Kellermann (1807), au prince de Metternich (1819). Près de Johannisberg, le maréchal de Soubise et L. Joseph, prince de Condé, défèrent les Impériaux en 1762.

**JOHANNOT** (Alfred), peintre et dessinateur, né à Offenbach en 1800, d'une famille de réfugiés français, mort en 1837, fut amené dès l'âge de 6 ans à Paris, où il passa toute sa vie. Il réussit d'abord dans la gravure: on cite sa planche des *Orphelins* d'après Scheffer. Il composa ensuite avec son frère Tony une suite de dessins pour les œuvres de Walter Scott, de Byron, etc. Parmi ses meilleures toiles, on remarque: *L'annonce de la victoire d'Hastenbeck*; *François de Lorraine, après la bataille de Dreuz*; *François I<sup>er</sup> à Madrid*; *Marie Stuart quittant la France*, etc. Il a laissé aussi bon nombre de vignettes et de dessins. — Tony Johannot, son frère, né en 1803, mort en 1852, ne l'a pas égalé dans la peinture, mais s'est fait un nom par ses jolies vignettes. Il a fait preuve de grâce et d'imagination dans les illustrations de *Manon Lescaut*, de *Molière*. de

*Werther*, du *Voyage sentimental*, du *Vicaire de Wakefield*, etc. On a de lui deux belles gravures au burin : le *Portrait du général Fox* et les *Enfants égarés*, d'après Scheffer.

**JOHN**, forme anglaise du nom JEAN.

**JOHN-BULL** (c.-à-d. *Jean Tauréau*), surnom sous lequel on désigne familièrement le peuple anglais, paraît faire allusion à la probité simple et droite qui distingue l'homme du peuple en Angleterre, et qui se cache sous des dehors rudes et grossiers.

**JOHNSON** (Samuel), littérateur anglais, né en 1709, à Lichfield (Stafford), mort en 1784, était fils d'un pauvre libraire, et eut longtemps à combattre la misère. Il fut d'abord répétiteur dans une école, puis voulut élever lui-même un pensionnat et perdit le peu qu'il avait. Il se fit alors traducteur à gages, et rédigea en même temps dans le *Gentleman's magazine* les séances du Parlement (1740-43). Il commença à se faire remarquer par sa satire de *Londres*, 1738, et fut chargé en 1747 par une société de libraires de rédiger un *Dictionnaire de la langue anglaise*: ce grand ouvrage, que l'on regarde comme le modèle du genre, ne fut achevé qu'en 1755. En même temps qu'il y travaillait, Johnson publiait le *Rambler* ou *Rôdeur* (1750-52), feuille littéraire et morale, qui eut un grand succès; en outre, il fournissait des articles à divers autres journaux. En 1758, il publia lui-même le journal *The Idler* (le *Fainéant*). Il fit paraître en 1759 *Rasselas*, ou le *prince d'Abyssinie*, roman moral qu'il composa en 8 jours, afin d'avoir l'argent nécessaire pour faire enterrer sa mère. Il donna en 1762 une édition de Shakespeare fort estimée, et composa à 70 ans, de 1779 à 1781, la *Vie des poètes anglais*, l'un de ses meilleurs ouvrages (réimprimé par Cunningham, avec notes, Londres, 1855, 3 vol. in-8). Il avait obtenu à la fin de sa vie une pension du roi Georges III, et il passa ses dernières années dans l'aisance. Il fut enterré à Westminster et une statue lui fut élevée dans la cathédrale de St-Paul. Johnson était un homme maladif et morose; ses écrits portent quelquefois l'empreinte de son humeur. Il est, du reste, un des écrivains les plus purs et les plus élégants de l'Angleterre. Ses *Oeuvres complètes* ont été recueillies à Londres par Hawkins, 1787, 11 vol. in-8, et par Murphy, 1796 et 1824, 12 vol. in-8. On a souvent réimprimé son *Dictionnaire*. Le *Rasselas* a été trad. en franç. par Mme Belot, 1768; par Mac-Carthy, 1817, et par Gosselin, 1820; des *Morceaux choisis du Rôdeur* ont été trad. par Boulard, 1785; la *Vie des poètes* a été trad. en français par E. Didot, 1842. J. Boswell a écrit la *Vie de Johnson*, Londres, 1791.

**JOHNSTON** (Janus), chimiste écossais, né en 1796 à Paisley, m. en 1855, alla en Suède étudier la chimie sous Berzélius, professa cette science à l'Université de Durham depuis 1833 jusqu'à sa mort, et fut nommé en 1837 pensionnaire de la Société royale de Londres. On a de lui : *Agricultural chemistry and Geology*; *Catechism of agricultural chemistry*; *The chemistry of common life*, ouvrages pleins d'une science aussi attrayante que solide et qui ont eu de nombreuses éditions. Sa *Chimie agricole* a été trad. en franç. par F. Exschaw et Kieffel, 1845.

**JOIADA**, grand prêtre des Juifs. V. JOAD.

**JOIGNY**, *Jovinacum*, v. de France (Yonne), ch.-l. d'arr., dans l'anc. Champagne, à 34 kil. N. O. d'Auxerre, sur l'Yonne et le chemin de fer de Lyon; 8600 hab. Trib. de 1<sup>re</sup> inst. et de commerce, collège; château (bâti par le cardinal de Gondî), église St-Jean, beau quai, Blanc d'Espagne, tanneries et tuileries. — On attribue la fondation de Joigny à Jovin, préfet de la milice romaine (369); elle fut au moyen âge le ch.-l. d'un comté qui passa successivement dans les maisons de La Trémoille (1409), de Gondî (1605), de Créqui (1675) et de Villeroy (1703).

**JOINVILLE**, *Jovilla* (*Jovis villa*), ch.-l. de cant. (Hte-Marne), à 16 kil. S. E. de Vassy, sur la Marne; 3500 hab. Filature de coton, usine à fer, serges,

toile, etc. Un traité fut conclu à Joinville en 1585 entre le roi d'Espagne et les Ligneurs, portant que si Henri III mourait sans enfant mâle, le cardinal de Bourbon serait appelé à lui succéder à l'exclusion de tout prince hérétique. — Cette ville était jadis le ch.-l. du Vallage (Champagne), et d'une baronnie qui fut possédée au XIII<sup>e</sup> siècle par le sire de Joinville (V. ci-après). Henri II érigea cette baronnie en principauté (1552) en faveur de François, duc de Guise. La principauté échu par succession (1688) à Mlle de Montpensier, qui la donna en mourant à Philippe, duc d'Orléans, dans la famille duquel elle est restée; le titre de prince de Joinville est encore aujourd'hui porté par un des fils du roi Louis-Philippe.

JOINVILLE-LE-PONT. V. ST-MAUR.

**JOINVILLE** (Jean, sire de), historien, d'une famille de Champagne fort ancienne, né en 1224, m. en 1318, fut d'abord attaché comme sénéchal à Thibaut, comte de Champagne, puis devint l'ami et le conseiller du roi Louis IX. L'accompagna Louis dans sa 1<sup>re</sup> croisade, combattit à ses côtés, partagea sa captivité, et lui inspira par sa franchise et la sagesse de ses conseils une telle amitié que ce bon roi ne voulut plus qu'il le quittât. De retour en France, il lui donna une pension et l'admit à sa table; souvent il le chargeait de l'aider à rendre la justice à ses sujets. Joinville refusa de suivre S. Louis à Tunis et employa les dernières années de sa vie à la rédaction de ses *Mémoires*. Tout le monde connaît cet ouvrage plein de naturel, de sensibilité et de charme, où le saint roi apparaît dans toute sa grandeur chrétienne. Les meilleures éditions de Joinville sont celles de Ducange, 1608, in-fol.; de Capperonnier, 1761 (réimprimé par Daunou et Naudet, 1840), de François Michel, 1858, avec une notice par Paulin Paris, et celle de Marion, 1860.

**JOLY** (Claude), né à Paris en 1607, m. en 1700, fut d'abord avocat, puis prêtre et devint chanoine de Notre-Dame. Il suivit le duc de Longueville aux conférences de Munster. Il a écrit de savants ouvrages de théologie, et un *Recueil de Maximes véritables pour l'institution du roi, contre la pernicieuse politique du cardinal Mazarin*, 1652, ouvrage qui fut brûlé par la main du bourreau. — Gny Joly, son neveu, conseiller du roi au Châtelet et syndic des rentiers de l'hôtel de ville de Paris, fut longtemps secrétaire et confident du cardinal de Retz; puis s'attacha au parti de la cour. Il a laissé des *Mémoires historiques* (de 1618 à 1665), publiés en 1708 à Amsterdam.

**JOLY DE FLEURY** (Guill. François), magistrat, né à Paris en 1675, m. en 1756; fut avocat général à la cour des aides, et avocat général au parlement de Paris, remplaça en 1717 d'Aguesseau comme procureur général au parlement, et se démit de cette charge en 1746. Il déploya dans ces fonctions une capacité, une éloquence et un zèle qui l'ont placé au rang de nos plus illustres magistrats. — Son 3<sup>e</sup> fils, Jean François, fut un instant contrôleur des finances après Necker (1781-83).

**JOLY** (Antoine), auteur comique, né à Paris en 1672, m. en 1753. On a de lui : *L'École des Amants*, 1718; *la Femme jalouse*, 1726. Il fut nommé en 1753 censeur royal. Il a publié des éditions de *Molière*, de *Cornelle*, de *Bucine*, de *Montfaucon*, et a révisé le *Nouveau et grand Cérémonial de France*, conservé manuscrit à la Bibliothèque impériale (12 vol. in-fol.).

**JOLY** (Joseph), dit le *Père Joly*, capucin, né en 1715 à St-Claude (Franche-Comté), m. en 1805, a écrit : *Histoire de la prédication*, 1767; *Conférences sur les mystères*, 1771; *Dictionnaire de morale*, 1772; *la Géographie sacrée*, 1784, ouvrage estimé; *la Franche-Comté ancienne et moderne*, 1779, etc.

**JOMANES**, riv. de l'Inde anc., aujourd'hui la *Hymnakh*.

**JOMARD** (Edme François), géographe et archéologue, né à Versailles en 1777, m. en 1862, entra à l'École polytechnique dès sa fondation (1794), en

sortit ingénieur géographe, et fut adjoint en cette qualité à l'expédition d'Égypte; fut, comme secrétaire de la commission, chargé de rédiger la *Description de l'Égypte*, et consacra 18 ans à ce grand travail (1803-21); devint membre de l'Acad. des inscriptions et belles-lettres (1818), et conservateur des collections géographiques à la Bibliothèque royale (1828). Il a donné séparément son travail personnel pour la *Description de l'Égypte (Recueil d'observations sur l'Égypte ancienne et moderne, 4 vol. in-8°, 1830)*, a publié d'autres savants Mémoires sur des questions de géographie, et fondé (1821) la Société de géographie.

**JOMELLI** (Nicolo), compositeur, né en 1714 à Aversa (anc. roy. de Naples), m. en 1774, parut successivement à Rome, à Vienne, à Stuttgart, fut applaudi partout et revint terminer ses jours dans sa patrie. On a de lui un grand nombre de motets, d'atorios et d'opéras (*Sémiramis, Vologèse, Enée, Démophon, la Clémence de Titus, Alexandre aux Indes*, etc.). On l'a surnommé le *Gluck de l'Italie*.

**JONADAB**, fils de Réchab, chef de la secte des *Réchabites*, vivait sous Jéhu, vers 860 av. J.-C. Il défendait à ses disciples de faire usage du vin, de cultiver les champs, de rien posséder en propre.

**JONAS**, l'un des petits prophètes, vivait vers 800 av. J.-C., sous Jéroboam II. Chargé par le Seigneur d'annoncer aux Ninivites la destruction de leur ville, il négligea de s'acquitter de cette mission dangereuse, s'enfuit à Joppé, et s'y embarqua pour Tarse. Mais le vaisseau ayant été assailli par une horrible tempête en punition de sa désobéissance, il se reconnut coupable et fut jeté à la mer. Une baleine le reçut, le garda 3 jours dans son ventre, et le vomit ensuite sur le rivage. Jonas, ainsi miraculeusement rendu à la vie, courut à Ninive, et fit entendre dans toute la ville ces terribles paroles : « Encore 40 jours, et Ninive sera détruite. » Cependant, les Ninivites ayant fait pénitence, Dieu leur pardonna. Jonas, craignant de passer pour faux prophète, murmura de cette indulgence; mais Dieu lui fit voir l'injustice de ses plaintes. On croit qu'il mourut en 761.

**JONAS** (Just), théologien, né en 1493 à Nordhausen (Prusse), mort en 1555, embrassa la Réforme, fut un des compagnons assidus de Luther et un des plus ardents propagateurs de ses doctrines. Il eut une grande part à la traduction de la Bible par Luther, à la rédaction des articles de Torgau, à la confession d'Augsbourg, et mit en allemand l'apologie de la confession d'Augsbourg par Mélancthon, rédigée en latin.

**JONATHAN**, le même nom que Jonathas, a été d'abord adopté de préférence par les Réformés. — Les Anglais appellent familièrement le peuple des États-Unis *Frère Jonathan*, par allusion à l'amitié et à la confraternité de David et de Jonathas.

**JONATHAN-BEN-UIZIEL**, rabbin que les Talmudistes placent au 7<sup>e</sup> s. av. J.-C., mais qui vivait plus probablement au 1<sup>er</sup> ou au 11<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, est un des auteurs du *Targum*, paraphrase chaldaique de plusieurs des livres de l'Écriture. V. *TARGUM*.

**JONATHAS**, un des fils de Saül, célèbre par son amitié pour David, ainsi que par sa valeur, contribua à presque toutes les victoires de son père. Pressé par le besoin à la suite d'une bataille contre les Philistins, il mangea d'un rayon de miel que le hasard lui offrit; il fut sur le point d'être mis à mort par son père pour ce fait, parce que ce prince avait juré de faire mourir quiconque mangerait avant la fin du jour; mais le peuple obtint sa grâce. Jonathas fut tué avec son père à la bataille de Gelboé. David le pleura et composa un hymne en son honneur.

**JONATHAS MACCHABÉE**. V. *MACCHABÉE*.

**JONCOURT** (Pierre de), théologien protestant, né en 1650 à Clermont (Oise), m. en 1725, se réfugia en Hollande, et y devint pasteur à Middlebourg, puis à La Haye. Il écrivit contre les *Cocciens* et publia des *Lettres* sur les jeux de hasard (La Haye, 1713), qui

provoquèrent une vive dispute. — Elie de Joncourt, de la même famille, né en 1707 à La Haye, mort en 1775, était pasteur et professeur de philosophie à Bois-le-Duc. Il prit part à la rédaction du *Journal de la République des Lettres* publié à Leyde, et à la *Bibliothèque des Sciences et des Arts*, publ. à La Haye, et donna un grand nombre de traductions du latin et de l'anglais, entre autres : *Éléments de philosophie* de S' Gravesande, Leyde, 1746; *Éléments de la philosophie newtonienne* de Pemberton, 1755; *Dialogues des morts* de Lyttleton, 1760.

**JONDOT** (Elie), écrivain, né en 1777 à Montcenis près d'Autun, m. en 1834, professa l'histoire à l'École militaire de Fontainebleau, puis à Rouen et à Orléans, et vint en 1813 se fixer à Paris. On a de lui, entre autres ouvrages : *Tableau historique des Nations*, 1808; *Histoire de l'emp. Julien*, 1817.

**JONES** (Inigo), célèbre architecte, surnommé le *Vitruve de l'Angleterre*, né à Londres en 1572, m. en 1651, visita, en compagnie du comte de Pembroke, la France, l'Allemagne et l'Italie pour se perfectionner, s'arrêta surtout à Vicence pour étudier les chefs-d'œuvre de Palladio, fut surintendant des bâtiments de la couronne sous Jacques I et Charles I, et resta toujours attaché aux Stuarts. Ses principaux travaux sont : le portique de St-Paul à Londres, la Bourse, l'hôpital de Greenwich, la Salle des Banquets de Whitehall. On a publié une collection de ses dessins à Londres en 1776, 2 vol. in-fol.

**JONES** (Paul), intrépide marin écossais au service des Américains, né en 1727, m. à Paris en 1792. Révolté des cruautés que commettaient les Anglais contre les prisonniers anglo-américains, il alla prendre du service chez ceux-ci et devint un des plus redoutables adversaires de son ancienne patrie. Il osa faire une descente en Angleterre, à White-Haven (Cumberland), en 1778, s'empara du fort et emmena plusieurs vaisseaux marchands. En 1779, il força avec un seul bâtiment deux frégates anglaises à se rendre. Venu en France après ce combat héroïque, il y fut reçu avec enthousiasme. Il a paru en 1798 à Paris, et en 1830 à Edimbourg, des *Mém. de P. Jones*, qui sont peu authentiques.

**JONES** (William), orientaliste, né à Londres en 1746, m. à Calcutta en 1794, était fils d'un professeur de mathématiques. Il conçut dès l'âge de 18 ans le goût des langues orientales en apprenant l'arabe, avec un Syrien d'Alep qui se trouvait à Londres. D'abord précepteur du comte Spencer, il se fit ensuite recevoir avocat (1770), et exerça avec succès cette profession, tout en consacrant ses loisirs à la littérature orientale. Il fut nommé en 1783 juge à la cour suprême de Calcutta et remplit ces fonctions jusqu'à sa mort. Il avait fondé en 1784 à Calcutta une société savante qui a puissamment contribué aux progrès des recherches sur l'Asie. W. Jones savait vingt langues, entre autres l'arabe, le persan et le sanscrit; il écrivait fort bien en français : il a traduit du persan dans cette langue l'*Histoire de Nadir-Chah*, 1770 (avec un traité de la *Poésie orientale*, également écrit en français). Il a en outre traduit de l'arabe en anglais les *Moallakats*, recueil de poésies arabes, 1782; du sanscrit, *Sacountala* ou *l'Anneau fatal*, drame de Kalidasa, 1789, et le *Code de Manou*, qui contient toute la législation des Hindous, 1794. Il avait entrepris un vaste recueil des lois de l'Inde, qui a été publié après sa mort par Colebrooke sous le titre de *Digeste des lois hindoues* 1800; enfin, il a laissé une foule de dissertations scientifiques et littéraires. Ses *Oeuvres complètes* ont été publiées par sa veuve, Londres, 1799, 6 vol. in-4 ou 13 vol. in-8.

**JONGHE** ou **JONGIUS**. V. **JUNGIUS** et **JUNIUS**.

**JONGLEURS**, *Joculatores*, nom donné dans l'origine à des joueurs d'instruments, qui couraient les châteaux ou les foires au moyen âge, en compagnie des troubadours. V. **JONGLEURS**, au *Dictionnaire des Sciences*, et, dans celui-ci, l'art. **TROUBADOURS**.

**JONKOEPING**, v. de Suède (Gothie), ch.-l. d'une

prov. de même nom, à 31 kil. S. O. de Stockholm, entre 3 laes; 5000 hab. Commerce, industrie; sources minérales. Un traité de paix y fut signé en 1809 entre la Suède et le Danemark. — La prov., entre celles de Linköping, d'Elfsborg et de Calmar, compte env. 165 000 hab.

**JONSIUS** (Jean), savant allemand, né en 1624 à Flensburg (Holstein), mort en 1659, enseigna quelque temps à Königsberg et à Francfort-sur-le-Mein. On a de lui : *De scriptoribus historicis philosophicis*, publié par Dorn, Léna, 1716 : c'est un tableau de toutes les sectes anciennes et modernes tracé avec exactitude; et des dissertations *De ordine librorum Aristotelis*, *De historia peripatetica*, etc.

**JONSON** (Benjamin), dit vulg. *Ben-Jonson*, l'un des meilleurs poètes dramatiques anglais, né à Londres, en 1574, d'un pauvre ecclésiastique protestant, fut successivement dans sa jeunesse maçon, soldat, puis comédien; il eut peu de succès comme acteur, et quitta la scène à 24 ans pour se faire auteur. Encouragé par Shakespeare, il composa un grand nombre de pièces de genres très-divers, qui pour la plupart eurent du succès; il obtint en 1616 le titre de poète lauréat. Il mourut en 1637, dans un état de misère qu'il devait à son inconduite. On écrivit sur son tombeau ce bref panégyrique : *O rare Ben Jonson*. On a de lui des tragédies, entre autres *Séjan*, *Catilina*; des comédies en grand nombre, parmi lesquelles on remarque *Volpone (le Renard)*, *la Femme taciturne*, *l'Alchimiste*; des farces, des épigrammes, etc. Il brillait par l'esprit, mais il se fit beaucoup d'ennemis par son humeur satirique. Il publia lui-même en 1616 une édition de ses œuvres, 4 vol. in-fol. La plus complète est celle de W. Gifford, Londres, 1816, 9 v. in-8.

**JONSTON** (Jean), naturaliste et médecin, né en 1603 à Sambter près de Lissa (Pologne), d'une famille originaire d'Écosse, mort en 1675 en Silésie, visita toute l'Europe et écrivit des ouvrages de genres très-divers, entre autres *des Histoires des Poissons, des Oiseaux, des Insectes, des Quadrupèdes, des Arbres*, etc., en latin, Hambourg, 1650, 2 vol. in-fol., et une *Histoire universelle civile et ecclésiastique*, Leyde, 1633, qui fut condamnée à Rome. — V. JOHNSTON.

**JONZAC**, ch.-l. d'arr. (Charente-Inf.), sur la Sèvre, à 30 kil. S. E. de Saintes; 2750 hab. Trib. de 1<sup>re</sup> inst. Fabriques de gros laines; commerce de grains, eaux-de-vie, bestiaux, volailles estimées. Anc. châtellenie, qui avait été donnée par Charlemagne à l'abbaye de St-Germain des Prés de Paris.

**JOPPE**, v. de Palestine (Dan), est auj. *Jaffa*.

**JORAM**, roi d'Israël de 887 à 877 av. J.-C., fils d'Achab et frère d'Ochosis, ne se signala que par son impiété. Il fut en guerre avec les Syriens. Assiégé dans Samarie par Ben-Adad, leur roi, il était sur le point de se rendre, lorsque les troupes ennemies, saisies d'une terreur panique, se dispersèrent tout à coup. Il fut blessé au siège de Ramoth de Galaad : pendant qu'il se faisait soigner à Jezraël, Jéhu se déclara contre lui et le tua d'un coup de flèche.

**JORAM**, roi de Juda de 880 à 877 av. J.-C., fils de Josaphat, se signala, comme le Joram d'Israël, par son impiété et se couvrit de crimes. Il épousa l'impie Athalie qui l'entraîna au mal, et, par les conseils de cette reine cruelle, il fit mettre à mort ses propres frères, ainsi que la plupart des grands du royaume. Les Iduméens, les Philistins, les Arabes l'attaquèrent tous à la fois et mirent ses États à feu et à sang. Il périt d'une maladie horrible. La sépulture lui fut refusée.

**JORAT**, petite chaîne des Alpes, dans la Suisse, s'étend au N. du lac Léman, sur une longueur de 65 k. Elle forme la ligne de partage entre les eaux du lac Neuchâtel et celles du lac de Genève.

**JORDAENS** (Jacques), peintre de l'école flamande, né en 1594 à Anvers, m. en 1678, fut élève de Van Ort et de Rubens. Il avait une grande vigueur de coloris, une entente parfaite du clair-obscur, et beaucoup de facilité pour le travail; mais il se borna le plus souvent à l'imitation servile de la nature : il

n'a rien d'idéal. On a souvent attribué à Rubens un de ses plus grands tableaux, *Jésus-Christ au milieu des docteurs*. Le Louvre possède de cet artiste les *Quatre Évangélistes*, *le Roi boit*, *le Concert de famille*, *les Vendeurs chassés du temple*, etc. On cite encore de lui *Pan à table chez le paysan* (à Munich); *Bacchus versé par les Bacchantes* (à Dresde), etc. Il a gravé lui-même quelques-uns de ses tableaux.

**JORDAN** (Camille), homme politique, né à Lyon en 1771, m. en 1821, prit part au soulèvement de Lyon contre le régime de la Terreur, émigra jusqu'au 9 thermidor, fut nommé en 1796 au Conseil des Cinq-Cents, et fit à cette assemblée un rapport célèbre sur la liberté des cultes; fut proscrit après le 18 fructidor, reentra en France en 1800, se livra sous l'Empire à des études de littérature et de philosophie; fut élu en 1816 membre de la Chambre des Députés, puis appelé au Conseil d'État, mais ses opinions libérales l'en firent exclure en 1819. Il siégea depuis sur les bancs de l'opposition, et se montra toujours zélé partisan d'une sage liberté. On a de Camille Jordan des *Discours politiques*, publiés en 1826, et un grand nombre de brochures de circonstance, notamment *l'Histoire de la conversion d'une dame parisienne*, Paris, 1792, allégorie où il combat l'Église constitutionnelle, le *Vrai sens du vote national sur le consulat à vie*, 1802, etc. Il a traduit quelques morceaux de Schiller et de Klopstock.

**JORDANE**, peintre italien. V. GIORDANO (Luc).

**JORNANDÉS**, historien du vi<sup>e</sup> siècle, Goth de nation, était notaire du roi des Alains. Il quitta sa profession pour embrasser le Christianisme, et fut, à ce qu'on prétend, évêque de Ravenne ou de Crotona. Il a écrit : *De Gothorum origine et rebus gestis*, histoire qui va jusqu'au règne de Viugès, et un abrégé chronologique de l'histoire universelle, intitulé : *De regnorum successione*. Le 1<sup>er</sup> de ces deux ouvrages, important malgré ses lacunes et malgré la barbarie du style, a été publié, avec Cassiodore, par Guill. Fournier, Paris, 1558, et trad. en fr. par Drouet de Maupertuis, 1703, et par Savagner, 1842 (dans la collection Panckoucke); le 2<sup>e</sup>, à peu près insignifiant, a été publié par B. Rhenanus, Bâle, 1531, in-fol., et trad. également par Savagner. On trouve les deux ouvrages dans les *Monumenta Germanica* de Pertz.

**JOSABETH**, femme du grand prêtre Joad, était fille de Joram, roi de Juda. V. JOAD.

**JOSAPHAT**, roi de Juda de 904 à 880 av. J.-C., fut un des princes les plus pieux et les plus sages du roy. de Juda. En récompense il fut délivré miraculeusement par le Seigneur des attaques des Ammonites et des Moabites, et put soumettre au tribut les Philistins et les Arabes. L'Écriture ne lui reproche que de s'être allié à Achab pour faire la guerre au roi de Syrie, et d'avoir marié Joram son fils à Athalie, fille de Jézabel. — La Vallée de Josaphat était voisine de Jérusalem, entre cette ville à l'E. et la mont. des Oliviers à l'O.; elle était arrosée par le torrent de Cédron. Selon une tradition consacrée par un passage de Joël (ch. iii, v. 2), c'est dans cette vallée qu'aura lieu le jugement dernier. Du reste, l'expression du prophète est amphibologique, le mot *Josaphat* signifiant en hébreu le Jugement de Dieu.

**JOSEPH**, fils de Jacob et de Rachel, né à Haran (Mésopotamie) en 1745 av. J.-C., m. en 1635 (2113-2003 suivant l'Art de vérifier les dates), était l'objet de la prédilection de son père. Ses frères, jaloux de lui, le livrèrent à des marchands ismaélites, qui eux-mêmes le vendirent à Putiphar, un des principaux officiers de Pharaon, roi d'Égypte. Putiphar le mit à la tête de sa maison, et lui témoigna la plus grande confiance. Mais bientôt Joseph, ayant refusé de répondre aux désirs criminels de l'épouse de Putiphar, se vit accusé par cette femme d'avoir voulu la séduire, et son maître abusé le fit mettre en prison. Là Joseph, inspiré par la sagesse divine, expliqua les songes de deux prisonniers qui étaient enfermés avec lui (le panetier et l'échanson du roi),

en leur annonçant leur destinée prochaine, et ses prédictions s'accomplirent. Pharaon, en ayant été instruit, le manda pour lui demander l'interprétation d'un songe effrayant qu'il avait eu lui-même, et que personne ne pouvait expliquer : Joseph, en interprétant ce songe, lui prédit 7 années de disette précédées de 7 années d'abondance. Pharaon, charmé de sa sagesse, le choisit pour premier ministre, et le chargea de mettre en réserve le superflu des premières années pour l'époque de la disette. Quand ce dernier temps fut venu, Jacob, qui manquait aussi de grains, envoya ses fils en Égypte pour en acheter. Joseph se fit alors reconnaître d'eux, leur pardonna, les appela en Égypte avec leur père, et leur fit donner par Pharaon la terre de Gessen. Il gouverna longtemps l'Égypte, et mourut âgé de 110 ans, laissant deux fils, Manassé et Ephraïm, qui avaient été adoptés par Jacob, et qui chacun donnèrent leur nom à une des douze tribus. L'histoire de Joseph a fourni de nombreux sujets de *Mystères*, de drames, de tragédies (notamment à l'abbé Genest et à Baour-Lormian), et celui d'un poème en prose de Bitaubé.

JOSEPH (S.), époux de la Vierge Marie, et père nourricier de Jésus, était de la race de David. Il vivait à Nazareth dans la pauvreté et exerçait le métier de charpentier. Déjà vieux, il épousa Marie, comme son plus proche parent. Quand elle devint enceinte, il voulut la répudier; mais, instruit par un ange du mystère de l'incarnation, il consentit à la garder et à élever son fils. Il sauva Jésus enfant, en l'emmenant en Égypte. L'Église le fête le 19 mars. Les charpentiers l'ont pris pour patron.

JOSEPH D'ARIMATHIE, riche habitant de Jérusalem, et disciple zélé du Christ, redemanda son corps à Pilate après la passion et l'ensevelit dans son jardin. Il appartenait à la tribu d'Ephraïm. Selon des traditions fort répandues au moyen âge, Joseph d'Arimathie serait venu par mer de Judée en Provence, et serait passé de là dans la Grande-Bretagne, où il aurait prêché la foi et apporté le saint Gréal. V. GRÉAL.

JOSEPH (S.) DE CALASANZIO, fondateur des *Écoles pies* en Italie, né en 1556 à Peralta (Navarre), m. en 1648, embrassa l'état ecclésiastique malgré sa famille et ne tarda point à être élevé à l'épiscopat. Frappé, dans un voyage à Rome, de la misère et de l'ignorance des classes pauvres, il renonça à son évêché pour se vouer à l'éducation des enfants du peuple. Il ouvrit sa première école en 1597 : en moins de 3 ans, il eut plus de 700 élèves, auxquels il enseignait, outre la religion, la lecture, l'écriture, le calcul et la grammaire. La reconnaissance publique donna à ces écoles le nom d'*Écoles pies*, sous lequel elles se sont répandues par toute l'Italie, en Espagne et jusqu'en Allemagne. Ce ne fut toutefois qu'en 1616 que le pape Paul V sanctionna la congrégation des *Piaristes* ou *Frères des Écoles pies*. J. Calasanzio fut canonisé par Clément XIII en 1767.

JOSEPH I<sup>er</sup>, empereur d'Allemagne, fils de Léopold I<sup>er</sup>, né en 1678, fut proclamé roi de Hongrie en 1689, roi des Romains en 1690, et monta sur le trône impérial en 1705. Dans la guerre de la succession d'Espagne, il soutint avec force les intérêts de son frère Charles contre Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV. Ses troupes, commandées par le prince Eugène, remportèrent de grandes victoires sur les Français, à Turin (1706) et à Malplaquet (1709); mais sa mort, survenue en 1711, ne lui permit pas de voir la fin de cette guerre. Joseph I apaisa par les voies de la douceur des révoltes qui avaient éclaté en Hongrie, sut faire choix de bons ministres et de bons généraux, et les récompensa noblement.

JOSEPH II, emp. d'Allemagne, né en 1741, fils de l'emp. François I de Lorraine et de Marie-Thérèse d'Autriche, fut élu roi des Romains en 1764, et nommé empereur en 1765, à la mort de son père; mais ce ne fut d'abord pour lui qu'un titre honorifique : Marie-Thérèse conserva le pouvoir, et il ne gouverna réellement qu'après la mort de cette prin-

cesse (1780). Animé des intentions les plus libérales, mais ne consultant ni l'esprit de son temps, ni celui de sa nation, il essaya, sans y réussir, de réprimer une foule d'abus. Il s'aliéna surtout le clergé en rendant l'édit de tolérance de 1781 et en portant coup sur coup des lois qui changeaient la discipline ecclésiastique. Les prières du pape Pie VI, qui se rendit même près de lui en Allemagne (1782), ne purent l'arrêter dans ces réformes. En 1787, il fit alliance avec Catherine II contre les Turcs : il échoua d'abord devant Belgrade, puis fut battu à Lugosch, et vit les Musulmans pénétrer au cœur de ses États; mais le feld-maréchal Laudon rétablit ses affaires et força même Belgrade à capituler. L'insurrection des Pays-Bas et la révolution de France, qui menaçait si cruellement sa sœur Marie-Antoinette, le jetèrent dans une tristesse profonde; il m. en 1790. Paganel a écrit *l'Histoire de Joseph II*, 1843. Ses *Lettres* ont été publiées à Leipsick, 1821.

JOSEPH ou JOSEPH-EMMANUEL, roi de Portugal, fils de Jean V, monta sur le trône à 35 ans, en 1750, et mourut en 1777. Sous son règne, un tremblement de terre engloutit une partie de Lisbonne (1755); les Jésuites furent expulsés du royaume, à la suite d'une conspiration contre les jours du roi, dans laquelle la malveillance impliqua des membres de cet ordre (1759); enfin, un édit abolit l'odieuse distinction des anciens et des nouveaux chrétiens en Portugal (1773). Joseph eut pour principal ministre le marquis de Pombal : par ses conseils, les études furent restaurées, le commerce et l'industrie encouragés, et le pouvoir de l'Inquisition diminué.

JOSEPH, roi d'Espagne. V. BONAPARTE.

JOSEPH (Fr. LECLERC DU TREMBLAY, dit le P.), confident du cardinal de Richelieu, né à Paris en 1577, mort en 1638, était fils d'un président au parlement qui fut ambassadeur à Venise, et de Marie de La Fayette. Il servit quelque temps avec distinction dans l'armée, puis, tout à coup, il quitta le monde pour se faire capucin (1599). Il entreprit des missions en diverses provinces de France, et parvint aux premiers emplois de son ordre. En 1616, il eut occasion de se faire remarquer de Richelieu, qui lui confia quelques missions du plus haut intérêt : il rendit à son tour de grands services au ministre, notamment à la diète de Ratisbonne, en 1630, et lors de la prise de Corbie, en 1636. Confident intime de toutes les pensées et de tous les desseins du cardinal, chargé des affaires les plus épineuses, il n'eut jamais un caractère officiel : on le surnommait l'*Éminence grise*. Richelieu le soigna lui-même dans ses derniers moments, et s'écria en apprenant sa mort : « J'ai perdu mon bras droit. » Il venait d'être nommé cardinal lorsqu'il mourut. C'est le P. Joseph qui fonda l'ordre des Filles du Calvaire. Il a laissé de précieuses *Mémoires*, restés manuscrits.

JOSEPH (Sœurs hospitalières de St-), instituées à La Flèche, en 1642, par Mlle de La Fère, étaient soumises à la règle de St-Augustin. Elles desservaient plusieurs hospices en France, et avaient même une maison à Montréal, dans le Canada. — Un autre ordre de Sœurs de St-Joseph, établi en 1638, se consacre à l'éducation des jeunes filles. Elles se distinguent par une robe bleue.

Il existe aussi un ordre de Frères de St-Joseph, qui est voué, comme les Frères des Écoles chrétiennes, à l'instruction primaire, mais ils en diffèrent en ce qu'ils peuvent exercer isolément.

JOSEPHE, *Josephus*, historien et général juif, issu de la famille des Machabées, né à Jérusalem, l'an 37 de J.-C., était de la secte des Pharisiens. Nommé gouverneur de la Galilée par ses compatriotes insurgés contre les Romains, l'an 67, il soutint dans Jotapate un long siège contre Vespasien et Titus. S'étant enfin rendu au premier, il lui prît son élévation à l'empire, et se concilia son amitié. Vespasien et Titus l'emmenèrent à Rome où il reçut le droit de cité et le titre de chevalier : il y mourut

l'an 95. Josèphe a écrit l'*Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains*, en 7 liv., ouvrage dont Titus faisait le plus grand cas; cette histoire fut rédigée d'abord en syriaque, puis mise en grec par l'auteur même. On a en outre de lui les *Antiquités judaïques* en 20 livres; c'est l'histoire des Juifs jusqu'à la prise de Jérusalem; sa propre *Vie*; deux livres *Contre Apion*, adversaire des Juifs; un *Eloge des sept Macchabées martyrs*; tous ces ouvrages sont écrits en grec. La clarté et l'élegance de Josèphe l'ont fait surnommer par S. Jérôme le *Tite-Live de la Grèce*, mais sa véridité est suspectée. Les *Œuvres de Josèphe* ont été réunies par Sig. Havercamp, avec la trad. lat. de J. Hudson, Amst., 1726, 2 vol. in-fol., et réimprimées par G. Dindorf, dans la *Bibliothèque grecque* de F. Didot. Elles ont été trad. en franç. par Arnaud d'Andilly, Amst., 1681, 5 vol. in-12; par le P. Joachim Gillet, Paris, 1756, 4 vol. in-4; et par l'abbé Glaire, 1846, in-4. M. Isambert en a laissé une traduction manuscrite.

**JOSÉPHINE** (Marie Joséphine Rose TASCHE DE LA PAGERIE), impératrice des Français, née en 1763, à la Martinique, m. en 1814, fut mariée dès l'âge de 15 ans au vicomte de Beauharnais, dont elle eut deux enfants, Eugène et Hortense. Après avoir vu son mari traîné à l'échafaud, elle fut elle-même incarcérée, et ne dut sa liberté qu'à Tallien. Elle ne tarda pas à prendre un grand ascendant sur son libérateur, puis sur le directeur Barras. Dans une audience qu'elle eut du général Bonaparte pour lui demander une grâce, elle lui inspira le sentiment le plus tendre, et bientôt elle consentit à l'épouser (1796). Elle partagea la haute fortune de son époux. Devenue impératrice, elle n'usa de son pouvoir que pour faire le bien, et se fit universellement aimer; on lui reprochait seulement une prodigalité peu réfléchie. Napoléon, n'ayant point d'enfant de son union avec elle, crut devoir divorcer; Joséphine supporta avec résignation cette séparation cruelle (1809). Elle vécut depuis, soit au château de Navarre, dans le département de l'Eure, soit à la Malmaison, où elle mourut, peu après la chute de l'Empereur. Son corps fut déposé dans l'église de Rueil. Cette princesse unissait à la beauté et à une extrême bonté une grâce irrésistible. L'*Histoire de l'imp. Joséphine* a été écrite par J. d'Aubenas, 1859; ses *Lettres* ont été publiées en 1827 et 1833. Une statue lui a été érigée à Fort-de-France (Martinique) en 1836.

**JOSEPHINOS**, V. AFRANGESIATOS.

**JOSEPPIN** (LE), *Joseph Cosari*, dit *il Giuseppe*, peintre italien, né en 1560 à Arpino, m. à Rome en 1640, était fils d'un peintre d'enseignes, et fut d'abord au service des peintres qui travaillaient aux embellissements du Vatican. Ceux-ci, ayant reconnu en lui d'heureuses dispositions, le présentèrent à Grégoire XIII, qui lui fit donner des leçons de peinture. Il devint bientôt un des plus habiles artistes de Rome; Clément VIII le nomma directeur des travaux de St-Jean de Latran. Il avait une facilité prodigieuse; mais, par cette facilité même, il contribua à propager le faux goût. Parmi ses tableaux, on distingue une *Ascension*; une *Madone dans le ciel*; une *Bataille entre les Romains et les Sabins*; *Diane et Actéon*; une *Nativité*; *l'Enlèvement d'Europe*, et *Adam et Ève chassés du paradis terrestre* (au Louvre). Ses derniers ouvrages sentent la négligence et ne valent pas les premiers.

**JOSIAS**, roi de Juda, fils et successeur d'Amon, fut placé sur le trône l'an 639 av. J.-C., à peine âgé de 8 ans. Il régna sagement, renversa les autels des faux dieux, et fit réparer le temple; c'est alors que le grand prêtre Helcias trouva dans les décombres l'exemplaire original de la loi de Moïse. Josias périt dans une bat. qu'il livrait, à Mageddo, contre Néchao, roi d'Égypte, 608 av. J.-C.

**JOSQUIN DESPREZ**, compositeur français, appelé de son temps le *Prince des musiciens*, né vers 1450 à Condé ou à Cambray, m. en 1531, alla se former

en Italie; fut attaché comme chanteur à la chapelle pontificale, passa plusieurs années à Ferrare, où il jouit de la protection du duc Hercule I., puis vint se fixer à Paris, où Louis XII le nomma son 1<sup>er</sup> chanteur. Il a laissé un grand nombre de messes, de motets, de chansons, qui ont été recueillis, soit à Venise, par Oct. Petrucci de Foss mbrone, 1503 et 1513, soit à Paris, par Nic. Duchemin, 1553, et par Rob. Ballard, 1572. Sa musique se fut remarquer par la liberté et la facilité; ses chansons ont de la grâce et sont empreintes d'un caractère de malice spirituelle et de verve plaisante.

**JOSSE** (S.), *Jodocus*, fils de Juthaël, roi de Bretagne, et frère de Judaël, quitta la cour pour la vie religieuse, et alla dans le Ponthieu, où il fonda plusieurs monastères. Il mourut vers 668. L'Église l'honore le 13 décembre.

JOSSE, marquis de Moravie, acheta de Wenceslas, son cousin, le duché de Luxembourg, et le revendit au duc d'Orléans, frère de Charles VI. Après la mort de Robert, successeur de Wenceslas (1410), Josse fut élu par quelques électeurs empereur d'Allemagne; mais il mourut trois mois après.

**JOSSELIN**, ch.-l. de c. (Morbihan), à 12 kil. N.O. de Ploërmel; 2879 h. Collège. Cette ville étant jadis le ch.-l. du comté de Corréhoët. Elle avait un château où mourut le comte de Clisson en 1407. C'est aussi aux environs de Josselin, dans la lande de My-Voie, que se livra en 1351 le combat des Trente.

**JOSSELIN**, sire de Courtenay, accompagna en Palestine Baudouin II, son cousin, reçut de lui la principauté de Tibériade (1115) et lui succéda dans le comté d'Edesse (1118). Il mourut en 1131, après s'être signalé par une foule d'actions héroïques. — Son fils, Josselin II, lui succéda à Edesse; mais, aussi lâche que son père était brave, il se laissa dépouiller par les Turcs; emmené captif à Alep, il y mourut en 1149. — Josselin III, fils du préc., fut fait prisonnier par les Turcs en 1165, et ne fut racheté qu'en 1175 par Baudouin IV, son beau-frère.

**JOSUÉ**, chef du peuple hébreu, né en Égypte, succéda à Moïse dans le commandement l'an 1605 av. J.-C., et introduisit les Juifs dans la Terre-Promise. Il passa le Jourdain à pied sec, s'empara de Jéricho en faisant tomber les murs de la ville au son de la trompette, et vainquit, à Gabaon, Adonï-édec, roi de Jébus, ainsi que 4 autres rois éphraïmites qui s'étaient ligués avec lui; pendant le combat que leur livra Josué, Dieu arrêta le soleil pour prolonger la journée et lui permettre d'achever sa victoire. Josué mit six ans à conquérir le pays de Chanaan, en fit le partage entre les 12 tribus et mourut à 110 ans, l'an 1580. On a dans la Bible un livre qui porte son nom et qui renferme son histoire.

**JOTAPATE**, v. de Palestine (Nephtali), en Galilée, au S. Joséphe y soutint un siège contre les Romains.

**JOTAPIEN**, général romain, se fit proclamer empereur en Syrie à la mort d'Alexandre-sévère, dont il se disait parent; il fut défait et tué en 249.

**JOUAN** (golfe de), petit golfe de la Méditerranée, sur la côte S. E. du dépt. du Var, est séparé, à l'E., de la rade d'Antibes, par une presqu'île, et à l'O., du golfe de Napoule par le cap de la Croisette. C'est dans ce golfe que Napoléon I. débarqua le 1<sup>er</sup> mars 1815.

**JOUARRE**, *Jovara* (*Jovis ara*) ou *Jovrum*, v. du dépt. de Seine-et-Marne, à 19 kil. E. de Meaux, et à 2 kil. S. de la Ferté-sous-Jouarre; 2760 hab. Fours à plâtre, comm. de grains et de bois. Un monastère y avait été fondé en 640 par Adon, frère de S. Ouen.

**JOUBERT** (Barth. Catherine) général français, né en 1769 à Pont-de-Vaux (Ain), s'enrôla en 1791, servit avec la plus grande distinction en Italie et fut, après des prodiges de valeur, nommé général de brigade sur le champ de bataille de Loano, en 1795. Il seconda particulièrement le général en chef Bonaparte, dans la campagne de 1796, à Montenotte, à Millesimo, à Mondovì et à Rivoli; commanda lui-même un corps d'armée en 1799, révolutionna le Piémont, et obtint d'abord de grands

accès; mais, attaqué à l'improviste par Souwarow à Novi, il vit son armée en déroute, et fut blessé mortellement en s'efforçant de la rallier (15 août 1799). Il n'avait que 30 ans. Le Directoire songea à lui confier le pouvoir suprême.

JOUBERT (Joseph), écrivain, né en 1754 à Montignac (Dordogne), mort en 1824, professa quelque temps dans les collèges de la *Doctrine*, vint à Paris, s'y lia étroitement avec Fontanes, qui le fit entrer dans l'Université dès son organisation, et le nomma inspecteur général. Joubert avait écrit, sans les destiner à la publicité, des réflexions et maximes, qui se font remarquer à la fois par le style, par la justesse de la pensée et la délicatesse du sentiment; elles ont été publiées en 1838 par les soins de Cléaumbriand, sous le titre de *Pensées*; il en a paru une 2<sup>e</sup> édit. en 1849, avec une *Notice*, par P. Raynal.

JOUBERT, sire d'Angoulevant. V. ANGOULEVENT.

JOUFFROY, *Joffredus*, maison noble et anc. de la Franche-Comté, à laquelle appartient Jean Jouffroy, plus connu sous le nom de Joffrédy. V. JOFFRÉDY.

JOUFFROY (Cl. Fr. d'ABANS, marquis de), inventeur du bateau à vapeur, né vers 1751 en Franche-Comté, mort aux Invalides en 1832, était avant la Révolution capitaine d'infanterie. En visitant la pompe à feu de Chaillot, il conçut l'idée d'appliquer la vapeur à la navigation: il fit un premier essai en 1776 sur le Doubs, et le renouvela avec succès en 1783 à Lyon, sur la Saône; mais, sans fortune, sans appui, il ne put donner suite à son invention, qui fit bientôt après la gloire et la fortune de Fulton; il refusa néanmoins de la porter à l'étranger. Une compagnie formée à Paris en 1816 lui fournit enfin les moyens d'exécuter ses plans: le pyroscaphe *Charles-Philippe* fut lancé à la Seine le 20 mars, mais une ruineuse concurrence empêcha l'entreprise de réussir. Les étrangers avaient contesté sa découverte; l'Académie des sciences reconnut et proclama ses droits en 1840. — Achille de Jouffroy, son fils, né en 1790, a publié l'histoire de ses travaux (1839), et à lui-même perfectionné son invention, ainsi que les chemins de fer.

JOUFFROY (Théod.), professeur de philosophie, né en 1796 aux Pontets, près de Pontarlier (Doubs), mort en 1842, entra en 1813 à l'École normale, où il puisa le goût de la philosophie dans les leçons de Royer-Colard et de V. Cousin, y fut nommé maître de conférences dès 1817, resta sans emploi à la suppression de l'École (1822), fit alors des cours particuliers de philosophie, et prit en même temps une part active à la rédaction du journal le *Globe*; fut rendu à l'enseignement en 1828, et pourvu d'une chaire de philosophie à la Faculté des lettres, à laquelle il joignit en 1832 une chaire au Collège de France. Il obtint dans ses cours de grands succès par l'originalité de ses consciencieuses recherches et la lucidité de son exposition; mais sa santé altérée le força de bonne heure à les interrompre. Il avait été admis dès 1833 à l'Académie des sciences morales; il fut appelé en 1840 au Conseil de l'Instruction publique. Député de Pontarlier depuis 1831, il se signala dans la carrière politique par la sagesse de ses vues et l'indépendance de ses opinions. On doit à Jouffroy la traduction des *Esquisses de philosophie morale* de Dugald Stewart (1 vol. in-8, 1826), et celle des *Oeuvres complètes* de Th. Reid (6 vol. in-8, 1828-1836), précédées toutes deux de remarquables préfaces; un *Cours de droit naturel*, professé à la Faculté des lettres (3 vol. in-8, 1834-42); un *Cours d'Esthétique* (publié en 1843 par un de ses élèves); des *Mélanges philosophiques*, 1833, enfin de *Nouveaux mélanges* (publiés en 1842 par M. Damiron). Disciple des Ecossais, Jouffroy s'est attaché à tracer la ligne de démarcation qui sépare la psychologie de la physiologie; il a fortement insisté sur la méthode et l'organisation de la science; mais il l'a peu avancée lui-même. En morale, il s'est surtout préoccupé du problème de la destinée humaine: son *Cours de droit naturel* est surtout consacré à l'examen de ce grand problème; malheureu-

sément, il n'a pu l'achever. M. Mignet a écrit une excellente *Notice* sur Jouffroy (1853), dont il était l'ami.

JOURDAIN, *Jordanes*, auj. *Nahr-el-Arden*, ou, en arabe, *el Charia*, fleuve de Syrie (Damas), dans l'anc. Palestine, sort du Djebel-el-Cheik (Antiliban), coule au S., traverse le Bahr-Houleh (lac de *Marom* ou de *Séméhon*), le lac de Tabarieh (lac de *Tibériade*), et tombe dans la mer Morte ou lac *Asphaltite*, après un cours de 160 kil. Le Jourdain a une grande célébrité dans l'histoire sainte: les Hébreux sous Josué le passèrent à pied sec. Jésus fut baptisé dans ses eaux par S. Jean. Les eaux du Jourdain sont remarquablement pesantes: elles donnent un dépôt bitumineux.

JOURDAIN (Alphonse), fils de Raymond IV, comte de Toulouse, fut dépouillé de ses États par Guillaume IX, comte de Poitiers (1114), les reconqua en 1119; fut assiégré dans Toulouse par le roi de France Louis le Jeune, gendre de Guillaume IX; obtint la paix en mariant Raymond, son fils, avec Constance, sœur du roi; se croisa, et alla en Terre-Sainte, où il mourut en 1148. Il avait fondé Montauban en 1144. On l'avait nommé *Jourdain* parce qu'il avait été baptisé dans les eaux du fleuve de ce nom.

JOURDAIN (Anselme Louis Bernard BRÉCHILLET-), médecin-dentiste, né à Paris en 1734, mort en 1816, a inventé divers instruments de chirurgie, et a laissé plusieurs ouvrages estimés, entre autres: *Nouveaux éléments d'Odontologie*, 1756; *Essais sur la formation des dents comparée avec celle des os*, 1766; *Traité des maladies et des opérations chirurgicales de la bouche*, 1778. Il a en outre écrit dans *l'Année Littéraire* de Fréron. — JOURDAIN (Amable), fils du préc., orientaliste, né à Paris en 1788, mort en 1818, a composé plusieurs mémoires relatifs à l'histoire de l'Orient. On lui doit de plus: *la Perse ou Tableau du gouvernement, de la religion, de la littérature de cet empire*, 1814, et des *Recherches sur l'origine des traductions latines d'Aristote*, 1819 et 1843, ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions et renfermant des découvertes curieuses sur plusieurs points de l'histoire littéraire du moyen âge. — Son fils, Charles J., né en 1817, professeur de philosophie, puis chef de la comptabilité au ministère de l'Instruction publique, s'est aussi fait connaître par de savants travaux, notamment par un mémoire sur la *Philosophie de S. Thomas*, couronné par l'Académie des sciences morales (1856), et par la continuation de la grande *Histoire de l'Université* (en lat.) d'E. du Boulay (1862).

JOURDAN (Mathieu JOUYE-), dit *Jourdan Coupe-Tête*, à cause de ses forfaits, né en 1749 à St-Just près du Puy, était marchand de vins à Paris quand éclata la Révolution. Il se signala par son exaltation et sa férocité. A la journée du 6 oct. 1789, il massacra les deux gardes du corps Variocourt et Deshuttés; plus tard, il se vanta d'avoir coupé la tête à De Launay, gouverneur de la Bastille, et d'avoir arraché le cœur à Foulon et à Berthier. Ce scélérat inonda de sang le dép. de Vaucluse, et présida dans Avignon au massacre de la Glacière. Le Comité de salut public le fit enfin arrêter; il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire même et exécuté le 27 mai 1794.

JOURDAN (J. B.), maréchal de France, né à Limoges en 1762, mort en 1833, servit en Amérique dès l'âge de 16 ans, fut nommé en 1791 commandant d'un bataillon de volontaires, se distingua sous Dumouriez en Belgique et devint général de division en 1793. Il se signala à la bataille d'Hondschoote (8 sept. 93), et fut nommé deux jours après général en chef. Il venait de battre les Autrichiens à Wattignies (oct. 93), lorsqu'il fut destitué pour avoir dépeuplé à quelques membres du Comité de salut public. Cependant on lui donna peu après le commandement de l'armée de la Moselle, et ensuite celui de l'armée de Sambre-et-Meuse. Il prit Dinant et Charleroi, gagna la célèbre bataille de Fleurus (26 juin 1794), et réussit à passer le Rhin (sept. 1795), mais il éprouva ensuite quelques revers et demanda son rappel (1796). En 1799, il passa une 2<sup>e</sup> fois le Rhin, à la tête de l'armée du Danube



mais, battu par le prince Charles, il fut remplacé par Masséna. Nommé membre du Conseil des Cinq-Cents (1797), il fit voter la loi sur la conscription. Républicain sincère, il s'opposa au coup d'État du 18 brumaire et fut exclu du Corps législatif. On le chargea néanmoins d'administrer le Piémont (1800), et il fut président de la *consulte* de ce pays. Napoléon le nomma sénateur, puis maréchal de l'Empire (1804), mais il le laissa sans commandement important. En 1814, il adhéra à la déchéance de l'Empereur et devint pair. Après 1830, il fut appelé au gouvernement des Invalides, qu'il conserva jusqu'à sa mort.

**JOURDAN** (le Dr Ant. Jacq. Louis), infatigable traucteur, né à Paris en 1788, m. en 1848, servit dans la chirurgie militaire, profita de ses campagnes en Allemagne pour se familiariser avec la langue du pays, fut licencié en 1814, et se consacra dès lors à des travaux de cabinet qui le firent admettre à l'Académie de Médecine. On lui doit la traduction d'un grand nombre d'ouvrages des genres les plus divers : médecine, chimie, philosophie, droit même. Nous citerons : l'*Histoire de la médecine*, de Sprengel (1815-20), l'*Anatomie du cerveau*, de Fr. Tiedemann (1823), l'*Art de prolonger la vie*, de Hufeland (1824), l'*Anatomie générale* de Meckel (1825), la *Chimie* de Berzélius (1829-33), la *Doctrine homœopathique* et les *Maladies chroniques* d'Hahnemann (1832), la *Matière médicale* du même (1834), l'*Anatomie comparée* de Carus (1835), la *Physiologie* de Burdach (1837-41), l'*Encyclopédie anatomique* de Bischoff, Henle, etc. (1843-47). On lui doit en outre une *Pharmacopée universelle* (1828 et 1840), œuvre prodigieuse de patience et d'érudition.

**JOURNÉES DES BARRICADES. DES DUPES, DE JUILLET**, etc. V. les mots BARRICADES, DUPES, etc.

**JOURS (GRANDS-).** V. GRANDS-JOURS.

**JOUSSOUF.** V. YOUSSEUF.

**JOUVENCE.** *Juventa*, nymphe d'Italie, aimée de Jupiter, fut métamorphosée par ce dieu en une fontaine qui avait la vertu de rajeunir ceux qui s'y baignaient. La *Fontaine de Jouvence* joue un grand rôle dans les romans du moyen âge; on la plaça originairement dans le paradis terrestre, puis dans les Ardennes, et dans cent autres lieux. Lors de la découverte du Nouveau-Monde, on crut que c'était là qu'il fallait la chercher. — Une fontaine de St-Gengoux-le-Royal, près de Mâcon, porte le nom de *Fontaine de Jouvence*.

**JOUVENCY** ou JOUVANCY (le P.), jésuite, né à Paris en 1643, enseigna la rhétorique à Caen, à La Flèche et à Paris (au collège de Louis-le-Grand), puis fut appelé à Rome en 1699 pour y continuer l'*Histoire des Jésuites* (qu'il conduisit de 1591 à 1616), publiée à Rome en 1716, et mourut dans cette ville en 1719. Le P. Jouvency est un des hommes qui ont rendu le plus de services à l'instruction de la jeunesse. Ses principaux ouvrages sont : *Novus apparatus graeco-latino, cum interpretatione gallica*, Paris, 1681; *De Natione descendit et docendi*, Lyon, 1692, trad. en fr. par Lefortier (1803); c'est un petit traité des études dont Rollin fait un grand éloge; *Appendix de Divis et Herobus*, abrégé de mythologie encore employé dans les collèges; mais il est surtout connu par ses éditions classiques *expurgées de Juvénal, Persé, Térence, Horace, Martial, Ovide*, etc. Il a aussi composé des discours latins et des poésies latines. Son style latin est remarquable par la précision et l'élégance.

**JOUVENET** (Jean), peintre d'histoire, né en 1647 à Rouen, d'une famille d'artistes distingués, m. en 1717, vint de bonne heure à Paris, où il se fit connaître par son *Tableau de la guérison du paralytique* (1666), travailla quelque temps pour Lebrun, fut reçu à l'Académie de Peinture des 1675 et devint en 1707 un des 4 recteurs de la compagnie. Il a composé un très-grand nombre d'ouvrages, tant à fresque que sur toile, et a fait aussi beaucoup de portraits. Ses plus belles compositions sont : *Esther devant Assuérus*; *La pêche miraculeuse*; une *Des-*

*cente de croix*; une *Assomption*; et surtout la *Résurrection de Lazare* (tous au Louvre). Devenu paralytique du côté droit, il s'exerça à peindre de la main gauche, et y réussit parfaitement : c'est de cette main qu'il fit son beau *Magnificat* (dans le chœur de N.-D. de Paris). Sa *Fie* a été écrite par Leroy, 1859.

**JOUX**, lac de Suisse (Vaud), dans une vallée du même nom, au pied du Jura, à 1000<sup>m</sup> au-dessus du niveau de la mer, 10 kil. sur 2. Il reçoit l'Orbe, qui en sort par des canaux souterrains, et est sujet à des crues subites. Ce lac abonde en poissons.

Joux (vallée de), formée par le Jura, est partie en France (Jura), partie en Suisse (Vaud). Elle a 26 kil. de long et renferme les lacs de Joux et des Brenets. La partie française, située dans l'arr. de St-Claude, est stérile; la partie suisse est riche en prairies et en forêts. — Au xii<sup>e</sup> siècle, cette vallée était encore déserte. Frédéric Barberousse la donna à des moines Prémontrés, qui la défrichèrent et y attirèrent des habitants. Beaucoup de protestants réfugiés s'y établirent lors de la révocation de l'édit de Nantes.

Joux (château), *Jovium, Jura*, fort de France (Doubs), sur une montagne isolée, près de la r. d. du Doubs, et à 5 kil. S. E. de Pontarlier, commande la ville de Pontarlier et la route de Neuchâtel et de Lausanne. Fouquet, Mirabeau et Toussaint Louverture y furent détenus.

**JOUY.** *Joyacum*, vge de France (Seine-et-Oise), sur la Bièvre, à 6 kil. S. E. de Versailles; 1600 hab. Beau château moderne. Célèbre manufacture de toiles peintes, fondée en 1760 par Oberkampf. Anc. seigneurie, qui a appartenu au comte de Clisson et qui fut érigée en comté en 1654.

**JOUY-AUX-ARCHES**, vge de France (Moselle), à 10 kil. S. O. de Metz; 900 hab. On y voit sur les deux rives de la Moselle cinq arches, restes d'un aqueduc romain, qui versait les eaux des sources de Gorze dans la nautarchie de Metz.

**JOUY** (V. Jos. Étienne, dit de), littérateur, né en 1764 à Jory (Seine-et-Oise), m. en 1846 à St-Germain, servit fort jeune en Amérique et dans l'Inde, revint en France en 1790 et fit les premières campagnes de la Révolution; il était déjà commandant de place (1797), lorsqu'il prit sa retraite pour se consacrer aux lettres. Il débuta par de gais vaudevilles (*Comment faire? la Fille en loterie*, 1798; les *Sabines*, 1799), qui furent applaudis; mais ce qui fit sa réputation, ce fut l'opéra de la *Vestale* (musique de Spontini), 1807, qui eut une vogue extraordinaire et lui valut en 1810 le prix décennal de poésie lyrique; il donna encore à l'opéra *Fernand Cortez* (avec Spontini), 1807; les *Bayadères* (avec Catel), 1810; les *Amazones* et les *Abencerrages* (avec Cherubini), 1812-1813; enfin *Moïse*, 1827, et *Guillaume Tell*, 1829 (avec Rossini). S'essayant aussi dans la tragédie, il fit représenter au Théâtre-Français *Tippo Saëb* (1813), *Sy-la* (1822), dont le succès fut dû surtout au talent de Talma et à des allusions politiques, *Bélisaire* (1825), *Juven dans les Gaules* (1827); ces 2 dernières tragédies furent froidement accueillies. De Jouy écrivait en même temps, par articles détachés et sous le masque de l'*Ermite de la Chaussée d'Antin*, de légères esquisses des mœurs parisiennes, qui amusèrent quelque temps le public et piquèrent la curiosité; mais, entraîné par le succès, il donna plusieurs suites à son *Ermite* qui étaient loin de valoir l'original. Chaud défenseur des idées libérales, de Jouy écrivit dans le *Constitutionnel*, dans la *Muerre* et dans une foule de petits journaux, des articles de vive opposition; il eut part suite à subir, avec Jay, son collaborateur, une détention de quelques mois, qui n'eut d'autre effet que de les rendre tous deux plus populaires, et qui leur suggéra l'idée de deux nouveaux ouvrages: les *Ermites en prison*, et les *Ermites en liberté* (1823 et 1824). En 1830, le roi Louis-Philippe le nomma bibliothécaire du Louvre. M. de Jouy a publié lui-même de 1823 à 1827 ses *Oeuvres com-*

plètes, 27 vol. in-8. Il avait été reçu à l'Académie française en 1815.

**JOYE (Paul), Paolo Giovio**, historien, né à Côme en 1483, m. à Florence en 1559, exerça d'abord la profession de médecin, puis embrassa l'état ecclésiastique et fut protégé par les papes Léon X, Adrien VI et Clément VII. P. Joye ayant été ruiné en 1527 lors du sac de Rome par le connétable de Bourbon, Clément VII lui donna l'évêché de Nocera et se plut à l'enrichir. François I lui faisait une pension. Le plus important de ses ouvrages est l'*Historia sui temporis* (1494-1547), Paris, 1553, 2 vol. in-fol., trad. en fr. par Denis Sauvage, 1579. On a aussi de lui des *Éloges d'écrivains célèbres*. Ses ouvrages offrent de l'intérêt; mais on doit les lire avec défiance.

**JOVELLANOS (Gasp. Melchior de)**, littérateur et homme d'Etat espagnol, né à Gijon (Asturies), en 1749, se distingua d'abord comme poète, obtint la faveur de Charles III, devint ministre de la justice en 1799, fut disgracié par les intrigues de Godof et jeté en prison, ne reparut qu'en 1808, à la chute du favori, et devint alors membre de la *junte suprême*. Il fut tué dans une émeute (1812), par le peuple qui le croyait traître. Il a laissé des poésies lyriques et dramatiques qui sont au-dessous de leur réputation, et des *Mémoires politiques* (trad. en fr., Paris, 1825).

**JOVIEN, Flavius Claudius Jovianus**, né à Singidunum (Dacie), fut proclamé empereur à la mort de Julien (363), et se vit contraint de céder aux Perses les provinces transgitraines pour sauver l'armée compromise par Julien. Il se rendait à Constantinople pour se faire couronner, lorsqu'il mourut (364).

**JOVIN, Jovinus**, né à Reims, avait été lieutenant de Julien, et commandait la cavalerie romaine dans les Gaules. Il fut proclamé empereur dans cette province à l'avènement de Jovien (363), mais il refusa la pourpre; il repoussa 3 fois les Allemands, reçut le titre de consul en 368, et jouit d'un grand crédit sous plusieurs empereurs. Il mourut en 379. On lui attribue la fondation de Joigny. — Un autre Jovin prit la pourpre en 411, sous Honorius, avec l'appui des Burgundes et des Alains, et fut tué à Valence en 413 par Ataulphe, roi des Visigoths.

**JOVINIEN**, hérésiarque du IV<sup>e</sup> siècle, moine de Milan, mort en 412, rejetait les jeûnes, la pénitence, la virginité, et niait la virginité de Marie. Il fut condamné par le pape Sirice et par S. Ambroise au concile de Milan en 390, et fut exilé par Théodose.

**JOYEUSE, Gaudiosa**, ch.-l. de c. (Ardèche), à 12 k. S.O. de l'Argentière, sur la Baume et au pied des Cévennes; 2700 hab. Filatures de soie. Ce bourg a donné son nom à une des plus anc. maisons de France. Il entra au XIII<sup>e</sup> siècle par mariage dans la maison de Châteauneuf-Randon; fut érigé successivement en baronnie, puis en vicomté (pour Tanneguy de Joyeuse, vers 1450), et en duché-pairie (pour Anne de Joyeuse, en 1581); cette pairie, s'étant éteinte en 1675, fut reconstituée en 1714 pour Louis de Melun.

**JOYEUSE (Anne de)**, favori de Henri III, fils de Guillaume, vicomte de Joyeuse et maréchal de France, né en 1561, m. en 1587, fut connu d'abord sous le nom de baron d'Arques. Il sut dès sa première jeunesse capter les bonnes grâces de Henri III. Ce prince le créa coup sur coup duc et pair, amiral de France, premier gentilhomme de la chambre, gouverneur de Normandie, et lui donna en mariage Marguerite de Vaudemont-Lorraine, sœur de la reine (1581); il fit lui-même la dépense des noces, qui coûtèrent 1 200 000 livres. Joyeuse fut en 1586 chargé de faire la guerre aux Huguenots en Guyenne: après avoir obtenu quelques avantages, il perdit la bataille et la vie à la journée de Coutras. — François de J., frère du préc., né en 1562, m. à Avignon en 1615, fut successivement archevêque de Narbonne, de Toulouse, de Rouen, puis cardinal; présida l'assemblée générale du clergé en 1605, devint légat du pape en France (1606), sacra Marie de Médicis et Louis XIII à Reims, et présida les Etats généraux de 1614. C'est

lui qui conçut, dit-on, la première idée du canal de Languedoc. — Henri de J., frère des précéd., né en 1567, se signala d'abord dans plusieurs combats contre les Protestants. Après la mort d'Anne, son frère, et la perte de sa femme, il se retira du monde, et se fit capucin sous le nom de frère Ange (1587). Mais cinq ans après, il quitta son couvent, sous prétexte de la mort du dernier de ses frères, se mit à la tête des seigneurs catholiques de Languedoc et devint un des Ligueurs les plus fougueux. Il fut un des derniers à faire la paix avec Henri IV, qui lui donna le bâton de maréchal et le gouvt du Languedoc. En 1600, il quitta de nouveau le monde; il mourut en 1608, à Rivoli, en Italie, pendant un pèlerinage qu'il avait entrepris nu-pieds. C'est de lui que Voltaire a dit:

Vieux, pénitent, courtisan, solitaire,  
Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.

**JOYEUSE (J. Armand de)**, d'une ligne collatérale, né en 1631, m. en 1710, sans postérité, servit avec distinction sous Louis XIV en Flandre, en Hollande, en Allemagne; fut fait maréchal en 1693, commanda l'aile gauche à Nerwinde et y fut blessé.

**JOZÉ (Antonio)**, juif portugais, brûlé vif par l'Inquisition en 1745, réussit dans la comédie et reçut, comme Gil-Vicente, le surnom de *Plaute portugais*. Le recueil de ses pièces, publié sans nom d'auteur, est quelquefois appelé le *Théâtre du Juif*. On y trouve de la verve, de l'originalité, de la gaieté, mais aussi une imagination déréglée, des plaisanteries triviales, et un style très incorrect.

**JUAN D'AUTRICHE (don)**, l'un des héros du XVI<sup>e</sup> s., était fils naturel de Charles-Quint et naquit à Ratisbonne en 1545. Philippe II, fils et successeur de Charles-Quint en Espagne, après avoir en vain essayé de lui faire embrasser la vie religieuse, le chargea en 1570 de comprimer un soulèvement des Maures de Grenade. Il s'acquitta de cette mission avec le plus grand succès, et contraignit les rebelles à quitter l'Espagne. Choisi en 1571 par les princes chrétiens pour commander la flotte qu'ils envoyaient contre les Turcs, il gagna la célèbre bataille de Lépante, où les Turcs perdirent 30 000 hommes et près de 200 bâtiments. En 1573, il s'empara de Tunis, mais il reperdit cette place l'année suivante. En 1576, il fut envoyé par Philippe II dans les Pays-Bas insurgés, et défait les rebelles dans la plaine de Gembloux (janv. 1578). Il mourut peu de mois après, près de Namur, emporté par une fièvre maligne. Don Juan joignait la générosité à la bravoure; il ne combattit les insurgés des Pays-Bas qu'après avoir tenté de les soumettre par la douceur. Dumesnil a publié une *Hist. de don Juan d'Autriche*, Paris, 1827; C. Delavigne a fait de ce prince le héros d'un beau drame.

**JUAN D'AUTRICHE (don)**, général espagnol, fils naturel de Philippe IV et d'une comédienne, né en 1629, mort en 1679, fut reconnu par son père qui le créa grand prieur de Castille. Il s'empara de Naples révoltée (1648), et soumit Barcelone, dont les habitants s'étaient mis sous la protection de la France (1652). Envoyé en Flandre pour y combattre Turenne, il perdit la bataille des Dunes (1658); puis, ayant passé dans le Portugal où la conjuration de Pinto venait de faire roi le duc Jean de Bragance, il se laissa vaincre à Estremoz (1663). Disgracié par la régente après la mort de Philippe IV (1665), il fut rappelé à la cour par Charles II dès que ce prince fut majeur, et devint premier ministre (1677); mais il soutint mal cette haute dignité.

**JUAN DE CASTRO**, vice-roi des Indes. V. CASTRO.

**JUAN FERNANDEZ**, navigateur. V. FERNANDEZ.

**JUANEZ** ou **JOANÉS (Vincent)**, peintre espagnol, surnommé le *Raphaël de l'Espagne*, né à Fuente de la Higuera, près de Valence, en 1523, m. en 1581, est le créateur de l'école espagnole. Il a fait un grand nombre de tableaux estimés, entre autres: la *Vie de S. Etienne* (en 6 tabl.), un *Christ mort*, un *S. François de Paule*, une *Sic Cène*. Il avait étudié à Rome

sous Jules Romain : son dessin est très-pur, mais sa couleur est un peu sèche. Plein de piété, ce peintre se préparait à ses ouvrages importants par la pénitence et la communion.

**JUAN-FERNANDEZ** (île de), îlot du Grand-Océan austral, à 660 kil. O. des côtes du Chili, dont elle dépend. Elle est de forme irrégulière, et offre plusieurs ports naturels, entre autres le port Anglais au S. E. et le port Juan-Fernandez à l'O. Sol montagneux, pierreux, peu fertile : on n'y cultive guère que le figuier et la vigne. Découverte au XVI<sup>e</sup> siècle par l'Espagnol Juan Fernandez et longtemps déserte, cette île fut pendant plusieurs années le séjour de Selkirk, marin écossais, dont les aventures ont donné à de Foë l'idée du *Robinson Crusoe*. Près d'elle se voyait autrefois une seconde île, qui disparut en 1837.

**JUBA**, roi de Numidie, fils d'Hiempsal, succéda à ce prince vers 50 av. J.-C., embrassa le parti de Pompée, accueillit, après la bataille de Pharsale, les restes de l'armée vaincue, secourut Caton qui s'était enfermé dans Utique, perdit avec Q. Métellus Scipion la bataille de Thapse, et se fit tuer par Pétréius, son compagnon d'infortune, 46. La Numidie fut alors réduite en province romaine. — Son fils, Juba II, mené prisonnier à Rome, fut élevé avec soin par César. Auguste, dont il se concilia les bonnes grâces, lui fit épouser Cléopâtre Séléne, fille d'Antoine et de la célèbre Cléopâtre, et lui donna, vers l'an 30 av. J.-C., un royaume composé des deux Mauritanies et d'une partie de la Gétulie. Juba mourut après un long règne, l'an 23 de J.-C. Ce prince s'était livré à l'étude de l'histoire et de la nature ; il avait composé, en grec : *Archéologie romaine*, *Histoire de Libye*, *d'Assyrie*, *d'Arabie* (dont les fragments ont été recueillis dans le III<sup>e</sup> vol. des *Fragmenta historicorum græc.* de la collection Didot, 1840), et divers traités sur la peinture, le théâtre, la synonymie, la physiologie, etc., auj. perdus; et, en latin, un traité *De re metrica* (publié par Ten Brink, Utrecht, 1854).

**JUBBULPOOR**, v. de l'Inde. V. **DOUBBOULPOUR**.

**JUBILÉ**. Chez les Juifs, on appelait *jubilé* ou *année jubilaire* une année qui revenait au bout de 7 fois 7 années, c.-à-d. tous les 50 ans, comme le *sabbat* revenait au bout de 7 jours. Cette année était consacrée au repos; les dettes étaient abolies, les esclaves et les captifs mis en liberté; les biens aliénés revenaient à leurs premiers propriétaires ou aux héritiers de ceux-ci. Cet usage, qui avait pour but de prévenir l'oppression des pauvres et leur asservissement perpétuel, paraît n'avoir été observé que jusqu'à la captivité de Babylone. — Chez les Chrétiens, on appelle à la fois *jubilé* certaines époques pendant lesquelles le pape accorde des indulgences plénières, et les cérémonies qui accompagnent ou précèdent le temps du jubilé. Le pape Boniface VIII introduisit cet usage en 1300, mais il n'a reçu le nom de *jubilé* qu'en 1473, sous Sixte IV. D'abord, les jubilés avaient lieu tous les cent ans; Clément VI en fixa le retour à 50 ans, Grégoire XI à 33 ans et Paul II à 25. Outre ces jubilés réguliers, les papes en accordent un au moment de leur exaltation ou dans des circonstances exceptionnelles. — On fait venir le nom de *jubilé* de l'hébreu *jobel*, corne de bouc, parce qu'on se servait d'une corne de ce genre comme trompette pour en annoncer l'ouverture.

**JUBLAINS**, *Diablintes*, puis *Næodunum*, vge de France (Mayenne), à 10 kil. S. E. de Mayenne; 2000 h. Vestiges d'antiquités, restes d'un *camp* dit de César. Elle était jadis la capitale des *Aulerci Diablintes*.

**JUDA**, fils de Jacob et de Lia, donna son nom à la principale des 12 tribus israélites, et fut père de la race royale d'où sortirent David et le Messie.

**JUDA HAKKADOSCH** (c.-à-d. le Saint), rabbin, fondateur de Pécole de Tiberiade, né à Sepphora, l'an 120 de J.-C., m. en 194, est regardé comme l'auteur de la *Mischna*, 1<sup>re</sup> partie du Talmud : il y employa 30 ans de sa vie. L'édition la plus complète

de la *Mischna* est celle de Surenhusius, Amst., 1698, 6 vol. in-fol., hébreu et latin.

**JUDA** (Léon de), un des premiers réformateurs, ami de Zwingle, né en Alsace en 1482, m. en 1542, a donné une version latine de l'Ancien Testament faite sur l'hébreu, et une du Nouveau, faite sur le grec. Elles ont été publiées toutes deux à Zurich, en 1543. C'est la *Bible* dite de Zurich ou de Vatable (réimpr. par R. Étienne, 1645).

**JUDA** (tribu de), une des 12 divisions de la Palestine, s'étendant entre les tribus de Benjamin au N. et de Siméon à l'O., le lac Asphaltite à l'E. et l'Arabie au S., et avait pour villes principales Hébron, Bethléem, Enzadli, Cadès-Barné, Séboim, Ezlon, etc. Après le schisme de Jéroboam, elle resta fidèle au fils de Salomon et donna son nom au royaume de Juda.

**JUDA** (Roy. de), formé après le schisme de Jéroboam en 962, se composait de 2 tribus, Juda et Benjamin, et avait pour capit. Jérusalem. Il ne comprenait guère que la 6<sup>e</sup> partie de la Judée, et était beaucoup moins étendu que le roy. d'Israël, mais la population de ces deux tribus égalait celle des dix autres. — Les deux royaumes furent sans cesse en lutte, et, après s'être affaiblis mutuellement, ils tombèrent sous le joug de l'étranger. Le roy. de Juda subsista plus longtemps que son rival; en 606 commença la captivité de Babylone : une grande partie des habitants furent emmenés esclaves en Assyrie, bien qu'un fantôme de roi restât à Jérusalem; en 587, Nabuchodonosor emmena en captivité le dernier roi de Juda, Sédécias (V. **JUIFS**). Voici la liste des rois de Juda.

Bohoam,	962	Joathan,	752
Abiam,	946	Achaz,	737
Asa,	944	Ezéchias,	723
Josaphat,	904	Manassé,	694
Joram : avec Josaphat,	883	Amon,	610
seul,	880	Josias,	639
Ochosias,	877	Joachaz,	608
Athalie,	876	Joachim ou Eliakim	608
Joas,	870	Joachim ou Jécho-	
Amasias,	831	nias,	597
Ocias,	803	Sédécias,	597-587

**JUDAISME**, religion des Juifs. V. **JUIFS**.

**JUDAS MACCHABÉE**. V. **MACCHABÉE**.

**JUDAS ISCARIOTE** (pour *Issachariotes*, c.-à-d. de la tribu d'*Issachar*), l'un des 12 apôtres, trahit Jésus-Christ en le désignant à ses ennemis par un baiser qu'il lui donna au milieu de la foule, et le livra au prince des prêtres pour 30 pièces d'argent. Décliré par ses remords, il alla rendre l'argent qu'il avait reçu et se perdit de désespoir. V. **MACLEDAMA**.

**JUDAS LEVITA**, savant rabbin juif, né en Espagne en 1090, m. en 1140, possédait presque toutes les sciences connues de son temps. On dit qu'étant allé en pèlerinage à Jérusalem, il fut écrasé par le cheval d'un musulman. On lui doit le *Cozri*, dialogue sur la religion, où il réfute les Gentils, les Philosophes et les Juifs caraites. Cet ouvrage paraît avoir été écrit originairement en arabe; il a été traduit en hébreu, Venise, 1547 et 1591, en espagnol, Amst., 1663, et en latin, par Buxtorf, Bale, 1660.

**JUDE** (S.), l'un des 12 apôtres, appelé aussi *Thadée* ou *le Zélé*, frère de S. Jacques le Mineur, était cousin germain de Jésus. Après la mort du Sauveur, il alla prêcher l'Évangile dans l'Idumée, l'Arabie, la Syrie, et jusque dans la Mésopotamie, et mourut pour la foi, à Béryte selon les uns, en Perse ou en Arménie selon les autres, vers l'an 80. On a de lui une *Épître*, écrite vers 67, ou il préannuit les chrétiens contre les erreurs des simoniens, des Gnostiques, etc. L'Église le fête le 28 oct., avec S. Simon.

**JUDÉE**, *Judæa*. Ce nom se prend tantôt pour la Palestine entière, tantôt seulement pour celle des 4 divisions de la Palestine qui était la plus au S. O. et qui comprenait les 4 tribus de Juda, Benjamin, Dan, Siméon, avec le pays des Philistins sur la côte et une partie de l'Idumée au S. La Judée tirait son nom de la tribu de Juda, qui y joua toujours le prin-

cipal rôle. Hérode, Archélaüs, son fils, et Hérode Agrippa y régèrent; Ponce-Pilate en fut procureur. Réunie à l'empire l'an 44 de J.-C., elle forma, sous Constantin, avec la Samarie, la Palestine I<sup>re</sup>. V. PALESTINE ET JUIFS.

**JUDENBURG**, *Idunum*, v. des États autrichiens (Styrie), ch.-l. de cercle, à 80 kil. N. O. de Grätz; 2000 hab. Château. Forges; source minérale.

**JUDEX** (Matthieu), en all. *Richter*, théologien, né en 1528, à Tipposwald (Misnie), m. en 1564, est un des auteurs des célèbres *Centuries de Maydebourg* (V. MAGDEBOURG). On lui doit aussi un traité sur l'*Invention de la typographie*, etc.

**JUDICAEAL**, roi de la Bretagne armorique, céda ses droits à Salomon, son frère, en 612, et se retira dans le monastère de St-Méen; mais il en sortit pour monter sur le trône en 632. En 636 il se soumit à Dagobert, roi des Francs, sur les instances de S. Eloi; deux ans après, il rentra dans son monastère où il mourut (658). On l'honore comme saint le 16 déc.

**JUDITH**, héroïne juive, veuve de Manassés, riche citoyen juif, habitait Béthulie, lorsque Holopherne, général de Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, vint assiéger cette ville. Judith, pour sauver son pays, alla trouver le général ennemi : celui-ci, frappé de sa beauté, l'accueillit et l'invita à un repas, dans lequel il s'enivra; pendant son sommeil, elle lui trancha la tête avec son propre glaive et emporta cette tête à Béthulie. On place cet événement vers 659 av. J.-C. L'histoire de Judith est rapportée dans un livre de la Bible qui fait partie des livres canoniques, mais que les Protestants regardent comme apocryphe. L'action de Judith a inspiré plusieurs tragédies (notamment à Boyer, 1695, à Mme Girardin, 1843), et a été admirablement représentée sur la toile par H. Vernet.

**JUDITH**, 2<sup>e</sup> femme de Louis le Débonnaire et fille de Welf, comte de Revensberg ou Aldorf (en Bavière), épousa Louis en 819. Devenue mère de Charles le Chauve (823), elle engagea son époux à faire un nouveau partage de ses États entre ses enfants, afin de pouvoir apanager le jeune Charles; mais les fils du 1<sup>er</sup> lit, Pépin, Louis et Lothaire, se voyant dépouillés en partie, se révoltèrent; Judith, arrêtée dans sa fuite, fut enfermée au couvent de Ste-Radegonde, à Poitiers (829), comme coupable d'adultère. Néanmoins, dès l'année suivante, elle reparut à la cour. Emprisonnée une 2<sup>e</sup> fois à Tortone (833), elle réussit encore à sortir de prison. Elle reprit son ascendant sur Louis, et le conserva jusqu'à sa mort (843). — Une autre Judith, fille de Charles le Chauve et petite-fille de la précéd., née vers 843, épousa Ethelwolf, roi de Wessex, déjà vieux, puis, après la mort de ce prince, Baudouin, grand forestier de Flandre, pour qui la Flandre fut érigée en comté.

**JUGEMENT DE DIEU**, sorte d'épreuves auxquelles on avait recours pendant le moyen âge pour s'assurer de l'innocence ou de la culpabilité d'un accusé, et qui tiraient leur nom de ce qu'elles supposaient une intervention divine en faveur du bon droit. On les nommait aussi *Ordalies* (du saxon *ordal*, *urtheil*, jugement). La nature de ces épreuves souvent variées. Elles consistaient tantôt à rester un certain temps sous l'eau sans se noyer ou à plonger le bras dans un vase d'eau bouillante sans en éprouver aucun mal (*épreuve de l'eau*), tantôt à prendre avec la main une barre de fer rouge, ou à marcher pieds nus sur du fer ardent (c'est ce qu'on appelait le *jugement par le feu*). Le *jugement par la croix* consistait à tenir pendant un temps donné les bras élevés en croix : celle des deux parties qui était lassée la première perdait sa cause. On mettait aussi au nombre des jugements de Dieu les combats singuliers. S. Louis, en n'admettant plus que la preuve par témoins, mit fin à ces sortes de jugements où la raison et la justice étaient obligées de céder aux caprices du hasard ou à la fraude. Déjà le pape Innocent III avait condamné au concile de Latran plusieurs de ces épreuves.

**JUGES**, magistrats suprêmes des Hébreux, étaient

des chefs électifs qui cumulaient le commandement militaire avec le pouvoir judiciaire : Héli et Samuel y joignirent le pouvoir sacerdotal. Les Juges gouvernèrent les Hébreux après les *Anciens*, 18 ans après leur entrée dans la Terre-Promise, et jusqu'à la création des rois (1554-1080). Voici leurs noms :

Othoniel,	1554-1514	Jephthé,	1243-1237
Ahod,	1496-1416	Abesan,	1237-1230
Débora,	1396-1356	Ahialon,	1230-1220
Gédéon,	1349-1309	Abdon,	1220-1212
Abimélech,	1309-1306	Samson,	1172-1152
Thola,	1306-1283	Héli,	1152-1112
Jair,	1283-1261	Samuel,	1092-1080

La série des Juges fut plusieurs fois interrompue par l'asservissement momentané des Juifs au joug de l'étranger. Ces interrègnes sont connus sous le nom de *Servitudes* (V. ce mot). En outre, la souveraineté resta vacante 20 ans (1112-1092), depuis la mort d'Héli jusqu'à l'élection de Samuel. L'histoire des juges est racontée dans un des livres de la Bible, les *Juges*, qu'on attribue à Samuel.

**JUGON**, ch.-l. de c. (Côtes-du-Nord), à 22 kil. S. O. de Dinan, sur l'Arquenon; 618 hab. Château fort, regardé jadis comme la plus forte place de la Bretagne. Il a été rasé en 1420.

**JUGURTHA**, roi de Numidie, né vers 154 av. J.-C., était fils naturel de Manastabale, le plus jeune des fils de Massinissa. Il fut élevé à la cour de Micipsa, son oncle, qui, en mourant, partagea (119) ses États entre lui et ses deux fils, Adherbal et Hiempsal. Jugurtha, voulant régner seul, fit égorgier Hiempsal et assiégea Adherbal dans Cirta. Rome, implorée par Adherbal, envoya plusieurs généraux qui se laissèrent corrompre par l'or du roi numide. Après la mort d'Adherbal, Jugurtha, cité devant le peuple romain, osa venir à Rome et y faire assassiner son compétiteur Massiva. Il repartit ensuite pour l'Afrique, après avoir acheté les consciences vénales de ses juges. Cependant, le peuple lui fit déclarer de nouveau la guerre (110) : deux fois battu, par Cæcilius Métellus et par Marius, il fut livré aux Romains par son beau-père Bocchus, roi de Mauritanie (106). Il fut amené en triomphe à Rome, et jeté dans un cachot où il mourut de faim. La guerre des Romains contre Jugurtha a été écrite par Salluste.

**JUIF ERRANT** (le), personnage fameux dans les traditions populaires. On conte que, pendant que Jésus portait sa croix, pliant sous le faix, il voulut se reposer devant la maison d'un Juif nommé Ahasvérus, mais que celui-ci le chassa brutalement, et que, pour le punir, le Seigneur lui dit : « Tu seras errant sur la terre jusqu'à ce que je revienne. » Depuis, il n'a cessé d'errer sans pouvoir trouver un lieu de repos. Cette fable paraît être un symbole du sort du peuple juif, forcé, depuis tant de siècles, à errer loin de son pays.

**JUIFS**, peuple célèbre, qu'on désigne aussi sous les noms d'*Hébreux* ou d'*Israélites*. Le nom d'*Hébreu* (qu'on croit tiré d'*Heber*, un des ancêtres d'Abraham) est le plus ancien; il fut remplacé depuis Jacob par celui d'*Israélites*, du mot *Israël*, surnom de Jacob. Le nom de *Juif* (*Judæus*) ne date que de la captivité de Babylone (606) : il prévalut parce que le roy. de Juda fut subjugué le dernier.

1. *Histoire*. Le peuple juif reconnaît pour père Abraham, qui, sorti de Chaldée, entra vers l'an 2291 dans la terre de Chanaan. Après Abraham, il eut pour chef son fils Isaac, puis Jacob, fils d'Isaac. Celui-ci eut 12 fils, parmi lesquels Juda, l'ancêtre de David et du Christ. La famille de Jacob, s'étant considérablement multipliée, forma après lui 12 tribus (V. JACOB). A la fin de sa vie, Jacob appelé en Égypte par son fils Joseph, s'était fixé dans le pays de Gessen, vers 2076. Sa postérité, puissante d'abord, fut ensuite asservie et persécutée par les *Pharaons*. En 1645, Moïse la délivra du joug des Égyptiens, et il se mit à la tête des Israélites pour les ramener dans le pays de Chanaan. Sous sa conduite, les Israélites

passèrent la mer Rouge et errèrent pendant 40 ans dans le désert, avant d'atteindre la Terre-Promise. Moïse étant mort, Josué lui succéda, en 1605 : il établit ses compatriotes dans la Terre-Promise, et partagea le pays entre les 12 tribus. Après Josué (1580), le gouvernement fut confié à un conseil d'Anciens, puis à des Juges, de 1554 à 1080; il devint ensuite monarchique. Les Juifs eurent pour premier roi Saül (1080), et après lui David (1040) et Salomon (1001-962). Ces trois princes étendirent au loin la domination des Hébreux : pendant un instant leur royaume eut pour bornes l'Euphrate et la mer Rouge. Mais en 962, à la mort de Salomon, les tribus se divisèrent, et formèrent deux États : le roy. de Juda, qui resta fidèle à Roboam, fils de Salomon, et le roy. d'Israël, qui élit pour roi Jéréroam (F. JUDA et ISRAËL). Les deux royaumes, affaiblis par ce schisme et déchirés par de perpétuelles discordes, finirent par être asservis : le roy. d'Israël fut renversé par Salmanasar, roi d'Assyrie des 718, et le roy. de Juda par Nabuchodonosor II, qui en 606 emmena en captivité à Babylone une partie des habitants, et qui, en 587, prit Jérusalem d'assaut et détruisit le temple de Salomon. Après une captivité de 70 ans (606-536), les Juifs obtinrent de Cyrus la permission de rentrer dans leur patrie; depuis cette époque, ils furent gouvernés par des grands prêtres. Après la conquête de la Perse, la Judée passa successivement sous la domination d'Alexandre (332), de Ptolémée, roi d'Égypte (320), de Séleucus Nicator, roi de Syrie (300-279); puis elle fut restituée aux rois d'Égypte (279-203), et enfin reentra sous le joug des Séleucides (203-169). Accablés de vexations et persécutés dans leur culte, les Juifs se soulevèrent contre les rois de Syrie sous la conduite des Machabées (169), et se rendent indépendants. Les Machabées, vainqueurs, reçoivent la souveraineté héréditaire, d'abord sous le titre de grands pontifes, de 166 à 107, puis sous celui de rois, de 107 à 40 (F. MACCHABÉES). Des divisions survenues dans la famille royale amènent en 65 av. J.-C. une intervention des Romains, qui bientôt prennent la plus grande influence. Protégé par eux, Hérode se place sur le trône des Machabées (40 av. J.-C.) : c'est sous son règne que nait le Sauveur. Après la mort d'Hérode, la Palestine est distribuée entre ses fils et divisée en 4 tétarchies (Judée, Galilée, Batainée, Iturée); mais, au bout de peu d'années, les Romains envoient dans le pays des *procurateurs* qui gouvernent en leur nom, et bientôt ils sont les seuls maîtres. Les Juifs, impatientés du joug, se révoltèrent plusieurs fois : en 70, Titus s'empara de Jérusalem après une guerre de plusieurs années et un siège meurtrier de sept mois; enfin, à la suite d'une dernière révolte, la ville fut prise de nouveau sous Adrien, l'an 135 : les Juifs furent en grande partie exterminés, et ce qui restait fut à jamais chassé de Jérusalem. Depuis lors, les Juifs n'ont plus formé un corps de nation, et ils se sont dispersés sur toute la terre. Lorsque le Christianisme fut devenu la religion de l'empire, leur sort ne fit qu'empirer. En 418, le service militaire leur fut interdit et on voulut les contraindre à recevoir le baptême. L'empereur Héraclius lança contre eux de nouvelles et terribles ordonnances (610) : ils furent moins maltraités par l'Islamisme : sous le règne des califes, les Juifs d'Asie, d'Afrique et d'Espagne purent en paix se livrer au commerce et cultiver les lettres et les sciences. Dans l'Europe chrétienne, au contraire, surtout au temps des croisades, ils eurent à subir toutes sortes de persécutions; ils se virent même à différentes époques forcés d'acheter à prix d'or le droit de vivre et de commercer; on leur fit porter des marques distinctives sur leurs habits (depuis le XIII<sup>e</sup> siècle); dans chaque ville on les reléguait dans un quartier séparé (appelé *ghetto* en Italie). Chassés de l'Angleterre en 1290, du midi de la France en 1395, d'Espagne et de Sicile en 1492, ils parvinrent cependant presque toujours à se faire rappeler, mais ce ne fut qu'en payant des sommes im-

menses. On les tolérait en Allemagne, mais ils y étaient la propriété des empereurs ou des seigneurs, qui les imposaient, les vendaient, les mettaient en gage à leur gré. L'établissement de l'Inquisition ramena encore contre eux les persécutions, surtout dans les États soumis à la domination espagnole. Cependant ils obtinrent quelque repos à dater du XVI<sup>e</sup> s. En France, ils furent admis à séjourner à Bayonne et à Bordeaux dès 1550; en 1784, ils furent exemptés de la capitaine à laquelle ils étaient auj. aravant soumis; en 1791 l'Assemblée constituante, sur la proposition du prêtre Grégoire, leur accorda l'égalité des droits; depuis 1831, les ministres de leur culte sont, comme ceux des autres religions, payés par l'État, et les Juifs ne relèvent, pour tout ce qui concerne leur culte, que d'un *Consistoire israélite*, élu par eux-mêmes. La plupart des États de l'Europe, suivant l'exemple de la France, ont considérablement adouci leur sort. Les Juifs sont actuellement répandus dans toutes les parties du monde, mais c'est surtout en Allemagne, en Pologne et dans le nord de l'Afrique, particulièrement dans l'Algérie, qu'ils sont le plus nombreux; on évalue à 4 millions leur nombre total. Quoique mêlés depuis 18 siècles à tant de nations diverses, ils ont conservé, non-seulement leur religion et leurs usages, mais un certain type national, dont les traits les plus saillants sont des cheveux roux et un nez aquilin.

II. *Mœurs, littérature, religion.* Les Juifs appartiennent à la race sémitique, ainsi que le prouve leur langue, qui est voisine de l'arabe, du syriaque et du chaldéen. Leur vie primitive fut patriarcale, pastorale, nomade peut-être (au moins dans le désert, au temps de Moïse). D'après la Bible, ils avaient beaucoup de vices, et ils y joignaient la superstition, le penchant à l'idolâtrie, l'esprit de discorde et de révolte. Quand ils eurent été fixés en Palestine, l'agriculture devint leur occupation principale; ils avaient peu de goût pour les sciences et pour l'industrie; en revanche, ils sont nés pour le commerce et ont été de tout temps célèbres comme usuriers. — Outre les livres saints, les Juifs possédaient une littérature qui consistait surtout en légendes, chants, sentences, généalogies. Après le retour de la captivité, la philosophie, la théologie et l'érudition se développèrent chez les Juifs, et il se forma parmi eux un grand nombre de sectes (Phariséens, Sadducéens, Esséniens, Thérapeutes); le Gnosticisme et la Cabale eurent aussi en Judée de nombreux adeptes. Les Juifs comptèrent dans les premiers siècles du Christianisme quelques écrivains illustres, entre autres Philon et Josèphe, et plus tard Aben-Ezra, Avicébron (Ibn-Gébirol), Maimonide, etc. Dans le moyen âge, les Juifs ont contribué pour leur part, même avant les Arabes, à nous transmettre les connaissances de l'antiquité. De nos jours ils ont produit des écrivains distingués, des savants et des artistes de premier ordre. — La religion des Juifs, le *Judaïsme* ou *Mosaïsme*, est fondée tout entière sur l'Ancien Testament; ils ne reconnaissent qu'un seul Dieu (*Jéhovah*); ils ont la divinité de Jésus-Christ, et néanmoins attendent la venue d'un Messie qui relèvera leur nation et fondera un vaste empire. Ils n'admettent d'autre révélation que celle de Moïse et des prophètes; ils observent encore aujourd'hui les pratiques que suivaient les anciens Hébreux, notamment la célébration du jour du *sabbat*, de la Pâque, et l'abstinence des viandes impures, en tête desquelles est placé le porc. L'hébreu est encore leur langue liturgique. Chez les anciens Juifs les fonctions du sacerdoce appartenaient à la seule tribu de Lévi, dont les membres formaient deux classes : les *sacrificateurs* (*cohéens*), descendants directs d'Aaron, et les *levites* proprement dits, serviteurs des précédents. Aujourd'hui ces fonctions sont remplies, du moins en France, par les *rabbins* (F. ce mot). — Jusqu'à la séparation des 10 tribus, la religion resta une et sans altération; mais alors éclata un schisme qui dura jusqu'à la captivité. De retour, les Samaritains corrompirent la re-

ligion par un mélange de superstitions assyriennes, ce qui les sépara profondément du reste des Juifs. La scission fut consommée par la fondation d'un temple distinct de celui de Jérusalem, que les Samaritains élevèrent à Garizim (435 av. J.-C.). Après la dispersion des Juifs, sous Adrien (135), les principaux docteurs se réunirent à Tiberiade où ils formèrent un grand conseil appelé *sanhédrin*, et y élevèrent une école qui devint la pépinière de leurs rabbins. Ceux-ci composèrent, sous le nom de *Talmud*, un ouvrage destiné à contenir la loi orale et les traditions des Juifs. Cet ouvrage, terminé l'an 500 de notre ère, devint pour la plupart des Juifs la base de la foi : cependant tous ne consentirent pas à l'accepter. De là, la division des Juifs en sectes rivales, les *Talmudistes* ou *Rabbinistes*, qui suivent le Talmud, et les *Caraites*, qui s'attachent à la lettre de la Bible. D'autres sectes moins importantes divisaient encore les Juifs : une des principales est celle des *Réchabites* (V. ce nom). On peut consulter sur les Juifs, outre l'*Ancien Testament* et les écrits de Joseph, les ouvrages de Easnage, de Boissy, de Torcy et de Molderbauer; l'*Hist. des Juifs depuis les Machabées* de Jost (Berlin, 1820); *les Juifs dans le moyen âge*, de Depping (Paris, 1834); *les Juifs d'Occident*, de Beugnot (Paris, 1823); l'*Hist. des Institutions de Moïse*, de J. Salvador (Paris, 1828).

**JUIGNÉ** (Ant. LECLERCQ de), archevêque de Paris, né à Paris en 1728, fut successivement grand vicair de Carcassonne, agent du clergé en 1760, évêque de Châlons en 1764, archevêque de Paris en 1781, fit partie des États généraux, émigra, revint en France en 1802, et y mourut en 1811. Il se signala par sa charité et par son zèle contre les Jansénistes. On lui doit, outre ses *Mandements*, un *Rituel* (Châlons, 1776), réimprimé en 1786 sous le titre de *Pastoral de Paris*, qui fut attaqué par les Jansénistes.

**JULLAC**, ch.-l. de c. (Corrèze), à 29 kil. N.O. de Brives; 2650 hab.

**JUILLET** 1789 (Journée du 14), insurrection du peuple de Paris et prise de la Bastille. L'anniversaire de cet événement fut célébré en 1790 et 1792 par des fêtes connues sous le nom de *Fédération*.

**JUILLET** 1830 (Journées des 27, 28 et 29), journées pendant lesquelles le peuple de Paris s'insurgea contre Charles X à la suite de la publication des ordonnances inconstitutionnelles par lesquelles ce prince supprimait la liberté de la presse et changeait le mode d'élection; ces trois jours suffirent pour renverser la dynastie régnante et pour opérer une révolution qui éleva au trône la maison d'Orléans.

**JUILLET** (Croix de), instituée en 1830 pour décorer les citoyens qui s'étaient distingués dans la révolution de juillet, consiste en une étoile à 3 branches en émail blanc, montée sur argent, et surmontée d'une couronne murale, ayant au centre les mots : 27, 28 et 29 juillet 1830; le revers porte le coq gaulois avec la légende : *Patrie et Liberté*; le ruban est couleur d'azur avec liseré rouge.

**JUILLY**, vge de France (Seine-et-Marne), à 18 k. N. O. de Meaux, près de la station de Chelles (chemin de fer de l'Est); 850 hab. Anc. abbaye fondée en 1200 et transformée en 1639 en un collège d'Oratoriens; il y existe encore un grand établissement d'instruction, dirigé par des ecclésiastiques.

**JUIN** 1832 (Journées des 5 et 6), émeute à main armée provoquée dans Paris par le parti républicain, à l'occasion des funérailles du général Lamarque, député de l'opposition. Des barricades furent élevées dans les quartiers St-Antoine, St-Martin, St-Denis, etc. Il fallut employer la troupe de ligne et la garde nationale pour vaincre l'émeute. Le combat finit le 6, après la prise de l'église St-Merry.

**JUIN** 1848 (Journées des 23, 24, 25 et 26), insurrection sanglante des partisans de la république dite *démocratique et sociale* contre la forme de république établie en France depuis le 24 fév. 1848, eut pour origine ou pour prétexte la dissolution des ac-

liers nationaux et pour sièges principaux les faubourgs St-Jacques, St-Marceau et St-Antoine. Elle ne put être réprimée que par les efforts réunis de la garde nationale, de l'armée et de la garde mobile, que dirigeait le général Cavaignac, déclaré chef du pouvoir exécutif. Sept généraux y furent tués ou mortellement blessés (Négrier, Duvivier, Bréa, Damesme, Bourgon, Regnault, François), ainsi que deux représentants (Charbonnel, Dornès); l'archevêque de Paris, Mgr Affre, fut frappé le 25 juin, au moment où il pressait les insurgés de cesser la lutte. Le nombre des victimes de part et d'autre fut énorme : on n'en a jamais connu le chiffre exact. Ceux des insurgés qui purent être saisis furent les uns livrés aux conseils de guerre, les autres transportés.

**JUJUY**, v. de l'Amérique du S., dans la Conféd. du Rio-de-la-Plata, ch.-l. d'un Etat de même nom, à 1300 kil. N. E. de Buénos-Ayres, sur la r. dr. du Jujuy; 3000 hab. — La riv. de Jujuy, affluent du Vermejo, porte dans la partie supérieure de son cours le nom de *San-Salvador*, et dans la partie inférieure celui de *Rio Grande*; 700 kil.

**JULES**, prénom de César. V. CÉSAR et JULIA GENS. **JULES** (S.), soldat romain, subit le martyre dans la Basse-Mésie pour avoir refusé de sacrifier aux faux dieux, vers 302. On le fête le 27 mai.

**JULES I** (S.), pape de 337 à 352, né à Rome, soutint avec zèle S. Athanase contre les partisans d'Arius, et envoya ses légats au concile de Sardique en 347. L'Eglise l'honore le 12 avril.

**JULES II**, *Julien de la Rovère*, pape de 1503 à 1513, neveu du pape Sixte IV, né à Abiaz près de Savone en 1441, fut élu après Pie III, qu'il avait lui-même fait élire. Il reprit la Romagne sur César Borgia (1503), soumit Pérouse et Bologne (1506), et fit avec vigueur la guerre aux Vénitiens, qui avaient enlevé plusieurs villes au St-Siège. Il forma contre eux, avec Louis XII, roi de France, Ferdinand, roi d'Espagne, et l'emp. Maximilien, la ligue dite de *Cambrai* (1508), et réduisit Venise à accepter les conditions les plus désavantageuses. Mais, ayant eu à se plaindre de Louis XII, il rompit avec lui et ne songea plus qu'à lui susciter des ennemis. Le roi de France fit aussitôt marcher contre lui une armée et assembla en même temps à Pise un concile particulier pour faire examiner sa conduite : les troupes de Jules II furent battues à Bologne et à Ravenne (1511 et 1512), et le concile le suspendit de ses fonctions; mais il assembla de son côté un concile général à Rome dans l'église St-Jean de Latran, annula les actes du concile de Pise, mit la France en interdit, et forma contre Louis XII la *Ste Ligue*, dans laquelle entrèrent Venise, l'empereur, les rois d'Angleterre et d'Espagne. A la faveur de cette ligue, il ajouta à ses États Parme, Plaisance et Reggio; mais il m. avant la fin de la guerre, sans avoir pu chasser, comme il le disait, les *barbares* de l'Italie. Ce pontife belliqueux n'en aimait pas moins les lettres et les arts : il commença la construction de l'église St-Pierre et protégea Bramante, Michel-Ange et Raphaël.

**JULES III**, *Jean-Marie Giocchi*, né à Rome en 1487, pape de 1550 à 1555, rappour en 1551 le concile de Trente, interrompu par la mort de Paul III, et s'unit à l'empereur pour faire la guerre à Octave Farnèse, qui voulait usurper le duché de Plaisance.

**JULES ROMAIN**, *Giulio Pippi*, peintre célèbre, né à Rome en 1492, m. en 1546, fut élève de Raphaël, qui lui voua bientôt la plus tendre amitié et se l'associa dans plusieurs de ses travaux. Les plus remarquables de ses ouvrages sont : la *Défaite de Maxence*, le *Déluge*, la *Flagellation*, le *Martyre de S. Etienne*, la *Chute d'Acare*, la *Chute des Titans*, et (au Louvre) le *Triomphe de Vespasien* et de *Titus*, *Vénus et Vulcain*, la *Nativité*, la *Vierge*, l'*Enfant Jésus* et *S. Jean* et son propre portrait. Ses compositions brillent surtout par l'énergie et la vigueur, mais on l'accuse d'avoir quelquefois dépassé le but. Ce peintre était aussi un grand architecte : on admire plusieurs monuments élevés par lui à Rome et à Man-

toe. Des dessins licencieux, qu'il avait eu le tort d'exécuter pour l'Arétin, lui ayant attiré la disgrâce du pape Clément VII, il fut forcé de quitter Rome. Il alla se fixer à Mantoue et y devint le chef d'une école célèbre. Il ne retourna à Rome que sous Paul III.

**JULES L'AFRICAIN**, historien grec. V. **AFRICAINS**.

**JULIA** Gens, illustre maison patricienne de Rome, originaire d'Albe, se prétendant issue d'Hélie ou Ascagne, fils d'Énée et petit-fils de Vénus et d'Anchise. C'est à cette famille qu'appartenait Jules-César.

**JULIA**, nom de plusieurs villes fondées ou restaurées par Jules-César. Les principales sont : *Julia Casarica* (Mauritanie), auj. *Cherchell*; — *Julia Crispopolis* (Italie), auj. *Borgo-San-Domino*; — *Julia Felix* (Bretagne anc.), auj. *Berwick*; — *Julia Eborac* (Hollande), auj. *Payerdyk*; — *Julia Pava* (Austrie), auj. *Béja*; — *Julia Trajane* (Égypte), auj. *Tarifa*.

**JULIACUM**, v. de Germanie, auj. *Juliers*.

**JULIA FONTANELLE** (diaz), médecin et chimiste, né en 1790 à Narbonne, m. en 1842, fut recueilleur à Montpellier, alla en 1820 à Barcelone pour étudier l'épidémie qui y régnait, et fut nommé en 1823 médecin en chef de l'hôpital de convalescence de Catalogne. On lui doit d'intéressantes recherches sur *La Terre jaune de Barcelone*, 1820; sur *L'Air marécageux*, 1823; sur *l'Incertitude des signes de la mort et le Danger des inhumations précipitées*, 1833, ainsi qu'un grand nombre de *Manuels* pour la classe du peuple : *Manuel de Chimie*, — *de Physique*, — *de Pharmacie*, — *des Eaux minérales*, — *du Vercor*, — *du Montredier*, — *du Vinaigrier*, etc. Il fut un des fondateurs du *Journal de Pharmacie et de la Soc. des Sciences physiques*.

**JULIANESHAAB**, établissement danois, à l'extrémité S. du Groënland, entre le cap de la Désolation au N. O., l'île des Balènes au N. E., et le cap Farewell au S.; 2000 hab. Fondé en 1775.

**JULIANUS** (dantes), empereur, V. **INDIIS**.

**JULIE**, *Julia*, fille de Jules-César, fut donnée en mariage à Pompée l'an 60 av. J.-C., et empêcha longtemps, par la douceur de son caractère, les discordes du beau père et du gendre. Sa mort, arrivée l'an 55 av. J.-C., fut disparaitre le plus grand obstacle à la guerre civile. — Fille d'Auguste et de Scribonie, épousa successivement le jeune Marcellus, puis Agrippa (dont elle eut 13 fils : Caius, Lucius et Posthumus, et 2 filles : Livie et Agrippine), et enfin Tibère. Elle se livra à de tels dégoûtements qu'Auguste, indigné de sa conduite, l'exila dans l'île de Pandatarie, Tibère, devenu empereur, l'y laissa mourir de faim (14 de J.-C.).

**JULIE DOMSA**, fille d'un prêtre du Soleil à Emèse (Syrie), née vers 170, épousa Séptime-Sévère, encore simple général, et lui donna 2 fils, Caracalla et Géta. Après la mort de son mari (211), elle essaya vainement d'entretenir la bonne intelligence entre ses deux fils : elle eut la douleur de voir Géta assassiné dans ses bras par son frère; elle mourut de chagrin, en 148.

**JULIE MAMMÉE**, MESA, SEMIS, V. **MAMMÉE**, etc.

**JULIE STEY**, vierge et martyre, née à Carthage d'une famille distinguée, fut vendue comme esclave par ordre de Genserius, roi des Vandales, puis achetée par son maître en Syrie, et de là en Corse, où elle mourut pour la foi vers 459, ou la fête le 22 mai.

**JULIE D'ANGENNES**, V. **ANGENNES** et **MONASTIER**.

**JULIEN**, *Flavius Claudius Julianus*, dit *J. l'Apôtre*, empereur romain, fils de Jules-Constantine, et frère de Constantin, né à Constantinople en 331, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique et relégué en Asie-Mineure. A force de soumission, il obtint de Constantin II d'être rappelé à la cour et fut nommé en 355 gouverneur des Gaules, avec titre de César. Il fit son séjour à Lutèce (Paris), où il habitait le palais dit *des Thermes* (V. ce nom). Il se signala dans plusieurs expéditions contre les Germains, et les battit complètement à *Argentoratium* (Strasbourg) en 357. Constantin lui ayant ordonné d'envoyer de Gaulle en Orient une partie de ses troupes, celles-ci refusèrent de s'y rendre et proclamèrent Julien empereur, l'an 360. Constantin marcha aussitôt à sa rencontre, mais

il mourut en route, et Julien devint par là l'unique maître de l'empire, 361. Mais il renoua ouvertement au Christianisme, dans lequel on l'avait élevé, revêtit le manteau des Stoïciens, porta comme les philosophes la barbe longue, et manifesta hautement l'intention de restaurer le Paganisme. Arrivé à Constantinople, il fit quelques sages lois et reforma les lois les plus criantes. Il marcha ensuite contre les Perses, soumit l'Arménie et la Mésopotamie, battit le Hérète, par Diosiphon et s'avança dans l'Assyrie, de près ayant été dévasté par l'ennemi, il voulut revenir en France; mais il fut blessé mortellement dans cette marche, et d'expira la nuit suivante (juin 363). Il avait régné deux ans. — Julien est un assemblage de contradictions : il eut, il est vrai, des qualités brillantes, l'esprit et de l'instruction, de la tempérance, du courage, qu'éprouva même de la générosité; mais ses qualités étaient gâtées chez lui par la vanité et l'ostentation. Il se donna pour philosophe, et en même temps il se jeta dans les erreurs. Un Néoplatonisme et les folles de la théologie. Tout en proclamant la tolérance, il se montra l'ennemi juré des chrétiens et prit contre eux les mesures les plus vexatoires : il n'ordonna pas une persécution sanglante, il leur restitua tous leurs privilèges; il leur défendit d'enseigner les belles-lettres; en outre, il dépouilla leurs églises. Pour donner un démenti aux prophètes, il voulut rebâtir le temple de Jérusalem; mais il en fut miraculeusement empêché. — Il resta de Julien quelques écrits satiriques, les *Doctrines de Jules-César*, son meilleur ouvrage, le *Discours*, des *Discours* politiques et religieux, et des *Lettres*, etc. Il existe plusieurs éditions partielles de ces écrits. Ses *Oeuvres complètes* ont été recueillies par Spanheim, Leipzig, 1696, et trad. en fr. par Fourlet, 1821, et par F. Talbot, 1863. Ses attaques contre le Christianisme ont été refutées par S. Cyrille, par le cardinal Gerbillot, etc. Sa vie a été écrite par La Bletterie, 1735, et par Jombert, 1817. E. Desjardins a publié une intéressante *Étude sur Julien*, 1847.

**JULIEN** (S.), apôtre et 1<sup>er</sup> évêque du Mans, surnommé d'une famille noble de Rome, mort vers 256. L'Église l'honore le 27 janvier. — Martyr, contemporain du précédent, périt à Brivas (Brioude), chez les Arvernes, lors de la persécution de Dioclétien, on le fête le 28 août. — Solitaire, contemporain de S. Ephrem, avait d'abord été esclave. Affranchi à la mort de son maître, il se retira dans un monastère voisin d'Édesse où il mena une vie édifiante. Il y mourut vers 370. On l'honore le 9 juin. S. Ephrem a écrit sa vie.

**JULIEN** (le comte), gouverneur de l'Arabie pendant les Visigoths, se défendit avec gloire contre les Maures, de 708 à 710, mais son titre, nul par sa vaillance, il leur ouvrit lui-même l'entrée de l'Espagne et combattit avec eux à Neris (711); il voulut, dit-on, punir à son tour Bédéc qui avait fait violence à sa fille; il rimble, il existe une légende de guirland intitulée *le Comte Julien*.

**JULIEN** (le cardinal), *Juliano Casanova*, né en 1398, présida le concile de Bâle, se dressa au pape Eugène IV qui voulait dissoudre ce concile, et mencha, mais vainement, à ramener les Hussites. Député par le pape au roi de Hongrie Ladislas, pour lui faire rompre la paix conclue avec Amurat II, il fut l'instrument d'une guerre malheureuse, dans laquelle l'armée chrétienne fut battue à Varna (1444).

**JULIEN** (Pierre), statuaire français, élève de Coustou et membre de l'Académie, né en 1731 à St-Paulin, près du Puy, m. en 1804, a fait, entre autres ouvrages, *le Guerrier mourant*, la *Baigneuse au Luxembourg*, *Galatée*, la *Chèvre Amalthée*, son chef-d'œuvre, et les statues de *La Fontaine* et du *Poussin*.

**JULIEN** (Simon), dit *J. de Parme*, peintre, né en 1756 à Toulon, mort en 1800, étoit, au commencement à Rome et s'éloigna d'elle pour se rendre en France, où il fut employé par le roi de Sardaigne en France. Ses ennemis l'appelaient par ce motif *Julien l'Apôtre*; mais lui, il ajouta à son nom celui de *de Parme*, par reconnaissance pour le prince de Parme qui l'avait protégé. On a de lui : *Jupiter sur le nuage*

*Ida, l'Aurore sortant des bras de Tithon, le Triomphateur d'Aurélien.*

JULIEN DE LA ROVERÈ V. JULES II (pape).

**JULIEN** (Calendrier), calendrier établi par Jules César, l'an de Rome 708 (46 av. J.-C.). V. l'art. CALENDRIER dans notre *Dictionnaire des Sciences*.

**JULIENNE** (Ste), vierge et martyre, mourut pour la foi à Nicomédie en 308. On la fête le 16 février.

**JULIENNES** (ALPES), monts d'Illyrie. V. ALPES.

**JULIERS**, *Juliacum*, en all. *Julich*, v. des États prussiens (prov. Rhénane), à 25 kil. N. E. d'Aix-la-Chapelle, près de la Roër : 4500 hab. Forteresse, démolie en 1860; école supérieure. Draps, savon, coutellerie, vinaigre, etc. Aux environs, mine de houille. — La tradition attribue la fondation de cette ville à Jules-César. Elle devint au xiv<sup>e</sup> siècle la résidence des comtes de Juliers. Maurice de Nassau s'en empara en 1610; elle fut possédée par les Espagnols de 1622 à 1659, et par les Français de 1794 à 1814 : elle était alors ch.-l. d'un cant. du dép. de la Roër.

**JULIERS** (duché de), anc. principauté de l'empire d'Allemagne, entre la Meuse et le Rhin, était bornée au N. par la Gueldre, au N. O. par le duché de Clèves, au S. O. par le duché de Limbourg, à l'E. par l'électorat de Cologne, et traversée par la Roër. Ce duché a formé sous l'empire français une partie du dép. de la Roër. Il est auj. compris tout entier dans la province Rhénane (à la Prusse). Il avait pour v. princip. : Aix-la-Chapelle, Düren, Aldehoven, Zulpich, Dalen, etc., et comptait env. 300 000 hab. — Sous les Carolingiens, ce pays eut des *comtes impériaux*, qui ne le possédaient qu'à titre viager. Le duché devint héréditaire à partir du xii<sup>e</sup> siècle, en la personne de Guillaume I. Après la mort de Gérard II (1247), la maison de Juliers se partagea en 2 branches, dont l'aînée conserva le titre de *comtes de Juliers*; la cadette prit celui de *comtes de Berg*. Guillaume IV, comte de Juliers, devint margrave de Juliers en 1337, et duc en 1356. Guillaume V, son fils, devint en outre duc de Gueldre, du chef de sa mère Marie. Renauld, son frère cadet, lui succéda en 1402 et ne laissa point d'enfants. Les deux duchés furent alors séparés (1423) : une des sœurs de Renauld porta le duché de Gueldre dans la maison d'Egmont; le duché de Juliers, fief masculin, revint à Adolphe, duc de Berg, de la branche cadette. Cette 2<sup>e</sup> branche s'éteignit (dans les mâles) en 1510, à la mort de Guillaume VIII, qui ne laissa qu'une fille unique, Marie. Celle-ci avait épousé en 1505 Jean III, le Pacifique, duc de Clèves, lequel finit par posséder à des titres divers les trois duchés de Juliers, de Clèves et de Berg, les deux comtés de La Marck et de Ravensberg, et les seigneuries de Ravenstein, Winnenthal et Breskesand. Son fils, Jean-Guillaume, régna de 1592 à 1609 et mourut sans enfants. Alors s'ouvrit ce qu'on appelle la *succession de Juliers*. Jean-Guillaume avait eu 5 sœurs : ces princesses, ou leurs époux et leurs enfants, prétendirent tous à sa succession. D'un autre côté, la maison de Saxe réclamait l'héritage, se fondant sur une expectative accordée en 1483 au duc Albert, par l'emp. Frédéric III. Provisoirement, les deux princes dont les droits étaient les plus plausibles, l'électeur de Brandebourg, gendre de Marie-Éléonore, sœur aînée de Jean-Guillaume, et le comte de Neubourg, époux d'Anne de Juliers, 2<sup>e</sup> sœur de ce prince, se mirent en possession des pays contestés, et convinrent de les administrer en commun. Mais l'emp. Rodolphe II évoqua l'affaire, et voulut d'abord mettre les domaines en séquestre. Alors les deux princes en appelèrent à l'union protestante d'Elhringen, et firent alliance avec le roi de France Henri IV. Celui-ci allait entrer en Allemagne avec 40 000 hommes pour les soutenir, lorsqu'il fut assassiné (1610); cet événement fit traîner la guerre en longueur, et les deux princes se maintinrent dans les pays qu'ils avaient occupés. En 1612, ils se brouillèrent et se firent quelque temps la guerre. Enfin, en 1614, par

un traité conclu à Santen, la succession fut partagée en 2 lots, qu'on tira au sort : l'électeur de Brandebourg eut le duché de Clèves, les comtés de La Marck et de Ravensberg; le reste passa au comte palatin de Neubourg. Ce traité ne fut confirmé qu'en 1666. A l'extinction de la maison de Neubourg (1742), le duché de Juliers échut à la ligne de Sulzbach, plus tard héritière de la Bavière. Il appartenait à cette dernière jusqu'en 1801, et fut alors incorporé à la France. Par le traité de Vienne (1815) il fut attribué à la Prusse, sauf quelques parties qui furent réunies au duché de Limbourg.

**JULIERS-ET-BERG** (PROV. DE CLÈVES-), prov. de l'anc. duché prussien du Bas-Rhin. V. CLÈVES-ET-BERG.

**JULIÉBONA**, auj. *Lillebonne*, v. de Gaule (Lyonnaise I<sup>re</sup>), chez les *Calètes*, à l'emb. de la Seine, était jadis sur la mer, et se trouve auj. à près de 2 kil. dans les terres. — V. de Pannonie, la même que *Vindobona*, auj. *Vienne* (en Autriche).

**JULIODUNUM**, v. de Gaule, auj. *Loudun*.

**JULIOMAGUS**, v. de Gaule, auj. *Angers*.

**JULITTE** (Ste), femme chrétienne d'Iconium. subit le martyre sous Dioclétien, avec son fils S. Quirice, qui n'était âgé que de 3 ans. L'Église l'honore le 15 juin. — Femme de Césarée en Cappadoce, riche, jeune et belle, subit aussi le martyre sous Dioclétien. Elle fut placée sur un bûcher, mais les flammes formèrent comme une voûte autour d'elle. S. Basile a raconté son histoire. On l'honore le 30 juillet.

**JULIUS**, nom d'une famille romaine. V. JULIAGENS.

**JULIUS NEPOS**, J. OBSEQUENS. V. NEPOS et OBSEQUENS.

**JULLIEN** (Marc Ant.), né à Paris en 1775, m. en 1848, fils du conventionnel Julien (de la Drôme), fut, dès l'âge de 18 ans, envoyé en mission dans l'Ouest et le Midi, servit à l'armée d'Italie, remplit quelque temps les fonctions de capitaine d'état-major près de Bonaparte, qui le chargea de rédiger le *Courrier de l'armée d'Italie*, puis entra dans le corps de l'inspection aux revenus, mais fut écarté à cause de ses opinions libérales, rédigea en 1815 l'*Indépendant*, qui se fonda bientôt avec le *Constitutionnel*, et fonda en 1819 la *Revue encyclopédique*. On a de lui : *Essai général d'éducation*, 1808; *Essai sur l'emploi du temps*, 1808; *Méthode de Pestalozzi*, 1812.

**JUMEAUX**, ch.-l. de cant. (Puy-de-Dôme), à 16 kil. S. E. d'Issoire, près de l'Allier; 2000 hab.

**JUMIÈGES**, en latin *Gemeticum*, *Gimégia* et *Unedica*, vge de l'anc. Normandie (Seine-Inf.), à 19 kil. O. de Rouen, dans une presque île formée par la Seine; 1800 hab. On y voit les ruines d'une célèbre abbaye de Bénédictins, bâtie en 654 par S. Philibert, d'où sont sortis plusieurs hommes illustres : S. Hugues, S. Eucher, Guill. de Jumièges, etc. Dans l'église du monastère on voyait le tombeau des *Énerés*; c'étaient, suivant quelques historiens, les fils de Clovis II et de Bathilde, que l'on tonsura après leur avoir brûlé les nerfs des jambes; selon d'autres, ce seraient l'assillon et Théodore, ducs de Bavière, que Charlemagne fit enfermer dans ce couvent. Agnès Sorel mourut à Jumièges, et on y conserve son cœur.

**JUMILHAC-LE-GRAND**, ch.-l. de c. (Dordogne), à 31 kil. E. de Nontron; 3170 hab. Beau château.

**JUMILLA**, *Gemelta*, v. d'Espagne (Murcie), à 65 kil. N. de Murcie; 9800 hab. Vieux château fort. Fabrique d'armes à feu; savon, poterie, salines, moulins à huile. Houille aux env. — Cette ville fut enlevée aux Maures par les Aragonais; Henri de Transtamare la reprit sur ces derniers.

**JUMONVILLE**, brave officier français, tué traîtreusement par les Anglais dans la guerre du Canada, en 1753. Thomas a fait un poème sur sa mort.

**JUNGERMANN** (God.), philologue, né à Leipzig, m. en 1610, a publié une anc. traduction grecque des *Commentaires* de César, reproduite dans l'édition de cet auteur par Lemaire. On lui doit une trad. latine de Longus (Hanau, 1605); une édit. d'Hérodote, avec la trad. latine de Valla (1608); des Notes sur l'*Onomasticon* de Pollux (dans l'édition de Lederlin), etc.



**JONG-FRAU** (c.-à-d. *la jeune fille*), mont. des Alpes Bernoises (Suisse), sur les limites des cantons de Berne et du Valais ; 4180 m. de hauteur.

**JUNGIUS**, *Joachim Junge*, savant allemand, né à Lubeck en 1587, m. en 1657, enseigna les mathématiques à Rostock, puis devint recteur de l'école de St-Jean à Hambourg. Il combattit le Pricipatisme, tenta de ramener ses contemporains à l'étude de la nature, et donna lui-même les meilleurs exemples. Il a publié : *Geometria empirica* et *Logica Hamburgensis*, et a laissé plusieurs manuscrits dont une partie a été détruite par un incendie. J. Vaget, son disciple, en a publié quelques-uns qui jouent sur la physique et la botanique. Leibnitz faisait le plus grand cas de Jungius et l'égalait presque à Descartes. Gularauer a écrit sa *Vie*, Breslau, 1846, et Leips., 1850.

**JUNG STILLING**, mystique. V. STILLING.

**JUNIN**, vge de la république du Pérou, au N. E. de Lima ; 300 hab. Bolivar y battit les Espagnols le 6 août 1824. — Junin a donné son nom à un dép. du Pérou, qui avait pour ch.-l. Huanuco.

**JUNIUS**, nom d'une célèbre famille de Rome, qui prétendait descendre d'un des compagnons d'Énée. — Un membre de cette famille, Marcus Junius, épousa une fille de Tarquin l'Ancien et fut père de Junius Brutus. V. BRUTUS.

**JUNIUS** (Adrien), en hollandais *der Jonghe* (le jeune), érudit du xvi<sup>e</sup> siècle, né à Hora en 1512, m. en 1575, se rendit habile dans les langues, les lettres et la médecine, exerça longtemps la médecine à Harlem, et fut appelé à Copenhague comme 1<sup>er</sup> médecin du roi ; mais, ne pouvant s'habituer au pays, il revint brusquement à Harlem. Il y fut nommé recteur des écoles. On a de lui : *Lexicon græco-latinum*, Bâle, 1548 ; *De anno et mensibus*, 1553 ; *Nomenclator omnium rerum*, 1555, souvent réimprimé; des traductions du grec, des poèmes latins, des lettres, etc.

**JUNIUS** (François), érudit, né à Heidelberg en 1589, m. à Windsor en 1677, alla en 1620 se fixer en Angleterre, et fut pendant 30 ans bibliothécaire du comte d'Arundel. On a de lui un *Traité sur la peinture des anciens*, Amst., 1637 ; une édit. du *Manuscrit d'Argent*, paraphrase des évangiles gothiques, Dordrecht, 1665, un *Glossaire de cinq langues septentrionales*, publié par Lye, Oxford, 1745, etc.

**JUNIUS**, pseudonyme sous lequel se cacha l'auteur de *Lettres politiques* d'une virulence extrême, publiées à Londres de 1769 à 1772 dans le *Public Advertiser*, et qui étaient dirigées contre le ministère de lord North. On n'en connaît pas encore certainement le véritable auteur ; on a nommé Burke, lord Sackville, Hamilton, Philip Francis, Hugh Boyd, Glover, lord Temple, lord Grenville, W. H. Bentinck, le libraire Almon, qui en était l'éditeur. On penche aujourd'hui pour Ph. Francis, secrétaire de lord Chatham et membre du Parlement, m. en 1818. Les meilleures éditions de ces lettres sont celles de Londres, 1796, 1812, et d'Édimbourg, 1822. Elles ont été traduites en français en 1791 et en 1823, par J. T. Parisot.

**JUNIUS BRUTUS**, pseudonyme. V. LANGUET.

**JUNIVILLE**, ch.-l. de c. (Ardennes), à 15 kil. S. E. de Réthel ; 1600 hab.

**JUNON**, reine des dieux, fille de Saturne et de Rhéa, sœur et femme de Jupiter, dont elle eut Vulcaïn, Hébé, auxquels on ajoute quelquefois Lucine. Elle était aussi mère de Mars ; mais elle le conçut seule, piquée de ce que Jupiter avait seul produit Minerve. On attribue d'ordinaire à cette déesse un caractère fier et jaloux et des haines implacables. Irritée de ce que le berger troyen Paris lui avait préféré Vénus en adjudgeant à celle-ci la pomme d'or, elle excita la guerre de Troie et s'acharna à la perte de cette malheureuse ville. Elle persécuta continuellement les nombreuses maîtresses de son époux, Io, Latone, Callisto, Sémélé, Alcmène, ainsi que les fruits de leurs amours, surtout Hercule. Jupiter, irrité de ses reproches continuels, la fit un jour suspendre avec une chaîne d'or entre le ciel et la terre. Junon était particulièrement lo-

norée à Samos, à Argos, à Olympie, à Carthage et à Rome. On la regardait comme présidant aux mariages et aux accouchements. Le paon, type de la beauté et de l'orgueil, lui était consacré. On la représente assise sur un trône, le diadème sur la tête et le sceptre à la main ; un paon est à ses côtés, et, derrière elle, Iris, sa messagère, déploie les couleurs de l'arc-en-ciel. Ses surnoms les plus ordinaires étaient ceux de *Lucina* et *Pronuba*. — On appelait *Junons* des génies particuliers qui étaient comme les anges gardiens des femmes.

**JUNOT** (Andoche), duc d'Abrantès, général français, né à Bussy-le-Grand (Côte-d'Or), en 1771, d'une famille aisée, partit comme volontaire à l'époque de la Révolution, et se fit remarquer au siège de Toulon (1793) par sa valeur impétueuse ; fut emmené en Égypte par le général Bonaparte comme aide de camp, se distingua surtout au combat de Nazareth, fut, à son retour, nommé général de division (1801), puis commandant et enfin gouverneur de Paris (1804). Mis en 1807 à la tête de l'armée dirigée contre le Portugal, Junot s'empara facilement de ce pays et en fut nommé gouverneur, avec le titre de duc d'Abrantès. Mais il n'était pas à la hauteur de sa position, et, en 1808, après avoir été détaillé à Vimiero par Wellesley (depuis lord Wellington), il dut signer la capitulation de Cintra, et abandonner sa conquête. Cet échec lui attira la disgrâce de Napoléon ; néanmoins, il prit part à la guerre d'Espagne (1810), à celle de Russie (1812), et fut nommé gouverneur des provinces Illyriennes. Mais sa raison s'égarait tout à coup et il fut obligé de revenir en France où il mourut en 1813. — La duchesse d'Abrantès, sa femme, a écrit des romans et des *Mémoires*. V. ABRANTÈS.

**JUNQUERA** (val de la), *Juncaria*, vallée de la Navarre, à 8 kil. S. E. de Pamplune, entre Muez et Salinas-de-Oro. Position militaire importante. Ordono, roi des Asturies, et Garcia, roi de Navarre, y firent défaites en 921 par Abdérème III.

**JUNQUIÈRES** (J. B. de), poète burlesque, né à Paris en 1713, m. en 1786, était lieutenant de la capitainerie des classes de Senlis. On a de lui : *L'Élire de Minerve ou le Télémaque travesti*, poème, 1759 ; *Épître de Grishourdon à Voltaire*, 1756 ; *Coquet-Bombec ou la Poule à ma tante*, 1763, etc.

**JUNTE**, en espagnol *junta*, c.-à-d. *réunion*. Ce nom ne fut d'abord donné en Espagne qu'au conseil du commerce et des mines et au conseil d'administration des tabacs ; mais il a été étendu depuis aux divers conseils administratifs et aux assemblées politiques des provinces. En 1808, les juntes se mirent à la tête de l'insurrection contre les Français ; outre les *juntes provinciales*, il y avait une *junte centrale*, chargée d'organiser la résistance.

**JUNTES** (les), en italien *Giunta*, famille d'imprimeurs italiens qui tenaient le 1<sup>er</sup> rang après les Manuce. Philippe Junte, né à Florence en 1450, y exerça son art de 1497 à 1517. Il obtint le premier du pape Léon X un privilège de 10 ans pour l'impression des auteurs grecs et latins. Après sa mort, ses héritiers paraissent avoir formé une société ; car de 1518 à 1530 les livres de cette imprimerie portent cette formule : *Apud Juntas*. Depuis 1531, ils ne portent plus que le nom de Bernard, un des fils de Philippe. — Deux branches de la famille des Juntas s'établirent au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, l'une à Venise, l'autre à Lyon.

**JUPILLE**, *Jobii Villa*, v. de Belgique (Liège), à 2 kil. E. de Liège ; 2500 hab. Aux env. mines de houille. C'est à Jupille que mouait l'épan d'II cristal.

**JUPIN**, nom donné par nos vieux poètes à Jupiter.

**JUPITER**, en grec *Zeus*, le dieu suprême, le père et le maître des dieux et des hommes pour les Grecs et les Romains, était fils de Saturne et de Rhéa. Saturne n'ayant obtenu de son frère Titan la cession du trône qu'à la condition de ne point élever d'enfants mâles, Jupiter devait être dévoré en naisant par son propre père ; mais il fut sauvé par la ma-

de Rhée, qui substitua à l'enfant divin une pierre emmaillottée, que Saturne dévora. Il fut élevé secrètement dans l'île de Crète, où il suçait le lait de la chèvre Amalthée, et où les Curètes et les Corybantes prirent soin de son enfance. Instruits de la fraude de Rhée, Titan et ses fils attaquèrent Saturne, le détrônèrent et le jetèrent dans une prison; mais Jupiter, quoique n'étant encore âgé que d'un an, délivra son père et le remplaça sur le trône. Plus tard, Saturne, qui craignait l'ambition d'un fils si puissant, lui dressa des embûches; mais Jupiter, connaissant ses desseins, le chassa de l'Olympe et se rendit maître de tous ses États. Alors il partagea l'empire du monde avec ses frères, Neptune et Pluton: il donna au premier les mers, au second les enfers, et se réserva la terre et le ciel. Jupiter eut à soutenir une guerre terrible contre les Géants, qui voulurent escalader le ciel pour venger les Titans, leurs frères, et pour le détrôner; il se défit d'eux en les foudroyant. Les poètes racontent de ce dieu mille aventures: il précipite aux enfers Ixion, qui voulait attenter à l'honneur de Junon, frappe Tantale, Salmonée, Capanée, coupables d'impiété; enchaîne sur la Caucase Prométhée, qui avait dérobé le feu du ciel; un jour, il descend en Arcadie, chez le roi Lycaon, prince cruel et impie: il le change en loup, réduit son palais en cendres, foudroie ses fils; un autre jour, il visite la Phrygie avec son fils Mercure, et ne trouve l'hospitalité que chez Phléon et Baucis, qu'il récompense en Dieu; enfin, pour punir la méchanceté des hommes, il les fait périr par un déluge, et n'excepte que Deucalion, prince de Thessalie, avec Pyrrha, sa femme. Jupiter épousa Junon, sa sœur, qu'il rendit mère de Vulcain, d'Hébé et de Lucine, et dont le caractère altier lui causa bien des ennuis. Il eut en outre une foible de maîtresses: Io, Sémélé, mère de Bacchus; Cérés, mère de Proserpine; Métémose, mère des Muses; Latone, mère d'Apollon et de Diane; Maia, mère de Mercure; Alcémène, mère d'Hercule, etc. Il eut de lui seul Minerve, ou la Sagesse, qui sortit tout armée de son cerveau. Ce dieu se métamorphosait de mille manières pour satisfaire ses passions: il séduisit Danaé sous la forme d'une pluie d'or. Lédas sous celle d'un cygne; il enleva Europe sous la forme d'un taureau. Jupiter est représenté assis sur un trône d'or ou d'ivoire, tenant un sceptre de la main gauche, et de l'autre lançant la foudre: à ses pieds est un aigle, les ailes déployées, et auprès de lui Gany-mède, son échanson. Le chêne lui était consacré. On le confond quelquefois avec l'air, au sein duquel son trône était placé. Les temples les plus célèbres de Jupiter étaient ceux de Dodone, en Épire, d'Olympie, en Élide, d'Ammon, en Libye, et le Capitole, à Rome. — On célébrait en son honneur des fêtes et des jeux publics, parmi lesquels on distingue les *Jeux olympiques*. La plus belle statue de ce dieu était le *Jupiter olympien* de Phidias, statue colossale en or et en ivoire, et l'une des sept merveilles du monde. — Dans les légendes transmises par les anciens sur Jupiter, on trouve à la fois l'idée d'un dieu suprême, qui préside à l'univers et qui se trouve partout sous mille formes diverses, et le souvenir d'un prince puissant, mais dissolu, qui aurait régné, soit sur la Crète, soit dans quelque un des pays où l'on trouve un mont Olympe.

**JURA**, *Juratus* ou *Jurassus mons*, chaîne de mont. qui se détache des Alpes, s'étend sur la Suisse et la France. se dirige du S. O. au N. E., à travers le canton suisse de Bâle et les dép. français du Doubs, du Jura et de l'Ain: 310 kil. sur 65. Elle forme par ses ramifications un grand nombre de vallées, dont les principales sont celles de Joux, de Moutiers-Travers, de Valangin, du Doubs, de l'Ain, du Rhône, etc. Ses plus hauts sommets sont le Reculet (1732 m), le Mont-Tendre (1731), la Dôle (1690).

**JURA** (dép. du), dép. frontière entre ceux de la Haute-Saône au N., de Saône-et-Loire et de la Côte-

d'Or à l'O., de l'Ain au S. et la Suisse à l'E.; 5034 kil. carrés; 298 053 h.; ch.-l., Lons-le-Saulnier. Il est formé d'une partie de l'ancienne Franche-Comté. Montagnes, forêts, surtout vers l'E. et le S.; beaucoup de rivières; canal du Rhône au Rhin; grands marais. Salines, houille, albâtre, marbre, etc. Plantes tinctoriales et médicinales, navette, maïs, orge, avoine et seigle; bons vignobles (Arbois, Poligny, Salins); forêts et pâturages vers les montagnes. Bestiaux, chevaux; beaucoup de gibier. Horlogerie, ustensiles en fer, articles en bois, écaïlle, corne; bons fromages. Commerce assez actif. Émigrations annuelles. — Ce dép. a 4 arr.: Lons-le-Saulnier, Dôle, Poligny, St-Claude; 32 cant. et 594 comm.; il appartient à la 7<sup>e</sup> division militaire; il a une cour impériale à Besançon, et un évêché à St-Claude.

**JURA**, une des îles Hébrides, au N. E. d'Islay, fait partie du comté écossais d'Argyle; 37 kil. sur 10; 1300 hab. On y remarque le mont Ben-an-Oir (810<sup>m</sup>).

**JURANÇON**, v. de France (B.-Pyrénées), à 3 k. O. de Pau; 2300 hab. Vins renommés, rouges et blancs.

**JURANDES**, JURAT, JURÉ, JURY, etc. V. ces articles au *Dict. univ. des Sciences, Lettres et Arts*.

**JURIEU** (P.), théologien et controversiste protestant, né en 1639, à Mer (Orléanais), fils du pasteur de cette commune, obtint en 1674 une chaire à l'université protestante de Sedan. A la suppression de cette université (1681), il se retira à Rotterdam; il devint pasteur de l'église wallonne de cette ville et professeur de théologie, et y mourut en 1713. D'un caractère irascible et emporté, Jurieu passa toute sa vie en disputes; il écrivit avec violence contre Bossuet, Fénelon, Arnauld; n'épargnant pas davantage ses coreligionnaires, il eut des démêlés avec Bayle, Jaquelot, Basnage, Saurin, etc. Ses principaux de ses ouvrages sont: *Histoire du Calvinisme et du Papisme mis en parallèle*, Rotterdam, 1682 (c'est une réfutation de l'*Histoire du Calvinisme* du P. Maimbourg); *Politique du clergé de France*, Amst., 1681; *Esprit de M. Arnauld*, 1684; *Tableau du Socinianisme*, 1691; *Hist. critique des Dogmes et des Cultes*, 1701.

**JURJURA**, *Ferratus mons*, chaîne de l'Atlas dans l'Algérie, parcourt les prov. d'Alger et de Constantine, s'étend du S. O. au N. E. le long de la r. g. du Saman, et se rattache vers le S. au Petit-Atlas. Pour passer de la prov. d'Alger dans celle de Constantine, on traverse un défilé célèbre du Jurjura, nommé le *Biban* ou la Porte-de-Fer. V. *MBAN*.

**JURUA**, riv. de l'Amérique du S., a sa source dans la partie orientale du Pérou, coule à l'E., entre dans le Brésil, arrose une partie de la province de Para et se joint à l'Amazone, par la r. dr., après un cours d'environ 1000 k. Elle donne son nom à une comarque du Brésil.

**JURUENA**, riv. du Brésil (Mato-Grasso), forme le Topayon en se réunissant à l'Arimos. Cours, 600 kil. Elle reçoit de nombreux affluents et donne son nom à une comarque de la prov. de Mato-Grosso.

**JUSSEY**, ch.-l. de c. (H.-Saône), à 30 kil. N. O. de Vesoul, sur l'Amance et sur le chemin de fer de Mulhouse; 2785 hab. Belles fontaines, vestiges d'antiquités. Horlogerie fine, haras.

**JUSSIEU** (Ant. de), naturaliste, né à Lyon en 1686, mort en 1758, était fils d'un apothicaire et manifesta de très-bonne heure un penchant invincible pour l'étude de la botanique. Après s'être fait recevoir docteur en médecine à Montpellier, il vint en 1708 à Paris, puis fit un voyage botanique en Normandie et en Bretagne, fut nommé à son retour professeur de botanique au Jardin du Roi, en remplacement de Tournefort, enseigna la même science à la Faculté de médecine de Paris, en même temps qu'il exerçait avec grand succès comme médecin. Il fut admis en 1711 à l'Académie des sciences. Il fit de savantes excursions dans la France méridionale, l'Espagne, le Portugal, et publia les résultats de ses travaux dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*. Il a aussi publié à part

quelques petits ouvrages, notamment un *Discours sur les progrès de la botanique*, Paris, 1748. On lui doit une édition des *Institutiones rei herbariae* de Tournefort, augmentées d'un *Appendice* (Lyon, 1749), et la publication des planches botaniques de Barrelier, auxquelles il joignit un texte (1751), in-fol., 1. In 1777, le docteur Grendozier de Foigny publia, sous le titre de *Traité des vertus des plantes*, un cours de matière médicale qui a, de Jussieu avant professé à la Faculté de médecine de Paris. C'est Ant. Laurent de J. qui fit le premier connaître le fleur et le fruit du café.

JUSSIEU (Bernard de), frère du précédent, né à Lyon en 1699, mort à Paris en 1777, accompagna Ant. Laurent dans son voyage botanique en Espagne et en Portugal, se fit recevoir docteur à Montpellier en 1720, et succéda en 1722 à Vaillant dans les fonctions de démonstrateur de botanique au Jardin du Roi. En 1755, il publia une édition augmentée de *L'Histoire des plantes des environs de Paris*, de Tournefort. Ce livre, encore estimé aujourd'hui, se fit admettre à l'Académie des sciences, quoiqu'il fut âgé seulement de 26 ans. Aucun naturaliste de son temps n'a plus ni mieux su. Cependant il publia peu, et il se borna à donner quelques *Mémoires*, très-estimés par leur vérité, dans le recueil de l'Académie des sciences. Mais cet homme qui écrivait si peu méditait sans cesse sur les lois qui régissent les êtres organisés, et sur les rapports par lesquels ils se lient les uns aux autres; chargé en 1758 de diriger la plantation d'un jardin botanique à Trianon, au lieu de suivre pour cette opération le système de Linné, presque exclusivement adopté à cette époque, il distribua les plantes suivant une méthode naturelle, basée sur l'ensemble de leurs rapports. Cette méthode est la première esquisse de celle qu'Ant. Laurent son neveu, publia par la suite. Bernard de Jussieu est un de ceux qui ont le plus contribué à l'accroissement du Muséum d'histoire naturelle; on remarque au Jardin des Plantes un *cédré du Liban* qui l'apporta dans son chapeau en 1731, et qui est devenu le plus grand arbre du jardin.

JUSSIEU (Joseph de), frère des précéd., né à Lyon en 1704, mort en 1779, se livra aussi dès sa première jeunesse à l'étude des sciences. A la fois ingénieur, naturaliste et médecin, il accompagna, en qualité de botaniste, les astronomes qui allèrent en 1755 au Pérou mesurer un arc du méridien. Après que ses collègues furent repartis pour l'Europe, il continua de parcourir l'Amérique méridionale pour y poursuivre ses recherches d'histoire naturelle et ne revint en France qu'en 1771, après 36 ans d'absence. Mais sa santé avait reçu de profondes atteintes et il mourut sans avoir pu rédiger les mémoires de ses voyages. Il avait envoyé ou rapporté au Jardin du Roi un grand nombre de graines, et d'échantillons de végétaux. On lui doit la découverte de *Chéliotropis Pérou*. Depuis 1743, il appartenait à l'Académie des sciences.

JUSSIEU (Ant. Laurent de), neveu des précéd., né à Lyon en 1748, mort en 1836, vint à Paris en 1765, pour terminer ses études sous la direction de son oncle Bernard, y prit en 1770 le grade de docteur en médecine, suppléa quelque temps Lemnier dans sa chaire de botanique au Jardin du Roi, fut nommé en 1777 démonstrateur dans le même établissement à la place de son oncle et fut admis en 1773 à l'Académie des sciences. En 1789, il publia le *Genera plantarum secundum ordines naturales disposita*, livre admirable, ce qui fut, dit Cuvier, dans les sciences « d'observation, une époque peut-être aussi importante que la chimie de Lavoisier dans les sciences « d'expérience, y fit et applique à tout le règne végétal la méthode de classification naturelle. En 1781, il fit partie de la commission choisie au sein de la Société royale de Médecine pour l'examen du magnétisme animal; ne pouvant s'accorder avec ses collègues sur l'appréciation des faits, il refusa de signer leur rapport, et en publia un particulier pour expliquer et motiver son refus; il y reconnaît la réalité des effets singuliers produits par Mesmer, et les at-

tribue à l'acte matériel d'ébranlement. De 1790 à 1792, il fut membre de la municipalité de Paris, et chargé, à ce titre, de l'administration des hôpitaux et hospices. En 1804, il fut nommé professeur à la Faculté de médecine de Paris; mais, en 1822, il se vit arbitrairement privé de cette chaire. En 1836, par la suppression de sa santé et de sa vue l'obligèrent à se démettre de ses fonctions de professeur au Muséum; mais il conserva jus qu'à sa mort tout le droit de son respect. De puis la publication de son *Genera*, il est sans cesse occupé à perfectionner ce grand travail, et les résultats de ses recherches à ce sujet, ont été consignés dans la suite le *Manuscrit* remarquable, mais il n'a pu, comme il le voulait, donner une nouvelle édition de son ouvrage. On doit encore à Ant. Laurent une suite de notices sur l'histoire du Muséum, et un grand nombre d'articles de botanique dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*, parmi lesquels on remarque surtout la notice sur la méthode naturelle.

JUSSIEU (Adrien de), fils de Laurent, né à Paris en 1797, mort en 1833, continua l'illustration de cette famille. Il remplaça son père dans sa chaire de botanique au Muséum en 1826, et fut, en 1831, membre de l'Académie des sciences. En 1835, il suppléa à la Sorbonne Aug. de St-Hilaire comme professeur d'organographie végétale; il continua ce cours jusqu'à sa mort avec un succès remarquable, ses principaux ouvrages sont: sa *Thèse sur la famille des Euphorbiacées*, 1824; une *Monographie des Rutacées*, 1825; un *Mémoire sur le groupe de Méacées*, 1826; la *Monographie des Malpighiacées*, 1830, ouvrage capitale; à laquelle il avait travaillé pendant un excellent *Traité élémentaire de botanique*, rédigé pour les collèges, 1830; un petit traité de taxonomie botanique, publié en 1848 dans le *Dictionnaire universel d'histoire naturelle*. On a en outre de ce grand nomme de *Notices ou Rapports*, inédits, sur divers sujets.

A la même famille appartenent Laurent Pierre de Jussieu, cousin d'Adrien, né en 1792, secrétaire général de la préfecture de la Seine en 1841, député de Paris en 1839, auteur de plusieurs bons ouvrages destinés à l'éducation du peuple: *Simon de Nantua*, 1818; *Antoine et Maurice*, 1824; *Ouvrages posthumes de Simon de Nantua*, 1824, et d'un petit recueil de *Fables et Contes en vers*, 1844; — et s. m. Pierre Alexis de Jussieu, né en 1797, poète de l'Ain et de la Vienne sous Louis-Philippe, puis directeur de la police générale (1837).

JUSSY L'ÉVÊQUE, bourg de Suisse (Genève) à 19 kil. S. E. de Genève; 1200 hab. Anc. résid. de l'évêque de Genève. Château du Grot, qui a longtemps appartenu à Agrippa d'Aubigné.

JUSTE, JUST ou JUSTIN (S.), martyr, natif d'Anvers, confessa la foi et mourut dans le Beauvoisis, l'Église l'honore le 13 octobre.

JUSTI (S.), archevêque de Lyon à la fin du 14<sup>e</sup> s., assista aux conciles de Valence, 374, d'Aquile, 381, et y combattit les Ariens. Il quitta son siège pour aller vivre en anachorète dans les déserts de l'Égypte. On le fête le 2 septembre.

JUSTIENS, *Justus Lipsius*, savant philologue hollandais, né en 1537 près de Louvain, fut d'abord secrétaire du cardinal de Granvelle (1569), qui l'emmena à Rome, où signala l'histoire avec le plus grand éclat, et eut à l'âge (1572-74), puis à Leyde (1579-91), et enfin à Louvain, et mourut en 1609. Sa vie fut traversée par les traverses que lui suscitaient ses collègues et par des querelles théologiques. Né catholique, il se fit protestant, puis retourna au Catholicisme, on lui reproche d'avoir fait l'apologie de l'antolérance. Parmi ses nombreux écrits on remarque: *Manuductio ad philosophiam stoicam*; *Physiologia stoica*; *De Constantia* (trad. par La Grange, 1741); *Politica*; *Poëtica*; *De Milita romano*; *Admiranda, sive de Magnitudine romana*; *Mores et exempla politica* (trad. par N. Pavillon, 1666); et des *Commentaires* sur Tacite, Sénèque, Vellens Paterculus, Suétone, Florus, etc. La colle tout en

plète de ses œuvres a été publiée à Anvers, 1637, et Wesel, 1675. Un de ses principaux mérites est d'avoir fort bien fait connaître le stoïcisme.

**JUSTICIER**, haut fonctionnaire chargé de rendre la justice. V. ce mot au *Dict. univ. des Sciences*.

**JUSTIN**, historien latin, qui florissait sous les Antonins, au II<sup>e</sup> siècle, a rédigé un *Abrégé de l'histoire universelle de Trogue-Pompée*, en 44 livres: cet ouvrage, devenu classique, est plutôt un composé d'extraits de Trogue-Pompée qu'un résumé: les passages conservés se reconnaissent à la pureté et à l'élégance du style. Il fait partie des collections ad *usum Delphini*, *Variorum*, Lemaire, etc., et a été publié par Grævius, 1668; Wetzel, 1806, et par Ch. Frotischer, Leips., 1827-30. Il a été trad. en franç. par Cl. de Seyssel, 1559; par l'abbé Paul, 1774; par Pierrot et Boitard (dans la collection Panckoucke), 1827, et par Ch. Nisard, dans la collect. de son frère.

**JUSTIN (S.)**, dit le *Philosophe*, docteur de l'Église, né vers 103 à Flavia Neapolis (l'anc. Sichem) en Palestine, était d'abord païen et avait adopté la secte de Platon. Il reçut le baptême à 30 ans, et vint à Rome où il ouvrit une école de philosophie chrétienne. Dénoncé par le philosophe cynique Crescencius, il fut condamné à mort par le préfet de Rome, et subit le martyre vers l'an 168. On le fête le 13 avril. S. Justin a laissé plusieurs ouvrages, écrits en grec, entre autres deux *Apologies de la religion chrétienne*, un *Dialogue avec le Juif Tryphon*; il avait écrit un traité de la *Monarchie de Dieu*, aujourd'hui perdu. Ses *Œuvres* ont été publiées, gr.-lat., par dom Maran, Paris, 1742, in-f., par Oberthur, Wurtzb., 1777, et par Otto, Léna, 1847-50, 5 v. 8°; elles ont été récemment trad. en franç. par les abbés Chanut et Courcy. S. Justin pensait que le Verbe, qu'il identifie avec la Raison, s'était, avant son incarnation, révéilé aux sages du paganisme; il mêla avec le Christianisme plusieurs dogmes platoniciens.

**JUSTIN I**, dit le *Vieux*, empereur d'Orient, né en 450 en Thrace, avait été berger, puis soldat. Il parvint aux premières dignités sous l'empereur Léon; il était préfet du prétoire lorsqu'il fut porté sur le trône par une intrigue, à la mort d'Anastase, 518. Il régna sagement et apaisa pour un temps les querelles religieuses. Son règne fut troublé par les factions des *Verts* et des *Bleus*. Il mourut en 527, après s'être associé son neveu Justinien. — **JUSTIN II**, le *Jeune*, neveu de Justinien, lui succéda en 565. Il débuta bien, rendit un édit de tolérance et repoussa les Perses; mais il se livra bientôt aux débauches et à la cruauté et abandonna l'autorité à Sophie, son épouse, qui attira une foule de maux sur l'empire (V. *NARSÈS*). Il perdit la raison à la fin de sa vie, et mourut en 578. Il s'était associé dès 574 son gendre Tibère-Constantin.

**JUSTINE**, *Flavia Justina Augusta*, impératrice romaine, fille de Justus, gouverneur du Picenum, épousa successivement le tyran Magnence et l'emp. Valentinien (368), et fit, après la mort de ce dernier, proclamer Valentinien II, avec qui Gratien consentait à partager l'empire. Elle tenta d'établir l'Arianisme dans ses États; mais S. Ambroise empêcha l'exécution de ce projet. Le tyran Maxime ayant conquis une grande partie de l'Italie en 387, elle se retira à Thessalonique, où elle mourut en 388.

**JUSTINE (Ste)**, vierge et martyre, patronne de la ville de Padoue, périt dans la persécution de Dioclétien. On la fête le 7 oct. — Une autre Ste Justine, martyre à Nicomédie en 304, est honorée le 26 sept.

**JUSTINIANA**, nom de 2 villes de l'empire d'Orient (Mésie), embellies ou agrandies par Justinien.

V. TAURESIUM, ULPIANUM et GILUSTENDIL.

**JUSTINIEN I**, empereur d'Orient, 527-565, neveu de Justin I, né en 483, à Tauresium en Mésie, d'un simple cultivateur, fut adopté par son oncle et lui succéda (527). Le règne de ce prince est célèbre par les querelles des factions du cirque dites les *Verts* et les *Bleus*, par les exploits de Bélisaire et de l'eunuque Narsès contre les Vandales d'Afrique (532-

34) et les Goths d'Italie (535-50), ainsi que par les victoires du premier sur les Perses (528-32 et 540-62); mais il est surtout signalé par la réforme des institutions judiciaires: Justinien fit reviser par une commission de juriconsultes, à la tête desquels était Tribonien, toutes les constitutions ou ordonnances de ses prédécesseurs, et en forma le code qui porte son nom (529). Le Code fut suivi du *Digeste* ou *Pandectes*, des *Institutes* et des *Novelles* (tous ces ouvrages ont été réunis sous le titre de *Corpus juris civilis*). Justinien s'occupa aussi des affaires de religion, mais avec plus de zèle que de lumières. Il fit rebâtir l'église Ste-Sophie à Constantinople, et ferma l'école philosophique d'Athènes. Ce prince avait épousé Théodora, femme célèbre par sa beauté, mais aussi par ses débauches, qui exerça sur lui un empire absolu et déshonora une partie de son règne. On lui reproche la disgrâce injuste de Bélisaire. L'*Histoire de Justinien* a été écrite par Isambert, Paris, 1856.

**JUSTINIEN II**, dit *Rhinotmète* (c.-à-d. *Nez coupé*), emp. d'Orient, succéda en 685 à Constantin Pogonat, son père, à l'âge de 16 ans. En 694, ses sujets se révoltèrent, lui coupèrent le nez et l'exilèrent dans la Chersonèse de Thrace. Il resta en exil dix ans, pendant lesquels l'empire fut gouverné par Léonce et Tibère Absimare. Replacé sur le trône en 705 par Tribellius, roi des Bulgares, il périt assassiné en 711.

**JUSTINOPOLIS**, primitivement *Egida*, aujourd'hui *Copo d'Istria*, v. d'Istrie, fut fondée par Justinien et ainsi nommée en l'honneur de Justin I.

**JUTERBOCK**, v. des États prussiens (Brandebourg), à 48 kil. S. de Potsdam; 5600 hab. Vieilles fortifications. Toiles, lainages, eau-de-vie, brasseries. Les Suédois, commandés par Torstenson, y battirent le général autrichien Gallas (1644). Combat entre les Français et les Prussiens (6 sept. 1813).

**JUTES**, anc. peuple goth de la Germanie, a donné son nom au Jutland.

**JUTLAND**, la *Chersonèse Cimbrique* des anc., *Jutia* ou *Juettlandia* en lat. mod., presque du Danemark, bornée au S. par le Sleswig, au N. par le Skagger-Rack, et au N. E. par le Cattegat; 280 kil. sur 200; 640 000 hab. Le Jutland forme les *stifts* ou districts d'Aalborg, Viborg, Aarhuus, et Ribe. Quelquefois on étend le nom de Jutland au Sleswig, et l'on prolonge la péninsule jusqu'à l'Eider. Climat âpre, froid, humide; le sol est presque partout sablonneux ou marécageux. Dans la partie septentrionale s'étend un vaste golfe appelé *Limfjord*. La pêche, l'élevé des chevaux, l'exploitation de quelques houillères et tourbières occupent surtout les habitants. — Le Jutland, jadis habité par les Cimbres, ce qui lui avait valu le nom de *Chersonèse Cimbrique*, le fut ensuite par les *Jutes* (tribu de Goths), d'où son nom actuel. Envahi en 1864 par l'armée austro-prussienne.

**JUTURNE**, sœur de Turnus, fut aimée de Jupiter qui lui donna l'immortalité. Elle laissa son nom à une fontaine qui coule près de Nomicus.

**JUVÉNAL**, *Dec. Junius Juvenalis*, poète satirique latin, né à Aquinum, vers l'an 42 de J.-C., étudia sous Fronton et sous Quintilien, et fut quelque temps avocat. Il ne composa ses premières satires que sous Domitien, et ne les publia que sous Trajan et Adrien. Elles obtinrent un grand succès, mais la 7<sup>e</sup> (sur la *Misère des gens de lettres*) lui fut nuisible: un historien, favori d'Adrien, se croyant désigné par le poète, le fit reléguer à Syène, en Égypte, avec un commandement militaire. Juvénal mourut, à ce qu'on croit, dans cette espèce d'exil, à plus de 80 ans. Selon d'autres cependant, il serait mort à Rome. Nous avons de ce poète 16 satires, qui se font généralement remarquer par l'énergie de la poésie et la véhémence du style, mais aussi par l'infatigable et l'exagération; ce qui a fait dire à Boileau:

Juvénal, élevé dans les cris de l'école,  
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.

Le poète se montre animé d'une généreuse indignation

contre les vices de son siècle. Malheureusement, cette indignation n'était pas justifiée par sa propre vertu; il se complait trop dans la description des turpitudes romaines. Les plus remarquables de ses satires sont celles sur la *Noblesse*, sur les *Farur*, sur les *Femmes*, et sur le *Tarbot* au sujet duquel délibéra le Sénat romain. Les éditions les plus estimées de Juvénal sont celles dites : *Variation*, 1648; *Ad usum Delphini*, 1684; de Rupert, Leipsick, 1801; d'Achaintré, Paris, 1810; de N. E. Lemaire, 1825; d'Heinrich, Bonn, 1839. Les meilleures traductions sont : en prose, celles de Dussault, Paris, 1770 (revue par Pierrot, 1825); de Baillot, 1823; de Courtaud-Diverneresse, 1831; et en vers, celles de Raoul, 1812 et 1826; de Méchin, 1817; de Fabre de Narbonne, 1825; de Bouzique, 1843; de J. Lacroix, 1846.

**JUVÉNAL** ou **JOUVENEL DES URSINS** (Jean), magistrat français, né à Troyes vers 1350, m. en 1431, eut la confiance de Charles VI, fut nommé en 1388 prévôt des marchands de Paris, s'opposa au duc de Bourgogne qui l'accusa de sédition et essaya vainement de le faire condamner (1393), sauva le roi des mains de ce prince, devint en 1400 avocat du roi, puis chancelier, et présida le parlement qui siégea à Poitiers. La ville de Paris lui donna, en reconnaissance de ses services, l'hôtel des Ursins, dont il ajouta le nom au sien propre. — Guill. Juvénal des Ursins, son fils, né à Paris en 1400, m. en 1472. Également propre à la robe et à l'épée, il fut successivement conseiller au parlement, capitaine des gendarmes, lieutenant général du Dauphiné, bailli de Sens, et devint chancelier de France en 1445. Déposé et emprisonné en 1461 par Louis XI, il parvint à rentrer en grâce en 1465, et ouvrit les États de Tours en 1468. — Jean Juvénal des Ursins, frère de Guillaume, fut archevêque de Reims en 1449, sacra Louis XI, fut un des évêques qui revisèrent la sentence prononcée par les Anglais contre la Pucelle d'Orléans (1456), et

mourut en 1473. Également recommandable par ses vertus épiscopales et par ses connaissances littéraires. Il a laissé une *Histoire de Charles VI*, imprimée en 1614, in-4. — Un autre frère, Jacques, m. en 1457, fut archevêque de Beims de 1444 à 1449, se démit en faveur de Jean, puis administra l'évêché de Poitiers, devint évêque de Fréjus, et remplit sous Charles VII plusieurs missions importantes. C'est pour lui que fut fait le fameux *Missel de Juvénal*, orné d'admirables enluminures, acheté 36 000 fr. en 1860 par M. F. Didot, qui en a donné une curieuse description (1861), et cédé par lui à la ville de Paris.

**JUVENCUS** (C. Vettus Aquilinus), poète chrétien, né en Espagne d'une famille illustre, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, et vécut sous le règne de Constantin le Grand. Il a composé une *Vie de Jésus-Christ* en vers latins, sous ce titre : *Historia evangelica libri IV*, imprimée dans les éditions de Sédulius et de Fortunat, et publiée séparément par Ehrhard Reusch, Francf., 1710, et par le P. Arevalo, Rome, 1792. — Un autre Juvencus, né en Dalmatie au xiii<sup>e</sup> siècle, est auteur d'une *Vie d'Attila*, publiée à Ingolstadt en 1604.

**JUVIGNY-LE-TERTRE**, ch.-l. de c. (Manche), à 10 kil. N. O. de Mortain; 960 hab.

**JUVIGNY-SOUS-ANDAINE**, ch.-l. de c. (Orne), à 13 kil. S. E. de Domfront; 1800 hab.

**JUVISY**, vge de France (Seine-et-Oise), à 14 kil. N. O. de Corbeil, sur la pente d'une colline, près de l'Orge et de la Seine; 500 hab. Château et parc dessiné par Le Nôtre. Station du chemin de fer de Paris à Orléans, avec embranchement sur Corbeil.

**JUZENNECOURT**, ch.-l. de c. (Hte-Marne), à 16 kil. N. O. de Chaumont; 450 hab.

**JUZGHAT**, *Osiana* ou *Soanda* des anc., v. de la Turquie d'Asie (Sivas), ch.-l. de sandjak; 16 000 h. Murailles en briques; palais du pachat; mosquée sur le modèle de la Ste-Sophie de Constantinople.

## K

(N. B. Cherchez aux lettres C, CH, Q, les mots qui ne seraient pas ici.)

**K**. Cette lettre s'emploie souvent dans les abréviations à la place du C, et signifie Calendes. *Crso*, *Caius*, *Curtius*, *Cesar*, etc.

**KAAB**, poète arabe, contemporain de Mahomet, avait d'abord écrit contre le prophète; mais, lorsque Mahomet se fut enparé de la Mecque, craignant sa vengeance, il fit à son éloge un beau poème qui est au nombre des sept *Moullakats* (poèmes suspendus au temple de la Mecque). Ce poème a été publié à Leyde, par Lette, 1748, avec d'autres poésies orientales, et accompagné d'une traduction latine.

**KAABA** (la), édifice carré de 12<sup>m</sup> en tous sens, que l'on voit dans la principale mosquée de la Mecque. C'est une espèce de temple qui, selon la tradition, fut bâti par Abraham pour lui servir d'oratoire. Mahomet, après la prise la Mecque, détruisit les idoles qui avaient envahi ce temple et le rendit au culte du vrai Dieu. C'est le point vers lequel doivent se tourner les Musulmans dans leurs prières. La Kaaba renferme une fameuse pierre noire que les croyants viennent baiser avec un profond respect.

**KAARTIA**, État de la Sénégambie, sur la r. dr. du Sénégal, entre ceux de Ludamar, de Fouladoul, de Bambarra et de Kassou. a pour villes princip. Kogué-Médiné et Elimané. Peuplé de Mandingues. Commerce de poudre d'or et d'ivoire.

**KABAÏLS**. V. KAEYLES.

**KABARDAÏ** ou **CABARDIE**, contrée de la Russie (Caucase), forme la Circassie proprement dite, et se divise en 2 régions : la *Grande Kabardah*, à l'O., dans le bassin du Kouban, et la *Petite Kabardah*, à

l'E., dans la partie moyenne du bassin du Térék. Le sol en est fertile et le climat doux, mais les habitants sont peu agriculteurs; ils préfèrent la vie nomade et même le brigandage. V. CIRCASSIE.

**KABOU**, pays de la Sénégambie, entre le Ro-Grande et le cours supérieur de la Gambie. Lieu principal, Sumakonda. Il est arrosé au N. O. par le Geba. Climat chaud, humide et malsain. Riz, céréales, indigo et coton. Poudre d'or, ivoire et argent.

**KABOUL** (le), *le Cophé* des anciens, riv. d'Asie, prend sa source dans l'Hindou-Kouch, au N. de l'Afghanistan, coule de l'O. à l'E., passe à Kaboul et à Djelalabad, et se perd dans le Sind, par la r. dr., au N. d'Attock, après un cours de 350 kil., trop rapide pour être navigable.

**KABOUL**, v. d'Asie, capit. de la prov. de Kaboul et de tout l'Afghanistan, sur le Kaboul, à 320 kil. N. E. de Kandahar; env. 60 000. Mur de briques; étendue dite *Balla-hissar*, où réside le souverain. Des le vi<sup>e</sup> siècle, Kaboul était la résidence d'un prince hindou. Babour en fit quelque temps sa capitale. En 1739, Nadir-Chah la prit et la pillia. Timour-Chah en fit en 1774 la capitale de l'Afghanistan. Les Anglais l'ont sacagée en 1812. — La prov. de Kaboul, bornée au N. par le Turkestan, à l'E. par les prov. de Loghman et de Djelalabad, au S. par celle de Gazna, et à l'O. par le Khoracan, a 200 kil. sur 80. Peu de rivières; déserts immenses; vastes plaines; quelques vallées fertiles. Mines d'or, d'argent, de fer, à peine exploitées; un peu d'industrie; tissus de coton, tapis, cuirs. Commerce par caravanes.

**KABOUL** (Royaume de), *Cabolitz* de Ptolémée? vaste État d'Asie, borné par le Turkestan au N., les Seikhs à l'E., le Belouchistan au S., l'Iran et le roy. de Hérat à l'O., se compose de tout l'Afghanistan et du Sistan, et a pour capit. générale Kaboul. — L'histoire du Kaboul se confond avec celle de l'Afghanistan; on donne indifféremment ces deux noms au royaume qui se forma dans ces contrées en 1747, à la mort de Nadir-Chah, et qui eut successivement pour chefs Ahmed-Khan (1747), Timour, fils d'Ahmed (1773), Zelman, fils de Timour (1792), Mahmoud (1802). Sous ces derniers règnes, les dissensions intestines et l'insurrection des chefs des provinces ouvrit l'accès du pays à Runjet-Sing, roi de Lahore (1818), puis aux Anglais (1839-42), qui n'ont pu s'y maintenir. V. **AFGHANISTAN**.

**KABR-IBRAHIM** ou **KHATIL**, l'anc. *Hébron* ou *Kariath-Arba* des Juifs, v. de Syrie (Damas), à 40 kil. S. de Jérusalem; 5600 hab. Château fort. Mosquée où l'on montre de prétendus tombeaux d'Abraham, de Sara et de leurs descendants jusqu'à Joseph.

**KABYLES** ou **KABAÏLS**. On désigne sous ce nom les tribus montagnardes, la plupart d'origine berbère, qui habitent les massifs de l'Atlas dans l'Algérie et le Maroc. C'est le reste et comme le mélange de toutes les races qui ont habité primitivement le N. de l'Afrique et qui ont résisté aux invasions successives dont cette contrée a été le théâtre. Il ne faut les confondre ni avec les Arabes, ni avec les Maures, ni avec les Turcs. Les Kabyles mènent une vie sédentaire et habitent des villages (*gourbis*): plusieurs gourbis réunis forment une *kébyla*; d'où leur nom. Leur gouvt est une sorte de confédération démocratique. Ils cultivent le sol et vont vendre de l'huile, des dattes et du miel aux habitants de la plaine; ils exercent divers genres d'industrie: ils sont forgerons, armuriers, orfèvres; leurs burnous, leurs cuirs, leurs poteries, leurs huiles, sont recherchés. Les Kabyles sont sobres, laborieux, infatigables; ils sont braves et hospitaliers, mais violents, vindicatifs et superstitieux. L'amour de l'indépendance est leur qualité dominante. Ils ont été de tout temps divisés en nombreuses tribus: les plus importantes en Algérie sont celles des Beni-Abbès, des Béni-Iani, des Béni-Ratten, des Hennechas, etc. V. Part. suivant.

**KABYLIE**, non donné spécialement au massif montagneux situé à l'E. d'Alger et formant un vaste quadrilatère compris entre Dellys, Aumale, Sétif et Bougie, dont les plateaux du Djurjura forment le centre, 8000 kil. carrés; env. 380 000 hab. On y distingue la *Grande Kabylie*, entre Dellys et Bougie, et la *Petite Kabylie*, entre Djijelli et Collo. Indépendante de temps immémorial, la Kabylie repoussa tous les efforts des deys d'Alger et refusa de reconnaître l'autorité d'Abdel-Kader. Ce fut aussi la partie de l'Algérie soumise la dernière à notre domination. La vallée de Sébaou fut conquise en 1844. Bugeaud parcourut en vainqueur la Grande Kabylie en 1847. La partie de la Petite Kabylie qui s'étend entre Collo et Djijelli fut soumise en quelques semaines par le général St-Arnaud, en mai et juin 1851; la soumission du reste du pays a été fort avancée de 1852 à 1854 par les généraux Mac-Mahon, Camou, Péliissier, Bosquet, Renault; elle a été achevée en 1857 par le maréchal Randon, gouverneur général de l'Algérie.

**KACHAN**, v. de Perse (Irak-Adjémi), à 150 k. N.O. d'Ispahan; 30 000 hab. (jadis 150 000). Mur en terre, tours; 30 mosquées, 10 médressels ou collèges. Soieries, tapis, brocarts d'or et d'argent, velours, châles, tissus de coton, ustensiles en cuivre. Bons fruits (surtout les melons d'eau). — Cette v. fut fondée à la fin du viii<sup>e</sup> siècle par Zobéïdah, femme d'Haroun-al-Raschid. Sous Kérim-Khan (xviii<sup>e</sup> siècle), elle fut en partie détruite par un tremblement de terre.

**KACHAU**, v. de Hongrie. V. **KASCHAU**.

**KACHENAH**, v. de Nigritie, dans le pays des Fel-lahs, était jadis capitale d'un royaume puissant qui s'étendait au N. O. du lac Tchad et était arrosé au S.

par le Niger; env. 7000 hab. (elle en comptait autrefois, dit-on, jusqu'à 100 000).

**KACHGAR** ou **KACHKAR**, v. du Turkestan chinois (Petite-Boukharie), ch.-l. d'un khanat de même nom, sur le Kachgar, affluent de l'Yarkand; 25 000 hab. Étoffes de soie et de brocarts; chevaux. — Jadis capitale d'un empire puissant, possédé par des Gengiskhanides; aujourd'hui le khanat de Kachgar est nominalement tributaire de l'empire chinois, mais il est réellement indépendant.

**KACHINE**, v. de Russie (Tver), ch.-l. de district, à 131 k. N.E. de Tver, sur un affluent du Volga; 5000 h. Ancien apogée des princes de Tver. Souvent ravagée aux xiii<sup>e</sup> et xiv<sup>e</sup> siècles par les Tartares.

**KACHIRA**, v. de Russie (Toula), ch.-l. de district, à 140 kil. S. E. de Moscou; 5000 hab. Tanneries, blanchisseries de cire. Cette ville était jadis sur la r. g. de l'Okà; la guerre et la peste l'ayant dépeuplée du xvi<sup>e</sup> au xviii<sup>e</sup> siècle, on la rebâtit en 1656 sur la r. dr.

**KACHMIR**. V. **CACHEMIRE**.

**KADDALOR** ou **GONDELOR**, v. de l'Inde anglaise (Madras), ch.-l. de district sur le Panaar. Maison pénitentiaire. — Jadis possédée par un radjah dépendant du souverain de Golconde; soumise par Aureng-Zeyb, et enfin par les Anglais en 1800.

**KADER-BILLAH**, calife abbasside, régna de 991 à 1031, sans pouvoir s'opposer aux empiètements des Bouïdes et des Gaznévides. V. ces mots.

**KADÉSIAH**, v. de l'Arabie septentr., sur les limites de l'Irak-Adjémi, à 56 kil. S. O. de Koufa. Les Mahométans y gagnèrent sur les Persans en 636 une grande victoire qui décida du sort de l'Empire persan.

**KADICHAH**, 1<sup>re</sup> femme de Mahomet, née en 564, morte en 628, était une riche marchande de la tribu arabe des Koréichites. Elle était déjà veuve de deux maris, et avait 40 ans, lorsqu'elle prit à son service, comme facteur ou intendant, Mahomet, alors âgé de 25 ans, qui lui inspira les sentiments les plus vifs d'amour et d'admiration, et obtint bientôt sa main. Kadichah donna 4 fils et 4 filles au prophète, entre autres la belle Fatime.

**KADI-KEUI**, l'anc. *Chalcédoine*, v. de Turquie d'Asie, sur la mer de Marmara, vis-à-vis de Constantinople et à 3 kil. S. E. de Scutari. Incendiée en 1855.

**KADJARS** (dynastie des), dynastie turcomane qui règne actuellement en Perse, à pour chef Mohammed-Haçan, fils d'un gouverneur du Mazandéran, qui se rendit indépendant vers 1748, après la mort de Thamasp-Kouli-Khan. Après avoir régné seulement sur les provinces du Nord (Mazandéran, Ghilan, Astérad), et avoir eu à combattre divers compétiteurs, notamment Kérim-Khan, les Kadjars s'établirent définitivement sur le trône de Pers en 1794 (V. **PERSE**). — Le nom de *Kadjars*, qui veut dire en turc *fugitif*, fut d'abord appliqué à des déserteurs de l'armée ottomane auxquels Abbas I donna asile à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle; ils s'établirent en assez grand nombre dans le Mazandéran pour y former une tribu importante.

**KADJARS** (monts), chaîne qui termine au Nord le vaste plateau du Kobi, doit être regardée comme la continuation des Thian-Chan ou monts Célestes. Les monts Kadjars se dirigent à l'E., et se confondent en Mongolie avec les cimes neigeuses du Ta-Hang.

**KADOM**, v. de Russie (Tambov), à 200 kil. N. de Tambov; 3500 hab. Fondée par les Tartares. Les Russes y battirent les Bulgares en 1209.

**KADSAND** ou **CASSANDRIA** (île de), île du roy. de Hollande (Zélande), entre la mer d'Allemagne au N., l'Escaut occidental au N. E., et différents canaux au S. et au S. O.: 16 kil. sur 7. Lieu principal, Kadsand (800 hab.). Céréales, riches pâturages; fromages excellents. — Cette île faisait autrefois partie de la Hollande hollandaise. Au xvi<sup>e</sup> siècle, un grand nombre de protestants français réfugiés vinrent s'y établir. Les Provinces-Unies la prirent en 1604 et les Français en 1794. Elle fit sous l'Empire partie du dép. de l'Escaut.

**KEMPFER** (Engelbert), voyageur et médecin, né à Lemgo (Westphalie) en 1651, m. en 1716, parcour-

rut dès sa première jeunesse les États du Nord, devint en 1683 secrétaire de L. Fabricius, ambassadeur de Suède, qu'il accompagna à Moscou et à Ispahan; puis s'embarqua comme médecin sur une flotte hollandaise et visita l'Inde, les Indes hollandaises, la Chine et le Japon (1690-93). De retour en Europe en 1693, il se fixa dans sa patrie et fut nommé médecin du comte de Lippe. Il publia en 1712, à Lemgo, sous le titre d'*Amanitates eroticae*, un livre rempli de détails intéressants sur les pays qu'il avait parcourus, notamment sur le Japon. Il a laissé aussi de précieux manuscrits d'où Hans Sloane tira une *Histoire du Japon*, Lond. 1727 (trad. en fr. par Desmazières, La Haye, 1729). C'est Kampher qui introduisit l'acupuncture en Europe.

**KÄESMARKT** ou KAISERSMARKT, v. forte de Hongrie, dans le comitat de Zips, sur la Toprad, à 17 k. N. O. de Leutschau; 4000 hab. Flanelle, toiles; entrepôt de vins et de toiles. — Elle a été peuplée par des Saxons qui y furent appelés par les rois de Hongrie. Sigismund la fortifia en 1433 pour la mettre à l'abri des incursions des Hussites.

**KÄSTNER** (Gottfried), professeur de mathématiques à l'Université de Göttingue, né à Leipsick en 1719, m. en 1800, fut un des membres les plus actifs de la société littéraire de Göttingue et publia plusieurs volumes des Mémoires de cette société. Ses principaux ouvrages, outre de nombreux traités élémentaires, sont une *Histoire des Mathématiques*, 1796-1800, en all., et une *Nouvelle démonstration de l'immortalité de l'âme*, 1767.

**KAFFERISIAN**, contrée de l'Asie centrale, au N. de l'Hindou-Kouch, comprend le bassin du Haut-Oxus, et une partie du cours du Kamech. Les habitants de cette contrée sont idolâtres; d'où le nom de *Kafferistan*, c.-à-d. *pays des infidèles*.

**KAFOUR**, souverain de l'Égypte, avait d'abord été esclave. Mohammed-Ikchid en mourant le nomma régent pour Aboul-Cacem, son fils, en 946; il conserva l'autorité sous Aboul-Hacan, frère d'Aboul-Cacem, et monta lui-même sur le trône à la mort de ce dernier, 966. Il ne régna que deux ans. Après lui l'Égypte tomba au pouvoir des Fatimites.

**KAHER BILLAH**, eunuque abbassade, succéda en 932 à son frère Moktader, et se rendit odieux par sa cruauté et son avarice. Ses sujets se révoltèrent (934), le surpris pendant son sommeil, lui crevèrent les yeux et le jetèrent dans une prison, d'où il ne sortit que pour aller mendier pendant le reste de sa vie. Sous son règne, les Bourides firent un empire dans la Mésopotamie, et Mohammed-Réhid se rendit indépendant en Égypte.

**KAHLE** (L. Martin), professeur de droit, né à Magdebourg en 1712, m. en 1775, enseigna le droit à Göttingue, à Marbourg, et remplit plusieurs emplois à Berlin. On a de lui, entre autres ouvrages, une édition augmentée de la *Bibliotheca philosophica* de Struvius, Göttingue, 1750; *Corpus juris publici*, 1744-45, et quelques écrits philosophiques.

**KAHLENGEBIRGE**, *Cetus mons*, chaîne de montagnes d'Autriche, se détache des Alpes Noriques sur la r. dr. du Danube, au S. O. de Vienne, et a 100 l. de long. Une partie de cette chaîne forme la Forêt de Vienne; à l'extrémité orientale s'élèvent les hautes cimes du *Kahlenberg* et du *Josephsberg*.

**KAIXIENS** ou KAIXIENSIS, ant. que dynastie de la Perse, succéda à celle des Pichladiens. Le 1<sup>er</sup> des Kaixiens fut Kai-Kobad (le Déjocès des Grecs ?), qu'on place vers 733 av. J.-C. Les Persans nomment parmi ses successeurs : Kai-Kaoms (Astyage) ; Kai-Kosrou (Cyrus), 536; Lohrasp (Cambyses), 530; Gouchasp (Darius), fils d'Hystaspes, 521; Xerxès, 486; Artachir-Diraz-Dest (Artaxerxès-Longuemain), 471; Xerxès II, Sogdian et Darab (Darius Nothus), 424; Artaxerxès-Macmon, 404; Artaxerxès Ochus, 362; Arsès, 338; Darab II (Darius Codoman), 336, détroné par Alexandre en 331, et en qui finit la dynastie.

**KAID**, v. KAID.

**KAEM-BIAMBILAH**, eunuque abbassade, fils de Kad-er-Billah, grand de 1031 à 1075. Attaqué par Mostanser, eunuque fatimite, il se vit contraint d'abandonner Bagdad, mais il y fut rétabli par le sultan du Khoraçan, Tozol-Bé, qui d'abord implora l'assistance (1055); il paya ce service par un entier asservissement aux volontés de Tozol-Bé et de ses successeurs, Alpa-Arslan et M. K. Khan.

**KAIEFA**, v. CAIEA.

**KAIKAOËS**, roi persan de la dynastie des Kaixiens, le même qu'Astyage, v. ASTYAGE et KAIXIENS.

**KAIKOBAD**, premier prince des Kaixiens, le même que Déjocès, v. DÉJOCÈS et KAIXIENS.

**KAIMES** ou KAMES (dard), v. ROME.

**KAINARDI** (Kourenia), v. de la Turquie d'Europe (Bulgarie), à 70 k. S. de Silistrie, célèbre par le traité qu'il signa en 1774 Abdoul Hamid I<sup>er</sup> et Catherine II; ce traité d'innuit à la Russie le pays entre le Danube et le Boz, lui ouvrait la mer Noire, et assurait l'indépendance aux Tartares de la Crimée et du Kaban. La Porte s'engageait en outre à protéger dans ses États la religion chrétienne. La Russie s'appuyant sur cet article, voulut s'arroger à Constantinople un droit de surveillance qui a donné lieu à la guerre d'Orient.

**KAIOMARTS**, nom du premier homme dans la mythologie du Zend-Avesta, v. RICH YOUS.

**KAIÖFK**, 3<sup>e</sup> grand khand des Mongols, petit-fils de Gengis-Khan et fils d'Oktai, né vers 1205, m. en 1248, vint longtemps en Hongrie; mais, après la mort de son père, qui avait été plus sa domination dans l'Asie centrale et l'empire chinois, il revint en Asie (1240); son neveu, encore mineur, avait succédé à Oktai, il se fit donner la régence et bientôt après la couronne. Kai-ök acheva la conquête de la Chine commencée par Oktai; mais la mort vint l'arrêter subitement au milieu de ses victoires. Les Chinois le donnaient le nom de Tug 18-oung.

**KAIR-EDDYN**, v. PARTILOTSE.

**KAIROUAN** ou KAIWAN, v. forte de l'État de Tunis, à 130 kil. S. E. de Tunis; de 12 à 15 000 h. 600 mosq.; plusieurs mosquées, dont une, la grande mosquée, attire beaucoup de pèlerins. Kairouan est pour les Musulmans une ville sainte. Elle est aussi importante au point de vue commercial; elle est l'entrepôt de commerce avec l'intérieur de l'Afrique. Dates: eunuq, maqroun. — Kairouan fut 4<sup>e</sup> mise en 670 par Oktai, général arabe; elle devint bientôt l'empire d'un prince païen qui fut d'abord soumise aux Califes, puis appartenant successivement aux Aglabides (789), aux Fatimites (909), aux Zirides (972) et enfin aux Almohades du Maroc (1160). Lors de la décadence de cette dynastie au 12<sup>e</sup> siècle, Kairouan passa sous la domination des Espagnols de Tunis, et aujourd'hui cette ville est tributaire au pachà de Tunis.

**KAISAKS** ou KAIKONG, v. KAIKONG.

**KAISRIEH**, *Castellum*, ville en Turquie d'Asie, dans la région, à 20 kil. N. E. de Koniuh; 75 000 h. h. et l. de livah. Mous, tous; (célébré arménien, c. él. et c. él. a. grec. Maqroun, Chies de saint et de sainte. Ce village *Castellum* et *Cappadocia* en 1070. Prince et dépendance par Sapor, roi de Perse, sous le règne de Valérien; elle avait alors, dit-on, 100 000 h.

Ville de Syrie (Acre), à 95 kil. N. O. de Jérusalem, en ruines et presque abandonnée. C'est l'ancien *Cesaré de Straton* ou de *Drusis*. Elle fut surtout célèbre au temps des croisades. v. CESARÉE.

**KAISERSBERG**, bourg de France, ch.-l. de cant. (Ht Rhin), à 15 kil. N. O. de Colmar, sur la Weiler, 3383 hab. Toiles et fils de coton; excellents vins. Patrie du réformateur Matthias Zell et de Joseph Loze. — Fondée par l'emp. Frédéric Barberousse, elle fut ville libre et impériale dès son origine. Avec Munster et Turckheim elle forma ce qu'on nomme la dynastie de Kaisersberg, dépendante de la préfecture d'Hagu nau. Elle fut cédée à la France en 1648.

**KAISERSLAUTERN**, v. de la Bavière Rhénane, ch.-l. de district, près de la Lautern, à 49 k. N. O. de

Spire; 7200 h. Murailles, 3 églises; séminaire normal et gymnase. Coton, bas, bière. — Cette ville est importante, parce qu'elle domine le passage des Vosges qui conduit de France à Mayence et à Landau. Les Français y livrèrent aux Prussiens et aux Autrichiens, en 1793 et en 1794, deux combats désavantageux; Moreau en expulsa les Autrichiens en 1795; elle fut alors réunie à la France et forma jusqu'en 1814 le ch.-l. d'un arr. du dép. du Mont-Tonnerre.

**KAISERSTUHL**, groupe de montagnes du grand-duché de Bade, entre le Rhin, l'Elz et le Treisam. Le sommet principal est le *Todtenkopf (Tête de mort)*.

**KAISERSWERTH**, v. des États prussiens (Prov. rhénane), près de la r. dr. du Rhin, à 9 kil. N. O. de Dusseldorf; 1600 hab. Rubans, tabac, porcelaine. Le pasteur Fliedner y a fondé, en 1833, un pénitencier, un hospice pour les fous, une maison d'orphelins, un hôpital et un institut de *diaconesses* pour former des institutrices.

**KAKÉTHI** ou **KAKIETH**, prov. de Russie (Géorgie), sur la r. g. du Kour et au S. du Caucase, entre le pays des Lesghis à l'E., la Kartalinie et la Somkhétie à l'O.: 220 kil. sur 100; 90 000 h. V. princ., Sinak et Télavi. Beaucoup de villages; sol très-fertile, vin, blé, garance, fruits, etc. A la Russie depuis 1802.

**KAKIG I**, roi d'Arménie, 989-1020, de la famille des Pagratides, vainquit plusieurs peuples rebelles de l'Arménie orientale (989-992), fit quelques autres guerres, et embellit Ani, sa capitale. — K. II, dernier roi pagratide en Arménie, monta sur le trône à 17 ans, en 1042. Étant allé à la cour de Constantin Monomaque (1045), il fut retenu par ce prince, qui le contraignit à lui céder son trône, et lui donna en échange une ville de Cappadoce. Ayant fait dans la suite quelques incursions sur les terres des Grecs, il fut pris et massacré, 1079.

**KALAFAT**, v. de Valachie, sur la r. g. du Danube, en face de Widdin; 6000 h. Position stratégique importante. Occupée par les Russes en 1828.

**KALENBERG**, principauté du roy. de Hanovre, entre celles de Lunebourg et d'Hildesheim, le duché de Brunswick, la principauté de Lippe-Deimold, la Hesse-Cassel, la Hesse-Electorale et la principauté de Schauenburg-Lippe : 90 kil sur 40; 160 000 hab.; ch.-l., Hanovre. Montagnes au S., plaines au N.; marais, sables et bruyères. Ce pays est arrosé par le Weser et la Leine. Sol fertile en grains, lin, navette, légumes. Fer, houille, sel, chaux, pierre, tourbe, etc. — Cette principauté doit son nom à un vieux château fort, situé à 20 kil. S. E. de Hanovre. Elle appartint d'abord à la maison de Lunebourg, échut en 1473 à la branche de Wolfenbüttel, revint en 1634 à la branche de Brunswick-Lunebourg; passa ensuite par partage à la ligne de Zell, et échut par héritage en 1705 à Ernest-Auguste, électeur de Hanovre.

**KALGOUEV**, île de la Russie d'Europe (Arkhangel), dans l'Océan Glacial Arctique; 90 kil. sur 60. Habitants Samoyèdes. Peaux de renards bleus, duvet, plumes de cygnes, d'ois sauvages.

**KALIB TCHÉLEBI**, V. HADI-KHALFA.

**KALIDAS**, poète indien que l'on fait vivre vers le 1<sup>er</sup> ou le 2<sup>e</sup> siècle de notre ère, a composé en langue sanscrite des poèmes historiques et mythologiques, des drames dont le plus connu est la *Reconnaissance de Sacountala* ou *l'Anneau fatal* (trad. en franç. par M. Chézy, avec le texte sanscrit, 1830), et plusieurs poésies descriptives ou lyriques. Ses *Œuvres complètes* ont été trad. pour la 1<sup>re</sup> fois en franç. par M. Hipp. Fauche, Paris, 1860, 2 v. in-8.

**KALIFES**, V. CALIFES.

**KALIL-ASCHRAF**, sultan d'Égypte (1290-93), fils de Kélaoun, saccagea Damas et s'empara de presque toute la Syrie. Il se fit détester et périt assassiné — **KALIL-PACHA**, grand visir d'Amurat II, gagna en 1444 la bataille de Varna, où périt le roi de Hongrie Ladislas, et contribua beaucoup à la prise de Constantinople par Mahomet II (1453). Néanmoins ce prince l'éloigna peu après des affaires, sous prétexte de trahison.

**KALIOUGA** ou **KALI-YOUGA** (c.-à-d. *âge noir, âge de fer*), ère en usage chez les Hindous, commence la période où l'histoire de l'Inde acquiert quelque authenticité, les 3 âges précédents étant tout à fait fabuleux. On la fait remonter à l'an 3101 av. J.-C., époque de la fondation du royaume de Maghada ou Bahar.

**KALISCH** ou **KALISZ**, v. de Russie (Pologne), ch.-l. de l'anc. woiwoïe de ce nom, à 220 kil. O. de Varsovie, sur la Prozna; 15 000 hab. Evêché catholique. Gymnase, institution de cadets. Lainages, toiles, draps, gants, tanneries. Près de cette ville les Russes défrirent complètement les Suédois en 1706. Il y fut conclu en 1813 un traité d'alliance entre la Russie et la Prusse. — La woiwoïe de Kalich, située entre celles de Masovie, de Sandomir, de Cracovie et les États prussiens, a 200 kil. sur 90, et compte 600 000 hab.

**KALKA**, **KALKAS**, V. KHALKA, KHALKAS.

**KALKBRENNER** (Christian), compositeur, né en 1755 à Munden (Hanovre), mort en 1806, s'établit d'abord à Berlin où il fut attaché à la reine de Prusse et au prince Henri, et vint en 1799 se fixer à Paris, où il devint chef de chant à l'Opéra. On a de lui des opéras (*la Veuve de Malabar*, *Olympie*, *Saül*, *Don Juan*, *OEnone*), une *Histoire de la musique*, 1802, et des traités de musique. — Frédéric, son fils, né à Berlin en 1784, mort en 1849, se fit surtout un nom comme professeur. Après avoir parcouru l'Europe, il se fixa à Paris en 1824 et y ouvrit une école destinée spécialement aux professeurs. Il avait adopté la belle manière liée et chantante de Clementi. Fr. Kalkbrenner a laissé 187 ouvrages pour le piano : méthodes, morceaux d'ensemble, concertos, parmi lesquels on remarque son concerto en fa *bémol*. On estime sa *Méthode* pour apprendre le piano à l'aide du guide-mains; les *Études dédiées à Clementi*; les *Préludes dans les Toniques*; et surtout son *Traité de composition pour les pianistes*. Fr. Kalkbrenner avait fondé à Paris avec Pleyel une manufacture de pianos d'un genre nouveau : ses *pianos* étaient fort prisés.

**KALLINGER**, v. forte de l'Inde anglaise (Calcutta), à 135 kil. S. O. d'Allahabad, sur une haute montagne. Prise par les Anglais en 1813. — À 35 kil. au S. sont les célèbres mines de diamants de Pounah.

**KALLO** (NAGY), v. des États autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de Szabolcs; 4800 hab. Salpêtre.

**KALMOUKS** ou **ÉLEUTHES**, peuple de race mongole, habite en grande partie, surtout depuis 1771, dans l'empire chinois, où il occupe la Dzoungarie. Ils forment 4 grandes tribus : les *Khochots*, un nombre de 40 000 familles, dans le Khou-kiou-noor; les *Torgoungares*, réduits à 20 ou 30 000 familles; les *Torgoout*, moins nombreux encore, dans l'O. de la Dzoungarie; et les *Durbet*, qui sont mêlés, les uns aux Dzoungares, les autres aux Torgoout. Le reste des Kalmouks campe en Russie, sur la r. dr. du Volga et sur les deux rives de la Kouma; ils comptent 15 000 tentes. — Les Kalmouks sont petits, maigres et laids; ils ont la tête large et plate, les yeux étroits, les lèvres épaisses, le nez écrasé, les cheveux noirs et le teint basané; ils sont doux et hospitaliers, mais paresseux, sales et rusés. Ils professent le Lamisme, obéissent à un khan électif, élèvent des chevaux et des moutons, campent sous des tentes de feutre et sont nomades. Les Russes en tirent quelques troupes légères qui défendent leurs frontières contre les incursions des Kirghiz et des Nogais. — Les Kalmouks habitaient primitivement le Turkestan; au xviii<sup>e</sup> siècle, ils émigrèrent en Russie, et campèrent sur les bords de l'Émba, s'étendant jusqu'à l'Oural et à l'Iaik. Mais, en 1771, mécontents du gouv. russe, une partie d'entre eux se transporta dans la Dzoungarie où l'empereur chinois Khian-loung leur permit de résider.

**KALOSKOPI**, v. de la Grèce moderne, en Morée, est l'anc. *Elpi*.

**KALOUGA**, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. de Kalouga, sur l'Oká, à 175 kil. S. O. de Moscou, à 10 kil. de tour et 37 000 hab. Archevêché; tribunaux; gymnase; école pour les enfants nobles pauvres, école



forestière (fondée en 1817), hospice d'enfants trouvés, etc. Toiles à voiles, tissus de coton, drap, chapeaux, savon, raffinerie de sucre, etc. Grand commerce de céréales, de lin, de peaux, etc. Cette ville existait dès le XIII<sup>e</sup> siècle; elle a occupé trois emplacements autres que celui sur lequel elle s'élève auj. — Le gouv. de Kalouga, détaché de celui de Moscou en 1776 et situé entre ceux de Smolensk, de Moscou, de Toulga et d'Orel, a 270 kil. sur 130 et 1 250 000 h.

**KALPY**, v. forte de l'Inde anglaise (Bengale), sur la Djomnah, à 180 kil. S. E. d'Aggra. Bien peuplée; grand commerce en coton. Fondée en 1635 par Chah Djihan. Les Anglais y battirent les Mahrattes en 1765 et se la firent céder en 1806 par le roi du Holkar. Elle prit part en 1857 à l'insurrection et fut reprise en 1858 par le capitaine Rose.

**KAM**, prov. du Thibet, entre le Khou-khou-noor, l'Oueï, la Chine et l'empire birman; ch.-l., Bathang. Mines d'argent, de cuivre, de fer, de plomb.

**KAMA**, riv. de la Russie d'Europe, sort des monts Ourals, coule à l'E., puis au S., et s'unit au Volga à 65 kil. au-dessous de Kazan, après un cours de 1500 kil. Elle arrose les gouvs de Viatka, de Perm, d'Orenbourg et de Kazan. Affluent principal, la Biélaïa.

**KAMA**, divinité indienne, correspond à l'Amour ou Cupidon des Grecs et porte un arc comme lui.

**KAMAR** (DJEBEL-EL). V. LUNE (monts de la).

**KAMEH**, dite aussi *Kachgar*, riv. de l'Asie centrale, naît sur le versant oriental du Bélour-tagh, entre dans le Kafiristan, et grossit le Kaboul à 20 kil. N. E. de Djelalabad. Cours, 500 kil.

**KAMENETZ** ou **KAMINETS**, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouv. de Pologne, à 1525 kil. S. de Pétersbourg, à 5 kil. du Dniestr; 16 000 hab. Archevêché grec, évêché catholique; église arménienne. Commerce de pelletteries. — Fondée au XIV<sup>e</sup> siècle, cette ville, défendue par une forteresse assise sur un rocher, servit longtemps de boulevard à la Pologne du côté de la Turquie. Les Turcs s'en emparèrent en 1672; ils la rendirent par la paix de Carlowitz, en 1699.

**KAMIESCH** (baie de), c.-à-d. *baie des Roseaux*, baie formée par la mer Noire, sur la côte de la Crimée, près et au S. de Sébastopol. Pendant le siège de cette ville (1854-55), les Français s'y établirent et y créèrent un port fortifié et une ville populeuse.

**KAMIS**, divinités nigéennes du Japon, ne sont autres que des hommes divinisés, et paraissent analogues aux héros des Grecs et des Romains.

**KAMPEN**, v. murée de Hollande (Yssel Sup. ét.), à 13 kil. N. O. de Zwoll, sur l'Yssel, près de son emb.; 9000 hab. Belle église St-Nicolas, hôtel de ville. Pont sur l'Yssel de 256 m. de long, école d'architecture. Moulins à huile, à tan; poteries, tuileries; chantiers de construction, etc. — Cette v., fondée en 1286, fut d'abord ville libre et hanséatique; elle fut réunie aux Provinces-Unies en 1578. Son commerce, jadis important, décroît tous les jours par suite de l'ensemblement de son port.

**KAMTCHATKA**, grande péninsule de la Sibirie orientale, entre la mer d'Okhotsk, l'Océan Glacial, et la mer de Kamchatka; 1350 kil. sur 700; ch.-l., Pétropavlovsk, dite aussi Avatcha. Beaucoup de mont., 5 volcans; mines de fer. Le pays est arrosé par une riv. nommée aussi Kamtchatka. Climat froid et humide; sol peu fertile, peu d'animaux domestiques; beaucoup de gibrier, poisson en abondance, homards, coquillages; commerce de fourrures. — Les indigènes, ou *Kamchadales*, ont les traits principaux de la race mongole, et semblent cependant appartenir à la famille des Esquimaux. Ils sont laids et malpropres; mais intelligents et adroits; ils vivent de chasse et de pêche. L'alus des spiritueux les décime tous les jours et les fera complètement disparaître. — Le Kamtchatka n'a guère été connu avant 1690; il appartient aux Russes depuis 1706. Compris d'abord dans le gouv. d'Irkoutsk, il forme lui-même auj. une des divisions de la Sibirie.

**KAN, KANAT**. V. KHAN, KHANAT.

**KANAKS**, nom donné aux habitants de plusieurs îles de l'Océanie, de Tani, des Marquises, etc.

**KANARA**, prov. de l'Inde anglaise, Madras, sur la côte O. du Décan mérid., entre le territoire de Goa et le Bédjour anglais au N., le Maisour à l'E., le Malabar au S. et la mer d'Oman à l'O.; 400 kil. sur 100; 700 000 hab.; ch.-l. Mangalore. Le Kanara est traversé par les Ghattes occident., et arrosé par un grand nombre de riv. côtières. Plusieurs ports, Mangalore, Ancoth, Onore, Kondapour, etc. Sol fertile; riz, poivre, cardamome, bois de sandal, tek, noix de bétel, éléphants et animaux sauvages. Commerce actif. — Le Kanara fut acquis en 1767 par Haider-Aly, qui transporta une partie de ses habitants dans le Maisour. En 1799, il fut cédé aux Anglais.

**KANARIS** (Constantin), intrépide marin grec, né en 1792 à Psara, m. en 1869, était capitaine d'un petit bâtiment marchand lorsqu'éclata l'insurrection grecque. En 1822, après les massacres de Chio, il proposa à l'amiral Miaoulis d'envoyer la flotte turque dans le port de Chio avec deux brûlots; il réussit dans ce hardi projet. Il accomploit depuis plusieurs exploits du même genre, et avec le même succès, à Ténédos, à Samos, à Mitylène, et fut ainsi une très-grande part au triomphe de la cause hellénique. Il fut nommé successivement capitaine de vaisseau, chef d'escadre, amiral, sénateur; il a été plusieurs fois ministre de la marine de 1846 à 1855. A une rare bravoure, Kanaris joignait une grande simplicité et une rare modestie.

**KANDAHAR**, *Alexandria Caucasii*, ou *Al-Arachsh* ? v. de l'Afghanistan, sur l'Ourghandab, affluent de l'Helmand, à 300 kil. S. O. de Kaboul; 100 000 hab. C'est une des villes les plus belles et les plus industrieuses de l'Asie; c'est aussi une position stratégique importante. Elle a été capitale du Kaboul de 1747 à 1774; elle est auj. capitale du Kandahar. On y remarque surtout la vaste rotonde nommée *Tchâsou*, garnie de riches boutiques. — La ville actuelle de Kandahar n'occupe pas l'emplacement de l'anc. Kandahar. Cette dernière, qui remonte au temps d'Alexandre, s'étant révoltée contre Nadir, fut détruite en 1736. Le conquérant la remplaça par une ville nouvelle, qu'il nomma *Nadir-Abad*; mais elle reprit bientôt son ancien nom. Les Anglais l'ont occupée en 1839 et ont fait sauter ses fortifications en 1842. — La prov. de Kandahar, qui comprend, outre le Kandahar proprement dit, le Feraïh et le Soristan, ne compte pas moins de 1 500 000 hab.

**KANDEICH**, prov. de l'Inde anglaise (Bombay), dans le N. O. du Décan, entre le Malwa au N., l'Al-lahabad et le Béjar à l'E., l'Aurangabad au S., et le Guzerat à l'O.; 360 kil. sur 162; 20 000 d'hab.; ch.-l. Nandole. Elle est traversée par les Ghattes, arrosée par la Neroudda et le Tapti. Pays boisé, fertile, mais rempli d'animaux sauvages. — Le Kandech était gouverné au XV<sup>e</sup> siècle par des princes afghans; il passa ensuite sous l'autorité du grand Mogol, puis fut conquis par les Mahrattes. En 1818 il était partagé entre le souverain du Sindhya et celui du Holkar. Ce dernier céda alors sa part aux Anglais, qui étendirent bientôt leur domination sur tout le Kandech.

**KANDSAG** ou **HELSAVETPEL**, v. de la Russie mérid. (Géorgie), à 150 kil. S. E. de Tiflis, sur un affluent du Kour; 12 000 hab. Citadelle; anc. résidence d'un khan, beaux jardins, vignobles. — Kandsag existait dès le temps des Arsacides. Les Seldjoukides la prirent en 1088; les Mongols, en 1235. Les souverains de Perse s'en rendirent ensuite maîtres; la Russie la leur a enlevée sous le règne d'Elisabeth; d'où le nouveau nom qui lui a été donné.

**KANETI**, lieu du Turkestan sur la route de Boukhara à Khokhan. Abdollah-Sahel-Keran, khan de Boukhara, y défait en 1569 les khans de Fachkend, du Turkestan et du Kaptehak.

**KANEV**, v. de Russie (Kiev), à 105 mil. S. E. de Kiev, sur le Dniepr; 3000 hab. Jadis, place forte.

Batou-Khan la prit en 1239. En 1782 Catherine II y eut une entrevue avec Stanislas, roi de Pologne.

**KANG-HI**, empereur de la Chine, né en 1653, m. en 1722, était fils de Choun-tchi, fondateur de la dynastie des Tsin ou Mandchoux. Il monta sur le trône à 8 ans (1661), et commença à gouverner par lui-même à 13. Son règne, long et glorieux, ne fut troublé que par quelques expéditions contre les Mongols, dans lesquelles il eut l'avantage. Il encouragea et cultiva lui-même les sciences et les arts, protégea les Jésuites et autorisa l'exercice de la religion chrétienne par un édit (1692). Kang-hi a composé, entre autres ouvrages, des *Maximes pour le gouvernement des États* et des *Instructions morales pour ses fils*.

**KANGOUROUS** (le des), île du grand Océan, sur la côte S. de l'Australie: 140 k. sur 30. On y trouve de nombreux kangourous. Découvert en 1802; ar Plinders, visité en 1803 par Baudin qui la nomma *île Décès*.

**KANISA** (NAGY-), v. de Hongrie, dans le comitat de Szalad, près de la r. dr. de la Théiss, à 35 kil. S. d'Egerzegh; 10 000 hab. Gymnase de Piaristes. Jadis place très-forte; démantelée en 1702.

**KANO**, v. de Nigritie, capitale de l'État de Haoussa, par 12° lat. N., 7° long. E.; env. 40 000 h.; 25 k. de tour; 15 portes en bois; maisons en pisé, d'aspect mauresque; marché bien pourvu d'articles d'Europe. Étoffes de coton. Entrepôt du commerce de toute l'Afrique centrale. — Du temps d'Édrisi, cette v. était la résidence du plus puissant roi de l'Afrique.

**KANOBIN**, *Cenobium* en latin mod., v. de Syrie (Tripoli), à 44 kil. S. E. de Tripoli, sur le Nahr-Kadès, à 67 la résidence du patriarche des Maronites.

**KANODGE** ou **CANODGE** (*Calinapara* de Pline?), v. de l'Inde anglaise (Calcutta), à 191 kil. E. d'Agra, sur le Cally-Neddy, et non loin du Gange, avec lequel elle communique par un canal. Longue rue de 9 k.; vastes ruines. — Très-importante jadis. Elle se rendit en 1018 à Mahmoud le Gaznévide; après le départ du conquérant, les radjahs du Delhy la surprirent et la saccagèrent: elle ne s'est point relevée depuis.

**KANSA**, prince indien, rival de Krichna, est une incarnation de Siva. V. KRICHNA et SIVA.

**KANSAS**. V. KANZAS.

**KAN-SOU**, prov. de Chine, au N. O., formée de la partie occid. du Chen-si, et d'une partie de la Petite Boukharie: 2000 kil. sur 900; 16 000 000 d'hab.; ch.-l., Lan-tcheou. Montagnes qui renferment des mines d'or et de mercure: marbre, sel, etc. Sol peu fertile. Le Hoang-ho traverse cette prov. du S. O. au N. E.

**KANSOU-EL-GAURY**, sultan d'Égypte, de la dynastie des Mamelouks bordjites, avait d'abord été esclave et était âgé de 60 ans lorsqu'il fut proclamé sultan à la suite d'une révolte (1501); il s'unit à Venise contre les Portugais dans l'Inde, apaisa des révoltes intérieures, et régna jusqu'en 1516, époque à laquelle l'empereur des Turcs Sélim I envahit la Syrie. Kansou fut vaincu et tué à Mardj-Dabek près d'Alep.

**KANT** (Enmanuel), philosophe allemand, né en 1724 à Königsberg, mort dans cette même ville en 1804, était fils d'un sellier. Il étudia à Königsberg, et resta longtemps obscur et pauvre. Après avoir été pendant 15 ans simple répétiteur, il obtint en 1770 la chaire de logique et de métaphysique à l'Université de Königsberg, devint en 1786 recteur de cette université, et fut régn en 1787 à l'Académie de Berlin. Kant est l'auteur d'un système qui a opéré en philosophie une véritable révolution. Se proposant de soumettre à la critique toutes les connaissances humaines (d'où sa doctrine a pris le nom de *criticisme*), il distingue dans nos connaissances deux parts, l'une qui appartient aux objets de la pensée et qui nous est donnée par l'expérience: c'est ce qu'il nomme la *matière*, *Poljectif*; l'autre qui appartient au sujet pensant et que l'esprit tire de son propre fond pour l'ajouter aux données de l'expérience: c'est la *forme*, le *subjectif*. La raison applique la forme à la matière comme le cachet donne son empreinte à la cire, puis elle croit voir comme existant dans les choses ce qui

n'est réellement qu'en elle-même. Kant fait le dénombrement de ces formes qui sont inhérentes à la raison humaine, et qu'il nomme indifféremment *idées a priori*, *idées pures*, *catégoriques*; à leur tête il place les idées de temps, d'espace, de substance, de cause, d'unité, d'existence, etc. Se demandant ensuite quelle est la valeur de nos connaissances et si nous pouvons légitimement passer du sujet à l'objet, il déclare que nous ne pouvons connaître directement que ce qui nous est donné par l'expérience, que tout le reste est simplement un objet de *foi* ou de *croissance*, et qu'ainsi nos idées d'âme, d'univers, de Dieu, n'ont aucune certitude objective. Cependant, par une heureuse contradiction, il accorde en morale à la raison humaine une autorité qu'il lui refuse en métaphysique; là il croit à la liberté, à la loi impérative du devoir; à la nécessité d'une harmonie entre le bonheur et la vertu, et il se trouve ainsi conduit à rétablir comme indubitables les vérités qui sont impliquées dans celles-là, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. En morale, ce philosophe enseigne une doctrine rigide, fondée sur l'idée du bien absolu, et qui rappelle le stoïcisme. Kant a laissé un grand nombre d'ouvrages qui se rapportent, les uns à la philosophie, les autres à différentes sciences. Ses ouvrages philosophiques les plus importants sont: *Critique de la raison pure*, Riga, 1781-1787 (c'est là que se trouve exposé son système sur l'origine et la légitimité de nos connaissances); *Prolegomènes ou Traité préliminaire à toute métaphysique*, 1788; *Base d'une métaphysique des mœurs*, 1784; *Principes métaphysiques de la science de la nature*, 1786; *Critique de la Raison pratique*, 1787 (c'est là que se trouve son système de morale); *Essai d'anthropologie*, 1788; *Critique du jugement*, (où il traite du beau et du sublime) 1790; *la Religion d'accord avec la raison*, 1793; *Essai sur la paix perpétuelle*, 1795; *Principes métaphysiques de la science du droit*, 1796; *Principes métaphysiques de la morale*, 1797. On a en outre extrait de ses manuscrits un *Manuel de logique*, 1801, et un *Traité de Pédagogie*, 1803. Ses ouvrages scientifiques sont: *Pensées sur la véritable évaluation des forces vives*, 1746; *Histoire naturelle du monde et théorie du ciel d'après les principes de Newton*, 1755; *Théorie des vents*, 1759; *Nouvelle théorie du mouvement et du repos des corps*, 1758; *Essai sur les quantités négatives en philosophie*, 1763; *Précis de géographie* (posthume), 1802. — On reproche à Kant un langage obscur, une terminologie barbare. Son système offre incontestablement des vues neuves et profondes; mais il a conduit plusieurs de ses disciples à de déplorables conséquences, au scepticisme, à l'idéalisme ou au panthéisme. La *Critique de la raison pure* est condamnée à Rome. Les œuvres de Kant ont été réunies par Tiefftrunck, 4 v. in-8, Halle, 1799-1807; et par Rosencranz, 12 vol. in-8, Berlin, 1838 et années suivantes. Ses ouvrages philosophiques ont été trad. en latin par F. G. Born, Leips., 1796-98, 4 vol. in-4. Ch. Villers a le premier fait connaître son système en France en publiant la *Philosophie de Kant*, Metz, 1801; M. Cousin en a donné un exposé avec un examen critique. Tissot a traduit la *Critique de la raison pure*, 1836; les *Principes métaphysiques de la morale*, 1830; les *Principes métaphysiques du droit*, 1837. On doit à M. J. Barni une traduction de ses ouvrages principaux, 1846-1860.

**KAN-TCHÉOU**, v. forte de Chine (Kiang-tcheou), ch.-l. de dép., sur le Kan et le Tchan, à 400 kil. S. O. de Nan-tchang, non loin de la grande muraille. Marco Paolo fait mention de cette ville sous les noms de *Kan-pian* (c.-à-d. *frontière de Kan*).

**KANZAS**, riv. des États-Unis, un des plus grands affluents du Missouri, naît sur le versant E. des montagnes Rocheuses, coule à l'E., traverse le territoire auquel il donne son nom, et se joint au Missouri, r. dr., après un cours d'env. 1200 kil.

**KANZAS**, un des États-Unis de l'Amérique du N., entre le territoire de Nébraska au N., l'État de Missouri à l'E., l'Utah à l'O. et le Nouveau-Mexique

au S., s'étend du 37° 40' au 40° de lat. N.; 110 000 hab., capit., Lawrence. Climat froid au S. O., doux à l'E.; sol généralement fertile, sauf dans les parties montagneuses; grains, légumes, fruits de toute sorte; forêts nombreuses, abondantes en gibier d'eau, opossums, lapins, perdrix, faisans; buffles et chevaux sauvages; vastes pâturages dans l'O. Nombreux cours d'eau, notamment le Kansas, la riv. des Osages et la riv. Platte, affluents du Missouri. Le Kansas renferme encore plusieurs tribus indiennes, dont les plus importantes sont celles des Pawnees, des Ottobes, des Osages. — Cette contrée fut découverte en 1719 par le voyageur français DuRoi. Compris dans la Louisiane, elle fut cédée avec elle par la France en 1803 aux États-Unis. Elle n'a été colonisée sérieusement; plusieurs missions catholiques s'y établirent de 1817 à 1850. Le Kansas fut érigé en territoire en 1854 et en État en 1860. Son organisation donna lieu à de sanglants conflits entre les partisans de l'esclavage et leurs adversaires.

**KAPHA**, philosophe indien, est le fondateur d'une philosophie nommée *sankya*, philosophie toute matérialiste, qui nie l'existence de Dieu, rapporte la création à *Prakriti* (la Nature), regarde le monde comme éternel, et adopte l'existence de deux substances éternelles, *Parach* (le mâle), et *Prakriti*, l'un source, l'autre dispensateur de la vie et du mouvement. On ne sait rien de positif sur Kapila; les commentateurs de la *sankya* en font, selon la secte à laquelle ils appartiennent, un fils de Brahma, une incarnation de Vishnou ou, au contraire, de Siva; on ne sait même si ce n'est pas un personnage purement fictif. Si c'est un personnage réel, il aurait vécu entre le ix<sup>e</sup> et le xiv<sup>e</sup> siècle de notre ère. Sa doctrine a été condensée dans un recueil de 72 vers sanscrits, trad. en français par Pauthier.

**KAPOVAR**, bg des États autrichiens (Hongrie), comitat de Schümeg, sur le Kapos, à 145 kil. S. O. de Budapest; 3 000 hab. Église catholique. Les Turcs ont pris ce bourg en 1555, 1654 et 1686.

**KAPTCHAK**, Les Orientaux appelaient ainsi au moyen âge le pays occupé par les Cumans ou Polottes, entre l'Oural et l'Aluta (auj. partie S. E. de la Russie d'Europe). Les Mongols ou Tartares y fondèrent vers 1224 un empire qu'ils agrandirent bientôt vers le N. E., aux dépens des Russes, et qui fut gouverné par des khans gengiskhanides. L'empire du Kaptchak, nommé aussi *la Horde d'Or*, *la Grande Horde*, ou *la Horde du Kaptchak*, subit plusieurs démembrements dans le xiv<sup>e</sup> et le xv<sup>e</sup> siècle. En 1463 il était partagé en 5 khanats; celui des *Tartares Nogais*, entre le Don et le Dniestr, sur les côtes de la mer Noire et de la mer d'Azov; celui de *Crémée*, dans la presqu'île de ce nom, où l'on remarquait les 2 villes de Or ou Pérékop et de Pakhtché-Serai; le khanat d'*Astrakhan*, entre le Volga, le Don et le Caucase; celui de *Kaptchak* proprement dit, au N. du préc., entre l'Oural et le Volga (capit. Sarai ou Serai, sur le Volga); et celui de *Kazan*, au N. du préc., depuis la Samara jusqu'à la ville de Viatka. Le czar Ivan III détruisit le khanat de Kaptchak en 1481, avec l'aide des Nogais. Le khanat de Crémée devint tributaire des Russes en 1474, puis il tomba au pouvoir des Turcs, qui le cédèrent aux Russes en 1781. Celui de Kazan fut réuni définitivement à la Russie en 1552; celui d'Astrakhan fut conquis par cette même puissance en 1554. Enfin le khanat des Nogais fut détruit au xviii<sup>e</sup> siècle.

**KARA**, mot turc, qui entre dans la composition d'un grand nombre de noms veut dire *noir*.

**KARA**, riv. de Russie, qui sert de limite à l'Europe et à l'Asie, naît dans les monts Ourals, coule au N., puis au N. O. et tombe dans l'Océan glacial arctique, où il forme le *Golfe de Kara*, entre la Nouv. Zemble et une presqu'île du gouvt de Toboisk; cours 250 k.

**KARA-AMID**, v. de la Turquie d'Asie. V. DARBEEK.

**KARABAGH** (*Jardin noir*), khanat de la Russie d'Asie (Chirvan), borné au N. par le Kour, à l'E. et

au S. par l'Aras, au S. O. et à l'O. par l'Arménie russe, et au N. O. par la Géorgie; ch.-l., Chouchi. Habitants moitié Musulmans, moitié chrétiens. Ce pays fut pendant un temps le résidence de l'émirhan.

**KARADJA DAGH**, *Monts noirs*, chaîne de mont. de la Turquie d'Asie, se dirige de l'E. à l'O., entre les bassins de l'Euphrate et du Tigre.

**KARADJE BOUCROUX**, *Cri du Maléjan*, capsur la mer Noire, forme la pointe nord de la Crémée.

**KARA HUSSAR** (*Château noir*), se trouve de la Turquie d'Asie (Anatolie), entre ceux d'Anzou, Hamid, Kutah et de la Caramanie; 200 kil. sur son ch.-l., Afium-Kara-Hussar. Belles vallées, plaines fertiles, surtout en pavots et en tabac.

**KARA-HUSSAR**, *Tyane*, v. de la Turquie d'Asie (Caramanie), à 220 kil. N. E. de Konia, sur un affluent du Kizil-Irmak. Ruines nombreuses.

**KARA-HUSSAR**, v. de la Turquie d'Asie (Trébizonde), ch.-l. de sandjak, à 115 kil. S. O. de Trébizonde; 50 000 hab. Comm. de laines et d'épaves.

**KARAK** ou **KARAK**, île du golfe Persique, sur la côte du Farsistan (Persie), à 65 kil. N. O. d'Abouchehr, à 150 kil. de Femb, du chat el-Arab, occupée de 1746 à 1768 par les Hollandais; cédée à la France par la Perse en 1767 et 1808; occupée par les Anglais de 1839 à 1841, et de nouveau en 1856-57.

**KARAKAL**, v. de l'Afrique, sur la r. g. de l'Aluta, à 154 k. O. S. O. de Bucharest; 12 000 hab.

**KARAKALPAKS**, nomades du Turkestan, le long du Syr-Daria, sont divisés en plusieurs tribus dont quelques-unes obéissent au Khan de Khiva.

**KARAKORUM**, v. nommée le Mong-tse, dans le pays des Khalkas, était le capit. de Gengis Khan et de ses premiers successeurs. C'est là que Koublai et Arghoun reçurent les ambassadeurs de toute l'Asie. On est incertain sur son véritable emplacement. Fisher croit l'avoir retrouvée dans Erdem-tcheou sur l'Orkhon, par 101° 52' long. E. 46° 57' lat. N. Abel-Rémusat la place également sur l'Orkhon, près de sa jonction avec la Sélénge; D'Anville la place à Holun, sur la riv. de ce nom, à 500 l. au S. E. de la précée.

**KARAKORUM**, chaîne de hautes montagnes de la Mongolie, continue à l'E. l'Orkhon-Kouchi, court parallèlement à l'Himalaya, et limite au N. le Tibet.

**KARAKOUL**, v. du Khanat de Boukhara, à l'emb. du Zer-Achan dans le lac de Karakoul (*ce fut* *Nour*); 30 000 hab. Entrepôt du commerce qui se fait entre le Khiva et la Boukharie.

**KARA MOUSTAPHA**, grand visir de Mahomet IV. Après avoir passé par les emplois successifs de grand écuyer, de pacha, d'amiral, il fut nommé grand visir en 1699; il dut sa rapide élévation à la faveur de Kopruli. En 1681 il vint mettre le siège au Vainik, mais il fut vaincu et mis en fuite par Sobieski. À sa retour, le sultan lui fit trancher la tête.

**KARAMSIN**, v. de Perse. V. KARAVACHAN.

**KARAMSIN** (Nic. Michailovitch), le prince de historiens russes, né en 1765 dans le comté de Smolensk ou plus probablement d'Oronbourg, m. en 1826, fit ses études à Moscou et publia d'abord des poésies et des traductions de Shakespeare, de Lessing et de Haller. Après avoir voyagé à l'étranger, il se fixa à Moscou et y publia des ouvrages littéraires qui le mirent au premier rang des écrivains de son pays et de sa nation. Les plus connus s. a. *Lettres d'un voyageur russe*; *Éloge de Catherine*; *Anthologie*, *plein d'un board*; *Nour-gorol conquise*, roman historique (trad. en fr., 1818); mais ce qui lui valut sa réputation, c'est son *Histoire générale de la Russie*, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1611 (Petersb., 1818-28, 12 v. in 8), qui est regardée comme classique. Cet ouvrage, basé aux meilleures sources, est plein de recherches curieuses et est empreint d'une vive couleur locale; la narration en est intéressante, grave, noble, élevée; cependant on reproche à l'auteur de la monotonie et quelque obscurité dans le style, trop de partialité pour la Russie et trop d'indulgence ou d'indifférence dans ses ap-

préciations. Karamsin fut historiographe du czar Alexandre I<sup>er</sup>, conseiller d'État, membre de l'Académie de St-Pétersbourg et reçut de Nicolas I<sup>er</sup> une pension de 50 000 roubles. L'histoire de la Russie a été trad. en franç. par St-Thomas, Jauffret et Divoff, 11 v. in-8, Paris, 1819, et ann. suiv. Un monument a été élevé à Karamsin dans la ville de Simbirsk en 1845.

**KARANSÉBES**, v. des États Autrichiens (Hongrie), ch.-l. du régiment Valaque-Ilyrien, à 80 kil. N. de Vieille-Orsova, sur la Témès: 3000 hab. Point militaire important, que défend le pas dit la *Porte-defer* qui conduit en Transylvanie.

**KARA-SOU** (c.-à-d. *rivière noire*), nom commun à beaucoup de riv. de l'Orient, notamment: 1<sup>o</sup> l'anc. *Nestus*, dans la Turquie d'Europe: il a sa source au mont Doubnitza, et son emb. dans le golfe de la Cavale; cours, 170 kil.; — 2<sup>o</sup> l'anc. *Strymon*, aussi dans la Turquie d'Europe: il a sa source dans le Balkan, et son emb. dans le golfe d'Orfano; cours, 200 k. — 3<sup>o</sup> l'anc. *Mélas*, dans la Turquie d'Asie: il a sa source à 20 kil. de Kaisarieh, et son emb. dans l'Euphrate, à 24 kil. S. E. de Malatia; cours, 400 kil.; — 4<sup>o</sup> une riv. de la Russie d'Europe (Tauride) qui se jette dans la mer Putride, après avoir passé à Karasou-bazar; — 5<sup>o</sup> le *Cydnus*. V. ce nom.

**KARA-SOU-BAZAR**, v. de Russie (Crimée), à 45 k. N. E. de Simféropol: 15 000 hab.; 18 mosquées, 3 églises, bains publics, marché. Chevaux, bestiaux. C'était une des résidences des khans de Crimée. C'est là que mourut Mme Krudner.

**KARASSI**, partie de l'anc. *Mysie*, sandjak de la Turquie d'Asie (Anatolie), entre ceux de Biga, de Khodavendkiar, de Saroukan et l'Archipel; ch.-l., Balik-Cheher. Autres villes, Adramiti et Pergame.

**KARA-YOUSOUF**, 1<sup>er</sup> prince de la dynastie Turcomane du *Mouton noir*, était maître du Diarbékir et de l'Arménie, lorsque Tamerlan vint le forcer de fuir en Égypte. Après la mort du conquérant tartare, il reparut et s'empara de l'Irak et d'une partie de la Mésopotamie et de la Géorgie. Il poursuivait ses conquêtes lorsqu'il mourut près de Tauris, en 1420.

**KARBOUT** V. KHARBOUT.

**KARCHI** ou **NAKCHEB**, v. de la Boukharie, sur la riv. de Karchi, à 130 k. S. E. de Boukharra; 40 000 h. Industrielle, commerçante; station pour les caravanes qui de Hérat et Kaboul se rendent à Boukharra.

**KARDIS**, lieu de Russie, sur les confins de l'Esthonie et de la Livonie, entre Revel et le lac Peipus. La Suède et la Russie y signèrent en 1661 un traité qui confirmait celui de Stolbova et rendait à la Suède les places prises par le Czar en Livonie.

**KARGEH** (EL), v. de la grande oasis d'Égypte, par 27° 20' long. E., 26° 25' lat. N.; 2000 h. Ruines d'un temple. Entrepôt du commerce entre l'Égypte, le Darfour et le Sennaar. Environs très fertiles (riz, dattes).

**KARGOPOL**, v. de la Russie d'Europe (Olonetz), à 32 kil. S. d'Olonetz; 3000 h. Ville ancienne. Plusieurs personnages célèbres y furent envoyés en exil.

**KARIKAL**, v. de l'Inde française, sur la côte de Coromandel, à l'emb. du Kavéry; 51 000 h. (y compris le territoire environnant). Comptoir français: riz; toiles peintes estimées. La France possède autour de Karikal un territoire de 16184 hect., qui est de tous côtés entouré par les possessions anglaises; il lui fut cédé en 1739 par le radjah de Tandjaour. Les Anglais s'en emparèrent en 1803; ils la rendirent en 1814.

**KARMATH** (MAMDAN, dit), fondateur de la secte musulmane des Karmathes, vivait au ix<sup>e</sup> siècle; il attaqua les dogmes de l'Islamisme, prêchait la communauté des biens, celle des femmes, rejetait toute révélation, les jeûnes, la prière, l'aumône, et n'opposait aucun frein aux passions. On croit qu'il périt vers 900, victime de la vengeance du chef des Ismaéliens, avec lequel il était en guerre. Il résidait au N. E. de l'Arabie, sur les confins de la Mésopotamie, dans la forteresse de *Dar-al-Hidjra*, et il commença à répandre sa doctrine aux environs de Koufah. Ses successeurs étendirent ses conquêtes; l'un d'eux,

Abou-Taïher, s'empara de Bassora, 923, de Koufah, 924, et soumit tout le pays jusqu'à la Perse. Les *Karmathes*, ses disciples, furent sans cesse en guerre avec les califes de Bagdad, qu'ils regardaient comme illégitimes. Ils dominèrent sur une partie de l'Arabie et sur les bouches de l'Euphrate. Sous Djafer II (Moktader Billah), la Mecque tomba en leur pouvoir. Ils furent renversés et détruits en 982. On croit que les *Nosairis* (V. ce mot) sont un reste de cette secte.

**KARNAK**, v. de la Hte-Égypte, à 49 kil. N. E. d'Esneh, près de la r. dr. du Nil, occupe une partie de l'emplacement de l'anc. Thèbes. Belles ruines.

**KARNAL**, vge de l'Inde anglaise (Calcutta), à 105 k. N. O. de Dehly. Il s'est livré aux environs deux batailles, l'une en 1739, entre Mohammed-Chah et Nadir-Chah; l'autre en 1761, où les Mahrattes furent défaits par les radjahs musulmans.

**KARNATIC** (c.-à-d. *Pays noir*), prov. de l'Inde anglaise (Madras) qui s'étend le long de la côte de Coromandel depuis sa pointe jusqu'au cap Goutour, et a 1050 kil. de long sur 200 de large; 5 600 000 h. Capit., Madras. Ce pays est fertile et commerçant. Il est traversé par les Ghattes et arrosé par un grand nombre de rivières dont les principales sont la Toubhédra et le Kavéry. Il a été soumis par les Anglais de 1801 à 1803 et a été définitivement annexé en 1855. — Le nom de Karnatic s'étendait jadis à un pays beaucoup plus vaste, qui comprenait presque tout le Décan méridional.

**KARNOUL**, v. forte de l'Inde anglaise (Madras), dans le Balaghat; 4000 hab. Jadis ch.-l. d'une principauté indépendante, dont les Anglais sont maîtres depuis 1815.

**KAROLY** (NAGY-), v. des États autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de Szathmar, à 28 kil. S. O. de Szathmar; 10 500 hab. Château, gymnase de Piaristes; école normale. Vins estimés.

**KAROLY-FEJERVAR** (Transylvanie). V. CARLSBOURG.

**KARPATHE** (monts). V. KRAPACKS.

**KARRAK**, ile du golfe persique. V. KARAK.

**KARS**, v. de la Turquie d'Asie. V. CARS.

**KARTHLI** ou **KARTALNIE**, contrée de la Russie caucasienne, dans la Géorgie russe, entre l'Iméréthie et le Kaketi, à 152 kil. de l'E. à l'O. sur 129 du S. au N. Le Kour la traverse. Tiflis et Gori en sont les villes principales. V. GEORGIE.

**KARTHOUM**, v. du Sennaar, par 15° 37' lat. N., au conflu. du Nil bleu et du Nil blanc; 23 000 hab.

**KASBAH** ou **CASAUBAH**, nom donné par les Arabes, particulièrement dans les régence barbaresques, à la citadelle et au palais du souverain. On connaît surtout la *Casaubah* d'Alger, citadelle située à l'extrémité S. de la ville. Elle était la résidence du dernier dey d'Alger et renfermait le trésor. — V. KAABA.

**KASBIN** ou **EAZBIN**, *Arsacia*?, v. de Perse (Irak-Adjémi), près du Chah-Roud, à 140 kil. S. O. de Téhéran; 40 000 hab. Jadis très-importante et capitale de la Perse, mais presque ruinée auj. Elle possédait une excellente fabrique d'armes qui n'existe plus; on estime encore ses produits en cuivre. Un traité y fut signé en 1732 entre la Turquie et la Perse.

**KASCHAU** ou **CASSOVIE**, *Kassa* en hongrois, v. des États autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat d'Abaujvár, à 28 k. S. d'Eperies, sur le Hernath; 15 000 h. Évêché. Académie royale, université, gymnase, école normale; arsenal, deux casernes, fonderie; moulins à poudre; draps, tabac, poterie de grès, tanneries. Commerce considérable. — Kaschau fut fortifiée à la fin du xi<sup>e</sup> siècle par Emeric. En 1270, Étienne V, et plus tard André III l'agrandirent. En 1441 elle soutint un siège contre les Bohémiens.

**KASKASKIA**, riv. des États-Unis (Illinois), coule au S. O. et tombe dans le Mississipi, après un cours de 380 kil. — On trouve sur ses bords une ville de Kaskaskia, à 17 kil. au-dessus de son emb. Elle a été fondée en 1673 par des Français.

**KASSEM**, nom de plusieurs califes. V. CALIFES.

**KASSIMOV**, jadis *Gorodets*, v. de la Russie d'Eu-

rope (Riazan), sur l'Okâ, à 110 kil. N. E. de Riazan, 9000 hab. Bâtie en bois, mais pavée. Ruines d'édifices en pierres. Vitriol; tanneries, corderies; commerce actif en pelletteries, et étoffes d'Asie. Cette ville fut la résidence de princes tartares, dont le premier, nommé Kassim, lui donna son nom.

**KASSOVO**, en Serbie. V. CASS-VOIE.

**KASTAMOUNI**, *Gernanicopolis*, v. de la Turquie d'Asie (Anatolie), ch.-l. de livah, à 400 kil. E. de Constantinople; 13 000 hab. 30 mosquées, 6 khans, une église grecque. Cette v. a été beaucoup plus grande qu'aujourd'hui. — Le livah de Kastamouni, borné au N. et au N. E. par la mer Noire, est formé d'une partie de l'anc. Paphlagonie.

**KATCH** (golfe de), *Canthi sinus* ou *Boracox*, golfe de la mer d'Oman, sur la côte O. de l'Indoustan, entre le Katch-Bhoudj au N., la presqu'île du Guzerat au S., et près des bouches du Sind; 380 kil. de l'E. à l'O., 65 de large à son entrée et 9 à son extrémité.

**KATCHAR**, pays de l'Inde au delà du Gange, borné au N. par l'Assam, dont le sépare le Brahmapoutre, à l'O. par le Bengale, a environ 250 kil. du N. au S. sur 180; 500 000 hab.; capit. Khaspour. Pays très-montueux, mais boisé et fertile, bien arrosé par des affluents du Brahmapoutre, riche en mines de fer et de cuivre, en soie, en coton, en cure, etc. La race qui habite le Katchar est d'origine chinoise. Ce pays a été occupé par les Birmanes en 1818; mais presque aussitôt les Anglais le leur ont arraché; il fait partie depuis 1832 de la présid. de Calcutta.

**KATCH-BAILAR**, principauté de l'Inde anglaise, dans l'anc. Bengale, fait auj. partie de la présidence de Calcutta et a pour ch.-l. Bahar. V. ce nom.

**KATCH BHOUDJ**, pte médiate de l'Indoustan, au N. O., entre le Guzerat au S. E., l'Adjour au N. E. et le Sindhy au N., se compose de 2 parties; celle du N., occupée par le vaste marais du Rin, et celle du S., qui forme une île entre le Gony, bras du Sind, le Rin, le golfe de Katch et la mer d'Oman; 280 kil. sur 150. Ch.-l., Bhoudj, résidence d'un rajah tributaire. Pays bas et marécageux, fertile au S.; chaleurs excessives et tremblements de terre. Troupeaux de bœufs, chameaux, chevaux, ânes et hémionnes; commerce de coton, fer brut, sel et tabac.

**KATCH-GANDAVA**, prov. du Bélouchistan, bornée au N. et à l'E. par l'Afghanistan, au S. par le Sindhy, à l'O. par les prov. bélouchistes de Djalaouan et de Saravan; 225 kil. sur 200; ch.-l., Gandava, Pays plat, arrosé par beaucoup de ruisseaux et extrêmement fertile. Chaleur très-forte en été, époque où souffle un vent pestilenciel. Grains en abondance, coton et indigo.

**KATRINE** (lac), lac d'Écosse (Perth), formé par la Teath, à 13 kil. sur 3. Un bel aqueduc mène ses eaux à Glasgow.

**KATYAK**, ou **CUTTAK**, v. de l'Inde anglaise (Calcutta), dans l'ancien Orissa, ch.-l. de district, sur le Mahanadi, à 370 kil. de Calcutta; 40 000 hab. Elle était autrefois capitale de tout l'Orissa.

**KATZBACH**, riv. des États prussiens (Silésie), nait près de Ketschdorf et grossit l'Oder après 60 kil. de cours. En 1813. Blücher battit les Français sur ses bords, entre Goldberg et Liegnitz.

**KATZENELLENBÖGEN** (Comté de), anc. comté d'Allemagne, entre Fod-nwald, la Wetteravie et le Rhin, comptant 56 000 hab. Il entra dans la maison de Hesse au xv<sup>s</sup> s. et passa en 1815 aux ducs de Nassau.

**KAUFMANN** (Anglois), Rome peintre, née à Bode (Gronsen), en 1741, m. à Rome en 1807, était fille d'un peintre et peignit le portrait avec talent dès l'âge de 11 ans; elle excellait également dans la musique. Après avoir voyagé en Italie, elle se rendit à Londres (1766), et y acquit une grande réputation, mais elle eut le malheur de se laisser abuser par un intrigant qui prenant le titre de comte de Horn, et qu'elle épousa. En 1781 elle repassa en Italie, et y mit le sceau à sa réputation par plusieurs ouvrages très-remarquables. Devenue veuve (1784), elle y épousa le peintre vénitien Ant. Zucchi. Au premier

rang de ses compositions, on place *Léonard de Vinci expirant dans les bras de François I*; *Arminius vainqueur de Varus*, la *Nymph surprise et la Pompe funéraire de Pallas* (l'aptes l'Énée). Ses tableaux se distinguent par l'élégance, la grâce et la noblesse; mais son dessin n'est pas au-dessus de tout reproche.

**KAUNITZ**, nom de 2 v. des États autrichiens (Moravie), l'une, *Uher-Kaunitz*, à 16 kil. N. E. de Zlavin; château et 400 hab. l'autre, *Unter Kaunitz*, à 26 kil. S. O. de Brunn; 2100 hab. Beau château.

**KAUNITZ** (Vence-las Ant., prince de), ministre autrichien, né à Vienne en 1711, m. en 1794, fut nommé conseiller aulique par Charles VI, fut chargé de plusieurs missions diplomatiques par Marie-Thérèse et administra les Pays-Bas (1746-46). Il signa en 1758 le traité d'Aix-la-Chapelle; fut ensuite envoyé comme ambassadeur à la cour de France (1759), et parvint, en gagnant les bonnes grâces de la marquise de Pompadour, à conclure une alliance secrète entre la France et l'Autriche (1752). Ce traité, regardé jusque-là comme impossible, fit à Kaunitz le plus grand honneur; mais ce diplomate ne soutint pas dans la suite sa haute réputation.

**KAURZIM**, v. murée des États Autrichiens (Bohême), ch.-l. de cercle, à 40 kil. S. E. de Prague; 2500 hab. Fondée en 653. — Le cercle de Kaurzim, entre ceux de Bunzlau, Böschow, Czaslau, Tabor, Béraun et Rakonitz, a 90 kil. sur 65, et 200 000 h.

**KAVÉRY**, riv. de l'Indoustan, au S., sort des Ghattes occidentales, arrose le Malisour, le Kombatour, le Karnatic; se partage près de Seringapatam en 2 branches, dont l'une au N. prend le nom de *Kolram* ou *Koleraun*, tandis que l'autre garde celui de *Kavéry*, et se jette dans le golfe du Bengale, après 700 kil. de cours.

**KAZAN**, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvt de Kazan, près du confl. du Volga et de la Kazanka, à 900 kil. E. de Moscou, à 1656 kil. S. E. de Pétersbourg; 40 000 hab. Entrepôt du commerce entre la Sibérie, la Boukharie et la Russie d'Europe, et centre d'une assez grande industrie (draps, cuirs, ancras, toiles, objets en fer et en acier). Chantiers de construction. Cette v. a eu jadis une foire célèbre (transportée depuis à Makarief). Kazan est le ch.-l. d'un archevêché grec et le siège d'une université, fondée en 1803, ainsi que d'une académie ecclésiastique (une des quatre de l'empire); elle possède un observatoire. Les Tartares deviennent de moins en moins nombreux dans cette ville; on n'en compte guère aujourd'hui que 7000. — Fondée par Sayn, fils de Baboukhan, en 1257, cette v. fut prise et détruite par Vassil-Dimitriévitch en 1397; rebâtie peu de temps après par les Tartares; de nouveau prise en 1552 par Ivan IV., après une vigoureuse résistance; prise et pillée par Pugatchef en 1774; incendiée en 1810 et 1812. Quoique dans le voisinage de deux riv., Kazan manque d'eau potable. — Le gouvt de Kazan, entre ceux de Viatka, Orenbourg, Simbarsk, Nijni-Novgorod et Penza, a 57 461 kil. carres, et 1 350 000 hab. Sol fertile en grains, légumes, chanvre, bleds, fruits, etc.; mines de fer et de cuivre; albâtre, etc.

**KAZAN** (khanat de), fondé au xv<sup>s</sup> s. par Mouhammed, frère de Kitchun, khan du Kaptchak. Mouhammed s'agrandit au dépens de son frère, releva la v. de Kazan qui avait été détruite par les Russes en 1397, et la peupla de Bulgares, de Tchermissiens et de Mongols. Ce khanat survécut à celui du Kaptchak, et ne fut détruit qu'en 1552 par Ivan IV.

**KAZBEK**, mont. du Caucase. V. MOUNTAINE.

**KAZIMIERZ**, bourg des États prussiens (Posen), à 24 kil. N. O. de Posen; 700 hab. Patrie d'y fut exécuté par ordre de Charles XII, en 1707.

**KEAN** (Edmond), acteur anglais, né en 1787 d'un pauvre tailleur de Londres, m. en 1833, fit longtemps partie d'une troupe de saltimbanques, et ne s'essaya que tard dans la tragédie. Après avoir obtenu de grands succès en province, il parut en 1814 sur le théâtre de Drury-Lane à Londres, et se plaça dès son

début au premier rang. Il devint à la fin de sa vie directeur du théâtre de Richmond en Surrey. Il n'excellait pas moins dans la comédie que dans la tragédie. Son infortune finit par lui faire perdre les bonnes grâces du public. Al. Dumas a donné un beau drame de *Kean, ou Désordre et Génie*.

**KEATE** (George), écrivain anglais, né vers 1729, m. en 1797, voyagea dans toute l'Europe, puis entra au barreau, et se livra enfin aux lettres. Il était lié avec Voltaire. Ses principaux ouvrages sont : *Rome ancienne et moderne*, poème, 1760; *les Alpes*, son chef-d'œuvre, 1764; *l'Abbaye de Netley*, 1764 et 1769; *Esquisses d'après nature*, 1779, imitation du *Voyage sentimental* de Sterne. On lui doit aussi un *Abrégé de la république de Genève*, 1761.

**KÉBIR**, mot arabe qui veut dire *grand*, entre dans la composition d'un grand nombre de noms.

**KÉCH**, v. de Boukharie, sur la Kachka, par 39° 21' lat. N., 64° 25' long. E. Patrie de Tamerlan.

**KÉCHO**, v. et port de l'empire d'Annam, ch.-l. du Tonquin et résidence du vice-roi, sur le Sang-Koi, r. dr., à 670 kil. N. de Hué; 80 000 hab. Maisons en terre, en bois, en feuilles ou en roseaux pour la plupart (quelques-unes seulement en briques); beau palais royal, avec jardins, canaux, etc. Soieries porcelaine, ouvrages en laque. Les Anglais et les Hollandais y avaient jadis des comptoirs.

**KÉCSKEMET**, v. de Hongrie, comitat et à 100 kil. S. E. de Pesth, au milieu d'une vaste bruyère; 42 000 hab. Églises, collèges, hospice d'orphelins. Savon, tanneries; bétail, laine, suif, chevaux, tabac.

**KÉDAH**, v. de la presqu'île de Malacca, sur la côte O., ch.-l. d'un petit roy., à l'emb. du Kédah dans le détroit de Malacca; 6000 hab.. Petit fort en briques. Commerce jadis très-grand. — Le roy. a 400 kil. sur 80, et compte env. 10 000 familles. Il possède plusieurs îles sur ses côtes. Montagnes, mines d'étain. Beaucoup d'éléphants.

**KÉDJÉ**, v. du Bélouchistan, ch.-l. du Mékran, sur le Doust, à 430 kil. S. O. de Kélat; 3000 maisons. Grand commerce avec le Kandahar, Kélat et l'Inde.

**KÉF** (EL), *Siucca Venerea*, v. de l'État de Tunis, à 130 kil. S. O. de Tunis, au S. de la Medjerda. Ruines antiques. On a trouvé dans ses fouilles deux belles statues de Vénus et de Marc-Antonin.

**KEHL**, v. du grand duché de Bade, à 15 kil. N. O. d'Offenbourg, sur la Kinzig et la r. dr. du Rhin, en face de Strasbourg, à laquelle elle est reliée par un magnifique pont fixe en fer et en pierre (1861); 3800 hab. Chemin de fer. — Kehl, fortifiée en 1688 par Vauban, fut cédée par la France au margrave de Bade en 1697. Les Français la prirent en 1703, 1773, 1793, 1796. Les Autrichiens la reprirent cette même année, 1796; mais les Français s'en rendirent de nouveau maîtres en 1797; ils la rendirent au duc de Bade en 1814. Ses fortifications furent rasées en 1815. Cette v. possédait avant 1789 de célèbres imprimeries où l'on publiait beaucoup d'ouvrages prohibés. Beaumarchais y fit imprimer, de 1784 à 1789, la belle édition de *Voltaire*, dite *Édition de Kehl*.

**KE-HOA**, v. de Cochinchine, ch.-l. d'une prov. de même nom, à 400 k. N. O. de Hué, sur la mer; 30 000 h.

**KEICHIME**, île du golfe Persique. V. KISCNM.

**KEILL** (J.) mathématicien d'Édimbourg, né en 1671, m. en 1721, fut nommé en 1700 prof. de philosophie naturelle à l'Université d'Oxford, et en 1710 professeur d'astronomie. Il était de la Société royale. On a de lui : *Examen de la théorie de la terre de Burnet* (en anglais), 1698; *Introductio ad veram physicam*, 1700; *Introductio ad veram astronomiam*, 1718. Il accusa Leibnitz, dans les *Transactions philosophiques* (1708), d'avoir dérobé à Newton le calcul différentiel et donna ainsi naissance à la célèbre dispute qui s'éleva à ce sujet entre Leibnitz et Newton.

**KEITH** (George), général écossais dit *Mylord maréchal*, parce que le titre de *comte-maréchal* d'Écosse était héréditaire dans sa famille, né en 1685, m. en 1778, servit d'abord avec distinction sous Marlbo-

rough, refusa, après la mort de la reine Anne (1715), de reconnaître pour roi George I., et voulut faire proclamer le Prétendant, fils de Jacques II., s'exatria après la fuite de ce prince, fut condamné à mort par le Parlement, alla prendre du service à l'étranger, et finit par se fixer en Prusse, où il devint l'ami de Frédéric II. — Jacq. K., son frère, 1696-1758, quitta comme lui l'Angleterre à l'avènement de George I., servit en Espagne, puis en Russie, se signala contre les Turcs à Otchakov, et fut nommé maréchal de Russie (1744). Il passa néanmoins quelque temps après au service du roi de Prusse Frédéric II et lui rendit les plus grands services dans la guerre de Sept ans. Il fut tué à Hochkirch en combattant les Autrichiens.

**KEITH** (George ELPHINSTONE, lord), amiral anglais, né en 1747, m. en 1823, fit ses premières armes en Amérique, prit part à la défense de Toulon sous l'amiral Hood, en 1793, fut nommé vice-amiral en 1795, enleva la colonie du cap de Bonne-Espérance aux Hollandais, transporta en Égypte le corps d'armée du général Abercromby (1800), empêcha l'exécution de la convention d'El-Arich, reçut la capitulation de Menou (1801), fut élevé en 1804 au rang d'amiral et de pair, et obtint en outre le commandement de toutes les forces maritimes de l'Angleterre dans la mer du Nord et la Manche. C'est lui qui, en 1815, dirigea l'embarquement de Napoléon pour Ste-Hélène.

**KELAOUN** (Malek-al-Mansour-Saïf-Eddin), sultan d'Égypte, avait été esclave. Il entra dans les Mamelouks en 1249, devint bientôt un des plus puissants émirs, détrôna Malek-al-Saïd, mit à sa place son jeune frère Salamesch, âgé de 8 ans, mais peu de temps après se fit reconnaître sultan d'Égypte et de Syrie (1279). Il s'affermist sur le trône par sa fermeté et sa justice, et remporta plusieurs avantages sur les Tartares et les Chrétiens. Il mourut en 1290.

**KÉLAT** (c.-à-d. *forteresse*), capit. du Bélouchistan et de la prov. de Saravan; 20 000 hab. Ville forte bâtie sur un plateau élevé de 2600 m au-dessus du niveau de la mer, dans un terroir fertile, mais sous un climat froid. Manufacture d'armes.

**KÉLENDRI**, *Celenderis*, v. marit. de la Turquie d'Asie, à 59 kil. S. O. de Sélerkeh. Nombreuses ruines. Port fréquenté; commerce de bois.

**KELLER** (Balthasar), habile fondeur, né à Zurich en 1638, m. en 1702, vint de bonne heure en France, fut nommé, en 1697, commissaire général de la fonte de l'artillerie, et inspecteur de la grande fonderie de Paris. Il a fondu, outre une foule de canons et de mortiers, les belles statues qui ornent les jardins de Versailles, de St-Cloud, des Tuileries et la statue équestre de Louis XIV, d'après Girardon, qui décorait jadis la place Vendôme, à Paris. Il est le premier qui ait osé couler d'un seul jet des ouvrages de grande dimension. — Son frère aîné, J. Jacques K., 1635-1700, fut associé à tous ses travaux.

**KELLER**, érudit. V. CELLARIUS.

**KELERMANN** (Franc. Christophe), duc de Valmy, maréchal de France, né en 1735, à Strasbourg, m. en 1820, était maréchal de camp lorsqu'éclata la Révolution. Appelé en 1792 au commandement de l'armée de la Moselle, il battit les Prussiens à Valmy, de concert avec Dumouriez, et les força à évacuer le territoire français. Il n'en fut pas moins incarcéré comme suspect en 1793, et ne fut rendu à la liberté qu'au 9 thermidor. Placé en 1795 à la tête des armées des Alpes et d'Italie, il soutint pendant toute la campagne, avec 47 000 combattants, les attaques multipliées d'une armée de 150 000 hommes. En 1804 il fut nommé par Napoléon maréchal de l'Empire, sénateur, duc de Valmy, et fut chargé depuis de divers commandements en chef, qu'il remplit toujours avec distinction. A la Restauration, il devint pair de France, et jusqu'à sa mort il vota en faveur des libertés publiques. — Son fils, Franc. Étienne K., né à Metz, en 1770, m. en 1835, fit avec distinction les campagnes de Prusse, d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne et de France, et se signala dans les batailles

de Marengo (où il décida la victoire), d'Austerlitz, de Vimeiro, de Bautzen et de Waterloo. Il était général de division en 1814, et fut fait pair pendant les Cent-Jours. Exclu de la Chambre par Louis XVIII, il n'y reentra qu'en 1830.

**KELHEIM**, v. de Bavière (Hte-Bavière), à 17 kil. S. O. de Ratisbonne, sur le canal Louis, au confl. de l'Altmühl et du Danube; 2600 hab. Entrepôt du commerce entre le Rhin et le Danube. Le duc Louis de Bavière fut assassiné sur le pont de cette ville en 1231.

**KELSO**, v. d'Écosse (Roxburgh), à 13 kil. E. de Jedburgh, sur la Tweed; 6200 hab. Joli hôtel de ville; belle église. Ruines d'une ancienne abbaye, fondée en 1128 par David I.

**KÉLYOUB**, v. de la Basse-Égypte, ch.-l. d'une prov. de même nom, à 16 kil. N. du Caire, sur le chemin de fer d'Alexandrie au Caire.

**KEMBLE** (J. Phil.), acteur anglais, né en 1757, à Prescott (Lancastre), m. en 1823, fils du directeur du théâtre de Worcester, débuta en 1782 sur le théâtre de Dublin, puis vint à Londres en 1783 sur le théâtre de Drury-Lane, dont il prit lui-même la direction en 1788, et quitta la scène en 1817. Il eut un succès prodigieux dans la tragédie; Hamlet était son triomphe. Il a arrangé pour la scène plusieurs anciennes pièces, et a laissé lui-même quelques ouvrages dramatiques. — Son frère Charles, 1775-1854, acteur et auteur comme lui, obtint de longs et éclatants succès à Drury-Lane, à Haymarket, à Covent-Garden et fut le rival de Kean et de Macready. Il composa quelques pièces qui restèrent. — J. Mitchell K., fils de ce dernier, 1807-57, s'est distingué par ses recherches sur les origines de la langue anglaise. On lui doit : *First history of english language*, Londres, 1834, et une édit. du poème anglo-saxon de *Beowulf*, 1837.

**KÉMÉNI** (Jean), fut, grâce à l'appui de l'emp. d'Autriche Léopold I, élu vers 1660 waivode de Transylvanie par la diète du pays et opposé à Michel Abaffi. Il périt dans une bataille contre les Turcs en 1662.

**KEMPELEN** (WOLFGANG, baron de), mécanicien hongrois, né à Presbourg en 1724, m. en 1804, composa des chefs-d'œuvre de mécanique dignes de rivaliser avec ceux de Vaucanson : il monta à Paris en 1784 un automate qui exécutait toutes les combinaisons du jeu d'échecs de manière à gagner presque constamment, et un autre qui articulait quelques paroles. Il livra le secret de ce dernier dans un écrit intitulé : *le Mécanisme de la parole, suivi de la Description d'une machine parlante*, Vienne, 1791. Il composa aussi quelques *Poésies*. Kempelen était référendaire de la chancellerie hongroise à Vienne, et directeur des salines de Hongrie.

**KEMPEN**, v. des États prussiens (Prov. Rhénane), à 50 kil. S. de Clèves; 4300 hab. Toiles, rubans, eau-de-vie, bière. Cette ville fit jadis partie du diocèse de Cologne, puis de la prov. de Clèves-et-Berg. Patrie de Thomas A Kempis. Les Français la prirent en 1642, après une victoire de Guébriant, et en 1648. Ils battirent les alliés près de là en 1760.

**KEMPER** (J. Melchior), juriconsulte d'Amsterdam, 1776-1821, enseigna le droit civil et le droit naturel successivement à Harderwyck (1799), à Amsterdam (1806), à Leyde (1809), devint en 1813 recteur de l'université de cette dernière ville; se montra l'adversaire décidé de l'influence française en Hollande et fut, après le départ des Français, comblé de récompenses par le nouveau gouvernement. Il prit une part active à l'organisation des universités et des collèges en Hollande, rédigea le projet de code civil pour le nouveau royaume, et fut député aux États généraux en 1817. On a de lui : *De Jure naturæ immutabili et æterno*, Harderwyck, 1799; *De Populorum legibus, incrementis vel decrementis humanitatis indicibus*, Amst. 1806, etc.

**KEMPTEN, Cambodunum**, v. de Bavière (Souabe), à 101 kil. S. O. de Munich; 9000 hab. Divisée en 2 parties, la Stifstadt ou Ste-Hildegarde, sur la monta-

gne, et l'anc. v. impériale, dans la vallée, avec un château, Gymnase, etc. Cotonnades, toiles, commerce de transit. Chemin de fer pour Augsburg.

**KENDAL** ou **KIRKBY-IN-KENDAL**, v. d'Angleterre (Westmoreland), à 35 kil. N. dr. à 580 kil. S. E. du Caire; 5000 h. Bazars; jattes pour clarifier l'eau. Entrepôt du commerce entre Le Caire et Djedda; rendez-vous des pèlerins qui vont à La Mecque par Cassér.

**KÉNÉH**, v. de la Hte-Égypte, ch.-l. d'une prov. de même nom, sur le Nil, r. dr., à 580 kil. S. E. du Caire; 5000 h. Bazars; jattes pour clarifier l'eau. Entrepôt du commerce entre Le Caire et Djedda; rendez-vous des pèlerins qui vont à La Mecque par Cassér.

**KENHAWA**, nom de 2 rivières des États-Unis; la *Great Kenhawa*, qui sort des monts Alleghany (Caroline du N.), arrose la Virginie, et se jette dans l'Ohio à Point-Pleasant, après un cours de 450 kil.; la *Little Kenhawa*, qui arrose aussi la Virginie, et se jette dans l'Ohio à Parkersburg; 150 kil. de cours.

**KÉNA**, haute mont. d'Afrique, située près (ne sous l'Équateur et par 30° long. E.), est une de celles où l'on place la source de la branche principale du Nil, le Nil blanc. De son versant oriental sortent le Hama et le Sobaki qui se rendent dans la mer des Indes.

**KENILWORTH**, v. d'Angleterre (Warwick), à 7 kil. N. O. de Warwick; 3650 hab. Ruines d'un beau château, bâti sous Henri I, donné par Elisabeth au comte de Leicester et détruit sous Cromwell. Ce château a été immortalisé par Walter Scott.

**KENNEBEK**, riv. des États-Unis (Maine), sort du lac de Moose-Head, passe à Bath et à Augusta et tombe dans l'Océan, après 220 kil. de cours.

**KENNETH**, nom de 3 rois d'Écosse, dont le 1<sup>er</sup> régna de 604 à 605; — le 2<sup>e</sup> de 833 à 857; il battit les Pictes et les Anglais et régna le premier sur toute l'Écosse; — le 3<sup>e</sup> de 976 à 984; il combattit les Danois avec succès; on lui attribue le 1<sup>er</sup> code de lois qui ait été rédigé en Écosse.

**KENNICOTT** (Benjamin), théologien anglais, né en 1718, dans le comté de Devon, m. en 1783, fut successivement professeur au collège d'Exeter, conservateur de la bibliothèque de Radcliffe, chanoine de l'église du Christ et ministre de Culham; dans le comté d'Oxford. On lui doit une magnifique édition de la *Biblia hebraica*, 2 vol. in-fol., 1776 et 1780, faite sur tous les manuscrits hébreux, chaldaïques et samaritains connus alors, et aux frais de laquelle tous les princes de l'Europe s'empressèrent de contribuer. Il compulsa lui-même plus de 250 manuscrits, et en fit compulser environ 350 par ses plus habiles hébraïsants de l'époque.

**KENSINGTON**, paroisse d'Angleterre (Middlesex), à l'O. de Londres, dont elle forme un des faubourgs; 25 000 hab. Beau château royal, avec galerie de tableaux et vaste parc servant de promenade aux habitants de Londres; maisons de campagne, entre autres Holland-House, où mourut Addison.

**KENSINGTON**, faubourg de Philadelphie, qui ne compte pas moins de 48 000 h. F. PHILADELPHIE.

**KENT, Cantium**, comté d'Angleterre, au S. E., à pour bornes au N. la Tamise, à l'E. la mer du Nord, au S. E. le Pas de Calais et à l'O. le comté de Surrey; 165 kil. sur 44; 600 000 h. V. princip., Maidstone, Cantorbéry, Douvres, Rochester, Greenwich, etc. Sol varié; marais près de la Tamise; vallées et collines au centre; bois au sud. Peu d'industrie.

**KENT** (Roy. de), le plus ancien des rois de l'Heptarchie saxonne (l. ce nom), fut fondé en 455 par le saxon Hengist dans l'anc. *Cantium*. Cantorbéry en fut la capitale. Il comprenait, outre le comté actuel de Kent, ceux de Norfolk, Suffolk, Essex, Middlesex, etc. La fondation du roy. d'Essex en 526 le diminua beaucoup; cependant il conserva jusqu'à la mort d'Ethelbert (615) la supériorité sur les 3 autres rois saxons (Essex, Wessex, Sussex); les rois de Wessex, Cuthwall et Godwalla le soumettent à leur suprématie de 645 à 687; en 773, il passa au pouvoir du roi de Mercie, Offa; enfin en 823, Baldré, dernier roi de Kent,

fut détrôné par le roi de Wessex Egbert, qui réunit toute l'Heptarchie en un seul royaume.

**KENT** (Ed. Aug., duc de), 4<sup>e</sup> fils de Georges III, né en 1767. m. en 1820, fut chargé de divers commandements en Amérique et en Espagne, et se signala par une telle sévérité qu'il excita une émeute et qu'on fut obligé de le rappeler (1809). Il épousa en 1818 une fille du duc de Saxo-Cobourg et eut d'elle la princesse Victoria, qui régna auj. sur l'Angleterre.

**KENT** (William), peintre et architecte, né dans le Yorkshire en 1685. m. en 1748, est regardé comme l'inventeur des *jardins anglais*.

**KENTUCKY**, riv. des États-Unis, formée de plusieurs cours d'eau qui descendent des monts Cumberland, arrose l'État auquel elle donne son nom, passe à Frankfort et tombe dans l'Ohio, par la r. g., à Port-William, après un cours de 400 kil.

**KENTUCKY**, un des États-Unis de l'Amérique du N., entre ceux d'Ohio, Indiana, Illinois, Missouri, Tennessee et Virginie; 650 kil. sur 250; 1 036 857 hab. (dont 22 000 esclaves); ch.-l. Frankfort; autres villes princip., Lexington et Louisville. Peu d'inégalité de terrain. Climat délicieux; pays fertile (grains, arbres forestiers, tabac). Sources salées. Industrie très-développée; 14 chemins de fer. — James Macbride explora le premier le Kentucky en 1754. J. Finlay et Daniel Boone le visitèrent ensuite et essayèrent de s'y établir, malgré la résistance des Indiens. Ce ne fut qu'en 1790 que les indigènes cédèrent la place aux colons européens (alors au nombre de 73 677 âmes). Le Kentucky, jusqu'alors compris dans l'État de Virginie, fut dès cette époque déclaré indépendant; il ne fut admis dans l'Union comme État qu'en 1792.

**KEOKUK**, v. des États-Unis (Iowa), sur le Haut-Mississippi, à 165 kil. S. de Iowa; 15 000 hab. Ecole de médecine et autres écoles; hôpitaux. Port très-commerçant, point de départ de la navigation à vapeur du Mississipi; chemins de fer.

**KEPLER** (Jean), célèbre astronome, né en 1571 près de Weil (Wurtemberg), m. à Ratisbonne en 1630, d'une famille noble, mais pauvre, étudia à Tubingue, et fut nommé en 1594 professeur de mathématiques à Grætz en Styrie. S'étant lié avec Tycho-Brahé, il alla en 1600 se fixer auprès de lui en Bohême afin de faire ensemble des observations astronomiques, et obtint de Rodolphe le titre de mathématicien de l'empereur avec un traitement de 1500 florins, qui lui furent toujours fort mal payés. Il fut ensuite professeur à Linz. Kepler établit sur des bases solides le système de Copernic; il eut la gloire de découvrir les lois sur lesquelles repose l'astronomie moderne, savoir: 1<sup>o</sup> que les carrés des temps des révolutions planétaires sont proportionnels aux cubes des grands axes; 2<sup>o</sup> que les orbites planétaires sont des ellipses dont le soleil occupe un des foyers; 3<sup>o</sup> que le temps employé par une planète à décrire une portion de son orbite est proportionnel à la surface de l'aire décrite pendant ce temps par son rayon vecteur. Ce fut en 1618, après 22 ans de recherches assidues, qu'il fit ces découvertes. Il reconnut aussi la généralité de la loi de l'attraction, la rotation du soleil; devina l'existence de planètes inconnues de son temps, calcula les latitudes et les longitudes avec plus de précision qu'on ne l'avait fait, annonça le passage de Mercure et de Vénus sur le disque du soleil pour 1631, perfectionna les lunettes, dressa une table de logarithmes, etc. Il est à regretter que Kepler ait mêlé à ses grandes découvertes des idées mystiques et une foule d'hypothèses insoutenables. Ses principaux ouvrages sont: *Prodomus seu Mysterium cosmographicum*, Tubingue, 1596; *Astronomia nova seu Physica caelestis*, Prague, 1609, le plus important de tous; *Harmonia mundi*, Linz, 1619; *Astronomia nova, sive Physica lunaris*, Prague, 1634. Il a aussi rédigé, en partie avec Tycho-Brahé, les tables astronomiques dites *Tabulae Rudolphinae*. Ses *Oeuvres complètes* ont été publiées par Chr. Frisch, Francfort, 1838 et ann. suiv., 8 vol. gr. 8. Sa *Vie* a été écrite en latin par Hansch. Leips., 1718, et en all.

par Breitsenwart, 1831. Arago lui a consacré une excellente notice.

**KEPPEL** (Arn. J. van), comte d'Albemarle, né dans la Gueldre en 1669, mort en 1718, fut le favori de Guillaume III, qui le combla d'honneurs. Après la mort de ce roi, il devint général des troupes hollandaises, et combattit les Français dans les dernières guerres du règne de Louis XIV. Il fut battu et fait prisonnier à Denain, en 1712.

**KÉRAH** ou **KERKA**, *Chaospes* ou *Gyndès*, riv. de Perse, naît dans le Kourdistan septentr., coule 600 k. au S., et grossit le Chat-el-Arab à 32 k. sous Corna.

**KÉRALIO** (L. Félix GUYNET DE), littérateur français, né à Rennes en 1731, m. en 1793, suivit d'abord la profession des armes, prit sa retraite avec le grade de major, se fixa à Paris où il se fit honorablement connaître par ses écrits, fut nommé en 1769 prof. à l'École militaire et fut élu en 1780 membre de l'Académie des inscriptions. On a de lui une traduction abrégée du *Voyage de Gmelin en Sibirie*, Paris, 1767; *l'Histoire de la guerre des Turcs et des Russes* (1736-39), 1777; *l'Histoire de la guerre* (de 1759) *entre la Russie et la Turquie*, 1773. Il a travaillé au *Journal des Savants* de 1785 à 1792 au *Mercur national*, etc. — Son frère aîné, dit *Kéralio du Luxembourg*, parce qu'il habitait longtemps le Petit Luxembourg à Paris, fut choisi en 1756 pour être gouverneur de l'enfant don Ferdinand, duc de Parme, et fit, conjointement avec Condillac, l'éducation de ce jeune prince. Il était habile mathématicien et savait presque toutes les langues de l'Europe. Il m. en 1805, âgé de près de 90 ans. — Marie Françoise Abeille, femme de L. Félix K., née à Rennes, morte au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, a traduit de l'anglais les *Fables de Gay*, 1759, et a donné les *Succès d'un Fat*, 1762; les *Visites*, 1772. — Sa fille, L. Félicité, dame Robert, née à Paris en 1758, m. à Bruxelles en 1821, a publié une *Histoire d'Élisabeth*; une *Collection d'ouvrages français composés par des femmes*, 14 v. in-8, 1786-89, plusieurs romans et des traductions de l'anglais.

**KÉRATRY** (Aug., comte de), homme politique et écrivain, né en 1769 à Rennes, mort en 1859, était fils d'un gentilhomme breton. Il adopta les idées de réforme, n'en fut pas moins emprisonné à Nantes par Carrier et ne dut la vie qu'aux instantes réclamations de ses compatriotes; fut élu député du Finistère en 1818, prit rang parmi les défenseurs des idées libérales, combattit le ministère dans le *Courrier français*, dont il était l'un des fondateurs, fut poursuivi, mais acquitté, prit part aux actes d'opposition qui amenèrent la révolution de juillet (1830); fut, après cette révolution, appelé au Conseil d'État, puis élevé à la pairie; se démit en 1848 des fonctions de conseiller d'État, fut élu en 1849 membre de l'Assemblée législative, la présida comme doyen d'âge et se prononça énergiquement contre les démagogues. Il avait publié dès 1791 un recueil de *Contes et Idylles*; il donna depuis des romans de mœurs, auj. oubliés, et des ouvrages de philosophie qui furent remarqués: *De l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme*, 1815; *Inductions morales et philosophiques*, 1817; *Du Beau dans les Arts d'imitation*, 1822.

**KERBELA**, V. MESCHED-HOÛSEIN.

**KERBOGA**, prince de Mossoul, fut envoyé en 1098 par le sultan de Perse Barkiaroc contre les Croisés, les assiégea dans Antioche avec une armée formidable, mais y fut complètement battu et mourut la même année. — Un autre K., chef tartare, envahit et ravagea la Palestine, mais fut battu et tué à Tibériade en 1260.

**KERCOLAN** ou **TOLOUR**, île de la Malaisie, la plus grande de l'archipel Salibabo; 140 kil. de tour., Les Hollandais l'ont occupée un instant vers 1773.

**KÉREK**, *Charac-Moba*, v. de Syrie (Damas), à 65 k. S. E. de Jérusalem. Evêché grec. Résidence d'un cheik dont le territoire correspond en partie à l'anc. pays des Moabites. Commerce de bestiaux, riz et tabac.

**KÉRÉSOUN**, *Cerasus*, v. de la Turquie d'Asie (Tré-



bizonde), sur la mer Noire, à 100 kil. de Tchézonde; 700 maisons. Chantiers de construction. V. CÉRASOÏE.

**KERQUELEN** (Yves-Joseph de), vice-amiral, né à Quimper en 1715, m. en 1797, fut chargé de divers voyages d'exploration, parcourut en 1771 les régions australes, et y découvrit en 1772 l'île qu'on appelle de son nom *Terre de KerqueLEN*. Accusé à son retour d'avoir abandonné une embarcation, il fut quelque temps enfermé au château de Saumur. On a de lui : *Voyage dans la mer du Nord*, Paris, 1774; *Voyages dans les mers australes et des Indes*, 1782; *Relation des événements de la guerre maritime de 1778 entre la France et l'Angleterre*, 1795.

**KERQUELEN** (Terre de), île de la mer des Indes, par 67° 10' long. E., 49° 20' lat. S.; 100 kil. sur 80. Elle est stérile et couverte de glaces. Découverte en 1772 par KerqueLEN; visitée en 1776 par Cook qui lui donna le nom d'*Île de la Désolation*.

**KÉRIM-KHAN**, souverain de la Perse au xviii<sup>e</sup> s., était fils d'un chef de partisans. Il servit d'abord dans l'armée de Nadir, gouverna dès 1750 sous le nom du faible Ismaël, le déposa en 1761, mais ne prit point le titre de *chah* (roi), et se contenta de celui de *nakil* (gouverneur). Il se fit chérir par la justice et la sagesse de son gouvernement; fit fleurir les arts et le commerce et embellit Chyrax. Il mourut en 1770.

**KERKA** ou *TIZO*, *TITUS*, riv. de la Dalmatie, coule au S. O., passe à Scébénico et se jette dans l'Adriatique; cours 60 kil. — Riv. de Perse. V. KERAN.

**KERKENI**, *Cercina*, île de l'État de Tunis, dans le golfe de Cabès, près de la côte; contient 7 villages.

**KERKISIEH**, île de la Turquie d'Asie (Diarbékir), au confluent du Khabour et de l'Euphrate. V. CIRCÉSIE.

**KERKOUK**, *Corcura*, v. de la Turquie d'Asie (Kourdistan), à 115 kil. N. O. de Chehrzour, sur une hauteur; 13 000 hab. On prétend y conserver le tombeau de Daniel. Commerce de farine avec Bagdad et Bassora. Aux environs se voit la source de bitume qui a servi à la construction des murs de Babylone. Victoire des Turcs sur les Persans, 1733. Cette ville fut prise par Nadir-Chah en 1741.

**KÉRLON**, fl. d'Asie. V. AMOUR.

**KERMAN**, *Carmania*, prov. d'Asie, dans la région persique, entre le Kouhistan au N., le Sedjistan et le Mékran à l'E., le golfe Persique et la mer d'Oman au S.; 660 kil. sur 60; 600 000 hab. Villes principales. Kerman et Ormuz. Montagnes; peu de sources; immense désert au nord et dans le centre. Blé, raisins, dattes en abondance; quantité de moutons. Grand commerce de laine; fabriques de châles de poil de chameau et de poil de chèvre. — Le Kerman forma de 1062 à 1187 un État seldjoucide, qui fut détruit par les Salgouïens. La partie occidentale appartient aujourd'hui à la Perse; les côtes à l'Iman de Mascate; le reste est partagé entre des chefs indépendants.

**KERMAN** ou *SIRDJAN*, *Carmana*, v. de Perse, capitale du Kerman, à 580 kil. S. E. d'Ispahan; 30 000 hab. Vaste enceinte, ruines. Bazar. Beaux châles, armes à feu, tapis. Commerce avec l'Indoustan, l'Hérat, la Boukharie. — Cette v., jadis très-importante et très-peuplée, a été ruinée à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle. Mohammed-Khan la prit et la pillra en 1791.

**KERMANCHAH** ou *KARASIN*, v. forte de la Perse, ch.-l. du Kourdistan, à 378 kil. S. O. de Téhéran; 30 000 hab. Citadelle. Manufactures d'armes. Aux env., sur le mont Bisountoun, est un fameux monument dit le *Trône de Roïstan*, portant une inscription coniforme attribuée à Darius, fils d'Hystaspe. — Fondée, dit-on, par le fils de Chahpour (Sâpor) II. Nadir-Chah la prit en 1730 et la fortifia.

**KERRY**, comté d'Irlande (Munster), entre l'Océan à l'O. et au S., les comtés de Limerick et de Cork à l'E., le comté de Clare au N.; 105 kil. sur 45; 310 000 hab., presque tous catholiques; ch.-l., Tralee. Pays montagneux. Usines à fer, sources minérales. Agriculture arriérée. — Lord Lansdowne est comte de Kerry.

**KERSAINT** (le comte LÉCIAT de), né à Paris en 1741, d'une famille noble de Bretagne, était capi-

taine de vaisseau quand la Révolution éclata, et s'était fait un nom comme marin en pénétrant dans la rivière de Surinam, et en enlevant aux Anglais Demerary, Essequibo et Berbice. Député à l'Assemblée législative et à la Convention, il s'unit aux Girondins, fit décréter la formation de la *Légion des Abolusés* et du comité de sûreté générale qui devint bientôt le *Comité de Salut public*. Lors du jugement de Louis XVI, il vota l'appel au peuple; quand la peine de mort eut été prononcée, il donna sa démission (mais il ne tarda pas à être découvert, et périt sur l'échafaud (1793). — Sa fille, Claire de Kersaint, duchesse de Duras, est connue par quelques écrits. V. DURAS.

**KERTCH**, *Panticapée* ou *Bosphore*, v. de la Russie d'Europe, en Crimée, à 80 kil. N. E. de Caffa, sur le détroit de Kertch ou d'Iénnakaleh; 20 000 hab. Beau port, construit sous l'emp. Alexandre I. Cathédre; église grecque. Commerce de sel, de caviar, de peaux de moutons d'Astracan, de chevaux de Perse, de pelletteries; étain, ciré, miel, fruits secs, etc. — Les Milésiens fondèrent, dit-on, cette ville au vi<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Elle devint au v<sup>e</sup> s. av. J.-C. la capitale du roy. de Bosphore; elle avait alors 100 000 hab. Mithridate, poursuivi par les Romains, s'y enferma et s'y donna la mort. Devenue la proie des Barbares, elle subit, depuis le iv<sup>e</sup> s. de notre ère, toutes sortes de vicissitudes. Les Génois s'en emparèrent au xviii<sup>e</sup> s.; Mahomet II la prit aux Génois en 1476; les Turcs la céderent à la Russie en 1774. Elle a été occupée en 1855 par l'armée anglo-française.

**KESROUCAN**, territoire montagneux de Syrie, dans le S. de l'évalat de Beyrouth, est habité par les Maronites et les Druses. Les Druses y commirent en 1860 d'horribles massacres sur les Chrétiens.

**KESSELDORF**, v. du roy. de Saxe (Misnie), à 9 kil. O. de Dresde; 350 hab. Les Saxons y firent des faits par les Prussiens en 1745.

**KESWICK**, v. d'Angleterre (Cumberland), sur la rive N. du lac de Derwent-Water, à 31 kil. de Penrith; 3150 hab. Environs délicieux.

**KESZTHELY**, v. de Hongrie (Szalad), sur le lac Balaton, à 60 kil. S. O. de Veszprim; 8000 hab. Châteaux; haras, bergeries. Sources thermales et marbres.

**KETBOGHA**, sultan d'Égypte, Mongol de naissance, avait d'abord été esclave du sultan Kélaoum. Chargé, après la mort de Kahl-Aschraf (1293), de la garde de Naser-Mohammed, héritier du trône, il s'empara du sceptre pour lui-même (1294). En 1296, un chef des Mamelouks, Ladjin, le força d'abdiquer et de s'enfuir à Damas.

**KETCH-HISSAR**, *Tjanz* v. de la Turquie d'Asie (Caraman), à 130 kil. S. O. de Karsarhik. Fabrique considérable de poudre à tirer. Aqueduc en granit.

**KETEL** (Cornelle), peintre hollandais, né en 1548 à Goula, m. en 1610, séjourna en France, en Angleterre et en Hollande, et fit une foule de tableaux et de portraits estimés. Il peignait avec les doigts de la main et des pieds, aussi bien qu'avec des pinceaux.

**KETELAER** (Nicolas), imprimeur, est, avec son associé Gérard de Leempt, le plus ancien des imprimeurs hollandais. Ils vivaient à Utrecht à la fin du xv<sup>e</sup> siècle. On leur doit la première édition de *Historia scholastica super Nove Testamentum*, 1473, in-fol. On leur attribue l'édition *prin*ce p. de *Historia ecclesiastica* d'Éusèbe, 1474, in-fol., *Alexandri magni liber de praxi*, in-fol., et *Thom. A Kempis opera*, in-fol., que l'on croit imprimés en 1474.

**KETTLER** (Gothard), le dernier grand maître des Chevaliers teutoniques de Livonie, embrassa le Luthéranisme, et céda en 1561 les droits de son ordre sur la Livonie à Sigismond-Auguste, roi de Pologne; il reçut en échange le titre de duc de Courlande et de Sémigalle, mais à la condition de faire hommage aux rois de Pologne. Il mourut en 1587.

**KEW**, v. d'Angleterre (Surrey), à 10 kil. O. de Londres, sur la Tamise, r. dr.; 1000 hab. Château royal, avec observatoire et grand jardin botanique.

**KEXHOÏM**, ou *KORÉ-KORON*, bourg de la Russie

d'Europe (Finlande), à 80 kil. N. E. de Viborg, sur une île du lac Ladoga; 500 hab. Château fort. — Fondée en 1295 par les Suédois, cette v. fit longtemps partie de la Carélie suédoise; elle fut cédée à la Russie en 1598. Les Suédois la reprirent en 1611; mais Pierre le Grand s'en empara de nouveau en 1710.

**KEZANLIK**, v. de la Turquie d'Europe (Roumélie), dans le sandjak de Sophia, au pied du Balkan, à 100 k. N. O. d'Andrinople; 12 000 h. Essence de roses.

**KHABOUR**, nom de 2 riv. de la Turquie d'Asie: 1<sup>e</sup> l'anc. *Chaboras*, qui prend sa source dans le N. E. du pachalik de Réha et tombe dans l'Euphrate, près de Kerkisieh; cours, 380 kil.; — 2<sup>e</sup> l'anc. *Ni-cephorius*, qui sort du pachalik de Van, entre dans celui de Diarbékir, et grossit le Tigre; cours, 400 k.

**KHABBAR**, v. d'Arabie (Nedjod), à 190 kil. N. E. de Médine. Assiégée et prise par Mahomet en 627.

**KHAI-FOUNG**, v. de Chine (Ho-nan), à 530 kil. S. O. de Pékin; 200 000 hab. Elle est située sur la r. dr. du Hoang-ho, mais au-dessous du niveau du fleuve, et serait inondée sans les digues qui la défendent. En 1642, elle perdit 300 000 hab. dans un siège où les digues furent percées. On y trouve des Juifs qui y sont établis de temps immémorial.

**KHAI-SANG**, 6<sup>e</sup> empereur chinois de la dynastie des Mongols, né en 1281, succéda en 1308 à l'amerlan, son oncle. Il régna avec gloire jusqu'en 1311, protégea les lettres et réunit en un seul code les lois de ses prédécesseurs.

**KHIALED**, un des plus courageux généraux de Mahomet, avait d'abord pris parti contre lui et avait contribué au gain de la bataille d'Ohod, où les Mecquois battirent le prophète. Il embrassa cependant la nouvelle religion la 8<sup>e</sup> année de l'hégire (630), et eut, par ses exploits, la plus grande part à la conquête de la Syrie. Il reçut de Mahomet le surnom d'*Épée de Dieu*. Il mourut en 642.

**KHAIKA**, riv. de Russie (Iékaterinoslav), tombe dans le Dnieper, près de son emb. Les Mongols y remportèrent sur les Russes une grande victoire en 1223.

**KHALKAS**, nation mongole, qui habite dans la partie sept. de l'empire chinois, entre la Sibérie au N., le Héoung-kiang à l'E., la Charra-Mongolie au S. et la Dzoungarie à l'O. Leur v. princip. est Ourga ou Kouren. Les Khalkas sont un peuple nomade et pasteur, qui fut jadis nombreux et puissant; ils furent extrêmement affaiblis au XVIII<sup>e</sup> siècle par les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les fleuthes.

**KHAMÉFIS**, c.-à-d. *Gardiens de l'Égypte*, dieux suprêmes de l'Égypte, formaient une trinité. Leurs noms sont Knef, Fia, Fré. V. ces noms.

**KHAN**, c.-à-d. *seigneur*, titre que prennent les chefs des peuples tartares. Presque toujours ce mot s'ajoute à la suite du nom du souverain: Gengiskhan, Mohammed-khan. Quelques-uns de ces khans étendirent au moyen âge leur domination sur une grande partie de l'Asie. Auj. la plupart ne sont plus que de simples gouverneurs de provinces ou des officiers à la solde de la Russie et de la Perse. Les seuls khans indépendants qui subsistent encore habitent dans le Turkestan et le pays des Kirghiz; les principaux sont les khans de Boukhara, de Khiva, de Balk. Au moyen âge, on connaît surtout les khans des Avars, de Kaptchack, de Kazan, d'Astracan, de Crimée, etc. (V. ces noms). — Les Turcs désignent aussi sous le nom de *khan* leurs caravanserais.

**KHARBOUT** (Eyalet de), gouv. de la Turquie d'Asie, entre ceux de Trébizonde, d'Adana, d'Alep et de Diarbékir, a pour ch.-l. Kharbout ou Carpout (à 100 k. N. O. de Diarbékir). Il contient un haut plateau formé par le Taurus et est arrosé par l'Euphrate. Il répond à l'*Arménie* 2<sup>e</sup> des Romains, à partie de l'*Arménie* 1<sup>re</sup>, à la *Sophène* et à la *Comagène*.

**KHARIZM** ou *KHOVARESM*, l'anc. pays des *Chorasmiens*, région du Turkestan occid., au S. de la mer d'Aral, sur les deux rives du Djihoun, entre le khanat de Boukhara et la mer Caspienne, contient, entre autres territoires, le khanat de Khiva et le pays des

Turcomans. Il est mêlé de steppes et de districts fertiles. — De 994 à 1231, le Kharizm forma une principauté indépendante, qui fut fondée par un chef turc aux dépens des Samanides. Les princes du Kharizm envahirent la Perse en 1193, et s'emparèrent en 1197 de Samarqand; leur puissance fut détruite par Gengis-khan. Le Kharizm fut quelque temps compris dans l'empire du Kaptchak. Vers 1481, Ilbars-le-Cheibani le détacha du Kaptchak et en fit de nouveau un État indépendant. — Une dynastie de princes khovaresmiens régna aussi à Delhy dans l'Hindoustan depuis 1213, après en avoir chassé les Gourides; elle fut remplacée en 1398 par les Patans.

**KHARKOV**, v. de Russie, ch.-l. du gouv. de son nom, à 1400 kil. S. E. de Pétersbourg; 40 000 hab. Evêché, tribunal; université (depuis 1805), établissements scientifiques, école militaire. Commerce de transit. Savon, tanneries et autres industries. Fondée par le czar Alexis en 1650 pour arrêter les Tartares de Crimée. — Le gouv. de Kharkov, dit aussi gouv. des *Slobodes d'Ukraine*, a 380 kil. sur 110, et compte 1 400 000 hab. V. UKRAINE.

**KHATANGA**, riv. de la Russie d'Asie, naît dans le gouv. de Tomsk, coule à l'E., puis au N. E., et se perd dans l'Océan Glacial, après 1000 kil. de cours.

**KHAZARES**, *Agathyrse*? peuple scythique de l'Europe orient., était placé au V<sup>e</sup> s. de J.-C. sur les deux rives du Bas-Volga près de la mer Caspienne. S'avancant à l'O., ils conquirent sur les Avars (634) la Russie mérid. actuelle jusqu'au Dniepr et à l'Ok'a. Leur vaste empire subsista ainsi pendant deux siècles, durant lesquels ils furent presque toujours alliés avec les Grecs. D'accord avec Héraclius, ils se jetèrent sur la Perse en 626. C'est chez eux que Justinien II, chassé de ses États, alla chercher un refuge; ils le ramenèrent en 715, et plus tard une princesse khazare, mariée à Constantin Copronyme, devint impératrice d'Orient, et valut à son fils, Léon IV, le nom de Léon le Khazare. Mais de 862 à 885, les Varègues leur ravirent des territoires considérables; puis les Petchenègues occupèrent la partie occid. de la Khazarie (882, etc); finalement ils ne gardèrent que la Tauride et la Crimée, d'où même ils furent expulsés par Sviatopolk I en 1016. Les Khazares avaient adopté le Christianisme en 858; ils se sont depuis convertis au Judaïsme. Leur place principale était Sarkel ou Bielayèche, fondée en 834.

**KHAZARIE** ou *GAZARIE*. Ce nom désigne tantôt tout l'empire des Khazares, tantôt la Crimée seulement, leur dernière possession.

**KHIERSON**, v. forte de la Russie d'Europe, ch.-l. d'un gouv. de même nom, à 1700 kil. S. de Pétersbourg, près de l'emb. du Dniepr dans la mer Noire; 25 000 hab. Quatre quartiers: la Forteresse, l'Amirauté, le faubourg des Grecs, le faubourg des Militaires. Port militaire et commercial; chantiers de construction, arsenal, magasins de vivres, casernes, etc. Commerce de bois de construction. Fondée en 1788 par Potemkin, elle fut ainsi nommée en souvenir d'une ville célèbre de l'anc. Tauride, qui est cependant assez éloignée (V. CHERSON). Elle fut d'abord importante; mais la construction d'Odessa et l'accroissement de Nikolaïev lui ont fait beaucoup de tort. — Le gouv. de Kherson, dit aussi de Nikolaïev, a 375 kil. sur 260 et 900 000 hab. Sol en général peu fertile, sauf à l'O.; mûriers, vigne, nombreux troupeaux de tout genre. Salines. Ce gouv. fut formé en 1802 de parties du gouv. d'Iékaterinoslav, de la prov. de Kiev et de la steppe d'Otkchakov.

**KHIAN-LOUNG**, empereur de Chine, de la dynastie des Mandchoux, monta sur le trône en 1736, réprima en 1755 une révolte des Tartares et soumit à sa domination toute la Tartarie jusqu'à la Perse. Se sentant vieux, il abdiqua en 1795 en faveur de son fils. Khian-Loung défendit en 1753 l'exercice de la religion chrétienne dans ses États. Ce prince cultivait les lettres avec succès; il forma une bibliothèque de 600 000 volumes. Il avait composé entre autres

écrits, un *Éloge de la ville de Moukden*, que le P. Amiot a traduit en français, Paris, 1770.

**KHIMARIOLI** (monts), ou *DELLA CHIMERA*, petite chaîne de la Turquie d'Europe, à l'O., s'étend parallèlement au canal d'Ortrante, dans le sandjak de Delvino jusqu'à celui d'Avlone, et se termine par le cap Linguetta. Elle répond aux monts *Aerocœrauniens* des anciens.

**KHOUONG-TCHIEOU**, v. et port de Chine, dans l'Ile d'Hainan, sur la côte N., à 250 kil. S. O. de Canton; 200 000 hab. Temples nombreux, collèges, bibliothèque. Commerce avec Macao, le Tonquin, la Cochinchine, Singapour, etc.

**KHIVA**, v. forte du Turkestan, capit. du khanat de Khiva, près du Djihoun, à 560 k. N. E. d'Asterabad; env. 10 000 hab. Citadelle, 30 mosquées, medresseh ou collège. Commerce assez actif. Grand marché d'esclaves. — Le khanat s'étend entre la mer d'Aral et les steppes de Kirghiz au N., le Djihoun à l'E., la Boukharie au S. E. et des déserts stériles et sablonneux à l'O. et au N. O.; 506 000 hab. (Araliens, Karakalpaks, Turcomans et Tartares mahométans, dont 100 000 esclaves). Ce khanat est le plus vaste du Turkestan; mais il ne renferme presque que des déserts. Les habitants commercent par caravanes avec Orenbourg, Astrakhan, la Perse et l'Afghanistan. — Ce pays faisait autrefois partie du Khazarim (V. ce mot). Pierre le Grand voulut en vain le conquérir. Depuis 1802, le khanat de Khiva s'est beaucoup agrandi sous Mohammed-Rachim et sous son fils Rehman-Kouli-Khan. Ce dernier eut de fréquents démêlés avec les Russes; une expédition envoyée par ceux-ci contre lui en 1840 échoua; plus heureux en 1853, ils prirent Khiva. Un traité conclu en 1854 recula les frontières russe jusqu'aux portes de cette ville.

**KHODAVANDKIAR**, anc. sandjak de la Turquie d'Asie (Anatolie), au S. de la mer de Marmara, avait pour ch.-l. Brousse, et répondait à la partie mérid. de l'anc. *Bithynie*, à la partie occid. de la *Phrygie Epictète* et à une petite portion de la *Mysie orient.*

**KHODJEND**, *Alexandria ultima*, *Alexandreschata*? v. du Turkestan, dans le khanat de Khokhan, à 50 kil. N. de Khokhan, sur le Sir-Daria, r. g.; 60 000 hab. Commerce avec les Boukhares et les Russes en soie, brocarts, toiles peintes, etc.

**KHOÏ**, *Artaxata*? v. de Perse (Aderbaïdjan), à 130 kil. N. O. de Tauris; 25 000 hab. Fortifiée à l'européenne. Industrie et commerce actifs. Chah Ismaïl fut défait dans les environs de Khoï en 1514 par le sultan Sélim I. La ville moderne ne date que du règne de Kérim-Khan.

**KHOKHAN**, ou *KHOKAND*, v. du Turkestan, capit. du khanat de Khokhan, à 270 kil. N. E. de Samarcand, non loin du Sir-Daria; 400 mosquées; caravansérails; vaste château et hautes murailles; quelques anciens monuments. Drap, toiles de coton, étoffes de soie, brocarts, etc. Gengis-Khan fit de cette ville sa résidence principale, et Tamerlan y donna, pour le mariage de ses petits-fils, une fête où se trouvèrent réunis 500 ambassadeurs de peuples soumis. — Le khanat de Khokhan, partie de l'anc. *Scythie en deçà de l'Imais*, est borné au N. par les Kirghiz noirs, au S. par la Boukharie et le khanat de Hissar, à l'E. par le Kaehgar. Il a 560 k. sur 200, et 3 000 000 d'hab. Il comprend les territoires de Ferganah, de Tounkat, de Tachkend et de Tarez.

**KHOLMOGORV**, petite v. de Russie, anc. capit. de la Biarmie ou Permie. V. *PERMIE*.

**KHONDÉMIR** (BEN-HOMAMEDDÏN), historien persan du x<sup>v</sup>e siècle, fils de Mirkhond, vivant à Hélat, et m. vers 1530. Il fut, comme son père, protégé par l'émir Aly-Chyr, qui lui confia la garde d'une bibliothèque. Il composa deux ouvrages importants : *Khulassé-al-Akbar* (Quintessence de l'histoire), abrégé chronologique qui va depuis la création jusqu'à l'an 771, et *Habyb-al-Seïar* (l'ami des biographies), qui s'étend jusqu'à l'an 1523. Ce dernier est le plus estimé.

**KHOPER**, riv. de la Russie d'Europe, naît dans

le N. du gouv. de Saratov, traverse ceux de Voronège et des Cosaques du Don, et tombe dans le Don, r. g., après un cours de 750 kil.

**KHORAÇAN**, ou KHORASSAN, *Parthiène*, *Margiane* et partie de l'*Arie* des anc., contrée de la Perse, entre le Mazandéran à l'O., le khanat de Balkh à l'E., celui de Boukhara au N., l'Irak-Adjémi et le Seïdistan au S.; 880 kil. sur 150; 1 900 000 hab. Perses, Afghans, Tartares, Uzbeks, Turcomans, peuplades nomades. On distingue : le *Khoraçan persique*, à l'O.; places principales : Mesched, Nielabour, Kélat, Kabouchan; et le *Khoraçan afghan*, d'où aussi *royaume d'Hélat*, à l'E. (V. *HÉRAT*). Montagnes qui se détachent de l'Hindou Koh et courent du S. E. au N. E. Déserts immenses, lacs; quelques parties fertiles à l'O., pâturages. Soieries, tissus de coton, superbes tapis, armes à feu et sabres renommés. Mines de turquoises et de rubis. Le Khoraçan est exposé aux incursions des hordes pillardes du Nord. Ce pays était autrefois une des provinces les plus florissantes de la Perse; mais les incursions continuelles des Tartares l'ont rendu presque désert.

**KHORREMAHAD**, *Corbicia*, v. de Perse (Khoussistan), ch.-l. du Louristan, près de la Kerka, à 110 k. S. O. d'Hamadan. Résidence d'un khaan.

**KHOUSABAD**, vge. desert de la Turquie d'Asie, à 20 kil. N. E. de Mossoul. M. Ch. Botta, consul de France, y découvrit en 1843 les restes d'un vaste palais couvert de bas-reliefs et d'inscriptions cunéiformes, qui paraît avoir appartenu à l'antique Ninive. Une partie de ces précieuses antiquités, dessinées sur place par M. E. Flandin, a été en 1845 transportée en France et déposée au Louvre. V. *NINIVE*.

**KHOSREW-PACHA**, né en Circassie vers 1769, m. en 1855, fut d'abord esclave et s'éleva par son mérite aux plus hautes dignités. Gouverneur d'Égypte après le départ des Français (1801), il administra ce pays jusqu'au moment où l'insurrection des Mamelouks soulevés par Méhémet-Ali l'obligea de l'abandonner (1803). Après avoir été successivement capitain-pacha, gouverneur de Constantinople, grand sérasker, il fut nommé grand vizir et aida puissamment le sultan Mahmoud dans les réformes qu'il projetait. Malgré ses revers à la tête des armées et les accusations continuelles de ses ennemis, Khosrew resta en faveur jusqu'à la mort de Mahmoud (1839). Il fut sans cesse en rivalité et en lutte avec Méhémet-Ali.

**KHOSROU**, V. *CHIROÏS*.

**KHOÏAIS**, v. de Russie, V. *KOTATIS*.

**KHOÏIN**, v. de Russie, V. *CHOCZIM*.

**KHOÏANS**, c.-à-d. *frères*, nom donné dans l'Afrique du N. aux membres de plusieurs associations secrètes dont l'objet est à la fois politique et religieux. La plupart des soulèvements des indigènes de l'Algérie ont été provoqués par les Khouans.

**KHOÏ-KHOÏ-NOÛR** (c.-à-d. *lactéus*), lac de l'empire chinois, situé par 37° lat. N. et 96° long. E., à 110 k. sur 45, et est entouré de hautes montagnes d'où sortent le Hoangho, le Thalouen, le Menam-Kong, etc. Il a donné son nom à ces montagnes, ainsi qu'au pays environnant.

**KHOÏTEM** ou KHOCLOUM, v. du Turkestan, sur le Khoulm affluent du Djihoun, à 56 kil. E. de Balkh; 8000 maisons; 2 châteaux forts. Chevaux.

**KHOÏRREM**, c.-à-d. *favorite*, V. *ROFLANE*.

**KHOÏSISTAN**, *Sistan* et pays voisins, prov. de la Perse occidentale, entre le Koudistan au N., l'Irak-Adjémi au N. E., le Fars à l'E., le golfe Persique au S., l'Éyalet de Bagdad à l'O.; 400 kil. sur 310; 900 000 h. (Kourdes et Lourses); ch.-l., Chouster. Villes principales : Dzfoul, Khorremahad. Le Khoussistan comprend, avec le Khoussistan propre-anc. *Sistan*, le Louristan (*Elymaïde*) et le territoire d'Alhouaz (pays des *Uziens*). C'étaitadis la prov. la plus riche et la plus peuplée de la Perse; aujourd'hui elle est presque déserte.

**KHOÏVRESM**, V. *KHOÏOZM*.

**KIAKHTA**, v. et fort de la Russie d'Asie (Irkoutsk), à 200 k. S. E. d'Irkoutsk, sur les frontières de Chine;

5000 h. (sans compter la garnison ni les étrangers). Placée vis-à-vis de la ville chinoise de Maïmatchan, Kiakhta est l'entrepôt du commerce entre la Russie et la Chine. Elle a été fondée en 1728.

**KIANG**, mot chinois qui veut dire *fleuve*, entre dans un grand nombre de noms géographiques.

**KIANGARI**, *Gangra*, v. de la Turquie d'Asie (Anatolie), à 100 kil. N. E. d'Angora; ch.-l. d'un livah qui correspond à peu près à la *Galatie* des anciens.

**KIANG-SI**, prov. de Chine, au S. E., entre celles de Hou-peï et d'An-hoeï au N. E., de Tché-kiang au N. E., de Fou-kiang à l'E., de Kouang-toung au S., de Honnan à l'O. : 660 k. sur 400; 23 000 000 d'hab.; ch.-l., Nan-tchang. Sol très-fertile : riz, thé vert, coton, herbes médicinales, etc. Mines d'or, argent, cuivre, plomb, fer, etc.; azur, cristal. Draps communs, toile, papier, encre, objets vernissés, porcelaine, etc.

**KIANG-SOU**, prov. de Chine à l'E., entre celles de Chang-toung au N., d'An-hoeï à l'O., de Tché-kiang au S. et la mer de Chine à l'E. : 520 kil. sur 230; 30 000 000 d'hab.; ch.-l., Nan-king. Sol plat, riche et fertile en certains endroits : céréales, coton, riz, thé; vers à soie. L'Yang-tsé-kiang et le canal impérial traversent cette province.

**KICHENEV** ou **KISCHENAU**, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. de la Bessarabie à 53 kil. N. O. de Bender; 45 000 hab. L'exarque métropolitain de Kichenev et de Choczim et l'évêque de Bender et d'Akkerman y résident. Tribunaux; gymnase. Palais impérial avec parc. Fabriques de cotonnades. Grand commerce.

**KIDDERMINSTER**, v. d'Angleterre (Worcester), à 22 kil. N. de Worcester, sur la Stour et le canal du comté de Stafford; 20 165 hab. Tapis, draps, soieries, étamines, étoffes à fleurs, etc.

**KIDONIE**, *Heraclea*, v. de la Turquie d'Asie (Anatolie), sur le golfe d'Adramiti, à 105 kil. N. O. de Smyrne, en face de Mételin. Collège grec.

**KIEF**. V. **KIEV**.

**KIEL**, *Chilonium*, v. murée du roy. de Danemark (Holstein), sur la mer Baltique, à 70 kil. N. E. de Gluckstadt; 16 000 hab. Port très-fréquenté. Tribunaux; université fondée en 1665, bibliothèque, observatoire, cabinet d'histoire naturelle, etc. Promenade de Bellevue; bains de mer. Chapeaux, amidon, tabac, raffinerie de sucre, chantiers de construction. Commerce considérable. Chemins de fer; vapeurs. Grande foire, qui se tient annuellement les trois jours de la fête des Rois. — Kiel fut fondée au x<sup>e</sup> s.; elle devint la résidence des comtes de Holstein en 1243. Plusieurs fois assiégée et prise pendant la guerre de Trente ans. Un traité y fut conclu le 14 janvier 1814 entre la Suède et le Danemark par lequel le Danemark entra dans la coalition formée contre la France.

**KIELCE**, v. de la Russie d'Europe (Pologne), ch.-l. de la voïvodie de son nom, à 102 kil. N. E. de Cracovie; 6060 h. Académie ou école des mines. Palais de l'évêque de Cracovie. Aux environs, mines de cuivre, de fer; eaux minérales.

**KIERSY-SUR-OISE**, v. de France. V. **QUIERZY**.

**KIEV**, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. du gouvt de Kiev, sur le Dnieper, à 1250 kil. S. de Pétersbourg; 48 000 hab.; trois parties qui font comme trois villes, Petchersk, Vieux-Kiev, Podol, toutes trois fortifiées. Archevêché, tribunaux, université de St-Vladimir, fondée en 1834. Casernes, magasins, etc. Plusieurs églises, entre autres la cathédrale, dite *Ste-Sophie* ou *Eglise de la dime*, et l'église de St-Grégoire le Thaumaturge; 2 beaux couvents; palais impérial en bois. Tanneries, fonderie de cloches, etc. — Kiev existait dès le 7<sup>e</sup> siècle et appartenait alors aux Khazars. Elle devint ensuite le chef-lieu d'un État indépendant. Rurik, qui la possédait au ix<sup>e</sup> siècle, en fit la capitale de la Russie méridionale; elle devint la capitale de toute la Russie sous le grand-duc Iaroslav, en 1037, et conserva ce titre pendant le xi<sup>e</sup> et le xii<sup>e</sup> s. Depuis, ravagée par les incendies et les guerres, occupée successivement par les Lithuaniens, les Polonais, les Tartares et les khans de Crimée, elle per-

dit beaucoup de son importance; elle fut réunie à l'empire de Russie en 1686. Kiev est regardée comme une ville sainte par la plupart des Russes; ils y rend annuellement une foule de pèlerins. — Le gouvt de Kiev, entre ceux de Minsk au N., de Volhynie et de Podolie à l'O., de Kherson au S., de Poltava et de Tchernigov à l'E., a 400 kil. sur 140, et 1 000 000 d'h. Sol plat et fertile. Vastes forêts. Bestiaux et abeilles.

**KILVEROVA HORKA**, bourg de Russie (Pskov), près de Porkhov. Et. Battori, roi de Pologne, et Ivan IV, czar de Russie, y conclurent en 1582 un traité par lequel la Russie cédaït la Livonie à la Pologne.

**KILCONNEL**. V. **AGHRIM**.

**KILDARE**, v. d'Irlande (Leinster), ch.-l. de comté, à 49 kil. S. O. de Dublin; 1650 hab. Evêché catholique, réuni à celui de Dublin. Chemin de fer. Ruines d'une belle tour et d'une cathédrale. Jadis ville forte et bien peuplée; aujourd'hui ruinée par suite des guerres civiles de l'Irlande. — Le comté, entre ceux de Meath au N., de Dublin et de Wicklow à l'E., de Carlow au S., du Roi et de la Reine à l'O., a 65 kil. sur 26 et 120 000 hab. Terrain marécageux. Le titre de ce comté a été porté depuis 1316 par les Fitzgerald et les ducs de Leinster.

**KILDARE** (PETTY, comte de). V. **SHELburne**.

**KILFENORA**, paroisse et vge d'Irlande (Clare), à 22 kil. N. O. d'Ennis; 5500 hab. Evêché anglican; anc. évêché catholique, réuni à celui de Killaloe.

**KILIA**, v. de Moldavie, sur le Danube (r. g.), à 130 kil. S. de Bender; 6000 hab. Commerce de transit. Cette v. faisait jadis partie de la Bessarabie et appartenait à la Russie. La Russie l'a cédée à la Moldavie en vertu du traité de Paris du 30 mars 1856.

**KILIAN** (S.), Irlandais, fut sacré évêque par le pape, passa en Germanie, 685, convertit la Thuringe et la Franconie, et subit le martyre à Wurtzbourg, 689. On l'honore le 8 juillet.

**KILIAN**, famille de graveurs d'Augsbourg, a été illustrée par Lucas, 1579-1637, qui se forma en Italie, et grava d'après P. Véronèse, Tintoret, Michel-Ange, etc.; — Phil. André, 1714-1759, graveur d'Auguste III et G. Christophe, qui forma une collection de l'Œuvre des Kilian (à la biblioth. d'Augsbourg).

**KILIDI BAIH** (c.-à-d. *Clef de la mer*), dit aussi *Vieux-Château d'Europe*. V. **DARDANELLES**.

**KILIDJE-ARSLAN**, nom de plusieurs sultans seldjoucides de Konieh : le 1<sup>er</sup> régna de 1092 à 1107; — le 2<sup>e</sup>, de 1155 à 1192 (celui-ci fit la guerre aux Grecs, au roi d'Arménie et à l'emp. Frédéric Barberousse); — le 3<sup>e</sup>, de 1204 à 1210 (il était enfant et fut détroné par son oncle Azzeddin).

**KILIMANJARO**, haute montagne de l'Afrique intérieure, par 3<sup>e</sup> lat. S. et 35<sup>e</sup> long. E., est une de celles où l'on place la source du Nil. On lui donne 6200<sup>m</sup>.

**KILKENNY**, v. d'Irlande (Leinster), ch.-l. de comté, à 102 kil. S. O. de Dublin, sur la Nore; 26 000 h. Evêché; château fort, cathédrale de St-Canice ou Kenny, palais épiscopal; beaucoup de ruines. Laines communs, couvertures fines, amidon; aux environs, scieries hydrauliques. Kilkenny fut souvent le siège des parlements de l'Irlande et donna son nom aux *Constitutions de Kilkenny*, rédigées sous Édouard III, et qui assuraient d'importants privilèges à l'Irlande. Cette ville fut aussi le siège du conseil catholique pendant l'insurrection de 1641. — Le comté, situé entre ceux de la Reine au N., de Carlow à l'E., de Tipperary et de Waterford au S. et à l'O., a 65 kil. sur 30 et 210 000 hab. Climat sain, peu de marais; sol fertile; très-riches mines de houille, fer, cuivre, etc.; marbre, pierres à chaux.

**KILLALA**, vge d'Irlande (Mayo), sur la baie de Killala, à l'emb. de la Moy; 3500 hab. Jadis évêché. Occupé par les Français en 1798.

**KILLALOE**, bourg d'Irlande (Clare), sur le Shannon, à 35 kil. E. d'Ennis; 6000 hab. Evêché catholique.

**KILLARNEY**, v. d'Irlande (Kerry), à 65 kil. O. de Cork, près du lac de Killarney; 8000 hab. Aux environs, ruines de la cathédrale d'Aghadoc (évêché

auj. réuni à celui d'Ardfert). — Le lac de Killarney ou de Lougillane se compose de trois lacs (Supérieur, Moyen ou Turk, et Inférieur). Il est remarquable par la belle cascade d'O'Sullivan, à P.O., et par un écho situé près du roc appelé le Nid-de-l'Aigle.

**KILIKRANKIE**, défilé d'Écosse, à 41 kil. N. O. de Perth. Le vicomte de Dundee, qui avait soulevé les montagnards écossais en faveur de Jacques II, y battit en 1680 les troupes de Guillaume III, mais il périt dans l'action.

**KILMAINE** (Ch. Jos.), général, né à Dublin en 1754, m. à Paris en 1799, prit du service en France, fit la campagne d'Amérique sous Lafayette, fut, sous la République, employé comme général de brigade à l'armée du Nord et dans la Vendée; se signala en Italie, à Mantoue et à Castiglione, et fut nommé général en chef de l'armée qui devait faire une descente en Irlande; mais l'expédition n'eut pas lieu. Placé ensuite à la tête de l'armée d'Helvétie, il eut peu de succès et fut remplacé par Masséna.

**KILMAINHAM**, bourg d'Irlande (Dublin), sur la Liffey, à P.O. de Dublin, dont il forme comme un faubourg. Hospice d'Invalides.

**KILMARNOCK** ou **ST-MARNOCH**, v. d'Écosse (Ayr), à 17 kil. N. E. d'Ayr; 18 000 hab. Hôtel de ville, collège. Filatures, tapis, couvertures, etc. Chemin de fer. Ruines du château de Kilmarnock.

**KILMORE**, paroisse et village d'Irlande (Cavan), à 6 kil. S. O. de Cavan; 6300 hab. Evêchés anglican et catholique. — Paroisse d'Écosse (Argyle), sur l'Atlantique; 800 hab. Anc. résidence des premiers rois d'Écosse; on y gardait une célèbre pierre qui leur servait de siège lors du couronnement et qui est auj. à Westminster.

**KILLWINNING**, bg d'Écosse (Ayr), à 5 kil. N. O. d'Irvine; 3780 hab. Ruines d'un monastère bâti en 1140. Au x<sup>e</sup> siècle y fut fondée la 1<sup>re</sup> loge maçonnique d'Écosse.

**KIMBOLTON**, *Cinnibanton*? ville d'Angleterre (Huntingdon), à 15 kil. S. O. de Huntingdon; 1650 hab. Chemin de fer. Jadis importante, mais auj. déchuë. Château du duc de Manchester. La reine Catherine y fut détenue jusqu'à sa mort par Henri VIII.

**KIMOLO**, île de l'Archipel. V. ARGENTÈRE (L').

**KIMBOURN** ou **KILBOURN**, v. et fort de Russie (Taouride), sur une langue de terre, à l'emb. du Dnieper, en face et à 15 kil. S. d'Otchakov. Souwarow y battit les Turcs en 1788. Les Français prirent et occupèrent cette place le 17 oct. 1855.

**KINCARDINE** ou **MEARNS**, comté d'Écosse, entre ceux d'Aberdeen au N. et à P.O., de Forfar au S. O., et la mer du Nord à l'E.; 22 kil. sur 50; 50 000 h.; v. principal, Bervie et Stonehaven. Mont. au N.; terres bien cultivées, beaucoup de bruyères. Ce comté doit son nom au rge de Kincardine (à quelques kil. S. O. de Stonehaven), qui était jadis le ch.-l. du comté; on n'y trouve plus guère que 70 h.

**KINETON**, **KYNETON**, V. KINGTON.

**KING** (William), prélat irlandais, né à Antrim en 1650, m. en 1729, prit parti pour le prince d'Orange, fut fait en 1702 archevêque de Dublin, et remplit pendant plusieurs années les fonctions de lord juge en Irlande. On a de lui, outre plusieurs ouvrages de controverse, un traité célèbre *De origine mali*, 1702, qui l'engagea dans de vives discussions avec Hayle et Leibnitz. Ce traité a été trad. en anglais par Law, qui y a joint les objections des adversaires de King.

**KING** (William), écrivain, né à Londres, en 1663, devint vers 1692 secrétaire du prince George, occupa ensuite quelques places, qu'il quitta pour se livrer aux lettres, et mourut à Londres en 1712. On a de lui de spirituels *Dialogues des morts*, 1697; *Voyage à Lonares*, 1698; une traduction en vers de *l'Art d'aimer*, d'Ovide, 1708; *l'Art de la cuisine*, poème, 1708, et des pamphlets. On a donné en 1776 une édition de ses œuvres en 3 vol. in-8.

**KINGO** (Thomas), poète danois, fils d'un tisserand, né à Slagerup en 1643, m. en 1703, était prêtre.

Il devint évêque de Flonie en 1677 et fut anobli en 1683. Les Danois le vantent comme le régénérateur de leur poésie nationale, et le comparant à H. race. Quelques-uns de ses *Psalmes* sont restés dans le psautier danois; on lui attribue le chant dont les vieillards récitent un couplet à chaque heure de la nuit.

**KINGS**, c.-à-d. *livres*, mot chinois qui s'applique en général à tous les livres écrits par les philosophes chinois, désigne plus spécialement cinq ouvrages qui jouissent chez eux d'une autorité sacrée: *Y-King*, cosmogonie; *Chi-King*, chants populaires; *Chou-King*, livre des annales, ouvrage de Confucius; *Li-Ki*, livre des rites et cérémonies religieuses; *Tchou-Tsien*, chronique du royaume de Lou, patrie de Confucius. On y joint quelquefois le *Tao-te-King* (de Lao-Tseu). Le P. Régis a traduit en latin *Y-King*, le plus important de ces livres.

**KING'S COUNTY** (c.-à-d. *Comté du Roi*), comté d'Irlande, dans le Leinster, entre ceux de Kildare à l'E., de Meath et de West-Meath au N., de Roscommon à P.O., de Tipperary au S.; 150 000 hab.; ch.-l. Philipstown, puis Tullamore. Il fut formé sous la reine Marie, et recut son nom en l'honneur du roi d'Espagne, Philippe, époux de cette reine.

**KINGSTON**, v. d'Angleterre (Surrey), sur la Tamise, à 16 kil. S. O. de Londres; 21 078 hab. Grande église, hôtel de ville; maison de correction. Jadis, station romaine importante, puis forteresse royale et domaine de la couronne.

**KINGSTON**, v. principale et port de la Jamaïque (Antilles), sur la côte S.; 40 000 hab. Bon mouillage; belle église, hôpitaux, etc. Commerce considérable. Climat très-malsain. Fondée en 1693; incendiée en 1843.

**KINGSTON**, v. du H.-Canada, sur le St-Laurent, à l'extrémité N. E. du lac Ontario, capit. de tout le Canada de 1829 à 1843; 15 000 hab. Port naval, chantiers de construction de marine royale. Entrepôt du commerce entre Montréal et la région des Lacs.

**KINGSTON-UPON-HULL**, V. HULL.

**KINGSTON** (Élisabeth CHURLEIGH, duchesse de), dame célèbre par sa vie aventureuse, née en 1720, dans le Devonshire, fut d'abord fille d'honneur de la princesse de Galles, eut pour amant le duc d'Hampilton, puis épousa secrètement le capitaine Hervey, avec lequel elle ne put vivre; se mit alors à voyager, fut bien accueillie par le grand Frédéric à Berlin, et par l'électrice de Saxe à Dresde; revint en Angleterre, y fit rompre son mariage et épousa le duc de Kingston, qui, en 1773, la laissa veuve et héritière de biens immenses. Les parents du duc la firent condamner comme bigame et lui firent perdre le titre de duchesse; mais ils ne purent faire casser le testament qui lui assurait la fortune de son second mari. Elle fit alors de nouveaux voyages et inspira encore une vive passion en Pologne au prince Radzivil. Elle mourut en 1788 à Ste-Assise, près de Fontenelleau.

**KINGSTOWN** ou **NESTFARY**, v. d'Irlande (Dublin), sur la baie de Dunbarry, et à 9 kil. S. E. de Dublin; 500 h. Excellent port; bateaux à vapeur. Bains de mer.

**KINGTON**, bg d'Angleterre (Warwick), à 13 kil. S. E. de Warwick, 1200 hab. Résidence royale sous Édouard le Confesseur et Guillaume le Conquérant.

**KINROSS**, v. d'Écosse, ch.-l. du comté de Kinross, à 25 kil. S. de Perth, à l'extrémité O. du Loch Leven; 3200 hab. Tissus de coton; toiles; jadis, célèbre coutellerie. — Le comté, entre ceux de Perth et de Fife, à 20 kil. sur 16 et 15 000 hab. Il a été détaché du comté de Fife en 1426.

**KINSALE**, v. d'Irlande (Cork), à 22 kil. S. de Cork; 8600 hab. Bonne rade; fort russe dit Charles-Fort. Bains de mer; armements pour la pêche. Ville ancienne. Jacques II y débarqua à son retour de France en 1689; Marlborough la prit en 1690.

**KINZIG**, riv. du grand-duché de Bade, tombe dans le Rhin, près de Kehl, après 70 kil. de cours. Elle donne son nom à un cercle du grand-duché de Bade, entre ceux de Murg-et-Philz au N., de Treisam au S.; 90 kil. sur 40; 200 000 hab.; ch. l., Offenbourg.

**KIUPERLI**, V. KOPROLI.

**KIOU-SIOU**, île du Japon. V. XIMO.

**KIRCH**, KIRK. Ces mots, qui entrent dans la composition d'un grand nombre de mots allemands, écossais et anglais, signifient *église*.

**KIRCHBERG**, v. du roy, de Wurtemberg (Iaxt), sur l'Iaxt, à 35 kil. O d'Ehringen; 1300 hab. Château, résidence du prince Hobeulohe-Kirchberg.

**KIRCHBERG**, vge de la Suisse (St-Gall), sur la Thur, à 26 kil. O. de St-Gall; 4200 hab. Anc. château, berceau de la famille de Toggenbourg.

**KIRCHER** (le P. Athanase), savant jésuite allemand, né en 1602 à Geysen, près de Fulde, m. à Rome en 1680. enseigna la philosophie et les langues orientales à Wurtzbourg, fut forcé par la guerre de Trente ans de quitter sa chaire, se retira en France chez les Jésuites d'Avignon, fut appelé vers 1636 à Rome, enseigna les mathématiques au Collège Romain, puis quitta l'enseignement pour se livrer tout entier à l'étude. Ce savant embrassa toutes les connaissances : physique, histoire naturelle, mathématiques, théologie, antiquités, linguistique. En physique, il s'occupa de l'optique, de l'acoustique et surtout du magnétisme, propriété par laquelle il voulait tout expliquer et qu'il appliquait même au traitement des maladies. Il fut un des premiers à étudier la langue copte, et tenta d'expliquer les hiéroglyphes. Il voulut aussi renouveler l'art de Raymond Lulle et imagina une pasigraphie, ou écriture universelle, que chacun pût lire dans sa langue. On lui attribue l'invention de la lanterne magique. A une science profonde Kircher joignit beaucoup de crédulité et de bizarrerie. Ses principaux ouvrages sont : *Magnes*, Rome, 1640; *Magneticum regnum, seu de triplici magnete*, 1667; *Musurgia universalis*, 1650, où il traite du son et de la musique; *Prodrromus coptus*, 1636; *Oedipus Egyptiacus*, 1652-55; *Polygraphia*, 1663; *Mundus subterraneus*, 1664-68; *China monumentis illustrata*, 1667. Kircher avait formé un cabinet précieux d'objets d'histoire naturelle, d'antiquités, d'instruments de physique et de mathématiques, que l'on voit auj. à Rome au Collège Romain, et dont on a publié la description sous le nom de *Museum Kircherianum*, Rome, 1678.

**KIRCHHEIM**, v. du roy, de Wurtemberg (Danube), sur la Lauter, à 49 kil. N. O. d'Ulm; 5300 hab. Château royal bâti en 1538. Toiles, rubans de fil, laines.

**KIRCHHEIM-POLAND**, v. de Bavière (Palatinat), à 26 k. N. de Kaiserslautern; 3300 hab. Anc. résidence du prince de Nassau-Weilburg.

**KIRCHMANN** (Jean), savant antiquaire, né à Lubeck en 1575, m. en 1643, a publié, entre autres ouvrages : de *Funeribus Romanorum*, Hambourg, 1605; de *Annulis*, Lubeck, 1628.

**KIRENSK**, v. de Sibérie (Irkoutsk), ch.-l. de district, sur les bords de la Léna, à 690 kil. N. E. d'Irkoutsk; 750 hab. Fondée en 1655. Pelletterie.

**KIRGHIZ** ou KAISAKS, peuple du Turkestan, auj. dépendant des Russes, est divisé en trois hordes : la *Grande* (dans les steppes au S. et à l'E. de l'Oural, entre la mer Caspienne et celle d'Aral; 450 000 individus); — la *Moyenne* (au N. de la mer d'Aral et à l'E. de la suv.; 1 000 000 d'individus); — la *Petite* (au delà de la mer d'Aral, sur le Djihon; 900 000 individus). Chaque horde est ensuite subdivisée en tribus de 3 à 5000 tentes, et régies chacune par un sultan. Les Kirghiz sont braves, actifs, vigoureux, toujours à cheval; ils sont pasteurs, chasseurs et pillards. Ils professent l'Islamisme. Les Kirghiz de la Petite et de la Moyenne horde sont sujets russes depuis 1731; ceux de la Grande horde ne le sont que depuis 1819; encore y en a-t-il une partie qui est nominalement soumise à la Chine. Ces derniers errent aux environs du lac Balkachi et du lac Dzäissang.

**KIRKALDY**, v. d'Ecosse (Fife), à 22 kil. S. O. de Cuppar, sur le golfe de Forth; 5300 hab. Filatures de lin; salines; chantiers de construction, etc. — Ville ancienne, florissante avant le xv<sup>e</sup> s. Patrie d'Adam Smith.

**KIRKBY**, nom de plusieurs v. d'Angleterre, dont 3 dans le comté de Westmoreland : *Kirkby-Lonsdale*, à 17 kil. S. E. de Kendal; 4200 hab. Église; beau pont sur la Loynne. Bas, bonneterie; — *Kirkby-Stephen*, à 15 kil. S. E. d'Appleby; 2900 hab.; école gratuite manufactures; — *Kirkby-in-Kendal*. V. KENDAL.

**KIRKCUDBRIGHT**, v. d'Ecosse, ch.-l. du comté de Kirkcudbright, sur la Dee, à 137 k. S. O. d'Édimbourg; 3500 hab. Académie, prison (bâtie en 1816), bon port. — Le comté de Kirkcudbright, sur la mer d'Irlande, a 65 kil. sur 31 et compte 50 000 hab. Landes, culture arriérée; grains, pommes de terre, bestiaux; espèce particulière de chevaux, dite *gallo-weays*; cuivre, houille. Peu d'industrie.

**KIRKDALE**, lieu du comté d'York, dans le North-Riding, au fond d'une vallée, près de la Rye. Grande caverne, où Buckland découvrit en 1820 beaucoup d'ossements fossiles.

**KIRK-KILISSIA** (c.-à-d. les 40 églises), v. de la Turquie d'Europe (Roumélie), ch.-l. d'un livah, à 55 kil. E. d'Andrinople; 28 000 hab. Château fort. Amurat II prit cette ville en 1436.

**KIRKWALL**, v. d'Ecosse, ch.-l. du comté d'Orkney ou des Orcaades, dans l'île de Pomona; 4000 hab. Bon port, cathédrale de St-Magnus, ruines du palais des anciens comtes, palais épiscopal. Toiles de coton, ouvrages en paille. — Cette ville a longtemps appartenu aux Norvégiens et aux Danois.

**KIRWAN** (Richard), savant irlandais, né en 1750 dans le comté de Galway, mort en 1812, cultiva avec succès la chimie, la minéralogie et la géologie, vint se fixer à Londres en 1779, et fut membre des sociétés royales de Londres et de Dublin. Ses principaux ouvrages sont : *Éléments de minéralogie*, 1784, *Essai sur le phlogistique et les acides*, 1787 (il y défendait la théorie de Priestley; cependant il se convertit plus tard à celle de Lavoisier); *Essai de géologie*, 1799 (il veut y concilier la science avec la Genèse). Le 1<sup>er</sup>, il classa les minéraux d'après leur composition chimique.

**KIS**, c.-à-d. *petit* en hongrois, entre dans la composition d'un grand nombre de noms géographiques.

**KISAMOS**, *Cysamus*, v. de l'île de Candie, sur la côte N. O., à 31 kil. O. de La Canée, au fond du golfe de Kisamos. Evêché grec.

**KISCHM**, KICHEMA ou KEICHEM, jadis *Oaraeta*, île du golfe Persique, dans le détroit d'Ormuz et sur la côte S. de la Perse; 115 kil. sur 26; 16 000 hab. Sur la côte E. se trouve une petite ville de même nom. L'île appartient à un chef arabe, tributaire de l'imam de Mascate. Pêche de perles.

**KISLAR** ou KIZLIAR, v. de la Russie méridionale (Caucase), à 300 kil. E. de Géorgievsk et à 65 kil. de l'emb. du Terek; 12 000 hab. Porteresse, 16 églises grecques, une église arménienne; établissements d'instruction, etc. Soieries, tissus de coton, de soie et coton. Aux env., riz, garance, sésame, safran, coton, vers à soie.

**KISSINGEN**, p. v. de Bavière (Basse-Franconie), Saale, à 35 k. N. E. de Wurtzbourg; 1200 hab. Riches salines et sources minérales; bains fréquentés.

**KISSOVO**, l'anc. *Ossa*, mont. de Grèce. V. OSSA.

**KISTNAH**, fleuve de l'Inde. V. KRICHNA.

**KITZINGEN**, v. de Bavière (Basse-Franconie), à 20 k. S. E. de Wurtzbourg, sur le Mein; 6000 hab. Bas, chapeaux, toiles peintes. Commerce de transit. Anc. abbaye de Bénédictins, fondée en 745.

**KIVEROVA**, V. KIEVEROVA.

**KIZIL**. Ce mot, qui veut dire *rouge*, entre dans la composition d'un grand nombre de noms turcs.

**KIZIL-DARIA**, riv. du Turkestan, sort des monts Nourarabas, coule au N. O., et tombe dans la mer d'Aral après 600 kil. de cours.

**KIZIL-IRMAK**, *Halyk*, riv. de la Turquie d'Asie, naît dans la Caramanie; court au N. O., puis au N. E., sépare l'eyalet de Sivas de l'Anatolie et se jette dans la mer Noire après 900 kil. de cours.

**KIZIL-OUSEN**, *Mardus*, riv. de Perse, naît dans le

Kourlistan, coule au N. et à l'E.; sépare l'Irak-Adjémi de l'Aderbaïdjan, et se perd dans la mer Caspienne près de Recht, Cours, 500 kil.

**KIZIL-ARSLAN** (Othman), souverain de l'Aderbaïdjan de 1166 à 1171, étend de la dynastie des Atabeks, il se souleva contre le sultan Seldjoukide Togrul III, et régna quelque temps à Hamoulan; mais il fut trahi et mis à mort par ses officiers.

**KIZILAR**, v. de Russie, V. ASSAU.

**KLAGENFURTH**, v. des États autrichiens (Carinthie), ch.-l. de cercle de son nom et de toute la Carinthie, à 72 kil. N. de Faybach, sur le Glan; 14 500 hab. Résidence du prince évêque de Gurk; tribunaux. Château impérial; place ornée des statues de Marie-Thérèse et de Léopold I. ruines romaines. Société d'agriculture, lycée, bibliothèque, etc. Traps fins, soieries, mousselines, crêpes, etc. Klagenfurth était jadis fortifiée; les Français la prirent en 1797 et 1809 et en rasèrent les fortifications. — Le cercle de Klagenfurth ou de Carinthie inf. compte 200 000 hab.

**KLAPROTH** (Martin Henri), chimiste, né en 1753 à Wernigerode, m. en 1817, était professeur de chimie à Berlin, membre de l'Académie des sciences de cette ville et associé de l'Institut de France. Il a fait faire de grands progrès à la minéralogie par ses découvertes, et surtout par ses moyens particuliers d'analyse; on lui doit la découverte de l'urane, du titane et de la zirconie. Outre un grand nombre d'écrits insérés dans le *Journal de physique*, les *Annales de chimie*, le *Journal des mines*, etc., il a rédigé un système minéralogique basé sur les principes constitués des minéraux; un *Dictionnaire de chimie*, en commun avec Wolff, 4 vol. in-8 (trad. en franç. par Bouillon-Lagrange et Vogel, 1810). Ses *Mémoires sur la chimie* ont été recueillis et trad. en franç. par Tassaert, Paris, 1807.

**KLAPROTH** (H. Jules), orientaliste, fils du préc., né à Berlin en 1783, m. à Paris en 1835, se livra d'abord à l'étude de la chimie et de la physique, puis s'adonna à l'étude des langues orientales; accompagna en 1805 l'ambassade envoyée par la Russie en Chine, revint en 1807 avec une ample moisson de livres chinois, mandchoux, mongols et japonais; fut chargé par l'Académie de St-Petersbourg d'explorer le Caucase (1808-1810), fut nommé en 1812 professeur de langues asiatiques à Vilna, mais se vit empêché par la guerre de prendre possession de sa chaire, et vint en 1815 se fixer à Paris, dont il fit sa patrie adoptive. On a de lui: *Asia polyglotta ou Classification des peuples de l'Asie d'après leurs langues*, Paris, 1823; *Mémoires sur l'Asie*, 1824-28; *Tableau historique, géographique, etc. du Caucase*, 1827; *Tableaux historiques de l'Asie*, 1826; *Chrestomathie mandchoue*, 1828; *Nouveau Mithridate ou Classification de toutes les langues connues*, etc. Son *Voyage au Caucase*, publié en all. à Halle, 1812-14, parut à Paris en franç. en 1823.

**KLAUTAU**, v. des États autrichiens (Bohême), ch.-l. de cercle, à 108 kil. S. O. de Prague, 6500 hab. Gymnase de Bénédictins. Aux env., eaux minérales.

**KLAUSENBURG**, V. KOLOSVAR.

**KLAUSTHAL**, v. du roy. de Hanovre, ch.-l. de capitanaat, à 75 kil. S. E. de Hanovre; 10 000 hab. Rues plantées d'arbres. Conseil supérieur et école des mines. hôtel des monnaies. Forges, clouteries, taillanderies. Riches mines d'argent (entre autres celles de *Dorothea*, *Caroline* et *Neue-Benedikte*). — Le capitanaat de Klusthal comprend presque toute le Harz; il a 35 kil. sur 12, et 30 000 hab.

**KLEBER** (J. B.), général français, né à Strasbourg en 1753, était fils d'un maçon. Il étudia l'architecture, puis embrassa la carrière des armes. Il entra d'abord au service de l'Autriche; mais, désespérant d'avancer, il revint en France en 1783, et vécut à Béfort d'une petite place d'inspecteur des bâtiments. Il s'engagea en 1792 dans un bataillon de volontaires, et s'éleva rapidement aux premiers grades. Il se signala au siège de Mayence sous Custine;

fut de là envoyé dans la Vendée, avec le titre de général de brigade; résista avec 5000 hommes à 20 000 Vendéens au combat de Torfou, d'où la victoire à Cholet, et, malgré quelques échecs, finit, de concert avec le général Mareau, par anéantir l'armée vendéenne au Mans et à Savenay (1793). L'honneur qu'il manifesta pour les mesures sanguinaires prises alors contre les Vendéens le fit condamner à un exil, d'où il fut bientôt tiré par le besoin qu'on avait de ses talents. Nommé général de division à l'armée des Indres-et-Meuse, il contribua puissamment à la victoire de Fleurus (1794), battit l'ennemi à Marchiennes, prit Maestricht et dirigea le blocus de Mayence. En 1795, il força le passage du Rhin, battit le prince de Wurtemberg à Altenkirehen, et le prince de Wartenstein à Friedberg (1796). Néanmoins il tomba dans la disgrâce du Directoire et quitta l'armée (1797). Tire de sa retraite par Bonaparte qui partait pour son expédition d'Égypte, il eut la plus grande part aux victoires du mont Thabor et d'Aboukir, et fut chargé du commandement en chef lorsque Bonaparte revint en France (1799). Voyant son armée réduite à un état de détresse déplorable, il avait consenti à signer la convention d'El-Arich (1800.) mais l'amiral anglais ayant refusé de la ratifier si les Français ne seraient pas prisonniers, il reprit les armes, battit à Hétopolis une armée turque dix fois plus nombreuse (19 mars 1800), et soumit de nouveau l'Égypte révoltée. Il s'occupait à consolider cette conquête et allait conclure la paix avec les Turcs, lorsqu'il fut assassiné au Caire par un Turc fanatique (juin 1800). L'abandon de l'Égypte, qui suivit bientôt, montra toute la grandeur de la perte que la France avait faite. Kleber n'était pas moins remarquable par les avantages du corps que par le courage et les qualités de l'âme; il avait une taille élevée, un port majestueux. Son *Éloge funèbre* fut prononcé en Égypte par Fourier, et à Paris par Garat. Strasbourg lui a élevé une statue de bronze en 1840.

**KLEBERG**, hg de France (Bas-Rhin), à 6 kil. S. O. de Wissembourg et à 50 kil. S. E. de Deux-Ponts; 800 hab. Château qui a été le berceau de la dynastie des rois de Suède de la maison de Deux-Ponts (Charles-Gustave, Charles XI et Charles II), V. s. s. f. n. e.

**KLEFEKER** (Jean), magistrat, né en 1698 à Hambourg, m. en 1775, est auteur d'un ouvrage curieux intitulé: *Bibliotheca aratorum praeconomica*, 1747, et d'une *Collection des lois de Hambourg*, 1765-73, 12 vol. in-8 (continué par Chr. Andersen, 1783-1801).

**KLEIN** (Jean Théodore), naturaliste, né en 1685 à Königsberg, m. en 1759, était secrétaire du sénat de Dantzick. Ses principaux ouvrages, écrits en latin, sont: *Histoire des Echimodermes ou Oursins*, Dantzick, 1734; — *des Poissons*, 1740; — *des Oiseaux*, 1750. Ce naturaliste manquait de méthode.

**KLEIX** (Ern. Ferd.), jurisconsulte, né à Prieslau en 1743, m. en 1810, coopéra à la rédaction du code prussien (1780), puis devint directeur général de l'Université de Halle, juge au tribunal suprême, enfin secrétaire d'État au département de la justice. Il a laissé: *Annales de la législation dans les États prussiens*, en allemand, Berlin, 1788-1807, 24 vol. in-8; *Principes du droit pénal allemand et prussien*, 1799; *Système du droit civil prussien*, 1801.

**KLEIN** (Bernard), compositeur, né en 1794 à Gelnique, mort en 1832, a composé une foule de sonates pour le piano, des chants religieux, des oratorios estimés, un opéra de *Dulon*, etc.

**KLEINHARTS**, V. CLÉHART.

**KLEIST** (Christian de), poète allemand, né en 1757 à Zeblin près de Koshin en Poméranie, prit du service en Danemark, puis en Prusse sous Frédéric II, et mourut en 1795, des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Künersdorf. Profitant des loisirs que lui laissait la guerre, il publia un premier recueil de poésies en 1756 et un second en 1758. Son meilleur poème, le *Printemps*, a été traduit en français par Hubert, 1766, par N. Béguelin, 1781, et par A. Sar-

razin, 1802. Ses *Oeuvres complètes* ont été publiées par Ramler, Berlin, 1760; par Korte, 1803 et 1825. Tieck a recueilli ses *Oeuvres posthumes*, 1821.

**KLEIST** (Henri de), auteur dramatique, né en 1777 à Francfort-sur-l'Oder, mort en 1811, servit quelque temps dans l'armée prussienne, puis fut employé à Berlin dans l'administration. D'un caractère inquiet et mélancolique, il mena une vie vagabonde et finit par se suicider avec Catherine Vogel, femme qu'il aimait éperdument. On cite parmi ses pièces : *Catherine de Heilbronn*, le *Prince de Hombourg*, la *Bataille d'Hermann*, la *Cruche cassée*. Il a aussi laissé des *Contes*, Berlin, 1810. Ses *Oeuvres complètes* ont été publiées par Tieck, Berlin, 1826 et 1859. Bulow a publié sa *Vie* et ses *Lettres*, 1848.

**KLEPHTES** (c.-à-d. brigands), nom donné en Grèce, surtout en Thessalie, aux montagnards belliqueux qui, après avoir été longtemps combattus par les *Armatolés*, les virent s'unir à eux pour assurer l'indépendance de la Grèce en 1821. V. PALLIKARS.

**KLIAZMA**, riv. de la Russie d'Europe, nait dans le gouv. de Moscou, court au N. E., puis à l'E., passe à Wladimir et tombe dans l'Ok'a au-dessous de Gorbatov (Nijnéi-Novgorod); cours, 570 kil.

**KLINGENTHAL**, bg de France (Bas-Rhin), sur l'Ehn, à 25 kil. N. O. de Schelestadt; 1000 hab. Manufacture impériale d'armes blanches; outils pour artillerie et marine, instruments aratoires, coutellerie; objets en cuivre rouge, martinets.

**KLOPICKI** (Joseph), général polonais, né en 1772, m. en 1854, combattit sous les ordres de Kosciuszko de 1792 à 1794, participa aux campagnes des Français en Italie, en Espagne et en Russie, et fut blessé à Smolensk. Il quitta le service à la paix et vécut dans la retraite jusqu'à la révolution polonaise de 1830. Il fut alors proclamé dictateur par les Polonais; mais, ne se fiant pas assez dans l'énergie des siens, il s'effraya de sa propre responsabilité et donna sa démission en 1831; il resta cependant à l'armée, et dirigea la bataille de Grochow, où il fut blessé. Il se retira à Cracovie sans y être inquiété.

**KLOPSTOCK** (Frédéric Gotthelb), poète allemand, né en 1724 à Quedlimbourg (Saxe), m. en 1803, étudia la théologie protestante à Jéna et devint ministre du culte réformé. Il avait conçu, lorsqu'il n'était encore qu'étudiant, le projet de donner une épopée à l'Allemagne, et il choisit dès lors le sujet du *Messie*. Les 3 premiers chants de son poème, publiés dès 1748 dans un recueil littéraire, attirèrent sur lui l'attention publique. Encouragé par Bodmer, le rénovateur de la littérature germanique, il vint passer une année auprès de lui à Zurich (1750); puis il se fixa à Copenhague, où le comte de Bernstorff lui fit donner par le roi Frédéric V une pension qui assurait son existence. Il quitta Copenhague en 1771, après la disgrâce de son bienfaiteur, et se retira à Hambourg qu'il habita jusqu'à sa mort. Klopstock employa la plus grande partie de sa vie à composer sa *Messie*: il en publia 5 chants en 1750; 10 autres parurent en 1755, et il la porta enfin à 20 chants en 1773. Il y employa un rythme nouveau en Allemagne, semblable à celui du vers alexandrin des anciens. Ce poème fut d'abord reçu avec un enthousiasme universel, mais la ferveur ne tarda pas à diminuer: c'est que, s'il est plein de morceaux sublimes, on y trouve aussi de l'obscurité et des longueurs; l'action principale est terminée dès le 10<sup>e</sup> chant, avec la mort du Rédempteur, et les 10 chants qui suivent, quoique offrant de très-beaux épisodes, ne sont nullement nécessaires au sujet. Outre la *Messie*, Klopstock a composé des *Odes*, qui sont un des fondements les plus solides de sa gloire, des *Épigrammes*, 3 tragédies, la *Mort d'Adam*, *Salomon*, *David*; enfin un célèbre chant héroïque et patriotique, le *bardit d'Hermann*. Il a écrit aussi sur la grammaire allemande, et a fait tous ses efforts pour perfectionner la langue. Ses *Oeuvres complètes* ont été réunies par Göschen, Leips., 1798-1817, 12 vol. in-8, et par Spindler et

Back, Leips., 1840, 18 vol. in-8. La *Messie* a été plusieurs fois traduite en français, notamment par J. d'Horrer, 1825, E. de Liebhäber, 1828, et par Mme A. de Carlowitz, 1840. Les *Odes choisies* ont été trad. par M. Dietz, Paris, 1861. — Klopstock a immortalisé dans ses vers Marguerite Moeller, jeune fille de Hambourg qu'il aima longtemps et qu'il épousa en 1754, il la désigne sous le nom de *Cidli* et de *Méta*. Cette femme, qui mourut en 1758, avait elle-même publié quelques écrits : *Lettres de morts à des vivants*, la *Mort d'Abel*, tragédie, etc., qui ont été réunis aux œuvres de Klopstock.

**KLOSTERCAMP**, vge des États prussiens (Prov. Rhénane), dans le gouv. de Dusseldorf, au N. de Dusseldorf et près de Rheinberg. Le maréchal de Castries y battit les Hanoviens en 1760. V. ASSAS.

**KLOSTERNEUBOURG**, v. des États autrichiens (Autriche), à 11 kil. N. de Vienne, sur le Danube, r. dr.; 4000 h. Riche monastère d'Augustins, fondé en 1114; bibliothèque de 25 000 volumes. Maroquins, dentelles, produits chimiques, raffinerie de sucre, etc.

**KLOSTERSEVEN**, bg du Hanovre, à 27 kil. S. O. de Stade; 800 hab. Château. Les Français, après y avoir vaincu le duc de Cumberland (1757), y firent signer une convention par laquelle les Hanoviens s'engageaient à garder la neutralité; mais cette convention fut bientôt rompue.

**KLUBER** (J. L.), publiciste allemand, né en 1762 à Thann, près de Fulde, mort en 1839, enseigna le droit aux universités d'Erlangen et de Heidelberg, fit l'éducation du prince de Bade, remplit pour le grand-duc de Bade de nombreuses missions diplomatiques, et fut appelé en 1817 à Berlin par le roi de Prusse, qui le nomma conseiller privé; mais il quitta bientôt cette cour où il ne pouvait exprimer librement sa pensée. On lui doit la publication des *Actes du congrès de Vienne* en 1814 et 1815 (Erlangen, 1815-1819, avec un Supplément, 1835); le *Droit public de la confédération germanique*, 1817, le *Droit des gens de l'Europe*, 1819; ces deux ouvrages font autorité.

**KNÉF**, dieu égyptien, le 1<sup>er</sup> des trois Khaméfis ou dieux suprêmes. C'est la première émanation de l'Être incompréhensible, le principe fécondateur, créateur et bienfaiteur. On lui donne la figure d'un homme au teint bleuâtre, tenant un sceptre à la main, la tête couverte d'un plumage magnifique; de sa bouche sort l'œuf primitif, qui a donné naissance à tous les êtres. Knéf avait des temples célèbres à Canope et à Syène.

**KNELLER** (Gottfried), peintre de portraits, né en 1648 à Lubeck, m. à Londres en 1723, étudia en Flandre sous Rembrandt, séjourna quelque temps en Italie, puis passa en Angleterre où Charles II le nomma son premier peintre, titre qu'il conserva sous les successeurs de ce prince. Il fit le portrait des plus grands personnages de l'époque, *Charles II*, *Louis XIV*, *Pierre le Grand*, *Farhéid Charles*, etc.

**KNIP-HAUSEN** (seigneurie de), anc. Etat de la confédération germanique, le plus petit de tous (28 kil. carrés; 3106 hab.), formait une enclave du duché d'Oldenbourg, et prenait son nom du vge de Knip-hausen, à 9 kil. S. E. de Jever. — Dans l'empire d'Allemagne, Knip-hausen était une seigneurie immédiate et indépendante. En 1807, la Hollande s'en empara; en 1810, elle fut réunie à l'empire français et comprise dans le dép. de l'Ems Oriental. En 1813, le grand-duc d'Oldenbourg l'incorpora à ses États, malgré la protestation du comte de Bentinck, qui en était devenu propriétaire. Rendue à celui-ci et déclarée Etat indépendant en 1826, elle fut définitivement cédée à la maison d'Oldenbourg en 1854.

**KNISTENAU**, peuple indigène de l'Amérique du Nord, habite au centre de la Nouvelle-Bretagne, à l'O. du lac Quinipeg et à l'E. des monts Rocheux. Ils sont au nombre de 20 000 env.

**KNITTLINGEN**, v. du Wurtemberg (Neckar), à 30 kil. O. de Heilbronn; 2500 hab. Patrie de Faust, un des inventeurs de l'imprimerie.

**KNOLLES** ou **KNOWLES** (Robert), général anglais,



né vers 1317, dans le comté de Chester, m. vers 1406, porta la guerre en 1349 dans le Berry et l'Auvergne, d'où il fut repoussé; prit part au combat des Trente, commença en 1364 une division de l'armée qui battit les Français à Auray, mais fut battu à son tour par Du Guesclin, près de Pont-Vallain, en 1370, parvint néanmoins à s'enfermer dans Brést, qu'il défendit contre Clisson et Du Guesclin (1373); assiégé Nantes en 1380, fut appelé à Londres en 1381 pour réprimer la terrible révolte de Wat-Tyler et fut en récompense comblé de biens par le roi Richard II.

**KNORR DE ROSENROT** (le baron Christian), né en 1636 à Alt-Rauten, près de Liegnitz, m. en 1689, avait une grande érudition, qu'il tourna vers les sciences rabbiniques et cabalistiques. Lié avec Mercure Van-Helmont, il composa en commun avec lui plusieurs de ses ouvrages. Il est auteur d'un livre intitulé : *Kabbala denudata*, etc., Francf., 1677-83, 3 vol. in-4.

**KNOW-NOTHING** (c.-à-d. *je ne sais rien*), nom par lequel on désigne aux États-Unis un parti exclusif, connu aussi sous le nom de *Natifs*, qui prétend réserver aux seuls individus nés en Amérique ou d'un père Américain le droit de citoyens, et qui se montre fort hostile aux étrangers naturalisés. Ils repoussent également les Catholiques comme professant des doctrines incompatibles avec un gouvernement républicain et protestant. Les adhérents de ce parti formaient dans le principe une affiliation qui s'était fait une loi absolue de la discrétion, et ils répondaient à toutes les questions par ces mots : *Know-nothing*, qui sont devenus leur sobriquet.

**KNOX** (J.), un des principaux chefs de la Réforme en Écosse, né en 1505 à Gifford ou à Haddington (Lothian oriental), m. en 1572, vint de recevoir les ordres lorsqu'il embrassa la religion réformée. Il se mit à prêcher avec une extrême violence contre le pape et la messe (1547). Après avoir subi diverses poursuites en Écosse, il fut nommé en 1552 chapelain du roi d'Angleterre Édouard VI qui professait la Réforme. Forcé de quitter l'Angleterre à l'avènement de la catholique Marie Tudor, il se retira à Genève auprès de Calvin (1554); puis il revint en Écosse où il se signala par sa violente opposition contre la régente Marie de Lorraine. Poursuivi de nouveau et condamné par contumace comme hérétique à être brûlé vif, il publia à Genève un pamphlet virulent, *Contre le gouvernement des femmes* (1557). Après la mort de Marie Tudor (1558), il vint en Écosse, souleva dans Perth une sédition terrible contre le clergé catholique, et fit adopter par le parlement écossais une confession de foi qui abolissait l'exercice de la religion catholique et lui substituait le culte presbytérien. Lors de l'arrivée en Écosse de la reine Marie Stuart (1561), il prêcha ouvertement contre elle, traita cette princesse avec la plus grande dureté, et ne contribua pas peu à ébranler son autorité. Knox avait traduit la Bible en anglais et l'avait publiée à Genève pendant son exil; il en outre écrit un grand nombre de pamphlets de circonstance, parmi lesquels on remarque une *Lettre à la reine Marie*. Il laissa une *Histoire de la réforme en Écosse*, qui ne parut que longtemps après sa mort (1644). Ses *Œuvres complètes*, avec sa *Vie*, ont été publiées par David Laing, Édimbourg, 1846-48.

**KNOXVILLE**, v. florissante des États-Unis, ch.-l. du comté de Knox (Tennessee), sur le Holston, près de son confl. avec la French-broad-river, à 200 k. E. de Nashville, 8000 hab. Maison de sourds-muets, asile d'aliénés; manufacture de glaces.

**KNUT**, F. CANUT.

**KOBI** ou **GOMI**, autrement *Thamo*, immense steppe de l'Asie centrale, consiste en hauts plateaux qui s'étendent au N. du Thibet et de la Chine, sur une longueur de 3300 kil. sur plus de 730 de large. L'air y est très-froid, le sol aride, les lacs et les marais y sont très-nombreux. Des hordes nomades, mongoles pour la plupart, le parcourent en tous sens.

**KOCH** (Christ. Guill. de), publiciste, né en 1737

à Bouxwiller (Alsace), mort en 1813, étudia le droit à Strasbourg sous Schœpflin, fut nommé en 1766 bibliothécaire de Strasbourg, en 1780 professeur de droit public à l'université de cette ville, en 1791 député à l'Assemblée législative, où il défendit les intérêts protestants, fut emprisonné après le 10 août (1792), obtint sa liberté au 9 thermidor, et reprit en 1795 sa chaire de droit; il fut nommé en 1802 membre du Tribunal, en 1810 receveur honoraire de Strasbourg. On a de lui des *Tableaux généalogiques des maisons souveraines de l'Europe*, Strasbourg, 1782, in-4 (un 2<sup>e</sup> vol. fut publié en 1818 par les soins de Schœpflin); une *Histoire abrégée des traités de paix depuis la paix de Westphalie* 1796 (revue et continuée par Schœpflin en 1817, puis rééditée par le comte de Garden, 1849); un *Tableau des révolutions de l'Europe*, 1807 (réimprimé avec de grandes améliorations en 1813). C'est le plus répandu de ses ouvrages.

**KOCKELBURG**, lg. des États autrichiens (Transylvanie), à 24 kil. N. O. d'Ebesfalva, sur le Petit-Kockel, donne son nom au comitat de Kockelburg. Ce comitat, situé entre les riv. de Maros et du Grand-Kockel, a 80 000 h.; ch.-l., Ebesfalva ou Elisabethstadt.

**KODAVENDKIAR**, F. KODAVENDKIAR.

**KODIAK** (iles), groupe d'iles de l'Amérique russe, sur la côte N. O., par 151° 30'-153° 20' long. O. La principale, nommée aussi *Kodiak*, a 200 kil. sur 30; 3600 hab.; ch.-l. Alexandria. Établissements pour la chasse des phoques et le commerce des fourrures.

**KOEBERGER** (Venceslas), peintre d'Anvers, 1560-1634, eut pour maître Martin de Vos, et étudia quelque temps en Italie. C'est un des meilleurs coloristes de l'école flamande. Architecte habile, non moins que peintre de talent, il donna les plans de plusieurs églises à Bruxelles et à Anvers, dessina les fontaines ainsi que les ornements du château de Tervueren, et dirigea le dessèchement de plusieurs lacs. Il a écrit sur la peinture et l'architecture.

**KOEHLIN** (Jacques), industriel, né à Mulhouse en 1764, m. en 1834, dirigea avec succès une manufacture d'indiennes, qui avait été créée par son grand-père, Samuel K., donna à cet établissement une extension qui contribua à la prospérité de tout le pays, consacra au soulagement des pauvres une partie de sa fortune, remplit avec dévouement les fonctions de maire de Mulhouse dans les temps les plus difficiles, siégea dans la Chambre des Députés de 1829 à 1830, et vota avec l'opposition. Il avait été condamné à un an de prison pour avoir provoqué une enquête sur la conspiration du colonel Carron (1822). — Son frère, Nicolas K., né en 1781, député de 1830 à 1841, a construit le chemin de fer de Strasbourg à Bâle et agrandi la ville de Mulhouse. — André K., cousin des préc., né en 1789, maire de Mulhouse depuis 1830, a continué comme industriel les honorables traditions de cette maison.

**KOELN**, nom allemand de la v. de COLOGNE.

**KOEMOERN**, v. des États autrichiens (Hongrie), ch.-l. du comitat de Koemœrn, dans l'île de Scutzi, au confl. du Danube et du Waag, à 75 kil. S. de Presbourg; 19 000 h. Citadelle, la plus forte de la Hongrie; gymnases. Industrie active : draps et cuirs; comm. de grames et de bois. Vins au env.; pêche d'esturgeons. Ville ancienne; peu importante jusqu'à Matthias Corvin, elle fut fortifiée par ce prince et plus tard par Ferdinand I et Léopold I. Soliman la prit en 1543 et la brûla; elle fut pillée de nouveau par les Turcs (1594), par les Impériaux (1597), ravagée par des incendies (1767 et 1768), et par des tremblements de terre (1763 et 1783); restaurée en 1804. En 1849, elle soutint un long siège contre les Autrichiens. — Le comitat, situé entre les comitats de Westprum et de Presbourg à l'O., de Gran à l'E., a 65 kil. sur 44, et 150 000 hab.

**KOENIG** (G. Matth.), biographe, né en 1616 à Altdorf, mort en 1699, remplit une chaire d'histoire dans sa ville natale, et en devint bibliothécaire. On a de lui : *Bibliotheca vetus et nova*, 1678, catalogue

fort étendu des écrivains de toutes les nations, un *Dictionnaire latin-allemand*, 1668, etc.

KOENIG (Samuel), mathématicien, né en 1712 à Budingén (Hesse), m. en 1757, était fils de Samuel-Henri Koenig, pasteur et professeur à Berne. Il enseigna les mathématiques à la marquise Du Châtelet, fut nommé en 1740 membre de l'Académie des sciences de Paris, devint vers 1745 professeur de philosophie à Franeker, et en 1749 professeur de philosophie et de droit naturel à La Haye. Associé étranger de l'Académie de Berlin, il eut avec Maupertuis, président de cette compagnie, une dispute célèbre au sujet du principe de la *moindre action*, principe dont Maupertuis s'attribuait l'invention, et que Koenig rapportait à Leibnitz. Maupertuis le fit rayer de la liste de l'Académie.

KOENIG (Frédéric), inventeur des presses mécaniques, né en 1775 à Eisleben, m. en 1833, appliqua pour la 1<sup>re</sup> fois son invention à l'impression du *Times*, journal anglais. On lui doit aussi les presses à vapeur de la *Gazette d'Augsbourg*. Il fonda à Oberzell près de Wurtzbourg un établissement pour la fabrication de ces machines.

KOENIGINGR.ETZ, v. forte des États autrichiens (Bohême), ch.-l. de cercle, sur l'Elbe et l'Adler, à 102 kil. N. E. de Prague; 6000 hab. Evêché, tribunal, gymnase. Fonderie de canons, moulin à poudre. Souvent prise par les Prussiens dans le xviii<sup>e</sup> siècle. — Le cercle a 80 kil sur 53 et compte 350 000 hab.

KOENIGSBERG (c.-à-d. *Mont du roi*). *Regiomontium* en lat. mod., v. de Prusse, ch.-l. du gouv. de Königsberg et de toute la prov. de Prusse propre, à 570 kil. N. E. de Berlin, sur la Pregel; 80 000 hab. Elle a 18 kil. de tour, 5 quartiers et plusieurs faubourgs. Château avec une tour élevée; nombreux établissements littéraires et scientifiques (université, fondée en 1543; sociétés savantes, observatoire, école des arts, etc.), 32 hôpitaux, etc. Industrie active (draps, lainages, bonneterie, toiles de tous genres et tissus de coton, faïence, cuirs maroquinés, distilleries, raffineries, etc.). — Königsberg fut fondée en 1255 par l'Ordre Teutonique et reçut son nom en mémoire de l'aide donnée aux Chevaliers par le roi de Bohême, Ottokar II, et parce qu'elle fut bâtie sur une colline, celle de Twangste. D'abord capitale de toute la Prusse, elle ne le fut plus, à partir de 1466, que de la Prusse teutonique (dite ensuite Prusse ducale, puis Prusse orientale); mais elle le devint en 1618 de tous les États de la maison de Brandebourg. Prise en 1807 par le maréchal Soutt. Patrie de J. Klein, Gottsched, Kant. — Le gouv. de Königsberg compte 800 000 hab. environ.

KOENIGSBERG, v. des États prussiens (Brandebourg), dans le gouv. de Francfort, à 51 kil. N. O. de Kustrin; 5000 hab. Fabriques de drap, de tissus de coton, de chapeaux, etc.

KOENIGSBERG, v. de Bavière (Basse-Franconie), à 26 kil. N. O. de Bamberg; 800 hab. Patrie de J. Müller, dit *Regiomontanus*, et du comte de Seckendorff.

KOENIGSBRUCK, v. du roy. de Saxe, à 26 kil. N. E. de Dresde, sur le Paulsnitz; 2300 hab. Ch.-l. de la seigneurie de Hohenhallich. Château. Porcelaines.

KOENIGSHOFEN, v. du grand-duché de Bade, à 20 kil. S. E. de Wertheim; 1500 h. Patrie de Gaspard Schot. Les paysans révoltés y furent battus en 1625.

KOENIGSLUTTER, v. du duché de Brunswick, à 22 kil. E. de Brunswick; 3000 hab. Abbaye célèbre. Tabac, bougies, bière estimée, etc.

KOENIGSMARCK (Jean Christophe, comte de), général au service de la Suède, né en 1600 à Kœtzlin (Brandebourg), mort à Stockholm en 1663, entra en 1630 dans l'armée de Gustave-Adolphe, continua la guerre avec succès après la mort du roi, battit les Impériaux près de Wolfenbuttel, les poursuivit en Westphalie, en Saxe, en Bohême, et termina la campagne par la prise de Prague (1648). Il fut comblé d'honneurs par le roi de Suède. Dans la guerre de Pologne, entreprise par Charles X, il eut le malheur

de faire naufrage, fut fait prisonnier à Dantzic, et enfermé dans le fort de Weixelmunde, d'où il ne fut délivré qu'à la paix d'Oliv. — Son fils, Othon Guill. de Koenigsmarck, né en 1639, mort en 1688, à la fois homme de guerre et diplomate, fut ambassadeur en Angleterre et en France sous le grand Condé. Après avoir fait avec distinction plusieurs campagnes, il entra au service de Venise, 1686, battit les Turcs en Morée et aux Dardanelles, bombarda et prit Athènes, et fut nommé généralissime. Il mourut de la fièvre au siège de Négrepont.

KOENIGSMARCK (Marie Aurora, comtesse de), femme célèbre par son esprit et sa beauté, née vers 1670 dans le duché de Brême, était fille du général Conrad de Koenigsmarck, tué en 1673 au siège de Bonn. et petite-fille de Jean Christophe de K. Dépourvue d'une succession à laquelle elle avait droit, elle était venue à Dresde pour solliciter auprès de l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste (depuis roi de Pologne); elle inspira à ce prince une vive passion, à laquelle elle ne tarda pas à répondre, et devint mère du célèbre Maurice de Saxe. Après avoir joué quelque temps un rôle des plus brillants à la cour de son royal amant, elle se retira dans l'abbaye de Quédlinbourg, dont elle était prieure et se consacra tout entière à l'éducation de son fils. Elle mourut en 1728.

KOENIGSTEIN, v. du roy. de Saxe (Misnie), sur l'Elbe, à 26 kil. S. E. de Dresde; 2500 hab. Station. Toiles, couils, papier, moulins à scie. Célèbre tonneau 220 000 litres de contenance. Sur une mont. voisine, puissante forteresse, avec un puits creux de 200<sup>m</sup>.

KOERNER (Théod.), né en 1791 à Dresde, fils d'un conseiller d'appel, avait déjà donné à Vienne plusieurs pièces de théâtre, lorsqu'il s'enrôla, en 1813, pour repousser l'invasion française. Il composa dans les camps des poésies pleines de patriotisme, qui lui valurent le surnom de *Tyrtée allemand*. Il fut tué en combattant en 1813, près de Schwerin. Ses poésies ont été recueillies d'abord à Vienne, 1814 sous ce titre : *La Lyre et l'Épée*, puis à Berlin par Streckfuss et enfin à Leipsick, d'une manière tout à fait complète, par Ad. Wolff, 1858, 4 v. in-8.

KOEROS, riv. de Hongrie (Transylvanie), est formée de 3 branches que l'on distingue par les épithètes de *Sebes* (rapide), *Fejer* (blanc), *Fekete* (noir), et qui se joignent à Bekes, pour tomber dans la Theiss vis-à-vis de Csograd. — NAGY-KOEROS, v. de Hongrie (Pesth), à 60 kil. S. E. de Perth; 12 200 hab.

KOERES-BANYA, bg de Transylvanie, à 55 k. N. O. de Carlsburg, à la source du Kœres-Blanc. Mine d'or.

KOESLIN, v. de Prusse. F. COESLIN.

KOESTRITZ, v. de la principauté de Reuss, sur l'Elster, à 5 kil. N. de Géra; 1500 hab. Résidence d'une branche de la maison de Reuss.

KOETHEN, v. d'Allemagne. F. CETHEN.

KOETVORDEN, v. du roy. de Hollande (Drenthe), à 70 kil. N. E. de Zutphen, au milieu d'un marais; 3000 hab. Jadis citadelle, construite par Cohorn (rasée en 1854). Elle fut prise par les Français en 1795.

KOEUR-LA-PETITE, vge de France (Meuse), à 13 k. N. O. de Commercy; 715 h. Château qui servit de résidence à René d'Anjou, puis à Marguerite d'Anjou sa fille, avec son fils, le prince de Galles, de 1464 à 1470.

KOH-I-BABA, hautemont. d'Asie, au N. O. du Kaboul, est le noeud principal de la chaîne de l'Hindou-Kouch; env. 5000<sup>m</sup>. Elle donne naissance au fleuve Helمند.

KOIMBATOUR, v. de l'Inde anglaise (Madras), ch.-l. de district, par 10° 52' lat., 74° 39' long. E.; 2000 maisons. Mosquée qui sert aujourd'hui de caserne; fort. Commerce en tabac, coton, laine, fil, sucre, plantes médicinales. — Le district de Koimbatour forme, avec celui de Salem et Barramahal, l'anc. province de Koimbatour, jadis État indépendant sous le nom de Kandjam, mais qui tomba au pouvoir des radjahs du Maïssour vers 1650. Les Anglais prirent cette prov. en 1783, la rendirent à Tippou-Saïb, la reprirent en 1790; ils l'ont gardée depuis.

**KOLA**, v. de Russie (Arkhanzel), la plus septentrionale de la Russie d'Europe, sur la r. v. de Kola, à son embouchure; 2000 hab. Port sur l'Océan Glacial. Commerce de fourrures et de poisson salé et fumé.

**KOLAPOUR**, v. de l'Inde anglaise méridionale, ch.-l. d'une principauté de même nom, dans l'anc. Belpour, à 200 kil. S. E. de Pounah. — Le petit État maharatte de Kolapour a joué un grand rôle dans l'histoire de l'Inde par les incursions perpétuelles et les dissensions domestiques de ses habitants.

**KOLAU**, champ situé à 4 kil. de Varsovie, est le lieu dans lequel se rassemblait la noblesse de Pologne pour l'élection d'un roi.

**KOLÉAH**, v. d'Algérie. V. colonat.

**KOLIMA**, fl. de la Russie d'Asie, prend sa source dans les monts Kholon-oum au N., et se jette dans l'Océan Glacial par 50° lat. N. et 159° long. E., après un cours de 1300 k. — КОЛИМА ВЪ ВОСТОКЪ, КЪ ОЦЕАНУ.

**KOLLIN**, v. des États autrichiens (Bohême) sur l'Elbe, à 15 kil. N. E. de Karzin; 6000 hab. Toiles peintes, orfèvrerie, bijouterie, etc. — Le 18 juin 1757, les Autrichiens, commandés par le maréchal Daun, y défirent complètement le roi de Prusse, Frédéric II.

**KOLOKOTRONIS**, V. colonat.

**KOLOKYTHIA** (golfo del), V. colonat (golfo del).

**KOLOMEA**, v. des États autrichiens (Galicie), ch.-l. de cercle, sur le Pruth, à 180 kil. S. E. de Lemberg; 8000 hab. Salines aux environs. — Le cercle a 3159 kil. carrés et 200 000 hab., dont 12 000 Juifs.

**KOLOMNA**, v. de la Russie d'Europe (Moscou), sur la Moskova, à 140 kil. S. E. de Moscou; 13 000 hab. Industrie (toiles, étoffes de soie, de coton, briques, etc.). — Ville ancienne; en 1117 elle dépendait de la principauté de Riazan; en 1237 elle fut saignée par Batu-khan. Vasil-Ivanovitch la releva en 1530.

**KOLOSVAR**, КОЛОШЪ или КЛАУСЕНБОРГ, *Claudianopolis*, v. des États autrichiens, capitale du comitat de Kolosvar et de toute la Transylvanie, sur la petite Szamos, à 555 k. S. E. de Vienne; 26 000 h. Citadelle, 5 faubourgs; cathédrale, bâtie par l'emp. Sigismond. Lycée académique catholique (avec 4 facultés), gymnase unitaire. Draps, lainerie, hydromel. Patrie de Mathias Corvin. Ville ancienne, fortifiée par Trajan, restaurée par Claude le Gothique, d'où son nom, grand incendie en 1798. — Le comitat, situé au N. O., entre ceux de Krasznia et de Doboka au N., de Thorenbourg et de Weissenbourg inf. à l'E. et au S., et la Hongrie à l'O., a 150 kil. sur 50, et 150 000 hab. Sol montagneux; air frais, mais salubre. Blé, un peu de vin, sources salines.

**KOLYVAN** (monts), chaîne de montagnes de la Sibirie dans le gouvt de Tomsk, sur la r. g. de l'Obi, renferme de riches mines d'or, d'argent, de cuivre.

**KOMORN**, V. colonat.

**KONDAPILLI**, v. de l'Inde anglaise (Madras), dans l'anc. province des Circars du Nord et dans le district actuel de Mazulipatam, à 80 kil. N. O. de cette ville. Mines de diamants, jadis très productives.

**KONDATCHI**, v. de l'île de Ceylan, sur la côte O. Riches banes d'huîtres à perle.

**KONDÉHIR**, V. colonat.

**KONG**, chaîne de montagnes de l'Afrique occidentale, se dirige de l'E. à l'O., entre la Nigritie propre et la Guinée inférieure, et se termine sur l'Atlantique aux caps Sierra-Leone et Verza. On croyait autrefois que ces monts se joignaient vers l'E. à ceux de l'I-Kanar ou de la Lune; mais il parait que le cours du Niger les sépare.

**KONG-FOU-TSIE**, V. colonat.

**KONGSBERG**, v. de Norvège, à 65 k. S. O. de Christiania; 4500 h. Belle église. Ecole des mines, hôtel des monnaies. Mine d'argent (découverte en 1623).

**KONIEH**, *Iconium*, v. de la Turquie d'Asie (Anatolie), ch.-l. de Poyalet de Eumela, à 500 kil. E. de Smyrne; 25 000 hab. Evêché grec. Hautes murailles, tours carrées; quelques belles mosquées; palais assez élégant; du reste, aspect chétif. Cimetière au milieu de la ville. Fabriques de martequin, de ta-

pis; commerce de soie, noix de galle, gomme adragant, etc. — Kon ou fut, de 1074 à 1294, la capitale de la sultanie seldjoukide de Kon ou (E. ci-dessous), et après le démembrement de cet empire, elle resta celle du royaume de Caraman, Bajazet I l'annexa à l'empire ottoman en 1392. Elle fut longtemps la résidence de Diem ou Zizim, Beylik, fils de Méhémet Ali, pachà d'Égypte, y remporta, le 26 déc. 1842, une grande victoire sur les troupes du sultan Mahmoud.

**KONIEH** (Sultanie de), ou DE KON, un des États formés par les Turcs seldjoukides, fut fondé en 1074, par Soliman, fils de Koutoumdich (E. s. t. 948). Elle comprenait la plus grande partie de l'Asie Mineure et avait pour bornes au N. le Pont-Euxin et l'empire de Trébizonde; à l'O., le Sakaria, le Méindor-Buruk et l'Archipel; au S., le Médierranée et le Laurus; à l'E., l'Alpharée. Villes principales: Konieh, Nicos, Smyrne, Laodicee, Dorylée, Ancvra, Kastamouni, Tarse. Cet État fut d'abord affaibli par les attaques des Chrétiens, lors des premières croisades; il fut ensuite ravagé par les Mongols et tomba sous leur dépendance au XIII<sup>e</sup> siècle; il finit par se démembrer en 1294, après la défaite de Gaath-ed din Masoud, vaincu par ses émirs révoltés. Il se divisa alors en dix principautés indépendantes. Voici la liste des sultans seldjoukides de Konieh:

Soliman,	1074	Kilolje-Arslan III,	1204
<i>Interrègne</i> ,	1085-1092	Azzeddin II,	1210
Kilolje-Arslan I,	1092	Alaeddin,	1219
Sasson,	1107	Gaatheddin II,	1237
Masoud,	1117	Azzeddin II,	1245
Kilolje-Arslan II,	1155	Rokn-oddin,	1261
Gaatheddin I,	1192	Gaatheddin III,	1267
Soliman II,	1198	Gaatheddin VI,	1283-94

**KONING**, famille d'artistes flamands, célèbres aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, a produit entre autres: Pierre Koning, peintre et orfèvre à Anvers, né vers 1590, qui alla s'établir à Amsterdam; il réussit surtout dans le portrait; — Salomon K., fils du préc., né en 1609, à Amsterdam, m. vers 1670, peintre d'histoire et de portrait et graveur à la pointe, à qui on doit *Tarquin et Lucrèce*; *David et Betsabée*; *Joseph expliquant le songe de Pharaon*. Philippe K., 1619-89, élève de Rembrandt, dont il imita la manière avec bonheur; et David Koning, 1626-87, surnommé le *Romain*, parce qu'il se fixa en Italie. Il a excellé dans les natures mortes.

**KONKAN**, contrée de l'Inde anglaise (Bombay), dans l'ancien Bedjapour, s'étend le long de l'Océan indien, et est bornée au N. par l'Aurengabad, à l'E. par les Ghattes occident., et au S. par la Kanara; 280 kil. sur 60, on y distingue le *Konkan septentrional*, ch.-l. Tanna; et le *K. méridional*, ch.-l. Bapour, ce pays fut longtemps un repaire de pirates, que les Anglais réunis aux Mahrattes détruisirent en 1760. Depuis 1818, il appartient aux Anglais, à l'exception de Goa qui est restée aux Portugais.

**KOPP** (Fried.), érudit, né en 1762 à Cassel, m. à Marbourg en 1834, a publié: *Palaographia critica*, 4 vol. in-4, Manheim, 1817-1829. *Ancientum scripturas (Bilder der Fortzeit)*, avec planches, 2 vol. in-4, 1819-1821; c'est un recueil de *fac-simile*. Il a aussi écrit sur le droit et l'histoire de l'Allemagne, et a préparé une bonne édition de Marcien Capella, publiée en 1836 par Golefroi Hermann, son ami.

**KOPROLI**, ou KURKULI (Méhémet), grand vizir pendant la minorité de Mahomet IV, commença à gouverner en 1655, exerça un empire absolu sur son souverain, et conserva le pouvoir jusqu'à sa mort (1664). Il remplit le trésor impérial, épousa par ses prodigalités des régnes précédents, et gouverna avec sagesse; mais il se défit avec une cruauté systématique de tous ceux qui pouvaient lui faire ombre ou l'a comparé à Richelieu, son contemporain.

KOPROLI (Achemet), fils du préc., fut, après son père, grand vizir de Mahomet IV, et joignit à la sagesse de son prédécesseur plus de générosité. Il fit la guerre à la Hongrie (1662), et perdit en 1664 la ba-

taille de St-Gothard contre Montécuculli ; mais, malgré cette défaite, il sut conclure à Témessvar une paix avantageuse (1664). Il s'empara en 1669 de Candie, dont le siège dura depuis 24 ans, et prit Kamenezet en 1672. Il mourut en 1675.

KOPROLI (Mustapha), fils d'Achmet, grand visir de Soliman, déclara la guerre à la Hongrie (1689), eut d'abord des succès, prit Widdin, Belgrade, et remporta la victoire d'Eszek. Soliman III étant mort (1691), il fit élire Achmet II et marcha aussitôt contre le prince Louis de Bade, auquel il livra la bataille décisive de Salankémen : il se croyait déjà vainqueur lorsqu'il fut tué d'une balle dans la mêlée.

KOPROLI (Nuhman), fils de Mustapha, fut nommé grand visir par Achmet III (1710) ; mais il ne resta en charge que deux mois parce qu'il ne voulut point être l'instrument des injustices du sultan, et qu'il s'opposait à la guerre que Charles XII voulait faire faire par la Porte à la Russie. Il mourut dans la retraite à Négrepont.

KORAICHITES, tribu arabe, était la principale tribu de la Mecque et de tout l'Hedjaz au temps de Mahomet, et fournissait depuis longtemps les administrateurs et les gardiens du temple de La Mecque. Elle se prétendait issue d'Ismâel. Mahomet et Kadi-chah, sa 1<sup>re</sup> femme, appartenaient à cette tribu.

KORANAS, peuplade hottentote. V. HOTTENTOTS.

KORASSAN, prov. de Perse. V. KHORASAN.

KORATCHI ou KURRACHEE, v. et port de l'Inde anglaise (Sindh), non loin de l'emb. de la branche occid. du Sind, sur la mer d'Oman ; 20 000 hab. Port barré, fort, murailles en terre flanquées de tours, mosquées et temples hindous, bazars ; manuf. de coton. Villé riche et commerçante. Elle communique avec Suez par un télégraphe sous-marin. — On croit que c'est l'anc. *Port d'Alexandre* ou l'anc. *Crocala*. Sa citadelle est occupée par les Anglais depuis 1839.

KORBOUGHA ou KERBOGA. V. KERBOGA.

KORDOFAN, contrée d'Afrique, à l'O. du Sennaar et de l'Abysinie, au S. de la Nubie, et à l'E. du Darfour, est traversée au S. par le Bahr-el-Abiad et a pour capit. Obéid. Sol peu fertile, sauf sur les bords du Bahr-el-Abiad, et dans quelques oasis. Les habitants sont noirs : ils professent le Mahométisme et sont peu civilisés : ils parlent arabe. — Dépendant jadis du Sennaar, puis du Darfour, le Kordofan fut soumis par Méhémet-Ali, qui l'annexa à l'Égypte en 1820.

KOREICHITES. V. KORAICHITES.

KORIBUTH WISNIOWIECKI (Michel), roi de Pologne après Casimir (1669-1673), était d'une famille noble. Il n'accepta qu'à regret la couronne, eut grand-peine à dissoudre la confédération formée contre lui par Sobieski, ne se soutint que par la protection de l'Autriche, vit la Pologne ravagée à la fois par les Tartares, les Cosaques, les Turcs, et crut se débarrasser de ceux-ci en signant le traité de Buczacz, 1672. Il mourut l'année suiv., la veille de la victoire remportée sur les Turcs à Choczim, par Sobieski. Le vainqueur ne tarda pas à lui succéder.

KORNEUBURG, v. des États autrichiens (Basse-Autriche), près de la rive gr. du Danube, à 15 kil. N. de Vienne : 2500 hab. Un traité de paix y fut conclu en 1477 entre l'emp. Frédéric III et Mathias Corvin.

KOROS, riv. de Hongrie. V. KÖRÖS.

KORTHOLT (Christ), théologien protestant, né en 1633 à Burg (Holstein), mort en 1694, enseigna à l'Université de Kiel nouvellement fondée (1664), et contribua beaucoup à la prospérité de cet établissement. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages de controverse, entre autres *De tribus impostoribus* (Herbert, Hobbes, Spinosa), 1680. Son fils, Sébastien K., né à Kiel en 1670, mort en 1740, fut professeur de poésie et bibliothécaire à Kiel. On a de lui : *De Enthusiasmo poetico*, 1696 ; *De poetis episcopis*, 1699 ; *De puellis poetis*, 1700 ; *De studio senili*, 1701. Il était en correspondance avec Bayle et Leibnitz. — Christ K., fils de Sébastien, né à Kiel en 1709, mort en 1751, enseigna la philosophie à Leipsick et la

théologie à Gœttingue. On lui doit plusieurs dissertations, entre autres : *De Math. Tindalio* (où il combat les arguments de Tindal contre la révélation), Leips., 1734 ; une collection des lettres de Leibnitz, un recueil de pièces du même auteur, 1734, etc.

KOSCIUSKO (Thaddée), héros polonais, né en 1746 à Siehniwicz, en Lithuanie, fit d'abord la guerre d'Amérique, comme adjudant de Washington. Revenu dans sa patrie en 1783, il servit sous Poniatowski, en qualité de général-major, contre les Russes, et se couvrit de gloire au combat de Dubiel, près de Lublin, en 1792. Le roi Stanislas-Auguste ayant accepté une convention qui livrait la Pologne à ses ennemis, Kosciuszko quitta sa patrie et se retira à Leipsick. En 1794, la Pologne s'étant insurgée, il sortit de sa retraite, et fut déclaré chef suprême de toutes les forces nationales. Il battit les Russes à Wraclawice près de Craeovie, mais fut contraint de se retirer à Choczim devant les Prussiens, qui venaient de se joindre aux Russes. Quatre mois plus tard (4 octobre), attaqué à Maciejowice par une armée russe très-supérieure en nombre, il tomba percé de coups. On a dit qu'il s'était écrié en tombant : *Finis Polonia*, mais il a lui-même démenti cette parole de désespoir. Il fut conduit prisonnier à St-Petersbourg, où il resta deux ans. Mis en liberté par Paul I., il voyagea en Angleterre, en Amérique, vint à Paris en 1798, vécut retiré, soit dans cette ville, soit près de Fontainebleau, et alla en 1814 s'établir à Soleure en Suisse, où il mourut en 1817. Kosciuszko avait été proclamé citoyen français dès 1792. Il créa par testament une école pour l'instruction des noirs en Amérique : Jefferson réalisa ses intentions en fondant à Newark l'*École Kosciuszko*.

KOSLOV, v. de Russie. V. EUPATORIE.

KOSROU, V. CHOROËS.

KOSSOVO, V. CASSOVIE.

KOSTENDIL, V. GHUJSTENDIL.

KOSTENDJÉ, *Constantia* ou *Constantinapontica*, v. de Turquie (Bulgarie), dans la Dobroutcha, avec un bon port sur la mer Noire. C'est près de là, au S., qu'on place *Tomé*, où fut exilé Ovide.

KOSTROMA, riv. de la Russie d'Europe, naît dans le gouv. de Vologda, puis arrose celui de Kostroma, et se joint au Volga à Kostroma, après un cours de 250 k.

KOSTROMA, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. de gouv., au confluent de la Kostroma et du Volga, à 320 kil. N. E. de Moscou, 15 000 hab. Evêché grec, tribunaux, gymnase. Kostroma a beaucoup souffert au moyen âge par les guerres civiles et les incursions des Tartares et des Mongols. Ivan Vasilievitch la réunit définitivement au grand-duché de Moscou. — Le gouv. de Kostroma, entre ceux de Vologda au N., de Nijné-Novogorod et de Vladimir au S., d'Iaroslav à l'O., de Viatka à l'E., a 450 kil. sur 200, et 1 100 000 h.

KOTAIBAH, lieutenant du calife Walid I, fit de grandes conquêtes dans la Transoxiane, l'Inde, le Kharizm et la Chine, et propagea l'Islamisme dans toutes ces contrées, 707. S'étant révolté contre Soliman, successeur de Walid, il fut vaincu et mis à mort, en 716.

KOTATIS ou KOUTAIS, v. de la Russie méridionale, ch.-l. d'un gouv. de même nom, qui comprend l'Imérétie et la Mingrétie, sur le Rioni, à 200 kil. N. O. de Tiflis : 3500 hab. Evêché. Bazar, caserne, hôpitaux. Cette ville est moderne ; elle semble destinée à prospérer. — Aux env., ruines de l'anc. *Cotatis* ou *Cutansum*, jadis capitale de la Colchide.

KOTHB-EDDYN, V. KOTHB-EDDYN.

KOTTBUS, v. des États prussiens (Brandebourg), ch.-l. de cercle, sur la r. dr. de la Sprée, à 105 kil. S. E. de Berlin ; 8000 hab. Tribunaux, gymnase ecclésiastique. Château royal. Draps, toiles, distillerie de grains.

KOTZEBUE (Aug. Fréd. Ferd. de), écrivain allemand, né à Weimar en 1761, passa en Russie dès l'âge de 20 ans, y fut d'abord secrétaire d'un général, puis remplit divers emplois dans l'administration, et fut nommé par l'impératrice Catherine II gouverneur de

la province de Revel; mais il quitta cette place et sortit de Russie en 1795 pour prendre la direction du théâtre de Vienne. Étant retourné peu après en Russie, il fut arrêté et envoyé en Sibérie (1800), comme coupable d'avoir écrit un pamphlet contre l'empereur Paul I. Il obtint cependant son rappel au bout d'un an, et fut chargé de la direction du théâtre allemand à St-Petersbourg. Il quitta la Russie de nouveau en 1801 et vint à Weimar; mais là il eut de violentes querelles avec Goethe et ses amis, et fut forcé de s'éloigner. Il voyagea alors en France, en Italie, et recut partout l'accueil le plus flatteur; puis il alla s'établir à Berlin où il rédigea un journal hostile à la France. De 1811 à 1814, il accompagna l'empereur Alexandre I comme secrétaire ou écrivain politique: c'est lui qui rédigea plusieurs des manifestes et des proclamations répandus alors en Europe. Il fut nommé à la paix-consul général de Russie en Prusse, et obtint en 1817 la permission de se retirer dans sa patrie. Alexandre lui avait accordé une pension considérable et l'avait chargé de lui rendre compte de l'état de l'opinion publique en Allemagne. En s'acquittant de cette mission d'une manière peu favorable à la liberté, Kotzebue avait soulevé contre lui les étudiants; en 1819, un jeune fanatique, Ch. Sand, s'introduisit chez lui à Mannheim et le tua d'un coup de poignard. Kotzebue s'est exercé dans des genres divers, romans, histoire, voyages, drames; c'est surtout comme auteur dramatique qu'il est connu en France. Il a composé jusqu'à 98 pièces de théâtre; ses chefs d'ouvrages sont: *la Conciliation ou les Deux Frères*, *Misanthropie et Repentir*, *Gustave Wasa*, *les Hussites*. On estime aussi *Octavie*, *Rolla*, *Grotius*. Il a en outre laissé une *Histoire des premiers siècles de la Prusse*, et une *Histoire de l'Empire germanique*, continuée par Ruder. Ses *Ouvrages complets* ont été publiés à Leipsick, 44 vol. in-12, 1827 et années suiv.; ses meilleures pièces ont été traduites en français par Weiss et L. F. Jaultret, 1799, et se trouvent dans la collection des *Théâtres étrangers*. *Misanthropie et Repentir*, trad. par Gérard de Nerval, est restée au répertoire. On a en outre traduit: *les Aventures de mon père*, 1799; *Les Malheurs de la famille d'Ortenberg*, 1801; *L'Année la plus remarquable de ma vie*, 1802; *les Bijoux dangereux*, 1802; *Souvenirs de Paris en 1805*, etc. — Son fils, le capitaine Otto de Kotzebue, 1787-1816, s'est distingué dans la marine russe et a fait diverses découvertes, notamment celle du détroit qui porte son nom. Ses *Voyages* ont paru à Weimar en 1821 et 1830.

**KOTZEBUE** (détroit de), golfe formé par l'Océan Glacial, sur la côte N. O. de l'Amérique, au S. E. de celui de Behring, communique avec la mer Polaire. Découvert par Otto de Kotzebue en 1816.

**KOUANG-SI**, prov. de Chine, entre celles de Kouï-tcheou et de Hou-nan au N., de Kouang-toung à l'E., et au S., d'Yun-nan à l'O., et le Tonquin au S. O.; 800 kil. sur 400; 4 000 000 d'hab.; ch.-l., Kouéi-hn.

**KOUANG-TOUNG**, grande prov. de Chine, entre celles de Hou-nan et de Kiang-si au N., de Kouang-si à l'O., de Fou-kian à l'E., la mer de Chine au S., et le golfe de Tonquin au S. O.; 1000 k. sur 300; 10 000 000 d'hab.; ch.-l., Kouang-tcheou (Canton).

**KOUABRA**, F. NIGER.

**KOUBAN**, *Hypanis* de Strabon, le *Yardanes* de Ptolémée, riv. de la Russie mérid. dans la région caucasienne, vient du mont Elbourz, coule au N., puis au S. O., à l'O., et se partage en plusieurs branches qui se perdent les unes dans la mer d'Azov, les autres dans la mer Noire. Cours 600 kil.

**KOUBETCHI**, v. de la Russie mérid. (Daghestan), à 49 kil. N. O. de Derbent; 4000 hab. Plusieurs mosquées. Fabriques de draps, châles, fusils, armes blanches. On prétend que cette ville a été originairement peuplée par des ouvriers allemands qui avaient été appelés par un chah de Perse à l'époque des croisades; leurs descendants embrassèrent l'Islamisme, mais conservèrent les mœurs de leurs pères.

**KOUBLAI KHAN**, appelé en Chine *Chi-Tsou*.

empereur mongol, fondateur de la dynastie chinoise des *Mongols* ou *Yeu*, né en 1214, était petit-fils de Gengis-Khan. Il succéda en 1260 à son père Mangou-Khan, régna d'abord sur la Mongolie et sur tous les États conquis par Gengis-Khan, envahit la Chine en 1267, s'empara en 1279 de la personne de l'empereur, et renversa ainsi la dynastie des *Sung*, qui subsistait depuis 319 ans. Il conquit également le Thibet, le Pégu, la Cochinchine, et forma ainsi l'empire le plus vaste qu'on connaisse dans l'histoire, embrassant toute l'Asie et partie de l'Europe et s'étendant depuis le Dniepr jusqu'au Japon. Il se déclara protecteur du Bouddhisme, fit fleurir les lettres, et encouragea l'agriculture, l'industrie et le commerce. Il mourut en 1294, après un règne de 24 ans. Marco Polo passa 17 ans à sa cour.

**KOUBO**, ou *Séouou*, nom que l'on donne au chef temporel du Japon. F. JAPON.

**KOUEN-LUN**, grande chaîne de mont. de l'empire chinois, traverse le Thibet de l'O. à l'E., et s'étend jusque dans l'O. de la Chine propre. Les Chinois en font le point culminant de toute la terre et l'Olympe des lieux divinités bouddhiques.

**KOUFA** ou *Kufa*, l'anc. *Borsippa*, v. de la Turquie d'Asie (Irak-Arabi), à 139 kil. S. de Bagdad, près de la r. dr. de l'Euphrate. Fondée en 636, sous Omar, elle fut avant Bagdad la résidence de plusieurs califes, et demeura longtemps une des villes les plus importantes de l'Asie; auj. elle est en ruines. On y voit encore la mosquée où Ali fut assassiné (661). C'est du nom de cette ville que dérive celui de *koufiques*, qu'on donne aux anciens caractères arabes; cette écriture est celle dont Mahomet se servit pour écrire le Coran.

**KOUHISTAN** (c.-à-d. *pays montagneux*), nom commun à plusieurs contrées de l'Asie.

**KOUHISTAN PERSE**, prov. de la Perse, entre le Khorasan au N., l'Afghanistan à l'E., le Kerman et le Fars au S., l'Irak-Adjémi à l'O.; 600 kil. sur 260; 300 000 h.; ch.-l., Rabat-Cheheristan. Autres villes: Toun et Tab. Il répond à une partie de l'*Arie* et à la *Médie* orientale.

**KOUHISTAN BÉLOUTCHI**, prov. du Béloutchistan, borné au N. E. par l'Afghanistan, à l'E. et au S. par le Mékran, à l'O. et au N. O. par la Perse; 319 kil. sur 140; ch.-l. Poughra. Il répond en partie à la *Carmanie* ancienne.

**KOUHISTAN INDIEN**, prov. du roy. de Lahore, au N. du Pendjab et dans les vallées de l'Himalaya; il est partagé en un grand nombre de petits États, régis par des princes se-khs.

**KOUKA**, v. de Nigritie, dans le roy. de Bournou, à 23 kil. N. O. d'Engornou, sur la rive O. du lac Tchad; 80 000 hab. Résidence d'un cheikh puissant.

**KOU-KOU-NOOR**. F. ENOUK-HOU-NOOR.

**KOULI-KHAN** (KHAHMASP). F. SADR-CHAH.

**KOULIKOVO**, vaste plaine de la Russie d'Europe (Ioula), entre le Don et la Népaladya. Dmitri Ivanovitch, grand-duc de Moscovie, y remporta en 1378, sur les Tartares, une grande victoire qui déterminait l'expulsion définitive des Tartares du Nord de l'Europe et qui lui valut le surnom de *Donskoï*.

**KOULON**, lac de l'empire chinois, sur la limite de la prov. de Hélong-kiang et du pays des Khaïkas; 270 kil de tour. Il est traversé par le fleuve Amour.

**KOULOUGLIS** (de *koul*, serviteur, esclave). On nommait ainsi à Alger les fils et descendants de la milice turque et des femmes indigènes, parce que cette milice était composée d'hommes qui avaient été esclaves. Ils furent les premiers à se rallier à la domination française.

**KOUM**, *Chouana* des anciens, v. de Perse (Irak-Adjémi), à 200 k. N. d'Isphahan; 16 000 h. Fabrique de cristaux. Ville sainte: cél. mosquée, où l'on voit les tombeaux de Sophi, de Chah-Abbas II, fils de Sophi, de Fatme, petite-fille de Mahomet, et de 11 princes de la dynastie actuelle des Kadjars.

**KOUMA** ou *CLMA*, riv. de la Russie mérid., naît

dans le Caucase, entre le Térék et le Kouban, court à l'E. et se perd dans les sables avant d'arriver à la mer Caspienne, après un cours d'env. 400 kil. Beaucoup de faisans sur ses bords. F. CUMANS.

**KOUNACHIR**, île du Japon, une des Kouriles, au S. O. de l'île d'Itroup; 115 kil sur 76.

**KOUNDOUZ**, v. du Turkestan indépendant, ch.-l. de khanat, à 130 kil. S. E. de Balk, sur la r. g. du Benghi; 2000 hab. Résidence d'un émir. Environs fertiles. — Le khanat de Koundouz est compris dans le Kaféristan; il embrasse tous les pays situés dans le bassin du Ht-Oxus et une partie de celui de la Kama, affluent du Kâboul.

**KOUNGOUR**, v. de la Russie d'Europe (Perm), à 70 kil. S. E. de Perm; 6000 hab. Savon, tanneries; grains, albâtre. Fondée en 1047, détruite par les Baskirs, puis rebâtie en 1663.

**KOUOPIO**, v. de la Russie d'Europe (Finlande), ch.-l. de gouv., à 290 k. E. de Vasa; 1250 h. École de cadets. — Le gouv. de K. compte env. 200 000 h.

**KOUR**, ou **MKVARI**, *Cyrus*, riv. d'Asie, naît dans la Turquie d'Asie (Erzeroum), à 45 kil. O. de Kars; arrose le pays de Kars, le pachalik d'Akhaltsikhé, la Géorgie, le Chirwan, passe à Gori, Tiflis, reçoit l'Aras et tombe dans la mer Caspienne au-dessous de Salian, après un cours d'env. 850 kil.

**KOUR**, *Corius*, *Salsos*, riv. de Perse (Farsistan), coule du N. au S., et se jette dans le golfe persique, en face de l'île Kischm, après un cours d'env. 250 kil. — Autre riv. de Perse, dite aussi *Benemir*, naît sur les confins de l'Irak-Adjémi, coule du N. O. au S. E., et se perd dans le lac Baghteghian, après un cours de 450 kil.

**KOURAKIN**, famille de princes russes, issue de Ghédimine, grand-duc de Lithuanie, au xv<sup>e</sup> s. Le 1<sup>er</sup> qui ait porté le nom de Kourakin est André, qui reçut, ainsi que tous ses descendants, le titre de *boyard*. On connaît surtout : le prince Boris K., beau-frère de Pierre I, envoyé extraordinaire du czar près le St-Siège (1705), ministre plénipotentiaire à Londres près la reine Anne, régent de l'empire en 1711, pendant la campagne de Turquie, ministre plénip. au congrès d'Utrecht (1713), ambassadeur en France de 1716 à 1727, homme remarquable par ses talents diplomatiques, son instruction, son urbanité, et par la noblesse de son caractère; et le prince Alexandre K., arrière-petit-fils du précéd., ministre d'État, né en 1752, mort à Weimar en 1818. Attaché dès sa jeunesse à la personne de Paul I, qu'il accompagna dans ses voyages en Prusse et en France et dont il resta l'ami, il fut nommé en 1796 ministre et vice-chancelier de l'Empire, se démit de ses fonctions en 1802, fut peu de temps après appelé à l'ambassade de Vienne, puis chargé, en 1807, par l'emp. Alexandre de terminer les négociations entamées à Tilsitt, et signa la paix. Il devint, l'année suivante, ambassadeur en France, et occupa ce poste jusqu'en 1812, époque de la rupture avec la Russie. Ce diplomate montra dans ses négociations de la droiture et de l'habileté. Il a laissé une *Correspondance* pleine d'intérêt.

**KOURATCHI**. F. **KORATCHI**.

**KOURDES**, *Curdi*, *Gordyxi*, *Carduci*, peuple de l'Asie, habite, dans les mont. à l'E. du Tigre, au S. des laes de Van et d'Ourmiag, le pays appelé de son nom *Kourdistan*. Ils sont alertes, braves et pillards. Ils ont toujours été libres; toutefois ils sont nominalemeut compris dans l'empire turc et dans l'empire perse. Presque tous sont musulmans sunnites; quelques-uns sont nestoriens. On les croit descendus des anciens Chaldéens et des Parthes.

**KOURDISTAN**, région d'Asie, se divise en *Kourdistan turc* et *Kourdistan persique*.

**KOURDISTAN TURC** (partie de l'anc. *Assyrie*, avec la *Gordyène* et le pays des *Carduques*), contrée de la Turquie d'Asie, entre l'Arménie, l'Alkjdzireh, l'Irak-Arabi et la Perse, forme les pachaliks de Chehrezour et de Mossoul et une partie de ceux de Bagdad et de Van; 380 kil. sur 400. Hautes mont. et vallées fertiles :

riz, blé, orge, sésame, fruits, tabac, coton, noix de galle, manne en larmes; soufre, orpiment et alun.

**KOURDISTAN PERSIQUE** (partie de l'anc. *Médie*), prov. de Perse, entre l'Aderbaïdjan, l'Irak-Adjémi, le Khoussistan et le Kourdistan turc; 380 kil. 225; 400 000 h.; ch.-l., Kirmanchah. Hautes mont.; vallées escarpées et peu fertiles, à l'exception de la plaine de Kirmanchah. Quelques pâturages; beaucoup de gibier.

**KOURILES**, archipel de 26 îles, situé entre le Grand-Océan et la mer d'Okhotsk, commence au S. du cap Lopatka, pointe mérid. du Kamtchatka, et se prolonge dans la direction du S. O. Les îles principales sont Tchikota, Paromouchir, Ouekotan, Matoua, Ouchichir, Kounatchir, Itroup. Les Kouriles sont en grande partie inhabitées; quelques-unes sont fertiles et boisées; toutes sont sujettes à de fréquents tremblements de terre. Les habitants de ces îles, assez semblables aux Kamtchadales, sont peints, velus, pusillanimes et très-peu civilisés. Ils habitent des terriers, commercent en graisse de baleine, fourrures, plumes d'aigle. Ils professent le chamanisme. Presque toutes ces îles payent tribut aux Russes, excepté les plus voisines du Japon, qui sont tributaires de cet empire. — Les Russes n'eurent connaissance des Kouriles qu'en 1713.

**KOURK**, district de l'Inde anglaise (Madras), dans l'anc. Malabar, est borné au N. par le Kanara et le Maïssour, à l'E. par ce dernier, au S. par le district de Wyenaad, à l'O. par ceux de Cotite et de Tchericat; 100 kil. sur 55; ch.-l., Markery ou Merkara. — Ce district, d'abord gouverné par des radjahs indépendants, fut conquis en 1632 par les Nairs. En 1773, Haider-Ali s'empara de ce district, mais en 1788 le radjah qui en avait été chassé parvint à s'y rétablir et se déclara l'allié des Anglais contre Tippou-Saïb.

**KOUROUS**, race hindoue. V. **PANDOUS** et **KRICHA**.

**KOURSK**, v. de la Russie d'Europe, ch.-l. d'un gouv. de même nom, à 1200 kil. S. E. de St-Pétersbourg; 30 000 hab. Evêché, tribunal, gymnase. Tanneries, poteries, suif; fers. Au env., fruits renommés. Foire célèbre de Korenaïa. — Cette ville existait avant le ix<sup>e</sup> siècle, mais elle fut ravagée par les Tartares au xiii<sup>e</sup> siècle, et resta déserte 360 ans (1237-1597); elle fut repeuplée par Fédor Ivanovitch. — Le gouv. de Koursk, entre ceux d'Orel au N., de Voronéï à l'E., de Kharkov au S., de Pultawa au S. O. et de Tchernigov à l'O., a 330 kil. sur 220, et 1 650 000 hab. Climat doux; sol fertile, beaucoup de grains; chevaux, abeilles, etc.

**KOUS**. *Apollinopolis parva*, v. de la Hte-Égypte, sur le Nil. r. dr., à 35 kil. S. de Kénéh. Jadis entrepôt de tout le commerce entre l'Arabie, l'Égypte et l'Inde par la mer Rouge.

**KOUTAYEH**. F. **KUTAYEH**.

**KOUTOULMICH**, prince seldjocide, petit-fils de Seldjouk, servit Togrul-Beg, son cousin, et en reçut le gouvernement de la Mésopotamie; mais peu après il se révolta et fut vaincu. Il se réfugia en Arménie et en Arabie, reparut après la mort de Togrul (1063) pour disputer le trône à Alp-Arslan, mais périt dans le combat (1064).

**KOUTOUSOFF** (Michel), feld-maréchal des armées russes, né en 1745, commença sa réputation militaire dans des guerres contre les Polonais et contre les Turcs; se distingua à Otchakov (1788) et à Ismail (1790), fut ambassadeur à Constantinople (1793) et gouverneur de l'Ukraine (1794). En 1805, il commanda en chef l'armée russe envoyée au secours de l'Autriche contre la France, et assista à la défaite d'Austerlitz. En 1812, nommé généralissime des armées russes, il livra à Napoléon la bataille de la Moskova, qu'il perdit; mais, lors de la funeste retraite de Moscou, il accabla les Français à Dorogobouï et à Krasnoï près de Smolensk, ce qui le fit considérer comme le sauveur de la Russie et lui valut le nom de *Smolenskoï*. Il mourut en 1813 à Bunzlau en Silésie, étant encore à la tête de ses troupes. C'était un homme de mœurs douces et ami des lettres.

**KOVNO**, v. de la Russie d'Europe (Vilna), au confl. du Niémen et de la Vilia, à 95 kil. N. O. de Vilna; 7000 hab. Blé, lin, miel, hydromel renommé. Aux env., célèbre couvent de Camaldules.

**KRAFFT** (J. Ch.), architecte-dessinateur, né en Autriche en 1764, m. à Paris en 1833, à presque toujours vécu en France. On lui doit 2 recueils importants contenant les plans, coupes et élévations de châteaux, hôtels, maisons de ville et de campagne construits à Paris et dans les environs, sous les titres de *Nouvelle architecture française*, Paris, 1801, et d'*Architecture civile*, 1804. Il est aussi l'auteur d'un *Traité sur l'art de la charpente*, 1819, longtemps estimé.

**KRAFT** (George Wolfgang), physicien, né en 1701 à Duttlingen (Wurtemberg), mort en 1754, fut professeur de mathématiques et de physique, d'abord à St-Petersbourg, 1728, puis à Tubingue, 1744. On lui doit un grand nombre d'expériences et de découvertes (publiées dans les *Mémoires* des académies de Berlin et de St-Petersbourg), des traités de physique (1738), de géométrie (1740); une *Description de la maison de glace construite à St-Petersbourg* en 1740 (trad. de l'allemand par P. L. Leroy, 1741). On estime surtout ses *Expériences sur la végétation des plantes*. — Son fils, Wolfgang-Ludovic Kr., né à St-Petersbourg en 1743, m. en 1814, fut un astronome distingué, et dressa avec Euler les tables de la lune.

**KRAGUJEVATZ**, v. de Serbie, sur la Lepenitza, à 100 kil. S. de Semendria; 5000 hab. Plusieurs assemblées nationales y ont siégé.

**KRAIOVA**, v. de Valachie. V. CRAIOVA.

**KRAL**, mot serbe qui veut dire *chef*, roi. On donnait anciennement ce titre aux souverains de la Serbie, de la Bosnie et de la Valachie.

**KRANICHFELD**, v. d'Allemagne, à 17 kil. S. O. de Weimar, sur l'Ilm; 2200 hab. Elle appartient par moitié au grand-duché de Saxe-Weimar et au duché de Saxe-Meiningen.

**KRANTZ** (Albert), chroniqueur, né à Hambourg vers le milieu du xv<sup>e</sup> siècle, mort en 1517, enseigna la philosophie et la théologie à Rostock et à Hambourg, remplit plusieurs missions importantes pour les villes hanséatiques, et fut choisi pour médiateur entre les rois de Danemark et le Holstein en 1500. On a de lui : *Fandalia*, 1519; *Saxonia*, 1520, et *Chronica Danica, Suecica, Norvegia*, Strassb., 1546.

**KRANTZ** (David), missionnaire norvégien, né en 1723 dans la Poméranie, mort en 1777, fut envoyé par sa communauté au Groënland et publia après son retour une intéressante *Hist. du Groënland*, Barby, 1765-70, en allemand. On lui doit aussi une *Hist. des Frères de l'Union* (Frères Moraves), 1771, continuée après sa mort par J. G. Hegner, 1791.

**KRAPACKS** ou **KARPATIES**, grande chaîne de montagnes qui sépare la Hongrie et la Transylvanie de la Galicie et de la Moldavie, se dirige de l'O. à l'E., puis au S. E., et enfin au S. O., en formant comme un grand arc de cercle. Les monts Krapacks ont plusieurs cimes qui atteignent 3000<sup>m</sup>. Les *Gescken-Gebirge* (ou *monts abaissés*) les lient à l'O., aux monts Sudètes; à l'E. ils atteignent, près d'Orsova, les bords du Danube, au delà duquel ils sont continués par une chaîne détachée des Balkans.

**KRASICKI** (Ignace), écrivain polonais, prince-évêque de Warmie, puis archevêque de Gnesne, né en 1735 à Doubiecko (Galicie), mort à Berlin en 1801, a laissé beaucoup d'ouvrages en prose et en vers qui brillent par l'esprit, ce qui lui a valu le surnom de *Voltaire de la Pologne*. Les plus estimés sont : *Myszcze*, poème héroï-comique en 10 chants, 1775, trad. en français par Dubois, 1784, et par J. B. Lavoisier, sous le titre de *la Sourdière*, 1818; *la Monachomachie* ou *la Guerre des moines*, 1778, poème en 6 ch., qui passe pour son chef-d'œuvre; des *Tableaux*, 1779, des *Satires*, des *Contes*, et la traduction en polonais d'une partie des poésies d'Ossian. Ses *Oeuvres complètes* ont été recueillies à Varsovie, 1803 et suiv., 10 vol. in-8, et à Paris, 1830, 1 v. gr. in-8 à 2 col.

**KRASNOI**, vge de Russie (Smolensk), à 45 kil. S. O. de Smolensk; 500 h. Les Français, poursuivis par Koutousoff, y éprouvèrent de grandes pertes pendant la retraite de Moscou, du 16 au 18 nov. 1812.

**KRASNOIARSK**, v. de la Russie d'Asie, ch.-l. du gouvt d'Iénisséïsk, à 880 k. N. O. d'Irkoutsk, au confl. de la Katcha et de l'Iénisséï; 4000 hab. Fourrures.

**KRASSO** ou **KRASSOVA**, anc. comitat de Hongrie, entre ceux d'Arad au N., de Temesvar à l'O., la Transylvanie au N. E., et le Banat militaire au S., 150 kil. sur 45; 230 000 h.; ch.-l., Lugos. Il est auj. compris dans la voïvodie serbe et le banat de Temesvar.

**KRASZNA**, comitat de Transylvanie, au N. O. entre ceux de Szolnok, de Dohoka, de Klausenbourg et la Hongrie; 1200 k. carr.; ch.-l., Somlyo. — On y trouve un bg de Kraszna, qui a donné son nom au comitat.

**KRAUSE** (Ch. Frédéric), philosophe de l'école de Schelling, né en 1781 à Eisenberg (Altenbourg), mort en 1832, enseigna la philosophie, le droit et les mathématiques à Iéna en 1802, puis à Dreïde, à Berlin et enfin à Göttingue. On a de lui des traités sur les rapports des mathématiques et de la philosophie, une *Introduction à la philosophie de la nature*, Iéna, 1804; *Esquisses de Logique* (1833); *Esquisses de Droit naturel*, 1803; *Système de Morale*, 1810; *Idéal de l'humanité*, 1811. Krause fait du monde de la nature et du monde de la raison deux sphères secondaires; il place au-dessus l'être primitif, qui pénètre ces deux sphères : c'est une sorte de panthéisme.

**KRAY** (Paul, baron de), général autrichien, né en 1735 à Kœsmarkt (Hongrie), m. en 1804, étouffa en 1779 la révolte de la Transylvanie, servit contre la France dans l'armée du prince de Cobourg en 1792, succéda en 1799 à Mélas dans le commandement en chef des troupes impériales en Italie, se distingua à Vérone, à Legnano, prit Mantoue, remplaça l'archiduc Charles sur le Rhin et le Danube, mais fut contraint de battre en retraite devant Moreau, en 1800.

**KREIG** (J. Fréd.), général allemand au service de la France, né en 1730 à Lahr en Brisgau, mort en 1803, servit en Hanovre sous le maréchal de Saxe, se distingua à Rosbach, à Minden, puis à Clostercamp, où il fut fait prisonnier, devint général de division à la Révolution, défendit Thionville en 1793, fut nommé commandant de Paris sous le Directoire, et occupa ce poste difficile pendant 18 mois.

**KREMENEZT**, v. de la Russie d'Europe (Volhynie), à 205 kil. O. de Jitomir; 5900 hab. Château fort; gymnase; jardin botanique. Foires.

**KREMLIN**. Ce mot, qui en slavon veut dire *forteresse, citadelle*, désigne plus spécialement le palais et la citadelle de Moscou, anc. résidence des czars. Le Kremlin est situé au centre de la ville. Construit primitivement en bois, il fut rebâti en pierre par Dimitri Donskoi; les tours qui flanquent l'enceinte furent bâties en 1487, par Pietro Antonio, artiste italien. Le Kremlin avait été épargné par l'incendie de Moscou allumé en 1812 par Nostopchin : les Français, en se retirant, en firent sauter les murs; il a été réparé depuis. Il renferme, outre le palais impérial, le palais de l'archevêque, la cathédrale de l'Assomption (commencée en 1326, reconstruite sous Ivan III), où les czars étaient couronnés, le beffroi d'Ivan Veliki (avec 32 cloches), et une immense cloche, pesant 165 000 kilogrammes et qui est la plus grande de l'Europe.

**KREMNITZ**, v. des États autrichiens (Hongrie), dans le comitat de Bars, à 26 kil. N. de Schemnitz; 10 000 hab. Vieux château fort; hôtel des monnaies, direction des mines, etc. Aux env., mines de pyrites aurifères et argentifères exploitées; sources vitrioliques. — Fondée au xiv<sup>e</sup> s. par le roi Georges II.

**KREMS**, v. des États autrichiens (Autriche), à 60 k. N. O. de Vienne; 6700 hab. Gymnase, écoles diverses. Velours, alun, quincaillerie, blanc de cèruse.

**KREMSIER**, v. des États autrichiens (Moravie), à 36 kil. S. E. d'Olmutz; 7800 hab. Beau château, où réside pendant l'été l'archevêque d'Olmutz et qui fut

le siège de la Diète autrichienne en 1848 et 1849; bibliothèque de 30 000 vol., galerie de peinture. — Fondée au xii<sup>e</sup> siècle; ravagée par les Hussites; prise et brûlée par les Suédois en 1643.

**KREMSMUNSTER**, *Cremisanum*, hg des États autrichiens (Autriche), à 19 kil. O. de Steyer; 1100 h. Célèbre abbaye de Bénédictins, fondée en 772, et fort riche au moyen âge. Établissements d'instruction, collections d'instruments de physique et de mathématiques.

**KREUTZ** (c.-à-d. *Croix*), v. forte des États autrichiens (Croatie civile), ch.-l. de comitat, à 33 k. S. E. de Warasdin, 3000 hab. — Le comitat, borné au N. par la Drave, à l'E. par les districts régimentaires de Kreutz et de St-George, au S. et à l'O. par le comitat d'Agram, à 60 kil. sur 22 et 100 000 hab.

**KREUTZ** (District de), district régimentaire des États autrichiens (Croatie militaire), dans le généralat de Warasdin, entre le comitat de Kreutz, l'Esclavonie, et le district de St-George, à 70 k. sur 55, et 60 000 h. Places principales, Ivanich et Belovar.

**KREUTZER** (Rodolphe), compositeur et joueur de violon, fils d'un musicien allemand, né en 1767 à Versailles, m. à Genève en 1831, se fit remarquer dès l'âge de 13 ans en exécutant avec une rare perfection un concerto qu'il avait composé lui-même; voyagea ensuite en Italie, en Allemagne, et se fixa en France; fut nommé premier violon de la chapelle de Napoléon, professeur au Conservatoire, 1<sup>er</sup> chef d'orchestre à l'Opéra, et membre de l'Académie de musique. On lui doit les opéras d'*Astyanax* (1802), d'*Aristippe* (1808), *la Mort d'Abel* (1810), et plusieurs opéras-comiques, entre autres *Paul et Virginie* et *Lodoiska* (1791); la romance de Lodoiska, l'introduction et la marche des Tartares ont été longtemps populaires. R. Kreutzer a composé aussi une foule de symphonies et de sonates pour violon. — Son frère, Aug. Kreutzer, mort en 1832, se distingua aussi comme violoniste et lui succéda comme professeur au Conservatoire.

**KREUTZER** (Couradin), compositeur, né dans le grand-duché de Bade en 1782, m. en 1849, inventa le *Pannéodion*, instrument assez semblable à l'harmonica. Après avoir composé des messes et des pièces instrumentales, il se livra au genre dramatique. Ses meilleurs opéras sont: *Conradin de Souabe*, *Théodore*, *Libussa*, *le Plongeur*, *une Nuit à Grenade*, etc.

**KREUTZER** (Fréd.), érudit. V. CREUZER.

**KREUTZNACH**. V. CREUTZNACH.

**KRICHA** ou **KISTNA**, fleuve de l'Inde en deçà du Gange, naît dans les Ghattes occidentales; traverse le Bedjapour, le Bider, l'Haiderabad, et se jette dans le golfe du Bengale par deux bouches: celle du N., qui se nomme *Krichna*; celle du S., ou *Sippelek*. Cours, 1200 kil. Il reçoit, à droite, la Malporba et la Toubedra; à gauche, la Bima et le Mossy. Le Krichna forme la limite entre le Décan septentrional et le Décan méridional. De tous les cours d'eau de l'Inde, c'est le plus riche en diamants et en pierres précieuses.

**KRICHA**, dieu indien, fils de Vaçoudéva et de la belle Dévaki, qui régnait à Mathoura, est considéré comme la huitième incarnation de Vishnou. On l'éleva en secret parmi les pasteurs pour le soustraire aux coups de son oncle Kansa (incarnation de Siva), qui voulait faire périr les enfants de sa sœur afin de s'assurer l'empire. Il sut dans son enfance surmonter les obstacles de toute espèce que lui opposait Kansa, et, dès qu'il fut devenu grand, il vainquit et tua cet ennemi acharné. Il se mit ensuite à la tête des Pandous, race opprimée depuis longtemps par les Kourous; prêta le secours de ses armes et de sa prudence au jeune Ardjoura, l'un des chefs des Pandous, et lui donna la victoire (cette guerre est appelée par les Hindous la *Grande-Guerre*, *Maha-Bharata*). Krichna fut tué accidentellement par le chasseur Angada, et à sa mort commença l'âge noir ou de fer, *Kali-Yuga*. Krichna n'était pas moins remarquable par sa beauté que par sa valeur et sa sagesse. Il in-

spira de l'amour à 16 800 femmes, qui toutes se brûlèrent sur son bûcher. On trouve une grande analogie entre la légende de Krichna et celles d'Apollon, d'Hercule, et de quelques autres divinités grecques. La vie et les exploits de Krichna sont le sujet d'un poème indien, le *Bhagavata-Purana*, que l'on attribue à Vopadéva (poète du xiii<sup>e</sup> siècle), et qui a été trad. en français par E. Burnouf (1841).

**KRILOFF** ou **KRYLOFF** (Iwan), fabuliste russe, né à Moscou en 1768, mort en 1844, était depuis 1811 conservateur de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. Il débuta dans les lettres par une comédie: *le Magasin de modes* (1807); malgré le succès de cette pièce, il préféra se donner tout entier à la composition des fables. Il est en ce genre le classique de la Russie. La plupart de ses sujets sont empruntés à La Fontaine; mais il a su parfaitement se les approprier et les adapter au goût de sa nation. Parmi les éditions de ses *Fables* on admire celle que le comte de Gr. Orloff donna à Paris en 1825, avec des traductions en vers français et italiens (chaque fable y a son traducteur particulier); elles ont été aussi traduites en prose par Masclat, Moscou, 1828.

**KRONACH**, v. de Bavière. V. CRANACH.

**KRONBERG**, château fort du Danemark, dans l'île de Seeland, à 40 kil. E. de Copenhague, couvre Elsenour et défend le passage du Sund: il est regardé comme la clef de la Baltique. Il fut construit en 1583 par Frédéric II. La reine Caroline Mathilde, enlevée dans la chute de Struensée, y fut enfermée en 1772. Avant 1855, tout navire qui passait le Sund y payait un droit d'un pour cent.

**KRONBERG**, govvt de Suède, entre ceux de Jonköping, Calmar, Bleking, Christianstad et Halmsted, à 105 000 hab.; ch.-l. Wexio.

**KRONSCHLOT**, KRONSTADT. V. GRONSTADT.

**KROTZKA** ou **STOLNATZ**, hg de Servie, à 15 kil. O. de Semendria. Il s'y livra en 1739 une bataille où les Turcs battirent les Autrichiens.

**KROUCHETVA** ou **KROUKOVATZ**, l'*Aladja-Hisar* des Turcs, v. de Servie, au centre, à 54 kil. O. de Nissa, près de la jonction des deux Morava. Evêché grec; château où ont résidé plusieurs princes de Servie. Jadis ch.-l. d'un livah turc.

**KRÜDNER** (Julie de WIEHINGHOFF, baronne de), femme mystique, née à Riga en 1764, était fille du gouverneur de cette ville, et fut mariée dès l'âge de 14 ans au baron de Krudner, ambassadeur de Russie à Berlin. Après avoir longtemps brillé dans le monde et avoir mené une vie tellement dissipée que son époux dut divorcer (1791), elle se retira tout à coup (vers 1807), se livra à une dévotion exaltée, et crut avoir reçu du ciel mission de régénérer le Christianisme. Elle se mit en conséquence à parcourir l'Allemagne, prêchant en plein air, visitant les prisonniers, répandant d'abondantes aumônes, et entraînant à sa suite des milliers d'hommes. En 1814, elle eut de fréquentes relations avec les princes alliés qui venaient d'entrer dans Paris: elle exerça surtout un grand ascendant sur l'empereur Alexandre; elle lui prédit, assure-t-on, le retour de Napoléon de l'île d'Elbe et la chute prochaine de ce prince; on lui attribue une grande part dans la formation de la Sainte-Alliance. De Paris elle se rendit en Suisse, puis en Allemagne, et recommença ses prédications; mais on craignait son influence, et elle se vit partout expulsée. En 1824, elle se retira en Crimée, afin d'y fonder une maison de refuge pour les pécheurs et les criminels; elle y mourut la même année (à Kara-sou-Bazar). Elle avait publié en 1803, à Paris, un roman intitulé *Valérie*, qui paraît n'être que sa propre histoire. Sa Vie a été écrite par Eynard, Paris, 1849, et par Sternberg, Leips., 1856.

**KRUG** (Wilh. Traugott), philosophe, né en 1770 près de Wittemberg, mort en 1841, enseigna la philosophie successivement à Wittemberg, à Francfort-sur-l'Oder, à Königsberg, où il remplaça Kant, enfin à Leipsick, s'enrôla en 1813 pour repousser l'invasion



française, combattit énergiquement dans ses écrits, après 1814, les excès du pouvoir absolu, et fut élu en 1833 député de l'Université de Leipsick à la diète saxonne. Parmi ses nombreux écrits, on remarque : *Plan d'un nouvel Organon*, 1801, où il annonce un système nouveau; *Philosophie fondamentale*, 1803, où il pose les bases de ce système; *Philosophie théorique*, 1806-1809; *Philosophie pratique*, 1817-1819, ouvrages où il tire les conséquences des principes posés; *Histoire de la philosophie ancienne*, 1815; et *Dictionnaire des sciences philosophiques*, 1827-1834. Disciple de Kant, Krug tenta de compléter le *criticisme* et de le rapprocher du bon sens : il prétendait que ni l'idéalisme, ni le réalisme ne satisfont la raison, mais que l'un et l'autre se concilient par l'union originelle de l'être et du savoir dans la conscience; c'est ce qu'il nomme le *synthétisme transcendantal*. Il s'occupa aussi de questions théologiques; dans ses *Lettres sur la perfectibilité des idées religieuses*, il soutient la possibilité du progrès en matière de religion.

**KRUMMACHER** (Edm. Ad.), écrivain protestant, né en 1768 à Tecklembourg (Westphalie), mort en 1845, enseigna la théologie à Duisbourg, puis fut pasteur et prédicateur à Crevelt, à Pernbourg, enfin à Brème, où il mourut. S'attachant surtout à rendre la religion accessible à tous, il publia dans ce but en 1805 des *Paraboles* qui eurent une grande popularité; elles ont été traduites par M. Bautain (1821 et 1860), et par M. Teillac (1838). Ami de l'enfance, Krummacher a écrit pour le jeune âge le *Monde des enfants*, 1806, et un recueil d'*Apologues*, 1810.

**KRUMMAU**, v. murée des États autrichiens (Bohême), à 20 kil. S. S. O. de Budweiss, sur la Moldau; 5570 hab. Beau château. Maison d'éducation pour les enfants de militaires.

**KRUNITZ** (J. George), compilateur, né à Berlin en 1728, mort en 1796, exerça quelque temps la médecine, puis se mit à écrire et publia un grand nombre de traductions d'ouvrages anglais et français. On lui doit une *Encyclopédie économico-technologique*, qu'il conduisit jusqu'à la lettre L (elle fut achevée après sa mort par les frères Flerke); c'est l'*Encyclopédie* d'Yverdon, traduite en allemand et complétée.

**KRUSE** (Christian), chronologiste, né en 1753 à Hiddgwarden (Oldenbourg), mort en 1827, éleva les fils de l'administrateur du duché d'Oldenbourg, fut ensuite chargé de la direction générale des établissements d'instruction du duché, devint en 1812 professeur d'histoire à Leipsick, et consacra la plus grande partie de sa vie à l'exécution d'un grand *Atlas des États européens*, où l'on trouve en regard l'une de l'autre la géographie et la chronologie de chaque siècle. Cet Atlas a été reproduit en français, avec de notables améliorations, par Lehas et Ausart, Paris, 1832 et 1836, gr. in-fol. — Son fils, Frédéric Kruse, né en 1790, prof. à Halle, puis à Dorpat, a révisé l'*Atlas historique*, et a donné lui-même d'importants travaux sur les antiquités de la Grèce (*Hellas*, Leips., 1825-27), de la Germanie et de la Russie.

**KRIESENSTERN** (Adam de), navigateur russe, né en 1770 en Esthonie, mort en 1851, exécuta de 1803 à 1806 un voyage autour du monde, dans lequel il fit plusieurs découvertes, entre autres celle des îles Orloff; publia de 1810 à 1812 la *Relation* de ce voyage, en allemand (trad. en français par Eyries, 1821), explora en 1815 le détroit de Behring, et chercha un passage qui conduisit directement d'Amérique à Arkhangel. Il fut nommé en 1826 vice-amiral et sous-directeur du corps des cadets. On lui doit un magnifique *Atlas de l'Océan pacifique*, 1824 et années suivantes, et un riche *Vocabulaire des langues de quelques peuples de l'Asie orientale et de l'Amérique*. Il fut secondé dans ses voyages et ses travaux par les capitaines Otto de Kotzebue et Bellingshausen.

**KRUSZWICE**, bg des États prussiens (Posnanie), sur le lac Goplo, à 55 kil. S. E. de Bromberg. Berceau de la famille des Piasts.

**KRYLOFF**, V. KRILOFF.

**KTIMA**, v. de l'île de Chypre, près de Bafa; 1200 hab. On en comptait jadis 25 000. Anc. évêché grec, puis évêché épiscopal, Ruines.

**KUBLAI-KHAN**, V. KOUBLAI-KHAN.

**KUFA**, v. d'Asie, V. KOFFA.

**KUHN** (H. Gottlob), professeur de physiologie et de pathologie à Leipsick, né en 1754 à Spertzau (Saxe), mort en 1840, a attaché son nom à la collection intitulée *Medicorum graecorum opera*, gr. et lat., 26 vol. in-8, Leips., 1821-33 : c'est une des plus importantes publications du siècle; mais on regrette de ne pas y trouver les écrits d'Aélius, d'Oribase, d'Alexandre de Tralles, de Paul d'Égine. On doit aussi à Kuhn plusieurs ouvrages originaux, se rapportant pour la plupart à l'histoire de la science, entre autres une *Histoire de l'électricité médicale*, 1783-97. — Son fils, Othon Bernard K., né à Leipsick en 1800, professeur de chimie à Leipsick, a publié, en allemand : *Essai d'Anthropochimie*, 1824; *Chimie pratique à l'usage des médecins*, 1829; *Introduction pour les recherches chimiques sur les qualités des corps*, 1830; *Manuel de Stœchiométrie*, 1837; *Système de Chimie organique*, 1848, etc.

**KULM**, KULMBACH, V. CULM, CULMBACH.

**KUMA**, KUMANIE, V. KUMA, CUMANIE.

**KUMER**(EL), mont. d'Afrique, V. LUNE (monts de LA).

**KUNCKEL** (Jean), chimiste, né en 1639, à Hutten (Sleswig), mort en 1702, à Stockholm, où Charles XI lui avait donné la charge de conseiller des mines, a fait plusieurs découvertes; il trouva de son côté le phosphore (1676), qui était déjà connu de Brandt. Entre autres ouvrages, tous écrits en allemand, nous citerons de lui : *Expériences sur les sels fixes et volatils*, Hamb., 1676, trad. en lat. par Ramsay, Londres, 1678; *Observations chimiques*, 1677, également trad. en latin par Ramsay, 1678; *l'Art de faire le verre*, 1679, trad. en français par le baron d'Halbach, 1752, et une lettre sur le *Phosphore*, 1678, où il expose sa découverte.

**KUNERSDORF**, V. CUNERSDORF.

**KUNTH** (Ch. Sigismond), botaniste, né à Leipsick en 1788, m. en 1850, fut chargé par Al. de Humboldt de classer les plantes qu'il avait recueillies en Amérique, fut nommé en 1819 professeur de botanique à l'Université de Berlin, et devint membre de l'Académie des sciences de cette ville en 1829. On a de lui : *Flora Berolinensis*, Berlin, 1813; *Nova genera et species plantarum quas in peruvianis ad plagam aequinoctialem Orbis Novi coegerunt Bonpland et Humboldt*, Paris, 1815-25; *Monographie des Légumineuses du Nouveau-Continent*, 1819; *Graminées de l'Amérique tropicale*, 1829-33; *Notice de la Monographie des plantes équinoxiales succinée par Bonpland; Enumeratio plantarum omnium hucusque cognitarum, secundum familias naturales disposita*, Stuttgart, 1833-50 : c'est là son principal titre. Kunth fut encouragé et aidé dans ses travaux par Alexandre de Humboldt.

**KUPETZKI** (Jean), peintre, né en 1667 à Pessing en Bohême, mort en 1740, était fils d'un tisserand. Il abandonna la maison paternelle et alla se former à Rome, où le prince Stanislas Sobieski devint son talent et le tira de l'obscurité. Il résida longtemps à Vienne, où il jouit de la faveur des empereurs Joseph I, Charles VI et François I. Il réussissait surtout dans le portrait. On estime de lui la *Famille Kupetzki; le Samaritain plaçant le blessé sur son cheval*. Cet artiste appartenait à la secte des Frères Moraves, et il obtint pour ses coreligionnaires, de l'empereur d'Autriche, la permission de professer librement leur culte dans ses États.

**KURDES**, KUROSTAN, V. KOURDES, KOURDISTAN.

**KURILES**, îles de la Russie d'Asie, V. KOURILES.

**KURIN**, mont. V. TAUBES; — ville, V. CYRÈNE.

**KURISCHE HAF** et **K. NEURUNG**, V. CURISIE.

**KURRACHIE**, J. KOBATCHI.

**KURICHANE**, v. de l'Afrique australe (Cafre), à 320 kil. N. E. de Litakou; env. 16 000 hab. Ce sont

les plus civilisés des Cafres. Ils font de la poterie et travaillent les métaux.

**KUSSNACHT**, bg de Suisse (Schwitz), à 17 kil. N. O. de Schwitz, sur le lac de Lucerne. Aux env., ruines du château de Gessler; on montre encore le défilé où ce gouverneur fut tué par Guill. Tell.

**KUSTENDIL**, *Justiniana*, v. de Turquie (Roumélie). V. GHIUSTENDIL.

**KUSTENDJÉ**, *Constantiana*, v. et port de la Turquie (Bulgarie), à 100 kil. N. E. de Silistrie, sur une branche du Danube auj. desséchée. Chemin de fer. Restes d'un ancien retranchement de Trajan.

**KUSTER** (Ludolphe), philologue, né en 1670 à Blomberg (Westphalie), mort en 1716, fut d'abord précepteur particulier, puis professeur au gymnase de Joachim à Berlin; vint vers 1713 à Paris où il abjura la religion protestante; fut admis à l'Académie des inscriptions, et reçut du roi une pension de 2000 livres. On a de lui l'*Histoire critique d'Homère*, Francfort, 1696; des éditions de *Suidas*, Cambridge, 1705; de la *Vie de Pythagore*, de Jamblique et de Porphyre, Amst., 1707; d'*Aristophane*, Amst., 1710. Il avait pendant quelques années (1697-99) publié à Utrecht la *Bibliotheca librorum novorum*, sous le pseudonyme de *Neocorus* (mot grec qui traduit le nom allemand *kuster*, c.-à-d. sacristain). Ce savant eut de vives querelles avec Jacques Gronovius.

**KUSTER** (George Godefroi), né à Halle en 1695, mort en 1776, enseigna à Berlin, fit de savantes recherches sur l'histoire, notamment sur celle de Brandebourg, et en publia les résultats sous le titre de *Collectio opusculorum historiam Marchicum illustrantium*, 1743, 24 part. in-8°. On a aussi de lui une curieuse dissertation *De Sanchoniatone, philosopho phœnicio*.

**KUTAYEH**, *Cotyrum*, v. de la Turquie d'Asie, ch.-l. de sandjak, à 389 kil. S. E. de Constantinople; 56 000 hab., dont 10 000 Arméniens et 5000 Grecs. Quelques jolies promenades, 50 mosquées, plusieurs églises, beaucoup de fontaines, etc. Fabriques de pipes d'écume de mer; poil de chèvre d'Angora. — Peu après la bat. de Konieh, il y fut conclu en 1833, entre la Turquie et le pacha d'Égypte Méhémet-Ali, un traité qui arrêtait la marche victorieuse d'Ibrahim, fils du pacha, et cédait la Syrie à Méhémet-Ali.

**KUTAÏS**. V. KOTATIS.

**KUTHÉENS**, nom donné aux Samaritains par les Juifs, parce que, pendant la captivité, ils furent établis par Salmanazar à *Kutha*, ville de la Susiane, à 5 ou 6 kil. au N. E. de Babylone, et que les habitants de cette même ville vinrent remplacer les Samaritains en Palestine. V. SAMARIE.

**KUTSAMI**, écrivain agronomique chaldéen, d'une époque incertaine, avait rédigé en chaldéen, sous le titre d'*Agriculture nabathéenne*, un grand ouvrage en 9 livres, dont deux seulement, le II<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup>, nous sont parvenus dans une traduction arabe. Ét. Quatremère, dans son *Hist. des Nabathéens*, sup-

pose que cet auteur vécut entre l'affranchissement de Babylone par Bélézés et la prise de cette ville par Cyrus. M. Ch. Wolsohn prépare la publication de l'*Agriculture nabathéenne*.

**KUTTENBERG**, v. des États autrichiens (Bohême), à 9 kil. N. O. de Czeslau; 10 000 hab. Belle église de Ste-Barbe, palais royal. Tribunal des mines, maison d'éducation pour les enfants de militaires. Aux environs, cuivre, plomb, jadis mines d'argent.

**KUYP**, peintre hollandais. V. CUYP.

**KYA-BUZURK-OMID**. V. BUZURK-OMID.

**KYBOURG**, vge et château de Suisse (Zurich), à 15 kil. N. E. de Zurich; 350 hab. — Il a donné son nom à une puissante famille de comtes qui s'éteignit en 1264, et dont les domaines passèrent à la maison de Habsbourg. — L'empereur Sigismond s'empara du château de Kybourg en 1415; il le céda avec son territoire aux Zurichois en 1424.

**KYMMENEGARD**, district du grand-duché de Finlande, sur la Baltique, entre ceux de Viborg à l'E., de Nyland à l'O., est ainsi nommé de la riv. Kymmène, qui l'arrose, et a pour ch.-l. Heinola.

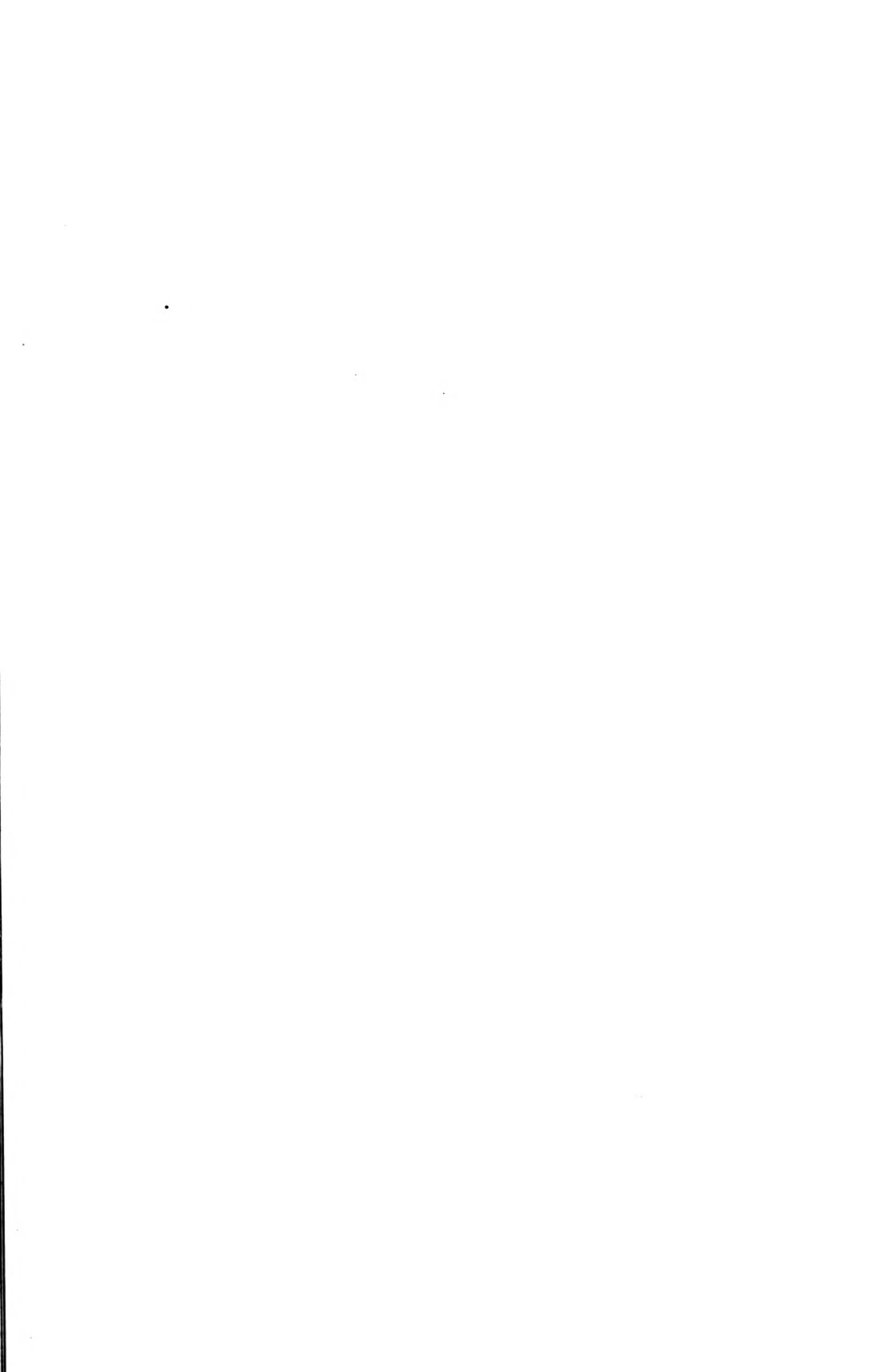
**KYMRIS**, peuple de l'Europe ancienne, d'origine scythique, qui, sorti des régions situées au N. du Pont-Euxin, vint, à une époque fort reculée, s'établir dans la Gaule transalpine. Le plus grand nombre des Kymris s'arrêta entre le Rhin et la Seine, d'où ils refoulèrent les Galls ou Celtes; le reste se répandit entre la Seine et la Loire et se mêla à la population indigène. Ils pénétrèrent jusque dans l'île d'Albion (Grande-Bretagne), dont ils occupèrent toute la partie S. O., limitée au Nord par la Tweed et le golfe de Solway. On place cette première invasion vers le XII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. De 614 à 578, de nouvelles bandes de Kymris, conduites par un puissant roi nommé Césus ou Hésus, envahirent la Gaule et déterminèrent les émigrations de Sigovèse et Bellovèse. On croit que les Kymris sont les mêmes que les Cimbres, que l'on trouve d'abord dans la Chersonèse Taurique sous le nom de *Cimmériens*, puis dans le Jutland ou *Chersonèse cimbrique*, et qui plus tard (101 av. J.-C.) vinrent se briser contre les légions de Marius. — Les Kymris se distinguaient du reste de la population gauloise par une grande supériorité morale. Ce sont eux qui ont introduit le druidisme dans la Gaule. On trouve des restes de la langue kimrique, qu'il ne faut pas confondre avec le *gaélique*, dans le bas-breton, qu'on parle sur les côtes de la Bretagne, et dans le *gallois* ou *kymraig*, qu'on parle dans le pays de Galles et le Cornouailles.

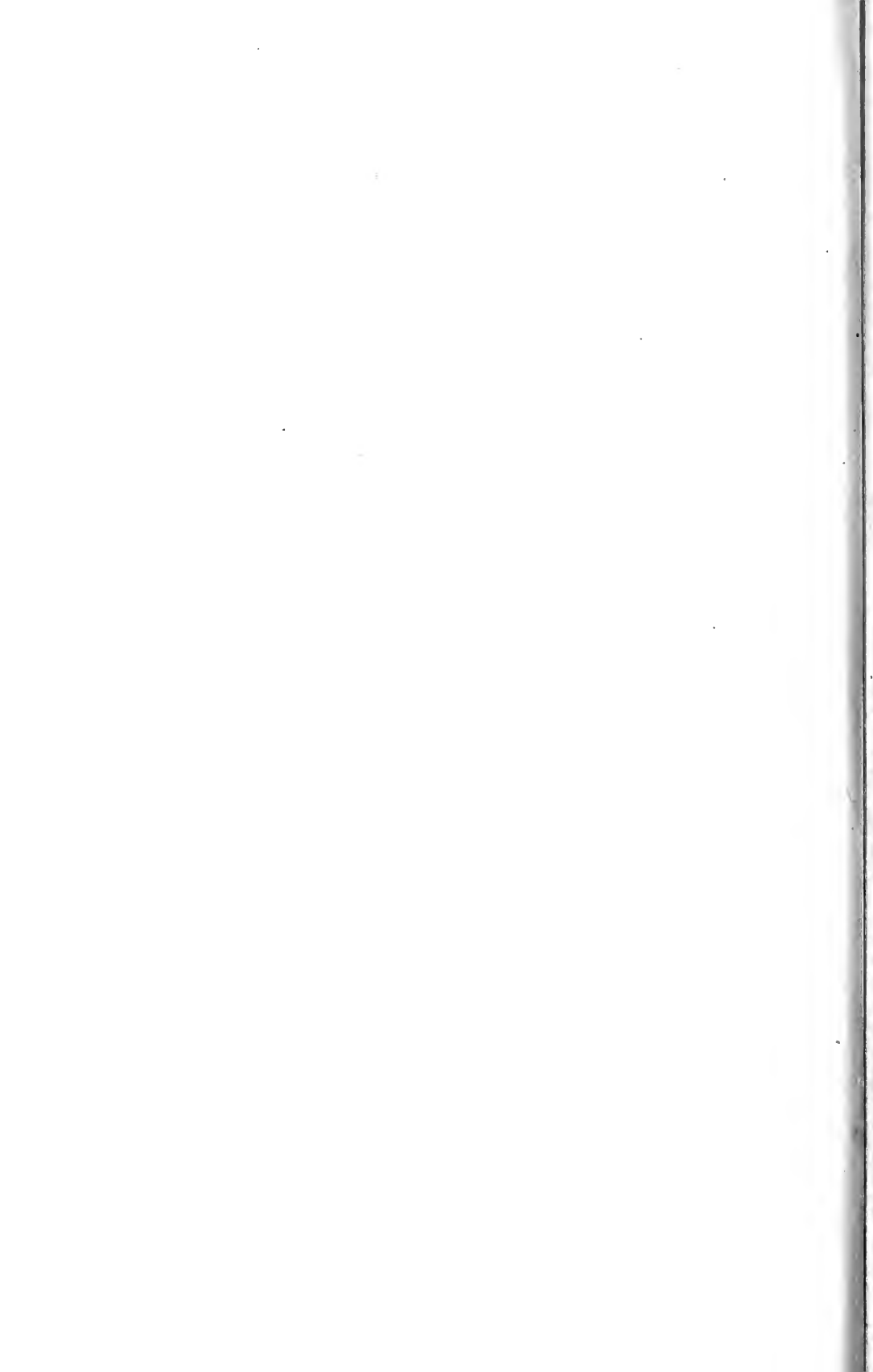
**KYNOETHE**, un des gouvtz du roy. actuel de Grèce, en Morée, compte env. 36 000 hab., et a pour ch.-l. Calavryta.

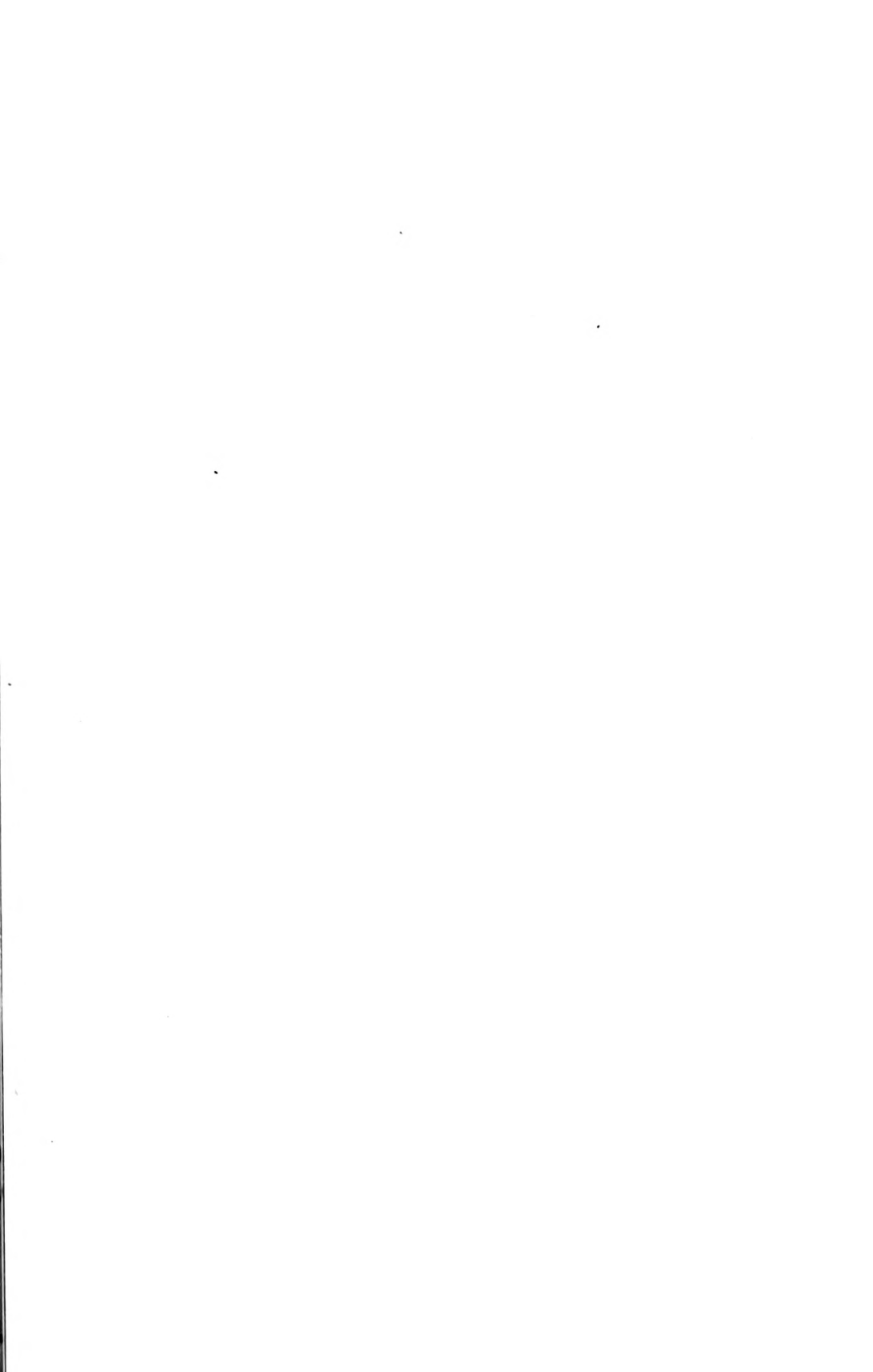
**KYPARISSIA**, l'anc. *Cypris*, v. du roy. de Grèce, dans la Messénie, est le ch.-l. de l'éparchie de Triphylie; 3500 hab.

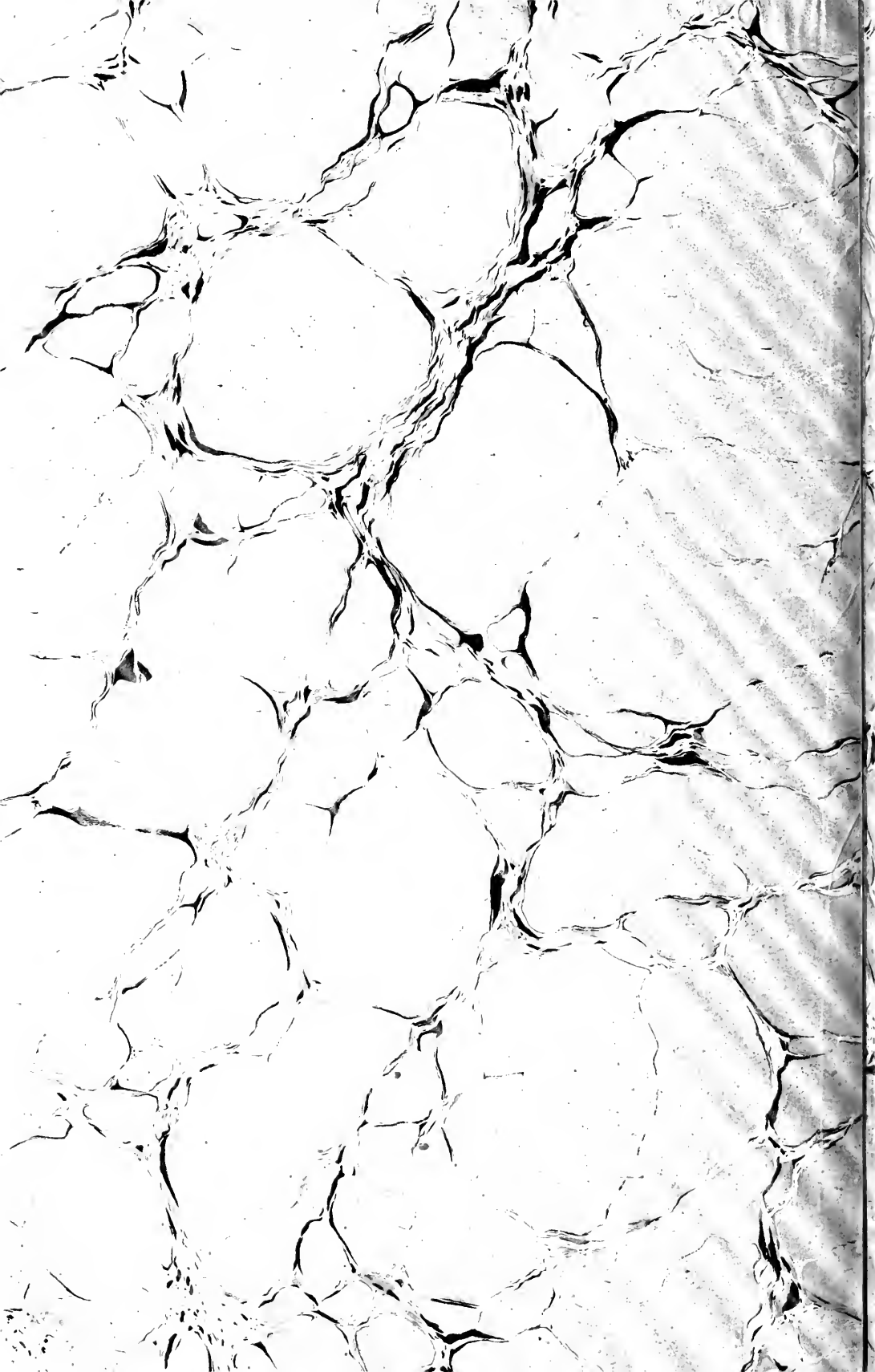
**KYRPOY**, v. de l'Inde anglaise (Calcutta), à 95 k.

O. de Calcutta; 10 500 hab. Tissus de coton.









A 000 108 347

